





ENCYCLOPÉDIE,

O U

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS,

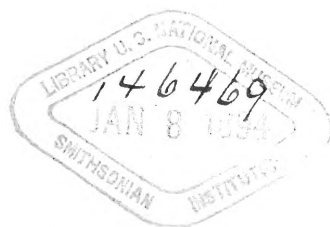
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ PAR M^r. ***.

*Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris !* HORAT.

TOME QUATORZIEME.

REGGI=SEM



A NEUFCHASTEL,

CHEZ SAMUEL FAULCHE & Compagnie, Libraires & Imprimeurs,

M. DCC. LXV.

R E G



EGGIO, (*Géog. mod.*) ou *Reggio*, ou *Regge*, en latin *Rhegium Lepidi*, & quelquefois simplement *Regium*; ville d'Italie, dans le Modénois, capitale d'un duché auquel elle donne le nom; elle est au midi de l'Appennin, dans une campagne fertile, à 6 lieues

au nord-ouest de Modène.

Cette ville située sur la voie émilienne, a été colonie romaine. On prétend qu'elle doit son origine à un Lepidus; mais l'histoire n'en dit rien, & personne n'a pu indiquer jusqu'à présent quel étoit ce Lepidus. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Goths ruinèrent cette ville de fond-en-comble, & contraignirent ses habitants de l'abandonner. Elle s'est remise en splendeur depuis ce tems-là, & est aujourd'hui bien peuplée, ayant de belles rues & des maisons bien bâties.

Son évêché établi dès l'an 450, est suffragant de Bologne. La cathédrale est décorée des tableaux de grands maîtres. On y voit entr'autres un S. George & une Ste. Catherine du Carrache, une Vierge du Guide, un S. Jean & un S. Paul du Guerchin. L'église de S. Prosper est aussi embellie d'un Christ mort & des trois Maries, de Louis Carrache.

On dit que Charlemagne a été le second fondateur de la *Reggio* de Lombardie; ses murailles sont épaisses; il ne regne tout-autour aucune éminence qui commande la ville, & elle est défendue par une bonne citadelle. Les côtes voisins sont couverts de maisons de plaisance, de vignobles & de jardins qui produisent des fruits délicieux. *Long.* suivant Harris, 31. 16. 15". *latit.* 42. 15.

L'Arioste (Ludovico Ariosto) naquit à *Reggio* dans le Modénois, l'an 1474, & immortalisa sa patrie. Sa famille tenoit un rang si distingué dans la ville, que le marquis Obiso de la maison d'Est, honora cette famille de son alliance, en épousant Lippa Ariosta, femme d'une grande beauté & de beaucoup d'esprit. Le pere de l'Arioste étoit gouverneur de *Reggio* dans le tems que son fils y prit naissance. Sa mere sortoit de la noble famille de Malaguzzi. Louis Ariosto étoit son fils aîné; mais comme il avoit quatre freres & cinq sœurs, sa fortune se trouvoit modique. Il dit lui-même que Mercure n'avoit pas été trop des amis de sa famille, & qu'aucun d'eux ne lui avoit fait sa cour. Il ne se conduisit pas différemment, & dès sa plus tendre jeunesse il ne montra d'autre inclination que celle du beau génie qui le portoit à la Poésie. Ce fut en vain que son pere le pressa de s'appliquer uniquement à l'étude de la Jurisprudence; il se plaignit de son malheur à cet égard dans les vers suivans au Bembo :

*Ah lasso ! quando hebbi al pegaseo melo
L'eta disposta, & che le fresche guancie
Non si videano ancor fiorrir d'un pelo.
Mio padre mi cacciò con spiedi e lancia
Non che con sproni a volger testi & chiose,
Et mi occupò cinque anni in quella ciancie.
Ma poiche vide pero fruttuosa
L'opre, & in tempo in van gettersi, dopo
Molto contrasto in libertà mi pose.*

Milton s'est trouvé dans le même cas que l'Arioste, & fit à son pere une très-belle piece en vers latins, pour l'engager à lui laisser suivre son goût pour la Poésie. Il lui expose combien cet art étoit estimé par

Tome XIV.

R E G

mi les anciens, & les avantages qu'il procure; il lui représente qu'il ne doit pas naturellement être si ennemi des muses, possédant la Musique aussi bien qu'il faisoit, & que par cela même il n'est pas surprenant que son fils ait de l'inclination pour la Poésie, puisqu'il y a tant de relation entre elle & la Musique.

*Nec tu perge, precor, sacras contemnere musas,
Nec vanas inopesque puta, quarum ipse peritus
Munere, mille sonos numeris componis adaptos,
Millibus & vocum modulis variare coronam
Doctus, Arionii meritò sis nominis hæres.
Nunc tibi quid mirum, si me genuisse poetam
Contigerit, charo si tam propè sanguine juncti,
Cognatas artes, studiumque affine sequamur?
Ipse volens Phæbus se dispartire duobus,
Altera dona mihi, dedit altera dona parenti,
Dividuumque Deum genitorque, puerque tenemus.*

Il témoigne ensuite combien il méprise tous les trésors du Pérou, en comparaison de la science; il déclare qu'il a plus d'obligation à son pere de lui avoir fait connoître les belles-lettres, que Phaëton n'en eût eu à Apollon, quand même il auroit conduit sûrement son char; & il se promet à lui-même, de s'élever au-dessus du reste des hommes, de se rendre supérieur à tous les traits de l'envie, & de s'acquérir une gloire immortelle.

*I nunc, confer opes, quisquis malesanus avitas
Austriaci gazas, pervanaque regna peroptas.
Quæ potuit majora pater tribuisse, vel ipse
Jupiter, excepto, donasset ut omnia, cælo?
Jamque nec obscurus populo miscebor inertii,
Vitabuntque oculos vestigia nostra prophanos.
Este procul vigiles curæ, procul este querelæ,
Invidiaque acies transversò torulis hincquo,
Sæva nec anguiferos extende calumnia ridus:
In me triste nihil, fœdissima turba, potestis,
Nec vestri sum juris ego; securaque tutus
Pectora, vipereo gradiar sublimis ab icu.*

Les charmes enchanteurs qu'offre l'espoir de la gloire, & l'enthousiasme qui les anime, rend les grands génies, tels que l'Arioste & Milton, insensibles à toutes les vues d'intérêt; & leur fait goûter une satisfaction si délicieuse, qu'elle les dédommage de tout le reste.

L'Arioste, en suivant ses études, composoit toujours quelques pieces de poésie. A la tragédie de Pyrame & de Thisbé, il fit succéder des satires & des comédies. Un jour son pere étoit dans une grande colere contre lui, & le gronda fortement; l'Arioste l'écouta avec beaucoup d'attention sans rien répondre. Quand son pere s'en fut allé, le frere d'Arioste lui demanda pourquoi il n'avoit rien allégué pour sa justification, il lui répondit qu'il travailloit actuellement à une comédie, & qu'il en étoit à une scene, où un vieillard réprimandoit son fils; & que quand son pere avoit commencé à parler, il lui étoit venu dans l'esprit de l'observer avec soin pour peindre d'après nature, & qu'ainsi il n'avoit été attentif qu'à remarquer son ton de voix, ses gestes & ses expressions, s'en s'embarasser de se défendre.

Ayant perdu ce pere à l'âge de 24 ans, il se livra sans obstacle à son penchant. Il possédoit parfaitement la langue latine; mais il préféra d'écrire en italien, soit qu'il crût qu'il ne pourroit s'élever jusqu'au premier rang des poètes latins qui étoit déjà occupé par Sannazar, Bembo, Nauger, Sadolet, & autres;

A

soit qu'il jugeât l'italien plus du goût de son siècle, soit enfin qu'il voulût enrichir sa langue d'ouvrages qui la fissent estimer des autres nations. Il accepta cependant différentes commissions d'affaires d'état en divers endroits d'Italie, sans vouloir s'écarter de son pays. Il refusa d'accompagner le cardinal d'Est en Hongrie, préférant, dit-il, une vie tranquille à toute autre.

*Et più mi piace di posar le polize
Membra, che di vantarle, ch'agli scithi
Sien state, agli indi, agli ethiopi, & altre.*

Le duc de Ferrare le fit en son absence, gouverneur de Grassignana. Après qu'il fut de retour, Arioste choisit de passer le reste de sa vie dans la retraite, & continua ses études dans une maison qu'il avoit fait bâtir à Ferrare. Cette maison étoit simple; & comme quelqu'un lui demanda, pourquoi il ne l'avoit pas rendu plus magnifique, ayant si noblement décrit dans son *Roland* tant de palais somptueux, de beaux portiques, & d'agréables fontaines; il répondit qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mots que des pierres. Il avoit fait graver au-dessus de la porte de sa maison, un distique, que peu de ceux qui bâtissent aujourd'hui, feroient en droit de mettre sur leurs édifices:

*Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parva meo sed tamen are domus.*

L'Arioste se trouvoit alors dans une situation aisée, ayant été comblé de présens considérables du duc de Ferrare, du pape Léon X. qui sans des raisons politiques, l'auroit élevé à la pourpre; du cardinal Farnese, du cardinal Bibiena, du marquis de Vasto, & de plusieurs autres personnes du premier rang. Son goût aidé de la fortune, lui permettoit de faire tous les changemens qui lui venoient dans l'esprit pour orner son domicile; mais il avouoit lui-même qu'il en usoit avec sa maison comme avec ses vers, qu'il corrigeoit si souvent, qu'il leur ôtoit ces graces & cette beauté que produit le premier feu de la composition.

Cependant, quelques défauts qu'il ait pu trouver dans ses vers, il est certain que toute l'Italie les admire. Il avoit encore le talent de lire parfaitement bien, & il animoit d'une façon particulière tout ce qu'il prononçoit. Aussi souffroit-il infiniment d'entendre lire ses ouvrages de mauvaise grace. On raconte à ce sujet, que passant un jour devant la boutique d'un potier, il entendit que cet homme récitoit une strophe du *Roland* (la trente-deuxième du premier livre), où Renaud crie à son cheval de s'arrêter:

*Ferma, bajardo mio, deh ferma il piede,
Che l'esser senza te troppo mi noce, &c.*

mais le potier déclamoit ces vers si mal, qu'Arioste indigné brisa avec une canne qu'il avoit à la main, quelques pots qui étoient sur le devant de la boutique. Le potier lui fit des reproches fort vifs de ce qu'il en agissoit ainsi avec un pauvre homme qui ne l'avoit jamais offensé. Vous ignorez, lui répondit l'Arioste, l'injure que vous venez de me faire en face; j'ai brisé deux ou trois pots qui ne valoient pas cinq sols, & vous avez estropié une de mes plus belles strophes, qui vaut une somme considérable. Il s'apaisa pourtant, & lui paya ses pots.

Il étoit simple & frugal pour sa table: ce qui lui a fait dire dans quelque endroit de ses ouvrages, qu'il auroit pu vivre du tems que les hommes se nourrissoient de gland. Malgré sa sobriété & la foiblesse de son tempérament, il ne put se garantir des pièges de l'amour. Il eut deux fils de sa première maîtresse. Il lia dans la suite une intrigue avec une belle femme

nommée *Genevra*. Il devint encore épris d'une autre dame parente de son ami Nicolo Vespucci. C'est pour cette dernière qu'il fit en 1513, le sonnet qui commence:

Non so s'io potrò ben chiuder in versi.

Ayant un jour trouvé cette maîtresse occupée à une espèce de cote-d'armes pour un de ses fils, qui devoit se trouver à une revue, il fit la comparaison qu'on trouve dans la 54. strophe du 24. livre de *Roland*, touchant la blessure que Zerbín, prince d'Ecosse, avoit reçue de Mandricard. Quoique je n'ose entreprendre d'excuser les amours de l'Arioste, dit Harington, cependant je me persuade que vu le célibat où ce poète a vécu, & la puissance des attraits des charmantes diablesse qui l'ont séduit, il n'aura pas de peine à obtenir sa grace de la plupart de ceux qui liront sa vie.

C'est dommage qu'il n'ait connu les pays étrangers que par récit; car il en eût tiré beaucoup d'utilité pour l'embellissement de ses portraits; mais il ne voulut point sortir de sa patrie, & même il témoigne dans une de ses satyres, son peu de goût pour toute espèce de voyage, & son amour pour les seules beautés de son pays.

*Che vuol andare a torno, a torno vada,
Vegga Inghilterra, Ungheria; Francia e Spagna:
A me piace habitar la mia contrada.
Vista ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide, e quel che serra
Italia, e un mare e l'altro che la bagna;
Questo mi basta; il resto della terra,
Senza mai pagar l'hoste, andro cercando
Con Tolomeo, sia il mondo in pace o in guerra.*

Il mourut à Ferrare en 1534, âgé de 59 ans. Il eut toujours de grands égards pour sa mère, qu'il traitoit avec beaucoup de respect dans sa vieillesse, & il en parle souvent dans ses satyres & dans ses autres ouvrages. Il dit dans un endroit:

L'eta di cara madre, mi percuote di pietà il cuore.

Sa bienfaisance, sa conduite, son honnêteté le firent aimer de tous les gens de bien pendant sa vie, & regretter de tous les honnêtes gens après sa mort.

Il prit pour modèle Homère & Virgile dans son *Orlando*. Virgile commence ainsi:

Arma virumque cano.

L'Arioste:

*Le donne, i cavalieri, l'arme, gli amori,
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.*

Virgile finit par la mort de Turnus, l'Arioste par celle de Rodomont:

*Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa,
Che fu sì altera al mondo, e sì orgogliosa.*

Virgile loue extrêmement Enée pour plaire à Auguste, qui disoit en être descendu: Arioste relève Roger, pour faire honneur à la maison d'Est. Enée avoit sa Didon qui le retenoit; Roger étoit captivé par Alcine.

Arioste s'étoit d'abord fait connoître par des satyres, ensuite par des comédies dans lesquelles on remarque beaucoup d'art & de comique; celle intitulée *gli suppositi*, les supposés, mêlée de prose & de vers, fut la plus estimée. Il y regne un juste milieu entre le ton élevé & le bas, ton qu'aimoit l'antiquité. Il est le premier qui ait employé pour le théâtre comique, le *verso sdrucciolo*; ce sont des vers de dix syllabes; il est évident qu'il avoit dessein par ce moyen d'approcher le langage comique, le plus qu'il étoit possible, du discours ordinaire. Il a fait aussi

quelques poésies latines qui ont été inférées dans le premier tome des *délices des poètes d'Italie*, & qui y sont confondues avec celles de divers autres poètes de médiocre réputation.

Enfin l'Arioste songea sérieusement à son grand poème de *Roland le furieux*, & le commença à peu près à l'âge de 30 ans. C'est le plus fameux de ses ouvrages, quoiqu'on en ait porté des jugemens très-différens. Le premier de tous, celui du cardinal Hippolite d'Est, ne lui fut pas favorable; car, quoiqu'il lui fût dédié, il dit à l'auteur, après l'avoir lu, où diable avez-vous pris tant de fadaïses, seigneur Arioste? Cependant Muret & Paul Jove ont cru que l'ouvrage passeroit à l'immortalité; & l'on peut dire qu'il en a assez bien pris le chemin, puisqu'il y a peu de pays où il n'ait été imprimé, ni de langues répandues en Europe, dans lesquelles il n'ait été traduit. Jamais piece ne fut remplie de tant de choses différentes, de combats, d'enchantemens, d'aventures bizarres, que ce poème de l'Arioste; & il paroît qu'il n'a rien oublié de ce que son génie & son industrie ont pu lui suggérer pour les ornemens de son ouvrage.

Il n'a pourtant pas donné à son style ce caractère de sublime & de grandeur qui convient à la poésie épique; & même plusieurs critiques osent douter que ce soit un véritable poème épique, à en juger suivant les règles de l'art. Ils disent que l'unité de l'action n'est point dans le *Roland*, & que ce poème n'est régulier ni dans l'ordonnance, ni dans la proportion des parties. L'auteur mêle presque partout le faux avec le vrai, & fait jurer le vrai Dieu par l'eau du Styx. Ici le poète a trop de feu: ailleurs il est trop rempli d'évenemens prodigieux & surnaturels, qui ressemblent aux imaginations creuses d'un malade. Ses héros ne nous offrent que des paladins; & son poème respire un air de chevalerie romanesque, plutôt qu'un esprit héroïque.

De plus, on lui reproche des épisodes trop affectés, peu vraisemblables, & souvent hors d'œuvre. Non-seulement il ôte à ses héros la noblesse de leur condition pour les faire badiner, mais il ôte quelquefois aux femmes leur caractère qui est la pudeur & la timidité. On trouve encore que le poète parle trop lui-même en propre personne par voie de digression, & qu'il finit ses narrations si brusquement, qu'à moins d'une grande attention, on perd le fil de l'histoire. On juge bien que la critique judicieuse n'a jamais pu approuver une pensée extravagante de l'Arioste, qui dit d'un de ses héros, que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas aperçu qu'on l'avait tué, il combattit toujours vaillamment, tout mort qu'il étoit:

*Il pover' huomo che non s'en' era accorto,
Andava combattendo, & era morto.*

Enfin, pour abrégé, l'on répète assez communément cet ancien bon mot, que le tombeau de l'Arioste est dans le Tasse.

Malgré toutes ces critiques, l'auteur de *Roland* a eu, & a encore un grand nombre de partisans en Italie, tels que MM. de la Crusca, le Mazzoni, Simon Fornari, Paul Beni, & Louis Dolce qui a entrepris sa défense. M. Scipion Maffei a beaucoup contribué à soutenir les admirateurs du poète de Reggio, lorsqu'il a dit dans son discours: «le divin Arioste est
» au-dessus de tous nos éloges par son admirable
» poème. Sa rime est si riche qu'elle ne paroît jamais
» être venue après coup; on diroit qu'elle est née
» avec la pensée, & qu'elle n'en est que l'agrément;
» ses négligences sont heureuses; ses fautes même
» ont des grâces; il n'est pas donné à tout le monde
» d'en commettre de pareilles. »

Mais il ne faut pas se prévaloir de ce jugement de

Tome XIV.

M. Maffei, pour prétendre que *Roland le furieux* n'a de concurrent que le Godefroi du Tasse, & que ce dernier même ne doit pas aspirer à la supériorité; le marquis Maffei ne le pensoit pas sans doute; car il ajoute après ses éloges de l'Arioste, qu'il n'est pas exempt de taches. En effet, le burlesque y naît quelquefois du sérieux, contre le goût & l'attente du lecteur. Il franchit en divers endroits les bornes que prescrit la bienséance. L'hyperbole fréquente détruit souvent le vraisemblable, si nécessaire même dans la fiction; & des digressions inutiles interrompent encore plus souvent le fil du discours. Enfin le génie de l'Arioste paroît semblable à ces terres fertiles qui produisent des fleurs & des chardons tout ensemble; & quoique presque tous les morceaux de son poème soient très-beaux, que sa versification soit aisée, sa diction pure & élégante, & ses descriptions pleines d'agrémens, cependant l'ouvrage entier n'est point le premier poème de l'Italie.

Il s'en est fait nombre d'éditions, soit sans commentaires, soit avec des commentaires. On estime surtout celles de Venise en 1562, en 1568 & 1584 in-4°.

Le chevalier Jean Harington traduisit *Roland* en vers héroïques anglois, & le dédia à la reine Elisabeth. La troisième édition de cet ouvrage curieux, & heureusement versifié, parut à Londres en 1634, in-fol. avec une défense ingénieuse de l'Arioste, & un abrégé de la vie de ce poète, recueilli de divers auteurs italiens, & en particulier de Sansovino.

Gabriel Chappuys Tourangeau mit au jour à Lyon, en 1582 & 1583 in-8°. une traduction françoise en prose de l'*Orlando*; mais cette version est tombée dans un profond oubli, surtout depuis que M. Mirabaud de l'académie françoise a donné lui-même une nouvelle traduction du poème de l'Arioste.

Je n'ai pu me dispenser de m'étendre sur ce grand poète, parce que son mérite comparé au Tasse, partage encore aujourd'hui une partie des beaux esprits d'Italie.

Pancirole (Gui) célèbre jurisconsulte & littérateur, naquit en 1523, à Reggio en Lombardie, professa avec beaucoup d'honneur, d'abord à Padoue, & ensuite à Turin; mais ayant éprouvé que l'air du Piémont étoit fort contraire à ses yeux, il revint à Padoue en 1582, & y passa le reste de sa vie dans sa première chaire avec mille ducats d'appointement. Il mourut en 1599, après avoir mis au jour plusieurs ouvrages, dont j'indiquerai les principaux.

Le premier est ses *concilia*, qui parurent à Venise en 1578, in-fol.

2. *Notitia dignitatum cum Orientis, tum Occidentis ultra Arcadii Honorique tempora*. Venise 1593 & 1602 in-fol. Lyon 1608, & Geneve 1623 in-fol. Le même ouvrage est inféré dans le tome VII. des antiquités rom. de Groëvius. Les savans ont donné de grands éloges au commentaire de Pancirole sur la notice des dignités de l'empire. On y lit avec plaisir ce qui concerne les légions de Rome & la magistrature romaine; mais il s'y trouve plusieurs erreurs en Géographie.

3. *De claris legum interpretibus, libri IV.* Venise, 1635 & 1655, in-4°. Francfort, 1721, in-4°. Cette dernière édition supérieure aux précédentes, a été donnée par M. Hofman qui a joint d'autres ouvrages sur le même sujet.

4. *Rerum memorabilium, libri duo: quorum prior deperditarum, posterior noviter inventarum, est.* Nurembergæ, 1599, en 2 vol. in-8°. Lipsiæ, 1707, in-4°. L'ouvrage avoit d'abord été fait en italien. Il a été traduit en françois par Pierre de la Noue, sous ce titre: *les antiquités perdues, & des choses nouvellement inventées*. Lyon, 1608, in-8°. (Le chevalier D E JAUCOURT.)

REGGIO, *le duché de*, (*Géogr. mod.*) duché en Italie, au couchant du Modénois. Il se partage en cinq petits états, qui appartiennent au duc de Modène. *Reggio* est la capitale. (*D. J.*)

REGIANA, (*Géogr. anc.*) ville d'Espagne. L'itinéraire d'Antonin la met sur la route de Séville à Mérida, entre Celti & Mérida, à 44 milles de la première, & à 27 milles de la seconde. (*D. J.*)

RÉGIATES, (*Géogr. anc.*) peuple d'Italie, que Plin, *l. III. chap. xv.* place dans la huitième région. (*D. J.*)

RÉGICIDE, *f. m.* (*Hist. & Politique.*) c'est ainsi qu'on nomme l'attentat qui prive un roi de la vie. L'histoire ancienne & moderne ne nous fournit que trop d'exemples de souverains tués par des sujets furieux. La France frémit toujours du crime qui la priva d'Henri IV. l'un des plus grands & des meilleurs de ses rois. Les larmes que les français ont versé sur un attentat plus récent, seront encore longtemps à se sécher; ils trembleront toujours au souvenir de leurs alarmes, pour les jours précieux d'un monarque, que la bonté de son cœur & l'amour de ses sujets sembloient assurer contre toute entreprise funeste.

La religion chrétienne, cet appui inébranlable du trône, défend aux sujets d'attenter à la vie de leurs maîtres. La raison & l'expérience font voir, que les défordres qui accompagnent & suivent la mort violente d'un roi, sont souvent plus terribles, que les effets de ses dérèglements & de ses crimes. Les révolutions fréquentes & cruelles auxquelles les despotes de l'Asie sont exposés, prouvent que la mort violente des tyrans ébranle toujours l'état, & n'éteint presque jamais la tyrannie. Comment se trouve-t-il donc des hommes audacieux & pervers, qui enseignent que l'on peut ôter la vie à des monarques, lorsqu'un faux zèle ou l'intérêt les fait traiter de tyrans? Ces maximes odieuses, cent fois prosrites par les tribunaux du royaume, & détestées par les bons citoyens, n'ont été adoptées que par des fanatiques ambitieux, qui s'efforcent de fapper les fondemens du trône, lorsqu'il ne leur est point permis de s'y asseoir à côté du souverain.

L'Angleterre donna dans le siècle passé à l'univers étonné, le spectacle affreux d'un roi jugé & mis à mort par des sujets rebelles. N'imputons point à une nation généreuse, un crime odieux qu'elle défavoue, & qu'elle expie encore par ses larmes. Tremblons à la vue des excès auxquels se portent l'ambition, lorsqu'elle est secondée par le fanatisme & la superstition.

RÉGIE, *f. f.* (*Jurisprud.*) signifie en général, *administration*. On dit que les fermes sont en *régie*, lorsque le roi ou quelque autre seigneur fait lui-même exploiter ses biens par des préposés & receveurs, & non par des fermiers. (*A*)

RÉGIE, *f. f.* (*Gram. Comm. & Fin.*) administration ou direction d'une affaire de finance, ou de commerce. Dans quelques édits & déclarations du roi, concernant la police de la compagnie des Indes, ou les divers commerces que sa majesté lui a permis, on se sert du terme de *régie*; & alors ceux qui en ont la direction, au lieu d'être appelés *directeurs*, sont nommés *régisseurs*. Il y a aussi des commerces particuliers de cette compagnie qui sont en *régie*, entr'autres les fermes du tabac & du café. *Didionn. de Comm. & de Trév.*

RÉGIFUGE, *f. f.* (*Antiq. rom.*) fête que l'on faisoit à Rome le six avant les calendes de Mars. Les anciens ne conviennent pas de l'origine de la fête: les uns rapportent que c'est en mémoire de l'évasion de Tarquin le superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté. Les autres prétendent qu'elle fut instituée, parce que le roi des choses sacrées s'enfuyoit après

qu'il avoit sacrifié. Le premier sentiment fondé sur l'autorité d'Ovide, de Festus, & d'Aufone, paroît bien plus vraisemblable que le second qui est de Plutarque; à moins qu'on ne dise pour les concilier, que le roi des choses sacrées fuyoit ce jour-là, pour rappeler la mémoire de cette fuite du dernier des rois de Rome. (*D. J.*)

REGILLA, *f. f.* (*Hist. anc.*) espèce de tunique blanche, bordée de pourpre, à l'usage des fiancées, qui s'en revêtoient la veille de leurs nœces, avant que d'être mises au lit.

REGILLUM ou REGILLUS, (*Géogr. anc.*) ville d'Italie dans la Sabine, à cent soixante stades de Rome, selon Denys d'Halicarnasse, *liv. V. p. 308*. Tite-Live, Suétone, & Etienne le géographe, font aussi beaucoup mention de cette ville, dont on ne connoît pas trop bien aujourd'hui la juste position.

Appius Claudius, surnommé Sabinus, naquit à *Regillum*, & étoit un des principaux de cette capitale, également illustre par son courage & ses richesses, mais plus encore par sa vertu & par son éloquence. Son grand mérite l'ayant exposé à l'envie de ses concitoyens, qui l'accusoient de vouloir se faire tyran de sa patrie, il prit le parti de se retirer à Rome avec toute sa famille, l'an 250, sous les consuls P. Valerius Publicola IV, & Lucretius Tricipitinus II. 502 ans avant J. C. Plutarque raconte, qu'en se retirant, il amena avec lui cinq mille familles à Rome, ce qui dépeupla prodigieusement la ville de *Régille*.

Quoi qu'il en soit, les Romains reçurent très-bien tous les transfuges de *Régille*; on leur accorda le droit de bourgeoisie, avec des terres situées sur la rivière de Téveron, & l'on en donna deux arpens à chacun. On en donna vingt-cinq à Appius, qui fut fait patricien, & aggrégé parmi les sénateurs. Il se distingua bientôt dans le sénat par la sagesse de ses conseils, & sur-tout par sa fermeté. Il fut nommé consul avec Publius Servilius Priscus, l'an 259 de la fondation de Rome, & 493 ans avant J. C. Cette année il y eut de grands troubles à Rome, à l'occasion des dettes que le peuple avoit contractées, & dont il demandoit l'abolition. Le désordre alla si loin, que les consuls mêmes, qui tâchoient de calmer le tumulte, furent en danger de la vie.

Appius qui étoit d'un caractère sévère, fut d'avis qu'on ne pouvoit appaiser la sédition que par la mort de deux ou trois des principaux mutins; mais Servilius, plus doux & plus populaire, croyoit qu'on devoit avoir quelque égard au misérable état du peuple, & que les Romains étant menacés d'une guerre dangereuse, il étoit à propos d'accorder quelque satisfaction à ceux qui avoient été opprimés, qui, sans cela, ne donneroient pas leurs noms pour s'enrôler au service de la république.

L'avis de Servilius prévalut: il procura un décret du sénat en faveur des pauvres débiteurs, & les levées se firent. Mais on n'exécuta pas fidèlement le décret; en sorte qu'après la campagne, le peuple recommença à se soulever avec plus de fureur que jamais, sur-tout vers le tems de l'élection de nouveaux consuls. Il refusa de marcher contre l'ennemi; & les consuls ayant voulu lui inspirer de la crainte par un coup d'autorité, en faisant saisir quelques-uns des plus rebelles, le peuple les arracha des mains des licteurs. Le sénat voyant l'autorité souveraine méprisée, délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette urgente nécessité. Les sentimens furent partagés, mais Appius les réunit, en proposant de créer un dictateur.

Ce dictateur ne put pourtant mettre fin aux brouilleries, dont le résultat fut, qu'on créeroit deux tribuns du peuple. Le fils d'Appius Claudius hérita de son père, cette hauteur & cette fermeté qui l'avoient rendu odieux à la multitude. Les tribuns le citerent

devant le peuple, comme l'ennemi déclaré de la liberté publique. Il parut au milieu de ses accusateurs, comme s'il avoit été leur juge. Il répondit aux chefs d'accusation avec tant de force & d'éloquence, que le peuple étonné n'osa le condamner. Enfin il finit volontairement sa vie qu'il désespéroit de pouvoir sauver. Il avoit un fils qui fit apporter son corps dans la place, & se présenta, suivant l'usage, pour faire son oraison funebre. Les tribuns voulurent s'y opposer; mais le peuple, plus généreux que les vindicatifs tribuns, leva l'opposition, & entendit sans peine, les louanges d'un ennemi qu'il ne craignoit plus, & qu'il n'avoit pu s'empêcher d'admirer pendant sa vie. (D. J.)

REGILLUS LACUS, (Géog. anc.) lac d'Italie, dans le Latium, selon Plin., liv. XXXVIII. ch. ij. Florus, liv. I. ch. xj. parle aussi de ce lac, fameux par la victoire que remporta sur ses bords A. Posthumus contre les Tarquins. Le nom moderne est *lago di S. Prassede*.

RÉGIME, f. m. terme de Grammaire; ce mot vient du latin *regimen*, gouvernement: il est employé en Grammaire dans un sens figuré, dont on peut voir le fondement à l'article GOUVERNER. Il s'agit ici d'en déterminer le sens propre par rapport au langage grammatical. Quoiqu'on ait insinué, à l'article que l'on vient de citer, qu'il falloit donner le nom de *complément* à ce que l'on appelle *régime*, il ne faut pourtant pas confondre ces deux termes comme synonymes: je vais déterminer la notion précise de l'un & de l'autre en deux articles séparés; & par-là je suppléerai l'article COMPLÉMENT, que M. du Marfais a omis en son lieu, quoiqu'il fasse fréquemment usage de ce terme.

Art. I. Du complément. On doit regarder comme *complément* d'un mot, ce qu'on ajoute à ce mot pour en déterminer la signification, de quelque manière que ce puisse être. Or il y a deux sortes de mots dont la signification peut être déterminée par des *compléments*: 1°. tous ceux qui ont une signification générale susceptible de différens degrés; 2°. ceux qui ont une signification relative à un terme quelconque.

Les mots dont la signification générale est susceptible de différens degrés, exigent nécessairement un *complément*, dès qu'il faut assigner quelque degré déterminé: & tels sont les noms appellatifs; les adjectifs & les adverbes qui, renfermant dans leur signification une idée de quantité, sont susceptibles en latin & en grec de ce que l'on appelle des degrés de comparaison ou de signification; & enfin tous les verbes dont l'idée individuelle peut aussi recevoir ces différens degrés. Voici des exemples. *Livre* est un nom appellatif; la signification générale en est restreinte quand on dit, *un livre nouveau*, *le livre de Pierre* (liber Petri), *un livre de grammaire*, *un livre qui peut être utile*; & dans ces phrases, *nouveau*, *de Pierre* (Petri), *de grammaire*, *qui peut être utile*, sont autant de *compléments* du nom *livre*. *Savant* est un adjectif; la signification générale en est restreinte quand on dit, par exemple, qu'un homme est *peu savant*, qu'il est *fort savant*, qu'il est *plus savant que sage*, qu'il est *moins savant qu'un autre*, qu'il est *aussi savant aujourd'hui qu'il l'étoit il y a vingt ans*, qu'il est *savant en droit*; &c. dans toutes ces phrases, les différens *compléments* de l'adjectif *savant* sont *peu*, *fort*, *plus que sage*, *moins qu'un autre*, *aussi aujourd'hui qu'il l'étoit il y a vingt ans*, *en droit*. C'est la même chose, par exemple, du verbe *aimer*; on *aime* simplement & sans détermination de degré; on *aime peu*, on *aime beaucoup*, on *aime ardemment*, on *aime plus sincèrement*, on *aime en apparence*, on *aime avec une confiance que rien ne peut altérer*; voilà autant de manières de déterminer le degré de la signification du verbe

aimer; & conséquemment autant de *compléments* de ce verbe. L'adverbe *sagement* peut recevoir aussi divers *compléments*; on peut dire, *peu sagement*, *fort sagement*, *plus sagement que jamais*, *aussi sagement qu'heureusement*, *sagement sans affectation*, &c.

Les mots qui ont une signification relative, exigent de même un *complément*, dès qu'il faut déterminer l'idée générale de la relation par celle d'un terme conséquent: & tels sont plusieurs noms appellatifs, plusieurs adjectifs, quelques adverbes, tous les verbes actifs relatifs & quelques autres, & toutes les prépositions. Exemples de noms relatifs: *le fondateur de Rome*, *l'auteur des tropes*, *le pere de Cicéron*, *la mere des Graques*, *le frere de Romulus*, *le mari de Lucrece*, &c. dans tous ces exemples, le *complément* commence par *de*. Exemples d'adjectifs relatifs: *nécessaire à la vie*, *digne de louange*, *facile à concevoir*, &c. Exemples de verbes relatifs: *aimer Dieu*, *craindre sa justice*, *aller à la ville*, *revenir de l'armée*, *passer par le jardin*; *ressembler à quelqu'un*, *se repentir de sa faute*, *commencer à boire*, *désirer d'être riche*, &c. quand on dit; *donner quelque chose à quelqu'un*, *recevoir un présent de son ami*, les verbes *donner* & *recevoir* ont chacun deux *compléments* qui tombent sur l'idée de la relation qu'ils expriment. Exemples d'adverbes relatifs: *relativement à vos intérêts*, *indépendamment des circonstances*, *quant à moi*, *pourvu que vous le vouliez*, *conformément à la nature*. Quant aux prépositions, il est de leur essence d'exiger un *complément*, qui est un nom, un pronom ou un infinitif; & il seroit inutile d'en accumuler ici des exemples. Voyez PRÉPOSITION & RELATIF, art. I.

« Un nom substantif, dit M. du Marfais (voyez » **CONSTRUCTION**), ne peut déterminer que trois » sortes de mots: 1°. un autre nom (& dans le système de l'auteur il faut entendre les adjectifs), » 2°. un verbe, 3°. ou enfin une préposition ». Cette remarque paroît avoir été adoptée par M. l'abbé Fromant (*Suppl. page 256*); & j'avoue qu'elle peut être vraie dans notre langue: car quoique nos adverbes admettent des *compléments*, il est pourtant nécessaire d'observer que le *complément* immédiat de l'adverbe est chez nous une préposition, *conformément à*; ce qui suit est le *complément* de la préposition même; *conformément à la nature*. Il n'en est pas de même en latin, parce que la terminaison du *complément* y désigne le rapport qui le lie au terme antécédent, & rend inutile la préposition, qui n'auroit pas d'autre effet: le nom peut donc y être, selon l'occurrence, le *complément* immédiat de l'adverbe, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs sur les phrases *ubi terrarum*, *tunc temporis*, *convenienter naturæ*. Voyez Mot, article II. n. 2.

Un mot qui sert de *complément* à un autre, peut lui-même en exiger un second, qui, par la même raison, peut encore être suivi d'un troisième, auquel un quatrième sera pareillement subordonné, & ainsi de suite; de sorte que chaque *complément* étant nécessaire à la plénitude du sens du mot qu'il modifie, les deux derniers constituent le *complément* total de l'antépénultième; les trois derniers font la totalité du *complément* de celui qui précède l'antépénultième; & ainsi de suite jusqu'au premier *complément*, qui ne remplit toute sa destination, qu'autant qu'il est accompagné de tous ceux qui lui sont subordonnés.

Par exemple, dans cette phrase, *nous avons à vivre avec des hommes semblables à nous*: ce dernier *nous* est le *complément* de la préposition *à*; *à nous* est celui de l'adjectif *semblables*; *semblables à nous* est le *complément* total du nom appellatif *les hommes*; *les hommes semblables à nous*, c'est la totalité du *complément* de la préposition *de*; *de les ou des hommes semblables à nous*, est le *complément* total d'un nom appellatif sous-entendu, par exemple, *la multitude* (voyez PRÉ-

POSITION, rem. 5) ; la multitude des hommes semblables à nous, c'est le complément de la préposition avec ; avec la multitude des hommes semblables à nous, c'est celui de l'infinitif vivre ; vivre avec la multitude des hommes semblables à nous, est la totalité du complément de la préposition à ; à vivre avec la multitude des hommes semblables à nous, c'est le complément total d'un nom appellatif sous-entendu, qui doit exprimer l'objet du verbe avons, par exemple, obligation ; ainsi obligation à vivre avec la multitude des hommes semblables à nous, est le complément total du verbe avons : ce verbe avec la totalité de son complément est l'attribut total dont le sujet est nous.

Il suit de cette observation, qu'il peut y avoir complément in complexe, & complément complexe. Le complément est in complexe, quand il est exprimé par un seul mot, qui est ou un nom, ou un pronom, ou un adjectif, ou un infinitif, ou un adverbe ; comme avec soin, pour nous, raison favorable, sans répondre, vivre honnêtement. Le complément est complexe, quand il est exprimé par plusieurs mots, dont le premier, selon l'ordre analytique, modifie immédiatement le mot antécédent, & est lui-même modifié par le suivant ; comme avec le soin requis ; pour nous tous ; raison favorable à ma cause ; sans répondre un mot ; vivre fort honnêtement.

Dans le complément complexe, il faut distinguer le mot qui y est le premier selon l'ordre analytique, & la totalité des mots qui font la complexité. Si le premier mot est un adjectif, ou un nom, ou l'équivalent d'un nom, on peut le regarder comme le complément grammatical ; parce que c'est le seul qui soit assujéti par les lois de la syntaxe des langues qui admettent la déclinaison, à prendre telle ou telle forme, en qualité de complément : si le premier mot est au contraire un adverbe ou une préposition, comme ces mots sont indéclinables & ne changent pas de forme, on regardera seulement le premier mot comme complément initial, selon que le premier mot est un complément grammatical ou initial ; le tout prend le nom de complément logique, ou de complément total.

Par exemple, dans cette phrase, avec les soins requis dans les circonstances de cette nature ; le mot nature est le complément grammatical de la préposition de : cette nature en est le complément logique : la préposition de est le complément initial du nom appellatif les circonstances ; & de cette nature en est le complément total : les circonstances, voilà le complément grammatical de la préposition dans ; & les circonstances de cette nature en est le complément logique : dans est le complément initial du participe requis ; & dans les circonstances de cette nature en est le complément total : le participe requis est le complément grammatical du nom appellatif les soins ; requis dans les circonstances de cette nature, en est le complément logique : les soins, c'est le complément grammatical de la préposition avec ; & les soins requis dans les circonstances de cette nature, en est le complément logique.

Ceux qui se contentent d'envisager les choses superficiellement, seront choqués de ce détail qui leur paroîtra minutieux : mais mon expérience me met en état d'affirmer qu'il est d'une nécessité indispensable pour tous les maîtres qui veulent conduire leurs élèves par des voies lumineuses, & principalement pour ceux qui adopteroient la méthode d'introduction aux langues, que j'ai proposée au mot MÉTHODE. Si l'on veut examiner l'analyse que j'y ai faite d'une phrase de Cicéron, on y verra qu'il est nécessaire non-seulement d'établir les distinctions que l'on a vues jusqu'ici, mais encore de caractériser, par des dénominations différentes, les différentes espèces de complément qui peuvent tomber sur un même mot.

Un même mot, & spécialement le verbe, peut admettre autant de compléments différens, qu'il peut y avoir de manières possibles de déterminer la signification du mot. Rien de plus propre à mettre en abrégé, sous les yeux, toutes ces diverses manières, que le vers technique dont se servent les rhéteurs pour caractériser les différentes circonstances d'un fait.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Le premier mot quis, est le seul qui ne marquera aucun complément, parce qu'il indique au contraire le sujet ; mais tous les autres désignent autant de compléments différens.

Quid, désigne le complément qui exprime l'objet sur lequel tombe directement le rapport énoncé par le mot completé : tel est le complément de toute préposition, à moi, chez nous, envers Dieu, contre la loi, pour dire, &c. Tel est encore le complément immédiat de tout verbe actif relatif, aimer la vertu, désirer les richesses, bâtir une maison, teindre une étoffe, &c.

Le rapport énoncé par plusieurs verbes relatifs exige souvent deux termes, comme donner un livre au public ; ces deux compléments sont également directs & nécessaires, & il faut les distinguer : celui qui est immédiat & sans préposition, peut s'appeler complément objectif, comme un livre : celui qui est amené par une préposition, c'est le complément relatif, comme au public.

Ubi désigne le complément qui exprime une circonstance de lieu : mais ce seul mot ubi, représente ici les quatre mots dont on se sert communément pour indiquer ce qu'on nomme les questions de lieu, ubi, unde, quâ, quò ; ce qui désigne quatre sortes de compléments circonstanciels de lieu. Le premier est le complément circonstanciel du lieu de la scène, c'est-à-dire, où l'événement se passe ; comme vivre à Paris, être au lit, &c. Le second est le complément circonstanciel du lieu de départ, comme venir de Rome, partir de sa province, &c. Le troisième est le complément circonstanciel du lieu de passage, comme passer par la Champagne, aller en Italie par mer, &c. Le quatrième est le complément circonstanciel du lieu de tendance, comme aller en Afrique, passer de Flandre en Alsace, &c.

Quibus auxiliis ; ces mots désignent le complément qui exprime l'instrument & les moyens de l'action énoncée par le mot completé ; comme se conduire avec assez de précaution pour ne pas échouer ; frapper du bâton, de l'épée, obtenir un emploi par la protection d'un grand, &c. On peut appeler ceci le complément auxiliaire. On peut encore comprendre sous cet aspect le complément qui exprime la matière dont une chose est faite, & que l'on peut appeler le complément matériel ; comme une statue d'or, une fortune cimentée du sang des malheureux.

Cur, désigne en général tout complément qui énonce une cause soit efficiente, soit finale : on le nomme complément circonstanciel de cause ; s'il s'agit de la cause efficiente, ou même d'une cause occasionnelle ; ainsi quand on dit, un tableau peint par Rubens, il y a un complément circonstanciel de cause ; c'est la même chose quand on dit, il a manqué le succès pour avoir négligé les moyens. S'il s'agit d'une cause finale, on dit un complément circonstanciel de fin, comme Dieu nous a créés pour sa gloire ; s'occuper afin d'éviter l'ennui.

Quomodo, désigne le complément qui exprime une manière particulière d'être qu'il faut ajouter à l'idée principale du mot completé : communément cette expression est un adverbe de manière, simple ou modifié, ou bien une phrase adverbiale commençant par une préposition ; comme vivre honnêtement, vivre conformément aux lois, parler avec facilité. On peut donner à ce complément le nom de modificatif.

Quando, désigne le *complément* qui exprime une circonstance de tems. Or une circonstance de tems peut être déterminée, ou par une époque, qui est un point fixe dans la suite continue du tems, ou par une durée dont on peut assigner le commencement & la fin. La première détermination répond à la question *quando*, (*quand*), & l'on peut appeler la phrase qui l'exprime, *complément* circonstanciel de *date*; comme *il mourut hier*; *nous finirons l'année prochaine*; *Jésus naquit sous le regne d'Auguste*. La seconde détermination répond à la question *quandiu*, (*pendant combien de tems*); & l'on peut donner à la phrase qui l'exprime le nom de *complément* circonstanciel de *durée*, comme *il a vécu trente-trois ans*; *cet habit durera long-tems*.

Il ne faut pas douter qu'une métaphysique pointilleuse ne trouvât encore d'autres *compléments*, qu'elle désignerait par d'autres dénominations : mais on peut les réduire à-peu-près tous aux chefs généraux que je viens d'indiquer; & peut-être n'en ai-je que trop assigné pour bien des gens, ennemis naturels des détails raisonnés. C'est pourtant une nécessité indispensable de distinguer ces différentes sortes de *compléments*, afin d'entendre plus nettement les lois que la syntaxe peut imposer à chaque espèce, & l'ordre que la construction peut leur assigner.

Par rapport à ce dernier point, je veux dire l'ordre que doivent garder entre eux les différens *compléments* d'un même mot, la Grammaire générale établit une règle, dont l'usage ne s'écarte que peu ou point dans les langues particulières, pour peu qu'elles fassent cas de la clarté de l'énonciation. La voici.

De plusieurs *compléments* qui tombent sur le même mot, il faut mettre le plus court le premier après le mot *completé*; ensuite le plus court de ceux qui restent, & ainsi de suite jusqu'au plus long de tous qui doit être le dernier. Exemple : *Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit par cela même du désavantage.* (Confid. sur la grand. & la decad. des Rom. chap. iv.) Dans cette proposition complexe, le verbe principal *avoit*, est suivi de deux *compléments*; le premier est un *complément* circonstanciel de cause, *par cela même*, lequel a plus de brièveté que le *complément* objectif du *désavantage*, qui en conséquence est placé le dernier : dans la proposition incidente, qui fait partie du sujet principal, le verbe *faisoit* a 1°. un *complément* objectif, *la guerre*; 2°. un *complément* auxiliaire qui est plus long, *avec son opulence*; 3°. enfin, un *complément* relatif qui est le plus long de tous, *contre la pauvreté romaine*.

La raison de cette règle, est que dans l'ordre analytique, qui est le seul qu'envisage la Grammaire générale, & qui est à-peu-près la boussole des usages particuliers des langues analogues, la relation d'un *complément* au mot qu'il complète est d'autant plus sensible, que les deux termes sont plus rapprochés, & sur-tout dans les langues où la diversité des terminaisons ne peut caractériser celle des fonctions des mots. Or il est constant que la phrase a d'autant plus de netteté, que le rapport mutuel de ses parties est plus marqué; ainsi il importe à la netteté de l'expression, *cujus summa laus perspicuitas*, de n'éloigner d'un mot, que le moins qu'il est possible, ce qui lui sert de *complément*. Cependant quand plusieurs *compléments* concourent à la détermination d'un même terme, ils ne peuvent pas tous le suivre immédiatement; & il ne reste plus qu'à en rapprocher le plus qu'il est possible celui qu'on est forcé d'en tenir éloigné : c'est ce que l'on fait en mettant d'abord le premier celui qui a le plus de brièveté, & réservant pour la fin celui qui a le plus d'étendue.

Si chacun des *compléments* qui concourent à la détermination d'un même terme à une certaine étendue,

il peut encore arriver que le dernier se trouve assez éloigné du centre commun pour n'y avoir plus une relation aussi marquée qu'il importe à la clarté de la phrase. Dans ce cas l'analyse même autorise une sorte d'hyperbate, qui, loin de nuire à la clarté de l'énonciation, sert au contraire à l'augmenter, en fortifiant les traits des rapports mutuels des parties de la phrase : il consiste à placer avant le mot *completé* l'un de ses *compléments*; ce n'est ni l'objet, ni le relatif; c'est communément un *complément* auxiliaire, ou modificatif, ou de cause, ou de fin, ou de tems, ou de lieu. Ainsi, dans l'exemple déjà cité, M. de Montesquieu auroit pu dire, en transposant le *complément* auxiliaire de la proposition incidente, *Carthage, qui, AVEC SON OPULENCE, faisoit la guerre contre la pauvreté romaine*; & la phrase n'auroit été ni moins claire, ni beaucoup moins harmonieuse : peut-être auroit-elle perdu quelque chose de son énergie, par la séparation des termes opposés *son opulence* & *la pauvreté romaine*; & c'est probablement ce qui assure la préférence au tour adopté par l'auteur, car les grands écrivains, sans rechercher les antithèses, ne négligent pas celles qui sortent de leur sujet, & encore moins celles qui font à leur sujet.

Il arrive quelquefois que l'on voile la lettre de cette loi pour en conserver l'esprit; & dans ce cas, l'exception devient une nouvelle preuve de la nécessité de la règle. Ainsi, au lieu de dire, *l'Evangile inspire une piété qui n'a rien de suspect, aux personnes qui veulent être sincèrement à Dieu*; il faut dire, *l'Evangile inspire aux personnes qui veulent être sincèrement à Dieu, une piété qui n'a rien de suspect* : « & cela, dit le P. Buffier, n. 774. afin d'éviter l'équivoque qui pourroit se trouver dans le mot *aux personnes*; car on ne verroit point si ce mot est régi par le verbe *inspire*, ou par l'adjectif *suspect*. » L'arrangement des mots ne consiste pas seulement, dit Th. Corneille (Not. sur la rem. 454. de Vaugelas), à les placer, d'une manière qui flatte l'oreille, mais à ne laisser aucune équivoque dans le discours. Dans ces exemples, *je ferai avec une ponctualité dont vous aurez lieu d'être satisfait, toutes les choses qui sont de mon ministère*, il n'y a point d'équivoque, mais l'oreille n'est pas contente de l'arrangement des mots : il faut écrire, *je ferai toutes les choses qui sont de mon ministère, avec une ponctualité dont vous aurez lieu d'être satisfait.* »

M. Corneille ne semble faire de cet arrangement qu'une affaire d'oreille; mais il faut remonter plus haut pour trouver le vice du premier arrangement de l'exemple proposé : il n'y a point d'équivoque, j'en conviens, parce qu'il ne s'y présente pas deux sens dont le choix soit incertain; mais il y a obscurité, parce que le véritable sens ne s'y montre pas avec assez de netteté, à cause du trop grand éloignement où se trouve le *complément* objectif.

Tel est le principe général par lequel il faut juger de la construction de tant de phrases citées par nos Grammairiens : les *compléments* doivent être d'autant plus près du mot *completé*, qu'ils ont moins d'étendue; & comme cette loi est dictée par l'intérêt de la clarté, dès que l'observation rigoureuse de la loi y est contraire, c'est une autre loi d'y déroger.

En vertu de la première loi, il faut dire, *employons aux affaires de notre salut toute cette vaine curiosité qui se répand au-dehors*, selon la correction indiquée par le P. Bouhours (rem. nouv. tom. I. p. 219.); & il faut dire pareillement, *qu'ils placent dans leurs cartes, tout ce qu'ils entendent dire*, & non pas *qu'ils placent tout ce qu'ils entendent dire, dans leurs cartes*.

En vertu de la seconde loi, il faut dire avec le P. Bouhours, *ibid.* & avec Th. Corneille (*loc. cit.*) : *il se persuada qu'en attaquant la ville par divers endroits, il répareroit la perte qu'il venoit de faire*; & non pas,

il se persuada qu'il répareroit la perte qu'il venoit de faire, en attaquant la ville par divers endroits ; quoique ce second arrangement ne soit pas contraire à la lettre de la première règle.

Cette règle au reste ne s'est entendue jusqu'ici que de l'ordre des *complémens* différens d'un même mot ; mais elle doit s'entendre aussi des parties intégrantes d'un même *complément*, réunies par quelque conjonction : les parties les plus courtes doivent être les premières, & les plus longues, être les dernières, précisément pour la même raison de netteté. Ainsi, pour employer les exemples du P. Buffier (n. 771.) on diroit, *Dieu agit avec justice & par des voies ineffables*, en mettant à la tête la plus courte partie du *complément* modificatif : mais si cette même partie devenoit plus longue par quelque addition, elle se placeroit la dernière, & l'on diroit, *Dieu agit par des voies ineffables, & avec une justice que nous devons adorer en tremblant*.

C'est cette règle ainsi entendue, & non aucune des raisons alléguées par Vaugelas (34. rem. nouv. à la fin du tom. II.) qui démontre le vice de cette phrase : *je fermerai la bouche à ceux qui le blâment, quand je leur aurai montré que sa façon d'écrire est excellente, quoiqu'elle s'éloigne un peu de celle de nos anciens poètes qu'ils louent, plutôt par un dégoût des choses présentes que par les sentimens d'une véritable estime, & QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE*. Cette dernière partie intégrante de la totalité du *complément* objectif est déplacé, parce qu'elle est la plus courte, & pourtant la dernière ; la relation du verbe *montrer* à ce *complément* n'est plus assez sensible : il falloit dire, *quand je leur aurai montré QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE, & que sa façon d'écrire est excellente, quoiqu'elle s'éloigne, &c.*

Il n'y a peut-être pas une règle de syntaxe plus importante, surtout pour la langue française, que celle qui vient d'être exposée & développée dans un détail que je ne me ferois pas permis sans cette considération ; elle est, à mon gré, le principe fondamental, & peut-être le principe unique, qui constitue véritablement le nombre & l'harmonie dans notre langue. Cependant, de tous nos Grammairiens, je ne vois que le P. Buffier qui l'ait aperçue, & il ne l'a pas même vue dans toute son étendue. Mais je suis fort surpris que M. Restaut, qui cite la grammaire de ce savant jésuite, comme l'une des bonnes sources où il a puisé ses *principes généraux & raisonnés*, n'y ait pas aperçu un principe, qui y est d'ailleurs très-bien raisonné & démontré, & qui est en soi très-lumineux, très-fécond, & d'un usage très-étendu. Je suis encore bien plus étonné qu'il ait échappé aux regards philosophiques de M. l'abbé Fromant, qui n'en dit pas un mot dans le chapitre de son *supplément* où il parle de la *syntaxe*, de la *construction*, & de l'*inversion*. Je m'estimerois trop heureux, si ma remarque déterminoit nos Grammairiens à en faire usage : ce feroit poser l'un des principaux fondemens du style grammatical, & le principe le plus opposé au phébus & au galimathias. Mais il faut y ajouter quelques autres règles qui concernent encore l'arrangement des *complémens*.

Si les divers *complémens* d'un même mot, ou les différentes parties d'un même *complément*, ont à-peu-près la même étendue ; ce n'est plus l'affaire du compas d'en décider l'arrangement, c'est un point qui ressortit au tribunal de la Logique : elle prononce qu'on doit alors placer le plus près du mot *completé*, celui des *complémens* auquel il a un rapport plus nécessaire. Or le rapport au *complément* modificatif est le plus nécessaire de tous, puis celui au *complément* objectif, ensuite la relation au *complément* relatif ; & les autres sont à-peu-près à un degré égal d'importance : ainsi, il faut dire, *l'Evangile inspire insensi-*

blement 2. la *piété* 3. aux *fidèles*, en mettant d'abord le *complément* modificatif, puis le *complément* objectif, & enfin le *complément* relatif.

Ajoutons encore une autre remarque non moins importante à celles qui précèdent : c'est qu'il ne faut jamais rompre l'unité d'un *complément* total, pour jeter entre ses parties un autre *complément* du même mot. La raison de cette règle est évidente : la parole doit être une image fidèle de la pensée ; & il faudroit, s'il étoit possible, exprimer chaque pensée, ou du moins chaque idée, par un seul mot, afin d'en peindre mieux l'indivisibilité ; mais comme il n'est pas toujours possible de réduire l'expression à cette simplicité, il est du-moins nécessaire de rendre inséparables les parties d'une image dont l'objet original est indivisible, afin que l'image ne soit point en contradiction avec l'original, & qu'il y ait harmonie entre les mots & les idées.

C'est dans la violation de cette règle, que consiste le défaut de quelques phrases censurées justement par Th. Corneille (not. sur la rem. 454. de Vaugelas) : par exemple, *on leur peut conter quelque histoire remarquable, sur les principales villes, qui y attache la mémoire* ; il est évident que l'antécédant de *qui* c'est *quelque histoire remarquable*, & que cet antécédant, avec la proposition incidente *qui y attache la mémoire*, exprime une idée totale qui est le *complément* objectif du verbe *conter* : l'unité est donc rompue par l'arrangement de cette phrase, & il falloit dire, *on peut leur conter, sur les principales villes, quelque histoire remarquable qui y attache la mémoire*.

C'est le même défaut dans cette autre phrase ; *il y a un air de vanité & d'affectation, dans Plinie le jeune, qui gâte ses lettres* : l'unité est encore rompue, & il falloit dire ; *il y a dans Plinie le jeune, un air de vanité & d'affectation qui gâte ses lettres* : l'esprit a tant de droit de s'attendre à trouver cette unité d'image dans la parole, qu'en conséquence du premier arrangement il se porte à croire que l'on veut faire entendre que c'est Plinie lui-même qui gâte ses lettres ; il n'en est empêché que par l'absurdité de l'idée, & il lui en coûte un effort désagréable pour démêler le vrai sens de la phrase.

Je trouve une faute de cette espèce dans la Bruyère (*caract. de ce siècle, ch. j.*) : *Il y a, dit-il, des endroits dans l'opéra qui laissent en désirer d'autres* ; il devoit dire, *il y a dans l'opéra des endroits qui en laissent désirer d'autres*. J'en fais la remarque, parce que la Bruyère est un écrivain qui peut faire autorité, & qu'il est utile de montrer que les grands hommes sont pourtant des hommes. Ce n'est pas un petit nombre de fautes échappées à la fragilité humaine, qui peuvent faire tort à leur réputation ; au lieu que ce petit nombre de mauvais exemples pourroit induire en erreur la foule des hommes subalternes, qui ne savent écrire que par imitation, & qui ne remontent pas aux principes. Voici l'avis que leur donne Vaugelas, l'un de nos plus grands maîtres. (rem. 454.) « L'arrangement des mots est un des plus grands secrets du style. Qui n'a point cela, ne peut pas dire qu'il sache écrire. Il a beau employer de belles phrases & de beaux mots ; étant mal placés, ils ne sauroient avoir ni beauté, ni grace ; outre qu'ils embarrassent l'expression, & lui ôtent la clarté qui est le principal : *Tantum series juncturaque potest.* »

Avant que d'entamer ce que j'ai à dire sur le régime, je crois qu'il est bon de remarquer, que les règles que je viens d'assigner sur l'arrangement de divers *complémens*, ne peuvent concerner que l'ordre analytique qu'il faut suivre quand on fait la construction d'une phrase, ou l'ordre usuel des langues analogues comme la nôtre. Car pour les langues transpositives, où la terminaison des mots sert à caractériser l'espèce de

de rapport auquel ils sont employés, la nécessité de marquer ce rapport par la place des mots n'existe plus au même degré.

Art. II. Du RÉGIME. Les grammaires des langues modernes se sont formées d'après celle du latin, dont la religion a perpétué l'étude dans toute l'Europe; & c'est dans cette source qu'il faut aller puiser la notion des termes techniques que nous avons pris à notre service, assez souvent sans les bien entendre, & sans en avoir besoin. Or il paroît, par l'examen exact des différentes phrases où les Grammairiens latins parlent de *régime*, qu'ils entendent, par ce terme, la forme particulière que doit prendre un complément grammatical d'un mot, en conséquence du rapport particulier sous lequel il est alors envisagé. Ainsi le *régime* du verbe actif relatif est, dit-on, l'accusatif, parce qu'en latin le nom ou le pronom qui en est le complément objectif grammatical doit être à l'accusatif; l'accusatif est le cas destiné par l'usage de la langue latine, à marquer que le nom ou le pronom qui en est revêtu, est le terme objectif de l'action énoncée par le verbe actif relatif. Pareillement quand on dit *liber Petri*, le nom *Petri* est au génitif, parce qu'il exprime le terme conséquent du rapport dont *liber* est le terme antécédent, & que le *régime* d'un nom appellatif que l'on détermine par un rapport quelconque à un autre nom, est en latin le génitif. Voyez GÉNITIF.

Considérés en eux-mêmes, & indépendamment de toute phrase, les mots sont des signes d'idées totales; & sous cet aspect ils sont tous intrinsèquement & essentiellement semblables les uns aux autres; ils diffèrent ensuite à raison de la différence des idées spécifiques qui constituent les diverses sortes de mots, &c. Mais un mot considéré seul peut montrer l'idée dont il est le signe, tantôt sous un aspect & tantôt sous un autre; cet aspect particulier une fois fixé, il ne faut plus délibérer sur la forme du mot; en vertu de la syntaxe usuelle de la langue il doit prendre telle terminaison: que l'aspect vienne à changer, la même idée principale sera conservée, mais la forme extérieure du mot doit changer aussi, & la syntaxe lui assigne telle autre terminaison. C'est un domestique, toujours le même homme, qui, en changeant de service, change de livrée.

Il y a, par exemple, un nom latin qui exprime l'idée de l'Être suprême; quel est-il, si on le dépouille de toutes les fonctions dont il peut être chargé dans la phrase? Il n'existe en cette langue aucun mot considéré dans cet état d'abstraction, parce que ses mots ayant été faits pour la phrase, ne sont connus que sous quelqu'une des terminaisons qui les y attachent. Ainsi, le nom qui exprime l'idée de l'Être suprême, s'il se présente comme sujet de la proposition, c'est *Deus*; comme quand on dit, *mundum creavit. DEUS*: s'il est le terme objectif de l'action énoncée par un verbe actif relatif, ou le terme conséquent du rapport abstrait énoncé par certaines prépositions, c'est *Deum*; comme dans cette phrase, *DEUM time & fac quod vis*, ou dans celle-ci, *elevabis ad DEUM faciem tuam* (*Job. 22. 26.*): si ce nom est le terme conséquent d'un rapport sous lequel on envisage un nom appellatif pour en déterminer la signification, sans pourtant exprimer ce rapport par aucune préposition, c'est *Dei*; comme dans *nomen DEI*, &c. Voilà l'effet du *régime*; c'est de déterminer les différentes terminaisons d'un mot qui exprime une certaine idée principale, selon la diversité des fonctions dont ce mot est chargé dans la phrase, à raison de la diversité des points de vue sous lesquels on peut envisager l'idée principale dont l'usage l'a rendu le signe.

Il faut remarquer que les Grammairiens n'ont pas coutume de regarder comme un effet du *régime* la

Tome XIV.

détermination du genre, du nombre & du cas d'un adjectif rapporté à un nom: c'est un effet de la concordance, qui est fondée sur le principe de l'identité du sujet énoncé par le nom & par l'adjectif. Voyez CONCORDANCE & IDENTITÉ. Au contraire la détermination des terminaisons par les lois du *régime* suppose diversité entre les mots *régissant* & le mot *régi*, ou plutôt entre les idées énoncées par ces mots; comme on peut le voir dans ces exemples, *ambo Deum, ex Deo, sapientia Dei*, &c. c'est qu'il ne peut y avoir de rapport qu'entre des choses différentes, & que tout *régime* caractérise essentiellement le terme conséquent d'un rapport; ainsi le *régime* est fondé sur le principe de la diversité des idées mises en rapport, & des termes rapprochés dont l'un détermine l'autre en vertu de ce rapport. Voyez DÉTERMINATION.

Il suit de-là qu'à prendre le mot *régime* dans le sens généralement adopté, il n'auroit jamais dû être employé, par rapport aux noms & aux pronoms, dans les grammaires particulières des langues analogues qui ne déclinent point, comme le françois, l'italien, l'espagnol, &c. car le *régime* est dans ce sens la forme particulière que doit prendre un complément grammatical d'un mot en conséquence du rapport particulier sous lequel il est alors envisagé: or dans les langues qui ne déclinent point, les mots paroissent constamment sous la même forme, & conséquemment il n'y a point proprement de *régime*.

Ce n'est pas que les noms & les pronoms ne varient leurs formes relativement aux nombres, mais les formes numériques ne sont point celles qui sont soumises aux lois du *régime*; elles sont toujours déterminées par le besoin intrinsèque d'exprimer telle ou telle quotité d'individus: le *régime* ne dispose que des cas.

Les Grammairiens attachés par l'habitude, souvent plus puissante que la raison, au langage qu'ils ont reçu de main en main, ne manqueront pas d'insister en faveur du *régime* qu'ils voudront maintenir dans notre grammaire, sous prétexte que l'usage de notre langue fixe du-moins la place de chaque complément; & voilà, disent-ils, en quoi consiste chez nous l'influence du *régime*. Mais qu'ils prennent garde que la disposition des compléments est une affaire de construction; que la détermination du *régime* est une affaire de syntaxe, & que, comme l'a très-sagement observé M. du Marfais au mot CONSTRUCTION, on ne doit pas confondre la construction avec la syntaxe. «Cicéron, dit-il, a dit selon trois combinaisons » différentes, *accepi litteras tuas, tuas accepi litteras*, » & *litteras accepi tuas*: il y a là trois constructions, » puisqu'il y a trois différens arrangements de mots; » cependant il n'y a qu'une syntaxe, car dans chacune de ces constructions il y a les mêmes signes » des rapports que les mots ont entre eux». C'est-à-dire que le *régime* est toujours le même dans chacune de ces trois phrases, quoique la construction y soit différente.

Si par rapport à notre langue on persistoit à vouloir regarder comme *régime*, la place qui est assignée à chacun des compléments d'un même mot, à raison de leur étendue respective; il faudroit donc convenir que le même complément est sujet à différens *régimes*, selon les différens degrés d'étendue qu'il peut avoir relativement aux autres compléments du même mot; mais sous prétexte de conserver le langage des Grammairiens, ce seroit en effet l'anéantir, puisque ce seroit l'entendre dans un sens absolument inconnu jusqu'ici, & opposé d'ailleurs à la signification naturelle des mots.

Ces observations s'appent par le fondement la doctrine de M. l'abbé Girard concernant le *régime* tome I. disc. iij. pag. 87. Il consiste, selon lui, dans des

B

rapports de dépendance soumis aux règles pour la construction de la phrase. « Ce n'est autre chose, dit-il, que le concours des mots pour les expressions d'un sens ou d'une pensée. Dans ce concours de mots il y en a qui tiennent le haut bout ; ils en régissent d'autres, c'est-à-dire qu'ils les assujettissent à certaines lois : il y en a qui se présentent d'un air soumis ; ils sont *régis* ou tenus de se conformer à l'état & aux lois des autres ; & il y en a qui sans être assujettis ni assujettir d'autres, n'ont de lois à observer que celle de la place dans l'arrangement général. Ce qui fait que quoique tous les mots de la phrase soient en *régime*, concourant tous à l'expression du sens, ils ne le font pas néanmoins de la même manière, les uns étant en régime dominant, les autres en régime assujetti, & des troisièmes en régime libre, selon la fonction qu'ils y font ».

Une première erreur de ce grammairien, consiste en ce qu'il rapporte le *régime* à la construction de la phrase ; au-lieu qu'il est évident, par ce qui précède, qu'il est du district de la syntaxe, & qu'il demeure constamment le même malgré tous les changemens de construction. D'ailleurs le *régime* consiste dans la détermination des formes des complémens grammaticaux considérés comme termes de certains rapports, & il ne consiste pas dans les rapports mêmes, comme le prétend M. l'abbé Girard.

Une seconde erreur, c'est que cet académicien, d'ailleurs habile & profond, ébloui par l'afféterie même de son style, est tombé dans une contradiction évidente ; car comment peut-il se faire que le *régime* consiste, comme il le dit, dans des rapports de dépendance, & qu'il y ait cependant des mots qui soient en régime libre ? Dépendance & liberté sont des attributs incompatibles, & cette contradiction, ne fût-elle que dans les termes & non entre les idées, c'est assurément un vice impardonnable dans le style didactique, où la netteté & la clarté doivent être portées jusqu'au scrupule.

J'ajoute que l'idée d'un régime libre, à prendre la chose dans le sens même de l'auteur, est une idée absolument fautive, parce que rien n'est indépendant dans une phrase, à moins qu'il n'y ait périphrase, voyez PLÉONASME. Vérifions ceci sur la période même dont M. Girard se sert pour faire reconnoître toutes les parties de la phrase : *Monsieur, quoique le mérite ait ordinairement un avantage solide sur la fortune ; cependant, chose étrange ! nous donnons toujours la préférence à celle-ci.*

Cette période est composée de deux phrases, dit l'auteur, dans chacune desquelles se trouvent les sept membres qu'il distingue. Je ne m'attacherai ici qu'à celui qu'il appelle *adjectif* ; & qu'il prétend être en régime libre ; c'est *monsieur* dans la première partie de la période, & *chose étrange* dans le second. Toute proposition a deux parties, le sujet & l'attribut (voyez PROPOSITION) & j'avoue que *monsieur* n'appartient ni au sujet ni à l'attribut de la première proposition, quoique le mérite ait ordinairement un avantage solide sur la fortune ; par conséquent ce mot est libre de toute dépendance à cet égard ; mais de-là même il n'est ni ne peut être en régime dans cette proposition. Cependant si l'on avoit à exprimer la même pensée en une langue transpositive ; par exemple, en latin, il ne feroit pas libre de traduire *monsieur* par tel cas que l'on voudroit de *dominus* ; il faudroit indispensablement employer le vocatif *domine*, qui est proprement le nominatif de la seconde personne, (voyez VOCATIF) ; ce qui prouve, ce me semble, que *domine* feroit envisagé comme sujet d'un verbe à la seconde personne, par exemple *audi* ou *esto attentus*, parce que dans les langues, comme par-tout ailleurs, rien ne se fait sans cause : il doit donc en

être de même en françois, où il faut entendre *monsieur* écouter ou soyez attentif ; parce que l'analyse, qui est le lien unique de la communication de toutes les langues, est la même dans tous les idiomes, & y opère les mêmes effets : ainsi *monsieur* est en françois dans une dépendance réelle, mais c'est à l'égard d'un verbe sous-entendu dont il est le sujet.

Chose étrange, dans la seconde proposition, est aussi en dépendance, non par rapport à la proposition énoncée *nous donnons toujours la préférence à celle-ci*, mais par rapport à une autre dont le reste est supprimé ; en voici la preuve. En traduisant cette période en latin, il ne nous fera pas libre de rendre à notre gré les deux mots *chose étrange* ; nous ne pourrions opter qu'entre le nominatif & l'accusatif ; & ce reste de liberté ne vient pas de ce que ces mots sont en régime libre ou dans l'indépendance, car les six cas alors devroient être également indifférens ; cela vient de ce qu'on peut envisager la dépendance nécessaire de ces deux mots sous l'un ou sous l'autre des deux aspects désignés par les deux cas. Si l'on dit *res miranda* au nominatif, c'est que l'on suppose dans la plénitude analytique, *hæc res est miranda* : si l'on préfère l'accusatif *rem mirandam*, c'est que l'on envisage la proposition pleine *dico rem mirandam*, ou même en rappelant le second adjectif au premier, *domine audi rem mirandam*. L'application est aisée à faire à la phrase françoise, le détail en feroit ici superflu ; je viens à la conclusion. L'abbé Girard n'avoit pas assez approfondi l'analyse grammaticale ou logique du langage, & sans autre examen il avoit jugé indépendant ce dont il ne retrouvoit pas le corrélatif dans les parties exprimées de la phrase. D'autre part, ces mots mêmes indépendans, il vouloit qu'ils fussent en régime ; parce qu'il avoit faussement attaché à ce mot une idée de relation à la construction, quoiqu'il n'ignorât pas sans doute qu'en latin & en grec le régime est relatif à la syntaxe ; mais il avoit proscrit de notre grammaire la doctrine ridicule des cas : il ne pouvoit donc plus admettre le régime dans le même sens que le faisoient avant lui la foule des grammaticiens ; & malgré ses déclarations répétées de ne consulter que l'usage de notre langue, & de parler le langage propre de notre grammaire, sans égard pour la grammaire latine, trop servilement copiée jusqu'à lui, il n'avoit pu abandonner entièrement le mot de régime : *inde mali labes*.

Je n'entrerai pas ici dans le détail énorme des méprises où sont tombés les rudimentaires & les méthodistes sur les prétendus régimes de quelques noms, de plusieurs adjectifs, de quantité de verbes, &c. Ce détail ne sauroit convenir à l'Encyclopédie ; mais on trouvera pourtant sur cela même quantité de bonnes observations dans plusieurs articles de cet ouvrage. Voyez ACCUSATIF, DATIF, GÉNITIF, ABLATIF, CONSTRUCTION, INVERSION, MÉTHODE, PROPOSITION, PRÉPOSITION, &c.

Chaque cas a une destination marquée & unique, si ce n'est peut-être l'accusatif, qui est destiné à être le régime objectif d'un verbe ou d'une préposition : toute la doctrine du régime latin se réduit là ; si les mots énoncés ne suffisent pas pour rendre raison des cas d'après ces vues générales, l'ellipse doit fournir ceux qui manquent. *Penitet me peccati*, il faut suppléer *memoria* qui est le sujet de *penitet*, & le mot complété par *peccati*, qui en est régi. *Doceo pueros grammaticam*, il faut suppléer *circà* avant *grammaticam*, parce que cet accusatif ne peut être que le régime d'une préposition, puisque le régime objectif de *doceo* est l'accusatif *pueros*. *Ferire ense*, l'ablatif *ense* n'est point le régime du verbe *ferire*, il l'est de la préposition sous-entendue *cum*. Dans *laborum tenus*, le génitif *laborum* n'est point régime de *tenus* qui gouverne l'ablatif ; il l'est du nom sous-entendu *regione*. Il en est de

même dans mille autres cas, qui ne font & ne peuvent être entendus que par des grammairiens véritablement logiciens & philosophes. (E. R. M. B.)

REGIME, f. m. (Médec. Hygiène & Thérap.) διαταξις, diata, regimen, victus ordinatio. C'est la pratique qu'on doit suivre pour user avec ordre & d'une manière réglée, des choses dites dans les écoles non-naturelles; c'est-à-dire de tout ce qui est nécessaire à la vie animale, & de ce qui en est inséparable, tant en santé qu'en maladie. Voyez NON-NATURELLES, choses.

Cette pratique a donc pour objet de rendre convenable, de faire servir à la conservation de la santé l'usage de ces choses; de substituer cet usage réglé à l'abus de ces choses qui pourroit causer ou qui a causé le dérangement de la santé, l'état de maladie; par conséquent de diriger l'influence de ces choses dans l'économie animale, de manière qu'elles contribuent essentiellement à préserver la santé des altérations qu'elle peut éprouver, ou à la rétablir lorsqu'elle est altérée. Voyez SANTÉ & MALADIE.

Ainsi le régime peut être considéré comme conservatif, ou comme préservatif, ou comme curatif, selon les différentes circonstances qui en exigent l'observation. La doctrine qui prescrit les règles en quoi il consiste, fait une partie essentielle de la science de la Médecine en général. Il est traité des deux premiers objets du régime dans la partie de cette science appelée hygiène, & du dernier, dans celle que l'on nomme thérapeutique. Voyez MÉDECINE, HYGIÈNE, THÉRAPEUTIQUE.

L'assemblage général des préceptes qui enseignent ce qui constitue le régime, forme aussi une partie distinguée dans la théorie de la Médecine, que l'on appelle diététique; & l'usage même de ces préceptes est ce qu'on appelle diète, qui dans ce sens est comme synonyme à régime (Voyez DIÈTE); en sorte que le régime & la diète paroissent avoir la même signification, puisque ces deux mots doivent présenter la même idée, & qu'il n'y a pas de différence entre vivre de régime & pratiquer la diète, qui n'est autre chose qu'une manière de vivre, d'user de la vie réglée, & conforme à ce qui convient à l'économie animale. Mais communément on n'étend pas cette signification de la diète à l'usage de toutes les choses non-naturelles; on la borne à ce qui a rapport à la nourriture seulement, & même souvent à sa privation; au lieu que le régime présente l'idée de tout ce qui est nécessaire dans l'usage de ces choses, pour le maintien de la santé, & pour la préservation ou la curation des maladies, selon l'application que l'on fait de ce terme.

Il s'agit ici par conséquent en traitant du régime, de rapporter les règles en quoi il consiste, pour déterminer le bon & le mauvais usage de toutes les choses non-naturelles. Il a été fait une exposition générale de ce qu'il importe à savoir pour fixer ces règles, dans les articles HYGIÈNE & NON-NATURELLES, choses; il reste à en faire l'application aux différentes circonstances qui déterminent les différences que comporte le régime, tant par rapport à la santé, que par rapport à la maladie, selon la différente disposition qui se trouve dans ces états opposés.

I. Du régime conservatif. D'abord pour ce qui regarde la santé, le régime varie selon la différence du tempérament, de l'âge, du sexe, des saisons, des climats.

1°. Pour bien régler ce qui convient à chaque tempérament, il faut en bien connoître la nature. Voyez TEMPÉRAMENT.

Le tempérament bilieux qui rend le système des solides fort tendu, & susceptible de beaucoup d'irritabilité & d'action, ce qui fait que les humeurs sont ordinairement en mouvement & dans une grande agi-

Tome XIV.

tation, & produisent beaucoup de chaleur animale, exige que l'on vive dans un air qui tende plus à être frais & humide, qu'à être chaud & sec; que l'on use d'alimens humectans, rafraîchissans, d'une boisson abondante, tempérante; que l'on favorise l'excrétion des matières fécales & la transpiration; que l'on évite l'usage des alimens échauffans, des viandes grasses, des mets fortement assaisonnés, épicés, aromatiques, des liqueurs fortes, l'excès des liqueurs fermentées, le trop grand mouvement du corps & de l'esprit, les passions de l'âme, qui causent beaucoup d'agitation, d'éretisme, comme l'ambition, la colère.

Le tempérament mélancolique donnant de la roideur aux fibres, & rendant compacte la substance des solides, ce qui fait que les organes sont moins actifs, que le cours des humeurs est lent, paresseux, que le sang & tous les fluides sont disposés à l'épaississement; qu'il s'établit une disposition dominante à ce qu'il se forme une sorte d'embarras dans l'exercice des fonctions tant du corps que de l'esprit, il convient en conséquence que ceux qui sont de ce tempérament évitent tout ce qui peut contribuer à épaissir, à engourdir les humeurs, comme l'excès de la chaleur & du froid, les alimens grossiers, de difficile digestion, tels que les viandes dures, coriaces, les légumes farineux; que l'on ne fasse point usage de liqueurs spiritueuses, coagulantes; que l'on cherche à vivre dans un air tempéré qui tienne plus du chaud & de l'humide que du froid & du sec, pour opposer les contraires aux contraires; que l'on vive sobrement d'alimens légers, & que l'on use d'une boisson abondante d'eau pure ou mêlée à une petite quantité de liqueur fermentée ou légèrement aromatisée; que l'on se livre avec modération à l'exercice du corps, sur-tout par l'équitation, les voyages; que l'on cherche aussi beaucoup à se procurer de la dissipation, par la variété des objets agréables, & en évitant toute contention, tout travail d'esprit, qui ne récréent pas, & qui fatiguent.

Le tempérament sanguin établissant la disposition à former une plus grande quantité de sang, tout étant égal, que dans les autres tempéramens; ceux qui sont ainsi constitués doivent éviter soigneusement tout ce qui peut contribuer à faire surabonder cette partie des humeurs; ils doivent s'abstenir de manger beaucoup de viande, & de tout aliment bien nourrissant; de faire un grand usage du vin, des liqueurs spiritueuses; de se livrer trop au repos, au sommeil. Il leur est très-utile & avantageux de vivre dans un air tempéré, parce que la chaleur & le froid leur sont également contraires; de vivre sobrement; de s'accoutumer de bonne heure à la tempérance, à un genre de vie dur, à des alimens grossiers; d'user d'une boisson légère, délayante & apéritive; de favoriser les hémorrhagies naturelles, & de se préserver de tout ce qui peut en causer la diminution, la suppression, & de fuir le chagrin, ainsi que toute affection de l'âme, qui peut ralentir le cours des humeurs.

Comme dans le tempérament phlegmatique ou pituiteux, c'est la sérosité visqueuse, glaireuse qui domine dans la masse des humeurs, dont le mouvement est très-languissant, & que toutes les actions du corps & de l'esprit sont très-paresseuses, il convient donc d'exciter le cours des fluides, en réveillant l'irritabilité, trop peu dominante dans les solides; d'employer tout ce qui est propre à fortifier les organes, & qui peut corriger l'intempérie froide & humide, par le chaud & le sec. Ainsi on doit dans cette disposition éviter de vivre dans un air humide & froid, de se nourrir d'alimens végétaux, qui n'ont point de saveur forte, tels que la plupart des fruits & le jardinage crud ou sans assaisonnement; les viandes rôties, sur-tout les viandes noires, sont préférables, ainsi

B ij

que les mets épicés, aromatisés, la boisson du bon vin, ou d'autres liqueurs fermentées bien spiritueuses : l'exercice est très-nécessaire, pour dissiper les humidités surabondantes, & favoriser à cet effet la transpiration, & les autres excréments séreuses. On doit éviter soigneusement toute affection de l'ame, qui jette dans l'abattement, & rechercher au contraire ce qui peut exciter, fortifier le corps & l'esprit, & procurer de l'agilité à l'un & à l'autre, même en se livrant quelquefois à des passions vives, propres à causer de l'émotion, de l'agitation, & des impressions fortes.

2°. La différence de l'âge rendant les corps différemment constitués, & faisant passer le même individu comme par différens tempéramens, à-proportion qu'il éprouve les changemens que les progrès de la vie occasionnent, exige par conséquent aussi une manière de vivre conforme à ces dispositions, si différentes dans le cours de la vie.

L'âge d'impuberté, qui renferme l'enfance, laquelle se termine à sept ans environ, & l'âge puérile, qui s'étend jusqu'à quatorze ans, peut être comparé au tempérament sanguin, attendu que le chaud & l'humide dominant dans cet âge. Comme dans ce tempérament ils demandent par conséquent le même régime, à-proportion des forces, qui doit être le même aussi dans tous les tems de la vie, pour la saison du printemps, qui est distinguée des autres par les mêmes qualités qui sont dominantes dans l'enfance & le tempérament sanguin; ce qu'on peut dire encore des climats tempérés tirant vers les climats chauds.

L'âge de puberté, qui renferme l'adolescence, laquelle s'étend jusqu'à vingt-cinq ans, & la jeunesse qui finit à trente-cinq, est distingué par le chaud & le sec, qui, tout étant égal, sont dominans dans l'économie animale; il a par conséquent beaucoup de rapport au tempérament bilieux, & à la saison de l'été, ainsi qu'aux climats chauds, dans lesquels les mêmes qualités dominant. Ainsi le régime que l'on a dit convenir à ce tempérament, convient aussi aux personnes de cet âge, avec les modifications proportionnées à la constitution propre de chaque individu.

L'âge de virilité renferme l'âge de force, qui comprend le sixième septenaire & celui de consistance, qui est terminé avec le septième septenaire, a pour qualités dominantes le froid & l'humide, comme le tempérament phlegmatique, la saison de l'automne, & les climats tempérés tirant vers les climats froids. Ainsi ce qui convient à ce tempérament convient aussi à cet âge, à cette saison, & à ces climats, avec les exceptions ou les changemens qui peuvent indiquer la nature particulière de chaque sujet.

L'âge de vieillesse, qui comprend l'âge de déclin, lequel s'étend jusqu'à la fin du dixième septenaire & l'âge de décrépitude, qui se termine avec la vie, poussée aussi loin qu'il est possible, a pour qualités dominantes le froid & le sec, comme le tempérament mélancolique, la saison de l'hiver, & les climats froids. Ainsi le régime qui a été proposé pour ce tempérament, est aussi convenable à cet âge, à cette saison, & à ces climats, toujours sous la réserve des indications particulières à la nature des sujets.

Mais le régime qui convient à chaque âge, peut être plus particulièrement connu d'après ce qui suit.

En général, il faut donner beaucoup à manger aux enfans, selon le conseil d'Hippocrate, *aphor.* 13. 14, parce qu'ils sont naturellement voraces, qu'ils supportent difficilement la privation des alimens, le jeûne; qu'ils ont beaucoup de chaleur innée, & qu'ils consomment beaucoup de nourriture par l'accroissement & la dissipation. Moins les enfans sont éloignés de la naissance, plus il faut leur permettre de se livrer au sommeil; & à-proportion qu'ils avancent en âge, il faut en retrancher. Il est essentiel pour

la santé des enfans que l'on leur tienné le ventre libre, s'il ne l'ont pas tel naturellement, parce que quand il reste resserré pendant un certain tems, c'est une marque qu'ils ont de la disposition à être malades. Mais pour un plus grand détail sur ce qui regarde le régime qui convient aux enfans, voyez ENFANCE, & ENFANS, *maladies des.*

Pour ce qui est des jeunes gens, de ceux qui sont dans la vigueur de l'âge; selon le conseil de Celse, ils sont moins dans le cas d'avoir besoin de vivre de régime, que dans tout autre tems de la vie, parce que les fautes qu'ils peuvent commettre en fait de régime sont de moindre conséquence par leurs effets, & que leurs forces naturelles les mettent en état de supporter, sans des altérations considérables pour la santé, les excès qui peuvent leur être contraires; il suffit presque pour se conserver qu'ils évitent de s'exposer à l'air froid, d'user de boissons froides quand le corps est bien échauffé par les différens exercices, par les travaux auxquels on se livre à cet âge. Ils doivent encore éviter tout ce qui peut échauffer, trop agiter le sang & épuiser les forces, comme l'usage des boissons fortes, les passions violentes, & l'excès des plaisirs de l'amour.

Dans l'âge plus avancé, & dans la vieillesse, on doit avoir d'autant plus de soin de sa santé, que l'on devient dans ces derniers tems de la vie susceptible de plus en plus d'être affecté défavorablement par l'abus des choses non-naturelles: il faut alors chercher à vivre dans un air assez chaud & un peu humide; favoriser la transpiration, éviter soigneusement pour cet effet les impressions de l'air froid; être très-tempérant dans l'usage des alimens, manger peu de viande, beaucoup de fruits cuits, d'herbages bouillis; boire de bon vin, mais bien trempé (car quoi qu'on en dise, le prétendu lait des vieillards employé sans correctif est trop stimulant, & ne peut qu'être nuisible, ainsi que toutes les liqueurs spiritueuses, coagulantes, & tout ce qui peut exciter de fortes contractions dans les solides, & hâter les effets de la disposition du corps au dessèchement); & enfin chercher le repos & la tranquillité de l'ame le plus qu'il est possible.

3°. Le régime qui convient aux différens sexes peut être déterminé en général par la manière de vivre convenable aux différentes constitutions.

Les personnes robustes & saines qui se trouvent principalement parmi les hommes, doivent, selon le conseil de Celse, ne pas mettre trop d'uniformité dans leur nourriture & dans leur conduite, relativement aux soins de leur santé; ceux qui sont naturellement vigoureux, ne doivent pas affecter une résidence choisie; ils sont bien de varier à cet égard, d'être tantôt en ville, tantôt en campagne, de manger & de boire tantôt plus, tantôt moins, pourvu que ce soit toujours sans excès; de manger indifféremment de tout ce qui n'est pas malsain de sa nature; de se donner quelquefois beaucoup d'exercice, d'autres fois de n'en prendre que peu: en un mot, ils doivent s'accoutumer à tout, afin d'être moins susceptibles des altérations dans l'économie animale, auxquelles on peut être exposé dans les différens changemens de vie, que souvent on ne peut éviter, & dans les différentes situations où l'on est forcé de se trouver, comme les gens de guerre. Mais quoique les personnes robustes ne doivent pas beaucoup s'écouter pour ce qui intéresse la santé, ils ne doivent jamais abuser de leurs forces; jamais dans les plaisirs & la joie ils ne doivent se permettre les emportemens de la débauche: leur vigueur est un trésor qu'ils doivent ne pas épuiser, pour être en état de résister aux infirmités inséparables de la vie humaine.

Les gens foibles & délicats; & dans cette classe on peut ranger les femmes en général, ainsi que la plu-

part des habitans des grandes villes, selon Celse, sur-tout les hommes de lettres, & tous ceux qui mènent une vie studieuse & sédentaire; toutes ces différentes personnes doivent continuellement s'occuper à compenser par la tempérance, la régularité dans leur manière de vivre, & les attentions sur ce qui regarde la conservation de leur santé, ce qu'ils perdent journellement de la disposition à jouir d'une vie saine & longue, par une suite naturelle de leur foiblesse naturelle ou de leur genre de vie. Avec ces précautions, bien de ces personnes se soutiennent, à tout prendre, beaucoup mieux que les gens les plus robustes, parce que ces derniers comptant trop sur leurs forces, négligent ou méprisent absolument les soins, les attentions sur leur santé, & s'attirent mille maux par l'abus qu'ils en font & les excès de toute espèce.

Les femmes ont particulièrement à observer de ne rien faire qui puisse déranger les évacuations menstruelles, & de favoriser cette excretion de la manière la plus convenable. *Voyez* MENSTRUES. Elles doivent être encore plus attentives sur elles-mêmes dans le tems de grossesse. *Voyez* GROSSESSE. Elles ont à ménager dans tous les tems de la vie, sur-tout dans celui de la suppression naturelle des regles, la délicatesse, la sensibilité de leur genre nerveux. *Voyez* NERVEUX genre, HYSTÉRICITÉ, VAPEURS. Elles doivent chercher à se fortifier le corps & l'esprit, par l'habitude de l'exercice & de la dissipation, en s'y livrant avec modération.

4°. A l'égard des saisons, l'été demande que l'on se nourrisse d'alimens légers, doux, humectans, laxatifs; que l'on mange peu de viande, beaucoup de fruits que la nature donne alors à nos desirs & à nos véritables besoins; d'herbages, de laitage, avec une boisson abondante d'eau pure ou de vin léger bien trempé, ou de quelque tisane acidescente; que l'on ne fasse que peu d'exercice, en évitant soigneusement tout excès à cet égard. L'hiver, au contraire exige que l'on prenne une nourriture qui ait de la consistance, tirée des alimens solides, fermes, secs & assaisonnés de sel & d'épicerie: on doit préférer la viande rôtie, le pain bien cuit; la boisson doit être peu abondante, souvent de bon vin sans eau; & il faut dans cette saison se livrer beaucoup à l'exercice. Pour ce qui est du printemps & de l'automne, la nourriture & l'exercice doivent être réglés de manière qu'ils tiennent le milieu entre ce qu'exige le tems bien froid ou bien chaud, en proportionnant le régime selon que l'un ou l'autre est plus dominant; & pour se précautionner contre les injures de l'air & sa variabilité dans ces saisons moyennes, rien ne convient mieux, n'est plus nécessaire que d'avoir attention au printemps à ne pas quitter trop tôt les habits d'hiver, & en automne, à ne pas différer trop long-tems de quitter les habits légers, & de se vêtir chaudement. *Voyez* NON-NATURELLES, choses.

5°. Par rapport aux climats, on n'a autre chose à dire du différent régime qu'ils exigent; si ce n'est, qu'il doit être déterminé par le rapport qu'ils ont, comme il a été dit ci-devant, avec les différentes saisons de l'année; & selon que le chaud, le froid ou le tempéré y sont dominans; la manière de vivre doit être proportionnée, d'après ce qui vient d'être prescrit pour chaque saison: en général on mange beaucoup, & des alimens grossiers, sur-tout beaucoup de viande dans les pays froids, & on vit plus sobrement, plus frugalement, on ne mange presque que des végétaux dans les pays chauds; la boisson y est cordiale par l'usage du vin que la nature y donne pour servir à relever les forces: l'abus des liqueurs fortes, coagulantes est très-nuisible aux habitans du nord auquel la nature les refuse; ils sont plus disposés aux travaux du corps, & les peuples du midi plus portés à se livrer au repos, à l'oisiveté, sont plus propres

aux travaux de l'esprit. *Voyez* CLIMAT.

II. *Du régime préservatif.* Après avoir parcouru les différentes combinaisons qui constituent le régime propre à conserver la santé relativement aux différentes circonstances qui exigent ces différences dans la manière de vivre, il se présente à dire quelque chose du régime, qui convient pour préserver des maladies dont on peut être menacé.

Un homme, dit Galien, *de med. arr. constit. c. xix.* est dans un état mitoyen, entre la santé & la maladie, lorsqu'il est affecté de quelque indisposition, qui ne l'oblige pas cependant à quitter ses occupations ordinaires & à garder le lit: comme, par exemple, lorsqu'il éprouve un embarras considérable dans la tête, avec un sentiment de pesanteur, quelquefois de douleur, du dégoût pour les alimens, de la lassitude, de l'engourdissement dans les membres, de l'assoupissement ou autres symptômes semblables qui annoncent une altération dans la santé, sans lésion assez décidée pour constituer une maladie; il ne faut pas attendre que le mal empire, on doit tâcher de détruire les principes de ces indispositions avant qu'elles deviennent des maladies réelles.

Ainsi en supposant que la cause du mal est une plénitude produite par des excès de bouche, ou par une suppression de la transpiration, ou de quelque autre évacuation naturelle, ou par une vie trop sédentaire; après avoir été exercé habituellement, on doit d'abord retrancher les alimens, & se tenir à la tisane pendant un jour ou deux, ce qui suffit souvent pour dissiper les causes d'une maladie naissante: mais si les symptômes sont assez pressans pour exiger un remède plus prompt, plus efficace, on aura recours à la saignée, ou aux purgatifs ou aux sudorifiques: si la menace d'une maladie vient d'indigestion ou d'un amas de crudités, il faut se tenir chaudement dans une grande tranquillité, vivre quelques jours dans l'abstinence avec beaucoup de lavage, & de tems en tems quelque peu de bon vin pour fortifier l'estomac.

En général, dit encore Galien, on opposera aux principes des maux dont on se plaint & dont on veut prévenir les suites, des moyens propres à produire des effets contraires à ceux qu'on doit attendre naturellement des causes qui ont produit ces dérangemens dans la santé; si les humeurs pèchent par l'épaississement, on travaillera à les atténuer, à les adoucir; si elles sont trop actives, âcres, à les évacuer; si elles sont trop abondantes, à faciliter la coction; si elles sont trop crues, tantôt à détendre les parties en contraction, tantôt à déboucher les vaisseaux obstrués, ainsi du reste.

Souvent quand un commencement de frisson ou de toux annonçoit un prochain accès de fièvre, le grand médecin Sydenham arrêtoit les progrès du mal, en ordonnant de prendre l'air, de se livrer à l'exercice, de boire quelque tisane rafraîchissante, de ne point manger de viande, & de s'abstenir de toute boisson fermentée. *Voyez* ses œuvres de *tussi epidémica*.

Boerhaave qui avoit si bien lu tous les ouvrages des Médecins anciens & modernes de quelque réputation, & qui possédoit si parfaitement l'art d'extraire de leurs écrits ce qui s'y trouve de plus intéressant, a compris toute la prophylactique par rapport aux maladies naissantes dans les préceptes qui suivent, qui ne diffèrent point de ceux de Galien & de Sydenham.

On prévient les maux, dit le professeur de Leyde, *institut. med. §. 1050.* en attaquant leurs causes dès qu'on en apperçoit les premiers effets; & les préservatifs qu'il faut y opposer sont principalement l'abstinence, le repos, la boisson abondante d'eau chaude, ensuite un exercice modéré, mais continué, jusqu'à

ce que l'on commence à s'apercevoir de quelque légère fièvre, & enfin une bonne dose de sommeil dans un lit où l'on prenne soin d'être bien couvert, c'est le moyen de relâcher les vaisseaux engorgés, de délayer les humeurs épaisses, & de disposer à être évacuées celles qui pourroient nuire.

III. *Du régime curatif.* La manière de vivre des malades doit être presque aussi différente de celles qu'ils suivoient étant en santé, que cet état diffère de celui dans lequel ils sont tombés; ainsi on peut la régler en général par la maxime que *les contraires se guérissent ou sont guéris par les contraires.*

Mais il s'agit ici de faire l'exposition abrégée des préceptes que les Médecins, tant anciens que modernes, ont établis pour servir à diriger les malades dans la conduite qu'ils doivent ou que l'on doit tenir à leur égard, tant par rapport aux alimens & à la boisson qu'ils doivent prendre, que par rapport aux qualités de l'air qui leur conviennent, & aux différentes situations dans lesquelles ils doivent se tenir relativement au repos ou au mouvement du corps.

Comme il n'est rien à l'égard de quoi l'on peche plus aisément dans les maladies qu'en fait de nourriture, les règles, à ce sujet, sont les plus importantes à prescrire, & doivent être traitées les premières: on va les présenter en abrégé, d'après le grand Boerhaave, dans ses *aphorismes*, & leur illustre commentateur le baron Vanfwieten.

L'indication principale pour le régime que l'on doit prescrire aux malades, doit être sans doute de soutenir les forces, parce que ce n'est que par leur moyen que la nature peut détruire la cause de la maladie: ainsi, contre l'avis d'Asclépiade, on ne doit pas d'abord interdire tout aliment à ceux qui paroissent être dans un commencement de maladie inévitable; mais s'il est dangereux alors d'affaiblir trop par une diète sévère, il l'est bien davantage de ne pas diminuer assez la quantité de la nourriture, parce que, comme le dit Celse, *lib. III. cap. iv.* il ne faut pas trop occuper la nature à faire la digestion des alimens, tandis qu'elle a besoin d'employer ses efforts à corriger la matière morbifique, ou si elle n'en est pas susceptible, à en faire la coction & à la dissiper par les évacuations auxquelles elle peut être disposée.

Cependant, comme Hippocrate avertit, *aphor. 5. sect. 1.* qu'il y a plus à craindre de mauvais effets d'une trop grande abstinence que d'une nourriture trop forte, & que celle-là est toujours très-nuisible dans les maladies aiguës; il vaut mieux s'exposer à pécher par excès que par défaut, parce que la nature, avec des forces entières que lui fournissent les alimens, peut se suffire pour les travailler & attaquer en même tems avec succès la cause de la maladie; au lieu que manquant de forces faute de nourriture, elle reste, pour ainsi dire, dans l'inaction.

Pour déterminer donc la quantité de nourriture que l'on peut permettre dans les maladies, on doit se régler sur les symptômes qui annoncent ce que fera la maladie, par rapport à sa violence & à sa durée: plus la maladie paroît devoir être aiguë & courte, moins il faut nourrir le malade; & au contraire si elle doit être longue & peu considérable, on doit permettre une plus grande quantité d'alimens à proportion & plus nourrissans: mais on doit avoir attention, sur-tout à observer l'effet que produit la nourriture qu'on donne au malade, parce que si elle est trop forte, il ne tardera pas à ressentir une pesanteur dans l'estomac & un abattement dans les forces, qui fera connoître qu'il faut diminuer la quantité des alimens; si au contraire il n'en reste aucune incommodité, on peut augmenter la quantité & la force de la nourriture, selon que l'état des forces du malade & celui de la maladie peuvent le permettre.

On doit aussi se régler par l'âge du malade, parce

qu'en général tous les animaux supportent d'autant moins la privation des alimens, tout étant égal, qu'ils sont plus jeunes ou plus avancés dans la vieillesse. Voyez ENFANS (*maladies des*), VIEILLESSE. Ainsi l'on ne doit pas exiger dans les maladies une aussi grande abstinence des jeunes gens & des vieillards, que des adultes dans l'âge moyen.

Il faut encore avoir égard aux différens tems de la maladie; en sorte que lorsqu'elle est parvenue à sa plus grande intensité, on doit, à proportion, donner toujours moins de nourriture, & toujours plus légère: au lieu que pendant son accroissement & pendant son déclin on doit en permettre une quantité d'autant plus grande & plus forte à proportion, que l'on est plus éloigné, avant ou après, du tems où le malade est dans l'état le plus violent, c'est-à-dire que la diète doit être moins sévère dans le tems de la maladie où il y a moins de fonctions lésées, ou lorsque les lésions des fonctions qui la constituent sont moins considérables.

On doit encore faire attention au climat dans lequel on se trouve, pour déterminer la manière de se nourrir des malades; parce qu'à proportion qu'on habite des pays plus chauds, plus près de l'équateur, on soutient plus facilement l'abstinence des alimens, & que c'est le contraire à l'égard des pays plus froids, plus voisins des poles; la différence des saisons exige la même proportion dans l'administration des alimens dans les maladies, que la différence des climats. On doit par conséquent, tout étant égal, prescrire une diète moins sévère en hiver qu'en été.

On doit aussi avoir beaucoup d'égard au tempérament des malades & à leur habitude en santé relativement à leur nourriture, pour régler celle qui leur convient dans l'état opposé; en sorte qu'il faut en permettre davantage à proportion aux personnes d'un tempérament chaud & vif, & à ceux qui mangent beaucoup lorsqu'ils se portent bien, & donner des alimens plus nourrissans à ceux qui sont accoutumés à la bonne chère.

Il convient encore, selon que le recommande Hippocrate, *de affect. cap. xj.* que les alimens qu'on accorde aux malades soient d'une nature approchante de ceux dont ils usent en santé. Les choses dont on a l'habitude, dit encore le père de la Médecine, *aphor. 50. sect. 2.* quoique de moins bonne qualité, sont moins nuisibles que celles auxquelles on n'est pas accoutumé, quelque bonnes qu'elles puissent être.

Pour ce qui est du tems de donner des alimens aux malades, on doit avoir égard à la nature de la maladie, & les faire administrer dans la partie du jour, où les symptômes sont le moins considérables, où il reste le moins de lésion de fonctions, parce que la digestion s'exécute mieux à proportion qu'il y a un plus grand nombre de fonctions qui restent ou qui redeviennent entières, & que celles qui sont lésées se rapprochent davantage de l'état naturel; & au contraire, &c. Ainsi c'est dans le tems de l'intermission de la fièvre où l'on doit permettre le plus de nourriture à un malade, parce que les fonctions lésées sont alors rétablies, & que l'exercice s'en fait presque aussi parfaitement que dans l'état de santé: on doit dans cette circonstance donner des alimens en d'autant plus grande quantité & d'autant plus solides, plus nourrissans, que l'intervalle des accès est plus considérable, & que l'on est plus éloigné du retour de la fièvre; & au contraire, &c.

Dans les fièvres continues avec remission, c'est dans le tems où la fièvre est moins considérable, que l'on doit le plus donner de la nourriture aux malades; mais comme il y a toujours lésion de fonctions, cette nourriture doit être d'autant moins abondante & d'autant moins forte qu'il subsiste encore plus de lé-

tion de fonctions, & que l'on est moins éloigné du redoublement de la fièvre qui doit survenir.

Dans celle qui est continue, toujours avec la même intensité, sans diminution, ni augmentation, la nourriture doit être donnée après le sommeil, & par conséquent le matin de préférence, parce que les forces sont alors réparées, ou qu'elles sont moins affaiblies dans ce tems-là, tout étant égal.

Mais en général, selon le conseil de Celse qui propose les préceptes les plus sages à cet égard, *de re medica, lib. III. cap. v.* il n'est point de tems dans les maladies où l'on ne doive donner de la nourriture, lorsqu'il s'agit de soutenir les forces & d'en prévenir l'épuisement; cependant on doit observer dans tous les tems de ne faire prendre des alimens qu'à proportion de ce qu'il reste de forces dans les viscères, pour que la digestion s'en fasse le moins imparfaitement qu'il est possible, & que le travail de la digestion n'augmente pas le défaut de forces, au lieu de le réparer.

Ainsi non-seulement on ne doit donner aux malades que des alimens d'autant plus légers, plus faciles à digérer, qu'il y a plus de lésion de fonction, & à proportion de forces qui restent, mais encore en plus petite quantité à-la-fois, & d'autant plus répétée, que la digestion en est faite: car il faut toujours laisser le tems à une digestion de se finir avant de donner matière à une nouvelle, en sorte que dans les maladies les plus aiguës, où il se fait une grande dissipation des forces, il vaut mieux donner toutes les heures de la nourriture la plus légère, que d'en donner moins souvent d'une nature plus forte.

Pour ce qui est de l'espece d'alimens que l'on doit donner aux malades, elle est déterminée par la nature de la maladie & par l'usage: dans les maladies aiguës, les anciens médecins ne permettoient pas les bouillons de viande qui sont dans ces tems-ci d'un usage presque général contre le gré de tous les Médecins éclairés, qui sentent combien cette pratique est vicieuse, & souvent contraire à la guérison des maladies, parce que c'est une sorte d'aliment qui tend beaucoup à la corruption: on doit au-moins éviter de le donner bien chargé de jus, & l'on doit corriger sa disposition sceptique, en y faisant cuire des plantes acides, comme l'oseille, ou en y délayant du jus de citron, d'orange ou de grenade; ou lorsque la maladie permet de rendre la nourriture un peu plus forte, on peut y faire bouillir du pain qui est acéscé de sa nature; ce qui peut se répéter dans ces cas deux ou trois fois par jour, en donnant, dans les intervalles, des crèmes de grains farineux, comme le ris, l'orge ou l'avoine, faites à l'eau ou au bouillon bien léger, en sorte que les malades n'usent de ces différentes nourritures tout-au-plus que de quatre en quatre heures, dans les tems éloignés de la force de la maladie qui ne comporte point une nourriture de si grande consistance, & qui ne permet, dans les maladies aiguës, que les bouillons les plus légers, comme ceux de poulet ou viande de mouton, avec du veau, en petite quantité & en grand lavage; & mieux encore, de simples décoctions en tisanes ou en crèmes des grains mentionnés sans viande.

Les Médecins doivent toujours préférer ce dernier parti; lorsqu'ils ont le bonheur de trouver dans leurs malades assez de docilité pour se soumettre au régime le plus convenable, & qu'ils n'ont pas affaire avec gens qui soient dans l'idée commune & très-pernicieuse, que plus la maladie est considérable, plus on doit rendre le bouillon nourrissant; ce qui est précisément le contraire de ce qui doit se pratiquer. Voyez ALIMENS.

En général, la quantité & la force de la nourriture doivent être réglées par le plus ou le moins d'éloignement de l'état naturel que présente la maladie: toujours, en égard au tempérament, à l'âge, au

climat, à la saison & à l'habitude, comme il a déjà été établi ci-devant, & avec attention de consulter aussi l'appétit du malade, qui doit contribuer ou concourir à régler l'indication en ce genre, excepté lorsqu'il peut être regardé comme un symptôme de la maladie.

Ainsi, après que les évacuations critiques se sont faites, & que l'on a purgé les malades, s'il en restoit l'indication, la maladie tendant à sa fin d'une manière marquée, les malades commençant alors ordinairement à désirer une nourriture plus solide, on leur accorde des bouillons plus forts, des soupes de pain, de grains; & lorsque la convalescence est bien décidée, des œufs frais, des viandes légères en petite quantité, que l'on augmente à proportion que les forces se rétablissent davantage. V. CONVALESCENCE.

À l'égard de la boisson qui convient aux malades, & qui peut aussi leur servir de nourriture ou de remède, selon la matière dont elle est composée, il est d'usage dans les maladies aiguës, d'employer la pîsane d'orge ou d'avoine, la tisane émulsionnée, les plantes, feuilles, bois ou racines; on y ajoute souvent la crème de tartre ou le nitre, le cristal minéral, le sucre ou le miel, selon les différentes indications à remplir. Voyez PTISANE. On rend ces préparations plus ou moins chargées & nourrissantes, ou médicamenteuses, selon que l'état de la maladie & celui des forces le comportent ou l'exigent.

Pour ce qui est de la quantité, on doit engager les malades à boire plus abondamment, à proportion que la maladie est plus violente, que la chaleur animale ou celle de la saison est plus considérable; on ne sauroit trop recommander aux malades une boisson copieuse, sur-tout dans le commencement des maladies, pour détremper les mauvais levains des premières voyes & en préparer l'évacuation, pour délayer la masse des humeurs, en adoucir l'acrimonie, favoriser les sécrétions, les coctions, les crises, & disposer aux purgations, en détendant & relâchant les organes par lesquels elles doivent s'opérer: *Corpora que purgare volueris, meabilia facias oportet*, dit le divin Hippocrate, (*aphor. jx. sect. 2.*) ainsi la boisson abondante est un des plus grands moyens que l'on puisse employer pour aider la nature dans le traitement des maladies en général, & sur-tout des maladies aiguës.

Il n'est pas moins important de déterminer les attentions que l'on doit avoir à l'égard de l'air dans lequel vivent les malades; d'abord il est très-nécessaire que celui qui les environne, dans lequel ils respirent, soit souvent renouvelé, pour ne pas lui laisser contracter la corruption inévitable par toutes les matières qui y sont disposées, dont il se fait une exhalaison continuelle dans le logement des malades, d'où il résulte d'autant plus de mauvais effets, qu'il est moins spacieux, moins exposé à un bon air, qu'il a moins d'ouvertures pour lui donner un libre accès; que l'on laisse davantage cette habitation se remplir de la fumée des chandelles, des lampes à l'huile de noix, des charbons, &c. de l'exhalaison des matières fécales du malade même, sur-tout lorsqu'il sue ou qu'il transpire beaucoup, & des personnes qui le servent, qui sont auprès de lui; ce qui rend l'air extrêmement mal-sain pour tous ceux qui sont obligés d'y rester, & sur-tout pour les malades dont la respiration devient par là de plus en plus gênée, laborieuse, sur-tout si la chaleur de l'air est trop considérable & qu'elle excède le quinzième degré, environ, du thermomètre de Reaumur; si les malades sont retenus dans leur lit bien fermés, excessivement chargés de couvertures jusqu'à la sueur forcée qui ne peut être que très-nuisible dans ce cas: ainsi on ne peut prendre trop de soin pour empêcher que les malades ne soient placés dans une habitation trop petite; dans un air trop peu renouvelé, corrompu & trop chaud;

ce qui est d'autant plus nuisible, s'il y a un grand nombre de malades renfermés dans le même lieu. *Voyez* HOPITAL, PRISON.

On ne peut aussi trop faire attention à la manière dont les malades sont couverts dans leurs lits : ils ne doivent l'être précisément qu'autant qu'il le faut pour leur procurer une chaleur tempérée ; on ne doit pas non plus les retenir continuellement au lit dans les tems de la maladie, où les forces leur permettent de rester levés plus ou moins dans le cours de la journée, ce qui leur est extrêmement salutaire, (excepté dans les cas de disposition actuelle à une sueur critique. *Voyez* SUEUR.) Le contraire leur est extrêmement désavantageux, puisque l'on pourroit rendre malade l'homme qui se porte le mieux, si on le forçoit à se tenir au lit bien chaudement pendant plusieurs jours de suite ; en sorte qu'il n'est pas d'abus dans le régime des plus pernicious que de les tenir trop au lit, de les y tenir trop couverts & dans un air trop chaud, dans un air étouffé ; ce que les médecins ont bien de la peine à empêcher, parmi les femmelettes sur-tout, à qui on confie ordinairement le soin des malades, & même parmi les gens au-dessus du commun : car, en général, au grand désagrément des médecins, dans tous les états, presque tout le monde est aussi peu instruit & pense comme le peuple pour ce qui regarde l'exercice de la médecine ; si peu on cherche, hors de la profession qui y est destinée, à acquérir des connoissances sur ce qui a rapport à l'économie animale, à la physique du corps humain, à la conservation de la santé, au régime propre pour la maintenir & se préserver des maladies ; connoissances les plus intéressantes & les plus utiles que l'on puisse avoir relativement à cette vie. *Voyez* MÉDECINE.

RÉGIMENT, f. m. *terme de guerre* ; est un corps de troupes composé de plusieurs compagnies de cavalerie ou de gens de pied, commandé par un mestre de camp si c'est un régiment de cavalerie, ou par un colonel si c'est un régiment d'infanterie. *Voyez* COLONEL & MESTRE DE CAMP.

Il n'y a rien de fixe sur le nombre de compagnies dont un régiment est formé, ni sur le nombre d'hommes dont chaque compagnie est composée. *Voyez* COMPAGNIE.

Il y a des régimens de cavalerie qui ne passent pas 300 hommes, & il y en a en Allemagne qui vont jusqu'à 2000. Le régiment de Picardie a monté quelquefois jusqu'à 120 compagnies ou 6000.

Quelques-uns prétendent que la cavalerie n'a point été enrégimentée avant l'an 1636 ou 1637, que les compagnies étoient alors détachées & ne faisoient point ensemble les corps de troupes qu'on appelle régimens. *Voyez* CAVALERIE. Chambers.

Bien des gens pensent que l'institution des régimens fut faite en France sous Charles IX, mais le P. Daniel prétend qu'elle se fit sous le regne de Henri II. Il convient que le nom de régiment devint plus commun sous Charles IX, que sous ses prédécesseurs ; mais que ce qui caractérise le régiment, subsistait avant l'établissement de ce mot. *Voyez* LÉGIONS.

La plupart des régimens françois portent le nom des provinces du royaume, mais ils ne sont pas pour cela composés des habitans de la province dont ils ont le nom ; les soldats en sont pris indifféremment de toutes les provinces du royaume.

Le régiment des gardes françoises est le premier de tous les régimens ; outre le service de guerre, il est destiné à garder les dehors du logis du roi. Il fournit pendant toute l'année une garde nombreuse chez sa majesté, qui se relève tous les quatre jours ; le reste du régiment ne s'éloigne ordinairement du lieu où est le roi, que pendant la guerre. Il est composé de 30 compagnies de fusiliers, & de 3 compagnies de grena-

diers. Les capitaines aux gardes ont rang de colonels d'infanterie, comme s'ils commandoient des régimens.

L'on appelle *vieux corps* dans l'infanterie, les fix régimens qui ont rang immédiatement après celui des gardes, parce qu'ils sont réputés les plus anciens ; ils étoient toujours entretenus sur pied dans les tems où les autres troupes étoient réformées.

Les régimens de Champagne, Navarre & Piémont, n'étant point convenu de leur ancienneté, il a été réglé depuis long-tems, qu'ils jouiroient alternativement chaque année des prérogatives de l'ancienneté ; c'est ce qu'on appelle *rouler* dans l'infanterie.

Dans l'infanterie, les régimens ne changent point de rang, quoique les princes en deviennent colonels.

On appelle *regimens royaux* dans la cavalerie, ceux dont le roi, la reine & les enfans de France sont colonels ; on les appelle aussi *regimens bleus*, parce qu'ils sont habillés de bleu, à l'exception de celui de la reine qui est vêtu de rouge ; ils sont commandés par un mestre de camp lieutenant, qui a même rang que les mestres de camp. Ces régimens, depuis leur création, ont été conservés dans le même rang, nonobstant la mort des princes de France qui en étoient colonels.

On appelle *regimens de princes* ceux qui ont pour colonels des princes du sang, ou légitime de France ; ils ont à leur tête, outre le prince qui en est colonel, un mestre de camp lieutenant. Ils sont vêtus de gris & ils changent de nom & de rang à la mort des princes qui en sont colonels.

Regimens de gentilhommes, sont les régimens de cavalerie qui ont pour colonel un gentilhomme dont ils portent le nom. Leur rang ne change point. *Voyez* COLONEL, MESTRE DE CAMP & OFFICIERS. (Q)

REGINA, (Géog. anc.) 1°. ville d'Espagne dans la Bétique : Ptolomée, liv. II. c. iv. qui la donne aux Turdétains, la marque entre *Contrebuta* & *Cursus*. Pline, l. III. c. j. connoit aussi cette ville dont les habitans sont appelés *reginentes* dans une ancienne inscription. On croit que c'est la même ville que l'itinéraire d'Antonin nomme *Regiana*. Le nom moderne est *Reyna*, suivant Ambr. Moralis. 2°. ville de la première Moësie, selon la notice des dignités de l'empire. *scilicet*. 3. (D. J.)

RÉGION, en Physique, se dit de trois différentes hauteurs dans l'atmosphère, qu'on appelle la *haute région*, la *moyenne région*, ou du *milieu*, & la *basse région*. *Voyez* ATMOSPHERE.

La basse région est celle où nous respirons ; elle se termine à la plus petite hauteur où se forment les nuages & autres météores.

La moyenne région est celle où résident les nuages & où se forment les météores ; elles s'étend depuis l'extrémité de la basse, jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes. *V. MÉTÉORE, NUAGE, MONTAGNE, &c.*

La région supérieure commence depuis les sommets des plus hautes montagnes, & a pour limites celles de l'atmosphère même. Dans cette dernière regnent un calme, une pureté & une sérénité perpétuelle. *Voyez* AIR. Chambers.

RÉGION, en Anatomie, marque les divisions du corps humain. *Voyez* CORPS.

Les anatomistes partagent le corps en trois régions ou ventres. *Voyez* VENTRE.

La région supérieure est la tête, qui s'étend jusqu'à la première vertèbre, où sont contenues les organes animaux, le cerveau, &c. *Voyez* TÊTE.

La seconde région, ou région du milieu, est la poitrine & le thorax, qu'Hippocrate appelle le *ventre supérieur*, qui s'étend depuis les clavicules jusqu'au diaphragme, & où sont contenues les parties vitales telles que le cœur, les poumons, &c. *Voyez* CŒUR, POUMONS, &c.

La troisième ou basse région est le bas ventre où sont les parties naturelles destinées à la digestion &

à la génération, &c. Voyez DIGESTION, GÉNÉRATION.

RÉGION, (Géograph.) voici l'article entier de la Martinière qui n'est pas susceptible d'extrait.

Région est un mot françois, formé du latin *regio*, qui répond au grec *νόμα*, & à ce que les Italiens entendent par *regione*, *contrata*, *banda* ou *païse*; les Espagnols par *region*, les Allemands par *land* & *landschaft*, & les Anglois par *a region*, *a country*. Ce mot pris à l'égard du ciel, signifie les quatre parties cardinales du monde, qu'on appelle aussi *plages*.

A l'égard de la terre, le mot *région* veut dire une grande étendue de terre habitée par plusieurs peuples contigus sous une même nation, qui a ses bornes & ses limites, & qui est ordinairement assujettie à un roi ou à un despote. Une grande *région* se divise en d'autres *régions* plus petites à l'égard de ses peuples; ainsi ce qu'on passe sous le nom de Bourguignons, de Champenois, ou de Picards, fait les *régions* de Bourgogne, de Champagne, & de Picardie. Une petite *région* se partage en d'autres *régions* encore plus petites, qui composent un peuple, & qu'on appelle *pays*. Ainsi la Normandie se divise en plusieurs pays, comme le pays de Caux, le Vexin, & autres.

Une *région* se divise en haute & basse, par rapport au cours des rivières, par rapport à la mer, ou par rapport aux montagnes. La *région* haute à l'égard des rivières, est la partie de la *région* située vers la source ou vers l'entrée d'une rivière; comme la haute Lombardie, le long de la rivière du Pô; la haute Alsace, le long d'une partie de la rivière du Rhin. A l'égard de la mer, c'est la partie la plus engagée dans les terres; comme la haute Picardie, la haute Bretagne; la haute Normandie, la haute Ethiopie, & autres. A l'égard des montagnes, c'est la partie qui est engagée dans les montagnes, comme la haute Hongrie, la haute Auvergne, le haut Languedoc & autres. La basse *région*, à l'égard des rivières, est la partie de la *région* située vers l'embouchure de la rivière, comme la basse Lombardie, la basse Alsace.

A l'égard de la mer, c'est la partie la plus proche de la mer, comme la basse Ethiopie, la basse Normandie, la basse Bretagne. Quant à ce qui regarde les montagnes, c'est la partie la plus dégagée des montagnes, comme la basse Hongrie, la basse Auvergne, le bas Languedoc.

Une *région* se divise aussi en ultérieure & en citérieure, ce qui a rapport aux rivières & aux montagnes à l'égard de quelqu'autre *région*. La *région citérieure*, par comparaison à une autre, est la partie de la même *région* qui est entre cette autre, & la rivière ou la montagne qui sépare la *région* en deux autres *régions*. Ainsi l'Afrique, à l'égard de l'Europe, est divisée par le mont Atlas, en citérieure & en ultérieure, c'est-à-dire en deux autres *régions*, dont l'une est au-deçà & l'autre au-delà de l'Europe; de même la Lombardie, à l'égard de l'Italie, est divisée par la rivière du Pô en citérieure & ultérieure, c'est-à-dire en deux autres *régions*, dont l'une est au-deçà & l'autre au-delà de l'Italie. Quelques *régions*, à l'égard de leurs distances à quelque ville considérable, sont aussi divisées en citérieures & en ultérieures, selon deux parties plus proches ou plus éloignées de cette ville, sans que ces deux parties soient distinguées par quelque montagne ou par quelque rivière; ainsi la Calabre est divisée en citérieure & en ultérieure, par rapport à deux parties dont l'une est plus proche & l'autre plus éloignée de la ville de Naples.

On divise encore une *région* en intérieure & en extérieure à l'égard d'elle-même & par rapport à ses parties qui sont en dedans ou aux extrémités. La *région intérieure* est la partie d'une *région* la plus engagée dans les terres de cette même *région*; la *région extérieure* est la partie d'une *région* la plus dégagée, & comme

Tome XIV.

au dehors des terres de cette même *région*; ainsi la partie de l'Afrique qui se trouve la plus engagée dans les terres, se nomme *Afrique intérieure*; & celle qui est la plus dégagée, & comme séparée des terres, s'appelle *Afrique extérieure*.

La grandeur respective d'une *région* à l'autre, la fait encore diviser en grande & en petite, comme quand on divise l'Asie en Asie majeure & en Asie mineure, & la Tartarie en grande & petite Tartarie.

L'antiquité & la nouveauté de la possession, & encore la nouvelle découverte de quelque *région*, l'ont fait diviser en vieille & en nouvelle. C'est ainsi que les Espagnols ont appelé *vieille*, la partie de la Castille qu'ils ont reconquise sur les Maures; & *nouvelle*, l'autre partie de la Castille qu'ils n'ont eue que depuis: de même le Mexique se divise en vieux & en nouveau. C'est encore ainsi que Quivira fut nommée la nouvelle Albion par François Drack, &c.

Enfin les *régions*, selon les parties du ciel vers lesquelles elles sont situées l'une à l'égard de l'autre, sont dites *septentrionales*, *méridionales*, *orientales* & *occidentales*: ainsi la Jutlande en Danemarck se trouve divisée en nord-Jutland, & en sud-Jutland, c'est-à-dire en septentrionale & en méridionale. La Gothlande en Suede, est divisée en ostro-Gothlande, en westro-Gothlande & en sud Gothlande, c'est-à-dire en orientale, en occidentale; & en méridionale.

Il y a des *régions*; comme dit Sanfon, qui sont appelées *orientales* & *occidentales*, non pour être ainsi situées l'une à l'égard de l'autre, mais par le rapport qu'elles ont avec quelqu'autre *région* qui se trouve entre deux. Telles sont les Indes orientales & les Indes occidentales à l'égard de l'Europe.

Dans la topographie, le mot de *région* est en usage pour signifier les différens quartiers d'une ville, comme dans Rome qui étoit divisée en quatorze *régions*. Voyez RÉGIONS de Rome. (D. J.)

RÉGIONS de Rome, (*Antiq. rom.*) *regiones*; on nommoit *regions de Rome*, les parties les plus grandes & les plus spacieuses de cette capitale. Nous apprenons de Tacite, de Plin & de Dion, qu'Auguste, sous le consulat de Tibere & de Pison, divisa cette grande cité en quatorze parties, auxquelles il donna le nom de *regions*, *regiones*; nom qui dans sa signification propre désigne les territoires des colonies & municipales, dans les confins desquels la juridiction de la magistrature se terminoit.

Les *regions de Rome* se divisoient en diverses parties, dont les unes étoient vuides, & les autres remplies de bâtimens; les vuides étoient les rues grandes & petites, les carrefours, les places publiques. Les grandes rues, au nombre de 31, s'appelloient *via regia* ou *militares*, qui commençoient au pilier doré. De l'une de ces grandes rues à l'autre, Néron fit tirer en ligne droite des rangs de maisons également profondes, & appella cette suite de maisons *vicus*, que nous pouvons rendre par le mot de *quartier*; car Festus nous apprend que ce terme *vici*, signifie un assemblage d'édifices environnés de rues, pour y tourner tout-au-tour.

Ces *vici* ainsi tirés au cordeau, étoient entrecoupés par de petites rues en plusieurs parties, qu'ils appelloient *insulas*, îles. Ces îles ne recevoient de division que par des maisons particulières, *ades privatas*; car les belles maisons ou hôtels des grands se nommoient *domus*.

On entend à-présent tous ces termes, qui se rencontrent si souvent dans les auteurs. Rome se divisoit en *regions*, les *regions* en quartiers, les quartiers en îles, & les îles en maisons bourgeoises ou en palais des grands seigneurs; cependant, comme nos françois ont traduit le mot *regio* des latins par celui de *quartier*, nous avons été obligés de donner sous ce terme la description des 14 *regions de Rome*, que la

G

lecteur peut parcourir. Mais on n'est point d'accord sur l'étendue du terrain que contenoient ces quatorze quartiers, puisqu'on les porte depuis douze mille jusqu'à trente-trois mille piés en circonférence. (D. J.)

E REGIONE, terme d'Imprimerie; on se sert fort souvent de ce mot dans l'Imprimerie, en parlant des choses qui s'impriment les unes vis-à-vis des autres, soit en diverses langues, soit lorsqu'on met différentes traductions en parallèle pour l'instruction des lecteurs. On a souvent imprimé l'oraison dominicale en diverses langues, *è regione*. (D. J.)

RÉGIONNAIRE, f. m. (*Hist. ecclési.*) titre que l'on a donné dans l'histoire ecclésiastique depuis le v. siècle à ceux à qui on confioit le soin de quelque quartier, région, ou l'administration de quelque affaire dans l'étendue d'un certain district. Il y avoit autrefois à Rome des diacres régionnaires qui gouvernoient des bureaux pour la distribution des aumônes. Il y avoit aussi des sous-diacres régionnaires, des notaires régionnaires & des évêques régionnaires. L'évêque régionnaire étoit un missionnaire évangélique, décoré du caractère épiscopal, mais sans siège particulier auquel il fût attaché, afin qu'il pût aller prêcher & faire en divers lieux les autres fonctions de son ministère. (D. J.)

REGIPPEAU, f. m. terme de rivière, c'est dans un train la perche attachée aux branches de rive, qui unit deux coupons ensemble.

RÉGIR, v. act. (*Gramm.*) conduire, gouverner. Le pape régît l'Eglise; le prince régît l'état. Le contrôleur-général régît les finances. Il a une acception particulière en Grammaire. Voyez l'article RÉGIME.

REGIS MONS, (*Géog. anc.*) lieu aux confins de la Pannonie & de l'Italie, où, selon Paul diacre, l'on nourrissoit des bœufs sauvages. Laziur dit qu'on le nomme présentement *Vogel*.

REGISSEUR, f. m. (*Comm. & Financ.*) celui qui a la régie ou la direction d'une affaire de commerce ou de finance. Voyez DIRECTEUR & RÉGIE. *Diff. du Comm. & de Trévoux*.

REGISTRATA, f. m. (*Jurisprud.*) est l'extrait de l'arrêt d'enregistrement que l'on met sur le repli des édits & autres lettres de chancellerie, quand elles ont été vérifiées & enregistrées. Cet extrait s'appelle *registrata*, parce qu'anciennement quand les actes se rédigeoient en latin, on mettoit *registrata*, *audito & requirente procuratore generali regis*, &c. Présentement on met, *registré en parlement, oui & ce requérant le procureur général du roi*, &c. (A)

REGISTRATEUR, f. m. (*Jurisprud.*) signifie celui qui tient un registre, c'est-à-dire qui y inscrit les actes. On donnoit anciennement ce titre à ceux qu'on appelle aujourd'hui greffiers. Voyez le recueil des ordonnances de la troisième race, tome II.

Il y a encore des *registrateurs* en la chancellerie romaine, lesquels sont au nombre de vingt; leur fonction consiste à transcrire dans les cahiers qui leur sont donnés, les suppliques distribuées, au dos desquelles ils mettent, *libro . . . tali, folio . . . tali*.

Le *registrateur* secret de cette chancellerie est celui qui enregistre toutes les grâces expédiées par voies secrètes. Voyez l'usage & pratique de cour de Rome, de Castet. (A)

REGISTRÉ, f. m. (*Jurisprud.*) est un livre public qui sert à garder des mémoires des actes & minutes, pour y avoir recours dans l'occasion, pour servir de preuve dans des matières de fait.

Ménage fait venir ce mot de *regeſtum*, dont les Latins se sont servis dans la même signification; *regeſtum*, dit-il, *quasi iterum geſtum*. D'autres le font venir du vieux mot françois *giter*, être au lit.

Une méthode qu'on observe en Ecosse, a servi à y rendre la discussion des procès tout-à-fait facile;

c'est d'y tenir un *registre* exact de toutes les ventes & acquisitions de terres que font les particuliers.

Il y a en Ecosse deux sortes de *registres* pour cet usage; l'un est le général qui est gardé à Edimbourg, sous la direction d'un officier qu'on y appelle *lord register*, qui avant l'union étoit le cinquième officier de l'état, & avoit rang au parlement en qualité de greffier, au trésor, à l'échiquier & aux sessions.

L'autre est celui qui se tient dans les comtés, sénéchaussées & sièges royaux particuliers. Les teneurs d'iceux sont obligés de les communiquer au *register* ou greffier général pour les porter sur le grand *registre*, où ils sont enregistrés avec un tel ordre, qu'on peut du premier coup d'œil y trouver tous les actes dont la loi ordonne l'enregistrement, & ceux mêmes que les contractans ont été bien-aisés d'y faire inscrire pour leur plus grande sûreté.

Ce fut sous le règne de Jacques VI. que le parlement établit la tenue de ces *registres*, au grand avantage de tous les sujets.

On ne peut plus posséder aucun bien nouvellement acquis, que l'acte d'acquisition d'icelui n'eût été enregistré dans les quarante jours de la passation du contrat; au moyen de quoi on obvia à toutes les conventions secrètes & clandestines.

REGISTRE des baptêmes, (*Police*.) les *registres des baptêmes* font foi qu'il naît plus de garçons que de filles, & que c'est à la proportion de 20 à 21, ou à-peu-près; mais les guerres & d'autres accidens les ramènent à l'égalité; ce qui formeroit un argument politique contre la polygamie.

REGISTRE mortuaire, (*Police*.) les *registres mortuaires* font voir manifestement quelle est la diminution ou l'augmentation des habitans d'un pays, ou d'une ville; & l'on peut aussi conclure de ces mêmes *registres*, quel est le nombre de ceux qui y existent encore: car dans les villes très-grandes & très-peuplées, on remarque que de 25 ou 26 personnes en vie, il en meurt une; dans celles qui le sont moins, comme Berlin, Breslaw, Copenhague, &c. la proportion est de 29 ou 30; mais à la campagne elle est d'environ 40: aussi y a-t-il des gens qui prétendent que dans les villages & les bourgs des pays où les habitans jouissent d'un nécessaire aisé, comme en Angleterre & en Suisse, il n'en meurt qu'un par an sur 35 à 40 personnes, tandis qu'à Londres & à Paris, c'est environ un sur 20. (D. J.)

REGISTRE, droit de, (*Jurisprud.*) c'est un droit qui est dû au seigneur pour être enſaîné de l'héritage cottier. Il est ainsi appelé dans la coutume de Vimeu. Dans le style de Liege il est appelé *droit de registration*. Voyez le glossaire de M. de Lauriere, au mot *Registre*. (A)

REGISTRE SEXTÉ, (*terme de Finances*.) c'est un *registre* des fermiers, contenant les noms, qualités & emplois des habitans des paroisses, les sommes auxquelles ils sont imposés à la taille, & la quantité de sel qu'ils ont levé au grenier. L'ordonnance des gabelles fait souvent mention de ce *registre sexté*; mais il vaudroit bien mieux qu'elle n'en eût point parlé.

REGISTRE, (*Comm.*) grand livre de papier blanc, ordinairement couvert de parchemin, & à dos ou carré ou long, qui sert à enregistrer des actes, délibérations, arrêts, sentences, déclarations; & parmi les marchands, négocians, banquiers, manufacturiers, &c. à écrire les affaires de leur négoce. Les six corps des marchands & toutes les communautés des arts & métiers de la ville & fauxbourgs de Paris, ont des *registres* paraphés par les officiers de police, ou par le procureur du roi du châtelet, pour y écrire & enregistrer non-seulement leurs délibérations, mais encore les élections de leurs maîtres, gardes, syndics, jurés, ou autres officiers & administrateurs de leurs confréries, les obligés des apprentis, les re-

ceptions à la maîtrise, enfin tout ce qui concerne la police de ces corps & communautés.

Les inspecteurs des manufactures, les gardes des halles & magasins, les receveurs, contrôleurs, visiteurs & autres commis des douanes, bureaux des fermes & recettes des deniers royaux aux entrées & sorties du royaume, se servent aussi de *registres* pour y écrire journallement, les uns le paiement des droits, les autres la réception des marchandises dans leurs dépôts; ceux-ci le nombre & la qualité des étoffes auxquelles ils apposent les plombs; ceux-là la visite des balles, ballots, caisses, &c. qui passent par leurs bureaux, les acquits à caution & autres tels actes qu'on leur présente, ou qu'ils délivrent aux marchands & voituriers.

Tous ces *registres* doivent être aussi paraphés, mais diversement; ceux des inspecteurs des manufactures par les intendans des provinces, à la réserve des *registres* de l'inspecteur de la douane de Paris, qui doivent l'être par le lieutenant général de police. Ceux des commis des fermes générales, des aides & gabelles, par les fermiers généraux de ces droits, chacun suivant le département qui leur est donné par le contrôleur général des finances. *Diction. du Comm. & de Trévoux.*

REGISTRE, (*Commerce.*) on appelle dans les Indes occidentales de la domination espagnole, *navire de registre*, ceux à qui le roi d'Espagne ou le conseil des Indes ordonne d'aller trafiquer dans les ports de l'Amérique. *Voyez* COMMERCE.

Ils sont ainsi nommés à cause que cette permission doit être enregistrée avant qu'ils mettent à la voile du port de Cadix, où se font le plus ordinairement les chargemens pour Buenos-Ayres & autres ports.

Ces navires ne doivent être que du port de trois cens tonneaux, & les permissions le portent ainsi; mais l'intelligence des maîtres à qui ils appartiennent avec les officiers du conseil des Indes résidens en Europe, & les présens considérables qu'ils font à ceux de l'Amérique, & aux gouverneurs des ports où ils arrivent, sont cause que ces réglemens ne sont point observés, & qu'il passe souvent en Amérique des navires de cinq cens cinquante, & même de six cens cinquante tonneaux.

Les permissions coûtent jusqu'à 30000 piastras chacune; mais elles en coûtent 100000 que les marchands qui frettent ces vaisseaux ne trouveroient encore que trop leur compte, & que le roi d'Espagne n'auroit jamais le sien: car quoiqu'on spécifie toujours dans les permissions la qualité & la quantité des marchandises dont la cargaison des vaisseaux est composée, cependant les présens que les propriétaires & les armateurs font aux gouverneurs & aux officiers qui résident en Espagne & en Amérique, sont qu'ils débarquent bien au-delà de ce qui leur est permis. On a des mémoires certains & de bonne main, qu'il y a eu souvent des *navires de registre* dont le certificat ne portoit que 12000 cuirs & seulement 100000 piastras, qui avoient à bord trois ou quatre millions en or & en argent, vingt-six mille cuirs & plus, & ainsi du reste; en sorte que le quint du roi d'Espagne & ses autres droits n'alloient presque à rien, en comparaison de ce à quoi ils eussent dû monter.

Outre ces gains indirects du marchand, les profits qu'il fait sur les marchandises d'Europe sont immenses, & l'on a vu en 1703 & en 1705 tel de ces *navires de registre* vendre celles qu'il avoit apportées l'une portant l'autre, à plus de trois cens pour cent de profit; en sorte qu'un chapeau se vendoit 18 piastras, l'aune de drap commun 12 piastras, &c.

L'on peut mettre au nombre des *navires de registre* à qui il est permis de faire le commerce des Indes espagnoles, un navire de cinq cens tonneaux que le

Tome XIV.

roi d'Espagne permet à la compagnie du sud d'Angleterre, d'envoyer tous les ans aux foires qui se tiennent à Porto-Bello, à Carthagene, & aux autres villes maritimes de l'Amérique. *Voyez* ASSIENT, *Diction. du Comm. & de Trévoux.*

REGISTRES, (*Chimie.*) on nomme *registres*, des ouvertures pratiquées dans les fourneaux des Chimistes, à l'aide desquelles ils augmentent leur feu lorsque ces *registres* sont ouverts; il diminue au contraire en fermant les *registres*. (*D. J.*)

REGISTRE, piece de moule servant à fondre les caractères d'imprimerie; les *registres* sont pour recevoir la matrice au bout du moule, & la retenir dans la position juste qu'il y faut. Ces *registres* sont mobiles, on les pousse & retire, jusqu'à ce que la matrice soit dans la place où on la veut pour former la lettre dans une bonne approche. *Voyez* MOULE, MATRICE, APPROCHE.

REGISTRE, (*Imprimerie.*) une impression en *registre* est celle dont les pages viennent précisément les unes sous les autres: ce qui se fait par le moyen des pointes que l'on remue à volonté, & des coins qui arrêtent la forme sur le marbre de la presse. *Voyez* POINTES, COINS, FORMES & RETRACTION.

REGISTRE DE CLAVESSIN, les *registres de claveassin* sont des regles de bois, percées d'autant de trous, qu'il y a de touches au clavier, ces trous sont plus longs que larges pour s'accommoder à la grosseur des sauteaux; ils sont évasés par-dessous. *Voyez* les figures du *claveassin*, *Pl. de Lutherie.*

Le *registre* est quelquefois couvert par-dessus de peau de mouton, ce qui est toujours ainsi aux épinettes, auxquelles la table sert de *registre*, c'est-à-dire qu'elle est percée comme un *registre*. Pour percer les trous dans la peau, on se sert des emporte-pieces décrits à l'article EMPORTE-PIECE, sur lesquels on frappe comme sur les poinçons à découper. *Voyez* DÉCOUPEUR.

Les *registres* sont autant en nombre que de cordes sur une seule touche; ainsi il y a des claveassins à deux, trois, quatre *registres* qui sont tous placés à côté les uns des autres, entre le sommier & la table de l'instrument. *Voyez* CLAVESSIN.

REGISTRES MOBILES dans l'orgue ou simplement *registres*, ainsi nommés de *regere*, gouverner, parce qu'en effet, ils gouvernent le vent qui anime l'orgue, sont des regles *MN*, fig. 10. & 11. *Pl. orgue*, de bois de feuillet très-fec; ces regles doivent occuper toute la largeur que laissent entr'eux les *registres* dormans, entre deux desquels elles doivent couler facilement; on colle sous le *registre* de la peau de mouton par le côté glabre; le duvet doit être tourné du côté de la table du sommier sur laquelle le *registre* doit poser. Les Facteurs de Flandre ordinairement ne mettent point de peau sous les *registres*, mais ils dressent si bien la table du sommier & le *registre*, que l'air ne fauroit trouver entre deux aucun passage, cependant la méthode de les garnir de peau est préférable; car pour peu que le bois travaille & se gauchisse, le vent s'introduit d'une gravure dans une autre, ce qui produit des cornemens insupportables.

Après que les *registres* sont placés entre les *registres dormans*, on les égalise de hauteur; on met les épaulements *NO*, *MO*, qui sont des morceaux de bois aussi larges que le *registre* que l'on colle à ses extrémités, qui doivent excéder d'un demi-pié la largeur du sommier de chaque côté.

Ces épaulements qui servent à limiter la marche du *registre* doivent laisser entr'eux une longueur *OO*, égale à toute la longueur du sommier *AB* & à la moitié de la distance qui se trouve entre les milieux de deux gravures contiguës; les *registres* doivent être percés d'autant de trous *abcdef*, fig. 11. qu'il y a de gravures au sommier; ces trous que l'on perce en

C ij

même tems que ceux de la table & de la chappe ; doivent répondre vis-à-vis de ceux-ci , lorsqu'un des épaulements touche contre la table du fommier , comme en *M*, fig. 10 , & lorsque l'autre épaulement *O* touche la table par l'autre bout , & que l'épaulement *m* en est éloigné ; les intervalles de ces mêmes trous doivent répondre vis-à-vis les trous de la table & de la chappe du fommier , ce qui empêche la communication entre les tuyaux posés sur la chappe au-dessus du registre ; & le vent dont la gravure est remplie , ce qui empêche ces tuyaux de parler. Voyez l'article SOMMIER du grand orgue.

REGISTRES DORMANS , ce sont des regles *HH*, fig. 7. *Pl. orgue*, collées & clouées sur la table du fommier , entre lesquelles les registres mobiles se meuvent ; ces regles doivent croiser à angle droit les gravures qui sont au-dessous de la table du fommier , sur le dessus de laquelle elles sont collées & clouées. Voyez l'article SOMMIER du grand orgue.

REGISTRER, v. act. (*Gram.*) écrire quelque chose dans un registre. Voyez REGISTRE. On se sert plus ordinairement & mieux du mot *enregistrer*. Voyez ENREGISTRER.

REGIS VILLA , (*Géog. anc.*) lieu d'Italie , dans la Toscane. Strabon, l. V. p. 225. le marque entre Cossa & Ostie sur la côte de la mer ; il dit que la tradition du pays vouloit , que c'eût été autrefois le palais royal de Maléotus , pélasgien , qui ayant demeuré dans ce lieu avec les Pélasgiens qui s'y étoient établis , étoit passé de-là à Athènes. (*D. J.*)

REGIUM , (*Géog. anc.*) ville de la Rhétie , selon l'itinéraire d'Antonin , qui la marque entre Augusta & Abusina , à 24 milles de la première , & à 20 milles de la seconde ; au lieu de *Regium* quelques manuscrits portent *Reginum*. (*D. J.*)

REGLE , RÉGLEMENT , (*Gram. synon.*) la regle regarde proprement les choses qu'on doit faire ; & le règlement , la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque chose qui tient plus du droit naturel ; & dans l'idée de l'autre , quelque chose qui tient plus du droit positif.

L'équité & la charité doivent être le principe & la regle de la conduite des hommes ; elles sont même en droit de déroger à tous les réglemens particuliers.

On se soumet à la regle , on se conforme au règlement. Quoique celle-là soit plus indispensable , elle est néanmoins plus transgressée ; parce qu'on est plus frappé du détail du règlement , que de l'avantage de la regle. *Synonymes de l'abbé Girard. (D. J.)*

REGLE , MODELE , (*Synon.*) il y a des endroits où l'on peut employer également ces deux mots ; par exemple , on peut dire , la vie de Notre-Seigneur est la regle ou le modele des Chrétiens : mais il y a aussi d'autres endroits où un de ces deux mots ne viendrait pas bien ; par exemple , les conseils des sages nous servent de regle pour notre conduite : on ne dirait pas , nous servent de modele ; car il n'y a proprement que les actions , ou la personne , qui servent de modele. Ainsi on ne peut pas dire après un bon écrivain ; il se proposoit pour modele cette excellente parole de S. Bernard ; il falloit dire , il se proposoit pour regle. (*D. J.*)

REGLE , f. f. (*Géom.*) un instrument fort simple , ordinairement fait de bois fort dur , & qui est mince , étroit , & droit ; on s'en sert pour tirer des lignes droites. Voyez LIGNE.

La regle est l'instrument le plus en usage dans tous les Arts mécaniques ; pour s'assurer si elle est juste ou non , on tire d'abord , par le moyen de la regle , une ligne droite sur le papier ; ensuite , on renverse la regle de manière que le bout qui étoit à droite , tombe à gauche , & réciproquement , & on tire de nouveau une ligne droite le long de la regle ; si cette

nouvelle ligne droite se confond exactement avec la première , la regle est bonne.

La regle des Tailleurs de pierre est ordinairement longue de 4 piés , & divisée en piés & en pouces.

La regle des maçons est longue de 12 ou 15 piés ; on l'applique au-dessous du niveau , pour dresser ou pour bien aligner les rangs de pierres , dont on se sert dans la construction des bâtimens , pour rendre les piés droits égaux , &c.

Manière de vérifier les regles ; pour vérifier une regle il faut construire la machine représentée dans nos *Pl.* qui est composée d'une croix *AB*, *EF*, de fer ou de cuivre : à l'extrémité *A* de cette croix , on ajustera deux oreilles de même matière , percées chacune d'un trou rond pour recevoir les tourillons *t u* de la boîte du télescope , lesquels doivent entrer juste dans ces trous ; à l'autre extrémité *B* sont deux pareilles oreilles , mais qui ne sont point percées ; ces deux oreilles sont jointes ensemble par le haut par une traverse dans laquelle entre une vis *C* ; aux deux extrémités de la traverse *EF*, sont des charnières ou des anneaux auxquels sont accrochés les targettes *ED*, *FD*. Au point où ces deux barres se réunissent est attachée une lentille ou sphere pesante , qui sert à tenir toute la machine en équilibre , sur les couteaux parfaitement polis *a e* qui sont attachés avec des vis au-dessous de la longue barre *AB* ; il y a encore un ressort *m* fixé en *m*, par une vis dont la pointe entre dans le chassis *CB*, & répond directement au-dessous de la vis. Cette partie de la machine ainsi construite , on ajuste dessus le télescope *KL*, en faisant entrer les tourillons dans les trous des oreilles qui leur sont destinés ; l'autre boîte *H* du même télescope & qui contient un réticule , comme la fig. 10. représente , doit entrer dans le chassis *CD* dont on ôte pour cette raison la traverse que l'on remet ensuite ; en sorte que la boîte *H* appuie par sa face inférieure sur le ressort *m*, & du côté supérieur contre la vis *C* avec laquelle on la peut baisser ou élever à son gré.

Pour se servir de cette machine , il faut établir solidement la regle que l'on veut vérifier sur deux tréteaux de bois ou de fer , ou encore mieux sur deux blocs de pierre de taille , & le tout sur une terrasse solide ; comme , par exemple , le terre-plein d'un rempart ou une terrasse de jardin , & diriger la regle posée de champ vers un objet apparent & éloigné de plusieurs lieues , comme par le sommet d'un clocher ; quand la regle sera en place , on montera dessus la machine garnie de son télescope , & regardant dedans , on fera tomber la croisée des files du réticule , au moyen de la vis *C*, qui sert à hausser ou baisser cette extrémité de la lunette sur un point notable de l'objet ; comme , par exemple , la tête du coq qui est au sommet d'un clocher & qui paroît renversée dans la figure *X* ; en sorte que le fil horizontal rase exactement le haut de la tête ou tel autre point de l'objet qu'on voudra choisir , auquel il est bon que le ciel serve de fond ; la machine en cet état , on attachera une ficelle dans un trou qui est à l'extrémité *A* de la longue barre du basting *AB*, *EF* ; cette ficelle passera sur la poulie *r* du chevalet *Q*, scellé dans la même direction ; la ficelle après avoir passé sur la poulie s'enroulera sur l'arbre d'une roue dentée , qui est menée par un pignon , dont l'axe est armé d'une manivelle qu'une personne doit tourner.

Présentement , si la machine est tellement placée sur la regle , que le couteau non-tranchant , mais très-poli *e* soit près de l'extrémité *B* de la regle , au point reconnoissable d'un objet éloigné sous le fil horizontal de la lunette ; si alors quelqu'un tourne la manivelle *p*, il tirera par le moyen de la ficelle tout le train de la machine le long de la regle ; pendant ce tems , l'observateur qui s'approche à mesure que la

lunette s'éloigne de lui, doit observer si le fil horizontal couvre toujours le même point de l'objet; si cela arrive, on est assuré d'avoir une *regle* parfaite.

Si au contraire, l'objet paroît monter dans la lunette, on est sûr que le couteau *a* est tombé dans quelque creux *y*, au lieu de suivre la direction *zu* parallèle à la ligne *dx*, qui va du centre du réticule à l'objet. Si l'objet paroît baisser, on est sûr que le couteau *a* est monté sur une bosse; connoissant ainsi les points hauts & bas de la *regle*, il est facile d'y apporter remède; en réduisant tous les points de la *regle* au niveau des plus bas observés.

Par cette méthode ingénieuse, & qui demande une certaine sagacité pour être appliquée comme il faut, la plus petite différence devient sensible; car sans parler de l'amplification que les verres du télescope peuvent apporter, les variations observées seront toujours multiples de celles du couteau *a*, comme la ligne *dx* l'est de *ea*, à cause des triangles semblables. (D)

REGLE, signifie aussi une méthode ou un précepte, qu'on doit observer dans un art ou dans une science. Voyez MÉTHODE, &c. ainsi on dit les *regles* de la Grammaire, de la Logique, &c. Voyez GRAMMAIRE, LOGIQUE, &c.

Les philosophes de l'école distinguent deux sortes de *regles*, savoir 1°. des *regles* de théorie qui se rapportent à l'entendement, & dont on fait usage dans la recherche de la vérité. Voyez ENTENDEMENT. 2°. Des *regles* de pratique, ou *regles* pour agir, qui se rapportent à la volonté, & servent à la diriger vers ce qui est bon & juste. Voyez BIEN.

Il y a deux sortes d'arts dans lesquels on enseigne ces deux sortes de *regles*, & la manière de les appliquer; savoir la Logique & la Morale. Voyez LOGIQUE, MORALE.

Les auteurs sont fort divisés sur les égards que l'on doit avoir pour les *regles* de Poésie que nous ont laissées les anciens, comme Aristote, Horace, Longin, & qui ont été admises par quelques critiques modernes, entre autres par le P. Bossu. Les uns soutiennent que ces *regles* doivent être inviolablement observées; d'autres prétendent qu'il est permis quelquefois de s'en écarter; les *regles*, disent ces derniers, sont des entraves qui ne servent souvent qu'à embarrasser les génies, & qui ne doivent être religieusement observées que par ceux qui n'ont rien de mieux à faire que de les suivre. Voyez POÉSIE.

Les pièces de théâtre ont leurs *regles* particulières, comme la *regle* de 24 heures, la *regle* des trois unités, de tems, d'action & de lieu. Voyez TRAGÉDIE, COMÉDIE, DRAMATIQUE, &c.

Si c'étoit vrai, dit Molière, que les ouvrages de théâtre composés suivant les *regles*, ne fussent point, & qu'au contraire, ceux qui feroient contraires aux *regles* fussent, il faudroit entièrement abandonner les *regles*. Pour moi, ajoute-t-il, quand un ouvrage me plait & me divertit, je ne m'avise point d'examiner si j'ai eu tort d'avoir du plaisir, ni si les *regles* d'Aristote me défendent de rire. Voyez LOI.

REGLE, signifie dans l'Arithmétique, une opération que l'on fait sur des nombres donnés pour trouver des sommes ou des nombres inconnus; & par le moyen de laquelle on a abrégé les calculs dans le Commerce, dans l'Astronomie, &c.

Chaque *regle* d'Arithmétique a son nom particulier, qui répond à l'usage auquel la *regle* est destinée. Les quatre premières *regles* qui servent de fondement à toutes les autres, sont nommées *addition*, *soustraction*, *multiplication* & *division*. Voyez chacune de ces *regles* à son article, ADDITION, SOUSTRACTION, &c.

De ces quatre *regles* naissent plusieurs autres; savoir la *regle* de trois ou de proportion, qu'on appelle aussi *regle d'or*, & qu'on distingue en directe &

inverse; en simple & en composée; la *regle* de cinq; la *regle* de compagnie, simple & composée; la *regle* d'alliage de quelque espèce que ce soit; la *regle* de change; la *regle* de fausse position, simple & double. Il faut ajouter à ces *regles*, l'approximation, les combinaisons, l'extraction des racines, la *regle* d'escompte, la réduction, &c. Voyez ces mots, &c.

La *regle* de trois, ou proportion, communément appelée *regle d'or*, est une *regle* par laquelle on cherche un nombre qui soit en proportion avec trois nombres donnés. Voyez PROPORTION.

On demande, par exemple, si trois degrés de l'équateur font 70 lieues, combien de lieues feront 360 degrés? c'est-à-dire combien la circonférence de la terre aura-t-elle de lieues?

Voici la *regle*: multipliez le second terme 70 par le troisième 360, & divisez le produit 25200 par le premier terme 3, le quotient 8400 est le quatrième terme qu'on cherche.

Cette *regle* est d'un usage fort étendu tant dans la vie civile que dans les sciences; mais elle n'a lieu que quand on reconnoît la proportion des nombres donnés. Supposons par exemple, qu'un grand vaisseau plein d'eau se vuide par une petite ouverture, de manière qu'il s'en écoule trois piés cubes d'eau en deux minutes, & qu'on demande en combien de tems il s'en écouleroit cent piés cubes; il y a à la vérité dans cette question, trois termes donnés, & un quatrième qu'on cherche; mais l'expérience fait voir évidemment que l'eau s'écoule plus vite au commencement qu'elle ne fait par la suite; d'où il résulte que la quantité d'eau qui s'écoule, n'est pas proportionnelle au tems, & que par conséquent la question présente ne sauroit être résolue par une simple *regle* de trois.

Toutes les choses qui sont l'objet du commerce sont proportionnelles à leur prix; le double de marchandises contre le double d'argent: ainsi le prix d'une certaine quantité de marchandises étant donné, on trouvera par une *regle* de trois, le prix d'une autre quantité donnée de marchandises de la même espèce. Par exemple, si 3 livres pesant content 17 f. combien couteront 30 livres? Dites: 3 liv. est à 30 liv. comme 17 f. prix du premier terme, est au prix cherché du second: écrivez donc ainsi les trois termes,

$$\begin{array}{r} 3 \text{ liv.} \quad - \quad 30 \text{ liv.} \quad - \quad 17 \text{ f.} \\ \quad \quad \quad 17 \quad \int \quad 3 \\ \quad \quad \quad \hline 510 \quad \int \quad 177 \text{ f.} = 8 \text{ lb } 17 \text{ f.} \end{array}$$

On peut faire aussi la question suivante: si 3 liv. pesant sont achetées 17 f. combien aura-t-on de livres pesant pour 170 f. Dites, 17 f. est à 170 f. comme 3 liv. pesant est au nombre qu'on cherche:

$$\begin{array}{r} 17 \text{ f.} \quad - \quad 170 \text{ f.} \quad - \quad 3 \text{ liv.} \\ \quad \quad \quad 3 \quad \int \quad 17 \\ \quad \quad \quad \hline 510 \quad \int \quad 30 \\ \quad \quad \quad 51 \\ \quad \quad \quad \hline 00 \end{array}$$

Si les termes donnés sont hétérogènes, c'est-à-dire s'il s'y rencontre des fractions, il faut réduire alors ces nombres à l'homogénéité, ou à la même dénomination; savoir les livres en sols, les sols en deniers, &c. les heures en minutes, &c. Voyez RÉDUCTION.

Exemple: si 3 livres 4 onces content 2 f. 4 d. que doivent couter 4 livres? Voici l'opération:

$\begin{array}{r} 16 \\ 3 \\ \hline 48 \\ 4 \\ \hline 52^{\text{oncs}} \end{array}$	$\begin{array}{r} 16 \\ 2 \\ \hline 32^{\text{oncs}} \end{array}$	$\begin{array}{r} 12 \\ 2 \\ \hline 24 \\ 4 \\ \hline 28^{\text{d.}} \end{array}$
---	---	---

Où l'on tire 52^{onc.} . 32^{onc.} :: 28 . x ainsi l'on a

$$\begin{array}{r} 32 \\ \times \\ 28 \\ \hline 256 \\ 64 \int 52 \\ 896 \left\{ 17^d + \frac{1}{2} \text{ ou } \frac{6}{26} \text{ ou } \frac{3}{13}^d \right. \\ 52 \\ 376 \\ 364 \\ \hline 12. \end{array}$$

C'est-à-dire qu'il faut réduire les livres en onces, & les sols en deniers, & résoudre ensuite la question proposée par la *regle* de trois commune.

Dans plusieurs des questions de commerce qui peuvent se résoudre par la *regle* de trois, il y a souvent des méthodes abrégées par lesquelles on en vient à bout plus facilement que par la *regle* même. Ces méthodes ou *regles* particulières sont appelées *pratiques*, parce qu'au moyen de ces *regles*, on expédie plus promptement l'opération qu'on se propose.

La *regle* de trois inverse est celle où l'ordre naturel des termes est renversé. Par exemple, si 100 hommes bâtissent une maison en deux ans; on demande en combien de tems 200 hommes bâtiront la même maison; la *regle* consiste à multiplier le premier terme 100 par le second 2, & diviser le produit par le troisième terme 200, le quotient 1 est le nombre d'années qu'on cherche.

200 hom. — 100 hom. — 2 ans.

$$\begin{array}{r} 2 \int 200 \\ 200 \int 1 \text{ an.} \end{array}$$

La *regle* de cinq, ou *regle* de trois composée, est celle où il faut faire deux *regles* de trois pour parvenir à la solution. Par exemple, si 300 lb en deux ans produisent 3 lb d'intérêt, combien 1000 lb en produiront-ils en douze ans.

Il faut d'abord trouver par une *regle* de trois quel intérêt 1000 lb produiront en deux ans, ensuite trouver par une seconde *regle* quel intérêt la même somme produira en douze ans.

Cette *regle* est regardée par les auteurs d'Arithmétique, comme une *regle* particulière, mais sans nécessité; car la meilleure manière de la résoudre, est d'employer une double *regle* de trois, comme nous venons de dire, & comme on le voit dans l'exemple suivant. Exemple, $300 \times 2 . 30 :: 1000 \times 12 . x$, faisant donc $\frac{30 \times 100 \times 10 \times 2 \times 6}{30 \times 10 \times 2} = 600$; il est clair que

600 lb est l'intérêt cherché; où vous voyez que pour résoudre ces sortes de questions, on peut ne faire qu'une seule *regle* de trois; car 300 lb produisent le même intérêt en deux ans, que deux fois 300 f. en un an; & douze fois 1000 l. produisent le même intérêt en un an, que 1000 lb en douze ans. Par conséquent mettant à part la circonstance du tems, dites si deux fois 300, c'est-à-dire 600, donnent 36 lb d'intérêt en un an, combien produiront d'intérêt en un an, douze fois 1000, c'est-à-dire 12000.

600 — 12000 — 36.

$$\begin{array}{r} 36 \\ 72000 \\ 36000 \int 6/00 \\ 4320/00 \int 720 \text{ lb int. Chambers. (E)} \end{array}$$

REGLE CENTRALE, voyez CENTRALE.

REGLE, pris dans le sens que les moines lui donnent, signifie un *recueil de lois & de constitutions*, suivant lesquelles les religieux d'une maison sont obligés de se conduire, & qu'ils font vœu d'observer en entrant dans l'ordre. Voyez RELIGIEUX, MONASTERE, VŒU, &c.

Toutes les *regles* monastiques ont besoin d'être approuvées par le pape pour être valides. La *regle* de S. Benoit est appelée par quelques auteurs, la *sainte regle*. Voyez BÉNÉDICTIN.

Les *regles* de S. Bruno & de S. François sont les plus austères de toutes. Voyez CHARTREUX. Quand un religieux ne peut soutenir l'austérité de la *regle*, il demande à ses supérieurs de l'en dispenser. Chambers.

REGLE de l'octave, en Musique; est une formule harmonique publiée la première fois par M. de Laire, en l'année 1700, laquelle détermine l'accord convenable à chaque degré du ton sur la succession de la basse, tant en mode majeur qu'en mode mineur, & tant en montant qu'en descendant, sur-tout par marche diatonique.

On trouvera dans nos *Pl. de Musique* cette formule chiffrée sur l'octave du mode majeur, & sur celle du mode mineur.

Pourvu que le ton soit bien déterminé, on ne se trompera pas en accompagnant selon cette *regle*, tant que l'auteur sera resté dans l'harmonie simple & naturelle que comporte le mode. S'il sort de cette simplicité par des accords, par supposition ou d'autres licences, c'est à lui d'en avertir par des chiffres convenables; ce qu'il doit faire aussi à chaque changement de ton; mais tout ce qui n'est point chiffré doit s'accompagner selon la *regle* de l'octave, cette *regle* doit s'étudier sur la basse fondamentale, pour en bien comprendre le sens.

J'ai cependant peine à pardonner qu'une formule destinée à la pratique des *regles* élémentaires de l'harmonie contienne une faute contre ces mêmes *regles*; c'est apprendre de bonne heure aux commençans à enfreindre les lois qu'on leur prescrit. Cette faute est dans l'accompagnement de la sixième note en montant, dont l'accord, ainsi qu'il est chiffré, pèche contre les *regles*; car il ne s'y trouve aucune liaison, & la basse fondamentale descend d'un accord parfait diatoniquement sur un autre accord parfait; licence trop grande pour faire *regle*.

On pourroit faire qu'il y eût liaison en ajoutant une septième à l'accord parfait de la dominante qui précède; mais alors cette septième ne seroit point sauvée; & la basse fondamentale descendant diatoniquement sur un accord parfait après cet accord de septième, seroit une marche entièrement intolérable.

On pourroit encore donner à cette sixième note, l'accord de petite fixte, dont la quatrième seroit liaison; mais ce seroit fondamentalement un accord de septième avec tierce mineure, où la dissonance ne seroit pas préparée; ce qui est encore contre toutes les *regles*.

Enfin on pourroit chiffrer fixte quarte sur cette sixième note; ce seroit alors l'accord parfait de la seconde; mais je doute que les musiciens approuvassent un renversement aussi mal entendu que celui-là, si peu autorisé par l'oreille, & sur un accord qui éloigne trop l'idée de la modulation principale.

Je tiens donc pour une chose certaine, que l'accord de fixte, dont on accompagne la sixième note du ton en montant, est une faute qu'on doit corriger, & que pour accompagner régulièrement cette note, comme il convient dans une formule, il n'y a qu'un seul accord à lui donner, qui est celui de septième; non une septième fondamentale, qui ne pouvant se sauver que d'une autre septième, seroit une faute dans cet endroit; mais une septième renversée d'un accord de fixte ajouté sur la tonique. Je souhaite que les gens de l'art trouvent cette correction juste; je suis sûr du moins qu'ils n'y trouveront pas de faute; mais que fait cela aux importans du siècle, qui se disent au-dessus des *regles*? (S)

REGLE, (*Jurisprudence*.) signifie en général ce que l'on doit observer, soit dans ses mœurs & dans sa

conduite, soit dans ses dispositions & dans la forme des actes que l'on passe.

Il y a plusieurs sortes de *regles*, ainsi qu'on va l'expliquer dans les *articles suivans*. (A)

REGLES de chancellerie, ou de la chancellerie romaine, sont les réglemens, style & ordre, que les papes ont établis pour être observés en la disposition des bénéfices ecclésiastiques, & l'expédition des provisions, & au jugement des procès en matière bénéficiale.

Jean XXII. est à ce que l'on prétend, le premier qui ait fait de ces réglemens.

Ses successeurs en ont ajouté de nouveaux.

Chaque pape après son couronnement, renouvelle celles de ces *regles* qu'il juge à propos de conserver, ou les étend & restreint suivant les circonstances & les inconvéniens que l'on a reconnus dans celles de ses prédécesseurs.

En général elles ne durent que pendant le pontificat du pape qui en est l'auteur, à l'exception de celles qui sont reçues dans le royaume, lesquelles subsistent toujours, étant devenues par leur vérification, une loi perpétuelle du royaume.

Comme ces *regles* sont établies pour l'ordre d'une chancellerie, dont la France ne reconnoît point l'autorité, si ce n'est pour y obtenir certaines provisions bénéficiales, dispenses, & dans quelques autres matières semblables, lesquelles sont ensuite traitées devant les juges du royaume; elles n'y ont point lieu, à moins qu'elles n'aient été vérifiées au parlement, lequel ne les reçoit qu'autant qu'elles se trouvent conformes aux libertés de l'église gallicane, & comme dit Dumolin, elles ne sont reçues en France que comme un remède politique contre les fraudes, de sorte qu'il n'y en a qu'un très-petit nombre qui y soient reçues.

Il n'y en a que trois qui soient expressément reçues: savoir, la *regle de infirmis resignantibus*, ou de *viginti diebus*; celle de *publicandis resignationibus*, & celle de *verisimili notitiâ*.

Il y a encore plusieurs autres de ces *regles* qui sont suivies dans le royaume, non pas comme *regles* de chancellerie, mais comme des *regles* d'équité établies par nos ordonnances, ou par la jurisprudence des arrêts, telles sont les *regles de non tollendo alteri jus quæsitum*, de *annali possessore*, de *non impetrando beneficia viventium*, de *idiomate*.

Il y a encore les *regles de mensibus & alternativâ*, celle de *triennali possessore*, ou de *pacificis possessoribus*, & celle de *vero valore exprimendo*, qui sont observées à certains égards en France.

On expliquera ci-après ce qui concerne chacune de ces *regles* en leur rang.

Voyez la pratique bénéficiale de Rebuffe, qui a fait un traité de toutes ces *regles*; Dumolin, Louet & Vaillant, qui ont fait de savantes notes sur ces *regles*; le traité de l'usage & pratique de cour de Rome de Castel. (A)

REGLE CATONIERE, est une *regle* de droit ainsi appelée du nom de Marc Caton, fils aîné de Caton le censeur, que l'on tient être l'auteur de cette *regle*. Elle porte que ce qui est nul dans son principe, ne peut pas devenir valable par le laps du tems. Cette décision a été adoptée dans la *regle 29*, au digeste de *regulis juris*. Les jurisconsultes se sont beaucoup exercés sur cette *regle*; Celsus en fait la critique au digeste de *regulâ catonianâ*; on tient communément qu'elle ne reçoit d'application que dans les dispositions pures & simples, & non dans les dispositions conditionnelles. Voyez Forster, *hist. jur. les regles de droit* de d'Antoine, & la *jurisprud. rom.* de M. Terraffon.

REGLE de *commissionibus*, est une *regle* de chancellerie romaine, qui veut que les commissions pour le jugement des procès soient données sous certaines formes. Elle n'est point suivie en France. Voyez

l'usage & pratique de cour de Rome, de Castel.

REGLE DE DROIT, est une maxime qui explique en peu de mots la jurisprudence qu'il faut suivre dans quelque affaire, ce n'est pas de la *regle* que vient le droit, mais au contraire du droit que vient la *regle*.

Il y a un très-grand nombre de *regles de droit*, dont les principales, au nombre de 221, ont été recueillies dans le *L. liv. du digeste, tit. 17. de regulis juris*.

Il y a aussi un titre des *regles du droit canon* dans les *décretales* & dans le *sexte*.

Un grand nombre de jurisconsultes & de canonistes ont fait des commentaires sur les *regles de droit*. (A)

REGLE ECCLÉSIASTIQUE ou MONASTIQUE, est une manière de vivre prescrite par un supérieur ecclésiastique à ceux qui l'ont embrassée, telles que la *regle* de saint Benoît, celle de saint François, & autres. Voyez CHANOINES RÉGULIERS, NOVICIAT, CHANOINESSES, MOINES, PROFESSION, RELIGIEUX, RELIGIEUSES.

REGLE de *idiomate*, est une *regle* de chancellerie romaine, qui déclare nulle toutes provisions données pour une église paroissiale, à moins que le pourvu n'entende la langue du lieu où est située l'église.

REGLE de *infirmis resignantibus*, ou de *viginti diebus*, en françois la *regle* des 20 jours, est une des *regles* observées en la chancellerie romaine, qui porte si un ecclésiastique résigne son bénéfice étant malade, il faut pour que la résignation soit valable, que le résignant survive 20 jours après qu'elle aura été admise en cour de Rome; autrement, & s'il meurt dans les 20 jours, la résignation est nulle, & le bénéfice dont il s'est démis, est censé vaquer par mort, & non par résignation.

Anciennement l'on n'observoit d'autre *regle* que celle des 20 jours, laquelle ne distinguoit point si le résignant étoit malade ou non, il falloit indistinctement que le résignant survécut 20 jours: ce fut Boniface VIII. lequel en 1298 fit la *regle de infirmis resignantibus*, &c.

Cette *regle* a succédé à celle des vingt jours; on l'appelle aussi indifféremment *regle des vingt jours*, quoique ces deux *regles* ne fussent pas entièrement semblables.

Ces deux *regles* ont été établies successivement pour empêcher l'abus qui se pratiquoit dans les résignations. Ceux qui vouloient assurer leur bénéfice à un parent ou à un ami, sans néanmoins s'en dépouiller dès-lors, résignoient secrètement en sa faveur, & gardoient les provisions, afin que, si le résignataire mourait avant le résignant, celui-ci n'étant pas encore dépouillé de son bénéfice, le pût donner à un autre parent; & que si le résignant mourait le premier, le résignataire fût assuré du bénéfice, & en pût prendre possession aussitôt après le décès du résignant.

Trois conditions sont requises pour que la *regle de infirmis resignantibus* ait lieu, 1°. que le résignant soit malade, 2°. qu'il décède de cette maladie, 3°. qu'il décède dans les vingt jours.

Elle n'a pas lieu lorsque les médecins & chirurgiens attestent que la maladie dont le résignant étoit atteint lors de la résignation, n'étoit pas mortelle, & qu'il est mort de quelque accident provenu d'ailleurs que de cette maladie: au reste, quand le titulaire résigne étant malade, & qu'il décède dans les vingt jours, on présume qu'il est mort de cette maladie; c'est au résignataire à prouver le contraire s'il y a lieu.

Les 20 jours se comptent du jour du *consens*, qui est une petite note que l'on fait à la chancellerie romaine, portant qu'un tel procureur constitué par la procuration à l'effet de résigner, a consenti à la résignation & à l'expédition de la signature de cour de

Rome, & que l'original de la procuration est demeuré à la chancellerie ou à la chambre apostolique. Ce consensus est daté du jour même de la provision; mais comme à Rome on donne aux François la date du jour de l'arrivée du courier, on compte aussi les 20 jours depuis cette arrivée.

Il faut que ces 20 jours soient francs, c'est-à-dire, que l'on ne compte ni le jour de l'admission de la résignation, ni celui du décès du résignant.

La *regle de infirmis resignantibus* n'a pas lieu à l'égard des provisions des collateurs ordinaires, elle a seulement lieu pour celles du pape; mais il y déroge si facilement, que cela est devenu comme de style dans les résignations en faveur & permutations, & que pour obtenir cette dérogation, on ne va plus à la componende.

Le pape ne peut cependant y déroger au préjudice des cardinaux, mais il y peut déroger au préjudice des indults extraordinaires accordés à des particuliers, quand il y auroit la clause *liberè & licitè*. Voyez sur cette *regle* Gomes, Dumoulin, les *mém. du clergé*, tom. X. (A)

REGLE de mensibus & alternativis, est une *regle* de chancellerie romaine, suivant laquelle les papes se sont réservé la collation des bénéfices qui vaquent pendant 8 mois de l'année; savoir, en Janvier, Février, Avril, Mai, Juillet, Août, Octobre & Novembre, ne laissant aux collateurs ordinaires que les mois de Mars, Juin, Septembre & Décembre. La *regle* de l'alternative est une exception à celle des mois en faveur des évêques résidens en leur diocèse, auxquels les papes ont permis en faveur de la résidence de conférer alternativement & également avec le saint siège, à commencer par le mois de Janvier pour le pape, Février pour les évêques résidens, & ainsi consécutivement: on tient que cette *regle* fut projetée par quelques cardinaux après le concile de Constance, pour conserver la liberté des collateurs ordinaires, au-moins pendant quelques mois de l'année. Martin V. en fit une loi de chancellerie, & ses successeurs l'adoptèrent; ce fut Innocent VIII. qui, en 1484, établit l'alternative pour les évêques en faveur de la résidence.

Cette *regle* n'a point été reçue en France, si ce n'est dans les provinces de Bretagne, Provence & Roussillon, qui, dans le tems, n'étoient pas réunies à la couronne. Voyez les *lois ecclésiastiques* de M. de Hericourt, part. I. ch. xiiij. & le mot RESERVE.

REGLE de non impetrando beneficia viventium, est une des *regles* observées dans la chancellerie romaine, suivant laquelle celui qui obtient du pape des provisions d'un bénéfice du vivant du titulaire, encourt l'indignité & l'inhabilité pour le bénéfice dont il a obtenu les provisions, de quelque manière que le bénéfice vienne à vaquer dans la suite.

On excepte néanmoins le cas où l'ordinaire confère le bénéfice d'un titulaire décédé malade, & que ses parens ou domestiques ont celé pendant sa dernière maladie: car, si l'ordinaire a fait une sommation de le représenter, & qu'il y ait un procès-verbal de refus, le bénéfice est censé vacant de ce jour-là. Voyez la déclaration du 9 Février 1657, dans Pinson, p. 210.

Cette *regle* diffère de celle de *verisimili notitia*, en ce que celle-ci ne rend pas l'impétrant incapable de jamais posséder le bénéfice; il n'en est exclu que pour cette fois, au lieu que l'inhabilité prononcée par la *regle* de *non impetrando*, est aussi pour les autres vacances qui pourroient arriver dans la suite au même bénéfice.

Pour encourir cette indignité, il suffit d'avoir couru le bénéfice du vivant du titulaire, quand même on ne l'auroit pas obtenu de son vivant.

Pour juger s'il y a eu une course ambitieuse, ce

n'est pas l'arrivée du courier à Rome que l'on considère, mais son départ. Voyez le ch. *qui in vivorum, extra de concessione præb. & la glose*; Dumoulin. (A)

REGLE de non tollendo alteri jus quæsitum, est une *regle* de chancellerie romaine, suivant laquelle on ne peut point enlever à quelqu'un le droit qui lui est déjà acquis sur un bénéfice; mais cette *regle* n'est point particulière à la chancellerie romaine, c'est une *regle* générale, & une maxime tirée du droit naturel & commun, reçue également partout; c'est pourquoi elle est suivie en France. Voyez Papon & les *remarques* de Noyer sur l'usage & pratique de cour de Rome de Castel.

REGLE de pacificis possessoribus, seu de triennali possessore, est une des *regles* que l'on suit dans la chancellerie romaine, attribuée par quelques-uns à Innocent VIII. mais qui est en effet de Calixte III. elle est tirée presque mot pour mot du decret de *pacificis possessoribus* du concile de Basle, & a été reçue parmi nous par la pragmatique sanction, & même par le concordat, & autorisée & suivie dans toutes les cours souveraines du royaume.

L'effet de cette *regle* est que celui qui a joui paisiblement d'un bénéfice pendant trois ans avec un titre juste ou coloré, ne peut plus être valablement troublé, soit au possesseur ou au pétitoire. Voyez Rebuffe, qui en a fait un ample traité, la *glose* de la pragmatique, tit. de *pacif. possessionibus*, les *définitions* du droit canon de Castel, au mot *possession*. (A)

REGLE paterna paternis, materna maternis, est une *regle* que l'on suit en pays coutumier pour l'ordre des successions collatérales qui dévont les biens paternels aux parens du côté paternel, & les biens maternels aux parens du côté maternel.

Cette *regle* a été de tout tems observée dans le royaume; quelques-uns prétendent même qu'elle est plus ancienne que la monarchie.

Dumoulin sur l'art. 24. de la coutume de Sées, & en son conseil 7. n. 48. dit que c'est une coutume qui est venue des Francs & des Bourguignons, & que par une constitution de l'empereur Charlemagne, elle fut étendue aux Saxons.

Comme elle n'est point conforme aux lois romaines, qui dévont tous les biens du défunt à son plus proche parent, sans distinction de côté & ligne, elle n'a pas été reçue dans les pays de droit écrit.

Mais quoiqu'elle ait été admise dans la plupart de nos coutumes, elle y a été reçue différemment, & l'on distingue à cet égard trois sortes de coutumes.

La première est de celles qu'on appelle *coutumes de simple côté*, & dans lesquelles l'on suit simplement la *regle paterna paternis, materna maternis*, c'est-à-dire, que l'on se contente de distinguer le côté paternel du côté maternel, telles que les coutumes de Chartres & de Normandie.

La seconde est celles qu'on appelle *foucheres*, dans lesquelles le propre appartient au parent le plus proche descendu de l'acquéreur, comme dans la coutume de Mantes.

La troisième est de celles qu'on appelle *coutumes du côté & ligne*, dans lesquelles il suffit d'être le plus proche parent du défunt du côté & ligne par lequel le propre lui est échü sans qu'il soit nécessaire d'être descendu de l'acquéreur, telles sont la coutume de Paris, & la plupart des autres coutumes. Voyez Bacquet, Brodeau, Renusson, le Prestre, &c. & les mots COUTUMES, PROPRE, SUCCESSION. (A)

REGLE de publicandis, on sous-entend *resignantibus*, est une des *regles* de la chancellerie romaine, laquelle veut que le résignataire pourvu en cour de Rome publie sa résignation dans six mois, & prenne possession du bénéfice dans le même tems, & que si ce

tems

tems passé, le résignant meurt en possession du bénéfice, les provisions du résignataire soient nulles.

Cette même *regle* veut aussi, que si la résignation est admise par l'ordinaire ou par le légat, la publication se fasse dans un mois, & que dans ce même mois le résignataire prenne possession, à peine de nullité de provisions; en cas que le résignant meure en possession après le mois; ce qui a été ainsi établi à l'égard des résignations pures & simples, afin que l'on connoisse quel est le véritable possesseur du bénéfice, & pour empêcher le légat & les ordinaires de suivre l'intention du résignant, qui est souvent de perpétuer le bénéfice dans sa famille.

La *regle de publicandis* fut enregistrée au parlement en 1493; il y a eu depuis cinq additions à cette *regle*, mais elles n'ont pas été reçues en France; cependant, celle de Pie V. qui explique que le mot *obitus* doit s'entendre de la mort civile, aussi-bien que de la mort naturelle, est suivie en France en certains cas, comme dans le cas du mariage, de la profession religieuse & autres, où il y a vacance de droit & de fait.

On ne publie plus les résignations dans les marchés & places publiques, comme le prescrivait l'édit de 1550; il suffit pour les cures, prieurés, chapelles, &c. de prendre possession publiquement un jour de fête ou de dimanche, à l'issue de la messe paroissiale, ou de vêpres, en présence du peuple; & que le notaire fasse signer l'acte par quelques-uns des principaux habitants.

Le tems accordé pour faire cette publication court du jour de l'admission de la résignation, à moins qu'il n'y ait quelque empêchement légitime.

Les bénéfices consistoriaux ne sont pas sujets à cette *regle*, attendu qu'elle n'en fait pas mention. Voyez Rebuffe, *ad reg. de public.* (A)

REGLE de *subrogandis collatigantibus*, est une *regle* de chancellerie romaine, qui défend de conférer un bénéfice litigieux, & de subroger pendant le procès. Cette *regle* n'est point reçue en France, notre usage étant de recevoir la subrogation au lieu & place du défunt, & aux collatigans, durant le procès. Voyez les remarques de Noyer, *sur l'usage & pratique de cour de Rome*, de Castet. (A)

REGLE de *triennali possessoris*, voyez ci-devant REGLE de *pacificis possessoribus*.

REGLE de *verisimili notitia obitus*, est encore une *regle* de chancellerie romaine, qui veut qu'entre le décès du défunt bénéficiaire & les provisions qui ont été obtenues de son bénéfice, il y ait un tems suffisant pour que cette mort soit venue à la connoissance de l'impétrant, & qu'on ait eu le tems d'aller ou d'envoyer vers les collateurs; autrement l'impétrant est présumé avoir couru le bénéfice du vivant du dernier titulaire, & cette présomption est si forte qu'elle rend les provisions nulles.

Quoique le decret de Jean XXIII. duquel est tirée cette *regle*, ne fasse mention que des provisions du saint-siège, cette *regle* a paru si favorable qu'on l'a étendue aux provisions des ordinaires.

Le tems se compte du jour de la mort, & non pas seulement du jour du bruit public de la mort.

Il n'est pas absolument nécessaire que le genre de vacance, en vertu duquel on a obtenu la provision, soit venu à la connoissance du collateur, il suffit que cela ait pu y venir.

Le pape peut déroger à la *regle de verisimili notitia*, en mettant la clause disjonctive, *aut alias quovis modo, etiam per obitum*, que l'on insère dans les provisions de cour de Rome sur les résignations. Cette clause est même toujours sous-entendue dans les provisions qui sont pour des François.

La dérogation à cette *regle*, par le moyen de la clause, *sive per obitum*, ne se met point dans les pro-

Tome XIV.

visions expédiées sur résignation en faveur, pour la Bretagne, à cause du partage des mois entre le pape & les ordinaires de cette province; & aussi parce que cette clause pourroit opérer une prévention contre l'ordinaire, laquelle n'a pas lieu en Bretagne.

Cette *regle* n'a pas lieu pour les provisions données par le roi, soit en régle, ou autrement. Voyez Gommés, Rebuffe, Dumolin, Selva, Probus, & les mots BÉNÉFICE, PROVISION, SIGNATURE. (A)

REGLE de *vero valore exprimendo*, est une *regle* de chancellerie romaine, qui ordonne d'exprimer dans les provisions la véritable valeur des bénéfices, à peine de nullité. On n'exprime en France la véritable valeur que des bénéfices taxés dans les livres de la chambre apostolique; pour ce qui est des autres, leurs fruits sont également exprimés de la valeur de 24 ducats. (A)

REGLE de *viginti diebus*, ou des 20 jours. Voyez ci-devant REGLE de *infirmis resignantibus*.

REGLE, la, (*Sculp. antiq.*) c'est ainsi qu'on nomme une fameuse statue antique de Policlete, l'un des plus grands sculpteurs de la Grèce. Les *regles* de l'art étoient si bien observées dans cette statue, qu'on l'appella par excellence la *Regle*.

Policlete se servit pour cela de plusieurs modèles naturels, & après avoir fini son ouvrage dans la dernière perfection, il fut examiné par les habiles gens avec tant d'exactitude, & admiré avec tant d'éloges, que cette statue fut d'un commun consentement appelée la *Regle*. Elle servit en effet de *regle* à tous les Sculpteurs qui suivirent Policlete. (D. J.)

REGLE, *outil d'Arquebusier*, c'est une *regle* de bois, plate, épaisse de deux lignes, large de deux pouces, & longue de deux piés. Les Arquebusiers s'en servent à différens usages.

REGLE, *terme & outil des Ceinturiers*, dont ils se servent pour régler, marquer & conduire leurs ouvrages quand ils les taillent.

Cette *regle* n'est qu'un morceau de bois plat, uni, long de deux piés, épais d'environ deux ou trois lignes.

REGLES de *Charpentier*, (*Charpent.*) elles sont de bois. Ils en ont deux; l'une qu'ils appellent la *grande regle*, pour tracer les pièces en longueur; l'autre qu'ils nomment la *petite regle plate*, pour les tracer en largeur. Les mortaises, les tenons, &c. se tracent avec les diverses équerres, dont l'une des jambes sert de *regle*. (D. J.)

REGLE, à *tirer des paralleles*, (*Graveur en Taille douce.*) cet instrument est composé de deux *regles* de bois, *AB*, *CD*, voyez les Pl. de la Gravure, & les figures unies ensemble par des traverses de cuivre, *AC*, *BD*, attachées avec des chevilles par leurs extrémités, aux extrémités des *regles*. L'usage de cet instrument est de tracer facilement plusieurs lignes paralleles: ce qu'on a occasion de faire souvent dans l'Architecture, & plusieurs parties des paysages. Pour s'en servir, on affermit la *regle CD*, en sorte qu'elle soit mobile, & l'on pousse l'autre *regle AB*, vers une des extrémités; ce qui ne fauroit se faire sans que les traverses *AC*, *BD*, deviennent plus inclinées, & par conséquent sans que la *regle AB*, ne soit approchée de la *regle CD*.

Mais comme les traverses *AC*, *BD*, sont égales, & que les parties *AB*, *CD*, interceptées sont aussi égales, il suit que la *regle AB*, a toujours conservé le parallélisme.

REGLE à *mouchette*, *terme de Maçon*, c'est une longue *regle* de bois, le long de l'un des côtés de laquelle est poussée avec le rabot, une espèce de moulure. Elle sert aux maçons à faire des mouchettes, c'est-à-dire, cette espèce de quart de rond enfoncé, qui est au-dessous d'une plinthe. Outre cette *regle*, ces ouvriers en ont plusieurs autres de diverses

D

longueurs & épaisseurs. Celles qui servent à faire les feuillures des portes, des croisées, ont un pouce & demi d'équarrissage; celles qu'ils emploient à prendre leur niveau, sont les plus longues de toutes. Ils ont aussi ce qu'ils appellent un *plomb à regle*, qui est une ficelle chargée d'un petit plomb par un des bouts, & attachée par l'autre au haut d'une *regle*, sur laquelle est tracée une ligne perpendiculaire. *Savary. (D. J.)*

REGLE de Menuisier, (Menuiserie.) cette *regle* s'appelle plus communément un *réglot* qu'une *regle*, par ceux qui savent les termes du métier.

REGLE de Serrurier, (Serrurerie.) ces fortes de *regles* sont de fer. Les Serruriers s'en servent pour dresser leurs pièces, soit à chaud, soit à froid.

REGLE de Vitrier, (Vitrerie.) outre la *regle* commune de bois dont les Vitriers se servent pour tracer leurs panneaux, ils en ont encore une petite aussi de bois, qu'ils nomment *regle à main*, le long de laquelle ils coupent le verre au diamant. Cette *regle* a deux petits manonnets, ou seulement une petite pièce de bois, de 5 ou 6 pouces de longueur, attachée par-dessus, avec laquelle ils l'appuient d'une main sur la pièce de verre, tandis que de l'autre ils conduisent le diamant le long d'un de ses côtés. *(D. J.)*

REGLES, f. f. (Anat.) dans l'économie animale, la purgation ordinaire & naturelle des femmes. *Voyez MENSTRUÉS.*

Les Groenlandoises n'ont point de *regles*. Dans le nord on est rarement réglé, parce que le froid resserre les solides. Les femmes du Brésil, dont j'ai parlé, que leurs mères sacrifient, cessent d'être localement pléthoriques aux premiers efforts que le sang menstruel fait pour couler; de sorte qu'avant qu'une nouvelle pléthore soit régénérée, les vaisseaux de l'utérus consolidés, peuvent lutter contre l'action du sang. Simson dit fort bien que les *regles* ne sont pas nécessaires, quand leurs filtres sont plus petits qu'il ne faut.

Les *regles* en Grèce sont de 20 onces, de 14 à 16 en Espagne, de 8 à 10 en Occitanie, d'environ 6 en Hollande, d'une once en Allemagne, chez les paysannes; il y a aussi quelque variété pour le tems, comme pour la quantité. Le période du flux menstruel finit en Grèce dans deux ou trois jours, ou quatre tout au plus; en Occitanie, les mois coulent cinq ou six jours; en Angleterre, trois jours; en Hollande, trois ou quatre jours; la même chose en France; une semaine entière, en Allemagne; mais ce tems varie beaucoup; & dans la santé le terme des *regles* est souvent plus court.

Rien de plus précoce pour la fécondité & les *regles*, que les femmes des pays chauds; car rarement conçoit-on avant que d'être réglé. Il y a des pays où l'on fait des enfans à 10 ans, & même à 8. Mandelshof a vu une fille aux Indes, qui avoit des tétens à deux ans, fut réglée à trois, & accoucha à cinq. En Occitanie le flux menstruel se montre un an plutôt qu'à Paris: en Hollande, il paroît entre 14 & 16 ans; sur les hautes montagnes les femmes ont leurs *regles* plutard, & elles se suppriment très-facilement; il y a pourtant de très-précoces fécondités en Europe, comme à 9 ans. L'histoire de l'académie des Sciences de 1708, parle d'une grande fille qui avoit des tétens, & n'avoit que 9 ans. Les filles qui sont réglées à 10 ans, sont très-fortes.

Les femmes pléthoriques sont réglées deux fois par mois, elles perdent une quantité de sang, qui est triple de la mesure d'Allemagne. En Perse, les femmes luxurieuses & sédentaires, ont ce flux deux & trois fois par mois. Les femmes oisives sont réglées sept & huit jours; c'est pour la même raison que les hommes qui ne font aucun exercice, sont fort sujets aux hémorrhoides. Les viscères chylopoïétiques robustes sont

beaucoup de sang, dans le repos, ils ne se dissipent point assez, & les vaisseaux foibles & lâches s'ouvrent à la moindre pléthore.

REGLES Maladies des, (Médec.) les principales maladies que souffrent les femmes dans leurs *regles*, sont d'un côté, le cours immodéré, & de l'autre, la suppression de cette purgation périodique.

Une femme qui n'est pas encore bien formée, évacue moins de sang menstruel, que quand son corps a pris tout son accroissement. La quantité de sang qu'elle perd, augmente ensuite à proportion qu'elle vit d'une manière plus splendide & plus oisive; car toute femme qui mène une vie sôbre & laborieuse, n'a pas de *regles* abondantes. En effet, tandis qu'on voit des femmes du monde qui perdent quelquefois dix, douze, quinze onces de sang, & qui n'en font que plus alertes après cette évacuation proportionnée à leur pléthore, il y a des paysannes qui ne rendent pas deux onces de sang menstruel, & qui connoissent à peine le besoin de cette évacuation.

Les signes de pléthore menstruelle, sont la langueur, la lassitude, les palpitations, la pesanteur, le sentiment alternatif de froid & de chaud, la difficulté de respirer à la suite du moindre mouvement; 2°. la douleur causée par l'amas du sang qui se fait sentir autour de la matrice, la grande ardeur dans le voisinage de la région lombaire & vers les hanches, l'enflure du ventre; 3°. des mouvemens excités dans l'utérus, une fréquente envie de pisser, le ténésme, une agitation dans le bas-ventre; 4°. un gonflement plus considérable des mamelles par la sympathie de ces parties avec la matrice, & par la même correspondance avec l'estomac, la nausée, le dégoût, l'affection hystérique, les suffocations, les syncopes, les vertiges, le mal de tête, le tintement d'oreille surviennent, un grand nombre de ces symptômes dans une femme d'un âge mur qui n'est point enceinte, sont les avantcoureurs de l'éruption menstruelle, ou même l'accompagnent; mais assez souvent dans les femmes grosses ils annoncent l'avortement.

Maintenant quiconque examinera 1°. que les corps des femmes sont plus délicats, plus flexibles, plus lâches, plus remplis de suc, que ceux des hommes; que leurs *regles* commencent, lorsqu'elles cessent de prendre de l'accroissement, que cet écoulement périodique s'arrête en avançant en âge; qu'il diminue après des évacuations trop abondantes; qu'il augmente dans les femmes qui se nourrissent luxurieusement; qu'il cesse dans celles qui sont enceintes, & dans les nourrices; 2°. que le bassin osseux qui contient la matrice, est fort ample; que ce viscère est adhérent à la partie inférieure du corps; que sa structure est caverneuse; que les veines n'ont point de valvules; que ses vaisseaux sont tortueux, découverts; qu'ils forment grand nombre d'anastomoses; qu'ils vont se terminer à des voutes susceptibles d'une grande dilatation: quiconque, dis-je, considérera mûrement toutes ces choses, conclura que les corps des femmes sont plus disposés à la pléthore que ceux des hommes, & qu'ils ont besoin de s'en délivrer par un écoulement périodique. Cette abondance de sang qui s'est amassé dans les vaisseaux de la matrice, excite donc l'action particulière de cette partie à s'en décharger. Mais si le cours de ces *regles* est immodéré, ou qu'il s'en fasse une suppression, il en résulte deux genres de maladies qui méritent un examen particulier. Parlons d'abord du flux immodéré des *regles*.

I. Une trop grande quantité de sang menstruel, qu'une femme d'un âge mûr, & qui n'est point enceinte, vient à répandre, soit par la longue durée, soit par la fréquence de la menstruation, s'appelle *flux morbifique des règles*: mais dans les femmes enceintes, ou dans celles qui ont reçu quelques blessures à l'u-

térus ; cette perte de sang se rapporte à l'hémorrhagie de matrice.

II. La menstruation qui procède de pléthore, & qui arrive au commencement des fièvres aiguës, & autres maladies inflammatoires, est salutaire, à moins qu'elle ne dure trop long-tems ; mais dans plusieurs maladies épidémiques, érépélateuses, putrides, colliquatives, vers la fin de la petite vérole, dans les pétéchies, les aphthes, les maladies bilieuses, le scorbut & autres semblables, le flux immodéré des *regles*, augmente le mal ; alors il faut recourir aux rafraîchissans légèrement astringens, pour l'appaiser.

III. Quand ce flux est excité par des diurétiques acres, des emménagogues, des remèdes abortifs, des aromatiques, des stimulans, des spiritueux, par l'excès des plaisirs de l'amour, ou l'intromission des pessaires dans le vagin, il faut retrancher ces causes, & faire usage des rafraîchissans combinés avec les astringens. Lorsque cet accident vient à la suite de quelque violente passion de l'ame, ou de vapeurs hystériques, il se dissipe par le repos ou par le secours des anodins.

IV. La femme qui a souvent éprouvé un accouchement, ou un avortement laborieux, est sujette à des *regles* immodérées, parce que les orifices des vaisseaux de l'utérus sont extrêmement dilatés. Il convient dans ce cas d'employer, tant intérieurement qu'extérieurement, les corroborans, en soutenant par artifice le bas-ventre, depuis le pubis jusqu'à l'ombilic, & en desserrant les hypocondres.

V. Tout ce qui reste dans la cavité de la matrice, comme une portion du placenta, une mole, un grumeau, & autres corps semblables qui empêchent la contraction de ce viscère, font couler sans cesse le sang goutte à goutte, jusqu'à ce qu'on ait retiré ces matières étrangères ; mais le déchirement, la contusion, l'ulcère, la rupture, & toute autre lésion de cet organe, d'où résulte une effusion de sang, se rapportent à l'hémorrhagie de la matrice.

VI. Dans le flux immodéré des *regles*, comme dans toute hémorrhagie, naissent la faiblesse, le frissonnement, la pâleur, la cachexie, la maigreur, la suffocation, la syncope, l'hydropisie, l'œdème, l'enflure des extrémités, la corruption spontanée, l'irritabilité, le vertige, la fièvre hectique, & quelquefois le délire. Il en résulte encore des effets particuliers, qui appartiennent à la matrice & au vagin, comme les fleurs blanches & la stérilité ; enfin par sympathie, les mamelles & l'estomac se trouvent attaqués.

VII. Quelle que soit la cause productrice du flux immodéré des *regles*, il ne convient pas toujours de l'arrêter subitement ; mais il convient plutôt de le diminuer peu-à-peu ; après y avoir réussi, il faut l'abandonner à ses périodes dans les femmes formées qui ne sont point enceintes ni nourrices ; à l'égard de celles qui sont d'un âge avancé, ou qui sont grosses, la trop grande abondance de sang qu'elles perdent, demande l'usage prudent de la saignée.

Comme la suppression des *regles* est une maladie beaucoup plus compliquée que leur perte immodérée, nous nous y arrêterons davantage. Remarquons d'abord que les *regles* ne paroissent point ordinairement avant la douzième année, & après la cinquantième, non plus que dans les femmes grosses & les nourrices. Si ces dernières ont cet écoulement périodique, quoiqu'il soit naturel dans un autre tems, il est alors morbifique. On peut connoître aisément par l'âge, & dans les nourrices, que cette évacuation est arrêtée ; mais la chose est bien plus difficile à découvrir dans les femmes grosses. Elles ne sont point sujettes aux symptômes dont on parlera plus bas, ou s'ils paroissent, ils s'évanouissent insensiblement ; quoique la suppression des *regles* subsiste, les mamelles & le ventre s'enflent ; & enfin les femmes grosses sentent le mouvement du fœtus dans la matrice.

ment ; quoique la suppression des *regles* subsiste, les mamelles & le ventre s'enflent ; & enfin les femmes grosses sentent le mouvement du fœtus dans la matrice.

La suppression des *regles*, ainsi que toutes les évacuations naturelles, doit sa naissance à différentes causes qu'il faut chercher avec soin, pour former le pronostique, & établir le traitement.

I. Dans les femmes d'un âge mûr, après leurs couches, à la suite de grandes hémorrhagies, de maladies considérables, les évacuations menstruelles sont retardées d'un ou de deux périodes sans inconvénient : si dans ce tems, on recouroit imprudemment aux emménagogues, la malade payeroit bien cher cette méthode curative déplacée, puisqu'on évacueroit alors un sang qui devoit être conservé.

II. Quand il arrive une évacuation excessive des autres humeurs, par les selles, par les urines, par la peau, par un abcès, un ulcère, une fistule, &c. le défaut de ces mêmes humeurs qui en résulte, diminue, supprime, ou retarde les menstrues. La suppression de cette évacuation a lieu pareillement dans les femmes convalescentes, & dans celles qui ont été long-tems malades, sans qu'il en arrive aucun danger considérable.

III. La cause la plus fréquente de suppression & de retardement des *regles* est l'épaississement & la viscosité des humeurs, qui est produite par une nourriture humide, glutineuse, incrustante, ou par le ralentissement du mouvement animal. Cet état se connoît par la langueur du poulx, la faiblesse, la somnolence, la pâleur, la froideur du corps, & d'autres signes semblables. On traitera cette suppression par les résolutifs, les stimulans, les frictions & l'exercice du corps. Ensuite il faut venir aux emménagogues, pour provoquer les menstrues ; les purgatifs résolutifs font aussi des merveilles. Quant à la saignée, elle n'est d'aucune utilité, à moins qu'on ne la regarde comme un remède préparatoire.

IV. Les alimens qu'on a pris, faute d'avoir été suffisamment préparés dans les premières voies, & dans les organes de la circulation, venant à dégénérer en humeurs crues, comme il arrive dans les cacochymes, les scorbutiques, retardent cet écoulement périodique, qui revient de lui-même, après qu'on a guéri ces maladies. Alors il faut maintenir le ventre libre, & si les *regles* ne coulent pas, il en faut provoquer l'évacuation par les emménagogues.

V. Les parties solides relâchées poussant le sang vers les vaisseaux de la matrice avec un mouvement vital, trop faible pour les dilater, & en même tems produisant la viscosité des humeurs, il en arrive une suppression qui demande les corroborans, les stimulans & les utérins.

VI. Les femmes robustes, d'un tempérament sec, exercées par de grands travaux, & accoutumées à une vie dure, sont non-seulement peu réglées, mais même supportent facilement la suppression des *regles*. Si cependant cet état devient morbifique, il faut leur donner les nitreux laxatifs, & les mettre à l'usage externe & interne des humectans. Les jeunes femmes d'un tempérament délicat, & qui n'ont point eu d'enfans, supportent aussi long-tems, sans beaucoup d'incommodité, la suppression des *regles*, à moins qu'elles ne soient valétudinaires & attaquées des pâles couleurs. Dans ces cas, il est bon d'attendre que le corps ait pris plus de croissance ; car la provocation prématurée de cette évacuation n'est pas nécessaire.

VII. Celles qui sont hystériques, sujettes à des spasmes dont on ne connoît pas la cause, aux borborigmes, à la douleur des lombes, & celles qui dans le tems de leurs *regles* sont tourmentées par des symptômes vagues, tombent aisément dans une suppression.

sion du flux périodique. Dans quelques-unes ; l'écoulement s'arrête, tantôt au commencement, tantôt au milieu de son période ; on tâchera de rappeler l'évacuation susdite supprimée par de légers emménagogues combinés avec les anodins.

VIII. De toutes les causes externes qui produisent la suppression des *regles*, la plus ordinaire est la coagulation du sang dans les vaisseaux de la matrice, occasionnée par un froid subit, ou quelque violente passion de l'ame, qui empêche le sang de couler dans les vaisseaux utérins ; c'est ici le cas de la saignée, des fomentations, des fumigations, des demi-bains, des humectans & des émolliens ; les femmes qui se trouvent dans ces circonstances, éprouvent des douleurs dans les lombes, des pesanteurs, le gonflement du ventre, une succession de froid & de chaud, des pulsations dans la région lombaire, & des hémorrhagies. Ces symptômes se remarquent aussi dans celles dont la matrice est tuméfiée ou obstruée par une cicatrice, & dans les imperforées.

IX. On feroit trop long, si l'on vouloit rapporter tous les accidens qui accompagnent la suppression des *regles*. Disons d'abord qu'ils doivent leur naissance à différentes causes : 1°. à l'abondance du sang par tout le corps, ou dans les parties génitales ; 2°. au changement qui arrive dans la nature des humeurs ; 3°. à l'affection même de la matrice. Mais comme de ces causes séparées ou réunies il en résulte plusieurs symptômes, nous suivrons dans leur énumération générale la division du corps humain.

La tête est douloureuse, surtout par-devant & par-derrière ; la douleur augmente le soir avec un sentiment de pesanteur & de distension. Si la partie antérieure de la tête est entreprise, les yeux s'enflent : lorsque la partie postérieure de la tête est attaquée, le mal a coutume de s'étendre jusqu'au cou, au dos, aux épaules & aux lombes, & d'être suivi de l'enflure des pieds. Dans les parties intérieures de la tête, il résulte quelquefois de la suppression des *regles*, l'assoupissement, le vertige, le délire, des syncopes, l'obscurité de la vue, &c.

Le cou se trouve d'autres fois attaqué de douleur, la poitrine d'asthme, d'anxiété, de palpitations, de difficulté de respirer, & de toux.

Le bas-ventre éprouve des gonflemens, des coliques, des borborygmes. L'appétit se perd, & la digestion se déränge. Les femmes grosses ont par la même raison des nausées, des vomissemens, la fausse faim, la pesanteur des lombes, & autres accidens qui cessent au troisième ou au quatrième mois.

Dans la suppression menstruelle, le ventre est ordinairement resserré, l'urine est épaisse, crue, & coule avec peine ; quelquefois elle est noirâtre & sanguinolente ; mais dans les femmes enceintes attaquées de suppression de *regles*, elle conserve sa qualité naturelle. Souvent la douleur, la pesanteur, la tension gagne le pubis & les aînes ; quelquefois la matrice devient skirrheuse, dure & cancéreuse. Les jambes & les pieds s'enflent souvent ; quelquefois ils sont attaqués de varices ou d'ulcères, avec des douleurs dans les articulations.

Cette rétention de menstrues fait quelquefois tomber le corps dans une enflure œdémateuse ; les malades sont enflées au moindre mouvement qu'elles font, & ressentent alternativement du froid & de la chaleur. Elles éprouvent une fièvre lente, leurs humeurs se corrompent, acquièrent une acrimonie acide ; & leurs excréments sont plus visqueux qu'à l'ordinaire ; il leur arrive des palpitations autour du cœur & du cou. Quelquefois les malades deviennent comme barbares, & leur voix devient rauque ; enfin que ne produit point cette suppression menstruelle ? Le sang qui doit fortir, étant retenu par sa trop grande abondance, s'ouvre quelquefois un chemin pé-

riodique par des lieux extraordinaires ; alors les ulcères mêmes répandent du sang. Toutes ces évacuations forcées & contraires à la naturelle, laissent toujours une santé imparfaite.

X. Avant que d'entreprendre la guérison du mal, il faut examiner, 1°. si on doit provoquer les *regles* ; 2°. quelle est la cause de leur suppression pour se conduire en conséquence dans le traitement ; 3°. quelle est l'efficacité des remèdes généraux qu'on a coutume d'employer en pareil cas. La saignée dans le commencement d'une suppression de *regles* qui vient de pléthore ou de cause externe, est bien dirigée quand on la fait au pied, ou lorsque les *regles* ont été supprimées pendant quelque tems ; mais il faut la faire au bras dans les femmes d'un âge plus avancé, afin que la suppression des *regles* subsiste sans danger.

Les cathartiques sont utiles, parce qu'ils évacuent en même tems les mauvaises humeurs des premières voies, & qu'ils déterminent davantage le mouvement vers la matrice ; mais on doit s'en abstenir dans les femmes enceintes, & dans celles en qui la suppression vient du défaut d'humeurs.

Les anodins sont merveille dans la suppression des *regles*, qui est produite par des convulsions, par l'irritabilité des esprits, & par la passion hystérique.

Les relâchans, les émolliens, les humectans, appliqués sous la forme d'amalgame, de fomentation, de vapeurs, provoquent heureusement les *regles* qui sont supprimées par une cause externe, ou par un trop grand resserrement.

On voit par ce détail, que les remèdes capables de provoquer les *regles* supprimées, sont de différentes espèces. 1°. Ceux qui en ôtant les causes, agissent en tout tems, conviennent nécessairement, excepté aux vieilles femmes & à celles qui sont enceintes. 2°. Les remèdes qui généralement peuvent émouvoir & évacuer, quand ils sont sagement administrés. 3°. Tous ceux qui augmentent spécifiquement l'action de la matrice pour la décharger du sang qui l'embarasse, comme sont les purgatifs dans les intestins, ne doivent jamais être mis en usage dans les femmes enceintes, ou lorsque la suppression des *regles* doit sa naissance au défaut de sang. Dans les autres occasions il les faut employer intérieurement, dans le tems où les *regles* avoient coutume de couler, ou bien lorsqu'on observe les signes de la menstruation, après avoir fait précéder les résolutifs, les stomachiques, les utérins. Il est nécessaire de commencer par les plus doux de la classe des emménagogues.

Pendant que l'usage des médicamens internes détermine une plus grande quantité d'humeurs vers la matrice, dans les femmes dont il s'agit de rappeler les *regles*, il est à-propos d'avoir recours aux fumigations, aux fomentations, aux pessaires, pour irriter doucement les parties ; mais il faut se donner de garde de faire usage de remèdes trop âcres, de crainte qu'ils ne produisent une inflammation. Enfin les Médecins mettent le mariage au nombre des meilleurs remèdes. (*Le chevalier DE JAUVCOURT.*)

REGLE, RÉGULIER, (*Gramm. Synon.*) Régulé & régulier n'ont pas toujours les mêmes usages : l'un & l'autre se dit des personnes & des choses, mais avec des significations bien différentes. On dit un homme *régulé* dans sa conduite, pour dire un homme qui n'agit point par caprice. On dit dans le même sens un esprit *régulé* ; on dit aussi des mœurs *régulées*, pour de bonnes mœurs ; une vie *régulée*, pour une vie pure & innocente.

Le mot de *régulé* s'étend à mille choses qui se font dans les formes ; une dispute *régulée*, c'est une dispute qui se fait à dessein, & non pas par hasard ; un repas *régulé*, un festin *régulé*, c'est un repas & un festin de cérémonie ; un commerce *régulé*, c'est un commerce établi. On dit des heures *régulées*, c'est-à-dire de certaines

heures qui font toujours les mêmes. On dit encore un geste *réglé*, &c.

Régulier, outre qu'il se dit au propre, les clercs *réguliers*, la discipline *régulière*, il se dit au figuré d'un ami qui s'acquitte exactement de tous les devoirs de l'amitié ; c'est un ami *régulier*.

Nous disons une femme *régulière*, pour dire une honnête femme qui garde toutes les bienséances ; mais il faut remarquer qu'une femme *régulière* n'est pas une femme dévote : *régulière* dit moins que *dévot* ; & la plupart des femmes qu'on appelle *régulières*, ne sont que de vertueuses payennes : elles ont beaucoup de modestie, & très-peu de dévotion.

On dit *régulier* des choses qui sont faites dans les formes, ou selon les règles de l'art ; une procédure *régulière*, un bâtiment *régulier*, un discours *régulier*, une construction *régulière*. Nous disons des traits *réguliers*, une beauté *régulière*, un mouvement *régulier*, pour un mouvement égal & uniforme. Tous ces exemples font voir que *réglé* & *régulier* ne se disent point indifféremment. On dit néanmoins dans le même sens, écrire *réglément*, ou écrire *régulièrement* toutes les semaines. (D. J.)

REGLÉ, adj. (*Architect.*) On dit qu'une pièce de trait est *réglée* quand elle est droite par son profil, comme sont quelquefois les larmiers, arriere-voussures, trompes, &c. (D. J.)

REGLEMENT, s. m. (*Jurisprud.*) On comprend sous ce terme tout ce qui est ordonné pour maintenir l'ordre & la règle ; tels sont les ordonnances, édits & déclarations, & les arrêts rendus en forme de *réglément* ; tels sont aussi les statuts particuliers des corps & communautés laïques ou ecclésiastiques. Voyez les mots ARRÊT, DÉCLARATION, ÉDIT, ENREGISTREMENT, LETTRES PATENTES, LOI, ORDONNANCE.

On entend aussi quelquefois par le terme de *réglément*, un appointment ou jugement préparatoire qui règle les parties pour la manière dont elles doivent procéder, notamment les appointments en droit au conseil, ou de conclusion. (A)

REGLER, v. act. c'est conformer à la règle. Voyez l'article REGLE. On règle du papier, on règle sa conduite, on règle les fonctions d'un préposé, le prix des denrées, une affaire.

REGLER, faire des réglemens. Voyez REGLEMENT. Ce terme se prend aussi pour servir de règle, comme quand on dit que les statuts d'une communauté *reglent* les visites des maîtres, jurés & gardes à quatre par an.

On dit que des marchands se font *régler*, quand ils prennent des amis communs pour décider de leurs différends, & qu'ils seront *réglés* en justice quand ils portent leurs affaires devant les juges ; enfin qu'ils seront *réglés* par arbitrage, quand ils conviennent d'arbitres. Voyez ARBITRES.

Régler, en fait de société, signifie liquider les affaires d'une société, compter ensemble, faire le partage des dettes actives & passives, voir ce que chacun doit porter de la perte, ou avoir du gain à proportion de ce que chaque associé doit fournir à la caisse, & de l'intérêt qu'il a pris au fonds de la société. Voyez SOCIÉTÉ.

Régler un compte, c'est l'examiner, l'arrêter, en faire le bilan ou balance. Voyez BILAN & COMPTE. Dictionn. de Comm.

REGLER LE COUP, (*Imprimerie.*) c'est marquer avec de la craie sur le tympan l'endroit où doit poser la platine, afin de donner à-propos le coup de barreau. (D. J.)

REGLER est en Horlogerie ce que mesurer est en Géométrie. Le mouvement se *regle*, l'étendue se mesure ; mais dans l'un & l'autre cas il faut un objet de comparaison qui serve de point fixe, auquel

on rapporte l'objet qu'on veut *régler* ou mesurer. Ainsi le mouvement du soleil ou d'un astre quelconque dont le mouvement est connu, sera la mesure naturelle pour *régler* les montres & les pendules. Comme le soleil est l'astre le plus commode à observer, l'on le préférera, son mouvement étant très-sensible sur les cadrans solaires, ainsi que le point lumineux sur les méridiens ; il sera très-facile d'y rapporter le mouvement des montres & des pendules. Il y a eu un tems où il n'auroit pas fallu soupçonner la plus petite erreur dans le mouvement du soleil ; mais depuis qu'on s'est familiarisé avec l'Astronomie, on ne doute plus de ces irrégularités : l'on sait que dans ses révolutions il avance ou retarde de quelques secondes par jour, dont il faut tenir compte ; mais quand ces erreurs sont connues, appréciées, & qu'on en a formé des tables exactement calculées, alors c'est comme si elles n'existoient plus. On peut consulter là-dessus l'ouvrage que l'académie royale des Sciences publie toutes les années sous le titre de *connaissance des mouvemens célestes*. L'habile académicien qui les calcule, n'épargne aucun soin pour rendre cette matière non-seulement utile aux Astronomes, mais encore très-intéressante à ceux qui cultivent les Mathématiques & la Physique générale. L'on trouve dans cet ouvrage des tables exactes de tous les mouvemens célestes, tant réguliers qu'irréguliers, & toutes les années on y fait entrer des objets toujours plus intéressans : ce qui rendra un jour la collection de cet ouvrage un bon fonds de sciences physiques & mathématiques.

Puisqu'on a des tables exactes des variations du soleil, l'on s'en servira donc pour *régler* les montres & les pendules, pourvu qu'on ait le soin d'ajouter ou retrancher les erreurs du soleil exprimées dans la table appelée d'*équations*, voyez EQUATIONS.

L'on dit quelquefois *régler* sa montre ou sa pendule, ce qui signifie tout simplement les mettre à l'heure du soleil ; mais *régler* une montre ou pendule en terme d'horloger proprement dit, c'est faire suivre le moyen mouvement du soleil, en sorte qu'elle n'avance ni retarde en plus grande quantité que les erreurs ou différences exprimées dans la table d'équation ; mais cela est-il bien possible ? & jusqu'où cela peut-il être ? Nous ne comptons pas ce que quelques particuliers nous rapportent de la justesse de leurs montres ou pendules ; la plupart ignorent ce que c'est que d'être juste, & ne savent pas même ce que l'on doit entendre par bien aller. Ce n'est donc qu'à un horloger qu'on peut faire cette question, savoir jusqu'où l'on peut approcher de *régler* une bonne montre ou pendule ; question même très-embarrassante : car pour dire qu'une montre va bien, il faut déterminer le mot *bien aller* ce n'est pas d'être juste, il n'y en a que par hasard, & conséquemment pendant un tems assez court, mais ce sera celle dont on aura su prendre le terme moyen de ces variations, & pour le prendre il faut le connoître, ce qui ne peut être qu'après une suite de préparations & d'observations.

1°. Il faut démonter, visiter, examiner scrupuleusement toutes les parties du mouvement ; voir si elles sont dans le cas de bien faire toutes leurs opérations aussi constamment qu'on a droit de l'exiger dans une montre bien faite. En général une montre n'est bien disposée que lorsque la force motrice se transmet d'un mobile sur un autre avec toute son énergie, sans rencontrer sur son passage aucun obstacle qui l'interrompe, l'altère ou la suspende ; de telle sorte qu'on puisse considérer cette force motrice, ou le grand ressort développé, comme un bras de levier qui agit immédiatement sur le régulateur, comme s'il n'y avoit point d'intermédiaire, & que ce régulateur ou le balancier & son spiral soit pris pour l'autre bras de levier qui lui fait faire équilibre : en sorte que les vibrations de celui-ci soient telles, qu'elles ne soient point

troublées ni altérées par la force qui les anime (*Voyez ARC DE LEVÉE*), qui reçoit la force motrice, & RÉGULATEUR, qui la mesure. Si l'on se fait une idée nette de ces deux puissances en équilibre, savoir, d'un côté, la force motrice ou active, & de l'autre, la force réglante ou passive, l'on aura la meilleure idée de la bonté des montres & des pendules; & ce n'est que dans ce cas & sous ce seul point de vue qu'on peut & qu'on doit s'attendre de les voir marcher constamment & sans aucune variation; mais si l'équilibre vient à être rompu par la perte ou l'augmentation d'une de ces puissances, il faut alors que la montre ou pendule varie, & cette variation sera en raison composée de la directe de l'une, & de l'inverse de l'autre, & réciproquement où elle pourroit être d'autant moindre, qu'elle tendroit à se compenser l'une par l'autre.

Sans faire ici l'énumération de toutes les causes qui peuvent altérer cet équilibre, ce qui meneroit trop loin, je vais exposer les principales, & montrer de quel côté l'on peut rompre cet équilibre.

1°. La force motrice étant un ressort, perd beaucoup de son énergie, & d'autant plus qu'il est plus long-tems tendu, & que la lame est plus épaisse. *Voyez RESSORT.*

2°. La force motrice ne peut être transmise sur le régulateur sans passer sur tous les mobiles intermédiaires; elle éprouve donc de l'altération par le frottement des pivots de tous les mobiles, & de leurs engrenages; mais comme l'on ne peut apprécier exactement l'altération du ressort moteur, & encore moins celle que le frottement retarde sur tous les mobiles (*Voyez PIVOTS*), il suit qu'il excite réellement une perte variable de force motrice sur le régulateur. Il faut donc que cette force soit excédante, pour ne se pas trouver en défaut. *Voyez ARC DE LEVÉE.*

3°. Le régulateur ou le balancier & son spiral, tire son énergie du moment du balancier multiplié par l'arc des levées, & divisé par le ressort spiral, c'est-à-dire par la force élastique; plus elle est grande, plus elle détruit les momens du balancier, & plus les vibrations sont promptes, & réciproquement, c'est-à-dire le produit de la masse par le rayon de gravité: le rayon part du centre, & se termine non à la circonférence, mais au centre de gravité du rayon total. *Voyez FROTTEMENT, Horlogerie, & la figure qui s'y trouve. Voyez aussi VIBRATIONS & RÉGULATEUR.*

Si la chaleur vient à dilater le balancier, les momens seront augmentés; cette même chaleur agissant sur le spiral, l'allongera, & par conséquent le rendra plus foible, deux objets qui feront retarder la montre; mais comme les frottemens font un si grand rôle dans toutes les machines, & sur-tout dans les montres, par la chaleur & par le froid, *voyez* ce que j'ai dit *au mot* MONTRE, & vous verrez que le froid retarde tous les mouvemens. De tout cela, il suit qu'il y a réellement trois causes essentielles pour faire varier les montres, indépendantes de la meilleure exécution.

1°. La force motrice.

2°. Les frottemens des mobiles qui la reçoivent.

3°. L'altération du régulateur.

Convaincu de ces trois objets, il faut donc, pour régler la montre la mieux faite, la mettre en expérience pendant dix, vingt, trente jours, l'observer sur une bonne pendule à secondes, écrire tous les jours ce qu'elle aura fait dans les diverses positions, pendue à plat, & portée toujours dans la température du dix ou vingtième degré du thermomètre de M. de Réaumur; ensuite prendre pour point fixe le terme moyen de ses erreurs, affectant de choisir l'excès en avance plutôt que le retard, parce qu'en général elle tend plus à retarder qu'à avancer. C'est avec de

telles précautions que j'ai réglé des montres au point de ne pas faire un quart de minute d'erreur par jour; j'en ai même réglé qui en faisoient moins encore; mais j'en ai aussi trouvé qui faisoient deux à trois minutes d'erreur, sans pouvoir y découvrir aucune cause dans l'exécution de leurs parties, malgré les recherches les plus appliquées; alors j'ai eu recours, pour parvenir à corriger ces variations, de changer le grand ressort & le spiral, sans néanmoins y avoir trouvé en les examinant scrupuleusement aucun défaut assignable; ce qui prouve qu'il y a dans le métal des défauts qui se refusent à nos lumières, mais qui se manifestent par leurs effets.

Si une montre étant réglée avec toutes les attentions possibles vient à se dérégler par le changement de température, il ne faudra pas toucher au spiral sans s'assurer auparavant, par une suite d'épreuves répétées, que la montre retarde ou avance véritablement dans la température moyenne du dixième ou vingtième degré, comme je l'ai dit ci-dessus.

A l'égard des pendules, le terme moyen fera d'autant plus aisé à prendre, que les pendules seront plus longs, & conséquemment les variations seront d'autant plus grandes, que les pendules seront plus courts; comme le pendule est par sa nature un puissant régulateur qui absorbe en quelque sorte toutes les inégalités de la force motrice & des frottemens qui la dirigent, je ne m'arrêterai pas sur les autres objets, mais seulement sur le régulateur.

Avant de procéder à régler une pendule, il faut faire le même examen de toutes les parties de son mouvement, comme je l'ai déjà indiqué pour les montres: cela posé, il faut ensuite faire une suite d'expériences par une température moyenne du dixième ou vingtième degré pendant vingt ou trente jours, écrire ce qu'elle aura fait tous les jours, & prendre pour point fixe le terme moyen des variations qu'elle aura donné.

L'addition que l'on fait d'un thermomètre au verge de pendules à secondes, pour rendre constantes leurs longueurs par des différentes températures, feroit une très-bonne chose s'il étoit vrai que ces thermomètres de métal fussent eux mêmes infailibles; mais par les expériences que j'en ai faites, je n'ai point vu qu'elles suivissent exactement le rapport des dilatations; ce que je vais essayer de justifier par des raisons.

1°. Supposons qu'on ait un rapport exact de leurs différens métaux, ce qui est déjà assez problématique, il faudra faire des leviers de compensation dans le rapport des dilatations données; la plus petite erreur ou imperfection dans cette mécanique fera plus que suffisante pour produire des erreurs sur les allongemens plus contraires que favorables.

2°. Le frottement de toutes ces parties, qui doivent glisser les unes sur les autres, est une cause variable, & pourra donc aussi faire varier les dilatations dans des rapports plus grands ou plus petits des dilatations naturelles.

3°. Les dilatations suivent-elles exactement les effets du chaud & du froid? Une barre de fer, d'acier ou de cuivre ayant éprouvé de l'allongement par la chaleur, revient-elle à la même longueur lorsque la température revient au terme dont elle étoit partie? Pour moi, qui ai fait un grand nombre d'expériences pour vérifier cet effet, je n'oserois l'affirmer, car j'ai toujours trouvé que le pendule restoit plus long après une grande dilatation, enforte qu'elle ne suivoit point du tout la proportion des degrés de la température, & qu'en général toutes les erreurs tendoient à tenir les verges plus longues.

4°. Enfin une verge de pendule composée de plusieurs branches, peut remédier aux effets du chaud & du froid, est une machine composée qui par sa figure

& par le poids que ces parties exigent, altère & change réellement la nature d'un bon régulateur (*Voyez RÉGULATEUR*): donc il suit qu'en supposant qu'on parvienne à corriger les effets de la dilatation, l'on tombe nécessairement dans d'autres inconvénients plus à craindre encore, celui d'affaiblir la puissance réglante. Comme l'on ne passe pas subitement d'une grande chaleur à un grand froid, les particuliers qui ont des pendules à secondes ne verront que de petites erreurs, & d'autant plus petites, qu'ils pourront les prévenir en y faisant toucher deux fois l'année, au commencement de l'été & de l'hiver; mais pour l'observateur qui veut continuellement l'heure exacte, il peut sans grande peine maintenir sa pendule par une température artificielle, ou bien encore se former une table des erreurs que le changement de température lui donne, & comparer la table avec son thermomètre lorsqu'il consulte sa pendule.

Il suit de ces quatre principales remarques, que pour avoir une pendule bien réglée, & que la verge soit sensiblement dans une longueur constante, il vaut mieux chercher à la tenir dans la même température.

L'on y trouvera ce double avantage qu'en prevenant l'allongement de la verge du pendule, l'on prévient encore tous les effets que le froid ou le chaud fait sur les autres parties de la machine, ce qui n'est pas à négliger, car j'ai vu dans de grands froids une pendule bien faite faire des effets tout contraires à ce qu'on devoit s'en attendre: la verge du pendule étant raccourcie, elle devoit avancer, cependant elle retardoit; la cause étoit que l'huile étoit un peu desséchée, en sorte que les frottemens étoient tellement augmentés, qu'ils retardoient l'oscillation en plus grande raison que le raccourcissement ne l'accéléroit. Je n'ai fait que mettre de la nouvelle huile fluide, & cette pendule s'est mise à avancer à-peu-près de ce qu'elle retardoit. A l'égard des pendules de différentes longueurs, l'on peut poser en fait qu'elles varient toutes également par les mêmes températures, ce qui est aisé à démontrer par le raisonnement suivant.

L'on fait que les longueurs des pendules sont entre elles réciproquement comme le carré du nombre de leurs vibrations faites dans un même tems, ou bien que le nombre de vibrations de deux pendules dans un même tems sont entr'eux en raison inverse des racines carrées des longueurs dedit pendules: cela est démontré. Il suit donc de ce principe que si la chaleur ou le froid vient à faire varier la longueur des pendules, comme cela est indubitable, cette variation sera proportionnée aux longueurs données, car la dilatation ou la condensation agit en tout sens, cela est incontestable: donc les dimensions homologues éprouveront des changemens proportionnels. Ainsi un pendule double ou triple s'allongera de même du double ou triple.

Donc il suit que les effets ou vibrations qui résulteront dans un même tems par les variations des longueurs du pendule, produiront nécessairement des effets proportionnés au principe; par conséquent il n'y a point de préférence à donner sur les longueurs des pendules pour obtenir moins de variation par des températures différentes. Il suit même de ce principe que pour régler un pendule de différentes longueurs, il faut, pour faire les mêmes effets, remonter ou descendre la lentille dans ce rapport des longueurs: par exemple, deux pendules, un de 36 pouces, l'autre d'un pouce pour faire un effet d'une minute sur le grand pendule, il le faut allonger d'une ligne, & il ne faudra que la 36^e partie d'une ligne pour faire le même effet sur le pendule d'un pouce, ce qui est infiniment difficile à saisir, pour ne pas dire impossible. Il suit encore

que pour régler des pendules très-courts, les causes mécaniques ou le mécanisme des suspensions étant les mêmes dans les longs que dans les courts, les erreurs des suspensions feront des effets quadruples sur les courts.

Il suit enfin que les pendules les plus courts sont les régulateurs les plus foibles; ils absorbent donc moins les inégalités de la force motrice, & les variations qui proviennent du frottement des pivots: d'où je conclus que les pendules qui ont de courts pendules sont les plus difficiles à régler, & les plus inconstantes dans leurs usages, & réciproquement. *M. ROMILLY.*

RÉGLET, f. m. (*Archit.*) petite moulure plate & étroite, qui dans les compartimens & panneaux, sert à en séparer les parties, & à former des guillochis & entrelas; le *régllet* est différent du filet ou listel, en ce qu'il se profile également comme une règle. (*D. J.*)

RÉGLETS, terme d'Imprimerie, ce sont les lignes droites qui marquent sur le papier; ils sont en usage à la tête des chapitres, & quelquefois après les titres courans des pages: les *réglets* sont de cuivre ou de fonte, qui est la même matière que les lettres; l'œil du *régllet* est simple, double & triple; on en forme aussi des cadres pour entourer les pages entières. *Voyez la Table des caractères.*

RÉGLET DES MENUISIERS, est une règle de bois de quinze lignes de large sur quatre d'épaisseur, environ dix-huit pouces ou deux piés au plus de long, & bien de calibre sur tous les côtés, montée sur deux coulisses qui élèvent une règle environ d'un pouce, de sorte qu'elle soit bien parallèle au plan sur lequel on pose les coulisses ou pié; son usage est pour voir si les bords ne sont point gauches; il en faut de la même façon pareillement justes, de sorte que lorsqu'on veut s'en servir, on pose un de ces *réglets* à l'extrémité de la pièce qu'on veut vérifier, les coulisses posant l'une sur une des rives, & l'autre sur l'autre rive. Ensuite à l'autre bout on pose de même un autre *régllet* de la même manière, puis l'on regarde par un des bouts pour voir si ces *réglets* s'alignent bien, & si un bout ne leve point plus que l'autre; que s'ils ne se bornaillent point l'un & l'autre, c'est-à-dire que les deux *réglets* n'en fassent qu'un, c'est une marque que la pièce est gauche. *Voyez les fig. & les Pl. de Menuiserie.*

RÉGLETTES, f. m. pl. (*Impr.*) les Imprimeurs nomment ainsi certaines petites tringles de bois, de la largeur de sept à huit lignes, & réduites au rabot à l'épaisseur des différens corps de caractères de l'imprimerie; on appelle *réglettes* celles qui se comprennent depuis le feuillet jusqu'au petit-canon: on dit une *réglette* de petit-roman, de cicéro, c'est-à-dire que la *réglette* considérée par la force de son épaisseur, appartenant pour cette raison à une sorte de caractère, on la nomme *réglette* de tel caractère, comme il est dit dans l'exemple ci-dessus: on se sert des *réglettes* pour blanchir les titres dans différens ouvrages, mais il est toujours mieux d'employer des cadrats autant que l'on peut, eu égard à la solidité dont est la fonte, & le peu de justesse du bois, si bien travaillé qu'il soit, qui quand on le supposeroit de la dernière perfection, est sujet à l'user, à des incidens continuels & de toute nature.

RÉGLEUR, f. m. (*Relieur de livres.*) c'est l'ouvrier qui règle avec une encre qui tire sur le rouge, les feuillets des livres qu'on veut qui soient un peu propres, & qu'on a lavés auparavant. Cette façon ne se donne plus guère qu'aux bréviaires, missels, & autres livres d'église; on règle aussi du papier blanc. *Savary. (D. J.)*

RÉGLISSE, f. f. (*Botan.*) *glycyrrhiza*, genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice & devient dans la suite une filique courte, qui renferme des semences dont la forme ressemble ordi-

nairement à celle d'un rein. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles naissent par paires le long d'une côte terminée par une seule feuille. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

La réglisse, *glycyrrhiza vulgaris*, a des racines intérieurement jaunes, roussâtres en-dehors, de la grosseur du doigt ou du pouce, douces, succulentes, traçantes de tous côtés; de ces racines s'élèvent des tiges hautes de trois ou quatre coudées, branchues, ligneuses, garnies de feuilles arrondies, d'un verd clair, & comme visqueuses, rangées par paires sur une côte, dont l'extrémité est terminée par une seule feuille. Les fleurs sont petites, légumineuses, bleuâtres, disposées en manière d'épi, à l'extrémité des tiges; le pistil qui sort du calice se change en une gouffe roussâtre, de la longueur d'un demi-pouce, qui s'ouvre à deux panneaux, & n'a qu'une cavité dans laquelle sont contenues de petites graines dures, applaties, & presque de la figure d'un rein. Ces gouffes ne sont point épineuses ni velues, ni ramassées en une tête, mais elles sont lisses, portées chacune sur leur pédicule, & écartées les unes des autres. Cette plante vient d'elle-même en Espagne, en Italie, en Languedoc, & en Allemagne, d'où on nous en apporte la racine.

Ainsi la réglisse appelée dans les boutiques *glycyrrhiza*, *liquiritia*, *dulcis radix*, est une racine longue, farmenteuse, de la grosseur du doigt, de couleur grise, ou roussâtre en-dehors, jaune en-dedans, d'une douce saveur.

Au reste, le mot latin *glycyrrhiza* ne signifie pas la même plante chez les anciens & chez les modernes, mais deux especes différentes, quoiqu'elles soient renfermées sous le même genre.

En effet, la *glycyrrhiza* des anciens, γλυκύριζα, Diosc. *Ξυθυμήρισα*, Théophr. diffère de notre réglisse par son fruit épineux, par plusieurs filiques ramassées en manière de tête, & par sa racine qui est de la longueur du bras, plongée perpendiculairement & profondément dans la terre; elle est moins agréable que la commune, dont les racines sont fort menues & fort traçantes: elle s'appelle *glycyrrhiza capite echinato*, C. B. P. Dioscoride rapporte qu'elle croît dans la Cappadoce & dans le Pont. C'est celle-là ou une semblable que M. Tournefort a trouvée en Orient, qu'il appelle *orientalis*, *siliquis hirsutissimis*.

RÉGLISSE, (*Mat. méd.*) réglisse des modernes ou des boutiques, réglisse d'Allemagne. Ce n'est que la racine de cette plante qui est d'usage. Elle contient abondamment cette substance végétale particulière, connue en Chimie sous le nom de *corps doux*, & elle ne possède véritablement que les propriétés génériques ou communes de ce corps. (*Voyez les articles Doux, Chimie, & Doux, Diète & Mat. médicale.*) mais quoique ce corps doux soit véritablement alimenteux dans la réglisse comme dans les autres substances végétales qui en sont pourvues, cependant il n'est usité qu'à titre de médicament. C'est un des ingrédients les plus ordinaires des tisanes employées dans les maladies aiguës, & sur-tout dans celles de la poitrine, dans la toux, les affections des voies urinaires, &c. Il faut remarquer que la décoction de la racine de la réglisse sèche est plus agréable que celle de la réglisse fraîche. Aussi est-ce toujours la première qu'on emploie par préférence. On a coutume de la faire bouillir jusqu'à ce que la décoction commence à jeter de l'écume. L'apparition de cette écume annonce que l'eau employée à la décoction a acquis une certaine viscosité ou ténacité, par l'extraction d'une quantité convenable de corps doux. Si on pouvoit cette décoction plus loin, la liqueur se chargeroit encore d'une matière extractive qui lui donneroit une saveur désagréable, & que d'ailleurs on ne se propose point d'obtenir: or vraisem-

blablement cette matière extractive est plus soluble & plus confondue avec le corps doux dans la racine fraîche que dans la racine sèche, & c'est là la raison du moindre agrément de la tisane qui est préparée avec la première.

On trouve dans les boutiques, sous le nom de *suc de réglisse*, plusieurs préparations sous forme sèche, dont voici les plus connues & les plus usitées: premièrement, le jus ou suc de réglisse, qu'on apporte d'Espagne sous la forme de petits pains, enveloppés de feuilles de laurier, & qui est noir, sec, fragile, brillant intérieurement, soluble dans l'eau, & se fondant par conséquent dans la bouche, d'une saveur très-sucrée, mais mêlée d'un goût de brûlé ou de caramel, & d'un peu d'âpreté: ce n'est autre chose qu'un extrait ou rob préparé par la décoction des racines de notre réglisse, qu'on évapore sur le feu jusqu'à consistance d'extrait, qu'on enveloppe dans cet état de feuilles de laurier, & qu'on fait sécher ensuite autant qu'il est possible, au grand soleil d'été, selon ce que rapporte le célèbre botaniste, feu M. de Jussieu.

Le jus de réglisse doit être choisi récent, pur, très-doux, & se fondant absolument dans la bouche: on rejette celui qui est amer, brûlé, chargé de fable ou d'ordures.

Le jus de réglisse est un remède ancien. Dioscoride & Galien en font mention. Andromachus le fit entrer dans sa thériaque.

Secondement, le suc de réglisse en bâton ou suc de réglisse noir ou brun des boutiques: en voici la préparation tirée de la pharmacopée universelle de Léméri. Prenez extrait de réglisse, deux livres; sucre blanc, demi-livre; gomme adragant & gomme arabique, de chacun quatre onces: faites selon l'art (c'est-à-dire après avoir dissout ces matières en suffisante quantité d'eau; avoir passé ou même clarifié la solution; l'avoir convenablement rapprochée; l'avoir jettée toute chaude sur une table de marbre frottée d'huile de ben, &c.): faites, dis-je, selon l'art, une masse que vous diviserez, étant refroidie, en petits bâtons. La pharmacopée de Paris ajoute à cette composition la poudre d'aulnée & celle d'iris de Florence qui la rendent nécessairement désagréable par leur seule qualité de matière pulvérulente & insoluble, & indépendamment du mauvais goût de la racine d'aulnée, elles l'aromatisent avec une huile essentielle, ce qui ne convient pas trop avec les qualités fondamentales toujours employées pour adoucir, pour calmer, &c.

L'extrait de réglisse, dont nous venons de faire mention se prépare quelquefois dans les boutiques, mais uniquement pour l'employer à la préparation du suc de réglisse noir; car il ne peut pas être gardé seul & sous forme de bâtons ou de tablettes, parce qu'il s'humecte facilement à l'air. D'ailleurs le sucre & la gomme corrigent un goût âpre ou rude que cet extrait a toujours, aussi-bien que le jus de réglisse d'Espagne, que l'on emploie aussi quelquefois à la place du précédent.

Troisièmement, le suc de réglisse blanc, appelé communément *de Blois*, n'est autre chose qu'une quantité considérable de gomme arabique & de sucre, fondus dans une légère infusion de réglisse, qu'on rapproche d'abord presque à consistance d'extrait, & qu'on achève d'évaporer en battant continuellement la matière avec un pilon de bois, & y mêlant de tems-en-tems des blancs d'œufs battus & un peu d'eau de fleur d'orange. Léméri observe avec raison que la réglisse ne doit presque être comptée pour rien dans cette préparation, & avec autant de raison au-moins qu'elle n'en a pas pour cela moins de vertus.

La composition qui est décrite dans la pharmacopée

pée de Paris, sous le nom de *massa tiquiritia alba & mollis*, est de cette dernière espèce.

On trouve dans les pharmacopées un autre fuc de *réglisse* blanc, préparé avec la *réglisse* en poudre, l'iris de Florence aussi en poudre, l'amidon, du sucre, une gomme, &c. auquel quelques auteurs ont donné le nom de *conféction de Rebecha*. Ce remède est absolument inutile, & on l'a abandonné avec juste raison; car certainement un remède destiné à être roulé dans la bouche comme tous ces fucs qui font des espèces de loocs (*voyez* LOOC), ne doit point être pulvérulent.

La racine de *réglisse* entre dans la composition d'un grand nombre de remèdes officinaux, béchiques ou purgatifs.

Toutes les espèces de fucs, soit simples soit composés, dont nous venons de faire mention, font d'un usage très-commun dans la toux & les maladies du gosier, étant roulés doucement dans la bouche jusqu'à ce qu'ils aient été dissous & avalés avec la salive. Ces remèdes sont regardés comme éminemment pectoraux ou béchiques, incraissans & adoucissans. *Voyez* INCRASSANT & PECTORAL. (b)

RÉGLOIR, f. m. *terme de Cordonnier*; c'est un petit instrument de bois ou d'os, dont se servent les Cordonniers & Savetiers. *Trévoux*.

RÉGLOIR, *terme d'Epicier-Cirier*; c'est un morceau de bouis en forme de petite règle, sur laquelle leur nom est gravé, dont ils se servent pour marquer leurs cierges. *Trévoux*.

RÉGLOIR, *terme de Papetier*, outil de Papetier pour régler le papier en blanc. Il est composé d'une planchette carrée très-mince, sur laquelle des cordes à boyau forment de part & d'autre des parallélogrammes de diverses grandeurs, suivant le format du papier; car ils en ont pour des *in-folio*, des *in-quarto*, des *in-octavo*, &c. Ce *réglor* se met au milieu du cahier qu'on veut régler, qui prend l'impression des cordes sur lesquelles on passe un petit outil à deux dents ordinairement de bouis ou d'ivoire. *Dictionnaire du Commerce*. (D. J.)

RÉGLURE, f. f. *terme de Libraire*, ce mot se dit des règles qu'on fait sur le papier & sur les livres en blanc. Les banquiers en cour de Rome sont obligés à la *réglure* de leurs registres, & ne doivent écrire que dans les intervalles de la *réglure*. *Trévoux*. (D. J.)

REGNANT, adj. (*Gram.*) se dit d'un roi ou d'une reine qui sont actuellement sur le trône: le Roi *regnant*, la Reine *regnante*. *Voyez* ROI & REINE.

REGNE, EMPIRE, f. m. (*Gram. Synonymes*.) *Empire* a une grace particulière, lorsqu'on parle des peuples ou des nations. *Regne* convient mieux à l'égard des princes: Ainsi on dit, l'*empire* des Assyriens, & l'*empire* des Turcs, le *regne* des Césars, & le *regne* des Paléologues.

Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de souveraineté, qui est celle qui le rend synonyme avec le second, a deux autres significations, dont l'une marque l'espèce, ou plutôt le nom particulier de certains états; ce qui peut le rendre synonyme avec le mot de *royaume*; l'autre marque une sorte d'autorité qu'on s'est acquise; ce qui le rend encore synonyme avec les mots d'*autorité* & de *pouvoir*. Il n'est point ici question de ces deux derniers sens; c'est seulement sous la première idée, & par rapport à ce qu'il a de commun avec le mot de *regne*, que nous le considérons à présent, & que nous en faisons le caractère.

L'époque glorieuse de l'*empire* des Babyloniens, est le *regne* de Nabucodonosor; celle de l'*empire* des Perses, est le *regne* de Cyrus: celle de l'*empire* des Grecs, est le *regne* d'Alexandre: & celle de l'*empire* des Romains, est le *regne* d'Auguste.

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement dome-

Tome XIV.

stique des particuliers, aussi-bien qu'au gouvernement public des souverains; on dit d'un père, qu'il a un *empire* despotique sur ses enfans; d'un maître, qu'il exerce un *empire* cruel sur ses valets; d'un tyran, que la flatterie triomphe, & que la vertu gémît sous son *empire*. Le mot de *regne* ne s'applique qu'au gouvernement public général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme est malheureuse sous le *regne*, mais bien sous l'*empire* d'un jaloux. Il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir souverain & général; c'est par cette raison qu'on dit le *regne*, & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors, on ne suppose ni dans l'un ni dans l'autre, un simple pouvoir particulier, mais un pouvoir général sur tout le monde, & en toute occasion. Telle est aussi la raison qui est cause d'une exception dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui se succèdent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *regne*, le tems passager de leurs amours; parce qu'on suppose que selon l'effet ordinaire de cette passion, chacun d'eux a dominé sur tous les sentimens de la personne qui s'est successivement laissé vaincre.

Ce n'est ni les longs *regnes*, ni les fréquens changemens qui causent la chute des *empires*, c'est l'abus de l'autorité.

Toutes les épithètes qu'on donne à *empire*, pris dans le sens où il est synonyme avec *regne*, conviennent aussi à celui-ci; mais celles qu'on donne à *regne*, ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le sens même où ils sont synonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *regne*, les épithètes de *long* & de *glorieux*; on se sert d'un autre tour de phrase pour exprimer la même chose.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs: mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *regne* de Louis XIV. a été le plus long, & l'un des plus glorieux de la monarchie française. *Synonymes de l'abbé Girard*. (D. J.)

REGNER, v. n. (*Gram.*) régir, gouverner, commander souverainement à un peuple. L'art de *régner* est le plus grand de tous les arts: le mot *régner* a quelques acceptions métaphoriques: on dit un périlleux *regne* tout autour de l'édifice; l'hyperbole *regne* dans son discours; le sage *regne* sur ses passions; les ténèbres *regnoient* sur la terre; ce goût bizarre des petites choses qui *regne* si généralement aujourd'hui, ne *régnera* pas long-tems.

REGNI, (*Géog. anc.*) peuples de la grande Bretagne: Ptolomée, liv. II. c. iiij. les place au midi des *Attrebatii* & des *Cantii*: on croit qu'ils habitoient le Surrey. (D. J.)

REGNICOLE, f. m. (*Jurispud.*) ce terme pris dans son étroite signification, ne présente d'autre idée que celle d'une personne qui demeure dans le royaume.

Néanmoins dans l'usage on a attaché une autre idée au terme de *regnicole*; & l'on entend par-là celui qui est né sujet du roi.

Cette qualité de *regnicole*, est opposée à celle d'*aubain* ou étranger.

Pour être *regnicole* dans le sens où l'on prend ordinairement ce terme, il ne suffit pas de demeurer dans le royaume; le séjour que l'on y feroit, quelque long qu'il fût, ne donneroit pas la qualité de *regnicole* à celui qui feroit aubain.

La naissance est le seul moyen par lequel on peut devenir vraiment *regnicole*: car on n'est *regnicole* que quand on est naturel du pays, & que l'on est né sujet du roi.

On distingue donc celui qui est sujet & citoyen d'un pays, de celui qui n'en est simplement qu'habitant, & l'on donne ordinairement pour principe de

E

cette distinction la loi 7. au code de *incolis*, qui porte que *cives origo, domicilium incolae facit*.

Les Romains appelloient donc *citoyens*, ceux que nous appellons *regnicoles*; mais ils avoient des idées différentes des nôtres sur ce qui constitue un homme citoyen ou *regnicole*.

La naissance faisoit bien le citoyen, mais cette qualité de citoyen ne dépendoit pas du lieu où l'enfant étoit né; soit que sa naissance dans ce lieu fût purement accidentelle, soit que ses père & mère y eussent constitué leur domicile; le fils étoit citoyen du lieu d'où le père tiroit lui-même son origine: *filii civitatem ex qua pater ejus naturalem originem ducit, non domicilium sequitur*, dit la loi *adsumptio*, §. *filii*, ff. *ad municip. & de incol.*

Pour connoître l'origine du fils on ne remontoit pas plus haut que le lieu de la naissance du père: autrement, dit la glose, il auroit fallu remonter jusqu'à Adam.

La naissance de l'enfant dans un lieu ne le rendoit donc pas pour cela citoyen de ce lieu; il étoit citoyen du lieu où son père étoit né, & ce père tiroit lui-même son origine non du lieu où il étoit né, mais de celui de la naissance de son père; de sorte que le fils étoit citoyen romain si son père étoit né à Rome, & celui-ci étoit citoyen de Milan, si son père étoit né à Milan.

Le domicile du père dans un lieu au tems de la naissance de l'enfant, n'entroit point en considération pour rendre l'enfant citoyen de ce lieu-là; parce que, comme dit la loi 17. ff. *ad municip. in parvis personâ, domicilii ratio temporaria est*: le domicile actuel étoit toujours regardé comme purement accidentel & momentané.

En France la qualité de *regnicole* s'acquiert par la naissance, & ce n'est point le lieu de l'origine ni du domicile du père, que l'on considère pour déterminer de quel pays l'enfant est citoyen & sujet, c'est le lieu dans lequel il est né; ainsi toute personne née en France, est sujette du roi & *regnicole*, quand même elle seroit née de parens demeurans ailleurs, & sujets d'un autre souverain.

Les droits attachés à la qualité de *regnicole*, sont les mêmes que les droits de cité: ils consistent dans la faculté de plaider en demandant sans donner la caution *judicatum solvi*, à pouvoir succéder & disposer de ses biens par testament, posséder des offices & des bénéfices dans le royaume.

Au contraire les aubains ou étrangers sont privés de tous ces avantages, à-moins qu'ils n'ayent obtenu des lettres de naturalité; auquel cas ils deviennent *regnicoles*, & sont réputés naturels françois. Voyez Bacquet, du droit d'aubaine, chap. j. & les mots AUBAIN, AUBAINE, ETRANGER, NATURALISATION, NATURALITÉ. (A)

REGNIENS, (*Hist. anc.*) peuple de l'île de la grande Bretagne, qui occupoient du tems des Romains les provinces appelées depuis *Surrey, Suffex*, & les côtes de *Hampshire*.

REGNUM, f. m. (*Littérature.*) ce terme dans l'histoire du bas Empire & dans celle de France a été employé pour désigner une couronne. Il étoit d'usage d'envoyer des couronnes à certains princes. Chilperic en envoya une à Eudes, duc d'Aquitaine, pour le mettre dans ses intérêts, & l'engager à se déclarer contre Charles Martel. On a mis en question, si le don de ce regne ou de cette couronne devoit être regardé comme un présent gratuit, ou comme une reconnaissance tacite de la souveraineté de celui à qui on l'envoyoit. Le P. le Cointe a décidé qu'il ne s'agissoit que d'un simple présent sans attribution de souveraineté. M. de Valois a soutenu au contraire, mais avec moins de vraisemblance, que la reconnaissance de la souveraineté étoit attachée à cette couronne.

Quoi qu'il en soit, il est évident que dans quelques historiens le mot *regnum* conserve encore son ancienne signification, *royaume, indépendance, souveraineté*, & qu'en d'autres, par une acception particulière, ce terme ne signifie plus qu'un présent d'un grand prix que se faisoient les personnes d'un certain rang, & qui consistoit ordinairement en de riches couronnes.

C'est à celui qui veut faire usage de pareilles autorités, à bien étudier le langage ordinaire de son auteur, & par rapport au tems où il a écrit, & par rapport au sujet dont il traite; à bien examiner ce qui précède & ce qui suit, pour déterminer ensuite, eu égard aux vérités historiques connues, le sens naturel de certains mots que l'ignorance ou le mauvais usage ont extrêmement détournés de leur ancienne & véritable signification. (D. J.)

REGNUM, (*Géog. anc.*) ville de la grande Bretagne. L'itinéraire d'Antonin, *ier.* 7, la met à 96 milles de Londres; on croit que c'est présentement Rine-wood. M. Thomas Gale soupçonne que c'étoit une colonie venue de la ville *Regium* ou *Reginum* dans la Rhétie. Les habitans de cette ville & de son territoire sont appelés *Regni* par Ptolomée. (D. J.)

REGONFLEMENT, f. m. REGONFLER, v. n. (*Gramm.*) ils se disent des eaux qui rencontrent un obstacle, des humeurs arrêtées, en un mot de tout fluide. Voyez GONFLER.

REGORGEMENT, f. m. REGORGER, v. n. se dit en *Chirurgie* de la sortie involontaire & continuelle de l'urine, dans le cas de rétention de ce fluide lorsque la vessie est portée au dernier degré d'extension. Le *regorgement* est un symptôme qui trompe tous les jours les gens qui n'ont pas d'expérience. Ils n'imaginent pas qu'il y ait rétention des urines, puisqu'elles coulent continuellement; & ils se croient dispensés de mettre la sonde dans la vessie, quoique ce soit le principal secours qui convienne aux malades dans ce cas. Voyez RÉTENTION D'URINE. (Y)

REGORGER, v. n. (*Hydraul.*) se dit de l'eau d'un bassin qui ne pouvant se vider par le tuyau de décharge à mesure que l'eau y vient, est contrainte de passer par-dessus les bords.

Ce terme s'applique encore à un lit de cailloux de vigne qu'on emploie dans une chemise de ciment, & qui doivent être si garnis de mortier, qu'ils en regorgent de tous côtés. (K)

REGOURMER, v. n. (*Gram. & Maréchal.*) gourme de rechef. Voyez GOURME.

REGOUTER, v. act. (*Gram.*) goûter un seconde fois. Voyez GOÛT & GOÛTER.

REGRAT, f. m. (*Comm.*) petit négoce qui se fait en détail & à petites mesures de certaines espèces de marchandises, particulièrement des grains & légumes, du sel, du charbon, &c.

Regrat se dit aussi de la place ou *commission du regrattier*, sur-tout pour ceux qui vendent du sel à la petite mesure. Voyez REGRATTIER. *Dictionn. de Comm. & Trév.*

REGRATTER, v. n. faire le regrat, vendre en détail & à petites mesures.

REGRATTER, v. act. (*Architect.*) c'est emporter, avec le marteau & la ripe, la superficie d'un vieux mur de pierre de taille pour le blanchir.

REGRATTERIE, f. f. trafic de choses que l'on achète pour revendre. *Id. ibid.*

REGRATTIER, f. m. (*Négoce de blé.*) on appelle *regrattiers* ou *blattiers* de petits marchands qui achètent une médiocre quantité de blé pour le revendre d'un marché à l'autre; voici comme ils en usent pour augmenter la mesure du grain, sur-tout lorsqu'il est bien sec: il prennent un gros grès qu'ils font rougir au feu, puis ils le mettent dans une boîte de fer qu'ils forent au milieu du monceau de blé, & l'arrosent

légèrement ; ils ont soin ensuite de le passer à la pelle pour le rafraîchir. Le produit de cet artifice sur le blé ordinaire va à un seizième, c'est-à-dire qu'au lieu de seize boisseaux ils en font dix-sept : cela va plus loin sur d'autres grains, & particulièrement sur l'avoine qui augmente d'un huitième. On reconnoît néanmoins cet artifice en maniant ce blé, car il est moins coulant qu'à l'ordinaire, & devient rude sur la main. La même chose arrive pareillement au blé qui a été mis sur du plâtre nouvellement employé, avec cette différence qu'il n'en vaut pas moins. On les peut distinguer l'un de l'autre en les mâchant : celui qui a été sur du plâtre, casse net sous les dents, mais il ne se moult pas moins bien ; celui des *regrattiers* au contraire obéit & se déchire, pour ainsi dire. (D. J.)

REGRATTIER, f. m. (*Négoce de sel.*) marchand qui fait & qui exerce le *regrat* ; de tous les *regrattiers*, ceux qui se mêlent du *regrat* du sel, c'est-à-dire qui le vendent à petites mesures, sont les plus considérables. Nul en France ne peut être *regrattier* de la marchandise de sel, qu'il n'ait une commission enregistrée au greffe du grenier à sel, dans l'étendue duquel il exerce le négoce, & qu'il n'ait prêté le serment entre les mains des officiers du grenier. Le sel de revente doit être sel de gabelle pris au grenier. *Savary.* (D. J.)

REGREFFER, v. act. (*Jardinage.*) greffer un arbre de nouveau, ce qui arrive quand on a parmi les plants quelque arbre greffé d'un mauvais fruit ; alors on peut le greffer d'une meilleure espèce sur la greffe même, & non sur le sauvageon. C'est le moyen d'avoir des fruits singuliers ; si même on veut greffer en écusson sept ou huit années de suite sur la greffe de l'année précédente, & toujours en changeant d'espèce à chaque fois, on est sûr par l'expérience d'avoir des fruits excellents & monstrueux.

REGRELER, en terme de *Blanchisserie*, c'est l'action de faire passer une seconde fois, après la seconde fonte, la cire dans la greloire, voyez GRELOIRE ; ce qui se pratique pour remettre la matière en rubans, & l'exposer de nouveau sur les toiles, pour lui faire prendre plus de blancheur. Voyez RUBANS, TOILES, GRELOIRE, & l'article BLANCHIR.

REGRES, f. m. (*Jurisprud.*) en matière bénéficiale, c'est le retour à un bénéfice que l'on a permuté ou résigné.

Le canon *quoniam*, qui est du pape Nicolas, *causâ 7. quest. j.* nous apprend qu'autrefois l'Eglise défaprouvoit fort ces sortes de *regres* ; & c'étoit de-là que l'Eglise rejettoit aussi alors toutes les démissions ou les résignations qui se faisoient par les titulaires, dans l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans leur bénéfice.

Dans la suite, il a été admis par l'Eglise en certains cas, & singulièrement en faveur de ceux qui ont résigné étant malades.

Cependant en France, les *regres* n'étoient point admis anciennement lorsque la résignation avoit eu son plein & entier effet en faveur du résignataire.

Cette jurisprudence ne changea que du tems de Henri II. à l'occasion du S^r Benoît, curé des SS. Innocens, qui avoit résigné au nommé *Semelle* son vicaire ladite cure, & celle de Pouilly diocèse de Sens, lequel n'avoit payé ce bienfait que d'ingratitude. Henri II. ayant pris connoissance de cette affaire, rendit un arrêt en son conseil le 29 Avril 1558, par lequel ledit *Semelle* fut condamné à remettre les deux bénéfices es mains de l'ordinaire, pour les conférer & remettre audit Benoît ; & il fut dit que cet arrêt seroit publié & enregistré dans toutes les cours, pour servir de loi sur cette matière.

Depuis ce tems, le *regres* est admis parmi nous, & l'on en distingue de trois sortes.

Le premier est le *regres* tacite, qui a lieu en cas de

Tome XIV.

permutation & de résignation. Quand on ne peut pas jouir du bénéfice donné par le copermutant, on rentre dans le sien de plein droit, sans qu'il soit besoin de nouvelles provisions.

Le second est le *regres* que l'on admet *humanitatis causâ*, comme dans le cas d'une résignation faite *in extremis*. Ces sortes de résignations sont toujours réputées conditionnelles.

On regarde aussi comme telles celles que l'on fait dans la crainte d'une mort civile de celui qui est fondé sur la clause *non aliter, non alias, non alio modo*.

Dans le cas d'une résignation faite *in extremis*, le résignant revenu en santé est admis au *regres*, quoique le résignataire ait obtenu des provisions, & même qu'il ait pris possession, & soit entré en jouissance.

Au grand-conseil, la maladie du résignant n'est pas regardée comme un moyen pour être admis en *regres*, à moins que le résignant ne prouve qu'il étoit en démence, ou qu'il a résigné par force ou par crainte, ou parce qu'il a cédé aux importunités du résignataire.

La réserve d'une pension n'empêche pas le *regres*, à moins que la pension ne soit suffisante, ou qu'il n'y ait des circonstances de fraude.

La minorité seule n'est pas un moyen pour parvenir au *regres*, puisque les bénéficiers mineurs sont réputés majeurs à l'égard de leur bénéfice. Mais les mineurs sont admis au *regres*, quand ils ont été induits à résigner par dol & par fraude, & que la résignation a été faite en faveur de personnes suspectes & prohibées. Dumoulin tient même que dans cette matière les mineurs n'ont pas besoin de lettres de restitution en entier, & que la résignation est nulle de plein droit.

Les majeurs même sont aussi admis au *regres*, quand ils ont été dépouillés par force, crainte ou dol.

Le novice qui rentre dans le monde après avoir résigné, rentre aussi dans son bénéfice.

Le résignant revenu en santé qui use du *regres*, n'a pas besoin de prendre de nouvelles provisions, nonobstant l'édit du contrôle qui ordonne d'en prendre, l'usage contraire ayant prévalu.

Le *regres* dans le cas où il est admis, a lieu quand même le résignataire auroit pris possession réelle & actuelle du bénéfice résigné, & qu'il en auroit joui paisiblement pendant quelque tems, il auroit même encore lieu, quoique le bénéfice eût passé à un second ou troisième résignataire.

Mais si le résignataire avoit joui paisiblement pendant trois ans depuis que le résignant est revenu en santé, cette possession triennale empêcheroit le *regres*, il suffiroit même pour cela qu'il y eût un an de silence du résignant depuis sa convalescence, ou quelque autre approbation de la résignation.

Celui qui a eu l'indignité de son résignataire ne peut ni rentrer dans son bénéfice, ni exiger la pension qu'il s'étoit réservée.

Quoique le *regres* soit une voie de droit, ce sont de ces choses qu'il n'est pas convenable de prévoir ni de stipuler, de sorte que la résignation seroit viciée, si la condition du *regres* y étoit exprimée.

Pour parvenir au *regres*, il faut présenter requête au juge royal, & y joindre les pièces justificatives des causes sur lesquelles on fonde le *regres*.

Le résignant peut faire interroger sur faits & articles son résignataire, ou demander à faire entendre des témoins quand il y a un commencement de preuve par écrit. Voyez Ferret, Pastor, Dumolin. A.

REGRESSION, f. f. (*Rhétor.*) figure de Rhétorique qui fait revenir les mots sur eux-mêmes, avec un sens différent. « Nous ne vivons pas pour boire & pour manger, mais nous buvons & nous mangeons pour vivre ». M. Despréaux s'exprime ainsi :

E ij

Où, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin
Laisant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein;
Perrault, ma muse est trop corrécte:
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Il semble cependant que l'arrangement des mots dans ces deux exemples, dépend beaucoup plus de la pensée que des expressions. Mais dans cette partie, comme dans bien d'autres, l'art ne doit point espérer de séparer nettement ce que la nature a réuni. *Princip. de littér. (D. J.)*

REGRET, f. m. REGRETTER, v. act. (*Gram.*) le regret est un souvenir pénible d'avoir fait, dit ou perdu quelque chose. Il semble pourtant que le remors soit d'avoir commis un mal, & le regret d'avoir perdu un bien. Ainsi tout le monde est exposé à avoir des regrets; mais il n'y a que les coupables qui soient tourmentés de remors. Les choses qu'on regrette le plus, sont celles auxquelles on attache le plus de valeur, l'innocence, la santé, la fortune, la réputation. Les remors sont quelquefois utiles, ils inclinent le méchant au repentir. Plus souvent encore les regrets sont superflus, ils ne réparent pas la perte qu'ils ont occasionnée. Les regrets sont un hommage que les vivans rendent à la vertu des morts. A quoi sert le regret du tems perdu? On regrette indistinctement une bonne & une mauvaise chose. Il y eut des hommes qui regretterent la perte de l'imbécille Claude. Les Israélites regrettoient dans le désert les oignons de l'Egypte. Il y a peu d'objets vraiment regrettables. Le regret marque toujours du malheur, ou de l'imprudence.

REGUINDER, v. n. (*terme de Fauconnerie.*) ce mot se dit de l'oiseau qui fait une nouvelle pointe au-dessus des nues. *Trévoux. (D. J.)*

RÉGULARITÉ, f. f. (*Gramm.*) qualité relative à un ordre naturel ou de convention, & à des règles établies. On dit la régularité de la conduite, d'un bâtiment, d'un poëme. La régularité des mouvemens célestes. Ces moines sont restés dans la régularité.

RÉGULATEUR, f. m. (*Horlog.*) les Horlogers entendent par ce mot, le balancier & le spiral dans les montres; la verge & la lentille dans les pendules. Ils disent aussi force réglante, parce que c'est le moyen de régler ces machines. Mais pour définir le régulateur d'une manière plus générale, je crois qu'il faut le considérer en horlogerie, comme le principe de la force d'inertie en Physique; c'est par l'inertie qu'un corps persévère dans son état de repos ou de mouvement. C'est aussi par sa propriété de persévérance dans le mouvement, que le régulateur produit son effet. La force d'inertie sur le régulateur s'oppose à la force motrice qui l'anime; c'est elle qui la modère, retarde & règle. Elle lui fait, en quelque sorte, équilibre.

Le régulateur peut être examiné sous trois points de vue: comme on peut voir, *article FROTTEMENT, Horlogerie.*

Puisque c'est du régulateur que dépend la mesure du tems, il faut qu'il ait en lui-même un principe, une cause constante du mouvement, tirée de sa nature même, & cependant distincte de la force motrice qui l'anime, ou qui l'entretient en action. C'est la pesanteur qui agit toujours par une loi constante, & qui imprime le mouvement à tout corps suspendu à l'extrémité d'une verge ou d'un fil oblique à l'horizon, & abandonné à lui-même. Ce corps, tiré de la verticale, par quelque cause que ce soit, tend à y revenir. La gravité l'y ramène & le chasse de l'autre côté de la ligne de repos à la même hauteur d'où il étoit descendu; & cette cause agissant dans la se-

conde oscillation, comme elle a agi dans la première, elle perpétuera sans fin les oscillations, si rien ne s'y oppose. Mais le milieu est résistant, & le point de suspension éprouve du frottement. Les oscillations doivent donc diminuer d'étendue, & à la longue, le corps s'arrêter. Voilà la raison qui contraint à recourir à quelque mécanisme capable de restituer à chaque oscillation, les petites quantités de mouvement perdues; & c'est par ce mécanisme, qu'on appelle *échappement*, que la force motrice s'exerce sans cesse sur le régulateur, & l'entretient dans sa première énergie.

Les Géomètres ont trouvé la loi selon laquelle la pesanteur agit, & déterminé la durée des oscillations des corps suspendus à des hauteurs quelconques, quels que soient d'ailleurs leurs figures. Vous y apprendrez aussi tous les moyens de varier à discrétion la figure & le mouvement d'un régulateur livré à l'action de la pesanteur. Après avoir fixé la durée des oscillations d'un corps qui parcourt des espaces égaux en des tems égaux, on a donné l'équation d'une courbe où en des tems égaux, un corps mû parcourt des espaces très-inégaux; & celle où les espaces parcourus le sont, le plus vite qu'il est possible. *Voyez les articles CYCLOÏDE & BRACHISTOCRONE.*

Il suit de leurs recherches qu'un corps quelconque qui tombe par une chute libre en vertu de la pesanteur, emploie une seconde de tems à parcourir 15 piés, & que le même corps attaché à un fil de trois piés huit lignes & demie, emploie pareillement une seconde à achever une de ses oscillations. C'est de là qu'il faut partir pour trouver la durée des oscillations des pendules de différentes longueurs.

Si la pesanteur fournit le meilleur régulateur pour les pendules; il n'en est pas de même pour les montres; car la pesanteur exige que la machine soit fixe. Sans cette condition, l'agitation détruirait une partie de l'effet, & altérerait l'action du régulateur. Cet inconvénient ne permet donc pas d'appliquer indistinctement la pesanteur à toutes les sortes de machines à mesurer le tems. On lui substitue dans les montres des balanciers ronds & placés en équilibre sur eux-mêmes. Dans les commencemens de l'art d'Horlogerie, le régulateur des montres n'étoit qu'un petit balancier léger, & dont la masse faisoit toute la puissance réglante. C'est sur la fin du dernier siècle que M. Huyghens appliqua le ressort spiral au balancier. Voilà l'époque de la perfection des montres. Sans entrer dans le détail des différentes manières dont l'application s'en est faite; il suffira de l'envisager d'une manière générale & analogue au régulateur des pendules. L'élasticité n'est pas moins une loi constante de la nature que la pesanteur. C'est l'élasticité qui remplace cette dernière force dans les montres, & qui fait vibrer le balancier. Mais pour se former du balancier & de son spiral quelque idée distincte, on peut comparer leur mouvement à celui d'une corde élastique tendue. Tirez, par quelque moyen, cette corde de son état de repos, vous la ferez vibrer; après s'être écartée de la ligne horizontale, elle y reviendra pour la passer encore; & elle continueroit sans fin, si rien ne tendoit à diminuer l'étendue de chaque vibration. Mais le milieu résistant, qui finit par arrêter le pendule, animé par la gravité, à la ligne verticale ou de repos, finit aussi par arrêter la corde vibrante à la ligne horizontale ou de repos.

Les géomètres qui ont déterminé les lois des corps oscillans, ont aussi déterminé celles des cordes vibrantes, & l'on sait que les vibrations des cordes tendues sont d'autant plus promptes, que ces cordes sont plus légères & plus courtes, & que les forces ou poids qui les tendent sont plus grands; & réciproquement que leurs vibrations sont d'autant plus lentes qu'elles ont plus de masse, de longueur, & que

les forces ou poids qui les tendent sont plus petits. La manière de les ébranler, ne change rien à la durée des vibrations.

Les espaces que la corde parcourt dans ses vibrations, tout étant égal d'ailleurs, sont d'autant plus grands, que les vibrations sont plus lentes, & réciproquement. Il en est de même du balancier & de son spiral. Les vibrations sont d'autant plus promptes que le balancier est plus petit, & qu'il a moins de masse, ou que son moment est plus petit & son spiral plus fort; & au contraire les vibrations sont d'autant plus lentes, que le balancier est plus grand & qu'il a plus de masse, ou que le moment en est plus grand & le spiral plus foible. Les arcs ou l'étendue des oscillations du balancier sont d'autant plus grandes qu'elles sont plus lentes, & réciproquement. La manière d'ébranler le balancier pour le déterminer à osciller, ne change rien à la durée des oscillations. On peut donc varier les échappemens dans les montres, comme on varie la touche des cordes, sans altérer la durée des vibrations; avec cette différence que l'arc de levée dans les échappemens doit être considéré comme moment du balancier. Plus on donne de levée, plus il faut diminuer la masse du balancier, & réciproquement. Ce qui n'a pas lieu dans les cordes, le moment de les toucher n'en altérant point le poids. On connoît la loi de la durée des oscillations du pendule animé par la gravité; & l'on connoît aussi la loi de la durée des vibrations des cordes tendues & mises en mouvement par la percussion. Les tems de leurs vibrations sont en raison inverse de la racine quarrée des poids tendans. Or l'expérience montre que le balancier & son spiral sont assujettis à cette même propriété des cordes vibrantes. Ainsi je multiplie le rayon du balancier par sa masse pour en avoir le moment, comme je multiplie la longueur de la corde par sa masse pour en avoir le moment; l'élasticité; ou la cause de la continuité du mouvement étant la même dans l'un & l'autre cas, d'un côté le spiral, de l'autre le poids tendant; les nombres des vibrations dans un même tems sont entr'eux en raison inverse des momens du balancier ou de la corde, & directe du quarré de l'élasticité représentée dans les cordes, par les poids qui les tendent. Ou bien les momens étant pris pour les longueurs des pendules, & l'élasticité pour la gravité, les momens sont entre eux réciproquement comme les quarrés du nombre des vibrations ou des élasticités; ou le nombre des vibrations dans un même tems, en raison inverse des racines quarrées des momens.

Un habile géomètre tireroit peut-être quelque parti utile à l'horlogerie de cette conformité des cordes vibrantes, avec le balancier & le spiral des montres. J'en conclus seulement que l'élasticité fournit aux montres portatives un *régulateur* élastique, comparable à celui que la gravité fournit aux pendules sédentaires.

Après avoir connu la nature du *régulateur* en montre & en pendule, il ne faut pas négliger de connoître la quantité des vibrations qu'on obtient de l'un & l'autre dans un tems donné. Une corde très-lâche donne des vibrations très-lentes. Un balancier très-court & un spiral très-foible, donne des vibrations très-lentes. Une corde très-tendue donne des vibrations très-promptes. Un balancier très-léger & un spiral très-fort donnent des vibrations très-promptes. Un pendule très-long donne des oscillations très-lentes, & un pendule très-court donne des oscillations très-promptes.

Il n'y a rien de solide à objecter à cette analogie. Les vibrations promptes supposent à la vérité une plus grande complication dans la machine à mesurer le tems, mais la régularité en est la même, dans la

supposition que toutes les parties feroient parfaites. Si elles sont parfaites séparées les unes des autres, l'ensemble sera aussi parfait; ce qu'il y aura de plus ou moins d'ouvrage ne fait rien à la question présente traitée métaphysiquement: mais c'est physiquement qu'il faut la considérer. C'est donc entre de certaines limites qu'il faut raisonner & des vibrations & des oscillations.

Les pendules qui battent les secondes ont sur celles qui ne battent, que $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$ de secondes, un avantage généralement avoué. Mais, dira-t-on, puisque les longs pendules sont préférables aux autres, pourquoi n'en pas faire encore de plus longs? On l'a, je crois, essayé sur un pendule de 24 à 30 piés, qui s'est trouvé moins juste que celui à secondes, qui n'a, comme on fait, que 3 piés 8 lignes & $\frac{1}{2}$; & cela vient de ce que le *régulateur* ou la lentille tirant son énergie de la force accélératrice de la pesanteur, & un pendule si long s'élevant très-peu au-dessus de son état de repos, il faut aussi très-peu de force pour l'entretenir en mouvement; c'est donc un corps qui oscille entre des puissances très-foibles. La plus petite cause étrangère suffit pour le déranger. Or, dira-t-on, par une raison contraire, tout pendule oscillant entre des puissances très-fortes devrait donner la plus grande régularité. Je le nie; car tout pendule suppose de la complication dans le mécanisme, & beaucoup de force motrice pour entretenir le mouvement; d'où il s'ensuivra une altération ou destruction par les frottemens, & un effet très-sensible soit de la part de la plus légère imperfection, ou primitive, ou accidentelle dans l'échappement, ou dans la suspension du *régulateur*. Le degré de perfection auquel on peut atteindre, & qu'on peut conserver, ne répond certainement ni à l'idée, ni au besoin.

D'où il s'ensuit que l'expérience en rencontrant le pendule à seconde, a peut-être trouvé le meilleur de tous les pendules, relativement au point de perfection possible à l'exécution. Mais suivons la même manière de raisonner sur les quantités des vibrations pour les montres.

Je suis le premier qui aie songé à les réduire. Voyez le mot FROTTEMENT, *Horlogerie*, vous y trouverez la description de la première montre qui ait été exécutée pour battre les secondes, comme les pendules à secondes. Je ferai ici le même raisonnement sur cette montre que celui que j'ai fait sur les très-longs pendules. Quoi qu'il soit vrai que les montres battant les secondes aillent fort bien, elles se trouvent précisément dans le cas d'un *régulateur* entre des puissances trop foibles; ces machines exigent si peu de force motrice, qu'avec un ressort ordinaire de montre de 24 heures, je les fais marcher huit jours. Ce qui prouve & qu'il y a un grand avantage à réduire les vibrations, & en même tems que la limite est un peu trop éloignée pour en faire usage dans les montres de 24 heures. D'où il suit que pour les montres à monter tous les jours, il faut les faire battre à-peu-près la racine quarrée, tout étant égal d'ailleurs, des montres qui vont huit jours & qui battent les secondes, ce qui revient à environ à quatre coups par seconde. Le désavantage des courts pendules qui font un grand nombre d'oscillations, est le même aux montres auxquelles on fait faire un grand nombre de vibrations. Le ressort du spiral devient si roide, les momens du balancier sont si foibles, qu'il faut que la force motrice soit presque continuellement présente, si encore elle ne se trouve pas en défaut, pour entretenir le mouvement sur le *régulateur*.

L'on fait que les dents de la roue de rencontre, soit dans l'échappement à recul ou à repos, portent sur le petit levier de l'axe du *régulateur*, palette ou tranche du cylindre, la force motrice qu'elle a re-

que pour y communiquer le mouvement. Elle trouve donc pour résistance 1^o le poids du balancier multiplié par son rayon ; & la vitesse que le balancier prend en exerçant le mouvement, sera retardé si l'on vient à augmenter ses momens ou sa masse ; cela est incontestable. 2^o Un ressort tel que le spiral, si on vient à l'ajouter, dont une des extrémités sera prise sur le balancier même, & l'autre sur un corps étranger ; dans cet état il arrivera que la roue de rencontre poussant de l'une de ses dents la palette du balancier pour le faire tourner & lui faire décrire un arc, trouvera ce ressort qui lui opposera sa roideur. Il faut donc qu'elle se tende en même tems qu'elle communique le mouvement au balancier.

La roue agissant pour communiquer sa force motrice, comment donc arrive-t-il que par cette double résistance le balancier prenne une vitesse double, & même plus que double que lorsque le balancier étoit seul ? Si l'on vient à augmenter la roideur du ressort spiral & qu'on la rende à-peu-près double de ce qu'elle étoit, le balancier étant le même, la force motrice sera alors insuffisante pour communiquer le mouvement au balancier, & il restera en repos. Si au contraire on laisse le premier ressort spiral, & qu'on réduise les momens du balancier, par exemple, à sa moitié, le ressort spiral alors sera aussi roide à son égard que lorsqu'on avoit doublé sa roideur. Dans ce cas, comme dans le précédent, la roue de rencontre avec sa force motrice sera également insuffisante pour communiquer le mouvement au balancier, & il restera en repos. Voilà une espèce de paradoxe que je laisse à expliquer.

Je finirai par une observation. Les Horlogers disent & ont écrit par-tout que l'échappement à recul avoit de l'avantage sur l'échappement à repos, parce qu'on pouvoit essayer le poids de son balancier sans le ressort spiral, ce que l'échappement à repos ne permet pas. En conséquence ils décident qu'il faut faire tirer au balancier 25 à 26 minutes pour 60 ; d'autres en demandant jusqu'à 28, & cela, ajoutent-ils, pour prévenir que la montre n'arrête au doigt : c'est une erreur ; elle peut ne point arrêter au doigt en ne faisant tirer au balancier que 20 minutes, & elle en peut tirer 30 & arrêter au doigt. Cette erreur vient de ce qu'on n'a pas une idée nette du régulateur. Voyez l'article ARC DE LEVÉE, où j'indique les moyens d'empêcher l'arrêt au doigt. Article de M. ROMILLY.

REGULBIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Grande-Bretagne, sur la côte appelée *Litus saxonum*. C'est la notice des dignités de l'empire qui en fait mention. Le nom moderne, selon Guil. Cambden, est *Reculuer*, dans la province de Kent à l'embouchure de la Tamise. (*D.J.*)

REGULE D'ANTIMOINE, (*Histoire naturelle, Chimie, Métallurgie & Minéralogie.*) c'est la partie métallique pure du demi-métal, qui est connu sous le nom d'antimoine.

Dans l'article ANTIMOINE, qui se trouve dans le premier volume de ce Dictionnaire, on n'a donné que des idées incomplètes de cette substance ; on a donc cru devoir suppléer ici à ce qui manque à cet article, & traiter l'antimoine de la même manière qu'on a suivie depuis pour tous les autres demi-métaux & métaux.

L'antimoine est un demi-métal d'une couleur blanche qui approche de celle de l'argent ; à l'intérieur il est composé d'un assemblage d'aiguilles ou de stries. Il n'a ni ductilité ni malléabilité, mais il se casse sous le marteau, & se réduit facilement en poudre. L'action du feu le dissipe & le volatilise ; il a aussi la propriété de volatiliser & d'entraîner avec lui tous les métaux, à l'exception de l'or & de la platine. A un

feu doux il se calcine, & se réduit en une chaux ou poudre grise, qui est difficile à fondre, mais qui à un grand feu se convertit en un verre d'un jaune rougeâtre. L'antimoine se dissout dans l'acide du sel marin & dans l'eau régale ; l'acide nitreux ne fait que le rougir sans le dissoudre, & s'amalgame avec le mercure. Il a une très-grande disposition à s'unir avec le soufre, avec qui il constitue ce qu'on appelle l'*antimoine crud*. Ce demi-métal se distingue sur-tout par la propriété qu'il a d'exciter le vomissement lorsqu'on le prend intérieurement.

Ce demi-métal se trouve sous plusieurs formes différentes dans le sein de la terre.

1^o. Il se trouve sous la forme réguline qui lui est propre, & alors on le nomme *antimoine vierge* ou *régule d'antimoine natif*. Il est d'un beau blanc brillant, & dans sa fracture il a des facettes, ou des stries assez grandes. Il est très-rare de trouver l'antimoine dans cet état ; M. Swab, conseiller des mines, & membre de l'académie royale des Sciences de Suede, est le premier qui ait découvert de l'antimoine natif parfaitement pur dans la mine de Salberg en Suede ; il fit part de sa découverte à son académie en 1748. Malgré cela la plupart des minéralogistes allemands ne veulent point se rendre à ce témoignage, ils doutent de l'existence de l'antimoine natif, & prétendent que ce que l'on a voulu faire passer sous ce nom, n'étoit que de l'antimoine plus pur, c'est-à-dire, combiné avec beaucoup moins de soufre qu'il ne l'est ordinairement dans la mine. Il est certain que jusqu'à présent cet antimoine natif ou pur ne s'est trouvé qu'une seule fois par hasard, & en très-petite quantité, dans la mine de Salberg, ce qui fait un préjugé défavorable à la découverte de M. Swab. D'un autre côté, M. Cronstedt dans sa nouvelle Minéralogie publiée en 1739, prend la défense de la découverte de son confrère, & il est à présumer que l'académie de Stockholm, qui possède un grand nombre d'hommes habiles dans la Chimie & la Minéralogie, ne s'en fera point laisser facilement imposer sur une semblable matière. Quoi qu'il en soit, il seroit à souhaiter que les partisans de cette découverte pussent donner des preuves qui fermaient la bouche aux contradicteurs.

2^o. La mine la plus ordinaire de l'antimoine est d'une couleur grise & brillante, à-peu-près comme le fer ; elle est plus ou moins foncée, en raison des substances étrangères qui y sont mêlées. C'est de l'antimoine combiné avec du soufre, elle se reconnoît toujours par les aiguilles ou pyramides dont elle est composée, qui varient pour la grandeur & pour l'arrangement. En combinant du soufre avec du *régule d'antimoine*, on produit une substance parfaitement semblable à cette mine d'antimoine ; c'est-là ce que l'on appelle l'*antimoine crud*, ou abusivement l'*antimoine tout court*, nom qui ne devrait se donner qu'à ce demi-métal lorsqu'il est pur, comme dans le *régule*.

3^o. On trouve de la mine d'antimoine qui est en petites houppes foyeuses, soit rouges, soit pourpres, soit gorge de pigeon. Telle est la mine que l'on trouve à Braundorf en Saxe, & que l'on nomme *fleur d'antimoine*. Les filets dont cette mine est composée varient pour la grandeur & pour l'arrangement qu'elles prennent ; il y en a qui ressemblent à des épis de blé, on en trouve de cette espèce en Hongrie, dans les mines d'or ; c'est pour cela que quelques alchimistes l'ont nommée *mine d'antimoine solaire*, & ils ont cru que cette mine étoit plus propre qu'une autre à être employée dans les travaux alchimiques. Quoi qu'il en soit de ces prétentions, les mines d'antimoine dont il s'agit ici sont redevables de leur couleur & de leur figure au soufre & à l'arsenic.

Telles sont les vraies mines d'antimoine. Ce demi-métal se trouve encore outre cela dans quelques mines d'argent & particulièrement dans celle que l'on nomme *mine d'argent en plume*. Il se trouve aussi joint à des mines de cuivre & de plomb.

La méthode dont on se sert pour tirer l'antimoine de la mine, est celle que les Chimistes nomment distillation en descendant, *per descensum*; pour cet effet on commence par dégager cette mine à coups de maillets de la roche à laquelle elle est attachée; on pulvérise grossièrement la partie de la mine qui a été séparée le plus parfaitement qu'il est possible des substances étrangères, après quoi on la met dans des pots de terre dont le fond est percé de plusieurs trous; on adapte la partie inférieure de ces pots dans d'autres pots de forme conique, & qui sont enfoncés en terre. On allume du feu au-tour des pots supérieurs qui contiennent la mine d'antimoine; par ce moyen cette substance se fond & va se rassembler dans les pots inférieurs qui sont enfouis: les pierres restent dans les pots supérieurs, & la substance qui a découlé est ce que l'on appelle *l'antimoine crud*, qui n'est autre chose que la matière réguline de l'antimoine combinée avec du soufre commun, & qu'il ne faut par conséquent point confondre avec l'antimoine pur ou le *régule d'antimoine*.

Lorsqu'on veut avoir l'antimoine pur & dégagé du soufre & des autres substances étrangères avec lesquelles il est demeuré uni dans l'opération précédente, pour cet effet on joint à l'antimoine crud des substances qui aient plus de disposition que lui à s'unir avec le soufre, par ce moyen il quitte l'antimoine qui tombe au fond du creuset. Il y a plusieurs manières de produire cet effet. 1°. On prend quatre parties d'antimoine crud, on y joint trois parties de tartre & une partie & demie de nitre; ces deux sels doivent être bien séchés; on pulvérise ces trois substances, & on les mêle bien exactement, après quoi on en met une cueillerée dans un creuset rougi au feu; il se fait une détonation: on attend qu'elle soit achevée pour remettre une nouvelle cueillerée, & l'on continue de même jusqu'à ce que tout le mélange soit parfaitement fondu; on laisse le tout au feu pendant environ une demi-heure; alors on verse la matière fondue dans un cône de fer bien sec & frotté de suif, où on la laisse refroidir. On trouvera que l'antimoine pur, que l'on nomme *régule d'antimoine*, occupera la partie inférieure, on pourra le séparer à coups de marteau des scories qui seront à sa partie supérieure. Si cette opération a été faite avec exactitude, c'est-à-dire si le mélange est entré dans une fusion parfaite, on trouvera la forme d'une étoile à la surface du *régule d'antimoine*. Cette étoile a donné lieu à de grandes spéculations de la part des Alchimistes, curieux de trouver du merveilleux en tout, quelques-uns d'entr'eux ont cru y voir d'une façon sensible l'influence des astres; mais le célèbre Stahl a rendu raison d'une façon naturelle de ce phénomène, & a prouvé qu'il dépendoit de la parfaite fusion des matières, & de l'égalité du refroidissement du *régule*; en effet, le *régule d'antimoine* refroidit plus lentement au centre qu'à sa circonférence; on voit aboutir des rayons qui partent d'un centre commun, ce qui forme l'espece d'étoile dont on a parlé. On changera totalement cette figure, si en appliquant des linges mouillés au cône où l'on a versé la matière fondue, on fait qu'un des côtés refroidisse plus promptement qu'un autre. M. Rouelle conclut d'après cette expérience, que les substances métalliques prennent un arrangement symétrique, ou sont susceptibles d'une cristallisation, qui est plus sensible dans les demi-métaux que dans les métaux, parce que les parties des premiers ont moins de liaison ou de continuité que les derniers.

2°. On peut encore dégager l'antimoine crud de son soufre par le moyen du fer. On prend deux parties d'antimoine crud, & une partie de pointes de cloux. On met ces pointes de cloux dans un creuset placé dans un fourneau de forge; lorsqu'elles sont bien embrasées, on y jette l'antimoine crud pulvérisé, & l'on remue avec une baguette de fer; on donne un très-grand feu, jusqu'à ce que toute la matière soit parfaitement en fusion; alors on y joint un peu de nitre bien séché; quand la matière est bien fondue, on la vuide dans un cône de fer chaud & frotté de suif, & l'on obtient un *régule d'antimoine* que l'on nomme *marial*, parce qu'il a été obtenu par le moyen du fer. Comme ce *régule* n'est point encore parfaitement pur, on est obligé de le faire refondre de nouveau, en y joignant un peu d'antimoine crud, afin de fournir du soufre au fer qui peut être demeuré uni avec le *régule d'antimoine*; on y ajoute aussi un peu de nitre, qui détonne avec le fer & le soufre, & qui par-là contribue à les réduire en scories; de cette manière on obtient un nouveau *régule* plus pur que le premier. On refond de nouveau ce *régule*, mais alors on n'y joint qu'un peu de nitre pour faciliter la fusion; après quoi l'on aura un *régule d'antimoine* parfaitement pur: si la fusion a été parfaite, & si le refroidissement s'est fait convenablement, on y remarquera une étoile semblable à celle dont on a parlé ci-dessus. Si on refond le *régule* avec une grande quantité d'alkali fixe, la fusion sera plus parfaite, & les scories qui nageront à la surface du *régule* s'appellent *scories succinées*, parce que dans la fusion elles ont la couleur & la transparence du succin.

Quand le *régule d'antimoine* a été purifié de la manière qui vient d'être indiquée, il devient propre à toutes les opérations chimiques & pharmaceutiques auxquelles on veut l'employer.

La teinture d'antimoine n'est autre chose que les scories produites dans la première opération que l'on a décrite pour obtenir le *régule*, dissoutes dans l'esprit-de-vin. Ces scories ne sont autre chose qu'un foie de soufre qui tient encore une portion d'antimoine en dissolution.

Le foie d'antimoine se fait en fondant ensemble deux parties d'alkali fixe avec autant d'antimoine crud, ce qui produit un foie de soufre qui tient une portion d'antimoine en dissolution. Cette substance attire l'humidité de l'air, c'est pourquoi il faut y verser de l'esprit-de-vin pendant qu'elle est encore chaude, lorsqu'on veut faire la teinture d'antimoine. Si on mêle ensemble parties égales d'antimoine crud & de nitre bien sec & bien pulvérisé, & si après avoir mis ce mélange dans un mortier de fer, on y jette un charbon ardent, & que l'on couvre le mortier, il se fait une détonation vive, accompagnée d'une fumée épaisse; & l'on trouve au fond du mortier une matière que l'on appelle *faux foie d'antimoine*, parce qu'il diffère de celui qui a été décrit ci-dessus. En effet, il n'attire point l'humidité de l'air; il contient du foie de soufre, du tartre vitriolé, qui se dissolvent dans l'eau bouillante, & il se précipite une poudre rouge que l'on a nommée *crocus metallorum*, ou *safran des métaux*.

Si on dissout le foie d'antimoine dans de l'eau chaude, & que l'on filtre cette dissolution toute chaude, elle se troublera à mesure qu'elle se refroidira, & il s'en précipitera une poudre que l'on appelle *soufre grossier d'antimoine*. Si on filtre de nouveau la liqueur, & qu'on y verse un peu de vinaigre distillé, il se précipite une poudre d'un rouge foncé, que l'on nomme *soufre doré d'antimoine*. En filtrant de nouveau la liqueur à plusieurs reprises, & en y mettant à chaque fois une petite quantité de vinaigre distillé, on aura de nouveau un soufre d'antimoine, mais qui deviendra d'une couleur plus claire, & qui sera moins

chargé de la partie réguline de l'antimoine.

Le *kermès minéral*, ou la *poudre des Chartreux* se fait en prenant trois parties d'antimoine crud concassé grossièrement; on les fait bouillir dans cinq parties d'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre une partie de sel alkali fixe. Lorsque l'eau aura été réduite à trois cinquièmes, on la décantera, & il se précipitera au fond une poudre rougeâtre, que l'on lavera quinze ou vingt fois dans un grand volume d'eau; c'est la méthode suivie par M. Rouelle afin de lui enlever l'alkali fixe qui la rendroit caustique & émétique.

Le *régule d'antimoine médicamenter* se prépare en faisant fondre ensemble dans un creuset cinq parties d'antimoine crud, avec une partie de sel alkali fixe. Lorsque la matière sera bien fondue on la versera dans un mortier de fer chauffé.

La neige d'antimoine est une préparation qui se fait en mettant du *régule d'antimoine* pulvérisé dans un pot de terre que l'on place sur un fourneau auquel on l'attachera par un lut, afin de concentrer la chaleur. On couvre le pot d'un couvercle percé d'un petit trou, qui y entrera facilement, & qui sera placé à environ deux ou trois doigts au-dessus du *régule d'antimoine*. On fermera le pot d'un autre couvercle; on donnera un degré de feu qui fasse rougir le fond du pot & qui tienne l'antimoine en fusion. Lorsque les vaisseaux seront refroidis, on trouvera à la surface du *régule d'antimoine* une matière blanche cristallisée en forme d'aiguilles assez longues. Cette opération, suivant la remarque de M. Rouelle, prouve que l'antimoine est volatile tout seul & par sa nature.

Si on mêle ensemble une partie d'antimoine crud & deux parties de sel ammoniac bien séché, on n'aura qu'à mettre ce mélange dans une cucurbitte de terre, à laquelle on adaptera un chapiteau de verre & son récipient. On poussera le feu peu-à-peu jusqu'à faire rougir le fond du vaisseau; par ce moyen on aura dans le récipient de l'esprit de sel ammoniac, & les parois du chapiteau seront couverts de petites aiguilles jaunes, brunes & rouges que l'on nomme *fleurs rouges d'antimoine*, dans lesquelles une portion de ce demi-métal s'est sublimée avec le sel ammoniac. M. Rouelle regarde cette préparation comme peu sûre, vu que l'on n'est jamais assez certain de la quantité d'antimoine qui s'est unie & élevée avec le sel ammoniac.

En mettant de l'antimoine crud sur un plat de terre que l'on place sur un fourneau, & ayant attention de remuer de tems en tems, on réduit l'antimoine en une chaux grise; mais il faut donner un feu doux, qui ne fasse point fondre l'antimoine. Quoique dans cette opération l'antimoine perde la plus grande partie de son soufre, on ne laisse pas de le trouver à la fin plus pesant qu'il n'étoit auparavant, phénomène qui a fort embarrassé les Chimistes. Glauber présume que cette augmentation de poids n'est qu'apparente, & que la pesanteur absolue demeure la même, & qu'il n'y a que la pesanteur spécifique qui augmente, tandis que le volume de la matière diminue. M. Rouelle a trouvé par des expériences hydrostatiques, que la pesanteur spécifique de l'antimoine étoit réellement augmentée par la calcination. En faisant fondre la chaux d'antimoine dans un creuset avec du flux noir, on aura un vrai *régule d'antimoine*.

Si l'on prend de la chaux d'antimoine grise, c'est-à-dire qui n'ait pas entièrement perdu son phlogistique, en la mettant dans un creuset rougi & placé au milieu des charbons dans un fourneau de forge; cette chaux entrera en fusion, & formera un verre d'un jaune d'hyacinthe, que l'on nomme *verre d'antimoine*. Ce verre sera plus ou moins coloré, suivant que la chaux d'antimoine sera plus ou moins privée de phlogistique.

L'antimoine diaphorétique se fait en mêlant ensemble

ble une partie de *régule d'antimoine* avec trois parties de nitre bien sec; on jette ce mélange par cuillerées dans un creuset rougi dans les charbons, on remue le mélange avec une spatule de fer, & on le jette dans de l'eau. C'est une chaux d'antimoine privée de tout phlogistique; quelques Chimistes l'appellent *matière perlée*. Il est très-nécessaire de laver cette matière dans un grand nombre d'eaux, afin de lui enlever sa causticité. Il doit être blanc lorsqu'il a été préparé convenablement, & alors il n'est nullement émétique. C'est à cette même substance que l'on a donné le nom de *cerussa antimonii*. Si l'on fait détoner parties égales d'antimoine & de nitre dans une cornue tubulée rougie par le fond, & à laquelle on aura adapté un ballon dans lequel on aura mis de l'eau, les fumées qui s'élèveront dans la détonation passeront dans le ballon, & formeront une liqueur acide que l'on a nommée *cliffus antimonii*, & qui est un mélange d'acide nitreux & d'acide sulfureux volatil; ce qui restera dans la cornue, est un véritable antimoine diaphorétique.

Le tartre stibié, ou tartre émétique, ou émétique, est un sel formé par l'union de l'acide du tartre avec l'antimoine. Pour le faire, on prendra parties égales de verre d'antimoine & de crème de tartre, on pulvérisera & on mélera bien ces deux matières; on les mettra dans de l'eau bouillante, alors il se fera une effervescence très-vive; lorsqu'elle sera passée on ôtera le vaisseau du feu; on filtrera la dissolution, & en la faisant évaporer, l'on aura un sel neutre, que l'on dissoudra de nouveau pour le remettre en évaporation. Cette méthode, qui est celle de M. Rouelle, est la plus sûre; par son moyen l'on a un tartre émétique qui agit uniformément.

Le vin émétique est du vin dans lequel on a laissé infuser du verre d'antimoine. Il est plus ou moins violent, suivant que le vin est plus ou moins chargé d'acide.

Le beurre d'antimoine est l'acide du sel marin combiné avec l'antimoine. Pour faire cette préparation, on n'aura qu'à joindre ensemble quatre parties de sublimé corrosif, & une partie d'antimoine crud. Après avoir bien pulvérisé & mêlé ces deux matières, on les mélera dans une cornue de verre, que l'on placera au bain de sable, & à laquelle on adaptera un ballon ou grand récipient. On couvrira la cornue d'un dôme de terre; on donnera le degré de chaleur de l'eau bouillante; il passera dans le col de la cornue, une matière épaisse, qui est ce qu'on appelle le *beurre d'antimoine*; lorsqu'elle s'arrête ou se fige, on la fait couler en approchant un charbon allumé du col de la cornue. Si on dissout cette matière dans une grande quantité d'eau, il se précipite une poudre blanche, qui est un sel connu sous le nom de *mercure de vie*, ou de *poudre d'Algarotti*. Après que le beurre d'antimoine est passé à la distillation, il reste dans la cornue une poudre noire. Si on continue à donner un degré de chaleur convenable, il s'élève & s'attache à la partie supérieure de la cornue, une substance rouge, que l'on nomme *cinnabre d'antimoine*, qui n'est autre chose que le mercure contenu dans le sublimé corrosif, qui après s'être dégagé de l'acide du sel marin, s'est uni avec le soufre de l'antimoine crud. Quelques auteurs ont vanté l'usage de ce cinnabre, mais dans la réalité il n'a aucun avantage sur le cinnabre facticé ordinaire.

Le bézoard minéral se fait en prenant une partie de beurre d'antimoine, & deux parties d'acide nitreux, que l'on met dans une cornue de verre placée au fourneau de réverbère; il passe dans le récipient une véritable eau régale que l'on nomme *esprit philosophique*, ou *esprit bezoardique*; & il reste dans le fond de la cornue une chaux d'antimoine que l'on a jugé à propos de nommer *bezoard minéral*.

Les

Les Alchimistes toujours occupés de merveilles, ne se sont point oubliés sur le chapitre de l'antimoine; ils ont donné à cette substance une infinité de noms mystérieux, par lesquels on a voulu indiquer les propriétés de ce demi-métal, dont on n'avoit que des idées très-imparfaites; c'est ainsi qu'on l'a appelé *lupus*, *proteus*, *ultimus judex*, *plumbum sacrum*, *marcastia saturni*, *plumbum philosophorum*, *plumbum nigrum*, *magnesia plumbi*, *radix metallorum*, *omnia in omnibus*, le lion rouge, le lion oriental, &c. Quelques-uns ont cru qu'il étoit susceptible d'être converti en un métal plus parfait, & l'on a sur-tout vanté l'antimoine qui venoit des mines d'or de Hongrie, parce qu'on étoit dans la persuasion qu'il contenoit un soufre solaire. On ne s'arrêtera point à refuter toutes ces idées romanesques qui n'ont aucun fondement.

Les Chimistes plus raisonnables regardent l'antimoine comme composé de trois substances; 1°. d'une terre métallique, qui a la propriété de se vitrifier, comme on le voit par le verre d'antimoine; 2°. d'une substance arsénicale, à laquelle on attribue sa volatilité, & la propriété qu'il a d'exciter le vomissement; 3°. du phlogistique, ou de la matière inflammable qui donne à toutes les substances métalliques la forme qui leur est propre, & qui, lorsqu'elle leur est enlevée, les laisse dans l'état d'une terre ou d'une chaux.

L'antimoine a la propriété de dissoudre tous les métaux, à l'exception de l'or; c'est pour cela qu'on s'en sert avec succès pour purifier ce roi des métaux, de tous ceux avec qui il peut être allié. Voyez OR. Mais dans cette opération ce n'est point la partie réguline de l'antimoine qui purifie l'or; c'est le soufre avec lequel il est uni qui décompose l'argent, le cuivre, le fer, ou le plomb, qui étoient alliés avec l'or; ce qui est si vrai, que jamais on ne parviendroit à purifier l'or, si on n'employoit que du *régule d'antimoine*; il faut pour produire cet effet de l'antimoine crud, qui est chargé de soufre, comme on l'a fait observer.

Le *régule d'antimoine* entre dans un grand nombre d'alliages métalliques. On en met avec l'étain, dans le bronze, &c.

C'est sur-tout dans la médecine & dans la pharmacie que son usage est le plus étendu; la propriété qu'il a à faire vomir le rend très-propre à dégager l'estomac, & les premières voies des humeurs qui l'embarraissent; mais les préparations de l'antimoine demandent à être faites par une main habile, vû que c'est de-là que dépendent ses bons ou ses mauvais effets. Il faut aussi que le médecin, avant que de l'administrer, consulte le tempérament & la force de son malade. Il est nécessaire d'observer que les acides tirés des végétaux, tels que le vinaigre, le jus de citron, &c. donnent beaucoup plus d'activité aux préparations de l'antimoine; c'est donc une méthode absurde & dangereuse, que celle de quelques médecins, qui ordonnent de la limonade aux malades qui sont trop fatigués par les effets du tartre émétique, vû que par là loin d'amortir son action, ils l'augmentent considérablement. On ne courra aucun risque lorsqu'on donnera une petite quantité du tartre émétique, préparé de la manière qui a été indiquée, dans un grand volume d'eau chaude. La méthode que M. Rouelle recommande, est de faire dissoudre quatre grains de ce tartre dans une chopine d'eau, que l'on divisera en quatre verres, & que le malade prendra de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'il commence à vomir; alors il cessera d'en prendre, & boira une grande quantité d'eau chaude; ce qui empêchera l'incommodité & le danger du remède.

Ce sont apparemment les mauvais effets de l'antimoine, ou plutôt la mauvaise manière de l'administrer, qui ont fait autrefois regarder cette substance comme un poison. Tout le monde sait que l'antimoine

Tome XIV.

a été jadis proscriit par l'arrêt du parlement de Paris. Les ouvrages de plusieurs médecins du siècle passé sont remplis de déclamations étranges contre un remède, qui fera infiniment utile, lorsqu'il sera donné à propos & avec les précautions nécessaires. (—)

RÉGULES, nom que les *Horlogers* donnent à deux petits poids qui servoient autrefois à régler les horloges; ils se mettoient sur le folio de chaque côté de son centre de mouvement; de façon qu'en les approchant plus ou moins près de ce centre, on parvenoit à régler l'horloge. Voyez nos Planches de l'Horlogerie.

RÉGULIER, adj. (Gramm.) Voyez REGULARITÉ.

REGULIER, ÈRE, adj. il y a en Grammaire des mots réguliers & des phrases régulières. Les mots déclina- bles sont réguliers, lorsque la suite des terminaisons que l'usage leur a accordées est semblable à la suite des terminaisons correspondantes du paradigme commun à tous les mots de la même espèce. Les phrases sont régulières lorsque les parties en sont choisies & ordonnées conformément aux procédés autorisés par l'usage de la langue dans les cas semblables. Voyez IR- RÉGULIER, ANOMAL, HÉTÉROCLITE, PARADIG- ME, PHRASE & PROPOSITION.

RÉGULIER, en terme de Géométrie; une figure ré- gulière est celle dont tous les côtés & tous les angles sont égaux entre eux. Voyez FIGURE.

Le triangle équilatéral & le quarré, sont des figu- res régulières. Voyez QUARRÉ & TRIANGLE. Toutes les autres figures régulières qui ont plus de quatre cô- tés, sont appelées polygones réguliers. Voyez POLY- GONE. Il n'y a point de figure régulière qu'on ne puisse inscrire dans le cercle. Voyez CERCLE. Sur les pro- priétés, &c. des figures régulières, voyez POLY GONE.

Un corps régulier que l'on appelle aussi *corps pla- tonique*, est un solide terminé de tous côtés par des plans réguliers & égaux, & dont tous les angles so- lides sont égaux. Voyez CORPS, PLAN & SOLIDE.

Il n'y a que cinq corps réguliers, savoir l'hexahedre ou le cube, qui est composé de six quarrés égaux; le tétrahedre, de quatre triangles égaux; l'octahedre, de huit; le dodécahedre, de douze pentagones, & l'ico- sahedre, de vingt triangles égaux. Voyez CUBE, TE- TRAHEDRE, OCTAHEDRE, &c. Ces cinq corps sont les seuls de cette espèce qui existent dans la nature.

Manière de mesurer la surface & la solidité des cinq corps réguliers. On a donné la méthode de trou- ver la solidité du cube au mot CUBE. Le tétrahedre étant une pyramide, & l'octahedre une double pyra- mide; l'icosahedre étant composé de vingt pyramides triangulaires, & le dodécahedre un solide compris sous 12 pyramides à 5 angles, dont les bases sont dans la sur- face de l'icosahedre & du dodécahedre, & les som- mets au centre; on peut trouver la solidité de ces corps par les règles que nous avons données au mot pyra- mide. Voyez PYRAMIDE. On a leur surface en trou- vant celle d'un des plans au moyen des lignes qui le terminent (voyez TRIANGLE); & en multipliant l'aire ainsi trouvée par le nombre dont le corps reçoit sa dénomination; par exemple par 4 pour le tétrahedre, par 6 pour l'exahedre ou cube, par 8 pour l'octahe- dre, par 12 pour le dodécahedre, & par 20 pour l'icosahedre. Le produit donnera la surface de ces so- lides. Voyez AIRE & SUPERFICIE.

Proportion de la sphere & des cinq corps réguliers qui y sont inscrits, le diametre de la sphere étant supposé égal à 2.

La circonférence d'un grand cercle est	6.	28318.
Surface d'un grand cercle,	3.	14159.
Surface de la sphere,	12.	56637.
Solidité de la sphere,	4.	18859.
Coté du tétrahedre,	1.	62299.
Surface du tétrahedre,	4.	6188.
Solidité du tétrahedre,	0.	15132.

F.

Côté d'un cube ou hexahedre,	1.	1547.
Surface de l'hexahedre,	8.	
Solidité de l'hexahedre,	1.	5396.
Côté de l'octahedre,	1.	41421.
Surface de l'octahedre,	6.	9282.
Solidité de l'octahedre,	1.	33333.
Côté du dodécahedre,	0.	71364.
Surface du dodécahedre,	10.	51462.
Solidité du dodécahedre,	2.	78516.
Côté de l'icosaedre,	1.	5146.
Surface de l'icosaedre,	9.	57454.
Solidité de l'icosaedre,	2.	53605.

Supposé que l'on veuille tirer un de ces corps d'une sphere de quelque autre diametre, on fera la proportion suivante : comme le diametre de la sphere 2 est au côté du solide qui lui est inscrit (supposons le cube 1 1547), de même le diametre de telle autre sphere qu'on voudra (supposons 8) est à 9 . 2376, qui est le côté du cube inscrit dans cette dernière sphere.

Soit dy (Pl. géométr. fig. 81.) le diametre de telle sphere qu'on voudra, & $da \frac{1}{2}$ du diametre, cette même sphere = $ab = br$. Elevez les perpendiculaires ae , cf , & bg , & tirez de , df , er , fr , gr , dg , re fera le côté du tétraedre; df le côté de l'exahedre; de le côté de l'octahedre; & coupant de en moyenne & extrême raison au point n , dn fera le côté du dodécahedre. Elevez le diametre dy perpendiculairement en r du centre c , menez à son sommet la ligne co , qui coupe le cercle au point h , abaissez la perpendiculaire hm , mr fera le côté de l'icosaedre.

Les courbes régulières sont celles dont la courbure est uniforme, c'est-à-dire qui n'ont ni point d'inflexions, ni point de rebroussement, &c. telles sont les sections coniques. Voyez COURBE, SECTION CONIQUE, &c.

On appelle courbes irrégulières celles qui ont un point d'inflexion ou de rebroussement; telles sont la conchoïde & les paraboles cubiques solides, dont le parametre est un quarré. Voyez INFLEXION & REBROUSSEMENT. Chambers. (E)

RÉGULIER, *mode*, (Musique.) on appelle *mode régulier* celui qui a une cinquième juste au-dessus de la finale; & la cadence régulière est celle qui tombe sur les cordes essentielles du mode. (D. J.)

RÉGULIER *adjectif*, (Jurisprudence.) se dit de ce qui est conforme aux regles; un acte est régulier lorsqu'il est rédigé suivant ce qui est permis & ordonné par les reglemens; une procédure est régulière lorsqu'elle est conforme à l'ordonnance & aux arrêts & reglemens de la cour. Voyez ACTE, FORME, FORMALITÉ, PROCEDURE.

RÉGULIER, est aussi celui qui observe une certaine regle de vie, & dans ce sens on comprend sous le terme de réguliers tous les moines, religieux & religieuses, chanoines & chanoinesses réguliers, même certains ordres militaires & hospitaliers, & autres personnes qui ont embrassé une regle.

On appelle *bénéfice régulier* celui qui est affecté à un régulier. Voyez BÉNÉFICE.

Les premières regles sont celles qui furent prescrites aux moines par leurs abbés, tels que S. Paul, S. Antoine & S. Hilarion, en Egypte & dans la Palestine.

La première regle dont il soit parlé en France, est celle de S. Colomban, qui fut approuvée dans le concile de Mâcon, en 627.

Les moines embrasserent ensuite celle de S. Benoît, qu'ils reconnurent pour la plus parfaite de toutes.

Les quatre principales regles connues en France sont celles de S. Basile, de S. Augustin, de S. Benoît, & de S. François.

Il y a en outre 24 autres constitutions, ou regles particulieres observées dans diverses maisons religieuses & communautés.

Les réguliers ont un supérieur de même qualité qui prend le titre d'abbé, ou autre titre, selon l'usage de chaque ordre ou communauté.

La juridiction des supérieurs réguliers n'étoit autrefois que correctionnelle, présentement elle s'étend à tout ce qui est du gouvernement monastique. Ils peuvent prononcer des censures contre les religieux, les en absoudre, condamner aux peines portées par la regle ou par les canons ceux qui ont commis des crimes dans le cloître.

Le supérieur des réguliers doit être régulier lui-même, de sorte que les abbés commendataires n'ont point de juridiction sur leurs religieux, à moins que le pape ne la leur ait accordée par un indult particulier.

Les réguliers doivent être gouvernés suivant la regle de leur ordre.

Pour que la regle soit canonique, il faut qu'elle soit du nombre de celles que l'Eglise a approuvées.

Depuis le concile de Latran, on n'en peut point établir de nouvelle sans le consentement exprès du saint siege.

Les bulles d'érection donnent ordinairement aux chapitres généraux le pouvoir de faire de nouveaux statuts.

Mais aucune regle, ni aucun statut n'ont force de loi en France, qu'ils n'aient été autorisés par lettres-patentes dûment enregistrées.

L'évêque diocésain est le supérieur immédiat de tous les réguliers qui ne sont pas soumis à une congrégation & sujets à des visiteurs, quand même ces réguliers prétendroient être soumis immédiatement au saint siege. Il peut conséquemment les visiter, leur donner des statuts pour la discipline régulière, & juger les appels que l'on interjette des jugemens des supérieurs réguliers.

Les réguliers mêmes qui sont en congrégation, sont soumis à la juridiction de l'évêque, à moins qu'ils n'aient titre & possession d'exemption; l'évêque peut par conséquent visiter leurs maisons, y faire des reglemens pour le service divin, la discipline régulière & le temporel, & enjoindre aux supérieurs de faire le procès à ceux qui ont commis quelque délit dans le cloître; mais il ne connoît ni par lui-même, ni par son official des jugemens rendus par les supérieurs de chaque monastere; ces appels sont portés devant les supérieurs majeurs réguliers. L'évêque pourroit néanmoins connoître de ces délits, si le supérieur régulier, en étant averti par l'évêque, négligeoit de le faire.

Pour ce qui est des monasteres, chefs & généraux d'ordre, de ceux où résident les supérieurs réguliers, qui ont juridiction sur d'autres monasteres du même ordre, & ceux qui étant exempts de la juridiction épiscopale se trouvent en congrégation, l'évêque ne peut les visiter. S'il y arrive quelque desordre, il doit avertir les supérieurs réguliers d'y pourvoir dans fix mois, ou même plutôt, si le cas est pressant; & faute par les supérieurs réguliers de justifier à l'évêque qu'ils se sont conformés à ce qu'il leur a prescrit, il peut ordonner ce qui convient pour remédier aux abus, en se conformant à la regle du monastere.

Quoique l'évêque fasse la visite dans les monasteres non-exempts, soumis à une congrégation, le supérieur régulier peut aussi faire la sienne pour l'observation de la discipline.

Les congrégations de réguliers doivent tenir au moins de trois en trois ans des chapitres généraux ou provinciaux, dans lesquels on examine entre autres choses, tout ce qui concerne la discipline régulière. Voyez CHAPITRE.

Les ordonnances des supérieurs réguliers ou du

chapitre en matière de discipline sont exécutoires par provision, comme celles de l'évêque.

Les appels des jugemens des premiers supérieurs des monastères en congrégation, se portent de degré en degré jusqu'au général de l'ordre, & de-là au pape, qui délègue des juges sur les lieux pour juger l'appel.

La voie d'appel que les réguliers ont devant leurs supérieurs, n'empêche pas qu'ils ne puissent aussi se pourvoir devant leur évêque, dans les cas où il a juridiction sur eux, ou aux juges royaux dans les cas royaux, ou au parlement par appel comme d'abus.

Un régulier qui commet quelque délit hors du monastère est justiciable de l'official.

Quand les délits des réguliers ne méritent qu'une légère correction, les supérieurs ne sont pas astreints à instruire le procès dans toutes les formes; mais s'il s'agit d'une peine grave, il faut se conformer à l'ordonnance criminelle.

La réforme des réguliers appartient à leurs supérieurs & à l'évêque; & si ceux-ci négligeoient de le faire, ou ne croyoient pas avoir assez d'autorité; le roi, comme protecteur des canons, & les parlemens y pourvoient. Voyez les lois ecclésiastiques de M. d'Héricourt; ch. x. du gouvernement des réguliers, & les mots CHAPITRE, MONASTÈRE, RÉFORME, RELIGIEUX. (A)

RÉGULO, f. m. (Hist. mod.) titre qu'on donne aux fils des empereurs de la Chine.

Le fils de l'empereur qui avoit alors la qualité de premier régulo, étoit seulement celui de ses enfans qui étoit le plus en faveur; mais tout-à-coup les choses changèrent de face: l'empereur fut instruit par quelques intelligences secrètes qu'il s'étoit ménagées, de l'innocence du prince héréditaire, qu'il avoit déposé, & des artifices qu'on avoit employés pour le perdre auprès de lui; & singulièrement que le régulo, pour lui succéder avoit eu recours à la magie & à l'instigation de certains lama, ou prêtres tartares, avoit fait enterrer une statue dans la Tartarie, cérémonie qui avoit été accompagnée de plusieurs opérations magiques. L'empereur donna promptement des ordres pour se saisir du lama & déterrer la statue; & le régulo eut son palais pour prison. Lettres édif. & cur.

REGULUS, f. m. en Astronomie; c'est le nom d'une étoile de la première grandeur, qui est dans la constellation du lion; on l'appelle aussi, à cause de sa situation, cor leonis, ou le cœur de lion; les Arabes la nomment alhabor. Voyez ÉTOILE. (O)

RÉHABILITATION, f. f. RÉHABILITER, v. act. (Gramm. & Jurisprud.) c'est l'acte par lequel le roi remet en sa bonne forme & renommée quelqu'un qui auroit été condamné à quelque peine infamante. Cette réhabilitation s'opère par des lettres du grand-sceau, par lesquelles le roi veut que pour raison des condamnations qui étoient intervenues contre l'impétrant, il ne lui soit imputé aucune incapacité ou note d'infamie, & qu'il puisse tenir, posséder & exercer toutes sortes d'offices. Voyez le tit. 16 de l'ordon. de 1670.

On trouve, dit M. le P. Hénault, un fait bien singulier dans des lettres du 20 Juin 1383, qui sont au registre 123 du trésor des chartres, pièce 2. Le roi (Charles VI.) voulant réhabiliter un coupable, nommé Jean Mauclerc, habitant de Senlis, à qui le poing avoit été coupé pour avoir frappé un flamand nommé Jean le Brun, lui permit de remplacer ce poing par un autre, fait de la matière qu'il voudra.

On peut aussi faire réhabiliter ou purger la mémoire d'un défunt en appelant de la sentence rendue par contumace, ou si c'est un jugement en dernier ressort, il faut se pourvoir devant les mêmes juges; mais si le défunt est décédé après les cinq ans de la con-

Tome XIV.

tumace, on n'est point reçu à purger la mémoire sans lettres du grand-sceau. Voyez le tit. 17 de l'ordon. de 1670.

Réhabilitation de noblesse, est l'acte qui fait revivre la noblesse que quelqu'un avoit perdue, par quelque jugement qui l'en avoit déclaré déchu, lui ou ses ancêtres, ou bien lorsqu'elle avoit été perdue par quelque acte dérogeant.

Cette réhabilitation s'opère aussi par des lettres qui doivent être registrées au parlement, en la chambre des comptes, & en la cour des aides. Voyez Bacquet, des francs-fiefs.

Réhabilitation de mariage, est une nouvelle célébration de mariage que l'on fait pour réparer le vice d'un premier mariage.

Cet acte est qualifié improprement de réhabilitation; la nouvelle célébration de mariage est le seul acte que l'on considère, & elle n'a point l'effet de valider le premier mariage qui étoit nul.

Le parlement ordonne quelquefois qu'un mariage sera réhabilité lorsqu'il ne pèche que par quelque défaut de forme, & que les parties consentent de demeurer unies; mais le juge d'église ne peut ordonner une telle réhabilitation. Voyez au mot MARIAGE. (A)

RÉHABITUER, v. act. & neut. (Gram.) reprendre une habitude. REHACHER, v. act. (Gram.) hacher de-rechef. RÉHANTER, v. act. (Gramm.) fréquenter de nouveau. REHAZARDER, v. act. (Gram.) abandonner une seconde fois au hazard. Voyez HABITUER & HABITUDE, HACHER & HACHURE, HANTER & FRÉQUENTATION, HAZARDER & HAZARD.

REHAUSSER, v. act. (Comm.) augmenter ou faire augmenter le prix. Les blés & les vins rehaussent quand il n'y a pas apparence d'une belle moisson ou d'une vendange abondante. Les acaparemens sont prohibés, parce qu'ils font rehausser le prix des marchandises. Voyez ACAPAREMENT & ACAPARER. Diction. de Commer. & de Trév.

REHAUTS, f. m. on appelle rehauts en Peinture, les lumières d'un dessin faites avec du blanc, ou d'autres couleurs lumineuses, lorsque ce dessin est sur du papier coloré; & si ce papier est blanc, sa couleur conservée fait les rehauts.

On appelle encore rehauts en Peinture, les lumières qu'on place par hachure, lorsqu'on veut imiter quelque morceau de sculpture, bas-relief, ou ronde-bosse.

Le plus communément tous ces rehauts sont faits avec de l'or-couleur si l'ouvrage est en huile, & de mordant, s'il est en détrempe. L'on y applique de l'or, de l'argent ou du cuivre en feuilles, qui ne s'attachant qu'à ces hachures, fait les rehauts ou lumières, & c'est ce qu'on appelle rehausser d'or. Rehauts, rehausser ne convient qu'à ces fortes d'ouvrages; on ne dit point les rehauts d'un tableau, ni rehausser un tableau.

RÉHEURTER, v. act. heurter de-rechef, voyez HEURTER.

REI, (Géog. mod.) ville d'Asie, dans l'Irak persienne, voyez-en l'article au mot REY. (D. J.)

REJAILLIR, v. n. (Gramm.) il se dit de tous les corps qui sont poussés contre d'autres qui les renvoient. La balle a rejailli jusqu'ici. La honte en rejailira sur vous.

Il se dit du mouvement direct d'un fluide mû avec violence hors de son canal. Le sang a rejailli jusqu'au pié de son lit.

RÉJALLAGE d'une cuve. RÉJALLER une cuve, (Teinture.) c'est la remplir d'eau chaude deux ou trois jours après qu'elle aura travaillé, si elle se trouve trop diminuée.

REICHENAW, (Géog. anc.) en latin *Augia dives*. F ij

petite île du lac de Constance, au sud de la presqu'île qu'elle forme. Elle a environ une lieue de longueur du sud-est au nord-ouest, & moitié moins de largeur. S. Firmin y fonda en 724 un célèbre monastère sous la règle de S. Benoît, & en fut le premier abbé. Ses successeurs eurent séance aux diètes de l'empire parmi ceux du cercle de Suabe, & devinrent très-puissans. Les évêques de Constance firent unir cette île à leur mansé épiscopale en 1540, & en jouissent encore. L'empereur Charles le Gros est inhumé dans l'église de l'abbaye. (D. J.)

REICHENBACH, (Géog. mod.) nom de deux petites villes d'Allemagne, l'une dans le Woitgland, entre Altembourg & Olmitz. Elle est commerçante, & appartient à l'électeur de Saxe. L'autre *Reichenbach* est une petite ville de Silésie, dans la principauté de Schweidnitz, sur une rivière de même nom. Les impériaux la prirent en 1613, & y exercèrent toutes sortes de barbaries. (D. J.)

REICHENSTEIN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Silésie, à 2 milles de Glatz, & à 4 de Neisse. Elle a des mines dans ses environs. Long. 24. 32. latit. 50. 27. (D. J.)

REICHENVEYLER, (Géog. mod.) petite ville de France, d'Alsace, au-dessous de Keyfersberg. Elle fut environnée de murailles l'an 1291 par les seigneurs de Horburg. (D. J.)

REICHSHOFEN, (Géog. mod.) petite ville de la basse Alsace, dans le voisinage d'Haguenaw. Elle a appartenu successivement à plusieurs princes, & enfin en 1633, au comte palatin de la ligne de Birkenfeld. (D. J.)

REJET, f. m. (Gram. & Com.) il se dit du renvoi d'une partie d'un compte sur un autre. Il faut renvoyer, rejeter, ou faire le *rejet* des paiemens de cette année sur la suivante, on manque de fonds. De la répartition des impôts d'une paroisse insolvable sur les autres, ou de l'impôt d'un particulier insolvable sur les autres; cet homme n'a rien, il faut faire le *rejet* de sa capitation sur d'autres.

Du rebut d'une pièce inutile, ou falsifiée, ou supposée, hors de la discussion d'une affaire, les juges ont ordonné le *rejet* de cet acte défectueux hors du procès. Voyez ci-dessous quelques autres acceptions du même mot.

REJET, terme de Plombier, reste de plomb qui tombe dans un petit creux au bas du moule, lorsqu'on jette le plomb en moule. Trévoux. (D. J.)

REJET, (Teint.) voyez l'article PASSE.

REJETS, f. m. ce sont de petites verges qui pliées, se redressent d'elles-mêmes.

REJETTEAU, f. m. (Menuiserie.) c'est une moulure que l'on pratique au bas du bois des fenêtres, & qui avance sur le châssis de 2 ou 3 pouces, pour empêcher, lorsqu'il pleut, que l'eau n'entre dans les appartemens; l'eau coule le long des fenêtres, & tombe sur le *rejetteau* qui la rejette loin, d'où lui vient son nom. (D. J.)

REJETTER, v. a. (Gram.) c'est jeter une seconde fois, comme dans ces exemples; *rejeter* les dés sur la table; *rejeter* de l'eau sur la chaux; *rejeter* la même pierre.

Pousser un nouveau jet, comme lorsqu'on dit cette plante a *rejeté* là & là; il y a des arbres qui *rejetent* mieux que d'autres.

Supprimer, ôter, diminuer; il faut *rejeter* l'eau de cet endroit dans celui-ci; la terre de ce fossé sur cette couche; la moitié des meubles hors de cet appartement; ces détails du commencement de votre discours, à la fin.

Rendre, vomir; cet enfant *rejette* le lait; il a *rejeté* sa médecine.

Desapprouver, se refuser à; cette proposition fut *rejetée* d'une voix unanime.

Chasser, éloigner; il a été *rejeté* indignement de la maison de son ami.

Attribuer à d'autres; ils font des sottises qu'ils *rejetent* adroitement sur d'autres.

Rejeter a encore les différentes acceptions du mot *rejet*. Voyez les articles REJET.

REJETIONS, JETTONS, TALLES, (Jardinage.) Voyez BOUTURES.

REJETTON, Tabac de, (Fabrique de tabac.) c'est celui que l'on fait avec les feuilles que la plante pousse après qu'elle a été coupée une première fois. Ce tabac n'est jamais bien bon, les feuilles dont on le fait n'étant ni aussi grandes, ni aussi charnues, ni aussi fortes que celles qu'elle a poussées d'abord, & qui l'ont comme entièrement épuisée. Il y a même des habitans aux îles, qui ne cherchant que la grande quantité, & non pas la bonne qualité de la marchandise, font du tabac des troisièmes feuilles; mais si celui de *rejetton* est si mauvais, que doit-on penser de ce dernier? Il est vrai qu'ils ne les emploient pas toutes seules, & qu'ils les mêlent avec les premières & les secondes; mais ce mélange & cet artifice n'a fait que décrier le tabac de la fabrique des Indes, qui autrefois alloit presque de pair avec la tabac de Brésil. Diction. de Com. (D. J.)

REIFFERSCHIED, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne dans le cercle du bas-Rhin, au pays appelé *Eiffel*, près de Mandercheid. (D. J.)

REIGELSBURG, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne dans la Franconie, entre les bourgs de Rieds & d'Aab. (D. J.)

REILANE, (Géog. mod.) petite ville de France dans la Provence, avec titre de vicomté, dans la viguerie de Forcalquier. Elle a entrée aux états de la province. (D. J.)

REILBON, f. m. (Teint. d'Amériq.) espèce de garance qu'on trouve au Chili dans l'Amérique méridionale; c'est de la racine de cette plante cuite dans de l'eau, qu'on tire une couleur rouge assez semblable à celle qu'on appelle en France *rouge de garance*.

REIMPOSER, v. act. (Gramm.) imposer de-rechef. REIMPRESSION, (Grammaire.) RÉIMPRIMER, imprimer pour la seconde fois. Voyez IMPOSER & IMPOT, IMPRESSION, IMPRIMERIE & IMPRIMER.

REINS, f. m. en Anatomie, c'est la partie de l'animal dans laquelle l'urine se sépare du sang, voyez URINE. Ce mot, selon Varron, vient du grec *peiv*, quasi *rivi obsceni humoris ab iis oriantur*. Les Grecs appellent les reins, νεφρος, du verbe νεφειν, pleuvoir, neiger. Voyez NÉPHRÉTIQUE.

Ils sont deux, situés un de chaque côté; l'un entre le foie & le muscle lombaire, au côté droit; l'autre entre la rate & le même muscle, au côté gauche. Dans l'homme le droit est plus bas que le gauche; mais le contraire arrive le plus souvent dans les quadrupèdes. Ils sont attachés aux lombes & au diaphragme par leur membrane extérieure, & à la vessie par les uretères; le droit est aussi attaché à l'intestin cæcum, & le gauche au colon & à la rate. Leur figure ressemble à une fève, ou à un croissant; car ils sont courbés du côté de la veine cave, & convexes par dehors.

Il n'y a d'ordinaire que deux reins, rognons; cependant on en a trouvé quelquefois trois & même quatre, quelquefois aussi on n'en a trouvé qu'un seul. Ils ont ordinairement dans l'homme environ cinq pouces de long & trois de large, sur un & demi d'épaisseur. En fendant un rein par sa convexité, on voit que la substance extérieure qu'on appelle corticale, en recouvre une autre, composée d'une infinité de tuyaux qui viennent se rendre à des mamelons,

par où l'urine sort de la substance du *rein* pour se rendre dans l'uretère.

Ces mamelons qu'on appelle les *papilles du rein*, sont séparés par des cloisons que la substance corticale forme entre les différens paquets de la substance tubuleuse; de plus la substance corticale est encore parsemée de plusieurs entrelacemens de vaisseaux que l'injection fait découvrir; mais qui laissent pourtant des espaces assez considérables dans lesquels il ne passe rien de la liqueur injectée.

M. Bertin a vu distinctement les vaisseaux sanguins qui forment la substance tubuleuse, s'aboucher avec les tuyaux urinaires qui se rendent aux papilles; mais il a vu depuis d'autres fibres qui lui paroissent être les tuyaux urinaires, se rendant de même aux papilles, & qui partoient des prolongemens de la substance corticale. Il découvrit que celle-ci étoit glanduleuse, & que ces tuyaux étoient les canaux excrétoires de ces glandes. Il se fait donc réellement dans le *rein* deux sortes de filtrations; l'urine la plus grossière est séparée du sang par la substance tubuleuse, & l'urine la plus subtile est filtrée par les glandes qui composent la substance corticale. Voyez URINE, voyez aussi *Mém. de l'acad. des Scien. ann. 1744.*

Les *rognons* sont couverts de deux membranes; ils ont chacun une veine & une artère qu'on appelle *émulgentes*: les artères viennent de l'aorte, & les veines vont se rendre à la veine cave. Ils ont aussi des nerfs, qui prennent leur origine du plexus rénal, formé des rameaux du nerf intercostal & des nerfs lombaires.

Les *reins* séparent l'urine du sang, qui est poussé par le mouvement du cœur dans les artères émulgentes. Celles-ci le portent dans les petites glandes qui en séparent la férosité, & la versent dans les conduits urinaires qui vont des glandes au bassin, d'où elle se rend par les uretères dans la vessie. Le sang qui ne peut point entrer dans les glandes, retourne par les veines émulgentes. Voyez nos *Pl. d'Anat. & leur explication.* Voyez aussi SECRÉTION.

REINS, *jeux de la nature sur les*, (*Anat.*) ces deux viscères nous présentent des jeux singuliers de la nature sur leur nombre, sur leur situation, leur grandeur, leur connexion, leurs vaisseaux & leurs canaux excrétoires.

1°. *Nombre.* Nous avons dans l'état naturel un *rein* de chaque côté; cependant Charles Etienne rapporte avoir trouvé deux *reins* de chaque côté, accompagnés chacun de leur veine émulgente. D'autres anatomistes assurent en avoir vu trois, & même quatre; mais ils ajoutent que ce nombre suppléoit au volume qui étoit moins considérable qu'à l'ordinaire. Vésale témoigne n'avoir trouvé qu'un seul *rein* dans certains sujets. Bartholin en cite aussi des exemples dans sa *deuxième centurie, hist. 77.* Enfin M. Morand a vu ce jeu à l'ouverture du corps d'un fœtus; mais M. Litre a vu quelque chose de plus étrange. Il a ouvert un enfant de 4 ans, dans lequel il n'a trouvé aucun vestige de *rein* gauche, ni d'uretère du même côté, & cependant le *rein* droit n'en étoit pas plus gros que de coutume. *Hist. de l'académ. des Sciences, année 1707.*

2°. *Situation.* Les *reins* sont ordinairement situés dans la région lombaire, sur les deux dernières fausses côtes, couchés l'un à droite sous le foie, & l'autre à gauche sous la rate, à environ trois travers de doigts des troncs de la veine cave, & de l'aorte descendante, le droit un peu plus bas que le gauche; mais cette situation varie. Rioland, & autres maîtres de l'art, les ont quelquefois trouvés à une même hauteur; pour lors leur partie supérieure appuie sur la dernière des fausses-côtes; & quelquefois aussi le *rein* droit est plus haut que le *rein* gauche, contre la coutume.

3°. *Grandeur.* Le volume ordinaire de chaque *rein* est d'environ cinq à six travers de doigts de longueur, sur trois de largeur, & un demi d'épaisseur; mais toutes ces dimensions varient extrêmement sur les sujets mêmes dont ce viscère se trouve d'ailleurs en très-bon état après la mort; la différence est quelquefois extrême en grosseur & en petitesse dans les maladies. Par exemple, un médecin de Grenoble a mandé à l'académie des Sciences, qu'il avoit trouvé dans un cadavre un *rein* si prodigieux qu'il pesoit trente-cinq livres, & que sa structure naturelle étoit altérée à-proportion de cette augmentation de grandeur & de poids. *Hist. de l'acad. ann. 1732.*

4°. *Leur connexion.* Les attaches des *reins* varient pareillement; le droit est attaché au cœcum & au colon, le gauche l'est au colon; mais des anatomistes l'ont trouvé attaché à la rate.

5°. *Leurs vaisseaux & leurs canaux excrétoires.* Si la nature se joue dans les vaisseaux des viscères de notre corps, c'est particulièrement ici. Ceux que les anciens ont nommés *arteres & veines émulgentes*, & qu'il est plus naturel d'appeler *arteres & veines rénales*, ne varient pas seulement dans leur nombre, mais dans leur origine, & leur distribution. « J'ai trouvé, » dit Ruyfch, les artères rénales doubles & triples, » ramifiées de quantité de manières différentes. J'ai » trouvé encore, ajoute-t-il, le bassin double & » triple. De plus, deux uretères en un *rein*, dont l'origine étoit différente, & cependant se joignant en » un seul tronc avant que de s'insérer dans la vessie, » & d'autres fois s'insérant séparément dans la vessie ». Il a fait de tous ces jeux des préparations, dont la liste se trouve dans le *recueil de ses raretés anatomiques.*

La membrane adipeuse des *reins* reçoit une artère & une veine qui viennent quelquefois immédiatement des troncs de l'aorte & de la veine-cave, quelquefois des vaisseaux émulgens, & quelquefois des spermaticques.

M. Poupert, trop adroit dans l'anatomie fine des insectes, pour qu'on l'accuse de n'avoir pas bien vu dans l'anatomie grossière, faisant la dissection d'une fille âgée de 7 ans, trouva qu'elle n'avoit du côté gauche ni artère, ni veine émulgente, ni *rein*, ni uretère, ni vaisseaux spermaticques; & même il ne vit nulle apparence qu'aucune de ces parties eût jamais existé, & se fût flétrie, ou détruite par quelque indisposition. Le *rein* & l'uretère du côté droit de son sujet, étoient plus gros qu'ils ne sont naturellement, parce que chacun d'eux étoit seul à faire une fonction qui auroit dû être partagée.

C'est dans les *reins* que se forme ordinairement cette concrétion si cruelle & si fatale à tant de personnes, & particulièrement aux gens de lettres. Les annales anatomiques rapportent qu'à l'ouverture du corps du pape Innocent XI. décédé le 13 Août 1689, on trouva dans chacun de ses *reins* une pierre monstrueuse; celle du *rein* gauche pesoit 9 onces, & celle du *rein* droit en pesoit 6.

C'est Jacques Bercuger de Carpi qui découvrit le premier les caroncules des *reins*, qui ressembloit au bout des mamelles. Nicolaus Massa décrivit ensuite les canaux par lesquels les urines sont filtrées, *tubulos urinarios*; mais bientôt après Eustachius découvrit la structure entière des *reins*, leurs vaisseaux, leurs papilles, leurs canaux, enfin toutes les merveilles de ce viscère, sur lequel il a mis au jour un ouvrage & des planches admirables. Joignez-y les découvertes de Malpighi & de Ruyfch, & vous n'aurez presque plus rien à désirer. (*D. J.*)

REINS *actions des*, (*Physiolog.*) les *reins* sont les égoûts du corps humain; il ne paroît pas qu'il y ait aucune autre partie qui reçoive la matière de l'urine;

si on lie les arteres émulgentes, il ne se ramasse rien dans les ureteres ni dans la vessie.

On trouve cependant des anatomistes qui prétendent qu'il y a d'autres voies; la ligature des arteres émulgentes ne leur paroît pas une preuve convaincante contr'eux, parce qu'alors les convulsions & les dérangemens qui surviennent, ferment les couloirs qui sont ouverts lorsque tout est tranquille: voici les raisons qui les font douter, s'il n'y a pas d'autres conduits qui se déchargent dans la vessie. 1°. Les eaux minérales passent dans la vessie presque dans le même instant qu'on les avale; la même chose arrive dans ceux qui boivent beaucoup de vin. 2°. Les eaux des hydropiques répandues dans l'abdomen, se voident par les urines, de même que les absces de la poitrine. 3°. Les lavemens, selon eux, sortent quelquefois par la vessie un instant après qu'ils sont dans les corps.

Ces raisons ne demandent point un conduit différent de celui des reins; 1°. les eaux minérales de même que le vin, ne sortent pas d'abord par les urines; au commencement il faut attendre quelque tems, & cela, parce qu'elles doivent passer par les vaisseaux lactées, le canal thorachique, la veine-fouclaviere, la veine-cave, le ventricule droit du cœur, les poumons, le ventricule gauche, l'aorte, & les émulgentes; mais quand tout cet espace contient des eaux minérales ou du vin, alors on voit qu'on ne sauroit continuer à boire sans pisser incessamment, puisqu'à proportion que les eaux ou le vin avancent, il en survient une égale quantité, & qu'il y a une véritable fuite de filets d'eau depuis l'estomac jusqu'au rein. 2°. Les eaux des hydropiques peuvent entrer dans les veines par les tuyaux absorbans: dans les bains, l'eau ne s'y infiltre-t-elle point dans notre corps, n'y a-t-il pas des absces dans les extrémités, qui sont repompés tout-à-coup? Or cela ne sauroit être, s'il n'y a des tuyaux absorbans qui s'infèrent dans les veines; les arteres ne sauroient les recevoir puisque le cœur qui y pousse continuellement le sang, s'opposeroit à l'entrée des liqueurs.

On a prétendu d'après quelques fausses expériences, que les parois extérieures laissoient passer l'eau dans la cavité de la vessie, & que les intérieures ne permettoient pas qu'elle en sortît; mais il est certain que les deux surfaces permettoient également aux fluides un libre passage; or il s'agit de savoir si l'on peut conclure de-là que l'urine passe dans la vessie sans se filtrer dans les reins.

Il est certain qu'elle n'entreroit pas plutôt dans la vessie que dans les intestins, dans la capacité de la poitrine, &c. De plus la même cause qui la feroit entrer, la feroit sortir, ou du moins lui permettroit l'issue; & ce qui est décisif, c'est que dans l'hydropisie, où l'on ne sauroit supposer tous les pores bouchés, les urines ne sont qu'en très-petite quantité. 3°. Les lavemens, s'ils passent dans la vessie, pourront entrer dans les veines lactées qu'on a trouvées dans le colon; ils peuvent même passer dans les intestins grêles, pourvu que le cœcum ne soit pas gonflé, car l'entrée n'est bien fermée que lorsque ce cul-de-sac est bien tendu par le gonflement; les lavemens pourront donc être portés aux reins par la route ordinaire, s'il est vrai que cela arrive, j'ajoute cette condition, parce que je suis persuadé que le plus souvent il n'y a que l'odeur qui passe dans la vessie.

Après avoir établi que les reins sont le seul endroit où se sépare l'urine, voyons comment ils la filtrent.

Le sang poussé dans les arteres émulgentes, dilate les ramifications qui se répandent dans la substance des reins; ces ramifications dilatées pressent le sang qu'elles contiennent, & le poussent vers les tuyaux qu'elles envoient aux organes sécrétoires; comme les canaux qui filtrent l'urine & la déposent dans ces

organes, sont plus étroits que les extrémités des arteres sanguines, ils ne pourront pas recevoir la partie rouge, ni la lymphe grossiere.

Mais 1°. la partie aqueuse y entrera; car si l'on fait une injection d'eau tiède dans les arteres émulgentes, l'eau passe dans les veines, les vaisseaux lymphatiques, & les ureteres; si cette expérience n'a pas réussi à Malpighi, c'est parce qu'il ne l'a pas faite dans un cadavre récent; l'air passe de même dans ces tuyaux, selon le témoignage de Nuk & selon tous ceux qui ont poussé l'air dans les reins. 2°. La partie huileuse atténuée sortira par ces tuyaux, & par conséquent l'urine fera une liqueur jaunâtre, car la chaleur qui a atténué l'huile, lui donne en même-tems une couleur jaune. 3°. Comme les tuyaux sécrétoires des reins sont plus gros que ceux des autres couloirs, les matieres terrestres & salines pourront y passer, & c'est aussi ce que nous voyons par le sédiment qui se dépose au fond des vaisseaux où l'on met l'urine.

On voit par-là si, pour expliquer la sécrétion de l'urine, on doit avoir recours aux ferments, aux précipitations ou imaginations d'une infinité d'auteurs qui ont abandonné une mécanique aisée pour des idées chimériques.

Le sang est poussé continuellement dans les reins en grande quantité, avant qu'il se soit dépouillé de ses parties aqueuses & huileuses en d'autres couloirs; il faut donc que l'urine se sépare dans les reins en abondance: le sang qui va dans les parties inférieures s'y dépouille de sa partie aqueuse & d'une huile subtile; celui qui se porte dans les arteres cutanées, laisse dans les couloirs de la peau la matiere de la sueur & de la transpiration; il faut donc qu'après les circulations réitérées, il se porte moins d'eau vers les reins; ainsi la partie huileuse qui s'y déposera fera moins délayée & plus jaune que la précédente, puisque ses parties ne seront pas mêlées des parties aqueuses qui éclaircissent sa couleur, & lui donnent de la fluidité; d'ailleurs la chaleur que cette huile aura soufferte, par diverses circulations, lui donnera encore un jaune plus foncé, & rendra les huiles plus âcres; c'est pour cela que lorsqu'on a jeûné long-tems, l'urine est fort jaune & fort âcre.

Si le sang est poussé impétueusement dans les couloirs des reins par la force du cœur & des arteres, il forcera les tuyaux qui ne recevoient auparavant que la matiere aqueuse & l'huile atténuée, ainsi on pissera du sang; c'est ce qui arrive dans la petite vérole, dans ceux qui ont quelques pierres aux reins, dans ceux qui ont les couloirs des reins fort ouverts ou fort lâches; mais s'il arrivoit que les arteres fussent fort gonflées par le sang, alors il arriveroit une suppression d'urine, car les arteres enflées comprimoient les tuyaux sécrétoires, & feroient ainsi le passage à la liqueur qui s'y filtre; cette suppression est assez fréquente & mérite de l'attention.

Pour que l'urine coule, il faut donc que les arteres ne soient pas extrêmement dilatées, car par ce moyen, les tuyaux sécrétoires ne peuvent se remplir. De-là vient que l'opium arrête l'urine; mais si le sang en gonflant les arteres empêche la sécrétion de l'urine, les tuyaux peuvent encore y porter un obstacle en se retrécissant; de-là vient que dans l'affection hystérique les urines sont comme de l'eau, car les nerfs qui causent les convulsions, retrécissent les couloirs de l'urine; la même chose arrive dans des maladies inflammatoires: c'est pour cela que dans les suppressions qui viennent du resserrement des reins, on n'a qu'à relâcher par des délayans, ou par des bains qui augmentent toujours la sécrétion de l'urine, & ce symptôme cessera.

S'il coule dans les reins un sang trop épais, ou que plusieurs parties terrestres soient pressées les unes con-

tre les autres dans des mamellons, on voit qu'il pourra se former des concrétions dans les tuyaux qui filtrent l'urine; il suffit qu'il s'y arrête quelque matière pour que la substance huileuse s'y attache par couches; car supposons qu'un grumeau de sang ou des parties terrestres unies s'arrêtent dans un mamelon, la matière visqueuse s'arrêtera; avec ces concrétions la chaleur qui surviendra, fera évaporer la partie fluide, ou bien le battement des artères & la pression des muscles de l'abdomen l'exprimeront, ainsi la matière desséchée ne formera qu'une masse avec ces corps qu'elle a rencontrés.

Voilà ce qui se passe dans la filtration de l'urine; ce fluide, en sortant des organes sécrétoires, entre dans les tuyaux longs, blanchâtres, qui se rendent aux mamelons, c'est-à-dire à l'extrémité des cônes formés par leur assemblage; quand il est entré dans ces tuyaux, il est poussé par celui qui le suit, par la pression du cœur, des artères du ressort des fibres, par l'action de la respiration; enfin ce fluide, c'est-à-dire l'urine, sortant en gouttes par les mamellons, est reçu par des calices qui sont des branches de l'extrémité des artères, & soit par son poids, soit par l'urine qui suit, soit enfin par la pression dont nous venons de parler, il se rend dans la vessie.

Ces principes qui établissent l'action des reins, nous en marquent la nécessité. Les fluides tendent à s'alkalifer, à se pourrir, à devenir âcres; ainsi il est nécessaire qu'il y ait dans le corps un égoût qui reçoive ces matières & les pousse hors du corps. Une autre matière qui se sépare continuellement des autres, & qui doit être filtrée, est une matière séreuse, fort subtile, qui est très-abondante dans les urines.

Or pour la séparation de ces matières, on n'a besoin que de couloirs nombreux qui soient assez ouverts pour recevoir les excréments du sang; ainsi l'attraction qu'on a voulu introduire dans l'action des filtres, peut bien être ailleurs un excellent système, mais qu'aucune nécessité ne peut nous faire adopter ici.

Les ferments urinaires ne doivent pas être mieux reçus, ce sont des agens que l'imagination a formés pour amuser notre ignorance; les faits seuls doivent nous conduire; si nous prenons pour fondement des hypothèses, nous verrons toujours nos opinions démenties par la nature. *Senac. (D. J.)*

REINS maladies des, (Médec.) 1°. Les anatomistes appellent reins, deux corps de la figure d'une fève, placés intérieurement sur les lombes, munis d'une artère & d'une veine considérable, & parsemés d'une grande quantité de nerfs; la nature les a destinés à séparer de l'humeur qui y abonde, le liquide qu'on nomme urine qui s'amasse dans leur bassin, & qu'ils déposent dans les ureteres. Ces deux corps, tels que nous venons de les décrire, sont sujets à des maladies générales & particulières.

2°. La plus fréquente de ces maladies est la pierre que certains auteurs appellent urine néphrétique; elle a son siège dans le bassin des reins, & remplissant par sa masse l'entrée de l'uretere, elle produit l'obstruction, la pesanteur & la suppression d'urine; de sa dureté procède une douleur de reins, l'anxiété, le pissement de sang, l'ulcère de la partie, l'enlèvement de la mucofite, une urine remplie de matière mucilagineuse & sablonneuse; par la sympathie qui se trouve entre les reins & les autres parties du corps, il en résulte la stupeur des cuisses, le retirement en arrière du testicule, la colique, la constipation du ventre, la cardialgie, la nausée, le vomissement, le dégoût, l'ictère, la dyspnée, l'avortement & les convulsions; de la suppression d'urine & du dérangement des fonctions, proviennent le comavil, la foiblesse, la cachexie, l'atrophie, la fièvre, le tremblement, la fyncope, le délire, la somnolence; tous

ces symptômes sont les signes d'un calcul caché; leur guérison particulière ne s'écarte point de la méthode curative générale; mais les maux qui en sont la suite par la sympathie, exigent l'usage des anodins & la nécessité de tenir le ventre libre.

3°. Les autres corps étrangers qui se trouvent dans les reins, comme le grumeau, les vers, les matières visqueuses, le pus, qui tous produisent l'obstruction, donnent lieu à la suppression d'urine accompagnée de divers accidens par tous le corps; pour dissiper ces accidens, il faut absolument détruire la cause dont ils émanent.

4°. La douleur des reins, est une espèce de néphrétique produite seulement dans le bassin de ce viscère, par l'acrimonie, l'inflammation, l'érysipèle, le catharre, le rhumatisme, l'humeur goutteuse, la métastase, le calcul; d'où résulte nécessairement quelque difficulté d'urine; cette douleur a ses signes particuliers qui l'accompagnent & qui la font distinguer de toute autre maladie: la curation doit être relative à la connoissance de la cause.

5°. Lorsque les vaisseaux sanguins relâchés dans les reins, introduisent du sang dans l'urine, elle sort sanguinolente, avec un dépôt de même nature, sans douleur ou pulsation dans les lombes, mais accompagnée d'une sensation de froideur qu'il faut traiter par les corroborans; quand les vaisseaux ont été rompus par une trop grande impétuosité, après l'ardeur des lombes, il succede un pissement de sang qui demande les saignées & les rafraîchissans; si les vaisseaux corrodés ou détruits par le calcul, causent le pissement de sang, il faut employer les huileux, les mucilagineux, & les émolliens.

6°. Comme la convulsion empêche les fonctions dans les autres parties, de même dans l'irritabilité, l'hystérisme, la sympathie & les passions de l'ame, il arrive que la contraction des reins cause assez souvent la suppression de l'urine, qu'il faut dissiper par le moyen des antispasmodiques.

7°. L'affoiblissement de la fonction des reins empêche la sécrétion de l'urine, ou laisse passer avec l'urine d'autres humeurs utiles à la santé; le traitement de cet accident exige l'usage interne des corroborans, & de leur application extérieure sur la région des lombes.

8°. La suppuration & l'ulcération des reins, qui procède d'une urine purulente, se connoît par des marques autour des lombes, & requiert les balsamiques pour adoucir un mal qui est incurable. *(D. J.)*

REINS succenturiaux, (Anatom.) les capsules atrabilaires des anciens, appelées par quelques modernes reins succenturiaux, ou glandes surrénales (on choisira le nom qu'on aimera le mieux), sont deux corps irrégulièrement applatis, qui ont été décrits pour la première fois par Eustachius. Ils offrent aux anatomistes des jeux variés sur leur position, leur figure, leur couleur, leur grandeur, leurs vaisseaux, cependant je ne sache aucune observation qui dise que ces glandes aient jamais manqué dans un sujet.

Elles sont d'ordinaire posées sur le sommet des reins, une de chaque côté; mais quelquefois elles sont placées au-dessus des reins, d'autrefois tout proche, & quelquefois une de ces capsules est plus grosse que l'autre; leur figure est aussi inconstante, tantôt ronde, tantôt ovale, tantôt carrée, tantôt triangulaire; leur couleur est tantôt rouge, tantôt semblable à celle de la graisse dont elles sont environnées; leur grandeur ne varie guère moins dans les adultes; leurs vaisseaux sanguins viennent quelquefois de l'aorte & de la veine-cave & d'autrefois des vaisseaux émulgens.

Ce n'est pas tout, il faut encore mettre les capsules atrabilaires au nombre des parties dont on laisse à la postérité l'honneur de découvrir l'usage. Il semble

cependant qu'il convient de le chercher par préférence dans le fœtus, où elles sont fort grosses, de même que les organes qui ne servent pas dans l'adulte.

Au reste, les anatomistes conviennent qu'il y a dans les capsules rénales, contre la membrane qui vient du péritoine, & une certaine quantité de graisse qui les entoure, & une autre tunique propre très-fine, une surface externe faite de petits grains jaunes, lâches, comme friables, joints entr'eux par un tissu cellulaire. L'intérieur ressemble à la structure veloutée des intestins, elle est toute polie, d'un jaune tirant sur le rouge, & Malpighi la nomme *muqueuse*. Ensuite vient cette cavité découverte par Bartholin, affaissée, réunie par de fines cellulosités, dans laquelle il se trouve une liqueur tantôt rougeâtre, tantôt d'un jaune foncé, mais qui n'ayant point d'amertume, ne mérite pas le nom d'*atrabile*. (D. J.)

REINS du cheval, (Maréchal.) ils commencent vers le milieu du dos jusqu'à la croupe. Les reins si bien faits sont ceux qui s'élèvent un peu en dos d'âne; lorsqu'ils s'élèvent trop, on dit que le cheval est *bos-fu*. Une autre bonne qualité du cheval, c'est d'avoir les reins larges, ce qu'on appelle le rein double; les reins courts sont un signe de force. Les mauvaises qualités des reins sont d'être longs & bas, ce qui fait donner au cheval le nom d'*ensellé*. On entend en disant qu'un cheval a du rein, que la force de ses reins se fait sentir au trot & au galop aux reins du cavalier.

REINS, (Critique sacrée.) le Lévitique, ch. viij. 25. ordonne au sacrificateur de brûler cette partie de la victime sur l'autel. Ce mot se prend au figuré dans l'Ecriture, 1° pour la source de la génération; 2° pour la force, la vigueur du corps, Nah. ij. 10. 3° pour les passions & les affections de l'âme, Ps. xv. 7. 4° pour l'âme même. Dieu fonde les cœurs & les reins, Jérém. vij. 17. (D. J.)

REINS, pierre des, (Hist. nat.) lapis renalis, nom donné par quelques auteurs à la géode ou pierre d'aigle, à cause qu'elle renferme un noyau semblable à un rein.

REINS de voûte, (Coupe des pierres.) c'est la partie vuide ou pleine, qui est entre la moitié de l'extrados d'un arc, & le prolongement du pié droit jusqu'au niveau du sommet de la voûte. Les reins des voûtes gothiques sont vuides.

REINE, f. f. (Gram. Hist. mod.) femme souveraine qui possède une couronne de son chef, & par droit de succession. En ce sens nous n'avons point de reine en France, où la couronne ne tombe point en quenouille, c'est-à-dire où les filles & parentes de roi ne sont point admises à leur succéder.

Reine signifie aussi la femme d'un roi, & c'est dans ce sens qu'on dit une reine de France. Dans les autres royaumes, comme en Angleterre, en Hongrie, &c. pour distinguer une princesse qui est reine de son chef d'avec celle qui n'est que l'épouse d'un roi, on l'appelle reine regnante. Celle-ci est souveraine même du roi son époux dans ses états, au lieu que la reine dans le second sens, c'est-à-dire l'épouse du roi, est seulement sa première sujette.

On appelle la veuve du roi reine douairière, & reine-mère, si son fils est sur le trône.

Il se leve en France un impôt affecté à l'entretien de la maison de la reine. Voyez au mot CEINTURE de la reine.

REINE DU CIEL, (Hist. des Hébr.) c'est le nom que les Hébreux prévaricateurs & idolâtres donnoient à la lune, à laquelle ils rendoient un culte superstitieux.

Il en est parlé dans plusieurs endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans Jérémie, c. vij. vers 18. « les enfans » amassent le bois, dit ce prophète, les peres allument le feu, & les femmes mêlent de la graisse

» avec la farine, pour faire des gâteaux à la reine du ciel ». Le P. Calmet croit que c'est la même divinité qui est nommée *Meni* dans le texte hébreu d'Isaïe, c. lxx. vers. 11. & que ce n'étoit autre chose que la Lune, Astarté, Trivia, Hécate, Diane, Vénus la céleste, Isis, selon les différentes superstitions des peuples. On lui dressoit des autels sur les plateformes qui servoient de toits aux maisons, au coin des rues, auprès des portes & dans les bois de haute-futaie. On lui offroit des gâteaux paîtris avec de l'huile ou avec du miel, & on lui faisoit des libations avec du vin ou avec d'autres liqueurs. Les rabbins croient qu'on imprimoit sur ces gâteaux la forme d'une étoile ou d'un croissant. Calmet, dict. de la Bible.

REINE PÉDAUQUE, (Sculpt. gothiq.) nom barbare d'une figure que l'on voit au portail de quelques églises.

On compte en France quatre églises anciennes au portail desquelles on voit avec d'autres figures celle d'une reine, dont l'un des piés finit en forme de pié d'oie. Ces églises sont celles du prieuré de S. Pourçain en Auvergne, de l'abbaye de S. Bénigne de Dijon, de l'abbaye de Nesle transférée à Villenauxe en Champagne, & de S. Pierre de Nevers. Il peut y en avoir quelques autres semblables, soit dans le royaume, soit ailleurs; mais M. l'abbé Lebeuf, auteur d'un mémoire lu à l'académie des Inscriptions en 1751, & dont nous allons donner un précis, ne connoît & n'a vu que les quatre que nous venons de nommer.

Dans ce mémoire l'auteur observe d'abord que jusques vers le milieu du dernier siècle aucun écrivain n'avoit ou remarqué, ou daigné relever cette singularité. Le P. Mabillon est un des premiers qui paroisse y avoir fait attention, & ce savant religieux a pensé que la reine au pié d'oie, qui des deux mots latins *pes anca* (car *anca* dans la basse latinité signifie une oie) a été nommée reine pédauque, pourroit être Ste Clotilde; mais ne trouvant rien dans les monumens historiques qui donne lieu de juger que Clotilde ait eû le défaut corporel qu'indique la statue, il conjectura que ce devoit être un emblème employé par les Sculpteurs pour marquer la prudence de cette princesse. Les oies du capitol ont en effet acquis à leur espèce le privilège d'être regardées comme le symbole de la vigilance.

Quelques remarques sur les quatre églises qu'on vient de nommer ont fait sentir l'insuffisance de la conjecture du P. Mabillon. Le P. Monfaucon son confrère qui l'a très-bien connue, n'a cependant pas levé la difficulté. Puis je me flatter, dit M. l'abbé Lebeuf, d'être plus heureux que ces deux savans hommes, en prenant une autre route que celle qu'ils ont suivie, c'est-à-dire en cherchant la reine pédauque ailleurs que parmi les princesses de notre monarchie.

Deux passages, l'un de Rabelais, l'autre des contes d'Eutrapel imprimés en 1587, semblent nous dire que c'est à Toulouse qu'il faut la chercher. Le premier, en parlant de certaines personnes qui avoient le pié large: elles étoient, dit-il, largement pattées comme sont les oies, & comme jadis à Toulouse les portoit la reine pédauque. Le second nous apprend que de son tems on juroit à Toulouse par la quenouille de la reine pédauque.

Ces deux écrivains parloient ainsi d'après les traditions toulousaines, qui devoient avoir déjà quelque ancienneté du tems de Nicolas Bertrand, auteur d'une histoire latine de Toulouse, imprimée en 1515. Bertrand raconte que le roi à qui Toulouse obéissoit, lorsque S. Martial y vint prêcher l'Evangile, avoit une fille dangereusement malade qui fut guérie & baptisée par le saint évêque; que ce roi, qu'il nomme Marcel, prévoyant que sa fille succéderoit à sa couronne, lui fit bâtir dans le quartier dit à présent la Peyralade, un magnifique palais, où il y avoit une salle

fallé dans laquelle un aqueduc construit sur la Garonne portoit les eaux d'une fontaine, & qui pour cette raison s'appelloit *les bains de la reine*. L'historien ajoute que, suivant quelques-uns, cette reine étoit la *reine pédaque*, *quam reginam aliqui fuisse* la *regina pedauca volunt*, expression qui suppose que ce nom devoit être connu depuis long-tems dans le Languedoc.

Antoine Noguier, qui publia en 1559 une histoire françoise de la même ville, adopta le récit de Nicolas Bertrand, & y joignit une description détaillée tant des bains de la princesse, que du pont de brique qui y conduisoit les eaux. Il remarqua de plus que la *reine pédaque* se trouve représentée au portail occidental de l'église de S. Sernin, où l'on voit dans les sculptures dont ce portail est orné, la fille du roi de Toulouse plongée dans l'eau jusqu'au milieu du corps, en mémoire, dit-il, du baptême par immersion que lui avoient conféré S. Saturnin & S. Martial.

Il est assez probable que le goût de la princesse pour le bain donna lieu de dire qu'elle tenoit du naturel des oies, & que ce fut-là le fondement du surnom ou sobriquet de *reine au pié d'oie*, de *reine pédaque*.

Chabanel, de qui nous avons une histoire de l'église de la Daurade imprimée en 1621, est allé plus loin que Bertrand & Noguier; il a prétendu que la *reine* qu'on a surnommée *pédaque* n'étoit autre que Ragnachilde, femme d'Euric, roi des Visigoths, qui avoit été, selon lui, appelée *Ragnachilde*, à cause de sa passion pour le bain; ce mot signifiant, dit-il, *inclination de grenouille*. Chabanel dériroit le terme barbare *ragna* du latin *rana*. En admettant cette étymologie *Ragnachilde* & *Pédaque* sans être absolument le même nom, expriment précisément la même chose.

Tout ce qui résulte des fables que racontent les trois auteurs toulousains, c'est que le nom de la *reine pédaque* est connu depuis long-tems en Languedoc, ainsi que nous l'avons déjà dit. Ce que M. l'abbé Lebeuf a rapporté, ne peut servir à nous indiquer, ni quelle étoit originairement cette *reine*, ni pourquoi elle se trouve représentée au portail de plusieurs de nos églises. Mais Nicolas Bertrand, le plus ancien des trois, nous apprend ailleurs que le vrai nom de la princesse étoit *Austris*. Arrêtons-nous à ce mot, dit l'académicien de Paris, dans l'idée qu'il doit être la clé de tout le mystère de la *reine pédaque*.

Il pense donc que la *reine Austris* des Toulousains est la *reine de Saba* des livres sacrés. On fait, dit-il, que Jésus-Christ lui-même la nomme dans l'Evangile *regina Austri*. On fait encore qu'elle a été regardée par les peres de l'Eglise & par les anciens commentateurs de l'Ecriture comme une figure de l'Eglise dont Jésus-Christ est le Salomon. De-là vint dans le moyen âge la coutume de la représenter aux portiques des églises avec le pere & la mere de celui qu'elle étoit venue consulter & admirer, c'est-à-dire avec David & Bethsabée autre figure de l'Eglise, & avec Salomon même. Les sculpteurs y joignirent quelquefois Moïse, Aaron, Melchisedec & Samuël; & pour retracer à l'esprit les rapports de la nouvelle loi avec l'ancienne, ils ajouterent souvent Jésus-Christ, S. Pierre & S. Paul: ce sont-là les rois, les reines, les évêques que quelques critiques modernes ont cru voir au portail de plusieurs églises du royaume, ainsi que dans celles où est représentée la *reine pédaque*. Ces figures n'étoient souvent dans l'idée des sculpteurs que des symboles, & n'étoient pas toujours, comme plusieurs l'ont cru, des princes fondateurs ou bienfaiteurs de ces églises.

D'ailleurs, comme c'étoit aux portes des églises que se prononçoient les jugemens ecclésiastiques, & que l'Evangile a dit de la *reine de Saba* qu'elle étoit

Tome XIV.

assise pour juger, *regina Austri sedet in judicio*; cette raison jointe à la représentation des personnages qui sont joints à la *reine pédaque* ou à la *reine de Saba*, savoir Moïse, Aaron, Melchisedec, Salomon, Jésus-Christ, S. Pierre & S. Paul, qui tous ont porté ou ont été de rang à porter des jugemens; cette raison, dis-je, a été la cause de l'honneur qu'elle a d'être placée à certains portails de nos églises; c'est ainsi que l'imagine M. l'abbé Lebeuf.

Il reste à savoir pourquoi la *reine de Saba* ou la *reine pédaque* se trouve représentée avec un pié d'oie. M. l'abbé Lebeuf croit encore avoir trouvé le fondement de cette bisarrerie dans les traditions juives, qui nous ont été conservées par le second paraphraste chaldéen. Cet écrivain dit dans un endroit que, selon l'opinion des juifs, la *reine de Saba* aimoit tellement le bain, qu'elle se plongeoit tous les jours dans la mer. La chaleur du climat sous lequel étoient situés ses états, rendoit cette idée fort vraisemblable. Ailleurs il décrit ainsi l'entrée de la princesse à Jérusalem: « Benajam, fils de Jéhoiada, la conduisit auprès du roi Salomon. Lorsque le roi fut informé de son arrivée, il alla aussi-tôt l'attendre dans un appartement tout de crystal. La *reine de Saba*, en y entrant, s'imagina que le prince étoit dans l'eau; & pour se mettre en état de passer, elle leva sa robe. Alors, continue le paraphraste, le roi voyant ses piés qui étoient hideux, votre visage, lui dit-il, a la beauté des plus belles femmes, mais vos jambes & vos piés n'y répondent guere ».

On pourroit concevoir que la première de ces traditions auroit pu donner naissance à la seconde; la passion de la princesse pour le bain fit naturellement imaginer de la comparer aux animaux terrestres qui passent leur vie dans l'eau, aux oies; bientôt on ajouta qu'elle en avoit les piés; en effet, la membrane cartilagineuse qui forme leur patte est leur caractère le plus marqué. Les Sculpteurs qui sont venus depuis le conservèrent religieusement à la *reine de Saba* comme un signe qui devoit la distinguer des autres personnages qu'ils lui associoient, & cette attention leur parut d'autant plus nécessaire, qu'autrement on eut pu la confondre avec Bethsabée qui se trouve auprès de David comme la *reine de Saba* auprès de Salomon.

Telles sont les conjectures de M. l'abbé Lebeuf, dont nous n'entreprenons pas de garantir la solidité; mais elles engageront peut-être quelqu'un à abandonner la *reine de Saba* pour recourir à des recherches plus simples & plus vraisemblables. (D. J.)

REINE, (*Mythologie*.) Junon, la *reine des dieux*, étoit quelquefois appelée tout court la *reine*: elle eut à Rome sous ce nom une statue qui lui avoit été érigée à Véies, d'où elle fut transportée au mont Aventin en grande cérémonie. Les dames romaines avoient beaucoup de considération pour cette statue; personne n'osoit la toucher que le prêtre qui étoit à son service. (D. J.)

REINE, (*Critique sacrée*.) ce mot dans le V. Testament signifie quelquefois la *souveraine* d'un état où les femmes peuvent régner. Telle étoit la *reine de Saba*, que l'Ecriture appelle *reine du midi*, parce que son royaume que l'on croit avoir été dans l'Arabie, étoit au midi de Jérusalem. 2° Ce mot se prend pour la femme, la concubine d'un roi, comme cette multitude de princesses que Salomon avoit prises pour femmes au nombre de sept cens; *III. Rois xj. 5. quasi regina septinginta*, dit la vulgate. 3° La mere ou la grand'mere d'un roi est nommée *reine* par Daniel, *v. 10. la reine Nitocris*, mere ou grand'mere de Balthazar, entra dans la salle du festin. 4° Enfin ce mot se prend pour celle qui est relevée par quelque dignité. Il y a soixante *reines* & plus encore de concubines

qui ont vu & qui ont vanté ma colombe, *Cant. vj. vers. 7 & 8.*

La *reine du ciel* est le nom que les Juifs prévaricateurs donnerent à la lune, à l'exemple des Égyptiens. Ils dressèrent des autels à cette déesse sur les plate-formes des maisons, & lui offrirent des gâteaux paîtris avec de l'huile & du miel, Jérémie *vij. 18.* (D. J.)

REINE DES PRÉS, *ulmaria*, (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur en rose composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice de cette fleur, & devient dans la suite un fruit composé de plusieurs gaines membraneuses, torsés & réunies en une sorte de tête. Ce fruit renferme ordinairement une semence assez menue. Tournefort, *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

REINE DES PRÉS, (*Mat. méd.*) toute cette plante est d'usage, mais d'un usage peu commun; elle est regardée comme cordiale, céphalique, vulnéraire, sudorifique & alexipharmaque. La décoction de sa racine est recommandée dans les maladies éruptives ou réputées veneneuses, telles que la petite-vérole, la fièvre maligne pourprée & pestilentielle; elle est célébrée encore comme utile contre le cours de ventre & le flux de sang, sur-tout lorsqu'elle est faite avec le vin, &c.

Le remède le plus usité qu'on retire de cette plante, c'est l'eau distillée de ses feuilles & de ses fleurs qui sont pourvues d'une partie aromatique, douce & agréable, mais foible, & vraisemblablement de peu de vertu. Cette eau s'emploie dans les juleps & dans les potions céphaliques, diaphorétiques, vulnéraires, &c.

Il est écrit que les jeunes pousses & les fleurs de cette plante mises dans le vin, leur donnent un goût de malvoisie.

La racine de *reine des prés* entre dans l'eau générale de la Pharmacopée de Paris, & ses feuilles dans l'eau de lait alexitere. (b)

REINE DES VENTS, (*Ornith.*) *regina aurarum*, nom donné par Niéremberg à l'oiseau que les Mexicains appellent *cozeacoanheli*. On nomme cet oiseau *reine des vents*, parce qu'il vole contre les vents les plus forts; il est de la grosseur d'une aigle, d'un pourpre noirâtre, marqué de taches jaunes-brunes, & d'autres taches d'un noir foncé; ses ailes sont tachetées de noir, de jaune, & de gris; ses jambes sont rouges, ses serres fortes & pointues; son bec est semblable à celui du perroquet, entouré d'une peau rude & chagrinée; sa queue est noire par-dessus, & grise en-dessous. Cet oiseau n'habite que le Mexique, couve au printemps, vole très-haut, & se nourrit de serpents, de rats, & autres vermines qui ravagent les terres. Ray, *ornithol. p. 302.* (D. J.)

REINE ceinture à la, (*Impôts.*) on appelle *ceinture à la reine*, un ancien droit qui se leve à Paris sur différentes sortes de marchandises, particulièrement sur le charbon qui y arrive par eau. *Richalet.* (D. J.)

REINE D'OR, (*Monnoie de France.*) on ne doit pas douter que Philippe le bel n'ait fait battre une monnoie d'or qui portoit ce nom. Cela se justifie par une de ses ordonnances du 4 Août 1310, dans laquelle il décrit cette monnoie en ces termes: « les » deniers d'or que l'on appelle *deniers à la reine*, ont » été tant de fois & en tant de lieux contrefaits, que » la plupart sont faux, & de plus petit prix que » ceux qui furent frappés en nos monnoies & à nos » coins. » Ces derniers mots prouvent que les *reines d'or* ne peuvent pas être des monnoies de la reine Blanche, mere de saint Louis, ni de Jeanne première, reine de Naples, comme plusieurs l'ont imaginé. Il est donc vraisemblable que les *reines d'or*, dont parle Philippe le bel, étoient de la monnoie sur laquelle étoient représentés le roi & la reine Jeanne sa

femme, qui étoit reine de Navarre de son chef; & sans doute que la monnoie qu'on faisoit dans ce royaume, se marquoit à leurs coins; car lorsqu'ils furent couronnés à Pampelune, ils promirent de ne jamais affoiblir leurs monnoies du royaume de Navarre.

Il est aussi parlé des *reines d'or* dans une autre ordonnance de Philippe le bel du 16 Août 1308; mais dans l'une & dans l'autre, il n'est pas fait mention ni de leur titre, ni de leur poids.

Dans une troisième ordonnance de Charles le bel de l'an 1322, il dit qu'elles étoient de 52 $\frac{1}{2}$ au marc. Pour le titre sans doute qu'il n'étoit pas fin; car dans cette ordonnance, Charles le bel leur donne le même prix qu'aux *moutons* qui étoient d'or fin, & qui pesoient bien moins que les *reines*, puisqu'ils étoient de 59 $\frac{1}{2}$ au marc. Dans cette même ordonnance de Charles le bel, il est aussi parlé de *reines d'or*, dont les 54 pesoient un marc. Le Blanc, *traité des monnoies.* (D. J.)

REINE au jeu d'échecs est une pièce moins grande que le roi, qui va après lui comme la seconde du jeu, & qui est la meilleure dont on puisse se servir pour défendre son roi, & attaquer son ennemi. La *reine* est toujours placée à la gauche du roi. Elle marche comme lui en ligne droite & de biais de case en case, & si loin que l'on veut, pourvu qu'elle ne trouve point d'obstacle en chemin. Elle prend aussi, si elle veut, les pièces qui sont sur son passage, & se met en leur place: c'est par-là que l'on connoit que la *reine* est la meilleure & la plus forte pièce qui puisse défendre le roi & attaquer l'ennemi.

REINECK ou RINECK, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Franconie, sur la rivière de Sal, à 9 milles de Hanaw, avec un château qui appartient à l'électeur de Mayence. La ville dépend du comte de Hanaw. (D. J.)

REINFALL, f. m. (*Hist. nat.*) c'est le nom d'un vin qui croît en Istrie, dans un canton appelé *Proseck*, qui est rempli de roche. Ce vin est fort estimé, & par la bonté de son goût, & parce qu'on le regarde comme très-sain. On lui attribue la longue vie des habitants du pays qui parviennent communément à une grande vieillesse.

REINFECTER, v. act. (*Gram.*) c'est infecter de rechef. Voyez INFECTER & INFECTION.

REINFELDE, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au duché de Holstein, près d'Oldeslo, dans la Wagrie. Il y avoit autrefois dans cette ville un monastère de l'ordre de Citeaux, où plusieurs princes de la maison de Holstein ont été inhumés. (D. J.)

REINFREW, (*Géog. mod.*) ville d'Ecosse, chef-lieu d'une baronnie de même nom, sur la Clyde, dans la province de Cuninghame, à 70 milles au couchant d'Edimbourg. Long. 13. 26. latit. 55. 50'. (D. J.)

REINSTALLER, v. act. (*Gram.*) installer de nouveau. Voyez INSTALLER & INSTALLATION.

REINTE, adj. (*Vénerie.*) il se dit d'un chien qui a les reins élevés en arcs & larges, c'est signe de force; les chiens *reintés* sont préférables à ceux dont les reins sont étroits.

REINTÉGRANDE, f. f. (*Jurisprud.*) est une action possessoire par laquelle celui qui a été dejeté & spolié par violence de la possession d'un immeuble, se peut pourvoir dans l'an & jour de cette spoliation, afin d'être remis & réintégré en sa possession.

Elle a été ainsi appelée quasi-réintégration *seu restitutio in integrum*, parce qu'elle tend à remettre les choses dans leur entier, c'est-à-dire, dans l'état où elles étoient avant le trouble.

Cette action tire son origine de l'interdit ou action possessoire, qui étoit usité chez les Romains, appelé *interdictum unde vi.*

La *réintégrande* a pour fondement cette maxime

tirée tant du droit civil que du droit canonique, *spoliatus ante omnia restituendus est* : ce qui s'observe indistinctement, quand même celui qui a été spolié, n'aurait aucun droit à la chose, parce qu'il n'est permis à qui que ce soit de se faire à soi-même justice, ni de dépouiller de son autorité privée quelqu'un d'un bien dont il est en possession.

On comprend quelquefois la *réintégrande* sous le terme général de *complainte* ; elle ne diffère en effet de la *complainte* proprement dite qu'en ce que la *complainte* est pour le cas d'un simple trouble sans dépossesion ; au lieu que la *réintégrande* est pour le cas où il y a eu expulsion violente.

On peut poursuivre la *réintégrande* civilement ou criminellement.

Elle se poursuit par action civile, quand celui qui a été expulsé, fait simplement ajourner le détempteur, ou celui qui l'a expulsé, pour voir dire qu'il sera réintégré dans sa possession.

La *réintégrande* se poursuit criminellement, lorsque celui qui a été expulsé, rend plainte de cette violence, & qu'il demande permission de faire informer.

Celui qui a intenté cette action au civil, ne peut plus prendre la voie extraordinaire ; mais quand il a pris d'abord la voie criminelle, les juges peuvent en connoissance de cause renvoyer les parties à fins civiles.

L'action de *réintégrande* doit, comme la *complainte*, être intentée dans l'an & jour du trouble.

On peut intenter la *réintégrande* devant tous juges, même non royaux, pourvu qu'il n'y ait point de port-d'armes ; mais MM. des requêtes n'en peuvent connoître au criminel, à moins qu'elle ne soit incidente à un procès qui étoit déjà pendant par-devant eux pour le même héritage.

Si le défendeur à la *réintégrande* dénie le trouble qu'on lui impute, on appointe les parties à faire preuve de leurs faits.

On ne peut former aucune demande au pétitoire jusqu'à ce que la *réintégrande* ait été jugée, & le jugement exécuté, tant en principal que restitution de fruits, dépens, dommages & intérêts, si aucuns ont été adjugés.

Cependant si le demandeur étoit en demeure de faire liquider tous ces accessoires, le défendeur à la *réintégrande*, pourroit poursuivre le pétitoire en donnant caution, de payer le tout après la taxe & liquidation qui en sera faite.

Les sentences qui interviennent dans cette matière, sont exécutoires par provision, nonobstant l'appel. Voyez le tit. 8 de l'ordonnance de 1667 des *complaintes & réintégrandes*, & les notes de Bornier sur cet article, & les mots COMPLAINTÉ, NOUVELLETÉ, POSSESSION, PÉTITOIRE, POSSESSOIRE, SPOLIATION. (A)

RÉINTÉGRER, v. act. (*Jurisprud.*) signifie rétablir quelqu'un dans la possession d'un bien dont il avoit été évincé. Voyez RÉINTÉGRANDE.

Quand un locataire enlève ses meubles en fraude sans payer les loyers, le propriétaire ou principal locataire demande pour sa sûreté permission de faire *réintégrer* les meubles, c'est-à-dire, de les faire remettre dans les lieux dont on les a enlevés.

C'est dans le même sens qu'on dit *réintégrer* un prisonnier : ce qui se fait lorsqu'un prisonnier qui s'étoit évadé, est pris & constitué de nouveau dans les prisons.

Enfin on *réintègre* un officier qui avoit été interdit, lorsqu'on le rétablit dans ses fonctions. (A)

REINTERROGER, v. act. (*Gram.*) interroger de-rechef. Voyez les articles INTERROGER, INTERROGATION, INTERROGATOIRE.

REINVITER, v. act. (*Gram.*) inviter pour la seconde fois. Voyez INVITER & INVITATION.

Tome XIV.

REJOINDRE, v. act. (*Gram.*) joindre de nouveau. Voyez JOINDRE.

REJOINTOYER, v. act. (*Archit.*) c'est remplir les joints des pierres d'un vieux bâtiment, lorsqu'ils sont cavés par succession des tems ou par l'eau, & les ragréer avec le meilleur mortier, comme de chaux & de ciment. Cela se fait aussi aux joints des voûtes, lorsqu'ils se sont ouverts, parce que le bâtiment étant neuf, a tassé inégalement, ou qu'étant vieux, il a été mal étayé, en y faisant quelque reprise par sous-œuvre. (D. J.)

REJOUER, v. n. (*Gram.*) jouer une seconde fois. Voyez les articles JEU & JOUER.

RÉJOUIR, v. act. (*Gram.*) c'est donner de la joie ; se réjouir, c'est en recevoir. Voyez l'article JOIE.

RÉJOUISSANCE, f. f. (*Gram.*) actions par lesquelles on marque sa joie. Le carnaval est un tems de *réjouissance* : il y a des *réjouissances* publiques à la naissance des princes, à leurs mariages.

RÉJOUISSANCES, (*Usages, Coutumes.*) je comparerois volontiers les *réjouissances* publiques à l'occasion des batailles gagnées, aux lectisternes imaginés chez les Romains, pour obtenir des dieux la cessation des calamités. Il ne résulteroit guère des lectisternes, l'effet qu'on en faisoit espérer au peuple ; mais on le distrayoit ainsi pendant ce tems-là, des idées fâcheuses que lui offroient les maux qu'il éprouvoit. (D. J.)

RÉJOUISSANCE, (*terme de Lansquenets.*) la *réjouissance* est une carte que le coupeur qui a la main, tire immédiatement après la sienne, & sur laquelle les joueurs ou carabineurs mettent ce qu'ils veulent. Si la carte du joueur vient la première, tous ceux qui ont mis à la *réjouissance*, tirent leur rétribution ; mais s'il amène la *réjouissance*, la première, il gagne tout ce qu'on avoit mis sur la carte ; on dit aussi que les *réjouissances* ruinent ou enrichissent les coupeurs. (D. J.)

REJOUTER, v. neut. (*Gram.*) jouter de nouveau. Voyez les articles JOUTE & JOUTER.

REIPERSWEILER, (*Geog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans l'Alsace ; elle appartient à la maison de Lichtenberg. (D. J.)

REIS ou RAIS, (*terme de relation.*) nom que les Turcs donnent aux capitaines des galères. C'est un mot arabe qui signifie *chef, commandant*. La plupart de ces commandans sont des renégats ou des enfans de renégats. Ils se servent d'un italien corrompu, ou de la langue franque, pour se faire entendre des forçats, qui du reste sont mieux traités que ceux des galères de Venise. Ricault. (D. J.)

REIS EFFENDI, f. m. (*Hist. mod.*) officier de justice de la cour du grand-seigneur ; c'est le chancelier de l'empire Ottoman, il a séance au divan, & est pour l'ordinaire secrétaire d'état.

REIS KITAB, f. m. (*Hist. mod.*) officier du grand-seigneur, dont il est premier secrétaire & quelquefois secrétaire d'état.

REIS, f. m. (*Monnoie.*) petite monnoie de cuivre de Portugal, qui revient environ à deux deniers tournois de France, & qui est tout ensemble & monnoie courante, & monnoie de compte ; les Portugais comptant & tenant leurs livres par *reis*, comme les Espagnols par maravedis. La piastre vaut 750 *reis*, & la pistole à proportion. Les 200 *reis* du Brésil font environ 1 liv. 14 sols de France. Savary. (D. J.)

RÉITERATION, f. f. (*Gramm.*) est la répétition d'une action déjà faite une première fois.

Dans l'Eglise catholique, il y a trois sacremens qu'on ne *réitère* point, pourvu qu'ils aient été conférés avec la matière & la forme prescrite ; savoir, le baptême, la confirmation & l'ordre. La raison *a priori* est que ces sacremens impriment un caractère ineffa-

cable qui ne se perd jamais, par quelque crime que ce soit, même par l'apostasie.

S. Gregoire observe que ce n'est point *reitérer* le baptême, que de le donner sous condition, quand on n'a pas des preuves certaines qu'il ait été administré, ou qu'il l'ait été valablement une première fois. *Voyez* SACREMENT, MATIERE, FORME, CARACTERE.

REITERER, *voyez l'article* RÉITERATION *qui précède.*

REITRE, f. m. (*Art milit.*) cavalier allemand; on ne les connut dans ce royaume, que sous la régence de Catherine de Médicis. Le roi de Navarre en souleva un grand nombre, qu'il fit venir auprès de lui pour le soutien de son parti; le mot allemand est *reiter*, qui signifie *cavalier*. (D. J.)

RÉKIET, f. m. *terme de relation*; ce mot signifie l'inclination ou *baissément* du corps que font les Turcs dans leurs oraisons publiques, en se tournant du côté de l'orient. (D. J.)

RELACHANT, adj. (*Thérapeutique.*) remède quelconque qui, soit pris intérieurement, soit appliqué extérieurement, est capable de relâcher, étendre ou ramollir les parties solides du corps animal, à l'exception des parties très-dures; savoir, les os & les cartilages.

Les *relâchans* considérés dans l'usage intérieur, ne sont absolument pour les solidistes, que ce que sont pour les humoristes, les délayans & les émolliens. *Voyez* DÉLAYANS & EMOLLIENS. Ce dernier mot a pourtant un sens un peu moins étendu que celui de *relâchant*, qui comprend, outre toutes les espèces de remèdes exposées au mot *émollient*, une autre espèce de substance; savoir, les graisses des animaux & les huiles grasses végétales.

Les *relâchans* considérés dans l'usage extérieur, comprennent outre l'application de toutes ces substances sous les formes d'onguent, liniment, cataplasme, fomentation, &c. l'application de l'eau pure & tiède en grande masse, c'est-à-dire le bain tempéré, *voyez* BAIN en Médecine, & la pareille application ou le bain d'une huile douce végétale, d'huile d'olive, par exemple; supposé que ce ne soit pas en supprimant toute transpiration, qu'il agisse dans le seul cas où il est employé. *Voyez* RÉTENTION D'URINE.

Relâchant n'est pas la même chose que laxatif; car *laxatif* est synonyme de *purgatif*. (b)

RELACHE, f. m. (*Gram.*) repos, interruption, cessation momentanée; donnez quelque *relâche* à ces enfans; ce mal le tourmente sans *relâche*; il y a *relâche* au théâtre.

RELACHE, f. m. (*Marine.*) on appelle ainsi l'endroit où est arrivé un vaisseau qui a *relâché*.

RELACHEMENT, f. m. (*Médec.*) le *relâchement* qui accompagne l'impuissance qu'on ressent peu-à-peu à remuer les muscles qui mettent tout le corps en action, est l'espèce de maladie dont il s'agit dans cet article. Elle prend le nom général de *parésis* chez les Grecs, & celui de *scototyrbe* ou de faiblesse des jambes, quand elle attaque d'abord ces parties.

Les corps affaiblis par l'excès du vin, des veilles, ou des plaisirs de l'amour; ceux qui sont scorbutiques, cacochymes, catharreux, arthritiques, podagres, dans lesquels le suc nerveux qui occupe les ganglions des nerfs ou la moëlle de l'épine, a perdu sa qualité naturelle; & devenu croupissant par le séjour, empêche les nerfs de distribuer librement les esprits dans les muscles; de tels gens, dis-je, tombent dans la maladie dont nous parlons.

Elle dure long-tems; souvent ses paroxysmes diminuent en quelque manière; reprennent avec plus de violence, & elle dégénère enfin en vraie paralysie & contraction des membres.

Il faut éviter les causes de ce mal rapportées ci-

dessus; exercer doucement le corps; frotter l'épine du dos & les ganglions des nerfs, avec les aromatiques, les échauffans, les balsamiques, combinés avec quelque alkali volatil. Il faut encore pour achever la guérison, faire usage des corroborans, des antiscorbutiques, des balsamiques, & des résineux. (D. J.)

RELACHER, v. act. (*Gram.*) ce mot a plusieurs acceptions différentes. On lâche ce qu'on possède. On *relâche* ce qu'on a pris. Lâchez cet homme que vous détenez injustement. *Relâchez* ce prisonnier. Il est synonyme à *détendre*, lorsqu'on dit cet arc, cette corde s'est *relâchée*. Il a un sens particulier en marine. *Voyez* RELACHER, (*Marine.*) Il se dit au figuré; vous vous *relâchez* dans la poursuite de cet objet. Dans l'achat des choses, on dit *souvent*, nous ne ferons pas affaire, si vous ne vous *relâchez* pas un peu sur le prix de ce tableau. On appelloit les jésuites, les *docteurs de la morale relâchée*, &c.

RELACHER, (*Marine.*) c'est discontinuer de faire route en droiture, pour mouiller ou dans le port d'où l'on est parti, ou dans quelque parage qui se rencontre sur la route, soit parce que le vent est contraire, ou qu'il est arrivé quelque accident au vaisseau.

RELACHER; c'est permettre à un vaisseau qui avoit été arrêté, de s'en aller.

RELAIS ou BERME, f. m. (*Génie.*) est une largeur de terrain au pied du rempart, du côté de la campagne, destinée à recevoir les débris que le canon des assiégeans fait dans le parapet, & à empêcher que ces démolitions ne comblent le fossé. Pour plus de précaution on palissade les bermes. *Diction. Militaire.* (D. J.)

RELAIS, (*Marine.*) *voyez* LAISSES.

RELAIS, *aller en*, *terme de Terrassiers*; il se dit des brouetteurs, lorsqu'ils se succèdent les uns aux autres, & se communiquent les brouettes pleines pour en reprendre de vuides.

RELAIS, équipage ou chevaux frais qu'on a envoyés d'avance, ou qu'on a ordonné de tenir prêts, pour un étranger, quand on veut faire diligence, comme lorsqu'on court la poste.

Le général des postes en France prend la qualité de *surintendant des postes & relais de France*.

A la chasse, on appelle *relais* les chiens & chevaux de réserve, placés en différens lieux ou refuites pour servir au besoin, si la chasse se porte de ce côté-là, & pour relayer ceux qui sont déjà recous.

On appelle aussi *relais* le lieu même où ces chiens & chevaux sont en réserve.

RELAIS, *en terme de Manufacture de tapisseries*, est un vuide qu'on laisse dans celles-ci aux endroits où il faut changer de couleur ou de figure, parce qu'en ces endroits on change aussi ordinairement les ouvriers, ou bien on laisse ces morceaux à faire après que tout le reste est achevé. *Voyez* TAPISSE-RIE.

Les Tapissiers donnent aussi le nom de *relais* aux découpures des tapisseries.

RELANCER, v. act. (*Gramm.*) c'est lancer de nouveau. *Voyez l'article* LANCER. On *relance* au jeu, à la chasse, dans les affaires.

RELAPS, f. m. (*Théol.*) hérétique qui retourne à une hérésie qu'il a déjà abjurée.

L'Eglise est plus difficile à accorder l'absolution aux hérétiques *relaps* qu'à ceux qui ne sont tombés qu'une fois dans l'hérésie, dans la crainte de profaner les sacrements. Dans les pays d'inquisition les *relaps* sont condamnés au feu. Ce mot vient du latin *relapsus*, dérivé de *relabi*, retomber.

RELARGIR, v. act. (*Gramm.*) c'est donner plus de largeur. Il faut *relargir* cet habit qui m'est trop étroit. Il faut *relargir* cette route.

RELATER, v. act. (*Gramm.*) c'est later de nouveau.

RELATIF, **VE**, adj. (*Gramm.*) qui a relation ou rapport à quelque chose, ou qui sert à l'expression de quelque rapport. *Relatif* vient du supin *relatum* (rapporter), & la terminaison *if*, *ive* (en latin *ivus*) vient de *juvare* (aider) : ainsi *relatif* signifie littéralement *qui aide à rapporter*, ou *qui sert aux rapports*. L'opposé de *relatif* est *absolu*, formé d'*absolutus*, qui veut dire *solutus ab*, comme si l'on vouloit dire, *solutus ab omni vinculo relationis*. Les Grammairiens font du terme de *relatif* tant d'usages si différens, qu'ils feroient peut-être fagement de réformer là-dessus leur langage.

I. On appelle *relatif*, tout mot qui exprime avec relation à un terme conséquent dont il fait abstraction ; en sorte que si l'on emploie un mot de cette espèce, sans y joindre l'expression d'un terme conséquent déterminé, c'est pour présenter à l'esprit l'idée générale de la relation, indépendamment de toute application à quelque terme conséquent que ce puisse être ; si le mot *relatif* ne peut ou ne doit être envisagé qu'avec application à un terme conséquent déterminé, alors ce mot seul ne présente qu'un sens suspendu & incomplet, lequel ne satisfait l'esprit que quand on y a ajouté le complément. Voyez RÉGIME, article 1.

Il y a des mots de plusieurs espèces qui sont *relatifs* en ce sens, savoir des noms, des adjectifs, des verbes, des adverbes, & des prépositions.

1°. Il y a des noms *relatifs* qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par la nature de certaines relations, & il y en a de deux sortes ; les uns sont simplement *relatifs*, & les autres le sont réciproquement.

Qu'il me soit permis, pour me faire entendre, d'emprunter le langage des Mathématiciens. *A* & *B* sont deux grandeurs comparées sous un point de vue ; *B* & *A* sont les mêmes grandeurs comparées sous un autre aspect. Si *A* & *B* sont des grandeurs inégales, le rapport de *A* à *B* n'est pas le même que celui de *B* à *A* ; cependant un de ces deux rapports étant une fois fixé, l'autre par-là même est déterminé : si *A*, par exemple, contient *B* quatre fois, l'exposant du rapport de *A* à *B* est 4 ; mais 4 n'est pas l'exposant du rapport de *B* à *A*, parce que *B* ne contient pas réciproquement *A* quatre fois ; au contraire *B* est contenu dans *A* quatre fois, il en est le quart, & c'est pourquoi l'exposant de ce second rapport, au-lieu d'être 4, est $\frac{1}{4}$, ce qui est analogue sans être identique. Si *A* & *B* sont des grandeurs égales, le rapport de *A* à *B* est le même que celui de *B* à *A* : *A* contient une fois *B*, & réciproquement *B* contient une fois *A* ; & 1 est toujours l'exposant du rapport de ces deux grandeurs sous chacune des deux combinaisons.

C'est la même chose de tous les rapports imaginables, tous supposent deux termes, & ces deux termes peuvent être vus sous deux combinaisons. Il peut arriver que le rapport du premier terme au second ne soit pas le même que celui du second au premier, quoiqu'il le détermine ; & il peut arriver que le rapport des deux termes soit le même sous les deux combinaisons. Cela posé,

J'appelle noms réciproquement *relatifs*, ceux qui déterminent les êtres par l'idée d'un rapport qui est toujours le même sous chacune des deux combinaisons des termes, comme *frère*, *colleague*, *cousin*, &c. car si Pierre est *frère*, ou *cousin*, ou *colleague* de Paul, il est vrai aussi que Paul est réciproquement *frère*, ou *cousin*, ou *colleague* de Pierre.

J'appelle noms simplement *relatifs*, ceux qui déterminent les êtres par l'idée d'un rapport, qui n'est tel que sous une seule des deux combinaisons ; de sorte que le rapport qui se trouve sous l'autre combinaison est différent, & s'exprime par un autre

nom : ces deux noms, en ce cas, sont *correlatifs* l'un de l'autre. Par exemple, si Pierre est le *père*, ou l'*oncle*, ou le *roi*, ou le *maître*, ou le *précepteur*, ou le *tuteur*, &c. de Paul, cela n'est pas réciproque, mais Paul est par corrélation le *fils*, ou le *neveu*, ou le *sujet*, ou l'*esclave*, ou le *disciple*, ou le *pupille*, &c. de Pierre ; ainsi *père* & *fils*, *oncle* & *neveu*, *roi* & *sujet*, *maître* & *esclave*, *précepteur* & *disciple*, *tuteur* & *pupille*, &c. sont *correlatifs* entre eux, & chacun d'eux est simplement *relatif*. Voyez CORRELATIF.

2°. Quelques adjectifs sont *relatifs*, & ce sont ceux qui désignent par l'idée/précise de quelque relation générale, comme *utile*, *nécessaire*, *onéreux*, *égal*, *inégal*, *semblable*, *dissemblable*, *avantageux*, *nuisible*, &c.

Il est évident qu'en grec & en latin, les adjectifs comparatifs sont par-là même *relatifs*, quand même l'adjectif positif ne le feroit pas, comme *loquacior*, *sapientior*, *facundior*, &c. ainsi que leurs correspondans grecs, *λαλίστερος*, *σοφώτερος*, *ευφραδίστερος*. Si le positif est lui-même *relatif*, le comparatif l'est doublement, parce que toute comparaison envisage essentiellement un rapport entre les deux termes comparés ; ainsi on peut dire d'une première maison qu'elle est *semblable* à une seconde (*similis*) ; voilà un positif *relatif* ; mais une troisième peut être *plus semblable* à la seconde, que ne l'est la première (*similior*) ; voilà un adjectif doublement *relatif*, 1°. il désigne par la ressemblance à la seconde maison ; 2°. par la supériorité de cette ressemblance sur la ressemblance de la première maison. Nous n'avons en françois que quelques adjectifs comparatifs exprimés en un seul mot, *pire*, *moindre*, *meilleur*, *supérieur*, *inférieur*, *antérieur*, *postérieur* : nous suppléons à cette formation par *plus*, &c. Voyez COMPARATIF, & sur-tout SUPERLATIF.

Il en est des adjectifs *relatifs* comme des noms : les uns le sont simplement, les autres réciproquement. *Utile*, *inutile*, *avantageux*, *nuisible*, sont simplement *relatifs*, parce qu'ils désignent par l'idée d'un rapport qui n'est tel que sous l'une des deux combinaisons ; la diète est *utile* à la santé, la santé n'est pas *utile* à la diète. *Egal*, *inégal*, *semblable*, *dissemblable*, sont réciproquement *relatifs*, parce qu'ils désignent par l'idée d'une relation qui est toujours la même sous les deux combinaisons ; si Rome est *semblable* à Mantoue, Mantoue est *semblable* à Rome.

3°. Il y a des verbes *relatifs* qui expriment l'existence d'un sujet sous un attribut dont l'idée est celle d'une relation à quelque objet extérieur.

Les verbes concrets sont actifs, passifs, ou neutres, selon que l'attribut individuel de leur signification est une action du sujet même, ou une impression produite dans le sujet sans concours de sa part, ou un simple état qui n'est dans le sujet ni action ni passion. De ces trois espèces, les verbes neutres ne peuvent jamais être *relatifs*, parce qu'exprimant un état du sujet, il n'y a rien à chercher pour cela hors du sujet. Mais les verbes actifs & passifs peuvent être ou n'être pas *relatifs*, selon que l'action ou la passion qui en détermine l'attribut est ou n'est pas *relative* à un objet différent du sujet. Ainsi *amo* & *curro* sont des verbes actifs ; *amo* est *relatif*, *curro* ne l'est pas, il est absolu : de même *amor* & *pereo* sont des verbes passifs ; *pereo* est absolu, & *amor* est *relatif*. Voyez NEUTRE.

Sanctius (*Min. III. 3.*) & plusieurs grammairiens après lui, ont prétendu qu'il n'y a point de verbe en latin qui ne soit *relatif*, & qui n'exige un complément objectif, s'il est actif. Sanctius entreprend de le prouver en détail de tous les verbes qui, selon lui, ont été réputés faussement neutres, c'est-à-dire absolus, & il le fait en suivant l'ordre alphabétique. Il fait consister ses preuves dans des textes qu'il cite, & il annonce qu'il croira avoir suffisamment prouvé

qu'un verbe est actif, transitif, ou *relatif*, quand il l'aura montré employé à la voix passive, comme *caletur*, *egetur*, *curritur*, *peccatur*, ou bien quand il en trouvera le participe en *dus*, *da*, *dum*, ou seulement le gérondif en *dum*, usité dans quelques auteurs.

Pour ce qui est de la première espèce de preuve, il faut voir si le verbe est employé à la voix passive, avec un sujet au nominatif, ou sans sujet.

Si le verbe est employé sans sujet, la forme est passive si l'on veut, mais le sens est actif & non passif; on n'indique aucun sujet passif, & il n'y a aucune passion sans sujet; on ne veut alors exprimer que l'existence de l'action ou de l'état sans désignation de cause ni d'objet: *caletur* ne veut point dire *calor caletur*, mais *calere est*; & de même *egetur*, c'est *egere est*; *curritur*, c'est *currere est*; & *peccatur*, *peccare est*: expressions en effet tellement synonymes, du moins de la manière que tous les synonymes le sont, qu'on les trouve employées assez indistinctement, & que nous les rendons en français de la même manière par notre *on*. Voyez PASSIF & IMPERSONNEL.

Si le verbe est employé à la voix passive avec un sujet au nominatif, je conviens qu'il suppose alors une voix active qui a le sens *relatif*, & qui auroit pour complément objectif ce qui sert de sujet à la voix passive; cependant Périzonius ne veut pas même en convenir dans ce cas; il prétend (*ibid. not. 10.*) que de pareilles locutions ne sont dûes qu'à la catachrese, ou plutôt à l'erreur où peuvent être tombés des écrivains qui n'ont pas bien compris le sens de l'usage primitif. L'observation de ce savant critique est en soi excellente; mais quelque défaut qu'il y ait à l'origine des mots ou des phrases, dès que l'usage les autorise, il les légitime, & il faut oublier la honte de leur naissance, ou du moins le souvenir qu'on en conserve ne doit ni ne peut tirer à conséquence. Cependant il peut y avoir tel auteur, dont l'autorité ne constateroit pas le bon usage, & les meilleurs même ne sont pas irrépréhensibles; on trouve des défauts contre l'usage dans Boileau, dans Racine, dans Labruyère, &c.

Ce que je viens de dire de la voix passive, doit s'entendre aussi du participe en *dus*, *da*, *dum*, & même de celui en *us*, *a*, *um*, lorsqu'ils sont en concordance avec un sujet. Mais si on ne cite que le gérondif en *dum*, ou le supin en *um*, Sanctius ne peut rien prouver; car ces mots sont en effet à la voix active, qui peut être indifféremment absolue ou *relative* (voyez GÉRONDIF, SUPIN, PARTICIPE, IMPERSONNEL.) *Æternas pœnas in morte timendum est*, Lucr. *castra sine vulnere introitum est*, Sall. & tous ces exemples sont analogues à *multos videre est*, où il n'y a certainement point de tour passif.

Ces deux observations suffisent déjà pour faire rentrer dans la classe des verbes neutres ou absolus, un grand nombre de ceux dont Sanctius fait l'énumération. Il ne sera pas difficile d'en faire disparaître encore plusieurs, si l'on fait attention que dans beaucoup des exemples cités, où le verbe est accompagné d'un accusatif, cet accusatif n'est point le régime du verbe même, mais celui d'une préposition sous-entendue; par exemple, *senem adulterum latrent suburanæ canes*, c'est-à-dire *in senem adulterum*, après un vieux paillard. *Histrion casum meum toties collacrymavit*, Cic. Et Sanctius remarque sur cet exemple, *sed hic potest deesse præpositio, & cognatus casus lacrymas*. Sur quoi voici la note de Périzonius (28): si l'accusatif *casum meum* peut être régi par une préposition sous-entendue, pourquoi ne diroit-on pas la même chose dans mille autres occurrences? Pour ce qui est de l'accusatif *lacrymas*, il est entièrement étranger à cette construction: si *collacrymavit* gouverne un accusatif, c'est *casum meum*; s'il ne gouverne pas *casum meum*, il n'en exige aucun, c'est un

verbe neutre. Ce cas, appelé *cognatus*, ou *cognata significationis*, ne feroit, comme je l'ai dit au mot IMPERSONNEL, qu'introduire dans l'analyse une perriffologie inutile, inexplicable, & insupportable. Pour justifier ce pléonasme, on cite l'usage des Hébreux, mais on ne prend pas garde que cette addition étoit chez eux un tour autorisé pour énoncer le sens ampliatif: s'ils ont dit *venire veniet*, ou selon l'ancienne version, *veniens veniet*, c'étoit pour marquer la célérité de l'exécution, comme s'ils avoient dit, *brevis veniet*, ou *celeriter veniet*, & ils ajoutent, comme pour rendre plus sensible cette idée de célérité, & *non tardabit*. Habac. 2.

Ajoutons à tout cela les changemens que les variantes peuvent autoriser dans plusieurs des textes cités par le grammairien espagnol; & peut-être que des trois cens dix-huit verbes qu'il prétend avoir été pris mal-à-propos pour neutres, on aura bien de la peine d'en conserver cinquante ou soixante qui puissent justifier l'observation de Sanctius.

4°. Il y a aussi des adverbess *relatifs*, puisqu'on en trouve quelques-uns qui étant seuls n'ont qu'un sens suspendu, & qui exigent nécessairement l'addition d'un complément pour la plénitude du sens. *Convenienter natura* (conformément à la nature); *relative-ment à mes vues*; *indépendamment des circonstances*, &c.

5°. Enfin toutes les prépositions sont essentiellement *relatives*, ainsi qu'on peut le voir au mot PRÉPOSITION.

Je ne prétends poser ici que les notions fondamentales concernant les mots *relatifs*; mais je dois avertir que l'on peut trouver de bonnes observations sur cette matière dans la *Logique* de Leclerc, part. I. ch. iv. & dans son traité de la *Critique*, part. II. ch. iv. sect. 2. mais ces ouvrages doivent être lus avec attention & avec quelques précautions.

II. Les Grammairiens distinguent encore dans les mots le sens absolu & le sens *relatif*. Cette distinction ne peut tomber que sur quelques-uns des mots dont on vient de parler, parce qu'ils sont quelquefois employés sans complément, & par conséquent le sens en est envisagé indépendamment de toute application à quelque terme conséquent que ce puisse être: il n'est pas réellement absolu, puisqu'un mot essentiellement *relatif* ne peut cesser de l'être; mais il paroît absolu parce qu'il y a une abstraction actuelle du terme conséquent. Que je dise, par exemple, *AIMEZ Dieu par-dessus toutes choses, & votre prochain comme vous-mêmes*, voilà les deux grands commandemens de la loi; le verbe *aimez* essentiellement *relatif*, parce que l'on ne peut aimer sans aimer un objet déterminé, est employé ici dans le sens *relatif*, puisque le sens en est complété par l'expression de l'objet qui est le terme conséquent du rapport renfermé dans le sens de ce verbe; mais si je dis, *AIMEZ, & faites après cela tout ce qu'il vous plaît*, le verbe *aimez* est ici dans un sens absolu, parce que l'on fait abstraction de tout terme conséquent, de tout objet déterminé auquel l'amour puisse se rapporter.

C'est la même chose de toutes les autres sortes de mots *relatifs*, noms, adjectifs, adverbess, prépositions. Je suis *PERE*, & je connois à ce titre toute l'étendue de l'amour que je dois à mon *PERE*; le premier *pere* est dans un sens absolu; le second a un sens *relatif*; car mon *pere*, c'est le *pere* de moi. Une seule chose est *NECESSAIRE*; sens absolu: la patience est *NECESSAIRE* au sage: sens *relatif*. Un mot employé *RELATIVEMENT*; sens absolu: un mot choisi *RELATIVEMENT* à quelques vues secrètes; sens *relatif*. Vous marcherez *DEVANT* moi; sens *relatif*: vous marcherez *DEVANT*, & moi *DERRIERE*; sens absolu.

Le mot *relatif* étant employé ici avec la même signification que dans l'article précédent, & par rap-

port aux mêmes vues, l'usage en est légitime dans le langage grammatical.

III. On distingue encore des propositions absolues & des propositions relatives : « lorsqu'une proposition est telle, que l'esprit n'a besoin que des mots qui y sont énoncés pour en entendre le sens, nous disons que c'est-là une proposition absolue ou complete. Quand le sens d'une proposition met l'esprit dans la situation d'exiger ou de supposer le sens d'une autre proposition, nous disons que ces propositions sont relatives ». C'est ainsi que parle M. du Marfais (article CONSTRUCTION) ; sur quoi l'on me permettra quelques observations.

1°. Si quand on n'a besoin que des mots qui sont énoncés dans une proposition pour en entendre le sens, il faut dire qu'elle est absolue : il faut dire au contraire qu'elle est relative, lorsque, pour en entendre le sens, on a besoin d'autres mots que de ceux qui y sont énoncés : d'où il suit que quand Ovide a dit ; *quæ tibi est facundia, confer in illud ut doceas* ; il a fait une proposition incidente qui est absolue, puisque l'on entend le sens de *quæ tibi est facundia*, sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter ; & le *paucis te volo* de Térence, est une proposition relative, puisqu'on ne peut en entendre le sens, si l'on n'y ajoute le verbe *alloqui*, & la préposition *in* ou *cum*, avec le nom *verbis* ; *volo alloqui te in paucis verbis*, ou *cum paucis verbis*. Cependant l'intention de M. du Marfais étoit au contraire de faire entendre que *quæ tibi est facundia*, est une proposition relative, puisque le sens en est tel, qu'il met l'esprit dans la situation d'exiger le sens d'une autre proposition ; & que *paucis te volo*, est une proposition absolue, puisque le sens en est entendu indépendamment de toute autre proposition, & que l'esprit n'exige rien au-delà pour la plénitude du sens de celle-ci.

La définition que donne ce grammairien de la proposition absolue, n'est donc pas exacte, puisqu'elle ne s'accorde pas avec celle qu'il donne ensuite de la proposition relative, & qu'elle peut faire prendre les choses à contre-sens. Comme une proposition relative est celle dont le sens exige ou suppose le sens d'une autre proposition ; il falloit dire qu'une proposition absolue est celle dont le sens n'exige ni ne suppose le sens d'aucune autre proposition.

2°. Comme une proposition ne peut être relative, de la manière qu'on l'entend ici, qu'autant qu'elle est partielle dans une autre proposition plus étendue ; & qu'il a été prouvé (PROPOSITION, article 1. n. 2.) que toute proposition partielle est incidente dans la principale : il suffit de désigner par le nom d'incidentes, les propositions qu'on appelle ici relatives, d'autant plus que la grammaire n'a rien à régler sur ce qui les concerne, que parce qu'elles sont partielles ou incidentes. (Voyez INCIDENTE.) Ce seroit d'ailleurs établir la tautologie dans le langage grammatical, puisque le mot relatif ne seroit pas employé ici dans le même sens qu'on l'a vu ci-devant.

3°. Chez les Logiciens, qui envisagent les propositions sous un autre point de vue que les Grammairiens, mais qui se méprennent en cela, si moi-même je ne me trompe, appellent propositions relatives, celles qui renferment quelque comparaison & quelque rapport : comme, *où est le trésor, là est le cœur ; telle est la vie, telle est la mort ; tanti es, quantum habes*. Ce sont la définition & les exemples de l'art de penser. Part. II. ch. ix.

Il y a encore ici un abus du mot : ces propositions devroient plutôt être appelées comparatives, s'il étoit nécessaire de les caractériser si précisément : mais comme on peut généraliser assez les principes de la Grammaire, pour épargner dans le didactique de cette science des détails trop minutieux ou superflus ; la Logique peut également se contenter de quelques

points de vue généraux qui suffiront pour embrasser tous les objets soumis à sa juridiction.

IV. Le principal usage que font les Grammairiens du terme relatif, est pour désigner individuellement l'adjectif conjonctif *qui*, *que*, *lequel*, en latin *qui*, *quæ*, *quod* : c'est, dit-on unanimement, un pronom relatif.

« Ce pronom relatif, dit la Grammaire générale, (Part. II. ch. ix.) a quelque chose de commun avec les autres pronoms, & quelque chose de propre.

« Ce qu'il a de commun, est qu'il se met au lieu du nom, & plus généralement même que tous les autres pronoms, se mettant pour toutes les personnes. *Moi QUI suis chrétien ; vous QUI êtes chrétien ; lui QUI est roi.*

« Ce qu'il a de propre peut être considéré en deux manières.

« La première, en ce qu'il a toujours rapport à un autre nom ou pronom qu'on appelle antécédent, comme : *Dieu qui est saint. Dieu* est l'antécédent du relatif *QUI*. Mais cet antécédent est quelquefois sous-entendu & non exprimé, sur-tout dans la langue latine, comme on l'a fait voir dans la nouvelle méthode pour cette langue.

« La seconde chose que le relatif a de propre, & que je ne sache point avoir encore été remarquée par personne, est que la proposition dans laquelle il entre (qu'on peut appeler incidente), peut faire partie du sujet ou de l'attribut d'une autre proposition, qu'on peut appeler principale ».

1°. J'avance hardiment, contre ce que l'on vient de lire, que *qui*, *quæ*, *quod* (pour m'en tenir au latin seul par économie), n'est pas un pronom, & n'a avec les pronoms rien de commun avec ce qui constitue la nature de cette partie d'oraison.

Je crois avoir bien établi (article PRONOM), que les pronoms sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée précise d'une relation personnelle à l'acte de la parole : or *qui*, *quæ*, *quod*, renferme si peu dans sa signification l'idée précise d'une relation personnelle, que de l'aveu même de M. Lancelot, & apparemment de l'aveu de tous les Grammairiens, il se met pour toutes les personnes : d'ailleurs ce mot ne présente à l'esprit aucun être déterminé par la nature, puisqu'il reçoit différentes terminaisons génériques, pour prendre dans l'occasion celle qui convient au genre & à la nature de l'objet au nom duquel on l'applique. Je le demande donc : à quels caractères pourra-t-on montrer que c'est un pronom ?

C'est, dit-on, qu'il se met au lieu du nom : mais au lieu de quel nom est-il mis dans l'exemple d'Ovide, que j'ai déjà cité : *quæ tibi est facundia, confer in illud ut doceas* ? Il accompagne ici le nom même *facundia*, avec lequel il s'accorde en genre, en nombre & en cas : il n'est donc pas mis au lieu de *facundia*, mais avec *facundia*. Cicéron le regardoit-il, ou du-moins le traitoit-il en pronom, lorsqu'il disoit (*pro leg. man.*) : *bellum tantum, quo bello omnes premebantur, Pompeius confecit* ? On voit encore ici *quo* avec *bello*, & non pas au lieu de *bello*.

Je fais qu'on me citera mille autres exemples, où ce mot est employé seul & sans être accompagné d'un nom ; parce que ce nom, dit le même auteur (*Méth. lat. Synt. regl. 2.*), est assez exprimé par le relatif même qui tient toujours sa place, & le représente, comme : *cognosces ex iis litteris QUAS libertus tuo dedi*. Mais cet écrivain convient sur le champ que cela est dit pour *ex litteris, quas litteras*. Si donc on peut dire que *quas* tient ici la place de *litteras*, & qu'il le représente ; c'est comme *avarus* tient la place d'*homo*, & le représente dans cette phrase : *semper avarus eget*, (l'avare est toujours dans la disette).

Avarus représente *homo*, parce qu'il est au même genre, au même nombre, au même cas, & qu'il renferme dans sa signification l'idée d'une qualité qui convient *non omni sed soli naturæ humanæ*, comme parlent les Logiciens; mais *avarus* n'est pas pour cela un pronom: pareillement *quas* représente *litteras*, parce qu'il est au même genre, au même nombre, & au même cas, & que l'idée démonstrative qui en constitue la signification, est déterminée ici à tomber sur *litteras*, par le voisinage de l'antécédent *litteris* qui leve l'équivoque; mais *quas* n'est pas non plus un pronom, 1°. parce qu'il n'empêche pas que l'on ne soit obligé d'exprimer *litteras* dans la construction analytique de la phrase; 2°. parce que la nature du pronom ne consiste pas dans la fonction de représenter les noms & d'en tenir la place, mais dans celle d'exprimer des êtres déterminés par l'idée d'une relation personnelle.

2°. Je dis que *qui*, *quæ*, *quod*, ne doit point être appelé *relatif*, quoique ses terminaisons mises en concordance avec le nom auquel il est appliqué, semblent prouver & prouvent en effet qu'il se rapporte à ce nom. C'est que si l'on fonde sur cette propriété la dénomination de *relatif*, il faudroit par une conséquence nécessaire, l'accorder à tous les adjectifs, aux participes, aux articles, puisque toutes ces espèces s'accordent en genre, en nombre, & en cas, avec le nom auquel ils se rapportent effectivement: que dis-je? tous les verbes seroient relatifs par leur matériel, puisque tous s'accordent avec le sujet auquel ils se rapportent. Mais si cela est, quelle confusion! Il y aura apparemment des verbes doublement relatifs, & par le matériel & par le sens: par exemple, dans *bellum Pompeius confecit*, le verbe *confecit* fera relatif à *Pompeius* par la matière, à cause de la concordance; & il fera relatif à *bellum* par le sens, à cause du régime du complément. Je n'insisterai pas davantage là-dessus, de peur de tomber moi-même dans la confusion, pour vouloir rendre trop sensible celle qu'une juste conséquence introduiroit dans le langage grammatical: je me contenterai de dire que *quas* n'est pas plus relatif dans *quas litteras*, que *iis* n'est relatif dans *iis litteris*.

3°. Aucun des deux termes par lesquels on désigne *qui*, *quæ*, *quod*, ni l'union des deux, ne font entendre la vraie nature de ce mot. C'est un adjectif conjonctif, & c'est ainsi qu'il falloit le nommer & que je le nomme.

C'est un adjectif; voilà ce qu'il a véritablement de commun avec tous les autres mots de cette classe: comme eux, il présente à l'esprit un être indéterminé, désigné seulement par une idée précise qui peut s'adapter à plusieurs natures; & comme eux aussi, il s'accorde en genre, en nombre, & en cas, avec le nom ou le pronom auquel on l'applique, en vertu du principe d'identité, qui suppose cette indétermination de l'adjectif: *qui vir*, *quæ mulier*, *quod bellum*, *qui consules*, *quæ litteræ*, *quæ negotia*, &c. L'idée précise qui caractérise la signification individuelle de *qui*, *quæ*, *quod*, est une idée métaphysique d'indication, ou de démonstration, comme *is*, *ea*, *id*.

Il est conjonctif, c'est-à-dire, qu'outre l'idée démonstrative qui en constitue la signification, & en vertu de laquelle il seroit synonyme d'*is*, *ea*, *id*: il comprend encore dans sa valeur totale celle d'une conjonction; ce qui en le différenciant d'*is*, *ea*, *id*, le rend propre à unir la proposition dont il fait partie à une autre proposition. Cette propriété conjonctive est telle que l'on peut toujours décomposer l'adjectif par *is*, *ea*, *id*, & par une conjonction telle que peuvent l'exiger les circonstances du discours. Ceci mérite d'autant plus d'être approfondi, que la *Grammaire générale*, (édit. de 1746, suite du chap. ix. de la part. II.) prétend qu'il y a des cas où le mot dont

il s'agit, est visiblement pour une conjonction & un pronom démonstratif: ce sont les propres termes de l'auteur: que dans d'autres occurrences, il ne tient lieu que de conjonction: & que dans d'autres enfin, il tient lieu de démonstratif, & n'a plus rien de conjonction.

Il est constant en premier lieu, & avoué par dom Lancelot, & par tous les sectateurs de P. R. que le *qui*, *quæ*, *quod* des Latins, & son correspondant dans toutes les langues, est démonstratif & conjonctif dans toutes les occurrences où la proposition dans laquelle il entre fait partie du sujet ou de l'attribut d'une autre proposition. *Æsopus auctor QUAM materiam reperit, hanc ego polivi versibus senariis*; c'est comme si Phèdre avoit dit, *hanc ego materiam polivi versibus senariis*, & *Æsopus auctor EAM reperit*. (Liv. I. prol.) Ce n'est pas toujours par la conjonction copulative que cet adjectif se décompose: par exemple, *les savans QUI sont plus instruits que le commun des hommes, devraient aussi les surpasser en sagesse*, c'est-à-dire, *les savans devraient surpasser en sagesse le commun des hommes*, CAR CES hommes sont plus instruits qu'eux; autre exemple, *la gloire QUI vient de la vertu a un éclat immortel*, c'est-à-dire, *la gloire a un éclat immortel*, SI CETTE gloire vient de la vertu. On peut y joindre l'exemple cité par la *grammaire générale*, tiré de Tite-Live, qui parle de Junius Brutus: *Is quem primores civitatis, in QUIBUS fratrem suum ab avunculo interfectum audisset*; l'auteur le réduit ainsi, *Is quem primores civitatis, ET in HIS fratrem suum interfectum audisset*, ce qui est très-clair & très-raisonnable.

« Mais, ajoute-t-on, (Part. II. suite du ch. jx.) » le *relatif* perd quelquefois sa force de démonstratif, & ne fait plus que l'office de conjonction: ce » que nous pouvons considérer en deux rencontres » particulières.

» La première est une façon de parler fort ordinaire dans la langue hébraïque, qui est que lorsque le *relatif* n'est pas le sujet de la proposition dans laquelle il entre, mais seulement partie de l'attribut, comme lorsque l'on dit, *pulvis QUEM projicit ventus*; les Hébreux alors ne laissent au *relatif* que le dernier usage, de marquer l'union de la proposition avec une autre; & pour l'autre usage, qui est de tenir la place du nom, ils l'expriment par le pronom démonstratif, comme s'il n'y avoit point de *relatif*: de sorte qu'ils disent *QUEM projicit EUM ventus*. . . . Les Grammairiens n'ayant pas bien distingué ces deux usages du *relatif*, n'ont pu rendre aucune raison de cette façon de parler, & ont été réduits à dire que c'étoit un pléonasme, c'est-à-dire une superfluité inutile ».

Quiconque lit ce passage de P. R. s'imagineroit qu'il y a en hébreu un adjectif démonstratif & conjonctif, correspondant au *qui*, *quæ*, *quod* latin, & pouvant s'accorder en genre & en nombre avec son antécédent; & dans ce cas, il semble en effet qu'il n'y ait rien autre chose à dire que d'expliquer l'hébraïsme par le pléonasme, qui est réellement très-sensible dans le passage de saint Pierre, *εἰ τὸ μολῶπι αὐτὸ ἐἴσθητε, cujus livore ejus sanati estis*. Surpris d'un usage si peu raisonnable, & si difficile à expliquer, j'ouvre les grammaires hébraïques, & je trouve dans celle de M. l'abbé Ladvocat (pag. 67.) que « le pronom *relatif* en hébreu est *אשר*, & qu'il sert pour tous les genres, pour tous les nombres, pour tous les cas, » & pour toutes les personnes ». Je passe à celle de Masclef (tom. I. cap. iij. n°. 4. pag. 69.), & j'y trouve: *pronom relativum est אשר, quod omnibus generibus, casibus, ac numeris inservit, significans, pro variâ locorum exigentiâ, qui, quæ, quod, cujus, cui, quem, quorum, quos, &c.*

Cette indéclinabilité du prétendu pronom *relatif*, combinée avec l'usage constant des Hébreux d'y joindre l'adjectif démonstratif lorsqu'il n'est pas le sujet

sujet de la proposition, m'a fait conjecturer que le mot hébreu n'est en effet qu'une conjonction, que c'est pour cela qu'il est essentiellement indéclinable, & que ce que les Grecs, les Latins, & tant d'autres peuples expriment en un seul mot conjonctif & démonstratif tout-à-la-fois, les Hébreux l'expriment en deux mots, la conjonction dans l'un, & l'idée démonstrative dans l'autre : je trouve en effet que Mascléf compte parmi les conjonctions causales וְאִם, qu'il traduit par *quod* ; cette découverte me donne de la hardiesse, & je crois que cette conjonction est indéfinie, & peut se rendre tantôt d'une manière, & tantôt de l'autre, précisément comme celle du *qui*, *quæ*, *quod* des Latins. Ainsi je ne traduirois point le texte hébreux par *pulvis quem projicit eum ventus*, mais par *pulvis*, & *projicit* ou *quoniam projicit eum ventus* ; & le *pulvis quem projicit ventus* de la vulgate en est, sous la forme autorisée en latin, une autre traduction littérale & fidele. De même le passage de saint Pierre, pour répondre fidèlement à l'hébraïsme, auroit dû être καὶ τὸ μωλωπι αὐτὸ ἰάθητε, *cujus livore ejus sanati estis* ; ou bien en réduisant à un même mot la conjonction & l'adjectif démonstratif & τὸ μωλωπι ἰάθητε, *cujus livore sanati estis* : le texte grec ne présente le pléonafme, que parce que le traducteur n'avoit pas saisi le vrai sens de l'hébreu, ni connu la nature intrinsèque du prétendu pronom relatif hébraïque. Si les Hébreux ne font pas usage de l'adjectif démonstratif dans le cas où il est sujet, c'est que la terminaison du verbe le désigne assez.

Pour ce qui est des exemples tirés immédiatement du latin, comme la même explication ne peut pas y avoir lieu, il faut prononcer hardiment qu'il y a périologie. On cite cet exemple de Tite-Live : *ut in tusculanos animadverteretur, quorum eorum ope ac consilio Veliterni populo romano bellum fecissent* ; qu'y a-t-il de mieux que d'adopter la correction proposée de *quodd* ou de *quoniam* au lieu de *quorum*, ou la suppression d'*eorum* ? On ne peut pas plus rejeter en Grammaire qu'ailleurs, le principe nécessaire de l'immuabilité des natures. L'adjectif que l'on nomme communément pronom relatif, est, dans toutes les langues qui le déclinent, adjectif démonstratif & conjonctif ; & l'usage, dans aucune, ne peut le dépouiller en quelques cas de l'idée démonstrative, pour ne lui laisser que l'effet conjonctif, parce qu'une conjonction déclinable est un phénomène impossible.

Le grammairien de P. R. se trompe donc encore dans la manière dont il interprète le *quodd* de cette phrase de Cicéron, *Non tibi objicio QUOD hominem spoliasti*. « Pour moi, dit-il, je crois que c'est le relatif, qui a toujours rapport à un antécédent, mais qui est dépouillé de son usage de pronom ; n'enfermant rien dans sa signification qui fasse partie ou du sujet ou de l'attribut de la proposition incidente, & retenant seulement son second usage d'unir la proposition où il se trouve, à une autre. . . car dans ce passage de Cicéron, *Non tibi objicio QUOD hominem spoliasti* ; ces derniers mots, *hominem spoliasti*, font une proposition parfaite, où le *quodd* qui la précède n'ajoute rien, & ne suppose aucun nom : mais tout ce qu'il fait est que cette même proposition où il est joint, ne fait plus partie que de la proposition entière, *Non tibi objicio QUOD hominem spoliasti* ; au lieu que sans le *quodd* elle subsisteroit par elle-même, & feroit toute seule une proposition. » Le *quodd* dont il s'agit est dans cet exemple & dans tous les autres pareils, un vrai adjectif démonstratif & conjonctif, comme en toute occurrence ; & pour s'en assurer, il ne faut que faire la construction analytique du texte de Cicéron ; la voici : *Non tibi objicio hoc crimen, QUOD crimen est tale, spoliasti hominem* ; ce qui peut se décomposer ainsi : *Non tibi objicio hoc crimen, ET HOC crimen est tale,*

Tome XIV.

spoliasti hominem. La proposition *spoliasti hominem* est un développement déterminatif de l'adjectif indéfini *tale*, & peut être envisagée comme ne faisant qu'un avec *tale* : mais *quod* fait partie du sujet dont l'attribut est *est tale spoliasti hominem*, & constitue par conséquent une partie de l'incidente. Voyez INCIDENTE.

Le même auteur prétend au contraire qu'il y a des rencontres où cet adjectif ne conserve que sa signification démonstrative, & perd sa vertu conjonctive. « Par exemple, dit-il, Plinie commence ainsi son panegyrique : *Benè ac sapienter, P. C. majores instituerunt, ut rerum agendarum, ita discendi initium à præcationibus capere, quodd nihil ritè, nihilque providenter homines, sine deorum immortalium ope, consilio, honore, auspicarentur. QUI mos, qui potius quam consuli, aut quando magis usurpandus colendusque est ?* Il est certain que ce *qui* commence plutôt une nouvelle période, qu'il ne joint celle-ci à la précédente ; d'où vient même qu'il est précédé d'un point ; & c'est pourquoi en traduisant cela en françois, on ne mettroit jamais, *laquelle coutume*, mais *cette coutume*, commençant ainsi la seconde période : *ET par qui CETTE coutume doit-elle être plutôt observée, que par un consul ? &c.* »

Remarquez cependant que l'auteur de la Grammaire générale conserve lui-même la conjonction dans sa traduction : *ET par qui CETTE coutume*, en sorte qu'en disputant contre, il avoue assez clairement que le *qui* latin est la même chose que *& is* ; c'est une vérité qu'il sentoit sans la voir. Je crois pourtant que la conjonction est mal rendue par *&* dans cet exemple : il ne s'agit pas d'associer les deux propositions consécutives pour une même fin, & par conséquent la conjonction copulative y est déplacée : la première proposition est un principe de fait qui est général, & la seconde semble être une conclusion que l'on en déduit par cette sorte de raisonnement que les rhéteurs appellent à *minori ad majus* ; ainsi je croirois que la conjonction qui convient ici doit être la conclusive *igitur* (donc) ; *qui mos*, c'est-à-dire, *igitur hic mos* ; & en françois, pour ne pas trop m'écarter de la version de P. R. *par qui DONC CETTE coutume doit-elle être plutôt observée, que par un consul ? &c.*

On ajoute que Cicéron est plein de semblables exemples ; on auroit pu dire la même chose de tous les bons auteurs latins. On cite celui-ci (*Orat. V. in Verrem.*) : *Itaque alii cives romani, ne cognoscerentur, capitibus obvolutis à carcere ad palum atque ad necem rapiabantur : alii, cum à multis civibus romanis recognoscerentur, ab omnibus defenderentur, securi feriebantur. QUORUM ego de acerbissima morte, crudelissimoque cruciatu dicam, cum eum locum tractare cæpero.* Ce *quorum*, dit-on, se traduiroit en françois comme s'il y avoit de *illorum* morte. Je n'en crois rien, & je suis d'avis que qui le traduiroit de la sorte n'en rendroit pas toute l'énergie, & ôteroit l'âme du discours, puisqu'elle consiste sur-tout dans la liaison. Quelle est cette liaison ? Cicéron remettant à parler ailleurs de cet objet, semble par-là désapprouver le peu qu'il en a dit, ou du-moins s'opposer à l'attente qu'il a pu faire naître dans l'esprit des auditeurs : il faut donc, pour entrer dans ses vûes, décomposer le *quorum* par la conjonction adverbative *sed*, & construire ainsi : *SED ego dicam de morte acerbissima atque de cruciatu crudelissimo ILLORUM* ; ce qui me paroît être d'une nécessité indispensable, & prouver que dans l'exemple en question *quorum* n'est pas dépouillé de sa vertu conjonctive, qu'en effet il ne perd nulle part.

Is (Neocles) uxorem Halicarnassiam civem duxit, ex qua natus est Themistocles. QUI cum minus esset probatus parentibus, quodd liberiùs vivebat & rem familiarem negligebat, à patre exheredatus est. QUÆ contumelia non fregit eum, sed erexit (Corn. Nep. in Themist.

H

cap. j.). Voilà un *qui* & un *quæ* qui commencent chacun une phrase. Il me semble qu'il faut interpreter le premier comme s'il y avoit, *AT QUI IS cum minus esset probatus*, &c. (OR CELUI-CI n'étant pas dans les bonnes grâces de ses parens) : c'est une remarque que l'historien veut joindre à ce qui précède, par une transition. *QUÆ contumelia non fregit eum, sed erexit*, c'est-à-dire, *VERUM HÆC contumelia non fregit eum, sed erexit*; l'effet naturel de l'exhérédation devoit être d'affliger Thémistocle & de l'abattre, ce fut le contraire. Il faut donc joindre cette remarque au récit du fait par une conjonction adversative, de même que les deux parties de la remarque pareillement opposées entr'elles : ainsi je traduirois; *MAIS CET affront, au lieu de l'abattre, lui éleva l'ame* : la conjonction *mais* indique l'opposition qu'il y a entre l'effet & la cause; & *au lieu de* désigne l'opposition respective de l'effet attendu & de l'effet réel.

Il n'y a pas une seule occasion où le *qui*, *quæ*, *quod* ainsi employé, ou de quelque autre manière que ce soit, ne conserve & sa signification démonstrative & sa vertu conjonctive. Outre qu'on vient de le voir dans l'explication analysée des exemples mêmes allégués par D. Lancelot en faveur de l'opinion contraire; c'est une conséquence naturelle de l'aveu que fait cet auteur que *qui*, *quæ*, *quod* est souvent revêtu de ces deux propriétés, & c'est lui-même qui établit le principe incontestable qui attache cette conséquence au fait, je veux dire l'invariabilité de la signification des mots : « car c'est par accident, dit-il, » (*ch. ix.*) si elle varie quelquefois, par équivoque, » ou par métaphore ». Mais si la signification démonstrative & la vertu conjonctive sont les deux propriétés qui caractérisent cette sorte de mot, à quoi bon le désigner par la dénomination du *relatif*, qui est vague, qui convient également à tous les adjectifs, qui convient même à tous les mots d'une phrase, puisqu'ils sont tous liés par les rapports respectifs qui les font concourir à l'expression de la pensée ? Ne vaut-il pas mieux dire tout simplement que c'est un *adjectif démonstratif & conjonctif* ? Ce seroit, en le nommant, en déterminer clairement la destination, & poser, dans la dénomination même, le principe justificatif de tous les usages que les langues en ont faits. Cependant comme il y a d'autres adjectifs démonstratifs, comme *is*, *ea*, *id*; *hic*, *hæc*, *hoc*; *ille*, *illa*, *illud*; *iste*, *ista*, *istud*, &c. & que cette idée individuelle ne donne lieu à aucune loi particulière de syntaxe : je crois que l'on peut se contenter de la dénomination d'*adjectif conjonctif*, telle que je l'ai établie d'abord, parce que c'est de cette vertu conjonctive & de la nature générale des adjectifs, que découlent les règles de syntaxe qui sont propres à cette sorte de mot.

Première règle. L'*adjectif conjonctif* s'accorde en genre, en nombre, & en cas, avec un cas répété de l'antécédent, soit exprimé, soit sous-entendu. Je m'exprime autrement que ne font les rudimentaires, parce que la Philosophie ne doit pas prononcer simplement sur des apparences trop souvent trompeuses, & presque toujours insuffisantes pour justifier ses décisions. On dit communément que le *relatif* s'accorde avec l'antécédent en genre, en nombre, & en personne; & l'on cite ces exemples : *Deus QUEM adoramus est omnipotens, timete Deum QUI mundum condidit*. On remarque sur le premier exemple, que *quem* est au singulier & au masculin, comme *Deus*; mais qu'il n'est pas au même cas, & qu'il est à l'accusatif, qui est le régime du verbe *adoramus*; sur le second exemple, que *qui* est de même qu'au singulier & au masculin comme *Deum*; mais non pas au même cas, puisque *qui* est au nominatif, comme sujet de *condidit* : on conclut de-là que le *relatif* ne s'accorde pas en cas avec l'antécédent. On remarque encore que

qui, dans le second exemple, est de la troisième personne, comme *Deum*, puisque le verbe *condidit* est à la troisième personne, & qu'il doit s'accorder en personne avec son sujet, qui est *qui*.

Ce qui fait que l'on décide de la sorte, c'est le préjugé universel que *qui*, *quæ*, *quod* est un pronom : il est vrai que le cas d'un pronom ne se décide que par le rapport propre dont il est chargé dans l'ensemble de la phrase, quoiqu'il se mette au même genre & au même nombre que le nom son correctif, dont il tient la place, ou qui auroit pu tenir la sienne; mais ce n'est pas tout-à-fait la même chose de l'*adjectif conjonctif*, & la méthode latine de P. R. elle-même m'en fournira la preuve. « Le *relatif QUI, QUÆ, QUOD*, » doit ordinairement être considéré comme entre deux » cas d'un même substantif exprimés ou sous-entendus; & alors il s'accorde avec l'antécédent en genre & en nombre; & avec le suivant, même en cas, » comme avec son substantif ». C'est ce qu'on lit dans l'explication de la seconde règle de la syntaxe; & n'est-il pas surprenant que l'on partage ainsi les *relations du relatif*, si je puis parler de la sorte, & que l'on en décide le genre & le nombre par ceux du nom qui précède, tandis qu'on en détermine le cas par celui du nom qui suit ? N'étoit-il pas plus simple de rapporter tout au nom suivant, & de déclarer la concordance entière comme à l'égard de tous les autres adjectifs ?

La vérité de ce principe se manifeste par-tout. 1°. Quand le nom est avant & après l'*adjectif conjonctif*, comme, *LITTERAS abs te M. Calenus ad me attulit, in QUIBUS LITTERIS scribis*, Cic. *Ultra EUM LOCUM QUO in LOCO Germani confederant*, Cæsar. *EODEM ut JURE uti senem liceat, QUO JURE sum usus adolescentior*, Ter. 2°. Quand le nom est supprimé après l'*adjectif conjonctif*, puisqu'alors on ne peut analyser la phrase qu'en suppléant l'ellipse du nom, comme *cognosces ex IIS LITTERIS QUAS liberti tuo dedi*, Cic. pour *ex litteris quas litteras*, dit la méthode latine (*loc. cit.*). 3°. Quand le nom est supprimé avant l'*adjectif conjonctif*, pour la même raison; comme, *populo ut placerent QUAS fecisset FABULAS*, Phœd. c'est-à-dire, *populo ut placerent FABULÆ QUAS FABULAS fecisset*. 4°. Quand le nom est supprimé avant & après; comme, *sunt QUIBUS in satyrâ videor nimis acer*, Hor. c'est-à-dire, *sunt HOMINES QUIBUS HOMINIBUS in satyrâ videor nimis acer*. 5°. Quand l'*adjectif conjonctif* étant entre deux noms de genres ou de nombres différens, semble s'accorder avec le premier; comme, *Herculi sacrificium fecit in LOCO QUEM PYRAM appellant*, T. Liv. c'est-à-dire, *in LOCO QUEM LOCUM appellant Pyram*; & encore *Darius ad EUM LOCUM QUEM amanicas PYLAS vocant pervenit*, Curt. c'est-à-dire *ad EUM LOCUM QUEM LOCUM vocant Pylas amanicas*. 6°. Et encore plus évidemment quand l'*adjectif conjonctif* s'accorde tout simplement avec le mot suivant; comme, *ANIMAL providum & sagax QUEM vocamus HOMINEM*; quoiqu'il soit vrai que cette concordance ne soit alors qu'une syllepse (voyez SYLLEPSE); mais ce qui a amené cette syllepse, c'est l'authenticité même de la règle que l'on établit ici, & que l'on croyoit suivre apparemment.

Elle est fondée, comme on voit, sur ce que le prétendu pronom *relatif* est un véritable adjectif, & que, comme tous les autres, il doit s'accorder à tous égards avec le nom ou le pronom auquel on l'applique, & cela en vertu du principe d'identité. Voyez IDENTITÉ.

Seconde règle. L'*adjectif conjonctif* appartient toujours à une proposition incidente, qui est modificative de l'antécédent; & cet antécédent appartient par conséquent à la proposition principale.

C'est une suite nécessaire de la vertu conjonctive

renfermée dans cette sorte de mot : partout où il y a conjonction, il y a nécessairement plusieurs propositions, puisque les conjonctions sont des mots qui désignent entre les propositions, une liaison fondée sur les rapports qu'elles ont entre elles : d'ailleurs la concordance de l'*adjectif conjonctif* avec l'antécédent ne paroît avoir été instituée, que pour mieux faire concevoir que c'est principalement à cet antécédent que doit se rapporter la proposition incidente. Je n'insiste pas davantage sur ce principe, qui, apparemment, ne me sera pas contesté : mais je dois faire faire attention à quelques corollaires importants qui en découlent.

Coroll. 1. Dans la construction analytique, & dans toutes les occasions où l'on doit en conserver la clarté, ce qui est presque toujours nécessaire ; l'*adjectif conjonctif* doit suivre immédiatement l'antécédent, & être à la tête de la proposition incidente. La conjonction, qui est l'un des caractères de cet adjectif, est le signe naturel du rapport de la proposition incidente à l'antécédent ; elle doit donc être placée entre l'antécédent & l'incidente, comme le lien commun des deux, ainsi que le sont toujours toutes les autres conjonctions. Les petites exceptions qu'il peut y avoir à ce corollaire dans la pratique, peuvent quelquefois venir de la facilité que le génie particulier d'une langue peut fournir pour y conserver la clarté de l'énonciation, par exemple, au moyen de la concordance des terminaisons ou de la répétition de l'antécédent, comme dans les langues transpositives : ainsi, la concordance du genre & du nombre sauve la clarté de l'énonciation dans cette phrase de Térence, *QUAS credis esse has, non sunt veræ nuptiæ*, parce que cette concordance montre assez nettement que *nuptiæ* est l'antécédent de *quas*, qui ne peut s'accorder qu'avec *nuptias* ; & c'est à-peu-près la même chose dans ce mot de Cicéron, *QUAM quisque norit artem, in hac se exerceat*. D'autres fois l'exception peut venir de la préférence qui est due à d'autres principes, en cas de concurrence avec celui-ci ; & cette préférence, connue par raison ou sentie par usage, sauve la phrase des incertitudes de l'équivoque : tels sont les exemples où nous plaçons entre l'antécédent & l'*adjectif conjonctif*, ou une simple proposition, ou même une phrase adverbiale dans le complément de laquelle doit être l'*adjectif conjonctif* ; la manière même dont je viens de m'expliquer en est un exemple ; & l'on en trouve d'autres au mot INCIDENTE.

Coroll. 2. Puisque l'*adjectif conjonctif* est essentiellement démonstratif, & que l'analyse suppose dans la proposition incidente la répétition du nom ou du pronom antécédent avec lequel s'accorde l'*adjectif conjonctif* ; cet antécédent est donc envisagé sous ce point de vue démonstratif dans la proposition incidente : mais cette proposition incidente est modificative du même antécédent envisagé comme partie de la proposition principale : donc il doit être considéré dans la principale sous le même point de vue démonstratif ; puis qu'autrement l'incidente, qui se rapporte à l'antécédent pris démonstrativement, ne pourroit pas se rapporter à celui de la proposition principale. C'est précisément en conséquence de ce principe que dans la phrase latine on trouve souvent le premier antécédent accompagné de l'*adjectif démonstratif* *is*, ou *hic*, ou *ille*, &c. *ultra EUM locum quo in loco Germani confederant ; cognosces ex IIS litteris quas*, &c. & Virgile l'a même exprimé avec le pronom *ego* ; *ILLE ego qui quondam*, &c. C'est aussi le fondement de la règle proposée par Vaugelas (*rem. 369.*) comme propre à notre langue, que le pronom relatif (*c'est-à-dire* l'*adjectif conjonctif*), ne se peut rapporter à un nom qui n'a point d'article. Vaugelas n'avoit pas aperçu toute la généralité de cette règle ; la Grammaire générale (*part. II, ch. x.*) l'a discutée

avec beaucoup de soin ; M. du Marfais, qui en a présenté la cause sous un autre aspect que je ne fais ici, quoiqu'au fond ce soit la même, a réduit la règle à sa juste valeur (*ARTICLE, p. 736. col. ij.*) ; M. Duclos semble avoir ajouté quelque chose à la précision (*rem. sur le ch. x. de la gram. génér.*) ; & M. l'abbé Fromant a enrichi son *supplément* (sur le même *chap.*) de tout ce qu'il a trouvé épars dans différens auteurs sur cette règle de syntaxe. Voilà donc les sources où il faut recourir pour se fixer sur le détail d'un principe, que je ne dois montrer ici que sous des termes généraux ; & afin de savoir quels autres mots peuvent tenir lieu de l'article ou être réputés articles, on peut voir ce qui en est dit au mot INDÉFINI, (*n. 2.*)

Coroll. 3. Comme la signification propre de chaque mot est essentiellement une ; c'est une erreur que de croire, comme il semble que tous les Grammairiens le croient, que l'*adjectif conjonctif* puisse être employé sans relation à un antécédent, & sans supposer une proposition principale autre que celle où entre cet adjectif. *Qui, que, quoi, lequel* sont, au dire des Grammairiens françois, ou relatifs ou absolus : relatifs, quand ils ont relation à des noms ou à des personnes qui les précèdent ; absolus, quand ils n'ont pas d'antécédent auquel ils aient rapport. Voyez la *gram. fr.* de M. Restaut, *ch. v. art. 5. & 6. Ab uno disce omnes. Dieu QUI aime les hommes, l'argent QUE j'ai dépensé, ce à QUOI vous pensez, le genre de vie AUQUEL on se destine* ; dans tous ces exemples, *qui, que, quoi & auquel* sont relatifs : ils sont absolus dans ceux-ci, *je sais QUI vous a accusé, je ne sais QUE vous donner, marquez-moi à QUOI je dois m'en tenir*, & après avoir parlé de livres, *je vois AUQUEL vous donnez la préférence* ; ils se font encore dans ces phrases qui sont interrogatives, *QUI vous a accusé ? QUE vous donnerai-je ? A QUOI pensez-vous ?* & après avoir parlé de livres, *AUQUEL donnez-vous la préférence ?* C'est la même chose en latin : *qui, quæ, quod* y sont relatifs ; *quis, quid* y sont absolus.

Mais approfondissons une fois les choses avant que de prononcer. Je l'ai déjà dit dans cet article, & je le répète encore : la signification propre des mots est essentiellement une : la multiplicité des sens propres seroit directement contraire au but de la parole, qui est l'énonciation claire de la pensée ; & si l'usage introduit quelques termes équivoques, par quelque cause que ce soit, cela est très-rare, & l'on ne trouvera pas qu'il ait jamais exposé à ce défaut trop considérable, aucun des mots qui sont de nature à se montrer fréquemment dans le discours. Or il est constant que *qui, quæ, quod* en latin, *qui, que, quoi, lequel* en françois, sont ordinairement des *adjectifs conjonctifs* : il faut donc en conclure qu'ils le sont toujours, & que dans les phrases où ils paroissent employés sans antécédent, il y a une ellipse dont l'analyse fait bien remplir le vuide.

Reprenons les exemples positifs que l'on vient de voir. *Je sais QUI vous a accusé*, c'est-à-dire, *je sais la personne QUI vous a accusé : je ne sais QUE vous donner*, c'est-à-dire, *je ne sais pas la chose QUE je puis vous donner*, ou *QUE je dois vous donner* : marquez-moi à QUOI je dois m'en tenir, c'est-à-dire, marquez-moi le sentiment, ou l'opinion, ou le parti, &c. à QUOI je dois m'en tenir : en parlant de livres, je vois AUQUEL vous donnez la préférence, c'est-à-dire, je vois le livre AUQUEL vous donnez la préférence ; le genre masculin & le nombre singulier du mot *auquel*, prouvent assez qu'on le rapporte à un nom masculin & singulier. Mais en général ces adjectifs étant essentiellement conjonctifs, & supposant, par une conséquence nécessaire, un antécédent auquel ils servent à joindre une proposition incidente ; il a été très-facile à l'usage d'autoriser l'ellipse de cet anté-

cédent, lorsque les circonstances sont de nature à le désigner d'une manière précise; parce que le but de la parole en est mieux rempli, la pensée étant peinte sans équivoque & sans superfluité: or il est évident que c'est ce qui arrive dans tous les exemples précédents; il n'y a qu'une *personne* qui puisse accuser quelqu'un, & d'ailleurs l'usage de notre langue est, en cas d'ellipse, de n'employer *qui* qu'avec relation aux personnes; *que* est toujours *relatif* aux choses en pareille occurrence, & c'est la même chose de *quoi*; pour *lequel*, on ne peut s'en servir qu'immédiatement après avoir nommé l'antécédent, dont ce mot rappelle nettement l'idée au moyen de l'article dont il est composé.

Cette possibilité de suppléer l'antécédent sert encore de fondement à une autre ellipse, qui dans l'occasion en devient comme une suite; c'est celle du mot qui marque l'interrogation, dans les phrases où l'on a coutume de dire que les prétendus pronoms absolus sont interrogatifs. *QUI vous a accusé?* c'est-à-dire, (dites-moi la personne) *QUI vous a accusé*; *QUE vous donnerai-je?* c'est-à-dire, (indiquez-moi ce) *QUE je vous donnerai*; à *QUOI pensez-vous?* c'est-à-dire, (faites-moi connoître la chose) à *QUOI vous pensez*; *AUQUEL donnez-vous la préférence?* c'est-à-dire, (déclarez le livre) *AUQUEL vous donnez la préférence*. Dans toutes ces phrases, l'adjectif conjonctif se trouve à la tête, quoique dans l'ordre analytique il doit être précédé d'un antécédent; c'est donc une nécessité de le suppléer: d'ailleurs puisqu'il appartient toujours à une proposition incidente, & l'antécédent à la principale, & que cependant il n'y a qu'un seul verbe dans toutes ces phrases, qui est celui de l'incidente; il faut bien suppléer le verbe de la principale: mais comme le ton, quand on parle, indique suffisamment l'interrogation, & qu'elle est marquée dans l'écriture par la ponctuation, ce verbe doit être interrogatif; & par conséquent ce doit être l'impératif singulier ou pluriel, selon l'occurrence, des verbes qui énoncent un moyen de terminer l'incertitude ou l'ignorance de celui qui parle, comme *dire*, *déclarer*, *apprendre*, *enseigner*, *remonter*, *faire connoître*, *indiquer*, *désigner*, *nommer*, &c. (voyez INTERROGATIF.) Dans ce cas, l'antécédent sous-entendu que l'on supplée, doit être le complément de ce verbe impératif, comme on le voit dans le développement analytique des exemples que je viens d'expliquer.

Ce que je viens de dire par rapport à notre langue est essentiellement vrai dans toutes les autres, & spécialement en latin. Le *quis* & le *quid*, quoiqu'ils aient une terminaison différente de *qui* & de *quod*, ne sont pourtant guère autre chose que ces mots mêmes, à moins qu'on ne veuille croire que *quis* c'est *qui* avec la terminaison du démonstratif *is* qui en doit modifier l'antécédent, & que *quid* c'est *quod* avec la terminaison du démonstratif *id*. Cette opinion pourroit expliquer pourquoi *quis* ne s'emploie qu'en parlant des personnes, & *quid* en parlant des choses; c'est que le démonstratif *is* suppose l'antécédent *homo*, & le démonstratif *id*, l'antécédent *negocium*; d'où il vient que *quis* étoit anciennement du genre commun, ainsi que les mots qui en sont composés, *quisquis*, *aliquis*, *ecquis*, &c. (voyez *Prisc. xiiij. de secundâ pron. decl. Voss. de anal. iv. 8.*) Mais admettre ce principe, c'est établir en même tems la nécessité de suppléer ces antécédents, soit que les phrases soient positives, soit qu'elles aient le sens interrogatif; & si elles sont interrogatives, il y a également nécessité de suppléer le verbe interrogatif, afin de compléter la proposition principale, & de donner de l'emploi à l'antécédent suppléé. Au reste, que *quis* & *quid* viennent de *qui*, *quæ*, *quod*, & n'en diffèrent que comme je l'ai dit; on en trouve

une nouvelle preuve, en ce qu'ils n'ont point d'autres cas obliques que *qui*, *quæ*, *quod*, & qu'alors la terminaison ne pouvant plus montrer les distinctions que j'ai marquées plus haut, on est obligé d'exprimer le nom qui doit être antécédent.

Puisque c'est la vertu conjonctive qui est le principal fondement des lois de la syntaxe par rapport à l'espèce d'adjectif dont je viens de parler; il est important de reconnoître les autres mots *conjonctifs*, sujets par conséquent aux règles qui portent sur cette propriété.

Or il y a en latin plusieurs adjectifs également *conjonctifs*. Tels sont, par exemple, *qualis*, *quantus*, *quot*, qui renferment en outre dans leur signification la valeur des adjectifs démonstratifs *talis*, *tantus*, *tot*, de la même manière que *qui*, *quæ*, *quod* renferme celle de l'adjectif démonstratif *is*, *ea*, *id*. Mais dans la construction analytique, l'antécédent de *qui*, *quæ*, *quod* doit être modifié par l'adjectif démonstratif *is*, *ea*, *id*, afin qu'il soit pris dans la proposition principale sous la même acception que dans l'incidente: les adjectifs *qualis*, *quantus*, *quot*, supposent donc de même un antécédent modifié par les adjectifs démonstratifs, *talis*, *tantus*, *tot*, dont ils renferment la valeur. Cette conséquence est justifiée par les exemples suivans: *QUALES sumus*, *TALES esse videamur*; Cic. *videre mihi videor TANTAM dimicationem*, *QUANTA nunquam fuit*; Id. *de nullo opere publico TOT senatus extant consulta*, *QUOT de meâ domo*. Id.

Les adjectifs *cujus*, *cujas*, *quotus*, sont aussi *conjonctifs*, & ils sont équivalens à des périphrases qu'il faut rappeler quand on veut en analyser les usages.

Cujus signifie *ad quem hominem pertinet*; ainsi l'antécédent analytique de *cujus*, c'est *is homo*, parce que le vrai *conjonctif* qui reste après la décomposition, c'est *qui*, *quæ*, *quod*. La troisième églogue de Virgile commence ainsi: *Dic mihi, Damata, CUJUM pecus?* c'est-à-dire, *dic mihi, Damata*, (eum hominem) *CUJUM pecus* (est hoc pecus) ou bien *ad quem hominem pertinet* (est hoc pecus): sur quoi j'observerai en passant, que l'interrogation est exprimée ici positivement par *dic mihi*, conformément à ce que j'ai dit plus haut, dont cet exemple devient une nouvelle preuve. Cette manière de remplir la construction analytique par rapport à l'adjectif *cujus*, est autorisée non-seulement par la raison du besoin, telle que je l'ai exposée, mais par l'usage même des meilleurs écrivains: je me contenterai de citer Cicéron, (3. Verrin.): *ut optimâ conditione sit IS, CUJA res sit, CUJUM periculum*; que manque-t-il avec *is*, que le nom *homo*, suffisamment désigné par le genre de *is* & par le sens?

Cujas veut dire *ex quâ regione* ou *gente oriundus*: donc l'antécédent analytique de *cujas*, c'est *ea regio*, ou *ea gens*. Voici un trait remarquable de Socrate, rapporté par Cicéron (V. Tuscul.): *Socrates quidem cum rogaretur CUJATEM se esse diceret, mundanum, inquit*; c'est-à-dire, *cum rogaretur (de eâ regione) CUJATEM se esse diceret*, ou bien *ex quâ regione oriundum se esse diceret*.

Quotus, c'est la même chose que si l'on disoit *in quo ordinis numero locatus*, & par conséquent l'analyse assigne pour antécédent à cet adjectif, *is ordinis numerus*, dont l'idée est reprise dans *quotus*. *Hora QUOTA est*, Hor. c'est la même chose que si l'on disoit analytiquement, (*dic mihi eum ordinis numerum*) *in quo ordinis numero locata est (præsens) hora*.

Je pourrais parcourir encore d'autres adjectifs *conjonctifs* & les analyser; mais ceux-ci suffisent aux vues de l'Encyclopédie, où il s'agit plutôt d'exposer des principes généraux, que de s'appesantir sur des

détails particuliers. Ceux qui sont capables d'entrer dans le philosophique de la Grammaire, m'ont entendu; & ils trouveront, quand il leur plaira, les détails que je supprime. Au contraire, je n'en ai que trop dit pour ceux à qui les profondeurs de la Méta-physique font tourner la tête, & qui veulent qu'on apprenne les langues comme ils ont appris le latin: semblables à arlequin, qui devine que *collegium* veut dire *college*, ils ne veulent pas que dans *quota hora est* on voie autre chose que *quelle heure est-il*. A la bonne heure; mais qu'ils s'assurent, s'ils peuvent, qu'ils y voyent ce qu'ils y croient voir, ou qu'ils sont en état même de rendre raison de leur propre phrase, *quelle heure est-il*.

Je n'irai pourtant pas jusqu'à supprimer en leur faveur quelques observations que je dois à une autre sorte de mots *conjonctifs*, & que l'on trouve dans toutes les langues; ce sont des adverbess.

Les uns sont équivalens à une conjonction & à un adverbe, qui ne vient à la suite de la conjonction que parce qu'il en est l'antécédent naturel: tels sont *qualiter*, *quam*, *quandiu*, *quoties*, *quum*, qui renferment dans leur signification, & qui supposent avant eux les adverbess correspondans *taliter*, *tam*, *tandiu*, *toties*, *tum*. J'ai déjà cité ailleurs cet exemple: *ut QUOTIESCUMQUE gradum facies*, *TOTIES tibi tuarum virtutum veniat in mentem*. Cic. Je n'y en ajouterai aucun autre, pour ne pas être trop long.

D'autres adverbess sont *conjonctifs*, parce qu'ils sont équivalens à une préposition complete, dont le complément est un nom modifié par un adjectif *conjectif*; ainsi ils supposent pour antécédent ce même nom modifié par l'adjectif démonstratif correspondant: tels sont les adverbess *cur* ou *quare*, *quamobrem*, *quando*, *quapropter*, *quomodo*, *quoniam*, & les adverbess de lieu *ubi*, *unde*, *quâ*, *quod*.

Cur, *quare*, *quamobrem*, *quapropter* & *quoniam*, sont à-peu-près également équivalens à *ob quam rem*, qui sont les élémens dont *quamobrem* est composé, ou bien à *propter quam causam*, *quâ de re*, *quâ de causâ*; d'où il faut conclure que l'antécédent que l'analyse leur assigne, doit être *ea res* ou *ea causa*.

Quando veut dire *in quo tempore*, & suppose conséquemment l'antécédent *in tempus* exprime ou sous-entendu. *Quomodo* est évidemment la même chose que *in* ou *ex quomodo*, & par conséquent il doit être précédé de l'antécédent *is modus*.

Ubi veut dire *in quo loco*; *unde* signifie *ex quo loco*; *quâ* c'est *per quem locum*; *quod* est équivalent à *in* ou *ad quem locum*; du moins dans les circonstances où ces adverbess dénotent le lieu: ils supposent donc alors pour antécédent *is locus*. Quelquefois *ubi* veut dire *in quo tempore*; *unde* signifie souvent *ex quâ causâ* ou *ex quâ origine* ou *ex quo principio*; *quâ* a par fois le sens de *ad quem finem*: alors il est également aisé de suppléer les antécédens.

Quidni, *quin* & *quominus* ont encore à-peu-près le même sens que *quare*, mais avec une négation de plus; ainsi ils signifient *propter quam rem non*, & ce *non* doit tomber sur le verbe de la phrase incidente.

Tous ces mots *conjonctifs*, & d'autres que je m'abstiens de détailler, sont assujettis aux règles qui ont été établies sur *qui*, *quæ*, *quod* en conséquence de sa vertu conjonctive. Ils ne peuvent qu'appartenir à une proposition incidente; leur antécédent doit faire partie de la principale; s'ils sont employés dans des phrases interrogatives, il faut les analyser comme celles où entre *qui*, *quæ*, *quod*, je veux dire, en rappelant l'antécédent propre & l'impératif qui doit marquer l'interrogation.

Il y a de pures conjonctions qui supposent même un terme antécédent; tel est, par exemple, *ut*, que je remarquerai entre toutes les autres, comme la plus

importante; mais c'est aux circonstances du discours à déterminer l'antécédent. Par exemple, l'adverbe *statim* est antécédent de *ut* dans ce vers de Virgile: *UT regem æquævum crudeli vulnere vidi expirantem animam*. C'est l'adverbe *sic* dans cette phrase de Plaute: *UT vales?* comme s'il avoit dit *dic mihi sic UT vales*. C'est *ita* dans celle-ci de Cicéron: *invitus feci UT L. Flaminium de senatu ejicerem*, c'est-à-dire *feci ita UT ejicerem*. C'est *adèd* dans cette autre de Plaute: *salsa sunt, tangere UT non velis*, c'est-à-dire *sunt salsa adèd UT non velis tangere*. C'est *in hunc finem* dans ce mot de Cicéron: *UT verè dicam*, c'est-à-dire (*in hunc finem*) *UT dicam verè*, à cette fin *QUE* je dis avec vérité, pour dire la vérité. C'est ainsi qu'il faut ramener par l'analyse un même mot à présenter toujours la même signification, autant qu'il est possible; au lieu de supposer, comme on a coutume de faire, qu'il a tantôt un sens & tantôt un autre, parce qu'on ne fait attention qu'aux tours particuliers qu'autorisent les différens génies des langues, sans penser à les comparer à la règle commune, qui est le lien de la communication universelle, je veux dire à la construction analytique.

Quoique l'on soit assez généralement persuadé que notre langue n'est que peu ou point elliptique, on doit pourtant y appliquer les principes que je viens d'établir par rapport au latin: nous avons, comme les Latins, nos adverbess *conjonctifs*, tels que *comme*, *comment*, *combien*, *pourquoi*, *où*; notre conjonction *que* ressemble assez par l'universalité de ses usages, à l'*ut* de la langue latine, & suppose, comme elle, tantôt un antécédent & tantôt un autre, selon les circonstances. *QUE ne puis-je vous obliger!* c'est-à-dire (je suis fâché de ce) *QUE je ne puis vous obliger*. *QUE vous êtes léger!* c'est-à-dire (je suis surpris de ce que vous êtes léger autant) *QUE vous êtes léger*, &c.

Je m'arrête, & je finis par une observation. Il me semble qu'on n'a pas encore assez examiné & reconnu tous les usages de l'ellipse dans les langues: elle mérite pourtant l'attention des Grammairiens; c'est l'une des clés les plus importantes de l'étude des langues, & la plus nécessaire à la construction analytique, qui est le seul moyen de réussir dans cette étude. Voyez INVERSION, LANGUE, MÉTHODE. (E. R. M. B.)

RELATION, f. f. (*Gramm. & Philosoph.*) est le rapport d'une chose à une autre, ou ce qu'elle est par rapport à l'autre. Ce mot est formé de *refero*, rapporter; la *relation* consistant en effet, en ce qu'une chose est rapportée à une autre; ce qui fait qu'on l'appelle aussi *regard*, *habitude*, *comparaison*. Voyez COMPARAISON & HABITUDE.

Nous nous formons l'idée d'une *relation* quand l'esprit considère une chose de manière qu'il semble l'approcher d'une autre, & l'y comparer, & qu'il promène pour ainsi dire sa vue de l'une à l'autre; conséquemment les dénominations des choses ainsi considérées l'une par rapport à l'autre, sont ainsi appelées *relatives*, aussi-bien que les choses même comparées ensemble. Voyez IDÉE.

Ainsi quand j'appelle Caius *marc*, ou une muraille *plus blanche*, j'ai alors en vue deux personnes ou deux choses avec lesquelles je compare Caius ou la muraille. C'est pourquoi les philosophes scholastiques appellent la muraille le *sujet*; la chose qu'elle surpasse en blancheur, le *terme*; & la blancheur, le *fondement* de la *relation*.

La *relation* peut être considérée de deux manières, ou du côté de l'esprit, qui rapporte une chose à une autre, auquel sens la *relation* n'est qu'un envie ou une affection de l'esprit par lequel se fait cette comparaison, ou du côté des choses relatives; auquel cas ce n'est qu'une troisième idée qui résulte dans l'esprit de celle des deux premières comparées ensemble.

ble ; en sorte que la *relation*, dans quelque sens qu'on la prenne, ne réside toujours que dans l'esprit, & non pas dans les choses mêmes.

M. Lock observe que quelques-unes de nos idées peuvent être des fondemens de *relations*, quoique quand les langues manquent d'expressions, cette sorte de *relations* soit difficile à faire sentir ; telle que celle de concubine, qui est un nom *relatif* aussi-bien que femme.

En effet, il n'y a pas d'idée qui ne soit susceptible d'une infinité de *relations* ; ainsi on peut cumuler sur le même homme les *relations* de pere, de frere, de fils, de mari, d'ami, de sujet, de général, d'insulaire, de maître, de domestique, de plus gros, de plus petit, & d'autres encore à l'infini ; car il est susceptible d'autant de *relations* qu'il y aura d'occasions de le comparer à d'autres choses, & en autant de manieres qu'il s'y rapportera ou en différera.

Les idées des *relations* sont beaucoup plus claires & plus distinctes que celles des choses mêmes qui sont en *relation*, parce que souvent une simple idée suffit pour donner la notion d'une *relation*, au lieu que pour connoître un être substantiel, il en faut nécessairement rassembler plusieurs. Voyez SUBSTANCE.

La perception que nous avons des *relations* entre plusieurs idées que l'esprit considère, est ce que nous appelons *jugement*. Ainsi quand je juge que deux fois deux sont quatre & ne sont pas cinq, je perçois seulement l'égalité entre deux fois deux & quatre, & l'inégalité entre deux fois deux & cinq. Voyez JUGEMENT.

La perception que nous avons de *relations* entre les *relations* de différentes choses, constitue ce que nous appelons *raisonnement*. Ainsi quand de ce que quatre est un plus petit nombre que six, & que deux fois deux égalent quatre, je conclus que deux fois deux sont moins que six, je perçois seulement la *relation* des nombres deux fois deux & quatre, & celle de quatre & six. Voyez RAISONNEMENT.

Les idées de cause & d'effet nous viennent des observations que nous faisons sur la vicissitude des choses, en remarquant que quelques substances ou qualités qui commencent à exister tirent leur existence de l'application & opération de certaines autres choses. La chose qui produit est la cause ; celle qui est produite est l'effet. Voyez CAUSE & EFFET. Ainsi la fluidité dans la cire est l'effet d'un certain degré de chaleur que nous voyons être constamment produit par l'application du même degré de chaleur.

Les dénominations des choses tirées du tems ne sont pour la plupart que des *relations*. Ainsi quand on dit que Louis XIV. avéu 77 ans & en a régné 72, on n'entend autre chose, si ce n'est que la durée de son existence a été égale à celle de 77, & la durée de son regne à celle de 72 révolutions solaires ; telles sont toutes les autres expressions qui désignent la durée.

Les termes *jeunes* & *vieux*, & les autres expressions qui désignent le tems, qu'on croit être des idées positives, sont dans la vérité relatives, emportent avec elles l'idée d'un espace ou d'une durée dont nous avons la perception dans l'esprit. Ainsi nous appelons *jeune* ou *vieux* quelqu'un qui n'a pas atteint, ou qui a passé le terme jusqu'où les hommes ont coutume de vivre ; nous nommons *jeune homme* un homme de vingt ans ; mais à cet âge un cheval est déjà vieux.

Il y a encore d'autres idées véritablement relatives, mais que nous exprimons par des termes positifs & absolus ; tels que ceux de *grand*, de *petit*, de *fort*, de *foible*. Les choses ainsi dénommées sont rapportées à certains modeles avec lesquels nous les comparons. Ainsi nous disons qu'une pomme est grosse, lorsqu'elle est plus grosse que celles de sa sorte n'ont coutume d'être ; qu'un homme est foible lorsqu'il n'a pas tant de force qu'en ont les autres hommes, ou du-moins les hommes de sa taille.

Les auteurs divisent les *relations* différemment. Les philosophes scholastiques les divisent ordinairement en *relations d'origine*, par où ils entendent toutes les *relations* de cause & d'effet ; *relations de négation*, entre des choses opposées l'une à l'autre ; & *relation d'affirmation*, telles que les *relations* de convenance entre le tout & la partie, le signe & la chose signifiée, l'attribut & le sujet. Cette division est fondée sur ce que l'esprit ne peut comparer que de trois manieres, ou en inférant, ou en niant, ou en affirmant.

D'autres les divisent en *relations d'origine*, *relations de convenance*, c'est-à-dire de *ressemblance*, de *parité* ; *relation de diversité*, c'est-à-dire de *dissemblance* & de *disparité* ; & celles d'ordre, comme la *priorité*, la *posteriorité*, &c.

D'autres les divisent en *prédicamentales* & *transcendantales*. Sous la première classe sont rangées toutes les *relations* de choses qui ont un même prédicament ; telles que celles du pere au fils. A la seconde appartiennent celles qui sont plus générales que les prédicamens, ou qui en ont de différens ; comme les *relations* de substance & d'accident, de cause & d'effet, de créateur & de créature. Voyez TRANSCENDANTE, &c.

M. Lock tire sa division des *relations* d'un autre principe. Il observe que toutes les idées simples dans lesquelles il y a des parties ou degrés, donnent occasion de comparer les sujets dans lesquels se trouvent ces parties à quelque autre, pour y appliquer ces idées simples ; telles sont celles de plus blanc, plus doux, plus gros, plus petit, &c. Ces *relations* dépendant de l'égalité & de l'excès de la même idée simple dans différens sujets, peuvent être appelées *relations proportionnelles*.

Une autre occasion de comparer les choses étant prise des circonstances de leur origine, comme pere, fils, frere, &c. on peut appeler celles-ci *relations naturelles*.

Quelquefois la raison de considérer les choses, se tire d'un acte que fait quelqu'un, en conséquence d'un droit, d'un pouvoir, ou d'une obligation morale ; telles sont celles de général, de capitaine, de bourgeois ; celles-ci sont des *relations* instituées & volontaires, & peuvent être distinguées des naturelles, en ce qu'elles peuvent être altérées & séparées des sujets à qui elles appartiennent, sans que les substances soient détruites, au lieu que les *relations* naturelles sont inaltérables, & durent autant que leurs sujets.

Une autre sorte de *relations* consiste dans la convenance ou disconvenance des actions libres des hommes avec la regle à laquelle on les rapporte & sur laquelle on en juge ; on les peut appeler *relations morales*.

C'est la conformité ou la disconvenance de nos actions à quelque loi (à quoi le législateur a attaché par son pouvoir & sa volonté, des biens ou des maux, qui est ce qu'on appelle *récompense* ou *punition*), qui rend ces actions moralement bonnes ou mauvaises. Voyez BIEN & MAL.

Or ces lois morales peuvent se partager en trois classes qui nous obligent différemment. La première consiste dans les lois divines ; la seconde dans les lois civiles ; la troisième dans les lois de l'opinion & de la raison. Par rapport aux premières, nos actions sont ou des péchés ou des bonnes œuvres ; par rapport aux secondes, elles sont ou criminelles ou innocentes ; par rapport aux troisiemes, ce sont ou des vertus ou des vices. Voyez PÉCHÉ, VERTU, VICE, &c.

RELATION, en Logique, est un accident de substance que l'on compte pour une des dix catégories ou prédicamens.

Chaque substance est susceptible d'une infinité de *relations*. Ainsi le même Pierre, considéré par rapport à Henri, est en *relation* de maître; par rapport à Jean, en celle de vassal; par rapport à Marie, en celle d'époux, &c. De plus, comparé avec une personne, il est riche; comparé avec une autre, il est pauvre; enfin, comparé avec différentes personnes, il est éloigné ou proche, grand ou petit, voisin ou étranger, savant ou ignorant, bon ou méchant, égal ou inégal, &c. Les philosophes scholastiques disputent beaucoup sur la question de savoir si la *relation* est quelque chose qui soit formellement & réellement distinct de la substance même. Voyez SUBSTANCE.

RELATION s'emploie aussi en *Théologie*, pour désigner certaines perfections divines, qu'on appelle *personnelles*, par lesquelles les personnes divines sont rapportées l'une à l'autre, & distinguées l'une de l'autre. Voyez PERSONNES.

Ainsi les Théologiens enseignent qu'il y a en Dieu une nature unique, deux processions, trois personnes & quatre *relations*. Voyez TRINITÉ.

Ces *relations* sont la paternité, la filiation, la spiration active & la spiration passive. Voyez PATERMITÉ, &c. Voyez aussi PERE, FILS, ESPRIT, &c.

RELATION, en *Géométrie*, en *Arithmétique*, &c. est l'habitude ou le rapport de deux quantités l'une à l'autre à raison de leur grandeur. Cette *relation* s'appelle plus ordinairement *raison*. Voyez RAISON.

La parité ou l'égalité de deux semblables relations s'appelle *proportion*. Voyez PROPORTION.

RELATION, en termes de *Grammaire*, est la correspondance que les mots ont les uns avec les autres dans l'ordre de la syntaxe. Voyez SYNTAXE, CONSTRUCTION, & l'article RELATIF.

Les *relations* irrégulières & mal appliquées, sont des fautes que des écrivains corrects doivent éviter avec soin, parce qu'elles rendent le sens obscur, & souvent même équivoque, comme dans cet exemple: *on le reçut avec froideur, qui étoit d'autant plus étonnante, qu'on l'avoit prié instamment de venir, & qu'on l'attendoit avec impatience*; car ici le mot *froidueur* étant employé d'une manière indéfinie, le relatif qui ne peut pas avoir avec ce mot une relation juste & régulière. Voyez RELATIF.

RELATION se prend aussi très-souvent pour *analogie*, ou pour désigner ce qui est commun à plusieurs choses. Voyez ANALOGIE.

En *Peinture*, en *Architecture*, &c. c'est une certaine *relation* des différentes parties & des différens morceaux d'un bâtiment ou d'un tableau qui constitue ce qu'on appelle *symmétrie*. Voyez SYMMÉTRIE.

RELATION, (*Jurisprud.*) signifie quelquefois *témoignage* ou *rapport* d'un officier public; comme quand on dit que le notaire en second ne signe les actes qu'à la *relation* de celui qui reçoit la minute.

Relation signifie aussi quelquefois le *rapport* & la *liaison* qu'il y a entre deux termes ou deux clauses, ou deux parties différentes d'un acte. (A)

RELATION *historique*, (*Histoire.*) les *relations historiques* instruisent des événemens remarquables, tels que les conjurations, les traités de paix, les révolutions, & semblables intérêts particuliers à tout un peuple. C'est-là surtout qu'un historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix; au lieu que dans une histoire générale, où il faut que les faits suivent l'ordre & le fort des tems, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes (car il y a des vuides dans l'histoire, comme des déserts sur la mappe-monde); on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes; mais comme la plupart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains, que l'esprit de parti met toujours en contradiction, après que la chaleur des

factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des mensonges opposés qui l'enveloppent, & de faire des *relations* exactes avec des mémoires infidèles. C'est une observation du chancelier Bacon; on ne fauroit trop orner cet ouvrage des pensées de ce beau génie. (D. J.)

RELATION, f. f. en *Musique*, c'est le rapport qu'ont entr'eux les deux sons qui forment un intervalle, considéré par l'espèce de cet intervalle. La *relation* est juste, quand l'intervalle est juste, majeur ou mineur, fautive, quand il est superflu ou diminué. Voyez INTERVALLE.

Parmi les fausses *relations*, on ne considère généralement comme telles, dans l'harmonie, que celles dont les deux sons ne peuvent entrer dans le même mode. Ainsi le triton, qui en mélodie est une fautive *relation*, n'en est point une dans l'harmonie, à moins que l'un de ces deux sons ne soit une corde étrangère au mode. Mais la quarte diminuée & les octaves diminuées & superflues qui sont des intervalles bannis de l'harmonie, sont toujours de fausses *relations*.

Autrefois les fausses *relations* étoient toutes défendues avec beaucoup de rigueur. Aujourd'hui elles sont presque toutes permises dans la mélodie, mais non dans l'harmonie. On peut pourtant les y faire entrer; mais il faut qu'un des deux sons qui forment la fautive *relation*, ne soit admis que comme note de goût, & jamais ils ne doivent entrer tous les deux à la fois dans un même accord.

On appelle encore *relation* enharmonique, entre deux cordes qui sont à un ton de distance, le rapport qui se trouve entre le dièse de l'inférieure & le bémol de la supérieure. C'est la même touche sur l'orgue & sur le clavecin; mais en rigueur ce n'est pas le même son; & il y a entr'eux un intervalle enharmonique. Voyez ENHARMONIQUE. (S)

RELAVER, v. act. (*Gram.*) laver de-rechef. Voyez l'article LAVER.

RELAXATION, f. f. (*Jurisprud.*) est la délivrance & la sortie d'un prisonnier qui se fait du consentement de celui qui l'a fait écrouer.

Dans quelques provinces on dit *relaxation de la demande*, pour décharge de la demande. (A)

RELAXATION, en *Médecine*, c'est l'acte par lequel les fibres, les nerfs, les muscles, se relâchent. Voyez TENSION, FIBRE, &c.

La *relaxation* d'un muscle est supposée occasionnée ou par la perspiration des esprits nerveux, ou par l'entrée trop précipitée du sang, des esprits, &c. qui enflent les fibres, ou par la contraction de l'air dans les globules du sang, avant qu'il soit dilaté par le flux, & le soudain mélange des esprits, &c. Voyez MUSCLE & MOTION MUSCULAIRE.

RELAXATION, en *Chirurgie*, c'est une extension extraordinaire d'un nerf, d'un tendon, d'un muscle, ou de quelque partie semblable, qui est occasionnée par la violence qu'on lui fait, ou par sa propre foiblesse.

Les hernies sont les descentes, ou les *relaxations* des intestins. Voyez HERNIE. De la même cause vient la descente, ou la chute de l'anüs. Voyez PROCI-DENCE.

RELAYER, v. act. & neut. (*Gram.*) c'est se servir de relais, changer de chevaux, lâcher de nouveaux chiens. Il se dit aussi du travail successif de plusieurs ouvriers dont l'un reprend quand l'autre cesse. Ils se *relayent*.

RELEGATION, f. f. (*Jurisprud.*) est lorsque le prince envoie quelqu'un, ou lui ordonne d'aller dans un lieu qu'il lui désigne pour y rester jusqu'à nouvel ordre.

On appelloit la *relégation* chez les Romains ce que nous appellons communément *exil*.

La *relégation* différoit de la *déportation*, en ce que

la première n'ôtoit pas les droits de cité, & n'emportoit pas confiscation; il y a aussi parmi nous la même différence entre la *relégation* & le bannissement à perpétuité hors du royaume.

C'est ordinairement par une lettre de cachet que le roi relegue ceux qu'il veut éloigner de quelque lieu; quelquefois c'est par un simple ordre intitulé *de par le roi*. Il est enjoint au sieur un tel de se retirer à tel endroit pour y demeurer jusqu'à nouvel ordre.

Plusieurs édits & déclarations ont fait défenses à ceux qui sont relégués de sortir sans permission du lieu de leur exil, notamment l'édit du mois d'Août 1669, la déclaration du mois de Juillet 1682, celle du 24 Juillet 1705, a prononcé dans ce cas la peine de confiscation de corps & de bien. Voyez BANNISSEMENT, DÉPORTATION, EXIL, LETTRES DE CACHET. (A)

RELEVÉ, participe du verbe relever. Voyez RELEVER.

RELEVÉ, f. m. (Gram.) il se dit d'un état de plusieurs articles épars dans un grand livre, & ramassé sur un feuillet séparé: voilà le *relevé* de votre dépense, de vos frais.

RELEVÉ, (Vénér.) il se dit de l'action d'une bête qui se leve, & sort du lieu où elle a demeuré le jour, pour aller se repaître.

RELEVÉE, f. f. (Jurisprud.) signifie le tems d'après-midi.

Ce terme vient de ce qu'autrefois en France on faisoit la méridienne à l'imitation des Romains qui en avoient introduit l'usage dans les Gaules.

L'étimologie de ce terme peut aussi venir de ce que les juges s'étant levés après la séance du matin, se relevent une seconde fois après la séance du soir.

En effet on dit lever l'audience pour dire clore & finir l'audience, la faire retirer; & l'audience d'après-midi s'appelle audience de *relevée*.

Quand la cour leve l'audience avant l'heure ordinaire pour aller à quelque cérémonie, il n'y a point ce jour-là d'audience de *relevée*, d'où est venu ce *dictum* de palais, que, quand la cour se leve matin, elle dort l'après-midi.

On ne doit point juger les procès criminels de *relevée*, quand les conclusions des gens du roi vont à la mort, ou aux galères, ou au bannissement. Voyez l'ordonnance de 1670, tit. 25, art. 19.

On donne des assignations pour se trouver en un greffe, ou chez un notaire, commissaire ou autre officier public, à deux ou trois heures de *relevée*. (A)

RELEVEMENT, f. m. (Grammaire.) action de relever.

RELEVEMENT, (Marine.) c'est la différence qu'il y a en ligne droite ou en hauteur, de l'avant du pont à son arrière.

RELEVER, v. act. (Gram.) c'est lever une seconde fois. On dit relever des murailles abattues, relever un arrêt, relever les carreaux d'un appartement, relever un monument, se relever pour sortir de son lit, se relever de terre, se relever d'une maladie, relever de couche, se relever d'une chûte, relever sa robe, relever sa tête, relever une sentinelle, relever des cartes, relever un cheval, un vaisseau, un défaut, une bîlle, relever du roi, relever d'un acte, d'une sentence, d'un jugement, relever en bosse, se relever d'une faute, relever une injure, relever les grandes actions d'un homme, &c. où l'on voit que ce verbe a rapport tant au simple qu'au figuré, au mouvement du bas en haut.

RELEVER, (Jurisprud.) se dit de plusieurs choses.

Relever un fief, c'est faire la foi & hommage au seigneur pour la mutation & ouverture qui est arrivée au fief. On entend aussi quelquefois par-là le paiement que l'on fait du droit de relief.

On dit aussi d'un fief qu'il relève de tel autre fief qui est à son égard le fief dominant. Voyez FIEF,

MOUVANCE, OUVERTURE, MUTATION, VASSAL, FOY & HOMMAGE, RELIEF.

Relever son appel, c'est obtenir des lettres de chancellerie, ou un arrêt, pour être autorisé à faire intimer quelqu'un sur l'appel que l'on interjette de la sentence rendue avec lui; l'origine des reliefs d'appel vient de ce qu'anciennement il falloit appeler *illico*, sur le champ; suivant l'ancien style du parlement, ch. xx. § 2, il falloit appeler avant que le juge sortît de l'auditoire; en pays de droit écrit, il suffisoit de dire *j'appelle*, sans en donner d'acte par écrit; mais dans les dix jours suivans il falloit faire signifier son acte d'appel contenant les motifs. Ordonnance de la troisième race, tom. II, p. 212.

Faute d'avoir appelé *illico*, l'on n'étoit plus recevable à le faire; & ce fut pour être relevé de l'*illico*, c'est-à-dire, de ce que l'appel n'avoit pas été interjetté sur le champ, que l'on inventa la forme des reliefs d'appel.

Au parlement l'appel doit être relevé dans trois mois, à la cour des aydes, dans 40 jours, & dans pareil tems, aux bailliages & sénéchauffées; pour les sieges inférieurs qui y ressortissent, faute par l'appellant d'avoir fait relever son appel dans le tems, l'intimé peut faire déclarer l'appel désert. Voyez APPEL, ANTICIPATION, DESERTION D'APPEL, INTIMATION, RELIEF D'APPEL.

Relever se dit aussi en parlant d'une juridiction qui ressortit par appel à une autre juridiction supérieure; par exemple, les appellations des duchés-pairies se relevent au parlement.

Se faire relever d'un acte, c'est obtenir des lettres du prince pour être restitué contre cet acte, & les faire entériner. Voyez LÉSION, MINORITÉ, RESCISION, LETTRES DE RESCISION, RESTITUTION EN ENTIER. (A)

RELEVER, dans le sens militaire, c'est prendre la place, ou occuper le poste d'un autre corps. De-là est venu cette manière de parler, relever une garde: relever la tranchée, pour dire faire monter la garde ou la tranchée par des hommes frais, & relever ceux qui l'ont montée auparavant. Voyez GARDES, TRANCÉE. On dit aussi relever une sentinelle. Voyez SENTINELLE. Chambers.

RELEVER, (Marine.) c'est remettre un vaisseau à flots, lorsqu'il a échoué, ou qu'il a touché le fond. C'est aussi le redresser, lorsqu'il est à la bande.

RELEVER L'ANCRE, (Marine.) c'est changer l'ancre de place, ou la mettre dans une autre situation.

RELEVER LE QUART, (Marine.) c'est changer le quart. Voyez QUART.

RELEVER LES BRANLES, (Marine.) c'est attacher les branles vers le milieu près du pont, afin qu'ils ne nuisent, ni n'empêchent de passer entre les ponts.

RELEVER UNE BRODERIE, terme de Brodeur; c'est l'emboutir, c'est-à-dire la remplir par-dessous de laine ou d'autre matière, pour la faire paroître davantage au-dessus de l'étoffe qui lui sert de fond.

RELEVER, en terme de Chauderonnier; c'est augmenter la hauteur ou la grandeur d'un vase, en étendant la matière à coups de marteaux. Voyez PLANNER & RETRAINDRE.

RELEVER, se dit parmi les Cuisiniers, de l'action par laquelle avec des fines herbes, des épices, du sel, & d'autres choses semblables, ils donnent à un mets une pointe agréable au goût, & propre à réveiller l'appétit.

RELEVER UN CHEVAL, en terme de Manege; c'est l'obliger à porter en beau lieu & lui faire bien placer sa tête, lorsqu'il porte bas ou qu'il s'arme, pour avoir l'encolure trop molle. Voyez S'ARMER.

Il y a de certains mors propres à relever un cheval, comme ceux qui sont faits en branche à genou. On se

se servoit autrefois pour le même effet d'une branche flasque ; mais elle n'est plus d'usage, parce qu'elle relève infiniment moins que l'autre. Un coude de la branche ferré contribue aussi à relever un cheval, & à le faire porter en beau lieu. On peut aussi se servir pour le même effet, d'une branche françoise ou à la gigotte.

Les Éperonniers se servent mal-à-propos du mot *soutenir*, dans le sens de relever, & disent : cette branche soutient, pour dire qu'elle relève ; mais *soutenir* a une autre signification dans le manege.

On appelle aussi *airs relevés*, les mouvemens d'un cheval qui s'élève plus haut que le terre à terre, quand il manie à courbettes, à balotades, à croupades & à capriole ; on dit aussi un pas relevé, des pas-fades relevés. Voyez PAS, PASSADE.

RELEVER SUR LA TRAITE, est un terme de Mégistier, Tanneur, Chamoiseur & Maroquinier, qui veut dire, ôter les peaux ou cuirs de dedans la chaux, pour les mettre égoutter sur le bord du plain, qu'on nomme en terme du métier la traite. Voyez PLAIN.

RELEVER, en terme d'Orfèvre en grosserie ; c'est faire sortir certaines parties d'une piece, comme le fond d'une burette, &c. en les mettant sur le bout d'une réssingue pendant qu'on frappe sur l'autre à coups de marteau.

RELEVE-MOUSTACHE, en terme de Vergetier ; ce sont de petites broffes, dont on se servoit autrefois fort communément pour relever les moustaches. Comme les moustaches ne sont plus de mode ; on ne connoît plus guere que le nom de ces sortes de broffes.

RELEVEUR, f. m. en terme d'Anatomie, est le nom qu'on a donné à différens muscles, dont l'usage & l'action est de relever la partie à laquelle ils tiennent. Voyez MUSCLE.

Ce mot se dit en latin *attollens*, qui est composé de *ad*, à, & *tollo*, je leve.

Il y a le releveur de la paupiere supérieure de l'anus, de l'omoplate.

Le releveur propre de la paupiere supérieure vient du fond de l'orbite & s'insere à la paupiere supérieure à son cartilage qu'on nomme *tarfe*.

Le releveur propre de l'omoplate appelé aussi l'*angulaire*, s'insere au trois ou quatre apophyses transverses des vertebres supérieures du col, & se termine à l'angle postérieur supérieur de l'omoplate.

Les deux releveurs de l'anus sont fort amples, ils viennent de l'os pubis, de l'ischion, de l'os sacrum & du coccyx, & s'insèrent au sphincter de l'anus ; leurs fibres les plus postérieures ne se terminent pas au sphincter de l'anus, mais celles du côté droit se réunissent avec celles du côté gauche, en formant une aponévrose sous la partie postérieure & inférieure du rectum.

Le releveur de l'oreille s'attache à la convexité de la fossette naviculaire de l'anthélix, & à celle de la portion supérieure de la conque, il se termine en s'épanouissant sur la portion écailleuse de l'os des tempes, & s'unit avec le frontal & l'occipital du même côté.

Les releveurs de l'anus sont deux muscles larges, minces, qui viennent de la circonférence du petit bassin, depuis la symphise des os pubis jusqu'au-delà de l'épine de l'os ischion, & ils s'insèrent à la partie postérieure de l'anus, en fournissant quelques fibres qui s'unissent avec celles du sphincter de l'anus.

Le releveur de la paupiere supérieure est un muscle mince, situé dans l'orbite au-dessus & tout le long du muscle releveur de l'œil ; il est attaché près du trou optique au fond de l'orbite, & vient se perdre par une aponévrose très-large au tarfe de la paupiere supérieure.

Le releveur de l'œil, voyez DROIT.

Les releveurs de sternum, voyez SURCOSTAUX.

Tome XIV.

RELEVOISONS, f. m. (*Jurisprud.*) signifioit anciennement une espece de rachat ou relief, qui se payoit de droit commun pour les rotures, auxquelles il y avoit mutation de propriétaire.

Il est parlé des *relevoisons*, comme d'un usage qui étoit alors général dans le II. liv. des établissements de S. Louis, ch. xviii. où il est dit, que le seigneur peut prendre les jouissances du fief de son nouveau vassal, s'il ne traite avec lui du rachat & aussi des *relevoisons*, mais que nul ne fait *relevoisons* de bail, c'est-à-dire de garde, ni de douaire, ni de frerage ou partage.

Dans la suite, le droit de *relevoisons* ne s'est conservé que dans la coutume d'Orléans, les cahiers de cette coutume plus ancienne que celle réformée en 1509, dispoient simplement que des censives étant au droit de *relevoisons*, il étoit dû profit pour toutes mutations, ce qui avoit induit quelques-uns de croire, que le changement des seigneurs censuels faisoit ouverture aux *relevoisons*, & ce fut par cette raison qu'en l'article 116 de la coutume réformée en 1509, on déclara que les profits n'étoient acquis que pour les mutations précédentes du côté des personnes au nom duquel le cens étoit payé.

Lorsqu'on procéda à la réformation de la dernière coutume, beaucoup de gens demanderent qu'il fût statué que des censives étant au droit de *relevoisons*, il ne fût dû profit pour mutation arrivée en ligne directe, par succession, don & legs ; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que l'on arrêta que les femmes n'en payeroient plus pour leur premier mariage.

Suivant la nouvelle coutume d'Orléans, réformée en 1583, le droit de *relevoisons* n'a lieu que pour les maisons situées dans la ville, en-dedans des anciennes barrières ; il est dû pour toute mutation de propriétaire, soit par mort, vente, ou autrement.

Il y a *relevoisons* à plaisir, & *relevoisons* au denier fix, & *relevoisons* telles que le cens.

Les premières ont été ainsi appelées, parce qu'elles se payoient *ad beneplacitum domini*, au plaisir & volonté du seigneur ; présentement elles consistent dans le revenu d'une année.

Les *relevoisons* au denier fix sont celles où l'on paye six deniers pour chaque denier de cens.

Celles qu'on appelle de *tel cens*, telles *relevoisons*, sont le double du cens à la censive ordinaire.

Il n'est jamais dû qu'une forte de *relevoisons* pour chaque mutation ; mais on peut stipuler un droit pour une telle forte de mutation, & un autre droit pour une autre forte de mutation. Voyez la Coutume d'Orléans, titre des *relevoisons à plaisir*. Lalande, sur le titre. Voyez LODS & VENTES, RACHAT, RELIEF, TREIZIEME. (A)

RELIAGE, f. m. (*Tonnellier.*) réparation faite aux tonneaux auxquels on donne de nouveaux cerceaux.

RELICTE, f. f. (*Jurispr.*) terme usité dans quelques provinces pour dire *délaissée*, *veuve* ; une telle *relicte* d'un tel, c'est-à-dire *veuve* d'un tel. Voyez l'ancienne cout. de Chauny, article 25. (A)

RELIEF, f. m. ou RACHAT, (*Jurispr.*) est un droit qui est dû au seigneur pour certaines mutations de vassal, & qui consiste ordinairement au revenu d'une année du fief.

Ce terme *relief*, vient de relever, parce qu'au moyen de la mutation du vassal le fief tomboit en la main du seigneur, & que le vassal pour le reprendre doit le relever & payer au seigneur le droit qu'on appelle *relief*.

On l'appelle aussi *rachat*, parce qu'autrefois les fiefs n'étant qu'à vie, il falloit les racheter après la mort du vassal. En Lorraine, on l'appelle *reprise de fief* ; en Dauphiné, *plait seigneurial*, *placitum seu placitamentum* ; en Poitou, *rachat* ou *plect* ; en Languedoc, *acapte*, *arriere-acapte*.

Relief se prend aussi quelquefois pour l'acte de foi

& hommage par lequel on relève le fief.

Le droit de *relief* est dû en général pour les mutations, autres que celles qui arrivent en directe & par vente, ou par contrat équipollent à vente.

Mais pour spécifier les cas les plus ordinaires dans lesquels il est dû, on peut dire qu'il a lieu en plusieurs cas; savoir,

1°. Pour mutation de vassal, par succession collatérale.

2°. Pour la mutation de l'homme vivant & mourant.

3°. Pour le second, troisième, ou autre mariage d'une femme qui possède un fief, la plupart des coutumes exceptent le premier mariage.

4°. Quelques coutumes obligent le gardien à payer un droit de *relief* pour la jouissance qu'il a du fief de ses enfans.

5°. Il est dû en cas de mutation du bénéficiaire possesseur d'un fief, soit par mort, résignation ou permutation.

Quand il arrive plusieurs mutations forcées dans une même année, il n'est dû qu'un *relief*, pourvu que la dernière ouverture soit avant la récolte des fruits. Si ce sont des mutations volontaires, il est dû autant de *reliefs* qu'il y a eu de mutations.

Le *relief* est communément le revenu d'une année, au dire de prud'hommes, ou une somme une fois offerte, au choix du seigneur, lequel doit faire son option dans les 40 jours; & quand une fois il a choisi, il ne peut plus varier.

Si le fief est affermé, le seigneur doit se contenter du prix du bail, à moins qu'il n'y eût fraude.

L'année du *relief* commence du jour de l'ouverture du fief.

Le seigneur qui opte le revenu d'une année, doit jouir en bon pere de famille, & comme auroit fait le vassal; il doit même lui rendre les labours & semailles.

S'il y a des bois-taillis & des étangs, dont le profit ne se perçoit pas tous les ans, le seigneur ne doit avoir qu'une portion du profit, eu égard au nombre d'années qu'on laisse couler entre les deux récoltes.

Il n'a aucun droit dans les bois qui servent pour la décoration de la maison, ni dans les bois de haute-futaie, à moins que ces derniers ne soient en coupe réglée.

Le vassal est obligé de communiquer ses papiers de recette au seigneur, pour l'instruire de tout ce qui fait partie du revenu du fief.

Les droits casuels, tels que les *reliefs*, quints, les cens, lods & ventes, amendes, confiscations, & autres qui échéent pendant l'année du *relief*, appartiennent au seigneur; même les droits dûs pour l'arrière-fief qui est ouvert pendant ce tems.

Il peut aussi user du retrait féodal; mais sa jouissance finie il doit remettre à son vassal le fief qu'il a retiré.

Si l'on fait deux récoltes de blé dans une même année, le seigneur n'en a qu'une; il en est autrement du regain, ou quand la seconde récolte est de fruits d'une autre espèce que la première.

Le vassal ne doit point être délogé, ni sa femme & ses enfans; le seigneur ne doit prendre qu'un logement, si cela se peut, & une portion des lieux nécessaires pour placer la récolte.

Toutes les charges du fief qui sont inféodées, & qui échéent pendant l'année du *relief*, doivent être acquittées par le seigneur.

La jouissance du droit de *relief* peut être cédée par le seigneur à un tiers, ou bien il peut en composer avec le vassal; & s'ils ne s'accordent pas, il peut faire estimer par experts le revenu d'une année, en formant sur les trois années précédentes une année commune.

Quand le fief ne consiste que dans une maison occupée par le vassal, celui-ci doit en payer le loyer au seigneur, à dire d'experts.

Pour connoître plus particulièrement quelles sont les mutations auxquelles il est dû, ou non, droit de *relief*, voyez les commentateurs de la coutume de Paris, sur le titre des fiefs; les auteurs qui ont traité des fiefs, entr'autres Dumolin, & les mots FIEF, LODS & VENTES, MUTATION, QUINT, RACHAT.

Par rapport aux différentes sortes de *reliefs*, ou aux différens noms que l'on donne à ce droit, voyez les articles qui suivent. (A)

RELIEF ABONNÉ, est celui qui est fixé à une certaine somme, par un accord fait avec le seigneur; on dit plus communément *rachat abonné*. Voyez RACHAT.

RELIEF D'ADRESSE, ce sont des lettres de chancellerie, par lesquelles le roi mande à quelque cour de procéder à l'enregistrement d'autres lettres dont l'adresse n'étoit pas faite à cette cour. Voyez ADRESSE, & le style des chancelleries, par du Sault.

RELIEF D'APPEL, ce sont des lettres qu'un appellant obtient en la petite chancellerie, à l'effet de relever son appel, & de faire intimer sur icelui les parties qui doivent défendre à son appel. Voyez APPEL, ILlico, INTIMATION, RELEVER. (A)

RELIEF D'ARMES, voyez ci-après RELIEF DE CHEVAL & ARMES.

RELIEF DE BAIL, est en quelques coutumes, un rachat dû au seigneur par le mari, pour le fief de la femme qu'il épouse, encore qu'elle eût déjà relevé & droituré ce fief avant le mariage.

On l'appelle *relief de bail*, parce que le mari le doit comme mari & bail de sa femme; c'est-à-dire comme baillistre & administrateur du fief de sa femme, dont il jouit en ladite qualité.

Ainsi ce *relief* n'est pas dû par le mari lorsqu'il n'y a point de communauté, & que la femme s'est réservée l'administration de ses biens. Voyez les coutumes de Clermont, Théroane, S. Paul, Chauny, Ponthieu, Boulenois, Artois, Péronne, Amiens, Montreuil, S. Omer, Senlis, & ci-après RELIEF DE MARIAGE.

RELIEF DE BAIL DE MINEURS ou de GARDE, est celui qui est dû par le gardien, pour la jouissance qu'il a du fief de son mineur. (A)

RELIEF DES BÉNÉFICIAIRES, est celui qu'un bénéficiaire succédant, soit *per obitum*, soit par résignation ou permutation, doit au seigneur pour le fief dépendant du bénéfice dont il prend possession. Voyez les institutes féodales de Guyot, ch. v.

RELIEF DE BOUCHE, c'est lorsque le vassal, ou tenant cottier, reconnoît tenir son héritage de quelque seigneur. Voyez la coutume d'Herly, art. 1. & 2.

RELIEF DE CHAMBELLAGE, est celui que le mari doit lorsque durant le mariage il échet un fief à sa femme. Voyez l'ancienne coutume de Beauquesne article 19.

RELIEF DE CHEVAL ET ARMES, est celui pour lequel il est dû au seigneur un cheval de service des armes. Voyez la coutume de Cambrai, tit. 1, article 50. & 51. (A)

RELIEF DOUBLE, c'est lorsqu'il est dû deux différens droits de *relief*, l'un par le nouveau propriétaire, l'autre par celui qui a la jouissance du fief. Voyez ci-après RELIEF SIMPLE.

RELIEF DE FIEF, c'est lorsque le vassal relève en droiture son fief, c'est-à-dire qu'il reconnoît son seigneur, & lui fait la foi & hommage pour la mutation de seigneur ou de vassal qui faisoit ouverture au fief.

Il est parlé de ce *relief de fief* dans Froissart & dans les coutumes de Peronne, Auxerre, Cambrai, Lille, Hesdin, style de Liege. Voyez le glossaire de Lauriere au mot *relief*.

RELIEF DE GARDE est celui qui est dû par le gardien pour la jouissance qu'il a du fief de son mineur.

RELIEF D'HÉRITIER, est celui qui est dû au seigneur par le nouveau vassal pour la propriété à lui échue par succession collatérale ; c'est la même chose que le *relief* propriétaire ou de propriété. *Voyez* la *coutume* de Saint-Pol, & *ci-après* **RELIEF PROPRIÉTAIRE**.

RELIEF D'HOMME étoit une amende de cent sous un denier, que le plege ou caution étoit obligé de payer, faute de faire représenter l'accusé qui avoit été élargi moyennant son cautionnement, & moyennant cette amende le plege en étoit quitte ; c'est ainsi que ce *relief* est expliqué dans le *chap. c. jv. des établissements* de S. Louis en 1270 : il en est encore parlé dans le *chap. cxxj.*

RELIEF d'illico, c'étoient des lettres qu'un appellant obtenoit en la petite chancellerie pour être relevé de l'illico, c'est-à-dire de ce qu'il n'avoit pas interjeté son appel au moment que la sentence avoit été rendue.

Présentement il n'est plus nécessaire d'appeler *illico*, ni d'obtenir des lettres de *relief d'illico*, mais on obtient des lettres de *relief* d'appel, ou un arrêt pour relever l'appel ; ce qui tire toujours son origine de l'usage où l'on étoit d'obtenir des lettres d'illico ou de *relief d'illico*. *Voyez ci-devant* **APPEL**, **APPELLATION**, **RELIEF D'APPEL**.

RELIEF DE LAPS DE TEMS, ce sont des lettres de chancellerie par lesquelles le roi relève quelqu'un de ce qu'il a manqué à faire ses diligences dans le tems qui lui étoit prescrit, & lui permet d'user de la faculté qu'il avoit, comme s'il étoit encore dans le tems. Ces lettres sont de plusieurs sortes, selon les objets auxquels elles s'appliquent. Il y a des lettres de *relief* de tems de prendre possession de bénéfice ; d'autres appellées *relief de tems sur rémission*, lorsqu'un impétrant de lettres de rémission ne s'est pas présenté dans le tems pour faire entériner ses lettres ; & ainsi de plusieurs autres.

RELIEF DE MARIAGE est celui que le mari doit pour la jouissance qu'il a du fief de sa femme, c'est la même chose que le *relief* de bail.

Quelques coutumes affranchissent le premier mariage de ce droit, comme la coutume de Paris, *art. 36.* d'autres l'accordent au seigneur pour tous les mariages indistinctement, comme la coutume d'Anjou. *Voyez ci-devant* **RELIEF DE BAIL**, & Guyot en son *traité des Fiefs*, tome II. du *relief*, *ch. v. (A)*

RELIEF A MERCI, est le nom que l'on donne en quelques lieux au revenu d'un an que le nouveau vassal est tenu de payer au seigneur ; il a été ainsi appelé parce qu'il étoit à la volonté du seigneur, & non pas qu'il fût *ad mercedem*. *Voyez* la *coutume locale* de S. Piat, de Seclin sous Lille.

RELIEF DE MONNOYER ou *Monnoyeur*, ce sont des lettres de chancellerie par lesquelles le roi mande à une cour des monnoies de recevoir quelqu'un en qualité de monnoyeur, encore que son pere ne se soit pas fait recevoir en ladite qualité ; étant nécessaire, pour être reçu dans ces sortes de places d'être issu de parens monnoyeurs. *Voyez* **MONNOIES** & **MONNOYEUR**.

RELIEF DE NOBLESSE, ce sont des lettres du grand sceau, par lesquelles le roi rétablit dans le titre & les privilèges de noblesse quelqu'un qui en étoit déchu, soit par son fait, ou par celui de son pere ou de son aïeul. *Voyez* **RÉHABILITATION**.

RELIEF DE PLUME, c'est un droit de rachat ou rente seigneuriale, qui ne consiste qu'en une prestation de poule, geline ou chapon. *Voyez* la *coutume* de Théroanne, *art. 9.* & le *Glossaire* de M. de Laurière au mot *Plume*.

RELIEF PRINCIPAL, est celui qui est dû pour le

Tome XIV.

fief entier. Il est ainsi appelé lorsqu'il s'agit de distinguer le *relief* dû par chaque portion du fief. *Voyez* la *coutume d'Artois*, *art. 102.*

RELIEF PROPRIÉTAIRE ou **DE PROPRIÉTAIRE**, ou **RELIEF DE PROPRIÉTÉ**, est celui qui est dû au seigneur par le nouveau propriétaire du fief, à la différence du *relief* de bail & du *relief* de mariage, qui sont dûs pour la jouissance qu'une personne a du fief sans en avoir la propriété. *Voyez* l'*ancienne coutume d'Amiens*, celles de S. Omer, Montreuil, & le *style des cours du pays de Liege*, & les *articles* **RELIEF DE BAIL**, **RELIEF DE MARIAGE**.

RELIEF RENCONTRÉ, *voyez* **RACHAT RENCONTRÉ**.

RELIEF DE RENTE, la coutume de Théroanne, *art. 11.* appelle ainsi celui qui est dû au seigneur à la mort du tenant cottier. *Voyez* le *Glossaire* de M. de Laurière.

RELIEF SIMPLE, est lorsqu'il n'est dû que le *relief* de propriété par la femme, & non le *relief* de bail, ou bien quand il n'est dû aucun chambellage, à la différence du *relief* double qui est dû, l'un pour la mutation de propriétaire, l'autre pour la jouissance du baillistre. *Voyez* la *coutume d'Artois*, *art. 158.* & Maillart *sur cet article*, & la *coutume* de Ponthieu, *art. 28. 29. 31.*

RELIEF DE SUCCESSION, est celui qui est dû pour mutation d'un fief par succession collatérale, ou même par succession directe dans ces coutumes auxquelles il est dû *relief* à toutes mutations, comme dans le Vexin françois.

RELIEF DE SURANNATION, sont des lettres de chancellerie par lesquelles sa majesté valide & permet de faire mettre à exécution d'autres lettres surannées ; c'est-à-dire dont l'impétrant a négligé de se servir dans l'année de leur obtention. *Voyez* **CHANCELLERIE**, **LETTRES DE CHANCELLERIE**, **SURANNATION. (A)**

RELIEF, (*Architecture.*) c'est la saillie de tout ornement, ou bas relief, qui doit être proportionné à la grandeur de l'édifice qu'il décore, & à la distance d'où il doit être vu. On appelle *figure de relief*, ou de *ronde bosse*, une figure qui est isolée, & terminée en toutes ses vues. (*D. J.*)

RELIEF, (*Sculpture.*) ce mot se dit des figures en saillie & en bosse, ou élevés, soit qu'elles soient taillées au ciseau, fondues ou moulées. Il y a trois sortes de *reliefs*. Le *haut relief*, ou *plein relief*, est la figure taillée d'après nature. Le *bas relief* est un ouvrage de sculpture qui a peu de saillie, & qui est attaché sur un fond. On y représente des histoires, des ornemens, des rinceaux, des feuillages, comme on voit dans les frises. Lorsque dans les *bas-reliefs* il y a des parties saillantes & détachées, on les appelle *demi-bosses*. Le *demi-relief* est quand une représentation sort à demi-corps du plan sur lequel elle est posée. *Voyez* **RELIEF-bas**, (*Sculpt.*) (*D. J.*)

RELIEF, (*Peint.*) le *relief* des figures est un prestige de l'art, que l'auteur de l'Histoire naturelle ne pouvoit pas laisser passer sans l'accompagner de quelqu'un de ces beaux traits qui lui sont familiers. Apelle avoit peint Alexandre la foudre à la main, & Plin s'écrie à la vue du héros, « Sa main paroît saillante, » & la foudre sort du tableau ». Il n'appartient qu'à cet écrivain de rendre ainsi les beautés qui le saisissent. Il emprunte ailleurs un style plus simple, pour dire que Nicias observa la distribution des jours & des ombres, & eut grand soin de bien détacher ses figures. Un lecteur qui n'appercevra dans cette phrase que le clair obscur & le *relief* sans leur rapport mutuel, n'y verra que le récit d'un historien ; les autres y découvriront l'attention d'un connoisseur à marquer la cause & l'effet, & à donner, sous l'apparence d'un exposé historique, une leçon importante en matière de peinture. (*D. J.*)

RELIEF D'UNE MÉDAILLE, (*Art numismat.*) faille des figures & des types qui sont empreints sur la tête ou sur le revers d'une médaille.

Le relief dans les médailles, comme l'a remarqué le pere Jobert, est une beauté, mais cette beauté n'est pas une marque indubitable de l'antique. Elle est essentielle aux médailles du haut-empire; mais dans le bas-empire il se trouve des médailles qui n'ont guère plus de relief que nos monnoies. Le tems nécessaire pour graver les coins plus profondément, & pour battre chaque piece dans ces coins, nous a fait négliger cette beauté dans nos monnoies & dans nos jettons; par-là nous avons perdu l'avantage de les pouvoir conserver aussi long-tems que les monnoies romaines. Leurs médailles que l'on tire de terre après 1800 ans, sont encore aussi fraîches & aussi distinctes que si elles sortoient des mains de l'ouvrier. Nos monnoies au-contraince, après 40 ou 50 ans de cours, sont tellement usées, qu'à peine peut-on reconnoître ni la figure ni la légende. Ainsi les anciens nous surpassent par cet endroit; mais dans nos grosses médailles, non-seulement nous égalons les Grecs & les Romains, souvent même nous les surpassons. Depuis qu'on a inventé la maniere de battre sous le balancier, nous avons porté le relief aussi haut qu'il puisse aller, en fait de médailles. (*D. J.*)

RELIEF-BAS, (*Sculpture.*) on appelle *bas-relief* un ouvrage de sculpture qui a peu de saillie, & qui est attaché sur un fond. Lorsque dans le *bas-relief* il y a des parties saillantes & détachées, on les nomme *demi-bosses*.

Les sujets de *bas-relief* ne sont point bornés, on y peut représenter toutes sortes de choses & d'ornemens, des animaux, des fleurs, des rinceaux, des feuillages, & même des morceaux d'histoire.

On distingue trois sortes de *bas-reliefs*, autrement dits *basses-tailles*; dans la premiere, les figures qui sont sur le devant paroissent se détacher tout-à-fait du fond; dans la seconde espece, les figures ne sont qu'en demi-bosse, ou d'un relief beaucoup moindre; dans la dernière, elles n'ont que très-peu de saillie.

Il n'est pas vrai, comme le prétendoit M. Perrault, que les anciens sculpteurs aient tous violé les regles de la perspective dans leurs ouvrages; nous connoissons plusieurs *bas-reliefs* antiques contraires à cette injurieuse décision. Le recueil de Rosci qui a pour titre : *admiranda veteris sculpturæ vestigia*, nous en présente quelques-uns, & principalement trois, qui sont une preuve évidente de la connoissance des anciens dans la perspective. Le premier est à la pag. 43. il est connu sous le nom du repas de Trimalcion; sans doute un grec l'a exécuté à Rome; la perspective des bâtimens s'y découvre avec la plus grande clarté, on ne feroit pas mieux aujourd'hui. A la pag. 11. de ce même recueil, est encore un *bas-relief*, où sont représentés deux victimaires conduisant un taureau, dont le marbre est à Rome dans la vigne de Médicis. Enfin celui qui se trouve à la pag. 78. *lucrus funebris*, & que l'on conserve à Rome dans le palais Barberin, est peut-être la preuve la plus complete qu'on pourroit opposer à l'auteur du parallèle des anciens; non-seulement on y voit un édifice dégradé, & fuyant dans la plus exacte perspective, mais aussi des intérieurs de voûte.

Je ne prétends pas néanmoins que l'art des *bas-reliefs* ait été aussi parfaitement connu des anciens, qu'il l'est des modernes, & je conviens que souvent les dégradations de lumière manquent à la beauté de leurs ouvrages. Quelquefois, par exemple, une tour qui paroît éloignée de cinq cens pas du devant du *bas-relief*, à en juger par la proportion d'un soldat monté sur la tour, avec les personnages placés le plus près du bord du plan; cette tour, dis-je,

est taillée comme si on la voyoit à cinquante pas de distance. On apperçoit la jointure des pierres, & l'on compte les tuiles de la couverture. Ce n'est pas ainsi que les objets se présentent à nous dans la nature; non-seulement ils paroissent plus petits à mesure qu'ils s'éloignent de nous, mais ils se confondent encore quand ils sont à une certaine distance, à cause de l'interposition de la masse de l'air.

Les sculpteurs modernes, en cela généralement mieux instruits que les anciens, confondent les traits des objets qui s'enfoncent dans le *bas-relief*, & ils observent ainsi la perspective aérienne. Avec deux ou trois pouces de relief, ils font des figures qui paroissent de ronde-bosse, & d'autres qui semblent s'enfoncer dans le lointain. Ils y font voir encore des paysages artistement mis en perspective, par une diminution de traits, lesquels étant non-seulement plus petits, mais encore moins marqués, & se confondant même dans l'éloignement, produisent à-peu-près le même effet en Sculpture, que la dégradation des couleurs fait dans un tableau.

On peut donc dire qu'en général les anciens n'avoient point l'art des *bas-reliefs* aussi parfaits que nous les avons aujourd'hui; cependant il y a des *bas-reliefs* antiques qui ne laissent rien à désirer pour la perfection. Telles sont les *danseuses*, que tant d'habiles sculpteurs ont pris pour modele; c'est un ouvrage grec si précieux, & que l'on conserve avec tant de soin dans la vigne Borghese à Rome qu'il n'en est jamais sorti.

Entre les ouvrages modernes dignes de notre admiration, je ne dois point taire le grand *bas-relief* de l'Algarde représentant saint Pierre & saint Paul en l'air, menaçant Attila qui venoit à Rome pour la sacrager. Ce *bas-relief* sert de tableau à un des petits autels de la basilique de saint Pierre; peut-être falloit-il plus de génie pour tirer du marbre une composition pareille à celle de l'artiste, que pour la peindre sur une toile. En effet, la poésie & les expressions en sont aussi touchantes que celles du tableau où Raphaël a traité le même sujet, & l'exécution du sculpteur qui semble avoir trouvé le clair obscur avec son ciseau, paroît d'un plus grand mérite que celle du peintre. Les figures qui sont sur le devant de ce superbe morceau, sont presque de ronde-bosse; elles sont de véritables statues; celles qui sont derrière ont moins de relief, & leurs traits sont plus ou moins marqués, selon qu'elles s'enfoncent dans le lointain; enfin la composition finit par plusieurs figures dessinées sur la superficie du marbre par de simples traits.

On peut dire cependant que l'Algarde n'a point tiré de son génie la premiere idée de cette exécution, qu'il n'est point l'inventeur du grand art des *bas-reliefs*; mais il a la gloire d'avoir beaucoup perfectionné cet art. Le pape Innocent X. donna trente mille écus à ce grand artiste pour son *bas-relief*. Il étoit digne de cette récompense; mais on peut douter, avec M. l'abbé du Bos, si le cavalier Bernin & Girardon, n'ont pas mis autant de poésie que l'Algarde dans leurs ouvrages. Je ne rapporterai, dit-il, de toutes les inventions du Bernin, qu'un trait qu'il a placé dans la fontaine de la place Navone, pour marquer une circonstance particulière au cours du Nil, c'est-à-dire pour exprimer que sa source est inconnue; & que, comme le dit Lucain, la nature n'a pas voulu qu'on pût voir ce fleuve sous la forme d'un ruisseau.

*Arcanum natura caput non prætulit ulli,
Nec licuit populis parvum, te Nile, videre.*

La statue qui représente le Nil, & que le Bernin a rendue reconnoissable par les attributs que les anciens ont assignés à ce fleuve, se couvre la tête d'un

voile. Ce trait qui ne se trouve pas dans l'antique, & qui appartient au sculpteur, exprime ingénieusement l'inutilité d'un grand nombre de tentatives, que les anciens & les modernes avoient faites pour parvenir jusqu'aux sources du Nil, en remontant son canal.

Mais comme le *bas-relief* est une partie très-intéressante de la Sculpture, je crois devoir transcrire ici les réflexions de M. Etienne Falconet sur cette sorte d'ouvrage; il les avoit destinées lui-même au Dictionnaire encyclopédique.

Il faut, dit-il, distinguer principalement deux sortes de *bas-reliefs*, c'est-à-dire le *bas-relief* doux, & le *bas-relief* saillant, déterminer leurs usages, & prouver que l'un & l'autre doivent également être admis selon les circonstances.

Dans une table d'Architecture, un panneau, un fronton, parties qui sont censées ne devoir être point percées, un *bas-relief* saillant, à plusieurs plans, & dont les figures du premier seroient entièrement détachées du fond, feroit le plus mauvais effet, parce qu'il détruiroit l'accord de l'architecture, parce que les plans reculés de ce *bas-relief* feroient sentir un renfoncement où il n'y en doit point avoir; ils perceroient le bâtiment, au-moins à l'œil. Il n'y faut donc qu'un *bas-relief* doux & de fort peu de plans; ouvrage difficile par l'intelligence & la douceur des nuances qui en font l'accord; ce *bas-relief* n'a d'autre effet que celui qui résulte de l'architecture à laquelle il doit être entièrement subordonné.

Mais il y a des places où le *bas-relief* saillant peut être très-avantageusement employé, & où les plans & les saillies, loin de produire quelque désordre, ne font qu'ajouter à l'air de vérité que doit avoir toute imitation de la nature. Ces places sont principalement sur un autel, ou telle autre partie d'architecture que l'on supposera percée, & dont l'étendue sera suffisamment grande, puisque dans un grand espace, un *bas-relief* doux ne feroit aucun effet à quelque distance.

Ces places & cette étendue sont alors l'ouverture d'un théâtre, où le sculpteur suppose tel enfoncement qu'il lui plaît, pour donner à la scène qu'il représente, toute l'action, le jeu, & l'intérêt que le sujet exige de son art, en le soumettant toujours aux lois de la raison, du bon goût, & de la précision. C'est aussi l'ouvrage par où l'on peut reconnoître plus aisément les rapports de la Sculpture avec la Peinture, & faire voir que les principes que l'une & l'autre puisent dans la nature, sont absolument les mêmes. Loin donc toute pratique subalterne, qui n'osant franchir les bornes de la coutume, mettroit ici une barrière entre l'artiste & le génie.

Parce que d'autres hommes, venus plusieurs siècles avant nous, n'auront tenté de faire que quatre pas dans cette carrière, nous n'oserions en faire dix! Les sculpteurs anciens sont nos maîtres, sans doute, dans les parties de leur art où ils ont atteint la perfection; mais il faut convenir que dans la partie pittoresque des *bas-reliefs*, les modernes ne doivent pas autant d'égards à leur autorité.

Seroit-ce parce qu'ils ont laissé quelques parties à ajouter dans ce genre d'ouvrage, que nous nous refuserions à l'émulation de le perfectionner? Nous qui avons peut-être porté notre peinture au-delà de celle des anciens, pour l'intelligence du clair-obscur; n'oserions-nous prendre le même essor dans la sculpture? Le Bernin, le Gros, Algarde, nous ont montré qu'il appartient au génie d'étendre le cercle trop étroit que les anciens ont tracé dans leurs *bas-reliefs*. Ces grands artistes modernes se sont affranchis avec succès d'une autorité qui n'est recevable qu'autant qu'elle est raisonnable.

Il ne faut cependant laisser aucun équivoque sur le jugement que je porte des *bas-reliefs* antiques, j'y

trouve, ainsi que dans les belles statues; la grande manière dans chaque objet particulier, & la plus noble simplicité dans la composition; mais quelque noble que soit cette composition, elle ne tend en aucune sorte à l'illusion d'un tableau, & le *bas-relief* y doit toujours prétendre.

Si le *bas-relief* est fort saillant, il ne faut pas craindre que les figures du premier plan ne puissent s'accorder avec celle du fond. Le sculpteur saura mettre de l'harmonie entre les moindres saillies & les plus considérables: il ne lui faut qu'une place, du goût & du génie. Mais il faut l'admettre, cette harmonie: il faut l'exiger même, & ne point nous élever contre elle, parce que nous ne la trouvons pas dans des *bas-reliefs* antiques.

Une douceur d'ombres & de lumières monotones, qui se répètent dans la plupart de ces ouvrages, n'est point de l'harmonie. L'œil y voit des figures découpées, & une planche sur laquelle elles sont collées, & l'œil est révolté.

Ce seroit mal défendre la cause des *bas-reliefs* antiques, si on disoit que ce fond qui arrête si désagréablement la vue, est le corps d'air serein & dégagé de tout ce qui pourroit embarrasser les figures. Puisqu'en peignant, ou dessinant d'après un *bas-relief*, on a grand soin de tracer l'ombre qui borde les figures, & qui indique si bien qu'elles sont collées sur cette planche, qu'on appelle *fond*: on ne pense donc pas que ce fond soit le corps d'air. Il est vrai que cette imitation ridicule est observée pour faire connoître que le dessin est fait d'après de la sculpture. Le sculpteur est donc seul blâmable d'avoir donné à son ouvrage un ridicule qui doit être représenté dans les copies, ou les imitations qui en sont faites.

Dans quelque place, & de quelque saillie que soit le *bas-relief*, il faut l'accorder avec l'architecture; il faut que le sujet, la composition & les draperies soient analogues à son caractère. Ainsi la mâle austérité de l'ordre toscan n'admettra que des sujets & des compositions simples: les vêtements en seront larges, & de fort peu de plis. Mais le corinthien & le composite demandent de l'étendue dans les compositions, du jeu & de la légèreté dans les étoffes.

De ces idées générales, M. Falconet passe à quelques observations particulières qui sont d'un homme de génie.

La règle de composition & d'effet étant la même pour le *bas-relief* que pour le tableau, les principaux acteurs, dit-il, occuperont le lieu le plus intéressant de la scène, & seront disposés de manière à recevoir une masse suffisante de lumière, qui attire, fixe, & repose sur eux la vue, comme dans un tableau, préférablement à tout autre endroit de la composition. Cette lumière centrale ne sera interrompue par aucun petit détail d'ombres maigres & dures, qui n'y produiroient que des taches, & détruiroient l'accord. De petits filets de lumière qui se trouveroient dans de grandes masses d'ombre, détruiroient également cet accord.

Point de raccourci sur les plans de devant, principalement si les extrémités de ces raccourcis sortoient en avant: ils n'occasionneroient que des maigreurs insupportables. Perdant de leur longueur naturelle, ces parties seroient hors de vraisemblance, & paroîtroient des chevilles enfoncées dans les figures. Ainsi pour ne point choquer la vue, les membres détachés doivent, autant qu'il sera possible, gagner les fonds. Placés de cette manière, il en résultera un autre avantage: ces parties se soutiendront dans leur propre masse; en observant cependant que, lorsqu'elles sont détachées, elles ne soient pas trop adhérentes au fond: ce qui occasionneroit une disproportion dans les figures, & une fausseté dans les plans.

Que les figures du second plan, ni aucune de leurs parties ne soient aussi saillantes, ni d'une touche aussi ferme que celles du premier ; ainsi des autres plans, suivant leur éloignement. S'il y avoit des exemples de cette égalité de touche, fussent-ils dans des *bas-reliefs* antiques, il faudroit les regarder comme des fautes d'intelligence contraires à la dégradation, que la distance, l'air & notre œil mettent naturellement entre nous & les objets.

Dans la nature, à mesure que les objets s'éloignent, leurs formes deviennent à notre égard plus indéfinies : observation d'autant plus essentielle, que dans un *bas-relief* les distances des figures ne sont rien moins que réelles. Celles qu'on suppose d'une toise ou deux plus reculées que les autres, ne le sont quelquefois pas d'un pouce. Ce n'est donc que par le vague & l'indécis de la touche, joints à la proportion diminuée selon les règles de la perspective, que le sculpteur approchera davantage de la vérité, & de l'effet que présente la nature. C'est aussi le seul moyen de produire cet accord que la sculpture ne peut trouver, & ne doit chercher que dans la couleur unique de sa matière.

Il faut surtout éviter qu'autour de chaque figure, il règne un petit bord d'ombre également découpée, qui en ôtant l'illusion de leurs saillies & de leur éloignement respectif, leur donneroit encore l'air de figures aplaties les unes sur les autres, & enfin collées sur une planche. On évite ce défaut en donnant une sorte de tournant aux bords des figures, & suffisamment de saillie dans leurs milieux. Que l'ombre d'une figure sur une autre y paroisse portée naturellement, c'est-à-dire, que ces figures soient sur des plans assez proches pour être ombrées l'une par l'autre, si elles étoient naturelles.

Cependant il faut observer que les plans des figures principales, surtout de celles qui doivent agir, ne soient point confus, mais que ces plans soient assez distincts & suffisamment espacés, pour que les figures puissent aisément se mouvoir.

Lorsque, par son plan avancé, une figure doit paroître isolée & détachée des autres, sans l'être réellement, on oppose une ombre derrière le côté de sa lumière, & s'il se peut, un clair derrière son ombre : moyen heureux que présente la nature au sculpteur comme au peintre.

Si le *bas-relief* est de marbre, les rapports avec un tableau y feront d'autant plus sensibles, que le sculpteur aura su mettre de variété de travail dans les différents objets. Le mat, le grené, le poli, employés avec intelligence, ont une sorte de prétention à la couleur. Les reflets que renvoie le poli d'une draperie sur l'autre, donnent de la légèreté aux étoffes, & répandent l'harmonie sur la composition.

Si l'on doutoit que les lois du *bas-relief* fussent les mêmes que celles de la Peinture, qu'on choisît un tableau du Poussin ou de le Sueur ; qu'un habile sculpteur en fît un modèle : on verra si l'on n'aura pas un *bas-relief*. Ces maîtres ont d'autant plus rapproché la Sculpture de la Peinture, qu'ils ont fait leurs sites toujours vrais, toujours raisonnés. Leurs figures sont, en général, à peu de distance les unes des autres, & sur des plans très-justes : loi rigoureuse qui doit s'observer avec la plus scrupuleuse attention dans un *bas-relief*.

Enfin, conclut M. Falconet, cette partie de la sculpture est la preuve la moins équivoque de l'analogie qui est entre elle & la peinture. Si l'on vouloit rompre ce lien, ce seroit dégrader la sculpture, & la restreindre uniquement aux statues, tandis que la nature lui offre, comme à la peinture, des tableaux.

À la couleur près, un *bas-relief* saillant est un tableau difficile. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

RELIEN, f. m. (*Artificier.*) les Artificiers appel-

lent ainsi de la poudre grossièrement écrasée, sans être tamisée, telle qu'on l'emploie dans les chasses des pots-à-feu, pour qu'elle n'ait pas autant de vivacité que la grenée.

RELIER, v. act. (*Gram.*) c'est lier de-rechef ce qui s'est délié. On *relie* un fagot, une gerbe, un nœud, un ruban.

Il se prend au simple & au figuré. Nous avons rompu pour une bagatelle : nous avons perdu l'un & l'autre notre petit ressentiment, & nous nous sommes *reliés*.

RELIER, v. act. (*Imprimerie.*) ce mot se dit chez les Imprimeurs, pour signifier mettre en réserve une partie des caractères, ou même quelques corps en entier de lettres dont on n'a pas besoin. (*D. J.*)

RELIER, v. act. (*terme de Relieur.*) c'est coudre ensemble les cahiers d'un livre, & leur mettre une couverture. On dit *brocher*, quand on les coud seulement avec quelques points d'aiguille par-dessus, sans y employer des cordes pour y faire des nervures ; *relier à la corde*, c'est quand on se sert de ficelle, que l'on met au dos de distance en distance pour tenir les cahiers unis, sans pourtant y ajouter de couverture. L'on dit simplement *relier*, pour signifier une relieure parfaite avec des nervures, des tranche-fils, cartons, & une couverture convenable. Enfin l'on dit *relier* en parchemin, en vélin, en veau, en maroquin, en basane, en cuir de truie ; pour dire, couvrir un livre de quelqu'une de ces peaux. *Savary.* (*D. J.*)

RELIER, (*terme de Tonnelier.*) c'est mettre des cerceaux à une cuve, une futaille, ou autres ouvrages semblables des Tonneliers, pour les monter & en joindre les douves, après qu'elles ont été dressées. On dit aussi *relier* une pièce de vin, quand on y remet des cerceaux nouveaux où il en manque, & même quand on y en met des neufs partout.

RELIEUR, f. m. (*Librairie.*) celui qui relie des livres. Les principaux outils & instrumens dont se servent les maîtres *relieurs* & doreurs de livres, sont le plioir, le marteau à battre & sa pierre, le couloir pour relire, avec les clavettes, l'aiguille à relire, le poinçon, diverses sortes de ciseaux, un compas ordinaire & un compas à dorer, la presse pour rogner, garnie de son fust, de son couteau, de sa clé, & soutenue par cette espèce de coffre de bois qu'ils nomment l'*asne* ; la grande presse, la pointe à couper le carton, le couteau à parer les cuirs, les ais à rogner, à fouetter & à presser ; la pince pour dresser les nervures, le gantelet pour fouetter, le gratoir pour endosser, divers pinceaux pour marbrer & pour coller, le racloir à dorer sur tranche, le fer à polir ; enfin divers autres fers différemment faits & gravés pour appliquer l'or sur les couvertures, ou pour y faire des ornemens sans or, avec tout le petit équipage pour dorer sur tranche. (*D. J.*)

RELIEURE, f. f. ou *art de relire les livres*, (*Art méchan.*) lorsque les feuilles sont sorties de dessous la presse, & qu'elles sont seches, elles passent de l'imprimerie chez le relieur. La première façon que celui-ci donne aux livres qu'il veut relire, c'est d'en plier les feuilles suivant leurs formats, en deux pour l'*in-folio*, en quatre pour l'*in-quarto*, en huit pour l'*in-octavo*, & ainsi à proportion jusqu'aux plus petits qui, plus par curiosité que par utilité, peuvent aller jusqu'à l'*in-fix* vingt. On prend donc les feuilles une à une pour les plier, & on observe que les extrémités soient bien égales, de sorte que les chiffres qui sont en tête soient les uns sur les autres & se répondent exactement. L'instrument dont on se sert pour plier, s'appelle *plioir* ; son effet est de déterminer à demeure le pli que doit avoir la feuille en le passant sur toutes ses parties, mais plus particulièrement sur celles qui doivent servir de séparation. Ce plioir est une espèce de règle de buis ou d'ivoire très-mince,

large d'environ deux doigts, longue de huit à dix pouces, arrondie par les deux bouts, & moins épaisse sur les bords que dans le milieu. Outre que chaque page est numérotée en tête, & que le chiffre court en augmentant jusqu'à la fin du volume, il y a aussi au bas de chaque page des réclames, c'est-à-dire qu'on lit au bas de chaque page, immédiatement au-dessous du bout de la dernière ligne, le mot par où commence la page suivante, & ainsi successivement jusqu'à la fin du livre; il s'en trouve cependant assez communément où il n'y a point de réclames. C'est aussi au bas des pages où se mettent les signatures; ces signatures sont les lettres de l'alphabet mises par ordre; on change de lettre à chaque cahier, & on repete la même lettre, non à la fin de chaque page, mais seulement de chaque feuillet au *folio recto*, & on y joint en chiffre, ordinairement romain, le nombre de feuillets, ce qui se continue ainsi jusqu'à la fin du cahier, ou seulement jusqu'à la moitié; de sorte que dans ce dernier cas, l'endroit où finissent les signatures, forme juste la moitié du cahier, & indique le format des feuilles; après quoi le cahier suivant se trouve signé de la lettre suivante. Quoique les chiffres qui sont en tête, les réclames & les signatures qui sont au bas soient plutôt du ressort de l'impression que de la *relieure*, nous n'avons cependant pu nous dispenser d'en parler dans cet article, vu qu'ils servent à diriger le pliage, & empêchent qu'on ne mette les cahiers hors de leur véritable rang. Lorsque toutes les feuilles sont pliées de la manière que nous venons de le dire, celui ou celle qui les a pliées les rassemble en corps, & les collationne, en consultant les lettres qui sont au bas de chaque feuillet, afin d'éviter les transpositions. Les feuilles étant mises les unes sur les autres par ordre de signatures, se battent au marteau sur la pierre pour les presser & aplatisir, en sorte qu'elles tiennent moins de place à la *relieure*; ce qui se fait en les divisant par battées, qui sont ordinairement de neuf à dix feuilles chaque pour l'*in-octavo*, & des autres formats plus ou moins à proportion. On a soin de tenir ses feuilles bien égales, en sorte que l'une n'excede l'autre; on les pose ensuite sur la pierre à battre, qui est une pierre de liais bien polie & de niveau, en observant de mettre dessous les feuilles un papier qui garantisse de souillure la feuille qui toucheroit à la pierre: alors l'ouvrier tient ces feuilles d'une main, & de l'autre un marteau de fer pesant neuf, dix, même jusqu'à onze livres, selon la force du bras qui doit s'en servir, & frappe dessus ces feuilles en les tournant de tous côtés & en tous sens, afin que toutes les parties se ressentent de l'impression du marteau; c'est à l'aide de ce marteau que l'ouvrier attentif unit le papier au point qu'on ne sente sous les doigts aucune partie plus épaisse l'une que l'autre, & qu'il ne s'y trouve aucunes inégalités ni cavités. Cette opération faite, on met ces battées séparées comme elles sont entre des ais à presser, & on assujettit le tout ou dans la grande presse, si les feuilles sont *in-fol.* ou *in-4°.* ou simplement dans la presse à endosser, si ce sont des petits formats. Ces ais sont pour l'ordinaire de bois de noyer, fort polis, épais environ dans toute leur étendue de trois à quatre lignes; on doit faire attention de les choisir assez grands pour qu'ils puissent déborder tant-soit-peu les feuilles de tous côtés. Ces feuilles ainsi assujetties & ferrées dans la presse, ne se gonflent point, & conservent l'affaissement que le marteau leur avoit imprimé. Comme nous serons obligés, dans la suite de cet article, de parler souvent des différentes presses dont se servent les relieurs, avant d'entrer plus avant en matière, & tandis que nos feuilles sont en presse, nous allons en donner la description. Quant aux autres outils ou instrumens dont on se sert, nous en décrirons la forme & en indiquerons l'usage, en suivant par ordre les différentes opérations de l'ouvrier. On

distingue quatre fortes de presse, savoir: la grande presse, la presse à endosser, la presse à rogner, la presse à tranche-filer. La grande presse est composée de dix pieces principales, qui sont les deux jumelles, le sommier, la platine, le mouton, la vis, les deux clés, l'écrou & le barreau. Les deux jumelles sont deux pieces de bois d'orme ou d'autre espece, pourvu qu'il soit dur, hautes de six à sept piés, larges de six à sept pouces, épaisses de quatre à cinq; le bas en est plus épais & plus large afin de leur donner de l'affiette; elles sont placées debout & scellées contre le mur, & sont à environ deux piés & demi de distance l'une de l'autre: c'est cet intervalle qui forme le dedans de la presse, & où sont les autres pieces dont nous allons parler; de sorte que les deux jumelles sont les deux côtés de la presse. Le sommier est une piece de bois large d'environ un pié & demi, épaisse de quatre à cinq pouces, aussi longue que la presse est large, y compris l'épaisseur des jumelles: ce sommier est échancré en quarré par les deux bouts, & chaque bout embrasse chaque jumelle, aux côtés desquelles on a pratiqué des rebords qui lui servent de soutien: il est élevé d'environ un pié & demi de terre, & sert de table, puisque c'est sur ce sommier que se mettent ou les feuilles, ou les volumes que l'on veut mettre en presse. La platine est une piece de bois à-peu-près de la même largeur & épaisseur que le sommier; elle a aussi une échancrure en quarré à chaque bout, ce qui fait qu'elle embrasse les jumelles, mais elle ne porte sur aucuns rebords comme le sommier, & hausse ou baisse selon la détermination que lui donne la vis à qui elle est attachée par le moyen du mouton & des deux clés. L'action de cette platine est de s'approcher du sommier lorsque l'ouvrier veut ferrer, & de s'en éloigner lorsqu'il veut desserrer. Le mouton est une autre piece de bois beaucoup moins large & moins épaisse que la platine, sur laquelle elle porte à plat, & avec laquelle elle fait corps, par le moyen de clous ou de chevilles. La vis doit être d'un bois très dur, son filet porte environ trois piés de hauteur, & vingt pouces de circonférence; le fort de sa tête est haut de douze à quatorze pouces, & a environ deux piés & demi de tour: c'est dans cette partie qu'il y a quatre trous qui servent à loger le barreau pour ferrer ou desserrer. Le foible est une portion de cette même tête, diminuée au moins de moitié, & qui n'a guere qu'un pié de circonférence, & quatre à cinq pouces de longueur, & ressemble assez à un court rouleau dont le bout auroit une forme sphérique, & d'égale grosseur dans toute son étendue, si vous en exceptez néanmoins une rainure large d'environ un pouce, & profonde au moins d'un doigt, qui l'environne, & qui est si exactement arrondie, qu'elle n'a pu être faite que sur le tour: cette rainure est pratiquée à environ deux pouces de distance du fort de la tête, c'est-à-dire dans le milieu du foible; c'est cette partie qui s'emboîte dans le mouton, & pénètre ensuite jusqu'à demi-épaisseur de la platine, par un trou également sphérique, pratiqué dans le milieu du mouton, & continué dans la platine, à laquelle elle est attachée par le moyen des deux clés qui sont deux petits morceaux de bois, larges d'un pouce & demi, & épais d'un doigt; ces deux clés traversent le mouton dans toute sa longueur, & se logent en passant dans la rainure de chaque côté de la vis, qui attire à elle par ce moyen le mouton & la platine lorsque son action va en montant, ce qui s'appelle *desserrer*, & qui les pousse au contraire en bas lorsqu'elle descend, ce qui s'appelle *ferrer*. On sent assez, par cette position, que la vis est droite dans le milieu de la presse, la tête en bas & le filet en haut, qui passe dans l'écrou, sans lequel la vis n'auroit aucune action, ni n'en pourroit imprimer. L'écrou est une piece de bois de douze à quinze pouces en quarré, échancré aux deux bouts

comme le fommier & la platine , de forte qu'il embrasse comme eux les deux jumelles auxquelles il est arrêté par le moyen de deux fortes chevilles de fer qui traversent le tout ; il couronne la presse , & en fait comme le chapiteau ; c'est dans le milieu de cette piece de bois que s'engrene le filet de la vis : comme cette piece est celle qui fatigue le plus après la vis , on pourroit y mettre de chaque côté un lien de fer , afin de la soutenir contre les efforts de la vis. Enfin , le barreau est une espece de pince de fer de quatre à cinqpouces de circonférence , & de quatre à cinq piés de longueur ; on le passe par le bout dans un des trous pratiqués à la tête de la vis , & on l'introduit de même successivement dans les autres à mesure qu'elle tourne : c'est donc par l'effort des bras sur ce barreau qu'on met la vis en jeu , qui à son tour y met les autres parties de la presse sur lesquelles elle agit.

La presse à endosser est composée de neuf pieces principales ; savoir , deux jumelles , deux bandes , deux vis , deux clés & une cheville de fer : les deux jumelles sont deux pieces d'un bois dur , tel que le chêne , l'orme , l'érable ou le poirier : elles ont trois piés & demi de longueur , & portent cinq à six pouces en quarré ; c'est entre ces jumelles que se mettent les feuilles ou les livres que l'on veut contenir ; elles sont percées de deux trous à chaque bout : le premier , c'est-à-dire , le plus près de l'extrémité des jumelles , est un trou de la largeur d'environ deux pouces en quarré , par où passent les bandes ; ces bandes sont deux morceaux de bois longs d'environ deux piés & demi , & d'une grosseur proportionnée aux trous par où elles doivent passer ; elles sont contenues avec de petites chevilles à une des jumelles , que nous nommerons à cause de cela *immobile* , & entrent librement dans l'autre jumelle qui s'approche ou s'éloigne de la premiere , selon la détermination que lui donnent les vis ; ces vis sont deux pieces d'un bois extrêmement dur , & d'une des especes que nous avons indiquées ci-dessus ; elles portent trois piés de long , savoir deux piés & demi de filet & un demi-pié de tête , & ont neuf à dix pouces de circonférence ; elles sont à côté des bandes , & leur sont paralleles ; elles passent librement dans la jumelle immobile jusqu'à leur tête qui est plus grosse que le filet , & s'engrenent ensuite dans l'autre jumelle soutenue par les deux bandes sur lesquelles elle peut courir : les trous de cette jumelle qui servent à loger les vis sont en forme d'écrous ; les deux clés sont deux morceaux de bois d'un pouce & demi en quarré , aussi longs que la jumelle est épaisse ; on les passe dans la jumelle immobile , & ils entrent en traversant cette jumelle dans une espece de rainure pratiquée à chaque vis , afin que par ce moyen elles soient contenues & qu'elles ne soient susceptibles que du mouvement circulaire que l'ouvrier leur imprime par le moyen d'une cheville de fer longue d'environ deux piés & de trois pouces & demi de circonférence , dont il passe le bout dans des trous pratiqués à cet effet dans la tête des vis ; c'est l'action de ces vis engrenées dans la jumelle courante qui approche celle-ci de l'immobile lorsque l'ouvrier veut ferrer , ou qui l'en éloigne par une détermination contraire lorsqu'il veut deferrer. La distance d'une vis à l'autre est d'environ deux piés quatre pouces , & c'est proprement cet espace qui fait la longueur de la presse : quant à la largeur , on la détermine selon la grosseur soit des feuilles , soit des livres qu'on veut y assujettir. Lorsqu'il n'y a rien dans la presse , & qu'elle est tout-à-fait ferrée , les deux jumelles se touchent dans toute leur étendue , & semblent collées ensemble ; & lorsqu'on veut s'en servir , on l'ouvre en la desserrant plus ou moins , selon le besoin , & alors la jumelle courante s'éloigne de l'immobile. Quoique nous nommions immobile la jumelle du côté de la tête des

vis , nous n'entendons cependant pas l'exclure absolument du mouvement progressif ou rétrograde , mais nous lui donnons ce nom , tant parce qu'elle en est moins susceptible que l'autre , que pour la mieux désigner. Cette presse sert à presser les feuilles au-dessous de l'in-4°. quand elles sont battues , mais surtout à grecquer , à endosser , à brunir , & peut servir aussi à presser le volume quand il est collé , pourvu qu'il ne soit point d'un format qui excède la largeur des jumelles , autrement il faudroit avoir recours à la grande presse. Cette presse se pose à plat , comme une table , sur une caisse longue de trois piés , & large de deux ; les quatre montans qui sont aux quatre coins de cette caisse sont de bois de chêne , ainsi que les traverses ; les panneaux peuvent être de planches de sapin ; les montans portent environ deux piés & demi de hauteur ; les traverses doivent être aux deux bouts à l'égalité des montans , & ce sont ces traverses qui supportent la presse : on peut également prolonger les panneaux jusqu'à cette hauteur ; mais aux deux côtés les panneaux & les traverses sont beaucoup plus bas que les montans , & laissent un vuide d'environ huit à dix pouces dans toute la longueur de la caisse , pour pouvoir laisser à l'ouvrier la liberté d'agir & de passer ses mains dessous la presse lorsque son ouvrage l'exige. Son fond est ordinairement de planches de sapin ; cette caisse s'appelle l'*âne* ou *porte-presse* , parce qu'elle sert effectivement à porter , soit la presse à endosser , soit la presse à rogner.

La presse à rogner est semblable dans ses principales parties à la presse à endosser , c'est-à-dire qu'elle est composée comme elle de deux jumelles , deux bandes , deux vis , deux clés , & d'une cheville de fer. Toutes ces pieces ont les mêmes proportions , la même action & le même jeu que dans la presse à endosser ; ainsi il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail à cet égard ; elle differe seulement de celle-là en ce qu'au-dedans de la jumelle , que nous appellons *immobile* , il y a une tringle qui se prolonge d'une vis à l'autre , large de trois pouces , épaisse d'environ deux lignes dans sa partie supérieure qui regne le long de la jumelle , & qui va en diminuant insensiblement jusqu'à la fin de sa largeur , de sorte que cette tringle forme une espece de glacis ; c'est cette pente qui fait que le livre saisi entre les deux jumelles est plus ferré dans la partie supérieure que dans l'inférieure , & s'y trouve si fortement assujéti qu'il fait un corps solide sur lequel le couteau passe vivement , ce qui rend la section nette & polie ; du côté où se place l'ouvrier qui rogne , il y a une petite rainure pratiquée en ligne droite de haut en-bas dans toute la largeur de la tringle , cette rainure sert à loger le mors du livre , afin de n'en point endommager le dos , & lui conserver la forme arrondie qu'il doit avoir : outre cette tringle qui est plutôt , à proprement parler , une petite planche , il y en a deux autres à la distance d'environ un doigt l'une de l'autre , épaisses de trois à quatre lignes & larges de huit à dix ; ces deux tringles sont attachées avec de petites pointes de fer sur la jumelle courante , & forment deux lignes exactement droites & paralleles qui se prolongent d'une vis à l'autre : elles servent à diriger & à assurer la marche du couteau , comme nous l'expliquerons dans son tems.

La presse à tranche-filer est une petite presse composée simplement de cinq pieces , savoir deux jumelles , deux vis & une petite cheville de fer. Les deux jumelles sont deux morceaux de bois d'un pié & demi de longueur , de trois pouces & demi de largeur , & d'un pouce & demi d'épaisseur ; les vis ont neuf pouces de longueur , savoir six pouces de filet & trois pouces de tête ; le filet à trois pouces & demi de tour , & la tête en porte environ sept ; ces vis s'engrenent dans les deux jumelles dans des trous pratiqués

tiqués à environ quatre pouces de leurs extrémités, & passent librement dans la première jumelle, c'est-à-dire dans celle qui doit être contre la tête des vis, mais les trous de la seconde sont en forme d'écrous, ce qui donne à cette jumelle la même action qu'à la jumelle courante des presses à endosser & à rogner; la cheville de fer a sept à huit pouces de longueur & un demi de circonférence, elle sert comme dans les autres presses à ferrer ou deferrer, en l'introduisant par le bout dans des trous pratiqués à cet effet dans la tête des vis. Telle est la construction des différentes presses en usage chez les Relieurs. Mais reprenons nos feuilles, & conduisons-les d'opération en opération jusqu'à ce qu'enfin elles soient reliées, & qu'elles forment un volume parfait qui puisse tenir sa place dans une bibliothèque. Les feuilles pliées, collationnées, battues & pressées se collationnent une seconde fois au sortir de la presse, de peur qu'en ayant divisé la totalité par battées, il ne s'y trouve quelque dérangement, dont le moindre seroit toujours de grande conséquence: cette seconde collation se fait de la même façon que la première, c'est-à-dire en consultant les signatures. Lorsque l'ouvrier est certain que ses feuilles sont dans l'ordre, & qu'il n'y a aucune transposition, il les rassemble en corps pour les gréquer lorsqu'il veut faire un *reliure* à la greque: il met pour cet effet toutes les feuilles destinées pour le même volume entre deux petits ais de bois, ils doivent être bien polis, & un peu plus épais en-haut qu'en-bas, de sorte qu'ils forment une pente douce: il faut observer que le dos des feuilles excède d'un doigt le bord de ces ais, afin de laisser à la greque la liberté d'agir, il pose ensuite le tout dans la presse à endosser; l'ouverture des feuilles doit être en-bas & le dos en-haut, & lorsqu'elles sont bien contenues & bien serrées dans la presse, l'ouvrier prend alors la greque qui est un outil en forme de sciot ou scie à feule branche, & qui n'est autre chose qu'une lame de fer trempé, longue d'environ quinze pouces, enchâssée dans un manche de bois de huit pouces qui lui sert de poignée; sa largeur sortant du manche est d'environ deux pouces & demi, & va en diminuant jusqu'à son extrémité qui se trouve alors réduite à un pouce; l'épaisseur de cette lame est de deux lignes, & dans toute sa longueur elle est armée de dents comme une véritable scie, à l'exception que les pointes de ces dents sont toutes sur la même ligne, & qu'elles ne donnent ni à droite ni à gauche comme celles des scies ordinaires. C'est avec cet outil que l'ouvrier fait sur le dos de ses feuilles autant d'entailles qu'il veut mettre de nervures; lorsqu'on veut relier proprement, on fait cinq entailles ou hoches avec la greque sur les petits formats, & six sur les grands. Ces entailles ou hoches servent à loger les ficelles, autour desquelles sont retenus les fils qui attachent les feuilles ensemble, on donne à ces ficelles le nom de *nerfs*; ces ficelles ainsi passées dans les hoches faites par la greque, ne causent aucune élévation sur le dos du livre dont il ne se trouve aucune partie plus apparente que l'autre, ce qui fait la différence des livres reliés à la greque d'avec ceux qu'on appelle *reliés en nerfs*, dont les nervures paroissent & sont sur le dos du livre comme de petites côtes. Outre les cinq entailles que l'on fait avec la greque aux petits formats, ou les six aux grands, on en fait aux uns & aux autres une également sur le dos à chaque bout du livre qui sert à arrêter le fil, & qui fait ce qu'on appelle *la chaînette*, ce qui s'observe toujours aux petits formats, soit qu'on les relie à la greque, soit en nerfs; mais on ne greque aux extrémités ni les *in-quarto*, ni les *in-folio*, lorsqu'ils sont reliés en nerfs, de sorte que la chaînette paroît sur le dos du volume jusqu'à ce que l'on passe à une autre opération qui la fasse disparaître, & dont nous

Tome XIV.

parlerons ci-après. Alors soit que les feuilles soient destinées à faire un volume relié à la greque, soit qu'on veuille les relier en nerfs, on les coud sur le cousoir avec une longue aiguille d'acier un peu recourbée. Le cousoir est composé de quatre pièces de bois, savoir de la table qui a dans toute sa longueur une espèce de rainure percée à jour & large de cinq à six lignes, de deux vis dressées perpendiculairement aux deux extrémités de la table dans la même ligne que la rainure, & d'une traverse avec ses deux cavités en forme d'écrous, qui s'engrène sur le haut des vis. Pour se servir du cousoir, on attache sur la traverse d'en-haut autant de ficelles qu'on veut faire de nervures, & après les avoir espacées suivant le format du livre, on les fait passer par la rainure, & on les arrête par-dessous avec de petits instrumens de cuivre, qu'on appelle *clavettes*, qui ont un trou quadré par un bout, & sont couvertes en forme de fourches par l'autre. On passe le bout des ficelles dans le trou des clavettes, & on le saisit en tournant, afin qu'il ne s'échappe point; on passe ensuite les clavettes par la rainure, & on les met de travers lorsqu'elles sont passées, afin que portant des deux côtés de la rainure elles ne puissent s'échapper ni repasser d'elles-mêmes. Que si les ficelles étoient trop lâches, on peut les tendre autant qu'il est besoin, en tournant avec les mains les deux vis du sens qui fait monter la bande, c'est-à-dire qui l'éloigne de la table, ou par un sens contraire la faire descendre, si les ficelles étoient trop tendues. Lorsque le cousoir est ainsi disposé, on prend une feuille de papier marbré qui, pliée en deux, soit de même format que le livre que l'on veut relier, on plie cette feuille de façon que la marbrure soit en-dedans & le blanc en-dehors, & on la coud ainsi d'un bout à l'autre le long des nerfs attachés au cousoir, ensuite on prend une feuille de papier blanc pliée comme l'autre & de même grandeur; on coud celle-ci comme la première, après quoi on prend par ordre les cahiers, & on les coud en conduisant, comme aux deux premières feuilles, un fil de chanvre dans le milieu de chacun d'eux à commencer du premier de ces nerfs jusqu'au dernier, & en faisant faire à ce fil un tour sur chaque nerf. Lorsque tous les cahiers qui doivent former le livre sont ainsi cousus, on finit par une feuille de papier blanc & une feuille de papier marbré, toutes deux pliées, disposées & cousues comme au commencement. Il est bon d'observer ici que les ficelles de la nervure doivent être de différente grosseur, suivant la grandeur du format. Cette opération faite, on coupe les ficelles à deux pouces loin du livre; on les éfile de chaque côté, c'est-à-dire qu'on les détord, & qu'on les diminue sur le bout en les grattant avec un couteau, après quoi on les imbibe de colle de farine, & on les retord en les roulant sur le genouil, de sorte que les extrémités étant seches, roides & pointues, on peut les passer facilement dans le carton, ce qui se fait ainsi: on prend une feuille de carton que l'on compasse, afin d'en tirer parti plus que l'on peut, & qu'il n'y ait point de perte, s'il est possible; par exemple, si c'est pour couvrir des *in-12*, on prend une feuille de carton d'une espèce qu'on appelle *catholicon*, on la compasse en dix morceaux que l'on coupe également, & qui servent par conséquent à couvrir cinq volumes *in-12*; le carton se coupe avec la pointe qui est un outil de fer avec un manche de bois de dix-huit à vingt pouces de long, y compris le manche, le bout de l'outil est coupé en chanfrain & très-tranchant; le reste de l'outil jusqu'au manche est couvert de cuir, & ressemble assez à une lame d'épée plate qui seroit dans son fourreau, mais dont le bout seroit nud; cette enveloppe conserve la main de l'ouvrier qui empoigne cet outil dans le milieu, & appuie le bout du manche sur le devant

K

de l'épaule ; c'est dans cette attitude qu'il fait passer la pointe sur le carton le long d'une regle de fer , afin que l'outil coupe en ligne droite ; il faut observer de couper un peu de biais le côté du carton où doivent être attachés les nerfs , ce qui se fait en inclinant l'outil , de sorte que le bord avance d'un côté & rentre de l'autre ; le côté rentrant se couche contre le livre , & le côté saillant est en-dehors qui se trouvant recouvert par le bord des premières feuilles , commence à former ce qu'on appelle le *mords* , & donne à la couverture le jeu d'une charnière. Lorsque le carton est ainsi coupé , on le bat fortement avec un marteau sur la pierre à battre du côté qui doit être contre les feuilles , c'est-à-dire qui doit être en-dedans ; après quoi , si l'on veut faire une *reliure* propre , on colle dessus du papier , & même quelquefois du parchemin , en observant de mettre soit le papier , soit le parchemin du même côté sur lequel a agi le marteau. Lorsque le carton sur lequel on a collé du papier ou du parchemin est sec , on le bat une seconde fois , ensuite on passe le livre en carton , ce qui se fait ainsi : on pose le carton sur le volume , & vis-à-vis de chaque nerf à deux lignes loin du bord on fait un trou au carton avec un poinçon que l'on passe de dehors en-dedans ; à deux lignes au-dessus de ce premier trou , on en fait de même un second ; & passant ensuite le poinçon de dedans en-dehors , on fait un troisième trou qui est disposé de façon qu'il fait avec les deux autres un triangle équilatère ; alors l'ouvrier prend le bout du nerf qui se trouve vis-à-vis de ces trous , le passe d'abord dans le premier trou de dehors en-dedans , le repasse ensuite de dedans en-dehors , & enfin le reconduit en-dedans en l'introduisant dans le troisième trou ; semblable opération se fait à-la-fois à chaque nerf ; & lorsqu'on a ainsi apprêté un côté , on traite l'autre de la même manière & avec la même précision. On arrête ensuite les nerfs qui sont aux deux bouts du livre , en les croisant par-dessous la partie que l'on a fait passer dans les deux premiers trous , ce qui suffit pour les empêcher de courir ; quant aux nerfs qui sont dans le milieu , on ne les arrête point ainsi , mais on en coupe le bout à environ deux ou trois lignes loin du carton , après quoi on bat ces attaches avec un petit marteau ordinaire , afin de les aplatis & les faire , pour ainsi dire , entrer dans le carton , de sorte que le bout de ces nerfs ne fasse dessus aucune élévation ; lorsqu'on a frappé ainsi les ficelles , on relève les cartons , c'est-à-dire qu'on ferme le livre , afin de voir s'il ne se feroit point glissé quelques défauts dans toutes ces différentes opérations , & s'il a effectivement ce jeu libre , quoique ferme qu'il doit avoir. On le passe ensuite en parchemin ; on prend alors deux bandes de parchemin qui soient deux fois aussi larges que le dos du livre , dont la moitié est destinée à être collée sur le dos , & l'autre sur le carton en-dedans du livre. Lorsque le livre est relié à la grecque , la partie de parchemin qui doit couvrir le dos du livre est entière , sans aucune séparation ni échancrure , mais on fait une incision vis-à-vis de chaque nerf à la partie qui doit être attachée au carton ; cette bande de parchemin ainsi disposée se passe de dehors en-dedans , & s'introduit par partie entre chaque nerf qui tous se logent dans des petits trous que l'on a fait avec des ciseaux au bas de chaque incision ; on met semblable bande de chaque côté du livre , de sorte que le parchemin doit se trouver double sur le dos.

Lorsque le livre n'est point relié à la grecque , & que par conséquent les nervures sont élevées , la partie des bandes qui doit être appliquée sur les cartons est entière sans aucune séparation ; mais à celle qui doit couvrir le dos du livre , on fait autant d'échancrures qu'il y a de nervures , & on proportionne

la largeur de celles-là à la grosseur de celles-ci. On passe ce parchemin de dedans en dehors par bandes entre chaque nerf , ce qui se pratique également de l'autre côté. Lorsque le livre est ainsi passé en parchemin , on relève le carton ; on prend alors deux ais à endosser qui sont en glacié , c'est-à-dire un peu plus épais à la partie supérieure qu'à l'inférieure ; ces ais doivent être un peu plus longs que le volume qu'on met entre deux , observant de les placer à l'égalité du mords , sans enchâsser le dos : alors dans cette position on saisit le livre & les ais dans la presse à endosser , qu'il ne faut point trop serrer , & on tient le tout élevé au-dessus des jumelles environ d'un pouce & demi ; on prend ensuite un poinçon qui ne soit ni trop gros ni trop pointu , & on l'introduit en long entre les premiers cahiers de chaque côté du livre , afin de les écarter un peu du milieu , & les faire recourber insensiblement sur le mords , en frappant légèrement avec un petit marteau , se servant à cet effet du côté qui est long & qui n'a au plus que deux lignes d'épaisseur par ce bout , qui doit être arrondi. Cette opération se fait aux deux bouts du livre , ou , comme disent les Relieurs , en tête & en queue ; & c'est ce qu'ils appellent *endosser* un livre. Après quoi on fait descendre dans la presse le livre entre ses ais , le dos en-haut & l'ouverture en-bas , comme il étoit pour l'endosser , & pour lors il n'excede le bord des jumelles que de trois quarts de pouce ou environ ; on le serre ensuite dans la presse le plus qu'il est possible , & on lie le volume entre ses ais avec une ficelle cablée à qui on fait faire plusieurs tours sur la partie des ais qui excède les jumelles ; lorsque cette partie est suffisamment contenue , on arrête la ficelle , on retire presque tout-à-fait le livre de la presse , & on achève de le lier entre ses ais , en faisant faire également plusieurs tours à la ficelle au-dessous de la première ligature : alors on le fait rentrer dans la presse , & avec un gros pinceau on charge le dos du livre de colle de farine ; & afin qu'il s'imbibé davantage de cette colle , on fait passer dessus le grattoir , qui est un outil de fer d'environ 9 pouces de longueur , rond par le milieu , qui sert de poignée à l'ouvrier ; il porte environ dans cette partie deux pouces & demi de circonférence ; il est plat à ses extrémités , qui sont de différente largeur , pour servir aux différens formats ; un des bouts est large d'environ deux pouces , & c'est celui dont on se sert pour les *in-folio* & les *in-quarto* ; l'autre n'a guère plus d'un pouce de largeur , & est destiné pour les petits formats , tels que les *in-8°* , les *in-12* , & autres encore plus petits. Ses deux bouts sont armés de dents toutes rangées sur une ligne droite. L'action de cet outil est de gratter le dos du livre , afin d'y faire davantage pénétrer la colle de farine ; on le charge ensuite de colle forte , après quoi on le pique avec le grattoir , en lui donnant des coups comme si on le lardoit , en observant néanmoins d'épargner les nervures. On sent parfaitement qu'il faut que les bandes de parchemin soient alors renversées de chaque côté en-dehors , afin que l'outil ne les puisse endommager. On l'enduit ensuite de nouveau avec la colle de farine , de même que les bandes de parchemin. Lorsque le dos du livre , ainsi que les bandes de parchemin sont bien imbibés de colle , on couche les bandes de parchemin sur le dos , sans cependant les y coller exactement , & on laisse ainsi le tout environ deux heures , après quoi on passe dessus le frottoir , qui est un outil de fer long de huit à neuf pouces , semblable dans sa forme & dans ses dimensions au grattoir , à l'exception cependant qu'au lieu de dents c'est un tranchant très-émouffé & concave , de sorte qu'il embrasse exactement le dos du livre sur lequel il passe. On leve les bandes de parchemin qui sont couchées sur le dos du livre , pour se servir de cet outil , dont l'action est d'enlever le

superflu de la colle qui n'a pu pénétrer, & de remplir de colle en passant les petites cavités faites par le grattoir. Il sert encore à redresser les nervures dans le cas où elles auroient été déplacées; enfin, par la forme concave de son extrémité qui agit, il donne ou du moins conserve au dos du livre cette forme tant-soit-peu arrondie qu'il veut avoir. Aussi-tôt que le dos du livre est ainsi frotté, on y met encore de la colle de farine, en passant dessus le pinceau, mais très-légèrement; on en donne aussi une légère couche aux bandes de parchemin, dont on couvre ensuite le dos du livre en les tirant fortement avec les doigts, & les étendant bien l'une sur l'autre, afin qu'elles ne fassent aucun pli. On doit observer de coller le parchemin du côté de sa fleur, autrement il se décolleroit en séchant. Cet apprêt donné, on retire le livre de la presse, & on le met sécher au feu lié entre ses ais comme il étoit dans la presse, prenant garde cependant de ne point l'approcher trop près, de peur que par la trop grande chaleur le parchemin ne se retirât. Lorsqu'il est suffisamment sec, on le remet dans la presse sans le délier; on fait passer le frottoir légèrement dessus, afin de redresser les nerfs, d'arrondir le dos, & de réparer les petites inégalités qui peuvent s'y rencontrer; on enduit ensuite de colle-forte le parchemin qui couvre le dos, & on le met sécher comme auparavant; quand il est sec on le délie, & on colle de chaque côté la seconde feuille de papier marbré avec la première de papier blanc; on met après cela le livre entre deux ais à presser, observant toujours de ne point engager entre ces ais le dos du livre, afin que le mors en soit bien marqué. Lorsqu'il a passé environ une demi-heure dans la presse entre les ais à presser, on l'en retire & on le fait ensuite passer dans la presse à rogner, pour faire la tranche: ce qu'on appelle *faire la tranche d'un livre*, c'est en rogner les feuilles de trois côtés à l'aide du couteau monté sur son fût; mais avant d'expliquer comment se fait cette opération, il est à-propos de décrire la construction de cet instrument. Le tout est composé de neuf principales pièces, qui sont les deux piés du fût, deux bandes, une vis de bois, un couteau, une vis de fer, un écrou & une clé. Les deux piés du fût sont deux morceaux de bois qui portent pour l'ordinaire quatre à cinq pouces de hauteur, sur deux d'épaisseur, percés de trois trous, savoir un à chaque bout, & l'autre dans le milieu. Les deux bandes sont deux pièces de bois longues d'environ un pié & demi, larges d'un pouce & demi, & un peu moins épaisses; ces bandes sont enchâssées & chevillées dans les trous pratiqués au pié du fût, qui se trouve à la droite de l'ouvrier lorsqu'il rogne, & passent librement dans ceux pratiqués à l'autre pié, sur lesquelles il court comme la jumelle mobile des presses, soit à endosser, soit à rogner. La vis est un morceau de bois long de deux piés dans sa totalité; savoir un pié & demi de filet, & six pouces de tête: elle a entre quatre & cinq pouces de circonférence; la tête en est un peu plus grosse, & sert du côté droit de poignée à l'ouvrier, de même que le bout du filet lui en sert du côté gauche: cette vis passe librement dans le trou du milieu, pratiqué au pié qui se trouve à la droite, & s'engrene dans celui pratiqué au pié qui est à la gauche, & qui est en forme d'écrou, ce qui fait approcher ou reculer ces piés selon le besoin, comme les jumelles des presses à endosser, rogner, ou tranche-filer. Le couteau est une pièce d'acier de six à sept pouces de long, plat & fort mince, très-tranchant, finissant en pointe de lame d'épée, plate & large, & de forme quadrée par l'autre bout qui sert à l'attacher, & que l'on nomme le *talon*; c'est au milieu & par-dessous le pié du fût qui est à droite, que s'attache le couteau en appliquant le talon qui s'enchâsse dans une échancrure dont la largeur & la profondeur sont propor-

tionnées à la largeur & l'épaisseur de ce talon; on passe ensuite la vis de fer, dont la tête aplatie s'emboîte dans le trou pratiqué au talon: cette vis traverse le pié du fût, & sort par le haut. L'écrou est un morceau de fer qui coëffe la vis; il a deux branches montantes, longues d'environ un pouce & demi, & dont les bouts sont tournés en haut. La clé est aussi un morceau de fer long de sept à huit pouces, & de deux de circonférence; le bout que tient l'ouvrier pour s'en servir est rond, mais il est un peu applati à l'autre extrémité, & percé en long comme seroit la case d'une aiguille à tapisserie; c'est dans cette rainure qu'on fait passer les deux branches de l'écrou pour serrer ou desserrer la vis, dont la tête assujettit le couteau. Cet instrument ainsi monté, on rogne le livre de la manière suivante. On fait descendre les deux cartons du livre de tête en queue d'environ deux lignes, car quoique ces cartons soient retenus par les nerfs, ils conservent cependant assez de liberté pour descendre ou monter au besoin; après quoi l'ouvrier met son livre debout dans la presse, le dos tourné de son côté, & le mors du livre logé dans la rainure pratiquée à la tringle attachée contre & en dedans la jumelle immobile, ayant soin d'appliquer un carton de l'autre côté entre le livre & la jumelle courante; il faut que cette bande de carton excède le livre au moins d'un doigt. On se sert de ce carton, afin de soutenir le livre contre l'effort du couteau, & garantir en même tems le mors de ce côté, ensuite l'ouvrier pose son couteau monté comme nous venons de le dire, sur la presse, faisant entrer la tringle la plus proche du dedans de la presse dans une rainure ou coulisse pratiquée le long du pié du fût qui est à sa gauche; de sorte que l'autre tringle borde le dehors de ce pié. Ces deux tringles, dont nous avons donné la position dans la description de la presse à rogner, servent de directoires au fût tout entier; le couteau ainsi posé, se pousse en avant, de sorte que la section commence par le dos du livre. On doit observer de ne point trop tourner la vis dont nous avons dit que les deux extrémités servoient de poignée, parce que le couteau venant à prendre trop de matières, ou ne passeroit point librement, ou ne pourroit faire une section nette & polie: on doit donc tourner peu-à-peu, & continuer ainsi jusqu'à ce que le couteau soit parvenu à la bande de carton qui sert d'appui au livre. L'ouvrier doit sentir par le plus ou moins de résistance du couteau, à quel degré il doit faire tourner la vis dans ses mains, qui y doit être librement. Aussi-tôt que la tête de son livre est rognée, il le retire de la presse, & prend la mesure avec un compas au-dedans du livre, à commencer du bord de la tête qu'il vient de rogner, jusqu'à la fin de la marge qu'il veut conserver à la queue, & qui doit être toujours plus large qu'à la tête; cette mesure prise, il ferme son livre pour la marquer sur le carton, qu'il fait descendre également de deux lignes, comme à la première opération, ensuite le reste se dispose & s'exécute de la même manière. Le livre étant ainsi rogné en tête & en queue, on le retire de la presse, on descend le carton de la moitié de l'excédent qu'on lui a conservé, de sorte qu'il n'y ait pas plus à un bout qu'à l'autre: cet excédent se nomme les *chasses*. Alors l'ouvrier prend le compas, en pose un bout à la tête du livre dans le milieu, du côté & à l'extrémité du dos, & trace une ligne courbe du côté & à l'extrémité de la tranche, mais cependant toujours sur la tête; il trace semblable ligne en queue, prenant garde de conserver même ouverture de compas pour les deux bouts. Cette ligne dirige l'ouvrier dans la section de sa tranche, dont la gouttière par ce moyen est égale. On appelle la gouttière d'un livre cette concavité qu'on voit sur la tranche; alors il ouvre les cartons & les renverse tout-à-fait, & en ber-

cant le livre il fait perdre au dos pour un instant cette forme arrondie qu'il avoit , de forte qu'il devient plat & uni , & que les feuilles avancent davantage en devant. Il les saisit aussi-tôt entre ses doigts , & observe des deux côtés si elles suivent toutes exactement les lignes tracées tant en tête qu'en queue. Quand elles sont ainsi disposées , il les met entre deux ais un peu plus longs que le livre , mais moins larges , & prend garde d'en déranger les feuilles : de ces deux ais , qui de leur usage se nomment *ais à rogner* , celui de derrière , c'est-à-dire qui occupe la place que tenoit la bande de carton , est plus élevé que l'autre , & sert comme lui à soutenir les bords du livre. Celui de devant , qui se trouve à la droite de l'ouvrier , est de niveau & parallèle à la jumelle. Ces ais ressemblent aux ais à endosser , & sont en glacié ; la partie la plus épaisse se met en haut , afin que le livre soit plus étroitement ferré. Lorsqu'il est ainsi assujéti dans la presse , on fait la tranche en conduisant & ferrant peu-à-peu le couteau sur l'extrémité des feuilles , par le moyen de la vis du fût où il est attaché. La tranche achevée , on retire le livre de presse , & on applique dessus avec un pinceau une teinture rouge composée de colle de farine , & de bois de brésil pulvérisé : on en donne deux & quelquefois même trois couches. On doit prendre garde en rougissant ainsi la tranche , que la teinture ne pénètre entre les feuillets : on évitera ce défaut en appuyant sur le livre , afin de ne laisser entre les feuilles aucun vuide. Quand le livre est en cet état , on en fait les mords , c'est-à-dire qu'on échancre en-dedans le carton d'un bout à l'autre avec un petit couteau très-tranchant , ce qui se fait des deux côtés ; on abat ensuite les quatre angles pour en faciliter l'ouverture ; alors on rabaisse le carton. On appelle *rabaisser le carton* , le couper à une ligne ou deux près de la tranche , plus ou moins , suivant la grandeur du livre , ce qui se fait avec la pointe dont nous avons parlé plus haut , que l'on conduit le long d'une règle de fer posée entre la tranche & le carton. Lorsque le carton est ainsi coupé , on pose le livre sur une table le dos en haut & la tranche en-bas , afin de voir si le carton est rabattu également.

On attache ensuite un bout de ruban que l'on a soin de tenir d'un pouce au moins plus long que le livre , & qu'on appelle le *finet* ; ce finet s'attache au haut & dans le milieu du dos , lorsqu'il est attaché on le met dans le livre qu'on tranche-file aussitôt après. Le tranche-file est un ornement de fil ou de soie de diverses couleurs , ou même quelquefois d'or ou d'argent , que l'on met aux deux bouts du dos du livre sur le bord de la tranche ; c'est un espece de tissu travaillé sur un seul morceau de papier roulé s'il est simple , ou sur deux l'un sur l'autre , s'il est double ; outre l'ornement , il sert aussi à arrêter le haut & le bas des cahiers du livre ; aussitôt qu'il est tranche-file , on le couvre. Quoique divers ouvriers en cuir donnent aux peaux dont l'on se sert à la couverture des livres , plusieurs façons , les relieurs leur en donnent aussi d'autres qui sont propres à leur art ; c'est c'est ce qu'on va expliquer , mais seulement des peaux de veaux qui sont celles auxquelles les relieurs en donnent davantage , les autres s'employant à proportion de même. Les peaux de veaux après avoir été mouillées & largement imbibées d'eau , se ratissent sur le chevalet avec l'instrument à ratifier , qui est une espece de couteau de fer peu tranchant à deux manches de bois & long d'environ un pié & demi ; pour le chevalet il est très-simple , ne consistant ordinairement qu'en une longue douve de tonneau sur le haut de laquelle le relieur s'appuie , tandis qu'il enlève de dessus la peau avec le couteau ce qui pouvoit y être resté de moins uni ; la peau ainsi ratifiée & encore humide , se taille avec de gros ciseaux ou especes de forces , en morceaux convenables aux livres

qu'on a à couvrir , & en cet état se pare sur le marbre avec le couteau à parer , outil assez semblable au tranchoir des cordonniers , mais à lame plus plate & plus courte ; parer une couverture , c'est en diminuer l'épaisseur dans toute son étendue , mais principalement sur les bords du côté que la peau doit se coller sur le carton ; on juge assez que toutes ces façons , à la réserve de la dernière , ne peuvent convenir au maroquin , à la bazanne & au vélin dont on couvre assez souvent les livres , & que l'on gâteroit si on les mouilloit. Pour appliquer la couverture on la trempe de colle de farine , c'est le terme , ce qui se fait avec le pinceau à colle ; on l'applique ensuite sur le carton en dehors & on la replie sur le même carton en dedans & tout-autour , observant de l'échancrer aux quatre angles & de la passer entre le carton & le dos du livre à l'endroit des tranche-fils , on fait ensuite passer le plioir tant en dehors qu'en dedans & sur les bords , afin que la couverture s'attache exactement sur toutes les parties du carton & qu'elle ne fasse aucun pli ; alors on coiffe le livre , c'est-à-dire qu'avec le bout d'un poinçon , dont la pointe est émoussée , on fait tant-foit-peu revenir le bord de la couverture sur le tranche-file qu'on arrondit & qu'on dispose également tant en tête qu'en queue ; cette opération faite , on le fouette ; on appelle *fouetter un livre* , le ferrer entre deux ais plus épais par un bord que par l'autre , & que l'on nomme *ais à fouetter* , avec une forte de ficelle que les cordiers appellent *du fouet* ; on met pour lors le côté le plus épais de ces ais du côté du dos du livre ; on lui donne cette façon pour plus fortement appliquer la couverture sur le carton & sur le dos , aussi-bien que pour en mieux former les nervures lorsqu'il est relié en nerfs ; un gantelet ou morceau de cuir ainsi nommé , sert au relieur qui le met autour de la main droite , à pouvoir tirer davantage sans se blesser , la ficelle qu'il fait passer sur le dos du livre en la croisant de façon que chaque nervure se trouve comme enchaînée entre deux ficelles ; alors le relieur prend la pince , qui est un outil de fer en forme de petites tenailles ; le mors de cette petite tenaille , c'est-à-dire l'endroit par où elle pince , est plat ; on s'en sert pour pincer les nervures , ce qui se fait en approchant avec cette pince de chaque côté des nerfs , les ficelles dont le livre est fouetté ; l'ouvrage qu'on fait avec cette pince , s'appelle *pincer un livre* ; on le met ensuite sécher , après quoi on le défouette pour faire sécher l'endroit du livre que les ais couvroient ; lorsqu'il est suffisamment sec , on bat légèrement les plats du livre par dehors , avec le marteau sur la pierre à battre , après quoi on marbre la couverture , ce qui se fait avec un pinceau destiné à cet usage , trempé dans du noir qu'on fait tomber en pluie dessus & qui forme de petites taches , frappant légèrement le pinceau sur un petit bâton , ou seulement sur le second doigt de la main gauche , à une distance raisonnable du livre ; on laisse ensuite sécher la marbrure , & on enduit la couverture de blanc d'œuf , ce qu'on appelle *glairer* ; lorsque cette couche est sèche , on jette de l'eau-forte presque éteinte , afin de diminuer les taches noires qui pourroient se trouver trop grandes ; alors on colle au dos du livre entre la première & seconde nervure d'en-haut , une piece de maroquin rouge ou de telle autre couleur que l'on veut , qui couvre exactement l'espace d'une nervure à l'autre & qui soit aussi large que le dos du livre , pour y mettre le titre en lettres d'or , quelquefois on en ajoute encore une autre dans la nervure au dessous , pour y inscrire aussi en or le numero des tomes ; on colle après cela en dedans des deux côtés du livre , à la feuille de papier marbré , la partie de la bande de parchemin qui s'y trouve , & on applique le tout sur le carton avec de la colle de farine ; les parties de cette bande qui sont ainsi en

dedans du livre en tête & en queue, s'appellent les *gardes*, on le fait sécher alors dans la grande presse, dont il passe quand il est sec, dans la presse à endosser, afin de le brunir. Brunir un livre, c'est de passer sur les trois côtés du livre qui ont été rougis, une dent de chien ou de loup, enchâssée dans une virole de cuivre & emmanchée à une poignée de bois longue au moins d'un pié, & de trois pouces environ de circonférence, afin de donner le brillant à la tranche & de la polir; les ais dont on se sert pour cette opération, sont comme presque tous les autres en glacié & la partie la plus épaisse se met toujours en haut, afin que le livre soit plus ferré en haut qu'en bas; lorsque la tranche est ainsi brunie, on retire le livre de la presse à endosser & on le met dans la grande presse entre des ais à presser qui sont égaux dans toutes leurs parties, & on le laisse ainsi plusieurs heures, après quoi on le retire & on enduit la couverture de blanc d'œuf battu, ce qu'on appelle *glaiser*; on lui donne deux fois cet apprêt observant de le laisser sécher avant de lui donner cette seconde couche, laquelle étant sèche, on prend un morceau d'étoffe de laine engraisée de suif, & on frotte avec par dehors toutes les parties de la couverture; on y fait passer ensuite le fer à polir qui est un instrument de fer qui depuis sa sortie du manche jusqu'à son extrémité a huit pouces de longueur, il ressemble assez au P; il a un côté applati & l'autre convexe; c'est ce dernier côté que l'ouvrier fait passer sur la couverture après l'avoir fait raisonnablement chauffer, il est enchâssé dans un manche de bois long de quinze pouces & d'environ cinq de circonférence; lorsque la couverture est ainsi polie & lustrée, l'ouvrier donne quelques coups de marteau sur les quatre bouts du livre, afin de les rendre égaux & pointus, ensuite prenant un côté de la couverture dans toute sa longueur, il fait rentrer le carton en dedans en le cambrant tant-soit-peu, il en fait de même de l'autre côté, & pour lors il a rempli tout ce qui étoit de son ressort, de sorte qu'un livre ainsi traité peut passer entre les mains du lecteur le plus curieux. Quoique nous venions d'indiquer la manière de relier un livre proprement & solidement, on peut cependant lui donner d'autres façons qui sont également du ressort du relieur, mais dont celui-ci ne fait usage que selon la volonté des personnes qui le mettent en œuvre; ces façons sont de marbrer la tranche des livres, au-lieu de la rougir, de les dorer même sur tranche & d'y faire aussi sur la couverture des ornemens en or; nous allons donner à cet égard tous les éclaircissemens que nous avons pu nous procurer sur ces articles. Lorsqu'on veut marbrer la tranche, on lui donne cette façon au lieu de la rougir; cette marbrure se fait ordinairement avec le rouge & le bleu, ces couleurs sont arrangées de façon qu'elles se touchent, sans cependant se mêler exactement; on fait passer la tranche légèrement dessus, & on la laisse sécher, après quoi on continue les mêmes opérations comme si la tranche avoit été rougie, dans le cas où on ne la voudroit que marbrée; que si le livre est destiné à être doré sur tranche, il faut également le marbrer, & quand il est sec on le met en presse entre deux ais plus épais en haut qu'en bas, afin qu'étant fortement ferré, ni l'assiette ni le blanc d'œuf ne fassent aucune bavure & ne pénètrent point entre les feuillets; lorsque le livre est ainsi assujetti, on en ratisse la tranche avec le racloir, qui est un petit outil de fer recourbé & large par le bout avec un manche de bois, & qui étant un peu tranchant enlève aisément ce qui peut être resté de défauts & de moins uni après la rognure, & les petites inégalités que peut occasionner la marbrure; sur la tranche ainsi ratissée, se couche l'assiette, composition faite avec le bol d'Arménie, la sanguine, la mine de plomb,

un peu de suif, ou encore mieux de savon & de sucre candi, on broye ces drogues séparément, on les mêle ensuite pour broyer une seconde fois le tout ensemble, on les détrempe dans de la colle de parchemin toute chaude & raisonnablement forte, & on en applique sur le marbré; on la laisse sécher, & quand elle est suffisamment sèche, on la glaire légèrement avec une partie de blanc d'œuf pourri & deux parties d'eau, le tout mêlé & battu ensemble, après quoi on applique l'or avec le compas brisé dont l'ouvrier ouvre les deux branches plus ou moins selon les portions des feuilles d'or qu'il veut appliquer sur la tranche, frottant ces branches contre sa joue afin de leur communiquer une chaleur suffisante pour happer l'or; ce compas est de fer, & ressemble plus à une paire de ciseaux sans anneaux, qu'à l'outil dont il porte le nom, le clou qui en joint les deux branches n'étant pas au bout comme aux compas, mais au milieu comme aux ciseaux; quand la tranche est dorée on la fait sécher, & lorsqu'elle est suffisamment sèche, on la brunit; pour lors le reste se pratique comme aux livres rougis ou marbrés; par une suite, pour ainsi dire, indispensable, lorsqu'un livre est doré sur tranche, on en dore aussi la couverture, mais cette dorure ne se fait que lorsque le livre est entièrement relié; pour appliquer l'or on glaire le cuir légèrement avec un petit pinceau aux endroits sur lesquels on doit faire passer les fers, & lorsqu'il est à demi sec, on place dessus les feuilles d'or taillées avec un couteau de la largeur convenable, sur lesquelles ensuite on presse les poinçons ou l'on roule les cylindres, les uns & les autres à un degré de chaleur raisonnable; les poinçons sont des espèces de cachets où sont gravés en relief sur les uns des lettres ou des points, sur les autres des roses ou des étoiles; tous ces différens outils ont des noms différens, suivant les choses qui y sont gravées; on les appelle en général *petits fers*; on se sert des poinçons en les appliquant chauds & à plat sur les endroits où l'on veut que paroisse leur empreinte. Enfin les cylindres sont des petites roues de fer enchâssées entre deux branches aussi de fer à qui elles tiennent par le moyen d'une broche pareillement de fer qui traverse le milieu de leur diamètre comme un essieu traverse effectivement une roue de chariot; ces petites roues sont plus ou moins larges; sur le bord des uns on y voit gravée une espèce de dentelle ou broderie, d'autres ne tracent que quelques lignes ensemble, d'autres enfin n'en tracent qu'une; pour se servir de ces cylindres on les fait rouler lorsqu'ils sont suffisamment chauds le long d'une règle de fer, & ils impriment ainsi sur la partie du dos du livre par où ils passent, les différens ornemens qui sont gravés sur leur contour; quand la dorure est achevée, on recueille avec une brosse médiocrement rude le superflu de l'or, ne restant de doré que les endroits où les fers chauds ont fait leur impression: alors le relieur ayant épuisé toutes les ressources de son art, & ayant joint l'agréable à l'utile, peut jouir du plaisir de voir admirer son ouvrage. Voyez les *Pl.*

RELIGIEUSE, f. f. (*Hist. ecclési.*) celle qui s'est enfermée dans un cloître pour mener une vie plus austère, à laquelle elle s'engage par un vœu solennel, & sous quelque règle ou institution.

Zilia étoit étrangement aveuglée par ses préjugés, quand elle a dit que le culte que nos vierges rendoient à la divinité, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & même à la droite raison; mais il est vrai que trop souvent les *religieuses* sont les victimes du luxe & de la vanité de leurs propres parens.

On se plaint sans cesse, & toujours sans succès, que la vie monastique dérobe trop de sujets à la société civile: les *religieuses* sur-tout, dit M. de Voltaire.

re, sont mortes pour la patrie; les tombeaux où elles vivent sont très-pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe, gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une *religieuse*. Leur sort peut faire pitié, si celui de tant de couvens d'hommes trop riches, peut faire envie.

Il est bien évident que leur grand nombre dépeuple un état. Les Juifs pour cette raison, n'eurent ni filles essenïennes, ni thérapeutes; il n'y eut jamais d'asyle consacré à la virginité dans toute l'Asie. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que six vestales. Elles n'étoient point recluses, & elles vivoient magnifiquement par les fonds considérables que la république donnoit pour leur entretien. Elles avoient le droit de se faire porter en litière par la ville, & jusque dans le capitolé. Les consuls étoient obligés de baisser leurs faisceaux devant elles. On leur avoit accordé les premières places aux jeux & aux spectacles. Enfin leur consécration qui se faisoit dès le bas âge, ne duroit que 30 ans, après lequel tems il leur étoit libre de sortir de la maison, & de se marier. (D. J.)

RELIGIEUX, f. m. (*Langue franç.*) ce mot a divers usages en notre langue. Il se prend dans son origine pour ce qui appartient à la religion; un culte *religieux*, c'est le culte qu'on rend à Dieu; un prince *religieux*, veut dire un prince qui a de la religion & de la piété. On appelle aussi ceux qui quittent le monde pour vivre dans la retraite, des *religieux*; on dit même les *maisons religieuses*, en parlant de la vie & des maisons de ces personnes-là.

Mais *religieux* s'emploie quelquefois au figuré en des occasions profanes, où il ne s'agit point de religion. Nous disons qu'un homme garde *religieusement* sa parole, qu'il est *religieux* observateur des lois, c'est-à-dire qu'il garde fidèlement sa promesse, qu'il est fidèle observateur des lois. Sophocle n'est pas moins *religieux* qu'Euripide, c'est-à-dire n'est pas moins scrupuleux à ne rien mettre sur le théâtre qui puisse blesser les mœurs. (D. J.)

RELIGIEUX, (*Jurisp.*) est celui qui a fait profession de vivre sous une certaine règle monastique, approuvée par l'Eglise, telle que la règle de S. Benoît, celle de S. Augustin, ou autre de cette nature.

Sous le terme de *religieux* au pluriel, on comprend aussi les *religieuses*.

On n'acquiert l'état de *religieux* que par la profession religieuse, c'est-à-dire en faisant des vœux solennels, tels que la règle de l'ordre les demande. Voyez PROFESSION & VŒU.

La profession d'un *religieux* pour être valable, doit être précédée d'une année de noviciat ou probation. Voyez NOVICIAT, PROBATION, HABIT, PRISE D'HABIT.

L'âge fixé par les canons & par les ordonnances pour entrer en religion, est celui de 16 ans accomplis.

Il faut même pour la profession des filles que la supérieure avertisse un mois auparavant l'évêque, ou en son absence, le grand-vicaire ou le supérieur régulier pour les monastères qui sont en congrégation, afin que l'on puisse examiner si celle qui veut faire profession est réellement dans les dispositions convenables.

Les enfans ne peuvent entrer en religion sans le consentement de leurs père & mère; cependant si étant parvenus à un âge mûr, comme de 20 ans ou 22 ans, ils persistoient dans leur résolution de se consacrer à Dieu, les parens ne pourroient les en empêcher.

Il est défendu en général de rien recevoir des *religieux* & *religieuses* pour leur entrée en religion; cela reçoit néanmoins quelques exceptions par rapport aux *religieuses*. Voyez DOT DES RELIGIEUSES.

Les *religieux* sont morts civilement du moment de

leur profession, & conséquemment sont incapables de tous effets civils; ils ne succèdent point à leurs parens, & personne ne leur succède; ils peuvent seulement recevoir de modiques pensions viagères.

Le pécule qu'un *religieux* acquiert par son industrie, ou par les libéralités de ses parens, ou des épargnes d'un bénéfice régulier, appartient après lui au monastère, en payant les dettes; mais si le *religieux* avoit un bénéfice-cure, son pécule appartient aux pauvres de la paroisse.

Un *religieux* qui quitte l'habit encourt par le seul fait, une excommunication majeure.

Le pape peut seul accorder à un *religieux* sa translation d'un ordre dans un autre, soit pour passer dans un ordre plus austère, soit dans un ordre plus mitigé, quand la délicatesse de son tempérament ne lui permet pas d'observer la règle dans laquelle il s'est engagé. Il faut que le bref de translation soit émané de la daterie, & non de la pénitencerie.

Celui dont la profession est nulle, peut réclamer contre ses vœux dans les 5 ans du jour de sa profession; il faut du-moins qu'il ait fait ses protestations dans ce tems.

Quelquefois le pape relève du laps de 5 ans; mais pour que cette dispense ne soit pas abusive, il faut que le *religieux* n'ait pas eu la liberté d'agir dans les cinq ans. Voyez RÉCLAMATION & VŒUX. Voyez le concile de Trente, l'ordonnance de Blois, la déclaration du 28 Avril 1693, les lois ecclésiastiques, part. III. tit. 12. (A)

Les *religieux*, dit M. de Voltaire, dont les chefs résident à Rome, sont autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coutume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus, comme par des lois, n'a pas toujours permis aux princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de lèse-majesté dans un laïque; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger; la facilité de se laisser séduire; le plaisir de secouer un joug naturel, pour en prendre un qu'on se donne à soi-même; l'esprit de trouble; le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de *religieux* à servir Rome contre leur patrie.

M. de Ségrais disoit, qu'outre les causes générales qui multiplient le nombre des couvens, il avoit remarqué un penchant dans les jeunes filles & garçons dans les pays chauds, de se faire *religieux* ou *religieuses* à l'âge de l'adolescence, & que c'étoit-là une attaque de mélancolie d'amour; il appelloit cette maladie la *petite vérole de l'esprit*, parce qu'à cet âge d'efflorescence des passions, peu de gens en échappent. Ce n'est pas, continue-t-il, que ces attaques de mélancolie ne viennent aussi quelquefois plus tard, comme la petite vérole vient quelquefois dans un âge avancé. (D. J.)

RELIGION, f. f. (*Théolog.*) *religio*, est la connoissance de la divinité, & celle du culte qui lui est dû. Voyez DIEU & CULTE.

Le fondement de toute religion est qu'il y a un Dieu, qui a des rapports à ses créatures, & qui exige d'elles quelque culte. Les différentes manières par lesquelles nous arrivons, soit à la connoissance de Dieu, soit à celle de son culte, ont fait diviser la religion en naturelle & en révélée.

La religion naturelle est le culte que la raison, laissée à elle-même, & à ses propres lumières, apprend qu'il faut rendre à l'Etre suprême, auteur & conservateur de tous les êtres qui composent le monde sensible, comme de l'aimer, de l'adorer, de ne point abuser de ses créatures, &c. On l'appelle aussi morale ou éthique, parce qu'elle concerne immédiatement les mœurs

& les devoirs des hommes les uns envers les autres, & envers eux-mêmes considérés comme créatures de l'Être suprême. Voyez RAISON, DÉISTE, MORALE, ÉTHIQUE. Voyez l'article qui suit RELIGION NATURELLE.

La religion révélée est celle qui nous instruit de nos devoirs envers Dieu, envers les autres hommes, & envers nous-mêmes, par quelques moyens surnaturels, comme par une déclaration expresse de Dieu même, qui s'explique par la bouche de ses envoyés & de ses prophètes, pour découvrir aux hommes des choses qu'ils n'auroient jamais connu, ni pu connaître par les lumières naturelles. Voyez RÉVÉLATION. C'est cette dernière qu'on nomme par distinction religion. Voyez l'article CHRISTIANISME.

L'une & l'autre supposent un Dieu, une providence, une vie future, des récompenses & des punitions; mais la dernière suppose de plus une mission immédiate de Dieu lui-même, attestée par des miracles ou des prophéties. Voyez MIRACLE & PROPHÉTIE.

Les Déistes prétendent que la religion naturelle est suffisante pour nous éclairer sur la nature de Dieu, & pour régler nos mœurs d'une manière agréable à ses yeux. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière, & qui jugent la religion naturelle insuffisante, appuient la nécessité de la révélation sur ces quatre points. 1°. Sur la faiblesse de l'esprit humain, sensible par la chute du premier homme, & par les égaremens des philosophes, 2°. Sur la difficulté où sont la plupart des hommes de se former une juste idée de la divinité, & des devoirs qui lui sont dûs. 3°. Sur l'aveu des instituteurs des religions, qui ont tous donné pour marque de la vérité de leur doctrine des colloques prétendus ou réels avec la divinité, quoique d'ailleurs ils aient appuyé leur religion sur la force du raisonnement. 4°. Sur la sagesse de l'Être suprême qui ayant établi une religion pour le salut des hommes, n'a pu la réparer après sa décadence par un moyen plus sûr que celui de la révélation. Mais quelque plausibles que soient ces raisons, la voie la plus courte à cet égard, est de démontrer aux déistes l'existence & la vérité de cette révélation. Il faut alors qu'ils conviennent que Dieu l'a jugée nécessaire pour éclairer les hommes; puisque d'une part ils reconnoissent l'existence de Dieu, & que de l'autre ils conviennent que Dieu ne fait rien d'inutile.

La religion révélée, considérée dans son véritable point de vue, est la connoissance du vrai Dieu comme créateur, conservateur & rédempteur du monde, du culte que nous lui devons en ces qualités, & des devoirs que sa loi nous prescrit, tant par rapport aux autres hommes, que par rapport à nous-mêmes.

Les principales religions qui ont régné, ou regnent encore dans le monde, sont le Judaïsme, le Christianisme, le Paganisme & le Mahométisme. Voyez tous ces mots sous leurs titres particuliers.

Le terme religion, se prend en l'Ecriture de trois manières. 1°. Pour le culte extérieur & cérémoniel de la religion judaïque, comme dans ces passages: *hæc est religio phasæ, voici quelle est la cérémonie de la pâque. Quæ est ista religio? que signifie cette cérémonie? Exod. xij. 43.*

2°. Pour la vraie religion, la meilleure manière de servir & d'honorer Dieu. C'est en ce sens que S. Paul dit qu'il a vécu dans la secte des Pharisiens, qui passe pour la plus parfaite religion des Juifs. *Actes xxvij. 5.*

3°. Enfin, religion dans l'Ecriture, de même que dans les auteurs profanes, se prend quelquefois pour marquer la superstition. Ainsi le même apôtre dit: *N'imites pas ceux qui affectent de s'humilier devant les anges, & qui leur rendent un culte superstitieux: Nemo vos seducat volens in humilitate & religione angelorum, &c. Epist. ad Colos. xj. 18.*

RELIGION NATURELLE, (Morale.) la religion naturelle consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous lient à la divinité. Je les réduis à trois, à l'amour, à la reconnaissance & aux hommages. Pour sa bonté je lui dois de l'amour, pour ses bienfaits de la reconnaissance, & pour sa majesté des hommages.

Il n'est point d'amour déintéressé. Quiconque a supposé qu'on puisse aimer quelqu'un pour lui-même, ne se connoissoit guère en affection. L'amour ne naît que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Laissons le quiétiste aimer son dieu, à l'instant même que sa justice inexorable le livre pour toujours à la fureur des flammes, c'est pousser trop loin le raffinement de l'amour divin. Toutes les perfections de Dieu, dont il ne résulte rien pour notre avantage peuvent bien nous causer de l'admiration, & nous imprimer du respect, mais elles ne peuvent pas nous inspirer de l'amour. Ce n'est pas précisément parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il est grand, parce qu'il est sage que je l'aime, c'est parce qu'il est bon, parce qu'il m'aime lui-même, & m'en donne des témoignages à chaque instant. S'il ne m'aimoit pas, que me serviroit sa toute-puissance, sa grandeur, sa sagesse? Tout lui seroit possible, mais il ne feroit rien pour moi. Sa souveraine majesté ne serviroit qu'à me rendre vil à ses yeux, il se plairoit à écraser ma petitesse du poids de sa grandeur; il faudroit les moyens de me rendre heureux, mais il les négligeroit. Qu'il m'aime au contraire, tous ses attributs me deviennent précieux, sa sagesse prend des mesures pour mon bonheur, sa toute-puissance les exécute sans obstacles, sa majesté suprême me rend son amour d'un prix infini.

Mais est-il bien constant que Dieu aime les hommes? Les faveurs sans nombre qu'il leur prodigue ne permettent pas d'en douter, mais cette preuve trouvera sa place plus bas. Employons ici d'autres arguments. Demander si Dieu aime les hommes, c'est demander s'il est bon, c'est mettre en question s'il existe, car comment concevoir un Dieu qui ne soit pas bon? Un bon prince aime ses sujets, un bon père aime ses enfans, & Dieu pourroit ne pas aimer les hommes? Dans quel esprit un pareil soupçon peut-il naître, si ce n'est dans ceux qui font de Dieu un être capricieux & barbare, qui se joue impitoyablement du sort des humains? Un tel Dieu mériteroit notre haine & non notre amour.

Dieu, dites-vous, ne doit rien aux hommes. Soit. Mais il se doit à lui-même; il faut indispensablement qu'il soit juste & bienfaisant. Ses perfections ne sont point de son choix, il est nécessairement tout ce qu'il est, il est le plus parfait de tous les êtres, ou il n'est rien. Mais je connois qu'il m'aime, par l'amour que je sens pour lui, c'est parce qu'il m'aime qu'il a gravé dans mon cœur ce sentiment, le plus précieux de ses dons. Son amour est le principe d'union, comme il en doit être le motif.

Dans le commerce des hommes l'amour & la reconnaissance sont deux sentimens distincts. On peut aimer quelqu'un sans en avoir reçu des bienfaits, on peut en recevoir des bienfaits sans l'aimer, sans être ingrat; il n'en est pas de même par rapport à Dieu. Notre reconnaissance ne sauroit aller sans amour, ni notre amour sans reconnaissance, parce que Dieu est tout-à-la-fois un être aimable & bienfaisant. Vous savez gré à votre mère de vous avoir donné le jour, à votre père de pourvoir à vos besoins, à vos bienfaiteurs de leurs secours généreux, à vos amis de leur attachement; or dieu seul est véritablement votre mère, votre père, votre maître, votre bienfaiteur & votre ami; & ceux que vous honorez de ces noms ne sont, à proprement parler, que les instrumens de

ses bontés sur vous. Pour vous en convaincre, confiderez-le sous ces différens rapports.

Que fait une mere pour l'enfant qui naît d'elle ? C'est Dieu qui fait tout. Lorsqu'il posoit la terre & les cieux sur leurs fondemens ; il avoit dès-lors cet enfant en vue , & le dispoisoit déjà à la longue chaîne d'évenemens qui devoit se terminer à sa naissance. Il faisoit plus , il le créoit en paissant le limon dont il forma son premier pere. L'infant est venu de faire éclore ce germe. C'est dans le sein d'une telle mere qu'il lui a plu de le placer , lui-même a pris soin de le fomentier & de le développer.

Dieu est le pere de tous les hommes, bien plus que chaque homme en particulier ne l'est de ses enfans. Choisissons le plus tendre & le plus parfait de tous les peres. Mais qu'est-il auprès de Dieu ? Lorsqu'un pere veille à la conservation de son fils , c'est Dieu qui le conserve ; lorsqu'il s'applique à l'instruire , c'est Dieu qui lui ouvre l'intelligence ; lorsqu'il l'entretient des charmes de sa vertu , c'est Dieu qui la lui fait aimer.

Si nous mettons en comparaison avec la vérité éternelle d'où procèdent toutes nos connoissances , les maîtres qui nous guident & qui nous instruisent, soutiendront-ils mieux le parallele ? Ce n'est ni au travail de ceux qui nous enseignent , ni à nos propres travaux que nous devons la découverte des vérités ; Dieu les a rendues communes à tous les hommes : chacun les possède & peut se les rendre présentes : il n'est besoin pour cet effet que d'y réfléchir. S'il en est quelques-unes de plus abstraites , ce sont des trésors que Dieu a cachés plus avant que les autres , mais qui ne viennent pas moins de lui , puisqu'en creusant nous les trouvons au fond de notre ame , & que notre ame est son ouvrage. L'ouvrier fouille la mine , le physicien dirige ses opérations , mais ni l'un ni l'autre n'ont fourni l'or qu'elle enferme.

S'il est quelqu'un qui ait disputé à Dieu le titre de bienfaiteur , il ne faut pas se mettre en devoir de le combattre. La lumiere dont il jouit , l'air qu'il respire , tout ce qui contribue à sa conservation & à ses plaisirs , les cieux , la terre , la nature entière destinés à son usage , déposent contre lui & le confondent assez. Il ne pense lui-même , ne parle , & n'agit que parce que Dieu lui a donné la faculté ; & sans cette providence contre laquelle il s'élève , il seroit encore dans le néant , & la terre ne seroit pas chargée du poids importun d'un ingrat.

Tout ce que fait un ami pour la personne sur qui s'est fixée son affection , c'est de l'aimer , de lui vouloir du bien & de lui en faire. Or , c'est ce que nous venons de prouver de Dieu par rapport à nous. Mais que cette qualité d'ami si tendre & si flatteuse pour nous , ne diminue rien du respect infini que nous doit inspirer l'idée de sa grandeur suprême. Moins dédaigneux que les monarques de la terre , ami de ses sujets , il veut que ses sujets soient les siens , mais il ne leur permet pas d'oublier qu'il est leur souverain-maître , & c'est à ce titre qu'il exige leurs hommages.

Ce n'est pas précisément parce que Dieu est grand que nous lui devons des hommages , c'est parce que nous sommes ses vassaux , & qu'il est notre souverain maître. Dieu seul possède sur le monde entier un domaine universel , dont celui des rois de la terre , n'est tout-au-plus que l'ombre. Ceux-ci tiennent leur pouvoir au-moins dans l'origine de la volonté des peuples. Dieu ne tient sa puissance que de lui-même. Il a dit , que le monde soit fait , & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de sa royauté. Nos rois sont maîtres des corps , mais Dieu commande aux cœurs. Ils font agir , mais il fait vouloir : autant son empire sur nous est supérieur à celui de nos sou-

verains , autant lui devons-nous rendre de plus profonds hommages. Ces hommages dûs à Dieu , sont ce qu'on appelle autrement *culte* ou *religion*. On en distingue de deux sortes , l'un intérieur , & l'autre extérieur. L'un & l'autre est d'obligation. L'intérieur est invariable ; l'extérieur dépend des mœurs , des tems & de la religion.

Le culte intérieur réside dans l'ame , & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie , sur le ressentiment de ses bienfaits & l'aveu de sa souveraineté. Le cœur pénétré de ces sentimens les lui exprime par des extases d'admiration , des saillies d'amour , & des protestations de reconnoissance & de soumission. Voilà le langage du cœur , voilà ses hymnes , ses prières , ses sacrifices. Voilà ce culte dont il est capable , & le seul digne de la divine majesté. C'est aussi celui que J. C. est venu substituer aux cérémonies judaïques , comme il paroît par cette belle réponse qu'il fit à une femme samaritaine , lorsqu'elle lui demanda , si c'étoit sur la montagne de Sion ou sur celle de Sémeron qu'il falloit adorer : « le tems vient , » lui dit-il , que les vrais adorateurs adoreront en esprit & en vérité ».

On objecte que Dieu est infiniment au-dessus de l'homme , qu'il n'y a aucune proportion entre eux , que Dieu n'a pas besoin de notre culte , qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini & parfait. Qui sommes-nous , disent ces téméraires raisonneurs , qui fondent leur respect pour la divinité sur l'anéantissement de son culte ? Qui sommes-nous pour oser croire que Dieu descende jusqu'à nous faire part de ses secrets , & penser qu'il s'intéresse à nos vaines opinions ? Vils atomes que nous sommes en sa présence , que lui font nos hommages ? Quel besoin a-t-il de notre culte ? Que lui importe de notre ignorance , & même de nos mœurs ? Peuvent-elles troubler son repos inaltérable , ou rien diminuer de sa grandeur & de sa gloire ? S'il nous a faits , ce n'a été que pour exercer l'énergie de ses attributs , l'immensité de son pouvoir , & non pour être l'objet de nos connoissances. Quiconque juge autrement est séduit par ses préjugés , & connoît aussi peu la nature de son être propre , que celle de l'Etre suprême. Ainsi , la religion qui se flarte d'être le lien du commerce entre deux êtres si infiniment disproportionnés , n'est à le bien prendre qu'une production de l'orgueil & de l'amour effréné de soi-même. Voici la réponse.

Il y a un Dieu , c'est-à-dire , un être infiniment parfait ; cet Etre connoît l'étendue sans bornes de ses perfections. A part qu'il est juste , car la justice entre dans la perfection infinie , il doit un amour infini à l'infinité de ses perfections infinies , son amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui , il ne l'a fait que pour l'amour de lui , car telle est sa grandeur qu'il ne sauroit agir que pour lui seul , & comme tout vient de lui , il faut que tout se termine & retombe à lui , autrement l'ordre seroit violé. J'en conclus en second lieu , que l'Etre infiniment parfait , puisqu'il a tiré les hommes du néant , ne les a créés que pour lui , car s'il agissoit sans se proposer de fin , comme il agiroit d'une façon aveugle , sa sagesse en seroit blessée ; & s'il agissoit pour une fin moins noble , moins haute que lui , il s'aviliroit par son action même & se dégraderoit. Je vais plus loin. Cet Etre suprême , à qui nous devons l'existence , nous a faits intelligens & capables d'aimer. Il est donc vrai encore qu'il veut , & qu'il ne peut ne pas vouloir , d'une part , que nous employions notre intelligence à le connoître & à l'admirer ; de l'autre , que nous employions notre volonté & à l'aimer , & à lui obéir. L'ordre demande que notre intelligence soit réglée ,

reglée, & que notre amour soit juste. Par conséquent il est nécessaire que Dieu, ordre essentiel & justice suprême, veuille que nous aimions sa perfection infinie plus que notre perfection finie. Nous ne devons nous aimer qu'en nous rapportant à lui, & ne réserver pour nous qu'un amour, foible ruisseau de celui dont la source doit principalement & inépuissablement ne couler que pour lui. Telle est la justice éternelle que rien ne peut obscurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer ni déranger. Dieu se doit tout à lui-même, je me dois tout à lui, & tout n'est pas trop pour lui. Ces conséquences ne sont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Mais aussi prenez garde, ces fondemens une fois posés, l'édifice de la religion s'élève tout seul, & demeure inébranlable. Car dès que l'Etre infini doit seul épuiser notre adoration & nos hommages, dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'ensuite cet amour ne doit se répandre sur les créatures qu'à proportion & selon les degrés de perfection qu'il a mis en eux, dès que nous devons une soumission sans réserve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la religion s'enfante dans nos cœurs; car elle n'est essentiellement & dans son fond qu'adoration, amour & obéissance.

Présentons le même raisonnement sous une autre forme. Quels sont les devoirs les plus généraux de la religion? C'est la louange, c'est l'amour, c'est l'action de grâces, c'est la confiance & la prière. Or, je dis que l'existence de Dieu supposée, il seroit contradictoire de lui refuser le culte renfermé dans ces devoirs. Si Dieu existe, il est le souverain maître de la nature, & la perfection suprême. Il nous a faits ce que nous sommes, il nous a donné ce que nous possédons, donc nous devons & nos hommages à sa grandeur, & notre amour à ses perfections, & notre confiance à sa bonté, & nos prières à sa puissance, & notre action de grâces à ses bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé.

Dieu n'a besoin, ajoutez-vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut-il être à ses yeux? Et que lui importe le culte imparfait & toujours borné des créatures? En est-il plus heureux? en est-il plus grand? Non sans doute, il n'en a pas besoin, & nous ne le disons pas non plus. Ce mot *besoin* ne doit jamais être employé à l'égard de Dieu. Mais pour m'en servir à votre exemple, Dieu avoit-il besoin de nous créer? A-t-il besoin de nous conserver? notre existence le rend-elle plus heureux, le rend-elle plus parfait? Si donc il nous a fait exister, s'il nous conserve, quoiqu'il n'ait besoin ni de notre existence, ni de notre conservation, ne mesurez plus ce qu'il exige de nous sur ce qui lui sera utile. Il se suffit à lui-même, il se connoît & il s'aime. Voilà sa gloire & son honneur. Mais réglez ce qu'il veut de vous sur ce qu'il doit à sa sagesse & à l'ordre immuable. Notre culte est imparfait en lui-même, je n'en disconviens point, & cependant je dis qu'il n'est pas indigne de Dieu; j'ajoute même qu'il est impossible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte tout borné qu'il est. Afin de le mieux comprendre, distinguons ce que la créature peut faire, d'avec la complaisance que Dieu en tire. Ne vous effarouchez pas d'une telle expression. Je n'entends par ce mot, en l'expliquant à Dieu, que cet acte intérieur de son intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'ordre. Cela passé, je viens à ma preuve.

D'une part l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit & qui l'aime, est toujours nécessairement imparfaite; mais d'une autre part cette opération de la créature est la plus noble, la plus élevée qu'il soit possible de produire, & que Dieu puisse tirer d'elle. Donc les limites naturelles ne comportent rien de

Tome XIV.

plus haut. Cette opération n'est donc plus indigne de Dieu. Etablissez en effet qu'il lui soit impossible de produire une substance intelligente, si ce n'est à condition d'en obtenir quelque opération aussi parfaite que lui; vous le réduisez à l'impuissance de rien créer. Or nous existons, & nous sommes l'ouvrage de ses mains. En nous donnant l'être, il s'est donc proposé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puisse produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, qu'est-elle si ce n'est la connoissance & l'amour de cet auteur? Que cette connoissance, que cet amour, ne soient pas portés au plus haut degré concevable, n'importe; Dieu a tiré de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où sa nature le renferme. C'en est assez pour l'accomplissement de l'ordre. Dieu est content de son ouvrage, sa sagesse est d'accord avec sa puissance, & il se complaît dans sa créature. Cette complaisance est son unique terme, & comme elle n'est pas distinguée de son être, elle le rend lui-même sa propre fin. Allons jusqu'où nous mène une suite de conséquences si lumineuses quoique simples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout aussitôt on me répond, c'est qu'il a voulu que nous puissions voir la lumière du jour, & par elle tous les autres objets. Mais si je demande d'où vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître & de l'aimer, ne faudra-t-il pas me répondre aussi que ce don le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puissions connoître son éternelle vérité, & que nous puissions aimer ses perfections infinies? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit regnât sur nous, l'organe de la vue seroit une superfluité dans son ouvrage. Tout de même s'il avoit voulu que nous l'ignorassions à jamais, & que nos cœurs fussent incapables de s'élever jusqu'à lui, cette notion vive & distincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour insatiable du bien, dont il a fait l'essence de notre volonté, seroient des présens inutiles, contraires même à sa sagesse; & cette idée ineffaçable de l'Etre divin, & cet amour du parfait & du beau que rien ici ne peut satisfaire ni éteindre en nous, tout donne les traits par lesquels Dieu a gravé son image au milieu de nous. Mais cette ressemblance imparfaite que nous avons avec l'Etre suprême, & qui nous avertit de notre destination, est au même tems l'invincible preuve de la nécessité d'un culte du moins intérieur.

Si après tant de preuves, on persiste à dire que la Divinité est trop au-dessus de nous pour descendre jusqu'à nous, nous répondrons qu'en exagérant ainsi sa grandeur & notre néant, on ne veut que secouer son joug; se mettre à sa place & renverser toute subordination; nous répondrons que par cette humilité trompeuse & hypocrite, on n'imagine un Dieu si éloigné de nous, si fier, si indifférent dans sa hauteur, si indolent sur le bien & sur le mal, si insensible à l'ordre & au désordre, que pour s'autoriser dans la licence de ses desirs, pour se flatter d'une impunité générale, & pour se mettre, s'il est possible, autant au-dessus des plaintes de sa conscience, que des lumières de la raison.

Mais le culte extérieur, pourquoi supposer que Dieu le demande? Hé! vous-mêmes, comment ne voyez-vous pas que celui-ci coule inévitablement de l'autre? Si-tôt que chacun de nous est dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'exposer, ne deviennent-ils pas des lois pour la société entière? Les hommes, convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Etre infini, se réuniront dès-là pour lui donner des marques publiques de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils aimeront le pere commun; ils chanteront

L

ses merveilles ; ils béniront ses bienfaits ; ils publieront ses louanges , ils l'annonceront à tous les peuples , & brûleront de le faire connoître aux nations égarées qui ne connoissent pas encore , ou qui ont oublié ses miséricordes & sa grandeur. Le concert d'amour , de vœux & d'hommages dans l'union des cœurs , n'est-il pas évidemment ce culte extérieur , dont vous êtes si en peine ? Dieu feroit alors toutes choses en tous. Il feroit le roi , le pere , l'ami des humains ; il feroit la loi vivante des cœurs , on ne parleroit que de lui & pour lui. Il feroit consulté , cru , obéi. Hélas ! un roi mortel , ou un vil pere de famille s'attire par sa sagesse , l'estime & la confiance de tous ses enfans , on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui sont rendus ; & l'on demande qu'est-ce que le culte divin , & si l'on en doit un ? Tout ce qu'on fait pour honorer un pere , pour lui obéir , & pour reconnoître ses graces , est un culte continuel qui faute aux yeux. Que feroit-ce donc , si les hommes étoient possédés de l'amour de Dieu ? Leur société feroit un culte solennel , tel que celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel.

A ces raisonnemens , pour démontrer la nécessité d'un culte extérieur , j'en ajouterai deux autres. Le premier est fondé sur l'obligation indispensable où nous sommes de nous édifier mutuellement les uns les autres ; le second est fondé sur la nature de l'homme.

1°. Si la piété est une vertu , il est utile qu'elle regne dans tous les cœurs : or il n'est rien qui contribue plus efficacement au regne de la vertu , que l'exemple. Les leçons y feroient beaucoup moins ; c'est donc un bien pour chacun de nous , d'avoir sous les yeux des modèles attrayans de piété. Or , ces modèles ne peuvent être tracés , que par des actes extérieurs de *religion*. Inutilement par rapport à moi , un de mes concitoyens est-il pénétré d'amour , de respect & de soumission pour Dieu , s'il ne le fait pas connoître par quelque démonstration sensible qui m'en avertisse. Qu'il me donne des marques non suspectes de son goût pour la vérité , de sa résignation aux ordres de la Providence , d'un amour affectueux pour son Dieu , qu'il l'adore , le loue , le glorifie en public ; son exemple opere sur moi , je me sens piqué d'une sainte émulation , que les plus beaux morceaux de morale n'auroient pas été capables de produire. Il est donc essentiel à l'exercice de la *religion* , que la profession s'en fasse d'une manière publique & visible ; car les mêmes raisons qui nous apprennent qu'il est de notre devoir de reconnoître les relations où nous sommes à l'égard de Dieu , nous apprennent également , qu'il est de notre devoir d'en rendre l'aveu public. D'ailleurs parmi les faveurs dont la Providence nous comble , il y en a de personnelles , il y en a de générales. Or , par rapport à ces dernières , la raison nous dit que ceux qui les ont reçues en commun doivent se joindre pour en rendre graces à l'Etre suprême en commun , autant que la nature des assemblées religieuses peut le permettre.

2°. Une *religion* purement mentale pourroit convenir à des esprits purs & immatériels , dont il y a sans doute un nombre infini de différentes especes dans les vastes limites de la création ; mais l'homme étant composé de deux natures réunies , c'est-à-dire de corps & d'ame , sa *religion* ici bas doit naturellement être relative & proportionnée à son état & à son caractère , & par conséquent consiste également en méditations intérieures , & en actes de pratique extérieure. Ce qui n'est d'abord qu'une présomption devient une preuve , lorsqu'on examine plus particulièrement la nature de l'homme , & celle des circonstances où elle est placée. Pour rendre l'homme propre au poste & aux fonctions qui lui ont été assignées , l'expérience prouve qu'il est nécessaire que le tem-

pérament du corps influe sur les passions de l'esprit ; & que les facultés spirituelles soient tellement enveloppées dans la matière que nos plus grands efforts ne puissent les émanciper de cet assujettissement , tant que nous devons vivre & agir dans ce monde matériel. Or , il est évident que des êtres de cette nature sont peu propres à une *religion* purement mentale , & l'expérience le confirme ; car toutes les fois que par le faux desir d'une perfection chimérique , des hommes ont tâché dans les exercices de *religion* de se dépouiller de la grossièreté des sens , & de s'élever dans la région des idées imaginaires , le caractère de leur tempérament a toujours décidé de l'issue de leur entreprise. La *religion* des caractères froids & flegmatiques a dégénéré dans l'indifférence & le dégoût , & celle des hommes bilieux & sanguins a dégénéré dans le fanatisme & l'enthousiasme. Les circonstances de l'homme & des choses qui l'environnent , contribuent de plus en plus à rendre invincible cette incapacité naturelle pour une *religion* mentale. La nécessité & le desir de satisfaire aux besoins & aux aïssances de la vie , nous assujettissent à un commerce perpétuel & constant , avec les objets les plus sensibles & les plus matériels. Le commerce fait naître en nous des habitudes , dont la force s'obstine d'autant plus , que nous nous efforçons de nous en délivrer. Ces habitudes portent continuellement l'esprit vers la matière , & elles sont si incompatibles avec les contemplations mentales , elles nous en rendent si incapables , que nous sommes même obligés pour remplir ce que l'essence de la *religion* nous prescrit à cet égard , de nous servir contre les sens & contre la matière de leur propre secours , afin de nous aider & de nous soutenir dans les actes spirituels du culte religieux. Si à ces raisons l'on ajoute que le commun du peuple qui compose la plus grande partie du genre humain , & dont tous les membres en particulier sont personnellement intéressés dans la *religion* , est par état , par emploi , par nature , plongé dans la matière ; on n'a pas besoin d'autre argument , pour prouver qu'une *religion* mentale consistant en une philosophie divine qui résideroit dans l'esprit , n'est nullement propre à une créature telle que l'homme dans le poste qu'il occupe sur la terre.

Dieu en unissant la matière à l'esprit , l'a associé à la *religion* & d'une manière si admirable , que lorsque l'ame n'a pas la liberté de satisfaire son zèle , en se servant de la parole , des mains , des prosternemens , elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle vouloit rendre , & de celle même qui lui donneroit le plus de consolation ; mais si elle est libre , & que ce qu'elle éprouve au-dedans la touche vivement & la pénètre , alors ses regards vers le ciel , ses mains étendues , ses cantiques , ses prosternemens , ses adorations diversifiées en cent manières , ses larmes que l'amour & la pénitence font également couler , soulagent son cœur en suppléant à son impuissance , & il semble que c'est moins l'ame qui associe le corps à sa piété & à sa *religion* , que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours & de suppléer à ce que l'esprit ne sauroit faire ; en sorte que dans la fonction non-seulement la plus spirituelle , mais aussi la plus divine , c'est le corps qui tient lieu de ministre public & de prêtre , comme dans le martyre , c'est le corps qui est le témoin visible & le défenseur de la vérité contre tout ce qui l'attaque.

Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelque divinité , ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures qu'on nomme des *cérémonies*. Dès que l'intérieur y est , il faut que l'extérieur s'exprime & le communique dans toute la société. Le genre humain jusqu'à Moïse , faisoit des

offrandes & des sacrifices. Moïse en a institué dans l'église judaïque : la chrétienne en a reçu de J. C. Jusqu'au tems de Moïse, c'est-à-dire pendant tout le tems de la loi de nature, les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle & les traditions de leurs ancêtres. On n'avoit point encore érigé le temple au vrai Dieu, le culte alors n'avoit point de forme fixe & déterminée ; chacun choisissoit les cérémonies qu'il croyoit les plus significatives pour exprimer au-dehors sa religion. Enfin le culte fut fixé par Moïse, & tous ceux qui voulurent avoir part aux faveurs plus marquées que Dieu répandoit sur le peuple juif, étoient obligés de le révéler & de s'y soumettre. Sur les débris de cette religion, qui n'étoit que l'ombre & l'ébauche d'une religion plus parfaite, s'est élevée la religion Chrétienne, au culte de laquelle tout homme est obligé de se soumettre, parce que c'est la seule véritable, qu'elle a été marquée au sceau de la Divinité, & que la réunion de tous les peuples dans ce culte uniforme, est fondée sur l'économie des decrets de Dieu. *Voyez l'article de la RELIGION CHRÉTIENNE.*

RELIGION, se dit plus particulièrement du système particulier de créance & de culte qui a lieu dans tel ou tel pays, dans telle ou telle secte, dans tel ou tel tems, &c.

Dans ce sens, on dit la religion romaine, la religion réformée, la religion des Grecs, celle des Turcs, des sauvages d'Amérique, des Siamois, &c.

Ceux-ci, dit le ministre Claude, soutiennent que la diversité des religions, c'est-à-dire les différentes manières d'honorer Dieu lui sont agréables, parce que toutes ont le même objet, toutes tendent à la même fin, quoique par des moyens différens.

Principe faux, si Dieu a déclaré qu'il rejettoit tel ou tel culte, comme insuffisant ou imparfait, & qu'il en adoptoit tel ou tel autre, comme plus pur & plus raisonnable ; si d'ailleurs il a établi dans le monde quelque autorité visible qui dût avec pleine puissance, régler la manière & les cérémonies du culte qu'il a approuvé ; or c'est ce qu'il a fait par la révélation & par l'établissement de son Eglise.

C'est donc à tort, que le même ministre prétend que le sentiment de ces idolâtres est beaucoup plus équitable, que celui de ces zéloteurs qui croient qu'il n'y a que leur culte qui soit agréable à Dieu ; & l'on sent que par ces zéloteurs, il a voulu désigner les Catholiques. Car ceux-ci ne condamnent pas les autres cultes précisément par leurs propres lumières, mais parce que Dieu les a rejetés, parce qu'ils ne sont pas conformes à celui qu'il a établi, & parce qu'enfin ils ne sont point autorisés par la puissance à qui il a confié l'interprétation de ses lois.

La religion d'une assez grande partie du monde, est celle dont on peut trouver une description exacte dans un des chœurs de la troade de Sénèque, à la fin du second acte qui commence ainsi :

*Verum est, an timidus fabula decipit ?
Umbras corporibus vivere conditis, &c.*

C'est suivant Guy Patin, la religion des princes, des grands, des magistrats, & même de quelques médecins & philosophes, & il ajoute que le duc de Mayenne, chef de la ligue en France, avoit coutume de dire que les princes ne commençoient à avoir de la religion, qu'après avoir passé quarante ans, *cum numina nobis mors instans majora facit*. Patin, *lettres choisies*. Lettre 106. pensée fautive & démentie par l'expérience de tous les siècles.

RELIGION des Grecs & des Romains, (*Théologie payenne*.) c'est la même religion ; la grecque est la mère, & la romaine est la fille. On se tromperoit si l'on regardoit Romulus comme le père de la religion des Romains. Il l'avoit apportée d'Albe, & Albe l'avoit re-

Tome XIV.

que des Grecs. Les critiques qui contestent la venue d'Enée en Italie, ne nient pas qu'avant même la guerre de Troie, les Arcadiens sous Oénobrotus, les Palantiens sous Evandre, les Pélagés, ne soient venus avec leurs dieux en Italie. Ainsi sans recourir à Enée, la religion grecque se trouve à la naissance de Rome. Rémus & Romulus un peu avant que de poser la première pierre, célèbrent les Lupercales selon la coutume d'Arcadie, & l'institution d'Evandre ; & lorsque la ville reçoit ses citoyens, Romulus commençant par le culte des dieux, consacre des temples, élève des autels, établit des fêtes & des sacrifices, en prenant dans la religion grecque tout ce qu'il y a de mieux.

Il y a plus, les monumens l'attesteront long-tems à Rome & dans les autres villes d'Italie, témoin un autel érigé à Evandre sur le mont Aventin ; un autre à Carmenta sa mère près du capitol ; des sacrifices à Saturne selon le rit grec ; le temple de Junon à Fátères, modelé sur celui d'Argos, & le culte qui se ressembloit. Ces monumens & tant d'autres, que Denis d'Halicarnasse avoit vus en partie, lui font dire que Rome étoit une ville grecque.

On prétend communément, que Numa donna la religion à Rome ; c'est confondre les ornemens d'un édifice avec la construction. A peine la foule de particuliers qui se jeta dans cette capitale fut réduite en corps politique, que Romulus y ouvrit, si je puis parler ainsi, un asyle aux dieux comme aux hommes.

Il est vrai cependant que Numa donna de l'ordre & de l'étendue aux cérémonies, aux fêtes, aux sacrifices, & au mystère sacré. Sous le regne de ce prince, la religion prit une forme stable ; soit qu'appelé à la couronne par sa piété, il n'eût d'autre objet que l'honneur des dieux ; ou que prévenu des principes de Pythagore, il voulût donner à sa politique tous les dehors de la religion ; soit qu'élevé dans la doctrine des anciens Sabins, comme plus pure & plus austère, & non point dans celle de ce philosophe, que Tite-Live nous assure n'avoir paru que sous le regne de Servius Tullius, & encore aux extrémités de l'Italie, il crut pouvoir ne rien faire de plus avantageux pour l'établissement de l'empire romain, que d'y introduire les rites de son pays, & d'adoucir par les principes & les impressions de la religion, un peuple sauvage & belliqueux, qui ne connoissoit presque d'autres lois que celle de la supériorité, ni d'autres vertus que la valeur. Numa forma donc beaucoup d'établissmens utiles en ce genre ; mais ni lui, ni ses successeurs, ne touchèrent point aux institutions de la religion grecque fondée par Romulus.

La religion romaine étoit donc fille de la religion grecque. On n'est pas surpris qu'une fille ressemble à sa mère, comme on ne l'est pas qu'elle en diffère en quelque chose. Mais quelle fut la différence de l'une à l'autre ? qu'est-ce que les Romains ajoutèrent à la religion grecque ? & qu'est-ce qu'ils en retranchèrent ? C'est une recherche fort curieuse que je n'ai trouvée discutée que par M. l'abbé Coyer, dans une charmante dissertation dont nous allons donner le précis avec un peu d'étendue.

Ces additions & les retranchemens que les Romains firent à la religion grecque, peuvent, dit-il, se présenter sous quatre faces : 1°. Rome en adoptant la religion grecque, voulut des dieux plus respectables : 2°. des dogmes plus sensés : 3°. un merveilleux moins fanatique : 4°. un culte plus sage. Etablissons ces quatre points que M. l'abbé Goyer a si bien développés, & nous aurons le système & la différence des deux religions.

Nous écartons d'abord de notre point de vue la religion des philosophes grecs ou romains ; quelques-uns nioient l'existence des dieux, les autres dou-

L ij

toient; les plus sages n'en adoroient qu'un. Tous les autres dieux n'étoient pour Platon, Sénèque, & leurs semblables, que les attributs de la divinité. Toutes les fables qu'on en débitoit, tout le merveilleux dont on les chargeoit, tout le culte qu'on leur rendoit, les philosophes savoient ce qu'il falloit en penser. Mais le peuple, mais la *religion* publique prenoit les choses à la lettre; & c'est la *religion* publique qui fait ici notre objet. Or je dis 1^o. que les Romains en adoptant la *religion* grecque, voulurent des dieux plus respectables.

Quels furent les dieux de la Grece? c'est dans Homere; c'est dans Hésiode qu'il faut les chercher. Les Grecs n'avoient alors que des poètes pour historiens & pour théologiens. Homere n'imagina pas les dieux, il les prit tels qu'il les trouva pour les mettre en action. L'Iliade en fut le théâtre aussi-bien que l'Odyssée. Hésiode, si la théogonie est de lui, sans donner aux dieux autant d'action, en trace la généalogie d'un style simple & historique. Voilà les anciennes archives de la théogonie grecque, & voici les dieux qu'elles nous montrent. Des dieux corporels, des dieux foibles, des dieux vicieux, & des dieux inutiles.

Romulus en adopta une partie pour Rome, mais en rejetant les fables qui les deshonoreroient, la corporalité en étoit une. Les dieux d'Homere & d'Hésiode, sans excepter les douze grands dieux que la Grece portoit en pompe dans ses fêtes solennelles, naquirent comme les hommes naissent: Apollon de Jupiter, Jupiter de Saturne, & Saturne avoit Cælus pour pere. Rome les adoroit sans demander comment ils avoient pris naissance. Elle ne connoissoit ni la fécondité des déesses, ni l'enfance, ni l'adolescence, ni la maturité des dieux; elle n'imaginait pas ces piés argentés de Thétis, ces cheveux dorés d'Apollon, ces bras de Junon blancs comme la neige, ces beaux yeux de Vénus, ces festins, ce soleil dans l'Olympe. Les Grecs vouloient tout peindre; les Romains se contentoient d'entrevoir dans un nuage respectable. Cotta prouve fort bien contre l'épicurien Velleius, que les dieux ne peuvent avoir de figure sensible; & quand il disoit cela, il exposoit les sentimens de Rome dès sa naissance.

Romulus vanitoit la puissance & la bonté des dieux, non leur figure ou leurs sensations; il ne souffroit pas qu'on leur attribuât rien qui ne fût conforme à l'excellence de leur être; Numa eut le même soin d'écarter de la nature divine toute idée de corps: Gardez-vous, dit-il, d'imaginer que les dieux puissent avoir la forme d'un homme ou d'une bête; ils sont invincibles, incorruptibles, & ne peuvent s'apercevoir que par l'esprit. Aussi pendant les 160 premières années de Rome, on ne vit ni statues, ni images dans les temples; le *palladium* même n'étoit pas exposé aux regards publics.

La *religion* grecque, après avoir mis les dieux dans des corps, poussa l'erreur encore plus loin; & de purs hommes elle en fit des dieux. Les Romains pensèrent-ils de même? est-il permis de hasarder des conjectures? S'ils l'avoient pensé n'auroient-ils pas divinisé Numa, Brutus, Camille & Scipion, ces hommes qui avoient tant ressemblé aux dieux? S'ils mirent au rang de leurs dieux Castor, Pollux, Esculape, Hercule, ces héros que la Grece avoit divinisés; ils se desabusèrent, & ne regarderent plus ces héros que comme les amis des dieux.

Le Bacchus fils de Sémélé, que la Grece adoroit, n'étoit pas celui que les Romains avoient consacré, & qui n'avoit point de mere. Virgile nous montre dans l'élysée tous les héros de Rome; il n'en fait pas des dieux. Homere voit les choses autrement; l'ame d'Hercule ne s'y trouve pas, mais seulement son simulacre; car pour lui, il est assis à la table des dieux,

il est devenu dieu. Les publicains de Rome lui auroient disputé sa divinité, comme ils la disputèrent à Trophonius & à Amphiaraus; ils ne font pas dieux, dirent-ils, puisqu'ils ont été hommes; & nous leverons le tribut sur les terres qu'il vous a plu de leur consacrer comme à des dieux. Objectera-t-on l'apothéose des empereurs romains? Ce ne fut jamais qu'une basse flatterie que l'esclavage avoit introduite. Domitien dieu! & Caton seroit resté homme! Les Romains n'étoient pas si dupes. Ils vouloient des dieux de nature vraiment divine, des dieux dégagés de la matiere.

Ils les vouloient aussi sans foiblesse. Les Grecs disoient que Mars avoit gémi treize mois dans les fers d'Otus & d'Ephialte; que Vénus avoit été blessée par Diomede, Junon par Hercule; que Jupiter lui-même avoit tremblé sous la fureur des géans. La *religion* romaine ne citoit ni guerres ni blessures, ni chaînes ni esclavage pour les dieux. Aristophane à Rome n'auroit pas osé mettre sur la scene Mercure cherchant condition parmi les hommes, portier, cabaretier, homme d'affaires, intendant des jeux, pour se soustraire à la misere; il n'y auroit pas mis cette ambassade ridicule, où les dieux députent Hercule vers les oiseaux, pour un traité d'accommodement; la salle d'audience est une cuisine bien fournie, où l'ambassadeur demande à établir sa demeure.

Les Romains ne vouloient pas rire aux dépens de leurs dieux: si Plaute les fit rire dans son *Amphitruon*, c'étoit une fable étrangère qu'il leur présentait, fable qu'on ne croyoit point à Rome, mais qu'Athènes adoptoit, lorsqu'Euripide & Archippus l'avoient traitée. Le Jupiter grec & le Jupiter romain, quoiqu'ils portassent le même nom, ne se ressembloient guere. Les dieux grecs étoient devenus pour Rome des dieux de théâtre, parce que la crainte, l'espérance, les succès, les revers, les rendoient tout propres aux intrigues. Rome croyoit ses dieux au-dessus de la crainte, de la misere & de la foiblesse, suivant la doctrine de Numa. Elle ne connoissoit que des dieux forts.

Mais si elle rejettoit les dieux foibles, à plus forte raison les dieux vicieux. On n'entendoit pas dire à Rome comme dans la Grece, que Cælus eût été mutilé par ses enfans, que Saturne dévorait les siens dans la crainte d'être détrôné, que Jupiter tenoit son pere enfermé dans le tartare. Ce Jupiter grec, comme le plus grand des dieux, étoit aussi le plus vicieux; il s'étoit transformé en cygne, en taureau, en pluie d'or, pour séduire des femmes mortelles. Parmi les autres divinités, pas une qui ne se fût signalée par la licence, la jalousie, le parjure, la cruauté, la violence.

Si Homere, si Hésiode, eussent chanté à Rome les forfaits des dieux, en admirant leur génie, on les auroit peut-être lapidés. Pythagore, sous le regne de Servius Tullius, crioit à toute l'Italie, qu'il les avoit vû tourmentés dans les enfers, pour toutes les fautes qu'ils avoient mises sur le compte des dieux. On prenoit alors la *religion* bien sérieusement à Rome. Les esprits étoient simples, les mœurs étoient pures; on se souvenoit des institutions de Romulus, qui avoit accoutumé les citoyens à bien penser, à bien parler des immortels, à ne leur prêter aucune inclination indigne d'eux. On n'avoit pas oublié les maximes de Numa, dont la premiere étoit le respect pour les dieux. On refuse le respect à ce qu'on méprise.

On seroit tenté de croire qu'on cessa de bien penser des dieux, lorsque les lettres ayant passé en Italie, les poètes mirent en œuvre la théologie grecque. Elle n'étoit pour eux & pour les Romains, qu'un tissu de fables pour orner la Poésie. Ovide n'en imposa à personne par ses métamorphoses. Horace & Virgile en habillant les dieux à la greque, ne détruisirent pas

les anciennes traditions. La théologie romaine subsistoit dans son entier. Denys d'Halicarnasse, qui étoit témoin du fait, dit qu'il la préféroit à la théologie grecque, parce que celle-ci répandoit parmi le peuple le mépris des dieux, & l'imitation des crimes dont ils étoient coupables. Rome vouloit des dieux sages.

Elle se fit des dieux aussi-bien que la Grece, mais des dieux utiles. Palès fut invoquée pour les troupeaux, Vertume & Pomone pour les fruits, les dieux Lares pour les maisons, le dieu Terme pour les bornes des processions. L'Hébé grecque devint la déesse tutélaire de la jeunesse. Si les dieux nuptiaux dans les mariages, les Nixii dans les accouchemens, la déesse Horta dans les actions honnêtes, Strenna dans les actions de force; si ces divinités, & tant d'autres inconnues aux Grecs, partagerent l'encens des Romains, ce fut à titre d'utilité. Il semble que dès les premiers tems, les Romains se conduisirent par cette maxime de Cicéron, qu'il est de la nature des dieux de faire du bien aux hommes.

C'est sur ce principe, qu'ils diviniferent la concorde, la paix, le salut, la liberté. Les vertus ne furent pas oubliées, la prudence, la piété, le courage, la foi, autant d'êtres moraux qui furent personnifiés, autant de temples; & Cicéron trouve cela fort bien, parce qu'il faut, dit-il, que les hommes regardent les vertus comme des divinités qui habitent dans leurs ames. Les Grecs furent plus sobres dans cet ordre de divinités. Pausanias ne fait mention que d'un temple qu'ils éleverent à la miséricorde.

Mais on est peut-être surpris de voir les Romains sacrifier à la Peur, à la Fievre, à la Tempête, & aux dieux des enfers; ils ne s'écartoient pourtant pas de leur système. Ils invoquoient ces divinités nuisibles pour les empêcher de nuire. On ne finiroit pas si on vouloit faire le dénombrement de tous les dieux que Rome associa aux dieux de la Grece; jamais aucune ville grecque ou barbare n'en eut tant. La Quartille de Pétrone s'en plaignoit en disant, qu'on y trouvoit plus facilement un dieu qu'un homme. La capitale du monde se regardoit comme le sanctuaire de tous les dieux. Mais malgré ce polythéisme si excessif, on lui doit cette justice, qu'elle écarta de la nature divine l'inutilité, le vice, la foiblesse, la corporalité. Des dieux utiles, des dieux sages, des dieux forts, des dieux dégagés de la matiere, furent des dieux plus respectables. Rome ne s'en tint pas là: les dogmes qu'elle adopta furent plus sensés. C'est ce que nous allons prouver.

Dans toute religion, les dogmes vraiment intéressans sont ceux qui tiennent aux mœurs, au bonheur ou au malheur. L'homme est libre sous l'action des dieux? Sera-t-il heureux en quittant cette terre, & s'il est malheureux, le sera-t-il éternellement? Voilà les questions qu'ont agité les hommes dans tous les tems, & qui les inquiéteront toujours, s'ils n'ont recours à la vraie religion.

Les Grecs étoient fatalistes, fatalistes de la plus mauvaise espece; car selon eux, les dieux enchaînoient les événemens: ce n'est pas tout, ils pousoient les hommes au crime: écoutons Homere; il a beau nous dire au commencement de l'Odyssée que les amis d'Ulysse doivent leur perte à leur propre folie, on lit cent autres endroits où le fatalisme se déclare ouvertement. C'est Vénus qui allume dans le cœur de Paris & d'Hercule ce feu criminel qui fait tant de ravages; le bon Priam console Hélène en imputant tout aux dieux. Ce sont des dieux ennemis qui sement la haine & la discorde entre Achille & Agamemnon, le sage Nestor n'en doute pas. C'est Minerve, qui de concert avec Junon, dirige la fleche perfide de Pandarus, pour rompre une treve solennellement jurée. C'est Jupiter, qui après la prise de Troie, conduit la hache de Clytemnestre sur la tête d'Agamemnon. On ne sauroit tout dire.

Qu'on ouvre le poëme des Romains, Virgile ne met pas sur le compte des dieux, le crime de Paris. Hélène aux yeux d'Enée n'est qu'une femme coupable qui mérite la mort. Les femmes criminelles que le héros troyen contemple dans le tartare, l'impie Salmonée, l'audacieux Tytie, l'insolent Ixion, le cruel Tantale, n'ont rien à reprocher aux dieux. Rhadamante les obligea eux-mêmes à confesser leurs forfaits. Ce n'étoit pas là le langage de Phedre, d'Astrée, d'Oreste, d'Œdipe, sur le théâtre d'Athènes. On n'y entendoit qu'emportement contre les dieux auteurs des crimes. Si la scene romaine a copié ces blasphèmes, il ne faut pas les prendre pour les sentimens de Rome. Sénèque & les autres tragiques faisoient précisément ce que nous faisons aujourd'hui. Phedre, Œdipe se plaignent aussi des dieux sur notre théâtre; & nous ne sommes pas fatalistes, mais ceux qui nous ont donné le ton, & aux Romains avant nous; les Grecs parloient le langage de leur religion.

La religion romaine propoisoit en tout l'intervention des dieux, mais en tout ce qui étoit bon & honnête. Les dieux ne forçoient pas le lâche à être brave, & encore moins le brave à être lâche; c'est le précis de la harangue de Posthumius, sur le point de livrer bataille aux Tarquins: les dieux, dit-il, nous doivent leurs secours, parce que nous combattons pour la justice; mais sachez qu'ils ne tendent la main qu'à ceux qui combattent vaillamment, & jamais aux lâches.

Le dogme de la fatalité ne passa d'Athènes à Rome qu'au tems de Scipion l'Africain, Panætius l'apporta de l'école stoïcienne; mais ce ne fut qu'une opinion philosophique adoptée par les uns, combattue par les autres, sur-tout par Cicéron dans son livre *de fato*. La religion ne l'enseigna point; & ceux qui l'embrasèrent ne s'en servirent jamais pour enchaîner la volonté de l'homme. Epictète assurément ne croyoit pas que des dieux eussent forcé Néron à faire éventrer sa mere.

Il est étonnant que la religion grecque ayant attribué aux dieux la méchanceté des hommes, ait creusé le tartare pour y punir des vicieux sans crime. Il l'est peut-être encore plus, qu'elle les ait condamnés à des tourmens éternels. Tantale mourra toujours de soif au milieu des eaux: Sisyphe roulera éternellement son rocher; jamais les vautours n'abandonneront les entrailles de Tytie. Ces profonds & ténébreux abîmes, ces cavernes affreuses de fer & d'airain, dont Jupiter menace les dieux mêmes, ne rendent pas leurs victimes. L'enfer des Romains laissa échapper les siennes: il ne retient que les scélérats du premier ordre, un Salmonée, un Ixion, qui se sont abandonnés à des crimes énormes; lorsqu'Enée y descend, il en apprend les secrets. Toutes les ames, lui dit Anchise, ont contracté des souillures par leur commerce avec la matiere, il faut les purifier; les unes suspendues au grand air sont le jouet des vents; les autres plongées dans un lac, expient leurs fautes par l'eau; celles-là par le feu; ensuite on nous envoie dans l'élysée. Il en est qui retournent sur la terre en prenant d'autres corps: Enée qui ne connoît que les dogmes grecs, s'écrie: ô, mon pere, est-il possible que des ames sortent d'ici pour revoir le jour? Voyez, reprend Anchise, ce guerrier dont le casque est orné d'une double aigrette; c'est Romulus. Voilà Numa, contemplez Brutus, Camille, Scipion, tous ces héros paroîtront effectivement à la lumiere, pour porter la gloire de notre nom & celle de Rome aux extrémités de la terre.

L'élysée des Grecs étoit encore plus mal imaginé que le tartare: toutes les ames qui viennent aux yeux d'Ulysse, la sage Anticlée, la belle Tyro, la vertueuse Antiope, l'incomparable Alcmene, toutes ont une contenance triste, toutes pleurent. Le brave Antiloque, le divin Ajax, le grand Agamemnon,

pouffient autant de foupirs qu'ils prononcent de paroles; Achille lui-même répand des larmes; Ulysse en est surpris: Quoi, vous le plus excellent des Grecs! vous que nous regardions comme égal aux dieux! n'avez-vous pas un grand empire? n'êtes-vous pas heureux? Que répond-il? J'aimerois mieux labourer la terre, & servir le plus pauvre des vivans, que de commander aux morts. Quel séjour pour la félicité! quel élysée! qu'il est différent de ce lieu délicieux, où le héros troyen trouve son pere Anchise, & tous ceux qui ont aimé la vertu, ces jardins agréables, ces vallons verdoyans, ces bosquets enchantés, cet air toujours pur, ce ciel toujours serain, où l'on voit luire un autre soleil, & d'autres astres! C'est ainsi que les Romains en corrigeant les dogmes grecs, les rendirent plus sensés.

C'est ainsi encore que le merveilleux qu'ils réformèrent, fut moins fanatique: ce goût de réforme n'a rien de singulier dans une religion qui s'établit sur une autre. Toute religion a son merveilleux: celui de la Grece se montrait dans les songes, les oracles, les augures, & les prodiges. Rome connut peu ces songes mystérieux qui descendoient du trône de Jupiter pour éclairer les mortels; Romulus n'eût pas comme Agamemnon livré un combat sur la foi d'un songe; on n'auroit pas compté à Rome sur la mort du tyran de Phères, parce qu'Eudème l'avoit rêvé; & le sénat n'auroit pas fait ce que fit l'Aréopage, lorsque Sophocle vint dire qu'il avoit vu en songe le voleur qui avoit enlevé la coupe d'or dans le temple d'Hercule; l'accusé fut arrêté sur-le-champ, & appliqué à la question. Dans la Grece on se préparoit aux songes par des prières & des sacrifices; après quoi on s'endormoit sur les peaux des victimes pour les recevoir. C'est de-là que le temple de Podalirius tira sa célébrité, aussi-bien que celui d'Amphiaraius, ce grand interprete des songes, à qui on défera les honneurs divins.

Ces temples, ces victimes, ces ministres pour les songes, marquoient un point de religion bien décidé. Rome n'avoit pour eux aucun appareil de religion: ce bois sacré dont parle Virgile, où le roi Latinus alla rêver mystérieusement, en se couchant à côté du prêtre, n'avoit plus de réputation lorsque Rome fut bâtie. Si quelques songes y firent du bruit, & produisirent des événemens, on n'avoit pas été les chercher dans les temples; ils étoient venus d'eux-mêmes, accompagnés de quelque circonstance frappante, sans quoi on n'en auroit pas tenu compte. Ce cultivateur qui se fit apporter mourant au sénat, en annonçant de la part de Jupiter qu'il falloit recommencer les jeux, n'auroit remporté que du mépris, s'il n'eût recouvré subitement la santé, en racontant sa vision. En un mot, les Romains ne donnoient dans les songes que comme toute autre nation qui s'en affecteroit peu, qui ne les nieroit pas absolument, mais qui ne croiroit que rarement, & toujours avec crainte de tomber dans le faux; au lieu que les Grecs en faisoient un merveilleux essentiel à leur religion, un ressort à leur gouvernement. Ceux qui gouvernoient Sparte, couchoient dans le temple de Palsiphaé, pour être éclairés par les songes.

Le fanatisme des oracles fut encore plus grand dans la Grece; les payens ont reconnu dans les oracles la voix des dieux; plusieurs chrétiens l'œuvre du démon; les Philosophes & les politiques n'y ont vu que des fourberies des prêtres, ou tout au plus des vapeurs de la terre, qui agitoient une prêtresse sur son trépié, sans qu'elle en fût plus savante sur l'avenir. Quoi qu'il en soit, Claros, Delphes, Dodone, & tant d'autres temples à oracles, tournoient toutes les têtes de la Grece. Peuples, magistrats, généraux d'armée, rois, tous y cherchoient leur sort, & celui de l'état. Ce fanatisme fut très-petit à Rome;

la religion avoit presque sa consistance dès le tems de Numa: on ne lit rien dans ses institutions qui regarde les oracles. Le premier romain qui les consulta, fut Tarquin le superbe, en envoyant ses deux fils à Delphes, pour apprendre la cause & le remède d'une maladie terrible qui enlevait la jeunesse. Voilà bien du tems écoulé depuis Romulus sans la religion des oracles: ils s'en établirent enfin quelques-unes en Italie; mais leur fortune ne fut pas grande. On n'avoit pas ces colombes fatidiques, ces chênes parlans, ces bafins d'airain qui avoient aussi leur langage; ni cette Pythie qu'un Dieu possédoit, ni ces antres mystérieux où l'on éprouvoit des entraînemens subits, des ravissmens, des communications avec le ciel. Disons mieux, on n'avoit pas les têtes grecques; tant de fanatisme & d'enthousiasme n'étoit pas fait pour les imaginations romaines, qui étoient plus froides. Ce n'est pas qu'on ne se tournât quelquefois du côté des oracles. Auguste alla interroger celui de Delphes, & Germanicus celui de Claros: mais des oracles éloignés, & si rarement consultés, ne pouvoient guere établir leur crédit à Rome, & s'incorporer à la religion.

Je dis plus: le peu de succès des oracles du pays, avoient apparemment décrédité les autres: l'histoire les nomme, & se tait sur leur mérite; ce silence ne marque pas une grande vogue. Ils étoient d'ailleurs en petit nombre; celui de Pise, celui du Vatican, celui de Padoue; c'est presque les avoir tous cités. On ne s'en feroit pas tenu à si peu, si on y avoit eu beaucoup de foi. La Grece en comptoit plus de cent, & tous en grande réputation; ils gouvernoient: s'ils gagnèrent quelques particuliers à Rome, ils ne gouvernèrent jamais Rome: ce n'étoit pas-là sa folie; elle la mettoit dans les divinations étrusques, & dans les livres sybillins.

Les divinations étrusques comprenoient les augures & les aruspices. Le collège des augures institué par Romulus, confirmé par Numa, fut révérend par les consuls qui succéderent aux rois; l'augurat étoit donc un établissement en règle, une dignité, un pouvoir, qu'on ne pouvoit pas exercer sans être avoué de l'état; au lieu que dans la Grece, un fanatique, un charlatan, s'érigeoit de lui-même en augure. A Rome on se formoit à la divination: ce fameux augure qui prouva sa science à Tarquin l'ancien, en coupant une pierre avec un rasoir; Attius Navius s'étoit endoctriné sous un maître étrusque, le plus habile qui fût alors; & dans la suite le sénat envoya des élèves en Etrurie comme à la source, élèves tirés des premières familles. La Grece n'avoit point d'école de divination; elle n'en avoit pas besoin, parce que l'esprit d'Apollon souffloit où il vouloit. Hélénus qui avoit toute autre chose à faire (il étoit fils d'un grand roi), s'en trouve tout-à-coup possédé; le voilà augure.

A Rome, l'augurat n'étoit destiné qu'aux hommes, parce qu'il demandoit du travail, & une étude suivie: dans la Grece où l'inspiration faisoit tout, les femmes y étoient aussi propres que les hommes, & peut-être encore plus. Le nom de Cassandre est célèbre; & Cicéron demande, pourquoi cette princesse en fureur découvrit l'avenir, tandis que Priam son pere, dans la tranquillité de sa raison, n'y voit rien. La divination des Grecs étoit donc une fureur divine, & celle des Romains une science froide, qui avoit ses regles & ses principes. La fausseté étoit sans doute égale de part & d'autre: mais je demande de quel côté le fanatisme se montrait le plus. Il y a bien de l'apparence que l'enthousiasme augural des Grecs, n'auroit pas mieux réussi à Rome, que les oracles; il falloit aux Romains, nation solide & sérieuse, un air de sagesse jusques dans leur folie.

Le fanatisme éclatoit encore plus dans les prodiges.

ges imaginaires que la Grece citoit, que dans ceux de Rome. Toute *religion* a ses prodiges : les peres ont toujours vu ; les enfans ne voyent rien ; mais ils sont persuadés comme s'ils avoient vu. Les premiers Grecs avoient vu les dieux voyager, habiter parmi eux. Tantale les avoit conviés à sa table : quantité de beautés grecques les avoient reçus dans leur lit. Laomédon s'étoit servi une année entière de Neptune & d'Apollon pour bâtir les murs de Troie. Toute la Grece sous le regne d'Erechthe, avoit pu voir Cérès cherchant sa fille Proserpine, & enseignant aux hommes l'agriculture. Jamais les Romains n'avoient eu les yeux si perçans ; ils disoient que les dieux résidoient toujours dans l'olympé, & que de là, ils gouvernoient le monde sans se faire voir : espérons-nous, dit Cicéron, de rencontrer les dieux dans les rues, dans les places publiques, dans nos maisons ? S'ils ne se montrent pas, ils répandent partout leur puissance. Les pontifes n'avoient écrit qu'un petit nombre d'apparitions momentanées, comme celle qui étonna Posthumius dans le combat où il défit les Tarquins ; cette autre qui frappa Vatinus dans la voie salarienne, & celle de Sagra dans le combat des Locriens. Ceux qui les croyoient, les jugeoient très-rares ; au lieu que la Grece étoit semée de monumens qui attestoient le commerce fréquent, long, & visible des immortels avec les hommes.

Les yeux d'une nation voyent beaucoup moins quand les imaginations ne s'échauffent pas : celles des Grecs s'enflammerent encore sur les merveilles que les dieux opererent par les héros. Deucalion après un déluge jeta des pierres derrière lui ; & ces pierres se rechangerent en hommes pour repeupler la Grece. Hercule sépara deux montagnes, pour ouvrir un passage à l'Océan. Cadmus tua un dragon dont les dents semées dans la terre, produisirent une moisson de soldats. Atlas avoit soutenu le ciel ; un peuple impie fut changé en grenouilles, un autre en rocher.

Les fastes de la *religion romaine*, au lieu de ces sublimes extravagances, nous présentent des voix formées dans les airs, des colonnes de feu qui s'arrêtent sur des légions, des fleuves qui remontent à leur source, des simulacres qui suent, d'autres qui parlent, des spectres ambulans, des pluies de lait de pierres, & de sang ; c'est ainsi que les dieux annonçoient aux Romains leur protection ou leur colere. Ces prodiges quoiqu'attestés par les histoires, confirmés par les traditions, consacrés par les monumens, enseignés par les pontifes, sont sans doute aussi faux que les monstrueuses rêveries des Grecs ; mais il ne falloit pas tant de fanatisme pour les croire. Concluons qu'en tout, le merveilleux de la *religion romaine* fut moins fanatique. Il reste une dernière chose à prouver.

Son culte fut plus sage : il consistoit comme dans la Grece en fêtes, en jeux, & en sacrifices. Les fêtes grecques portoient une empreinte d'extravagance qui ne convenoit pas à la sagesse romaine : ce n'étoit pas seulement dans les sombres retraites des oracles ; c'étoit au grand jour, au milieu des processions publiques, qu'on voit des enthousiastes dont le regard farouche, les yeux étincelans, le visage enflammé, les cheveux hérissés, la bouche écumante, passaient pour des preuves certaines de l'esprit divin qui les agitoit ; & ce dieu ne manquoit pas de parler par leur bouche. On y voyoit de fameux corybantes, qui au bruit des tambours & des tymbales, dansant, tournant rapidement sur eux-mêmes, se faisoient de cruelles plaies pour honorer la mère des dieux. On y entendoit des gémissemens, des lamentations, des cris lugubres ; c'étoient des femmes défolées qui

pleuroient l'enlèvement de Proserpine, ou la mort d'Adonis.

La licence l'emportoit encore sur l'extravagance : qu'on se représente des hommes couverts de peaux de bêtes, un thyrsé à la main, couronnés de pampres, échauffés par le vin, courant jour & nuit les villes, les montagnes & les forêts, avec des femmes déguisées de même, & encore plus forcenées : mille voix qui appelloient Bacchus, qu'on vouloit rendre propice par la débauche & la corruption. Croira-t-on qu'au milieu de cette pompe impure, on exposoit à la vénération publique des objets qu'on ne sauroit trop voiler ; ces phalles monstrueux, qu'ailleurs le libertinage n'auroit pas regardé sans rougir ? Et Vénus, comment l'honorait-on ? Amathonte, Cythere, Paphos, Gnide ; Idalie, noms célèbres par l'obscénité : c'est-là que les filles & les femmes mariées se prostituoient publiquement à la face des autels : celle qui eût conservé un reste de pudeur, auroit mal honoré la déesse.

On célébroit à Rome les mêmes fêtes ; mais Denys d'Halycarnasse qui avoit vu les unes & les autres, nous assure que dans les fêtes romaines, quoique les mœurs fussent déjà corrompues, il n'y avoit ni lamentations de femmes, ni enthousiasme, ni fureurs corybantes, ni prostitutions, ni bacchanales. Ces bacchanales s'étoient pourtant glissées à Rome sous le voile du secret & de la nuit : mais le sénat les bannit de la ville, & de toute l'Italie. Le discours du conseil dans l'assemblée du peuple est remarquable : « Vos peres vous ont appris, dit-il, à prier, à honorer des dieux sages, non des dieux qui enforcent les esprits par des superstitions étrangères & abominables ; non des dieux qui avec le fouet des furies poussent leurs adorateurs à toutes sortes d'excès ». On vouloit que le culte portât un caractère de décence & d'honnêteté, contre la coutume des Grecs & des Barbares.

S'il falloit se relâcher en faveur des étrangers, on le faisoit avec précaution ; on leur permettoit d'honorer Cybèle avec les cérémonies phrygiennes ; mais il étoit défendu aux Romains de s'y mêler : & lorsque Rome célébroit cette fête, elle en écarteroit toutes les indécences & les vaines superstitions.

Elle reprouvoit également ces assemblées clandestines, ces veilles nocturnes des deux sexes si usitées dans les temples de la Grece. Si elle autorisa les mystères secrets de la bonne déesse, les matrones qui les célébroient n'y souffroient les regards d'aucun homme. L'attentat de Clodius fut horreur. Ces mystères si anciens, dit Cicéron, qui se célèbrent par des mains pures pour la prospérité du peuple romain, ces mystères consacrés à une déesse dont les hommes ne doivent pas même savoir le nom, ces mystères enfin dont l'impudence la plus outrée n'osa jamais approcher, Clodius les a violés par sa présence. S'ils devinrent suspects dans la suite, ils ne l'étoient pas alors & encore moins dans leur institution. De tout cela il résulte que les fêtes romaines étoient plus sages que les fêtes grecques.

Les jeux entroient dans les fêtes, ils tenoient à la *religion* ; tels furent dans la Grece les jeux olympiques, les pithiques, les isthmiques, les néméens ; & à Rome les capitolins, les megalenses, les apollinaires, & nombre d'autres tous dédiés à quelque divinité : ce n'étoit donc pas des jeux de pur amusement. La lutte, le pugilat, le pancrace, la course à pié, tout cela se faisoit pour honorer les dieux, & pour le salut du peuple. Ce fut une partie du culte ; mais il paroît que les Grecs les profanèrent beaucoup plus que les Romains. Leurs athlètes combattirent & coururent nus jusqu'à la quinzième olympiade. Pausanias nous dit que la prêtresse de Cérès avoit une

place honorable aux grands jeux, & que l'entrée n'en étoit pas même interdite aux vierges. Quelle apparence en effet qu'on eût voulu exclure la moitié d'une nation de jeux publics approuvés par les dieux ? Ce que la *religion* consacre est ordinairement commun à tous, & paroît toujours bien.

La pudeur réforma chez les Romains les lupercales, qu'on célébroit en l'honneur du dieu Pan. Evandre les avoit apportées de la Grece avec toute leur indécence : des bergers nus couroient lascivement çà & là, en frappant les spectateurs de leurs fouets. Romulus habilla ses luperques ; les peaux des victimes immolées leur formoient des ceintures. Enfin le peuple romain paroît n'avoir franchi les bornes de la pudeur que dans les jeux floraux : encore en montra-t-il un reste lorsque, sous les yeux de Caton, il n'osa pas demander la nudité des mimes, & Caton se retira pour ne pas troubler la fête.

Les sacrifices faisoient la partie la plus essentielle du culte religieux des Grecs & des Romains. Ce ne fut pas une chose indifférente lorsque les hommes s'aviserent d'égorger des animaux pour honorer la divinité, au lieu d'offrir simplement les fruits de la terre. Le sang des taureaux fit penser à plus d'un peuple que le sang des hommes feroit encore plus agréable aux dieux. Si cette idée n'avoit faisi que des barbares, nous en serions moins surpris ; les Grecs, dont les mœurs étoient si douces, s'y laisserent entraîner. Calchas, si nous en croyons Eschyle, Sophocle & Lucrece, sacrifia Iphigénie en Aulide. Homère n'en convient pas, puisque qu'Agamemnon l'offre en mariage à Achille dix ans après. Mais la coutume impie perça à-travers cette différence de sentimens ; & l'histoire nous fournit d'ailleurs des faits qui ne sont pas douteux. Lycaon, roi d'Arcadie, immola un enfant à Jupiter Lycien, & lui en offrit le sang. Le nom de Calliroë est connu : le bras étoit levé, elle expiroit, si l'amoureux sacrificateur, en s'appliquant l'oracle, ne se fût immolé pour elle. Aristodème enfonça lui-même le couteau sacré dans le cœur de sa fille, pour sauver Messène. Et ce n'est point là de ces fureurs passagères que les siècles ne montrent que rarement. L'Achaïe voyoit couler tous les ans le sang d'un jeune garçon & d'une vierge, pour expier le crime de Menalippus & de Cometho, qui avoient violé le temple de Diane par leurs amours.

Je fais que Lycurgue & d'autres législateurs abolirent ces sacrifices barbares. Rome n'eut pas la peine de les proscrire, elle n'en offrit jamais. Dire que les Grecs étoient encore bien nouveaux & peu policés lorsqu'ils donnerent dans ces excès de *religion*, ce n'est pas les justifier : quoi de plus dur & de plus féroce que les Romains sous Romulus ? cependant aucune victime humaine ne souilla leurs autels, & la suite de leur histoire n'en fournit point d'exemple : au contraire ils en marquerent une horreur bien décidée, lorsque dans un traité de paix ils exigèrent des Carthaginois qu'ils ne sacrifiaient plus leurs enfans à Saturne, selon la coutume qu'ils en avoient reçue des Phéniciens leurs ancêtres.

Néanmoins Lactance & Prudence au iv. siècle, viennent nous dire qu'ils ont vu de ces détestables sacrifices dans l'empire romain. Si c'eût été là une continuation des anciens, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse ; cet auteur fidele & curieux, qui nous a fait connoître à fond les Romains, enfin tous les autres historiens nous en auroient montré quelque vestige. Mais quand il y auroit eu de ces horribles sacrifices au iv. siècle, il ne seroit pas étonnant que dans une *religion* qui périssoit avec Rome, on eût introduit des pratiques monstrueuses.

Assurément les dévouemens religieux qui se fai-

soient pour la patrie, ne sont pas du nombre des sacrifices qu'on peut reprocher aux Romains. Un guerrier animé d'un pareil motif, un consul même, après certaines cérémonies, des prières & des imprecations contre l'ennemi, se jettoit, tête baissée, dans le fort de la mêlée ; & s'il n'y succomboit pas, c'étoit un malheur qu'il falloit expier. Ainsi périrent trois Décius, tous trois consuls ; ce furent-là des sacrifices volontaires que Rome admiroit, & néanmoins qu'elle n'ordonnoit pas. Si elle enterra quatre ou cinq vestales vivantes dans le cours de sept ou huit siècles, c'étoient des coupables qu'on punissoit, suivant les lois rigoureuses, pour avoir violé leurs engagements religieux. Rome pensa toujours que le sang des brebis, des boucs & des taureaux suffisoit aux dieux, & que celui des Romains ne devoit se verser que sur un champ de bataille, ou pour venger les lois.

C'est ainsi que Rome, en adoptant la *religion grecque*, en réforma le culte, le merveilleux, les dogmes & les dieux-mêmes. (D. J.)

RELIGION CHRÉTIENNE, voyez CHRISTIANISME.

J'ajoute seulement que la *religion* est le lien qui attache l'homme à Dieu, & à l'observation de ses lois, par les sentimens de respect, de soumission & de crainte qu'excitent dans notre esprit les perfections de l'Etre suprême, & la dépendance où nous sommes de lui, comme de notre créateur tout sage & tout bon. La *religion chrétienne* a en particulier pour objet la félicité d'une autre vie, & fait notre bonheur dans celle-ci. Elle donne à la vertu les plus douces espérances, au vice impénitent de justes allarmes, & au vrai repentir les plus puissantes consolations ; mais elle tâche sur-tout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur, & de la pitié pour les hommes. (D. J.)

RELIGION, (*Théolog.*) s'applique aussi à un ordre militaire composé de chevaliers qui vivent sous quelque règle certaine. Voyez CHEVALIER, MILITAIRE & ORDRE.

On dit en ce sens la *religion* de Malte ; les galères & les vaisseaux, l'étendard de la *religion*, pour l'ordre de Malte ; les galères, les vaisseaux, l'étendard de l'ordre de Malte. Voyez MALTE.

RELIGION se prend aussi quelquefois pour couvent ou pour ordre monastique. Ainsi l'on dit, il y a des *religions* d'hommes, c'est-à-dire des moines ; des *religions* de femmes, c'est-à-dire des couvents de religieuses. Il s'établit tous les jours de nouvelles *religions*, c'est-à-dire qu'on institue de nouveaux ordres, ou qu'on bâtit de nouveaux monastères. Entrer en *religion*, c'est faire profession dans un couvent. On dit d'un religieux qu'il est mort à l'âge de 70 ans, après 50 ans de *religion*, c'est-à-dire 50 ans après son entrée dans le cloître. Voyez MOINE, MONASTÈRE, RELIGIEUX, CLOÎTRE.

Le mot de *religion* pris d'une manière absolue, dénote en France la *religion prétendue réformée*. C'est en ce sens qu'on dit : Tanneguy, le Fevre & d'Ablancourt étoient de la *religion* ; M. Pellisson & M. Dacier avoient été de la *religion*. Voyez CALVINISTE, HUGUENOT.

RELIGIONNAIRE, f. m. (*Gram.*) qui professe la religion réformée. Voyez l'article PROTESTANT.

RELIMER, v. act. (*Gram.*) limer pour la seconde fois. Voyez les articles LIME & LIMER. Il se dit au simple & au figuré. Il faut *relimer* cette pièce de fer ; il faut *relimer* le style de ce discours.

RELIQUA, (*Jurisprud.*) terme latin qui a été adopté dans le langage du palais, pour exprimer ce qui

qui reste dû par la clôture & arrêté d'un compte, toute déduction faite de la dépense & des reprises.

Suivant l'article 1. du titre 29. de l'ordonnance de 1667 de la reddition des comptes, tous tuteurs, protuteurs, curateurs, fermiers judiciaires, sequestres, gardiens, & autres qui ont administré le bien d'autrui, sont réputés comptables, encore que leur compte soit clos & arrêté, jusqu'à ce qu'ils aient payé le *reliqua*, s'il en est dû, & remis toutes les pièces justificatives. Voyez ADMINISTRATEUR, COMPTE, COMMUNAUTÉ, CURATELLE, TUTELLE. (A)

RELIQUAIRE, f. m. (*Hist. ecclési.*) vase d'or d'argent ou d'autre matière propre & ornée, dans lequel on garde les reliques des saints. Voyez CHASSE & RELIQUES.

RELIQUAT DE COMPTE, (*Comm.*) c'est ce qui est dû par un comptable, après que son compte est arrêté. Voyez COMPTE.

RELIQUATAIRE, f. m. (*Jurisprud.*) est celui qui se trouve redevable d'un reliquat de compte. V. ci-devant RELIQUAT.

RELIQUE, f. f. (*Hist. ecclési. & prof.*) ce mot tiré du latin *reliquia*, indique que c'est ce qui nous reste d'un saint; os, cendres, vêtements, & qu'on garde respectueusement pour honorer sa mémoire; cependant si l'on faisoit la révision des *reliques* avec une exactitude un peu rigoureuse, dit un savant bénédictin, il se trouveroit qu'on a proposé à la piété des fideles un grand nombre de fausses *reliques* à révéler, & qu'on a consacré des ossements, qui loin d'être d'un bienheureux, n'étoient peut-être pas même d'un chrétien.

On pensa, dans le iv. siècle, d'avoir des *reliques* des martyrs, sous les autels dans toutes les églises. On imagina bien-tôt cette pratique comme si essentielle, que S. Ambroise, malgré les instances du peuple, ne voulut pas consacrer une église, parce, disoit-il, qu'il n'y avoit point de *reliques*. Une opinion si ridicule prit néanmoins tant de faveur, que le concile de Constantinople in *Trullo*, ordonna de démolir tous les autels sous lesquels il ne se trouveroit point de *reliques*.

L'origine de cette coutume, c'est que les fideles s'assembloient souvent dans les cimetières où repoisoient les corps des martyrs; le jour anniversaire de leur mort, on y faisoit le service divin, on y célébroit l'Eucharistie. L'opinion de l'intercession des saints, les miracles attribués à leurs *reliques*, favorisèrent les translations de leurs corps dans les temples; enfin le passage figuré de l'Apocalypse, *ch. vj. v. 9.* « Je vis sous les autels les âmes de ceux qui avoient été tués pour la parole de Dieu », autorisa l'usage d'avoir toujours des *reliques* sous l'autel. Scaliger a prouvé tous ces faits dans son ouvrage sur la chronique d'Eusebe.

Avant que d'aller plus loin, considérons un moment l'importance qu'il y a d'arrêter de bonne heure des pratiques humaines qui se rapportent à la religion, quelque innocentes qu'elles paroissent dans leur source. Les *reliques* sont venues d'une coutume qui pouvoit avoir son bon usage réduit à ses justes bornes. On voulut honorer la mémoire des martyrs, & pour cet effet l'on conserva autant qu'il étoit possible, ce qui restoit de leurs corps; on célébra le jour de leur mort, qu'on appelloit leur *jour natal*, & l'on s'assembla dans les lieux que ces pieux restes étoient enterrés. C'est tout l'honneur qu'on leur rendit pendant les trois premiers siècles: on ne pensoit point alors qu'avec le tems les Chrétiens dussent faire des cendres des os des martyrs l'objet d'un culte religieux; leur élever des temples; mettre ces *reliques* sur l'autel; séparer les restes d'un seul corps; les transporter d'un lieu dans un autre; en prendre l'un un morceau, l'autre un autre morceau; les montrer dans

Tome XIV.

des chasses; & finalement en faire un trafic qui excita l'avarice à remplir le monde de *reliques* supposées. Cependant dès le iv. siècle, l'abus se glissa si ouvertement, & avec tant d'étendue, qu'il produisit toutes sortes de mauvais effets.

Vigilance fut scandalisé avec raison du culte superstitieux que le vulgaire rendoit aux reliques des martyrs. « Quelle nécessité, dit-il, d'honorer si fort » ce je ne fais quoi, ce je ne fais quelles cendres qu'on » porte de tous côtés dans un petit vase? Pourquoi » adorer, en la baissant, une poudre mise dans un » linge? » Nous voyons par-là la coutume du paganisme presque introduite, sous prétexte de religion. Vigilance appelle les *reliques* qu'on adoroit, *un je ne fais quoi, un je ne fais quelles cendres*, pour donner à entendre que l'on faisoit déjà passer de fausses *reliques* pour les cendres des martyrs; & qu'ainsi ceux qui adoroient les *reliques*, couroient risque d'adorer toute autre chose que ce qu'ils s'imaginoient. Ces fraudes, dirai-je, pieuses ou impies, si multipliées dans les siècles suivans, étoient déjà communes.

S. Jérôme nous en fournit lui-même un exemple remarquable, qui suffiroit pour justifier Vigilance, qu'il a si maltraité à ce sujet. Peut-on croire, sans un aveuglement étrange, que plus de quatorze cens ans après la mort de Samuel, & après tant de révolutions arrivées dans la Palestine, on fût encore où étoit le tombeau de ce prophète, enseveli à Rama? *Samuel, xxvj.* Cependant on nous dit que l'empereur Arcadius fit transporter de Judée à Constantinople, les os de Samuel, que des évêques portoient environnés d'une étoffe de soie, dans un vase d'or, suivis d'un cortège de peuple de toutes les églises, qui ravis de joie, comme s'ils voyoient le prophète plein de vie, allèrent au-devant des *reliques*, & les accompagnèrent depuis la Palestine jusqu'à Chalcédoine, en chantant les louanges de Jesus-Christ. Il n'en faut pas davantage pour montrer jusqu'où la fourberie & la crédulité avoient déjà été portées, & combien Vigilance avoit raison de dire, qu'en adorant les *reliques*, on adoroit *je ne fais quoi*. Cette raison seule devoit bien réprimer l'empressement de ceux qui couroient après les *reliques*, dans la crainte d'être les dupes de l'avarice des ecclésiastiques, qui usèrent de ce moyen pour s'attirer des offrandes. Vigilance vouloit donc qu'on fît un juste discernement des vraies *reliques* d'avec les fausses; & qu'à l'égard même des vraies, on modérât les honneurs qu'on leur rendoit.

On eût très-bien fait sans doute de suivre le conseil de Vigilance, au sujet des *reliques*; car il arriva que la superstition fut soutenue & encouragée par l'intérêt. Le peuple est superstitieux, & c'est par la superstition qu'on l'enchaîne. Les miracles forgés au sujet des *reliques*, devinrent un aimant qui attiroit de toutes parts des richesses dans les églises où se faisoient ces miracles. Si S. Jérôme se fût bien conduit, il se seroit opposé vigoureusement à une superstition qui n'étoit déjà que trop difficile à déraciner; il auroit au moins su bon gré à Vigilance de sa résolution courageuse; & loin de le rendre l'objet de la haine publique, il auroit dû seconder ses efforts.

En effet, dès l'année 386, l'empereur Théodose le grand fut obligé de faire une loi, par laquelle il défendoit de transporter d'un lieu dans un autre, les corps ensevelis, de séparer les *reliques* de chaque martyr, & d'en trafiquer. Quinze ans après, le 5^e. concile de Carthage ordonna aux évêques de faire abattre les autels qu'on voyoit élever par-tout dans les champs & sur les grands chemins, en l'honneur des martyrs, dont on enterroit çà & là de fausses *reliques*; sur des songes & de vaines révélations de toutes sortes de gens.

S. Augustin reconnoit lui-même les impostures que

M

faisoient en ce genre quantité de moines, & les faux miracles qu'ils débitaient. Le concile de Carthage dont nous venons de parler, craignoit les tumultes, parce que cette superstition s'étoit emparée de l'esprit du peuple. Les évêques ufoient de connivence; & l'auteur de la cité de Dieu déclare naïvement qu'il n'ose parler librement sur plusieurs semblables abus, pour ne pas donner occasion de scandale à des personnes pieuses, ou à des brouillons. L'amour des *reliques* étoit venu au point qu'on ne vouloit point d'églises ni d'autels sans *reliques*: il falloit donc bien en trouver à quelque prix que ce fût, de sorte qu'au défaut des véritables, on en forgea de fausses.

Voilà quelle fut l'occasion de tant de fortes d'impostures, dit M. l'abbé Fleuri, 3. *discours*; car pour s'assurer des vraies *reliques*, il eût fallu les suivre exactement depuis leur origine, & connoître toutes les mains par lesquelles elles avoient passé; or après plusieurs siècles il fut bien aisé d'en imposer non-seulement au peuple, mais aux évêques devenus moins éclairés & moins attentifs; & depuis qu'on eut établi la règle de ne point consacrer d'églises ni d'autels sans *reliques*, la nécessité d'en avoir fut une grande tentation de ne les pas examiner de si près. L'intérêt d'attirer des offrandes fut encore une nouvelle tentation plus difficile à vaincre.

Après cela, il ne faut pas s'étonner du mérite qu'acquissent les *reliques* dans l'esprit des peuples & des rois. Nous lisons que les sermens les plus ordinaires des anciens françois se faisoient sur les *reliques* des saints. C'est ainsi que les rois Gontran, Sigebert & Chilpéric partagerent les états de Clotaire, & convinrent de jouir de Paris en commun. Ils en firent le serment sur les *reliques* de S. Polieucte, de S. Hilaire & de S. Martin. Cependant Chilpéric se jeta dans la place, & prit seulement la précaution d'avoir la châsse de quantité de *reliques*, qu'il fit porter comme une fauve-garde à la tête de ses troupes, dans l'espérance que la protection de ces nouveaux patrons le mettroit à l'abri des peines dûes à son parjure; sur quoi il est bon d'observer que nos rois de la première & de la seconde race gardoient dans leur palais un grand nombre de *reliques*, surtout la chappe & le manteau de S. Martin, & qu'ils les faisoient porter à leur suite, & jusque dans les armées. On envoyoit les *reliques* du palais dans les provinces, lorsqu'il étoit question de prêter serment de fidélité au roi, ou de conclure quelque traité.

Je ne me propose pas de donner au lecteur un recueil des excès où la superstition & l'imposture ont été portées dans les siècles suivans en matière de *reliques*; mais je ne crois pas devoir lui laisser ignorer ce que raconte Grégoire de Tours, *hist. l. IX. c. vj.* que dans la châsse d'un saint, on trouva des racines, des dents de taupe, des os de rats, & des ongles de renard.

A propos de Tours, Hospinien remarque que dans cette ville on adoroit avec beaucoup de superstition une croix d'argent ornée de quantité de pierres précieuses, entre lesquelles il y avoit une agathe gravée qui étant portée à Orléans, & examinée par les curieux, se trouva représenter Vénus pleurant Adonis mourant.

Cette anecdote me fait souvenir d'une agathe dont parle le p. Montfaucon (*antiq. expliquée, supplément. tom. I. liv. 2, c. iij.*), & qui est présentement dans le cabinet du roi. On y voit aux deux côtés d'un arbre, Jupiter & Minerve; ce qui passoit pour l'image du paradis terrestre & du péché d'Adam, dans une des plus anciennes églises de France, d'où elle a été ôtée depuis près de cent ans, après y avoir été gardée pendant plusieurs siècles. Dans ces tems de simplicité, ajoute le docte bénédictin, on n'y regardoit pas de si près. La grande agathe de la Ste. Chapelle, qui

représente l'apothéose d'Auguste, a passé pendant plusieurs siècles, pour l'histoire de Joseph, fils de Jacob. Une onyx qui représente les têtes de Germanicus & d'Agrippine... a été honorée pendant 600 ans, comme la bague que S. Joseph donna à la Ste. Vierge, quand ils se marièrent. On la baisoit en cette qualité tous les ans, dans certains jours de l'année; cela dura jusqu'à ce qu'on s'aperçut sur la fin du dernier siècle, qu'une inscription greque, en caractères fort menus, appelloit Germanicus Alphée, & Agrippine Aréthuse.

Ceux qui voudront des exemples en plus grand nombre sur les erreurs en matière de *reliques*, peuvent consulter Chemnitius, *examen concil. trident.* Hospinien, *de origine templorum*, & en particulier un mémoire inséré dans la *Biblioth. Histor. philolog. theolog. de M. de Hare, class. vij. fascic. vj. art. 4.* sous ce titre: *Jo. Jacob. Rambachii observatio, de ignorantia exegeticâ multarum reliquiarum sacrarum, matre & obfetrice.*

Strabon observe qu'il étoit hors de vraisemblance qu'il y eût plusieurs vrais simulacres apportés de Troie; on se vante, dit-il, à Rome, à Lavinium, à Lucérie, à Sérus, d'avoir la Minerve des Troyens. Strabon pense solidement; car dès qu'on voit plusieurs villes se glorifier de la possession d'une même *relique*, ou de la même image miraculeuse, c'est une très-forte présomption que toutes s'en vantent à faux, & que le même artifice, le même intérêt, les porte toutes à débiter leurs traditions.

M. de Maroles, abbé de Villeloin, a renouvelé cette remarque dans ses mémoires, *pag. 132. ann. 1641.*

« Comme, dit-il, on montroit à Amiens, à la » princesse Marie de Gonzague, la tête de S. Jean- » Baptiste, que le peuple y révere pour l'une des » plus considérables *reliques* du monde, son alteffe, » après l'avoir baisée, me dit que j'approchasse, & » que j'en fisse autant; je considérai le reliquaire & » ce qu'il renfermoit; ensuite me comportant comme » tous les autres, je me contentai de dire avec toute » la douceur dont j'étois capable, que c'étoit la cinq » ou sixième tête de S. Jean-Baptiste que j'avois eu » l'honneur de baiser; ce discours surprit un peu son » alteffe, & fit naître un petit souris sur son visage; » mais il n'y parut pas. Le sacristain ou le trésorier, » ayant aussi entendu mon propos, répliqua qu'il ne » pouvoit nier qu'on ne fit mention de beaucoup » d'autres têtes de S. Jean-Baptiste (car il avoit » peut-être oïi dire qu'il y en avoit à S. Jean de » Lyon, à S. Jean de Maurienne, à S. Jean d'Ange- » ly en Saintonge, à Rome, en Espagne, en Alle- » magne, & en plusieurs autres lieux); mais il » ajouta que celle-là étoit la bonne; & pour preuve » de ce qu'il assuroit, il demanda qu'on prît garde » au trou qui paroïssoit au crâne de la *relique* au- » dessus de l'œil droit; & que c'étoit celui-là même » que fit Hérodias avec son couteau, quand la tête » lui fut présentée dans un plat. Il me semble, lui ré- » pondis-je, que l'évangile n'a rien observé d'une » particularité de cette nature; mais comme je le vis » ému pour soutenir le contraire, je lui cédaï avec » toute sorte de respect. Et sans examiner la chose » plus avant, ni lui rapporter une autorité de S. Gré- » goire de Naziance, qui dit que tous les ossemens » de S. Jean-Baptiste furent brûlés de son tems par » les Donatistes dans la ville de Sébaste, & qu'il » n'en resta qu'une partie du chef qui fut portée à » Alexandrie; je me contentai de lui dire que la tra- » dition d'une église aussi vénérable que celle d'A- » miens, suffisoit pour autoriser une créance de cette » espèce, bien qu'elle n'eût que quatre cens ans, & » que ce ne fût pas un article de foi. Cependant nous » nous munîmes de force représentations de ce saint

» reliquaire ; & le bon ecclésiastique resta très-fatisfait.

L'auteur des nouvelles de la république des lettres parlant d'un livre qui traitoit du S. Suaire , rapporte ces paroles de Charles Patin : « je suis fâché de voir » trop souvent le portrait de la Vierge peint par S. » Luc ; car il n'est pas vraisemblable que S. Luc ait » tant de fois peint la mere de notre Sauveur. »

C'en est assez sur la folle crédulité des hommes , & sur les erreurs qui n'ont fait que se multiplier dans la vénération des *reliques*. Je ne suis point curieux d'examiner la question , si leur origine est payenne , ce dont S. Cyrille , *lib. X. p. 336* , est convenu dans sa réponse à l'empereur Julien , qui le premier a reproché aux Chrétiens le culte des morts & de leurs *reliques*. Je reconnois avec plus de plaisir que les lumières du dernier siècle ont mis un grand frein à la superstition qui s'étoit si fort étendue sur les fraudes pieuses à cet égard ; mais en même tems il faut avouer qu'il n'en reste encore que trop de traces dans plusieurs lieux de la chrétienté ; c'est sans doute ce qui a engagé d'habiles gens de la communion romaine à s'élever courageusement contre les fausses *reliques*. M. Thiers , que je ne dois pas oublier de nommer , a discuté dans ses écrits , l'état des lieux où peuvent être les corps des martyrs ; il a publié en particulier des dissertations contre la Ste. Larme de Vendôme , & les *reliques* de S. Firmin. Le p. Mabillon a cru devoir aussi donner des conseils sur le discernement des *reliques* ; il me semble qu'on auroit dû les écouter ; mais le chancelier de France ne fut pas de cet avis ; il fit supprimer par arrêt du conseil , l'ouvrage de M. Thiers sur S. Firmin ; & l'ordre de S. Benoît condamna le p. Mabillon. On fait le bon mot qu'un sous-prieur de S. Antoine dit alors sur ces deux condamnations. *Moribus antiquis , &c.*

Cependant je ne crois point aujourd'hui d'être blâmé , pour avoir considéré avec M. l'abbé Fleury , sans fatyre & sans irreligion , « les abus que l'ignorance & les passions humaines ont produit dans la » vénération des *reliques* , non-seulement en se trompant dans le fait , & honorant comme *reliques* ce » qui ne l'étoit pas , mais en s'appuyant trop sur les » vraies *reliques* , & les regardant comme des moyens » infaillibles d'attirer sur les particuliers & sur les » villes , toutes sortes de bénédictions temporelles » & spirituelles. Quand nous aurions , continue cet » illustre historien , les saints même vivans & conversans avec nous , leur présence ne nous feroit » pas plus avantageuse que celle de Jesus-Christ , » comme il le déclare expressément dans l'évangile , » *Luc xiiij. 26*. Vous direz au pere de famille , » nous avons bu & mangé avec vous , & vous avez » enseigné dans nos places ; & il vous répondra , je » ne fais qui vous êtes. *Tom. I. disc. ecclésiast. (Le chevalier DE JAUCOURT.)*

RELIQUIÆ , (*Antiq. rom.*) ce mot qu'on trouve dans Suétone , dans Pline le jeune , & autres anciens auteurs latins , désigne les os , les cendres des morts , leurs reliques , ce qui nous reste d'eux après avoir été brûlés ; les anciens conservoient religieusement ces restes dans des urnes , qu'ils enfermoient ensuite dans des tombeaux. (*D. J.*)

RELIRE , v. act. (*Gram.*) lire pour une seconde fois. *Relisez* souvent vos ouvrages. Il faut *relire* souvent les anciens.

RELOCATION , f. f. (*Jurisprud.*) signifie en général l'acte par lequel on reloue une chose à quelqu'un.

Ce terme de *relocation* peut s'appliquer en plusieurs cas ; savoir ,

1°. Lorsque le propriétaire d'une chose la loue de nouveau à celui auquel il l'avoit déjà louée.

2°. Lorsqu'un principal locataire reloue à d'au-

Tome XIV.

tres , c'est-à-dire sous-loue ce qu'il tient lui-même à loyer.

3°. Le sens le plus ordinaire dans lequel on prend le terme de *relocation* , c'est en matière de contrats pignoratifs mêlés de vente , dont la *relocation* ou reconduction est le principal caractère. Le débiteur vend à son créancier un héritage pour l'argent qu'il lui doit , avec faculté perpétuelle de rachat ; & cependant , pour ne point déposséder le vendeur , l'acheteur lui fait une *relocation* de ce même héritage moyennant tant de loyer par an , lequel loyer tient lieu au créancier des intérêts de son principal , c'est ce que l'on appelle *relocation* ou *reconduction*.

Lorsque la faculté de rachat , stipulée par un tel contrat , est fixée à un certain tems , à l'expiration du terme on ne manque pas de la proroger , ainsi que la *relocation*. *Voyez* Brodeau sur M. Louet , *let. P. n. 10. & 11.* & les mots *ANTICHRESE* , *CONTRAT PIGNORATIF* , *ENGAGEMENT* , *LOCATION* , *LOUAGE* , *RECONDUCTION*. (*A*)

RELOGER , v. n. (*Gramm.*) c'est retourner au même logis. *Voyez* les articles *LOGER* , *LOGIS*.

RELOUAGE , f. m. (*Pêche de hareng.*) c'est le tems que ce poisson fraye , ce qui arrive vers Noël. Le hareng dans cette saison est de très-mauvaise qualité ; & c'est pour cela que les Anglois en défendent la pêche ; outre qu'elle dépeuple la mer de ces poissons , qui ne peuvent multiplier étant pris dans le tems que la nature a marqué pour leur génération. Les François n'ont pas cette précaution , & font presque toute cette pêche , qui est si abondante à la hauteur du Havre-de-Grace , qu'il y a des années que dans les ports de cette côte , on en donne jusqu'à trente-deux pour dix-huit deniers. Il n'y a guere pourtant que les pauvres qui en mangent dans ce tems-là. *Diction. de com. (D. J.)*

RELOUER , v. act. (*Gramm.*) c'est louer une seconde fois. On *reloue* sa maison. On *reloue* un livre. *Voyez* les articles *LOUER* & *LOUAGE* , & les articles *LOUER* & *LOUANGE*.

RELUIRE , v. n. (*Gram.*) c'est avoir de l'éclat ; briller , réfléchir la lumière. Tous les corps polis *reluisent* plus ou moins. Il se dit au simple & au figuré. Tout ce qui *reluit* n'est pas or. Sa modestie ne peut dérober aux yeux l'éclat de ses vertus , elles *reluisent* malgré lui.

RELUSTRER , v. act. (*Gramm.*) c'est rendre le lustre. *Voyez* les articles *LUSTRE* & *LUSTER*.

REMACHER , v. act. (*Gramm.*) c'est mâcher de rechef. *Voyez* les articles *MACHER* & *MACHOIRE*.

REMAÇONNER , v. act. (*Gramm.*) c'est réparer par le moyen d'un maçon.

REMANCIPATIO , (*Jurisprud. rom.*) c'est ainsi qu'on nommoit chez les Romains la formule de divorce observée dans les mariages qui avoient été contractés par coemption , *coemptione*. Cette formule de divorce se faisoit en remettant la femme entre les mains du mari qui devoit l'épouser , ou entre les mains de toute autre personne , ainsi qu'ils en étoient convenus entre eux. (*D. J.*)

REMANDER , v. act. (*Gramm.*) c'est mander de nouveau. *Voyez* *MANDEMENT* & *MANDER*.

REMANDURES , f. f. (*Sal.*) fontaines salantes. Manière de compter le travail des poëles. Il se fait par *remandures*. La *remandure* est composée de seize cuites , & la cuite dure douze heures. *Voyez* l'article *SALINE*.

REMANGER , v. act. (*Gramm.*) c'est reprendre des alimens. *Voyez* l'article *MANGER*.

REMANIEMENT , f. m. (*Gramm.*) c'est l'action de manier une seconde fois. *Voyez* *REMANIER*.

REMANIEMENT À BOUT , terme de Couvreur , ce mot s'entend de l'ouvrage qu'on fait sur une couverture , lorsqu'on la découvre entièrement , qu'on la

M ij

latte de neuf, & qu'on la recouvre de la même tuile, & au défaut de l'ancienne, de nouvelle. Le *remaniement* se paye ordinairement à la toise quarrée de 36 piés de superficie par toise. *Savary. (D. J.)*

REMANIEMENT, (*Imprim.*) Voyez REMANIER.

REMANIER, *terme d'Imprimeur*, il s'entend ou du remaniement de la composition, ou du remaniement du papier; *remanier* la composition, c'est lorsqu'on est contraint, par l'oubli de la part du compositeur, ou par des corrections extraordinaires du fait de l'auteur, de retrancher d'une page ou ajouter des mots ou des lignes entières: on entend aussi par *remanier* ou remaniement, lorsque l'on transforme un format, *in-12*. par exemple, en *in-4°*. à deux colonnes; ce qui fait qu'un même ouvrage peut paroître imprimé en même tems de deux formats différens.

Remanier le papier, fonction des ouvriers de la presse, c'est, dix ou douze heures après qu'il a été trempé le remuer, de huit en huit feuilles, en le renversant en tout sens, & passer la main par-dessus, pour l'étendre & ôter les plis qui se font quelquefois en trempant, afin que les feuilles n'étant plus dans la même position les unes à l'égard des autres, il ne s'en trouve aucune ni plus ni moins trempée, & qu'elles soient toutes également pénétrées de l'humidité convenable pour l'impression; cette opération faite, on charge le papier comme on a fait en premier lieu. Voyez TREMPER LE PAPIER.

REMARCHANDER, v. act. (*Comm.*) marchander plusieurs fois.

REMARIER, se, (*Jurisprud.*) signifie contracter un nouveau mariage, ce qui s'entend quelquefois de la rehabilitation que l'on fait d'un mariage auquel il manquoit quelque formalité, mais plus souvent d'un second, troisième, ou autre mariage. Voyez MARIAGE, NOCES, SECONDES NOCES. (A)

REMARQUABLE, adj. (*Gramm.*) qui mérite d'être remarqué. Il y a dans cet ouvrage un morceau *remarquable*; il a paru cette année dans le ciel un phénomène *remarquable*. Alexandre faisant alternativement des actions généreuses & atroces, méprisant, punissant même dans un autre la vertu qu'il estimoit le plus en lui-même, est une espece de monstre *remarquable*. La mémoire de certains enfans est un prodige *remarquable*.

REMARQUE, f. f. (*Gramm.*) observation singulière sur quelque chose ou quelque personne. On fait des *remarques* sur un ouvrage obscur; sur la conduite d'un enfant; sur les discours d'un homme; sur le cours des affaires publiques. Les *remarques* ou approuvent, ou blâment, ou instruisent.

REMARQUE, (*Chasse.*) est un mot que crie celui qui mene les chiens quand les perdrix partent, & *remarqueurs* se dit de ceux qu'on mene à la chasse pour remarquer la perdrix.

REMARQUER, OBSERVER, (*Synonymes.*) on *remarque* les choses par attention pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus.

L'espion *observe* les démarches qu'il croit de conséquence.

Le général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, & *observer* les mouvemens de l'ennemi.

On peut *observer* pour *remarquer*, mais l'usage ne permet pas de retourner la phrase.

Ceux qui *observent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes, le font ordinairement pour avoir le plaisir de censurer plutôt que pour apprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorsqu'on parle de soi, on s'*observe* & on se fait *remarquer*.

Les femmes ne s'*observent* plus tant qu'autrefois; leur indiscretion va de pair avec celle des hommes.

Elles aiment mieux se faire *remarquer* par leur foiblesse, que de n'être point fêtées par la renommée. *Girard. (D. J.)*

REMASQUER, v. act. (*Gram.*) remettre le masque: Voyez MASQUE & MASQUER.

REBALLER, v. act. (*Gram.*) remettre en balle ou ballot. Voyez BALLE & BALLOT.

REMBARQUER, REMBARQUEMENT, rentrer dans un vaisseau & s'embarquer pour la seconde fois. Voyez BARQUE, EMBARQUER & EMBARQUEMENT.

REMBERVILLE, (*Géog. mod.*) petite ville de France au diocèse de Toul, chef-lieu d'une châtellenie dépendante de l'évêché de Metz. Il y a une petite forteresse, un couvent de bénédictines & des capucins. (*D. J.*)

REMBLAI, f. m. (*Architect.*) c'est un travail de terres rapportées & battues, soit pour faire une levée, soit pour applanir ou régaler un terrain, ou pour garnir le derrière d'un revêtement de terrasse, qu'on aura déblayée pour la construction de la muraille. *Daviler. (D. J.)*

REMBLAVER, v. act. (*Gram. & Econ. rustiq.*) c'est resemer une terre en blé. On peut *remblaver* une bonne terre deux années de suite.

REMBOITER, v. act. (*Gram.*) remettre à sa place. Il ne se dit guere que des os disloqués.

REBOURRAGE, f. m. (*Gram.*) c'est l'action de *rembourrer*, ou la chose dont on *rembourre*. Voyez REMBOURRER.

REBOURRAGE, f. m. (*Draperie.*) c'est un des apprêts que l'on donne aux laines de diverses couleurs qu'on a mêlées ensemble pour la fabrique des draps mélangés.

REBOURRER, v. act. (*Gram.*) c'est remplir de bourre. On dit *rembourrer* un fauteuil, une selle, un bât: on ne *rembourre* pas seulement avec la bourre, mais toutes les autres choses molles, comme la laine, la soie, le crin, le coton; alors on dit *rembourré* de laine, de soie, de crin, de coton.

REBOURRER, (*Maréchal.*) une selle, un bât, c'est mettre de la bourre ou du crin dans les panneaux. Voyez SELLE, PANNEAU.

REBOURRURE, les *Selliers* appellent ainsi la bourre ou le crin qu'ils mettent dans les panneaux des selles.

REBOURSEMENT, f. m. (*Commerce.*) action par laquelle on paye, on rend ce qui étoit dû ou ce qui avoit été reçu. Celui qui a donné une lettre de change en paiement doit en faire le *remboursement* lorsqu'elle revient à protêt faute d'acceptation ou de paiement. Voyez LETTRE DE CHANGE & PROTEST. *Dict. de comm. & Trév.*

REBOURSER, v. act. (*Commerce.*) rendre à quelqu'un l'argent qu'il a déboursé ou avancé. *Rembourser* signifie aussi rendre le prix qu'une chose avoit coûté à son acquéreur. *Id. ibid.*

REMBRASER, v. act. (*Gram.*) c'est *embraser* de rechef; l'incendie commençoit à s'éteindre, un vent violent a tout *rembrassé*.

REMBRASER, v. act. (*Gram.*) embrasser de nouveau: ils ont été si satisfaits de se retrouver, qu'ils se sont embrassés & *rembrassés* plusieurs fois.

REMBRE, v. act. (*Jurisprud.*) vieux terme de droit synonyme à *redimer*, par lequel on entendoit retirer un héritage par faculté de rachat.

REMBRUNIR, v. act. (*Gram.*) c'est rendre ou devenir brun; les fonds de ce tableau sont trop *rembrunis*.

REMBUCHEMENT, f. m. *terme de Chasse*, ce mot se dit en Venerie, lorsqu'une bête, comme le cerf ou sanglier, est entré dans le fort, & que vous brisez sur les voies, haut & bas, de plusieurs brisées; voilà pour le vrai *rembuchement*; mais le faux *rembuchement*,

c'est lorsqu'une bête entre peu avant dans un fort, & revient tout court sur elle pour se *rembucher* dans un autre lieu. *Salnové. (D. J.)*

REMEDE, f. m. (*Thérapeutique.*) ce mot s'emploie quelquefois comme synonyme de *médicament*; voyez MÉDICAMENT, quelquefois comme synonyme à *secours médical*, & par conséquent dans un sens beaucoup plus étendu; & qui fait différer le *remède* du médicament comme le genre de l'espèce. Sous cette dernière acception, la saignée, l'exercice, l'abstinence sont des *remèdes* aussi-bien que les médicaments. (*b*)

REMEDE, (*Pharmacie thérapeutique.*) nom honnête du clystère & lavement. Voyez CLYSTÈRE & LAVEMENT.

REMEDE, voyez MÉDICAMENT.

REMEDES DE DROIT, (*Jurisprud.*) terme de palais; on entend par ce terme toutes les voies de se pourvoir contre des jugemens dont on prétend avoir reçu quelque grief; tels sont l'appel, l'opposition, la requête civile.

On peut aussi appeler *remèdes de droit* les manières de se pourvoir contre des actes par lesquels on a été lésé. Voyez RESCISION & RESTITUTION.

REMEDE DE LOI, à la Monnoie, est une permission que le roi accorde aux directeurs de ses monnoies sur la bonté intérieure des espèces d'or & d'argent, en les tenant de très-peu de chose moins que les ordonnances le prescrivent: comme les louis doivent être de 22 carats par *remède de loi*, le directeur les peut fabriquer à 21 carats, $\frac{24}{32}$; l'écu, au lieu de 11 deniers, on les passe à 10 deniers 22 grains.

REMEDE DE POIDS, à la Monnoie, est une permission que le roi accorde aux directeurs de ses monnoies sur le poids réel des espèces lors des comptes à la cour. Comme il est très-difficile, quelque précaution que l'on prenne, que les espèces d'or & d'argent qui doivent être chacune d'un poids égal, & d'une certaine partie de marc, soient taillées si justes chacune dans leur poids qu'il ne s'y rencontre quelques parties de grains plus ou moins dans un marc, on a introduit un *remède de poids* à l'instar de celui de loi.

REMÉDIER, v. n. (*Gram.*) c'est apporter le remède: il se dit au simple & au figuré; on *remédie* à une maladie; ou *remédie* à un défaut.

REMÉDIER à des voies d'eau, (*Marine.*) c'est boucher des voies d'eau.

REMEIL, f. m. (*Chasse.*) courant d'eau qui ne gèle pas en hiver, & où les bécasses se retirent; allons au *remeil*.

REMÊLER, v. act. (*Gram.*) c'est mêler de-rechef. Voyez MÊLER & MÊLÉE.

REMENÉE, f. f. (*Archit.*) cest un terme peu usité qui vient de l'italien *remenato*: ce n'est, selon Daviler, qu'une forte d'arrière-voûture; mais sa propre signification est notre bombé d'un grand arc de cercle moindre que la moitié, comme il est clairement expliqué au premier livre de Palladio, c. xxvj. *a ramenato che così chiamano i volti che sono di porzione di cherchio & non arivano à semi-circolo*; & preuve qu'il ne l'entend pas seulement d'une arrière-voûture, c'est qu'il l'applique à la partie d'une voûte sphérique sur un quarré, laquelle est au-dessus des pendentifs. (*D. J.*)

REMENER, v. act. (*Gramm.*) c'est reconduire au lieu d'où l'on est venu. *Remenez* cette femme chez elle.

REMERCIER, v. act. (*Gram.*) c'est rendre grace d'un bienfait. Allez *remercier* le roi de la pension qu'il vous a accordée.

C'est congédier quelqu'un dont on est mécontent, ou dont on n'a plus besoin. Il faisoit la fonction de secrétaire, & on l'a *remercié*,

C'est refuser honnêtement. Il sollicitoit cette fille en mariage, mais on l'a *remercié*.

REMERÉ, f. m. (*Jurispr.*) est l'action par laquelle un vendeur rentre dans l'héritage par lui vendu, en vertu de la faculté qu'il s'en étoit réservée par le contrat. C'est la même chose que la faculté de rachat. Voyez ci-devant RACHAT. (*A*)

REMES ou REMITZ, (*Hist. nat.*) *acanthis, parus, zifela*; oiseau de Sibérie & de Lithuanie qui ressemble à un moineau: le mâle a la tête blanche, & la femelle l'a grisâtre, traversée par une raie noire. Le dos est brun, & entre le col & le dos le mâle est d'un brun maron: cette partie est plus claire dans la femelle. Le ventre est d'un blanc sale, & l'estomac est un peu rougeâtre: la queue est longue & brune. Les ailes sont aussi brunes pour l'ordinaire; les pattes sont grises & couleur de plomb. Les œufs qu'ils pondent sont blancs comme la neige. Ces oiseaux forment leurs nids avec l'espèce de coton qui se trouve sur les saules; ces nids sont arrondis comme une poche, ou comme une cornemuse, avec une ouverture, & ils sont consolidés avec du chanvre & du charbon; ils les suspendent entre les branches des saules ou des bouleaux qui forment une fourche; ils ont une ouverture de chaque côté pour pouvoir entrer & sortir, à-peu-près comme à un manchon. Ces nids sont très-mollets, & on en vante l'usage dans la Médecine; on en fait des fumigations que l'on croit très-bonnes pour guérir les catarrhes & les fluxions. Voyez Gmelin, *voyage de Sibérie*, & Rzaczinski, *hist. nat. Poloniae*.

REMESURER, v. act. (*Comm.*) mesurer une seconde fois. Quand on *remesure* souvent le grain, on y trouve du déchet. *Dictionnaire de Commerce & de Trévoux*.

REMETTAGE, f. m. (*Soierie.*) c'est l'action de passer les fils d'une chaîne dans les lisses.

REMETTEUR, f. m. (*Comm.*) terme qui dans le commerce de lettres & de billets de change se dit quelquefois de celui qui en fait les remises dans les lieux où l'on en a besoin. Voyez REMISE. *Dictionn. de Comm. & de Trévoux*.

REMETTRE, v. act. (*Gram.*) c'est restituer dans l'état qui a précédé, ou mettre derechef. On *remet* ses affaires en ordre; on *remet* un criminel entre les mains de la justice; on *remet* son bien à ses enfans; on *ren et* les chiens sur la voie; on se *remet* en garde; on *remet* la partie; on *remet* le jugement d'une affaire à un autre jour; on *remet* une dette, une injure; on se *remet* d'une longue maladie; la perdrix se *remet* d'un lieu dans un autre quand elle est chassée; on se *remet* dans l'esprit une chose qu'on avoit oubliée; on se *remet* d'une surprise; on se *remet* à l'étude; on se *remet* à la décision du sort; on *remet* son bénéfice entre les mains du collateur; on *remet* un bras disloqué.

REMETTRE un bataillon, (*Art milit.*) On dit aussi *remettre* les rangs, *remettre* les files, ou simplement se *remettre*. C'est revenir sur son terrain après avoir fait des doublemens, des contre-marches, ou des conversions. Ainsi, c'est reprendre ses premières distances, & faire face sur le même front où l'on étoit avant le mouvement. Quand les doublemens se font par files, il faut toujours se *remettre* par le contraire du doublement: par exemple, si on a doublé les files à droite, il faut se *remettre* en faisant à gauche; & si on double les files à gauche, on se *remet* en faisant à droite. Mais aux doublemens qui se font par rangs, on se *remet* de la même manière qu'on a doublé, c'est-à-dire que si l'on a doublé à droite, on fait encore à droite pour se *remettre*; & si l'on a doublé les rangs à gauche, on se *remet* en faisant encore à gauche. *Dictionn. milit. (D. J.)*

REMETTRE, en terme de négoce, c'est faire tenir de l'argent en quelque endroit. Voyez REMISE

Remettre signifie aussi donner au banquier le droit qui lui appartient, pour avoir de lui telle ou telle lettre de change, voyez CHANGE.

Remettre signifie aussi abandonner à un débiteur une partie de sa dette, comme si vous remettez à quelqu'un le quart de ce qu'il vous doit, à condition qu'il vous payera sur l'heure.

Remettre une lettre, un paquet, une somme à quelqu'un, c'est les lui envoyer ou les lui donner en main propre.

Remettre veut dire aussi *différer*. Rien n'est plus préjudiciable à la réputation d'un marchand, que de *remettre* le paiement de ses billets & lettres de change.

Remettre, *se remettre* signifie *confier*. J'ai remis mes intérêts entre les mains d'un arbitre; je m'en *remets* à vous de cette affaire. *Dictionnaire de Commerce & de Trévoux*.

REMETTRE, *en fait d'escrime*. On entend par *se remettre* se placer en garde après avoir allongé une estocade.

Pour *se remettre* on fait un effort du jarret gauche, qui ramène tout le corps en arrière, & en même tems on arrondit le bras gauche pour le remettre dans sa première situation, aussi-bien que toutes les autres parties du corps. Ce mouvement du bras gauche donne beaucoup de facilité pour *se remettre*.

REMETTRE, *terme de Chandelier*; remettre la chandelle, c'est lui donner la troisième couche de suif. Pour la première trempe, on dit *plinger*; pour la seconde, c'est *retourner*. Les autres suivantes, qui sont en plus grand ou plus petit nombre, selon le poids de la chandelle qu'on façonne, n'ont point de nom, à la réserve des deux dernières, dont l'une s'appelle *mettre*, *prêter*, l'autre *rachever*. *Savary. (D. J.)*

REMETTRE, (*Soierie*). c'est passer les fils de chaîne dans les maillons du corps & dans les têtes. Voyez l'article VELOURS CISELÉ.

REMEUBLER, v. act. (*Gramm.*) c'est meubler de nouveau; c'est une maison à remeubler.

REM-HORMOUS, (*Géog. mod.*) ville de Perse, que Tavernier met à 74^d. 45^l. de longitude, & à 31^d. 45^l. de latitude. (*D. J.*)

REMI, (*Géog. anc.*) peuples de la Gaule belgique qui étoient regardés du tems de César comme les plus considérables après les *Ædui*. Ces peuples, qui comprenoient alors tout ce qui est présentement sous les diocèses de Reims, de Châlons & de Laon, avoient encore compris auparavant le pays qui forme le diocèse de Soissons; c'est pour cela que dans César ceux de Reims appellent ceux de Soissons, *fratres consanguineosque suos, qui eodem jure, iisdemque legibus utantur, unum imperium, unumque magistratum cum ipsis habeant*. D'où il est aisé de juger que ceux de Soissons avoient fait partie autrefois de la cité des Rémois. La capitale de ces derniers étoit *Durocortorum*, aujourd'hui Rheims. Voyez ce mot. (*D. J.*)

REMINISCENCE, f. f. (*Métaphysiq.*) La *réminiscence* est une perception qui se fait connoître comme ayant déjà affecté l'âme. Afin de mieux analyser la *réminiscence*, il faudroit lui donner deux noms: l'un, en tant qu'elle nous fait connoître notre être; l'autre, en tant qu'elle nous fait reconnoître les perceptions qui s'y répètent: car ce sont-là des idées bien distinctes.

REMINISCERE, *terme de breviaire*, c'est un terme de breviaire qu'on connoissoit déjà au commencement du xiv. siècle; il désigne le second dimanche du carême, qui est même ainsi marqué dans l'almanach. Ce nom lui est donné du premier mot de l'introit de la messe qu'on dit ce jour-là. *Reminiscere miserationum tuarum. (D. J.)*

REMIREMONT, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge *Romarici mons*; petite ville de Lorraine au diocèse de Toul, sur la gauche de la Moselle, à 4 lieues

au-dessus d'Épinal, dans une vallée, au pied du mont de Vosge, à 18 lieues au sud-est de Nanci, à 20 au nord-est de Befançon, & à 80 de Paris. Long. 24. 20. lat. 48. 7.

Remiremont est le lieu le plus célèbre de toute la Vosge, à cause de l'illustre chapitre des dames chanoinesses très-nobles qui occupent l'église & collège de Saint-Pierre. Autrefois *Remiremont* étoit à l'orient de la Moselle, sur une montagne, où le comte Romaric avoit un château; mais ce lieu fut ruiné jusqu'aux fondemens dans le commencement du ix. siècle, par les Hongrois ou les nouveaux Huns, qui ayant passé le Rhin sous le règne de Louis fils d'Arnou, ravagèrent tous ces pays-là. On bâtit ensuite une nouvelle église dans la plaine, de l'autre côté de la Moselle, & la situation en étoit plus commode que celle de la montagne.

C'étoit cependant sur cette montagne que dans le vij. siècle, l'an 620, le comte Romaric, seigneur également riche & puissant, désabusé des grandeurs du monde, fonda la célèbre abbaye de *Remiremont*, & la dota de tous ses biens. De-là vient que les Allemands appellent cet endroit *Rumelsberg* ou *Romberg*, c'est-à-dire, le mont de *Romaric*, d'où est venu le nom de *Romarimont*, corrompu en celui de *Remiremont*.

Les moines bénédictins prétendent que les filles que l'on établit dans la nouvelle maison de *Remiremont* après le ravage des Hongrois, aient été des religieuses de leur ordre; mais les chanoinesses soutiennent sur des fondemens plus solides qu'elles n'ont jamais été de l'ordre des Bénédictins depuis la fondation de la nouvelle maison de Saint-Pierre, & que c'est à elles & en leur propre considération que les papes leur ont accordé de grands privilèges, avec une exemption entière de la juridiction de l'ordinaire. On fait que l'abbesse est princesse de l'empire, & fait seule les vœux solennels, à-moins qu'elle n'en obtienne dispense; mais les chanoinesses n'ont ni vœux ni clôture, & sont seulement obligées de faire preuve de la plus grande noblesse. Mais cette fameuse abbaye mérite un plus grand détail.

Elle est gouvernée par une abbësse, une doyenne, & une secrite ou sacristine, dont les fonctions & les menfes sont séparées. Tout le revenu de cette abbaye est partagé en 144 prébendes, dont l'abbësse en possède trente-six: vingt-neuf autres sont partagées entre douze chapelains, le grand-sénéchal, le grand-fonrier ou maître des bois, & quelques autres officiers qui sont tous gens de qualité, & qui en retirent très-peu de profit. Les soixante-dix-neuf prébendes qui restent, se partagent entre les chanoinesses, qui sont rangées sous vingt-neuf compagnies; de ces compagnies il y en a cinq de cinq chanoinesses chacune, huit de quatre, six de trois, & deux de deux.

Chaque chanoinesse est prébendée sur l'une de ces compagnies, & regarde les autres comme ses compagnes de prébende; si elles viennent à mourir sans avoir appréhendé une demoiselle, la survivante succède à leurs meubles & à leur prébende: enforte cependant qu'une dame qui se trouve seule dans une compagnie de cinq, est obligée de faire trois nieces, c'est-à-dire d'appréhender trois demoiselles, l'une sur les deux premières prébendes, l'autre sur les deux suivantes, & la troisième sur celle qui reste. La survivante d'une compagnie de quatre ou de trois, doit faire deux nieces, & celle d'une compagnie de deux n'en doit faire qu'une; si elles y manquent, l'abbësse y pourvoit après un certain délai. Par ce moyen le chœur est toujours rempli d'environ quarante dames, & le service s'y fait avec beaucoup de régularité. Les chanoinesses touchent leur distribution au chœur comme les chanoines.

L'abbësse de *Remiremont* use de cette formule « Je

» N. par la grace de Dieu, humble abbësse de l'église
» de Saint-Pierre de *Remiremont*, de l'ordre de saint
» Benoît, diocèse de Toul, immédiatement soumise
» au saint siège apostolique ». C'est pourquoi la ville
de *Remiremont* porte pour armes les clés de S. Pierre.
L'abbësse, en qualité de princesse du saint empire,
se fait servir avec toutes les cérémonies princières;
privilege accordé en l'an 1090 à l'abbësse Félicie de
Lore, & confirmé par l'empereur Albert I. de la
maison d'Autriche, en la personne de Clémence d'Oy-
felet, au mois d'Avril de l'année 1307.

Quand cette abbësse va à l'offrande ou à la proces-
sion, sa dame d'honneur lui porte la queue de son
manteau, & son sénéchal porte la crosse devant elle;
le diacre & le soudiacre la vont prendre à sa chaise
abbatiale pour la mener à l'offrande, puis la recon-
duisent à sa place, & lui apportent l'évangile, le cor-
poral, & la paix à baiser.

Elle fait faire les montres & les revues des bour-
geois en armes par son sénéchal, qui n'obéit qu'à
elle; aussi ne fait-il point ses preuves en chapitre,
mais seulement à l'abbësse. En tems de guerre, ce sé-
néchal garde les clés de la ville, donne le mot qu'il
reçoit de l'abbësse, si elle est en ville, ou de la dame
chanoinesse sa lieutenante. Dans les processions il
porte une épée, pour marque de l'autorité qu'il tient
d'elle.

Enfin l'abbësse de *Remiremont* a beaucoup de pri-
vileges & d'honneurs; mais elle jouit d'un revenu
très-modique, car il n'est guere que d'environ quinze
mille livres par an. Quand elle vient à mourir, sa
succession échoit par moitié au chapitre & à la future
abbësse.

Dès qu'elle est morte, le chapitre met sa crosse
au trésor; son cabinet, ses chambres, & ses cassettes
sont scellées du sceau de la doyenne. Elle est expo-
sée en public revêtue de ses habits de cérémonie,
avec une crosse de cire à son côté.

Le jour de son enterrement on lui dit trois messes
hautes, après quoi elle est portée au cimetière des
dames, ou dans la chapelle de saint André, où plu-
sieurs abbesses sont enterrées, selon qu'elle en a or-
donné par son testament. L'anneau avec lequel elle
a été bénite, appartient après ses funérailles au cha-
noine de semaine du grand autel.

L'abbësse, la doyenne & la secrete, sont les trois
dignités de l'abbaye; la sonniere, la trésorier, l'au-
moniere & les bourgieres, n'ont que titre d'offices.
Sonrier est un mot lorrain qui signifie *receveur* ou ad-
ministrateur des droits seigneuriaux.

L'abbaye de *Remiremont* a aussi quatre grands offi-
ciers qui sont preuve de noblesse comme les dames;
savoir le grand-prevôt, le grand-chancelier, le petit
chancelier, & grand-sonrier; mais ces trois derniers
officiers ne sont établis qu'*ad honores*. (D. J.)

REMIS, participe du verbe *remettre*. Voyez REMET-
TRE.

REMIS, un cheval bien remis, terme de *Manege*,
qui signifie que l'écuyer a rattrapé l'exercice du mane-
ge à un cheval à qui on l'avoit laissé oublier ou par
négligence ou par ignorance.

REMISE, f. f. (*Gram.*) signifie quelquefois simple-
ment l'action de rendre, & remettre une chose dont on
s'étoit chargé, à celui envers qui on s'en étoit char-
gé; comme la remise des titres & pieces par un pro-
cureur es mains de la partie pour laquelle il a oc-
cupé; à laquelle remise il est contraignable par corps;
comme à la remise de celles qui lui ont été données
en communication par le greffe.

REMISE, f. f. (*Jurispud.*) d'une dette, est lorsque
le créancier voulant bien faire grace à son débiteur,
le tient quitte en tout ou en partie, soit du principal,
soit des intérêts & frais.

Remise en fait d'adjudication par decret & de baux

judiciaires, est lorsqu'au lieu d'adjudger définitivement
on remet à le faire à un autre jour. Voyez ADJUDICA-
TION, BAIL JUDICIAIRE, CRIÉES, DECRET.

Remise de la cause à un tel jour, c'est lorsque la
cause est continuée ou renvoyée à un autre jour.
(A)

REMISE, en terme de Négoc, est le commerce d'ar-
gent de ville en ville ou de place en place, par le
moyen de lettres-de-change, ordres ou autrement.
Voyez COMMERCE, CHANGE.

Remise est proprement une lettre-de-change ou bil-
let à ordre qu'on envoie à un correspondant, pour
en être par lui ou autre le montant perçu de celui sur
qui la lettre est tirée.

Par exemple, il a été remis à un marchand, de-
meurant à Lyon, le montant de trois mille livres en
billets de commerce par un marchand de Paris. Le
marchand à qui la remise est faite ira chez un banquier
de Lyon recevoir pareille somme en lettres-de-change
ou en argent.

Au moyen de ces remises, on peut faire passer de
grandes sommes d'une ville à l'autre sans courir les
risques du transport des especes.

Il est aisé à Paris, & même à Londres, de faire des
remises d'argent dans toutes les villes de l'Europe.
Celles sur Copenhague ne sont pas aisées. Voyez LET-
TRES DE CHANGE.

REMISE se dit aussi du paiement d'une lettre-de-
change. Ainsi l'on dit, j'ai reçu cent pistoles sur vo-
tre remise. M. N. banquier de cette ville vous payera
deux cens écus sur ma remise.

REMISE se dit aussi de la somme que l'on donne
au banquier tant pour son salaire que pour la tare de
l'argent, & la différence valeur dont il est dans l'en-
droit où vous payez, & dans celui où il remet.

La remise de l'argent est forte à Londres & en Ita-
lie. Cette remise s'appelle aussi *change* & *rechange*.

REMISE se prend aussi pour l'excompte ou pour
les intérêts illégitimes qu'exigent les usuriers. Je veux
la moitié de remise sur ce billet, c'est-à-dire, je ne le
prendrai qu'à moitié de perte.

Remise se dit encore de la perte volontaire qu'un
créancier consent de faire d'une partie de ce qui lui
est dû, pour être payé avant l'échéance des billets ou
obligations qu'il a de son débiteur. Souvent cette re-
mise est stipulée dans les actes, & alors n'est plus vo-
lontaire, la remise étant de droit en faisant les paye-
ments aux termes convenus.

Remise est pareillement ce qu'on veut bien rela-
cher de la dette par accommodement avec un mar-
chand ou autre débiteur insolvable, ou qui a fait ban-
queroute. Les créanciers de ce négociant lui ont fait
remise des trois quarts par le contrat qu'ils ont fait
avec lui. *Diction. de Comm. & de Trév.*

REMISE, f. f. (*Archit.*) c'est un renforcement sous
un corps de logis, ou un hangar, dans une cour, pour
y placer un ou deux carrosses. Pour un carrosse, une
remise doit avoir huit piés de large; mais pour plu-
sieurs carrosses, sept piés suffisent à chacun. Sa pro-
fondeur, lorsqu'on veut mettre le timon de carrosses
à couvert, est de 20 piés; & lorsqu'on relève le ti-
mon, on ne lui donne que 14 piés sur 9 de hauteur.
Afin de ranger aisément les carrosses, on pratique
dans les remises de barrières ou courrières. Au-des-
sus on fait des chambres pour les domestiques, qu'on
dégage par des corridors.

Remise de galere. C'est dans un arsenal de marine
un grand hangar séparé par des rangs de piliers qui
en supportent la couverture, où l'on tient à flot sé-
parément les galeres défarmées. Tel est, par exem-
ple, l'arsenal de Venise. *Dictionnaire d'Architecture*.
(D. J.)

REMISES, f. m. pl. (*Rubannerie*) ce sont des lisses
de devant, qui, par les bouclettes, saisissent certains

fil de la chaîne, & laissent tous les autres, selon l'arrangement que l'ouvrier a conformé aux points de son dessein. *Savary. (D. J.)*

REMISE se dit, au jeu de quadrille, quand un joueur ne fait que cinq mains, soit qu'il joue le sans prendre, soit qu'il ait appelé: alors le jetton que fait chaque joueur, n'est gagné qu'au coup suivant.

REMISES, on appelle ainsi des bouquets de taillis plantés dans les champs de distance en distance pour la conservation du gibier; on dit aborder la remise, quand la perdrix poussée par l'oiseau gagne ces remises.

REMISIANA, (*Géogr. anc.*) ville de la haute Mæsie. L'itinéraire d'Antonin la marque sur la route du Mont d'or, à Byzance, entre Naissum & Turris, à 25 milles du premier de ces lieux, & à 28 milles du second. (*D. J.*)

REMISSE, f. m. instrument du métier d'étoffe de soie.

Le remisse est un composé de plusieurs lisses, le nombre est fixé suivant le genre de marchandise que l'on veut fabriquer. *Voyez LISSE.*

REMISSION, f. f. (*Critique sacrée.*) c'est à dire, en général remise, relâchement, cession de dettes, de droits, d'impôts, élargissement, pardon. Voici des exemples de ces divers sens du mot *remission* dans l'Écriture.

1°. Il signifie *remise* dans le v. Testament. Vous publierez, dit le Lévit, xxv. 10. la *remission* générale à tous les habitans du pays. On fait que les Israélites à l'année du jubilé, étoient par la loi affranchis de la servitude de leurs dettes; & rentroient tous dans la possession de leurs biens. De même dans l'année sabbatique, on remettoit généralement parmi les Hébreux toutes les dettes aux débiteurs insolubles; & l'on donnoit la liberté aux esclaves hébreux d'origine.

2°. *Remission* se prend pour *vacation des affaires*, tems où l'on ne plaide point; tels étoient les premiers du mois, les jours de fêtes & de sabbat.

3°. Ce terme est employé pour exemption de charges, d'impôts & de contributions. Macch. xiiij. 34.

4°. Pour élargissement, liberté de servitude. L'esprit du seigneur m'a envoyé pour annoncer aux captifs leur élargissement (*remission*), & pour publier l'année favorable du Seigneur, Luc, iv. 19. L'année favorable du Seigneur est l'année du jubilé, Shenah. Hajoubal-Fuller a fort bien traduit *l'année de relâche*. Joseph dit que le mot jubilé, *יוביל*, signifie *la liberté*. L'année de la mort de J. C. fut une année de jubilé, & ce fut le dernier de tous; car Jérusalem fut détruite avant le retour de la cinquantième année.

5°. *Remission* désigne encore, dans l'ancienne loi, l'abolition de la faute, ou de l'impureté cérémonielle, qui s'obtenoit par des purifications, des offrandes, des sacrifices.

6°. Enfin *remission* dans l'Évangile se prend pour celle du péché qui s'acquiert par un changement de vie. Approchons-nous de Dieu, dit S. Paul aux Hébreux, x. 20. avec un cœur sincère, & nos âmes nettoyées d'une mauvaise conscience. (*D. J.*)

REMISSION, f. f. en Physique, signifie la diminution de la puissance ou de l'efficacité de quelque qualité, par opposition à son augmentation, qu'on nomme *intension*.

Il est à remarquer au reste que les mots de *remission* & d'*intension* sont assez peu usités en françois pour désigner l'affaiblissement ou l'augmentation d'une force. Ils le sont davantage en latin, *intensio*, *remissio*.

Dans toutes les qualités susceptibles d'intension & de remission, l'intension décroît en même proportion que les carrés de la distance du centre augmentent. *Voyez QUALITÉ. Chambers. (O)*

REMISSION, (*Jurisprud.*) est l'acte par lequel le prince remet à un accusé la peine due à son crime, & singulièrement pour ceux qui méritent la mort.

On obtient pour cet effet des lettres de *remission* ou de grace.

Ces lettres sont différentes des lettres d'abolition & de pardon. *Voyez le tit. 16. de l'ordonnance de 1670, & ci-devant les mots ABOLITION, GRACE, LETTRES DE GRACE & DE REMISSION, LETTRES DE PARDON, & le mot PARDON. (A)*

REMISSION, (*Médecine.*) terme d'usage en médecine pour désigner dans les fièvres avec redoublement ou intermittentes le tems de la diminution ou de la cessation entière des accidens; la *remission* est complète dans les fièvres intermittentes, imparfaite dans celles qui sont avec redoublement; la différence durée de ce tems a donné lieu à la division de ces fièvres en quotidiennes, tierces, quartes, quintes, annuelles, &c. le médecin doit avoir égard à la *remission* pour l'administration des remèdes; les purgatifs, par exemple, les apozemes, amers fébrifuges, le quinquina, &c. doivent être prescrits pour le tems de la *remission*, & les saignées, les calmans, &c. conviennent uniquement pendant l'accès ou le redoublement. *Voyez PAROXISME, ACCÈS, FIÈVRE INTERMITTENTE, EXACERBANTE, &c.*

REMISSIONNAIRE, f. m. (*Jurisprud.*) est celui qui a obtenu des lettres de remission ou de grace. *Voyez ci-devant REMISSION, & les mots ABOLITION, GRACE, LETTRES DE GRACE, PARDON. (A)*

REMMON, (*Critique sacrée.*) mothébreu qui veut dire hauteur; on appelloit remmon l'idole des peuples de Damas. Quelques interpretes la prennent pour celle de Saturne, qui étoit en grande vénération parmi les orientaux. D'autres prétendent plus vraisemblablement que c'est le soleil, ainsi nommé à cause de son élévation sur la terre. Naaman le syrien, confessa à Elisée, qu'il avoit souvent accompagné son maître dans le temple de ce dieu, IV. Rois v. 18. (*D. J.*)

REMO, SAN, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Italie; dans l'état de Gènes, sur la rive du Ponent, à 9 milles au levant de Vintimiglia. Ricunne surpasse la fertilité de son terroir en olives, citrons, oranges, & autres fruits. *Long. 25. 10. latit. 43. 42. (D. J.)*

REMOIS, LE, ou LE RHÉMOIS, (*Géogr. mod.*) petit pays de la Champagne, formé par le territoire de Rheims, qui en est la capitale. Ses bornes sont le Laonois & le Soissonnois au nord, le Châlonois au midi, & la Brie au couchant. Outre la capitale, il comprend, Cormici, Fismes, Epernay, Avenay, & Ay, connu par ses bons vins. (*D. J.*)

REMOLADE, f. f. terme de Maréchal, remède pour les chevaux qui ont des foulures; il se fait avec de la lie, du miel, de la graisse, de la térébenthine, & autres drogues réduites en une espèce d'onguent. *Soleysel. (D. J.)*

REMOLAR, terme de galere. *Voyez REMOULAT.*

REMOLE, f. f. (*Marine.*) contournement d'eau, qui est quelquefois si dangereux, que le vaisseau en est englouti.

REMONDER, EPLUCHER, terme de fabrique d'étoffes de soie. Le remondage consiste à couper les bouts de soie qui sont aux chaînes lorsqu'elles sont sur les métiers, à mesure & avant la fabrication; on change aussi les bouts de soie qui se trouvent cotonneux; & si on ne faisoit cette opération avec attention, il ne seroit pas possible de fabriquer l'étoffe dans sa perfection.

REMONTANT, f. m. terme de Ceinturier, c'est l'extrémité de la bande du baudrier qui est fendue en deux, & qui tombe sur les pendans. (*D. J.*)

REMONTE d'un cavalier, (*Art milit.*) c'est le secours qu'on lui donne, en lui fournissant un cheval quand

quand il est démonté. Quand un capitaine fait le décompte à ses cavaliers, il règle ce qu'il a fourni pour la remonte.

REMONTER, v. act. (*Gram.*) c'est monter de-rechef; Jésus-Christ est remonté au ciel: c'est s'élever; la lune remonte sur l'horizon: c'est relever un corps à la hauteur d'où il est descendu; remonter ce poids: aller contre le fil de l'eau, c'est remonter la rivière; il y a des machines à remonter les bateaux. On remonte à cheval; on remonte une compagnie; on remonte de cordes, un instrument; on remonte une machine dont les parties étoient déassemblées; on remonte une garniture; on remonte à l'origine d'un faux bruit, d'un préjugé populaire; on remonte dans l'avenir. Voyez dans les articles suivans quelques autres acceptions du même mot.

REMONTER, en terme de guerre, c'est fournir à des troupes de nouveaux chevaux à la place de ceux qui ont été tués ou blessés dans une action, ou qui par vieillesse ou autre défaut ne peuvent plus servir. *Chambers.*

REMONTER, terme de rivière, c'est naviger contre le courant d'une rivière.

REMONTER, v. act. terme d'Horloger, remonter une montre, une horloge, c'est remettre la corde sur la fusée, ou relever le contrepoids, pour mettre la montre ou l'horloge en état de marquer & de sonner les heures. (*D. J.*)

REMONTER, (*Soierie.*) c'est faire succéder de nouvelles soies pour continuer une pièce, lorsque celle sur laquelle on travaille est entièrement employée & vient à manquer.

Comme c'est une opération fort longue que de monter un métier, il a fallu imaginer quelque moyen fort court pour faire succéder des soies nouvelles à celles qui viennent à manquer; & voici celui dont on use.

On a sur un instrument, appelé le *billot*, de la soie toute préparée: cette préparation consiste à être encroisée de vingt fils en fils par un bout, & de fil en fil par l'autre. La soie prend ces deux encroix sur le moulin, & c'est le bout encroisé de fil en fil qui s'enveloppe le premier sur le billot; celui par conséquent qui se présente & se développe le premier, est celui qui est encroisé de vingt en vingt. Toute cette soie portée au fortir du moulin sur le billot est continue; elle forme comme un grand écheveau de 150 aunes de long, & de 800 doubles ou de 1600 fils. Il y a de ces écheveaux qui ont 1800 fils; ceux qui sont à l'usage des faiseurs de bluteaux fins ont même 2000 brins; & comme on passe deux fils ou brins dans chaque dent du peigne, il y a des peignes à 8 & 900 dents; & pour les faiseurs de bluteaux qui ne passent qu'un fil à chaque dent, il y a des peignes à 2000 dents. Puisque le fil de soie est continu, qu'il forme un écheveau, il est évident qu'il forme une boucle à chaque bout, & que la boucle du bout qui pend du billot est divisée en quatre-vingt parties ou boucles partielles égales; on appelle ces boucles partielles égales, des *portées*.

On a un instrument appelé *rateau*, on jette chaque portée sur une dent du rateau. L'avantage de cette manœuvre est d'étendre la soie, & de la disposer convenablement sur l'ensuple. Pour cet effet, on a une petite baguette appelée *composeur*, qu'on passe dans toutes les boucles partielles qui forment la grosse boucle qui pend du billot; cette baguette a une ficelle, appelée *cristelle*, attachée à une de ses extrémités; on passe cette ficelle à la place du petit cordon qui tenoit les fils encroisés de vingt en vingt, & qui continue de faire cette fonction. On passe ensuite le composeur avec sa ficelle dans la renure de l'ensuple, on adapte une main ou manivelle au tourillon de l'ensuple; on tourne l'ensuple, & la soie distribuée

Tome XIV.

en quatre-vingt parties par chaque dent du rateau, ou plutôt en soixante-dix-huit, s'étend sur l'ensuple. Ils disent soixante-dix-huit, parce qu'on fait les deux premières portées doubles, afin que la soie étant plus élevée sur l'ensuple par ses bords que par son milieu, elle ne s'éboule point.

Après un assez grand nombre de tours de l'ensuple pour que le billot soit dégarni, on arrive au bout de l'écheveau où les fils sont encroisés de fil en fil, & tenus en cet état par un cordon.

Voilà une opération préliminaire à tout travail, & qu'il faut faire & recommencer toutes les fois qu'on veut commencer à travailler une pièce, ou qu'une pièce finissant, on veut la continuer & substituer de la soie à celle qui manque. Mais ce n'est pas tout dans ce dernier cas, il y a une seconde opération, qui s'appelle *tordre*.

Et voici comment elle se fait: on prend l'ensuple sur laquelle on a jetté la soie qui étoit sur le billot, on la met dans les tourillons des alonges, voyez l'article *ALONGE*, on attache à chacun de ses bouts une corde qui passe sur elle, & qui se rend sur l'ensuple de devant.

On a fait des berlins ou portions de tous les bouts de soie, restes de la pièce employée, qui pendent hors de la lisse. Ces berlins sont encroisés d'un fil en un fil, on dispose les envergures dans leurs encroix, & l'on fixe ces envergures fortement à l'aide des cordes qui sont tendues des extrémités d'une ensuple aux extrémités de l'autre, en faisant faire un tour à chaque corde à l'extrémité de chaque envergure.

Puis on prend le bout de la nouvelle pièce, on place des envergures à son encroix, & on l'amène jusqu'à ce qu'elle soit contiguë à l'extrémité des berlins de la pièce qui finit; on fixe ces envergures pareillement sur les cordes qui vont d'une ensuple à l'autre; on pend un poids à l'ensuple de derrière capable de l'empêcher de tourner, en sorte que la soie soit bien tendue; on divise la soie de la nouvelle pièce en deux berlins; on passe le nœud d'un berlin de la pièce nouvelle dans l'encroix du berlin de la pièce qui finit, & on l'y fixe avec une corde.

Puis, avec la main gauche, on cherche à l'aide de l'encroix le premier fil du berlin de la pièce expirante, & avec la droite & à l'aide de l'encroix le premier fil de la pièce nouvelle; cela fait, on prend celui-ci sur le pouce & l'autre sur l'index, on serre les deux doigts, la soie prête de la quantité du diamètre de l'index & du pouce; alors en faisant glisser ces deux doigts l'un contre l'autre, ces portions des deux fils se tordent ensemble & restent tors; cet endroit de jonction est même ordinairement si fort, que ce n'est presque jamais-là que les brins de soie cassent. Après qu'on a tors les brins, on jette ou tord les deux brins avec le fil de soie du côté de l'ensuple de derrière.

Cela fait, on tord ensemble les deux seconds fils, & ainsi de suite fil à fil jusqu'à la fin d'une pièce. Cette opération est si prompte, qu'un bon ouvrier tord dix-huit cents fils en deux heures; afin que les fils tors ne se séparent point, on se mouille les doigts avec de la salive, du plâtre, de l'eau gommée, &c. mais cela est presque superflu. Cette manière d'unir les soies est si ferme, que si un ouvrier ne tord pas également, je veux dire que si il prend avec ses doigts un peu plus de soie en continuant de tordre qu'il n'en a pris au commencement, alors le poids qui tire l'ensuple montera, & les premiers fils tors seront lâches; ce poids est pourtant énorme. Cela fait, on a, comme on voit, une pièce nouvelle, jointe & continuée avec les restes d'une autre, sans qu'on ait été obligé de monter le métier.

Mais il y a toujours une portion de soie qui ne peut être travaillée, celle qui est comprise entre l'ou-

vrage disposé sur l'ensuple de devant, & l'endroit où l'on a tors. On tourne donc l'ensuple de devant, la soie de la pièce nouvelle suit les restes de l'ancienne, on amène les portions torses jusque sur l'ensuple de devant au-delà du peigne, & l'on continue de travailler.

Ce qui occasionne cette perte de soie, c'est la grosseur ou inégalité des deux fils tors, contre laquelle les dents du peigne agissant sépareroient les fils & gâteroient tout.

REMONTER, *terme de Fauconnerie*, se dit de l'oiseau de proie qui vole de bas en-haut, & du fauconier lorsqu'il jette l'oiseau du plus haut d'une colline, & aussi lorsqu'il travaille à engraisser un oiseau qui est trop maigre, alors on dit, il faut remonter l'oiseau.

REMONTOIR, *f. m. terme d'Horlogerie*, signifie en général tout assemblage de roues ou de pièces, au moyen desquelles on remonte une montre ou une pendule; ainsi on appelle *montre à remontoir* une montre qui se remonte par le centre du cadran au moyen de deux roues qui sont dans la cadrature, & qui composent le remontoir. Voyez MONTRE À REMONTOIR. Remontoir se dit aussi de l'assemblage des pièces par lesquelles la sonnerie dans certaines pendules remonte le mouvement; comme l'action d'un poids est infiniment plus uniforme que celle d'un ressort, plusieurs horlogers ont fait des pendules où un poids qui descend d'une petite hauteur, & qui remonte par la sonnerie à chaque fois que la pendule sonne, fait aller le mouvement: par ce moyen la pendule, sans avoir besoin du volume ordinaire de celles qui sont à poids, en a en quelque façon les avantages, le mouvement étant mu par un poids; celle que feu M. Gaudron, horloger de M. le régent, a imaginé, est une des meilleures & des plus ingénieuses qui soit en ce genre. Voyez la *regle artificielle du tems*.

Enfin remontoir est encore un ajustement que l'on fait à plusieurs barillets, sur-tout à ceux des pendules; 1^o pour empêcher qu'on ne casse le ressort en le remontant trop haut; 2^o pour empêcher qu'il ne tire lorsqu'il est trop bandé ou lorsqu'il ne l'est pas assez, c'est-à-dire supposant que le ressort fasse huit ou neuf tours, on fait par le moyen du remontoir qu'il n'y en a que six qui servent, c'est-à-dire que quand la pendule est au-bas, le ressort est encore bandé d'un tour; & que lorsqu'elle est au-haut, il s'en faut autant qu'il ne le soit au plus haut degré, d'où il résulte une plus grande égalité dans l'action du ressort. Voyez RESSORT, PENDULE, &c.

Les *fig. Planches de l'Horlogerie* représentent ce remontoir: A est la pièce fixée sur l'arbre de barillet, & R la roue fixée & mobile excentriquement sur le barillet; la dent K touchant ou en K ou en H, empêche ou l'arbre ou le barillet de tourner davantage: dans le premier cas, elle empêche qu'on ne remonte le ressort trop haut; dans le second, elle l'empêche de se détendre au-delà d'un certain nombre de tours.

REMONTRANCE, *f. f. (Jurisprud.)* est l'action de remonter ou représenter quelque chose à quelqu'un.

Les cours souverains ont la liberté de faire des remontrances au roi, lorsqu'elles trouvent quelque difficulté sur les ordonnances, édits & déclarations, qui leur sont envoyés pour enregistrer. Les autres tribunaux n'ont point la même prérogative de faire directement leurs remontrances au roi; s'ils ont quelques observations à faire, ils doivent donner leur mémoire à M. le chancelier.

Quelquefois après de premières & d'iteratives remontrances, les cours font de très-humbles représentations lorsqu'elles croient devoir encore insister sur les objets de leurs remontrances.

Remontrance est aussi une représentation que l'avocat ou le procureur d'une partie fait à l'audience, soit pour demander la remise de la cause qui n'est point en état, soit pour faire ordonner quelque préparatoire.

Remontrances sont aussi le titre que l'on donne en certaines provinces aux écritures que l'on intitule ailleurs *avertissement*. (A)

REMONTRANS, *f. m. pl. (Hist. ecclésiast.)* dénomination qu'on donne en Hollande aux Arminiens, à cause de la remontrance qu'ils présentèrent en 1610 aux états généraux contre les décisions du synode de Dordrecht où ils furent condamnés. Voyez ARMINIEN.

Episcopius & Grotius étoient à la tête des remontrans. Voyez ANTI-REMONTRANS.

REMONTRER, *v. act. (Gram.)* c'est présenter des remontrances. Voyez l'article REMONTRANCE.

REMONTRER, (*Vénér.*) c'est donner connoissance des voies de la bête qui est passée, il est essentiel à un bon piqueur de savoir remonter les voies des bêtes qu'on chasse.

REMORDRE, *v. act. (Gram.)* c'est mordre de-rechef, voyez l'article MORDRE.

REMORDS, *f. m. (Gram.)* reproche secret de la conscience; il est impossible de l'éteindre lorsqu'on l'a mérité, parce que nous ne pouvons nous en imposer au point de prendre le faux pour le vrai, le laid pour le beau, le mauvais pour le bon. On n'étouffe point à discrétion la lumière de la raison, ni par conséquent la voix de la conscience. Si l'homme étoit naturellement mauvais, il semble qu'il auroit le remords de la vertu, & non le remords du crime. Celui qui est tourmenté de remords, ne peut vivre avec lui-même; il faut qu'il se fuie. C'est-là peut-être la raison pour laquelle les méchants sont rarement sédentaires; ils ne restent en place que quand ils méditent le mal, ils errent après l'avoir commis. Que les brigands sont à plaindre! poursuivis par les lois, ils sont obligés de s'enfoncer dans le fond des forêts, où ils habitent avec le crime, la terreur & le remords.

REMOTE, *f. m. PIEXE, SUCET, ARRÊTE-NEF, (Hist. nat. Ichtiolog.)* remora; poisson de mer auquel les anciens ont donné le nom de remora, parce qu'ils prétendoient qu'il arrêtoit les vaisseaux en pleine mer lorsqu'il s'y attachoit. Ce poisson a un pié & demi de longueur, & quatre pouces d'épaisseur; il est plus mince vers la queue; il a la bouche triangulaire; la mâchoire supérieure est plus courte que l'inférieure; la tête a deux pouces de longueur depuis la pointe jusqu'au commencement du dos; la face supérieure est aplatie, & figurée comme le palais d'un animal traversé de plusieurs fillons. C'est par cette partie que le remora s'attache aux vaisseaux & au ventre du tiburon: on prétend même qu'il ne quitte pas le tiburon, quoiqu'on tire celui-ci hors de l'eau. Le remora a les yeux petits, l'iris en est jaune. Il a dans la bouche de petites éminences qui lui servent de dents. Il est de couleur cendrée, & il a une nageoire sur le dos, & une autre sous le ventre, qui s'étendent depuis le milieu de la longueur du corps jusqu'à la queue. Rai, *synop. méth. piscium*. Voyez POISSON.

REMORQUER, (*Marine.*) c'est faire voguer un vaisseau à voiles, par le moyen d'un vaisseau à rames.

REMOUDRE, *v. act. (Gram.)* c'est émoudre une seconde fois. Voyez ÉMOUDRE.

REMOUILLER, *v. act. (Gram.)* c'est mouiller de-rechef. Voyez l'article MOUILLER.

REMOULAT, *f. m. terme de Galère*, c'est le nom de celui qui a soin des rames, & qui les tient en état.

REMOULEUR, *f. m. (Coutellerie.)* celui qui repasse & refait la pointe ou le tranchant à quelque in-

strument, sur une meule tournante. Quoique tous les Couteliers soient des remouleurs, il ne se dit guere que de ce qu'on appelle plus communément des *gagne-petits*. Trévoux. (D. J.)

REMOUS, f. m. (Phys.) mouvement particulier qu'on observe dans l'eau des fleuves.

Il y en a de deux especes; le premier est produit par une force vive, telle qu'est celle de l'eau de la mer dans les marées, qui non-seulement s'oppose comme obstacle au mouvement de l'eau du fleuve, mais comme corps en mouvement, & en mouvement contraire & opposé à celui du courant du fleuve: ce remous fait un contre-courant d'autant plus sensible que la marée est plus forte. L'autre especes de remous n'a pour cause qu'une force morte, comme est celle d'un obstacle, d'une avance de terre, d'une île dans la riviere, &c. Quoique ce remous n'occasionne pas ordinairement un contre-courant sensible, il l'est cependant assez pour être reconnu, & même pour fatiguer les conducteurs de bateaux sur les rivières. Si cette especes de remous ne fait pas toujours un contre-courant, il produit nécessairement ce que les gens de riviere appellent *une morte*, c'est-à-dire des eaux mortes, qui ne coulent pas comme le reste de la riviere, mais qui tournoient de façon que quand les bateaux y sont entraînés, il faut beaucoup de force pour les en faire sortir. Ces eaux mortes sont fort sensibles dans toutes les rivières rapides au passage des ponts. La vitesse d'une riviere augmente au passage d'un pont, dans la raison inverse de la somme de la largeur des arches à la largeur totale de la riviere.

L'augmentation de la vitesse de l'eau étant donc très-considérable en sortant de l'arche d'un pont, celle qui est à côté du courant est poussée latéralement & de côté contre les bords de la riviere, & par cette réaction il se forme un mouvement de tournolement, quelquefois très-fort. Lorsque ce tournolement causé par le mouvement du courant, & par le mouvement opposé du remous, est fort considérable, cela forme une especes de petit gouffre; & l'on voit souvent dans les rivières rapides, à la chute de l'eau au-delà des arrières-becs des piles d'un pont, qu'il se forme de ces petits gouffres ou tournoiemens d'eau. Hist. nat. gen. & part. t. I.

REMPAQUEMENT, (Comm. de poisson.) ce mot se dit de l'obligation où sont les Pêcheurs étrangers qui apportent en France leur hareng en varc, de le tirer des barrils pour le saler une seconde fois, & ensuite le paquer, c'est-à-dire l'arranger par lits dans les mêmes barrils. Savary. (D. J.)

REMPAQUETER, v. act. (Comm.) remettre une marchandise en paquet, en ballot, dans son enveloppe. Voyez PAQUET, BALLOT, ENVELOPPE. Dict. de Com. & de Trév.

REMPART, LE (terme de Fortification.) est une levée de terre qui enferme la place de tous côtés. Sa largeur est ordinairement de 9 toises par le haut, & de 13 ou 14 toises par le bas. A l'égard de sa hauteur, elle est différente suivant la situation & le terrain de la place: en terrain uni & régulier, elle est d'environ 3 toises.

L'objet du rempart est de mettre les maisons de la ville à couvert de l'attaque de l'ennemi; de lui fermer l'entrée de la place, & d'élever ceux qui la défendent de manière qu'ils découvrent la campagne des environs, dans toute l'étendue de la portée du canon.

Le rempart a des parties plus avancées vers la campagne les unes que les autres. Ces parties se nomment *bastions*. Voyez BASTION.

Les soldats montent la garde sur le rempart, & l'on y place aussi toute l'artillerie nécessaire pour la défense de la ville. On forme sur le bord extérieur une

Tome XIX.

élévation de terre, d'environ 18 ou 20 piés d'épaisseur, & de 7 de hauteur; cette élévation se nomme *le parapet*. Le parapet sert à couvrir des coups de l'ennemi les soldats qui sont sur le rempart. Voyez PARAPET.

Pour que le soldat puisse découvrir la campagne par-dessus le parapet, on pratique au pié du côté intérieur, une especes de petit degré, de 3 ou 4 piés de large, & de 2 piés de hauteur; c'est ce qui s'appelle *la banquette*.

Le rempart a une pente ou un talus vers le côté extérieur & l'intérieur. Cette pente est faite pour que les terres du rempart se soutiennent plus aisément. Celle du côté de la ville, qu'on nomme *talus intérieur*, a ordinairement environ une fois & demie la hauteur du rempart; en sorte que si cette hauteur est de 18 piés, le talus extérieur est de 27: ce qui s'observe principalement lorsque les terres sont sablonneuses. Le talus extérieur est toujours plus petit que l'intérieur, parce qu'autrement il donneroit à l'ennemi le moyen d'escalader facilement la place. Mais comme les terres ne peuvent se soutenir elles-mêmes sans un grand talus, on soutient le côté extérieur du rempart par un mur de 5 ou 6 piés d'épaisseur; ce mur se nomme *la chemise* ou *le revêtement* du rempart. Voyez REVÊTEMENT, voyez aussi TALUS.

Les dehors ont un rempart comme le corps de la place; mais il a ordinairement moins de largeur.

Le revêtement du rempart n'est pas toujours de maçonnerie; on se contente quelquefois de le revêtir de gazon, voyez GAZON. Ce sont des morceaux de terre de prés coupés en coin. Lorsque le rempart est ainsi revêtu, on pratique une berme, ou une especes de petit chemin de 12 piés de large, entre le fossé & la partie extérieure du rempart. Cette berme sert à empêcher que les terres du rempart ne s'éboulent dans le fossé. Elle partage aussi à-peu-près en deux parties égales la hauteur des terres du rempart, depuis le fonds du fossé, jusqu'à la partie supérieure du parapet, ce qui fait qu'on peut donner un peu plus d'escarpement, ou moins de talus à chacune de ces parties, que si l'escarpe formoit une seule pente depuis le parapet jusqu'au fond du fossé.

Lorsque le rempart est revêtu de gazon, il est ordinairement *fraisé*. Voyez FRAISE.

Il y a une troisième especes de revêtement, composée des deux dont on vient de parler. Voyez DEMI-REVÊTEMENT.

Lorsque le rempart est fort élevé, il a l'avantage de mieux couvrir la ville; mais son entretien est bien plus considérable que quand il a moins de hauteur. Il est aussi plus exposé aux batteries de l'ennemi; ses débris comblent aisément le fossé, & d'ailleurs les soldats sont obligés de se découvrir, & de tirer en plongeant pour défendre les parties voisines. Un rempart peu élevé n'a pas ces inconvénients; mais aussi il donne plus de facilité pour l'escalade & la désertion. Les remparts les plus avantageux sont ceux qui se trouvent entièrement couverts par le glacis, en sorte que l'ennemi ne puisse le battre de la campagne. Pour la largeur du rempart, elle doit toujours être assez grande pour résister au canon, & pour donner tout l'espace nécessaire pour contenir les hommes & les machines nécessaires à la défense de la place. Au reste la hauteur & la largeur du rempart se proportionne à la quantité des terres que le fossé peut fournir. (Q)

REMPHAN, f. m. (Critique sacrée.) רִמְפָּאן; nom d'idole. Vous avez porté le tabernacle de Moloch, & l'astre de votre dieu Remphan, Act. vij. 43. Ce discours que S. Etienne, dans les Actes, tient aux Juifs, est tiré du prophete Amos, qui reprochoit aux Hébreux de son tems, d'avoir porté durant leur voyage dans le desert, la tente de Moloch, l'image

N ii

de cette idole, & l'étoile de ce dieu. Le mot *Remphan*, est égyptien; quelques-uns croient qu'il désigne Saturne, Mercure ou Mars, mais c'est bien plutôt le Soleil. *Voyez MOLOCH. (D. J.)*

REMPACEMENT, f. m. (*Gram.*) action de remplacer. *Voyez REMPLACER.*

REMPACEMENT, (*Juris.*) est l'action de mettre une chose à la place d'une autre, comme quand on fait un nouvel emploi de deniers dont on a reçu le remboursement, ou que l'on acquiert un immeuble pour tenir lieu d'un autre que l'on a aliéné. *Voyez ci-après REMPLI. (A)*

REMPACER, v. act. (*Gram.*) remettre une chose à la place d'une autre. J'ai employé mes fonds, je vais travailler à les remplacer. On remplace les qualités externes qui nous manquent, par celles de l'esprit & de l'ame.

REMPAGE, f. m. (*Juris.*) suivant la charte de Louis XII. de Décembre 1511, *mém. 9. fol. 1.* ce qui manque de fonds des épices des comptes doit être employé dans les autres comptes qui peuvent le mieux supporter, c'est ce que l'on appelle *rempage*; mais le roi ayant défendu de prendre des épices plus que le fond de ses états, à commencer de l'année 1666, il n'y a plus eu de fond destiné aux *rempages*. On ne laisse pas de commettre toujours au commencement de chaque semestre, un de messieurs pour le *rempage*. (*A*)

REMPAGE, f. m. (*Archit.*) c'est la maçonnerie des reins d'une voûte. On appelle en Charpenterie, chevrons, poteaux de *rempage*, fermes de *rempage*, & autres choses semblables, les poteaux ou fermes qui se mettent pour remplir les vuides ou intervalles qui sont entre les poteaux corniers, ou les maîtresses-fermes. *Daviler. (D. J.)*

REMPAGE, f. m. (*Comm. de bois.*) c'est ce qu'on donne quelquefois aux marchands pour les dédommager des vuides qui se sont trouvés dans leurs coupes. *Richelet. (D. J.)*

REMPLI, participe du verbe *remplir*, voyez REMPLIR.

REMPLI, (*Jurisprud.*) se dit de celui qui est satisfait de ce qui lui est dû. Un héritier ou une veuve sont *remplis* de leurs droits lorsqu'ils ont des fonds ou des meubles, & deniers suffisans pour acquitter ce qui leur revenoit.

On dit aussi qu'un gradué est *rempli*, lorsqu'il a obtenu, en vertu de ses degrés, des bénéfices de la valeur de 400 livres de revenu, ou qu'il a 600 livres de revenu en bénéfice obtenus autrement qu'en vertu de ses degrés. *Voyez ci-devant GRADUÉ, & ci-après REPLETION. (A)*

REMPLI, en termes de Blason, se dit d'une pièce honorable de l'écu, dont le milieu dans toute sa longueur est d'un autre émail que la bande. Ainsi l'on dit que telle maison porte d'azur au chevron potencé & contre-potencé d'or *rempli* d'argent.

Montfort-Thaillant en Bourgogne, d'argent à trois rustres de sable *remplis* d'or.

REMPHIR, v. act. (*Gram.*) c'est emplir de nouveau.

Quand un vaisseau est vuide, on peut le *remplir* de nouveau.

On *remplit* un tonneau, un coffre, ses greniers, un puits, un fossé.

On *remplit* un blanc seing du nom qu'on veut.

On *remplit* un corps où il y a une place vacante.

Un gradué est *rempli* quand il a 600 liv. de revenu.

On *remplit* sa place quand on a les qualités qu'elle exige. Il y a bien des places occupées & non *remplies*.

Il est quelquefois difficile de *remplir* l'opinion que les autres ont fait concevoir de nous.

On *remplit* un dessin, un canevas, une toile de différens points qu'on exécute à l'aiguille.

REMPHIR, (*terme d'Ouvrières en points.*) *remplir*; c'est travailler à faire du fond. Entre les velineuses, il y en a qui font de la trace, d'autres du fond, d'autres des dentelons & du réseau, d'autres de la broderie qu'elles nomment de la *brode*; & celles qui travaillent en fond, s'appellent *remplisseuses*, parce qu'elles *remplissent* les feuilles & les fleurs qui ne sont que tracées. Leur remplissage est de points à l'oiseau, de points à l'œillet, de points de Siam, &c. Le graveur a soin de marquer sur sa planche les différens points dont il entend que chaque feuille ou fleur soit *remplie*. (*D. J.*)

REMPHIR, au jeu de *tricarac*, se dit d'un joueur qui tâche d'avoir un certain nombre de dames couvertes dans une café du *tricarac* quelconque. *Remplir* son grand jan, par exemple, c'est couvrir douze dames dans la seconde table du *tricarac*.

REMPLISSAGE, f. m. (*Gramm.*) il se dit de l'action de remplir, & de la chose dont on remplit. Il a lieu dans plusieurs circonstances où l'on distingue le fond des détails. Ainsi un grand musicien jette sur le papier son idée, le motif de son chant, il le conduit; il achève une partie; il donne le reste, qu'on appelle le *remplissage* à expédier à une espèce de manœuvre. Un poète dramatique dira, c'est la machine qui est difficile à trouver, le *remplissage* n'est rien en comparaison. Un orateur se servira aussi de la même expression. Les grandes masses de mon discours sont posées, il n'y a plus que quelques endroits de *remplissage* à faire.

REMPLISSAGE, (*Maçonnerie.*) c'est la maçonnerie qui est entre les carreaux & les boutisses d'un gros mur. Il y en a de moilon, de brique, &c. Il y en a aussi de cailloux, ou de blocage employé à sec, qui sert derrière les murs de terrasse pour les conserver contre l'humidité, comme il a été pratiqué à l'orangerie de Versailles. (*D. J.*)

REMPLISSAGE, ou REMPLAGE, (*Commerce de liqueurs.*) ce qu'il faut de liqueurs pour remplir un tonneau où il y a quelque déchet, soit par la fermentation & la coulure, soit par quelque autre accident.

REMPLISSUSE de dentelles (*terme de Lingerie.*) ouvrière qui raccommode & remplit toutes sortes de points & de dentelles. Ses outils sont ses doigts, des ciseaux, une aiguille, un dés, du fil & un oreiller. (*D. J.*)

REMPLI, f. m. (*Jurispr.*) est le remplacement d'une chose qui a été aliénée ou dénaturée, comme le *remplacement* d'une somme mobilière que l'on a reçue, le *remplacement* d'un immeuble que l'on a aliéné, d'un bois de futaie que l'on a abattu & consumé.

Le *remplacement* se fait de deux manières, savoir réellement en subrogeant un bien au lieu d'un autre, avec déclaration que ce bien est pour tenir lieu de *remplacement* de celui qui a été aliéné ou dénaturé; ou bien il se fait fictivement, en payant la valeur du bien aliéné à celui auquel le *remplacement* en étoit dû.

Dans les contrats de mariage qui se passent en pays de droit écrit, on stipule le *remplacement* de la dot de la femme, en cas d'aliénation.

En pays coutumier on stipule ordinairement dans le contrat de mariage, le *remplacement* des propres qui pourront être aliénés, soit du mari ou de la femme.

Anciennement ce *remplacement* des propres n'étoit dû qu'autant qu'il étoit stipulé; c'est pourquoi quand il ne l'étoit pas, on disoit communément que le mari ne pouvoit se lever trop matin pour vendre les propres de sa femme.

Mais suivant l'art. 232. de la coutume de Paris, qui a été ajouté lors de la dernière réformation, ce *remplacement* est de droit, quand même il ne seroit pas stipulé; & cela a paru si juste, que la même disposition a été adoptée dans les coutumes qui ont été réformées depuis celle de Paris, & que la jurisprudence

a étendu cet usage aux autres coutumes qui n'en parlent pas.

Le *remploi* des propres aliénés se prend sur la communauté ; & si les biens de la communauté ne suffisent pas pour le *remploi* des propres de la femme, le surplus se prend sur les propres du mari ; mais le *remploi* des propres du mari ne se prend jamais sur celui de la femme.

Lorsqu'il a été aliéné un propre de l'un des conjoints, qu'il a été acquis un autre bien, avec déclaration que c'est pour tenir lieu de *remploi* du propre aliéné, le conjoint, dont le propre a été ainsi remplacé, ne peut pas demander d'autre *remploi*.

Quoique le *remploi* ait souvent pour objet le remplacement d'un immeuble qui a été aliéné, & que l'action de *remploi* soit elle-même ordinairement stipulée propre, comme l'étoit le bien même dont elle tend à répéter la valeur, cette qualité de propre imprimée à l'action de *remploi*, n'est relative qu'à la communauté, & cela n'empêche pas que dans la succession du conjoint auquel le *remploi* est dû, l'action ne soit réputée mobilière, & n'appartienne à son héritier mobilier. Voyez les commentateurs sur l'art. 232. de la coutume de Paris ; le Brun, de la communauté ; Renusson, sur la communauté & les propres du *remploi*, & les mots EMPLOI, PROPRE. (A)

REMPLOYER, v. act. c'est employer de rechef. On avoit révoqué ce commis, ensuite on l'a *remployé*.

REEMPLUMER, v. act. c'est regarnir de plume. *Remplumer* un lit, un oreiller ; un oiseau se *remplume*. Un joueur qui a perdu dans les premiers tours d'un breland, se *remplume* quelquefois dans les derniers.

REEMPLUMER, v. act. reprendre ses plumes. Il se dit des oiseaux. On dit aussi *remplumer* un clavecin. voyez CLAVECIN.

REMPOISSONNER, v. act. (terme de Pêcheur.) c'est repeupler de poisson un étang & une rivière. Ceux qui achètent la pêche des eaux dormantes, sont ordinairement obligés de les *rempoissonner*, c'est-à-dire d'y remettre du peuple. Trévoux. (D. J.)

REMPORTER, v. act. (Gramm.) emporter de rechef. *Remportez* votre marchandise, elle est trop chère pour moi.

Il signifie aussi *gagner, obtenir*. Nous avons *remporté* sur l'ennemi des avantages qui ont montré que nos premières défaites étoient arrivées par le défaut des généraux, & non par le manque du courage des soldats.

Il a *remporté* le prix de poésie proposé par l'académie Française ; cependant son poème est médiocre.

Il n'a *remporté* aucun fruit de son travail, de ses voyages, de ses études, de ses connoissances, de son assiduité dans les antichambres.

REMPRISONNER, v. act. (Gramm.) remettre en prison. Voyez PRISON & EMPRISONNEMENT.

REMPRUNTER, emprunter de nouveau. Voyez EMPRUNTER.

REMS, LE, (Géog. mod.) rivière d'Allemagne, dans la Suabe, au duché de Wirtemberg. Son cours est du levant au couchant, & va se joindre au Neckar, au nord de Stuttgart. (D. J.)

REMUAGE, f. m. (Gramm.) c'est l'action de remuer.

Les matelots ne peuvent se faire payer du *remuage* & de l'évent des grains qui sont dans le vaisseau.

Le billet de *remuage* est celui que les marchands de vin & autres particuliers sont obligés de prendre au bureau des aides, pour faire transporter du vin d'une cave dans une autre.

REMUEMENT, REMUER, (Jardinage.) se dit des terres qu'il faut fouiller & transporter pour faire des terrasses, & dresser des jardins.

REMUER, v. act. (Gramm.) c'est ou mouvoir un corps sans le changer de place, ou le transporter d'un lieu dans un autre. Tu es mort, si tu *remues*. Il faut *remuer* souvent les grains. Il faut que l'argent se *remue*. On dit *remuer* une mauvaise affaire. Il *remuera* ciel & terre pour réussir. Il ne fera rien pour vous obliger, il *remuera* tout pour vous perdre. Il n'y a presque point de questions qu'Aristote n'ait *remuées*. Ce peuple est *remuant*. Pourquoi *remuer* les cendres des morts ?

REMUER un compte, (terme de Teneur de livres.) c'est le porter ou renvoyer d'un folio à un autre folio d'un livre nouveau, lorsqu'il ne reste plus de place dans l'ancien pour le continuer, & cela après qu'on en a fait la balance au pié des pages qui sont remplies. Ricard. (D. J.)

REMUEUR, f. m. (Comm. de blés.) c'est le nom qu'on donne dans les provinces de France à des gens qui n'ont d'autre métier que de remuer dans les greniers publics ou particuliers le blé des marchands & des bourgeois, pour empêcher qu'il ne se gâte. (D. J.)

REMUEUSE, f. f. (Econ. domestiq.) aide qu'on donne à une nourrice. C'est elle qui rechange l'enfant, qui le berce, qui l'endort, en un mot qui lui rend tous les soins, excepté celui de l'allaiter. On dit *remuer* un enfant pour le changer de langes.

REMUGLE, f. m. (Gramm.) odeur désagréable qu'exhale un corps qui a été enfermé dans un endroit humide.

RÉMUNÉRATEUR, adj. & subst. (Gramm. & Théolog.) qui récompense & punit avec justice. Parmi les déistes il y en a qui nient un Dieu *rémunérateur*.

RÉMUNÉRATOIRE, (Jurisprud.) se dit de ce qui est donné pour récompense de services, comme une donation ou un legs *rémunératoire*. Ces sortes de dispositions ne sont pas considérées comme de vraies libéralités lorsque les services étoient tels que celui qui les avoit rendus, pouvoit en exiger le salaire. Voyez au code liv. V. tit. 3. la loi 20. & DONATION. (A)

RÉMURIES, f. f. (Antiquit. rom.) *remuria* ; fête instituée en l'honneur de Rémus par Romulus son frere, à dessein d'appaier ses manes. Servius dit que ce fut par ordre de l'oracle qu'en avoit consulté sur les moyens de faire cesser la peste qui survint après la mort de Rémus, que Romulus pour y satisfaire, lui fit bâtir un tombeau magnifique sur le mont Aventin, & qu'il établit en son honneur des sacrifices annuels qu'on appella de son nom *remuria*. Il ajoute que lorsqu'il rendoit la justice au peuple, il faisoit mettre à côté de son tribunal un siege semblable au sien, sur lequel étoient posés les ornemens de la dignité royale, comme si Rémus eût été vivant, & qu'il eût régné avec lui, & que c'est sur cela que Virgile a dit *Remo cum fratre Quirinus jura dabat*.

Ovide explique la chose d'une manière plus poétique. Il fait paroître à Faustulus & à Acca Laurentia sa femme, fort affligés l'un & l'autre de la perte de Rémus, son ombre sanglante qui les conjure d'engager son frere à honorer sa mémoire par une fête solennelle. Il ne manque pas pour sauver l'honneur du fondateur de Rome, accusé d'un fratricide, d'en rejeter le crime sur le tribun Céler ; cependant les prières & les conjurations qui se faisoient pendant cette cérémonie nocturne, & qui avoient beaucoup de rapport avec celles que l'antiquité superstitieuse employoit pour fléchir les manes irrités contre leurs meurtriers, pourroient faire douter de la pureté & du calme de la conscience de Romulus. Quoi qu'il en soit, il paroît que cette fête devint ensuite générale pour tous les morts ; ce qui lui fit donner le nom de *lemuria*, *lémuries*. Voyez LÉMURIES.

On nommoit aussi *remuria* chez les Romains, la

pourpris où Rémus prit l'augure du vol des oiseaux, & où il fut enterré. (D. J.)

REMURINUS-AGER, (Géogr. anc.) Festus met une différence entre *Remurinus-ager*, & *Remuria* ou *Remoria*, lieu sur le haut du mont Aventin; & Denys d'Halicarnasse donne le nom de *Remoria* à un lieu qu'il place sur le bord du Tibre, à 20 stades de la ville de Rome. Il y a néanmoins apparence que *Remurinus-ager* étoit au voisinage du mont Aventin, & que *Remuria* ou *Remoria* étoit au sommet de ce mont. Quant à ce que Festus ajoute, que ce lieu fut autrement appelé *Remorum*, ce fut peut-être parce que les augures avoient arrêté Rémus dans ce lieu. (D. J.)

REMY, SAINT- (Géograph. mod.) petite ville de France en Provence, au diocèse d'Avignon, entre des étangs, à quatre lieues d'Arles. Il y a dans cette petite ville une collégiale fondée l'an 1530, par le pape Jean XXII. Long. 22. 15. latit. 43. 40.

Le lieu de *Saint-Remy* paroît avoir été anciennement nommé *Glanum*, ville située dans la contrée des Saliens en Provence, & peu éloignée de la ville d'Arles. Il en est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, dans la table de Peutinger, dans Pomponius Méla, Pline & Ptolomée, qui entre les villes principales des Saliens, comptent celle de *Glanum*.

Ce fut l'an 501 qu'elle changea son nom en celui de *Remy*, à l'occasion d'un voyage que S. Remy, archevêque de Reims, fit en Provence, où il accompagna le roi Clovis, lorsque ce prince alla pour affiéger dans Avignon, Gondebaud, roi des Bourguignons. Le motif de ce voyage, & le changement du nom de *Glanum* en celui de *Saint-Remy*, est rapporté fort au long par Honoré Boucher, dans son histoire de Provence, que l'on peut consulter.

A un quart de lieue de *Saint-Remy*, on voit dans ce siècle même, au milieu de la plaine, un grand mausolée de pierre très-solide & très-élevé, avec toutes les proportions de l'architecture la plus régulière. Ce monument avoit dans sa hauteur, suivant la mesure de Provence, huit cannes trois pans & demi; chaque canne composée de huit pans, & chaque pan de neuf pouces & une ligne; en sorte que suivant la réduction à notre manière ordinaire, ce mausolée avoit huit toises trois piés un pouce dix lignes de hauteur; & si l'on juge du diamètre par la hauteur, on comprend de quelle solidité doit être ce monument que le tems n'a encore pu détruire.

Honoré Boucher, dans son histoire; M. Spon dans une estampe qui est à la tête de ses recherches d'antiquité; le P. Montfautcon, dans son antiquité expliquée, liv. V. en ont donné chacun le dessin. Mais M. de Mautour a donné ce même dessin beaucoup plus grand & plus exact, avec une explication de l'inscription qu'on trouvera dans l'histoire de l'académie des Belles-Lettres, tom. VII. in-4°.

On voit encore près de *Saint-Remy*, les restes d'un bel arc de triomphe, composé d'une seule arcade, mais sans aucune inscription. Il est gravé dans les antiquités du P. Montfautcon, tom. IV. du supplément, c. iv. p. 78. & M. de Mautour l'a fait aussi graver sur un dessin, dans le même tome des mémoires de Littérature, que nous venons de citer.

Les Nostradamus (Michel & Jean) tous deux frères, étoient de *Saint-Remy*. Michel, après avoir pris le bonnet de docteur en Médecine, & donné quelques traités sous des titres amusans, comme des fards, des confitures, de la cosmétique, imagina le métier de devin, & publia ses prophéties en quatrains. Il vivoit dans un siècle où l'on avoit l'imbécillité de croire à l'Astrologie judiciaire. Les prédictions de Nostradamus firent du bruit. Henri II. & la reine Catherine de Médicis, voulurent voir le prophète, le reçurent très-bien, & lui donnerent un présent de deux cens écus d'or. Sa réputation augmenta. Charles IX. en pas-

sant par Salon, se déclara son protecteur, & lui accorda un brevet de médecin ordinaire de sa personne. Nostradamus mourut dans cette ville, comblé d'honneurs, de visites & de folies, seize mois après en 1566, à 62 ans passés, ce qu'il n'avoit pas prédit. Son frère Jean est connu par les vies des anciens poètes provençaux, dits *troubadours*, imprimés à Lyon en 1575, in-8°. (D. J.)

RENAIRE, (Géogr. mod.) bourg, qui au commencement du dernier siècle, étoit une petite ville enclavée dans la Flandre gallicane, à cinq lieues de Tournay, & à deux d'Oudenarde; il y a encore dans ce bourg trois dignités & quinze canonicats. (D. J.)

RENAISON, (Géogr. mod.) petite ville de France dans le Forez, diocèse de Lyon, élection de Rouanne. (D. J.)

RENAISSANCE, RÉGÉNÉRATION, (Synon.) on se sert du mot *renaissance* au propre & au figuré; la *renaissance* des hommes; la *renaissance* des beaux arts; on apperçoit dans ses discours la *renaissance* des lettres humaines. *Régénération* ne se dit qu'en termes de piété pour désigner la conversion au christianisme, en recevant le baptême qui en est le signe. Une nouvelle cérémonie, dit M. Bossuet, fut instituée pour la *régénération* du nouveau peuple. (D. J.)

RENAISSANT, adj. (Gramm.) qui renaît à mesure qu'il est détruit. Prométhée avoit un foie *renaisissant*. Rome *renaisante*; l'académie *renaisante*. Dans ces derniers exemples, la *renaissance* suppose une grandeur éclipsée, des fonctions interrompues.

RENAITRE, v. neut. (Gramm.) c'est naître une seconde fois. On fait *renaitre* le phénix de sa cendre. Les peres *renaissent* dans leurs enfans. Les fleurs *renaissent*. On *renait* au monde, à la religion, à la vertu, &c.

RENAL, adj. (Anatomie.) on entend par ce mot tout ce qui concerne les reins. Voyez REINS.

RENALES, (glandes) *glandulae renales*, en Anatomie; ce sont des glandes ainsi appelées, parce qu'elles sont situées proche des reins. Elles furent découvertes par Bar. Eustachi, natif de Sant-Severino, en Italie. Voyez GLANDE. On les nomme aussi *capsules atrabilaires*, parce que leur cavité est toujours remplie d'une liqueur noirâtre; d'autres les nomment *renes succenturiati*, parce qu'elles ressemblent par leur forme aux reins mêmes. *Renés succenturiati*, sont appelés une sorte de seconds reins, *succenturiatus* signifiant quelque chose qui est à la place d'une autre. On les appelle aussi *reins succenturiaux*.

RENALMIE, f. f. (Hist. nat. Botan.) *renalimia*; genre de plante à fleur en rose composée de trois pétales disposés en rond; le calice est aussi composé de trois feuilles; le pistil sort de ce calice, & devient dans la suite un fruit membraneux, cylindrique, divisé en trois capsules remplies de semences oblongues, & garnies d'aigrettes. Plumier, *nova plant. amer. genera*. Voyez PLANTE.

RENARD, f. m. (Hist. nat. Zoolog. quadrupede.) *vulpes*; animal quadrupede qui a beaucoup de rapport au loup & aux chiens pour la conformation du corps. Il est de la grandeur des chiens de moyenne taille; il a le museau effilé comme le lévrier, la tête grosse, les oreilles droites, les yeux obliques comme le loup, la queue rouffue, & si longue qu'elle touche la terre. Le poil est de diverses couleurs, qui sont le noir, le fauve & le blanc, diversement distribués sur différentes parties du corps; le roux domine dans la plupart des *renards*: il y en a qui ont le poil gris argenté; tous ont le bout de la queue blanche; les piés des derniers sont plus noirs que ceux des autres. On les appelle en Bourgogne *renards charbonniers*. Le *renard* creuse en terre avec les ongles des trous, où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits. Il se loge au bord des bois, à por-

tée des hameaux ; il est attentif au chant des coqs & au cri de la volaille , & il tâche par toutes sortes de ruses d'en approcher. S'il peut franchir les clôtures d'une basse-cour , ou passer par-dessous , il met tout à mort ; ensuite il emporte sa proie ; il la cache sous la mousse ou dans un terrier ; il revient plusieurs fois de suite en chercher d'autres , jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'empêche de revenir. Il s'empare des oiseaux qu'il trouve pris dans les pipées & au lacet ; il les emporte successivement ; il les dépose tous en différens endroits , sur-tout au bord des chemins , dans les ornières , sous un arbruste , &c. Ses appétits le portent à vivre de rapine comme le loup ; mais la nature ne lui a pas donné la même force. En échange elle lui a prodigué toutes les ressources de la faiblesse , l'industrie , la ruse , & même la patience ; ces qualités le servent ordinairement mieux pour assurer sa subsistance , que la force ne sert au loup. D'ailleurs il est infatigable , & doué d'une souplesse & d'une légèreté supérieures. J'en ai vu plusieurs sauter par-dessus des murs de neufpiés de haut , pour éviter des embuscades de tireurs qu'ils éventaient. Le *renard* mérite donc sa réputation. Son caractère est composé d'industrie & de sagacité , quant à la recherche de ses besoins , de défiance & de précautions à l'égard de tout ce qu'il peut avoir à craindre. Il n'est point aussi vagabond que le loup. C'est un animal domicilié qui s'attache au sol , lorsque les environs peuvent lui fournir de quoi vivre. Il se creuse un terrier , s'y habitue , & en fait sa demeure ordinaire , à moins qu'il ne soit inquiété par la recherche des hommes , & qu'une juste crainte ne l'oblige à changer de retraite. Ceux que l'inquiétude ou le besoin forcent à chercher un nouveau pays , commencent par visiter les terriers qui ont été autrefois habités par des *renards* ; ils en écurent plusieurs , & ce n'est qu'après les avoir tous parcourus , qu'ils prennent enfin le parti d'en choisir un. Lorsqu'ils n'en trouvent point , ils s'emparent d'un terrier habité par des lapins , en élargissant les gueules , & l'accommodent à leur usage. Le *renard* n'habite cependant pas toujours son terrier. C'est un abri & une retraite dont il use dans le besoin ; mais la plus grande partie du tems il ne terre point , & il se tient couché dans les lieux les plus fourrés des bois.

Les *renards* dorment une partie du jour : ce n'est proprement qu'à la nuit qu'ils commencent à vivre. Leurs desseins ont besoin de l'obscurité , de l'absence des hommes , & du silence de la nature. En général ils ont les sens très-fins ; mais c'est le nez qui est le principal organe de leurs connoissances. C'est lui qui les dirige dans la recherche de leur proie , qui les avertit des dangers qui peuvent les menacer. Il assure & rectifie les appercevances que donnent les autres sens ; & c'est lui qui a la plus grande influence dans les derniers jugemens qu'ils portent relativement à leur conservation. Les *renards* vont donc toujours le nez au vent. Dans les pays fort peuplés de gibier , ils ne s'approchent guère de la demeure des hommes , parce qu'ils trouvent dans les bois ou aux environs , une nourriture qu'ils se procurent facilement , & avec moins de péril. Ils surprennent les lapins , les levreaux , les perdrix lorsqu'elles couvent. Souvent même ils attaquent les jeunes faons à la reposée , & sur-tout ceux des chevreuils. Pendant l'été ils vivent donc ordinairement avec beaucoup de facilité ; ils mangent même les hannetons , faussent les mulots , les rats de campagne , les grenouilles , &c. Pendant l'hiver , & sur-tout lorsqu'il gele , la vie leur devient plus difficile. Le *renard* alors est souvent forcé de s'approcher des maisons. Toujours partagé entre le besoin & la crainte , sa marche est précautionnée , souvent suspendue ; la défiance & l'inquiétude l'accompagnent. Cependant la faim devenant plus pressante , le courage augmente ,

sur-tout lorsque la nuit est avancée. Le *renard* cherche alors à pénétrer dans une basse-cour , jusque dans le poulailler , où il fait beaucoup de ravages. Il prodigue les meurtres , & emporte à mesure les volailles qu'il a égorgées ; il les réserve pour le besoin , & les couvre avec de la terre & de la mousse. Souvent aussi il tue sans emporter , & seulement pour assouvir sa rage. On doit chercher à détruire un animal aussi dangereux pour les basse-cours & pour le gibier ; & tout le monde est intéressé à lui faire la guerre. On chasse le *renard* avec des bassets , des briquets ou des chiens courans de petite taille. Ces chiens le chassent chaudement , parce qu'il exhale une odeur très-forte. Mais la chasse ne seroit pas longue , si l'on n'avoit pas eu auparavant la précaution de boucher les terriers. On place des tireurs à portée de ces terriers , ou des autres refuges connus du *renard*. S'ils viennent à le manquer , l'animal effrayé cherche alors assez au loin une retraite qui le dérobe à la poursuite des chiens , & aux embûches des hommes. Il parvient enfin à trouver un terrier ; mais on le poursuit encore dans sa demeure souterraine ; on y fait entrer de petits bassets qui l'amuse , l'empêchent de creuser , & que souvent il mord cruellement. On fouille la terre pendant ce tems ; on arrive au fond ; on le saisit avec une fourche , & après l'avoir bailonné , on le livre aux jeunes chiens qui ont besoin d'être mis en curée.

On détruit de cette manière une assez grande quantité de *renards* ; mais on ne doit pas se flatter de réussir par ce moyen seul , à anéantir la race dans un pays. Pour y parvenir , ou à-peu-près , il faut multiplier les pièges & les appâts , & par mille formes séduisantes & nouvelles , surprendre à tout moment leur défiance vigilante & réfléchie. Lorsque les *renards* ne connoissent point encore les pièges , il suffit d'en tendre dans les sentiers où ils ont l'habitude de passer , de les bien couvrir avec de la terre , de l'herbe hachée , de la mousse ; de manière que la place sous laquelle est le piège , ne diffère en rien à l'extérieur du terrain des environs. On y met pour appât un animal mort , auquel on donne la forme d'un abattis , & on l'y laisse pourrir jusqu'à un certain degré ; car l'odeur de la chair pourrie attire souvent plus le *renard* qu'un appât tout frais. On en prend beaucoup de cette manière , lorsqu'ils ne sont pas encore instruits. Mais s'ils ont vu d'autres *renards* pris à ces pièges ; si eux-mêmes y ont été manqués , il devient nécessaire de changer les appâts , & de chercher à les rendre plus friands. Des hannetons fricassés dans de la graisse de porc , attirent beaucoup les *renards* , sur-tout si l'on y mêle un peu de musc. Le grand art est d'assurer bien l'animal sur l'appât avant d'y mettre le piège , de préparer le terrain peu-à-peu , & de vaincre par la patience sa défiance inquiète. Ce qui attire le plus puissamment les *renards* , c'est l'odeur de la matrice d'une *renarde* tuée en pleine chaleur. On la fait sécher au four , & elle sert pendant toute l'année. On place des pierres dans les carrefours des bois ; on répand du sable au tour ; on frotte la pierre avec la matrice ; les *renards* y viennent , mâles & femelles , s'y arrêtent , y grattent , &c. Lorsqu'ils y sont bien accoutumés , on frotte le piège de la même manière , on l'enterre à deux pouces dans le sable , & ordinairement l'attrait est assez fort pour vaincre l'inquiétude naturelle à cet animal. A ces soins il faut joindre celui d'observer avec la plus grande attention , les terriers que les femelles préparent pour déposer leurs petits. Ces animaux s'accouplent à la fin de Janvier & en Février ; on trouve des *renardeaux* dès le mois d'Avril. La portée est ordinairement de trois jusqu'à six. Le père & la mère les nourrissent en commun. Ils vont souvent en quête , sur-tout lorsque les petits commencent à devenir voraces. Ils leur apportent des

volailles, des lapins, des perdrix, &c. & les bords du terrier qu'habite une portée de *renards* sont bientôt couverts de carcasses de toute espèce. Tout cela est aisé à reconnoître; mais il faut prendre garde d'inquiéter inutilement le pere ou la mere. Dans la même nuit, ils transporteroient leurs petits, & souvent à une demi-lieue de là. Il faut donc assaillir tout d'un coup le terrier, tendre des pieges aux différentes gueules; & comme on n'est pas toujours sûr que les vieux *renards* soient enfermés dans le terrier, il faut assiéger aussi les chemins battus, appelés *coulées*, par lesquels ils vont & viennent pour chercher à vivre. Alors la nécessité de nourrir leurs petits, les excite à braver le danger, & leur défiance est anéantie par ce besoin vif. Sans cela un *renard* assiégé de pieges dans un terrier n'en sort qu'à la dernière extrémité. J'en ai vu un qui y resta quinze jours, & qui n'avoit plus que le souffle lorsqu'il se détermina à sortir. Ces animaux, lorsqu'ils sont pris, sont assez sujets à se couper le pié; & cela arrive presque certainement lorsque le jour paroît avant qu'on y arrive.

Ils sont, comme les chiens, à-peu-près dix-huit mois à croître, & vivent de douze à quinze ans. On n'a jamais pu faire accoupler ensemble ces deux espèces; mais on y parviendrait sans doute en apprivoisant par degrés la race sauvage du *renard*, qui à la première génération conserve toujours son naturel farouche, & son penchant à la rapine.

Il mange des œufs, du lait, du fromage, des fruits, sur-tout des raisins, du poisson, des écrevisses. Il est très-avide de miel, & tire de terre les guépriers; il attaque les abeilles sauvages: lorsqu'ils sent les aiguillons des guêpes, des frelons, des abeilles, qui tachent de le mettre en fuite, il se roule pour les écraser. Les femelles deviennent en chaleur en hiver, & on voit déjà de petits *renards* au mois d'Avril; les portées sont au moins de trois, au plus de six: il n'y en a qu'une chaque année. Les *renards* naissent les yeux fermés; ils sont comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même, treize à quatorze ans. Le *renard* glapit, aboie, & pousse un son triste semblable à celui du paon. Il a différens tons, selon les sentimens dont il est affecté. Il se laisse tuer à coups de bâton comme le loup, sans crier. Il ne fait entendre le cri de la douleur que lorsqu'il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre; il est presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe & se renouvelle. Cet animal a une odeur très-forte & très-désagréable, & qui se fait sentir de loin, sur-tout lorsqu'il fait chaud. Il mord dangereusement, & on ne peut lui faire quitter prise qu'en écartant ses mâchoires avec un levier. La chair du *renard* est moins mauvaise que celle du loup; les chiens & même les hommes, en mangent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri & engraisé de raisins. Les *renards* se trouvent dans toute l'Europe, dans l'Asie septentrionale & tempérée, & même en Amérique; mais ils sont rares en Afrique & dans les pays voisins de l'équateur. Dans les pays du nord il y a des *renards* noirs, des bleus, des gris, des gris de fer, des gris argentés, des blancs, des blancs à piés fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noire, des roux avec la gorge & le ventre entièrement blancs, & enfin des croisés; ceux-ci ont une bande longitudinale qui s'étend depuis le bout du museau jusqu'au bout de la queue, en passant sur la tête & sur le dos, & une bande transversale qui passe sur le dos & s'étend sur les deux jambes de devant. La fourrure des *renards* noirs est la plus précieuse; c'est même après celle de la zibeline, la plus rare & la plus chère; on en trouve au Spitzberg, en Groenland, en Laponie, en Canada. *Hist. nat. gen. & part. tom. VII.*

RENARD, (*Mat. méd.*) les pharmacologistes ont

vanté, selon leur usage, je ne fais combien de parties du *renard*, sa graisse, ses testicules, l'os de sa verge, sa fiente, son sang, &c. mais tous ces remèdes sont absolument oubliés. Le foie & le poumon sont les seules parties qui soient encore des remèdes, & principalement le dernier viscere qu'on garde dans les boutiques, après l'avoir lavé dans du vin & séché. Non-seulement le poumon de *renard* est recommandé contre les maladies de la rate & le flux de ventre opiniâtre, mais encore il est regardé comme un spécifique contre la phthisie, soit étant pris en aliment, soit en donnant à titre de remède, le poumon de *renard* préparé & réduit en poudre, à la dose d'une dragme ou de deux, dans un bouillon, dans un looch ou un sirop approprié. On fait infuser encore un nouet de cette poudre dans la boisson ordinaire des asthmatiques: sur quoi il faut remarquer qu'il s'agit ici d'un poumon regardé comme spécifique des maladies du poumon, & dont la vertu a été très-probablement déduite d'après le principe des signatures. Voyez SIGNATURE, (*Pharmacologie*). On garde ordinairement dans les boutiques une huile appelée de *renard*, *oleum vulpinum*, & qui est préparée par infusion & par décoction avec l'huile d'olive, & la chair de *renard* cuite dans l'eau & le vin avec un peu de sel commun & quelques plantes aromatiques, jusqu'à ce qu'elle se sépare des os; faisant cuire ensuite ce bouillon avec de l'huile d'olive jusqu'à consommation de l'humidité, & faisant infuser de nouveau quelques substances végétales aromatiques dans la colature. Cette huile est une de ces préparations puériles & monstrueuses, dont l'absurdité est démontrée à l'article HUILE PAR DÉCOCTION. Voyez sous l'article général HUILE. (b)

RENARD, (*Comm. de Fourreur*.) ce qu'on tire du *renard* pour le commerce, ne consiste qu'en sa peau, laquelle étant bien passée & apprêtée par le pelletier, s'emploie à diverses sortes de fourrures. La Natolie, l'Arménie & la petite Tartarie fournissent quantité de peaux de *renards*, dont celles qui se tirent d'Alaf, de Cassa, & de Krin, sont réputées les plus belles. Il s'en envoie beaucoup à Constantinople, & en quelques autres endroits de l'Europe. Celles de ces pays-là destinées pour la France, qui sont en petit nombre, viennent pour l'ordinaire par la voie de Marseille.

C'étoit autrefois la mode en France de porter des manchons de peaux de *renards* toutes entières, c'est-à-dire, avec les jambes, la queue, & la tête, à laquelle l'on conservoit toutes les dents, & où l'on ajoutoit une langue de drap écarlate, & des yeux d'émail, pour imiter, autant qu'il étoit possible, la vérité de la nature. Cette mode s'est tout-à-fait perdue. *Savary. (D. J.)*

RENARD MARIN, PORC MARIN, RAMART, f. m. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) *vulpes marina*. Rai. Poisson de mer cartilagineux du genre des chiens de mer. M. Perrault en a disséqué un qui avoit huit piés & demi de longueur, & un pié deux pouces de largeur prise à l'endroit le plus gros, c'est-à-dire, au ventre. La queue étoit presque aussi longue que tout le corps, & faite en maniere de faux, un peu recourbée vers le ventre: il y avoit une nageoire à l'endroit où commençoit cette courbure. Le dos avoit deux sortes de crêtes élevées, une grande au milieu de sa longueur, & une plus petite vers la queue. Les nageoires étoient au nombre de trois de chaque côté: une auprès de la tête qui avoit un pié trois pouces de longueur, & cinq de largeur à la base, une sur le ventre qui étoit moins longue que celle de la tête, & elle avoit une pointe pendante qui est le caractère des mâles. La dernière nageoire étoit placée près de la queue & fort petite. La peau n'avoit point d'écaillés, elle étoit lisse. Les crêtes & les nageoires avoient

avoient une couleur brune bleuâtre ; l'ouverture de la bouche étoit longue de cinq pouces ; les dents différoient entr'elles par la forme & par la dureté ; le côté droit de la mâchoire supérieure jusqu'à l'endroit où sont les canines des animaux quadrupèdes, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toutes d'un seul os en forme de scie. Les autres dents qui se trouvoient de l'autre côté de cette mâchoire, & toutes celles de la mâchoire inférieure étoient mobiles, triangulaires, un peu pointues, & d'une substance beaucoup moins dure que celle des autres dents ; de sorte qu'il y en avoit qui ne paroissent être qu'une membrane durcie. La langue étoit entièrement adhérente à la mâchoire inférieure, & composée de plusieurs os fermement unis les uns aux autres, & recouverts d'une chair fibreuse. La peau de la langue étoit garnie de petites pointes brillantes qui la rendoient fort âpre & fort rude. *Mem. de l'acad. royale des Sciences* par M. Perrault, tom. III. part. I. Voyez POISSON.

RENARD du Pérou, (*Hist. nat. d'Amérique.*) cet animal que les naturels appellent *chinche*, est de la grosseur d'un de nos chats, & a les deux mâchoires formant une gueule fendue jusqu'aux petits angles des yeux ; les pattes sont divisées en cinq doigts munis à leur extrémité de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un cochon, & le dessous du ventre est tout plat ; sa queue est aussi longue que son corps ; il fait sa demeure dans la terre, comme nos lapins, mais son terrier n'est pas si profond. (*D. J.*)

RENARD, f. m. (*Archit.*) ce terme a plusieurs significations. Les Maçons appellent ainsi les petits moilons qui pendent au bout de deux lignes attachées à deux lattes, & bandées, pour relever un mur de pareille épaisseur, dans toute sa longueur. Ils donnent aussi ce nom à un mur orbe, décoré pour la symétrie, d'une architecture pareille à celle d'un bâtiment qui lui est opposé.

Les Fontainiers appellent encore *renard* un petit pertuis ou fente, par où l'eau d'un bassin, ou d'un réservoir, se perd, parce qu'ils ont de la peine à la découvrir pour la réparer.

Enfin *renard* est un mot de signal entre des hommes qui battent ensemble des pieux, ou des pilotes à la sonnette, de sorte qu'un d'entr'eux criant *au renard*, ils s'arrêtent tous en même tems ; ou pour se reposer après un certain nombre de coups, ou pour cesser tout-à-fait au refus du mouton. Il crie aussi *au lard*, pour les faire recommencer. *Dict. d'Archit.* (*D. J.*)

RENARD, (*Marine.*) espèce de croc de fer avec lequel on prend les pièces de bois qui servent à la construction des vaisseaux, pour les transporter d'un lieu à un autre.

RENARD, (*Marine.*) petite palette sur laquelle on a figuré les 32 airs ou rumb de vent. A l'extrémité de chaque rumb il y a six petits trous qui sont en ligne droite. Les six trous représentent les six horloges, ou les six demi-heures du quart du timonnier, qui pendant son quart, marque avec une cheville sur chaque air de vent, combien il a été couru de demi-heures ou d'horloges. De manière que si le sillage du vaisseau a été sur le nord pendant quatre horloges, le timonnier met la cheville au quatrième trou du nord ; & cela sert à assurer l'estime & le pointage. On attache le *renard* à l'artimon proche l'habitable.

On voit bien que ceci est une espèce de journal mécanique, par lequel on tient compte du sillage du vaisseau & de sa direction, bien inférieur à un journal véritable. Voyez JOURNAL. Aussi je ne connois que M. Aubin qui ait parlé de cette espèce d'in-

Tome XIV.

trument ; & on n'en trouve la description dans aucun traité du pilotage.

RENCAISSER, v. act. (*Jardinage.*) est consacré aux arbres de fleurs, tels que les orangers, les mirthes, les grenadiers & autres, qu'on est indispensablement obligé de renfermer dans des caisses de bois, afin qu'étant pénétrés de tous côtés de l'ardeur du soleil, ils acquièrent un degré de chaleur approchant de celui dont ces arbres jouissoient naturellement dans les pays chauds d'où ils viennent.

Quand la caisse ne vaut plus rien, ou qu'elle est trop petite pour contenir les racines d'un oranger, il faut la changer. Si les terres ne sont usées qu'à demi, on ne fait que donner à l'arbre un demi-rencaissement, c'est-à-dire, qu'on tire avec la houlette, sans toucher aux racines, les terres usées, & qu'on en remet sur le champ de nouvelles, que l'on a bien soin de plomber.

Quand les terres sont entièrement usées, on *rencaisse* un arbre de cette manière : on l'arrose avant de le sortir de sa caisse, pour affermir la motte ; on met un lit de plâtras au fond de la caisse, afin de donner passage à l'eau superflue des arrosemens ; ensuite on remplit la caisse à-demi de terre préparée qu'on fait plomber, on jette un peu de terre meuble par-dessus, pour y placer la motte de l'oranger qu'on tire de la vieille caisse ; la moitié de cette motte sera retranchée tout-autour & en-dessous, & on coupera les racines & les chicots qui s'y rencontrent ; c'est ce qu'on appelle *égravillonner*. Vous plantez cette motte au milieu de la caisse, & vous élevez l'arbre de trois pouces au-dessus des bords de la caisse, parce que les arrosemens & les terres qui se plomberont dans la suite, ne le feront que trop descendre à niveau de la caisse.

On doit mettre un arbre nouvellement encaissé 25 jours à l'ombre, & ensuite l'exposer au grand soleil avec les autres.

Le rencaissement se fait ordinairement au sortir de la serre, avant la grande pousse, & jamais à la fin de l'automne, à cause de la proximité de l'hiver, à moins qu'il n'y ait une nécessité indispensable.

RENCHAINER, v. act. (*Gram.*) enchaîner de nouveau. On *renchaîne* les chiens de basse-cour le matin. Voyez CHAÎNE & ENCHAÎNER.

RENCHEN, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne. Elle a sa source dans l'Ortnaw, & vient se jeter dans le Rhin, à quelques lieues au-dessus de Strasbourg. (*D. J.*)

RENCHERIR, v. n. (*Comm.*) devenir plus cher, augmenter de prix. La guerre a fait *rencherir* le café & les autres épiceries que nous tirons du levant & des Indes.

Ce mot se dit encore activement des marchands qui demandent de leurs marchandises plus qu'ils n'ont coutume de les vendre. Vous avez *renchéri* votre drap, vos toiles, &c. *Dictionn. de Comm. & de Trévoux.*

RENCHIER, f. m. (*terme de Blason.*) ce mot se dit d'une espèce de grand cerf qui est de plus haute taille & d'un bois plus long que les bois de cerf ordinaire, plus plat & plus large que celui d'un daim ; alors on dit en blasonnant, N. porte d'azur à trois *renchiers* d'or. (*D. J.*)

RENCLOUER, v. act. (*Gram.*) enclouer de-rechef. Voyez ENCLOUER.

RENCONTRE, f. f. (*Gram.*) approche fortuite de deux choses qui se réunissent. Les Epicuriens expliquèrent la génération des choses par la *rencontre* des atomes. On appelle *rencontre*, dans l'art militaire, l'action de deux petits corps, voyez l'article suivant, & dans la société, l'arrivée de deux personnes dans un même lieu ; il y rencontra son ami, & cette *rencontre* lui fut très-douce. Aller à la *rencontre* ou au-devant, c'est la même chose ; s'il y a quelque diffé-

rence, c'est qu'on va au-devant d'un grand, à la rencontre de son égal. Il y a des rencontres fâcheuses.

RENCONTRE, c'est à la guerre le choc de deux corps de troupes, qui se trouvent en face l'un de l'autre, sans se chercher. En ce sens, rencontre est opposée à bataille rangée. Ainsi l'on dit, ce ne fut pas une bataille, ce ne fut qu'une simple rencontre. La bataille de Parme en 1734, fut proprement une rencontre. L'armée de l'empereur marchant pour investir & faire le siège de cette ville, & l'armée française pour s'y opposer; ces deux armées se rencontrèrent sur la chaussée de Parme, où elles combattirent pendant dix heures sur un front seulement de deux brigades. (Q)

RENCONTRE se dit aussi des combats singuliers par opposition à duel.

Quand deux personnes prennent querelle, & se battent sur le champ : cela s'appelle rencontre. Ainsi l'on dit : ce n'est pas un duel, c'est une rencontre. Voyez DUEL. Chambers.

RENCONTRE, (Chimie.) vaisseaux de rencontre. Les Chimistes nomment ainsi un appareil de deux vaisseaux à ouverture unique, & qui se rencontrent ou sont ajustés ensemble par leur bouche ou ouverture, en sorte qu'ils ayent une capacité commune. Ce sont deux matras ou deux cucurbites qu'on appareille ainsi. Voyez CUCURBITE, MATRAS, & les Planches de Chimie. On emploie cet appareil aux circulations, & aux digestions. Voyez CIRCULATION & DIGESTION, Chimie. On charge l'un des vaisseaux, celui qu'on destine à être dans la situation droite, de la matière à traiter; on abouche l'autre, en le renversant de manière que sa bouche soit reçue dans le premier (car s'il recevoit au contraire, les gouttes condensées qui doivent découler le long de ses parois, ne sauroient retomber immédiatement dans le vaisseau inférieur, ce qu'on se propose cependant); enfin on lute la jointure. (B)

RENCONTRE, cas fortuit, il se dit également dans le commerce, en bonne & mauvaise part.

Les marchands pour faire entendre qu'ils ont eu bon marché d'une chose, disent, c'est une rencontre, ou j'ai eu cela de rencontre, c'est à-dire, de hasard; je ne l'ai point achetée chez les marchands.

L'on dit encore en termes de commerce de lettres de change, j'ai trouvé rencontre pour Amsterdam, pour Lyon, pour Anvers, pour signifier qu'on a trouvé des lettres de change pour ces places. Voyez PLACE. Dictionn. de Commerce & de Trévoux.

RENCONTRE, (Marine.) commandement au timonnier de pousser la barre du gouvernail, du côté opposé à celui où il l'avoit poussée.

RENCONTRE, (Charpent. Menuis.) c'est l'endroit à deux ou trois pouces près, où les deux traits de scie se rencontrent, & où la pièce de bois se sépare. (D. J.)

RENCONTRE pièce de, (terme de Tourneur.) c'est ainsi qu'on nomme un morceau de fer attaché au haut de la lunette d'une poupée, qui par sa rencontre avec la pièce ovale, fait hausser ou baisser l'arbre sur lequel on tourne des ouvrages de figures irrégulières. La pièce ovale ou les autres pièces irrégulières de cet arbre, sont faites pour l'ordinaire, de cuivre, afin que la rencontre en soit plus douce. Voyez TOUR.

RENCONTRE, f. m. terme de Blason, ce mot se dit en blasonnant, des quadrupèdes qui présentent une tête de front, & dont on voit les deux yeux; mais à l'égard du léopard & du cerf, cette position s'appelle massacre. N. porte de fable au rencontre de béliet d'or. Menestrier. (D. J.)

RENCONTRÉE, (Commerce.) valeur de moi-même ou rencontrée en moi-même, style de lettres de change. Les lettres de change où ces termes se mettent sont la troisième espèce de lettres de chan-

ge; on les libelle de la sorte afin que lorsqu'un banquier ou négociant tire une lettre de change sur son débiteur, elle paroisse toujours être de ses propres deniers, à cause de la créance qu'il a de pareille somme sur celui sur qui il l'a tirée, ce qui ne seroit pas si le tireur mettoit valeur reçue en deniers comptans, parce qu'alors le commissionnaire ou l'ami à qui elle auroit été remise pour la recevoir, pourroient prétendre que la lettre leur appartien droit, puisqu'il paroîtroit par la lettre qu'ils en auroient fourni la valeur. Diction. de commerce.

RENCONTRER, v. act. (Gramm.) Voyez l'article RENCONTRE.

RENCONTRER, c'est trouver la voie d'une bête; le limier rencontre.

RENDABLE, adj. (Jurisprud.) se dit en plusieurs sens différens.

Fief rendable, étoit celui que le vassal devoit rendre à son seigneur en cas de guerre.

Rente rendable, dans quelques coutumes, comme Auvergne & la Marche, est la rente constituée à prix d'argent.

On dit aussi quelquefois en parlant d'un cens ou d'une rente qu'ils sont rendables à tel endroit, c'est-à-dire portables dans ce lieu & non quérables. Voyez le glossaire de M. de Laurière au mot rendable. (A)

RENDAGE, f. m. (Jurisprud.) signifie ce que l'on rend de quelque chose au seigneur ou maître, le profit qu'il en retire.

Par exemple, en fait de monnoie, le droit de rendage de chaque ouvrage comprend le droit de seigneurage dû au roi, & le brassage du maître de la monnoie, qui lui est accordé par les ordonnances sur chaque marc. Voyez l'article suivant.

Rendage se prend aussi pour la ferme, profit & revenu que l'on retire d'un héritage; ainsi dans la coutume de Liege les rentes créées par rendage sont les rentes foncières réservées lors de l'aliénation du fonds. Voyez le gloss. de M. de Laurière au mot rendage. (A)

RENDAGE, f. m. (Monnayage.) ce mot signifie ce que les espèces, quand elles sont fabriquées, rendent à cause de l'alliage qu'on y mêle, au-dessus du véritable prix de l'or & de l'argent avant ce mélange; le rendage comprend également le droit de seigneurage dû au souverain sur les monnoies, & le droit de brassage accordé aux maîtres des monnoies pour les frais de la fabrication.

Rendage se dit aussi de ce qu'il faut que les officiers des monnoies rendent au roi pour le défaut des monnoies mal fabriquées. Le rendage du marc d'or est 10 liv. 10 sols, savoir 7 liv. 10 sols pour le seigneurage, & 3 liv. pour le brassage. Le rendage d'un marc d'argent est de 28 sols $\frac{1}{3}$, savoir 10 $\frac{1}{3}$ pour le seigneurage, & 18 sols pour le brassage. (D. J.)

RENDETTET, (Commerce.) s'endetter une seconde fois. Voyez ENDETTET, S'ENDETTET.

RENDEZ-VOUS, f. m. (Gram.) c'est le lieu où l'on doit se trouver à une certaine heure. Ce fut le rendez-vous général de l'armée, de la chasse, &c.

RENDEZ-VOUS, (Marine.) c'est le lieu convenu entre les vaisseaux d'une flotte, où ils doivent se réunir au cas qu'ils viennent à être dispersés.

RENDONNÉE, f. f. terme de Vénérerie, c'est lorsqu'après que le cerf est donné aux chiens il se fait chasser deux ou trois fois dans son enceinte, & tourne deux ou trois tours autour du même lieu, & se retire ensuite fort loin. Fouilloux. (D. J.)

RENDOUBLER, v. act. (Tailleur & Couturière.) c'est coudre les bords d'une étoffe en double, pour raccourcir ou retrécir. Il vaut mieux faire un rendouble que rogner.

RENDRE, REMETTRE, RESTITUER, (Syn.) Nous rendons ce qu'on nous avoit prêté ou donné.

Nous *remettons* ce que nous avons en gage ou en dépôt. Nous *restituons* ce que nous avons pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, & *restituer* entièrement.

On emprunte pour *rendre*, on se charge d'une chose pour la *remettre*, mais on ne prend guère à dessein de *restituer*.

L'usage emploie & distingue encore ces mots dans les occasions suivantes. Il se sert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, & des présens ou monumens de tendresse. On *rend* son amitié à qui en avoit été privé, les lettres à une maîtresse abandonnée. Le second se dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honneurs, emplois ou charges dont on est revêtu. On *remet* un enfant à ses parens, le cordon de l'ordre, le bâton de commandant, les sceaux & les dignités au prince. Le troisième se place, pour les choses qui ayant été ôtées ou retenues se trouvent dûes. On *restitue* à un innocent accusé son état & son honneur; on *restitue* un mineur dans la possession de ses biens aliénés. *Girard. (D. J.)*

RENDRE, en Médecine, est la même chose qu'*évacuer*. Voyez *EVACUER*.

Dans les *Transactions philosophiques*, il est parlé d'un nommé Matthieu Milford, qui *rendit* un ver par les urines, lequel on croyoit venir des reins. Voyez *VERS*.

Lister fait mention d'une véritable chenille que *rendit* un enfant de neuf ans. M. Jessop a vû des insectes à six piés qu'avoit vomi une fille. Catherine Geilaria, qui mourut en 1662, dans l'hôpital d'Altenbourg, *rendit* vingt ans durant par la bouche & par les felles des crapauds & des lézards. *Ephém. d'Allemagne, tom. I. obs. 103.*

Dans les mêmes *Ephémérides*, il y a un exemple d'un petit chat, nourri dans l'estomac d'un homme, & ensuite vomi. Il y est parlé aussi de petits chiens, de grenouilles, de lézards aquatiques, & d'autres animaux, nourris & *rendus* de la même façon. Bartholin parle d'un ver qui fut nourri dans le cerveau, & *rendu* par le nez. Voyez *VERS*.

RENDRE LE BORD, (*Marine*.) c'est venir mouiller ou donner fond dans un port ou dans une rade.

Les vaisseaux de guerre ne doivent *rendre le bord*, s'ils n'ont point d'ordre, qu'après avoir consumé tous leurs vivres.

RENDRE LA MAIN, terme de *Manège*, c'est le mouvement que l'on fait en baissant la main de la bride, pour engager le cheval d'aller en-avant. *Elém. de caval. (D. J.)*

RENDSTADT, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans le duché de Holstein, aux confins du duché de Sleswick; elle est presque environnée de la rivière d'Eyder qui y forme deux lacs poissonneux, à six lieues au sud-est de Sleswick; elle appartient au roi de Danemarck. Les Impériaux la prirent en 1627, & les Suédois en 1643. *Long. 27. 30. lat. 54. 32.*

Gudius (Marquard), savant littérateur, naquit à *Rendstade* en 1635, voyagea dans toute l'Europe, & mourut en 1689, laissant une curieuse bibliothèque, que Morhof appelle la *reine des bibliothèques des particuliers*. Ses manuscrits & autres raretés littéraires ont passé dans la bibliothèque du duc de Wolfenbutel, & ce fut le célèbre Leibnitz qui procura cette acquisition, étant allé pour cet effet dans le Holstein en 1710. Gudius avoit promis pendant sa vie divers ouvrages sans tenir parole; mais on a trouvé dans sa bibliothèque un beau recueil d'inscriptions anciennes de sa main. Cet ouvrage, après divers contre-tems, a paru sous ce titre: *Antiquæ inscriptiones, tum græcæ, tum latinæ, olim à Marquardo Gudio collectæ, nunc à Francisco Hesselio editæ, Tome XIV.*

cum adnotationibus. Leuwardiæ 1731, in-folio. Vous trouverez les détails qui regardent cet ouvrage dans la *Bibliothèque raisonnée, tom. X. part. II. pag. 274. 290. (D. J.)*

RENDU, (*Gramm.*) participe du verbe *rendre*. Voyez l'article *RENDRE*.

RENDU, (*Fortification*.) un *rendu* à la guerre est un soldat ou un deserteur d'une armée ennemie. (Q)

RENDU, (*Maréchal*.) un cheval *rendu*, est celui qui ne sauroit plus marcher.

RENDUIRE, v. act. (*Gramm.*) enduire de nouveau. Voyez *ENDUIRE & ENDUIT*.

RENDURCIR, v. act. (*Gramm.*) endurcir de rechef. Voyez les articles *DUR*, *DURETÉ*, *ENDURCIR*, *ENDURCISSEMENT*.

RÈNE, s. f. terme de *Bourrelier*, les *rènes* sont deux longes de cuir attachées à la branche de la bride; elles sont dans la main du cavalier, font agir l'embouchure, tiennent la tête du cheval sujette, & servent à le conduire, soit à droite, soit à gauche.

Ce qu'on appelle *fausse rène*, est une longe de cuir qu'on patte quelquefois dans l'arc du banquet, pour faire donner un cheval dans la main, ou pour lui faire plier l'encolure. (D. J.)

RENÉGAT, s. m. (*Théol.*) chrétien qui apostasie & abandonne la foi de Jesus-Christ pour embrasser quelqu'autre religion, mais singulièrement le mahométisme. Voyez *APOSTAT*.

On prétend que les *renégats* sont ceux d'entre les turcs qui maltraitent le plus cruellement les esclaves chrétiens qui tombent entre leurs mains.

Ce mot est formé du latin *renegare*, qui signifie *renier*, *abjurer* un sentiment.

RENEN, (*Géog. mod.*) petite ville & seigneurie d'Allemagne, au duché de Meklenbourg, entre Paderbusch & Dasselow, sur les frontières du duché de Holstein. (D. J.)

RENETTE, *RAINE*, *CROISETTE*, s. f. (*Hist. nat. Ichtyolog.*) *rana arborea*; c'est la plus petite espèce de grenouille, on l'a nommée en latin *rana arborea*, parce qu'elle grimpe sur les arbres; elle a toute la face supérieure du corps d'une belle couleur verte, & toute la face inférieure est blanchâtre, à l'exception des piés qui ont une couleur brune; il y a de chaque côté du corps une ligne d'un jaune clair qui sépare la couleur verte de la couleur blanchâtre; ces lignes commencent aux deux narines, elles passent chacune sur l'un des côtés de la tête & du corps, & descendent le long des jambes de derrière. Les doigts ont à leur extrémité une sorte de petit bouton rond & charnu. Le mâle ne diffère de la femelle, qu'en ce qu'il a la gorge brune.

Selon M. Raïfel, les *renettes* passent presque tout l'été sur des arbres où elles se nourrissent d'insectes; elles se retirent l'hiver dans la fange des marres; elles croassent au commencement du printems avant toutes les autres espèces de grenouilles & leur croassement se fait entendre aussi beaucoup plus loin; elles s'accouplent dans l'eau sur la fin du mois d'Avril: les vers ou plutôt les têtards qui proviennent du frai de *renettes*, ne prennent la forme de grenouille que deux mois & plus après qu'ils sont éclos. *Journal étranger, Juillet 1754. p. 168. Voyez GRENOUILLE.*

RENETTE, s. f. instrument de fer dont les *Bourreliers* se servent pour marquer des raies sur le cuir qu'ils emploient; cet instrument est une grande bande de fer de la largeur d'un pouce ployée en deux, ce qui donne à l'instrument deux branches d'environ 12 ou 14 pouces de long; l'une des deux branches est de quelques lignes plus longue que l'autre, & la plus courte est un peu recourbée en-dehors par le bout. Vers le milieu de la longueur des deux branches est une vis de fer, qui sert à éloigner ou approcher les deux branches; l'usage de la *renette* est de

servir à tracer des raies sur les bandes de cuir au moyen de l'extrémité de la branche recourbée, tandis que l'extrémité droite ne fait que glisser le long de la coupe du cuir, & sert en quelque façon de règle pour tracer la raie bien droite. *Voyez la fig. 23. Pl. du Bourrellier.*

RENETTE, f. f. *terme de Manège*; c'est un instrument d'acier, qui sert à trouver une enclouüre dans le pié du cheval.

RENFAITER, v. act. (*Gram. & Couvr.*) c'est refaire le faite d'une maison, & réparer les faitières. *Voyez FAÎTE.*

RENFERMER, v. act. (*Gramm.*) c'est enfermer de nouveau, & plus souvent enfermer; on a renfermé ces fanatiques qui troublent la société par leurs extravagances. La terre renferme des trésors infinis qui nous sont encore inconnus, mais que les siècles à venir produiront au jour. Je me renferme dans ma petite sphere, & je mets mon bonheur à n'en point sortir; cet objet est trop étendu, trop plein d'exceptions pour être renfermé dans quelques règles générales.

RENFERMER un cheval entre les cuisses. *Voyez ASSUJETTIR.*

RENFLER, v. act. (*Gramm.*) c'est enfler sur un nouveau fil ou une seconde fois sur le même fil, un collier, un chapelet, un braceret, une aiguille.

RENFLAMMER, v. act. (*Gram.*) c'est enflammer de nouveau. *Voyez ENFLAMMER & FLAMME.*

RENFLEMENT DE COLONNE, f. m. (*Archit.*) c'est une petite augmentation au tiers de la hauteur du fût d'une colonne, qui diminue insensiblement jusqu'aux deux extrémités.

Le renflement dans les colonnes est appelé *entasis* en grec, & par Vitruve *adjectio in mediis columnis*; il se fait au tiers vers le bout du bas du fût de la colonne; & le milieu dont Vitruve parle, ne doit pas être entendu à la lettre, mais en général, de ce qui est seulement entre les extrémités; tous les gens de goût n'approuvent point le renflement des colonnes, & en donnent de bonnes raisons; le lecteur les trouvera dans les commentaires de M. Perrault, sur le c. ij. du l. III. de Vitruve, & dans les principes d'Architecture de Félibien. (*D. J.*)

RENFORCEMENT, f. m. (*Archit.*) c'est un parement au-dedans du nud d'un mur, comme d'une table fouillée, d'une arcade ou d'une niche feinte.

Renforcement de sôfite. C'est la profondeur qui reste entre les poutres d'un grand plancher; lesquelles étant plus près que ses travées, causent des compartimens quarrés, ornés de corniches, architraves, comme aux sôfites des basiliques de S. Jean de Latran, de Sainte-Marie majeure à Rome, &c. ou avec de petites calotes dans ses espaces, comme à une des salles du château de Maisons. C'est ce que Daniel Barbaro entend par ce mot *lacus*, qui peut signifier, & les renforcements quarrés d'une voûte; & ceux de la coupe du Panthéon à Rome.

Renforcement de théâtre. C'est la profondeur d'un théâtre, augmentée par l'éloignement que fait paroître la perspective de la décoration. (*D. J.*)

RENFORCER, v. act. (*Gram.*) rendre plus fort. On renforce un mur, une armée, une troupe, sa voix, une étoffe, &c.

RENFORMER, v. act. *en terme de Gantier-Parfumeur*; c'est élargir les gants sur le renformoir pour leur donner une meilleure forme. *Voyez RENFORMOIR.*

RENFORMIR, v. act. (*Archit.*) c'est réparer un vieux mur, en mettant des pierres ou des moilons aux endroits où il en manque, & en boucher les trous de boulins; c'est aussi lorsqu'un mur est trop épais en un endroit, & foible en un autre; le hacher, le charger, & l'enduire sur le tout. *Daviler. (D. J.)*

RENFORMIS, f. m. (*Archit.*) c'est la réparation d'un vieux mur, à proportion de ce qu'il est dégradé. Les plus forts renformis sont estimés pour un tiers de mur; mais on taxe quelquefois le renformis à 3 toises pour une, ou 7 pour 2, ce que les experts appellent *médionner*. *Daviler. (D. J.)*

RENFORMOIR, f. m. *instrument de Gantier*, qu'on appelle aussi *demoiselle* ou *servante*; c'est un outil de bois dur & tourné, fait en forme de pyramide, garni de plusieurs coches, il a environ un pié de hauteur; la base en est plate, & le sommet rond. C'est sur cet instrument que les Gantiers renforment leurs gants, c'est-à-dire les élargissent au moyen de deux bâtons qu'ils appellent ordinairement *tourne-gants*. *Voyez GANT.*

RENFORT, f. m. (*Gram.*) secours, addition qui fortifie; on renforce, ou l'on envoie un renfort à une garnison.

RENFORT, c'est, dans l'Artillerie, une partie de la piece du canon dont le corps est ordinairement composé de trois grosseurs ou circonférences.

Le premier renfort, qui forme la première circonférence de la piece, se compte depuis l'astragale de la lumière jusqu'à la plate-bande & moulure qui est sous les angles.

Le second renfort, qui est la seule circonférence, depuis cette plate-bande & moulure jusqu'à la plate-bande & moulure que l'on trouve immédiatement après les tourillons.

Ces deux premiers renforts vont toujours en diminuant. Ensuite est la volée, troisième circonférence, qui est aussi moindre en grosseur. *Voyez CANON.*

Les mortiers & pierriers ont aussi différens renforts. *Voyez MORTIERS & PIERRIERS. (Q)*

RENFORT DE GUERRE, est un secours ou nouvelle augmentation d'hommes, d'armes, de munitions, *Chambers.*

Un général qui attend un renfort de troupes doit se tenir sur la défensive, & ne point se commettre avec l'ennemi avant qu'il soit arrivé. Il doit pour cet effet occuper un camp sûr, où l'ennemi ne puisse pas le forcer de combattre malgré lui. Il est des circonstances où l'on doit cacher à l'ennemi, lorsqu'il est possible de le faire, le renfort que l'on a reçu; & cela, afin de le surprendre en l'attaquant dans le tems qu'il croit que la foiblesse de l'armée qu'il a en tête ne lui permettra point d'engager le combat. Cette espee de ruse a été pratiquée plusieurs fois & avec succès par les anciens. (*Q*)

RENFORT de caution, (*Jurisprud.*) est un supplément de caution que l'on donne lorsque la caution principale n'est pas suffisante.

Le renfort de caution est différent du certificateur de la caution. Celui-ci ne répond que de la solvabilité de la caution, & ne peut être poursuivi qu'après discussion faite de la caution, au lieu que le renfort de caution répond de la solvabilité du principal débiteur, & peut être attaqué en même tems que la caution principale. *Voyez CAUTION, CAUTIONNEMENT, CERTIFICATEUR, DISCUSSION, FIDÉJUSSEUR, FIDÉJUSSION. (A)*

RENFORT, *terme de Fondeur*, c'est la partie de la piece d'artillerie qui est un peu au-dessus des tourillons, & qui est d'ordinaire éloignée de la bouche du canon, d'environ quatre piés & demi, plus ou moins, selon la longueur de la piece. Cette partie sert par sa grosseur à renforcer le canon; mais, il faut remarquer qu'il y a deux renforts dans un canon. Le premier, qui forme la première circonférence de la piece, est depuis l'astragale de la lumière, jusqu'à la plate-bande & moulure, qui est sous les ances. Le second renfort est la seconde circonférence, & s'étend depuis cette plate-bande & moulure, jusqu'à la plate-bande & moulure que l'on trouve immédiatement après les tourillons. (*D. J.*)

RENGAGER, v. act. (*Gram.*) engager de-rechef. *Rengager* une action. Se *rengager* dans les mêmes liens. Voyez **ENGAGER**.

RENGORGEUR, oblique. Voyez **DROIT**.

Rengorgeur droit, voyez **TRANSVERSAIRE de la tête**, appelé *premier transversaire*.

RENGRAISSER, v. act. (*Gramm.*) engraisser de nouveau. Voyez **ENGRAISSER & GRAISSE**.

RENGRENEMENT, f. m. (*Monnoyage*.) ce terme signifioit dans les hôtels des monnoies, dans le tems qu'on y faisoit encore le monnoyage au marteau, l'opération du monnoyeur, qui remettoit le flacon entre la pile & le trouffeu, c'est-à-dire, entre les quarrés d'effigie & d'écusson, afin que s'il n'avoit pas été bien marqué du premier coup de marteau, on pût en achever plus parfaitement l'empreinte par un second coup. A l'égard des médailles, comme elles sont d'un grand relief, il faut souvent en faire le *rengrenement*, & les recuire à chaque fois qu'on l'a recommencé; si le relief est excessif, il faut souvent en recommencer le *rengrenement* jusqu'à quinze ou seize fois, & à chaque fois limer la matiere qui débordé au-delà de la circonférence. *Savary. (D. J.)*

RENGRENER, terme de Monnoie; on dit *rengrener* une médaille lorsqu'elle n'a pas bien reçu l'empreinte, & qu'on la presse entre les deux carrés, ce qui se réitere plusieurs fois.

RENIER, v. act. (*Gram.*) c'est méconnoître, abjurer, renoncer. On *renie* Dieu. On *renie* la religion. On *renie* son pere. On *renie* sa dette.

RENIFFLER, (*Maréchal.*) se dit du bruit que le cheval fait avec ses naseaux, lorsque quelque chose lui fait peur.

RENITENCE, f. f. en Philosophie, signifie la force des corps solides par laquelle ils résistent à l'impulsion des autres corps, ou réagissent avec une force égale à celle qui agit sur eux. Ce mot vient du latin *reniti*, faire effort contre quelque chose. Voyez **RÉACTION**, voyez aussi **RÉSISTANCE**.

Dans tout choc de deux corps il y a une *renitence*; car un corps qui en choque un autre perd une partie de son mouvement par le choc, s'il n'est pas à ressort; & le corps qui étoit en repos est forcé de se mettre en mouvement: au reste le mot de *renitence* est peu usité, ceux de *réaction* ou de *résistance* sont presque les seuls en usage. (O)

RENITENCE, terme de Chirurgie, qui signifie proprement une dureté, ou une résistance au tact. La *renitence* est un des principaux caracteres des tumeurs skirrheuses. Voyez **SKIRRHE**.

Il est à-propos de savoir juger par expérience des différens degrés de *renitence*, pour estimer à quel point les humeurs épaissies qui forment la tumeur, sont privées de la férosité qui leur servoit de véhicule dans l'état naturel, & regler les médicamens dont on peut user pour obtenir la résolution de la tumeur. On connoît aussi par le degré de *renitence* bien apprécié de l'effet des médicamens qu'on a employés. Le froid contribue beaucoup à l'induration des tumeurs, & les glandes sont plus sujettes aux tumeurs dures que les autres parties, parce que la lymphe, fort susceptible d'épaississement, circule avec lenteur dans ces organes. Les glandes du cou sont plus sujettes à devenir skirrheuses que celles des aisselles & des aines, parce qu'elles sont plus exposées au froid. Les amygdales s'enflamment assez facilement, & leur gonflement inflammatoire devient souvent une tumeur dure & *renitente* par l'action du froid. Voyez **ESQUINANCIE**. (Y)

RENK, (*Hist. nat.*) nom d'un poisson d'eau douce, que l'on pêche en Baviere, dans un lac près du château de Starenberg. On dit que sa chair est blanche comme la neige, & que le goût en est admirable, & qu'il meurt aussi-tôt qu'il est sorti de l'eau.

RENNE, *rangifer*, f. f. (*Hist. nat. Zoolog.*) animal quadrupede qui ressemble beaucoup au cerf, mais qui est plus grand. Le bois de la *renne* a une figure très-différente de celle du bois du cerf. « Les cerfs », dit M. Renard dans son voyage de Laponie, n'ont que deux bois, d'où sortent quantité de dagues; mais les *rennes* en ont un autre sur le milieu du front, qui fait le même effet que celle qu'on peint sur la tête des licornes, & deux autres qui s'étendant sur ses yeux tombent sur sa bouche. Toutes ces branches néanmoins sortent de la même racine; mais elles prennent des routes & des figures différentes; ce qui leur embarrasse tellement la tête, qu'elles ont de la peine à paître, & qu'elles aiment mieux arracher les boutons des arbres, qu'elles peuvent prendre avec plus de facilité ». Toute les extrémités du bois des *rennes* sont larges, plates & terminées par des pointes. Les femelles portent un bois comme le mâle, mais plus petit. Il y a plus de noir dans la couleur du poil des *rennes*; principalement lorsqu'elles sont jeunes, que dans celles du poil du cerf.

Les *rennes* sauvages sont plus fortes, plus grandes & plus noires que les *rennes* domestiques: ces animaux sont encore plus légers que les cerfs, quoiqu'ils n'aient point les jambes si menues.

Les *rennes* se trouvent dans tous les pays du nord. Les Lapons en ont des troupeaux qui leur sont de la plus grande utilité. Ils se vêtissent de la peau des *rennes*. Ils la portent l'hiver avec le poil, & ils la dépouillent pour l'été. Ils se nourrissent de la chair de ces animaux, qui est grasse & très-succulente; celles des *rennes* sauvages est la plus délicate. Ils emploient les os pour faire des arbalètes & des arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuilliers, &c. Ils font aussi avec les nerfs de ces animaux des fils pour couvrir leurs habits: ils les doublent pour attacher les planches de leurs barques. Ils boivent le sang des *rennes*; mais ils aiment encore mieux le faire dessécher au froid dans la vessie de l'animal, & s'en servir pour faire des potages, en faisant bouillir avec du poisson un morceau de ce sang desséché. Le lait des *rennes* est la boisson ordinaire des Lapons; ils y mêlent presque moitié d'eau, parce qu'il est gras & épais; les meilleures *rennes* n'en donnent que lorsqu'elles ont mis bas, & on n'en tire qu'un demi-septier par jour. Les Lapons en font aussi des fromages, qui sont gras, & d'une odeur assez forte, mais fade, parce qu'il n'y a point de sel.

Les *rennes* tirent des traîneaux, & portent des fardeaux. On les attèle au traîneau par le moyen d'un trait qui passe sous le ventre de l'animal entre ses jambes, & qui s'attache sur le poitrail à un morceau de peau servant de collier; il n'y a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal. Ces traîneaux vont très-vîte, surtout quand ils sont trainés par une *renne* bâtarde, c'est-à-dire une *renne* produite par un mâle sauvage & par une femelle domestique, que l'on a laissé aller dans le bois pour y recevoir le mâle. Lorsque la neige est unie & gelée, un traîneau tiré par une *renne* des plus vîtes & des plus vigoureuses & bien conduite, peut faire jusqu'à six lieues de France par heure; mais elle ne peut résister à cette fatigue que pendant sept à huit heures. La plupart des *rennes* sont très-dociles; mais il s'en trouve des rétives, qui sont presque indomptables. Lorsqu'on les mene trop vîte, elles se mettent en fureur, se retournent, se dressent sur leurs piés de derriere, & se jettent sur l'homme qui est dans le traîneau: on n'en peut pas sortir, parce qu'on y est attaché; ainsi on n'a d'autre ressource que de se tourner contre terre, & de se couvrir du traîneau, comme d'un bouclier, pour se mettre à l'abri des coups de la *renne*. On ne peut aller en traîneau que l'hiver,

lorsque la neige rend les chemins unis. Les *rennes* ne sont pas assez fortes pour porter plus de 40 livres de chaque côté : on n'est pas en usage de leur faire traîner des chariots, parce que les chemins sont trop inégaux.

La nourriture la plus ordinaire des *rennes* est une petite mousse blanche extrêmement fine, & très-abondante en Lapponie. Lorsque la terre est couverte de neige, les *rennes* connoissent les lieux où il y a de cette mousse, & pour la découvrir elles font un grand trou dans la neige avec une vitesse extrême. Mais lorsque la neige est aussi dure que la glace, elles mangent une certaine mousse qui ressemble à une toile d'araignée, & qui pend aux pins. *Voyage de Lapponie par Regnard. Voyez QUADRUPÈDE.*

RENNES, caillou de, (*Hist. nat. Litholog.*) c'est ainsi qu'on nomme une pierre de la nature du jaspe, dont il se trouve une grande quantité en Bretagne, au point que l'on en a ci-devant employé pour paver la ville de Rennes, capitale de cette province, d'où lui vient le nom qu'elle porte. On l'appelle quelquefois simplement *pavé de Rennes*. Cette pierre est opaque; on y voit deux couleurs; savoir, une rouge plus ou moins vive, entremêlée de taches jaunes plus ou moins claires. En considérant attentivement cette pierre lorsqu'elle est brute, on s'aperçoit qu'elle est formée par un assemblage de petits cailloux rouges & arrondis, qui ont été liés & comme soudés les uns aux autres par un suc lapidifique jaune ou blanchâtre, qui a lui-même acquis la dureté du caillou; c'est pour cela que cette pierre prend un très-beau poli, & à ne la regarder que superficiellement, on croiroit que c'est une seule masse. Elle a cela de commun avec le porphyre, & avec les pierres que l'on appelle *poudingues*. On en fait des tabatières, ainsi que des jaspes & des agates ordinaires.

RENNES, (*Géog. mod.*) en latin *condatè Rhedonum*; ville de France, capitale de la Bretagne, au confluent de Lille & de la Vilaine, dans les terres, à 22 lieues au nord de Nantes, à 18 au sud-est de S. Malo, & à 80 de Paris. *Long.* suivant Cassini, 15. 46. 30. *latit.* 48. 3. 10.

Le nom de *Rennes* a été tiré des peuples *Rhedones*, célèbres parmi les Armoriques, & dont le territoire devoit s'étendre jusqu'à la mer; d'où l'on voit que le diocèse de *Rennes* est aujourd'hui bien moins considérable.

Cette ville vint au pouvoir des Francs, lorsqu'ils s'emparèrent de celles des pays voisins de l'embouchure de la Loire, après qu'ils eurent vaincu les Saxons qui s'y étoient établis. Dans le ix^e siècle, Numénius se rendit maître de *Rennes*, qui passa à ses successeurs, & qui depuis a subi le même sort que les autres villes de la Bretagne. Marmodus qui vivoit dans le x^e siècle, & qui fut depuis évêque de *Rennes*, a fait de cette capitale une peinture des plus satyriques, & dont voici quelques traits.

*Urbs Rhedonis, spoliata bonis, viduata colonis,
Plena dolis, odiosa polis, sine lumine solis;
In tenebris vacat illecebris, gaudetque latebris:
Desidiam putat egregiam, spernitque sophiam.*

Rennes moderne ne ressemble point à cette description, excepté que ses rues sont étroites, mal-propres, que la plupart de ses maisons sont de bois & si hautes que cette ville est toujours comme du tems de Marmode, *sine lumine solis*; mais elle est aujourd'hui le siège d'un parlement, d'une cour des aides, d'une cour des monnoies, d'un présidial, d'une intendance, d'une table de marbre & d'une juridiction consulaire. La faculté de droit qui étoit à Nantes, y a été transférée, & elle y sied mieux que dans une ville de pur commerce. On y compte neuf paroisses, en y comprenant les fauxbourgs qui sont très-éten-

due; les jésuites y avoient un collège; la rivière de Vilaine divise la ville en deux parties, & on passe cette rivière sur trois ponts.

De notre tems, en 1720, *Rennes* a été désolée par un terrible incendie qui dura six à sept jours, & qui consuma, dit-on, huit cens cinquante maisons; la perte des meubles, de l'argent comptant, & des titres d'une bonne partie des familles de la province, augmenta la consternation de tous les habitants.

Son évêché est un des plus anciens de la Bretagne; on prétend qu'il fut établi dans le troisième siècle, & ses prélats ont eu quelquefois l'honneur de couronner leur souverain; ils sont conseillers nés du parlement de cette province, & seigneurs d'une partie de la ville; le revenu de l'évêque n'est cependant que d'une quinzaine de mille livres; son diocèse renferme quatre abbayes & deux cens soixante-trois paroisses. On y recueille des grains, & on y nourrit dans les pâturages quantité de vaches qui donnent d'excellent beurre, dont on fait un assez grand trafic.

Tournemine, (*René-Joseph*) jésuite célèbre par sa belle érudition, naquit à *Rennes* en 1661, d'une illustre & ancienne maison de Bretagne. Il avoit une foiblesse singulière pour un savant & pour un religieux, c'est qu'il étoit très-flatté que personne n'ignorât sa naissance; on ne pouvoit pas mieux lui faire sa cour que de lui en parler; il se plaisoit à relever les avantages de la noblesse, & l'on s'apercevoit aisément que son amour-propre s'approprioit une partie des éloges qu'il donnoit là-dessus à ceux qui jouissoient de ce don du hasard; une mémoire heureuse, une imagination féconde, un goût délicat, un esprit étendu, lui acquirent un nom dans la littérature; il possédoit les belles lettres, l'histoire, la fable, la chronologie, & sur-tout la science des médailles.

Il travailla longtems au journal de Trévoux, & ce travail le mit en correspondance avec un grand nombre de savans des plus distingués; son style est aisé, noble, brillant, varié; il a su mettre beaucoup de netteté & d'agrément même dans la sécheresse des discussions. Il fut fait bibliothécaire des jésuites de la maison professée à Paris, & il forma pour lui-même une bibliothèque choisie d'environ sept mille volumes; il supportoit avec peine les opinions différentes des siennes, & a fait voir un zèle amer contre tous les ouvrages du P. Hardouin son confrère. Il mourut à Paris en 1739, à 78 ans.

Presque tous ses écrits se trouvent semés dans les différens volumes du journal de Trévoux, auquel il a travaillé pendant dix-neuf ans; on lui doit encore une nouvelle édition des commentaires de Ménochius, à laquelle il ajouta douze dissertations curieuses; cette édition nouvelle, *Joannis - Stephani Menochii, S. J. commentarii totius S. Scripturæ*, parut à Paris en 1719, en 2 vol. in-fol. On pourroit rassembler en un corps plusieurs écrits du P. Tournemine, ou du-moins tous ceux qui concernent l'art numismatique.

Dom Lobineau, (*Gui-Alexis*) bénédictin, étoit aussi natif de *Rennes*; il se livra tout entier à la seule étude de l'histoire, & mourut en 1727 dans une abbaye près de S. Malo, à 61 ans; il a fini l'histoire de la ville de Paris, que Dom Félibien avoit déjà très-avancé; elle a paru en 1725, en cinq volumes in-fol. il a pareillement achevé l'histoire de Bretagne, à laquelle le P. le Gallois avoit longtems travaillé; cette histoire de Bretagne est en 2 vol. in-fol. on lui a attribué les aventures de Pomponius, chevalier romain; mais cette brochure satyrique est de M. de Thémiseuil. (*le chevalier DE JAU COURT.*)

RENOM, f. m. (*Gram.*) réputation bonne ou mauvaise qu'on a acquise dans l'esprit des hommes; il est dit des choses & des personnes; Rome, Athènes

nes & Lacédémone ont été trois villes de grand renom ; Achilles dut à ses actions le renom qu'il eut de son tems, c'est à Homere qu'il doit celui dont il jouira dans tous les siècles à venir. On se fait un mauvais renom par des actions injustes ; le mauvais renom nous ôte tout crédit dans l'esprit des autres.

RENOIRCIR, v. act. (Gram.) noircir de nouveau. Voyez les articles NOIR & NOIRCIR.

RENOMMÉE, f. f. (Morale) estime éclatante qu'on a acquise dans l'opinion des hommes ; je parle ici de la bonne, & non de la mauvaise renommée, car cette dernière est toujours odieuse ; mais l'amour pour la bonne renommée, ne doit jamais être découragé, puisqu'elle produit d'excellens effets, non-seulement en ce qu'elle détourne de tout ce qui est bas & indigne, mais encore en ce qu'elle porte à des actions nobles & généreuses. Le principe en peut être fautif ou défectueux ; l'excès en sera vicieux tant qu'on voudra, mais les conséquences qui en résultent, sont tellement utiles au genre humain, qu'il est absurde de s'en moquer, & de regarder cet amour d'une bonne renommée, comme une chose vaine ; c'est un des plus forts motifs qui puisse exciter les hommes à se surpasser les uns les autres dans les arts & dans les sciences qu'ils cultivent.

Quelques écrivains de morale sont également trop rigides & peu judicieux, quand ils décréditent ce principe, que la nature semble avoir gravé dans le cœur, comme un ressort capable de mettre en mouvement ses facultés cachées ; & qui se déploie toujours avec force dans les âmes vraiment généreuses. Les plus grands hommes, chez les Romains, n'étoient animés que de ce beau principe. Cicéron dont le savoir & les services qu'il rendit à sa patrie, sont si connus, en étoit enflammé.

J'en fais qu'il y a des hommes qui courent après la renommée, au lieu de la faire naître ; mais le moyen d'y parvenir solidement, est de tenter une route nouvelle & glorieuse, ou bien de suivre cette même route déjà pratiquée sans succès ; ainsi, quand la poésie nous peint la renommée couverte d'ailes légères, ce sont là des symboles de la vaine renommée, & non pas de celle qui s'acquiert en faisant de grandes ou de belles choses. Voyez GLOIRE, RÉPUTATION, &c. (D. J.)

RENOMMÉE, (Mytholog. poët.) les poètes ont personifié la Renommée, & en ont fait une divinité qu'ils ont peinte à l'envi par les plus brillantes images. Donnons-en les preuves, & commençons par la peinture de Virgile.

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, viresque acquirit eundo :
Parva metit primo, mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solo, & caput inter nubila condit.
Illam terra parens, irâ irritata deorum,
Extremam, ut perhibent, Cæo, Enceladoque sororem
Progenit, pedibus celerem, & pernicipibus alis :
Monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt corpore
plumæ
Tot vigilant oculi subter, mirabile dictu,
Tot linguae, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
Nocte volat cæli medio, terraque per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno.
Luce sedet custos, aut summi culmine tecti,
Turribus aut altis, & magnas territat urbes,
Tam fidei praviq. tenax, quam nuntia veri.

Æneid. l. IV. v. 173.

La renommée est le plus prompt de tous les maux ; elle subsiste par son agilité, & sa course augmente sa vigueur ; d'abord petite & timide, bientôt elle devient d'une grandeur énorme ; ses pieds touchent la terre, & sa tête est dans les nues ; c'est la sœur des géans Cée & Encelade, & le dernier monstre qu'en-

fanta la terre irritée contre les dieux ; le pied de cet étrange oiseau est aussi léger que son vol est rapide ; sous chacune de ses plumes, ô prodige ! il a des yeux ouverts, des oreilles attentives, une bouche & une langue qui ne se tait jamais ; il déploie ses ailes bruyantes au milieu des ombres ; il traverse les airs durant la nuit, & le doux sommeil ne lui ferme jamais les paupières ; le jour, il est en sentinelle sur le toit des hautes maisons, ou sur les tours élevées : de-là il jette l'épouvante dans les grandes villes ; seme la calomnie avec la même assurance qu'il annonce la vérité.

Rien n'est plus poétique que cette description de la renommée ; voici celle d'Ovide, qui paroît s'être surpassé lui-même.

Orbe locus medio est, inter terrasque fretumque
Cœlestesque plagas, triplicis confinia mundi,
Unde quod est usquam, quamvis regionibus absit,
Suspiciunt, penetratque cava vox omnis ad aures.
Fama tenet, summæque domum sibi legit in arce ;
Innumerosque aditus, ac mille foramina tectis
Addidit, & nullis inclusit limina portis.
Nocte dieque patet : tota est ex ære sonanti ;
Tota fremit, vocesque refert, iteratque quod audit.
Nulla quies intus, nullaque silentia parte ;
Nec tamen est clamor, sed parvæ murmura vocis :
Qualia de pelagi, si quis procul audiat, undis
Esse solent ; qualemve sonum, cum Jupiter attras
Increpuit nubes, extrema tonitrua reddunt.
Ætria turba tenet ; veniunt leve vulgus, euntque ;
Mixtaque cum veris passim commenta vagantur
Millia rumorum, confusaque verba volutant.
E quibus, hi vacuas complent sermonibus aures,
Hi narrata ferunt aliò, mensuraque fidei
Crescit, & auditis aliquis novus adjicit auctor.
Illic credulitas, illic temerarius error,
Vanaque læticia est, consternatique timores,
Seditioque ruens, dubioque auctore susurri.
Ipsa quid in cælo rerum pelagoque geratur
Et tellure videt, totumque inquit in orbem.

Métam. l. XII.

Au centre de l'univers est un lieu également éloigné du ciel, de la terre & de la mer, & qui sert de limites à ces trois empires ; on découvre de cet endroit tout ce qui se passe dans le monde, & l'on entend tout ce qui s'y dit, malgré le plus grand éloignement ; c'est-là qu'habite la Renommée, sur une tour élevée, où aboutissent mille avenues ; le toit de cette tour est percé de tous côtés ; on n'y trouve aucune porte, & elle demeure ouverte jour & nuit ; Les murailles en sont faites d'un airain retentissant, qui renvoie le son des paroles, & répète tout ce qui se dit dans le monde ; quoique le repos & le silence soient inconnus dans ce lieu, on n'y entend cependant jamais de grands cris, mais seulement un bruit sourd & confus, qui ressemble à celui de la mer qui mugit de loin, ou à ce roulement que font les nues après un grand éclat de tonnerre ; les portiques de ce palais sont toujours remplis d'une grande foule de monde ; une populace légère & changeante va & revient sans cesse ; on y fait courir mille bruits, tantôt vrais, tantôt faux, & on entend un bourdonnement continuel de paroles mal arrangées, que les uns écoutent & que les autres répètent au premier venu, en y ajoutant toujours quelque chose de leur invention. Là regnent la forte crédulité, l'erreur, une fausse joie, la crainte, des alarmes sans fondement, la sédition & les murmures mystérieux dont on ignore les auteurs. La renommée qui en est la souveraine, voit de-là tout ce qui se passe dans le ciel, sur la mer & sur la terre, & examine tout avec une inquiète curiosité.

Ceux à qui la langue angloise est familière, ne

feront pas fâchés de trouver ici la traduction que Dryden a fait de ce beau morceau; elle est en vers, & c'est de cette manière que les vers doivent être traduits.

*Full in the midst of this created space,
Betwixt heav'n, earth and seas, there stands a place
Confining on all three, with triple bound;
Whence all things, tho' remote, are view'd around
And thither bring their undulating sound }
The palace of loud fame, her seat of pow'r,
Plac'd on the summit of a lofty tow'r:
A thousand winding entuies, long and wide,
Receive of fresh reports a flowing tide,
A thousand crannies in the walls are made,
Nor gates, nor bars, exclude the busy trade.
'Tis built of brass, the better to diffuse
The spreading sounds, and multiply the news:
Where echoes, in repeated echoes, play:
A mart for ever full, and open nigh and day.
Nor silence is within, nor voice express;
But a deaf noise of sounds that never cease,
Confus'd and chiding, like the hollow-roar
Of tides receding from the insulted shoar:
Or like the broken thunder heard from far,
When Jove to distance drives the rolling war.
The courts are fill'd with a tumultuous din
Of crouds, or issuing forth, or entering in:
A thorow-fare of news, where some devise
Things never heard, some mingle truth with lyes:
The troubled air with empty sounds they beat,
Intent to hear, and eager to repeat.
Error sits brooding there, with added train
Of vain credulity, and joys as vain:
Suspicion with sedition join'd, are near;
And rumours rais'd, and murmurs mix'd, and panick
fear;
Fame sits aloft, and sees the subject ground,
And seas about, and skies above, enquiring all around.*

Nos plus grands poètes, Despreaux, Voltaire, Rousseau, ont à leur tour imité Virgile, dans sa description de la *Renommée*, les uns avec plus, les autres avec moins de succès. Voici l'imitation de Despreaux.

*Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait, & ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.*

Lutrin, chant 2.

L'imitation de M. de Voltaire est bien supérieure.

*Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aile légère
Plus prompte que le tems, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre & remplit l'univers,
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité;
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçoit la victoire.*

Henriad. chant. 8.

Je finis par l'imitation de Rousseau.

*Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des piés touchant la terre,
Cacne sa tête dans les cieux?*

*C'est l'inconstante Renommée,
Qui sans cesse les yeux ouverts,*

*Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités & de l'erreur
Sa voix en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde,
Semer le bruit & la terreur.*

Ode au Prince Eugene.

C'en est assez sur la *Renommée* comme déesse, nous ajouterons seulement que les Athéniens avoient élevé un temple en son honneur, & lui rendoient un culte réglé. Plutarque dit que Furius Camillus fit aussi bâtir un temple à la *renommée*. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RENOMMÉE commune, (*Jurisprud.*) est l'opinion que le public a d'une chose, le bruit public. Voyez **PREUVE** par commune renommée. (*A*)

RENONCE, f. f. (*Jeu.*) c'est le manque de cartes d'une certaine couleur. Pour que le jeu soit beau, ce n'est pas assez qu'il y ait des *renonces*, il faut encore avoir beaucoup de triomphes pour faire les mains de la couleur dont on a *renoncé*; car on ne peut s'approprier les mains de cette couleur qu'en coupant par le moyen d'un triomphe.

RENONCEMENT, f. f. (*Gramm.*) action de renoncer. Voyez l'article suivant.

RENONCER, **RENIER**, **ABJURER**, (*Synon.*) On *renonce* à des maximes & à des usages qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se défist. On *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avoit embrassée. On *abjure* l'opinion qu'on avoit embrassée, & l'erreur dans laquelle on étoit tombé.

Philippe V. a *renoncé* à la couronne de France. S. Pierre a *renié* Jesus-Christ. Marguerite de Valois fut persécutée dans son enfance par son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III. pour *abjurer* le catholicisme, qu'il nommoit une *bigoterie*.

Abjurer se dit en bonne part; ce doit être l'amour de la vérité, & l'aversion du faux, ou du-moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous engage à faire abjuration. *Renier* s'emploie toujours en mauvaise part; un libertinage outré, ou un intérêt criminel fait les renégats. *Renoncer* est d'usage de l'une & l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos mauvaises habitudes, pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus souvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui est bon, pour nous livrer à ce qui est mauvais.

L'hérétique *abjure* quand il rentre dans le sein de l'Eglise. Le chrétien *renie* quand il se fait mahométan. Le schismatique *renonce* à la communion des fideles pour s'attacher à une société particulière.

Ce n'est que par formalité que les princes *renoncent* à leurs prétentions; ils sont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occasion leur en fournissent les moyens. Tel résiste aux persécutions, qui n'est pas à l'épreuve des caresses; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppression, il le *renie* ensuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt soit très-souvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur sincérité, parce que je sais que l'intérêt agit sur l'esprit comme sur le cœur. Girard, *synonymes.* (*D. J.*)

RENONCIATION, (*Jurisprud.*) se dit de tout acte par lequel on renonce à quelque droit.

Il y a *renonciation* au bénéfice d'ordre, de division & de discussion. Voyez **BÉNÉFICE D'ORDRE**, **DIVISION** & **DISCUSSION**.

Renonciation à la communauté, voyez **COMMUNAUTÉ**.

Renonciation

Renonciation à une succession, voyez SUCCESSION.
Renonciation à une succession future, voyez SUCCESSION.

Renonciation des filles en faveur des mâles, voyez SUCCESSION.

Renonciation au senatus consulte velleïen, ou velleïen simplement, voyez SENATUS CONSULTUM VELLEÏEN. (A)

RENONCIATION, (*Droit politique.*) les renonciations forment un objet très-important dans le droit public de l'Europe. Il seroit curieux d'examiner les principes de chaque nation sur cette matière, & de rapporter les sentimens des plus fameux jurisconsultes, en faisant voir sur quels motifs ils sont appuyés; mais comme cette discussion pénible me meneroit trop loin, c'est assez d'indiquer ici la besogne à entreprendre en ce genre. D'ailleurs, je n'oserois me flatter que ce que je pourrois dire sur la validité ou l'invalidité des renonciations fût adopté par les politiques; ils ont trop d'intérêt que cette question demeure indécidée. (D. J.)

RENONCULE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *ranunculus*; genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice est formé ordinairement de plusieurs feuilles; le pistil sort du milieu de cette fleur, & devient dans la suite un fruit presque rond ou cylindrique, ou en épi. Les semences sont attachées à l'axe de ce fruit, c'est-à-dire au placenta, & pour l'ordinaire elles sont nues. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Le calice de ce genre de plante est ordinairement de plusieurs pièces. Il est quelquefois à six feuilles, & communément passager; sa fleur est en rose, composée d'ordinaire de cinq ou six pétales, & garnie d'un grand nombre d'étamines; son fruit est rond ou oblong, & contenu dans des capsules, dont chacune est munie d'un tube recourbé qui varie selon l'espèce.

Les familles des renoncules sont si nombreuses, que Tournefort, pour y mettre de l'ordre, a été obligé de les diviser en sept sections; savoir, 1°. celle des renoncules à port d'anémones; 2°. celles qui ont les feuilles arrondies; 3°. celle des renoncules asiatiques; 4°. celle des renoncules à feuilles luisantes & lustrées; 5°. celle des renoncules d'aconit; 6°. celle des renoncules à feuilles capillacées, ou finement découpées; 7°. celle des renoncules à longues feuilles.

La première section renferme sous elle 13 espèces; la seconde 35; la troisième 33; la quatrième 10; la cinquième 41; la sixième 8, & la septième 22.

Toutes les différentes espèces de renoncules sont domestiques ou sauvages. Les premières se cultivent dans les jardins à cause de la beauté de leur fleur; les autres naissent sans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, dans les marais, sur les montagnes, sur les rochers. La plupart ont leur racine ou fibreuse, ou glanduleuse, ou en navet, puisque toutes sont âcres, caustiques & venéneuses prises intérieurement.

Mais entre le grand nombre d'espèces de renoncules rangées par Tournefort sous différentes sections, il suffira d'en décrire ici quatre des plus communes; savoir, 1°. la renoncule bulbeuse; 2°. la renoncule des bois; 3°. la renoncule des prés; 4°. la renoncule des marais; ajoutons 5°. la renoncule orientale à feuilles d'aconit.

La renoncule bulbeuse à racine ronde ou à tubercule charnu, & qu'on nomme vulgairement le *pié de corbin*, en anglois *the bulbous crowfoot*, est le *ranunculus radice verticilli modo rotunda*, C. B. P. 179. I. R. H. 289. Linnæus l'appelle *ranunculus calicibus retroflexis, pedunculis sulcatis, caule erecto, foliis compositis*, flor. succ. 170.

Sa racine est ronde, bulbeuse, plus ou moins grosse.

Tome XIV.

se; elle pousse une ou plusieurs tiges droites quelquefois à la hauteur de plus d'un pié, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en plusieurs lanieres, minces & languettes. Au sommet des tiges naissent des fleurs ouvertes d'une belle couleur jaune, luisante, ordinairement simples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectarifères, disposées en rose; les feuilles du calice sont réfléchies vers le pédicule.

Lorsque les fleurs sont passées, il leur succède des fruits arrondis dans chacun desquels sont ramassées plusieurs semences en manière de tête. Cette plante fleurit en Mai, & se trouve presque par-tout, comme dans les pâturages, dans les prés un peu secs, le long des sentiers, aux lieux sablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois si petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de haut.

Tragus remarque que cette plante enfonce tous les ans plus profondément en terre sa vieille racine, au-dessus de laquelle il s'en produit une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs simples à la campagne; mais transplantée & cultivée dans les jardins, elle fournit une agréable variété de fleurs doubles; quelquefois même la première fleur en pousse une seconde, & cette seconde une troisième.

La racine de cette plante entre assez mal-à propos dans l'emplâtre diabolatum de la pharmacopée de Paris, cette racine étant verte est extrêmement âcre & caustique. Quelques auteurs la recommandent pour faire des cautères & des vésicatoires; mais il ne faut point avoir recours à des remèdes suspects & dangereux quand on en connoît de meilleurs.

La renoncule des bois, autrement dite la *fausse anémone printanière des forêts*, est appelée *anemon nemorosa, flore majore ex purpureo rubente, vel candido*, C. B. P. 176. *Ranunculus phragurites albus & purpureus, vernus*, par Tournefort I. R. H. 285. *Anemone seminibus acutis, foliolis incis, caule unifloro*, par Linn. Hort. cliff. 224.

Sa racine est longue, rampante, purpurine ou brune en-dehors, jaunâtre dans sa primeur, blanche en-dedans, garnie de fibres capillaires, d'un goût âcre, & qui enflamme le gosier quand on la mâche. Elle pousse une petite tige déliée, rougeâtre, haute d'une palme & demie & plus. Vers le sommet de la tige naissent trois feuilles sur des pédicules, velues, tantôt verdâtres & tantôt purpurines, divisées chacune en trois découpures. La sommité de la tige porte une fleur unique, nue ou sans calice, tantôt blanche, tantôt purpurine, composée de six pétales oblongs, & contenant au milieu plusieurs étamines jaunâtres. Après que la fleur est passée, il lui succède des semences nues, ramassées en tête, oblongues, velues, à pointe recourbée.

Cette plante fleurit au commencement d'Avril; on la trouve dans les bois & les broussailles un peu humides, quelquefois même à fleur double, soit blanche, soit purpurine.

La renoncule des prés est le *ranunculus pratensis, repens, hirsutus*, C. B. P. 179. I. R. H. 289. *Ranunculus calicibus patulis, pedunculis sulcatis, stolonibus repentibus, foliis compositis*, Linn. flor. succ. 170.

Sa racine est petite, rampante, toute fibreuse. Elle pousse plusieurs tiges, déliées, velues, creuses, rampantes sur terre, & jettant par intervalle de nouvelles racines de leurs nœuds. Ses feuilles sont découpées profondément en trois segmens, à-peu-près comme l'ache, dentelées sur les bords, velues des deux côtés, & portées sur des longues queues. Au sommet des tiges naissent des fleurs à cinq pétales, disposées en rose, de couleur jaune luisante, & lustrée. Ses fleurs sont soutenues par un calice à cinq feuilles, qui contient dans le centre un grand nom-

bre d'étamines jaunes. Le calice tombe avec la fleur ; il lui succède plusieurs semences noirâtres, ramassées en tête, hérissée de petites pointes.

Cette plante fleurit au printems & en été. Elle croît presque par-tout, dans les prés, aux lieux ombrageux & aux bords des ruisseaux. On la trouve quelquefois à fleur double, & c'est pour sa beauté qu'on la cultive dans les jardins. Sa racine est douce, ou du-moins a très-peu d'âcreté, ce qui la rend innocente dans quelque pays du nord.

La *renoncule* des marais est le *ranunculus palustris*, *apii folio*, *levis*, C. B. P. 180. I. R. H. 291. *Ranunculus fructu oblongo*, *foliis inferioribus palmatis*, *summis digitatis*, Linn. Hort. cliff. 230.

Sa racine est grosse, creuse, fibreuse, d'un goût fort chaud & brûlant. Elle pousse plusieurs tiges creuses, cannelées, rameuses. Ses feuilles sont verdâtres, luisantes & lustrées comme celles de l'ache de marais. Ses fleurs naissent au sommet des tiges & des branches; elles sont des plus petites entre les *renoncules*, composées chacune de cinq pétales jaunes ou dorés. Lorsque les fleurs sont passées, il leur succède des semences lisses, menues, ramassées en tête oblongue. Elle fleurit au mois de Juin. On la trouve fréquemment aux lieux humides & marécageux. Dale croît que cette *renoncule* est la quatrième espèce de Dioscoride. C'est un dangereux poison ; car elle ulcère l'estomac, cause des convulsions & d'autres accidens mortels à ceux qui en ont mangé, s'ils ne sont secourus par un vomitif & des boissons onctueuses.

L'espèce de *renoncule* de marais, nommée *ranunculus longifolius*, *palustris major*, C. B. P. 180. I. R. H. & par le vulgaire *la douve*, est encore plus brûlante & plus caustique. Quelques-uns s'en servent pour résoudre les tumeurs scrophuleuses ; mais c'est un mauvais résolutif. Tout prouve que les *renoncules* sont suspectes, & qu'il est prudent d'en bannir entièrement l'usage même extérieurement.

Il me reste à parler de la belle espèce de *renoncule* orientale à gros bouquets de fleurs blanches, que Tournefort a observé dans son voyage d'Arménie, entre Trébisonde & Baybous, *ranunculus orientalis aconiti licetoni folio*, *flore magno*, *albo*, Cor. Inst. rei herb. 20.

Ses feuilles sont larges de trois ou quatre pouces, semblables par leur découpure à celles de l'aconitue-loup. La tige est d'environ un pié de haut, creuse, velue, soutenant au sommet un bouquet de sept à huit fleurs, qui ont deux pouces de diamètre, composé de cinq ou six pétales blancs. Leur milieu est occupé par un pistil, ou bouton à plusieurs graines terminées par un filet crochu, & couverte d'une touffe d'étamines blanches, à sommets jaunes verdâtres. Ses fleurs sont sans calice, sans odeur, sans âcreté, de même que le reste de la plante. Il y a des piés dont les fleurs tirent sur le purpurin. (D. J.)

RENONCULE, (*Jardin. fleuriste.*) tandis que le médecin bannit, en qualité de remède, tout usage des *renoncules*, l'odeur délicieuse & la beauté de celles qu'on cultive dans les jardins, en font un des principaux ornemens. Plusieurs fleuristes aiment cette fleur par prédilection, parce qu'elle dégénère moins que l'anémone, qu'il s'en faut peu que la magnificence de ses couleurs n'égale celle de la tulipe, & qu'elle lui est supérieure par le nombre de ses espèces.

Le visir Cara Mustapha, celui-la même qui échoua devant Vienne en 1683 avec une formidable armée, est celui qui mit les *renoncules* à la mode, & qui donna lieu à toutes les recherches qu'on a faites. Ce visir, pour amuser son maître Mahomet IV. qui aimoit extrêmement la chasse, la retraite & la solitude, lui donna insensiblement du goût pour les fleurs ; & comme il reconnut que les *renoncules* étoient celles qui lui faisoient le plus de plaisir, il écrivit à tous les

pachas de l'empire de lui envoyer les racines & les graines des plus belles espèces que l'on pouvoit trouver dans leurs départemens. Ceux de Candie, de Chypre, de Rhodes, d'Alep, de Damas firent mieux leur cour que les autres. Les graines que l'on envoya au visir, & celles que les particuliers élevèrent, produisirent un grand nombre de variétés. Les ambassadeurs de nos cours envoyèrent en Europe de la graine ou des *griffes de semi-double*, c'est le nom qu'on donne à la racine de *renoncule*.

On connoissoit déjà depuis long-tems les *renoncules* de Tripoli, & on ne cultivoit que les doubles ; mais celles du Levant prirent la vogue en France, au commencement de ce siècle, & bien-tôt il ne fallut plus aller à Constantinople pour les admirer ; on rectifia leur culture, & la graine des semi-doubles a mis les fleuristes en état de choisir.

La moindre espèce de *renoncule* est aujourd'hui la rouge à fleur double, celle-la même qu'on admiroit tant autrefois. Les semi-doubles ont fait tomber ces grosses doubles qui ont une multitude de feuilles fort serrées, tandis que les simples n'en ont presque point.

Cette préférence n'est pas un goût passager, & de pur caprice. Elle est fondée sur une variété de couleurs qui tient du prodige. Une demi-planche de semi-doubles réunira tout-à-la-fois les blanches, les jaunes dorées, les rouges pâles, les jaunes-citrons, les rouges-brunes, les couleurs de fleur de pêcher ; celles qui sont à fond blanc avec des panaches rouges bien distinguées ; celles qui sont à fond jaune marqué de rouge, ou de raies noires ; celles qui par-dehors sont de couleur de rose, & blanches en-dans. Vous en verrez d'autres de couleur de chamois bordées de rouge ; d'autres de fond rouge chamoisi bordé... mais la liste des semi-doubles n'a point de fin. Il en éclôt tous les ans de nouvelles. S'il est permis d'aimer le changement, c'est dans les fleurs ; & si l'on veut se satisfaire en changeant ce qu'on aime, il faut aimer la *renoncule* ; elle a de quoi contenter tous les goûts. La racine d'une belle *renoncule* perpétue & fait revivre tous les ans la même espèce de beauté : voilà de quoi plaire à ceux dont l'amitié est constante. La graine de la même fleur produit du nouveau d'une année à l'autre : voilà de quoi plaire à ceux qui aiment le changement, & assurément ils ont à choisir.

Avec l'avantage d'une variété inépuisable qui change tous les ans les décorations de votre parterre, les *renoncules* semi-doubles ont encore une qualité que les doubles n'ont point : elles sont fécondes & se reproduisent de graines ; au lieu que les doubles sont stériles. Cette stérilité n'est point particulière aux *renoncules* doubles ; c'est presque dans toutes les fleurs que les doubles ne produisent point de graines. On y voit, à la vérité, les ébauches d'un pistil & de quelques étamines ; mais la multitude de feuilles qui les couvrent pour l'ordinaire, les empêche de mûrir & de fructifier. Et lorsque les doubles, faute de culture ou autrement, viennent à s'affoiblir & à donner moins de feuilles, le cœur de la fleur se dégage, & jouissant en liberté de l'impression de la chaleur & de l'air, il donne de la graine, comme font les autres piés.

Cette charmante fleur, pour procurer le plus bel émail, ne demande que d'être plantée dans une terre convenable, & d'être préservée de l'humidité & des grands froids. La terre convenable est une terre légère, sablonneuse ; on peut la tirer de la surface du sol dans les bois & dans les bosquets plantés depuis long-tems. Nos fleuristes se servent de vieux terreau & de sablon qu'ils mêlent ensemble.

Les espèces simples de *renoncule* fleurissent plus haut que les autres, & sont ordinairement rattachées des plus belles couleurs. On les perpétue de graines

choisie qu'on tire seulement des belles fleurs qui ont au-moins trois ou quatre rangées de pétales. Quand on a recueilli cette graine, il ne faut pas l'exposer au soleil, mais la mettre répandue dans un lieu couvert. La saison favorable pour la semer est au commencement de Septembre. Elle leve au printemps, & fleurit la seconde année. Quant aux racines de *renoncules*, il faut les conserver dans du sable sec pour les replanter à la fin de Septembre.

Lorsqu'on veut planter des *renoncules* en caisses ou en pots, on prend de la terre toujours nouvelle & bien préparée, on met les oignons trois doigts avant en terre, & on leur donne un peu d'eau. Si on craint la gelée, on les couvre de l'épaisseur de deux doigts de terreau bien léger; & si la gelée étoit forte, on met des cerceaux en dos d'âne sur les planches, avec des paillassons pendant la nuit. Pour les *renoncules* qui sont en pots, on les retire dans la serre pendant le froid ou les mauvais tems, & on y fait les mêmes façons qu'à celles qui sont en planches. Voyez de plus grands détails dans Miller sur cette matière, car il a indiqué tout ensemble la culture des *renoncules* de Turquie & celle des *renoncules* semi-doubles de Perse. (D. J.)

RENONCULE, (Mat. méd.) presque toutes les espèces de *renoncule* sont des vrais poisons étant prises intérieurement, & sont des caustiques assez vifs, peu sûrs & souvent nuisibles dans l'usage extérieur: ainsi quelques vertus que les auteurs aient attribué à plusieurs *renoncules* appliquées extérieurement, le mieux est d'avoir recours dans les cas où ils les prescrivent à des remèdes plus éprouvés qui ne manquent pas.

La *renoncule* des prés, appelée aussi *bassinet rampant*, que les Botanistes regardent comme la même plante que celle que l'on cultive dans nos jardins, est la moins âcre, la plus tempérée. Plusieurs auteurs graves assurent même qu'on peut la prendre intérieurement sans le moindre danger. Mais cette plante ne possède aucune propriété singulière qui puisse engager à en tenter l'épreuve: on peut au-moins la négliger comme inutile; elle passe pour bonne contre les hémorroïdes très-douloureuses, étant employée sous forme de fomentation ou sous celle de cataplasme.

L'odeur des *renoncules*, même de celles qui sont cultivées, portent quelquefois à la tête; on a vu des bouquets de *renoncules* causer des vertiges, des défaillances, des vapeurs à certains sujets: ces accidens sont pourtant très-rares.

Parmi les spécifiques indiqués dans les *mémoires de l'académie royale de Suede pour l'année 1750*, contre les maladies vénériennes, d'après les recherches que M. Pierre Kalm, membre de cette académie, a fait à ce sujet dans l'Amérique septentrionale, on trouve les racines d'une *renoncule*, de celle que les Botanistes appellent *ranunculus foliis radicalibus reniformibus crenatis, caulinis digitatis petiolatis*, Gronovii flor. Virgin. 166, *ranunculus Virginianus, flore parvo, molliori folio*; Herman Hort. Lugd. Batav. 514, en françois *renoncule de Virginie*. Les sauvages de l'Amérique septentrionale ajoutent à la décoction de l'espèce de raiponce, que les François appellent *cardinale bleue*, (remède dont il est fait mention à l'article RAIPONCE, voyez cet article), une petite quantité de racines de cette *renoncule*, lorsque la décoction simple de *cardinale bleue* ne produit aucun changement dans une maladie vénérienne invétérée. M. Kalm observe qu'il faut administrer ce remède avec précaution, vu qu'il est violent, & qu'une trop forte dose pourroit causer des superpurgations & des inflammations. L'auteur de ces observations ajoute même que c'est un poison très-violent, dont les femmes sauvages se servent pour se faire périr, lorsqu'elles sont maltraitées par leurs maris.

Tome XIV.

La racine de la *renoncule* bulbeuse & celle de la *renoncule*, qui est appelée aussi *petite chelidoine* ou *petite-claire*, *petite scrophulaire*, (voyez SCROPHULAIRE, Mat. méd.) entre dans l'emplâtre diabotanium. (b)

RENONCULE aquatique de Laponie, (Botanique.) cette plante croît si promptement dans les rivières de Laponie, qu'en moins d'un mois & demi, c'est-à-dire depuis la mi-Juin jusqu'à la fin de Juillet, elle s'élève à la hauteur de vingt piés; & peut-être s'élèveroit-elle plus haut, si l'eau étoit plus profonde. Elle pousse en même tems des feuilles & des fleurs, dont toute la surface de l'eau est couverte; elle meurt les premiers jours d'Août, ses graines étant parvenues en maturité. *Linnaeus flor. Lapp. 234. (D. J.)*

RENOVATION, f. f. (Gram.) restitution d'une chose dans l'état où elle étoit antérieurement; on dit la *renovation* du monde, la *renovation* des lois, la *renovation* des vœux.

RENOUÉE, f. f. *polygonum*, (Hist. nat. Botan.) genre de plante dont la fleur n'a point de pétales; elle est composée de plusieurs étamines, soutenues par un calice en forme d'entonnoir & profondément découpée; le pistil devient dans la suite une semence triangulaire, renfermée dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Ajoutez aux caractères de ce genre que les fleurs naissent dans les aisselles des feuilles, & que les racines sont fibreuses. Tournefort, *Inst. rei herb. Voyez PLANTE*.

RENOUÉE, (Mat. méd.) cette plante tient un rang distingué parmi les vulnéraires astringens. On emploie très-communément son suc & sa décoction pris à l'intérieur contre les hémorrhagies. Chomel dit, dans son *traité des plantes usuelles*, qu'il a vu de si bons effets dans les cours de ventre & les dysenteries, des lavemens préparés avec la décoction des feuilles de *renouée*, soit seules, soit mêlées avec les herbes émollientes, que ce remède pouvoit être regardé comme un spécifique dans ces maladies. On emploie aussi quelquefois ce suc & cette décoction à l'extérieur, aussi-bien que la plante pilée & réduite en forme de cataplasme dans le pansement domestique des plaies, contre le flux immodéré des hémorroïdes, &c. Quelques auteurs graves ont même prétendu que le marc de la décoction de cette plante ou la plante pilée, étant appliquée sous les aisselles, arrêtoit les hémorrhagies.

L'eau distillée de *renouée* est une de celles que les Apoticares tiennent communément dans leur boutique; mais elle ne vaut pas mieux que celle de plantain. Voyez PLANTAIN. Les feuilles de *renouée* entrent dans le sirop de consoude, & dans la décoction astringente de la pharmacopée de Paris, &c.

RENOUER, v. act. (Gram.) nouer de nouveau. Voyez les articles NŒUD & NOUER. Il se prend au simple & au figuré, *renouer* une corde brisée, un fil rompu; *renouer* une ancienne liaison.

RENOUEUR, f. m. (Gram.) chirurgien qui s'occupe particulièrement de la réduction des membres disloqués.

RENOUVELLEMENT, f. m. (Gram.) action par laquelle on renouvelle, ou l'on continue de donner à une chose la même force & vigueur qu'elle a eue autrefois. On dit le *renouvellement* d'un billet, d'une promesse, d'une obligation. Voyez RENOUVELLER.

RENOUELLER, v. act. (Gram.) confirmer une chose, ou la faire de nouveau, il se dit aussi de la continuation d'un écrit, d'un engagement. Il est ordinaire dans le commerce de *renouveler* les billets, les promesses & les obligations à leur échéance, c'est-à-dire d'en faire de nouvelles, ou d'en stipuler la continuation au bas des anciennes. *Dict. de Comm. & de Trév.*

RENSEMEENCER, v. act. (Gram.) c'est ensemen-

cer de-rechef. *Voyez* SEMENCE, SEMOIR & ENSEMENCER.

RENTAMER, v. act. (*Gram.*) c'est entamer de-rechef. *Voyez les articles* ENTAMER, ENTAME.

RENTASSER, v. act. (*Gram.*) c'est entasser de nouveau. *Voyez les articles* ENTASSER & TAS.

RENTE, f. f. (*Jurisprud.*) est un revenu, soit en argent, grain, volaille, ou autre chose qui est dû à quelqu'un par une autre personne.

Il y a plusieurs sortes de rentes, ainsi qu'on va l'expliquer dans les articles suivans.

RENTE sur les aydes & gabelles, est celle dont le paiement est assigné par le roi sur la ferme des aydes & gabelles. Ces rentes se payent au bureau de la ville, de même que les autres rentes assignées sur les revenus du roi. (A)

RENTE ANNUELLE, est celle qui est payable chaque année, à la différence de certaines redevances ou prestations qui ne feroient dûes que tous les deux ou trois ans. Il y a des rentes payables en un seul terme, d'autres en deux ou en quatre termes; la division du paiement en plusieurs termes n'empêche pas que la rente ne soit annuelle, il suffit pour cela qu'elle soit due chaque année. (A)

RENTE à l'appréci, est une rente en grain, payable néanmoins en deniers, mais seulement à certain jour, de laquelle l'appréciation se fait selon les marchés qui ont précédé le jour auquel l'appréci ou appréciation a accoutumé de se faire. *Voyez la coutume de Bretagne, article 267.* (A)

RENTE arriere-fonciere, est une seconde rente imposée sur le fonds depuis la premiere, comme il arrive, lorsque celui qui tient un bien à rente fonciere, le donne lui-même en tout ou partie à un tiers, à la charge d'une rente fonciere plus forte qu'il stipule à son profit. *Voyez la coutume d'Orléans, article 122. & le mot* SURCENS. (A)

RENTE en assiette ou par assiette, c'est quand on promet donner des héritages jusqu'à la valeur de tant de rente ou revenu actuel, comme de cent livres par an ou autre somme.

Quelques-uns appellent aussi rente par assiette quand on vend un héritage à faculté de rachat, avec clause de réconduction ou contrat pignoratif; la redevance que paye le vendeur est ce que l'on appelle rente en assiette ou par assiette. *Voyez Loyseau, tr. des rentes, liv. I. chap. vij.* (A)

RENTE par assignat ou par simple assignat, est lorsqu'une rente constituée à prix d'argent est constituée & assignée nommément sur un certain héritage, qui est destiné particulièrement pour le paiement annuel de cette rente, comme si je constitue cent livres de rente à prendre sur une terre ou maison à moi appartenante. *Voyez Loyseau, tr. des rentes, l. I. c. vij. & le mot* ASSIGNAT. (A)

RENTE CENSIVE ou CENSUELLE est la rente seigneuriale, imposée par le seigneur direct de l'héritage lors de l'accensement qu'il en a fait dans les coutumes d'Auvergne, de la Marche, & quelques autres, on donne ce nom aux cens & rentes seigneuriales. *Voyez* CENS, CENSIVES, RENTE SEIGNEURIALE. (A)

RENTES sur le clergé sont celles que le clergé de France a constitué au profit de divers particuliers, pour raison des emprunts que le clergé a fait d'eux, pour payer au roi les dons gratuits & autres subventions que le clergé paye de tems en tems.

On appelle rentes sur l'ancien clergé celles qui sont de l'époque la plus ancienne. (A)

RENTE CONSTITUÉE, ou constituée à prix d'argent; qu'on appelle rente volante, ou hypothécaire, ou personnelle, est celle qui est constituée pour une somme d'argent dont le principal est aliéné.

Ces sortes de rentes étoient inconnues aux Romains, parce que le prêt d'argent à intérêt étoit per-

mis chez eux, sauf quelques tempéramens qui y furent apportés.

On trouve cependant en la loi 2. au cod. de debitorib. civit. & en la nouvelle 160. que les deniers prêtés à intérêt par les villes n'étoient point exigibles qu'en principal, mais que le débiteur pouvoit les racheter quand il vouloit, ce qui revient à nos rentes constituées.

On a douté autrefois si ces rentes étoient licites, jusqu'à ce que Calixte III. & Martin V. les ont approuvées par leurs extravagantes regimini 1. & 2. de empt. vend. L'ancien préjugé fait même que quelques-uns les regardent encore comme odieuses, & seulement tolérées par la nécessité du commerce.

C'est de-là qu'on y a apposé plusieurs restrictions: la premiere, qu'elles ne peuvent excéder le taux de l'ordonnance; la seconde, qu'elles ne peuvent être constituées que pour de l'argent comptant, & non pour autre marchandise ou espece quelconque; comme aussi qu'elles ne peuvent être dûes qu'en argent, de crainte que si elles étoient payables en autres effets, elles ne fussent fixées à trop haut prix: la troisieme est qu'elles sont toujours rachetables de leur nature, sans que le débiteur puisse être contraint au rachat: la quatrieme est que, suivant l'ordonnance de Louis XII. de l'an 1510, on n'en peut demander que cinq années.

Ces sortes de rentes suivent le domicile du créancier; elles sont communément réputées immeubles, excepté dans quelques coutumes, où elles sont meubles. *Voyez Loyseau, du déguerpiement, liv. I. ch. 6.*

RENTE CONSTITUÉE par don ou legs, voyez ci-après RENTE de don ou legs.

RENTE CONTREPANNÉE sur fief ou aleu, dans la coutume de Hainault, est une rente assignée ou hypothéquée sur un fief ou aleu.

RENTE COURANTE, on appelle quelquefois ainsi la rente constituée à prix d'argent, sans aucun assignat, soit parce qu'elle court sur tout le patrimoine du débiteur, ou plutôt parce que c'est une rente usitée & au cours ordinaire des intérêts. *Voyez Loyseau, du déguerpiement, liv. I. ch. jx.*

RENTE COUTUMIERE, c'est le nom que quelques coutumes donnent au cens ordinaire dont les héritages sont chargés envers le seigneur.

RENTE au denier dix, au denier vingt, ou autre denier, c'est-à-dire qui produit le dixieme, ou le vingtieme du fonds pour lequel elle a été constituée, voyez DENIER & les mots INTÉRÊT, TAUX.

RENTE sur le domaine de la ville, est celle que le corps d'une ville a constitué sur ses propres revenus, à la différence des rentes créées sur les revenus du roi, qu'on appelle rentes sur la ville, parce qu'elles se payent au bureau de la ville.

RENTE de don & legs, est celle qu'un donateur ou testateur crée sur ses biens au profit de son donataire ou légataire. Ces sortes de rentes sont irrégulières, c'est-à-dire qu'elles ne sont ni de la nature des rentes constituées à prix d'argent, ni vraiment foncières, n'étant pas créées en la tradition d'un fond; elles ont néanmoins plus de rapport aux rentes foncières qu'aux constituées, en ce qu'elles ne sont point sujettes aux quatre restrictions apposées aux rentes constituées. *Voyez Loyseau du déguerpiement, liv. I. ch. vij. & ci-devant* RENTE CONSTITUÉE. (A)

RENTE EMPHYTEOTIQUE, est le canon ou redevance annuelle due par le preneur à bail emphytéotique. *Voyez* BAIL EMPHYTEOTIQUE & EMPHYTEOSE.

RENTES ENSAISINÉES sont celles qui sont assignées ou imposées sur des fonds en roture, & desquelles les créanciers ou propriétaires ont été enfaînés par les seigneurs censuels de qui les fonds chargés sont tenus. *Voyez les coutumes de Senlis, Valois & Clermont.* (A)

RENTE ESPÉCIALE est celle qui est constituée à prix d'argent, mais dont le paiement est assigné spécialement sur un certain héritage. Ces sortes de *rentes* sont ainsi appelées en la *coutume* de Montargis, *tit. ij. article 37. (A)*

RENTES sur les états de Bourgogne, Bretagne, Languedoc ou autres, sont celles que les états de ces provinces créent pour les sommes qu'elles empruntent à constitution. Ces sortes de *rentes* suivent la loi du domicile du créancier. (A)

RENTE FÉODALE ou *feudale*, ainsi qu'elle est appelée dans quelques coutumes, est celle qui est due au seigneur direct à cause de son fief, sur l'héritage tenu de lui à cens & *rente*. Voyez CENS & RENTE SEIGNEURIALE. (A)

RENTE FONCIÈRE est le droit de percevoir tous les ans sur un fonds une redevance fixe en fruit ou en argent, qui doit être payée par le détenteur.

De ce droit naît l'action réelle foncière contre le détenteur, pour le paiement de la redevance.

La *rente foncière* ou réelle se constitue directement & principalement sur le fond, & n'est proprement due que par le fond, c'est-à-dire qu'elle n'est due par le possesseur qu'à cause du fond, à la différence de la *rente* constituée, qui est due principalement par la personne qui la constitue, ce qui n'empêche pas qu'elle ne puisse être hypothéquée sur un fonds.

Il y a deux moyens en général pour créer une *rente foncière*, l'un, quand le propriétaire aliène son fonds à la charge d'une *rente*; l'autre, quand sans aliéner son fonds il le charge d'une *rente*, soit par voie de don ou de legs, ce qui forme une *rente* de libéralité qui est semblable en beaucoup de choses aux véritables *rentes foncières*.

À l'égard de celles qui sont réservées lors de la tradition du fonds, lesquelles sont les véritables *rentes foncières*, les coutumes marquent trois sortes d'actes par lesquelles elles peuvent être établies; savoir le bail à cens, le partage & la licitation; de manière néanmoins que la *rente* réservée par le partage ou par la licitation, n'est *foncière* qu'autant qu'elle fait directement le prix de la *rente*, de la licitation, ou la soute du partage; car si l'on commençoit par convenir d'une somme d'argent pour le prix ou pour la soute, & qu'ensuite pour cette somme on constituât une *rente*, elle seroit réputée constituée à prix d'argent, & non pas *foncière*.

Il y a deux sortes de *rentes foncières*; savoir celles qui sont seigneuriales, & les *rentes* simples foncières.

Les *rentes foncières* seigneuriales sont celles qui sont dues au seigneur pour la concession de l'héritage, outre le cens ordinaire.

Toutes *rentes foncières* sont de leur nature non rachetables, à moins que le contraire ne soit stipulé par l'acte de création de la *rente*.

Elles sont aussi dues solidairement par tous ceux qui possèdent quelque partie du fonds sujet à la *rente*, sans qu'ils puissent opposer la discussion, c'est-à-dire exiger que le créancier de la *rente* discute préalablement le premier preneur ou ses héritiers.

Pour se décharger de la *rente foncière*, le détenteur peut déguerpir l'héritage; le preneur même ou ses héritiers peuvent en faire autant en payant les arrérages échus de leurs terres, encore qu'ils eussent promis de payer la *rente*, & qu'ils y eussent obligé tous leurs biens, à moins qu'ils n'eussent promis de fournir & faire valoir la *rente*, ou de faire quelques améliorations dans l'héritage, qui ne fussent pas encore faites.

Il en est de même du tiers-détenteur lorsqu'il a eu connoissance de la *rente*; & même dans les coutumes de Paris & d'Orléans, lorsqu'il ne déguerpit qu'après contestation en cause, il doit les arrérages échus de son tems, quand même il n'auroit pas acquis à la charge de la *rente*, & qu'il l'auroit ignorée; ce qui est une disposition particulière à ces deux coutumes.

Le créancier de la *rente foncière* peut, faute de paiement des arrérages, saisir les fruits de l'héritage chargé de la *rente*, en vertu de son titre, & sans qu'il ait besoin d'obtenir d'autre condamnation; il peut aussi, faute de paiement de la *rente*, évincer le détenteur, & rentrer dans son héritage, sans être obligé de le faire saisir réellement, ni de se le faire adjuger par décret. Voyez la *coutume* de Paris, *tit. des actions personnelles & d'hypothèque*; Loyseau, du déguerpissement. (A)

RENTE à fonds perdu, est une *rente viagère*, dont le fonds s'éteint avec la *rente*. Voyez FONDS PERDU & RENTE VIAGÈRE.

RENTE GÉNÉRALE, on appelle ainsi dans la coutume de Saintonge les *rentes* constituées à prix d'argent sans assignat, parce qu'elles regardent généralement tout le patrimoine du débiteur. Voyez RENTES ESPECIALES.

RENTE GROSSE ou **GROSSE RENTE**, est la *rente* seigneuriale ou foncière, qui tient lieu du revenu de l'héritage, à la différence des mêmes *rentes* ou cens qui ne sont réservés que pour marque de la directe seigneurie. Voyez ci-après RENTE MENUE.

RENTE HÉRÉDITAIRE ou **HÉRÉDITAIRE**, est la même chose que *rente héréditaire*; la coutume d'Amiens la nomme *héréditaire*; & celle de Mons, *héréditable*.

RENTE HÉRÉDITAIRE, on qualifie ainsi certaines *rentes* qui ne sont ni perpétuelles ni viagères. Elles sont héréditaires sans être perpétuelles, parce qu'elles ne sont pas créées pour avoir lieu à perpétuité, & que le remboursement en est indiqué par l'édit même de leur création.

RENTE HÉRITABLE, est la même chose que *rente héréditaire*. Elles sont ainsi appelées dans les coutumes de Mons, Saint-Paul, Namur. Voyez ci-devant RENTE HÉRÉDITAIRE, & ci-après RENTE VIAGÈRE.

RENTE À HÉRITAGE, est celle qui est due sur le domaine du roi, au lieu des héritages censuels ou roturiers, qui ont été retirés & unis au domaine. Voyez le Glossaire de M. de Laurière.

RENTE D'HÉRITAGE, en la coutume de Bar, *tit. 5. art. 37.* est celle qui est constituée nommément sur un certain héritage.

RENTE HÉRITIÈRE, est celle dont la propriété est transmissible non-seulement par succession, mais aussi que l'on peut céder à un étranger, & qui se perpétue à son profit, à la différence de la *rente viagère*, qui ne se transmet point par succession, & dont la durée est réglée sur la vie de celui sur la tête duquel elle est constituée. Ces *rentes hérétiques* sont ainsi appelées dans les coutumes des Pays-bas, & sont la même chose que ce que l'on appelle ailleurs *rente héréditaire*.

RENTE HYPOTHÉQUAIRE, est celle pour laquelle on n'a qu'une simple hypothèque sur un fonds, telles que sont toutes les *rentes* constituées à prix d'argent, à la différence des *rentes* foncières, pour lesquelles le créancier a un droit réel sur l'héritage.

RENTES HYPOTHEQUES, en Normandie on donne quelquefois ce nom aux *rentes* constituées à prix d'argent, avec faculté perpétuelle de rachat. On les appelle ainsi, parce qu'elles consistent en simple hypothèque sans assignat, & que l'hypothèque en fait la plus grande sûreté. Voyez l'article 395 de la coutume de Normandie, & Loyseau, du déguerpissement, livre I. ch. ix.

RENTE INFÉODÉE, est celle dont le seigneur a reconnu que le fief de son vassal étoit chargé; ce qui se fait, lorsque le vassal ayant chargé son fief d'une *rente* envers un tiers, la déclare dans l'aveu qu'il rend à son seigneur dominant, & que le seigneur accepte cet aveu sans protester contre la *rente*; Voyez INFÉODATION.

RENTE de libéralité, est celle qui est donnée ou léguée à quelqu'un à prendre sur une maison ou autre héritage. Ces sortes de *rentes* tiennent à certains égards, de la nature des *rentes* foncières, quoiqu'elles ne le soient pas véritablement, n'ayant pas été créées lors de la tradition du fonds. Voyez Loiseau, *traité du déguerpiement*, & ci-devant RENTE FONCIERE.

RENTE (menue), se prend ordinairement pour le cens ou censive qui se paye en reconnaissance de la directe seigneurie. On l'appelle *menue rente*, parce que le cens ne consiste ordinairement qu'en une redevance modique, qui est réservée par honneur & pour marque de la seigneurie, plutôt que pour tirer le revenu de l'héritage, à la différence des *rentes grosses*, qui sont les *rentes* seigneuriales & foncières qui sont réservées pour tenir lieu du revenu de l'héritage.

Cette distinction des *rentes* grosses & menues, est usitée principalement en Artois & dans les Pays-bas; on peut voir le placard du dernier Octobre 1587, & le règlement du 29 Juillet 1661, qui nomme *menues rentes*, celles qui n'égalent point le quatorzième du revenu de l'héritage qui en est chargé. Voyez Mailart, sur Artois, article 16. & ci-devant RENTE GROSSE.

RENTE nantie, est celle pour sûreté de laquelle on a pris la voie du nantissement dans les pays où cette formalité est en usage pour constituer l'hypothèque sur l'héritage. Voyez NANTISSEMENT.

RENTE perpétuelle, est celle qui doit être payée à perpétuité, c'est-à-dire jusqu'au rachat, à la différence de la *rente* viagère, qui ne dure que pendant la vie de celui au profit de qui elle est constituée.

Il y a des *rentes* héréditaires sur le roi, qui ne sont pas qualifiées de *perpétuelles*, parce que le remboursement doit être fait dans un certain tems qui est indiqué par l'édit même de leur création.

RENTE personnelle, est celle qui est due principalement par la personne & non par le fonds, encore bien qu'il soit hypothéqué à la *rente*; telles sont les *rentes* constituées à prix d'argent que par cette raison l'on qualifie quelquefois de *rentes personnelles*, pour les distinguer des *rentes* foncières, qu'on qualifie de *rentes réelles*, parce qu'elles sont dues principalement par le fonds, & non par la personne. Voyez ci-devant RENTE CONSTITUÉE, & RENTE FONCIERE, & ci-après, RENTE RÉELLE.

RENTE sur les postes, est celle dont le paiement est assignée par le roi sur la ferme des postes & messageries de France.

RENTE première, après le cens est la première *rente* foncière imposée outre le cens sur un héritage par le propriétaire qui l'a mis hors de ses mains à la charge de cette *rente*. Suivant l'article 121 de la coutume de Paris, les *rentes* de bail d'héritage sur maisons affises en la ville & faubourgs de Paris, sont à toujours rachetables, si elles ne sont les premières après le cens & fonds de terre.

RENTE à prix d'argent, voyez RENTE CONSTITUÉE.

RENTE à promesse d'hypothèque, dans la coutume de Valenciennes, on distingue deux sortes de *rentes* constituées, les *rentes à promesse d'hypothèque* seulement, & les *rentes* hypothéquées. Les premières sont celles que l'on a promis d'assigner & hypothéquer par bons devoirs de loi sur les héritages main-fermes, mais qui ne sont pas encore hypothéquées. Les *rentes* de cette espèce sont meubles, suivant l'article 29, & purement personnelles, & les arrérages ne se prescrivent que par 30 ans, suivant l'article 94.

RENTE propriétaire, est la redevance foncière due par le propriétaire de l'héritage pour la concession qui lui en a été faite à la charge de la *rente*. Voyez les coutumes de Senlis & de Clermont, où les *rentes*

foncières sont ainsi appelées pour les distinguer des *rentes* constituées à prix d'argent, qu'on y appelle *rente non-propriétaire*.

RENTE rachetable, est celle dont le fort principal peut être remboursé au créancier; les *rentes* constituées sont toujours rachetables de leur nature; il y a des *rentes* foncières qui sont stipulées rachetables, & quelques-unes dont il est dit que le rachat ne pourra être fait que dans un certain tems, ou en avertissant quelque tems d'avance. Voyez RACHAT, REMBOURSEMENT.

RENTE non-rachetable, est celle qui ne peut point être remboursée par le débiteur; les *rentes* foncières sont non-rachetables de leur nature; on les peut cependant stipuler rachetables. On ne peut pas stipuler qu'une *rente* constituée sera non-rachetable, parce qu'il doit toujours être permis à un débiteur de se libérer. Voyez RENTE RACHETABLE.

RENTE réalisée ou réelle, est une *rente* constituée à prix d'argent, dont l'hypothèque est réalisée sur un fonds par la voie de la faïence, réalisation, ou nantissement dans les coutumes où cela est d'usage, pour constituer l'hypothèque. Voyez NANTISSEMENT.

RENTE réelle, se prend aussi souvent pour *rente* foncière; on l'appelle *réelle*, parce qu'elle est due principalement par le fonds qui en est chargé; au lieu que les *rentes* constituées à prix d'argent sont dues principalement par la personne; c'est pourquoi on les appelle *personnelles*. Voyez ci-devant RENTE CONSTITUÉE, & RENTE PERSONNELLE.

RENTE vendable, c'est ainsi que dans les coutumes d'Auvergne & de la Marche, & quelques autres, on appelle les *rentes* constituées à prix d'argent; on l'appelle *vendable*, parce qu'elle est toujours rachetable de sa nature, & que le fonds peut en être remboursé, à la différence des *rentes* foncières, qui sont non-rachetables de leur nature.

RENTE requérable, est celle dont le paiement doit être demandé sur les lieux, comme le champart; au lieu que le cens est une *rente* portable au seigneur.

RENTE roturière, est celle dont un fief est chargé, mais qui n'a point été inféodée par le seigneur dominant. Voyez ci-devant RENTE INFÉODÉE. Voyez aussi les coutumes de Laon, Chaunes, Tours, & Lodunois.

RENTE sèche, c'est ainsi que quelques coutumes appellent les *rentes* constituées à prix d'argent, parce qu'elles ne produisent point de droits au créancier; à la différence des *rentes* censuelles & seigneuriales, qui produisent des profits aux mutations du tenancier. Voyez les coutumes de la Marche, d'Acqs, de Saint-Sever, & de Bayonne.

RENTE seigneuriale, est une *rente* foncière due à un seigneur à cause de sa seigneurie, & qui emporte la seigneurie directe sur l'héritage pour lequel elle est due.

Ces sortes de *rentes* ont plusieurs avantages sur les *rentes* simplement foncières, 1°. en ce qu'elles ne se prescrivent point de la part du rentier, si ce n'est pour la quotité & les arrérages par 30 ans; 2°. elles emportent droit de lods aux mutations par vente; 3°. elles ne se purgent point par le décret.

Les *rentes seigneuriales* sont de plusieurs sortes; savoir le cens, le fucens, & autres *rentes seigneuriales* qui sont dues outre le cens ordinaire, soit en argent ou autre prestation.

Il y a des *rentes seigneuriales* qui sont propres à certaines coutumes, telles que le complant en Poitou, le terreau à Chartres, le vinage à Clermont & à Montargis, le carpot, ou plutôt quarport en Bourbonnois, le champant en Beauce, le terrage ou agrière en plusieurs coutumes, l'hostize sur les maisons à Blois, le fouage en Normandie & en Bretagne, le bordelage en Nivernois, & plusieurs autres sembla-

bles. Voyez Loyseau, du déguerpiss. liv. I. chap. v. & CENS, LODS & VENTES.

RENTE *surfoncière*, est celle qui est imposée sur le fonds outre & par-dessus la première rente foncière; on l'appelle aussi *arrière-foncière*. Voyez la coutume d'Orléans, article 122. & le mot RENTE, ARRIERE-FONCIERE.

RENTE *sur les tailles*, est celle dont le paiement est assigné sur la recette des tailles d'une telle élection.

RENTE *tolérable*, dans le style du pays de Normandie, & dans deux ordonnances de l'échiquier, des années 1462 & 1501, signifie une rente ancienne & non sujette à rachat, tellement que l'on est obligé de la supporter & continuer.

RENTE *sur la ville*, est celle qui étant assignée sur les revenus du roi, se paye au bureau de la ville.

RENTE *volage* ou *volante*, est la même chose que la rente constituée à prix d'argent. Elle est ainsi nommée dans quelques anciennes ordonnances, à cause qu'elle n'est point établie sur un fonds comme la rente foncière; elle est appelée de même dans les coutumes de Sens, Chaumont, Blois, Bordelois, Auxerre, Cambrai, Bar. Voyez RENTE CONSTITUÉE. (A)

RENTES VIAGERES, (*Analyse des hasards.*) sont des rentes qui s'éteignent par mort.

Il y a de deux sortes de rentes viageres principales.

Quand on dit simplement rentes viageres, on doit entendre les rentes qui restent entièrement éteintes à la mort.

Les rentes viageres en tontine, ou rentes en tontine, sont celles qui sont constituées sur plusieurs personnes de même âge ou approchant, à condition qu'à la mort de chaque associé, la rente qu'il avoit se répartit aux survivans de la société, en tout ou en partie, jusqu'au dernier vivant, qui jouit seul de toute la rente de la société, ou de toutes les parties de rentes qui étoient reversibles aux survivans; ce qui fait distinguer deux sortes de tontines, l'une simple & l'autre composée.

Voici la manière de déterminer les rentes purement viageres, en sorte que les rentiers aient tout l'avantage qu'ils peuvent espérer de leur part.

Supposons que 560 rentiers, de l'âge de 52 ans, veuillent constituer les fonds nécessaires pour faire recevoir 100 livres par an à chacun d'entre eux qui vivront pendant cinq années seulement.

On voit par le quatrième ordre de mortalité de la table XIII. de l'Essai sur la probabilité de la durée de la vie humaine, que si la rente de 100 livres ne devoit être payée qu'à ceux qui vivent à la fin de chaque année, les 560 constituans de l'âge de 52 ans, n'auroient à donner que les fonds nécessaires pour faire recevoir 100 livres à 549 personnes à la fin de la première année; à 538 à la fin de la seconde année; à 526 à la fin de la troisième année; à 514 à la fin de la quatrième année; & enfin à 502 à la fin de la cinquième année. Mais ceux qui meurent dans le courant de chaque année, doivent recevoir une partie de rente proportionnée au tems qu'ils ont vécu, dans le courant des années où ils sont morts; or les uns meurent au commencement de l'année, d'autres au milieu, & les autres à la fin.

On peut donc supposer qu'ils meurent tous au milieu de l'année, ou bien (ce qui revient au même) supposer que la moitié meure au commencement de l'année & l'autre moitié à la fin; ainsi les 560 rentiers de l'âge de 52 ans doivent constituer les fonds nécessaires pour faire recevoir 100 livres à 554 personnes à la fin de la première année; à 543 personnes à la fin de la seconde année; à 532 à la fin de la troisième année; à 520 à la fin de la quatrième année; & enfin à 508 à la fin de la cinquième année.

Supposons qu'on veuille compter les intérêts sur le pié du denier 20, on voit par les tables du même

ouvrage, que pour qu'il soit dû 100 livres au bout d'un an, il faut prêter 95 liv. 4 sols 9 deniers; que pour qu'il soit dû 100 livres au bout de deux ans, il faut prêter 90 livres 14 sols 1 denier, &c. Prenez donc les cinq premiers prêts, & les multipliez avec ordre par les cinq nombres de rentiers qui doivent recevoir chacun 100 livres au bout d'un, de deux, ou de trois ans, &c. ainsi qu'il suit.

554 × 95 liv.	4 f. 9 d.	52761 liv.	11 f. 6 d.
543 × 90	14 1	49252	7 3
532 × 86	7 8	45955	18 8
520 × 82	5 5	42780	16 8
508 × 78	7 1	39803	18 4
		230554	12 5

Ajoutez les cinq produits ensemble pour avoir la somme de 230554 livres 12 sols 5 deniers, qui est le fond que doivent fournir ensemble les 560 rentiers de l'âge de 52 ans, afin que tous ceux d'entre eux qui vivront puissent recevoir 100 livres à la fin de chaque année, pendant cinq ans seulement, & divisant la somme ci-dessus 230554 liv. 12 sols 5 deniers par les 560 rentiers constituans, le quotient 411 liv. 14 sols 1 denier, est la part que chacun d'entre eux doit fournir.

Il est maintenant aisé de voir que si au lieu de ne vouloir la rente que pour cinq ans, comme ci devant, on la vouloit pour tout le tems qu'il y aura quelque rentier vivant, il faudroit prendre les prêts suivans de la table II.

Il faut avoir : $\left\{ \begin{array}{l} 74 \text{ liv. } 12 \text{ f. } 5 \text{ den.} \\ 71 \quad \quad \quad 1 \quad \quad 4 \\ 67 \quad \quad \quad 13 \quad 8 \text{ &c.} \end{array} \right.$

& les multiplier avec ordre par les nombres de rentiers qui doivent recevoir la rente à la fin de la première, de la septième, de la huitième années, &c. savoir 495, 482, 469, &c. jusqu'au dernier rentier vivant. Ayant fait toutes les multiplications, on ajoutera, comme ci-dessus, tous les produits ensemble; & on en divisera la somme par les 560 rentiers constituans: le quotient sera ce qu'une personne de l'âge de 52 ans doit fournir pour avoir 100 livres de rente viagère. Il en est de même pour tous les autres âges.

Table de la valeur actuelle d'une rente viagère de 100 liv. pour tous les différens âges; les intérêts étant comptés sur le pié du denier 20.

Âges.	Livres.	Âges.	Livres.	Âges.	Livres.	Âges.	Livres.
1		26	1516	51	1136	76	480
2		27	1508	52	1114	77	455
3	1557	28	1500	53	1091	78	431
4	1582	29	1492	54	1068	79	408
5	1600	30	1484	55	1045	80	386
6	1613	31	1475	56	1022	81	365
7	1620	32	1464	57	999	82	345
8	1624	33	1453	58	975	83	324
9	1627	34	1442	59	950	84	301
10	1625	35	1431	60	924	85	278
11	1622	36	1419	61	898	86	256
12	1617	37	1407	62	871	87	234
13	1610	38	1394	63	843	88	210
14	1602	39	1379	64	814	89	184
15	1594	40	1362	65	784	90	158
16	1586	41	1344	66	752	91	132
17	1578	42	1324	67	722	92	105
18	1571	43	1304	68	693	93	71
19	1565	44	1284	69	664	94	47
20	1558	45	1264	70	636	95	
21	1551	46	1243	71	610	96	
22	1544	47	1222	72	584	97	
23	1537	48	1201	73	558	98	
24	1530	49	1180	74	532	99	
25	1523	50	1158	75	506	100	

Table de ce qu'on doit donner de rente viagere aux rentiers de tous les differens âges, pour un fond de 100 livres; les intérêts étant comptés sur le pié du denier 20.

Ages.	liv.	fol.	den.	Ages.	liv.	fol.	den.
1				51	8	16	0
2				52	8	19	6
3	6	8	6	53	9	3	3
4	6	6	5	54	9	7	3
5	6	5	0	55	9	11	5
6	6	4	2	56	9	15	10
7	6	3	6	57	10	0	3
8	6	3	3	58	10	5	3
9	6	3	0	59	10	10	8
10	6	3	2	60	10	16	6
11	6	3	4	61	11	2	10
12	6	3	7	62	11	9	8
13	6	4	0	63	11	17	3
14	6	4	6	64	12	5	8
15	6	5	3	65	12	15	2
16	6	6	0	66	13	5	10
17	6	6	9	67	13	17	0
18	6	7	4	68	14	8	7
19	6	7	11	69	15	1	2
20	6	8	6	70	15	14	6
21	6	9	0	71	16	7	10
22	6	9	6	72	17	2	6
23	6	10	1	73	17	18	5
24	6	10	8	74	18	16	0
25	6	11	4	75	19	15	3
26	6	12	0	76	20	16	8
27	6	12	8	77	21	19	6
28	6	13	5	78	23	4	0
29	6	14	2	79	24	10	2
30	6	15	0	80	25	18	2
31	6	15	10	81	27	8	0
32	6	16	8	82	28	19	9
33	6	17	8	83	30	17	3
34	6	18	9	84	33	4	6
35	6	19	10	85	35	19	6
36	7	1	0	86	39	1	3
37	7	2	2	87	42	14	10
38	7	3	6	88	47	12	5
39	7	5	0	89	54	7	0
40	7	6	9	90	63	5	10
41	7	8	9	91	75	15	2
42	7	11	0	92	95	1	0
43	7	13	2	93	140	17	0
44	7	15	6	94	212	15	4
45	7	18	0	95			
46	8	0	9				
47	8	3	8				
48	8	6	9				
49	8	10	0				
50	8	13	2				

Des rentes viagères en tontines simples. On appelle tontines simples celles où toute la rente des rentiers décedés se distribue aux survivans de la société ou de la classe, comme on fait aux tontines créées en 1689, 1696, 1709, 1733 & 1744.

Lorsque le nombre des rentiers de chaque classe doit être considérable, on le divise en plusieurs sociétés ou subdivisions, en assignant une quantité de rente à chaque société ou subdivision; & chaque rentier de la classe peut, si bon lui semble, se mettre de toutes les sociétés de sa classe, en donnant les fonds nécessaires.

TABLE. Rentes viagères en tontine simple. La constitution ou le prix de la rente est de 300 liv.

CLASSES ou AGES.	Le plus grand âge qu'il doit y avoir dans chaque classe, ou réms qu'on payera la rente entiere des actions de chaque classe.	Ce qu'on doit don- ner de rente par ac- tion, les intérêts étant comptés sur le pié du denier vingt.
	ANS.	Livres. fols. den.
De 0 à 5 ans.	90	15 3 9
De 5 à 10	85	15 4 9
De 10 à 15	80	15 6 3
De 15 à 20	75	15 8 0
De 20 à 25	70	15 10 3
De 25 à 30	65	15 13 3
De 30 à 35	60	15 17 0
De 35 à 40	55	16 1 9
De 40 à 45	50	16 8 6
De 45 à 50	45	16 17 6
De 50 à 55	40	17 9 9
De 55 à 60	35	18 6 6
De 60 à 65	30	19 10 3
De 65 à 70	25	21 6 0
De 70 à 75	20	24 1 6

Des rentes viagères en tontine composée. On nomme tontines composées celles où une partie de la rente que rapporte chaque action reste éteinte à la mort du rentier sur qui elle étoit constituée, comme celle de 1734, dont un quart de la rente de chaque action s'éteint à la mort du rentier qui la possède. La tontine de 1743 est aussi composée, parce que la moitié reste entièrement éteinte à la mort de chaque rentier.

TABLE. Rentes viagères en tontine composée, dont la moitié s'éteint à la mort de chaque rentier. La constitution ou le prix de l'action est de 300 liv. les intérêts étant comptés sur le pié du denier 20.

CLASSES ou AGES.	La moitié de l'action en rente purement viagère, doit rapporter.	La moitié de l'action en tontine simple, doit rapporter.			Total de ce qu'une action doit rapporter.		
		liv.	fol.	den.	liv.	fol.	den.
De 0 à 5	9 12 9	7	11	10 $\frac{1}{2}$	17	4	8
De 5 à 10	9 5 3	7	12	4 $\frac{1}{2}$	16	17	8
De 10 à 15	9 5 6	7	13	1 $\frac{1}{2}$	16	18	8
De 15 à 20	9 10 1 $\frac{1}{2}$	7	14	0	17	4	2
De 20 à 25	9 14 3	7	15	1 $\frac{1}{2}$	17	9	5
De 25 à 30	9 19 0	7	16	7 $\frac{1}{2}$	17	15	8
De 30 à 35	10 5 0	7	18	6	18	3	6
De 35 à 40	10 13 3	8	0	10 $\frac{1}{2}$	18	14	2
De 40 à 45	11 6 6	8	4	3	19	10	9
De 45 à 50	12 5 6	8	8	9	20	14	3
De 50 à 55	13 9 3	8	14	10 $\frac{1}{2}$	22	4	2
De 55 à 60	15 0 4 $\frac{1}{2}$	9	3	3	24	3	8
De 60 à 65	17 4 6	9	15	1 $\frac{1}{2}$	26	19	8
De 65 à 70	20 15 6	10	13	0	31	8	6
De 70 à 75	25 13 9	12	0	9	37	14	6

On doit conclure de tout ce qu'on a dit jusqu'ici, que les rentes viagères, de quelque manière qu'elles soient faites, sont des jeux ou loteries où l'on parie à qui vivra le plus. Voyez DURÉE DE LA VIE, au mot VIE. Cet article est entièrement tiré de l'Essai sur les probabilités de la vie humaine, de M. Deparcieux, Paris 1745.

RENTIER, v. act. (Gram.) c'est attacher une rente à quelqu'un ou à quelque chose; on rente un moine; on rente un monastère.

RENTERIA, (Géog. mod.) petite ville d'Espagne, dans le Guipuscoa, dans la vallée d'Oyarza, sur le bord de la rivière Bédassa, à une lieue de Saint-Sébastien. Cette petite place a été ceinte de murailles en

1320. On trouve sur la montagne de son voisinage un beau chemin pavé de grosses pierres carrées, & taillées exprès pour cet usage. (D. J.)

RENTERRER, v. act. (Gramm.) c'est enterrer de-rechef. Voyez les articles ENTERRER & ENTERREMENT.

RENTI ou RENTY, (Géog. mod.) c'étoit jadis une ville, & c'est présentement un bourg de France, dans l'Artois, sur l'Aa, aux confins de la Picardie, à 6 lieues au sud-ouest d'Aire, & à 10 au nord-ouest d'Arras. C'est le premier marquisat d'Artois. Charles V. en fit l'érection en 1533. Les Espagnols y furent mis en déroute par les François en 1554. Long. 19. 46. lat. 50. 35. (D. J.)

RENTIER, f. m. (Economie politique.) c'est celui qui pour se débarrasser du soin de ses affaires, met son bien & sa fortune en rentes constituées ou viagères. Le nombre des rentiers ne s'augmente dans un état qu'aux dépens du travail & du commerce, par l'oisiveté, le luxe, la mollesse, le sybaritisme. Un rentier est donc un sujet inutile, dont la paresse met un impôt sur l'industrie d'autrui.

Vers la fin de la république romaine, on opposoit aux riches rentiers de ce tems-là aux Crassus, aux chevaliers romains, un Quintus Cincinnatus, qui après avoir obtenu le plus éclatant triomphe dont aucun général eût jamais été gratifié, fut conjuré par le sénat, d'accepter une partie des dépouilles des ennemis pour lui rendre la vie plus commode. Ce grand homme remercia tous les sénateurs en général & en particulier, avec des termes pleins de reconnaissance, sans autre desir que de cultiver ses terres, plus content du champ de ses ayeux, que les plus riches ne le font de leurs rentes immenses.

Mais il faut voir avec quels traits vifs & brillans Florus peint l'empressement de ce dictateur, qui sembloit n'avoir précipité le cours de sa victoire, que pour retourner plutôt à ses occupations rustiques, dont il préféroit l'obscurité à l'éclat de son triomphe.

Voici la peinture de Florus : *Sic expeditione finita, rediit ad boves rursus triumphalis agricola ; fidem nummum, quâ velocitate intra quindecim dies captum, peractumque bellum profusus, ut festinasse dictator, ad relictum opus videretur.* « C'est ainsi qu'après une expédition si heureuse, ce laboureur couvert de gloire revint à sa charrue ; mais avec quelle vitesse, grands dieux ! Dans l'espace de quinze jours, il commença la guerre & la finit, en sorte que le dictateur romain ne parut s'être hâté si fort que pour reprendre plutôt son travail ordinaire ». (D. J.)

RENTIER, (Jurisprud.) est celui auquel il est dû une rente ; ceux qui ont des rentes assignées sur les revenus du roi sont appelés rentiers.

En fait de rentes seigneuriales & foncières, ou constituées sur particuliers, on entend ordinairement par rentiers ceux qui doivent les rentes.

Dans la coutume de Bretagne le rentier est le rôle des rentes du seigneur, comme le terrier est le rôle des terres qui en relevent ; on dit le rôle rentier. Voyez RENTE. (A)

RENTIERS, f. m. pl. (Com.) on appelle ainsi à Maroc, & dans toutes les villes de ce royaume, maritimes ou autres, où l'on paye des droits d'entrée & de sortie, les juifs qui en sont fermiers. Ils y font un très-grand profit, & très-peu de grace aux marchands chrétiens. Dictionn. de Commerce.

RENTOILER, v. act. terme de lingere, c'est regarnir d'une toille neuve une dentelle de point, une chemise, un rabat, & autre linge d'hommes & de femmes. (D. J.)

RENTON, f. m. terme de charpentier, jointure de deux pièces de bois de même espèce, sur une même ligne. Le renton d'une sablière, est l'endroit où il se joint de demi à demi. Diction. des Arts. (D. J.)

Tome XIV.

RENTONNER, v. act. terme de cabaretier, ce mot signifie mettre dans un tonneau une liqueur qu'on en a tirée, ou qu'on a tirée d'un autre. Les ordonnances des aides défendent aux cabaretiers de rentonner du vin dans une pièce marquée & en perce. Savary. (D. J.)

RENTRAINER, v. act. (Gramm.) c'est entraîner de nouveau. Il se dit au simple & au figuré. Ce torrent a entraîné la digue qu'on lui opposoit. Il s'est laissé entraîner dans le vice par la mauvaise compagnie.

RENTRAIRE, v. act. (Manufacture.) ce mot signifie raccommoder, rejoindre, coudre proprement avec de la soie, les déchirures & trous qui se font faits dans une pièce de drap, en lui donnant l'apprêt. Non-seulement ce soin est permis, mais encore il est de conséquence qu'il y ait d'habiles rentrayeurs dans les manufactures ; il est néanmoins défendu de rentrer les chefs de draperie étrangère sur une pièce de drap de fabrique française, ou au contraire le chef d'un drap du royaume, sur une pièce fabriquée en Hollande ou en Angleterre, soit pour frauder les droits du roi, soit pour tromper les marchands, comme il est quelquefois arrivé. Diction. du commerce. (D. J.)

RENTRAIRE, v. act. terme de tapisserie, c'est recoudre les relais d'une tapisserie de haute ou basse lisse ; il se dit aussi lorsque quelques endroits d'une tapisserie étant considérablement gâtés, on est obligé d'y faire une nouvelle chaîne & un nouvel ouvrage sur le patron de l'ancien ; ces chaînes de la rentraiture doivent être de laine & non de fil. Diction. du com. (D. J.)

RENTRAITURE, f. f. (Manufacture.) raccommodage ou couture des déchirures & des trous qui se trouvent dans une pièce de drap. Les rentraitures passent pour tarre, & doivent se diminuer sur le prix des pièces par les manufacturiers.

RENTRAYEUR, f. m. (Draperie.) ouvrier dont l'emploi est de rentrer les draps. Dans les manufactures importantes, il y a ordinairement un ouvrier rentrayeur, dont toute l'occupation est de rentrer les draps, soit après leur retour du foulon, soit après qu'ils ont reçu l'apprêt. Diction. du comm. (D. J.)

RENTREE, f. f. (Grammaire.) l'action de rentrer. Voyez RENTRER. On dit la rentrée du parlement. Une heureuse rentrée au jeu, lorsqu'on prend au talon après avoir écarté, les cartes qu'on souhaitoit ou qu'on auroit souhaitées.

RENTREE, f. f. terme de Chasse, ce mot signifie le tems que le gibier rentre dans le bois, ce qui est le matin & le soir ; mais rentrer au fort, c'est en terme de Venerie, la même chose que se rembucher. Salnov. (D. J.)

RENTRER, v. n. (Grammaire.) c'est entrer de-rechef. Il étoit parti, mais il est rentré pour une affaire qu'il avoit oubliée. Il est rentré dans son couvent. Il est rentré dans son bénéfice. Au figuré on dit, il est rentré en lui-même, dans son devoir.

RENTRER, (Jurisprud.) dans un bien, c'est en recupérer la possession.

Rentrer dans ses droits, c'est y être remis & rétabli, soit en vertu de quelque clause conditionnelle, soit en vertu de lettres du prince & d'un jugement qui les entérine, ou enfin en vertu de quelque accord ou transaction.

La rentrée des tribunaux, est le tems où ils recommencent leurs séances, lorsque les vacations sont finies. (A)

RENTRER AU FORT, terme de Chasse, se dit d'une bête qui se rembuche.

RENTRER, v. n. terme de billard, lorsque dans le jeu de billard, à la guerre, celui qui entre périt, soit

en sautant, ou en tombant dans une belouse, il recommence à jouer, & cela s'appelle *rentrer*; mais quand celui auquel il appartenait de *rentrer* a laissé passer son rang, il ne *rentre* que lorsqu'il est revenu. (D. J.)

RENTRE, au revertier, c'est revenir en jeu par le moyen d'un certain nombre de points que l'on amène, & qui donne droit de jouer les dames qui avoient été battues. Pour cela il faut trouver des passages ouverts, & chacun doit *rentrer* les dames qu'on lui a battues du côté où est la pile & tas de bois. On ne sauroit *rentrer* sur soi, mais on peut rentrer sur son joueur en le battant, lorsque l'on trouve quelques-unes de ses dames découvertes.

RENTRE, au piquet. Voyez les articles RENTRÉE, & PIQUET, jeu.

RENVAHIR, v. act. (Gramm.) c'est envahir de rechef. A peine les provinces dont les Romains s'étoient emparés furent-elles affranchies de leur domination, que d'autres peuples les *renvahirent*.

RENVELOPPER, v. act. (Comm.) envelopper une seconde fois un paquet, le remettre dans l'enveloppe d'où on l'a tiré. Voyez PAQUET, ENVELOPPE, Diction. de Comm.

RENVENIMER, v. act. (Gramm.) c'est envenimer de nouveau. Cette plaie se *renvenime*: on a *renvenimé* ses discours.

RENVERDIE, f. f. (Littérat.) pièce de vers sur le retour du printemps & de la verdure. Marot l'appella depuis *chant de Mai*.

RENVERGER, v. act. (Soirie.) c'est enverger de nouveau. Voyez les articles ENVERGER & ENVERGURE.

RENVERGER, les Vanniers appellent ainsi l'action de border les ouvrages de closerie.

RENVERSANT, (Algebre.) ou plutôt en *renversant*, *invertendo*; c'est une expression dont on se sert pour marquer un certain changement que l'on fait dans la disposition des termes d'une proportion. Par exemple, si l'on a cette proportion, $2.6::3.9$; ou $b.c::d.f$, l'on aura en renversant, *invertendo*, $6.2::9.3$, ou $c.b::f.d$, en mettant les antécédens à la place des conséquens, & les conséquens à la place des antécédens. (E)

RENVERSÉ, adj. (Math.) une raison *renversée*, est la même chose qu'une proportion *reciproque*. Voyez RÉCIPROQUE, RAISON, DIRECT & INVERSE. (E)

RENVERSÉ, terme de Chirurgie, qui se dit des plis qu'on fait faire à une bande dans un point de la circonférence d'un membre inégal, afin que la circonvolution de la bande, qui ne porteroit que par un de ses bords, ne fasse point de godet. Pour faire ce bandage, on observe dans les différens tours inégaux qui forment des doloires, des mouffes, ou des rempans sur le membre; on observe, dis-je, de renverser la bande aux endroits inégaux, à la partie postérieure, jamais sur la plaie ou l'ulcere. Pour éviter la multiplication des *renversés*, on garnit la partie inégale avec des compresses assez épaisses & graduées. Les *renversés* doivent être bien unis, & les plus courts qu'il est possible. Pour y réussir, il ne faut pas dérouler trop de bande; il faut tenir le globe assez près de la partie, & diriger de l'autre main, qui est libre, le pli qu'on veut faire faire à la bande; sans cette précaution le *renversé* est long & plissé en façon de corde. Voyez BANDE, BANDAGE, DOLOIRE, MOUSSE, RAMPANT. (Y)

RENVERSÉ, en terme de Blason, est une pièce placée le haut en bas, ou dans une situation contraire à celle qu'elle a naturellement; ainsi un chevron *renversé*, est celui dont la pointe est en en-bas.

On le dit aussi des animaux qui sont représentés dans l'écu portés sur le dos.

RENVERSEMENT, f. m. (Gram.) ruine, destruction, chute, décadence totale: on dit le *renversement* des autels, le *renversement* des lois, le *renversement* de la fortune, celui d'un état.

RENVERSEMENT, (Marine.) on sous-entend *charger par*: c'est transporter la charge d'un vaisseau dans un autre.

RENVERSEMENT, en Musique, est le changement d'ordre dans les sons qui composent les accords, & dans les parties qui composent l'harmonie; ce qui se fait en substituant à la basse par des octaves, les sons ou les parties qui sont au-dessus; aux extrémités, celles qui occupent le milieu, & réciproquement.

Il est certain que, dans tout accord, il y a un ordre fondamental & naturel qui est le meilleur de tous; mais les circonstances d'une succession, le goût, l'expression, le beau chant, la variété, obligent souvent le compositeur de changer cet ordre & de renverser les accords, & par conséquent la disposition des parties.

Comme trois choses peuvent être ordonnées en six manières, & quatre choses en vingt-quatre manières, il semble d'abord qu'un accord parfait devroit être susceptible de six *renversemens*, & un accord dissonant de vingt-quatre, puisque celui-ci est composé de quatre sons différens, & l'autre de trois; mais il faut observer que dans l'harmonie, on ne compte point pour des *renversemens* toutes les dispositions différentes des sons supérieurs, tant que le même son demeure au grave. Ainsi ces deux dispositions, *ut, mi, sol*, & *ut, sol, mi*, de l'accord parfait, ne sont prises que pour un même *renversement*, & ne portent qu'un même nom; ce qui réduit à trois tons les *renversemens* de l'accord parfait, & à quatre, tous ceux de l'accord dissonant, c'est-à-dire à autant de *renversemens* qu'il y a de sons différens qui composent l'accord, & qui peuvent se transporter successivement au grave, chacun à son tour.

Toutes fois donc que la basse fondamentale se fait entendre dans la partie la plus grave, ou, si la basse fondamentale ne s'y trouve pas, toutes les fois que l'ordre naturel s'observe dans les accords, l'harmonie est directe; dès que cet ordre est changé, ou que le son fondamental n'étant pas au grave, se fait entendre dans quelque autre partie, l'harmonie est renversée. *Renversement* de l'accord, quand le son fondamental est transposé; *renversement* des parties, quand le dessus ou quelque autre partie, marche comme devroit faire la basse fondamentale.

Par-tout où un accord sera bien placé, tous les *renversemens* de cet accord seront bien placés aussi; car c'est toujours la même succession fondamentale. Ainsi à chaque note de basse fondamentale, on est maître de disposer l'accord à sa volonté, & par conséquent, de faire à tout moment des *renversemens* différens, pourvu qu'on ne change point la succession fondamentale & régulière; que les dissonances soient toujours préparées & sauvées par la même partie qui les fait entendre; que la note sensible monte toujours, & qu'on évite les fausses relations trop dures dans une même partie. Voilà la clé de ces différences mystérieuses, que mettent les compositeurs entre les accords où le dessus syncopé, & ceux où la basse doit syncoper, comme entre la neuvième & la seconde; c'est que, dans les premiers, l'accord est direct, & la dissonance dans le dessus; dans les autres, l'accord est renversé, & la dissonance en est à la basse.

A l'égard des accords par supposition, il faut plus de précaution pour les renverser. Comme le son qu'on y ajoute à la basse est entièrement étranger à l'harmonie, souvent il n'y est souffert qu'à cause de son éloignement des autres sons, qui rend la dissonance moins sensible; que si ce son ajouté vient à être transporté dans les parties supérieures, il y peut faire un

très-mauvais effet ; & jamais cela ne sauroit se pratiquer heureusement, sans retrancher quelque autre son de l'accord. *Voyez au mot ACCORD*, les cas & le choix de ces retranchemens.

L'intelligence parfaite du *renversement* ne dépend que de l'étude & du travail ; le choix est autre chose, il y faut l'oreille & le goût. Il est certain que la basse fondamentale est faite pour soutenir l'harmonie, & régner au-dessus d'elle. Toutes les fois qu'on change cet ordre, & qu'on renverse l'harmonie, on doit avoir de bonnes raisons pour cela, sans quoi l'on tombera dans le défaut de nos musiques récentes, où les dessus chantent quelquefois comme des basses, & les basses toujours comme des dessus ; où tout est confus & mal ordonné, sans autre raison, ce semble, que de pervertir l'ordre établi, & de gâter l'harmonie. (S)

RENVERSEMENT, (*Horlogerie.*) c'est dans les montres la mécanique par laquelle l'on borne l'étendue de l'arc du supplément, pour que la roue de rencontre reste en prise sur la palette ou sur le cylindre, pour pouvoir les ramener dans l'un & l'autre cas.

Dans l'échappement à palette bien fait, le balancier porte une cheville qui va s'appuyer contre les bouts de la coulisse, & le balancier peut décrire 240 degrés.

Dans celui à cylindre, le balancier porte de même une cheville qui va aussi s'appuyer sur les bouts de la coulisse, ou sur une cheville posée à cet effet, parce qu'on peut lui donner plus de 300 degrés à parcourir ; sans quoi la coulisse deviendrait trop courte pour la sûreté du rateau.

Dans les montres à vibration lente, telles que celles qui battent les secondes, il faut faire un *renversement* double, c'est-à-dire qu'il faut mettre deux chevilles au balancier, vis-à-vis l'une de l'autre ; l'une en-dessus, l'autre en-dessous ; & au moyen de ces deux chevilles, placées aussi vis-à-vis l'une de l'autre sous le coq, le balancier vient borner ses arcs par les deux extrémités de son diamètre ; & par-là les pivots sont plus en sûreté que si le balancier n'étoit retenu que par son rayon. Cela est nécessaire dans les montres qui battent les secondes, parce que leurs balanciers sont pesans, & le ressort spiral foible. Je donne un tour à parcourir aux balanciers de ces sortes de montres. *Article de M. ROMILLY.*

RENVERSER, v. act. (*Gram.*) c'est abatre avec violence. Le vent a *renversé* les arbres de ce jardin ; ce luteur a *renversé* son antagoniste, ce cheval a *renversé* son cavalier ; allons *renverser* ces dieux que les vers rongent sur leurs autels ; *renversez* ou retournez ce plat ; un cône est *renversé* ; une pyramide est *renversée* ; cette ligne d'infanterie se *renversa* sur la seconde ; la cavalerie fut *renversée* sur l'infanterie ; on *renverse* les accords en musique, *voyez l'article RENVERSEMENT.* Cet accident lui a *renversé* la cervelle ; cette banqueroute a *renversé* sa fortune ; on risque de se blesser les reins en se *renversant* trop en arrière.

RENVERSER une terre, (*Jardinage.*) c'est la retourner. *Voyez RETOURNER.*

RENTI, f. m. à différens jeux de cartes, c'est la mise d'un nombre de jettons qu'un joueur hasarde en sus d'un autre, pour lui disputer un avantage ou un jeu.

RENTIDER, parmi les Cardeurs de laine, c'est rapprocher le bras de la broche du rouet pour y tourner le fil.

RENTIER, c'est à l'ambigu, au breland, & autres jeux, mettre une quantité de jettons au-dessus d'un joueur, pour acheter les mêmes prétentions qu'il a sur quelque coup.

RENTOI, f. m. (*Gram.*) retour d'un endroit dans un autre, d'une chose à celui qui l'a envoyée. On dit une chaise de *renvoi* ; le *renvoi* d'un présent est désolé. *Tomc XIV.*

bligeant ; le *renvoi* de la lumière par un objet ; le *renvoi* d'une injure à celui qui l'a faite ; une omission à intercaler par le *renvoi* : on désigne par un signe qui marque ce qu'il faut restituer. Ce copiste n'entend rien aux *renvois* ; il brouille tout. Je hais la méthode de Wolf, elle fatigue par la multitude des *renvois*, & elle en devient d'une obscurité profonde & d'une sécheresse dégoûtante, par une affectation barbare & gothique de démonstration rigoureuse & de brièveté. En l'introduisant en Allemagne, cet homme fameux y a éteint le bon goût, & perdu les meilleurs esprits. Le *renvoi* d'un tribunal à un autre fatigue le plaideur & le ruine.

RENTOI, (*Jurisp.*) dans un acte est une marque apposée à la suite de quelque mot, & qui se réfère à une autre marque semblable, qui est en marge ou au bas de la page, où l'on a ajouté ce qui avoit été omis en cet endroit dans le corps de l'acte. Les *renvois* doivent être approuvés des parties contractantes & des notaires & témoins, ainsi que des autres officiers dont l'acte est émané, à peine de nullité. On ne signe pas ordinairement les *renvois*, mais on les paraphe. *Voyez APOSTILLE, INTERLIGNE, PARAPHE, RATURE.*

Renvoi en fait de juridiction, est l'acte par lequel un juge se départ de la connoissance d'une affaire pendant qu'il est devant lui, & prescrit aux parties de se pourvoir devant un autre juge qu'il leur indique, auquel la connoissance de l'affaire appartient naturellement.

Il n'y a que le juge supérieur qui puisse user de *renvoi* à l'égard d'un juge qui est son inférieur ; le juge qui est inférieur à un autre, ou qui n'a point de supériorité sur lui, ne peut pas user à son égard du terme de *renvoi*, il ordonne seulement que les parties se pourvoient devant les juges qui en doivent connoître.

La partie qui n'est point assignée devant son juge, peut demander son *renvoi* pardevant le juge de son domicile, ou autre auquel la connoissance de l'affaire appartient.

Celui qui a droit de *committimus* peut faire renvoyer devant le juge de son privilège, l'assignation qui lui est donnée devant un autre juge : l'huissier fait lui-même le *renvoi* en vertu des lettres.

L'ordonnance de 1667, tit. 6. article 1. enjoint aux juges de renvoyer les parties pardevant les juges qui doivent connoître de la contestation, ou ordonner qu'elles se pourvoient, à peine de nullité des jugemens ; & en cas de contravention, il est dit que les juges pourront être intimés & pris à parti : mais cela n'a lieu que quand le juge a retenu une cause qui naturellement n'étoit pas de sa compétence. (A)

RENTOI devant un ancien avocat, c'est un jugement qui enjoint aux parties de se retirer devant un ancien avocat qui leur est indiqué, pour en passer par son avis.

La cour *renvoie* aussi certaines affaires au parquet des gens du roi, pour en passer par leur avis.

On *renvoie* encore les parties devant un notaire, ou devant un expert calculateur pour compter. (A)

RENTOI, f. m. (*Com.*) on appelle dans le commerce, *marchandises de renvoi*, celles qui ont été renvoyées par un marchand à celui de qui il les avoit reçues. Ces sortes de *renvois* se font ordinairement ou parce que les marchandises ne se sont pas trouvées des qualités qu'on les avoit demandées, ou parce qu'elles se sont rencontrées défectueuses ou tarées, & dans l'un ou l'autre cas, tant les frais du *renvoi* que les droits qui ont pu être acquittés pour raison de ces marchandises, tombent en pure perte sur celui à qui elles appartiennent, & qui en a fait l'envoi. *Diction. de Com.*

RENTOI, f. m. en Musique, est un signe figuré à Q ij

volonté, placé ordinairement au-dessus de la portée, & qui correspondant à un autre signe semblable, marque qu'il faut, d'où l'on est, retourner à l'endroit où est placé cet autre signe. (S)

RENOYER, v. act. (Gram.) c'est envoyer de-rechef; on renvoie un domestique; on renvoie un courrier; on renvoie ses équipages; on renvoie un présent; on renvoie la balle; on renvoie ses gens; on renvoie à l'école, aux élémens de la science; on renvoie une affaire pardevant tel commissaire; on renvoie absous. Voyez les articles RENVOI.

RENUS, (Géog. anc.) rivière d'Italie: les anciens n'en parlent guere. Plin, lib. III. chap. xvj. néanmoins en fait mention. Il en est aussi parlé dans Silius Italicus: *parvique Bononia Reni*. Cette rivière a conservé son nom, car on l'appelle aujourd'hui Reno. Elle prend sa source dans le Florentin auprès de Pistoie, descend entre des montagnes, passe à deux milles de Boulogne, & se jette dans le Pô à quatre milles au-dessus de Ferrare. (D. J.)

RÉODER, f. m. (Mesure de liqueurs.) c'est la plus haute mesure d'Allemagne, & qui n'est qu'idéale. Le réoder est de deux feoders & demi, & le feoder de six ames, l'ame de vingt fertels, & le fertel de quatre masses; ainsi le réoder contient 1200 masses. Savary. (D. J.)

RÉOLE, LA, (Géog. mod.) petite ville de France, dans le Bazadois, sur la droite de la Garonne, à neuf lieues au-dessus de Bourdeaux; elle doit son origine à une ancienne abbaye d'hommes, ordre de S. Benoît, fondée en 970. Louis XIV. transféra pendant quelques années le parlement de Bourdeaux dans cette petite ville. L'abbaye de la Réole (ou la Réau-le), est située dans la plaine de Bigorre, & son abbé a entrée aux états du pays. Long. de la ville, 17. 34. latit. 44. 36. (D. J.)

RÉORDINATION, f. f. (Théolog.) c'est l'acte de conférer les ordres à une personne qui a été déjà ordonnée. Voyez ORDRE & ORDINATION.

Le sacrement de l'ordre imprime, selon les Théologiens, un caractère ineffaçable, & par conséquent il ne peut pas être réitéré. Cependant on a disputé long-tems dans les écoles, si certaines ordinations dont il est parlé dans l'histoire ecclésiastique, n'ont pas été regardées comme nulles, & sous ce prétexte réitérées. Dans le viij. siècle, par exemple, Etienne III. déclara nulles les ordinations faites par Constantin son prédécesseur, consacra de nouveau les évêques ordonnés par Constantin, & pour les prêtres & les diacres que celui-ci avoit ordonnés, il les réduisit à l'état des laïques. Mais les Théologiens pour la plupart prétendent que la nouvelle consécration de ceux qui avoient été ordonnés par Constantin, n'étoit pas une véritable ordination, mais une simple cérémonie de réhabilitation pour leur rendre l'exercice de leurs fonctions. Sur ce fait & sur plusieurs autres semblables, tels que les ordinations de Photius, du pape Formose, & les ordinations conférées par des évêques, soit schismatiques, soit intrus, soit excommuniés, soit simoniaques, comme il y en eut beaucoup de cette dernière espèce dans le xj. siècle; il est de principe parmi les Théologiens, que les papes ou les conciles ne les ont jamais déclarés nulles quant au fond, mais seulement quant à l'exercice de l'ordre. C'est le sentiment de l'église d'Afrique contre les Donatistes, dont elle ne réordonna jamais les évêques ou les prêtres, quand ils voulurent se réunir avec les Catholiques. C'est aussi celui de la plupart des Théologiens après S. Thomas qui parle ainsi des ordinations simoniaques: *ille qui simoniacè recipit ordinem, recipit quidem caracterem ordinis propter efficaciam sacramenti, non tamen recipit gratiam neque ordinis executionem. Secundâ secundâ, quest. C. art. 6. in resp. ad 1. Et plus bas, nec debet ali-*

quis recipere ordinem ab episcopo quem scit simoniacè promotum, & si ordinetur, non recipit ordinis executionem, etiamsi ignoraret eum esse simoniacum, sed indiget dispensatione. Ibid. in resp. ad 2.

L'usage présent de l'église romaine est de réordonner les Anglicans, parce qu'on y prétend que leurs évêques ne sont pas validement consacrés, & que la forme de leurs ordinations est insuffisante. Voyez la raison de cette prétention au mot ORDINATION.

Les Anglicans eux-mêmes sont dans l'usage de réordonner les ministres luthériens ou calvinistes, qui passent dans leur communion, parce leurs évêques prétendent avoir seuls le droit de conférer les ordres sacrés, & que tout ministre qui ne le reçoit pas de leurs mains, n'a pas une vocation légitime & régulière.

Tout raisonnable que soit cet usage par rapport à ces ministres qui n'ont reçu leur vocation que du choix du peuple, il forme le plus grand obstacle qu'il y ait à les réunir avec les Anglicans, la plupart d'entre eux ayant de grands scrupules de se faire réordonner, parce que la réordination emporte la nullité de leur première vocation, & que par conséquent ce feroit convenir qu'ils ont administré les sacrements, sans en avoir le droit, & que toutes les fonctions du ministère qu'ils ont exercées, étoient nulles & invalides. Voyez PRESBYTÉRIENS.

Les Anglicans en usent de même, selon le p. le Quien, à l'égard des prêtres catholiques qui apostasient; mais ils n'ont pas le même fondement; car de quelques erreurs qu'ils accusent l'église romaine, ils ne peuvent nier que les ordres qu'elle confère, sont validement conférés, à moins de tomber eux-mêmes dans l'erreur des Donatistes. Voyez DONATISTES.

REPAIRE, f. m. (Gram.) il se dit de la retraite des animaux sauvages, des lions, des tigres, des serpents. Il se dit aussi de la caverne des voleurs.

REPAIRE, (Chasse.) c'est la fiente des animaux, comme lievres, lapins.

REPAIRE, (Archit.) c'est une marque qu'on fait sur un mur, pour donner un alignement, & arrêter une mesure de certaine distance, ou pour marquer les traits de niveau sur un jalon & sur un endroit fixe. Ce mot vient du latin *reperire*, retrouver, parce qu'il faut retrouver cette marque, pour être assuré d'une hauteur ou d'une distance.

On se sert aussi de *repaires*, pour connoître les différentes hauteurs des fondations qu'on est obligé de couvrir. Celui qui est chargé de ce travail, doit en rapporter le profil, les ressauts & retraites, s'il y en a, & y laisser même des sondes, s'il le faut, lors d'une vérification.

Les Menuisiers nomment encore *repaires*, les traits de pierre noire ou blanche, dont ils marquent les pièces d'assemblage, pour les monter en œuvre. Et les Pavés donnent ce nom à certains pavés qu'ils mettent d'espace en espaces pour conserver leur niveau de pente. *Dict. d'Archit. (D. J.)*

REPAIRE, (Hydr.) est une marque que l'on fait sur les jalons ou perches dans les nivellemens pour arrêter les coups de niveau. C'est aussi en terme de terrassier, des rigoles de terre dressées au cordeau sur deux piquets ou taquets enfoncés rez-terre: ce qui sert à unir & dresser le terrain. (K)

REPAIRE, (terme de Lunetier.) marque qu'on fait sur les tubes d'une lunette à longue vue, afin de les allonger, & de les accourcir au juste point de celui qui s'en sert. (D. J.)

REPAISSIR, v. act. (Gram.) rendre plus épais.

REPAÎTRE, v. act. (Gram.) nourrir, entretenir. On dit *repâître* de bons alimens, *repâître* de vent, *repâître* de fumée, *repâître* de visions, de belles paroles. Il se prend, comme on voit, au simple & au figuré.

REPAITRIR, v. act. (*Gram.*) paîtrir de-rechef. *Voyez les articles PAITRIR, PÂTE, PÉTRIN.*

RÉPALLEMENT, f. m. (*Com.*) confrontation, comparaison que l'on fait d'un poids de fer, de cuivre ou de plomb avec l'étalon ou poids matrice, pour voir, si par l'usage ou autrement, il n'est point altéré. Ce terme n'est guère en usage qu'en Picardie, & particulièrement à Amiens. *Dictionn. de commerce.*

REPALLER, v. act. (*Com.*) confronter, comparer un poids avec l'étalon. *Voyez REPALLEMENT ou ÉTALON.*

RÉPANDRE, v. act. (*Gram.*) Il se dit d'un fluide qu'on verse à terre, ou sur un autre corps; vous répandez du vin: il se dit aussi de l'argent; il répand beaucoup d'argent pour les troupes: d'une nouvelle, d'un bruit; je ne sais comment ce bruit s'est répandu. On l'emploie souvent dans les phrases suivantes, se répandre en louanges, se répandre dans le monde, répandre des agréments sur tout; il a des grâces répandues sur toute sa personne.

RÉPANDRE, VERSER, (*Synonym.*) il y a cette différence entre ces deux verbes, que verser se dit d'une liqueur que l'on met à dessein dans un vase, & répandre, d'une liqueur qu'on laisse tomber; ainsi on dit, verser du vin dans un verre, & non pas répandre du vin dans un verre. On dit cependant répandre des pleurs, & verser un torrent de larmes. On dit également bien, verser son sang, & répandre son sang. Répandre est fort en usage au figuré; répandre des erreurs; cette nouvelle fut bientôt répandue. On dit poétiquement que le sommeil répand ses pavots; enfin répandre signifie semer, disperser, étendre de toutes parts. Un général répand quelquefois ses troupes en divers cantons. Il faut tâcher de répandre des agréments dans tous ses écrits. Il y a un certain air de noblesse répandu dans toute sa personne, dans ses discours, & dans ses manières. (*D. J.*)

RÉPARAGE, f. m. (*Draperie.*) ce mot signifie donner avec les forces une deuxième coupe au drap; ainsi l'on dit, tondre en réparation, pour dire, tondre le drap une seconde fois.

RÉPARAGE, f. m. (*Lainage.*) ce mot se dit chez les Laineurs ou Aplaigneurs; de toutes les façons qu'ils donnent aux étoffes de laine avec le chardon sur la perche.

RÉPARAGE, ou réparer, *en terme d'orfèvre*, c'est nettoyer les soudures, les mettre de niveau avec les pièces, & rectifier l'ouvrage au marteau, à la lime & au rifloire. *Voyez ces mots à leur article.*

RÉPARATION, f. f. (*Archit.*) c'est une restauration nécessaire pour l'entretien d'un bâtiment. Un propriétaire est chargé de grosses réparations, comme murs, planchers, couvertures, &c. & un locataire est obligé aux menues, telles que sont les vitres, carreaux, dégradations d'âtres, de planchers, &c. (*D. J.*)

RÉPARATION, (*Jurisp.*) en fait de bâtiment, on en distingue de plusieurs sortes.

Les grosses réparations qui sont à la charge du propriétaire, lesquelles consistent dans la réfection des quatre gros murs, des poutres, voûtes & couvertures en plein.

Les réparations viagères & d'entretien sont toutes les réparations autres que les grosses réparations dont on vient de parler; on les appelle viagères, parce qu'elles sont à la charge de l'usufruitier & non du propriétaire, & réparations d'entretien, parce qu'elles comprennent tout ce qui est nécessaire pour entretenir l'héritage, mais non pas la reconstruction.

Les menues réparations qu'on appelle aussi réparations locatives, sont celles dont les locataires sont tenus, comme de rendre les vitres nettes en quittant la maison, de faire rétablir celles qui sont cassées, faire raccommoder les clés & serrures & les carreaux qui

ne sont pas en état, & autres choses semblables.

Lorsque le fermier judiciaire d'un bien saisi réellement veut faire faire quelques réparations, il faut auparavant qu'il en fasse constater la nécessité par un procès-verbal d'experts. On ne peut employer en réparations que le tiers du prix du bail, quand il est de 1000 liv. la moitié, quand il est au-dessus, & le quart, quand il est au-dessous. *Voyez le règlement du 23 Juin 1678, journal des aud. (A)*

RÉPARATION CIVILE est une somme à laquelle un criminel est condamné envers quelqu'un par forme de réparation & de dédommagement du tort qu'il lui a causé par son crime.

La réparation civile adjugée pour l'homicide du mari appartient par moitié à la femme & aux enfans; la femme n'est pas privée de sa part, quoiqu'elle se remarie, & qu'elle renonce à la communauté.

Si l'homicidé n'a point de femme ni d'enfans, la réparation civile appartient au père, & à son défaut, aux autres héritiers plus prochains.

Pour avoir part à cette réparation, il faut avoir poursuivi la vengeance de la mort du défunt. Les enfans n'en seroient cependant pas privés, si c'étoit leur indigence qui les eût empêchés de poursuivre.

Les réparations civiles emportent la contrainte par corps, & sont payées par préférence à l'amende adjugée au roi. *Voyez l'institution au droit criminel de M. de Vouglaens. (A)*

RÉPARATION D'HONNEUR, (*Jurisp.*) est une déclaration que l'on fait de vive voix ou par écrit, pour rétablir l'honneur de quelqu'un que l'on avoit attaqué.

Comme il n'y a rien de plus cher que l'honneur, tout ce qui y donne la plus légère atteinte, mérite une satisfaction.

Mais on la proportionne à la qualité de l'offensé, & à la qualité de l'injure, & aussi à celle de l'accusé.

Quelquefois la réparation se fait par un simple acte que l'on met au greffe.

Lorsqu'on veut la rendre plus authentique, on ordonne qu'elle se fera en présence de certaines personnes, même en présence d'un des juges commis à cet effet, & qui en fait dresser procès-verbal.

Quoique l'on ordonne cette réparation, on prononce aussi quelquefois en outre une amende & des dommages & intérêts: ce qui dépend des circonstances. *Voyez AMENDE, DOMMAGES ET INTÉRÊTS, HONNEUR, MARÉCHAUX DE FRANCE, POINT-D'HONNEUR.*

RÉPARÉ, participe, (*Gram.*) *Voyez le verbe RÉPARER.*

RÉPARÉ, *en terme de bâtimens*, voyez RÉPARATION, RESTAURATION.

RÉPARER, v. act. (*Gram.*) c'est mettre ou restituer une chose dégradée, défectueuse, endommagée, en bon état. Il se dit au simple & au figuré; on répare un mur, on répare une injure, on répare un dommage, on répare un tort.

RÉPARER, (*Médailles.*) réparer des médailles, c'est les retoucher; en sorte qu'étant frustes & effacées, elles paroissent nettes & lisibles. Pour cela, on enlève la rouille avec le burin, on rétablit les lettres, on polit le champ, & on ressuscite des figures qui ne paroissent presque plus. Quand les figures sont rongées, on prend une espèce de mastic que l'on applique au métal, & que l'on retaille ensuite très-proprement, pour faire croire que les figures sont entières & bien conservées; c'est une ruse qu'on a souvent mis en usage, les connoisseurs gardent leurs médailles sans les réparer, parce que rien ne contribue tant à les gâter. *Voyez Joubert, scienc. des médailles. (D. J.)*

RÉPARER, *en terme de Doreur sur bois*, est proprement l'action de découvrir la sculpture qu'on avoit

remplie en blanchissant une pièce, voyez **BLANCHIR**. Cette opération suit immédiatement le blanchissement, & se fait avec des fers plus ou moins gros que l'on reprend à plusieurs fois. Voyez les fig. Pl. du *Doreur*; on y voit un ouvrier qui répare.

RÉPARER, terme de *Ferblantier*; c'est abattre avec le marteau à *reparer*, les inégalités que le marteau à emboutir à tête à diamant a formées; cela donne aussi à la pièce que l'on travaille un luisant fort beau. Ce qui se fait avec un marteau propre à cet ouvrage. Voyez les Pl.

RÉPARER, une figure de bronze, de plâtre, &c. c'est en ôter ses barbes & ce qui se trouve de trop fort dans les joints & les jets du moule. On dit une statue bien nettoyée & réparée, & dans plusieurs autres ouvrages on se sert de ce mot, pour dire qu'on y met la dernière main.

RÉPARER, (*Graveur - Cizeleur*) c'est un terme dont se servent les Sculpteurs, les Cizeleurs & les Graveurs en relief, & en creux, pour exprimer l'action de finir & terminer leurs ouvrages, soit avec des limes, des burins, des échopes, des cizelets, &c. soit que ces ouvrages aient été fondus ou non. Voyez **SCULPTURE**, **CIZELURE**, **GRAVURE**, en relief & en creux.

RÉPARER, en terme d'*Orfèvre en grosserie*; c'est adoucir les traits d'une lime rude, avec laquelle on a ébauché une pièce, où les coups de marteau qui y sont restés après le planage, voyez **PLANAGE** & **PLANNER**. On se sert comme nous l'avons dit, des rifloirs dans cette opération. Voyez **RIFLOIRS**.

RÉPARER, terme de *Potier d'étain*; il se dit des dernières façons qu'on donne aux pièces ajoutées à la menuiserie ou poterie, & aux pièces de rapport; pour cela, il faut épiler avec le fer à souder les jets & resouder ou remplir les retirures ou creux que la chaleur du moule occasionne quelquefois; ensuite raper avec l'écouane ou la rape, gratter avec les grattoirs à deux mains ou sous-bras, & brunir avec les brunissoirs pareils. Voyez ces mots.

On achève les cuillères d'étain, en les grattant & brunissant ensuite; à l'égard de celles de métal, après qu'elles sont grattées on les polit. Voyez **POLI**.

RÉPARER, (*Sculpt.*) une statue ou toute autre figure de fonte, c'est la retoucher avec le ciseau, le burin ou tout autre instrument pour perfectionner les endroits qui ne sont pas bien venus; on en ôte les barbes & ce qu'il y a de trop dans les joints & dans les jets. Voyez **STATUE**, voyez aussi **FONTÉ**.

REPARIER, v. neut. (*Gram.*) c'est faire un second pari. Voyez **PARIER** & **PARI**.

REPARLER, v. neut. (*Gram.*) c'est parler de-rechef. Voyez **PARLER** & **PAROLE**.

REPAROITRE, v. neut. (*Gram.*) c'est se montrer de nouveau. Voyez **PAROÎTRE**, se **MONTRER**.

REPARON, f. m. (*Toilerie.*) c'est la seconde qualité du lin sérancé; la première & la meilleure s'appelle le *brin*. Quand on fait des poupées du total ensemble, on l'appelle *tout-au-tout*. Savary.

REPARTIE, f. f. (*Littérat.*) réponse prompte & vive, pleine d'esprit, de sel & de raillerie. Il ne fait pas bon attaquer un homme qui a la *repartie* prête; l'orateur Philippe disoit à Catulus, en faisant allusion à son nom & à la chaleur qu'il marquoit en plaidant, *qu'as-tu donc à aboyer si fort? Ce que j'ai*, repartit Catulus, *c'est que je vois un voleur*. Catulus, *dicenti Philippo, quid latras; furem, inquit, video*. Cic. de orat. lib. II. n°. 220.

Il y a, selon Vicquefort une grande différence entre une *repartie* libre & spirituelle, & un sarcasme offensant. En effet, toute *repartie* n'est pas mordante comme le sarcasme. Voyez **SARCASME**.

REPARTIR, v. act. (*Gramm.*) diviser entre plusieurs associés, les profits ou les pertes d'une société;

il se dit particulièrement des profits qui se font par les actionnaires dans les compagnies de commerce. Faire une répartition est plus en usage que *repartir*. Voyez **SOCIÉTÉ**, **ACTIONNAIRE** & **COMPAGNIE**. *Dictionn. de Commerce & de Trév.*

RÉPARTITION, f. f. (*Comm.*) division, partage qui se fait d'une chose entre plusieurs personnes qui y ont un intérêt commun; il s'entend principalement parmi les négocians, des profits que produisent les actions dans les fonds d'une compagnie.

Ces sortes de *répartitions* de compagnie se font ordinairement en argent comptant, à tant par cent du fonds ou actions qu'y ont les intéressés. Les *répartitions* que la compagnie des Indes orientales de Hollande fit à ses actionnaires en 1616 tout en argent comptant, monterent à quatre-vingt sept pour cent. Quelquefois néanmoins elles se font en espèces, c'est-à-dire en marchandises venues par les vaisseaux; ainsi en 1610 la même compagnie fit deux *répartitions* de cette manière, l'une au mois d'Avril de soixante-quinze pour cent en macis, & l'autre au mois de Novembre de cinquante pour cent en poivre. *Dictionn. de Comm. & de Trév.*

REPARTONS, f. m. terme usité dans les ardoiseries pour désigner certains blocs d'ardoise. Voyez l'article **ARDOISE**.

REPAS, f. m. (*Théologie.*) réfection qu'on prend à certaines heures réglées de la journée. Voyez **REFECTION**.

Ce mot vient du latin *repastus* formé de *pastus*, qui signifie une personne qui a pris une réfection suffisante. Aussi les Italiens & les Espagnols disent-ils *pasto* dans le même sens.

Les *repas* qui sont rapportés dans l'Ecriture du tems des premiers patriarches, font voir que ces premiers hommes ne connoissoient pas beaucoup les raffinemens en fait de cuisine, même dans leurs *repas* les plus magnifiques. Abraham, personnage riche & distingué dans son pays, ayant à recevoir trois anges cachés sous la figure d'hommes, leur sert un veau, du pain frais, mais cuit à la hâte & sous la cendre, du beurre & du lait; mais ils se dédommageoient de la qualité par la quantité. Un veau tout entier & trois mesures de farine qui revenoient à plus de deux de nos boisseaux, c'est-à-dire à plus de cinquante-six livres pour trois personnes: de même Rebecca apprêta pour Isaac seul deux chevreux. Joseph pour témoigner à son frere Benjamin la considération qu'il a pour lui, lui fait servir une portion quadruple de celle qu'il avoit fait donner à ses autres freres. Tous ces traits semblent prouver que ces premiers hommes étoient grands mangeurs, aussi faisoient-ils grand exercice, & peut-être étoient-ils de plus grande taille, aussi-bien que de plus longue vie. Les Grecs croyoient aussi que les hommes des tems héroïques étoient de plus haute stature, & Homere les fait grands mangeurs. Quand Eumée reçoit Ulysse, il apprête un grand porc de cinq ans pour cinq personnes. *Odyss.* 14.

Les héros d'Homere se servent eux-mêmes pour la cuisine & les *repas*, & l'on voit agir de même les patriarches. Quelques-uns pensent que chez les anciens les *repas* étoient très-souvent des sacrifices, & que c'est pour cela qu'ils étoient souvent préparés par des rois. Cette raison peut être vraie à certains égards, & insuffisante à d'autres: elle n'a pas lieu, par exemple, pour le *repas* qu'Achille aidé de Patrocle, donne dans sa tente aux députés des Grecs, qui venoient le prier de se réconcilier avec Agamemnon. Il ne s'agit point là de sacrifice; disons que telle étoit la simplicité & la candeur des mœurs de ces premiers âges, où la frugalité fut long-tems en honneur; car pour ne parler ici que des Hébreux, leur vie étoit fort simple, ils ne mangeoient que tard &

après avoir travaillé. On peut juger de leurs mets les plus ordinaires, par les provisions qu'ils donnerent en divers tems à David, Abigail, Siba, Berzellai. Les especes qui en sont marquées dans l'Ecriture, sont du pain & du vin, du blé & de l'orge, de la farine de l'un & de l'autre, des fèves & des lentilles, des pois chiches, des raisins secs, des figues seches, du beurre, du miel, de l'huile, des bœufs, des moutons & des veaux gras. Il y a dans ce dénombrement beaucoup de grains & de légumes; c'étoit aussi la nourriture la plus ordinaire des anciens Egyptiens; c'étoit celle des Romains dans les meilleurs tems, & lorsqu'ils s'adonnaient le plus à l'agriculture. Il est peu parlé de poisson dans leurs repas si ce n'est dans les derniers tems; les anciens le méprisoient, comme une nourriture trop délicate & trop legere pour des hommes robustes.

On ne voit guere non plus chez les Hébreux de sauces ni de ragoûts, leurs festins étoient composés de viandes solides & grasses, ils comptoient pour les plus grands délices le lait & le miel. En effet, avant que le sucre eût été apporté des Indes, on ne connoissoit rien de plus agréable au goût que le miel. On y confisoit les fruits, & on en mêloit aux pâtisseries les plus friandes. Au lieu du lait, l'Ecriture nomme souvent le beurre, c'est-à-dire la crème qui en est le plus délicat. Les offrandes ordonnées par la loi, *Levit. 11. 4. & 5.* montrent que dès le tems de Moïse; il y avoit diverses sortes de pâtisseries, les unes paitries à l'huile, les autres cuites ou frites dans l'huile. Fleury, *Mœurs des Israélites I. part. n° 4. & II. part. n° 12.*

Les Israélites mangeoient assis à table comme les Grecs du tems d'Homere, mais dans la suite, c'est-à-dire depuis le règne des Perses; ils mangeoient couchés sur des lits, comme les Perses & les autres orientaux. Il est fort probable que le long regne de Salomon, où fleurirent la paix, le commerce & l'abondance, introduisit peu-à-peu le luxe & la somptuosité à la table des rois Hébreux, de-là chez les grands & par degrés jusques parmi le peuple; on s'éloigna insensiblement de l'ancienne simplicité, & l'on tomba dans les excès & dans les débauches, la preuve en est claire par les écrits des prophetes, & en particulier par le *vj. chap. d'Amos.*

REPAS de charité, (*Hist. anc. ecclésiast.*) ces repas des premiers chrétiens sont ceux qu'on a nommés *agapes*, festins d'amour mutuel. Voyez AGAPES.

J'ajoute seulement que l'usage de ces sortes de repas étoit fort connu chez les païens. Ils avoient leurs festins d'amitié; où chacun faisoit porter son plat; ils appelloient ces repas *ἑταίριος*, *soupers réunis*. Pindare en parle dans sa premiere ode olympique. *ἑταίριος*, dit Athénée, sont des repas où tous ceux qui y assistent contribuent; on les a nommés de la sorte du verbe *συνεπάω*, qui signifie *faire porter ensemble* ou *contribuer*. On appelloit ceux qui n'y contribuoient point *ἀσυνβολοί*. Théodoret trouvoit deux défauts dans les repas de charité des premiers Chrétiens, l'un que le riche mangeoit à-part & buvoit à-part, l'autre qu'il buvoit trop largement. Saint Paul, en écrivant aux Corinthiens, leur dit, *c. xj. vers. 21.* « Chacun dans » vos repas mange ce qu'il a fait porter, l'un a faim » & l'autre est rassasié, *ὅς δὲ μέθει*. Toutes nos versions traduisent *est ivre*; cependant *μέθειν* ne signifie que *boire un peu largement*, *boire jusqu'à être rassasié*. C'est le sens qu'il a, Jean *ch. ij. vers. 10.* & Genèse *xlj. 44.* où il y a *schakar* dans l'hébreu. (*D. J.*)

REPAS de confédération, (*Hist. anc.*) l'antiquité confirmoit ordinairement ses traités & ses alliances par des festins fédéraux, sur lesquels il faut lire Stuckius *in antiquitatibus convivalibus*, lib. cap. xl. c'est un livre plein de recherches curieuses & profondes. (*D. J.*)

REPAS par écot, (*Antiq. grec. & rom.*) l'usage des repas par écot est fort ancien. Homere l'appelle dans le premier livre de l'Odyssée *ἑταίριος*; sur quoi Eustache a remarqué que les Grecs avoient trois sortes de repas; celui des noces, appelé *γάμος*; le repas par écot, dont chaque convive payoit également sa part, *ἑταίριος*; & le repas qu'un particulier donnoit à ses dépens, *ἐλάπη*. Suidas dit, *ἑταίριος* est une somme ramassée pour faire un repas par écot; & comme les Grecs appelloient *συμβολή* l'argent que chacun donnoit pour le repas, les Romains donnoient le nom de *symbola* aux repas qu'ils faisoient par contribution ou par écot. Nous lisons dans l'Eunuque de Terence, acte III. scène 4.

*Heri aliquot adolescentuli coimus in Piræo
In hunc diem, ut de symbolis effemus. Chæreamei
rei
Præsecimus, &c.*

Et dans l'Andrienne *symbolum dedit, cœnavit*; comme il a payé son écot, il s'est mis à table. (*D. J.*)

REPAS DES FRANCS, (*Hist. des usages.*) Ils étoient peu délicats; du porc & de grosses viandes; pour boisson, de la biere, du poiré, du cidre, du vin d'absynthe, &c. Leur nourriture la plus commune étoit la chair du porc. La reine Frédégonde voulant noircir un certain Nectaire dans l'esprit du roi, l'accusa d'avoir enlevé du lieu où Chilperic menoit ses provisions, *tergora multa*. La maison du seigneur Eberulf, située à Tours, regorgeoit *tergoribus multis*, ce qu'on ne sauroit entendre que de la chair de porc, la seule qui se puisse conserver long-tems. Une foule de passages de la plus grande force ne laisse aucun doute sur ce point.

L'usage fréquent de servir de la chair de porc à table sur certains plats fit qu'on donna à ces bassins le nom de *baconique*, dérivé de l'ancien mot *bacon* ou *baccon*, qui signifioit un porc engraisé. Au reste, l'usage de la chair du porc n'excluoit point celui des autres viandes.

La boisson commune des Francs étoit la biere. Ils y étoient accoutumés dès le tems qu'ils demeuroient au-delà du Rhin; & ils en trouverent l'usage établi parmi les peuples chez qui ils camperent en commençant la conquête des Gaules, quoique situés dans des cantons entourés de vignobles.

Deux autres sortes de liqueurs furent usitées en France sous la premiere race. Fortunat de Poitiers observe que Ste Radegonde ne but jamais que du poiré & de la tisane. Les Francs usoient aussi de cidre & du vin. Ils avoient encore imaginé une liqueur assez bizarre, c'étoit un mélange de vin avec le miel & l'absynthe. Quelquefois ils méloient avec le vin des feuilles seches qui en dénatureroient un peu le goût.

On peut ajouter que ces peuples étoient de parfaits imitateurs des Germains, quant à la coutume de boire abondamment, même après le repas; en parlant de cette coutume, Gregoire de Tours s'exprime ainsi, *mos Francorum est*. Il paroît, par le même auteur, que les Francs avoient la délicatesse de ne point admettre de chandeliers sur leurs tables, & qu'ils faisoient tenir à la main par leurs domestiques les chandelles dont elle devoit être éclairée.

Quelques testamens du vij. siecle prouvent aussi que les Francs usoient à table des mêmes ustensiles grossiers qui sont en usage de nos jours, aux fourchettes près, dont il n'est fait aucune mention. Sidoine Apollinaire dit qu'ils venoient *tout armés dans les festins*, & que les meurtres y étoient fréquens. Le titre XLV. de la loi salique porte expressément, que si l'on se trouve à table au-dessous du nombre de huit & qu'il y ait un des convives de tué, tous les autres

seront responsables du meurtre, à-moins qu'ils ne représentent le meurtrier. (D. J.)

REPAS funéraire, (*Antiq. grec. & rom.*) cérémonie de religion instituée pour honorer la mémoire de celui dont on pleuroit la perte, & pour rappeler à ceux qui s'y trouvoient le souvenir de sa mort; ils s'embrassoient en fortant, & se disoient adieu, comme s'ils n'eussent jamais dû se revoir; le repas se faisoit chez quelqu'un des parens du mort. La république d'Athènes fit un de ces repas aux obseques de ceux qui avoient été tués à Chéronnée, & elle choisit la maison de Démosthène pour le donner. Le repas funéraire s'appelloit *silicernium*; c'est pourquoi TERENCE se sert de ce mot au figuré, & donne ce nom à un vieillard décrépît, peut-être parce qu'un homme de cet âge est à la veille de couler à ses parens un repas funéraire. (D. J.)

REPAS des Hébreux, (*Critique sacrée.*) les anciens Hébreux ne mangeoient pas avec toute sorte de personnes, ils auroient cru se souiller de manger avec des gens d'une autre religion ou d'une profession décriée. Du tems du patriarche Joseph, ils ne mangeoient point avec les Egyptiens, ni les Egyptiens avec eux. Du tems de Jésus-Christ, les Juifs ne mangeoient pas avec les Samaritains, Jean iv. 9. Aussi étoient-ils fort scandalisés de voir notre Sauveur manger avec les publicains & les pécheurs, Matth. ix. 11.

Comme il y avoit plusieurs sortes de viandes interdites aux Juifs par la loi, ils ne pouvoient manger avec ceux qui en mangeoient, de peur de contracter quelque souillure en touchant de ces viandes; l'on remarque dans les repas des anciens Hébreux que chacun avoit sa table à-part. Joseph donnant à manger à ses freres en Egypte, les fit asséoir séparément; & lui-même s'assit séparément avec les Egyptiens qui mangeoient avec lui. Genèse xliij. 31.

On trouvoit dans leurs repas l'abondance, mais peu de délicatesse. Avant que de se mettre à table, ils avoient grand soin de se laver les mains, & regardoient cette pratique comme obligatoire, Marc vij. 3. Leurs festins solennels étoient accompagnés de chants & d'instrumens. Les parfums & les odeurs précieuses y regnoient. D'abord les Hébreux furent assis à table, de même comme nous le sommes aujourd'hui; mais dans la suite, ils imiterent les Perses & les Chaldéens qui mangeoient couchés sur des lits. (D. J.)

REPAS de réception, (*Littérature.*) il y avoit des repas de réception lorsqu'on étoit promu à la charge des augures & des pontifes. Tous les augures étoient obligés de se trouver au repas que leur nouveau collègue donnoit à sa réception, à-moins qu'ils ne fussent malades; & il falloit alors que trois témoins ou plus jurassent qu'ils étoient véritablement malades. Ces repas s'appelloient *œdiliales cœna*; & on en faisoit de pareils à la consécration des pontifes. *Ut excuser morbi causa in dies singulos* signifie, «j'atteste que» ma santé ne me permet pas encore de me trouver au repas qu'Apuléius doit donner, & je demande qu'on le fasse différer d'un jour à l'autre. (D. J.)

REPAS des Romains, (*Usage des Romains.*) les Romains déjeûnoient, dînoient & soupoient; ils déjeûnoient le matin fort légèrement de quelque morceau de pain trempé dans du vin pur; ils appelloient ce repas en latin *jentaculum*, & en grec *ἀντάκτιον* & *ἀντακτίον* d'*ἀντατος*, qui signifie du vin pur. Le second repas étoit le *prandium*, le dîner, d'*ὑρα*, le matin, & *ἐνδύον* ou d'*ἀπείρον*, qui signifie simple & fort sobre. Voyez DÉJEÛNER, DÎNER.

Leur troisième & leur meilleur repas étoit le souper. Voyez SOUPER. Nous nous étendrons beaucoup sur cet article.

Après le souper, ils faisoient encore quelquefois

un quatrième repas qu'ils appelloient *commessatio* ou *commissatio*, une collation, un réveillon.

Suétone & Dion font mention de ces quatre repas dans la vie de Vitellius: *Epulas trifariam semper, interdum quadrifariam dispartiebat: in jentacula, & prandia, & cœnas, commessationesque*. Ils ajoutent que ceux qui avoient entrepris de le régaler n'avoient pas peu à faire, quoiqu'il partageât ses faveurs, déjeûnant chez les uns, dînant chez les autres, & taxant de nouveaux hôtes à lui donner le souper & le réveillon; mais l'intempérance de cet empereur ne conclut rien pour l'usage ordinaire. Le déjeûner n'étoit guère que pour les enfans. Le dîner étoit fort léger, comme il paroît par le détail qu'en fait Varron; & la collation d'après souper n'avoit lieu que par extraordinaire & dans les festins d'apparat. (D. J.)

REPAS DU MORT, *cœna mortui*, cérémonie funéraire en usage chez les anciens Hébreux, aussi-bien que chez plusieurs autres peuples. Elle consistoit à faire un festin ou sur le tombeau même d'une personne qu'on venoit d'inhumer, ou dans sa maison après ses funérailles.

Le prophète Baruch, chap. vi. vers. 31. parle en ces termes de ceux des païens, *rugiant autem clamantes contra deos suos, sicut in cœnâ mortui*, les païens hurlent en présence de leurs dieux, comme dans un repas qu'on fait pour les morts. Il parle de certaines solennités où les idolâtres faisoient de grandes lamentations, comme dans les fêtes d'Adonis. Voyez ADONIES ou ADONIENNES.

Quant aux repas pour les morts, on en distinguoit de deux sortes, les uns se faisoient dans la maison du mort au retour du convoi, entre les parens & les amis qui ne manquoient pas d'y faire éclater leur douleur par des cris & des lamentations; les autres se faisoient sur le tombeau même du mort, l'on y servoit à manger pour les âmes errantes, & on croyoit que la déesse Trivia qui présidoit aux rues & aux chemins s'y trouvoit pendant la nuit: mais en effet c'étoient les pauvres qui venoient pendant les ténèbres enlever tout ce qui étoit sur le tombeau.

*Est honor, & tumulis animas placare paternas,
Parvaeque in extructas munera ferre pyras.*

Ovid. fast.

Quelquefois néanmoins les parens faisoient un petit repas sur le tombeau du mort. *Ad sepulcrum antiquo more silicernium confecimus, id est mepidermion quo pransi discedentes dicimus alius alii: vale.* Nonn. Marcell. ex Varron.

L'usage de mettre de la nourriture sur les sépultures des morts étoit commun parmi les Hébreux. Tobie exhorte son fils à mettre son pain sur la sépulture du mort & de n'en point manger avec les pécheurs, c'est-à-dire avec les païens qui pratiquoient la même cérémonie.

Cette coutume étoit presque générale, elle avoit lieu chez les Grecs, chez les Romains, & presque dans tout l'Orient. Encore aujourd'hui, dans la Syrie, dans la Babylonie, dans la Chine la même chose est en usage. Saint Augustin, épître 22, remarque que de son tems en Afrique on portoit à manger sur les tombeaux des martyrs & dans les cimetières. La chose se fit dans les commencemens fort innocemment, mais ensuite il s'y glissa des abus que les plus saints & les plus zélés évêques, comme S. Ambroise & S. Augustin, eurent assez de peine à déraciner.

Les repas qu'on faisoit dans la maison du mort parmi les Juifs étoient encore de deux sortes; les uns se faisoient pendant la durée du deuil, & ces repas étoient considérés comme souillés, parce que tous ceux qui y avoient part, étoient impurs à cause des obseques du mort: les autres qu'on faisoit dans le deuil sont ceux qui se donnoient après les funérailles. Jo-

sephe,

sephe, *lib. II. de bell. judaic. c. j.* raconte qu'Archelaüs, après avoir fait pendant sept jours le deuil du roi son père, traita magnifiquement tout le peuple; & il ajoute que c'est la coutume dans sa nation de donner à toute la parenté du mort des *repas* qui entraînent souvent une dépense excessive. *Voyez FUNÉRAILLES, DEUIL, TOMBEAU, SÉPULCRE, &c.* Calmet, *Dictionn. de la Bible, tome III. p. 364.*

REPAS de noces, (*Antiq. grecq.*) pour instruire le lecteur de la nature des *repas de nocés* chez les Grecs, je ne puis guère mieux faire que de transcrire la description qu'en a donnée Lucien dans un dialogue intitulé *les lapithes* : c'est dommage que ce morceau soit si court.

Dès qu'on fut assemblé, dit Lucien, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes, qui étoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu couverte d'un voile; prirent le côté de la main droite, & les hommes se mirent vis-à-vis; le banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; ensuite Zénothemis & Hermon: après eux s'assit le péripatéticien Cléodème, puis le platonicien, & ensuite le marié; moi après, le précepteur de Zénon après moi, puis son disciple.

On mangea assez paisiblement d'abord, car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprêtées. Après avoir été quelque tems à table, Alcidas le cynique entra: le maître de la maison lui dit qu'il étoit le bien venu, & qu'il prit un siège près de Dionysidore. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table ou de me coucher comme je vous vois, à demi renversés sur ces lits avec des carreaux de pourpre, comme s'il étoit question de dormir, & non pas de manger: je me veux tenir de bout, & paître deçà & delà à la façon des Scythes, &c. cependant les fantés couroient à la ronde, & l'on s'entretenoit de divers discours. Comme on tarδοit à apporter un nouveau service, Aristene qui ne vouloit pas qu'il se passât un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa tête rase & son corps tout disloqué; ensuite il chanta des vers en égyptien; après cela il se mit à railler chaque convive, ce dont on ne faisoit que rire. On apporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, un morceau de venaison, un poisson & du dessert: en un mot, tout ce qu'on peut honnêtement ou manger, ou emporter. (*D. J.*)

REPASSER, v. act. (*Gram.*) c'est passer plusieurs fois. Caron ne *repasse* personne. L'armée a *repassé* le Rhin. *Repassez* sur cet endroit de votre discours. *Repassez* votre journée le soir. *Voyez les articles suivants.*

REPASSER un compte, (*Commerce.*) c'est l'examiner, le calculer de nouveau, en reprendre tous les articles pour voir si l'on n'a rien omis, ou si l'on ne s'est point trompé. *Diction. de Comm.*

REPASSER, terme de Blanchisseuse; c'est mettre un linge mouillé sur un linge qui est séché, & détirer proprement le linge séché pour en accommoder les ourlets; ce mot signifie encore *polir* avec le fer. On dit aussi *repasser* le point à l'ivoire, pour dire *l'ajuster*, & le relever avec une dent d'ivoire, après qu'on l'a *repassé* au fer. (*D. J.*)

REPASSER, terme de Boulanger; c'est remettre au four du pain rassis afin de le rattendrir.

REPASSER des cuirs, les remettre en couleur & leur donner un nouveau lustre. Les Bourreliers le disent ordinairement des harnois de chevaux, & les Selliers des cuirs de carrosses, qu'ils noircissent avec le noir des Courroyeurs. *Voyez SELLIER & BOURRELIER.*

REPASSER, (*Cardeur.*) c'est la dernière façon que

Tome XIV.

les Cardeurs donnent à la laine pour être propre à filer. Pour y parvenir, ils la passent plusieurs fois sur des repassettes, & la roulent en feuillets avec le dos de ces repassettes. *Voyez FEUILLETS & REPASSETTES.*

REPASSER un chapeau neuf au feu; terme de Chapelier, qui signifie en *applatir* le poil avec un instrument de fer, semblable à celui dont se servent les blanchisseuses pour repasser le linge, à l'exception qu'il est plus épais & plus large; cette façon n'est en usage en France que depuis fort peu de tems, & nous vient des chapeliers anglois. *Voyez CHAPEAU.*

Repasser un chapeau vieux; c'est le reteindre & lui donner un nouveau lustre & un nouvel apprêt. Il y a des maîtres chapeliers qui ne s'occupent qu'à *repasser* des chapeaux pour les revendre; tels sont ceux qui étalent sous le petit châtelet, & dans d'autres endroits de Paris. Quoique ces ouvriers soient chapeliers aussi bien que les autres, ils ne peuvent point cependant travailler à la fabrique des chapeaux neufs, tant que dure l'option qu'ils ont faite de ne travailler qu'en vieux. *Voyez CHAPELIER.*

REPASSER, en terme de Chauderonnier, c'est polir une piece au marteau de manière qu'aucun coup de tranche ni de panne ne paroisse.

REPASSER, en terme de Doreur sur bois; c'est après que le champ a été vermillonné, donner une seconde couche de vermillon beaucoup plus vif sur toutes les parties de l'ouvrage, sans en excepter les ornemens les plus mats.

REPASSER, en terme d'Epinglier; c'est pousser la pointe d'une épingle au dernier degré de finesse qu'elle doit avoir. On y parvient en la posant sur une meule beaucoup plus douce que celle qui sert à ébaucher. *Voyez MEULE & ÉBAUCHER, & les fig. Pl. de l'Epinglier.*

REPASSER les crasses, (*Fondeurs de caractères.*) c'est refondre les scories ou l'écume qui se forme sur la fonte lorsqu'elle est en fusion, & y mêlant de nouvelle matière, la rendre propre à servir de nouveau. (*D. J.*)

REPASSER, (*Coutelier, Taillandier.*) on dit *repasser* un couteau, une serpe, un croissant, une faux, quand on les passe sur la meule pour les mieux faire couper.

REPASSER une allée, un jardin, (*Jardinage.*) c'est le ratifier entièrement.

REPASSER, en terme de Layettier, signifie la dernière façon qu'on donne à la planche pour la rendre lisse & polie.

REPASSER, terme de Teinture; c'est reteindre de nouveau une étoffe dans la couleur qu'elle a déjà, comme teindre de bleu en bleu, de noir en noir.

REPASSETTES, f. f. en terme de Cardeur; ce sont des especes de cardes très-fines qui servent à donner la dernière façon à la laine pour la rendre propre à être filée.

REPAVER, v. act. (*Gram.*) paver de-rechef. *Voyez PAVÉ & PAYER.*

REPAYER, v. act. (*Gram.*) c'est payer de nouveau. *Voyez PAYEMENT, PAYE & PAYER.*

REPÊCHER, v. act. (*Gram.*) c'est pêcher une seconde fois. *Voyez les articles PÊCHE & PÊCHER.*

REPEIGNER, v. act. (*Gramm.*) c'est peigner de nouveau. *Voyez les articles PEIGNE & PEIGNER.*

REPEINDRE, v. act. (*Gram.*) c'est peindre une seconde fois. *Voyez les articles PEINDRE & PEINTURE.*

REPENELLE, f. f. (*Chasse.*) petite baguette pliante & qui se redresse d'elle-même, & fait ainsi serrer un collet qu'on y a attaché pour prendre des petits oiseaux.

REPENSER, v. n. (*Gram.*) c'est penser de-rechef. *Voyez les articles PENSÉE & PENSER.*

R

REPENTAILLES, f. f. pl. (*Jurisprud.*) vieux mot qui signifioit l'amende que l'on faisoit payer par celui qui vouloit rompre un mariage contracté, à l'autre conjoint, & aussi l'aumône que l'on faisoit payer en ce cas à l'église. (A)

REPENTANCE, (*Théologie.*) c'est l'action de se repentir.

Clément d'Alexandrie dit : « La repentance, c'est de ne point retomber, s'il est possible, dans les mêmes péchés, mais d'arracher radicalement du cœur tous ceux que nous connoissons pouvoir nous priver du salut ». Ce Dictionnaire ne souffre pas de plus grands détails. Il n'admet en ce genre que des définitions simples & vraies. (D. J.)

REPENTIR, f. m. (*Gram.*) chagrin de l'ame qui a la conscience de quelque faute commise & qui se la reproche.

Le repentir est d'une chose passée. On achete bien cher des repentirs. Celui qui aura conservé sa santé, sa fortune & sa probité, n'aura aucun repentir bien cuisant.

REPEPION, terme de Cloutier d'épingle ; sorte de petit poinçon à l'usage des Cloutiers d'épingles.

REPERCER, v. act. (*Gram.*) percer une seconde fois. Les Bijoutiers entendent par ce mot évacuer une plaque de métal selon un dessein donné que l'on trace dessus. On se sert pour repercer, de forets, de limes & des petites scies. Ce mot est synonyme de percer.

RÉPERCUSSIFS, adj. terme de Chirurgie concernant la matière médicale externe. Ce sont des médicaments qui ont la vertu de repousser les humeurs qui font affluence sur une partie, ou qui s'y feroient déjà engagées. Ils ne peuvent être appliqués avec fruit que dans le commencement des tumeurs inflammatoires pour en empêcher le progrès, ou dans des cas où l'on prévoit une inflammation nécessaire sans l'application de ces médicaments qui la préviennent, ou du moins la modèrent.

On peut regarder les répercussifs sous deux classes, qui sont les rafraichissans & les astringens. Chaque classe contient des genres & des espèces, qui diffèrent par leur nature & le degré de leur vertu.

Les répercussifs rafraichissans se tirent des remèdes aqueux, tels que la laitue, le pourpier, l'endive, la lentille d'eau, le blanc d'œuf, le frai de grenouille, &c. Voyez RAFRAICHISSANS. Les répercussifs astringens sont les roses rouges, les balauftes, le sang de dragon, le bol d'Arménie, l'alun. Voyez ASTRINGENS. Les auteurs mettent les narcotiques, tels que le solanum, la belladonna, la mandragore, l'opium. Et dans la seconde toutes les plantes vulnérables, aromatiques, qui ont la vertu de fortifier & de corroborer les parties.

La doctrine des anciens sur l'usage des répercussifs étoit très-raisonnée, & fait honneur au savoir & au discernement de ces premiers maîtres. Dans le traitement des tumeurs contre nature, ils avoient égard à la matière antécédente, laquelle étoit l'humeur dont la tumeur se fait, & dans le tems qu'elle est encore en voie de former la fluxion. Dans ce premier tems on employoit, d'après le précepte de Galien, des répercussifs plus ou moins forts, excepté en six cas, très-clairement exposés par Gui-de-Chauliac. 1°. Quand l'humeur est virulente ou venéneuse : 2°. lorsque la tumeur se fait par crise, voyez CRISE : 3°. quand le siège de la tumeur est près de quelque partie respectable par l'importance de ses fonctions : 4°. quand l'humeur est épaisse, crasse & visqueuse : 5°. quand la matière est située profondément ; & 6°. quand elle attaque les parties connues par les anciens sous le nom d'émunatoires. On sent assez, dans ces cas d'exception, quels sont ceux où les répercussifs seroient dangereux, & ceux où ils ne seroient qu'inutiles.

Dans les cas où l'humeur est venéneuse, le danger de repousser au-dedans est manifeste : cependant, en certain cas, comme dans les charbons gangreneux, les répercussifs, défendus par la première exception, peuvent être employés utilement, non sur la tumeur, mais au-dessus du mal, pour défendre la partie supérieure du membre, de la contagion des sucs corrompus, & donner aux vaisseaux le ressort nécessaire pour soutenir l'action vitale dans une partie où il y a des semences de mort. Pendant ce tems on administre les remèdes généraux qui sont indiqués ; on établit un régime convenable ; on fait usage des remèdes intérieurs appropriés pour corriger la mauvaise qualité des liqueurs, & l'on traite le vice local suivant les indications qu'il présente au chirurgien avant & expérimenté. Il y a des cas où l'on peut scarifier la partie pour procurer le dégorgeement des sucs putrides ou putrescibles qui sont en stagnation. Dans d'autres cas, on peut, par l'application d'un caustère potentiel, fixer l'humeur sur la partie, & attirer une prompte suppuration. D'autres circonstances peuvent exiger de détruire promptement la partie par le caustère actuel qui dessèche puissamment, & fortifie les vaisseaux de la circonférence du mal.

Lorsque la tumeur se fait par crise, les répercussifs seroient dangereux, puisqu'ils agiroient directement contre l'intention de la nature, qu'il faut favoriser par des émoulliens & des maturatifs : c'est le cas de la seconde exception.

Il suffit de donner pour le cas de la troisième exception l'exemple du danger des répercussifs appliqués extérieurement dans les maux de gorge, dont on a vu l'usage suivi de suffocation par la métastase de l'humeur sur la poitrine. Voyez MÉTASTASE.

Les répercussifs détermineroient l'induration des tumeurs par congestion faite de sucs lymphatiques, disposés à l'épaississement. C'est le cas de la quatrième exception.

Quand le siège de la tumeur est profond, on appliqueroit en vain des répercussifs, à l'action desquels l'humeur ne seroit point soumise ; c'est le cas de l'invulnérabilité de ces remèdes qui fait l'objet de la cinquième exception.

Le sixième cas d'exception présente précisément le même inconvénient que le second ; parce que la matière morbifique déposée sur certaines parties doit faire regarder les tumeurs qui en sont formées comme critiques, quoiqu'elles ne soient pas la terminaison d'une fièvre aiguë.

On applique avec succès les répercussifs dans les premiers momens d'une contusion ; on trempe le pied dans de l'eau très-fraîche, & même dans de l'eau à la glace, dans le cas d'entorse ; ayant toutefois égard aux circonstances où se peuvent trouver d'ailleurs les personnes auxquelles ce remède pourroit convenir ; telle est une femme qui auroit ses règles, un homme fort échauffé par exercice violent. On risqueroit une suppression des menstrues dans le premier cas, & une fluxion de poitrine dans le second.

Les plaies contuses récentes admettent les répercussifs ; jusqu'au quatrième jour ils apaisent la douleur, & préviennent l'inflammation en procurant la résolution la plus prompte des sucs épanchés dans l'interstice des fibres déchirées & meurtries par la contusion, tels que les cataplasmes des quatre farines avec le vinaigre & un peu d'huile rosat, ou des embrocations avec l'oxirodinum. Les saignées faites à-propos, & répétées suivant l'exigence, aident & favorisent beaucoup le bon effet des topiques répercussifs.

Bien des praticiens appliquent pour première pièce d'appareil, dans le premier pansément d'une fracture, un défensif avec le bol d'Arménie, l'alun de roche & le blanc d'œuf. Voyez DÉFENSIF.

Après les amputations des membres on se servoit anciennement de *répercussifs* pour fortifier la partie supérieure. Par exemple, après l'amputation de la jambe, le défensif s'appliquoit quatre travers de doigts au-dessus du genou. Il étoit composé de sang de dragon, de bol d'Arménie, de terre sigillée, d'aloës, de mastic, mêlée en consistance de miel dans des blancs d'œufs & de l'huile rosat; on appliquoit cette composition sur des étoupes trempées dans de l'oxicrat. Cette pratique négligée par les modernes, pourroit être remise en usage avec succès; on ne manqueroit pas de raisons pour en faire connoître l'utilité.

Quand on applique des *répercussifs* au commencement des tumeurs inflammatoires, il faut les prendre dans la classe des rafraîchissans, & avoir égard au degré de chaleur. On peut consulter à ce sujet Fabricius d'Aquapendente, au *livre I.* du pentateuque chirurgical, *article* du phlegmon, & le *premier tome* du recueil des pièces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de Chirurgie, dans lequel on trouvera deux mémoires sur cette question... *Déterminer les différentes especes de répercussifs, leur manière d'agir, & l'usage qu'on en doit faire dans les différentes maladies chirurgicales.* (Y)

RÉPERCUSSION, *terme de Mécanique*, qui signifie la même chose que *réflexion*. Voyez RÉFLEXION.

RÉPERCUSSION, *f. f. terme de Chirurgie*, action des remèdes répercussifs. La connoissance de la distribution vasculaire dans toutes les parties du corps, rend raison de la manière d'agir des remèdes qui font rentrer dans les vaisseaux les humeurs extravasées. Ce sont des substances froides & astringentes qui font contracter les fibres, & poussent comme par compression les fluides dans les veines. Dans les engorgemens inflammatoires, l'astriiction que les répercussifs donnent aux vaisseaux, fait retrograder l'humeur, & la renvoie vers les anastomoses supérieures & collatérales; la *répercussion* est une espèce de refoulement subit, à la différence de la résolution qui se fait peu-à-peu, & par l'atténuation des particules du fluide engagé. Aussi les résolutifs n'ont-ils presque jamais d'inconvénient; & les remèdes capables de causer la *répercussion* sont dangereux dans tous les cas où leur usage peut être efficace, & où ils font contre-indiqués. Voyez RÉPERCUSSIFS. Lors même qu'ils ne peuvent opérer la *répercussion*, ils ont des inconvéniens, comme de causer la gangrene dans les phlegmons, en fixant l'humeur qui n'a pas assez de fluidité pour céder à l'action répulsive, & en suffoquant le principe vital par un engorgement absolu; ou de procurer l'induration dans le cas où l'humeur est épaisse & visqueuse, en dissipant l'humeur aqueuse qui sert de véhicule aux sucs albumineux & gélatineux, &c. (Y)

RÉPERCUSSION, *en terme de Musique*; est une répétition fréquente des mêmes sons. V. RÉPÉTITION.

C'est ce qui arrive souvent dans la modulation où les cordes essentielles de chaque mode, celles qui composent la triade harmonique, doivent être rebattues plus souvent que pas une des autres, sur-tout dans le plein-chant. Entre les trois cordes de cette triade, les deux extrêmes, c'est-à-dire la finale & la dominante, qui sont proprement la *répercussion* du ton, doivent être plus souvent rebattues que celle du milieu ou la médiate, qui n'est que la *répercussion* du mode. (S)

REPERCUTER, *v. act. (Gramm.)* Voyez les articles RÉPERCUSSIF & RÉPERCUSSION.

REPERDRE, *v. act. (Gramm.)* c'est perdre ce que l'on a ou gagné, ou acquis, ou trouvé, ou déjà perdu une première fois. Voyez PERDRE & PERTE.

RÉPERTOIRE, *f. m. (Littérature.)* terme francisé du latin *reperire*, trouver. On entend par ce mot un

Tome XIV.

lieu où les choses sont disposées par ordre, de manière qu'on peut les y trouver aisément lorsqu'on en a besoin. On ne l'emploie guère que pour exprimer un recueil de matières qu'on fait pour sa propre commodité. Voyez RECUEIL.

Les tables des livres, quand elles sont exactes & bien faites, sont aussi des *répertoires* qui indiquent les matières traitées dans les ouvrages. Les lieux communs sont des *répertoires*, mais dont l'utilité n'est pas généralement reconnue. Voyez LIEU COMMUN, TOPIQUE.

RÉPERTOIRE, (*Teneurs de livres.*) nom que le teneur de livres donne à une sorte de livre formé de vingt-quatre feuillets, qui se tient par ordre alphabétique. Il sert à trouver avec facilité sur le grand livre, ou livre de raison, les divers comptes qui y sont portés, les autres noms du *répertoire* sont *alphabet*, *table* ou *index*. Ricard. (D. J.)

RÉPERTOIRE anatomique, (*Architecture.*) c'est une grande salle près de l'amphithéâtre des dissections, où l'on conserve avec ordre des squelettes d'hommes & d'animaux. Tel est le *répertoire* du jardin du roi, à Paris. (D. J.)

REPESER, (*Commerce.*) peser une seconde fois. Voyez PESER & POIDS.

RÉPETER, *v. act. (Gramm.)* c'est dire plusieurs fois. On ne sauroit trop *répéter* aux hommes ce qu'il leur importe de savoir. Les auteurs se *répètent* souvent. On a *répété* les signaux. On a *répété* cette pièce. On *répète* cet effet. Les échos *répètent* ce qu'on leur confie. Voyez les articles RÉPÉTITION.

RÉPETITEUR, *f. m. (Gramm.)* maître qui fait répéter à des écoliers les leçons de leurs professeurs. On a un *répétiteur* de Grammaire, de Philosophie, de Mathématiques.

RÉPÉTITION, *f. f. (Gramm.)* il y a trois sortes de *répétitions*; des *répétitions* nécessaires, des *répétitions* élégantes, & des *répétitions* vicieuses.

Il y a des *répétitions* si nécessaires, qu'on ne sauroit les omettre, sans faire une mauvaise construction; exemples: *le fruit qu'on tire de la retraite, est de se connoître, & de connoître tous ses défauts*. Si l'on disoit simplement, *le fruit qu'on tire de la retraite est de se connoître & tous ses défauts*, on parleroit mal, car *se connoître* ne feroit pas bien construit avec *tous ses défauts*. Il n'avoit point en cela d'autres vues que de lui apprendre, & d'apprendre à chacun par son exemple, à obéir avec soumission, & à mortifier son jugement propre; *apprendre* est répété ici, par la même raison que *connoître* est répété dans le premier exemple.

Il y a d'autres *répétitions* nécessaires pour la régularité du style, ou pour la netteté; exemple, *d'où viennent tous vos troubles & vos peines d'esprit? tous ne se construisent pas bien avec peines*, qui est féminin; ainsi il faut dire, & *toutes vos peines*; mais quand deux substantifs feroient du même genre, il ne faudroit pas laisser de répéter quelquefois *tout*; comme *l'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice & de toute sa violence*, & non pas *de toute sa malice & sa violence*. Voici deux exemples qui regardent la netteté: *faites état d'acquiescer ici une grande patience, plutôt qu'une grande paix; vous la trouverez cette paix, non pas sur la terre, mais dans le ciel*. Le mot de *paix* répété, rend le discours plus net; car sans cette *répétition*, le pronom *la* pourroit se rapporter à *patience* aussi-bien qu'à *paix*. *La vue de l'esprit a plus d'étendue que la vue du corps*. Si l'on disoit que *celle du corps*, celle seroit équivoque avec *étendue*.

Les *répétitions* élégantes sont celles qui contribuent à la politesse & à l'ornement; en voici des exemples; *les grands se plaisent dans les défauts, dont il n'y a que les grands qui soient capables; j'oublie que je sois malheureux, quand je songe que vous ne m'avez pas oublié; il s'est efforcé de connoître Dieu, qui par sa*

grandeure est inconnu aux hommes ; & de connoître l'homme , qui par sa vanité , est inconnu à lui-même. Tout ce qui n'a que le monde pour fondement se dissipe & s'évanouit avec le monde ; le mérite l'avoit fait naître , le mérite le fit mourir.

Les maîtres de l'art ont donné quelques regles sur l'emploi des répétitions dans notre langue : 1°. on répète quelquefois agréablement le substantif tout seul ; par exemple , *ces hommes qui ne savent que tuer des gens , sont d'étranges gens* : 2°. l'adjectif se répète avec beaucoup de grace ; *ceux qui sont nés grands seigneurs n'ont qu'un petit avantage au-dessus des autres , s'ils ne travaillent à devenir de grands hommes* : 3°. souvent l'adjectif se répète avec le substantif ; *la chaleur de ses mouvemens les plus passionnés n'est qu'une fausse chaleur* : 4°. la répétition du verbe a de la grace ; le Maître a dit dans ses plaidoyers , *il s'est efforcé de connoître Dieu , qui par sa grandeur est inconnu aux hommes ; & de connoître l'homme , qui par sa vanité est inconnu à lui-même* : 5°. notre langue a certains mots dont la répétition est presque toujours agréable ; telle est le verbe faire , *je n'ai fait aujourd'hui que ce que j'ai fait depuis vingt ans* : 6°. les prépositions doivent être nécessairement répétées , quand le second substantif est réellement distingué du premier , sans qu'il faille considérer s'ils sont synonymes ou approchans , différens ou contraires ; ainsi il faut dire , *les Poètes différent les uns des autres par la variété des sujets qu'ils imitent , & par la maniere de l'imitation , & non pas , & la maniere de l'imitation*.

C'en est assez sur la répétition en grammairien , il faut présentement la considérer dans l'art oratoire. Voyez donc l'article suivant. (D. J.)

RÉPÉTITION , (Art orat.) le mot en porte la définition :

*On égorge à la fois les enfans , les vieillards ,
Et le frere & la sœur , & la fille & la mere.*

La répétition de la conjonction & semble multiplier les meurtres , & peindre la fureur du soldat. Quelquefois le mot répété est au commencement de différentes phrases qui arrivent toutes à la file sous le même chef.

*Ici je trouve le bonheur ,
Ici je vis sans spectateur ,
Dans le silence littéraire ;
Loin de tout importun jaseur ,
Loin des froids discours du vulgaire ,
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuses ,
Où d'insipides précieuses ,
Et de petits fats ignorans ,
Viennent conduits par la folie ,
S'ennuyer en cérémonie ,
Et s'endormir en compliment.
Loin de ces platées coteries ,
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau ,
La bigoterie en lunettes ,
La minauderie en cornettes ,
Et la réforme en grand chapeau.
Loin , &c.*

Quelquefois c'est une exclamation répétée ,
O rage , ô desespoir , ô fureur ennemie !

Quelquefois c'est la répétition des mêmes mots.
J'ai tué , j'ai tué , non un Spurius Métellus , non , &c.
Me me adsum qui feci , in me convertite ferrum.

Virgile.

« C'est moi , c'est moi , vous dis-je , qui ai lancé le » trait , portez sur moi vos armes vengeresses.

La Fontaine se fert avec une grace naive de la répétition dans une de ses fables :

*Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte ;
Le repos , le repos , trésor si précieux ,
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux !*

La répétition du mot est encore dans certaines occasions plus forte & plus pressante , quand elle est séparée par d'autres mots : « Catilina vous vivez néanmoins , & vous vivez , non pour changer de conduite , mais pour devenir plus audacieux ; & ailleurs , j'ai vu , quelle indignité ! j'ai vu de mes yeux , » les biens du grand Pompée , &c.

Quintilien cite plusieurs traits de la répétition des mêmes choses en différens termes : « C'est le trouble » & l'égarement qui s'est emparé de son esprit ; c'est » l'usage de ses crimes qui l'a aveuglé ; ce sont les » furies ; oui les furies elles-mêmes qui l'ont poussé » dans le précipice.

D'autres fois la répétition d'un même nom imprime de la force au discours : « Ah , Coridon ! Coridon ! » Mais la harangue de Cicéron contre Rullus , qui vouloit faire passer une loi préjudiciable à l'intérêt de la république , va nous donner un exemple de la répétition du nom de Rullus , également heureux & bien placé : « Quel est l'auteur de cette loi nouvelle (dit » Cicéron) ? Rullus. Qui est celui qui prétend priver » du droit de suffrage la plus grande partie du peuple ? » Rullus. Qui est-ce qui a un secret tout prêt pour » ne faire sortir de l'urne que les noms des tribus où » il croit avoir le plus de crédit ? Rullus. Qui nom- » mera les décemvirs selon ses vues & ses intérêts ? » Rullus. Qui fera le premier de ces décemvirs ? faut- » il le demander ? Rullus. Enfin qui sera le maître absolu des biens de l'état ? le seul Rullus. Voilà , Messieurs , comment on vous traite , vous qui êtes les » maîtres & les rois des nations ! A peine une si hon- » teuse prévarication seroit-elle soufferte sous l'em- » pire d'un tyran , & dans une société d'esclaves.

S'il y a des répétitions de mots pour donner de la force au discours , il y a des répétitions d'une même pensée sous des ornemens différens , qui tendent au même but. Une pensée importante qui passe comme un éclair , n'est guère qu'aperçue ; si on la répète sans art , elle n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire ? il faut la présenter plusieurs fois , & chaque fois avec des décorations différentes ; de manière que l'ame , occupée par cette sorte de prestige , s'arrête avec plaisir sur le même objet , & en prenne toute l'impression que l'orateur se propose de lui donner. Qu'on observe la nature quand elle parle en nous , & que la passion seule la gouverne ; la même pensée revient presque sans cesse , souvent avec les mêmes termes ; l'art suit la même marche , mais en variant peu les dehors.

*Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie & la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage ,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ?
Egaler l'artifice à la sincérité ,
Confondre l'apparence avec la vérité ,
Estimer le phantôme autant que la personne ,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne.*

Il n'est point d'inattention qui tienne contre une pensée si obstinée à reparoître , il faut qu'elle entre dans l'esprit & qu'elle s'y établisse , malgré toute résistance. Il y a grande apparence , dit M. le Batteux , dont j'ai emprunté tant de choses ici , il y a grande apparence , que c'est là le *copiarum & sententiarum* des Latins ; cette abondance vigoureuse qui fait le discours , plein de verve , roule à grands flots , & emporte tout avec elle.

Enfin les maîtres de l'art conviennent que les répétitions faites à propos , contribuent beaucoup à l'élégance du discours , & sur-tout à la dignité des

vers ; Malherbe en particulier en connoissoit bien le mérite , & s'en est servi souvent avec succès. Il dit au roi :

*Quand la rébellion , plus qu'une hydre féconde ,
Auroit pour te combattre , assemblé tout le monde ,
Tout le monde assemblé s'enfueroit devant toi.*

Mais la répétition latine qui a servi de modele à Malherbe est encore meilleure.

*Pan etiam Arcadiâ mecum si judice certet ,
Pan etiam Arcadiâ dicet se judice victum. (D. J.)*

RÉPÉTITION , (*Jurispруд.*) est l'action de demander en justice quelque chose qui nous appartient, ou qui nous est dû.

Quelquefois le terme de répétition signifie la réitération d'un acte ou d'un fait.

Répétition de retrait qui a lieu dans quelques coutumes, est lorsque le lignager le plus éloigné qui a été évincé de son acquisition par le lignager plus prochain, retire à son tour l'héritage sur l'étranger, auquel le lignager plus prochain l'a vendu.

Répétition de témoins, est une nouvelle audition de témoins qui ont déjà été entendus dans la même affaire ; ce qui arrive lorsqu'ayant déposé dans une enquête, le procès civil est converti en procès criminel ; car comme on ne convertit point les enquêtes en informations, quoique les informations puissent être converties en enquêtes, on fait entendre dans l'information les témoins qui ont été entendus dans l'enquête ; ce qui s'appelle *repéter les témoins.* (A)

RÉPÉTITION, terme de Musique & de Théâtre, c'est l'essai que l'on fait en particulier d'une pièce que l'on veut exécuter en public, pour que les acteurs puissent prévoir leurs parties, pour qu'ils se concertent & s'accordent bien ensemble, & pour qu'ils puissent rendre exactement ce qu'ils ont à exprimer, soit pour le chant, soit pour la déclamation ou les gestes ; ainsi on dit *repéter* une comédie, un opéra, un motet, &c.

Répétition en Musique, est encore la réitération d'un même air, d'un morceau de chant, même d'une note, &c. Voyez REPRISE. (S)

RÉPÉTITION, (*Horlogerie.*) montre ou pendule à répétition ; c'est une montre ou pendule qui ne sonne l'heure & les quarts, &c. que lorsqu'on pousse le poussoir, ou que l'on tire le cordon.

On doit cette invention aux Anglois ; ce fut en 1676, vers la fin du regne de Charles II. qu'un nommé Barlous inventa les pendules à répétition : cette nouveauté excita l'émulation de la plupart des horlogers de Londres, qui s'attacherent à l'envi à faire des pendules de cette espèce ; ce qui en produisit en peu de tems un très-grand nombre construites de toutes sortes de façons. On continuoît toujours à faire de ces pendules, lorsque sur la fin du regne de Jacques II. le même Barlou ayant imaginé de faire des montres de la même espèce, & en ayant en conséquence fait faire une par M. Tompion, le bruit courut parmi les Horlogers, qu'il vouloit la présenter à la cour, pour obtenir un privilège exclusif pour ces sortes de montres. Là-dessus quelques-uns d'entre eux ayant appris que Quare, un des plus habiles horlogers que les Anglois aient jamais eu, avoit inventé quelque chose de semblable, ils le sollicitèrent de s'opposer au privilège de Barlou. Ils s'adressèrent donc tous les deux à la cour, & une montre de l'une & l'autre construction ayant été présentée au roi dans son conseil ; le roi après avoir fait l'épreuve de l'une & de l'autre, donna la préférence à celle de M. Quare ; ce qui fut rendu public dans la gazette de Londres.

Voici la différence de ces deux répétitions : dans celle de Barlou on faisoit répéter la montre en pouf-

fant en-dedans deux petites pièces situées l'une d'un côté de la boîte, l'autre de l'autre. La première faisoit sonner les heures, & l'autre les quarts : dans celle de Quare une seule cheville située près du pendent servoit à ces deux effets ; car en la poussant comme cela se fait encore aujourd'hui, la montre sonnoit l'heure & les quarts.

On a fait des pendules & des montres à répétition de tant de construction différentes, que ce seroit un grand travail que d'entreprendre de donner une description de chacune en particulier, nous nous contenterons de parler de celles qui sont les meilleures & le plus en usage.

Comme les pendules à répétition sont d'un plus grand volume que les montres, & que les machines en sont plus sensibles, nous commencerons par en expliquer la mécanique.

Description d'une pendule à répétition. Voyez dans nos figures, Planches de l'Horlogerie, une pendule à répétition, dont le cadran est ôté ; au moyen de quoi on voit toutes les pièces de la cadrature. La fig. 31. représente le calibre de cette répétition. *ABCDE*, sont les roues du mouvement, comme dans les pendules ordinaires, & *FGHI*, celles du rouage de la répétition, les roues *GH* & le volant ne servent, comme dans toutes les sonneries, qu'à ralentir la vitesse du rouage. Voyez SONNERIE.

Le cercle 79, qui représente la grande roue du rouage d'un côté, porte 12 chevilles, 1, 2, 3, &c. & de l'autre que l'on ne voit pas, trois seulement.

Ces 12 chevilles servent pour faire sonner les heures ; les trois autres pour faire sonner les quarts ; le rochet *F* est adapté à un arbre de barillet, dont l'extrémité formée en quarré, passe au-travers la platine des piliers *pp*, figure 32, & porte la poulie *b* : il faut supposer cet arbre perpendiculaire au plan de la platine de dessus *DD*, & entrant dans un barillet attaché fixement à celle des piliers *PP*, ce barillet contient un ressort, qui, comme il a été expliqué à l'article BARILLET, est accroché à l'arbre & au barillet, de façon qu'en tournant l'arbre ou le rochet dans le sens 3, 2, 1, figure 31, on bande le ressort. Le rochet *F* est adapté avec la grande roue 79, comme la fusée d'une montre avec la grande roue, & au moyen de l'encliquetage, il peut lorsque l'on bande le ressort, tourner de 3 en 2 sous la roue ; mais lorsque le ressort se débände, tournant alors en sens contraire de 2 en 3, il entraîne la roue avec lui, & par ce moyen, ses chevilles 1, 2, 3, &c. leve la bascule *K*, qui sert à faire frapper le marteau : *K* n'est que le plan de cette bascule ; on la voit mieux en *BB*, figure 32, où celle-là & celles des quarts sont adaptées sur leurs tiges. Venons à la cadrature.

On la voit représentée en détail dans les figures 33 & 34. *T*, figure 33, est la chauffée ou roue de chauffée ; cette roue, comme on l'a dit à l'article CHAUSSEE, fait un tour par heure, & porte l'aiguille des minutes. Sur cette roue *T*, est placé fixement le limaçon des quarts *Q* & *q* ; sur ce limaçon est joint la surprise *R* & *r*, qui y est retenue par une virolle 4, 4, figure 34. on en verra l'usage plus bas. *Xx*, est la roue des minutes, *A* est l'étoile qui fait son tour en 12 heures ; on en voit le profil en *a*, figure 34, *Z* & *z* est le fautoir ou valet qui fait échapper promptement une dent de l'étoile à chaque heure. Voyez VALET. Sur l'étoile *A*, est adapté fixement le limaçon des heures *B* ; *D* est le rateau ou la crémaillère qui est mue au moyen du pignon *E*, fixé sur la poulie *G*, & dont *gei*, est le profil ; *ML* est la main, & *mi* son profil.

La figure 34 représente la platine dont on a ôté toutes les pièces, & où on voit seulement leurs places, la figure 34, n°. 2. cette même platine vue de profil avec les chevilles sur lesquelles portent les pièces ;

la place de chaque piece est exprimée par une ligne ponctuée qui indique la cheville sur laquelle elle doit être posée ; 3 & 4, *figure 34*, font deux ressorts. Supposant toutes ces pieces remises sur leur platine, comme dans la *figure 32*, nous allons expliquer leurs effets.

Avant cependant d'entrer dans aucun détail là-dessus, il est bon de se rappeler quels sont les effets que la pendule à répétition doit produire : ils sont au nombre de quatre ; il faut lorsque l'on tire le cordon, 1°. que la pendule sonne ; 2°. qu'elle sonne l'heure ; 3°. qu'elle sonne aussi les quarts, si elle en doit sonner, selon l'heure marquée par les aiguilles ; enfin, il faut qu'ayant une fois répété l'heure juste, elle continue de le faire tant que la pendule ira. On va voir comment les pieces que nous venons de décrire, par leurs constructions & leurs dispositions respectives, exécutent tous ces effets.

En tirant le cordon *V V*, attaché à la poulie *G*, on la fait tourner de *G* vers *D* ; cette poulie entrant carrément, comme nous l'avons dit sur l'arbre de barillet, elle ne peut tourner sans qu'il tourne aussi dans le même sens, c'est-à-dire de 3 en 2, &c. *figure 31* ; mais c'est le sens dans lequel il bande le ressort, & dans lequel il peut tourner indépendamment de la roue *79*, même *figure* : par conséquent cette roue restera fixe, & le ressort fera bandé d'une quantité proportionnelle à l'arc parcouru par la poulie ; ainsi plus cet arc fera grand, plus il fera bandé ; maintenant si on lâche le cordon, le ressort en se débandant fera tourner l'arbre de barillet en sens contraire, & conséquemment la roue en même tems qui parcourra par ce moyen un arc égal à celui que la poulie avoit parcouru en sens contraire par le mouvement du cordon. Les chevilles rencontrant alors la bascule du marteau des heures, le fera frapper sur le timbre. D'où l'on voit 1°. comment en tirant le cordon on fait sonner la pendule ; pour concevoir ensuite comment elle sonne un nombre de coups déterminés, on remarquera que le rateau *D* engrene dans le pignon *E* adapté à la poulie ; qu'ainsi on ne peut la faire tourner sans faire mouvoir aussi le rateau, & que l'arc qu'il décrit est toujours proportionnel à l'espace parcouru par la poulie. Par conséquent que s'il parcourt un grand arc, la poulie parcourra un grand espace ; le ressort sera beaucoup bandé, & en se débandant, il fera parcourir à la roue *79*, *figure 31*, un grand arc ; ce qui fera passer un plus grand nombre de chevilles devant la bascule, & la fera par conséquent frapper un nombre de coups toujours proportionnel à l'arc parcouru par le rateau. Pour faire donc que ce nombre de coups soit différent & toujours semblable à l'heure marquée ; la queue *HH* du rateau, lorsqu'on tire le cordon, va s'appuyer sur le degré *B* du limaçon des heures, de façon, par exemple, que lorsqu'elle porte sur le degré *DD* du plus grand rayon, la poulie a décrit un petit arc ; le ressort a été peu bandé, & en se débandant il fera parcourir un arc à la roue, tel qu'il ne passera qu'une cheville sur la bascule du marteau, qui en conséquence ne frappera qu'un coup. Si l'on suppose au contraire que le limaçon soit dans une autre situation, telle, par exemple, que la queue du rateau s'enfonce jusque dans le degré *oo* du plus petit cercle ; alors le ressort sera bandé tout ce qu'il peut l'être, & en se débandant il fera parcourir à la roue un espace tel que les 12 chevilles passeront toutes sous la levée du bascule du marteau, & feront en conséquence sonner 12 coups : d'où il est clair, 1°. qu'en tirant le cordon, la pendule sonnera ; 2°. qu'elle sonnera un certain nombre de coups déterminé par le limaçon des heures. Pour que ce nombre de coups soit toujours égal à l'heure marquée par l'aiguille, l'étoile faite d'une dent toutes les heures au moyen

de la cheville *K* fixée sur la surprise. Ainsi supposant qu'il soit midi & demi à la pendule, & qu'elle aille dans une demi-heure, la surprise fera sauter l'étoile d'une dent ou de la douzième partie de son tour, & changera le degré répondant à la queue *H* du rateau ; de façon que ce sera alors le degré *DD*, portion du plus grand cercle, pour qu'alors la pendule ne sonne qu'une heure ; ainsi le limaçon étant une fois situé de façon que la pendule répète l'heure précise marquée par les aiguilles tant qu'elle continuera d'aller, elle répétera constamment l'heure juste.

Ainsi, lorsqu'on tire le cordon, on voit 1°. comment la pendule sonne ; 2°. comment elle sonne un nombre de coups déterminé ; & 3°. comment ce nombre s'accorde toujours avec l'heure marquée par les aiguilles ; on va voir maintenant comment elle sonne les quarts.

La main, ou piece des quarts *M* est mobile autour du pivot *N*, & au moyen du ressort 4, dès qu'elle est libre, sa queue, *fig. 34*, va s'appuyer sur le limaçon des quarts *Q*, *fig. 30*. qu'on doit supposer ici être immédiatement au-dessus de la surprise : à mesure que cette queue 4 s'approche du centre, les dents *I* s'éloignent du point *E* ; entre ces dents *I* s'engage une cheville qui tient à la poulie. Lors donc qu'on tire le cordon, cette poulie tournant, la cheville se dégage d'entre les dents, & la main étant alors en liberté, sa queue *L* vient s'appuyer sur les degrés du limaçon des quarts dans la situation *PC*, alors la pendule sonne comme nous l'avons expliqué ; mais lorsqu'elle a une fois sonné les heures, la cheville de la poulie rencontrant l'une des dents de la main, l'entraîne avec elle, si elle entre dans la première en *d*, elle la ramène, & s'appuyant sur le fonds de la fente, elle est arrêtée de façon que la poulie ne pouvant plus tourner, la pendule ne sonne point de quarts ; si au contraire la queue de la main s'appuie sur le plus petit des degrés du limaçon, les dents *I* étant alors fort éloignées de la cheville après que l'heure est sonnée, la poulie peut encore tourner, & par conséquent la roue aussi, ce qui fait sonner les trois quarts ; ainsi selon la dent de la main dans laquelle la cheville de la poulie entre, la pendule ne sonne point de quarts, ou en sonne un, ou deux, ou trois, & comme le limaçon des quarts fait un tour par heure, il s'ensuit que de quart-d'heure en quart-d'heure sa position changeant, la pendule sonnera dans ces différens tems les quarts marqués par les aiguilles. Tout ceci bien entendu, on a du comprendre comment la répétition fait tous les effets requis ; 1°. comment, lorsque l'on tire le cordon, elle sonne ; 2°. comment elle sonne un nombre de coups déterminés ; 3°. comment ce nombre s'accorde toujours avec les aiguilles ; & enfin de quelle manière elle sonne les quarts.

Cette répétition telle que nous venons de la décrire, est l'ancienne répétition à la française ; elle a un grand défaut, c'est que soit qu'on tire le cordon peu ou beaucoup, elle sonne toujours, de manière que si on ne le tire pas assez pour que la queue du rateau vienne s'appuyer sur les degrés du limaçon des heures, elle ne répétera pas l'heure juste, à la vérité la pendule sonnera toujours, mais ce sera plusieurs heures de moins que celle qui est marquée par les aiguilles. Les horlogers appellent ces sortes de pendules, *pendules à répétition sans tout ou rien*, & celle qui, si elles sonnent, le font toujours d'une manière juste, *pendules à répétition à tout ou rien*.

Description d'une pendule à répétition à tout ou rien. La *fig. 52. Pl. II. de l'horlogerie*, représente la cadature d'une pendule de cette espèce ; cette répétition diffère des autres en ce que la cadature est placée sur la platine de derrière, ce que l'on reconnoît par la lentille, au lieu de l'être sur la platine du cadran

comme dans celle que nous venons de décrire ; cette disposition a été imaginée par M. le Roi, horloger, en 1728 : pour que les pieces de la cadrature pussent avoir plus de grandeur & que l'on en vît mieux les effets dans cette cadrature ; la cremailiere *AA* représente le rateau de la répétition que nous venons de décrire, elle engraine de même dans un pignon caché par le rochet *F*, fixé sur l'arbre de la grande roue de sonnerie ; cette roue est ajustée avec le barillet, de la même façon que dans la répétition que nous venons de décrire, de sorte qu'en tirant la cremailiere de *A* en *q* on bande le ressort &c. Le rochet *F* est fixé sur le même arbre, ainsi en faisant tourner le pignon, on le fait tourner aussi, & les dents de ce rochet rencontrent la levée ou l'échappement du rateau des heures ; cette levée est disposée de façon que la piece *CGT* étant dans le repos, comme dans la fig. le rochet tourne sans la rencontrer, tellement que tant que cette piece *CGT* reste dans cette situation, la pendule ne sonne point ; lorsqu'on tire le cordon la queue *q* de la cremailiere vient s'appuyer, de même que dans la répétition précédente, sur le limaçon des heures *B* ; mais voici en quoi cette répétition differe de l'autre & ce qui fait qu'elle sonne l'heure juste ou qu'elle ne sonne point du tout. L'étoile tourne sur un pivot qui au lieu d'être fixé à la platine, comme dans la répétition précédente, est formé par la vis *V* après qu'elle a traversé le tout ou rien *IV* ; cette dernière piece mobile autour du point *P*, est poussée continuellement vers la cheville *L* par le ressort *R*, qui s'appuie contre la cheville du valet *E*, cependant elle peut en s'abaissant décrire un petit arc dont la grandeur est déterminée par le diamètre du trou de la cheville *L* qui ne lui permet pas de descendre au-delà d'un certain point. La piece *CGT*, appelée la piece des quarts mobile autour du point *W*, fait la fonction de la main, elle est retenue en repos ou dans la situation où on la voit dans la fig. par deux pieces ; 1°. par le doigt *d* adapté à quarré sur l'arbre du rochet, lequel vient s'appuyer pour cet effet sur la cheville *o* fixée sur cette piece ; & 2°. par le bec *M* du tout ou rien qui retient la queue *X* de cette piece ; lorsqu'elle est dégagée du doigt *d* & du bec *M*, elle tourne de *G* en *T* au moyen du ressort *rr* & vient reposer par sa partie *T* sur la piece *H* qui est ici le limaçon des quarts, & qui fait comme lui un tour par heure.

Voici l'effet de ces pieces, lorsqu'au moyen du cordon on tire la cremailiere, on fait tourner le rochet *F*, & le doigt *d* tournant en même tems de *o* vers *C*, la piece des quarts n'est plus retenue que par le bec *M* du tout ou rien ; si la cremailiere ne descend pas assez pour que la queue *q* s'appuie sur les degrés du limaçon, l'échappement du marteau n'étant pas libre, la piece des quarts le tenant toujours hors de prise, le rochet retourne sans le rencontrer & la pendule ne sonne pas ; si au contraire elle vient s'y appuyer, & fait baisser un peu le tout ou rien, en sorte que son bec *M* ne retienne plus la queue *X* de la piece des quarts, cette piece tombe alors, dégage l'échappement du marteau & vient porter sur le limaçon des quarts, l'échappement du marteau étant alors en prise, le rochet en retournant le rencontre & fait frapper le marteau des heures autant de coups qu'il y avoit de dents du rochet de passées ; l'heure étant sonnée, la piece des quarts est ramenée par le doigt *d* qui en tournant rencontre la cheville *o* de cette piece, & ses dents rencontrant l'échappement des marteaux, font sonner les quarts ; on entend facilement qu'ici la cremailiere & la piece des quarts sont disposées de même que dans la répétition précédente, c'est-à-dire que selon que la queue *q* de la cremailiere repose sur des degrés plus ou moins profonds du limaçon, la pendule sonne plus ou moins

de coups, & de même que selon que la partie *T* de la piece des quarts appuie sur les degrés *o*, *1*, *2* &c. du limaçon des quarts, la pendule sonne l'heure simplement, ou sonne un ou deux quarts &c.

REPETUNDARUM CRIMEN, (*Jurisp. rom.*) ou *crimen de repetundis*, crime de concussion, de péculation ; ce crime n'étoit pas d'abord un crime capital, mais il le devint dans la suite, à cause du nombre des coupables, à la tête desquels Verrès ne doit pas être oublié. (*D. J.*)

REPEUPLEMENT, f. m. (*Gram.*) l'action de repeupler. Voyez **POPULATION**, **PEUPLE** & **REPEUPLER**.

REPEUPLEMENT, f. m. (*Eaux & Forêts.*) ce mot signifie le soin que l'on a de replanter les bois, soit en y semant du gland, soit en mettant du plant élevé dans des pépinières.

REPEUPLER, v. act. (*Gram.*) c'est peupler de nouveau. On repeuple une province dévastée ; on repeuple une terre de gibier ; on repeuple un jardin de plantes ; on repeuple un monastere.

REPIC, f. m. au jeu de piquet, se dit lorsque dans son jeu, sans que l'adversaire puisse rien compter, ou du moins ne pare pas, l'on compte jusqu'à trente points ; en ce cas, au lieu de dire *trente*, on dit *quatre-vingt-dix* & au-dessus, s'il y des points au-dessus de trente.

REPILER, v. act. (*Gram.*) c'est piler de-rechef. Voyez les articles **PILER** & **PILON**.

REPIQUER, v. act. (*Gram.*) c'est piquer de nouveau. Voyez l'article **PIQUER**.

REPIQUER LA DREGE, c'est un terme de brasserie, remuer la superficie de la drage, & l'égaliser, lorsqu'on a retiré les vagues, les premiers métiers étant écoulés, & y mettre de l'eau une seconde fois. Voyez l'article **BRASSERIE**.

REPISSER, terme de riviere, c'est joindre deux cordes ensemble. La corde du bac a cassé, il faut la repisser.

RÉPIT ou **RÉPY**, f. m. terme, délai, surseance que l'on accorde par grace. Le prince donne du répit aux débiteurs de bonne foi, pour les mettre à couvert des poursuites de leurs créanciers, afin qu'ils aient le tems de se reconnoître, de mettre ordre à leurs affaires, & payer leurs dettes.

Les répits s'accordent de deux manieres, ou par des lettres de grande chancellerie que l'on nomme *lettres de répit* (voyez **LETTRES DE RÉPIT**) ou par des arrêts du conseil qu'on appelle ordinairement *répits par arrêts*. Ces derniers ne s'accordent que pour des considérations très-importantes. Il suffit de les faire signifier aux créanciers pour arrêter leurs poursuites pendant le tems de la surseance & des défenses accordées, à moins que ces arrêts mêmes ne portent quelque clause & condition qu'il faille remplir dans cet intervalle, comme de payer les arrérages, &c.

Quoique ces arrêts soient des graces du prince, ils ne sont pourtant rien moins qu'honorables aux négocians qui les obtiennent, & qui par-là deviennent incapables d'exercer aucune charge & fonction publique, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement payé leurs dettes, & obtenu du souverain des lettres de réhabilitation. Voyez **RÉHABILITATION**. *Dictionn. de Commerce.*

RÉPIT, f. m. (*Jurisprud.*) est une surseance accordée au débiteur pendant laquelle on ne peut le poursuivre.

Ces sortes de surseances étoient usitées chez les Romains ; elles étoient accordées par un rescrit de l'empereur ; leur durée étoit ordinairement de cinq ans ; c'est pourquoi elles sont appelées en droit *induciæ quinquennales*.

Il est parlé des lettres de répit dans plusieurs de

nos coutumes, ainsi qu'on le peut voir dans le glossaire de M. de Laurière.

En quelques endroits de ces coutumes le terme de *répit* signifie souffrance; mais dans l'usage ordinaire, *répit* signifie surseance aux poursuites ou délai de payer.

Anciennement en France les juges accorderoient des lettres de *répit*, mais nos rois se sont réservé ce privilège; il fut pourtant défendu en 1560, aux officiers de chancellerie d'expédier aucunes lettres de *répit*; mais on est depuis revenu à l'ordonnance de François I. en 1535, qui veut que ces lettres émanent du prince.

L'ordonnance de 1667 a défendu de nouveau à tous juges d'accorder aucun *répit* ni surseance, sans lettres du roi; elle permet seulement aux juges, en condamnant au paiement de quelque somme, de donner trois mois de surseance, sans que ce délai puisse être prorogé; néanmoins dans l'usage on accorde quelquefois différens termes pour le paiement.

Les lettres de *répit* ne s'expédient qu'au grand sceau, & ne doivent être accordées que pour causes importantes, dont il faut qu'il y ait quelque commencement de preuve authentique.

L'adresse de ces lettres se fait au juge royal du domicile de l'impétrant, à moins qu'il n'y ait instance pendante devant un autre juge, avec la plus grande partie des créanciers hypothécaires, auquel cas l'adresse des lettres se fait à ce juge.

Les lettres de *répit* donnent six mois à l'impétrant pour en poursuivre l'entérinement avec faculté aux juges de lui accorder un délai raisonnable pour payer, lequel ne peut être de plus de cinq ans, si ce n'est du consentement des deux tiers des créanciers hypothécaires.

La surseance octroyée par les lettres de *répit* court du jour de la signification d'icelles, pourvu qu'elle soit faite avec assignation, pour procéder à l'entérinement.

L'appel des jugemens rendus en cette matière ressort nuement au parlement.

Les co-obligés cautions & certificateurs ne jouissent pas du bénéfice des lettres de *répit* accordées au principal débiteur.

On n'accorde point de *répit* pour pensions, alimens, médicamens, loyers de maison, moisson de grain, gages de domestiques, journées d'artisans & mercenaires, maniemens de deniers publics, lettres de change, marchandises prises sur l'étape, foire, marché, halles, ports publics, poisson de mer frais, sec & salé, cautions judiciaires, frais funéraires, arrérages de rentes foncières, & redevances de baux emphytéotiques.

Un débiteur n'est pas exclus de pouvoir obtenir des lettres de *répit*, sous prétexte qu'il y auroit renoncé.

Pour en accorder de secondes, il faut qu'il y ait des causes nouvelles, & l'on ne doit pas en accorder de troisièmes.

Les lettres de *répit* sont présentement peu usitées; les débiteurs qui se trouvent insolubles, prennent le parti d'atermoyer avec leurs créanciers, ou de faire cession. Voyez l'ordonnance de 1669, tit. des *répits*, la déclaration du 23 Décembre 1699, & les mots ABANDONNEMENT, ATERMOYER, CESSIION, FAILLITE, LETTRES D'ÉTAT. (A)

RÉPIT, (Marine.) Voyez RECHANGE.

REPLACER, v. act. (Gram.) c'est remettre à sa place. Voyez les articles PLACE & PLACER.

REPLAIDER, v. act. (Gram.) c'est plaider une seconde fois. Voyez les articles PLAIDER, PLAIDOYER, PLAIDEUR.

REPLANCHEYER, v. act. (Gram.) c'est refaire

un plancher. Voyez les articles PLANCHE, PLANCHER & PLANCHEYER.

REPLANTER, v. act. (Gram.) c'est planter de nouveau. Voyez les articles PLAN, PLANTATION, PLANTER, PLANTOIR.

REPLATRER, v. act. (Gram.) c'est rendre de plâtre. Voyez PLATRE & PLATRER.

RÉPLETION, en Médecine, signifie plénitude ou pléthore, excès d'embonpoint. Voyez PLÉNITUDE & PLÉTHORE.

Les maladies qui viennent de *réplétion*, sont plus dangereuses que celles qui viennent d'inanition. La saignée & la diette sont les meilleurs remèdes quand on est incommodé de *réplétion*.

Réplétion se dit aussi de l'accablement de l'estomac surchargé de nourriture & de boisson. Les Médecins tiennent que toute *réplétion* est mauvaise, mais que celle du pain est la pire. Voyez INDIGESTION.

RÉPLETION, (Jurisprud.) en matière bénéficiale est, lorsqu'un gradué est rempli de ce qu'il peut prétendre en vertu de ses grades, ce qui a lieu lorsqu'il a 400 liv. de revenu en bénéfice en vertu de ses grades, ou 600 liv. autrement qu'en vertu de ses grades. Voyez ci-devant GRADUÉ, & le mot REMPLI. (A)

REPLI, f. m. (Gram.) il se dit de tout ce qui est mis en double sur foi-même: le *repli* d'une étoffe, le *repli* d'un papier. On l'applique à la marche tortueuse des serpens & à la figure fléchie en plusieurs sens de leurs corps. Sa croupe se recourbe en *replis* tortueux. On le prend aussi au figuré: je me perds dans les *replis* de cette affaire; qui est-ce qui connoit tous les *replis* du cœur humain?

REPLIER, v. act. (Gram.) plier une seconde fois. On dépie les pièces de drap ou d'étoffes pour les faire voir, & ensuite on les *replie* pour les resserrer.

REPLIER, se *replier* sur foi-même, se dit du cheval qui tourne subitement de la tête à la queue, dans le moment qu'il a peur ou par fantaisie.

REPLIQUE, f. f. (Gram.) seconde réponse à une seconde objection.

REPLIQUE, (Jurisprud.) est ce que le demandeur répond aux défenses du défendeur.

L'ordonnance de 1667 abroge les dupliques, tripliques, &c.

A l'audience on appelle *replique* ce que le défendeur du demandeur ou de l'appellant répond au plaidoyer du défendeur ou de l'intimé. Cette *replique* est de grace, c'est-à-dire, qu'il dépend du juge de l'accorder ou de la refuser, selon que la cause lui paroît être entendue. C'est pourquoi à la grand'chambre du parlement, l'avocat de l'appellant qui plaide en *replique*, n'est plus au barreau d'en-haut, mais dans le parquet où il descend pour conclure. (A)

REPLIQUE, f. f. en Musique, signifie la même chose qu'octave. Voyez OCTAVE. Quelquefois aussi en composition on appelle *replique* l'unisson de la même note, donné à deux parties différentes. Voyez UNISSON. (S)

REPLISSER, v. act. (Gram.) c'est plisser une seconde fois. Voyez les articles PLIS & PLISSER.

REPLONGER, v. act. (Gram.) c'est plonger de nouveau. Voyez les articles PLONGER & PLONGEON.

REPOLIR, v. act. (Gram.) c'est rendre le poli. Voyez POLI & POLIR.

REPOLON, f. m. air de manège, qui consiste dans une demi-volte fermée en cinq tems. Quelques-uns, entr'autres M. de Newcastle, appellent *repolons* le galop d'un cheval l'espace d'un demi-mille, & méprisent autant ce manège que les autres l'estiment.

RÉPONDANT, f. m. en termes de droit, est celui qui

qui répond ou s'engage pour un autre. Voyez CAUTION & GARANT.

Le *répondant* est tenu du dommage causé par celui pour lequel il a répondu. Il y a quatre ordonnances de nos rois qui défendent expressément aux bourgeois de prendre des domestiques qui n'ayent des *répondans* par écrit. *Répondant*, dans cette dernière phrase, se prend pour l'acte même, par lequel quelqu'un s'est engagé à répondre de la fidélité d'un domestique. Mais cet usage d'exiger des valets des *répondans*, est tout-à-fait négligé.

RÉPONDRE, v. act. (*Gram.*) c'est satisfaire à une question ou à une demande. Il n'y a point d'ignorans qui ne puissent faire plus de questions qu'un habile homme n'en peut répondre.

RÉPONDRE, (*Critiq. sacrée.*) ce mot signifie dans l'Écriture 1°. *répliquer* à un discours, à une question; 2°. *justifier*, *rendre témoignage*: mon innocence me rendra témoignage; *respondebit*, Gen. xxx. 33. Enfin *contredire*, *contester*; qui êtes-vous pour contester avec Dieu? *Qui respondeas Deo. Job. ix. 14. (D. J.)*

RÉPONDRE, dans le Commerce, signifie cautionner quelqu'un, le rendre garant pour lui. Les cautions & leurs certificateurs répondent solidairement des dettes, faits & promesses de ceux pour qui ils s'engagent, & doivent à leur défaut les acquitter, de là le proverbe, *qui répond, paie*: ce qui n'arrive que trop fréquemment dans le négoce. *Dict. de Commerce.*

RÉPONDRE aux éperons, (*Maréchal.*) se dit d'un cheval qui y est sensible & y obéit. *Répondre à l'éperon* est tout le contraire; car ce terme signifie un cheval mol, qui au lieu d'obéir au coup d'éperon, ne fait qu'une espèce de plainte, & n'en est pas plus ému. *Répondre à la main.* Voyez MAIN.

RÉPONS, f. m. terme de breviaire, c'est une espèce de motet composé de paroles de l'Écriture, & relatives à la solennité qu'on célèbre, qui est chanté par deux choristes, à la fin de chaque leçon de matines; on en chante aussi un à la procession & aux vêpres. Il est appelé *répons*, parce que tout le chœur y répond en en répétant une partie, que l'on nomme *reclame* ou *réclamation*. Voyez RECLAME.

Il y en a aussi à la fin des petites heures qu'on appelle *répons-brefs*, parce qu'ils sont plus courts que les *répons* des matines. Ils sont chantés par les enfans de chœur, & tout le peuple y répond en en représentant une partie; les *répons-brefs* sont toujours suivis d'un verset & d'une oraison.

RÉPONSE, REPARTIE, (*Synon.*) la *réponse* en général s'applique à une interrogation faite. La *repartie* se dit indifféremment de toute réplique. Quoiqu'une *repartie* vive & prompte fasse honneur à l'esprit, il est encore plus convenable de se retrancher à une *repartie* judicieuse; & dans les questions qu'on a droit de nous faire, il faut s'attacher à y répondre nettement.

Il y a des occasions où il vaut mieux garder le silence que de faire une *repartie* offensante, & l'on n'est pas obligé de répondre à toutes sortes de questions.

Une *repartie* se fait toujours de vive voix, une *réponse* se fait quelquefois par écrit.

Les *réponses* & les *reparties* doivent être justes, promptes, judicieuses, convenables aux personnes, aux tems, aux lieux & aux conjectures. Il y a des *réponses* & des *reparties* de toutes espèces qui laissent plus ou moins à penser à l'esprit. Il y en a de sentencieuses, de jolies, de satyriques, de galantes, de flatteuses, de nobles, de belles, de bonnes, d'heureuses, d'héroïques, &c. Donnons quelques exemples des unes des autres.

On demandoit à Aristarque pourquoi il n'écrivoit point. « Je ne puis pas écrire ce que je voudrois,

Tome XIV.

» répondit-il, & je ne veux pas écrire ce que je pourrois ». Tacite a encore mieux dit: *Rara temporum felicitas, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias scribere licet.*

La *repartie* de la reine Christine à ceux qui se plaignoient de ce qu'elle avoit nommé Salvius sénateur de Suede, quoiqu'il ne fût pas d'une maison assez noble, devroit être connue de tous les rois. « Quand il est question d'avis & de sages conseils, répondit-elle, on ne demande point seize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Les nobles avec de la capacité ne seront jamais exclus du sénat, & n'excluront jamais les autres ». *Mélang. de litt.* par M. Dalember, t. ij.

On peut mettre dans l'ordre des jolies *reparties* toutes les saillies quand elles ont du sel. Telle est, par exemple, la *réponse* d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit vivement à ceux qui lui demandoient la raison de son changement d'état, « qu'il avoit voulu choisir un art dont la terre couvrirait les fautes qu'il y feroit ».

Telle est encore la *réponse* plaisante d'Henri IV. à Catherine de Médicis, lors de la conférence de Ste Bris près de Cognac en 1586. Cette princesse qui employoit ses filles d'honneur à amuser les grands & à découvrir leurs secrets, se tournant vers Henri IV. lui demanda qu'est-ce qu'il vouloit: « Madame, lui répondit-il en regardant les filles qu'elle avoit amenées, il n'y a rien-là que je veuille ». Il ne lui avoit pas toujours fait une aussi bonne *réponse*.

Un satyrique spirituel interrogé de ce qu'il pensoit d'un tableau du cardinal de Richelieu, dans lequel ce ministre s'étoit fait peindre tenant un globe à la main, avec ces mots latins, *hic stante cuncta moventur*, en subsistant il donne le mouvement au monde, répondit vivement, *ergo cadente, omnia quiescent*, lorsqu'il ne subsistera plus, le monde fera donc en repos.

Entre les *reparties* où regne l'esprit d'une noble galanterie, on peut citer celle de M. de Buffon: « Vous me regardez aussi », lui dit une belle femme: « Madame, lui repartit-il, on fait si bien qu'il faut vous regarder, que qui ne le fait pas dans une compagnie, y entend sûrement finesse ».

J'ai parlé des *reparties* flatteuses. Une femme vint le matin se plaindre à Soliman II. que la nuit pendant qu'elle dormoit, ses janissaires avoient tout emporté de chez elle. Soliman sourit & répondit qu'elle avoit donc dormi d'un sommeil bien profond, si elle n'avoit rien entendu du bruit qu'on avoit dû faire en pillant sa maison. « Il est vrai, seigneur, repliqua cette femme, que je dormois profondément, parce que je croyois que ta hauteesse veilloit pour moi ». Le sultan admira la *repartie* & la récompensa.

On a fait souvent de nobles *réponses*, celle-ci mérite d'être citée. Dans le procès de François de Montmorency, comte de Luze & de Boutteville, M. du Châtelet fit pour sa défense un mémoire également éloquent & hardi. Le cardinal de Richelieu lui reprocha fortement d'avoir mis au jour ce mémoire pour condamner la justice du prince. « Pardonnez-moi », lui répondit-il, c'est pour justifier sa clémence, s'il a la bonté d'en user envers un des plus honnêtes & des plus vaillans hommes de son royaume ».

Je place au rang des belles *réponses* de l'antiquité celle de Marius à l'officier de Sextilius qui, après lui avoir défendu de la part de son maître de mettre le pié en Afrique, lui demanda sa *réponse*: « Mon ami, » repliqua-t-il, dis à ton maître que tu a vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage ». Quelle noblesse, quelle grandeur, & quelle force de sens dans ce peu de paroles! Il n'y avoit point d'image plus capable de faire impression sur l'esprit de Sextilius que celle-ci, qui lui remettoit devant les yeux la

S

vicissitude des choses humaines, en lui présentant Marius six fois consul, Marius qui avoit été appelé *le troisième fondateur de Rome*, Marius à qui les Romains dans leurs maisons avoient fait des libations comme à un dieu sauveur, en le lui présentant, dis-je, fugitif, sans pouvoir trouver d'asyle, & assis sur les ruines de Carthage, de cette ville si puissante, si célèbre, & qui avoit été si long-tems la rivale de Rome. *Plutarque.*

Je mets au rang des belles *réponses* modernes celle de Louis XII. au sujet de ceux qui en avoient mal agi à son égard avant qu'il montât sur le trône, & celle de madame de Barneveld à Maurice de Nassau sur les démarches qu'elle faisoit auprès de lui pour sauver la vie à son fils aîné, qui avoit eu connoissance de la conspiration de son frere sans la découvrir.

Louis XII. réplique à ses courtisans qui cherchoient à le flatter du côté de la vengeance, « qu'il ne venoit pas au roi de France de venger les injures » faites au duc d'Orléans ». Cette *réponse* de Louis XII. est d'autant plus héroïque qu'on l'avoit indignement outragé, qu'il étoit alors tout-puissant, & qu'il n'y avoit personne dans son royaume qui l'égalât en courage.

Madame de Barneveld interrogée avec une espece de reproche par le prince d'Orange pourquoi elle demandoit la grace de son fils, & n'avoit pas demandé celle de son mari, lui répond « que c'est parce que » son fils étoit coupable, & que son mari étoit innocent ».

Une autre belle *réponse* est celle de la maréchale d'Ancre qui fut brûlée en place de Greve comme forcier, événement dont on se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité. Le conseiller Courtin interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel fortilege elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis : « Je me suis » servie, *répondit* la maréchale, du pouvoir qu'ont » les ames fortes sur les esprits foibles ». *Voltaire.*

On peut mettre encore au nombre des belles *reparties* celle de mylord Bedford à Jacques II. roi d'Angleterre. Ce roi pressé par le prince d'Orange assembla son conseil, & s'adressant au comte de Bedford en particulier : « Mylord, dit-il, vous êtes un très- » bon homme & qui avez un grand crédit, vous pouvez présentement m'être très-utile. Sire, *repartit* » le comte, je suis vieux & peu en état de servir votre majesté, mais j'avois autrefois un fils qui pour- » roit en effet vous rendre de grands services s'il étoit » encore en vie ». Il parloit du lord Russel son fils qui avoit été décapité sous le dernier regne, & sacrifié à la vengeance du même roi qui lui demandoit ce bon office. Cette admirable *repartie* frappa Jacques II. comme d'un coup de foudre, il resta muet sans répliquer un seul mot. *Burnet.*

Je ne veux pas omettre la bonne *repartie* que fit en 1274 S. Thomas d'Aquin à Innocent IV. Il entroit dans la chambre du pape pendant que l'on comptoit de l'argent ; le pape lui dit : « Vous voyez que l'E- » glise n'est plus dans le siècle où elle disoit, je n'ai » ni or ni argent » ; à quoi le docteur évangélique répondit : « Il est vrai, saint pere, mais elle ne peut » plus dire au boiteux, leve-toi & marche ».

On fait aussi la *repartie* heureuse de P. Danès, évêque de Lavaur : comme il déclamoit fortement au concile de Trente contre les mœurs des ecclésiastiques, il fut interrompu par l'évêque d'Orviette, qui dit avec mépris, *gallus cantat*, à quoi Danès *repartit*, *utinam ad galli cantum Petrus resipisceret.*

Les Spartiates sont les peuples les plus célèbres en *réponses* héroïques, je n'en citerai qu'une seule. Philippe étant entré à main armée dans le Péloponnese, dit aux Lacédémoniens que s'ils ne se rendoient pas

à lui, ils n'auroient que des souffrances à attendre de leur résistance téméraire : « Eh, que peuvent » souffrir ceux qui ne craignent pas la mort, lui *repartit* Damindas » ! *Plutarque. (Le chevalier DE JAUCOURT.)*

RÉPONSE, f. f. (*Jurisprud.*) en terme de palais se dit de ce qui est répliqué verbalement à quelque interrogation, ou par écrit à quelque demande, dire ou autre procédure.

RÉPONSE CATHÉGORIQUE, est celle qui se rapporte précisément à l'interrogation.

RÉPONSES à causes d'appel sont les écritures que l'intimé fait en répliques à celles de l'appellant dans une instance appointée au conseil.

RÉPONSE PAR CRÉDIT *vel non*, c'étoit une ancienne maniere de répondre de la part des témoins qui se contentoient de dire qu'ils croyoient ou ne croyoient pas telle chose ; l'article 36. de l'ordonnance de 1539 abroge ces sortes de *réponses*.

RÉPONSES DE DROIT, *responsa prudentum*, sont les décisions des anciens jurisconsultes, auxquels il étoit permis de répondre sur les questions qui leur étoient proposées.

RÉPONSE À GRIEFS, est une piece d'écriture que l'intimé fait contre les griefs fournis par l'appellant.

RÉPONSE DE VÉRITÉ, est celle qui est précise & affirmative, & non faite par crédit *vel non*. Voyez l'ordonnance de Roussillon, article 6. (A)

RÉPONSE, f. f. (*Commerce.*) engagement qu'on prend pour un autre de payer en la place une dette, ou l'acquitter d'une chose qu'il promet en cas qu'il ne l'exécute pas lui-même. On se sert plus ordinairement du mot de *cautionnement*. Voyez CAUTIONNEMENT.

RÉPONSE, lettre écrite d'après une autre qu'on a reçue, & qui a celle-ci pour objet : voilà ma lettre ; voilà sa *réponse*.

REPOS, f. m. (*Physique.*) c'est l'état d'un corps qui demeure toujours dans la même place, ou son application continuelle, ou sa contiguité avec les mêmes parties de l'espace qui l'environnent. Voyez ESPACE. Le *repos* est ou absolu ou relatif, de même que le lieu. Voyez LIEU. On définit encore le *repos*, l'état d'une chose sans mouvement ; ainsi le *repos* est ou absolu ou relatif, de même que le mouvement. Voyez MOUVEMENT.

Newton définit le *repos* absolu, l'état continué d'un corps dans la même partie de l'espace absolu & immuable, & le *repos* relatif, l'état continué d'un corps dans une même partie de l'espace relatif ; ainsi dans un vaisseau qui fait voile, le *repos* relatif est l'état continué d'un corps dans le même endroit du vaisseau, & le *repos* vrai ou absolu est son état continué dans la même partie de l'espace absolu, dans lequel le vaisseau & tout ce qui renferme est contenu. Si la terre est réellement & absolument en *repos*, le corps relativement en *repos* dans le vaisseau sera mu réellement & absolument, & avec la même vitesse que le vaisseau ; mais si la terre se meut, le corps dont il s'agit aura un mouvement absolu & réel, qui sera occasionné en partie par le mouvement réel de la terre dans l'espace absolu, & en partie par le mouvement relatif du vaisseau sur la mer. Enfin si le corps est aussi mu relativement dans le vaisseau, son mouvement réel sera composé en partie du mouvement réel de la terre dans l'espace immuable, en partie du mouvement relatif d'un vaisseau sur la mer, & en partie du mouvement propre du corps dans le vaisseau : ainsi si la partie de la terre où est le vaisseau se meut vers l'orient avec une vitesse de 100 10 degrés, & que le vaisseau soit porté par les vents vers l'occident avec 10 degrés, & qu'en même tems un homme marche dans le vaisseau vers l'orient avec un degré de vitesse, cet homme sera mu réellement & abso-

lument dans l'espace immuable vers l'orient avec 10001 degrés de vitesse, & relativement à la terre avec neuf degrés de vitesse vers l'occident.

On voit par conséquent qu'un corps peut être dans un *repos* relatif, quoiqu'il soit mu d'un mouvement commun relatif; car les marchandises qui sont dans un vaisseau à voile ou dans une barque y reposent d'un *repos* relatif, & sont mues d'un mouvement relatif commun, c'est-à-dire avec le vaisseau même dont ils font comme partie.

Il se peut aussi qu'un corps paroisse mu d'un mouvement relatif propre, quoiqu'il soit cependant dans un *repos* absolu. Supposons qu'un vaisseau fasse voile d'orient en occident, & que le pilote jette d'occident en orient une pierre qui aille avec autant de vitesse que le vaisseau même, mais qui prenne un chemin tout opposé; cette pierre paroîtra à celui qui est dans le vaisseau avoir autant de vitesse que le vaisseau, mais celui qui est sur le rivage & qui la considère verra cette même pierre, & elle est effectivement dans un *repos* absolu, puisqu'elle se trouve toujours dans la même portion de l'espace. Comme cette pierre est poussée d'orient en occident à l'aide du mouvement du vaisseau, & qu'elle est poussée avec la même vitesse d'occident en orient par la force de celui qui la jette, il faut que ces deux mouvemens qui sont égaux & qui se détruisent l'un l'autre laissent de cette manière la pierre dans un *repos* absolu. Musch. *Ess. de Phys.* p. 77.

Les Philosophes ont agité la question, si le *repos* est quelque chose de positif ou une simple privation. Voyez sur cela l'article MOUVEMENT.

C'est un axiome de philosophie, que la matière est indifférente au *repos* ou au mouvement; c'est pourquoi Newton regarde comme une loi de la nature que chaque corps persévère dans son état de *repos* ou de mouvement uniforme, à moins qu'il n'en soit empêché par des causes étrangères. Voyez LOIS DE LA NATURE au mot NATURE. Les Cartésiens croient que la dureté des corps consiste en ce que leurs parties sont en *repos* les unes auprès des autres, & ils établissent ce *repos* comme le grand principe de cohésion par lequel toutes les parties sont liées ensemble. Voyez DURETÉ. Ils ajoutent que la fluidité n'est autre chose que le mouvement intestin & perpétuel des parties. Voyez FLUIDITÉ & COHÉSION. Pour éviter l'embarras que la distinction de *repos* absolu & *repos* relatif mettroient dans le discours, on suppose ordinairement lorsqu'on parle du mouvement & du *repos*, que c'est d'un mouvement & d'un *repos* absolu; car il n'y a de mouvement réel que celui qui s'opère par une force résidente dans le corps qui se meut, & il n'y a de *repos* réel que la privation de cette force.

Il n'y a point dans ce sens de *repos* dans la nature, car toutes les parties de la matière sont toujours en mouvement, quoique les corps qu'elles composent puissent être en *repos*; ainsi, on peut dire qu'il n'y a point de *repos* interne.

Il n'y a point de degrés dans le *repos*, comme dans le mouvement; car un corps peut se mouvoir plus ou moins vite: mais quand il est une fois en *repos*, il n'y est ni plus, ni moins. Cependant le *repos* & le mouvement ne sont souvent que relatifs pour nous; car les corps que nous croyons en *repos*, & que nous voyons comme en *repos*, n'y sont pas toujours.

Un corps qui est en *repos* ne commence jamais de lui-même à se mouvoir. Car puisque toute matière est douée de la force passive, par laquelle elle résiste au mouvement, elle ne peut se mouvoir d'elle-même. Pour que le mouvement ait lieu, il faut donc une cause qui mette ce corps en mouvement. Ainsi, tout corps en *repos* resteroit éternellement en *repos*, si quelque cause ne le mettoit en mouvement, comme

Tome XIV.

il arrive, par exemple, lorsque je retire une planche, sur laquelle une pierre est posée, ou que quelque corps en mouvement communique son mouvement à un autre corps, comme lorsqu'une bille de billard pousse une autre bille. C'est par le même principe qu'un corps en mouvement ne cesseroit jamais de se mouvoir, si quelque cause n'arrêtoit son mouvement en consumant sa force; car la matière résiste également au mouvement & au repos par son inertie; d'où résulte cette loi générale. Un corps persévère dans l'état où il se trouve, soit de repos, soit de mouvement, à moins que quelque cause ne le tire de son mouvement ou de son repos. Voyez FORCE D'INERTIE. *Institut. de Physique* de madame du Châtelet, §. §. 220. 229. Cet article est de M. FORMEY.

REPOS, (*Critique sacrée.*) ce mot que la vulgate rend par *requies*, signifie *cessation, relâche, soulagement, affranchissement des maux*. Au jour du sabbat étoit la cessation de toute sorte de travail, *requies*, *Exod. xxxj. 15.* Lorsque le Seigneur aura terminé vos maux, *Is. xiv. 3. Cum requiem dederit tibi Deus.* 2°. *repos* se prend encore pour *habitation, demeure fixe*. La tribu d'Issachar, vit que le lieu de sa demeure, (*requiem*) étoit avantageux. 3°. Le ciel est appelé par métaphore un *repos*. Il reste un *repos*, un état de *repos*, *σαββατισμός*, pour le peuple de Dieu; entrons donc dans ce *repos*, *καταπαύσιν*, dit S. Paul aux Hébr. iv. 9. & 11. (*D. J.*)

REPOS, (*Mytholog.*) les Romains avoient personifié le *repos*, & en avoient fait une déesse, parce que *quies* en latin est féminin. Elle avoit deux temples à Rome, l'un hors de la porte Collatine, & l'autre sur la voie Lavicane. (*D. J.*)

REPOS, (*Poésie.*) c'est la césure qui se fait dans les grands vers, à la sixième syllabe, & dans les vers de dix à onze à la quatrième syllabe; on appelle cette césure *repos*, parce que l'oreille & la prononciation semblent s'y reposer; c'est pourquoi le *repos* ne doit point tomber sur des monosyllabes où l'oreille ne s'auroit s'arrêter. Le mot *repos* se dit encore en poésie, de la pause qui se fait dans les stances de six ou de dix vers; savoir, dans celles de six, après le troisième vers; dans celles de dix après le quatrième, & après le septième vers. A la fin de chaque strophe ou couplet, il faut qu'il y ait un plein *repos*, c'est-à-dire, un sens parfait. *Mourgues.* (*D. J.*)

REPOS, f. m. en *Musique*; c'est le lieu où la phrase se termine, & où le chant se repose plus ou moins parfaitement. Le *repos* ne peut s'établir que par une cadence pleine; si la cadence est évitée, il ne peut y avoir de *repos*, car il est impossible à l'oreille de se reposer sur une dissonnance. On voit par-là qu'il y a précisément autant d'espèce de *repos* que de sorte de cadences (voyez CADENCE); & ces différens *repos* produisent dans la musique l'effet de la ponctuation dans le discours.

Quelques-uns confondent mal-à-propos le *repos* avec les silences, quoique ces choses soient fort différentes. Voyez SILENCE. (*S.*)

REPOS, (*Méd. Diète.*) se dit de la cessation du mouvement du corps que l'on fait en se livrant à l'exercice, au travail: c'est l'état opposé à celui de l'action qu'opère ce mouvement.

C'est, par conséquent, en ce sens, une des choses de la vie des plus nécessaires à l'économie animale; une des six choses qu'on appelle dans les écoles *non-naturelles*, qui est très-utile à la santé, lorsque l'usage en est réglé, mais dont l'excès, comme le défaut, lui est très-nuisible, & influe beaucoup à y faire naître des désordres considérables. Voyez MOUVEMENT, EXERCICE, OISIVETÉ, HYGIENE, NON-NATURELLES (*choses*), RÉGIME.

REPOS, (*Peint.*) c'est le contraste des clairs opposés aux bruns, & alternativement des bruns opposés aux clairs. Ces masses de grands clairs & de grandes ombres s'appellent *repos*, parce qu'en effet elles empêchent que la vue ne se fatigue par une continuité d'objets trop pétillans ou trop obscurs.

Il y a deux manières de produire ces *repos*, l'une qu'on appelle *naturelle*, & l'autre *artificielle*. La naturelle consiste à faire une étendue de clairs ou d'ombres qui suivent naturellement & comme nécessairement plusieurs figures groupées ensemble, ou des masses de corps solides; l'artifice dépend de la distribution des couleurs que le peintre donne telles qu'il lui plaît à certaines choses, & les compose de sorte qu'elles ne fassent point de tort aux objets qui sont auprès d'elle. Une draperie, par exemple, qu'on aura faite jaune ou rouge en certains endroits, pourra être dans un autre endroit de couleur brune, & y conviendra mieux pour produire l'effet que l'on demande. Les figures jetées en trop grand nombre, représentées sous des attitudes trop vives & trop bruyantes étourdisaient la vue & troublent ce *repos*, ce silence qui doit regner dans une belle composition.

*Sit procul iste fragor, placido sed in aëre tela
Serpas amœna quies, & docta silentia regnent.*

(D. J.)

REPOS d'escalier, (*Charpent.*) on appelle ainsi les marches plus grandes que les autres, qui servent comme de *repos* dans les grands perrons où il y a quelquefois des palliers de *repos* dans une même rampe; ces palliers doivent avoir du-moins la largeur de deux marches. Ceux qui sont dans les retours des rampes des escaliers, doivent être aussi longs que larges. (D. J.)

REPOS; REPOSER, (*Jardinage.*) il est si nécessaire aux végétaux de se *reposer*, que les arbres d'eux-mêmes prennent du relâche, en ne rapportant jamais abondamment deux années de suite.

Les terres font de même, mais on leur donne des années de jachère tous les trois ans. Voyez JACHÈRE.

REPOS, (*Horlogerie.*) c'est dans l'échappement dit à *repos* l'excès de la force motrice sur le régulateur, qui, par son mouvement acquis suspend celui de la roue de rencontre.

Sans faire l'énumération des différens échappemens à *repos*, je ne parlerai que de ceux appelés à *cylindre* pour les montres, & à *ancres* pour les pendules.

Dans les premières, l'on fait que l'axe de la roue de rencontre est parallèle à l'axe du régulateur, & opère les vibrations sur le cylindre, qui n'est autre chose qu'un tube creux entaillé jusqu'au centre, & sur les tranches duquel agissent alternativement les dents de la roue qui porte une espèce de plan incliné rentrant au-dedans de la circonférence de la roue, & agissant sur les tranches du cylindre du dehors au-dedans, & du dedans au-dehors, en faisant décrire des arcs de levée proportionnés à l'inclinaison des plans.

Je suppose que la roue poussant de l'une de ses dents la première tranche du cylindre du dehors au-dedans, elle lui fait décrire l'arc de levée; après quoi cette dent abandonne la tranche du cylindre, & tombe sur la circonférence concave. Dans cet état le balancier qui a acquis du mouvement, continue l'arc commencé, qui devient cinq à six fois plus grand, & par-là suspend entièrement le mouvement propre de la roue de rencontre: mais comme il reste cependant dans un mouvement relatif, eu égard à la position circulaire que la dent parcourt dans la concavité du cylindre; c'est ce qui fait l'un des *repos* de cet échappement. La vibration étant achevée, la réaction

du ressort spiral ramène le balancier, & la dent parcourt à contresens le même espace circulaire, toujours par un mouvement relatif, & dans un *repos* absolu, jusqu'à ce que cette dent atteigne la seconde tranche du cylindre: alors reprenant son mouvement propre, elle fait décrire un arc de levée du dedans au-dehors: après quoi elle abandonne cette tranche, & la dent suivante tombe & appuie sur la circonférence convexe; ce qui fait l'autre *repos* de cet échappement.

Dans cet état, le balancier continue son arc de vibration, qui devient aussi cinq à six fois plus grand; & la dent parcourt sur la convexité un espace circulaire, comme elle l'a fait ci-devant dans la concavité.

La propriété de suspendre le mouvement de la roue de rencontre a fait croire à la plupart des horlogers que le régulateur achevoit sa vibration avec une entière liberté, & que par-là elle compensoit parfaitement l'inégalité de la force motrice. En l'examinant, l'on voit bien que cela n'est pas vrai: car la liberté de la vibration est gênée par le frottement de la dent sur les diamètres extérieurs & intérieurs du cylindre; c'est pourquoi dans cet échappement le régulateur est moins puissant que dans celui à recul.

Il est un autre échappement à *repos* appelé *échappement à virgule*, qui a un avantage sur celui à cylindre, surtout depuis que j'ai réduit les rayons des *repos* aussi courts qu'il étoit possible, & rendu par ce moyen la vibration plus libre, & par-là augmenté la puissance du régulateur. L'académie des Sciences a jugé favorablement & de l'échappement & de l'usage qu'on en a fait. Voyez ÉCHAPPEMENT.

Dans l'échappement à ancre & à *repos* dans les pendules, l'alternative des vibrations se fait comme dans celui à recul, avec cette différence, que pour être à *repos*, il faut que les dents de la roue, au lieu de tomber sur le dedans ou dehors des bras de l'ancre, qu'elle tombe sur les faces faites en portions circulaires & concentriques au centre du mouvement, pour rester en *repos* dessus, tandis que l'ancre décrit sa portion de cercle en achevant son oscillation.

Comme dans tous les échappemens à *repos* il se fait un frottement à double sens sur le *repos*; il suit qu'il faut de l'huile pour en faciliter le mouvement: ainsi, le *repos*, bien loin de permettre l'entière liberté de la vibration, est précisément ce qui la gêne. Article de M. ROMILLY.

REPOSÉE, f. f. *terme de Chasse*; c'est le lieu où les bêtes fauves se mettent sur le ventre pour y demeurer, & y dormir.

REPOSER, v. act. & neut. c'est discontinuer le travail, l'action, le mouvement; se remettre de la fatigue; s'arrêter. Donnez-lui le tems de se *reposer* de ses peines; ici *repose* celui qui jamais ne se *reposa*. Laissez *reposer* cette terre, cette liqueur, l'esprit de cet homme. Le fils de l'Homme n'a pas où *reposer* sa tête. Les rois se *reposent* de la plus grande partie de l'administration sur leurs ministres.

REPOSOIR, f. m. (*Décorat. d'architect.*) c'est une décoration d'architecture feinte, qui renferme un autel avec des gradins chargés de vases, chandeliers & autres ouvrages d'orfèvrerie, le tout accompagné de tapisseries, tableaux & meubles précieux pour les processions de la fête-Dieu. On fait des *reposoirs* magnifiques à l'hôtel des Gobelins à Paris, avec des meubles de la couronne. Daviler. (D. J.)

REPOSOIR, f. m. (*Teinture.*) nom qu'on donne dans l'Amérique à la troisième cuve qui sert à la préparation de l'indigo. On l'appelle *reposoir*, parce que c'est dans cette cuve que l'indigo préparé dans les autres cuves, se sépare de l'eau pour se *reposer* au fond, d'où on le tire pour le mettre dans les sachets.

Cette même cuve s'appelle *diablotin* à S. Domingue. Labat, voyages. (D. J.)

REPOSOIR du bain, (Archit. rom.) c'étoit chez les Romains une partie du bain, construit en maniere de portique, où, avant que de se baigner, on se reposoit, en attendant que la place du bain fût libre. Vitruve appelle cette partie *schola*, parce qu'on s'y instruisoit respectivement de diverses choses dans la conversation. (D. J.)

REPOTIA, f. pl. n. (Littérat.) on appelloit *repotia* chez les Romains le festin du lendemain de noces, *quia iterum potaretur*. Le premier jour étoit appelé chez les Grecs γάμος, *nuptia*, les noces; & le lendemain que l'on soupoit chez le mari, se nommoit παλία. (D. J.)

REPOUS, f. m. (Maçon.) sorte de mortier fait de petits platras qui proviennent de la vieille maçonnerie, & qu'on bat & mêle avec du tuileau ou de la brique concassée. On s'en sert pour affermir les aires des chemins, & sécher le sol des lieux humides. Richelet. (D. J.)

REPOUSSER, v. act. (Gram.) écarter, éloigner. Les ennemis ont été repoussés. Cette arme repousse. Il faut quelquefois repousser l'injure.

REPOUSSER, v. n. (Gram.) c'est pousser de-rechef. La plupart des plantes repoussent au printemps. Voyez l'article POUSSER.

REPOUSSOIR, f. m. instrument de Chirurgie, dont on se sert pour arracher les chicots des dents; c'est une tige d'acier, longue d'environ deux pouces, cimentée dans un manche d'ivoire ou d'ébène, fait en poire, pour appuyer dans la paume de la main. L'extrémité antérieure de la tige est terminée de deux façons, ce qui fait deux especes de repoussoirs. A l'un c'est une gouttiere oblique, longue d'environ huit lignes, qui finit par deux petites dents. A l'autre ce sont deux especes de crochets, tournés à contre-sens, terminés aussi par deux petites dents garnies d'inégalités. Avec le premier repoussoir, dont on porte les dents sur le chicot, le plus bas qu'il est possible, on le fait sauter: avec le second on peut aussi repousser le chicot; mais avec le crochet tourné en-dedans, on peut l'attirer à soi & l'enlever. Voyez la fig. 1. Pl. XVI. & fig. 13. Pl. XXV. Avec un bon pélican, manié avec adresse, on peut se dispenser de l'usage du repoussoir. Voyez PÉLICAN.

Repoussoir d'arrête, est un instrument imaginé par feu M. Petit, de l'académie royale de Chirurgie, pour pousser les corps étrangers qui se trouvent engagés dans l'oesophage. Nous en avons donné la description au mot CANNULE. En ôtant l'éponge qui est à l'extrémité de cet instrument, il peut servir à faire entrer dans l'estomac des bouillons ou autres alimens liquides. (Y)

REPOUSSOIR, f. m. terme d'ouvriers & artisans, instrument rond, ordinairement de fer, de douze ou quinze pouces de long, & de diametre à proportion qui sert à repousser des chevilles & à les faire sortir des trous de tarières où elles ont été placées. Les Charpentiers & les Menuisiers ont de ces sortes de repoussoirs, pour repousser ce qu'ils appellent les chevilles de fer qu'ils ne mettent pas à demeure, mais pour assembler leur bois. Les repoussoirs des Serruriers, dont les Menuisiers se servent aussi, sont courts & moins gros; ce ne sont que de petites verges de fer, qui servent aux Menuisiers à démonter la menuiserie d'assemblage, & aux Serruriers à détacher les fiches, les couplets, & autres semblables ouvrages qui sont placés en bois.

Les Tailleurs de pierre & les Sculpteurs ont aussi des repoussoirs, mais qu'ils emploient à un usage bien différent que les autres ouvriers; ce sont des ciseaux de fer, de seize à dix-huit pouces de longueur, avec lesquels ils poussent des moulures. Savary. (D. J.)

REPOUSSOIR, (Bij.) c'est un morceau d'acier, d'un pouce & demi ou deux pouces, dont la partie *ab* est juste & aisée, & de la grosseur du trou du calibre, & l'extrémité *bc* juste de la grosseur du trou du charnon; il faut que toutes ces parties soient bien au centre les unes des autres & sur un même axe, & que la face *xy* soit bien plane & bien perpendiculaire à l'axe; on fait entrer ce bout dans le trou du charnon; la face appuie sur l'épaisseur du charnon, & la fait sortir quand on frappe avec un marteau sur l'extrémité du repoussoir.

REPOUSSOIR, en terme de Bijoutier, ce sont encore des especes de cizelets, qui servent à repousser par-dessous les reliefs qu'on avoit enfoncés en les cizelant par-dessus.

REPOUSSOIR, est une espece de cheville de fer, qui est égale de grosseur dans toute sa longueur, qui n'a point de pointe & a une tête plate à un bout, comme un épaulement qui sert lorsqu'on a enfoncé les chevilles dans quelque trou, à les en faire sortir en frappant sur la tête avec le marteau. Voyez les fig. Pl. du Charpentier.

REPOUSSOIR, outil de gainier, c'est un petit poinçon de la longueur de deux pouces, menu, emmanché d'un petit morceau de bois de la grosseur d'un pouce, & long à-peu-près de même; la pointe du poinçon est creusée un peu en-dedans de la grosseur de la tête des petits cloux d'ornement; ce repoussoir sert aux Gainiers pour poser les derniers cloux en faisant entrer la tête dans le creux du poinçon, & posant la queue dans les trous qu'ils ont fait sur leurs ouvrages. Voyez les Pl. du Gainier.

REPOUSSOIR, f. m. (Maréchal.) espece de gros clou, pour chasser & faire sortir les cloux du pié, lorsqu'on veut deferrer un cheval. Soleysel. (D. J.)

REPOUSSOIR, en Peinture, est une grande masse d'objets privés de lumiere, placée sur le devant d'un tableau, qui sert à repousser les autres objets, & les faire paroître fuyans.

Le repoussoir est un lieu commun de composition, dont les habiles gens ne font plus d'usage, à-moins qu'ils ne sachent si bien en prétexter la nécessité dans leur tableau, qu'on ne s'apperçoive pas que c'est un secours.

REPRENDRE, REPRIMANDER, (Synonymes.) celui qui reprend ne fait qu'indiquer ou relever la faute; celui qui reprimande prétend mortifier ou punir le coupable. Reprendre ne se dit guere que pour les fautes d'esprit & de langage. Reprimander ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

On peut reprendre plus habiles que soi. Il n'y a que les supérieurs qui soient en droit de reprimander. Beaucoup de gens par vanité se mêlent de reprendre; quelques-uns s'avisent de reprimander sans nécessité & hors de propos. Il faut reprendre un auteur avec décence, avec honnêteté; reprimander avec bonté, avec douceur, car une reprimande aigre sent le langage de la haine. (D. J.)

REPRENDRE, (Marine.) on ajoute une manœuvre; c'est replier une manœuvre ou y faire un amarage.

REPRENDRE UN MUR, v. act. (Archit.) c'est réparer les fractions d'un mur dans sa hauteur, ou le refaire par sous œuvre, petit-à-petit, avec peu d'étais & de chevalements. (D. J.)

REPRENDRE, (Stéréotom.) c'est refaire une partie de voussoir qui excède l'étendue qu'elle doit avoir. Frezier. (D. J.)

REPRENDRE, en terme de Manege, c'est faire repartir le cheval après avoir fait un demi-arrêt. Voyez ARRÊT.

A-REPRENDRE, terme usité parmi les Tireurs-d'or, pour instruire ceux qui poussent le moulinet de lar-

que que la corde est trop courte pour bien saisir le lingot, & qu'il faut la lâcher.

REPRÉSAILLES, f. f. (*Droit politiq.*) on entend par *représailles*, cette espece de guerre imparfaite, ces actes d'hostilité que les souverains exercent les uns contre les autres.

On commet ces actes d'hostilité en arrêtant ou les personnes, ou les effets des sujets d'un état qui a commis envers nous quelque grande injustice qu'il refuse de réparer; on regarde ce moyen comme propre à se procurer des sûretés à cet égard, à engager l'ennemi à nous rendre justice; & au cas qu'il persiste à nous la refuser, de nous la faire à nous-mêmes, l'état de paix subsistant quant au surplus.

Grotius prétend que les *représailles* ne sont point fondées sur un droit naturel & de nécessité, mais seulement sur une espece de droit des gens arbitraire, par lequel plusieurs nations sont convenues entre elles, que les biens des sujets d'un état seroient comme hypothéqués, parce que l'état, ou le chef de l'état pourroit devoir, soit directement, & par eux-mêmes, soit en tant que fauteur de rendre bonne justice, ils seroient rendus responsables du fait d'autrui. Grotius paroît avoir bien jugé; cependant on prétend généralement que le droit de *représailles* est une suite de la constitution des sociétés civiles, & une application des maximes du droit naturel à cette constitution: voici donc les raisons qu'on en apporte.

Dans l'indépendance de l'état de nature, & avant qu'il y eût aucun gouvernement, personne ne pouvoit s'en prendre qu'à ceux-là même de qui il avoit reçu du tort, ou à leurs complices, parce que personne n'avoit alors avec d'autres une liaison, en vertu de laquelle il pût être censé participer en quelque maniere à ce qu'ils faisoient, même sans sa participation.

Mais depuis qu'on eut formé des sociétés civiles, c'est-à-dire des corps dont tous les membres s'unissent ensemble pour leur défense commune, il a nécessairement résulté de-là une communauté d'intérêts & de volontés, qui fait que comme la société & les puissances qui la gouvernent, s'engagent à se défendre chacune contre les insultes de tout autre, soit citoyen, soit étranger, chacun aussi peut être censé s'être engagé à répondre de ce que fait ou doit faire la société dont il est membre, ou les puissances qui la gouvernent.

Aucun établissement humain, aucune liaison où l'on entre, ne fauroit dispenser de l'obligation de cette loi générale & inviolable de la nature, qui veut que le dommage qu'on a causé à autrui soit réparé, à-moins que ceux qui sont par-là exposés à souffrir, n'aient manifestement renoncé au droit d'exiger cette réparation; & lorsque ces fortes d'établissements empêchent à certains égards, que ceux qui ont été lésés ne puissent obtenir aussi aisément la satisfaction qui leur est due, qu'ils l'auroient fait sans cela; il faut réparer cette difficulté en fournissant aux intéressés toutes les autres voies possibles, de se faire eux-mêmes raison.

Or il est certain que les sociétés, ou les puissances qui les gouvernent, étant armés des forces de tout le corps, sont quelquefois encouragés à se moquer impunément des étrangers qui viennent leur demander quelque chose qu'elles leur doivent, & que chaque sujet contribue, d'une maniere ou d'autre, à les mettre en état d'en user ainsi; de-sorte que par-là il peut être censé y consentir en quelque sorte; que s'il n'y consent pas en effet, il n'y a pas d'autre maniere de faciliter aux étrangers lésés la poursuite de leurs droits devenue difficile par la réunion des forces de tout le corps, que de les autoriser à s'en prendre à tous ceux qui en font partie.

On conclut de-là, que par une suite même de la

constitution des sociétés civiles, chaque sujet demeurant tel, est responsable par rapport aux étrangers, de ce que fait ou doit faire la société, ou le souverain qui la gouverne, sauf à lui de demander un dédommagement, lorsqu'il y a de la faute ou de l'injustice de la part des supérieurs; que si quelquefois on est frustré de ce dédommagement, il faut regarder cela comme un des inconvénients que la constitution des affaires humaines rend inévitables dans tout établissement civil; voici présentement les clauses qu'on met aux *représailles*.

Les *représailles*, dit-on, étant des actes d'hostilité, & qui dégènerent même souvent dans une guerre parfaite, il est évident qu'il n'y a que le souverain qui puisse les exercer légitimement, & que les sujets ne peuvent la faire que de son ordre & par son autorité.

D'ailleurs, il est absolument nécessaire que le tort ou l'injustice que l'on nous fait, & qui occasionne les *représailles*, soit manifeste & évident, & qu'il s'agisse de quelque intérêt des plus considérables. Si l'injustice est douteuse ou de peu de conséquence, il seroit injuste & périlleux d'en venir à cette extrémité, & de s'exposer ainsi à tous les maux d'une guerre ouverte.

On ne doit pas non plus recourir aux *représailles*, avant que d'avoir tâché d'obtenir raison, par toutes les voies amicales possibles, du tort qui nous a été fait; il faut s'adresser pour cela au magistrat de celui qui nous a fait injustice; après cela si le magistrat ne nous écoute point, ou nous refuse satisfaction, on tâche de se la procurer par des *représailles*, bien entendu que l'intérêt de l'état le requiert. Il n'est permis d'en venir aux *représailles*, que lorsque tous les moyens ordinaires d'obtenir ce qui nous est dû, viennent à nous manquer; en telle sorte, par exemple, que si un magistrat subalterne nous avoit refusé la justice que nous demandons, il ne nous seroit pas permis d'user de *représailles* avant que de nous être adressé au souverain de ce magistrat même, qui peut-être nous rendra justice.

Dans ces circonstances, on peut ou arrêter les sujets d'un état, si l'on arrête nos gens chez eux, ou saisir leurs biens & leurs effets; mais quelque juste sujet qu'on ait d'user de *représailles*, on ne peut jamais directement, pour cette seule raison, faire mourir ceux dont on s'est saisi, on doit seulement les garder sans les maltraiter, jusqu'à ce que l'on ait obtenu satisfaction; de-sorte que pendant tout ce tems-là ils sont comme en otage.

Pour les biens saisis par droit de *représailles*, il faut en avoir soin jusqu'à ce que le tems auquel on doit nous faire satisfaction soit expiré, après quoi on peut les adjuger au créancier, ou les rendre pour l'acquit de la dette, en rendant à celui sur qui on les a pris ce qui reste, tous frais déduits.

On remarque enfin qu'il n'est permis d'user de *représailles*, qu'à l'égard des sujets proprement ainsi nommés, & de leurs biens; car pour ce qui est des étrangers qui ne sont que passer, ou qui viennent seulement demeurer quelque tems dans le pays, ils n'ont pas d'assez grandes liaisons avec l'état, dont ils ne sont membres qu'à tems, & d'une maniere imparfaite, pour que l'on puisse se dédommager sur eux du tort qu'on a reçu de quelque citoyen originaire & perpétuel, & du refus que le souverain a fait de nous rendre justice.

Il faut encore excepter les ambassadeurs, qui sont des personnes sacrées, même pendant une guerre pleine & entière.

Malgré toutes ces belles restrictions, les principes sur lesquels on fonde les *représailles* révoltent mon ame; ainsi je reste fermement convaincu que ce droit fictif de société, qui autorise un ennemi à sacrifier

aux horreurs de l'exécution militaire des villes innocentes du délit prétendu qu'on impute à leur souverain, est un droit de politique barbare, & qui n'émana jamais du droit de la nature, qui abhorre de pareilles voies, & qui ne connoît que l'humanité & les secours mutuels. (*D. J.*)

REPRÉSAILLES, *lettres de*, (*Droit polit.*) ou lettres de marque; ce sont des lettres qu'un souverain accorde à ses sujets, pour reprendre sur les biens de quelqu'un du parti ennemi, l'équivalent de ce qu'on leur a pris, & dont le prince ennemi n'aura pas voulu leur faire justice. Voyez REPRÉSAILLES. (*D. J.*)

REPRÉSENTANT, *s. m.* (*Jurisp.*) est celui qui représente une personne du chef de laquelle il est héritier. Voyez REPRÉSENTATION. (*A.*)

REPRÉSENTANS, (*Droit politiq. hist. mod.*) Les *représentans* d'une nation sont des citoyens choisis, qui dans un gouvernement tempéré sont chargés par la société de parler en son nom, de stipuler ses intérêts, d'empêcher qu'on ne l'opprime, de concourir à l'administration.

Dans un état despotique, le chef de la nation est tout, la nation n'est rien; la volonté d'un seul fait la loi, la société n'est point représentée. Telle est la forme du gouvernement en Asie, dont les habitans soumis depuis un grand nombre de siècles à un esclavage héréditaire, n'ont point imaginé de moyens pour balancer un pouvoir énorme qui sans cesse les écrase. Il n'en fut pas de même en Europe, dont les habitans plus robustes, plus laborieux, plus belliqueux que les Asiatiques, sentirent de tout tems l'utilité & la nécessité qu'une nation fût représentée par quelques citoyens qui parlaient au nom de tous les autres, & qui s'opposassent aux entreprises d'un pouvoir qui devient souvent abusif lorsqu'il ne connoît aucun frein. Les citoyens choisis pour être les organes, ou les *représentans* de la nation, suivant les différens tems, les différentes conventions & les circonstances diverses, jouirent de prérogatives & de droits plus ou moins étendus. Telle est l'origine de ces assemblées connues sous le nom de *diètes*, d'*états-généraux*, de *parlemens*, de *senats*, qui presque dans tous les pays de l'Europe participèrent à l'administration publique, approuvèrent ou rejetterent les propositions des souverains, & furent admis à concerter avec eux les mesures nécessaires au maintien de l'état.

Dans un état purement démocratique la nation, à proprement parler, n'est point représentée; le peuple entier se réserve le droit de faire connoître ses volontés dans les assemblées générales, composées de tous les citoyens; mais dès que le peuple a choisi des magistrats, qu'il a rendus dépositaires de son autorité, ces magistrats deviennent ses *représentans*; & suivant le plus ou le moins de pouvoir que le peuple s'est réservé, le gouvernement devient ou une aristocratie, ou demeure une démocratie.

Dans une monarchie absolue le souverain ou jouit, du consentement de son peuple, du droit d'être l'unique *représentant* de la nation, ou bien, contre son gré, il s'arroge ce droit. Le souverain parle alors au nom de tous; les lois qu'il fait sont, ou du moins sont censées l'expression des volontés de toute la nation qu'il représente.

Dans les monarchies tempérées, le souverain n'est dépositaire que de la puissance exécutive, il ne représente la nation qu'en cette partie, elle choisit d'autres *représentans* pour les autres branches de l'administration. C'est ainsi qu'en Angleterre la puissance exécutive réside dans la personne du monarque, tandis que la puissance législative est partagée entre lui & le parlement, c'est-à-dire l'assemblée générale des différens ordres de la nation britannique, composée du clergé, de la noblesse & des communes;

ces dernières sont représentées par un certain nombre de députés choisis par les villes, les bourgs & les provinces de la Grande-Bretagne. Par la constitution de ce pays, le parlement concourt avec le monarque à l'administration publique; dès que ces deux puissances sont d'accord, la nation entière est réputée avoir parlé, & leurs décisions deviennent des lois.

En Suède, le monarque gouverne conjointement avec un sénat, qui n'est lui-même que le *représentant* de la diète générale du royaume; celle-ci est l'assemblée de tous les *représentans* de la nation suédoise.

La nation germanique, dont l'empereur est le chef, est représentée par la diète de l'Empire, c'est-à-dire par un corps composé de vassaux souverains, ou de princes tant ecclésiastiques que laïques, & de députés des villes libres, qui représentent toute la nation allemande. Voyez DIÈTE DE L'EMPIRE.

La nation françoise fut autrefois représentée par l'assemblée des états-généraux du royaume, composée du clergé & de la noblesse, auxquels par la suite des tems on associa le tiers-état, destiné à représenter le peuple. Ces assemblées nationales ont été discontinuées depuis l'année 1628.

Tacite nous montre les anciennes nations de la Germanie, quoique féroces, belliqueuses & barbares, comme jouissant toutes d'un gouvernement libre ou tempéré. Le roi, ou le chef, proposoit & persuadoit, sans avoir le pouvoir de contraindre la nation à plier sous ses volontés: *Ubi rex, vel princeps, audiuntur auctoritate suadendi magis quam jubendi potestate*. Les grands délibéroient entre eux des affaires peu importantes; mais toute la nation étoit consultée sur les grandes affaires: *de minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes*. Ce sont ces peuples guerriers ainsi gouvernés, qui, sortis des forêts de la Germanie, conquièrent les Gaules, l'Espagne, l'Angleterre, &c. & fondèrent de nouveaux royaumes sur les débris de l'empire romain. Ils portèrent avec eux la forme de leur gouvernement; il fut par-tout militaire, la nation subjuguée disparut; réduite en esclavage, elle n'eut point le droit de parler pour elle-même; elle n'eut pour *représentans* que les soldats conquérans, qui après l'avoir soumise par les armes, se subrogerent en sa place.

Si l'on remonte à l'origine de tous nos gouvernemens modernes, on les trouvera fondés par des nations belliqueuses & sauvages, qui sorties d'un climat rigoureux, chercherent à s'emparer de contrées plus fertiles, formèrent des établissemens sous un ciel plus favorable, & pillèrent des nations riches & policées. Les anciens habitans de ces pays subjugués ne furent regardés par ces vainqueurs farouches, que comme un vil bétail que la victoire faisoit tomber dans leurs mains. Ainsi les premières institutions de ces brigands heureux, ne furent pour l'ordinaire que des effets de la force accablant la faiblesse; nous trouvons toujours leurs lois partiales pour les vainqueurs, & funestes aux vaincus. Voilà pourquoi dans toutes les monarchies modernes nous voyons partout les nobles, les grands, c'est-à-dire des guerriers, posséder les terres des anciens habitans, & se mettre en possession du droit exclusif de représenter les nations; celles-ci avilies, écrasées, opprimées, n'eurent point la liberté de joindre leurs voix à celles de leurs superbes vainqueurs. Telle est sans doute la source de cette prétention de la noblesse, qui s'arrogea long-tems le droit de parler exclusivement à tous les autres au nom des nations; elle continua toujours à regarder ses concitoyens comme des esclaves vaincus, même un grand nombre de siècles après une conquête à laquelle les successeurs de cette noblesse conquérante n'avoit point eu de part. Mais l'intérêt

seconqué par la force, se fait bientôt des droits; l'habitude rend les nations complices de leur propre avilissement, & les peuples malgré les changemens survenus dans leurs circonstances, continuent en beaucoup de pays à être uniquement représentés par une noblesse, qui se prévaut toujours contre eux de la violence primitive, exercée par des conquérans aux droits desquels elle prétendit succéder.

Les Barbares qui démembrement l'empire romain en Europe étoient payens; peu-à-peu ils furent éclairés des lumières de l'Evangile, ils adoptèrent la religion des vaincus. Plongés eux-mêmes dans une ignorance qu'une vie guerrière & agitée contribuoit à entretenir, ils eurent besoin d'être guidés & retenus par des citoyens plus raisonnables qu'eux; ils ne purent refuser leur vénération aux ministres de la religion, qui à des mœurs plus douces joignoient plus de lumières & de science. Les monarques & les nobles jusqu'alors *représentans* uniques des nations, consentirent donc qu'on appellât aux assemblées nationales les ministres de l'Eglise. Les rois, fatigués sans doute eux-mêmes des entreprises continuelles d'une noblesse trop puissante pour être soumise, sentirent qu'il étoit de leur intérêt propre de contrebalancer le pouvoir de leurs vassaux indomptés, par celui des interprètes d'une religion respectée par les peuples. D'ailleurs le clergé devenu possesseur de grands biens, fut intéressé à l'administration publique, & dut à ce titre, avoir part aux délibérations.

Sous le gouvernement féodal, la noblesse & le clergé eurent longtems le droit exclusif de parler au nom de toute la nation, ou d'en être les uniques *représentans*. Le peuple composé des cultivateurs, des habitans des villes & des campagnes, des manufacturiers, en un mot, de la partie la plus nombreuse, la plus laborieuse, la plus utile de la société, ne fut point en droit de parler pour lui-même; il fut forcé de recevoir sans murmurer les lois que quelques grands concerterent avec le souverain. Ainsi le peuple ne fut point écouté, il ne fut regardé que comme un vil amas de citoyens méprisables, indignes de joindre leurs voix à celles d'un petit nombre de seigneurs orgueilleux & ingrats, qui jouirent de leurs travaux sans s'imaginer leur rien devoir. Opprimer, piller, vexer impunément le peuple, sans que le chef de la nation pût y porter remède, telles furent les prérogatives de la noblesse, dans lesquelles elle fit consister la liberté. En effet, le gouvernement féodal ne nous montre que des souverains sans forces, & des peuples écrasés & avilis par une aristocratie, armée également contre le monarque & la nation. Ce ne fut que lorsque les rois eurent longtems souffert des excès d'une noblesse altière, & des entreprises d'un clergé trop riche & trop indépendant, qu'ils donnèrent quelque influence à la nation dans les assemblées qui décidoient de son sort. Ainsi la voix du peuple fut enfin entendue, les lois prirent de la vigueur, les excès des grands furent reprimés, ils furent forcés d'être justes envers des citoyens jusque-là méprisés; le corps de la nation fut ainsi opposé à une noblesse mutine & intraitable.

La nécessité des circonstances oblige les idées & les institutions politiques de changer; les mœurs s'adoucissent, l'iniquité se nuit à elle-même; les tyrans des peuples s'aperçoivent à la longue que leurs folies contrarient leurs propres intérêts; le commerce & les manufactures deviennent des besoins pour les états, & demandent de la tranquillité; les guerriers sont moins nécessaires; les disettes & les famines fréquentes ont fait sentir à la fin le besoin d'une bonne culture, que troublaient les démêlés sanglans de quelques brigands armés. L'on eut besoin de lois; l'on respecta ceux qui en furent les interprètes, on les regarda comme les conservateurs de la sûreté publi-

que; ainsi le magistrat dans un état bien constitué devint un homme considéré, & plus capable de prononcer sur les droits des peuples, que des nobles ignorans & dépourvus d'équité eux-mêmes, qui ne connoissoient d'autres droits que l'épée, ou qui venoient la justice à leurs vassaux.

Ce n'est que par des degrés lents & imperceptibles que les gouvernemens prennent de l'affiette; fondés d'abord par la force, ils ne peuvent pourtant se maintenir que par des lois équitables qui assurent les propriétés & les droits de chaque citoyen, & qui le mettent à couvert de l'oppression; les hommes sont forcés à la fin de chercher dans l'équité, des remèdes contre leurs propres fureurs. Si la formation des gouvernemens n'eût pas été pour l'ordinaire l'ouvrage de la violence & de la déraison, on eût senti qu'il ne peut y avoir de société durable si les droits d'un chacun ne sont mis à l'abri de la puissance qui toujours veut abuser; dans quelques mains que le pouvoir soit placé, il devient funeste s'il n'est contenu dans des bornes; ni le souverain, ni aucun ordre de l'état ne peuvent exercer une autorité nuisible à la nation, s'il est vrai que tout gouvernement n'ait pour objet que le bien du peuple gouverné. La moindre réflexion eût donc suffi pour montrer qu'un monarque ne peut jouir d'une puissance véritable, s'il ne commande à des sujets heureux & réunis de volontés; pour les rendre tels, il faut qu'il assure leurs possessions, qu'il les défende contre l'oppression, qu'il ne sacrifie jamais les intérêts de tous à ceux d'un petit nombre, & qu'il porte ses vues sur les besoins de tous les ordres dont son état est composé. Nul homme, quelles que soient ses lumières, n'est capable sans conseils, sans secours, de gouverner une nation entière; nul ordre dans l'état ne peut avoir la capacité ou la volonté de connoître les besoins des autres; ainsi le souverain impartial doit écouter les voix de tous ses sujets, il est également intéressé à les entendre & à remédier à leurs maux; mais pour que les sujets s'expliquent sans tumulte, il convient qu'ils aient des *représentans*, c'est-à-dire des citoyens plus éclairés que les autres, plus intéressés à la chose, que leurs possessions attachent à la patrie, que leur position mette à portée de sentir les besoins de l'état, les abus qui s'introduisent, & les remèdes qu'il convient d'y porter.

Dans les états despotiques tels que la Turquie, la nation ne peut avoir de *représentans*; on n'y voit point de noblesse, le despote n'a que des esclaves également vils à ses yeux; il n'est point de justice, parce que la volonté du maître est l'unique loi; le magistrat ne fait qu'exécuter ses ordres; le commerce est opprimé, l'agriculture abandonnée, l'industrie anéantie, & personne ne songe à travailler, parce que personne n'est sûr de jouir du fruit de ses travaux; la nation entière réduite au silence, tombe dans l'inertie, ou ne s'explique que par des révoltes. Un sultan n'est soutenu que par une soldatesque effrénée, qui ne lui est elle-même soumise qu'autant qu'il lui permet de piller & d'opprimer le reste des sujets; enfin souvent ses janissaires l'égorgent & déposent de son trône, sans que la nation s'intéresse à sa chute ou désapprouve le changement.

Il est donc de l'intérêt du souverain que sa nation soit représentée; sa sûreté propre en dépend; l'affection des peuples est le plus ferme rempart contre les attentats des méchans; mais comment le souverain peut-il se concilier l'affection de son peuple, s'il n'entre dans ses besoins, s'il ne lui procure les avantages qu'il desire, s'il ne le protège contre les entreprises des puissans, s'il ne cherche à soulager ses maux? Si la nation n'est point représentée, comment son chef peut-il être instruit de ces misères de détail que du haut de son trône il ne voit jamais que
dans

dans l'éloignement, & que la flatterie cherche toujours à lui cacher ? Comment, sans connoître les ressources & les forces de son pays, le monarque pourroit-il se garantir d'en abuser ? Une nation privée du droit de se faire représenter, est à la merci des imprudens qui l'oppriment ; elle se détache de ses maîtres, elle espère que tout changement rendra son sort plus doux ; elle est souvent exposée à devenir l'instrument des passions de tout factieux qui lui promettra de la secourir. Un peuple qui souffre s'attache par instinct à quiconque a le courage de parler pour elle ; il se choisit tacitement des protecteurs & des *représentans*, il approuve les réclamations que l'on fait en son nom ; est-il poussé à bout ? il choisit souvent pour interpretes des ambitieux & des fourbes qui le séduisent, en lui persuadant qu'ils prennent en main sa cause, & qui renversent l'état sous prétexte de le défendre. Les Guises en France, les Cromwells en Angleterre, & tant d'autres séditions, qui sous prétexte du bien public jetterent leurs nations dans les plus affreuses convulsions, furent des *représentans* & des protecteurs de ce genre, également dangereux pour les souverains & les nations.

Pour maintenir le concert qui doit toujours subsister entre les souverains & leurs peuples, pour mettre les uns & les autres à couvert des attentats des mauvais citoyens, rien ne seroit plus avantageux qu'une constitution qui permettroit à chaque ordre de citoyens de se faire représenter, de parler dans les assemblées qui ont le bien général pour objet. Ces assemblées, pour être utiles & justes, devroient être composées de ceux que leurs possessions rendent citoyens, & que leur état & leurs lumières mettent à portée de connoître les intérêts de la nation & les besoins des peuples ; en un mot c'est la propriété qui fait le citoyen ; tout homme qui possède dans l'état, est intéressé au bien de l'état, & quel que soit le rang que des conventions particulières lui assignent, c'est toujours comme propriétaire, c'est en raison de ses possessions qu'il doit parler, ou qu'il acquiert le droit de se faire représenter.

Dans les nations européennes, le clergé, que les donations des souverains & des peuples ont rendu propriétaire de grands biens, & qui par-là forme un corps de citoyens opulens & puissans, semble dès-lors avoir un droit acquis de parler ou de se faire représenter dans les assemblées nationales ; d'ailleurs la confiance des peuples le met à portée de voir de près ses besoins & de connoître ses vœux.

Le noble, par les possessions qui lient son sort à celui de la patrie, a sans doute le droit de parler ; s'il n'avoit que des titres, il ne seroit qu'un homme distingué par les conventions ; s'il n'étoit que guerrier, sa voix seroit suspecte, son ambition & son intérêt plongeroient fréquemment la nation dans des guerres inutiles & nuisibles.

Le magistrat est citoyen en vertu de ses possessions ; mais ses fonctions en font un citoyen plus éclairé, à qui l'expérience fait connoître les avantages & les désavantages de la législation, les abus de la jurisprudence, les moyens d'y remédier. C'est la loi qui décide du bonheur des états.

Le commerce est aujourd'hui pour les états une source de force & de richesse ; le négociant s'enrichit en même tems que l'état qui favorise ses entreprises, il partage sans cesse ses prospérités & ses revers ; il ne peut donc sans injustice être réduit au silence ; il est un citoyen utile & capable de donner ses avis dans les conseils d'une nation dont il augmente l'aifance & le pouvoir.

Enfin le cultivateur, c'est-à-dire tout citoyen qui possède des terres, dont les travaux contribuent aux besoins de la société, qui fournit à sa subsistance, sur qui tombent les impôts, doit être représenté ;

Tome XIV.

personne n'est plus que lui intéressé au bien public ; la terre est la base physique & politique d'un état, c'est sur le possesseur de la terre que retombent directement ou indirectement tous les avantages & les maux des nations ; c'est en proportion de ses possessions, que la voix du citoyen doit avoir du poids dans les assemblées nationales.

Tels sont les différens ordres dans lesquels les nations modernes se trouvent partagées ; comme tous concourent à leur manière au maintien de la république, tous doivent être écoutés ; la religion, la guerre, la justice, le commerce, l'agriculture, sont faits dans un état bien constitué pour se donner des secours mutuels ; le pouvoir souverain est destiné à tenir la balance entre eux ; il empêchera qu'aucun ordre ne soit opprimé par un autre, ce qui arriveroit infailliblement si un ordre unique avoit le droit exclusif de stipuler pour tous.

Il n'est point, dit Edouard I, roi d'Angleterre, de règle plus équitable, que les choses qui intéressent tous, soient approuvées par tous, & que les dangers communs soient repoussés par des efforts communs. Si la constitution d'un état permettoit à un ordre de citoyens de parler pour tous les autres, il s'introduiroit bientôt une aristocratie sous laquelle les intérêts de la nation & du souverain seroient immolés à ceux de quelques hommes puissans, qui deviendroient inmanquablement les tyrans du monarque & du peuple. Telle fut, comme on a vu, l'état de presque toutes les nations européennes sous le gouvernement féodal, c'est-à-dire, durant cette anarchie systématique des nobles, qui lièrent les mains des rois pour exercer impunément la licence sous le nom de *liberté* ; tel est encore aujourd'hui le gouvernement de la Pologne, où sous des rois trop foibles pour protéger les peuples, ceux-ci sont à la merci d'une noblesse fougueuse, qui ne met des entraves à la puissance souveraine que pour pouvoir impunément tyranniser la nation. Enfin tel sera toujours le sort d'un état dans lequel un ordre d'hommes devenu trop puissant, voudra représenter tous les autres.

Le noble ou le guerrier, le prêtre ou le magistrat, le commerçant, le manufacturier & le cultivateur, sont des hommes également nécessaires ; chacun d'eux sert à sa manière la grande famille dont il est membre ; tous sont enfans de l'état, le souverain doit entrer dans leurs besoins divers ; mais pour les connoître il faut qu'ils puissent se faire entendre, & pour se faire entendre sans tumulte, il faut que chaque classe ait le droit de choisir ses organes ou ses *représentans* ; pour que ceux-ci expriment le vœu de la nation, il faut que leurs intérêts soient indivisiblement unis aux siens par le lien des possessions. Comment un noble nourri dans les combats, connoitroit-il les intérêts d'une religion dont souvent il n'est que foiblement instruit, d'un commerce qu'il méprise, d'une agriculture qu'il dédaigne, d'une jurisprudence dont il n'a point d'idées ? Comment un magistrat, occupé du soin pénible de rendre la justice au peuple, de sonder les profondeurs de la jurisprudence, de se garantir des embûches de la ruse, & de démêler les pièges de la chicane, pourroit-il décider des affaires relatives à la guerre, utiles au commerce, aux manufactures, à l'agriculture ? Comment un clergé, dont l'attention est absorbée par des études & par des soins qui ont le ciel pour objet, pourroit-il juger de ce qui est le plus convenable à la navigation, à la guerre, à la jurisprudence ?

Un état n'est heureux, & son souverain n'est puissant, que lorsque tous les ordres de l'état se prêtent réciproquement la main ; pour opérer un effet si salutaire, les chefs de la société politique sont intéressés à maintenir entre les différentes classes de ci-

T

oyens, un juste équilibre, qui empêche chacune d'entr'elles d'empiéter sur les autres. Toute autorité trop grande, mise entre les mains de quelques membres de la société, s'établit aux dépens de la sûreté & du bien-être de tous; les passions des hommes les mettent sans cesse aux prises; ce conflit ne sert qu'à leur donner de l'activité; il ne nuit à l'état que lorsque la puissance souveraine oublie de tenir la balance, pour empêcher qu'une force n'entraîne toutes les autres. La voix d'une noblesse remuante, ambitieuse, qui ne respire que la guerre, doit être contrebalancée par celle d'autres citoyens, aux vues desquels la paix est bien plus nécessaire; si les guerriers décidoient seuls du sort des empires, ils seroient perpétuellement en feu, & la nation succomberoit même sous le poids de ses propres succès; les lois seroient forcées de se taire, les terres demeureroient incultes, les campagnes seroient dépeuplées, en un mot on verroit renaître ces misères qui pendant tant de siècles ont accompagné la licence des nobles sous le gouvernement féodal. Un commerce prépondérant feroit peut-être trop négliger la guerre; l'état, pour s'enrichir, ne s'occuperoit point assez du soin de la sûreté, ou peut-être l'avidité le plongeroit-il souvent dans des guerres qui frustreroient ses propres vues. Il n'est point dans un état d'objet indifférent & qui ne demande des hommes qui s'en occupent exclusivement; nul ordre de citoyens n'est capable de stipuler pour tous; s'il en avoit le droit, bientôt il ne stipuleroit que pour lui-même; chaque classe doit être représentée par des hommes qui connoissent son état & ses besoins; ces besoins ne sont bien connus que de ceux qui les sentent.

Les *représentans* supposent des constituans de qui leur pouvoir est émané, auxquels ils sont par conséquent subordonnés & dont ils ne sont que les organes. Quels que soient les usages ou les abus que le tems a pu introduire dans les gouvernemens libres & tempérés, un *représentant* ne peut s'arroger le droit de faire parler à ses constituans un langage opposé à leurs intérêts; les droits des constituans sont les droits de la nation, ils sont imprescriptibles & inaliénables; pour peu que l'on consulte la raison, elle prouvera que les constituans peuvent en tout tems démentir, désavouer & révoquer les *représentans* qui les trahissent, qui abusent de leurs pleins pouvoirs contre eux-mêmes, ou qui renoncent pour eux à des droits inhérens à leur essence; en un mot, les *représentans* d'un peuple libre ne peuvent point lui imposer un joug qui détruiroit sa félicité; nul homme n'acquiert le droit d'en représenter un autre malgré lui.

L'expérience nous montre que dans les pays qui se flattent de jouir de la plus grande liberté, ceux qui sont chargés de représenter les peuples, ne trahissent que trop souvent leurs intérêts, & livrent leurs constituans à l'avidité de ceux qui veulent les dépouiller. Une nation a raison de se défier de semblables *représentans* & de limiter leurs pouvoirs; un ambitieux, un homme avide de richesses, un prodigue, un débauché, ne sont point faits pour représenter leurs concitoyens; ils les vendront pour des titres, des honneurs, des emplois, & de l'argent, ils se croiront intéressés à leurs maux. Que sera-ce si ce commerce infâme semble s'autoriser par la conduite des constituans qui seront eux-mêmes vénaux? Que sera-ce si ces constituans choisissent leurs *représentans* dans le tumulte & dans l'ivresse, ou, si négligeant la vertu, les lumières, les talens, ils ne donnent qu'au plus offrant le droit de stipuler leurs intérêts? De pareils constituans invitent à les trahir; ils perdent le droit de s'en plaindre, & leurs *représentans* leur fermeront la bouche en leur disant: *je vous ai acheté bien chèrement, & je vous vendrai le plus chèrement que je pourrai.*

Nul ordre de citoyens ne doit jouir pour toujours du droit de représenter la nation, il faut que de nouvelles élections rappellent aux *représentans* que c'est d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir. Un corps dont les membres jouiroient sans interruption du droit de représenter l'état, en deviendroit bientôt le maître ou le tyran.

REPRÉSENTATION, f. f. image, peinture de quelque chose qui sert à en rappeler l'idée. *Représentation* en ce sens signifie la même chose que *tableau*, *statue*, *estampe*, &c.

REPRÉSENTATION d'une pièce de théâtre, c'est le récit d'un poème dramatique sur un théâtre public, avec tous les accompagnemens qui y sont nécessaires, tels que le geste, le chant, les instrumens, les machines. Voyez SCÈNE, MACHINE, RÉCITATION, &c.

On dit d'une comédie ou d'une tragédie nouvelle, qu'elle a eu vingt ou trente *représentations*. Souvent une pièce tombe dès la première *représentation*.

M. Richard Steele, & d'autres avec lui, tiennent pour maxime qu'une comédie ou tragédie n'est pas faite pour être lue, mais pour être représentée; qu'ainsi c'est au théâtre qu'il en faut juger, & non quand elle sort de dessous la presse, & que le véritable juge d'une pièce c'est le parterre, & non pas tout le public. Voyez THÉÂTRE, TRAGÉDIE, &c.

REPRÉSENTATION, (*Jurisprud.*) en matière de succession, est lorsque quelqu'un succède au lieu & place de son père, qui est décédé avant que la succession fût ouverte.

Elle diffère de la transmission en ce que pour transmettre une succession il faut y avoir eu un droit acquis, & avoir été héritier; au lieu que le représentant succède au lieu du représenté, quoique celui-ci n'ait point été héritier.

La *représentation* a lieu principalement dans les successions *ab intestat*; néanmoins en matière de fidei-commis conditionnels, au défaut de la transmission on a coutume d'appeler au secours la *représentation*, pourvu qu'il n'y ait aucun terme dans le testament qui marque une intention contraire.

Elle a pareillement lieu pour le douaire & pour la légitime, & pour la présentation à un bénéfice. Quelques coutumes l'admettent aussi pour le retrait qui est accordé au lignager plus prochain.

On ne représente point un homme vivant: ainsi les enfans de celui qui a renoncé à la succession ne peuvent venir par *représentation*, quand ils seroient en même degré que ceux qui sont héritiers.

On peut représenter une personne décédée, sans se porter son héritier.

La *représentation* a son effet, quoique le représenté fût incapable de succéder, parce que c'est moins la personne même que l'on représente que le degré.

L'effet de la *représentation* est, 1°. d'empêcher que le plus proche en degré n'exclue le plus éloigné; 2°. qu'au lieu de partager par têtes, on partage par fanches.

En ligne directe, la *représentation* a lieu à l'infini.

Il faut seulement observer qu'à l'égard des ascendants la *représentation* n'a d'autre effet que d'opérer le partage par fanches.

La *représentation* en collatérale n'avoit pas lieu suivant l'ancien droit romain; elle ne fut admise que par la novelle 118.

La plupart de nos coutumes l'admettent au premier degré seulement pour la collatérale, comme Paris & autres semblables; d'autres l'étendent plus loin: quelques-unes même l'admettent à l'infini; d'autres enfin excluent toute *représentation* en collatérale, & quelques-unes la rejettent aussi en directe.

Pour la succession des fiefs en directe, la femelle représente le mâle, même pour les prérogatives d'âi-

neffe. Quelques coutumes refusent néanmoins le droit d'aînesse à la fille qui représente son pere.

En collatérale, le mâle exclut absolument la femelle de la succession des fiefs, ainsi il n'y a point de *représentation*. Voyez le *traité des successions* de Lebrun, celui de la *représentation* par Guiné, & les mots HÉRITIER, SUCCESSION, TRANSMISSION, REPRÉSENTANT. (A)

REPRÉSENTER, v. act. (Gramm.) c'est rendre présent par une action, par une image, &c. Cette glace *représente* fidelement les objets; il est bien *représenté* sur cette toile; ce phénomène est *représenté* fortement dans cette description; la *représentation* de cette piece a été faite à étonner; il *représente* avec beaucoup de dignité; la pompe de son entrée *représentait* toute la puissance de son souverain. C'est une fonction aussi périlleuse qu'inutile, que de *représenter* leurs devoirs aux grands. Pour enlever l'admiration des hommes, il faut se *représenter* à soi-même & aux autres les choses grandes en grand. Allez, mais soyez prêt à vous *représenter* au premier signe. Les rois *représentent* Dieu sur la terre.

REPRÊTER, v. act. (Gramm.) c'est prêter de-rechef. Voyez PRÊT & PRÊTER.

REPRIER, v. act. (Gramm.) c'est prier une seconde fois. Voyez PRIER & PRIERES.

RÉPRIMANDER, v. act. (Gramm.) c'est châtier par des paroles celui qui a commis une action reprehensible. On *réprimande* ses enfans de leurs étourderies. La *réprimande* de la justice est flétrissante.

RÉPRIMER, v. act. (Gramm.) c'est arrêter l'effet ou le progrès. Les calmans *répriment* la chaleur du sang; *réprimez* l'impétuosité de votre caractère. Il y a des hommes dont aucune disgrâce n'a pu *réprimer* l'orgueil; *réprimer* ou négliger le murmure du soldat.

REPRISE, f. f. (Jurispr.) a différentes significations. *Reprise* d'instance est lorsqu'un héritier ou autre successeur à titre universel, reprend une contestation qui étoit pendante avec le défunt.

Cette *reprise* se fait par un acte que l'on passe au greffe, dans lequel on déclare que l'on reprend l'instance, offrant de procéder suivant les derniers errements.

Un cessionnaire ou autre successeur à titre singulier, ne peut pas régulièrement reprendre l'instance au lieu de celui dont il a les droits; il ne peut qu'intervenir, & son cédant doit toujours rester partie, quand ce ne seroit que pour faire prononcer avec lui sur les frais.

On reprend quelquefois une cause, instance ou procès dans lequel on étoit déjà partie, lorsque dans le cours du procès on acquiert quelque nouvelle qualité en laquelle on doit procéder: par exemple, une fille majeure qui procédoit en cette qualité, si elle se marie, doit reprendre avec son mari, comme femme mariée; & si ensuite elle devient veuve, elle doit encore reprendre en cette qualité. Voyez CAUSE, INSTANCE, PROCÈS, PROCÉDURE, HÉRITIER, VEUVE, CESSIONNAIRE.

REPRISE, en fait de compte, est ce que le comptable a droit de reprendre sur la dépense. Les comptes ont ordinairement trois sortes de chapitres; ceux de recette, ceux de dépense, & ceux de *reprise*. Pour l'ordre du comptant, le rendant se charge en recette de certaines sommes, quoiqu'il ne les ait pas reçues, ou qu'il n'en ait reçu qu'une partie; & dans le chapitre de *reprise* il fait déduction de ce qu'il n'a pas reçu, c'est ce qu'on appelle *reprise*. Voyez COMPTE.

REPRISE de fief, est la prise de possession d'un fief que fait l'héritier du vassal qui est décédé, laquelle possession il reçoit du seigneur en faisant la foi & hommage, & lui payant ses droits, s'il en est dû. Cette prise de possession s'appelle *reprise de fief*, parce qu'anciennement les fiefs n'étant concédés par les seigneurs

Tome XIV.

que pour la vie du vassal, l'héritier qui vouloit reprendre le fief que tenoit le défunt, ne le pouvoit faire sans en être investi par le seigneur.

On a aussi appelé *fief de reprise* ceux qui ne procédoient pas originairement de la concession des seigneurs, mais qui étoient des aleux, & qui ayant été cédés par les propriétaires à des seigneurs, ont été aussi-tôt repris d'eux pour être tenus à foi & hommage. Voyez le mot FIEF.

REPRISES, au pluriel, signifie ce que la femme a droit de reprendre sur les biens de son mari. On joint ordinairement les termes de *reprises* & *conventions matrimoniales*; les *reprises* & les conventions ne sont pourtant pas absolument la même chose, & il semble que le terme de *reprises* a une application plus particulière aux biens que la femme a apportés, & qu'elle a droit de reprendre, soit en nature ou en argent, comme la dot en général, & singulièrement les deniers stipulés les propres réels, & les emplois des propres aliénés, & que sous le terme de *conventions matrimoniales*, on entend plus volontiers ce que la femme a droit de prendre en vertu du contrat, comme son préciput, sa part de la communauté, son douaire & autres avantages qui peuvent lui avoir été faits par le contrat: néanmoins dans l'usage on comprend souvent le tout sous le terme de *reprises*, ou sous celui de conventions matrimoniales.

La femme a hypothèque pour ses *reprises*, du jour du contrat de mariage. On peut aussi comprendre sous le terme de *reprises*, la faculté qui est stipulée par le contrat de mariage en faveur de la femme & de ses enfans, ou autres héritiers, de renoncer à la communauté, & en ce faisant, de reprendre franchement & quittement tout ce qu'elle a apporté en communauté. Voyez COMMUNAUTÉ, DOT, DOUAIRE, FEMME, PRÉCIPUT, RÉNONCIATION A LA COMMUNAUTÉ, PROPRES.

REPRISE, (Comm.) dans un état de compte, se dit d'articles à déduire sur ceux employés en recette.

Il se dit proprement des deniers comptés & non reçus. La *reprise* est la troisième partie d'un compte; la recette & la dépense sont les deux premières. Voyez COMPTE.

REPRISE, en termes de commerce de mer, signifie un vaisseau ou navire marchand qu'un corsaire ou armateur ennemi avoit d'abord pris, & qui ensuite a été repris par un bâtiment du parti contraire. Voyez RECOUSSE, Dict. de Comm.

REPRISE, f. f. est en Musique le nom qu'on donne à chacune des parties d'un air qui se répètent deux fois. C'est en ce sens que l'on dit que la première *reprise* d'une ouverture est grave, & la seconde gaie. Quelquefois on n'entend par *reprise* que la seconde partie d'un air. On dit ainsi que la *reprise* d'un tel menuet ne vaut rien du tout. Enfin, *reprise* est encore chacune des parties d'un rondeau, qui souvent en a trois, dont on ne répète que la première.

Dans les notes, on appelle *reprise* un caractère qui marque qu'on doit répéter la partie de l'air qui le précède, ce qui évite la peine de la noter deux fois. En ce sens il y a deux *reprises*; la grande & la petite. La grande *reprise* se figure à l'italienne par une double barre renfermée entre trois lignes, avec deux points au-dehors de chaque côté, voy. les *Pl. de Musiq.* ou à la françoise, par deux lignes perpendiculaires un peu plus écartées, tirées à-travers toute la portée, entre lesquelles on insère un point dans chaque espace, voy. aussi les *Pl.* mais cette seconde manière s'abolit peu-à-peu; car ne pouvant imiter tout-à-fait la musique italienne, nous en imitons du moins les mots & les figures.

Cette *reprise* ainsi figurée avec des points à droite & à gauche, marque ordinairement qu'il faut recommencer deux fois tant la partie qui la précède que

T ij

celle qui la fuit; c'est pourquoi on la trouve ordinairement vers le milieu des menuets, passe-piés, gavottes, &c. Il y en a qui veulent que lorsque la *reprise* se faisse seulement des points du côté gauche, voy. les fig. c'est pour la répétition de ce qui précède, & que lorsqu'elle a des points du côté droit, voy. les fig. c'est la répétition de ce qui fuit. Il seroit du-moins à souhaiter que cette convention fût tout-à-fait établie, car elle me paroît fort commode.

La petite *reprise* est lorsqu'après une grande *reprise*, on recommence encore quelques-unes des dernières mesures pour finir. Il n'y a point de signe particulier pour la petite *reprise*, mais on se sert ordinairement de quelque signe de renvoi, figuré au-dessus de la portée. Voyez RENVOI.

Il faut remarquer que ceux qui notent correctement ont toujours soin que la dernière note d'une *reprise* se rapporte exactement pour la mesure, & à celle qui commence cette *reprise*, & à celle qui commence la *reprise* qui fuit, quand il y en a une. Que si le rapport de ces notes n'est pas assez clair pour la liaison de la mesure, après la note qui termine une *reprise*, on ajoute deux ou trois notes de ce qui doit être commencé jusqu'à ce qu'on ait une mesure ou une demi-mesure complète. Et comme à la fin d'une première partie on a premièrement la même partie à reprendre, puis la seconde partie à commencer, & que cela ne se fait pas toujours dans des tems ou parties de tems semblables, on est quelquefois obligé de noter deux fois la finale de la première *reprise*; l'une avant le signe de *reprise* avec les premières notes de la première partie; l'autre après le même signe pour commencer la seconde partie; alors on tire un demi-cercle depuis cette première finale jusqu'à sa répétition, pour marquer qu'à la seconde fois il faut passer comme nul tout ce qui est enfermé par ce demi-cercle. Voyez les fig. (S)

REPRISE, *estocade de*, (*Escrime.*) est une ou plusieurs bottes qu'on détache à l'ennemi, en feignant de se remettre en garde.

REPRISE, f. f. (*Archit.*) c'est toute sorte de refecton de mur, pilier, &c. faite par sous-œuvre, qui doit se rapporter en son milieu d'épaisseur, l'empattement étant égal de part & d'autre, ou dans son pourtour. Daviler. (D. J.)

REPRISE, f. f. (*Hydraul.*) on dit que l'eau va par *reprise*, lorsque élevée dans une machine hydraulique, elle se rend dans un puisart ou dans une bêche d'où une autre pompe l'élève encore plus haut. C'est aussi dans le cours d'une conduite, l'eau qui sort d'un regard pour reprendre sa route dans une autre pierrée.

REPRISE, REPRENDRE, (*Jardinage.*) se dit quand au printemps on voit des jeunes plants pousser vigoureusement, & on attend à la seconde seve pour être sûr de leur *reprise*.

REPRISE, *au Manege*, est l'espace de tems pendant lequel l'académiste fait travailler son cheval devant l'écurier. Chaque écolier monte ordinairement trois chevaux, & fait trois *reprises* sur chaque cheval.

REPRISE D'ESSAI, *à la monnoie*, est un nouvel essai de l'espece que l'essayeur général & l'essayeur particulier ont trouvé hors du remède.

Pour y parvenir, le conseiller qui est dépositaire du reste de cette espece, en fait couper un morceau qu'il remet entre les mains de l'essayeur général, qui en fait l'essai en présence de l'essayeur particulier. Le conseiller fait ensuite son procès-verbal de cette *reprise*. Voyez ESSAI.

REPRISE, on dit en *Fauconnerie*, voler à la *reprise*.

REPRISE, (*terme de Lansquenets.*) c'est une carte que l'on donne à celui qui a perdu la première, afin qu'il ait lieu de réparer sa perte. (D. J.)

REPRISER, v. act. (*Gramm.*) priser une seconde fois. Voyez les articles PRISÉE & PRISER.

REPROBATION, f. f. *en Théologie*, signifie l'exclusion de la vie éternelle, & la destination aux supplices de l'enfer pour un certain nombre d'hommes que Dieu ne tire pas de la masse de perdition. Elle est opposée à la *prédestination*. V. PRÉDESTINATION.

On distingue deux sortes de *reprobation*, l'une qu'on nomme *negative*, & l'autre qu'on appelle *positive*. La *reprobation* négative est la non-élection à l'immortalité glorieuse; ou l'exclusion du royaume des cieux. La *reprobation* positive est la destination & la condamnation aux peines de l'enfer.

Il est important sur cette matière, comme sur l'article de la *prédestination*, de discerner précisément ce qui est de foi d'avec ce qui est abandonné à la dispute des écoles. Il est donc décidé, comme de foi parmi les Catholiques, 1°. qu'il y a une *reprobation*, c'est-à-dire qu'il se trouve en Dieu un decret absolu, non-seulement d'exclure de la gloire quelques-unes de ses créatures, mais encore de les condamner au feu éternel. Ce qu'on prouve par S. Matth. c. xxv. v. 23. & 41. & par l'épître aux Rom. chap. ix. v. 22.

2°. Que le nombre des reprouvés est beaucoup plus grand que celui des élus. Matth. c. vij. v. 14. xx. v. 16.

3°. Que le nombre des reprouvés est fixe & immuable, qu'il ne peut ni augmenter, ni diminuer. Cette vérité est une suite nécessaire de la fixation du nombre des prédestinés qu'on reconnoît être invariable. S. Aug. lib. de correct. & grat. c. xiiij.

4°. Que le decret de la *reprobation* n'impose pas aux reprouvés la nécessité de pécher, qu'il ne les porte point au crime, & qu'ils ne deviennent prévaricateurs que par un choix très-libre de leur volonté. II. conc. d'Orang. can. 25.

5°. Qu'il est faux que la *reprobation* exclue les reprouvés de toute communication de grace, ou, ce qui est la même chose, qu'aucun des reprouvés ne reçoive dans le tems, ni le don de la foi, ni le secours de la grace actuelle pour pratiquer la vertu, ni la grace de la justification. Conc. de Trent. session vj. can. 17.

6°. Que la *reprobation* positive qui n'est autre chose que la préparation des peines éternelles, & la destination au feu de l'enfer, suppose nécessairement & indispensablement la prévision de quelque péché mortel, accompagné de l'impénitence finale. S. Aug. oper. imperf. liv. III. c. xvij. & liv. IV. c. xxv.

7°. Que la *reprobation* positive des mauvais anges a eu pour fondement la prévision des péchés mortels qu'ils devoient commettre, & dont ils ne devoient jamais se repentir. Que celle des enfans qui meurent sans baptême, a pour source & pour principe la prévision du péché originel qu'ils devoient contracter en Adam, & qui ne devoit jamais leur être remis. Que celles des payens est fondée non-seulement sur la prévision du péché originel qui ne devoit point être effacé en eux, mais encore sur la prévision des péchés actuels qu'ils devoient commettre sans en faire pénitence. Enfin que celle des fideles ne prend sa source que dans la prévision des péchés actuels qu'ils devoient commettre, & dans lesquels ils devoient mourir.

Mais on dispute vivement dans les écoles savoir si la *reprobation* négative est un acte réel, positif & absolu en Dieu, par lequel il ait arrêté de ne point admettre toutes ses créatures dans le royaume des cieux, ou si c'est une simple suspension ou négation d'acte. La plupart des théologiens, & en particulier les Thomistes, tiennent pour le premier sentiment.

On demande encore quelle est la cause ou le fondement de la *reprobation* négative tant des anges que des hommes.

Les Thomistes répondent que la *reprobation* négative des anges n'a eu pour fondement que le bon plaisir de Dieu, & qu'elle est antérieure à la prévision de

leur chute. 2°. Que Dieu n'a point eu égard aux péchés actuels des hommes lorsqu'il a résolu de ne point donner la gloire à quelques-uns d'entr'eux, & qu'il n'a trouvé qu'en lui-même les motifs de ce refus.

Les défenseurs de la science moyenne soutiennent que tant à l'égard des anges qu'à l'égard des hommes, Dieu ayant prévu ce que les uns & les autres feroient de bien & de mal dans tous les ordres possibles des choses, & ayant choisi par préférence & de sa seule volonté l'ordre dans lequel il les a constitués, leur *reprobation* négative est antérieure à leurs démérites, & dépend uniquement de la volonté de Dieu.

Ceux qu'on appelle *Augustiniens*, disent que dans l'état d'innocence Dieu n'a exclu personne de la gloire, que conséquemment à la prévision de leurs péchés actuels, & que depuis la chute d'Adam, la *reprobation* négative suppose la prévision non-seulement des péchés actuels, mais encore celle du péché originel, comme cause éloignée de cette *reprobation*. Sentiment qui peut être vrai, tant à l'égard des enfans qui meurent sans baptême, qu'à l'égard des infidèles, mais qui n'est point applicable aux adultes, en qui le péché originel a été entièrement effacé par le baptême. D'ailleurs il semble approcher du sentiment de Jansénius sur cette matière, & paroît directement contraire à la doctrine du concile de Trente sur le péché originel. *Jeffer. v.*

Calvin a avancé que la *reprobation* tant positive que négative dépendoit uniquement du bon plaisir de Dieu, & qu'antécédemment à toute prévision de péché, il avoit destiné un certain nombre de ses créatures raisonnables aux supplices éternels. Doctrine impie & cruelle, qui n'a presque plus aujourd'hui de partisans même parmi les Calvinistes. On trouve aussi quelque chose de semblable dans les trente-neuf articles de l'église anglicane; mais depuis elle a généralement abandonné cette opinion, comme injurieuse à Dieu. *Voyez CALVINISTE.*

REPROCHABLE, adj. (*Jurisprud.*) se dit d'un témoin contre lequel on a des sujets de reproches à proposer. *Voyez REPROCHE.*

REPROCHE, f. m. REPROCHER, verb. act. (*Gramm.*) il se dit du blâme amer que nous encourageons par une mauvaise action qu'on ne devoit pas attendre de nous. Le *reproche* est fait pour les ingrats. Si l'on échappe aux *reproches* des autres, on n'échappe point à celui de sa conscience. Chaque état a son *reproche*.

REPROCHES, (*Jurisprud.*) sont les moyens ou raisons que l'on propose contre des témoins entendus dans une enquête ou dans une information, pour empêcher que le juge n'ajoute foi à leur déposition, soit en matière civile ou criminelle; comme quand on oppose que les témoins sont proches parens de la partie adverse, ou qu'ils sont ses amis, ou ses domestiques; qu'ils sont ennemis capitaux de celui contre lequel ils ont déposé; que ce sont gens de mauvaises mœurs, déjà repris de justice & corrompus par argent.

En matière civile, les *reproches* se proposent par un dire.

Ils doivent être pertinens & circonstanciés, autrement on n'en doit pas admettre la preuve; & si la preuve en ayant été admise, ils ne sont pas prouvés, on n'y a point d'égard. Les faits sont même réputés calomnieux, s'ils ne sont justifiés avant le jugement du procès.

Celui qui a fait faire l'enquête, peut fournir de réponse par écrit aux *reproches*; cette réponse doit être signée de lui ou de son procureur, en vertu d'une procuration *ad hoc*; & la réponse doit être signifiée à l'autre partie.

Les juges ne doivent point appointer les parties à informer sur les faits contenus dans les *reproches* &

dans les réponses, à-moins que les *reproches* ne paroissent pertinens & admissibles.

Les *reproches* doivent être jugés avant le fonds; & s'ils se trouvent fondés, la déposition des témoins qui ont été valablement reprochés, ne doit pas être lue.

Dans les procès criminels, si l'accusé a des *reproches* à fournir contre les témoins, il le doit faire lors de la confrontation, & le juge doit l'avertir qu'il n'y fera plus reçu, après avoir oui la lecture de la déposition. Néanmoins les *reproches* sont entendus en tout état de cause, quand ils sont prouvés par écrit.

Quand l'accusé propose quelque *reproche*, le greffier le rédige par écrit, & la réponse du témoin.

Les *reproches* fournis par un des accusés servent aux autres, quoiqu'ils n'en aient pas proposé, à-moins qu'ils ne soient en contumace, parce que le refus qu'ils font d'obéir à justice, les fait déchoir du bénéfice de toutes exceptions.

Il en est de même de l'accusé, qui après avoir subi la confrontation, s'évade des prisons; car sa fuite fait une présomption contre lui, qui est telle que l'on ne lit pas les *reproches* par lui proposés.

Celui qui a fait entendre des témoins à sa requête, ne peut pas les reprocher dans une autre affaire où ils déposent contre lui, à-moins qu'il ne prouve que depuis son enquête, ils sont devenus ses ennemis, ou qu'ils ont été convaincus de crime, ou corrompus par argent. *Voyez le tit. 23. de l'ordonnance de 1667, & les notes de Bornier, Despeisses, Papon, Louet & Brodeau; les mots ENQUÊTE, INFORMATION, & le mot TÉMOIN. (A)*

REPRODUCTION, f. f. REPRODUIRE, v. act. (*Gramm. & Hist. nat.*) est l'action par laquelle une chose est produite de nouveau, ou pousse une seconde fois. *Voyez RÉGÉNÉRATION.*

Quand on coupe tout près du tronc les branches d'un chêne, d'un arbre à fruit, ou autres semblables, le tronc *reproduit* une infinité de jeunes pousses. *Voyez TIGE ou POUSSE.*

Par *reproduction* on entend ordinairement la restauration d'une chose qui existoit précédemment, & qui a été détruite depuis. *Voyez RESTAURATION.*

La *reproduction* des membres des écrevisses de mer & d'eau douce est un des phénomènes des plus curieux dans l'histoire naturelle. Cette formation d'une nouvelle partie toute semblable à celle qui a été coupée, ne quadre point du tout avec le système moderne sur la génération, par lequel on suppose que l'animal est entièrement formé dans l'œuf. *Voyez GÉNÉRATION & ŒUF.*

C'est cependant une vérité de fait attestée par les pêcheurs, & même par plusieurs savans qui s'en sont assurés par leurs propres yeux; entre autres par MM. de Réaumur & Perrault, dont on connoît assez la capacité & l'exactitude dans ces matières, pour s'en rapporter à eux.

Les jambes des écrevisses de mer ou d'eau douce ont chacune cinq articulations. Or, s'il arrive que quelqu'une de leurs jambes se rompent par quelque accident, comme en marchant, ou autrement, ce qui est fréquent, la fracture se trouve toujours à la future prochaine de la quatrième articulation; & la partie qu'elles ont perdue se trouve *reproduite* quelque tems après; c'est-à-dire qu'il repousse un bout de jambe composé de quatre articulations, dont la première est fendue en deux par le bout, comme étoit la jambe qui est perdue; en sorte que la perte se trouve entièrement réparée.

Si on rompt à dessein la jambe d'une écrevisse à la cinquième ou à la quatrième articulation, la portion qui a été retranchée se trouve toujours au bout d'un tems remplacée par une autre. Mais il n'en arrive pas de même, si la fracture a été faite à la première, la seconde ou la troisième articulation; car alors il n'ar-

rive guere que la *reproduction* se fasse, si les choses restent dans l'état où elles sont. Mais ce qui est fort étonnant, c'est qu'elles ne restent pas dans le même état; car au bout de deux ou trois jours, si on visite les écrevisses à qui cette mutilation est arrivée, on leur trouvera de plus les autres articulations retranchées jusqu'à la quatrième: & il y a apparence qu'elles se font fait elles-mêmes cette opération, pour rendre la *reproduction* de leur jambe plus certaine.

La partie reproduite, non-seulement est configurée comme celle qui a été retranchée, mais elle est même au bout de quelque tems tout aussi grosse. C'est ce qui fait qu'on voit souvent des écrevisses qui ont deux jambes de différente grosseur, mais proportionnées dans toutes leurs parties. On peut juger à coup sûr que la plus petite est une jambe reproduite.

Si la partie reproduite est encore rompue, il se fait une seconde *reproduction*.

L'été qui est la seule saison de l'année où les écrevisses mangent, est le tems le plus favorable pour la *reproduction* de leurs membres. Elle se fait alors en quatre ou cinq semaines; au-lieu que dans d'autres saisons, elle ne se fait qu'en huit ou neuf mois. Leurs petites jambes se *reproduisent* aussi, mais plus rarement & plus lentement que les grosses. Les cornes se *reproduisent* de même. *V. mem. de l'acad. royal. des Sc. an 1712, p. 295. & hist. de la même année, p. 45. & année 1718, p. 31. Voyez aussi YEUX D'ECREVISSES.*

REPROMETTRE, v. act. (*Gram.*) promettre une seconde fois. *Voyez PROMETTRE & PROMESSE.*

REPROUVER, v. act. (*Gram.*) prouver de-rechef. *Voyez PREUVE & PROUVER.*

RÉPROUVER, (*Critiq. sacrée.*) c'est rejeter une chose ou une personne dont on s'étoit d'abord servi; la pierre que les architectes ont réprouvée (*reprobaverant*), est devenue la principale pierre de l'angle. *Matt. xxj. 42.* Cette pierre angulaire est J. C. *Réprover* veut dire encore juger mal de quelqu'un, le condamner; ainsi les réprouvés, dans l'Ecriture, sont les méchans, les impénitens que Dieu condamne. (*D. J.*)

REPTILES, dans l'*Histoire naturelle*, est le nom de certains animaux ainsi dénommés, parce qu'ils rampent & marchent sur le ventre; ou bien les *reptiles* sont une sorte d'animaux & d'insectes, qui au lieu de marcher avec des piés, portent sur une partie de leur corps, tandis que le reste s'avance ou s'élance en-devant. *Voyez ANIMAL, INSECTE, &c.*

Ce mot est formé du mot latin *repo*, ramper. Tels sont les vers de terre, les chenilles, les serpens, &c. Il est pourtant vrai que la plupart des *reptiles* ont des piés. Seulement ils les ont petits, & les jambes courtes, à proportion de la grosseur de leur corps. *Voyez PIÉ & JAMBE.*

Les observateurs naturalistes ont fait une infinité de découvertes admirables sur la motion des *reptiles*. Ainsi le ver de terre en particulier, à ce que nous apprend M. Willis, a tout le corps entouré d'un bout à l'autre, de muscles annulaires; ou, comme s'exprime M. Derham, le corps du ver de terre n'est d'un bout à l'autre, à sa surface extérieure, qu'un muscle spiral continu, dont les fibres orbiculaires, en se contractant, rendent chaque anneau plus étroit & plus long qu'auparavant; au moyen de quoi, semblable à une tarière, il perce la terre pour s'y faire un passage. La motion de ce *reptile* peut encore être comparée à un fil de fer roulé en spirale sur un cylindre, dont un des bouts, si on le lâche, va se rapprocher de l'autre qui est arrêté & tenu ferme. Car de même le ver-à-foie, après qu'il a alongé ou étendu son corps, se replie sur lui-même, en s'appuyant sur les petits piés qu'il a: ces piés sont au ver ce qu'est au fil de fer roulé en spirale, le bout par où il est arrêté; c'est son point d'appui. Ils sont rangés

de quatre en quatre tout le long de son corps; & il s'en sert comme de crochets, pour attacher sur un plan, tantôt une partie de son corps, tantôt une autre; c'est en même tems pour pousser en avant sa partie antérieure, en l'alongeant, & amener sa partie postérieure en la contractant.

Le serpent rampe un peu différemment; aussi la structure de son corps est-elle différente; car il a le long du corps une enfilade d'os qui sont tous articulés les uns avec les autres. Son corps ne rentre pas en lui-même: mais il forme des circonvolutions. Tandis qu'une partie de son corps porte à terre, il en élance une autre en avant, laquelle à son tour se posant sur la terre, oblige le reste du corps de suivre. L'épine de son dos, différemment torse, fait le même effet, lorsqu'il faute, que les jointures des piés dans les autres animaux; car ce qui les fait sauter, sont les muscles de leur dos qui s'étendent & se développent.

Il y a un préjugé assez général sur la plupart de ces animaux: c'est que coupés par pièces, ils reprennent; il est sûr que les parties séparées conservent du mouvement & de la vie long-tems après la séparation; que leur organisation est beaucoup plus simple que celle de la plupart des autres animaux; qu'ils n'en satisfont pas moins bien aux deux grandes fonctions de l'animalité, la conservation & la reproduction, & qu'à les examiner de près, on est porté à croire que la sensibilité est une propriété générale de la matière.

Reptile se dit aussi abusivement des plantes & des fruits qui rampent à terre, ou qui se marient à d'autres plantes, n'ayant pas des tiges assez fortes pour les soutenir: telles sont les concombres, les melons: telles sont aussi la vigne, le lierre, &c.

RÉPUBLICAIN, f. m. (*Gram.*) citoyen d'une république. Il se dit aussi d'un homme passionné pour cette sorte de gouvernement. *Voyez l'article suivant.*

RÉPUBLIQUE, f. f. (*Gouvern. polit.*) forme de gouvernement, dans lequel le peuple en corps ou seulement une partie du peuple, a la souveraine puissance. *Reipublicæ forma laudari facilius quàm evenire, & si evenit, haud diuturna esse potest*, dit Tacite, *annual. 4.*

Lorsque dans la *république* le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une *démocratie*. Lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie du peuple, c'est une *aristocratie*. *Voyez DÉMOCRATIE, ARISTOCRATIE.*

Lorsque plusieurs corps politiques se réunissent ensemble pour devenir citoyens d'un état plus grand qu'ils veulent former, c'est une *république fédérative*. *Voyez RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE.*

Les *républiques* anciennes les plus célèbres sont la *république* d'Athènes, celle de Lacédémone, & la *république* romaine. *Voyez LACÉDEMONNE, RÉPUBLIQUE d'Athènes, & RÉPUBLIQUE romaine.*

Je dois remarquer ici que les anciens ne connoissoient point le gouvernement fondé sur un corps de noblesse, & encore moins le gouvernement fondé sur un corps législatif formé par les représentans d'une nation. Les *républiques* de Grece & d'Italie étoient des villes qui avoient chacune leur gouvernement, & qui assembloient leurs citoyens dans leurs murailles. Avant que les Romains eussent englouti toutes les *républiques*, il n'y avoit presque point de roi nulle part, en Italie, Gaule, Espagne, Allemagne; tout cela étoit de petits peuples ou de petites *républiques*. L'Afrique même étoit soumise à une grande: l'Asie mineure étoit occupée par les colonies grecques. Il n'y avoit donc point d'exemple de députés de villes, ni d'assemblées d'états; il falloit aller jusqu'en Perse pour trouver le gouvernement d'un seul.

Dans les meilleures *républiques* grecques, les richesses y étoient aussi à charge que la pauvreté; car les riches étoient obligés d'employer leur argent en fêtes, en sacrifices, en chœurs de musique, en chars, en chevaux pour la course, en magistratures, qui seules formoient le respect & la considération.

Les *républiques* modernes sont connues de tout le monde; on fait quelle est leur force, leur puissance & leur liberté. Dans les *républiques* d'Italie, par exemple, les peuples y sont moins libres que dans les monarchies. Aussi le gouvernement a-t-il besoin, pour se maintenir, de moyens aussi violens que le gouvernement des Turcs; témoins les inquisiteurs d'état à Venise, & le tronc où tout délateur peut à tous momens jeter avec un billet son accusation. Voyez quelle peut être la situation d'un citoyen dans ces *républiques*. Le même corps de magistrature a, comme exécuter des lois, toute la puissance qu'il s'est donnée comme législateur. Il peut ravager l'état par ses volontés générales; & comme il a encore la puissance de juger, il peut détruire chaque citoyen par ses volontés particulières. Toute la puissance y est une, & quoiqu'il n'y ait point de pompe extérieure qui découvre un prince despotique, on le sent à chaque instant. A Genève on ne sent que le bonheur & la liberté.

Il est de la nature d'une *république* qu'elle n'ait qu'un petit territoire; sans cela elle ne peut guère subsister. Dans une grande *république* il y a de grandes fortunes, & par conséquent peu de modération dans les esprits: il y a de trop grands dépôts à mettre entre les mains d'un citoyen; les intérêts se particularisent: un homme sent d'abord qu'il peut être heureux, grand, glorieux, sans sa patrie; & bientôt, qu'il peut être seul grand sur les ruines de sa patrie.

Dans une grande *république* le bien commun est sacrifié à mille considérations: il est subordonné à des exceptions: il dépend des accidens. Dans une petite, le bien public est mieux senti, mieux connu, plus près de chaque citoyen: les abus y sont moins étendus, & par conséquent moins protégés.

Ce qui fit subsister si long-tems Lacédémone, c'est qu'après toutes ses guerres, elle resta toujours avec son territoire; le seul but de Lacédémone étoit la liberté: le seul avantage de sa liberté, c'étoit la gloire.

Ce fut l'esprit des *républiques* grecques de se contenter de leurs terres, comme de leurs lois. Athènes prit de l'ambition, & en donna à Lacédémone; mais ce fut plutôt pour commander à des peuples libres, que pour gouverner des esclaves: plutôt pour être à la tête de l'union que pour la rompre. Tout fut perdu, lorsqu'une monarchie s'éleva! gouvernement dont l'esprit est tourné vers l'aggrandissement.

Il est certain que la tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun y met une *république*. L'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris. Mais quand cela n'est pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu. Les lois sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation. *Esprit des lois.* (D. J.)

RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES, (*Gouvern. athénien.*) le lecteur doit permettre qu'on s'étende dans cet ouvrage sur les *républiques* d'Athènes, de Rome & de Lacédémone, parce que par leur constitution elles se sont élevées au-dessus de tous les empires du monde.

Il n'est pas surprenant que les Athéniens, ainsi que beaucoup d'autres peuples, aient porté la gloire de

leur origine jusqu'à la chimère, & qu'ils se soient dits enfans de la terre; cependant il est assez vraisemblable, au jugement de quelques historiens, qu'ils descendoient d'une colonie de Saïtes, peuples d'Egypte. Ils furent d'abord sous la puissance des rois, & ensuite ils élurent pour les gouverner, des magistrats perpétuels qu'ils nommèrent *archontes*. La magistrature perpétuelle ayant encore paru à ce peuple amoureux de l'indépendance, une image trop vive de la royauté, il rendit les archontes décennaux, & finalement annuels. Ensuite, comme on ne s'accordoit point, ni sur la religion, ni sur le gouvernement, & que les factions renaissoient sans cesse, ils reçurent de Dracon ces lois célèbres qu'on disoit avoir été écrites avec du sang, à cause de leur excessive rigueur. Aussi furent-elles supprimées vingt-quatre ans après par Solon qui en donna de plus douces & de plus convenables aux mœurs athéniennes.

Les sages lois de ce grand législateur établirent une pure démocratie que Pisistrate rompit en usurpant la souveraineté d'Athènes, qu'il laissa à ses fils Hipparque & Hippias. Le premier fut tué; & le second ayant pris la fuite, se joignit aux Perses, que les Athéniens commandés par Miltiade défirent à Marathon.

On fait combien ils contribuèrent aux victoires de Mycale, de Platée & de Salamine. Ces victoires élevèrent Athènes au plus haut point de splendeur où elle ait jamais été sous un corps de *république*. Elle tint aussi dans la Grèce, le premier rang pendant l'espace de 70 ans. Ce fut dans cet intervalle que parurent ses plus grands capitaines, ses plus célèbres philosophes, ses premiers orateurs, & ses plus habiles artistes.

Elle étoit en possession de combattre pour la prééminence & pour la gloire. Elle seule sacrifia plus d'hommes & plus d'argent à l'avantage commun des Grecs, que nul autre peuple de la terre n'en sacrifia jamais à ses avantages particuliers. Tant qu'elle fut florissante, elle aima mieux affronter de glorieux hazards, que de jouir d'une honteuse sûreté. On la vit peuplée d'ambassadeurs qui venoient de toutes parts réclamer sa protection, & qui la nommoient *le commun asyle des nations*. L'art de bien dire devint son partage, & elle n'eut point de maître pour la finesse & la délicatesse du goût.

Mais comme les richesses & les beaux arts menent à la corruption, Athènes se corrompit fort promptement, & marcha à grands pas à sa ruine. On ne sauroit croire combien elle étoit déchue de ses anciennes mœurs du tems d'Eschines & de Démosthènes. Il n'y avoit déjà plus chez les Athéniens d'amour pour la patrie, & l'on ne voyoit que désordres dans leurs assemblées & dans les actions juridiques. Ayant perdu contre Philippe la bataille de Chéronée, elle fut obligée de plier sous la puissance de ce roi de Macédoine, & sous celle de son fils Alexandre.

Elle se releva néanmoins de la tyrannie de Démétrius par la valeur d'Olympiodore. La vaillance de ses habitans reprit alors ses premières forces, & fit sentir aux Gaulois la puissance de leurs armes. L'athénien Callippus empêcha le passage des Thermopyles à la nombreuse armée de Brennus, & la contraignit d'aller se répandre ailleurs. Il est vrai que ce fut là le dernier triomphe d'Athènes. Aristion, l'un de ses capitaines, qui s'en étoit fait le tyran, ne put défendre cette ville contre les Romains. Sylla prit Athènes, & l'abandonna au pillage. Le pirée fut détruit, & n'a point été rétabli depuis.

Après le sac de Sylla, Athènes eût été pour toujours un affreux désert, si le savoir de ses philosophes n'y eût encore attiré une multitude de gens avides de profiter de leurs lumières. Pompée lui-même discontinua la poursuite des pirates pour s'y rendre,

& le peuple par reconnoissance combattit en sa faveur à la bataille de Pharsale. Cependant César fit gloire de lui pardonner après sa victoire, & dit ce beau mot « je devois punir les Athéniens d'aujourd'hui, mais c'est au mérite des morts que j'accorde de la grace aux vivans. »

Auguste laissa aux Athéniens leurs anciennes lois, & ne leur ôta que quelques îles qui leur avoient été données par Antoine. L'empereur Adrien se fit gloire d'être le restaurateur de ses plus beaux édifices, & d'y remettre en usage les lois de Solon. Son inclination pour Athènes passa à Antonin Pius son successeur, qui la transmit à Verus. L'empereur Valérien en fit aussi rétablir les murailles; mais cet avantage ne put empêcher que sous l'empire de Claude, successeur de Gallien, elle ne fût ravagée par les Scythes. Enfin 140 ans après sous l'empire d'Honorius, elle fut prise par Alaric, à la sollicitation de Stilicon.

Tout le monde fait les nouvelles vicissitudes qu'elle éprouva depuis. Du tems de la fureur des croisades, elle devint la proie du premier occupant, François, Arragonois, Florentins, &c. mais les Francs se virent forcés de l'abandonner en 1455, aux armes victorieuses de Mahomet II. le plus redoutable des empereurs ottomans.

Depuis cette fatale époque, les Turcs en font restés les maîtres, & ont bâti des mosquées sur les ruines des temples des dieux. Les janissaires foulent aux piés les cendres des orateurs Ephialtes, Isocrate & Lycurgue, les tombeaux d'Hippolite fils de Thésée, de Miltiade, de Thémistocle, de Cimon, de Thucydide, &c. Le palais d'Adrien leur sert de cimetière; la place céramique où étoit un autel dédié à la Miséricorde, est leur bazar. Le quartier du cady étoit celui d'Eschines, rival de Démosthène: les enfans de ce quartier y commençoient à parler plutôt qu'ailleurs. Le palais de Thémistocle étoit dans ce quartier. Epicure & Phocion y demeuroient. Il y avoit aussi trois superbes temples élevés en l'honneur des grands hommes. L'église archiépiscopale des Grecs étoit le temple de Vulcain décrit par Pausanias. Je renvoie le lecteur au même historien pour la description de toutes les autres merveilles de cette ville célèbre; mais je dois dire quelque chose de son gouvernement.

Athènes ayant été composée par Solon de dix tribus, on nomma par chaque tribu six vingt citoyens des plus riches pour fournir à la dépense des armemens: ce qui formoit le nombre de douze cens hommes divisés en vingt classes. Chacune de ces vingt classes étoit composée de soixante hommes, & subdivisée en cinq parties dont chacune étoit de douze hommes.

Solon établit que l'on nommeroit par choix à tous les emplois militaires, & que les sénateurs & les juges seroient élus par le sort. Il voulut aussi que l'on donnât par choix les magistratures civiles, qui exigeoient une grande dépense, & que les autres fussent données par le sort. Mais pour corriger le sort, il régla qu'on ne pourroit élire que dans le nombre de ceux qui se présenteroient; que celui qui auroit été élu, seroit examiné par des juges; & que chacun pourroit l'accuser d'en être indigne; cela tenoit en même tems du sort & du choix.

Cependant si l'on pouvoit douter de la capacité naturelle qu'a le peuple pour discerner le mérite, il n'y auroit qu'à jeter les yeux sur cette suite continuelle de choix étonnans que firent les Athéniens & les Romains, ce qu'on n'attribuera pas sans doute au hasard. On fait qu'à Rome, quoique le peuple se fût donné le droit d'élever aux charges les plébéiens, il ne pouvoit se résoudre à les élire; & quoiqu'à Athènes on pût par la loi d'Aristide tirer les magistrats de

toutes les classes, il n'arriva jamais, dit Xénophon, que le bas-peuple demandât celles qui pouvoient intéresser son salut ou sa gloire.

Les divers genres de magistrats de la république d'Athènes se peuvent réduire à trois classes; 1°. de ceux qui choisis dans certaines occasions par une tribu d'Athènes, ou par une bourgade de l'Attique, étoient chargés de quelque emploi particulier, sans droit de juridiction; 2°. de ceux qui étoient tirés au sort par les Thesmotetes, dans le temple de Thésée, tels étoient les Archontes; le peuple désignoit les candidats entre lesquels le sort devoit décider; 3°. de ceux que sur la proposition des Thesmotetes, le peuple assemblé éliroit à la pluralité des voix dans le pnyce; ces deux dernières especes de magistrats étoient obligés à rendre des comptes; mais ceux qui étoient choisis par une tribu ou par une bourgade, & qui composoient le bas étage de la magistrature, n'étoient pas comptables.

Les trois symboles de la grande magistrature étoient une baguette, une petite tablette, & une certaine marque qu'on donnoit aux juges, lorsqu'ils alloient au tribunal, & qu'ils rendoient en sortant.

La splendeur d'Athènes l'avoit mise en possession de voir des souverains qui faisoient gloire d'obtenir chez elle le droit de bourgeoisie. Les fils d'Ajace l'acheterent au prix de la principauté qu'ils avoient dans l'île d'Egine. Vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, le fils de Sitalce, puissant roi de Thrace, n'acquit ce droit de bourgeoisie que par un article d'un traité de son pere avec les Athéniens. Enfin Cotys, autre roi de Thrace, & son fils Chersoblopte l'obtinrent à leur tour. On ne peut donc s'empêcher d'avoir grande idée d'une ville dont les rois même briguoient le rang de citoyen, pour pouvoir voter dans les assemblées publiques.

Quelques jours avant qu'on les tint, on affichoit un placard qui instruisoit chaque citoyen de la matière qu'on devoit agiter. Comme on refusoit d'admettre dans l'assemblée les citoyens qui n'avoient pas atteint l'âge nécessaire pour y entrer, aussi forçoit-on les autres d'y venir sous peine d'amende. On écrivoit sur un registre le nom de tous les citoyens, à qui la loi accordoit voix délibérative. Ils l'avoient tous après l'âge de puberté, à-moins que quelque vice capital ne les en privât. Tels étoient les mauvais fils, les poltrons déclarés, les brutaux qui s'emportoient dans la débauche jusqu'à oublier leur sexe, les prodigues & les débiteurs du fisc.

Le peuple, par l'avis duquel tout se decidoit, s'assembloit de grand matin pour délibérer tantôt dans la place publique, tantôt dans le pnyce, c'est-à-dire le lieu plein, ainsi nommé à cause du grand nombre de sieges qu'il contenoit ou des hommes qui s'empressoient de les remplir; mais le plus souvent l'assemblée se tenoit au théâtre de Bacchus, dont on reconnoît encore la vaste étendue par les démolitions qui en restent.

Les dix tribus éliroient par an chacune au fort cinquante sénateurs, qui composoient le sénat de cinq cens. Chaque tribu tour-à-tour avoit la préséance, & la cédoit successivement aux autres. Les cinquante sénateurs en fonction se nommoient *prytanes*, le lieu où ils s'assembloient *prytanée*, & le tems de leurs exercices ou la *prytanie* duroit trente-cinq jours. Pendant les trente-cinq jours, dix des cinquante prytanes présidoient par semaine sous le nom de *proédres*; & celui des proédres qui dans le cours de la semaine étoit en jour de présider s'appelloit *épistate*. On ne pouvoit l'être qu'une fois en sa vie, de peur qu'on ne prît trop de goût à commander. Les sénateurs des autres tribus ne laissoient pas toujours d'opiner, selon le rang que le sort leur avoit donné; mais les prytanes convoquoient l'assemblée, les proédres en expo-

soient

soient le sujet, l'épistate demandoit les avis.

On distinguoit deux sortes d'assemblées, les unes ordinaires & les autres extraordinaires. Des premières que les prytanes seuls avoient droit de convoquer, il y en avoit quatre durant chaque prytanie en des jours & sur des sujets marqués. Les dernières se convoquoient tantôt par les prytanes, tantôt par les généraux, & n'avoient de sujet ni de jour, qu'autant que les occasions leur en donnoient. On négligeoit quelquefois les formalités à l'approche d'un péril manifeste. Diodore, liv. XVI. rapporte que le peuple d'Athènes, à la nouvelle irruption de Philippe, s'attroupa au théâtre sans attendre, selon la coutume, l'ordre du magistrat.

On ouvroit l'assemblée par un sacrifice & par une imprécation. L'on sacrifioit à Cérés un jeune porc, pour purifier le lieu que l'on arrosoit du sang de la victime. L'imprécation mêlée aux vœux se faisoit en ces termes : « Périsse maudit des dieux avec sa race, » quiconque agira, parlera ou pensera contre la *république* ». La cérémonie achevée, le poëtre exposoit au peuple pourquoi on l'assembloit ; ils lui rapportoient l'avis du sénat des cinq cens, c'est-à-dire des cinquante sénateurs tirés de chaque tribu, & demandoient la ratification, la réforme ou l'improbation de cet avis. Si le peuple ne se sentoient pas en disposition de l'approuver sur l'heure, un héraut commis par l'épistate s'écrioit à haute voix : « Quel citoyen au-dessus de cinquante ans veut parler ? » Le plus ancien orateur montoit alors dans la tribune, lieu élevé d'où l'on pouvoit mieux se faire entendre.

Après qu'il avoit parlé, s'il se trouvoit six mille citoyens dans l'assemblée, ils formoient le décret en opinant de la main. On le dressoit après avoir recueilli les suffrages, & on l'intituloit du nom de l'orateur ou du sénateur dont l'opinion avoit prévalu. On mettoit avant tout la date, dans laquelle on faisoit entrer premièrement le nom de l'archonte, ensuite le jour du mois, enfin le nom de la tribu qui étoit en tour de présider ; voici la formule d'une de ces dates, qui suffira pour faire juger de toutes les autres : « Sous l'archonte Mnésiphile, le trentième jour du mois Hécatombeon, la tribu de Pandion étant en tour de présider. . . . »

Dans les causes criminelles, les juges prononçoient deux fois ; d'abord ils jugeoient le fond de la cause, & ensuite ils établissoient la peine. Sur le premier jugement, ils ne faisoient que déclarer s'ils condamnoient l'accusé, ou s'ils le renvoyoient absous ; que si la pluralité des voix étoit pour la condamnation, alors, au cas que le crime ne fût pas capital, on obligeoit le coupable à déclarer lui-même la peine qu'il avoit méritée. Après cela suivoit un second jugement des magistrats, qui proportionnoient eux-mêmes la peine au crime. Les Athéniens avoient une loi qui leur prescrivoit en termes formels de garder cet ordre dans les condamnations : « Que les juges, » disoit cette loi, proposent au coupable différentes peines, que le coupable s'en impose une, & qu'enfin les juges prononcent sur la peine qu'il s'est imposée ». Si le coupable ufoit d'indulgence envers lui-même, les juges se chargeoient du soin d'établir par la sévérité une plus exacte compensation. Cicéron fait mention de cet usage ; dans le premier livre de l'orateur il parle de Socrate en ces termes : « Ce grand homme fut aussi condamné, non-seulement » quant au fond de la cause, mais aussi quant au genre » de la peine, car c'étoit une coutume à Athènes » que dans les causes qui n'étoient pas capitales, on » demandoit au coupable quelle peine il croyoit » avoir méritée ; comme donc on eut fait cette demande à Socrate, il répondit qu'il croyoit avoir » mérité qu'on lui décernât les plus grandes récom-

Tome XIV.

» penfes, & qu'on le nourrit dans le prytanée aux » dépens de la république, ce qui dans la Grece passoit pour le comble de l'honneur ». Cette réponse de Socrate irrita tellement les juges, qu'en sa personne ils condamnerent à mort le plus vertueux de tous les Grecs.

Dans les affaires politiques, les Athéniens ne voyoient, n'entendoient, ne se décidoient que par les passions de leurs orateurs. Le plus habile dispo- soit de tout emploi militaire ou politique. Arbitre de la guerre ou de la paix, il armoit ou désarmoit le peuple à son gré. Il ne faut donc pas s'étonner que dans un état où la science de la persuasion jouissoit d'un privilège si flatteur, on la cultivât avec tant de soin, & que chacun à l'envi consacra ses veilles à perfectionner en soi le souverain art de la parole.

Athènes fut la première des villes grecques qui récompensa par des couronnes ceux de ses sujets qui avoient rendu quelque service important à l'état. Ces couronnes n'étoient d'abord que de deux petites branches d'olivier entrelacées, & c'étoient les plus honorables ; dans la suite, on les fit d'or, & on les avilit. La première couronne d'olivier que les Athéniens décernèrent fut à Périclès. Une pareille coutume étoit très-louable, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on la regarde par rapport au grand homme pour qui elle fut établie ; car d'une part les récompenses glorieuses sont les plus efficaces de toutes pour exciter les hommes à la vertu ; & d'un autre côté, Périclès méritoit bien qu'un si bel usage prît commencement en sa personne.

Il faut encore distinguer les couronnes que la *république* donnoit à ses citoyens, des couronnes étrangères qu'ils recevoient. La loi d'Athènes ordonnoit à l'égard des premières qu'on les distribuât dans l'assemblée du sénat, lorsque c'étoit le sénat qui les avoit décernées, & dans l'assemblée du peuple lorsqu'elles avoient été accordées par le peuple. La loi permettoit pourtant quelquefois de les distribuer sur le théâtre, ou qu'on les proclamât en plein théâtre. Celui qui recevoit une de ces couronnes l'emportoit dans sa maison ; & c'étoit un monument domestique qui perpétuoit à jamais le souvenir de ses services. Au commencement on ne donnoit que rarement de ces couronnes honorables ; on les prodiguoit du tems de Démosthène par habitude, par coutume, par brigue, sans choix & sans discernement.

On appelloit *couronnes étrangères* les couronnes que les peuples étrangers envoyoit par reconnaissance à quelque citoyen d'Athènes ; ces peuples néanmoins n'en pouvoient envoyer qu'après en avoir obtenu la permission par une ambassade. On ne distribuoit ces sortes de couronnes que sur le théâtre, & jamais dans l'assemblée du sénat ou du peuple. Ceux à qui elles étoient envoyées ne pouvoient pas les emporter dans leurs maisons ; ils étoient obligés de les déposer dans le temple de Minerve où elles restoient consacrées ; c'étoit, dit Eschine, afin que personne dans l'ardeur de plaire aux étrangers préférablement à sa patrie, ne se corrompe & ne se pervertisse.

Les revenus d'Athènes montoient du tems de Démosthène à 400 talens, c'est-à-dire 82 mille 500 livres sterling, en estimant le talent, comme le D. Bernard, à 206 livres sterling 5 shelings. Elle entretenoit une trentaine de mille hommes à pié, & quelques mille de cavalerie ; c'est avec ce petit nombre de troupes que remplie de projets de gloire, elle augmentoit la jalousie, au lieu d'augmenter l'influence.

D'ailleurs elle ne fit point ce grand commerce que lui promettoit le travail de ses mines, la multitude de ses esclaves, le nombre de ses gens de mer, son autorité sur les villes grecques ; & plus que tout cela, les belles institutions de Solon, son négoce ma-

ritime fut presque borné à la Grèce & au Pont-Euxin, d'où elle tiroit sa subsistance. « Athènes, dit Xénophon, a l'empire de la mer ; mais comme l'Attique tient à la terre, les ennemis la ravagent tandis qu'elle fait ses expéditions au loin. Les principaux laissent détruire leurs terres, & mettent leur bien en sûreté dans quelque île. La populace qui n'a point de terres, vit sans aucune inquiétude. Mais si les Athéniens habitoient une île & avoient outre cela l'empire de la mer, ils auroient le pouvoir de nuire aux autres sans qu'on pût leur nuire, tandis qu'ils feroient les maîtres de la mer ». Vous diriez que Xénophon a voulu parler de l'Angleterre.

Athènes tomba dès qu'elle abandonna ses principes. Cette ville qui avoit résisté à tant de défaites, qu'on avoit vu renaître après ses destructions, fut vaincue à Chéronée, & le fut pour toujours. Qu'importoit que Philippe leur renvoyât tous les prisonniers, il ne renvoyoit que des hommes perdus par la corruption. Enfin l'amour des Athéniens pour les jeux, les plaisirs & les amusemens du théâtre succédant à l'amour de la patrie, hâta les progrès rapides de Philippe & la chute d'Athènes, suivant l'opinion d'un élégant historien romain. Voici comme Justin, liv. VI. s'exprime à ce sujet, & ses paroles sont dignes de terminer cet article.

« Le même jour mourut avec Epaminondas, capitaine thébain, toute la valeur des Athéniens. La mort d'un ennemi qui tenoit à toute heure leur émulation éveillée, assoupit leur courage & les plongea dans la mollesse. On prodigue aussi-tôt en jeux & en fêtes le fond des armemens de terre & de mer. Tout exercice militaire cesse, le peuple s'adonne aux spectacles ; le théâtre dégoûte du camp ; on ne considère, on n'estime plus les grands capitaines ; on n'applaudit, on ne défère qu'aux poètes & aux agréables déclamateurs. Le citoyen oisif partage les finances destinées à nourrir le matelot & le soldat. Ainsi s'éleva la monarchie de Macédoine sur un tas de républiques grecques, & le débris de leur gloire fit un grand nom à des barbares ». (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RÉPUBLIQUE ROMAINE, (*Gouvern. de Rome.*) tout le monde fait par cœur l'histoire de cette république. Portons nos regards avec M. de Montesquieu sur les causes de sa grandeur & de sa décadence, & traçons ici le précis de ses admirables réflexions sur un si beau sujet.

A peine Rome commençoit à exister, qu'on commençoit déjà à bâtir la ville éternelle ; sa grandeur parut bientôt dans ses édifices publics ; les ouvrages qui ont donné & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance ont été faits sous ses rois. Denis d'Halicarnasse n'a pu s'empêcher de marquer son étonnement sur les égouts faits par Tarquin, & ces égouts subsistent encore.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de blé & des troupeaux ; ce pillage y caufoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la principale cause de la grandeur où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde ; c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Une troisième cause de l'élévation de Rome, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs dans les histoires une suite non-interrompue de tels hommes d'état & de tels capitaines.

Tarquin s'avisait de prendre la couronne sans être élu par le sénat ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire ; il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent suivies d'une troisième. Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé ; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend volontiers une résolution extrême.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occasion de la révolution ; car un peuple fier, entreprenant, hardi & renfermé dans ses murailles, doit nécessairement secouer le joug ou adoucir ses mœurs. Il devoit donc arriver de deux choses l'une, ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite & pauvre monarchie ; elle changea son gouvernement. Servius Tullius avoit étendu les privilèges du peuple pour abaisser le sénat ; mais le peuple enhardi par son courage renversa l'autorité du sénat, & ne voulut plus de monarchie.

Rome ayant chassé les rois, établit des consuls annuels, & ce fut une nouvelle source de la grandeur à laquelle elle s'éleva. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition, après quoi d'autres passions & l'oisiveté même succèdent ; mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans & qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même. Fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au-dehors. Or la guerre étoit presque toujours agréable au peuple ; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile. Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc établi de la discipline dans la manière de piller ; & on y observoit, à-peu-près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares. Le butin étoit mis en commun, & on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant que de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire. Enfin, les citoyens qui restoient dans la ville jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public ; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens sous la charge d'une rente en faveur de l'état.

Les consuls ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec un courage & une impétuosité extrême ; ainsi la république étoit dans une guerre continue, & toujours violente. Or, une nation toujours en guerre, & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à-bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes, & ses

vertus même. Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ? Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là, ils consternoient les vainqueurs, & s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre. Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la confiance & la valeur leur devinrent nécessaires ; & ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

La résistance des peuples d'Italie, & en même tems l'opiniâtreté des Romains à les subjuguier, leur donna des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laissèrent toute leur pauvreté. S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois & d'Annibal ; & par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption. Mais Rome, faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre ; & dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

On fait à quel point les Romains perfectionnerent l'art de la guerre, qu'ils regardoient comme le seul art qu'ils eussent à cultiver. C'est sans doute un dieu, dit Végece, qui leur inspira la légion. Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le desordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains. Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux ; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques.

Les épées tranchantes des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la foiblesse de leur cavalerie, d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée ; ensuite, en y mêlant des vélites. Quand ils eurent connu l'épée espagnole, ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josephé, la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice. Si quelque nation tint de la nature ou de son institution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens. En un mot, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

Rome fut un prodige de constance ; & cette constance fut une nouvelle source de son élévation. Après les journées du Tésin, de Trébies & de Thrasimène ; après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples de l'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes : il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement, tandis qu'il seroit en Italie : on trouve, dit Denis d'Halicarnasse, que lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes ; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix, tandis que les ennemis étoient sur

Tome XIV.

ses terres ; mais que si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes ; le sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie. D'un autre côté, le consul Terentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Venouse : cet homme, de la plus petite naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple ; il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

A peine les Carthaginois eurent été domptés, que les Romains attaquèrent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre pour tout envahir ; ils subjuguèrent la Grece, les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige, pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur, & pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus. Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il decidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses : il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer ; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer, & tout à craindre. On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on détruisoit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rodiens ; mais après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Les Romains sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assister quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une seule parole, ils chassèrent d'Egypte Antiochus.

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un, ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène, & comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti le plus foible. C'étoit, dit Denis d'Halicarnasse, une ancienne coutume des Romains d'accorder toujours leur secours à qui-conque venoit l'implorer.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelques alliés auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoioient : & comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi, ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur enne-

mi mettoit toutes les fiennes aux hazards de la guerre.

Ces coutumes des Romains, qui contribuoient tant à leur grandeur, n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hazard ; c'étoient des principes toujours constants ; & cela se peut voir aisément ; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les trésors ; ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié. Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent ; les princes pour en avoir dépouilloient les temples ; & confisquoient les biens des plus riches citoyens : on faisoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde. C'est ainsi que la *république romaine* imprima du respect à la terre. Elle mit les rois dans le silence, & les rendit comme stupides.

Mithridate seul se défendit avec courage ; mais enfin il fut accablé par Sylla, Lucullus & Pompée ; ce fut alors que ce dernier, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis ; & cependant cet accroissement d'états, servit plus au spectacle de la splendeur romaine, qu'à sa véritable puissance, & au soutien de la liberté publique. Dévoilons les causes qui concoururent à sa décadence, à sa chute, à sa ruine, & reprenons-les dès leur origine.

Pendant que Rome conquéroit l'univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée ; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matiere vient à en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique ; les familles patriciennes obtenoient seules toutes les dignités, & par conséquent tous les honneurs militaires & civils. Les patriciens voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir inmodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entière entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats des plébéiens, & à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car dans une ville, où la pauvreté étoit la vertu publique ; où les richesses, cette voie fourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées, la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'aristocratie se changer peu-à-peu en un état populaire.

Lorsque le peuple de Rome eut obtenu qu'il auroit part aux magistratures patriciennes, on pensera

peut-être que ses flatteurs alloient être les arbitres du gouvernement. Non : l'on vit ce peuple qui rendoit les magistratures communes aux plébéiens, élire presque toujours des patriciens ; parce qu'il étoit vertueux, il étoit magnanime ; & parce qu'il étoit libre, il dédaignoit le pouvoir. Mais lorsqu'il eut perdu ses principes, plus il eut de pouvoir, moins il eut de ménagement, jusqu'à ce qu'enfin devenu son propre tyran & son propre esclave, il perdit la force de la liberté pour tomber dans la foiblesse & la licence.

Un état peut changer de deux manieres, ou parce que la constitution se corrige, ou parce qu'elle se corrompt. S'il a conservé ses principes, & que la constitution change, c'est qu'elle se corrige. S'il a perdu ses principes, quand la constitution vient à changer, c'est qu'elle se corrompt. Quand une république est corrompue, on ne peut remédier à aucun des maux qui naissent ; qu'en ôtant la corruption, & en rappelant les principes : toute autre correction est, ou inutile, ou un nouveau mal. Pendant que Rome conserva ses principes, les jugemens purent être sans abus entre les mains des sénateurs ; mais quand elle fut corrompue, à quelque corps que ce fût qu'on transportât les jugemens, aux sénateurs, aux chevaliers, aux trésoriers de l'épargne, à deux de ces corps, à tous les trois ensemble, à quelqu'autre corps que ce fût, on étoit toujours mal. Les chevaliers n'avoient pas plus de vertu que les sénateurs ; les trésoriers de l'épargne pas plus que les chevaliers, & ceux-ci aussi peu que les centurions.

Tant que la domination de Rome fut bornée dans l'Italie, la *république* pouvoit facilement subsister, tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée ; & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre de troupes n'étoit pas excessif ; on avoit attention à ne recevoir dans la milice, que des gens qui eussent assez de bien, pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le sénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorsque les légions passèrent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu-à-peu l'esprit de citoyens ; & les généraux qui disposèrent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir. Les soldats commencèrent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la *république*, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus favoir si celui qui étoit à la tête d'une armée dans une province, étoit son général ou son ennemi.

Si la grandeur de l'empire perdit la *république*, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens tems, divers privileges ; *jus latii*, *jus italicum*. La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains ; & quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr, ou d'être romains. Ne pouvant en venir à-bout par leurs brigues & par leurs prières, ils prirent la voie des armes ; ils se révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne ; les autres alliés alloient les suivre. Rome obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit

l'univers , étoit perdue ; elle alloit être réduite à ses murailles , elle accorda ce droit tant désiré aux alliés , qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles , & peu-à-peu elle l'accorda à tous.

Pour lors , Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit , un même amour pour la liberté , une même haine pour la tyrannie ; où cette jalousie du pouvoir du sénat , & des prérogatives des grands , toujours mêlée de respect , n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens , chaque ville y apporta son génie , ses intérêts particuliers , & sa dépendance de quelque grand protecteur. Qu'on s' imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie , qui , par le suffrage de chaque homme , conduisoit le reste du monde ! La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : & comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats , les mêmes murailles , les mêmes dieux , les mêmes temples , les mêmes sépultures , on ne vit plus Rome des mêmes yeux ; on n'eut plus le même amour pour la patrie , & les sentimens romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entieres , pour troubler les suffrages ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux : l'autorité du peuple , ses lois , lui-même , devinrent des choses chimériques ; & l'anarchie fut telle , qu'on ne put plus savoir , si le peuple avoit fait une ordonnance , ou s'il ne l'avoit point faite.

Cicéron dit , que c'est une loi fondamentale de la démocratie , d'y fixer la qualité des citoyens qui doivent se trouver aux assemblées , & d'établir que leurs suffrages soient publics ; ces deux lois ne sont violées que dans une république corrompue. A Rome , née dans la petitesse pour aller à la grandeur ; à Rome , faite pour éprouver toutes les vicissitudes de la fortune ; à Rome qui avoit tantôt presque tous ses citoyens hors de ses murailles , tantôt toute l'Italie & une partie de la terre dans ses murailles , on n'avoit point fixé le nombre des citoyens qui devoient former les assemblées. On ignoroit si le peuple avoit parlé , ou seulement une partie du peuple , & ce fut là une des premières causes de sa ruine.

Les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la *république* , parvenue au comble de sa grandeur ; mais c'est une chose qu'on a toujours vû , que de bonnes lois qui ont fait qu'une petite *république* devient grande , lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est aggrandie ; parce qu'elles étoient telles , que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple , & non pas de le gouverner. Il y a bien de la différence entre les lois bonnes , & les lois convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres , & celles qui maintiennent sa puissance , lorsqu'il l'a acquise.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulières ; mais comme l'opulence est dans les mœurs , & non pas dans les richesses , celles des Romains qui ne laissoient pas d'avoir des bornes , produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point ; on en peut juger par le prix qu'ils mirent aux choses. Une cruche de vin de Falerne se vendoit cent deniers romains , un baril de chair salée du Pont en coûtoit quatre cens. Un bon cuisinier valoit quatre talens , c'est-à-dire plus de quatorze mille livres de notre monnoie. Avec des biens au-dessus d'une condition privée , il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée , on fut prêt à tous les attentats ; & comme dit Saluste , on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine , ni souffrir que d'autres en eussent.

Il est vraisemblable que la secte d'Épicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la *république* , contribua beaucoup à gâter le cœur des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux ; aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de son tems , les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un grec , au lieu qu'un romain en étoit pour ainsi dire enchaîné.

Cependant la force de l'institution de Rome , étoit encore telle dans le tems dont nous parlons , qu'elle conservoit une valeur héroïque , & toute son application à la guerre au milieu des richesses , de la mollesse , & de la volupté ; ce qui n'est , je crois , arrivé à aucune nation du monde.

Sylla lui-même fit des réglemens qui , tyranniquement exécutés , tendoient toujours à une certaine forme de *république*. Ses lois augmentoient l'autorité du sénat , tempéroient le pouvoir du peuple , régloient celui des tribuns ; mais dans la fureur de ses succès & dans l'atrocité de sa conduite , il fit des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté. Il ruina dans son expédition d'Asie toute la discipline militaire ; il accoutuma son armée aux rapines , & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit des soldats , qui devoient dans la fuite corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée , & enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté ; il donna les terres des citoyens aux soldats , & il les rendit avides pour jamais ; car dès ce moment , il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. Il inventa les proscriptions , & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès-lors , il fut impossible de s'attacher davantage à la *république* ; car parmi deux hommes ambitieux , & qui se disputoient la victoire , ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté , étoient sûrs d'être pros crits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

La *république* devant nécessairement périr , il n'étoit plus question que de savoir , comment & par qui elle devoit être abattue. Deux hommes également ambitieux , excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre , effacèrent par leur crédit , par leurs richesses , & par leurs exploits , tous les autres citoyens ; Pompée parut le premier , César le suivit de près. Il employa contre son rival les forces qu'il lui avoit données , & ses artifices même. Il troubla la ville par ses émissaires , & se rendit maître des élections ; consuls , prêteurs , tribuns , furent achetés aux prix qu'il voulut.

Une autre chose avoit mis César en état de tout entreprendre , c'est que par une malheureuse conformité de nom , on avoit joint à son gouvernement de la Gaule cisalpine , celui de la Gaule d'au-delà les Alpes. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine , il n'auroit point corrompu ses soldats , ni fait respecter son nom par tant de victoires : s'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine , Pompée auroit pû l'arrêter au passage des Alpes , au lieu que dès le commencement de la guerre , il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation , qui dans les guerres civiles est la puissance même.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut , quoiqu'il eût bien des vices , qu'il eût été bien difficile que , quelque armée qu'il eût commandée , il n'eût été vainqueur , & qu'en quelque *république* qu'il fût né , il ne l'eût gouvernée. César après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne , alla en Grece le chercher lui-même.

me, le combattit, le vainquit, & ensevelit la *république* dans les plaines de Pharsale. Scipion qui commandoit en Afrique, eût encore rétabli l'état, s'il avoit voulu traîner la guerre en longueur, suivant l'avis de Caton; de Caton, dis-je, qui partageoit avec les dieux les respects de la terre étonnée; de Caton enfin, dont l'image auguste animoit encore les Romains d'un saint zèle, & faisoit frémir les tyrans.

Enfin la *république* fut opprimée; & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers, il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne desirait tout, que parce qu'il possédait beaucoup. Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée; & la *république* destinée à périr auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César après ses victoires, pardonna à tout le monde, mais la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges. Il gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne sont guère touchés que des noms, & comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de *consul* & de *proconsul*, les peuples d'Europe détestoient celui de roi; de sorte que dans ces tems-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas que de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête; mais voyant que le peuple cessait ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives; & l'on ne peut comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait. Mais ce que César fit de plus mal, c'est de montrer du mépris pour le sénat depuis qu'il n'avoit plus de puissance; il porta ce mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes, & les soucrire du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit.

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce tems-là, qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la *république* à cette révolution étrange qui les priva de leurs honneurs, & de leurs occupations même. Lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul, & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge partout: enfin, on n'y voit point comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper; mais on y voit des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Cependant il étoit bien difficile qu'après tant d'attentats, César pût défendre sa vie contre des conjurés. Son crime dans un gouvernement libre ne pouvoit être puni autrement que par un assassinat; & demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ou par les lois, n'est-ce pas demander raison de ses crimes?

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les *républiques* de Grèce & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux, l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la *république* armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, & l'avoit pour sa défense. Brutus ose bien dire à ses amis, que quand son père reviendrait sur la terre, il le tuerait tout de même; & quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu-à-peu, toute-

fois les conjurations au commencement du règne d'Auguste, renaissent toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes & des vertus, n'écouloit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père; la vertu sembloit s'oublier pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

Voilà l'histoire de la *république romaine*. Nous verrons les changemens de sa constitution sous l'article ROMAIN, empire; car on ne peut quitter Rome, ni les Romains: c'est ainsi qu'encore aujourd'hui dans leur capitale, on laisse les nouveaux palais pour aller chercher des ruines. C'est ainsi que l'œil qui s'est reposé sur l'émail des prairies, aime à voir les rochers & les montagnes. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE, (*Gouvernem. polit.*) forme de gouvernement par laquelle plusieurs corps politiques consentent à devenir citoyens d'un état plus grand qu'ils veulent former. C'est une société de sociétés qui en font une nouvelle, qui peut s'agrandir par de nouveaux associés qui s'y joindront.

Si une *république* est petite, elle peut être bientôt détruite par une force étrangère: si elle est grande, elle se détruit par un vice intérieur. Ce double inconvénient infecte également les démocraties & les aristocraties, soit qu'elles soient bonnes, soit qu'elles soient mauvaises. Le mal est dans la chose même; il n'est point de forme qui puisse y remédier. Aussi y a-t-il grande apparence que les hommes auroient été à la fin obligés de vivre toujours sous le gouvernement d'un seul, s'ils n'avoient imaginé une manière de constitution & d'association, qui a tous les avantages intérieurs du gouvernement républicain, & la force extérieure du monarchique.

Ce furent ces associations qui firent fleurir si long-tems le corps de la Grèce. Par elles, les Romains attaquèrent l'univers; & par elles seules l'univers se défendit contre eux: & quand Rome fut parvenue au comble de sa grandeur, ce fut par des associations derrière le Danube & le Rhin, associations que la frayeur avoit fait faire, que les barbares purent lui résister. C'est par-là que la Hollande, l'Allemagne, les ligués Suisses, sont regardées en Europe, comme des *républiques* éternelles.

Les associations des villes étoient autrefois plus nécessaires qu'elles ne le sont aujourd'hui; une cité sans puissance couroit de plus grands périls. La conquête lui faisoit perdre non-seulement la puissance exécutive & la législative, comme aujourd'hui; mais encore tout ce qu'il y a de propriété parmi les hommes, liberté civile, biens, femmes, enfans, temples, & sépultures même.

Cette sorte de *république*, capable de résister à la force extérieure, peut se maintenir dans sa grandeur, sans que l'intérieur se corrompe: la forme de cette société prévient tous les inconvénients. Celui qui voudrait usurper ne pourroit guère être également accrédité dans tous les états confédérés: s'il se rendoit trop puissant dans l'un, il allarmeroit tous les autres. S'il subjuguait une partie, celle qui serait libre encore pourroit lui résister avec des forces indépendantes de celles qu'il auroit usurpées, & l'accabler avant qu'il eût achevé de s'établir.

S'il arrive quelque sédition chez un des membres confédérés, les autres peuvent l'appaier. Si quelques abus s'introduisent quelques parts, ils sont corrigés par les parties saines. Cet état peut périr d'un côté, sans périr de l'autre; la confédération peut être dissoute, & les confédérés rester souverains. Composé de petites *républiques*, il jouit de la bonté du gouvernement intérieur de chacune; & à l'égard du dehors,

il a par la force de l'association, tous les avantages des grandes monarchies.

La *république fédérative* d'Allemagne est composée de villes libres, & de petits états soumis à des princes. L'expérience fait voir, qu'elle est plus imparfaite que celle de Hollande & de Suisse; elle subsiste cependant, parce qu'elle a un chef; le magistrat de l'union, est en quelque façon le monarque.

Toutes les *républiques fédératives* n'ont pas les mêmes lois dans leur forme de constitution. Par exemple, dans la *république* de Hollande, une province ne peut faire une alliance sans le consentement des autres. Cette loi est très-bonne, & même nécessaire dans la *république fédérative*; elle manque dans la constitution Germanique, où elle préviendrait les malheurs qui y peuvent arriver à tous les membres, par l'imprudence, l'ambition, ou l'avarice d'un seul. Une *république* qui s'est unie par une confédération politique s'est donnée entière, & n'a plus rien à donner.

On sent bien qu'il est impossible que les états qui s'associent, soient de même grandeur, & aient une puissance égale. La *république* des Lyciens étoit une association de vingt-trois villes: les grandes avoient trois voix dans le conseil commun; les médiocres deux, les petites une. La *république* de Hollande est composée de sept provinces, grandes ou petites, qui ont chacune une voix. Les villes de Lycie payoient les charges, selon la proportion des suffrages. Les provinces de Hollande ne peuvent suivre cette proportion; il faut qu'elles suivent celle de leur puissance.

En Lycie, les juges & les magistrats des villes étoient élus par le conseil commun, & selon la proportion que nous avons dite; dans la *république* de Hollande, ils ne sont point élus par le conseil commun, & chaque ville nomme ses magistrats. S'il falloit donner un modèle d'une belle *république fédérative*, ce seroit la *république* de Lycie, qui mériteroit cet honneur.

Après tout, la concorde est le grand soutien des *républiques fédératives*; c'est aussi la devise des Provinces-unies confédérées: *concordiâ res parvæ crescunt, discordiâ dilabuntur.*

L'histoire rapporte qu'un envoyé de Byfance vint au nom de sa *république*, exhorter les Athéniens à une alliance *fédérative* contre Philippe, roi de Macédoine. Cet envoyé dont la taille approchoit fort de celle d'un nain, monta dans la tribune pour exposer sa commission. Le peuple d'Athènes au premier coup d'œil sur sa figure, éclata de rire. Le bysantin sans se déconcerter, lui dit: « Voilà bien de quoi rire, » Messieurs, vraiment j'ai une femme bien plus petite que moi ». Les éclats redoublèrent; & lorsqu'ils eurent cessé, le pygmée plein d'esprit qui ne perdoit point de vue son sujet, y ajusta l'aventure, & substitua à sa harangue préparée, le simple propos que voici. « Quand une femme telle que je vous la » dépeins, & moi, tel que vous me voyez, ne » faisons pas bon ménage, nous ne pouvons tenir » dans Byfance toute grande qu'elle est, mais aussi » tôt que nous nous accordons, nous sommes heureux, le moindre gîte nous suffit: O, Athéniens, » continua-t-il, tournez cet exemple à votre avantage! Prenez garde que Philippe, qui vous menace » de près, profitant bientôt de vos discordes & de » votre gayeté hors de saison, ne vous subjugué par » sa puissance, par ses artifices, & ne vous transporte dans un pays, où vous n'aurez pas envie de » rire ». Cette apostrophe produisit un effet merveilleux; les Athéniens rentrèrent en eux-mêmes; les propositions du ministre de Byfance furent écoutées, & l'alliance *fédérative* fut conclue. *Esprit des Lois.* (D. J.)

RÉPUBLIQUE DE PLATON, (*Gouvern. politiq.*) Je fais bien que c'est une *république* fictive, mais il

n'est pas impossible de la réaliser à plusieurs égards. « Ceux qui voudront faire des institutions pareilles, » dit l'auteur de *l'esprit des Lois*, établiront, comme » Platon, la communauté de biens, ce respect qu'il » demandoit pour les dieux, cette séparation d'avec » les étrangers pour la conservation des mœurs, & » la cité faisant le commerce, & non pas les citoyens; » donneront nos arts sans notre luxe, & nos besoins » sans nos desirs; ils proscrireont l'argent, dont l'effet » est de grossir la fortune des hommes au-delà des bornes que la nature y avoit mises, d'apprendre à » conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs, & de suppléer » à la nature, qui nous avoit donné des moyens très-bornés d'irriter nos passions, & de nous corrompre » les uns les autres. (D. J.)

RÉPUDIATION, f. f. (*Jurispr.*) Ce terme s'applique à deux objets différens.

On dit *répudier* une femme, c'est-à-dire l'abandonner & rompre l'engagement de mariage que l'on avoit contracté avec elle, en un mot, faire divorce avec elle, *quoad fœdus vinculum*; ce qui n'est point admis dans l'Eglise romaine, laquelle tient le lien du mariage pour indissoluble.

La séparation de corps & de biens n'est point un véritable divorce, ni une *répudiation*, n'opérant pas la dissolution du mariage. Voyez DIVORCE, MARIAGE, SÉPARATION.

Répudier une succession, c'est y renoncer. Ce terme est sur-tout usité en pays de droit écrit; dans les pays coutumiers on dit plus volontiers renoncer à une succession. Voyez SUCCESSION, RENONCIATION. (A)

RÉPUDIATION, (*Droit canon.*) Ce mot est aujourd'hui synonyme avec *divorce*, qui chez les Catholiques n'aboutit qu'à une séparation de biens & d'habitation. Voyez DIVORCE.

Je me contenterai d'observer en passant qu'il falloit que dans le xiiij. siècle la *répudiation* fût une chose bien commune; nous en pourrions citer plusieurs exemples, entr'autres celui de Philippe II. dit Auguste, qui répudia, 1^o. Inberge, fille de Valdemar, & 2^o. Agnès de Méranie, laquelle en mourut de douleur en 1211. Mais de plus, nous voyons dans le contrat de mariage de Pierre roi d'Arragon, de l'an 1204, une clause qui étonneroit bien aujourd'hui: ce prince y promet solennellement de ne jamais répudier Marie de Montpellier, & qui plus est, de n'en épouser jamais aucune autre pendant sa vie. *Abrégé de l'hist. de France.* (D. J.)

RÉPUDIATION, (*Critiq. sacrée.*) mot synonyme à *divorce*; séparation du mari & de la femme, avec la liberté de se remarier. La loi de Moïse permettoit au mari de répudier sa femme quand il lui plaisoit, en lui envoyant seulement l'acte ou la lettre. Voyez RÉPUDIATION, *lettres de.*

Jésus-Christ voulant réprimer une licence qui ne dépendoit que du caprice, la condamne dans S. Marc, *ch. x. vers. 2. 12.* Dans saint Matthieu il s'explique davantage, & défend de répudier sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère. *Matth. ch. v. 32. & ch. xvj. vers. 9.* Dans saint Luc, *xvij. 18*, il défend encore d'épouser la femme répudiée, & ajoute que celui qui l'épouse commet adultère. Il paroît que la plupart des anciens peres ont mal entendu le précepte de notre Sauveur, en appliquant à la femme répudiée pour cause d'adultère, ce que Jésus-Christ dit seulement de toute femme répudiée pour de légères causes, comme les Juifs le pratiquoient. Là-dessus les Peres ont à la vérité reconnu qu'il étoit permis à un mari de répudier une femme adultère, mais ils se sont en même tems persuadés qu'il étoit défendu au mari d'épouser une autre femme, & à la femme répudiée d'épouser un autre mari pendant que les deux per-

L'élasticité ou ressort des corps, ou cette propriété par laquelle ils reprennent la figure qu'ils avoient perdue à l'occasion d'une force externe, est encore une suite de la répulsion, selon le même philosophe. *Voyez ELASTICITÉ. Chambers.*

Nous nous contentons d'exposer ici ces opinions, qui à dire le vrai ne nous paroissent pas encore suffisamment constatées par les phénomènes. Prétendre que l'attraction devient *répulsive*, comme les quantités positives deviennent négatives en Algebre, c'est un raisonnement plus mathématique que physique. (O)

RÉPULSION, f. f. est l'action d'une faculté répulsive, par laquelle les corps naturels dans de certaines circonstances, se repoussent les uns les autres. *Voyez RÉPULSIF.*

La *répulsion* est le contraire de l'*attraction*. L'attraction n'agit qu'à une petite distance du corps, & où elle cesse, la *répulsion* commence.

On trouve, selon plusieurs physiciens, beaucoup d'exemples de *répulsion* dans les corps; comme entre l'huile & l'eau, & en général entre l'eau & tous les corps onctueux, entre le mercure & le fer, & entre quantité d'autres corps.

Si, par exemple, on met sur la surface de l'eau un corps gras, plus léger que l'eau, ou un morceau de fer sur du mercure, la surface du fluide baissera à l'endroit où le corps est posé. Ce phénomène, selon quelques auteurs, est une preuve de *répulsion*: comme l'élévation du fluide au-dessus de la surface des tuyaux capillaires qu'on y a enfoncés, est une marque d'attraction. *Voyez CAPILLAIRE.*

Dans le second cas, selon ces auteurs, le fluide est suspendu au-dessus de son niveau par une faculté attractive, supérieure à la force de sa gravité qui l'y réduiroit. Dans le premier, l'enfoncement se fait par la faculté répulsive, qui empêche que la liqueur non-obstant sa gravité, ne s'écoule par-dessous, & ne remplisse l'espace occupé par le corps.

C'est-là ce qui fait, selon les mêmes auteurs, que de petites bulles de verre flottant sur l'eau quand elles sont claires & nettes, l'eau s'élève par-dessus; au lieu que quand elles sont graissées, l'eau forme un creux tout autour. C'est aussi pourquoi dans un vaisseau de verre, l'eau est plus haute vers les bords du vaisseau que dans le milieu; & qu'au contraire si on l'emplit comble, l'eau est plus haute au milieu que vers les bords.

Nous n'examinerons point ici la solidité de ces différentes explications; nous nous contenterons d'observer que la *répulsion*, comme fait, ne peut être contestée du personne; à l'égard de la cause qui peut la produire, c'est un mystère encore caché pour nous. Peut-être dans les différens phénomènes que nous observons, la *répulsion* pourroit-elle s'expliquer par une attraction plus forte vers le côté où le corps paroît repoussé; & il est certain que, par exemple, la descension du mercure dans les tuyaux capillaires, n'est point une suite de la *répulsion*, mais de ce que le mercure attire plus fortement que le verre. Si l'on pouvoit expliquer aussi facilement les autres effets, il seroit inutile de faire un principe de la *répulsion*, comme on en fait un de l'attraction, qui peut être elle-même une cause: car il ne faut pas multiplier les principes sans nécessité. (O)

REPURGER, v. a. (*Gramm.*) c'est purger une seconde fois. *Voyez les articles PURGATION & PURGER.*

RÉPUTATION, CONSIDÉRATION, (*Synonymes.*) Voici, selon madame de Lambert, la différence d'idées que donnent ces deux mots.

La *considération* vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si ce sont des qualités grandes & élevées, elles excitent l'admiration: si

Tome XIV.

ce sont des qualités aimables & liantes, elles font naître le sentiment de l'amitié. L'on jouit mieux de la *considération* que de la *réputation*; l'une est plus près de nous, & l'autre s'en éloigne: quoique plus grande, celle-ci se fait moins sentir, & se convertit rarement dans une possession réelle. Nous obtenons la *considération* de ceux qui nous approchent; & la *réputation*, de ceux qui ne nous connoissent pas. Le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens; & notre étoile celle du public. La *considération* est le revenu du mérite de toute la vie; & la *réputation* est souvent donnée à une action faite au hasard: elle est plus dépendante de la fortune. Savoir profiter de l'occasion qu'elle nous présente, une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci de la renommée: elle se charge des actions éclatantes, mais en les étendant & les célébrant, elle les éloigne de nous. La *considération* qui tient aux qualités personnelles est moins étendue; mais comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouissance en est plus sentie & plus répétée: elle tient plus aux mœurs que la *réputation*, qui quelquefois n'est due qu'à des vices d'usage bien placés & bien préparés; ou d'autres fois, même à des crimes heureux & illustres. La *considération* rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes; mais aussi la *réputation* s'use, & a besoin d'être renouvelée. (D. J.)

RÉPUTATION, (*Morale.*) C'est une sorte de problème dans la nature, dans la Philosophie, & dans la religion, que le soin de sa propre *réputation* & de son honneur.

La nature répand de l'agrément sur les marques d'estime qu'on nous donne; & cependant elle attache une sorte de flétrissure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle est ici en contradiction avec elle-même? Pourquoi proscrire-elle par le ridicule, une recherche qu'elle semble autoriser par le plaisir? La Philosophie qui tend à nous rendre tranquilles, tend aussi à nous rendre indépendans des jugemens que les hommes peuvent porter de nous; & l'estime qu'ils en font n'est qu'un de ces jugemens, autant qu'il nous est avantageux. Cependant la Philosophie la plus épurée, loin de réprouver en nous le soin d'être gens d'honneur; non-seulement elle l'autorise, mais elle l'excite & l'entretient. D'un autre côté, la religion ne nous recommande rien davantage, que le mépris de l'opinion des hommes, & de l'estime qu'ils peuvent, selon leur fantaisie, nous accorder ou nous refuser. L'Evangile même porte les Saints à desirer & à rechercher le mépris; mais en même tems le S. Esprit nous prescrit d'avoir soin de notre *réputation*.

La contrariété de ces maximes n'est qu'apparente: elles s'accordent dans le fonds; & le point qui en concilie le sens, est celui qui doit servir de règle au bien de la société, & au nôtre en particulier. Nous ne devons point naturellement être insensibles à l'estime des hommes, à notre honneur & à notre *réputation*. Ce seroit aller contre la raison qui nous oblige d'avoir égard à ce qu'approuvent les hommes, ou à ce qu'ils improuvent le plus universellement & le plus constamment. Car ce qu'ils approuvent de la forte, par un consentement presque unanime, est la vertu; & ce qu'ils improuvent ainsi, est le vice. Les hommes, malgré leur perversité, font justice à l'un & à l'autre. Ils méconnoissent quelquefois la vertu; mais ils sont obligés souvent de la reconnoître; & alors ils ne manquent point de l'honorer: être donc insensible, par cet endroit, à l'honneur, je veux dire, à l'estime, à l'approbation & au témoignage que la conscience des hommes rend à la vertu, ce seroit l'être en quelque façon à la vertu même, qui y seroit intéressée. Cette sensibilité naturelle est comme une impression mise dans nos ames par l'auteur de notre être; mais elle regarde seulement le tribut

que les hommes rendent en général à la vertu, pour nous attacher plus fortement à elle. Nous n'en devons pas être moins indifférens à l'honneur que chaque particulier, conduit souvent par la passion ou la bifarrerie, accorde ou refuse à la vertu de quelques-uns, ou à la nôtre en particulier.

L'estime des hommes en général ne sauroit être légitimement méprisée, puisqu'elle s'accorde avec celle de Dieu même, qui nous en a donné le goût, & qu'elle suppose un mérite de vertu que nous devons rechercher.

L'estime des hommes en particulier étant plus subordonnée à leur imagination qu'à la Providence, nous la devons compter pour peu de chose, ou pour rien; c'est-à-dire que nous devons toujours la mériter, sans nous fonder de l'obtenir: la mériter par notre vertu, qui contribue à notre bonheur & à celui des autres: nous fonder peu de l'obtenir, par une noble égalité d'ame qui nous mette au-dessus de l'inconstance & de la vanité des opinions particulières des hommes. Recherchons l'approbation d'une conscience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, par préférence à l'estime des autres hommes qui suit tôt ou tard la vertu. C'est se dégrader soi-même que d'être trop avide de l'estime d'autrui; elle est une sorte de récompense de la vertu, mais elle n'en doit pas être le motif.

RÉPUTER, (*Critiq. sacrée.*) dans la vulgate *reputare*; ce mot a une signification assez étendue dans l'écriture. Il veut dire 1°. *Réfléchir.* Isaac réfléchit en lui-même (*reputavit*), que les habitans de Gérard pourroient bien le tuer à cause de la beauté de Rebecca. 2°. *Décider, juger.* J'ai jugé que le ris n'étoit qu'une folie, *Ecclesiastiq. ij. 2.* cela n'est pas toujours vrai. 3°. *Mettre au rang.* Il a été mis au rang des méchans, *Isaïe liij. 12. cum impiis reputatus est.* 4°. *Attribuer, imputer.* Abraham crut ce que Dieu lui avoit dit, & sa foi lui fut imputée à justice; *reputatum est illi ad justitiam*, Galat. *ij. 6.* c'est-à-dire selon S. Paul, que la foi d'Abraham naissoit d'une ame qui étoit déjà juste, & qui le devint encore davantage par le mérite de son action. (*D. J.*)

REQUART, f. m. (*Jurisp.*) terme employé dans la coutume de Boulenois pour exprimer le quart dernier du quatrième denier du prix, ou de l'estimation de la vente, donation ou autre aliénation d'un héritage cottier. (*A*)

REQUENA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne dans la nouvelle-Castille, sur l'Oliana qui se rend dans le Xuçar, à 18 lieues au couchant de Valence, & à 50 de Madrid. Le P. Briet croit que c'est la Salaria des Basitains. *Long. 16. 18. lat. 39. 32.* (*D. J.*)

REQUERABLE, (*Jurisp.*) se dit de ce qui se doit demander, & qui n'est pas portable; comme quand on dit que le champart est *requérable* ou *querable*, c'est-à-dire qu'il faut aller le chercher sur le lieu. (*A*)

REQUERIR, (*Jurisp.*) dans le style des jugemens & des lettres de chancellerie signifie former une demande, ou conclure à quelque chose. (*A*)

REQUETE, f. f. (*Jurisp.*) signifie *demande* ou *réquisition*; un exploit fait à la requête d'un tel, c'est-à-dire à sa réquisition.

Requête pris pour *demande*, est une procédure par laquelle une partie demande quelque chose au juge.

La *requête* commence par l'adresse, c'est-à-dire par le nom du juge auquel elle est adressée, comme à *nosseigneurs de parlement*, après quoi il est dit, *supplie humblement un tel*; on expose ensuite le fait & les moyens, & l'on finit par les conclusions qui commencent en ces termes, *ce considéré, nosseigneurs*, il vous plaise, ou bien, *messieurs*, selon le tribunal où l'on plaide, & les conclusions sont ordinairement terminées par ces mots, & *vous ferez bien.*

La plupart des procès commencent par une *requête*;

te; cependant on peut commencer par un exploit; la *requête* n'est nécessaire que quand on demande permission d'assigner, ou de saisir.

La *requête* introductive étant répondue d'une ordonnance, on donne assignation en vertu de la *requête* & de l'ordonnance.

On peut dans le cours d'une cause, instance ou procès, donner de part & d'autre plusieurs *requêtes*.

Lorsque la partie adverse a procureur en cause, les *requêtes* se signifient à son procureur; on peut cependant aussi les signifier au domicile de la partie.

Il n'est pas nécessaire que les *requêtes* soient signées par la partie, il suffit qu'elles le soient par le procureur; cependant quand elles sont importantes, & qu'elles contiennent des faits graves, le procureur doit pour son pouvoir & sa sûreté, les faire signer par la partie, pour ne pas s'exposer à un désaveu.

L'original d'une *requête* s'appelle *la grosse*, & la copie s'appelle *la minute*, parce qu'elle est ordinairement copiée d'une écriture beaucoup plus minutée, c'est-à-dire plus menue que la grosse.

REQUÊTE D'AMPLIATION, est celle que présente une partie, à l'effet de pouvoir se servir de nouveaux moyens qu'elle a découverts depuis l'obtention de ses lettres de *requête* civile. Voyez REQUÊTE CIVILE.

REQUÊTE EN CASSATION, est celle qui est présentée au conseil, pour demander la cassation d'un arrêt. Voyez ARRÊT & CASSATION.

REQUÊTE CIVILE, est une voie ouverte pour se pourvoir contre les arrêts & jugemens en dernier ressort, lorsqu'on ne peut pas revenir contre par opposition.

Quelquefois par *requête civile* on entend les lettres que l'on obtient en chancellerie pour être admis à se pourvoir contre l'arrêt ou jugement en dernier ressort; quelquefois aussi l'on entend par là la *requête* que l'on donne pour l'entérinement des lettres de *requête civile*, & aux fins de faire rétracter l'arrêt ou jugement que l'on attaque par la voie de la *requête civile*.

Cette *requête* est appelée *civile*, parce que comme on se pourvoit devant les mêmes juges qui ont rendu l'arrêt ou jugement en dernier ressort; on ne doit parler des juges & de leur jugement qu'avec le respect qui convient, & que cela se fait sans inculper les juges.

Quelques-uns tiennent que les *requêtes civiles* tiennent leur origine de ce qui se pratiquoit chez les Romains à l'égard des jugemens rendus par le préfet du prétoire; comme il n'y en avoit pas d'appel, parce que *vice sacrâ principis judicabat*, on pouvoit seulement se pourvoir à lui-même par voie de supplication pour obtenir une révision du procès.

Parmi nous les révisions d'arrêts n'ont plus lieu en matière civile depuis que les propositions d'erreur ont été abrogées; il n'y a plus que deux voies pour se pourvoir contre un arrêt ou jugement en dernier ressort lorsqu'il n'est pas susceptible d'opposition ou de tierce opposition, savoir la cassation & la *requête civile*. Voyez CASSATION.

Pour pouvoir obtenir des lettres de *requête civile* contre un arrêt ou jugement en dernier ressort, il faut y avoir été partie.

Les ordonnances défendent d'avoir égard aux *requêtes* qui seroient présentées contre les arrêts, si l'on n'a à cet effet obtenu en chancellerie des lettres en forme de *requête civile* dont il faut ensuite demander l'entérinement par *requête*.

Pour obtenir les lettres de *requête civile*, il faut joindre au projet des lettres une consultation signée de deux anciens avocats, dans laquelle soient exposées les ouvertures & moyens de *requête civile*; on les énonce aussi dans les lettres,

L'on ne reçoit point d'autres ouvertures de *requête civile* à l'égard des majeurs que celles qui suivent, savoir :

- 1°. Le dol personnel de la partie adverse.
- 2°. Si la procédure prescrite par les ordonnances n'a pas été observée.
- 3°. S'il a été prononcé sur des choses non demandées ou non contestées.
- 4°. S'il a été plus adjugé qu'il n'a été demandé.
- 5°. S'il a été obmis de prononcer sur l'un des chefs de demande.

6°. S'il y a contrariété d'arrêt ou jugement en dernier ressort entre les mêmes parties, sur les mêmes moyens, & en mêmes cours & juridictions.

7°. Si dans un même arrêt il y a des dispositions contraires.

8°. Si dans les affaires qui concernent S. M. ou l'Eglise, le public ou la police, l'on n'a point communiqué à messieurs les avocats ou procureurs généraux.

9°. Si l'on a jugé sur pièces fausses ou sur des offres ou consentemens qui aient été défavoués, & le défaveu jugé valable.

10°. S'il y a des pièces décisives nouvellement recouvrées qui aient été retenues par le fait de la partie adverse.

Les ecclésiastiques, communautés, & mineurs, sont encore reçus à se pourvoir par *requête civile*, s'ils n'ont pas été défendus, ou s'ils ne l'ont pas été valablement.

A l'égard du roi, il y a encore ouverture de *requête civile* si dans les instances & procès touchant les droits de la couronne ou domaine, où les procureurs généraux & les procureurs de S. M. sont partie, ils ne sont pas mandés en la chambre du conseil avant que l'instance ou procès soit mis sur le bureau, pour savoir s'ils n'ont point d'autres pièces ou moyens, & s'il n'est pas fait mention dans l'arrêt ou jugement en dernier ressort qu'ils aient été mandés.

Les arrêts & jugemens en dernier ressort doivent être signifiés à personne ou domicile, pour en induire les fins de non-recevoir contre la *requête civile*, si elle n'est pas obtenue & la demande formée dans le délai prescrit par l'ordonnance.

Ce délai pour les majeurs est de six mois, à compter de la signification de l'arrêt à personne ou domicile; à l'égard des mineurs, le délai ne se compte que de la signification qui leur a été faite de l'arrêt à personne ou domicile depuis leur majorité.

Les ecclésiastiques, les hôpitaux & communautés, & ceux qui sont absens du royaume pour cause publique, ont un an.

Le successeur à un bénéfice, non résignataire, a pareillement un an, du jour que l'arrêt lui est signifié.

Quand la *requête civile* est fondée sur ce que l'on a jugé d'une pièce fautive, ou qu'il y a des pièces nouvellement recouvrées, le délai ne court que du jour que la fausseté a été découverte, ou que les pièces ont été recouvrées.

Les *requêtes civiles* se plaident dans la même chambre qui a rendu l'arrêt; mais aux parlemens où il y a une grand'chambre ou chambre du plaidoyer, on y plaide toutes les *requêtes civiles*, même celles contre les arrêts rendus aux autres chambres, & si elles sont appointées, on les renvoie aux chambres où les arrêts ont été rendus.

Quoiqu'on prenne la voie de la *requête civile*, il faut commencer par exécuter l'arrêt ou jugement en dernier ressort, & il ne doit être accordé aucunes défenses ni surseances en aucun cas.

En présentant la *requête* afin d'entérinement des lettres de *requête civile*, il faut consigner 100 livres pour l'amende envers le roi, & 150 livres pour la

Tome XIV.

partie; si l'arrêt n'est que par défaut, on ne consigne que moitié.

Lorsque la *requête civile* est plaidée, on ne peut juger que le rescindant, c'est-à-dire le moyen de nullité contre l'arrêt, & après l'entérinement de la *requête civile* il faut plaider le rescifoire, c'est-à-dire recommencer à plaider le fond.

Celui qui est débouté de sa *requête civile*, ou qui après en avoir obtenu l'entérinement, a ensuite succombé au rescifoire, n'est plus recevable à se pourvoir par *requête civile*.

Pour revenir contre les sentences préjudiciaires rendues au premier chef de l'édit, on n'a pas besoin de lettres de *requête civile*, il suffit de se pourvoir par simple *requête* même préjudiciale.

Les délais pour présenter cette *requête* ne sont que de moitié de ceux que l'ordonnance fixe pour les *requêtes civiles*; du reste, la procédure est la même.

La voie de la *requête civile* n'a point lieu en matière criminelle, il n'y a que la voie de la révision. Voyez l'ordonnance de 1670, voyez le titre 35. de l'ordonnance de 1667, la conférence de Bornier sur ce titre, & ci-devant le mot LETTRE DE REQUÊTE CIVILE. (A)

REQUÊTES DE L'HÔTEL DU ROI, (*Jurisprudence.*) qu'on appelle aussi *requêtes de l'hôtel* simplement sont une juridiction royale, exercée par les maîtres des *requêtes de l'hôtel du roi*, lesquels y connoissent de certaines affaires privilégiées qui leur sont attribuées par les ordonnances.

Sous le nom de *requêtes de l'hôtel du roi* on entend aussi le tribunal même où s'exerce cette juridiction.

On ne rappellera point ici ce qui a été dit ci-devant touchant les maîtres des *requêtes*, tant au mot CONSEIL DU ROI, qu'au mot MAÎTRES DES REQUÊTES, & au mot PARLEMENT; on se renfermera dans ce qui concerne singulièrement la juridiction des *requêtes de l'hôtel*.

Cette juridiction tire son origine de celle qu'on appelloit les *plaids de la porte*; comme anciennement la justice se rendoit aux portes des villes, des temples, & des palais des seigneurs, nos rois se conformant à cet usage, tenoient aussi là leurs plaids à la porte de leurs hôtels, c'est-à-dire qu'ils y rendoient la justice en personne, ou qu'ils l'y faisoient rendre par quelques personnes de leur conseil qu'ils committoient à cet effet, & cette juridiction s'appelloit les *plaids de la porte*, on sous-entendoit de la porte de l'hôtel du roi.

Le sire de Joinville, en la vie de saint Louis, fait mention de ces plaids de la porte, en disant que ce prince avoit coutume l'envoyer avec les sieurs de Nesle & de Soissons, pour ouïr les plaids de la porte, qu'ensuite il les envoyoit querir & leur demandoit comment tout se portoit, s'il y avoit aucuns qu'on ne peut dépêcher sans lui, & que plusieurs fois, selon leur rapport, il envoyoit querir les plaidoyans & les contentoit les mettant en raison & droiture.

Philippe III. dit le *Hardi*, dans une ordonnance qu'il fit sur le fait & état de son hôtel & de celui de la reine au mois de Janvier 1285, établit M. maître Pierre de Sargine, Gillet des Compiegne, & Jean Mallieres pour ouïr les plaids de la porte.

A ces plaids succéderent les *requêtes de l'hôtel*, c'est-à-dire les *requêtes* que ceux de l'hôtel du roi présentoient pour demander justice.

Ceux qui étoient commis pour recevoir ces *requêtes* & pour y faire droit, étoient des gens du conseil, suivans ou poursuivans le roi, c'est-à-dire qui étoient à la suite de la cour. Pour les distinguer des autres gens du conseil ou poursuivans on les appella les *clers des requêtes*, non pas qu'ils fussent ecclésiastiques, mais parce qu'ils étoient lettrés & gens de loi. Cependant par la suite les *requêtes de l'hôtel* furent

X ij

quelquefois tenues par deux, trois, quatre des poursuivans le roi, les uns clercs, les autres laïcs, comme qui diroit les uns de robe & les autres d'épée.

Philippe-le-Bel, par une ordonnance de l'an 1289, regla que des poursuivans avec lui, c'est-à-dire des personnes de son conseil qui étoient à sa suite, il y en auroit toujours deux à la cour & non plus, qui feroient continuellement aux heures accoutumées en lieu commun pour ouir les *requêtes*, & qu'ils feroient serment qu'à leur pouvoir ils ne laisseroient passer chose qui fût contre les ordonnances, & que de toutes les *requêtes* qui leur feroient faites, qui appartiendroient à la chambre des comptes, au parlement, ou autres lieux où il y auroit gens ordonnés, ils ne les ouïroient point, mais les renverroient au lieu où elles appartiendroient, si ce n'étoit du fait de ceux qui auroient dû les délivrer, c'est-à-dire les expédier.

Cette ordonnance fait connoître que les plaids de la porte avoient pris le nom de *requêtes de l'hôtel*, & que ces *requêtes* ne se jugeoient plus devant la porte de l'hôtel du roi, mais dans quelqu'autre lieu commun, c'est-à-dire qui étoit ouvert au public.

Miraulmont fait mention d'une ordonnance donnée par Philippe le long, à Lorris en Gastinois, l'an 1317, portant que de ceux qui suivront le roi pour les *requêtes*, il y aura toujours à la cour un clerc & un lai.

Quelques années après, ces *requêtes* ou plaids furent appelées les *requêtes de l'hôtel du roi*, & ceux qui étoient députés pour ouir ces *requêtes*, les *maîtres des requêtes de l'hôtel du roi*; on en trouve des exemples dès l'an 1317, & dans les années suivantes; ils faisoient droit tant sur les *requêtes* de la langue françoise que sur celles de la langue d'oc, c'est pourquoi ils devoient être versés en l'une & l'autre langue.

Cette juridiction étoit d'abord ambulatoire à la suite du roi, & se tenoit dans les différens palais ou châteaux dans lesquels nos rois faisoient leur séjour.

Mais dès le tems de Philippe VI. dit de Valois, cette juridiction avoit son siege à Paris, ainsi qu'il paroît par une ordonnance du prince de l'an 1344, sur le fait des maîtres tenant les *requêtes* en son palais royal à Paris; & depuis ce tems elle s'est toujours tenue dans l'enclos du palais. Le bâtiment où s'exerce cette juridiction, a son entrée par la grande falle du palais près de la chapelle, & s'étend jusqu'auprès de la tour de l'horloge du palais; il a été reconstruit à neuf après l'incendie du palais arrivée en 1618.

Du tems de Philippe V, en 1318, plusieurs sujets du roi s'étant plaints qu'ils étoient souvent traduits mal-à-propos devant les maîtres des *requêtes*, il ordonna que les maîtres des *requêtes* de son hôtel ne pourroient faire ajourner personne devant eux ni en tenir court, c'est-à-dire audience, que quand il y auroit débat pour un office donné par le roi, ou en cas de demande pure personnelle contre quelques officiers de l'hôtel; ce qui fut ainsi établi afin de ne pas distraire les officiers de leur service, mais ils ne devoient pas connoître des causes des autres personnes de l'hôtel du roi, il leur étoit enjoint de les renvoyer devant leur juge naturel; il leur fut aussi défendu de condamner à aucune amende, à moins que ce ne fût en présence du roi, lorsqu'il tiendrait lui-même ses *requêtes* générales.

Quand le parlement ne tenoit pas, ils délivroient les lettres de justice, & en tout tems ils examinoient toutes les lettres auxquelles on devoit apposer le grand sceau; ils envoyaient les *requêtes* signées au chancelier lequel y faisoit mettre le sceau s'il n'y avoit rien qui en empêchat. Les maîtres des *requêtes* ne pouvoient cependant pas connoître des causes, & sur-tout du principal, ni des causes qui avoient été portées au parlement ou devant les baillifs & séné-

chaux; mais si une partie s'opposoit à la *requête*, pour empêcher qu'il ne fût délivré lettre de justice au contraire, ils pouvoient bien connoître & ouïr les parties sur le point de sçavoir s'il y avoit lieu ou non de délivrer les lettres de justice qui étoient demandées, & quand ils trouvoient trop de difficultés à décider sur cette contestation, ils devoient consulter le parlement.

Les écuyers d'écuries du roi ayant surpris de Charles VI. des lettres qui leur attribuoient la juridiction sur les valets de l'écurie du roi; sur les représentations du procureur général des *requêtes* de l'hôtel, Charles VI. revqua ces lettres le 19 Septembre 1406, & dans les lettres de révocation il est dit, que la cour & juridiction des *requêtes* de l'hôtel, est grande & notable juridiction ordinaire, fondée de très-grande ancienneté, & une des plus notables juridictions ordinaires du royaume après le parlement; & que par les ordonnances du royaume il n'y a aucuns officiers de l'hôtel du roi, de quelque état qu'ils soient, qui puissent en l'hôtel du roi tenir aucune juridiction ordinaire, excepté ses amés & feaux conseillers les maîtres des *requêtes*, auxquels par les ordonnances appartient la connoissance des causes personnelles des officiers de l'hôtel du roi, en défendant & la punition & correction des cas par eux connus & perpétrés, & la connoissance des cas qui chaque jour adviennent en l'hôtel du roi, sur lesquels il convient asseoir forme de procès, & aussi la connoissance des causes touchant les débats des offices royaux, & que lesdits maîtres des *requêtes* sont généraux réformateurs, quelque part où soit sa majesté.

Il n'y a point d'autres juges aux *requêtes* de l'hôtel, que les maîtres des *requêtes* lesquels y servent par quartier.

Les autres officiers de ce tribunal sont un procureur général lequel a droit d'assister au sceau, un avocat général, un substitut du procureur général, un greffier en chef, un principal commis du greffe, un greffier garde-scel ordinaire des *requêtes* de l'hôtel, six huissiers.

Les maîtres des *requêtes*, dans leur tribunal des *requêtes* de l'hôtel, exercent deux sortes de juridictions, l'une à l'extraordinaire ou au souverain, l'autre à l'ordinaire.

Ils jugent souverainement & en dernier ressort au nombre de sept.

1°. Les causes renvoyées par arrêt du conseil, & toutes fortes d'instances qui s'intentent en exécution d'arrêts du conseil privé.

2°. Les causes touchant la falsification des sceaux des grandes & petites chancelleries, comme aussi l'instruction du faux incident aux instances pendantes au conseil, lorsque les moyens de faux y ont été déclarés admissibles.

3°. Les demandes des avocats au conseil pour leurs salaires, & les désaveux formés contre eux.

4°. L'exécution des lettres du sceau, portant privilege ou permission d'imprimer.

5°. Les appellations des appointemens & ordonnances que les maîtres des *requêtes* ont données pour instruction des instances du conseil, & les appels de la taxe & exécution des dépens adjugés au conseil.

Ils connoissoient aussi au souverain des propositions d'erreur qui s'intentoient contre les arrêts des cours souveraines, mais cela n'a plus lieu depuis que les propositions d'erreur ont été abrogées par l'ordonnance de 1667.

On ne peut faire ajourner aux *requêtes* de l'hôtel pour juger en dernier ressort, qu'en vertu d'arrêt du conseil ou commission du grand sceau.

Lorsque les maîtres des *requêtes* jugent au souverain, ils prononcent les *maîtres des requêtes*, juges

souverains en cette partie, &c. & leurs jugemens sont qualifiés d'arrêts.

L'on ne peut se pourvoir contre ces arrêts des requêtes de l'hôtel à l'extraordinaire, que par requête civile ou opposition, ainsi que contre les arrêts des autres cours supérieures.

Les requêtes de l'hôtel connoissent en première instance & à l'ordinaire dans toute l'étendue du royaume, de toutes les causes personnelles, possessoires & mixtes de ceux qui ont droit de *committimus* au grand & au petit sceau.

Il est au choix de ceux qui ont droit de *committimus*, de plaider aux requêtes de l'hôtel ou aux requêtes du palais, excepté les maîtres des requêtes & officiers des requêtes de l'hôtel & leurs veuves, qui ne peuvent plaider en vertu de leur privilège, qu'aux requêtes du palais, comme *vice versa*. Les présidens, conseillers & autres officiers des requêtes du palais, & leurs veuves, ne peuvent plaider, en vertu de leur privilège, qu'aux requêtes de l'hôtel.

L'appel des sentences rendues aux requêtes de l'hôtel à l'ordinaire, ressortit au parlement. Voyez Budée, Miraulmont, Joly, Girard, Guenois, Brillon, le style des requêtes de l'hôtel par Ducrot. (A)

REQUÊTE D'EMPLOI, est celle qui est employée, soit pour tenir lieu d'autres écritures ou de production, comme pour servir d'avertissement de griefs, causes & moyens d'appel, réponses, contredits, salvations, &c.

REQUÊTE D'INTERVENTION, est celle par laquelle quelqu'un qui n'étoit pas encore partie dans une cause, instance ou procès, demande d'y être reçue partie intervenante.

REQUÊTE INTRODUCTIVE, est celle que l'on a d'abord présentée pour former son action, soit en demandant permission d'assigner ou d'être reçu partie intervenante. Voyez AJOURNEMENT, ASSIGNATION, EXPLOIT.

REQUÊTE JUDICIAIRE, est celle qui est formée verbalement & sur le barreau, soit par la partie ou par son procureur, ou par l'avocat assisté de la partie ou du procureur. Voyez ciaprès REQUÊTE VERBALE.

REQUÊTES DU PALAIS, (*Jurisprud.*) Voyez ce qui en est dit au mot PARLEMENT.

REQUÊTE DE PRODUCTION NOUVELLE, est celle pour laquelle on produit de nouvelles pièces dans une instance ou procès. Voyez PRODUCTION NOUVELLE.

REQUÊTE DE QU'IL VOUS PLAISE, est une requête qui ne contient que les qualités & des conclusions, sans aucun récit de faits ni établissement de moyens qui précèdent les conclusions; on l'appelle requête de qu'il vous plaise, ou un qu'il vous plaise simplement, parce que les conclusions de ces sortes de requêtes commencent par ces mots qu'il vous plaise, supplie humblement tel, . . . qu'il vous plaise, &c.

REQUÊTE RÉPONDUE, c'est celle au bas de laquelle le juge a mis son ordonnance.

REQUÊTE VERBALE ou JUDICIAIRE, est celle que l'on fait verbalement à l'audience.

Cependant au châtelet de Paris, & aux requêtes du palais, on donne le nom de requête verbale à des requêtes qui sont rédigées par écrit; on les appelle verbales, parce que dans l'origine elles se faisoient à l'audience; au châtelet elles commencent par ces mots: à venir plaider par me tel . . . sur la requête de tel; & aux requêtes du palais elles commencent par ces mots: sur ce que me tel, procureur, a remontré; & à la fin il est dit sur quoi la cour ordonne, & & soit signifié; ces requêtes verbales, usitées aux requêtes du palais, ont la forme d'une sentence sur requête, & sont comme des espèces d'appointemens que l'on offre sur ce qui concerne l'instruction.

REQUÊTE, (*Hist. rom.*) les requêtes présentées aux

empereurs par des particuliers, se nommoient communément libelles, libelli, & la réponse de l'empereur étoit appelée *rescriptum*. M. Brillon, de *formulis*, lib. III. nous a conservé une ancienne requête présentée à un empereur romain, dont voici les termes:

Quum ante hos dies conjugem & filium amiserim, oppressus necessitate, corpora eorum facili sarcophago commendaverim, donec iis locus quem emeram edificaretur, via flaminia inter mil. II. & III. euntibus ab urbe parte lævâ; rogo, domine imperator, permittas mihi in eodem loco in marmoreo sarcophago, quem mihi modo comparavi, ea corpora colligere, ne quando ego me esse desiero, pariter cum iis ponar.

Le *rescrit* mis au-bas de cette requête étoit conçu en ces termes:

Secretum fieri placet; jubentina Celius promagister fuscipit III. non. Novembris, Antio Pollione, & optimo cons.

La fameuse loi *de Rhodis*, ff. de lege rhod. est une requête présentée par Eudmond marchand à Nicomédie, à l'empereur Antonin; au-bas de laquelle est le *rescrit* qui a donné lieu à deux jurisconsultes, de faire chacun un commentaire peu nécessaire pour l'intelligence de cette loi, dont voici les termes: « Plainte » d'Eudémon de Nicomédie à l'empereur Antonin. » Seigneur, en voyageant dans l'Italie, nous avons » fait naufrage, & nos effets ont été pillés & enlevés » par les fermiers des îles Cyclades ».

L'empereur répondit: « Je suis à la vérité maître » du monde; mais la loi des Rhodiens regne sur la » mer, & sert de règle pour décider les difficultés » qui concernent la navigation maritime, pourvu » qu'elle s'accorde avec nos lois ». Voilà une juste idée des requêtes que l'on présentait aux empereurs, & de la réponse ou *rescrit* qu'ils y faisoient. Au reste ces requêtes avoient différens noms, & la formule n'étoit point fixe ni déterminée. Quant à la réponse de l'empereur, elle commençoit presque toujours par ces mots, *cum proponas*, ou *si ut proponis*, &c. & elle finissoit par cette condition que l'empereur Zénon inventa, *si preces veritate nituntur*, ce qui est encore en usage parmi nous. (D. J.)

REQUÊTE, terme de Chasse: il se dit lorsqu'on est en défaut, & qu'il faut requêter de nouveau la bête. On appelle plus ordinairement requêter une bête, lorsqu'après l'avoir courue & brisée le soir, on la quête le lendemain avec le limier, pour la réclamer & la redonner aux chiens; on dit requêter un cerf. (D. J.)

REQUÊTER un cerf ou autre bête, (*Venerie.*) c'est après l'avoir courue & brisée le soir, aller la chercher & quêter le lendemain avec le limier pour la relancer aux chiens.

REQUIABTAR, terme de relation, nom du quatrième page de la cinquième chambre de ceux du grand-seigneur: c'est lui qui tient l'étrier à sa hautesse quand elle monte à cheval. Du Loir. (D. J.)

REQUIEM, s. m. terme de Missel, on appelle dans l'église romaine messe de requiem, une messe des morts, parce que l'introite de cette messe commence par ces paroles: *Requiem æternam dona eis, Domine*, &c. Voyez MESSE.

REQUIN, REQUIEM, LAMIE, TIBURON, s. m. (*Hist. nat. Ichtiologie.*) Pl. XIII. fig. 3. poisson de mer cartilagineux, vivipare, le plus grand de tous les chiens de mer. Rondelet a vu un requin de moyenne grosseur qui pesoit mille livres; ce poisson a la tête & le dos fort larges; la queue est aplatie sur les côtés, & terminée par deux nageoires; les yeux sont gros & ronds; la bouche est très-grande & garnie de six rangs de dents dures très-pointues, de figure triangulaire, & découpées de chaque côté comme une scie; celles du premier rang ont leur direction en avant; celles du second s'élèvent perpen-

diculairement ; enfin , celles des quatre autres rangs sont dirigées pour la plupart en-arrière. Le *requin* a près de l'extrémité de la queue deux petites nageoires , une en-haut & l'autre en-bas ; deux près de l'anus ; deux autres près des ouies , & une sur la partie antérieure du dos. Ce poisson a la peau fort dure ; il est très-avide de toutes sortes de viande ; il se nourrit principalement de poissons ; il fait la chasse à toutes sortes d'animaux ; il attaque avec la plus grande impétuosité les hommes mêmes & les dévore. Rondelet, *hist. natur. des poissons, première partie, livre XIII. chapitre xj. Voyez POISSON.*

REQUINT, f. m. (*Jurisprud.*) est la cinquième partie du quint dû au seigneur pour une mutation par vente.

Le *requint* n'est pas de droit commun , & n'a pas lieu dans toutes les coutumes où le quint est dû , mais seulement dans les coutumes qui l'accordent expressément , comme celle de Meaux ; dans celle de Péronne, de Montdidier & Roye , il n'est dû que quand le contrat porte *francs deniers au vendeur. Voyez QUINT. (A)*

REQUINTERONE, ONA, f. m. & fém. *terme de relation* , nom que l'on donne au Pérou aux enfans nés d'un espagnol , & d'une *quinterona* , de façon néanmoins que ce nom ne s'applique qu'au dernier degré de génération , qui conserve encore quelques marques du mélange du sang espagnol avec le sang indien ou africain. (*D. J.*)

REQUIPER, v. act. (*Gram.*) équiper de nouveau. *Voyez les articles ÉQUIPAGE & ÉQUIPER.*

RÉQUISITION, f. f. (*Jurisprud.*) signifie *demande*. Ce terme est usité dans les procès-verbaux où les parties font des dires & prennent des conclusions ; par exemple , dans un procès-verbal de scellé une partie demande qu'un écrit soit paraphé , on fait mention qu'il a été paraphé à la *réquisition*. (*A*)

RÉQUISITOIRE, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) demande faite ou par le procureur général , ou par l'avocat général , ou par un promoteur , ou par un avocat , un procureur , un plaideur , à ce que telle ou telle chose soit faite.

RERRE, LA, (*Géog. mod.*) petite rivière de France , dans l'Orléanois ; elle se perd dans la Soudre , une lieue au-dessus de Romorantin ; l'eau de cette petite rivière est d'une grande utilité pour la fabrique des draps du pays. (*D. J.*)

RESACRER, v. act. (*Gram.*) sacrer de-rechef. *Voyez SACRE & SACRER.*

RESAIGNER, v. act. (*Gram.*) saigner une seconde fois. *Voyez SAIGNÉE & SAIGNER.*

RESAISIR, v. act. (*Gram.*) saisir de nouveau. *Voyez SAISIE & SAISIR.*

RESALUER, v. act. (*Gram.*) saluer de-rechef. *Voyez SALUT, SALUTATION, & SALUER.*

RESARCELÉ, adj. (*Blason.*) il se dit d'une croix ou bande garnie d'un orle approchant de ses bords ; il porte d'azur à la bande d'argent *resarcelée* d'or.

RESASSER, v. act. (*Gram.*) sasser de-rechef. *Voyez les articles SAS & SASSER.*

RESCHAMPIR, v. act. *terme de Doreur*, en termes de Doreurs en détrempe , c'est réparer avec du blanc de céruse les taches que le jaune ou l'affiette ont pu faire en bavochant sur les fonds que l'on veut conserver blancs. *Trévoux. (D. J.)*

RESCHT, (*Géog. mod.*) ville de Perse , capitale de la province de même nom , dans la province de Ghilan , le long de la mer Caspienne , où elle forme une espèce de croissant , & dont elle est éloignée de deux lieues. Elle est grande , ouverte , & toute plantée d'arbres , qui y présentent comme l'aspect d'une forêt. *Long. 68. 27. latit. 37. 2 4. (D)*

RESCINDANT, adj. (*Jurisprud.*) est le moyen qui sert à rescinder un acte ou un jugement.

Quelquefois par le terme de *rescindant* , on entend la cause sur le point de forme comme le rescisoire est la cause sur le fonds.

Dans les requêtes civiles , il faut juger le *rescindant* avant le rescisoire. *Voyez REQUÊTE CIVILE. (A)*

RESCINDER, v. act. (*Jurisprud.*) signifie annuler un arrêt ou un jugement. *Voyez RESCISION.*

RESCISION, f. f. (*Jurisprud.*) est lorsque l'on annule en justice un contrat ou autre acte. Ce terme vient du latin *rescindere* , qui dans cette occasion est pris pour *refecare* , couper en deux : ce terme a été appliqué aux actes que l'on déclare nuls , parce qu'anciennement la façon d'annuler un acte , étoit de le couper en deux ; ce qui s'appelloit *rescindere*.

Il y a des actes que les coutumes & les ordonnances déclarent nuls , & dont on peut faire prononcer en justice la nullité , sans qu'il soit besoin de prendre la voie de *rescision* , parce que ce qui est nul est censé ne pas exister , & conséquemment n'a pas besoin d'être rescindé.

Mais à-moins que la nullité d'un acte ne soit ainsi déclarée par la loi , un acte n'est pas nul de plein droit , quoiqu'on ait des moyens pour le faire annuler ; c'est pourquoi l'on dit que les voies de nullité n'ont pas lieu en France ; il faut prendre la voie de la *rescision* , & pour cet effet obtenir du roi des lettres de petite chancellerie , qu'on appelle *lettres de rescision* , c'est-à-dire , qui autorisent l'impétrant à prendre la voie de la *rescision* , & le juge à rescinder l'acte , si les moyens sont suffisants.

Les moyens de *rescision* ou restitution en entier , sont la minorité , la lésion , la crainte ou la force , le dol , l'erreur de fait. *Voyez LETTRES DE RESCISION & RESTITUTION EN ENTIER.*

On dit aussi quelquefois la *rescision* d'un arrêt , pour exprimer la restitution qui est accordée à une partie contre cet arrêt par la voie de la requête civile ; & dans cette espèce de *rescision* , on distingue le rescindant & le rescisoire , c'est-à-dire la forme & le fond. *Voyez REQUÊTE CIVILE, RESCINDANT & RESCISOIRE.*

RESCISOIRE, adj. (*Jurisprud.*) est le moyen au fond , où la cause même considérée au fond , par opposition au rescindant qui ne touche que la forme. Dans une requête civile , par exemple , le dol personnel de la partie adverse est le rescindant , & le mal jugé au fond est le rescisoire. *Voyez RESCISION, REQUÊTE CIVILE. (A)*

RESCONTRER, v. n. (*Com.*) terme dont se servent quelques négocians , pour signifier une compensation ou évaluation , qui se fait d'une chose contre une autre de même valeur. Il faut *rescontrer* les 500 liv. que je vous dois pour marchandises avec pareille somme contenue en lettre-de-change que j'ai sur vous , pour dire qu'il faut compenser ces 500 liv. avec pareille somme portée par la lettre-de-change. *Diction. de Commerce.*

RESCRIPT, f. m. (*Jurisprud.*) *rescriptum* , signifie en général , une réponse qui est faite par écrit à quelque demande qui a été aussi faite par écrit.

Ce terme n'est guère usité que pour désigner certaines lettres ou réponses des empereurs romains & des papes.

Les *rescripts* des empereurs étoient des lettres qu'ils écrivoient en réponse aux magistrats des provinces , ou même quelquefois à des particuliers qui prioient le prince d'expliquer ses intentions sur des cas qui n'étoient pas prévus par l'édit perpétuel , ni par l'édit provincial , qui étoient alors les lois que l'on observoit.

L'empereur Adrien fut le premier qui fit de ces sortes de *rescripts*.

Ils n'avoient pas force de loi, mais ils formoient un grand préjugé.

Quand les questions que l'on propofoit à l'empereur paroiffoient trop importantes pour être décidées par un simple *rescript*, l'empereur rendoit un decret.

Quelques-uns prétendent que Trajan ne donna point de *rescripts*, de crainte que l'on ne tirât à conséquence, ce qui n'étoit fouvent accordé que par des confidérations particulières; il avoit même deffein d'ôter aux *rescripts* toute leur autorité.

Cependant Juftinien en a fait inférer plusieurs dans fon code, ce qui leur a donné plus d'autorité qu'ils n'en avoient auparavant. *Voyez* fur ces *rescripts*, la *seconde differtation* d'Antoine Schulting, *l'hist. de la jurispr. rom.* par M. Terraffon, p. 261, & les mots CONSTITUTION, DECRET.

RESRIPTS des papes, font des lettres apostoliques, par lesquelles le pape ordonne de faire certaines choses en faveur d'une personne, qu'il a suppliée de lui accorder quelque grace.

On distingue néanmoins deux fortes de *rescripts*, ceux de grace & ceux de justice; les premiers dépendent de la volonté du pape; les autres dépendent plus de la disposition du droit, que de la volonté de celui qui les accorde.

Les *rescripts* concernent, ou les bénéfices, ou les procès, ou la pénitencerie en toute matiere; ils doivent être *restraints* & réduits dans les termes des saints decrets & constitutions canoniques, & en France ils ne font reçus & exécutés, que fans préjudice de nos libertés.

Les *rescripts* délégatoires doivent être adressés à l'ordinaire pour les fulminer.

Le pape ne peut par ces *rescripts*, commettre pour juges, que des naturels françois, & doit choisir les juges dans le ressort du parlement où demeurent les parties.

Aucun *rescript* ne peut être enregistré au parlement, fans être revêtu de lettres-patentes. *Voyez les mémoires du Clergé*, Fevret, Fuet, Lacombe, & les mots BREF, BULLE, FULMINATION, DÉLÉGUÉ.

RESRIPT, se dit aussi en quelques endroits, pour le rapport ou relation que l'huissier ou sergent fait dans son exploit. (A)

RESRIPTION, f. f. (Com.) ordre, mandement que l'on donne par écrit à un correspondant, commis, facteur, fermier, &c. de payer une certaine somme à celui qui est le porteur de ce mandement. Les *rescriptions* ne font ordinairement que d'un supérieur sur son inférieur, ou d'un créancier sur son débiteur. Ainsi un seigneur donne aux marchands des *rescriptions* sur ses fermiers. On prend à Paris à l'hôtel des fermes des *rescriptions* des gabelles, des aydes, & des cinq grosses fermes, sur les revenus de ces fermiers du roi dans les provinces, ce qui est très-commode pour y faire passer de l'argent sans frais. Les *rescriptions* des banquiers se traitent comme les lettres-de-change.

MODELE DE RESCRIPTION.

Vous payerez, ou je vous prie de payer à M. Robert, banquier de votre ville, la somme de cinq mille livres, de laquelle je vous tiendrai compte sur les deniers de la recette que vous faites pour moi, en rapportant la présente rescription, avec la quittance dudit sieur Robert, à Paris le 10 Août 1745.

G O D E A U.

Pour la somme de 5000 livres.

Dictionn. de Commerce & de Trév.

RÉSEAU, f. m. (Ouv. de fil ou de soierie.) forté de tissu de fil ou de soie fait au tour, dont quelques femmes se servent pour mettre à des coëffes, à des tabliers, & à autres choses. Un *réseau* est proprement un ouvrage de fil simple, de fil d'or, d'argent,

ou de soie, tissu de maniere qu'il y a des mailles & des ouvertures; il y a toutes fortes d'ouvrages de *réseaux*: la plupart des coëffures de femmes, font faites de tissus à jour & à claires voies, qui ne font autre chose que des especes de *réseaux*, dont les modes changent perpétuellement. (D. J.)

RÉSEAUX des Indes, (Soierie.) ce font des ouvrages de soie propres à faire des ceintures ou des jarretieres. Ceux qui font destinés pour des ceintures, font apportés des Indes, garnis aux deux bouts de houppes d'or & d'argent. Ils ont deux aunes ou environ de longueur, sur un tiers & cinq dixiemes de largeur. *Dictionn. de Com.* (D. J.)

RÉSECHER, v. act. (Gram.) sécher de-rechef. *Voyez* SEC & SÉCHER.

RÉSECTE, f. f. en Géometrie, est la portion *AT* (fig. 11, analyse) de l'axe d'une courbe, intercepté entre le point *A*, sommet de la courbe, ou origine des co-ordonnées; & le point *T*, où la tangente *MT* rencontre l'axe *AC*, prolongé s'il est nécessaire, soit $MP = y$, $AP = x$, on sçait, (*Voyez* SOUTANGENTE) que la soutangente *PT*, est égale à $\frac{ydx}{dy}$. Donc la *resecte AT* est égale à $\frac{ydx}{dy} - x$. (O)

RESEDA, f. m. (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur en masque, & composée de plusieurs petales inégaux. Le pistil fort du calice, & devient dans la suite une capsule membraneuse, qui a trois ou quatre angles. Cette capsule est oblongue & comme cylindrique, & elle renferme des semences arrondies. Tournefort, *inst. rei herb.* *Voyez* PLANTE.

Ce genre de plante est nommé vulgairement par les Anglois *base-rocket*. Tournefort en compte sept especes. La plus commune, *reseda vulgaris*, L. R. H. 423, est, selon Linnæus, le phyteuma de Dioscoride ou des anciens.

Sa racine est longue, grêle, ligneuse, blanche, âcre au goût. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pié & demi, cannelées, creusées, velues, rameuses, foibles, courbées, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées profondément, onnées de couleur verte-obscur, d'un goût d'herbe potagere.

Ses fleurs naissent aux sommités des tiges & des rameaux, en maniere de thyrses ou d'épis lâches; chaque fleur est composée de plusieurs petales irréguliers d'un jaune blanchâtre, dont le milieu est occupé par plusieurs petites étamines à sommets jaunes. Après que les fleurs sont tombées, il leur succede des capsules membraneuses, à trois angles, longues d'un ponce, un peu semblables à des urnes cylindriques, & remplies de semences noires, menues, presque rondes. Cette plante fleurit en Juin & en Juillet; elle croît fréquemment dans les champs, le long des chemins, surtout dans les terres abondantes en craie. (D. J.)

RESELLER, v. act. (Gram.) remettre la selle à un cheval. *Voyez* SELLE & SELLER.

RESEMELER, v. act. (Gram.) remonter de semelles des bas ou des fouliers. *Voyez* SEMELLE & SEMELER.

RESEMER, v. act. (Gram.) semer de-rechef. *Voyez* SEMENCE, SEMAILLE, SEMER.

RÉSEPAGE, f. m. (Jurisprud.) terme d'eaux & forêts, qui signifie la nouvelle coupe que l'on fait de quelque arbre ou d'un bois en général qui a été mal coupé, ou qui n'est pas de belle venue. L'ordonnance des eaux & forêts ordonne le *resépage* des bois rabougris, broutés & avortés. *Voyez* l'article 13 du tit. 25. (A)

RÉSEPER, v. act. (Archit. hydraul.) c'est couper avec la coignée ou la scie, la tête d'un pieu ou d'un pilot, qui refuse le mouton, parce qu'il a trouvé de

la roche, & qu'il faut mettre de niveau avec le reste du pilotage. *Daviler. (D. J.)*

RÉSEPER ou RECEPER, v. act. (*Jardin.*) c'est couper les arbres par la tête, ou pour les éteter, ou pour leur faire pousser de nouvelles branches. (*D. J.*)

RESEPH, (*Géog. anc.*) ou *Resapha*, & dans Ptolomée, *l. V. c. xv. Resapha*, ville de la Palmyrène. Il en est parlé dans le quatrième livre des Rois *xxv. 12.* & dans Isaïe *xxxvij. 12.* ; les tables de Peutinger & la notice d'orient la connoissent aussi. (*D. J.*)

RÉSERVATION, f. f. (*Jurisprud.*) est un ancien terme qui signifie la même chose que réserve ; il n'est guère usité qu'en matière de bénéfices & de pensions sur bénéfices. *Voyez RÉSERVE.*

RÉSERVE, f. f. (*Jurisprud.*) signifie en général exception, restriction, au moyen de laquelle une chose n'est pas comprise, soit dans la loi, ou dans un jugement ou autre acte.

RÉSERVE APOSTOLIQUE, ou des bénéfices. *Voyez ci-après RÉSERVE DES BÉNÉFICES.*

RÉSERVE DES BÉNÉFICES ou RÉSERVE APOSTOLIQUE, est une faculté que le pape prétend avoir de retenir à sa collation les bénéfices qu'il veut, au préjudice des collateurs ordinaires.

Anciennement les papes n'usoient point de réserves ; il n'en est fait aucune mention dans tout le volume du decret.

Clément IV. fut le premier qui introduisit les réserves ; son decret est rapporté dans le sexte. Il pose pour principe que la collation de tous les bénéfices appartient au pape, qu'il peut même donner un droit sur ceux qui ne sont pas encore vacans.

Les successeurs de Clément IV. ne manquèrent pas d'adopter ce système, & firent tant de réserves générales & particulières, qu'il ne restoit presque plus aucun bénéfice à la collation des ordinaires. Les constitutions *execrabilis* & *ad regimen* faites au sujet de ces réserves par Jean XXII. & Benoît XII. soulèverent tous les collateurs.

Les réserves peuvent procéder de quatre causes différentes : savoir, du lieu, de la personne, de la qualité du bénéfice & du tems.

La réserve *ratione loci* comprend particulièrement les bénéfices vacans par mort *in curia*.

De toutes les réserves apostoliques générales ou particulières, celle des bénéfices vacans en cour de Rome est la plus ancienne ; elle fut établie par Clément IV. Le concile de Basle & la pragmatique-sanction laissèrent subsister cette réserve, & abolirent toutes les autres. On a suivi la même chose dans le concordat, enforte que dans les pays soumis à cette loi on ne connoit point d'autre réserve que celle des bénéfices vacans en cour de Rome.

Lorsque le pape ne confère pas ces bénéfices dans le mois de la vacance, le collateur ordinaire peut en disposer, comme s'il n'y avoit pas de réserve. Les provisions que l'ordinaire auroit données dans le mois, sont même bonnes, si par l'événement le pape n'a pas conféré dans le mois.

Le collateur ordinaire peut conférer les cures qui vaquent en cour de Rome pendant la vacance du saint siege, ou qui y ont vacqué pendant la vie d'un pape qui n'en a point accordé de provision, la collation de ces sortes de bénéfices étant instante.

Les bénéfices en patronage laïc, & ceux qui doivent être conférés par le roi en vertu du droit de régale, ne sont pas sujets à la réserve des bénéfices vacans en cour de Rome.

A l'égard des bénéfices consistoriaux, cela souffre difficulté. *Voyez les lois ecclésiastiques* de M. d'Héricourt. Tous autres collateurs & bénéfices sont sujets à cette réserve, à moins qu'ils n'en soient exempts par un privilège spécial émané du saint siege.

La réserve *ratione personæ* regarde les personnes dont le pape s'est voulu réserver les bénéfices, comme de ses familiers, c'est-à-dire de ses domestiques & de ceux des cardinaux & autres officiers de cour de Rome, qui se trouveroient absens de ladite cour.

La réserve *ratione qualitatis beneficii* est celle par laquelle les papes ont aboli les élections des églises cathédrales, monastères & autres bénéfices vraiment électifs, & s'en sont réservé, & au S. Siege, la disposition absolue par leur règle de chancellerie, pour éviter les abus qui se commettoient dans les élections.

La réserve *ratione temporis* est celle par laquelle les papes ont ôté aux ordinaires la disposition des bénéfices en certain tems de l'année, prenant pour eux les deux tiers, ou en se réservant la collation alternative.

De toutes ces réserves, il n'y a que la première, savoir, celle des bénéfices vacans *curia*, qui soit reçue partout en France ; celle de *mensibus* & *alternativâ* n'a lieu que dans les pays d'obédience, tels que la Bretagne, & quelques autres provinces, les autres réserves n'ont point du tout lieu parmi nous. *Voyez le chap. in præsentia* in 6°. le concile de Basle, la pragmatique, le concordat, les lois ecclésiastiques de M. d'Héricourt, le traité de l'usage & pratique de cour de Rome de Castet. (A)

RÉSERVE DE BOIS ou BOIS DE RÉSERVE, sont les arbres ou parties de bois qui ne doivent point être vendus ni coupés. Les arbres du ressort, tels que ceux de lisières, piés corniers de ventes, les baliveaux anciens & modernes, & baliveaux sur taillis sont réputés faire partie du fond. Les ecclésiastiques, communautés, & tous gens de main-morte sont obligés de mettre en réserve au moins la quatrième partie de leurs bois pour la laisser croître en futaie. *Voyez l'ordonnance des eaux & forêts.* (A)

RÉSERVE des dépens, dommages & intérêts, c'est lorsque le juge, en rendant quelque jugement préparatoire ou interlocutoire, remet à faire droit sur les dépens, dommages & intérêts, après qu'on aura fait quelque instruction plus ample. *Voyez DÉPENS.*

RÉSERVE À FAIRE DROIT, c'est lorsque le juge, en rendant un jugement, remet à faire droit sur le fond ou sur quelque branche de l'affaire, après qu'on aura fait quelque instruction qui doit précéder.

RÉSERVE DES MOIS, voyez REGLE DES MOIS, & le mot RÉSERVE DES BÉNÉFICES.

RÉSERVE de pension sur un bénéfice, voyez ci-devant BÉNÉFICE, & le mot PENSION.

RÉSERVE DU QUART ou quart en réserve, est le quart que les ecclésiastiques & autres gens de main-morte sont tenus de laisser de leurs bois pour croître en futaie. *Voyez l'ordonnance des eaux & forêts, tit. 24, art. 2.*

RÉSERVE DES SERVITUDES est la clause par laquelle, en vendant une maison ou autre héritage, le vendeur se réserve les servitudes & droits qu'il a sur cet héritage, soit pour lui personnellement, soit pour l'utilité de quelque autre héritage à lui appartenant, & voisin de celui qu'il vend.

RÉSERVE D'USUFRUIT est, lorsqu'en vendant ou donnant la propriété d'un bien immeuble ou immeuble, on en retient à son profit l'usufruit. *Voyez USUFRUIT.* (A)

RÉSERVES, (*Hist. mod. Droit public.*) *reservata cesarea*. C'est ainsi qu'on nomme dans le droit public germanique les prérogatives réservés à l'empereur seul, & qu'il ne partage point avec les états de l'empire. Ces réserves sont presque toujours disputées, & ne valent qu'autant que celui qui les prétend, a le pouvoir de les faire valoir. On distingue ces réserves en ecclésiastiques & en politiques. Parmi les premières,

res ; on compte le droit de présenter aux premiers bénéfices vacans après l'avenement au trône ; ce droit s'appelle *jus primariorum precum* ; le droit de protéger l'église romaine , le droit de convoquer le concile. Parmi les réserves politiques on compte le droit de légitimer les bâtards ; le droit de réhabiliter, *fama restitutio* ; le droit d'accorder des dispenses d'âge & des privilèges ; le droit de relever du serment ; le pouvoir d'accorder le droit de citoyen , *jus civitatis* ; d'accorder des foires , *jus nundinarum* ; l'inspection générale sur les postes & sur les grands chemins ; le droit d'établir des académies ; le droit de conférer des titres & des dignités , & même de faire des rois ; cependant l'empereur ne peut élever personne au rang des états de l'empire , sans le consentement des autres états ; le droit d'établir des tribunaux dans l'empire ; le droit de faire la guerre dans une nécessité pressante ; enfin le droit d'envoyer & de recevoir des ambassadeurs au nom de l'empire. *V. Vitriarii jus publicum. Voyez l'article EMPEREUR.*

RESERVE, (*Art militaire.*) est une partie de l'armée que le général réserve pour s'en servir où il en est besoin. Les réserves sont sous le commandement d'un officier général subordonné au commandant ; elles ne campent pas ordinairement avec l'armée , mais dans des lieux à portée de la rejoindre si le général le juge à propos. Le poste le plus naturel des réserves est derrière la seconde ligne.

Les réserves sont composées de bataillons & d'escadrons, c'est-à-dire de cavalerie & d'infanterie. On en a vu jusqu'à trois dans les grandes armées. Dans une bataille, la réserve forme une espèce de troisième ligne ; le général s'en sert pour fortifier les endroits qui ont besoin d'être soutenus.

Le nombre des troupes des réserves n'est pas déterminé ; il dépend de la force de l'armée & de la volonté du général. En 1747, la réserve de l'armée du roi en Flandre , étoit composée de 99 escadrons & de 30 bataillons.

L'usage de M. le maréchal de Saxe étoit de mettre ses meilleures troupes à la réserve ; usage fondé sur la pratique & la coutume des Romains , qui plaçoient leurs braves soldats à la troisième ligne , où ils formoient une espèce de réserve. *Voyez LÉGION & TRIAIRES.*

Un général intelligent ne doit jamais faire combattre des troupes sans les faire soutenir par des réserves , parce qu'autrement le moindre désordre dans la première ligne suffit pour la faire battre entièrement. Suivant Végece , l'invention des réserves est due aux Lacédémoniens. Les Carthaginois les imiterent en cela , & ensuite les Romains. *Voyez ARMÉE & ORDRE DE BATAILLE.*

RÉSERVOIR, f. m. (*Hydr.*) est un lieu où l'on amasse des eaux pour les distribuer à diverses fontaines , bien différent d'un bassin ou d'une simple cuvette de distribution.

Il y a quatre sortes de réservoirs ; ceux qui sont sur terre , appelés les découverts ; les réservoirs voûtés , ceux que l'on bute , & ceux que l'on élève en l'air.

Les réservoirs sur terre sont ordinairement des pièces d'eau ou canaux glaisés , dans lesquelles on amasse des sources , & qui par leur profondeur contiennent plusieurs milliers de muids d'eau ; dans les jardins en terrasse un seul bassin d'en-haut fournit tous ceux d'en-bas sans autre réservoir.

Ceux qui sont voûtés , ne diffèrent qu'en ce qu'ils sont construits sous une voûte , le niveau de l'eau n'ayant pas permis de les faire sur terre ; ils sont ordinairement cimentés , & forment des citernes. Souvent on en trouve dans des terrasses , sur lesquelles on marche sans s'apercevoir qu'on est sur l'eau. Tels sont les réservoirs voûtés de Versailles auprès du

Tome XIV.

château , celui de Villeroi , du Raincy , Vanvres , &c.

On en fait encore sur terre , que l'on appelle des réservoirs butés. On élève les terres à une certaine hauteur en forme de pâtre ; on les laisse rasseoir pendant six à sept mois ; on y construit ensuite un réservoir soutenu par des piles ou éperons de maçonnerie , bâtis sur le bon fonds , pour résister à la charge de l'eau , & maintenir le réservoir que l'on glaise ou cimente , suivant l'usage ordinaire.

Les réservoirs portés en l'air , ne sont pas à beaucoup près d'une si grande capacité que les autres ; 50 , 100 , 200 muids est ordinairement leur contenu. La difficulté de les soutenir sur des arcades ou piliers de pierre de taille , sur lesquelles on assied de grosses pièces de charpente & une carcasse en forme de bassin , la dépense de les revêtir de tables de plomb soudées ensemble , ne permettent pas de les faire aussi grands que ceux qui sont sur terre. On retient la poussée de l'eau dans les angles par de fortes équerres de fer , & par des barres traversantes d'un bout du réservoir à l'autre. Quand ces réservoirs sont couverts , on les appelle château d'eau , tels que celui de Versailles proche la chapelle , & celui vis-à-vis le palais royal à Paris.

Les réservoirs se construisent de même que les bassins , en glaise , en terre franche , en ciment , & en plomb. *Voyez CONSTRUCTION DES BASSINS.*

RÉSERVOIR du chyle , (*terme d'Anatomie*) *receptaculum chyli* , est une cavité située auprès du rein gauche , dans laquelle les veines lactées déchargent la matière qu'elles contiennent. *Voyez LACTÉE.*

Ce réservoir , qu'on appelle aussi réservoir de Pecquet qui l'a découvert , est situé sous les grandes artères émulgentes entre les deux origines du diaphragme ; c'est-là que les veines lactées secondaires portent le chyle après qu'il a été délayé & rendu plus liquide par la lymphe dans les glandes du mésentère. *Voyez CHYLE & MÉSENTÈRE.*

M. Couper a trouvé en injectant cette partie avec du mercure qu'elle est composée de trois grands trous , dont deux ont plus d'un quart de pouce de diamètre. On n'observe cette division que dans le corps humain , dans lequel M. Drake croit que sa position droite est nécessaire pour diminuer la résistance que causeroit le chyle & la lymphe , si elles étoient contenues dans le même réservoir. Sa position horizontale dans les quadrupèdes peut faire qu'un seul de ces trous suffise.

Son canal est situé dans le thorax ; ce qui l'a fait appeler canal thorachique. *Voyez THORACHIQUE.*

RÉSERVOIR , *terme de la manufacture de papier* ; ce sont plusieurs grandes caisses de charpente revêtues de plomb intérieurement , & placées en gradation , c'est-à-dire en sorte que l'eau qui est amenée d'une source , ou par des pompes dans la supérieure , puisse couler jusque dans l'inférieure. Les canaux ou rigoles par où l'eau passe d'une caisse dans l'autre sont traversés par des châssis de fil de fer & de crin , au-travers desquels l'eau se filtre & se clarifie de plus en plus , la pureté de l'eau étant une des choses les plus essentielles pour la blancheur & la perfection du papier.

RÉSIDENCE , f. f. (*Jurisprud.*) est la demeure fixe que quelqu'un a dans un lieu.

On ne reçoit pour caution qu'une personne réséante , c'est-à-dire résidente & domiciliée dans le lieu.

Tous les officiers & employés sont naturellement obligés à résidence dans le lieu où se fait l'exercice de leur office ou emploi , du-moins lorsqu'il exige un service continu ou assidu ; cependant cette obligation n'est pas remplie bien exactement par la plupart des officiers.

La résidence est un devoir non moins indispensable

pour les bénéficiers. Dans les premiers siècles de l'Eglise, tous les clercs demeuroient attachés à leur titre : ils ne pouvoient le quitter, & encore moins passer d'un diocèse à un autre sans la permission de leur évêque, sous peine d'excommunication contre eux & même contre l'évêque qui les recevoit.

Depuis que l'on fit des ordinations sans titre, les clercs qui étoient ainsi ordonnés se crurent dispensés de résider dans le lieu de leur ordination.

La pluralité des bénéfices s'étant ensuite introduite, les bénéficiers auxquels on a permis de posséder à-la-fois plusieurs bénéfices, se sont trouvés dans l'impossibilité de remplir par-tout l'obligation de la *résidence* ; on en a même vu qui ne résidoient dans aucun de leurs bénéfices, s'occupant de toute autre chose que des devoirs de leur état.

C'est de-là que le concile d'Antioche en 347 défendit aux évêques d'aller à la cour sans le consentement & les lettres des évêques de la province, & principalement du métropolitain.

Le concile de Sardique défendit aux évêques de s'absenter de leurs églises plus de trois ans sans grande nécessité, & ordonna à tous les évêques d'observer leurs confrères quand ils passeroient dans leur diocèse, & de s'informer du sujet de leur voyage, pour juger s'ils devoient communiquer avec eux & souscrire aux lettres de congé qu'ils portoient.

Alexandre III. en 1179 condamna à la *résidence* tous les bénéficiers à charge d'ames ; on ajouta depuis les dignités, canonicats & autres charges dans une église. La *résidence* n'ayant pas été ordonnée aux autres bénéficiers nommément, ils s'en crurent dispensés.

Ce fut sur-tout pendant le tems des croisades qu'il y eut le plus d'abus en ce genre, on permettoit aux clercs de recevoir sans résider les fruits de leur bénéfice pendant un tems considérable, comme de trois ans.

Les voyages de Rome qui étoient alors fréquens pour solliciter des procès ou des grâces, furent encore des occasions de se soustraire à la *résidence*.

La translation du saint siege à Avignon y donna encore bien plus lieu, les cardinaux & les papes eux-mêmes donnant l'exemple de la non-*résidence*.

Les papes ne firent point difficulté d'accorder des dispensés de résider, même de donner des indults pour en dispenser à perpétuité, avec faculté néanmoins de recevoir toujours les fruits du bénéfice.

Le motif de ces *dispensés* fut que ceux auxquels on les accorderoit servoient l'Eglise ou le public aussi utilement, quoique absents du lieu de leur bénéfice ; ce fut par le même principe que l'on accorda une semblable *dispense* aux ecclésiastiques de la chapelle du roi & aux officiers des parlemens ; mais l'édit de Melun ordonna que les chantres de la chapelle du roi, après qu'ils seroient hors de quartier, seroient tenus d'aller desservir en personne les prébendes & autres bénéfices sujets à *résidence* dont ils auront été pourvus, qu'autrement ils seront privés des fruits de leurs prébendes & bénéfices sujets à *résidence*.

Le concile de Trente ne permet aux évêques de s'absenter de leur diocèse que pour l'une de ces quatre causes, *christiana charitas, urgens necessitas, debita obedientia, evidens ecclesie vel reipublice utilitas*. Il veut que la cause soit approuvée par écrit & certifiée par le pape ou par le métropolitain, ou en son absence par le plus ancien évêque de la province. Le concile leur enjoint particulièrement de se trouver en leurs églises au tems de l'Avent, du Carême, des fêtes de Noël, Pâque, Pentecôte & de la Fête-Dieu, à peine d'être privés des fruits de leur bénéfice à proportion du tems qu'ils auront été absents.

On agita alors si l'obligation de résider étoit de droit divin, comme quelques auteurs l'ont soutenu ;

les avis furent partagés, & l'on se contenta d'ordonner la *résidence*, sans déclarer si elle étoit de droit divin ou seulement de droit ecclésiastique.

Ce règlement fut adopté par le concile de Bordeaux en 1583.

Il est encore dit par le concile de Trente que les évêques qui, sans cause légitime, seront absents de leur diocèse six mois de suite, perdront la quatrième partie de leurs revenus ; que s'ils persistent à ne point résider, le métropolitain ou le plus ancien suffragant, si cela regarde le métropolitain, en avertira le pape qui peut pourvoir à l'évêché.

Le concile de Rouen, tenu en 1581, ordonne aux chapitres des cathédrales d'observer le tems que leur évêque est absent de son diocèse & d'en écrire au métropolitain, ou si le siege métropolitain est vacant, au plus ancien évêque de la province ou au concile provincial.

Pour les curés & autres bénéficiers ayant charge d'ames, le concile de Trente leur défend de s'absenter de leur église, si ce n'est avec la permission par écrit de l'évêque ; & en ce cas, ils doivent commettre à leur place un vicaire capable & approuvé par l'évêque diocésain, auquel ils assigneront un entretien honnête. Le concile défend aussi aux évêques d'accorder ces dispensés pour plus de deux mois, à moins qu'il n'y ait des causes graves ; & il permet aux évêques de procéder par toutes sortes de voies canoniques, même par la privation des fruits contre les curés absents qui, après avoir été cités, ne résideront pas.

Quant aux chanoines, le concile de Trente leur défend de s'absenter plus de trois mois en toute l'année, sous peine de perdre la première année la moitié des fruits, & la seconde la totalité.

Les conciles provinciaux de Bourges & de Sens en 1528, & celui de Narbonne en 1551 avoient ordonné la même chose ; ceux de Reims en 1564, de Rouen en 1581, de Bordeaux en 1583, Aix en 1585, Narbonne en 1609, Bordeaux en 1624, & l'assemblée de Melun en 1579, le règlement spirituel de la chambre ecclésiastique des états en 1614 ont renouvelé le même règlement. Le concile de Bordeaux en 1583 veut de plus que le collateur ne confère aucun bénéfice sujet à *résidence*, sans faire prêter au pourvu le serment qu'il fera exact à résider.

Les ordonnances du royaume ont aussi prescrit la *résidence* aux évêques, curés & autres bénéficiers, dont les bénéfices sont du nombre de ceux qui, suivant la présente discipline de l'Eglise, demandent *résidence* : telle est la disposition de l'ordonnance de Châteaubriant en 1551, de celle de Villerfcotterets en 1557, de celle d'Orléans en 1560, de l'édit du mois de Mai de la même année, de l'ordonnance de Blois, art. 24. de celle du mois de Février 1580, de celle de 1629, art. 11. Le parlement défendit même en 1560 aux évêques de prendre le titre de *conseillers du roi*, comme étant une fonction incompatible avec l'obligation de résider dans leur diocèse ; le procureur général Bourdin faisoit saisir le temporel des évêques qui restoient plus de quinze jours à Paris.

L'édit de 1695, qui forme le dernier état sur cette matière, porte, art. 23. que si aucuns bénéficiers qui possèdent des bénéfices à charge d'ames manquent à y résider pendant un tems considérable, le juge royal pourra les en avertir, & en même tems leurs supérieurs ecclésiastiques ; & en cas que, dans trois mois après ledit avertissement, ils négligent de résider sans en avoir des excuses légitimes, il pourra, à l'égard de ceux qui ne résident pas & par les ordres du supérieur ecclésiastique, faire saisir jusqu'à concurrence du tiers du revenu desdits bénéfices au profit des pauvres des lieux, ou pour être employé en autres œuvres pies, telles qu'il le jugera à-propos.

Suivant notre usage, on appelle *benefices simples* ceux qui n'ont point charge d'ames, & n'obligent point d'assister au chœur, ni conséquemment à *résidence* : tels sont les abbayes ou prieurés tenus en commende, & les chapelles chargées seulement de quelques messes que l'on peut faire acquitter par autrui.

Quant aux chanoines, quoiqu'en général ils soient tenus de résider, l'observation plus ou moins étroite de cette règle dépend des statuts du chapitre, pourvu qu'ils ne soient pas contraires au droit commun. A Hildesheim en Allemagne, évêché fondé par Louis le Débonnaire, un chanoine qui a fait son stage, qui est de trois mois, peut s'absenter pour six ans, savoir deux années *peregrinandi causâ*, deux autres *devotionis causâ*, & encore deux *studiorum causâ*.

Les chanoines qui sont de l'oratoire & chapelle du roi, de la reine & autres employés dans les états des maisons royales, les conseillers-clercs des parlemens, les régens & étudiants des universités sont dispensés de la *résidence* tant que la cause qui les occupe ailleurs subsiste.

Deux bénéfices sujets à résider sont incompatibles, à-moins que celui qui en est pourvu n'ait quelque qualité ou titre qui le dispense de la *résidence*. Voyez le discours de Fra-Paolo sur le concile de Trente, l'institution au dr. ecclésiastique de M. Fleury, les lois ecclésiastiques de d'Hericourt, les mémoires du clergé. (A)

RÉSIDENCE, (Pharm.) précipitation ou descente spontanée des parties qui troublent une liqueur. Voyez DÉCANTATION, pharmacie.

Ce mot se prend encore pour ces parties descendues au fond de cette liqueur, & dans ce sens il est synonyme de *feces*. Voyez FECES, pharmacie.

On voit par l'idée que nous venons de donner de la *résidence*, que ce n'est pas la même chose que le résidu, voyez RÉSIDU, Chimie. (b)

RÉSIDENT, f. m. (Hist. mod.) est un ministre public qui traite des intérêts d'un roi avec une république & un petit souverain; ou d'une république & d'un petit souverain avec un roi. Ainsi le roi de France n'a que des *résidents* en Allemagne dans les cours des électeurs, & autres souverains qui ne sont pas têtes couronnées; & en Italie, dans les républiques de Gènes & de Lucques, lesquels princes & républiques ont aussi des *résidents* en France.

Les *résidents* sont une sorte de ministres différens des ambassadeurs & des envoyés, en ce qu'ils sont d'une dignité & d'un caractère inférieur; mais ils ont de commun avec eux qu'ils sont aussi sous la protection du droit des gens. Voyez AMBASSADEUR & ENVOYÉ.

RÉSIDENS, dans plusieurs anciennes coutumes, sont des tenanciers qui étoient obligés de résider sur les terres de leur seigneur, & qui ne pouvoient se transporter ailleurs. Le vassal assujéti à cette *résidence*, s'appelloit *homme levant & couchant*, & en Normandie *resséant du fief*.

RÉSIDU, f. m. (Chimie.) Les chimistes modernes se servent beaucoup de cette expression générique, & qui n'exprime qu'une qualité sensible & non interprétée pour désigner ce que les anciens chimistes désignoient par l'expression plus hardie, & le plus souvent inexacte de *caput mortuum*. Voyez CAPUT MORTUUM.

Le *résidu* est dans toutes les opérations la partie du sujet ou des sujets traités dont le chimiste ne se met point en peine; ce qui lui reste, par exemple des rectifications après en avoir séparé le produit rectifié, le marc des plantes dont il a retiré l'esprit aromatique, l'huile essentielle, l'extract, le sel, &c.

Mais comme dans une recherche régulière philosophique il n'y a aucune partie des sujets examinés dont on puisse négliger l'examen ultérieur, les opérations

exécutées dans la vûe de recherche ne présentent jamais des *résidus* proprement dits, ou du-moins l'acceptation de ce mot ne peut être que relative, c'est-à-dire qu'une certaine matière n'est *résidue* que d'une première opération, quoiqu'elle doive faire le sujet d'une opération ultérieure. J'ai appelé d'après cette vûe le *résidu* des distillations *produit fixe*, le distinguant par cette qualification des produits volatils ou mobiles de cette opération. Voyez DISTILLATION.

Résidu & *résidence* ne sont pas synonymes dans le langage chimique; le dernier mot signifie la même chose que *feces* & que *marc*. Voyez FECES & MARC. (b)

RÉSIDU, (Com.) ce qui reste à payer d'un compte, d'une rente, d'une obligation, d'une dette. En fait de compte, on dit plus ordinairement reliquat, voyez RELIQUAT.

RESIGNABLE, adj. (Jurispr.) se dit d'un bénéfice ou office qui peut être *résigné*. Voyez RÉSIGNATION.

RESIGNANT, f. m. (Jurisprud.) est celui qui se démet en faveur d'un autre de quelque office ou bénéfice. Voyez BÉNÉFICE, OFFICE, RESIGNATION, RESIGNATAIRE.

RÉSIGNATAIRE, f. m. (Jurisprud.) est celui au profit duquel on a résigné un bénéfice ou un office. Voyez BÉNÉFICE, OFFICE, RESIGNANT & RESIGNATION, PROCURATION *ad resignandum*.

RÉSIGNATION, f. f. (Gramm.) entière soumission, sacrifice absolu de sa volonté à celle d'un supérieur. Le chrétien se *résigne* à la volonté de Dieu; le philosophe aux lois éternelles de la nature.

RÉSIGNATION, (Jurisprud.) est l'abdication d'un office ou d'un bénéfice par celui qui en est titulaire.

La *résignation* d'un bénéfice en particulier est l'abdication volontaire qui en est faite entre les mains du supérieur qui a droit de la recevoir ou de l'autoriser.

On distingue deux sortes de *résignations* pour les bénéfices; l'une, qu'on appelle *pure & simple* ou *absolue*; l'autre, qu'on appelle *résignation* en faveur ou conditionnelle, parce qu'elle n'est faite que sous la condition que le bénéfice sera conféré à un autre.

La *résignation* pure & simple, qu'on appelle aussi *démission* & *renonciation*, est un acte par lequel le titulaire déclare au collateur ordinaire qu'il se démet en ses mains du bénéfice.

Elle doit être absolue & sans condition, & ne doit même pas faire mention de celle-ci, que le résignant désireroit avoir pour successeur, car ce seroit une espèce de condition.

Cette sorte de *résignation* se fait ordinairement devant deux notaires royaux, ou devant un notaire & deux témoins; elle seroit aussi valable étant signée de l'évêque, de son secrétaire, du résignant, & de deux témoins.

La procuration *ad resignandum* est valable, quoique le nom du procureur y soit en blanc.

Tant que la *résignation* pure & simple n'est pas admise par le collateur, elle peut être révoquée.

La *résignation* une fois admise, le résignant ne peut plus retenir le bénéfice, quand même il en seroit demeuré paisible possesseur pendant trois ans.

Un bénéfice en patronage laïc peut être résigné purement & simplement entre les mains de l'ordinaire; mais c'est au patron à y nommer, & le tems ne court que du jour que la *démission* lui a été signifiée.

La *résignation* pure & simple est valable, quoique faite dans un mois affecté aux gradués, pourvu qu'elle ait été insinuée deux jours francs avant le décès du résignant.

La *résignation* en faveur est un acte par lequel un bénéficiaire déclare au pape qu'il se démet en ses mains

de son bénéfice, à condition que le pape le conférera à la personne qui est nommée dans la résignation *nec alias; nec aliter; nec alio modo*. Cette clause est de style ordinaire; elle n'est pourtant pas nécessaire.

Ces sortes de résignations commencerent à être usitées sous le pontificat de Clément VII.

Elles ne peuvent être faites qu'entré les mains du pape, & l'on ne reconnoît point en France que le légat d'Avignon puisse les recevoir.

La forme de ces résignations est qu'elles se font par voie de procuration appelée communément *procuratio ad resignandum*, laquelle doit être passée devant deux notaires apostoliques, ou devant un tel notaire & deux témoins.

Cette procuration, ensemble les mémoires nécessaires, sont mis entre les mains d'un expéditionnaire de cour de Rome, qui les envoie à son correspondant à Rome. Le fondé de procuration doit faire la résignation dans l'année de la procuration.

Les collateurs laïcs peuvent admettre les résignations, soit simples, soit en faveur, même pour cause de permutation de bénéfices qui sont à leur collation, mais on ne peut pas les y contraindre.

Dans les pays d'obédience, un bénéficiaire ne peut pas valablement résigner en faveur, à moins qu'il n'ait d'ailleurs de quoi vivre honnêtement; d'où vient cette clause usitée dans les résignations en faveur, *aliunde commodè vivere valens*; mais dans le reste de la France on n'examine point si le résignant a de quoi vivre ou non.

Les résignations en faveur ne peuvent être admises sans le consentement du patron laïc, quand même le pape en homologuant la fondation se feroit réservé le droit de prévention.

On ne peut pas non plus résigner les cures de l'ordre de Malte, sans le consentement exprès du commandeur dont la cure dépend.

Celui qui a passé procuration pour résigner en cour de Rome, ne peut pas résigner ce même bénéfice entre les mains de l'ordinaire, qu'il n'ait préalablement notifié une révocation de la procuration par lui envoyée à Rome.

Quand le résignataire après avoir accepté la résignation a laissé passer trois ans sans prendre possession, on ne peut pas lui résigner une seconde fois le même bénéfice; tel est l'esprit de la règle de *publicandis*, & de l'édit du contrôle de 1637. Si l'on fait une seconde résignation à la même personne, il faut faire mention de la première pour obtenir dispense.

Pour rendre la résignation valable, il faut que le résignant, s'il est malade & qu'il décède de cette maladie, ait survécu de vingt jours à la résignation, autrement le bénéfice vaque *per obitum*.

Dans les résignations des bénéfices singuliers, tels que les cures, prieurés ou chapelles, il n'est pas besoin d'autre publication que celle qui se fait en prenant possession publiquement un jour de fête ou de dimanche, à l'issue de la messe paroissiale ou des vêpres, dont le notaire dresse un acte qu'il fait signer des principaux habitants.

L'édit de 1691 veut aussi que le résignataire qui prend possession après les six mois qui lui sont accordés, & pendant la vie du résignant, fasse insinuer sa prise de possession au-moins deux jours francs avant le décès du résignant.

Les mineurs ne peuvent résigner en faveur de leurs régens, précepteurs, & autres personnes qui peuvent avoir quelque ascendant sur eux.

On ne peut, en résignant à un particulier, se réserver tous les fruits du bénéfice: cela ne se peut faire par forme d'alimens que quand on unit le bénéfice à quelque église, monastère ou hôpital.

Le roi peut pendant la régale admettre la résignation en faveur des bénéfices simples qui feroient à la

collation de l'évêque; ils ont aussi le même droit pour ceux dont ils sont collateurs ordinaires.

Le bénéficiaire qui est *in reatu*, ne peut résigner en faveur.

Celui qui possède deux bénéfices incompatibles, peut résigner le premier, lequel devient vacant.

Tant que la résignation n'est pas admise, le résignant peut révoquer sa procuration *ad resignandum*, en signifiant la révocation au résignataire.

Il faut même observer que si la résignation est en faveur, & que le résignataire meure ou qu'il n'accepte pas, le résignant demeure en possession de son bénéfice, sans avoir besoin de nouvelles provisions.

La résignation pour cause de permutation, est une résignation mutuelle que deux bénéficiaires se font au profit l'un de l'autre.

Sur les résignations, voyez la discipline de l'Eglise du P. Thomassin; la pratique de cour de Rome de Castet, d'Héricour, Fuet, Drapier, & les mots BÉNÉFICE, COLLATION, NOMINATION, PATRONAGE, PERMUTATION, PROVISION. (A)

RÉSIGNER, v. act. (*Gramm.*) signer de nouveau. Voyez SEING & SIGNER.

RÉSILIATION, f. f. (*Jurispud.*) est l'action de résoudre un acte, comme un bail, un contrat de vente. Voyez RESOLUTION.

RÉSILIER, v. act. (*Jurispud.*) signifie résoudre, rescinder. Résilier un contrat ou autre acte, c'est le casser & l'annuler. On disoit anciennement *résilire* pour *résilier*. Voyez RESCISION, RESOLUTION, RESTITUTION EN ENTIER. (A)

RÉSINE, f. f. (*Chim. Pharm. Mat. méd.*) La résine est un composé chimique formé par l'union d'une huile simple du genre de celles que les chimistes appellent *essentiels* ou *éthérés*, & d'un acide: du-moins les deux grands moyens chimiques, savoir l'analyse & la recombinaison artificielle, annoncent-ils que c'est là véritablement la nature chimique de la résine. En effet, si on distille une résine, avec un intermède capable de s'unir à son acide, ou même sans intermède, on divise ce composé en deux principes bien distincts & manifestement inaltérés; savoir une huile essentielle & un acide; & lorsqu'on a exécuté cette distillation sans intermède, il ne reste aucun *caput mortuum* ou résidu: à-peine le fond de la cornue qu'on y a employée est-il taché par un petit dépôt charbonneux, dépôt dû aux débris d'une petite quantité d'acide ou d'huile qui ont été nécessairement détruits pendant la distillation. Si l'on verse une certaine quantité d'acide vitriolique ou d'acide nitreux foible sur une huile essentielle, il s'excite bientôt une violente effervescence qui annonce l'union rapide de ces deux substances, de laquelle résulte une véritable résine.

Les caractères extérieurs & les propriétés chimiques de la résine sont les suivantes: c'est un corps solide, cassant, souvent transparent lorsqu'il est peu coloré, ordinairement odorant, inflammable, soluble dans les huiles & dans l'esprit-de-vin.

Les baumes ne diffèrent des résines que par une surabondance d'huile essentielle qui leur procure entr'autres qualités spécifiques, la fluidité, & le parfum abondant. Aussi quelques substances de ce genre qui retiennent le nom de *baume*, quoique réduites sous forme solide comme le baume de tolu; & tous les baumes durcis par vétusté, sont-ils de vraies résines. Les huiles essentielles elles-mêmes, qui paroissent toutes unies à une petite portion d'acide, surabondante ou étrangère à leur mixtion, approchent de l'état résineux, lorsqu'elles s'épaississent en vieillissant, & sur-tout lorsque l'évaporation libre de leurs parties les plus subtiles a été la principale cause de cet épaississement. Les résines nous sont présentées de deux façons; ou bien elles

coulent, soit *spontè*, soit par le secours de quelques légères incisions (& d'abord sous la forme de baume) de certains arbres & de certaines plantes; ou bien nous les retirons de certains bois, racines, écorces, tiges, fucs concrêts, &c. par le moyen de l'esprit-de-vin. La *résine* appelée *gomme animée*, celles qui sont connues sous les noms de gomme copal, de gomme élémi, de gomme de lierre, de gomme lacque, de gomme caragne, de gomme taca-mahacha; le benjoin, l'oliban ou encens, le mastic, le sandarac des arabes ou gomme de genévrier, le sang-dragon, &c. sont de la première classe. La *résine* de gayac, celle des fantaux, celle des purgatifs résineux, comme jalap, méchaochan, scamonée, &c. sont de la seconde. Voyez les articles particuliers. L'esprit de-vin chargé de *résines* qu'il a extraites par digestion de ces différentes substances, prend le nom de *teinture*, & est une espèce de teinture chimique. Voyez TEINTURE (Chimie.) L'eau ayant plus de rapport avec l'esprit-de-vin que cette dernière liqueur n'en a avec les *résines*; si l'on verse de l'eau dans une des teintures dont nous venons de parler, cette teinture est précipitée sur le champ sous la forme d'une liqueur blanche & opaque connue dans l'art sous le nom de *lait virginal*. Voyez LAIT VIRGINAL.

Les usages des *résines* sont très-étendus dans plusieurs arts chimiques, & principalement dans la Pharmacie; la classe de ces corps fournit même à la Médecine quelques remèdes simples.

Les *résines* sont la base des vernis; elles entrent dans la composition de plusieurs cosmétiques ou fards. Voyez FARD. Elles sont des ingrédients nécessaires de plusieurs baumes composés & de plusieurs teintures tant simples que composées, soit pour l'usage intérieur, soit pour l'usage extérieur. Elles entrent dans beaucoup d'emplâtres, beaucoup d'onguens: on en fait des pastilles odorantes pour les caissettes, *pastilli*, *profumi*.

La *résine* de gayac, la *résine* de santal, les *résines* purgatives, principalement celles de jalap, & de scamonée, le sang-dragon, le benjoin & les fleurs, &c. sont au rang des remèdes simples usuels. Voyez ces articles.

On s'est aperçu dans l'énumération que nous avons donnée plus haut des *résines*, que le plus grand nombre sont connues dans l'art sous le nom de *gommes*. C'est là une de ces fausses dénominations établies par l'usage, ou pour mieux dire, qui ayant été la dénomination commune des *gommes* & des *résines*, avant que l'art fût parvenu à distinguer ces divers genres de corps, est encore restée aux uns & aux autres dans le langage vulgaire, quoique le langage de l'art perfectionné sur ses progrès ait appliqué spécialement le nom de *gomme*, auparavant générique, à une espèce de corps toute différente de celle dont nous traitons ici. Voyez GOMME, Chimie. (b)

RÉSINE, *Caoutchouc*, (Botan. exot.) espèce de *résine* ainsi nommée par les Maïnas. Elle est commune dans le pays de la province de Quito voisin de la mer, ainsi que sur les bords du Marañon.

Une des propriétés essentielles des *résines* est d'être totalement indissolubles à l'eau, & de ne céder qu'à l'action de l'esprit-de-vin plus ou moins continuée: cette propriété est presque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextensibilité: la plupart des *résines* ne se prêtent point à l'extension; & on ne remarque en elles d'autre ressort que celui qu'ont presque tous les corps durs. M. de la Condamine en a cependant trouvé une qui ne se dissout point dans l'esprit-de-vin, qui est extensible comme du cuir, qui a une très-forte élasti-

cité; & pour achever la singularité, rien ne ressemble moins à une *résine* que cette matière, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

On trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la province des Émeraudes où on les appelle *Hhevé*; il en découle par la seule incision une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit & se noircit peu-à-peu à l'air. Les habitants en font des flambeaux d'un pouce & demi de diamètre sur deux pieds de longueur: ces flambeaux brûlent très-bien sans mèche, & donnent une clarté assez belle; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable: un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ vingt-quatre heures.

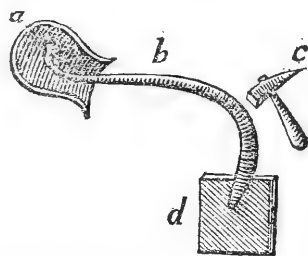
Dans la province de Quito, on enduit des toiles de cette *résine*, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

Le même arbre croît aussi le long de la rivière des Amazones. Les Indiens-Maïnas font de la *résine* qu'ils en tirent, des bottes d'une seule pièce qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. Ils en enduisent des moules de terre de la forme d'une bouteille; & quand la *résine* est durcie, ils cassent le moule; & en faisant sortir les morceaux par le goulot, il leur reste une bouteille non fragile, légère & capable de contenir toutes sortes de liquides non corrosifs.

L'usage que fait de cette *résine* la nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique sur les bords de l'Amazone, est encore plus singulier. Ils en construisent des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une canule de bois. En les pressant on en fait sortir par la canule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espèce d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau chaude, duquel il ne manque pas de faire usage, avant que de se mettre à table. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais l'arbre qui produit cette *résine*, *par de xiringa* ou bois de *seringue*. Voyez SERINGUE, Botan. exot. (D. J.)

RESINGUE, f. f. (Orfèvrerie.) est une branche de fer, pointue & pliée par un bout, & arrondie & courbée par l'autre. C'est sur cette dernière partie qu'on met la pièce qu'on veut relever. La *resingue*, comme on le voit, fait le même effet qu'un levier par le moyen des vibrations.

La *resingue* est ordinairement fichée par sa queue recourbée ou dans un billot de bois, ou retenue dans les mâchoires d'un étau.



- a Corps de cafetière ou burette sur la *resingue*.
- b *Resingue*.
- c Marteau frappant sur le bout de la *resingue*.
- d Billot de bois.

RÉSISTANCE, f. f. (Mécanique.) se dit en général d'une force ou puissance qui agit contre une autre, de sorte qu'elle détruit ou diminue son effet. Voyez PUISSANCE. Il y a deux sortes de *résistances* qui viennent des différentes propriétés des corps résistants, & qui sont réglées par différentes lois; savoir

La *résistance* des solides & la *résistance* des fluides ; ce qui va être expliqué dans les articles suivans.

La *résistance* des solides (nous ne parlerons point ici de celle qui a lieu dans la percussion. Voyez PERCUSSION), c'est la force avec laquelle les parties des corps solides qui sont en repos s'opposent au mouvement des autres parties qui leur sont contiguës ; cela se fait de deux manieres, 1°. quand les parties résistantes & les parties résistées, c'est-à-dire les parties contre lesquelles la *résistance* s'exerce (qu'on nous passe ce terme à cause de sa commodité), qui sont contiguës, & ne sont point adhérentes les unes avec les autres, c'est-à-dire quand ce sont des masses ou des corps séparés. Cette *résistance* est celle que M. Leibnitz appelle *résistance des surfaces*, & que nous appellons proprement *friction* ou *frottement* ; comme il est très-important de la connoître en Méchanique, voyez les lois de cette *résistance* sous l'article FROTTEMENT.

Le second cas de *résistance*, c'est quand les parties résistantes, & les résistées, ne sont pas seulement contiguës, mais quand elles sont adhérentes entre elles, c'est-à-dire quand ce sont les parties d'une même masse ou d'un même corps. Cette *résistance* est celle que nous appellons proprement *rénitence*, & qui a été premierement remarquée par Galilée, *théorie de la résistance des fibres des corps solides*.

Pour avoir une idée de cette *résistance* ou de cette *rénitence* des parties, il faut supposer d'abord un corps cylindrique suspendu verticalement par une de ses bases, en sorte que son axe soit vertical, & que la base par laquelle il est attaché soit horizontale. Toutes ces parties étant pesantes tendent en-enbas, & tâchent de séparer les deux plans contigus où le corps est le plus foible, mais toutes les parties résistent à cette séparation, par leur force de cohérence & par leur union : il y a donc deux puissances opposées, favoir le poids du cylindre qui tend à la fracture, & la force de la cohésion des parties du cylindre qui y résistent. Voyez COHÉSION.

Si on augmente la base du cylindre sans augmenter sa longueur, il est évident que la *résistance* augmentera à raison de la base, mais le poids augmentera aussi en même raison. Si on augmente la longueur du cylindre sans augmenter la base, le poids augmentera, mais la *résistance* n'augmentera pas, conséquemment sa longueur le rendra plus foible. Pour trouver jusqu'à quelle longueur on peut étendre un cylindre, d'une matiere quelconque, sans qu'il se rompe, il faut prendre un cylindre de la même matiere, & y attacher le plus grand poids qu'il soit capable de porter, sans se rompre, & on verra par-là de combien il doit être alongé pour être rompu par un poids donné. Car soit A le poids donné, B celui du cylindre, L sa longueur, C le plus grand poids qu'il puisse porter, & la longueur qu'on cherche, on aura $A + \frac{Bx}{L} = C$, donc $x = \frac{CL - AL}{B}$. Si une des extrémités du cylindre est plantée horizontalement dans un mur, & que le reste soit suspendu, son poids & sa *résistance* agiront différemment ; & s'il se rompt par l'action de sa pesanteur, la fracture se fera dans la partie qui est la plus proche de la muraille. Un cercle ou un plan contigu à la muraille, & parallele à la base, & conséquemment vertical, se détachera des cercles contigus, & tendra à descendre. Tout le mouvement se fera autour de l'extrémité la plus basse du diametre, qui demeurera immobile, pendant que l'extrémité supérieure décrira un quart de cercle, jusqu'à ce que le cercle qui étoit ci-devant vertical, devienne horizontal ; c'est-à-dire jusqu'à ce que le cylindre soit entierement brisé.

Dans cette fracture du cylindre, il est visible qu'il y a deux forces qui agissent, & que l'une surmonte

l'autre ; le poids du cylindre qui vient de toute sa masse, a surpassé la *résistance* qui vient de la largeur de sa base ; & comme les centres de gravité sont des points dans lesquels toutes les forces qui viennent des poids des différentes parties du même corps, sont unies & concentrées, on peut concevoir le poids du cylindre entier appliqué dans le centre de gravité de sa masse, c'est-à-dire dans un point du milieu de son axe ; & Galilée applique de même la *résistance* au centre de gravité de la base, ce qui nous fournira plus bas quelques réflexions ; mais continuons à développer la théorie, sauf à y faire ensuite les changemens convenables.

Quand le cylindre se brise par son propre poids, tout le mouvement se fait sur une extrémité immobile du diametre de la base. Cette extrémité est donc le point fixe du levier, les deux bras en sont le rayon de la base, & le demi-axe ; & conséquemment les deux forces opposées non-seulement agissent par leur force absolue, mais aussi par la force relative, qui vient de la distance où elles sont du point fixe du levier. Il s'ensuit de-là qu'un cylindre, par exemple de cuivre, qui est suspendu verticalement, ne se brisera pas par son propre poids s'il a moins de 480 perches de longueur, & qu'il se rompra étant moins long, s'il est dans une situation horizontale ; dans ce dernier cas sa longueur occasionne doublement la fracture parce qu'elle augmente le poids, & parce qu'elle est le bras du levier auquel le poids est appliqué.

Si deux cylindres de la même matiere, ayant leur base & leur longueur dans la même proportion, sont suspendus horizontalement ; il est évident que le plus grand a plus de poids que le plus petit, par rapport à sa longueur & à sa base, mais il aura moins de *résistance* à proportion ; car son poids multiplié par le bras du levier est comme la quatrième puissance d'une de ses dimensions, & sa *résistance* qui est comme sa base, c'est-à-dire comme le carré d'une de ses dimensions, agit par un bras de levier, qui est comme cette même dimension, c'est-à-dire que le moment de la *résistance* n'est que comme le cube d'une des dimensions du cylindre, c'est pourquoi il surpassera le plus petit dans sa masse & dans son poids, plus que dans sa *résistance*, & conséquemment il se rompra plus aisément.

Ainsi nous voyons qu'en faisant des modeles & des machines en petit, on est bien sujet à se tromper en ce qui regarde la *résistance* & la force de certaines pieces horizontales, quand on vient à les exécuter en grand, & qu'on veut observer les mêmes proportions qu'en petit. La théorie de la *résistance* que nous venons de donner d'après Galilée, n'est donc point bornée à la simple spéculation, mais elle est applicable à l'Architecture & aux autres arts.

Le poids propre à briser un corps placé horizontalement, est toujours moins grand que le poids propre à en briser un placé verticalement ; & ce poids devant être plus ou moins fort, selon la raison des deux bras du levier, on peut réduire toute cette théorie à la question suivante, favoir quelle partie du poids absolu, le poids relatif doit être, supposant la figure d'un corps connue, parce que c'est la figure qui détermine les deux centres de gravité, ou les deux bras du levier. Car si le corps, par exemple, est un cône, son centre de gravité ne sera pas dans le milieu de l'axe comme dans le cylindre ; & si c'est un solide semi-parabolique, son centre de gravité ne sera pas dans le milieu de sa longueur ou de son axe, ni le centre de gravité de sa base, dans le milieu de l'axe de sa base ; mais en quelque lieu que soit le centre de gravité des différentes figures, c'est toujours lui qui regle les deux bras du levier ; on doit observer que si la base, par laquelle un corps est at-

taché dans le mur n'est pas circulaire, mais est, par exemple, parabolique, & que le sommet de la parabole soit en haut, le mouvement de fracture ne se fera pas sur un point immobile, mais sur une ligne entière immobile, que l'on appelle *l'axe de l'équilibre*, & c'est par rapport à cette figure que l'on doit déterminer les distances des centres de gravité.

Un corps suspendu horizontalement, étant supposé tel que le plus petit poids ajouté le fasse rompre, il y a équilibre entre son poids & sa *résistance*, & conséquemment ces deux forces opposées sont l'une à l'autre réciproquement comme les deux bras du levier auquel elles sont appliquées.

M. Mariotte a fait une très-ingénieuse remarque sur ce système de Galilée, ce qui lui a donné lieu de proposer un nouveau système. Galilée suppose que quand les corps se brisent, toutes les fibres se brisent à-la-fois; de sorte qu'un corps résiste toujours avec sa force entière & absolue, c'est-à-dire avec la force entière que toutes ses fibres ont dans l'endroit où il est brisé; mais M. Mariotte trouvant que tous les corps, & le verre même, s'étendent avant que de se briser, montre que les fibres doivent être considérées comme de petits ressorts tendus qui ne déploient jamais toute leur force, à-moins qu'ils ne soient étendus jusqu'à un certain point, & qui ne se brisent jamais que quand ils sont entièrement débandés; ainsi ceux qui sont plus proches de l'axe de l'équilibre, qui est une ligne immobile, sont moins étendus que ceux qui en sont plus loin, & conséquemment ils emploient moins de force.

Cette considération a seulement lieu dans la situation horizontale d'un corps: car dans la verticale, les fibres de la base se brisent tout à la fois; ce qui arrive quand le poids absolu du corps, excède de beaucoup la *résistance* unie de toutes les fibres; il est vrai qu'il faut un plus grand poids que dans la situation horizontale, c'est-à-dire, pour surmonter leur *résistance* unie, que pour surmonter leurs différentes *résistances* agissant l'une après l'autre; la différence entre les deux situations, vient de ce que dans la situation horizontale, il y a une ligne ou un point immobile autour duquel se fait la fracture, & qui ne se trouve pas dans la verticale.

M. Varignon montre de plus, qu'au système de Galilée, il faut ajouter la considération du centre de percussion, & que la comparaison des centres de gravité avec les centres de percussion, jette un jour considérable sur cette théorie. Voyez CENTRE.

Dans ces deux systèmes, la base par laquelle le corps se rompt, se meut sur l'axe d'équilibre qui est une ligne immuable dans le plan de cette base; mais dans le second, les fibres de cette base sont inégalement étendues en même raison qu'elles s'éloignent davantage de l'axe d'équilibre, & conséquemment elles déploient une partie plus grande de leur force.

Ces extensions inégales ont un même centre de force où elles se réunissent toutes; & comme elles sont précisément dans la même raison que les vitesses des différens points d'une baguette mue circulairement, le centre d'extension de la base est le même que le centre de percussion. L'hypothèse de Galilée, dans laquelle les fibres s'étendent également & se baissent tout-à-la-fois, répond au cas d'une baguette qui se meut parallèlement à elle-même, où le centre d'extension ou de percussion est confondu avec le centre de gravité.

La base de fracture étant une surface dont la nature particulière détermine son centre de percussion, il est nécessaire pour le connaître tout-d'un-coup, de trouver sur quel point de l'axe vertical de cette base, le centre dont il s'agit est placé, & combien il est éloigné de l'axe d'équilibre; nous savons en général qu'il agit toujours avec plus d'avantage quand il en

est plus éloigné, parce qu'il agit par un plus long bras de levier; ainsi cette inégale *résistance* est plus ou moins forte, selon que le centre de percussion est placé plus ou moins haut sur l'axe vertical de la base, & on peut exprimer cette inégale *résistance* par la raison de la distance qui est entre le centre de percussion & l'axe d'équilibre, & la longueur de l'axe vertical de la base.

Nous avons jusqu'ici considéré les corps comme se brisant par leur propre poids; ce sera la même chose si nous les supposons sans poids & brisés par un poids étranger, appliqué à leurs extrémités; il faudra seulement observer qu'un poids étranger agit par un bras de levier égal à la longueur entière d'un corps; au lieu que son propre poids agit seulement par un bras de levier égal à la distance du centre de gravité à l'axe d'équilibre.

Une des plus curieuses, & peut-être des plus utiles questions dans cette recherche, est de trouver quelle figure un corps doit avoir pour que sa *résistance* soit égale dans toutes ses parties, soit qu'on le conçoive comme chargé d'un poids étranger, ou comme chargé seulement de son propre poids; nous allons considérer le dernier cas, par lequel on pourra aisément déterminer le premier; pour qu'un corps suspendu horizontalement résiste également dans toutes ses parties, il est nécessaire de le concevoir comme coupé dans un plan parallèle à la base de fracture du corps, le poids de la partie retranchée étant à sa *résistance*, en même raison que le poids du tout est à la *résistance* de quatre puissances agissant par leurs bras de leviers respectifs: or le poids d'un corps considéré sous ce point de vue, est son poids entier multiplié par la distance du centre de gravité du corps, à l'axe d'équilibre; & la *résistance* est le plan de la base de fracture, multipliée par la distance du centre de percussion de la base au même axe: conséquemment ces deux quantités doivent toujours être proportionnelles dans chaque partie d'un solide de *résistance* égale.

M. Varignon déduit aisément de cette proposition, la figure du solide qui résistera également dans toutes ses parties; ce solide est en forme de trompette, & doit être fixé dans le mur par sa plus grande extrémité. Voyez les *mém. de l'acad. des sciences*, an. 1702. Chambers. (O)

RÉSISTANCE des fluides, est la force par laquelle les corps qui se meuvent dans des milieux fluides, sont retardés dans leurs mouvemens. Voyez FLUIDES & MILIEU.

Voici les lois de la *résistance* des milieux fluides les plus généralement reçues. Un corps qui se meut dans un fluide, trouve de la *résistance* par deux causes, la première est la cohésion des parties du fluide: car un corps qui dans son mouvement sépare les parties d'un liquide, doit vaincre la force avec laquelle ces parties sont cohérentes. Voyez COHÉSION.

La seconde est l'inertie de la matière du fluide, qui oblige le corps d'employer une certaine force pour déranger les particules, afin qu'elles le laissent passer. Voyez FORCE D'INERTIE.

Le retardement qui résulte de la première cause, est toujours le même dans le même espace, tant que ce corps demeure le même, quelle que soit sa vitesse; ainsi la *résistance* est comme l'espace parcouru dans le même tems, c'est-à-dire, comme la vitesse.

La *résistance* qui naît de la seconde cause, quand le même corps se meut avec la même vitesse, à travers différens fluides, suit la proportion de la matière qui doit être dérangée dans le même tems, c'est-à-dire, elle est comme la densité du fluide. Voyez DENSITÉ.

Quand le même corps se meut à travers le même fluide, avec différentes vitesses, cette *résistance* croît en proportion du nombre des particules frappées

dans un tems égal, & ce nombre est comme l'espace parcouru pendant ce tems, c'est-à-dire, comme la vitesse; mais de plus elle croît en proportion de la force avec laquelle le corps heurte contre chaque partie, & cette force est comme la vitesse du corps; par conséquent, si la vitesse est triple, la *résistance* est triple, à cause d'un nombre triple de parties que le corps doit écarter; elle est aussi triple à cause du choc trois fois plus fort dont elle frappe chaque particule; c'est pourquoi la *résistance* totale est neuf fois aussi grande, c'est-à-dire, comme le carré de la vitesse; ainsi un corps qui se meut dans un fluide, est retardé, partie en raison simple de la vitesse, & partie en raison doublée de cette même vitesse.

La *résistance* qui vient de la cohésion des parties dans les fluides, excepté ceux qui sont glutineux, n'est guère sensible en comparaison de l'autre *résistance* qui est en raison des carrés des vitesses, plus la vitesse est grande, plus les deux *résistances* sont différentes: c'est pourquoi dans les mouvemens rapides, il ne faut considérer que la *résistance* qui est comme le carré de la vitesse.

Les retardations qui naissent de la *résistance* peuvent être comparées avec celles qui naissent de la pesanteur, en comparant la *résistance* avec la pesanteur. La *résistance* d'un cylindre qui se meut dans la direction de son axe, est égale à la pesanteur d'un cylindre de ce fluide, dans lequel le corps est mû, qui auroit sa base égale à la base du corps, & sa hauteur égale à la hauteur d'où il faudroit qu'un corps tombât dans le vuide, pour acquérir la vitesse avec laquelle le cylindre se meut dans le fluide.

Un corps qui descend librement dans un fluide, est accéléré par la pesanteur relative du corps qui agit continuellement sur lui, quoique avec moins de force que dans le vuide. La *résistance* du fluide occasionne un retardement, c'est-à-dire une diminution d'accélération, & cette diminution est comme le carré de la vitesse du corps. De plus il y a une certaine vitesse qui est la plus grande qu'un corps puisse acquérir en tombant; car si la vitesse est telle que la *résistance* qui en résulte devienne égale à la pesanteur relative du corps, son mouvement cessera d'être accéléré. En effet, le mouvement qui est engendré continuellement par la gravité relative, sera détruit par la *résistance*, & le corps sera forcé de se mouvoir uniformément. Un corps approche toujours de plus en plus de cette vitesse qui est la plus grande qui soit possible, mais ne peut jamais y atteindre.

Quand les densités d'un corps fluide sont données, on peut connoître le poids respectif du corps; & en connoissant le diamètre du corps, on peut trouver de quelle hauteur un corps qui tombe dans le vuide, peut acquérir une vitesse telle que la *résistance* d'un fluide sera égale à ce poids respectif; ce sera cette vitesse qui sera la plus grande dont nous venons de parler. Si le corps est une sphere, on fait qu'une sphere est égale à un cylindre de même diamètre, dont la hauteur est les deux tiers de ce diamètre; cette hauteur doit être augmentée dans la proportion dans laquelle le poids respectif du corps excède le poids du fluide, afin d'avoir la hauteur d'un cylindre du fluide dont le poids est égal au poids respectif du corps. Cette hauteur sera celle de laquelle un corps tombant dans le vuide, acquiert une vitesse telle qu'elle engendre une *résistance* égale à ce poids respectif; & c'est par conséquent la plus grande vitesse qu'un corps puisse acquérir en tombant d'une hauteur infinie dans un fluide. Le plomb est onze fois plus pesant que l'eau; par conséquent son poids respectif est au poids de l'eau, comme dix sont à un: donc une boule de plomb, comme il paroît par ce qui a été dit, ne peut pas acquérir une vitesse plus grande en tombant dans l'eau, qu'elle n'en acquerireroit en tombant

dans le vuide d'une hauteur de $6\frac{2}{3}$ fois son diamètre.

Un corps qui est plus léger qu'un fluide, & qui monte dans ce fluide par l'action de ce fluide, se meut exactement par les mêmes lois qu'un corps plus pesant qui tomberoit dans ce fluide. Par-tout où vous placerez le corps, il est soutenu par ce fluide, & emporté avec une force égale à l'excès du poids d'une quantité du fluide de même volume que le coup, sur le poids du corps. Cette force agit continuellement, & d'une manière uniforme sur le corps; par-là, non-seulement l'action de la gravité du corps est détruite, mais le corps tend aussi à se mouvoir en haut, par un mouvement uniformément accéléré, de la même façon qu'un corps plus pesant qu'un fluide tend à descendre par sa gravité respective. Or l'uniformité d'accélération est détruite de la même manière par la *résistance*, dans l'ascension d'un corps plus léger que le fluide, comme elle est détruite par la descente d'un corps plus pesant.

Quand un corps spécifiquement plus pesant qu'un fluide, y est jeté, il éprouve du retardement par deux raisons; par rapport à la pesanteur du corps, & par rapport à la *résistance* du fluide: conséquemment un corps monte moins haut qu'il ne feroit dans le vuide, s'il avoit la même vitesse. Mais les différences des hauteurs auxquelles un corps s'élève dans un fluide, d'avec celle à laquelle un corps s'élèveroit dans le vuide avec la même vitesse, sont entr'elles en plus grand rapport que les hauteurs elles-mêmes; & si les hauteurs sont petites, les différences sont à-peu-près comme les carrés des hauteurs dans le vuide.

Résistance de l'air, est la force avec laquelle le mouvement des corps, sur-tout des projectiles, est retardé par l'opposition de l'air ou atmosphère. Voyez AIR & PROJECTILE.

L'air étant un fluide, est soumis aux règles générales de la *résistance* des fluides; à l'exception seulement qu'il faut avoir égard aux différens degrés de densité dans les différentes régions de l'atmosphère. Voyez ATMOSPHERE.

Résistances différentes que le même milieu oppose à des corps de différentes figures. M. Newton fait voir que si un globe & un cylindre, de diamètres égaux, sont mus suivant la direction de l'axe du cylindre, avec une vitesse égale dans un milieu rare, composé de particules égales, disposées à égales distances, la *résistance* du globe sera moindre de moitié que celle du cylindre.

Solide de la moindre résistance. Le même auteur détermine, d'après la dernière proposition, quelle doit être la figure d'un solide qui aura moins de *résistance* qu'un autre de même base.

Voici quelle est cette figure. Supposez que DN FG (*Pl. de Méch. fig. 57.*), soit une courbe telle que si d'un point quelconque N , on laisse tomber la perpendiculaire NM , sur l'axe AB , & que d'un point donné G , on tire une ligne droite GR , parallèle à une tangente à la figure en N , qui étant continuée coupe l'axe en R ; MN est à GR , comme le cube de GR est à $4BR \times GB$. Un solide décrit par la révolution de cette figure autour de son axe AB , & qui se meut dans un milieu depuis A vers E , trouve moins de *résistance* que tout autre solide circulaire de même base, &c.

M. Newton a donné ce théoreme sans démonstration. Plusieurs géometres ont résolu depuis ce même problème, & ont découvert l'analyse que l'inventeur avoit tenue cachée. On en trouve une solution dans le *I. volume des mém. de l'académie royale des Scienc. de l'année 1699*. Elle est de M. le marquis de l'Hôpital, & elle porte le caractère de simplicité & d'élégance qui est commun à tous les ouvrages de cet habile

habile mathématicien. MM. Bernoulli, Fatio, Herman, & plusieurs autres, en ont aussi donné des solutions; & dans les *mém. de l'académ. de 1733*, M. Bouguer a résolu ce problème d'une manière fort générale, en ne supposant point que le solide qu'on cherche soit un solide de révolution, mais un solide quelconque. Voici l'énoncé du problème tel que M. Bouguer l'a résolu. Une base exposée au choc d'un fluide étant donnée, trouver l'espece de solide dont il faut la couvrir, pour que l'impulsion soit la moindre qu'il est possible.

J'ai dit dans mon *Traité des fluides*, que toutes les solutions qu'on a données de ce problème depuis M. Newton inclusivement, ne répondoient pas exactement à la question; si on excepte celles où la masse du solide est supposée donnée. Car il ne suffit pas de chercher & de trouver celui d'entre tous les solides qui ont le même axe & la même base avec le même sommet, sur lequel l'impulsion de l'eau est la moindre qu'il est possible; il faut de plus diviser cette impulsion par la masse entière, pour avoir l'effet qu'elle produit, & qui est proprement le *minimum* qu'on cherche.

Cependant les solutions que les auteurs déjà cités ont données du problème dont il s'agit, peuvent être regardées comme exactes, pourvu qu'on suppose que la *résistance* du fluide soit continuellement contrebalancée par une force égale & contraire, en sorte que le solide se meuve uniformément. En ce cas, il est inutile d'avoir égard à la masse du solide; & pourvu qu'on lui donne la figure qui est déterminée par la solution, ce solide ira plus vite que tout autre qui feroit poussé par la même force. Par exemple, un vaisseau dont la proue auroit cette figure, étant poussé par un vent d'une certaine force déterminée, ira plus vite que tout autre vaisseau dont la proue auroit une figure différente. Ainsi la solution du problème est exacte, quant à l'application qu'on veut en faire au mouvement des vaisseaux; mais elle ne le fera plus lorsqu'on supposera un solide entièrement plongé dans un fluide, & qui s'y mouvra d'un mouvement retardé en éprouvant toujours de la *résistance*, sans qu'aucune force lui rende le mouvement qu'il perd à chaque instant.

La *résistance* d'un globe parfaitement dur, & dans un milieu dont les particules le sont aussi, est à la force avec laquelle tout le mouvement qu'il a dans le tems qu'il a décrit l'espace de quatre tiers de son diamètre, peut être ou détruit ou engendré, comme la densité du milieu est à la densité du globe. M. Newton conclut aussi de-là que la *résistance* d'un globe est, toutes choses égales, en raison doublée de sa vitesse; que cette même *résistance* est, toutes choses égales, en raison doublée de son diamètre; ou bien, toutes choses égales, comme la densité du milieu. Enfin, que la *résistance* actuelle d'un globe est en raison composée de la raison doublée de sa vitesse, de la raison doublée du diamètre, & de la raison de la densité du milieu.

Dans ces propositions on suppose que le milieu n'est point continu; si le milieu est continu comme l'eau, le mercure, &c. où le globe ne frappe pas immédiatement sur toutes les particules du fluide qui occasionne la *résistance*, mais seulement sur celles qui en sont proches voisines, & celles-là sur d'autres, &c. la *résistance* sera moindre de moitié; & un globe placé dans un tel milieu éprouve une *résistance* qui est à la force avec laquelle tout le mouvement qu'il a après avoir décrit huit tiers de son diamètre, doit être engendré ou détruit, comme la densité du milieu est à la densité du globe.

La *résistance* d'un cylindre qui se meut dans la direction de son axe, n'est point altérée par aucune augmentation ou diminution de sa longueur; & par

conséquent elle est la même que celle d'un cercle du même diamètre, qui se meut avec la même vitesse sur une ligne droite perpendiculaire à son plan.

Si un cylindre se meut dans un fluide infini & sans élasticité, la *résistance* résultante de la grandeur de sa section transverse, est à la force avec laquelle tout son mouvement, tandis qu'il décrit quatre fois sa longueur, peut être engendré ou anéanti, comme la densité du milieu est à celle du cylindre, du-moins à peu de chose près.

Ainsi les *résistances* des cylindres qui se meuvent suivant leur longueur dans des milieux continus & infinis, sont en raison composée de la raison doublée de leurs diamètres, de la raison doublée de leurs vitesses, & de la raison de la densité des milieux.

La *résistance* d'un globe qui est mu dans un milieu infini & sans élasticité, est à la force par laquelle tout son mouvement peut être engendré ou détruit, tandis qu'il parcourt huit tiers de son diamètre, comme la densité du fluide est à la densité du globe, à très-peu près.

M. Jacques Bernoulli a démontré les théorèmes suivans.

Résistance d'un triangle. Si un triangle isocèle est mu dans un fluide suivant la direction d'une ligne perpendiculaire à sa base, d'abord par sa pointe, ensuite par sa base; la *résistance* dans le premier cas, sera à la *résistance* dans le second cas, comme le carré de la moitié de la base est au carré d'un des côtés.

La *résistance* d'un carré mu suivant la direction de son côté, est à la *résistance* de ce même carré mu suivant la direction de sa diagonale, comme le côté est à la moitié de la diagonale.

La *résistance* d'un demi-cercle qui se meut par sa base, est à sa *résistance*, lorsqu'il se meut par son sommet, comme 3 est à 2.

En général, les *résistances* de quelque figure plane que ce soit qui se meut par sa base, ou par son sommet, sont comme l'aire de la base à la somme de tous les cubes des *dy*, divisés par le carré de l'élément de la ligne courbe. *dy* est supposée l'élément des ordonnées parallèles à la base.

Toutes ces règles peuvent être utiles jusqu'à un certain point dans la construction des vaisseaux. Voyez VAISSEAU, &c. Chambers.

Telles sont les lois que l'on donne ordinairement dans la mécanique sur la résistance des fluides au mouvement des corps. Cependant on doit regarder ces règles comme beaucoup plus mathématiques que physiques; & il y en a plusieurs auxquelles l'expérience n'est pas tout-à-fait conforme. En effet, rien n'est plus difficile que de donner sur ce sujet des règles précises & exactes: car non-seulement on ignore la figure des parties du fluide, & leur disposition par rapport au corps qui les frappe, on ignore encore jusqu'à quelle distance le corps agit sur le fluide, & quelle route les particules prennent lorsqu'elles ont été mises en mouvement par ce corps. Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que les particules du fluide, après avoir été poussées, se reglissent ensuite derrière le corps, pour venir occuper l'espace qu'il laisse vuide par-derrière.

Voici donc le meilleur plan qu'il paroisse qu'on puisse se proposer dans une recherche de la nature de celle-ci: on déterminera d'abord le mouvement qu'un corps solide doit communiquer à une infinité de petites boules, dont on le supposera couvert. On peut faire voir ensuite que le mouvement perdu par ce corps dans un instant donné, sera le même, soit qu'il choque à la fois un certain nombre de couches de ces petites boules, soit qu'il ne les choque que successivement: que de plus, la *résistance* feroit la même quand les particules du fluide auroient

une figure toute autre que la figure sphérique, & seroient disposées de quelque maniere que ce fût, pourvu que la masse totale de ces petits corps continus dans un espace donné, fût supposée la même que lorsqu'ils étoient de petites boules. Par-là on peut arriver à des formules assez générales sur la *résistance*, dans lesquelles il n'entre que le rapport des densités du fluide, & du corps qui s'y meut.

La méthode générale de M. Newton, & de presque tous les autres auteurs, pour déterminer la *résistance* qu'un fluide fait à un corps solide, consiste à supposer, qu'au lieu que le corps vient frapper le fluide, ce soit au contraire le fluide qui frappe le corps, & à déterminer par ce moyen le rapport de l'action d'un fluide sur une surface courbe à son action sur une surface plane. La difficulté principale est d'évaluer exactement l'action d'un fluide contre un plan; aussi les plus grands géomètres ne sont-ils point d'accord là-dessus. Cette action vient en grande partie de l'accélération du fluide, qui, obligé de se détourner à la rencontre du plan, & de couler dans un canal plus étroit, doit nécessairement y couler plus vite, & par ce moyen, presser le plan. Mais on ignore jusqu'à quelle distance le fluide peut s'accélérer des deux côtés du plan, & par conséquent, la quantité exacte de la pression qu'il exerce. C'est là, ce me semble, le nœud principal de la question, & la cause du partage qu'il y a entre les géomètres sur la valeur absolue de la *résistance*.

Lorsqu'un corps se meut dans un fluide élastique, il est bon de remarquer que ce corps agit non-seulement sur la couche de fluide qui lui est contiguë, mais encore sur plusieurs autres couches plus éloignées, jusqu'à une certaine distance, en sorte que le fluide se condense à la partie antérieure, & se dilate à la partie postérieure du corps. Le fluide se condense à la partie antérieure suivant des lignes perpendiculaires à la surface du corps, & il se dilate de même à la partie postérieure, suivant des lignes perpendiculaires à la surface postérieure du corps; de sorte que le fluide agit par la force élastique, non-seulement sur la surface antérieure du mobile, mais encore sur la surface postérieure.

Il faut cependant remarquer, que cette dernière action n'a lieu qu'autant que le fluide a une assez grande force élastique pour pouvoir remplir tout d'un coup l'espace que le corps laisse vuide par derrière: autrement, il ne faut avoir égard qu'à la *résistance* que souffre la surface antérieure.

Ceux qui voudront approfondir davantage la matière dont il s'agit, pourront consulter le second livre des principes de M. Newton, le traité du *mouvement des eaux* de M. Mariotte, où on trouve plusieurs expériences sur la *résistance* des fluides, l'*hydrodynamique* de M. Daniel Bernouilly, & plusieurs mémoires du même auteur, imprimés dans le recueil de l'Académie de Petersbourg, &c. Voyez aussi l'article FLUIDE, où vous trouverez d'autres remarques très-importantes sur ce sujet. (O)

RÉSISTANCE des eaux. (*Hydraul.*) il est certain que l'eau dans son cours ne fait résistance que par quelques frottemens qui se font contre les parois ou côtés des tuyaux qui ne sont pas bien alaisés, ou dans les coudes, jarrets, soupapes & robinets des conduites, ou dans des ajutages trop petits. Ainsi, les jets d'eau ne font de *résistance* sur les corps qu'ils rencontrent que vers les extrémités; ce qui regarde la *résistance* que leur fait la colonne d'air qui s'oppose à l'élevation de l'eau dans la sortie de l'ajutage. L'eau même en retombant empêche de s'élever celle qui veut monter, sans compter la résistance des milieux. (K)

RÉSISTER, v. act. (*Gram.*) c'est s'opposer à l'effet, à l'action. Rien ne *résiste* au tems. *Résister* à la tentation.

RÉSISTER à l'éperon, (*Maréchal.*) est un défaut du cheval ramingue. Voyez RAMINGUE.

RESISTON ou **RESISTOS**, (*Géog. anc.*) ville de Thrace, dans les terres, selon Pline, liv. IV. ch. xj. L'itinéraire d'Antonin la met sur la route de Plotinopolis à Héraclée, entre Apros & Héraclée, à 22 milles de la première de ces villes, & à 25 milles de la seconde. (D. J.)

RESIXIEME, f. m. (*Jurisprud.*) c'est la sixième partie du sixième denier. Voyez l'ancienne coutume de Montreuil, art. 66. & le gloss. de M. de Lauriere, au mot *resixieme*. (A)

RÉSOLUTIFS INTERNES, (*Thérapeut.*) disons un mot de leurs effets & de leurs usages; on peut en même tems consulter l'article DISSOLVANT.

Les *résolutifs internes* sont toutes les choses qui résolvent les humeurs autrefois fluides, maintenant épaissies, & qui les divisent en ces petites molécules dont elles étoient formées avant leur concrétion. Or ces *résolvans*, ou divisent les fluides épais, par l'insinuation de leurs particules entre les parties cohérentes, ou ils augmentent la force des vaisseaux, en les aiguillonnant, ce qui occasionne un plus grand frottement, & souvent la division de ce qui est épaissi: quelquefois ils opèrent par ces deux occasions réunies.

Le sang doit passer lorsqu'il coule par tout le corps par des vaisseaux, dont le diamètre n'excede point la dixième partie de la grosseur d'un cheveu: mais le même sang sorti du corps, s'épaissit de façon qu'il ne seroit plus capable de passer par les gros canaux. On appelleroit *résolutifs* ce qui pourroit de nouveau diviser le sang épaissi en particules assez petites pour qu'il pût fluer par les plus petits vaisseaux.

Comme il y a divers sortes d'humours, il est nécessaire qu'il y ait différens dissolvans: car les dissolvans aqueux *résolvent* tout ce qui est mucilagineux, glutineux, gommeux, savonneux, &c. Mais il se rencontre plusieurs humeurs que l'eau ne peut résoudre; car notre sang jeté dans l'eau tiède, ne laisse pas de se coaguler: la plupart des dissolvans salins, ont l'admirable propriété de *résoudre* ce coagulum. Les sels neutres sont très-propres à *résoudre* les concrétions inflammatoires; la plupart des préparations de nitre, & surtout le nitre lui-même, qui est plus léger que le sel de mer, & que les forces du corps peuvent surmonter plus aisément, est d'un meilleur usage dans presque toutes les maladies aiguës; les sels alkalis sont plus estimés pour les concrétions glutineuses.

Les substances savonneuses, surtout les plus douces, faites de sucre, de miel, & d'autres ingrédients, *résolvent* quantité de concrétions, sans presque aucun effort & sans aucun dérangement; au lieu que celles qui sont plus fortes, telles que sont les préparations chimiques les plus âcres, opèrent en excitant un mouvement plus violent.

Mais toutes ces choses ne sont d'un grand secours que lorsqu'on aide leur effet par des frictions; car alors les *résolvans* mêlés avec le sang, par la pression & le relâchement alternatif des vaisseaux, sont, pour ainsi dire, broyés avec les fluides épaissis. Ainsi, il est constant qu'une légère friction faite avec le bain de vapeur (ayant en même tems donné les remèdes intérieurs les plus *résolvans*), a souvent dissipé des tumeurs aux glandes qu'on croyoit presque indissolubles.

Les *résolutifs* sont 1°. les délayans; 2°. les préparations de sel marin, de sel gemme, de borax, de sel ammoniac, les sels alkalis; soit fixes ou volatils; les acides bien fermentés, & les substances dont ils sont la base, tels que le sel polychreste, le tartre tartarisé, le tartre purgatif de Sennert, la panacea duplicata du duc de Holstein, le nitre antimonié, & le sel de vipère foulé de Tachenius.

Les *résolutifs savonneux* sont les sels volatils spiritueux, aromatiques & huileux; les savons chimiques, qui consistent en huiles distillées, & en alkalis fixes; le savon commun qui est fait avec des huiles tirées sans feu & un alkali fixe; enfin, les préparations de sucres mûrs de fruits d'été. On peut administrer toutes ces choses sous différentes formes pour les maladies chroniques; & à la longue dans des mains habiles, comme dans celles de M. Tronchin, ce sont d'excellens remèdes. (D. J.)

RÉSOLUTIFS, adj. *terme de Chirurgie concernant la matière médicale externe.* Ce sont des médicamens qui ont la vertu de dissiper les humeurs qui embarrassent les parties, & les distendent contre l'ordre naturel. La résolution est la terminaison la plus favorable des tumeurs contre nature. Il n'y a que les tumeurs critiques, qu'il est plus à-propos de faire suppurer, de crainte que l'humeur morbifique rentrant dans le sang, ne se porte sur des parties intérieures où elle seroit moins favorablement placée.

Les humeurs arrêtés dans une partie, ne peuvent se résoudre qu'en rentrant dans la voie de la circulation par le moyen de l'action organique des vaisseaux. Il faut donc, pour obtenir la résolution, que les humeurs soient assez fluides pour reprendre cette voie; & l'on doit exciter l'action des vaisseaux avec des remèdes plus ou moins stimulans, suivant le degré de tension qu'ils ont. Ainsi, dans certains cas où les solides sont tendus & crispés, il faut avoir recours aux émolliens avant que de songer à l'administration des *résolutifs*; & il faudra commencer par les plus doux, en les associant d'abord aux émolliens. Dans d'autres cas où l'action organique des solides est très-foible; on se sert d'abord des *résolutifs* stimulans les plus actifs. En général on ne peut les employer avec connoissance de cause, qu'ayant égard, comme nous venons de le faire remarquer, aux dispositions relatives des solides & des fluides dans chaque espèce de tumeur, dont on se propose de procurer la résolution.

Les *résolutifs* les plus doux qui possèdent des parties actives, capables d'atténuer les humeurs, & de donner du ressort aux vaisseaux, joints à des mucilages adoucissans & émolliens, sont les fleurs de mélilot, de sureau, de camomille, de safran; les farines de lin, de froment, de seigle, d'orobes, de lupins, de fèves. Les plantes vulnérables & légèrement aromatiques viennent ensuite: & enfin les aromatiques astringens, & tous les remèdes corroborans & toniques, qui donnent beaucoup de ressort aux vaisseaux, sont des *résolutifs* plus actifs. Le camphre est un excellent remède, atténuant, calmant & *résolutif*. Tous les livres enseignent la méthode de formuler ces médicamens, & d'en faire des fomentations, des cataplasmes, &c. Les emplâtres fondantes sont *résolutives*, telles que les emplâtres de ciguë, de savon, de diabolium, de vigo, avec ou sans mercure. Le mercure est le plus puissant *résolutif* qu'on connoisse: il y a des cas où son application en pommade est seule spécifique.

Les sels alkalis fixes doivent être mis au rang des *résolutifs* les plus efficaces. On fait que dans l'usage intérieur le sel alkali fixe est un puissant diurétique & diaphorétique. Ce sel mis en mouvement par l'action des vaisseaux agité sur les humeurs crues & glutineuses, & même sur les sucres albumineux ou lymphatiques; il les incise, les dissout & les rend plus fluides; il excite l'action des vaisseaux, & donne par-là du mouvement aux liquides. On ne peut donc employer de meilleur *résolutif* que le sel alkali fixe, pour donner de la fluidité & du mouvement aux humeurs qui séjournent dans les vaisseaux d'une partie affoiblie, comme dans les anciens oedemes, dans les ulcères avec empatement, dans les congestions qui

Tom. XIV.

restent à la suite des grandes plaies contuses; telles que celles par armes à feu. On se sert alors avec beaucoup de succès des eaux minérales sulfureuses, fournies d'alkalis fixes naturels; ou bien on a recours aux lessives de cendres de bois ou de plantes qui fournissent beaucoup de sel alkali, comme le sarment de vigne. Le sel alkali dissout dans de l'eau, à la dose de deux gros sur pinte; a la même propriété que l'infusion des cendres dont on vient de parler. On se sert de ces dissolutions ou de ces lessives en forme de bains chauds & de douches. Voyez DOUCHES.

Tous les alkalis n'ont pas la même activité. Ceux des eaux thermales, c'est-à-dire, les alkalis naturels, sont plus foibles que les artificiels; cependant les eaux minérales sont de puissans *résolutifs*, parce que ces eaux augmentent beaucoup la vertu de ces sels.

La dissipation de l'engorgement est le signe que la résolution se fait; & dans les tumeurs inflammatoires, elle s'annonce par les rides de la peau sur la partie tendue. Le recueil des pièces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de Chirurgie, tome premier, contient des mémoires instructifs sur les médicamens *résolutifs*.

Les *résolutifs* seroient sans effet, si l'on n'avoit l'attention de procurer des déplétions convenables qui favorisent & déterminent la résolution. Voyez RÉSOLUTION, Chimie. (Y)

RÉSOLUTION, DÉCISION, f. f. (*Synonym.*) la *décision* est un acte de l'esprit & suppose l'examen; la *résolution* est un acte de la volonté, & suppose la délibération. La première attaque le doute, & fait qu'on se déclare; la seconde attaque l'incertitude, & fait qu'on se détermine.

Nos *décisions* doivent être justes pour éviter le repentir; nos *résolutions* doivent être fermes pour éviter les variations.

Rien de plus désagréable pour soi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irrésolu* dans les démarches.

On a souvent plus d'embarras & de peine à *décider* sur le rang & sur la prééminence, que sur les intérêts solides & réels. Il n'est point de *résolutions* plus foibles que celles que prennent au confessional & au lit, le malade & le pécheur; l'occasion & la santé rétablissent bien-tôt la première manière de vivre.

Il semble que la *résolution* emporte la *décision*, & que celle-ci puisse être abandonnée de l'autre; puisqu'il arrive quelquefois qu'on n'est pas encore *résolu* à entreprendre une chose pour laquelle on a déjà *décidé*: la crainte, la timidité, ou quelque autre motif, s'opposant à l'exécution de l'arrêt prononcé.

Il est rare que les *décisions* aient chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur: en vain les hommes prennent des *résolutions*; le goût & l'habitude triomphent toujours de leur raison. Il y a bien loin d'un projet à la *résolution*, & de la *résolution* à l'exécution.

En fait de science, on dit la *décision* d'une question, & la *résolution* d'une difficulté.

C'est ordinairement où l'on *décide* le plus, qu'on prouve le moins; quoiqu'on réponde dans les écoles à toutes les difficultés, on y en *résout* très-peu. Girard, *Synonymes*. (D. J.)

RÉSOLUTION, & plus communément **SOLUTION**, *terme de Mathématique*, c'est l'énumération des choses qu'il faut faire pour obtenir ce que l'on demande dans un problème. Voyez PROBLÈME.

Wolff admet trois parties dans un problème; la *proposition*, qui est proprement ce que nous appelons *problème*; la *résolution*, & la *démonstration*; Voyez PROPOSITION.

Dès qu'un problème est démontré, on peut le

Z ij

réduire en théorème, dont la *résolution* est l'hypothèse, & la proposition la thèse. *Voyez* THÉORÈME.

Voici en général la manière dont on s'y prend pour résoudre un problème.

La *résolution* algébrique est de deux espèces; l'une s'exerce sur les problèmes numériques, & l'autre sur ceux de géométrie.

Pour résoudre un problème numérique par le moyen de l'algèbre, on commence par distinguer les quantités connues de celles que l'on cherche; on marque les premières avec les premières lettres de l'alphabet, & les secondes avec les dernières. *Voyez* ALGÈBRE, ANALYSE, &c.

2°. On forme autant d'équations qu'il y a d'inconnues; quand on ne le peut pas, le problème est indéterminé, & l'on peut supposer à certains égards, des quantités arbitraires qui puissent satisfaire à la question. Si les équations ne sont pas contenues dans le problème même, on les trouve par des théorèmes particuliers sur les équations, les rapports, les proportions, &c.

3°. Comme dans une équation les quantités connues se trouvent mêlées avec des inconnues, il faut les séparer de telle sorte, que les premiers restent seules d'un côté, & les secondes de l'autre. Cette réduction se fait par l'addition, la soustraction, la multiplication, la division, l'extraction des racines, & en élevant les puissances à un plus haut degré, sans détruire pour cela l'égalité.

Quand le problème se trouve réduit à une équation où l'inconnue monte au second degré ou davantage; en ce cas, il faut résoudre l'équation en se servant des méthodes connues pour en trouver les racines. *Voyez* RACINE.

Pour résoudre un problème géométrique par le moyen de l'algèbre, il faut d'abord observer exactement les mêmes règles que pour les problèmes numériques. Il y a plusieurs autres choses à observer: 1°. il faut supposer le problème résolu; 2°. il faut examiner le rapport que les lignes de la figure ont entre elles, sans aucun égard aux quantités connues & inconnues, pour trouver des équations qui naissent de ces rapports, & dont la connaissance conduit à celle de tout le reste; 3°. il faut former des triangles ou des rectangles semblables, en tirant quelques lignes, s'il est besoin, jusqu'à ce que l'on ait des équations entre les lignes connues & les inconnues. On peut encore mener plusieurs parallèles & plusieurs perpendiculaires, joindre des points, & faire des angles égaux.

Si ces moyens ne conduisent point à une équation, il faut examiner le rapport des lignes d'une autre manière: il ne suffit pas quelquefois de chercher la chose directement, il faut employer des moyens indirects & détournés.

Après avoir réduit l'équation, il faut en déduire sa construction géométrique; ce que l'on fait en plusieurs manières, suivant les différentes espèces d'équation que l'on peut avoir. *Voyez* CONSTRUCTION. (E)

RÉSOLUTION, (*en Physique.*) se dit de la réduction d'un corps en son état originaire & primordial, par la division & séparation de ses parties. *Voyez* DISSOLUTION.

Ainsi l'on dit que la neige se *résout* en eau, un composé en ses parties ou ingrédients. *Voyez* NEIGE.

L'eau se *résout* en vapeurs par la chaleur, & les vapeurs se *résolvent* en eau par le froid. *Voyez* VAPEUR, CHALEUR, &c.

Quelques philosophes modernes, & sur-tout mesieurs Boyle, Mariotte, Boerhaave, &c. prétendent que l'état naturel de l'eau est d'être glacée; ils en apportent pour raison qu'il faut pour la rendre fluide,

un certain degré de chaleur, qui est une cause étrangère & active; au lieu que près du pôle où elle n'est point agitée par cette cause étrangère, elle est toujours glacée & sans fluidité. *Voyez* EAU.

En supposant ce principe, ce seroit parler improprement que d'appeller *résolution*, la réduction de la glace en eau. *Voyez* GELÉE, GLACE, & DÉGEL. Chambers.

RÉSOLUTION, (*Médecine.*) on désigne sous ce nom tiré du latin *resolutio*, une des terminaisons ordinaires de l'inflammation. *Voyez* ce mot. Elle a lieu lorsque les symptômes inflammatoires se dissipent insensiblement, sans qu'il reste aucun vice dans la partie: je dis *insensiblement*, pour distinguer la *résolution* de la délitescence qui se fait par la disparition subite des phénomènes qui caractérisent l'inflammation, & par le transport du sang *enflammé* dans une autre partie plus ou moins considérable; dans la *résolution* le sang qui étoit arrêté, accumulé dans les extrémités artérielles engorgées, ou dans les premières ramifications lymphatiques, reprend peu-à-peu ses routes accoutumées; les vaisseaux resserrés & tendus se dilatent & s'affouplissent; le sang épaissi redevient fluxile, s'il s'étoit égaré dans les vaisseaux séreux, il en est exprimé & rétrogradé dans les vaisseaux sanguins qui s'y abouchent; ou devenu plus fluide, il parcourt tous les ordres décroissants des vaisseaux lymphatiques; les contractions des artères & l'augmentation de mouvement intestin, sont les premières causes de la *résolution*. L'impétuosité modérée des humeurs, une certaine souplesse dans les vaisseaux, la légèreté de l'engorgement, aident beaucoup à cet effet; le caractère de l'inflammation y concourt; les érysipèles se résolvent plus ordinairement que les phlegmons. Dans ceux-ci le sang est plus épais, l'engorgement plus profond, & la cause est interne: dans ceux-là le sang est très-fluxile, détrempe par la bile ou la sérosité, l'obstruction très-superficielle, due pour l'ordinaire plutôt au vice des vaisseaux que du sang, & la fuite d'un dérangement extérieur. Les inflammations intérieures, ou plutôt les maladies inflammatoires, ne se résolvent jamais parfaitement; il y a toujours dans l'humeur qui produisoit l'inflammation, un changement, une espèce de coction, & une évacuation critique. *Voyez* INFLAMMATION & MALADIES INFLAMMATOIRES. On trouvera aux mêmes articles tout ce qui regarde les signes d'une *résolution* prochaine; les avantages de cette terminaison, & les moyens de la laisser opérer à la nature; nous y renvoyons le lecteur autant pour éviter une répétition inutile, que pour ménager un tems précieux.

RÉSOLUTION, *terme de Chirurgie*, dissipation des humeurs qui par leur séjour engorgeoient une partie, & y formoient une tumeur contre l'ordre naturel. *Voyez* TUMEUR.

L'action des remèdes résolutifs doit être aidée par l'usage des saignées dans les tumeurs inflammatoires, & des atténuans intérieurs, & des purgatifs dans les tumeurs blanches ou lymphatiques. *Voyez* RÉSOLUTIFS. (Y)

RÉSOLUTION, (*Jurispud.*) signifie quelquefois *décision* d'une question, quelquefois le parti ou la délibération que prend une compagnie ou une personne seule.

Résolution de contrat, est la même chose que *dissolution* ou rescision; c'est l'anéantissement d'une convention. La loi 35 au digeste de *reg. juris*, porte que la *résolution* d'une convention se fait par les mêmes principes qui l'ont formée. *Voyez* CONTRAT, CONVENTION, RESCISION, RESTITUTION EN ENTIER. (A)

RÉSOLUTIONS & PLACARDS, (*Commerce.*) l'on nomme ainsi en Hollande les ordonnances des états-

généraux des Provinces-unies, soit pour la police; soit pour la politique, soit enfin pour le commerce. Quelques-uns mettent une différence entre *résolution* & *placard*, regardant la *résolution* comme l'ordonnance même, & le *placard*, comme l'affiche qu'on expose en public, pour faire part aux peuples des reglemens qu'ils doivent observer. *Voyez* PLACARD.

Les principales *résolutions* des états-généraux sur le fait du Commerce, sont celles du 22 Novembre 1720, 11 Février 1721, 15 Octobre, & 31 Décembre 1723; & enfin celle des 25 & 31 Juillet 1725, qui a pour titre *résolution* & *placard* sur la levée des convois & licenten, ensemble la liste des droits d'entrée & de sortie, comme aussi du last-gled ou droit de lestage sur les vaisseaux. *Voyez* CONVOI, LICENTEN, LAST-GLED, LESTAGE.

Cette *résolution* est composée de 254 articles divisés en 18 sections, qui ont chacune leur titre particulier, qu'on peut voir exposé fort amplement dans le dictionnaire de Commerce de Savary.

Ces *résolutions* sont la même chose que ce que nous appellons en France un *tarif*. *Voyez* TARIF.

RÉSOLUTION, (*Deffein.*) un artiste, & sur-tout un dessinateur qui est sûr de ce qu'il fait, n'y va pas à deux fois; du premier coup, il exprime ce qu'il a dans la pensée; il met dans son trait une fermeté qui montre son savoir; & c'est ce qu'on appelle *dessiner avec résolution*. (*D. J.*)

RÉSOLUTOIRE, adj. (*Jurisp.*) se dit de ce qui a la vertu de résoudre quelque acte, comme un pacte ou une clause *résolutoire*. *Voyez* RÉSOLUTION. (*A*)

RÉSOMPTIF, adj. *terme de Pharmacie*; c'est une épithète que l'on donne à une forte d'onguent qui sert à restaurer & rétablir les constitutions languissantes, & à disposer les corps desséchés à recevoir les alimens. On l'appelle en latin *unguentum resumptivum*. *Voyez* RESTAURATIF, ONGUENT.

RÉSONNANCE, f. f. *en Musique*, c'est le son qui est réfléchi par les vibrations des cordes d'un instrument à corde, ou par l'air renfermé dans un instrument à vent, ou par les parois d'un corps sonore. *Voyez* SON, MUSIQUE, INSTRUMENT. Les voûtes elliptiques & paraboliques résonnent, c'est-à-dire, réfléchissent le son. *Voyez* ÉCHO. Selon M. Dodart, la bouche & les parties qu'elle contient, comme le palais, la langue, les dents, le nez & les lèvres, ne contribuent en rien au ton de la voix; mais leur effet est grand pour la *résonnance*. *Voyez* VOIX. Un exemple bien sensible de cela, se tire d'un instrument que l'on appelle *trompe de Bearn* ou *guimbarde*, lequel, si on le tient avec la main, & qu'on frappe sur la languette, ne rendra aucun son; mais si on le met entre les dents, & qu'on frappe de même, il rendra un son que l'on entend d'assez loin, surtout dans le bas. (*S*)

RESORTIR, v. n. (*Gram.*) être du ressort. *Voyez* RESSORT.

RESORTIR, v. n. (*Gram.*) sortir de-rechef. *Voyez* SORTIR.

RESOUDER, v. act. (*Gram.*) foudre de nouveau. *Voyez* SOUDER & SOUDURE.

RÉSOUFRE, v. act. (*Gram.*) on dit qu'on *résout* une difficulté; qu'on *résout* un problème; *résoudre* un cas de conscience; se *résoudre* à la mort; l'eau se *résout* en vapeurs; *résoudre* un testament, &c.

RÉSÓVIE ou RESZÓW, (*Géog. mod.*) petite ville de la Pologne, au palatinat de Russie, sur la rivière de Wisloch, avec un château pour sa défense. *long.* 40. 10'. *latit.* 40. 51'. (*D. J.*)

RÉSOUZE LA, (*Géog. mod.*) petite rivière de France. Elle a son cours dans la Bresse, & se décharge dans la Saône, un peu au-dessous de la ville où bourg de Pont-de-Vaux. (*D. J.*)

RÉSPECT, f. m. (*Société civile.*) le *respect* est l'a-

veu de la supériorité de quelqu'un: si la supériorité du rang suivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de *respect*, son objet seroit personnel, comme celui de l'estime, & il a dû l'être originairement de quelque nature qu'ait été le mérite de mode.

Il y a depuis long-tems deux sortes de *respect*, celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naissance; cette dernière espece de *respect*, n'est plus qu'une formule de paroles ou de gestes, à laquelle les gens raisonnables se soumettent, & dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise, ou par orgueil puéril? Mais en même tems, rien de si triste qu'un grand seigneur sans vertus, accablé d'honneurs & de *respects*, à qui l'on fait sentir à tous momens, qu'on ne les rend, qu'on ne les doit qu'à sa naissance, à sa dignité, & qu'on ne doit rien à sa personne. Heureusement, dit Madame de Lambert, l'amour-propre qui est le plus grand des flatteurs, fait souvent lui cacher son insuffisance. *Duclos.*

Les lettres de Caton me fourniroient sur cette matière d'autres réflexions bien plus fortes; mais j'aime mieux les supprimer, que de blesser les préjugés reçus, & qu'il importe peut-être de laisser subsister. (*D. J.*)

RESPECT ou RÉPIT, (*Commerce.*) terme de commerce de mer usité dans le levant. *Voyez* RÉPIT.

RESPECTIF, adj. (*Jurisp.*) est ce qui se rapporte à chacun, comme des prétentions *respectives*, c'est-à-dire, que chacune des parties a des prétentions contre l'autre. (*A*)

RESPIRATION, f. f. (*Anat. & Physiolog.*) l'action d'attirer & de repousser l'air. *Voyez* AIR.

La *respiration* est un mouvement de la poitrine, par lequel l'air entre dans les poumons, & en sort alternativement. Elle consiste donc en deux mouvemens opposés, dont l'un se nomme *inspiration*, l'autre *expiration*. Pendant l'*inspiration*, l'air entre dans les vésicules des poumons par la trachée-artère; & il en sort de nouveau pendant l'*expiration*. *Voyez* INSPIRATION & EXPIRATION.

Les principaux organes de la *respiration*, sont les poumons, la trachée-artère, le larynx, &c. dont on peut voir la description aux articles POUMONS, TRACHÉE, LARYNX.

Maniere dont se fait la respiration. Il faut observer que les poumons hors la poitrine, occupent beaucoup moins d'espace, que lorsqu'ils y étoient renfermés, & cela au moyen de la contraction des fibres musculaires, qui lient ensemble les parties cartilagineuses des bronches. Si lorsqu'ils sont ainsi contractés, on vient à y insérer une nouvelle quantité d'air à-travers la glotte, ils se distendent de nouveau, & occupent un espace égal, ou même plus grand que lorsqu'ils étoient dans la poitrine. *Voyez* MUSCLE.

Il paroît par-là, que les poumons tendent toujours d'eux-mêmes à occuper un espace moindre que celui qu'ils occupoient dans la poitrine, & que pendant la vie de l'homme, ils sont toujours dans un état de dilatation violente; & même dans la supposition qu'ils fussent environnés d'air dans la poitrine, cet air enfermé entre leur membrane externe & la plevre, ne seroit pas aussi dense que l'air ordinaire.

En effet, l'air entre toujours librement dans les poumons; mais celui qui les comprime rencontre un obstacle dans le diaphragme, & ne peut entrer dans la poitrine en une quantité suffisante pour faire équilibre.

Puis donc que dans l'*inspiration*, l'air entre dans les poumons en plus grande quantité qu'auparavant, il doit les dilater davantage, & surmonter leur force naturelle. Il s'ensuit donc que les poumons sont entièrement passifs, & c'est des observations que nous

devons apprendre quelle est la nature de ce qui agit.

Pour que l'air s'insinue dans les poumons, il faut que le thorax s'élargisse; alors comme il se trouveroit un vuide dans la cavité du thorax, si les poumons ne suivoient les parois, c'est une nécessité que l'air par sa pesanteur se jette dans les vésicules de la trachée-artère & les gonfle. On peut par-là décider les questions: 1°. si les poumons tirent ou sucent l'air: 2°. si l'air n'entre dans les poumons que par l'impulsion qu'il reçoit du thorax. On ne sauroit dire que l'air soit tiré par le poumon, ce feroit une chose aussi ridicule, que si l'on disoit que l'eau qui monte par les pompes, est attirée par les parois des tuyaux. Pour la seconde question, il faut ignorer les premiers principes de la pesanteur des fluides, pour s'y arrêter comme à une difficulté; il est vrai que le thorax pousse l'air qui l'environne, mais cet air par la seule pesanteur, entre avec force dans les poumons. Il y a un auteur, qui pour faire voir que l'air n'entre pas dans les poumons, parce qu'il est poussé, dit qu'on peut respirer, si l'on prend un tuyau fort long, qui soit fermé par un bout, de telle manière que l'air n'y puisse pas entrer, quand on aura l'autre extrémité à la bouche; par-là, dit-il, il est évident que l'air n'entre pas dans les poumons, parce qu'il est poussé par le thorax.

Après avoir examiné la cause qui fait entrer l'air dans les poumons, il faut déterminer la quantité d'air qui entre dans ce viscère à chaque inspiration. J'ai pris, dit l'auteur, des *essais de Physique sur l'usage des parties*, &c. de qui tout ceci est tiré, à l'exemple de Borelli: un long tuyau, je l'ai plongé dans un fluide, j'ai tiré ensuite par une inspiration ordinaire l'air contenu dans ce tuyau; alors le fluide est monté & a pris la place de l'air. Or j'ai trouvé que la masse de ce fluide égaloit une masse de douze ou treize pouces cubiques, par conséquent l'air qui étoit entré dans le poumon, étoit un volume de douze ou treize pouces; mais en faisant réitérer cette expérience par plusieurs personnes, j'en ai trouvé qui n'inspiroient que dix pouces d'air, & d'autres jusqu'à seize ou dix-sept pouces; mais toutes ces inspirations étoient de petites inspirations ordinaires, telles qu'elles sont dans un état fort tranquille: de-là il s'ensuit qu'il peut entrer une quantité assez considérable d'air dans le poumon, sans que le mouvement du thorax soit fort sensible. On ne fera donc pas surpris du calcul de Pitcarn, qui a trouvé que si le petit diamètre de la poitrine est de quinze pouces, & l'axe de vingt; la capacité de la poitrine sera augmentée de trois pouces cubiques, si le petit axe est augmenté de la centième partie d'un pouce.

Rien n'est plus difficile à déterminer, que la cause qui oblige les muscles intercostaux à dilater le thorax, & à le laisser resserrer. 1°. M. Pitcarn après Bellini, a regardé les muscles inspireurs; comme n'ayant pas d'antagonistes. 2°. Il a supposé que tout muscle tendoit à se contracter; en effet, un muscle qu'on partage transversalement, rapproche d'abord de ses attaches ses parties coupées. 3°. De-là, ces grands philosophes ont conclu que les muscles inspireurs devoient se contracter & élever les côtes, puisqu'ils n'ont pas d'antagoniste qui leur oppose un obstacle, alors le thorax se dilate; mais dans cette dilatation il arrive, selon eux ou leurs sectateurs, deux choses qui sont ensuite cause de l'expiration. 1°. Les fibres musculaires par leur contraction & par plusieurs impulsions, élevent les côtes au-delà du point où elles feroient en équilibre par leur résistance avec l'action des muscles. 2°. L'air qui entre avec rapidité, acquiert plus de force en descendant, & par ses diverses impulsions pousse les côtes au-delà de ce point où feroit l'équilibre dont nous venons de

parler. 3°. Après que les côtes ont été poussées au-delà de leur point d'équilibre, le mouvement des causes qui les poussent venant à diminuer, elles se trouvent supérieures en force, alors elles retombent & retrécissent le thorax; mais de même qu'elles étoient montées au-delà du point où elles devoient s'arrêter pour être en équilibre, elles vont aussi en descendant plus loin qu'il ne faut; enfin les muscles intercostaux agissent de nouveau comme auparavant; ainsi la *respiration* ayant une fois commencé, ne doit jamais cesser. Pour renverser ce sentiment, on n'a qu'à demander pourquoi les côtes & les muscles intercostaux ne se mettent pas enfin en équilibre: quelque chose que l'on puisse dire, cela doit arriver.

Baglivi peu content de ce qu'on avoit écrit avant lui, nous a cherché une autre cause de la *respiration*; il nous a dit qu'on s'étoit trompé, parce qu'on avoit toujours pris la cause pour l'effet: on a, dit-il, cru que l'air entroit, parce que le thorax se dilate, & au contraire, le thorax ne se dilate que par l'action de l'air; il en est de même de la poitrine, comme des soufflets perpétuels. Si la *respiration* se fait de cette manière, d'où vient que si on vient à ouvrir le thorax, le thorax & les poumons s'affaissent, & la *respiration* ne se fait plus: la chaleur interne est cependant assez considérable, puisque l'animal est encore en vie.

Bergerus & quelques autres physiciens ont prétendu trouver la cause des mouvemens alternatifs de la *respiration* dans l'air, qui reste toujours dans les poumons après chaque expiration: cet air échauffé peu-à-peu, oblige, disent-ils, les poumons à se dilater, & leur sert pour ainsi dire d'aiguillon.

Dès qu'un enfant est né, l'air qui entre dans la bouche & dans le nez, le fait d'abord éternuer; met en jeu par cet éternuement, le diaphragme & les nerfs intercostaux.

La capacité de la poitrine venant à augmenter par l'action de ces muscles sur les côtes, &c. il resteroit un espace entre la plevre & la surface des poumons, si l'air qui entre dans la glotte ne les distendoit & les rendoit contigus à la plevre & au diaphragme: l'air dans ce cas presse les poumons avec une force égale à la résistance de la poitrine, de sorte qu'ils demeurent en repos. Le sang circule moins librement, entre en moindre quantité dans le ventricule gauche du cœur, de même que dans le cerveau & dans ses nerfs, & le sang artériel agit avec moins de force sur les muscles intercostaux & sur le diaphragme.

Les causes qui dilatoient au commencement la poitrine venant à diminuer, les côtes s'affaissent, les fibres distendues reprennent leur premier état, les viscères poussent de nouveau, le diaphragme reprend sa contrainte, ce qui diminue la capacité de la poitrine, & oblige l'air à sortir des poumons; & c'est en quoi consiste l'*expiration*. Le sang circulant immédiatement avec plus de vitesse, se porte en plus grande quantité au cerveau & dans ses muscles, les causes de la contraction des muscles intercostaux & du diaphragme se renouvellent, & l'inspiration recommence. Voilà la vraie manière dont se fait la *respiration*. Voyez CŒUR.

Les Anatomistes disputent beaucoup sur les usages & les effets de la *respiration*. Boerhaave veut qu'elle serve à perfectionner le chyle, à rendre son mélange avec le sang plus parfait, & à le convertir en suc nourricier propre à réparer les pertes que fait le corps. Voyez NUTRITION.

Borelli veut que la *respiration* serve principalement à faire que l'air se mêle immédiatement avec le sang dans les poumons, afin de former ces globules élastiques dont il est composé, à lui donner sa couleur, & à le préparer pour la plupart des usages de l'économie; mais il est difficile d'expliquer comment l'air peut se mêler avec ce fluide. Il est impossible que

l'air passe dans le sang par les artères pulmonaires, & on ne sauroit prouver qu'il le fasse par les veines des poulmons ; en effet, cette communication doit être empêchée par l'air qui distend les vésicules, & qui comprime les veines dans l'inspiration, aussi-bien que par l'humeur gluante qui humecte la membrane qui tapisse le dedans de la trachée-artère. A quoi l'on peut ajouter la difficulté que le sang doit avoir pour passer par des pores d'une aussi grande petitesse, & les mauvais effets qu'il produit ordinairement quand il vient à se mêler avec le sang. *Voyez PORE & EAU.* Quant aux argumens dont on se sert pour prouver cette communication, savoir, la couleur rouge que le sang prend dans les poulmons, & la nécessité absolue dont est la *respiration* pour la conservation de la vie, ils ne sont point si convainquans, qu'on ne puisse en trouver d'autres pour expliquer ces deux effets. *Voyez SANG.*

D'autres, comme Sylvius, Etmuller, &c. prétendent que la *respiration* sert à rafraîchir le sang qui passe tout bouillant du ventricule droit du cœur dans les poulmons, au moyen des particules froides & nitreuses dont il s'impregne, & qu'elle sert de réfrigérant. *Voyez REFRIGÉRENT.*

Mayow & d'autres assurent qu'un des grands usages de la *respiration* est de chasser avec l'air les vapeurs fuligineuses dont le sang est rempli ; & quant à l'inspiration, ils prétendent qu'elle sert à communiquer au sang un ferment nitro-aérien, auquel les esprits animaux & le mouvement musculaire doivent leur origine.

Le docteur Thurston refute tous ces sentimens, & prouve que la *respiration* ne sert qu'à faire passer le sang du ventricule droit du cœur dans le gauche, & à effectuer par ce moyen la circulation. *Voyez CIRCULATION.*

C'est au défaut de circulation que l'on doit attribuer la mort des personnes que l'on pend, qui se noient ou qui s'étranglent ; aussi-bien que celle des animaux que l'on enferme dans la machine pneumatique. *Voyez VUIDE.*

Il rapporte une expérience faite par le docteur Croon devant la société royale, lequel ayant étranglé un poulet, au point de ne lui laisser aucun signe de vie, le ressuscita de nouveau en soufflant dans ses poulmons par la trachée-artère, & en leur rendant leur premier jeu. Une autre expérience de la même espèce, est celle du docteur Hook, qui, après avoir pendu un chien, lui coupa les côtes, le diaphragme & le péricarde, aussi-bien que le sommet de la trachée-artère pour pouvoir y introduire le bout d'un soufflet, & qui, en soufflant dans ses poulmons, le fit ressusciter & mourir aussi souvent qu'il voulut.

Le docteur Drake confirme non-seulement cet usage de la *respiration*, il le pousse encore plus loin, le regardant comme la vraie cause de la diastole du cœur, que Borelli, ni Lower, ni Cowper n'ont point expliquée comme il faut. *Voyez DIASTOLE.*

Il fait voir que le poids de l'atmosphère est le vrai antagoniste de tous les muscles qui servent à l'inspiration ordinaire, & à la contraction du cœur. Comme l'élévation des côtes ouvre un passage au sang, & lui donne le moyen de pénétrer dans les poulmons, de même quand elles s'abaissent, les poulmons & les vaisseaux sanguins se resserrent, & le sang est poussé avec force par la veine pulmonaire dans le ventricule gauche du cœur ; cela joint à la compression générale du corps par le poids de l'atmosphère, oblige le sang à monter dans les veines, après que l'impulsion que le cœur lui a imprimée, a cessé, & force le cœur à passer de l'état de contraction qui lui étoit naturel, dans celui de dilatation. *Voyez CŒUR.*

La dilatation & la contraction réciproque des dimensions superficielles du corps qui suivent la *respi-*

ration, sont si nécessaires à la vie, qu'il n'y a aucun animal, pour imparfait qu'il soit, en qui elles n'existent.

La plupart des poissons & des insectes sont dénués de poulmons & de côtes mobiles, ce qui fait que leur poitrine ne peut point se dilater ; mais la nature a remédié à ce défaut par un mécanisme analogue : les poissons, par exemple, ont des ouies qui font l'office des poulmons, & qui reçoivent & chassent alternativement l'eau, par le moyen de quoi les vaisseaux sanguins souffrent les mêmes altérations dans leurs dimensions, que dans les poulmons des animaux les plus parfaits. *Voyez OUIES.*

Les insectes n'ayant point de poitrine, ou de cavité séparée pour loger le cœur & les poulmons, ont ces derniers distribués dans toute l'étendue de leur corps, & l'air s'y infinue par plusieurs soupiraux auxquels sont attachées autant de petites trachées qui envoient des branches à tous les muscles & à tous les viscères, & paroissent accompagner les vaisseaux sanguins dans tout le corps, de même que dans les poulmons des animaux les plus parfaits. Par cette disposition le corps de ces petits animaux s'étend à chaque inspiration, & se resserre pendant chaque expiration, de sorte que les vaisseaux sanguins souffrent une vicissitude d'extension & de compression. *Voyez INSECTE.*

Le fœtus est le seul animal qui soit exempt de la nécessité de respirer ; mais pendant tout le tems qu'il est enfermé dans la matrice, il ne paroît avoir qu'une vie végétative, & il mérite à peine d'être mis au nombre des animaux. On doit plutôt le regarder comme une greffe, ou une branche de la mère. *Voyez FŒTUS.*

Lois de la respiration. Comme ces lois sont de la dernière importance pour l'intelligence parfaite de l'économie animale, il ne sera pas inutile de supputer ici la force des organes de la *respiration*, aussi-bien que celle de la pression de l'air sur ces mêmes organes. Il faut observer qu'en soufflant dans une vessie, on élève un poids considérable par la seule force de l'haleine ; car si l'on prend une vessie d'une figure à-peu-près cylindrique, que l'on attache un chalumeau à une de ses extrémités, & un poids à l'autre, en sorte qu'il rase la terre, on soulèvera par une inspiration douce un poids de sept livres, & par une inspiration plus forte un poids de vingt-huit livres. Maintenant la force avec laquelle l'air entre dans ce chalumeau est égale à celle avec laquelle il sort des poulmons ; de sorte qu'en déterminant une fois la première, il sera facile de connoître celle avec laquelle il pénètre dans la trachée-artère. La pression de l'air sur la vessie est égale à deux fois le poids qu'elle peut lever, à cause que la partie supérieure de la vessie étant fixe, résiste à la force de l'air autant que le poids qui est attaché à l'autre extrémité. Puis donc que l'air presse également de tous côtés, la pression entière sera à celle de ses parties qui presse sur l'orifice du tuyau, comme toute la surface de la vessie est à l'orifice du tuyau ; c'est-à-dire, comme la surface d'un cylindre dont le diamètre est, par exemple, de quatre pouces, & l'axe de sept, est à l'orifice du tuyau.

Si donc le diamètre du tuyau est 0.28, & son orifice 0.616, la surface du cylindre sera 88 ; il s'en suit donc que 88 : 0.616 :: 14, le double du poids à lever est à 0.098, qui est presque deux onces ; & en levant le plus grand poids, est environ de sept onces.

Telle est donc la force avec laquelle l'air est chassé par la trachée-artère dans l'expiration. Maintenant si l'on considère les poulmons comme une vessie, & le larynx comme un tuyau, la pression sur l'orifice de la trachée-artère, lorsque l'air est chassé dehors, sera à la pression sur les poulmons, comme toute la surface de ces derniers à l'orifice de la trachée-artère.

Supposons, par exemple, que le diamètre du larynx soit 5, son orifice sera 0. 19. Supposons encore que ces deux lobes des poumons soient deux vessies ou sphères, dont les diamètres sont chacun de six pouces, leurs surfaces seront chacune de 113 pouces, & la pression sur le larynx sera à la pression sur toute la surface externe, comme 0. 19 à 226, c'est-à-dire, comme 1 à 1189. Si donc la pression sur le larynx, dans la respiration ordinaire, est de deux onces, la même pression sur toute la surface externe des poumons sera de 148 livres; & la plus grande force, la pression sur le larynx étant de 7 onces, sera égale à 520 liv. Mais les poumons ne sont point comme une vessie vuide, où l'air ne presse que sur la surface, car ils sont remplis de vésicules, sur la surface de chacune desquelles l'air presse comme il le feroit sur une vessie vuide. Il faut donc pour connoître la pression entière de l'air, déterminer auparavant les surfaces internes des poumons.

Supposons pour cet effet que les branches de la trachée-artère occupent la troisième partie des poumons, que l'autre tiers soit rempli de vaisseaux, & le restant de vésicules, sur lesquelles nous supposons que se fait la principale pression. Les deux lobes des poumons contiennent 226 pouces cubiques, dont le tiers, savoir 75 pouces cubiques est rempli de vésicules. Que le diamètre de chaque vésicule soit un $\frac{1}{30}$ d'un pouce, la surface sera de 00156, & la solidité de 00000 43. Si l'on divise 75 par cette somme, qui est l'espace qu'occupent les vésicules, le quotient donnera 17441860 pour le nombre de vésicules contenues dans les deux lobes des poumons. Ce nombre étant multiplié par 001256, qui est la surface d'une vésicule, donnera la somme des surfaces de toutes les vésicules, savoir, 21906, 976 pouces. Il suit donc que la pression sur le larynx sera à la pression sur toute la surface des poumons, comme 0. 19 à 21606, 976; & par conséquent, si dans une expiration ordinaire la pression sur le larynx est équivalente à deux onces, la pression sur toute la surface interne des poumons sera de 14412 livres, & la plus grande force de l'air en respirant, en supposant la pression sur le larynx de sept onces, sera de 50443 livres pesant. Quoique ce poids paroisse prodigieux, il faut faire attention que la pression sur chaque partie de la surface des poumons égale à l'orifice de larynx, n'est pas plus grande qu'elle l'est sur le larynx, & que ces poids immenses naissent de la vaste étendue des surfaces des vésicules sur lesquelles il est nécessaire que le sang se répande dans les plus petits vaisseaux capillaires, afin que chaque globule de sang puisse recevoir, pour ainsi dire, immédiatement toute la force & l'énergie de l'air, & être divisé en autant de particules qu'il est nécessaire pour la sécrétion & la circulation.

Cela suffit pour nous faire comprendre la raison mécanique de la structure des poumons; car, puisqu'il faut que tout le sang du corps y passe pour sentir l'effet de l'air, & que cela ne peut se faire que le sang ne se distribue dans les plus petits vaisseaux capillaires, il faut que les surfaces sur lesquelles ils sont répandus soient proportionnées à leur nombre, & c'est à quoi la nature a admirablement bien pourvu par la structure admirable des poumons.

Si la pesanteur de l'air étoit toujours la même, & que le diamètre de la trachée-artère & le tems de chaque expiration fussent égaux en tout, cette pression sur les poumons seroit toujours la même; mais comme nous trouvons par le baromètre qu'il y a trois pouces de différence entre la plus grande & la plus petite pesanteur de l'air, ce qui est la dixième partie de sa plus grande gravité, il doit y avoir de même la différence d'un dixième de sa pression sur les poumons en différens tems; car les forces de tous les corps qui

se meuvent avec la même vitesse, sont comme leur pesanteur. Voyez BAROMETRE.

Les personnes asthmatiques doivent s'apercevoir visiblement de cette différence, sur-tout si l'on considère qu'elles respirent plus fréquemment, c'est-à-dire que chaque expiration se fait en moins de tems; car respirant la même quantité d'air dans la moitié moins de tems, la pesanteur de l'air sur les poumons doit être de 57648 livres, dont le dixième est 5764: par conséquent les personnes sujettes à l'asthme, lors de la plus grande élévation ou descente du baromètre, doivent sentir une différence dans l'air égale à plus d'un tiers de sa pression dans la respiration ordinaire. Voyez ASTHME, TEMS.

Si la trachée est petite & son orifice étroit, la pression de l'air augmente dans la même proportion que si le tems de l'expiration étoit plus court; & de-là vient que le ton grêle de la voix passe toujours pour un signe pronostic de consommation: on sent qu'il provient du peu d'étendue du larynx ou de la trachée, qui fait que l'air presse avec plus de force sur les poumons, qu'il frappe à chaque expiration les vaisseaux avec tant de force, qu'ils rompent à la fin, d'où s'ensuit un crachement de sang. Voyez PHTHISIE.

RESPIRATION, (*Médecine séméiotiq. Patholog.*) ce n'est pas seulement dans les maladies qui affectent immédiatement quelque partie de la poitrine, que la respiration est altérée; il en est peu d'autres qui n'entraînent avec elles un dérangement plus ou moins considérable dans l'exercice de cette importante fonction, surtout quand le mal parvenu à son dernier période rapproche sa victime de l'éternelle nuit; les maladies du bas-ventre ont sur elle une influence plus prompte & plus assurée; ces effets n'ont pas de quoi surprendre celui qui fait que la respiration, une des fonctions maîtresses du corps humain, & peut-être celle qui donne le branle à toutes les autres, exige, pour être bien exercée, non-seulement l'action constante & bien proportionnée de toutes les parties de la poitrine, mais encore le concours réciproque & simultané de la plupart des organes du bas-ventre, que son ressort principal est le diaphragme, pivot sur lequel roulent presque tous les mouvemens de la machine, centre où ils viennent se concentrer; qu'ainsi la correspondance uniforme de toutes les parties du corps est nécessaire pour son intégrité, & qu'enfin il faut pour le mouvement de tous les organes qui y servent, une juste distribution de forces.

1°. Les parties de la poitrine sont immédiatement affectées dans les pleurésies, péripneumonies, phthysies, empyèmes, asthmes, hydropisies de poitrine & du péricarde, vomiques, tubercules, &c. dans les polypes du cœur & des gros vaisseaux, dans les anévrysmes qui ont le même siège, dans les palpitations, &c. aussi toutes ces maladies ont-elles pour symptôme essentiel une vice quelconque de la respiration.

2°. Parmi les maladies du bas-ventre, celles qui ont pour effet plus ordinaire, & pour symptôme plus familier un dérangement dans la respiration, sont l'inflammation du foie, de l'estomac, de la rate; les obstructions considérables de ces viscères, les distensions venteuses ou autres de l'estomac & du colon, les digestions lentes & difficiles, les inquiétudes ou les resserremens, comme on dit de l'orifice de l'estomac, suite fréquente des chagrins, d'une terreur subite, d'une joie imprévue, &c. les blessures du bas-ventre, & surtout des muscles abdominaux, les collections d'humeurs dans cette cavité qui empêchent la diaphragme de s'applanir, &c.

3°. Les maladies particulières au diaphragme, la paraphrénésie, les blessures de cet organe, & les affections qu'il partage avec les autres parties, altèrent d'une

d'une manière très-sensible la *respiration* ; son action est surtout empêchée par les passions d'ame , par les contentions trop grandes & trop continuées. La *respiration* est dans tous ces sujets plus ou moins gênée. Il semble que les derniers occupés à d'autres choses oublient de respirer , leur *respiration* est de même que dans ceux qui délirent , grande & rare.

4°. Les maladies , soit aiguës , soit chroniques , qui affectent indistinctement tout le corps , dérangent la *respiration* , soit en troublant l'uniformité de la circulation , soit en occasionnant une distribution inégale de forces , soit enfin en privant les organes de la *respiration* , ainsi que toutes les parties du corps , de la quantité de forces nécessaires ; on peut dans cette classe ranger d'abord toutes les fièvres , ensuite les maladies nerveuses , & enfin les maladies cachectiques , & les derniers momens des autres maladies de quelque espèce qu'elles soient , tems auquel la nature épuisée laisse tous les organes dans un affaiblissement & un inexercice mortels.

On distingue plusieurs sortes de *respirations* vicieuses , ou qui s'éloignent de l'état naturel ; 1°. la *respiration* grande qui se manifeste par une dilatation plus considérable du thorax ; 2°. la *respiration* petite , ainsi appelée , lorsque la poitrine ne se dilate pas suffisamment ; 3°. la *respiration* difficile qui s'exerce avec beaucoup de gêne & des efforts sensibles ; la *respiration* sublimée & droite , ou l'orthopnée en sont des variétés & des degrés ; 4°. la *respiration* fréquente ; 5°. celle qui est rare , lorsque l'inspiration & l'expiration se succèdent à des intervalles ou trop courts ou trop longs ; 6°. la *respiration* chaude ; 7°. celle qui est froide : ces différences sont fondées sur la qualité de l'air expiré ; 8°. la *respiration* inégale où les deux tems ne sont pas entr'eux dans une juste proportion ; 9°. enfin la *respiration* sonore , accompagnée de bruit , de soughir ou de ralement.

Un danger plus ou moins pressant accompagne toujours ces dérangemens dans la *respiration* , & ils sont toujours d'un mauvais augure , quand ils surviennent dans le courant des maladies aiguës. La *respiration* libre , naturelle & régulière est le signe le plus certain de guérison ; lorsqu'elle se soutient dans cet état , quoique les autres signes soient fâcheux , quoique le malade paroisse dans un danger pressant , on peut être tranquille , il en réchappera. La liberté de la *respiration* , dit Hippocrate , annonce une issue favorable dans toutes les maladies aiguës , dont la crise se fait dans l'espace de quarante jours. *Prognost. lib.* Mais aussi ce seul signe mauvais doit épouvanter le médecin ; en vain les autres signes paroîtroient bons , il auroit tort de s'y fier ; il se méprendra sûrement , s'il néglige les lumières que lui fournit l'état contre nature de la *respiration* ; les présages qu'on peut en tirer , varient , & suivant l'espèce de maladie , & suivant la nature du dérangement de cette fonction ; ils seront beaucoup plus assurés , lorsqu'ils seront soutenus par le concours des autres signes que le médecin prudent ne doit jamais perdre de vue , afin d'établir sur leur ensemble un pronostic incontestable.

La *respiration* grande n'est point pour l'ordinaire mauvaise ; elle marque beaucoup de facilité & d'aisance dans les mouvemens des organes ; elle indique quelquefois , suivant l'expression de Galien , chaleur dans la poitrine , & surabondance d'excrémens fuligineux , & pour lors elle est ordinairement plus précipitée. La *respiration* qui est en même tems grande & rare , est un signe de délire présent ou prochain , & par conséquent d'un mauvais augure , comme le prouvent les observations rapportées par Hippocrate dans ses épidémies , de Philiscus de Silène , de la femme de Dromeade & d'un jeune homme de Mélibée. La *respiration* petite est beaucoup plus fâcheuse

Tome XIV.

que la grande. Elle dénote évidemment un grand embarras de la poitrine , des obstacles dans les organes du mouvement , ou bien une douleur vive dans quelque-une des parties voisines ; c'est ainsi qu'un pleurétique pressé par un point de côté très-vif , retient , autant qu'il peut , la *respiration* , & tâche de rendre ses inspirations petites , parce qu'il s'est aperçu qu'elles augmentoient la vivacité de sa douleur ; souvent alors la fréquence des inspirations supplée le défaut de grandeur , & l'on voit la *respiration* s'accélérer , à mesure qu'elle devient plus petite ; dans cet état elle indique , suivant Hippocrate , l'inflammation & la douleur des parties principales ; & ce présage est d'autant plus assuré , & en même tems fâcheux , que la *respiration* petite succède à une grande *respiration* ; si la fréquence n'augmente pas en même tems que la petitesse , ou ce qui est encore pis , si elle est en même tems rare & petite , c'est un signe mortel qui dénote la faiblesse extrême de la nature. Il n'est pas rare alors d'observer l'haleine de ces malades froide : ce qui ajoute encore au danger de cette *respiration*.

Le danger attaché à la *respiration* difficile varie suivant les degrés ; lorsque la difficulté de respirer est légère , & dans les maladies où elle doit toujours se rencontrer , telles que la pleurésie , l'hépatite , &c. elle ne change rien au danger que courent ces malades ; mais si elle est jointe au délire , elle annonce la mort ; une simple difficulté de respirer , ou dyspnée , qui éveille en sursaut les malades pendant la nuit , est , suivant les observations de Baglivi & de Nenter , un signe avant-coureur ou diagnostique d'une hydropisie de poitrine ; lorsque la difficulté de respirer est au point que tous les muscles de la poitrine , des épaules , & quelques-uns des bras & du cou , sont obligés de concourir à la dilatation du thorax , & mettent toutes ces parties dans un mouvement continu , & qu'en même tems les ailes du nez sont alongées & dans un resserrement & une dilatation alternative , le malade est très-mal ; rarement il revient de cet état ; le danger est encore plus pressant , lorsqu'il est obligé de se tenir droit ou assis pour pouvoir respirer , & que dans toute autre situation il est prêt à suffoquer. Voyez ORTHOPNÉE.

La *respiration* chaude ou fiévreuse & fuligineuse , comme Hippocrate l'appelle , est un signe de mort , suivant cet auteur , moins certain cependant que la *respiration* froide ; elle indique un mouvement violent des humeurs , & une inflammation considérable des poumons. La *respiration* froide est la plus funeste de toutes , & on ne l'observe jamais que dans ceux qui sont sur le point de mourir. On ne voit point de malades réchapper après l'apparition de ce signe pernicieux. *Hippocr. épidém. lib. VI. sect. IV. cap. xxvij.* Il n'est personne qui ne sente que c'est alors une preuve évidente que le froid de la mort s'est répandu jusque dans les poumons , & que dans quelques instans il ne restera plus dans la machine de chaleur ou de vie. C'est aussi un très-mauvais signe que la *respiration* inégale qui a lieu lorsque les mouvemens d'inspiration & d'expiration ne se répondent pas en force , en grandeur & en vitesse , lorsque l'un est faible & l'autre fort , l'un petit & l'autre grand. Il en est de même de la *respiration* interrompue qui n'en est qu'une variété.

On peut distinguer deux espèces principales de *respirations* sonores ; dans l'une , le bruit qui se fait entendre au gosier , imite le bouillonnement de l'eau , ou le son que rend le gosier des personnes qui se noient ; c'est ce qu'on appelle *rale* , *ralement* ou *respiration* stertoreuse ; nous avons exposé à l'article RALE le danger attaché à cette sorte de *respiration* , nous y renvoyons le lecteur ; l'autre espèce est celle qu'on appelle *luéthueuse* , *suspirieuse* , chaque expira-

A a

tion est un soupir ; cette *respiration* ou indique un grand embarras dans les poumons , une cause assez considérable de malaise & d'inquiétude , ou plus souvent elle est une suite d'une extrême sensibilité , de l'attention continue qu'on fait à son état , & qui en augmente le danger. Hippocrate regarde en général la *respiration* luctueuse comme un très-mauvais signe dans les maladies aiguës , *aphor. liv. lib. VI.* J'ai cependant vu très-souvent cette *respiration* chez des femmes vaporeuses , & qui réchappoient très-bien de la maladie dont elles étoient attaquées ; ainsi il me semble qu'on ne doit pas s'effrayer de ce symptôme , lorsqu'il se rencontrera chez ces personnes délicates , qui s'affectent si facilement , & qui sont bien-aïses de ne pas laisser ignorer aux personnes qui les soignent , jusqu'où va l'excès de leur souffrance. Il semble qu'elles ne veuillent pas se donner la peine de respirer comme il faut. (*m*)

RESPONSADOUZ, voyez TAPEÇON.

RESPONSIVE, (*Jurisprud.*) terme de pratique usité en certains lieux , pour désigner une pièce d'écriture faite en réponse à d'autres. On dit que ces écritures sont *responsives* à celles du . . . Voyez RÉPONSE. (*A*)

RESPUBLICA, (*Littérat.*) la plupart des villes de l'Italie , des Gaules , de l'Espagne , &c. dont il est fait mention dans les inscriptions antiques , se servoient de ce nom de *respublica* , en parlant d'elles-mêmes. Aussi les anciens n'attachoient point au mot *respublica* les mêmes idées que nous attachons à celui de *république* ; ils entendoient tout simplement par *respublica civitas* , la communauté : cela est si vrai qu'il y avoit même des bourgs & des villages , qui ayant obtenu le droit que nous appelons le droit de *commune* , formoient dès-lors des *respublicæ*. Nous pourrions en alléguer plusieurs exemples ; mais pour abréger , nous nous contenterons de l'autorité de Festus : *sed ex vicis partim habent rempublicam , partim non habent*, &c. (*D. J.*)

RESSAC, f. m. (*Marine.*) c'est le choc des vagues de la mer qui se déploient avec impétuosité contre une terre , & qui s'en retournent de même.

RESSAUT, f. m. (*Archit.*) c'est l'effet d'un corps qui avance ou recule plus qu'un autre , & n'est plus d'alignement ou de niveau , comme un socle , un entablement , une corniche , &c. qui regne sur un avant-corps & arrière-corps. On dit qu'un escalier fait *ressaut* lorsque la rampe d'appui n'est pas de suite , & qu'elle *ressaute* aux retours , comme au grand escalier du palais royal à Paris. *Daviler. (D. J.)*

RESSAUTER, v. act. (*Gramm.*) c'est sauter de-rechef. Voyez SAUTER & SAUT.

RESSÉANT, adj. (*Jurisprud.*) se dit de celui qui a une demeure fixe dans un lieu. Ainsi quand on demande une caution *resséante* , c'est demander une caution domiciliée dans le lieu. Voyez CAUTION. (*A*)

RESSEL, (*Géog. mod.*) petite ville de Pologne dans le Palatinat de Warmie , aux confins de l'Ermeland , près du lac de Zain. Je ne sache pas qu'elle ait jamais produit d'autre homme de lettres que (Joffe) Villic , médecin & littérateur , qui a donné dans ce dernier genre un dialogue latin des fauterelles , & un petit ouvrage de *zitto* , *succino* , &c. Il a publié un commentaire anatomique , *Argentorati 1734* , in-8°. & un traité de *urinis* , Bafil. 1582 , in-8°. Il mourut d'apoplexie en 1552 , à 51 ans. (*D. J.*)

RESSEMBLANCE, f. f. (*Logiq. Métaphys.*) relation de deux choses entr'elles , formée par l'opération de l'esprit. Quand l'idée qu'on s'est faite d'un objet s'applique juste à un autre , ces deux objets sont appelés *semblables*. Ce nouveau nom qu'ils reçoivent indique simplement que l'idée qui représente l'un , représente aussi l'autre ; car cela ne prouve point que la *ressemblance* soit réellement dans les objets , mais

cela veut dire que la relation de *ressemblance* est dans l'esprit. (*D. J.*)

RESSEMBLANCE, (*Peinture.*) conformité entre l'imitation de l'objet & l'objet imité. On dit attraper la *ressemblance* d'une personne. C'est un talent qui semble être indépendant de l'étude ; on voit de fort mauvais peintres l'avoir jusqu'à un certain point ; & de beaucoup plus habiles à tous autres égards à celui-là leur être inférieurs.

RESSENTI, adj. (*Archit.*) épithète du contour en renflement d'un corps plus bombé ou plus fort qu'il ne doit être , comme , par exemple , le contour d'une colonne fuselée. Moins le renflement des colonnes est sensible , & plus il est beau ; comme on peut au contraire juger de son mauvais effet lorsqu'il est trop *ressenti* , ainsi qu'aux colonnes corinthiennes du portail de l'église des filles de Ste Marie , rue S. Antoine à Paris. *Daviler. (D. J.)*

RESSENTIMENT, f. m. (*Gram.*) c'est ce mouvement d'indignation & de colere qui s'élève en nous , qui y dure & qui nous porte à nous venger ou sur le champ ou dans la suite d'une injustice qu'on a commise à notre égard. Le *ressentiment* est une passion que la nature a placée dans les êtres pour leur conservation. Notre conscience nous avertit qu'il est dans les autres comme en nous , & que l'injure ne les offense pas moins que nous. C'est un des caractères les plus évidens de la distinction que nous faisons naturellement du juste & de l'injuste. La loi qui se charge de ma vengeance a pris la place du *ressentiment* , la seule loi dans l'état de nature. Plus les êtres sont foibles , plus le *ressentiment* est vif & moins il est durable ; il faut qu'il soit vif dans la guêpe pour inspirer la crainte de l'irriter ; il faut qu'il soit passager en elle , pour qu'il ne la conduise pas à sa perte.

RESSERREMENT, f. m. (*Médecine.*) se dit des pores de la peau , des intestins , des vaisseaux du corps. Cet état des parties solides a différens effets , selon les parties qu'il attaque , il marque en général un tempérament sec , robuste & beaucoup d'élasticité dans les fibres : c'est ce qui fait que les personnes robustes , tels que les gens de la campagne , les ouvriers , les crocheteurs & autres en qui le travail & l'habitude d'un exercice continué ont augmenté les roideurs des fibres , sont pour l'ordinaire d'un tempérament resserré , cette constitution est une marque de santé & d'une grande vigueur dans tous les organes ; mais alors il faut que le *resserrement* soit restreint à ses justes bornes , & que la nature n'en souffre point. S'il est trop grand , on doit employer les émouliens , les relâchans , les adoucissans , les aqueux & autres remèdes qui peuvent ôter aux fibres leur rigidité , produisant souvent dans toutes les parties la même assouplissement qu'au ventre & aux intestins , ce qui occasionneroit une suppression des sécrétions.

Mais le *resserrement* doit être regardé comme un remède , & une indication à remplir dans le relâchement en général , dans le dévoiement , les hémorrhagies & toutes les parties , & les différentes sortes de flux , & les maladies qui ont pour cause la laxité ; les auteurs ne parlent point de cette indication générale , qui est cependant réelle & essentielle dans la plupart des maladies. Voyez LAXITÉ , DÉVOIEMENT ou DIARRHÉE.

RESSIF ou RÉCIF, f. m. (*Marine.*) terme de l'Amérique , chaîne de rochers qui sont sous l'eau.

RESSORT, f. m. en *Physique* , signifie l'effort que font certains corps pour se rétablir dans leur état naturel , après qu'on les en a tirés avec violence en les comprimant ou en les étendant. Les Philosophes appellent cette faculté *force élastique* ou *élasticité*. Voyez ÉLASTIQUE & ÉLASTICITÉ.

Resort se dit aussi quelquefois du corps même qui

du ressort ; c'est dans ce sens qu'on dit un ressort d'acier , bander un ressort , &c.

M. Bernoulli a démontré, dans son discours sur les lois de la communication du mouvement , que si un corps mû avec une certaine vitesse peut fermer ou bander un ressort , il pourra , avec une vitesse double , fermer ou bander quatre ressorts semblables & égaux chacun en force , au premier neuf avec une vitesse triple , seize avec une vitesse quadruple , & ainsi de suite , selon les quarrés des vitesses. On trouve , dans les mémoires de l'académie de 1728 , un écrit de M. Camus , où il entre dans un grand détail sur le mouvement d'un corps accéléré ou retardé par des ressorts. On peut voir aussi plusieurs propositions curieuses sur les ressorts dans la piece de M. Jean Bernoulli le fils sur la lumiere , qui a remporté le prix de l'académie des Sciences de Paris 1736. (O)

RESSORT de l'air , est la même chose que la force élastique. Voyez AIR & ÉLASTICITÉ.

RESSORT , grand ressort , moule à ressort de grilles , parties du métier à bas. Voyez BAS AU MÉTIER.

RESSORT , (grand) terme d'Arquebuser , c'est un morceau de fer de la longueur de quatre pouces , qui est employé par en-bas de la largeur d'un pouce ; cette partie finit par une petite oreille plus plate , qui est percée d'un trou où se place une vis qui attache le grand ressort au corps de platine. La partie la plus longue est encore reployée en-dessous en demi-cercle , & forme une mâchoire qui se pose dans la noix , & qui , quand elle est tendue , fait agir fortement ce grand ressort sur la noix , & la force de revenir d'où elle est partie en faisant sortir la gachette hors le cran de tente.

Resort de batterie , c'est un ressort fait à-peu-près comme le ressort de gachette , au lieu qu'il est reployé en-dessous , & est assujetti au corps de platine en-dehors avec une vis à tête ronde , & qui excède un peu. Ce ressort est placé derrière la batterie & un peu au dessous , de façon que le talon de la batterie appuie dessus ; ce ressort sert pour assujettir la batterie , & la faire rester sur le bassinet & pour lui donner de l'élasticité.

Resort de gachette , c'est un petit morceau de fer assez délié , reployé en-dessus. La partie de dessus , qui est la plus courte , est plate par le bout , & percée d'un trou où se pose une vis qui assujettit ce ressort à demeure. Il est placé en-dedans du corps de platine au-dessus de la gachette , & sert pour la tenir en respect & pour la contraindre à rester engrenée dans les dents de la noix. Voyez les Pl.

RESSORT , (Coutel.) c'est la partie d'acier qui est renfermée entre les deux côtés du manche du couteau , & qui fait en-haut la fonction de ressort contre le talon de la lame qu'elle tient ouverte ou fermée à discrétion.

RESSORT de cadran , (Horlogerie.) nom que les Horlogers donnent à un ressort qui sert à retenir le mouvement d'une montre dans sa boîte. C'est la première chose qui se présente dans la plupart des montres lorsqu'on les ouvre , il est fixé à la platine des piliers au-dessous de la roue de champ ; tantôt il est bleui , tantôt il est poli ; il retient le mouvement dans la boîte au moyen d'une partie saillante , que l'on appelle la tête , & qui s'avance dessous le filet intérieur de la bête , sur lequel la platine des piliers vient s'appuyer lorsque le mouvement est dans sa boîte , à-peu-près comme le penne d'une ferrure dans la gâche : sa queue est cette petite partie qui débord un peu le cadran vers les six heures , & que l'on pousse un peu pour ouvrir la montre , parce que par ce moyen on dégâge la tête de dessous le filet de la bête. Autrefois on faisoit tous les ressorts de cadran de cette façon , mais comme le mouvement étoit sujet dans les secousses à sortir de sa boîte , on en a imaginé

Tome XIV.

d'une autre construction , que l'on appelle en verou ou à coulisse.

T , dans les Pl. d'Horlogerie , représente la tête de ce ressort vue en-dedans de la gâche , & T , autre fig. le même ressort va du côté du cadran , r c est un ressort qui pousse continuellement le verou c T , auquel il donne son nom de c en T. Il appuie contre la cheville c adapté à la tête T , comme on le voit fig. 46 , n°. 2 , par ce moyen cette tête est toujours poussée en-dehors de la platine ; & lorsque le mouvement est dans la boîte , elle va s'engager sans le filet de la bête , comme nous l'avons dit plus haut. Les fig. 46 , n°. 1 , 2 , 3 , 4 , représentent les différens développemens des parties de ce ressort ; x est ce que l'on appelle la croix , dont l'extrémité i débord le cadran & forme une espece de petit bec , que l'on pousse avec le doigt pour ouvrir la montre.

RESSORT , s'emploie plus ordinairement dans les arts pour signifier un morceau de métal fort élastique , qu'on emploie dans un grand nombre de différentes machines , comme montres , pendules , serrures , fusils , &c. pour réagir sur une piece & la faire mouvoir par l'effort qu'il fait pour se détendre ; pour cet effet , une des extrémités du ressort s'appuie ordinairement sur la piece à faire mouvoir , tandis que l'autre est fixement attachée à quelque partie de la machine ; ces ressorts sont quelquefois de laiton très-écroui , mais communément ils sont de fer forgé ou d'acier trempé & un peu revenu ou recuit , pour qu'ils ne cassent pas.

Les horlogers en emploient de plusieurs sortes , auxquels ils donnent ordinairement le nom de la piece qu'ils font mouvoir ; ainsi ressort du marteau , de la détente , du guide-chaîne , &c. signifie le ressort qui fait mouvoir le marteau , ou la détente , ou le guide-chaîne , &c.

Pour qu'un ressort soit bien fait , il faut qu'il soit trempé & revenu bleu , de façon qu'il ne soit pas assez dur pour casser , ni assez mou pour perdre facilement son élasticité ; il faut de plus que son épaisseur , sa longueur , & l'espace que lui fait parcourir , en le bandant , la piece qu'il fait mouvoir , aient un certain rapport entre elles pour qu'il soit liant & que sa bande n'augmente pas dans une trop grande proportion : il faut de plus que son épaisseur aille en diminuant jusqu'au bout , afin que toutes ses parties travaillent également lorsqu'il est tendu.

De tous les ouvrages d'horlogerie , ceux où l'on emploie le plus de ressorts sont les répétitions de toutes especes , & les montres ou pendules à trois ou quatre parties.

RESSORT ou grand ressort , se dit de celui qui est contenu dans le barillet ou tambour d'une pendule à ressort ou d'une montre , & qui sert à produire le mouvement de l'horloge ; c'est une lame d'acier trempée , polie , revenue bleue , fort longue , & courbée en ligne spirale ; sa largeur est un peu moindre que la hauteur du barillet , & il a deux fentes ou deux yeux à ses extrémités , pour qu'il puisse s'attacher aux crochets du barillet & de son arbre. On en voit le plan fig. 48 : Pl. 10. de l'Horlogerie.

Ce ressort étant hors du barillet s'ouvre & se développe par sa seule élasticité , & occupe une surface beaucoup plus grande que celle du barillet , de sorte qu'il faut une certaine force pour le bander & pour l'y faire entrer , d'où il suit qu'y étant , il est déjà dans un état de compression , quoiqu'il ne soit cependant pas encore bandé. L'extrémité C du ressort restant fixe , il est clair que si l'on tourne l'autre bout X , de X vers K , on le bandera ; ainsi lorsque le ressort est dans le barillet & l'arbre aussi , comme il est supposé dans la fig. 49 B , que ses deux yeux sont engagés dans les crochets du barillet & de son arbre , il est clair que celui-ci étant fixe , si l'on fait

A a ij

tourner le barillet, on bandera le *ressort*, & que la même chose arrivera si le barillet étant fixe, on tourne l'arbre.

Pour concevoir donc comment ce *ressort* met en mouvement toute la montre en faisant tourner le barillet, il faut remarquer que le barillet étant dans la cage, la roue de vis-sans-fin *V*, fig. 49, qui entre à quarré sur la tige de l'arbre du barillet, s'engage par les dents dans la vis-sans-fin *C*, fig. 42. de sorte que l'arbre devient fixe & ne peut tourner qu'autant qu'on fait mouvoir la roue au moyen de cette vis-sans-fin. L'arbre étant ainsi immobile, il est évident, par ce que nous avons dit plus haut, que si l'on tourne le barillet, on bandera le *ressort*, & c'est précisément ce qui arrive lorsque l'on monte la montre; car la chaîne étant enveloppée sur le barillet & y tenant par une de ses extrémités, & par l'autre à la fusée, on ne peut faire tourner celle-ci ou remonter la montre, qu'on ne fasse en même-tems passer la chaîne sur la fusée, tourner le barillet, & par conséquent bander le *ressort*. Le *ressort* ainsi bandé tend à faire retourner la fusée en arrière, mais celle-ci, à cause de l'encliquetage, ne pouvant tourner en ce sens sans faire tourner aussi la grande roue avec elle, cette dernière communique son mouvement au pignon dans lequel elle engrene, & ainsi de suite. Cette action du *ressort* sur la fusée, comme nous venons de l'expliquer, seroit bien suffisante pour faire marcher la montre; mais comme on a vu, article FUSÉE, que l'action du *ressort* transmise au rouage au moyen de la fusée, doit être toujours uniforme, & qu'il faut pour cet effet que son diamètre, dans un point quelconque, soit en raison inverse de la force par laquelle le *ressort* agit dans ce même point, il s'ensuit que la force du *ressort* étant 0, lorsqu'on commence à monter la montre, il faudroit que la brse de la fusée fût infinie; pour suppléer donc à cela, voici comme on s'y prend: la chaîne accrochée à la fusée & au barillet, étant enveloppée sur ce dernier; au moyen de la vis-sans-fin on fait tourner l'arbre du barillet d'un tour plus ou moins; or le barillet étant fixe, puisqu'il est retenu par la chaîne qui tient à la fusée, il s'ensuit que par-là on bandera le *ressort* de la même quantité dont on aura tourné l'arbre, c'est-à-dire, d'un tour plus ou moins, &c. & par conséquent que de quelque petit arc qu'on tourne la fusée, le *ressort* étant bandé d'un tour & du petit arc dont la chaîne aura fait tourner le barillet par ce mouvement; sa force sera assez considérable pour que la base de la fusée étant d'une certaine grandeur, son action par cette base puisse être en équilibre avec celle qu'il a dans les autres points; cette quantité dont le *ressort* est ainsi bandé avant qu'on monte la montre s'appelle parmi les horlogers *la bande*, ainsi ils disent que *la bande du ressort* est de $\frac{1}{2}$ de $\frac{1}{4}$ de 1 tour, &c. pour dire qu'on a bandé le *ressort* de cette quantité, en tournant l'arbre de barillet, &c.

Pour peu qu'on fasse attention à la forme du *ressort*, fig. 48, on voit qu'à mesure qu'on le bande, en faisant mouvoir son extrémité de *X* vers *K*, les hélices ou lames *X*, *L*, &c. vont toujours en s'approchant les unes des autres & que par conséquent lorsqu'une fois elles se touchent, il est impossible de le bander davantage; le nombre des tours que peut faire le point *K*, avant que les lames du *ressort* se touchent, s'appellent *les tours du ressort*, ainsi si l'arbre de barillet étant fixe l'on peut faire tourner le barillet six tours, jusqu'à ce que les lames du *ressort* se touchent, on dit que le *ressort* fait six tours, & qu'il est plus ou moins bandé selon qu'il s'en faut plus ou moins de tours qu'il ne soit dans cet état. Plus le *ressort* est bandé, plus toutes ses parties sont dans une grande contraction, & par conséquent plus il est sujet à casser, c'est pourquoi les habiles horlogers

observent qu'il ne le soit jamais trop, l'expérience leur a appris qu'il faut pour cela que la montre étant montée jusqu'au haut, ils s'en faille encore aux environs d'un tour que le *ressort* ne soit bandé à son dernier degré, c'est-à-dire que s'il fait par exemple six tours il ne soit bandé que de cinq, le tour qui reste s'appelle la *lesse*. Voici comme ils s'en assurent: monter une montre n'étant, comme nous l'avons dit à l'article FUSÉE, que faire passer la chaîne de dessus le barillet sur la fusée, il s'ensuit que le *ressort* est toujours bandé d'un nombre de tours égal à celui des tours dont la chaîne s'enveloppe sur le barillet, & par conséquent que ces tours dépendent du rapport qui est entre le diamètre de la fusée & celui du barillet; ainsi la première étant fort grosse, la chaîne deviendra alors beaucoup plus longue, & en conséquence fera beaucoup de tours sur le barillet: or comme ces tours de la bande du *ressort* sont en même quantité, il faudra donc qu'il en fasse aussi beaucoup de plus, comme le *ressort* doit avoir un tour de bande plus ou moins & que lorsque la montre est montée jusqu'au haut, il ne doit pas être bandé tout au haut, & que, comme on vient de le dire, il doit y avoir au moins un tour de *lesse*, il s'ensuit que le *ressort* doit faire au moins deux tours de plus que la chaîne n'en fait sur le barillet, ainsi celle-ci faisant ordinairement $3\frac{1}{2}$ tours, le *ressort* en fait $5\frac{1}{2}$. Au reste que ce soient là les proportions que l'on observe ordinairement dans les montres, ces proportions varient selon les tours de la fusée & plusieurs autres circonstances. Une autre raison qui empêche de bander le *ressort* trop haut, c'est que la force devenant très-considérable, la fusée deviendroit trop petite par en haut, ce qui augmenteroit beaucoup le frottement sur les pivots; on conçoit bien que si la lame du *ressort* est plus épaisse, il en aura plus de force, mais aussi que le nombre de tours qu'il fera dans le barillet fera moins considérable, & qu'au contraire si la lame est plus mince, le *ressort* fera plus de tours, mais qu'il sera moins fort. Il arrive quelquefois cependant que le *ressort* étant trop long par rapport au barillet dans lequel il est contenu, il ne fait pas autant de tours qu'il en feroit s'il étoit plus court; alors on le rogne.

Pour qu'un *ressort* soit bien fait, il faut que son épaisseur aille un peu en diminuant d'un bout à l'autre, que la lame n'en soit pas trop épaisse, & qu'il ne soit ni trop long ni trop court; dans le premier cas, le *ressort* étant dans le barillet, ses lames sont sujettes à se toucher & à se frotter, dans le second il est sujet à se casser, parce qu'elles souffrent une trop grande tension, il est sur-tout de la plus grande conséquence que les lames ne se frottent point, parce que 1°. ces frottemens diminuent de la force du *ressort*; & 2°. qu'ils empêchent qu'on puisse équilibrer la fusée avec la même précision, & que cette égalité ne soit de durée, parce que les frottemens de ces lames variant continuellement changent les forces du *ressort* dans les différens points où ces lames sont en action, & par conséquent le rapport de ces forces avec les rayons de la fusée par lesquels elles agissent.

Tout ce que nous venons de dire des qualités que doit avoir un *ressort*, s'applique également à ceux des pendules. Dans les pendules où nous nous servons rarement de fusées; pour éviter que les différences des forces du *ressort* dans le haut & dans le bas ne soient trop sensibles, on lui fait faire un peu plus de tours qu'il ne feroit nécessaire; & au moyen d'un remontoir, on ne se sert que de ceux qui sont les plus égaux. Voyez REMONTOIR.

Les Anglois font encore aujourd'hui ceux qui sont les meilleurs *ressorts* pour les montres.

RESSORT SPIRAL, ou simplement *spiral*, signifie parmi les Horlogers un petit *ressort* courbé en ligne

spirale, & attaché par une de ses extrémités à l'arbre du balancier, & par l'autre à la platine de dessus. Voyez la figure 32. Pl. de l'Horlogerie, où ce ressort est représenté attaché en P au pignon, & en V à l'arbre du balancier.

Ce ressort sert à donner aux montres une justesse infiniment supérieure à celle qu'elles tireroient du simple balancier. Cette découverte, si importante pour l'Horlogerie, s'est faite dans le siècle passé; ce fut en 1675 que les premières montres à ressort spiral parurent pour la première fois à Paris & à Londres. On seroit fort embarrassé de dire précisément qui en est l'inventeur, car le docteur Hooke, M. Huyghens, l'abbé Hautefeuille, s'en disputèrent tour-à-tour la gloire: il y eut même quelque chose de singulier dans cette contestation, c'est que M. Huyghens fut également attaqué par ces deux savans, comme s'il leur avoit enlevé leur découverte. Nous tâcherons en en rapportant l'histoire, d'éclaircir cette dispute, qui jusqu'ici a été fort embrouillée, & de faire voir la part que ces trois savans ont dans cette invention.

M. Huyghens au commencement de l'année 1675, publia dans le *journal des Savans* la découverte de sa montre à ressort spiral, & il en présenta une de cette construction à M. de Colbert; comme il étoit fort bien en cour, il obtint bientôt un privilège pour ces sortes de montres; mais ayant voulu le faire entériner au parlement, l'abbé de Hautefeuille s'y opposa. En vain M. Huyghens alléguait-il plusieurs raisons pour sa défense, entr'autres qu'ayant remarqué que les vibrations des branches d'une pincette sont isochrones, il avoit pensé, en réfléchissant sur cette expérience, que l'application d'un ressort au balancier en rendroit les vibrations plus justes: cet abbé fit si bien par ses représentations & par les preuves qu'il donna du droit qu'il avoit sur cette invention, que M. Huyghens fut obligé de renoncer à l'entérinement de son privilège. Une des plus fortes raisons que l'abbé de Hautefeuille alléguait contre lui, c'est que plus d'un an auparavant, savoir en 1674, il avoit lu un mémoire à l'académie dont il avoit encore le certificat, où il étoit question de l'application d'un ressort au balancier des montres, pour en régler les vibrations. Il est vrai que ce ressort étoit droit, mais c'étoit avoir fait le plus grand pas que d'avoir pensé à régler les vibrations du balancier par celles d'un ressort; voici comment cela se faisoit. Sur le plan supérieur du balancier, proche de sa circonférence, étoit fixé un petit cylindre percé d'un trou semblable à celui de la tête d'une aiguille; à-travers ce trou passoit le ressort, qui étoit droit & fixé sur le coq à l'opposite du cylindre, de façon que le balancier par son mouvement le plioit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; par ce moyen ses vibrations étoient réglées par celle du ressort.

En même tems que la montre de M. Huyghens paroissoit à Paris, celle du docteur Hooke, aussi à ressort spiral, faisoit grand bruit à Londres; ce docteur ayant oui parler de ce qui se passoit ici, fit tout son possible pour s'assurer la propriété de cette découverte. Il soutint que M. Huyghens en avoit été instruit par M. Oldenbourg, secrétaire de la société royale de Londres. Ce dernier ayant appris, par une lettre du chevalier Moray, en quoi à-peu-près elle consistoit, il avançoit que ce secrétaire auroit été d'autant plus porté à le faire, qu'il étoit son ennemi déclaré; mais malgré tout ce que M. Hooke put dire, il ne put prouver que M. Huyghens eût pris de lui cette idée: & M. Oldenbourg se justifia par deux mémoires n°. 118. & 129 des *Transf. philos.* de ce qu'il lui imputoit, & il y ajouta même une déclaration du conseil de la société royale, qui assuroit qu'il n'avoit jamais abusé de sa correspondance. Ce qui fait beaucoup en faveur du docteur Hooke, c'est que pendant toute cette dispute on ne lui contesta pas la découverte du

ressort spiral, mais seulement que M. Huyghens eût pris cette idée de lui: aussi on peut dire qu'il y avoit des droits qui semblent incontestables, car dans sa vie faite par Richard Waller, secrétaire de la société royale de Londres, on trouve, 1°. qu'immédiatement après le rétablissement de Charles II. sur le trône d'Angleterre, il communiqua à mylord Brouncker, à l'illustre Boyle, & au chevalier Moray, une montre avec un ressort appliqué à l'arbre du balancier pour en régler le mouvement; 2°. que ces MM. furent si satisfaits de cette découverte, qu'ils lui conseillèrent de demander un privilège, dont le projet fut aussitôt formé par le chevalier Moray; projet dans lequel on trouve la description de cette montre, écrite de la propre main de ce chevalier; 3°. que vers ce même tems il y eut une espece de contrat dressé entre ces MM. par lequel on régloit la part que M. Hooke auroit dans le gain que l'on tireroit de cette invention, si l'on parvenoit à obtenir le privilège; enfin, qu'en Septembre 1665, plus de dix ans auparavant que la montre de M. Huyghens parût, le chevalier Moray, comme nous l'avons dit plus haut, expliquoit dans une lettre à M. Oldenbourg, la découverte de M. Hooke, lui marquant qu'il appliquoit un ressort à l'arbre du balancier des montres.

Il paroît par tout ceci, 1°. que l'abbé Hautefeuille pensa le premier en France à régler les vibrations du balancier par celle d'un ressort droit; idée qu'il ne tenoit que de son génie, cet abbé n'ayant aucune correspondance avec les savans d'Angleterre; 2°. que M. Huyghens profitant de la découverte de cet abbé, changea la figure de ce ressort de droite en spirale, & qu'il l'appliqua à l'arbre du balancier; 3°. que malgré qu'on puisse soupçonner M. Huyghens d'avoir eu quelque connoissance de ce que le docteur Hooke avoit fait en Angleterre dans ce genre, on ne peut rien prouver à ce sujet. Enfin, que ce docteur a réellement inventé le ressort spiral, ce qu'il y a d'autant plus lieu de croire, qu'il avoit de grandes vues, qu'il étoit fort inventif, fut-tout en fait de machines, & qu'il a beaucoup travaillé à perfectionner l'Horlogerie, ayant inventé des échappemens qui sont encore aujourd'hui des meilleurs que l'on emploie dans les pendules. Voyez ECHAPPEMENT & MACHINE A FENDRE.

C'étoit, comme nous l'avons dit, avoir fait un grand pas que d'avoir pensé à régler les vibrations du balancier par celles d'un ressort, de quelque figure qu'il soit; mais le ressort droit de l'abbé Hautefeuille avoit un défaut essentiel, en ce que dans les différens arcs de vibration du balancier, il agissoit par des leviers plus ou moins avantageux, ce qui détruisoit leur isochronisme, les plus grandes vibrations étant toujours les plus lentes. Un autre défaut, mais beaucoup moins important, c'est que ce ressort frottoit dans le trou au-travers duquel il passoit. Par le ressort formé en ligne spirale, & appliqué à l'arbre du balancier, on évite ces deux défauts; il n'est plus question du frottement du ressort dans son trou, & il agit toujours par un même levier: de plus, il devient plus long & sa force plus active; on est en état de disposer les choses de manière à régler la montre plus facilement (voyez ROSETTE); enfin on diminue extrêmement le frottement des pivots, car chaque partie des spires sollicitant le balancier à se mouvoir dans différens sens, il en nait un équilibre dans leurs forces qui fait que ses pivots sont comme flottans au milieu de leurs trous, & que lorsque par une cause quelconque ils sont portés d'un côté ou d'autre dans ces trous, le frottement est toujours moindre qu'il ne seroit s'il n'y avoit pas de ressort.

Ce qui donne aux montres à ressort spiral un si grand avantage sur celles qui n'en ont pas, c'est que sans aucune force étrangère, ce ressort joint au balancier

l'entretient en vibration pendant un tems assez considérable, savoir une minute & demie au-moins, comme il est facile de l'expérimenter : par ce moyen le moteur n'étant obligé de restituer que ce qui se perd du mouvement qu'il imprime au balancier, ses inégalités & celles du rouage au moyen duquel il agit, ne se font sentir sur les vibrations du régulateur qu'en raison du peu de mouvement restitué dans chacune d'elles. Or les vibrations libres du balancier joint au *ressort spiral* se faisant, comme on le verra bientôt, dans des tems sensiblement égaux, soit qu'elles soient grandes, soit qu'elles soient petites, il en doit évidemment résulter une grande régularité dans la montre.

Pour rendre ceci plus sensible, supposons que dans une montre bien réglée le moteur influe comme 1 dans les vibrations du balancier, & le *ressort spiral* comme $4 + \frac{1}{3}$ (on verra par la suite que ma supposition ne s'écarte pas du vrai dans les montres bien faites). Si on diminue la force motrice de moitié, le balancier qui faisoit ses vibrations à l'aide d'une force équivalente à $5 + \frac{1}{3}$, les fera comme s'il étoit mû par un *ressort* dont la force égalât $4 + \frac{1}{2} + \frac{1}{3}$; car la force 1 du moteur a été réduite à la moitié, le *ressort spiral* qui influe comme $4 + \frac{1}{3}$ est resté le même, & les vibrations, si ce *ressort* agissoit tout seul, s'achèveroient toutes en des tems égaux. Ainsi l'aiguille des minutes, par exemple, dont le mouvement comme il est expliqué *article* MONTRE, dépend absolument de la vitesse avec laquelle le balancier fait ses vibrations, au lieu de parcourir sur le cadran 60 minutes dans une heure, retardera dans l'exemple rapporté, seulement comme si la force motrice produisant seule les vibrations, avoit été diminuée d'un huitième ou à peu près.

Il n'en fera pas de même, si le *ressort spiral* est retranché; alors la force motrice toujours à-peu-près uniforme, agissant seule, ne pourra diminuer de moitié sans que les vibrations du régulateur ne soient produites par une force une fois plus petite; si l'on doute de la vérité de ce raisonnement, il sera facile de s'en assurer par les expériences suivantes qui ont été répétées plusieurs fois.

On prendra une montre ordinaire, bien faite & bien réglée, on la remontera tout en-haut, ensuite on débandra le *ressort* par la vis sans fin ou l'encliquetage (*Voyez* VIS SANS FIN & ENCLIQUETAGE) destiné à cet usage, jusqu'à ce que la même force environ qui étoit au plus grand tour de la fusée, *voyez* FUSÉE, se trouve au plus petit; il en résultera une diminution de force motrice égale à $\frac{2}{3}$ environ, & la montre retardera de trois minutes par heure.

On rebandra ensuite le grand *ressort* au point où il l'étoit auparavant, & on fera marcher la montre sans *ressort spiral*; on trouvera alors que l'éguille des minutes, au lieu de faire le tour du cadran dans une heure, n'en fera que les $\frac{27}{60}$, ou qu'elle ne parcourra que 27 minutes; mais si l'on détend le grand *ressort* comme ci-devant, l'éguille ne parcourra que 19 minutes dans le même tems d'une heure. On voit de là que dans ce dernier cas, le *ressort* étant débändé de la même quantité, le mouvement de la montre en est retardé de près d'un tiers, au lieu qu'avec le *ressort spiral*, la même opération n'a produit un retard que d'un vingtième.

On s'étonnera, sans doute, qu'une montre allant vingt-six ou vingt-sept minutes par heure sans le secours de son *ressort spiral*, & soixante dans le même tems avec ce *ressort*, *Voyez* ECHAPPEMENT (*Description de l'échappement ordinaire*) c'est-à-dire que les vibrations n'étant accélérées dans ce dernier cas que d'un peu plus de moitié, le succès soit pourtant si différent dans les deux expériences précédentes; on ne sera peut-être pas moins surpris que j'aie

dit ci-devant, que le *spiral* influoit plus de quatre fois davantage dans les vibrations du balancier. En effet, il semble d'abord que la promptitude des vibrations étant 26 par supposition pour la rendre égale à 60; la puissance totale à l'aide de laquelle le balancier se meut, devroit seulement augmenter d'une quantité égale à la différence qui regne entre 60 & 26; on trouve la solution de ces difficultés dans l'*article* FORCES VIVES; on y trouvera démontré par la théorie & par l'expérience, qu'une masse quelconque qui se meut ou fait des vibrations à l'aide d'une puissance accélératrice, ne peut en achever un même nombre dans un tems une fois plus court, sans être mue ou aidée par une force quadruple; qu'enfin la promptitude des vibrations d'une masse est toujours comme la racine quarrée des forces accélératrices, par lesquelles elle est entretenue en mouvement.

Quoique la courbe spirale soit la plus simple, la plus naturelle & la meilleure qu'on puisse donner au *ressort* réglant des montres; plusieurs variations auxquelles elles sont encore sujettes lui ayant été faussement attribuées, quelques personnes ont fait diverses tentatives pour changer la forme de ce *ressort*. M. de la Hire, conseille, *Mém. de l'acad. ann. 1700.* de le plier en ondes; mais sans parler des autres défauts de cette forme du *ressort*, il est évident qu'elle en a un très-considérable, puisque comme dans celle de l'abbé Hautefeuille, le balancier n'est pas toujours poussé par un levier constant, effet qui ne peut avoir lieu qu'au moyen d'un *ressort* dont la forme soit approchante de la circulaire.

Il se présente ici une question assez intéressante sur l'attache du *ressort spiral*. Dans la pratique ordinaire, ou selon la méthode de M. Huyghens, son extrémité intérieure est fixée sur une virole qui tient à frottement sur l'axe du balancier, & l'extérieure est adaptée à la platine au moyen d'un petit tenon; ne seroit-il pas mieux d'attacher l'extrémité extérieure du *ressort* à l'un des rayons du balancier, & l'intérieure sur une virole étrangère au régulateur, & tournante à frottement sur un canon au centre du coq? Le balancier n'acqueroit-il pas par ce moyen plus de liberté, & ne lui épargneroit-on pas beaucoup de frottement sur ses pivots? Je l'ai long-tems soupçonné, mais l'expérience m'a fait voir que toutes choses d'ailleurs égales, une montre alloit toujours le même train, qu'il n'y survenoit aucun changement, soit que l'on attachât son *ressort* de l'une ou de l'autre façon, & qu'enfin le régulateur n'avoit pas plus de liberté dans un cas que dans l'autre. Il faut donc s'en tenir à la méthode ordinaire.

Recherches sur l'isochronisme des vibrations du ressort spiral uni au balancier. La grande utilité du *ressort spiral* dans les montres étant bien constatée, nous pouvons examiner une question qui a jusqu'ici embarrassé, non-seulement d'habiles artistes, mais encore les plus illustres Physiciens & Géomètres; on demande si abstraction faite des frottemens, des résistances de l'air & de la masse du *ressort*, les vibrations du balancier joint au *ressort spiral* sont isochrones & d'égale durée, ou si elles different en tems, selon qu'elles sont plus ou moins grandes.

La raison suivante qu'on allégué assez souvent pour prouver l'isochronisme en question ne peut, selon moi, former une preuve complète. » Dans » les corps sonores frappés ou pincés avec plus ou » moins de force, les tons restent, dit-on, toujours les mêmes; cependant ils haussent ou baissent sensiblement par les plus petits changemens » dans la durée des vibrations qui les produisent; » la différente étendue de ces vibrations n'influe » donc point sur les tems dans lesquels elles s'achèvent. Or, continue-t-on, un balancier joint à un

» ressort est analogue à une corde de clavecin quand
 » l'un ou l'autre vibre ; c'est toujours une masse mue
 » à l'aide d'une force élastique : donc, conclut-on, le
 » balancier aidé du ressort fait ses réciprocations en
 » des tems parfaitement égaux.

Ce raisonnement ne prouve autre chose, sinon que toutes les vibrations d'un corps à ressort sont à très-peu-près isochrones, l'oreille n'étant certainement pas assez délicate pour appercevoir les petites différences qui pourroient arriver dans les tons ; d'ailleurs, M. de Mondonville a trouvé que dans un instrument le ton d'une corde pouvoit monter d'un demi ton, lorsqu'on la tenoit fort lâche, quoique la gradation observée en renflant & adoucissant le son rende ordinairement cette différence insensible à l'oreille. Voyez la dissertation de M. Ferrein sur la formation de la voix, Mém. de l'Acad. royale des Scienc. ann. 1741. il faut donc quelque chose de plus précis pour nous convaincre de l'isochronisme en question, c'est ce qu'on trouvera dans les expériences que je vais rapporter.

Avant de passer à ces expériences, nous rapporterons les deux principes suivans, & nous démontrerons une proposition qui nous aidera à tirer des conséquences sûres de ces expériences ; ces deux principes sont, 1°. que tout corps résiste autant pour acquérir une quantité de mouvement quelconque, que pour la perdre lorsqu'il l'a acquise, voyez INERTIE ; 2°. qu'un ressort ne cesse d'être comprimé par un corps en mouvement qui le surmonte, que quand la vitesse totale de ce corps est éteinte ; pour prouver ce dernier principe, nous ferons avec M. Traubaud le raisonnement suivant.

Tant que la vitesse avec laquelle un corps surmonte un ressort est d'une grandeur finie, quelque petite qu'elle soit, sa force est assez grande pour comprimer le ressort déjà bandé, car ce ressort étant une force pressante sans mouvement, & infiniment inférieure à une force en mouvement ; il est comparable à cet égard à une force accélératrice, telle qu'est la pesanteur, laquelle ne peut donner une vitesse finie que dans un tems fini, un ressort bandé ne peut donc pas résister à une force d'une grandeur finie qui lui est appliquée jusqu'au point de la détruire sans être comprimé.

Proposition. Deux corps égaux A & C , emploieront un même tems à parcourir les différens espaces AE , CE , si les forces qui les poussent dans tous les points de la ligne sont proportionnelles aux distances du terme E où elles le font tendre.

Démonstration. Dans le premier instant du mouvement, A étant par supposition une fois plus distant de E , est selon l'hypothèse poussé par une force double, & parcourt un espace une fois plus grand ; dans le second, si la force accélératrice cessoit d'agir, ce corps possédant une vitesse uniforme, double de celle avec laquelle C se meut, il parcourroit par ce seul mouvement un espace une fois plus grand ; or la force produit encore un effet double sur ce même corps ; car s'il est une fois plus éloigné de E , les deux mobiles ayant parcouru dans le premier instant des espaces proportionnels aux lignes AC , CE ; donc les vitesses de A seront doubles dans le second instant. On verra par le même raisonnement, que recevant toujours des vitesses proportionnelles aux distances à parcourir, & parcourant dans tous les instans des espaces qui sont comme leur éloignement de E , les deux corps arriveront en même tems à ce point, il en feroit de même si A avoit trois fois plus de chemin à faire, sa vitesse feroit toujours triple, & ainsi des autres cas.

Corollaire. Si avec leur vitesse acquise les mobiles précédens retournent sur leurs pas en surmontant les obstacles de la force qui les a fait parvenir en E , ils arriveront en même tems aux points A & C d'où ils sont premièrement partis.

Car par le premier & le second principe, le tems que chacun des corps emploiera dans ce dernier cas, fera égal à celui qu'il a mis dans le premier, vû que la force restant la même & opérant avec une action égale, leur ravira dans chaque point le degré de vitesse qu'elle leur a communiqué dans ce même point.

Puisque les différentes excursions d'un mobile sont parfaitement isochrones quand les forces qui le poussent sont en raison de la distance du terme où elles le font tendre ; sachons présentement si l'action des ressorts spiraux augmente selon la proportion des espaces parcourus dans leurs différentes contractions ; si cela est, le balancier ne pouvant se mouvoir sans croître les forces du spiral, selon la distance du centre de repos, l'isochronisme de ses vibrations fuit nécessairement.

Pour éclaircir ce point je pris le grand ressort d'une montre ordinaire, j'attachai son extrémité intérieure à un arbre soutenu par des pivots très-fins, lequel portoit une grande poulie, j'affermis ensuite le bout extérieur du ressort contre un point fixe, de façon qu'il se trouvât dans son état naturel ; cela fait j'attachai un fil à la poulie, je l'en entourai, puis je fixai à l'autre extrémité de ce fil un petit crochet où je mis successivement différens poids.

Ces poids tendant le ressort en l'ouvrant & le refermant de la quantité dont il l'auroit été s'il avoit fait vibrer un balancier, & même beaucoup plus ; j'observai les rapports dans lesquels le crochet baïsoit, & je les trouvai toujours en raison exacte des poids dont je le chargeois ; si, par exemple, quatre gros descendoient d'une certaine hauteur, une once s'abaissoit du double, ainsi de suite. (T)

RESSORTS, c'est dans le sommier de l'orgue, les pieces *fige* (fig. 6. & 9. Pl. d'Orgue), qui tiennent les soupapes fermées & appliquées contre les barres du sommier. Ces ressorts sont ordinairement de l'éton le plus élastique que l'on puisse trouver, & ont la forme d'un U d'Hollande couché sur le côté en cette maniere \cap , les deux extrémités de ces ressorts sont coudées en-dehors & font le crochet ; ces crochets entrent, l'un dans un trou qui est à l'extrémité antérieure du trait de scie de la soupape, & l'autre dans un trou directement opposé, qui est dans le trait de scie du guide. Voyez SOMMIER.

Refforts, sont aussi les pieces (fig. 18. Pl. d'Orgue.) de cuivre semblablement courbées, qui relevent les touches du clavier de pédale, & les renvoient contre le dessus du clavier. Voyez CLAVIER DE PÉDALE.

Reffort du tremblant fort, c'est aussi un ressort semblable à ceux des soupapes ; son usage est de repousser la soupape intérieure du tremblant contre l'ouverture qu'elle doit fermer. Voyez TREMBLANT FORT.

Reffort en boudin du tremblant fort, est aussi de l'éton, & est employé en hélicoïde ou en vis ; son usage est expliqué à l'article tremblant fort. Voyez TREMBLANT FORT.

RESSORT, f. m. (Jurisprud.) est la subordination d'une justice inférieure envers une justice supérieure à laquelle on porte les appels des jugemens de la première.

On entend aussi quelquefois par le terme de *ressort* une certaine étendue de territoire dont les justices relevent par appel à la justice supérieure de ce territoire.

Le ressort ou voie d'appel ne commença à s'établir que du tems de saint Louis.

Quelques-uns prennent le terme de *ressort* pour l'étendue de pays dans laquelle un juge ou autre officier public peut exercer ses fonctions ; mais ceci est le district que l'on ne doit pas confondre avec le ressort.

Un juge peut avoir son district & son ressort. Son district est le territoire qui est soumis immédiatement

à la juridiction ; son *ressort* est le territoire qui ne lui est soumis que pour les appels. Le *ressort* est ordinairement plus étendu que le district, il peut cependant l'être moins, y ayant des justices assez considérables qui n'en ont point ou fort peu qui y ressortissent par appel.

Le ministère public, & même les particuliers qui se trouvent y avoir intérêt, peuvent se pourvoir en distraction de son *ressort* lorsque par des lettres du prince ou par le fait de quelque particulier, on a donné atteinte au *ressort* de la juridiction ; & par distraction de *ressort* on entend souvent dans ce cas, non-seulement la diminution du *ressort* par appel, mais aussi celle du district ou juridiction immédiate.

Ressort se prend aussi quelquefois pour juridiction & pouvoir, comme quand on dit qu'un juge ne peut juger hors de son *ressort*.

Quelquefois enfin *ressort* est pris pour jugement, & par dernier *ressort* on entend un dernier jugement contre lequel il n'y a plus de voie d'appel. Les cours souveraines jugent en dernier *ressort*. Les présidiaux jugent aussi en dernier *ressort* les causes qui sont au premier chef de l'édit des présidiaux. Il y a encore d'autres juges, qui dans certains cas jugent en dernier *ressort*. Voyez LOYSEAU, *tit. des seigneuries*. (A)

RESSORTISSANT, adj. (*Jurispud.*) se dit d'un tribunal qui est dans le ressort d'un autre, c'est-à-dire dont l'appel va à cet autre tribunal, qui est son supérieur. Voyez APPEL DE TRAIT, DISTRICT, JURISDICTION, RESSORT. (A)

RESSOURCE, f. f. (*Gram.*) est un moyen de se relever d'un malheur, d'un désastre, d'une perte, d'une manière qu'on n'attendoit pas ; car il faut entendre par *ressource* un moyen qui se présente de lui-même ; cependant quelquefois il se prend pour tout moyen en général.

Ce marchand a de grandes *ressources*, il lui reste encore du crédit & des amis. Sa dernière *ressource* fut de se jeter dans un couvent. Le galimatias de la distinction est la *ressource* ordinaire d'un théologien aux abois.

RESSOURCE, (*Maréchal.*) un cheval qui a de la *ressource*, est la même chose qu'avoir du fond. Voyez FOND.

RESSOUVENIR, f. m. (*Gram.*) action de la mémoire, qui nous rappelle subitement des choses passées. Il y a, ce me semble, cette différence entre *souvenir* & *ressouvenir*, que quand on dit j'en ai le *souvenir*, on a la mémoire plus fréquente, plus forte, plus habituelle, plus voisine, plus continue ; au-lieu que quand on dit j'en ai le *ressouvenir*, la présence de la chose est plus prompte, plus passagère, plus faible, plus éloignée. Le *souvenir* est d'un tems moins éloigné que le *ressouvenir* : hommes *souvenez-vous* que vous êtes poussière & que vous retournerez en poussière. Il signifie ici n'oubliez pas. *Ressouvenez-vous* des soins que vos pères & mères ont pris de la faiblesse de votre enfance, afin que vous supportiez sans dégoût l'imbécillité de leur vieillesse.

RESSUAGE, f. m. (*Métallurgie.*) c'est ainsi qu'on nomme l'opération par laquelle le cuivre doit passer pour achever de se dégager du plomb qui peut être resté avec lui au sortir du fourneau de liquation. Après que le plomb chargé d'argent s'est séparé par la liquation du cuivre, les gâteaux ou pains de liquation se sont affaîlés, & sont devenus entièrement poreux & spongieux, & il y reste encore une portion de plomb qu'il est nécessaire d'achever d'en séparer, avant que de raffiner le cuivre. On se sert pour cela d'un fourneau construit de la manière suivante. On commence à former des évents en croix pour dégager l'humidité ; le sol du fourneau doit aller en pente par-devant, & être garni de carreaux ou de briques ; on forme plusieurs rues ou voies par des murs paral-

èles placés près les uns des autres, & traversés par des barres de fer, de fonte, destinées à soutenir les pièces de liquation qui doivent refluer. Ces murs sont recouverts par une voûte, ce qui fait un fourneau de reverberé dont le devant se ferme avec une porte de toile que l'on enduit intérieurement de terre grasse. Voyez le traité de la fonte des mines de Schlutter, tom. II. pag. 146. & 345. On place de champ sur ces murs & ces barres les pièces ou les pains de liquation ; on les chauffe jusqu'à ce que le cuivre rougisse obscurément sans se fondre ; par cette opération qui dure vingt-quatre heures, le cuivre achève de se dégager du plomb & de l'argent avec qui il étoit encore joint.

On appelle *épinés de ressuage*, les scories qui se forment du cuivre dans cette opération : en se servant de bois pour faire la liquation, & en la faisant dans un fourneau de reverberé, on se dispensera de faire passer le cuivre par l'opération du *ressuage*. Au sortir du *ressuage* le cuivre est porté au fourneau de raffinage. Voyez RAFFINAGE. Voyez Schlutter, *ibid.* & l'article de la fonderie d'Orschall.

RESSUAGE, f. m. (*terme de Monnoyeur.*) c'est une espèce de fourneau qui a deux ou trois piés de haut, environ deux piés de long sur deux de large en-dedans. Il sert à séparer & à retirer le plomb, l'argent & le cuivre dont les culots sont composés ; & l'un des côtés de ce fourneau est en pente, pour laisser couler les métaux dans une casse qui est au-dessous. Le *ressuage* désigne aussi l'opération par laquelle on sépare les métaux qu'on vient de nommer. Dans le premier sens, on dit porter les culots au *ressuage* ; & dans l'autre, faire le *ressuage* des culots. Boizard. (D. J.)

RESSUER, v. act. (*terme de Monnoyeur.*) On dit en terme de monnoyeur, faire *ressuer* les creusets & faire *ressuer* les culots. Voici l'explication de ces deux phrases.

Quand un creuset de fer n'est plus en état de servir, on le met le fond en haut, sur les barreaux d'un fourneau à vent ; & on fait grand feu, afin de faire fondre l'argent qui est attaché au creuset ; ce que l'on appelle faire *ressuer* le creuset. Après quoi on le retire tout rouge du feu, & on l'exfolie à coup de marteau ; c'est-à-dire, que l'on en fait tomber la superficie, en feuilles que l'on pile ensuite, pour en faire les lavures, afin d'en retirer jusqu'aux moindres parties d'argent.

Quand on veut séparer les métaux des culots, ce que l'on appelle faire *ressuer* les culots, on fait un feu de charbon pour bien recuire la casse, on fait une grille au-dessous du *ressuage* : cette grille n'est pas de fer, parce que l'ardeur du feu feroit que le cuivre du culot s'y attacherait. On met les culots sur cette grille : on fait un feu clair dessous, qui fait allumer le charbon qui est lardé entre les pavés dont le *ressuage* est composé, & on modère le feu clair autant que l'on peut ; car bien que le cuivre soit plus difficile à fondre que l'argent & le plomb, il pourroit être aussi fondu ; & ainsi ces trois métaux que l'on veut séparer, se trouveroient mêlés dans la casse. Quand les culots sont bien échauffés, le plomb & l'argent se fondent presque en même tems, & coulent dans la casse. Mais comme le cuivre est plus difficile à fondre, il reste sur la grille, & on voit les restes des culots percés comme des éponges aux endroits dont le plomb & l'argent ont été détachés par l'action du feu. On retire après cela les restes des lingots, on les fait fondre, & on les met en lingots. Boizard. (D. J.)

RESSUI, f. m. (*terme de Vénérerie.*) c'est l'endroit où le cerf se fauve pour se délasser & sécher sa sueur de l'aiguail ou de la rosée du matin. *Sal-nove*. (D. J.)

RESSUIER,

RESSUIER. (*Jardinage.*) On dit qu'une plante se *ressuie*, quand ayant été exposée la nuit à trop de rosée ou à un brouillard gros & épais, rempli de corpuscules pleins de soufre, on la soustrait aux premiers rayons du soleil.

RESSUSCITER, v. act. (*Gramm.*) revenir à la vie. Jésus-Christ a *ressuscité* le Lazare. Lui-même est *ressuscité*. Il y a des *résurrections* dans toutes les religions du monde; mais il n'y a que celles du christianisme qui soient vraies; toutes les autres, sans exception, sont fausses.

RESSUSCITER se prend aussi au figuré. Pourquoi *ressusciter* cette vieille querelle de la prééminence des anciens & des modernes, dans laquelle ceux d'entre les défenseurs des modernes qui y avoient le moins d'intérêt, y ont montré le plus de chaleur? Voyez RÉSURRECTION.

RESTAINS, (*Soierie.*) grosses bobines sur lesquelles on enroule les cordons & la cordeline d'une étoffe.

RESTAUR, f. m. (*Jurisprud.*) & par corruption RESTOR, ce mot venant du latin *restaurare* qui signifie *rétablir*, *restituer*, est un ancien terme de pratique qui étoit usité dans la province de Normandie, pour exprimer le recours que quelqu'un a contre son garant ou autre personne qui doit l'indemniser de quelque dommage qu'il a souffert. (A)

RESTAUR, (*Commerce de mer.*) c'est le dédommagement que les assureurs peuvent avoir les uns contre les autres, suivant la date de leur police d'assurance; ou c'est le recours que les mêmes assureurs sont en droit de prétendre sur le maître d'un navire, si les avaries proviennent de son fait, comme faute de bon guindage, de radoub, & de n'avoir pas tenu son navire bien étant. *Savary.* (D. J.)

RESTAURATIF ou RESTAURANT, terme de Médecine, c'est un remède propre pour donner de la force & de la vigueur. Voyez MÉDECINE. Les *restauratifs* appartiennent à la classe des balsamiques que l'on appelle autrement *analeptiques*. Voyez BALSAMIQUES & ANALEPTIQUES. Ces sortes de remèdes sont d'une nature émolliente & adoucissante, aussi-bien que nutritive; & sont plus propres à rétablir la constitution, qu'à rectifier ses désordres, voyez NUTRITION. Les *restauratifs* sont les feuilles de capillaire noir & blanc, l'ellébore noir, la roquette, la scabieuse, le pas-d'âne, le thé-boié, les pois-chiches, le houblon, le chocolat, les noix-confites, le baume-de-tolu, le bdellium, le benjoin, le storax, le panicot, l'iris, le satyrion, &c. Voyez ces articles.

RESTAURATION, f. f. (*Architect.*) C'est la réfection de toutes les parties d'un bâtiment dégradé & déperé par mal-façon ou par succession de tems; en sorte qu'il est remis en sa première forme, & même augmenté considérablement. *Daviler.* (D. J.)

RESTAURATION, f. f. (*Hist. mod. d'Angl.*) On appelle en Angleterre la *restauration* ou le *rétablissement*, le changement de 1660, par lequel le roi Charles II. fut rappelé au trône de ses pères. Je n'examine point, si l'on pouvoit s'en dispenser ou non; mais on a remarqué qu'après cette *restauration* des Stuards, le caractère de la nation souffrit une altération considérable. S'il est permis de dire la vérité, elle changea l'hospitalité en luxe, le plaisir en débauche, les seigneurs des provinces & les gentilshommes de la chambre des communes en courtisans & en petits-maîtres. L'esprit anima la licence du siècle, & la galanterie y répandit le vernis qui fait son apanage. On vit succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur, les goûts de la cour de Louis XIV. On n'aima plus que les poë-

Tome XIV,

ses efféminées, la mollesse de Waller, les satyres du comte de Rochester, & l'esprit de Cowley. Enfin Charles II. ruina son crédit & ses affaires, en voulant porter dans son gouvernement le génie & les maximes de celui de la France. Voilà le germe qui produisit l'événement de 1688 consacré sous le nom de *révolution*. Voyez RÉVOLUTION. (D. J.)

RESTAURER, v. act. (*Architect.*) C'est rétablir un bâtiment, ou remettre en son premier état une figure mutilée. La plupart des statues antiques ont été restaurées, comme l'Hercule de Farnese, le Faune de Borghese à Rome, les Lutteurs de la galerie du grand duc de Florence, la Vénus d'Arles qui est dans la galerie du roi à Versailles, &c. Ces *restaurations* ont été faites par les plus habiles sculpteurs. (D. J.)

RESTE, f. m. (*en Mathémat.*) C'est la différence que l'on trouve entre deux grandeurs, après avoir ôté la plus petite de la plus grande. Voyez SOUSTRACTION.

Si l'on veut faire la preuve d'une soustraction, c'est-à-dire, vérifier cette opération, on n'a qu'à ajouter la plus petite des deux grandeurs proposées au *reste* que l'on vient de trouver; & si cette somme est égale à la plus grande des deux quantités, l'opération est juste; autrement il y a erreur, il faut recommencer. (E)

RESTE, (*Comm.*) signifie tout ce qui demeure de quelque chose, ou qui en fait le surplus. Le *reste* d'une somme d'argent, le *reste* d'une étoffe, d'une toile, &c.

RESTE, en terme de commerce de mer. On appelle le lieu du *reste*, celui de la dernière décharge des marchandises, lorsque le voyage est fini.

RESTES, se dit en termes de comptes, de ce qui demeure dû par le comptable. Il n'est guère en usage que dans les comptes de finances; dans ceux des marchands on dit *débet* & *reliquat*. Voyez DÉBET, RÉLIQUAT, COMPTE. *Dictionn. de Comm.*

Au RESTE, du RESTE. (*Synonymes.*) Ces deux adverbess ne s'emploient pas toujours indifféremment. On dit *au reste*, quand après avoir exposé un fait, ou traité une matière, on ajoute quelque chose dans le même genre qui a du rapport avec ce qu'on a déjà dit: par exemple, après avoir parlé d'Yperide qui avoit une facilité merveilleuse à manier l'ironie, & avoir remarqué qu'il est tout plein de jeux & de pointes d'esprit qui frappent toujours où il vise; Longin ajoute: *au reste*, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable.

On emploie le mot *du reste*, quand ce qui suit n'est pas dans le même genre que ce qui précède, & qu'il n'y a pas une relation essentielle: par exemple, cet homme est bizarre, emporté; *du reste* brave & intrépide. (D. J.)

RESTER, v. n. (*Gramm.*) être de surplus ou de reste. Voyez RESTE.

RESTER, demeurer en un lieu. *Restez-vous* ici bien longtemps?

RESTER, (*Marine.*) on dit qu'une terre ou un vaisseau *reste* à un air de vent, lorsqu'il se trouve dans la ligne de cet air de vent, par rapport à la chose dont on parle.

RESTER sur une syllabe, en terme de Musique; c'est y faire une tenue, ou différens roulemens & inflexions de voix. (S)

RÉSTIPULER, v. n. (*Gramm.*) stipuler de nouveau. Voyez les articles STIPULATION & STIPULER.

RESTITUTION, f. f. (*Physiq.*) s'entend du rétablissement d'un corps élastique, qui, après avoir été dans un état forcé pendant quelque tems, se remet ensuite dans son état naturel; plusieurs physiciens appellent l'action par laquelle il se rétablit, *mouvement de restitution*. Voyez ÉLASTICITÉ. (O)

RESTITUTION d'une médaille, (*Belles-lettres.*) se

B b

dit de la médaille même restituée. On appelle *médailles restituées*, les médailles soit consulaires, soit impériales, sur lesquelles, outre le type & la légende qu'elles ont eu dans leur première fabrication, on voit le nom de l'empereur qui les a fait frapper une seconde fois suivi du mot abrégé *REST.* Telles sont la médaille de moyen bronze, où autour de la tête d'Auguste rayonnée, on lit *DIVVS AVGVSTVS PATER*; & au revers est un globe avec un gouvernail, & pour légende *IMP. T. VESP. AVG. REST.* & cette médaille d'argent de la famille *Rubria*, qui représente d'un côté la tête de la Concorde voilée avec le mot abrégé *DOS.* c'est-à-dire, *DOSsenus*; & au revers un quadrigé, sur lequel est une Victoire qui tient une couronne, & au-dessous *L. RVARI.* & autour *IMP. CAES. TRAIAN. AVG. GER. DAC. PP. REST.* Il y a d'autres médailles à qui on donne improprement le nom de *restituées*, quoiqu'elles ne portent pas le mot *REST.* qui semble en être le caractère distinct, telles sont les médailles frappées sous Gallien pour renouveler la mémoire de la conservation de plusieurs de ses prédécesseurs. Nous en parlerons plus bas.

Le P. Jobert fait commencer les *restitutions* à Claude & à Néron; mais les médailles sur lesquels il s'est fondé sont fausses & de coin moderne; M. le baron de la Bastie, de qui nous empruntons tout cet article, dit que c'est sous Titus qu'on a commencé à voir des médailles restituées, & on en connoît de frappées sous ce prince pour Auguste, Agrippa, Livie, Drusus, Tibère, Drusus fils de Tibère, Germanicus, Agrippine, Claude, Galba, Othon. Domitien & Trajan en firent autant; & ce dernier non-seulement pour les empereurs qui l'avoient précédé, mais encore pour un très-grand nombre de familles romaines, dont il renouvela les médailles consulaires, telles que les familles *Æmilia*, *Cæcilia*, *Claudia*, *Horatia*, *Julia Junia*, *Martia Rubria*, & plusieurs autres dont on a les médailles.

La plupart des antiquaires croient que le mot *REST.* qui se lit sur toutes ces médailles, signifie seulement que Titus, Domitien, Nerva, Trajan, ont fait refaire des coins de la monnaie de leurs prédécesseurs, qu'ils ont fait frapper des médailles avec ces mêmes coins, & qu'ils ont permis qu'elles eussent cours dans le commerce, ainsi que leurs propres monnaies.

Le P. Hardouin s'est moqué de cette explication, prétendant que ce seroit à-peu-près la même chose, que si Louis XIV. avoit voulu faire battre monnaie au coin de Charlemagne, de Philippe-Auguste, ou de Henri IV. Il ajoute que le mot *RESTITUIT*, surtout sur les médailles restituées par Tite & ses successeurs, ne veut dire autre chose, sinon que ces derniers princes redonnoient au monde l'exemple des vertus qui brilloient dans leurs prédécesseurs, & dans les célèbres personnages dont le nom se lit sur ces sortes de médailles. Mais cette explication n'est pas, à beaucoup près, aussi solide qu'elle paroît ingénieuse.

Car, comme le remarque M. le baron de la Bastie, sous prétexte d'appuyer un paradoxe, il n'est jamais permis aux antiquaires de faire une nouvelle langue, ni d'attribuer aux mots grecs ou latins qu'ils rencontrent sur les médailles, des significations que ces termes n'ont jamais eues. Or, outre que *restituere aliquem* n'a jamais voulu dire *représenter quelqu'un*, ou *le rendre à l'état par l'image de ses vertus*, c'est que ce verbe, dans la construction latine, régissant l'accusatif, ne tomberoit sur rien dans les médailles en question, où tous les noms des empereurs & des héros sont au nominatif, ou il faudra supposer que les Romains ignoroient leur langue pour faire des fautes si grossières, ou il faudra suppléer des pronoms entiers, & par cette méthode on trouvera tout ce qu'on vou-

dra sur les médailles. Enfin, est-il vraisemblable que Tite, les délices du genre humain, & Trajan, si cher aux Romains, aient voulu faire penser qu'ils retraçoient en leur personne & la dissimulation de Tibère, & la mollesse d'Othon? Les découvertes du P. Hardouin ne tiennent pas contre une critique si judicieuse. Il y a bien plus de probabilité dans le sentiment de M. Vaillant; savoir, que Trajan, afin de se concilier les esprits du sénat & du peuple, voulut donner des marques de sa vénération pour ses prédécesseurs, & de sa bienveillance envers les premières maisons de la république; dans ce dessein, il fit restituer les monnaies des empereurs qui avoient régné avant lui, & celles sur lesquelles étoient gravés les noms des familles romaines.

Quant aux médailles restituées par Gallien, ce sont celles que cet empereur fit frapper pour renouveler la mémoire de la consécration de la plupart de ses prédécesseurs, qu'on avoit mis au rang des dieux après leur mort. Ces médailles ont toutes la même légende au revers, *CONSECRATIO*; & ces revers n'ont que deux types différens, un autel sur lequel il y a du feu, & un aigle avec les ailes déployées. Les empereurs dont Gallien a restitué la consécration, sont Auguste, Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin Pie, Marc-Aurèle, Commode Severe & Alexandre Severe, pour chacun desquels il n'y a que deux médailles, à l'exception de Marc-Aurèle, dont on en trouve trois différentes. Mais il ne s'est pas encore trouvé des médailles restituées par Gallien, avec les consécérations de Claude, de Lucius-Verus, de Pertinax, de Pescennius, de Caracalla, de Gordien, ni des impératrices qui avoient été mises au nombre des déesses. *Remarque de M. le baron de la Bastie, sur la sixième instruct. de la science des méd. du P. Jobert, tom. I.*

RESTITUTION, (*Jurisprud.*) signifie quelquefois l'action de rendre une chose à celui à qui elle appartient, comme la *restitution* des fruits que le possesseur de mauvaise foi est obligé de faire au véritable propriétaire. *Restitution* de deniers est lorsqu'on rend une somme que l'on a reçue pour prix d'une vente, cession ou autre acte.

Restitution signifie aussi quelquefois *rétablissement*, comme quand on dit restituer la mémoire d'un défunt en sa bonne fame & renommée.

RESTITUTION en entier, ou *rescision*, est un bénéfice que les lois accordent à celui qui a été lésé dans quelque acte où il a été partie, pour le remettre au même état où il étoit avant cet acte, s'il y a juste cause de le faire.

L'usage de ce bénéfice nous vient des lois romaines; mais parmi nous il est sujet à quelques règles particulières.

La *restitution* s'accorde contre des arrêts & jugemens en dernier ressort soit par voie de requête civile, soit par voie de cassation. *Voyez CASSATION, REQUÊTE CIVILE.*

La *restitution* contre des actes a lieu quand l'acte n'est pas nul en lui-même, & néanmoins qu'il peut être annulé par quelque cause de *restitution*.

Quoique les lois aient réglé les cas dans lesquels la *restitution* doit être accordée, néanmoins en France elle peut être prononcée par le juge, si la partie qui se prétend lésée n'a obtenu des lettres de rescision, dont elle doit demander l'entérinement, lequel dépend toujours de la prudence du juge.

La *restitution en entier* a son effet non-seulement entre ceux qui ont passé l'acte, mais aussi contre les tiers-possesseurs.

Elle peut être demandée par l'héritier du chef du défunt.

Si c'est un fondé de procuration qui demande la

restitution sous le nom de son commettant, il faut qu'il soit fondé de procuration spéciale.

Celui qui a ratifié un acte en majorité, n'est plus recevable à demander d'être restitué contre cet acte.

L'effet de la *restitution* est que les deux parties sont remises au même état qu'elles étoient avant l'acte, de manière que celui qui est restitué, doit rendre ce qu'il a reçu.

Si la lésion ne portoit que sur une partie de l'acte, dont le surplus fût indépendant, la *restitution* ne devroit être accordée que contre la partie de l'acte où il y auroit lésion.

La *restitution* doit être demandée dans les dix ans de l'acte, & ce tems qui a couru du vivant de celui qui a passé l'acte, se compte à l'égard de son héritier; mais si celui-ci étoit mineur, le reste de ce délai ne courroit que du jour de sa majorité.

Quoique l'on se porte plus facilement à relever les mineurs que les majeurs; cependant la minorité n'est pas seule un moyen de *restitution*; il faut que le mineur soit lésé; mais aussi on le relève de toutes sortes d'actes où il souffre la moindre lésion, soit qu'il s'agisse de prêts d'argent ou autres conventions, soit qu'il soit question de l'acceptation d'un legs ou d'une succession, ou que le mineur y ait renoncé; on lui accorde même la *restitution* pour les profits dont il a été privé, & des demandes qu'il a formées, ou des consentemens qu'il a donnés à son préjudice dans des procès.

Si deux mineurs traitant ensemble, l'un se trouve lésé, il peut demander la *restitution*.

L'autorisation du tuteur n'empêche pas que le mineur n'obtienne la *restitution*; on la lui accorde même contre ce qui a été fait par son tuteur, quand il y a lésion.

Si l'on a vendu un immeuble du mineur sans nécessité ou sans utilité évidente, ou que les formalités n'aient pas été observées, telles que l'estimation préalable, les affiches & publications, le mineur en peut être relevé quand il ne souffriroit d'autre lésion que celle d'être privé de ses fonds, qui est ce qu'on appelle la *lésion d'affection*.

Les moyens de *restitution* à l'égard des majeurs, sont la force, la crainte, le dol. Il faut pourtant qu'il y ait lésion; mais la lésion seule ne suffit pas.

Néanmoins dans les partages des successions la lésion du tiers au quart suffit pour donner lieu à la *restitution* à cause de l'égalité qui doit regner entre co-héritiers.

Le vendeur peut aussi être restitué contre la vente d'un fonds, s'il y a lésion d'autre moitié du juste prix. Voyez au digeste les titres de *in integr. restit.* & celui de *minoribus*; le titre *quod metus causâ*, celui de *dolo*, & les titres du code de *temp. in integr. restitut.* celui de *reput. quæ f. in jud. in integr. restit.* celui de *his quæ vi metuve*, &c. celui de *rescind. vendit.* Gregorius Tolofanus, Despeisses, l'auteur des *lois civiles*. Voyez aussi les mots CRAINTE, DOL, CONTRAT, CONVENTION, LETTRES DE RESCISION, MAJEUR, MINEUR, PARTAGE, RESCISION, VENTE. (A)

RESTITUTION, (*Hist. mod.*) c'est ainsi qu'on nomme à Rome l'usage où est le pape, de donner le chapeau de cardinal à un des plus proches parens du pape qui lui avoit conféré à lui-même le cardinalat.

RESTORNE, f. m. (*Comm.*) terme de teneur de livres; c'est la même chose que *contreposition*. Ainsi quand un banquier ou un marchand dit à son teneur de livres qu'il faut éviter les *restornes*, c'est lui faire entendre qu'il doit être exact à ne point faire de contrepositions, c'est-à-dire à ne pas porter un article pour un autre sur aucun compte du grand livre, soit en débit, soit en crédit. Quelques-uns se servent

Tome XIV,

dans le même sens du terme d'*extorne* ou *extorni*. *Dict. de Commerce.*

RESTORNER, v. act. (*Commerce.*) contreposer un article mal-porté dans le grand livre au débit ou au crédit d'un compte; on dit aussi *extorner*. Voyez LIVRE & RESTORNE. *Dict. de Commerce.*

RESTRAINdre, v. act. (*Gram. & Jurisprud.*) c'est réduire quelque chose; *restrindre* ses conclusions, c'est retrancher une partie de ce que l'on avoit demandé ou que l'on pouvoit demander. On se *restraint* aussi à une certaine somme pour des dommages & intérêts, &c. (A)

RESTRICTIF, (*Jurisprud.*) est ce qui a pour objet de *restrindre* quelque chose comme une clause *restrictive*, c'est-à-dire qui *restraint* l'étendue d'une disposition. (A)

RESTRICTION, (*Jurisprud.*) est une clause qui limite l'effet de quelque disposition. (A)

RESTRINCTIF, adj. médicament astringent qui empêche l'inflammation de survenir à une partie, en augmentant le ressort des solides qui entrent dans sa composition. Ambroise Paré recommande immédiatement après l'opération de la cataracte, qu'on applique sur l'œil un *restrinctif* fait avec blanc d'œufs, eau de roses, battus avec alun de roche: le même auteur dit qu'après avoir réduit une luxation, il faut appliquer sur toutes les parties voisines un *restrinctif* fait de folle-farine, de bol d'Arménie, de myrtille, d'encens, de poix, de résine & d'alun en poudre très-fine, & mis en consistance de miel avec blanc d'œufs. Voyez REPERCUSSIF & REPERCUSSION.

Les remèdes *restrinctifs* sont, comme on voit, tirés de la classe des astringens & des styptiques. Ils pourroient servir à resserrer certaines ouvertures qui s'aggrandissent outre mesure par la distension forcée des parties qui les forment: tel est l'orifice du vagin à la suite des couches laborieuses, lorsqu'un enfant a été long-tems au passage. Les auteurs rapportent plusieurs formules de *restrinctifs*, pour diminuer dans les filles ce passage forcé par la cohabitation avec un homme, ou par une couche, afin de réparer en quelque sorte la virginité perdue. On peut abuser de ces remèdes; & j'ai rapporté dans une dissertation latine sur les parties extérieures de la génération des femmes le cas d'une jeune fille, morte de retention d'urine par l'effet des médicamens astringens qu'on lui avoit appliqués à la vulve, pour la faire passer pour vierge dans une maison de prostitution. Voyez l'article RÉTRÉCISSEUSE.

Un chirurgien peut être dans le cas de faire un rapport à justice sur l'état d'une personne qui auroit intérêt de soutenir qu'elle n'a point été déflorée. Il faut de l'attention pour discerner la virginité factice & artificielle de celle qui est le précieux fruit d'une conduite irréprochable. Dans ce dernier cas, les parties sont vives, d'un rouge vermeil & sans rides: au contraire dans le rétrécissement artificiel, les parties sont ridées, elles n'ont la couleur rouge-rose que par la teinture qu'on auroit donnée aux pommades dont on se seroit servi, ce qu'il est facile de connoître en essuyant avec un linge; enfin on relâche les parties resserrées artificiellement en les humectant avec les fumigations d'eau tiède. Il convient d'être prévenu là-dessus, pour n'être point dupes de l'artifice des personnes qui voudroient imposer à la justice, & sous un faux-prétexte s'établir des droits illégitimes contre leurs parties adverses. (Y)

RÉSULTAT, f. m. (*Gram.*) ce qu'on a recueilli d'une conférence, d'une recherche, d'une méditation, d'un discours, ou ce qui a été conclu & arrêté, ou qui s'est ensuivi d'une ou de plusieurs autres choses.

Les diètes de Pologne sont ordinairement si tumultueuses, qu'on ne peut en tirer aucun résultat. B b ij

neufes, qu'il est bien difficile d'y former un *résultat* qui soit au goût de tout le monde.

Le *résultat* ordinaire des disputes, dit M. Bayle, c'est que chacun demeure plus attaché à son sentiment qu'auparavant.

RÉSUMER, v. act. (*Gram.*) reprendre sommairement les principaux points d'un discours, soit pour le réfuter, soit pour le faire valoir.

RÉSUMPTÉ, f. f. *terme de l'école*, c'est un acte qui a été rétabli en 1676 par la faculté, & qui doit être soutenu par le nouveau docteur, pour avoir suffrage aux assemblées de la faculté & jouir des droits du doctorat. Cet acte se soutient dans une des six années qui suivent la licence; jusqu'alors les nouveaux docteurs ne sont ni admis aux assemblées de la faculté, ni choisis pour présider aux thèses. La *résumpte* dure depuis une heure jusqu'à six; elle a pour objet tout ce qui appartient à l'Écriture sainte.

RÉSUMPTÉ, adj. celui qui a soutenu sa *résumpte*, un docteur *résumpté*.

RESUMPTION, f. f. (*Gram.*) est une recapitulation des choses qui ont été dites, soit par celui qui les résume, soit par un autre. Ainsi l'on dit *résumer* un discours, *résumer* une dispute. Les avocats généraux, avant que de donner leurs conclusions, résument les moyens pour & contre.

RESUMPTION, en termes d'école, est la répétition que fait un répondant de l'argument ou de la difficulté qu'on lui propose, afin de la résoudre & d'y répondre en forme.

RÉSURE, f. f. (*Commerce de poisson salé*.) on dit aussi *rognes*, *raves* ou *coques*; ce sont les divers noms que l'on donne aux œufs de morues, de gabillands, de stockfiches & de maquereaux que l'on a ramassés & salés dans des barrils. Son usage ordinaire est pour jeter dans la mer avant que de pêcher les sardines; l'appât qu'on en compose étant une espèce d'ivraie qui enivre ce poisson, l'oblige de s'élever du fond de l'eau & le fait donner dans les filets. *Diction. du Commerce.* (D. J.)

RÉSURRECTION, f. f. (*Théolog.*) c'est l'acte de retourner après la mort à une seconde ou nouvelle vie. Voyez VIE & MORT.

La *résurrection* peut être ou pour un tems ou perpétuelle. La *résurrection* pour un tems est celle où un homme mort ressuscite pour mourir de nouveau. Telles sont les *résurrections* miraculeuses dont il est fait mention dans l'Écriture, comme celle de Lazare. La *résurrection* perpétuelle est celle où l'on passe de la mort à l'immortalité, telle qu'a été la *résurrection* de Jesus-Christ, & telle que la foi nous fait espérer que fera la nôtre à la fin des siècles. C'est dans le dernier sens que nous allons prendre le mot de *résurrection* dans tout cet article.

Le dogme de la *résurrection* des morts est une créance commune aux Juifs & aux Chrétiens. On le trouve clairement marqué dans l'ancien & le nouveau Testament. Comme, *Psal. xv. 10. Job xix. 25. Ezéch. xxxvij. 1, 2, 3. Macch. viij. 9, 14, 23, 29*, lorsque Jesus-Christ parut dans la Judée, la *résurrection* des morts étoit reçue comme un des principaux articles de foi de la religion des Juifs par tout le corps de la nation, à l'exception des seuls Sadducéens qui la nioient & qui toutefois étoient tolérés, mais Jesus-Christ a enseigné expressément ce point de notre foi & est lui-même ressuscité.

L'argument qu'on tire de la *résurrection* en faveur de la vérité de la religion chrétienne est un de ceux qui pressent avec plus de force & de conviction. Les circonstances en sont telles qu'elles portent ce point jusqu'à la démonstration, suivant la méthode des géomètres, comme Ditton l'a exécuté avec succès.

Quoique les Juifs admettent la *résurrection*, ils varient beaucoup sur la manière dont elle se fera. Les

uns la croient générale, d'autres avancent que tous les hommes ne ressusciteront pas, mais seulement les Israélites, encore exceptent-ils du nombre de ceux-ci les plus grands scélérats. Les uns n'admettent qu'une *résurrection* à tems, les autres une *résurrection* perpétuelle, mais seulement pour les ames. Léon de Modene, *cérémon. des Juifs, part. IV. c. ij.* dit qu'il y en a qui croient, comme Pythagore, que les ames passent d'un corps dans un autre, ce qu'ils appellent *gilgul* ou roulement. D'autres expliquent ce roulement du transport qui se fera à la fin du monde par la puissance de Dieu de tous les corps des Juifs morts hors de la Judée, pour venir dans ce dernier pays se réunir à leurs ames. Voyez GILGUL.

Ceux d'entre les Juifs qui admettent la métempsychose sont fort embarrassés sur la manière dont se fera la *résurrection*; car comment l'ame pourra-t-elle animer tous les corps dans lesquels elle aura passé? Si elle n'en anime qu'un, que deviendront tous les autres? & seroit-il à son choix de prendre celui qu'elle jugera le plus à propos? Les uns croient qu'elle reprendra son premier corps, d'autres qu'elle se réunira au dernier; & que les autres corps qu'elle a autrefois animés, demeureront dans la poussière confondus avec le reste de la matière.

Les anciens Philosophes qui ont enseigné la métempsychose, ne paroissent pas avoir connu d'autre *résurrection*, & il est fort probable que par la *résurrection* plusieurs Juifs n'entendoient non plus que la transmigration successive des ames.

On demande quelle sera la nature des corps ressuscités, quelle sera leur taille, leur âge, leur sexe? Jesus-Christ, dans l'Évangile de S. Matth. chap. xxij. vers. 30, nous apprend que les hommes, après la *résurrection*, seront comme les anges de Dieu, c'est-à-dire, selon les peres, qu'ils seront immortels, incorruptibles, transparents, légers, lumineux, & en quelque sorte spirituels, sans toutefois quitter les qualités corporelles, comme nous voyons que le corps de Jesus-Christ ressuscité étoit sensible, & avoit de la chair & des os. *Luc xxiv. 9.*

Quelques anciens docteurs hébreux, cités dans la Gemarre, soutenoient que les hommes ressusciteroient avec la même taille, avec les mêmes qualités & les mêmes défauts corporels qu'ils avoient eu dans cette vie; opinion embrassée par quelques Chrétiens qui se fondoient sur ce que Jesus-Christ avoit conservé les stigmates de ses plaies après sa *résurrection*. Mais, comme le remarque S. Augustin, Jesus-Christ n'en usa de la sorte que pour convaincre l'incrédulité de ses disciples, & les autres hommes n'auront pas de pareilles raisons pour ressusciter avec des défauts corporels ou des difformités. *Sermon. 242. n°. 3 & 4.*

La *résurrection* des enfans renferme aussi des difficultés. S'ils ressuscitent petits, foibles & dans la forme qu'ils ont eue dans le monde, de quoi leur servira la *résurrection*? Et s'ils ressuscitent grands, bien faits & comme dans un âge avancé, ils seront ce qu'ils n'ont jamais été, & ce ne sera pas proprement une *résurrection*. S. Augustin penche pour cette dernière opinion, & dit que la *résurrection* leur donnera toute la perfection qu'ils auroient eue, s'ils avoient eu le tems de grandir, & qu'elle les garantira de tous les défauts qu'ils auroient pu contracter en grandissant. Plusieurs, tant anciens que modernes, ont cru que tous les hommes ressusciteront à l'âge où Jesus-Christ est mort, c'est-à-dire vers 33 ou 35 ans. Pour accomplir cette parole de S. Paul, *afin que nous arrivions tous à l'état d'un homme parfait à la mesure de l'âge complet de Jesus-Christ*. Ce que les meilleurs interprètes entendent dans un sens spirituel des progrès que doivent faire les Chrétiens dans la foi & dans la vertu. *Aug. epist. 167. de civit. Dei, l. XXII.*

c. xiiij. & xv. Hieron. epitaph. Paul. D. Thom. & Est. in epher. iv. 13.

Enfin plusieurs anciens ont douté que les femmes dussent ressusciter dans leur propre sexe, se fondant sur ces paroles de Jesus-Christ, *dans la résurrection ils ne se marieront pas & n'épouseront point de femmes.* A quoi l'on ajoute que, selon Moïse, la femme n'a été tirée de l'homme que comme un accident ou un accessoire, & par conséquent qu'elle ressuscitera sans distinction du sexe. Mais on répond que si la distinction des sexes n'est pas nécessaire après la *résurrection*, elle ne l'est pas plus pour l'homme que pour la femme : que la femme n'est pas moins parfaite en son genre que l'homme, & qu'enfin le sexe de la femme n'est rien moins qu'un défaut ou une imperfection de la nature. *Non enim est vitium sexus femineus sed natura.* Aug. de civit. Dei, lib. XXII. c. xvij. Origen. in Matth. xxiiij. 30. Hilar. & Hieron. in eund. loc. Athanas. Basil. & alii apud August. lib. XXII. de civit. Dei, c. xvij. Dictionn. de la Bible de Calmet, tome III. lettre R, au mot *résurrection*, p. 371. & suiv.

Les Chrétiens croient en général la *résurrection* du même corps identique, de la même chair & des mêmes os qu'on aura eu pendant la vie au jour du jugement. Voici deux objections que les Philosophes opposent à cette opinion avec les solutions qu'on y donne.

1°. On objecte que la même masse de matière & de substance pourroit faire au tems de la *résurrection* partie de deux ou de plusieurs corps. Ainsi quand un poisson se nourrit du corps d'un homme, & qu'un autre homme ensuite se nourrit du poisson, partie du corps de ce premier homme devient d'abord incorporé avec le poisson, & ensuite dans le dernier homme qui se nourrit de ce poisson. D'ailleurs on a vu des exemples d'hommes qui en mangeoient d'autres, comme les Cannibales & les autres sauvages des Indes occidentales le pratiquent encore à l'égard de leurs prisonniers. Or quand la substance de l'un est ainsi convertie en celle de l'autre, chacun ne peut pas ressusciter avec son corps entier ; à qui donc, demande-t-on, échoira la partie qui est commune à ces deux hommes ?

Quelques-uns répondent à cette difficulté que comme toute matière n'est pas propre & disposée à être égalée au corps & à s'incorporer avec lui, la chair humaine peut être probablement de cette espèce, & par conséquent que la partie du corps d'un homme qui est ainsi mangée par un autre homme, peut sortir & être chassée par les sécrétions, & que, quoique confondue en apparence avec le reste de la matière, elle s'en séparera par la toute-puissance divine au jour de la *résurrection* générale, pour le rejoindre au corps dont elle aura fait partie pendant la vie présente.

Mais la réponse de M. Leibnitz paroît être plus solide. Tout ce qui est essentiel au corps, dit-il, est le *flamen* originel qui existoit dans la semence du père, bien plus, suivant la théorie moderne de la génération, qui existoit même dans la semence du premier homme. Nous pouvons concevoir ce *flamen* comme la plus petite tache ou point imaginable, qui par conséquent ne peut être séparé ou déchiré pour s'unir au *flamen* d'aucun autre homme. Toute cette masse que nous voyons dans le corps n'est qu'un accroissement au *flamen* originel, une addition de matière étrangère, de nouveaux sucs qui se sont joints au *flamen* solide & primitif ; il n'y a donc point de réciprocation de la matière propre du corps humain, par conséquent point d'incorporation, & la difficulté proposée tombe d'elle-même, parce qu'elle n'est appuyée que sur une fausse hypothèse. Voyez *STAMEN*, *SOLIDE*, *GÉNÉRATION*.

2°. On objecte que, selon les dernières découvertes qu'on a faites sur l'économie animale, le corps humain change perpétuellement. Le corps d'un homme, dit-on, n'est pas entièrement le même aujourd'hui qu'il étoit hier. On prétend qu'en sept ans de tems le corps éprouve un changement total, de sorte qu'il n'en reste pas la moindre particule. Quel est, demande-t-on, celui de tous ces corps qu'un homme a eu pendant le cours de sa vie qui ressuscitera ? Toute la matière qui lui a appartenu ressuscitera-t-elle ? Ou si ce n'en sera qu'un système particulier, c'est-à-dire la portion qui aura composé son corps pendant tel ou tel espace de tems, fera-ce le corps qu'il aura eu à vingt ans, ou à trente ou à soixante ans ? S'il n'y a que tel ou tel de ces corps qui ressuscite, comment est-ce qu'il pourra être récompensé ou puni pour ce qui aura été fait par un autre corps ? Quelle justice y a-t-il de faire souffrir une personne pour une autre ?

On peut répondre à cela sur les principes de M. Locke, que l'identité personnelle d'un être raisonnable consiste dans le sentiment intérieur, dans la puissance de se considérer *soi-même* comme la même chose en différens tems & lieux. Par-là chacun est à soi, ce qu'il appelle *soi-même*, sans considérer si ce *même* est continué dans la même substance ou dans des substances différentes. L'identité de cette personne va même jusques-là ; elle est à présent le même *soi-même* qu'elle étoit alors, & c'est par le même *soi-même* qui réfléchit maintenant sur l'action que l'action a été faite.

Or c'est cette identité personnelle qui est l'objet des récompenses & des punitions, & que nous avons observé pouvoir exister dans les différentes successions de matière ; de sorte que pour rendre les récompenses ou les punitions justes & raisonnables, il ne faut rien autre chose sinon que nous ressuscitions avec un corps tel que nous puissions avec lui retenir le témoignage de nos actions. Au reste on peut voir dans Nieuventit une excellente dissertation sur la *résurrection*. Cet auteur prouve très-bien l'identité que l'on conteste & répond solidement aux objections.

RETABLE, f. m. (*Archit.*) c'est l'architecture de marbre, de pierre ou de bois, qui compose les décorations d'un autel ; & *contre-retable*, est le fonds en manière de lambris, pour mettre un tableau ou un bas-relief, & contre lequel est adossé le tabernacle avec ses gradins. Daviler. (*D. J.*)

RÉTABLIR, (*Gram. & Jurisp.*) c'est remettre une personne ou une chose dans l'état où elle étoit auparavant. On *rétablit* dans ses fonctions un officier qui étoit interdit ; on *rétablit* en sa bonne fame & renommée, un homme qui avoit été condamné injustement à quelque peine qui le notoit d'infamie ; on *rétablit* en possession d'un héritage ou autre immeuble, quelqu'un qui avoit été dépouillé, soit par force ou autrement ; on *rétablit* dans un compte un article qui avoit été rayé. Voyez RÉTABLISSEMENT. (*A*)

RÉTABLISSEMENT, f. m. (*Gram. & Jurisp.*) d'une partie ou article de recette, dépense ou reprise dans un compte, est lorsque l'article qui avoit été rayé comme n'étant pas dû, est réformé, remis tel qu'il étoit couché & alloué. (*A*)

RÉTABLISSEMENT, ce terme signifie en pratique de Médecine, le recouvrement entier & total de la santé. Il ne doit point être confondu avec celui de *convalescence*, qui signifie un état bien différent de celui du *rétablissement*. Les malades & le vulgaire ne distinguent guère ces deux états, ce qu'il importe bien d'éviter pour le bien des malades, attendu que dans le *rétablissement* les forces des malades sont entièrement recouvrées, & qu'ils n'ont point besoin d'observer aucun ménagement sur l'usage des alimens, des boissons, & des autres non-naturels ; dans la *convalescence* au contraire, on doit éviter l'excès, &

tâcher de tenir un régime exact. Cette idée du *rétablissement* mérite d'être examinée ; il ne faut point la confondre avec celle de la convalescence, mais bien avec le recouvrement des forces.

Le *rétablissement* parfait & total est la même chose que la santé même, ainsi il ne convient pas de traiter dans cet état, comme dans celui de la convalescence, attendu que dans celle-ci les organes digestifs sont considérablement diminués par les évacuations & les accidens des maladies.

RETAILLES, f. m. pl. *terme de Peaussier*, ce sont les rognures des peaux d'animaux, qui sont propres à faire de la colle-forte.

RETAILLÉ, adj. *terme de Chirurgie* dont Ambroise Paré s'est servi pour dénommer celui qui a souffert une opération, dans la vue de recouvrer le prépuce qui lui manquoit. Cette opération est décrite par Celse, *lib. VII. c. xxv*. Il croit la chose plus aisée sur un enfant que sur un homme ; plus encore sur quelqu'un à qui le défaut de prépuce est naturel, que sur un autre qui a été circoncis ; & beaucoup plus facile sur une personne qui a le gland petit, & la peau lâche, que sur une où ces choses sont contraires. Voici la méthode d'opérer que Celse propose pour ceux qui ont le paraphimosis naturel. Il faut prendre la peau autour du gland, & la tirer jusqu'à ce qu'il en soit couvert ; & après l'avoir liée, on coupera circulairement la peau auprès du pubis : en la ramenant doucement vers le lien, la verge se trouvera découverte à sa partie supérieure en forme de cercle. On appliquera de la charpie sur cette plaie, & on contiendra la peau inférieurement, jusqu'à ce que la cicatrice soit faite. A l'égard de ceux qui ont été circoncis, qu'on nomme en latin *recutiti*, & qui méritent seuls le nom de *retailés*, voici l'opération par laquelle ils peuvent l'acquérir : c'est encore d'après Celse que j'en donnerai la description ; il en parle comme d'une chose d'usage ordinaire. On détachera la peau de la verge, en faisant une incision sous le cercle du gland. Cette opération, dit-il, n'est pas douloureuse, parce qu'après l'incision on tire avec la main, la peau de bas en haut jusqu'au pubis, ce qui se fait sans effusion de sang ; on ramène ensuite la peau plus bas que le gland : alors on trempe la verge dans de l'eau froide, & on l'entoure d'un médicament répercussif ; on met le malade à une diète très-rigoureuse pour éviter les érections. Lorsque l'inflammation est passée, on ôte l'appareil, & l'on fait un bandage qui commence depuis l'os pubis, jusqu'au bout de la verge, ayant eu soin de mettre un emplâtre retourné entre la peau & le gland, de façon que le médicament porté sur la plaie intérieure, afin de la cicatrifier sans qu'elle contracte d'adhérence. Ambroise, qui ne cite point Celse, paroît néanmoins avoir emprunté de lui tout ce qu'il dit sur cette opération, en proposant les deux méthodes sans distinction, & disant que ceux qui ont été circoncis par commandement de la loi en leur enfance, se font faire cette opération afin de n'être pas reconnus pour Juifs, lorsqu'ils viennent à quitter leur religion. Celse donne la bienfaisance pour motif déterminant, ce que Fabrice d'Aquapendente tourne en ridicule, en désapprouvant cette opération. Et en effet, quelle bienfaisance, & quel ornement peut-on chercher dans une partie qu'on doit tenir cachée aux yeux de tout le monde ? D'ailleurs il remarque qu'il ne résulte aucune lésion de fonctions d'avoir le gland découvert. Les Juifs engendrent des enfans, & connoissent les femmes comme les autres hommes ; il en conclut que cette opération n'est pas nécessaire, & qu'on ne doit point la pratiquer. Paul d'Ægine rapporte les deux méthodes d'opérer d'après Anthylus ; mais il a prévenu Celse dans le jugement désavantageux porté contre une opération douloureuse, faite sans besoin pour réparer un

vice qui ne porte aucune atteinte aux fonctions, & dont l'indécence prétendue n'exige pas le tourment qu'il faudroit souffrir pour en être délivré. (Y)

RETAILLER, v. a. (*Gram.*) tailler de nouveau. Un habit *retailé* ne va jamais bien.

RETAPER LES CHEVEUX, *terme de Perruquier*, c'est les peigner à rebours en commençant par le côté de la pointe, afin de faire renfler la frisure pour arranger ensuite les boucles. Voyez ACCOMMODER.

RETARD, f. m. *terme d'Horlogerie*, signifie proprement la partie d'une montre qui sert à retarder ou à avancer son mouvement. Les principales pièces qui servent à cette opération sont, la roue de rosette & la rosette, la portion de roue appelée *rateau*, & la coulisse ; toutes ces pièces sont attachées sur la platine du nom : elles exigent, & principalement la coulisse de la part de l'ouvrier, beaucoup de précision, arrivant souvent qu'une montre, même d'ailleurs très-parfaite, mais négligée dans cette partie, va très-irrégulièrement & s'arrête dans certaines circonstances. Ces inconvéniens proviennent souvent de ce qu'en avançant ou retardant la montre jusqu'à un certain période, cela fait tant soit peu lever la coulisse, & qu'alors le balancier frottant dessus, arrête son mouvement, ou la fait aller très-irrégulièrement lorsque le frottement n'est point assez fort pour arrêter les vibrations. L'on pourroit prévenir ces inconvéniens, supprimer plusieurs pièces, & rendre les montres beaucoup plus parfaites, en imitant la construction mise en pratique par Beeckaert, horloger, beaucoup plus simple & exempte des vicissitudes auxquelles sont sujettes les coulisses ordinaires. Il supprime la roue de rosette, la rosette, le rateau, la coulisse, l'aiguille & des vis ; à toutes ces pièces il supplée une aiguille tournante au moyen du bout de la clé, retenu au centre du coq par le pont d'acier, qui sert en même tems pour recevoir le bout du pivot du balancier. Cette aiguille aboutit au bord du coq, où sont des chiffres & divisions pour indiquer l'avance & le retard ; elle porte à-travers le coq une cheville fendue, à l'effet de serrer le ressort spiral. Ce ressort est entre le balancier & le coq, moyennant quoi le balancier se trouve rapproché du milieu de ses deux axes de toute la hauteur de la virole. Cet objet peut importer à la perfection des montres.

RETARDATION, f. f. *en Physique*, se dit du ralentissement du mouvement d'un corps, en tant que ce ralentissement est l'effet d'une cause ou force retardatrice. Ce mot *retardation*, n'est pas extrêmement usité. Voyez MOUVEMENT, RÉSISTANCE & RETARDATRICE.

La *retardation* des corps en mouvement provient de deux causes générales ; la résistance du milieu, & la force de la gravité.

La *retardation* qui provient de la résistance, se confond souvent avec la résistance même ; parce que par rapport à un même corps elles sont proportionnelles. Voyez RÉSISTANCE.

Cependant par rapport à différens corps, la même résistance produit différentes *retardations* : car si des corps de volumes égaux, mais de différentes densités, sont mus dans un même fluide avec une vitesse égale, le fluide agira également sur tous les deux ; en sorte qu'ils souffriront des résistances égales, mais différentes *retardations* ; & les *retardations* seront pour chacun des corps, comme les vitesses qui pourroient être engendrées par les mêmes forces dans les corps proposés ; c'est-à-dire que ces *retardations* sont en raison inverse des quantités de matière de ces deux corps, ou de leurs densités.

Supposons à présent que deux corps d'une égale densité, mais de volumes différens, se meuvent avec la même vitesse dans un même fluide, les résistances

augmenteront en raison de leur surface, c'est-à-dire qu'elles feront l'une à l'autre, comme les quarrés des diamètres des deux corps. Or les quantités de matieres sont en raison des cubes des diamètres; les résistances sont les quantités de mouvement perdu, les *retardations* sont les vitesses perdues; & en divisant les quantités de mouvement par les quantités de matiere, vous aurez les vitesses. Les *retardations* sont donc en raison directe des quarrés des diamètres, & en raison inverse des cubes de ces mêmes diamètres, c'est-à-dire en raison inverse des diamètres eux-mêmes.

Si les corps sont égaux, & qu'ils se meuvent avec une même vitesse, & aient une densité égale, mais qu'ils se meuvent dans différens fluides, leurs *retardations* sont comme les densités de ces fluides.

Si des corps d'une même densité & d'un même volume, se meuvent dans le même fluide avec différentes vitesses, les *retardations* sont comme les quarrés des vitesses.

Nous avons déjà dit que plus un corps a de surface, plus il souffre de résistance de la part d'un fluide où il se meut, & plus son mouvement est retardé. C'est pour cette raison que tous les corps ne descendent pas également vite dans l'air. Un morceau de plomb descend beaucoup plus vite qu'un morceau de liege de même poids; parce que le morceau de liege ayant beaucoup plus de volume, présente à l'air une plus grande surface, & rencontre par conséquent un plus grand nombre de parties d'air: d'où il s'ensuit qu'il doit perdre davantage de son mouvement que le morceau de plomb, & par conséquent qu'il doit descendre moins vite. Voyez DENSITÉ, &c.

La *retardation* qui provient de la gravité est particulière aux corps qu'on lance en-haut. Un corps qu'on jette en-haut, est autant retardé qu'il seroit accéléré s'il tomboit en-bas. Il n'y a qu'un seul cas où la force de la gravité conspire entièrement avec le mouvement imprimé au corps; savoir quand le corps est jetté verticalement de haut en bas: dans toute autre cas elle lui est contraire au moins en partie. Voyez ACCÉLÉRATION.

Comme la force de la gravité est uniforme, la *retardation* qui en provient sera égale dans des tems égaux. Voyez GRAVITÉ.

Ainsi, comme c'est la même force qui engendre le mouvement dans le corps tombant, & qui la diminue dans celui qui s'élève, le corps monte jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son mouvement; ce qu'il fait en un même espace de tems qu'un corps tombant mettroit à acquérir la même vitesse avec laquelle il est lancé en-haut. Voyez PROJECTION, DESCENTE.

Les *retardations* qui proviennent de la résistance des fluides, sont l'une à l'autre, 1°. comme les quarrés des vitesses; 2°. comme les densités des fluides dans lesquels les corps se meuvent; 3°. en raison inverse des diamètres des corps; enfin, en raison inverse des densités de ces mêmes corps. Les nombres qui expriment la proportion de ces *retardations*, sont en raison composée de ces raisons; on les trouve en multipliant le quarré de la vitesse par la densité du fluide, & divisant le produit par le diamètre du corps, multiplié par sa densité.

M. Newton est le premier qui nous ait donné les lois de la *retardation* du mouvement dans les fluides, & Galilée le premier qui ait donné celle de la *retardation* du mouvement des corps pesans. Ces deux auteurs ont été commentés & étendus depuis par une infinité d'autres; comme par MM. Huyghens, Varignon, Bernouilly; &c. On trouve dans le discours de ce dernier, sur les lois de la communication du mouvement, plusieurs beaux théorèmes sur les lois de la *retardation* du mouvement dans les fluides. M.

Newton a démontré qu'un corps qui se meut dans un fluide d'une densité égale à la sienne, doit perdre la moitié de sa vitesse avant que d'avoir parcouru trois de ses diamètres. De-là il conclut que les planetes, & sur-tout les cometes, doivent se mouvoir dans un espace non résistant. Les Cartésiens ont fait jusqu'à présent, de vains efforts pour répondre à cette objection. Voyez RÉSISTANCE, &c. (O)

Si le mouvement d'un corps est retardé uniformément, c'est-à-dire si sa vitesse est diminuée également en tems égaux, l'espace que le corps parcourt est la moitié de celui qu'il décriroit par un mouvement uniforme dans le même tems. 2°. Les espaces décrits en tems égaux, par un mouvement retardé uniformément, décroissent suivant les nombres impairs 9, 7, 5, 3, &c. Voyez ACCÉLÉRATION.

RETARDATRICE, est la force qui retarde le mouvement d'un corps; telle est la pesanteur d'un corps qu'on jette de bas en haut, & dont le mouvement est continuellement retardé par l'action que sa pesanteur exerce sur lui dans une direction contraire, c'est-à-dire, de haut en bas. Voyez FORCE & ACCÉLÉRATRICE. Voyez aussi RÉSISTANCE, PESANTEUR, GRAVITÉ, &c. (O)

RETARDER, v. act. (Gram.) c'est arrêter ou ralentir dans sa course; le mauvais tems *retarde* le voyageur; il faut *retarder* cet horloge; quand on peut faire un heureux, pourquoi *retarder* son bonheur?

RETATER, v. act. (Gram.) tâter de nouveau ou à plusieurs reprises. Le médecin a *tâté* & *retâté* le ventre, le poulx; *retâtez* cette sauce; ne *retâtez* pas trop votre ouvrage; plus vous vous *retâterez* là-dessus, plus vous deviendrez perplexe.

RETAXER, v. act. (Gram.) taxer de-rechef. Voyez TAXE & TAXER.

RETEINDRE, v. act. (Teinture) c'est teindre de nouveau; il y a des étoffes qu'il faut teindre d'une couleur en une autre, pour leur donner une parfaite teinture.

RÉTEL ou ARRATAME, (Géog. mod.) province d'Afrique en Barbarie; son étendue est d'environ 20 lieues, le long de la riviere le Ris; elle confine à la province de Sulgumesse, & à celle de Métagara. (D. J.)

RÉTELSTEIN, grotte de (Hist. nat.) cette grotte singulière est en Styrie, son ouverture qui est fort grande, est dans un rocher & à une distance considérable du niveau de la plaine. On y trouve beaucoup d'ossements d'une grandeur demesurée, que l'ignorance des habitans du pays fait prendre pour des os de géans. Voyez OSSEMENS FOSSILES.

RETENDEUR, f. m. (Lainage.) c'est l'ouvrier qui étend & dresse les étoffes au sortir du foulon ou du teinturier.

RETENDRE, v. act. (Gram.) tendre de-rechef. Voyez TENDRE.

RETENDRE, v. act. (Manuf. de lainage.) On appelle ainsi dans les manufactures d'Amiens, la façon qu'on donne aux étoffes de laine au retour de la teinture, en les étendant après qu'elles sont seches, sur le rouleau que l'on nomme *un courroy*, pour empêcher qu'elle ne se frippent ou ne prennent de mauvais plis. Savary. (D. J.)

RETENEGI, f. m. (Mat. méd. des Arab.) mot employé par Avicenne & autres Arabes, pour désigner la résine du pin, du sapin, & en général toutes sortes de poix noires. Les lexicographes qui expliquent *retenegi* par *stirax*, sont certainement dans l'erreur; mais il est vrai que le plus grand nombre des auteurs ont non-seulement confondu les différentes sortes de résines, de poix & de térébenthines; mais aussi tous les différens arbres, pins, sapins, cedres, mélèzes & autres qui en produisent, soit naturellement, soit par incision. (D. J.)

RETENIR, v. act. (*Logique*) parlant de l'esprit humain, est la faculté par laquelle, pour avancer de connoissance en connoissance, il conserve les idées qu'il a recues précédemment ou par les sens ou par la réflexion. *Voyez* FACULTÉ, IDÉE, &c.

Or il retient de deux manieres: la premiere en se perpétuant quelque tems la perception d'une idée, qui est ce qu'on appelle *contemplation*. *Voyez* CONTEMPLATION. La seconde est en faisant renaître en quelque façon les idées qu'il avoit perdues de vue, & cette seconde opération est un effet de la mémoire, laquelle est, pour ainsi dire, le réservoir de nos idées. *Voyez* MÉMOIRE, RÉMINISCENCE.

Nos idées n'étoient que des perceptions actuelles, qui cessent d'avoir un être réel dès que ces perceptions cessent; cette collection de nos idées dans le réservoir de la mémoire, ne signifie autre chose que le pouvoir qu'a notre esprit de faire renaître ces perceptions en plusieurs cas, avec une perception de plus, qui est celle de leur préexistence. *Voyez* PERCEPTION.

C'est au moyen de cette faculté que nous pouvons nous rendre toutes ces idées présentes, & en faire les objets de nos pensées sans le secours des qualités sensibles qui les ont fait naître la premiere fois. *Voyez* ENTENDEMENT.

L'attention & la répétition servent beaucoup à fixer les idées de notre imagination; mais celles qui s'y gravent le plus profondément & qui y font les impressions les plus durables, sont celles qui ont été accompagnées de plaisir & de douleur; les idées qui ne se font présentées qu'une fois à l'esprit, & qui n'ont jamais été répétées depuis, s'effacent bientôt, comme celles des couleurs dans les personnes qui ont perdu la vue dès l'enfance.

Il y a des personnes qui retiennent les choses d'une maniere qui tient du prodige; cependant les idées s'effacent peu à peu quelque profondément gravées qu'elles soient, même dans les personnes qui retiennent le mieux; de sorte que si elles ne sont pas quelquefois renouvelées, l'empreinte s'en efface à la fin sans qu'on puisse davantage se les rappeler. *Voyez* TRACE.

Les idées qui sont souvent renouvelées par le retour des mêmes objets & des mêmes actions qui les ont excitées, sont celles qui se fixent le mieux dans l'imagination & qui y restent le plus long-tems, telles sont les qualités sensibles des corps, telles que la solidité, l'extension, la figure, le mouvement, &c. & celles qui nous affectent le plus ordinairement, comme la chaleur & le froid, & celles qui sont des affections communes à tous les êtres, comme l'existence, la durée, le nombre, qui ne se perdent gueres tant que l'esprit est capable de retenir quelques idées. *Voyez* QUALITÉ, HABITUDE, &c.

RETENIR, (*Jurispud.*) en terme de palais, se dit lorsqu'un juge retient à lui la connoissance d'une cause, instance ou procès qu'il estime être de sa compétence; au lieu que quand il ne se croit pas en droit de retenir la cause instance ou procès, il renvoie les parties devant les juges qui en doivent connoître, ou bien ordonne qu'elles se pourvoient, si c'est un juge qui lui soit supérieur. (A)

RETENIR, (*terme de Courroyeur.*) c'est la seconde fonte ou second foulage que l'on donne aux cuirs après qu'ils ont été drillés, boutés & ébourés, suivant la qualité des peaux. Cette foule se fait avec les pieds. *Savary.* (D. J.)

RETENIR, (*Jardinage.*) il se dit lorsqu'un arbre s'échappe trop, alors on a la précaution de couper très-court ses grands jets.

RETENIR, en terme de haras, se dit d'une jument qui devient pleine, elle a retenu; les jumens retiennent mieux lorsqu'elles sont en chaleur & dans leur

liberté naturelle, que lorsqu'on les fait couvrir en main.

RETENTER, v. act. (*Gram.*) tenter de-rechef. *Voyez* TENTER.

RETENTIF, (*Gram.*) qui retient; on dit des muscles *retentifs*; il y en a à l'anus, à la vessie. *Voyez* SPHINCTERS. On dit une puissance *retentive*, mais la philosophie nouvelle a chassé toutes ces facultés; il est vrai que tandis qu'elles fortoient par une porte, une autre de la même espece entroit par l'autre, c'est la qualité attractive.

RÉTENTION, f. f. (*Jurispud.*) est l'action d'un juge qui retient à lui la connoissance d'une cause, instance ou procès. *Voyez* ci-devant RETENIR. (A)

RÉTENTION, f. f. (*Méd.*) ce terme est employé dans la théorie de la médecine, en opposition à celui d'excrétion (particulièrement en traitant des choses non-naturelles), pour désigner l'espece d'action dans l'œconomie animale, par laquelle les matieres alibiles & toutes les humeurs qui sont utiles doivent être retenues dans les vaisseaux qui leur sont propres, de la maniere la plus convenable pour servir à leur destination; tout comme les matieres excrémentielles, les humeurs inutiles ou nuisibles par leur quantité & par leurs qualités, doivent être expulsées par les moyens établis à cet effet, & ne peuvent être retenues que contre nature.

Ainsi dans le premier cas, la rétention est nécessaire pour fournir son aliment à la vie; dans le second cas la rétention est vicieuse, & le contraire doit avoir lieu, pour que l'équilibre entre les solides & les fluides, & l'ordre dans l'exercice des fonctions, n'en soient pas troublés; en sorte que si la rétention pèche par excès ou par défaut dans les fonctions qui l'exigent ou qui l'excluent, quelle qu'en puisse être la cause, cet effet devient un principe de lésion plus ou moins important, de l'état de santé; les anciens regardoient comme un vice de la force rétentrice ou de la force expultrice la rétention des matieres qui doivent être évacuées, ou l'excrétion de celles qui doivent être retenues. *Voyez* EQUILIBRE.

La rétention étant bien réglée, contribue donc beaucoup à entretenir la vie saine; & les dérangemens à cet égard, qui consistent en ce que les matieres ou humeurs qui doivent être retenues, sont évacuées, comme dans les lenteries, les affections coeliaques, les diarrhées, les hémorrhagies, &c. & les matieres ou humeurs qui doivent être expulsées, sont retenues comme dans les cas de défaut de déjection, de sécrétion, de coction & de crise, sont les causes les plus ordinaires de l'altération de la santé, des désordres dans l'œconomie animale qui la détruisent & abrègent la durée naturelle de la vie. *Voyez* SÉCRÉTION, EXCRÉTION, DÉJECTION, NON NATURELLE (CHOSE), SANTÉ, SEMENCE, LAIT, SANG & MALADIE, COCTION, CRISE, PLÉTHORE, HÉMORRHAGIE, SAIGNÉE, EVACUATION, EVACUANT, PURGATION, &c.

RÉTENTION D'URINE, (*Chirurgie.*) maladie dans laquelle la vessie ne se débarrasse point de l'urine qu'elle contient.

Cette maladie cause en peu de tems beaucoup d'accidens très-fâcheux. Il paroît au-dessus des os pubis une tumeur douloureuse; on sent aussi en portant le doigt dans le fondement une tumeur ronde. La pression que la vessie fait par la distension sur les parties qui l'environnent, y produit en peu de tems l'inflammation; le malade sent une douleur insupportable dans toute la région hypogastrique; il a des envies continuelles d'uriner, il s'agite, il se tourmente, & tous ses efforts deviennent inutiles: bientôt il ne peut respirer qu'avec difficulté, il a des nausées; la fièvre survient; les yeux & son visage s'enflamment, & s'il n'est secouru promptement, il se

forme

forme quelquefois en peu de tems au périné des dépôts urineux, purulens & gangréneux.

La *réten-tion d'urine* qui produit tout ce désordre vient de plusieurs causes plus ou moins difficiles à détruire; on peut les ranger sous quatre classes, savoir certaines maladies de la vessie, des corps étrangers retenus dans sa cavité, plusieurs choses qui lui sont extérieures, & quelques vices de l'uretère.

Les maladies de la vessie qui peuvent occasionner la *réten-tion d'urine*, sont l'inflammation de son cou & la paralysie de son corps.

L'inflammation du cou de la vessie retrécit son ouverture au point que les efforts du malade ne sont pas suffisans pour vaincre la résistance que le sphincter oppose à l'issue de l'urine. Si l'inflammation n'est pas considérable; on peut introduire la sonde dans la vessie. Voyez CATHÉTÉRISME & ALGALIE. Si l'inflammation ne permet pas l'introduction de la sonde, on a promptement recours à la saignée; je n'ai souvent réussi à sonder des malades qu'après leur avoir fait deux saignées du bras à une heure de distance l'une de l'autre; on emploie aussi avec succès les boissons adoucissantes; les bains, les lavemens émolliens, enfin tout ce qui est capable de calmer l'inflammation. Voyez INFLAMMATION. Si tous ces moyens ne permettent pas l'introduction de la sonde, il faut en venir à une opération qui vuide la vessie; car l'urine retenue entretient souvent l'inflammation, & dès que l'urine est évacuée, les parties qui avoisinent la vessie n'étant plus comprimées, l'inflammation cesse, & on peut ordinairement sonder le malade quelque tems après.

La ponction se peut faire au périné ou au-dessus de l'os pubis. Pour la faire au périné on place le malade comme pour lui faire l'opération de la taille. Voyez LIENS. Un aide trouble les bourses, & le chirurgien tenant à la main un trocar un peu plus long qu'à l'ordinaire, le plonge dans la vessie, entre l'os pubis & l'anus, dans le lieu où l'on fait l'opération au grand appareil. Il seroit plus avantageux pour les malades qu'on fît cette ponction plus latéralement pour ne blesser ni l'uretère ni le cou de la vessie. M. de la Peyronie l'a pratiquée dans ce lieu avec succès. La méthode de donner ce coup de trocar dans la vessie se trouve déterminée à l'article de la lithotomie, à la méthode de M. Foubert. Voyez TAILLE.

La ponction au-dessus de l'os pubis a été proposée par Tolet, chirurgien de Paris, & lithotomiste du roi; feu M. Mery, aussi chirurgien de Paris, en chef de l'hôtel-dieu, & anatomiste de l'académie royale des Sciences, l'a pratiquée le premier. Dans la *réten-tion d'urine* la vessie forme une tumeur au-dessus de l'os pubis; on plonge le trocar de haut en bas dans la vessie en piquant un peu au-dessous de la partie la plus éminente de cette tumeur. J'ai fait deux fois cette opération avec succès à deux vieillards, l'un de 65 & l'autre de 73 ans.

M. Flurant, maître en chirurgie à Lyon, vient de proposer une autre méthode de faire la ponction à la vessie, c'est de la percer par l'intestin rectum, avec un trocar courbe; il a fait cette opération avec succès.

La paralysie qui survient à la vessie peut avoir différentes causes, savoir la commotion de la moëlle de l'épine, après quelque coup ou chute; la luxation d'une ou plusieurs vertèbres des lombes, ou de quelque affection du cerveau; elle vient aussi de la débilité de fibres charnues, à la suite des extensions violentes causées par une *réten-tion* volontaire d'urine, & de la perte du ressort de ces fibres par la vieillesse.

La *réten-tion d'urine* est un symptôme de la paralysie du corps de la vessie, parce que les fibres motrices qui forment le corps de la vessie ne peuvent agir sur l'urine qui distend passivement cet organe. Dans ce cas il faut sonder le malade; l'introduction de la

Tome XIV.

sonde n'est pas difficile, s'il n'y a point de complication par quelque maladie de l'uretère, & on laisse dans la vessie une algalie tournée en S pour donner issue à l'urine à mesure qu'elle distille des ureteres, afin que les fibres de la vessie puissent reprendre leur ton naturel, ce que l'on peut favoriser par des injections corroborantes.

Il y a une remarque fort importante à faire sur la *réten-tion d'urine* par la paralysie de la vessie, c'est l'écoulement involontaire de l'urine qui sort par regorgement lorsque la vessie est poussée au dernier degré d'extension possible. Il ne faut pas que cet écoulement de l'urine en impose, la *réten-tion* n'en existe pas moins, & si l'on n'a recours à la sonde, on voit survenir des abcès urino-gangréneux, comme nous l'avons dit dans la description des symptômes & de leurs progrès.

Les corps étrangers qui sont dans la vessie, & qui forment la seconde classe des causes de la *réten-tion d'urine*, sont la pierre, le pus, le sang, & les fungus ou excroissances charnues.

La pierre empêche la sortie de l'urine en s'appliquant à l'orifice interne de la vessie; l'introduction de la sonde suffit pour la ranger. Quelquefois la pierre est petite & l'urine la pousse enfin dans l'uretère, où elle n'est pas moins un obstacle à l'issue de ce fluide, alors il faut tâcher de procurer la sortie de ce corps étranger en injectant de l'huile dans l'uretère, en essayant de le faire couler le long du canal, & par autres moyens dont il a été parlé au mot LITHOTOMIE à l'article des PIERRES DANS L'URETÈRE. Voyez LITHOTOMIE. Le pus, le sang, & les matieres glaireuses qui causent la *réten-tion d'urine* ne s'opposent point à l'intromission de la sonde, par laquelle on fait des injections capables de délayer & de diffoudre ces matieres; l'administration des remèdes intérieurs qui remplissent les mêmes vues doit concourir avec ces moyens extérieurs.

Lorsqu'il y a dans la vessie des excroissances charnues qui bouchent l'orifice interne de cet organe, ou qui empêchent son corps de se contracter pour chasser l'urine, il faut faire une incision au périné, & placer une canule dans la vessie. Voyez BOUTONNIERE. Les injections avec l'eau d'orge, ou autre décoction convenable, détachent quelquefois ces fungus, & en débarrassent la vessie lorsqu'ils suppurent. Il y a certains fungus à base étroite, qu'on pourroit lier par la méthode dont il est parlé à l'article du polype, à l'occasion du polype de la matrice. Voyez POLYPE UTÉRIN.

La troisième classe des causes de la *réten-tion d'urine* comprend les choses extérieures à la vessie, telles sont la grossesse, les corps étrangers ou les excréments endurcis & arrêtés dans le rectum, l'inflammation de la matrice ou sa chute, le gonflement des hémorrhoides, un dépôt autour de l'anus, & quelques tumeurs auprès du cou de la vessie.

Dans la *réten-tion d'urine*, dans le cas de grossesse ou de la chute de matrice, on sonde le malade avec la précaution que nous avons fait observer à l'article CATHÉTÉRISME. Les lavemens émolliens & les laxatifs doux procureront la sortie des matieres retenues dans le rectum. L'inflammation de la matrice, du rectum, & le gonflement des hémorrhoides se traitent par les remèdes qui conviennent à ces cas. S'il s'est formé un dépôt autour de l'anus, on l'ouvre le plutôt qu'il est possible; si une tumeur placée près le cou de la vessie presse & comprime cette partie, & qu'il ne soit pas possible de sonder le malade, on fait la ponction au-dessus de l'os pubis, comme nous l'avons dit au commencement de cet article. On donne en même tems tous ses soins à la guérison de la tumeur du périné. Ce traitement n'opere souvent qu'après plusieurs jours, le rétablissement du cours

C c

des urines par la voie naturelle, ce qui met dans la nécessité de laisser la canule dans la vessie au-dessus de l'os pubis; cette pratique est sujette à un inconvénient; la vessie s'affaisse par la sortie de l'urine, & si elle est susceptible de quelque contraction, ce qui est toujours, hors le cas de paralysie, elle se resserre au-dessous de la canule; dès que l'extrémité de la canule n'est plus dans la vessie, les urines ne sont plus conduites directement, elles s'épanchent dans le tissu cellulaire, & ne sortent qu'après avoir imbibé ce tissu où elles forment quelquefois des abscesses. J'ai vu un exemple de cet accident. M. Foubert m'a montré un instrument avec lequel on peut faire la ponction au-dessus de l'os pubis sans craindre que la vessie abandonne la canule. C'est une canule courbe, dont l'intérieur est garni d'un ressort en spirale qui ne s'oppose point à la sortie de l'urine, & par lequel on pousse une pointe de trocar, au moyen de laquelle on pénètre dans la vessie. La ponction faite, la pointe du trocar se retire dans la canule; cette pointe a une surface canelée pour le passage des urines. La courbure de cette canule soutient la vessie, & empêche qu'elle ne s'affaisse au-dessous de ladite canule: l'intérieur de la canule & du ressort qui y est renfermé contient une languette de chamois, qui sert de philtre à l'urine.

Les vices de l'uretère sont la quatrième classe des causes de la *rétenion d'urine*; nous avons parlé de ces vices en parlant des carnosités. Voyez CARNOSITÉ.

Si le cas de la *rétenion d'urine* est pressant, on peut faire la ponction au-dessus du pubis ou par le rectum & y laisser la canule jusqu'à ce qu'on ait mis le canal de l'uretère en suppuration dans le cas de carnosité. Mais si le vice de l'uretère vient de brides & de cicatrices qui ne sont point des maladies par leur essence, mais au contraire des signes de guérison parfaite, les bougies suppuratives ne procureront aucun effet. Les caustiques qu'on pourroit employer causent par l'irritation qu'ils excitent, des gonflemens & des irritations considérables; dans ce cas il faut faire une opération au périnée. La ponction ne suffit pas, il faut une incision; on peut dans ce cas se conformer, comme dans la taille, à la méthode de M. Foubert. Voyez TAILLE.

Dans le cas du gonflement des prostates, il faut mieux faire la boutonnière, afin de procurer plus facilement la suppuration de cette glande; mais le vice de l'uretère empêchant qu'on ne se conduise sur la sonde comme nous l'avons dit en parlant de cette opération; le chirurgien, au défaut de ce guide, fait une incision aux tégumens, fend l'uretère, & après s'être bien représenté la structure & la position des parties, il porte dans la vessie un trocar dont la canule est fendue: à la faveur de cette fente il fait une incision suffisante avec un bistouri pour y placer une canule, comme il a été dit à l'opération de la boutonnière; on a pratiqué cette méthode avec succès: le reste du traitement est semblable à celui de la boutonnière. Voyez BOUTONNIÈRE. Toute cette matière est fort bien traitée par M. de la Faye, dans ses remarques sur les opérations de Dionis. (Y)

RETENTIONNAIRE DE SOIE, (*Manufact.*) ce sont ceux des maîtres-ouvriers à façon, qui retiennent les soies & autres matières que les marchands-maîtres leur donnent pour être employées aux ouvrages & étoffes qu'ils leur commandent.

RETENTIR, v. n. RETENTISSEMENT, f. m. (*Gram.*) continuité d'un son & de ses harmoniques dans un lieu concave; les cavernes *retentissent*; les forêts *retentissent*; les appartemens *retentissent*; un instrument touché en fait *retentir* un autre. Il s'exerce dans l'air des ondulations telles que nous les voyons se faire dans l'eau par la chute d'un corps; elles se prolongent en tous sens sans s'interrompre; & sans

cette propriété, peut-être pour s'entendre faudroit-il attendre que l'atmosphère fût stagnant & tranquille; mais grâce à la continuité ininterrompue des ondulations en tous sens, tous les sons arrivent à nos oreilles, non arrêtés, non confondus. On peut mettre la masse de l'air d'un appartement en ondulations en chantant tout bas un air; cet air chanté ne sera aucunement entendu de ceux qui sont dans l'appartement; cependant ils en seront assez sensiblement affectés pour être déterminés à chanter le même air, s'ils le savent, & s'il leur prend envie de chanter; on prétend que c'est un fait constaté par quelques expériences qui mériteroient bien d'être répétées.

RETENTUM; (*Jurisprudence.*) terme latin que l'on a conservé dans l'usage du palais pour exprimer ce qui est retenu *in mente judicis*, & qui n'est pas exprimé dans le dispositif d'un jugement ou prononcé en lisant le jugement. Ces sortes de *retentum* ne sont guère usités qu'en matière criminelle; par exemple, lorsqu'un homme est condamné au supplice de la roue, la cour met quelquefois en *retentum*, que le criminel sera étranglé au premier, second, ou troisième coup.

L'usage de ces *retentum* est fort ancien; on en trouve un exemple dans les registres *olim*, en 1310, où il est dit que le parlement condamna un particulier en l'amende de 2000 livres au profit du roi; mais qu'il fut arrêté *in mente curiæ*, que le condamné n'en payeroit que 1000 liv. *sed intentio curiæ est quod non levatur nisi mille libræ & quod rex quittet residuum.*

Loyseau, en son *traité des offices*, dit que les cours souveraines sont les seules qui peuvent mettre des *retentum* à leurs jugemens; & en effet, l'ordonnance de 1670, titre 10, article 7, ne permet qu'aux cours de faire des délibérations secrètes pour faire arrêter celui qui est seulement décrété d'assigné pour être oui, ou d'ajournement personnel. Voyez les *plaid.* de M. Cochin, tome I. dix-huit.^{me} cause, p. 257. (A)

RETENU, (*Gram.*) participe du verbe *retenir*. Voyez RETENIR.

RETENU, adj. terme de Manège; ce mot se dit d'un cheval; un cheval *retenu*, est celui qui ne part pas de la main franchement, & qui faute au lieu d'aller en avant. Richelet. (D. J.)

RETENUE, f. f. (*Gram.*) circonspection dans les actions, & surtout dans le discours. La *retenue* convient particulièrement à la jeunesse; c'est une vertu des deux sexes; mais qu'on exige plus encore des femmes que des hommes, & des filles que des femmes: l'honnêteté est dans les actions, la modestie dans le maintien, & la *retenue* dans le propos.

RETENUE, (*Jurisprudence.*) signifie quelquefois ce que l'on déduit à quelqu'un sur un paiement qu'on lui fait, comme le dixième de *retenue* des gages des officiers.

On dit aussi *brevet de retenue*, pour exprimer la faculté que le roi donne à un officier ou à ses héritiers, de répéter du successeur à l'office une certaine somme, quoique l'office ne soit pas vénal.

Retenue, signifie quelquefois *retrait*; la *retenue* féodale est le retrait féodal ou seigneurial. Voyez RETRAIT.

RETENUE, ou chambre *retenue*, au parlement de Toulouse, est la chambre qui tient pendant les vacations; on dit *messieurs de la retenue*, pour dire les *présidens & conseillers de la chambre des vacations*. Voyez le *style du parlement de Toulouse* par Cayron, livre IV. titre 13. page 573. (A)

RETENUE, (*Commerce.*) on nomme ainsi dans la bourse des négocians de Toulouse, le choix ou nomination que les prieurs & consuls sont tenus de faire chaque année de 60 marchands, pour être juges-conseillers de ladite bourse, & assister aux jugemens

qui se rendent dans cette juridiction. *Savary. (D. J.)*
RETENUE, (*Marine.*) voyez CORDE DE RETENUE, & ATTRAPE.

RETENUE, (*Charpent.*) on dit qu'une piece de bois a sa retenue sur une muraille ou ailleurs, quand elle est entaillée de telle sorte, qu'elle ne peut reculer ni avancer de part & d'autre. (*D. J.*)

RETFORD, (*Géog. mod.*) petite ville à marché d'Angleterre, dans la province de Nottingham, à 140 milles de Londres; elle envoie deux députés au parlement. *Long. 16. 36. latit. 53. 15. (D. J.)*

RETHEL, (*Géog. mod.*) ville de France, en Champagne, capitale du Réthelois, sur une montagne, près de l'Aisne, à 10 lieues au nord-est de Rheims, à 14 au sud-ouest de Sedan, & à 45 au nord-est de Paris. *Long. 22. 6. lat. 49. 37.*

Rethel est fort ancienne; c'étoit un fort du tems de Jules-César, qu'on nommoit *castrum retectum*. On appelloit anciennement le château de Rethel, *Reteste*, qui eut plusieurs seigneurs de ce nom dès le xiiij. siècle. Le comté de Rethel est aussi de très-ancienne érection; car dès le tems de Clovis, saint Arnould est qualifié comte de Rethel.

La ville de Rethel a été souvent prise & reprise dans le dernier siècle; elle fut érigée en duché par Henri III. en 1581, en faveur de Charles de Gonzague. Ensuite le cardinal Mazarin acheta le duché de Rethel, & la confirmation lui en fut accordée en 1663. C'est un des plus beaux duchés du royaume, dont le revenu va au-delà de soixante mille livres; l'élection de Rethel est composée de 296 paroisses, presque toutes du diocèse de Rheims. (*D. J.*)

RETHELOIS LE, (*Géog. mod.*) pays de la Champagne, borné au septentrion par les Pays-bas, à l'orient par le pays d'Argonne & le Clermontois, au midi par le Rhémois, & à l'occident par le Laonnois. Une partie de ce pays est couverte de bois, où il y a beaucoup de forges de fer & de charbon: le reste est très-abondant en pâturages; il y a plusieurs rivières, dont la plus considérable est l'Aisne. La ville capitale est Rethel; les autres villes sont Rocroy, Maubert-Fontaine, Château-Porcien, Mezieres, & Charleville. (*D. J.*)

RETHEM, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au duché de Lunebourg; elle est presque entièrement ruinée, quoiqu'elle soit située sur les bords de la rivière d'Aller, qui étant navigable & poissonneuse, pourroit servir à la rétablir. (*D. J.*)

RETIAIRE, f. m. gladiateur ainsi nommé, parce qu'en combattant contre le myrmillon, il portoit sous son bouclier un filet (*rete*) dans lequel il tâchoit d'envelopper la tête de son adversaire, afin de le renverser & de le tuer. Outre ce filet d'où le *retiaire* avoit tiré son nom, il étoit encore armé d'un javelot à trois pointes; ou d'une espèce de trident. Juste Lipse, & d'autres auteurs, disent qu'il combattoit vêtu & portoit plusieurs éponges, soit pour essuyer la sueur qu'il contractoit en poursuivant le myrmillon, soit pour étancher le sang qui couloit des blessures qu'il pouvoit en recevoir; car ces sortes de gladiateurs se faisoient rarement quartier. On attribue l'invention de ce genre de combat à Pittacus, l'un des sept sages de la Grece, qui dans un combat singulier contre Phrynon, pour terminer une contestation mûe entre les Argiens & les Mytileniens, apporta un filet caché sous sa cuirasse, dont il embrassa la tête de son ennemi. Cette supercherie fut depuis réduite en art, & figura aux jeux publics. Voyez MYRMILLON & GLADIATEUR.

RETICENCE, f. f. (*Belles-Lettres.*) figure de rhétorique, par laquelle l'orateur s'interrompt lui-même au milieu de son discours, & ne poursuivant point le propos qu'il a commencé, passe à d'autres choses; de sorte néanmoins que ce qu'il a dit fasse suffisam-

ment entendre ce qu'il vouloit dire, & que l'auditeur le supplée aisément: Dans l'Athalie de Racine, cette princesse parle ainsi à Joad, lorsqu'il l'a attirée dans le temple, sous prétexte de lui livrer Eliacin & des trésors:

*En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé;
 De ton espoir frivole es-tu désabusé?
 Il laisse en mon pouvoir & son temple & ta vie;
 Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie;
 Je... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter;
 Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.*

Ces interruptions brusques peignent assez bien le langage entrecoupé de la colere: la *reticence* est quelquefois plus expressive que ne le feroit le discours même; mais on ne doit l'employer que dans des occasions importantes: on nomme encore cette figure *aposiopese*. Voyez APOSIOPESE.

D'autres appellent aussi *reticence*, une figure par laquelle on fait mention d'une chose indirectement, en même tems que l'on assure qu'on s'abstiendra d'en parler. Par exemple: « sans parler de la noblesse de » ses ancêtres ni de la grandeur de son courage, je » me bornerai à vous entretenir de la pureté de ses » mœurs ». Mais cette notion n'est pas exacte, & ce tour oratoire s'appelle proprement *préterition* ou *prétermission*. Voyez PRÉTERITION & PRÉTERMISSION.

RETICULAIRE, en Anatomie, nom d'un corps qui s'observe entre la peau & l'épiderme; il a été ainsi nommé par Malpighi, parce qu'il ressemble à un réseau.

Ce corps fut d'abord découvert dans la langue des animaux & dans les piés des oiseaux où on l'observe très-distinctement. Ce fut-là la source des fausses descriptions qu'on nous en a données. Quoique Malpighi ait aussi par la suite découvert dans le bras de l'homme ce corps dont les trous sont très-visibles; dans la langue de bœuf, quoique plusieurs prétendent qu'il n'est point percé, mais simplement couvert de petites fossettes qui reçoivent les papilles; c'est, suivant Albinus, la partie interne la plus molle de l'épiderme ou le corps muqueux; ce corps a différentes couleurs dans les negres. Voyez PAPILLE, MUQUEUX, & NEGRE.

RETICULE, f. m. en Astronomie, est une machine qui sert à mesurer exactement la quantité des éclipses. Cette machine a été inventée, il y a près de 80 ans, dans l'académie royale des Sciences. Voyez ÉCLIPSE.

Ce qui n'est dans l'Astronomie que de pratique & de détail, est d'une extrême importance; souvent même il en coûte autant d'efforts d'esprit, pour trouver les moyens de faire certaines observations, que pour remonter de ces observations aux plus sublimes théories qui en dépendent. En un mot, la manière d'observer, qui n'est que le fondement de la science, est elle-même une grande science. Qu'une éclipse de soleil ou de lune ait été d'une certaine grandeur, on sera étonné de la quantité & de la finesse des conséquences qu'un Astronome saura en tirer; mais on ne songera pas combien il aura eu de peine à s'assurer de la grandeur précise de cette éclipse, & que peut-être ce point-là a été le plus difficile.

Le *reticule* est ordinairement composé de treize fils de soie fort fins parallèles, également éloignés les uns des autres, & placés au foyer du verre objectif du télescope, c'est-à-dire, dans l'endroit où l'image de l'astre est représentée dans sa pleine extension. C'est pourquoi on voit par ce moyen le diamètre du soleil ou de la lune divisé en douze parties égales ou doigts; de sorte que pour trouver la quantité d'une éclipse, il ne faut que compter le nombre des parties lumineuses & des parties obscures. Voyez DOIGT.

Comme un *réticule* carré ne peut servir que pour le diamètre, & non pour la circonférence de l'astre, on le fait quelquefois circulaire, en traçant six cercles concentriques également distans, qui représentent les phases de l'éclipse parfaitement.

Mais il est clair que le *réticule*, soit carré ou circulaire, doit être parfaitement égal au diamètre, ou à la circonférence de la planète, telle qu'elle paroît dans le foyer du verre, autrement la division ne sauroit être juste. Or c'est une chose qui n'est pas aisée à faire, à cause que le diamètre apparent du soleil ou de la lune diffère dans chaque éclipse, & que même celui de la lune diffère de lui-même dans le cours de la même éclipse.

Une autre imperfection du *réticule*, est que sa grandeur est déterminée par celle de l'image qui paroît dans le foyer; & par conséquent il ne peut servir que pour une certaine grandeur.

Mais M. de la Hire a trouvé le secret de remédier à tous ces inconvéniens, & a trouvé le moyen de faire servir le même *réticule* pour tous les télescopes, & toutes les grandeurs de la planète dans la même éclipse.

Le principe sur lequel il appuie son invention, est que deux verres objectifs appliqués l'un contre l'autre, ayant un foyer commun, & y formant une image d'une certaine grandeur, cette image croît à proportion que la distance des deux verres objectifs augmente, du moins jusqu'à un certain point.

Si donc on prend un *réticule* de telle grandeur qu'il puisse égaler précisément le plus grand diamètre que le soleil ou la lune peuvent jamais avoir dans le foyer commun des deux verres objectifs placés l'un contre l'autre; il ne faudra que les éloigner l'un de l'autre, à mesure que l'astre viendra à avoir un plus petit diamètre, pour en avoir toujours l'image exactement représentée, & comprise dans le même *réticule*.

M. de la Hire proposa en même tems de substituer aux fils de soie un *réticule* fait de glace de miroir mince, en traçant des lignes ou des cercles dessus avec la pointe d'un diamant; prétendant par ce moyen éviter l'inconvénient des fils de soies qui sont sujets à s'éloigner du parallélisme par les différentes températures de l'air; mais cela ne peut absolument s'exécuter.

En effet, il est impossible, même avec le diamant le plus dur & le mieux taillé, de faire ou de tracer un trait net sur une glace; car si le trait est assez marqué, la glace sera coupée & se cassera facilement dans l'endroit marqué; que si au-contraire il n'est pas assez marqué pour que la glace soit coupée; il ne fera pas visible, même au microscope; on ne verra qu'une espèce de rainure toute raboteuse. Ainsi, on doit regarder toute machine ou instrument où l'on parle de tracer des lignes bien distinctes sur une glace, comme absolument impraticable.

RETICULUM, (*Littérat.*) ce mot signifie un petit *rets* ou *filet*, une *raquette* à jouer à la paume, parce qu'elle est faite en réseau, & finalement un sac à réseaux, une coiffe claire à réseaux. *Reticulum* étoit encore un *sac à réseau*, dans lequel on portoit le pain en voyage: Varron dit *panarium*, c'est pourquoi saint Augustin appelle la provision de pain *annonam reticam*, parce qu'on la portoit dans des filets; mais le panier des provisions générales d'usage chez les pauvres, étoit fait avec des feuilles de palmier, de jonc ou d'osier, & se nommoit *cumera*. Revenons aux *reticula* ou sacs à réseaux.

Leur usage étoit fort ordinaire aussi-bien en Grece qu'à Rome. Dans les acharnentes d'Aristophane, on voit des oignons dans des sacs à réseaux, *κρομμυα ἐν δικτύοις*; on se servoit aussi de petits paniers en réseaux, *reticula*, pour y mettre des fleurs. Cicéron peint à ravir de cette manière Verrès dans un festin.

Ipse coronam habebat unam in capite, alteram in collo; reticulum quæ ad nares sibi apponebat, tenuissimo lino, minutis maculis, plenum rosæ. Il avoit une couronne sur sa tête, une autre autour du cou; & dans cette attitude, il respiroit de tems en tems l'odeur d'un assemblage de roses, qu'il avoit fait mettre dans un sac de fin lin, tissé à petites mailles.

Tel étoit le sac à réseaux de Verrès; mais tous les *reticula* n'étoient pas de fin lin & à petits carreaux; on les faisoit souvent de jonc, & sans beaucoup de façon. Cependant il y en avoit de magnifiques, soit à fils d'ivoire ou d'argent. Dans la description qu'Hippolochus fit du festin de noces de Carunus, & qu'Athénée nous a conservée, on y voit *ἀρτεφόρα διαίμαντων ἐλεφαντίνων πεπλεγμένα*, des sacs à réseaux pour le pain, faits de lames d'ivoire; & ensuite *ἀρτεφόρον ἀργυρέον*, des sacs pour le pain à lames d'argent. (*D.J.*)

RETIERCEMENT ou **RETIERS**, *f. m.* (*Jurisprudence.*) est un terme qui se trouve dans l'ancienne coutume de Montreuil, pour exprimer le tiers du tiers, c'est-à-dire, la troisième partie du troisième denier du prix de l'héritage: il est dit que ce *retiercement* est dû au seigneur, quand le prix de l'héritage cottier ou roturier, vendu ou chargé de quelque vente, est vendu francs deniers au vendeur; autrement il n'est dû au seigneur que le tiers, & non le *retiercement*. Voyez le gloss. de M. de Lauriere, au mot *réfixieme*. (*A.*)

RÉTIF, *adj.* (*Maréchal.*) épithète qu'on donne à un cheval mutin, qui s'arrête ou recule au lieu d'avancer. Au manege, on appelle *réatif* un cheval rébelle, capricieux & indocile, qui ne va qu'où il lui plaît & quand il lui plaît. Ce mot vient du latin *recitivus*, qui signifie la même chose.

RÉTIFORME, *adj.* (*Gram.*) qui a forme de rets. On dit en Anatomie, lacet *réiforme*. Voyez **RETS** ADMIRABLE.

RETIMO, (*Géog. mod.*) *Ῥιθύμνα* dans Ptolomée; & *Rithymna* dans Plin., *liv. IV. ch. xij.* ville de l'île de Candie sur la côte septentrionale, à 18 lieues au couchant de la capitale. Elle a une citadelle bâtie sur un roc escarpé, & qui commande un fort ruiné; son port qui a été très-bon, est aujourd'hui tout-à-fait négligé. *Retimo* est la troisième place du pays; les Turcs la prirent en 1647, & depuis ce tems-là elle est gouvernée par un pacha, soumis au viceroy de Candie. *Long. 42. 18. lat. 35. 24.* (*D.J.*)

RETINA, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie, dans la Campanie sur le bord de la mer, selon Plin., *l. VI. epist. 16.* Hermolaüs croit que ce lieu étoit au pié du promontoire de Misène, & que c'est encore aujourd'hui un petit village appelé *Retina* ou *Resina*.

RETINE, *terme d'Anatomie & d'Optique*, qui signifie une des tuniques de l'œil; on l'appelle aussi *amphiblestroïde tunique*, *réiforme* & *réculaire*, comme étant tissée en forme de rets. Voyez **TUNIQUE**, **ŒIL**. La *retine* est la dernière, ou la plus intérieure des tuniques de l'œil, située immédiatement sous la choroïde. Voyez **CHOROÏDE**. Elle est formée de la dilatation de la partie médulaire du nerf optique; c'est pourquoi elle est mince, douce, blanche, & ressemblante à la substance du cerveau; elle est transparente comme la corne d'une lanterne. Voyez **NERF OPTIQUE**. Quand elle se sépare de la choroïde, elle est en forme de mucus.

On croit communément que la *retine* est le grand organe de la vue, qui se fait par le moyen des rayons de lumière qui sont réfléchis de chaque point des objets qui passent à-travers les humeurs aqueuses, vitrées & cristallines, & vont peindre sur la *retine* l'image de l'objet, sur laquelle ils laissent une impression qui est portée de-là, par les capillaires du nerf optique, jusqu'à l'organe du sens. Voyez **VISION**. Mais plusieurs membres de l'académie royale des Scien-

res, particulièrement M. M. Mariotte, Pecquet, Perrault, Mery, de la Hire, ont été partagés sur l'opinion que ce fût la *retine* ou la choroïde qui fût le principal organe de la vision, & sur laquelle des deux les objets étoient représentés. M. Mariotte & M. Mery ont cru que c'étoit la choroïde, & les autres que c'étoit la *retine*. On a toujours pensé que la *retine* avoit tous les caractères de l'organe principal. Elle est située dans le foyer de réfraction des humeurs de l'œil, & conséquemment elle reçoit les sommets des cônes des rayons, qui viennent des différens points des objets.

Elle est très-mince, & conséquemment très-sensible. Elle tire son origine du nerf optique, & elle est même entièrement nerveuse, & c'est l'opinion commune que les nerfs sont les véhicules de toutes les sensations. Enfin elle communique avec la substance du cerveau où toutes les sensations se terminent. Voyez CERVEAU, SENSATION.

On suppose que l'usage de la choroïde est d'arrêter les rayons que l'extrême ténuité de la *retine* laisse passer, & agit à l'égard de la *retine*, comme le vif-argent à l'égard d'une glace, surtout dans les animaux, où elle est noire. Voyez CHOROÏDE. Mais, M. Mery est d'une opinion différente par l'expérience d'un chat plongé dans l'eau. Il observe que dans cette occasion la *retine* disparoit absolument aussi-bien que toutes les autres humeurs de l'œil, tandis que la choroïde paroît distinctement, & avec toutes les couleurs qu'elle a dans cet animal; il conclut de-là que la *retine* est transparente comme les humeurs, mais que la choroïde est opaque; & conséquemment que la *retine* ne peut pas terminer & arrêter les cônes des rayons, ni recevoir les images des objets, mais que la lumière passe à-travers, & ne s'arrête que sur la choroïde, qui par-là devient le principal organe de la vision.

La couleur noire de la choroïde dans l'homme est très-favorable à ce sentiment: le principal organe semble demander que l'action de la lumière se termine sur lui aussi-tôt qu'elle y arrive; or, il est certain que la couleur noire absorbe tous les rayons, & n'en réfléchit aucun, & il semble aussi qu'il est nécessaire que l'action de la lumière soit plus forte sur l'organe de la vue que partout ailleurs: or il est certain que la lumière étant reçue & absorbée dans un corps noir, doit exciter une plus grande vibration que dans tout autre corps; & de-là il s'ensuit que les corps noirs sont plutôt allumés par les verres ardents que les corps blancs. Voyez NOIRCEUR.

La situation de la choroïde derrière la *retine* est une autre circonstance à considérer. M. Mery ayant observé la même position d'un organe principal derrière un organe médiat dans les autres sens, en trouva une heureuse analogie. Ainsi, l'épiderme sur la peau est l'organe moyen du toucher; mais la peau qui est dessous est le principal organe. La même chose est observée pour le nez, les oreilles, &c.

La *retine* semble néanmoins être une sorte de second organe médiat, qui sert à briser l'impression trop vive de la lumière sur la choroïde, ou à la conserver. Il faut ajouter à cela que la *retine* est insensible, comme tirant son origine de la substance médullaire du cerveau qui l'est aussi; & la choroïde au contraire est très-sensible, comme tirant son origine de la pie-mère, qui est certainement sensible à un degré éminent. Voyez NERF & PIE-MÈRE. Ce dernier argument paroissant douteux, M. Mery s'engagea de le prouver, ce qu'il fit devant l'académie royale, où il montra que le nerf optique n'est pas composé de fibres comme le sont les autres nerfs, mais que c'est seulement une suite de moëlle renfermée dans un canal duquel il est aisé de la séparer. Cette structure du nerf optique, inconnue jusqu'ici, fait voir que la

retine peut n'être pas une membrane, mais seulement une dilatation de moëlle enfermée entre deux membranes, & une moëlle, qui paroît n'être pas une substance propre au siège de la sensation. Peut-être la *retine* ne sert-elle qu'à filtrer les esprits nécessaires pour l'action de la vue; car la vibration par laquelle la sensation est effectuée, doit se faire sur une partie plus solide, plus ferme, & plus susceptible d'une forte & vive impression.

Ruyfch assure à la page 10 de son second trésor, qu'il a quelquefois remarqué sur la *retine* des ondes contre les lois de la nature; il les représente dans la figure 19 de la 16^e table, qui est la suite de la 13^e lettre problématique. Mais si ce savant homme, dit M. Petit le médecin, eût coupé quantité d'yeux en deux hémisphères, il auroit presque toujours trouvé la même disposition à la *retine* dans ceux qui ont été gardés deux ou trois jours; car cette membrane suit les mouvemens que l'on fait faire à l'humeur vitrée. Et comme il n'est presque pas possible de diviser un œil en deux hémisphères sans déranger l'humeur vitrée, la *retine* se dérange aussi, & il s'y forme des plis & des ondes que l'on peut effacer, en remettant la *retine* dans son extension naturelle. Il faut prendre beaucoup de précautions en coupant l'œil; si l'on veut éviter ce dérangement, l'œil doit être frais, sans quoi on doit trouver ces ondes presque toutes les fois qu'on coupe un œil transversalement, à-moins que l'œil n'ait trempé dans quelque liqueur. Hist. de l'académ. des Sciences, année 1726. (D. J.)

RÉTINE, maladies de la (Médec.) La *retine* est sujette à deux maladies. La première est une séparation de quelques parties de cette membrane d'avec la choroïde. Il se fait dans l'endroit de cette séparation un pli qui arrête les rayons de lumière, & qui les empêche de parvenir à la partie de la choroïde qui est couverte par ce pli: cela forme une espèce d'ombre que le malade rapporte à l'air. La seconde maladie est une atrophie, ou consommation de la *retine*.

On peut regarder avec assez de vraisemblance l'altération des vaisseaux sanguins de la *retine*, comme la cause de la première de ces maladies; car on conçoit aisément que la dilatation de ces vaisseaux séparera la *retine* de la choroïde, dans l'endroit qui correspond à ces vaisseaux dilatés. Les symptômes de ce mal sont de certaine apparences dans l'air plus ou moins éloignées de l'œil du malade, comme des ombres de figure différente, de la grandeur & de la forme de la partie de la *retine* qui est séparée. Comme ces signes sont les mêmes que ceux de la cataracte, il est aisé de prendre l'une pour l'autre. Il y a cependant cette différence, que dans la cataracte, la vue se raccourcit, & s'affoiblit tous les jours; au-lieu que dans l'accident dont il s'agit ici, la vue conserve son étendue, avec l'apparition des ombres à laquelle il n'y a point de remède.

Dans l'atrophie de la *retine*, comme les rayons de lumière ne sont plus alors modifiés par cette membrane, ils produisent sur la choroïde une impression trop vive & qui lui nuit. Alors la vision se fait confusément, & se trouble, pour peu qu'on continue de fixer les yeux sur quelqu'objet.

Les brodeurs, les tapissiers, les faiseurs de bas & les cordonniers sont sujets à cette maladie: les uns, parce que l'éclat de l'or, de l'argent & des autres couleurs fait une impression trop vive sur la *retine*; & les autres, parce qu'ils se fatiguent beaucoup par l'attention continuelle où ils sont pour passer la soie dans les trous de leur alène. (D. J.)

RETIRADE, f. f. ancien terme de Fortific. signifie une espèce de retranchement qu'on fait sur un bastion ou en un autre endroit, pour disputer le terrain pié à pié à l'ennemi, quand les défenses qui sont plus

en-dehors sont démantelées. *Voyez* RETRANCHEMENT, &c.

Il consiste ordinairement en deux faces qui font un angle rentrant. Quand les assiégeans ont fait brèche à un bastion, les ennemis peuvent faire une *retirade*, une nouvelle fortification par-derrière. *Voyez* BASTION, *Chambers*.

RETIRATION, f. f. (*Imprimerie*.) Les Imprimeurs disent qu'ils font en *retiration*, quand ils impriment le second côté d'une feuille, c'est-à-dire, le côté opposé à celui qui vient d'être imprimé. (*D. J.*)

RETIRER, v. act. (*Gram.*) c'est tirer une seconde fois, comme dans cet exemple : il a retiré un second coup de fusil. C'est écarter, éloigner ; retirez cet objet de devant moi ; retirez-vous ; la rivière se retire ; les ennemis se sont retirés. Vivre dans la retraite ; il s'est retiré de la société. Donner l'hospitalité ; la veuve qui retira le prophète Elisée en fut bien récompensée. Dégager une chose ; si vous avez de l'argent, hâtez-vous de retirer vos nippes des mains de cette sang-sue. Déplacer avec peine ; retirez ce clou de cet endroit. Percevoir un revenu ; combien retirez-vous de votre maison ? Prendre moins de volume ou d'étendue ; cette toile s'est bien retirée sur le pré ; ce drap s'est bien retiré à la foule. Priver ; craignez que cet homme impatienté de votre humeur, ne vous retire ses bontés. Sortir ; il s'est retiré de cette entreprise, &c.

RETIRER, (*Jurisprud.*) ou RETRAIRE, signifie exercer l'action de retrait, pour avoir un bien que l'on a droit de revendiquer par cette voie. *Voyez* ci-après RETRAIT.

RETIRER, se dit aussi en parlant de deniers ou de pièces, c'est-à-dire, les reprendre des mains dans lesquelles ces deniers ou pièces étoient. (*A*)

RETIRER, (*Imprimerie*.) c'est achever d'imprimer une feuille, la tirer de l'autre côté. Pour bien retirer un ouvrage, il faut exactement observer le registre ; c'est-à-dire, remettre les pointes du grand tympan précisément dans les trous qu'elles ont fait au papier, en imprimant la première forme des deux qui sont nécessaires pour chaque feuille. On appelle aussi retirer une lettre, un caractère, les ôter de la forme avec un petit poinçon de fer, pour y en remettre d'autres, suivant les corrections des premières épreuves. (*D. J.*)

RETOISER, v. act. (*Gram.*) toiser de nouveau. *Voyez* TOISE & TOISER.

RETOMBÉE, f. f. (*Architect.*) On appelle ainsi chaque assise de pierre qu'on érige sur le couffinet d'une voûte ou d'une arcade, pour en former la naissance, & qui, par leur pose, peuvent subsister sans ceintre. *Daviler*. (*D. J.*)

RETOMBER, v. act. (*Gram.*) tomber de-rechef. *Voyez* TOMBER & CHUTE. Il étoit si enivré, qu'à peine étoit-il à moitié relevé qu'il retomboit ; il est retombé malade ; il est retombé dans sa mauvaise habitude ; le châtimement en est retombé sur moi.

RETONDRE, v. act. (*Architect.*) c'est couper du haut d'un mur ou d'une fouche de cheminée, ce qui est ruiné pour le refaire. C'est aussi retrancher les faillies ou ornemens inutiles ou de mauvais goût, lorsqu'on regratte la façade d'un bâtiment. Enfin, on entend encore par ce mot réparer l'architecture avec divers outils appelés *fers à retondre*, pour la mieux terminer, & en rendre les arrêtes plus vives. *Daviler*. (*D. J.*)

RETONDRE, v. act. (*Manufacture*.) c'est tondre de nouveau. On retond une pièce de drap, quand le poil en est encore trop long, & qu'il n'a pas été tondue d'abord d'assez près. On retond aussi toutes sortes de draperies & étoffes de laine, tirées à poil avec le chardon. *Dictionn. de Commerce*. (*D. J.*)

RETONDRE, *fers à* (*Sculpture*.) Les Sculpteurs ap-

pellent *fers à retondre*, certains outils qui leur servent pour finir, pour polir leurs ouvrages, & repasser dans leurs moules. (*D. J.*)

RETORBIO, *Géogr. mod.* ou RITORBIO, en latin, *Ritovium*, ou *Ritobium*, bourgade d'Italie dans le duché de Milan, au territoire de Pavie, environ à six lieues au midi de cette ville, & presque à égale distance de celle de Tortone, du côté du Levant. Ce lieu est renommé par ses bains chauds. C'est le *Litubium* de Tite-Live, l. XXXII. Plin, l. XIX, c. j, fait l'éloge du lin, *retovina lina*, qui croissoit dans son voisinage. (*D. J.*)

RETORDEMENT, f. m. (*Soierie*.) Les soies fines doivent avoir six points de retordement qui est vingt sur quatorze ; & les communes de point sur point, qui est de seize sur seize, & de quatorze sur quatorze.

RETORDRE, v. act. (*Gramm.*) C'est tordre de rechef. *Voyez* TORS & TORDRE.

RETORDRE, (*Sayerie*.) Assembler plusieurs filets de soie, de laine, de poil ou de fil, pour les doubler & les rendre plus forts, & en faire une espèce de petite ficelle. Les guipures, qui sont une sorte de dentelle, se font de fil *retors* ou de soie *retorse*. *Savary*. (*D. J.*)

RETORQUER, v. act. (*Logiq. dialectiq.*) c'est l'action de tourner contre notre adversaire le raisonnement qu'il nous opposoit.

RETORSOIR, terme de Corderie. *Voyez* ROUET.

RETOUCHER, v. act. (*Gram. embellissement en peinture, en sculpture, en gravure*.) on dit retoucher un tableau gâté, son style, son ouvrage, en général ; tel maître n'a fait que retoucher un tableau exécuté sur ses desseins, par ses élèves ; on dit encore une copie retouchée par celui qui a fait l'original, ou par tel autre maître.

RETOUCHER, f. f. c'est l'opération la plus difficile de la gravure en bois, parce qu'elle exige du graveur autant de goût que d'attention & de dessin ; c'est précisément affaiblir & diminuer des traits & des tailles, les rendre plus déliés en ôtant du bois suivant ce qu'exigent les portées les plus éclairées & le côté du jour de chacune. *Voyez* GRAVURE EN BOIS. La différence de la retouche entre la gravure en bois & celle en cuivre, c'est que dans cette dernière retoucher une planche c'est lorsqu'elle est usée repasser le burin dans tous les traits, au lieu que dans l'autre, c'est après la première épreuve d'une planche, donner plus de clair par la retouche, & la perfectionner.

RETOUPER, v. act. (*Poterie*.) c'est en terme de potiers de terre, reprendre un ouvrage qui a été manqué.

RETOUR, f. m. (*Gram.*) mouvement d'un corps vers le lieu d'où il est parti ; on dit j'attens le retour du courrier ; il est de retour de ses voyages ; le retour de la marée a été plus prompt qu'on ne l'espéroit ; ce labyrinthe forme un grand nombre de tours & de retours ; il faut pratiquer là un retour d'équerre ; les retours d'une tranchée éloignent quelquefois beaucoup la tête de la queue ; cette femme est sur le retour ; la jeunesse s'enfuit sans retour ; le bon goût, l'esprit national, les mœurs simples, se sont éteints sans retour ; vous avez perdu son amitié sans retour ; faites sur vous quelques retours, & vous vous en trouverez bien ; tous les êtres sentent plus ou moins le retour du printemps ; il y a de tems en tems à la mauvaise conduite, à la fourberie, des retours fâcheux ; que me donnerez-vous de retour ? ce bien lui a été donné à charge de retour ; il n'y a guère de femme sage qui ne croie qu'on lui en doit beaucoup de retour ; on fait au triètrac jan-de-retour ; à l'ombre & à d'autres jeux, un retour ; il a des retours de partage. *Voyez les articles suivans* pour quelques autres

acceptions du même mot, & pour une plus grande intelligence des précédens.

RETOUR DES SUITES, *terme en usage dans l'Analyse sublime*; voici en quoi le retour des suites consiste. On a l'expression d'une quantité, comme x , par une suite composée de constantes & d'une autre quantité y ; il s'agit de tirer de cette première suite, une autre suite qui exprime la valeur de y en x & en constantes; par exemple, on a $x = a + by + cy^2 + fy^3 + \dots$. Il s'agit de trouver une valeur de y , exprimée par une suite qui ne renferme que x ; la méthode pour résoudre ce problème est expliquée dans le septième livre de l'analyse démontrée du P. Reyneau, *tom. I.* dans l'exemple proposé, on supposera $y = A + Bx + Cx^2 + Fx^3 + \dots$. A, B, C, F , &c. étant des coefficients inconnus, & substituant cette valeur dans l'équation $x = a + by + cy^2 + fy^3 + \dots$ ou $x - a - by - cy^2 - fy^3 + \dots = 0$, on déterminera en faisant évanouir chaque terme les coefficients A, B, C, F , &c. Voyez cette méthode expliquée plus au long dans l'ouvrage cité. (O)

RETOUR, (*Jurisprud.*) ou droit de retour, ou *reversion*, est un droit en vertu duquel les immeubles donnés retournent au donateur quand le donataire meurt sans enfans.

Ce droit est conventionnel ou légal.

Le retour conventionnel est celui qui est stipulé par la donation; il peut avoir lieu au profit de toutes sortes de donateurs, parens ou étrangers, selon ce qui a été stipulé, l'étendue de ce droit dépendant en tout des termes de la convention.

Le retour légal est celui qui est établi par la loi, il a lieu dans les pays de droit & dans les pays coutumiers; mais il s'y pratique diversément.

Dans les pays de droit écrit, il est fondé sur les lois romaines. Il fut d'abord accordé au pere, pour la dot profectice, suivant la loi *6. ff. de jure dotium*, & la loi *4. cod. soluto matrim.* &c.

On l'accorda aussi ensuite au pere pour la donation faite à son fils en faveur de mariage, *l. 11. cod. de bonis quæ liberis*.

Enfin il fut accordé à la mere & à tous les ascendants paternels & maternels, par la loi dernière, *cod. comm. utriusq. jud.*

Il a été accordé aux ascendants donateurs, par deux motifs également justes.

L'un est afin que l'ascendant ne souffre pas en même tems la perte de ses enfans & de ses biens.

L'autre est la crainte de refroidir les libéralités des parens envers leurs enfans.

Le parlement de Toulouse a étendu le droit de retour aux parens collatéraux jusqu'aux freres & sœurs, oncles & tantes, sur le fondement de ces termes de la loi, *2. cod. de bonis quæ lib. ne hac injecta formidine parentum circa à liberos munificentia retardetur*.

Le retour a lieu au profit du donateur, soit que l'enfant doté soit mort pendant le mariage, ou qu'il soit mort étant en viduité; mais il n'a lieu que quand le donataire meurt sans enfans.

Dans le cas où les enfans du donataire décèdent après lui, pendant la vie de l'ayeul, la question se juge diversément dans les différens tribunaux; on peut voir, à ce sujet, le *recueil des questions* de Bretonnier.

Dans les pays coutumiers on suit pour le retour légal, la disposition de l'article 313 de la coutume de Paris, qui porte que les pere, mere, ayeul ou ayeule, succèdent es choses par eux données à leurs enfans décédans sans enfans & descendans d'eux.

Il y a néanmoins quelques coutumes qui ont sur cette matière des dispositions différentes, mais celle de Paris forme le droit commun & le plus général.

Le droit de retour des dots, donations & institutions contractuelles, donne lieu à une infinité de

questions très-épineuses, qu'il seroit trop long d'agiter ici; on peut voir le traité du droit de retour de M. de la Bouviere, voyez aussi les mots DONATION & DOT. (A)

RETOUR, (*Com.*) se dit en terme de commerce des marchandises qui sont apportées d'un pays où l'on en avoit envoyé d'autres. Ce marchand d'Anvers avoit envoyé des toiles en Espagne, & pour son retour il a eu des laines.

Retour, se dit aussi des vaisseaux marchands, envoyés pour commercer dans les pays éloignés, qui reviennent chargés des marchandises de ces climats. On attend toujours avec impatience, en Espagne, le retour des galions & de la flotte.

Retour, signifie encore un supplément de prix quand on troque ou qu'on échange les unes contre les autres des marchandises qui ne sont pas d'égale valeur. Je vous donnerai ma pendule pour la vôtre, moyennant six louis de retour. *Diction. de Commerce.*

RETOUR de la tranchée, (*Fortific.*) ce sont les courbes & les obliquités qui forment les lignes de la tranchée, qui sont en quelque façon tirées parallèles aux côtés de la place qu'on attaque, pour en éviter l'enfilade. Ces différens retours mettent un grand intervalle entre la tête & la queue de la tranchée, qui en droite ligne ne sont séparées que par une petite distance; aussi quand la tête est attaquée par quelque sortie de la garnison, les plus hardis des assiégeans, pour abrégier le chemin des retours, sortent de la ligne, & vont à découvert repousser la sortie, & couper l'ennemi en le prenant à dos. *Dict. milit. (D. J.)*

RETOUR D'ÉQUERRE, (*Coupe des pierres.*) c'est un angle droit; on dit retourner d'équerre, pour faire une ligne ou une surface perpendiculaire à une autre; pour y parvenir, les ouvriers se servent d'une équerre de fer, représentée *fig. 23.* qu'ils posent en sorte que l'une des branches *BC* *fig. 24.* comme appliquée à plat sur la face où il faut faire le retour d'équerre; & l'autre branche *BA* soit appliquée de champ sur la face conique & parallèlement autant qu'il est possible à l'arrête *BM*, l'ouvrier trace ensuite avec un ciseau une ligne *BD* le long du côté *BC* de l'équerre, cette ligne *BD* en est le retour.

Présentement pour faire le retour sur l'autre face *MNOB*, (*fig. 24. n°. 2*) il prend l'équerre & en applique le côté *B* de champ près de l'arrête *MB* de la face *MD*, & l'autre côté *BC* à plat sur la face *MNO*, en sorte que l'arrête extérieure de l'équerre passe par le point *B*, il tire ensuite la ligne *BO*, alors le retour d'équerre solide se trouve fait.

RETOUR DE MARÉE, (*Marine.*) c'est le retour du reflux. On se sert aussi de cette expression pour désigner un endroit de terre qui forme des courans causés par une terre voisine.

RETOURS LES, *s. m. pl. (Tissutier-Rubannier.)* c'est ici ce qu'il y a de plus difficile à faire comprendre par écrit, puisque même en le voyant sur le métier, à peine y comprend-on; on va cependant en donner la description la plus claire qu'il sera possible. Avant l'invention des retours, on ne pouvoit faire sur les ouvrages que de très-petits desseins, comme un pois, une petite lézarde, un petit carreau, &c. parce qu'ayant fini le cours de marches, le dessin étoit achevé; si l'on eût pu multiplier ces marches en très-grande quantité, les desseins auroient été plus considérables; mais l'ouvrier n'auroit pu écarter assez les jambes pour les marcher; on imagina donc, il y a environ 60 à 80 ans, de pouvoir répéter ce cours de marches pour pouvoir faire un ouvrage dont le dessin fût plus étendu, & c'est à quoi le retour est destiné; par la suite on en a ajouté plusieurs autres, & ainsi en allant toujours en augmentant, on en met aujourd'hui jusqu'à 22: ce qui fait

le même effet que si le métier étoit à 528 marches, en multipliant seulement 24 marches par 22 *retours*; c'est ainsi qu'on est venu à bout de faire les beaux ouvrages que nous voyons aujourd'hui. Le *retour* ainsi entendu, il faut en donner la description; ce sont des bâtons quarrés aplatis, attachés au derrière du métier; ils sont percés uniformément au tiers de leur longueur, pour pouvoir être enfilés dans une broche de fer qui traverse le chaffis des *retours*; ce bâton porte à l'extrémité qui est à la main gauche de l'ouvrier, une quille pour le faire lever par son poids, lorsqu'il ne faut pas qu'il travaille; l'autre extrémité doit être assez longue pour pouvoir venir s'arrêter sous la planchette, lorsque l'ouvrier le tirera pour le faire travailler; cette extrémité est terminée un peu anguleusement, & tel que l'on voit, *Planches de Tissutier - Rubanier*: ce qui sert à lui donner plus de facilité pour se loger sous la planchette, lorsqu'il travaillera. *N* fait voir l'arcade qui est de gros fil d'archal, & qui sert à attacher les rames. *O* est le trou dont on a parlé plus haut; *P* est une ficelle pour porter la quille *Q*, voyez *QUILLE*. *R* montre le profil de la planchette qui reçoit & arrête le *retour* travaillant dans la première figure, & qu'il a lâché dans la seconde. La 2. figure fait voir le même bâton de *retour* dans la situation où il est, lorsqu'il ne travaille pas, au lieu que dans la figure première il est censé travaillant, & arrêté sous la planchette qui le tient ferme: ce qui fait que les rames qu'il porte, sont roidies, & par conséquent en état d'être levées par les hautes lisses, à mesure que les marches les feront lever. Venons à l'usage des *retours*; après que l'ouvrier a fini son cours de 24 marches, il a fait une partie de son dessein, mais il n'est pas achevé; s'il le recommençoit encore, il feroit encore la même chose qu'il vient de faire, puisque les mêmes rames levant comme elles viennent de lever, on auroit la même partie du dessein qui vient d'être faite; c'est pour pouvoir faire une partie de ce même dessein, que l'ouvrier tire un autre *retour* par le moyen du tirant *S*, qui va aboutir auprès de sa main droite; ce *retour* ainsi tiré & venant à son tour se loger sous la planchette mobile, ainsi qu'il a été dit ailleurs, roidit à son tour les rames qu'il contient, pour les mettre en état de lever les lissettes qu'elles portent, pendant que toutes les autres rames des autres *retours* étant lâches, sont par conséquent hors d'état de lever les mêmes lissettes, ne pouvant y avoir que les rames de ce *retour* actuellement travaillant qui puissent les lever; après que ce *retour* a fait sa fonction, qui se trouve achevée par le cours de marches, l'ouvrier tire à lui encore une autre *retour*, & ainsi des autres alternativement jusqu'au dernier; ce dernier *retour* employé, il recommence par le premier, & continue toujours de même; on comprend aisément que lorsque l'ouvrier tire à lui un nouveau *retour*, le bout de ce *retour* coupé obliquement venant à toucher la face de la planchette sous laquelle il doit se loger, & la faisant mouvoir en reculant, ce mouvement de la planchette est cause que le *retour* qu'elle tenoit en état de travailler, s'échappe, & fait place à celui que l'ouvrier tire, pour occuper la place qu'il quitte. Voyez *PLANCHETTE*.

RETOURNER, v. act. & neut. (*Gram.*) c'est revenir au lieu d'où l'on étoit parti; ils'en est *retourné* comme il étoit venu: faire plusieurs fois le même voyage; Tavernier est *retourné* plusieurs fois aux Indes: interroger avec finesse; je le *retournerai* de tant de façons que j'en arracherai la vérité: après avoir donné au breland & à d'autres jeux, montrer la dernière carte, & la placer sur le talon; de quelle couleur *retourne-t-il*? Se tirer d'une question, d'un pas embarrassant; il fait se *retourner*: retomber dans ses anciennes habitudes; il est *retourné* à son vomisse-

ment: mettre le dessus d'une étoffe dessous, & son envers dessus; il a fait *retourner* son habit; si vous le chassez avec maladresse, il *retournera* sur vous avec plus d'acharnement: on *retourne* sur soi-même: on *retourne* une pierre: on *retourne* une roue: on *retourne* une pièce d'argent, une tabatière pour la voir en-dessous: on *retourne* la terre.

RETOURNER une pierre, c'est la jager ou lui faire une surface parallèle, ou à-peu-près, à un lit ou à un parement donné.

RETOURNER, (*Jardinage.*) on se *retourne* d'équerre en traçant, lorsque l'on change l'alidade d'un instrument, & qu'on le met sur 90 degrés.

On dit *retourner* une planche, un gazon, une terre, quand on lui donne un nouveau labour un peu profond, ou que l'on la renverse sens-dessus-dessous. Voyez *AMÉLIORER*.

RETOURNER, en terme de *Blanchisserie*, c'est l'action de mettre la cire suffisamment blanchie par-dessus en-dessous, & ce qui étoit dessous où le soleil n'a pu pénétrer, en-dessus pour les exposer à son tour. Cette opération se fait avec une main de bois. Voyez *MAIN*.

RÉTRACTATION, (*Gram.*) action par laquelle une personne se dédit, ou désavoue ce qu'elle a écrit ou dit auparavant. Voyez *PALINODIE*.

Galilée fut obligé de rétracter son système du monde, après qu'il eut été censuré & condamné par les inquisiteurs. On oblige souvent les hérétiques de *rétracter* publiquement les erreurs qu'ils ont avancées, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits. C'est ainsi qu'on en usa à l'égard de Molinos.

Il y a parmi les ouvrages de S. Augustin un livre des *rétractations*, *liber retractationum*; mais il paroît qu'il ne faut pas entendre par ce titre que ce saint docteur désavoue dans cet ouvrage ce qu'il avoit enseigné dans les autres, mais seulement qu'il y retouche, & qu'il y approfondit des matières qu'il avoit déjà traitées; & en effet c'est une des significations du mot latin *retractare*.

RÉTRACTION, f. f. en *Médecine*, est la contraction ou le raccourcissement d'une partie.

Ce mot vient du latin *retrahere*, tirer en arrière.

La *rétraction* des nerfs ôte l'usage des membres. Voyez *NERF*.

RETRAIT de barre ou de cour, dans la coutume de Bretagne signifie la révendication qu'un juge fait d'une cause ou procès. Voyez les articles 10 & 32.

RETRAIT de bienfaisance ou de convenance est le droit qu'un de plusieurs co-propriétaires qui possédoient un héritage par indivis, a de retirer la portion qui est vendue par son co-détenteur.

Ce *retrait* n'a lieu que dans un petit nombre de coutumes qui l'admettent expressément, telles que celle d'Acqs, tit. 10, art. 17 & 18, Lille, art. 19; & la Marche, art. 271: c'est une imitation du droit usité en Allemagne, appelé *jus congrui*, suivant lequel il est permis de retirer l'héritage contigu au sien, lorsqu'il est vendu. Voyez *Math. de afflicti decisi neapolit. 338 & 339, Mynting. cent. 3 observ. 5.*

RETRAIT DE BOURGEOISIE ou à titre de bourgeoisie, est le droit accordé aux bourgeois de certains lieux de se faire subroger en l'achat qu'un autre qu'un bourgeois du lieu a fait d'un fond situé sous la bourgeoisie. Ce *retrait* a lieu en Artois & dans les coutumes de Berg, Bruges, Bourbourg. Voyez *Maillard sur Artois, tit. 3, n. 53.*

RETRAIT en censive est la même chose que *retrait* censuel. Voyez ci-après *RETRAIT CENSUEL*.

RETRAIT de co-héritier ou de comperpersonnier est le droit qu'un des co-héritiers a de demander que l'acquisition de quelque chose concernant la succession non encore partagée, faite par un des co-héritiers, soit mise en la masse de la succession, à la charge que l'acquéreur

l'acquéreur touchera comptant ou prélevra ce qu'il a déboursé à l'occasion de cet achat. Ce *retrait* a lieu en Artois. *Voyez* Maillard *sur le titre* 3 de cette coutume, n. 41.

Il a pareillement lieu en Bretagne. *Voyez* Sauvageau *sur Dufail*, liv. III. ch. clix.

Le *retrait de co-héritier*, est aussi la faculté qu'a un héritier de se faire subroger au lieu & placé d'un étranger qui a acquis la part d'un co-héritier du retrayant.

RETRAIT *de communion* ou à titre de communion de freresche ou frereuseté, est la faculté que ceux qui possèdent quelque chose en commun, ont de se faire subroger en la portion de cette chose commune vendue par un de leurs conforis. Ce *retrait* a lieu en Artois & dans plusieurs autres coutumes. *Voyez* Acqs, Berg, Bourbourg, Bruges.

RETRAIT *par consolidation*, est le droit accordé à un co-partageant de se faire subroger en l'achat fait par un non co-partageant de la portion de l'immeuble partagé, laquelle est échue au vendeur. Coutume de la ville de Lille, art. 79. Ce *retrait* a aussi lieu en Artois. *Voyez* Maillard *sur le titre* 3 de cette coutume, n. 51.

RETRAIT *de convenance* ou à droit de bienfiance, ces termes sont synonymes. *Voyez* ci-devant RETRAIT *de bienfiance*.

RETRAIT CONVENTIONNEL, est la même chose que la faculté de rachat ou réméré, qui a été stipulée par le contrat en faveur du vendeur, pour pouvoir rentrer dans le bien par lui vendu dans le tems & aux conditions portées par le contrat. *Voyez* RACHAT & RÉMÉRÉ.

RETRAIT COUTUMIER, dans la coutume de Lodois, est le *retrait* lignager.

RETRAIT COUTUMIER ou LOCAL, est aussi une espèce de *retrait* de bourgeoisie qui étoit usité en Alsace. *Voyez* ci-devant RETRAIT DE BOURGEOISIE, & ci-après RETRAIT LOCAL.

RETRAIT DÉBITAL ou DE DÉBITEUR, on appelle ainsi en Flandres la faculté que le débiteur a de se libérer, en remboursant au cessionnaire le véritable prix de la cession, suivant les lois *per diversas & ab Anastasio*. *Voyez* Maillard *sur Artois*, tit. 3, n. 45 & suiv. & les *instit. au droit belge* de Ghewiet, p. 419.

RETRAIT DUCAL est la faculté que l'édit du mois de Mai 1711, portant règlement pour les duchés-pairies, donne à l'ainé des mâles descendans en ligne directe de celui en faveur duquel l'érection des duchés-pairies aura été faite, ou à son défaut ou refus, à celui qui le suivra immédiatement, & ensuite à tout autre mâle de degré en degré, de retirer les duchés-pairies des filles qui se trouveront en être propriétaires, en leur remboursant le prix dans six mois, sur le pied du denier 25 du revenu actuel, & sans qu'ils puissent être reçus en ladite dignité, qu'après en avoir fait le paiement réel & effectif, & en avoir rapporté la quittance. *Voyez* l'article 7 dudit édit, & les mots DUCHÉ & PAIR.

RETRAIT ECCLÉSIASTIQUE, on appelle quelquefois ainsi le rachat que les ecclésiastiques font de leurs biens aliénés, en vertu des édits & déclarations qui leur donnent cette faculté. La dernière déclaration qui leur a permis d'user de cette faculté, est celle du mois de Juillet 1702. *Voyez* les mots EGLISE, RACHAT, & le *dictionn. des arrêts* de M. Brillon aux mots ALIÉNATION, GARANTIE & RETRAIT.

RETRAIT D'ÉCLEDHE ou d'éclipsément, est la même chose que le *retrait* à titre de consolidation. *Voyez* ci-devant RETRAIT PAR CONSOLIDATION.

RETRAIT EMPHITÉOTIQUE se prend quelquefois pour le *retrait* conventionnel ou faculté de réméré, qui s'exerce en matière d'emphitéose; quelquefois il se prend pour le *retrait* censuel en général, surtout dans les pays de droit écrit, où l'on confond volon-

Tome XIV.

tiers le bail à cens avec l'emphitéose. *Voyez* RETRAIT CENSUEL, EMPHITÉOSE, RÉMÉRÉ.

RETRAIT FÉODAL, est le droit que la coutume donne au seigneur de retirer & retenir par puissance de fief, le fief mouvant de lui, lorsqu'il a été vendu par son vassal, en remboursant à l'acquéreur le prix de son acquisition, & les loyaux coûts.

On l'appelle aussi *retenue féodale* dans quelques-uns des pays de droit écrit; il est compris sous le terme de *prélation*.

Ce droit a été introduit lorsque les fiefs commencerent à devenir héréditaires, & qu'il fut permis au vassal d'en disposer par aliénation sans le consentement du seigneur, & sans peine de commise. Il en est parlé dans les assises de Jérusalem, qui sont les lois que les François donnerent au peuple de Syrie & de Jérusalem l'an 1099; ainsi cet usage étoit déjà plus ancien en France, il en est fait mention dans la charte de Thibaut, comte de Champagne, de l'an 1198, & dans les établissemens de S. Louis en 1270, & autres lois postérieures.

Il a lieu dans tout le royaume, tant en pays de droit écrit, que dans les pays coutumiers; la coutume de la Salle, bailliage & châtellenie de Lille en Flandres, est la seule qui la rejette.

L'objet du *retrait féodal* est de donner au seigneur la faculté de réunir le fief errant au fief dominant, de profiter du bon marché de la vente, & empêcher que le fief ne soit vendu à vil prix en fraude du seigneur, enfin que le seigneur ne soit point exposé à avoir malgré lui un vassal qui ne lui seroit pas agréable.

Le seigneur peut céder à un autre son droit de *retrait féodal*.

Ce droit n'a lieu qu'en cas de vente ou autre contrat équipollent à vente; tels que le bail à rente rachetable, la dation en paiement, l'adjudication par decret.

Il n'a point lieu dans les mutations par échange ou par succession, soit directe ou collatérale, par donation ou legs.

Le seigneur ne peut pas non plus user de *retrait* en cas de partage ou licitation, pourvu que celui qui demeure propriétaire du tout ou de partie de l'héritage fût l'un des copropriétaires à titre commun; mais il en seroit autrement s'il n'étoit devenu copropriétaire que par un titre singulier.

Au reste, le *retrait* lignager est préféré au *féodal*, & le conventionnel est préféré à tous deux.

Le seigneur a quarante jours, à compter de l'exhibition du contrat, pour opter s'il exercera le *retrait*, ou s'il recevra les droits dûs pour la vente. Quand une fois il a fait son option, il ne peut plus varier.

Tout ce qui est tenu en fief est sujet au *retrait féodal* en cas de vente.

S'il y a plusieurs héritages relevans de différens seigneurs, chaque seigneur peut retirer ce qui est dans sa mouvance, & n'est pas obligé de retirer le surplus.

Si ce sont plusieurs fiefs, le seigneur en peut retirer un, & laisser l'autre; mais il ne peut pas retirer seulement une partie d'un fief.

Si la mouvance est vendue, elle peut être retirée.

Le seigneur suzerain peut aussi retirer les arrière-fiefs pendant la saisie qu'il a faite du fief de son vassal, pourvu que ce soit faute de foi & hommage, parce que cette saisie emporte perte de fruits.

Le *retrait féodal* ne peut être exercé que par le propriétaire du fief dominant, ainsi les apanagistes peuvent user de ce droit; mais les usufruitiers ne peuvent retirer, si ce n'est au nom du propriétaire: & à l'égard des engagistes, ils n'ont ce droit que quand il leur a été cédé nommément par le contrat d'engagement.

Lorsqu'il y a plusieurs propriétaires du fief dominant, chacun peut retirer sa part, ou recevoir les

D d

droits ; mais il dépend de l'acquéreur d'obliger celui qui retire de garder le tout.

Le mari peut retirer le fief mouvant de sa femme, & même sans son consentement ; la femme peut aussi retirer malgré son mari, en se faisant autoriser par justice.

Les gens d'église & de main morte peuvent retirer les fiefs mouvans d'eux, à la charge d'en vider leurs mains dans l'an & jour, ou de payer au roi le droit d'amortissement, & au seigneur le droit d'indemnité.

Le tuteur peut retirer pour son mineur, & s'il ne le fait pas dans le tems prescrit, le mineur n'y est plus recevable.

Le fermier du fief dominant peut aussi user du *retrait féodal*, si ce droit est compris nommément dans son bail.

Le tems pour exercer le *retrait féodal* est différent, suivant les coutumes ; celle de Paris & beaucoup d'autres ne donnent que quarante jours, à compter du jour de l'exhibition du contrat, d'autres donnent trois mois, d'autres un an & jour.

S'il y a fraude dans le contrat, le délai ne court que du jour qu'elle est découverte.

Le seigneur peut exercer le *retrait* sans attendre l'exhibition du contrat, ni les quarante jours.

Quand le contrat ne lui est pas notifié, il peut intenter le *retrait féodal* pendant trente ans.

Il n'est plus recevable à l'exercer, soit lorsqu'il a reçu les droits, ou qu'il en a composé ou donné terme pour les payer, ou lorsqu'il a reçu le vassal en foi, ou baillé souffrance volontaire.

Il en est de même lorsque le vassal a été reçu en foi par main souveraine, & qu'il a consigné les droits.

Le seigneur n'est pas exclu du *retrait* lorsque son receveur, ou fermier, ou usufruitier ont reçu les droits, il doit seulement les rendre à l'acquéreur.

Si c'est son fondé de procuration spéciale qui a reçu les droits, il ne peut plus retirer. Il en feroit autrement si c'étoit seulement un fondé de procuration générale, qui eût fait quelques démarches contraires au *retrait*.

Le tuteur qui a reçu les droits en ladite qualité, ne peut plus user du *retrait* pour son mineur.

La femme ne peut pas non plus retirer quand son mari a reçu les droits.

Le fait d'un des co-seigneurs ne peut pas empêcher les autres de retirer pour leur part.

L'assignation au *retrait* peut être donnée après les quarante jours, pourvu que le seigneur ait fait dans les 40 jours sa déclaration qu'il entend user du *retrait*.

Les formalités de ce *retrait* étant différentes, suivant les coutumes, il faut suivre celle du lieu où est situé le fief que l'on veut retirer.

La demande en *retrait* doit être formée au bailliage ou sénéchaussée royale du domicile du défendeur.

Il faut faire offrir réellement par un huissier ou sergent le prix du contrat, & une somme pour les loyaux coûts, sauf à parfaire. Ces offres doivent être faites à personne ou domicile de l'acquéreur ; si elles ne sont pas acceptées, il faut les réaliser à l'audience.

Le *retrait* étant adjugé, il faut payer ; ou si l'acquéreur refuse de recevoir, consigner.

Le *retrait féodal* est cessible.

En concurrence de deux *retraits*, l'un lignager & l'autre féodal, le lignager est préféré.

Le fief retiré féodalement n'est pas réuni de plein droit au fief dominant, à-moins que le seigneur ne le déclare expressément.

Sur le *retrait féodal*, voyez les *dispositions des coutumes* au titre des *Fiefs*, Salvaing, la Rocheflavin, Bouchel, Dunot, Louet & Brodeau, & ce dernier sur la coutume de Paris. (A)

RETRAIT FEUDAL, voyez ci-dev. RETRAIT FEUDAL.

RETRAIT de freresche, ou de freresuete est la même

chose que *retrait* de communion, voyez ci-devant RETRAIT DE COMMUNION.

RETRAIT LÉGAL ou coutumier, est celui qui est fondé sur la loi ou la coutume, à la différence de celui qui dérive de la convention. Voyez ci-devant RETRAIT COUTUMIER.

RETRAIT LIGNAGER, est un droit accordé aux parens de ceux qui ont vendu quelque héritage propre, de le retirer sur l'acquéreur, en lui remboursant le prix & les loyaux coûts.

On l'appelle en Bretagne *presme* ou *prémesse*, & dans le pays de droit écrit *droit de prélation*.

Les auteurs sont partagés sur son origine ; les uns, amateurs de la plus haute antiquité, la font remonter jusqu'à la loi de Moïse, suivant laquelle il y avoit deux sortes de *retrait*, dont l'objet étoit de conserver les biens dans la famille.

L'un étoit le droit général que chacun avoit au bout de cinquante ans de rentrer dans les biens de sa famille qui avoient été aliénés, c'est ce qu'on appelle le *jubilé des Juifs*.

L'autre espèce de *retrait* étoit celui par lequel le parent le plus proche étoit préféré à l'acquéreur qui étoit parent plus éloigné, ou étranger à la famille. Avant de vendre sa terre à un étranger, il falloit l'offrir à un parent. Le vendeur lui-même pouvoit la retirer en rendant le prix.

D'autres croient trouver la source du *retrait lignager* dans les lois des Locriens & des Lacédémoniens, lesquelles notoient d'une infamie perpétuelle celui qui souffroit que les héritages de ses ancêtres fussent vendus & passassent en une main étrangère, & ne les retiroit point.

Quelques-uns prétendent que notre *retrait lignager* est imité des mœurs des Lombards.

D'autres encore prétendent qu'il dérive du droit de prélation des Romains, appelé dans les constitutions grecques *jus protimiseos*.

Suivant ce droit qui étoit fort ancien, il étoit permis aux parens, & même aux co-propriétaires, de retirer les héritages qui étoient vendus à des étrangers, soit en offrant & payant le prix au vendeur, & en le rendant à l'acheteur dans l'an & jour.

Ce droit fut abrogé en 395 par les empereurs Gratien, Valentinien, Théodose & Arcade.

Il fut pourtant rétabli, du moins en partie par les empereurs Léon & Ansthémus ; en effet, il est parlé du droit de prélation dans une de leurs constitutions insérée au code qui défend aux habitans du principal village de chaque canton, de transférer leurs héritages à des étrangers ; mais cette constitution est particulière pour ceux qui étoient habitans du même lieu, appelés *convicani*.

Mais le droit qui s'observoit anciennement par rapport au *retrait lignager*, fut rétabli dans son entier par des nouvelles des empereurs romains Michel & Nicéphore, surnommé Lecapene, & par le droit des basiliques. Ces lois portent qu'avant de vendre un immeuble, on devoit en avertir les parens dans l'ordre auquel ils auroient succédé, ensuite ceux avec lesquels l'héritage étoit commun, quoique du reste ils fussent étrangers au vendeur ; enfin, les voisins dont l'héritage tenoit de quelque côté à celui que l'on vouloit vendre, afin que dans l'espace de trente jours ils pussent retenir l'héritage en donnant au vendeur le même prix que l'acheteur lui en offroit.

L'empereur Frédéric établit la même chose en occident l'an 1153.

Ce droit fut aussi adopté dans la loi des Saxons.

Ainsi l'on peut dire que c'est une loi du droit des gens commune à presque tous les peuples, & qu'elle a pour objet la conservation des héritages dans les familles, & l'affection que l'on a ordinairement pour les biens patrimoniaux.

Pithou, sur l'article 144. de la coutume de Troyes, tient que le *retrait lignager* usité en France, étoit une ancienne coutume des Gaulois, qui s'y est toujours conservée.

Cependant il n'est point fait mention du *retrait lignager* dans les anciennes lois des Francs, telles que la loi salique & la loi ripuaire; il n'en est pas non plus parlé dans les capitulaires de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, & de Charles le Chauve, ni dans les anciennes formules, soit de Marculphe ou autres, ni dans les assises de Jérusalem, lois faites par les François en 1099, ni dans les plus anciennes coutumes de France, telles que la loi de Vervin ou de la Bassée, faite sous Henri I. les anciennes coutumes de Lorris en 1170, les lois données en 1212 par Simon, comte de Montfort, aux peuples d'Alby, Beziers, Carcassonne & autres, ni dans la charte appelée *la paix de la Fere*, faite par Enguerand de Coucy.

Balde prétend néanmoins que le *retrait lignager* fut introduit en France du tems de Charlemagne; il se fonde sur ce que la loi des Saxons ordonnoit qu'avant de vendre à un étranger son patrimoine ou propre héritage échu par succession, on l'offrit à son proche parent; mais ce droit se rapporte au droit de prélation qui avoit lieu chez les Romains, plutôt qu'au *retrait lignager*, tel que nous le pratiquons en pays coutumier.

Le *retrait lignager* tire plutôt son origine de ce qu'anciennement en France il étoit défendu de vendre à d'autres, qu'à ses proches parens son aleu, ou bien patrimonial, il n'étoit permis de disposer librement que de ses acquêts; pour disposer de son aleu, il falloit le consentement de ses héritiers présomptifs.

Cette prohibition de disposer autrement de son aleu avoit lieu dès le commencement de la monarchie, ainsi qu'il paroît par la loi salique; & c'est de là probablement que s'est formé peu à peu le *retrait lignager*.

On en trouve des vestiges dès le xj. siècle, du moins dans quelques provinces de France dès le commencement du x. siècle. C'est ainsi que Guichard de Beaujeu, qui possédoit héréditairement le quart des dixmes du territoire de l'église de Mâcon, les donnant à cette église, ordonna qu'aucun de ses parens ne pût l'inquiéter sur cette dixme, parce qu'avant de la donner, il avoit invité & fait inviter par ses amis son frere Ponce, qui jouissoit d'un autre quart, d'acheter le sien, ce qu'il n'avoit pas voulu faire. Ces sommations, ou invitations d'acquérir, ces défenses aux parens d'inquiéter le nouveau possesseur, les confirmations que l'on faisoit quelquefois faire par les parens, annoncent bien que le *retrait lignager* avoit déjà lieu du-moins dans ce pays. On y trouve encore un exemple de pareilles défenses en 1116.

De tout cela l'on peut conclure que le *retrait lignager*, tel que nous le pratiquons, a été introduit non par aucune ordonnance de nos rois, mais par les mœurs & usages de quelques provinces, & qu'il a été ensuite adopté par les coutumes à mesure qu'elles ont été rédigées par écrit, ce qui commença à se faire dans le xj. siècle.

Les établissemens de S. Louis, rédigés en 1270, font mention du *retrait lignager*; & depuis ce tems il est devenu un droit commun & presque général pour tous les pays coutumiers.

Henri III. ordonna en 1681, que le *retrait lignager* auroit lieu dans tout le royaume, mais cette ordonnance ne fut vérifiée qu'au parlement de Paris, & elle n'a été reçue pour les provinces de droit écrit de son ressort, que dans le Mâconnois & dans l'Auvergne.

Le *retrait lignager* n'a pas lieu dans le Lyonnais, ni dans le Forez, ni dans le parlement de Toulouse,

Tome XIV,

si ce n'est dans le Quercy & le Rouergue; dans le parlement de Dauphiné, il n'a lieu que dans les bailliages de Romans & de Briançon; dans les parlemens de Bordeaux & de Dijon, il n'a lieu que dans les pays de coutume seulement; il a aussi lieu dans le comté de Bourgogne, excepté dans la ville de Besançon & dans son ancien territoire.

Pour ce qui est du pays coutumier, le *retrait* a lieu dans toutes les coutumes; mais il s'y pratique fort diversement.

Pour exercer le *retrait lignager* dans les coutumes qu'on appelle *du côté & ligne*, comme Paris & autres qui forment le plus grand nombre, il faut être parent du vendeur du côté & ligne d'où l'héritage lui étoit échu.

Il faut même dans quelques-unes, qu'on appelle *foncheres*, être descendu de celui qui a mis l'héritage dans la famille.

Mais dans quelques autres coutumes qu'on appelle *de simple côté*, au défaut de parens de la ligne, on admet au *retrait* les autres parens du vendeur.

Le *retrait lignager* peut être exercé par les enfans même du vendeur, quoiqu'il soit encore vivant. Et la qualité d'héritier n'empêche pas non plus l'exercice du *retrait*, parce que c'est un droit que l'héritier tire de la loi, & non de sa qualité d'héritier.

Le *retrait lignager* n'a pas lieu quand l'acquéreur est lui-même lignager, ou qu'il a des enfans qui sont en ligne; mais si dans la suite il mettoit l'héritage hors la ligne, il y auroit lieu au *retrait*, & en ce cas, le premier vendeur peut venir lui-même au *retrait*.

Celui qui a vendu son propre peut lui-même le retirer, comme tuteur de son fils; & l'on peut intenter le *retrait* au nom d'un enfant quoiqu'il ne fût ni vu ni connu au tems de la vente.

Le mari peut exercer le *retrait* du côté de sa femme sans être fondé de sa procuration.

En concurrence de plusieurs retrayans, la coutume de Paris & plusieurs autres préfèrent le plus diligent; d'autres préfèrent le plus prochain.

Si deux lignagers ont formé la demande en même tems, ou bien dans les coutumes qui admettent le plus prochain, si deux retrayans sont en égal degré, en ce cas ils viennent au *retrait* par concurrence & par moitié; mais si l'un des deux manque à remplir quelque formalité qui le fasse déchoir du *retrait*, si l'autre veut suivre le sien, il est obligé de retirer le tout.

Le *retrait* n'a lieu que pour la propriété des héritages, maisons, rentes foncières & autres droits réels; il n'a pas lieu en cas de vente de l'usufruit de ces mêmes biens, ni pour les offices & les rentes constituées, ni pour les meubles tels qu'ils soient.

Les mutations qui donnent ouverture au *retrait lignager* sont la vente à prix d'argent, ou autre contrat équipollent à vente, le bail à rente rachetable, le bail à longues années. La plupart des coutumes admettent aussi le *retrait* en cas d'échange, quand il y a toute qui excède la moitié de la valeur de l'héritage.

Suivant le droit commun, les propres sont seuls sujets au *retrait*, excepté en Normandie & dans quelques autres coutumes qui étendent le *retrait* aux acquêts.

L'héritage donné en contre-échange d'un propre, tient lieu de propre, & est sujet à *retrait*.

La plupart des coutumes admettent le *retrait* en cas de vente par décret ou licitation; mais il n'a pas lieu quand la vente est faite par une transaction, & qu'elle en est une des conditions.

La vente faite sur l'héritier bénéficiaire, ou sur un curateur aux biens vacans, est sujette au *retrait*; il en est autrement de celle qui est faite sur un curateur aux biens vacans, parce qu'en ce cas il n'y a plus de propre.

Lorsque l'héritage vendu est partie propre & par-

D d ij

tie acquêt, il est au choix de l'acquéreur de laisser le tout au retrayant, ou seulement la portion qui est propre; il en est de même lorsqu'on a vendu par le même contrat plusieurs héritages les uns propres, les autres acquêts, & qu'il n'y a qu'un seul prix.

Le *retrait lignager* n'est point cessible, & si le retrayant qui est préféré, prètoit son nom à un tiers, les autres lignagers qui auroient intenté leur action dans l'an & jour, pourroient revenir au *retrait* dans l'an & jour depuis que la collusion auroit été découverte.

Le *retrait lignager* est préféré au féodal, tellement que le lignager peut retirer sur le seigneur auquel l'héritage auroit été transmis à titre de *retrait* féodal.

Mais le *retrait* conventionnel ou réméré est préféré au *retrait lignager*, aussi-bien qu'au *retrait* féodal.

L'héritage retiré par un lignager est tellement affecté à la famille, que si ce retrayant meurt, laissant un héritier des propres de cette ligne, & un héritier des acquêts, l'héritage retiré appartient à l'héritier des propres, en rendant néanmoins dans l'an du décès de l'héritier des acquêts le prix de l'héritage.

Les formalités du *retrait* étant différentes presque dans chaque coutume, on doit suivre celles de la coutume dans laquelle les héritages sujets à *retrait* sont situés, & non pas celles du lieu où la demande se poursuit.

Pour en donner une idée, on se contentera de rappeler ici brièvement celles que présentent la coutume de Paris.

Suivant cette coutume, l'action en *retrait* doit être intentée, & le terme de l'assignation doit échoir dans l'an & jour que le contrat de vente a été enfaîné, à l'égard des rotures; & pour les héritages tenus en fiefs, du jour de la réception en foi: si c'est un franc-aleu, ou un héritage acquis par le seigneur dans sa propre mouvance ou censive, le tems du *retrait* ne court que du jour que l'acquisition a été publiée en jugement au plus prochain siège royal.

L'an du *retrait* court contre toutes sortes de personnes, mineurs, absens & autres, sans espérance de restitution.

L'assignation doit contenir *offre de bourse, deniers, loyaux-couts & à parfaire*; il faut que l'huissier ou sergent ait une bourse à la main; mais il n'est pas nécessaire que le prix y soit en entier, il suffit qu'il y ait quelque pièce d'argent.

Ces offres doivent être réitérées à toutes les journées de la cause, c'est-à-dire dans toutes les procédures faites ou réputées faites en jugement; savoir, en cause principale jusqu'à la contestation en cause inclusivement, & en cause d'appel jusqu'à la conclusion aussi inclusivement.

Si la cause est portée à l'audience, ne fût-ce que par défaut, l'avocat doit avoir en main une bourse avec de l'argent, en réitérer les offres dans les mêmes termes.

Quand l'acquéreur tend le giron, c'est-à-dire reçoit les offres, ou que le *retrait* est adjugé, le retrayant doit payer à l'acquéreur, ou à son refus, consigner dans les 24 heures, après que l'acquéreur aura mis son contrat au greffe, partie présente, ou duement appelée, & qu'il aura affirmé le prix s'il en est requis par l'acquéreur.

Pour que la consignation soit valable, il faut qu'elle soit précédée d'offres réelles, & qu'elle contienne tous les prix en bonnes espèces ayant cours. Il faut aussi appeler l'acquéreur pour être présent, si bon lui semble, à la consignation, & que le tout soit fait dans les 24 heures.

Toutes ces formalités sont tellement de rigueur, que celui qui manque à la moindre chose est déchu du *retrait*: qui *cadit à syllabâ*, *cadit à toto*; ce qui a fait croire à quelques auteurs que le *retrait lignager*

étoit odieux, comme gênant la liberté du commerce; mais s'il étoit odieux, ces coutumes ne l'auroient pas admis; elles ont seulement voulu empêcher les parents d'en abuser pour vexer l'acquéreur.

Le remboursement des loyaux-couts doit se faire après qu'ils sont liquidés: ils consistent dans les frais du contrat, les droits seigneuriaux, les labours & semailles, les réparations nécessaires.

Le retrayant doit rembourser les droits seigneuriaux en entier, quoique le seigneur ait fait remise d'une partie à l'acquéreur.

Un acquéreur qui est exempt de droits seigneuriaux dans la mouvance du roi, ne laisse pas de les répéter du retrayant, comme s'il les avoit payés, à moins que l'acquéreur & le retrayant ne fussent tous deux privilégiés.

Sur le *retrait lignager*, voyez les *dispositions* des coutumes au tit. du *Retrait*, & les commentateurs, Tiraqueau, Louet, Coquille, Dunod, & ci-devant le mot PROPRE. (A)

RETRAIT LOCAL ou COUTUMIER: on appelloit ainsi en Alsace le droit que les bourgeois prétendoient avoir de se faire subroger en l'achat des effets mobiliers qui étoient vendus dans leur ville, mais ce prétendu droit y a été pros crit par divers arrêts. Voyez Maillart sur Artois, tit. III. n°. 56. & ci-devant RETRAIT DE BOURGEOISIE.

RETRAIT DE MI-DENIER est une espèce particulière de *retrait lignager*, établi par la coutume de Paris & par la plupart des autres coutumes. Quand des conjoints durant leur mariage acquièrent leur héritage propre d'un vendeur, dont l'un d'eux est parent de la ligne, il n'y a pas lieu au *retrait* tant que le mariage subsiste; mais après sa dissolution, la moitié de cet héritage est sujet à *retrait* au profit du conjoint lignager, ou de ses héritiers à l'encontre de l'autre, ou de ses héritiers qui ne le sont pas.

On appelle ce *retrait de mi-denier*, parce qu'on n'y rembourse que la moitié du prix principal & des loyaux couts.

Ce *retrait* n'a lieu qu'en cas d'acquisition faite à prix d'argent ou à rente rachetable, & non en cas que les conjoints ayent eu le propre par *retrait*; car en ce cas l'héritage est fait propre pour le tout au seul conjoint lignager, qui est seulement tenu de rembourser le prix, suivant l'article 139.

Un des héritiers du conjoint lignager ne voulant pas user de ce *retrait*, l'autre peut l'exercer pour le tout.

L'an & jour pour l'exercer ne court que du jour de l'enfaînement ou inféodation; les formalités sont les mêmes que pour le *retrait* ordinaire.

Il n'a point lieu quand les deux conjoints sont lignagers, ou que le conjoint non-lignager a des enfans en ligne.

Ce *retrait* n'est ouvert qu'au décès de l'un des conjoints.

Quand le conjoint lignager ou ses héritiers négligent d'exercer le *retrait*, en ce cas les autres lignagers non-copartageans sont admis au *retrait* de la moitié du propre, pourvu qu'ils intentent leur action dans l'an du décès du conjoint lignager. Voyez les articles 155, 156 & 157, de la coutume de Paris, & ce que les commentateurs ont dit sur ces articles. (A)

RETRAIT PARTIAIRE, usité en Flandres, a lieu quand un de plusieurs copropriétaires vend à un étranger sa part de l'effet commun, un autre copropriétaire peut retirer la portion vendue pour la réunir à son tout. Voyez RETRAIT de communion, de consolidation, d'écléche ou éclipsment, de freresche ou frereseté.

RETRAIT DE PRÉFÉRENCE, est la faculté qu'une personne appelée au *retrait* a de se faire subroger au

lieu & place de quelqu'un qui a déjà usé du *retrait* sur la chose vendue, comme quand le *retrait* lignager est préféré au féodal, ou celui-ci au lignager, selon l'usage des différens pays. *Voyez* Maillart sur *Artois*, tit. III. n°. 43.

RETRAIT DE PREMESSE, est le nom que l'on donne au *retrait* lignager dans les coutumes où c'est le plus prochain lignager qui est préféré, car *premesse* signifie *plus prochain*. *Voyez* PREMESSE.

RETRAIT PUBLIC ou *pour l'utilité publique*, est la faculté que le roi, l'église ou les villes ont de se faire subroger dans l'achat même d'acquérir la propriété d'un héritage limitrophe, ou qui se trouve nécessaire pour les fortifications d'une ville, la construction ou l'aggrandissement d'une église, la décoration d'une place, d'une ville, d'une maison royale ou d'un college. *Voyez* la coutume de *Bordeaux*, article 10.

RETRAIT par puissance de fief, dans les coutumes d'Anjou & Maine, c'est le *retrait* féodal.

RETRAIT DE RECONSOLIDATION, *voyez* ci-devant RETRAIT PAR CONSOLIDATION.

RETRAIT DE RECOUSSE ou à titre de recousse, est la faculté accordée au faisi de rembourser dans un certain tems celui qui a acheté les meubles du faisi vendus en justice; ce *retrait* a lieu en quelques endroits de la province d'Artois. *Voyez* Monstreuil 1507, style du bailliage, article 51. Verdun titre XIV. article 5.

RETRAIT SEIGNEURIAL ou féodal, *voyez* ci-devant RETRAIT FÉODAL.

RETRAIT DE SOCIÉTÉ ET DE CONVENANCE, dans la coutume de Hainault, chap. xcv. art. 25. est le droit qu'un de plusieurs associés ou propriétaires a de retirer la portion que son copropriétaire ou coassocié, a vendue.

RETRAIT VOLONTAIRE, c'est lorsque l'acquéreur tend le giron au retrayant qui n'a commencé son action qu'après l'année de la faisine, & par conséquent hors le tems accordé par la coutume, pour lors le *retrait* est volontaire, c'est-à-dire que l'acquéreur s'y est soumis sans y être obligé, & c'est une véritable vente déguisée sous le nom de *retrait*, laquelle ne résoud pas les hypothèques des créanciers de l'acheteur, & est sujette aux droits seigneuriaux. *Voyez* Maillard sur *Artois*, article 123. n°. 35 (A)

RETRAIT, terme de Blason, qui se dit de bandes, des paux & des fasces, dont l'un des coins ne touche pas les bords de l'écu.

Desrollans de Rhellanete en Provence, d'azur à trois pals *retraits* en chef d'or, au cor de chasse lié de même en pointe.

RETRAITS, blés, (*Agricult.*) on appelle *blés retraits*, des blés qui étant bien conditionnés au fortir de la fleur, mûrissent sans se remplir de farine. Les grains sont alors menus, ou, pour revêtir le langage des fermiers, sont *retraits*. Comme ces sortes de blés germent très-bien, ils servent à ensemercer les terres, ils font de belle farine & de bon pain, mais ils ne rendent presque que du son, de sorte que deux sacs de *blés retraits* ne fournissent pas plus de pain qu'un sac de bon blé.

Ce défaut, selon M. Duhamel, peut être produit par différentes causes; par exemple, 1° quand le blé est versé, comme la nourriture ne peut être portée à l'épi par le tuyau qui est rompu ou simplement ployé, le grain qui ne reçoit plus de subsistance mûrit sans se remplir de farine, & il reste vuide. 2° Quand les blés ont pris leur accroissement par l'humidité, & qu'il survient de grandes chaleurs qui dessèchent la paille & le grain, le blé mûrit sans se remplir de farine. Il n'est pas possible de prévenir les effets des orages, ceux de la gelée, ni de détourner les causes qui empêchent que le blé ne soit fécondé. Il n'est pas non plus possible d'affaiblir l'action du soleil qui pré-

cipite la maturité du grain; mais, suivant les principes de M. Tull, on peut, par sa nouvelle culture, prévenir en partie les autres causes qui rendent les blés *retraits*. (D. J.)

RETRAITE, f. f. (*Morale.*) ce mot se dit en morale de la séparation du tumulte du monde pour mener chez soi une vie tranquille & privée; on demande quand cette *retraite* doit se faire. Ce n'est pas dans la force de l'âge où l'on peut servir la société & remplir un poste qu'on occupe avec fruit, mais quand la vieillesse vient graver ses rides sur notre front, c'est là le vrai tems de la *retraite*; il n'y a plus qu'à perdre à se montrer dans le monde, à rechercher des emplois & à faire voir sa décadence. Le public ne se transporte point à ce que vous avez été, c'est un travail & une justice qu'il ne rend guère; il ne s'arrête qu'au moment présent & juge de votre incapacité. Ayons donc alors le courage de nous rendre heureux par des goûts paisibles & convenables à notre état. Il faut savoir se retirer à propos; il conviendrait même que notre *retraite* fût un choix du cœur plutôt qu'une nécessité. (D. J.)

RETRAITE, f. f. c'est dans l'art militaire un mouvement retrograde ou en arrière que fait une armée pour s'éloigner de l'ennemi, après un combat défavantageux, ou pour abandonner un pays où elle ne peut plus se soutenir.

A parler exactement, une *retraite* n'est qu'une espece de fuite; car se retirer, dit M. le chevalier de Folard, c'est fuir; mais c'est fuir avec art & un très-grand art.

Comme les *retraites* ne sont que des marches, elles supposent les principes & les règles qu'on doit y observer; ce qui concerne le passage des rivières, des défilés, & une grande connoissance de la tactique. Il faut de plus avoir le jugement & le coup d'œil excellens pour changer ou varier les dispositions des troupes, suivant les circonstances des tems & des lieux.

Lorsqu'une armée après avoir combattu long tems ne peut plus soutenir les efforts de l'ennemi, & qu'elle est forcée de lui abandonner le champ de bataille, elle se retire. Si elle le fait en bon ordre, sans rien perdre de son artillerie ni de ses bagages, elle fait une *belle retraite*; telle fut celle de l'armée françoise après la bataille de Malplaquet. Il est difficile d'en faire de cette espece devant un ennemi vif & intelligent; car s'il poursuit à toute outrance, la *retraite*, dit M. le maréchal de Saxe, se convertira bientôt en déroute. *Voyez* ce mot.

Une armée que les forces supérieures de l'ennemi obligent de quitter un pays, fait aussi une *belle retraite*, lorsqu'elle la fait sans confusion & sans perte d'artillerie & de bagage.

La *retraite* des dix milles de Xenophon est la plus célèbre que l'on puisse citer; elle a fait l'admiration de toute l'antiquité, & jusqu'à présent il n'en est aucune qui puisse lui être comparée, au-moins avec justice.

Qu'on fasse attention que les dix milles Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus en Perse, se trouvoient après la perte de la bataille & la mort de ce prince, abandonnés à eux-mêmes & entourés d'ennemis de tout côté. Que néanmoins leur *retraite* fut conduite & dirigée avec tant d'ordre & d'intelligence, que malgré les efforts des Perses pour les détruire, & les dangers infinis auxquels ils furent exposés dans les différens pays qu'ils eurent à traverser pour se retirer, ils surmonterent tous ces obstacles & regagnerent enfin la Grece. Cette *belle retraite* se fit sous les ordres de Xenophon, qui après la mort de Cléarque & des autres chefs, que les Perses firent assassiner, fut choisi pour général: elle se fit dans l'espace de huit mois, pendant lesquels les troupes firent en,

viron 620 lieues en cent vingt-deux jours de marche.

M. le maréchal de Puysegur prétend dans son livre de *l'Art de la Guerre*, que tout ce qui concerne les *retraites*, peut s'enseigner par règles & par principes. Il y donne en effet bien des observations qui peuvent être regardées comme la base de leurs principales dispositions ; mais il auroit été fort avantageux de trouver ces principes réunis en un seul article ; on auroit pû s'en former des idées plus parfaites, & acquérir bien plus aisément les connoissances que ses lumières & sa grande expérience le mettoient en état de donner sur cette importante matière.

Comme le succès des batailles n'est jamais certain, les *retraites* doivent être toujours prévues & arrangées dans l'esprit du général avant le combat ; il ne doit plus être question que de prendre les mesures nécessaires pour les exécuter, sans désordre & sans confusion lorsqu'il en est besoin.

L'objet qui mérite le plus d'attention dans les *retraites*, est la marche des troupes ensemble & toujours en ordre de bataille. Il faut éviter avec soin tout ce qui pourroit leur donner occasion de se rompre ou de fuir en désordre. Dans ces momens critiques, le général a besoin d'un grand sang-froid & d'une grande présence d'esprit pour veiller au mouvement de toute l'armée, pour la rassurer, lui donner de la confiance, & même la tromper, s'il est possible, sur le danger auquel elle se trouve exposée ; enfin, faire en sorte qu'elle ne se persuade point que tout est perdu, & que la fuite seule peut la mettre en sûreté. C'est un art qui n'appartient qu'aux grands capitaines ; les médiocres ont peu de ressources dans ces occasions ; *ils ne savent que dire*, suivant l'expression de M. le maréchal de Puysegur, & tout est à l'abandon. Sous des chefs de cette espèce, les *retraites* se font avec beaucoup de perte & de confusion, à moins qu'il ne se trouve des officiers généraux assez habiles & assez citoyens, pour savoir suppléer à l'incapacité du général.

L'armée est partagée dans les *retraites* sur autant de colonnes, que les chemins & les circonstances le permettent. Les bagages & la grosse artillerie en forment quelquefois de particulières auxquelles on donne des escortes assez nombreuses pour repousser les détachemens ennemis qui voudroient s'en emparer. On infère l'artillerie légère dans les colonnes d'infanterie, & à la queue, pour assurer la *retraite*, en cas que l'ennemi veuille les attaquer.

L'arrière-garde est composée d'infanterie ou de cavalerie, suivant les lieux qu'on doit traverser. En pays de plaine, c'est la cavalerie qui veille à la sûreté de l'armée ou qui couvre sa marche ; & dans les pays couverts, montueux, ou fourrés, c'est l'infanterie. Cette arrière-garde doit être commandée par des officiers braves & intelligens, dont la bonne contenance soit capable d'inspirer de la fermeté aux troupes, pour les mettre en état de résister courageusement aux détachemens que l'ennemi envoie à la poursuite de l'armée.

Si ces détachemens s'approchent de l'arrière-garde pour la combattre, on la fait arrêter, & on les charge avec vigueur lorsqu'ils sont à portée. Après les avoir repoussés, on continue de marcher, mais toujours en bon ordre & sans précipitation. On observe aussi de couvrir les flancs des colonnes, par des détachemens capables d'en imposer aux différens partis que l'ennemi pourroit envoyer pour essayer de les couper.

Lorsque l'armée qui se retire est obligée de passer des défilés, on prend toutes les précautions convenables pour que les troupes n'y soient point attaquées, & que l'ennemi n'y puisse point pénétrer. On détruit les ponts après les avoir passés ; on gâte

les gués, & l'on rompt les chemins autant que le tems peut le permettre, pour arrêter l'ennemi dans sa poursuite.

Lorsque l'armée se retire en bon ordre, elle cherche à occuper des postes avantageux à quelques marches de l'ennemi, où elle ne puisse être forcée de combattre malgré elle ; ou bien elle se retranche, ou elle se met derrière une rivière dont elle est en état de disputer le passage à l'ennemi.

Si l'armée est fort en désordre & qu'elle ne puisse pas tenir la campagne, on la disperse dans les places les plus à portée, en attendant qu'on ait fait venir les secours dont elle a besoin pour reparoître devant l'ennemi. On lui fait aussi quelquefois occuper des camps retranchés sous de bonnes places, où l'ennemi ne peut l'attaquer.

Lorsqu'on veille avec attention sur tout ce qui peut contribuer à la sûreté de l'armée, & qu'en la faisant, on marche toujours en bon ordre, une *retraite* peut se faire sans grande perte ; mais le succès en dépend entièrement des bonnes dispositions, & surtout de la fermeté du général. Il doit agir & commander avec la même tranquillité, qu'il le feroit dans un camp de paix ; c'est ce courage d'esprit, supérieur aux événemens, qui caractérise les grands capitaines, & qui fait les grands généraux.

Ce qui peut donner de la confiance à un général dans les *retraites*, c'est l'opinion avantageuse qu'il fait que l'armée a de ses talens & de son courage. En le voyant manœuvrer paisiblement & sans crainte, elle se croit sans danger. Comme la peur alors ne trouble point le soldat, il exécute tout ce qui lui est ordonné, & la *retraite* se fait avec ordre & pour ainsi dire sans perte ; il ne s'agit pour cela que de la tête & du sang froid du général.

En effet, quelque avantage que l'ennemi ait eu dans le combat, il ne peut rompre son armée pour la mettre toute entière à la poursuite de celle qui se retire. Une démarche aussi imprudente pourroit l'exposer à voir changer l'événement de la bataille, pour peu que l'armée opposée ne soit pas entièrement en désordre, & qu'on puisse en rallier une partie ; car c'est une maxime, dit un grand capitaine, *que toute troupe ; quelque grosse qu'elle soit, si elle a combattu, est en tel désordre, que la moindre qui survient est capable de la défaire absolument*. Le général ennemi ne peut donc faire poursuivre l'armée qui se retire, que par différens détachemens plus ou moins nombreux, suivant les circonstances, pour la harceler, tâcher d'y mettre le désordre, & de faire des prisonniers ; mais à ces corps détachés une arrière-garde formée de bonnes troupes & bien commandées, suffit pour leur en imposer. L'armée victorieuse ne peut s'avancer que lentement ; elle est toujours elle-même un peu en désordre après le combat : le général doit s'appliquer à la reformer & à la mettre en état de combattre de nouveau, si l'armée adverse se rallioit, si elle revenoit sur lui, ou si sa fuite n'étoit que simulée, comme il y en a plusieurs exemples. Pendant ces momens précieux, (a) on a le tems de s'éloigner sans être fort incommodé des corps détachés, pourvu qu'on ait fait les dispositions nécessaires pour les repousser. C'est ce qui fait penser, qu'une armée bien conduite, qui a combattu & qui se retire, ne devrait perdre autre chose que le champ de bataille (b) ; c'est beaucoup à la vérité, mais l'es-

(a) C'est une chose longue & difficile, dit M. le duc de Rohan, dans son *parfait capitaine*, de vouloir remettre en bon ordre une armée qui a combattu, pour combattre de nouveau ; les uns s'amusant au pillage, les autres se fâchant de retourner au péril, & tous ensemble étant tellement émus, qu'ils n'entendent ou ne veulent entendre nul commandement.

(b) Aussi voit-on dans l'histoire que les généraux habiles

pérance d'avoir bientôt sa revanche ne s'évanouit pas pour cela. Cette perte doit au contraire piquer & aiguillonner le soldat, particulièrement lorsqu'il n'a aucune faute à imputer au général.

En effet, quoiqu'une belle *retraite* soit capable d'illustrer un général, M. le chevalier de Folard prétend, que ce n'est pas la seule ressource qui reste à un grand capitaine après la perte d'une bataille. » Se » retirer bravement & fierement, c'est quelque chose, dit ce célèbre auteur ; c'est même beaucoup, » mais ce n'est pas le plus qu'on puisse faire ; la bataille n'est pas moins perdue, si l'on ne va pas plus loin ; c'est ce que fera un général du premier ordre. Il ne se contentera pas de rallier les débris de son armée, & de se retirer en bon ordre en pré- » fence du victorieux ; il méditera sa revanche, re- » tournera sur ses pas & conclura de son reste, avec » d'autant plus d'espérance de réussir, que le coup » fera moins attendu, & d'un tour nouveau ; car » qui peut s'imaginer qu'une armée battue & ter- » rassée soit capable de prendre une telle résolution.

» S'il n'y avoit pas d'exemples, continue le savant commentateur de Polybe, de ce que je viens » de dire, je ne trouverois pas étrange de rencontrer ici des oppositions ; mais ces exemples sont en » foule non-seulement dans les anciens, mais encore » chez nos modernes. Quand même je ne ferois pas » muni de ces autorités, ma proposition ne seroit pas » moins fondée sur la raison, & sur ce que peut la » honte d'une défaite sur le cœur des hommes véritablement courageux.

On peut voir dans le commentaire sur Polybe 2. » page 106. & suivantes, des exemples sur ce sujet. M. de Folard observe très-bien que ces sortes de desseins ne sont pas du ressort de la routine ordinaire qui ne les conduit, ni ne les apprend, ni des généraux qui la prennent pour guide dans leurs actions. Il est aisé de s'apercevoir que les grandes parties de la guerre y entrent. Le détail, les précautions & les mesures qu'il faut prendre pour réussir sont infinies ; & ces soins, dit l'auteur que nous venons de citer, ne sont pas toujours à la portée des esprits & des courages communs. « Il faut toute l'expérience d'un » grand capitaine, une présence d'esprit & une activité surprenante à penser & à agir ; un profond secret & gardé avec art. Cela ne suffit pas encore, » si la marche n'est tellement concertée que l'ennemi » n'en puisse avoir la moindre connoissance, quand » il auroit pris toutes les mesures imaginables. Avec » ces précautions ces desseins manquent rarement » de réussir, mais il faut qu'un habile homme s'en » mêle.

Les *retraites* qui se font pour abandonner un pays où l'on se trouve trop inférieur pour résister à l'ennemi, ou que la disette, les maladies, ou quelque autre accident obligent de quitter, demandent aussi bien des réflexions & des observations pour les exécuter sévèrement. On ne fauroit avoir une connoissance trop particulière du pays, de la nature des chemins, des défilés, des rivières & de tous les différents endroits par où l'on doit passer. On doit diriger la marche de manière que l'ennemi n'ait pas le tems de tomber sur l'armée dans le passage des rivières & des défilés. Quand on a tout combiné & tout examiné, on peut juger du succès de la retraite, parce qu'on est en état d'apprécier le tems dont on a besoin pour se mettre hors de danger.

en perdant une bataille, n'abandonnent guère à l'ennemi, que le terrain sur lequel ils ont combattu. On en trouve un grand nombre d'exemples chez les Romains ; on pourroit en citer de plus modernes ; mais on se contentera de remarquer que le prince d'Orange, Guillaume III. roi d'Angleterre, se retira toujours en bon ordre après ses défaites, quoiqu'il eût en tête des généraux du premier ordre, tels que les Condé & les Luxembourg.

La marche doit être vive & légère.

Les équipages doivent partir avant l'armée ; mais il faut faire en sorte que l'ennemi ignore pour quel sujet. Il y a plusieurs manières de cacher le dessein qu'on a de se retirer. Voyez MARCHE & PASSAGE DE RIVIERE.

La grosse artillerie doit partir immédiatement après les équipages. On garde seulement avec les troupes plusieurs brigades légères, du canon pour s'en servir, comme dans les *retraites* qu'on fait après la perte d'une bataille.

Avant que de mettre l'armée en marche, il faut avoir bien prévu les accidens & les inconveniens qui peuvent arriver pour n'être surpris par aucun événement inattendu.

Quand les *retraites* se font avec art, qu'on a l'habileté d'en cacher le dessein à l'ennemi, elles se font avec fureté, même en sa présence. « C'est une opinion vulgaire, dit M. le maréchal de Puységur, de » croire que toute armée qui se retire étant campée » trop proche d'une autre, soit toujours en risque » d'être attaquée dans sa *retraite* avec désavantage » pour elle. Il y a fort peu d'occasions où l'on se » trouve en pareil danger, quand on a étudié cette » matière, & qu'on s'y est formé en exerçant sur le » terrain.

En effet, la *retraite* de M. de Turenne de Marlen à Deltveiller, en 1674, se fit par plusieurs marches toujours à portée de l'ennemi, sans néanmoins en recevoir aucun dommage. « Ce général, dit M. le » marquis de Feuquières, étoit infiniment inférieur à » M. l'électeur de Brandebourg, qui vouloit le forcer d'abandonner l'Alsace, ou à combattre avec » désavantage. M. le maréchal de Turenne ne vou- » loit ni l'un, ni l'autre de ces deux partis.

» Sa grande capacité lui suggéra le moyen de chicaner l'Alsace par des démonstrations hardies, qui » ne le commettoient pourtant pas, parce qu'il se » plaça toujours de manière qu'ayant sa *retraite* assurée pour reprendre un nouveau poste, sans craindre d'être attaqué dans sa marche, il se tenoit avec » tant de hardiesse à portée apparente de combattre » ce jour-là, que M. de Brandebourg remettoit au » lendemain à entrer en action lorsqu'il se trouvoit » à portée de notre armée.

» C'étoit ce tems-là que M. de Turenne vouloit » lui faire perdre, & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit pour aller prendre un poste » plus avantageux. *Mém. de Feuquières, II. xj. page 332. Voyez sur ce même sujet les mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne.*

Outre les *retraites* dont on vient de parler, il y en a d'une autre espèce qui ne demandent ni moins de courage, ni moins d'habileté. Ce sont celles que peuvent faire des troupes en garnison dans une ville, ou renfermées dans un camp retranché, assiégées ou investies de tous côtés.

Une garnison peut s'évader ou se retirer secrètement, dit M. de Beaufobre dans son *commentaire sur Enée le tacticien*, par quelque galerie souterraine, par des marais, par une inondation qui a un guet secret, par la rivière même en la remontant ou descendant avec des bateaux, des radeaux, ou en la passant à gué. Elle le peut encore par une inondation enflée par des écluses qu'on ouvre pendant quelques heures pour le rendre guéable.

Pour réussir dans cette entreprise ; il ne faut pas que la ville soit exactement investie, & que les troupes aient beaucoup de chemin à faire pour se mettre en fureté. Comme il est important de rendre la marche légère pour la faire plus lestement, ou plus promptement, on doit, s'il y a trop de difficultés à se charger du bagage, l'abandonner, & tout sacrifier à la conservation & au salut des troupes.

Une retraite de cette nature bien concertée, ne peut guere manquer de réussir heureusement. En tout cas, le pis qui en puisse arriver, c'est, comme le dit M. Belidor, de tomber dans un gros d'ennemis, & de supporter le fort qu'on vouloit éviter, c'est-à-dire, d'être prisonniers de guerre. Car ce n'est guere que dans ce cas qu'il faut tout risquer pour ne point subir cette facheuse condition.

Quel que soit l'événement d'une action de cette espece, elle ne peut que faire honneur au courage de celui qui ose le tenter. C'est ainsi que M. Peri sauva la garnison d'Haguenau, que les ennemis vouloient faire prisonniere de guerre. M. de Folard raconte ce fait fort au long dans son premier volume de son commentaire sur Polybe. Nous allons le rapporter d'après M. le marquis de Feuquiére, qui le donne plus en abrégé dans le quatrième volume de ses mémoires.

» En l'année 1705, les ennemis avoient assiégé
» Haguenau, fort mauvaise place, dans laquelle M.
» le maréchal de Villars avoit laissé M. Peri avec
» quelques bataillons. Comme les ennemis faisoient
» ce siege derriere leur armée, ils ne crurent pas
» qu'il leur fût nécessaire d'investir la place réguli-
» rement. M. Peri la défendit autant qu'il lui fut pos-
» sible; mais se sentant hors d'état d'y faire une plus
» longue résistance, il fit battre la chamade un peu
» avant la nuit, & proposer des articles si avanta-
» geux pour la garnison, qu'ils ne furent point accor-
» dés. On recommença donc à tirer.

» Il avoit besoin de tout ce tems-là pour évacuer
» les équipages de sa garnison, avec escorte par le
» côté qui n'étoit point investi. Après quoi la gar-
» nison se retira, ne laissant que quelques hommes
» dans les angles du chemin couvert, pour en entre-
» tenir le feu, lesquels même ignoroient ce qui se
» passoit dans la place, afin qu'un déserteur ne pût
» avertir l'ennemi de la sortie de la garnison. Quand
» M. Peri se crut assez éloigné de la place, il envoya
» retirer les hommes qu'il avoit laissés dans les de-
» hors, & ils le joignirent tranquillement. Ainsi, il
» retira toute la garnison de Haguenau, & il rejo-
» gnit l'armée sans avoir perdu un seul homme dans
» sa retraite, qui ne fut connue de l'ennemi qu'au
» jour, lorsqu'il étoit déjà hors de portée d'être joint
» par la cavalerie que l'ennemi avoit pu envoyer à
» sa suite ».

On peut à cet exemple en ajouter un autre plus moderne, mais d'une bien plus grande importance; c'est la *retraite* de Prague par M. le maréchal de Bellisle. Quoique cette place fût bloquée de tous côtés, les troupes de France, au nombre d'environ quatorze mille hommes, tant de cavalerie que d'Infanterie, en sortirent la nuit du 16 au 17 Décembre 1742. « M. le maréchal de Bellisle déroba 24 heures de marche pleines au prince de Lobkowitz, qui n'étoit qu'à cinq lieues de lui. Il perça ses quartiers, & traversa dix lieues de plaines, ayant à traîner un haras de 5 ou 6000 chevaux d'équipages, des caissons, du pain; trente pieces de canon, tout l'attirail, toute la poudre, les balles, les outils, &c.

Il arriva à Egra sans échec, en dix jours de marche, pendant lesquels l'armée fit trente-huit lieues au milieu des glaces & des neiges, ayant été continuellement harcelée de hussards en tête, en queue & sur les flancs. « On ne perdit que ce qui n'avoit pu supporter la fatigue & la rigueur inexprimable du froid, qui avoient été l'un & l'autre au-delà de toute expression ». Cette belle *retraite* couta 7 à 800 hommes morts de froid dans les neiges, ou restés sans force de pouvoir suivre. M. le maréchal de Bellisle avoit la fièvre depuis six jours lorsqu'il sortit de Prague; cependant malgré cette maladie & ses autres incommodités, il soutint avec courage les fatigues

extraordinaires de cette pénible, mais célèbre *retraite*, que les fastes militaires ne laisseront pas de faire passer à la postérité, avec les éloges dûs à la conduite & à la fermeté du général par lequel elle fut entreprise & exécutée.

L'antiquité fournit plusieurs exemples de troupes qui, par une retraite habilement conçue & exécutée, échaperent aux ennemis qui les bloquoient. Nous terminerons cet article par celui d'Annibal fils de Giscon, à Agrigente.

Les Romains avoient formé le blocus de cette ville de Sicile, qui servoit d'entrepôt aux Carthaginois. Il y avoit cinq mois qu'Annibal le soutenoit lorsque le sénat de Carthage envoya Hannon à son secours. Ce général ayant été battu par les Romains, Annibal qui n'avoit plus d'espérance d'être secouru, & qui manquoit de tout, fit des dispositions pour sauver sa garnison. Il sortit de la place avec ses troupes, la nuit même qui suivit le jour du combat. Il arriva sans bruit & sans obstacles aux lignes de circonvallation & de contrevallation des ennemis; il en combla le fossé, & il fit sa *retraite* sans que les Romains s'en aperçussent que le lendemain. Ils détachèrent des troupes après lui; mais elles ne purent atteindre que son arriere-garde, à laquelle elles firent peu de mal. Voyez sur ce sujet l'histoire de Polybe, liv. I. ch. iij. (Q)

RETRAITE, *battre la retraite*; c'est battre le tambour à une certaine heure du soir, pour avertir les soldats de se retirer à leurs quartiers dans les garnisons, ou à leurs tentes dans un camp. Voyez TAMBOUR. Chambers.

RETRAITE, (*Marine.*) lieu où les pirates se mettent en sûreté.

RETRAITE des hunes, ou cargues des hunes, (*Marine.*) ce sont des cordes qui servent à trousser le hunier.

RETRAITE, *terme de commerce de lettres-de-change*; c'est une somme tirée sur quelqu'un, & par lui retirée sur un autre. Les traites & les *retraites* ruinent les négocians. Voyez TRAITE. Dictionn. de comm. & de Trévoux.

RETRAITE, (*Maréchal.*) les Maréchaux ferrans appellent ainsi une portion de clou qui a resté dans le pié d'un cheval.

C'est aussi une espece de longe de cuir attachée à la bride du cheval de devant d'une charrette, & liée à un cordeau, dont on se sert pour manier le cheval.

RETRAITE, *en fait d'escrime*; on dit faire *retraite* lorsqu'on se met tout-à-fait hors d'atteinte & des estocades de l'ennemi.

Ordinairement on fait *retraite* après une attaque vive, & après avoir détaché quelques bottes de reprises. La meilleure méthode de faire *retraite*, est de reculer simplement deux pas en arriere, en commençant par le pié droit, le faisant passer derriere le gauche, & ensuite le gauche devant le droit.

Il y en a qui font deux fauts en arriere, ils sont bien les maîtres, mais je ne conseille à personne de les imiter.

RETRAITE, (*Architect.*) est un petit espace qu'on laisse sur l'épaisseur d'un mur ou d'un rempart à mesure qu'on l'éleve. Voyez MURAILLE, REMPART.

C'est proprement la diminution d'un mur en-dehors, au-dessus de son empatement & de ses assises de pierre dure. On fait deux ou trois *retraites* en élevant de gros fondemens, les parapets sont toujours bâtis en *retraite*.

RETRAITE, f. f. *terme de Bourrelier*; espece de longe de cuir attachée à la bride du cheval de devant, liée à un cordeau dont on se sert pour manier un cheval. Trévoux. (D. J.)

RETRAITE, *mettre les cuirs en*; *terme de Hongrieur* qui

qui signifie les arranger dans une cuve, où on les laisse tremper dans de l'eau d'alun pour leur faire prendre nourriture.

RETRAITE, (*Chasse.*) on dit sonner la *retraite* pour faire retirer les chiens.

RETRAITER, v. act. (*Gramm.*) traiter de-rechef. *Voyez l'article TRAITER.*

RETRANCHEMENT, s. m. (*Gramm.*) c'est la diminution d'un tout par la séparation de quelque une de ses parties : en ce sens il est synonyme à *soustraction* & *diminution*.

En retranchant toujours peu-à-peu quelque chose sur la nourriture, on peut parvenir à supporter une abstinence très-rigoureuse. *Voyez* ABSTINENCE, JEUNE, ALIMENT, &c.

La réformation du calendrier qui s'est faite en 1582, a consisté dans le *retranchement* de dix jours qu'on avoit compté de trop jusqu'alors. *Voyez* CALENDRIER.

La frugalité tant vantée des anciens Romains, dit M. de Saint-Evremont, étoit moins un *retranchement* & une abstinence volontaire des choses superflues, qu'un usage grossier de ce qu'ils avoient.

RETRANCHEMENT, (*Gramm. françoise.*) Il y a des *retranchemens* vicieux, & des *retranchemens* élégans. La matière qu'on traite demande quelquefois un style vif & concis ; mais il ne faut pas pour cela supprimer ce qui est absolument nécessaire. Exemple : ce desir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puissent aimer & en être aimé, vient de la corruption du cœur ; il falloit dire qu'ils puissent aimer, & dont ils puissent être aimés. Je ne puis assurer quand je partirai d'ici, si dans un mois, dans deux, ou dans trois ; il falloit dire, si ce sera dans un mois, &c.

Mais s'il y a des *retranchemens* vicieux, il y en a d'autres qui sont fort élégans, & qui contribuent beaucoup à la force & à la beauté du discours. En voici quelques exemples : *Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent & le reverent* ; cet endroit deviendroit foible si l'on disoit, *les citoyens, les étrangers, les ennemis, les peuples, les rois, les empereurs le plaignent & le réverent*. Voici un exemple du discours de Racine à sa réception à l'académie françoise. « Vous savez, Messieurs, en quel état se trouvoit la scène françoise lorsque M. Corneille commença à travailler ; quel désordre, quelle irrégularité ! nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs aussi ignorans que les spectateurs : la plupart des sujets extravagans, & dénués de vraisemblance : point de mœurs, point de caractère : la diction encore plus vicieuse que l'action ; en un mot toutes les règles de l'art, celles de l'honnêteté & de la bienséance par-tout violées ». L'auteur a retranché de cette période plusieurs mots qu'un autre auteur moins éloquent n'auroit pas manqué d'y mettre. « Sa latinité, dit M. de Saint-Evremont en parlant de Sénèque, n'a rien de celle du tems d'Auguste, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumière de Grece ou d'Italie ». Ce seroit gâter cet exemple que de dire, *n'a rien de facile, n'a rien de naturel ; ce ne sont que des pointes, ce ne sont que des imaginations*, &c.

Il est souvent à-propos de retrancher les & ; en voici un exemple de Marafcon, dans son *oraison funebre* de M. de Turenne. « Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre ; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-tout ». Lorsque le sujet qu'on traite demande du feu & du mouvement, les périodes cou-

Tome XIV.

pées ont bonne grâce, & il est élégant de retrancher des mots & des liaisons inutiles, pour donner de la force & du brillant au discours. (*D. J.*)

RETRANCHEMENT, en terme de Guerre, est un obstacle qu'on oppose à l'ennemi, pour lui disputer plus aisément & plus avantageusement le terrain qu'on veut défendre. Il y a des *retranchemens* de plusieurs especes ; les plus ordinaires ne consistent que dans un fossé dont la terre étant jettée du côté des troupes qu'on veut couvrir, leur sert de parapet. On en fait aussi avec des arbres abattus & jetés confusément les uns sur les autres. *Voyez* ABATTIS. On donne aussi le nom de *retranchement* aux coupures qu'on fait dans les dehors de la fortification, & dans les bastions, pour les défendre pié-à-pié. Ces sortes de *retranchemens* sont composés d'un petit rempart & d'un parapet ; ils forment le plus souvent un angle rentrant, pour en défendre l'approche plus avantageusement : on les fait de sacs à terre, de gabions, fascines, &c. On donne encore quelquefois le nom de *retranchement* aux lignes de circonvallation. *Voyez* CIRCONVALLATION. (Q)

RETRANCHEMENT, (*Marine.*) c'est, outre les chambres ordinaires, une espece de chambre prise sur un emplacement du vaisseau.

RETRANCHEMENT de l'édit des secondes nocces, (*Jurispr.*) est la réduction que l'on fait *ad legitimum modum*, des avantages faits par une personne remariée à son second conjoint, lorsque ces avantages excèdent ce que la loi lui permettoit de donner. On les réduit à la part de l'enfant le moins prenant, & l'excédent que l'on en retranche est ce que l'on appelle le *retranchement de l'édit*.

Dans les pays de droit écrit, ce *retranchement* appartient aux seuls enfans du premier lit, nov. 22, ch. xxvij.

Dans les pays de coutume, il se partage également entre les enfans du premier & du second lit. *Voyez* Lebrun, Ricard. *Voyez aussi les mots* EDITS de secondes nocces, PART D'ENFANT, SECONDES NOCES. (A)

RETRANCHEMENT, (*Architecture.*) partie d'une grande piece qu'on a retranchée pour la proportionner, ou pour quelque commodité.

On appelle encore *retranchement* ce qu'on ôte des rues & voies publiques, pour les rendre plus praticables & d'alignement, comme des avances, des saillies, &c. *Daviler.* (*D. J.*)

RETRANCHER, v. act. (*Gramm.*) diminuer, ôter. Il faut *retrancher* aux arbres leurs branches superflues ; on a *retranché* les gages ; il a *retranché* de son train ; *retranchez* le vin & les femmes à cet homme, & il se portera bien. De toute la société qu'il avoit, il s'est *retranché* à deux ou trois amis. Toutes les religions ont droit de *retrancher* de leur communion ceux qui ne pensent pas orthodoxement, & qui ont de mauvaises mœurs ; mais les excommuniés n'en font pas de moins bons citoyens, auxquels le souverain doit toute sa protection. On dit une armée bien *retranchée*. *Voyez* RETRANCHEMENT, Art milit.

RETRANCHER, (*Jardinage.*) est ôter aux arbres les branches inutiles, soit en les taillant, en les élaguant, soit en arrondissant leurs têtes.

C'est encore ôter une partie des racines en l'habillant pour le planter. On *retranche* des yeux à une branche à fruit trop longue.

RETRAYANT, participe, (*Jurispr.*) est celui qui exerce quelque retrait pour revendiquer un bien auquel il a droit par cette voie. *Voyez* RETRAIT. (A)

RETRÉCIR, v. act. (*Gramm.*) c'est rendre plus étroit. *Voyez l'article* ETROIT. On *retrécit* un habit, une chemise, un bas ; on *retrécit* la rivière par des quais, par des digues, &c.

RETRÉCISSEMENT DES GABARITS, (*Marine.*) ce sont des endroits où les alonges qui sont dans les

E e

gabarits rentrent & tombent en-dedans, & *retrécissent* ainsi la largeur du vaisseau.

RETRÉCISSEUSE, f. f. On lit dans le *Dictionnaire de Trévoux*, dernière édition, à ce mot
« Bruscanbille dit qu'à Paris un bon métier est celui
» de *retrécisseuse*; mais il faut se donner de garde d'imi-
» ter la dame Caracosa, *quæ ut placeret marito suo*,
» *tantum se restrinxit, quod nec ipse nec alius potuit eam*
» *amplius cognoscere*.

» Rochefort conte dans ses mémoires que se pro-
» menant un jour dans les appartemens des filles de
» la reine, il aperçut sur une toilette une petite boîte
» de pommade d'une autre couleur que celle de l'or-
» dinaire; & qu'en ayant mis imprudemment sur ses
» lèvres, où il avoit un peu de mal, elles lui firent
» un mal enragé; que sa bouche se retrécit, que ses
» gencives se riderent; & que voulant parler, il ne
» put presque articuler aucune parole: ce qui apprêta
» bien à rire à toute la cour. *Voyez RESTRICTIFS* ».

RETREINDRE, v. act. *en terme d'Orfèvre en grosserie*, se dit proprement de l'action d'élever une piece emboutie à telle hauteur qu'on veut, ou de la resserer en frappant à l'extérieur au défaut du point d'appui, du côté des bords de la piece, avec un marteau ou un maillet, tandis que la piece est appuyée sur une bigorne propre à cet usage. Cette opération n'est pas une des moins difficiles de l'Orfèvrerie, & les meilleurs orfèvres sont quelquefois contraints d'avoir recours aux Chauderonniers, qui passent pour fort habiles dans cette partie, quand ils ont quelques grandes pieces à *retraindre*.

RETREMPER, v. act. (*Gramm.*) *Voyez TREMPER & TREMPER.*

RETRESSER, v. act. (*Gramm.*) *Voyez TRESSE & TRESSER.*

RÉTRIBUTION, (*Gramm. & Jurisprud.*) signifie ce que l'on donne à quelqu'un pour le profit que l'on tire d'une chose que l'on a reçue de lui, comme une rente foncière, ou une part de certains profits.

Ce terme signifie aussi le droit que l'on paye à quelqu'un pour son salaire.

RÉTRIBUTION, *en terme de mer*, est la contribution qui se fait des frais & des avaries entre les assureurs & les assurés. (*A*)

RETRICES, (*Littérat. Géogr.*) nom que les Latins donnoient à certains ruisseaux dont on détournait l'eau pour arroser les jardins & les prairies aux environs de la ville de Rome. C'est Festus qui le dit. On donne différentes origines à ce mot *retrices*; la plus vraisemblable est celle qui dérive du grec *ρεῖθρον*, qui veut dire un ruisseau. (*D. J.*)

RÉTROACTIF, *effet*, (*Jurisprud.*) *Voyez au mot EFFET, l'article EFFET RÉTROACTIF.*

RÉTROCESSION, f. f. (*Jurispr.*) est l'acte par lequel le cessionnaire transporte à son cédant ce que celui-ci lui avoit cédé & transporté. *Voyez CÉDANT, CESSION, CESSIONNAIRE, TRANSPORT, DROITS LITIGIEUX.* (*A*)

RÉTROGRADATION, f. f. (*Mécaniq.*) action par laquelle un corps se meut en arriere. *Voyez RÉTROGRADER.*

RÉTROGRADATION, *en terme d'Astronomie*, est un mouvement apparent des planetes par lequel elles semblent reculer dans l'écliptique, & se mouvoir dans un sens opposé à l'ordre ou succession des signes.

On appelle les planetes *directes*, quand elles vont selon l'ordre, la suite & la succession des signes, comme d'*Aries* en *Taurus*, de *Taurus* en *Gemini*, &c. c'est-à-dire d'occident en orient. *Voyez DIRECT.*

Quand une planete paroît pendant quelques jours dans le même point du ciel, on dit qu'elle est stationnaire. *Voyez STATIONNAIRE.*

Quand elle se meut contre l'ordre des signes, savoir d'orient en occident, on dit qu'elle est *retrograde*.

Le Soleil & la Lune paroissent toujours directs; Saturne, Jupiter, Mars, Vénus & Mercure, sont quelquefois directs, quelquefois stationnaires, & quelquefois *retrogrades*. *Voyez SATURNE, JUPITER, VÉNUS, &c.*

L'intervalle de tems entre les deux *rétrogradations* des différentes planetes, est différent; il est d'un an & 13 jours dans Saturne; d'un an & de 43 jours dans Jupiter; de deux ans & 50 jours dans Mars; d'un an & 220 jours dans Vénus; de 115 jours dans Mercure: Saturne demeure *retrograde* pendant environ 140 jours; Jupiter pendant 120; Mars pendant 73; Vénus pendant 42; Mercure pendant 22.

Ces changemens de cours & de mouvemens des planetes, ne sont qu'apparens; si les planetes étoient vûes du centre du système, c'est-à-dire du soleil, leurs mouvemens paroîtroient toujours uniformes & réguliers, c'est-à-dire dirigés d'occident en orient. Les inégalités qu'on y observe en les voyant de la terre, naissent du mouvement & de la position de la terre d'où on les voit; & voici la maniere dont on peut les expliquer.

Supposons que *PNO*, *Pl. Astronom. fig. 58*, soit une portion du zodiaque; *ABCD* l'orbite de la terre, & *EMGHZ* celui d'une planete supérieure, par exemple, de Saturne: supposons la terre en *A*, & Saturne en *E*, dans ce cas cette planete paroîtra au point *O* du zodiaque. Maintenant si Saturne demeure immobile lorsque la terre fera parvenue au point *B*, il paroîtra au point *L* du zodiaque, & avoir décrit l'arc *OL*, & s'être mû suivant l'ordre des signes d'occident en orient. Mais comme pendant que la terre passe de *A* en *B*, Saturne se meut pareillement d'*E* en *M*, où il est en conjonction avec le soleil, il paroîtra avoir décrit l'arc *OQ*, qui est plus grand que *OL*. Dans cet état la planete est directe, & se meut d'occident en orient, ou suivant l'ordre des signes.

La terre étant arrivée en *C* dans le tems que saturne a mis à décrire l'arc *MG*, cette planete paroîtra au point *R* du zodiaque; mais la terre étant parvenue en *K* & saturne en *H*, en sorte que la ligne *KH* qui joint la terre & saturne, soit pendant quelque tems parallele à elle-même ou approchant de l'être, saturne paroîtra pendant tout ce tems-là au même point *P* du zodiaque, & proche des mêmes étoiles fixes, & fera pour lors stationnaire. *Voyez STATION.*

Mais la terre étant arrivée au point *D*, & saturne au point *Z* où il est en opposition avec le soleil, il paroîtra au point *V* du zodiaque, & avoir *retrogradé* suivant l'arc *PV*. C'est ainsi que les planetes supérieures sont toujours *retrogrades* quand elles sont opposées au soleil.

L'arc que la planete décrit lorsqu'elle est *retrograde*, s'appelle l'arc des *rétrogradations*.

Les arcs de *rétrogradation* des différentes planetes, ne sont point égaux; celui de saturne est plus grand que celui de jupiter; celui de jupiter plus grand que celui de mars.

RÉTROGRADATION des nœuds de la lune, est un mouvement de la ligne des nœuds de l'orbite lunaire, par lequel cette ligne change sans cesse de situation en se mouvant d'orient en occident contre l'ordre des signes; elle acheve son cours *retrograde* dans l'espace d'environ 19 ans; après quoi chacun des nœuds revient au même point qu'il avoit quitté. M. Newton a démontré dans ses principes que la *rétrogradation des nœuds de la lune* venoit de l'action du soleil qui détournant continuellement cette planete de son orbite, fait que cette orbite n'est pas plane, & que son intersection avec l'écliptique varie continuellement, & ce philosophe a déterminé par la théorie la *rétrogradation des nœuds*, telle que les observations la donnent. *Voyez NŒUD & LUNE.*

RÉTROGRADATION du soleil, lorsque le soleil est dans la zone torride, & que sa déclinaison *AM* (*Pl. astronom. fig. 39.*) est plus grande que la latitude du lieu *AZ*; soit que l'une ou l'autre soit septentrionale ou méridionale, le soleil paroît se mouvoir en arriere, ou rétrograder avant ou après midi. *Voyez* SOLEIL, ZONE.

Car menez le cercle vertical *ZGN*, tangent au cercle direct du soleil en *G*, & un autre *ZON* par le point *O* où le soleil se leve; il est évident que tous les cercles verticaux intermédiaires, coupent le cercle direct du soleil en deux endroits, sçavoir dans l'arc *GO*, & dans l'arc *GI*; c'est pourquoi à mesure que le soleil s'élève suivant l'arc *GO*, il s'approche sans cesse du vertical *ZGN* le plus éloigné; mais comme il continue de s'élever sur l'arc *GI*, il revient à ses premiers verticaux, & paroît rétrograder pendant quelque tems avant midi; on peut démontrer pareillement qu'il fait la même chose après midi; donc comme l'ombre tombe toujours du côté opposé au soleil, elle doit être rétrograde deux fois par jour dans tous les lieux de la zone torride, où la déclinaison du soleil excède la latitude du lieu. *Voyez* OMBRE. *Chambers.* (O)

RÉTROGRADE, adj. (*Phyf.*) se dit de ce qui va en arriere ou en un sens contraire à sa direction naturelle; telle est la marche des écrevisses. Ce mot est formé du latin *retro* en arriere, & *gradior* marcher.

Si l'œil & l'objet se meuvent tous deux du même sens, mais que l'œil parcoure plus d'espace que l'objet, il semblera que l'objet soit *rétrograde*, c'est-à-dire, qu'il aille en arriere, ou dans un sens contraire à la direction qu'il suit en effet; la raison de cela est que quand l'œil se meut sans s'apercevoir de son mouvement, comme on le suppose ici, il transporte son mouvement aux objets, mais en sens contraire; car comme il s'éloigne des objets sans s'en apercevoir, il juge que ce sont les objets qui s'éloignent de lui; ainsi quand un objet se meut dans le même sens que l'œil, le mouvement apparent de cet objet est composé de son mouvement réel dans le même sens que l'œil, & d'un mouvement en sens contraire égal à celui de l'œil; si donc, comme on le suppose ici, ce dernier mouvement est plus grand que l'autre, il doit l'emporter & l'objet doit paroître rétrograder. *Voyez* VISIBLE.

C'est pour cela que les planetes en quelques endroits de leurs orbites, paroissent *rétrogrades*. *Voyez* PLANETE & RÉTROGRADATION.

Ordre rétrograde dans les chiffres, c'est lorsqu'au lieu de compter 1, 2, 3, 4, on compte 4, 3, 2, 1, *Voyez* PROGRESSION, SUITE, NOMBRE, &c. (O)

Les vers rétrogrades, sont ceux où l'on trouve les mêmes mots & arrangés de même, soit qu'on les lise par un bout, soit qu'on les lise par l'autre. On les appelle aussi *reciproques*. En voici un exemple :

Signa te signa temere me tangis & angis.

RETROUSSER, v. act. (*Gram.*) c'est trousser une seconde fois; mais il n'est pas toujours reduplicatif; on dit dans le même sens, troussiez & *retroussiez* cette manche.

RETROUVER, v. act. (*Gram.*) c'est trouver de nouveau, recouvrir ce qu'on a perdu; le nombre des secrets perdus n'est pas aussi grand que l'on pense.

RETS, f. m. (*Pêche.*) filet ou lacs de plusieurs ficelles qui forment des mailles quarrées, dont on se sert pour la chasse & pour la pêche.

Les *rets* que les pêcheurs nomment *rets secrets tramailés*, sont quelquefois les vieux verveux de toutes sortes, que les pêcheurs amarrent par un bout sur une perche qui fait la terre. On tend le filet le long des îles, sur-tout dans les lieux où il y a des herbes que le poisson recherche pour frayer. Quand le filet est tendu, les pêcheurs battent l'eau avec un bâ-

Tome XIV.

ton garni de cuir, c'est-à-dire qu'ils la brouillent entre le filet & la terre; par ce moyen ils pêchent tout le poisson qui se trouve dans l'enceinte du filet. Les mailles de ces filets quand on les fait exprès sont 9 lignes pour la banne ou nappe; & pour les traux ou hamaux 5 pouces. Au reste il ne faut qu'un seul homme pour faire cette pêche.

On se sert encore d'une autre maniere de ces *rets* tramailés qui sont plombés par le bas & garnis de flotes de liege par le haut. Les pêcheurs tendent le filet en-travers de la riviere pendant les molles eaux, ou lorsque l'eau est étalée par la marée, c'est-à-dire pendant qu'elle n'est pas fort agitée; ce qui arrive ordinairement pendant la morte eau. On tend quand la marée commence à se faire sentir, & on relève au premier instant du reflux. Un bateau équipé d'un homme ou d'un petit garçon suffit pour cette pêche.

Le pêcheur jette le bout forain de son filet, où est amarrée une grosse pierre. Il tend son tramail en traversant ou coupant la marée, & frappe à l'autre bout une semblable pierre. Le filet ne reste tendu qu'environ une heure ou une heure & demie, parce qu'il faut relever aussi-tôt que l'ébe se fait sentir. Le pêcheur hale dans son bateau le filet par le bout où il a fini de le tendre. On y prend tout ce qui a monté avec la marée.

Cette pêche dans les rivières ne differe pas des folles en pleine mer; c'est une espece de filet sédentaire.

Rets à colins; espece de cibaudiere que l'on établit sur des fonds pierreux. Ils ont pris leur nom des *petits merlus*, que les pêcheurs bas normands appellent *colins*. On y prend aussi des barbeaux de mer, des surmulets ou rougets, des barbets, des bars & des bremes.

Les *rets de basse eau*, qu'on appelle aussi *rets à crocs*, *traversins*, *muletiers*; ils se tendent de trois différentes manieres. Pour faire la pêche du poisson rond, des maquereaux, des surmulets & autres poissons qui viennent en troupe ranger la côte en certaines saisons de l'année, on les tend de basse mer, flottés & pierrés entre des roches, d'où on les nomme *traversins*. La seconde maniere est de les tendre en haussiere ou à crocs. Pour cet effet, il faut un fond de sable; & quand on s'en sert pour faire la pêche des mullets, qui pendant les chaleurs viennent ranger la côte, on les appelle alors *muletiers*; ces filets forment entre les roches une espece de tournée ou bas parc dans lequel le poisson peut être retenu.

Les *rets* de cette espece ont 17 lignes en quarré.

Il y a une autre sorte de *rets*, qu'on appelle *rets travaillans*, dont certains pêcheurs se servent furtivement pour la pêche du saumon, & qu'ils tendent d'une maniere particuliere. Ils choisissent les nuits noires & obscures. Les uns se mettent sur une rive, & ceux qui sont sur la rive opposée jettent à l'eau une perche sur laquelle est amarrée une petite corde; & lorsque ceux qui sont de l'autre côté l'ont accrochée ou arrêtée, les premiers filent leurs traux, qui ont environ une brassée & demie de hauteur; les autres en arrêtent le bout; & ainsi traversant la riviere, ils y prennent tous les saumons qui remontent; quelquefois aussi ils les tendent en poussant le filet avec des perches qu'ils allongent le plus qu'ils peuvent pour le faire passer à l'autre bord.

Il y a encore des *rets travaillans* qui sont soutenus d'une ou plusieurs perches, suivant la longueur du trajet que les pêcheurs veulent faire.

Ces *rets* se tendent à-peu-près de la même maniere que les filets que l'on connoît le long des côtes du canal sous le nom d'*étentes*, *étates* & *palis*; les pêcheurs viennent de basse-mer planter leurs perches, qui ont environ huit à dix piés de haut, suivant les fonds sur lesquels ils pêchent; quelquefois ils se servent de leurs bateaux pour tendre les filets qui sont soutenus

E e ij

d'espace en espace sur ces perches : si la pièce est trop longue , ils les tendent à fond , suivant la disposition du terrain , & alors les perches sont bien moins hautes ; le filet reste au pié des perches , tandis que la marée monte ; & lorsque les pêcheurs jugent que les poissons qui ont monté à la côte s'en retournent à la mer avec le reflux , ils relevent leurs filets de la même manière que le font les pêcheurs gascons qui font la pêche des salins. Ces *rets* traversans ne different des autres qu'en ce qu'ils se tendent au milieu des baies , comme aux gorges , & à l'ouverture des estiers & achenaux des marais salins.

On y prend le poisson de deux manières : si les mailles sont larges & fort ouvertes , les poissons s'y trouvent maillés & arrêtés par les oreilles ou les ouies ; les petits échappent au-travers des mailles , & les plus gros qui sont restés , & qui ne peuvent passer ni se mailler , se pêchent de basse eau à la main.

Les mailles de ces *rets* sont de deux espèces ; les premières ont dix-huit lignes en carré , & les autres seulement quinze.

On fait encore la pêche des maquereaux & des éguillettes avec des *rets* sédentaires , dont les mailles ont 16 , 14 ou 13 lignes en carré. Les pêcheurs qui se livrent à cette pêche , plantent des perches entre les roches en forme de parcs , l'ouverture du côté de terre ; sur ces perches le *rets* est amarré ; on n'y prend que des poissons qui se maille , & aucuns autres , parce que le filet a la tête à fleur d'eau ; & ne pouvant ainsi caler que de sa hauteur , il n'arrête rien par le pié qui ne tombe pas jusqu'au fond.

Les trameaux ont les mailles de l'amail ou de trameaux , qui sont des deux côtés , de trois sortes de grandeurs ; les plus larges ont sept pouces sept lignes en carré ; les secondes sept pouces six lignes , & les plus ferrées sept pouces quatre lignes aussi en carré. La menue toile , ou *rets* du milieu , est aussi de trois sortes ; les plus grandes ont dix-neuf lignes en carré , les suivantes dix-huit lignes , & les plus ferrées dix-sept lignes.

Les *rets* de gros fonds ou folles sont de deux sortes de calibre ; les plus grandes mailles ont sept pouces en carré , & les autres six pouces six lignes aussi en carré.

Une autre sorte de *rets* dont les pêcheurs de la baie de Vannes en Bretagne , se servent à l'ouverture des gorges ou canaux dont toute la baie est entrecoupée , se tend de même que les filets que les pêcheurs gascons nomment *salins* , ils sont amarrés à une perche de bord & d'autre sur les fonds où l'on se propose de pêcher. Quand la marée est pleine , & que le poisson a monté avec elle , on releve les filets , soit à pié ou avec bateau , suivant les lieux où se fait la pêche ; l'on attend que la marée soit retirée pour prendre le poisson qui s'est avancé de flot , & qui se trouve arrêté par le filet qui barre le passage , & empêche de retourner avec le jusant ou reflux à la pleine mer. Les pêcheurs prennent de basse eau dans ces filets des mulets , des barres , des loubines , des congres , & rarement des poissons plats , qui ne sont pas estimés à cause des fonds bourbeux & vaseux où ils séjournent le long de toute la côte de Morbion.

Les *rets* traversans du passage de Saint-Armel sont du grand échantillon , ayant vingt lignes en carré ; ainsi ils ne peuvent arrêter aucuns moyens poissons , encore moins le frai.

Voici une description de la pêche avec filet en mer , nommé par les pêcheurs improprement *seines*. Outre la pêche du maquereau dans la saison & les cordes ou lignes de toutes sortes , les pêcheurs du ressort de l'amirauté de Morlaix ont encore des *rets* qu'ils nomment improprement *seines pierrées* , qu'ils tendent en pleine mer un peu au large de la côte , & qu'ils y relevent aussi ; dans ce cas ces *rets* sédentaires sont de véritables picots ; on les garnit de flottes de liege

pour les faire tenir de leur hauteur sur les fonds , où les pierres du pié les font caler ; on les releve , comme les pêcheurs normands font leurs picots lorsqu'ils s'en servent , conformément à ce qui leur est prescrit par l'ordonnance.

Ceux qui font la pêche à pié , tendent entre les rochers des paniers , caziers ou berres , des sechées , tréfures ou *rets* de pié flottés , pierrés , de bonnes mailles , & font la pêche de la ligne à la perche sur les roches , comme la plupart des riverains de cette côte , pour peu qu'ils soient desœuvrés.

Ces côtes étant toutes bordées & hérissées de roches , la pêche à pié s'y fait avec succès , sur-tout lors des basses mers , des grandes vives eaux , principalement de celles des équinoxes ; on y trouve alors grand nombre de coquillages , de rocailles & diverses espèces de poissons de roches , qu'ils y prennent à la main avec crochets , digons & mauvaises faucilles.

RETS à meulles ; sorte de filet trameillé , dont les pêcheurs se servent toute l'année , & pour la pêche des mulets dans la saison ; en ce cas ils ne different point des manets à maquereau.

Les mailles des hamaux ou de l'armail de ces *rets* sont de deux différentes grandeurs ; les plus larges ont 4 pouces 6 lignes en carré , les autres n'ont que 4 pouces 4 lignes , & les mailles de la carte , toile , nappe ou *rets* du milieu , sont aussi de deux grandeurs différentes ; les plus larges ont 14 lignes en carré , & les autres n'ont seulement que 12 lignes aussi en carré. Ces pêcheurs font leur pêche autrement que ceux qui se servent de la même espèce de filets ; ces trameaux doivent être regardés comme des filets flottans , parce qu'ils ne les tendent pas à l'aventure & sur des fonds fixés , comme les folles & les trameaux sédentaires ; ceux-ci se mettent à l'eau , quand le pêcheur espère trouver du poisson ; il fait une enceinte composée de trois à quatre piles de trameaux , qui ont 50 brasses de long chacune , & environ 5 piés de chute , sur des bas fonds qui n'ont souvent que 5 à 6 piés d'eau au plus , au-tour de l'île Madame , de l'île d'Aix & autres lieux de la côte , & à l'entrée des pertuis ; & comme ces filets ne traînent point , on les tend également sur les fonds ferrés & de roche , & sur les vases & le sable. Voyez l'article PÊCHE , & les figures.

RETS de grand macles , (terme de Pêche.) sorte de filets en usage dans le ressort de l'amirauté d'Abbeville ; les pêcheurs de Cuck , lieu dans ladite amirauté , se servent de grands rieux qu'ils nomment *grands macles* , *demi-folles* , ou *rets à macreuse* ; ils ont leurs pièces de vingt brasses de longueur ; ce sont des filets flottés qui se tendent différemment , comme nous l'avons ci-devant expliqué , pour prendre les raies & autres grands poissons , & pour la pêche des macreuses ; à cette dernière pêche le *rets* est tendu de plat sans être flotté ; il est arrêté seulement de toute sa longueur par les côtés sur les fonds couverts de coquillages , avec de petits piquets , hauts au plus de 15 à 18 pouces ; lorsqu'on se sert de ces mêmes filets pour la pêche des raies dans le tems de leur passage le long de la côte , on leur flotte la tête , & on les tend , comme les autres filets flottés , bout à terre , & l'autre à la mer , de même que les hauts parcs.

RETS noircis simples. Les *rets* des courtines des pêcheurs de S. Michel sont aussi connus sous le nom de *filets noircis* ; mais ils sont simples ; ainsi ce sont les véritables bas parcs de l'ordonnance. Les pêcheurs qui se servent de ces sortes de filets , les tendent en angle arrondi par la pointe. Pour faire cette pêche , chaque tente de courtine a quatre acons ou petits bateaux plats pour couler & glisser sur les vases ; deux des acons avec chacun un homme dedans promenant les piquets , petits pieux ou paulets , c'est-à-dire , les arrangent & les plantent , & deux autres acons promenant les *rets* , que l'on arrête sur les pi-

quets par un tour mort haut & bas, comme on l'a observé des mêmes *rets* sédentaires de basse-eau; les pannes, bras ou côtés de la pêcherie font de différentes longueurs; la plus longue peut avoir ordinairement jusqu'à soixante brasses, & est exposée au flot; l'autre a seulement environ cinquante brasses; les pêcheurs pêchent toutes les marées le poisson qui s'est pris dans la courtine, & on ne laisse guere les filets tendus & les paulets dans la même place que durant deux marées au plus.

Les paulets sont éloignés les uns des autres d'environ une brassée, & sortent quatre piés au plus au-dessus du terrain; le fond de la pêcherie est exposé à la mer; il y a ordinairement cinq pêcheurs avec quatre acons pour former la tente, & chaque pêcheur fournit pour sa part cinq pieces de filets de huit à neuf brasses de long & d'une brassée de chûte dans le fond pour le milieu de la pêcherie; les premières pieces des pannes n'ayant que vingt-cinq mailles de hauteur, qui donnent environ une grande demi-brassée, les suivantes ont vingt-huit à trente mailles, & les pieces du milieu qui ont une brassée de haut; ont trente-cinq mailles de chûte.

Les pêcheurs de S. Michel commencent la pêche des courtines dès le milieu de Février, & la continuent jusque vers la fin d'Octobre; de ces pêcheurs les uns changent & remuent leurs paulets, comme nous venons de l'observer; d'autres ne les changent point, & les laissent sédentaires, suivant l'établissement des côtes où l'on place ces sortes de tentes de basse-eau.

RETS de gros fonds ou *filet noirci*, *terme de pêche*, monté en courtines ou bas parcs. Ce filet est tramailé, non flotté, mais monté sur piquets; les pêcheurs les nomment *rets de gros fonds*; ils sont connus aussi sous le nom de *filets noirs*, à cause de leur couleur; on pourroit les regarder comme des ravoirs tramailés, avec cette différence que les pêcheurs ne pêchent le poisson qui s'y trouve pris, que de basse-mer, & lorsqu'il est à sec, parce qu'ils ne retrouffent point le bas du filet, comme c'est l'usage des pêcheurs flamands & picards qui font la pêche des ravoirs; ces *rets* n'ont que trois à quatre piés au plus de hauteur; quand le pêcheur a tendu son filet, il entre dans l'enceinte avec son acon, & bat l'eau, comme font les picoteurs, pour y faire donner le poisson.

Il y a d'autres *rets de gros fonds*, que les pêcheurs du ressort de l'amirauté de Poitou ou des Sables-d'Olonne connoissent sous le nom de *filets noirs*, qui sont de véritables traux sédentaires qu'on peut comparer à des ravoirs tramailés, étant de la même force, & opérant de la même maniere; ils sont tendus le long de terre sur les bourbes ou vases de la côte, & élevés avec des petits piquets ou paulets de cinq à six piés de haut, enfoncés de la moitié sur les vases; le *rets* peut avoir environ une brassée de hauteur; mais il n'y a sur les paulets que la hauteur au plus de deux piés & demi; on les tend en droite ligne, comme les ravoirs, en faisant un demi-tour au haut & au bas du filet; ces sortes de *rets* ne peuvent causer aucun préjudice à la pêche.

Elle se fait depuis la S. Michel jusqu'à la fin de l'année; toutes les semaines les pêcheurs rapportent à terre leurs filets, d'où ils vont avec leurs acons ôter toutes les marées, le poisson qui s'y trouve pris, & qui ne peut être petit à cause de la grandeur des mailles; & après les avoir lavés & remis au sec, ils les repassent au tan chaque fois avant de les retendre; ce qui leur donne peu-à-peu la noirceur qu'on leur remarque, & d'où les pêcheurs les ont ainsi appelés; on prend communément dans ces sortes de tentes de toutes sortes d'especes de poissons plats.

Les mailles des hameaux des traux que les pê-

cheurs nomment la *grande maille*, ont sept pouces huit lignes en quarré, & la nappe, toile ou flue, qu'ils nomment *menue*; a les mailles de vingt-sept pouces aussi en quarré.

Description de la pêche des bas parcs, ou venets & rets de grandes mailles à pieux ou doubles piquets, amirauté de Carentan & Isigny. *RETS de grandes mailles, terme de pêche*, sorte de *rets* dont les pêcheurs riverains de Varreville dans le ressort de l'amirauté de Carentan & Isigny se servent, pour faire la pêche.

Ces pêcheurs de pié ont des *rets* de tentes ou *venets* & *bas-parcs* qu'ils nomment communément *rets de grandes mailles* par rapport à leur grandeur, des *harranguières*, *rets à farisonnets* ou *hauts parcs*, de même calibre que les mêmes filets des pêcheurs des dunes de S. Germain; ils les nomment aussi *rets de petites mailles*, eu égard à leur petitesse; ils font encore à pié la pêche du poisson plat en foulant le sable.

RETS A CROCS, en usage dans le ressort de l'amirauté de Barfleur par les pêcheurs de Mont-Forville. Les pêcheurs de ce lieu ont des *rets* entre roches qu'ils nomment indistinctement *rets à crocs*, *hausserres flottées* & *rets traversis*, ou *traversiers*; la différence de ces noms vient de la diverse maniere dont les pêcheurs les tendent.

Les *rets à crocs* se tendent également avec bateau, lors de la pleine mer, ou à pié de basse mer. C'est un filet simple, flotté & pierré que les pêcheurs amarrent par un bout à quelques roches, ou même qu'ils arrêtent à une grosse pierre; ensuite ils les filent en demi-cercle, environ jusqu'aux deux tiers; après quoi ils forment avec le reste du *rets* une especie de croc ou de spirale; quelques pêcheurs, pour mieux réussir, tramailent cette partie du fil, autour duquel tourne en dedans le poisson qui range la côte, & qui fuit le *rets* jusque dans le fond du crochet d'où il retourne vers la roche, faisant toujours le même circuit jusqu'à ce que la marée venant à perdre, il reste à sec dans le filet, ou maille, quand il a voulu le traverser.

Comme les côtes de cette contrée sont garnies de roches, les pêcheurs tendent les mêmes *rets* qui sont simples, d'une roche à l'autre, ou ils les amarrent, ou même les placent aussi en demi-cercle, au moyen des pierres dont le bas du *rets* est garni; de cette maniere ils les nomment des *traversières* ou *rets traversis*; cette sorte de pêche est quelquefois avantageuse pour prendre les poissons qui viennent en troupe à la côte, tels que les harengs, maquereaux, colins, surmulets, barres & mulets.

On nomme les mêmes filets des *hausserres flottées*, *flies*, *lesques* & *vibaudieres*, quand on les tend sur les sables, en les y arrêtant par le pié avec des pierres ou de petites torques de paille, lorsque la côte est sablonneuse; ces dernières manieres sont usitées le long des côtes de Flandres, de Picardie & de Normandie.

Les mêmes pêcheurs ont des *rets* de basse eau qui sont les mêmes filets qui servent aux tentes ou pêcheries, nommés *bas-parcs*, mais que les pêcheurs tendent un peu différemment à cause des roches dont toute leur côte est bordée, n'y ayant que peu de sable.

Les pêcheurs qui se servent de ces *rets*, les placent en fausses équerres; le côté le plus long & le plus ouvert se prolonge sur les sables, & le plus court se place sur une especie de banc, afin qu'au reflux de la marée elle s'en puisse retirer avec plus de promptitude, & entraîne avec elle dans la pointe de la pêcherie tout le poisson qui y sera entré avec le flot, & qui s'en pourroit évader aisément, si la marée s'en retiroit doucement; les pêcheurs des autres côtes qui se servent de ces sortes de filets, que l'on nomme aussi *rets à bane*, les tendent avec la même précaution.

Description de la pêche des rets entre roches ou traversis, amirauté de Brest. RETS entre roches ou TRAVERSIS, terme de pêche, sorte de filets en usage dans le ressort de l'amirauté de Brest.

Les pêcheurs de pié tendent le long de l'île sur les plaines de sable qui s'y trouvent, des cordes en trajets, ou cordés, des sechées, seignées ou seines seches, des rets entre roches ou traversis, de la même manière que font les pêcheurs de basse Normandie; ces filets se tendent à la basse-eau; on amarre un bout du cordage à une roche dans les petites anes étroites que le rets peut fermer; le filet est pierré flotté, & s'élève au moyen de flottés, à mesure que la marée monte; l'autre bout est pareillement amarré à un autre rocher; comme l'intervalle des pierres est grand, le poisson plat se coule aisément par-dessous; cette pêche n'est avantageuse que pour les poissons ronds, qui viennent en troupe avec la marée chercher à la côte une pâture plus aisée; ceux qui se tiennent entre la côte & le filet de marée baissante, y restent pris & arrêtés.

Quelques-uns de ces pêcheurs les tendent encore d'une autre manière, les plaçant bout à terre & l'autre à la mer.

RETS TRAVERSIER, CHALUT ou DREIGE, terme de pêche, usité dans le ressort de l'amirauté de S. Malo, est le nom que les pêcheurs donnent au filet connu dans d'autres lieux sous le nom de *chalut*, & qui est monté d'une barre de bois au lieu d'une lame de fer.

Les pêcheurs du ressort, outre la pêche des huîtres qu'ils font dans toute l'étendue de la baie, à commencer du travers de la pointe du Maingard du Nez ou Gronné de Cancale jusqu'aux îles de Chaufey, & même jusque par le travers de Regneuville, dans lequel espace sont répandues toutes les huîtriers, dont la baie est remplie, font encore après la saison de la pêche de ces coquillages frais, celle du *chalut* ou *rets traversier* qu'ils nomment improprement *dreige* pour le poisson plat, & surtout des soles qui se plaisent dans ces espèces de fonds, & qui y seroient infiniment plus abondantes, si la quantité des parcs de bois ou bouchets de clayonnage, malgré la défense de pêcher durant le mois de Mai, Juin, Juillet & Août, ne détruisoient généralement tout le frai & les poissons du premier âge qui montent dans la baie toutes les marées durant le tems des chaleurs; n'ayant jamais été possible de faire ouvrir ces pêcheries, soit par défaut des gardes jurés qui n'y étoient pas ci-devant établis, soit par le peu de soin des officiers du ressort; cette police si nécessaire n'y est point observée, & c'est à cette négligence seule qu'il faut imputer la stérilité du poisson dans une baie que de mémoire d'homme on a reconnue comme la plus poissonneuse du royaume.

Il n'a pas été moins difficile de mettre en règle les pêcheurs qui s'y servent du *chalut*; leur armure de fer fut défendue par la déclaration du roi du 26 Avril 1726; cependant ils continuoient la même pêche; on leur proposa enfin de substituer une barre de bois à la place de la lame de fer; & ils y consentirent, reconnoissant par propre expérience qu'ils n'en faisoient pas moins la pêche.

Leur *chalut* est armé à l'ordinaire. La barre de bois est attachée sur les échallons de la même manière qu'y étoit ci-devant placée la lame de fer; ainsi la manœuvre de cette pêche n'ayant point changé, les pêcheurs voisins de Grandville & de la côte opposée à Cancale s'étoient mal-à-propos imaginé les années précédentes que ces pêcheurs continuoient toujours la pêche avec le même instrument; il est vrai que la barre de bois s'use bien plus promptement; mais aussi la dépense de cet entretien est peu de chose, eu égard à ce que coûte une lame de fer, lorsqu'elle se trouve faussée ou cassée, comme il leur arrive quel-

quefois lorsqu'ils pêchent entre des rochers où les courans & la marée les peuvent rejeter facilement. Les pêcheurs ayant mis au fond de leur sac de plus petites mailles, & les filets ayant été saisis, sur la visite que l'inspecteur en fit en 1731; il a depuis été autorisé à les faire rendre en coupant les mailles trop serrées, & en achevant de terminer le sac avec un rets de seize à dix-huit lignes dans toute sa longueur.

Les rets qui composent les sacs des *chaluts* de ces pêcheurs, sont présentement en règle, ayant, suivant la déclaration du roi, dix-huit lignes en quarré.

Les mêmes pêcheurs, lorsqu'ils étoient en mer, substituoient, au lieu de leurs sacs à rets permis; un autre composé de petites mailles: ce qui s'est vérifié par la quantité des petites soles longues au plus de deux à trois pouces, qu'ils vendoient; ils mettoient en dedans du sac des mailles permis, celui qui est abusif. Voyez CHALUT, & les figures dans nos Pl. de pêche.

RETS A MULETS, ou FILETS D'ENCEINTE, termes de Pêche, usités dans le ressort de l'amirauté de Coutance, & sortes de filets dont les pêcheurs se servent uniquement pour faire la pêche des mulets & autres espèces de poissons qui vont en troupe, & qui s'assembloient souvent en grand nombre aux embouchures des rivières.

Le filet dont les pêcheurs se servent, est formé de la même manière que celui que l'on nomme *dramet* ou *petit coleret*; mais il en diffère en ce que le bas du filet n'est chargé ni de pierres, ni de plomb. La tête est garnie de flottés de liege; ainsi on n'y peut prendre que des poissons ronds, tels que sont les mulets, les colins & les bars, qui se rassemblent volontiers dans les eaux dormantes & tranquilles, qui se forment toujours dans les coudes ou retours qui sont aux embouchures des rivières qui ont une grande ouverture, & où il se trouve ordinairement des brâses ou bas-fonds. On ne peut avec ce filet prendre aucun poisson plat, parce qu'établi comme il l'est, il traîneroit inutilement; & d'ailleurs il se trouve toujours élevé au-dessus du fond d'un pié ou dix-huit pouces au moins. Le ret a 4 à 5 piés de hauteur, & la maille est semblable à celle des manets à maque-reaux, est de 17 lignes en quarré.

Lorsque les pêcheurs ont remarqué dans les eaux des naux, troupes, tourbillons, bouillons ou flottés de poissons, ce qu'ils connoissent aisément à la couleur de l'eau, ils ençoignent la place de leurs filets ou muletiers, tous ces poissons nageant vers la surface de l'eau, se trouvent pris en resserrant leurs filets. De cette manière on voit que ces pêcheurs ne traînent point à l'ouverture, comme font ceux qui se servent du coleret, & ils ne mettent leurs muletiers à l'eau, que quand ils ont observé des poissons attroupés de la manière qu'on vient de le dire.

RETS ADMIRABLE, terme d'Anatomie, rete mirabile; est un petit plexus ou lacis de vaisseaux qui entoure la glande pituitaire. Voyez PLEXUS & CER-VEAU.

Le rets admirable est très-apparent dans les brutes; mais il n'existe point dans l'homme, ou il est si petit, qu'on doute de son existence.

Willis dit que ce lacis est composé d'arteres, de veines & de fibres nerveuses.

Vieussens assure qu'il n'est fait que d'arteres; & d'autres, d'arteres & de petites veines. Il avance avec plusieurs autres anatomistes, qu'il n'y a point de rets admirable dans l'homme, dans le cheval, dans le chien; mais qu'on le trouve dans le veau, dans la brebis, dans la chevre.

Il a été décrit par Galien, qui l'ayant trouvé dans plusieurs animaux qu'il a disséqués, a cru qu'il existoit aussi dans l'homme; mais celui-ci n'en a point. Il est vrai seulement qu'aux côtés de la glande pitui-

taire, où ils disent qu'il est, on observe que les artères carotides y font une double flexion en forme de *∞*, avant que de percer la dure-mère.

Galien a cru que le *rets admirable* sert à cuire & à perfectionner les esprit animaux, comme les épidymes servent à perfectionner la semence. *Voyez ES-PRIT & SEMENCE.*

Willis croit, avec plus de raison, qu'il sert à arrêter l'impétuosité du sang qui est porté du cœur au cerveau dans les animaux qui ont la tête pendante; à séparer quelques-unes des parties sereuses & superflues du sang; à les verser dans les glandes salivaires à mesure que le sang entre dans le cerveau, & à prévenir les obstructions qui pourroient se former dans les artères.

RETS, f. m. pl. (*Charronage.*) ce sont deux longs morceaux de bois d'orme, qui composent en partie la charrie des laboureurs, & qui servent à la remuer & à la diriger. *Trévoux. (D. J.)*

RETZ, f. f. (*Com.*) mesure de contenance dont on se sert pour mesurer les grains à Philippeville & à Givet. Le *retz* de froment pèse à Philippeville 55 livres poids de marc, celui de seigle 54, celui de seigle 52 $\frac{1}{2}$, & celui d'avoine 30 livres. À Givet, le *retz* de froment pèse 47 livres, de seigle 46, & de seigle 45 liv. *Diction. de Com. & de Trévoux.*

RETZ ou RAIS, (*Géog. mod.*) en latin *Ratiatensis pagus*; pays de France, dans la Bretagne. Il occupe la partie de diocèse de Nantes, qui est au midi de la Loire; ce pays tiroit son nom d'une ville nommée *Ratiatum*, & faisoit autrefois partie du Poitou, & du diocèse de Poitiers. Charles le Chauve donna en 851 à Hérispée prince des Bretons, tout le pays de *Retz* (*Ratiatensis*) qu'il réunit à la Bretagne & au Nantois. Ce pays eut ensuite ses seigneurs, ou barons particuliers; enfin il fut possédé en qualité de comté par la maison de Gondy, & érigé en duché-pairie en 1581, en faveur d'Albert de Gondy; ce duché est à présent dans la maison de Villeroi. La ville de *Retz* qui en étoit la capitale, ne subsiste plus, c'est aujourd'hui Machecou dont on peut voir l'article. (*D. J.*)

REVALIDER, v. act. (*Gram.*) rendre valide de-rechef. *Voyez les articles VALIDE & VALIDER.*

REVALOIR, v. n. (*Gram.*) rendre la pareille soit en bien soit en mal.

REVANCHE, f. f. (*Gram.*) réparation qu'on se fait à soi-même du tort qu'on a reçu; j'aurai *revanche*, ou je ne pourrai. Il se prend aussi en bonne part; il m'a donné une belle tabatière, en *revanche* je lui ai fait présent d'un assez beau tableau. Donner la *revanche* au jeu, c'est jouer une seconde partie après avoir gagné la première; c'est offrir à celui qui a perdu le moyen de réparer sa perte; on gagne à un jeu, & l'on accorde la *revanche* à un autre; on se *revanche*; on en *revanche* un autre; on néglige un mets, on se *revanche* sur un autre.

REUDIGNI, (*Géog. anc.*) peuple de la Germanie. Tacite les nomme entre ceux qui habitoient le nord de la Germanie, & qui adoroient la terre. (*D. J.*)

RÊVE, f. m. (*Com.*) ancien droit ou imposition qui se leve sur les marchandises qui entrent en France, ou qui en sortent. On dit ordinairement *rêve* & *haut passage*; ces deux droits autrefois séparés, ont été depuis réunis; on appelloit anciennement ce droit *jus regni*, droit de *regne* ou de *souveraineté*, d'où par corruption on a fait droit de *resve*. *Voyez TRAITE FORAINE. Diction. de Com.*

RÊVE, f. m. (*Métaphysique.*) songe qu'on fait en dormant. *Voyez SONGE.*

L'histoire des rêves est encore assez peu connue, elle est cependant importante, non-seulement en médecine, mais en métaphysique, à cause des ob-

jections des idéalistes; nous avons en rêvant un sentiment interne de nous-même, & en même-tems un assez grand délire pour voir plusieurs choses hors de nous; nous agissons nous-mêmes voulant ou ne voulant pas; & enfin tous les objets des rêves sont visiblement des jeux de l'imagination. Les choses qui nous ont le plus frappé durant le jour, paroissent à notre ame lorsqu'elle est en repos; cela est assez communément vrai, même dans les brutes; car les chiens rêvent comme l'homme, la cause des rêves est donc toute impression quelconque, forte, fréquente & dominante.

RÊVE, (*Médecine.*) Voici le sentiment de Lommius à ce sujet.

Les rêves sont des affections de l'ame qui surviennent dans le sommeil, & qui dénotent l'état du corps & de l'ame; sur-tout s'ils n'ont rien de commun avec les occupations du jour; alors ils peuvent servir de diagnostic & de pronostic dans les maladies. Ceux qui rêvent du feu ont trop de bile jaune; ceux qui rêvent de fumée ou de brouillards épais, abondent en bile noire; ceux qui rêvent de pluie, de neige, de grêle, de glace, de vent, ont les parties intérieures surchargées de phlegme; ceux qui se sentent en rêve dans de mauvaises odeurs, peuvent compter qu'ils logent dans leur corps quelque humeur putride; si l'on voit en rêve du rouge, ou qu'on s'imagine avoir une crête comme un coq, c'est une marque qu'il y a surabondance de sang; si l'on rêve de la lune, on aura les cavités du corps affectées; du soleil, ce seront les parties moyennes; & des étoiles, ce sera le contour, ou la surface extérieure du corps. Si la lumière de ces objets s'affoiblit, s'obscurcit ou s'éteint, on en conjecturera que l'affection est légère, si c'est de l'air ou du brouillard qui cause de l'altération dans l'objet vu en rêve; plus considérable si c'est de l'eau; & si l'éclipse provient de l'interposition & de l'obscurcissement des élémens, en forte qu'elle soit entière, on fera menacé de maladie; mais si les obstacles qui déroboient la lumière viennent à se dissiper, & que le corps lumineux reparoisse dans tout son éclat, l'état ne sera pas dangereux; si les objets lumineux passent avec une vitesse surprenante, c'est signe de délire; s'ils vont à l'occident, qu'ils se précipitent dans la mer, ou qu'ils se cachent sous terre, ils indiquent quelque indisposition. La mer agitée pronostique l'affection du ventre; la terre couverte d'eau n'est pas un meilleur rêve, c'est une marque qu'il y a intempérie humide; & si l'on s'imagine être submergé dans un étang, ou dans une rivière, la même intempérie sera plus considérable. Voir la terre séchée & brûlée par le soleil, c'est pis encore; car il faut que l'habitude du corps soit alors extrêmement sèche. Si l'on a besoin de manger ou de boire, on rêvera mets & liqueurs; si l'on croit boire de l'eau pure, c'est bon signe; si l'on croit en boire d'autre, c'est mauvais signe. Les monstres, les personnes armées, & tous les objets qui causent de l'effroi, sont de mauvais augure; car ils annoncent le délire. Si l'on se sent précipité de quelque lieu élevé, on fera menacé de vertige, d'épilepsie ou d'apoplexie, sur-tout si la tête est en même tems chargée d'humeurs. Lommius, *Méd. obs.*

Nous avons tiré de Lommius ces observations, elles sont toutes d'Hippocrate, & méritent une attention singulière de la part des Médecins; car on ne peut nier que les affections de l'ame n'influant sur le corps, & n'y produisent de grands changemens. En effet, bien que ces observations paroissent de peu d'importance, & devoir être négligées d'abord, on fera détourné de penser de cette façon, pour peu que l'on réfléchisse sur les lois qui concernent l'étroite union de l'ame avec le corps. (*m*)

REVÊCHE, f. f. (*Lainage.*) étoffe de laine grossière, non croisée & peu ferrée, dont le poil est fort

long, quelquefois frisé d'un côté, & d'autres fois sans frisure, suivant l'usage à quoi elle peut être destinée. Cette étoffe se fabrique sur un métier à deux marches, de même que la bayette ou la flanelle, à quoi elle a quelque rapport, sur-tout quand elle est de bonne laine, & qu'elle n'est point frisée. Les *revêches* se fabriquent ordinairement en blanc, & sont ensuite teintes en rouge, bleu, jaune, verd, noir, &c. On s'en sert à doubler des habits; les femmes en doublent des jupons pour l'hiver; les Miroitiers en mettent derrière leurs glaces pour en conserver l'éclat; les Coffretiers-malletiers en garnissent le dedans des coffres propres pour la vaisselle d'argent, & les Gainers s'en servent à doubler certains étuis. *Savary. (D. J.)*

REVEIL, f. m. (*Physiol.*) action par laquelle on cesse de dormir. L'action du *veille* arrive ou naturellement & de soi-même, lorsque quelque objet fait une fois impression sur les sens externes; ou quand l'irritation des excréments fait une forte impression sur les sens externes; ou quand l'irritation des excréments produit un sentiment incommode; ou quand on est gêné par la trop grande pression de la partie sur laquelle on est couché. En s'éveillant après avoir pris le repos nécessaire, on ouvre les paupières, on bâille quelquefois, on devient bientôt en état de se mouvoir, parce que les forces sont rétablies, & que les esprits réparés portent le mouvement & le sentiment dans toutes les parties du corps. Voilà les phénomènes ordinaires du *veille*; mais il n'est pas aisé de les entendre & de les expliquer. (*D. J.*)

REVEIL, battement de tambour qui se fait dès le matin, pour faire savoir que le jour commence à paraître; pour avertir les soldats de se lever, & les sentinelles de ne plus faire l'appel. *Chambers.*

C'est le tambour de la garde du camp qui fait cette batterie, à laquelle on donne le nom de *diane*. Ainsi *battre la diane*, c'est battre le tambour au point du jour, pour faire lever les soldats. (*Q*)

REVEIL-MATIN, f. m. Horloge avec une sonnerie qui ne bat qu'à l'heure qu'on veut. *Voyez SONNERIE (Horlogerie), & le détail de cette machine dans les Pl.*

REVEILLER, v. act. (*Gram.*) c'est interrompre le sommeil. A quelqu'heure qu'il vienne, *veilleez-moi*. Il se prend au figuré; il s'est *veillé* de son assoupissement, il s'occupe de ses devoirs: le bruit de cette aventure s'est *veillé*: qui est-ce qui a *veillé* cette affaire? vous avez *veillé* sa tendresse, son amour-propre, son amitié, sa haine: les prétentions qu'il *veille* sont bien réelles: à quoi bon *veiller* une querelle assoupie?

REVEILLON, f. m. (*Peint.*) c'est dans un tableau une partie piquée d'une lumière vive, pour faire sortir les tons froids, les masses d'ombres, les passages & les demi-teintes; enfin pour *veiller* la vue du spectateur. (*D. J.*)

REVEL, (*Géog. mod.*) grande ville de l'empire russe, dans la haute-Livonie, & capitale de l'Estonie, sur la côte de la mer Baltique, partie dans une plaine, & partie sur une montagne, avec une forteresse, à 56 lieues au nord de Riga, à 38 au couchant de Narva, & à 60 au couchant de S. Pétersbourg. *Long. 42. 40. lat. 59. 24.*

Waldemar II. roi de Danemark, jeta les fondemens de cette ville au commencement du xij. siècle. Elle a été anseatique jusqu'en 1550. Les Suédois la posséderent ensuite, & aujourd'hui les Moscovites à qui elle appartient, y entretiennent un beau commerce de grains. On l'échange sur-tout contre le sel que les Hollandois amènent dans ce port, & dont il se consomme une grande quantité en Russie, où tout le pain est avec du sel.

La partie de *Revel* qui est sur la montagne, est oc-

cupée par des maisons neuves; la partie d'en-bas est habitée par les petites gens. Le château domine la ville, & la Russie y entretient toujours une nombreuse garnison.

Revel étoit déjà très-forte dans le xvj. siècle, car elle soutint alors deux sièges mémorables; un en 1470, & l'autre en 1577, contre les Moscovites qui se retirèrent avec perte. L'évêque qui est du rit grec, est suffragant de Riga.

Cette ville jouit encore des mêmes privilèges dont elle jouissoit sous Charles XII. Elle ne paye presque aucun impôt; elle conserve ses anciennes lois; elle entretient une compagnie de soldats à elle, qui fait le service conjointement avec la garnison russe; mais les paysans sont comme en Pologne & en Russie, les esclaves de leurs seigneurs, qui les vendent comme les bestiaux.

Revel est gouvernée par trois conseils; celui du czar, qui a la puissance exécutive; celui des nobles, dont l'emploi est de veiller aux intérêts de la province; & celui des magistrats de la ville, qui règle la police & les affaires civiles. (*D. J.*)

REVEL, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans le haut Languedoc, au diocèse de Lavaur, près de la rivière de Sor, à 2 lieues de S. Papoul: on l'appelloit anciennement *la Bastide de Lavaur*. Philippe-le-Bel l'érigea en ville, & la fit clorre de murailles. Les Calvinistes la fortifièrent pendant les guerres de religion; mais ses fortifications furent démolies en 1629. Cependant elle a continué de fleurir jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. *Long. 19. 40. lat. 43. 28.*

Martin (David), savant théologien, naquit à *Revel* en 1639; se réfugia à Utrecht en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes, & y mourut en qualité de ministre de l'église française en 1721, âgé de 82 ans. Il a donné plusieurs ouvrages. On estime sur-tout son *Histoire du vieux & du nouveau Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 volumes in-fol. & enrichie de 424 figures fort proprement gravées. On a réimprimé à Amsterdam, le même ouvrage in-4°. mais avec de plus petites figures. On a du même théologien la *Ste Bible*, avec une préface générale, des notes, des préfaces particulières, & des lieux parallèles. Elle parut d'abord à Amsterdam en 1707, en 2 volumes in-fol. & la même année avec de plus petites notes in-4°. On réimprima la même Bible sans notes, à Amsterdam en 1710 in-8°. à Hambourg en 1726 in-8°. & à la Haye en 1748 in-4°. Tous les journaux du tems ont parlé de ces différentes éditions, ainsi que le P. le Long dans sa *bibliotheca sacra*, pag. 360 & 838. Enfin M. Martin étoit en commerce de lettres avec divers savans de grande réputation, tels que messieurs de Sacy, Dacier, Grævius, Ketnerus, Cuper & Mylord Wack, archevêque de Cantorbéry, &c. (*D. J.*)

RÉVÉLATION, f. f. (*Théolog.*) En général, c'est l'acte de révéler, ou de rendre publique une chose qui auparavant étoit secrète & inconnue.

Ce mot vient du latin *revelo*, formé de *re* & de *velum*, voile, comme qui diroit tirer le voile ou le rideau qui cacheoit une chose, pour la manifester & l'exposer aux yeux.

On se sert particulièrement de ce mot *révélation*, pour exprimer les choses que Dieu a découvertes à ses envoyés & à ses prophètes, & que ceux-ci ont révélées au monde. *Voyez* PROPHÉTIE.

On l'emploie encore dans un sens plus particulier, pour signifier les choses que Dieu a manifestées au monde par la bouche de ses prophètes, sur certains points de spéculation & de Morale, que la raison naturelle n'enseigne pas, ou qu'elle n'auroit pu découvrir par ses propres forces; & c'est en ce sens que la *révélation* est l'objet & le fondement de la foi. *Voyez* FOI.

La religion se divise en religion naturelle, & religion révélée. Voyez RELIGION.

La *révélation* considérée par rapport à la véritable religion, se divise en *révélation* juive, & *révélation* chrétienne. La *révélation* juive a été faite à Moïse, aux prophètes, & aux autres écrivains sacrés dans l'ancien Testament. La *révélation* chrétienne a été faite par J. C. & à ses apôtres dans le nouveau. Voyez TESTAMENT.

Un auteur moderne a cru proposer une difficulté solide, en remarquant que les *révélations* sont toujours fondées sur des *révélations* antérieures. Ainsi, dit-il, la mission de Moïse suppose une première *révélation* faite à Abraham; la mission de J. C. suppose celle de Moïse; la prétendue mission de Mahomet suppose celle de J. C. la mission de Zoroastre aux Perses, suppose la religion des mages, &c. Mais outre que cette dernière allégation est une pure ignorance, puisque Zoroastre passe constamment pour l'instituteur de la religion des mages, & qu'on ne peut sans impiété, faire un parallèle de deux imposteurs tels que Zoroastre & Mahomet, avec deux législateurs aussi divins que Moïse & J. C. on ne voit pas pourquoi la mission de J. C. ne supposeroit pas celle de Moïse, ou pourquoi celle-ci ne supposeroit pas une *révélation* faite à Abraham. Y a-t-il de l'absurdité à ce que Dieu manifeste par degrés aux hommes les vérités qu'il leur juge nécessaires? Est-il indigne de sa sagesse & de sa bonté qu'il leur fasse des promesses dans un tems, & qu'il se réserve d'autres momens pour les accomplir?

Toute *révélation* généralement est fondée sur ce que Dieu veut que l'homme connoisse ce qui le concerne plus particulièrement, comme la nature de Dieu & ses mystères, la dispensation de ses grâces, &c. objets auxquels les facultés naturelles qu'il a plu à Dieu de donner à l'homme, ne peuvent atteindre par leurs propres forces; elle a aussi pour but d'exiger de la part de l'homme, un culte plus particulier que celui qu'il rend à Dieu à titre de créateur & de conservateur, & de lui prescrire les lois & les cérémonies de ce culte, afin qu'il soit agréable aux yeux de la divinité.

Les *révélations* particulières ont leur dessein & leur but caractéristique. Ainsi celles de Moïse & des prophètes de l'ancienne loi, regardoient particulièrement les Israélites, considérés comme descendants d'Abraham. Le dessein de ces *révélations* semble avoir été de retirer ce peuple de son esclavage; de lui donner un nouveau pays, de nouvelles lois, de nouvelles coutumes; de fixer son culte; de lui faire affronter hardiment toutes sortes de dangers, & braver tous ses ennemis, en lui imprimant fortement dans l'esprit qu'il étoit protégé & gouverné directement par la divinité même; de l'empêcher de se mêler par des alliances avec les peuples voisins, sur l'opinion qu'il étoit un peuple saint, privilégié, chéri de Dieu, & que le Messie devoit naître au milieu de lui; enfin, de lui laisser une idée de rétablissement, au cas qu'il vint à être opprimé, par l'attente d'un libérateur. C'est à quelques-unes de ces fins que toutes les prophéties de l'ancien Testament semblent tendre. Mais ajoutons qu'elles eussent été insuffisantes pour captiver un peuple aussi opiniâtre que les Hébreux, si ces *révélations* n'eussent été soutenues par des caractères véritablement divins, le miracle & la prophétie.

La *révélation* chrétienne est fondée sur une partie de celle des Juifs. Le Messie est prédit & promis chez ces derniers; il est manifesté & accordé chez les Chrétiens. Tout le reste des *révélations* qui regardent directement le peuple juif n'a plus lieu dans la loi nouvelle, à l'exception de ce qui concerne la Morale. Nous ne nous servons d'ailleurs que de la partie

de cette ancienne *révélation* qui regarde le monde en général, & dans laquelle il est parlé de la venue du Messie.

Les Juifs s'attribuoient directement l'accomplissement de cette partie de leur *révélation*, pensant en être plus particulièrement les objets que le reste du monde; que c'étoit à eux exclusivement que le Messie étoit promis; qu'il devoit être leur libérateur & le restaurateur de leur nation. Mais une nouvelle *révélation* est substituée à l'ancienne, tout change de face; cette partie de l'ancienne étoit, comme il est démontré, toute allégorique & toute symbolique; les prophéties qui y avoient rapport ne devoient point être prises à la lettre. Elles présentoient un sens charnel & grossier; elles en cachoient un autre spirituel & sublime. Le Messie ne devoit pas être le restaurateur de la liberté & de la puissance temporelle des Juifs, qui étoient alors sous la domination des Romains; mais il devoit rétablir & délivrer le monde qui avoit perdu toute justice, & s'étoit rendu l'esclave du péché. Il devoit prêcher la pénitence & la rémission des crimes; & à la fin souffrir la mort, afin que tous ceux qui croiroient en lui fussent délivrés de l'esclavage de la mort & du péché, & qu'ils obtinssent la vie éternelle qu'il étoit venu leur acquérir par son sang.

Telle a été la teneur & le dessein de la *révélation* chrétienne, dont l'événement a été si différent & si éloigné de celui que se figuroit le peuple auquel le Messie avoit été promis en premier lieu; en sorte qu'au lieu de rétablir & de confirmer les autres branches de leur *révélation*, elle les a au contraire détruites & renversées. L'avantage d'être enfant d'Abraham a cessé d'en être un particulier & propre aux Juifs; tous les peuples de l'univers, sans distinction de juif ni de gentil, de grec ni de barbare, ayant été invités à jouir du même privilège. Et les Juifs refusant de reconnoître le Messie qui leur avoit été promis, comme incapables de voir que toutes les prophéties se trouvoient accomplies en lui, & que ces prophéties n'avoient qu'un sens allégorique & représentatif, ont été exclus des avantages de cette mission qui les regardoit particulièrement; & leur destruction totale est venue de la même cause d'où ils attendoient leur rédemption. Mais ce qu'ils ne sauroient se dissimuler, c'est que cette opiniâtreté même à rejeter le Messie, & cet aveuglement de leur part à n'interpréter les prophéties qui le concernent, que dans un sens littéral & charnel, & enfin leur ruine & leur dispersion ont été prédites. L'accomplissement de ces trois points devoit leur ouvrir les yeux sur le reste. C'est une preuve subsistante de la religion, & de la vérité de la *révélation*, attestée d'ailleurs suffisamment dans la loi nouvelle, comme dans l'ancienne, par les miracles & les prophéties de J. C. & de ses apôtres.

Ce double tableau suffit pour sentir l'utilité & la nécessité de la *révélation*, & pour voir d'un même coup-d'œil l'enchaînement qui regne entre la *révélation* qui fait le fondement de la loi de Moïse, & celle qui sert de base à la religion de J. C.

Un auteur moderne qui a écrit sur la religion, définit la *révélation*, la connoissance de quelque doctrine que Dieu donne immédiatement, & par lui-même, à quelques-unes de ses créatures, pour la communiquer aux autres de sa part, & pour les en instruire.

Il ajoute que le terme de *révélation* pris à la rigueur, suppose dans celui qui la reçoit une ignorance absolue de ce qui en est l'objet. Mais que dans un sens moins restreint & plus étendu, il signifie la manifestation d'un point de doctrine, soit qu'on l'ignore, soit qu'on le connoisse parfaitement, soit qu'il soit simplement obscurci par les passions des hom-

mes. Si la *révélation* a pour objet un point entièrement inconnu, elle retient le nom de *révélation*; si au contraire elle a pour objet un point connu ou obscurci, elle prend celui d'*inspiration*. Voyez INSPIRATION.

Après avoir démontré la nécessité de la *révélation*, par des raisons que nous avons rapportées en substance, & que le lecteur peut voir sous le mot RELIGION, il trace ainsi les caractères que doit avoir la *révélation*, pour qu'on puisse en reconnoître la divinité. Nous ne donnerons ici que le précis de ce qu'il traite & prouve d'une manière fort étendue.

Toute *révélation*, dit-il, peut être considérée sous trois différens rapports, ou en elle-même & dans son objet, ou dans sa promulgation, ou dans ceux qui la publient & qui en instruisent les autres.

1°. Pour qu'une *révélation*, considérée en elle-même & dans son objet, soit marquée au sceau de la divinité il faut, 1°. que ce qu'elle enseigne ne soit point opposé aux notions claires & évidentes de la lumière naturelle. Dieu est la source de la raison aussi-bien que de la *révélation*. Il est par conséquent impossible que la *révélation* propose comme vrai, ce que la raison démontre être faux. 2°. Une *révélation* vraiment divine, ne peut être contraire à elle-même. Il est absolument impossible qu'elle enseigne comme vérité dans un endroit, ce qu'elle produit comme un mensonge dans un autre. Dieu qu'on en suppose être l'auteur & le principe, ne peut jamais se démentir. 3°. Une vraie *révélation* doit perfectionner les connoissances de la lumière naturelle, sur tout ce qui regarde les vérités de la religion, & leur donner une consistance inébranlable; parce que la *révélation* suppose un obscurcissement, ou des erreurs dans l'esprit humain, qu'elle doit dissiper. 4°. Elle ne doit être reçue comme émanée de Dieu, qu'autant qu'elle prescrit des pratiques capables de rendre l'homme meilleur, & de le rendre maître de ses passions. Le créateur étant par sa nature incapable d'autoriser une doctrine licentieuse. 5°. Toute *révélation*, pour prouver la doctrine qu'elle propose à croire, doit être claire & précise. C'est par bonté & par miséricorde que Dieu se détermine à instruire, par lui-même, ses créatures des vérités qu'elles doivent croire, ou des obligations qu'elles ont à remplir. Il est donc nécessaire qu'il leur parle clairement.

2°. La *révélation*, envisagée dans sa promulgation, pour être reçue comme divine doit être accompagnée de trois caractères. 1°. Il est nécessaire que la promulgation en soit publique & solennelle, parce que personne n'est tenu de se soumettre à des instructions qu'il ne connoît pas. 2°. Cette promulgation doit être revêtue de marques extérieures qui fassent connoître que c'est Dieu qui parle par la bouche de celui qui se dit inspiré; sans cela on prendroit pour des oracles divins, les discours du premier fanatique. 3°. La prophétie & les miracles faits en confirmation d'une doctrine, annoncée de la part de Dieu, sont ces marques extérieures qui doivent accompagner la promulgation de la *révélation*, & conséquemment en démontrer la divinité; parce que Dieu ne confiera jamais ces marques éclatantes de sa science de l'avenir, & de son pouvoir sur toute la nature, à un imposteur pour entraîner les hommes dans le faux.

3°. Les caractères de la *révélation*, considérée dans ceux qui la publient & qui en instruisent les autres, peuvent être envisagés sous deux faces, comme les signes auxquels un homme peut connoître s'il est inspiré de Dieu, ou les marques auxquelles les autres peuvent reconnoître si un homme qui se dit envoyé de Dieu, est réellement revêtu de cette qualité.

Quant au premier moyen, 1°. Les merveilles opérées en confirmation de la divinité de la mission

qu'on croit recevoir: 2°. des prédictions faites pour en constater la vérité, & qu'il voit s'accomplir: 3°. le pouvoir qu'il reçoit lui-même de faire des miracles, ou de prédire l'avenir, pouvoir confirmé par des effets dans l'un ou l'autre genre: 4°. l'humilité, le désintéressement, la profession de la saine doctrine; toutes ces choses réunies sont des motifs suffisants à un homme qui les éprouve, pour se croire inspiré de Dieu.

Quant au second moyen, si le prophète a des mœurs saintes & réglées; s'il annonce une doctrine pure; si, pour la confirmer, il prédit l'avenir, & que ses prédictions soient vérifiées par l'événement; s'il joint à cela le don des miracles, les autres hommes à ces traits doivent le reconnoître pour l'envoyé de Dieu, & ses paroles pour autant de *révélations*. *Traité de la véritable religion*, par M. de la Chambre, docteur de Sorbonne, tom. II. part. III. dissert. j. ch. j. ij. & iij. p. 202. & suiv.

Le mot de *révélation* se prend en divers sens dans l'Ecriture. 1°. Pour la manifestation des choses que Dieu découvre aux hommes d'une manière surnaturelle, soit en songe, en vision ou en extase. C'est ainsi que S. Paul appelle les choses qui lui furent manifestées dans son ravissement au troisième ciel. II. Cor. xij. 1. 7. 2°. Pour la manifestation de J. C. aux Gentils & aux Juifs. Luc, ij. 32. 3°. Pour la manifestation de la gloire dont Dieu comblera ses élus au jugement dernier. Rom. viij. 9. 4°. Pour la déclaration de ses justes jugemens, dans la conduite qu'il tient tant envers les élus, qu'envers les réprouvés. Rom. xj. 5.

RÉVÉLATION, en grec, ἀποκαλύψις, est le nom qu'on donne quelquefois à l'Apocalypse de S. Jean l'évangéliste. Voyez APOCALYPSE.

RÉVÉLATION, (*Jurisprud.*) est une déclaration qui se fait par-devant un curé ou vicaire, en conséquence d'un monitoire qui a été publié, sur des faits dont on cherchoit à acquérir la preuve par la voie de ce monitoire.

Ces *révélations* n'étant point précédées de la prestation du serment, elles ne forment point une preuve juridique, jusqu'à ce que les témoins aient été répétés devant le juge dans la forme ordinaire de l'information; jusqu'à ce moment elles ne sont regardées que comme de simples mémoires, auxquels les témoins peuvent augmenter ou retrancher.

Tous ceux qui ont connoissance du fait pour lequel le monitoire est obtenu, ne peuvent se dispenser de venir à *révélation* sans encourir la peine de l'excommunication; les imputables même, les ecclésiastiques, les religieux, & toutes personnes en général y sont obligées.

Il faut cependant excepter celui contre lequel le monitoire est publié, ses conseils, tels que les avocats, confesseurs, médiateurs, ses parens ou alliés jusqu'au quatrième degré inclusivement. Voyez l'ordonnance de 1670, tit. 7. & le mot MONITOIRE. (A)

REVENANT, adj. (*Gramm.*) qui revient; c'est ainsi qu'on appelle les personnes qu'on dit reparoître après leur mort: on sent toute la petitesse de ce préjugé. Marcher, voir, entendre, parler, se mouvoir, quand on n'a plus ni piés, ni mains, ni yeux, ni oreilles, ni organes actifs! Ceux qui sont morts le sont bien, & pour long-tems.

REVENDEUR, REVENDEUSE, (*Commerce.*) celui ou celle qui fait métier de revendre. Voyez REVENDRE.

REVENDEUSE A LA TOILETTE, (*Comm. secret.*) on appelle à Paris *revendeuses à la toilette*, certaines femmes dont le métier est d'aller dans les maisons revendre les hardes, nipes, & bijoux dont on se veut défaire; elles se mêlent aussi de vendre & débiter en cachette, soit pour leur compte, soit pour celui d'au-

trui, certaines marchandises de contrebande ou entrées en fraude, comme étoffes des Indes, toiles peintes, dentelles de Flandre. Ce dernier négoce que font les *revendeuses à la toilette*, a été trouvé si pernicieux pour les droits du roi, & pour le bien des manufactures du royaume, qu'il y a plusieurs arrêts & réglemens qui prononcent des peines considérables contre celles qui le font. On nomme ces fortes de femmes *revendeuses à la toilette*, parce qu'elles se trouvent pour l'ordinaire le matin à la toilette des dames pour leur faire voir les marchandises & choses qu'elles ont à vendre, & encore parce qu'elles portent ordinairement les marchandises enveloppées dans des toilettes. *Savary. (D. J.)*

REVENDEICATION, f. f. (*Jurisprud.*) est l'action par laquelle on reclame une chose à laquelle on prétend avoir droit.

Chez les Romains la *revendication*, appelée *revindicatio*, ou simplement *vindicatio*, étoit une action réelle que l'on pouvoit exercer pour trois causes différentes, savoir pour réclamer la propriété de la chose, ou pour réclamer une servitude sur la chose d'autrui, ou pour réclamer la chose d'autrui à titre de gage.

La *revendication* de propriété étoit universelle ou particulière; la première étoit celle par laquelle on réclamoit une universalité de biens comme une hérédité; la seconde étoit celle par laquelle on réclamoit spécialement une chose.

On pouvoit revendiquer toutes les choses qui sont dans le commerce, soit meubles ou immeubles, les animaux, les esclaves, les enfans.

Toute la procédure que l'on observoit dans l'exercice de cette action est expliquée au digeste, *liv. VI. titre j.*

Parmi nous la *revendication* est aussi une action par laquelle on reclame une personne ou une chose.

La *revendication* des personnes a lieu lorsque le souverain réclame son sujet qui a passé sans permission en pays étranger. Le juge ou son procureur d'office peuvent revendiquer leur justiciable, qui s'est soustrait à la juridiction. Le juge revendique la cause, c'est-à-dire demande à un juge supérieur que celui-ci la lui renvoie. L'official peut aussi revendiquer un clerc qui plaide en cour laye, dans une matière qui est de la compétence de l'official. Un supérieur régulier peut aussi revendiquer un des ses religieux qui s'est évadé. *Voyez ASYLE, SOUVERAIN, SUJET, JURISDICTION, RESSORT, DISTRACTION, OFFICIAL, OFFICIALITÉ, CLERC, COUR LAYE, MOINE, RELIGIEUX, CLOITRE, APOSTAT.*

La *revendication* d'une chose est lorsqu'on reclame une chose à laquelle on a droit de propriété, ou qui fait le gage & la fureté de celui qui la reclame.

Ainsi le propriétaire d'un effet mobilier qui a été enlevé, volé, ou autrement soustrait, le revendique entre les mains du possesseur actuel, encore qu'il eût passé par plusieurs mains.

Lorsque sous les scellés ou dans un inventaire il se trouve quelque chose qui n'appartenoit point au défunt, celui auquel la chose appartient peut la réclamer, c'est encore une espèce de *revendication*.

Enfin le propriétaire d'une maison qui apprend que son locataire a enlevé ses meubles sans payer les loyers, peut saisir & revendiquer les meubles, afin qu'ils soient réintégrés chez lui pour la fureté des loyers échus, & même de ceux à échoir.

Toutes ces *revendications* ne sont que des actions qui ne donnent pas droit à celui qui les exerce de reprendre la chose de son autorité privée; il faut toujours que la justice l'ordonne, ou que la partie intéressée y consente. *Voyez LOCATAIRE, LOYERS, MEUBLES, PROPRIÉTAIRE, SAISIE, SCELLÉ, INVENTAIRE. (A)*

Tome XIV.

REVENDRE, v. act. (*Gram. & Com.*) vendre ce qu'on a auparavant acheté. Les marchands détailliers *revendent* en détail les marchandises qu'ils ont achetées en gros des marchands magasiniers. La profession des Fripiers n'est autre chose que de *revendre*, souvent fort cher, ce qu'ils ont acheté à bon marché. *Diction. de Commerce.*

REVENIR, v. n. (*Gram.*) c'est venir une seconde ou plusieurs fois. Allez; non, *revenez*. Il faut *revenir* au gîte. Le printems est *revenu* pour les plantes, mais l'hiver dure pour moi. Ces mets me *reviennent*, je n'en veux point manger. Il se porte à merveille, le voilà *revenu*. Je crois que cette plante voudroit *revenir*. *Revenez* à vous, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Elle *revient* de sa défaillance. On dit qu'il est *revenu* de l'autre monde pour l'avertir de songer à lui, mais il a mal pris son tems, car son homme n'y étoit pas. Il me *revient* un bruit que vous parlez mal de moi. *Revenons* au fait, qu'en est-il? avez-vous dit cela ou non. J'en *reviens* à votre avis. C'est une mule, qui ne *reviendra* pas de son entêtement. Il est bien *revenu* de ces folies là. Croyez-vous qu'il *revienne* à Dieu? Il faudroit qu'une offense fût bien grave, si je repouffois un ami qui me l'auroit faite & qui *reviendrait* à moi. C'est la bisarrerie de votre esprit, & non l'estime de son cœur qui vous fait *revenir* à elle. Eh bien, que vous en *reviendra-t-il*, pauvre poète, après un triomphe passager; encore quel triomphe! une ignominie éternelle. Il me *revient* de cette terre quatre mille francs, bon an mal an. Il *revient* toujours sur la même corde. Je ne fais comment il a échappé; je le croyois noyé, & le voilà *revenu* sur l'eau.

REVENIR, se dit, en terme de Commerce, du profit que l'on fait, ou que l'on espère tirer d'une société, d'une entreprise, de la cargaison d'un vaisseau, ou autre affaire de négoce. Il me *reviendra* mille écus, tous frais faits, de la vente de mes laines.

REVENIR, en terme de Teneurs de livres, se dit du total que plusieurs sommes additionnées ensemble produisent. Le premier chapitre de dépense *revient* à quinze mille livres.

REVENIR, se dit encore de ce qu'il en coûte pour l'achat ou la façon d'une chose. Ce velours me *revient* à dix écus, &c.

REVENIR, se dit aussi proverbialement dans le commerce. A tout bon compte *revenir*, c'est-à-dire qu'on peut recompter de peur d'erreur, ou que quand il y en auroit quelqu'une, il n'y a rien à perdre. *Diction. de Commerce.*

REVENIR, v. act. (*Fromagerie.*) lorsque les fromages qui ont été affinés, se font dans la suite secher & durcir; les fromagers les font porter dans des caves profondes & des lieux humides, pour les faire ramollir; c'est ce qu'ils appellent faire *revenir* les fromages. (*D. J.*)

REVENIR, v. act. terme de Rotisseurs, c'est faire renfler la viande en la mettant sur des charbons allumés, ou sur un gril, sous lequel il y a de la braise, avant que de piquer ou de larder la viande; on dit faire *revenir* une volaille, &c.

REVENOIR, f. m. outil sur lequel les Horlogers mettent les pièces d'acier pour leur donner différens recuits, ou leur faire prendre la couleur bleue. Cet outil est ordinairement fait d'une lame d'acier ou de cuivre très-mince, dont les bords sont pliés, pour empêcher les pièces qu'on met dessus de tomber dans le feu, ou sur la chandelle; il a une queue par laquelle on le tient.

REVENTE, f. f. (*Comm.*) vente réitérée; on nomme ordinairement marchandises de *revente* celles qui ne sont pas neuves & qui ne s'achètent pas de la première main, comme celles qui se trouvent chez les marchands fripiers, ou qui sont entre les mains des revendeuses.

F f ij

REVENU, (*Gram.*) participe du verbe *revenir*. Voyez REVENIR.

REVENU, (*Jurisp. prud.*) est le profit annuel que l'on tire d'une chose, comme des fruits que l'on recueille en nature, une rente en argent, ou en grains, ou autre chose. Voyez RENTE. (A)

REVENUS DE L'ÉTAT, (*Gouvernement politique.*) les *revenus de l'état*, dit M. de Montesquieu, sont une portion que chaque citoyen donne de son bien pour avoir la sûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement.

Pour bien fixer ces *revenus*, il faut avoir égard & aux nécessités de l'état, & aux nécessités des citoyens; il ne faut point prendre au peuple sur ses besoins réels, pour des besoins de l'état imaginaires.

Les besoins imaginaires, sont ce que demandent les passions & les faiblesses de ceux qui gouvernent, le charme d'un projet extraordinaire, l'envie malade d'une vaine gloire, & une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. Souvent ceux qui, avec un esprit inquiet, étoient sous le prince à la tête des affaires, ont pensé que les besoins de l'état étoient les besoins de leurs petites ames.

Il n'y a rien que la sagesse & la prudence doivent plus régler que cette portion qu'on ôte, & cette portion qu'on laisse aux sujets. Ce n'est point à ce que le peuple peut donner, qu'il faut mesurer les *revenus publics*, mais à ce qu'il doit donner; & si on les mesure à ce qu'il peut donner, il faut que ce soit du moins à ce qu'il peut toujours donner.

La connoissance exacte des *revenus d'un état*, conduit naturellement à distinguer ceux dont la ressource est la plus étendue & la plus assurée; ceux qui sont le moins utiles à l'état; ceux qui soulagent davantage le peuple; ceux qui payent le plus également, & dès-lors le plus facilement; ceux en conséquence qui lui sont à charge; ceux enfin dont la perception nuit aux autres: observations importantes, & sur lesquelles on ne sauroit trop souvent jeter les yeux.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter quelle est la meilleure méthode de la ferme ou de la régie, pour la perception des *revenus d'un état*, nous nous contenterons seulement d'observer que la dernière de ces deux opérations a pour elle le suffrage des plus beaux génies & des meilleurs citoyens. On leur objecte que des régisseurs seroient avares de soins & prodigues de frais; mais ils répondent, 1^o. qu'il seroit aisé d'exciter leur zèle & de diminuer leurs dépenses; ils ajoutent en second lieu, que dès qu'une fois la levée des *revenus de l'état* a été faite par les fermiers, il est aisé d'en établir la régie avec un succès assuré; ils citent pour preuve l'Angleterre, où l'administration de l'accise, & du revenu des postes, telle qu'elle est aujourd'hui, a été empruntée des fermiers. Cependant si quelqu'un croyoit encore nécessaire de préférer les fermes à la régie, on devroit alors nécessairement resserrer dans les bornes de la justice le gain immense des fermiers, en convenant avec eux d'une somme fixée pour le prix du bail, & en même tems d'une somme pour la régie dont ils rendroient compte. Comme par ce moyen une partie des fermiers résideroit dans les provinces, le trésor public grossiroit de tout le montant de ce que gagnent les sous-fermiers, qui ne sont utiles que dans le cas où l'on n'admet point la concurrence à l'enchère des fermes, de peur qu'un seul corps de finance existant, ne donne la loi au gouvernement; enfin le nombre de mains onéreuses & inutiles qui perçoivent les *revenus de l'état*, diminueroit considérablement, la régie seroit douce, exacte, éclairée, & les profits des fermes seroient toujours assez grands pour en soutenir le crédit. *Esprit des lois.* (D. J.)

REVENU, donner le, terme d'Aiguiller, donner le

revenu aux aiguilles, ou les faire revenir, c'est les mettre dans une poêle sur un feu plus ou moins vif, suivant la grosseur des aiguilles, après qu'elles ont reçu la trempe, afin de leur donner du corps. Savary. (D. J.)

REVENU de cerf, de dain, & de chevreuil, c'est la nouvelle tête que ces animaux poussent après avoir mis bas la dernière.

RÉVER, v. n. (*Gram.*) c'est avoir l'esprit occupé pendant le sommeil. Il est certain qu'on *rêve*, mais il n'est rien moins que certain qu'on *rêve* toujours, & que l'ame n'ait pas son repos comme le corps. On appelle *réverie* toute idée vague, toute conjecture biffarre qui n'a pas un fondement suffisant, toute idée qui nous vient de jour & en veillant, comme nous imaginons que les *rêves* nous viennent pendant le sommeil, en laissant aller notre entendement comme il lui plaît, sans prendre la peine de le conduire; qu'écrivez-vous là? je ne fais; une *réverie* qui m'a passé par la tête, & qui deviendra quelque chose ou rien. *Réver* est aussi synonyme à *distrait*. Vous *rêvez* en si bonne compagnie, cela est impoli. Il marque en d'autres occasions un examen profond; croyez que j'y ai bien *rêvé*. Voyez les articles RÊVE & SONGE.

RÉVERBÉRATION, terme de Physique, qui signifie en général l'action d'un corps qui en repousse ou en réfléchit un autre après en avoir été frappé. Voyez RÉFLEXION.

Ce mot est formé des mots latins *re* & *verbero*, c'est-à-dire *frapper une seconde fois*.

Dans les fournaies des faiseurs de verre, la flamme est *réverbérée*, ou se réfléchit sur elle-même, de façon qu'elle mine toute la matière d'alentour. Les échos viennent de la *réverbération* du son produite par des obstacles qui le renvoient. Voyez ÉCHO.

Dans l'usage ordinaire, le mot *réverbération* s'applique principalement à la réflexion de la lumière & de la chaleur. Ainsi on dit d'une cheminée qui renvoie beaucoup de chaleur, que la *réverbération* y est très-grande, d'un corps qui ne reçoit pas directement les rayons du soleil qu'il les reçoit par *réverbération*, &c. Voyez RÉFLEXION. (O)

RÉVERBERE, FOURNEAU DE, (*Chimie.*) voyez l'article FOURNEAU & nos Planches de Chimie & de Métallurgie.

RÉVERBERER, v. act. c'est exposer au feu de *réverbère*, ou calciner par la flamme réfléchie.

REVERCHER l'étain, c'est boucher les trous qui viennent aux pièces dans les moules ou d'autres manques sur les extrémités des pièces, ou des soufflures dont on s'aperçoit, ou même quelques gromelures à des pièces qu'on ne paillonne point. Pour cela on a du sable de mouleur qu'on mouille avec de l'eau, on le paître, en sorte qu'il ait la consistance propre à retenir une forme; qu'il ne soit ni trop ni assez peu mouillé; on met de ce sable dans un linge fin, qu'on nomme *drapeau à sable*, à-peu-près de la grandeur des trous qu'on veut *revercher*; on empreint ce sable dans ce linge à un endroit uni de la pièce de la forme de l'endroit où est le trou ou *goutte*, comme on le nomme, & on pose le drapeau à sable à l'endroit du trou; on enlève une goutte d'étain d'un lingot qui est devant soi avec le fer chaud qu'on a frotté auparavant sur la réfine, & ensuite essuyé sur le torcher; on apporte la goutte sur le trou sous lequel on tient son drapeau à sable, le tenant avec la pièce de sa main gauche, & appuyant le fer en tournant; on fait fondre la goutte & les extrémités d'autour du tronc, & retirant le fer en l'air, il y reste attaché un filet ou reste de goutte d'étain, & aussi-tôt on voit que la goutte *reverchée* se prend; & avant qu'elle soit totalement prise, on y rapporte au milieu ce reste de goutte qui tient au fer; cela s'appelle *abreuver la goutte*, & empêche qu'elle ne fasse un

creux en-dedans, qu'on nomme *retirure* : si les gouttes ou trous sont grands, on apporte avec le fer autant de gouttes qu'il en faut pour les boucher en reverchant d'abord les extrémités des trous, & enfin le milieu qu'il faut toujours avoir soin d'abreuver ; & lorsque les trous sont à différens endroits, on change la forme du fable, suivant la place où ils se trouvent.

Observez que les gouttes se *reverchent* toujours par le dessus des pieces en poterie, & par le dessous en vaisselle, & le drapeau à fable se met en-dedans.

REVERDIE, f. f. (*Marine.*) on appelle ainsi sur certaines côtes de Bretagne les grandes marées. Voyez MARÉE.

REVERDIR, v. neut. (*Jardinage.*) c'est redevenir vert ; on fait *reverdir* des pallissades vifs, en jetant à leur pié du jus du fumier de pourceau. Un jeune plant par les arrosemens & les labours *reverdit* aussitôt.

RÉVÉRENCE, f. f. (*Gram.*) terme qui exprime le respect qu'on porte aux choses sacrées, aux prêtres, aux temples, aux images, aux sacremens. N'oubliez jamais la *révérence* des lieux saints. Portez aux magistrats la *révérence* qu'on doit à ceux qui sont chargés du dépôt des lois & du soin de rendre la justice. Il est rare de parler des devoirs que la *révérence* du mariage exige d'une femme sans y manquer.

RÉVÉREND, adj. (*Gram.*) titre que l'on donne par respect aux ecclésiastiques. Voyez TITRE & QUALITÉ.

On appelle les religieux *révérends peres*, les abbesses, prieures, &c. *révérendes meres*. Voyez ABBÉ, RELIGIEUX, &c.

Les évêques, archevêques, abbés, &c. ont tous en France le titre de *révérendissime*. Voyez EVÊQUE.

RÉVÉRENCIELLE, CRAINTE, (*Jurisprudence.*) voyez le mot CRAINTE.

RÉVÉRER, v. act. (*Gram.*) honorer, respecter, vénérer. Voyez l'article RÉVÉRENCE.

RÉVERIE, f. f. (*Gram.*) voyez les articles RÊVE & RÉVER.

REVERNIR, v. act. (*Gram.*) c'est revenir de-rechef. Voyez les articles VERNIS & VERNIR.

REVERS, f. m. (*Gram.*) c'est le côté qu'on ne voit qu'en retournant la chose ; on dit *revers* d'un feuillet ; le *revers* d'une image ; le *revers* de la main ; frapper de *revers*, c'est frapper de gauche à droite avec un bâton, un fabre qu'on tient de la droite.

Revers se prend aussi pour vicissitude fâcheuse ; la fortune d'un commerçant est sujette à d'étranges *revers* ; la vie est pleine de *revers*. La vertu la plus essentielle à un être condamné à vivre, est donc la fermeté qui nous apprend à les soutenir. Le *revers* d'une manche en est le dessous. Voyez les articles suivans.

REVERS, (*Art numismatiq.*) c'est la face de la médaille qui est opposée à la tête ; mais comme c'est le côté de la médaille qu'il importe le plus de considérer, je me propose de le faire avec quelque étendue d'après les instructions du P. Jobert, embellies des notes de M. le baron de la Bastie.

Il est bon avant toutes choses de se rappeler que les médailles, ou plutôt les monnoies romaines, ont été assez long-tems non-seulement sans *revers*, mais encore sans aucune espece de marque. Le roi Servius Tullius fut le premier qui frappa de la monnoie de bronze, sur laquelle il fit graver la figure d'un bœuf, d'un bélier ou d'un porc ; & pour-lors on nomma cette monnoie *pecunia*, à *pecude*. Quand les Romains furent devenus maîtres de l'Italie, ils battirent de la monnoie d'argent sous le consulat de C. Fabius Pictor & de Q. Ogulnius Gallus, cinq ans avant la première punique ; la monnoie d'or ne se battit que 62 ans après.

La république étant florissante dans ces heureux

tems, on se mit à décorer les médailles & à les perfectionner.

La tête de Rome & des divinités succéda à celle de Janus, & les premiers *revers* furent tantôt Castor & Pollux à cheval, tantôt une Victoire poussant un char à deux ou à quatre chevaux, ce qui fit appeler les deniers romains, *victriciati*, *bigati*, *quadrigati*, selon leurs différens *revers*.

Bientôt après les maîtres de la monnoie commencerent à la marquer de leurs noms, à y mettre leurs qualités, & à y faire graver les monumens de leurs familles ; de sorte qu'on vit les médailles porter les marques des magistratures, des sacerdoces, des triomphes des grands, & même de quelques-unes de leurs actions les plus glorieuses. Telle est dans la famille *Æmilia*, M. *Lepidus Pont. Max. Tutor Régis*. *Lepidus* en habit de consul met la couronne sur la tête au jeune *Ptolomée*, que le roi son pere avoit laissé sous la tutelle du peuple romain ; & de l'autre côté, on voit la tête couronnée de tours de la ville d'*Alexandrie*, capitale du royaume, où se fit la cérémonie, *Alexandrea*. Telle, dans la même famille, est la médaille où le jeune *Lepidus* est représenté à cheval, portant un trophée avec cette inscription : *M. Lepidus annorum XV. prætextatus, hostem occidit, civem servavit*. Telle dans la famille *Julia*, celle de *Jules-César*, qui n'étant encore que particulier & n'osant faire graver la tête, se contenta de mettre d'un côté un éléphant avec le mot *Cæsar* : mot équivoque, qui marquoit également & le nom de cet animal en langue punique, & le surnom que *Jules* portoit sur le *revers* ; en qualité d'*augure* & de *pontife*, il fit graver les symboles de ces dignités ; savoir le sympule, le goupillon, la hache des victimes & le bonnet pontifical : ainsi sur celle où l'on voit la tête de *Cérès*, il y a le bâton augural & le vase. Telle enfin dans la famille *Aquilia*, la médaille, où par les soins d'un III. Vir monétaire de ses descendans, M. *Aquilius* qui défit en Sicile les esclaves révoltés, est représenté revêtu de ses armes, le bouclier au bras, foulant aux piés un esclave, avec ce mot *Sicilia*.

Voilà comme les médailles devinrent non-seulement considérables pour leur valeur en qualité de monnoies, mais curieuses pour les monumens dont elles étoient les dépositaires, jusqu'à ce que *Jules César* s'étant rendu maître absolu de la république sous le nom de *dictateur perpétuel*, on lui donna toutes les marques de grandeur & de pouvoir, & entre autres le privilege de marquer la monnoie de sa tête & de son nom, & de tel *revers* que bon lui sembleroit. Ainsi les médailles furent dans la suite chargées de tout ce que l'ambition d'une part & la flatterie de l'autre furent capables d'inventer, pour immortaliser les princes bons & méchans. C'est ce qui les rend aujourd'hui précieuses, parce que l'on y trouve mille événemens dont l'histoire souvent n'a point conservé la mémoire, & qu'elle est obligée d'emprunter de ces témoins, auxquels elle rend témoignage à son tour sur les faits que l'on ne peut démêler que par les lumieres qu'elle fournit. Ainsi nous n'aurions jamais su que le fils qu'*Antonin* avoit eu de *Faufline* eût été nommé *Marcus Anniius Galerius Antoninus*, si nous n'avions une médaille greque de cette princesse *Θεα φανς τρινα*, & au *revers* la tête d'un enfant de dix à douze ans. M. ANNIOΓ ΓΑΛΕΡΙΟΓ ANTONINOΓ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΟΓ ANTONINOY ΤΙΟΓ. Qui sauroit qu'il y a eu un tyran nommé *Pacatianus*, sans la belle médaille d'argent du cabinet du P. Chamillard, qui est peut-être le seul *Pacatianus* ? Qui sauroit que *Barbia* a été femme d'*Alexandre Sévere*, & *Etruscille* femme de *Décus*, & non pas de *Volusien*, & cent autres choses semblables, dont on est redevable à la curiosité des antiquaires ?

Pour faire connoître aux curieux qui commen-

cent à goûter les médailles, la beauté & le prix de ces *revers*, il faut savoir qu'il y en a de plusieurs sortes. Les uns sont chargés de figures ou de personnages; les autres de monumens publics ou de simples inscriptions; je parle du champ de la médaille, pour ne pas confondre ces inscriptions avec celles qui sont autour, que nous distinguerons par le nom de *légende*. Voyez LÉGENDE & INSCRIPTION.

Les noms des monétaires, dont nous avons un fort grand nombre, se trouvent sur plusieurs médailles; on peut y joindre tous les duumvirs des colonies. Les autres magistratures se rencontrent plus souvent dans les consulaires que dans les impériales.

Quelquefois il n'y a que le nom des villes ou des peuples, *Segobriga*, *Cæsar-Augusta*, *Obuleo*, Κοινον Κυπριων, &c.

Quelquefois le seul nom de l'empereur, comme *Constantinus Aug.* *Constantinus Cæsar*, *Constantinus Nob. Cæsar*, &c. ou même le seul mot *Augustus*.

Quant aux *revers* chargés de figures ou de personnages, le nombre, l'action, le sujet les rendent plus ou moins précieux; car pour les médailles dont le *revers* ne porte qu'une seule figure qui représente ou quelque vertu, par laquelle la personne s'est rendue recommandable, ou quelque déité qu'elle a plus particulièrement honorée: si d'ailleurs la tête n'est pas rare, elles doivent être mises au nombre des médailles communes, parce qu'elles n'ont rien d'historique qui mérite d'être recherché.

Il faut bien distinguer ici la simple figure dont nous parlons, d'avec les têtes ou des enfans, ou des femmes, ou des collègues de l'empire, ou des rois alliés: c'est une règle générale chez tous les connoisseurs que les médailles à deux têtes sont presque toujours rares, comme Auguste au *revers* de Jules, Vespasien au *revers* de Tite, Antonin au *revers* de Faustine, M. Aurele au *revers* de Verus, &c. d'où il est aisé d'inférer que quand il y a plus de deux têtes, la médaille en est encore plus rare. Tel est Sévère au *revers* de ces deux fils Jéta & Caracalla, Philippe au *revers* de son fils & de sa femme, Adrien au *revers* de Trajan, de Plautine. Le P. Jobert ajoute la médaille de Néron au *revers* d'Octavie; mais cette médaille ne doit pas être mise au nombre des plus rares; c'est uniquement la tête de cette princesse qui rend la médaille curieuse.

Les médailles qui ont la même tête & la même légende des deux côtés, ne sont pas aussi de la première rareté. M. Vaillant en rapporte une d'argent d'Otacille. Elles sont plus communes en moyen-bronze, sur-tout dans Trajan & dans Adrien.

Il est donc vrai généralement que plus les *revers* ont des figures, & plus ils sont à estimer, particulièrement quand ils marquent quelque action mémorable. Par exemple, la médaille de Trajan, *Regna Adsignata*, où il paroît trois rois au pié d'un théâtre, sur lequel on voit l'empereur qui leur donne le diadème. Le congiaire de Nerva à cinq figures, *Congiar.* P. R. S. C. une allocution de Trajan, où il y a sept figures; une d'Adrien au peuple, où il y en a huit sans légende; une autre aux soldats, où il y en a dix; un médaille de Faustine, *Puella Faustinae*, qui se trouve en or & en argent, mais qui est également rare en ces deux métaux. Dans la médaille d'argent, il y a seulement six figures; & dans celle d'or, il y en a douze ou treize.

Les monumens publics donnent assurément au *revers* des médailles une beauté particulière, sur-tout quand ils marquent quelques événemens historiques. Telle est la médaille de Néron, qui présente le temple de Janus fermé, & pour légende, *Pace P. R. Terrâ Marique Partâ, Janum clusit.* Telle est encore une médaille très-rare, citée par M. Vaillant, dans la-

quelle, avec la légende *Pace P. R. &c.* on trouve au lieu du temple de Janus Rome assise sur un tas de dépouilles des ennemis, tenant une couronne de la main droite, & le parazonium de la gauche. Mettons au nombre de ces beaux monumens l'amphithéâtre de Tite, la colonne navale, le temple qui fut bâti, *Romæ & Augusto*, les trophées de M. Aurele & de Commode, qui sont les premiers connus par les curieux.

Les animaux différens qui se rencontrent sur les *revers* en augmentent aussi le mérite, sur-tout quand ce sont des animaux extraordinaires. Tels sont ceux que l'on faisoit venir à Rome des pays étrangers pour le divertissement du peuple dans les jeux publics, & particulièrement aux jeux séculaires, ou ceux qui représentent les enseignes des légions qu'on distinguoit par des animaux différens. Ainsi voyons-nous les légions de Gallien, les unes avec un porc-épic, les autres avec un Ibis, avec le pégase, &c. & dans les médailles de Philippe, d'Otacille, de leur fils, *Saculares Augg.* les *revers* portent la figure des animaux qu'ils firent paroître aux jeux séculaires, dont la célébration tomba sous le regne de Philippe, & dans lesquels ce prince voulut étaler toute sa magnificence, afin de regagner l'esprit du peuple que la mort de Gordien avoit extrêmement aigri. Jamais l'on n'en vit de tant de sortes: un rhinocéros, trente-deux éléphans, dix tigres, dix élans, soixante lions apprivoisés, trente léopards, vingt hyènes, un hippopotame, quarante chevaux sauvages, vingt archoléons, & dix caméopardales. On voit la figure de quelques-uns sur les médailles du pere, de la mere & du fils, & entr'autres de l'hippopotame & du strepsikéros envoyé d'Afrique.

Il est bon de savoir que quand les spectacles devoient durer plusieurs jours, on n'exposoit chaque jour aux yeux du public, qu'un certain nombre de ces animaux, pour rendre toujours la fête nouvelle; & qu'on avoit soin de marquer sur les médailles la date du jour où ces animaux paroissoient. Cela sert à expliquer les chiffres I. II. III. IV. V. VI. qui se trouvent sur les médailles de Philippe, de sa femme & de son fils. Ils nous apprennent que tels animaux parurent le premier, le second, le troisième ou le quatrième jour.

On voit des éléphans bardés dans Tite, dans Antonin Pie, dans Sévère, & dans quelques autres empereurs, qui en avoient fait venir pour embellir les spectacles qu'ils donnoient au peuple. Au reste tout ce qu'on peut dire sur les éléphans représentés au *revers* des médailles, se trouve réuni dans l'ouvrage posthume du célèbre M. Cuper, intitulé *Gisberti Cuperi... de elephantis in nummis obviis exercitationes duæ*, & publié dans le troisième volume des antiquités romaines de Sallengre. *Hag. Com.* 1719.

On rencontre aussi quelques autres animaux plus rares, témoin le phénix dans les médailles de Constantin & de ses enfans, à l'exemple des princes & des princesses du haut empire, pour marquer par cet oiseau immortel, ou l'éternité de l'empire, ou l'éternité du bonheur des princes mis au nombre des dieux immortels. Mademoiselle Patin a donné sur ce sujet une belle dissertation latine, qui fait honneur au pere & à la fille. Il y a dans le cabinet du roi de France une médaille greque apportée d'Egypte, où l'on voit d'un côté la tête d'Antonin Pie, & au *revers* un phénix avec la légende ΑΙΩΝ, *Æternitas*, pour apprendre que la mémoire d'un si bon prince ne mourroit jamais.

Mais parmi les médailles qui ont des oiseaux à leurs *revers*, il n'y en a guère de plus curieuses que celles en petit bronze du même Antonin & d'Adrien. La médaille d'Adrien représente un aigle, un paon, & un hibou sur la même ligne, avec la simple légende

Cof. III. pour Adrien, & *Cof. IV.* pour Antonin Pie. Ces médailles s'expliquent aisément par le moyen d'un médaillon assez commun d'Antonin Pie, dont le revers représente Jupiter, Junon & Minerve. C'est à ces trois divinités que se rapporte le type des trois oiseaux, dont l'aigle étoit consacré à Jupiter, le paon à Junon, & le hibou à Minerve.

On trouve encore sur les médailles d'autres oiseaux & d'autres animaux, soit poissons, soit monstres fabuleux, & même certaines plantes extraordinaires, qui ne se rencontrent que dans des pays particuliers, comme on peut l'apprendre en détail de l'illustre Spanheim, dans sa troisième dissertation de *præstantiâ & usu numismatum*.

Nous devons observer aussi que souvent l'empereur ou l'impératrice, dont la médaille porte la tête en grand volume, se voit encore placé sur le revers, ou debout ou assis, sous la figure d'une déité ou d'un génie, & sa figure est quelquefois gravée avec tant d'art & de délicatesse, que quoique le volume en soit très-petit & très-fin, on y reconnoît néanmoins parfaitement le même visage, qui est en relief de l'autre côté. Ainsi paroît Néron dans sa médaille *Decursiva*. Ainsi l'on voit Adrien, M. Aurele, Sévere, Dece, &c. avec les attributs de certaines déités, sous la forme desquelles on aimoit à les représenter pour honorer leurs vertus civiles ou militaires.

Considérons à présent la manière dont on peut ranger les différens revers des médailles, pour rendre les cabinets plus utiles; cet arrangement se peut faire de deux façons; l'une sans donner au revers d'autre liaison que d'appartenir à un même empereur; l'autre en les liant par une suite historique, selon l'ordre des tems & des années, que nous marquent les consulats & les différentes puissances de tribun. Rien ne seroit plus instructif que cette liaison, cet ordre chronologique par les consulats & par les années différentes des puissances tribunitiennes; rien de plus naturel & de plus commode en même tems, que de ranger les médailles suivant ce plan. C'est-là sans doute ce qui a déterminé Occo & Mezzabarba à le suivre. Mais malheureusement le plus grand nombre des médailles n'a aucune de ces marques chronologiques; & il y en a assez peu dont les rapports à des événemens connus, puissent nous servir à fixer l'époque de l'année où elles ont été frappées. Aussi l'arrangement que les deux antiquaires dont je viens de parler ont donné aux médailles impériales, est-il souvent purement arbitraire. Outre cela, comme dans le bas empire on trouve très-rarement les consulats & les puissances tribunitiennes des empereurs, marqués sur leurs médailles; qu'on n'y lit même jamais ces sortes d'époques après Constantin le jeune, il est absolument impraticable d'arranger chronologiquement une suite impériale complète.

Il y a un autre ordre plus savant qu'a suivi Oisélius: sans s'arrêter à ranger à part ce qui regarde chaque empereur, il n'a songé qu'à réunir chaque revers à certaines especes de curiosité, & par ce moyen on apprend avec méthode, tout ce qui se peut tirer de la science des médailles. Voici la manière dont il a exécuté son plan, qu'il a peut-être emprunté de Golztius, & qui paroît venir originairement des dialogues du savant archevêque de Tarragone, Antonio Augustino.

D'abord il s'est contenté de placer une suite de têtes impériales, la plus complète qu'il a pû; ensuite il a rassemblé tous les revers qui portoient quelque chose de géographique, c'est-à-dire qui marquoient ou des peuples, ou des provinces, ou des villes, ou des fleuves, ou des montagnes. De ces revers il en a fait huit planches; soit qu'il ait voulu simplement fournir un modèle aux curieux, soit qu'en effet il ne connût que les médailles dont il nous

donne la description, & sur lesquelles il dit tout ce qu'il fait.

Il a mis ensuite ce qui regarde les déités des deux sexes, y joignant les vertus, qui sont comme des divinités du second ordre. Telles sont la Constance, la Clémence, la Modération; ce qui compose une suite assez nombreuse.

On trouve après cela en quatre planches tous les monumens de la paix, les jeux, les théâtres, les cirques, les libéralités, les congiaires, les magistrats, les adoptions, les mariages, les arrivées dans les provinces ou dans les villes, &c.

Dans les planches suivantes on voit tout ce qui concerne la guerre, les légions, les armées, les victoires, les trophées, les allocutions, les camps, les armes, enseignes, &c.

Dans une seule planche est réuni tout ce qui appartient à la religion; les temples, les autels, les sacerdoces, les sacrifices, les instrumens, les ornemens des augures & des pontifes. Il auroit pû fort bien y rapporter les apothéoses ou les consécérations qu'il a mises à part, & qui sont marquées par des aigles, par des paons, par des autels, par des temples, par des buchers, par des chars tirés à deux ou à quatre éléphants, ou à deux mules ou à quatre chevaux.

Enfin il rassemble tous les monumens publics & les édifices qui servent à immortaliser la mémoire des princes; comme les arcs-de-triomphe, les colonnes, les statues équestres, les ports, les grands chemins, les ponts, les palais.

Mais le R. P. dom Anselme Banduri s'est déterminé à ne donner aux médailles de son grand recueil d'autre arrangement que l'ordre alphabétique des légendes des revers. Cependant comme dans le haut empire, les consulats, les puissances tribunitiennes, & le renouvellement du titre d'*imperator* se rencontrent plus fréquemment; les personnes qui ont des cabinets nombreux pourroient d'abord commencer par ranger suivant l'ordre des années, les médailles de chaque empereur, qui portent ces caractères chronologiques, & y joindre même les autres médailles dont on peut déterminer la date par celle des événemens auxquels elles font allusion; & quant aux médailles qui n'ont aucune marque par où l'on puisse sûrement juger du tems où elles ont été frappées, on les mettroit à la suite des autres, en suivant comme a fait le P. Banduri, l'ordre alphabétique des revers.

Les curieux peut opter entre la méthode d'Oisélius & celle du P. Banduri; elles n'ont l'une & l'autre qu'un seul désagrément, c'est qu'il faut mêler ensemble les têtes, les métaux & les grandeurs; mais on ne peut pas réunir tous les avantages.

Les revers se trouvent donc souvent chargés des époques des tems; ils le sont aussi des marques de l'autorité du sénat, du peuple & du prince, du nom des villes où les monnoies ont été frappées, des marques différentes des monétaires; enfin de celles de la valeur de la monnaie.

Comme les époques marquées sur les médailles servent beaucoup à éclaircir l'histoire par la chronologie, nous en avons fait un article à part. Voyez MÉDAILLES, (*époques marquées sur les*).

Les marques de l'autorité publique sur les revers des médailles quand elles ne sont point en légende ou en inscription, sont ordinairement ou S. C. ou Δ. E. par abréviation; d'autres fois on lit tout au long *Populi jussu*: *Permissu D. Augusti*: *Indulgentiâ Augusti*; ou semblables mots.

Quant au nom des villes où les médailles ont été frappées, rien n'est plus ordinaire que de le trouver dans le haut & dans le bas empire, avec cette différence que dans le haut empire, il est souvent en légende ou en inscription; & dans le bas empire, principalement depuis Constantin, il se trouve toujours

dans l'exergue. Ainsi le P. T. *Percussa Treveris*; S. M. A. *Signata Moneta Antiochia*. Con. *Constantinopoli*, &c. au lieu que dans le haut empire, les noms s'y trouvent tout au long; *Lugduni* dans celle de M. Antoine, *Αντιοχείων* dans les grecques & dans toutes les colonies.

Les *revers* sont chargés des marques différentes & particulières des monétaires, qu'ils mettoient de leur chef pour distinguer leur fabrique, & le lieu même où ils travailloient. C'est par-là qu'on explique une infinité de caractères, ou de petites figures qui se rencontrent, non-seulement dans le bas empire, depuis Gallus & Volsien, mais aussi dans les consulaires.

Il nous reste à dire un mot de certaines marques, qui évidemment n'ont rapport qu'à la valeur des monnoies, & qu'on ne trouve que dans les consulaires, encore ne les y voit-on pas toujours. Ces marques sont X. V. Q. S. L. L. S. l'X signifie *Denarius*, qui valoit *Denos Aeris*, dix as de cuivre; l'V marquoit le *Quinaire*, cinq as; le L. L. S. un *sesterc*, ou deux as & demi; le Q est encore la marque du *Quinaire*.

Aucune de ces marques ne se trouve sur le bronze, si ce n'est l'S qui se trouve dans quelques consulaires. Il est plus ordinaire d'y voir un certain nombre de points, qui se mettoit des deux côtés. Voyez POINTS, (*Art numismatique*).

Finissons par observer qu'on a certaines médailles dont il est évident que le *revers* ne convient point à la tête. La plupart de ces sortes de médailles ont été frappées vers le tems de Gallus & de Volsien, & sur-tout pendant le regne de Gallien, lorsque l'empire étoit partagé entre une infinité de tyrans. Quel que soit ce défaut, on ne doit pas rebuter ces sortes de médailles; car tout alors étoit dans une si grande confusion, que sans se donner la peine de fabriquer de nouveaux coins, aussi-tôt qu'on apprenoit qu'on avoit changé de maître, on battoit une nouvelle tête sur d'anciens *revers*: c'est sans doute par cette raison que l'on trouve au *revers* d'un *Æmilien*, *Concordia Augg.* *revers* qui avoit servi à Hostilien, à Gallus, ou à Volsien: si cependant ce n'est point un des *Philippes* transformés en *Emilien*.

Mais d'un autre côté nous ne devons faire aucun cas des médailles dont les *revers* ont été contrefaits, insérés ou appliqués. C'est une fourberie moderne imaginée pour tromper les curieux. Nous en avons parlé au mot MÉDAILLE, & nous avons indiqué en même tems les moyens de découvrir cette friponnerie.

Pour ce qui regarde les divers symboles qu'on voit sur les *revers* des médailles antiques, on en trouvera l'énumération & l'explication au mot SYMBOLE, *Art numismatique*. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

REVERS, voir un ouvrage de *revers*; c'est dans la *Fortification*, découvrir le dos de ceux qui le défendent, & qui sont face au parapet. Voyez COMMANDEMENT.

REVERS DE L'ORILLON, c'est la partie de l'orillon vers la courtine, qui lui est à-peu-près parallèle. Voyez ORILLON. (Q)

REVERS DE LA TRANCHÉE, c'est dans l'attaque des places, le côté opposé à son parapet. Voyez TRANCHÉE. (Q)

REVERS, (*Marine*.) on caractérise par ce terme, tous les membres qui se jettent en-dehors du vaisseau, comme certaines alonges & certains genoux. Voyez ALONGES DE REVERS & GENOUX DE REVERS.

On appelle aussi *manœuvres de revers* les écoutes, les boulines & les bras qui sont sous le vent, qu'on a larguées, & qui ne sont plus d'usage jusqu'à ce que le vaisseau revire de bord. On s'en sert alors à la place

des autres, qui en cessant d'être du côté du vent, deviennent manœuvres de *revers*.

Revers d'arcaste est une portion de voûte de bois faite à la poupe d'un vaisseau, soit pour soutenir un balcon, soit pour un simple ornement, ou pour gagner de l'espace. Voyez Pl. I. fig. 1. le *revers d'arcaste* ou voûte marquée D.

Revers de l'éperon; c'est la partie de l'éperon comprise depuis le dos du cabestan, jusqu'au bout de la cagonille.

REVERS DE PAVÉ, (*Pavement*.) c'est l'un des côtés en pente du pavé d'une rue, depuis le ruisseau jusqu'au pié du mur.

RÉVERSALES, (*Hist. mod. politique*.) *reversalia*. C'est ainsi que l'on nomme en Allemagne une déclaration par laquelle l'empereur, ou quelque autre souverain de l'empire, fait savoir que par quelque acte qu'il a fait, il n'a point entendu porter préjudice aux droits d'un tiers. Ainsi, comme par la bulle d'or le couronnement de l'empereur doit se faire à Aix-la-Chapelle, lorsque cette cérémonie se fait ailleurs, l'empereur donne des *réversales* à la ville d'Aix-la-Chapelle, par lesquelles il déclare que cela s'est fait sans préjudice de ses droits, & sans tirer à conséquence.

REVERSEAU, f. m. (*Archit.*) Pièce de bois attachée au bas du châssis d'une porte croisée, qui en recouvrement sur son seuil ou tablette, empêche que l'eau n'entre dans la feuilleure. Quand elle est sur l'appui d'une fenêtre, on la nomme *pièce d'appui*. Daviler. (D. J.)

REVERSEUR, v. act. (*Gram.*) verser de nouveau; *reversez* cette liqueur dans la bouteille. Voyez VERSER.

REVERSIBLE, adj. (*Jurisprud.*) signifie qui doit retourner à quelqu'un. Un bien, une somme peut être *réversible* à quelqu'un, après le décès d'un autre, ou après l'événement de quelque condition: ce qui dépend des termes de la disposition. Voyez PROPRE, RETOUR & RÉVERSION, SUCCESSION, SUBSTITUTION, FIDEI-COMMIS. (A)

RÉVERSION, f. f. (*Jurisprud.*) est la même chose que retour ou droit de retour, que le donateur a aux biens par lui donnés, quand le donateur meurt sans enfans. Voyez ci-devant RETOUR. (A)

REVERSIS LE JEU DU, le jeu du *reversis* est un jeu que nous tenons des Espagnols, & qui demande une grande attention de la part des joueurs.

On l'appelle *reversis* de la manière de le jouer qui est toute opposée à celle des autres jeux de cartes dans lesquels celui qui fait le plus de levées, gagne; au lieu que dans celui-ci, c'est celui qui en fait le moins.

Pour jouer le *reversis*, on peut être quatre ou cinq personnes. Il y a quarante-huit cartes dans le jeu, les dix n'y étant pas ordinairement. Il y a cependant des endroits où l'on les laisse, pour rendre le *reversis* plus difficile à jouer.

Après avoir tiré à qui mêlera, comme dans les autres, celui que la carte a décidé, présente les cartes battues à sa gauche pour être coupées, & les partage toutes aux joueurs, trois à trois, excepté trois, lorsque l'on joue quatre, & deux ou sept, si l'on est cinq, qui restent au talon. On peut écarter une carte de son jeu que l'on met dessous le talon, pour remplacer celle qu'on en ôte, ou si l'on ne veut point écarter, il est libre de voir au talon celle qu'on auroit prise en cas d'écarter; mais ceci doit se faire chacun selon son rang; le premier en cartes ayant droit de commencer, le second ensuite, & ainsi des autres. Celui qui mêle les cartes, doit toujours s'en donner une de plus qu'aux autres joueurs, & n'en prend jamais au talon. Mais il est obligé d'y mettre, après l'examen de son jeu, celle de ses cartes qu'il juge à-propos: ce qui

qui fait que le talon qui n'étoit, avant que les joueurs eussent écarté & pris, que de trois cartes, en a quatre, quand on commence à jouer. Les cartes ne changent point de valeur ; ce jeu n'a point de triomphe, & on est obligé de donner une carte de la couleur qu'on joue. Lorsque le valet de cœur ou le quinola est jetté en renonce, celui qui s'en défait, gagne le jeu. Celui qui est forcé de donner le quinola sur du cœur, ou qui le joue lui-même, n'ayant pu le jeter en renonce, fait la bête de ce qu'il y a sur le jeu. Celui qui fait partir le quinola, gagne à celui qui le lâche, quatre jettons ou plus, & un à chaque joueur, selon la convention faite avant de jouer. Celui qui prend le levée ou le quinola, se trouve en renonce, paye deux marques ou plus, à celui qui l'a jetté sur trefle, pique ou carreau.

Si celui qui a fait, leve moins de cartes que les autres, & si dans ces cartes il n'y a ni as, ni roi, ni dame, ni valet, ou même s'il y en a moins qu'ailleurs, il gagne le talon qui vaut selon que l'on est convenu.

Lorsque deux joueurs sont égaux, le plus près de celui qui a fait à gauche, gagne le talon ; mais celui qui n'a point de levée, l'emporte sur lui, quoiqu'il n'ait point de cartes qui marquent.

Le talon se paye sur la valeur des cartes qu'il contient, & cette valeur en ce cas, est de cinq pour les as, quatre pour les rois, trois pour les dames, & deux pour les valets.

Le talon se paye à celui qui a moins de points dans son jeu ; & s'il y a égalité de point, c'est au premier à le payer.

Celui qui renonce, fait la bête, ou paye une autre amende, si l'on en est convenu. On ne doit point jouer avant son tour, sous peine de payer un jetton à tous les joueurs. Le premier en cartes doit toujours commencer par jouer du cœur s'il en a ; mais personne n'en peut écarter. Quand on jette un as en renonce sur une autre couleur, on gagne de celui qui leve, ce que l'on est convenu. Mais le joueur qui doit commencer à jeter, ne gagne ni ne perd rien, s'il joue un as. On gagne le double pour l'as de cœur jetté en renonce. Un joueur qui est forcé de lâcher l'as de la couleur jouée, paye à celui qui l'y force, ce qu'il en auroit reçu, s'il se fût défait de son as en renonce. L'as de cœur gagne encore le double dans ce cas. Si le jeu n'est pas complet, ou que les cartes soient malmêlées, l'on doit refaire. Voilà les regles d'un usage général & ordinaire dans le jeu de *reversis*. Cependant elles ne laissent pas d'avoir quelques exceptions, comme dans ce cas : quoique nous ayons dit qu'il ne falloit point écarter de cœur, selon les bonnes regles, on ne laisse pas de le faire, quand un joueur n'en porte que le roi ou la dame, n'ayant plus dans son jeu de cœur, & ne pouvant faire une redouble pour forcer le quinola. Si l'on joue au quinola forcé, celui qui l'a, manquant de cœur pour le défendre, a droit de le jeter, à moins que son jeu ne soit de le garder. Quoiqu'on ne joue point au quinola forcé, il est toujours dans les deux premiers tours, après lesquels il est libre de le garder ou de le jeter, fût-il seul, selon qu'on le juge le plus avantageux pour son jeu. Dans les cas où le quinola est écarté ou forcé, & que personne ne gagne la poule, chacun remet deux jettons pour la rafraîchir, & on ne paye les bêtes qui sont sur le jeu, qu'après les avoir levées, & encore l'une après l'autre, faisant mettre la plus grosse la première. Il n'y a que les bêtes de renonce qui se payent avec une autre ou avec la poule. Quand celui qui a dans son jeu une haute & une basse carte, fait la main, il doit prendre de sa haute, pour ne lever que peu de cartes, & jouer ensuite la basse pour mettre son compagnon en jeu, & lui faire prendre les autres cartes qui restent à jouer, s'il se peut ; par cette adresse on ne perd point le talon. Le *reversis* est

Tome XIV.

exempt de payer le talon. Celui qui a plusieurs cartes de la couleur de celle qu'on a jouée, peut la prendre ou la gagner à son gré. Voyez GAGNER une carte. Tout bon joueur doit s'appliquer à gagner le talon, ou du moins à ne le pas perdre. Il faut toujours fournir, si l'on peut, des cartes au-dessous de celle qu'on a jouée, puisque pour gagner le talon, il faut ne point faire de main, ou en faire moins que les autres.

Reversis signifie encore non-seulement la poule, & le paiement de deux jettons fait par chaque joueur, mais encore une remise de tous les jettons que celui qui fait le *reversis*, a pu payer dans le coup. Voyez ci-après faire le *reversis*.

Faire le *reversis*, en terme du jeu de ce nom, c'est gagner, en faisant toutes les levées, la poule, deux jettons de chaque joueur & ceux qu'on a pu payer dans le coup, & priver le quinola jetté en renonce, de ses droits ordinaires.

REVERTIER LE JEU DU, le jeu du *revertier* se joue dans un trictrac où chacun empile ses dames ; en sorte que celles avec lesquelles on doit jouer, soient dans le coin, à la gauche de celui contre lequel on joue, de même les fiennes dans le coin de votre côté, & à votre gauche.

Il est nécessaire que le trictrac soit garni de 15 dames de chaque couleur, de deux cornets & de dés. On ne joue qu'avec deux, chacun se servant ; on ne peut jouer que deux ensemble ; l'on présente le dé à celui contre lequel on joue pour voir à qui amenera le plus gros point pour commencer.

Il faut toujours nommer le plus gros nombre, comme six quatre, quatre & as, trois & deux. Les différentes combinaisons des dés retiennent dans le jeu du *revertier* le même nom qu'elles ont dans le trictrac. Les deux as, par exemple, se nomment *ambezas*, les deux quatre, *carries*, &c.

Les dés doivent être joués de manière qu'ils touchent la bande de l'adversaire. Le dé est bon partout dans le trictrac excepté lorsque les deux dés sont l'un sur l'autre ou sur le bord du trictrac, ou quand ils sont dressés l'un contre l'autre, en sorte que tous deux ne soient point sur leurs cubes. Le dé est bon sur le tas ou la pile des dames, sur une ou deux dames, pourvu qu'il soit sur son cube, en sorte qu'il puisse porter l'autre dé. Le dé qui est en l'air, ou qui pose un peu sur une dame, étant soutenu par la bande du trictrac contre laquelle il appuie, ou contre la pile de bois, ne vaut rien. On peut voir s'il est en l'air ou non, en tirant doucement la table ou la dame sous laquelle il est. S'il tombe, c'est une preuve qu'il étoit en l'air, par conséquent le coup n'est pas bon.

On peut rompre le dé de son homme, quand on appréhende quelque coup, à moins qu'on ne soit convenu autrement ; alors on encoure la peine marquée, & outre cette amende, celui à qui on a rompu les dés, peut jouer tel nombre qu'il veut.

Quand on commence la partie, on ne peut faire aucune case, c'est-à-dire, mettre deux ou plusieurs dames accouplées l'une sur l'autre dans les deux tables du trictrac qui sont du côté du tas des dames de celui qui joue.

Il y a deux choses à remarquer : la première, qu'il faut faire aller ses dames qui sont empilées & à la gauche de celui contre qui l'on joue, jusqu'au coin qui est à sa droite. Ensuite vous les passez sur les lames qui sont de votre côté à votre gauche, & les faites aller jusqu'à votre droite. La seconde chose qu'il est besoin de savoir, c'est que les doublets se jouent doublement, c'est-à-dire, que l'on joue deux fois le nombre que l'on a fait, soit avec une seule dame, soit avec plusieurs.

Il arrive souvent que l'on ne peut pas jouer tous

Gg

les nombres que l'on a amenés. Par exemple, lorsque du premier coup l'on fait sonné, on n'en peut jouer qu'un, par la raison que l'on ne peut mettre sur les lames du côté de son tas de bois qu'une seule dame, & que l'on ne peut jouer tout d'une dame, à cause que le passage se trouve fermé par le tas de bois de celui contre qui l'on joue; l'on est quelquefois aussi obligé de passer ses dames de son côté, lorsqu'après avoir joué un ou deux coups, on fait un gros doublet que l'on ne sauroit jouer du côté où est son bois & pile de dames: c'est ce qu'il faut éviter avec soin, & donner, autant qu'on pourra, tous les grands doublets, comme terne, carme, quine ou sonné, afin de pouvoir, sans gêner son jeu, les jouer, s'ils viennent. Quoiqu'on ait dit qu'on ne peut mettre qu'une seule dame sur les lames ou fleches du côté de son tas, il y a cependant une fleche sur laquelle on en peut mettre tant que l'on veut. *Voyez TÊTE.*

Quand on a mené de la gauche de son homme à sa droite une partie de ses dames, & que votre tête est bien garnie, il faut alors caser du côté de la pile de bois de celui contre qui l'on joue, ou surcaser, quand on ne peut point caser, ou bien passer toujours des dames de votre tas à votre tête. *Voyez SURCASER.*

Quand un joueur a plus de dames à rentrer qu'il n'en a de rentrées par les passages, il perd la partie double; & quand on joue le double, celui qui est double, perd le double de ce qu'on a joué.

REVESTIAIRE, f. m. (*terme d'église.*) c'est le lieu où les ecclésiastiques vont prendre leurs habits sacerdotaux, leurs chappes, & les autres ornemens avec lesquels ils célèbrent l'office divin. Le mot *revestiaire* se dit aussi d'une certaine somme que chaque religieux prend dans certaines communautés pour son entretien d'habits, de linges, &c. On estime généralement le *revestiaire* à cent, ou cent vingt livres par an. (*D. J.*)

REVÊTEMENT LE, (*Fortific.*) est une espèce de mur de maçonnerie ou de gazon, qui soutient les terres du rempart du côté de la campagne. *Voyez REMPART.* On dit que le rempart d'une place est revêtu de maçonnerie, lorsque le revêtement est de maçonnerie; & l'on dit qu'il est gazonné, lorsque le revêtement est de gazon. *Voyez GAZON.* Pour que le revêtement soutienne plus aisément la poussée des terres du rempart vers le fossé, on le fait en talud. *Voyez TALUD.* Le talud forme une espèce d'escarpement, qui fait donner au côté extérieur du revêtement, le nom d'*escarpe*. *Voyez ESCARPE.* L'épaisseur du revêtement de maçonnerie au cordon est ordinairement de cinq piés. On lui donne pour talud la cinquième ou la sixième partie de sa hauteur, à compter depuis le cordon jusqu'au fond du fossé. Lorsque le revêtement est de gazon, le talud est les deux tiers de sa hauteur. M. le maréchal de Vauban a donné une table qu'on trouve dans la *science des Ingénieurs* de M. Bélidor, dans laquelle il détermine l'épaisseur du revêtement & ses différens taluds, depuis la hauteur de 10 piés jusqu'à celle de 80. Mais quoiqu'elle ait été éprouvée sur plus de 500000 toises cubes de maçonnerie, bâties à 150 places fortifiées par les ordres de Louis le grand; comme les mesures qu'elle contient ne sont établies sur aucun principe de théorie, elles ont depuis été examinées par messieurs Couplet & Belidor. Le premier a traité cette matière dans les *mémoires de l'académie royale des Sciences*, années 1726, 1727, & 1728, & il y a joint des tables dans lesquelles ces mesures se trouvent exactement déterminées, suivant les différens taluds que les terres peuvent prendre; & le second, (*M. Belidor*) a donné dans le livre de la *science des Ingénieurs*, des tables que ceux qui sont chargés de la construction effective des fortifications, doivent consulter: toutes ces tables fixent aussi les différentes dimensions des contre-

forts. *Voyez CONTREFORT.* Le rempart n'est quelquefois revêtu de maçonnerie que depuis le fond du fossé jusqu'au niveau de la campagne; alors on dit qu'il est à demi-revêtement. *Voyez DEMI-REVÊTEMENT.*

On fait quelquefois des espèces de revêtemens de saucisses & de fascines; lorsqu'ils sont bien faits, ils peuvent durer trois ou quatre ans. On s'en sert ordinairement pour réparer les breches d'une place après un siège, en attendant qu'on ait le tems ou la commodité de rétablir les parties détruites dans leur premier état. (Q)

REVÊTEMENT DES TERRES, (*Archit.*) appui de maçonnerie qu'on donne à des terres pour les empêcher de s'ébouler.

Si l'on élève des terres, comme pour faire une chaussée, une digue, un rempart, ces terres que je suppose qui auront la figure d'un parallépipède, ne se soutiendront point en cet état, mais s'ébouleront; de sorte que leur quatre côtés verticaux posés sur le plan horizontal, & qui étoient des parallélogrammes, deviendront de figure triangulaire, ou à-peu-près, parce que la pesanteur des terres, jointe à la facilité qu'avoient leurs parties à rouler les unes sur les autres, les a obligées à se faire une base plus large que celle du parallépipède primitif; pour empêcher cet effet, on les soutient par des revêtemens qui sont ordinairement de maçonnerie.

Comme c'est par une certaine force que les terres élevées en parallépipède élargissent leur base, il faut que cette force qu'on appelle leur poussée, soit combattue & réprimée par celle du revêtement, qui par conséquent, doit être du-moins égale. Pour procéder par règle à la construction d'un revêtement, il faudroit avoir terminé cette égalité, ou cet équilibre; mais jusqu'ici, on n'a point eu cette connoissance dans la pratique de l'Architecture, & l'on s'est conduit assez au hasard.

Nous avons trois auteurs françois qui ont écrit sur cette matière; M. Bullet, membre de l'académie d'Architecture; M. Gautier architecte, & finalement M. Couplet. Ce dernier a démontré par la Géométrie les règles qu'il faut observer dans les épaisseurs & les taluds qu'on doit donner aux revêtemens, pour qu'ils puissent résister à la poussée des terres qu'ils ont à soutenir. *Voyez* les savans mémoires qu'il a donnés à ce sujet dans le recueil de l'académie des Sciences, années 1726, 1727, & 1728; ils ne sont pas susceptibles d'être extraits dans cet ouvrage.

Aux démonstrations géométriques de ce savant académicien, M. de Réaumur a joint dans le même recueil de l'académie des Sciences, année 1730, une considération physique sur la nature des terres qui tendent à s'ébouler malgré les revêtemens les plus ingénieux.

Des terres coupées à plomb s'éboulent si peu, qu'à peine s'en détache-t-il quelques hottées en tout un an; & même cette petite quantité seroit encore plus petite, si les premières parcelles avoient été soutenues, & ne fussent pas tombées; car ce n'est ordinairement que leur chute qui a entraîné celle des secondes. Un mur n'a donc pas beaucoup de peine à soutenir ces terres, si on n'y considère que l'effort qu'elles font pour s'ébouler; mais elles en ont un beaucoup plus grand, & très-violent; c'est celui qu'elles font pour s'étendre, lorsqu'elles sont bien imbibées d'eau, & c'est à quoi le mur de revêtement doit s'opposer.

Il est vrai que cette tendance des terres à s'étendre, doit agir en tous sens, verticalement aussi-bien qu'horizontalement, & que le mur ne s'oppose qu'à l'action horizontale; mais il faut observer que la tendance verticale n'ayant pas la liberté d'agir, du-moins dans toutes les couches inférieures de terre pressées

par le poids des supérieures, toute la tendance verticale se tourne en horizontale, tant que la difficulté de soulever les couches supérieures est plus grande que celle de forcer le mur, & cela peut aller, & va effectivement fort loin.

On a observé qu'une terre qui a très-peu de hauteur, ne laisse pas de s'étendre beaucoup davantage dans le sens horizontal, & que la force qu'elle a pour s'étendre en ce sens-là, est beaucoup plus grande que tout son poids, & par conséquent que la force dont elle auroit besoin pour s'étendre autant dans le sens vertical.

Plus les terres auront de facilité de s'imbiber d'eau, plus elles auront de poussée contre un mur de *revêtement*; des fables n'en auroient aucune à cet égard; & par cette raison, M. de Réaumur propose pour remède à l'inconvénient dont il s'agit, de mêler exprès des gravois dans les terres qui ne feroient pas naturellement assez sablonneuses. Non-seulement les gravois ou les fables ne s'imbiberont pas d'eau, mais ils laisseront des interstices qui feront des especes de retraites ménagées à la terre qui se renflera; moyennant quoi elle n'agira pas contre le mur. (D. J.)

REVÊTIR, v. act. (Gram.) donner un vêtement; c'est un gueux que j'ai revêtu. Il se prend au figuré; il s'est montré revêtu de toute sa gloire; on revêtit tous les jours les actions les plus atroces, des beaux noms de zèle pour la religion & d'amour de la vérité; je l'ai revêtu de toute mon autorité; il l'a revêtu de la plus grande partie de ses biens par une donation inique qui dépouille ses vrais héritiers; cet acte est-il revêtu de toutes ses formes? Il faut revêtir cet endroit d'un mur; il faut revêtir ce mur de plâtre; il faut revêtir ce modele de cire, &c. Voyez VÊTIR & VÊTEMENT.

REVÊTIR, (Architect.) c'est en maçonnerie fortifier l'escarpe & la contrescarpe d'un fossé, avec un mur de pierre ou de moilon. C'est aussi faire un mur à une terrasse, pour en soutenir les terres; ce qui s'appelle aussi faire un revêtement.

En charpenterie, revêtir signifie peupler de poteaux une cloison ou un pan de bois; en menuiserie, couvrir un mur d'un lambris qu'on appelle lambris de revêtement. Dictionnaire d'Architecture. (D. J.)

REVÊTIR, (Jardin.) c'est garnir de gazon un glacis droit ou circulaire, ou palisser de charville, de filarin, d'ifs, &c. un mur de clôture ou de terrasse pour le couvrir. (D. J.)

REVÊTISSEMENT, s. m. (Jurisprudence.) en matière féodale, est lorsque le seigneur reçoit le vassal en foi & hommage; & par ce moyen lui donne l'investiture du fief.

Revêtiſſement, dans quelques coutumes, est le don mutuel & égal qui se fait entre deux conjoints par mariage, par le moyen duquel ils se revêtissent mutuellement de leurs biens.

Revêtiſſement de lignes, dans la coutume de Lorraine, est la transmission qui se fait par succession des propres aux plus proches parens du côté & ligne d'où ils sont venus. Voyez le glossaire de M. de Lauriere, au mot revêtiſſement. (A)

REUILLY, (Géog. mod.) petite ville de France, dans le Berri, sur l'Arnon, à 6 lieues de Bourges, à 3 d'Issoudun, & à 4 de Vatan. Il y a un hôtel-Dieu nouvellement établi; la taille y est personnelle, mais les habitans sont fort pauvres. (D. J.)

REVIN, (Géog. mod.) petite ville de France, aux frontieres du Hainaut & de la Champagne, sur la Meuse, au-dessous de Charleville; elle appartient à la France depuis 1679. Long. 22. 19. 30. lat. 49. 57. (D. J.)

REVIQUER, v. act. (Foulerie.) c'est faire passer les étoffes de laine par la foulerie, ou simplement les laver à la riviere pour les nettoyer & dégorger de

Tome XIV.

ce qu'elles ont trop pris de teinture, afin qu'elles ne puissent barbouiller: les ouvriers employés à reviquer s'appellent reviqueurs. Savary. (D. J.)

REVIREMENT, s. m. (Marine.) c'est le changement de route ou de bordée, lorsque le gouvernail est poussé à basbord ou à tribord, afin de courir sur un autre air de vent que celui sur lequel le vaisseau a déjà couru quelque tems.

Revirement par la tête, revirement par la queue, est le mouvement d'une armée ou d'une escadre qui est sous voiles, lorsqu'elle veut changer de bord, en commençant par la tête ou par la queue de l'armée. Voyez EVOLUTIONS.

REVIREMENT, s'emploie aussi en finance & commerce; on dit revirement de parties; c'est une manière d'acquitter une chose par une autre, de s'acquitter vers une personne par une seconde.

REVIRER, v. n. (Marine.) c'est tourner le vaisseau pour lui faire changer de route. Voyez MANÈGE DU NAVIRE.

Revirer dans les eaux d'un vaisseau, c'est changer de bord derriere un vaisseau, en sorte qu'on court le même rumb de vent en le suivant.

Revirer de bord dans les eaux d'un vaisseau, c'est changer de bord dans l'endroit où un autre vaisseau doit passer.

REVISER, v. act. (Gram.) voir, examiner de nouveau.

REVISEUR, s. m. (Chanc. rom.) officier de la chancellerie romaine pour les matieres bénéficiales ou matrimoniales. Il y a dans la chancellerie de la cour de Rome plusieurs officiers appelés reviseurs. Ils mettent au bas des suppliques *expediantur litteræ*, lorsqu'il faut prendre des bulles; & un grand C, quand la matiere est sujette à componende. Après avoir revu & corrigé la supplique, ils y mettent la premiere lettre de leur nom, tout au bas de la marge du côté gauche.

Entre ces reviseurs, l'un est appelé reviseur per obitum, il dépend du dataire; il a la charge de toutes les vacances per obitum in patriâ obedientiâ; il est aussi chargé du soin des suppliques par démission, par privation, & autres, en pays d'obédience, & des pensions imposées sur les bénéfices vacans en faveur des ministres & autres prélats courtisans du palais apostolique. L'autre s'appelle reviseur des matrimoniales; il dépend aussi de la daterie, & ne se mêle que des matieres matrimoniales. (D. J.)

REVISION, (Jurisprud.) est un nouvel examen que l'on fait de quelque affaire pour connoître s'il n'y a point eu erreur, & pour la réformer.

Revision d'un compte, est une nouvelle vérification que l'on en fait; la revision finale est lorsqu'après des débats fournis lors du premier examen que l'on a fait du compte, on en reforme les articles suivant les jugemens qui sont intervenus sur les débats pour procéder ensuite à un calcul juste, & à la clôture du compte. (A)

REVISION, en matiere civile, est une voie de droit usitée en certain pays, au lieu de la requête civile; les revisions ont été en usage au parlement de Besançon, jusqu'à l'édit du mois d'Août 1692, qui les a abolies. Elles sont encore en usage en Hollande & autres pays qui est sous la domination des ducs de Bourgogne. (A)

REVISION en matiere criminelle, est un nouvel examen d'un procès qui avoit été jugé en dernier ressort; c'est à peu près la même chose que la requête civile, ou plutôt que la voie de cassation en matiere civile; il y a néanmoins cette différence entre la revision & la requête civile, que dans celle-ci les juges ne peuvent d'abord juger que le rescindant, c'est-à-dire la forme & non le rescifoire qui est le fond, & par la voie de cassation les arrêts ne sont point retractés, à moins qu'il n'y ait des moyens de forme,

G g ij

au lieu que dans la *revision* les juges peuvent revoir le procès au fond, & absoudre l'accusé en entérinant les lettres de rescision par le seul mérite du fond, quand il n'y auroit pas de moyen en la forme.

On ne peut procéder à la *revision* d'un procès sans lettres du prince expédiées en la grande chancellerie; celui qui veut obtenir de telles lettres, doit présenter sa requête au conseil où elle est rapportée, & ensuite, si le conseil le juge à propos, elle est renvoyée aux requêtes de l'hôtel pour avoir l'avis des maîtres des requêtes, dont le rapport se fait aussi au conseil, & sur le tout on décide si les lettres doivent être expédiées; en général on en accorde rarement. L'amiral Chabot, qui avoit été condamné par des commissaires, obtint des lettres de *revision*, & par un arrêt de *revision* rendu au parlement, en 1541, en présence de François I, il fut absous. *Voyez ordonnance de 1670. tit. 16.* & les mots CASSATION, REQUETE CIVILE. (A)

REVISION, est aussi un droit que les procureurs ont pour revoir & lire les écritures des avocats; ce droit qui leur a été accordé moyennant finance, a été établi sous prétexte que le procureur devant conduire toute l'affaire, doit lire les écritures des avocats pour se mettre au fait de ce qu'elles contiennent, & voir ce qu'il peut y avoir à faire en conséquence. (A)

REVISITER, v. act. (*Gram.*) c'est visiter de nouveau. On *reviste* des marchandises; on *reviste* des magasins; on *reviste* un malade. *Voyez VISITE & VISITER.*

REVIVIFICATION, (*Chimie.*) le changement désigné par ce mot, est propre au mercure. On dit que cette substance métallique est *revivifiée*, lorsqu'on la dégage d'une combinaison dans laquelle elle avoit perdu sa fluidité naturelle ou ordinaire. Du mercure *revivifié* du cinnabre, est du mercure séparé du soufre commun avec lequel il étoit combiné pour constituer le cinnabre qui est un corps consistant, à l'aide d'un précipitant & d'un degré de feu convenable; le mercure *revivifié* du sublimé corrosif, est le mercure séparé de l'acide marin par les mêmes moyens. *Voyez MERCURE.* Comme les choses très-utiles ne sont jamais déplacées, j'observerai ici, quoique cette réflexion appartienne proprement à l'article MERCURE, que celui qu'on *revivifie* du sublimé corrosif, ne peut qu'être, & est en effet très-pur; cette assertion positive (si cependant un paradoxe aussi étrange peut entrer dans la tête d'un médecin peu instruit) pourra prémunir contre l'idée de poison, que j'ai vu plus d'une fois avec pitié, mais sans étonnement, attacher à ce mercure. (b)

REVIVRE, v. n. (*Gram.*) retourner à la vie; si les hommes pouvoient *revivre* avec l'expérience qu'ils ont en mourant, il y en a peu qui ne se conduisissent autrement; cette odeur me ranime & me fait *revivre*; les peres se voyent *revivre* dans leurs enfans; on ne fait que renouveler & faire *revivre* d'anciennes folies; je sens *revivre* mon amitié pour lui.

REVIVRE, (*Jurisprud.*) est le nom que l'on donne dans quelques coutumes à ce que l'on appelle communément *regain*, c'est-à-dire la seconde herbe qu'un pré pousse dans la même année. (A)

REVIVRE au jeu de la tontine, c'est revenir au jeu par le moyen des jettons que les voisins du joueur lui donnent pour les as qu'on leur tourne; ceux qui *revivent* de cette sorte, rentrent au jeu, mêlent, & jouent de nouveau.

RÉUNION, (*Gram. & Jurisprud.*) est l'action de rejoindre deux choses ensemble, comme quand on réunit au domaine du roi quelque héritage ou droit qui en avoit été démembré. *Voyez DOMAINE, DÉMEMBREMENT & UNION.* (A)

RÉUNION, s. f. terme de Chirurgie; action par la-

quelle on unit & maintient les levres d'une plaie rapprochées l'une de l'autre, afin que la nature puisse les consolider. *Voyez CONSOLIDATION.*

La *réunion* s'obtient par la situation de la partie, par le bandage & appareil méthodiques, & par la suture au moyen du fil & des aiguilles; les premiers moyens sont préférables aux futures, lorsqu'ils suffisent, & l'expérience a prouvé qu'ils suffisoient presque toujours; comme M. Pibrac, directeur de l'académie royale de Chirurgie, l'a prouvé, dans une excellente dissertation sur l'abus des futures, publiée dans le III. tome des mémoires de cette compagnie.

Les plaies en long se réunissent fort aisément par le bandage unissant. *Voyez INCARNATIF.* La situation de la partie, avec l'aide d'un bandage, suffit aux plaies transversales de la partie antérieure du col; on a des exemples de plaies qui intéressoient la trachée artère presque entièrement coupée, & qui ont été guéries par la seule attention de tenir la tête panchée en devant, le menton appuyé sur la partie supérieure de la poitrine. On réunira de même les plaies transversales de la partie postérieure du col, en tenant la tête suffisamment renversée en arrière par un bandage convenable qui sera le divisif de la partie antérieure. *Voyez DIVISIF.*

Les plaies transversales du tendon d'Achille seront réunies par le bandage & la situation de la partie. *Voyez RUPTURE & PANTOUFFLE.*

Les plaies transversales de la partie extérieure du poignet, avec ou sans lésion des tendons extenseurs, peuvent être réunies en ayant soin de tenir la main renversée; il y a une machine fort utile pour ce cas. *Voyez MACHINE pour tenir la main étendue.*

Mais ce qui fait voir les grandes ressources de l'art, entre les mains de ceux qui sont nés avec le génie propre à l'exercer, c'est le bandage imaginé depuis peu par M. Pibrac, pour la *réunion* des plaies transversales de langue; cette partie est sujette à être coupée entre les dents, dans des chutes, ou dans des attaques de convulsions épileptiques ou autres. Les anciens recommandoient la suture; on sent de quelle difficulté il est de coudre la langue; l'espece de bride que M. Pibrac a inventée, porte un petit sac dans lequel on contient facilement la langue de façon à obtenir sans inconvénient, la *réunion* de la plaie qui y a été faite. *Voyez la Planche 36. fig. 1, 2, & 3.* Le détail des cures opérées par l'aide de ce bandage ingénieux, est dans le III. tome des mémoires de l'Académie royale de Chirurgie.

Les plaies obliques & transverses dont on ne peut espérer la *réunion* par la seule situation de la partie, admettent l'application des emplâtres agglutinatifs grillés, connus sous le nom de *suture sèche*. *Voyez Pl. 30. fig. 8.* ou avec des languettes des mêmes emplâtres, *fig. 5, 6, 7*; on les avoit d'abord adoptées pour les plaies du visage, mais le bon effet dont elles y sont, a déterminé à les appliquer à la *réunion* de toutes sortes de plaies.

Pour se servir de la suture sèche, on fait raser les environs de la plaie si ils sont couverts de poils; on lave la plaie pour la nettoyer des ordures, ou des simples caillots de sang qui s'opposeroient à la consolidation, comme des corps étrangers; de l'eau tiède, ou du vin chaud suffisoient pour cette lotion; on rapproche ensuite les levres de la plaie, on les fait contenir par un aide, tandis qu'on applique les languettes enduites d'emplâtres de betoine, ou d'André de la Croix.

Dans les cas où l'on croiroit les points de suture indispensables, on en diminueroit le nombre, en interposant alternativement avec un point, une languette agglutinative; cette suture mixte épargnera de la douleur au malade dans l'opération, & une

partie des accidens qu'attirent presque toujours les points de future.

Si un gonflement, une érépipelle, ou quelques éruptions cutanées obligeoient de lever l'emplâtre agglutinatif avant la consolidation parfaite de la plaie, ou lorsque la cicatrice est encore récente, il faudroit avoir la précaution de le lever par l'une de ses extrémités, jusqu'àuprès de la division, en appuyant un doigt sur la peau qui couvroit l'emplâtre, à mesure qu'il se détache, pour favoriser sa séparation, & empêcher les dilacérations qu'il pourroit occasionner par son adhérence; on reprend ensuite l'autre extrémité pour la conduire à pareille distance de l'autre levre de la division; on détache le reste par de petits mouvemens opposés & alternatifs; faute de prendre les mesures prescrites, on risqueroit de déchirer une cicatrice tendre, en tirant l'emplâtre d'un bout à l'autre suivant la même direction.

Le reste du pansement d'une plaie, réunie par la situation de la partie, le bandage & la future sèche, ne diffère point du traitement ordinaire des plaies. Voyez PLAIE & SUTURE. (Y)

RÉUNIR, v. act. (Gramm.) rejoindre, rapprocher, remettre ensemble ce qui étoit auparavant séparé. Réunissez-vous par un même repas; les églises qui s'étoient séparées de la communion romaine, s'y sont réunies; que de vertus réunies dans la même femme! Voyez RÉUNION.

RÉVOCABLE, adj. (Jurisprud.) signifie qui peut être révoqué; une donation est révocable par survenance d'enfans. Voyez DONATION & RÉVOCATION. (A)

RÉVOCATION, f. f. (Jurisprud.) est l'acte par lequel on en révoque un précédent; le prince révoque une loi, lorsqu'il y reconnoît quelqu'inconvénient; on révoque une donation, un testament, un legs, un procureur, des offres, une déclaration, un consentement. Voyez ÉDIT, LOI, ORDONNANCE, DONATION, TESTAMENT, LEGS, PROCUREUR, OFFRES, DÉCLARATION, CONSENTEMENT. (A)

RÉVOCATOIRE, adj. (Jurisprud.) signifie qui a l'effet de révoquer. Ainsi une clause révocatoire est celle qui a pour objet de révoquer quelqu'acte. Voyez RÉVOCABLE, RÉVOCATION. (A)

REVOIR, v. act. (Gramm.) voir de nouveau. Que j'aurois de plaisir à revoir cette femme, cet homme qui m'étoient si chers! ne vous laissez point de revoir votre ouvrage; c'est un procès à revoir; il faut que l'étalon revoye cette jument. Voyez les articles VUE & VOIR.

REVOIR d'un cerf, (Vénerie.) On en revoit par le pié, par les fumées, par les abattures, par les portées, par les foulées, par le frayoir & par les rougeurs.

REVOLER, v. n. (Gramm.) c'est voler de nouveau. Voyez les articles VOL & VOLER.

REVOLIN, f. m. (Marine.) c'est un vent qui choque un vaisseau par réflexion; ce qui cause de fâcheux tourbillons dont les vaisseaux sont tourmentés soit qu'ils fassent voile ou qu'ils soient à l'ancre.

RÉVOLTE, f. f. (Gouvern. polit.) Soulèvement du peuple contre le souverain. L'auteur du Télémaque, liv. XIII, vous en dira les causes mieux que moi.

» Ce qui produit les révoltes, dit-il, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un état, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans le luxe & dans l'oisiveté. C'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de la paix. Enfin, c'est le desespoir des peuples mal-traités; c'est la dureté, la hauteur des rois, & leur

» mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état, pour prévenir les troubles. » Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

» Le monarque contient ses sujets dans leur devoir, en se faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de son autorité, en punissant les coupables, mais en soulageant les malheureux; enfin, en procurant aux enfans une bonne éducation, & à tous une exacte discipline au milieu d'une vie simple, sobre, & laborieuse; les peuples ainsi traités, seront toujours très-fidèles à leurs princes. (D. J.)

RÉVOLUTION, f. f. signifie en terme de politique, un changement considérable arrivé dans le gouvernement d'un état.

Ce mot vient du latin *revolvere*, rouler. Il n'y a point d'états qui n'aient été sujets à plus ou moins de révolutions. L'abbé de Vertot nous a donné deux ou trois histoires excellentes des révolutions de différens pays; savoir, les révolutions de Suede, celles de la république romaine, &c.

RÉVOLUTION, (Hist. mod. d'Angl.) Quoique la Grande-Bretagne ait éprouvé de tous tems beaucoup de révolutions, les Anglois ont particulièrement consacré ce nom à celle de 1688, où le prince d'Orange Guillaume de Nassau, monta sur le trône à la place de son beau-pere Jacques Stward. La mauvaise administration du roi Jacques, dit milord Bolinbroke, fit paroître la révolution nécessaire, & la rendit praticable; mais cette mauvaise administration, aussi-bien que toute sa conduite précédente, provenoit de son attachement aveugle au pape & aux principes du despotisme, dont aucun avertissement n'avoit pu le ramener. Cet attachement tiroit son origine de l'exil de la famille royale; cet exil avoit son principe dans l'usurpation de Cromwel; & l'usurpation de Cromwel avoit été occasionnée par une rébellion précédente, commencée non sans fondement par rapport à la liberté, mais sans aucun prétexte valable par rapport à la religion. (D. J.)

RÉVOLUTION, est aussi un terme de Géométrie. Le mouvement d'une figure plane qui tourne autour d'un axe immobile, est appelé révolution de cette figure. Voyez AXE.

Un triangle rectangle tournant autour d'un de ses côtés engendre un cône par sa révolution; un demi-cercle engendre une sphere, &c. Voyez CÔNE, SPHERE, &c.

Révolution se dit aussi en Astronomie, de la période d'une planete, comete, &c. c'est-à-dire, du chemin qu'elle fait depuis qu'elle part d'un point, jusqu'à ce qu'elle revienne au même point. Voyez PLANETE, PÉRIODE, &c.

Les planetes ont deux especes de révolution; l'une autour de leur axe qu'on appelle rotation diurne, ou simplement rotation, & qui dans la terre, par exemple, constitue ce que nous appellons les jours & les nuits. Voyez JOUR & NUIT. L'autre révolution des planetes se fait autour du soleil: on l'appelle révolution annuelle ou période; c'est la révolution annuelle de la terre qui constitue nos années. Voyez AN.

Saturne, selon Kepler, fait sa révolution annuelle en 29 ans 174 j. 4 h. 58' 25" 30"; Jupiter en 11 ans 317 j. 14 h. 49' 31" 56"; Mars en un an 321 j. 23 h. 31' 56" 49"; Vénus en 224 j. 17 h. 44' 55" 14"; Mercure en 87 j. 23 h. 14' 24". Voyez SATURNE, JUPITER, MARS, &c. Chambers. (O)

REVOLUTIONS DE LA TERRE, (Hist. nat. Phys. & Minéralogie.) c'est ainsi que les naturalistes nomment les événemens naturels, par lesquelles la face de notre globe a été & est encore continuellement altérée dans ses différentes parties par le feu, l'air &

l'eau. Voyez TERRE, FOSSILES, DELUGE, TREMBLEMENS DE TERRE, &c.

REVOLUTION, (*Horlogerie.*) c'est l'action des roues les unes sur les autres, par le moyen des engrenages. On fait que leur objet est de transmettre le mouvement d'une roue sur une autre par le moyen de ses dents qui atteignent les aîles du pignon sur lesquelles elles agissent, comme le pourroient faire des leviers les uns sur les autres. Sous ce point de vue il y auroit de l'avantage à faire de petites roues & de grands pignons : la force seroit plus grande du côté de la roue, & la résistance seroit moindre du côté du pignon pour recevoir le mouvement. Mais les engrenages ne servent pas seulement à communiquer le mouvement ; ils servent encore à multiplier les *révolutions*, ou à les fixer sur telle roue qu'on voudra, ou à les diminuer ; enfin ils servent à changer le plan des *révolutions*.

1°. L'on obtient des *révolutions*, en faisant que la roue continue plusieurs fois le nombre des aîles du pignon, ou bien en multipliant les roues.

Question. La première roue étant donnée, quelle que soit la force qui la meut, trouver la dernière roue qui fasse tel nombre de *révolutions* qu'on voudra pour une de la première. Cette question seroit bientôt résolue, si le rayon de la première roue à l'égard de la seconde pouvoit être dans le rapport demandé ; mais si ce rapport est tel qu'il ne soit pas possible de faire l'une assez grande, ni l'autre assez petite, pour y suppléer, l'on aura recours à plusieurs roues intermédiaires dont les différens rapports multipliés les uns par les autres, donneront le rapport demandé. Or c'est ce nombre de roues intermédiaires qu'il s'agit de trouver. Mais, comme différens nombres peuvent y satisfaire, il faut faire voir qu'ils ne sont pas arbitraires ; qu'il faut au contraire prouver que le plus petit nombre de roues qui pourra satisfaire à la question, est celui qu'il faudra employer.

Ma méthode est de considérer le nombre de *révolutions* demandées, comme une puissance dont je tire les différentes racines. La considérant d'abord comme un carré, j'en tire la racine, & cela me montre que deux roues satisferont à la question ; comme un cube j'en tire la racine, & cela me donne trois roues ; comme un carré carré, j'en tire la racine, & c'est pour quatre roues ; ainsi de suite jusqu'à ce que j'en sois venu à une racine telle qu'étant multipliée par le plus petit nombre d'aîles qu'il soit possible d'appliquer au pignon, le nombre qui en proviendra, & qui représente le nombre des dents, ne soit pas trop grand pour pouvoir être employé à la roue dont la grandeur se trouve bornée par la grandeur de la machine. J'en conclus alors que c'est-là le plus petit nombre de roues qui puisse satisfaire à la question ; car dans ce cas, j'ai le plus grand rapport, c'est-à-dire, les roues les plus nombrées de dents, relativement aux aîles du pignon, qu'il soit possible d'avoir : ce qui fournit trois avantages essentiels.

1°. Celui de ne point multiplier inutilement les *révolutions intermédiaires* entre le premier & dernier mobile.

2°. D'avoir des engrenages qui sont d'autant plus parfaits & plus faciles à faire, que les dents étant nombreuses rapprochent plus d'être parallèles entr'elles : ce qui diminue la courbe des dents, & procure au pignon un mouvement plus uniforme. De plus, les pignons peuvent être d'autant plus gros relativement à leur roue, qu'il y a plus de différence entre le nombre des aîles & celui des dents de la roue ; toutes choses dont l'expérience démontreroit mieux les avantages que les raisonnemens que je pourrois faire, du moins quant à ce qui regarde plus immédiatement les inégalités plus ou moins grandes des dentures & des pignons qui se trouvent dans tous les engrenages.

3°. Celui enfin d'avoir moins de pivots, puisqu'on a moins de roues ; d'où je conclus que la vitesse étant diminuée par la diminution des *révolutions* intermédiaires, elle l'est aussi dans les engrenages, dans les pivots : elle exige donc moins de force ; il y a donc de l'avantage à réduire les *révolutions*, autant qu'il est possible.

Exemple par lequel on obtient des révolutions, en employant le moins de roues, pour servir de preuve à ce qui précède. Soient 19440 *révolutions*, compris la roue de rencontre, qui a 30 dents propres à faire battre les secondes au balancier. Il faut donc commencer par retirer cette roue, en divisant 19440 par 60 ; il viendra au quotient 324 ; & comme ce nombre est trop grand pour être employé sur une roue, & qu'il le faudroit encore multiplier par celui des aîles de pignon dans lequel elle doit engrener, il faut qu'il soit tiré la racine carrée de 324, qui est 18, & ce fera pour deux roues ; mais comme elles doivent engrener dans des pignons de six aîles, l'on aura des roues de 108, & l'on posera sa règle en cette sorte :

6. 6. $\frac{1}{2}$ pignons ou diviseurs.

108. 108. 30. roues dentées ou dividendes.

$1 \times 18 \times 18 \times 60 = 19440$. produit du quotient, exposant ou facteur.

$1 + 18 + 324 = 342$. total des *révolutions* intermédiaires.

Exemple par lequel je multiplie les roues & les révolutions intermédiaires, sans augmenter celles du dernier mobile. Soit de même 19440 *révolutions*. Retirons de même la roue de rencontre, comme dans l'exemple ci-dessus, reste 324 *révolutions*, qui doivent servir à multiplier les *révolutions* intermédiaires. Pour cela il faut considérer ce nombre 324 comme une puissance qui a deux pour racine ; car je ne supposerois pas l'unité & encore moins une fraction, parce qu'il me viendrait des nombres embarrassans qui ne doivent pas entrer dans cet article. Il suffira donc de donner un exemple sensible de ce que je veux prouver. La puissance qui approche le plus de 324 est 256, qui se trouve être la huitième puissance de 2, lesquels 256 étant multipliés par $1 + \frac{17}{64}$, quotient de 324 divisé par 256, l'on aura le plus grand nombre de *révolutions* intermédiaires demandé, lesquelles multipliées par la roue de rencontre de 30×2 égalera 19440 : je dis par 2, parce que chaque dent fait deux opérations.

L'on posera aussi les roues & les pignons en cette sorte :

6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 64. $\frac{1}{2}$ pignons ou diviseurs.

12. 12. 12. 12. 12. 12. 12. 12. 81. 30. roues dentées ou dividendes.

$1 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 1 \frac{17}{64} = 19940$. produit des quotiens, facteurs, ou exposans.

$1 + 2 + 4 + 8 + 16 + 32 + 64 + 128 + 256 + 324 = 835$. somme des *révolutions* intermédiaires.

L'on voit par cet exemple que l'on a 835 *révolutions* intermédiaires, & que dans l'exemple précédent l'on n'en avoit que 343 ; ce qui fait 492 *révolutions* intermédiaires de plus, pour avoir augmenté le nombre des roues, en gardant cependant le même nombre de *révolutions* 19440 pour le dernier mobile.

Si l'on vouloit des pignons plus nombrés, cela seroit très-facile ; car si l'on doubloit le nombre des aîles de pignon, il faudroit aussi doubler celui des dents des roues.

Question. Le nombre de *révolutions* de la dernière roue étant donné, trouver une roue intermédiaire qui fasse un nombre fixe de *révolutions* pour une de la première.

La question seroit bientôt résolue, si le nombre demandé se trouvoit être un des facteurs du produit des *révolutions* totales; mais si cela n'est pas, on ne pourra résoudre la question qu'en multipliant les *révolutions* intermédiaires, & en donnant de l'inégalité au facteur.

Soient de même 19440 *révolutions* du dernier mobile avec les facteurs 18, comme dans le premier exemple. L'on propose de faire l'un des facteurs 9, & de mettre sur l'un ce qu'on aura ôté de l'autre, l'on aura $27 \times 9 = 243$ moindre de 81 pour 324 qu'il faut avoir, quoique leur somme n'ait pas changé, le nombre de 243 étant plus petit, les *révolutions* du dernier mobile seroient diminuées; ce qu'on ne veut pas faire. Il faut donc augmenter l'un des produisans en plus grande raison que l'on a diminué l'autre.

Ayant donc un des produisans de 324, savoir 9; si l'on divise les 324 par 9, le quotient 36 fera nécessairement l'autre produisant cherché. Alors l'on aura $9 \times 36 = 324$. D'où il suit un plus grand nombre de *révolutions* intermédiaires, sans avoir plus de roues; de plus un nombre fixe de *révolutions* sur une des roues, sans avoir rien changé aux *révolutions* du dernier mobile.

Ainsi les roues feront en gardant les mêmes pignons

6. 6. $\frac{1}{2}$. pignons ou diviseurs.



216. 54. 30. roues ou dividendes.

$1 \times 36 \times 9 \times 60 = 19440$. produit de tous les quotiens, exposans, ou facteurs les uns par les autres.

$1 + 36 + 324 = 361$. somme des *révolutions* intermédiaires plus grande de 37, à cause de l'inégalité donnée au facteur, pour fixer un nombre de *révolutions*.

Voyez le théorème que j'ai donné sur la théorie de l'inégalité des facteurs, à l'article FROTTEMENT (*Horlogerie*), page 351.

Pour diminuer les *révolutions*. *Question*. Trouver une roue qui fasse une telle partie de *révolutions* qu'on voudra pour une de la première. Cette question seroit bientôt résolue, s'il étoit possible de faire le rayon de la première à l'égard de la seconde dans la proportion demandée. Mais si ce rapport est trop grand, qu'il faille employer plusieurs roues pour satisfaire à la question, il faut faire voir que la même méthode qui a servi pour multiplier les *révolutions*, peut être employée pour les diminuer. Par exemple, je suppose qu'on demande de trouver une roue qui fasse la $\frac{1}{19440}$ de *révolutions* pour une de la première, l'on fera la même opération que dans le premier exemple; avec cette différence que dans l'application l'on aura des fractions pour facteurs ou produisans, & que l'ordre des pignons & des roues sera renversé, c'est-à-dire que les pignons seront les dividendes, & les roues les diviseurs.

On appelle *pignon* une roue qui est peu nombrée, & réciproquement; en sorte que les roues qui conduisent les pignons augmentent les *révolutions*; au contraire elles les diminuent quand ce sont des pignons qui conduisent des roues.

Il faut donc poser sa règle en cette sorte:

108. 108. 30. roues ou dividendes.



6. 6. $\frac{1}{2}$. pignons ou dividendes.

$1 \times \frac{1}{18} \times \frac{1}{18} \times \frac{1}{60} = \frac{1}{19440}$. produit des quotiens, facteurs, ou exposans les uns par les autres.

$1 + \frac{1}{8} + \frac{1}{324} + \frac{1}{19440}$. somme de toutes les parties de *révolutions*.

L'on peut faire les mêmes applications sur ces fra-

ctions de *révolutions* intermédiaires, comme on l'a fait sur les entiers dans les exemples précédens.

Par exemple, diminuer, augmenter, fixer des parties de *révolutions* sur telle roue qu'on voudra.

Question. Le plan des *révolutions* d'une roue étant donné, trouver telle inclinaison qu'on voudra relativement à la première roue. L'on fait que les roues qui font leurs *révolutions* dans le même plan, ont leur axe parallèle. Ainsi pour incliner les plans des *révolutions*, il suffit d'incliner les axes & former les roues & les pignons propres à engrener sur des axes inclinés, lorsque les axes sont perpendiculaires; c'est ce qui forme les engrenages des roues de champ & de rencontre.

La méthode que je viens de donner est, je crois, la plus générale qu'il y ait sur le calcul des *révolutions*: néanmoins je n'exclus pas le génie & l'occasion de manifester des coups de force, en saisissant de certaines méthodes, qui n'étant ni générales ni directes, ne laissent pas quelquefois d'avoir des propriétés plus ou moins aisées, pour arriver plutôt à ce que l'on cherche. Article de M. ROMILLY.

REVOMIR, v. act. (*Gram.*) vomir à plusieurs reprises. Voyez VOMIR & VOMISSEMENT. Il n'est pas reduplicatif.

REVOQUER, v. act. (*Gram.*) annuler ce qu'on a fait. Voyez REVOCATION, REVOCATOIRE.

REVOQUER, v. act. casser, rendre nul, rappeler, déplacer; on *revoque* un testament, une procuration, un employé, un édit, &c. On dit aussi *revoquer en doute*, pour mettre en doute.

REUS, LA, ou REUSS, (*Géogr. mod.*) en latin *Urfa*; rivière de la Suisse qui prend son origine dans le mont S. Gothard, d'un petit lac très-profond, nommé *lago di Luzendro*. La *Reuss* a dès sa source un cours fort impétueux. Elle se jette dans le lac de Lucerne, en fort ensuite, & finit par se perdre dans l'Aare, au-dessous de Windisch. (*D. J.*)

RÉUSSIR, v. act. (*Gram.*) avoir du succès. Voyez l'article suivant.

RÉUSSITE, SUCCÈS, (*Synonym.*) ces deux substantifs mis seuls sans épithètes, signifient un événement heureux; on les emploie indifféremment en fait d'ouvrages d'esprit; mais on ne dit pas d'ordinaire la *réussite* des armes du roi, la *réussite* d'une négociation; en ces rencontres, on se sert plus volontiers du mot *succès*, ainsi que pour les grandes affaires.

En fait de pièces de théâtre, on n'applique guère le mot *succès*, qu'aux pièces graves & sérieuses; Tancrède a eu un grand succès. Ce ne seroit pas si bien parler, de dire, les plaideurs ont eu grand succès; il faut dire, les plaideurs ont bien réussi, ou ont eu une bonne réussite. (*D. J.*)

REUTLINGEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, libre & impériale, au cercle de Suabe, dans le duché de Wurtemberg, à un mille au levant de Tübingen, sur l'Eschez, à 8 lieues au midi de Autgard. Elle fut entourée de murailles en 1215 par l'empereur Frédéric. Les homicides involontaires y ont eu un sûr azyle. Long. 26. 43. lat. 48. 30.

Gryphius (Sébastien) naquit à Reutlingen. Il se rendit célèbre dans le xvj. siècle par la beauté de l'exactitude de ses impressions. Son fils Antoine Gryphius marcha sur ses traces, & se distingua par la belle bible *in-folio* qu'il mit au jour en 1550. (*D. J.*)

REVUE, f. f. (*Gram.*) examen de plusieurs choses, les unes après les autres. J'ai fait la revue de mes livres. On a fait la revue de toute la maison. N'oubliez pas de faire la revue de vos actions.

REVUE, (*Art. milit.*) c'est l'examen que l'on fait d'un corps de troupes, que l'on range en ordre de bataille, & qu'on fait ensuite défiler, pour voir si les compagnies sont complètes, si elles sont en bon

état; ou pour donner la paie, ou pour quelqu'autre sujet semblable.

Un général d'armée fait toujours la *revue* de ses troupes avant de les mettre en quartier d'hiver. *Voyez* QUARTIER. *Chambers.*

Le colonel d'un régiment doit faire toutes les années la *revue* de son régiment, & les inspecteurs de cavalerie & d'infanterie doivent faire leur *revue* de tous les différens régimens de ces deux corps.

Les commissaires des guerres doivent faire, une fois le mois, la *revue* des troupes dont ils ont la police, & ils ne doivent y passer que les officiers, gendarmes, cavaliers, dragons ou soldats qui sont effectivement sous les armes, ou dans l'hôpital du lieu où se fait la *revue*. Ils doivent dans l'extrait qu'ils font de chaque *revue* marquer le nombre, la qualité des hommes & des chevaux, de même que ce qui concerne les armes & les habillemens des troupes. Ces extraits doivent être signés par les gouverneurs ou commandans des places, ou dans le lieu où il n'y a point de gouverneur, commandant ou major, par les maire, échevins, ou autres magistrats desdits lieux. Ces extraits doivent être envoyés au secrétaire d'état de la guerre, & aux intendans dans les départemens desquels se font les *revues*, &c. (Q)

REVIDER, *en terme de Metteur-en-œuvre*; c'est proprement agrandir de telle forme qu'il est besoin, les trous qu'on a commencés en drille. *Voyez* DRILLE.

RÉVULSION, *f. f. en Médecine*; c'est le cours ou le flux des humeurs d'une partie du corps à une partie proche ou opposée. *Voyez* HUMEUR, DÉRIVATION. Dans les blessures dangereuses, où le sang se perd abondamment, & où il est presque impossible de l'arrêter; on ouvre ordinairement une veine dans quelque partie éloignée pour causer une *révulsion*, c'est-à-dire, pour obliger le sang de retourner de la plaie à l'endroit où la veine est ouverte. *Voyez* SAIGNÉE.

Les *révulsions* sont aussi occasionnées par l'amputation, la friction, &c. *Voyez* ces articles.

La *révulsion* est aussi quelquefois un retour volontaire, ou un reflux d'humeurs dans les corps. Les maladies subites sont occasionnées par de grandes *révulsions* d'humeurs qui se portent tout-à-la-fois sur certaines parties.

REX, PRINCEPS, (*Littérat.*) il est très-important de bien distinguer le seul des mots latins *rex*, *princeps*, ou *regnum* & *principatus*; car il ne faut pas s'en laisser imposer par la synonymie de ces mots dans notre langue.

Chez les latins, les termes de *principatus*, *regnum*, *principauté*, *royaume*, sont ordinairement opposés; c'est ainsi que Jules-César dit que le pere de Vercingetorix avoit la *principauté* de la Gaule, mais qu'il fut tué, parce qu'il aspirait à la *royauté*: c'est ainsi que Tacite fait dire à Pison, que Germanicus étoit fils du *prince* des Romains, & non pas du *roi* des Parthes: ou quand Suétone raconte, que peut s'en fallut que Caligula ne changeât les ornemens d'un *prince* en ceux d'un *roi*; ou quand Velleius Paterculus dit, que Maroboduus, chef d'une nation des Germains, se mit dans l'esprit de s'élever jusqu'à l'autorité *royale*, ne se contentant pas de la *principauté* dont il étoit en possession, avec le consentement de ceux qui dépendoient de lui.

Cependant ces deux mots se confondent souvent: car les chefs des Lacédémoniens, de la postérité d'Hercule, depuis même qu'ils furent mis sous la dépendance des Ephores, ne laissoient pas d'être toujours appelés *rois*.

Dans l'ancienne Germanie, il y avoit des *rois* qui, au rapport de Tacite, gouvernoient par la déférence qu'on avoit pour leurs conseils, plutôt que par un pouvoir qu'ils eussent de commander. Tite-Live dit,

qu'Evandre Arcadien *regnoit* dans quelques endroits du pays latin, par la considération qu'on avoit pour lui, plutôt que par son autorité.

Aristote, Polybe & Diodore de Sicile, donnent le titre de *rois* aux suffetes ou juges des Carthaginois, & Hannon est ainsi qualifié par Solin. Il y avoit dans la Troade une ville nommée Scepse, au sujet de laquelle Strabon raconte, qu'ayant reçu dans l'état les Milésiens, elle s'érigea en démocratie, de telle sorte pourtant, que les descendants des anciens *rois*, conserverent & le titre de *roi*, & quelques marques d'honneur. Les empereurs romains au contraire, depuis qu'ils exerçoient tout ouvertement & sans aucun déguisement une puissance monarchique très-absolue, ne laissoient pas d'être appelés *princes* ou *chefs de l'état*. Il y a aussi des républiques où les principaux magistrats sont honorés des marques extérieures de la dignité royale. (D. J.)

REY, (*Géogr. mod.*) on écrit aussi *Rei*, *Rhei* & *Rai*; ville de Perse, & la plus septentrionale de l'Irak-Agemi, autrement Irak persienne, ce qui est proprement le pays des anciens Parthes, environ à cinq journées de Nischabourg. Les tables arabiques lui donnent 86. degrés 20. min. de *longitude*, & 35. 35. de *latitude*. Tavernier la marque à 76. 20. de *longitude* sous les 35. 35. de *latitude*.

La ville de *Rey*, qui ne subsiste plus aujourd'hui, & dont on ne voit que les ruines, a été autrefois la capitale des Selgincides, à qui Tekesch, sultan des Khovarezmiens, l'enleva. La géographie persane dit qu'elle étoit la plus grande ville de l'Asie dans le ix. siècle. Les auteurs arabes assurent aussi qu'elle étoit alors la ville d'Asie la plus peuplée, & qu'aucune, après Babylone, n'avoit jamais été si considérable soit en richesses, soit en nombre d'habitans. Elle subsista en sa splendeur jusqu'aux conquêtes des Mahométans, qui la détruisirent trois siècles après. Entre les grands personnages que cette ville a produit, on compte *Rhazès*, médecin célèbre, qui vivoit dans le x. siècle, & dont j'ai parlé au mot MÉDECINE. (D. J.)

REYNA, (*Géog. mod.*) en latin *Regina*; ville d'Espagne, dans l'Estramadure de Léon, sur les frontières de l'Andalousie. Elle est située dans une plaine, avec un château sur une hauteur. Elle fut fondée par les Romains sous le nom de *Regina*, qu'on a changé en celui de *Reyna*. On y trouve encore quelques restes d'antiquité. Elle fut prise sur les Maures, en 1185, par le roi dom Alphonse IX. & elle appartient aujourd'hui à l'ordre de S. Jacques. *Long.* 11. 45. *latit.* 38. 15. (D. J.)

REZ, (*Géog. mod.*) nom commun à deux petites villes d'Allemagne, l'une en Autriche, sur les frontières de la Moravie, & dont le terroir produit d'excellent vin. L'autre petite ville nommée *Rez* ou *Reez*, est dans la Marche de Brandebourg sur les confins de la Poméranie, entre Arnheim & Falckenburg. (D. J.)

REZ, *f. m.* (*Architect.*) niveau du terrain de la campagne, qui n'est ni creusé, ni élevée. On fait les fondemens soit de moilon, soit de libage jusqu'aux *rez-de-chaussée*. (D. J.)

REZ-DE-CHAUSSEE, *f. m.* (*Archit.*) c'est la superficie de tout lieu considérée au niveau d'une chaussée, d'une rue, d'un jardin, &c. On dit *rez-de-chaussée* des caves, ou du premier étage d'une maison, mais c'est improprement. (D. J.)

REZ-MUR, *f. m.* (*Archit.*) nud d'un mur dans œuvre. Ainsi, on dit qu'un poutre, qu'un solive de brin, &c. a tant de portée de *rez-mur*, pour dire depuis un mur jusqu'à l'autre. *Daviler.* (D. J.)

REZ-TERRE, *f. m.* (*Archit.*) c'est une superficie de terre, sans ressauts ni degrés.

REZAL, *f. m.* (*Mesure sèche.*) c'est une mesure de contenance.

continence pour les grains, dont on se sert en Alsace & en quelques lieux des provinces voisines. A Strasbourg, le *regal* de froment pèse 160 livres poids de marc; & dans d'autres endroits d'Alsace, plus ou moins. *Savary. (D. J.)*

R H

RHA, (*Géog. anc.*) fleuve de la Sarmatie asiatique. Ptolomée, *liv. V. ch. ix.* qui dit que c'étoit un grand fleuve, ajoute qu'il se jetoit dans la mer Caspienne. On l'appelle aujourd'hui le *Volga. (D. J.)*

RHAA, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) c'est le nom que les habitans de l'île de Madagascar donnent à l'arbre qui produit le sang-dragon.

RHABDOÏDE, adj. en Anatomie; c'est le nom que l'on donne à la seconde suture vraie du crâne, qui est aussi appelée *suture sagittale*. Voyez SUTURE & SAGITTALE. Ce mot vient du grec *ῥαβδος*, & de *ειδος*, forme.

RHABDOLOGIE, f. f. (*Géom.*) est le nom qu'on donne quelquefois dans l'*Arithmétique*, à la méthode de faire les deux règles les plus difficiles; savoir, la multiplication & la division, par le moyen des deux plus faciles, savoir, l'addition & la soustraction, en employant pour cela de petits bâtons ou lames, sur lesquelles certains nombres sont écrits, & dont l'on change la disposition, suivant certaines règles.

Ces petites lames sont ce qu'on appelle ordinairement *ossa Neperi*, bâtons de Neper, du nom de leur inventeur Neper, baron écossais, qui est aussi l'auteur des logarithmes. Voyez BATONS DE NEPER, au mot NEPER. Voyez aussi LOGARITHME. (E)

RHABDOMANTIE, f. f. (*Divination.*) Ce mot est composé de *ῥαβδος*, verge, & de *μαντεια*, divination. C'est l'art futile de prétendre deviner les événements passés ou avenir par des baguettes. Cet art ridicule prit autrefois beaucoup de faveur chez les Hébreux, les Alains & les Scythes. Il paroît bien qu'il s'agit de *rhodomantie* dans Osée, *ch. jv. vers. 12*, mais il est question de *bélomantie*, c'est-à-dire de divination par les fleches, *ch. xxj. xxij.* d'Ezéchiel, car les termes sont différens; cependant saint Jérôme y a été trompé le premier. Voyez BÉLOMANTIE. (D. J.)

RHABDONALEPSIS, (*Antiq. grecq.*) *ῥαβδων ἀναλήψις*, fête qu'on célébroit toutes les années dans l'île de Cos, & où les prêtres portoient en procession un cypres. Potter, *archæol. græc. ch. xxx. tom. I. p. 429. (D. J.)*

RHABDOPHORES, (*Antiq. grecq.*) *ῥαβδοφόροι*, officiers établis dans les jeux publics de la Grèce, pour y maintenir le bon ordre, avec pouvoir de punir suivant l'exigence des cas, tous ceux qui y contrevenoient. Potter, *archæol. græc. tome I. page 448. (D. J.)*

RHABILLAGE, f. m. (*Gramm. & Art méch.*) c'est le raccommodage d'un ouvrage gâté ou dérangé; il est d'usage chez les Couteliers, les Horlogers, les Taillandiers, &c. On dit le *rhabillage* des couteaux, ciseaux, rasoirs, &c. le *rhabillage* des faulx, faucilles, serpe, haches, &c. le *rhabillage* d'une montre, &c.

RHABILLER, v. act. (*Gramm.*) habiller une seconde fois. Voyez HABILLER & HABIT. Se *rhabiller*, c'est reprendre ses vêtemens: c'est aussi se remettre en habits neufs; il faut *rhabiller* mes gens.

Il se prend au figuré. Vous aurez bien de la peine à *rhabiller* cette affaire.

RHACHIA, (*Géog. anc.*) Polybe, *liv. III.* nomme ainsi une branche des monts Pyrénées, qui formoit un promontoire sur la mer Méditerranée. (D. J.)

RHACHISAGRE, f. f. (*Chirurgie.*) nom par lequel on peut désigner la douleur arthritique qui attaque l'épine du dos. C'est la maladie qu'on connoît aussi sous le nom de *lombago* ou *rhumatisme gouteux*

Tome XIV.

de l'épine. Le terme de *rhachisagre* a été employé par le célèbre chirurgien Ambroise Paré, & d'après lui, dans le lexicon *Castello - Brunonianum*. Voyez ARTHRISTIE, GOUTTE. (Y)

RHACHITIS, f. m. terme de Chirurgie, qui signifie une maladie qui attaque les os des enfans, & les rend enflés, courbés & tortus. Voyez ENFANS, OS.

Cette maladie leur vient souvent d'être mal emmaillotés, d'être trop ferrés dans des endroits, & pas assez dans d'autres; d'être placés de travers, ou d'être trop long-tems dans la même posture, ou de les laisser trop long-tems humides. Elle vient aussi du défaut de mouvement qui se trouve chez eux, & de l'usage de les porter sur les bras; ce qui fait que leurs genoux & leurs jambes sont trop long-tems dans une situation courbée; ou par le manque de digestion, ce qui occasionne les alimens à être inégalement distribués dans le corps; ce qui fait qu'une partie des os prend de l'accroissement au défaut de l'autre.

Les enfans se nouent ordinairement entre les premiers 8 mois & l'âge de 6 ans. La partie qui se noue est lâche, flaccide & foible; & si ce sont les jambes, elles ne peuvent plus porter le reste de leur corps. Toutes les parties qui servent au mouvement volontaire du corps sont pareillement affoiblies & débilitées, & l'enfant devient pâle, malingre, incapable de tout, & ne se peut tenir droit; sa tête devient trop forte pour le tronc, & les muscles du cou ne peuvent plus la faire mouvoir, parce qu'ils perdent insensiblement leur force; leurs poignets, la cheville du pié & les extrémités de leurs côtes se gonflent, & se chargent d'excrescences noueuses, & les os de leurs jambes & de leurs cuisses viennent de travers & crochus; le pareil désordre saisit aussi leurs bras.

Si cette maladie continue long-tems, le thorax se rétrécit, d'où s'ensuit la difficulté de respirer, la toux & la fièvre étiq; l'abdomen s'enfle, le poulx devient foible & languissant, & si les symptômes s'accroissent, la mort s'ensuit. Quand un enfant est capable de parler avant que de pouvoir faire usage de ses jambes, c'est une marque qu'il est noué; quand cette maladie leur commence de bonne heure, on peut y remédier par des appuis & des bandages que l'on applique aux parties attaquées; mais quand les os sont parvenus à un état de rigidité & d'inflexibilité, il faut se servir d'autres inventions mécaniques, de différentes sortes de machines faites de carton, de baleine, d'étain, &c. Pour remettre les os tortués dans leur direction naturelle, on se sert de botines de fer blanc pour redresser les jambes; on met aussi en usage une croix de fer pour comprimer les épaules lorsque les enfans deviennent bossus. Voyez fig. 2. Pl. VI.

Les bains froids servent aussi dans cette maladie, ce qu'il faut faire éprouver aux enfans avant que les nœuds soient absolument formés, & pendant le mois de Mai & de Juin, en les tenant deux ou trois secondes dans l'eau à chaque immersion.

Quelques-uns se servent de liniment de rum, eau-de-vie tirée du sucre, & d'huile de palme; & d'autres d'emplâtres de minium & d'oxicroceum que l'on applique sur le dos, de sorte que l'on en couvre l'épine entière. On se sert aussi de frictions sur tout le corps, que l'on fait avec un linge chaud devant le feu, sur-tout à la partie affligée; l'huile de limaçon est encore bonne pour cette maladie. On tire l'huile de ces animaux en les pilant & les suspendant dans un sac de flanelle, & on enduit les membres & l'épine du dos du malade avec cette huile. Tout ce qui vient d'être dit est traduit de *Chambers*. On a cru devoir conserver ce qu'on pense en Angleterre d'une maladie qui y est très-commune, & qui paroît y avoir pris son origine il y a une centaine d'années.

Le *rhachitis* est une maladie particulière aux enfans.

H h

fans , qui consiste dans un amaigrissement de toutes les parties du corps au-dessous de la tête , dans une courbure de l'épine & de la plupart des os longs, dans un gonflement des épiphyses & des os spongieux , dans les nœuds qui se forment à leurs articulations , dans une dépression des côtes dont les extrémités paroissent nouées , dans un retrécissement de la poitrine , & dans un épuisement & une espèce de retrécissement des os des îles & des omoplates , pendant que la tête est fort grosse , & que le visage est plein & vermeil. Le ventre est gonflé & tendu , parce que le foie & la rate sont d'un volume considérable. On remarque que les enfans qui en sont atteints , mangent beaucoup , & qu'ils ont l'esprit plus vif & plus pénétrant que les autres ; & enfin , quand on ouvre ceux qui en meurent , on trouve que les poumons adhèrent à la plevre sont livides, skirrheux , remplis d'abcès , & presque toutes les glandes conglobées , gonflées d'une lymphe épaisse.

Glisson , fameux médecin anglois , prétend que la courbure des os arrive par la même raison qu'un épi de blé se courbe du côté du soleil , ou qu'une planche , du papier , un livre & autres choses semblables se courbent du côté du feu , parce que le soleil ou le feu enlève quelques-unes des parties humides qui se rencontrent dans les pores de la surface opposée ; ce qui fait à l'égard de ces surfaces ce que feroient plusieurs coins de bois que l'on mettroit dans les séparations des pierres qui composent une colonne ; car si tous les coins étoient du même côté , le pilier ou la colonne se courberoit du côté opposé.

Voulant faire l'application de cet exemple à la courbure des os , il dit qu'ils se courbent lorsque la nourriture se porte en plus grande abondance d'un côté que d'autre ; parce qu'un côté venant à s'enfler & à croître considérablement , oblige la surface opposée à se courber : c'est pour cette raison que le même auteur ordonne de frotter le côté courbé d'huile pénétrante & de linges chauds , pour rappeler la nourriture dans cette partie , & faire entrer dans ces pores des particules nourricières pour alonger ces fibres ; & pour favoriser cet effet , il veut qu'on applique des bandages & des attelles aux côtés opposés à la courbure.

Ce système de Glisson a été réfuté par plusieurs auteurs. On ne connoît aucune cause qui puisse produire une distribution inégale de la nourriture dans quelque os ; & l'on voit que , contre cette opinion , les os se courbent du côté où ils devroient recevoir le plus de nourriture.

Mayow propose un système tout différent , où il dit que dans le *rhachitis* , les cordes tendineuses & les muscles sont desséchés & raccourcis faute de nourriture ; à cause de la compression des nerfs de la moëlle de l'épine qui se distribuent à ces organes ; que par conséquent dans leurs différentes contractions , il font courber les os , de même qu'une corde attachée à l'extrémité du tronc d'un jeune arbre l'obligeroit de se courber à mesure qu'il croît.

On a fait quelques objections à ce système que M. Petit adopte dans son traité des maladies des os ; mais à la réfutation de ces objections , par laquelle il prouve que la courbure des os dépend de la contraction des muscles , il ajoute que sans leur mollesse ils ne pourroient se courber. M. Petit explique la courbure de chaque os en particulier par la contraction des muscles qui s'y attachent , la pesanteur du corps & leur courbure naturelle , trois causes qui ne peuvent agir qu'autant que les os seront mous.

La mollesse des os étant la cause occasionnelle de leur courbure , il faut rechercher la cause de cette mollesse dans l'altération des humeurs nourricières , qui ne peut être produite que par le mauvais usage des choses non-naturelles. Voyez CHOSSES NON-NATURELLES.

Les causes primitives qui paroissent pouvoir agir sur les enfans en altérant leurs humeurs , peuvent se réduire à cinq ; savoir , les régions & les climats différens , les dents qui doivent sortir ou qui sortent , les vers auxquels ils sont sujets , le vice du lait & des autres alimens , & le changement de nourriture quand on les sevre. M. Petit explique fort au long comment ces différentes causes contribuent au vice des humeurs , qui détruisant la consistance naturelle des sucs nourriciers , produit la mollesse des os. L'action des muscles & la pesanteur naturelle du corps agissent principalement sur l'épine à cause de sa courbure naturelle ; les nerfs de la moëlle de l'épine sont comprimés , & c'est à cette compression qu'on peut attribuer tous les phénomènes qu'on remarque dans cette maladie. M. Petit répond à toutes les objections qu'on peut faire contre sa théorie ; & cet auteur finit l'article de *rhachitis* , en disant que s'ils s'étoient étendu beaucoup plus sur les causes , & sur l'explication des symptômes que sur les formules , c'est qu'il est persuadé que les maladies qui sont bien connues indiquent elles-mêmes le remède qui leur convient. On voit par ce qui a été dit , qu'on peut prévenir cette maladie en prenant autant qu'il est possible , des précautions contre les causes qui la produisent , & qu'on peut la pallier & la guérir même entièrement , en s'attachant à bien discerner la cause pour la combattre par les moyens que le régime & les remèdes fournissent contre elle. (Y)

RHACOLE , s. f. (*Médec.*) relâchement de la peau du scrotum , sans qu'il y ait des corps contenus ; indisposition qui défigure la partie.

RHADAMANTHE , (*Mythol.*) *Rhadamanthus* ; un des trois juges des enfers , frère de Minos , fils de Jupiter & d'Europe. Il s'acquit la réputation d'un prince d'une grande vertu. Après s'être établi dans quelqu'une des îles de l'Archipel sur les côtes d'Asie , il y gagna tous les cœurs par la sagesse de son gouvernement. Son équité & son amour pour la justice lui valurent l'honneur d'être un des juges des enfers , où on lui donna pour son partage les Asiatiques & les Africains. C'est lui , dit Virgile , qui préside au tartare , où il exerce un pouvoir formidable ; c'est lui qui informe des fautes , & qui les punit ; il force les coupables de révéler eux-mêmes les horreurs de leur vie , d'avouer les crimes dont ils ont vainement joui , & dont ils ont différé l'expiation jusqu'à l'heure du trépas :

*Grossius hæc Rhadamanthus habet durissima regna
Castigatque auditque dolos , subigitque fateri ,
Quæ quis apud superos , furto latatus inani
Distulit in serum commissa piacula mortem.*
Æneid. lib. VI.

Cependant le poëte n'offre *Rhadamanthe* que comme un juge éclairé qui inflige des peines ; & au hasard de déplaire à Auguste , il ne s'est pas contenté de jeter des fleurs sur la tombe de Caton , il le peint à la place de *Rhadamanthe* , donnant seul des lois aux heureux habitans des champs élysées :

Secretosque pios his dantem jura Catonem.

C'est-là un trait de républicain qui fait honneur à Virgile. (D. J.)

RHÆAS , s. m. terme de Médecine , qui signifie la diminution ou la consommation de la caroncule lacrymale qui est située dans le grand angle de l'œil. Voyez CARONCULE. Ce mot vient du grec *ρῆω* , couler. Le *rhæas* est opposé à l'*encanthis* , qui est l'augmentation excessive de la même caroncule. Voyez ENCANTHIS. Il est causé par une humeur corrosive qui tombe sur cette partie , & qui la ronge & la consume par degrés ; & souvent par le trop grand usage

de cautères dont on se sert dans la fistule lacrymale. On le guérit par les incarnatifs.

RHÆBA, (Géogr. anc.) ville de l'Hibernie. Ptolomée, liv. II. ch. ij. la place dans la partie orientale de l'île, mais dans les terres, entre Regia & Labe-rus. Cambden croit que c'est présentement Rhéban, bourgade du comté de Queen's. (D. J.)

RHÆCI ou **RÆCI**, (Géogr. anc.) anciens peuples d'Italie. Strabon, liv. V. p. 231. les met au nombre de ceux dont le pays fut appelé *Latium*, après qu'ils eurent été subjugués. (D. J.)

RHAGADES, f. m. terme de Chirurgie, dérivé du grec, dont on se sert pour signifier les fentes, cre-vasses, ou gerçures qui surviennent aux lèvres, aux mains, à l'anus & ailleurs. L'humeur saline & âcre qui coule du nez dans le coryza cause des gerçures aux orifices des narines & à la peau de la levre supérieure. Le froid qui cause un resserrement violent à la peau délicate des lèvres, la ride comme un parchemin mouillé qu'on expose à l'action du feu pour le sécher. Les gerçures des lèvres occasionnées par le froid, se guérissent facilement, de même que toutes les autres scissures ou crevasses de la peau, avec la première pommade, pourvu qu'il n'y ait point de cause intérieure acrimonieuse ou virulente. Le *rhagades* qui sont des symptômes de lepre ou de gale, ne cedent qu'aux remèdes convenables à la destruction de ces maladies. Voyez **LEPRE & GALE**.

Les *rhagades* du fondement sont souvent des symptomes de la maladie vénérienne; ils sont ordinairement accompagnés de callosités & souvent d'ulcération. Lorsqu'on a détruit le principe de la maladie par les remèdes qui y sont propres, on voit les *rhagades* disparaître d'eux-mêmes. Ceux qui viennent à la suite d'une diarrhée ou de la dysenterie, sont l'effet de l'irritation causée par des matières âcres, & se guérissent comme toutes les crevasses bénignes, avec l'onguent rosat, le cerat de Galien, ou l'onguent populeum, & autres remèdes semblables. (Y)

RHAGADIOLUS, f. m. (Hist. nat. Botan.) genre de plante ainsi nommé par Tournefort, & qu'on appelle en françois *herbe aux rhagades*, c'est le *hieracium stellatum* de J. B. & de Ray. Son calice est composé de feuilles étroitement crénelées, & lorsque sa fleur est tombée, il dégénère en gaines membraneuses disposées en étoiles, velues, & qui contiennent chacune une semence. Tournefort ne connoît qu'une seule espèce d'herbe aux *rhagades*. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un ou deux piés, grêles, rameuses, couvertes d'un peu de duvet. Ses feuilles sont sinueuses & velues. Sa fleur est un bouquet à demi-fleurons jaunes, soutenus par un calice composé de quelques fleuilles étroites & pliées en gouttière. Sa semence est longuette, & le plus souvent pointue. Cette plante croît dans les pays chauds; elle passe pour être apéritive & détersive. (D. J.)

RHAGOIDE, adj. terme d'Anatomie, qui signifie la seconde tunique de l'œil; on l'appelle plus ordinairement l'uvée & choroïde. Voyez **UVÉE & CHOROÏDE**. On l'appelle *rhagoïde* parce qu'elle ressemble à un grain de raisin sans queue. Dans la tunique *rhagoïde* est l'ouverture appelée *pupille*. Voyez **PRUNELLE**.

RHAMNOIDES, f. m. (Hist. nat. Botan.) genre de plante dont la fleur n'a point de pétales; elle est stérile, & composée de quelques étamines soutenues par un calice formé de deux feuilles. Il y a des espèces de ce genre qui ne rapportent point de fleurs, & sur lesquelles naissent des embryons qui deviennent dans la suite un fruit ou une baie dans laquelle il ne se trouve qu'une semence arrondie. Tournefort, I. R. H. corol. Voyez **PLANTE**. Linnæus l'appelle *hypophae*.

RHAMNUS, (Géogr. anc.) bourg de l'Attique, Tome XIV.

sur le bord de l'Euripe, dans la tribu æantide, selon Strabon, liv. IX. Pausanias, attic. c. xxxiiij. dit que ce bourg étoit à 60 stades de Marathon du côté du septentrion. M. Spon, voy. tom. II. pag. 184. dit que le nom moderne est *Tauro-Castro*, ou *Ebræo Castro*. Cent pas au-dessus, ajoute-t-il, sont les débris du temple de la déesse Némésis. Ce temple étoit carré, & avoit quantité de colonnes de marbre, dont il ne reste que les pièces. Il étoit fameux dans toute la Grèce, & Phidias l'avoit rendu encore plus recommandable par la statue de Némésis qu'il y fit. Strabon dit que c'étoit Agoracritus parien, mais que cet ouvrage ne cédoit point à ceux de Phidias. Pour ce qui est de la montagne & de la grotte de Pan, dont les anciens disoient tant de merveilles, on ne les distingue point aujourd'hui.

Antiphon, orateur athénien, étoit du bourg de *Rhamnus*, d'où on le surnomma *le rhamnusen*. Personne avant lui ne s'étoit avisé de composer des plaidoyers. Après avoir cultivé la poésie, il se donna tout entier à l'éloquence, la réduisit en art, en publia des préceptes, & l'enseigna à Thucydide, qui par reconnaissance fit l'éloge de ce maître dans le huitième livre de son histoire. Plutarque dit qu'il étoit exact dans sa manière, énergique & persuasif, fécond en moyens, heureux à prendre le bon parti dans les conjectures douteuses, adroit à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, & rigoureux observateur des bienséances. Il y a eu plusieurs autres Antiphons, avec lesquels celui-ci ne doit pas être confondu. (D. J.)

RHAMNUSIA, f. f. (Mythol.) surnom de Némésis, à cause d'une statue qu'elle avoit à Rhamnus, bourg d'Attique. Cette statue de dix coudées de haut, étoit d'une seule pierre, & d'une si grande beauté, qu'elle ne cédoit point aux ouvrages de Phidias: elle avoit été faite pour une Vénus; mais le nom de l'artiste n'a point passé à la postérité. (D. J.)

RHAPHANEDON, f. f. on sous-entend *fracture*; espèce de fracture qui a la forme de rave. Dans cette fracture, un os long s'est cassé en travers, selon son épaisseur. *Rhaphanedon* vient de *ῥαπάνος*, rave ou raifort.

RHAPHIUS ou **RHAPRUS**, f. m. nom ancien d'un quadrupède, ayant figure du loup & la peau mouchetée du léopard; c'est le loup-cervier de France. *Rhaphius* vient de l'hébreu *rhaam*, affamé.

RHAPONTIC, f. m. (Hist. nat. Botan. exot.) en latin *rhaponticum*, off. *ῥᾶ* & *ῥῶν* Diosc. est une racine oblongue, ample, branchue, brune en-dehors, jaune en-dedans, coupée transversalement, montrant des cannelures disposées en rayons; tirées de la circonférence au centre; mollesse, spongieuse, d'une odeur qui n'est pas désagréable; d'un goût amer, un peu astringent & âcre; visqueuse & gluante lorsqu'on la tient un peu dans la bouche.

Cette racine est différente de la rhubarbe des boutiques; & c'est ce qui est évident par la description du *rhapontic* tirée de Dioscoride. « Le *rha*, que quelques-uns appellent *rheum*; dit-il, vient dans les pays qui sont situés le long du Bosphore, d'où on l'apporte. C'est une racine noire semblable à la grande centaurée, mais plus petite & plus rousse, fongueuse, un peu unie, sans odeur. Le meilleur est celui qui n'est point carié, qui devient gluant dans la bouche, & un peu astringent, qui a une couleur pâle & tirant un peu sur le jaune lorsqu'on l'a mâché ». Cette description convient fort bien au *rhapontic* de Prosper Alpin, ou des boutiques. On le place mal-à-propos, comme a fait Morison, parmi les espèces de *lapathum*. M. Tournefort en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhapharbarum forte Dioscoridis & antiquorum*.

Sa racine qui est ample, branchue, pousse des

feuilles aussi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerf épais comme le plantain. Du milieu des feuilles, s'élève une tige qui a plus d'une coudée de haut, & plus d'un pouce de grosseur : elle est creuse, cannelée ; & aux endroits de ses nœuds, il vient des feuilles alternatives rondellettes, de neuf pouces de long, & qui vont se terminer en pointe. Les fleurs y sont à tas, disposées en de grosses grappes rameuses ; elles sont d'une seule pièce formée en cloche, blanches, & ordinairement divisées en cinq ou six parties obtuses : du centre de chaque fleur sortent plusieurs étamines courtes qui environnent un pistil triangulaire, lequel se change en une semence de pareille forme, longue de deux lignes ; chacun de ces trois angles se prolonge en s'atténuant dans une aîle feuillée d'une façon élégante.

Le *rhapontic* naît non-seulement sur le mont Rhodope dans la Thrace, mais encore dans plusieurs endroits de la Scythie. On le cultive communément dans les jardins d'Europe. Sa racine purge modérément en poudre, & est plus astringente que la vraie rhubarbe : c'est pourquoi on ne doit pas mépriser ce remède dans la diarrhée & la dysenterie, quand il convient d'en arrêter le cours. (D. J.)

RHAPSODES, f. m. pl. (*Belles-Lettres.*) nom que donnoient les anciens à ceux dont l'occupation ordinaire étoit de chanter en public des morceaux des poèmes d'Homère, ou simplement de les réciter.

M. Cuper nous apprend que les *rhapsodes* étoient habillés de rouge quand ils chantoient l'Iliade, & de bleu quand ils chantoient l'Odyssée. Ils chantoient sur des théâtres, & dispuoient quelquefois pour des prix.

Lorsque deux antagonistes avoient fini leurs parties, les deux pièces ou papiers sur lesquels elles étoient écrites, étoient joints & réunis ensemble, d'où est venu le nom de *rhapsodes*, formé du grec *ραπτω*, je cous, & *οδη*, ode ou chant.

Mais il y a eu d'autres *rhapsodes* plus anciens que ceux-ci ; c'étoient des gens qui composoient des chants héroïques ou des poèmes en l'honneur des hommes illustres, & qui alloient chanter leurs ouvrages de ville en ville pour gagner leur vie. C'étoit-là, dit-on, le métier qu'Homère faisoit lui-même.

C'est apparemment pour cette raison que quelques critiques ont fait venir le mot *rhapsodes*, non de *ραπτω* & *οδη*, mais de *ραβδω* & *αδην*, chanter avec une branche de laurier à la main, parce qu'il paroît en effet que les premiers *rhapsodes* portoient cette marque distinctive.

Philocorus fait aussi venir le nom de *rhapsodes* de *ραππειν τας οδους*, composer des chants ou poèmes, supposant que les poèmes étoient chantés par leurs auteurs mêmes. Suivant cette opinion dont Scaliger ne s'éloigne pas, les *rhapsodes* auroient été réduits à ceux de la seconde espèce dont nous venons de parler.

Cependant il est plus vraisemblable que tous les *rhapsodes* étoient de la même classe, quelque différence que les auteurs aient imaginée entre eux, & que leur occupation étoit de chanter ou de réciter des poèmes, soit de leur composition, soit de celle des autres, selon qu'ils y trouvoient mieux leur compte & plus de gain à faire. Aussi ne pouvons-nous mieux les comparer qu'à nos anciens *trouveurs* & *jongleurs*, ou encore à nos chanteurs de chansons, parmi lesquels quelques-uns sont auteurs des pièces avec lesquelles ils amusent la populace dans les carrefours.

Depuis Homère il n'est pas surprenant que les *rhapsodes* de l'antiquité se soient bornés à chanter les vers de ce poète, pour qui le peuple avoit la plus grande vénération, ni qu'ils aient élevé des théâtres dans les foires, & les places publiques, pour

disputer à qui réciteroit mieux ces vers, beaucoup plus parfaits & plus intéressans pour les Grecs, que tout ce qui avoit paru jusqu'alors.

On prétend, dit madame Dacier, dans la vie d'Homère, que ces *rhapsodes* étoient ainsi appelés pour les raisons qu'on a vues ci-dessus, & encore parce qu'après avoir chanté, par exemple, la partie appelée *la colere d'Achille*, dont on a fait le premier livre de l'Iliade, ils chantoient celle qu'on appelloit *le combat de Paris & de Ménélas*, dont on a fait le troisieme livre, ou tel autre qu'on leur demandoit, *ραψωδοι*, *ραπποιντες τας οδους*. Cette dernière opinion est la plus vraisemblable, ou plutôt la seule vraie. C'est ainsi que Sophocle, dans son *Œdipe*, appelle le sphinx, *ραψωδον*, parce qu'il rendoit différens oracles, selon qu'on l'interrogeoit. Au reste, il y avoit deux sortes de *rhapsodes* ; les uns récitoient sans chanter, & les autres récitoient en chantant. *Vie d'Homère*, pag. 24 & 25. dans une note.

RHAPSODIE, f. f. (*Belles-Lettres.*) nom qu'on donnoit dans l'antiquité aux ouvrages en vers qui étoient chantés ou récités par les rhapsodes. Voyez RHAPSODES.

Quelques auteurs pensent que *rhapsodie* signifioit proprement un recueil de vers, principalement de ceux d'Homère, qui ayant été long tems dispersés en différens morceaux, furent enfin mis en ordre, & réunis en un seul corps par Pisistrate, ou par son fils Hipparque, & divisés en livres, qu'on appella *rhapsodies*, terme dérivé des mots grecs *ραπτω*, coudre, & *οδη*, chant, poème, &c.

Le mot *rhapsodie* est devenu odieux, comme le remarque M. Despréaux dans sa troisieme réflexion critique sur Longin, & l'on ne s'en sert plus que pour signifier une collection de passages, de pensées, d'autorités rassemblées de divers auteurs, & unies en un seul corps. Ainsi le *traité de Politique* de Juste-Lipse est une *rhapsodie*, dans laquelle il n'y a rien qui appartienne à l'auteur, que les particules & les conjonctions. C'est pour avoir pris ce mot dans ce dernier sens, & à dessein de faire passer les poèmes d'Homère pour une collection ainsi faite des ouvrages de différens auteurs, que M. Perrault a fait une revue en disant, dans ses parallèles : « Le nom de » *rhapsodies*, qui signifie un amas de plusieurs chan- » sons cousues ensemble, n'a pu être raisonnable- » ment donné à l'Iliade & à l'Odyssée, que sur ce fon- » dement que c'étoit une collection de plusieurs petits » poèmes de divers auteurs, sur différens événemens » de la guerre de Troie. Jamais poète, ajoute-t-il, ne » s'est avisé, malgré l'exemple & l'autorité d'Ho- » mère, de donner le nom de *rhapsodie* à un seul de » ses ouvrages ».

A cela M. Despréaux répond, après avoir rapporté les diverses étymologies dont nous avons parlé au mot RHAPSODES, « que la plus commune opinion » est que ce mot vient de *ραππειν οδους*, & que *rhapsodie* veut dire un amas de vers d'Homère qu'on » chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie » à les chanter, & non pas à les composer, comme » M. Perrault se le veut bisarrement persuader. Il » n'est donc pas surprenant qu'aucun autre poète » qu'Homère n'ait intitulé ses vers *rhapsodies*, parce » qu'il n'y a jamais eu proprement que les vers » d'Homère qu'on ait chantés de la sorte. Il paroît » néanmoins que ceux qui dans la suite ont fait de » ces parodies, qu'on appelloit *centons d'Homère*, » ont aussi nommé ces centons *rhapsodies* ; & c'est » peut-être ce qui a rendu le mot de *rhapsodie* odieux » en françois, où il veut dire un amas de méchantes » pièces recousues ».

RHAPSODOMANTIE, f. f. divination qui se faisoit en tirant au fort dans un poète, & prenant l'endroit sur lequel on tomboit pour une prédiction de

ee qu'on vouloit favoir. C'est ordinairement Homere ou Virgile qu'on prenoit pour cet effet, d'où l'on a donné ces sortes de divinations le nom de *sortes Virgilianæ*. Tantôt on écrivoit des sentences ou quelques vers détachés du poëte qu'on mettoit sur de petits morceaux de bois ; & après les avoir balottés dans une urne, le premier qu'on en tiroit donnoit pour prédiction la sentence qu'il portoit. Tantôt on jettoit des dés sur une planche où l'on avoit écrit plusieurs vers, & ceux sur lesquels s'arrêtoient les dés passaient pour contenir la prédiction que l'on cherchoit.

RHARIUM, (*Géog. anc.*) champ de l'Attique dans l'Eléusine, selon Etienne le géographe ; ce champ est nommé *Raria terra* & *Rarius campus* par Pausanias, *l. I. c. xxxviiij.* & par Plutarque. Il étoit consacré à la déesse Cérés, & les Athéniens en regardoient la culture comme un point de religion. (*D. J.*)

RHASUT, *f. m.* (*Botan. exotiq.*) c'est une espece d'aristoloché étrangère, qui croît principalement chez les Maures & aux environs d'Alep. Sa racine peut être employée dans la Médecine à la place des autres aristoloches : elle contient beaucoup d'huile & de sel ; elle est détersive, dessicative & résolutive, étant appliquée extérieurement. (*D. J.*)

RHATOSTATYBUS, (*Géog. anc.*) fleuve de la grande Bretagne. Son embouchure est placée par Ptolomée, *l. II. c. iiij.* entre celle du fleuve *Tobius* & le golfe *Sabriana*. Cambden croit que c'est présentement le *Tave* ou *Taf*. (*D. J.*)

RHAVIUM, (*Géog. anc.*) fleuve de l'Hibernie. Son embouchure est placée par Ptolomée, *l. II. c. ij.* entre le promontoire *Boreum* & la ville *Nagnata*. Cambden croit qu'il faut lire *Banium*, au lieu de *Rhaviu*, & que le nom moderne est *Banny*. (*D. J.*)

RHAZUNDA, (*Géog. anc.*) ville de Médie. Ptolomée, *l. VI. c. ij.* la place dans les terres entre *Sanaïs* & *Vénéca*. *Lazius* dit qu'elle se nomme présentement *Rhemen*. (*D. J.*)

RHÉA, *f. f.* (*Mythol.*) femme & sœur de Saturne, divinité célèbre du paganisme, sur l'origine de laquelle les poëtes ne sont point d'accord ; il y a même des contradictions à son sujet dans les hymnes d'Orphée, car dans l'une il la fait mere du ciel, & dans l'autre le ciel est son pere. On croit que *Rhêa* étoit dans son principe la reine d'Egypte *Isis*, qu'on a revêtue dans la suite de plusieurs noms en divers tems & en divers pays, enforte qu'elle a été transformée en autant de divinités. Strabon fait mention de cette multiplication de noms donnés à la déesse : *Et Berecynthies, & omnes Phryges, & qui Idam accolunt Troes, Rheam colunt, eique orgia celebrant. Vocatur ab eis mater deorum, & magna dea ; à locis autem Idæa, Dindimene, Pessinuntia, Cybele.* Mais quelque ancienne que fût *Rhêa* dans la Phrygie, elle étoit encore davantage en Egypte, où Diodore de Sicile fait descendre d'elle & de Saturne Jupiter & Junon. La théologie phénicienne de Sanchoniathon qui étoit plus ancienne, établit que Saturne ayant épousé ses deux sœurs, *Astarté* & *Rhêa*, il eut sept filles de la première, & sept fils de la dernière. Voilà donc la source dont les Grecs ont tirés toute la fable de *Rhêa* ou de *Cybele*. D'un autre côté Tite-Live vous racontera fort-au-long la tradition du transport de la déesse *Rhêa* de Pessinunte à Rome. Depuis lors les Romains lui rendirent les mêmes honneurs qu'elle avoit en Phrygie, & célébrèrent tous les ans une fête à sa gloire. (*D. J.*)

RHÉBAS, (*Géogr. anc.*) rivière de la Bythinie. Elle a sa source au mont Olympe, & son embouchure dans le Pont-Euxin, près de celle du fleuve *Pillis*. Le scholiaste d'Apollonius écrit qu'on donne à ce petit fleuve le nom de *Salmy deffus*, parce qu'il joint ses eaux avec celles d'un fleuve de ce nom, Gil-

les prétend qu'on appelle encore aujourd'hui cette rivière *Ribas*, mais M. de Tournefort dit *Riva* ; & voici comme il en parle.

Riva n'est qu'un ruisseau, large à-peu-près comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchure peut à peine servir de retraite à des bateaux ; cependant les anciens en ont fait sonner le nom bien haut sous celui de *Rhêbas*. Denys le géographe qui a fait trois vers en sa faveur, l'appelle une aimable rivière. Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide : il n'est pourtant ni aimable, ni rapide aujourd'hui, & suivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre.

Ses sources sont vers le bosphore du côté de Sultan Soliman Kiosc, dans un pays assez plat, d'où il coule dans des prairies marécageuses parmi des roseaux. Il n'est pas surprenant que *Phinée* eût donné une idée si affreuse de ce ruisseau aux Argonautes, lui qui regardoit les îles *Cyanées* comme les écueils les plus dangereux de la mer. Arrien compte 11 milles & 250 pas depuis le temple de Jupiter jusqu'à la rivière *Rhêbas*, c'est-à-dire depuis le nouveau château d'Asie jusqu'à *Riva* : cet auteur est d'une exactitude admirable, & personne n'a connu si bien que lui la mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes après les avoir reconnues en qualité de général de l'empereur Adrien, à qui il en dédia la description sous le nom du *Périple* du Pont-Euxin. (*D. J.*)

RHEDONES, (*Géog. anc.*) peuples de la Gaule dans l'Armorique. César, *l. VII. c. lxxv.* & Ptolomée, *l. II. c. viij.* en font mention. Sanfon, dans ses remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, observe que les *Rhedones* habitoient les terres que renferment aujourd'hui les diocèses de Rennes, de S. Malo & de Dol ; ces deux derniers ayant été tirés du premier. Leur capitale étoit *Condate*. (*D. J.*)

RHÉDIA, *f. f.* (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante ainsi nommée en l'honneur de M. Van-Rheed, curieux botaniste hollandais. En voici les caractères. La fleur n'a point de calice, mais elle est composée de quatre pétales qui sont de forme ovoïde, creux & étendus au long & au large ; les étamines sont cinq filets courts ; le germe du pistil est rond ; le fruit est petit, ovale, succulent, formant une seule loge, contenant trois grosses semences de forme ovoïde, alongées & sillonnées des raies irrégulières qui imitent des caractères. Linn. *gen. plant. p. 523.* Plum. 18. (*D. J.*)

RHEGIUM ou **RHEGIUM JULIUM**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie chez les Brutiens, selon Strabon, *l. VI. p. 258.* & Ptolomée. Le premier dit que le roi Denys la rasa, que Denys le jeune la rétablit en partie, & l'appella *Phœbia*, & qu'Auguste en fit une colonie romaine ; Gabriel Barri dit d'après Joseph, *l. I. c. vij.* qu'on la nomma anciennement *Aschenaz*, & ajoute, d'après Denys d'Halycarnasse, qu'Antiochus donna à cette même ville les noms de *Neptunia* & de *Posidonia*. S. Paul aborda dans cette ville en allant à Rome l'an 61 de Jésus-Christ, *Act. xxviij. 12, 14.* S. Luc qui étoit dans sa compagnie n'ayant point parlé des miracles qu'on prétend que S. Paul fit en ce lieu, son silence suffit pour rendre de tels miracles suspects. Au reste le nom moderne de *Rhegium Julium* est *Reggio* en Calabre.

Cette ville a produit dans l'antiquité des hommes célèbres ; Agatoclès tyran de Sicile, fils d'un potier de terre ; le poëte *Ibicus*, *Hippias* & *Lycus*, tous deux historiens.

Agatoclès devint par sa valeur général de l'armée de Syracuse, & par son ambition tyran de cette ville, & ensuite de toute la Sicile. Il mourut de poison en la troisième année de la cxxij. olympiade, l'an 464 de Rome, étant alors âgé de 72 ans, dont il

en avoit regné 28. Plutarque rapporte qu'il se faisoit fervir à table partie en vaisselle de terre, partie en vaisselle d'or, pour conserver la mémoire de sa naissance, & pour apprendre aux siens que les talens seuls peuvent élever à une haute fortune.

Le poète Ibycus florissoit du tems de Crésus, environ 600 ans avant l'ère chrétienne. Il fut assassiné par des voleurs, & il leur prédit que des grues qui passeroient par hasard vengeroient sa mort. Ce présage fut vérifié, car l'un d'eux, peu de tems après, apercevant une bande de grues, dit en plein marché à son camarade : « Vois-tu ces vengereuses d'Ibycus ? » Ce mot fut incontinent rapporté au magistrat ; on arrêta les deux brigands, on les mit en prison où ils confessèrent leur crime, & en payerent la peine. Les poésies d'Ibycus étoient aussi licencieuses que ses mœurs, comme nous l'apprennent ces paroles de Cicéron : *Maximè verò omnium flagrasse amore puerorum, Rhegium Ibycum apparet ex scriptis.*

Hippias vivoit sous le regne de Darius & de Xerxès, 425 ans avant Jésus-Christ. C'est lui qui le premier a écrit l'histoire de Sicile : il avoit aussi fait des chroniques & les origines d'Italie.

Lycus, pere du poète Lycophron, florissoit du tems de Ptolomée Lagus sous la cxv. olympiade, vers l'an 320 avant Jésus-Christ. Il est auteur d'une histoire de Lybie & de Sicile. (D. J.)

RHEGMA, (Géog. anc.) 1^o ville de l'Arabie heureuse. Ptolomée, l. VI. c. vij. la marque sur la côte du golfe persique & dans le pays des Anarites. 2^o Lieu de la Cilicie, que Strabon, l. XIV. p. 672. place à l'embouchure du fleuve Cydnus. (D. J.)

RHEGMA, f. m. (Léxic. médic.) ce mot grec veut dire, selon Galien, une espece de solution de continuité dans les parties molles, & cette rupture est l'effet d'une violente distension ; mais Hippocrate donne le nom de *rhegma*, tantôt aux spasmes qui affligent les parties musculuses, & tantôt aux abcès qui s'ouvrent intérieurement. (D. J.)

RHÉIDE, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne en Westphalie, dans l'évêché de Munster sur la rivière d'Ems, près de Ritberg. (D. J.)

RHEIMS ou REIMS, (Géog. mod.) ville de France en Champagne, capitale du Rémois, sur la rivière de Vêle, (en latin *Vidula*), dans une plaine entourée de collines qui produisent d'excellens vins, à 12 lieues au nord-ouest de Châlons, à 38 au nord-ouest de Nancy, à 26 au nord de Troyes, & à 36 nord-est de Paris. Long. 21. 43. latit. 49. 15.

Cette ville est très-ancienne, & conserve encore plusieurs restes d'antiquités. Elle a pris son nom des peuples *Rhemi* ou *Remois*, mais elle s'appelloit *Duroncourt* en langue gauloise ; c'est ce mot que les Grecs & les Latins ont tourné selon l'inflexion de leur langue ; Jules César l'a nommé *Durocorum*, Strabon, *Δυροκόρον* ; Ptolomée, *Δυροκόρτον* ; & Etienne, *Δυροκόρτον*. L'itinéraire d'Antonin & la carte de Peutinger l'appellent *Durocortorum*.

Cette ville étoit la capitale des peuples rémois du tems de Jules César, lesquels peuples avoient beaucoup de pouvoir dans la Gaule belgique, étoient alliés des Chartrains ou Carnutes, & jouissoient de leur propre & naturelle liberté. De plus cette ville tenoit à Rome par un des grands chemins de l'empire, & par sept chemins qui en fortoient. Elle étoit des plus fideles alliés du peuple romain. Sous les empereurs, il y avoit à *Rheims* un magasin d'armes & une manufacture où l'on doroit les armes impériales. Il reste encore des vestiges près de *Rheims*, des chemins publics qui conduisoient de cette ville dans plusieurs autres de l'empire, & qui prouvent la grandeur des maîtres du monde qui les ont fait faire. Enfin lorsque Constantin créa une nouvelle belgique, il lui donna la ville de *Rheims* pour métropole.

Elle fut célèbre sous les premiers rois de France ; puisque Clovis y fut baptisé avec les principaux de sa cour par l'évêque S. Remi, qui l'avoit instruit dans la religion chrétienne. Les rois mérovingiens donnerent dans la suite de grands biens à l'église de *Rheims*, en sorte que les archevêques devinrent seigneurs temporels de la plus grande partie de leur diocèse. Sous les enfans de Louis le Débonnaire, cette ville échut à Charles le Chauve, & fit partie du royaume de Neustrie, sans que depuis elle en ait été séparée jusqu'à présent.

Les rois Louis le Jeune & Philippe-Auguste son fils donnerent le titre de *duc* à l'archevêque Guillaume de Champagne, cardinal & frere de la reine Adelle, & ils lui confirmerent les droits de sacrer & couronner les rois de France, qui leur avoient été fortement contestés dans ce siècle-là. Aussi tous les successeurs de Philippe-Auguste ont été sacrés à *Rheims*, excepté Henri IV. qui fit faire cette cérémonie à Chartres, parce que *Rheims* étoit attachée au parti de la ligue, & que l'archevêché étoit possédé par le cardinal Pellevé, l'un des plus envenimés ennemis de la maison royale. Le sacre de Philippe-Auguste passe pour avoir été le plus célèbre de tous ceux qui l'ont précédé & qui l'ont suivi. Tous les pairs de France y assisterent en personne, ce qui est sans exemple.

Rheims est le siege d'un présidial, d'une élection, d'un hôtel des monnoies, & ce qui la distingue encore, le siege d'un archevêché qui porte le titre de *premier duc & pair de France*, légat né du saint siege, & primat de la Gaule belgique.

Son église métropolitaine, dédiée à la Vierge, tient un des premiers rangs dans les églises de France. Elle a été bâtie avant l'an 406, & son portail, quoique gothique, est très-estimé. La plus célèbre des cinq abbayes qui sont à *Rheims* est celle de S. Remi, de l'ordre de S. Benoît. On y voit le tombeau du saint, & l'on y conserve la sainte ampoule qui contient l'huile de laquelle on sacre nos rois.

On vient d'y construire une place royale ; l'architecture est de M. le Gendre, ingénieur de la province ; & la statue pédestre est de M. Pigal. C'est un Louis XV. protecteur du commerce & des lois.

Les rhémois commercent en étoffes de laine & en vin. Citons-en les savans.

Lange (François), avocat, s'est acquis de la réputation par son livre intitulé *le praticien françois*, qui a été imprimé nombre de fois. L'auteur est mort en 1684 à 74 ans.

Lalement (Pierre), chanoine régulier de Ste Geneviève, y naquit en 1592, & devint chancelier de l'université de Paris, où il mourut en 1673, âgé de 81 ans. Quoiqu'il ne manquât pas d'érudition sacrée & profane, il n'a publié que des livres de dévotion en françois ; on estime les trois petits traités qu'il a fait sur la mort, intitulés, *la mort des justes*, *le testament spirituel*, & *les saints desirs de la mort*.

Bergier (Nicolas), né à *Rheims* en 1557, s'attacha à M. de Bellievre, & mourut dans son château en 1623. Il avoit fait l'histoire de sa patrie en seize livres, dont on n'a publié que les deux premiers ; mais il est fort connu par l'histoire des grands chemins de l'empire romain, ouvrage utile & plein d'érudition que son fils mit au jour à Paris en deux volumes in-4^o. Il a été réimprimé dans la même ville en 1681, & depuis à Bruxelles en 1728.

Coquillart, poète françois, né à *Rheims*, & officier de cette ville. Il a vécu sous le regne de Louis XI. ses poésies ont été mises au jour en 1532, & réimprimées à Paris chez Coutelier en 1714, in-12.

Mopinot (dom Simon), bénédictin, né à *Rheims* en 1685, travailla avec dom Pierre Constant à la collection des lettres des papes, dont le premier vo-

lumière parut à Paris en 1721, in fol. Il mourut en 1724 dans la trente-neuvième année de son âge.

Monantheuil (Henri de), né à Rheims vers l'an 1536, cultiva les Mathématiques & la Médecine. On trouvera son article & la liste de ses écrits dans le P. Nicéron, tome XV.

Reffant (Pierre), garde du cabinet des médailles de Louis XIV. étoit de Rheims, ainsi que Pierre-Antoine Oudinet son parent, qu'il appella à Paris, & qui devint de l'académie des Inscriptions en 1701. M. Oudinet a donné quelques dissertations curieuses sur les médailles. Il mourut en 1712, âgé de 69 ans. Le P. Nicéron a fait son article dans ses *Mémoires des hommes illustres*, tomes IX. & X.

Ruinart (dom Thierry), bénédictin & savant critique, naquit à Rheims en 1657, & mourut en 1709. On lui doit la vie du P. Mabillon son maître, & avec lequel il avoit composé le vij. siècle des actes des saints de l'ordre de S. Benoît. On doit beaucoup d'autres recherches aux seuls bénédictins de ce royaume; ce sont ceux qui ont dévoilé les anciens rits de l'Eglise, & qui ont achevé de tirer de dessous terre les décombres du moyen âge. Dom Ruinart publia à Paris en 1689, in-4°. son recueil latin des actes des premiers martyrs, ouvrage qu'on a depuis traduit en françois & publié à Paris en 1708 en deux volumes in-8°. Cet ouvrage est accompagné d'une préface, dans laquelle dom Ruinart soutient contre Dodwell, que l'Eglise eut dans les premiers siècles une foule prodigieuse de martyrs. Je n'entrerai point dans cette dispute littéraire, mais peut-être que le savant bénédictin n'a pas assez distingué les martyrs chrétiens de ceux qui sont morts naturellement, & les persécutions politiques de celles qui eurent lieu pour simple cause de religion. (*Le chevalier DE JAU-COURT.*)

RHEIMS, concile de l'an 1148. tenu à, (*Hist. eccl.*) ce fameux concile fut tenu par le pape Eugène III, en l'absence de Louis le Jeune; voici ce qu'en dit l'auteur de l'abrége chronol. de l'hist. de France.

Si le grand concours des prélats rendoit un concile ecuménique, celui-là l'auroit été, car on y en comptoit onze cens, parmi lesquels étoient les primats d'Espagne & d'Angleterre, ayant le pape à leur tête; mais Eugène III lui-même, dans sa lettre à l'évêque de Ravenne, ne le qualifie que l'assemblée de toutes les Gaules cisalpines, ce qui prouve qu'il y avoit peu de prélats italiens, & ce qui fut apparemment une des raisons qui empêchèrent que le concile ne fût ecuménique. Ce fut dans ce concile, qu'un certain fou nommé *Eon*, abusé lui-même par ces mots, *per eum qui venturus est*, fut condamné à être enfermé. On ne croiroit pas qu'une telle extravagance eût trouvé des sectateurs, mais la persécution en fit éclore; ce concile contient dix-sept canons, appelés communément les *canons d'Eugène III*, & dont la plupart sont inférés dans le droit.

On peut remarquer entr'autres canons le sixième, qui défend aux avoués des Eglises de rien prendre sur elle, ni par eux, ni par leurs inférieurs, au-delà de leurs anciens droits, sous peine d'être privés, après leur mort, de la sépulture ecclésiastique; le septième défend aux évêques, diacres, sous-diacres, moines & religieuses, de se marier; le douzième défend les joûtes, tournois, &c. (qui étoient nés en France, & qui avoient été imités dans toute l'Europe) sous peine pour ceux qui y perdront la vie, d'être privés de la sépulture ecclésiastique, &c. Ce fut aussi dans ce concile que fut jugée l'affaire de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, sur certaine question métaphysique au sujet de la Trinité.

Ce qui est principalement à remarquer, c'est que ce concile étant séparé, le pape forma une congrégation sur cette affaire, dans laquelle les cardinaux

prétendirent que les évêques de France n'étoient pas en droit de juger des dogmes, & que ce droit étoit réservé au pape seul, assisté des cardinaux. En effet, la profession de foi des évêques de France ne fut pas inférée dans les actes du concile qui se conservent dans la bibliothèque du Vatican; mais les évêques de France ne manquèrent pas de l'inférer dans les copies qu'ils tirèrent pour eux de ce même concile. S. Bernard y joue un grand rôle. *Pontificat d'Eugène III. par Dom Delannes, pag. 161. (D. J.)*

RHEIN, LE, (*Géog. mod.*) en latin *Rhenus*, grand fleuve d'Europe, qui sembleroit devoir être la borne naturelle, entre l'Allemagne & la France

Ce fleuve tire sa source, ou plutôt ses sources, du pays des Grisons, dans la partie qu'on nomme la *lîgue-haute*. Le mont Adula qui occupa tout le pays nommé *Reinwald*, & qui s'étend fort avant dans tous les pays d'alentour, sous divers noms, forme trois petites rivières, dont l'une qui est à l'occident & qui sort du mont Crispalt, est appelée par les Allemands *Vorder-Rhein*, c'est-à-dire le *Rhein de devant*; & par les François, le *bas-Rhein*. La seconde qui sort du mont Saint-Barnabé, *Luckmanierberg*, s'appelle le *Rhein du milieu*; & la troisième qui sort du saint Bernardin, *Volgelberg*, est nommée par les Allemands *Hinder-Rhein*, c'est-à-dire le *Rhein de derrière*; & par les François le *haut-Rhein*.

Tout près de-là, un peu à côté à l'ouest, on trouve les sources de quatre rivières considérables; savoir, celle du Rhône, dans le mont de la Fourche, qui court droit à l'ouest; celle du Tésin, qui court au sud; celle du Reufs, qui prend son cours vers le nord; & celle de l'Aare, qui coule au nord-ouest.

Despreaux a peint poétiquement le fleuve du *Rhein* & son origine, dans les vers suivans:

*Au pied du mont Adule entre mille roseaux,
Le Rhein, tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.....*
Epit. 4. vers. 39.

Ce fleuve est profond, rapide, & a son fond d'un gros gravier, mêlé de cailloux. Il est fort bizarre dans ses débordemens, & sa navigation est difficile, tant à cause de sa rapidité, que des coupures qu'il fait dans son cours, où on voit un grand nombre d'îles, couvertes de broussailles, très-pénibles à pénétrer.

Il roule quelques paillettes d'or dans son sable, que les habitans des îles du *Rhein* vont chercher après ses débordemens. Les seigneurs limitrophes afferment ce droit, ainsi que celui de la pêche du poisson, qui est abondant dans ce fleuve.

Il donne son nom à deux cercles de l'empire, qui sont le cercle du *haut-Rhein* & le cercle du *bas-Rhein*. On appelle aussi simplement le *haut-Rhein*, & le *bas-Rhein*, les endroits de ce fleuve qui répondent à ces deux cercles.

Le cours du *Rhein* est aujourd'hui beaucoup mieux connu qu'il ne l'étoit du tems de César; mais comme il seroit trop long d'en faire ici la description, attendu les différens territoires qui le baignent, je me contenterai de dire qu'il sépare la Suabe de l'Alsace, arrose le cercle du *haut-Rhein*, & celui de Westphalie. Il se partage ensuite en deux branches, dont la gauche s'appelle le *Vahal*, & la droite conserve le nom de *Rhein*. A huit lieues au-dessous d'Arnheim, il se sépare encore en deux branches; la principale prend le nom de *Leck*, & se joint à la Meuse; l'autre qui conserve son nom, mais qui n'est plus qu'un ruisseau, se perd dans l'Océan, au-dessous de Leyde; ainsi finit l'empire romain, réduit aux faubourgs de Constantinople!

Furius avoit décrit les sources du *Rhein* dans quel-

ques-uns de ses poëmes, mais il en avoit donné une si laide peinture, qu'Horace dit que ce poëte avoit fait au dieu de ce fleuve, une tête de bouë, *diffingit Rheni luteum caput*, comme un potier qui s'aviserait de former grossièrement une tête d'homme avec de l'argile. *Diffingere* est la même chose que *ingere*, & convient fort bien avec *luteum caput*.

Le nom de ce fleuve dans la langue celtique, signifioit *pur*, & lui fut donné, à cause que les Celtes superstitieux employoient ses eaux pour faire des épreuves de la chasteté, comme il paroît par une ancienne épigramme grecque, & par un distique de S. Grégoire de Naziance.

La figure de ce fleuve se trouve souvent sur les médailles, comme dans celles de Julien, des deux Posthumes, tyrans des Gaules, avec l'inscription *pavus provinciarum*. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

RHEINAW ou RHINAW, (Géog. mod.) en latin *Augia Rheni*, petite ville de Suisse, dans le Turgaw, sur la gauche du Rhein, à 2 lieues au-dessous de Schaffouze. C'étoit du tems des Romains une place importante, dont ils se servoient pour arrêter les courses des Germains. Il y a aujourd'hui une abbaye de bénédictins, fondée environ l'an 800, dont l'abbé est seigneur de la ville, sous la souveraineté des cantons; une partie des habitans sont réformés, & les autres sont catholiques. Long. 26. 16. latit. 47. 47. (D. J.)

RHEINBERG, (Géog. mod.) ville fortifiée d'Allemagne, dans l'électorat de Cologne, à 8 milles au nord-ouest de cette ville, sur le Rhein, & près du comté de Mœurs. Le roi de Prusse s'en rendit maître en 1703, mais elle est revenue à l'électeur de Cologne, par le traité de paix de Rastad en 1714. Long. 24. 16. lat. 51. 28. (D. J.)

RHEINECK, (Géog. mod.) 1°. ou RHEINEGG; ville de Suisse, capitale de Rheintal, sur le Rhein, à l'endroit où ce fleuve entre dans le lac de Constance. Elle est munie d'un bon château, où réside le bailli que les Cantons y envoient. Longit. 27. 30. lat. 47. 35.

2°. Rheineck ou Rhineck, est une petite ville d'Allemagne, dans l'archevêché de Cologne, entre Bisach & Andernach, sur le bord du Rhein. Long. 25. 15. lat. 49. 6. (D. J.)

RHEINFELDEN, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, dans le cercle de Suabe, & la plus importante des quatre villes forestières, sur la gauche du Rhein, qu'on y passe sur un pont, à 9 lieues au sud-ouest de Fribourg, & à 3 au levant de Bâle. En 1638, il y eut près de cette ville deux actions, dans une desquelles le duc de Rohan fut blessé à mort. En 1744, les François prirent *Rochefeld*, & ruinèrent le fort qui la défendoit. Long. 25. 26. lat. 47. 43.

Eygs (Richard) jésuite, né à *Rheinfelden* en 1621, a donné quelques poésies latines, sacrées & profanes, dont les principales sont ses *comica varii generis*. Il mourut en 1659, à trente-huit ans. (D. J.)

RHEINFELS, (Géog. mod.) château d'Allemagne, dans le cercle du haut Rhein, au comté de même nom, sur la droite du Rhein, entre Bingen au midi, & Coblenz au nord; c'est la résidence ordinaire du landgrave de ce nom. Ce château fut bâti en 1245, & sert de citadelle à S. Gower, qui est à son voisinage. Long. 25. 20. lat. 50. 5. (D. J.)

RHEINGRAVE, f. m. (Hist. German.) ce mot signifie *comte du Rhein*; c'est le nom qu'ont pris autrefois les gouverneurs que l'empereur envoyoit avec ce titre dans les villes ou les provinces, & qui par succession de tems, s'en sont rendus seigneurs & propriétaires. Voyez BURGRAVE, LANDGRAVE, &c. (D. J.)

RHEINGRAVE, f. f. (Hist. des modes.) on nommoit *rheingrave* dans le dernier siècle, une culotte ou haut-

de-chauffe fort ample, attachée au bas avec des rubans, & ayant à la ceinture des aiguillettes qui surpassoient dans des œillets. (D. J.)

RHEINLAND, (Géog. mod.) en latin *Rhenolandia*. On nomme ainsi cette partie de la sud-Hollande qui se porte assez loin des deux côtés du Rhein, surtout du côté du nord, & dont Leyde est la ville capitale. On y trouve encore une autre ville considérable qui est Harlem. Ce pays s'étend en longueur du nord au sud, depuis le Kennemerland & l'Ye jusqu'au Delfeland & au Schieland; & sa largeur se prend depuis l'Océan germanique, ou la mer du nord qui le baigne à l'occident, jusqu'à l'Amsteland, & jusqu'aux terres de la seigneurie d'Utrecht, qui le bornent à l'orient. Wisser a donné la meilleure carte que l'on ait du *Rheinland*. (D. J.)

RHEINTHAL LE, (Géog. mod.) c'est-à-dire, *le val du Rhein*, vallée de la Suisse longue d'environ six lieues, le long du Rhein, mais étroite, & qui s'étend depuis la baronnie d'Alt-Sax jusqu'au lac de Constance, étant bornée à l'ouest par le canton d'Appenzel. On divise cette vallée en haute & basse; elle contient plusieurs villages & les deux petites villes d'Altstetten & de Rheineck. On y recueille de bons vins, & on y commerce encore en toiles & en lins. Le *Rheintal* dépend des huit anciens cantons, & de celui d'Appenzel. Les droits seigneuriaux se partagent entre ces cantons & l'abbé de S. Gal. Les neuf cantons y envoient tour-à-tour un bailli qui réside à Rheineck, & qui n'est en office que pendant deux ans. Quoique le *Rheintal* soit, pour la plus grande partie, de la religion réformée, l'abbé en a cependant le patronat, c'est-à-dire, que les églises élisent deux pasteurs qu'elles présentent à l'abbé, & il choisit celui des deux qu'il lui plaît. (D. J.)

RHEINWALD, (Géog. mod.) en latin *rhemana vallis*, grande vallée au pays des Grisons, dans la ligne haute. Cette vallée s'étend depuis celle de Schams au nord, jusqu'à la source du haut-Rhein. C'est là que le mont de l'Oiseau, Vogelberg, en italien *Colme dell' Ucello*, autrement dit S. Bernardin, est couverte de glaces éternelles, ou glaciers de 2 lieues de longueur, d'où sortent divers ruisseaux qui se jettent dans un lit profond.

Les montagnes qui s'élèvent au-dessus du *Rheinwald*, sont si rudes qu'elles ne servent qu'au pâturage de quantité de troupeaux dans les Grisons, & des brebis qu'on y mène d'Italie, à la fin des grandes chaleurs de l'été, ce qui vaut aux peuples de la ligne haute environ deux cens mille écus par an.

Les bergers bergamasques qui paissent ces brebis, menent une vie dure & fort grossière. Leur nourriture est de la farine de mil, cuite à l'eau sans sel & sans beurre. Leurs cabanes sont quelques rochers unis, couverts d'un toit transparent. Leur matelas est du vieux foin; leur oreiller un morceau de bois, & leur couverture une mauvaise housse de cheval. Mais vous qui êtes rongés de soucis dans vos palais dorés, vous, qui faites consister le bonheur dans la mollesse, vous,

Qui confondez avec la brute
Ce berger couché dans sa hute,
Au seul instinct presque réduit,
Parlez : quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou de l'instinct qui le conduit ?

(D. J.)

RHEMI, (Géog. anc.) peuple de la Gaule belgique, sous Auguste. Ce peuple renfermoit les diocèses de Rheims, de Châlons & de Laon. Leurs villes principales étoient 1°. *Durocortorum* ou *Durocortum* ou *Duricortor*, aujourd'hui *Rheims*; 2°. la Bibrax de

César,

César, sur lequel il y a tant de différens sentimens ; car les uns prétendent que c'est *Bresne* ou *Braisne* en Réthelois ; & d'autres , comme Samson, *Fismes* ; 3°. *Duronum*, Doren en Thiérache, village ; 4°. *Laudunum*, furnommé *Clavatum*, aujourd'hui *Laon*. L'évêché de Châlons avoit pour villes, *Catalaunum*, Châlons-sur-Marne & *Victoriacum*, Vitri-le-brûlé. (D.J.)

RHEMIENS, (*Hist. ancienne.*) *Rhemi*, peuple de la Gaule qui du tems de César habitoient la partie de la Champagne où est la ville de Rheims.

RHEMOBOTE, f. m. (*Hist. ecclési.*) espece de faux religieux qui parurent au quatrième siècle. Ils habitoient deux ou trois ensemble, vivoient à leur fantaisie, couroient les villes & les campagnes, affectoient de porter de grandes manches, de larges foulards & un habit grossier, dispuoient sur l'observation de leurs jeûnes, médisoient des ecclésiastiques, & s'enivroient les jours de fêtes. S. Jérôme les appelle *rhémobotes*, & Cassien *sarabastes*. Voyez **SARABASTES**.

RHÉNÉ, (*Géog. anc.*) île de la mer Égée, au voisinage de celle de Délos ; elle se trouve aussi nommée *Rhenia*, *Rhenea*, *Rhenis*, *Rhenius* & *Rhenaca*. C'étoit le cimetière des habitans de l'île de Délos ; car il n'étoit pas permis d'enterrer les morts dans une île sacrée. Elle étoit déserte, & si proche de Délos, que selon Thucydide, l. III. p. 242, Polycrate, tyran de Samos, s'étant emparé de cette île, la joignit à celle de Délos par le moyen d'une chaîne, & la consacra à Apollon Délien.

Plutarque, in *Nicias*, en racontant la magnificence & la dévotion de Nicias, dit : « avant lui, les chœurs de musique que les villes envoioient à Délos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de désordre, parce que les habitans de l'île accourant sur le rivage au-devant du vaisseau, n'attendoient pas qu'ils fussent descendus à terre, mais poussés par leur impatience, ils les pressoient de chanter en débarquant. Ainsi ces pauvres musiciens étoient forcés de chanter dans le tems même qu'ils se couvraient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de cérémonie, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec beaucoup d'indécence & de confusion.

» Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée appelée *Théorie*, il se garda bien d'aller aborder à Délos ; mais pour éviter cet inconvénient, il alla descendre dans l'île de *Rhéné*, ayant avec son chœur de musiciens, les victimes pour le sacrifice, & tous les autres préparatifs pour la fête ; il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire à Athènes, à la mesure de la largeur du canal qui sépare l'île de *Rhéné* de celle de Délos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux & de riches tapisseries. Nicias le fit jetter la nuit sur le canal, & le lendemain au point du jour, il fit passer toute sa procession & les musiciens superbement parés, qui en marchant en bel ordre & avec décence, remplissoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance, il arriva au temple d'Apollon. (D.J.)

RHENEN, (*Géog. mod.*) ville ancienne des Pays-bas, dans la province d'Utrecht, à 4 milles de cette ville, sur le Rhin. Lon. 22. 58. lat. 52. (D.J.)

RHENONES, f. m. (*Antiq. german.*) espece de manteau des Germains qui leur couvroit les épaules & la poitrine jusqu'au milieu du corps. Ce manteau ou cette fourrure étoit de peaux d'animaux dont on mettoit le long poil en-dehors pour se garantir davantage contre la pluie. (D.J.)

RHENUS, (*Géog. anc.*) fleuve de la Flaminie, chez les Boïens, selon Pline, l. III. c. xvj. qui dans

Tome XIV.

un autre endroit le nomme *Rhenus bononiensis*. Silius Italicus, l. XVI. c. xxxv. pour le distinguer du Rhein, qui a sa source chez les Grisons, lui donne l'épithete de *petit*.

..... parvique Bononia Rheni.

Le nom moderne de ce fleuve est *Reno*. (D.J.)

RHERIGONIUS SINUS, (*Géog. anc.*) golphe de la Grande-Bretagne, sur la côte septentrionale de l'île. Ptolomée, l. VIII. le marque entre les promontoires *Novantium* & *Epidium* ; mais la partie septentrionale de sa carte de l'île d'Albion, est si mal dirigée, qu'on ne fait quel golfe ce doit être aujourd'hui.

RHESAN, (*Géog. mod.*) ville de l'empire russe, au duché du même nom, sur la rivière d'Occa, à 60 lieues au sud-est de Moscou, & à 8 au levant de Pèreslaw-Refanskoy. Les Tartares de Crimée ruinèrent presque entièrement cette ville en 1568, & elle ne s'est pas rétablie depuis ce tems-là. Long. 60. 10. latit. 54. 58. (D.J.)

RHÉSAN, (*Géog. mod.*) ou *Rhéziati*, province & duché de l'empire russe, qui a 300 werstes du midi au nord, & autant du levant au couchant. La rivière d'Occa la sépare au nord, du duché de Moscou, Nis-Novogrod est à son midi. On la divise en partie méridionale & septentrionale. Celle-ci dépend de Moscou, & l'autre du gouvernement de Woronetz. C'est un pays peuplé & très-fertile en grains, miel & cire. Pèreslaw-Refanskoy est aujourd'hui la capitale. (D.J.)

RHESYNTHIUS MONS, (*Géog. anc.*) montagne de la Thrace, qui avoit fait donner à Junon le surnom de *rhescynthienne*. (D.J.)

RHÉTEUR, f. m. (*Belles-lettres.*) nom que l'on donnoit autrefois à ceux qui faisoient profession d'enseigner l'éloquence, & qui en ont laissé des préceptes. Quintilien, dans le iij. livre de ses institutions oratoires, a fait un assez long dénombrement des anciens *rhéteurs* tant grecs que latins. Les plus connus sont, parmi les Grecs, Empédocle, Corax, Tisias, Platon, qui dans ses dialogues, & surtout dans le *Phedre* & dans le *Gorgias*, a semé tant de réflexions solides sur l'éloquence ; Aristote, à qui l'on est redevable de cette belle rhétorique divisée en trois livres où l'on ne fait ce qu'on doit admirer le plus de l'ordre & de la justesse des préceptes, ou de la profonde connoissance du cœur humain qui paroît dans ce que l'auteur dit des mœurs & des passions. Denys d'Halycarnasse, Hermogene, Aphthonius, Longin, & parmi les latins, Photius, Gallus, Cicéron, Seneque le pere, & Quintilien se font le plus distinguer. Parmi les peres de l'Eglise, nous en avons plusieurs qui ont enseigné la rhétorique, tels que S. Cyprien, S. Grégoire de Naziance, S. Augustin. Les PP. Jouvenci & de Colonia, & MM. Rollin & Gilbert ont brillé parmi les *rhéteurs* modernes.

RHETICO, (*Géog. anc.*) Pomponius Mela, l. III. c. iij. dit que le *Rhetico* & le *Torus* ou *Taurus* sont les plus hautes montagnes que l'on connoisse. Ortelius prétend que *Rhetico* est une montagne de la Suisse, & qu'on la nomme *Prettigouwerberg*. (D.J.)

RHÉTIE, (*Géog. anc.*) *Rhætia*, contrée d'Europe, dans les Alpes ; elle s'étendoit en-deçà & au-delà de ces montagnes, selon Strabon & Pline. Les habitans de cette contrée sont connus sous le nom de *Rhæti*. Ils étoient originaires de la Toscane ; ils allèrent s'établir dans les Alpes sous la conduite de *Rhæzus*, & ils s'appellerent *Rhæti* du nom de leur chef.

La *Rhétie* peut être considérée comme distincte & séparée de la Vindélicie, ou comme une province composée de la *Rhétie* propre & de la Vindélicie. Lorsqu'on établit une nouvelle division des provinces, la *Rhétie* propre fut appelée *première Rhétie*, & on nomma la Vindélicie *seconde Rhétie*. Coire, selon Velfer, fut capitale de la première, & Aulbourg, la capitale de la dernière.

Les bornes de la *Rhétie* propre prenoient depuis le Rhein jusqu'aux Alpes noriques. C'étoit la longueur de cette contrée ; sa largeur étoit depuis l'Italie jusqu'à la Vindélicie. Pline met plusieurs peuples dans la *Rhétie*, mais dont les noms nous sont inconnus. (D. J.)

RHÉTIENNES ALPES *lès*, (Géog. anc.) les alpes rhétiennes sont proprement les alpes du Tirol. La Rhétie & la Vindélicie occupoient sous le nom de *Rætia prima & secunda*, une partie de l'ancienne Illyrie occidentale. La première s'étendoit entre le lac de Constance & le Leck, & la seconde, entre le Leck & l'Inn. Les Rhétiens étoient originairement des toscans, qui ayant été chassés de leur pays par les Gaulois, furent conduits par leur général Rhétus au-delà des Alpes où ils s'établirent. (D. J.)

RHÉTIENS ou RHËTIENS, f. m. pl. (Hist. anc.) ancien peuple de Germanie qui habitoit le pays qu'occupent aujourd'hui les Grisons. Il s'étendoit du tems des Romains, jusqu'à la Souabe, la Bavière & l'Autriche, c'est-à-dire, jusqu'au pays des Noriciens.

RHÉTORICIEN, f. m. (Gram.) terme de l'école ; il se dit du professeur qui montre la rhétorique, & de l'écolier qui l'apprend ; mais plus communément de ce dernier. Voyez RHÉTORIQUE.

RHÉTORIENS, f. m. (Hist. ecclésiast.) secte d'hérétiques qui s'élevèrent en Egypte dans le iv^e siècle, & prirent ce nom de Rhétorius leur chef ; leur doctrine, selon Philastre, étoit composée de toutes les hérésies qui les avoient précédés, & ils enseignoient qu'elles étoient toutes également soutenables ; mais on pense communément que Philastre leur a attribué cette tolérance universelle, & qu'ils avoient quelques dogmes particuliers & distinctifs, quoiqu'on ne les connoisse pas. (H)

RHÉTORIQUE, f. f. (Belles-lettres.) art de parler sur quelque sujet que ce soit avec éloquence & avec force. D'autres la définissent l'art de bien parler, *ars bene dicendi* ; mais comme le remarque le P. Lami dans la préface de sa *rhétorique*, il suffit de la définir l'art de parler ; car le mot *rhétorique* n'a point d'autre idée dans la langue grecque d'où il est emprunté, sinon que c'est l'art de dire ou de parler. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que c'est l'art de bien parler pour persuader ; il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent ; mais puisqu'il ne faut point d'art pour mal faire, & que c'est toujours pour aller à ses fins qu'on l'emploie, le mot d'art dit suffisamment tout ce qu'on vouloit dire de plus.

Ce mot vient du grec *ῥητορικὴν*, qui est formé de *ῥηω*, dico, je parle, d'où l'on a fait *ῥητωρ*, orateur.

Si l'on en croit le même auteur, la *rhétorique* est d'un usage fort étendu, elle renferme tout ce qu'on appelle en françois *belles-lettres*, en latin & en grec *philologie* ; savoir les belles-lettres, ajoute-t-il, c'est savoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent ; or cela est fort étendu ; car l'histoire n'est belle & agréable que lorsqu'elle est bien écrite ; il n'y a point de livre qu'on ne lise avec plaisir quand le style en est beau. Dans la philosophie même, quelque austère qu'elle soit, on veut de la politesse, & ce n'est pas sans raison ; car l'éloquence est dans les sciences ce que le soleil est au monde ; les sciences ne sont que ténèbres, si ceux qui les traitent ne savent pas écrire. L'art de parler est également utile aux philosophes & aux mathématiciens ; la théologie en a besoin, puisqu'elle ne peut expliquer les vérités spirituelles, qui sont son objet, qu'en les revêtant de paroles sensibles. En un mot, ce même art peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le génie & la beauté ; car quand on a bien connu ce qu'il faut faire pour exprimer ses pensées, & les dif-

férerens moyens que la nature donne pour le faire, on a une connoissance générale de toutes les langues qu'il est facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Préface de la *rhétorique* du P. Lami, pag. 12, 13, & 14.

Le chancelier Bacon définit très-philosophiquement la *rhétorique*, l'art d'appliquer & d'adresser les préceptes de la raison à l'imagination, & de les rendre si frappans pour elle, que la volonté & les desirs en soient affectés. La fin ou le but de la *rhétorique*, selon la remarque du même auteur, est de remplir l'imagination d'idées & d'images vives qui puissent aider la nature sans l'accabler. Voyez IMAGE & IMAGINATION.

Aristote définit la *rhétorique*, un art ou une faculté qui considère en chaque sujet ce qui est capable de persuader. Arist. *rhétor. liv. I. ch. 2.* & Vossius la définit de même après ce philosophe, l'art de découvrir dans chaque sujet ce qu'il peut fournir pour la persuasion. Or chaque auteur doit chercher & trouver des argumens qui fassent valoir le plus qu'il est possible la matière qu'il traite ; il doit ensuite disposer ces argumens entr'eux dans la place qui leur convient à chacun, les embellir de tous les ornemens du langage dont ils sont susceptibles, & enfin si le discours doit être débité en public, le prononcer avec toute la décence & la force la plus capable de frapper l'auditeur. De-là on a divisé la *rhétorique* en quatre parties, savoir l'invention, la disposition, l'élocution, & la prononciation. Voyez INVENTION, DISPOSITION, &c.

La *rhétorique* est à l'éloquence ce que la théorie est à la pratique, ou comme la poétique est à la poésie. Le rhéteur prescrit des règles d'éloquence, l'orateur ou l'homme éloquent fait usage de ces règles pour bien parler ; aussi la *rhétorique* est-elle appelée l'art de parler, & ses règles, règles d'éloquence.

Il est vrai, dit Quintilien, que sans le secours de la nature, ces préceptes ou règles ne sont d'aucun usage ; mais il est vrai aussi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui servant de guides ; ces préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avoit de beau ou de défectueux dans les discours qu'on entendoit ; car comme le dit fort bien Cicéron, l'éloquence n'est point née de l'art, mais l'art est né de l'éloquence ; ces réflexions mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle *rhétorique*. Quintil. in *Proem. l. I. Cicer. 1. de orat. n^o. 146.*

RHÉTORIQUE, f. f. terme d'école, c'est la classe où l'on enseigne aux jeunes gens les préceptes de l'art oratoire. On fait la *rhétorique* avant la philosophie, c'est-à-dire qu'on apprend à être éloquent, avant que d'avoir appris aucune chose, & à bien dire, avant que de savoir raisonner. Si jamais l'éloquence devient de quelque importance dans la société, par le changement de la forme du gouvernement, on renverra l'ordre des deux classes appelées *rhétorique* & philosophie.

RHETRA, f. f. (Littérat.) le mot *rhētra* signifie diu, & c'est ainsi qu'on nommoit par excellence les oracles d'Apollon. Les Latins les appelloient aussi *dicta*. Lycurgue donna la même dénomination à ses propres ordonnances, pour rendre ses lois plus vénérables, & parce que d'ailleurs elles n'étoient point écrites. (D. J.)

RHEXIA, f. f. (Botan.) genre de plante, dont voici les caractères. Le calice de la fleur est monopétale, de forme oblongue, tubulaire, large dans le fond, & divisée en quatre segmens par le haut ; il subsiste après la chute de la fleur ; elle est formée de quatre pétales arrondis qui demeurent épanouis & attachés au calice ; les étamines sont huit filets capillaires plus longs que le calice, auquel ils sont fixés, & se terminent par des bosslettes longues & pen-

dantes ; le germe du pistil est arrondi , le stile est simple & a la longueur des étamines ; le stile du pistil est obtus , la capsule contenue dans le centre du calice , est composée de quatre valvules , & contient quatre loges pleines de semences arrondies ; dans quelques especes de ce genre de plante , le calice est lisse & uni , dans d'autres il a quelques filets chevelus rangés en maniere d'étoile. Linnæus , *gen. plant.* p. 161. Plukenet. Gronovius. (D. J.)

RHEXIS ou **RHEGMA**, f. f. *terme de Chirurgie*, dérivé du grec , qui signifie *rupture*, & que les oculistes ont employé pour désigner l'œil crevé ou rompu ; cet accident est l'effet d'une plaie ou d'un coup violent qui en déchirant le globe de l'œil , cause l'écoulement des humeurs qui y sont contenues. La chirurgie , dans un cas si triste , ne peut que remédier aux désordres qui accompagnent ou qui suivent cette blessure ; calmer l'inflammation , appaiser la douleur , resoudre le sang extravasé , procurer la suppuration des membranes coupées , déchirées , ou contuses , mondifier ensuite & cicatrifier l'ulcere ; voilà à quoi le chirurgien doit s'occuper , & tels sont les objets de ses soins.

Les saignées , le régime , & les lotions émollientes résolutives , préviendront l'inflammation , calmeront celle qui seroit survenue , & appaiseront la douleur. Les auteurs recommandent le sang de pigeon coulé dans l'œil , comme un excellent remède ; je n'en ai jamais vu que de mauvais effets ; le lait dans lequel on a fait infuser du safran , donne un remède très-adoucissant & calmant ; pour faire suppurer la cornée , on en touche la plaie avec la frange d'une plume trempée dans du lait de femme , dans lequel on a délayé un jaune d'œuf frais avec un peu de safran ; lorsque l'inflammation est diminuée , on met en usage pour resoudre le sang extravasé , des compresses appliquées chaudement sur tout l'œil & les parties voisines , & trempée dans une décoction d'absynthe , d'hyssope , de camomille & de melilot , faite dans le vin ; si la quantité du sang extravasé faisoit craindre sa corruption , on emploieroit l'esprit de vin camphré ; lorsque la suppuration diminue & qu'il est question de passer des remèdes dont nous avons parlé plus haut pour la favoriser , aux cicatrifiants , on se sert des collyres secs dont nous avons parlé pour les ulcères de l'œil. *Voyez ARGEMON.* (Y)

RHIGIA, (*Géog. anc.*) ville de l'Hibernie ; elle est placée par Ptolomée *liv. II. c. ij.* dans la partie orientale de l'île , mais dans les terres près de Rhœba. Le même auteur place dans le même quartier , une autre ville qu'il nomme *Rhygia altera* , & il la marque entre *Macolicum* & *Dunum*. Mercator donne présentement à cette dernière le nom de *Limburg* ; & Cambden veut que ce lieu soit appelé *Ræglis* dans la vie de S. Patrice , & que ce soit ce qu'on appelle communément le *purgatoire de S. Patrice.* (D. J.)

RHIGODUNUM, (*Géog. anc.*) ville de la grande Bretagne. Ptolomée *l. II. c. iij.* la donne aux Brigantes , & la place entre *Isurium* & *Olicana*. On croit que c'est présentement *Rippon.* (D. J.)

RHIN, f. m. (*Mythol.*) Les anciens Gaulois honoroient ce fleuve comme une divinité. On dit que lorsqu'ils soupçonnoient la fidélité de leurs femmes , ils les obligeoient d'exposer sur le *Rhin* les enfans dont ils ne se croyoient pas les peres , & si l'enfant alloit au fond de l'eau , la mere étoit censée adultère ; si au contraire il furnageoit , le mari persuadé de la chasteté de son épouse , lui rendoit sa confiance & son amour. L'empereur Julien de qui nous apprenons ce fait , ajoute que ce fleuve vengeoit souvent par son discernement l'injure qu'on faisoit à la pureté du lit conjugal. (D. J.)

RHIN, le (*Géog. mod.*) le grand fleuve qui prend ses sources dans la Suisse , aux monts S. Gothard ,

Tome XIV.

S. Barnabé , & S. Bernardin , doit s'écrire *Rhein.* *Voyez RHEIN.*

Mais on connoît une petite riviere d'Allemagne , qui s'appelle & s'écrit le *Rhin* ; cette riviere a sa source aux confins du Mecklenbourg ; elle traverse le comté de Ruppin , & finit par se perdre dans Havel.

RHINANTUS, f. m. (*Botan.*) genre de plante ainsi nommé par Linnæus , & dont voici les caractères. Le calice particulier de la fleur est arrondi , un peu comprimé , & composé d'une seule feuille divisée en quatre quartiers à l'extrémité. Ce calice subsiste & ne tombe qu'avec la fleur. La fleur est du genre des labiées , & monopétale ; son tube est de la longueur du calice , ouvert dans les bords , & comprimé à la base ; la levre supérieure est découpée & étroite ; la levre inférieure est large , aplatie , obtuse , légèrement découpée en trois segmens , dont celui du milieu est un peu plus large que les autres. Les étamines sont quatre filets de la longueur de la levre supérieure de la fleur sous laquelle ils sont cachés. Les bossettes des étamines sont chevelues , & fendues en deux. Le germe du pistil est ovale & comprimé ; le stile est fort délié , & a au moins la longueur des étamines ; le stygmat est obtus & pendant. Le fruit est une capsule droite , orbiculaire , un peu aplatie , composée de deux battans , & partagée en deux loges. Les semences sont nombreuses , plates , & sortent à l'ouverture de la capsule dans les côtés. Linnæi , *gen. plant.* p. 282. (D. J.)

RHINOCEROS, f. m. (*Hist. nat. Ornith.*) *corvus indicus cornutus* ; oiseau des Indes auquel on a donné le nom de *rhinoceros* , parce qu'il a le bec conformé de façon qu'il semble être composé de deux becs , dont l'un est relevé en haut en maniere de corne. Il y a plusieurs especes de *rhinoceros* à en juger par les becs. Willughbi a donné la figure de trois becs de *rhinoceros* , qui sont très-différens les uns des autres par leur forme. On ne connoît de cet oiseau que le bec ; c'est la seule partie que les voyageurs aient apportée.

RHINOCEROS, *Pl. I. fig. 2.* (*Hist. nat. Zoolog.*) animal quadrupede qui a environ six piés de hauteur depuis terre jusqu'au-dessus du dos , douze piés de longueur depuis le bout du museau jusqu'à la queue , & douze piés de circonférence à l'endroit le plus gros du corps. Sa peau est d'un gris tirant sur le noir , comme celle des éléphants , mais plus rude & plus épaisse ; elle est très-raboteuse , & couverte de petites éminences par-tout , excepté au col & à la tête ; elle forme de grands plis au col , sur le dos , aux côtés & aux jambes ; il n'y a de poils qu'aux oreilles & à la queue. Les yeux sont très-petits ; les oreilles ressembloit à celles d'un cochon ; la levre supérieure est plus longue que l'inférieure , & pointue ; l'animal l'allonge & la raccourcit à son gré ; il s'en sert comme d'un doigt pour tirer le foin du ratelier , & pour brouter l'herbe ; le nez forme avec cette levre une sorte de groin. Aussi a-t-on dit que le *rhinoceros* ressembloit à l'extérieur en partie au sanglier , & en partie au taureau ; il a une corne sur le nez , & quelquefois deux , selon plusieurs auteurs ; la corne est placée entre les narines & les yeux ; l'animal s'en sert comme le sanglier de ses défenses. La queue n'a que deux piés de longueur ; les piés du *rhinoceros* ont chacun trois doigts ongulés ; c'est-à-dire terminés par des sabots & non par des ongles. Le *rhinoceros* devient furieux lorsqu'il est irrité ; il a assez de force pour se battre contre l'éléphant. Il court très-vite , mais toujours en droite ligne comme le sanglier ; on l'évite aisément en s'écartant à droite ou à gauche. On trouve des *rhinoceros* dans les deserts de l'Afrique & dans les royaumes de Bengale & de Patane en Asie. On dit qu'il a deux langues , ou plutôt une langue double , dont une partie lui sert à manger , & l'autre , à la déglutition. *Voyez QUADRUPÈDE.*

RHINOCEROS, (*Hist. nat. Insectolog.*) insecte du genre des scarabés, auquel on a donné ce nom, parce qu'il a une corne sur la tête. Linnæus en distingue trois especes. Voyez **INSECTE**.

RHINOCOLURA, (*Géogr. anc.*) ce terme signifie les *narines coupées*, parce que les anciens habitants de cette ville furent ainsi mutilés. Diodore de Sicile, *l. I. c. lx.* raconte la chose de cette sorte. Actifarus, roi d'Ethiopie, voulant purger son royaume des voleurs qui le désoloient, & ne voulant pas toutefois les faire mourir, en amassa tant qu'il put, leur fit couper le nez, & les relégua dans un lieu désert & stérile, où ils bâtirent une ville, qui à cause de leurs nez coupés, fut nommée *Rhinocolure*. Il y a près de *Rhinocolure* une rivière que plusieurs ont prise pour le fleuve d'Egypte. Mais nous croyons que le fleuve d'Egypte n'est autre que le Nil, & que le torrent qui coule près de *Rhinocolure* est attribué quelquefois à la Syrie & à la Palestine, dont en effet elle faisoit partie anciennement; & quelquefois à l'Egypte, dont elle dépendit dans la suite. Son évêque étoit suffragant de Péruse. (*D. J.*)

RHINOCOLUSTÈS, adj. (*Littérat.*) c'est-à-dire *coupeur de nez*, de *ρῆς*, *ρῖνος*, *nez*, & de *κόλλω*, *je coupe*. Ce surnom fut donné à Hercule, lorsqu'il fit couper le nez aux héraults des Orchoménien, qui osèrent en sa présence demander le tribut aux Thébains. Il avoit une statue sous ce nom en pleine campagne près de Thèbes. (*D. J.*)

RHINOW, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la moyenne Marche de Brandebourg, sur la rive méridionale de la rivière du Rhein, un peu au dessus de l'embouchure de cette rivière dans le Havel.

RHIPHÉES, **MONTS LES** (*Géogr. anc.*) *Rhipai*, ou *Rhiphai montes*, montagnes de la Sarmatie. La première orthographe est suivie par les Grecs, & la seconde par les Latins. Il y en a qui confondent les *monts Rhiphées* avec les *monts Hyperboréens*. Virgile les distingue, *Geor. l. III. v. 381*.

*Talis Hyperboreo septem subjecta Trioni
Gens effrena virum Riphæo tunditur Euro.*

Cellarius juge que l'on doit placer les *monts Rhiphées* dans la Russie, & les *monts Hyperborées* au-delà du cercle Arctique.

Il faut convenir que les anciens n'ont jamais connu les *monts Rhiphées* dont ils parloient tant, & derrière lesquels ils se figuroient le pays des Hyperboréens; car les uns confondoient ces monts avec les Alpes, les autres les faisoient partie du mont Caucase, d'autres les croyoient près du Boristhène, d'autres à la source du Tanais, & quelques-uns comme Strabon, les traioient de chimère.

Je ne fais pas si nous les connoissons beaucoup mieux; d'un côté le P. Hardouin sur cet endroit de Pline, où il place les Hyperboréens, *ponè Rhiphæos montes ultraque aquilonem*, dit que les *monts Rhiphées* sont presque au centre de la Russie vers les sources du Tanais, entre le Volga & le Tanais même, ou le Don, comme on l'appelle aujourd'hui. D'un autre côté, si j'en crois quelques géographes, il n'y a point de montagnes à la source du Tanais. D'autres placent les *monts Rhiphées* vers l'Obi & dans la Sibérie, considérant qu'on n'en trouve point de remarquables dans le reste de la Russie. Enfin d'autres croient que les *monts Rhiphées* & les *monts Hyperboréens* étoient une chaîne du mont Taurus, qui commence dans les extrémités méridionales de l'Asie mineure qu'il traverse, s'étend jusqu'aux extrémités de notre continent, en tirant vers le nord & le nord-est, en changeant souvent de nom, & prenant successivement ceux d'*Imaiis*, d'*Emodus*, de *Paropamisè*, de *Caucase*, &c. La sauvage Russie nomme ces montagnes *Wolizî Camenypois*, c'est-à-dire *ceintures*

de pierres, parce qu'elle les regarde comme la zone pierreuse qui ceint l'univers. (*Le Chevalier DE JAU-COURT.*)

RHISOPHAGE, f. m. (*Gramm.*) mangeur de racines. C'est le nom d'un peuple ancien de l'Ethiopie qui habitoit dans l'île de Méroé, entre les rivières d'Abanwi & de Tacase.

RHISOPHAGES, (*Géogr. anc.*) *Rhisophagi*, peuples de l'Ethiopie, selon Diodore de Sicile, *l. III. c. xxvij.* & Strabon, *l. XVI. p. 171*, qui dit qu'on les nomme aussi *Elii*. Ils habitoient aux environs de l'île de Méroé, sur le bord des fleuves Astaboras & Astapas. Ces peuples, comme les autres Ethiopiens, ont été nommés *indiens* par quelques anciens auteurs. (*D. J.*)

RHISOTOMES, f. m. pl. (*Gramm.*) marchands de simples, ou d'herbes, de graines & de racines médicinales; c'étoient ce que nous appellons aujourd'hui un *herboriste*.

RHISPIA, (*Géogr. anc.*) ville de la haute Pannonie. Ptolomée, *l. II. c. xv.* la place loin du Danube, entre Savaria & Vinundria. Laziüs croit que c'est présentement le lieu nommé *Fering*. (*D. J.*)

RHISUS, (*Géogr. anc.*) ville de la Magnésie, selon Pline, *l. IV. c. ix.* (*D. J.*)

RHITI, ou **RHETI**, (*Géogr. anc.*) Pausanias, *l. I. c. xxxvij.* donne ce nom à des eaux qui sortent de la terre dans le Péloponnèse, qu'on croyoit venir de l'Europe, qui passaient à Eleusine, & qui se rendoient dans la mer. Il ajoute que ces eaux ne ressembloient aux rivières que par leurs courbes; car elles avoient presque la salure de la mer. Elles étoient consacrées à Cérès & à Proserpine, & par cette raison il n'étoit permis qu'aux prêtres de manger des poissons qui se trouvoient dans ces eaux. Ce privilège exclusif & religieux fait rire. (*D. J.*)

RHITIUM, (*Géogr. anc.*) ville de la basse Pannonie, selon Ptolomée, *l. II. c. xvj.* qui la marque sur le bord du Danube, entre *Acumincum legio*, & *Taururum*. Marius Niger & Simler, veulent que ce soit présentement *Salankemen* dans l'Esclavonie; selon Laziüs, c'est *Ratza*, petit bourg de la même province. *Rhitiium* pourroit bien être la ville *Ritti* de l'itinéraire d'Antonin, & la ville *Riði* de la notice des dignités de l'empire. (*D. J.*)

RHIUM, (*Géogr. anc.*) ville du Péloponnèse dans la Messénie, sur le golfe Thuriates, à l'opposite du promontoire Tænarus, selon Strabon, *l. VIII. pag. 360*. Etienne le géographe met aussi dans la Messénie une ville nommée *Rhium*; mais il balance à la placer dans la Messénie ou dans l'Achaïe.

Rhium étoit encore le nom d'un des deux promontoires qui ferment le golfe de Corinthe du côté de l'occident, & qui étoit sur la côte de l'Achaïe propre. *Antirrhium* étoit l'autre promontoire situé dans le pays des Locres.

Il y avoit aussi dans l'île de Corse, un promontoire qui portoit le nom de *Rhium*. Ptolomée, *l. III. c. ij.* le marque sur la côte orientale, entre le mont *Rhæsus* & la ville *Urcinium*. (*D. J.*)

RHIUSIAVA, (*Géogr. anc.*) ville de la Germanie. Elle étoit sur le Danube, entre *Aræ-Flaviæ* & *Alcimænis*, selon Ptolomée, *l. II. c. xj.* On croit que c'est aujourd'hui *Gengen*. (*D. J.*)

RHIZAGRE, f. m. (*Chirurgie.*) instrument ancien dont le nom indique la propriété; on s'en servoit pour arracher les racines des dents.

RHIZALA, (*Géogr. anc.*) port de l'île de Taprobane. Ptolomée, *l. VII. c. iv.* le marque sur le grand rivage, entre la ville *Procuri* & le promontoire *Oxia*.

RHIZANA, (*Géogr. anc.*) nom d'une ville de la Dalmatie, d'une ville de la Gédrozie, & d'une ville de l'Arachosie, selon Ptolomée. (*D. J.*)

RHIZINIUM, (*Géogr. anc.*) ville de la Dalma-

tie, sur la côte du golfe auquel elle donnoit son nom, & que l'on appelloit *Rhizonicus sinus*. Strabon, l. VII. p. 314. Etienne le géographe, & d'autres auteurs, nomment cette ville *Rhiron*; c'est à ce que croit Simler, la même ville qui est appelée *Birziminium* dans l'itinéraire d'Antonin. Le nom moderne est *Rizano*, *Rizine*, ou *Rezina*. (D. J.)

RHIZON, (Géog. anc.) fleuve de l'Illyrie, dont Polybe & Etienne le géographe font mention. (D. J.)

RHIZOPHORA, f. f. (Hist. nat. Botan.) nom donné par Linnæus au genre de plante qui est décrit par le pere Plumier sous le nom de *mangles*: en voici les caractères. Le calice particulier de la fleur est droit, composé d'une seule feuille divisée en quatre segmens oblongs. La fleur est pareillement droite, composée d'un pétale divisé en quatre segmens, & est plus courte que le calice. Les étamines sont douze filamens droits, & graduellement plus courts les uns que les autres; les bossettes des étamines sont fort petites. Le germe du pistil est en pointe aiguë; le style paroît à peine. Le stigmate est pointu; le réceptacle est ovale, devient charnu, & contient la base de la graine; la semence est unique, longue, faite en massue, mais pointue au bout. Il y a des variétés dans le nombre des étamines; cependant elles sont toujours entre huit & douze. Linnæi, *gen. plant.* p. 207. Plum. *gen. 15. hort. malab. vol. VI. pag. 31. & 32.* (D. J.)

RHIZUS, (Géogr. anc.) ville de Thessalie, sur la côte, selon Strabon, liv. IX. pag. 443. & Etienne le géographe. *Rhizus* est encore le nom d'un port de la Cappadoce, au-dessus de Trébizonde, selon Ptolomée, liv. V. ch. vj. qui le place entre la ville Pitiusa & le promontoire d'Athènes. Procope, au troisième livre des édifices, ch. vij. dit que l'empereur Justinien fit bâtir, dans le pays de *Risée*, qui est au-delà des limites de Trébizonde, un fort si considérable, qu'il n'y avoit point de fortifications semblables dans les villes voisines des Perses. Le port de *Rhizus* s'appelle aujourd'hui *Eriffe*, selon Luncavius. (D. J.)

RHOBOGDIIUM, (Géog. anc.) promontoire de l'Hibernie, dans sa partie septentrionale, selon Ptolomée, liv. II. ch. ij. Cambden croit que c'est présentement le cap *Fair-Forland*. Ptolomée place dans le même quartier des peuples qu'il nomme *Robogdii*. (D. J.)

RHODA, (Géog. anc.) ville de l'Espagne tarraconoise, chez les Idigetes, selon Etienne le géographe. Cette ville bâtie par les Rhodiens, est sur le bord d'un fleuve qui tombe des Pyrénées, & qui est appelé *Ticer* par Pomponius Mela, & *Tichis* par Pline. Caton campa dans cet endroit avec son armée, selon Tite-Live, liv. XXXIV. ch. viij. C'est aujourd'hui la ville de *Roses*, & le nom latin de ses habitans est *Rhodenfes*. Grutter en cite l'inscription suivante:

Q. Egnatulo. Q. Fr. Equo. Pub. Don. Ab. Ælio, Hadriano. Cæs. Nervæ Trajani Fr. Rhodenfes Ob. Plurim. Liberal. & Multa in Remp. S. Benefac. Equest. & Marmore Statuam, pro Æde Minervæ Constituer.

Il y avoit encore une ville du nom de *Rhoda* dans la Gaule narbonnoise, Pline, liv. III. ch. iv. qui en parle, fait entendre qu'elle ne subsistoit plus de son tems: elle avoit été bâtie par les Rhodiens, sur le bord du Rhône, fleuve auquel elle a donné son nom, selon S. Jérôme, in *prolog. epist. ad Galat.* Marcien d'Héraclée appelle cette ville *Rhodonusia*. (D. J.)

RHODE, (Géog. anc.) fleuve de la Sarmatie européenne, que Pline, liv. IV. ch. xij. met au voisinage de l'Axiaces. Le pere Hardouin croit que c'est le fleuve Agarot de Ptolomée; mais il est plus vraisemblable que c'est le Sagaris d'Ovide, aujourd'hui le Sagre. (D. J.)

RHODES, bois de, (Hist. nat. Botan. exot.) on trouve sous ce nom, chez les droguistes curieux, un bois

jaunâtre pâle, qui devient roux avec le tems; qui est gros, dur, solide, tortueux, parsemé de nœuds, gras, résineux, & ayant une odeur de roses; c'est par cette raison qu'on le nomme encore *bois de rose*, on l'appelle aussi *bois de Cypre*, parce qu'on pensoit qu'il venoit de l'île de Cypre; mais on ne le reçoit aujourd'hui d'aucune de ces deux îles.

Anguillara, suivi par Mathiole, prétend que c'est le bois du cytise de Marantha, c'est à-dire du cytise appelé *cytisa imanus*, *siliqua falcata*, C. B. mais ce qui s'oppose à cette conjecture, c'est qu'il n'a pas la moindre odeur de cytise.

Enfin comme le *bois de Rhodes* nous vient de la Jamaïque & des îles Antilles, nous sommes à-présent au fait de son origine & de sa connoissance; ou plutôt nous recevons d'Amérique deux bois différens sous la même dénomination de *bois de Rhodes*.

Le fameux chevalier Hans-Sloane a décrit très-exactement le *bois de Rhodes* de la Jamaïque. Il le nomme *lauro affinis*, *terebinthi folio alato*, *ligno odorato*, *candido flore albo*, *catal. plant. jamaic.*

Le tronc de cet arbre est de la grosseur de la cuisse, couvert d'une écorce brune, tantôt plus claire, tantôt plus obscure, garni quelquefois de plusieurs épines courtes; il s'élève à la hauteur de vingt piés, & est chargé de rameaux vers la terre. Le bois de ce tronc est blanc en-dedans, solide, d'une odeur très-agréable & pénétrante, & il a beaucoup de moëlle.

Les feuilles qui naissent sur les rameaux sont ailées, composées de trois, de quatre, ou de cinq paires de petites feuilles, écartées les unes des autres d'un demi-pouce, & rangées sur une côte terminées par une paire de mêmes petites feuilles; chaque petite feuille est lisse, d'un verd obscur, arrondie, longue d'environ un pouce, & de trois quarts de pouce dans la partie la plus large.

Les fleurs naissent à l'extrémité des rameaux; elles sont blanches, par bouquets, semblables à celles du sureau, composées de trois pétales épais, & de quelques étamines placées dans le centre; chacune de ces fleurs donne un fruit de la grosseur d'un grain de poivre, dont la peau est mince, sèche, & brune; ce fruit s'ouvre en deux parties, & renferme une graine ronde, noire, dont l'odeur approche de celle des baies de laurier: on trouve cet arbre dans les forêts remplies de cailloux, & dans celles qui sont sur les montagnes de la Jamaïque.

Le pere Dutertre & M. de Rochefort, ont décrit l'un & l'autre sur les lieux le *bois de rhodes* des îles Antilles. Cet arbre s'élève fort haut & fort droit; ses feuilles longues comme celles du châtaignier ou du noyer, sont blanchâtres, souples, molles, & velues d'un côté. Ses fleurs qui sont aussi blanches, & d'une odeur agréable, croissent par bouquets, & sont suivies d'une petite graine noirâtre & lisse; le bois au-dedans est de couleur de feuille morte, & différemment marbré, selon la différence des territoires où l'arbre a pris naissance. Ce bois reçoit un poli admirable, & l'odeur qu'il exhale quand on le met en œuvre ou qu'on le manie, est douce & agréable.

On emploie ce *bois de Rhodes* des Antilles dans les ouvrages de marqueterie, de tour, & à faire des chapelets. Réduit en poudre, on le mêle parmi les pastilles; les barbiers en parfumoient autrefois l'eau dont ils faisoient la barbe, & la Médecine même le faisoit entrer dans des remèdes.

Les Hollandois en tirent par la distillation une huile blanche, pénétrante, & fort odorante, que l'on vend sous le nom d'*oleum rhodium*, & que l'on emploie souvent dans ces baumes que l'on nomme apoplectiques, céphaliques, & qui ne sont autre chose que des baumes échauffans. Les parfumeurs se servent aussi de cette huile de rhodes. Cette huile nouvelle est assez semblable à l'huile d'olive; mais

avec le tems elle s'épaissit & devient d'un rouge obscur comme de l'huile de cade : on tire aussi du bois de Rhode par la cornue, un esprit rouge, & une huile noire & puante, qui n'est d'aucun usage. (D. J.)

RHODES, *marbre de*, (Hist. nat. Litholog.) c'étoit un marbre blanc, d'une grande beauté, dont les Romains se servoient dans leurs édifices, mais il étoit inférieur à celui de Paros; son nom lui venoit de l'île de Rhodes.

RHODES, (Géogr. anc. & mod.) île d'Asie, sur la côte méridionale de l'Anatolie, & de la province d'Aïden-Elli, dont elle n'est séparée que par un canal de huit à dix lieues de large. Cette partie de la mer Méditerranée s'appelloit autrefois la mer Carpathienne, & se nomme aujourd'hui la mer de Scarpanto.

L'île de Rhodes peut avoir environ 130 milles de tour. Elle a changé plusieurs fois de nom, suivant les différentes colonies qui s'y sont établies. Plin dit qu'elle a été appelée Ophieuse, Astérie, Oethrée, Trinacrie, Corymbie, Atabaris, & Oleoessa. Ses trois principales villes étoient d'abord Lynde au sud-est de l'île, Camire à l'occident, & Jalise au septentrion; mais la ville de Rhodes, bâtie à l'orient du tems de la guerre du Péloponnèse, devint bien-tôt la capitale de toute l'île.

On met au nombre de ses premiers rois Tléptoleme, Doricus, Damagete. Mausole, roi de Carie, s'en empara par la ruse, & les Rhodiens, d'alliés qu'ils étoient de ce prince, devinrent ses sujets. Après sa mort ils voulurent rétablir la démocratie, & choisirent le tems qu'Artémise jettoit les fondemens du mausolée; mais cette reine, habile & courageuse, surprit la flotte des Rhodiens, & porta chez eux le fer & le feu.

Rhodes tomba dans la suite sous la domination des Grecs & des Romains. Elle a été très-célèbre par les beaux arts qui y ont fleuri, par sa marine, par son commerce, par l'équité de ses lois, & par sa puissance. Il faut voir comme Pindare en parle, & comme il étale ce que la Poésie a de plus riche & de plus sublime pour relever la gloire de cette île. « C'est sur elle, dit-il, que » Jupiter versa une pluie d'or. Minerve l'enrichit du » don des arts, quoique ses peuples eussent offensé » la déesse, en lui offrant des sacrifices sans feu. Rhodes ne se montrait point encore au milieu des flots, » lorsque les dieux se partagerent le monde. Apollon » la demande pour sa part & l'obtient; trois de ses » fils y regnerent; c'étoit là qu'étoit marqué comme » à un dieu, le terme des malheurs de Tléptoleme » dans la pompe des jeux & des sacrifices ».

La ville de Rhodes ayant effacé, par la commodité de son port, la splendeur des autres villes de l'île, devint de plus en plus florissante par les arts & par les sciences. Ses académies, & sur-tout celles de Sculpture, y attiroient toutes fortes d'étrangers, & il en sortoit tant de beaux morceaux, qu'on disoit que Minerve y faisoit son séjour. On comptoit dans cette ville jusqu'à trois mille statues de différentes grandeurs, toutes d'excellens artistes. Je ne parle point des peintures & des tableaux dont ses temples étoient remplis, chefs-d'œuvre de l'art, de la main des Parhasius, des Protogène, des Zeuxis, & des Apelles : Meurcius en a publié un traité. Pour ce qui regarde ce colosse surprenant, qu'on avoit consacré au soleil, la divinité tutélaire de l'île, on en trouvera l'article à part dans ce Dictionnaire.

Vers le déclin de l'empire des Grecs, l'île de Rhodes eut le sort des autres îles de l'Archipel. Elle tomba sous la domination des Génois, des Sarafins, des chevaliers de S. Jean de Jérusalem qui s'en emparèrent en 1310, & qui furent alors appelés chevaliers de Rhodes. Enfin Soliman la leur enleva en 1522, & depuis lors elle est restée sous la domination des Turcs, qui ont bâti deux tours pour défendre l'en-

trée du port; mais ils laissent l'île inculte. Sa long. suivant Street, 43^d. 56'. 15". lat. 36. 46. & selon Greaves, 37. 50.

Cette île, dans son état florissant, n'a pas seulement produit d'excellens artistes, mais elle a été la patrie de grands capitaines, de poètes, de philosophes, d'astronomes, & d'historiens illustres.

Timocréon de Rhodes, poète de l'ancienne comédie, vivoit 474 ans avant Jésus-Christ; ses écrits n'ont pas passé jusqu'à nous. Il nous reste de Simmias de Rhodes, poète lyrique, qui florissoit 320 ans avant l'ère chrétienne, quelques fragmens imprimés avec les œuvres de Théocrite. Pitholéon, rhodien, n'étoit pas un poète sans talens, quoiqu'il ait été tourné en ridicule par Horace, Sat. 10. liv. I. parce que dans ses épigrammes il mêloit ensemble du grec & du latin. Pitholéon est selon toute apparence, le même que M. Otacilius Pitholaüs, dont il est parlé dans Suétone & dans Macrobe. Il composa des vers satyriques contre Jules-César qui le souffrit, comme Suétone, ch. lxxv. nous l'apprend : *Pitholai carminibus maledicentissimis laceratam existimationem suam, civili animo tulit*. Macrobe rapporte un jeu de mots fort plaisant de ce Pitholaüs, & dont la grace ne peut se rendre en françois : le voici en latin. *Cum Caninius Rebellius uno tantum die consul fuisset, dixit Pitholaus, ante flamines, nunc consules diales fiunt*.

Je pourrois nommer Possidonius au nombre des philosophes de Rhodes, parce qu'il y passa sa vie; mais Strabon son contemporain nous assure qu'il étoit originaire d'Apamée en Syrie. Apollonius, disciple de Panoëtius, étoit aussi natif de Naucratis; il fut surnommé le rhodien, parce qu'il séjourna longtemps à Rhodes.

Pour Panoëtius, on fait que Rhodes étoit la patrie de ce célèbre philosophe stoïcien, & qu'il sortoit d'une famille très-distinguée par les armes & par les lettres, comme le marque Strabon. Scipion l'Africain, second du nom, ainsi que Lelius, furent de ses disciples & de ses amis. Ce philosophe avoit écrit un traité de la patience dans les douleurs, & trois livres des devoirs de la vie civile, que Cicéron a suivi dans l'excellent ouvrage qu'il nous a laissé sur le même sujet. Horace, Od. 29. liv. I. fait un bel éloge de Panoëtius. Il dit à Iccius :

*Quùm tu coemptos undique nobiles
Libros Panoëti, socraticam & domum,
Mutare loricis Iberis
Pollicitus meliora tendis?*

« Quand je vous vois, Iccius, changer pour les » armes les charmans écrits de Panoëtius, que vous » aviez amassés de tous côtés avec tant de soins & » de frais, & quitter l'école de Socrate pour celle » de Mars; étoit-ce donc là que devoient aboutir » vos promesses & nos espérances »?

Castor le rhodien, qui florissoit vers l'an 150 avant l'ère chrétienne, est au rang des chronologues célèbres; il avoit publié plusieurs ouvrages très-estimés, sur l'ancienne histoire & sur l'ancienne chronologie grecque; mais il avoit fait mention dans ses écrits d'un phénomène céleste, dont l'explication exercera long-tems nos astronomes. Il s'agit d'un changement singulier qui fut observé sous le règne d'Ogygès, dans la couleur, dans la grosseur, dans la figure, & dans le cours de la planète de Vénus. Le fragment de cette observation, tiré de Varron, le plus savant des romains de son tems, nous a été conservé par saint Augustin, de civitate Dei, liv. XXI. ch. viij. N. 2. en voici les termes. *Est in Marci Varro-nis libris, quorum inscriptio de gente populi romani, Castor scribit in stella Veneris..... tantum portentum extitisse, ut mutaret colorem, magnitudinem, figuram, cursum : quod factum ita, neque antea, neque postea sit.*

Hoc factum Ogyge rege dicebant, Adrastus, Cyzicenus, & Dion neapolites mathematici nobiles. L'époque d'Ogygès est connue; le déluge de son nom arriva l'an 1796 avant l'ère chrétienne.

Hevelius, astronome du siècle passé, propose, *Cométographe, liv. VII. pag. 373*, deux explications différentes qu'il paroît goûter davantage du phénomène rapporté par Castor. La première de regarder ces changemens observés dans la grosseur, la couleur, & la figure de Vénus, comme une simple apparence, produite par quelque réfraction extraordinaire de notre atmosphère, & semblable à ces halos ou couronnes que l'on apperçoit autour des astres. La seconde explication qu'Hevelius adopte, rapporte ce phénomène à un changement arrivé dans l'atmosphère même de Vénus. On peut objecter qu'aucune de ces explications ne rend raison de la plus singulière circonstance du phénomène, c'est-à-dire, du changement observé dans le cours de la planète de Vénus. De plus, on demandera quelle raison a obligé cette planète de changer son cours, & de quitter son ancienne route pour en prendre une nouvelle.

M. Fréret, dans les mém. de Littérat. tome X. in-4°. a imaginé un moyen ingénieux d'expliquer toutes les circonstances du phénomène observé par Castor; c'est par l'apparition d'une comète, quel'on auroit confondu avec la planète de Vénus. Il ne s'agira plus que de prouver qu'il parut une comète du tems d'Ogygès; car alors tout sera facile à comprendre. Une comète dont la tête se montra le soir & le matin auprès du soleil, quelques jours après que Vénus s'étoit plongée dans les rayons de cet astre, fut prise d'abord pour Vénus elle-même; & cette comète ayant pris une chevelure ou une queue les jours suivans, on attribua ce changement de grosseur, de couleur, & de figure à la planète de Vénus. Le mouvement propre de la comète l'éloignant tous les jours de plus en plus du soleil, & lui faisant traverser le ciel par une route très-différente de celle de Vénus, on ne douta point que cette planète qui demeure quelquefois cachée dans les rayons du soleil pendant plusieurs jours, n'eût abandonné son ancien cours, pour en suivre un nouveau.

Un illustre philosophe péripatéticien, natif de l'île de Rhodes, est Andronicus. Il vint à Rome au tems de Pompée & de Cicéron, & y travailla puissamment à la gloire d'Aristote, dont il fit connoître les écrits dans cette capitale du monde. Il les tira de la confusion où ils étoient, & leur donna un ordre plus méthodique: c'est Plutarque qui nous l'apprend dans la vie de Sylla. On ne sauroit bien représenter le grand service que rendit alors Andronicus à la secte des Péripatéticiens: peut-être ne seroit-elle jamais devenue fort célèbre, s'il n'eût pris un soin si particulier des œuvres du fondateur?

Le plus fameux athlète du monde, Diagoras, naquit dans l'île de Rhodes; il descendoit d'une fille d'Aristomene, le plus grand héros qui eût été parmi les Messéniens. On connoît l'ode que Pindare fit en l'honneur de Diagoras; c'est la VII^e. des olympiques, & elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve. On voit par cette ode, que Diagoras avoit remporté deux fois la victoire aux jeux de Rhodes, quatre fois aux jeux Isthmiques, deux fois aux jeux Néméens; & qu'il avoit été victorieux aux jeux d'Athènes, à ceux d'Argos, à ceux d'Arcadie, à ceux de Thèbes, à ceux de la Béotie, à ceux de l'île d'Égine, à ceux de Pellene, & à ceux de Mégare. L'ode de Pindare fut faite sur la couronne du pugilat que remporta Diagoras aux jeux olympiques de la soixante-dix-neuvième olympiade; les éloges de Damagete, père de Diagoras, de Tleptoleme, le fondateur des Rhodiens & la souche de la famille, ne sont pas

oubliés; en sorte qu'il en résulte que Diagoras descendoit de Jupiter.

Pausanias observe que la gloire que remporta Diagoras par ses victoires à tous les jeux publics de la Grèce, devint encore plus remarquable par celle que ses fils, & les fils de ses filles y obtinrent. Il y mena lui-même une fois deux de ses fils qui y furent couronnés; ils chargèrent leur père sur leurs épaules, & le portèrent au-travers d'une multitude incroyable de spectateurs, qui leur jetoient des fleurs à pleines mains, & qui applaudissoient à sa gloire, & à sa bonne fortune.

Aulugelle ajoute, que ce père fut transporté de tant de joie, qu'il en mourut sur la place: *eosque*, dit-il, en parlant de ses fils, *vidit vincere, coronarique eodem olympiez die: & cum ibi eum adolescentes amplexi, coronis suis in caput patris positis, suaviarentur; cumque populus gratulabundus, flores undique in eum jaceret; ibi in stadio inspectante populo, in osculis atque in manibus filiorum, animam efflavit.* Noët. Atticar. l. III. c. xv. Je voudrois bien que cette mort de Diagoras fût vraie; mais j'ai le regret de voir que Pausanias ne confirme point ce fait singulier. Cicéron même me dit, qu'un lacédémonien aborda Diagoras dans ce moment, pour l'exhorter à ne point perdre une si belle occasion de finir sa carrière: « Mourez, Diagoras, lui dit-il en le saluant, car vous ne pouvez » monter plus haut ». Voilà bien le discours d'un lacédémonien; un athénien n'eût dit qu'une gentillesse plaisante ou ingénieuse.

Memnon, général d'armée de Darius, dernier roi de Perse, étoit aussi de l'île de Rhodes; homme consommé dans le métier de la guerre, il donna à son maître les meilleurs conseils qui lui pouvoient être donnés dans la conjoncture de l'expédition d'Alexandre. S'il avoit encore vécu quelques années, la fortune de ce grand conquérant auroit été moins rapide; & peut-être même que les choses eussent changé de face. Son dessein étoit de porter la guerre dans la Macédoine, pendant que les Macédoniens la faisoient au roi de Perse dans l'Asie. C'est ainsi que les Romains en usèrent, pour contraindre le redoutable Annibal d'abandonner l'Italie. Lors donc qu'on délibéra sur le parti qu'il falloit prendre contre le roi de Macédoine, qui ayant passé l'Helléspont, s'avançoit vers les provinces de Perse; son avis fut qu'on ruinât les frontières, & qu'on transportât une grande partie des troupes dans la Macédoine. Par ce moyen, dit-il, on établira dans l'Europe le théâtre de la guerre: l'Asie jouira de la paix, & l'ennemi faute de subsistance sera contraint de reculer, & de repasser en Europe pour secourir son royaume. C'étoit sans doute le plus sûr parti que les Perses pussent choisir, dit Diodore de Sicile, l. XVII. c. vij. Mais les autres généraux ne trouvant pas ce conseil digne de la grandeur de leur monarque, ils conclurent qu'il falloit livrer bataille, & la perdirent.

Cependant Memnon ayant été nommé généralissime, fit des préparatifs extraordinaires par mer & par terre; il subjuga l'île de Chio & celle de Lesbos; il menaça celle d'Eubée; il noua des intelligences avec les Grecs; il en corrompit plusieurs par ses présents; en un mot, il se préparoit à tailler beaucoup de besogne aux ennemis de son roi dans leur propre pays, lorsqu'une maladie le vint saisir, & le tira de ce monde en peu de jours.

Il eut l'avantage de connoître par la conduite d'Alexandre à son égard, qu'il en étoit estimé ou redouté. Ce jeune prince voulant ou le rendre suspect aux Perses, ou l'attirer dans son parti, défendit sévèrement à ses troupes de commettre le moindre désordre dans les terres de Memnon; mais le général de Darius fit l'action d'un honnête homme, & d'une belle âme, en châtiât un de ses soldats qui médisoit

d'Alexandre. « Je ne t'ai pas pris à ma solde, lui dit-il en le frappant de sa javeline, pour parler mal de » ce prince, mais pour combattre contre lui ». Voilà une belle maxime : elle n'étoit guere pratiquée du tems de François I. & de Louis XIV. & je ne sai si on la pratique mieux au tems présent.

Freinshemius observe qu'au siège d'Halicarnasse, Memnon s'opposa vigoureusement à quelques grecs fugitifs remplis de haine pour le nom *macédonien*, qui ne vouloient pas qu'on permît à Alexandre d'enterrer ses morts; quoi qu'en le lui permettant, on se pût glorifier de la victoire. Memnon n'écouta point la passion de ces fugitifs; il accorda la suspension d'armes, & les cadavres que demandoit le roi de Macédoine.

La veuve de Memnon fut la première femme qu'aima ce jeune prince après ses victoires. Elle s'appeloit *Barsene*, & étoit petite fille d'un roi de Perse: elle fut prise en même tems que la mere, la femme, & les filles de Darius. Elle favoit & parloit à ravir le grec; sa douceur, son caractère, ses graces, & sa beauté, triompherent d'Alexandre. Il en eut un fils, combla la mere de biens, & maria très-avantageusement ses deux sœurs, l'une à Eumenes, & l'autre à Ptolomée: Alexandre étoit fait pour conquérir tout le monde.

On peut joindre à Memnon, *Timosthène le rhodien*; il florissoit vers la cent vingt-fixieme olympiade, sous le regne de Ptolomée Philadelphie, qui le fit général de ses armées de mer. C'étoit de plus un homme curieux, & qui joignoit aux lumieres de sa profession, toutes celles de la Géographie. Il avoit écrit un livre intitulé *les ports de mer*, & un autre sous le titre de *stadiasme*, qui marquoit les distances des lieux dans une très-grande étendue de pays. Ces ouvrages n'existent plus; mais on fait qu'Eratostrène & Pline en ont beaucoup profité.

Clitophon né à *Rhodes*, décrivit aussi la Géographie de plusieurs pays; entre autres celle d'Italie & des Gaules; ouvrages qui se sont perdus, & qui seroient pour nous fort intéressans. Il avoit aussi mis au jour la *description des Indes*, dont Plutarque & Stobée ont fait mention.

Diognete de *Rhodes*, rendit par son génie de si grands services à sa patrie, qu'il obligea Démétrius Poliorcetes d'en lever le siège la première année de la cent dix-neuvieme olympiade, & 304 ans avant Jesus-Christ. Les Rhodiens comblèrent d'honneurs *Diognete*, & lui assignerent comme à leur libérateur une pension très-considérable.

Hipparque mathématicien, & grand astronome, étoit encore de *Rhodes*, selon Ptolomée, & florissoit sous les regnes de Philométor & d'Evergete rois d'Egypte, depuis la cent quarante-troisieme olympiade, jusqu'à la cent cinquante-troisieme, c'est-à-dire, depuis l'an 168 avant Jesus-Christ, jusques à l'an 129. Pline parle d'*Hipparque* avec de grands éloges. Il laissa plusieurs observations sur les astres, & un commentaire sur *Aratus*, que nous avons encore.

Antagoras, poète de *Rhodes*, vivoit sous la cent vingt-fixieme olympiade; *Antigonus Gonatas*, roi de Macédoine, le combla de faveurs, & se l'attacha par ses bienfaits. Il ne nous reste de ses ouvrages qu'une épigramme contre *Crantor*; le tems nous a ravi son grand poème, intitulé *la Thébaïde*.

Enfin *Soficrate*, dont les écrits cités par les anciens, ont péri par l'outrage des tems, étoit aussi natif de *Rhodes*; tout prouve en un mot, que cette ville a fourmillé d'hommes illustres en tout genre. (Le Chevalier DE JAU COURT.)

RHODES colosse de, (*Art statuaire anc.*) ouvrage admirable de l'art, que l'on a placé au rang des merveilles du monde. Je ne puis rien faire de mieux pour en parler sciemment, que de transcrire ici la

description de Pline, c. vij. p. 105. & d'y joindre le commentaire de M. le comte de Caylus, inséré dans les *mémoires de Littérature*, tome XXV. in-4°. Voici le texte de Pline.

« Le plus admirable de tous les colosses, est celui du soleil, que l'on voit à *Rhodes*, & qui fut l'ouvrage de Charès de Linde, élève de Lyssippe. Ce colosse avoit soixante-dix coudées (environ 105 piés) de hauteur. Un tremblement de terre le renversa après qu'il eut été cinquante-six ans en place; & quoique renversé, c'est une chose prodigieuse à voir. Il y a très-peu d'hommes qui puissent embrasser son pouce; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues; ses membres épars paroissent de vastes cavernes, dans lesquelles on voit les pierres prodigieuses que l'on avoit placées dans l'intérieur du colosse, pour le rendre plus ferme dans sa position. Charès avoit été douze ans à le faire, & il coûta trois cens talens (un million quatre cens dix mille livres) que les Rhodiens avoient retirés de tous les équipages de guerre, que le roi Démétrius avoit laissés devant leur ville, ennuyé d'en continuer le siège ».

Solis colossus Rhodi. *Rhodes* étoit avec raison adonnée au culte du soleil: après avoir été inondée par un déluge, elle croyoit devoir le dessèchement de la terre aux rayons du soleil.

Quem fecerat Chares, Lindius. Linde étoit une des principales villes de l'île de *Rhodes*; elle fut la patrie de Charès, que quelques auteurs ont nommé *Lachès*. Meursius concilie cette différence, en disant que Charès étant mort avant que d'avoir achevé le colosse, *Lachès* l'acheva. Suivant *Sextus Empiricus*, Charès s'étoit trompé, & n'avoit demandé que la moitié de la somme nécessaire; & quand l'argent qu'il avoit reçu se trouva employé au milieu de l'ouvrage, il s'étoit donné la mort.

Septuaginta cubitorum altitudinis fuit. La plupart des auteurs donnent avec Pline, soixante-dix coudées de hauteur à ce colosse; quelques autres lui ont donné jusqu'à quatre-vingt coudées; *Hygin* veut qu'il n'ait eû que quatre-vingt-dix piés. Nous avons, dit M. de Caylus, un moyen bien simple de vérifier ce calcul, par la mesure d'une partie qui nous est indiquée par le texte; ce moyen est toujours plus certain que les chiffres, dont l'incorrection n'est que trop connue dans les manuscrits: de plus, l'exemple de *Pythagore*, pour retrouver les proportions d'*Hercule*, est si bon, qu'on ne sauroit trop le suivre.

Les proportions des figures sont variées selon les âges & les occupations de l'homme: la seule comparaison d'un *Hercule* à un *Apollon*, suffira pour convaincre de cette variété. Ainsi l'on conviendra sans peine, que les membres d'un homme de trente-cinq à quarante ans qui a fatigué, different en grosseur de ceux d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, délicat & reposé. On pourroit donc s'égarer dans les différentes proportions, ou du moins laisser du soupçon sur la précision du calcul qu'on va présenter; mais on marche ici avec sûreté.

Nous savons que ce colosse représentoit le soleil; & nous connoissons les Grecs pour avoir été fort exacts à conserver les proportions convenables aux âges & aux états; nous voyons qu'ils les ont toujours tirées du plus beau choix de la nature. Ce sera donc sur l'*Apollon* du Vatican, une des plus belles figures de l'antiquité, qu'on va comparer toutes les mesures données par la grosseur du pouce. Pline nous en parle comme pouvant à peine être embrassé par un homme: ce qu'il ajoute immédiatement après, que ses doigts sont plus grands que la plupart des statues, prouve qu'il entend le pouce de la main, dont les doigts plus alongés ont plus de rapport à l'idée générale

générale des statues. C'est donc sur le pouce de la main qu'il faut établir toutes les mesures.

Le pouce a deux diamètres principaux & différens entre eux : l'Apollon ayant sept têtes, trois parties, neuf minutes, & de notre pié de roisix piés cinq pouces ; il résulte que le plus petit de ces deux diamètres nous donne quatre-vingt dix-sept piés cinq pouces $\frac{1}{7}$, & le plus grand, cent douze piés dix pouces.

Nous voyons par-là que Pline nous a conservé la mesure du plus grand diamètre, & que son calcul de cent cinq piés ou environ est juste, d'autant que s'il y avoit peu d'hommes qui pussent embrasser ce pouce, il y en a peu aussi de la grandeur de l'Apollon, qui sert ici de règle, pour donner des mesures dont on ne présente ici que le résultat, sans même vouloir entrer dans le détail du pié romain, que l'on fait être d'un peu plus d'un pouce plus court que le nôtre.

Post 36. annum terræ motu prostratum ; c'est le sentiment commun. Scaliger prétend prouver, contre Pline, par un calcul chronologique, qu'il faut compter 66 ans. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le tremblement de terre qui le renversa est arrivé dans la 139^e. olympiade, selon la chronique d'Eusebe ; celle d'Alexandrie le place cependant dans la 138.

Sed jacens quoque miraculo est. Selon Strabon, il s'étoit rompu vers les genoux. Eustathe a fait mention de cette circonstance, & quelques auteurs modernes l'ont copié. Lucien dans son histoire fabuleuse, qu'il appelle *véritable*, suppose des hommes grands comme la moitié supérieure du colosse. Cette moitié étoit donc à terre ; il étoit donc aisé de la mesurer aussi bien que le pouce qu'on ne pouvoit embrasser. De-là il est naturel de conclure, que si ce colosse avoit été placé à l'entrée du port & les jambes écartées, cette moitié rompue seroit tombée dans la mer.

Speñantur intus magnæ molis saxa. Philon & Plutarque disent la même chose ; ce dernier en fait une belle application aux princes qui ressemblent au colosse, précieux par le dehors, plein de terre, de pierre, & de plomb au-dedans.

Duodecim annis effictum 300 talentis, quæ contulerant ex apparatu regis Demetrii. Tout le monde est d'accord sur ces trois articles ; on diffère sur le tems où l'on commença à y travailler : la plus commune opinion est, qu'il fut fini l'an 278 avant J. C. après 12 ans de travail, & qu'il fut renversé 56 ans après, l'an 222.

M. de Caylus examine ici ce qu'il a pu rassembler sur la vérité & l'erreur de cette position. Par ce qui a été dit à l'occasion de la chute du colosse, on voit qu'il n'étoit point placé sur la mer, & que les jambes écartées qu'on lui donne, sont une suite de l'opinion qu'il étoit placé à l'entrée du port. Plutarque, dans l'endroit cité plus haut, dit que les plus mauvais sculpteurs, pour en imposer davantage, représentoient les colosses avec les jambes les plus écartées qu'ils pouvoient ; argument indirect contre l'écartement des jambes de celui de *Rhodes*, dont assurément il faisoit autant d'estime que les anciens Grecs. La traduction du prétendu manuscrit grec sur le *colosse de Rhodes*, cité par M. du Choul, fait poser le colosse sur une base triangulaire, sans doute par rapport à la figure de l'île, que Pline, à cause de cette prétendue figure, appelle *Trinacria*, dans la liste de ses autres noms.

Quoique ce prétendu manuscrit grec ne mérite guère de croyance, parce qu'il ajoute aux narrations connues, mettant une épée & une lance dans les mains du colosse, avec un miroir pendu à son cou, (outre d'autres circonstances fabuleuses) ; cependant cette base triangulaire pour les deux piés du colosse, est digne de remarque.

Tome XIV,

Colomiès, qui cite cette traduction comme un fragment de Philon, ne prend pas garde qu'elle finit par l'enlèvement des débris, ce qui démontre que si l'auteur a existé, ce ne peut être qu'à la fin du vij. siècle. Philon de Byzance écrivoit à-peu-près du tems que le colosse étoit encore sur pié, puisqu'il ne parle point de sa chute ; on le croit un peu postérieur à Archimede. On ne fait si c'est lui dont parle Vitruve, ou celui dont l'ouvrage grec a été imprimé au Louvre ; car il y a un très-grand nombre de Philons, poètes, historiens & mathématiciens, &c. Celui qui nous a laissé un petit traité sur les sept merveilles, ne parle que d'une base, & la dit de marbre blanc ; la grande idée qu'il en donne, convient au monument qu'elle portoit ; mais ce qui nous importe, c'est qu'il ne fait mention que d'une, & dans la supposition moderne, il en auroit fallu deux pour laisser le passage aux vaisseaux.

Il est assez étonnant que dans ces derniers tems on ait imaginé le colosse placé à l'entrée du port, avec les jambes écartées ; on ne le trouve décrit dans cette position dans aucun auteur, ni représenté dans aucun monument ancien : ce ne peut être que quelque vieille peinture sur verre, ou quelque dessein d'imagination, qui ait été la première source de cette erreur. Vigenere est peut-être le premier qui se soit avisé de l'écrire : il a été suivi de Bergier de Chevreau, qui, tout homme de lettres qu'il est, ajoute pourtant que ce colosse tenoit un fanal à la main ; de M. Rollin, & de la plupart de nos dictionnaires, &c. Daper ne dit pas un mot de cette position. De quelque façon que ce colosse ait été placé, voici les réflexions de M. le comte de Caylus sur les moyens dont il a pu être exécuté.

J'avois toujours imaginé, dit-il, que des corps d'une étendue pareille à ces colosses, ne pouvoient être jettés d'un seul jet. Tout a des bornes dans la nature, & la chaleur ne peut se conserver à une aussi grande distance du fourneau dont elle part, pour porter la matière à un degré convenable de chaleur, à des parties aussi éloignées : il ne faut pas douter que les anciens qui ont apporté une si grande sagacité dans la pratique, n'aient connu le moyen de réunir la fonte chaude à la froide, ainsi qu'on l'a vu pratiquer par Varin ; ce fut ainsi qu'il répara la statue équestre du roi, exécutée par Lemoine pour la ville de Bordeaux. Toute la moitié supérieure du cheval avoit manqué horizontalement à la première fonte, & elle fut réparée à la seconde.

Sans entrer dans le détail d'une opération, qui ne convient point ici, il est possible que ce moyen, qui étoit l'apparence de toutes les soudures & de toutes les liaisons, ait été pratiqué anciennement. A la vérité cette pratique ne peut avoir été suivie que pour les figures plus petites, & plus sous l'œil que celle dont il s'agit ; il est d'autant plus probable que les anciens ont connu les pratiques les plus délicates & les mieux entendues de cet art, qu'on a vu plus d'un bronze antique si bien jetté, qu'il n'avoit jamais eu besoin d'être réparé ; Bouchardon confirme cette opinion.

Quoi qu'il en soit, on n'avoit certainement pas employé pour le *colosse de Rhodes* des recherches & des soins, que sa prodigieuse étendue rendoit inutiles. Il est donc à présumer qu'il a été jetté en tonnes, c'est-à-dire, par parties qui se raccordoient, & se plaçoient les unes sur les autres. Pline ne le dit pas, mais il en fournit une preuve convaincante, en parlant du colosse renversé ; il compare le creux des membres épars à de vastes cavernes, dans lesquelles on voyoit des pierres prodigieuses, &c. Il est constant que ces pierres n'ont pu être placées qu'après coup ; donc les morceaux de la fonte ont été rapportés, & rejoints en place ; car ces pierres nécessaires à la soli-

K k

dité du colosse, placées & élevées dans l'intérieur, à mesure qu'il se formoit, ont suivi les parties quand elles ont été renversées; d'ailleurs ce plomb dont parle Plutarque dans l'endroit cité plus haut, ne peut être que la soudure nécessaire à la réunion des parties.

Pour suivre la destinée du colosse, depuis ce que Pline nous en a conservé, on convient à-peu-près du tems où les Arabes en enleverent les débris après avoir pris *Rhodes*. Ce fut Mabias (Moavias) leur général qui fit cette expédition, l'année du califat d'Othman, quatrième calife, & la seconde de l'empereur Constantin, l'an de J. C. 672. ce qui fait près de neuf cents ans, depuis que le tremblement de terre l'avoit renversé; ceux qui comptent mil trois cents & tant, se trompent grossièrement. Tous les auteurs conviennent qu'il fallut neuf cents chameaux pour transporter ces débris. Scaliger estime la charge d'un chameau à huit cents livres; le poids du tout se montoit à sept cents vingt mille livres.

On vient de prouver que le colosse n'étoit point placé sur le port, les jambes écartées, & que cette erreur ne peut être imputée qu'aux modernes; mais d'autres anciens en assez grand nombre, sont tombés dans une autre. Ils ont cru que les Rhodiens depuis l'érection du colosse, avoient été appelés *colossiens*; c'est ce que disent Cédrenus, Glycas, Maléla, Eustate, Suidas, suivis de quelques modernes, Marius Niger, Porcacci, Pinedo, Daper même, qui nous a donné une assez bonne description de *Rhodes*, où, entr'autres choses, il remarque que le colosse avoit été placé dans l'ancienne ville de *Rhodes*, de même que les autres colosses dont Pline fait mention, & non pas dans le port de la nouvelle ville, qui a été bâtie longtems après. Au reste, Erasme est le premier qui ait réfuté les Colossiens de *Rhodes*; il fait voir qu'on les a ridiculement confondus (ce qu'avoit fait Pline) avec les Colossiens à qui saint Paul écrit.

Après avoir rapporté des erreurs sur le fait, il y en auroit bien d'autres à remarquer. Festus dit: *Colossus à caletō à quo formatus est, dictus*. Caletus est manifestement la corruption de Charès. Sur quoi l'on pourroit observer que le P. Hardouin, pour confirmer la leçon de Charès, rapporte ailleurs le nom du même Charès, quoique ce soit celui d'un général athenien. Un autre auteur appelle l'artiste Colossus, donnant à l'ouvrage le nom de l'artiste.

Cassiodore dit, que sous le septième consulat de Vespasien, fut élevé le colosse de cent sept piés. Brodeau a copié cette erreur, & l'a même approuvée, en ajoutant le mot de *Rhodus*. *Vespasiani principatu*, dit-il, *factus est Rhodi colossus habens altitudine pedes 107*.

Cassiodore & Brodeau ont confondu grossièrement avec le colosse de *Rhodes*, le colosse de Néron, fait par Zénodore, sur lequel Vespasien substitua la tête du Soleil à celle de Néron; ainsi que Commode substitua ensuite la sienne à celle du Soleil. (D. J.)

RHODIA, (Géog. mod.) petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la Capitanate, sur la côte du golfe de Venise, à l'orient septentrional du lac de Varano. On croit que c'est la ville Hyrium ou Hyria des anciens. (D. J.)

RHODIEN, LE DROIT, (Jurisprud. rom.) *jus rhodium*, c'est ainsi qu'on appelle le code de lois de l'île de Rhodes par rapport aux naufrages, & aux autres événemens fortuits de la navigation. Les lois des Rhodiens en ce genre, étant fondées sur l'équité naturelle, furent généralement observées dans la Méditerranée. Rome en reconnut l'autorité; car on voit que du tems de Jules César & d'Auguste, les jurisconsultes Servius, Ofilius, Labeo & Sabinus, les adoptèrent dans les mêmes cas, surtout par rapport à l'article du jet des marchandises sur les côtes, de

jectu mercium. On fait aussi que les empereurs Claude, Vespasien, Trajan, Hadrien & Antonin, confirmèrent les mêmes lois des Rhodiens, & qu'ils ordonnerent qu'on décidât tous les cas du commerce maritime selon ces lois. Il nous reste un fragment grec, *narrationes de legum Rhodiarum confirmatione*, qui se trouve à la tête des *leges nauticae*. Simon Scharidius le fit imprimer in-8°. à Bâle, en 1561, & Marquard Freher le publia dans le second tome de son *jus graeco-romanum*, imprimé à Heidelberg, en 1599, in-fol. Voyez Jacques Godefroy, *Dissert. de imperio maris*; & Grotius, in *Floribus ad jus Justinianum*. (D. J.)

RHODIOLA, f. f. (Botan.) nom donné par Linnæus au genre de plante que les autres botanistes appellent communément *rhodia*; en voici les caractères. Les fleurs sont les unes hermaphrodites, servant de fleurs mâles, & les autres simplement femelles. Dans la fleur mâle le calice est concave, droit, partagé en quatre segmens obtus, & subsiste après que les pétales sont tombés. Cette fleur est composée de quatre pétales oblongs, obtus, droits, ouverts, & deux fois aussi longs que les segmens du calice: ils tombent en s'épanouissant. Ils ont quatre *nectaria* pour couronne, lesquelles sont un peu plus courts que le calice. Les étamines sont à huit filets pointus plus longs que les pétales de la fleur; leurs bossuettes sont simples. Le pistil a quatre germes oblongs & pointus, les styles & stigmates sont très-imparfaits; le fruit qui leur succede est stérile.

Dans la fleur femelle, le calice est le même que dans la fleur mâle. Cette fleur est composée de quatre pétales rudes, droits, obtus, grands comme les segmens du calice, & ils subsistent. Les *nectaria* ou les parties de la couronne de la fleur femelle, ne diffèrent point de ceux de la fleur mâle. Le pistil a quatre germes oblongs & pointus qui forment autant de styles couronnés par des stigmates obtus. Le fruit consiste en quatre capsules tournées, corniculaires, univalves, applaties intérieurement, & s'ouvrant dans cette partie. Ces capsules contiennent plusieurs semences de forme ronde. Limæi, *gen. plant. p. 498*. (D. J.)

RHODIORUM COLONIA, (Géogr. anc.) ville de l'Asie mineure, dans la Lycie, selon Niger, qui dit qu'on la nomme présentement *Machri*. Ortelius croit que par *Rhodiorum colonia*, Niger entend la ville appelée *Rhodia* par Strabon, & par Ptolomée; *Rhodo-polis* par Pline; & *Rhodiorum castellum* par Appien, l. IV. Civil. (D. J.)

RHODITES ou ROSOITES, f. f. (Hist. naturelle. Litholog.) nom donné à une pierre à cause de sa forme, qui ressemble à celle de la rose. Il y a lieu de croire qu'on a voulu désigner par-là une astroïte, ou une empreinte d'astroïte.

RHODIUM NUMISMA, (Art numif.) nom donné par quelques antiquaires à deux médailles d'argent, dont l'une se conserve dans le trésor de l'église Sainte Croix, à Rome, & l'autre dans celui de Saint Jean de Latran, à Paris. Cette monnoie porte pour inscription *Rhodion*, avec une rose d'un côté, & de l'autre la tête du Soleil; mais ces deux médailles ne sont pas uniques, car Goltzius en a fait graver de semblables qu'il a eues entre les mains. (D. J.)

RHODIUS, (Géog. anc.) fleuve de la Troade. Il avoit sa source au mont Ida, selon Homère, *Iliad. v. 20*. Pline, l. V. ch. xxx. dit qu'on ne voyoit aucune trace de ce fleuve de son tems; cependant Hesychius le connoît, & lui donne le nom de *Dardanus*.

RHODIX, RHADIX, plante. Voyez ORPIN-ROSE.

RHODOMELON, f. m. (Mat. méd. anc.) *ροδομέλον*, confection de roses, de coings & de miel, dont les anciens faisoient usage en plusieurs cas, comme d'un astringent, & détergent agréable. (D. J.)

RHODON, f. m. en Pharmacie ; médicamens composés, dont les roses ou quelque chose appartenant au rosier font partie, ainsi l'on appelle *diarrhodon* une conserve & une confection où les roses entrent. Le *diarrhodon* abbatiss est une poudre cordiale. Voyez **DIARRHODON**. Le *rhodofaccharum* est le sucre de roses. Voyez **ROSES**.

RHODOPE, (Géogr. anc.) 1°. Montagne de la Thrace, selon Ptolomée, l. III. c. xj. Elle commence près du fleuve Nestus, & s'étend bien loin au-delà de l'Hébrus. Elle est presque parallèle au mont Hæmus. Le mont *Rhodope* se nomme aujourd'hui le mont *Dervent*. Il commence entre la Servie & la Macédoine, d'où il s'avance dans la Romanie jusqu'à Andrinople.

2°. *Rhodope* est une province de Thrace, sous le bas-empire. Elle étoit bornée au nord par la province particulière de Thrace ; à l'orient par la province de Mimodt ; au midi, partie par la mer Egée, partie par la Macédoine, & à l'occident encore par la Macédoine. Le mont *Rhodope*, dont on vient de parler, & qui la traversoit, lui donnoit son nom.

3°. *Rhodope* est encore le nom d'une ville de l'Asie mineure dans l'Ionie. (D. J.)

RHODOS, (Géogr. anc.) petite contrée du Péloponnèse, dans la Laconie. Pausanias, l. III. c. xvj. dit qu'elle étoit consacrée à Machaon, fils d'Esculape. (D. J.)

RHODOSTAGMA, f. m. (Pharmac. anc.) ce mot vient de *ῥόδος*, rose, & *σταζω*, je distille. Le docteur Freind remarque qu'Actuarius est le premier médecin grec qui fasse mention de liqueurs distillées, telles que le *rhodostagma* & l'*intybofstagma*, que le traducteur appelle *stillatitius liquor rosarum*, & *intybi*, & que l'auteur emploie comme un ingrédient des juleps. Gesner pense que ces liqueurs ne sont autre chose que les syrops de ces plantes, semblables au *rhodoflacon* que décrit P. Eginete ; mais M. le Clerc prouve évidemment que l'eau distillée d'Actuarius, est fort différente du *rhodoflacon* de P. Eginete, qui n'est fait que de suc de roses & de miel bouillis ensemble. (D. J.)

RHODUNTIA, (Géogr. anc.) contrée de la Macédoine, proche du mont Oeta, selon Etienne le géographe. Tite-Live, l. XXXVI. c. xvj. donne ce nom au sommet du mont Oeta, & Strabon, l. IX. le donne à un lieu fortifié des Thermopyles. (D. J.)

RHOË, (Géogr. anc.) fleuve de la Bithynie. Il a son embouchure dans le Pont-Euxin. Arrien dans son périple, p. 13. compte vingt stades du port Calpe à l'embouchure du fleuve *Rhoë*, & également de l'embouchure de ce fleuve à l'île Apollonie. (D. J.)

RHÆDIAS, (Géogr. anc.) fleuve de la Macédoine, selon Pline, l. IV. c. x. Il dit que le fleuve *Rhædias* passe par la ville Europus. (D. J.)

RHÆTEUM, (Géogr. anc.) 1°. Ville de l'Asie mineure, dans la Troade, sur la côte de l'Hélespont. Strabon, l. XIII. p. 595. dit que cette ville étoit située sur une hauteur, près du tombeau d'Ajâx. L'adjectif de ce nom est *Rhæteus*. Virgile s'en est servi dans plus d'un endroit ; il dit au troisième livre de l'Enéide, v. 108.

Teucus Rhœteas primum est advectus in auras.

Et au sixième livre, v. 505.

*Tunc egomet tumulum Rhæteo in litore inanem
Constitui.*

2°. *Rhæteum* est aussi un promontoire de l'Asie mineure, sur la côte de l'Hélespont, selon la remarque de Leunclavius sur Xénophon l. I. Hist. græc. p. 422. Il place ce promontoire près de celui de Sigée, qui n'en est qu'à quatre milles ; il ajoute que présentement ce promontoire *Rhæteum* est appelé *Reikia*

Tome XIV.

par les Turcs, & *capo Jenitzari* par les Italiens. (D. J.)

RHÆXUS, (Géogr. ancien.) port de la Cilicie. Etienne le géographe le met à l'embouchure du fleuve Sarus. (D. J.)

RHOGME, f. m. (Chirurgie.) fracture du crâne, superficielle ou profonde, mais dans laquelle les pièces d'os n'étoient point séparées ; le *rhogme* étoit superficiel, droit, étroit & long ; ce mot vient de *ῥῶγμα*, fêlure.

RHOGOMANIS, (Géogr. anc.) fleuve de la Perse. Ptolomée, l. VI. c. iv. marque l'embouchure de ce fleuve au midi de la Perse, sur le golfe Persique, entre l'embouchure de l'Oroates, & *Tarce extrema*. Arrien, rer. indicar. appelle ce fleuve *Rhoganis*, mais il diffère un peu de Ptolomée sur sa position. (D. J.)

RHOITES, f. m. (Mat. méd. anc.) *ῥοῖτες* ; sorte de rob, fort en usage chez les anciens ; il étoit fait, selon Dioscoride, l. V. c. xxxiv. de suc de grenade évaporé sur le feu à la consistance d'un extrait ; mais selon Paul Eginete, c'étoit un rob fait de trois septiers de suc de grenade, sur un septier de miel, cuits ensemble jusqu'à la consommation d'un tiers. (D. J.)

RHOMB, nom que l'on donne à Marseille au turbot. Voyez **TURBOT**.

RHOMBE, f. m. (Hist. nat.) *rhombi*, nom générique que l'on a donné à plusieurs différentes espèces de coquilles. Voyez **COQUILLES**. la fig. 12. de la Pl. xxj représente le rhombe appelé l'olive.

RHOMBE, (Hist. nat. Botan.) plante de l'île de Madagascar, qui est une espèce de menthe sauvage ; elle s'élève de deux coudées, & a l'odeur de la canelle & du girofle.

RHOMBE ou **LOZANGE**, f. m. terme de Géométrie ; c'est un parallélogramme dont les côtés sont égaux, mais dont les angles sont inégaux, deux des angles opposés étant obtus, & les deux autres aigus ; telle est la fig. ABCD, Pl. Géom. fig. 83.

Pour trouver l'aire d'un rhombe, ou d'un rhomboïde. (Voyez **RHOMBOÏDE**) sur la ligne CD, prise pour base, laissez tomber la perpendiculaire Ae, qui sera la hauteur du parallélogramme ; multipliez la base par la hauteur, le produit sera l'aire cherchée ; ainsi, supposons que CD soit de 456 piés, & Ae de 234, l'aire sera de 102704 piés carrés.

En effet, il est démontré qu'un parallélogramme obliquangle est égal en surface à un parallélogramme rectangle de même base CD & de même hauteur AE. fig. 25. Voyez **PARALLÉLOGRAMME**. Or l'aire d'un parallélogramme rectangle est le produit de sa base par sa hauteur ; donc le produit d'un parallélogramme obliquangle est aussi égal au produit de sa base par sa hauteur. (E)

RHOMBE solide ; on appelle ainsi deux cones égaux & droits, joints ensemble par leurs bases. Voyez **CO-NE**. (E)

RHOMBITES, f. m. (Hist. nat.) nom donné par quelques auteurs au crystal d'Islande, à cause de la propriété qu'il a de se partager en rhomboïdes. Voyez **CRYSTAL D'ISLANDE**.

RHOMBITES, (Géogr. anc.) fleuve de la Sarmatie asiatique, selon Ptolomée, l. V. c. ix. & Ammien Marcellin, cité par Ortelius. Ptolomée distingue le grand & le petit *rhombites*, qu'il marque assez loin l'un de l'autre. (D. J.)

RHOMBOÏDE, **RHOMBOIDES**, f. m. (Hist. nat. Litholog.) poisson de mer qui ressemble beaucoup au turbot. Voyez **TURBOT**. Il est petit & court, il n'a qu'un empan de longueur ; il est couvert de petites écailles ; les yeux sont fort éloignés l'un de l'autre ; il y a sur les côtés du corps une ligne qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue ; cette ligne est courbe près de la tête, & ensuite droite jusqu'à la queue.

K k ij

Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. liv. XI. chap. iij. Voyez POISSON.

RHOMBOÏDE, f. m. terme de Géométrie; c'est un parallélogramme dont les côtés & les angles sont inégaux, mais dont les côtés opposés sont égaux, ainsi que les angles opposés.

Autrement, le *rhomboïde* est une figure de quatre côtés, dont les côtés opposés & les angles opposés sont égaux, mais qui n'est ni équilatéral ni équinagle; telle est la fig. NOPQ, Pl. géom. fig. 24.

Pour la maniere de trouver l'aire du *rhomboïde*, Voyez RHOMBE. (E)

RHOMBOÏDE, f. m. terme d'Anatomie, c'est le nom d'un muscle ainsi appelé à cause de sa figure. Voyez nos Pl. d'Anat. & leur explic. Voyez aussi MUSCLE. Ce muscle est sous la partie moyenne du trapeze, & vient des deux épines inférieures du col, & des quatre supérieures du dos; & s'insere à toute la base de l'omoplate.

RHOMBUS, f. m. (Littérat.) instrument magique des Grecs, dont parlent Properce, Ovide, & Martial. Le premier, lib. II. élég. 21; le second, amor. lib. I. élég. 8. & le troisième lib. IX. épig. 30. Théocrite & Lucien disent qu'il étoit d'airain; & Ovide donne à entendre qu'on le faisoit pirouetter avec des lanieres treffées dont on l'entouroit; c'étoit le même instrument qu'Horace, ode 12. liv. V. désigne par le mot *turbo*. Il prie qu'on le fasse tourner à contre-sens, comme pour corriger le mauvais effet qu'il avoit produit en tournant dans son sens naturel; *citumque retrò solve turbinem*.

Il faut savoir que c'étoit une espece de toupie de métal ou de bois, dont les prétendus forciers se servoient dans leurs fortilèges; ils l'entouroient de bandelettes, & la faisoient tourner, disant que le mouvement de cette toupie magique avoit la vertu de donner aux hommes les passions & les mouvemens qu'ils vouloient leur inspirer.

Théocrite dit dans sa 2. idylle, « Comme je fais » tourner cette toupie, *ρῶμβος*, au nom de Vénus, » qu'ainsi mon amant puisse venir à ma porte ». Quand on avoit fait tourner cette toupie d'un certain sens, si on vouloit corriger l'effet qu'elle avoit produit, & lui en faire produire un contraire, le magicien en avoit la puissance, il la reprenoit, l'entouroit en un autre sens de sa bandelette, & lui faisoit décrire un cercle opposé à celui qu'elle avoit déjà parcouru. Les poètes ont embelli leurs écrits, tantôt par des comparaisons, tantôt par des métaphores, de toutes les choses auxquelles le peuple crédule ajoutoit foi. (D. J.)

RHOMBUS, f. m. terme de Chirurgie, qui signifie une sorte de bandage de figure rhomboïdale.

Pour faire ce bandage on prend une bande roulée à un chef: on applique son extrémité à l'endroit où l'on juge à propos; cela fait, on descend par des rampans jusqu'à l'extrémité, & on remonte de même, en évitant les premiers tours de bande, tant en devant qu'en derrière; les espaces qui se rencontrent entre ces tours de bandes sont de figure *rhomboïde*, ce qui a fait donner ce nom à ce bandage.

Il n'est d'usage que pour les extrémités, & est purement contentif; c'est un double rampant. Voyez RAMPANT, BANDAGE, BANDE. (Y)

RHONE, LE ou RHOSNE, (Géog. mod.) en latin *Rhodanus*. Un des quatre principaux fleuves de la France, & dont le nom est purement gaulois.

Il a sa source dans la montagne de la Fourche; qui est à l'extrémité orientale du pays de Vallais, & le sépare du canton d'Uri. Il coule d'abord dans un pays étroit parmi des rochers, & partage le pays de Vallais en long. Il passe par Sion, capitale du pays, & par S. Maurice; après quoi, courant au nord-ouest,

entre la Suisse & le reste du Vallais, il entre dans le lac de Geneve, qu'il traverse de toute sa longueur d'orient en occident, l'espace de douze lieues, en se mêlant avec les eaux de ce lac.

A quatre lieues au-dessous de Geneve, ce fleuve se perd, en tombant dans la fente d'une roche qui a un quart de lieue de long sur deux ou trois toises de large, dans les endroits les plus étroits, & sur vingt ou vingt-cinq toises de profondeur. Au lieu des eaux du *Rhône*, on voit sur cette fondrière un brouillard épais, formé par leur brisement contre le fond & les côtés de cette fente; dans laquelle ce fleuve coule avec beaucoup de rapidité & de bruit.

Le lit du *Rhône* s'élargit ensuite après qu'il est sorti de ce goufre, au pont d'Arlou, en sorte qu'à Seissel, il est presque aussi large que la Seine l'est à Paris; c'est ici où il commence à porter des bateaux.

Il reçoit diverses rivières considérables, entr'autres, la Saône à Lyon; l'Isère, la Sorgue, la Durance, & se jette dans la mer de Provence ou golfe de Lyon, à 10 lieues au midi d'Arles, par deux principales embouchures, l'une à l'ouest, & l'autre à l'est, & qui ne sont séparées que par une petite île appelée Bauduf.

Ainsi le *Rhône* mouille plusieurs pays dans son cours, savoir, Geneve, le fort de la Claise dit de Seissel dans le Bugey, Vienne dans le Viennois, Lyon dans le Lyonnais, Tournon en Vivarais, Montelimar dans le Valentinois, Montdragon en Provence, Avignon dans le comté Venaissin, Beaucaire dans le Languedoc, Tarascon dans la viguerie de ce nom, & Arles dans le diocèse d'Arles; le poisson qu'il produit est très-estimé, & on recueille de l'excellent vin sur ses bords.

Les savans bénédictins du Languedoc semblent avoir voulu enlever entièrement le *Rhône* à la Provence; mais M. de Nicolai a tâché de prouver par de grandes recherches, que la province du Languedoc, loin de posséder en propre la portion du fleuve qui coule entre elle & la Provence, n'en peut prétendre la propriété, qui, selon lui, doit appartenir exclusivement à la Provence. Ceux qui voudroient accorder le différend, le partageroient par moitié entre les deux provinces; mais ce n'est pas ainsi qu'on décide des faits. (Le chev. DE JAUCOURT.)

RHOPALIQUES, f. m. (Belles-lettres.) c'étoit chez les anciens, une sorte de vers qui commençoient par un monosyllabe, & qui continuoient par des mots tous plus longs les uns que les autres; en sorte que le second étoit plus long que le premier, & le troisième plus long que le second, & ainsi de suite jusqu'au dernier.

Ils étoient ainsi nommés du grec *ῥοπαλόν*, *massue*, parce que ces vers étoient en quelque façon semblables à une massue, qui commence par un bout fort mince, & finit par une grosse tête.

Tel est ce vers d'Homere:

ὦ μάκαρ Ἀτρεΐδῃ μοιρηγενὲς ὀλβιοδαίμων.

ou celui-ci d'Aufone:

Spes Deus æternæ stationis conciliator.

RHOPALOSIS, f. m. (Méd. anc.) *ῥοπαλωσις*; état des cheveux, consistant en ce qu'ils se mêlent & se collent les uns aux autres. Il ne faut pas confondre ce simple entrelacement des cheveux, exprimé par le mot grec *rhopalosis*, avec la plique, maladie épidémique & singulière en Pologne, où les cheveux collés forment un spectacle monstrueux, répandent du sang quand ils se rompent, ou qu'on les coupe, & où le malade est attaqué de grands maux de tête, & court quelquefois risque de la vie. (D. J.)

RHOPOGRAPHE, f. m. (Peint.) peintre qui ne fait que de petits sujets, des animaux, des plantes,

Ec. Ce mot vient de *ραμενταρια*, racines, petites branches, & *ραμεντα*, je peins. (D. J.)

RHOS, (Géog. anc.) peuples de Scythie. Ils habitoient au septentrion du mont Taurus, selon Cédrene & Curopalate, cités par Ortélius, qui croit que ce sont les mêmes que les *Russi*. (D. J.)

RHOSCHAC, (Géog. mod.) en latin du moyen âge *Rhosagum*; bourg de Suisse, dans le domaine de l'abbaye S. Gall, sur le bord du lac de Constance, vis-à-vis de Lindaw, dans une agréable situation & un terroir fertile en vins. Ce bourg est si grand qu'il peut aller de pair avec plusieurs bonnes villes. Dans le dixième siècle l'empereur Othon lui donna les privilèges de foire, de péage & de monnaie. Il s'y fait beaucoup de commerce en grains, bétail, toiles & vin. (D. J.)

RHOSOLOGIA, (Géog. anc.) ville de la Galatie. Ptolomée, lib. V. c. iv. la donne aux Tectosages, & la marque entre *Vinela* & *Sarmalia*. Simler croit que c'est la même ville que l'itinéraire d'Antonin appelle *Rosologiacum* dans un endroit, & dans un autre *Rosologiacum*. Cet itinéraire la marque sur la route de Constantinople à Antioche, entre Corbeneunca & Aspona, à 12 milles de la première, & à 31 milles de la seconde. (D. J.)

RHOSPHODUSA, (Géog. anc.) île du golfe Carcinite, selon Pline, lib. IV. c. xiiij. Pinet prétend que le nom moderne est Salina. (D. J.)

RHOSUS, (Géog. anc.) Selon Ptolomée, lib. V. c. xv. ville de la Syrie ou de la Cilicie, sur le golfe Issique, entre le fleuve Issus & Séleucie. Derrière cette ville étoient les monts Rosi; entre ces montagnes & le mont Taurus, étoit le col nommé *portæ Syrae*, parce que c'étoit l'entrée de la Syrie. Le mont *Rhosus* est aujourd'hui *Cabo-Gangir*. (D. J.)

RHOTANUM, (Géog. anc.) fleuve de l'île de Corfe. Ptolomée, lib. III. c. ij. place l'embouchure de ce fleuve sur la côte orientale, entre *Valeria colonia* & le port de Diane. Léander prétend que c'est aujourd'hui le *Tavignani*. (D. J.)

RHUBARBE, f. f. (Botan. exot.) La vraie *rhubarbe*, ou celle de la Chine, est une racine que l'on nous apporte en morceaux assez gros, légers, inégaux, de la longueur de quatre, cinq ou six pouces, & de la grosseur de trois à quatre. Elle est jaune, ou un peu brune en-dehors, de couleur de safran en-dedans, jaspée comme la noix muscade, un peu fongueuse, d'un goût tirant sur l'aigre amer, & un peu astringent; d'une odeur aromatique, & foiblement désagréable. Elle croît à la Chine. Il faut choisir soigneusement celle qui est nouvelle, qui n'est point cariée, pourrie, ni noire, qui donne la couleur de safran à l'eau, & qui laisse quelque chose de visqueux & de gluant sur la langue.

Muntingius, dans son *Histoire des plantes d'Angleterre*, a donné une description de la *rhubarbe*, sous le nom de *rhabarbarum lanuginosum*, sive *lapatum chinense longifolium*; mais il n'avoit pas vu cette plante, non plus que Matthiol, dont il a emprunté sa description & la figure qui l'accompagne, sur les relations des marchands qui apportent cette racine de la Chine.

Il est fort étrange parmi le grand nombre d'euro-péens qui depuis un siècle vont tous les ans dans ce pays-là, que personne n'ait tâché de connoître exactement une plante dont on use tous les jours, & qui est d'un grand revenu. La description du P. Parennin, quoique fort vantée dans l'*histoire de l'académie des Sciences*, ann. 1726, laisse beaucoup de choses à désirer, n'est même qu'une copie de ce que le P. Michel Boym en avoit publié dans sa *flora sinensis*, imprimée à Vienne en Autriche, en 1656 in-fol.

Selon la relation de ces deux peres jésuites, le *chai-hoam*, ou la *rhubarbe*, croît en plusieurs endroits de la Chine; la meilleure est celle de Tie-chouen,

celle qui vient dans la province de Xanfi & dans le royaume de Thibet, lui est fort inférieure. Il en croît aussi ailleurs, mais dont on ne fait ici nul usage.

La tige de la plante est semblable aux petits bambous, elle est vuide & très-cassante; sa hauteur est de trois ou quatre piés, & sa couleur d'un violet obscur. Dans la seconde lune, c'est-à-dire au mois de Mars, elle pousse des feuilles longues, épaisses, quatre à quatre sur une même queue, & posées en se regardant; ses fleurs sont de couleur jaune, & quelquefois violettes. A la cinquième lune, elles produisent une petite semence noire, de la grosseur d'un grain de millet. A la huitième lune, on arrache la plante, dont la racine est grosse & longue. Celle qui est la plus pesante, & la plus marbrée en-dedans, est la meilleure.

Cette racine est d'une nature qui la rend très-difficile à sécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nettoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font sécher sur de grandes tables de pierre, sous lesquelles ils allument du feu; ils tournent & retournent ces tronçons jusqu'à ce qu'ils soient bien secs. Comme cette opération ne suffit pas pour en chasser toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau de racine, puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les suspendre à la plus forte ardeur du soleil, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être conservés sans danger de se corrompre.

L'hiver est le meilleur tems pour tirer la *rhubarbe* de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pousser, parce qu'alors le suc & la vertu sont concentrés dans la racine. Si on la tire de la terre pendant l'été, ou dans le tems qu'elle pousse des feuilles vertes, non-seulement elle n'est pas encore mûre, & n'a point de suc jaune, ni des veines rouges, mais elle est très-légère, & par conséquent n'approche point de la perfection de celle que l'on retire en hiver.

On apportoit autrefois la *rhubarbe* de la Chine par la Tartarie à Olmuz & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Venise. Les Portugais l'apportoient sur leurs vaisseaux de la ville de Canton, qui est un port célèbre où se tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient aussi à Alexandrie par la Tartarie; présentement on nous l'apporte de Moscovie, car elle croît abondamment dans cette partie de la Chine qui est voisine de la Tartarie. Les petites variétés de couleur qu'on trouve dans la *rhubarbe* qui vient directement de Moscovie, d'avec la *rhubarbe* qui nous arrive par le commerce des Indes orientales, ne procèdent que de ce que celle de Moscovie est plus nouvelle; car elle prend, en la gardant, la même couleur, la même consistance & le même goût que celle qu'on reçoit par mer.

On a envoyé de Moscovie en France, une plante nommée par M. de Jussieu, *rhabarbarum folio oblongo, crispo, undulato, flabellis sparsis*. Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays en Angleterre, pour être la vraie *rhubarbe* de la Chine, & M. Raud la nomma, *lapathum bardanae folio undulato, glabro*. La manière dont cette plante fructifie fait juger que c'est une véritable espèce de *rhubarbe* de la Chine; car non-seulement elle a été envoyée pour telle, mais encore les graines de cette plante, semblables à celles de la vraie *rhubarbe* que M. Vandermonde, docteur en Médecine, avoit envoyée de la Chine, ne permettent pas d'en douter: ajoutez que la figure des racines de ces deux plantes, la couleur, l'odeur & le goût, fortifient cette opinion. On a élevé la plante dans le Jardin du Roi à Paris, où elle réussit, fleurit, & supporte les hivers les plus froids.

C'est une grosse racine vivace, arrondie, d'environ une coudée & plus de longueur, partagée en plusieurs grosses branches, qui donnent naissance à d'au-

tres plus petites, de couleur d'un roux-noirâtre en-dehors. Lorsqu'on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la substance pulpeuse de la racine, panachée de points de couleur jaune safranée, à-peu-près comme dans la noix muscade, dont le centre est d'une couleur de safran plus vive, & d'une odeur fort approchante de celle de la *rhubarbe* de la Chine, que l'on apperçoit sur-tout vers son collet. Lorsqu'on mâche celle qui est nouvellement tirée de la terre, elle a un goût visqueux, mêlé de quelque amertume qui affecte la langue & le palais; & sur la fin il est gommeux, & un peu astringent.

Du sommet de la racine naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre, disposées en rond les unes sur les autres; elles sont très-grandes, entières, vertes, taillées en forme de cœur, & presque en fer de flèche, garnies de deux oreillettes à leur base, & portées sur de longues queues charnues, convexes en-dessous; elles se partagent vers la base des feuilles, en cinq côtes charnues, faillantes en-dessous, & anguleuses; la côte du milieu s'étend dans toute la longueur de la feuille; les côtes latérales se répandent obliquement, se partagent en plusieurs nervures, & s'étendent de tous côtés, jusqu'au bord de la feuille qui est ondulée & fort plissée. L'extrémité de la feuille est obtuse, & légèrement échancrée. Du milieu des feuilles s'élève une tige anguleuse, comprimée, cannelée, haute d'environ une coudée, garnie un peu au-dessus de son milieu de quelques enveloppes particulières, qui l'entourent par leur base, & qui sont placées à des distances inégales, jusqu'à son extrémité.

Les fleurs, en sortant de ces enveloppes, forment des petites grappes; chaque fleur est portée sur un petit pédicule particulier, blanc & menu; elles sont semblables à celles de notre rhapsodie, mais une fois plus petites; elles n'ont point de calice, & sont d'une seule pièce en forme de cloche, étroites par la base, découpées en six quartiers obtus, & alternativement inégaux. Des parois de cette fleur s'élèvent neuf filets déliés aussi longs que la fleur, & chargés de sommets oblongs, obtus & à deux bourfes. Le pistil qui en coupe le centre est un petit embryon triangulaire, couronné de trois stigmates recourbés & aigrettés: cet embryon devient une graine pointue, triangulaire, dont les angles sont bordés d'un feuillet membraneux. Elle pousse dans le printems, fleurit au mois de Juin, & les graines mûrissent au mois de Juillet & d'Août.

Il ne faut pas confondre la *rhubarbe* chinoise avec le rhapsodie des anciens Grecs, ce sont des racines bien différentes; le rha ou rheum de Dioscoride est une racine odorante, assez agréable, & qui ne laisse rien de mucilagineux dans la bouche, comme la *rhubarbe* de la Chine; mais la description de Dioscoride convient au rhapsodie de Prosper Alpin, que l'on cultive dans les jardins d'Europe, & qui est originaire de la Thrace & d'autres endroits de la Scythie.

Les Chinois emploient communément la *rhubarbe* en décoction; mais quand c'est en substance, ils la préparent auparavant de la manière suivante.

Ils prennent une certaine quantité de tronçons de *rhubarbe*, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de riz jusqu'à ce qu'ils soient bien amollis, & qu'on les puisse couper en rouelles assez minces; ensuite ils posent sur un fourneau de briques une espèce de chaudière, dont l'ouverture va en se rétrécissant jusqu'au fond en forme de calotte; ils la remplissent d'eau, couvrent la chaudière d'un tamis renversé, qui est fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuste avec l'ouverture de la chaudière. Sur le fond du tamis, ils posent les rouelles de *rhubarbe* & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, sur lequel

ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puisse sortir.

Ils allument ensuite leur fourneau, & font bouillir l'eau. La fumée qui s'élève par le tamis pénètre les rouelles de *rhubarbe* & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée se résolvant, comme dans l'alambic, retombe dans la chaudière bouillante, & jaunit l'eau. Ces rouelles doivent demeurer sept ou huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire sécher au soleil, & s'en servir au besoin.

Ils pilent cette *rhubarbe* & en font de pilules purgatives, dont la dose est de quatre ou cinq drachmes. Ceux qui ont de la répugnance à avaler un grand nombre de pilules prennent la même quantité de rouelles sèches, & les font bouillir dans un petit vase de terre avec neuf onces d'eau, jusqu'à la réduction de trois onces qu'ils avalent tièdes.

L'eau est le meilleur menstrue de la *rhubarbe*; aussi la teinture de cette racine faite avec l'esprit-de-vin ne devient pas laiteuse comme les autres teintures résineuses, lorsqu'on la jette dans l'eau.

La *rhubarbe* a deux vertus, celle de purger & de fortifier par une douce adstriction l'estomac & les intestins; c'est ce qui en fait un excellent remède que l'on peut prescrire en sûreté aux enfants, aux adultes, aux vieillards, aux femmes grosses & aux femmes en couche; cependant on en doit faire usage avec précaution; on la prescrit en substance jusqu'à drachme & demie, & en infusion jusqu'à trois, on en compose un excellent sirop pour purger les petits enfants. (D. J.)

RHUBARBE bâtarde, (Botanique.) on appelle vulgairement *rhubarbe bâtarde* ou fausse *rhubarbe* le *lapathum folio rotundo*, *alpinum*, I. R. H. 504. Rai, *hist.* 171.

Sa racine est longue, branchue, ridée, fibreuse, fort jaune, d'une saveur amère. Sa tige est haute de deux ou trois coudées, creuse, profondément sillonnée, rougeâtre, garnie de plusieurs rameaux. Ses feuilles sont semblables à celles de la bardane, arrondies, lisses, d'un verd pâle & comme jaunâtre, portées sur une queue rougeâtre & cannelée. Ses fleurs sont nombreuses & composées de plusieurs étamines à sommet jaunâtre & d'un calice verd; il leur succède des graines triangulaires un peu rougeâtres. Cette plante vient dans les montagnes; on la cultive aussi dans les jardins; sa racine est d'usage; elle est panachée de jaune-rouge, d'une saveur amère, styptique & gluante. (D. J.)

RHUBARBE des moines, (Botan.) c'est le nom vulgaire de l'espèce de *lapathum*, nommé *lapathum hortense*, *latifolium*, par C. B. p. 115. & par Tournefort, I. R. H. 504.

Sa racine est fibreuse, longue, épaisse, brune en-dehors, jaune en-dedans. Sa tige qui s'élève quelquefois à la hauteur d'un homme, est cannelée, rougeâtre, partagée vers le haut en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont longues d'un pié ou d'un pié & demi, larges, pointues, fermes sans être roides, lisses, d'un verd foncé & portées sur de longues queues rougeâtres. Ses fleurs sont sans pétales, à étamines, semblables à celles de l'oseille, placées sur les rameaux dans toute leur longueur; quand elles sont passées, il leur succède des graines anguleuses telles que celles de l'oseille, enveloppées de follicules membraneux.

On cultive cette plante dans les jardins; elle a presque les mêmes vertus que la *rhubarbe* bâtarde; l'une & l'autre purgent légèrement & resserrent; on les emploie quelquefois utilement dans le flux de ventre. (D. J.)

RHUM, f. m. terme de rivière, se dit de plusieurs

courbes des chevaux billés sur une corde qui tirent les bateaux ou les traits.

Double *rhum*, c'est le double de ce qui tire ordinairement, & c'est ce que l'on met sur les diligences.

RHUMATISME, f. m. (*Médecine.*) ce terme se prend dans une signification fort étendue, de même que celui de *rhume* & de *fluxion*. Mais dans un sens strict & propre, le terme de *rhumatisme* signifie une affection composée de la goutte & du catarre; & dans ce sens, en voici la vraie définition.

Le *rhumatisme* est une douleur vague, erratique ou fixe des muscles, de leur membrane, des ligamens, des articulations & du périoste, avec une fièvre plus ou moins marquée, une pesanteur & un tiraillement dans la partie affligée, & une impuissance ou difficulté de la mouvoir; sa première origine est une humeur âcre, saline & épaisse qui picote ou distend les membranes; ses suites sont souvent la perte du mouvement, la maigreur, l'atrophie de la partie, & la consommation générale de tout le corps.

On divise le *rhumatisme* en trois classes. La première est celle qui se subdivise en erratique qui roule dans différentes parties, & en fixe qui n'attaque qu'une seule partie & y reste fixé. Le premier est ordinaire, le second se rencontre rarement dans la pratique, quoiqu'il se trouve quelquefois.

La seconde classe se subdivise en *rhumatisme* général ou universel qui attaque toutes les parties du corps, du-moins, à l'exception seule d'un petit nombre, cette espèce n'est pas rare, & en *rhumatisme* particulier qui n'affecte qu'un membre, comme une cuisse, un bras, une jambe, une épaule, une hanche.

La troisième classe se subdivise en chaud & en froid, en inflammatoire & en œdémateux, en celui qui est avec fièvre, & en celui qui est sans fièvre. Le *rhumatisme* chaud est accompagné de chaleur, de prurit, de rougeur, de douleur lancinante & aiguë; le froid est accompagné de froid, de pesanteur, d'une douleur gravative, & la chaleur y est d'un grand soulagement, ce qui n'arrive pas dans le *rhumatisme* chaud.

L'inflammatoire est à proprement le chaud, & il a souvent tous les caractères de l'inflammation. Voyez **INFLAMMATION**.

L'œdémateux est plus approchant de l'œdème, la partie est pâle, pesante; on y sent une certaine mollesse, quoiqu'il y ait douleur. Voyez **ŒDEME**.

Le *rhumatisme* chaud & inflammatoire, de même que l'universel, n'est pas sans fièvre, & cette fièvre est des plus aiguës, que l'on ne guérit que comme toutes les maladies aiguës.

Le *rhumatisme* froid est pour l'ordinaire sans fièvre bien marquée ou aiguë; cependant le pouls est changé notablement, & on trouve le soir une fièvre assez distincte & facile à reconnoître.

Le siège du *rhumatisme* en général est dans la membrane propre & commune des muscles, la peau n'y a point de part, il attaque aussi les ligamens, les aponévroses des articulations. Enfin son siège approche fort de la goutte, l'humeur qui produit l'un & l'autre est assez analogue; car les membranes des muscles & des ligamens des articles sont nourries & lubrifiées par la même lymphe. Aussi les auteurs modernes mettent-ils peu de différence entre la goutte & le *rhumatisme*, quoiqu'on les traite assez différemment, & que l'on respecte plus la goutte que le *rhumatisme*.

Causes. Les causes du *rhumatisme* chaud & inflammatoire, & qui se trouve joint avec une fièvre aiguë, ne sont pas différentes de celles qui occasionnent les différentes espèces d'inflammation. Il faut seulement remarquer que les exercices violents, les fatigues

trop continues, la course, l'action de porter des fardeaux trop pesans, d'autres mouvemens qui déterminent trop de sang sur le siège ci-dessus décrit, propre au *rhumatisme*, le produisent efficacement, surtout s'il se trouve dans les solides une disposition prochaine, soit par le relâchement, l'habitude, la délicatesse, ou même le trop de rigidité & de resserrement dans les vaisseaux, ou une disposition viciée de la part des fluides, telle que la pléthore vraie ou fautive, la cachexie, l'acrimonie ou l'alkalescence du sang, un levain vérolique, scorbutique ou écrouelleux. Voyez tous ces articles.

Toutes ces causes seront déterminées par une indigestion, par un froid pris subitement lorsqu'on aura trop chaud, par un excès dans la boisson, dans l'usage des plaisirs de l'amour, & autres abus des choses non-naturelles.

Les causes du *rhumatisme* froid seront un épaissement du sang, de la lymphe, quelque virus particulier, le froid habituel appliqué sur certaines parties, l'habitude ou l'accident de coucher dans un lieu froid & humide, sur un matelas mouillé, sur la terre, comme il arrive dans les camps, sur le bord des rivières, comme il arrive aux pêcheurs.

Diagnostic. Les signes ou symptômes des différentes espèces de *rhumatisme* se reconnoissent par tout ce qui a été dit.

La chaleur, la douleur aiguë & lancinante, la fièvre aiguë & continue qui redouble le soir, sont les signes du *rhumatisme* chaud & inflammatoire.

Le froid, la pesanteur, la douleur gravative & la difficulté de mouvoir la partie avec un tiraillement sourd, comme si l'on portoit un poids énorme, sont les signes du *rhumatisme* froid; si, en pinçant la peau légèrement, le membre restant dans sa place & sa figure, on y sent douleur & difficulté de le mouvoir, c'est un *rhumatisme*, l'affection des nerfs est différente & a ses symptômes propres qui servent à la distinguer.

Pronostic. Le *rhumatisme* en général n'est pas dangereux, il peut se guérir, s'il n'est pas mortel; il est ennuyeux par sa longueur; le chaud est plus cruel, mais moins long, & plus aisé à guérir en brusquant les remèdes; quant au froid & œdémateux, il est long, il attire souvent l'impotence & la paralysie, l'hydropisie dans les membres. Le *rhumatisme* est une espèce de baromètre ou hygromètre, & sur-tout celui qui attaque avec froid & pesanteur; il attaque les vieillards, les gens bouffis, les filles qui ont les pâles couleurs. Les jeunes gens sont plus sujets au *rhumatisme* chaud, parce qu'ils ont le sang bouillant; mais il arrive assez souvent que le *rhumatisme* froid se complique avec la goutte, la paralysie, le scorbut, le rachitisme; & alors c'est le diable à confesser.

Curation. Le *rhumatisme* inflammatoire demande pour les remèdes internes les mêmes que la pleurésie & l'inflammation; ainsi les saignées répétées, les tisanes délayantes, adoucissantes & antiphlogistiques, comme celle de chiendent, de guimauve & de nitre; le petit-lait adouci, ensuite les purgatifs & l'émétique, seront les remèdes généraux; les narcotiques seront aussi donnés, selon l'occasion & l'exigence des cas, mais après avoir beaucoup saigné & évacué; les lavemens adoucissans & évacuans conviennent aussi, d'autant qu'ils entraînent par bas les matières âcres.

Quant aux topiques dans cette espèce, ils doivent être émolliens, relâchans & anodins; ainsi les cataplasmes de mie de pain, les cataplasmes des herbes émollientes, les fomentations émollientes, avec l'eau de fleur de sureau, le lait tiède, l'eau de tripe seront les premiers mis en usage, après quoi on passera aux résolutifs, comme la mie de pain cuite dans le vin, la graisse humaine, le baume tranquille mêlé avec

quelques gouttes d'huile d'œuf, l'huile d'œuf, la bouse de vache, la fiente humaine.

Après les résolutifs, les frictions chaudes avec des linges chargés de fumigation, de succin & d'oliban, ou d'autres pareilles, feront des effets merveilleux.

Le *rhumatisme* froid, l'œdémateux, & celui qui est avec infiltration, se guérissent par des remèdes plus actifs. Dans le froid simple, on saigne, mais peu; dans l'œdémateux, on ne saigne point, ou rarement; on passe tout de suite, après avoir purgé vivement avec les résines, le jalap, le méchoacan, le diacrede, le turbith gommeux; on passe, dis-je, aux forts résolutifs, tels que l'eau-de-vie chargée de savon, l'eau de boue, l'eau ou la décoction de farments, les lessives alcalines, l'huile volatile de corne de cerf, l'esprit-de-vin camphré mêlé avec le baume tranquille, le baume de floraventi.

Si ces remèdes sont indiqués, on en fait des embrocations sur la partie devant un grand feu; on la frotte long-tems auparavant avec des serviettes chaudes, ensuite on continue même après l'application, on recouvre le tout avec le papier gris & des serviettes chaudes; après quoi on met le malade dans son lit bien baigné.

Si cela ne suffit pas, on emploie les ventouses scarifiées sur la partie, on applique aussi les vésicatoires, le caustère actuel & potentiel, voyez les articles. Enfin on emploie tous les remèdes externes capables de résoudre, discuter & fortifier. Et comme ce mal est long, ennuyeux & souvent incurable, il faut avoir les égards suivans. 1° On doit éviter d'employer des remèdes violens dans le premier instant; il faut aller par degré, & commencer par les adoucissans & anodins les plus énergiques, & passer ensuite aux plus doux résolutifs, & de-là à de plus forts. 2° Comme le mal est long, il faut éviter d'ennuyer par le même remède, & savoir changer pour augmenter l'espoir du malade & ne pas le rebuter. 3° Il faut employer les remèdes internes avec les externes, les purgatifs doivent être souvent réitérés; & enfin on doit humecter, délayer & adoucir les humeurs avec le lait coupé, le petit-lait, les tisanes sudorifiques, antiscorbutiques & céphaliques.

Nota, 1° que souvent le *rhumatisme* se complique avec la goutte, & que quelquefois il disparoît & se jette sur des parties internes; ce qui est un coup de mort: il faut alors traiter la maladie secondaire. Voyez GOUTTE.

Nota, 2° que le *rhumatisme* demande un régime égal, exact & suivi, & que si on ne le guérit pas, c'est que les malades trop gourmands & le médecin trop complaisant laissent empirer le mal, & le rendent incurable.

RHUMB, f. m. (*terme de Navigation.*) c'est un cercle vertical quelconque d'un lieu donné, ou l'intersection de ce cercle avec l'horizon. Voyez VERTICAL.

Par conséquent les différens *rhumbs* répondent aux différens points de l'horizon. Voyez HORIZON.

C'est pour cela que les marins donnent aux différens *rhumbs* les mêmes noms qu'aux différens vents & aux différens points de l'horizon. Voyez VENT.

On compte ordinairement 32 *rhumbs*, que l'on représente par 32 lignes tirées sur la carte, & qui partant d'un même centre, occupent à distances égales, toute l'étendue du compas. Voyez COMPAS.

Aubin définit le *rhumb*, une ligne tirée sur le globe terrestre, ou sur une carte marine, pour représenter un des 32 vents qui peuvent conduire un vaisseau. De sorte que le *rhumb* que suit un vaisseau, est regardé comme sa route.

Les *rhumbs* se divisent & se subdivisent d'une manière analogue aux points auxquels ils répondent. Ainsi le *rhumb* répond à un point cardinal, le demi-

rhumb au point collatéral, c'est-à-dire, qui est éloigné du premier de 45 degrés; le quart de *rhumb* fait avec celui-ci un angle de 22°. 30', & le demi-quart de *rhumb* fait un angle de 11°. 15' avec le quart de *rhumb*. Voyez CARDINAL, COLLATÉRAL, &c.

Ligne du rhumb ou *loxodromie*, terme de navigation, qui signifie la courbe que décrit un vaisseau, en conservant toujours le même *rhumb*, c'est-à-dire, en faisant toujours le même angle avec le méridien.

Cet angle est appelé *angle de rhumb* ou *angle loxodromique*. Voyez LOXODROMIE & LOXODROMIQUE.

L'angle que fait la ligne du *rhumb* avec une parallèle quelconque à l'équateur, est appelé *complément du rhumb*. Voyez COMPLÉMENT.

Si le vaisseau fait voile nord & sud, il fait alors un angle infiniment petit avec le méridien, c'est-à-dire, il lui est parallèle, ou plutôt il vogue sur le méridien même. S'il fait voile est & ouest, il coupe tous les méridiens à angles droits.

Dans le premier cas, il décrit un grand cercle; dans le second, il décrit, ou l'équateur, ou une parallèle; si le chemin du vaisseau est entre les points cardinaux, ce n'est point un cercle qu'il parcourt, puisqu'un cercle décrit sur la surface du globe ne peut couper à angles égaux tous les méridiens. Par conséquent il décrit une autre courbe dont la propriété est de couper tous les méridiens sous le même angle. Cette courbe est celle qu'on nomme *loxodromie*, ou *ligne du rhumb*.

C'est une espèce de spirale analogue à la spirale logarithmique, & qui, comme elle, fait une infinité de tours, avant d'arriver à un certain point vers lequel elle tend, & dont elle s'approche continuellement. Voyez SPIRALE & LOGARITHMIQUE.

Le point asymptotique de la loxodromie est le pôle, auquel elle ne peut jamais arriver, quoiqu'elle s'en approche aussi près qu'on veut. Voyez POLE.

La ligne que décrit un vaisseau poussé par un vent qui fait toujours le même angle avec le méridien, est une loxodromie, excepté dans les deux cas dont nous avons parlé ci-dessus. Cette ligne est l'hypothèse d'un triangle rectangle dont les deux autres côtés sont le chemin du vaisseau en latitude & en longitude. La latitude est connue par observation. Voyez LATITUDE; & l'angle du *rhumb* avec l'un ou l'autre des deux côtés du triangle, est connu par le compas qui sert à cet usage. Voyez COMPAS.

Par conséquent tout ce qu'il est nécessaire de calculer, est la longueur de la ligne du *rhumb*, ou, ce qui est la même chose, le chemin que le vaisseau parcourt. Voyez NAVIGATION & LOCK.

Si *PA*, *PF*, *FG*, *Planch. navig. fig. 7*, sont supposés des méridiens, *AI* l'équateur, *BE*, *KL*, *MN* des parallèles, *AO* représentera la loxodromie dont les angles avec les méridiens sont égaux, & différens par conséquent de ceux d'un grand cercle, puisqu'un grand cercle coupe les méridiens à angles inégaux; d'où il s'ensuit que cette courbe n'est point un grand cercle de la sphère. Par conséquent, si la première direction du vaisseau est vers *E* (en sorte que l'on fasse passer par cette première direction un grand cercle qui coupe en *E* le méridien *PE*), & que le vaisseau continue à courir sous le même *rhumb*, il n'arrivera jamais en *E*, mais à un point *O*, qui sera plus éloigné de l'équateur.

Or comme le plus court chemin d'un point à un autre de la surface d'une sphère est un arc de grand cercle qui passe par les deux points, il est évident que la loxodromie n'est pas le plus court chemin entre deux points donnés, ou la plus courte distance d'un lieu à un autre.

Usage de la loxodromie dans la navigation. 1°. Les parties de courbe *AI* & *AG*, *fig. 8*, sont entr'elles comme

comme les latitudes AL & AN des lieux I & G . 2°. Si les arcs AB , IK , HF , sont égaux en grandeur, & par conséquent d'un nombre inégal de degrés, la somme de ces arcs appelée *côté mécodynamique*, ou *milles de longitude*, n'est point égale à la différence en longitude des lieux A & G . Voyez MÉCODYNAMIQUE.

3°. La longueur de la courbe AG est à la différence de latitude GD , comme le sinus total est au cosinus de l'angle du *rhumb*.

Donc 1°. le *rhumb* que l'on suit étant donné, avec la différence en latitude réduite en milles, on aura par une simple règle de trois, la longueur correspondante de la loxodromique, c'est-à-dire, la distance du lieu A au lieu G , sous le même *rhumb*.

2°. Le *rhumb* de vent étant donné avec le chemin parcouru par le vaisseau, c'est-à-dire, la longueur de la loxodromique, on aura par une règle de trois, la différence en latitude, exprimée en milles, qu'on réduira en degrés d'un grand cercle. 3°. La différence en latitude & la longueur de la courbe ou le chemin du vaisseau étant donné en milles, on aura par une simple règle de trois, l'angle que la courbe fait avec le méridien, & par conséquent le *rhumb* de vent sous lequel on court. 4°. Puisque le cosinus d'un angle est au sinus total, comme le sinus total à la secante du même angle, il s'ensuit que la différence en latitude GD est à la longueur correspondante de la loxodromique, comme le sinus total est à la secante de l'angle de *rhumb*.

3°. La longueur de la loxodromique, ou le chemin parcouru par le vaisseau, en suivant le même *rhumb* AG , est au côté mécodynamique $AB+IK+HF$, comme le sinus total est au sinus de l'angle loxodromique GAP .

Donc 1°. le *rhumb* ou angle du *rhumb* étant donné, avec le chemin du vaisseau sur la même loxodromie AG , on aura par une règle de trois, le côté mécodynamique qu'on réduira en milles, c'est-à-dire, à la même mesure que le chemin du vaisseau. 2°. De même le côté mécodynamique $AB+IK+HF$ étant donné, avec le chemin parcouru par le vaisseau, on trouvera par une règle de trois, l'angle du *rhumb*.

4°. Le changement en latitude est au côté mécodynamique, $AB+IK+HF$, comme le sinus total est à la tangente de l'angle loxodromique PAG ou AIB .

Donc la loxodromique PAG & le changement en latitude étant donné, on trouvera par une règle de trois, le côté mécodynamique.

5°. Le côté mécodynamique $AB+IK+HF$ est moyen proportionnel entre la somme de la ligne courbe AG , & du changement en latitude GD , & la différence de ces deux lignes.

Donc si le changement en latitude GD , & la loxodromie AG sont donnés en milles, le côté mécodynamique pourra aussi être déterminé en milles.

6°. Le côté mécodynamique & la différence en latitude étant donnés, on propose de trouver la longitude AD .

Multipliez la différence en latitude GD par 6, ce qui réduira le produit en parties de 10 minutes chacune : divisez par ce produit le côté mécodynamique, le quotient donnera les milles de longitude répondant à la différence de latitude de dix en dix minutes : réduisez les milles de longitude répondans à chaque parallèle, en différences en longitudes par le moyen de la table loxodromique ; la somme de ces milles de longitude ainsi réduits sera la longitude cherchée. Voyez LONGITUDE. Chambers. (O)

RHUME, ou CATARRE sur la poitrine, subst. m. (Médecine.) c'est une altération contre nature causée par une légère phlogose ou inflammation sur la trachée artère, le larynx ou les poumons ; ou une irritation produite par une sérosité qui tombe sur ces

Tome XIV.

parties, qui blesse les fonctions qui en dépendent.

Généralement parlant, les catarrhes de poitrine ou *rhumes*, sont précédés de pesanteur de tête, engourdissement des sens, d'une grande lassitude ; il survient ensuite un sentiment de froid sur toute la surface du corps, & un léger frisson au dos. Souvent une grande difficulté de respirer, des douleurs vagues autour des épaules, & enfin un petit mouvement de fièvre. Mais si le catarre est causé par une inflammation, les symptômes sont plus violens ; on ressent de l'ardeur, de la douleur, & tout le corps est comme en phlogose. Dans le catarre froid les humeurs sont plus visqueuses & plus grossières, & le malade est saisi de froid.

Enfin on peut regarder le *rhume* en général comme une légère péripneumonie qui est prête à commencer.

Les causes éloignées du *rhume* sont les mêmes que celles du catarre. Voyez CATARRE.

Le traitement doit être différent selon les causes & les symptômes.

1°. Les diurétiques & les sudorifiques avec les atténuaans de tout genre, conviennent pour diviser les humeurs visqueuses, & faire couler celles qui sont trop lentes & en congestion.

2°. Les mucilagineux, les incrassans conviennent dans les *rhumes* produits par l'acrimonie & la chaleur de la sérosité.

3°. Les relâchans sont indiqués dans la tension, les humectans dans la sécheresse, les adoucissans dans la rigidité & l'aspérité de la gorge & la douleur. Les narcotiques & les anodins sont excellens dans tous les cas de douleurs & de spasmes qui accompagnent le *rhume* ; mais ces derniers demandent la saignée.

Si les premières voies ou les secondes sont remplies de saburre, si le ventre n'est pas libre, les lavemens émolliens, les purgatifs, les émétiques doux sont indiqués.

Mais comme rien n'entretient davantage le *rhume* & les catarrhes, que l'abord de nouvelles humeurs sur la partie, la saignée qui les diminue, & la diète, sont aussi deux grands remèdes dans ces cas. D'ailleurs, le *rhume* demande particulièrement la saignée, parce que l'état naturel du poumon, qui reçoit autant de sang que le reste du corps, étant d'être dans une tension continuelle, il se trouve surchargé dans le *rhume*. Nous sommes d'avis que la saignée doit être souvent répétée, mais à petite dose dans le *rhume* qui est accompagné de chaleur & de douleur ; au lieu que dans les *rhumes* séreux, nous pensons que la saignée peut aussi y être utile.

On doit donc éviter de se mettre en les mains de ces mauvais praticiens, de ces timides médecins, qui pour épargner le sang de leur malade, ou dans la crainte d'affaiblir la poitrine, comme ils disent, se gardent bien de saigner dans les *rhumes*, & laissent durer des années entières des *rhumes* qu'une légère saignée suivie d'un purgatif & de quelques atténuaans, eût guéri tout à coup.

Il ne faut pas moins redouter la pratique douce & la médecine emmiellée de ces médecins huileux, qui ne connoissent que les huiles d'amandes douces & de lin, les sirops de guimauve & de diacode dans tous les *rhumes*, qui n'ordonnent que des calmans, & qui n'ont jamais su employer les remèdes atténuaans dans les *rhumes* qui naissent cependant pour la plupart de la viscosité de l'humeur bronchique. Ces assassins ne sont pas moins coupables que ceux qui emploient des remèdes violens à tout propos ; les huileux & les remèdes adoucissans & incrassans étant de vrais poisons dans le *rhume*, qui a pour cause le relâchement des bronches, l'épaississement du sang, l'obstruction des tuyaux bronchiques.

Ainsi la pratique doit varier autant dans le *rhume* ;

que les causes qui l'ont produit. Il est bon quelquefois d'employer les béchiques expectorans; d'autres fois les sudorifiques, les alkalis volatils, les sels volatils huileux, & souvent les vésicatoires: les ventouses appliquées entre les épaules ont guéri des *rhumes* séreux, invétérés & incurables par toute autre voie.

Remarquez ici sur-tout qu'il arrive des *rhumes* par l'épaississement des humeurs, par le dessèchement des fibres. C'est ce qui se voit dans ceux qui combattent à tout instant sous les étendards de Vénus, ou qui sacrifient très-souvent à Bacchus. Dans ces cas les remèdes doivent être bien ménagés; la diète restaurante est le plus grand secours.

Comme on rencontre par-tout des personnes qui cherchent des remèdes formulés pour le *rhume*, nous allons en marquer ici quelques-uns.

Looch commun adoucissant. Prenez du sirop de guimauve, de l'huile d'ainandes douces, de chaque une once; du blanc de baleine dissout dans l'huile ci-dessus, un gros: mêlez le tout ensemble pour un looch à prendre dans le *rhume* avec toux, par cuillerée; & le laissant fondre dans la bouche, il atténue, il fait cracher; il convient dans la toux avec chaleur modérée, dans la difficulté de cracher.

Looch anti-asthmaticque, bon dans le rhume avec sérosité. Prenez du sirop d'erysimum, de lierre terrestre, de l'oxymel scillitique, de chacun une once; du blanc de baleine dissout dans l'huile, un gros; de poudre d'iris de Florence, de feuilles d'hyssope séchées, de chaque un scrupule: mêlez le tout pour un looch à prendre par cuillerée dans le *rhume* avec trop de sérosité, dans l'épaississement de l'humeur bronchique. Voyez POTION HUILEUSE, BECHIQUES, ALTERANS, EXPECTORANS, PERIPNEUMONIE.

Opiat restaurant dans le rhume. Prenez des poudres de feuilles de scordium, d'hyssope, de sauge, de mélisse & de cataire séchées, de chaque trois gros; de confécion alkermes, demi-once; d'extract de genievre & d'absinthe, de chacun six gros; de sirop de karabé & de roses simples, de chaque une once & demie: faites du tout un opiat dont on donnera au malade trois gros par jour dans les *rhumes* avec expectoration lente, sans ardeur ni fièvre aiguë.

On ordonnera par-dessus chaque, un verre de lait coupé avec l'eau d'orge. Voyez CATARRE & TOUX.

RHUME DE CERVEAU, (*Médecine.*) la génération trop abondante de la mucoité nasale, & son changement morbifique ordinairement en une humeur tenue & âcre, quelquefois plus épaisse, accompagnée d'une légère inflammation des narines, de mal de tête, & de tout le corps, & souvent d'une légère fièvre, s'appelle *rhume de cerveau* dans le langage ordinaire.

La suppression de la matière de l'insensible transpiration déposée à la membrane du nez, paroît fournir la plus grande abondance de cette humeur.

De-là 1°. toutes les causes qui dérangent l'insensible transpiration, produisent tout d'un coup ce mal, sur-tout si la chaleur ou le mouvement du corps l'ont rendue plus âcre, & qu'ensuite un froid subit empêche cette matière de s'exhaler: d'où il arrive que dans certains tems de l'année, dans les changemens de vents, & quand on se découvre le corps, autant de fois on est attaqué de *rhumes de cerveau*.

2°. La foiblesse naturelle dans cette membrane produite par l'âge ou par l'inspiration d'un air trop froid, est cause que cette humeur s'y amasse. 3°. L'abus des sternutatoires y attire cette sérosité.

L'humeur qui s'écoule y est d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus tenue, plus abondante, plus chaude & d'une plus longue durée. L'épidémique qui arrive sans un changement manifeste de la qualité de l'air, est plus dangereuse. Celle qui est une

suite de la foiblesse naturelle annonce la longueur de la maladie.

La sécrétion plus abondante qui s'y fait de l'humeur en question, présente d'abord une mucoité & des crachats plus abondans; elle détruit le sentiment de l'odorat, cause une respiration difficile dans le nez, une sensation de gravité à sa racine & aux parties antérieures de la tête, la dureté de l'ouïe, la somnolence & la céphalalgie. 2°. Par son acrimonie, elle produit l'éternuement, la toux, la rougeur des narines, leur excoriation, la phlogose des yeux accompagnée de larmes plus abondantes; quelquefois l'ozone & le polype. 3°. Quand le mal descend jusqu'à l'estomac, il détruit l'appétit & la digestion. Enfin lorsque la matière se communique à toute l'habitude du corps, elle est suivie de fièvre, de cachexie & de paleur.

Dans le traitement de cette maladie on doit avoir recours aux diaphorétiques & aux sudorifiques pour attirer à la peau cette humeur & la faire sortir. Dans l'usage des topiques, il faut choisir ceux qui sont humectans, capables de couvrir la partie, de l'échauffer, & de la préserver de la pourriture, suivant la différence & l'acreté de l'humeur morbifique. Souvent les hypnotiques conviennent pour accélérer la coction de cette matière. (*D. J.*)

RHUS, f. m. (*Botan.*) genre de plante dont les feuilles sont crénelées ou à trois dents; son calice est petit, dentelé, & fendu en cinq quartiers. Les fleurs sont approchantes de celles de la rose, pentapétales & disposées en bouquets. L'ovaire qui est au fond du calice devient une capsule ronde, remplie d'une graine unique, & à-peu-près sphérique.

Les Botanistes comptent une douzaine d'espèces de *rhus*, dont la plupart sont d'Afrique & d'Amérique; mais les deux espèces principales les plus connues sont le *rhus* à feuilles d'ormeau, & le *rhus* de Virginie. La première s'appelle en françois *sumac*, & la seconde *sumac de Virginie*. Nous les décrirons l'un & l'autre au mot **SUMAC**. (*D. J.*)

RHUS, (*Géogr. anc.*) bourg de l'Attique. Pausanias, *l. I. ch. xij.* rapporte qu'on lui donna ce nom, à cause qu'anciennement l'eau des montagnes voisines tomboit sur ce bourg. M. Spon, *voyages de Grece, c. ij. p. 170.* nous apprend que ce bourg est entièrement abandonné, & tombe en ruine. On y voit quelques inscriptions anciennes, & une entre autres d'un certain Nicias fils d'Hermias, qui fut le premier à ce que dit Pline, *l. VII. c. lvi.* qui inventa le métier de foulon. (*D. J.*)

RHUSUNCORÆ, (*Géogr. anc.*) ville de la Mauritanie césarienne. Elle étoit, selon Ptolomée, *l. IV. c. ij.* entre *Addyme* & *Jomnyum*. C'est la même que l'itinéraire d'Antonin appelle *Rufucurum*, & sans doute aussi la même qui est nommée *Rufucurium* par Pline, *l. V. c. ij.* Cette ville a été colonie romaine, & ensuite honorée d'un siège épiscopal. (*D. J.*)

RHYAS, ou **RHÆAS**, terme de Chirurgie; consommation de la caroncule lacrymale qui est au grand angle de l'œil. Voyez CARONCULE LACRYMALE.

Cette maladie est l'effet de l'ulcération de cette partie. L'acreté des larmes & l'application inconsidérée des remèdes mordicans, peuvent être la cause de l'inflammation & de l'ulcération qui produit la destruction de la caroncule lacrymale.

L'usage de cette partie fait voir que le *rhyas* occasionne un écoulement involontaire des larmes, auquel on peut remédier. Voyez **RHÆAS**. (*Y*)

RHYMNUS, (*Géogr. anc.*) fleuve de la Scythie, en-deçà de l'Imäus. Ptolomée, *l. VI. c. xiv.* qui dit que ce fleuve prenoit sa source dans les monts *Rhymnici*, place son embouchure entre celle du fleuve *Rha* & celle du fleuve *Däis*. Mercator l'appelle *Saick*. C'est le *Rhæmnus* d'Ammien Marcellin. (*D. J.*)

RHYNCOLITES, f. m. (*Hist. nat. Ichthyolog.*) nom donné par quelques naturalistes aux pointes cylindriques des oursins pétrifiés ou échinites. Voyez OURSINS & ÉCHINITES.

RHYNDACUS, (*Géog. anc.*) fleuve de la Mysie asiatique, qu'il sépare de la Bithynie, selon Ptolomée, l. V. c. j. Pomponius Mela, l. I. c. xix. dit qu'il prend sa source au mont Olympe. Pour parler plus exactement, c'est du lac Abouillona que sort le *Rhyndacus*, & ce lac, qui a 25 milles de tour, est le grand égoût du mont Olympe. Plin., l. V. c. xxxij. nous apprend que le *Rhyndacus* se nommoit auparavant *Lycus*. Il est appelé *Mégistus* par le scholiaste d'Apollonius, *Lastacho* par Niger, & *Lopadius* par d'autres. Il se jette dans la Propontide auprès de Cizyque.

La médaille de Marc-Aurèle, au revers de laquelle se voit le *Rhyndacus* à longue barbe, couché & appuyé sur une urne, tenant un roseau de la main gauche, & poussant de la droite un bateau, fait entendre que cette rivière étoit navigable dans ce tems-là. Le *Rhyndacus* sort du lac d'Abouillona, environ deux milles au-dessus de Lopadi; il est profond & porte bateau, quoique depuis longtems personne ne prenne soin de nettoyer cette rivière; on la passe à Lopadi, sur un pont de bois.

Le *Rhyndacus* est fameux dans l'histoire romaine par la défaite de Mithridate. Ce prince, qui venoit d'être battu à Cizyque, ayant appris que Lucullus assiégeoit un château en Bithynie, y passa avec sa cavalerie & le reste de son infanterie, dans le dessein de le surprendre; mais Lucullus averti de sa marche, le surprit lui-même, malgré la neige & la rigueur de la saison. Il le battit à la rivière de *Rhyndacus*, & fit un si grand carnage de ses troupes, que les femmes d'Apollonia sortirent de leur ville pour dépouiller les morts, & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la plupart des circonstances dont Plutarque nous a instruit. L'on reconnoît l'embouchure du *Rhyndachus*, par une île que les anciens ont nommée *Berbicos*. (D. J.)

RHYPÆ, (*Géog. anc.*) ville de l'Achaïe. Strabon, l. VIII. p. 487. & Etienne le géographe en parlent. Le premier, qui dit qu'elle étoit ruinée de son tems, lui donne un territoire appelé *Rhypidis*, & il y met un bourg nommé *Leuctrum*, qui dépendoit de la ville *Rhypæ*. (D. J.)

RHYPAROGRAPHE, (*Peint.*) *rhyparographus* signifie dans Plin. une peintre qui ne peint que des grotesques; des noces de village, des bambochades. (D. J.)

RHYPHIQUES, adj. terme de Médecine, qui signifie des remèdes détergens & purifiants. Voyez DÉTERGENS.

RHYTHME, f. m. (*Poésie latine.*) *ῥυθμός* chez les Grecs, c'est-à-dire cadence, & alors il se prend dans le même sens que le mot nombre. Voyez NOMBRE.

Il désigne encore en général la mesure des vers; mais pour dire quelque chose de plus particulier, le *rhythme* n'est qu'un espace terminé selon certaines lois. Le metre est aussi un espace terminé, mais dont chaque partie est remplie selon certaines lois.

Pour expliquer nettement cette différence, supposons un *rhythme* de deux tems. De quelque façon qu'on le tourne il en résulte toujours deux tems. Le *rhythme* ne considère que le seul espace: mais si on remplit cet espace de sons; comme ils sont tous plus ou moins longs ou brefs, il en faudra plus ou moins pour le remplir: ce qui produira différens metres sur le même *rhythme*, ou, si l'on veut, différens partages du même espace. Par exemple, si les deux tems du *rhythme* sont remplis par deux longues, le *rhythme* devient le metre qu'on appelle *spondée*; s'ils sont remplis par une longue & deux breves, le *rhythme*,

Tome XIV.

sans cesser d'être le même, devient dactyle; s'il y a deux breves & une longue, c'est un anapeste; s'il y a une longue entre deux breves, c'est un amphibrasque; enfin, quatre breves feront un double pyrrique. Voilà cinq especes de metres ou de piés sur le même *rhythme*. Cours de Belles-lettres. (D. J.)

RHYTHME, (*Prose.*) c'est comme dans la poésie la mesure & le mouvement; l'un & l'autre se trouvent dans la prose, ainsi que dans la poésie. En prose la mesure n'est que la longueur ou la brièveté des phrases, & leur partage en plus ou moins de membres; & le mouvement résulte de la quantité de syllabes dont sont composés les mots. Les effets du *rhythme* sont connus dans la poésie. Sa vertu n'est pas moindre en prose. Il est impossible de prononcer une longue suite de paroles sans prendre haleine: quand celui qui parle pourroit y suffire; ceux qui l'écoutent ne pourroient le supporter: il a donc été nécessaire de diviser le discours en plusieurs parties: on a encore sous-divisé ces parties, & on y a inséré d'autres pauses de plus ou de moins de durée, selon qu'il étoit convenable, & de-là s'est formé ce qu'on peut appeler la mesure de la prose: c'est le besoin de respirer; c'est la nécessité de donner de tems-en-tems quelque relâche à ceux qui nous écoutent, qui a fait partager la prose en plusieurs membres, & ce partage, perfectionné par l'art, est devenu une des grandes beautés du discours; mais cet embellissement ne peut se séparer du nombre; c'est-à-dire, de la quantité des syllabes. Les phrases ne peuvent plaire que lorsqu'elles sont composées de piés convenables: c'est alors que la prose s'accommodant à toutes les variétés du discours, s'insinue dans les esprits, les remue, & les échauffe: c'est alors qu'elle devient une espece de musique qui offre partout une mesure réglée, un mouvement déterminé & des cadences variées & gracieuses. D'abord l'oreille seule & le goût des écrivains avoient réglé le *rhythme* de la prose: ensuite l'art le perfectionna; & on assigna à chaque style l'espece de pié qui lui convenoit davantage, soit pour le style oratoire, soit pour le style historique, soit pour le dialogue; en un mot pour quelque espece de style que ce fût, la mesure & le mouvement étoient déterminés par des regles, en prose ainsi qu'en poésie; & ces regles étoient regardées comme si essentielles, que Cicéron n'en dispense pas même les orateurs qui avoient à parler sur le champ. (D. J.)

RHYTHME, f. m. (*Musique.*) *ῥυθμός*, peut se définir généralement, la proportion que les parties d'un tems, d'un mouvement, & même d'un tout ont les unes avec les autres: c'est, en musique, la différence du mouvement qui résulte de la vitesse ou de la lenteur, de la longueur ou de la brièveté respective des notes.

Aristide Quintilien divise le *rhythme* en trois especes; savoir, celui des corps immobiles, lequel résulte de la juste proportion de leurs parties, comme dans une statue bien faite. Le *rhythme* du mouvement local, comme dans la danse, la démarche bien composée, les attitudes des pantomimes; ou enfin celui des mouvemens de la voix & de la durée relative des sons dans une telle proportion que, soit qu'on frappe toujours la même corde, comme dans le son du tambour, soit qu'on varie les sons de l'aigu au grave, comme dans la déclamation & le chant, il puisse, de leur succession, résulter des effets agréables par la durée ou la quantité. C'est de cette dernière espece de *rhythme* seulement que j'ai à parler dans cet article; sur les autres voyez PANTOMIMES, DANSE, SCULPTURE.

Le *rhythme* appliqué au son ou à la voix, peut encore s'entendre de la parole ou du chant. Dans le premier sens, c'est du *rhythme* que naissent le nom,

bre & l'harmonie dans l'éloquence, la mesure & la cadence dans la poésie. Voyez ÉLOQUENCE, POÉSIE, MÉTRIQUE, VERS, &c. Dans le second, le *rhythme* s'applique à la valeur des notes, & s'appelle aujourd'hui *mesure*. Voyez VALEUR DES NOTES, MESURES, TEMS. Quant au *rhythme* de la musique des anciens, voici à-peu-près l'idée qu'on en doit avoir.

Comme les syllabes de la langue grecque avoient une quantité & des valeurs beaucoup plus sensibles & mieux distinguées que celles de notre langue, & que les vers, qu'on chantoit étoient composés d'un certain nombre de piés que formoient ces syllabes longues ou breves différemment combinées; le *rhythme* du chant suivoit régulièrement la marche de ces piés, & n'en étoit proprement que l'expression. Il se divisait ainsi qu'eux en deux tems, l'un frappé & l'autre levé, & l'on en comptoit trois genres, & même quatre & plus, selon les divers rapports de ces tems. Ces genres étoient l'égal, qu'ils appelloient aussi *dactilique*, où le *rhythme* étoit divisé en deux tems égaux: le *rhythme* double, trochaïque ou iambique, dans lequel la durée de l'un des deux tems étoit double de celle de l'autre; le sesquialtere, qu'ils appelloient aussi *péonique*, dont la durée de l'un des tems étoit à celle de l'autre en rapport de deux à trois; & enfin l'épitrète moins usité, où le rapport des deux tems étoit de trois à quatre. Les tems de ces *rhythmes* étoient susceptibles de plus ou moins de lenteur par un plus grand ou moindre nombre de syllabes ou de notes longues ou brèves, selon le mouvement, & dans ce sens, un tems pouvoit recevoir jusqu'à huit degrés différens de mouvement par le nombre des syllabes qui le composoient: mais les deux tems conservoient toujours entr'eux la proportion déterminée par le genre du *rhythme*.

Outre cela, le mouvement & la marche des syllabes, & par conséquent des tems & du *rhythme* qui en résultoit, étoit susceptible d'accélération ou de ralentissement, selon l'intention du poète, l'expression des paroles, & le caractère des passions qu'il falloit exciter. Ainsi, de ces deux moyens combinés naissoit une foule de modifications possibles dans le mouvement d'un même *rhythme*, qui n'avoit d'autres bornes que celles au-deçà ou au-delà desquelles l'oreille n'est plus à portée d'apercevoir les proportions.

Le *rhythme*, par rapport aux piés qui entroient dans la poésie qu'on mettoit en musique, se partageoit en trois autres genres; le simple, qui n'admettoit qu'une sorte de piés; le composé, qui résultoit de deux ou plusieurs especes de piés, & le mixte, qui pouvoit se résoudre en deux ou plusieurs *rhythmes* égaux ou inégaux, ou se battre arbitrairement à deux tems égaux ou inégaux, selon les diverses conditions dont il étoit susceptible.

Une autre source de variété dans le *rhythme* des anciens étoit les différentes marches ou successions de ce même *rhythme*, selon l'espece des vers. Le *rhythme* pouvoit être uniforme, c'est-à-dire, se battre toujours en deux tems égaux, comme dans les vers hexamètres, pentamètres, adoniens, anapestiques, &c. ou toujours inégaux, comme dans les vers purs iambiques, ou diversifiés, c'est-à-dire mêlés de piés égaux & d'inégaux, comme dans les sczons, les coriambiques, &c. Mais dans tous ces cas, les *rhythmes*, même semblables ou égaux, pouvoient être fort différens en vitesse, selon la nature des piés. Ainsi, de deux *rhythmes* égaux en genre, résultans l'un de deux spondées, & l'autre de deux pyrriques, le premier auroit pourtant été double de l'autre en durée.

Les silences se trouvoient encore dans le *rhythme* ancien, non à la vérité comme les nôtres, pour faire taire seulement quelque une des parties, ou pour donner quelque caractère au chant; mais uniquement

pour remplir la mesure de ces vers appelés *catalectiques*, qui demeuroient courts faute d'une syllabe; ainsi les silences ne pouvoient jamais se trouver qu'à la fin du vers pour suppléer à cette syllabe.

À l'égard des tenues, ils les connoissoient sans doute, puisqu'ils avoient un mot pour les exprimer; la pratique en devoit cependant être fort rare parmi eux, du moins cela peut-il s'inférer de la nature de leurs notes & de celle de leur *rhythme*, qui n'étoit que l'expression de la mesure & de la cadence des vers. Il paroît aussi qu'ils ne connoissoient pas les roulemens, les syncopes, ni les points, à moins que les instrumens ne pratiquassent quelque chose de semblable en accompagnant la voix: de quoi nous n'avons nul indice.

Vossius dans son livre *de poematum cantu & viribus rhythmi*, relève beaucoup le *rhythme* ancien, & il lui attribue toute la force de l'ancienne musique. Il dit qu'un *rhythme* détaché, comme le nôtre, qui ne représente point les formes & les figures des choses ne peut avoir aucun effet, & que les anciens nombres poétiques n'avoient été inventés que pour cette fin que nous négligeons; il ajoute que le langage & la poésie moderne sont peu propres pour la musique, & que nous n'aurons jamais de bonne musique vocale jusqu'à ce que nous fassions des vers favorables pour le chant, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous réformions notre langage, en y introduisant, à l'exemple des anciens, la quantité & les piés mesurés, & en proscrivant pour jamais l'invention barbare de la rime.

Nos vers, dit-il, sont précisément comme s'ils n'avoient qu'un seul pié: de sorte que nous n'avons dans notre poésie aucun *rhythme* véritable; & qu'en fabriquant nos vers, nous ne pensons qu'à y faire entrer un certain nombre de syllabes, sans presque nous embarrasser de quelle nature elles sont. J'ai peur que ceux qui se sont tant moqués de tous ces raisonnemens de Vossius, ne fussent encore moins bons connoisseurs en musique que Vossius ne l'étoit lui-même. Voyez MUSIQUE. (S)

RHYTHME, (*Medecine.*) ce mot est entièrement grec *ρhythmos*, il signifie littéralement *cadence*, Hérophile est le premier qui l'ait employé dans le langage de la Médecine, où il l'a transporté de la Musique; il a prétendu exprimer par ce mot une espece de modulation & de *cadence*, semblable à celle que produisent les instrumens de musique, qui résulte des différens rapports de force, de grandeur, de vitesse, d'égalité & d'inégalité qu'on peut observer dans plusieurs pulsations; ces rapports pouvant se trouver dans toutes les variations du pouls, on multiplie les *rhythmes* ou *cadences* à l'infini: c'est sur ce fondement que porte l'analogie que cet auteur a établie entre la musique & la doctrine du pouls; analogie qu'il a poussée trop loin, & qui l'a fait tomber dans des détails aussi frivoles & minutieux que difficiles à concevoir.

Il y a un *rhythme* propre à chaque pouls qu'il appelle *naturel* ou *enrhythme*; lorsque le pouls s'écarte de ce point, il devient *arhythme*, non pas que le *rhythme* disparoisse tout-à-fait, mais seulement qu'il s'altère. Il n'y a & ne peut y avoir qu'un seul pouls *enrhythme*, mais le pouls peut perdre sa *cadence* naturelle, c'est-à-dire être *arhythme* de trois façons principales; 1°. quand le pouls privé du *rhythme* propre aux âges prend le *rhythme* de l'âge voisin; on l'appelle alors *pararhythme*; 2°. lorsque le pouls *arhythme* prend le *rhythme* d'un autre âge quelconque, on lui donne alors l'épithète de *heterorhythme*; 3°. enfin, il est *enrhythme* lorsque sa *cadence* est différente de celle de tous les âges; ce pouls peut se subdiviser en un grand nombre d'autres. Ce que nous avons dit de l'âge peut s'appliquer aux saisons, aux tempé-

ramens, aux constitutions particulières ; & enfin à toutes les circonstances essentielles ; le pouls persistant dans l'état qui leur est analogue est *enrhythme* ; il devient *arhythme* lorsqu'il sort de cet état, & prend les autres titres suivant la manière dont il s'en éloigne.

Le *rhythme* peut avoir lieu avec égale ou inégale proportion ; c'est-à-dire lorsque le tems de la dilatation de l'artère est égal à celui de la contraction, ou lorsque ces deux tems sont inégaux ; dans ce dernier cas les excès d'inégalité peuvent être fixes, réglés ou indéterminés ; ainsi le tems de la distention peut être double, triple, quadruple, &c. ou être à ce tems comme 5, 8, 12, 15, ou d'autres nombres quelconques sont à 1, 2, 3, 4, &c. ce qui, comme l'on voit, peut donner lieu à une infinité de caractères ; mais ils sont encore plus multipliés, si l'on a égard aux différens excès d'inégalité qui ne suivent aucune proportion constante, aucun ordre déterminé. Dépouillés des ouvrages dans lesquels Hérophile avoit exposé sa doctrine, nous n'avons que des connoissances très-imparfaites que nous devons aux extraits obscurs que Galien en a donné, on peut consulter son grand traité du pouls ; de *diff. puls. lib. I. cap. ix.* & l'abrégé que nous en avons donné à l'article *POULS* (doctrine de Galien sur le).

RHYTHMIQUE, adj. *ῥυθμικὴ*, étoit, dans l'ancienne musique, la partie qui servoit à régler le rythme. Voyez *RHYTHME*.

La *rhythmique* avoit pour objet les mouvemens dont elle regloit la mesure, l'ordre & le mélange de la manière la plus propre pour émouvoir les passions, les entretenir, les augmenter, les diminuer ou les adoucir ; elle renfermoit aussi la science des mouvemens muets, & en général de tous les mouvemens réguliers ; mais elle se rapportoit principalement à la Poésie. Voyez *POÉSIE*. (S)

RHYTHMOPŒIA, f. f. *ῥυθμοποιία*, dans l'ancienne musique, selon l'expression d'Aristide Quintilien, une faculté musicale qui enseignoit les règles des mouvemens ou du rythme. Voyez *RHYTHME*.

Les anciens ne nous ont laissé que des préceptes fort généraux sur cette partie de leur musique, & ce qu'ils en ont dit se rapporte toujours aux paroles & aux vers destinés pour le chant. (S)

R I

RI, RIC, RIX, (*Lang. celtique.*) ces trois vieux mots celtiques ont à-peu-près la même signification ; *ri* veut dire *fort*, selon Cambden ; *ric* signifie *puissant*, en saxon, & *rix* de même. De-là les mots *atheleric*, *chilperic*, *cingentorix*, *vividorix*, &c. *chilperic* veut dire *adjutor fortis*, selon le poète Fortunatus. (D. J.)

RIADHIAT, f. m. (*Hist. mod. superstition.*) c'est une pratique superstitieuse en usage chez les Mahométans, & sur-tout chez ceux de l'Indostan. Elle consiste à s'enfermer pendant quinze jours dans un lieu où il n'entre aucune lumière ; durant ce tems le dévot musulman qui s'est reclus, répète sans cesse le mot *hou*, qui est un des attributs de Dieu ; il ne prend d'autre nourriture que du pain & de l'eau après le coucher du soleil. Les cris redoublés de *hou*, les contorsions dont le pénitent les accompagne, le jeûne rigoureux qu'il observe ne tardent pas à le mettre dans un état violent ; alors les Mahométans croient que la force de leurs prières oblige le diable à leur révéler l'avenir, & ils s'imaginent avoir des visions.

RIALEXA ou *REALEJO*, (*Géog. mod.*) ville fort dépeuplée de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne sur une petite rivière, à 2 lieues de la mer du Sud, où elle a un grand havre qui porte le même nom, & qui peut contenir deux cens voiles. On y mouille par sept à huit brasses d'eau, fond

de sable clair & dur ; la ville a trois églises & un hôpital, mais l'air y est très-mal sain, à cause du voisinage des marais. *Latit. 12. 28.* (D. J.)

RIBADAVIA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne, dans la Galice, au confluent du Migno & de l'Avia, à 8 lieues au sud-ouest d'Orense. Son terroir produit le meilleur vin de toute l'Espagne. Il y a quatre paroisses, deux communautés religieuses, & un hôpital. Cette ville a été formée par D. Garcie, fils de Dom Ferdinand le grand. Les Dominicains occupent son ancien palais ; il semble qu'en Espagne les moines aient succédé aux rois. *Long. 9. 48. Latit. 42. 15.*

RIBADEO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la Galice, sur le bord occidental de la rivière de même nom, à 10 lieues de Lueca ; elle est sur la pente d'un rocher, & c'est le dernier port de la province du côté de l'orient ; elle a été assez long-tems la résidence de l'évêque de Mondonnedo. *Long. 10. 45. lat. 43. 42.* (D. J.)

RIBADOQUIN, f. m. (*Art milit.*) ancienne pièce d'artillerie, à 36 calibres de long, tirant une livre & trois quarts de plomb, avec autant de poudre.

RIBAGORZA, (*Géog. mod.*) comté d'Espagne, dans l'Aragon, le long des frontières de la Catalogne. Cette seigneurie qui a eu autrefois titre de royaume, a 15 lieues de long, sur 6 de large ; mais c'est un pays tout dépeuplé. Vénasque en est le chef-lieu ; c'est une place frontière, avec un château, sur les murs duquel on tient de grosses pierres, au lieu de canon. (D. J.)

RIBAS, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la nouvelle Castille, au bord de la rivière de Xarama, à 3 lieues de Madrid. Elle a été fondée en 1100, par un capitaine nommé Guillaume de Ribas, d'où lui vient son nom. (D. J.)

RIBAUEQUER, f. m. (*Art milit.*) arc de 15 piés de long, ou de douze au moins, arrêté sur un arbre large d'un pié, où l'on avoit creusé un canal pour y placer un javelot de cinq à six piés, ferré, empenné, & fait quelquefois de corne. On le dressoit sur une muraille. On le bandoit avec un tour ; la chasse en étoit telle que le javelot pouvoit percer quatre hommes de suite. Cette machine étoit semblable au scorpion : on l'appelloit aussi *arbalète de passe*.

RIBAUDON, (*Géog. mod.*) île de France, sur la côte de Provence, entre cette côte & l'île de Poquerolles ; c'est une des îles d'Hyères. Les anciens l'ont connue sous le nom de *Sturium*. (D. J.)

RIBAUDS, f. m. (*Art milit.*) corps de soldats qui étoit dans les armées de Philippe Auguste. Ces *ribauds* étoient des gens déterminés, qui affrontoient hardiment les plus grands périls, quoiqu'ils ne fussent armés qu'à la légère. Ils avoient beaucoup de rapport à nos grenadiers d'aujourd'hui ; mais ils se décrièrent tellement dans la suite par leurs débordemens, que pour signifier un *débauché* qui faisoit gloire de ses débauches, on disoit que c'étoit un *ribaud* ; c'étoit une grosse injure dès le tems de St. Louis. *Hist. de la Milice françoise.* (Q)

RIBAUDS, roi des, (*Histoire de France.*) emploi que nos auteurs Durillet, Fauchet, Carondas, Pasquier & autres, ont expliqué fort diversement : car les uns estiment que c'étoit une charge honorable ; & les autres au contraire, une charge basse & ignoble. Tout cela a pu être suivant les tems ; du-moins le mot *ribaud* a été pris successivement en bonne & en mauvaise part. Il a signifié d'abord un brave, un homme fort & robuste ; ensuite *ribauds* dans les auteurs de la basse latinité, *ribaldi*, sont des valets d'armée, *servientes exercitus qui publicâ linguâ dicuntur* ribaldi. Enfin, ce mot a fini par signifier des *filoux*, des *coquins*, & sur-tout des *débauchés*. C'est dans ce sens qu'il se prend en anglois

& en italien. Matthieu Paris appliquoit ce nom dès l'année 1251, à des hommes perdus & excommuniés. Mehun dans son *Roman de la Rose*, dit que de son tems on appelloit *ribauds* les crocheteurs. *Ribaudies* est pris dans le même ouvrage pour les choses obscènes :

*Après garde que tu ne dies
Aucuns mots laids & ribaudies.*

Pour ce qui regarde le *roi des ribauds*, Fauchet dit que c'étoit un officier qui avoit charge de mettre hors de la maison du roi ceux qui n'y devoient ni manger ni coucher ; & que par cette raison il devoit faire sa visite tous les soirs dans tous les recoins de l'hôtel. Carondas pense aussi que c'étoit un sergent commis par le prévôt de l'hôtel pour les visites des choses qui regardoient sa juridiction, & lui en faire son rapport.

Dutillet élève bien davantage le *roi des ribauds* ; il prétend que c'étoit le grand prévôt de l'hôtel du roi, qui jugeoit des crimes qui se commettoient à la suite de la cour, & particulièrement par les *ribauds* & *ribaudes*, c'est-à-dire, les garçons débauchés & les filles abandonnées. L'épithète de *roi* lui étoit appliquée, comme supérieur ou juge. Tout ainsi que le grand chambellan étoit nommé le *roi des merciers* ; que la bazoche & les arbalétriers avoient leur *roi*, ledit *roi des ribauds*, continue Dutillet, avoit pour la force & exécution de son office, varlets ou archers qui ne portoient verges, & étoient de la juridiction des maîtres des requêtes de l'hôtel, lesquels anciennement avoient leur siege à la porte dudit hôtel pour ouïr les requêtes & plaintes de ceux de dehors. Enfin, il assistoit à l'exécution des criminels condamnés par le prévôt des maréchaux de France, suivant le même Dutillet.

Le *roi des ribauds* est nommé dans plusieurs arrêts *prevôt des ribauds*. Il est dit dans de vieux titres, qu'il avoit juridiction sur les jeux de dés, de brelands & les bordaux qui étoient en l'ost & chevauchée du roi ; & il prétendoit qu'il lui étoit dû cinq sols de chaque femme débauchée.

Mais personne n'est entré dans de plus grands détails que Pasquier sur le *roi des ribauds*. On peut lire ce qu'il en dit dans ses *recherches*. liv. VIII. ch. xlv. Je n'en donnerai que le précis.

Selon lui, *ribaud* est un nom qui n'étoit point odieux sous le regne de Philippe-Auguste, & ce nom étoit baillé à des soldats d'élite auxquels ce prince avoit grande créance en ses exploits militaires. Ces soldats avoient un chef ou capitaine qu'on appelloit *roi des ribauds*. Guillaume Lebreton, dans sa *Philippide* dit, que ce roi étant venu pour donner confort & aide à la ville de Mantes, que le roi Henri d'Angleterre tenoit assiégée, soudain après son arrivée, le seigneur de Bar, brave cavalier, avec ceux de sa bannière & les *ribauds* attaqua chaudement l'escarmouche, & logea l'épouvante au camp des Anglois. Philippe-Auguste, après avoir subjugué le Poitou, voulant assiéger la ville de Tours ; & trouvant la rivière de Loire lui faire obstacle, il choisit le capitaine *ribaud* pour la gayer. Or, tout ainsi que le hérault qui étoit près du roi, fut appelé *roi d'armes*, aussi fut ce capitaine appelé *roi des ribauds*. Ainsi, continue Pasquier, le recueilli du *roman de Rose*, quand le dieu d'amour assemblant son ost pour délivrer Belaccueil de la prison où il étoit détenu, le dessus du chapitre porte :

*Comment ! le dieu d'amour retient
Faux-sembant qui des fiens devient,
Dont les gens sont joyeux & beaux,
Car il le fait roi des ribauds.*

Et d'autant que cette compagnie étoit vouée à la

garde du corps du roi, il falloit que son capitaine tint pié-à-boule à la porte du château.

L'auteur des *Recherches* rapporte ensuite un extrait de la chambre des comptes, où l'on voit les fonctions du *roi des ribauds*, & ses gages qui consistoient en six deniers, une provende, un valet à gages, & soixante sols pour robe par an. Et dans un autre endroit : Jean-Crasse Ire *roi des ribauds* (qui tenoit ledit office en 1317) ne mangera point à cour ; mais il aura six deniers de pain, & deux quarts de vin, une pièce de chair & une poule, & une provende d'avoine, & treize deniers de gages, & fera monté par l'écuyer.

Peu-à-peu, continue Pasquier, cette compagnie de *ribauds* qui avoit tenu dedans la France lieu de primauté entre les guerriers, s'abâtardit, tomba en l'opprobre de tout le monde, & en je ne sai quelle engeance de putassiers ; & c'est une chose étonnante, qu'avec le tems, l'état de ce *roi des ribauds* alla tellement en raval, que je le vois avoir été pris pour exécuteur de la haute-justice.

On peut lire encore sur le *roi des ribauds* les éclaircissements donnés par M. Gouye de Longuemure à la suite de sa *dissertation* sur la chronologie des rois Mérovingiens, imprimée en 1748. (D. J.)

RIBBLE, LA, (*Géog. mod.*) rivière d'Angleterre. Elle a sa source dans le duché d'York, au nord de Gisborn, & elle court du nord oriental au midi occidental. Après avoir traversé le comté de Lancastre, elle va se jeter dans un petit golphe, & se perd dans la mer d'Irlande. (D. J.)

RIBBLECESTER, (*Géog. mod.*) Cet endroit n'est aujourd'hui qu'un village dans le comté de Lancastre sur la rivière de Ribble, à peu de distance de Preston ; mais on a lieu de croire que c'étoit autrefois une ville riche & considérable ; car on y a trouvé des médailles, divers débris de bâtimens, des statues, des colonnes, des autels, des figures de divinités payennes, & plusieurs inscriptions. Quelques savans ont pris Bremetonaca pour *Ribblecester* ; mais Camden & M. Gale placent Bremetonaca à Overburrow, & pensent que *Ribblecester* a succédé à *Coccium*, qui est à vingt-deux milles de Bremetonaca. (D. J.)

RIBEMONT ou RIBLEMONT, (*Géog. mod.*) petite ville de France en Picardie, au diocèse & élection de Laon, près de la rivière d'Oise, sur une hauteur entre Guise & la Fère, à quatre lieues de Saint-Quentin, avec une abbaye d'hommes, ordre de Saint-Benoît, fondée l'an 1083. Il y a dans la ville une prévôté royale ; c'est un gouvernement particulier du gouvernement militaire de Picardie, & elle a aussi sa coutume particulière qui dépend de celle de Vermandois. Long. 21. 8. lat. 41. 45. (D. J.)

RIBERA-GRANDE, (*Géog. mod.*) ville de l'île de San-Jago, la plus considérable de celles du cap Verd, dans la partie occidentale de l'île, à 3 lieues au nord-ouest de Praya, à l'embouchure de la rivière de San-Jago, qui prend sa source à 2 milles de la ville, entre deux montagnes. Son évêché, qui est suffragant de Lisbonne, compte toutes les îles du cap Verd dans son diocèse. La maison du gouverneur domine sur toute la ville, qui est presque entièrement peuplée de portugais. Ce gouverneur étend sa juridiction non-seulement sur les îles du cap Verd, mais encore sur tous les domaines du Portugal qui sont dans la haute Guinée. Le port, qu'on nomme *Sainte-Marie*, est au nord de la ville, & les vaisseaux y sont en sûreté. Long. 354. lat. 15. (D. J.)

RIBIS, f. f. (*Gram. & Pharmac.*) nom que les apothicaires donnent quelquefois aux groseilles rouges. Ils disent *rob de ribis*. Voyez ROB.

RIBLETTE, f. f. (*Cuisine.*) mets fait d'une tranche de bœuf, de veau ou de porc, déliée, salée,

épicee, & cuite sur le gril. Il se dit aussi d'une omelette au lard.

RIBNICK, ou RIBENICK, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg d'Allemagne, dans la principauté de Ratibor en Silésie, proche de Sora. (*D. J.*)

RIBNIZ, ou RIBBENIS, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au duché de Mecklenbourg, à 3 milles de Rostock, vis-à-vis de Damgarden. (*D. J.*)

RIBORD, f. m. (*Marine.*) c'est le second rang de planches qu'on met au-dessus de la quille pour faire le bordage du vaisseau. Ce rang forme avec le gabord, la coulée du bâtiment. Voyez GABORD.

RIBORDAGE, f. m. (*Marine & Comm.*) c'est le prix établi par les marchands, pour le dommage qu'un vaisseau fait à un autre en changeant de place, soit dans un quai, soit dans une rade. Ce dommage se paie ordinairement par moitié, lorsque l'action est intentée.

RIBOT, f. m. (*terme de Fromager.*) pilon d'une baratte pour battre la crème, & faire du beurre. *Dict. des Arts.* (*D. J.*)

RICHA, (*Antiq. rom.*) voile dont les dames romaines se couvroient la tête. On trouve ce mot dans Varron; mais il ne nous dit ni la couleur, ni l'étoffe, ni l'origine de ce voile; peut-être qu'il n'y avoit rien de particulier à nous en dire. (*D. J.*)

RICHA, f. f. (*Hist. anc.*) selon les uns un mouchoir, selon d'autres une coëffe bordée de pourpre, ou un bandeau. Quelque partie du vêtement que ce fût, il est sûr qu'il étoit à l'usage des femmes dans les sacrifices.

RICHA, (*Géog. mod.*) contrée des états du Turc en Asie, dans le Diarbekir; c'est un beglie-bergglie qui renferme sept sanguiacats, ou petits gouvernemens. (*D. J.*)

RICCIA, f. f. (*Botan.*) genre de plante de la classe des algues, selon Linnæus. En voici les caractères. La fleur mâle n'a ni pédicule, ni calice, ni pétales, ni même d'étamines, mais une simple bosslette ou sommet de forme pyramidale tronquée, & qui s'ouvre à l'extrémité quand elle est mûre. La fleur femelle croît quelquefois sur la fleur mâle, quelquefois sur différentes plantes. Elle montre à peine un calice, aucun pétale; mais elle est chargée d'un fruit sphérique, n'ayant qu'une seule loge qui contient un grand nombre de graines. Linnæi *gen. plant. pag. 507.* Micheli *nov. gen. p. 57.* (*D. J.*)

RICERCATA, f. f. (*Musique italienne.*) espèce de prélude ou de fantaisie qu'on joue sur l'orgue, le clavecin, le théorbe, &c. où il semble que le compositeur recherche les traits d'harmonie qu'il veut employer dans les pièces réglées qu'il doit jouer dans la suite. La *ricercata* demande beaucoup d'habileté, parce qu'elle se fait ordinairement sur le champ & sans préparation. *Brossard.* (*D. J.*)

RICH, f. m. (*Fourrure.*) peau d'une espèce de loup-cervier qui se trouve en Pologne & en Lithuanie, dont la fourrure est très-riche, très-fine & très-belle. Il se trouve aussi de ces animaux en Perse & en Suède, mais les uns & les autres diffèrent par la couleur. Ceux de Perse ont un fond blanc avec des mouchetures ou taches noires; leur poil est long, fin & fourni. Ceux de Suède sont rougeâtres, & ceux de Pologne & de Lithuanie d'un beau gris de fer. Ils se ressemblent tous par la figure & par la férocité, ayant la tête d'un chat & la cruauté d'un tigre. C'est une des plus belles fourrures dont il se fasse commerce dans les pays du nord; aussi se vendent-elles un prix excessif, la seule fourrure d'une robe allant quelquefois à plus de six cents écus. *Dict. de Comm.* (*D. J.*)

RICHARDIA, f. f. (*Botan.*) genre de plante dont voici les caractères. Le calice est formé d'une seule feuille découpée en six parties; il est droit, pointu, & à-peu-près de la moitié de la longueur de la fleur.

La fleur est monopétale, faite en entonnoir cylindrique, ayant les bords divisés en six segmens. Les étamines sont six filets, si courts qu'ils sont à peine visibles. Les bosslettes des étamines sont petites, arrondies, & placées sur les nœuds de la fleur. Le germe du pistil est caché sous le calice. Le style est chevelu, de la longueur des étamines, & divisé en trois parties vers la pointe. Les stigmas sont obtus. Les graines sont nues, au nombre de trois, arrondies, anguleuses, élargies à la partie supérieure & bosselées. Linnæi *gen. plant. p. 150.* (*D. J.*)

RICHBOROUGH, (*Géogr. mod.*) bourg d'Angleterre, dans la province de Kent. Cambden paroît croire que c'étoit autrefois la ville d'Angleterre appelée *Ritupia* par Ptolomée & par Ammien Marcelin. Anciennement les Anglo-Saxons lui donnoient le nom de *Reptimuth*, & Alfred de Beverley l'appelle *Richberg.* (*D. J.*)

RICHE, adj. (*Gram.*) qui a de la richesse, voyez RICHESSE. On dit il est riche. Il est riche en bestiaux, en argent, en terre, en effets mobiliers, en billets. On est riche avec peu de chose, quand on ne souffre pas du besoin de ce qu'on n'a pas. Un riche mariagé. Un riche parti. Un pays riche en blé, en vins. Une rime riche. Voyez l'article RIME. Riche en vertus, en talens, en beauté, &c.

RICHE COMPOSITION, RICHE, en Peinture, ne signifie pas toujours de l'or, des bijoux, des étoffes précieuses, &c. Les compositions riches sont celles où la fécondité du génie enrichit la matière par la beauté des formes. Une terrasse singulièrement éboulée, des cailloux, des plantes de formes & de couleurs bizarres, un voile, une draperie d'étoffe commune, des armures de fer, une cassiolette d'argille, le parfum qui s'exhale en fumée, un tourbillon de poussière enlevé par un air agité, toutes ces choses judicieusement dispensées, & traitées par une main savante, constituent une richesse de composition qui se communique à toutes les autres parties d'un tableau.

RICHEDALER, f. m. (*Monnoie.*) monnoie d'argent qui se fabrique dans plusieurs états & villes libres d'Allemagne. Il s'en fait aussi en Flandres, en Pologne, en Danemarck, en Suède, en Suisse & à Genève. Il y a peu de différence entre le *richedaler* & le *daler*, autre espèce aussi d'argent qui se frappe pareillement en Allemagne, soit pour le poids, soit pour le titre, valant également soixante sous de France, ou la pièce de huit d'Espagne. Il n'y a guère de monnoie qui ait un plus grand cours & plus universel que le *richedaler*. Il sert également dans le commerce du levant, du nord, de Moscovie & des Indes orientales; & l'on ne peut dire combien il s'en embarque sur les vaisseaux de diverses compagnies qui entreprennent le voyage de long cours. Le *richedaler* est aussi une monnoie de compte, dont plusieurs négocians & banquiers se servent pour tenir leurs livres. Cette manière de compter est particulièrement en usage en Allemagne, en Pologne, en Danemarck, &c. *Dict. de Comm.* (*D. J.*)

RICHELIEU, (*Géogr. mod.*) ville de France, dans le bas Poitou, au diocèse de Poitiers, sur les rivières d'Amable & de Veude, à 10 lieues au nord de Poitiers, & à 60 au sud-ouest de Paris. Elle fut bâtie par le cardinal de Richelieu en 1637, qui l'embellit d'un magnifique château. Ses rues sont alignées; c'est le lieu d'une élection & d'un grenier à sel. Le duché-pairie de *Richelieu*, dont cette ville est le chef-lieu, fut érigé en 1631. Long. 17. 51. lat. 47. (*D. J.*)

RICHELIEU, ÎLES DE, (*Géogr. mod.*) îles de l'Amérique septentrionale, dans le lac S. Pierre, à l'entrée du fleuve de S. Laurent. C'est un petit archipel plein d'arbres, de rats musqués & de gibier. (*D. J.*)

RICHEMOND, ou plutôt *Richmond*, (*Géograp. mod.*) ville à marché d'Angleterre, dans l'York-Shi-

re, sur la Swale, capitale du territoire qu'on appelle *Richmond-Shire*, où il y a des mines de plomb, de cuivre & de charbon de terre. Alain le Noir, comte de Bretagne, fit bâtir le bourg de *Richmond*; du tems de Guillaume le Conquérant, qui l'érigea en comté en sa faveur. Henri VIII. l'ayant érigé en duché en 1535, le donna à un de ses fils naturels, qu'il avoit eu d'Elisabeth Blunt. Il est aujourd'hui possédé par les descendans de Charles de Lénnox, fils naturel du roi Charles II. à qui ce prince l'avoit donné. Ce duché est très-considérable; le bourg a droit d'envoyer deux députés au parlement. *Long. 15. 40. lat. 54. 25. (D. J.)*

RICHEMOND, (*Géog. mod.*) grand bourg d'Angleterre dans le Surrey, à 7 milles de Londres. Le roi y jouit d'une petite & charmante maison de plaisance, décorée d'un parc qui est enclos de murs, & de jardins en boulingrins de la plus grande beauté. Qu'il est agréable, quand le cancer commence à rougir des rayons du soleil, de quitter la ville de Londres ensevelie dans la fumée, & de venir respirer l'aimable fraîcheur à *Richmond*, monter sur une de ses hauteurs, parcourir d'un coup d'œil ses plaines émaillées de mille couleurs tranchantes, & passant de plaisirs en plaisirs, se peindre les trésors de l'automne à-travers les riches voiles qui semblent vouloir borner nos regards curieux! (*D. J.*)

RICHESSSE, f. f. (*Philosoph. morale.*) ce mot s'emploie plus généralement au pluriel; mais les idées qu'il présente à l'esprit varient relativement à l'application qu'on en fait. Lorsqu'on s'en sert pour désigner les biens des citoyens, soit acquis, soit patrimoniaux, il signifie *opulence*, terme qui exprime non la jouissance, mais la possession d'une infinité de choses superflues, sur un petit nombre de nécessaires. On dit aussi tous les jours les *richesses* d'un royaume, d'une république, &c. & alors, l'idée de luxe & de superfluités que nous offroit le mot de *richesses*, appliqué aux biens des citoyens, disparoit: & ce terme ne représente plus que le produit de l'industrie, du commerce, tant intérieur qu'extérieur, des différens corps politiques, de l'administration interne & externe des principaux membres qui le constituent; & enfin de l'action simultanée de plusieurs causes physiques & morales qu'il feroit trop long d'indiquer ici, mais dont on peut dire que l'effet, quoique lent & insensible, n'est pas moins réel.

Il paroît par ce que je viens de dire, qu'on peut envisager les *richesses* sous une infinité de points de vue différens, de l'observation desquels il résultera nécessairement des vérités différentes, mais toujours analogues aux rapports dans lesquels on considérera les *richesses*.

Cette dernière réflexion conduit à une autre, c'est que l'examen, la discussion, & la solution des différentes questions de politique & de morale, tant incidentes que fondamentales, que l'on peut proposer sur cette matière aussi importante que compliquée & mal éclaircie, doivent faire un des principaux objets des méditations de l'homme d'état & du philosophe. Mais cela seul feroit la matière d'un livre très-étendu; & dans un ouvrage de la nature de l'Encyclopédie, on ne doit trouver sur ce sujet que les principes qui serviroient de base à l'édifice.

Laisant donc au politique le soin d'exposer ici des vues neuves, utiles & profondes, & d'en déduire quelques conséquences applicables à des cas donnés, je me bornerai à envisager ici les *richesses* en morale. Pour cet effet, j'examinerai dans cet article une question à laquelle il ne paroît pas que les Philosophes aient fait jusqu'ici beaucoup d'attention, quoiqu'elle les intéresse plus directement que les autres hommes. En effet, il s'agit de savoir 1°. si un des effets nécessaires des *richesses* n'est pas de détourner ceux

qui les possèdent de la recherche de la vérité.

2°. Si elles n'entraînent pas infailliblement après elles la corruption des mœurs, en inspirant du dégoût ou de l'indifférence pour tout ce qui n'a point pour objet la jouissance des plaisirs des sens, & la satisfaction de mille petites passions qui avilissent l'âme, & la privent de toute son énergie.

3°. Enfin, si un homme riche qui veut vivre bon & vertueux, & s'élever en même tems à la contemplation des choses intellectuelles, & à l'investigation des causes des phénomènes & de leurs effets, peut prendre un parti plus sage & plus sûr, que d'imiter l'exemple de Cratès, de Diogène, de Démocrite & d'Anaxagore.

Ceux qui auront bien médité l'objet de ces différens problèmes moraux, s'apercevront sans peine qu'ils ne sont pas aussi faciles à résoudre qu'ils le paroissent au premier aspect. Plus on les approfondit, plus on les trouve complexes, & plus on sent que l'on erre dans un labyrinthe inextricable où l'on n'est pas toujours sûr de trouver le fil d'Ariane, & dans lequel il est par conséquent facile de s'égarer.

Nec preme, nec summum molire per æthera currum.

Alius egressus, caelestia tecta cremabis;

Inferius, terras: medio tutissimus ibis.

Neu te dexterioressum rota ducat ad aram:

Inter utrumque tene.

Ovide, *métamorph. lib. II. 85. v. 134. & seqq.*

Ainsi pour traiter ces questions avec cette sage impartialité, qui doit être la caractéristique de ceux qui cherchent sincèrement la vérité, je ne ferai dans cet article que présenter simplement à mes lecteurs tout ce que la sagesse humaine la plus sublime & la plus réfléchie a pensé dans tous les tems sur cette matière: me réservant la liberté d'y joindre quelquefois mes propres réflexions dans l'ordre où elles se présenteront à mon esprit.

Je commence par une remarque qui me paroît essentielle: c'est que les anciens philosophes ne croyoient point que les *richesses* considérées en elles-mêmes, & abstraction faite de l'abus & du mauvais usage qu'on en pouvoit faire, fussent nécessairement incompatibles avec la vertu & la sagesse: ils étoient trop éclairés pour ne pas voir qu'envisagées ainsi métaphysiquement, elles sont une chose absolument indifférente; mais ils savoient aussi que, comme on s'écarte infailliblement de la vérité dans les recherches morales, lorsqu'on ne veut voir que l'homme abstrait, on court également risque de s'égarer, lorsqu'on fait les mêmes suppositions à l'égard des êtres physiques & moraux qui l'environnent, & qui ont avec lui des rapports constans, déterminés & établis par la nature des choses. Aussi enseignent-ils constamment que les *richesses* pouvant être & étant en effet dans une infinité de circonstances, & pour la plupart des hommes, un obstacle puissant à la pratique des vertus morales, à leur progrès dans la recherche de la vérité, & un poids qui les empêche de s'élever au plus haut degré de connoissance & de perfection où l'homme puisse arriver, le plus sûr est de renoncer à ces possessions dangereuses, qui, multipliant sans cesse les occasions de chute, par la facilité qu'elles donnent de satisfaire une multitude de passions déréglées, détournent enfin ceux qui y sont attachés de la route du bien & du desir de connoître la vérité.

C'est ce que Sénèque fait entendre assez clairement, lorsqu'il dit que les *richesses* ont été pour une infinité de personnes un grand obstacle à la philosophie, & que pour jouir de la liberté d'esprit nécessaire à l'étude, il faut être pauvre, ou vivre comme les pauvres. « Tout homme, ajoute-t-il, qui voudra mener une vie douce, tranquille & assurée, doit fuir le » plus

» plus qu'il lui sera possible ces biens faux & trompeurs,
 » à l'appas desquels nous nous laissons prendre com-
 » me à un trébuchet, sans pouvoir ensuite nous en
 » détacher, en cela d'autant plus malheureux, que
 » nous croyons les posséder, & qu'au contraire ce
 » sont eux qui nous possèdent & qui nous tyranni-
 » sent ». *Multi ad philosophandum obfistere divitiæ :
 paupertas expedita est, secuta est . . . si vis vacare ani-
 mo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis. Non
 potest studium salutare fieri sine frugalitatis curâ : fruga-
 litas autem, paupertas voluntaria est Munera
 ista fortune putatis ? Insidie sunt. Quisquis nostrum
 tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista
 viscata beneficia devitet : in quibus hoc quoque miseri-
 mi fallimur, habere nos putamus, habemur. Senec. epist.
 17. & epist. 8.*

On ne peut guère douter de la certitude de ces
 maximes lorsqu'on voit des philosophes tels que Dé-
 mocrite & Anaxagore abandonner leurs biens, &
 résigner tout leur patrimoine à leurs parens, pour
 s'appliquer tout entiers à la recherche de la vérité
 & à la pratique de la vertu.

*Sprevit Anaxagoras, sprevit Democritus, atque
 Complures alii (quorum sapientia toti est
 Nota orbi) argentum atque aurum, CAUSASQUE
 MALORUM*

*DIVITIAS. Quare ? Nisi quod non vera putarunt
 Esse bona hæc, animum quæ curis impediunt, &
 In mala præcipitant quam plurima. (a)*

Il est assez difficile, ce me semble, de ne pas se
 laisser entraîner par de si grands exemples, & de
 nier que les richesses ne soient infiniment plus nuisi-
 bles qu'utiles, quand d'un autre côté on voit Sénèque
 peindre avec des traits de feu les maux affreux
 qu'elles causent nécessairement à la société, & les
 crimes que la soif de l'or fait commettre. *Circa pecu-
 niam, dit-il, plurimum vociferationis est : hæc, fora
 defatigat, patres liberosque committit, venena miscet,
 gladios tam percussoribus quam legionibus tradit. Hæc
 est sanguine nostro delibuta. Propter hanc uxorum ma-
 ritorumque noctes strepunt litibus, & tribunalia magis-
 tratum premit turba : reges sæviunt, rapiuntque, &
 civitates longo sæculorum labore constructas evertunt, ut
 aurum argentumque in cinere urbium scrutentur. Senec.
 de ira, lib. III. cap. xxxij. circa fin.*

« Depuis que les richesses, dit-il ailleurs, ont com-
 » mencé à être en honneur parmi les hommes, & à
 » devenir en quelque sorte la mesure de la considé-
 » ration publique, le goût des choses vraiment bel-
 » les & honnêtes s'est entièrement perdu. Nous som-
 » mes tous devenus marchands, & tellement cor-
 » rompus par l'argent, que nous demandons, non
 » point ce qu'est une chose en elle-même, mais de
 » quel rapport elle est. Se présente-t-il une occasion
 » d'amasser des richesses, nous sommes tour-à-tour
 » gens de bien ou fripons, selon que notre intérêt
 » & les circonstances l'exigent. Nous faisons le bien,
 » & nous pratiquons la justice tant que nous espé-
 » rons trouver quelque profit dans cette conduite,
 » tout prêts à prendre le parti contraire si nous
 » croyons gagner davantage à commettre un crime.
 » Enfin les mœurs se sont détériorées au point que
 » l'on maudit la pauvreté, qu'on la regarde comme
 » un deshonneur & une infamie, en un mot qu'elle
 » est l'objet du mépris des riches & de la haine des
 » pauvres ». (b)

(a) Palingen. *Zodiac. vitæ*, lib. II. vl. 442 ; & seqq. édit.
 Rotterd. ann. 1722. Voyez aussi Platon, *i. hipp. major.* pag.
 283. A. B. tom. III. édit. Henr. Steph. ann. 1578 ; & Plutarque,
 vie de Pericles, pag. 162. B. C. tom. I. édit. Paris, ann. 1624.

(b) Quæ (pecunia) ex quo in honore esse cæpi, verus rerum ho-
 nor cecidit : mercatoresque & venales invicem facti, quarimus, non
 quale sit quidque, sed quanti. Ad mercedem pii sumus, ad merce-
 dem impii. *Honestæ, quamdiu aliqua illis spes inest, sequimur : in*
Tome XIV.

Ce ne sont point ici des idées vagues & jetées au
 hasard, ni de vaines déclamations, où l'imagination
 agit sans cesse aux dépens de la réalité, mais des faits
 confirmés par une expérience continuelle, & que
 chacun peut, pour ainsi dire, toucher par tous ses
 sens. Aussi le même philosophe ne craint-il pas d'a-
 vancer que les richesses sont la principale source des
 maux du genre humain, & que tous les maux
 auxquels les hommes sont sujets, comme la mort,
 les maladies, la douleur, &c. ne sont rien en com-
 paraison de ceux que leur causent les richesses. *Tran-
 seamus ad patrimonia, maximam humanarum ærumna-
 rum materiam. Nam si omnia alia quibus angimur, com-
 pares, mortes, ægrotationes, metus, desideria, dolorum
 laborumque patientiam, cum iis quæ nobis mala pecu-
 nia nostra exhibet ; hæc pars multum prægravabit.*
Senec. de tranquill. animi, cap. viij. init. Il s'exprime
 encore avec plus de force dans sa 115. lettre.

« De continuelles inquiétudes, dit-il, rongent &
 » dévorent les riches à proportion des biens qu'ils
 » possèdent. La peine qu'il y a à gagner du bien est
 » beaucoup moindre que celle qui vient de la pos-
 » session même. Tout le monde regarde les riches
 » comme des gens heureux ; tout le monde vou-
 » droit être à leur place, je l'avoue : mais quelle
 » erreur ! Est-il de condition pire que d'être sans
 » cesse en butte à la misère & à l'envie ? Plût aux
 » dieux que ceux qui recherchent les richesses avec
 » tant d'empressement interrogeassent les riches sur
 » leur sort, certainement ils cesseroient bientôt de
 » désirer les richesses » ! *Adjice quotidianas sollicitu-
 dines, quæ pro modo habendi quemque discruciant. Ma-
 jore tormento pecunia possidetur, quam queritur
 At felicem illum homines, & divitem vocant, & conse-
 qui optant, quantum ille possidet. Fateor. Quid ergo ?
 Tu illos esse conditionis pejoris existimas, quam qui ha-
 bent & miseriam & invidiam ? Utinam qui divitias ap-
 petitiuri essent cum divitibus deliberarent ! Profecto
 vota mutassent. (c)*

Que l'on fasse réflexion que celui qui parle dans
 ces passages est un philosophe qui possédoit des biens
 immenses, *innum. eram pecuniam*, comme il le dit lui-
 même dans Tacite, *anal. lib. XIV. cap. luj.* & l'on
 sentira alors de quel poids un pareil aveu doit être
 dans sa bouche.

Mais consultons, si l'on veut, d'autres autorités :
 voyons ce que les auteurs les plus graves & les plus
 judicieux ont pensé de l'influence des richesses sur les
 mœurs, & des avantages de la pauvreté. « Ce n'est
 » pas, disoit Diogene, pour avoir de quoi vivre
 » simplement, avec des herbages & des fruits, qu'on
 » cherche à s'emparer du gouvernement d'un état,
 » qu'on saccage des villes, qu'on fait la guerre aux
 » étrangers, ou même à ses concitoyens ; mais pour
 » manger des viandes exquis, & pour couvrir sa
 » table de mets délicieux ». *Diogenes tyrannos, &
 subversores urbium bellaque vel hostilia, vel civilia, non
 pro simplici victu olerum pomorumque, sed pro carniū
 & epularum deliciis, adferit excitari. Diogen. apud
 Hieronym. adv. Jovinian. lib. II. pag. 77. A. tom. II.
 édit. Basl.*

Justin faisant la description des mœurs des anciens
 scythes, dit qu'ils méprisent l'or & l'argent, autant
 que les autres hommes en sont passionnés, & que
 c'est au mépris qu'ils font de ces vils métaux, ainsi
 qu'à leur manière de vivre simple & frugale, qu'il
 faut attribuer l'innocence & la pureté de leurs
 mœurs, parce que ne connoissant point les richesses,

*contrarium transiunt, si plus scelera promittant. . . . denique eò
 mores redacti sunt, ut paupertas maledicto prebroque sit, contempta
 divitiis, invisæ pauperibus. Senec. epist. 115.*

(c) Voyez encore sa xiv. lettre vers la fin, où il rapporte
 une fort bonne pensée d'Epicure ; & joignez-y deux beaux
 fragmens de Philemon, qui se trouvent dans le recueil de le
 Clerc, num. 39 & 38, pag. 352, édit. Amstel. 1700.

ils n'ont que faire de convoiter le bien d'autrui. *Aurum & argentum perinde adspersantur, ac reliqui mortales adpetunt. Lactē & melle vescuntur. Hæc contentia illis morum quoque justitiam indidit. Nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi & usus.* Justin. *hist. lib. II. cap. ij. num. 8 & sequent.*

Zenon le stoïcien ne pensoit pas plus favorablement des richesses ; car ayant appris que le vaisseau sur lequel étoient tous ses biens, avoit fait naufrage, il ne témoigna aucun regret de cette perte, au contraire. « La fortune veut, dit-il aussi-tôt, que je puisse » philosopher plus tranquillement ». *Nunciato naufragio, Zeno noster, cum omnia sua audiret submersa, lubet, inquit, me fortuna expeditius philosophari.* Apud Senec. *de tranquill. animi. cap. xvj.*

» Je m'étonne, disoit Lucrece de Gonfague à » Hortensio Laudo, qu'étant aussi savant que vous » l'êtes, & connoissant aussi bien les vicissitudes & » le train des choses humaines, vous vous attristifiez aussi excessivement de votre pauvreté. Ne savez-vous pas que la vie des pauvres ressemble à » ceux qui cotoient le rivage avec un doux vent, » sans perdre de vue la terre, & celle des riches à » ceux qui navigent en pleine mer. Ceux-ci ne peuvent prendre terre, quelque envie qu'ils en aient : » ceux-là viennent à bord quand ils veulent ». *Es-sendo voi persona dotta ; e tanto bene esperta ne i mondani casi ; mi maraviglio che di sì strana maniera vi attristiate per la povertà ; quasi non sappiate la vita dei poveri esser simile ad una navigazione presso il lito ; e quella de ricchi, non esser differente da coloro che si ritrovano in alto mare : à gli uni è facile gittar la fune in terra, e condur la nave à sicuro luogo ; e à gli altri è sommamente difficile.* (d)

Anaxagore avoit donc raison de dire que les conditions qui paroissent les moins heureuses, sont celles qui le sont le plus, & qu'il ne falloit pas chercher parmi les gens riches & environnés d'honneurs, les personnes qui goutent la félicité, mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre, ou qui s'appliquent aux sciences sans ambition. *Nec parum prudenter, Anaxagoras interroganti cuidam quisnam esset beatus : nemo ; inquit, ex his quos tu felices existimas : sed eum in illo reperies, qui à te ex miseris constare creditur. Non erit ille divitiis & honoribus abundans : sed aut exigui rursus, aut non ambitiosæ doctrinæ fidelis ac pertinax cultor, in secessu quam in fronte beator.* Valer. Maxim. *lib. VII. cap. ij. num. 9. in extern. cit. Bal. ubi infra.*

Finissons par un beau passage de Platon : « il est » impossible, dit expressément ce philosophe, d'être tout ensemble fort riche & fort honnête homme. Or comme il n'y a point de véritable & solide » bonheur sans la vertu, les riches ne peuvent pas » être réellement heureux ». *Plato, de legib. lib. V. pag. 742. E. & 743. A B. tom. II. edit. Henr. Steph. an. 1578. Voyez aussi sa huitième lettre écrite aux pères & aux amis de Dion. tom. III. opp. pag. 355. C. edit. cit.*

Telle est à cet égard la doctrine constante des poètes, des philosophes, des historiens & des orateurs, dont le sens a été le plus droit. Tous ont traité de fols & insensés ceux qui faisant consister le souverain bien dans la possession des richesses, mettent le plaisir du gain au-dessus des autres, & méprisent celui qui revient de l'étude des sciences, à moins que ce ne soit un moyen d'amasser de l'argent : tous ont préféré une honnête pauvreté à ces faux biens par lesquels l'aveugle & folle cupidité des hommes se laisse éblouir : tous enfin ont regardé les richesses comme une pierre d'achoppement. Pour moi, je l'avoue, plus j'y réfléchis, & plus je suis convaincu que ce ne fut point, comme le prétend fausement

(d) Lettere della signora Lucretia Gonfagua, pag. 215, édition de Venise, ann. 1552.

Barbeyrac (e), par ostentation, ni par un désintéressement mal entendu, qu'Anaxagore & Démocrite se dépouillèrent de leurs biens, mais qu'au contraire, ils agirent en cela fort sagement, & en philosophes qui savoient qu'à l'égard des choses par lesquelles il est aussi facile que dangereux de se laisser corrompre, le parti le plus sûr est toujours de se mettre dans l'impossibilité absolue d'en abuser.

En effet, tant de soins, d'inquiétudes & de chagrins, tant de petits intérêts (f) dans la discussion desquels il n'arrive que trop (g) souvent que l'on soit injuste, & que l'on fasse beaucoup de mal, même sans le savoir, & sans être méchant ; tant de circonstances où l'éclat de la fortune & le faste de l'opulence mettant entre les riches & les pauvres une distance immense, rendent nécessairement ceux-là durs, & font que leur cœur se resserre à la vue des malheureux, par l'habitude où ils sont de les voir dans un point de vue éloigné ; habitude qui étouffe (h) en eux toutes les affections qui pourroient les rapprocher de l'humanité, & réveiller dans leur ame ce sentiment de pitié & de commisération si naturel à l'homme, & qui le convainc si intimement de sa bonté (i) originelle ; tant d'occasions de se laisser corrompre, & de s'abandonner aux plus grands & aux plus honteux excès ; en un mot, tant d'inconvéniens de toute espèce, suivent si nécessairement la possession des richesses, & d'un autre côté, la recherche de la vérité & l'étude de la vertu demandent un silence de passions si profond & si continu, une méditation si forte, un esprit si pur, si fortement en garde contre les illusions des sens, si habile à démêler les erreurs, & à en rectifier les jugemens par la réflexion, si dégagé des terrestrités, & de tout ce qui est l'objet de la cupidité humaine, enfin une ame si honnête, si sensible, si compatissante, si naturellement portée au bien & si continuellement occupée à le faire, qu'il est impossible (k) à l'homme d'allier jamais des choses aussi incompatibles par leur nature.

(e) Dans la préface sur le grand ouvrage de Puffendorf, §. 19, pag. 66, édit. d'Amst. 1734, tom. I. Voyez ce que je dis contre cet auteur dans la note de la page 378.

(f) Qui terre a, guerre a, dit le proverbe : cet adage trivial est une vérité si évidente, qu'il seroit aussi absurde d'en nier la certitude, qu'inutile d'entreprendre de la prouver. Au reste ce ne sont pas seulement ceux dont les richesses consistent en fonds de terre, qui sont sans cesse exposés à des querelles & à des procès. C'est le sort ordinaire & inévitable de tous les riches, de quelque nature que soient leurs biens. Aussi Criton se plaignoit-il à Socrate qu'il étoit bien mal-aisé à un homme qui veut conserver son bien de vivre dans Athènes ; « car il y » a des gens, disoit-il, qui viennent me faire des procès sans » que je leur aye jamais fait aucun tort ; mais seulement parce » qu'ils savent que j'aimerois mieux leur donner quelque argent, que de m'embarasser dans les affaires ». Voyez les choses mémorables de Socrate, liv. II. vers la fin, & conférez ce que dit M. Rousseau de Geneve dans son *Emile*, liv. IV. pag. 164, 165, édit. de Hollande.

(g) *Quæ tam festa dies, ut cesset prodere funem
Perfidiam, fraudes, atque omni ex crimine lucrum
Quæstum, & partos gladio, vel pyxide nummos ?
Rari quippe boni. Numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili.* Juvenal, *sat. 13.*

vs. 23. & seqq. Ce poète fait ici, sans le savoir, l'histoire des mœurs de la plupart des riches.

(h) Conférez ici Menandre, in fragment. num. 154. pag. 242, édit. Cleric. Amstel. 1709.

(i) Plusieurs anciens philosophes, entre autres Sénèque, ont aperçu cette vérité si lumineuse, si utile, si consolante pour l'humanité, & à laquelle la justice & la sagesse de Dieu servent de base ; mais la certitude de ce principe, si important par lui-même & par les conséquences qui en découlent immédiatement, n'a été bien démontrée que par un philosophe moderne, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde. A l'égard de Sénèque, voyez le passage qui sert d'épigraphie à l'*Emile* ; & joignez-y sur-tout ces belles paroles du même philosophe : *erras . . . si existimas nobiscum vitia nasci : supervenerunt, ingesta sunt, itaque monitionibus crebris, opinionibus quæ nos circumsonant, comescamus. Nulli nos vitio natura conciliat : nos illa integros ac liberos genuit.* Senec. *epist. 94.*

(k) Appliquez ici ce passage de Salluste : *neque aliter quisquam extollere sese, & divina mortalis attingere potest, nisi omissis*

Il y a tout lieu de croire qu'Anaxagore fit à-peu-près les mêmes réflexions, & qu'il sentit combien il est difficile d'être riche, heureux, juste & bon tout ensemble, puisque Valère Maxime nous dit, *lib. VIII. cap. vij. num. 6. in extern.* que c'est à l'abandon de ses richesses que ce philosophe se crut redevable de son salut : *quali porro studio Anaxagoram flagrasse credimus? Qui cum à diuinâ peregrinatione repertiisset, possessionesque desertas vidisset, non essem, inquit, ego saluus, nisi ista periissent.*

Il me semble que si Barbeyrac eût réfléchi sur ce passage, il auroit été moins prompt à envenimer les motifs qui déterminèrent Anaxagore à résigner tout son patrimoine à ses parens. Il auroit vu qu'il n'y a point d'ostentation, mais au contraire beaucoup d'humilité, de sagesse & de vertu dans la conduite d'un philosophe qui, sachant par un examen réfléchi des actions humaines, combien la pente du vice est douce & facile; ou plutôt, connoissant (1) sa propre foiblesse, & craignant qu'en conservant ses richesses, il n'ait pas assez d'empire sur ses passions, pour en jouir dans l'innocence, & pour résister aux tentations toujours renaissantes d'en abuser, aime mieux s'en dépouiller entièrement, que de se voir exposé sans cesse à un combat dont il ne feroit pas toujours sorti vainqueur. Car selon la remarque judicieuse d'un célèbre auteur moderne, *par-tout la sensation de mal faire, augmente avec la facilité.* Lettre de M. Rousseau de Genève à M. d'Alembert, p. 145, édit. d'Amst. 1758.

Une autre observation non moins importante, c'est qu'un homme riche, quelque penchant naturel qu'il ait à la vertu, ne peut faire un bon usage de ses biens qu'à quelques égards : il y aura toujours par l'effet d'un vice inhérent aux richesses, une infinité de circonstances où, comme je l'insinue plus haut, il s'éloignera de l'ordre & de la rectitude morale sans s'en apercevoir, & où cette déviation devenant de jour en jour plus sensible, il s'écartera enfin de la sphère étroite de la vertu, emporté successivement malgré lui par mille petites passions, comme par une espèce de force centrifuge, déterminée par ce que les anciens appelloient *immutabilis causarum inter se coherrentium series.*

Il feroit inutile de dire avec Epicure, que ce n'est point la liqueur qui est corrompue, mais le vase : car on ne peut approuver la pensée de ce philosophe, qu'en considérant les richesses en elles-mêmes, & en les séparant intellectuellement des maux qu'elles entraînent après elles, & j'ai déjà dit, pag. 2. que rien n'étoit plus illusoire que cette méthode de philosopher. En effet, il s'agit de savoir, si l'abus des richesses, de quelque nature que soient les effets qu'il produit, est inséparable de leur possession, & si l'on ne peut pas dire en ce sens, que les maux qu'elles causent dans le monde, sont les effets d'un vice qui leur est inhérent, puisqu'il est incontestable que ces maux, quels qu'ils soient, n'existeroient pas sans elles, quoiqu'elles n'en soient d'ailleurs que causes occasionnelles, je veux dire, quoiqu'elles aient besoin pour les produire & pour les déterminer, de l'intervention d'une cause physique qui est l'âme, ou pour parler plus philosophiquement, le corps modifié de telle & telle manière : or c'est ce que je soutiens, & ce qu'on ne peut nier, ce me semble, pour peu qu'on y réfléchisse.

pecuniæ & corporis gaudiis, animo indulgens, non assentando, neque concupita præbendo, perversam gratiam gratificans; sed in labore, patientiâ, bonisque præceptis, & factis fortibus exercitando. Sallust. ad Cæsar. de repub. ordinandâ, orat. pr.

(1) Il est évident par ce qu'il dit lui-même dans le passage de Valère Maxime, rapporté ci devant, que ceci n'est ni une assertion hardie & téméraire, ni une conjecture vague & incertaine; mais une proposition qui a tous les degrés de probabilité & de certitude morale, que l'on peut désirer dans des choses qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration métaphysique.

Tome XIV.

Ajoutez à cela que le sage peut bien, quant à lui, ne regarder l'or & l'argent que comme de simples métaux, dont il se sert comme autant d'instrumens qu'il dirige selon ses vûes; mais dans le système social, ces métaux, source intarissable de malheurs & de désordres, changent en quelque sorte de manière d'être. Ce ne sont plus alors aux yeux du philosophe, des substances absolument inactives & inanimées; il fait que ces signes représentatifs & conventionnels, ont une espèce de vie qui leur est propre, & dont le principe précaire se trouve dans les relations qu'ils ont avec nos penchans, notre éducation, nos usages, nos lois, nos vices, nos vertus, & avec la nature des choses en général. Or ces rapports sont le point de vûe sous lequel j'envisage ici les richesses : d'où je conclus que si l'on peut dire dans telle hypothèse que le vase corrompt la liqueur, on peut assurer plus généralement encore, & avec autant de vérité pour le moins, que la liqueur corrompt le vase. A l'égard des maux infinis qui résultent nécessairement de tout cela pour la société, ils sont si étroitement liés aux causes d'où ils émanent, par l'action de l'une & la réaction de l'autre, quelquefois même par leur tendance réciproque & co-existence à la production des mêmes effets, qu'il feroit assez difficile de mesurer la sphère d'activité de ces deux forces, & de connoître leur influence proportionnelle.

Il est, ce me semble, évident par ce que je viens de dire, que l'objection d'Epicure rapportée ci-dessus, est un coup perdu, *brutum fulmen.* J'en dis autant d'une autre difficulté qu'on pourroit encore me faire, en m'objectant qu'on a vû plus d'une fois des riches faire un bon usage de leurs biens, & que cela est même très-possible en soi; car ce n'est point du tout ce dont il s'agit ici. A l'égard des Philosophes, quand on pourroit en citer plusieurs tels que (m) Sénèque, par exemple, &c. que les richesses n'ont point détourné de la pratique de la vertu, & de l'étude de la vérité, cela ne prouveroit encore rien contre mon sentiment, car je soutiens que ces Philosophes, quels qu'ils soient, auroient pu faire, je ne dirai pas seulement plus de progrès dans la découverte de la vérité; mais ce qui est d'une toute autre importance, & infiniment préférable aux connoissances les plus vastes & les plus sublimes, que leur vertu auroit été plus pure, plus intacte, & leurs mœurs plus régulières, s'ils n'eussent pas été riches.

Un passage admirable de Sénèque va répandre un beau jour sur ce que je dis : *multum est*, remarque très-judicieusement ce philosophe, *non corrupti divitiarum contubernio. Magnus est ille qui in divitiis pauper est: SED SECURIOR, QUI CARET DIVITIIS* (n). Ils n'auroient eu du moins à combattre que contre les défauts & les foiblesse inséparables de l'humanité dans l'état civil, au lieu qu'ils avoient dans les richesses un ennemi de plus, d'autant plus difficile à vaincre, que ses charmes sont plus sédui-

(m) Si l'on jugeoit des mœurs de ce philosophe sur la foi de Dion Cassius, & du moine Xiphilin son abrégiateur, on en auroit une idée affreuse, & qui ne justifieroit que trop ce que j'ai dit ci-devant de la corruption des riches; mais les calomnies dont ces deux historiens semblent s'être plu à verser le poison sur la vie de ce sage stoïcien, sont trop noires, trop odieuses, trop visiblement dénuées de toute espèce de vraisemblance, en un mot, détruites par des preuves trop fortes, pour qu'elles puissent faire encore impression sur l'esprit des lecteurs judicieux & instruits : ce seroit donc trahir la vérité que de renouveler ici ces accusations fausses & injustes, quelque favorables qu'elles soient à l'opinion que je défens : il faut laisser ces indignes manœuvres & ces foibles ressources à ces auteurs ignorans & superstitieux dont Bayle parle à la page 597 du tome I^{er}. de son Dictionnaire, édition de 1740, & auxquels il reproche très-justement de faire fleches de tout bois, *ex omni ligno mercuriove.*

(n) Senec. epist. xx. Voyez le passage de Platon cité, p. 374.

M m ij

sans, ses attaques plus sourdes, plus subtiles, plus continuelles, & les occasions d'y succomber plus fréquentes. Ainsi l'exemple même de ces Philosophes riches, en supposant qu'il y en ait eu plusieurs, ce que je n'ai pas le tems d'examiner, ne diminue en rien la force de mon raisonnement.

Pour l'affaiblir, il faudroit pouvoir prouver, 1^o que les inconvéniens que j'ai dit accompagner la possession des richesses, n'en font point des suites nécessaires, 2^o qu'en m'accordant que ces inconvéniens en sont inséparables, il ne s'enfuit point, comme je le prétends, que les richesses, avec tous les désordres qu'elles entraînent après elles, soient incompatibles avec l'état où je suppose que doit être l'ame d'un philosophe qui veut étudier la vérité, & la vertu. Or, je défie qui que ce soit, de prouver jamais ces deux choses : on peut par des subtilités de dialectique obscurcir certaines vérités, & jeter des doutes dans l'esprit de ceux qui les admettent, lorsque les forces de leurs facultés intellectuelles les mettent hors d'état de dissiper les ténèbres, qu'un raisonnement fin & adroit s'est plu à répandre sur ces vérités ; mais il n'en est pas de même des faits dont nous sommes tous les jours les témoins. Il est impossible à cet égard d'en imposer à personne, & c'est d'après ces sortes de faits que j'ai raisonné.

Cependant pour qu'on ne me soupçonne point de dissimuler dans une matiere de cette importance, rapportons ici l'éloge que Sénèque fait des richesses ; c'est peut-être le plaidoyer le plus éloquent que l'on puisse faire en leur faveur ; mais aussi je doute fort qu'il y ait parmi nous un seul riche qui puisse lire sans trouble, sans émotion, & s'il faut tout dire, sans remords, à quelles conditions ce philosophe permet au sage de posséder de grands biens. Voici tout le passage tel que j'ai cru devoir l'exprimer dans notre langue.

« Le sage n'aime point les richesses avec passion, mais il aime mieux en avoir que de n'en avoir pas ; il ne les reçoit point dans son ame, mais dans sa maison ; en un mot, il ne se dépouille pas de celles qu'il possède, au contraire, il les conserve & il s'en sert pour ouvrir une plus vaste carrière à sa vertu, & la faire voir dans toute sa force. En effet, peut-on douter qu'un homme sage n'ait plus d'occasions & de moyens de faire connoître l'élevation & la grandeur de son courage avec les richesses, qu'avec la pauvreté, puisque dans ce dernier état on ne peut se montrer vertueux que d'une seule façon, je veux dire, en ne se laissant point abattre & absorber par l'indigence, au lieu que les richesses sont un champ vaste & étendu, où l'on peut, pour ainsi dire, déployer toutes ses vertus, & faire paroître dans tout son éclat sa tempérance, sa libéralité, son esprit d'ordre & d'économie, & si l'on veut sa magnificence. Cesse donc de vouloir interdire aux philosophes l'usage des richesses ; personne ne condamna jamais le sage à une éternelle pauvreté ; le philosophe peut avoir de grandes richesses, pourvu qu'il ne les ait enlevées par force à qui que ce soit, & qu'elles ne soient point souillées & teintes du sang d'autrui, pourvu qu'il ne les ait acquises au préjudice de personne, qu'il ne les ait pas gagnées par un commerce deshonnête & illégitime ; en un mot, pourvu que l'usage qu'il en fait, soit aussi pur que la source d'où il les a tirées, & qu'il n'y ait que l'en-
vieux seul qui puisse pleurer de les lui voir posséder ; il ne refusera pas les faveurs de la fortune, & n'aura pas plus de honte que d'orgueil de posséder de grands biens acquis par des moyens honnêtes ; que dis-je ? il aura plutôt sujet de se glorifier, si, après avoir fait entrer chez lui tous les habitans de la ville, & leur avoir fait voir toutes ses richesses, il peut leur dire : s'il se trouve quelqu'un

» parmi vous qui reconnoisse dans tout cela quelque chose qui soit à lui, qu'il le prenne. Oh le grand homme ! oh combien il mérite d'être riche, si les effets répondent aux paroles, & si après avoir parlé de la sorte, la somme de ses biens reste toujours la même ; je veux dire, si après avoir permis au peuple de fouiller dans ses coffres & de visiter toute sa maison, il ne se trouve personne qui réclame quelque chose comme lui appartenant ; c'est alors qu'on pourra hardiment l'appeler riche devant tout le monde. Disons donc que de même que le sage ne laissera pas entrer dans sa maison un seul denier qu'il n'ait pas gagné légitimement, il ne refusera pas non plus les grandes richesses qui sont des bienfaits de la fortune & le fruit de sa vertu ; s'il peut être riche, il le voudra, & il aura des richesses, mais il les regardera comme des biens dont la possession est incertaine, & dont il peut se voir privé d'un instant à l'autre ; il ne souffrira point qu'elles puissent être à charge ni à lui ni aux autres ; il les donnera aux bons, ou à ceux qu'il pourra rendre tels, & il en fera une juste répartition, ayant toujours soin de les distribuer à ceux qui en feront les plus dignes, & se souvenant qu'on doit rendre compte tant des biens qu'on a reçu du ciel, que de l'emploi qu'on en a fait. (o)

Il faut avouer que ce passage renferme une théorie conforme à la plus saine philosophie, & dans laquelle Sénèque donne indirectement à tous les riches, & à ceux qui travaillent ardemment à le devenir, des préceptes de morale excellens & essentiels, dont il seroit à souhaiter qu'ils ne s'écartassent jamais ; tel est par exemple ce principe : le sage ne laissera pas entrer dans sa maison un seul denier qu'il n'ait gagné légitimement. Quelle leçon pour cette multitude de riches de patrimoine, dont les grandes villes sont surchargées ; gens oisifs, inutiles, & bons uniquement pour eux-mêmes, qui, parce qu'ils ne cherchent point à augmenter leur revenu, mais à en jouir dans la retraite sans nuire à personne, se croient pour cela de fort honnêtes gens ! mais ils ignorent apparemment qu'il ne suffit pas qu'un homme ait hérité de ses pères de grands biens, pour qu'il soit censé les posséder légitimement, & en droit d'en faire tel usage qu'il lui plaira ; en effet, on ne peut nier ce me semble, que le premier devoir que la conscience lui impose à cet égard, & celui qu'il est indispensablement obligé de remplir, avant de disposer de la plus petite partie de ce bien, ne soit de faire tous ses efforts pour remonter à la source d'où ses ancêtres ont tiré leurs richesses, & si, en suivant les différens

(o) Non amat divitias (sapiens) sed mavult : non in animum illas, sed in domum recipit : nec respuit possessas, sed continet, & majorem virtuti suæ materiam subministrari vult. Quid autem dubii est, quin major materia sapienti viro sit, animum explicandi suum in divitiis, quam in paupertate ? cum in hac unum genus virtutis sit, non inclinari, nec deprimi : in divitiis, & temperantia, & liberalitas, & diligentia ; & dispositio, & magnificentia, campum habeat patenter Desine ergo philosophis pecuniâ interdicere ; nemo sapientiam paupertate damnavit. Habebit philosophus amplas opes : sed nulli detractas, nec alieno sanguine cruentas, sine cuiusquam injuriâ partas, sine sordidis quæstibus, quarum tam honestus sit exitus quam introitus, quibus nemo ingemiscat, nisi malignus Ille vero fortunæ benignitatem à se non submovebit, & patrimonio per honesta quæsito, nec gloriabitur, nec erubescet. Habebit tamen etiam quo gloriatur, si aperta domo, & admissa in res suas civitate, poterit dicere : quod quisque suum agnoverit, tollat. O magnum virum, optime divitem, si opus ad hanc vocem consonet ! si post hanc vocem tantundem habuerit ! ita dico, si tutus & securus scrutationem populo præbuerit : si nihil quisquam apud illum invenerit, quo manus injiciat : audacter & propalam erit dives. Sicut sapiens nullum denarium intra limen suum admittet, male intrantem : ita & magnas opes, munus fortunæ, fructumque virtutis non repudiabit, nec excludet Si poterit esse dives, volet ; & habebit utique opes, sed tanquam leves & avolaturas : nec ulli alii, nec sibi graves esse patietur . . . Donabit aut bonis, aut eis quos facere poterit bonos. Donabit eum summo consilio, dignissimos eligens : ut qui meminerit, tam expensorum quam acceptorum rationem esse reddendam. Senec. de vitâ beatâ, cap. xxi, xxij & xxij.

canaux par lesquels elles ont passé pour arriver jusqu'à lui, il en découvre la source impure & corrompue, il est incontestable qu'il ne peut s'approprier ces biens sans se charger d'une partie de l'iniquité de ceux qui les lui ont laissés; cependant on peut dire sans craindre de passer pour un détracteur des vertus humaines, que sur vingt mille personnes riches de patrimoine, il n'y en a peut-être pas dix qui se soient jamais avisées de faire un pareil examen, & encore moins d'agir en conséquence, après l'avoir fait, quoiqu'ils y soient engagés par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; il leur paroît d'autant plus inutile d'entrer dans tous ces détails, que n'ayant pas été les instrumens de leur fortune, ils ne se croient pas alors responsables des voies obliques & des moyens injustes & criminels dont leurs pères peuvent s'être servis pour acquérir ces biens, & en conséquence, nullement obligés de les restituer à ceux à qui ils appartiennent de droit, ou d'en faire quelque autre dispensation également juste & sage. Or sans vouloir prévenir les réflexions du lecteur sur une pareille conduite, il me suffit de dire qu'elle prouve bien la vérité de cette pensée de S. Jérôme; « Tout » homme riche, dit ce père, est ou injuste lui-même, ou héritier de l'injustice d'autrui. *Omnis dives, aut indignus est, aut hæres iniqui.*

Revenons à Sénèque. Ceux qui auront lu avec quelque attention ses ouvrages, dans lesquels on trouve presque à chaque page les plus grands éloges de la pauvreté & les passages les plus formels en sa faveur, avec les peintures les plus vives de la corruption des riches, des tourmens cruels auxquels ils sont sans cesse en proie, & enfin des malheurs & des desordres affreux dont les richesses sont tous les jours la cause. Ceux, dis-je, qui se rappellent tout ce que cet auteur dit à ce sujet, seront frappés de la contradiction évidente & de l'opposition diamétrale qu'il y a entre ce passage & ceux que j'ai rapportés précédemment; ils seront surpris avec raison, qu'un philosophe puisse avoir assez peu de fermeté dans l'esprit, & de liaison dans les idées, pour se laisser ainsi emporter à la fougue de son imagination au préjudice de la vérité, & pour souffler le froid & le chaud, sans s'apercevoir de l'incohérence de ses principes.

Mais abandonnons cet auteur à ses écarts & aux faillies de son imagination ardente. Examinons ce passage en lui-même, & voyons ce qu'on en peut raisonnablement conclure en faveur des richesses.

Si on l'analyse avec soin, on avouera, je m'assure, qu'il ne prouve au fond que trois choses que je n'ai jamais prétendu nier.

La première, qu'il est permis au sage de posséder de grandes richesses à telles & telles conditions: & en effet cela n'est peut-être permis qu'à lui.

La seconde, qu'il faut en faire bon usage.

Et la troisième, que les riches seroient beaucoup plus à portée que les pauvres, de faire du bien, & de pratiquer les vertus les plus utiles, s'ils usoient de leurs richesses comme ils le doivent: trois propositions également vraies, mais desquelles, comme il est aisé de le voir, on ne peut rien conclure contre moi, puisqu'elles n'ont rien de commun avec la question que j'examine ici.

Je fais cette remarque, parce que Barbeyrac ne paroît pas avoir saisi le sens de ce passage, dont il donne même une toute autre idée, pour l'avoir lu peut-être avec trop de précipitation. C'est dans son traité du jeu, liv. I. ch. iiij. §. 7. tom. I. que se trouve cette faute assez importante pour devoir être relevée. Après avoir parlé en peu de mots des richesses dans des principes peu réfléchis, & qui font voir à mon avis que ce savant homme envisageoit quelquefois les choses superficiellement, il ajoute dans une note (p. 63) « voyez ce que dit très-bien le philoso-

» phe Sénèque pour faire voir que les grandes richesses » ne sont nullement incompatibles avec la vertu, & » que le caractère même de philosophe n'engage pas à » s'en dépouiller, de *vitâ beatâ*, c. xxiiij. xxiv. xxv.

Je demande si, sur cet exposé, on ne s'attend pas à trouver dans ces trois chapitres des preuves directes & positives des deux propositions énoncées dans cette note. Cependant je laisse au lecteur à juger si Sénèque prouve rien de tout cela dans le passage qu'on vient de lire, & si ce passage bien examiné ne se réduit pas à l'analyse que je viens d'en donner.

On pourroit peut-être croire que c'est dans les chapitres xxiv. & xxv. dont je n'ai rien traduit, que Sénèque prouve ce que Barbeyrac lui fait dire. Mais j'avertis ici que des trois chapitres indiqués ici par cet auteur, il n'y a à proprement parler que le premier qui fasse au sujet; les deux autres n'y ont que peu de rapport, c'est de quoi on pourra se convaincre en les lisant. Je ne vois donc pas ce qui a pu faire illusion à Barbeyrac, à moins que ce ne soient les deux dernières lignes du chap. xxiv. Encore ce qui les précède, auroit-il dû le remettre dans la bonne voie. Voici le passage entier: *Divitias nego bonum esse; nam si essent, bonos facerent. Nunc quoniam quod apud malos deprehenditur, dici bonum non potest; hoc illis nomen nego. Ceterum & habendas esse, & utiles, & magna commoda vitæ adferentes fateor.* Senec. de *vitâ beatâ*, cap. xxiv. in fine. C'est-à-dire, « Je nie que les » richesses puissent être mises au rang des véritables » biens: car si elles étoient telles, elles rendroient » bons ceux qui les possèdent; d'ailleurs on ne peut » pas honorer du nom de bien ce qu'on trouve entre les mains des méchants. Du reste j'avoue qu'il » en faut avoir, qu'elles sont utiles, & qu'elles » portent de grandes commodités à la vie.

Je voudrois pour l'honneur de Sénèque, qu'il n'eût pas fait cet aveu, si peu digne d'un philosophe; si peu d'accord avec les beaux préceptes de morale qu'il donne dans mille endroits de ses ouvrages; & qui suppose d'ailleurs comme démontrées trois choses, dont la première est en question, la seconde, sinon absolument fautive, du moins fort incertaine, & qui ne peut être vraie qu'avec une infinité de limitations, de restrictions & de modifications: enfin, dont la troisième ne pourroit prouver en faveur des richesses, qu'après qu'on auroit fait voir démonstrativement,

1°. Que les commodités qu'elles procurent sont si absolument nécessaires au bonheur de l'homme, que sans elles il est continuellement & inévitablement exposé à des extrémités dures & fâcheuses qui lui font regarder la vie comme un fardeau pesant qu'on lui a imposé malgré lui, & dont il seroit heureux d'être délivré.

2°. Que cette joie intérieure, cette tranquillité & cette paix qui sont le caractère distinctif de l'âme du sage, accompagnent toujours ceux qui jouissent de ces commodités; tandis que le chagrin, les soucis cuisans & mille peines secrètes dévorent & minent sourdement ceux qui en sont privés; supposition absurde, insoutenable, & qui mettroit encore Sénèque en contradiction avec lui-même, puisqu'il dit quelque part avec autant de vérité que d'éloquence & d'énergie: *Lætiores videbis, quos nunquam fortuna respexit, quam quos deseruit. Vidit hoc Diogenes, vir ingentis animi, & effecit ne quid sibi eripi posset..... si quis de FELICITATE DIOGENIS DUBITAT, POTEST IDEM DUBITARE ET DE DEORUM IMMORTALIUM STATU, an parum beatè degant: quod illis non prædia, nec horti sint, nec alieno colono rura preciosa, nec grande in foro fœnus..... Si vis scire quam nihil in illâ (paupertate) mali sit, compara inter se pauperum & divitum vultus. SÆPIUS PAUPER ET FIDELIUS RIDET: nulla sollicitudo in alto est: etiam si qua incidit cura,*

velut nubes levis transit. Horum qui felices vocantur, hilaritas ficta est, aut gravis & suppurata tristitia: & quidem gravior, quia interdum non licet palam esse miseros: sed inter ærumnas cor ipsum exedentes, necesse est agere felicem. Senec. de tranquillitate animi, cap. viij. & epist. 80.

3°. Que ces commodités sont la voie la plus sûre & la plus prompte pour arriver à ce degré de sagesse & de perfection, qui est le centre où tendent toutes les actions de l'homme vertueux.

4°. Enfin qu'une chose peut être dite réellement & absolument utile, quoique les avantages qu'on en retire ne puissent pas à beaucoup près compenser ni par leur importance, ni par leur nombre, les désordres qu'elle cause, toutes propositions également fausses, & qui ne méritent pas d'être réfutées sérieusement.

L'aveu de Sénèque n'est donc ici d'aucun poids, & son autorité ne sert de rien à Barbeyrac, qui auroit dû plutôt citer, comme je l'ai fait, les chapitres xxj. & xxij. dans lesquels Sénèque fait l'apologie des richesses d'une manière, non pas à la vérité plus solide (car *ogni medaglia ha il suo verso*), mais du moins plus propre à séduire des lecteurs vulgaires, & qui ne savent pas qu'avant d'admettre une pensée, une proposition, un principe, ou un système, il faut, si l'on ne veut pas se faire illusion, l'envisager par toutes ses faces, & le mettre à l'épreuve des objections, faute de quoi on s'expose à prendre à tout moment l'erreur pour la vérité.

De tout cela je conclus, qu'à tout prendre, les richesses sont pour les bonnes mœurs un écueil très-dangereux, & celui où vont se briser le plus souvent toutes les vertus qui caractérisent l'honnête homme. J'ai indiqué (voyez les pages précéd.) en peu de mots les causes de leurs funestes effets, sans prétendre néanmoins en épuiser la série; je n'ai même envisagé les richesses que relativement à leur influence sur les mœurs de quelques particuliers; mais si mesurant avec précision la plus grande quantité d'action des richesses sur ces mêmes individus, considérés comme constituant un corps politique, je voulois entrer dans de plus grands détails, & fouiller dans l'histoire des peuples qui ont fait le plus de bruit dans le monde, & qui s'y sont le plus distingués à toutes sortes d'égards, je ferois voir que la corruption des mœurs, & tous les désordres qui la suivent, ont toujours été les effets inévitables & immédiats de l'amour des richesses, & du désir insatiable d'en acquérir; je n'en donnerai pour exemple que les Lacédémoniens, un des peuples de la terre qui eut sans doute la meilleure police, les plus belles & les plus sages institutions, & celui chez lequel la vertu fut le plus en honneur, & produisit de plus grandes choses, tant qu'il conserva les lois de son sublime législateur; mais laissons parler Plutarque. «Après que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, qu'avec la possession des richesses se trouverent l'avarice & la chicheté, & qu'avec la jouissance s'introduisirent le luxe, la mollesse, la dépense & la volupté, Sparte se vit d'abord déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la distinguoient, & se trouva indignement ravalée & réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'au tems du règne d'Agis & de Léonidas». Plutarque, *vie d'Agis & de Cléomène*. Voyez le grec, p. 796. C. & 797. C. tom. I. édit. Paris 1624.

Il dit un peu plus bas que la discipline & les affaires des Lacédémoniens avoient commencé à être malades & à se corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, ils eurent commencé à se remplir d'or & d'argent.

J'ai suivi au reste la version de Dacier, dont la note mérite d'être citée; elle porte sur ces paroles

du premier passage : *Sparte se vit d'abord déchue, &c.* «Cela est inévitable, dit Dacier, dès qu'un état devient riche, il déchoit de sa grandeur; c'est une vérité prouvée par mille exemples, & une des plus grandes preuves, c'est ce qui est arrivé à l'empire romain : la vertu & la richesse font la balance; quand l'une baisse, l'autre hausse». Mais elle est moins d'un littérateur que d'un philosophe, & il feroit à souhaiter qu'on en pût dire autant de toutes celles que cet auteur a jointes à ses traductions.

Finissons par un beau passage de Salluste, qui confirme pleinement le sentiment de Plutarque & de son interprète. *Igitur provideas oportet*, dit-il à César, *uti plebes, largitionibus & publico frumento, corrupta habeat negocia sua, quibus ab malo publico detineatur: juvenus probitati & industria; non sumptibus, neque divitiis studeat. Id eveniet, si PECUNIÆ QUÆ MAXIMA OMNIUM PERNICIES EST, usum atque decus dempseris. Nam sæpe ego cum animo meo reputans, quibus quisque rebus clarissimi viri magnitudinem invenissent; quæ res populos, nationesve magnis auctoribus auxissent; ac deinde quibus causis amplissima regna, & imperia corruissent: eadem semper bona atque mala reperiebam omnesque victores, N. B. DIVITIAS CONTEMNISSE, ET VICTOS CUPIVISSE.* Sallust. ad Caesar. de repub. ordinandâ, orat. j.

Doit-on s'étonner après cela qu'Anaxagore & Démocrite, qui avoient devant les yeux les terribles révolutions, & la corruption extrême que la soif des richesses avoit produite dans les mœurs de leurs concitoyens, & des autres peuples de la Grèce, qui d'ailleurs ne pouvoient pas ignorer que le gouvernement des uns & des autres avoit reçu par l'action de cette cause, des secousses si violentes, que la constitution en avoit été plus d'une fois non-seulement altérée, mais changée; doit-on, dis-je, s'étonner que ces philosophes, qui co-existoient, pour ainsi dire, avec ces tristes événements, aient pris le sage parti d'abandonner leurs pays & leurs biens, pour se livrer tout entier à l'agrément divin, qui est attaché à la recherche & à la découverte de la vérité? n'a-t-on pas plutôt lieu d'être surpris & indigné que, dans un siècle comme le nôtre, où l'esprit philosophique a fait tant de progrès, il se soit trouvé un auteur, d'ailleurs estimable, assez aveuglé par des préjugés superstitieux, & en même tems assez injuste, pour attribuer sans aucunes preuves, à des motifs vicieux & reprehensibles, un désintéressement aussi louable, aussi rare, & qui a mérité les éloges & l'admiration des Platon, des Plutarque, des Cicéron, en un mot de tous les philosophes qui ont le plus honoré leur siècle & l'humanité? L'illustre Bayle a eu plus d'équité & de bonne foi que le savant moderne dont je parle.

«Avant, dit-il, que l'Evangile eût appris aux hommes qu'il faut renoncer au monde & à ses richesses, si l'on veut marcher bien vite dans le chemin de la perfection, il y avoit des philosophes qui avoient compris cela, & qui s'étoient défaits de leurs biens afin de vaquer plus librement à l'étude de la sagesse & à la recherche de la vérité: ils avoient cru que les soins d'une famille & d'un héritage étoient des entraves qui empêchoient de s'avancer vers le but qui est le plus digne de notre amour; Anaxagore & Démocrite furent de ce nombre». Bayle, *Dict. histor. & crit. voc. Anaxagore*, tit. A.

Voilà le langage de la raison, de la philosophie & de la vérité; mais dans la remarque (p) de Barbey-

(p) La voici : «Comme M. Bayle, dit-il, semble ici, selon sa coutume, attribuer à l'Evangile des idées outrées de morale, il loue aussi un peu trop la conduite de ces anciens philosophes, où il y avoit plus d'ostentation & de désintéressement mal entendu que de véritable sagesse; puisqu'on peut faire un bon usage des richesses, & qu'il n'est nul-

rac sur ce passage, on ne trouve que des sophismes, de la superstition, & une envie demeurée & peu réfléchie de chercher une cause chimérique à la perfection de la Morale, & le mérite des œuvres : espèce de fanatisme mal entendu, & qui a souvent fait illusion à cet auteur, ainsi qu'à plusieurs autres. Ils n'ont pas vu que la loi & les prophètes se réduisant,

« l'ement nécessaire de s'en dépouiller entièrement pour s'attacher à l'étude de la vérité & de la vertu ».

Faisons quelques réflexions sur ce passage. 1. Je n'examine point ici si Bayle attribue quelquefois à l'Evangile des idées outrées de morale, ce n'est pas de dont il est question maintenant ; je dis que du-moins ici l'imputation ne pouvoit être plus mal fondée ; car il est évident que le raisonnement de Bayle, bien examiné, se réduit à ceci : *avant que l'Evangile eût donné aux hommes certains préceptes hypothétiques & conditionnels sur l'usage qu'il faut faire des richesses, il y avoit eu des philosophes qui étoient entrés dans les vues des Apôtres, & qui avoient pratiqué leurs maximes.* Or il n'y a pas un seul mot dans cette proposition qui puisse donner lieu de soupçonner ce que Barbeyrac insinue malignement, & je ne vois pas ce que cet habile homme a pu y trouver de reprehensible.

A l'égard du second point sur lequel s'arrête sa critique, quoiqu'elle soit en apparence plus solide, & plus capable d'éblouir ceux qui n'approfondissent rien, elle n'est pas au fond moins fautive, ni moins sophistique.

Si l'on en croit cet auteur, « il y avoit dans la conduite de ces anciens philosophes plus d'ostentation & de déshonneur ; sement mal entendu que de véritable sagesse ». Plus d'ostentation ; qu'en fait-il ? & sur quoi fonde-t-il une assertion aussi téméraire, aussi contraire à la charité évangélique, & aussi injurieuse à la mémoire de ces grands hommes ? A-t-il lu dans leur ame les motifs qui les ont déterminés à agir ? Ne pouvoient-ils pas être bons & honnêtes ? & quelle preuve a-t-il, & peut-il donner qu'ils ne l'étoient pas ? « L'équité, dit très-judicieusement Bayle, veut que l'on juge de son prochain sur ce qu'il fait & sur ce qu'il dit, & non pas sur les intentions cachées que l'on s'imagine qu'il a. Il faut laisser à Dieu le jugement de ce qui se passe dans les abîmes du cœur. Dieu seul est le scrutateur des reins & des cœurs ». *Dist. crit. art. Epicure, rem. g.*

Il me suffit ici de donner à Barbeyrac cette grande & utile leçon dont il reconnoît ailleurs l'excellence. Si on veut le voir s'enfermer de sa propre épée, & prononcer lui-même sa condamnation en termes clairs & formels, on peut lire un passage de son *traité du jeu*, tome 1. p. 76. & suiv. trop long pour pouvoir être inséré ici. Outre qu'il renferme une morale saine & pure, & qu'on ne sauroit rappeler trop souvent aux hommes à cause de l'importance & de l'utilité dont elle est dans le cours de la vie ; il est d'autant plus remarquable que, sans le savoir, ou du-moins sans paroître le faire à dessein, Barbeyrac s'y réfute lui-même avec autant de force, d'exactitude & de précision, qu'auroit pu le faire le censeur le plus sévère, le plus éclairé, le plus éloquent, & en même tems le plus doué de cette sagacité si rare qui fait découvrir d'un coup d'œil le fort & le foible d'un système ou d'une proposition. C'est à ceux qui voudront lire ce passage avec attention à juger si, d'après les principes que cet auteur y établit touchant les jugemens qu'il faut porter des actions du prochain, il étoit en droit d'en conclure aussi affirmativement, qu'en se dépouillant de leurs biens, Anaxagore & Démocrite n'avoient agi que par ostentation.

Mais en voilà assez sur cette matière : examinons la suite du raisonnement de ce fier censeur, & faisons voir au lecteur impartial, qu'il n'est pas meilleur logicien que juge équitable.

Il assure qu'il y avoit dans la conduite de ces anciens philosophes plus d'ostentation & de déshonneur mal entendu que de véritable sagesse. Certes l'accusation est assez grave pour devoir être prouvée avec cette évidence qui ne laisse aucune espèce de doute dans l'esprit du lecteur. Voyons donc si la preuve qu'il en donne est de nature à produire ce degré de conviction. C'est, dit-il, qu'on peut faire un bon usage des richesses : pour faire sentir tout le ridicule & la fausseté de cette logique, il ne faut que retourner l'argument en cette forme : *puisque on peut faire un bon usage des richesses, & qu'il n'est nullement nécessaire de s'en dépouiller pour . . .* &c. donc il y avoit plus d'ostentation & de déshonneur mal entendu que de véritable sagesse dans la conduite d'Anaxagore & de Démocrite. Or je demande s'il est possible de faire un raisonnement plus absurde & plus diamétralement opposé au bon sens le plus simple. N'est-il pas évident que quoiqu'il soit possible d'user sagement & modérément des biens de la fortune, on peut cependant s'en dépouiller entièrement, sans que pour cela il y ait dans cette conduite plus d'ostentation & de déshonneur mal entendu, que de véritable sagesse ; car on peut avoir de fortes raisons d'en agir ainsi, & ces motifs par lesquels on se détermine à se rendre à ces raisons peuvent être très-louables. C'est ce que j'ai prouvé, ce me semble, invinciblement dans le cours de cet article. *Voyez pages premières, &c.*

comme notre législateur divin en convient lui-même, à la pratique de cette maxime sublime & fondamentale de la religion naturelle, & de la morale payenne, *tout ce que vous voulez que l'on vous fasse, faites-le aussi aux autres.* Il s'ensuit qu'on peut, en suivant cette règle invariable des actions humaines, s'acquitter de ses principaux devoirs (q), tant à l'égard de son être considéré individuellement, qu'envisagé dans ses relations externes, sans qu'il soit besoin pour cela, d'un secours étranger à la nature qui, loin d'être éternel & universel (comme beaucoup de gens prétendent qu'il devroit être, s'il étoit réel), est au contraire très-récent, & à peine avoué de la plus petite partie du monde, encore divisée en une infinité de sectes différentes qui s'anathématisent réciproquement.

Je passe vite à une autre observation non moins importante, c'est que les peres de l'Eglise, les plus célèbres commentateurs de l'Ecriture, & les plus grands critiques ont reconnu comme une vérité constante, que l'Evangile n'avoit rien ajouté à la morale des Payens. Le savant le Clerc, qui avoit fait toute sa vie la principale occupation de l'étude des Ecritures, & du génie des langues dans lesquelles elles nous ont été transmises, & qui joignoit à une érudition aussi immense que variée, une profonde connoissance des règles de la critique, ce guide si utile & si nécessaire dans la recherche de la vérité, le Clerc, dis-je, confirme pleinement ce sentiment ; & son autorité sur un point de cette importance, est d'un très-grand poids.

« Dans le fonds, dit-il, la morale chrétienne ne diffère principalement de la morale payenne, que par l'espérance assurée d'une (r) autre vie, sur

(q) Si je ne parle pas ici du premier commandement de la première table, ni de celui que notre sage législateur appelle avec raison, *le premier & le plus grand de tous les commandemens*, ce n'est pas que je ne les regarde tous deux comme très-essentiels. Mais si l'on veut y réfléchir mûrement, & les examiner en philosophe, on avouera, si je ne me trompe, que l'admission de l'un, & l'observation de l'autre, ne paroissent pas être d'une utilité & d'une nécessité si absolue, ni avoir sur les mœurs des hommes & sur leur conduite en général une influence aussi grande, aussi immédiate & aussi continuelle que la pratique habituelle de celui-ci : *vous aimerez vot. e. prochain comme vous-même* ; c'est à dire, vous ne ferez point aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait si vous étiez en leur place. En effet, il n'y a pas un seul instant dans la vie où ce précepte ne puisse être un guide sûr. C'est la règle universelle selon laquelle chacun de nous doit ordonner la vie & les mœurs : en un mot, cette maxime est une vérité palpable, & dont tous les hommes peuvent s'assurer sans peine. Mais il n'en est pas de même des deux autres commandemens ; pour se convaincre de la certitude des principes sur lesquels ils sont fondés, & en déduire comme conséquences nécessaires les préceptes qui en dépendent, & l'obligation de les mettre en pratique, il faut rassembler plus de faits, comparer plus d'idées, employer une suite de raisonnemens plus subtils, plus abstraits, plus métaphysiques, moins à la portée de tous les esprits, & dont les rapports, la connexion & l'évidence ne peuvent s'apercevoir que difficilement, & après un long examen : en un mot il faut des connoissances philosophiques beaucoup plus étendues qu'il n'est besoin d'en avoir pour comprendre combien est vraie & utile cette maxime que le Christ appelle *la loi & les prophètes*.

Enfin comme le dit très-judicieusement l'illustre Montaigne ; « Cette loi qui en imprimant dans nous mêmes l'idée d'un créateur, nous porte vers lui, est la première des lois naturelles par son importance, & non pas dans l'ordre de ces lois. L'homme dans l'état de nature, auroit plutôt la faculté de connoître, qu'il n'auroit des connoissances. Il est clair que ses premières idées ne seroient point des idées spéculatives ; il s'en seroit à la conservation de son être avant de chercher l'origine de son être ». *De l'esprit des lois, liv. 1. ch. ij.*

(r) Les anciens philosophes grecs & latins donnerent également à leur morale cette sanction. C'est un fait qui n'a pas besoin de preuves ; mais ce qui les différencie à cet égard des Chrétiens, c'est qu'ils ne croyoient point intérieurement l'immortalité de l'ame, ni un état futur de récompenses & de peines. Ils enseignoient cependant continuellement au peuple dans leurs écrits & dans leurs discours, ces dogmes, mais en particulier ils philosophoient sur d'autres principes.

» laquelle elle est fondée. Du reste, les devoirs n'en
» sont pas fort différens, ET L'ON NE SAUROIT PRO-
» DUIRE AUCUN DEVOIR DES CHRÉTIENS, QUI
» N'AIT ÉTÉ APPROUVÉ PAR QUELQUE PHILOSO-
» PHE ». *Bibliot. choisie, tom. XXII. p. 457.*

Ce qu'il dit dans la page 444 est encore plus formel : le voici. « IL N'Y A AUCUNE VERTU, QUI NE
» SE TROUVE ÉTABLIE DANS LES ÉCRITS DES
» DISCIPLES DE SOCRATE, QUI NOUS ONT CON-
» SERVÉ SA DOCTRINE, NI AUCUN VICE QUI N'Y
» SOIT CONDAMNÉ ».

Un autre auteur non moins illustre, & qui étoit aussi un grand juge dans ces sortes de matieres, parce qu'il avoit étudié la théologie payenne, non en homme simplement curieux & érudit, mais en philosophe, donne une idée aussi favorable de la morale payenne.

« Si les payens, dit-il, n'ont point (s) pratiqué la
» véritable vertu, ils l'ont du-moins bien connue,
» car ils ont loué ceux qui en faisant une belle ac-
» tion, ne se proposent pour récompense ni un inté-
» rêt pécuniaire, ni l'approbation publique, & ils
» ont méprisé ceux qui ont pour but dans l'exercice
» de la vertu, la réputation, la gloire & l'applaudisse-
» ment de leur prochain (t) ».

A l'égard des PP. de l'Eglise, j'en pourrois citer plusieurs, tels que Justin martyr, S. Clément d'Alexandrie, Lactance & S. Augustin, qui n'ont fait nulle difficulté de mettre en parallèle la morale des payens avec celle du Christianisme. Ils soutiennent que celui qui voudroit rassembler en forme de système, tout ce que les Philosophes ont dit conformément aux lumières de la nature, pourroit s'assurer de connoître la vérité.

« Il est aisé de faire voir, dit expressément Lactan-
» ce, que la vérité toute entière a été partagée entre
» les différentes sectes des philosophes, & que s'il
» se trouvoit quelqu'un qui ramassât les vérités répandues parmi toutes ces sectes, & n'en fit qu'un
» seul corps de doctrine, certainement il ne différerait en rien des sentimens des Chrétiens ». *Docemus nullam sectam fuisse tam deviam, nec philosophorum quinquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero. Quod si extitisset aliquis qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam colligeret in unum, ac redigeret in corpus, IS PROFACTO NON DISSENTIRET A NOBIS.*

Lactant. *Inst. divin. lib. VII. cap. vij. num. 4. édit. Cellar.* Conféren. Justin martyr, *Apolog. j. pag. 34. édit. Oxon.* Clément d'Alexandrie, *Stromat. lib. I. pag. 288, 299. édit. Sylburg. Colon. 1688.* Et S. Augustin, *de verâ relig. cap. iv. §. 7. pag. 559. tom. I. édit. Antwerp. epist. ad Dioscor. §. 21. pag. 255. tom. II.* Voyez aussi *epist. lvi. 202. & confess. lib. VII. c. ix. & lib. VIII. c. ij.*

Il ne faut pas croire, au reste, que le nouveau Testament ait lui-même recueilli tous ces divers rameaux de l'arbre moral. Il suffit de le lire avec attention pour se convaincre du contraire. « En effet, comme
» le remarque très-bien Barbeyrac, les écrivains sacrés ne nous ont pas laissé un système méthodique
» de la science des mœurs : ils ne définissent pas exactement toutes les vertus : ils n'entrent presque
» jamais dans aucun détail : ils ne font que donner
» dans les occasions, des maximes générales, dont
» il faut tirer bien des conséquences pour les appli-

(s) On sent que cela ne peut s'entendre que des payens en général, qui certainement n'étoient pas tous des Aristide, des Socrate, des Regulus, des Caton, des Marc Aurele & des Julien, non plus que les Chrétiens ne sont pas tous des saints.

(t) Bayle, *dictionn. hist. & crit. rem. h. de l'art. Amphiarus.* Il faudroit remplir des pages entières de citations, si l'on vouloit rapporter tous les passages des anciens, où ils ont enseigné cette morale.

» quer à l'état de chacun, & aux cas particuliers.
» En un mot, on voit clairement qu'ils ont eu plus
» en vue de suppléer ce qui (u) manquoit aux idées
» de morale reçues parmi les hommes, ou d'en re-
» trancher ce que de mauvaises coutumes avoient
» introduit & autorisé contre les lumières mêmes
» de la nature, que de proposer une morale com-
» plette ». (x)

Je finis ici cette digression dans laquelle je ne me suis jetté que malgré moi, & dans la crainte que la critique & l'autorité de Barbeyrac n'en imposassent à quelques lecteurs ; inconvenient que j'ai voulu parer. Je n'ose, au reste, me flatter d'avoir toujours saisi le vrai dans l'examen que j'ai fait des différentes questions qui sont le sujet de cet article ; ce que je puis assurer, c'est que j'ai du-moins cherché la vérité de bonne foi & sans préjugés : c'est au lecteur à décider si j'ai réussi. Je ne voulois que le mettre en état de choisir entre les richesses & la pauvreté, c'est-à-dire entre le vice & la vertu ; & il me semble qu'il a présentement devant les yeux les pièces instructives du procès, & qu'il peut juger. Pour moi qui y ai vraisemblablement réfléchi plus que lui, je crois, tout bien examiné, devoir m'en tenir à la sage & judicieuse décision de Sénèque. *Angustanda certè sunt patrimonio, dit ce philosophe, ut minus ad injurias fortunæ simus expositi. Habitiora sunt corpora in bello, quæ in arma sua contrahi possunt, quam quæ superfunduntur, & undique magnitudo sua vulneribus objicit. OPTIMUS PECUNIÆ MODUS EST, QUI NEC IN PAUPERTATEM CADIT, NEC PROCUA PAUPERTATE DISCEDIT. De tranquil. animi, cap. viij. circa fin.*

En un mot, c'est le bagage de la vertu. Il peut être nécessaire jusqu'à un certain point ; mais il retarde plus ou moins la marche. Il y a sans doute des moyens légitimes d'acquérir, mais il y en a peu de bons. L'honnête épargne est entre les meilleurs, mais elle a ses défauts. Quelle sollicitude n'exige-t-elle pas ? Est-ce bien là l'emploi du tems d'un homme destiné aux grandes choses ? L'agriculture est une voie de s'enrichir très-légitime ; c'est, pour ainsi dire, la bénédiction de notre bonne mere nature : mais qui est-ce qui a le courage de marcher sur la trace du bœuf, & de chercher laborieusement l'or dans un sillon ? Les profits des métiers sont honnêtes. Ils découlent principalement de l'industrie, de la diligence, & d'une bonne foi reconnue. Mais où sont les commerçans qui ne doivent la fortune qu'à ces seules qualités ? Les gains exorbitans de la finance ne sont que le plus pur sang des peuples exprimé par la vexation. On ne nie pas que l'opulence qui naît de la munificence

(u) Ceci ne peut s'entendre que d'un petit nombre de préceptes moraux peu importants, qui supposent la qualité de chrétien considéré précisément comme tel ; car d'ailleurs, l'indépendance absolue qui se trouve entre la morale de l'Evangile & celle des philosophes payens en général, peut se prouver avec autant d'exactitude & d'évidence, qu'il y en a dans les démonstrations les plus rigoureuses des Géomètres. Je dis l'indépendance pour me conformer aux idées les plus généralement reçues ; mais je n'ignore pas qu'il y a eu de tout tems de très-grands philosophes qui ont fait infiniment plus de cas des œuvres de Platon, d'Aristote, de Xénophon, de Sénèque, de Plutarque, des offices de Cicéron, du manuel d'Épictète, & des réflexions morales de l'empereur Marc Antonin, que de tous les livres rabbiniques qui composent aujourd'hui le canon des Ecritures. Comme c'est ici une affaire de goût & de sentiment, chacun est libre d'en juger comme il lui plaira, sans que qui que ce soit puisse être en droit de le trouver mauvais.

(x) Traité du jeu, liv. I. chap. iij §. 2. pag. 42, 43, tom. I. édit. Amst. 1737. On peut conférer ce passage & ce qui le précède, avec ce que dit le Clerc dans la vie de Clément d'Alexandrie (*Bibliot. univ. tom. X. pag. 212, 213.*), & l'on verra que Barbeyrac ne fait ici que copier les pensées du savant journaliste, & qu'il les exprime même le plus souvent dans les mêmes termes. Il me semble qu'il y auroit eu plus de bonne foi à en avertir.

des rois n'apporte avec elle une sorte de dignité. Mais combien n'est-elle pas vile, si elle n'a été que la récompense de l'artifice & de la flatterie ? Qu'on convienne donc qu'il est un très-petit nombre d'hommes qui sachent acquérir la *richesse* sans bassesse & sans injustice ; un beaucoup plus petit nombre à qui il soit permis d'en jouir sans remors & sans crainte, & presque aucun assez fort pour la perdre sans douleur. Elle ne fait donc communément que des méchans & des esclaves. *Cet article est de M. NAIGEON.*

RICHELLE, (*Inconol.*) elle est représentée magnifiquement vêtue, couverte de pierreries, & tenant en sa main la corne d'abondance. (*D. J.*)

RICIN, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *ricinus*, genre de plante dont la fleur n'a point de pétales ; elle consiste en plusieurs étamines qui sortent d'un calice, & elle est stérile. Les embrions naissent sur la même plante que les fleurs, mais séparément ; ils deviennent dans la suite un fruit à trois angles, composé de trois capsules, qui tiennent à un axe, & qui renferment une semence couverte d'une enveloppe fort dure. Tournefort, *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

RICIN, (*Botan. exot.*) petite amande cathartique, soit des Indes orientales, soit du Nouveau-monde. On trouve dans les boutiques de droguistes & d'apothicaires plusieurs sortes d'amandes purgatives sous le nom de *ricin* ; mais il y en a quatre principales en usage ; savoir, 1°. celle que l'on nomme la graine de *ricin* ; 2°. la noix des Barbades, autrement dite la fève purgative des Indes occidentales ; 3°. l'avelin purgative du Nouveau-monde ; 4°. les grains de tilly, ou pignons d'Inde.

Je vais parler avec exactitude de tous ces fruits, & des arbres qui les produisent ; 1°. parce qu'il importe de connoître les remèdes violens, afin de s'en abstenir, ou de ne les employer qu'avec beaucoup de lumières ; 2°. parce qu'il regne une grande confusion dans les auteurs sur ce qui concerne ceux-ci ; 3°. parce que les livres de voyages ont encore augmenté la confusion, les erreurs, & les bévues.

De la noix purgative nommée graine de ricin. La première noix purgative s'appelle graine de ricin, *ricini vulgaris nucleus, catapultea major*, *χίτι & χροτόν* par Diosc. c'est une graine oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, aplatie de l'autre, avec un chapiteau sur le sommet. Elle cache sous une coque mince, lisse, rayée de noir & de blanc, une chair médullaire, ferme, semblable à une amande blanche, grasse, douceâtre, âcre, & qui excite des nausées ; le fruit est triangulaire, à trois loges, & contient trois graines.

La plante qui porte ce fruit s'appelle *ricinus vulgaris*, C. B. P. 433. J. B. 3. 642. Raii, *Hist. I.* 166. Tourn. I. R. H. 532. Boerh. *Ind. A.* 2. 253. *ricinus major*, Hort. Eyflet. *cataputia major* Park. Th. 182. *Nhambu guacu* Pif. 180. *Avanacu*, Hort. mal. 2. 57. *mirasole* par les Italiens, en françois le grand *ricin*, ou le *ricin ordinaire*, en anglois *the common palma christi*.

Sa tige est ferme, genouillée, creuse, haute de quatre coudées, & même davantage, branchue à sa partie supérieure ; ses feuilles sont semblables à celles du figuier, mais plus grandes, digitées, dentelées, lisses, molles, d'un verd foncé, garnies de nervures, & soutenues par de longues queues.

Les fleurs sont en grappes, portées sur une tige particulière à l'extrémité des branches, arrangées sur un long épi ; elles sont composées de plusieurs étamines, courtes, blanchâtres, qui sortent d'un calice partagé en cinq quartiers, de couleur verte-blanche. Elles sont stériles, car les embrions des fruits naissent avec elles ; ils sont arrondis, verds, ornés de crêtes d'un rouge de vermillon, & se changent en des fruits dont les pédicules ont un pouce de longueur.

Tome XIV.

Ces fruits sont triangulaires, noirâtres, garnis d'épines molles ; ils ont la grosseur d'une aveline, & sont composés de trois capsules qui contiennent de petites noix ovalaires, un peu applaties, & ombiliquées à leur sommet. Elles sont couvertes d'une coque mince, noire ou brune, & remplies en-dedans d'une substance médullaire, blanche, solide, semblable à celle de l'amande, d'une saveur douceâtre, âcre, & qui cause des nausées ; cette plante est commune en Egypte, & en différens pays des Indes orientales & occidentales.

Ses fruits abondent en partie d'une huile douce, tempérée, & d'une certaine portion d'huile plus tenue, très-âcre, & si caustique, qu'elle brûle la gorge ; c'est de cette dernière huile que dépend leur vertu purgative.

Si l'on pile, & si l'on avale trente grains de *ricin*, dépouillés de leur écorce, ils purgent, selon Dioscoride, la bile, la pituite, les sérosités, & ils excitent le vomissement ; mais cette sorte de purgation est fort laborieuse, par le bouleversement qu'elle cause dans l'estomac. Mesué déclare qu'il n'en faut donner que dix ou tout au plus quinze grains, dans du petit-lait pour la sciaticque ou l'hydropisie. Les habitans du Brésil, selon le témoignage de Pison, croient qu'il y a du danger d'en prendre plus de sept grains en substance, mais ils en prescrivent jusqu'à vingt grains en émulsion dans six onces d'eau commune ; cependant ils l'emploient très-rarement à cause de ses effets dangereux. Pierre Castelli raconte, dans ses lettres de médecine, qu'un jeune homme attaqué d'une grande douleur de tête, en avala la moitié d'une graine, qui lui causa l'inflammation de l'estomac, la fièvre, la syncope, les convulsions, & la mort.

On émousse la qualité de ce fruit en le faisant rotir & griller. Pison propose la teinture de graine de *ricin* tirée avec l'esprit-de-vin ; mais on ne peut se fier à tous ces correctifs, & le plus prudent est de regarder cette amande comme un poison.

Les anciens tiroient une huile des graines du *ricin*, soit par expression, soit par décoction, qu'ils appelloient *πυρον έλαιον*, huile de *ricin* ; c'est un bon digestif, dit Galien, parce que ses parties sont plus subtiles que celles de l'huile commune. Les habitans du Brésil en font usage extérieurement pour les ulcères, les apostumes, la gale, & autres maladies de la peau. Dioscoride prétend que cette huile prise intérieurement, purge les eaux par les selles, & chasse les vers hors du corps ; cependant le docteur Stubbs, dans les *Transact. philosoph. n°.* 36. assure que cette huile n'a point de vertu purgative.

De la seconde noix purgative, dite noix des Barbades. La seconde noix cathartique, est l'amande du grand *ricin* d'Amérique, ou plutôt du ricinoïde ; cette amande se nomme *faba purgatrix Indiae occiduae, nux Barbados Anglorum*. Raii *hist. Pinhones indici*, cod. med. 97. *Quauhay-ohnatli*, seu *avellana cathartica* ; Hern. 85. en françois, *noix du ricinoïde*, ou *noix des Barbades* ; en anglois, *the american physick-nut*.

C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite fève, convexe d'un côté, aplatie de l'autre, cachant sous une écorce mince, noire, un peu dure, un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées.

La plante est un ricinoïde dont voici les caractères. Les fleurs mâles consistent en plusieurs feuilles, placées circulairement, & arrangées en forme de roses ; celles-là sont stériles. A quelque distance des fleurs, sur la même plante, naissent des embrions, enveloppés dans un godet, qui dans la suite devient un fruit tricapulaire, contenant une graine oblongue dans chaque cellule.

Miller compte quatre especes de ricinoïde ; la principale est nommée *ricinoides americana, folio gossypii*.

N n

Tournefort, *I. R. H.* 656. Boerh. Ind. alt. 653. *ricinus americanus major*, semine nigro, C. B. p. 432. Mauduy - guacu Brésilienf. marg. 96. Pison 179; en françois le *ricinoïde*, le grand *ricin* d'Amérique, ou le médecinier de l'Amérique.

Cette plante touffue croît à la hauteur d'un arbre médiocre; son bois est plein de moëlle, cassant, rempli d'un suc laiteux & âcre; ses branches sont nombreuses, chargées de feuilles, placées sans ordre, semblables à celles du cotonnier, lissées, luisantes, & d'un verd-brun. Près de l'extrémité des branches il s'élève des tiges inégales, longues quelquefois d'un demi-pié, qui portent un grand nombre de petites fleurs d'un verd-blanchâtre, disposées en parasol, composées de cinq pétales en rose, roulées en-dehors, placées dans un calice de plusieurs petites feuilles, & remplies de courtés étamines blanchâtres.

Ces fleurs sont stériles, car les embryons des fruits naissent entre elles. Ils sont enveloppés dans un calice, & ils se changent en des fruits de la grosseur & de la figure d'une noix encore verte, longs d'un peu plus d'un pouce, en manière de poire, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre ensemble, d'un verd foncé lorsqu'ils sont tendres, & ensuite noirs, sans épines, à trois loges qui s'ouvrent d'elles-mêmes; chacune contient une graine ovalaire, convexe d'un côté, aplatie de l'autre, couverte d'une coque noire, mince, contenant une substance médullaire, blanche, tendre, & douçâtre.

La petite amande de ce ricinoïde a une vertu surprenante de purger par haut & par bas; elle agit plus violemment que le *ricin* ordinaire; de sorte que trois ou quatre grains bouleversent l'estomac avec tant de violence, qu'elles réduisent quelquefois le malade à deux doigts de la mort; cependant Pison propose, dans les vieilles obstructions des viscères, d'en hasarder quelques-unes dépouillées de leurs pellicules, torréfiées légèrement, & macérées dans du vin, en y ajoutant des correctifs aromatiques, mais en même tems il conseille de ne donner ce remède qu'avec de grandes précautions: il est plus court de ne le point donner du-tout.

Les Brésiliens & les Américains tirent des graines une huile fort utile pour les lampes; on la recommande aussi pour résoudre les tumeurs, dissiper l'hydropisie anasarque, faciliter le mouvement des nerfs, amollir le ventre des enfans, en chasser les vers, guérir les ulcères de la tête, la gratelle, & autres vices de la peau, en en faisant des onctions; mais nous avons des remèdes externes beaucoup plus sûrs à employer dans tous ces divers cas.

Le médecinier d'Amérique vient de bouture plus vite & mieux que de graine; on le plante en haie à la Jamaïque & aux Barbades où il est très-commun; sa grandeur ordinaire est de quinze à vingt piés. Le bois est blanc, spongieux, & assez tendre, quand il est jeune. Il se durcit à mesure qu'il grossit. En vieillissant sa moëlle diminue, & laisse un vuide dans le centre; son écorce qui au commencement étoit tendre, lisse, adhérente, & d'un verd pâle, devient blanchâtre, raboteuse, & crevacée. Il sort de l'écorce & du bois, lorsqu'on le coupe, aussi-bien que des feuilles, quand on les arrache, un suc de mauvaise odeur, âcre, laiteux, qui fait une tache fort vilaine sur le linge & sur les étoffes, & qu'il est difficile d'effacer.

Cet arbre, dans sa médiocre grosseur, ne laisse pas de pousser quantité de branches qui s'entrelacent facilement, & auxquelles il est aisé de donner tel pli que l'on desire, ce qui convient pour faire des lisières capables d'arrêter les bestiaux dans les lieux qu'on veut conserver, & propres à diminuer l'impétuosité des vents.

De la troisième noix purgative, dite aveline purgative du Nouveau-monde. La troisième noix purgative, est une graine que l'on nous apporte d'Amérique,

différente de celle des deux espèces de *ricins* dont nous venons de parler, elle s'appelle *avellana purgatrix novi orbis*, en françois *fruit du médecinier de la nouvelle Espagne*, en anglois *the spanish-physick-nut*. Cette graine est de la grosseur d'une aveline arrondie, couverte d'une coque mince, pâle & brune: sa substance médullaire est ferme, blanche, douçâtre, d'un goût qui n'est pas différent de celui de la noisette.

La plante s'appelle *médicinier de la nouvelle Espagne*, en anglois *the American-tree physick-nut, with a multifid leaf*, en botanique *ricinoides arbor americana folio multifido*, *I. R. H.* 656. Boerh. Ind. A. 253. *ricinus americanus, tenuiter diviso folio*, Breyn. cent. 1. 116. Raii, hist. 1. 167.

Cette plante, dit le pere Plumier, a comme les autres arbres un tronc, & des branches, quoiqu'elles ne soient pas fort considérables; son tronc est environ de la grosseur du bras, & haut tout-au-plus de trois ou quatre piés. Il est tendre, couvert d'une écorce cendrée à réseau, marqué de taches aux endroits d'où les feuilles sont tombées. Vers l'extrémité des branches sont des feuilles au nombre de six, ou de douze, qui se répandent de tous côtés, soutenues sur de longues queues, partagées en plusieurs lanieres, découpées, grandes quelquefois d'un pié, d'un verd blanchâtre en-dessous, & d'un verd plus foncé en-dessus. Près de l'origine des queues sont attachées d'autres petites feuilles dentelées fort menues, qui semblent hériffer l'extrémité des rameaux; de-là s'élève une longue tige rouge, qui se partage en d'autres rameaux branchus, lesquels portent chacun une fleur; il y en a de stériles & de fertiles.

Les fertiles sont plus grandes que les stériles, mais en plus petit nombre. Les unes & les autres sont en rose, composées de cinq pétales, ovalaires, soutenues sur un petit calice, partagé en cinq quartiers. Celles qui sont stériles contiennent des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or; l'embryon des fleurs fertiles est ovalaire, à trois angles, couronnés de styles, dont les stigmates en forme de croissant sont de couleur d'or; cet embryon se change ensuite en un fruit pyriforme presque de la grosseur d'une noix, revêtu d'une écorce tendre, jaune, à trois capsules, qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & qui contiennent chacune une graine ronde, de la grosseur d'une aveline; elle en a le goût, mais il faut s'en donner de garde, car elle purge très-violemment.

Lorsqu'on taille le tronc de cet arbre, ou même lorsqu'on en arrache les feuilles, il en sort une assez grande quantité de suc limpide, jaunâtre, & un peu visqueux. On cultive cette plante dans les îles de l'Amérique soumises au roi d'Espagne.

L'amande de ce fruit ne purge pas moins que les autres espèces; car une seule graine suffit pour produire cet effet. On la prend écrasée dans du bouillon, ou coupée par petites tranches très-minces, ou pilée avec deux amandes douces, & délayée dans de l'eau sous la forme d'émulsion. Nos voyageurs ajoutent, que si l'on fait cuire légèrement dix ou douze feuilles de la plante, & qu'on les mange dans du potage, elles purgent sans tranchées & sans dégoût; mais le plus sûr est de ne se point fier à de tels discours, & de n'employer en médecine, ni les feuilles, ni le fruit de cet arbre.

Il faut pourtant convenir que les espèces de *ricinoïdes* dont nous avons parlé, sont dignes d'avoir place par la beauté de leurs fleurs, dans les jardins des botanistes. Les curieux pourront les élever en semant de leurs graines sur une couche préparée. Quand les plantes auront poussé, on les mettra dans un pot séparé, rempli d'une terre fraîche & légère; l'on plongera ces pots dans un lit chaud de tan, qu'on observera de mettre à l'abri des injures de l'air jusqu'à ce que les *ricinoïdes* aient pris racine, après

quoi on leur donnera de l'air & de l'arrosement dans la chaleur de la saison.

Dès que les racines auront acquis de la force, on les transportera dans de plus grands pots remplis de même terre fraîche, que l'on plongera de-rechef dans un lit chaud de tan, gradué à la chaleur des ananas; en les arrosant journellement, elles s'éleveront à trois ou quatre piés de haut, jetteront plusieurs branches, & donneront finalement de très-belles fleurs qui feront suivies de fruit. Ceux qui arrivent aux îles de l'Amérique, soit dans les colonies françaises, soit à la Jamaïque & aux Barbades, sont extrêmement satisfaits de la beauté des fleurs que portent les *ricinoïdes*, & se laisseroient tromper aux fruits qu'ils donnent, si on ne les avertissoit du danger d'en goûter.

De la quatrième noix purgative, nommée grains de tilli. Voilà les *pinei nuclei molucani*, & *grana tiglia* de J. B. I. p. 322. *Quanhayohaulti III. seu semina arboris cucurbitinae, nuclei pini formâ purgante*, de Hernandez 87.

Les grains de tilli sont des grains oblongs, ovoïdes, de la grosseur & de la figure de l'amande du *ricin* ordinaire, convexes d'un côté, un peu aplatis de l'autre, marquées légèrement de quatre angles, composées d'une coque mince, grise, parsemée de taches brunes, renfermant une amande grasse, folide, blanchâtre, d'un goût âcre, brûlant, & qui cause des nausées.

La plante s'appelle *ricinus arbor*, *fructu glabro*, *grana tiglia* dicto, parad. bat. prodr. *Cadel. avenacu*, Hort. malab. ij. 61. *Lignum molucense, pavana dictum, fructu avellanae*, J. B. I. 342. *Guayapala, seu ricinus arbor indica, caustica, purgans*, Herim. mus. Zeyl. 15.

L'arbrisseau qui produit les graines de tilli, a des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux. Les fleurs sont ramassées en long épi au sommet de ces tiges. Il pousse de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, lisses, finement dentelées, tendres, molles, avec une côte, & des nervures saillantes. Vers l'origine de chaque épi, il sort chaque année deux rameaux de même hauteur que la tige.

Les fleurs qui sont à la partie inférieure de l'épi, sont femelles & en grand nombre; les fleurs mâles sont à la partie supérieure: elles ont huit pétales, seize étamines, sans calice, sans pistil & sans fruit; les fleurs femelles ont un calice partagé en plusieurs parties, un embryon arrondi, triangulaire, à trois stiles. Cet embryon se change en un fruit qui est une capsule ronde à trois sillons & à trois loges, dont chacune contient une seule graine oblongue, lisse, luisante, cannelée, recourbée d'un côté, aplatie de l'autre; sa coque est mince, & renferme une amande blanche, grasse, huileuse, âcre & brûlante. On cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes orientales.

Le bois & les graines sont d'usage en Médecine. Le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, est spongieux, léger, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, & caustique, d'une odeur qui cause des nausées; lorsqu'il est encore verd, il purge par haut & par bas, causant à l'anüs une excoriation par son âcreté; mais lorsqu'il est sec, il perd de sa violence, & si on le donne en petite dose, il excite la sueur. Paul Herman le recommande dans plusieurs maladies chroniques. Les graines agissent aussi puissamment que la coloquinte. Leur grande vertu paroît consister en deux petites feuilles qui germent les premières, & qui sont cachées dans le milieu des graines; on donne la substance de ces amandes dépouillée de l'écorce extérieure à la dose de trois grains en pilules, à cause de leur acrimonie brûlante. Aussi tâche-t-on d'en corriger la force avec de

Tomie XIV.

la réglisse, des amandes douces, du suc de limon, du bouillon gras, & choses semblables, ou bien en les torréfiant sous les cendres; mais nos droguistes ont rarement des pignons d'Inde, & autres graines de *ricins*. Les Indiens préparent avec l'huile tirée des graines de tilli, une pommade dont la friction sur le bas-ventre purge les enfans délicats.

On trouve aux Indes orientales & occidentales, d'autres especes de petites noix purgatives outre les quatre dont nous avons parlé; mais elles sont peu connues. Il est inutile d'avertir qu'il ne faut pas confondre à cause du nom, le pignon d'Inde avec le pignon doux. Ce dernier est une espece de petite amande, qui se trouve dans les pommes de pin; elle est agréable à manger, & entroit autrefois dans presque tous les ragouts. On la nomme en latin *pini nucleus*. Voyez PIGNON doux. (Botan.)

Le *rikaion* de l'Ecriture paroît être le grand *ricin*. Les plus habiles critiques pensent que le *rikayon* du prophète Jonas, est le premier *ricin* que nous avons décrit, le *ricinus vulgaris* nommé par les Arabes *alkerva*, par les Africains *kerva*, & par les Égyptiens *kiki*; c'est le sentiment de plusieurs rabbins modernes, celui de Bochart, de Junius, de Piscator, de Mercerus, de Grotius, de Buxtorf, d'Urfinus, de Brémannus, & pour dire plus encore, de Melchior Guilandin, dont l'autorité est d'un grand poids en ces matieres. S. Jérôme moins éclairé en botanique que Guilandin, a traduit le terme hébreu *rikaion* par un *lierre*, & les septante par une *courge*. Voici le passage de Jonas, *ch. iv. v. 6*: « l'éternel Dieu fit » monter un *rikaion* au-dessus de Jonas, afin qu'il » fit ombre sur sa tête, & qu'il le délivrât de son » mal; mais Dieu prépara un ver qui rongea le *rikaion*; il se sécha, & périt.

S. Augustin, *epist. 71*, raconte à ce sujet qu'un évêque d'Afrique ayant voulu introduire dans son diocèse la traduction de S. Jérôme, les assistants la rejetèrent avec scandale, lorsqu'à la lecture du passage de Jonas, ils ouïrent lire un *lierre* au lieu d'une *courge* qu'ils avoient toujours entendu lire. Ils consentirent avec peine de s'en rapporter pour l'interprétation du mot, aux juifs qui étoient dans la ville. Ceux-ci, par malice, par ignorance, ou par d'autres motifs, décidèrent que le terme hébreu signifioit une *courge*. Alors l'évêque, pour retenir le peuple dans sa communion, ne se fit point de peine de reconnaître que cet endroit de la traduction de S. Jérôme étoit fautif. Il l'étoit sans doute, aussi bien que celui de la version des septante; mais le sage prélat montra beaucoup de bon sens dans sa conduite; car qu'importe à la religion qu'on traduise *rikaion* par un *lierre* ou par une *courge*? Et quant aux théologiens, qui loin de savoir sacrifier le petit au grand, anathématisent pieusement les autres hommes qui pensent différemment d'eux, ils ne permettront de leur répéter le discours d'un pere de l'Eglise; *credite mihi, leviam sunt propter quæ non leviter excandescitis, qualia quæ pueros in rixam & injuriam concitant. Nihil ex his quæ iam tristes agitis, serium, nihil magnum: inde, inquam, vobis ira est, quod exigua magnò estimetis.* (Le chevalier DE JAUCOURT.)

RICINA, (Géog. anc.) 1^o. ville d'Italie, dans le Picenum, & qui ne devint colonie romaine que sous l'empereur Severe. Une ancienne carte citée par Celsarius en fait mention. Pline, p. 137, connoît cette ville sous le nom du peuple *Ricinenses*. Holsten a trouvé les ruines de *Ricina*, à deux ou trois milles de Macérata, sur le bord de la rivière Potenza, à la droite.

Une ancienne inscription trouvée près de Macérata, & rapportée par Gruter, donne à cette ville le surnom d'*Helvia: colonia helvia conditori suo*. Spon, p. 205. no. 5, nous a conservé une autre inscription

N n ij

où il est aussi parlé de *Ricina* : *patrono colonia Ricinaria helvia in cujus cur. & of. F. bene merito Ricinnati helviani sua impensa in foro casar. D. D.*

2°. *Ricina*, ville d'Italie dans la Ligurie, qui, selon Cellarius, est présentement le village *Rocco*.

3°. *Ricina* est encore une île que Ptolomée, l. II. c. ij. place sur la côte de l'Hibernie, & qu'il range au nombre des îles Ebudes. Cambden dit que c'est aujourd'hui *Racline*. (D. J.)

RICINIUM, f. m. (*Hist. rom.*) habillement de femme, espece de mantelet qu'elles portoient dans le deuil.

RICINOCARPODODENDRON, f. m. (*Botan.*) nom d'un genre de plante exotique établie par le docteur Aman, & dont voici les caractères. La fleur est en rose, formée de trois pétales disposés circulairement, au centre desquels s'élève un tube large, ouvert, dont le pistil sort du fond du calice. Ce pistil devient finalement un fruit triangulaire partagé intérieurement en trois loges qui contiennent chacune une semence dans une pellicule rude. Les feuilles de cet arbre ressemblent un peu à celles du frêne, étant composées de trois ou quatre paires de petites feuilles réunies le long d'une côte mitoyenne sans dentelure, & finissant en pointe aiguë. Les fleurs naissent aux aîles des feuilles; elles sont blanches, & disposées en épi lâche. Le fruit qui est d'abord verd, devient ensuite d'un rouge jaune, & finalement de couleur écarlate. Il est de la grosseur d'une noisette, & ressemble par la forme au fruit du ricin. La couverture des semences est noire en dehors, rouge en dedans, & chaque semence est divisée en deux lobes. Quand le fruit est mûr, il se rompt, & les graines tombent. Cet arbre est originaire des Indes orientales. *Aff. Petropol.* vol. VIII. p. 214. Le nom de cet arbre est composé de *ricinus*, ricin, *καρπος*, fruit, & *δενδρον* arbre. (D. J.)

RICINOIDES, voyez PIGNON D'INDE.

RICINOÏDE, (*Mat. méd.*) voyez MÉDICINIER.

RICINOÏDES D'AMÉRIQUE, (*Botan. exot.*) on l'appelle vulgairement *médiciner de la nouvelle Espagne*, voyez-en l'article au mot *RICIN*. (*Botan.*) (D. J.)

RICINOKARPOS, f. m. (*Hist. nat. Botan. exot.*) genre de plante étrangère dont voici les caractères. Les fleurs mâles sont disposées en épi, & produites de la manière suivante. De l'extrémité d'un petit pédicule tendre & velu, sort un fleuron nud, à trois feuilles, dont les pétales sont pointus & disposés en étoile. Du centre de ce fleuron conique s'élèvent neuf étamines, qui soutiennent chacune un sommet. Presque dans le même endroit de la plante, partent des ovaires munis de pédicules plus courts, ronds, velus, triangulaires, tricapulaires & à trois côtes, de même que le ricin. L'endroit d'où la fleur & l'ovaire tirent leur origine, est entouré d'une espece de calice commun d'où sortent les pédicules des fleurs. Boerhaave compte deux especes de *ricinokarpus*, l'une africaine, & l'autre américaine. (D. J.)

RICLA, (*Géog. mod.*) bourg, ou pour mieux dire, pauvre village d'Espagne, au royaume d'Aragon, entre Calatayud & Saragosse, sur le Xalon. Ce village est cependant remarquable, parce qu'il est le chef-lieu d'un grand comté érigé par Philippe II. & dont le territoire abonde en blé, vin, huile & fruits. (D. J.)

RICOCHE, f. m. (*Méch.*) on dit qu'un corps fait des *ricochets*, lorsqu'ayant été jeté obliquement sur la surface de l'eau, il se réfléchit au lieu de la pénétrer, & y retombe ensuite pour se réfléchir de nouveau.

Pour avoir une idée bien claire de la cause du *ricochet*, représentons nous un cercle *CMH*, fig. 52. n°. 2. *méch.* qui passe obliquement d'un fluide moins résistant, comme l'air, dans un fluide plus résistant,

comme l'eau; & supposons d'abord que ce cercle soit sans pesanteur, soit *CA* la direction du centre dans un tems où le cercle est enfoncé de la quantité *Oa*, en sorte que *EM* soit la surface commune qui sépare les deux milieux; & supposons que cet enfoncement *EaM* est encore assez petit pour que le point *E* se trouve sur le quart de cercle *AB*; il est clair, 1°. que les arcs *AM*, *AH*, aussi-bien que les arcs *BE*, *be*, étant égaux & dans le même fluide, & semblablement posés de part & d'autre de *CA*, l'impression du fluide sur ces arcs ne peut donner d'impulsion au centre *C*, que suivant *GN* directement opposée à *CA*. 2°. Les arcs *EM*, *eH*, étant de même égaux, & semblablement posés de part & d'autre de *CA*, mais dans des fluides différens; il s'ensuit que puisqu'on suppose le fluide où est l'arc *EM* plus résistant que celui où est l'arc *eH*, l'effort suivant *Cb* qui résulte de l'impression du fluide sur l'arc *EM*, l'emportera sur l'effort suivant *CB* qui résulte de l'impression du fluide sur l'arc *eH*. Le centre *C* fera donc poussé suivant *Cb*, & comme la tendance est en même tems suivant *CA*, l'action conjointe de ces deux forces lui fera décrire l'arc ou la petite ligne *Ci*; d'où l'on voit que la direction *CA* du centre *C* doit s'écarter continuellement de la ligne *Ca*, perpendiculaire à la surface des deux fluides, au moins tant que le point *E* est sur le quart du cercle *AB*.

On voit donc que tant que le point *E* est sur le quart du cercle *AB*, la direction *CA* du centre *C* s'éloigne toujours de la perpendiculaire *Ca*: d'où il s'ensuit qu'à mesure que le cercle s'enfonce, le point *A* monte, aussi-bien que les points *E*, *M*, & le point *B* descend; donc le point *E* & le point *B* doivent se rencontrer. Lorsque le point *E* & le point *B* se sont rencontrés, le centre *C* doit continuer à se mouvoir sur une ligne courbe: car il est aisé de voir que la force suivant *Cb* continuera de l'emporter sur la force suivant *CB*, (fig. 52. n°. 3. *méch.*) & il est bon de remarquer en passant, qu'on ne doit plus avoir alors égard à la résistance faite aux arcs *BE*, *be*, qui par leur position sont à couvert de l'impulsion du fluide; donc le point *B* descendant toujours vers *a*, les points *E*, *M*, montent vers *D*, en même tems que le point *b*. Or cela posé, il peut arriver trois cas différens.

1°. Si le point *M* (fig. 52. n°. 4.) rencontre le point *b* avant que d'arriver en *D*, c'est-à-dire avant que le cercle soit enfoncé tout-à-fait, il est visible qu'à l'instant de cette rencontre, l'effort suivant *Cb* deviendra nul, puisque le cercle présentera au nouveau fluide une moitié entière *BAb* partagée en deux également par la direction *CA*; le centre *C* ira donc en ligne droite, au-moins pour cet instant; mais dans les instans suivans, le cercle continuera de présenter une moitié entière au fluide, comme il est aisé de le voir; donc le centre continuera d'aller en ligne droite; donc dans ce cas-ci, le cercle cessera de décrire une courbe avant que d'être enfoncé tout-à-fait; d'où il s'ensuit que la direction *CA*, dans le nouveau fluide, étant donnée, on pourra déterminer aisément quelle étoit la quantité de l'enfoncement du cercle lorsqu'il a cessé de décrire une courbe; il ne faudra pour cela que mener *BCb* perpendiculaire à *CA*, & du point *b* la ligne *bO* perpendiculaire à la verticale *DCa*; l'abscisse *Oa* exprimera la quantité de l'enfoncement qu'on cherche.

2°. Si les points *E*, *M*, arrivent en *D* précisément au même instant que le point *b*, alors il est vrai que le centre *C* décrit une courbe pendant tout le tems que le cercle s'enfonce; mais on voit aussi que le cercle ne s'enfonce dans le nouveau fluide, que de la quantité précise de son diamètre, & qu'il décrit après son immersion, une ligne droite parallèle à la surface qui sépare les deux fluides.

3°. Enfin si le point *b* (fig. 52. n°. 5.) arrive en *D* avant les points *E*, *M*, l'arc enfoncé pour lors peut être, ou plus grand que le demi cercle, *EaM*, ou égal au demi cercle, comme *eam*, ou plus petit comme *Eaμ*; or dans chacun de ces trois cas, on voit aisément que le centre *C* est poussé suivant *Cb*, & comme *CA* est pour lors sa direction, l'action conjointe de ces deux forces lui fera parcourir *Cc*, ce qui est évident; le cercle commencera donc à rentrer dans le fluide d'où il étoit venu, & il ne faut qu'une légère attention pour voir que dans les instans suivans il continuera de remonter; le point *A* montera donc vers *D*, le point *B* de *a* vers *D* suivant *aAD*, & les points *E*, *M*, ou *e*, *m*, ou *e*, *μ*, descendront vers *a*. Or si l'arc enfoncé *eam* ou *eaμ* est égal ou moindre que le demi cercle, lorsque la direction est *CA*, les points *e*, *m*, ou *e*, *μ*, rencontreront nécessairement le point *B* en quelqu'endroit de l'arc *ma* ou *μa*; le cercle présentant alors une moitié entière au fluide, on voit qu'il cessera de décrire une courbe avant son émerfion totale, & sortira par une ligne *QG* qui fera avec la surface du fluide un angle aigu du côté de *G*. Voilà le *ricochet* expliqué d'une manière assez simple. Je suis le premier qui en aye donné cette explication précise dans mon traité des fluides, Paris 1744, auquel je renvoie le lecteur. (O)

RICOCHET, Voyez BATTERIE A RICOCHET. Nous observerons seulement ici que la meilleure manière de diriger le *ricochet*, est de pointer les pièces sous l'angle de 6, 7, 8, 9 & 10 degrés. C'est le moyen de multiplier les bonds du boulet, dont le nombre s'étend alors depuis 15 jusqu'à 20 ou 25. Sous ces différens angles, les boulets s'élèvent peu, & ils s'étendent en pleine campagne jusqu'à la distance de 4 ou 5 cens toises, en terrain uni. (Q)

RICOCHON, f. m. (terme de Monnoie) nom que les monnoyeurs donnent à leurs apprentifs, qui sont obligés de les servir un an & jour sans aucuns salaires. Boissart nous apprend que les ouvriers sont appelés *recuiteurs*, pendant la première année de leur apprentissage, & les monnoyeurs *ricochons*; mais il dit qu'il ignore l'origine de ces deux mots, & qu'il n'a jamais pu l'apprendre des plus anciens monnoyeurs qu'il a consultés. (D. J.)

RICORDANE, f. f. (Lang. franç.) vieux mot employé dans le songe de Vergier, & qui paroît désigner quelque nom mémorial de lieu en France; il y a, selon M. le Boëuf, plusieurs élévations de pierres & de terres, qui ne doivent leur existence qu'au travail des hommes. On trouve par exemple un de ces tertres dans un canton de Normandie, près sainte Barbe, en Auge, & qui est appelé *la montagne de la Ricordande*. Ce mot pourroit être dérivé de *ricordando*, se ressouvenir; parce que ces sortes de tertres n'étoient élevés que comme des monumens destinés à rappeler la mémoire de ceux à qui ils servoient de sépulture. On en rencontre un autre au-delà de la Loire, un peu plus loin qu'Amboise. M. Spon a parlé d'une montagne artificielle qui fut détruite dans le dernier siècle, & qui étoit située sur la marche limosine. On trouva, dit-il, sous cette montagne, des pierres creuses à divers étages, couvertes d'autres pierres, & dans les creux de ces pierres en forme de sépulcres, des urnes de terre sigillée, & quelques petits chainons d'or qu'on croit être des anciens Gaulois. (D. J.)

RICOVRA TI, f. m. pl. (Hist. lit.) recouvrés; nom d'une académie de Padoue, en Italie.

RIDDER, f. f. (Monnoie.) c'étoit une espèce de monnoye d'or, pesant deux deniers dix-huit grains, & qui avoit cours sous François I. Elle avoit d'un côté un homme armé qui tenoit une épée à la main, & qui étoit monté sur un cheval qui avoit l'air de galloper; & de l'autre côté elle avoit un écusson, au

milieu duquel il y avoit des fleurs-de-lis, & de petits lions avec cette légende, *Philippus Dei gratia, dux Burgundiæ*; & de l'autre côté elle avoit ces paroles, *sit nomen Domini benedictum*. (D. J.)

RIDE, f. f. (Physiolog.) espèce de pli ou de filon qui se forme sur le visage, sur la peau, & généralement sur presque tout le corps des hommes, dès qu'ils commencent à vieillir.

La peau s'étend, & croît à mesure que la graisse augmente; ce gonflement produit le blanc par la tension de la peau, & le rouge par la plénitude des vaisseaux sanguins. Voilà les lits & les roses du bel âge; tous les fards n'en sont qu'une vaine représentation. Dès que le gonflement diminue, la peau qui n'est plus remplie, se plisse, & les filons commencent à se former; ensuite, à mesure qu'on avance en âge, les cartilages, les membranes, la chair, la peau, & toutes les fibres du corps, deviennent plus solides, plus dures, & plus seches; alors toutes les parties se retirent, se resserrent; la circulation des fluides se fait avec moins de liberté, la transpiration diminue, les suc nourriciers sont moins abondans, & ne pouvant être reçus dans la plupart des fibres devenues trop solides, ils ne servent plus à leur nutrition; de là vient que ces fibres se retirent, & se plissent. Voilà l'accroissement journalier des *rides*.

La peau peut toujours s'étendre, tant que le volume du corps augmente; mais lorsqu'il vient à diminuer, elle n'a point le ressort qu'il faudroit pour se rétablir en entier dans son premier état. Ajoutez à cette raison, les autres causes dont nous venons de parler, & vous verrez sans peine qu'il doit rester alors nécessairement des *rides* & des plis qui ne s'effaceront jamais.

Les *rides* du visage dépendent en partie de toutes ces causes; mais il se trouve encore dans leur production, une espèce d'ordre relatif à la forme, aux traits & aux mouvemens habituels du visage; c'est une remarque fort ingénieuse de M. de Buffon: si, dit-il, on examine bien le visage d'un homme de vingt-cinq à trente ans, on pourra déjà y découvrir l'origine de toutes les *rides* qu'il aura dans sa vieillesse; il ne faut pour cela que voir le visage dans un état de violente action, comme est celle du ris immodéré, des pleurs, ou seulement d'une forte grimace; tous les plis qui se formeront dans ces différentes actions, seront un jour des *rides* ineffaçables; elles suivent la disposition des muscles, & se gravent plus ou moins par l'habitude plus ou moins répétée des mouvemens qui en dépendent.

Non-seulement le tems produit des *rides* au-dehors, mais il en produit de semblables au-dedans; il *ride* toutes les glandes conglobées, & parmi les conglomérées, le thymus, la glande surrénale, la glande thyroïde, les glandes mammaires, & tant d'autres qui deviennent très-petites, changent leur couleur rougeâtre en couleur brune & noirâtre, perdent leur suc gras, semblable à une espèce de crème, se dessèchent, & disparaissent enfin tellement avec l'âge, qu'on n'en voit plus que de légères traces par l'ouverture des cadavres.

L'art le plus savant n'a point de remèdes contre ce dépérissement du corps. Les ruines d'une maison peuvent se réparer, mais il n'en est pas de même de celles de notre machine. Les femmes, qui trop éprises de leurs charmes, se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, desireroient avec passion de reculer vers la jeunesse, & d'en emprunter les couleurs. Comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres, puisqu'elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées, celle qu'elles vieillissent? Combien y en a-t-il qui voudroient placer les *rides* de leur visage dans cette partie du corps où les

dieux avoient caché l'endroit mortel du fils de Thétis & de Pelée? Mademoiselle Lenclos, plus éclairée que la plupart des personnes de son sexe, n'avoit garde de prendre à la lettre les cajoleries de l'abbé de Chaulieu, qui prétendoit que l'amour s'étoit retiré dans les *rides* du front de cette belle personne. Elle nommoit elle-même ses *rides* le départ de l'amour, & les marques de la sagesse. Elles devroient l'être sans doute pour nous fortifier dans la philosophie, & pour nous aguerrir par de bonnes réflexions contre les frayeurs de la mort. (D. J.)

RIDES, (Conchyl.) en latin *rugæ*; les *rides* forment des ondes un peu élevées sur la superficie de la robe d'une coquille; elles sont différentes des *stries* par leur irrégularité. Elles empêchent les coquillages de sortir de leurs coquilles au premier effort qu'ils font, ou au moindre obstacle qu'ils rencontrent en leur chemin. (D. J.)

RIDE, (Marine.) corde qui sert à roidir une plus grosse.

RIDES D'ÉTAI, (Marine.) *rides* qui servent à joindre l'étaï avec son collier.

RIDES DE HAUBANS, (Marine.) ce sont des cordes qui servent à bander les haubans, par le moyen des cadenes & des caps de mouton, qui se répondent par ces cordes. Celles qui sont entre les haubans de fribord & de bas-bord, s'appellent *paritocheres*. Elles bandent ces haubans & les soulagent, lorsque le vaisseau tombe de côté, en allant à la bouline; car à mesure que les haubans de fribord se lâchent, ceux de bas-bord se roidissent & les tiennent en état.

On appelle aussi *rides*, les cordes qui amarrent le mât de beaupré à l'éperon.

RIDEAU, f. m. voile ou pièce d'étoffe, de toile, de taffetas, &c. qu'on étend pour couvrir ou fermer quelque chose.

RIDEAU de fenêtre, terme de Tapissier; on fait des *rideaux de fenêtre* avec du taffetas, du damas, de la serge, de la toile de coton, de fil, &c. dont on coud ensemble une certaine quantité de lez qu'on borde d'un ruban, au-haut desquels on coud des anneaux qu'on enfle dans une verge de fer, & qu'on tire avec des cordons pour empêcher la grande ardeur du soleil, ou pour d'autres besoins. (D. J.)

RIDEAU, (Art milit. des anciens.) les anciens couvroient leurs tours & les ouvrages qu'ils élevoient, avec des *rideaux* ou couvertures, pour les garantir des feux des assiégés, & des coups lancés par leurs machines. Ces *rideaux* étoient composés d'un tissu de crin & de peaux crues. On n'avoit garde de les appliquer contre les tours; mais on suspendoit des couvertures en manière de *rideaux* à certaine distance; car quoiqu'il paroisse dans la plupart des historiens, que ces couvertures étoient attachées & comme jointes à la charpente, on doit bien se garder de le croire. Ces *rideaux* ainsi disposés, n'auroient jamais pu résister aux traits & aux pièces lancées par les machines; au lieu qu'étant suspendues à deux piés de la charpente, ils rompoient & amortissoient la force & la violence des coups. Folard. (D. J.)

RIDEAU, en terme de Fortification, signifie une petite élévation de terre, qui s'étend en longueur sur une surface de terre unie, laquelle sert à couvrir un camp, ou à donner de l'avantage à un poste. Ce mot signifie proprement une *courtine* ou *couverture*, formé du latin *ridellum*, que Borel dérive de *ridere*. Le *rideau* sert aussi aux assiégeans qui s'en couvrent pour ouvrir la tranchée plus près de la place, ou pour couvrir le parc d'artillerie, &c. Chambers. Ainsi dire qu'on a ouvert une tranchée à 400 toises de la place à la faveur d'un *rideau*, c'est dire qu'il s'est trouvé à cette distance une petite élévation de terre qui ne permettoit pas aux assiégés de découvrir plus loin dans la campagne.

On appelle encore quelquefois *rideau*, un fossé, ou plutôt une espèce de tranchée destinée à mettre le soldat à couvert des coups de l'ennemi. Voyez TRANCHÉE. (Q)

RIDEAU, (Topographie.) on nomme ainsi la berge élevée au-dessus du sol d'un chemin escarpé, sur le penchant d'une montagne, & qui fait en contre-haut ce que l'épaulement fait en contre-bas. (D. J.)

RIDEAUX, (Jardinage.) ce sont des palissades de charmille, qu'on pratique dans les jardins pour arrêter la vue, afin qu'elle n'en saisisse pas tout-d'un-coup l'étendue: ce qui est une beauté. (D. J.)

RIDÉE, f. f. terme de Vénérerie, les *ridées*, dit Salmore, sont les fientes & fumées des bêtes fauves, sur-tout des vieux cerfs & vieilles biches. (D. J.)

RIDELLES, ou BRANCART, terme de Charron; ce sont deux morceaux de bois ronds par un bout & carrés à l'endroit où ils sont attachés aux côtés de devant du tombereau, de façon que cela forme le *brancart* pour y atteler le limonnier: les deux bouts ronds sont percés de chacun un trou dans lesquels se posent des chevilles, pour arrêter les traits du cheval de cheville.

RIDER, v. act. (Gram.) faire des rides. Voyez l'article RIDE.

RIDER LA VOILE, (Marine.) voyez RIS.

RIDER, (Marine.) c'est roidir.

RIDER, (Vénérerie.) se dit d'un chien qui fuit la voie d'une bête sans crier.

RIDICULE LE, f. m. (Morale.) je demande moi-même ce que c'est que le *ridicule*, on ne l'a point encore défini; c'est un terme abstrait dont le sens n'est point fixe; il varie perpétuellement, & relève comme les modes du caprice & de l'arbitraire; chacun applique l'idée du *ridicule*, la change, l'étend, & la restreint à sa fantaisie. Un homme est taxé de *ridicule* dans une société pour avoir quitté de faux airs; & ces mêmes faux airs dans une autre société, le combrent de *ridicules*.

On confond communément le *ridicule* avec ce qui est contre la raison; cependant ce qui est contre la raison est folie: si c'est contre l'équité, c'est un crime.

Le *ridicule* devrait se borner aux choses indifférentes en elles-mêmes, & consacrées par les usages reçus; la mode, les habits, le langage, les manières, le maintien; voilà son ressort. Voici son usurpation.

Il étend son empire sur le mérite, l'honneur, les talents, la considération, & les vertus; sa caustique empreinte est ineffaçable; c'est par elle qu'on attaque dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu; il éteint enfin l'amour qu'on lui porte: tel rougit d'être modeste, qui devient effronté par la crainte du *ridicule*; & cette mauvaise crainte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaises inclinations.

Le *ridicule* est supérieur à la calomnie qui peut se détruire en retombant sur son auteur; & c'est aussi le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour ternir l'éclat des hommes supérieurs aux autres.

Le deshonorant offense moins que le *ridicule*; la raison en est qu'il n'est au pouvoir de personne d'en deshonorer un autre. C'est notre propre conduite, & non les discours d'autrui qui nous deshonnent; les causes du deshonneur sont connues & certaines; mais le *ridicule* dépend de la manière de penser & de sentir qu'ont les gens vicieux, pour tâcher de nous dégrader, en mettant la honte & la gloire par-tout où ils jugent à propos, & sur tous les objets qu'ils envisagent par les lunettes du *ridicule*.

Le pouvoir de son empire est si fort, que quand l'imagination en est une fois frappée, elle ne connoît plus que sa voix. On sacrifie souvent son honneur à

sa fortune, & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Il n'étoit pas besoin, ce me semble, de proposer pour sujet du prix de l'académie françoise, en 1753, si la crainte du ridicule étouffe plus de talens & de vertus, qu'elle ne corrige de vices & de défauts; car il est certain que cette crainte corrige peu de vices & de défauts en comparaison des talens & des vertus qu'elle étouffe. La honte n'est plus pour les vices; elle se garde toute entiere pour cet être fantastique qu'on appelle le ridicule.

Il a pris le savoir & la philosophie en aversion; à peine pardonne-t-il l'un & l'autre à un petit nombre d'hommes de lettres supérieurs; mais pour les personnes de distinction, il faut bien qu'elles se gardent d'aspirer à l'amour des sciences, le ridicule ne les épargneroit pas.

Il s'attache encore fort souvent à la considération, parce qu'il en veut aux qualités personnelles: il pardonne aux vices, parce qu'ils sont en commun; les hommes s'accordent à les laisser passer sans opprobre; ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siècle il y a dans une nation un vice dominant, & il se trouve toujours quelque homme de qualité qu'on appelle aimable, ou quelque femme tirée qui donne le ton à son pays, qui fixe le ridicule, & qui met en crédit les vices de la société.

C'est en marchant sur leurs traces, dit très-bien M. Duclos, qu'on voit des essaims de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchands de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparé de l'emploi de distribuer en second les ridicules, ils en seroient accablés; ils ressembleraient à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie. Une grande sottise de ces êtres frivoles, & celle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel. Le peuple ne connoît pas même le nom des choses sur lesquelles ils impriment le ridicule; & c'est tout ce que la bourgeoisie en fait. Les gens du monde, ceux qui sont occupés, ne sont frappés que par distraction de ces insectes incommodes. Les hommes illustres sont trop élevés pour les appercevoir, s'ils ne daignent pas quelquefois s'en amuser eux-mêmes. (D. J.)

RIDICULE, LE, (Poëme dramatiq. comiq.) le ridicule dans le poëme comique est, selon Aristote, tout défaut qui cause difformité sans douleur, & qui ne menace personne de destruction, pas même celui en qui se trouve le défaut; car s'il menaçoit de destruction, il ne pourroit faire rire ceux qui ont le cœur bien fait. Un retour secret sur eux mêmes leur feroit trouver plus de charmes dans la compassion.

Le ridicule est essentiellement l'objet de la comédie. Un philosophe disserte contre le vice; un satyrique le reprend aigrement; un orateur le combat avec feu; la comédien l'attaque par des railleries, & il réussit quelquefois mieux qu'on ne feroit avec les plus forts argumens.

La difformité qui constitue le ridicule, fera donc une contradiction des pensées de quelque homme, de ses sentimens, de ses mœurs, de son air, de sa façon de faire, avec la nature, avec les lois reçues, avec les usages, avec ce que semble exiger la situation présente de celui en qui est la difformité. Un homme est dans la plus basse fortune, il ne parle que de rois & de ténarques: il est de Paris; à Paris, il s'habille à la chinoise: il a cinquante ans, & il s'amuse sérieusement à atteler des rats de papier à un petit chariot de carte; il est accablé de dettes, ruiné, & veut apprendre aux autres à se conduire & à s'enrichir: voilà des difformités ridicules, qui sont, comme on le voit, autant de contradictions avec une certaine idée d'ordre, ou de décence établie.

Il faut observer que tout ridicule n'est pas risible. Il y a un ridicule qui nous ennuie, qui est maussade; c'est le ridicule grossier: il y en a un qui nous cause du dépit, parce qu'il tient à un défaut qui prend sur notre amour propre: tel est le sot orgueil. Celui qui se montre sur la scène comique est toujours agréable, délicat, & ne nous cause aucune inquiétude secrète.

Le comique, ce que les latins appellent *vis comica*, est donc le ridicule vrai, mais chargé plus ou moins, selon que le comique est plus ou moins délicat. Il y a un point exquis en-deçà duquel on ne rit point, & au-delà duquel on ne rit plus, au-moins les honnêtes gens. Plus on a le goût fin & exercé sur les bons modèles, plus on le sent: mais c'est de ces choses qu'on ne peut que sentir.

Or la vérité paroît poussée au-delà des limites, 1°. quand les traits sont multipliés & présentés les uns à côté des autres. Il y a des ridicules dans la société; mais ils sont moins frappans, parce qu'ils sont moins fréquens. Un avare, par exemple, ne fait ses preuves d'avarice que de loin en loin: les traits qui prouvent sont noyés, perdus dans une infinité d'autres traits qui portent un autre caractère: ce qui leur ôte presque toute leur force. Sur le théâtre un avare ne dit pas un mot, ne fait pas un geste, qui ne représente l'avarice; ce qui fait un spectacle singulier, quoique vrai, & d'un ridicule qui nécessairement fait rire.

2°. Elle est au-delà des limites quand elle passe la vraisemblance ordinaire. Un avare voit deux chandelles allumées, il en souffle une; cela est juste: on la rallume encore, il la met dans sa poche: c'est aller loin; mais cela n'est peut-être pas au-delà des bornes du comique. Dom Quichotte est ridicule par ses idées de chevalerie, Sancho ne l'est pas moins par ses idées de fortune. Mais il semble que l'auteur se moque de tous deux, & qu'il leur souffle des choses outrées & bizarres, pour les rendre ridicules aux autres, & pour se divertir lui-même.

La troisième manière de faire sortir le comique, est de faire contraster le décent avec le ridicule. On voit sur la même scène un homme sensé, & un joueur de triétrak qui vient lui tenir des propos impertinens: l'un tranche l'autre & le relève. La femme ménagère figure à côté de la savante; l'homme poli & humain à côté du misanthrope; & un jeune homme prodigue à côté d'un père avare. La comédie est le choc des travers des ridicules entr'eux, ou avec la droite raison & la décence.

Le ridicule se trouve partout: il n'y a pas une de nos actions, de nos pensées, pas un de nos gestes, de nos mouvemens qui n'en soient susceptibles. On peut les conserver tout entiers, & les faire grimacer par la plus légère addition. D'où il est aisé de conclure, que quiconque est vraiment né pour être poëme comique, a un fond inépuisable de ridicules à mettre sur la scène, dans tous les caractères de gens qui composent la société. *Cours de Belles-lettres.* (D. J.)

RIDICULUS, f. m. (*Antiq. rom.*) ou plutôt *adricula ridiculi*; nous dirions en françois la chapelle du ris; elle étoit bâtie à Rome à deux mille pas hors la porte Capene, en mémoire de la fuite d'Annibal de devant cette ville à cause des pluies & des orages qui survinrent lorsqu'il l'assiégeoit. Les Romains tournant sa fuite en ridicule éleverent cette chapelle & la consacrerent. Il est vrai que Pausanias fait mention d'un dieu du rire, *θεὸς γελωτός*, mais ce n'est pas de lui dont il s'agit ici. (D. J.)

RIEBLE, (*Botan.*) Voyez GRATERON, *Botan.* (D. J.)

RIEDENBURG, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la haute Bavière, sous la régence de

Munich, avec titre de comté, & un château. (D. J.)
 RIEDLINGEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Suabe, sur le Danube, dépendante de la maison d'Autriche. (D. J.)

RIERE-FIEF, f. m. (Gram. & Jurisprud.) est la même chose qu'*arriere-fief*. Voyez *ARRIERE-FIEF* & *FIEF*. (A)

RIESENBERG ou RISENBERG, (Géog. mod.) montagne d'Allemagne, dans la Silésie, entre le duché de Javer & la Bohême; c'est la plus haute montagne de cette contrée. Elle a des mines de fer, d'étain, de cuivre & de vitriol. Les rivières de Bober, de Lupawa & de l'Elbe, y ont leurs sources, dont la largeur n'excede pas trois piés. (D. J.)

RIETI, (Géog. mod.) en latin *Reata*; ville d'Italie, dans l'état de l'Eglise, au duché de Spolete, près du lac de même nom, sur le Vélino, aux confins de l'Abruzze, à 8 lieues de Spolete, & à 14 de Rome. Son évêché fondé dans le v. siècle, relève immédiatement du pape. Long. 30. 40. latit. 42. 23. (D. J.)

RIEUME, (Géog. mod.) petite ville de France, dans le bas-Armagnac, au diocèse de Lombès, sur les confins de ceux de Toulouse & de Rieux. Il y a une justice royale de la judicature de Rivière-Verdun, quoiqu'il n'y ait pas cent maisons dans cette place. (D. J.)

RIEUR, en Anatomie, est le nom d'un muscle décrit par Santorius.

Il vient ordinairement par des tendons très-courts de la partie moyenne du masseter, & se termine en s'unissant avec le peucier, dont il est quelquefois une portion, à la commissure des deux lèvres.

RIEUX, f. m. terme de Pêche; voyez *FOLLES A LA COSTE*, *CIBAUDIERE FLOTTÉE*, dont ce filet est une espèce.

Ces filets se tendent par le travers de la marée & sur le plus bas du terrain dont la marée puisse se retirer.

On enfable le bas du rez avec des torches de paille, & au moyen de 5 petites lignes bandingues ou seines que l'on met sur une espèce de rieux de 10 à 12 brasses de long, on empêche que la tête du filet ne s'élève trop; l'ouverture est placée du côté de terre; il faut la vive eau pour faire cette pêche avantageusement. Les mailles de ces filets ont 18 lignes en quarré.

RIEUX, (Géog. mod.) en latin moderne *Rivi*; ville de France, dans le haut-Languedoc, sur la petite rivière de Rife, qui se jette un peu au-dessous dans la Garonne. La rencontre de plusieurs ruisseaux qui se joignent en cet endroit, lui a vraisemblablement donné le nom de *Rieux*. Elle n'a de remarquable que son évêché, érigé par le pape Jean XXII. en 1317; il fit un évêché d'un monastère, & le donna au cardinal de Rabastin, qui étoit auparavant évêque de Pamiez.

Cet évêché vaut aujourd'hui 25000 livres de rente, & son diocèse comprend 90 paroisses, 3 abbayes d'hommes, & une de filles. Ce diocèse de *Rieux* contient la partie de l'ancien pays de Volvestre, qui appartenait au comté de Toulouse. Le chapitre de l'église cathédrale de *Rieux* est composé de quatre dignités & de douze canonicats. Cette ville est à 10 lieues au sud-ouest de Toulouse, & à 35 au couchant de Narbonne. Long. 18. 50. lat. 43. 15.

Il ne faut pas confondre *Rieux* sur la Rife, avec *Rieux*, petite ville, ou plutôt bourg de France dans le bas-Languedoc, au diocèse de Narbonne.

C'est *Rieux* dans le haut-Languedoc qui est la patrie de Baron (Vincent) dominicain: ce bon moine affligé du relâchement de la morale, composa plusieurs livres pour la rétablir, & entr'autres son *ethica christiana*, imprimée à Paris en 1666, 2. vol. in-8°.

mais cette morale ne réussit pas à la cour de Rome; malgré l'approbation du maître du sacré palais, qui fut déposé, & la congrégation de l'indice condamna l'ouvrage. Je le condamnerois aussi, parce qu'il est purement scholastique. Le F. Baron mourut à Paris en 1674, âgé de 70 ans. (D. J.)

RIEZ, (Géog. mod.) petite ville de France, en Provence, sur la petite rivière d'Auveste, dans une plaine, à 9 lieues au sud-est de Sisteron, à 18 au nord-ouest de Toulon, & à 11 au nord-ouest d'Aix. C'est une ville fort ancienne. Pline la nomme *Albecia*, & il prend *Reii* pour le nom d'un peuple, comme *Vocontii*, *Saluvii*, &c. Le nom *Reii* prévalut sur celui d'*Albeci*. Dans le vj. siècle, *Reii* fut corrompu en *Reggii*, comme on le voit dans Grégoire de Tours. Il se tint un concile à *Riez*, en 439, & le député de cette ville entre aux assemblées générales. Son territoire produit les meilleurs vins de Provence. Les évêques de *Riez* sont seigneurs temporels de la ville; leur évêché est suffragant d'Aix, & vaut dix-huit à vingt mille livres de revenu. Longitude 23. 36. latitude 43. 51.

Abeille (Gaspard), né à *Riez*, vint jeune à Paris, & trouva le moyen de s'y faire connoître. Il embrassa l'état ecclésiastique, & le maréchal de Luxembourg le prit auprès de lui, pour secrétaire du gouvernement de Normandie. M. de Vendôme, & la duchesse de Bouillon (Marie-Anne Mancini) l'honorèrent aussi de leur protection. Il fut reçu en 1704 à l'académie française. Il avoit donné 30 ans auparavant deux tragédies très-foibles, *Argelie* & *Coriolan*, qui furent imprimées.

L'abbé Abeille fit depuis d'autres tragédies, qui parurent sous le nom de la Thuillerie, comédien. On dit qu'une aventure désagréable, fut cause qu'il n'osa plus mettre son nom à ses ouvrages de théâtre. Une tragédie de lui, qu'on ne trouve point, commençoit par une scène entre deux princesses sœurs, dont l'une disoit à l'autre en entrant sur le théâtre:

Ma sœur, vous souvient-il du feu roi notre pere?

La seconde actrice hésitant, & cherchant le premier mot de son rôle, un plaissant qui s'ennuyoit dans le parterre, répondit pour elle:

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere!

Les éclats de rire suspendirent le commencement du spectacle; & quand à diverses reprises, on tenta de commencer, la plaisanterie fut chaque fois répétée en chœur par tout le parterre, & les comédiens furent obligés de donner une autre pièce. C'est à cette aventure, vraie ou fausse, qu'un bel esprit de Provence fait allusion, dans une épitaphe qu'il fit à l'abbé Abeille, mort le 22 Mai 1718, dans un âge très-avancé.

*Ci gît cet auteur peu fêté,
 Qui crut aller tout droit à l'immortalité:
 Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même
 biere;
 Et lorsqu'Abeille on nommera,
 Dame Postérité dira:
 Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient
 guere.*

Dans différens recueils de l'académie, on trouve diverses pièces fugitives de la main de l'abbé Abeille, & qui sont pour la plupart des épitres morales. Celle qui roule sur l'amitié, est pleine de sentimens, qui font l'éloge du cœur du poète. Il a fait une autre épitre sur la *constance*, où la justesse n'est pas ce qui y regne le plus, si l'on peut s'en rapporter à une épi-gramme satyrique de l'abbé de Chaulieu, laquelle ne se trouve point dans les éditions de ses œuvres.

Est-ce

*Est-ce Saint-Aulaire, ou Toureille,
Ou tous deux, qui vous ont appris
A confondre, mon cher Abeille,
Dans vos très-ennuyeux écrits,
Patience, vertu, constance ?
Apprenez cependant comme on parle à Paris :
Votre longue persévérance
A nous donner de méchans vers,
C'est ce qu'on appelle constance ;
Et dans ceux qui les ont soufferts,
Cela s'appelle patience.*
Ouvres de Despréaux 1747, t. V. (D. J.)

RIF, (*Géog. mod.*) c'est le nom de la partie d'Egypte, qui s'étend depuis le Caire jusqu'à la mer. La basse-Egypte, de même que la haute, s'appelle *Saïde* ou *Thébaïde* ; & celle qui est entre les deux, porte le nom de *Sous*. (D. J.)

RIFLARD, f. m. (*Lainage.*) espèce de laine la plus longue de toutes celles qui se trouvent sur les peaux de moutons non apprêtées ; elle sert aux Imprimeurs à remplir ces fortes d'instrumens qu'ils appellent *balles*, avec lesquelles ils prennent l'encre qu'ils emploient à l'impression des Livres. *Savary. (D. J.)*

RIFLARD, f. m. *terme de Menuisier* ; c'est une espèce de rabot à deux poignées dont se servent les Menuisiers & les autres ouvriers en bois. Il sert à dégrossir la besogne, sur-tout quand le bois est gauche ou noueux ; le fer du *riflard*, pour qu'il enlève de plus gros copeaux, & qu'il morde davantage, est un peu arrondi. Ce que les Charpentiers appellent une *galère*, dont les Menuisiers se servent aussi pour le bois difficile, est un vrai *riflard*, à la réserve qu'il est plus court ; qu'au lieu de poignée, il a deux fortes chevilles qui en traversent le fût par les deux bouts, & qu'il faut deux hommes opposés l'un à l'autre pour le pousser ; enfin il y a des *riflards* de différente largeur & longueur, pour servir aux différens ouvrages des Menuisiers & des Charpentiers. (D. J.)

RIFLARD, f. m. *terme de Tailleur de pierres* ; c'est un morceau de fer en forme de ciseau, très-large par en-bas, & un peu rabattu en chamfrein ; il a des dents, ce qui fait qu'on l'appelle communément *riflard brezé* ; son manche est de bois, & il se pousse à la main, il y en a de plusieurs grandeurs. (D. J.)

RIFLER, en *terme de Doreur* ; c'est l'action d'adoucir au rifloir plus ou moins rude, une pièce qu'on veut blanchir. *Voyez RIFLOIR.*

RIFLOIR, f. m. *Outil d'ouvriers*, espèce de lime un peu recourbée par le bout ; les Sculpteurs, les Graveurs sur acier, les Serruriers, les Arquebustiers, Eperonniers, Couteliers, &c. ont des *rifloirs*, mais un peu différens les uns des autres, soit pour leur forme, soit pour la longueur. *Savary. (D. J.)*

RIFLOIR, en *terme d'Argenteur* ; c'est une espèce de lime ronde, taillée & courbée par les deux bouts, dont les Argenteurs se servent pour apprêter leur ouvrage. *Voyez les Planches de l'Argenteur.*

RIFLOIR, *outil d'Arquebustier* ; c'est un morceau d'acier trempé, long d'environ 6 ou 7 pouces, emmanché comme une lime qui est ployé en trois parties, & dont la dernière partie est en-dessous, faite comme une lime un peu arrondie ; les Arquebustiers s'en servent pour dresser & limer un trou.

RIFLOIR, les *Fondeurs* appellent ainsi un outil d'acier, garni d'une poignée dans le milieu de sa longueur, & dont les extrémités sont un peu courbées taillées en lime pour les petits ouvrages, & piquées au poinçon, comme les rapes pour les grands. On s'en sert pour enlever une espèce de croûte fort dure qui se forme sur la surface des ouvrages que l'on jette en fonte. *Voyez FONDERIE.*

RIFLOIR, *chez les Cizeleurs & Graveurs en relief & en creux*, est un outil d'acier courbé par les deux

bouts en forme d'S ; la partie du milieu *B*, *voyez les fig. & les Pl. de la Gravure*) qui sert de poignée est lisse ou à pans, la partie *A* est ronde & taillée en lime ; l'autre extrémité *C* est arrondie par les arrêtes, mais un peu aplatie, & est de même taillée en lime ; elle sert pour les endroits où l'autre ne peut atteindre. Il y en a de différente grandeur & forme pour servir au besoin, les uns & les autres plus ou moins chargés de tailles, c'est-à-dire taillés les uns gros, & les autres fins, selon que l'ouvrage où on les emploie l'exige. L'usage des *rifloirs* est d'effacer les coups d'échopes ou de burin, en limant la partie sur laquelle on a opéré avec les autres outils.

RIFLOIR, *à la monnoie*, est une lime taillée douce par le bout, dont ceux qui gravent des médailles, coins ou quarrés, se servent pour dresser, atteindre, & nettoyer les figures de relief ou en creux.

RIFLOIR, en *terme d'Orfèvre en tabatière* ; c'est une petite branche de fer, dont l'extrémité est taillée en forme de lime ; il y en a de courbés un peu par le bout qu'on appelle *rifloir à pié de biche*, & d'autres pliés en zigzag comme la poignée d'une broche à main, à-peu-près vers les deux tiers de sa longueur. On l'appelle *rifloir à charnière* de l'usage qu'on en fait, il y a aussi des *rifloirs* à bête qui sont tranchans, creux, ronds, &c. selon la forme de la bête. *Voyez BATE, & les fig. & les Pl.*

RIFLOIR, en *terme d'Orfèvre en grosserie*, ce sont des espèces de limes qui ne sont taillées que par les deux bouts ; ces deux extrémités sont fines ou grosses à proportion du calibre du *rifloir* ; elles sont aussi recourbées pour pouvoir s'insinuer dans tous les coudes où leur usage est nécessaire.

Il y en a de ronds, demi-ronds, de plats, de triangles, & de toutes grosseurs ; ils servent à réparer. *Voyez RÉPARER, voyez aussi les Pl.*

RIGA, (*Géogr. mod.*) ville de l'empire russe, capitale de la Livonie, sur la rive septentrionale de la Dwina, à 2 lieues de son embouchure dans la mer Baltique, à 10 lieues de Mittau, & à 84 au sud-ouest de S. Petersbourg. Cette ville est grande, peuplée & fort commerçante. Le château sert de demeure au gouverneur ; outre cela plusieurs forts contribuent à sa défense.

Quelques marchands de Brème étant entrés dans la Dwina vers le milieu du xij. siècle, y firent commerce avec les habitans du pays, ce qui donna lieu à l'établissement de la religion chrétienne dans ce quartier. Le pape en étant instruits, y envoyèrent des évêques qui environnerent la ville de murailles, & fondèrent quelques évêchés en différentes parties de cette province. L'évêque Albert en fut nommé archevêque en 1215 par Innocent III. vers l'an 1280 ; les chevaliers teutoniques qui s'étoient établis dans le pays, firent la guerre aux archevêques. D'un autre côté, les bourgeois de Riga s'étant enrichis par le trafic entrèrent dans l'alliance des villes anseatiques, & se virent en état de tenir tête aux archevêques & aux chevaliers.

Par la révolution qui arriva dans la religion, le Luthérianisme s'introduisit dans cette ville avec de si grands progrès, que Sigismond, roi de Pologne, auquel les habitans se soumirent en 1561, se vit obligé d'accorder le libre exercice de la religion luthérienne dans le pays. Tous les ecclésiastiques ayant quitté la religion catholique, l'archevêché de Riga fut éteint en 1566, & les biens ecclésiastiques sécularisés. Etienne Batori ne rétablit la religion catholique que jusqu'au tems que Gustave-Adolphe s'empara de Riga en 1621. Enfin Pierre I. après les défaites de Charles XII. prit cette ville en 1710, & elle est restée depuis ce tems-là sous la domination des Russes. *Long. 42. latit. 56. 50'. (D. J.)*

RIGAUDON, f. m. sorte de danse dont l'air se

bat à deux tems d'un mouvement gai, & est ordinairement divisé en deux reprises. (S)

RIGAUDON, *pas de*, c'est un pas de danse qui se fait à la même place, sans avancer, ni reculer, ou aller de côté, encore que les jambes fassent plusieurs mouvemens différens.

On le commence à la première position. Ayant les deux piés assemblés, on plie les deux genoux également, & on se relève en sautant, & en levant du même tems la jambe droite qui s'ouvre à côté, le genou est étendu, & du même moment on remet la jambe à la première position. Alors la jambe gauche se leve & s'ouvre à côté, sans faire aucuns mouvemens du genou. Ce n'est que la hanche qui agite la jambe & la baisse aussi-tôt. Les deux piés étant à terre, on se plie, & l'on se relève en sautant & en tombant sur les deux piés, & c'est ce qui termine le pas. On fait après un pas en-avant ou à côté, selon celui que vous voulez faire ensuite, ce qui ne sert qu'à lier ce pas avec un autre, & faire le mouvement du pas avec plus de facilité.

Tous ces différens mouvemens se doivent faire de suite, ne formant qu'un seul pas qui se fait dans une mesure à deux tems. Ainsi l'attention que l'on doit avoir, c'est que les jambes soient bien étendues lorsqu'on les leve, & lorsque l'on faute de retomber sur les deux pointes & les jambes tendues.

RIGEL, f. m. (*Astron.*) c'est le nom d'une étoile fixe de la première grandeur, qui est dans le pié gauche d'orion. Voyez ORION. (O)

RIGIDE, adj. (*Gram.*) austère, sévère, inflexible, exact. C'est un rigide observateur de la règle. Ce mot *rigide* vient du latin *rigidus*, roide: il ne s'emploie qu'au figuré. C'est l'opposé de *mitigé*: un janséniste *rigide*, un janséniste *mitigé*; un newtonien, un cartésien *rigide*; la *rigidité* des mœurs est toujours louable; la *rigidité* des jugemens est quelquefois déplacée: j'aime les gens d'un goût *rigide*; je ne hais pas la *rigidité* des raisonneurs.

RIGODULUM, (*Géog. anc.*) lieu de la Gaule belgique. Tout concourt à nous faire croire que *Rigodulum* étoit dans l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village de *Rigol*, sur la rive gauche de la Moselle, environ à un mille germanique au-dessous de Trèves. Outre le rapport du mot *Rigol* à celui de *Rigodulum*, le village de *Rigol* est effectivement nommé *Rigodulum* dans une charte du roi Dagobert, qui en fait une donation à l'église de S. Maximin de Trèves, de laquelle il dépend encore actuellement. (D. J.)

RIGODUNUM, (*Géog. anc.*) ville de la grande Bretagne. Ptolomée, l. II. c. iiij. la donne aux Brigantes, & la place entre *Isurium* & *Olicana*: on croit que c'est présentement *Rippon*. (D. J.)

RIGOLE, f. f. (*Archit. hydraul.*) ouverture longue & étroite fouillée en terre pour conduire l'eau; cela se pratique lorsqu'on veut faire l'essai d'un canal pour juger de son niveau de pente; ce qu'on nomme *canal de dérivation*.

On appelle *rigoles* les petites fondations peu profondes, & certains petits fossés qui bordent un cours ou une avenue, pour en conserver les rangs d'arbres. La *rigole* est différente de la tranchée, en ce qu'elle n'est pas ordinairement creusée quarrément.

Le mot *rigole* vient du latin *rigare*, arroser. *Daviler*. (D. J.)

RIGOLE de jardin, (*Jardin.*) espèce de tranchée fouillée le plus souvent quarrément de six piés de large sur deux piés & demi de profondeur, pour planter une platebande de fleurs & des arbrisseaux dans un jardin. (D. J.)

RIGOMAGUM, (*Géog. anc.*) 1^o ville d'Italie: l'itinéraire d'Antonin la met sur la route de Milan à Arles, en passant par les Alpes cottiennes. Elle étoit entre Carbautia & Quadratoe, à 12 milles du pre-

mier de ces lieux, & à 16 milles du second.

2^o. *Rigomagum* est aussi, selon Ortelius, l'ancien nom latin de la ville de Rieux en Languedoc, & *Rigomagus* est le nom latin de la ville de Riom en Auvergne. (D. J.)

RIGORISME, f. m. (*Gram.*) profession de la morale chrétienne, ou de la morale en général dans toute sa rigueur. La plupart des fondateurs de religion, de sociétés, de sectes, de monastères, ont destiné leurs institutions à un grand nombre d'hommes, quelquefois à toute la terre, tandis qu'elles ne pouvoient convenir qu'au petit nombre de ceux qui leur ressembloient. D'où il est arrivé à la longue qu'elles sont devenues impraticables pour ceux-ci; & il s'en est suivi la division en deux bandes, l'une de rigoristes & l'autre de relâchés. Il n'y a guère qu'une morale ordinaire & commune qui puisse être pratiquée & suivie constamment par la multitude. Il y a & il y aura dans tout établissement, dans toute profession théologique, monastique, politique, philosophique & morale, du jansénisme & du molinisme; cela est nécessaire.

RIGORISTE, f. m. (*Gram.*) homme qui professe la morale chrétienne dans toute sa rigueur.

RIGOREUX, adj. (*Gram.*) sévère, dur, exact; un juge *rigoureux*, un père *rigoureux*, un directeur *rigoureux*, un examen *rigoureux*, une courbe *rigoureuse*, où l'on ne considère plus de petits côtés infiniment petits, mais une suite de points successifs, sans aucune distinction d'angles & de côtés; un hiver *rigoureux*; une solution *rigoureuse*; une assistance *rigoureuse*; si durant le stage on manque par sa faute à quelque point, l'assistance *rigoureuse* est rompue, & l'on est obligé de la recommencer.

RIGUEUR, f. m. (*Gram.*) conformité sévère & inflexible à quelque loi donnée. Il ne faut pas toujours juger selon toute la *rigueur* de la justice; le bon goût a sa *rigueur* & son indulgence; le génie ne souffre point de *rigueur*. Il y a des *rigueurs* salutaires, & il y en a de mortelles. Il faut prendre ce texte à la *rigueur*. Les démonstrations du géomètre sont *rigoureuses*. On dit la *rigueur* du froid, un hiver *rigoureux*, la *rigueur* du destin, les *rigueurs* d'une maîtresse.

RIGUEUR, mois de, (*Jurisprud.*) est un des mois affectés aux gradués, & dans lesquels le collateur ordinaire est obligé de conférer le bénéfice au gradué plus ancien qui l'a requis. Voyez EXPECTATIVE, FAVEUR, GRACE, GRADUÉ, MOIS DE FAVEUR & DE RIGUEUR. (A)

RIHN, LE, (*Géog. mod.*) petite rivière du Holstein, dans la province de Stormarie. Elle passe par la ville de Gluckstat, & entre dans l'Elbe. (D. J.)

RILLE, LA, ou RISLE, (*Géog. mod.*) en latin *Risela*, rivière de France, dans la Normandie. Elle a sa source sur les confins du diocèse de Seez; & après un cours d'environ 20 lieues, elle se rend dans la Seine 2 lieues au-dessous de Quilleboeuf. (D. J.)

RILLOURS, f. m. (*Hist. nat. Zoolog.*) espèce de singes de l'île de Ceylan, qui sont très-nuisibles aux habitans par le dégât qu'ils font dans leurs moissons. Ils ont la tête blanche & couverte de longs cheveux qui leur flottent sur les épaules, il y en a d'une grosseur prodigieuse.

RIMA, f. m. (*Botan. exot.*) nom que donnent les Indiens à un excellent fruit de l'île de Tinian en Amérique, près d'Acapulco. Il vient sur un arbre assez gros & assez haut, lequel se divise en plusieurs branches à l'extrémité. Ses feuilles sont larges de 12 à 18 pouces, d'un verd foncé, & dentelées dans les bords; le fruit croît indifféremment sur toutes les branches. Il est d'une figure elliptique de la longueur de 6 à 8 pouces, & couvert d'une écorce rude; il naît séparément, & non en grappe. Son goût approche de celui d'un cul d'artichaud, & sa texture en est peu

différente ; il s'attendrit & jaunit en mûrissant , acquiert de l'eau , de la saveur , une odeur agréable , qui tient de celle de la pêche ; on regarde ce fruit comme très-propre à la guérison du scorbut muratique. Les Anglois l'appellent *bread-fruit*. Le lord Anson en a donné la description & la figure dans ses voyages. (D. J.)

RIMAILLEUR, f. m. (*Littérat.*) auteur médiocre ou mauvais qui rime sans génie & sans goût. Ce terme se prend toujours en mauvaise part. Ainsi Rousseau dit dans une de ses épigrammes :

*Griphon rimailleur subalterne
Vante Siphon le barbouilleur ;
Et Siphon peintre de taverne
Vante Griphon le rimailleur.*

RIME, f. f. (*Poëse franç.*) la rime, ainsi que les fiefs & les duels, doit son origine à la barbarie de nos ancêtres. Les peuples dont descendent les nations modernes & qui envahirent l'empire romain, avoient déjà leurs poètes, quoique barbares, lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules & dans d'autres provinces de l'empire. Comme les langues dans lesquelles ces poètes sans étude composoient n'étoient point assez cultivées pour être maniées suivant les règles du mètre, comme elles ne donnoient pas lieu à tenter de le faire, ils trouverent qu'il y auroit de la grace à terminer par le même son deux parties du discours qui fussent consécutives ou relatives & d'une égale étendue. Ce même son final, répété au bout d'un certain nombre de syllabes, faisoit une espèce d'agrément, & il marquoit quelque cadence dans les vers. C'est apparemment de cette manière que la rime s'est établie.

Dans les contrées envahies par les barbares, il s'est formé un nouveau peuple composé du mélange de ces nouveaux venus & des anciens habitans. Les usages de la nation dominante ont prévalu en plusieurs choses, & principalement dans la langue commune qui s'est formée de celle que parloient les nouveaux venus. Par exemple, la langue qui se forma dans les Gaules, où les anciens habitans parloient communément latin quand les Francs s'y vinrent établir, ne conserva que des mots dérivés du latin. La syntaxe de cette langue se forma très-différente de la syntaxe de la langue latine. En un mot, la langue naissante se vit asservie à rimer ses vers, & la rime passa même dans la langue latine, dont l'usage s'étoit conservé parmi un certain monde. De-là vient qu'au viij. siècle les vers léonins, qui sont des vers rimés comme nos vers françois, prirent faveur, & ne s'éclipserent qu'avec la barbarie au lever de cette lumière, dont le crépuscule parut dans le xv. siècle.

On a trouvé la rime établie dans l'Asie & dans l'Amérique. Il y a dans Montagne une chanson en rimes américaines traduite en françois. On lit dans le *spectateur* la traduction angloise d'une ode laponne qui étoit rimée, mais la plupart de ces peuples rimeurs sont barbares ; & les peuples rimeurs qui ne le sont plus, italiens, françois, anglois, espagnols & qui sont des nations polies, étoient des barbares & presque sans lettres lorsque leur poésie s'est formée. Les langues qu'ils parloient n'étoient pas susceptibles d'une poésie plus parfaite, lorsque ces peuples ont posé, pour ainsi dire, les premiers fondemens de leur poétique. Il est vrai que les nations européennes, dont je parle, sont devenues dans la suite savantes & lettrées ; mais comme leurs langues avoient déjà ses usages établis & fortifiés par le tems, quand ces nations ont cultivé l'étude judicieuse de la langue grecque & de la latine, elles ont bien poli & rectifié ces usages, mais elles n'ont pu les changer entièrement.

Les Grecs & les Latins, *quibus dedit ore rotundo*
Tome XIV.

musâ loqui, formerent une langue, dont toutes les syllabes pouvoient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations résultoit dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Du mélange de leurs syllabes longues & brèves, suivant la proportion prescrite par l'art, résulte toujours une cadence, telle que l'espèce dont sont leurs vers la demande.

L'agrément de la rime n'est pas à comparer avec l'agrément du nombre & de l'harmonie. Une syllabe terminée par un certain son n'est point une beauté par elle-même ; la beauté de la rime n'est qu'une beauté de rapport, qui consiste dans une conformité de *désinances* entre le dernier mot d'un vers & le dernier mot du vers réciproque. On n'entrevoit donc cette beauté qui passe si vite qu'au bout de deux vers, & après avoir entendu le dernier mot du second vers qui rime au premier. On ne sent même l'agrément de la rime qu'au bout de trois & de quatre vers, lorsque les rimes masculines & féminines sont entrelacées, de manière que la première & la quatrième soient masculines, & la seconde & la troisième féminines ; mélange fort en usage dans plusieurs espèces de poésie.

Le rythme & l'harmonie sont une lumière qui luit toujours, & la rime n'est qu'un éclair qui disparoit après avoir jetté quelque lueur ; aussi la rime la plus riche ne fait-elle qu'un effet bien passager : c'est la règle de la poésie dont l'observation coûte le plus, & qui jette le moins de beauté dans les vers ; pour une pensée heureuse que l'ardeur de rimer richement peut faire rencontrer par hasard, elle en fait certainement employer tous les jours cent autres dont on auroit dédaigné de se servir, sans la richesse ou la nouveauté de la rime que ces pensées amènent. A n'estimer le mérite des vers que par les difficultés qu'il faut surmonter pour les faire, il est moins difficile sans comparaison de rimer richement, que de composer des vers nombreux & remplis d'harmonie. Rien n'aide un poète françois à vaincre cette dernière difficulté que son génie, son oreille & sa persévérance. Aucune méthode réduite en art ne vient à son secours. Les difficultés ne se présentent pas si souvent quand on ne veut que rimer richement ; & l'on s'aide encore pour les surmonter d'un dictionnaire de rimes, le livre favori des rimeurs sévères, & qu'ils ont tous, quoi qu'ils en disent, dans leur arriere-cabinet.

Mais enfin tel est l'état des choses, que la rime est absolument nécessaire à la poésie françoise ; il n'a pas été possible de changer sa première conformation, qui avoit son fondement dans la nature & le génie de notre langue. Toutes les tentatives que quelques poètes savans ont faites pour la bannir, & pour introduire l'usage des vers mesurés à la manière des Grecs & des Romains, n'ont pas eu le moindre succès. Corneille & Racine ont employé la rime ; & je crains que si nous voulions ouvrir une autre carrière, ce seroit plutôt dans l'impuissance de marcher dans la route de ces beaux génies, que par le desir raisonnable de la nouveauté. Les Italiens & les Anglois pourroient mieux que nous se passer de rimer, parce que leurs langues ont des inversions, & leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie particulier ; celui de la nôtre est la clarté, la précision & la délicatesse. Nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher comme notre prose dans l'ordre timide de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connoît ces beaux vers de Racine :

*Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale !
Mais, que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.*

Mettez à leur place,

*Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale !
Mais, que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeste :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.*

Quelque poétique que soit ce morceau, dit M. de Voltaire, fera-t-il le même plaisir dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglois & les Italiens diroient également comme les Grecs & les Romains, *les pâles humains*, *Minos aux enfers juge*, & enjamberoient avec grace sur l'autre vers ; la manière même de réciter en italien & en anglois fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner les seuls que la nature de notre langue nous laisse ?

Je sais bien que la rime seule ne fait ni le mérite du poète, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement les dactyles & les spondées qui plaisent dans Virgile & dans Homère. Ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme fort sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers, &c. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils peut-être beaucoup plus que les royaumes où ils sont nés ? M. de la Mothe nioit la nécessité de la rime dans notre langue & l'harmonie des vers ; M. de la Faye lui envoyant pour réponse des vers harmonieux, prit un bon parti ; il se conduisit comme le philosophe qui, pour répondre à un sophiste qui nioit le mouvement, se contenta de marcher en sa présence.

Il ne me reste plus que deux choses ; 1^o à donner des principes généraux sur la rime ; 2^o à indiquer les noms des rimes barbares imaginées par nos ayeux.

On n'admet point pour la rime une seule lettre, quoiqu'elle fasse une syllabe ; ainsi les mots joués & liés ne riment point ensemble. Il y a des mots qui finissant par différentes lettres, peuvent faire une bonne rime, lorsque ces lettres rendent le même son, comme dans les mots *sang* & *flanc*, *nous* & *doux*.

On a pros crit la rime du simple avec son composé, lorsque l'un & l'autre sont employés dans leur signification naturelle ; ainsi *ordre* & *désordre* ne riment pas ensemble, mais *front* & *affront* riment bien. Un mot peut rimer avec lui-même lorsqu'il y a deux sens différens ; ainsi *pas passus* rime avec *pas*, qui est une particule négative. Dans les pièces régulières, on ne doit pas mettre de suite plus de deux rimes féminines. Les livres les plus communs vous apprendront le reste. Ainsi je passe à l'explication des noms de rimes inventées par nos anciens poètes, la rime annexée, batelée, brisée, couronnée, emperière, enchaînée, équivoque, fraternisée, kirielle, retrograde, séné, &c. & tout sera dit.

RIME annexée, cette rime dont on voit des exemples dans les premiers poètes françois, consistoit à commencer un vers par la dernière syllabe du vers précédent ; exemple :

Dieu gard' ma maîtresse & régente,

*Gente de corps & de façon ;
Son cœur tient le mien en sa tente ;
Tant & plus d'un ardent frisson.*

RIME batelée, c'est le nom qu'on donnoit autrefois au vers dont la fin rimoit avec le repos du vers suivant ; exemple :

*Quand Neptune puissant dieu de la mer
Cessa d'armer Caragues & Galées.*

RIME brisée, cette rime pratiquée autrefois, consistoit à construire des vers de façon que les repos des vers rimassent entr'eux, & qu'en les brisant ils fissent d'autres vers ; exemple :

*De cœur parfait, chassez toute douleur ;
Soyez soigneux ; n'usez de nulle feinte ;
Sans vilain fait entretenez douceur ;
Vaillant & preux, abandonnez la feinte.*

en brisant ces vers on lit :

*De cœur parfait
Soyez soigneux ;
Sans vilain fait
Vaillant & preux ;
Chassez toute douleur ;
N'usez de nulle feinte ;
Entretenez douceur,
Abandonnez la feinte.*

RIME couronnée, la rime étoit couronnée, lorsqu'elle se présentoit deux fois à la fin de chaque vers ; exemple :

*Ma blanche Colombelle, belle,
Souvent je vais priant, criant ;
Mais dessous la cordelle, d'elle,
Me jette un œil friand, riant.*

RIME emperière, c'étoit le nom de celle qui au bout du vers frappoit l'oreille jusqu'à trois fois :

*Benins lecteurs, très-diligens, gens, gens,
Prenez en gré mes imparfaits, faits, faits.*

RIME enchaînée, c'est celle qui consiste à reprendre le dernier mot du vers précédent, pour en former le premier du vers suivant. Ce goût barbare en Poésie passoit pour un art très-ingénieux. On peut juger du mérite de ce genre d'esprit, autrefois si fêtée, par l'exemple suivant, tiré des bigarrures du sieur des Accords :

*Pour dire au tems qui court,
Cour est un périlleux passage ;
Pas sage n'est qui va en cour ;
Cour est son bien & avantage ;
Rage est sa paix ; pleurs ses soulas ;
Las ! c'est un très-piteux ménage ;
Nage autre part pour tes ébats.*

Cette rime est la même que la rime annexée ou fraternisée.

RIME équivoque. Nos anciens poètes françois se servoient quelquefois d'une manière de rime qu'on appelle rime équivoque, dans laquelle la dernière syllabe de chaque vers est reprise en une autre signification, au commencement ou à la fin du vers qui suit. Richelet en rapporte l'exemple suivant :

*En m'ébattant je fais rondeaux en rime,
Et en rimant bien souvent je m'enrime ;
Bref, c'est pitié entre nous rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs ;
Et quand vous plaît, mieux que moi rimassez,
Des biens avez, & de la rime assez, &c.*

Marot est l'auteur de ces vers bizarres ; c'étoit-là une gentillesse du goût de son siècle. Nous avons de la peine à concevoir aujourd'hui quel sel on pouvoit trouver dans des productions si plates.

RIME fraternisée, cette rime qui a bien du rapport avec la rime annexée, si elle n'est la même chose, consistoit suivant nos anciens poètes, à répéter en entier, ou en partie, le dernier mot d'un vers au commencement du vers suivant ; exemple :

Mets voiles au vent, eingle vers nous, Caron,
Car on l'attend, &c.

RIME *kirielle*, elle consiste à terminer chaque couplet d'un petit poëme par un même vers :

Qui voudra savoir la pratique
De cette rime juridique,
Saura que bien mise en effet,
La *kirielle* ainsi se fait
De plates, de syllabes huit;
Usez-en donc si bien vous duit,
Pour faire le couplet parfait,
La *kirielle* ainsi se fait.

On voit bien que cet exemple se ressent de l'origine barbare de la *kirielle*; mais nous ne manquons pas de couplets de chansons où elle est mise avec esprit.

RIME *rétrograde*, sous Charles VIII. & Louis XII. les poëtes avoient mis les *rimes rétrogrades* en vogue; c'étoit le nom qu'on avoit donné aux vers, lorsqu'en les lisant à rebours, on y trouvoit encore la mesure & la *rime*, comme dans ceux-ci; exemple :

Triomphantment cherchez honneurs & prix,
Désolés, cœurs méchants, infortunés
Terriblement êtes moquez & pris.

Lisez ces vers en remontant, vous trouverez les mêmes *rimes*.

Prix & honneurs cherchez triomphantment, &c.

RIME *senée*, on nommoit ainsi les vers où tous les mots commençoient par la même lettre; exemple :

Ardent amour, adorable Angélique.

Un poëme dont tous les vers commençoient par une même lettre, s'appelloit poëme en *rimes senées*.

RIME *fémminine*, les vers qui finissent par un mot dont la dernière syllabe a pour voyelle un *e* muet, excepté dans les imparfaits charmoient, aimoient; ces vers, dis-je, ont une rime féminine, & on les appelle aussi *vers féminins*; exemple :

Victoire } Armes
Gloire } Charmes

Dans la *rime féminine*, la ressemblance du son se tire de la pénultième syllabe, parce que l'*e* muet ne se faisant point sentir, n'est compté pour rien. Dans le dernier hémistiche des vers de *rime féminine*, il y a toujours une syllabe de plus que dans les vers masculins, qui est la syllabe formée par cet *e* muet.

RIME *masculine*, c'est lorsque la dernière syllabe du dernier mot du vers ne comprend point un *e* muet, qu'on nomme autrement *e* féminin; exemple :

Fierté } Soupirs
Beauté } Desirs

Dans cette sorte de *rime*, on ne considère que la dernière syllabe pour la ressemblance du son, & c'est cette syllabe qui fait la *rime*. Les mots qui ont un *e* ouvert rimeroient très-mal avec ceux qui ont un *e* fermé à la dernière syllabe; ainsi *enfer* & *étouffer* feroient des *rimes* vicieuses: il faut, autant qu'il est possible, que les dernières syllabes des deux vers qui riment, se ressemblent parfaitement; cependant on use d'indulgence à cet égard quand le son de la dernière syllabe est plein, ou que les *rimes* sont rares.

RIME *normande*, on appelle ainsi des *rimes* qui ne ressemblent que dans le son, ou dans la manière de les écrire. Ces *rimes* quoiqu'autorisées par l'emploi qu'en ont fait des poëtes célèbres, paroissent toutes fois très-vicieuses; exemple :

Et quand avec transport je pense m'approcher,
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher.

RIME *redoublée*, Chapelle (Claude l'Huillier), élève du célèbre Gassendi, inspira le goût des *rimes redoublées* à l'abbé de Chaulieu, à ce qu'il nous dit lui-même :

Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit
Au son harmonieux de rimes redoublées,

L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit,
Par la diversité de cent nobles idées.

Ces vers ont fait croire à bien des gens que Chapelle est le premier qui s'est servi des *rimes redoublées*: mais c'est une erreur; d'Assoucy les employa long-tems avant lui, & même avec quelque succès, comme M. de Voltaire l'a remarqué.

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Pouvez-vous me haïr sans cause,
Moi qui ne vous fis jamais rien?
Ah! pour mon bonheur je vois bien,
Qu'il faut vous faire quelque chose.

(D. J.)

RIME *riche*, terme de Poésie pour marquer le degré de perfection dans cette partie du vers.

La *rime féminine* est riche, lorsqu'immédiatement devant la pénultième voyelle ou diphtongue, il y a une même lettre dans les deux qui font la *rime*; exemple :

Victoire } Rebelle
Histoire } Isabelle

La *rime masculine* est riche, lorsqu'immédiatement devant la dernière voyelle ou diphtongue, il se trouve quelque lettre semblable dans les deux mots, comme dans *heureux*, *généreux*.

RIME *suffisante*, la *rime féminine* est suffisante, lorsque la pénultième voyelle ou diphtongue avec tout ce qui la suit, rendent un même son dans les mots qui font la *rime*: Exemple,

Belle, } Victoire,
Infidelle. } Gloire.

La *rime masculine* est pareillement suffisante, lorsque la dernière voyelle ou diphtongue des mots avec tout ce qui la suit, rendent un même son: Exemple;

Espoir, } Heureux,
Devoir. } Honteux.

RIMES *croisées*, c'est lorsqu'on entrelace les vers des deux especes, un masculin après un féminin, ou deux masculins de même *rime* entre deux féminins qui riment ensemble. L'ode, le rondeau, le sonnet, la balade, se composent à *rimes croisées*.

RIMES *mêlées*, c'est lorsque dans le mélange des vers, on ne garde d'autres règles que celle de ne pas mettre de suite plus de deux vers masculins, ou plus de deux féminins. Les fables, les madrigaux, les chansons, quelques idilles, certaines pièces de théâtre, les opéra, les cantates, &c. sont composés de *rimes mêlées*. La répétition de la même consonnance, loin d'être vicieuse dans les *rimes mêlées*, y jette pour l'ordinaire de l'agrément.

RIMES *plates*, c'est lorsque les vers de même *rime* se suivent par couples, deux masculins & deux féminins. La comédie, l'épique & l'épique, se composent à *rimes plates*. Pour le poëme épique & la tragédie, ils sont nécessairement assujettis à cette ordonnance de vers. Il faut avoir soin d'éviter la fréquente répétition des mêmes *rimes*, qui feroient une monotonie désagréable.

RIMES *unissonnes*, *rimes* qui ont le même son. L'orthographe différente ne rend point la *rime* défectueuse, quand le son est le même à la fin des mots. Ainsi les *rimes* suivantes & autres semblables, sont régulières. *Amant*, *moment*; *départ*, *hasard*; *cham-pêtre*, *connoître*; *sang*, *flanc*; *aimé*, *extrême*.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

Au reste M. l'abbé Maffieu prétend que le plus ancien morceau de poésie rimé qu'il y ait dans toute l'Europe, est la traduction ou le poëme de la grâce,

composé par Afrid, religieux de Viffembourg, qui vivoit vers le milieu du neuvieme siecle; c'est du franc tout pur, auquel nous n'entendons plus rien. (D. J.)

RIME, on fousentend *longue*, (Marine.) commandement à l'équipage d'une chaloupe, de prendre beaucoup d'eau avec les pelles de rames, & de tirer longuement dessus ces rames.

RIME BONNE, ou BONNE RIME, (Marine.) commandement aux matelots du dernier banc d'une chaloupe, de voguer ou de ramer comme il faut.

RIMEUR, f. m. (Littérat.) écrivain qui rime ou qui compose des vers rimés. Ce terme n'est guere usité qu'en Poésie, où il est synonyme à *poète*, & se prend ordinairement en bonne part, à moins qu'il ne soit restraint & déterminé par quelque épithete de blâme. Ainsi M. Despréaux a dit qu'Apollon

*Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois.*

Et ailleurs,

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux;

où il s'agit de Charles du Perier, un des meilleurs poètes latins & françois que nous ayons eu.

RIMINI, (Géogr. mod.) en latin *Ariminum*, ville d'Italie dans l'état de l'Eglise & dans la Romagne, située à l'embouchure de la Marecchia dans la mer Adriatique, à 25 milles au sud-est de Ravenne, & à 20 milles au nord-ouest de Pesaro. Long. 30. 15. lat. suivant des Places, 43. 59. 28.

Cette ville étoit anciennement dans le pays des Sénonois d'Italie, & devint ensuite colonie romaine. Tite-Live, l. XXVII. la met au nombre des dix-huit colonies qui assistèrent la république de Rome dans le tems des prospérités d'Annibal. Il paroît qu'elle étoit chérie des Romains par les beaux restes d'antiquité qui s'y voyent encore. Auguste y fit bâtir le magnifique pont sur lequel on passe la Marecchia. Il joignit à Rimini la voie Flaminienne avec la voie Emilienne. Tibere contribua de son côté à la construction de ce pont, c'est-à-dire qu'il le finit. Les autres antiquités de Rimini sont les ruines d'un amphithéâtre, celles d'un arc triomphal érigé pour Auguste, & la tour de briques, qui étoit le phare de l'ancien port; mais la mer s'étant retirée à un demi-mille de cet endroit, le phare est présentement environné de jardins.

Rimini fut sujette aux empereurs romains jusqu'à la fin de leur empire. Elle obéit aux exarques de Ravenne tant qu'ils se maintinrent; ensuite elle subit le joug des Lombards: après que ceux-ci eurent été défaits par les François, elle reconnut les rois d'Italie, & puis les Malatestes, vicaires de ceux-ci. Pandolfe l'un d'eux, vendit la ville aux Vénitiens; mais l'armée de ces derniers ayant été défaite à Rivolta-Secca par les troupes de Louis XII. roi de France, ce prince mit le pape en possession de Rimini, possession qu'il a gardée jusqu'à ce jour.

Cette ville est aujourd'hui petite, dépeuplée, pauvre & sans fortification; elle n'a jamais été féconde en savans, mais en quelques théologiens scholastiques, tel a été Grégoire dit de Rimini, surnommé le docteur authentique, & qui étoit général des Augustins en 1357.

Battaglini (Marc) né à Rimini en 1645, s'est un peu distingué de ses confreres par quelques ouvrages italiens, & entre autres par son *istoria universale di tullii i concilii generali particolari di santa Chiesa*. Le pape Clément XI. le nomma à l'évêché de Cesène en 1716; mais il mourut peu de tems après âgé de 71 ans. Le P. Nicéron a mis cet évêque au rang des hommes illustres. (D. J.)

RIMMAGEN, ou RIMAGEN, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne dans le duché de Juliers, sur

le bord du Rhein. On a trouvé auprès de cette ville quelques antiquités romaines, ainsi que d'anciennes monnoies d'or & d'argent, ce qui joint à la ressemblance du nom, a fait regarder *Rimmagen* pour être le *Rigomagum* de Tacite. (D. J.)

RIMOCASTRI, (Géogr. anc.) village de la Bœotie: Wheler, dans son voyage de Grece, dit tom. II. l. III. *Rimocastri* est situé sur la croupe d'une montagne, qui découvre une grande plaine au sud, & a une vue sans borne vers la Morée, entre Hélicon & Cythæron. Il est partagé en trois petits groupes de maisons, deux sur la montagne & une au-dessous, qui peuvent faire en tout environ cent cabanes de grecs & d'albanais, tous chrétiens, excepté un sous-bacha qui les gouverne & qui est turc. La partie du village qui est sur la pointe de la croupe, paroît avoir été autrefois fortifiée d'un fossé du côté du nord; le précipice de la montagne la défendant de l'autre côté, quoique sans nécessité à présent, leur pauvreté les mettant à couvert de toute entreprise. Le vin est ici le meilleur & le plus fort de toute la Grece. Il y a au pied de cette même montagne plusieurs grandes ruines que quelques-uns croient être celles de l'ancienne *Thespia*, & que d'autres prennent pour celles de la ville de *Thispa*. (D. J.)

RINCEAU, f. m. (Archit.) espece de branche qui prenant ordinairement naissance d'un culot, est formée de grandes feuilles naturelles ou imaginaires, & refendues comme l'acanthé & le perfil, avec fleurons, roses, boutons & graines, & qui sert à décorer les frises, gorges & panneaux d'ornement. Il y a dans la vigne de Médicis à Rome, des *rinceaux* antiques de marbre d'une singulière beauté. (D. J.)

RINCEAU, (Jardinage.) ornement de parterre formant une espece de ramage ou de grand feuillage, qui prend naissance d'un culot, & se porte vers le milieu du tallem, en rejetant d'espace en espace des palmettes, des fleurs, des graines, & autres ornemens. Les *rinceaux* ne sont plus si à la mode. On leur préfère les massifs de gazon qui forment des compartimens & des cartouches, rendent la broderie plus légère, & en interrompent le trop de longueur.

RINCEAU, terme de Blason; lorsqu'on voit des branches croisées & enlacées sur un écu, on le blasonne aux *rinceaux* passés en sautoir. (D. J.)

RINCER, v. act. (Gramm.) c'est nettoyer un vaisseau avec de l'eau; on *rinçe* un verre, un pot, une terrine, sa bouche, &c.

RINCER, terme usité dans les ports de Paris, pour signifier l'action de changer une marchandise d'un bateau en un autre.

RINGARD, f. m. (Forgerie.) barre de fer dont on se sert pour manier de grosses pieces à forger, comme une enclume. On le dit aussi d'un gros bâton ferré. *Dict. des Arts*. (D. J.)

RINGCOPING, (Géogr. mod.) petite ville de Danemark dans le Northutland, au diocèse de Rypen, sur la côte occidentale. (D. J.)

RINGEAU, ou RINJOT, f. m. (Marine.) c'est l'endroit où la quille & l'étrave d'un vaisseau se joignent.

RINGSTEDT, ou RINGSTAD, (Géogr. mod.) ville de Danemark dans l'île de Sélande, chef-lieu d'un bailliage de même nom; il y avoit autrefois un monastère où Waldemar I. & Erric le Pieux, ont eu leur sépulture. Long. 29. 44. latit. 55. 26. (D. J.)

RINTLEN, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne dans la Westphalie, au comté de Schawenbourg sur le Weser, entre Menden & Hambourg. Ernest, prince de Holstein, établit en 1612, une académie en cette ville, à laquelle l'empereur Ferdinand II. accorda des privilèges. Long. 26. 45. latit. 52. 16.

Henichius (Jean) théologien, naquit à *Rintlin* en 1616, & mourut en 1671, à 55 ans. Ses principaux

ouvrages font des institutions théologiques, & une histoire ecclésiastique & civile, en latin. (D. J.)

RIO-AQUADO, (Géog. mod.) rivière d'Afrique dans la Nigritie, au royaume de Coja. Elle prend sa source au pays des Houdos, & se jette dans la mer à neuf lieues de Cabo-Monte. Elle est large & profonde, mais elle n'est pas navigable à cause des écueils qui interrompent son cours. (D. J.)

RIO-BIANCO, (Géog. mod.) rivière d'Afrique, dans le Bilédulgerid. Elle sort des montagnes près de la Lybie, & se jette dans l'océan par plusieurs embouchures. (D. J.)

RIO-BLANCO, (Géog. mod.) rivière de l'Amérique méridionale. Elle a deux sources, une appelée *Parima*, & l'autre *Tacuta*, dans la Guyane. Elle passe sous la ligne, & se rend dans Rio-Négre, au-dessus du fort des Portugais. (D. J.)

RIO-BUS, (Hist. mod. superstit.) c'est chez les Japonais le nom d'une secte de la religion du Sintos, qui a adopté les pratiques superstitieuses des religions étrangères, & sur-tout celles du Budfdoïsme ou de la religion de Siaka. Voyez *SIKA*.

RIO-CHIARO, (Géog. mod.) petite rivière d'Italie, dans le patrimoine de S. Pierre, qu'elle sépare de l'Orviétan. Elle se jette dans le Tibre, un peu au-dessus de Graftignano. (D. J.)

RIO-DA-VOLTA, (Géog. mod.) rivière d'Afrique en Guinée, dans le pays appelé la Côte d'or. Son embouchure dans la mer est à vingt lieues du village nommé *Sinco*. (D. J.)

RIO-DE-JUNEO, (Géog. mod.) petite rivière d'Afrique, dans la Guinée. Son embouchure est à 9^d 10' de long. & à 5^d 50' de lat. nord. (D. J.)

RIO-DE-LA-GARTOS, (Géog. mod.) rivière de l'Amérique septentrionale, dans l'Yucatan. Son embouchure se trouve presque à moitié chemin, entre le cap Catoche & le cap de Condéceno. Cette rivière est petite, mais assez profonde pour les canots; d'ailleurs l'eau en est bonne, & l'on ne connoît point d'autre rivière ni ruisseau d'eau douce sur cette côte, depuis le cap Catoche jusqu'à trois ou quatre lieues de la ville de Campêche. (D. J.)

RIO-DE-LA-HACHA, (Géog. mod.) nom, 1^o. d'un gouvernement de l'Amérique méridionale, dans le nouveau royaume de Grenade: 2^o. de la capitale (si l'on peut parler ainsi) de ce gouvernement: 3^o. de la rivière qui l'arrose.

Le gouvernement est borné au septentrion par la mer du nord; à l'orient, par un grand golfe qui le sépare du gouvernement de Venezuelot; au midi par l'audience de Santa-Fé; & à l'occident par le gouvernement de Sainte-Marthe.

La capitale de ce gouvernement est bâtie dans un terroir fertile sur le bord de la rivière de son nom. cette capitale ne contient pas cent maisons; cependant on trouve dans son voisinage des veines d'or, & des salines. Lat. 11.

La rivière de la Hacha mouille ce hameau, & se jette dans la mer du nord au fond d'une grande baie. (D. J.)

RIO-DOLCE, (Géog. mod.) rivière de l'Amérique septentrionale dans la nouvelle Espagne, au gouvernement de Vera-Pax. Elle se perd dans un petit golfe qui communique au golfe de Honduras. (D. J.)

RIO-FORMOSO, (Géog. mod.) rivière des Indes dans la presqu'île de Malacca. C'est une rivière profonde, dont la source est avant dans les terres & dont l'embouchure est dans le détroit de Malacca, à l'orient de la ville de ce nom. (D. J.)

RIO-GRANDE, (Géog. mod.) nom commun à trois rivières.

C'est, 1^o. une rivière considérable sur la côte occidentale d'Afrique. Son cours est de l'est à l'ouest jusqu'à l'île de Bislague qu'elle forme, & va se ren-

dre dans la mer, entre l'île de Bulam & le cap de Tucublay. Elle est navigable jusqu'à cent lieues de son embouchure. Ses bords sont couverts de gros arbres, dont on construit des canots.

2^o. Rio-Grande est une rivière de l'Amérique méridionale, au nouveau royaume de Grenade. On lui a donné ce nom, à cause de la grandeur de son canal. Ses sources sont dans le Popayan; & après avoir traversé plusieurs provinces, elle va se jeter dans la mer du nord par deux ou trois embouchures. Elle porte de petites barques jusqu'à cinquante lieues dans les terres.

3^o. Rio-Grande est une rivière de l'Amérique méridionale au Brésil. Elle arrose la capitainerie de ce nom, laquelle a le dixième rang parmi celles du Brésil. Voyez l'article suivant. (D. J.)

RIO-GRANDE, (Géogr. mod.) capitainerie de l'Amérique méridionale au Brésil, bornée au nord par le pays des Petaguay, au midi par la capitainerie de Tamaraca; au levant par la mer du nord; & au couchant par la nation des Tapuyes. Elle n'est peuplée que d'un petit nombre de Portugais, & il y a fort peu d'Indiens. Cette capitainerie tire son nom d'une rivière qui la traverse, & dont nous avons parlé précédemment (D. J.)

RIOJA, (Géog. mod.) ville de l'Amérique méridionale, presque à l'entrée d'une plaine qui s'étend jusqu'au voisinage de la Cordillere de Chili, & assez près de l'endroit où étoit auparavant une autre ville qui n'a pas long-tems subsisté, & qui portoit le nom de tous les Saints. *Rioja* fut fondée vers l'an 1596 par Dom Juan Ramirez, gouverneur de Tucuman. Latit. mérid. 30. (D. J.)

RIO-LONGO ou RIO-MORENO, (Géog. mod.) rivière d'Afrique au pays de Benguela. Son embouchure est à cinq lieues de la baie de Buenguela-Viella, sous le 11. 4. de latit. méridionale. (D. J.)

RIOM, (Géog. mod.) en latin *Ricomagum* ou *Ricomagus*; ensuite par corruption, *Ricomum* & *Riomum*, d'où est venu le nom de *Riom*; ville de France dans la basse Auvergne, au diocèse & à 2 lieues de Clermont, à 20 sud-est de Moulins, & à 90 au midi de Paris.

Philippe-Auguste s'en rendit maître par capitulation, & elle devint fort peuplée sous les ducs d'Auvergne, qui y établirent leur cour & leur domicile. Aujourd'hui *Riom* est considérable par sa sénéchaussée, par son préfidial, dont le ressort est étendu, par son bureau des finances, par une chambre des monnoies & par trois chapitres, dont l'un porte le nom de S. Amable, patron de la ville. Les PP. de l'Oratoire y ont le college. Long. 20. 4. lat. 45. 50.

La ville de *Riom* a été le berceau de quelques personnes illustres par leur savoir ou par leur esprit.

Grégoire de Tours (*Georgius-Florentius Gregorius*), est le premier dont il faut parler, à cause de son ancienneté. On l'a nommé Grégoire de Tours, parce qu'il fut évêque de cette ville en 573. On en a fait un saint, parce qu'il a lui-même écrit plusieurs livres des miracles des saints; parce qu'il s'opposa courageusement aux projets de Chilpéric & de Frédégonde; enfin parce qu'il fut lié d'amitié avec S. Grégoire le grand, & qu'il vint à Rome visiter le tombeau des apôtres. Il est mort en 595. Dom Ruinard a donné la meilleure édition de ses ouvrages en 1699; mais le seul qui soit utile, est son histoire de France en dix livres, depuis l'établissement du Christianisme dans les Gaules, jusqu'à l'an 595. Cette histoire contient des faits importants, quoique le style en soit dur & grossier, & que l'auteur soit extrêmement simple & crédule. On a remarqué qu'ils s'est trompé en plusieurs points & que plusieurs de ses passages veulent être corrigés. Son silence sur le miracle de la sainte ampoule est une forte objection contre la certitude de ce

miracle , parce qu'il n'étoit pas homme à l'oublier. Il est encore bon d'observer qu'on l'obligea de se disculper par serment , d'avoir mal parlé de la reine Frédégonde.

Genebrard (*Gilbert*), religieux de Clugny, & qui devint archevêque d'Aix en 1591, étoit un des savans hommes du xvi^e siècle. Il mourut à Semur en 1597, à 60 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, & entr'autres une traduction françoise de Joseph. Il a publié en latin une chronologie sacrée, un commentaire sur les psaumes, plusieurs opuscules des rabbins, trois livres sur la Trinité, & un traité pour soutenir les élections des évêques par le clergé & par le peuple, contre la nomination du roi. Ce dernier traité fit grand bruit par le mauvais esprit qui engagea l'auteur à le mettre au jour. C'étoit un livre injurieux aux droits de l'église gallicane, & le parlement de Provence le condamna à être brûlé. On fait que Genebrard avoit embrassé quelque tems auparavant le parti de la ligue, & qu'il ne cessoit dans ses sermons de déclamer avec fureur contre Henri IV. Il vomissoit, dit le journal de l'Etoile, autant d'injures contre ce prince, qu'une harangere en colere. Enfin, pour le peindre en deux mots, avec M. de Thou, c'étoit un homme plus réglé dans sa vie que dans ses écrits, & plus laborieux que sage. Son style se ressent de son caractère; il est dur & rempli d'épithetes.

Courtin (*Antoine de*), secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suede, naquit à Riom en 1622. Charles Gustave le fit son envoyé extraordinaire en France; & après le décès de ce monarque, Colbert nomma M. Courtin résident de France vers les princes du nord. Il mourut à Paris en 1685. On lui doit la première traduction françoise du *traité de la guerre & de la paix* de Grotius; mais celle de M. Barbeyrac l'a fait tomber dans l'oubli.

Danchet (*Antoine*), poète françois, naquit à Riom en 1671, devint membre de l'académie des Inscriptions en 1706, de l'académie Françoise en 1712, & mourut à Paris en 1748, généralement aimé & estimé. Ce qui fait l'éloge de son cœur, c'est qu'étant poète par goût & comme par état, il ne s'est jamais permis des vers satyriques contre personne, quoiqu'il ait été souvent blessé des traits de la malignité. Cet auteur aimable a fait plusieurs tragédies foibles, & a beaucoup travaillé pour le théâtre de l'opéra; les pieces qu'il a données en ce genre se sont soutenues à l'aide du musicien. Toutes ses œuvres ont été recueillies & imprimées à Paris en 1751, en quatre vol. in-12. Il est l'auteur des vers intitulés *les cinq sens*.

*J'entends la voix d'Eglé, quel plaisir souverain!
Je respire son air & son parfum divin:
Je la vois, à mes yeux Venus même s'expose;
Je cueille le lis de son sein;
Je goûte le baiser sur ses levres de rose.
Si j'ai bien compté par mes doigts,
(Car pour mon cœur le nombre en est extrême)
Voilà tous les cinq sens ravis tous à la fois;
Je ne parle pas du sixieme.*

Faydit (*Pierre*), connu par la singularité de ses opinions, naquit à Riom, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1662, fut obligé d'en sortir en 1671, & mourut en 1709. Il publia en 1696, un *traité sur la Trinité*, dans lequel il déclame contre le système des théologiens scolastiques, & en établit un qui l'a fait soupçonner de favoriser le trithéisme. Ses autres ouvrages sont 1°. la vie de S. Amable: 2°. des remarques sur Virgile, sur Homere & sur le style poétique de l'Ecriture: 3°. des mémoires contre l'histoire ecclésiastique de Tillemont: 4°. une critique du Télémaque de M. l'Archevêque de Cambrai. Tous ces ouvrages pèchent moins par l'érudition, que par la

fatyre, le manque de goût & de jugement.

Sirmond (*Jacques*), jésuite, né à Riom en 1559, mourut à Paris au college de Clermont en 1651, âgé de 92 ans. C'étoit l'un des plus érudits & des plus aimables hommes de son siècle. Il devint confesseur de Louis XIII. & se conduisit à la cour avec tant de prudence dans ce poste délicat, qu'il n'y donna jamais à personne le moindre sujet de plainte. Rentré dans les bornes de son ministère, il continua ses études, ne se mêla d'aucune affaire temporelle, & ne demanda qu'un petit bénéfice pour M. de la Lande son neveu, sur lequel il fut contesté. Le pape le préféra à tous les savans d'Italie pour faire la préface de la collection des conciles. Ses nombreux ouvrages furent très-estimés, & sont très-peu lus. Il est vrai qu'on a recueilli à Paris en 1696 en 5 vol. in-fol. les seuls opuscules du pere Sirmond sur différentes matieres, mais à-peine les consulte-t-on aujourd'hui dans les bibliothèques publiques qui en ont fait l'acquisition; cependant son style est concis, & il traite ses sujets avec beaucoup de choix, d'exactitude & d'érudition.

Foulée (*Dom Antoine-Augustin*), de la congrégation de S. Maur, né Riom en 1677, mourut en 1718, après avoir achevé une nouvelle édition des œuvres de S. Cyrille de Jérusalem, que dom Prudent Maran a publiée à Paris en 1720, in-fol. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

RIO-NEGRO, (*Géog. mod.*) grande riviere de l'Amérique méridionale, qui communique avec l'Orinoco. M. de Lisle la fait courir du nord au sud; mais il se trompe; elle vient de l'ouest, & court à l'est en inclinant un peu vers le sud. Rio-Negro entre si parallèlement dans l'Amazone, qu'on la prendroit pour un bras de l'Amazone séparé par une île. Long. 319. 30. lat. 3.

Les Portugais fréquentent cette riviere depuis plus d'un siècle, & ont bâti un fort sur son bord septentrional, à l'endroit le plus étroit qui est de 1203 toises, à 3. 9. de latit. Ils y font un grand commerce d'esclaves, & ils doivent les faire dans les limites prescrites par les lois de Portugal, qui ne permettent de priver de la liberté que celui dont on rend la condition meilleure, en le faisant esclave: tels sont ces malheureux captifs destinés à la mort, & à servir de pâture à leurs ennemis parmi les nations qui sont dans ce barbare usage. C'est par cette raison que le camp volant de la riviere Noire porte le nom de *troupe de rachat*; ce camp volant pénètre chaque année plus avant dans les terres, ou remonte plus haut la riviere.

Toute la partie découverte des bords de Rio-Negro, est peuplée de missions portugaises sous la direction des mêmes religieux du mont Carmel. Quand on a remonté pendant quinze jours, trois semaines & plus la riviere Noire, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, à cause du grand nombre d'îles & de lacs qu'elle forme. L'ancienne carte de M. de Lisle est plus exacte à cet égard que la nouvelle. Dans tout cet intervalle le terrain des bords est élevé, & n'est jamais inondé; le bois y est moins fourré, & c'est un pays tout différent de celui des bords de l'Amazone. (*D. J.*)

RIO-RÉAL, (*Géog. mod.*) riviere d'Amérique méridionale, au Brésil. Elle sépare la capitainerie de la baie de celle de Seregippe, & se jette dans la mer, aux confins de ces deux capitaineries. (*D. J.*)

RIO-S.-ANDRÉ, (*Géog. mod.*) riviere d'Afrique dans la Guinée, entre le cap de Palmes & celui de trois pointes. Elle donne son nom à la côte voisine, jusqu'à une certaine distance. Cette riviere est considérable, même avant que d'avoir reçu les eaux d'une autre riviere qui s'y perd, une lieue avant son embouchure dans la mer. Elle est bordée de prairies naturelles

turelles & de vastes campagnes unies, d'un terrain gras, coupé par des ruisseaux qui le rafraîchissent. Le riz, le mil, le mahis, les pois, les patates, en un mot toutes sortes de légumes y viennent en perfection. On voit d'espace en espace des bouquets de palmier, d'orangers, de citronniers, de cotonniers de diverses espèces, qui sans culture portent des fruits excellens. On y voit quantité de cannes à sucre qui y sont naturelles, & dont les éléphants profitent; mais les negres de ces quartiers sont féroces, & même antropophages; ils n'ont pour vêtement qu'un très-petit morceau de toile devant eux. Cependant le pere Labat prétend qu'il ne seroit pas difficile de les apprivoiser, & que *Rio-S.-André* est le lieu de toute cette côte le plus propre à placer une forteresse utile pour le commerce de l'or, des dents & des esclaves. (D. J.)

RIO-SANGUIN, (Géog. mod.) rivière d'Afrique, dans la Guinée, & dont l'embouchure est à 12 lieues de celle de Rio-Sextos. Les François ont eu un établissement sur les côtes de cette rivière, dont les Portugais s'emparèrent, jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés eux-mêmes par les Anglois & les Hollandois en 1604. L'embouchure de *Rio-Sanguin* est à 12 degrés de longit. & à 5. 12 de latitude septentrionale. (D. J.)

RIO-SEXTOS, (Géog. mod.) rivière d'Afrique, dans la Guinée. Son embouchure est à 12 lieues de celle de Rio-Sanguin, & à-peu-près à la même distance du petit Dieppe. Ce fut sur les bords de cette rivière que les Portugais virent pour la première fois du petit poivre, qu'on appelle en France *graine de paradis*, ou *maniguette*; ce qui a fait donner à la côte le nom de *côte de Maniguette*, & par les Portugais *côte de Sextos*. La rivière de ce nom a un très-long cours, & environ demi-lieue de largeur à son embouchure. Les negres de cette côte font souvent des courses sur leurs voisins, pour enlever des captifs qu'ils vendent aux Européens. Les autres marchandises qu'on peut tirer de cette côte à grand marché, sont la maniguette, le riz, le mahis, les volailles, les bestiaux. On y trouve aussi des cailloux plus beaux que ceux de Medoc, & qu'on taille plus aisément que le diamant. (D. J.)

RIO-TINTO, (Géog. mod.) rivière d'Espagne, dans l'Andalousie, appelée aussi *Azeche*, & par les anciens *Urius*. Son eau est très-mauvaise, amère, nuisible aux plantes, & à tout ce qui a vie. Elle se jette dans l'Océan tout près de l'embouchure de celle de l'Odiero. (D. J.)

RIOUZIC, (Géog. mod.) petite île de France, en Bretagne, sur la côte de l'évêché de Tréguier, & une des sept îles que les anciens ont appelé *Siada*. (D. J.)

RIOXA, (Géog. mod.) en latin *Raconia*; petite province d'Espagne, dans la Castille vieille, au voisinage de Miranda, de Ebro. Elle est séparée de l'Alava par l'Ebre, & elle prend son nom de *Rio-Oxa* qui l'arrose. On y jouit d'un air fort pur; son terroir est fertile en blé, en vin & en miel. Elle renferme trois ou quatre villes ou bourgs, comme Navarette, Guardia, Bastida & Belovado.

C'est dans ce dernier lieu qu'est né Spinosa (Jean). Il servit utilement Charles-Quint dans quelques expéditions militaires; mais il est connu des gens de lettres par un ouvrage à la louange des femmes, intitulé *Gynæcepanos*, imprimé à Milan en 1580, & par un autre livre, sous le titre de *Micracanthos*, contenant les actions & les paroles remarquables des grands hommes. (D. J.)

RIPA, (Géog. mod.) autrement *Ripa traſſonia*, ou *Ripa transone*; petite ville d'Italie, dans l'état de l'Eglise, Marche d'Ancone, & dans les terres. Elle est à 5 milles de la côte du golfe de Venise, à égale

distance de Monte-Alto, & environ à 6 milles de Fermo. Elle est passablement peuplée, & a quelques fortifications. Son évêché fondé en 1570, est suffragant de Fermo. Long. 31. 36. lat. 43. 33. (D. J.)

RIPÆI MONTES, (Géog. anc.) montagnes de l'Arcadie, selon Servius, in lib. IX. *Æneid.* p. 1340, qui dit que leur nom diffère de celui des monts Rhiphées, en ce que l'un s'écrit avec aspiration, & l'autre sans aspiration. Voyez *RIPHÆI montes*. Géog. anc. (D. J.)

RIPAÏLLE, (Géog. mod.) bourg de Savoie, dans le Chablais, sur le bord du lac de Genève, environ à une lieue de Thonon. Long. 24. 10. latit. 46. 23.

Ripaille que fonda Amédée VIII. pour six hermites & lui, a acquis de la célébrité par la retraite agréable & momentanée qu'y fit ce prince, dans le tems qu'il se crut guéri de toute ambition, & que laissant flotter les rênes de la souveraineté entre les mains de son fils, il ne songeoit pas à briguer la tiare pontificale contre aucun cardinal, & ne s'occupoit que des plaisirs de la vie tranquille. M. de Voltaire a joliment dépeint son caractère dans les vers qui suivent:

O bizarre Amédée !

De quel caprice ambitieux

Ton ame est-elle possédée ?

Ah ! pourquoi t'échapper à ta douce carrière ?

Comment as-tu quitté ces bords délicieux,

Ta cellule, ton vin, ta maîtresse & tes jeux,

Pour aller disputer la barque de S. Pierre ?

(D. J.)

RIPE, f. f. (outil d'ouvriers.) outil de maçon, de tailleur de pierre, & de sculpteur, qui sert à gratter un enduit ou de la pierre, ou une figure. La *ripe* des maçons est une espèce de fer en forme de queue d'ironde dentelée, ou une sorte de petite truelle triangulaire, qui a des dents d'un côté, qu'on appelle plus communément *truelle brisée* ou *brutée*; celle des tailleurs de pierre est plus large, mais peu différente de celle des maçons. Pour celle des sculpteurs, c'est un ciseau plat, un peu courbé par le bout, & dentelé du côté convexe. Ces trois *ripes* sont à manches de bois. Il y a aussi des *ripes* sans dents qui ne sont que des fers un peu larges, pliés en équerre, tranchans & emmanchés de bois. Savary. (D. J.)

RIPEN ou **RYPPEN**, (Géog. mod.) ville de Danemark, dans le Jutland septentrional, près de la côte occidentale, & capitale du diocèse auquel elle donne son nom. Elle est située à 20 lieues au nord-ouest de Sleswick, & est mouillée par la rivière de Nipſaa, qui y cause souvent de grands dommages. Elle a pour sa défense un ancien château, mais elle est surtout fortifiée par la nature. Son église cathédrale est bâtie de pierres de taille. L'évêché de cette ville a pris son commencement vers l'an 860, & l'évêque jouissoit autrefois de la juridiction temporelle & spirituelle; mais en 1536, le roi Christian III. ayant introduit la religion luthérienne en Danemark, réunit le domaine de l'évêché à la couronne. Le diocèse de *Ripen* qui est borné au midi par le duché de Slesweick, & au nord par le Wibourg, est composé de 13 bailliages.

La ville de *Ripen* est gouvernée par deux bourgeois-mestres & par un sénat. Les prairies des environs de cette ville donnent un profit considérable aux habitants par la nourriture des bestiaux; car c'est l'endroit où l'on assemble les bœufs de presque tout le Jutland. On les embarque ensuite sur des vaisseaux pour les transporter en divers pays, & principalement en Hollande. Long. 42. 8'. latit. 55. 19'.

Borrichius (Olaus) l'un des plus savans personnages du nord, naquit à *Ripen* en 1626, & devint conseiller de la chancellerie royale en 1689. Il protégea les sciences de son crédit & de sa bourse. Il fonda

à Copenhague une espèce de collège pour l'entretien de pauvres étudiants, & donna pour cette fondation vingt-six milles rixdallers. Il mourut de la pierre en 1690. Ses ouvrages sur des matières de médecine & de chimie sont toujours estimés; & comme ce sont pour la plupart des dissertations, on a recueilli les principales en 2 vol. in-4°.

Cragius (Nicolas) naquit à *Ripen* vers l'an 1549, & s'attacha à la littérature & aux négociations dans lesquelles il fut employé avec succès. Les administrateurs du royaume pendant la minorité de Christiern IV. le nommerent historiographe du roi avec six cens rixdallers d'appointement. Il composa les annales de Danemark depuis la mort de Frédéric I. jusqu'à l'an 1550. Cet ouvrage a demeuré enseveli jusqu'à l'année 1737, que M. Gramm l'a mis au jour à Copenhague, in-folio; mais le traité de la république de Lacédémone, de *republicâ Lacedæmon. libri quatuor*, est généralement estimé. Il parut d'abord à Genève en 1593, in-4°. & ensuite à Leyde en 1670 in-12. Gronovius l'a inséré dans son trésor d'antiquités grecques. *Cragius* mourut en 1602.

Je supprime les noms de quelques autres hommes de lettres moins illustres nés à *Ripen*; mais je me rappelle que Mons étoit de cette ville, dont il devint bourguemestre. *Mons* est ce magistrat intrépide, qui eut le courage d'oser porter dans Copenhague en 1523, à Christiern II. roi de Danemark, la sentence de déposition prononcée par les états de Jutland. « Mon nom, dit-il au tyran, devoit être » écrit sur la porte de tous les méchans princes. » Christiern détesté de tous ses sujets, abhorré de ses propres officiers, n'osant se fier à personne, reçut dans son palais, comme un criminel, cet arrêt singulier, qu'un seul homme défarmé lui signifioit. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RIPIN, (*Géog. mod.*) petite ville de Pologne, dans la Mazovie, au nord de Dobrzin, dont elle est une des trois châtellenies. (*D. J.*)

RIPOL, (*Géog. mod.*) en latin *Rivi-pullum*, petite ville d'Espagne dans la Catalogne, au midi de Campredon, avec une abbaye d'hommes, ordre de S. Benoît, qui servoit de sépulture aux comtes de Barcelone. Elle est au confluent du Frésaro & du Ter. (*D. J.*)

RIPOSTE, f. f. (*estocade de*) est une botte qu'on porte à l'ennemi aussitôt qu'on a paré son estocade.

Pour bien exécuter la *riposte*, il faut 1°. que la parade soit extrêmement vive; 2°. détacher l'estocade dans l'instant qu'on a paré, & que l'ennemi termine sa botte; 3°. porter à l'ennemi la même botte que l'on a parée, c'est-à-dire, que si l'on a paré l'estocade de quarte basse, on riposte quarte basse; & si l'on a paré l'estocade de tierce, on riposte tierce, &c.

RIPPER, v. act. terme usité dans les douanes & sur les ports des rivières, particulièrement à Paris. Il signifie *faire couler* à force de bras, sur les brancarts d'un haquet, les balles, caisses, ou tonnes de marchandises pour les charger plus facilement. (*Dictionn. de Commerce.*)

RIPPON, (*Géog. mod.*) le *Rhigodunum* de Ptolomée, l. I. c. iij. ville d'Angleterre, dans la province d'Yorck, sur la Youre, à 210 milles au nord-ouest de Londres; Widfrid, archevêque d'Yorck, y fonda autrefois une abbaye de bénédictins. Aujourd'hui cette ville se distingue par ses manufactures de draps & d'éperons les meilleurs d'Angleterre. Long. 15. 56'. latit. 54. 5'. (*D. J.*)

RIPUAIRES, (*Géog. mod.*) *Ripuarii*, *Ribuarii*, *Riboarii*, *Ribuarii* & *Riparioli*; tous ces noms sont corrompus du latin *Riparii*, & ont été employés par les écrivains du moyen âge, pour désigner un peuple distingué des Francs, des Burgondions, des Gaulois, des Allemands, des Frisons ou Frisicebons, des

Bajouriens & des Saxons, mais dont il est plus aisé de dire qu'ils n'ont pas été, que qui ils étoient.

Quelques-uns croient que les *Riparii* étoient un composé de différentes nations au-delà du Rhein, qui vinrent s'établir en-deçà de ce fleuve, & sur ses bords. M. de Valois, *not. gall. p. 478*, soupçonne qu'ils avoient été appelés *Riparii*, parce qu'ils habitoient d'abord sur la rive droite du Rhein; & il ajoute que ces peuples ayant passé le fleuve, fixèrent leur demeure sur la rive gauche, de façon qu'ils s'étendoient jusqu'aux rivières de Roer & de Meuse, où se trouvent Nuyts, Cologne, Bonn, Zulick ou Zulch, Duren, Juliers & Andernach. Ils donnerent leur nom à ce pays qui fut honoré du titre de duché, & partagé en cinq comtés. Le grand nombre des noms germaniques que l'on trouve dans la loi *ripuaire*, presque semblable à la loi salique, suffit pour faire croire que ces peuples étoient venus de la Germanie.

Jodoce Coccius d'Alsace fait mention d'un peuple nommé *Riparii* ou *Ripuarii*; voisin de l'Alsace, & qui demouroit entre la Blies, la Sare & la Moselle. Cela étant, il y a eu des peuples *ripuaires* sur le haut Rhein & sur le bas Rhein; mais comme il n'est parlé que d'un seul duché des peuples *ripuaires*, il ne seroit pas impossible que ce duché se fût étendu le long du Rhein, depuis Nuyts jusqu'à la rivière de Senz, dans un espace de quarante-six milles, & qu'il eût compris Nuyts, Cologne, Bonn, Andernach, Coblents, Wesel ou Ober-Wesel, Bingen, Mayence, Worms, Spire, Rhein-Zabern & Zeltz.

Du tems de l'empereur Louis le débonnaire, il y avoit encore au-delà du Rhein dans la Germanie, un pays appelé *Riparia* ou *Ripariæ*, & qui étoit la première demeure des *Riparii* qui avoient passé le Rhein, & s'étoient établis dans la France. Louis-Auguste en fait aussi mention dans le partage de son royaume entre ses trois fils; il le nomme par corruption *Ribuaria*, & le place entre la Thuringe & la Saxe. (*D. J.*)

RIPUAIRE loi, (*Jurisprud.*) Voyez LOI RIPUAIRE. (*A*)

RIQUERAQUE, f. f. (*Poésie gaul.*) sorte de grande chanson ancienne, composée de vers couplés de six ou sept syllabes chacun, avec divers croisées. (*Borel. (D. J.)*)

RIQUIER SAINT, (*Géog. mod.*) on écrit aussi *S. Ricquier*, ville de France en Picardie, au diocèse d'Amiens, dans le comté de Ponthieu, sur la petite rivière de Cardon, ou plutôt à la source de ce ruisseau, à 2 lieues au nord-est d'Abbeville, & à 7, au nord-est d'Amiens.

Cette ville étoit déjà un bourg considérable nommé *Centule*, avant le regne de Charlemagne; & du tems de Louis le débonnaire, c'étoit une ville plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui; car elle avoit deux mille six cens maisons. S. Riquier y naquit sous le regne de Clotaire II. vers le commencement du vij. siècle, & en 640 il y jeta les fondemens du monastère qui subsiste encore, & qui porte aujourd'hui son nom. Il y établit pour abbé S. Oualde. Les moines eurent la seigneurie temporelle de la ville; les comtes de Ponthieu & ceux d'Amiens se l'approprièrent ensuite; & elle revint en 1225 à Louis VIII. roi de France. Le roi & l'abbé de S. Riquier en sont aujourd'hui co-seigneurs. La taille y est personnelle, & c'est le siège d'une prévôté royale. Son terroir produit du blé, du lin & du chanvre. Long. 19. 25'. latit. 50. 12'. (*D. J.*)

RIS ou RIRE, f. m. (*Physiolog.*) émotion subite de l'ame qui paroît aussitôt sur le visage, quand on est surpris agréablement par quelque chose qui cause un sentiment de joie. C'est le propre de l'homme, entant qu'un être pensant, & par un effet de la conformation des muscles de son visage. V. RISIBILITÉ.

On ne fauroit expliquer comment à l'occasion d'une idée, ce mouvement se produit aux levres & au reste du visage ; on ne doit pas même espérer d'y parvenir ; il y a beaucoup de phénomènes en ce genre inexplicables, & quelques-uns dont on peut fournir l'explication ; mais il faut se ressouvenir que l'imagination influe beaucoup ici, comme dans toutes les sensations.

Le visage seul est le siège du *ris* modéré. Les angles des levres s'écartent par l'action du zigomatique, du buccinateur & du *risorius* de Santorini. Les joues forment par une espèce de duplicature une petite fosse entre la bouche & les côtés du visage ; à cet état se joignent des expirations alternatives qui se suivent vite, & sont peu ou point sonores ; elles le sont beaucoup, quand le *ris* est immodéré ; alors les muscles du bas-ventre sont agités, l'action des muscles abdominaux oblige le diaphragme de remonter. Lorsque le *ris* commence à se former, on inspire, on n'expire point ; ensuite les expirations viennent ; elles sont sonores, fréquentes, petites ; elles ne vident point tout l'air du thorax ; par-là l'air est pressé contre la glotte ; la glotte ressermée laisse sortir de vrais sons, & en montant & descendant, elle comprime les vaisseaux sanguins.

Ainsi 1°. lorsqu'on est frappé de quelque idée plaisante ou ridicule, on rit avec bruit, parce que la poitrine se resserrant, le larynx en même tems est comprimé, le diaphragme agit par de petites secousses, l'action des muscles abdominaux le force de remonter, & fait sortir l'air à diverses reprises.

2°. Comme il y a une liaison entre le diaphragme, les muscles du visage & du larynx, par le moyen des nerfs, on ne doit pas être surpris, si les mouvemens du *ris* se font sentir au visage & au larynx.

3°. Puisque les poumons sont comprimés dans l'expiration, on voit que dans le tems qu'on rit, le sang ne doit pas passer librement dans les vaisseaux du poumon ; ainsi la circulation ne se fait pas alors avec la même facilité qu'auparavant.

4°. Quand on rit, les veines jugulaires se gonflent, de même que la tête ; cela vient de ce que le sang ne peut pas entrer librement dans le cœur, en descendant de la tête ; le cœur se resserrant, & le poumon n'étant pas libre ; pour la tête, c'est une nécessité qu'elle devienne enflée, puisque le sang ne peut alors se décharger dans les veines non plus que la sérosité.

Il arrive souvent qu'en riant on vient à ne pouvoir pas respirer ; cela doit arriver ainsi quand les secousses continuent long-tems & avec violence, puisqu'alors le sang ne passe pas librement dans les poumons comprimés par l'expiration.

6°. On pleure un peu à force de rire. Rien de plus voisin du *ris* que son extrémité opposée, les pleurs, quoiqu'elles viennent d'une cause contraire ; mais par ces pleurs je n'entends pas de simples larmes, car outre ces larmes, il y a dans l'action de pleurer plusieurs affections de la poitrine avec inspiration ; le thorax dilaté est comprimé alternativement & promptement, à-peu-près comme dans le *ris*, avec une grande expiration, aussi-tôt suivie du retour de l'air dans les poumons. On a donc en pleurant les mêmes anxiétés qu'en riant ; on conserve à-peu-près la même figure, si ce n'est que les yeux sont plus poussés en-avant, & s'enflent en quelque sorte par les larmes. En effet, qu'on pleure ou qu'on rie, ce sont à-peu-près les mêmes muscles du visage qui jouent, c'est pourquoi on peut à-peine distinguer la différence qui se trouve entre les mouvemens de ces deux états dans le visage ; le *ris* des mélancoliques ressemble fort aux pleurs.

7°. Le *ris* dégénère quelquefois en convulsion ; cela n'est pas surprenant, puisqu'il n'est lui-même

qu'une espèce de convulsion ; le diaphragme étant violemment agité, peut par le moyen de l'intercostal de la huitième paire, & des nerfs diaphragmatiques, causer des convulsions dans les muscles, avec lesquels ces nerfs communiquent médiatement ou immédiatement.

8°. Quand on rit long-tems & avec beaucoup de force, il peut se faire que les vaisseaux pulmonaires se rompent ; aussi a-t-on vu quelquefois succéder aux violentes secousses que le poumon souffre quand on rit, des crachemens de sang.

9°. L'apoplexie vient souvent d'un arrêt de sang ; or nous avons dit que dans le *ris* immodéré, le sang ne passe pas librement dans les vaisseaux pulmonaires, ni par le cerveau : il peut donc se faire que l'apoplexie succède aux mouvemens violens qui agitent la machine quand on a long-tems ri immodérément.

10°. Il y a dans les auteurs quelques observations sur les effets du *ris* poussé à l'excès. Chrysippe, au rapport de Laerce, Zeuxis & Philémon, au rapport de Valere-Maxime, rioient jusqu'à l'entière extinction de leurs forces. Dans le *ris* immodéré, le ventricule droit plein de sang qui ne passe pas au gauche, & qui empêche la décharge de celui des veines jugulaires, nous offre une stagnation à-peu-près aussi considérable que dans les efforts ; de-là des ruptures d'ulcères quelquefois salutaires, au rapport de Scheuchzer, mais de-là aussi quelquefois des hémoptysies, & des convulsions nerveuses, funestes dans les plaies des nerfs.

Cependant, sans trop craindre ces tristes effets du *ris* excessif dont parlent les auteurs, & d'un autre côté sans les regarder comme des chimères, il convient de ne se livrer qu'à des *ris* modérés, qui sont les fruits d'une joie douce & toujours bienfaisante. Par tous les mouvemens qui arrivent alors, le sang se divise, les vaisseaux qui n'avoient pas assez de force pour chasser les humeurs, sont pressés ; plusieurs parties qui étoient sans vigueur sont agitées, & reçoivent plus de sang ; les humeurs sont poussées dans les pores sécrétaires, la transpiration s'augmente, le sang circule plus vite au ventricule gauche, & de-là au cerveau, où il se filtre conséquemment plus d'esprits ; en un mot toute la machine en retire des avantages.

On ne rit ordinairement que parce que l'ame est agréablement affectée, c'est ce que nous éprouvons fréquemment dans nos spectacles. La cause du *rire* à la comédie, dit Voltaire, est une de ces choses plus senties que connues ; l'admirable Molière, ajoute-t-il, & Regnard quelquefois, excitent en nous ce plaisir, sans nous en rendre raison, & sans nous dire leur secret. Des méprises, des travestissemens qui occasionnent ces méprises, les contrastes qui en sont les suites, produisent un *ris* général, tandis qu'il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce *ris* immodéré de joie ; Trissotin & Vadius, par exemple, semblent être de ce genre. Le Joueur, le Grondeur, qui font un plaisir inexprimable, ne causent guère un *ris* éclatant.

On distingue plusieurs espèces de *ris* ; il est des *ris* moqueurs & méprisans, où ce ne sont que quelques muscles du visage qui agissent, sans expiration ni inspiration. Il en est de plus corporels, produits par la titillation, par une pure convulsion des nerfs subcutanés, à laquelle se joint la convulsion sympathique du diaphragme ; l'inflammation de cette cloison, fait naître un *ris* fardonique.

Il y a des gens qui ont tâché d'expliquer les tempéramens des hommes par leurs diverses manières de rire. Nous ne donnons plus dans ces fadaïses, non plus que dans la superstition des anciens, qui tiroient d'heureux présages du *rire* des enfans au moment de

leur naissance, car c'est ainsi qu'il faut entendre la pensée de Sénèque dans sa quatrième élogue :

*Puer qui non risit parenti,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubile est.*

« Tout enfant qui ne rit pas à ses parens, ne mérite pas d'être admis à la table des dieux, ni au lit d'une déesse ».

Saint Basile condamne le *rire* dans tous les Chrétiens sans exception, sur ce passage de l'Écriture, malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez, Luc, VI. ch. xxv. mais Jésus-Christ, comme l'a remarqué Grotius, parle seulement de ceux qui ne cherchent que les occasions de se réjouir, & s'abandonnent uniquement aux plaisirs; rien n'est plus commun dans toutes les langues, que d'exprimer la joie par le *rire*, qui en est un effet naturel.

Lycurgue, en législateur éclairé, consacra des statues du *Ris* dans toutes les salles des Spartiates; pour leur donner à entendre qu'ils devoient faire régner dans leurs repas & dans leurs assemblés, la satisfaction & les sentimens de la joie honnête, qui, dit Plutarque, est le plus agréable assaisonnement de la table & des travaux.

Je connois quelques ouvrages sur le *ris* & les pleurs, mais ils ne méritent pas aujourd'hui d'être lus, quoiqu'on les doive tous, lors de la renaissance des lettres, aux savans d'Italie, à l'exception de celui de Joubert (Laurent), intitulé *Traité du ris, de ses causes & de ses effets*, Paris 1579, in-8°. Il est bon d'y joindre l'ouvrage de Simon (Léonard), *de naturali & præter naturali risu*; Messanæ 1656, in-4°. (D. J.)

RIS SARDONIQUE, (*Médecine.*) *ris* involontaire & convulsif, dont le surnom est tiré du *sardea* ou *sardonio herba*, la *sardoine*, qui prise intérieurement, est un poison assez actif, dont le principal effet se porte sur les levres & les joues, & y excite des mouvemens convulsifs, de façon que les malades empoisonnés meurent avec la figure d'un homme qui rit; cette plante n'est autre chose que la renoncule sauvage à feuilles d'api, très-commune dans l'île de Sardaigne, qui est, suivant Dioscoride, plus veloutée, plus haute, & a les feuilles plus découpées que les autres espèces; on l'appelle aussi communément *l'api sauvage*. Appulée à cause de sa qualité vénémeuse, lui a donné le nom d'*herbe scélérate*. Voyez RENONCULE.

Le *ris sardonique* est aussi connu sous le nom de *spasme cynique*, & cette dénomination lui vient de ce que les levres, dans cet état de convulsion, imitent la figure de celles d'un chien lorsqu'il grince des dents; *cynique* est dérivé de *κυνος*, qui veut dire *chien*.

La réfraction convulsive des angles des levres, qui constitue proprement le *ris sardonique*, peut n'avoir lieu que d'un côté, & alors la bouche sera de travers, comme il arrive dans quelques attaques de paralysie & d'épilepsie; plus souvent les deux angles retirés laissent les dents à découvert & caractérisent mieux la maladie; quelquefois aussi les muscles du nez, des paupières, de la face, le muscle peaucier, sont affectés de façon que toute la face est en convulsion; il y a des cas où le mal se répand dans les yeux, dans la langue, & s'étend même, comme Cœlius Aurelianus l'a observé, jusqu'au cou & aux épaules, de façon que le malade est dans l'attitude d'un porte-faix qui fait des efforts violens pour soulever & transporter un fardeau. Cette maladie est souvent précédée, suivant Avicenne, d'une légère douleur dans les os de la face, avec engourdissement & palpitation de la peau qui les recouvre. Lorsqu'elle est décidée & bien établie, la salive auparavant retenue par les levres appliquées aux dents, ne trouvant plus cet obstacle, se répand au-dehors, la

voix est altérée, la mastication est presque impraticable; il n'est pas rare alors, selon la remarque de Celse, de voir survenir la fièvre & un changement réitéré dans la couleur du visage.

L'usage de la renoncule sauvage n'est pas la seule cause du *ris sardonique*, des attaques d'épilepsie & de paralysie peuvent, comme nous avons déjà dit, produire dans les muscles des levres une altération à peu-près semblable; mais la rétraction de ces muscles dans la paralysie n'est qu'une fausse convulsion occasionnée par le relâchement des antagonistes. Les vices du diaphragme sont des causes assez ordinaires du *ris sardonique*, sans doute à cause de la communication des nerfs qui prennent leur origine de la quatrième & cinquième vertèbre du cou qui se portent à cet organe, & qui fournissent quelques ramifications aux levres; c'est un symptôme très-fréquent dans la paraphrénésie (voyez ce mot), dans les blessures du diaphragme, comme l'ont observé Pline, Aristote, & Hippocrate; ce divin vieillard raconte, que Tichon ayant reçu une blessure pénétrante dans la poitrine, en retirant l'instrument, on laissa une petite squille de bois qui piqua le diaphragme, à l'instant le malade fut saisi d'un *ris* tumultueux, & mourut peu après dans les convulsions; *Epidem. lib. V. ægr. 94*. Le *ris sardonique* survient quelquefois le neuvième jour après l'extirpation des testicules, & il est alors un très-mauvais signe. Le dérangement de la mâchoire inférieure après des luxations ou des fractures mal ou trop tard réduites, occasionne aussi quelquefois, suivant le même auteur, une altération dans la situation des levres qui peut imiter le *ris sardonique lib. de articul.* Le même effet peut encore dépendre d'un vice des muscles masséters; enfin on pourroit ajouter ici toutes les causes des convulsions en général qui peuvent aussi-bien affecter les levres que toute autre partie.

On ne sauroit méconnoître cette maladie, ses symptômes frappent au premier coup-d'œil, & ne sont nullement équivoques. Il est moins aisé de distinguer les causes auxquelles elle doit être attribuée, & il y auroit du danger à s'y méprendre; on peut cependant s'en assurer par le récit du malade & des assistans, & par l'examen plus attentif des phénomènes; ce n'est que par les autres qu'on peut être instruit si le *ris sardonique* est la suite de l'usage de cette renoncule vénémeuse ou d'une blessure au diaphragme, ou d'une maladie ou opération précédente; on juge soi-même si la rétraction des levres est vraiment convulsive, ou l'effet d'un relâchement paralytique; dans ce dernier cas, les levres ne sont pour l'ordinaire retirées que d'un côté, elles obéissent au moindre effort, & les paupières du côté opposé atteintes de la même paralysie, sont abaissées; le tempérament, le genre de vie du malade, les causes précédentes peuvent fournir encore des éclaircissemens ultérieurs; dans le *ris sardonique* exactement spasmodique, les deux angles sont le plus souvent retirés, & l'on ne peut, sans beaucoup de peine, les rapprocher; ils opposent aux efforts qu'on fait une roideur qui en dénote la cause.

C'est sans fondement qu'on assure que le *ris sardonique* est un symptôme toujours très-dangereux; cette assertion vague, vraie dans quelques cas particuliers, n'est pas conforme à toutes les observations; le *ris sardonique*, effet de la paralysie ou de l'épilepsie, n'ajoute rien à la gravité & au danger de ces maladies. Dans la paralysie il n'est pas toujours suivi d'une mort subite & inattendue; on guérit quelques malades qui ont usé de la *sardoine*, & quoique Hippocrate ait prononcé que dans une fièvre non intermittente, la distorsion du nez, des yeux, des sourcils & des levres, sont un signe de mort prochaine, *Aphor. 49. lib. V.* il rapporte lui-même un exemple, *Epidem.*

lib. III. qui prouve que ce prognostic général souffre quelques exceptions. Pythion dans qui il observa ce symptôme au septième jour d'une fièvre continue, fut très-bien guéri. Lorsqu'il se rencontre avec une extrême foiblesse, on peut assurer avec cet habile médecin, qu'il n'y a plus aucun espoir, *Coacar. prænot. cap. j. n.º. 74.* ce qui lui est commun avec toutes les autres convulsions; voyez SPASME, SPASMODIQUE, MOUVEMENT. Dans d'autres cas, comme Menjot l'a remarqué, il peut préparer & annoncer un mouvement critique, un transport subit des humeurs vers les parties inférieures, ou une hémorrhagie par le nez.

La seule espèce de *ris sardonique* produite par la renoncule, mérite ici une attention particulière pour le traitement; les autres espèces ou n'en sont pas susceptibles, ou n'exigent d'autres remèdes que ceux qui sont appropriés aux maladies dont elles sont symptomes. Le secours le plus efficace & le plus prompt pour ces malades empoisonnés, est sans contredit l'émétique. Aétius, Paul d'Egine, Dioscoride, &c. s'accordent tous à le prescrire, nullement retenus par la causticité qu'ils attribuent à cette plante; dès que l'émétique a fini son effet, ils conseillent l'hydromel pris abondamment; le lait, les huileux, les frictions, les douches, les embrocations avec des remèdes chauds & pénétrants, celles qu'on fait avec l'huile, excellentes en général dans les convulsions, ne seroient pas employées sans succès: les bains d'*hydrelæum*; ou d'un mélange d'huile & d'eau, sont aussi très-convenables; mais il faut avoir soin de frotter & d'oindre le malade au sortir du bain. D'ailleurs, on peut ici employer les toniques, les nervins, les anti-spasmodiques, les amers, le quinquina, le sel sédatif, & tous les médicamens fétides compris dans la classe des anti-hystériques.

Ris sardonique, se prend aussi souvent dans le figuré pour exprimer un *ris* qu'on est obligé d'affecter sans en avoir le moindre sujet, ou lorsqu'on auroit plutôt lieu d'être triste ou en colère; tel est l'état d'un homme qui entend raconter une histoire plaisante dont il est lui-même l'objet anonyme & inconnu tourné en ridicule, comme dans les fourberies de Scapin le bon homme Géronte est forcé à rire par le récit de la tromperie qu'on vient de lui faire; tel est aussi le cas d'un homme qui veut faire paroître du courage en riant lui-même le premier, ou feignant de rire du ridicule dont on le couvre, comme il est arrivé à certain histrion, aristarque de profession, qui basoué justement en plein théâtre, affecta de mêler ses *ris* aux éclats qui partoient de toute part; mais il avoit mangé de la fardoine, & il ne rioit que du bout des levres. (m)

RIS, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) Voyez RIZ.

RIS, (*Marine.*) rang d'oeilllets, avec des garcettes qui sont en-travers d'une voile, à une certaine hauteur. Les garcettes servent à diminuer les voiles par le haut, quand le tems est mauvais; ce qui s'appelle prendre un *ris*. Voyez PRENDRE UN RIS.

RIS de veau, terme de boucherie; glande qui est sous l'œsophage des veaux; elle a deux parties, l'une qu'on appelle autrement la *fagoue*, qui est blanche & ridée, & l'autre la *gorge*. C'est une glande que les médecins appellent dans le corps humain *thymus*. (D. J.)

RISANA, (*Géog. mod.*) ville de la Dalmatie, sur la côte du golphe de Venise, au fond du golphe Cattaro. Les Turcs l'ont ruinée. (D. J.)

RISANO, I. E, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie, dans l'Istrie. Elle se jette dans le golphe de Trieste, environ à 3 milles de la ville de Capo-d'Istria. Cette rivière est le *Formio* des anciens. (D. J.)

RISBAN, f. m. (*Hydraul.*) est un fort de maçonnerie construit dans la mer sur lequel on place de l'artillerie pour la défense d'un port. Tel étoit le fa-

meux risban bâti par Louis XIV. au milieu des jettées qui conduisoient à Dunkerque, & qui a été démoli à la paix de 1712. Ce risban étoit de forme triangulaire, avec de belles cazernes pour 100 hommes de garnison, deux grandes citernes, des magasins pour les munitions de guerre & de bouche, une communication avec la ville, & trois rangs de batterie sur son rempart, où l'on pouvoit mettre 54 pièces de canon. (K)

RISBERME, f. f. (*Hydraul.*) est une retraite en talus que l'on donne au-delà & au pied de la jettée d'un port pour en assurer les fondations contre les courans d'eau ou affouillemens de la mer. On remplit cet espace de fascines & de grillages, dont les compartimens sont arrêtés par des plançons, & remplis de pierres dures pour les entretenir plus solidement. (K)

RISCUS, f. m. (*Littérat.*) ce mot signifie quelquefois chez les Romains un coffre, un bahut couvert de peau; d'autres fois il se prend pour un panier d'osier ou de jonc pour mettre du linge, & d'autres fois pour une espèce d'armoire taillée dans le mur d'une maison, & qui seroit pareillement pour y serrer du linge, & autres effets de ménage. (D. J.)

RISENBURG, (*Géog. mod.*) petite ville de Prusse, sur la Liebe, avec un château, près de Freystad; elle étoit autrefois la résidence des évêques de Poméranie. (D. J.)

RISIBILITÉ, (*Logiq.*) faculté de rire; tout le monde répète après Aristote, que c'est le propre de l'homme; cependant en soutenant cette proposition, on avance une chose assez obscure, & peut-être très-contestable; car si l'on entend par *risibilité*, le pouvoir de faire l'écartement des angles des lèvres, qui a lieu quand on rit, il ne seroit pas, je pense, impossible de dresser des bêtes à y parvenir. Si on comprend dans le mot *risibilité*, non-seulement le changement que le ris fait dans le visage, mais aussi la pensée qui l'accompagne & qui le produit; & que par conséquent l'on entende par *risibilité*, le pouvoir de rire en pensant, toutes les actions des hommes deviendront des propriétés de cette manière, parce qu'il n'y en a point qui ne soient propres à l'homme seul, si on les joint avec la pensée; telle sera l'action de marcher, de manger, parce que l'homme pense en marchant & en mangeant; cependant encore ces exemples ne seront pas certains dans l'esprit de ceux qui attribuent des pensées aux bêtes. (D. J.)

RISIGALLUM, f. m. (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs à l'arsenic d'un jaune vif ou rouge. Voyez RÉALGAR.

RISQUE, f. m. (*Gramm.*) c'est le hazard qu'on court d'une perte, d'un dommage, &c. Voyez HAZARD.

Il y a un grand risque à prêter son bien à crédit aux grands seigneurs, aux femmes non autorisées par leurs maris, & aux enfans mineurs.

Skinner fait venir ce mot du terme espagnol *risco*, roide; Covarruvias le dérive de *rigeo*; dans le grec barbare on dit *περιπαρ* pour *periclitor*, je hazarde, & *περιου* pour lot ou hazard, Skinner croit que ces mots, aussi-bien que le mot *risque*, peuvent être déduits de *ριπτω*, *αναπριπτω τον κυβον*, je jette le dé.

Pour prévenir le risque que courent sur mer les marchandises & envois, on a coutume de les faire assurer. Voyez POLICE D'ASSURANCE.

Le risque de ces marchandises commence au tems où on les porte à bord. C'est une maxime constante que l'on ne doit jamais risquer tout sur un seul fond, ou sur le même vaisseau; cette maxime apprend à ceux qui assurent, qu'ils doivent agir en cela avec beaucoup de prudence, & ne pas trop hazarder sur un vaisseau unique, attendu qu'il y a moins de *risque* à courir sur plusieurs ensemble que sur un seul.

RISQUER, v. act. (*Gram. Com. & Jeu.*) exposer son bien, sa marchandise, &c. sans craindre de le perdre, dans l'espérance d'un grand profit. Il y a de l'imprudence à *risquer* lorsque le péril est évident.

RISSOLE, f. f. (*Gram. & Cuisine.*) sorte de pâtisserie ou de friture faite de viande sèche, épicée, envelopée dans de la pâte, & cuite au beurre ou au saindoux.

RISSOLER, v. act. (*Cuisine.*) cuire ou rotir au feu une viande, jusqu'à ce qu'elle ait pris une couleur rousse.

RISSONS, *terme de galere*, (*Marine.*) ce sont des ancres qui ont quatre branches de fer.

RIT, f. m. (*Théolog.*) est une manière d'observer les cérémonies religieuses qui est propre à telle ou telle église, à tel ou tel diocèse. *Voyez* CÉRÉMONIE.

Les peuples de l'Orient, comme les Arméniens, les Maronites, &c. célèbrent le service divin suivant le *rit* grec. L'Occident suit le *rit* latin, ou celui de l'Eglise romaine. Les différens diocèses, surtout en France, ne s'y attachent pourtant que pour le fond. Car en fait de *rit*, il n'y a point d'uniformité générale, chaque église ayant ses usages propres établis de tems immémorial, dont elle est en possession, & qu'elle est en droit de suivre. Ainsi l'on dit à cet égard le *rit* parisien, le *rit* fénonois, &c.

On distingue cependant dans l'occident trois sortes de *rits* principaux. Le *rit* grégorien, ainsi nommé de S. Grégoire le grand, pape, & c'est le même que le *rit* romain proprement dit. Le *rit* ambrosien, qui a pour auteur S. Ambroise, & qui est encore aujourd'hui en usage dans l'église de Milan; & le *rit* mosarabique, autrefois reçu dans toute l'Espagne, & dont il subsiste encore des vestiges dans les églises de Tolède & de Séville. *Voyez* MOSARABE, AMBROISIEN & GRÉGORIEN.

Les Anglois, qui suivoient autrefois le *rit* romain, l'ont changé du tems de la prétendue réformation, en un *rit* que leurs évêques & quelques théologiens composèrent sous le règne d'Edouard VI. & qui est contenu dans le livre qu'ils nomment les *communes pierres*. *Voyez* RITUEL.

rites, TRIBUNAL DES, (*Hist. mod.*) c'est un tribunal composé de mandarins & de lettrés chinois, dont la destination est de veiller sur les affaires qui regardent la religion, & d'empêcher qu'il ne s'introduise dans le royaume de la Chine, les superstitions & innovations que l'on voudroit y prêcher. Ce tribunal est, dit-on, presque aussi ancien que la monarchie; les mandarins qui le composent sont de la secte des lettrés, c'est-à-dire, ne suivent aucune des superstitions adoptées par des bonzes & par le vulgaire. Cependant on accuse quelques-uns de ces lettrés de se livrer en particulier à des pratiques superstitieuses, qu'ils désavouent & condamnent en public. On croit que c'est à ce tribunal que la Chine est redevable de la durée des principes de la religion des lettrés chinois, qui est exempte d'idolatrie, vû qu'elle n'admet qu'un seul dieu, créateur & conservateur de l'univers. *Voyez* TYEN-TCHU.

Le tribunal des rites a donc le département des affaires religieuses; il est chargé de faire observer les anciennes cérémonies; les arts & les sciences sont sous sa direction, & c'est lui qui examine les candidats qui veulent prendre des degrés parmi les lettrés. Il fait les dépenses nécessaires pour les sacrifices & pour l'entretien des temples; enfin c'est lui qui reçoit les ambassadeurs étrangers, & qui règle le cérémonial que l'on doit observer. Ce tribunal s'appelle *li-pu* ou *li-pou* parmi les Chinois.

RITOURNELLE, f. f. *en Musique*, est un morceau de symphonie, assez court, qui se met en manière de prélude, à la tête d'un air, dont ordinairement elle

annonce le chant, ou à la fin, & alors elle imite la fin du même chant, ou dans le milieu du chant, pour reposer la voix, pour ajouter à l'expression, ou simplement pour embellir la pièce.

Dans les partitions ou recueils de musique italienne, les *ritournelles* sont souvent désignées par les mots *fi suona*, qui signifient que l'instrument qui accompagne, doit répéter ce que la voix a chanté. *Voyez* RÉPÉTITION.

Ritournelle vient de l'italien, & signifie proprement petit retour, *ritornello*. (S)

RITUEL, f. m. (*Théolog.*) livre d'église qui enseigne l'ordre & la forme des cérémonies qui doivent être observées en célébrant le service divin, dans une église particulière, dans un diocèse, dans un ordre religieux, &c. *Voyez* RIT & CÉRÉMONIE.

Les anciens payens avoient aussi leurs rituels, *rituales libri*. Ceux des Etruriens ou Toscans étoient les plus fameux. Ces livres contenoient les rites & les cérémonies qu'on devoit observer en bâtissant une ville, en consacrant un temple ou un autel, en faisant des sacrifices ou des apothéoses, en divisant les tribus, curies ou centuries, en un mot dans tous les actes publics de religion. On trouve dans le livre de Caton *de re rustica*, différens passages par lesquels on peut se former quelque idée des rituels des anciens.

On peut regarder le lévitique, comme le rituel des anciens Hébreux; car les Juifs modernes & les rabbins ont imaginé une foule de cérémonies dont il n'y a pas la moindre trace dans les livres de Moïse.

Les chrétiens ont eu aussi leurs *rituels* dès la première antiquité, comme il paroît par les anciennes liturgies des Grecs & des Latins, par les sacramentaires des papes Gélase & S. Grégoire le grand. Ces *rituels* sont en grand nombre, tant sur la célébration de l'office divin, que sur la manière d'administrer les sacrements, & sur les autres cérémonies de l'Eglise. Plusieurs savans du dernier siècle, & entre autres dom Menard & dom Martenne se sont beaucoup appliqués à la recherche des anciens *rituels*, & ont procuré l'édition de quelques-uns.

M. de Vert, qui a beaucoup écrit sur ces matières, remarque que dans quelques *rituels* on ne s'est pas contenté de rapporter simplement, ou de prescrire les rites & les cérémonies, comme les paroles qu'on doit réciter, les actions & les gestes qu'on doit observer pour rendre les cérémonies plus augustes, mais encore qu'on en a cherché des raisons mystiques, inventées après coup, & qui ne sont point les vraies raisons de l'institution. De Vert, *explicit. des cérémon. & liturg. de l'Eglise*.

RITUELS, (*Antiq. étrusq.*) *rituales*, espèce d'écrits sacrés chez les anciens Etrusques, dans lesquels écrits les lois & la discipline des aruspices étoient contenues; d'où vient qu'on les nommoit aussi *aruspici libri*. *Voyez* Struvius, *Synt. antiq. rom. cap. vj. (D. J.)*

RIVA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie dans le Trentin, à l'embouchure de la rivière du même nom, dans le lac de Guarda, à six lieues au sud-ouest de Trente. Elle fut prise en 1603 par les François qui l'abandonnerent peu de tems après. *Long. 28. 20. lat. 45. 46. (D. J.)*

RIVAGE, f. m. (*Gram.*) c'est le bord de la mer. On dit les bords de la rivière.

RIVAGE, (*Comm.*) On appelle à Paris *droit de rivage* un octroi qui est levé sur tous les bateaux chargés de marchandises, qui y arrivent par la rivière, & qui séjournent dans les ports. *Diction. de Comm. & de Trévoux*.

RIVAGE, (*Comm.*) se dit aussi du chemin que les ordonnances touchant le commerce réservent sur les bords des rivières pour le tirage & halage des bateaux. Par l'ordonnance de la ville de Paris de 1672,

le chemin ou *rivage* doit être de vingt-quatre piés de large ou de *lé*, comme dit cette ordonnance; en d'autres endroits il ne doit être que de dix-huit piés. *Dictionn. de Comm. & de Trév.*

RIVERAGE, f. m. (*Comm.*) droit domanial & quelquefois seulement seigneurial, qui se paye pour chaque courbe de chevaux qui tirent les bateaux soit en montant soit en descendant la rivière. Ce droit est établi pour entretenir les chemins qui sont réservés le long des rivages pour le tirage de ces bateaux. En 1708, par déclaration du roi du 29 Décembre il fut ordonnée une levée par doublement au profit de Sa Majesté, de tous les droits de péages, pontonnages, *riverages*, &c. dans toute l'étendue du royaume. *Dictionn. de Comm.*

RIVAL, f. m. (*Gram.*) terme de relation qui s'applique à deux personnes qui ont la même prétention.

Le mot *rival* se dit proprement d'un compétiteur en amour. Les intrigues des comédies & des romans sont assez souvent fondées sur la jalousie de deux *rivaux* qui se disputent une maîtresse. On applique aussi ce terme à un antagoniste dans d'autres poursuites.

Les Jurisconsultes font venir ce mot de *rivus*, ruisseau commun à plusieurs personnes qui viennent y puiser de l'eau, *quod ab eodem rivo aquam hauriant*: & Donat prétend que *rival* a été formé de *rivus*, parce que les animaux prennent souvent querelle, lorsqu'ils viennent boire en même tems au même ruisseau. Mais Coelius Rhodiginus dit (& cette étymologie est beaucoup plus sensée) qu'anciennement on appelloit *rivaux*, *rivales*, ceux dont les terres étoient séparées par une fontaine ou un ruisseau, dont le cours étant sujet à être détourné suivant différentes routes, occasionnoit entre les voisins des disputes & des procès fréquens. C'est ce qu'on voit tous les jours à Paris entre les porteurs d'eau qui viennent pour remplir leurs seaux à la même fontaine. Cette coutume de séparer les terres par de petits canaux ou ruisseaux, a lieu dans les prairies voisines d'un gros ruisseau ou d'une rivière dont on fait entrer l'eau dans les prés, en sorte qu'il n'est permis aux particuliers ni d'en retenir ni d'en détourner le cours au détriment de leurs voisins.

Horace dit qu'un auteur trop amoureux de ses ouvrages, court risque d'en être amoureux tout seul & sans avoir de *rival*:

Quin sine rivali teque & tua solus amares. Art. poét.

& la Fontaine a dit d'un homme laid, & cependant épris de lui-même,

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux.

RIVALITÉ, f. f. (*Bell. lettr.*) concurrence de deux personnes à une même chose sur laquelle elles ont des prétentions. *Voyez RIVAL.*

RIVALLO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie au royaume de Naples, dans les terres de Labour, à huit lieues de la capitale. (*D. J.*)

RIVE, f. f. (*Gram.*) bord en général. On dit la *rive* ou les *rives* d'un fleuve. La *rive* d'un bois.

RIVES, (*Com.*) Les mesureurs de grains appellent ainsi les deux bords du côté de la radoire ou racloire dont ils se servent pour rader les grains de dessus les mesures. *Voyez RADOIRE.*

RIVE, (*Soirie.*) bord de la chaîne tendue soit à droite, soit à gauche. On dit aussi *rive de l'étoffe.*

RIVER, v. act. (*terme de Serrur. Coutel. Tail-land. & autres Arts méchan.*) c'est rabattre la pointe

d'un clou, & y faire une nouvelle tête pour l'affermir.

RIVER, en terme d'*Eventailiste*, c'est rassembler toutes les fleches d'un éventail vers le centre, par le moyen d'un clou qui traverse tous les brins. *Voyez la figure* qui représente un clou à vis, c'est-à-dire, dont une des têtes est taraudée, & se visse sur la tige du clou qui est faite en vis de ce côté: l'autre tête est *rivée*.

RIVER, en terme de *Fourbisseur*, c'est rabattre l'extrémité de la soie sur le bouton du pommeau, en sorte que cette extrémité soit faite en forme de tête de clou qui retient sur la soie le pommeau & toutes les pièces qui y sont enfilées.

RIVER, en *Horlogerie*, c'est rabattre à coups de marteau, & quelquefois par le moyen d'un poinçon, les parties d'une pièce de métal sur une autre pièce, pour les faire tenir ensemble. *Voyez RIVURE, POINÇON À RIVER, POINÇON À COUPER.*

RIVER, en terme d'*Orfèvre en grosserie*, c'est arrêter une pièce sur une autre à laquelle on a pratiqué une espèce de clou qu'on écrase, & qu'on lime imperceptiblement sur le trou chamfré ou fraisé. *Voyez CHAMFRER.*

RIVERAINS, f. m. pl. (*Jurisprud.*) sont ceux qui ont des héritages ou quelque droit de seigneurie & de justice au bord d'un fleuve, d'une rivière ou ruisseau, ou même sur la rive d'une forêt. *Voyez l'Ordonnance des eaux & forêts. (A)*

RIVET, f. m. terme de *Manège*, c'est l'extrémité du clou qui est rivé ou retrouffé sur la corne, & qui paroît quand on a ferré les chevaux. *Richalet. (D. J.)*

RIVET, (*Serrur. Tailland. Coutel.*) clous rivés pour arrêter quelques pièces avec d'autres. *Voyez RIVET.*

RIVET, (*Cordonn.*) couture intérieure du soulier. *Voyez TRANCHE-FIL.*

RIVETIER, f. m. terme & outil de *Ceinturier*, qui leur sert pour faire des petits yeux d'étain pour river & attacher plusieurs pièces de cuir ensemble.

Cet outil est une espèce de petit poinçon rond, de la longueur d'un pouce ou deux, dont un des bouts est tranchant tout-autour & creux en-dedans, au milieu duquel creux est encore une petite pointe pour faire le trou du milieu de l'œil qu'il vient de former. *Voyez la fig. Pl. du Ceinturier*, qui représente une coupe dudit poinçon.

RJUGAN, ou **DJUGAN**, vulgairement **DJUGAN-NUKI**, (*Hist. nat. Bot.*) c'est un arbrisseau du Japon, d'origine chinoise, dont les branches sont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de rose & d'une parfaite blancheur. Son fruit qui est ramassé en grappes, est de la grosseur d'une noix, & contient une pulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendré, dur & d'un goût fade. La pulpe que les Japonnois trouvent délicieuse, a le goût d'une cerise sèche, qu'on auroit fait cuire au vin & au sucre.

On distingue deux autres espèces du même arbre, qui se nomment *roganna* & *ritsji*.

RIVIERE, f. f. (*Gramm.*) masse d'eau courante dans un lit, la plus grande après le fleuve. Les pluies forment les fontaines; les fontaines forment les ruisseaux; les ruisseaux forment les rivières. Les rivières grossies, & se rendant à la mer sans perdre leur nom, s'appellent *fleuves*.

On dit que la *rivière* est marchande, quand elle n'a ni trop ni trop peu d'eau, en sorte que les bateaux qu'elle porte, peuvent arriver à leur destination.

RIVIERE, (*Géogr. mod.*) ce mot synonyme à ce-

lui de *fleuve*, se dit d'un assemblage d'eaux qui partant de quelque source, coulent dans un lit ou canal d'une largeur & d'une étendue considérable, pour aller ordinairement se jeter dans la mer. *Voyez FLEUVE.*

Quant au rapport que les *rivieres* peuvent avoir avec les montagnes, entant qu'elles en tirent leur origine. *Voyez MONTAGNES.*

L'eau si nécessaire & si commode pour la vie, a invité la plupart des hommes à établir leurs demeures près du courant des eaux; & celles des *rivieres* étant ordinairement douces & fort bonnes à boire, il est arrivé de-là, que presque toutes les villes ont été bâties au bord des *rivieres*.

Les gens de mer donnent quelquefois aux *rivieres* les noms des villes les plus considérables qui soient près de leurs embouchures; par exemple, ils appellent la Seine, la *riviere de Rouen*, la Loire la *riviere de Nantes*, la Tamise la *riviere de Londres*, le Tage la *riviere de Lisbonne*, & ainsi de plusieurs autres.

Il est bon de remarquer que comme les *rivieres* coulent tantôt vers une certaine région du monde, tantôt vers une autre, on s'est en quelque maniere accordé à regarder comme la droite d'une *riviere*, le rivage qui est à la droite d'un homme qui feroit supposé marcher dans le lit de cette *riviere*, en allant vers son embouchure; & le rivage qu'il auroit à gauche est considéré comme la gauche de la *riviere*.

Nous ne traiterons pas ici de l'origine des *rivieres*, c'est une question purement physique; mais nous mettrons sous les yeux du lecteur, les noms, le cours & les branches des principales *rivieres* de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; & c'est à quoi la table suivante est destinée.

Les rivieres d'Europe sont,

| | | A l'est. | |
|-------------------------------|---|---|--|
| En Suede, | {
Le Dalarne,
Le Kimi,
Le Tornio,
L'Elfe. | | {
Au sud-ouest. |
| | | | |
| En Danemark & en Norvege, | {
Il n'y en a point de considérable. | | |
| | | | |
| En Moscovie, | {
Le Volga,
Le Don,
La Dwina. | Rha,
Thanaïs, | {
De l'est au sud.
De l'est à l'ouest.
Au nord-ouest. |
| | | | |
| En France, | {
La Seine,
La Loire,
Le Rhône,
La Garonne.
Le Danube, | Sequana,
Ligeris,
Rhodanus,
Garumna.
{ Danubius
ou Ister, | {
Nord-ouest.
Ouest.
Sud.
Nord-ouest.
{ Est. |
| | | | |
| En Allemagne, | {
Le Scheld,
La Meuse,
Le Rhein,
L'Elbe,
Le Weser,
L'Elbe,
L'Oder. | Scaldis,
Mosa,
Rhenus,
Amasius,
Visurgis,
Albis,
{ Odera ou
Viadrus. | {
Du nord à l'ouest
{ Nord-ouest.
{ Nord. |
| | | | |
| En Pologne, | {
Le Nieper,
Le Niester,
Le Begg,
La Wiltule,
Le Niemen,
Le Duna. | Boristhenes,
Tyrus,
Hypanis. | {
Sud-est.
{ De l'ouest au nord. |
| | | | |
| En Espagne, | {
L'Ebre,
Le Xucas,
Le Guadalquivir,
La Guadiane,
Le Tage,
Le Douro. | Lerus,
Sucro,
Boris,
Anas,
Tagus,
Durius. | {
Sud-est.
{ Sud-ouest.
Ouest. |
| | | | |
| En Italie, | {
Le Pô,
L'Adige,
L'Arne,
Le Tibre,
Le Volturne. | {
Eridanus
ou Padus,
Athesis,
Arnus,
Tiberis,
Vulturnus. | {
Est.
{ Sud-ouest.
Ouest. |
| | | | |
| Dans la Turquie en Europe est | {
Le Danube. | {
Danubius
ou Ister. | {
Est. |
| | | | |
| En Ecosse, | {
Le Tay,
Le Clyde,
Le Spey,
Le Dee,
Le Don. | Tanus,
Glotta,
Speia,
Dea, Diva,
Occasa,
Dona. | {
Est.
Nord-ouest.
Nord.
{ Est. |
| | | | |

| | | Appellées anciennement | | Coulent à | |
|----------------|--|------------------------|--|-----------|---|
| En Angleterre, | {
La Tamise,
Le Seyern,
Le Humber,
L'Ouse,
Le Trente,
Le Tine,
Le Twede,
Le Medway,
Le Kay. | | | | {
Est.
Sud-ouest.
Est.
Sud-Est.
Nord.
Est.
Est.
Du nord à l'est.
Nord. |
| | | | | | |
| En Irlande, | {
Le Shannon,
Le Lée,
Le Blackwater,
Le Barrow,
Le Liff,
La Boyne. | | | | {
Sud-ouest.
Est.
De l'est au sud.
Sud.
{ Nord-est. |
| | | | | | |

Les rivieres d'Asie sont,

| | | Appellées anciennement | | Coulent au | |
|----------------------------|--|------------------------|--|------------|---|
| En Tartarie, | {
L'Oby,
L'Oëchard,
Le Tartare,
Le Patifanga,
Le Chezel. | | | | {
De l'ouest au nord.
{ Nord.
Est.
Ouest. |
| | | | | | |
| Dans la Chine, | {
Le fleuve Jaune.
Le Kiang,
Le Ta. | | | | {
Est, & fait différens méandres.
Est. |
| | | | | | |
| Dans l'Inde, | {
Le Gange,
Le Guenga,
L'Indus. | | | | {
Sud.
Est.
Sud-ouest.
Ouest. |
| | | | | | |
| En Perse, | {
Le Jihun,
Le Palimalon,
L'Ilment,
Le Tifendan,
Le Tiritiri,
Le Sirt. | | | | {
Oxus,
{ peu considérable.
Arabius,
Bagradas,
Agadardus,
Mosæus,
Rhogomanis
{ Est.
Sud.
Sud-ouest. |
| | | | | | |
| Dans la Turquie Asiatique, | {
Le Tigil,
L'Euphrate. | | | | {
Tygris,
Euphrates.
{ Sud-ouest. |
| | | | | | |

Les principales rivieres d'Afrique sont,

| | | Appellées anciennement | | Coulent au | |
|-----------------------------|--|------------------------|--|------------|---|
| En Egypte, | {
Le Nil. | | | | {
Nord.
{ Nord. |
| | | | | | |
| En Barbarie, | {
Le Guadilbarbar,
Le Rio-Major. | | | | {
Bagradan,
Macra.
{ Nord-ouest. |
| | | | | | |
| Dans le Biledulgerid, | {
La source du Guadilbarbar,
La source du Major,
Les branches du Gir. | | | | {
{ peu remarquable.
{ Nord-ouest. |
| | | | | | |
| Dans le Zaara, | {
Le corps du Gir. | | | | {
Giras.
Giras.
{ Sud-est. |
| | | | | | |
| Dans la terre des Negres, | {
Le Niger. | | | | {
Niger.
{ Ouest. |
| | | | | | |
| Dans la Guinée, | {
Sweria de Costa,
La riviere de Volta. | | | | {
{ Sud. |
| | | | | | |
| Dans la Nubie, | {
La riviere Nubia. | | | | {
{ peu considérable.
{ Nord-est. |
| | | | | | |
| Dans l'Ethiopie extérieure, | {
Zaire,
Cuama,
Riviere de Infanto,
Zambre. | | | | {
Ouest.
Ouest.
{ Sud-est. |
| | | | | | |
| Dans l'Ethiopie intérieure, | {
Le Nil. | | | | {
Nilus.
{ Nord. |
| | | | | | |

Les principales rivieres d'Amérique, anciennement inconnues, sont

| | | Coulent au | |
|---------------------------|---|------------|--------------------------------------|
| Dans la nouvelle Espagne, | {
Aucune considérable. | | |
| | | | |
| Dans la nouvelle Grenade, | {
Rio del norte. | | {
Sud-ouest. |
| | | | |
| Dans la Floride, | {
Rio del Spiritu sancto. | | {
Sud. |
| | | | |
| Dans la terre de Canada, | {
La grande riviere de Canada,
Le Connegient,
La riviere de Hudson,
La riviere de la Were,
La Sequahana,
Le Patomeck. | | {
Est.
{ Sud. |
| | | | |
| Dans la terre Arctique, | {
Aucune connue. | | |
| | | | |
| En terre ferme, | {
Paria, ou Orenoque,
Maddalena. | | {
Nord. |
| | | | |
| Au Brésil, | {
Miary,
Saint-François,
Paranaiba, qui en reçoit trente autres. | | {
Nord-est.
Est.
Sud-ouest. |
| | | | |

Dans

| | | | |
|--------------------------------|--|-------------|-----------|
| Dans le pays des Amazones, | La riviere des Amazones avec ses branches. | Contient au | Nord-est. |
| Dans le Pérou, | Aucune riviere confi-
rable. | | |
| Dans le Para-
guay, | Rio de la Plata, | | Sud-est. |
| Dans le Chili, | Aucune riviere confi-
rable. | | |
| Dans la terre
Magellanique, | Aucune connue. | | |
| Dans la terre
Antarctique, | | | |

Les branches remarquables de ces rivières sont,

| | | | |
|-----------------------------|---|-------------|---|
| De la Dwina, | La Vaga,
Le Juga. | Contient au | Sud-ouest.
Ouest. |
| Du Wolga, | Le Sofowaïa,
L'Occarrecra. | | Sud.
Nord-est. |
| De la Seine, | L'Oyse,
La Marne,
L'Yonne. | | Sud-ouest.
Nord-ouest. |
| | La Mayenne,
Le Sarre,
Le Loir,
La Vienne,
L'Indre,
Le Chere,
L'Allier. | | Sud.
Sud-ouest.
Nord-ouest. |
| Du Rhône, | La Durance,
L'Isère,
La Saône. | | Sud-ouest.
Sud. |
| De la Garonne, | La Dordogne,
Le Lot,
Le Tarn. | | Ouest. |
| | Le Pruth,
Le Misono,
L'Alanta,
Le Morawa,
Le Teyssa,
La Drave,
La Save,
L'Inn,
L'Iser,
Le Lech,
L'Iler. | | Sud.
Sud-est.
Sud.
Nord.
Sud.
Est.
Nord-est.
Nord. |
| De la Scheld,
ou Escaut, | Le Ruppel, qui retourne
à l'ouest, augmenté par
Le Sonne,
La Dyle,
Le Demer.
Le Dendre,
Le Lys,
La Scarpe,
Le Haifne. | | Nord.
Ouest.
Nord.
Nord-est.
Ouest. |
| De l'Elne, | Le Soft,
Le Haifne. | | Ouest. |
| Du Rhin, | La Lippe,
Le Roer,
La Moselle,
La Nahe,
Le Meine,
Le Necker. | | Ouest.
Nord-est.
Sud-ouest.
Ouest. |
| | Le Dommel,
Le Niers,
Le Roer,
L'Ourt,
La Sambre,
Le Semoy,
Le Chiers. | | Nord.
Nord-ouest.
Nord-est.
Ouest. |
| De la Meuse, | L'Aller à l'ouest, aug-
menté par
Le Leine,
L'Ocker.
La Fuld. | | Nord. |
| Du Wezer, | L'Ilbenow,
Le Havel,
La Saal,
Le Muldaw. | | Nord-ouest.
Nord. |
| De l'Elbe, | La Warre,
Le Bober,
La Neiss. | | Ouest.
Nord.
Nord-est. |
| Du Nieper, | La Dezna,
Le Pripecz. | | Sud-ouest.
Nord-est. |
| De la Vistule, | Le Bugg. | | Nord, & tourne à
l'ouest. |
| Du Niemen, | La Vilna. | | Ouest. |
| De l'Ebre, | La Segra,
La Cinca,
La Gallega,
Le Xalo. | | Sud-ouest.
Sud-est.
Sud-ouest.
Nord-est. |
| Du Guadalqui-
vir, | Le Xenil,
La Guadamena. | | Ouest.
Sud-ouest. |

Tome XIV.

| | | |
|---|---|--|
| La Guadiana n'a point de branche con-
sidérable. | | |
| Du Tage, | Le Zatas,
Le Zezer,
Le Gundarrau,
Le Xaruma. | Ouest.
Sud. |
| Du Deuro, | Le Touroes,
Le Tormes,
La Riaza. | Nord-ouest.
Sud-ouest. |
| Du Pé, | L'Oglio,
L'Adda,
Le Tefin,
Le Tanero, qui roule à
l'est, en tournant au
nord, est augmenté par
La Bomirda,
La Stura.
La Sessia,
La Doria Baltha. | Sud-est.
Nord.
Nord-est.
Sud-est. |
| De l'Adige, | Le Bachiglione. | Sud. |
| De l'Arne, | L'Elfa,
La Sieve. | Nord-ouest.
Est, tourne au sud. |
| Du Tibre, | Le Quartitio,
La Nera,
La Chiane. | Ouest.
Sud-ouest.
Sud-est. |
| Du Voltorno, | Le Sabato. | Ouest. |

Au reste les avantages sans nombre que procure la jonction des rivières & des mers ont engagé les grands princes à signaler leur règne par des entreprises de cette nature. S'il est glorieux de les exécuter, c'est assez d'en concevoir le projet, d'en tenter l'exécution, pour avoir quelque droit à la reconnaissance des hommes. La jonction de la mer Baltique & de la mer Caspienne, celle de l'Océan & de la Méditerranée, ont immortalisé le Czar & Louis XIV. La jonction de l'Océan avec la mer Noire, résulteroit infailliblement de la communication que Charlemagne entreprit vers l'an 793 entre le Danube & le Rhin; & si cet ouvrage ne fut pas porté à sa perfection, de pareils desseins n'ont pas besoin du succès, pour mériter des éloges à leurs auteurs. (Le Chevalier DE JAU-COURT.)

RIVIERE du nord, (Géog. mod.) autrement Rio-del-Norte, riviere de l'Amérique septentrionale, & qui tire son nom de son cours qui est du nord au sud. Elle a sa source fort avant dans les terres, au pays des Padoucas; elle traverse tout le nouveau Mexique, & baigne le royaume de Léon où elle a son embouchure, sur la côte occidentale du golfe du Mexique. (D. J.)

RIVIERE-ROUGE, (Géog. mod.) riviere d'Afrique dans la Guinée; c'est la riviere la plus considérable que reçoive le Sénégal; on l'a appelée riviere-rouge, parce que le fablon de son lit est de cette couleur, & que son eau en prend la teinture, au lieu que celle du Sénégal est fort claire. (D. J.)

RIVIERE-VERDUN, (Géog. mod.) petit pays de France, dans l'Armagnac, le long de la Garonne; il forme une élection qui est fertile en froment, seigle & avoine. Grenade en est le chef-lieu. (D. J.)

RIVIERE (Jurisprud.) les rivières navigables appartiennent au roi, avec leur bord, leur lit, & les îles & attérissements qui s'y forment; les petites rivières appartiennent aux seigneurs hauts justiciers, chacun en droit foi. Voyez l'ordonnance des eaux & forêts. Coquille, Loisel. (A)

RIVIERES, LES (Géog. mod.) petit canton de France, sur la côte occidentale de la presqu'île du Cotantin, vis-à-vis l'île de Guernesey. Ce canton comprend environ dix paroisses; on y fait beaucoup de sel blanc. (D. J.)

RIVIERE, dans le commerce des bois flottés, est un courant d'eau suffisant pour amener les bois en trains. Les principales sont Beuvron, qui tombe dans l'Yonne à Clamecy; Cure, anciennement Chore, qui tombe dans l'Yonne à Cravant; Armençon, qui tombe dans l'Yonne à Joigny; Vanne, qui tombe dans l'Yonne à Sens; l'Aube, qui tombe dans la Seine à Marfilly; la Seine, dans laquelle l'Yonne elle-même

me tombe à Montereau ; & la Marne. L'Yonne, elle seule, fournit au moins la moitié de la provision.

RIVIN, (*tympan & conduit de*) Rivin entreprit de défendre dans une dissertation publique qu'il fit dans l'université de Léipsick, le sentiment de son pere sur le trou du tympan dont il a donné la figure, & qui porte son nom ; on le donne aussi à des conduits des glandes sublinguales. Voyez TYMPAN, GLANDE & SUBLINGUALE.

RIVINE, RIVINA, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante, dont la fleur n'a point de pétales ; elle est composée de plusieurs étamines soutenues par un calice qui a quatre feuilles ; le pistil devient dans la suite un fruit mou, ou une baie ronde pleine de suc, qui contient une semence arrondie. Plumier, *nova plant. amer. gen.* Voyez PLANTE.

RIUKU-TSUTFUSI, (*Hist. nat. bot.*) c'est une plante du Japon qui vient des îles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleur-de-lis, à pétales droits & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre plante du même nom a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

RIVO-DEL-SOLE, (*Géog. mod.*) ruisseau, ou torrent d'Italie, dans l'état de l'Eglise ; il coule dans la sabine, & se jette dans le Teverone. C'est la *Digentia* d'Horace, *liv. I. epit. xviii. v. 104.* selon Léandre & quelques autres savans. (*D. J.*)

RIVO-DI-MOSSO, (*Géog. mod.*) riviere d'Italie, au duché de Spolète ; elle passe au pié du bourg de Caminate, à 16 milles de Rome, & se jette dans le Tibre, proche du port de Monte-Rotondo. Anciennement cette riviere séparoit le territoire des Sabins de celui des Crustuminiens. (*D. J.*)

RIVOLI, (*Géog. mod.*) en latin *Ripulæ* ; ville d'Italie dans le Piémont, sur le penchant d'une agréable colline, à 6 milles au couchant de Turin ; on y compte environ sept mille âmes, entre lesquelles se trouvent plusieurs moines de l'ordre des carmes, des capucins & des dominicains. *Longitude 25. 8. latit. 44. 52.*

Le roi de Sardaigne y a un beau palais, embelli par Charles Emmanuel I. de ce nom, duc de Savoie, qui y naquit le 12 Janvier 1562. Ce prince étoit un homme de génie, profond politique, magnifique en palais & en églises, voluptueux, si caché dans ses desseins qu'on disoit que son cœur étoit plus inaccessible que son pays ; plein de valeur, & l'un des grands capitaines de son siècle. Son ambition démesurée lui suggéra le projet de devenir comte de Provence en 1590, & le fit aspirer au royaume de France pendant la ligue, & à la couronne impériale après la mort de l'empereur Matthias. Cette humeur entreprenante excita contre lui la jalousie des rois de France, d'Espagne, des Allemands & des Vénitiens. Saville de Saluce fut prise par les maréchaux de la Force & de Montmorenci ; enfin voyant par sa fausse politique son pays également ouvert aux François & à ses alliés, il tomba malade à Savillan, & mourut de douleur trois jours après, en 1630, âgé de 78 ans.

RIVOLTATO CANTO, (*Musiq. ital.*) c'est un chant renversé, qui après avoir servi de dessus, sert de basse ; & *rivoltato basso*, est un chant qui après avoir servi de basse, sert de dessus. (*D. J.*)

RIVURE, f. f. les horlogers appellent ainsi la partie d'une piece de métal destinée à être rabattue à coup de marteau sur une autre ; pour bien river il est nécessaire de ne réserver ni trop, ni trop peu de rivure ; si on en laisse trop, les coups de marteau ne font que refouler les parties de la rivure, sans les faire entrer dans celles de la piece avec laquelle on la rive ; si au contraire on n'en laisse point assez, les parties refoulées ne sont point assez abondantes pour que les pieces rivées puissent bien tenir les unes avec les autres ; lorsque la rivure & la partie dans laquelle elle doit entrer sont ronds, & que les horlogers crai-

gnent que les pieces rivées ne tournent l'une sur l'autre, ils ont soin de faire de petits crans dans la partie sur laquelle on rabat la rivure. Les horlogers donnent encore le nom de rivure à la partie d'un pignon ou d'une assiette sur laquelle la roue est rivée. Voyez ASSIETTE, PIGNON, &c.

RIVURE, (*terme de Serrurier, de Taillandier, de Couvreur.*) c'est la broche de fer qui entre dans les charnières des fiches pour en joindre les deux aîles.

RIXE, f. f. (*Jurisprud.*) terme de palais qui signifie une querelle, un débat arrivé entre plusieurs personnes lorsqu'il y a eu des coups donnés, ou des menaces, ou des injures dites. Voyez ACCUSATION, CRIME, DÉLIT, INJURE, PLAÎTE. (*A*)

RIZ, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *oriza* ; genre de plante dont la fleur n'a point de pétales. Les semences sont un peu épaisses & ovoïdes ; elles naissent en épi, & elles sont renfermées dans une capsule qui est terminée par un filet. Tournefort. *Inst. rei h.* Voyez PLANTE.

Comme c'est dans les lieux où le riz croît, que le soin des terres devient pour les hommes une immense manufacture, on doit me permettre d'entrer dans quelques détails sur ce sujet. D'ailleurs le riz demande une culture particulière, & qui doit être d'autant mieux circonstanciée, qu'on veut en transmettre la pratique en des pays où il ne vient pas naturellement.

Cette plante pousse des tiges ou tuyaux de trois à quatre piés de hauteur, plus gros & plus fermes que ceux du blé, noués d'espace en espace ; ses feuilles sont longues, charnues, assez semblables à celles de la canne ou du poireau. Ses fleurs naissent à ses sommités, & ressemblent à celles de l'orge ; mais les graines qui les suivent, au lieu de former un épi, sont disposées en panicules ou bouquets, enfermées dans une capsule jaunâtre, ou coque formée de deux balles rudes au toucher, & dont l'une se termine en un long filet : on fait que ses graines sont blanches & oblongues.

En général le riz se cultive dans les lieux humides & marécageux, & dans des pays chauds ; du moins à en juger par les contrées où il est le plus en usage, & où il fait la principale nourriture des habitants. Tout le Levant, l'Egypte, l'Inde, la Chine, sont dans ce cas. Les états de l'Europe où l'on en recueille davantage, sont l'Espagne & l'Italie, & c'est de-là que nous vient presque tout le riz que l'on consomme en France. M. Barrere ayant fait beaucoup d'attention à la culture de cette plante, tant à Valence en Espagne, qu'en Catalogne & dans le Roussillon, a envoyé à l'académie royale des Sciences, en 1741, un mémoire dont voici la partie la plus essentielle.

Pour élever utilement le riz, & en multiplier le produit, on choisit un terrain bas, humide, un peu sablonneux, facile à dessécher, & où l'on puisse faire couler aisément l'eau. La terre où l'on le sème, doit être labourée une fois seulement dans le mois de Mars. Ensuite on la partage en plusieurs planches égales, ou carreaux, chacun de 15 à 20 pas de côté. Ces planches de terre sont séparées les unes des autres par des bordures en forme de banquettes, d'environ deux piés d'hauteur, sur environ un pié de largeur, pour y pouvoir marcher à sec en tout tems, pour faciliter l'écoulement de l'eau d'une planche de riz à l'autre, & pour l'y retenir à volonté sans qu'elle se répande. On aplanit aussi le terrain qui a été foui, de manière qu'il soit de niveau, & que l'eau puisse s'y soutenir par-tout à la même hauteur.

La terre étant ainsi préparée, on y fait couler un pié, ou un demi-pié d'eau par-dessus, dès le commencement du mois d'Avril ; après quoi on y jette le riz de la manière suivante. Il faut que les grains en aient été conservés dans leur balle ou enveloppe, & qu'ils aient trempé auparavant trois ou quatre jours dans l'eau, où on les tient dans un sac jusqu'à ce qu'ils soient gonflés, & qu'ils commencent à germer.

Un homme, piés nus, jette ces grains sur les planches inondées d'eau, en suivant des alignemens à-peu-près semblables à ceux qu'on observe dans les sillons en semant le blé. Le *riz* ainsi gonflé, & toujours plus pesant que l'eau, s'y précipite, s'attache à la terre, & s'y enfonce même plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins délayée. Dans le royaume de Valence, c'est un homme à cheval qui enfonce le *riz*.

On doit toujours entretenir l'eau dans les champs enfencés jusque vers la mi-Mai, où l'on a soin de la faire écouler. Cette condition est regardée comme indispensable pour donner au *riz* l'accroissement nécessaire, & pour le faire pousser avantageusement.

Au commencement du mois de Juin, on amène une seconde fois l'eau dans les rivières, & l'on a coutume de l'en retirer vers la fin du même mois, pour sarcler les mauvaises herbes, sur-tout la prêle & une espèce de fouchet, qui naissent ordinairement parmi le *riz*, & qui l'empêchent de profiter.

Enfin on lui donne l'eau une troisième fois, savoir vers la mi-Juillet, & il n'en doit plus manquer jusqu'à ce qu'il soit en bouquet, c'est-à-dire jusqu'au mois de Septembre. On fait alors écouler l'eau pour la dernière fois, & ce dessèchement sert à faire agir le soleil d'une façon plus immédiate sur tous les fucs que l'eau a portés avec elle dans les rivières, à faire grainer le *riz*, & à le couper enfin commodément, ce qui arrive vers la mi-Octobre, tems auquel le grain a acquis tout son complément.

On coupe ordinairement le *riz* avec la faucille à scier le blé, ou, comme on le pratique en Catalogne, avec une faux dont le tranchant est découpé en dents de scie fort déliés. On met le *riz* en gerbes, on le fait sécher, & après qu'il est sec, on le porte au moulin pour le dépouiller de sa balle.

Ces sortes de moulins ressemblent assez à ceux de la poudre à canon, excepté que la boîte ou chaudière du pilon y est différente. Ce sont pour l'ordinaire six grands mortiers, rangés en ligne droite, & dans chacun desquels tombe un pilon dont la tête, qui est garnie de fer, a la figure d'une pomme de pin, de demi-pié de long, & de 5 pouces de diamètre; elle est taillée tout au tour, comme un bâton à faire mousser le chocolat.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire la force motrice qu'on y emploie, & qui peut différer selon la commodité des lieux. En Espagne & en Catalogne on se sert d'un cheval attaché à une grande roue, &c.

Le *riz* qu'on sème dans une terre salée, y pullule ordinairement beaucoup plus qu'en toute autre. On en retire jusqu'à 30 ou 40 pour un; par conséquent, & toutes choses d'ailleurs égales, les côtes & les plages maritimes y feront les plus propres.

Après avoir décrit la manière dont le *riz* se cultive en Europe, il faut indiquer celle des Chinois, qui est le peuple le plus industrieux à tirer parti du terrain, & celui chez lequel la plus grande sagacité des laboureurs se porte à la culture du *riz*: pour y réussir, ils commencent par fumer extraordinairement les terres, & n'en pas laisser un seul endroit sans rapport avantageux. Les Chinois sont bien éloignés d'occuper la terre superflue en objets agréables, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs passagères, à dresser des allées, & à planter des avenues d'arbres sans rapport; ils croient qu'il est du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier, que la terre produise des choses utiles. Aussi toutes leurs plaines sont cultivées, & en plusieurs endroits elles donnent deux fois l'an. Les provinces du midi sont celles qui produisent le plus de *riz*, parce que les terres sont basses & le pays aquatique.

Les Laboureurs jettent d'abord les grains sans or-

Tome XIV.

dre; ensuite quand l'herbe a poussé à la hauteur d'un pié ou d'un pié & demi, ils l'arrachent avec sa racine, & ils en font de petits bouquets ou gerbes qu'ils plantent au cordeau ou en échiquier, afin que les épis appuyés les uns sur les autres, se soutiennent aisément en l'air, & soient plus en état de résister à la violence des vents.

Quoiqu'il y ait dans quelques provinces des montagnes désertes, les vallons qui les séparent en mille endroits, sont couvertes du plus beau *riz*. L'industrie chinoise a su applanir entre ces montagnes tout le terrain inégal qui est capable de culture. Pour cet effet, ils divisent comme en parterres, le terrain qui est de même niveau, & disposent par étages en forme d'amphitéâtre, celui qui suivant le penchant des vallons, a des hauts & des bas. Comme le *riz* ne peut se passer d'eau, ils pratiquent par-tout de distance en distance, & à différentes élévations, de grands réservoirs pour ramasser l'eau de pluie, & celle qui coule des montagnes, afin de la distribuer également dans tous leurs parterres de *riz*. C'est à quoi ils ne plaignent ni soins, ni fatigues, soit en laissant couler l'eau par la pente naturelle des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas, soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs & d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevés.

Ils inondent les campagnes de *riz*, de l'eau des canaux qui les environnent, en employant certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais, & pour vider les batardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs. Quand le *riz* commence à paroître, ils arrachent les mauvaises herbes qui seroient capables de l'étouffer. C'est ainsi qu'ils font d'abondantes récoltes. Après avoir cueilli leur *riz*, ils le font cuire légèrement dans l'eau avec sa peau; ensuite ils le sechent au soleil, & le pilent à plusieurs reprises. Quand on a pilé le *riz* pour la première fois, il se dégage de la grosse peau; & la seconde fois, il quitte la pellicule rouge qui est au-dessous, & le *riz* fort plus ou moins blanc selon l'espèce. C'est dans cet état qu'ils l'apprentent de différentes manières. Les uns lui donnent un court bouillon avec une sauce; d'autres le mangent avec des herbes, ou des fèves; & d'autres plus pauvres, l'apprentent simplement avec un peu de sel. Comme le *riz* vient dans les Indes à-peu-près de la même manière qu'à la Chine, nous n'avons rien de particulier à en dire; mais il se présente une observation à faire sur les lieux où le *riz* se cultive pour la nourriture de tant de monde.

Il faut dans cette culture de grands travaux pour ménager les eaux, beaucoup de gens y peuvent être occupés. Il y faut moins de terre pour fournir à la subsistance d'une famille, que dans les pays qui produisent d'autres grains; enfin la terre qui est employée ailleurs à la nourriture des animaux, y sert immédiatement à la subsistance des hommes. Le travail que font ailleurs les animaux, est fait là par les hommes; & la culture des terres devient pour eux une immense manufacture. Voilà les avantages de la culture du *riz*, dans le rapport que cette culture peut avoir avec le nombre des habitans, & ce sont des vues dignes des législateurs. Je ne discuterai point ici s'il convient de favoriser, de permettre, ou de défendre la culture du *riz* dans ce royaume; je fais bien qu'il y a 25 à 30 ans qu'elle a été défendue en Roussillon, par arrêt du conseil souverain de cette province, sur ce qu'on a cru que les exhalaisons des lieux marécageux où l'on sème le *riz*, y causoient des maladies & des mortalités. Il ne seroit pas difficile de rassurer les esprits là-dessus, & d'indiquer en même tems des moyens pour prévenir tous les inconvéniens que l'on en pourroit craindre: mais ce sont les avantages de cette culture qu'il faudroit peser; & comme cette

question a tant de branches par elle-même, & relativement au commerce, ce n'est pas ici le lieu de la discuter. Il suffit de bien connoître la maniere dont on peut s'y prendre pour cultiver utilement dans ce pays une plante d'un si grand usage, lorsqu'on le jugera nécessaire. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

Maniere d'accommoder le riz, de façon qu'avec dix livres de riz, dix livres de pain, dix pintes de lait, & soixante pintes d'eau, soixante-dix personnes se sont trouvées nourries parfaitement pendant vingt-quatre heures. On lavera la quantité de dix livres de riz dans deux eaux différentes : il faut que cette eau soit tiède.

On les jettera ensuite dans soixante pintes d'eau bouillante où le riz crevera ; on le fera bouillir à petit feu pendant trois heures ou environ, & on le remuera pour l'empêcher de s'attacher.

Lorsque ledit riz sera bien crevé & renflé, l'on jettera dans la marmite ou chauderon, dix livres de pain coupé par petits morceaux fort minces, lequel, par sa cuisson, se mêle & s'incorpore parfaitement avec ledit riz, & forme une liaison à l'eau dans laquelle le riz a cuit.

On ajoute ensuite par-dessus le tout dix pintes de lait, & l'on remue la totalité sur le feu jusqu'à ce que le riz ait pu être pénétré par le lait.

Sur cette quantité de liquide on met huit onces de sel, & huit gros de poivre.

Si le lait est rare, on peut y substituer dix onces d'huile de noix ou d'olive.

Pour donner un goût agréable à cette nourriture, on peut y ajouter une douzaine de feuilles de laurier-cerise.

La distribution ne s'en fait que lorsque le tout est refroidi, & que cette nourriture a acquis la consistance d'une espece de bouillie, dans laquelle le riz seul se conserve en grain.

Une demi-livre de cette nourriture soutient plus qu'une livre & demie de pain.

Méthode de faire la soupe au riz pour cinquante personnes. Il faut se pourvoir d'un chauderon assez grand pour contenir quarante pintes d'eau, mesure de Paris : s'il est plus grand, il en fera plus commode.

L'on mettra dans ce chauderon neuf pintes d'eau, à ladite mesure de Paris ; quand elle sera chaude, on y mettra six livres de riz, qu'on aura soin auparavant de bien laver avec de l'eau chaude.

Le chauderon étant mis sur le feu avec le riz, on aura attention de le faire cuire lentement, & de le remuer sans cesse de peur qu'il ne s'attache au fond.

A mesure que le riz crevera, & qu'il s'épaissira, on y versera successivement trois autres pintes d'eau chaude.

Pour faire crever & revenir le riz, il faut environ une heure : c'est pendant ce tems qu'il faut l'humecter & lui faire boire encore successivement vingt-huit pintes d'eau, ce qui fera en tout environ quarante pintes d'eau, qu'il faut verser peu à peu & par intervalle, de peur de noyer le riz. Cela fait, il faut laisser le riz sur le feu pendant deux autres heures, & l'y faire cuire lentement & à petit feu, en le remuant sans cesse, sans quoi il s'attacheroit au poëlon ou chauderon.

Le riz étant bien cuit, on y mettra une demi-livre de beurre, ou de bonne graisse si l'on ne peut avoir de beurre, avec trois quarterons de sel, & pour deux liards de poivre noir en poudre ; en observant de remuer le tout ensemble pendant une demi-heure.

Au lieu de beurre on peut mettre du lait, la quantité de six pintes de lait suffit pour la chaudiéronnée ; mais il faut prendre garde que le lait ne soit point trop vieux, car il s'aigrirait à la cuisson.

On ôtera ensuite le chauderon de dessus le feu, pour y mettre aussi-tôt, mais peu à peu, six livres

de pain bis ou blanc qu'on coupe en soupes très-minces, en observant de mêler le pain avec le riz, de maniere qu'il aille jusqu'au fond pour l'imbiber & faire corps ensemble.

Si l'on se sert de lait au lieu de beurre, il faut quelques pintes d'eau de moins dans la préparation du riz, autrement le riz seroit trop clair. Et aussi si l'on emploie le lait, il faut mettre du pain blanc, parce que le pain bis seroit aigrir le lait.

La distribution doit être faite sur le champ pour trouver les cinquante portions : chaque portion sera de deux cuillerées, qui contiendront chacune la valeur d'un demi-septier ou quart de pinte, mesure de Paris.

Pour les enfans de neuf ans & au-dessous, la portion d'une de ces cuillerées sera suffisante.

En distribuant les soupes chaudes, on aura soin de remuer le riz avec la cuillère à pot, & de prendre au fond du chauderon, pour que la distribution se fasse également, tant en riz qu'en pain.

On avertit ceux qui ne mangeront pas sur le champ leur portion, de la faire réchauffer à petit feu, en y mêlant un peu d'eau ou de lait, pour la faire revenir & la rendre plus profitable.

Méthode pour faire la bouillie au riz, au lieu de farine, pour les petits enfans. On prend un demi-septier de lait, un demi-septier d'eau, un gros & demi de sel, une once & demie de riz mis en farine ; il faut délayer cette farine avec le lait, l'eau & le sel, faire bouillir le tout jusqu'à ce qu'il commence à y avoir une croûte légère au fond du poëlon ; l'ôter ensuite de dessus la flamme, & le mettre un quart d'heure environ sur la cendre rouge ; on remettra ensuite cette bouillie sur la flamme jusqu'à cuisson parfaite, laquelle cuisson se connoît à l'odeur, & lorsque la croûte qui est au fond du poëlon est fort épaisse, sans cependant qu'elle sente le brûlé.

RIZIERE, f. f. (*Agric.*) terre enfemencée de riz. Voyez RIZ.

Les rizières sont ordinairement dans les lieux bas & marécageux, où cette plante se plaît, & produit beaucoup par la culture. Il y a quantité de ces rizières en Italie le long du Pô, dont on détourne une partie des eaux pour arroser le riz. Ce qui rend les Indes orientales si fécondes en cette espece de grain, c'est que plusieurs des rivières qui les arrosent, s'y débordant périodiquement, comme le Nil en Egypte, les riz qui s'y sement en pleine campagne restent des mois entiers sous l'eau, leurs franges ou bouquets furnageant & croissant pour ainsi dire à mesure que l'eau s'élève. (*D. J.*)

RIZIUM, f. m. (*Botan. anc.*) nom donné par les anciens à une espece particulière de racine rouge qu'on tiroit de Syrie, & dont les femmes grecques se servoient pour se farder le visage ; c'étoit leur rouge. Plin qui en parle plus d'une fois, l'appelle en latin *radix lanaria*, ce qui est de sa part une grande erreur, ayant confondu le rizium de Syrie, avec le *struthium* des Grecs. Il est assez vraisemblable que le rizium étoit une espece d'orcanette, *anchusa radice rubra*, qui croissoit en abondance dans toute la Syrie, & qui étoit très-propre à faire la couleur rouge que les dames grecques mettoient sur leurs joues. (*D. J.*)

RIZOLITES, (*Hist. nat. Litholog.*) nom générique par lequel quelques naturalistes ont voulu désigner les racines des arbres & des plantes pétrifiées.

RO

ROA, (*Géog. anc.*) petite ville d'Espagne, dans la vieille Castille, sur le Duero, à 28 lieues au nord de Madrid, dans un terroir fertile en vin & en blé. Elle est toute dépeuplée, quoiqu'entourée de doubles murailles, & défendue par une citadelle. *Long.* 14. 18. *lat.* 41. 45. (*D. J.*)

ROB, f. m. (*Pharmac.*) nom qu'on donne aux sucs des fruits dépurés & cuits, jusqu'à la consommation des deux tiers de leur humidité. On fait des *robs* de coings, de mûres, de baies de sureau, d'aloës, d'acacia, de réglisse, de berberis, &c. pour diverses maladies. Le suc de groseilles rouges confit, se nomme *rob* de Ribé. A l'égard du suc des raisins dépurés, il s'appelle particulièrement *sapa*, quand il est cuit jusqu'à la consommation des deux tiers; & ce *sapa* est presque en consistance de syrop: mais quand il n'est cuit que jusqu'à la consommation du tiers, on le nomme *defructum*, & c'est ce que le peuple appelle *vin cuit*; quand on le cuit jusqu'à une consistance approchante des électuaires mols, il prend le nom de *resiné*, & alors on l'emploie à diverses confitures.

Le mot *rob* est aujourd'hui reçu dans les boutiques des Apoticaire, quoiqu'originellement il soit arabe; il signifie dans cette langue un simple suc, desséché au soleil ou sur le feu.

On trouvera dans la chimie de Boerhaave, d'excellentes règles sur la préparation & l'usage des *robes*, des *sapa*, des végétaux. (*D. J.*)

ROBA ou ROBE, terme de commerce de mer, en usage en Provence & dans le levant; il signifie *merchandises*, *biens*, *richesses*. Il est aussi d'usage parmi les Catalans dans le même sens. Il paroît être passé d'Italie en Provence, d'où les provençaux l'ont porté dans les échelles du Levant. *Dict. de Commerce. & de Trévoux.*

ROBE, f. f. (*Géog. mod.*) vêtement long & fort ample, que portent par-dessus tous les autres habits les gens de loi, ou juriconsultes, les théologiens & les gradués d'Angleterre. La forme de ces *robes* n'est pas la même pour les ecclésiastiques & pour les laïques, cependant les unes & les autres s'appellent en général *gens de robe*.

Dans quelques universités, les Médecins portent la robe d'écarlate; dans celle de Paris, le recteur a une robe violette avec le chaperon d'hermine; les doyens des facultés, procureurs, questeurs des nations portent la robe rouge fourrée de vert. Les docteurs de la maison de Sorbonne portent toujours la robe d'étamine ou de voile noir par-dessus la soutane dans leur maison, & les docteurs en Théologie la portent également aux assemblées, examens, thèses, & autres actes de faculté, de même que les professeurs & autres suppôts de la faculté des Arts, dans leurs classes & assemblées, soit de leur nation, soit de l'université. Ces *robes* sont faites comme celles des avocats, à l'exception des manches qui sont plus courtes, quelques-unes sont garnies de petits boutons, & d'autres simplement ouvertes par-devant avec un ruban noir sur les bords. Les *robes* des appariteurs ou bedeaux sont de la même forme & de la même couleur, & quelquefois toutes semblables à celles des avocats. Ceux des paroisses en portent ordinairement de mi-parties ou de deux couleurs.

En France, on distingue les officiers de robe longue de ceux de robe courte, ces derniers sont ceux qui pour être reçus dans leurs charges n'ont point été examinés sur la loi: autrefois il y avoit des Barbiers de robe courte, c'est-à-dire ceux qui n'avoient point été sur les bancs & qui avoient été reçus sans examen.

La robe se prend pour la magistrature & pour la profession opposée à celle des armes; c'est dans ce sens que Cicéron a dit, *cedant arma togæ*; on dit d'un homme qu'il est d'une famille de robe, quand ses ancêtres ont possédé des charges distinguées dans la magistrature. La noblesse de robe est moins considérée dans certains pays que celle d'épée.

La robe est en général le vêtement de dessus de toutes nos femmes, quand elles sont habillées.

ROBE DES ROMAINS, (*Hist. Rom.*) Voyez TOGE & HABIT des Romains.

ROBE CONSULAIRE, (*Hist. Rom.*) c'étoit une robe prétexte, bordée en bas d'une large bande de pourpre. D'abord les consuls la prirent le premier jour de leur magistrature devant leurs dieux pénates; dans la suite, ils la prirent dans le temple de Jupiter Capitolin, comme le rapporte Denis d'Halicarnasse, *liv. V. c. xix.* & Tite-Live, *liv. VI. c. xix.* Enfin, sous les empereurs, la puissance des consuls ayant été réduite à rien, leur extérieur en devint plus fastueux; ils portèrent alors une robe richement peinte, le laurier dans leurs faisceaux, & même on y joignit les haches. Ce n'est pas tout; dès qu'il plaisoit à l'empereur d'illustrer quelqu'un, il lui accordoit le droit de porter la robe consulaire, quoiqu'il n'eût point été consul. Il accordoit aussi la robe triomphale, les honneurs du triomphe & les privilèges attachés au triomphe, à ceux qu'il vouloit favoriser de sa bienveillance, quoiqu'ils n'eussent ni triomphe, ni fait aucun exploit remarquable. En un mot, c'étoient des honneurs de cour d'autant plus méprissables, que les gens de mérite n'en étoient pas gratifiés. (*D. J.*)

ROBE DE REPAS, (*Antiq. Rom.*) les convives se rendoient à la sortie du bain avec une robe qui ne servoit qu'à cela, & qu'ils appelloient *vestis cœnatoria*, *tricliniaria*, *convivalis*. Elle étoit pour le plus souvent blanche, sur-tout dans les jours de quelque solennité; & c'étoit aussi-bien chez les Romains que chez les Orientaux, une indiscretion punissable, de se présenter dans la salle du festin sans cette robe. Cicéron fait un crime à Vatinius d'y être venu en habit noir, quoique le repas se donnât à l'occasion d'une cérémonie funèbre. Il compare cet ennemi odieux à une furie qui vient inopinément répandre une idée funeste dans l'esprit de toute l'assistance: *Atque illud etiam scire ex te cupio, quo concilio aut quâ mente feceris, ut in epulo Q. Arrii familiaris mei cum togâ pullâ accumberes? . . . cum tot hominum milia, . . . cum ipse epuli dominus Q. Arrius albatu esset; tu in templum castoris tecum C. Fidulo atrato, ceteris que tuis furiis funestum intulisti.*

Capitolin raconte aussi que Maximin le fils, encore jeune, ayant été invité à la table de l'empereur Alexandre Sévère, & n'ayant point d'habit de table, on lui en donna un de la garde-robe de l'empereur. Pareille chose étoit arrivée autrefois à Septime Sévère encore particulier, suivant le rapport de Spartien.

Cet habillement étoit une espèce de draperie qui ne tenoit presque rien, comme il paroît dans les marbres, & qui étoit pourtant différente du *pallium* des Grecs. Martial reproche à Lucus d'en avoir plus d'une fois remporté chez lui deux au lieu d'une, de la maison où il avoit soupé.

Et tectus lanis sæpe duabus abis. (*D. J.*)

ROBE TRIOMPHALE, (*Antiq. Rom.*) toga triumphalis; robe particulière des Romains, réservée pour le triomphe. Tacite dans ses annales nous en fournit une preuve certaine, quand il dit, que dans les jours du cirque, Néron portoit la robe triomphale, & Britannicus la simple robe des jeunes gens, pour faire connoître par cette différence d'habits, les emplois & les dignités qu'on leur préparoit. Plutarque raconte de Marius, que ce romain, si fameux par les événements de sa vie, oubliant sa naissance, parut un jour en public avec la robe triomphale; mais s'apercevant que le sénat désapprouvoit sa vanité, il sortit pour quitter sa robe, & revint avec la prétexte.

Dans la suite, Pompée eut le privilège de pouvoir porter la robe triomphale aux spectacles, distinction qui n'avoit été accordée qu'au seul Paul Émile avant lui. Dion & Velleius prétendent même, que Pompée ne se servit qu'une seule fois de cette prérogative.

La robe triomphale est appelée dans quelques auteurs, *togula palmata*, parce qu'on y représentoit apparemment des palmes, symbole de la victoire. Cicéron nomme cette robe *togula picta*, robe peinte, *pictæ vestis considerat aurum*; on représenta depuis sur cette robe, des personnages faits à l'aiguille, comme on le voit dans différens endroits de Claudien, dans Chorippus, *lib. I. mim. 15.* & dans ce passage de Juvenal, *sat. 6.*

*Illic barbaricas flexâ cervice phalanges,
Occisos reges, subjectas que ordine gentes,
Pictor acu tenui multâ formaverat arte.*

Enfin, les empereurs romains avilirent la distinction éclatante de cette robe, en accordant à leurs favoris, soit qu'ils eussent triomphé ou non, la permission de la porter. (D. J.)

ROBES-NEUVES, (*Hist. de France.*) on nommoit ainsi dans le douzième & treizième siècle, les habits que nos rois donnoient suivant l'usage à leurs officiers, au tems des grandes fêtes, comme à la fête de Noël. (D. J.)

ROBE D'UNE COQUILLE, (*Conchyl.*) c'est la couverture ou superficie de la coquille, après qu'on a levé l'épiderme. (D. J.)

ROBE, en terme de Blondier, c'est une enveloppe de carte ou de parchemin dont on entoure les fuseaux pour ne point fallir la piece qu'on travaille.

ROBE, (*Jardinage.*) on dit la robe d'un oignon, laquelle est à proprement parler, son enveloppe, sa pellicule.

ROBE, (*Maréchalerie.*) se dit dans certaines occasions pour le poil en général. Par exemple, on dit du poil de cheval lorsqu'il frappe agréablement les yeux, qu'il a une belle robe.

ROBE, (*Mesure de liquides.*) en Espagne la robe fait huit sommes, la somme quatre quarteaux. Les vingt-huit robes font une pipe; la botte est de trente robes, & la robe pèse vingt-huit livres. Savary. (D. J.)

ROBE, (*Manuf. de tabac.*) ce sont les plus grandes feuilles de tabac que l'on destine à mettre les dernières sur le tabac qu'on file, pour le parer & donner plus de consistance à la corde. Savary. (D. J.)

ROBER, v. act. terme de Chapelier; c'est enlever le poil d'un chapeau de castor avec la peau de chien marin. Autrefois on ne se servoit que de la pierre-ponce pour cet usage, ce qu'on appelloit *poncer*; mais depuis que la maniere de rober est passée d'Angleterre en France, on ne ponce presque plus les chapeaux. Les habiles fabriquans estiment que les peaux de chiens marins affinent davantage que la ponce. Dictionn. de Commerce. (D. J.)

ROBER, le (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne qui coule dans l'archevêché de Trèves, & qui se jette dans la Moselle à Trèves même; c'est l'*Erubrus*, ou l'*Erubris* d'Aufone. (D. J.)

ROBERVALLIENNES, LIGNES, (*Géométrie.*) c'est le nom qu'on a donné à de certaines lignes courbes qui servent à transformer les figures; elles sont ainsi appelées du nom de leur inventeur M. de Roberval. Ces lignes contiennent des espaces infinis en longueur, & néanmoins égaux à d'autres espaces fermés de tous côtés. Les propriétés de ces lignes sont expliquées par M. de Roberval à la fin de son traité des indivisibles, imprimé en 1693 dans le recueil intitulé *divers ouvrages de Mathématique & de Physique*, par MM. de l'académie royale des Sciences.

L'abbé Gallois, dans les mém. de l'académie des Sciences de Paris, pour l'année 1693, prétend que la méthode de transformer les figures, expliquée à la fin du traité des indivisibles de M. de Roberval, est la même qui a été publiée depuis par M. Jacques Gregory, dans sa *géométrie universelle*, & après lui par Barrow, dans son livre intitulé *lectiones geometricæ*,

& qu'il paroît par une lettre de Toricelli, que M. de Roberval étoit l'inventeur de cette méthode de transformer les figures, par le moyen de certaines lignes que Toricelli appelle *ligures robervalliennes*.

L'abbé Gallois ajoute qu'il est fort vraisemblable que M. Jacques Gregory, dans le voyage qu'il fit à Padoue en 1668, y apprit cette méthode, qui étoit connue en Italie dès 1646, quoique l'ouvrage de Roberval n'ait été publié qu'en 1692.

M. David Gregory, zélé pour l'honneur de son frere, a tâché de réfuter cette imputation; sa réponse à l'écrit de l'abbé Gallois est insérée dans les Transactions philosophiques de l'année 1694; & celui-ci a répliqué dans les *mémoires de l'académie des Sciences de Paris* 1703. Chambers. (O)

ROBERTINE, f. f. terme de l'Ecole; c'est le nom d'une these que soutiennent ceux qui veulent être de la maison de Sorbonne. Elle a pris son nom de Robert Sorbon, instituteur de la Sorbonne.

ROBIA HERBA, (*Hist. nat. Botan. anc.*) nom donné par Paul Aeginete & autres anciens, à une plante qu'on employoit en teinture. La grande ressemblance de ce nom avec le *rubia* que nous appelons garance, a fait croire à plusieurs modernes que le *robia* des anciens étoit notre *rubia*; mais on n'a pas pris garde qu'ils l'employoient pour teindre en jaune, & que notre garance ne teint qu'en rouge. Le *robia herba* est vraisemblablement le *lutia herba* des Latins, notre herbe jaune, autrement dite *gaude*, dont les Teinturiers font grand usage pour teindre en jaune. (D. J.)

ROBIAS, (*Hist. nat.*) pierre dont parle Pline, & que l'on croit être une pierre composée de particules globuleuses semblables à des œufs de poisson ou à des graines. Voyez OOLITE & PISOLITE.

ROBIGALES, ou RUBIGALES, f. f. pl. (*Antiq. romaines.*) en latin *robigalia* ou *rubigalia*; fête instituée par Numa, la onzième année de son regne, & que les Romains célébroient en l'honneur du dieu *Robigus*, pour le prier d'empêcher la nielle de gâter leurs blés; cette fête se faisoit le septième jour devant les calendes de Mai, c'est-à-dire le 25 d'Avril, parce que dans ce tems-là la constellation du chien, qui est une constellation malfaisante, se couche, & que de plus c'est vers ce tems-là que la rouille ou la nielle a coutume d'endommager les blés qui sont sur terre. (D. J.)

ROBIGUS, ou RUBIGUS, f. m. (*Mithologie.*) dieu de la campagne & de l'Agriculture chez les anciens Romains. C'étoit ce dieu qu'on invoquoit pour le prier de garantir les blés de la nielle, en latin *robigo* ou *rubigo*, & c'est de-là qu'il avoit pris son nom. On lui sacrifioit les entrailles d'un chien & celles d'une brebis, selon Ovide; & selon Columelle, un petit chien nouvellement né. Numa Pompilius avoit lui-même institué une fête & des sacrifices à ce dieu. Onuphrius Panvinus dit qu'il avoit à Rome un temple & un bois dans la cinquième région de la ville. Il avoit encore un autre temple sur la voie Nomentane, hors la porte Capene.

Les Rhodiens invoquoient Apollon contre la nielle ou rouille des blés, & ils donnoient à ce dieu le nom de Erythibius, de *érythron*, qu'ils disoient au lieu de *érythron*, qui signifie la nielle des blés. (D. J.)

ROBINET, f. m. (*Hydr.*) est une clé ou canelle de cuivre qui s'emboîte dans un boisseau du même métal, que l'on tourne pour ouvrir ou fermer l'issue de l'eau qui va faire jouer une fontaine.

Il y a de plusieurs sortes de robinets; ceux à tête carrée, à branches ou à potence, & à deux ou trois eaux; en sorte que fermant un jet, ils en ouvrent un autre. Il est essentiel que les ouvertures des robinets soient proportionnées au diamètre de la conduite; en sorte qu'il passe par le trou ovale de la canelle,

presque autant d'eau que par l'ouverture circulaire du tuyau. Lorsque les robinets sont placés près du bassin, ils doivent avoir pour ouverture les trois quarts du diamètre de la conduite, & ils seroient encore mieux s'ils lui étoient égaux. Lorsque les robinets sont éloignés du bassin, ils peuvent avoir un tiers de moins d'ouverture que la conduite. (K)

ROBINIA, f. f. (*Botan.*) nom donné par Linnæus & Rivinus au genre de plante appelé *faux acacia* par Tournefort, & le général des Botanistes. En voici les caractères selon le système de Linnæus. Le calice particulier de la fleur est petit, monopétale, divisé en quatre segmens, dont il y en a trois fort étroits, & un autre supérieur quatre fois plus large, mais ils sont tous de la même longueur & légèrement dentelés. La fleur est légumineuse. L'étendard est large, rond & obtus; les ailes sont de forme ovoïde, oblongue; le pétale inférieur de la fleur est à demi-orbulaire, applati, obtus, & de même longueur que les ailes. Les étamines sont des filamens qui se portent en haut; leurs bossettes sont arrondies; le germe du pistil est oblong, & de forme cylindrique. Le style est chevelu, élevé en haut; le stygma est très-délié, & placé au sommet du style. Le fruit est une grosse & large gouffe, aplatie, & néanmoins un peu bossue; il ne renferme que quelques graines taillées en forme de rein. Tournefort, *inst. rei herb. pag. 417*. Rivin. *iv. 74*. Linnæi, *gen. plant. pag. 349*. (D. J.)

ROBION, (LE) ou **REBRE**, (*Géogr. mod.*) petite rivière de France dans le Dauphiné. Elle a sa source près de Montmorin, forme deux branches qui baignent la ville de Montelimart, & qui toutes deux, vont se jeter sur la rive gauche du Rhône. (D. J.)

ROBLE, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) arbre qui croît au Chili; le meilleur pour la construction des vaisseaux; c'est une espèce de chêne à écorce de liège, comme l'yeuse; il est dur & se conserve dans l'eau.

ROBORATIF, adj. (*Gramm.*) qui fortifie. Voyez **CORROBORATIF**, ou **CORROBORANS**.

ROBORETUM, (*Géogr. anc.*) ville d'Espagne, selon l'itinéraire d'Antonin, qui la marque sur la route de Bracara à Asturica, entre Pinetum & Compleutica, à 36 milles de la première de ces places, & à 29 milles de la seconde. On ne connoît point aujourd'hui cette ville. (D. J.)

ROBRE, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) espèce de chêne qui croît dans les lieux montagneux. Il est plus bas que le chêne commun, mais gros & tortu; son bois est dur, sa feuille découpée en ondes assez profondes, & couverte d'un duvet mol; sa fleur en chatons & son fruit plus petit qu'aucun chêne ordinaire. Il a des galles & tous les autres caractères du chêne.

ROBUSTE, adj. (*Gramm.*) qui est fort, vigoureux. On dit une plante robuste, un homme robuste, une santé robuste. Hobbs ayant remarqué que l'homme étoit d'autant plus méchant qu'il avoit plus de force & de passion, & qu'il avoit moins de raison, a défini le méchant, *puer robustus*, un enfant robuste; définition courte, laconique & sublime.

ROC, f. m. grande masse ou bloc de pierre dure enracinée profondément en terre. Voyez **PIERRE**. Ce mot est formé du mot grec *ρωξ*, rima, fente, crevasse, & *ρωξ* est formé de *ρηνυμαι*, je romps; d'où vient *saxa*, rivage pierreux.

Il y a différentes manières de rompre & de briser le roc, avec le bois, la poudre à canon, &c. Voyez **CARRIÈRE**, **BOIS**, &c.

Nous avons des chemins, des grottes, des labyrinthes taillés dans le roc. Voyez **ROUTE**, **GROTTE**, **LABYRINTHE**, &c.

Alun de roc, ou *de roche*, voyez **ALUN**.

Crystal de roche, est une sorte de crystal qu'on suppose formé par la congélation du suc pierreux qui

dégoutte des rocs & des cavernes. Voyez **CRYSTAL** & **STALACTITE**.

Sel de roche, voyez **SEL**.

ROC D'ISSAS, ou **BLOC D'ISSAS**, (*Marine.*) voyez **SEP DE DRISSE**.

ROC, f. m. (*terme de Blason.*) ce mot se dit d'un meuble dont on charge les écus, & qui représente un roc ou la tour du jeu d'échecs, à la réserve que la partie d'en haut est figurée avec deux crocs en forme de crampons, qui ont leurs pointes tendantes vers le bas. Le pere Menestrier dit que le roc est de fer morné d'une lance de tournois, ou recourbé à la manière des extrémités des croix ancrées. La maison de Roquelaure porte d'azur à trois rocs d'argent. (D. J.)

ROCAILLE, f. f. (*Archit. hydraul.*) composition d'architecture rustique qui imite les rochers naturels, & qui se font de pierres trouées, de coquillages, & de pétrifications de diverses couleurs, comme on en voit aux grottes & bassins & fontaines.

On appelle *rocaille* celui qui travaille aux rocailles.

Colonne de *rocaille* est une colonne dont le noyau de tuf, de pierre ou de moilon, est revêtu de pétrifications & de coquillages. Daviler. (D. J.)

ROCAILLE, f. f. (*Peinture sur verre.*) espèces de petits grains de diverses matières, ronds, verts ou jaunes, qui servent à mettre le verre en couleur.

ROCAILLE, f. f. (*Verroterie.*) petits grains de verroterie qui s'enfilent en forme de chapelets, qui servent au commerce de l'Amérique & des côtes d'Afrique. On les appelle ordinairement *rassade*.

ROCAMBOLE, f. f. (*Botan.*) espèce d'ail fort cultivé, nommé par Tournefort *alium sativum alterum*, sive *alioprasum caulis summo circumvoluto*, I. R. H. 383.

C'est une bulbe composée de plusieurs tubercules, garnie à sa partie inférieure d'un grand nombre de filets blanchâtres, & enveloppée de deux ou trois peaux semblables à celles de l'oignon, d'un blanc purpurin. Sa tige est unique, de grosseur du petit doigt, haute d'une à deux coudées. Ses feuilles, qui sont le plus souvent au nombre de cinq, de la figure de celles du porreau, enveloppent la tige jusqu'à une certaine hauteur; elles s'en séparent ensuite, penchent vers la terre, & ont une odeur qui tient le milieu entre le porreau & l'ail. La partie supérieure de la tige est nue, verte, lisse; elle se replie, fait une ou deux spirales comme le serpent, & est terminée par une tête enveloppée dans une gaine blanchâtre & alongée en manière de corne finissant en bec; cette gaine venant à s'ouvrir, laisse voir de petites bulbes ramassées ensemble, d'abord purpurines, ensuite blanchâtres, parmi lesquelles se trouvent des fleurs semblables à celles de l'ail. Toute la plante respire une odeur forte d'ail. On la cultive dans les jardins pour l'usage de la cuisine. (D. J.)

ROCCA-D'ANFO, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Italie, dans l'état de Venise, sur le bord septentrional du lac Idro, au Bressan. Elle est munie de quelques fortifications. Long. 28. 4. lat. 45. 48. (D. J.)

ROCE, voyez **VANGERON**.

ROCHAN, voyez **MERLE**.

ROCHE, f. f. **ROC** ou **ROCHER**, (*Gram.*) c'est une masse de pierre qui s'élève au-dessus de la surface de la terre ou de la mer, vers les côtes & les îles, & qui cause souvent les naufrages des vaisseaux, ou qui les détourne de leur droite route.

ROCHES MOLLES, voyez **CAYES**.

ROCHE, f. f. (*Architect.*) c'est la pierre la plus rustique & la moins propre à être taillée. Il y a de ces roches qui tiennent de la nature du caillou, & d'autres qui se délitent par écailles. On appelle *roche vive* la roche qui a ses racines fort profondes, qui n'est point

mêlée de terre, & qui n'est point par couche comme dans les carrieres. (D. J.)

ROCHE, f. m. (Hydr.) est un monceau de cailloux, de pétrifications, de coquillages de différentes couleurs, élevé & formant un rocher, au haut duquel est un jet qui retombe sur ce cailloutage. Ce peut être encore une fontaine rocaillée, adossée contre un mur, imitant la caverne d'où sortent des bouillons & nappes d'eau. (K)

ROCHE A FEU, (Artificier.) les artificiers appellent ainsi un mélange de soufre, de salpêtre & de poudre qui est propre à beaucoup d'artifices. Voici la manière de le faire.

Prenez du soufre fondu lentement une livre, de salpêtre quatre onces, de poudre quatre onces; jetez le salpêtre dans le soufre en le fondant peu-à-peu & le remuant très-bien, & ensuite la poudre de même; remuez le tout; & lorsque le mélange commencera à se refroidir, vous y ajouterez trois onces de poudre grenée, & remettrez le tout ensemble.

ROCHE, la, (Géog. mod.) en latin du moyen âge, *rupes Ardenua*; ville des Pays-Bas, au duché de Luxembourg, dans la forêt d'Ardenne, bâtie sur une roche, d'où lui vient son nom, à 12 lieues au nord-ouest de Luxembourg, avec un château fortifié. Long. 23. 25. lat. 50. 7.

2°. La Roche est le nom d'une autre petite ville de Savoie, dans le Faucigni, assez près de la rivière d'Arve, & sur la Gauche. (D. J.)

ROCHE-BERNARD, LA, (Géog. mod.) bourg & baronnie de France, en Bretagne, diocèse de Nantes, sur la Vilaine, à 4 lieues de son embouchure, avec un petit port. Ce bourg fut érigé en duché-pairie, sous le nom de *Coastlin* en 1663, & éteint en 1738. Celui qui possède la baronnie de la Roche-Bernard préside au corps de la noblesse, quand il se trouve aux états de la province. Long. 15. 15. lat. 47. 25. (D. J.)

ROCHE-CHOUART, (Géog. mod.) en latin du moyen âge *rupes Cavardi*, petite ville de France, aux confins du Limousin & du Poitou, sur la pente d'une montagne, à 24 lieues de Poitiers. Il n'y a qu'une paroisse dans cette ville, qui cependant a titre de duché, & donne son nom à une des illustres maisons du royaume. Long. 18. 29. lat. 45. 49. (D. J.)

ROCHE-D'ERRIEN, LA, (Géog. mod.) bourg de France, en Bretagne, à 2 lieues au midi de Tréguier. Il est fameux par les sièges qu'il a soutenus au xiv. siècle, & par la bataille qui se donna sous ses murs en 1347, dans laquelle bataille Charles de Blois, qui réclamoit le duché de Bretagne, fut vaincu & fait prisonnier. (D. J.)

ROCHEFORT, (Géog. mod.) en latin du moyen âge *Rupisfortium*; mais ce n'étoit qu'un bourg. C'est aujourd'hui une nouvelle ville de France, au pays d'Aunis, sur la Charente, à une lieue & demie de son embouchure, à 3 de Brouage, à 6 au sud-est de la Rochelle, & à 100 au sud-ouest de Paris, avec un port très-commode.

Louis XIV. a fait bâtir dans cette ville en 1664 un magnifique arsenal, un hôpital & des casernes; il y a fait établir une fonderie de canons, une corderie & un magasin pour l'équipement des vaisseaux; c'est un siège royal, & le magasin général des autres ports voisins. L'entrée de la rivière est défendue par plusieurs forts; ainsi dans l'espace d'un demi-siècle Rochefort est devenu un endroit considérable, sur lequel on a fait un ouvrage imprimé à Paris en 1757, in-4°.

L'arsenal de cette ville est le premier qui fut élevé par les soins de M. Colbert; mais sa position avantageuse à bien des égards, ne sauroit cependant dédommager de l'air mal-sain qui regne à Rochefort, de la mauvaise qualité des eaux, & des sommes immen-

ces qu'a coûté cette entreprise. Longit. 16. 42. latit. 46. 3.

Rochefort dans la Beauce, diocèse de Chartres; Rochefort dans le Forez, élection de Rouanne, & Rochefort dans l'Auvergne, diocèse de Clermont, font trois bourgs, que Piganiol de la Force qualifie du nom de petites villes. (D. J.)

ROCHEFORT en Ardenne, (Géog. mod.) ville des Pays-Bas, dans le Condros, aux confins du duché de Bouillon, & de l'évêché de Liege, dont elle dépend pour le spirituel. Elle est située à 2 lieues de S. Hubert, à 6 lieues au sud-est de Dinant, & à 18 au nord-ouest de Luxembourg. Elle est environnée de rochers, & a un vieux château rétabli par le comte de Louvenstein. Ce lieu est une ancienne seigneurie érigée en comté par l'empereur Ferdinand II. Long. 22. 48. lat. 50. 10. (D. J.)

ROCHE-FOUCAUD, LA, (Géog. mod.) petite ville de France, dans l'Angoumois, sur la Tardouere, à 6 lieues au nord-ouest d'Angoulême, avec titre de duché-pairie, érigée en 1622, & dont quatre baronnies dépendent. Il y a dans cette petite ville une église collégiale, & un couvent de carmes. Long. 18. 3. lat. 45. 43.

MM. de Daillon (Benjamin & Jacques), issus de l'ancienne famille des comtes du Lude, naquirent tous les deux dans la petite ville de la Roche-foucaud, & le premier fut ministre d'une église calviniste qui y étoit alors; mais après la révocation de l'édit de Nantes, il passa, de même que son frère, en Angleterre, où ils moururent l'un & l'autre dans un âge fort avancé. M. Benjamin de Daillon étoit un homme de savoir & de mérite. Il avoit un sentiment particulier touchant les diables, soutenant qu'il n'y en avoit qu'un seul, & que l'Ecriture ne parle jamais du diable, que comme d'un être unique. Il prétendoit en conséquence que les esprits impurs que Jésus-Christ chassoit, étoient des maladies, & que l'Ecriture leur donne le nom d'esprits ou de démons, pour s'accommoder au langage de ce tems-là, ces maladies étant déifiées, ou regardées comme des démons ou des divinités parmi les payens.

M. Jacques de Daillon adopta le même sentiment de son frère; & voulant le défendre par écrit, il publia en 1723, un ouvrage in-8°. en anglois, intitulé *Δαιμονολογία*, or a treatise, &c. c'est-à-dire, *Démonologie*, ou traité des esprits, dans lequel on explique plusieurs passages de l'Ecriture contre les erreurs vulgaires touchant les forciers, les apparitions, &c. avec un appendice contre la possibilité de la magie, de la forcellerie & du sortilege. (D. J.)

ROCHE-GUYON, LA, (Géog. mod.) bourg de France, dans l'île de France, sur la Seine, à 3 lieues au-dessous de Mante, & au-dessus de Vernon. Il y a château, paroisse, foire & marché. (D. J.)

ROCHELLE, LA, (Géog. mod.) ville maritime de France, capitale du pays d'Aunis, sur l'Océan, à 34 lieues au nord de Bordeaux, & à 100 au sud-ouest de Paris. Longitude, suivant Cassini, 16. 28. 30. lat. 46. 10. 15.

Cette ville a été nommée par les anciens *Portus santorum*, parce qu'elle étoit autrefois dépendante de la province de Saintonge, & le meilleur port qu'il y eût dans ces quartiers-là sur l'Océan. Depuis on l'a nommée *Rupella*, & *Rochella* pour *Rocella*, noms qui signifioient un petit roc, & qu'on lui a donné, soit à cause du fond pierreux sur lequel elle est bâtie, soit à cause qu'originellement elle n'étoit qu'un château avec quelques maisons habitées par des gens de mer.

Ce château appartenoit en premier lieu aux seigneurs de Mauléon en Poitou. Guillaume, dernier comte de Poitiers, l'usurpa sur les seigneurs de Mauléon: il en fit une petite ville, & lui donna des privilèges.

vileges. Cette ville s'accrut avec le tems, & se forma en une espece de république, ayant appartenu au roi d'Angleterre depuis le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II. Ses privileges furent confirmés par Louis VIII. fils de Philippe-Auguste, lorsqu'il s'en rendit maître en 1224.

La Rochelle étoit déjà dans ce tems-là un port de mer très-florissant par son commerce, comme il paroît par ces vers d'un auteur ancien, *Nicol. de Braia, de gest. Ludov. VIII.*

Declivi littore Ponti

*Nobilis, & fama toto celeberrima mundo
Divitiisque potens prisca, & gente superba
Est Rupella.*

La Rochelle fut cédée aux Anglois par le traité de Brétigny, l'an 1360, & douze ans après elle se donna au roi de France Charles V. à condition qu'elle conserveroit tous ses privileges, & qu'en outre elle auroit droit de battre en son propre nom de la monnoie d'argent; que les échevins seroient réputés nobles; que le maire resteroit gouverneur de la ville; & qu'enfin sa charge seule ennobliroit sa famille.

Le Calvinisme s'y introduisit en 1557, & le prince de Condé eut, pour ainsi dire, la gloire d'y regner. Le brave la Noue la défendit en 1574 contre Henri, duc d'Anjou, frere de Charles IX. & obligea ce prince d'en lever le siege. Les Protestans y tinrent depuis la plupart de leurs synodes, & son commerce florissant tous les jours davantage, la rendit puissante jusqu'au tems du cardinal de Richelieu, qui résolut de soumettre cette ville à l'autorité royale, de casser ses privileges, & d'y détruire le Calvinisme.

Il engagea Louis XIII. à cette expédition. Ce prince, pour commencer à brider les Rochelois, fit construire le fort Louis. Ensuite il assiégea la ville en 1627, & s'en rendit le maître l'année suivante, après treize mois d'un siege des plus mémorables, pendant lequel les habitans souffrirent avec courage une des plus horribles famines dont l'histoire fasse mention. De quinze mille personnes qui se trouvoient dans cette ville, quatre mille seulement survécurent à cet affreux désastre. Etrange pouvoir de l'esprit de religion sur les hommes!

Enfin, la réduction de cette ville fut dûe à l'invention d'une digue de 747 toises dont Clément Metzeau de Dreux fut l'inventeur, & que le cardinal de Richelieu fit exécuter, pour empêcher les Anglois de secourir la place. Il est étonnant combien de millions le clergé fournit pour la prise de cette ville, & avec quelle joie il en faisoit les avances.

Louis XIII. étant entré dans la Rochelle le jour de la Toussaint 1628, priva les Rochelois de tous leurs privileges, fit abattre leurs belles fortifications, nomma de nouveaux magistrats, & un plus grand nombre de prêtres catholiques.

Louis XIV. fortifia cette ville de nouveaux ouvrages, qu'imagina & qu'exécuta le maréchal de Vauban. Il fit la Rochelle chef d'une généralité, & y établit un intendant distingué de celui de Rochefort, qui a la marine. Il y a aussi créé un bureau des finances, une chambre du domaine, un présidial, une élection, & y a laissé subsister l'hôtel des monnoies.

Les Jésuites y obtinrent un college, & ensuite la direction d'un séminaire l'an 1694; le siege épiscopal de Maillezais fut transféré dans cette ville en 1649; & pour former le diocèse on y a joint le pays d'Aunis & l'île de Ré, que l'on a démembrés de l'évêché de Saintes.

Les rues de la Rochelle sont en général assez droites, & la plupart des maisons soutenues par des arcades. La ville est percée de cinq portes. Son port qui peut avoir quinze cens pas de circuit, & qui est de forme presque ronde, est un des plus commodes de

Tome XIV.

l'Océan. Deux grosses tours le défendent. La mer y a reflux de plus de quatre toises. Tous les vaisseaux excepté ceux de haut-bord y entrent.

Mais ceux qui desireront de plus grands détails de l'histoire de cette ville, peuvent lire un petit livre de M. Galland (*Auguste*), sur la naissance, l'ancien état, & l'accroissement de la Rochelle.

J'ajouterai seulement que son principal commerce actuel est celui des îles de l'Amérique. Ses manufactures consistent en raffinerie du sucre des îles. Les Suédois, les Danois, les Hambourgeois, les Anglois & les Hollandois y envoient chaque année plusieurs vaisseaux pour y charger des vins, des eaux-de-vie, du sel, & quelques autres marchandises. On a aussi érigé dans cette ville en 1734 une académie de belles-lettres.

Imbert (*Jean*), jurisconsulte du xvj. siècle, né à la Rochelle, s'est fait connoître avec estime par deux ouvrages de droit: 1°. *Enchiridion juris scripti Gallia*, que Theveneau a traduit en françois: 2°. *Institutiones forenses*, ou *Pratique du barreau*, en latin & en françois.

François Tallemant l'aîné, abbé du Val-Chréien, étoit né dans cette ville. Il fut aumônier du roi pendant vingt-quatre ans, & ensuite premier aumônier de madame. Sachant très-bien la langue italienne, il traduisit avec succès l'histoire de Venise du procureur Nani; mais il ne consulta pas assez ses forces en mettant au jour la traduction des vies de Plutarque; cette traduction fut promptement méprisée de tous les connoisseurs. Il mourut en 1693, âgé de 73 ans.

On l'appelloit Tallemant l'aîné pour le distinguer de Paul Tallemant son cousin, son compatriote & ecclésiastique comme lui. Ils furent tous deux de l'académie Françoise, mais Paul étoit encore de l'académie des Inscriptions. Il mourut en 1712 à 70 ans.

Colomiés (*Paul*), en latin *Paulus Colomesius*, savant écrivain protestant, naquit à la Rochelle dans le dernier siècle; mais il se retira en Angleterre avant d'essuyer les rudes coups de la tempête, qui a englouti l'édit de Nantes. Il témoigna bientôt, étant à Londres, la préférence qu'il donnoit à la communion épiscopale sur le presbytérianisme, comme il paroît par son livre intitulé *Theologorum presbyterianorum Icon*. Il n'a pas cessé depuis de travailler sur différens sujets. Il est mort à Londres en 1692, j'ignore à quel âge.

Tous ses ouvrages sont utiles & agréables aux curieux de l'histoire, parce qu'ils y trouvent beaucoup de choses à apprendre; aussi sont-ils plus recherchés dans les pays étrangers que dans ce royaume. Les principaux sont 1°. *Gallia orientalis*, qui a été réimprimée à Hambourg en 1709, avec d'autres opuscules de l'auteur, qui avoient paru à Paris en 1668: 2°. *Italia & Hispania orientalis*: 3°. *Observationes sacrae*: 4°. *Mélanges historiques*: 5°. *Bibliothèque choisie*, dont la meilleure édition a été faite à Paris en 1731, avec des notes de M. de la Monnoie. Le pere Nicéron vous indiquera les autres ouvrages de M. Colomiés, dans ses mémoires des hommes illustres, tome VII, p. 196. Bayle a fait aussi l'article de ce savant. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

ROCHE-POSAY, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans la Touraine, sur la Creuse, un peu au-dessous de l'endroit où elle reçoit la Gartempe. *Long.* 18. 30. *lat.* 46. 44. (*D. J.*)

ROCHER, s. m. (*Gram.*) c'est la même chose que roc & roche. *Voyez* ROC.

ROCHER, ROCHE, ROC, (*Synon. Géog.*) ces trois noms, désignent également en Géographie une, ou de grosses masses de pierres dures qui se trouvent dans les montagnes ou dans la mer, & qui sont coupées en précipices. Ce que nous appelons un rocher, une roche ou un roc, est nommé par les Latins *rupes*; par

R. r

les Italiens, *rocca*, *rupes* ou *pietra* ; par les Espagnols, *roca* ou *peña* ; en allemand, *fels*, & en anglois *a rock*. On a bâti quelquefois des tours & des forts sur ces sortes de rochers, & plusieurs villes même en ont pris leurs noms, comme Rochefort, la Rochelle & autres. Elles sont appelées *roques* dans le Languedoc, aussi-bien que dans les autres pays voisins.

La Palestine étant un pays de montagne, avoit beaucoup de *rochers*, & ces *rochers* faisoient une partie de la force du pays, parce qu'on s'y retiroit dans les allarmes, & qu'on y trouvoit un azyle contre les irruptions subites des ennemis. Aussi l'Écriture parle-t-elle si souvent de *rochers* ; par exemple, des *rochers* d'Arnon, des *rochers* d'Oreb, du *rocher* d'Odolam, du *rocher* d'Etham, &c. De-là vient aussi ces expressions si communes dans l'Écriture ; soyez mon *rocher*, *Psaume* 31. Le Seigneur est mon *rocher* ; où est le *rocher* autre que le Seigneur, *Psaume* 18. vers. 3. 32. &c.

Les *rochers* qui se trouvent dans la mer, & contre lesquels les vaisseaux sont sujets à se briser quand ils en approchent, se nomment *brisans*. Il y en a qui sont toujours couverts de la mer, & cachés sous l'eau, d'autres qui ne sont jamais couverts de la mer, & d'autres que la basse-mer découvre. On dit qu'une *roche* est saine, lorsqu'il n'y a point de danger autour d'elle, & que tout ce qu'il y a de dangereux est ce qui paroît.

La chaîne des *rochers* qui sont sous l'eau, s'appelle *ressif* par les Américains, & on appelle *banche* un fonds de *roches* tendres & unies qui se trouvent en certains lieux au fond de la mer. Il y a de certains *rochers* qui se trouvent vers les îles des Açores, & ailleurs ; ils sont cachés sous l'eau, & on les nomme *vigies*.

Les *rochers* sont représentés dans les cartes générales par des petites croix ; mais dans les cartes particulières, les *rochers* découverts y sont figurés par des pointes de *rochers*, & ceux qui sont cachés sous l'eau, sont représentés par de petites croix. (D. J.)

ROCHERS de Sciron, (*Géog. anc.*) *Scironides petra* ; rochers célèbres, qui étoient dans l'enceinte de la Mégaride en Acaïe. Strabon leur donne six milles d'étendue. Ils étoient devenus infames par les cruautés de Sciron, dont ils prirent le nom. Cet homme barbare réduisoit ceux qui arrivoient, ou qui étoient jetés sur ces côtes, au honteux ministère de lui laver les pieds, de le chauffer, & ensuite abusant de leur situation, il les précipitoit d'un coup de pied dans la mer. Un monstre que Pausanias croit être une tortue de mer, accoutumée à sa proie, cantonnée dans quelque creux voisin, rendoit inutiles les efforts que ces malheureux faisoient pour se sauver à la nage, & les entraînoit dans son repaire, où il les égorgeoit, s'ils n'étoient pas brisés par les pointes des rochers, sur lesquels ils rouloient en tombant dans la mer. Thésée punit Sciron du même genre de mort, & purgea le monde de ce scélérat, que Jupiter Hospitalier avoit laissé trop longtemps impuni. C'est de ces *rochers* que Stace nous parle, *Theb. l. I.*

*Infames Scirone Petras, scyllataque rara
Purpureo regnata seni.*

Voyez SCIRONIDES *petra*, *Géogr. anc.* (D. J.)

ROCHER, *le*, (*Conchyliol.*) coquille autrement nommée *murex*, voyez ce mot ; c'est assez de se rappeler ici, que c'est une coquille univalve, garnie de pointes & de tubercules avec un sommet chargé de piquans ; il est quelquefois élevé, quelquefois applati. Sa bouche est toujours alongée, dentée, édentée ; la levre est ailée, garnie de doigts, repliée, déchirée ; le fût est ridé, & quelquefois uni. (D. J.)

ROCHER, en Anatomie ; nom d'une apophyse des os des tempes, appelée aussi *apophyse pierreuse*, à

cause qu'elle est d'une substance extrêmement compacte. Voyez TEMPORAUX.

ROCHER d'eau, *f. m.* (*Archit. hydraul.*) espèce de fontaine adossée ou isolée, & cavée en manière d'autres, d'où sortent par plusieurs endroits des bouillons & napes d'eau. Telle est la fontaine de la place Navonne à Rome. C'est un *rocher* fait de tervetin, percé à jour en ses quatre faces, portant à ses encoignures quatre figures de marbre avec leurs attributs, qui représentent les quatre plus grands fleuves de la terre, & sur lequel est élevé un obélisque antique de granit tiré du cirque de Caracalla. Cet ouvrage merveilleux a été fait par le cavalier Bernin, sous le pape Innocent X.

On appelle aussi *rocher d'eau*, une espèce d'écueil massif, d'où sort de l'eau par différens endroits. Il y a un de ces *rochers* à la vigne d'Este, à Tivoli, près de Rome. *Daviler. (D. J.)*

ROCHERS dans les bois, sont de grosses touffes un peu basses & rampantes, qui se trouvent entre les arbres de haute futaie.

ROCHER de grenailles, (*à la Monnoie.*) est la masse de métal, qui dans l'état de bain ou fusion, est versée dans un baquet d'eau froide, qui se précipitant, s'amasse au fond en forme de grenaille. L'objet de cette manutention est de purifier le métal.

ROCHER, terme de Brasserie ; il se dit du levain, lorsqu'il commence à former des boutons de mousse qui s'accumulent, s'amassent, & forment des houppes de mousse.

ROCHER, en terme d'Orfèvre en grosserie ; c'est environner les parties qu'on veut souder de poudre de borax, qui sert de fondant à la soudure.

ROCHERAYE ou PIGEON DE ROCHE, (*Histoire nat. Ornithol.*) *columba rupicola*, Willugbi. Oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du biset ; il a un pié de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement dix pouces jusqu'au bout des ongles ; la longueur du bec est de onze lignes depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche ; les ailes étant pliées, s'étendent presque jusqu'au bout de la queue. La tête & la face inférieure du cou sont d'un cendré foncé ; la face supérieure du cou, la partie antérieure du dos & les petites plumes des ailes qui se trouvent près du corps ont une couleur cendrée brune : les autres petites plumes de l'aile, la partie postérieure du dos & le croupion, sont d'un cendré clair. Il y a sur la partie supérieure du cou une teinte de ces couleurs brillantes qu'ont la plupart des pigeons. La poitrine est d'une légère couleur vineuse ; le ventre, les côtés du corps, les jambes & les plumes du dessous de la queue sont d'un cendré clair. Les grandes plumes de l'aile, & celles du second rang, qui sont les plus près du corps, ont une couleur brune, les autres sont cendrées à leur origine & noirâtres vers la pointe : il y a de plus sur chaque aile deux taches d'un brun noirâtre. Toutes les plumes de la queue sont cendrées à leur origine, & noirâtres vers leur extrémité. Le bec est gris, les pieds sont rouges & les ongles noirs. Le *rocheraye* est un oiseau de passage. Brisson, *Ornit. tome I. Voyez OISEAU.*

ROCHERAYE BLANC, *columba alba saxatilis*. On regarde cet oiseau comme une variété du *rocheraye*. Voyez ROCHERAYE ; il n'en diffère qu'en ce qu'il est entièrement blanc, à l'exception de la tête, du croupion & de la queue, qui sont d'un beau roux. *Ornit. de M. Brisson, tom. I. voyez OISEAU.*

ROCHERAYE de la Jamaïque, PIGEON à la couronne blanche, *colomba capite albo*, Klein. Cet oiseau est à-peu-près de la grosseur du pigeon domestique ; il a un pié un pouce de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement dix pouces six lignes jusqu'au bout des ongles ; la longueur

du bec est d'un pouce, & celle de la queue de cinq pouces; les ailes étant pliées s'étendent jusqu'aux deux tiers de la longueur de la queue. Le dessus de la tête est blanc, & plus bas il y a une belle couleur pourprée changeante. Le cou est d'un verd changeant, qui paroît à certains aspects bleu ou de couleur de cuivre bronzé. Tout le reste du corps; savoir, le dos, le croupion, les petites plumes des ailes, celles du dessus & du dessous de la queue, la poitrine, le ventre, les côtés du corps & les jambes sont d'un brun tirant sur un gris bleuâtre, les grandes & les moyennés plumes des ailes ont une couleur brune. Les yeux sont entourés d'une peau blanche. Le bec est rouge à sa base, & blanc vers l'extrémité. Les piés sont rouges & les ongles gris. On trouve cet oiseau dans toutes les îles de Bahama, à la Jamaïque & à S. Domingue. Briffon, *Ornit. t. I. Voyez OISEAU.*

ROCHESTER, (*Géog. mod.*) ville d'Angleterre, dans la province de Kent, sur le Medway, qu'on y passe sur un des beaux ponts d'Angleterre, à 27 milles au sud-est de Londres. Elle est fort ancienne, a titre de comté, & un évêché d'un revenu fort modique. *Long. suivant Cassini, 16. 19. lat. 51. 20. & suivant Street. Long. 17. 56. latit. 51. 26. (D. J.)*

ROCHE-SUR-YON, (*Géog. mod.*) bourg de France, dans le Poitou, sur la petite rivière d'Yon, à 6 lieues au nord-ouest de Luçon, avec titre de principauté, qui appartient à la maison de Conti. *Long. 16. 10. lat. 46. 35. (D. J.)*

ROCHELIZ, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Saxe, au cercle de Léipsick, sur la Muldaw, qu'on y passe sur un pont; elle est munie d'un château, & a des mines de cuivre dans son voisinage. C'est une ville ancienne, car elle a déjà été brûlée autrefois du tems de l'empereur Henri II. & elle avoit alors pour seigneurs des comtes qui en portoient le nom. Jean Frédéric, électeur de Saxe, l'enleva, en 1547; au duc Albert, margrave de Brandebourg, mais le duc Maurice la reprit sur l'électeur, & elle est restée à sa postérité. (*D. J.*)

ROCKENHAUSEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le bas-Palatinat. Elle est située entre les châteaux de Reipolzkirch & de Fralckenstein. (*D. J.*)

ROCKIZAU, (*Géog. mod.*) ville royale de Bohême, à trois milles au levant de Pilsen, sur les confins du cercle de Podebroc. Le fameux Ziscka la prit, & la brûla en 1421. (*D. J.*)

ROCHART, voyez LAMANTIN.

ROCHET, f. m. (*Gram. Hist. mod.*) ornement de lin que portent les évêques & les abbés; il ressemble à un surplis, excepté qu'il a des manches & des poignets, au lieu que le surplis est entièrement ouvert & sans manches.

Ménage fait venir ce mot du mot latin *rochettus*, diminutif de *rocchus*, dont les écrivains de la basse latinité se sont servis au lieu de *tunica*, & qui vient originairement du mot allemand *rok*.

Les chanoines réguliers de S. Augustin portent aussi des *rochets* par-dessous leurs chappes.

Rochets sont aussi des especes de manteaux que portent en Angleterre les pairs du royaume seans au parlement dans les jours de cérémonies. Voyez PAIR & PARLEMENT.

Ceux des vicomtes ont deux bandes ou bords & demi; ceux des comtes, trois; ceux des marquis, trois & demi, & ceux des ducs, quatre. *Larrey.*

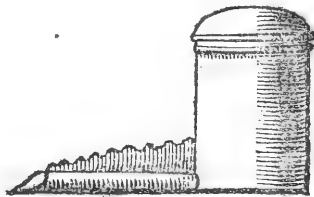
ROCHET, f. m. (*Manufact.*) on appelle ainsi chez les marchands de soie, chez les manufacturiers & ouvriers en étoffes d'or, d'argent & de soie, & chez les teinturiers en soie, laine & fil, des bobines plus grosses & plus courtes que les bobines ordinaires. C'est sur ces *rochets* que tous ces marchands & ou-

Tome XIV.

vriers devident leurs soies ou pour les vendre, ou pour les employer; ou pour leur donner quelque préparation de teinture. *Dict. de Commerce. (D. J.)*

ROCHET, (*Horlogerie.*) nom que les Horlogers donnent à une roue dont les dents ont une figure à-peu-près semblable à celle d'une crémaillère de cheminée. Ces sortes de roues sont ordinairement d'usage dans les encliquetages & dans les échappemens des pendules. Voyez ÉCHAPPEMENT, ENCLIQUE-TAGE, &c. & les fig. dans nos Planches de l'Horlogerie, qui représentent des *rochets* d'échappement, & d'autres figures qui représentent des *rochets* d'encliquetage.

ROCHOIR, f. m. (*Orfèvr.*) instrument à l'usage de presque tous les ouvriers qui emploient les métaux. C'est une petite boîte de cuivre ronde, & élevée à-peu-près comme la moitié d'un étui rond; il y a un couvercle, & au-bas un trou auquel est adapté un tuyau sur lequel est une petite bande de métal crenée. Dans le corps de la boîte est renfermé le borax pulvérisé, & on fait tomber cette poudre sur les parties que l'on veut rocher ou saupoudrer de borax, en faisant passer son ongle le long des crans de la petite bande crenée, & en dirigeant le tuyau sur les places où l'on a besoin de borax.



ROCKET, f. m. (*Hist. d'Angleterre.*) on appelle *rockets* en anglois les mantelets que portent aux jours de cérémonie les pairs seans au parlement. Ceux des vicomtes ont deux bordures & demi, ceux des comtes trois, ceux des marquis trois & demi, & ceux des ducs quatre. Ce mot vient peut-être de *rocchus*, qui est employé pour *tunica* chez les écrivains latins du moyen âge, ou, si l'on veut, de *rock*, mot teutonique qui signifioit une robe, une tunique. (*D. J.*)

ROCOU ou ROCOURT, f. m. (*Botan.*) arbre exotique cultivé dans toutes les îles de l'Amérique. Il est nommé *orleana seu orellana foliulis lapaceis*, par Herman; *Cat. Hort. Lugd. Bat. 464. Pluk. Almag. 292. Phytog. 209. f. 4. Orleana seu orellana sive urucu*, *Parad. Prod. 357. urucu*; Pison, éd. 1648, 65, éd. 1658, 133. *Cat. Jam. 150. hist. 2. 52. urucu Brasiliensibus*; Marcgr. 61. *Kaiabaka, duburi. Ger. Emac. 1554. Archiotl, seu medicina tingendo apta*, Hern. 74. *Arbor mexicana, fructu castaneæ, coccifera*, C. B. Pin. 419. Raii, *hist. 2. 1771. Jons. Deudr. 119. Bixa oviedi*, J. B. 1. 440. *metella Americana maxima tinctoria*; Tourn. *Inst. 242. Boerh. Ind. A. 208. arbor finium regundorum*, *Scalig. Arnotio. Dale.*

Cet arbre est de moyenne grandeur; il pousse de son pié plusieurs tiges droites, rameuses, couvertes d'une écorce mince, unie, pliante, flexible, brune en-dehors, blanche en-dedans; son bois est blanc, facile à rompre; ses feuilles sont placées alternativement, grandes, larges, pointues, lisses, d'un beau verd, ayant en-dessous plusieurs nervures roussâtres; ses feuilles sont attachées à des queues longues de deux ou trois doigts.

Ses rameaux portent deux fois l'année en leurs sommités des bouquets composés de plusieurs petites têtes ou boutons de couleur brune roussâtre; ces boutons s'épanouissent en des fleurs à cinq pétales, disposées en rose, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant sur l'incarnat, sans odeur & sans goût; cette fleur est soutenue par un calice à cinq feuilles, qui tombent à mesure que la fleur s'épanouit: au milieu de cette fleur il y a une espèce de houe composée

R r ij

d'un grand nombre d'étamines ou filets jaunes dans leur base, & d'un rouge purpurin dans leur partie supérieure; chacune de ces étamines est terminée par un petit corps oblong, blanchâtre, sillonné & rempli d'une poussière blanche: le centre de la houe est occupé par un petit embryon qui est attaché fortement à un pédicule fait en soncoupe, & échancré légèrement en cinq parties; ce pédicule sert de second calice, à la fleur à la place du premier qui est tombé: cet embryon est couvert de poils fins, jaunâtres, & surmonté d'une manière de petite trompe fendue en deux levres en sa partie supérieure.

L'embryon en croissant devient une gouffe ou un fruit oblong ou ovale pointu à son extrémité, applati sur les côtés, ayant à-peu-près la figure d'un mirobolan, long d'un doigt & demi ou de deux doigts, de couleur tannée, composé de deux gouffes, hérissées de pointes d'un rouge foncé, moins piquantes que celles de la châtaigne, de la grosseur d'une grosse amande verte.

Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre, & il s'ouvre à la pointe en deux parties qui renferment environ soixante grains ou semences partagées en deux rangs; ces grains sont de la grosseur d'un petit grain de raisin, de figure pyramidale, attachés & rangés les uns contre les autres par de petites queues à une pellicule mince, lisse & luisante, qui est étendue dans toute la cavité de chacune de ces gouffes; ces mêmes grains sont couverts d'une matière humide, très-adhérente aux doigts lorsqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un beau rouge, d'une odeur assez forte; la semence séparée de cette matière rouge est dure, de couleur blanchâtre, tirant sur celle de la corne. Cet arbre croît en abondance dans la nouvelle Espagne & dans le Brésil.

Les sauvages de l'Amérique le cultivent même avec grand soin, à cause des utilités qu'ils en retirent. Il sert à orner leur jardin, & le devant de leurs cases ou habitations. Ils emploient son écorce pour faire des cordages; ils mettent de ses feuilles tendres dans leurs fausses, pour leur donner du goût & leur communiquer une couleur de safran. Ils tirent une couleur rouge des graines qu'ils délayent dans l'huile de carapa, & s'en peignent le corps ou le visage, sur-tout dans les jours de réjouissance.

Les Européens qui habitent le Brésil & les îles Antilles font par art de la même graine une pâte qui est d'usage en teinture, & qu'on nomme pareillement *rocou*. Voyez *ROCOU*, *Teinture*. (D. J.)

ROCOU, ou **ROUCOU** ou **ROCOURT**, (*Teint.*) pâte sèche ou extrait qu'on a tiré, soit par infusion, soit par macération des graines contenues dans la gouffe de l'arbre, nommé pareillement *rocou*, & qu'on a décrit dans l'article qui précède. La pâte sèche dont nous parlons vient d'Amérique, & est une des couleurs que fournit le petit teint.

On connoît que la gouffe qui donne la graine est mûre lorsqu'elle s'ouvre d'elle-même sur l'arbre; alors on la cueille, & l'on en prépare la pâte ou l'extrait en pilant les grains des gouffes avec tout ce qui les environne; on les fait dissoudre dans l'eau, & on coule cette liqueur par un crible; ensuite on la verse dans des chaudières, on la fait bouillir; elle jette une écume qu'on recueille soigneusement, & qu'on met dans une autre chaudière pour y être réduite sur le feu en consistance & en pâte, dont on fait des pains tels que nous les recevons en Europe. Mais il est à propos d'indiquer en détail toute cette opération; je l'emprunterai du P. Labat qui nous l'a donnée fort exactement dans son voyage d'Amérique.

Mais il est à propos d'indiquer la manière dont on cultive & dont on fait le *rocou* aux îles Antilles françaises. Je tirerai cette manière des voyages du P. Labat, imprimée en 1722.

Le *rocou*, dit-il, peut se planter depuis le mois de Janvier jusqu'à la fin de Mai; mais soit que le plantage s'en fasse tard ou de bonne heure, l'arbre n'en produit pas plutôt. Il se plante à la manière des pois ou du mil, c'est-à-dire qu'après avoir bien nettoyé la terre, on y fait de petits trous avec la houe, dans lesquelles on jette deux ou trois graines au plus. La distance ordinaire qui suffit pour chaque plan est de quatre piés en carré: à l'égard de la culture, elle se fait comme aux autres arbres, à l'exception que quand il s'élève trop haut, on le châtre pour l'épaissir & pour l'entretenir en buisson.

La récolte du *rocou* se fait deux fois l'année, savoir à la S. Jean & à Noël. On le distingue comme en deux espèces; l'un qu'on nomme *rocou* verd, & l'autre *rocou* sec. Le premier est le *rocou* qu'on cueille aussi-tôt que quelque cosse d'une grappe commence à sécher & à s'ouvrir; le second est celui où dans chaque grappe il se trouve plus de cosses sèches que de vertes. Ce dernier peut se garder six mois; l'autre ne peut guère durer que quinze jours; mais il rend un tiers plus que le *rocou* sec, & le *rocou* qu'il produit est plus beau.

Le *rocou* sec s'écale en le battant, après l'avoir exposé au soleil & l'avoir remué quelque tems: à l'égard du *rocou* verd, il ne faut pour l'écaler que rompre la cosse du côté de la queue, & le tirer en-bas avec la peau qui environne les graines, sans s'embarasser de cette peau.

Après que les graines sont écalées, on les met successivement dans divers canots de bois faits tout d'une pièce, qui ont différens noms, suivant leurs différens usages.

Le premier canot s'appelle *canot de trempe*; le second, *canot de pile*; le troisième, *canot à ressuier*; le quatrième, *canot à l'eau*; & enfin le cinquième, *canot à laver*. Il y en a aussi un sixième qu'on appelle *canot de garde*, mais qui n'est pas toujours nécessaire; un autre qui se nomme *canot de passe*, & un huitième qu'on nomme *canot aux écumes*.

La graine se met d'abord à sec dans le canot de trempe, où on la concasse légèrement avec un pilon; après quoi on remplit le canot d'eau bien claire & bien vive, à huit ou dix pouces près du bord. Il faut cinq barrils d'eau sur trois barrils de graine. Le tems qu'elle doit rester dans le canot de trempe est ordinairement de huit à dix jours, pendant lesquels on a soin de remuer deux fois par jour avec un rabet, un demi-quart d'heure environ à chaque fois; on appelle *première eau* celle qui reste dans le canot de trempe, après qu'on en a tiré la graine avec des paniers.

Du canot de trempe, la graine passe dans le canot de pile, où elle est pilée à force de bras avec de forts pilons pendant un quart-d'heure ou davantage, en sorte que toute la graine s'en sente. Il faut que le canot de pile ait au-moins quatre pouces d'épaisseur par le fonds pour mieux soutenir les coups de pilons. On met de nouvelle eau sur la graine lorsqu'elle est pilée, qui doit y demeurer une ou deux heures, après quoi on la passe au panier en la frottant avec les mains, ensuite on la repile encore pour y remettre l'eau. L'eau qui reste de ces deux façons se nomme la *seconde eau*, & se garde comme la première.

Après cette façon, on met la graine dans le canot, qu'on appelle *canot à ressuier*, où elle doit rester jusqu'à ce qu'elle commence à moisir, c'est-à-dire près de huit jours. Pour qu'elle se ressuie mieux, on l'enveloppe de feuilles de balisier.

Après qu'elle a ressué, on la pile de nouveau, & on la laisse tremper successivement dans deux eaux, qui s'appellent les *troisièmes eaux*. Quelques-uns tâchent d'en tirer une quatrième eau; mais cette dernière eau n'a plus de force, & peut tout-au-plus servir à tremper d'autres graines.

Quand toutes les eaux sont tirées, on les passe séparément avec un hébichet, en mêlant un tiers de la première avec la seconde, & deux tiers avec la troisième. Le canot où se passent les eaux s'appelle *canot de passe*; & on appelle *canot à laver* un canot plein d'eau, où ceux qui touchent les graines se lavent les mains, & lavent aussi les paniers, les hébichets, les pilons, & autres instrumens qui servent à faire le *rocou*. L'eau de ce canot, qui prend toujours quelque impression de couleur, est bonne à tremper les graines.

L'eau passée deux fois à l'hébichet se met dans une ou plusieurs chaudières de fer, suivant la quantité qu'on en a; & en l'y mettant, elle se passe encore à travers d'une toile claire & souvent lavée.

Quand l'eau commence à écumer, ce qui arrive presque aussi-tôt qu'elle sent la chaleur du feu, on enlève l'écume qu'on met dans le canot aux écumes, ce qu'on réitère jusqu'à ce qu'elle n'écume plus: si elle écume trop vite, on diminue le feu. L'eau qui reste dans les chaudières, quand l'écume en est levée, n'est plus propre qu'à tremper les graines.

On appelle *batterie* une seconde chaudière, dans laquelle on fait cuire les écumes pour les réduire en consistance, & en faire la drogue qu'on nomme *rocou*. Il faut observer de diminuer le feu à mesure que les écumes montent, & qu'il y ait continuellement un negre à la batterie qui ne cesse presque point de les remuer, crainte que le *rocou* ne s'attache au fond ou bords de la chaudière.

Quand le *rocou* saute & petille, il faut encore diminuer le feu; & quand il ne saute plus, il ne faut laisser que du charbon sous la batterie, & ne lui plus donner qu'un léger mouvement; ce qu'on appelle *veffer*.

A mesure que le *rocou* s'épaissit & se forme en masse, il le faut tourner & retourner souvent dans la chaudière, diminuant peu-à-peu le feu, afin qu'il ne brûle pas; ce qui est une des principales circonstances de sa bonne fabrique, sa cuisson ne s'achevant guère qu'en dix ou douze heures.

Pour connoître quand le *rocou* est cuit, il faut le toucher avec un doigt qu'on a auparavant mouillé; & quand il n'y prend pas, sa cuisson est finie. En cet état, on le laisse un peu durcir dans la chaudière avec une chaleur très-moderée en le tournant de tems en tems, pour qu'il cuise & seche de tous côtés, ensuite de quoi on le tire; observant de ne point mêler avec le bon *rocou* une espèce de gratin trop sec qui reste à fond, & qui n'est bon qu'à repasser avec de l'eau & des graines.

Le *rocou*, au sortir de la batterie, ne doit pas d'abord être formé en pain, mais il faut le mettre sur une planche en manière de masse plate, & l'y laisser refroidir huit ou dix heures, après quoi on en fait des pains; prenant soin que le negre qui le manie se frotte auparavant légèrement les mains avec du beurre frais, ou du sain-doux ou de l'huile de palme-christi.

Les pains de *rocou* sont ordinairement du poids de deux ou trois livres, qu'on enveloppe dans des feuilles de balisier. Le *rocou* diminue beaucoup, mais il a acquis toute sa diminution en deux mois.

Quand on veut avoir de beau *rocou*, il faut employer du *rocou* verd, qu'on met tremper dans un canot aussi-tôt qu'on l'a cueilli de l'arbre; alors sans le battre ni le piler, mais seulement en le remuant un peu & en frottant les graines entre les mains, on le passe sur un autre canot. Après cette seule façon, on leve de dessus l'eau une espèce d'écume qui surnage; on la fait épaissir à force de la battre avec une espèce d'espatule, & finalement on le seche à l'ombre. Ce *rocou* est fort bon, mais on n'en fabrique que par curiosité, à cause du peu de profit.

La manière de faire le *rocou* chez les Caraïbes est encore plus simple; car on se contente d'en prendre les graines au sortir de la gouffe, & de les frotter entre les mains qu'on a auparavant trempées dans de l'huile de carapat. Quand on voit que la pellicule incarnate s'est détachée de la graine, & qu'elle est réduite en une pâte très-fine, on la racle de dessus les mains avec un couteau pour la faire sécher un peu à l'ombre; après quoi lorsqu'il y en a suffisamment, on en forme des pelotes grosses comme le poing, qu'on enveloppe dans des feuilles de cachibou. C'est avec cette sorte de *rocou*, mêlé d'huile de carabat, que les Caraïbes se peignent le corps, soit pour l'embellir, soit pour se garantir de l'ardeur du soleil & de la piquure des moustiques. Ils s'en servent encore pour colorer leur vaisselle de terre.

La pâte de *rocou* donne une couleur orangée presque semblable à celle du fustet, & aussi peu solide: c'est une des couleurs qu'on emploie dans le petit teint. On fait dissoudre le *rocou* pulvérisé, où on a mis auparavant un poids égal de cendres gravelées, & on y passe ensuite l'étoffe. Mais quoique ces cendres contiennent un tartre vitriolé tout formé, les parties colorantes du *rocou* ne sont pas apparemment propres à s'y unir, & la couleur n'en est pas plus assurée. On tenteroit même inutilement de lui donner de la solidité, en préparant l'étoffe par le bouillon de tartre & d'alun.

On doit choisir le *rocou* le plus sec & le plus haut en couleur qu'il est possible, d'un rouge ponceau, doux au toucher, facile à s'étendre; & quand on le rompt, d'une couleur en-dedans plus vive qu'au-dehors; on l'emploie quelquefois pour donner de la couleur à la cire jaune. (D. J.)

ROCOUB ALCACOUSAG, (*Fête orientale*.) ces deux mots *rocoub alcacousag*, signifient la cavalcade du vieillard: c'est le nom d'une fête que les anciens Persans célébroient à la fin de l'hiver. Dans cette fête un vieillard chauve monté sur un âne, & tenant un corbeau d'une main, couroit par la ville & par les places en frappant d'une baguette ceux qu'il rencontroit dans sa route. D'Herbelot. (D. J.)

ROCOULER, v. n. (*Gramm.*) ce mot exprime le cri du pigeon.

ROCQ, f. m. (*Tisserands*.) autrement *rot*, & *peigne*. C'est une des principales pièces du métier des ouvriers qui travaillent de la navette.

ROCROY, (*Géog. mod.*) ville de France, dans la Champagne, au Rhételois, à deux lieues & demi de la Meuse, sur les confins du Hainaut, à 12 lieues au nord de Rhetel, dans une plaine environnée de forêts. Elle est fortifiée de cinq bastions, & a un état major: ce fut dans cette plaine que le prince de Condé, alors duc d'Enguien, & âgé de 22 ans, gagna le 19 Mars 1643 sur les Espagnols, une fameuse bataille fort chantée par tous nos poètes. Long. 22. 12. latit. 49. 56. (D. J.)

RODA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la Catalogne, sur le Tech, à 2 lieues de Vich, du côté du nord. On croit que c'est l'ancienne *Bacula* de Polybe, XI. xix. p. 890. & de Tite-Live, livre XXVIII. c. xij. (D. J.)

RODAGE, f. m. terme de coutume, *rodaticum*, dans les capitules, liv. VI. article 219; c'est le droit que le seigneur péager prenoit pour une charrette vuide ou chargée de marchandises passant par le chemin royal, outre le péage dû pour raison de la marchandise. De Lauriere. (D. J.)

RODAS, (*Géog. mod.*) forteresse des Indes, au royaume de Bengale, sur une montagne: c'est une des fortes places de l'Asie, qui appartient aujourd'hui au grand Mogol. Latit. 15. 20. (D. J.)

RODE, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, au royaume de Naples. Voyez RODIA. (D. J.)

RODE de poupe, & RODE de proue, (*Marinè.*) c'est dans une galere, ce qu'on appelle l'étambord & l'atrave dans un vaisseau. Voyez GALERE.

RODE-MACHEREN, ou RODEMARCK, (*Géog. mod.*) ville des Pays-bas, dans le duché de Luxembourg, entre Luxembourg & Thionville, avec un fort château que les François, sous les ordres du duc de Guise, pillèrent en 1639: elle dépend de la maison d'Autriche. *Long.* 24. *latit.* 46. 35. (*D. J.*)

RODER, v. act. *terme d'Armurier*; c'est tourner dans un calibre double cette piece de la platine des armes à feu, que l'on appelle la noix. *Richalet.* (*D. J.*)

RODEZ, (*Géog. mod.*) ville de France, dans le gouvernement de Guyenne, capitale du Rouergue, sur une colline, au pié de laquelle passe l'Aveyron, à 10 lieues d'Albi, à 20 de Toulouse, & à 130 de Paris. *Long.* suivant Cassini, 19. 37'. 30". *latit.* 44. 20'. 40".

Il y a dans cette ville sénéchaussée, préfidial, & élection; l'évêché étoit établi dès l'an 450, & a été suffragant de l'archevêché de Bourges, jusqu'à l'érection de celui d'Albi, sous lequel il est à présent. Il vaut au-moins quarante mille livres de revenu à l'évêque, qui est en partie seigneur de la ville, & prend la qualité de comte de Rodez; son diocèse renferme environ 450 paroisses.

La cathédrale est un édifice gothique, mais assez beau; son clocher bâti en pierres de taille, est renommé pour sa hauteur. Le chapitre est considérable, étant composé de quatre archidiaconés, quatre personnat, & vingt-quatre chanoines; les canonicats valent 12 à 1500 livres annuelles communes, & les archidiaconats sont encore meilleurs.

Mais la ville de Rodez est vilaine; les rues sont étroites, sales, & la plupart en pente; les maisons sont aussi fort mal bâties; on y compte environ six mille âmes. Il s'y tient quatre foires par an, où l'on vend beaucoup de mules & de mulets pour l'Espagne; ce qui fait un commerce assez considérable, outre les toiles grises & les serges qu'on débite en Languedoc.

Rodez se nomme en latin *Segodunum*, *Segodunum Rectenorum*, *Ruteni*, & *urbs Rutena*. Ptolomée connoît le nom de *Segodunum*, qui est aussi marqué dans la carte de Peutinger; & par-là on voit que ce nom étoit encore en usage au commencement du v. siècle; mais Grégoire de Tours, & ceux qui l'ont suivi, ne se servent que du mot *Ruteni*, qui est le nom du peuple.

Deux jésuites, le P. Annat, & le P. Ferrier, tous deux consécutivement confesseurs de Louis XIV. tous deux auteurs de plusieurs livres contre les Jansénistes, sont nés à Rodez, ou du-moins pour ce qui regarde le P. Annat, dans le diocèse de cette ville: leurs nombreux écrits polémiques sont morts avec eux.

Mais M. Amelot de la Houffaye rapporte un trait honorable à la mémoire du P. Ferrier: un chanoine de Bourges appelé Perrot, parent du P. Bourdaloue, lui écrivit une lettre par laquelle il tâchoit de l'engager de demander au roi, que les évêques qui seroient nommés à l'avenir par sa majesté, eussent à recevoir lors de leur sacre, de la main de son confesseur, la croix pectorale & l'anneau nuptial, & à payer au confesseur une certaine somme, à proportion du revenu des évêchés.

Le P. Ferrier en donnant cette lettre à lire à M. Amelot, lui dit: «Voilà un homme qui me propose de lever une nouvelle annate sur les évêchés futurs; je songeois à lui procurer quelque petite abbaye, mais puisqu'il a perdu l'esprit, il n'aura rien». (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

RODIA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, au

royaume de Naples, sur la côte de la Capitanate, c'est la ville *Hyrium* ou *Vreum* des anciens; son terroir produit des fruits excellents. Le golfe de Rodia qui fait une partie du golfe de Venise, est sur la côte de la Pouille. C'est de ce golfe que partit le pape Alexandre III. avec treize galeres, pour aller à Venise se réconcilier avec l'empereur Frédéric Barberousse. (*D. J.*)

RODIGAST, f. m. (*Mythol.*) divinité des anciens Germains qui portoit une tête de bœuf sur la poitrine, un aigle sur la tête, & tenoit une pique de la main gauche. (*D. J.*)

RODOSTO, ou RODOSTA, ou RODESTO, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie européenne, dans la Romanie, sur la côte de la mer de Marmora, au fond d'un petit golfe de même nom, à 6 lieues au sud-ouest d'Héraclée, & à 24 de Constantinople; les Grecs y ont quelques églises, & les Juifs deux synagogues; son port lui procure l'avantage d'un commerce assez considérable. *Long.* 45. 10. *lat.* 40. 54. (*D. J.*)

RODOUL, f. m. arbrisseau dont la feuille sert aux Teinturiers pour le noir.

RÖMER, (*Hist. mod.*) c'est ainsi que l'on nomme à Francfort sur le Mein, l'hôtel-de-ville; il est fameux dans toute l'Allemagne, parce qu'on y conserve la bulle d'or de l'empereur Charles IV. qui est la loi fondamentale de l'empire germanique.

ROÉ-NEUG, (*Mesure de longueur*) c'est la plus grande des mesures pour les distances & les longueurs, qui soit d'usage dans le royaume de Siam; c'est proprement la lieue siamoise, qui est d'environ deux mille toises de France. *Voyage de Siam.* (*D. J.*)

ROER, prononcez ROURE, (*Géog. mod.*) nom de deux rivières d'Allemagne; l'une au-deçà du Rhin, prend sa source aux confins du Luxembourg, mouille les villes de Gemund, Duren & Juliers, & va se jeter dans la Meuse, à Ruremonde; l'autre, Roer, coule dans le cercle de Westphalie; elle a sa source aux confins du comté de Waldeck, parcourt le comté de la Marck, & se perd dans le Rhin, à Duisbourg. (*D. J.*)

ROETACES, (*Géog. anc.*) fleuve d'Asie; il couloit au voisinage de l'Arménie, & c'étoit, selon Stabon, *liv. XI. p. 500.* un des fleuves navigables qui se jettoient dans le Cyrus. (*D. J.*)

RÖUX, ou LE RÖULX; (*Géog. mod.*) petite ville des Pays-bas dans le Hainaut, entre Soignies au nord, & Binche au midi. Cette petite ville fut érigée en comté par Charles-quin, en faveur de la maison de Croy. *Long.* 21. 44. *lat.* 50. 28. (*D. J.*)

ROGA, f. f. (*Hist.*) étoit autrefois un présent que les Augustes ou empereurs faisoient aux sénateurs, aux magistrats, & même au peuple; & que les papes ou patriarches faisoient à leur clergé. Voyez DON.

Ce mot vient du latin *erogare*, donner, distribuer; selon d'autres, il vient de *rogo*, je demande; c'est pour cela, dit-on, que S. Grégoire le grand appelloit ces distributions *precaria*, parce qu'on les demandoit pour les avoir. D'autres le font venir du mot grec *ρογος*, qui signifie quelquefois du blé, parce que ce présent consistoit anciennement dans une distribution de blé qu'on faisoit au peuple, aux soldats, &c.

Les empereurs avoient coutume de distribuer ces présents le premier jour de l'année, ou le jour de leur naissance, ou le jour de la fête de la ville où ils étoient; les papes & les patriarches les distribuoient dans la semaine de la passion. L'usage de ces présents ou largesses, fut introduit à Rome, par les tribuns du peuple, qui vouloient par ce moyen gagner la populace & la mettre dans leurs intérêts. Les empereurs se conformèrent à cette coutume, & firent aussi de pareilles distributions au peuple & même aux

soldats, qui par cette raison sont appelés *ρογαιοι* par les auteurs grecs du moyen âge. Voyez CONGIAIRE & DONATIF. *Roga* signifie aussi la paye qu'on donne aux soldats.

ROGALES, f. f. pl. (*Littérat.*) nom qu'on donnoit sous l'empire romain aux jours destinés aux distributions du prince. On appelloit aussi *rogale* le registre dans lequel on écrivoit les noms de ceux auxquels la *roga* ou donatif du prince, se distribuait, & où l'on marquoit aussi l'objet & la quantité de ce qu'on devoit leur donner. (*D. J.*)

ROGAT, f. m. terme de *Jurisprud. ecclési.* qui répond à peu près à ce qu'on appelle en cour laïe, *commission rogatoire*. Voyez ROGATOIRE.

C'est une prière qu'un official ou autre juge d'église, fait à un autre, pour qu'il lui soit permis de faire ajourner un sujet d'un autre diocèse, par devant l'ordinaire du réquerant, pour raison d'un mariage commencé avec une personne domiciliée dans le diocèse où il entend le faire ajourner. Celui à qui la lettre ou prière s'adresse, n'est pas obligé d'y déférer.

ROGATIO legis, (*Hist. Rom.*) terme qui signifioit dans la jurisprudence romaine, la demande que faisoient les consuls ou les tribuns au peuple romain, lorsqu'ils vouloient faire passer une loi. Voyez LOI.

Voici les termes dans lesquels on faisoit cette demande; par exemple: *voulez-vous ordonner qu'on fasse la guerre à Philippe?* Le peuple répondoit: *le peuple romain ordonne qu'on fasse la guerre à Philippe*, & cette réponse s'appelloit *decretum*, decret ou résolution.

Le mot *rogatio* est souvent en usage pour exprimer le decret même, & pour le distinguer du *senatus consulte*, ou decret du sénat. Voyez SENATUS CONSULTE.

Souvent aussi *rogatio* est pris dans le même sens que *loi*, parce qu'il n'y avoit point de lois établies chez les Romains, qui n'eussent été précédées de ces sortes de demandes, autrement elles étoient nulles.

ROGATIONS, f. f. pl. (*Hist. ecclési.*) prières publiques qui se font dans l'église romaine pendant les trois jours qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascension. On les appelle ainsi à cause des prières & processions qu'on fait ces jours-là, pour demander à Dieu la conservation des biens de la terre, & on les consacre aussi par la pénitence & l'abstinence des viandes. Voyez PROCESSION.

On rapporte l'institution des *rogations* à S. Mammert, évêque de Vienne en Dauphiné, qui, en 474, selon quelques-uns, & en 468, selon d'autres, assembla plusieurs évêques de la province pour implorer la miséricorde divine, pendant trois jours, & lui demander la cessation des tremblemens de terre, & des ravages causés par des bêtes féroces. Les jeûnes & les prières de trois jours qui avoient fait cesser ces fléaux, furent continués depuis comme un préservatif contre de pareilles calamités. Le concile d'Orléans, en 511, ordonna que les *rogations* s'observeroient par toute la France; cet usage passa en Espagne vers le commencement du VII^e siècle; mais les trois jours des *rogations* dans ce pays, étoient le jeudi, le vendredi, & le samedi après la Pentecôte. Elles ont été reçues plus tard en Italie; Charlemagne & Charles-le-Chauve firent des lois pour défendre au peuple de travailler ces jours-là, & elles ont été observées long-tems dans l'église gallicane. On a appelé les processions des *rogations* *petites litanies* ou *litanie gallicane*, parce qu'elles avoient été instituées par un évêque des Gaules, pour les distinguer de la *grande litanie* ou *litanie romaine*, qui est la procession qu'on fait le 25 d'Avril, jour de S. Marc, qui a pour auteur le pape S. Grégoire le grand. Les Grecs & les Orientaux ne savent ce que c'est que *rogations*.

Elles avoient lieu en Angleterre avant le schisme,

& il y en reste encore quelques vestiges; car c'est encore la coutume dans la plupart des paroisses, d'en aller faire le tour en se promenant les trois jours qui précèdent l'ascension, mais on ne le fait pas processionnellement ni par dévotion.

ROGATOIRE, *Commission*; en terme de palais, est la commission qu'un juge adresse à un autre juge qui lui est subordonné. Voyez COMMISSION.

ROGATOIRES, (*Antiq. rom.*) on nommoit ainsi chez les Romains, ceux qui dans les comices par centuries, redemandoient les tablettes aux citoyens, *tabellæ rogabant*; ou ceux qui tenoient le panier dans lequel les citoyens mettoient les billets de leurs suffrages; ceux qu'on appelloit *custodes*; tiroient les tablettes ou billets du panier; & par des points qu'ils marquoient sur une autre tablette, ils comptoient les suffrages; c'est pour cela que les avis de chacun en particulier, étoient appelés *puncta*; alors ce qui étoit décidé à la pluralité des voix, étoit déclaré hautement par un crieur public. (*D. J.*)

ROGIANO, (*Géog. mod.*) bourg d'Italie, dans la Calabre citérieure, sur la rive droite de l'Isauro, à quelques milles de Cosenza. On prétend que c'est la ville *Vergæ* des Brutiens.

Quoi qu'il en soit, c'est un bourg illustré par la naissance de Jean-Vincent Gravina, célèbre jurisconsulte d'Italie, mort en 1718, âgé de 54 ans. Il a enrichi le public de ses productions en italien & en latin; mais on estime sur-tout ses *Originum juris civilis libri tres, quibus accessit de romano imperio liber singularis*. Lipsiæ 1717. 2. tom. in-4°. On fait aussi beaucoup de cas de son *specimen prisçi juris*, c'est-à-dire *image de l'ancien droit*.

L'auteur, après avoir marqué dans ce dernier ouvrage, l'origine de l'autorité souveraine, qui est le consentement des particuliers, & qui doit par conséquent avoir pour but leur bonheur, il décide que lorsque le pouvoir souverain se détourne de ce but, & cherche à établir les avantages d'un seul, ou de plusieurs, aux dépens du bonheur public, comme cela ne se peut faire qu'au préjudice des particuliers, le pouvoir souverain revient à sa source, & chacun rentre dans ses droits, parce que le consentement des particuliers sur lequel ce pouvoir est fondé, est absolument éloigné de la tyrannie; il résulte de là, selon lui, qu'il est permis d'arracher la république des mains d'un tyran, pour empêcher que les biens des peuples ne soient sacrifiés aux débordemens d'un pouvoir injuste; car, continue-t-il, la liberté est une chose sainte, sacrée, & de droit divin; Dieu l'ayant si intimement unie à l'essence de la nature humaine, qu'on ne peut l'attaquer sans injustice, la forcer sans impiété, s'en rendre maître sans crime; *ut eam tentare scelus sit, impium circumvenire, occupare nefarium*. Il faut que M. Gravina ait été bien hardi pour tenir à Rome un langage aussi fort sur la liberté, que celui qu'on tient dans les pays où elle regne le plus. On trouvera d'autres détails sur cet écrivain dans le *Giornale de litterati*, tom. XXXIV. (*D. J.*)

ROGMÉ, f. f. terme de Chirurgie; espèce de fracture du crâne, qui consiste en une fente superficielle. c'est un mot grec qui signifie fente, fêlure. Voyez PLAYE DE TÊTE, TRÉPANNER. (*Y*)

ROGNE, f. f. (*Charpent.*) c'est dans le langage des ouvriers charpentiers, la mouffe qui vient sur le bois, & qui le gâte.

ROGNE, (*Géog. mod.*) bourg de France en Provence, près d'Aix, uniquement remarquable par la naissance d'Antoine Pagi, religieux franciscain, & l'un des habiles critiques du xvij. siècle. Il mourut à Aix en 1699, à 75 ans. Son principal ouvrage latin est une critique des annales de Baronius, où en suivant ce cardinal année par année, il a rectifié une infinité d'erreurs qu'il a commises, soit dans la chro-

nologie, soit dans les faits. L'ouvrage du p. Pagi est en 4 vol. in-fol. & lui a valu une pension du clergé de France. (D. J.)

ROGNE-PIE, f. m. (Maréchalerie.) outil de maréchal; c'est un morceau d'acier tranchant d'un côté, avec un dos de l'autre, pour couper la corne qui débord le fer, lorsqu'il est broché, ou pour couper, avant que de river les cloux, le peu de corne qu'ils ont fait éclater en la perçant. *Soleysfel.* (D. J.)

ROGNER, v. act. (Gram.) c'est ôter à une chose, ou de sa longueur, ou de sa largeur, ou de son poids. On *rogne* les monnoies; on *rogne* des manches trop longues; on *rogne* un bâton, une canne; on *rogne* une branche d'arbre, la vigne. Il se prend au figuré, comme dans cette façon de parler proverbiale: taillez, *rognez*, comme il vous plaira, je ne m'en mêle pas.

ROGNER la chandelle, c'est, lorsque la chandelle est finie, poser le bout d'en-bas sur une plaque de cuivre qui est faite en forme d'auge, & est un peu en pente, sous laquelle il y a du feu, pour faire fondre le suif qui est de trop. *Voyez les Pl.*

ROGNER, (Jardinage.) il faut modérément *rogner* les racines des arbres, seulement les rafraîchir.

ROGNER les livres, les Relieurs appellent *rogner les livres*, ôter la superficie des marges qui est toujours brute & inégale. On *rogne* les livres à trois fois & de trois côtés, à commencer par le haut du volume qu'on appelle la tête; avant de *rogner* cette partie, il faut coucher la presse à *rogner* sur le porte-presse. *Voyez PRESSE à rogner* & PORTE-PRESSE. Puis on a soin de rabaisser les deux côtés du carton pour en *rogner* les extrémités avec la marge; puis mettant deux bandes d'un carton fort à côté du volume dont celle à gauche excède le bord, & celle à droite est juste à l'endroit où l'on veut *rogner*, on coule ce livre & les cartons entre les deux pièces de la presse à *rogner* que l'on serre avec les deux vis également; ensuite on passe le fust dans la rainure de la tringle qui est sur la pièce de derrière de la presse à *rogner*, & en le conduisant du long de la presse, on coupe avec le couteau, en serrant toujours la vis du fust, à fur & mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au carton élevé qui est contre la pièce de derrière. Cela fait, on frotte avec les rognures la tranche qu'on vient de *rogner*, pour en ôter ce qui auroit pu y rester; puis on fort le livre de la presse avec les deux bandes de carton, & prenant un compas, on mesure sur une page du livre l'endroit où l'on doit *rogner* le bas que l'on marque sur le carton avec la pointe du compas, en laissant une hauteur pour les chasses du carton; cela fait, on prend le volume du côté où il doit être *rogne*, & abaissant les deux côtés du carton suffisamment pour les chasses, on met les deux bandes de carton, comme pour la première opération, en observant que la bande à droite soit bien juste aux trous du carton; puis on serre la presse, & l'on *rogne* la tranche d'en-bas, avec le même soin qu'on a eu pour la tranche du haut. Il faut bien observer que l'on donne aux deux côtés du carton la même hauteur, sans quoi une des chasses se trouvant plus haute que l'autre, cela feroit un effet très-désagréable. En troisième lieu, on *rogne* le livre sur le devant; ce qui s'appelle *faire la gouttière*. On mesure l'endroit où l'on doit *rogner*, avec la même exactitude que le bas, & on la marque avec la pointe du compas; puis au lieu des bandes de carton, on prend deux petites planches de bois d'hêtre, l'une plus large qu'on met derrière le livre, en laissant tomber le carton qui ne se *rogne* pas à ce moment, l'autre plus étroite qu'on met sur le devant du livre, juste aux trous qu'on a faits avec le compas. Ensuite de cela, l'ouvrier tenant ces deux planches fermes dans sa main, fait baisser adroitement les deux côtés

du livre, & élever le milieu, en sorte que mettant le livre dans la presse comme auparavant, & ayant rogné, il trouve sa gouttière toute faite, en retirant son livre où il ne reste plus que les cartons du devant à couper. Outre le compas, l'ouvrier doit avoir toujours près de sa presse qui est sur le porte-presse, une pierre à éguiser son couteau & une cheville de fer pour serrer & desserrer les vis de sa presse. *Voyez FUST, PRESSE à ROGNER, COMPAS, TRANCHES. Voyez Pl. I. de la Relieuse, fig. C.*

ROGNEUR, f. m. (Monnaie.) celui qui rogne les espèces. Les *rogneurs* de pistoles sont punis de mort.

ROGNON, *voyez REIN.*

ROGNONS, (Hist. nat. Minéralogie.) on appelle mines en *rognons* celles qui se trouvent sans suite & sans continuité, mais qui sont par fragmens détachés & répandus dans la roche ou dans les couches de la terre. On les appelle plus communément *mines en marrons*. *Voyez MARRONS.*

ROGNURE, f. f. (Gram.) les portions qui ont été retranchées de la chose qu'on a rognée; les *rognures* du parchemin servent à faire de la colle; celle du papier, à faire du carton.

ROGOSNO, (Géog. mod.) petite ville de la grande Pologne, au palatinat de Posenie, entre Posenie & Nackle, environ à égale distance de l'une & de l'autre. (D. J.)

ROGUE, f. f. (Hist. du bas-empire.) *donationum munus*; ce mot s'est dit autrefois des donatifs, présents ou distributions que les empereurs faisoient quelquefois le premier jour de l'année, ou le jour de leur naissance, à des favoris, à des magistrats, à des officiers, & quelquefois au peuple. Quelques auteurs dérivent le mot *rogue* de *ργός*, qui signifie du blé, parce que les donatifs aux soldats se faisoient anciennement de blé.

ROGUE, RAVE ou RESURE, terme de pêche, est une sorte d'appât dont les pêcheurs se servent pour attirer le poisson, & le prendre ensuite lorsqu'il a mordu l'appât; cet appât consiste dans les œufs de maquereaux & de morues, que les pêcheurs qui font la pêche de ces deux sortes de poissons pour être salés, mettent dans des barils, & qu'ils vendent pour cet usage.

ROHACZOW, (Géog. mod.) ville de Pologne; dans le duché de Lithuanie, capitale d'un territoire du même nom, au confluent du Nieper & de l'Odrwa. Long. 49. 16. latit. 53. 10. (D. J.)

ROHAN, (Géog. mod.) bourg de France en Bretagne, au diocèse de Vannes, sur la petite rivière d'Oüste, à 12 lieues au nord de Vannes, avec titre de duché-pairie. Long. 14. 55. latit. 47. 56. (D. J.)

ROHANDRIANS, (terme de relation.) Flacourt dit qu'on appelle *rohandrians* à Madagascar, ceux d'entre les blancs qui dans la province d'Anossi sont élevés en dignité. Ils ont la peau rousse & les cheveux peu frisés. On choisit les chefs du pays dans cette race d'hommes, & ils jouissent seuls du privilège de pouvoir égorger les bêtes. On ne manque pas en Europe de bouchers dignes d'être *rohandrians*. (D. J.)

ROI, *voyez ROITELET.*

ROI ou MERE DES CAILLES, *voyez RASLE DE GENET.*

ROI DES VAUTOURS, VAUTOUR DES INDES, (Hist. nat. Ornitholog.) *vultur monachus*. Klein. Oiseau qui est à-peu-près de la grosseur d'un dindon femelle; il a deux piés trois pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; les ailes étant pliées s'étendent jusqu'au bout de la queue. La tête & le haut du cou sont couverts d'une peau unie, variée de différentes couleurs, telles que l'orangé, le brun, le rouge, le pourpre, &c.

On

On voit dans plusieurs endroits de cette peau des poils courts & noirs. Au-dessous de la partie nue du cou, il y a une espèce de collier formé par des plumes assez longues d'un cendré foncé : ce collier entoure le cou, & descend un peu vers la poitrine : le reste du cou, le dos & les petites plumes des ailes sont d'un blanc mêlé d'une légère teinte de rousâtre. Le croupion & les plumes du dessus de la queue ont une couleur noire. (Le roi des vautours qu'Ewards a décrit, avoit le croupion & les plumes du dessus de la queue blancs.) La poitrine, le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes du dessous de la queue & celles de la face inférieure des ailes sont blancs. La couleur des grandes plumes de l'aile est d'un noir changeant en un verd très-obscur ; les moyennes sont de la même couleur, & elles ont les bords extérieurs gris ; la queue est noire, le bec, les piés & les ongles sont rouges. On trouve cet oiseau à Cayenne. Derham l'a décrit sous le nom de *vautour des Indes*. Ornith. de M. Brisson, tom. I. Voyez OISEAU.

ROI, (Gouvern. polit.) Voici les vers qu'il faut graver sur la porte des palais des rois.

Hoc reges habent

*Magnificum & ingens, nulla quod rapit dies
Prodesse miseris, supplices fido lare protegere.*

Le plus beau présent que les Dieux puissent faire aux hommes, c'est d'un roi qui aime son peuple & qui en est aimé, qui se confie en ses voisins & qui a leur confiance, enfin qui par sa justice & son humanité fait envier aux nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de vivre sous sa puissance.

Les oreilles d'un tel roi s'ouvrent à la plainte. Il arrête le bras de l'oppressé : il renverse la tyrannie. Jamais le murmure ne s'élève contre lui ; & quand les ennemis s'approchent, le danger ne s'approche point. Ses sujets forment un rempart d'airain autour de sa personne ; & l'armée d'un tyran fuit devant eux comme une plume légère au gré du vent qui l'agite.

« Favori du ciel, dit le bramine inspiré, toi à qui les fils des hommes tes égaux, ont confié le souverain pouvoir ; toi qu'ils ont chargé du soin de les conduire, regarde moins l'éclat du rang que l'importance du dépôt. La pourpre est ton habillement, un trône ton siège : la couronne de majesté pare ton front : le sceptre de la puissance orne ta main ; mais tu ne brilles sous cet appareil qu'autant qu'il sert au bien de l'état.

Quant à l'autorité des rois, c'est à moi de m'y soumettre ; & c'est à l'auteur de *Télémaque* qu'il appartient d'en établir l'étendue & les bornes.

Un roi, dit-il, liv. V. p. 168 ; un roi peut tout sur les peuples : mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées s'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets : elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & sa modération, à la félicité de tant d'hommes ; & non pas que tant d'hommes servent par leur misère & par leur servitude, à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul homme.

Un roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer au peuple le respect de celui qui est né pour soutenir les lois. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie ; & au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages & heureux.

Il doit les gouverner selon les lois de l'état, comme Dieu gouverne le monde selon les lois de la nature. Rarement employe-t-il sa toute-puissance

Tome XIV.

pour en interrompre & en changer le cours, c'est-à-dire, que les dérogations & les nouveautés seront comme des miracles dans l'ordre de la bonne politique.

Quelques lauriers que la guerre lui promette, ils sont tôt ou tard funestes à la main qui les cueille :

En vain aux conquérans

*L'erreur parmi les rois donne les premiers rangs,
Entre tous les héros ce sont les plus vulgaires ;
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.....
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire ;
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans ;
Le ciel à les former se prépare long-tems !
Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée,
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée ;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée :
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.*

Seneque (vers 463.) peint encore plus simplement, plus laconiquement & plus énergiquement, mais non pas avec ce brillant coloris, la gloire & les devoirs des rois. Je finis toutefois par ces maximes :

*Pulchrum eminere est inter illustres viros ;
Consulere patriæ ; parcere afflictis ; ferâ
Cede abstinere, tempus atque iræ dare ;
Orbi quietem ; sæculo pacem suo.
Hæc summa virtus : petitur hæc cælum viâ !*

ROI, (Critique sacrée.) rex. Ce titre est donné indifféremment dans l'Ecriture aux souverains, soit que leurs états aient le titre de royaume ou d'empire. Les pontifes répondirent : nous n'avons d'autre roi que César. Jean. 19. 15. Ce mot désigne aussi les chefs, les magistrats qui gouvernent un état ; non erat rex in Israël, Juges, j. 31. c'est-à-dire, il n'y avoit point de chefs en Israël, aux ordres duquel le peuple obéit. 3°. Il se prend pour guide, conducteur, soit parmi les hommes, soit parmi les bêtes. La sauterelle n'a point de roi (regem), Prov. xxx. 27. Il se prend, 4°. pour les grands, pour toutes les personnes puissantes en crédit ou en autorité : Je parlois de tes témoignages en présence des grands de ce monde, in conspectu regum. Ps. cxviii. 16. 5°. Pour les fideles ; tu nous as faits rois à notre Dieu, fecisti nos Deo nostro reges. 6°. Enfin, pour ceux qui par leur prééminence l'emportent au-dessus des autres. Il est roi sur tous les fils de l'orgueil, ipse est rex super universos filios superbiæ. Job. xli. 25. Le roi des rois, & le seigneur des dominations est le titre que Saint Paul donne à l'Être suprême. I. Tim. vj. 15. (D. J.)

ROI, nom que les anciens donnerent ou à Jupiter ou au principal ministre de la religion dans les républiques.

Après que les Athéniens eurent secoué le joug de leurs rois, ils élevèrent une statue à Jupiter sous le nom de *Jupiter-roi*, pour faire connoître qu'à l'avenir ils ne vouloient point d'autre maître. A Lébadié on offroit de même des sacrifices à Jupiter roi, & on trouve que ce titre lui est souvent donné chez les anciens.

Mais ils ne le croyoient pas tellement attaché à la suprême puissance de ce dieu, qu'ils ne l'attribuassent quelquefois à certains hommes distingués par leur dignité. Ainsi le second magistrat d'Athènes ou le second archonte s'appelloit roi, βασιλεὺς ; mais il n'avoit d'autres fonctions que celles de présider aux mystères & aux sacrifices : hors de là nulle

supériorité. Dans le gouvernement politique, la femme avec le titre de reine partageoit aussi ses fonctions sacrées. L'origine de ce sacerdoce, dit Demostènes dans l'oraison contre Néera, venoit de ce qu'anciennement dans Athènes le *roi* exerçoit les fonctions de grand-prêtre; & la reine, à cause de sa dignité, entroit dans le plus secret des mystères. Lorsque Thésée eut rendu la liberté à Athènes en substituant la démocratie à l'état monarchique, le peuple continua d'élire entre les principaux & les meilleurs citoyens un *roi* pour les choses sacrées, & ordonna par une loi, que la femme seroit toujours athénienne de naissance, & vierge quand il l'épouserait, afin que les choses sacrées fussent administrées avec la pureté convenable; & de peur qu'on n'abolît cette loi, elle fut gravée sur une colonne de pierre. Ce *roi* présidoit donc aux mystères; il jugeoit les affaires qui regardoient le viollement des choses sacrées. En cas de meurtre, il rapportoit l'affaire au sénat de l'aréopage; & déposant sa couronne, il s'asseyoit parmi les autres magistrats pour juger avec eux. Le roi & la reine avoient sous eux plusieurs ministres qui servoient aux cérémonies de la religion: tels que les épimélètes, les hiérophantes, les gereres, les ceryces, &c.

La même chose se pratiqua chez les Romains. Quelque mécontents qu'ils fussent de leur dernier *roi*, ils avoient cependant reçu tant de bienfaits des six premiers, qu'ils ne purent absolument en abolir le nom: mais aussi ne lui attribuerent-ils que des fonctions qui ne pouvoient jamais menacer la liberté, je veux dire le soin des cérémonies religieuses. Il lui étoit d'ailleurs défendu de remplir aucune magistrature ni d'haranguer le peuple. On le choisissoit parmi les plus anciens pontifes & augures, mais il étoit toujours subordonné au souverain pontife: cette dignité subsista jusqu'au règne du grand Théodose.

ROI, archonte, (Antiq. grecq.) C'est ainsi qu'on appelloit le second des neuf archontes d'Athènes. Il avoit pour son département ce qui concernoit la célébration des fêtes, les sacrifices & la religion. Il décidoit sous le grand portique sur les crimes d'impieété & de sacrilège. Il statuoit sur les cérémonies & les mystères, sur les malheurs causés par la chute des bâtimens & des autres choses inanimées. C'étoit à lui d'introduire les meurtriers dans l'aréopage; & il jugeoit avec cette célèbre compagnie, en quittant sa couronne, qui étoit la marque de sa dignité. Pendant qu'il examinoit un procès, les parties ne pouvoient assister aux mystères ni aux autres cérémonies de la religion. Pollux remarque que l'épouse du *roi-archonte* prenoit le titre de *reine*: elle devoit être athénienne de naissance: son mari comme inspecteur sur les affaires religieuses & sacrées, étoit honoré du nom d'*archonte-roi*, parce que les premiers *rois d'Athènes* étoient comme les grands sacrificateurs de la nation. Ils immoloient les victimes publiques, & leurs femmes offroient les sacrifices secrets avant le règne de Thésée. Les Romains, en détruisant la royauté, conservèrent un *roi* des sacrifices sur le modèle d'Athènes (D. J.)

ROI-D'ARMES, (Hist. de France.) C'étoit un officier de France qui annonçoit la guerre, les trêves, les traités de paix & les tournois. C'est le premier & le chef des hérauts-d'armes: nos ancêtres lui ont donné le titre de *roi*, qui signifie seulement *premier chef*. La plupart des savans assurent que ce fut Louis-le-Gros qui donna à Louis de Roussy le titre de *roi-d'armes*, inconnu jusques-là. Cet établissement fut imité par-tout, honoré de plusieurs privilèges, de pensions considérables; & les souverains à qui les *rois-d'armes* étoient envoyés, affectoient pour faire éclater leur grandeur dans les autres pays, de leur faire de beaux présens.

Philippe de Comines a remarqué que Louis XI quoique fort avare, donna à un *roi-d'armes* que le roi d'Angleterre lui avoit envoyé, trois cens écus d'or de sa propre main, & trente aunes de velours cramoisi, & lui promit encore mille écus. Le rang de leur maître les rendoit respectables, & ils jouissoient des mêmes privilèges que le droit des gens accorde aux ambassadeurs, pourvu qu'ils se renfermassent dans les bornes de leur commission; mais s'ils violaient les lois de ce droit, ils perdoient leurs privilèges. Froissart observe, que le *roi-d'armes* du duc de Gueldres ayant défié le roi Charles VI. clandestinement dans la ville de Tournai, & sans lui en donner connoissance, « il fut arrêté, mis en prison, » & cuida être mort, dit cet historien, pour ce que « tel défi étoit contre les formes & contre l'usage » accoutumé, & de plus dans un lieu mal convenable, « Tournai n'étant qu'une petite ville de Flandre ».

Le respect qu'on avoit pour les *rois-d'armes* suivis de leurs hérauts, étoit si grand, qu'ils ont quelquefois, étant revêtus de leur cotte-d'armes, arrêté par leur présence, en criant *hola*, la fureur de deux armées dans le fort du combat. Froissart a observé, que dans un furieux assaut donné à la ville de Villegode en Galice, à la parole des hérauts, cessèrent les assaillans & se reposèrent.

Le *roi-d'armes* avoit un titre particulier qui étoit *mont-joye S. Denys*; & les autres hérauts portoient le titre des seize principales provinces du royaume, comme *Bourgogne, Normandie, Guienne, Champagne*.

Il y a en Angleterre trois *rois-d'armes*, sous le titre de la *jarretière*, de *Clarence*, & de *Norroy*. En Écosse, les *rois-d'armes* & les hérauts ont été employés dans les tournois, dans les combats à plaisir ou à outrance, à fer émoulu ou à lance morinée, que les seigneurs particuliers faisoient avec la permission du roi. Mais ils sont à-présent sans emploi par tout pays; & on ne les voit plus parcourir les provinces, pour reconnoître les vrais nobles, les armoiries des familles & leurs blasons, en un mot, pour découvrir les abus que l'on commettoit concernant la noblesse & les généalogies. Voyez *Roi d'armes, hist. d'Angl.*

Quant aux cottes qui sont l'habit qui marquoit leur titre & leur pouvoir, celle du *roi-d'armes* est différente de celle des hérauts, 1°. en ce que les trois grandes fleurs-de-lis qui sont au-devant & au-dessus de la cotte, sont surmontées d'une couronne royale de fleurs-de-lis fermée. 2°. En ce qu'elle est bordée tout-au-tour d'une broderie d'or, entre les galons & la frange; & 3°. parce que sur les manches, les mots *montjoye S. Denys* sont en broderie avec ces mots *roi-d'armes de France* sur la manche gauche.

Roi-d'armes, dit Favin, portoit la cotte de velours violet, avec l'écu de France couronné & entouré de deux ordres de France sur les quatre endroits de sa cotte-d'armes. Il ajoute qu'il falloit autrefois être noble de trois races, tant de l'estoc paternel que du côté maternel, pour être reçu *montjoye*. Le même Favin a décrit particulièrement le baptême du *roi-d'armes*; c'étoit ainsi qu'on appelloit l'imposition du nom qu'on lui donnoit à sa réception: cette cérémonie se faisoit par le renversement d'une coupe de vin sur sa tête.

M. Ducange a inséré dans son glossaire, sous le mot *Heraldus*, la réception du *roi-d'armes* du titre de *mont-joye*. Les valets de chambre du roi devoient le revêtir d'habits royaux, comme le roi même. Le connétable & les maréchaux de France devoient l'aller prendre pour le mener à la messe du roi, accompagné de plusieurs chevaliers & écuyers; les hérauts ordinaires & les poursuivans marchaient devant lui deux à deux; un chevalier devoit porter

l'épée avec laquelle on le faisoit alors chevalier ; tandis qu'un autre portoit sur une lance sa cotte-d'armes. (D. J.)

ROI D'ARMES d'Angleterre, le roi d'armes étoit autrefois un officier fort considérable dans les armées & dans les grandes cérémonies ; il commandoit aux héros & aux poursuivans d'armes, présidoit à leur chapitre, & avoit juridiction sur les armoiries. Voyez HÉRAUT & ARMES.

Nous avons en Angleterre trois rois d'armes, sçavoir, Gaster, Clarence, & Norroy.

Gaster premier roi d'armes. Voyez GASTER.

Cet officier fut établi par Henri V. il accompagne les chevaliers de la jarretière aux assemblées, le maréchal aux solemnités & aux funérailles des personnes de la première noblesse, & il porte l'ordre de la jarretière aux princes & aux rois étrangers ; mais dans ces fortes d'occasions, il est toujours accompagné de quelqu'un des premiers pairs du royaume.

Clarence roi d'armes, il est ainsi appelé du duc de Clarence, qui posséda le premier cette dignité. Sa fonction est d'ordonner des obseques de la noblesse inférieure, des baronets, des chevaliers, des écuyers, & des gentilhommes, au sud de la rivière du Trent. Voyez CLARENCE.

Norroy roi d'armes, exerce les mêmes fonctions au nord du Trent. On appelle ces deux derniers, *hérauts provinciaux*, parce qu'ils partagent pour leurs fonctions le royaume en deux provinces. V. HÉRAUT.

Ils ont pouvoir par une charte, de visiter les familles nobles, de rechercher leur généalogie, de distinguer leurs armoiries, de fixer à chacun les armes qui lui conviennent, & régler avec le Gaster la conduite des autres hérauts.

Autrefois les rois d'armes étoient créés & couronnés solennellement par les rois mêmes ; mais aujourd'hui c'est le grand maréchal qui est chargé de les installer, & qui dans cette fonction représente la personne du roi.

On peut ajouter aux deux rois d'armes précédens, le Lyon roi d'armes pour l'Ecosse, qui est le second en Angleterre, & dont le couronnement se fait avec beaucoup de solemnité. Il est chargé de publier les édits du roi, de régler les funérailles, & de casser les armoiries.

ROI de la bazoche, (Jurisp.) Voyez BAZOCHE.

ROI de la fève, (Antiq. rom.) les enfans tiroient au sort avec des fèves, à qui seroit roi ; ils faisoient à la fin de Décembre, pendant les saturnales, ce que nous avons transporté au commencement de Janvier, à l'occasion de la fête des rois. Cet usage de se servir de fève, pouvoit tirer son origine de ce que chez les Grecs on en usoit pour l'élection des magistrats ; d'où est venu ce précepte énigmatique de Pythagore, *νους ἀπέχε, α fabis abstine*, ne vous mêlez point du gouvernement. Cicéron dit quelque part, *fabam minimum*, la farce de la fève, parce que cette royauté de la fève étoit une espèce de royauté de théâtre. (D. J.)

ROI du festin, (Critiq. sacrée.) la coutume d'occident de faire les rois, pour dire se régaler ; créer un roi de la fête, est bien ancienne dans les festins ; ce qui concerne cette coutume chez les Grecs & les Romains, appartient à la littérature prophane. Voyez en l'article qui suit.

Pour ce qui regarde l'usage des Juifs, nous en sommes instruits par l'Ecclésiast. ch. xxxij. v. 1. & suiv. Voici ce qu'en dit ce livre. Si l'on vous nomme le roi d'un festin (*הַמֶּלֶךְ הַמִּשְׁתֵּה*), la vulgate dit *rectorem aut regem*, ne vous élevez pas par cette raison au-dessus des autres ; mais après avoir eu soin de tous les convives, & avoir tout bien réglé, vous vous mettez à table avec les conviés, vous vous rejouirez avec eux, & même pour l'ornement, vous pouvez recevoir ou prendre la couronne. Ces paroles justifient

Tome XIV.

que dans ces repas mêmes où il n'y avoit point d'excess, on mettoit une couronne de fleurs, ou de quelque feuillage, sur la tête du roi du festin ; ainsi l'usage des couronnes dans les festins, régnoit chez les Juifs, comme chez les Grecs & chez les Romains, & n'étoit blâmé de personne, quoiqu'il l'ait été furieusement par Tertullien, dans son livre de coronâ.

Le chapitre de l'Ecclésiastique, que nous venons de citer, nous apprend encore que les Juifs aimoient à réunir dans leurs festins, les chants & la musique ; une agréable mélodie, avec un vin délicieux, est comme un sceau d'émeraudes enchâssé dans de l'or. C'est au verset 7. qu'on lit ces paroles. Voyez les Commentaires de Drusius, où vous trouverez beaucoup d'érudition sur cet usage. (D. J.)

ROI du festin, ou roi de la table ; (Antiq. grecq. & rom.) anciennement, dit Plutarque, on créoit un chef, un législateur, un roi de la table, dans les repas les plus sages. Je trouve qu'il se faisoit de deux manières, ou par le sort du dé, ou par le choix des convives. Horace veut que le dé en décide.

Dicit bibendi ? Quem Venus arbitrum

Od. 7. l. II.

Et ailleurs,

Nec regna vini sortiere talis.

Od. 4. l. I.

Plaute ne s'en rapporte pas au hasard ; les personages qu'il introduit se donnent eux-mêmes des maîtres & des maîtresses ; *do hanc tibi florentem florenti*, tu sic eris dictatrix nobis, dit un de ses acteurs, en mettant une couronne de fleurs sur la tête d'une jeune personne. Et dans un autre endroit ; *strategum te facio huic convivio*. Plutarque parle comme Plaute, dans la quatrième question du liv. I. *Εμμαντὸν ἀσπόμεν*.

Ce roi donnoit en effet des lois, & prescrivoit sous certaines peines, ce que chacun devoit faire, soit de boire, de chanter, de haranguer, ou de réjouir la compagnie par quelque autre talent. Cicéron dit que Verrès, qui avoit foulé aux piés toutes les lois du peuple romain, obéissoit ponctuellement aux lois de la table. *Iste enim prætor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquam parvisset, iis diligenter legibus parebat, quæ in poculis ponebantur*.

Cependant on ne faisoit pas un roi dans tous les repas, & on ne s'en avisoit guère dans les derniers tems, qu'au milieu du festin ; c'étoit une ressource de gayeté quand on commençoit à craindre la langueur, & pour lors chacun renouvelloit son attention à paroître bon convive. Ce dernier acte s'appelloit chez les Romains *comessatio*, du mot grec *κομης*, dit Varron, parce que les anciens Romains qui habitoient plus volontiers la campagne que la ville, se regaloient à tour de rôle, & soupoient ainsi tantôt dans un village & tantôt dans un autre. Horace, Martial, Lucien, Arien, nous parlent aussi beaucoup des rois de table dans les saturnales. (D. J.)

ROI, dans le Commerce, est un titre qui a été donné à plusieurs chefs de différens corps ou communautés. Il y avoit autrefois à Paris un roi des barbiers, un roi des arpenteurs ; il y a encore un roi de la bazoche, qui est à la tête de la petite juridiction que tiennent dans la cour du palais, les clercs des procureurs au parlement ; & un roi des violons.

ROI des Merciers, c'étoit autrefois à Paris, & même par toute la France, le premier, ou pour mieux dire le seul officier qui veillât sur tout ce qui concernoit le commerce.

Quelques-uns attribuent à Charlemagne l'institution de cette espèce de magistrature mercantile ; il est du moins certain qu'elle étoit très-ancienne, & l'on donnoit à celui qui l'exerçoit le nom de roi des merciers, parce qu'alors il n'y avoit que les merciers

S s ij

qui fissent tout le commerce ; les autres corps des marchands qui en ont été tirés , n'ayant été établis qu'assez tard sous les *rois* de la troisième race.

Ce *roi des merciers* donnoit les lettres de maîtrise & les brevets d'apprentissage , pour lesquels on lui payoit des droits assez forts ; il en tiroit aussi de considérables des visites qui se faisoient de son ordonnance , & par ses officiers , pour les poids & mesures , & pour l'examen de la bonne ou mauvaise qualité des ouvrages & marchandises. Il avoit dans les principales villes de province , des lieutenans , pour y exercer la même juridiction dont il jouissoit dans la capitale.

Les grands abus qui se commettoient dans l'exercice de cette charge , engagèrent François I. à la supprimer en 1544 ; elle fut rétablie l'année suivante. Henri III. la supprima de nouveau en 1581 , par un édit qui n'eut point d'exécution à cause des troubles de la ligue. Enfin Henri IV , en 1597. supprima le *roi des merciers* , ses lieutenans & officiers ; cassant , annulant & révoquant toutes les lettres d'apprentissage ou de maîtrise données par cet officier ou en son nom ; défense à lui d'en expédier à l'avenir , ni d'entreprendre aucune visite à peine d'être puni , lui & ses officiers , comme faussaires , & de dix mille écus d'amende. Depuis ce tems là , il n'est plus fait mention du *roi des merciers* ; les lettres sont expédiées , & les visites faites par les maîtres & gardes des corps des marchands , & par les jurés des communautés des arts & métiers chacun dans son district , & sur ceux de son métier & de sa profession.

ROI des violons ; c'est à Paris le chef perpétuel de la communauté des maîtres à danser & joueurs d'instrumens. Il est pourvu par des lettres de provisions du *roi* , & est un des officiers de sa maison. *Diction. de Com. & de Trév.*

ROI DU NORD , est le titre du troisième des hérauts d'armes provinciaux d'Angleterre. *Voyez ROI D'ARMES & HÉRAUT.*

Sa juridiction s'étend du côté septentrional de la rivière de Trent , comme celle du second héraut d'armes , nommé *Clarencieux* , s'étend du côté méridional , *Voyez CLARENCIEUX.*

ROI des ribauds , (*Jurisprud.*) *Voyez PREVÔTÉ DE L'HÔTEL.*

ROI des Sacrifices , (*Antiq. Rom.*) *rex sacrorum* , *rex sacrificalis* , *rex sacrificulus* , Tite-Live, l. XXVI. c. vi. Sous le consulat de Lucius Junius Brutus , & de Marcus Valerius Publicola , le peuple murmurant de ce que l'abolition du gouvernement monarchique sembloit déroger à la religion , parce qu'il y avoit certains sacrifices qui étoient réservés aux *rois* personnellement , ne pouvoient plus se faire ; on établit un sacrificateur qui en remplit les fonctions , & on l'appella *roi des sacrifices* ; mais afin que le nom de *roi* même ne fût point d'ombrage , ce *roi des sacrifices* fut soumis au grand Pontife , exclus de toutes les magistratures , & privé de la liberté de haranguer le peuple.

Lorsqu'il étoit obligé de se trouver aux assemblées des comices , par rapport aux sacrifices dont il avoit l'intendance ; aussi-tôt que les cérémonies étoient finies , il se retiroit , pour montrer qu'il n'avoit aucune part aux affaires civiles. C'étoit au grand pontife & aux augures qu'appartenoit le droit de choisir le *roi des sacrifices* , qu'ils tiroient ordinairement d'entre les patrices les plus vénérables par leur âge & par leur probité ; son élection se faisoit dans le champ de Mars , où le peuple se trouvoit assemblé par centurries ; la maison qu'habitoit le *roi des sacrifices* , s'appelloit *regia* , & sa femme reine , *regina*.

C. M. Papyrius , fut le premier à qui on confia ce ministère ; & la coutume de créer un *roi des sacrifices* subsista chez les Romains jusqu'au tems de

Théodose , qui l'abolit , de même que les autres cérémonies religieuses du paganisme. (*D. J.*)

ROIS livre des , (*Critiq. sacrée*) Il y a quatre livres de l'ancien testament qui portent ce nom , parce qu'ils comprennent plusieurs actions des *rois* des juifs , & quelques détails de leur gouvernement. Ces quatre livres n'en faisoient anciennement que deux dans le code hébraïque , dont le premier portoit le nom de *Samuel* , & l'autre celui des *rois* ou des *regnes*.

Le premier livre comprend , dans 31 chapitres , l'espace d'environ cent ans , depuis la naissance de Samuel , en 2849 , jusqu'à la mort de Saül , en 2949. Le second livre des *rois* contient , en 24 chapitres , l'histoire du regne de David , pendant l'espace d'environ 40 ans , depuis sa seconde onction à Hébron , l'an du monde 2949 , jusqu'à l'an 2988.

On ignore l'auteur de ces deux premiers livres des *rois* ; quelques-uns les attribuent à Samuel , dont le nom se lit à la tête dans l'original hébreu ; mais en tout cas , il n'est pas l'auteur du total , car sa mort se trouve dans le vingt-cinquième chapitre du premier livre ; quand au second livre , ceux qui le donnent à Gad & à Nathan , ne se sont pas aperçus qu'il s'y trouve des faits qui ne peuvent être du tems de Samuel ni de Nathan ; aussi les meilleurs critiques conjecturent qu'ils sont l'ouvrage d'Esdras , sur des originaux de Samuel , & autres écrivains du tems de David.

Le troisième livre des *rois* comprend , en 22 chapitres , l'histoire de cent vingt-six ans , depuis l'association de Salomon au royaume , l'an du monde 2989 , jusqu'à la mort de Josaphat , *roi* de Juda , en 3115. Le quatrième livre des *rois* renferme , en 25 chapitres , l'histoire de deux cent vingt-sept ans , depuis la mort de Josaphat , en 3115 , jusqu'au commencement du regne d'Evilmérodach , *roi* de Babylone , qui tira Jéchonias de prison , en 3442.

On ne connoît pas mieux l'auteur des deux derniers livres des *rois* , que celui des deux premiers. Il est assez vrai-semblable que tous ces quatre livres sont de la main d'Esdras qui les a disposés sur les matériaux qu'il possédoit ; il y a du moins bien des traits auxquels on croit reconnoître Esdras ; mais on y trouve en même tems des contrariétés qui ne conviennent point à son tems , & qu'il n'a pas pris la peine de concilier. (*D. J.*)

ROIS PASTEURS , (*Hist. sacrée*) quelques savans ont ainsi nommé les six chefs des Israélites , *Ephraïm* , *Beria* , *Rapho* , *Saraph* , *Thalé* , & *Thaan* , dont il est parlé dans le I. liv. de Paralipomènes , ch. vij. ou plutôt , *Salathis* , *Beon* , *Apachnas* , *Apophis* , *Janias* , & *Affis* , *rois* égyptiens. Comme il paroît qu'il y a une interruption dans l'écriture , depuis la mort de Joseph , par où finit la genèse , jusqu'à la nativité de Moïse , par où commence l'exode , c'est là que M. Boivin place l'histoire de ces six *rois pasteurs* ; mais nous nous contenterons de remarquer que le fondement de cette prétendue royauté des Hébreux , ne se trouve que dans un fragment de Manéthon , rapporté par Joseph , dans lequel , le même Manéthon fait venir les *rois pasteurs* de M. Boivin , de l'orient , & que Joseph lui-même n'assure point la domination de ses ancêtres en Egypte , avec le titre de *rois*. D'ailleurs les Juifs n'ont jamais été en état de faire une irruption dans l'Egypte , avec une armée de deux cent quarante mille hommes , comme M. Boivin l'imagine. *Voyez* sur tout cela , les réflexions de M. l'abbé Banier , dans l'*hist. de l'acad. des Inscrit. tom. III.* (*D. J.*)

ROIS de Rome , (*Hist. Rom.*) Rome commença d'abord à être gouvernée par des *rois* ; elle préféra , selon l'usage de ce tems-là , dit Justin , l. I. c. j. le gouvernement monarchique aux autres sortes de gouvernemens ; cependant ce n'étoit point une mo-

marchie absolue, mais mitigée & bornée dans sa puissance. L'élection des *rois de Rome*, se faisoit par le peuple, après avoir pris les augures, & le sénat ser-voit en quelque sorte de barrière à l'autorité monarchique, qui ne pouvoit rien faire de considérable sans prendre son avis. Denys d'Halicarnasse, *l. II. c. xiv. & l. VII. c. xxxviii.* vous détaillera les privilèges des *rois de Rome*; je ne ferai que les indiquer.

Ils avoient droit, 1°. de présider à tout ce qui concernoit la religion, & d'en être l'arbitre souverain. 2°. D'être le conservateur des lois, des usages & du droit de la patrie. 3°. De juger toutes les affaires où il s'agissoit d'injures atroces faites à un citoyen. 4°. D'assembler le sénat & d'y présider; de faire au peuple le rapport de ses decrets, & par-là, de les rendre authentiques. 5°. D'assembler le peuple pour le haranguer. 6°. De faire exécuter les decrets du sénat. Voilà tout ce qui regardoit les affaires civiles, & les tems de paix.

A l'égard de la guerre, le *roi* avoit un très-grand pouvoir, parce que tout ce qui la concerne demande une prompte exécution, & un grand secret, étant fort dangereux de mettre en délibération dans un conseil public, les projets d'un général d'armée. Malgré cela, le peuple romain étoit le souverain arbitre de la guerre & de la paix.

Les marques de la royauté étoient la couronne d'or, la robe de pourpre mêlée de blanc, la chaire curule d'ivoire, & le sceptre au haut duquel étoit la représentation d'une aigle. Il étoit accompagné de douze licteurs, portant sur leurs épaules un faisceau de baguettes, liées avec des courroies de cuir, & du milieu de chaque faisceau sortoit une hache. Ces licteurs lui servoient en même-tems de gardes, & d'exécuteurs de ses commandemens, & de la justice; soit qu'il fallût trancher la tête, ou fouetter quelque coupable, car c'étoit les deux genres de supplices ordinaires chez les Romains; alors ils délioient leurs faisceaux, & se servoient des courroies pour lier les criminels, des baguettes pour les fouetter, & de la hache pour trancher la tête. Quelques-uns prétendent que ces licteurs étoient de l'institution de Romulus; d'autres, de Tullus Hostilius; & d'autres, en plus grand nombre, à la tête desquels il faut mettre Florus, *l. I. c. v.* l'attribuent à Tarquin l'ancien.

Quoi qu'il en soit, les gardes que prit Romulus, & si l'on veut les licteurs armés d'une hache d'arme, couronnés de faisceaux de verges, désignoient le droit de glaive, symbole de la souveraineté; mais sous cet appareil de la royauté, le pouvoir royal ne laissoit pas, en ce genre, d'être resserré dans des bornes assez étroites, & il n'avoit guere d'autre autorité que celle de convoquer le sénat, & les assemblées du peuple, d'y proposer les affaires, de marcher à la tête de l'armée quand la guerre avoit été résolue par un decret public, & d'ordonner de l'emploi des finances qui étoient sous la garde de deux trésoriers, qu'on appella depuis *questeurs*.

Les premiers soins de Romulus furent d'établir différentes lois, par rapport à la religion & au gouvernement civil, mais qui ne furent publiées qu'avec le consentement de tout le peuple romain, qui de tous les peuples du monde, se montra le plus fier de son origine, & le plus jaloux de sa liberté. C'étoit lui qui, dans ses assemblées, autorisoit les lois qui avoient été dirigées par le *roi* & le sénat. Tout ce qui concernoit la guerre & la paix, la création des magistrats, l'élection même du souverain, dépendoit de ses suffrages. Le sénat s'étoit seulement réservé le pouvoir d'approuver ou de rejeter ses projets, qui, sans ce tempérament & le concours de ses lumières, eussent été souvent trop précipités & trop tumultueux.

Telle étoit la constitution fondamentale de cet état, qui n'étoit ni purement monarchique, ni aussi en-

tièrement républicain. Le *roi*, le sénat, & le peuple, étoient pour ainsi-dire dans une dépendance réciproque; & il résulta de cette mutuelle dépendance un équilibre d'autorité qui modéroit celle du prince, & qui assuroit en même tems le pouvoir du sénat, & la liberté du peuple.

Déjà Rome commençoit à se rendre redoutable à ses voisins; il ne lui manquoit que des femmes pour en assurer la durée. Romulus envoya des députés pour en demander aux Sabins, qui refuserent sa proposition; il résolut de s'en venger: & pour y réussir, il ne trouva point de meilleur expédient que de célébrer à Rome des jeux solennels en l'honneur de Neptune. Les Sabins ne manquèrent pas d'accourir à cette solennité; mais pendant qu'ils étoient attachés à voir le spectacle, les Romains, par ordre de Romulus, enlevèrent toutes les filles, & mirent hors de Rome, les peres & les meres qui reclamoient en vain l'hospitalité violée. Leurs filles répandirent d'abord beaucoup de larmes, elles souffrirent ensuite qu'on les consolât; le tems à la fin adoucit l'aversion qu'elles avoient pour leurs ravisseurs, dont elles firent depuis leurs époux légitimes. Il est vrai que l'enlèvement des Sabines causa une guerre qui dura quelques années; mais les deux peuples firent la paix, & n'en firent qu'un seul pour s'unir encore plus étroitement. Rome commença dès-lors à être regardée comme la plus puissante ville de l'Italie; on y comptoit déjà jusqu'à quarante-sept mille habitans, tous soldats, tous animés du même esprit, & qui n'avoient pour objet que de conserver leur liberté, & de se rendre maîtres de celle de leurs voisins.

Cependant Romulus osa regner trop impérieusement sur ses sujets, & sur un peuple nouveau, qui vouloit bien lui obéir, mais qui prétendoit qu'il dépendit lui-même des lois dont il étoit convenu dans l'établissement de l'état. Ce prince au-contraire rappelloit à lui seul toute l'autorité qu'il eut dû partager avec le sénat & l'assemblée du peuple. Il fit la guerre à ceux de Comerin, de Fidene, & à ceux de Veïe, petite ville comprise entre les cinquante-trois peuples que Plin dit qui habitoient l'ancien *Latium*; mais qui étoient si peu considérables, qu'à peine avoient-ils un nom dans le tems même qu'ils subsistoient, si on en excepte Veïe, ville célèbre de la Toscane. Romulus vainquit ces peuples les uns après les autres, prit leurs villes, en ruina quelques-unes, s'empara d'une partie du territoire des autres, dont il disposa depuis de sa seule autorité. Le sénat en fut offensé, & il souffroit impatiemment que le gouvernement se tournât en pure monarchie. Il se défit d'un prince qui devenoit trop absolu. Romulus âgée de cinquante-cinq ans, & après trente-sept années de regne, disparut, sans qu'on ait pû découvrir de quelle maniere on l'avoit fait périr. Le sénat, qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il y eût contribué, lui dressa des autels après sa mort, & il fit un dieu de celui qu'il n'avoit pû souffrir pour souverain.

Après la mort de Romulus, il s'éleva deux partis dans Rome. Les anciens sénateurs demandoient pour monarque un romain d'origine; les Sabins qui n'avoient point eu de *rois* depuis Tatius, en vouloient un de leur nation. Enfin après beaucoup de contestations, ils demeurèrent d'accord que les anciens sénateurs nommeroient le *roi* de Rome, mais qu'ils seroient obligés de le choisir parmi les Sabins. Leur choix tomba sur un sabin de la ville de Cures, mais qui demeurait à la campagne. Il s'appelloit Numa Pompilius, homme de bien, sage, modéré, équitable, & qui ne cherchant point à se donner de la considération par des conquêtes, se distingua par des vertus pacifiques. Il travailla pendant tout son regne, à la faveur d'une longue paix, à tourner les esprits du côté de la religion, & à inspirer aux Romains une

grande crainte des dieux. Il bâtit de nouveaux temples ; il institua des fêtes , & comme les réponses des oracles & les prédictions des augures & des aruspices faisoient toute la religion de ce peuple grossier , il n'eut pas de peine à lui persuader que des divinités qui présidoient à ce qui devoit arriver d'heureux & de malheureux , pouvoient bien être la cause du bonheur ou du malheur qu'elles annonçoient ; la vénération pour ces êtres supérieurs , d'autant plus redoutables qu'ils étoient plus inconnus , fut une suite de ces préjugés.

Rome se remplit insensiblement de superstition ; la politique les adopta , & s'en servit utilement pour tenir dans la soumission un peuple encore féroce. Il ne fut même plus permis de rien entreprendre qui concernât les affaires d'état , sans consulter ces fausses divinités ; & Numa pour autoriser ces pieuses institutions , & s'attirer le respect du peuple , feignit de les avoir reçues d'une nymphe appelée *Egérie* , qui avoit révélé , disoit-il , la manière dont les dieux vouloient être servis.

Sa mort , après un règne de quarante-trois ans , laissa la couronne à Tullus Hostilius , que les Romains élurent pour troisième roi de Rome ; c'étoit un prince ambitieux , hardi , entreprenant , plus amateur de la guerre que de la paix , & qui sur le plan de Romulus , ne songea à aggrandir son état que par de nouvelles conquêtes. Tout le monde fait que le courage & l'adresse victorieuse du dernier des Horaces , fit reconnoître l'autorité de Rome dans la capitale des Albains , suivant les conditions du combat , qui avoient adjugé l'empire & la domination au victorieux.

Tullus Hostilius ruina cette ville , dont il transféra les habitans à Rome ; ils y reçurent le droit de citoyens , & même les principaux furent admis dans le sénat ; tels furent les Juliens , les Servitiens , les Quintiens , les Curiaces , & les Cléliens , dont les descendans remplirent depuis les principales dignités de l'état , & rendirent de très-grands services à la république. Tullus Hostilius ayant fortifié Rome par cette augmentation d'habitans , tourna ses armes contre les Sabins , l'an de Rome 113.

Le détail de cette guerre n'est point de mon sujet , je me contenterai de dire que ce prince , après avoir remporté différens avantages contre les ennemis de Rome , mourut dans la trente-deuxième année de son règne ; qu'Ancus Martius , petit-fils de Numa , fut élu en la place d'Hostilius , par l'assemblée du peuple , & que le sénat confirma ensuite cette nouvelle élection , l'an de Rome 114.

Comme ce prince tiroit toute sa gloire de son ayeul , il s'appliqua à imiter ses vertus paisibles & son attachement à la religion. Il institua des cérémonies sacrées qui devoient précéder les déclarations de guerre ; mais ses pieuses institutions , plus propres à faire connoître sa justice que son courage , le rendirent méprisable aux peuples voisins. Rome vit bientôt ses frontières ravagées par les incursions des Latins , & Ancus reconnut par sa propre expérience , que le trône exige encore d'autres vertus que la piété. Il se détermina donc à prendre les armes , & cette guerre fut aussi heureuse qu'elle étoit juste. Il battit les ennemis , ruina leurs villes , en transporta les habitans à Rome , & réunit leur territoire à celui de cette capitale.

Tarquin , premier ou l'ancien , quoiqu'étranger , parvint l'an de Rome 138 , à la couronne , après la mort d'Ancus , & il l'acheta par des secours gratuits qu'il avoit donnés auparavant aux principaux du peuple. Ce fut pour conserver leur affection , & récompenser ses créatures , qu'il en fit entrer cent dans le sénat ; mais pour ne pas confondre les différens ordres de l'état , il les fit patriciens , au rapport de Denis d'Ha-

licarnasse , avant que de les élever à la dignité de sénateurs , qui se trouverent jusqu'au nombre de trois cents , où il demeura fixé pendant plusieurs siècles. On sera peut-être étonné que dans un état gouverné par un roi , & assisté du sénat , les lois , les ordonnances , & le résultat de toutes les délibérations , se fissent toujours au nom du peuple , sans faire mention du prince qui regnoit ; mais on doit se souvenir que ce peuple généreux s'étoit réservé la meilleure part dans le gouvernement. Il ne se prenoit aucune résolution , soit pour la guerre ou pour la paix , que dans ses assemblées ; on les appelloit dans ce tems-là *assemblées par curies* , parce qu'elles ne devoient être composées que de seuls habitans de Rome divisés en trente curies ; c'est-là qu'on créoit les rois , qu'on éliroit les magistrats & les prêtres , qu'on faisoit des lois , & qu'on administroit la justice.

Servius Tullius fut nommé le sixième roi de Rome , l'an 175 de la fondation de cette ville. Ce prince tout républicain , malgré sa dignité , mais qui ne pouvoit pourtant souffrir que le gouvernement dépendît souvent de la vile populace , résolut de faire passer toute l'autorité dans le corps de la noblesse & des patriciens , où il espéroit trouver des vues plus justes & moins d'entêtement.

Ce prince pour parvenir à ses fins , divisa d'abord tous les habitans de la ville , sans distinction de naissance ou de rang , en quatre tribus , appelées les *tribus de la ville*. Il rangea sous vingt-six autres tribus , les citoyens qui demeuroient à la campagne , & dans le territoire de Rome. Il institua ensuite le cens , qui n'étoit autre chose qu'un rôle & un dénombrement de tous les citoyens romains , dans lequel on comprit leur âge , leurs facultés , leur profession , le nom de leur tribu & de leur curie , & le nombre de leurs enfans & de leurs esclaves. Il se trouva alors dans Rome , & aux environs , plus de quatre-vingt mille citoyens capables de porter les armes.

Servius partagea ce grand nombre d'hommes en six classes , & composa chaque classe de différentes centuries de gens de pié. Toutes les centuries montoient au nombre de cent quatre-vingt-treize , commandées chacune par un centurion de mérite reconnu. Le prince ayant établi cette distinction entre les citoyens d'une même république , ordonna qu'on assembleroit le peuple par centuries , lorsqu'il seroit question d'élire des magistrats , de faire des lois , de déclarer la guerre , ou d'examiner les crimes commis contre la république , ou contre les privilèges de chaque ordre. L'assemblée se devoit tenir hors de la ville , & dans le champ de Mars. C'étoit au souverain , ou au premier magistrat , à convoquer ces assemblées , comme celles des curies ; & toutes les délibérations y étoient pareillement précédées par les auspices , ce qui donnoit beaucoup d'autorité au prince , & aux patriciens , qui étoient revêtus des principales charges du sacerdoce.

On convint , outre cela , qu'on recueilleroit les suffrages par centuries , au-lieu qu'ils se comptoient auparavant par tête , & que les quatre-vingt-dix-huit centuries de la première classe donneroient leurs voix les premiers. Servius , par ce règlement , transporta adroitement dans ce corps composé des grands de Rome , toute l'autorité du gouvernement ; & sans priver ouvertement les plébéiens du droit de suffrage , il fut par cette disposition le rendre inutile. Car toute la nation n'étant composée que de cent quatre-vingt-treize centuries , & s'en trouvant quatre-vingt-dix-huit dans la première classe , s'il y en avoit seulement quatre-vingt-dix-sept du même avis , c'est-à-dire une de plus que la moitié des cent quatre-vingt-treize , l'affaire étoit conclue , & alors la première classe , composée des grands de Rome , formoit seule les decrets publics. S'il manquoit quelque voix , &

que quelques centuries de la première classe ne fussent pas du même sentiment que les autres, on appelloit la seconde classe. Mais quand ces deux classes se trouvoient d'avis conforme, il étoit inutile de passer à la troisième. Ainsi le petit peuple se trouvoit sans pouvoir, quand on recueilloit les voix par centuries, au-lieu que quand on les prenoit par curies, comme les riches étoient confondus avec les pauvres, le moindre plébéien avoit autant de crédit que le plus considérable des sénateurs. Depuis ce tems-là les assemblées par curies ne se firent plus que pour élire les flamines, c'est-à-dire les prêtres de Jupiter, de Mars, de Romulus, & pour l'élection du grand curion, & de quelques magistrats subalternes.

La royauté après cet établissement, parut à Servius comme une pièce hors d'œuvre & inutile, dans un état presque républicain. On prétend que pour achever son ouvrage, & pour rendre la liberté entière aux Romains, il avoit résolu d'abdiquer généreusement la couronne, & de réduire le gouvernement en pure république, sous la régence de deux magistrats annuels qui seroient élus dans une assemblée générale du peuple romain. Mais un dessein si héroïque n'eut point d'effet, par l'ambition de Tarquin le superbe, gendre de Servius, qui dans l'impatience de regner, fit assassiner son roi & son beau-père. Il prit en même tems possession du trône, l'an de Rome 218, sans nulle forme d'élection, & sans consulter ni le sénat ni le peuple, comme si cette suprême dignité eût été un bien héréditaire, ou une conquête qu'il n'eût dû qu'à son courage.

Une action si atroce, que l'assassinat de son roi, le fit regarder avec horreur par tous les gens de bien. Tout le monde détestoit également son ambition & sa cruauté. Parricide & tyran en même tems, il venoit d'ôter la vie à son beau-père, & la liberté à sa patrie; comme il n'étoit monté sur le trône que par ce double crime, il ne s'y maintint que par de nouvelles violences. Plusieurs sénateurs, des premiers de Rome, périrent par des ordres secrets, sans autre faute que celle d'avoir osé déplorer le malheur de leur patrie. Il n'épargna pas même Marcus Junius, qui avoit épousé une Tarquinie, fille de Tarquin l'ancien, mais qui lui étoit suspect à cause de ses richesses. Il se défit en même tems du fils aîné de cet illustre romain, dont il redoutoit le courage & le ressentiment.

Les autres sénateurs incertains de leur destinée, se tenoient cachés dans leurs maisons. Le tyran n'en consultoit aucun; le sénat n'étoit plus convoqué; il ne se tenoit plus aucune assemblée du peuple. Un pouvoir despotique & cruel s'étoit élevé sur la ruine des lois & de la liberté. Les différens ordres de l'état également opprimés, attendoient tous avec impatience quelque changement sans l'oser espérer, lorsque l'impudicité de Sextus, fils de Tarquin, & la mort violente de la chaste Lucrece, firent éclater cette haine générale que tous les Romains avoient contre le roi. La pitié pour le sort de cette infortunée romaine, & la haine des tyrans, firent prendre les armes au peuple. L'armée touchée des mêmes sentimens se révolta; & par un décret public, les Tarquins furent bannis de Rome. Le sénat, pour engager le peuple plus étroitement dans la révolte, & pour le rendre plus irréconciliable avec les Tarquins, souffrit qu'il pillât les meubles du palais. L'abus que ce prince avoit fait de la puissance souveraine, fit proscrire la royauté même; on dévoua aux dieux des enfers, & on condamna aux plus grands supplices, ceux qui entreprendroient de rétablir la monarchie.

L'état républicain succéda au monarchique; voyez RÉPUBLIQUE ROMAINE, *Gouv. de Rome*.

Le sénat & la noblesse profitèrent des débris de la royauté; ils s'en approprièrent tous les droits; Rome

devint en partie un état aristocratique, c'est-à-dire que la noblesse s'empara de la plus grande partie de l'autorité souveraine. Au-lieu d'un prince perpétuel, on élut pour gouverner l'état deux magistrats annuels tirés du corps du sénat, auxquels on donna le titre modeste de *consuls*, pour leur faire connoître qu'ils étoient moins les souverains de la république, que ses conseillers, & qu'ils ne devoient avoir pour objet que sa conservation & sa gloire. Voyez CONSUL. (D. J.)

ROI DES ROMAINS, (*Hist. mod.*) dans l'empire d'Allemagne, c'est le prince élu par les électeurs pendant la vie de l'empereur, pour avoir la conduite & le maniement des affaires en son absence, comme vicaire général de l'empire, & pour succéder après sa mort au nom & à la dignité d'empereur, sans qu'il soit besoin d'autre élection ou confirmation.

Cette qualité, dans le sens où on la prend aujourd'hui, étoit tout-à-fait inconnue du tems des premiers empereurs de la maison de Charlemagne, qui étoient empereurs & *rois des Romains*, c'est-à-dire, souverains de la ville de Rome tout ensemble. Ils donnoient à leurs héritiers présomptifs la qualité de *roi d'Italie*, comme les anciens empereurs romains faisoient prendre celle de *César* à leurs successeurs désignés à l'empire.

Le nom de *roi des Romains* ne commença à être en usage que sous le regne d'Othon I. & les empereurs le prenoient, quoiqu'en pleine possession de l'empire, & de la dignité impériale, jusqu'à ce qu'ils eussent été couronnés par les papes. C'est en ce dernier sens qu'il faut entendre le texte de la bulle d'or, quand elle fait mention du *roi des Romains*, dont elle n'a jamais parlé dans le sens où l'on emploie aujourd'hui ce terme, que nous avons d'abord défini suivant l'usage présent: car le dessein de Charles IV. en faisant la bulle d'or, étoit de rendre l'empire purement électif, de fonder & d'affermir les prérogatives des électeurs. Or, ce qui s'est passé dans la maison d'Autriche depuis 200 ans, montre assez clairement que rien n'est plus contraire à cette liberté que l'élection d'un *roi des Romains*, du vivant même de l'empereur. Les électeurs prévirent bien ces inconvéniens, lorsque Charles V. voulut faire élire Ferdinand son frère *roi des Romains*, & prétendirent les prévenir par un règlement conclu entre eux & cet empereur à Schwinfurt, en 1532, mais que la maison d'Autriche a bien su rendre inutile.

Le *roi des Romains* est choisi par les électeurs, & confirmé par l'empereur; il est couronné d'une couronne ouverte, qu'on appelle *romaine*, mais on ne lui prête aucun serment de fidélité qu'après la mort de l'empereur; on lui donne le titre d'*auguste*, & non celui de *toujours auguste*, qui est réservé à l'empereur. L'aigle éployée qu'il porte dans ses armes, n'est qu'à une tête. En vertu de son titre, il est sans contestation successeur de l'empereur. Après sa mort, & pendant la vie de l'empereur, vicaire unique & universel, second chef & régent de l'empire. Il est vrai que tant que l'empereur réside dans l'empire, tous ces titres magnifiques sont pour le *roi des Romains* des honneurs sans pouvoir.

Le *roi des Romains* a d'ailleurs des avantages qui lui sont communs avec l'empereur, comme de présider aux diètes, de les convoquer de l'aveu des électeurs, & de les congédier; de faire des comtes & des barons, de donner des lettres de noblesse, d'accorder des privilèges aux universités; de mettre les rebelles au ban de l'empire, en observant toutefois les formalités ordinaires; de rappeler les proscrits, de commuer les peines, &c. mais il reconnoît l'empereur pour son supérieur. Il doit n'agir qu'au nom & par ordre de l'empereur; c'est au moins ce qu'il doit promettre, par la capitulation qu'on lui fait signer

après son élection. Supposé qu'il n'ait pas l'âge de dix-huit ans, & qu'avant que de l'avoir atteint, il parvienne à l'empire, on lui impose la condition de n'agir en qualité d'empereur, que sous l'autorité des vicaires de l'empire, comme ses tuteurs, jusqu'à ce qu'il ait les années de majorité fixées par la bulle d'or, les actes néanmoins & les ordonnances doivent être rendus en son nom.

Le *roi des Romains* est traité de *majesté royale* par tous les princes, & dans les cérémonies; il marche au côté gauche de l'empereur, un pas ou deux derrière. Quand il s'y trouve seul, le maréchal de la courne porte l'épée devant lui que dans le fourreau, au lieu qu'on la porte nue devant l'empereur. Le même *roi* traite l'empereur de *majesté*, & l'appelle son *seigneur*, mais l'empereur ne le traite que de *dilection*.

Comme la bulle d'or, quand il s'agit d'élire un empereur, parle seulement d'élire un *roi des Romains futur empereur*; c'est toujours une condition préliminaire, que le sujet à qui on destine l'empire, soit choisi & déclaré *roi des Romains* par les électeurs, ainsi que nous l'avons vu pratiquer dans les deux dernières élections. Heifs, *hist. de l'empire*, t. III.

ROI, *pié de*, on dit en France, *pié de roi*, qui est une certaine mesure, dont la longueur est déterminée par tout le royaume par l'autorité du prince. On lui donne ce nom pour le distinguer du *pié de ville*, qui n'est pas le même dans toutes les villes du royaume: c'est pourquoi les Mathématiciens se servent toujours du *pié de roi*.

Un pendule long de 5 *piés de roi* fait en une heure 1846 vibrations simples: l'on pourroit donc retrouver, par le moyen du pendule, la longueur du *pié de roi*, si cette mesure venoit à être perdue ou altérée. Voyez PIÉ, MESURE, PENDULE, &c. (E)

ROI RENDU, *jeu du*, c'est un jeu qui suit presque en tout les règles & la manière de jouer le quadrille, à la réserve qu'il est libre à celui qui a le *roi* appelé, de le rendre à celui qui l'appelle, qui doit en échange lui donner une carte de son jeu.

Ce jeu ne se joue de la sorte, que pour empêcher qu'on ne joue de petits jeux, ce qui ôte beaucoup de l'agrément du quadrille ordinaire, & fait que cette manière de jouer plus gênante, a trouvé plus de partisans parmi les personnes d'un amusement plus sérieux.

Ce quadrille ne diffère absolument de l'autre qu'en ce qui est permis à celui qui a le *roi* appelé, de se rendre à l'homme, ce qui fait qu'il y a quelques règles particulières. Celui qui a le *roi* appelé à mauvais jeu, peut rendre le *roi* appelé à l'homme, qui doit lui donner en échange telle carte que bon lui semblera de son jeu, & chaque joueur est en droit de voir la carte échangée.

Celui qui, ayant la carte appelée, auroit beau jeu, & rendroit le *roi* pour faire perdre l'homme, feroit la bête, sans que l'homme fût exempt pour cela de la faire aussi, s'il ne gagnoit pas le jeu. Il faut que le *roi* appelé ait trois mains pour être dans ce cas.

Celui à qui l'on a rendu le *roi* est obligé de faire six mains avec ce secours, tous les joueurs étant réunis contre lui.

Il ne partage avec personne s'il gagne, & paie seul s'il perd.

L'on ne peut point rendre le *roi* à celui qui joue avec spadille forcé, il y a des maisons où l'on rend toujours le *roi* appelé, & où celui qui joue, joue toujours seul, & le dernier est obligé de jouer si tous les autres ont passé, en appelant un *roi* qu'on lui rend, en spadille si l'on en est convenu.

ROI au jeu des échecs, est la première & la principale pièce du jeu. C'est de la perte de cette pièce que dépend la perte de la partie; c'est encore elle qui la

fait finir. Le *roi* se place au milieu du damier sur la quatrième case blanche ou noire, selon sa couleur. Quant à sa marche, elle est fort grave, il ne va jamais que de case en case, en droite ligne & obliquement, devant, derrière, à côté, lorsqu'il ne trouve point d'obstacles qui l'arrêtent. Il ne fait qu'un pas à la fois, à moins qu'il ne saute; voyez SAUTE: pour lors il peut sauter deux cases seulement de son côté, ou de celui de la dame; car le saut de trois cases n'est plus usité.

Quand le *roi* saute de son côté, il prend la place de son chevalier, & sa tour se place auprès de lui à la case de son fou.

Si c'est du côté de la dame qu'il saute, il prend la place de son fou, & la tour de ce côté prend la case de la dame.

Il y a cinq choses au jeu des échecs qui empêchent le *roi* de sauter: 1°. s'il se trouve quelque pièce entre lui & la tour; 2°. quand cette tour a changé de place; 3°. si le *roi* a été obligé de sortir de sa place; 4°. s'il est en échec, & 5°. lorsque la case au-dessus de laquelle il veut sauter, est une de quelque pièce de son ennemi, qui pourroit le faire échec en passant. Quoiqu'il soit permis aux *rois* de se remuer de tous côtés, ils ne peuvent néanmoins jamais se joindre, il faut qu'il y ait au moins une case de distance entre eux: & quand chaque *roi* est en marche, il prend, si bon lui semble, toutes les pièces qui se rencontrent dans son chemin.

ROIIDE, adj. (Gram.) qu'on ne peut fléchir. On dit un bâton, un bois *roide*; un ressort *roide*; un cadavre *roide*; un membre *roide* de froid; un escalier *roide*, alors *roide* se prend pour droit & difficile à monter; une montagne *roide*; un caractère dur & *roide*; un style *roide*; une voix *roide*.

ROIIDE, (Maréchal.) se dit du col & des jambes du cheval; du col, quand le cavalier ne peut le faire plier, & des jambes, lorsqu'elles sont si fatiguées, qu'à peine peut-il les plier un peu en marchant.

ROIIDEUR, f. f. (Gram.) inflexibilité d'une chose dont il est difficile de déranger la direction des parties sur sa longueur. On dit la *roideur* d'une lame, d'un fléau, d'une branche; & au figuré, la *roideur* de son esprit, de son caractère, de sa voix, &c.

ROIDIR, v. act. (Gram.) être ou rendre *roide*. Les muscles se *roidissent* dans les passions violentes. L'air humide *roidit* les cordes tendues; il se *roidit* contre l'évidence. Il faut souvent se *roidir* contre le torrent général, contre les passions. Il est naturel à l'homme, que la nature a créé libre, de se *roidir* contre l'autorité; c'est la raison qui lui en fait connaître les avantages, qui le soumet au poids de la chaîne, & qui l'empêche de la secouer.

ROINE-BLANCHE, (Hist. de France.) on appeloit autrefois *roines-blanches* les reines veuves, ou à cause de leur coëffure blanche, ou en mémoire de Blanche de Castille, veuve de Louis VIII. & de Blanche d'Evreux, veuve de Philippe de Valois. (D. J.)

ROIIOC, f. m. (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur monopétale, en forme d'entonnoir, profondément découpée, & placée sur de petits embryons réunis de façon qu'ils ont la forme d'une petite tête: l'ombilic de chaque embryon est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur. L'embryon devient dans la suite un fruit mol & anguleux, qui renferme une semence dure & anguleuse. Les fruits du *roioc* sont réunis en un corps rond qui ressemble à un peloton. Plumier, *nova plant. amer. genera*. Voyez PLANTE.

ROISE, f. f. (Gram.) dans la basse latinité, *rothorium rouissoir* en quelques provinces, & *rotheur* en d'autres, est une fosse où l'on met pourrir à demi le chanvre, afin que la filasse puisse s'en détacher. L'action de telle eau que ce soit suffit pour opérer cette pourriture;

ture; il est même des pays où l'on se contente d'exposer le chanvre à la rosée; ce qui sans doute étoit autrefois l'usage le plus général, puisque, suivant les étimologistes, *rouis* dérive à *rose*.

Dans le pays où l'impression de la rosée ne suffit pas, on y supplée en y laissant séjourner le chanvre dans des eaux mortes, mais les plus claires qu'il soit possible de les choisir. Ce séjour est de 8 jours, plus ou moins, selon que la chaleur plus ou moins grande accélère plus ou moins la pourriture du chanvre.

Le choix des eaux mortes pour cette opération, n'est pas une preuve que les eaux vives ne lui conviennent autant, & peut-être mieux. Ce choix n'est point libre: les plus anciens réglemens sur le fait des eaux ont pris les plus grandes précautions pour éloigner les chanvres des rivières & des eaux courantes. *Salubritatem aeris*, portent les anciennes constitutions du royaume de Sicile, *divino judicio referatam, in quantum possumus, studio provisionis nostrae studemus conservare: mandantes ut nulli amodo liceat, in aquis currentibus linum aut cannabum ad maturandum ponere, ne ex eo, prout certò didicimus, aeris dispositio corrumpatur: quod si fecerit, linum ipsum aut cannabum amittat.*

La vieille charte normande avoit la même disposition, *ch. vij.* en ces termes. *Rothoria in aquis defluentibus fieri non possunt, cum illis aquae frequentius corrumpantur: ce que l'ancienne coutume de Normandie avoit conservé en défendant, premiere part. §. 1. ch. xvij. que l'on ne fit roteurs, ne chanvrer roir en eaux courantes, parquoi ne soyent souventes fois corrompues, si que les poissons en meurent.* Ce qui a passé dans la nouvelle coutume, par laquelle, pour prévenir les entreprises des particuliers qui, en détournant l'eau des rivières, & en l'y faisant rentrer après qu'elle avoit abreuvé leurs roises, avoient trouvé le moyen d'éluder la loi, statue, *art. 209. roteurs ne peuvent être faits en eaux courantes, c'est aulcun veult détourner eau pour en faire, il doit vuider l'eau dudit roteur, ensorte que l'au d'icelui roteur ne puisse retourner en la riviere.* Sur quoi M. Josias Berault, conseiller à la table de marbre du parlement de Rouen, observe en son commentaire sur la coutume de Normandie, que les roteurs font mourir le poisson, parce que les sucres grossiers que le chanvre a tirés d'une terre très-forte par elle-même & extrêmement chargée de fumier, enivrent le poisson, & portent la mortalité dans les rivières: *pourquoi, ajoute-t-il, les officiers des eaux & forêts doivent y veiller comme sur une des choses de leur ministère les plus intéressantes pour le bien public.*

Ces attentions ne sont point particulières à la coutume de Normandie: celles de Bourbonnois, *art. 162. ch. xiv.* d'Amiens, *tit. 11. art. 243.* de Haynault, *ch. x. art. 16.* de Mons; *ch. liij. art. 6.* de Lille, *tit. 1. art. 11, &c.* portent les mêmes dispositions auxquelles est conforme l'*art. 7.* du réglemant général de la table de marbre de Paris, du 15 Mai 1585, relatif à un arrêt du même siège, du 26 Juillet 1557, portant *défenses & inhibitions de faire rouir aucuns chanvres & lins, & de mettre aucune chauly, tannerie, ou autres choses portant poison, dans les étangs ou marais publics, ou même dans les eaux particulières, parce que cela corrompt l'eau, ensuite l'air, & fait mourir le poisson.*

En conformité de tous ces réglemens, aussi positifs dans leurs dispositions, que clairement motivés, ont été rendus plusieurs arrêts du conseil, rapportés en la conférence de l'ordonnance de 1669, *édit. in-4°.* contenant les lois forestières de France.

Ainsi, la défense de rouir des chanvres dans les rivières & dans les eaux courantes, même particulières, fait partie du droit public de la France. Ce droit n'abandonne pour le rouissement des chanvres que les eaux mortes, ou celles qui étant tirées d'une

rivière ou eau courante se perdent dans des terrains plus bas, & ne retournent plus à la rivière, ou s'y rendent par un circuit, dont la longueur leur donne le tems de déposer les sucres dangereux dont elles se sont chargées par leur séjour dans la roise.

La connoissance des observations qui ont servi de base à toutes les lois que je viens de rapporter, auroient pu éclairer sur un phénomène qui a mérité l'attention de l'académie des Sciences de Paris.

Il est arrivé récemment que les eaux de la Seine étant très-basses, se sont chargées insensiblement de principes de corruption, qui répandirent à Paris une espèce d'épidémie. Les médecins ne prirent point le change sur la cause du mal; ils l'attribuerent unanimement à une espèce d'infection qu'avoit contracté le peu d'eau qui restoit dans la rivière. Mais d'où venoit cette infection? Etoit-ce du défaut ou de la lenteur de la circulation de l'eau? Etoit-ce des immondices que la Seine ne pouvoit plus absorber & déposer, &c? les avis étoient incertains & partagés; enfin un des membres de l'académie des Sciences remonta la Seine, l'analyfa, l'observa, crut découvrir la source du mal dans certaines plantes aquatiques qui s'étoient emparées du lit que la rivière leur avoit abandonné, & constata cette découverte par un savant mémoire inséré dans les *recueils de l'académie.*

Mais toutes les eaux mortes étoient desséchées par l'ardeur de l'été de cette année. Les eaux courantes roulant à peine dans leur lit, ne pouvoient fournir à l'abreuvement des roises, & la nécessité força de mettre rouir les chanvres dans les rivières mêmes & dans les ruisseaux. Que l'on se représente maintenant les ruisseaux, les fontaines, les rivières qui portent leurs eaux dans la Seine, le lit même de ce fleuve depuis sa source, rempli de chanvre pendant les mois du travail & l'on imaginera aisément pourquoi, & pendant ces deux mois, l'eau de la Seine a été corrompue au point d'imprégner des sucres grossiers & putrides dont elle étoit chargée, les plantes, même les plus insipides de leur nature. Ainsi, l'on peut comparer les recherches de l'académicien sur ce phénomène, aux efforts que faisoit un ancien philosophe pour découvrir la cause du goût mielleux & des parties mellifiques qu'il avoit découvertes dans une soupe qui avoit été préparée dans un pot où il y avoit eu du miel. De tout ce qui vient d'être dit sur cet article, il résulte que les raisons & le choix de l'eau pour les abreuver méritent toutes les attentions qu'ont rapportées nos anciennes lois pour les écarter des rivières & des eaux courantes. *Cet article est de M. GROSLEY, avocat à Troyes.*

ROITELET, ROI, ROITELAT, ROTTOLET, REBETRE, FARFONTE, FOVETTE ROUSSE, BERICHOT, BEURICHON, BŒUF DE DIEU, f. m. *passer troglodites*, (*Hist. nat. Ornitholog.*) oiseau qui pèse trois gros; il a un peu plus de quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & six pouces d'envergure. Le cou, le dos & les ailes sont d'une couleur brune rouffâtre ou chatin; celle du croupion & de la queue est encore plus rouffâtre, & il y a sur les ailes & sur la queue des taches transversales noirâtres. La gorge est d'un blanc rouffâtre; le milieu de la poitrine a une couleur blanchâtre; les côtés du corps & le ventre ont des lignes transversales noires sur un fond de couleur blanche rouffâtre; le bas-ventre est d'un brun rouffâtre; les plumes du second rang de l'aile ont à leur extrémité trois ou quatre petites taches blanches, on en voit aussi de pareilles sur les plumes qui couvrent la queue. Il y a dix-huit grandes plumes dans chaque aile, & douze dans la queue; cet oiseau la tient ordinairement relevée. Le bec a un demi-pouce de longueur; il est mince, jaunâtre par-dessous, & brun par-dessus. L'iris des yeux a une couleur de noisette; le dedans

de la bouche est jaune. Le doigt de derriere & son ongle sont plus gros & plus longs que les autres doigts & les autres ongles. Cet oiseau se glisse dans les haies & dans les bordures, ce qui lui a fait donner le nom de *troglydites*. Il est de courte volée. Le *roitelet* fait ordinairement son nid dans les buissons & dans les haies, ou dans le chaume dont on couvre les maisons. Le dehors est composé de mousse, & le dedans est garni de plumes & de poils. Ce nid a la forme d'un œuf posé sur l'un de ses bouts; l'ouverture qui sert de passage à l'oiseau se trouve dans le milieu de l'un des côtés. Cet oiseau chante très-agréablement lorsqu'il est apprivoisé, & sa voix est plus forte qu'on ne devroit l'attendre d'un si petit oiseau, sur-tout dans le mois de Mai; c'est aussi dans ce même tems qu'il niche. La femelle pond à chaque couvée neuf ou dix œufs, & quelquefois plus. Willughby, *Ornit. Voyez OISEAU.*

ROITELET HUPÉ, ROITELAT, PETIT ROI, POUL, SOURCICLE, SOUCIE, *regulus cristatus*, Aldrovandi. C'est l'oiseau le plus petit de tous ceux que l'on trouve en France; il ne pèse qu'un gros; il a environ quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des doigts, & trois pouces neuf lignes si l'on prend la longueur jusqu'au bout de la queue. L'envergure est de six pouces. Les plumes du sommet de la tête qui forment la huppe ou la couronne de cet oiseau, sont de couleur de safran ou d'un rouge très-clair, & il peut en plissant sa peau, cacher & découvrir cette huppe. Les bords de cette huppe sont jaunes de toute part; elle est oblongue & entourée par une ligne noire assez large. Cette huppe est placée au milieu de la tête sur une ligne droite qui s'étend depuis le bec vers le cou, dont les côtés sont d'un beau jaune verd; le tour des yeux est blanc; tout le dos & les faces supérieure & inférieure du cou sont d'un verd obscur mêlé de jaune. La couleur de la poitrine est d'un blanc sale; les ailes sont courbes & assez ressemblantes à celles du pinçon; elles ont chacune dix-huit grandes plumes comme dans presque tous les petits oiseaux; elles sont noirâtres, & elles ont les bords des barbes extérieures jaunes, & ceux des barbes intérieures blancs; la pointe des trois plumes qui sont les plus prochaines du corps est blanche. Ce qu'il y a de plus remarquable sur les ailes de ce petit oiseau, c'est que toutes les grandes plumes, excepté les cinq premières & les trois dernières, ne sont noirâtres que sur les barbes extérieures qui se trouvent au-delà du bout des plumes du second rang qui les recouvrent, ce qui fait que quand les ailes sont pliées, on voit une assez grande tache noire à-peu-près sur leur milieu. La première des grandes plumes des ailes est courte & mince. Les petites plumes du premier rang, qui couvrent les grandes, ont la pointe blanche, ce qui forme une ligne blanche transversale sur l'aile. Il y a aussi des taches blanches dans les autres rangs des mêmes plumes. La queue n'est pas fourchue, elle est composée de douze plumes longues d'un pouce & demi & pointues à l'extrémité, dont la couleur est brune, à l'exception des bords extérieurs qui sont d'un verd jaunâtre. Le bec est mince, droit, noir & long d'un demi-pouce. Les piés sont jaunâtres; la langue est longue, pointue & fourchue. L'iris des yeux a une couleur de noisette. La femelle est moins colorée que le mâle. Ce petit oiseau se nourrit d'insectes; il se tient ordinairement perché au-dessus des arbres, & principalement sur les chênes. Aldrovande dit que la femelle fait d'une seule ponte six ou sept œufs qui ne sont pas plus gros que des pois. Willughby, *Ornithol. Voyez OISEAU.*

ROITELET, ou PETIT ROI, *regulus*, (*Hist. mod.*) titre qu'on voit souvent employé dans les conciles des Saxons d'Angleterre, pour synonyme à *comte*. *Voyez COMTE.*

De-là *sub-regulus*, qu'on employoit pareillement pour signifier *vicomte*, quoique ces deux mots semblent en bien des endroits être pris indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi voit-on dans les archives de la cathédrale de Worcester, qu'Utredus y prend quelquefois la qualité de *regulus*, & d'autres fois celle de *sub-regulus* de la cité de Worcester.

Mais dans d'autres endroits, nous trouvons ces deux qualités distinguées l'une de l'autre. Offa, roi de Mercie, Uthredus, *regulus*; Alredus, *sub-regulus*, &c.

ROKOSZ, f. m. (*Hist. mod. politiq.*) c'est ainsi que l'on nomme en Pologne une espèce de confédération, qui a lieu quelquefois dans les diètes ou assemblées de cette nation tumultueuse. Lorsque les nobles craignent quelque chose de la part du roi ou du sénat, ils se lient par serment *in caput & animam*, de soutenir les intérêts de la patrie, & ils sont obligés en vertu de *rokosz*, de s'armer pour venir à son secours, ou plutôt pour la déchirer.

ROLAND, STATUES DE (*Hist. mod.*) dans plusieurs villes de Saxe & d'autres parties d'Allemagne, on voit dans les marchés publics, des colonnes sur lesquelles on a sculpté une épée, ou bien ces colonnes sont surmontées de la statue d'un homme armé d'une épée, ce qui est un symbole de la haute justice. On a cru que ces monumens représentoient Roland, neveu de Charlemagne, si vanté sur-tout dans les romans; mais c'est une erreur, & l'on pense que le nom qu'on leur donne, vient de l'ancien mot *saxon rugen*, dénoncer en justice, ou bien du mot *ruhe*, tranquillité, & *land*, pays; comme si ces monumens étoient des symboles de la tranquillité que procure la justice.

ROLDUC, (*Géogr. mod.*) en latin *Rodia ducis*; petite ville des Pays-bas dans le duché de Limbourg, à quatre lieues au nord d'Aix-la-Chapelle, & chef-lieu d'une contrée de même nom, qui appartient en partie à la maison d'Autriche, & en partie aux Etats généraux, par le traité réglé à la Haye en 1661. Le territoire de Rolduc a d'orient en occident environ six lieues de longueur, & deux de largeur du nord au sud. Long. 23. 52. latit. 50. 48. (*D. J.*)

ROLE, f. m. (*Gramm.*) état ou liste de plusieurs choses ou personnes, portées les unes au-dessous des autres, sans ordre ou selon quelque ordre. On porte tel homme, tel effet au rôle.

RÔLE, (*Littérature.*) au théâtre c'est la partie que l'acteur doit savoir & débiter. Il faut qu'outre son rôle, il sache les mots de chacun des rôles des autres acteurs après lesquels il doit répondre. *Voyez THÉÂTRE.*

On appelle *grands rôles* ou *principaux rôles*, ceux où les acteurs représentent le héros où les personnages les plus intéressans d'une pièce.

RÔLE, dès le tems d'Anastase on trouve les empereurs représentés sur des médailles, tenant dans leurs mains un rôle long & étroit. Les antiquaires en ont fort longtems cherché la cause; les uns ont cru que c'étoit un rôle de papiers, des mémoires, des requêtes, &c. que l'on présentait aux princes, ou quelque chose de semblable; d'autres ont cru que c'étoit un mouchoir plissé que les personnes qui présidoient aux jeux, élevoient en haut pour avertir de commencer; d'autres que c'étoit un petit sac de poudre ou de cendre que l'on présentait à l'empereur dans la cérémonie de son couronnement, & que l'on appelloit *akakia*, qui vouloit signifier que le moyen de conserver leur innocence, étoit de penser qu'ils n'étoient que poussière. *Voyez AKAKIA.* Il est bien plus simple de penser que cet instrument n'est que le rouleau nommé *mappa*, que le principal magistrat élevoit en l'air comme nous l'avons remarqué au mot DIPTYQUE. *Voyez aussi MAPPAIRE.*

RÔLE, (*Jurispud.*) du latin *rotulum* ; est un état de quelque chose ; ces états ou mémoires ont été appelés *rôles*, parce qu'on les écrivoit anciennement sur des grandes peaux ou parchemins que l'on rouloït ensuite.

En parlement l'on appelle *grand rôle* ; celui où l'on inscrit les causes qui se plaident aux grandes audiences ; petit *rôle* celui où l'on met les causes des petites audiences. *Rôles* des provinces sont ceux où l'on met les appels des bailliages de chaque province qui se plaident le lundi & mardi ; *rôle* des jeudis, celui où l'on met les causes des jeudis. *Rôle* d'après la S. Martin ; *rôles* de la chandeleur, de pâques, &c. sont les *rôles* des causes qui se plaident dans ce tems ; *rôle* de relevée, est celui des causes qui se plaident le mardi après midi ; *rôle* de la tournelle, est celui des causes de la grande audience de la tournelle. *Voyez l'article PARLEMENT.*

RÔLE DES TAILLES, est l'état de répartition de la taille sur les contribuables de chaque paroisse. *Voyez TAILLES. (A)*

ROLE, le *grand* (*Sucrerie.*) autrement nommé le *grand tambour* ; c'est celui des trois tambours qui est au milieu du moulin à sucre, & qui est traversé de l'arbre du moulin. *Savary. (D. J.)*

RÔLE de tabac, (*Manufacture de tabac.*) *Voyez ROULEAU de tabac.*

ROLLE, (*Géogr. mod.*) bourg de Suisse dans le pays Romand, à trois lieues de Morges, au bord du lac de Geneve, dans l'endroit où ce lac s'avance dans les terres, & fait un enfoncement considérable, enforte que c'est le lieu de sa plus grande largeur. Je parle de ce bourg, parce qu'il est au-dessus de la plupart des petites villes de France, qu'il est très-beau par sa position, & décoré de plusieurs jolies maisons. Sa situation est au pied d'un coteau riant, qui fait un très-bon vignoble. La baronnie du lieu est une des belles terres seigneuriales du canton. *(D. J.)*

ROLLIER, **ROLLER**, **GEAY DE STRASBOURG**, *garrulus argentoratenfis*. Aldrovandi, Wil. oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du geay ; il a un pied & six lignes de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement neuf pouces & demi jusqu'au bout des doigts. La longueur du bec est d'un pouce cinq lignes depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche, & la queue a quatre pouces sept lignes ; l'envergure est de deux pieds ; les ailes étant pliées s'étendent jusqu'aux deux tiers de la longueur de la queue : la tête & la face inférieure du cou sont d'un bleu couleur d'aigue marine qui change à différens aspects en un verd obscur ; les plumes du dos & celles des épaules ont une couleur fauve clair ; celles du croupion & du dessous de la queue, sont d'un verd mêlé de bleu violet. Toute la face inférieure du cou est d'un bleu pareil à celui de la face supérieure, & elle a de petites lignes plus claires & plus brillantes qui s'étendent le long du tuyau de chaque plume. La poitrine, le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes de la face inférieure des ailes, & celles du dessous de la queue, sont d'un bleu couleur d'aigue marine claire. Il y a vingt-trois grandes plumes dans chaque aile ; la seconde est la plus longue de toutes : les trois premières ont le côté extérieur de la face inférieure noir, & le côté intérieur est d'un bleu violet ; en-dessus elles sont noires & ont une teinte de verd très-obscur ; la quatrième & celles qui suivent jusqu'à la dixneuvième inclusivement, sont à leur origine d'un bleu couleur d'aigue marine clair ; le reste de chaque plume est noir en-dessus, & d'un bleu violet en-dessous, du côté intérieur seulement, car le côté extérieur est noir ; la vingtième des grandes plumes des ailes a une couleur grise brune mêlée de fauve clair & d'un peu de verd ; enfin les trois dernières sont d'un fauve clair

du côté extérieur, & d'un gris brun mêlé d'un peu de verd du côté intérieur. La queue est composée de douze plumes ; les deux du milieu ont en-dessus une couleur grise brune mêlée d'une légère teinte de verd, & elles sont en-dessous d'un verd d'aigue marine ; les quatre qui suivent de chaque côté ont en-dessous la même couleur que les précédentes ; la face supérieure & l'extrémité tant en-dessus qu'en-dessous, sont d'un bleu couleur d'aigue marine clair ; la plus grande partie des barbes intérieures est d'un gris brun en-dessus, & d'un bleu violet en-dessous ; la plume extérieure a l'extrémité noire en-dessus, & d'un bleu violet en-dessous. Le bec est noirâtre, excepté à la base, où il y a une couleur jaunâtre ; les narines sont longues & étroites, & dirigées obliquement. Les pieds ont une couleur jaunâtre. Le *rollier* est un oiseau de passage ; il vient de tems en tems aux environs de Strasbourg ; il passe à Malte & quelquefois en France ; il se nourrit d'insectes, & principalement de scarabés. *Ornithol. de M. Brisson, tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER D'ANGOLA, *galgulus angolensis*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du geay ; il a un pied trois pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement neuf pouces trois lignes jusqu'au bout des ongles ; la longueur du bec est d'un pouce sept lignes depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche ; la plume extérieure de chaque côté de la queue a huit pouces trois lignes de longueur, & les autres n'ont que quatre pouces ; l'envergure est de dix pouces ; les ailes étant pliées, s'étendent à un peu plus de trois pouces au-delà de l'origine de la queue ; le dessus de la tête & la face supérieure du cou sont verts ; la partie antérieure du dos & les grandes plumes des épaules, ont une couleur fauve mêlée de verd, qui paroît d'un verd d'olive à différens aspects. La partie postérieure du dos, le croupion & les petites plumes des ailes, sont d'un très-beau bleu ; la gorge, la face inférieure du cou, & la poitrine, ont une couleur violette ; chaque plume de la gorge & de la face inférieure du cou, a une ligne blanche qui s'étend selon la longueur du tuyau ; le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes du dessous de la queue, & celles de la face inférieure des ailes, sont d'un bleu couleur d'aigue marine ; les grandes plumes des ailes ont la même couleur depuis leur origine jusque vers la moitié de leur longueur ; le reste est en-dessus d'un bleu très-foncé du côté extérieur du tuyau, & noir du côté intérieur ; en-dessous, au contraire, les barbes extérieures sont noires & les intérieures bleues. Le tuyau de toutes ces plumes est noir dans toute sa longueur. Il y a dans la queue douze plumes, qui ont toutes le tuyau noir ; les deux du milieu sont d'un verd obscur ; les autres ont une couleur bleue d'aigue marine, excepté à la pointe, qui est d'un bleu foncé. La plume extérieure de chaque côté, a la partie qui excède la longueur des autres, de couleur noire. Le bec & les ongles sont noirâtres, & les pieds ont une couleur grise. On trouve cet oiseau dans le royaume d'Angola. *Ornit. de M. Brisson, tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DES ANTILLES, *pica caudata*. Wil. Oiseau qui est à-peu-près de la grosseur de notre pie : il a la tête bleue ; le cou est de la même couleur, & entouré par une sorte de collier formé de plumes blanches. Il y a sur le sommet de la tête une tache blanche longue de trois pouces, large d'un pouce, & traversée par de petites lignes noires ; cette tache s'étend depuis la racine du bec jusque sur le dos, en passant entre les yeux. Le dos & les grandes plumes des épaules sont jaunes ; la poitrine, le ventre, les côtés du corps, les jambes & les plumes du dessous de la queue ont une couleur blanche. Celle des plu-

mes de la face inférieure des ailes est d'un gris tirant sur le bleu; les petites plumes des ailes sont de couleur de marron, & ont des petites lignes noires longitudinales & assez larges; les moyennes ont une couleur verte qui est plus foncée sur les bords qu'au milieu; les grandes sont bleues, à l'exception des bords & du tuyau dont la couleur est blanchâtre. Les plumes de la queue sont bleues & traversées de lignes blanches; les deux plumes du milieu ont huit ou dix pouces de longueur de plus que les autres, dont la longueur diminue successivement jusqu'à la dernière qui est la plus courte. Le bec & les piés sont rouges. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce que la tache blanche qu'elle a sur le sommet de la tête, n'est pas traversée de lignes noires, & que les moyennes plumes de ses ailes sont vertes, au lieu d'être bleues comme dans le mâle. On trouve cet oiseau aux îles Antilles; il est très-fréquent sur les bords des rivières de la Guadeloupe. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DE LA CHINE, *galgulus sinensis*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du geai; il a onze pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces six lignes jusqu'au bout des ongles; le bec a un pouce & demi de longueur depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche; l'envergure est d'un pié trois pouces: les ailes étant pliées s'étendent un peu au-delà du tiers de la longueur de la queue. La tête, la face supérieure du cou, le dos, le croupion & les plumes du dessus de la queue sont vertes; il y a de chaque côté de la tête une large bande noire qui s'étend depuis le bec jusqu'à l'occiput en passant sur les yeux. La gorge, la face inférieure du cou, la poitrine, le ventre, les côtés du corps & les plumes du dessous de la queue sont d'un blanc jaunâtre mêlé d'une teinte de verd; les jambes ont une couleur grise, les plumes de la face inférieure des ailes sont d'un gris brun; il y a dans chaque aile dix-huit grandes plumes; la première est très-courte, & la cinquième est la plus longue de toutes; les cinq extérieures sont d'un brun tirant sur l'olivâtre; les trois plumes qui suivent, ont la même couleur; mais elle est mêlée d'un peu de couleur de marron sur les barbes extérieures le long du tuyau de chaque plume; la neuvième & la dixième sont de couleur de marron du côté extérieur du tuyau, & d'un brun mêlé de couleur de marron du côté intérieur; la onzième & la douzième ont une couleur brune tirant sur l'olivâtre, & mêlée d'un peu de couleur de marron; la couleur des autres plumes est d'un brun tirant sur l'olivâtre, sans mélange d'autres couleurs; les trois dernières plumes ont l'extrémité d'un blanc mêlé d'une légère teinte de verd. La queue est composée de douze plumes; les deux du milieu ont la même couleur que le dos; les autres sont vertes depuis leur origine jusqu'aux deux tiers de leur longueur du côté extérieur du tuyau, & d'un gris blanc tirant sur le verd, du côté intérieur; le reste de la plume a une couleur noirâtre, à l'exception de l'extrémité qui est d'un gris blanc tirant sur le verd; il y a d'autant plus de noirâtre, & d'autant moins de gris blanc, que la plume est plus extérieure; les deux plumes du milieu sont les plus longues; les autres diminuent successivement de longueur jusqu'à la première qui est la plus courte. L'iris des yeux & le bec sont rouges; les piés & les ongles ont une couleur rouge plus pâle. On trouve cet oiseau à la Chine. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE, *cornix corvina*. Klein. Oiseau qui est à-peu-près de la grandeur & de la grosseur de la corneille ordinaire. Le corps est en entier d'un roux cendré, à l'exception de quelques plumes qui sont d'une couleur plus clai-

re. Le plus grand nombre des petites plumes des ailes est d'un verd foncé; il y en a quelques-unes qui ont une teinte de roux clair; les grandes plumes des ailes & celles de la queue sont d'un très-beau verd foncé. Le bec est de couleur cendrée jaunâtre. On trouve cet oiseau à la nouvelle Espagne. Selon Seba, il donne la chasse aux lievres, aux lapins, &c. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DES INDES, *galgulus indicus*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du geai; il a dix pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & huit pouces neuf lignes jusqu'au bout des ongles; le bec a un pouce cinq lignes de longueur depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche; l'envergure est d'un pié dix pouces: les ailes étant pliées s'étendent presque jusqu'au bout de la queue. La tête & la face supérieure du cou sont brunes; le dos, le croupion, les grandes plumes des épaules, les petites des ailes & celles du dessus de la queue ont une couleur verte mêlée de brun. La gorge est d'un beau bleu, & il y a sur le milieu de chaque plume une petite ligne d'un bleu plus clair, qui s'étend le long du tuyau. La face inférieure du cou, la poitrine, le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes du dessous de la queue, & celles de la face inférieure des ailes sont d'un verd tirant sur la couleur de l'aigue marine. Les grandes plumes de l'aile, excepté les trois intérieures, c'est-à-dire, celles qui se trouvent près du corps, ont en-dessus les barbes intérieures & l'extrémité noires, & les barbes extérieures d'un bleu très-foncé; la face inférieure de ces mêmes plumes est au contraire noire du côté extérieur du tuyau & à l'extrémité, & d'un bleu foncé du côté intérieur; les six premières ont vers le milieu de leur longueur une large bande transversale d'un bleu couleur d'aigue-marine, qui s'étend sur toute la largeur de la plume, excepté la première, dont la bande transversale ne se trouve que sur les barbes intérieures. La queue est composée de douze plumes d'égale longueur; les deux du milieu sont vertes à leur origine, & ont l'extrémité noire. Les autres sont aussi vertes à leur origine, & ont de même l'extrémité noire; mais il se trouve du bleu foncé intermédiaire entre ces deux couleurs. Le bec & les piés sont jaunâtres, & les ongles ont une couleur noirâtre. On trouve cet oiseau aux grandes Indes. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DU MEXIQUE, *pica, merula mexicana*, Klein. Oiseau beaucoup plus grand & plus gros que la grosse espèce de grive appelée *drenne*. Toute la face supérieure de son corps est d'un gris obscur tirant sur le roux; la face inférieure & les ailes sont d'un gris clair varié de couleur de feu. On trouve cet oiseau au Mexique. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER HUPÉ DU MEXIQUE, *corvus cristatus*, Klein. Oiseau qui est à-peu-près de la grosseur de notre corneille: il a le corps varié de verd, de bleu & d'une belle couleur d'or brillante, à l'exception des côtés qui sont noirâtres. Les ailes ont une belle couleur de pourpre claire; l'extrémité des grandes plumes & de celles de la queue sont noirâtres. Cet oiseau a sur la tête une grande & belle huppe; les plumes des jambes sont longues; le bec est court, épais & rougeâtre; les paupières sont d'un rouge couleur de sang & entourées de petites excroissances charnues; les piés sont très-courts & épais. On trouve cet oiseau au Mexique. *Ornit.* de M. Brisson, *tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER JAUNE DU MEXIQUE, *cornix flava*, *alis caudaque cinereis*, Klein. Oiseau dont la grosseur surpasse un peu celle du pigeon commun. Il est d'un jaune clair, à l'exception des ailes & des deux plumes du milieu de la queue qui sont d'un gris foncé.

Le bec est court, épais, & d'une couleur cendrée jaunâtre; les yeux sont grands & l'iris est rouge; les piés ont une couleur grise claire. Les oiseaux de cette espèce se plaisent beaucoup sur les saules; ils s'y assemblent par troupes, & ils y font leur nid. On les trouve au Mexique. *Ornit. de M. Brisson, tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLLIER DE MINDANAO, *galgulus mindanoensis*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du geai; il a un pié fix lignes de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement dix pouces 3 lignes jusqu'au bout des ongles; la longueur du bec est d'un pouce 7 lignes, & la queue 4 pouces & demi; l'envergure est d'un pié huit pouces; les ailes étant pliées s'étendent au-delà des trois quarts de la longueur de la queue. Le dessus de la tête est verd; la face supérieure du cou a une couleur fauve tirant sur le violet; la partie antérieure du dos & les grandes plumes des épaules ont une couleur fauve mêlée de verd; les plumes de la partie postérieure du dos & celles du croupion sont variées de bleu & de verd. La gorge est d'un blanc roussâtre; les plumes des joues & de la face inférieure du cou sont violettes, & ont chacune dans leur milieu une bande longitudinale d'un blanc mêlé d'une teinte de violet qui s'étend le long du tuyau. La poitrine est d'un roux tirant sur le violet; le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes du dessous de la queue, & celles de la face inférieure de l'aile sont d'un bleu d'aigue-marine; les plumes du dessus de la queue, & les petites des ailes ont une très-belle couleur bleue foncée; les plumes extérieures du premier rang sont d'un bleu couleur d'aigue-marine; les plus proches du corps ont une couleur verte, & celles du milieu sont variées de bleu & de verd; les grandes plumes des ailes ont du bleu foncé à leur origine, & le reste de leur longueur est d'un bleu couleur d'aigue-marine plus ou moins foncé; les plus voisines du corps sont de la même couleur que les grandes plumes des épaules. La queue est composée de douze plumes; les deux du milieu sont d'un verd obscur, & elles ont un peu de bleu tout du long du tuyau; les autres sont d'un bleu foncé depuis leur origine jusque vers le milieu de leur longueur, & le reste de chaque plume est d'un bleu couleur d'aigue-marine, à l'exception de l'extrémité qui a une couleur bleue foncée. Le bec & les ongles sont noirâtres, & les piés ont une couleur grise. On trouve cet oiseau à Bengale & dans l'île de Mindanao. *Ornit. de M. Brisson, tom. II. Voyez OISEAU.*

ROLIN, f. m. (*terme de relation.*) nom que les habitans du Pegu donnent au chef de leur religion, à leur souverain pontife. (*D. J.*)

ROM, ou ROEM, île de Danemarck, au duché de Sleswick, sur la côte occidentale du Sud-Jutland. Elle est entre les îles de Manoe & de Sylt; elle a deux lieues de long, sur une de large, & contient environ 1500 habitans. Il y a dans cette île deux ports où peuvent aborder les petits vaisseaux: en 1248, route une paroisse qui étoit sur la côte occidentale de l'île, fut submergée par la mer, avec ses villages, & maisons séparées. (*D. J.*)

ROMAGNE, ou ROMANDIOLE, (*Géog. mod.*) province d'Italie, dans l'état de l'Eglise, bornée au nord par le Ferrarois, au midi par la Toscane, & le duché d'Urbain, au levant par le golfe de Venise, & au couchant par le Boulonois. C'est un pays fertile en blé, vin, huile, & fruits; il y a beaucoup de gibier, des eaux minérales, des salines abondantes; l'air y est salubre; la mer & les rivières qui sont navigables, donnent aux habitans de cette contrée du poisson, & l'avantage de pouvoir commercer.

Les principales villes de cette province sont, Ravenne, qui en est la capitale, Rimini, Sarsina, Ce-

cène, Forli, Faenza, Castel-Bolognese, Imola.

Les bornes de la *Romagne* ont beaucoup varié, aussi-bien que le nom: cette province fut anciennement appelée *Felsina*, du nom de la ville *Felsina*, aujourd'hui Bologne. Tout le pays que comprend présentement la *Romagne*, ne porta pas néanmoins le nom de *Felsina*; on le donna seulement à cette partie, qui se trouve entre Bologne & le Rubicon. Ensuite on l'appella *Flaminie*, du nom de la voie flaminienne, que le consul C. Flaminius y fit faire; & par ce nom de *Flaminie*, on comprend tout le pays qui se trouve entre les fleuves Rimini & Foglia. Enfin, le nom de *Romandiole* ou de *Romagne*, lui fut donné par le pape, à cause de la fidélité qu'elle garda toujours aux souverains pontifes.

Ses bornes, selon Léander, sont à l'orient la Marche d'Ancone, le long du Foglia; au midi l'Apennin qui la sépare de la Toscane; à l'occident la Lombardie, le long du Panaro; & au nord les marais de Vérone & du Pô, jusqu'au Fornaci, & même une partie du golfe de Venise.

Une partie de la *Romagne* fut encore anciennement appelée *Gaule*, & surnommée *Togata*; car Plin, les origines de Caton, & Sempronius, étendent cette Gaule depuis Ancone & Rimini, jusqu'au fleuve Rubicon. Enfin, les Gaulois Boiens habiterent encore ce pays, savoir entre le Pisatello & la Leuza, l'Apennin & le Pô. La puissance de ces peuples parvint à un tel point, qu'ils posséderent non-seulement le pays qui leur avoit été cédé, mais tout celui que nous comprenons aujourd'hui sous le nom de *Romagne* ou de *Romandiole*.

La *Romagne* florentine est comprise entre l'Apennin & la *Romagne* propre dont elle fait partie; on y remarque la ville appelée *Citta del Fole*, & celle de Fiorenzuola. (*D. J.*)

ROMAIN EMPIRE, (*Gouvernement des Romains.*) la république romaine avoit englouti toutes les autres républiques, & avoit anéanti tous les rois qui restoient encore, quand elle s'affaissa sous le poids de sa grandeur & de sa puissance. Les Romains en détruisant tous les peuples, se détruisoient eux-mêmes; sans cesse dans l'action, l'effort, & la violence, ils s'usèrent comme s'usent une arme dont on se sert toujours. Enfin, les discordes civiles, les triumvirats, les proscriptions, contribuèrent à affaiblir Rome, plus encore que toutes les guerres précédentes.

Les réglemens qu'ils firent pour remédier à de tels maux, eurent leur effet pendant que la république dans la force de son institution, n'eut à réparer que les pertes qu'elle faisoit par son courage, par son audace, par sa fermeté, & par son amour pour la gloire. Mais dans la suite, toutes les lois ne purent rétablir ce qu'une république mourante, ce qu'une anarchie générale, ce qu'un gouvernement militaire, ce qu'un empire dur, ce qu'un despotisme superbe, ce qu'une monarchie foible, ce qu'une cour stupide, idiote, & superstitieuse, abattirent successivement. On eût dit qu'ils n'avoient conquis le monde que pour l'affaiblir, & le livrer sans défense aux Barbares: les nations Gothes, Gothiques, Sarrazines, & Tartares, les accablèrent tour-à-tour. Bien-tôt les peuples barbares n'eurent à détruire que des peuples barbares; ainsi dans le tems des fables, après les inondations & les déluges, il sortit de la terre des hommes armés qui s'exterminèrent les uns les autres. Parcourons, d'après M. de Montesquieu, tous ces événemens d'un oeil rapide; l'ame s'élève, l'esprit s'étend, en s'accoutumant à considérer les grands objets.

Il étoit tellement impossible que la république pût se relever après la tyrannie de César, qu'il arriva à sa mort ce qu'on n'avoit point encore vu, qu'il n'y eut plus de tyrans, & qu'il n'y eût pas de liberté;

car les causes qui l'avoient détruite, subsistoient toujours.

Sextus Pompée tenoit la Sicile & la Sardaigne ; il étoit maître de la mer , & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de pros crits , qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses ; & après bien des mauvais succès , il le vainquit par l'habileté d'Agrippa. Il gagna les soldats de Lép idus , & le dépouillant de la puissance du triumvirat , il lui envia même la consolation de mener une vie obscure , & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple. Ensuite la bataille d'Actium se donna , & Cléopâtre en fuyant , entraîna Antoine avec elle. Tant de capitaines & tant de rois , qu'Antoine avoit faits ou aggrandis , lui manquèrent ; & comme si la générosité avoit été liée à l'esclavage , une simple troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque.

Auguste , c'est le nom que la flatterie donna à Octave , établit l'ordre , c'est-à-dire une servitude durable : car dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté , on appelle *regle* , tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; & on nomme *trouble* , *diffension* , *mauvais gouvernement* , tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux , avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée , Crassus , & César , y réussirent à merveille ; ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs , tout ce qui pouvoit faire une bonne police , ils l'abolirent ; & comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs , ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent ; & quand on étoit accusé de brigues , on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences ; & quand on étoit mis en justice , on intimidait encore les juges : l'autorité même du peuple étoit anéantie ; témoin Gabinus , qui après avoir rétabli , malgré le peuple , Ptolomée à main armée , vint froidement demander le triomphe.

Ces derniers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son devoir , & à devenir nécessaires , en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais lorsqu'Auguste fut une fois le maître , la politique le fit travailler à rétablir l'ordre , pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien , & que les paroles de lui César , étoient des lois ; Auguste ne parla que de la dignité du sénat , & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible , sans choquer ses intérêts , & il en fit un aristocratique par rapport au civil , & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu , qui n'étant pas soutenu par ses propres forces , ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque , & étoit entièrement monarchique par conséquent. En un mot , toutes les actions d'Auguste , tous ses réglemens tendoient à l'établissement de la monarchie. Sylla se défit de la dictature : mais dans toute la vie de Sylla au milieu de ses violences , on vit un esprit républicain ; tous ses réglemens , quoique tyranniquement exécutés , tendoient toujours à une certaine forme de république. Sylla homme emporté , menoit violemment les Romains à la liberté : Auguste rusé tyran , les conduisit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla , la république reprenoit des forces , tout le monde crioit à la tyrannie ; & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit , on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes qui avoit tant contribué à la grandeur de Rome , se perdit sous ce prince ; ou plutôt cet honneur devint un privilège de la souveraineté. Dans le tems de la république , celui-là seul avoit droit de demander le triomphe sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite ; or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef , & par conséquent de l'empereur , qui étoit le chef de toutes les armées.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections , Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison ; il rendit les corps des légions éternels , les plaça sur les frontières , & établit des fonds particuliers pour les payer. Enfin , il ordonna que les vétérans recevoient leur récompense en argent , & non pas en terres.

Dion remarque très-bien , que depuis lors , il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret : toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne fut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher , ou ce que les historiens conjecturèrent.

Comme on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose , & enfin les renverser dans un moment , & couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine , sous Auguste , agit insensiblement , & renversa sous Tibère avec violence.

A peine ce prince fut monté sur le trône , qu'il appliqua la loi de majesté , non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite , mais à tout ce qui put servir sa haine , ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi ; mais des paroles , des signes , & des pensées mêmes : car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis , ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins , de confiance dans les parentés , de fidélité dans les esclaves ; la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout , l'amitié fut regardée comme un écueil , l'ingénuité comme une imprudence , & la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des tems précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle qu'on exerce à l'ombre des lois , & avec les couleurs de la justice ; lorsqu'on va , pour ainsi dire , noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés. Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie , Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner.

Du tems de la république , le sénat qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers , connoissoit par une délégation du peuple , des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit *crime de lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer ; les sénateurs alloient au-devant de la servitude , sous la faveur de Séjan ; les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul , les richesses des principaux Romains étoient immenses , quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs ; les sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guère rien prendre dans les provinces que pour César , sur-tout lorsque ses procurateurs , qui étoient à-peu-près comme sont aujourd'hui nos intendants , y furent établis. Cependant , quoique la source des richesses fût coupée , les dépenses subsistoient toujours ; le train de vie étoit pris , & on

ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laissé, ou du-moins avoit paru lui laisser, celle d'élire les magistrats. Tibère, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilège, & le donna au sénat, c'est-à-dire à lui-même : or on ne sauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple dispoit des dignités, les magistrats qui les briguoient, faisoient bien des bassesses ; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux, ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains. Quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eût plus rien à donner, & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Caligula succéda à Tibère. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître ; ces deux choses sont assez liées, car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsqu'on vient à commander soi-même.

Ce monstre faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient, ou dont les biens tentoient son avarice ; plusieurs de ses successeurs l'imiterent : nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Attribuons-en la cause à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante ; de plus on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens.

Le petit peuple de Rome, ce que l'on appelloit *plebs*, ne haïssoit pas cependant les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux seuls esclaves, & les distributions de blé qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles. Quand il n'eût plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, & son oisiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même ; car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, & contribuoient de tout leur pouvoir & même de leur personne à ses plaisirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire ; & quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, & il en jouissoit purement ; car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels gens haïssoient naturellement les gens de bien ; ils favoient qu'ils n'en étoient pas approuvés : indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austère, enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté : comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célé-

broient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; & Drusille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts ? On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée ? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains.

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le tems qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais pour piller, ils trouverent dans un lieu obscur un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluerent empereur. Cet empereur acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice. Les guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers. Une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres ; étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers !

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le tems vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César, & que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile qu'on avoit sans cesse abattue, se trouve hors d'état de contre-balancer la militaire ; chaque armée voulut nommer un empereur.

Galba, Othon, Vitellius ne firent que passer, Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, & pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui vint à succéder à Vespasien, fut les délices du peuple. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du-moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide. Ses affranchis les plus chers, & à ce quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances, ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Adrien, son successeur, abandonna ses conquêtes & borna l'empire à l'Euphrate.

Dans ces tems-là, la secte des stoïciens s'étendoit & s'accrétoit de plus en plus. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Anto-

nin que Marc-Aurele qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret, lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes. La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins se firent respecter des soldats. Mais lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; & les soldats qui avoient vendu l'empire, affaiblirent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

Commode succéda à Marc-Aurele son pere. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en délivrèrent le monde, nommerent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, & Didius Julien l'emportant par ses promesses, souleva tous les *Romains* ; car quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévere & Albin furent salués empereurs, & Julien n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises fut abandonné par ses troupes.

Sévere avoit de grandes qualités, mais il avoit encore de plus grands défauts ; quoique jaloux de son autorité autant que l'avoit été Tibere, il se laissa gouverner par Plautien d'une manière misérable. Enfin il étoit cruel & barbare ; il employa les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses. Mais les trésors amassés par des princes n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur qui en est ébloui ; & s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Ils forment d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'agrandie. Les proscriptions de cet empereur furent cause que plusieurs soldats de Niger se retirèrent chez les Parthes. Ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à se servir des armes romaines, & même à en fabriquer, ce qui fit que ces peuples qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs.

Il est remarquable que dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie ; & l'on trouve dans l'histoire de Sévere qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé d'employer celles de Syrie. On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces ; & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples mêmes qui, par la nature & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées faites dans les provinces produisirent un autre effet : les empereurs pris ordinairement dans la milice furent presque tous étrangers & quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, & reçut des lois de tout l'univers. Chaque empereur y porta quelque chose de son pays ou pour les mœurs, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte ; & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples pour y placer le sien.

On pourroit appeler Caracalla qui vint à succéder à Sévere non pas un *tyran*, mais le *destructeur* des hommes. Caligula, Néron & Domitien bernoient

leurs cruautés dans la capitale ; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers. Ayant commencé son regne par tuer de sa propre main Géta son frere, il employa ses richesses à augmenter la paye des soldats, pour leur faire souffrir son crime ; & pour en diminuer encore l'horreur, il mit son frere au rang des dieux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même honneur lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant apaiser les soldats prétoriens affligés de la mort de ce prince qui les avoit comblés de largesses, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines pour le desservir.

Les profusions de Caracalla envers ses troupes avoient été immenses, & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarasser pas des autres. Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne ; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée ; de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats, & les méchants par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit durer qu'un regne ; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire ; entreprise qui coutoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embuches de Macrin, les soldats élurent Héliogabale ; & quand ce dernier qui n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent. Ils tuèrent de même Alexandre qui vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir. Ainsi un tyran qui ne s'assûroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque & la force de son corps l'avoient fait connoître : il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique ; Maxime, Balbin & le troisième Gordien furent massacrés. Philippe qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils ; & Dèce qui fut élu en sa place, périt à son tour par la trahison de Gallus.

Ce qu'on appelloit *l'empire romain* dans ce siècle-là, étoit une espèce de république irrégulière, telle à-peu-près que l'aristocratie d'Alger, où la milice qui a la puissance souveraine fait & défait un magistrat, qu'on appelle le *dey*.

Dans ces mêmes tems, les Barbares au commencement inconnus aux *Romains*, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe ; & les Perses ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin. Les violences des *Romains* avoient fait retirer les peuples du midi au nord ; tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent ; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts. La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de Charlemagne & ses tyrannies avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent

rent une seconde fois du nord au midi. Et si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerreroient l'Europe une troisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du regne de Valerien & pendant celui de Gallien, trente prétendants divers qui s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés *tyrans*. Valerien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrèrent par-tout; l'empire se trouvant dans cet état où il fut environ un siècle après en Occident, & il auroit été dès-lors détruit sans un concours heureux de circonstances; quatre grands hommes, Claude, Aurélien, Tacite & Probus qui, par un grand bonheur, se succéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

Cependant pour prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'affoierent des personnes en qui ils avoient confiance; & Dioclétien, sous la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux césars; mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables, de manière que la récompense fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection. D'ailleurs les préfets du prétoire qui faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent entièrement abaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; il purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie plus sourde. Ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie: la cour fut gouvernée, & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence: enfin au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus regner que les vices des âmes foibles & des crimes réfléchis.

Il s'établit encore un nouveau genre de corruption, les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse: ils se montrèrent moins aux gens de guerre, ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, & plus séparés de l'empire. Le poison de la cour augmenta sa force, à mesure qu'il fut plus séparé; on ne dit rien, on insinua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées; & les ministres & les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire. Le prince ne sçut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; & Dioclétien, d'autres disent Galere, l'ordonna par un édit. Ce faste & cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumèrent d'abord: & lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses ma-

Tome XIV.

nieres, on appella *oubli de la dignité* ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique depuis Marc-Aurele il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs. Mais Galere & Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire; & cet exemple que Constantin suivit sur le plan de Galere produisit une étrange révolution. Ce prince qui n'a fait que des fautes en matière de politique, porta le siège de l'empire en Orient; cette division qu'on en fit le ruina, parce que toutes les parties de ce grand corps liées depuis long-tems ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester & dépendre les unes des autres.

Dès que Constantin eut établi son siège à Constantinople, Rome presque entière y passa, & l'Italie fut privée de ses habitans & de ses richesses. L'or & l'argent devinrent extrêmement rares en Europe; & comme les empereurs en voulurent toujours tirer les mêmes tributs, ils souleverent tout le monde.

Constantin, après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontières; il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces: ce qui produisit deux maux; l'un, que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les soldats vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres.

Plusieurs autres causes concoururent à la ruine de l'empire. On prenoit un corps de barbares pour s'opposer aux inondations d'autres barbares, & ces nouveaux corps de milice étoient toujours prêts à recevoir de l'argent, à piller & à se battre; on étoit servi pour le moment; mais dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les nations qui entouroient l'empire en Europe & en Asie, absorbèrent peu-à-peu les richesses des Romains; & comme ils s'étoient aggrandis, parce que l'or & l'argent de tous les rois étoient portés chez eux, ils s'affoiblirent, parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres. « Vous voulez des richesses? disoit Julien à son armée qui murmuroit; » voilà le pays des Perses, allons en chercher. Croyez-moi, de tant de trésors que possédoit la république romaine, il ne reste plus rien; & le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des barbares. Nos finances sont épuisées, nos villes sont détruites, nos provinces ruinées. Un empereur qui ne connoit d'autres biens que ceux de l'âme, n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête ».

De plus les Romains perdirent toute leur discipline militaire, ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Végece dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir. Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

C'étoit une règle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort; Julien & Valentinien avoient à cet égard rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre, comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit celle des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire:

V v

mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces nations; & si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours défobéi par ses officiers.

Dans cette position, Attila parut dans le monde pour soumettre tous les peuples du nord. Ce prince dans sa maison de bois, où nous le représente Priscus, se fit connoître pour un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé. Il étoit maître de toutes les nations barbares, & en quelque façon de presque toutes celles qui étoient policées. Il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires. On voyoit à sa cour les ambassadeurs des empereurs qui venoient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Il avoit mis sur l'empire d'orient un tribut de deux mille cent livres d'or. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continu de la frayeur des Romains. Il étoit craint de ses sujets; & il ne paroît pas qu'il en fût haï. Fidèlement servi des rois mêmes qui étoient sous sa dépendance, il garda pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns.

Après sa mort, toutes les nations barbares se rediviserent; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire. Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire; ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrain; mais il alla de degrés en degrés, de la décadence à sa chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout-à-coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on auroit rechassé les Barbares dans leur pays, ils y feroient tout de même rentrés, pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina, les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées. Lorsqu'une province avoit été ravagée, les barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Mysie, la Pannonie. Quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece; de-là il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, & l'Italie devenoit frontière.

L'empire d'occident fut le premier abattu, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne. Théodoric s'empara de l'Italie, qu'Alaric avoit déjà ravagée. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois, & pénétrèrent partout.

L'empire d'orient (dont on peut voir l'article au mot ORIENT), après avoir essuyé toutes sortes de tempêtes, fut réduit sous ces derniers empereurs, aux faubourgs de Constantinople, & finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

J'en ajoute qu'une seule, mais admirable réflexion, qu'on doit encore à M. de Montesquieu. Ce n'est pas, dit-il, la fortune qui domine le monde; on peut le demander aux Romains qui eurent une suite continue de prospérités, quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, & une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élevèrent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes; & si le hasard d'une bataill-

le, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

ROMAINS. Philosophie des Etrusques & des Romains, (*Hist. de la Philosophie.*) nous savons peu de chose des opinions des Etrusques sur le monde, les dieux, l'ame & la nature. Ils ont été les inventeurs de la divination par les augures, ou de cette science frivole qui consiste à connoître la volonté des dieux, ou par le vol des oiseaux, ou par leur chant, ou par l'inspection des entrailles d'une victime. O combien nos lumières sont foibles & trompeuses! tantôt c'est notre imagination, ce sont les événemens, nos passions, notre terreur & notre curiosité qui nous entraînent aux suppositions les plus ridicules; tantôt c'est une autre sorte d'erreur qui nous joue. Avons-nous découvert à force de raison & d'étude quelque principe vraisemblable ou vrai? Nous nous égarons dès les premières conséquences que nous en tirons, & nous flottons incertains. Nous ne savons s'il y a vice ou dans le principe, ou dans la conséquence; & nous ne pouvons nous résoudre, ni à admettre l'un, ni à rejeter l'autre, ni à les recevoir tous deux. Le sophisme consiste dans quelque chose de très-subtil qui nous échappe. Que répondrions-nous à un augure qui nous diroit: écoute philosophe incrédule, & humilie-toi. Ne conviens-tu pas que tout est lié dans la nature?... *J'en conviens*.... Pourquoi donc oses-tu nier qu'il y ait entre la conformation de ce foie & cet événement, un rapport qui m'éclaire?... *Le rapport y est sans doute, mais comment peut-il l'éclairer?*... comme le mouvement de l'astre de la nuit t'instruit sur l'élévation ou l'abaissement des eaux de la mer; & combien d'autres circonstances où tu vois qu'un phénomène étant, un autre phénomène est ou sera, sans appercevoir entre ces phénomènes aucune liaison de cause & d'effet? Quel est le fondement de ta science en pareil cas? D'où fais-tu que si l'on approche le feu de ce corps, il en sera consumé?... *De l'expérience*.... Eh bien l'expérience est aussi le fondement de mon art. Le hasard te conduisit à une première observation, & moi aussi. J'en fis une seconde, une troisième; & je conclus de ces observations réitérées, une concomitance constante & peut-être nécessaire entre des effets très-éloignés & très-disparates. Mon esprit n'eut point une autre marche que le tien. Viens donc. Approche-toi de l'autel. Interrogeons ensemble les entrailles des victimes, & si la vérité accompagne toujours leurs réponses, adore mon art & garde le silence.... Et voilà, mon philosophe, s'il est un peu sincère, réduit à laisser de côté sa raison, & à prendre le couteau du sacrificateur, ou à abandonner un principe incontestable; c'est que tout tient dans la nature par un enchaînement nécessaire; ou à réfuter par l'expérience même, la plus absurde de toutes les idées; c'est qu'il y a une liaison ineffable & secrète, entre le sort de l'empire & l'appétit ou le dégoût des poulets sacrés. S'ils mangent, tout va bien; tout est perdu, s'ils ne mangent pas. Qu'on rende le philosophe si subtil que l'on voudra, si l'augure n'est pas un imbécille, il répondra à tout, & ramènera le philosophe, malgré qu'il en ait, à l'expérience.

Les Etrusques disoient, Jupiter a trois foudres: un foudre qu'il lance au hasard, & qui avertit les hommes qu'il est; un foudre qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques dieux & qui intimide les méchans; un foudre qu'il ne prend que dans le conseil général des immortels, & qui écrase & qui perd.

Ils pensoient que Dieu avoit employé douze mille ans à créer le monde, & partagé sa durée en dou-

ze périodes de mille ans chacune. Il créa dans les premiers mille ans, le ciel & la terre; dans les seconds mille ans, le firmament; dans les troisiemes, la mer & toutes les eaux; dans les quatriemes, le soleil, la lune & les autres astres qui éclairent le ciel; dans les cinquiemes, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupedes, & tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux & sur la terre. Le monde avoit six milles ans, que l'homme n'étoit pas encore. L'espece humaine subsistera jusqu'à la fin de la dernière période; c'est alors que les tems seront consommés.

Les périodes de la création des étrusques correspondent exactement aux jours de la création de Moïse.

Il arriva sous Marius un phénomène étonnant. On entendit dans le ciel le son d'une trompette, aiguë & lugubre; & les augures Etrusques consultés en infirmerent le passage d'une période du monde à une autre; & quelque changement marqué dans la race des hommes.

Les divinités d'Isis & d'Osiris ont-elles été ignorées ou connues des Etrusques? c'est une question que nous laissons à discuter aux érudits.

Les premiers Romains ont emprunté sans doute, des Sabins, des Etrusques, & des peuples circonvoisins, le peu d'idées raisonnables qu'ils ont eues; mais qu'étoit-ce que la philosophie d'une poignée de brigands, réfugiés entre des collines, d'où ils ne s'échappoient par intervalles, que pour porter le fer, le feu, la terreur & le ravage chez les peuples malheureux qui les entouroient? Romulus les renferma dans des murs qui furent arrosés du sang de son frere, Numa tourna leurs regards vers le ciel, & il en fit descendre les lois. Il éleva des autels; il institua des danses, des jours de solemnité & des sacrifices. Il connut l'effet des prodiges sur l'esprit des peuples, & il en opéra; il se retira dans les lieux écartés & déserts; conféra avec les nymphes; il eut des révélations; il alluma le feu sacré; il en confia le soin à des vestales; il étudia le cours des astres, & il en tira la mesure des tems. Il tempéra les ames féroces de ses sujets par des exhortations, des institutions politiques & des cérémonies religieuses. Il éleva la tête entre les dieux pour tenir les hommes prosternés à ses pieds; il se donna un caractère auguste, en alliant le rôle de pontife à celui de roi. Il immola les coupables avec le fer sacré dont il égorgeoit les victimes. Il écrivit, mais il voulut que ses livres fussent déposés avec son corps dans le tombeau, ce qui fut exécuté. Il y avoit cinq cens ans qu'ils y étoient, lorsque dans une longue inondation, la violence des eaux sépara les pierres du tombeau de Numa, & offrit au prêteur Petilius les volumes de ce législateur. On les lut; on ne crut pas devoir en permettre la connoissance à la multitude, & on les brûla.

Numa dispaçoit d'entre les Romains; Tullus Hostilius lui succéda. Les brigandages recommencent. Toute idée de police & de religion s'éteint au milieu des armes, & la barbarie renaît. Ceux qui commandent n'échappent à l'indocile férocité des peuples, qu'en la tournant contre les nations voisines; & les premiers rois cherchent leur sécurité dans la même politique que les derniers consuls. Quelle différence d'une contrée à une autre contrée? A peine les Athéniens & les Grecs en général ont-ils été arrachés des cavernes & rassemblés en société, qu'on voit fleurir au milieu d'eux les Sciences & les Arts, & les progrès de l'esprit humain s'étendre de tous côtés, comme un grand incendie pendant la nuit, qui embrase & éclaire la nation, & qui attire l'attention des peuples circonvoisins. Les Romains au contraire restent abrutis jusqu'au tems où l'académicien Carneade, le stoïcien Diogène, & le peripatéticien Critolaüs viennent solliciter au sénat la remise de la som-

me d'argent à laquelle leurs compatriotes avoient été condamnés pour le dégât de la ville d'Orope. Publius Scipion, Nafica & Marius Marcellus étoient alors consuls, & Aulus-Albinus exerçoit la préture.

Ce fut un événement que l'apparition dans Rome des trois philosophes d'Athènes. On accourut pour les entendre. On distingua dans la foule, Lelius, Furius & Scipion, celui qui fut dans la suite surnommé l'*Africain*. La lumière alloit prendre, lorsque Caton l'ancien, homme superstitieusement attaché à la grossièreté des premiers tems, & en qui les infirmités de la vieillesse augmentoient encore une mauvaise humeur naturelle, pressa la conclusion de l'affaire d'Orope, & fit congédier les ambassadeurs.

On enjoignit peu de tems après au préteur Pomponius, de veiller à ce qu'il n'y eût ni école, ni philosophe dans Rome, & l'on publia contre les rhéteurs ce fameux decret qu'Aulugelle nous a conservé; il est conçu en ces termes; Sur la dénonciation qui nous a été faite, qu'il y avoit parmi nous des hommes qui accrétoient un nouveau genre de discipline; qu'ils tenoient des écoles où la jeunesse romaine s'assembloit; qu'ils se donnoient le titre de rhéteurs latins, & que nos enfans perdoient le tems à les entendre: nous avons pensé que nos ancêtres instruisoient eux-mêmes leurs enfans & qu'ils avoient pourvu aux écoles, où ils avoient jugé convenable qu'on les enseignât; que ces nouveaux établissemens étoient contre les mœurs & les usages des premiers tems; qu'ils étoient mauvais & qu'ils devoient nous déplaire; en conséquence nous avons conclu à ce qu'il fût déclaré, & à ceux qui tenoient ces écoles nouvelles, & à ceux qui s'y rendent, qu'ils faisoient une chose qui nous déplaisoit.

Ceux qui souscrivirent à ce decret étoient bien éloignés de soupçonner qu'un jour les ouvrages de Cicéron, le poème de Lucrece, les comédies de Plaute & de Térence, les vers d'Horace & de Virgile, les élégies de Tibulle, les madrigaux de Catulle, l'histoire de Saluste, de Tite-Live & de Tacite, les fables de Phedre, feroient plus d'honneur au nom romain que toutes ses conquêtes, & que la postérité ne pourroit arracher ses yeux remplis d'admiration de dessus les pages sacrées de ses auteurs, tandis qu'elle les détourneroit avec horreur de l'inscription de Pompée, après avoir égorgé trois millions d'hommes. Que reste-t-il de toute cette énorme grandeur de Rome? La mémoire de quelques actions vertueuses, & quelques lignes d'une écriture immortelle pour distraire d'une longue suite d'atrocités.

L'éloquence pouvoit tout dans Athènes. Les hommes rustiques & grossiers qui commandoient dans Rome, craignirent que bientôt elle n'y exerçât le même despotisme. Il leur étoit bien plus facile de chasser les Philosophes, que de le devenir. Mais la première impression étoit faite, & ce fut inutilement que l'on renouvela quelquefois le decret de proscription. La jeunesse se porta avec d'autant plus de fureur à l'étude, qu'elle étoit défendue. Les tems montrèrent que Caton & les peres conscripts qui avoient opiné après lui, avoient manqué doublement de jugement. Ils passèrent; & les jeunes gens qui s'étoient instruits secrètement, leur succéderent aux premières fonctions de la république, & furent des protecteurs déclarés de la science. La conquête de la Grece acheva l'ouvrage. Les Romains devinrent les disciples de ceux dont ils s'étoient rendus les maîtres par la force des armes, & ils rapportèrent sur leurs fronts le laurier de Bellone entrelacé de celui d'Apollon. Alexandre mettoit Homère sous son oreiller; Scipion y mit Xénophon. Ils goûterent particulièrement l'austérité stoïcienne. Ils connurent successivement l'Epicurisme, le Platonisme, le Pythagorisme, le Cynisme, l'Aristotélisme, & la Philosophie eut des sectateurs

parmi les grands, parmi les citoyens, dans la classe des affranchis & des esclaves.

Lucullus s'attacha à l'académie ancienne. Il recueillit un grand nombre de livres; il en forma une bibliothèque très-riche, & son palais fut l'asyle de tous les hommes instruits qui passèrent d'Athènes à Rome.

Sylla fit couper les arbres du lycée & des jardins d'académies, pour en construire des machines de guerre; mais au milieu du tumulte des armes, il veilla à la conservation de la bibliothèque d'Apellicon de Teios.

Ennius embrassa la doctrine de Pythagore; elle plut aussi à Nigidius Figulus. Celui-ci s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de l'Astronomie. Il écrivit des animaux, des augures, des vents.

Marius Brutus préféra le Platonisme & la doctrine de la première académie, à toutes les autres manières de philosopher qui lui étoient également connues; mais il vécut en stoïcien.

Cicéron, qui avoit été proscrit par les triumvirs avec M. Térentius Varron, le plus savant des Romains, inscrit celui-ci dans la classe des sectateurs de l'ancienne académie. Il dit de lui: *tu ætatem patriæ, tu descriptiones temporum, tu sacrorum jura, tu sacerdotum, tu domesticam, tu bellicam disciplinam, tu sedem regionum & locorum, tu omnium divinarum humanarumque nomina, genera, officia, causas aperuisti; plurimumque poetis nostris omninoque latinis & litteris luminis attulisti & verbis, atque ipse varium & elegans omni fere numero poema fecisti; Philosophiamque multisque locis inchoasti, ad impellendum satis, ad docendum parum.*

M. Pison se montra plutôt péripatétien qu'académicien dans son ouvrage, *de finibus bonorum & malorum.*

Cicéron fut alternativement péripatéticien, stoïcien, platonicien & sceptique. Il étudia la Philosophie comme un moyen sans lequel il étoit impossible de se distinguer dans l'art oratoire; & l'art oratoire, comme un moyen sans lequel il n'y avoit point de dignité à obtenir dans la république. Sa vie fut puillante, & sa mort héroïque.

Le peuple que son éloquence avoit si souvent rassemblé aux rostrs, vit au même endroit ses mains exposées à côté de sa tête. L'existence de ces dieux immortels, qu'il atteste avec tant d'emphase & de véhémence dans ses harangues publiques, lui fut très-suspecte dans son cabinet.

Quintus Lucilius Balbus fit honneur à la secte stoïcienne.

Lucain a dit de Caton d'Utique:

*Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriamque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo;
Huic epulæ, vicisse famem, magnique penates
Summovisse hyemem tecto; pretiosaque vestis,
Hirtam membra super Romani more quiritis
Induxisse togam, Venerisque huic maximus usus,
Progenies. Urbi pater est, urbiq; maritus.
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus, nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.*

Ce caractère où il y a plus d'idées que de poésie, plus de force que de nombre & d'harmonie, est celui du stoïcien parfait. Il mourut entre Apollonide & Démétrius, en disant à ces philosophes: « Ou détruisez les principes que vous m'avez inspirés, ou permettez que je meure ».

Andronicus de Rhodes suivit la philosophie d'Aristote.

Cicéron envoya son fils à Athènes, sous le péripatéticien Cratippus.

Torquatus, Velleius, Atticus, Papirius, Pætus, Verrius, Albutius, Pison, Panfa, Fabius Gallus, & beaucoup d'autres hommes célèbres embrassèrent l'Epicurisme.

Lucrece chanta la doctrine d'Epicure. Virgile, Varius, Horace écrivirent & vécurent en épicuriens.

Ovide ne fut attaché à aucun système. Il les contint presque tous, & ne retint d'aucun que ce qui étoit des charmes à la fiction.

Manilius, Lucain & Perse panachèrent vers le Stoïcisme.

Séneque inscrit le nom de Tite-Live parmi les Philosophes en général.

Tacite fut stoïcien; Strabon aristotélicien; Mécène épicurien; Cneius Julius & Thraseas stoïciens; Helvidius Priscus prit le même manteau.

Auguste appella auprès de lui les Philosophes.

Tibère n'eut point d'aversion pour eux.

Claude, Néron & Domitien les chassèrent.

Trajan, Hadrien & les Antonins les rappellerent.

Ils ne furent pas sans considération sous Septime Sévère.

Héliogabale les maltraita; ils jouirent d'un sort plus supportable sous Alexandre Sévère & sous les Gordiens.

La Philosophie, depuis Auguste jusqu'à Constantin, eut quelques protecteurs; & l'on peut dire à son honneur que ses ennemis, parmi les princes, furent en même tems ceux de la justice, de la liberté, de la vertu, de la raison & de l'humanité. Et s'il est permis de prononcer d'après l'expérience d'un grand nombre de siècles écoulés, on peut avancer que le souverain qui haïra les sciences, les arts & la Philosophie, fera un imbécille ou un méchant, ou tous les deux.

Terminons cet abrégé historique de la philosophie des Romains, c'est qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre; qu'ils ont passé leur tems à s'instruire de ce que les Grecs avoient découvert, & qu'en Philosophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.

ROMAINS, ROI DES, (*Hist. mod. Droit public.*) c'est le nom qu'on donne en Allemagne à un prince, qui, du vivant de l'empereur, est élu par les électeurs, pour être son vicaire & son lieutenant-général, & pour lui succéder dans la dignité impériale, aussi-tôt après sa mort, sans avoir besoin pour cela d'une nouvelle élection.

L'usage d'élire un roi des Romains a été établi en Allemagne, pour éviter les inconvénients des interregnes, & pour assurer le bien-être & la tranquillité de l'empire que la concurrence des contendans pouvoit altérer. Pour élire un roi des Romains, il faut que tous les électeurs s'affemblent & délibèrent si la chose est avantageuse au bien de l'empire. En vertu de la capitulation impériale, le roi des Romains peut être choisi par les électeurs indépendamment du consentement de l'empereur, lorsqu'il n'a point de bonnes raisons pour s'y opposer. Les Jurisconsultes ne font point d'accord pour savoir si un roi des Romains a, en cette qualité, une autorité qui lui est propre, ou si son autorité n'est qu'empruntée (*delegata*). Il paroît constant que le roi des Romains n'est que le successeur désigné de l'empereur, & qu'il ne doit être regardé que comme le premier des sujets de l'empire.

Les empereurs qui en ont eu le crédit, ont eu soin de faire élire leur fils ou leur frère roi des Romains, pour assurer dans leur famille la dignité impériale qui n'est point héréditaire, mais qui est élective. Voyez EMPEREUR & CAPITULATION IMPÉRIALE.

ROMAINS, JEUX, (*Antiq. rom.*) ou les grands jeux, parce que c'étoit les plus solennels de tous. Ils

avoient été institués par le premier Tarquin. On les célébroit à l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve. Ils commençoient toujours le 4 Septembre, & ils duroient 4 jours du tems de Cicéron. Leur durée fut augmentée dans la suite, aussi-bien que celle de la plupart des autres jeux publics, quand les empereurs se furent emparés du droit de les faire représenter. Quoique les *jeux romains* fussent ordinairement des jeux circenses, *magni circenses*, selon Plutarque; cependant on les faisoit aussi scéniques; je n'en veux pour preuve que ce passage de Tite-Live, *lib. XXXI. Ludi romani scenici eo anno magnifice, apparatusque facti, ab edilibus curulibus L. Valerio Flacco & L. Quintio Flaminio biduum instaurati sunt.* « Les *jeux romains* scéniques furent célébrés cette » année-là magnifiquement, & avec apparat, par » les édiles curules L. Valérius Flaccus, & L. Quintius Flaminus, durant deux jours continuels ». (D. J.)

ROMAIN, adj. (*Arith.*) le chiffre *romain* n'est autre chose que les lettres majuscules de l'alphabet *I, V, X, L, C, D*, &c. auxquelles on a donné des valeurs déterminées; soit qu'on les prenne séparément; soit qu'on les considère relativement à la place qu'elles occupent avec d'autres lettres. Voyez CARACTERE.

Le chiffre *romain* est fort en usage dans les inscriptions, sur les cadrans des horloges, &c. Voyez CHIFFRE. (E)

ROMAIN gros, *fondeurs en caractères d'Imprimerie*, est le onzième des corps sur lesquels on fond les caractères d'imprimerie; sa proportion est de trois lignes mesure de l'échelle; il est le corps double de la gailarde, & le sien est le trimégiste. Voyez PROPORTIONS DES CARACTERES, & l'exemple à l'article CARACTERE.

ROMAIN petit, *fixième corps des caractères d'imprimerie*; sa proportion est d'une ligne quatre points mesure de l'échelle; son corps double est le petit parangon. Voyez PROPORTION DES CARACTERES D'IMPRIMERIE, & l'exemple à l'article CARACTERE.

ROMAINE, f. f. (*Balancier.*) sorte de balance, propre à peser de grands fardeaux. Elle est composée d'un fléau *AB*, (voyez les *Pl. du balancier.*) A la 5 ou 6^e partie de la longueur du fléau, est un arbre, dont les deux extrémités sont en couteaux par la partie inférieure; les tranchans de ces couteaux portent sur les coussinets de la châsse *ED*, qui est faite comme celle du fléau à double crochet, façon d'Allemagne; à l'extrémité *A*, qui est la plus proche du point de suspension, est une jumelle, dont les coussinets portent sur les tranchans des couteaux d'un arbre qui traverse le fléau en cet endroit; à l'entretoise inférieure de cette jumelle, est un crochet, auquel on attache l'anneau où les quatre cordes du plateau *F*, se réunissent; vers l'extrémité *B* du fléau, est un bouton dont l'usage est de retenir l'anneau du poids *C*, qui peut couler de *B* en *D*, & de *D* en *B*, dans lequel intervalle sont des divisions qui marquent les multiples & les aliquotes du poids *C*.

Usage de cette balance. On suspend cette machine par le crochet *E*, on met ensuite dans le plateau *F*, les choses que l'on veut peser; on fait ensuite couler le poids *C*, de *B* en *D*, ou de *D* en *B*, jusqu'à ce qu'il soit en équilibre avec le plateau chargé; on regarde quelle division répond à l'anneau qui sera, par exemple, la 6^e, à compter de *D* en *B*, ce qui fait connoître que la marchandise dont le plateau est chargé, pèse six fois autant que le poids *C*; ainsi si le poids *C* est de 20 *B*, la marchandise pesée est de 120 *B*.

En général, les poids sont en raison réciproque des leviers. Voyez LEVIER.

ROMAIN-MOTIER, (*Géog. mod.*) ville de Suisse au pays Romand, dans un vallon, & chef-lieu d'un

bailliage de même nom. Elle doit son origine à une abbaye qui portoit le nom de saint Romain, *Romani monasterium*. Cette abbaye a été changée en un château où réside le bailli. (D. J.)

ROMAN, f. m. (*Fictions d'esprit.*) récit fictif de divers ses aventures merveilleuses ou vraisemblables de la vie humaine; le plus beau *roman* du monde, Télémaque, est un vrai poème à la mesure & à la rime près.

Je ne rechercherai point l'origine des *romans*, M. Huet a épuisé ce sujet, il faut le consulter. On connoît les amours de Diniace & de Déocillis par Antoine Diogène, c'est le premier des *romans* grecs. Jamblique a peint les amours de Rhodanis & de Simonide. Achille Tatius a composé le *roman* de Leucippe & de Clitophon. Enfin Héliodore, évêque de Trica dans le quatrième siècle, a raconté les amours de Théagène & de Chariclée.

Mais si les fictions romanesques furent chez les Grecs les fruits du goût, de la politesse, & de l'érudition; ce fut la grossièreté qui enfanta dans le onzième siècle nos premiers *romans* de chevalerie. Voyez ROMAN de chevalerie.

Ils tiroient leur source de l'abus des légendes, & de la barbarie qui regnoit alors; cependant ces sortes de fictions se perfectionnerent insensiblement, & ne tombèrent de mode, que quand la galanterie prit une nouvelle face au commencement du siècle dernier.

Honoré d'Urfé, dit M. Despreaux, homme de grande naissance dans le Lyonnais, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avoit composés pour ses maîtresses, & rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forès, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit du tems de nos premiers rois, une troupe de bergers & de bergeres qui habitoient sur les bords de la rivière du Lignon, & qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement & pour le seul plaisir, de mener paître par eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers & toutes ces bergeres, étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-même, ne tarda guère à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérables.

M. d'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, & enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui tous méchans qu'ils étoient, ne laisserent pas d'être goûtés, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre; car il soutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-spirituelles, & de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés & bien suivis.

Il composa aussi un *roman* qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis, bien que la morale en fût vicieuse, puisqu'elle ne prêchoit que l'amour & la mollesse. Il en fit quatre volumes qu'il intitula *Astrée*, du nom de la plus belle de ses bergeres; c'étoit Diane de Château-Morand. Le premier volume parut en 1610, le second dix ans après, le troisième cinq ans après le second, & le quatrième en 1625. Après sa mort, Baro son ami, & selon quelques-uns son secrétaire, en composa sur son mémoire un cinquième tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut guère moins bien reçu que les quatre autres volumes.

Le grand succès de ce *roman* échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de douze volumes; & ce fut pendant quelque tems, comme une espèce de débordement sur le parnasse.

On vantoit surtout ceux de Gomberville, de la Calprenede, de Desmarais, & de Scuderi. Mais ces imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'encherir sur leur original, & prétendant annoblir ses caracteres, tomberent dans la puérilité. Au lieu de prendre comme M. d'Urfé pour leurs héros, des bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non-seulement des princes & des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers; ayant à leur exemple fait comme une espece de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'amour. De cette maniere, au lieu que M. d'Urfé dans son *Astrée*, avoit fait des bergers très-frivoles, des héros de *roman* considérables, ces auteurs au contraire, des héros les plus considérables de l'histoire, firent des bergers frivoles & quelquefois mêmes des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins, ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue.

Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudissemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de mademoiselle de Scuderi, sœur de l'auteur du même nom. Cependant non-seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus un roi tel que le peint Hérodote, ou tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi bien qu'elle un *roman* de la vie de ce prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modele de perfection, elle composa un Artamène, plus fou que tous les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir & filer le parfait amour.

Elle a encore fait pis dans son autre *roman*, intitulé Clélie, où elle représente toutes les héroïnes & tous les héros de la république romaine naissante, les Clélies, les Lucrèces, les Horatius Coclès, les Mutius Scevola, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à travers des cartes géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions & des énigmes galantes, en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractère & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Voilà d'excellentes remarques de M. Despreaux.

Madame la comtesse de la Fayette dégouta le public des fadaïses ridicules dont nous venons de parler. L'on vit dans sa Zaïde & dans sa Princesse de Cleves des peintures véritables, & des aventures naturelles décrites avec grace. Le comte d'Hamilton eut l'art de les tourner dans le goût agréable & plaisant qui n'est pas le burlesque de Scarron. Mais la plupart des autres *romans* qui leur ont succédé dans ce siècle, sont ou des productions dénuées d'imagination, ou des ouvrages propres à gâter le goût, ou ce qui est pis encore, des peintures obscènes dont les honnêtes gens sont révoltés. Enfin, les Anglois ont heureusement imaginé depuis peu de tourner ce genre de fictions à des choses utiles; & de les employer pour inspirer en amusant l'amour des bonnes mœurs & de la vertu, par des tableaux simples, naturels & ingénieux, des événemens de la vie. C'est ce qu'ont exécuté avec beaucoup de gloire & d'esprit, MM. Richardson & Fielding.

Les *romans* écrits dans ce bon goût, sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à une nation assez corrompue pour que tout autre lui soit inutile. Je voudrois qu'alors la composition de ces livres ne tombât qu'à d'honnêtes gens sensibles, & dont le cœur se peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des faiblesses de

l'humanité, qui ne démontrassent pas tout d'un-coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes; mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austere, & qui ensuite du sein des passions, où l'on peut succomber & s'en repentir, fissent les conduire insensiblement à l'amour du bon & du bien. C'est ce qu'a fait M. J. J. Rousseau dans sa nouvelle Héloïse.

Il semble donc, comme d'autres l'ont dit avant moi, que le *roman* & la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont généralement nuisibles. L'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse, & de désintéressement, de si beaux, & de si parfaits caracteres, que quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes ou fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne avec la Bruyere qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

D'ailleurs on aime les *romans* sans s'en douter, à cause des passions qu'ils peignent, & de l'émotion qu'ils excitent. On peut par conséquent tourner avec fruit cette émotion & ces passions. On réussiroit d'autant mieux que les *romans* sont des ouvrages plus recherchés, plus débités, & plus avidement goûtés, que tout ouvrage de morale, & autres qui demandent une sérieuse application d'esprit. En un mot, toute le monde est capable de lire les *romans*, presque tout le monde les lit, & l'on ne trouve qu'une poignée d'hommes qui s'occupent entierement des sciences abstraites de Platon, d'Aristote, ou d'Euclide. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ROMAN de chevalerie, (*Belles-Lettres.*) il paroît que le regne brillant de Charlemagne a été la source de tous les *romans de chevalerie*, & de la chevalerie elle-même, sans qu'on voye encore dans ce regne, ainsi que dans les siècles suivans, la valeur des chevaliers décider presque seule du sort des combats; mais on y remarque déjà des faits d'armes particuliers.

Quoi qu'il en soit, le *roman* de Turpin, archevêque de Reims, ce *roman* qu'on peut regarder comme le pere de tous les *romans de chevalerie*, n'a guere été composé, selon l'opinion commune, que sur la fin du xj. siècle, environ 250 ans après la mort de Charlemagne.

Gryphiander prétend qu'un moine nommé Robert est auteur de cette chronique, & qu'elle fut écrite pendant le concile de Clermont assemblé par Urbain II. en l'année 1095. Pierre l'Hermite prêchoit alors la première croisade, & l'objet du *roman* a constamment été d'échauffer les esprits, & de les animer à la guerre contre les infideles. Le nom de Turpin est supposé, & le moine est certainement un fort mauvais historien.

La valeur de Charlemagne, ses hauts faits d'armes égaux à ceux des chevaliers les plus renommés, la force & l'intrépidité de son neveu Rolland, sont bien marqués au coin de la chevalerie qui s'introduisit depuis son regne. Durandal est une épée que tous les romanciers ont eu en vue dans la suite; elle coupe un rocher en deux parts, & fait cette grande opération entre les mains de Roland affoibli par la perte de son sang. Ce héros mourant sonne de son cors d'ivoire, & son dernier soupir est si terrible, que le cors en est brisé. Ces prodiges de force rapportés sans nécessité, donnent à entendre qu'ils étoient reçus dans le tems que la chronique a été composée, & que l'auteur a seulement voulu parler la langue de son tems.

Il paroît par la lecture de Turpin, que les chevaliers n'étoient connus ni de nom ni d'effet, avant le regne de Charlemagne, ni même durant son regne: ce que prouve encore le silence des historiens contemporains de ce prince, ou qui ont écrit peu après

sa mort. Ainsi, c'est dans l'intervalle de la vie de ce grand roi & de celle du prétendu Turpin, qu'il faut placer les premières idées de la chevalerie, & de tous les *romans* qu'elle a fait composer.

La chevalerie paroit encore avoir tiré son lustre de l'abus des légendes; le caractère de l'esprit humain avide du merveilleux, en a augmenté la considération; & les rois l'ont autorisée, en soumettant à quelques espèces de formes, d'usages & de lois, des nobles qui enivrés de leur propre valeur, étoient portés à s'ériger en tyrans de leurs propres vassaux.

On ne négligea rien dans ces premiers tems, de ce qui pouvoit inspirer à ces hommes féroces, l'honneur, la justice, la défense de la veuve & de l'orphelin, enfin l'amour des dames. La réunion de tous ces points a produit successivement des usages & des lois qui servirent de frein à ces hommes qui n'en avoient aucun, & que leur indépendance jointe à la plus grande ignorance, rendoit fort à craindre.

Les idées & les ouvrages romanesques passèrent de France en Angleterre. Geoffroi de Monmouth paroit être l'original du *Brut*.

Le *roman de Sangreal* composé par Robert de Broon est plus chargé d'amour & de galanterie que les précédens; les idées romanesques gagnèrent de plus en plus. C'est ce *roman* qui donna lieu aux principales aventures de la cour du roi Artus. Ces mêmes ouvrages se multiplièrent, & devinrent en grande vogue sous le règne de Philippe le bel, né en 1268, & mort en 1314. Depuis ce tems-là ont paru tous nos autres *romans de chevalerie*, comme Amadis de Gaule, Palmerin d'Olive, Palmerin d'Angleterre, & tant d'autres, jusqu'au tems de Miguel Cervantès Sauvedra, espagnol.

Il avoit été secrétaire du duc d'Albe, & s'étant retiré à Madrid, il y fut traité sans considération par le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III. roi d'Espagne. Alors Cervantès, pour se venger de ce ministre qui méprisoit les gens de lettres, & qui tranchoit du héros chevalier, composa le *roman de don Quichotte*, ouvrage admirable, & satire très-fine de toute la noblesse espagnole qui étoit alors entérée de chevalerie. Il publia la première partie de ce *roman* ingénieux en 1605, la seconde en 1615, & mourut fort pauvre vers l'an 1620; mais sa réputation ne mourra jamais.

L'abolissement des tournois, les guerres civiles & étrangères, la défense des combats singuliers, l'extinction de la magie, du fort & des enchantemens, le juste mépris des légendes, en un mot, une nouvelle face que prit la France & l'Europe sous le règne de Louis XIV. changea la bravoure & la galanterie romanesque dans une galanterie plus spirituelle & plus tranquille. On vint à ne plus goûter les faits inimitables d'Amadis.

*Tant de châteaux forcés, de géans pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchantemens confondus...*

On se livra aux charmes des descriptions propres à inspirer la volupté de l'amour, à ces mouvemens heureux & paisibles, autrefois dépeints dans les *romans* grecs du moyen âge; aux douceurs d'aimer ou d'être aimé, en un mot, à tous ces tendres sentimens qui sont décrits dans l'astrée de M. d'Urfé.

où dans un doux repos

L'amour occupe seul de plus charmans héros...

Enfin l'on a vu paroître dernièrement dans ce royaume un nouveau genre de galanterie hermaphrodite, qui n'est certainement pas flatteuse, ou, pour mieux dire, qui n'est qu'un mensonge peu délicat du plaisir des sens. (D. J.)

ROMANCE, f. f. (*Littérat.*) vieille historiette écrite en vers simples, faciles & naturels. La naïveté est le caractère principal de la *romance*. Ce poë-

mé se chante; & la musique françoise, lourde & naïve est, à ce me semble, très-propre à la *romance*; la *romance* est divisée par stances. M. de Montgrif en a composé un grand nombre. Elles sont toutes d'un goût exquis, & cette seule portion de ses ouvrages suffiroit pour lui faire une réputation bien méritée. Tout le monde fait par cœur la *romance* d'Alis & d'Alexis. On trouvera dans cette pièce des modèles de presque toutes sortes de beautés, par exemple, de récit;

Conseiller & notaire

Arrivent tous;

Le curé fait son ministère,

Ils sont époux.

de description:

En lui toutes fleurs de jeunesse

Apparoissoient;

Mais longue barbe, air de tristesse

Les ternissoient.

Si de jeunesse on doit attendre

Beau coloris;

Pâleur qui marque une ame tendre;

A bien son prix.

de délicatesse & de vérité:

Pour chasser de la souvenance

L'ami secret,

On ressent bien de la souffrance

Pour peu d'effet:

Une si douce fantaisie

Toujours revient

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie;

On s'en souvient.

de poésie, de peinture, de force, de pathétique & de rithme:

Depuis cet acte de sa rage,

Tout effrayé,

Dès qu'il fait nuit, il voit l'image

De sa moitié;

Qui du doigt montrant la blessure

De son beau sein,

Appelle avec un long murmure,

Son assassin.

Il n'y a qu'une oreille faite au rithme de la poésie, & capable de sentir son effet, qui puisse apprécier l'énergie de ce petit vers *tout effrayé*, qui vient subitement s'interposer entre deux autres de mesure plus longue.

ROMANCHE LA, (*Géog. mod.*) rivière de France, en Dauphiné. Elle a sa source dans les montagnes qui séparent le Briançonnais du Grésivaudan, & elle se jette dans le Drac, un peu au-dessus de Grenoble. (D. J.)

ROMANCIER, f. m. (*Gram. & Litt.*) auteur qui a composé des romans. On donnoit le même nom aux poètes du dixième siècle.

ROMAND LE, (*Géog. mod.*) pays de la Suisse, borné par la Savoie, le Vallais, le pays de Gex & la Franche-Comté. Il est possédé par les Bernois & les Fribourgeois, ou plutôt presque entièrement par les Bernois. Sa longueur est d'environ 24 lieues, à compter depuis Genève jusqu'à Morat; ce qui appartient aux Bernois comprend plus de cent cinquante paroisses, & forme treize bailliages, sans compter ceux d'Orbe & de Grançon, que les Bernois possèdent par indivis avec les Fribourgeois. (D. J.)

ROMANE LANGUE, (*Hist. des langues.*) ou *romance*, & par quelques-uns *romans* ou *romant*; c'étoit une langue composée de celtique & du latin, mais dans laquelle celle-ci l'emportoit assez pour qu'on

lui donnât les noms qu'on vient de dire. Ce fut elle qui fut en usage durant les deux premières races. Elle étoit nommée *rustique* ou *provinciale* par les Romains & par ceux qui leur succéderent : ce qui semble prouver qu'elle n'étoit parlée que par le peuple & les habitans de la campagne. Les auteurs du roman d'Alexandre disent cependant qu'ils l'ont traduit du latin en *roman*.

Il y avoit dans la Gaule, lorsque les Francs y entrèrent, trois langues vivantes, la latine, la celtique & la *romane* ; & c'est de celle-ci sans doute que Sulpice Severe qui écrivoit au commencement du cinquième siècle, entend parler, lorsqu'il fait dire à Posthumien : *tu verò, vel celticè, vel si mavis, gallicè loquere*. La langue qu'il appelloit *gallicane*, devoit être la même qui dans la suite fut nommée plus communément la *romane* ; autrement il faudroit dire qu'il regnoit dans les Gaules une quatrième langue, sans qu'il fût possible de la déterminer, à moins que ce ne fût un dialecte du celtique non corrompu par le latin, & tel qu'il pouvoit se parler dans quelque canton de la Gaule avant l'arrivée des Romains. Mais quelque tems après l'établissement des Francs, il n'est plus parlé d'autre langue d'usage que de la *romane* & de la *tudesque*.

Le plus ancien monument que nous ayons de la langue *romane*, est celui de Louis le *germanique*, auquel répondent les seigneurs françois du parti de Charles le *chauve*.

Les deux rois Louis de Germanie & Charles le *chauve* ayant à se défendre contre les entreprises de Lothaire leur frere aîné, font entr'eux à Strasbourg en 842, un traité de paix, dans lequel ils conviennent de se secourir mutuellement, & de défendre leurs états respectifs avec le secours des seigneurs & des vassaux qui avoient embrassé leur parti. Du côté de Charles le *chauve*, étoient les seigneurs françois habitans de la Gaule, & du côté de Louis, étoient les françois orientaux ou germanis. Les premiers parloient la langue *romane*, & les germanis parloient la langue *tudesque*.

Les françois occidentaux, ou les sujets de Charles le *chauve*, ayant donc une langue différente de celle que parloient les françois orientaux, ou sujets de Louis de Germanie, il étoit nécessaire que ce dernier prince parlât, en faisant son serment, dans la langue des sujets de Charles, afin d'en être entendu dans les promesses qu'il faisoit, comme Charles se servit de la langue *tudesque* pour faire connoître ses sentimens aux Germanis ; & l'un & l'autre de ces peuples fit aussi son serment dans la langue qui lui étoit particulière.

Nous ne parlerons point des sermens en langue *tudesque* ; il ne s'agit ici que des sermens en langue *romane*. On mettra d'abord le texte des sermens, au-dessous l'interprétation latine, & enfin, dans une troisième ligne, les mots françois usités dans les xij. & xiiij. siècles, qui répondent à chacun des mots des deux sermens ; par-là on verra d'un coup d'œil la ressemblance des deux langues françoises, & leur rapport commun avec le latin.

Serment de Louis, roi de Germanie. La première ligne contient les paroles du serment ; la seconde l'interprétation latine, & la troisième le françois du xij. siècle.

| | | | | | | |
|-----|-----|-------|---|-----|------------|-------|
| Pro | Deu | amur | & | pro | christian | poblo |
| Pro | Dei | amore | & | pro | christiano | poplo |
| Por | Deu | amor | & | por | christian | pople |

| | | | | | |
|---|--------|---------|------------|---------|-----|
| & | nostro | commun | salvament | dift | di |
| & | nostro | communi | salvamento | de ista | die |
| & | notre | commun | salvement | de ste | di |

| | | | | | | |
|----|--------|----|---------|------|--------|---|
| en | avant | in | quant | Deus | favir | & |
| in | abante | in | quantum | Deus | sapere | & |
| en | avant | en | quant | Deu | faveir | & |

| | | | | | |
|--------|----|--------|-----|----------|-----|
| podir | me | dunat, | fi | salvarai | jo |
| potire | mi | donat, | fic | salvaro | ega |
| poir | me | donne, | fi | salvarai | je |

| | | | | | | |
|----------|------|---------|---------|---|----|---------|
| cist | meon | fradre | Karlo, | & | in | adiudha |
| eccistum | meum | fratrem | Karlum, | & | in | adjutum |
| cist | mon | frere | Karle, | & | en | adiude |

| | | | | | | | |
|-------|----|------------|-------|-----|---------|------|-----|
| er(a) | in | cadhuna | cosa | fi | cum | om | per |
| ero | in | quâque una | causa | fic | quomodo | homo | per |
| ferai | en | cas-cune | cofe | fi | cum | om | per |

| | | | | | | | |
|----------|------|---------|---------|-------|----|-----|------|
| dreit | fon | fradre | salvar | dift | in | o | quid |
| directum | suum | fratrem | salvare | debet | in | hoc | quid |
| dreict | foi | frere | salver | dift | en | o | qui |

| | | | | | | | |
|------|----|-------------|---------|---|----|----------|--------|
| il | me | altresi | fazet | & | ab | Ludher | nul |
| ille | mi | alterum-sic | faceret | & | ab | Lothario | nullum |
| il | me | altresi | fascet | & | a | Lothaire | nul |

| | | | | | | |
|----------|---------|----------|-------|---------|--------|---------|
| plaid | numquam | prindrai | qui, | meon | vol, | cist |
| placitum | nunquam | prendero | quod, | meo | volle, | eccisti |
| plaid | nonques | prendrai | qui, | par mon | voil, | a cist |

| | | | | | |
|------|--------|-------|----|-------|-------|
| meon | fradre | Karle | in | damno | fit. |
| meo | fratri | Karlo | in | damno | fit. |
| mon | frere | Karle | en | dam | feit. |

C'est-à-dire : « Pour l'amour de Dieu, & pour le » peuple chrétien en notre commun salut de ce jour » en avant autant que Dieu m'en donne le faveir & » le pouvoir, je déclare que je sauverai mon frere » Charles, ci-présent, & lui ferai en aide dans cha- » que chose (ainsi qu'un homme selon la justice doit » sauver son frere) en tout ce qu'il feroit de la même » maniere pour moi, & que je ne ferai avec Lothaire » aucun accord qui par ma volonté porteroit préju- » dice à mon frere Charles ci-présent.

Serment des seigneurs françois sujets de Charles le Chauve. La première ligne contient les paroles du serment ; la seconde l'interprétation latine, & la troisième le françois du xij. siècle.

| | | | | | | |
|----|-----------|-------------|------|------|--------|--------|
| Si | Lodhuigs | sagrament | que | fon | fradre | Karlo |
| Si | Ludovicus | sacramentum | quod | suus | frater | Karlus |
| Si | Louis | le sagement | que | fon | frere | Karle |

| | | | | | |
|--------|------------|---|--------|------|--------|
| jurat, | conservat, | & | Karlus | meos | fendra |
| jurat, | conservat, | & | Karlus | meus | senior |
| jure, | conserve, | & | Karles | mon | senhor |

| | | | | | | | |
|--------|-------|-----|-------|----------|----|-----|-----------|
| de suo | part | non | los | tanit, | fi | jo | returnar |
| de sua | parte | non | illud | teneret, | fi | ego | retornare |
| de sue | part | ne | lo | tanist, | fi | je | retourner |

| | | | | | | | | | |
|-----|-------|-------|---------|-----|-----|-------|--------|------|-----|
| non | lint | pois, | ne | jo, | ne | neuls | cui | jo | |
| non | illum | inde | possum, | nec | ego | nec | nullus | quem | ego |
| ne | l'ent | pois, | ne | je, | ne | nuls | cui | je | |

| | | | | | | |
|-----------|------|---------|----|-------|--------|--------|
| returnar | int | pois, | in | nulla | aindha | contra |
| retornare | inde | possum, | in | nullo | adjuto | contra |
| retourner | ent | pois, | en | nul | ainde | contre |

| | | | | |
|-----------|-----|------|-----|--------|
| Lodwig | non | li | (b) | juer. |
| Ludovicum | non | illi | | fuero. |
| Louis | nun | li | | ferai. |

C'est-à-dire : « Si Louis observe le serment que » son frere Charles lui jure, & que Charles, mon- » seigneur de sa part ne le tint point, si je ne puis dé- » tourner Charles de ce violement, ni moi, ni au-

(a) Je lis *er* pour *ero*, au lieu de *&*.

(b) M. Ducange lit *fuer* pour *fuero*, au lieu de *juer* ou *iver*.

» cuns

» cuns de ceux que je puis détourner , ne ferons en » aide à Charles contre Louis.

On voit par cet exemple que la *langue romane* avoit déjà autant de rapport avec le françois auquel il a donné naissance , qu'avec le latin dont il sortoit. Quoique les expressions en soient latines , la syntaxe ne l'est pas ; & l'on fait qu'une langue est aussi distinguée d'une autre par sa syntaxe que par son vocabulaire. *Mém. de l'acad. des Ins. tom. XVII. & XXVI. in-4°. (D. J.)*

ROMANESQUE, adj. (*Gram.*) qui tient du roman. Il se dit des choses & des personnes. Une passion *romanesque* ; des idées *romanesques* ; une tête *romanesque* ; un tour *romanesque* ; un ouvrage *romanesque*.

ROMANESQUE, f. f. forte de danse. *Voyez GAILLARDE.*

ROMANIE, (*Géog. mod.*) ou *Romélie*, ou *Rumélie*, province de la Turquie européenne, bornée au nord par la Bulgarie, au midi par l'Archipel & la mer de Marmora, au levant par la mer Noire, & au couchant par la Macédoine.

Autrefois par la *Romanie* on entendoit généralement, comme l'a remarqué Selden, tout le pays que possédoient les empereurs grecs, soit dans l'Europe, soit dans l'Asie ou dans l'Afrique. Présentement le mot de *Romanie* désigne en général tout ce que les Turcs possèdent en Europe, & particulièrement la Thrace, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, la Grece & quelques autres contrées. Le mot *Rumélie* est composé de *rum*, & du mot grec *ῥωμαν*, comme qui diroit la *Romanie grecque* ; mais la *Romanie* est ordinairement restreinte au gouvernement du Beglerbeg de ce pays, gouvernement qui ne s'étend ni sur la Hongrie, ni sur les îles de l'Archipel, ni même sur la Morée, qui fait une partie du revenu de la valideh, c'est-à-dire de la sultane mere de l'empereur. Ce pays seroit fertile en blé & en pâturages, si les Turcs se donnoient la peine de le cultiver ; les Grecs y sont en grand nombre.

Le bacha de *Rumélie* ou *Romanie*, est le dix-huitième entre les gouvernemens beglerbegs, & le plus considérable gouvernement des Turcs en Europe. Il fournit au bacha un million cent mille aspres de revenu. Ce bacha fait sa résidence à Sofie, & a sous lui vingt quatre sangiacs. (*D. J.*)

ROMANO, (*Géog. mod.*) ville d'Italie, dans la partie orientale du Bergamasque, sur une petite rivière qui coule entre le Serio & l'Oglio. Cette ville fait un bon commerce en blé. (*D. J.*)

ROMANOW, (*Géog. mod.*) ville de l'empire russe, dans le duché de Jérusalem, sur la gauche du Volga, au-dessus de Jérusalem. (*D. J.*)

ROMANS, (*Géogr. mod.*) petite ville de France, dans une belle plaine du Dauphiné, sur l'Isère, à 3 lieues du Rhône, à 10 au sud-ouest de Grenoble, & à 112 de Paris. Elle doit son origine à un monastère fondé dans le ix siècle, qui a été sécularisé, & dont la manse abbatiale a été unie à l'archevêché de Vienne. Il y a dans cette ville une abbaye de filles, ordre de Cîteaux, fondée en 1532, & plusieurs couvens de religieux. *Romans* est un gouvernement particulier du gouvernement militaire de Dauphiné. *Long. 22. 43. lat. 45. 7. (D. J.)*

ROMARIN, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *rosmarinus* ; genre de plante à fleur monopétale labiée ; la levre supérieure est fendue en deux parties, & recourbée en arrière ; elle a des étamines crochues : la levre inférieure est divisée en trois parties dont celle du milieu est concave comme une cuillère. Le calice de cette fleur a deux ou trois pointes. Le pistil sort du calice ; il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & entouré de quatre embryons qui deviennent dans la suite autant de semen-

Tome XIV.

ces arrondies, & renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *I. R. H. Voyez PLANTE.*

ROMARIN, (*Jardinage.*) *rosmarinus*, arbrisseau toujours verd & odoriférant, qui vient en Espagne, en Italie, dans les provinces méridionales de ce royaume, & dans quelques autres pays chauds de l'Europe. Il fait de lui-même un buisson fort branchu qui s'étend en largeur & s'élève peu ; cependant quand on le dirige par des soins de culture, on peut lui faire prendre 8 à 10 piés de hauteur. Ses feuilles sont fermes, longues, étroites, d'un verd foncé en-dessus, & blanchâtre en-dessous. Ses fleurs qui sont petites & d'un bleu pâle, paroissent au mois d'Avril. Elles durent long-tems, & se renouvellent encore en automne. Cet arbrisseau porte très-rarement des graines ; elles sont à-peu-près de la forme & de la grosseur de celle du mûrier : le mois d'Août est le tems de leur maturité dans les pays chauds.

Le *romarin* se multiplie très-aisément de branches couchées & de boutures. Les premières se font au printemps ; mais le commencement de Juillet est le tems le plus favorable pour faire les boutures d'arbres toujours verts. Quoiqu'on puisse faire prendre différentes formes à cet arbrisseau, il convient surtout à faire des haies qu'on peut tenir à six piés de hauteur, & en les taillant régulièrement dans le commencement des mois de Juillet & de Septembre. Elles se garnissent bien & font un bon abri pour des parties de jardin que l'on veut tenir chaudement. Cet arbrisseau est un peu délicat pour plusieurs provinces de l'intérieur de ce royaume, où les hivers rigoureux le font souvent périr. Mais on attribue quelquefois au froid un dépérissement qui n'est venu que de caducité. Le *romarin* veut être renouvelé au bout de 10 ou 12 ans qui sont à-peu-près le terme de sa durée. On la prolongera considérablement en mettant l'arbrisseau dans un terrain sec & léger, sablonneux & très-pauvre ; il s'y plaira, il y fera moins sujet à être mutilé par le froid, & il y fera des progrès plus rapides que s'il étoit dans une meilleure terre. D'ailleurs, plus il est jeune, moins il résiste aux gelées. Il est un moyen de l'en garantir sûrement, c'est de lui faire prendre racine dans un vieux mur où il résistera à toutes les intempéries du plein air. Il n'exige aucuns soins de culture, que d'être arrosé largement si l'on veut accélérer son accroissement.

Cet arbrisseau peut servir à un objet utile. On assure que les abeilles recherchent ses fleurs de préférence, parce qu'elles sont printanières, abondantes, de longue durée, & très-odorantes.

On fait entrer aussi ces fleurs dans les sachets de senteur, dans les pots-pourris, & elles font la base de l'eau de la reine d'Hongrie. La Médecine en fait usage à quantité d'égards. On prétend que l'eau où l'on a fait infuser pendant douze heures des feuilles & des fleurs de cet arbrisseau, prise intérieurement, fortifie la mémoire & la vue. La fumée de cette plante desséchée est des plus propres à purifier l'air, & à chasser les mauvaises odeurs.

On ne regarde à présent le *romarin* ordinaire que comme un arbrisseau trivial & ignoble. Son odeur quoique aromatique n'est supportable qu'aux gens du commun. Cependant il y a des variétés de cet arbrisseau assez belles pour être admises dans les collections les plus riches. Voici les différentes espèces de *romarin* que l'on connoît à présent.

1. Le *romarin ordinaire à feuilles étroites* ; c'est à cette espèce qu'on peut appliquer plus particulièrement ce qui a été dit ci-dessus.

2. Le *romarin ordinaire à feuilles étroites panachées de jaune* ; cette variété a une apparence agréable ; ses feuilles sont parsemées accidentellement de taches d'un jaune vif, qui font le même aspect que si l'on

X x

avoit répandu au hasard quelques paillettes d'or sur l'arbrisseau. Sa feuille est plus étroite que celles du précédent; il fleurit plutôt, & il est un peu plus délicat.

3. *Le romarin à feuilles étroites panachées de blanc*; c'est l'espece qui a le plus d'agrément; toutes ses feuilles sont si bien tachées, qu'il semble de loin qu'elles ont été argentées. C'est le plus beau, le plus rare & le plus délicat des *romarins*.

4. *Le romarin d'Almérie*; il s'élève moins que le *romarin* commun. Ses feuilles sont plus petites, plus blanches, & d'une odeur encore moins supportable. Ses fleurs qui viennent en épi au haut des branches, sont d'un violet foncé.

5. *Le romarin à larges feuilles*; cet arbrisseau ne s'élève qu'à deux ou trois piés. Ses branches sont moins ligneuses que celles du *romarin* commun. Sa feuille est plus épaisse, plus rude & d'un verd plus foncé. Il est extrêmement commun aux environs de Narbonne.

6. *Le romarin panaché à larges feuilles*; il est rare & peu connu. Article de M. D'AUBENTON.

ROMARIN, (*Mat. méd.*) les feuilles & les fleurs de cet arbrisseau sont d'usage en médecine. Les pharmacologistes ont donné à cette plante & à sa fleur le nom d'*anthos*, c'est-à-dire *fleur par excellence*, & certes fort arbitrairement. Les feuilles de *romarin* sont recommandées dans l'usage intérieur, comme fortifiantes, céphaliques, bonnes contre l'épilepsie & la paralysie, hystériques, apéritives, utiles sur-tout contre la jaunisse, contre la leucophlegmatie & la cachexie, &c. Ces feuilles sont presque absolument inusitées dans tous ces cas, & on ne les emploie guere que dans une seule préparation magistrale destinée à l'usage extérieur, savoir le vin aromatique vulgaire, & dans une composition officinale, savoir le miel de *romarin*, *melanthosatum*.

Les fleurs de *romarin*, ou pour mieux dire, les calices de ces fleurs sont de toutes les parties de cette plante aromatique, celles qui contiennent le plus abondamment le principe odorant & une huile essentielle lorsqu'on les cueille dans le tems balsamique, qui est ici celui où la plus grande partie des fleurs est à-demi épanouie. On retire de ces fleurs une eau distillée qui est peu usitée, une huile essentielle dans laquelle on ne reconnoît évidemment que les qualités communes des huiles essentielles, un esprit ardent aromatique très-connu, sous le nom d'*eau de la reine d'Hongrie*, auquel on ne peut raisonnablement attribuer aussi que les qualités génériques des esprits ardents aromatiques. Voyez ESPRIT, *Chimie*, ODORANT, *principe*, & ESPRIT-DE-VIN, sous le mot VIN.

Une conserve qui est regardée comme cordiale, stomachique, anti-spasmodique & emmenagogue; & enfin le miel anthosiat, dont nous avons déjà parlé, & qui ne s'emploie guere que dans les lavemens carminatifs.

Les fleurs & les sommités du *romarin* entrent dans un grand nombre de remèdes officinaux composés, tant internes qu'externes. (b)

ROMATIANA civitas, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans la Carnie, aujourd'hui Cargna. Baronius, qui croit que c'est la ville d'Aquilée, dit qu'elle fut appelée *Romanicia* & *Romana*, ou parce que c'étoit une colonie considérable des Romains, ou parce qu'elle avoit été fidele à ses maîtres. Mais Ortelius veut, avec plus de vraisemblance, que *Romatiana civitas* soit le port *Romatinus* de Pline. Dans ce cas, elle pourroit tirer son nom du fleuve *Romatinum*, qui mouille la ville de Concordia, & qu'on appelle aujourd'hui *Leme* ou *Limene*. (D. J.)

ROMATINUM FLUMEN, (*Géog. anc.*) fleuve d'Italie, dans la Carnie, aujourd'hui Carnia, selon

Pline, *liv. III. c. xvij.* qui connoît une ville de même nom vers l'embouchure de ce fleuve. La ville pourroit bien être Concordia. A l'égard du fleuve, on le nomme aujourd'hui *Leme* ou *Limene*. (D. J.)

ROMBAILLERE, f. f. (*Marine.*) convention de planches qui couvrent le dehors du corps de la galere, & qui sont attachées avec de grands clous de fer à-travers des madriers & des estemeraires.

ROMBAVE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) arbrisseau de l'île de Madagascar, qui donne une gomme très-blanche & dont le bois est flexible.

ROMBO, f. m. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) nom que l'on donne à Marseille au turbot. Voyez TURBOT.

ROME, (*Géog. anc.*) la ville éternelle. Les anciens auteurs latins l'ont nommée *Urbs*, c'est-à-dire *la ville par excellence*, à cause du rang qu'elle tenoit sur toutes les autres villes du monde; le nom de *Rome*, en latin *Roma*, lui a toujours été conservé. En vain l'empereur Commode voulut lui faire porter le nom de *Colonie commodienne*; envain le roi des Goths l'appella *Gothie*; envain même l'appella-t-on *la ville d'Auguste*, par flatterie pour ce prince; l'intention de tous les souverains qui prétendirent lui donner leurs noms, n'a point été suivie par leurs successeurs.

Un prince d'une naissance incertaine, dit l'abbé de Vertot, nourri par une femme prostituée, élevé par des bergers, & devenu depuis chef de brigands, jeta les premiers fondemens de cette capitale du monde, dans la quatrième année de la dixième olympiade, & la sept cents cinquante-troisième avant la naissance de Jésus-Christ. Il la consacra au dieu de la guerre, dont il vouloit qu'on le crût sorti; il admit pour habitans des gens de toutes conditions & venus de différens endroits, Grecs, Latins, Albains, & Toscans, la plupart pâtres & bandits, mais tous d'une valeur déterminée. Un asyle qu'il ouvrit en faveur des esclaves & des fugitifs, y en attira un grand nombre, qu'il augmenta depuis des prisonniers de guerre, & il sçut de ses ennemis en faire ses premiers citoyens.

Il choisit le mont-Palatin pour y placer sa ville; & il employa toutes les cérémonies superstitieuses que les Etrusques avoient introduites pour de semblables fondations; il fit attacher à une charrue dont le soc étoit d'airain, une vache & un taureau, & leur fit tracer l'enceinte de *Rome* par un profond sillon. Ces deux animaux, symboles des mariages qui devoient peupler les villes, furent ensuite égorgés sur les autels; tout le peuple suivoit la charrue, & pouffoit en dedans les mottes de terre que le soc rejettoit quelquefois en dehors; on soulevoit cette charrue, & on la portoit dans les endroits où l'on destinoit de faire des portes.

Comme le mont-Palatin étoit isolé, on l'enferma tout entier dans le circuit que l'on traça, & l'on forma une figure à-peu-près quarrée au pié de la montagne; là on creusa en rond une fosse assez profonde, où tous les nouveaux habitans jetterent un peu de terre des différens pays où ils avoient pris naissance, & ce trou resta en forme d'une espece de puits dans la place publique, où se tinrent depuis les comices.

Rome fut ainsi formée par des hommes pauvres & grossiers; on y comptoit environ mille chaumieres; c'étoit, à proprement parler, un village, dont les principaux habitans labouroient la terre ingrate d'un pays stérile qu'ils s'étoient partagé; le palais même de Romulus n'étoit construit que de joncs & n'étoit couvert que de chaume.

Chacun avoit choisi son terrain pour bâtir sa cabane, sans égard à aucun alignement; c'étoit une espece de camp de soldats, qui servoit d'asyle à des aventuriers, la plupart sans femmes & sans enfans, que le desir de faire du butin avoit réunis. Ce fut

d'une retraite de voleurs que sortirent les conquérans de l'univers, dit à ce sujet l'écrivain des *révolutions de la république romaine*.

Il nous faut prendre de la ville de *Rome*, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de *Rome*, ont tous du rapport à cet usage; cette ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. En un mot, jusqu'à la prise de *Rome* par les Gaulois, cette ville n'étoit en partie qu'un amas informe de huttes séparées.

Telle est la peinture que nous font les historiens des commencemens de cette capitale du monde, qui ne fut jamais plus digne de commander à l'univers, que quand la pauvreté y conserva l'amour des vertus civiles & militaires. Ce furent ces illustres laboureurs, qui en moins de cinq cens ans, assujettirent les peuples les plus belliqueux de l'Italie, défirent des armées prodigieuses de Gaulois, de Cimbres & de Teutons, & ruinèrent la puissance formidable de Carthage.

A peine cette ville naissante fut-elle élevée au-dessus de ses fondemens, que ses habitans se pressèrent de donner quelque forme au gouvernement; leur principal objet fut de concilier la liberté avec l'empire, & pour y parvenir, ils établirent une espèce de monarchie mixte, & partagèrent la souveraine puissance entre le chef ou le prince de la nation, un sénat qui lui devoit servir de conseil, & l'assemblée du peuple. Romulus, le fondateur de *Rome*, en fut élu le premier roi; il fut reconnu en même tems pour le chef de la religion, le souverain magistrat de la ville, & le général né de l'état.

Ses successeurs aggrandirent beaucoup la ville de *Rome*; le mont-Celivs y fut ajouté par Tullus; le Janicule & l'Aventin, par Ancus; le Viminal, le Quirinal, & l'Esquilin, par Servius Tullius; ce qui occasionna le nom célèbre de *Septicollis*, qu'on donna à cette ville, à cause des sept collines sur lesquelles elle étoit bâtie.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages; on ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non-interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines, comme M. de Montesquieu l'a remarqué le premier. Les ouvrages qui ont donné & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On peut voir l'étonnement de Denis d'Halicarnasse, *Ant. rom. l. III.* sur les égoûts faits par Tarquin; & ces égoûts subsistent encore.

On fait que quelques années avant le désastre de *Rome* par les Gaulois, les tribuns du peuple avoient voulu partager le sénat & le gouvernement de la république entre les deux villes de Véies & de *Rome*; après le saccagement de cette dernière, les mêmes tribuns pensèrent à faire abandonner tout-à-fait *Rome* détruite, à transporter à Véies le siège de l'état, & à en faire la seule capitale. Le peuple sembloit assez disposé à prendre ce parti, mais Camille l'emporta sur la faction des tribuns, & d'un consentement unanime, il fut arrêté qu'on rétablirait la ville de *Rome*.

On rebâtit les temples sur les mêmes fondemens; ensuite on répara les ruines des maisons particulières; le trésor public y contribua du sien, & les édifices furent chargés de régler & de hâter les ouvrages; on fit marché avec des entrepreneurs, qui s'obligèrent d'édifier les maisons dans l'année; le trésor public fournit la charpente & le baudeau pour couvrir les toits; il y eut ordre à tous les propriétaires des campagnes, d'y laisser fouir des carrières, & de

souffrir qu'on en enlevât gratuitement les pierres. Enfin tous les Romains mirent la main à l'œuvre, & nul ne fut exempt des travaux; précédemment les égoûts publics ne passaient que sous les rues, on bâtit alors indifféremment sur leurs voûtes qui servirent de fondemens, & par-là les égoûts eurent leurs cours sous les maisons particulières.

Cependant la précipitation fit tort à la seconde construction de *Rome*; les rues demeurèrent étroites & mal alignées; il est vrai que sur la fin de la république, & sur-tout sous Auguste, *Rome* étant devenue la capitale du monde, la magnificence augmenta dans les temples, dans les palais, & dans les maisons des citoyens; mais cette nouvelle décoration ne réforma pas les défauts du plan sur lequel on avoit rétabli la ville après sa première construction: les choses changerent bientôt après.

L'incendie de *Rome*, qui dura sous le règne de Néron six jours & six nuits, la réduisit presque en cendres, & de quatorze quartiers de la ville, quatre seulement furent épargnés; tous les soins, dit Tacite, que se donna l'empereur, pour le soulagement du peuple affligé, furent inutiles à sa réputation; on l'accusa long-tems d'avoir été lui-même l'auteur de l'embrasement. Quoi qu'il en soit, Néron se servit des ruines de sa patrie pour faire éclater sa magnificence; il ordonna que sans garder l'ordre ancien, ni laisser la liberté aux particuliers de bâtir à leur fantaisie, comme ils avoient fait jusqu'alors, on tirât au cordeau de grandes rues, on élargit les places, on environnât les quartiers de portiques que l'empereur se chargea de construire à ses dépens, comme aussi de faire enlever les démolitions & les décombres.

Le même Néron voulut que les maisons fussent voûtées jusqu'à une certaine hauteur, & bâties d'une pierre qui résiste au feu; il prescrivit encore que les particuliers ne tireroient point l'eau publique à leurs usages, afin que l'on eût des réservoirs auxquels on pourroit avoir recours en cas d'incendie, & que chaque maison feroit séparée l'une de l'autre sans un mur mitoyen; il bâtit pour lui-même un palais moins superbe par la dorure, que le luxe avoit déjà rendue commune, que par les champs, les lacs, les forêts, & les campagnes dont il étoit accompagné. On peut voir une courte description de ce palais, au mot MAISON DORÉE.

Les ordonnances de l'empereur, outre l'utilité publique, apportèrent un embellissement particulier à la nouvelle ville; quelques-uns croyoient pourtant que les anciens bâtimens étoient plus sains, ou du moins plus commodes pour le peuple, parce que les rues étoient plus étroites, la hauteur des maisons garantissoit des rayons du soleil, qui ne trouvoient plus d'obstacle par la manière dont on venoit de bâtir.

Il nous reste quelques descriptions de la ville de *Rome*, telle qu'elle se trouvoit vers le siècle des empereurs Valentinien & Valens; & dans ces tems-là elle étoit partagée en quatorze régions, dont nous avons une description attribuée à P. Victor. Voyez RÉGIONS DE ROME. C'est un article qui sert de supplément à celui-ci, & qui nous met en état de passer à la description de *Rome* moderne.

Quant aux autres détails qui concernent l'ancienne *Rome*, on les trouvera dans ce Dictionnaire sous leurs divers articles particuliers; il seroit superflu d'en faire ici l'énumération. Je passe à *Rome* moderne, la ville du monde qui intéresse le plus la curiosité. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

ROME moderne, (*Géog. mod.*) C'est toujours la plus fameuse ville de l'univers, quoique l'empire romain soit détruit. On fait quelle est située sur le Tibre, environ à 155 lieues de Turin, à 300 de

Madrid , à 330 au sud-est de Paris , à 340 d'Amsterdam , à 310 nord-ouest de Constantinople , & à 190 sud-ouest de Vienne. *Long.* suivant Cassini & Bianchini , 30. 10'. 30". *Latit.* 41. 54. selon Gréave , 41. 46. La différence des méridiens entre Paris & Rome , est de 10. 19. 30. dont Rome est plus orientale que Paris.

Rome est non-seulement aujourd'hui la capitale de l'Italie dans l'état de l'Eglise , mais elle est encore à plus d'un égard , la capitale de tous les royaumes catholiques , puisque chacun d'eux a le droit d'y nommer un ministre , & que leurs causes ecclésiastiques , même leurs causes temporelles , y sont jugées par le tribunal de la Rote , composé de juges de chaque nation. Dans cette ville ,

*Près de ce capitol , où regnoient tant d'allarmes ,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pié tranquille
Les tombeaux des Catons , & la cendre d'Emile ;
Le trône est sur l'autel , & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.*

Voltaire.

La différence est néanmoins bien grande entre Rome ancienne , & Rome moderne ; je ne dirai pas avec Vopiscus , qui vivoit sous l'empire de Dioclétien , que les murailles de l'ancienne Rome avoient un circuit de cinquante milles , parce que je crois que c'est une faute des copistes ; je ne suis pas moins éloigné d'adopter les extravagantes exagérations de Vossius , qui donne à l'ancienne Rome plusieurs millions d'habitans ; mais en supposant qu'elle fût à-peu-près aussi peuplée que peut l'être Paris , il est certain que Rome moderne n'a pas eût quarante mille ames.

On ne comptoit à la fin du dix-septième siècle , par un dénombrement qui fut imprimé , que cent trente-cinq mille habitans dans cette ville , en y comprenant les Juifs , & ce calcul se trouvoit encore vérifié par les registres des naissances. Il y naissoit , année commune , trois mille six cents enfans ; ce nombre de naissances multiplié par 34 , donne toujours à peu près le total des habitans , savoir environ cent vingt-cinq mille , outre les dix mille Juifs.

Il résulte de cette observation que Rome est six fois moins peuplée que Paris , & sept fois moins que Londres ; elle n'a pas la moitié d'habitans que contient Amsterdam , & en est encore plus éloignée proportionnellement du côté de l'opulence , & la connoissance des arts qui la produisent ; elle n'a ni vaisseaux , ni manufactures , ni trafic. Il est vrai que depuis le pontificat de Jules II. & de Léon X. Rome a été le centre des beaux arts , jusqu'au milieu du dernier siècle ; mais bientôt , dans quelques-uns , elle fut égale , & dans d'autres surpassée par notre capitale. Londres a aussi sur elle autant de supériorité par les sciences que par les richesses & la liberté ; les palais si vantés de Rome sont inégalement beaux , & généralement mal entretenus ; la plupart des maisons des particuliers sont misérables ; son pavé est très-mauvais , les pierres petites & sans assiette ; ses rues vilaines , sales & étroites , ne sont balayées que par la pluie qui y tombe rarement.

Cette ville , qui fourmille d'églises & de couvens , est presque déserte à l'orient & au midi. Qu'on lui donne tant qu'on voudra douze milles de tour , c'est un circuit rempli de terres incultes , de champs & de jardins , qu'on appelle vignes. Ceux du Vatican & du derrière de S. Pierre , occupent plus d'un tiers de la partie nommée le *bourg* , & tout ce qui est à l'occident de la Longara jusqu'au Tibre , ne présente encore que des jardins , & des lieux vuides d'habitans. Ainsi , on a eu raison de dire , que les sept collines qui fai-

soient autrefois sa décoration , ne lui servent plus que de tombeaux.

*Hæc , dum viva , sibi septem circumdedit arces
Mortua nunc septem contegitur tumulis.*

Cependant cette Rome dépeuplée , foible par elle-même , sans fortifications , sans troupes & sans généraux , est toujours la ville du monde la plus digne de curiosité , par une infinité de précieux restes d'antiquités , & des chef-d'œuvres des modernes , en architecture , en peinture & en sculpture.

Entre les restes de l'ancienne Rome , la grandeur de la république éclate principalement dans les ouvrages nécessaires , comme les grands chemins , les aqueducs & les ponts de la ville. Au contraire la magnificence de Rome sous les empereurs , se manifeste dans les ouvrages qui concernoient plutôt l'ostentation ou le luxe , que l'utilité publique ; tels sont les bains , les amphithéâtres , les cirques , les obélisques , les colonnes , les mausolées , les arcs de triomphe , &c. car ce qu'ils joignoient aux aqueducs , étoit plutôt pour fournir leurs bains & leur naumachie , & pour embellir la ville par des fontaines , que pour quelque besoin effectif. Ces divers restes ont été si amplement décrits par quantité de voyageurs & d'autres écrivains , dont les meilleurs ouvrages ont été recueillis dans la vaste collection de Gronovius , qu'il est difficile de rien dire de neuf sur un sujet si rebattu. Cependant , il y a tant de choses remarquables dans un champ si spacieux , qu'il est difficile de les considérer sans faire différentes réflexions , ou selon son génie , ou selon les études que l'on a cultivées.

En général parmi les antiquités de Rome , les anciennes statues sont l'objet qui a le plus de partisans , à cause de l'excellence de l'ouvrage. On est enchanté de voir les visages de gens illustres qu'on connoît tant dans l'histoire. On aime à considérer la ressemblance qui se trouve entre les figures des divinités du paganisme , & les descriptions que les poètes nous en ont données , soit que les poètes aient été les copistes de la sculpture grecque , soit que la sculpture ait pris ses sujets dans les poètes. Rome , maîtresse de l'univers , rassembla dans son sein les plus beaux morceaux de la Grece.

Quoique les statues qui ont été trouvées parmi les débris de l'ancienne Rome , surprennent par leur nombre prodigieux , il ne faut point douter qu'il n'y ait encore sous terre de grands trésors en ce genre. Il y a plusieurs endroits qui n'ont jamais été visités. On n'a point touché à une grande partie du mont Palatin ; & comme c'étoit autrefois le siège du palais de l'empereur , on peut présumer qu'il n'est pas stérile en richesses de ce genre.

Il y a des entrepreneurs à Rome qui achètent volontiers le droit de fouiller des champs , des jardins ou des vignobles. Ils payent l'étendue de la surface qu'ils ont à creuser ; & après l'essai , comme on fait en Angleterre pour les mines de charbon , ils remuent les endroits qui promettent davantage , & souvent avec succès. S'ils sont trompés dans leur attente , ils gagnent ordinairement assez de briques & de décombres pour se rembourser des frais de leurs recherches , parce que les Architectes estiment plus ces matériaux anciens , que les nouveaux. Mais on croit , surtout à Rome , que le lit du Tibre est le grand magasin de toutes ces sortes de trésors ; cette opinion est si générale , que les Juifs ont autrefois offert au pape de nettoyer cette rivière , pourvu qu'ils eussent seulement ce qu'ils y trouveroient. Ils proposèrent de faire un nouveau canal dans la vallée près de Ponte-Molle , pour recevoir les eaux du Tibre , jusqu'à ce qu'ils eussent vuider & nettoyé l'ancien. Il falloit accepter une proposition si favorable , le pape la refusa par une vaine terreur ; il est certain que la ville de Ro-

me recevoit un grand avantage d'une telle entreprise, qui releveroit les bords du Tibre, & remédieroit à ses fréquens débordemens.

Rome offre un autre spectacle curieux, c'est la grande variété des colonnes de marbre dont elle est remplie, & qui ont été tirées d'Egypte ou de la Grece. On conçoit la difficulté qu'on a dû éprouver pour les tailler & leur donner la forme, la proportion & le poli. Je sai que quelques modernes condamnent la proportion & la forme de ces colonnes; mais les anciens sachant que le but de l'architecture est principalement de plaire à l'œil, s'attachoient à remplir ce but; c'étoit un effet de l'art, & de ce que les Italiens appellent *el gusto grande*; ils considéroient toujours l'assiette d'un bâtiment, s'il étoit haut ou bas, dans une place ouverte ou dans une rue étroite, & ils s'écartoient plus ou moins des regles de l'art, pour s'accommoder aux diverses distances & élévations, d'où leurs ouvrages devoient être regardés.

Je mets au rang des colonnes de Rome, tous les obélisques qui sont dans cette capitale, & qui y ont été apportés d'Egypte. Tel est l'obélisque qui est au milieu de la place qui fait face à S. Pierre de Rome, & celui qui est vis-à-vis de S. Jean de Latran. Sixte-quint a la gloire de les avoir tous deux fait relever. Voyez OBÉLISQUE.

Le pont *Sant' Angelo*, par où quelques voyageurs ont commencé à décrire la ville de Rome, est celui qu'on appelloit anciennement *Pons-Ælius*, du nom de l'empereur Ælius Adrianus, qui le fit bâtir; & il a pris celui de *pont Sant' Angelo*, qu'il porte aujourd'hui, à cause que S. Grégoire le Grand, étant sur ce pont, vit, à ce qu'on dit, un ange sur le *moles Adriani*, qui remettoit son épée dans le fourreau, après une grande peste qui avoit désolé toute la ville. En jetant les yeux sur la rivière, on découvre à gauche les ruines du pont triomphal, par-dessus lequel tous les triomphes passoient pour aller au capitole; ce qui fit que ce passage en demeura plus libre, & que par un decret du sénat, il fut défendu aux payfans & aux laboureurs.

Le château S. Ange est au bout du pont Sant-Angelo, c'est ce qu'on appelloit *moles Adriani*, parce que l'empereur Adrien y avoit été enterré; c'est dans ce château qu'on met les prisonniers d'état; & que Sixte V. déposa cinq millions, avec une bulle qui défend de s'en servir sans une pressante nécessité; apparemment que quelques-uns de ses successeurs se sont trouvés dans ce cas; car les cinq millions de Sixte V. n'existent plus. On arrive bientôt après à la place de S. Pierre, & à l'église de même nom, qui passe pour le plus vaste & le plus superbe temple du monde. Voyez S. PIERRE de Rome.

Le palais du Vatican est tout joignant l'église de S. Pierre, & c'est grand dommage; car si l'église étoit isolée, & qu'on la pût voir de tous côtés en champ libre, l'effet en seroit bien plus beau. Le Vatican est un édifice aussi vaste qu'irrégulier. Voyez VATICAN.

Ce palais a une bibliothèque magnifique, grossie par celle de Heidelberg, & par la bibliothèque du duc d'Urbain. Il y a dans cette bibliothèque un volume de lettres de Henri VIII. à Anne de Boulen; il feroit à souhaiter que celles de Anne de Boulen à Henri VIII. y fussent aussi; car on en connoit quelques-unes qui sont admirables. Parmi les manuscrits des derniers siècles, on y trouve quelques lettres que des cardinaux s'écrivoient, & dans lesquelles ils se traitoient de Messer-Pietro, Messer-Julio, sans autre cérémonie. Leur style a bien changé depuis; mais comme l'article de la bibliothèque du Vatican se trouve déjà fait dans ce Dictionnaire, je suis dispensé de plus grands détails à cet égard. Voyez le mot BIBLIOTHEQUE.

Près de l'église de S. Pierre est l'hôpital du S. Esprit, l'un des plus beaux de l'Europe par sa grandeur & par son revenu. Il y a, dit-on, jusqu'à mille lits pour les malades, & un prélat qui gouverne toute la maison. C'est une espece de mont de piété, où l'on porte son argent en dépôt; & comme il y a toujours quelques millions de superflu, l'hôpital en fait profiter le relai à ses risques, & ce profit est beaucoup plus que suffisant pour les dépenses dont l'hôpital est chargé.

De l'hôpital du S. Esprit, on passe à l'église de S. Onuphre, où l'on voit le tombeau du Tasse. Un peu plus loin est la villa Pamphilla, maison de plaisance ornée de statues & de tableaux, entre lesquels on distingue S. Pierre attaché en croix, & la conversion de S. Paul, par Michel-Ange.

En rentrant dans la ville par la porte de S. Pancrace, on voit sur la route l'église des cordeliers appelée *San Pietro-Montorio*, dont le grand autel est embelli d'un tableau de la transfiguration de Notre Seigneur, par Raphaël. Du haut de la montagne où est San Pietro-Montorio, & qui fut anciennement le janicule, on a la vue de toute la ville; c'est ici qu'étoit le tombeau de Numa Pompilius.

L'église de Santa-Maria-Transtevere n'est pas loin, & c'est la première qui ait été bâtie à Rome, au rapport de Baronius. Elle occupe la place des *Tabernæ Meritoria*, où les anciens Romains donnoient tous les jours la pitance aux soldats estropiés.

On va ensuite vers l'île de S. Barthélemy, nommée anciennement *insula Tiberina*. Elle se forma dans ce lieu-là, lorsque Tarquin le superbe eut été chassé de Rome. Comme on arracha les blés qu'il avoit fait semer autour de Rome, on les jeta dans le Tibre avec les racines, en sorte que la terre qui y étoit attachée, ayant arrêté l'eau dans l'endroit où elle étoit bâtie, la bourbe s'y amassa insensiblement, & il s'en fit peu-à-peu une île.

On sort de cette île par le pont de quatre tentes, nommé anciennement *pons Fabricius*, qui la joint avec la ville, & à main droite est le pont appelé *pons Sublicius*, à l'entrée duquel Horatius Coclès soutint lui seul les efforts de l'ennemi, tandis qu'on rompoit ce pont derrière lui; après quoi il se jeta dans la rivière, & se sauva à la nage. Ce pont étoit alors de bois, & Æmilius le fit faire de pierre. C'est de ce pont que l'empereur Héliogabale fut précipité dans la rivière avec une pierre au col.

Au sortir du pont, on voit la porte de derrière du quartier des Juifs, qui demeurent dans un coin de la ville, où toutes les nuits on les enferme à la clé. Ils n'éprouvent point cette ignominie en Allemagne, en Angleterre, ni en Hollande. A quelque distance de leurs synagogues, on voit à main gauche le palais du prince Savelli, bâti sur les ruines du théâtre de Marcellus, qu'Auguste fit élever en l'honneur de son neveu. Plus loin est le grand égout de Rome, qui se décharge dans le Tibre, & qu'on appelloit *Cloaca magna*. Tarquinius Priscus le fit bâtir de pierre de taille. Une charrette y peut aisément entrer, & il y a plusieurs canaux voutés par où s'écoulent les immondices. Cet ouvrage est un de ceux qui marquent le plus quelle a été la grandeur de la vieille Rome.

Du mont Aventin on va à la porte de S. Paul, & on voit en chemin la petite montagne ou colline qu'on appelle communément *il Doliolo*, ou le *monte Testaccio*, la montagne des pots cassés, nom qui vient peut-être de la quantité prodigieuse de vases de terre qu'on faisoit à Rome pour les gens de médiocre condition pendant tout le tems que dura l'usage de brûler les morts, & l'on jettoit dans cet endroit-là tous les débris de ces vases.

En approchant de la porte de S. Paul, on apperçoit le mausolée de Caius Cestius, monument fort

singulier, soit pour son ancienneté, soit pour les peintures en stuc blanc dont il étoit décoré. Voyez PYRAMIDE de Cestius.

Après que l'on a passé la porte de S. Paul, anciennement *porta Tergemina*, ou *Ostiensis*, on va à l'église de même nom, & qui a été bâtie par Constantin. Cette église est en forme de croix, & a 477 piés de long sur 258 de large; quatre rangs de piliers ronds qui forment le nombre de cent, la soutiennent; ils sont d'un marbre blanc, & on prétend qu'ils ont été tirés des bains d'Antonius.

A environ deux milles de-là sont les ruines du *prætorium*. C'étoit le lieu où la garde prétorienne de l'empereur logeoit: il étoit hors de la ville, afin que les soldats n'y commissent aucun desordre, & qu'ils pussent souvent faire l'exercice dans le cirque de Caracalla, qui étoit au voisinage. Ce cirque bâti par cet empereur, est le plus entier de ceux qui restent aujourd'hui à Rome. On y voit le lieu que les Romains nommoient *carceres*, d'où partoient les chariots qui couroient dans le cirque, & celui où étoit l'aiguille appelée *meta*; au bout de ce cirque délabré est un vieux temple rond, & un autre petit qui lui sert comme d'entrée. Ce dernier étoit le temple de la Vertu, & l'autre celui de l'Honneur. Ils étoient joints ensemble, parce qu'on ne peut acquérir de l'honneur que par la vertu.

En rentrant dans la ville par la porte de S. Sébastien, autrefois *porta Capena*, on voit le couvent de S. Dominique, bâti dans le lieu qui s'appelloit autrefois *Piscina publica*, parce que tout le peuple de Rome venoit s'y baigner.

De-là on va à la porte Latine, d'où l'on se rend à l'église S. Jean de Latran, regardée comme la première église patriarcale de Rome. C'est dans cette église que le pape nouvellement élu, prend possession de son patriarcat. Les pontifes de Rome demeuroient autrefois dans le palais voisin; ce n'est que depuis leur retour d'Avignon qu'ils ont choisi leur demeure au Vatican, & dans les chaleurs de l'été, à Monte-Cavallo. Sixte V. après avoir réparé le palais de Latran, fit un bulle pour obliger ses successeurs à y demeurer d'après son exemple, trois mois de l'année; mais ses successeurs en ont appelé à eux-mêmes, & ont fixé leur demeure au Vatican ou à Monte-Cavallo.

L'église de Latran est sous la protection de l'empereur & du roi de France, qui lui a donné l'abbaye de Clérac, dont elle jouit encore aujourd'hui. Cette église est vaste, & a des niches que l'on dit avoir été construites sur les desseins de Michel Ange; ces niches renferment des statues, dont les quatre plus belles ont été faites par des sculpteurs françois.

En passant le long de la muraille de l'ancien aqueduc de Clodius, on arrive à la villa du duc Mathéi, maison de plaisance toute remplie d'antiquités curieuses, parmi lesquelles on remarque les statues de Brutus & de sa femme Porcia, d'une seule piece; celle de Cléopâtre, celle d'Hercule, celle de trois petits garçons qui s'embrassent l'un l'autre en dormant; & la tête de Cicéron. Dans un autre corps de logis, sont la belle statue d'Andromède exposée aux monstres marins, une autre statue d'Apollon fuyant Marsias, & la statue d'un satyre qui tire une épine de son pié.

De ce lieu-là on descend vers l'ancien amphitéâtre nommé *Colisée*, à cause d'un colosse qui étoit auprès. C'est une des plus rares pieces de l'antiquité, mais dont il ne reste que des ruines; Vespasien le commença, & Domitien l'acheva. Il est surprenant que l'on ait pu élever des pierres d'une aussi prodigieuse grosseur, que celles dont ce bâtiment étoit composé. Martial en parle en ces termes:

*Hic ubi conspicui venerabilis amphiteatri
Erigitur moles, stagna Neronis erant.*

Ce prodigieux amphitéâtre étoit de figure ronde en-dehors, quoique l'arène fût ovale. Il contenoit quatre-vingt-cinq mille spectateurs, & étoit quatre fois plus grand que l'amphithéâtre de Vérone; les colonnes du troisième ordre, & les pilastres du quatrième, avoient le chapiteau corinthien.

On voit encore près de cet amphithéâtre, les maîtres de briques qui composoient autrefois la belle fontaine qu'on appelloit *meta sudans*; elle fournissoit de l'eau à ceux qui se trouvoient à ces spectacles. La façade étoit revêtue de marbre, & sur le haut il y avoit une statue de cuivre qui représentoit Jupiter. L'arc triomphal de Constantin est aux environs du colisée. Il est assez bien conservé, mais il y a quelques statues dont on a enlevé les têtes; & on en accuse Laurent de Médicis, qui, à ce qu'on dit, les fit porter à Florence. Les connoisseurs remarquent que les bas-reliefs de ce monument ne sont pas d'égale beauté; ce qui fait soupçonner que les meilleurs morceaux furent empruntés quand on l'érigea.

De-là on se rend aux thermes d'Antonin, qui par leur magnificence, ressembloit plutôt à une ville qu'à des bains. Olympiodore dit qu'ils avoient seize cents sièges de marbre, pour avoir autant de personnes qui auroient voulu s'y baigner. Dans quelques-uns de ces bains, les bancs étoient couverts de lames d'argent, & d'autres avoient des canaux de même métal, par où l'eau couloit. Ils étoient d'ailleurs ornés de statues, de tableaux & de pierres précieuses; aujourd'hui ce n'est plus qu'un endroit de récréation pour un triste séminaire.

Entre le mont Aventin & le mont Palatin, on peut observer le lieu où étoit le grand cirque. Tarquinius Priscus le commença, & Jules César, aussi-bien qu'Auguste, l'augmentèrent beaucoup. Il avoit trois stades de longueur, & quatre arpens de largeur. Trajan & Héliogabale l'embellirent de statues & de colonnes; cent cinquante mille hommes pouvoient tenir aisément dans les trois galeries qui étoient couvertes; l'une étoit pour les sénateurs, l'autre pour les chevaliers, & la troisième pour le peuple. Les obélisques qui sont aujourd'hui à la porte del Popolo & à S. Jean de Latran, étoient dans le cirque. Il y a plusieurs voûtes sous ce bâtiment; c'étoit là que les courtisanes établissoient leur honteux commerce.

Du grand cirque en allant à l'église de S. George, on voit les ruines du palais des empereurs, appelé *palazzo maggiore*. Il occupoit presque tout le mont Palatin. L'église de S. Anastase qui est sur ce mont, étoit autrefois le temple de Neptune. Près de-là étoit le temple de *Janus - quadrifrons*, parce qu'il y avoit quatre portes, & trois niches dans chaque face de carré; ce qu'on peut prendre pour les quatre saisons, & pour les douze mois de l'année. L'eau du Tibre couloit jadis près de l'église de saint George, & on appelloit ce bras de rivière *velatum*, à cause que l'on y passoit en bateau avec une petite voile dans un vent favorable; on va de-là à l'église ronde de saint Théodore, qui à ce qu'on croit, étoit anciennement le temple de Rémus & de Romulus. Il faut peu monter pour aller à l'hôpital de Notre-Dame de Consolation, qu'on prétend avoir été dans l'antiquité le temple de Vesta.

L'église de *Sancta-Maria-Liberatrice* est au pié du mont palatin, près de l'endroit nommé *locus curii*. Ce fut là que s'ouvrit un gouffre d'où sortoit une puanteur insupportable, & qui ne se referma qu'après que Curtius, chevalier romain, s'y fut précipité à cheval pour le bien de sa patrie.

En tournant à droite, on trouve le jardin Farnèse. Il est rempli de jets d'eau & de grottes, & au-dessus sont des lieux de promenade, d'où l'on découvre le grand cirque. En continuant de marcher à droite on

arrive à l'arc triomphal de Titus ; il fut érigé pour le triomphe de ce prince, après la prise de Jérusalem. Cet arc est sur-tout remarquable par ses bas-reliefs, qui représentent le candélabre, la table, les trompettes du grand jubilé, & quelques vaisseaux qui furent apportés du temple ; cet arc est dans la rue sacrée, au pied du mont Palatin.

Le temple de la *Pace*, c'est-à-dire de la *Paix*, n'est pas loin du *campo Vaccino*, mais on n'en voit plus que des ruines, quoique ce fût un des plus superbes édifices de *Rome*. Vespasien l'avoit élevé, & y avoit mis les dépouilles du temple de Jérusalem. Voyez TEMPLE DE LA PAIX.

Plus avant est l'église de saint Laurent *in Miranda*, c'étoit anciennement un temple que l'empereur Antonin dédia à l'impératrice Faustine son épouse, dont il ne put jamais faire une honnête femme pendant sa vie ; le vestibule de cette église est magnifique.

Le capitol moderne est bâti sur les ruines de l'ancien capitol, tout y est plein de pièces antiques, dont la description feroit un volume. Il suffira de dire ici qu'on y remarque la louve de bronze qui allaite Rémus & Romulus ; les quatre grands reliefs représentant plusieurs traits de l'histoire de Marc-Aurèle, la couronne rostrale du consul Duillius, qui eut le premier dans *Rome* l'honneur du triomphe naval ; le courier qui s'arracha une épine du pied, après avoir apporté de bonnes nouvelles au sénat, ayant mieux aimé souffrir de grandes douleurs dans son voyage, que de retarder la joie publique ; les bustes de Cicéron & de Virgile ; les quatre anciennes mesures romaines, une pour l'huile, une autre pour le grain, & deux autres pour le vin ; la nourrice de Néron qui le tient par la main ; la déesse du silence ; le dieu Pan ; les trois Furies ; une statue de César avec sa cuirasse ; une statue d'Auguste ; celle de Castor & de Pollux ; les débris des colonnes d'Apollon, de Domitien, & de Commode ; le lion qui dévore un cheval ; les trophées que quelques-uns disent être de Trajan, & les autres de Marius. Les deux chevaux de marbre qui se voient dans la place du capitol, ont été enlevés du théâtre de Pompée ; & la statue équestre de bronze que l'on voit dans le même lieu, y fut mise par Paul III. On croit que c'est la statue de Marc-Aurèle.

Pour ce qui est du *milliarium*, ou colonne milliaire du capitol. Voyez MILLIAIRE.

On monte ensuite au palais de saint Marc, qui appartient à la république de Venise, & où logent les ambassadeurs qu'elle tient à la cour de *Rome*. Du palais de saint Marc on va au mont Quirinal, appelé présentement *Monte-cavallo*, & en passant par le quartier de la ville, nommé autrefois *forum Trajani*, on s'arrête à considérer la célèbre colonne de Trajan, érigée par le sénat en l'honneur de cet empereur. Voyez TRAJANE, colonne.

La place de *Monte-cavallo* est remarquable par les statues de deux chevaux en marbre que deux hommes tiennent en main par les rênes, & dont Tiridate, roi d'Arménie, fit présent à Néron. Sur le piédestal de l'une on lit, *opus Phidias* ; & sur celui de l'autre, *opus Praxitelis*. Ce sont ces chevaux qui donnent présentement le nom à la montagne sur laquelle étoit les bains de Constantin. Le palais que le pape occupe en été est vis-à-vis. L'église de saint Pierre aux-liens n'est pas éloignée de *Monte-cavallo* ; c'est dans cette église qu'est la statue de marbre de Moïse par Michel Ange.

L'église de sainte Marie majeure est la plus grande église de celles de *Rome* qui sont dédiées à Notre-Dame, & c'est de-là qu'est venu son nom ; elle est sur le mont Esquilin, au bout de la rue des quatre fontaines ; on vante beaucoup ses deux chapelles, qui ont été bâties par Sixte V. & par Paul V.

La porte *del popolo*, du peuple ou des peupliers,

s'appelloit anciennement la porte *Flaminienne*, parce qu'elle étoit sur la voie Flaminienne. Les uns prétendent qu'on la doit nommer la porte des *peupliers*, à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qu'il y avoit dans cet endroit ; les autres tirent son nom d'une église de Notre-Dame, qui est à gauche en entrant dans la ville, & qui fut bâtie par le peuple romain, à la fin du onzième siècle, dans l'endroit où étoit le tombeau de Néron, & qu'on appella à cause de cela *Notre-Dame du peuple*. La porte que l'on voit aujourd'hui a été bâtie sous le pontificat de Pie IV. par Vignole, sur les desseins de Michel-Ange Buonarota. Elle est de pierre travertine, ornée de quatre colonnes d'ordre dorique, dont les piédestaux sont d'une hauteur qu'on ne peut s'empêcher de critiquer, malgré le respect que l'on a pour ceux qui ont conduit l'ouvrage.

L'entrée de *Rome* par cet endroit, est la seule qui plaise à la vue ; on y trouve une place triangulaire, ouverte par trois rues, longues, droites, & larges ; celle du milieu est la rue du cours, *il corso*, ainsi nommée, parce qu'on s'y promène en carrosse pour prendre le frais, & qu'elle sert aux courses des chevaux, & aux divertissemens du carnaval ; une de ces rues passe par la place d'Espagne, qui est le lieu le plus fréquenté des étrangers qui viennent à *Rome*.

Après avoir passé devant l'église des Grecs, on vient au palais du grand-duc, où l'on remarque entre autres antiquités, les statues de deux lutteurs, & celle d'un payfan, qui en aiguissant sa faux, entendit les complices de Catilina s'entretenir de leur conspiration, qu'il découvrit au sénat ; c'est une très-belle pièce, mais les statues de Vénus & de Cupidon sont incomparables.

C'est encore ici le palais des Barberins, l'un des plus beaux de *Rome*, tant pour sa situation du côté de la montagne, que pour ses riches appartemens. Il y a deux escaliers qui sont des chefs-d'œuvre ; & Pierre de Cortonne s'est épuisé pour embellir le plafond de la grande salle ; la galerie est ornée de tableaux & de rares statues.

La colonne Antonine qui fut anciennement élevée par Marc-Aurèle Antonin & par le sénat, en l'honneur d'Antonin Pie, est dans la même rue del Corso. Voyez COLONNE ANTONINE.

On arrive ensuite à l'église & au couvent des dominicains, appelé *la Minerva*, parce qu'ils sont élevés sur les ruines du temple de Minerve, lequel renfermoit un bien plus grand espace que celui qu'occupent aujourd'hui l'église & le couvent. On admire dans cette église le Christ de Michel-Ange. La figure est de marbre blanc, de grandeur naturelle, entièrement nue, sans la moindre draperie. C'est un ouvrage fini, d'un goût exquis, & selon les Romains, inimitable. Les dominicains couvrent avec une riche écharpe la nudité de la figure.

Ant. de Saint-Galle fut le premier entrepreneur du palais Farnèse. Il le commença seulement, & Michel-Ange en est regardé comme le principal architecte. La façade de ce bâtiment est large de cent quatre-vingt piés & haute de quatre-vingt-dix. Les portes, les croisées, les encoignures, la corniche & toutes les pierres principales sont des dépouilles du colisée. On a ainsi détruit une grande partie de ce merveilleux monument. On en a bâti presque tout le grand palais de la chancellerie, aussi-bien que l'église de saint-Laurent *in Damaso*. Au lieu de conserver ces précieux restes de l'antiquité, comme a fait Sixte V, à qui *Rome* moderne est redevable de la plus grande partie de sa beauté, il s'est trouvé plusieurs papes qui ont contribué eux-mêmes à faire le dégât. Innocent VIII ruina l'arc gordien pour bâtir une église ; Alexandre VI démolit la belle pyramide de Scipion, pour paver les rues des pierres qu'il en ôta. Les de-

grés de marbre par où l'on monte à l'église d'*Ara celi*, ont été pris d'un temple de Romulus; saint Blaise est bâti des débris d'un temple de Neptune; saint Nicolas-de-l'Ame a été élevé des débris du Cirque-Agonal, & ainsi de quantité d'autres.

Le palais Farnèse est un des plus beaux de Rome. On voit dans sa cour la statue de Flore, celle de deux gladiateurs, & celle d'Hercule qui fut trouvée dans les bains d'Antonius Caracalla. Il y a dans une des galeries, l'admirable figure d'un dauphin portant sur son dos un petit garçon, & à l'entrée de la grande salle, les statues de deux rois parthes qui sont enchaînés. On fait aussi grand cas des statues de la Charité & de l'Abondance, en posture de deux personnes qui s'embrassent. Tout-au-tour de l'appartement sont les figures de plusieurs gladiateurs, l'épée à la main, dans les différentes attitudes de combat. On aime encore mieux les belles statues des anciens philosophes & poètes; celle d'Euripide, de Platon, de Posidonius, de Zénon, de Diogène, de Sénèque, &c. On entre aussi dans un appartement rempli de tableaux des grands maîtres.

De-là on passe dans la galerie dont les plafonds sont de la main d'Annibal Carrache: ils contiennent les histoires des amours des dieux & des déesses. La statue d'Apollon taillée dans un caillou se voit dans cette galerie. Dans une cour de derrière est le taureau de marbre qui fait l'admiration des connoisseurs, & qu'on nomme le *taureau Farnèse*. Voyez TAUREAU FARNÈSE.

A quelque distance du palais Farnèse, on trouve la piazza de Pasquino, où est la fameuse statue de Pasquin proche de la place Navone. Voyez PASQUIN.

La place Navone s'appelloit autrefois *platea agonalis*, c'est-à-dire, la place des combats, parce que c'étoit un cirque bâti par Alexandre Severe. Elle est cinq ou six fois plus longue que large, & une de ses extrémités est un arc de cercle. On y voit le palais du prince Pamphile, ainsi que la belle église qu'il a fait bâtir en l'honneur de sainte Agnès.

Le milieu de la place Navone est moins élevé que les bords; de manière qu'on en peut faire une espèce de lac, en fermant les conduits par lesquels s'écoule l'eau des trois grandes fontaines qui sont sur cette place. On a mis au pied du rocher, quatre figures colossales qui représentent les quatre grands fleuves des quatre parties du monde; le Gange pour l'Asie, le Nil pour l'Égypte, le Danube pour l'Europe, & le Rio de la Plata pour l'Amérique. On peut donner trois piés d'eau au milieu de la place Navone, & c'est ce qu'on fait fréquemment dans les grandes chaleurs, une heure avant le coucher du Soleil.

Le college de la Sapienza n'est pas éloigné de la place Navone. Eugène IV. fit commencer le bâtiment de ce college. Ensuite Urbain VIII. & Alexandre VII. l'embellirent d'une église & d'une bibliothèque publique. C'est le plus ancien college de Rome & le seul qui ait droit de faire des docteurs; le pape en nomme les professeurs, qui sont presque tous des religieux d'une érudition peu brillante, quoiqu'ils ayent beaucoup de privilèges & d'honneurs.

Le jardin de botanique est placé au janicule dans une exposition favorable & dans un heureux climat pour la culture des plantes, mais on n'en profite pas davantage.

L'église de saint Louis n'est pas éloignée de la place Navone, & le palais Justiniani est aux environs. On voit dans ce palais de belles statues des dieux du paganisme, outre quantité de piés & de jambes de marbre. On y voit aussi divers tableaux de grands maîtres, entr'autres, le tableau de saint Jean-l'évangéliste qui est de la main de Raphaël.

La Rotonde, autrefois le Panthéon, est la plus har-

die pièce d'architecture qui soit à Rome; & c'est là que Raphaël est enterré. Nous avons déjà parlé du Panthéon, & nous ferons un article séparé de la ROTONDE.

On traverse le campo Martio, pour aller à l'église de san-Lorenzo-in-lucina qui est la plus grande paroisse de Rome. Elle avoisine le palais Borghèse, palais qui renferme bien des choses rares, sur-tout en tableaux, dont le plus estimé est du Titien: c'est une Vénus qui bande les yeux de l'Amour, pendant que les Graces lui apportent ses armes. Le portrait de Paul V de la maison Borghèse est un ouvrage très-délicat en mosaïque.

Auguste avoit son mausolée dans le même quartier, à peu de distance de l'église de saint Roch. Cet édifice étoit rond, & l'une des plus belles choses qu'on pût voir dans l'ancienne Rome. Il avoit trois rangs de colonnes les unes sur les autres, dont les étages alloient toujours en retrécissant; & sur chaque étage étoit une espèce de terrasse où l'on avoit planté des arbres pour répandre de la verdure. La statue d'Auguste étoit sur le haut de tout l'ouvrage, élevée de terre de deux cens cinquante coudées: le tems a détruit ce superbe tombeau.

L'église des Augustins située dans le voisinage, a une bibliothèque ouverte le matin; & tout près de cette église est le palais du duc d'Altemps. La grande-salle de ce palais est remarquable par le triomphe de Bacchus en bas-relief sur du marbre, par la représentation d'une ville taillée sur du bois, & par un portrait de la Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras; c'est un tableau de la main de Raphaël, & qui est fort estimé.

En parcourant Rome moderne, je n'ai point parlé de ses antiquités chrétiennes, parce qu'elles sont trop embarrassées de légendes & de fables. J'ai aussi passé sous silence la description des églises qui n'ont rien de remarquable, outre que leur nombre est si grand, qu'on en compte près de trois cens, dont plus de quatre-vingt servent de paroisses, quoique la dixième partie fût plus que suffisante.

On sait que Rome fut d'abord gouvernée par des rois, ensuite par des consuls, puis par des empereurs jusqu'à Augustule, l'an 475 de J. C. & enfin par des papes.

Cette ville a été saccagée six fois, premièrement, par les Gaulois, l'an 364 de sa fondation: secondement par Alaric, l'an de J. C. 410: troisièmement par Genferic roi des Vandales, l'an 455: quatrièmement par Odoard roi des Hérules: cinquièmement par Totila, l'an 546: sixièmement par Charles-Quint, l'an 1527.

« Dans le septième & le huitième siècles, la situation de Rome, dit un historien philosophe, étoit celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnoissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Les papes ne pouvoient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Le clergé romain écrivoit au métropolitain de Ravenne, & demandoit la protection de sa béatitude auprès du gouverneur, ensuite le pape envoyoit à ce métropolitain sa profession de foi. Enfin Charlemagne, maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, se rendit à Rome à la fin de l'année 799.

» Si pour lors il eût fait de cette ville sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses états à ses enfans n'eût point prévalu chez les Barbares, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain. Tout contribua depuis à dévaster ce vaste corps, que la valeur & la fortune de Charlemagne » avoient

» avoient formé ; & tout concourut à relever la puissance abbatue du saint siege jusqu'au tems de la révolution qui lui a fait perdre les plus beaux fleurons de sa couronne. (*Le chevalier DE JAU-COURT.*)

ROME, déesse, (*Mythol. Littér. Inscript. Médail.*) les anciens non-contens de personnifier plusieurs de leurs villes ; & de les peindre sous une figure humaine, leur attribuerent encore des honneurs divins ; mais entre les villes qu'on a ainsi vénérées, il n'y en a point dont le culte ait été si grand & si étendu que celui de la déesse Rome.

On la peignoit ordinairement ressemblante à Pallas, assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, la tête couverte d'un casque, & une pique à la main. On lui donnoit un air jeune, pour marquer que Rome étoit toujours dans la vigueur de la jeunesse ; on la représentoit avec un habit long, pour montrer qu'elle étoit également prête à la paix & à la guerre ; quelquefois au lieu d'une pique, elle tient une victoire, symbole convenable à celle qui avoit vaincu tous les peuples de la terre connus.

Les figures de la déesse Rome sont assez souvent accompagnées d'autres types qui la représentoient ; telle étoit l'histoire de Rhéa-Sylvia, la naissance de Remus & de Romulus, leur exposition sur le bord du Tibre, le berger Faustulus qui les nourrit, la louve qui les allaite, le luperéal ou la grotte dans laquelle la louve en prit soin.

On bâtit des temples à la déesse Rome, on lui éleva des autels non-seulement dans la capitale, mais dans la plupart des villes de l'empire. Abenda, ville de Carie, montra la première l'exemple, selon Tite-Live, liv. XLIII. ch. vj. & cet exemple fut imité à Smyrne, à Nicée, à Ephèse, à Melasse, à Pola, ville de l'Istrie, & ailleurs, où le culte de cette déesse étoit aussi célèbre que celui d'aucune autre divinité. On n'entreprendoit point de long voyage sans brûler de l'encens à sa gloire, & sans lui adresser des vœux ; enfin, les moindres titres de la flatterie, dont on cajolla cette prétendue déesse, étoit *Roma victrix*, Rome victorieuse ; *Roma invicta*, Rome invincible ; *Roma sacra*, Rome sacrée ; *Roma aeterna*, Rome éternelle.

Auguste vit avec plaisir qu'on consacra des temples à lui Auguste ; il étoit trop vain pour n'être pas touché de cet honneur ; mais en politique adroit, il voulut qu'on le joignît dans la consécration des temples à la déesse Rome. On dit qu'on voit encore en France, à l'entrée de la ville de Saintes, au milieu du pont sur la Charente, un monument qui entr'autres inscriptions en a conservé une dans laquelle il est dit que celui qui le dédioit étoit un prêtre attaché au service de la déesse Rome & d'Auguste.

On trouve souvent la tête de la déesse Rome représentée comme Pallas dans les médailles consulaires, & dans quelques médailles grecques. On la trouve aussi jointe avec celle du sénat, représenté en vieillard, parce qu'il étoit composé de gens d'un âge mûr. Les titres qui accompagnent les têtes de Rome & du sénat, dans les médailles grecques, sont *θεα Ρωμη*, la déesse de Rome, & *θεος συγκλητος*, le dieu du sénat, ou *ιερα συγκλητος*, le sacré sénat.

Les médailles de Maxence représentent Rome éternelle assise sur des enseignes militaires, armée d'un casque, tenant d'une main son sceptre, & de l'autre un globe qu'elle présente à l'empereur couronné de laurier, pour lui dire qu'il étoit le maître & le conservateur de tout le monde, avec cette inscription, *conservatori urbis aeternae*.

Les médailles de Vespasien nous font voir Rome ayant le casque en tête, & couchée sur sept montagnes, tenant son sceptre, & ayant à ses pieds le Tibre, sous la figure d'un vieillard.

Tome XIV.

Enfin par les médailles d'Adrien, Rome tient un rameau de laurier de la main gauche, & de la droite la victoire sur un globe, comme étant victorieuse de tout l'univers. (*D. J.*)

ROME, au jeu du *Romestecq*, ce sont deux valets, deux dix, ou deux neufs, ou deux autres cartes d'une même espèce ; elle ne vaut qu'un point à celui qui l'a.

ROME, double rome, au jeu du *Romestecq*, se dit lorsqu'on a deux as, ou deux rois en main, elle vaut deux points ; & lorsque les deux as ou les deux rois ne sont pas grugés, elle en vaut quatre.

ROMELLE, LA, (*Géog. mod.*) petite rivière des Pays-Bas, qui court depuis Rumpst jusqu'à Rupelmonde, où elle tombe dans l'Escaut. (*D. J.*)

ROMES, f. m. pl. (*basse Lifférie.*) ce sont les deux principales pièces qui composent le métier où se fabrique la basse-lisse. Ces pièces sont des deux côtés du métier, & portent à leur extrémité les deux ensuples, sur l'une desquelles se roule la chaîne & sur l'autre l'ouvrage. C'est aussi aux romes que tient le camperche, ou barre de bois qui portent les sautereaux, où sont attachées à des mentonnières les cordes qui servent à serrer le dessin contre la chaîne. (*Dict. de Comm.*) (*D. J.*)

ROMESTECQ, (*jeu du*) ce jeu qui ne laisse pas d'avoir ses difficultés, est ainsi nommé de *rome* & de *stecq*, deux termes usités dans le jeu. Voyez *ROME* & *STECQ*.

Les cartes avec lesquelles on joue ce jeu sont au nombre de trente-six, c'est-à-dire, depuis les trois jusqu'au six. On y peut jouer deux, quatre ou six personnes. On voit qui fera ensemble ; & si l'on est six, le joueur du milieu prend les cartes & les donne à couper à celui du milieu de l'autre côté pour voir à qui fera. Celui qui tire peut faire, ou ordonner à l'autre, selon qu'on est convenu. Il y en a qui prétendent que c'est un avantage de faire à six. Si l'on ne joue que quatre, celui qui coupe la plus belle carte donne. Il y a pour lors beaucoup d'avantage pour celui qui joue le premier ; ce qui arrive en ce cas, puisque celui qui est à la droite de celui qui mêle est son compagnon avec lequel il communique le jeu.

Et celui qui ne fait point marque ordinairement le jeu avec des jetons, une plume ou du crayon.

La partie est ordinairement de trente-six points lorsqu'on joue six ; & à deux ou quatre, elle est de vingt-un, quoique cela dépende proprement de la volonté de celui qui joue, comme de fixer la partie.

Celui qui doit mêler, après avoir fait couper à sa gauche, donne à chaque joueur cinq cartes, par deux fois deux, ou par tel autre nombre, pourvu qu'il observe de toujours donner de même dans tout le reste de la partie. Il n'y a point de triomphe à ce jeu, & le talon reste sur la table sans qu'on y touche.

Il faut observer que l'as est la meilleure carte du jeu, levant même le roi ; le reste des cartes vaut à l'ordinaire. Mais pour qu'une carte supérieure en lève une inférieure, il faut qu'elle soit de la même couleur ; car autrement l'inférieure jettée la première lève la supérieure en une autre couleur. Quant aux jeux différens, les voici selon leur plus grande valeur. Le vilique, le double ningre, le triche, le vilage, la double rome, la rome & le stecq.

Il faut remarquer que quelque carte qu'on joue, si elle fait parité d'un jeu quelconque, qui peut arriver au *romestecq*, elle doit être nommée par son nom propre, c'est-à-dire qu'en la jouant, il faut toujours dire *double-ningre*, ou *pièce de ningre* ; en jouant une de la double-rome, *pièce de la double-rome*, de *triche*, & de *village* : car autrement celui qui auroit effacé sans l'avoir nommée, perdrait la partie. Ainsi, en jettant les deux dames & les deux valets, qui font le village,

Y y

il faut dire *pièce de village*. Voici les principales regles de ce jeu.

Celui qui en donnant les cartes en retourne une de celles de sa partie adverse, est marqué de trois jetons de sa partie; mais de rien si la carte est pour lui ou pour son compagnon.

S'il se trouve des cartes retournées dans le jeu, & que les joueurs s'en apperçoivent, on marquera trois jetons pour celui qui fait.

Qui manque à donner de la même maniere qu'il a commencé, est marqué de trois jetons, & le coup se joue.

Celui qui donne six cartes au-lieu de cinq, marquera trois jetons, & en ôtera une au hasard, qu'il remettra au talon; puis continuera de donner comme auparavant.

Qui joue devant son tour releve sa carte, & est marqué de trois jetons; celui qui renonce à la couleur qu'on lui jette, en ayant, perd la partie.

Celui qui compteroit des jeux qu'il n'auroit pas, perdrait la partie, si l'on s'en appercevoit.

Qui joue avec six cartes ou plus, perd la partie.

Qui se démarqueroit d'un jeton de plus qu'il ne feroit perd la partie.

Celui qui accuseroit trois marques qu'il n'auroit pas, n'importe par quel motif, perdrait la partie.

ROMETTA, (*Géog. mod.*) petite ville de Sicile, dans la vallée de Démona, à 6 milles de Messine, sur une montagne.

ROMNEY, (*Géog. mod.*) ou *Rumney*, bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Kent, sur une élévation assez considérable de gravier & de sable. C'est un des cinq ports du royaume, & qui étoit fort bon & fort fréquenté avant que la mer eût détourné l'embouchure de la Rother. Depuis ce tems-là, *Romney* a beaucoup perdu de son premier lustre; il a cependant encore cinq églises paroissiales, un prieuré, & un hôpital; il a aussi conservé l'honneur d'envoyer ses députés au parlement. *Long.* 18. 42. *lat.* 50. 56. (*D. J.*)

ROMONT, (*Géog. mod.*) ville de Suisse, dans le canton de Fribourg, avec titre de comté, à six lieues de Berne, & à cinq de Fribourg. C'est la plus jolie ville du canton, après la capitale. Elle fut bâtie ou fortifiée par Pierre de Savoie dans le xiiij. siècle, lorsqu'il se fut rendu maître du pays de Vaud. On la nomma *Rondemont* à cause de sa situation sur une petite montagne ronde, & qui domine de tous côtés. Le duc Charles jouit du pays de Vaud, & de celui de *Romont* jusqu'à l'an 1536, que les Bernois alliés des Gênévois, attaqués par le duc, conquièrent le pays de Vaud; les Fribourgeois qui n'étoient pas en guerre avec ce prince, prirent le comté de *Romont*, de crainte que les Bernois ne s'en faussent. Ils en ont toujours joui depuis ce tems-là; & comme la maison de Savoie n'a pas pu en obtenir la restitution, les ducs se sont contentés de prendre le vain titre de *comte de Romont*, & de seigneurs de Vaud. La ville a aujourd'hui des foires fort fréquentées. *Long.* 25. *lat.* 46. 48. (*D. J.*)

ROMORANTIN, (*Géog. mod.*) ville de France, au Bleisois, & la principale de la Sologne, au confluent d'un petit ruisseau appelé *Morantin*, & de la riviere de Sandre, à 16 lieues au levant de Tours, & à 42 de Paris, avec un vieux château & une collégiale. On fabrique dans cette ville beaucoup de serges & de draps pour l'habillement des troupes. Deux choses contribuent à cette fabrique, une terre qui se trouve aux environs, & les eaux de la petite riviere de Rere, qui sont ensemble très-propres au dégraissage des laines. Comme le roi François I. avoit fait dans sa jeunesse quelque séjour à *Romorantin*, & que la reine Claude sa femme y étoit née, il accorda quelques privileges à cette ville, qui furent

annulés par Henri IV. *Long.* 19. 20. *latit.* 47. 18.

La prétendue possédée nommée (*Marthe*) Brosfier, qui fit tant de bruit en France sur la fin du xvj. siècle, étoit fille d'un tisserand de *Romorantin*, & naquit dans cette ville. Elle choisit l'église de sainte Genevieve à Paris pour la scène de sa comédie. Les capucins l'exorciserent, & déclarerent qu'elle étoit démoniaque. Les plus célèbres médecins de Paris furent commis par l'évêque à l'examen de cette affaire. Marefcot l'un d'eux faisoit la possédée à la gorge dans la chapelle même, & lui commanda de s'arrêter. Elle obéit, en alléguant pour excuse que l'esprit l'avoit alors quittée. Les exorcismes furent répétés une seconde fois, & la Brosfier voyant Marefcot venir à elle pour la colleter, s'écria que lui, Riolan & Hautin se mêlassent de leur médecine, & se retirassent comme des profanes; ils furent obligés d'obéir, & pour lors elle se jeta à terre, & fit, selon sa coutume, le diable à quatre. Enfin les médecins se trouverent partagés d'avis; & le plus grand nombre attesta qu'il y avoit une véritable possession dans *Marthe*. Comme cette affaire partageoit tous les esprits, le parlement s'en mêla, & ordonna, en 1599, au prévôt de mener *Marthe Brosfier* à *Romorantin*, avec défenses au pere de la laisser sortir de sa maison. Ainsi le diable fut condamné par arrêt, à ce que dit du Chêne.

Mais *Romorantin* a produit un homme illustre parmi les Protestans; c'est Claude Pajon, qui naquit dans cette ville en 1626. Il a mis au jour plusieurs ouvrages, & en particulier celui qui est intitulé, *examen des préjugés légitimes contre les Calvinistes*. Cet ouvrage parut en 1673 en 3 vol. in-12, & est fort estimé des Protestans. L'auteur mourut près d'Orléans en 1685, âgé d'environ 60 ans. Il possédoit très-bien l'art de raisonner, ainsi que les langues greque & hébraïque. (*D. J.*)

ROMORANTIN, ÉDIT DE, (*Droit françois.*) édit donné en 1560 sous François II. Cet édit, qui attribue aux évêques la connoissance de l'hérésie, & l'interdit aux cours du parlement, ne fut enregistré qu'avec peine, & avec des modifications par rapport aux laïcs, à qui la cour réserve le droit de se pourvoir devant le juge royal. On a prétendu que le chancelier de l'Hôpital n'avoit donné cet édit, que pour éviter un bien plus grand mal, qui étoit l'établissement de l'inquisition. *Henault.* (*D. J.*)

ROMPEIZ, f. m. (*Jurisprud.*) *quasi terræ rumpendæ*, terme de la coutume de Nevers, pour exprimer des terres nouvellement cultivées, dont il n'y avoit ni vestige, ni mémoire de culture. *Nevers*, tit. 12. art. 6. Voyez Coquille sur cet article (*A*)

ROMPRE, BRISER, CASSER, (*Synonymes.*) ces mots sont quelquefois également bons dans le propre. On dit fort bien, par exemple, *briser, casser, rompre* un pot, un verre, une porte, &c.

Briser, signifie proprement, *rompre* en plusieurs pieces; ainsi quand une chose n'est *rompue* qu'en deux, on ne dit point qu'elle est *brisée*, mais qu'elle est *rompue*, ou *cassée*.

Briser se dit aussi pour *froisser*, comme j'aie corps tout *brisé*. *Rompre* est aussi fort bon dans le même sens. On dit au propre, *casser* la tête à quelqu'un, pour dire, lui *casser* la tête à coups de mousquet, ou de pistolet.

On dit, *rompre* un criminel sur la roue.

On dit, en matiere de tournois, *rompre* une lance; *rompre* la lance; ils *rompirent* deux lances, trois lances.

Ces verbes ne s'employent presque jamais indifféremment au figuré. On dit J. C. a *brisé* les portes de l'enfer.

Casser se dit pour *annuller*, *invalider*; *casser* un testament, un contrat, une Sentence, &c. Il se dit aussi pour *licentier*; *casser* des troupes, &c. *Se casser*

se dit pour s'affaiblir, il commence bien à se casser.

Rompre est beaucoup plus usité au figuré, que briser & casser; on dit rompre un bataillon, un escadron, pour signifier l'enfoncer.

On dit également rompre ou briser ses fers, ses chaînes, ses liens, pour se mettre en liberté. On dit rompre avec quelqu'un, pour dire rompre l'amitié qu'on avoit ensemble. On dit, dans le même sens, rompre le dessein, les mesures de quelqu'un.

Rompre signifie encore manquer à l'observation de ce à quoi on est obligé, rompre son jeûne, ses vœux, son serment. Rompre se dit pour dresser, exercer; comme rompre un homme aux affaires, rompre la main à l'écriture; je suis rompu à cela.

On dit, rompre la glace, pour signifier faire les premiers pas dans une affaire, ou surmonter les premières difficultés.

Rompre les chiens, en termes de chasse, c'est les rappeler, pour les empêcher de continuer la chasse. Rompre le fil d'un discours, c'est quitter tout d'un coup la suite d'un discours, & entrer dans une autre matière.

Rompre les chemins, signifie les gâter; le dégel & les pluies ont rompu les chemins. (D. J.)

ROMPRE la couche; les brasseurs entendent par ces mots, remuer les grains dans le germe, pour empêcher qu'ils ne se pelotent.

ROMPRE la trempe, en terme de brasserie, c'est avec le fouquet mêler le grain bruiiné & l'eau qui sont dans la cuve matière.

ROMPRE, v. a. (Commerce de vin.) c'est l'épreuve que font les marchands & cabaretiers pour connoître la bonne ou mauvaise qualité du vin. Cette épreuve est simple, & consiste à mettre du vin dans un verre, & le laisser pendant quelque tems à l'air & découvrir; s'il ne se rompt pas, c'est-à-dire, s'il ne change point de couleur, il est bon; & au contraire, si sa couleur s'altère, ce qu'ils nomment se rompre, il n'est pas de garde, & est sujet à se gâter. Savary. (D. J.)

ROMPRE le jet, (terme de Fondateur de caractères.) c'est séparer du corps d'une lettre nouvellement fondue, la portion de matière qui a rempli cette espèce de petit entonnoir qui est au-dedans du moule, & qui porte la fonte jusques sur la matière du caractère. On appelle rompure, & l'endroit par où se rompt la lettre, & l'action de l'ouvrier qui la rompt. (D. J.)

ROMPRE, (Jardinage.) on dit un arbre qui rompt de fruits, quand il en est trop chargé, une branche que le vent a rompue. Cet accident peut se prévenir, en réduisant les fruits à moitié dès qu'ils commencent à nouer, pour qu'ils deviennent plus beaux, & en même tems soulagent l'arbre.

ROMPRE la laine, (Lainage.) c'est faire le mélange des laines de différentes couleurs que l'on veut employer à la fabrique des draps mélangés. Ces laines sont teintes & non filées, & le filage ne s'en fait qu'après qu'elles ont été bien rompues, c'est-à-dire bien mêlées, en sorte que le fil de laine dont on doit composer la chaîne & la trame de cette espèce de draps, tiennent également de toutes les couleurs qui sont entrées dans le mélange; ce qui s'entend néanmoins à proportion du plus ou du moins qu'on y a mis de chacune. Savary. (D. J.)

ROMPRE une planche, (Gravure.) ce mot se dit chez les Graveurs & Imprimeurs en taille-douce, pour signifier qu'on ne veut, ou qu'on n'ose plus s'en servir; ou même qu'elle a été effectivement rompue par autorité des magistrats de police. Les estampes dont les planches sont rompues, augmentent ordinairement de prix par la difficulté d'en trouver. (D. J.)

ROMPRE, terme de Manege. Rompre un cheval à quelque allure, c'est l'y accoutumer. Rompre le col à

un cheval, c'est l'obliger quand on est dessus, à plier le col à droite & à gauche, pour le rendre flexible, & qu'il obéisse aisément aux deux mains; c'est une assez mauvaise leçon qu'on donne à un cheval, lorsqu'on ne gagne pas les épaules en même tems. Rompre l'eau à un cheval, c'est l'empêcher de boire tout d'une haleine lorsqu'il a chaud.

ROMPRE les chiens, c'est les empêcher de fuir.

ROMPRE LES DÉS, au jeu de Trictrac, signifie porter promptement la main sur les dés après que son adversaire a joué, pour rendre son coup nul.

ROMPRE SON PLEIN, au même jeu, c'est après l'avoir fait, lever une de deux dames qui faisoient une des cases du plein, & être forcé par le dé à la laisser découverte. Une des grandes attentions au trictrac, c'est d'empêcher son adversaire de tenir long-tems, & par conséquent de lui faciliter par la disposition de son propre jeu, le plus de moyens possibles de rompre. Voyez l'article TRICTRAC.

ROMPTURE, f. f. (Jurisp.) dans quelques coutumes des Pays-bas, telles qu'Artois, Bolois, &c. signifie la même chose que déconfiture. Le cas de rompture est lorsqu'il s'agit de discuter un héritage du débiteur, qui est le seul bien qui lui reste. Voyez le glossaire de M. de Lauriere au mot Rompture. (A)

ROMPU, (Gram.) participe du verbe rompre. Voyez l'article ROMPRE.

ROMPU, PIERRE DES, (Hist. nat. Ichtyolog.) la pis ossifragus; c'est un des noms que les Naturalistes ont donné à la substance appelée plus communément ostéocolle. Voyez cet article.

ROMPU, adj. (Arithm.) nombre rompu est la même chose que fraction. Voyez NOMBRE & FRACTION. (E)

ROMPU, (Rayon.) en Optique, est la même chose que rayon réfracté. Voyez REFRACTÉ.

ROMPU, en terme de Blason, se dit des pièces ou armes brisées, & des chevrons dont la pointe d'en haut est coupée. Ainsi l'on dit: il porte d'argent, au chevron rompu, entre trois molettes, &c.

Blanlus en Touraine, d'azur au chevron rompu d'or, accompagné de trois étoiles d'argent.

ROMPUE, couleur, (Peint.) couleur nuancée d'une autre couleur. On appelle couleur rompue, dit M. de Piles, celle qui est diminuée & corrompue par le mélange d'une autre, (excepté du blanc, qui ne peut pas corrompre, mais qui peut être corrompu.) On peut dire, par exemple, qu'un tel azur d'outre-mer est rompu de laque & d'ocre jaune, quand il y entre un peu de ces deux dernières couleurs, & ainsi des autres. Les couleurs rompues, ajoute-t-il, servent à l'union & à l'accord des couleurs, soit dans les tournans des corps & dans leurs ombres, soit dans toute leur masse. Titien, Paul Véronèse, le Rembrandt, ont employé avec beaucoup d'art les couleurs rompues.

Couleur rompue & couleur composée, sont mots synonymes; en parlant d'une draperie d'un jaune-clair, qui est ombrée d'une laque obscure, quelques-uns disent que cette draperie est rompue de rouge; ce n'est pas parler correctement: il faut dire, cette draperie est ombrée de laque, parce que ces deux couleurs sont séparées. Or le mot de rompu ne se dit au sens propre, que de deux couleurs mêlées l'une dans l'autre. Les Italiens disent rottura di colori. (D. J.)

ROMPURES, f. f. terme de Fondateur de caractères d'Imprimerie: lorsque la lettre est fondue, le jet ou ouverture du moule par laquelle on introduit le métal, la remplit & fait une adhérence au corps de la lettre. Cette partie est de trop, on la supprime en la rompant à un endroit foible; ce jet ainsi cassé s'appelle rompures. Voyez JET, Pl. fig.

ROMSEY, (Géog. mod.) port de mer dans le comté de Hamp.

Petty (Guillaume), fils d'un marchand drapier,

naquit dans cette petite ville, en 1623. Il montra dès sa jeunesse des talens éminens pour percer dans la connoissance des métiers, des arts, des sciences & de l'économie politique; & dans la suite il trouva le secret de faire une brillante fortune. A 20 ans, il servit sur la flotte du roi, où il amassa six cens livres sterling. Avec cette somme il étudia la Médecine en France & dans les Pays-bas; & revint en Anglaterre au bout de 3 ans, ayant dix livres sterling de plus qu'il n'avoit emporté avec lui.

Il prit son degré de docteur en Médecine à Oxford; donna des leçons de son art; ressuscita Anne Green qui venoit d'être pendue; & l'université le créa professeur. Quelque tems après il se rendit à Londres, où il fut nommé professeur au college de Gresham, & ensuite médecin de l'armée. A son retour il eut la commission de la distribution des terres confisquées en Irlande. En 1658 il fut élu un des députés au parlement qui se tint sous Richard Cromwell. Il se distingua dans la société royale, dès la fondation de ce corps illustre, & mourut en 1687, à 64 ans, riche de quinze mille livres sterling de revenu, c'est-à-dire d'environ 330 mille livres de rente de notre monnoie.

Il obtint à l'âge de 24 ans une patente du parlement, pour enseigner à écrire d'une façon particulière; car il avoit imaginé un instrument pour faire à la fois deux copies parfaitement semblables d'un même original, aussi exactes & bien écrites qu'en suivant la manière ordinaire. Il publia à Londres en 1648 un morceau de génie, sur les moyens de perfectionner certaines parties des sciences. Il inventa en 1663 un vaisseau à double fonds, qui lui mérita de grands éloges. Il a fait plusieurs dissertations sur les arts & les métiers, qu'on a insérées dans les Transactions philosophiques. Il a donné divers autres ouvrages, & entr'autres un *Traité de la construction des vaisseaux*, que le lord Brouncker président de la société royale a toujours gardé comme un secret d'état; mais l'*Arithmétique politique* de Guillaume Petty, fut imprimée en 1690 in-8°. & c'est un livre fort curieux, ainsi que les autres pieces qu'il a publiées en ce genre, & qui intéressent principalement le royaume de la Grande-Bretagne. (*Le chevalier de JAUCOURT.*)

ROMULA, (*Géog. anc.*) ville de la Liburnie. L'itinéraire d'Antonin la marque sur la route de Bénévent à Hydrunte, entre *Eclanum* & *Pons Aufidi*, à 31 milles du premier de ces lieux, & à 22 milles du second. (*D. J.*)

ROMULEA, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans le Samnium. Tite-Live, *lib. X. c. xvij.* dit que Décius la prit par escalade, la pilla, y fit passer 2300 hommes au fil de l'épée, & emmena 6000 captifs. Etienne le géographe au lieu de *Romulea* écrit *Romylia*. (*D. J.*)

ROMULIANUM, (*Géog. anc.*) lieu de la Dace ripense, & où fut enterré l'empereur Galere Maximin qui lui avoit donné ce nom en l'honneur de sa mere Romula. Laziüs dit que ce lieu se nomme aujourd'hui *Ramzaret*. (*D. J.*)

RONALSA, (*Géog. mod.*) nom commun à deux îles comprises parmi les Orcades; la première nommée *North-Ronalsa*, est de toutes les Orcades celle qui avance le plus du côté du nord; elle a environ trois milles de long, sur un demi-mille de large. La *South-Ronalsa*, c'est-à-dire la *Ronalsa* du sud, est au midi de l'île de Pomana; elle a six milles de long sur cinq de large, & est fertile en blé & en pâturages: au midi de cette île on trouve les *Pentland-skeries*, qui sont des rochers dangereux. (*D. J.*)

RONAS, (*Hist. nat. Bot.*) racine d'un arbrisseau que l'on compare à la racine de la réglisse; & qui ne croît, dit-on, qu'en Arménie sur les frontieres de la Perse. Cette racine trempée dans l'eau lui donne en

peu de tems, une couleur d'un rouge très-vif. On s'en sert pour teindre en rouge la toile de coton dans l'Indostan, qui en tire une très-grande quantité de la Perse. Tavernier, dans ses voyages, dit que cette racine colore l'eau avec tant de facilité, qu'une barque indienne ayant fait naufrage dans la rade d'Ormus, la mer fut teinte en rouge pendant plusieurs jours sur ses bords.

RONCALIÆ, (*Géog. mod.*) ou *Rhoncaliæ*; plaine de Lombardie, entre Plaisance & Crémone, sur le Pô. Cette plaine est fameuse dans l'histoire du xj. & du xij. siècle, parce que toutes les fois que les rois d'Allemagne alloient en Italie pour y être couronnés, ils campoient quelque tems dans cette plaine avec leur suite.

On trouve dans le *droit féodal des Lombards*, quelques lois données dans ce lieu par des empereurs d'Allemagne. C'est ici, par exemple, que Frédéric Barberousse publia en 1157, à la sollicitation de Bulgare & de Martin, deux professeurs en Droit à Boulogne, la fameuse authentique, *Habita C. ne fil. pro patre*. Dans les anciens diplomes, & principalement dans la constitution de Charles-le-Gros, de *expeditione romanâ*, la plaine de *Roncaliæ* est appelée *Rungalle curia*, *sedes Gallorum* ou *Franconum*, parce que les rois d'Allemagne ou de Franconie y reposoient avant que de se rendre à Rome. (*D. J.*)

RONCE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *rubus*; genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, & soutenus par un calice. Le pistil sort du milieu de ce calice; il est entouré d'un grand nombre d'étamines, & il devient dans la suite un fruit presque rond, & composé de plusieurs baies pleines de suc & attachées au placenta; elles renferment une semence le plus souvent oblongue. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

RONCE, (*Jardinage.*) *rubus*, arbrisseau rampant & épineux, qui se trouve très-communément en Europe, dans tous les lieux incultes. Ses feuilles au nombre de trois ou de cinq, sont attachées à l'extrémité d'une queue commune; elles sont d'un verd-brun en dessus & bleuâtre en dessous. Ses fleurs viennent en longues grappes au bout des nouvelles branches, sont rougeâtres, disposées en rose, & elle fleurissent dans les mois de Juin & de Juillet. Ses fruits que l'on nomme *mûres de renard*, deviennent noires en murissant sur la fin de l'été.

Les *ronces* poussent de longues tiges qui sont garnies de quantité d'épines crochues, ainsi que la queue & la principale nervure des feuilles. Cet arbrisseau se multiplie très-aisément de bouture, & même ses tiges sont racine dès qu'elles touchent contre terre.

Les mûres que produisent les *ronces* sont remplies d'un suc douçâtre & fade, mais extrêmement noir; on s'en sert pour colorer le vin, & il y a des pays où on ramasse ce fruit pour le donner aux pourceaux. L'eau distillée des fleurs a une odeur de violette; la poudre à canon faite avec du charbon de *ronces*, a plus de force & d'activité que quand elle est composée avec tout autre charbon. On fait quelque usage en Médecine des fruits, des graines & des racines de cet arbrisseau.

Quoique la *ronce* ne soit qu'un arbrisseau vil & abject, le vain produit des terres abandonnées, le résultat infortuné de la paresse & du découragement; cependant il y a des especes de *ronces* singulieres, & des variétés qui ont de l'agrément: voici les plus remarquables.

1. La ronce commune à fruit noir.
2. La ronce commune à fruit blanc. Il est plus agréable au goût que le noir; sa feuille est d'un verd plus tendre.
3. La ronce commune à feuilles panachées. Elles sont tachées & très-apparentes.

4. *La ronce commune sans épines, ou la ronce de S. François.* Elle n'a d'autre différence que cette particularité ; on en peut faire usage pour des endroits ou d'autres arbrisseaux ne peuvent réussir, d'autant mieux qu'elle conserve ses feuilles pendant presque tout l'hiver.

5. *La ronce à fleur blanche double.* Cet arbrisseau est très-épineux ; ses feuilles sont d'un verd tendre dessus & blanchâtre en dessous, il donne pendant tout l'été des fleurs très-doublées, qui sont rassemblées en bouquet & d'une très-belle apparence.

6. *La ronce à feuilles de persil.* Sa feuille & sa fleur sont si joliment découpées, qu'elles peuvent faire une variété d'agrément.

7. *La ronce à fruit bleu.* Elle est très-commune & plus petite que les précédentes ; son fruit est de meilleur goût.

8. *La ronce de Pologne.* Elle n'a point d'épines, & son fruit est plus gros que celui de la ronce commune ; cet arbrisseau n'est pas encore bien connu en France.

9. *La petite ronce des Alpes.* Elle ne s'élève qu'à deux ou trois piés, & elle n'a point d'épines ; son fruit est rouge & de bon goût.

10. *La ronce-fraîse.* C'est un joli arbrisseau qui est très-petit ; son fruit est rouge, & il a le goût de la fraîse.

11. *La ronce de Canada.* Ses feuilles sont au nombre de cinq rassemblées à l'extrémité d'une queue commune, elles sont lisses & brillantes ; son fruit est noir & fort gros.

Il y a encore quelques especes de *ronces* dont les tiges sont annuelles.

Les framboisiers sont aussi du genre de la *ronce*. Voyez le mot FRAMBOISIER.

RONCE, (*Mat. méd.*) la ronce est comptée parmi les plantes vulnérables, astringentes, résolutes & détersives. Les anciens faisoient beaucoup d'usage de son bois, de ses racines, de ses feuilles & de ses fruits ; ils les donnoient intérieurement contre le cours de ventre, les fleurs blanches, le crachement de sang, & même le calcul ; & ils les appliquoient extérieurement sur les dartres, les hémorrhoides, &c.

On ne se sert presque plus aujourd'hui des racines, des branches & des feuilles de cette plante ; & si l'on employé quelquefois ses fruits qu'on appelle vulgairement *mûres de ronces* ou *mûres sauvages* ; c'est comme succédanées de la mûre proprement dite ou mûre de mûrier, voyez MURIER, avec lequel les mûres sauvages ont réellement le plus parfait rapport.

Il est rapporté dans les *Mém. de l'acad. royale des Sciences de Suède pour l'année 1750.* que la décoction de la ronce (c'est-à-dire apparemment de son bois & de ses racines) augmente beaucoup l'efficacité d'un remède spécifique contre les maladies vénériennes, que fournit la décoction des racines de la plante que Linnæus appelle *ceanothus* ou *cenolastus*, *inermis*, &c. H. Clifford, 73. & c'est-là l'un des secrets que M. P. Kalm a appris des sauvages de l'Amérique septentrionale, dans un mémoire dont on a donné un extrait ; *Journal de Médecine*, Février 1760.

Les sommets des tiges des *ronces* entrent dans l'onguent populeum. (b)

RONCE du mont Ida, (*Botan.*) *rubus idæus*. Voyez FRAMBOISIER. (D. J.)

RONCE SANS ÉPINES, (*Botan.*) especes de ronce nommée par Tournefort *rubus idæus lævis* ; c'est un petit arbrisseau qui pousse à la hauteur de 2 ou 3 piés plusieurs tiges, garnies de feuilles semblables à celles du framboisier, blanchâtres & lanugineuses par-dessous : ses fleurs sont à cinq feuilles, disposées en rose ; quand elles sont tombées, il paroît un fruit

gros comme une framboise, ovale, rouge, composé de plusieurs baies pleines d'un suc acide, entassées ensemble comme une pyramide sur un placenta, & renfermant chacune une semence oblongue ; cette plante croît aux lieux montagneux. (D. J.)

RONCE, f. f. (*Hist. nat. Ichthyolog.*) la raie que l'on nomme ronce en Languedoc ressemble beaucoup à la raie bouclée, par la forme de ses aiguillons ; cependant elle en diffère, en ce qu'elle n'a point d'aiguillons à la partie antérieure de la tête, qui est aussi beaucoup moins pointue que celle de la raie bouclée. La ronce diffère de toutes les autres raies, en ce qu'elle a des arrêtes sur la peau. Sa couleur est cendrée, sa chair a une mauvaise odeur, & elle est dure. Rondelet, *hist. nat. des Poissons de mer*, liv. XII. ch. xiiij. Voyez POISSON.

RONCEVAUX, (*Géog. mod.*) bourg d'Espagne, au royaume de Navarre, dans la vallée de même nom, entre Pampelune & Saint-Jean Pié-de-Port.

On fait que la Navarre s'étend fort avant dans les Pyrénées, & qu'elle comprend l'espace de 26 lieues le long de ces montagnes. Elle est divisée en quatre vallées, dont celle de *Roncevaux* est la plus commode & la plus courte, n'ayant que 8 lieues de traverse dans les montagnes. Elle est fameuse dans l'histoire de France, à cause d'une bataille donnée entre les François & les Espagnols en 778. Charlemagne y fut vaincu par la trahison de Ganelon ; plusieurs braves paladins demeurèrent sur la place, entr'autres Roland, neveu de Charlemagne, Renaud & quelques autres que les romans ont tant chantés. Lorsqu'on traverse cette vallée, on voit chemin faisant, le champ de bataille, où l'on a bâti une église nommée Notre-Dame de *Roncevaux*. Dom Sanche le Fort fonda dans le bourg, l'église royale de sainte Marie pour sa sépulture, avec un college de chanoines, & un prieuré. (D. J.)

RONCIGLIONE, (*Géog. mod.*) ville ou bourgade d'Italie, chef-lieu d'un petit état enclavé dans le patrimoine de S. Pierre, sur la Tereia, à 6 lieues au midi de Viterbe. Cette petite ville est assez marchande, & a un college occupé par les peres de la Doctrine. L'état de *Ronciglione* appartenait autrefois aux ducs de Parme, mais il dépend aujourd'hui du pape. Long. 29. 48. latit. 42. 14. (D. J.)

ROND, adj. (*Gram.*) il se dit de toutes lignes, de tout espace, & de tout corps terminé par un cercle ou une portion circulaire. Voyez CERCLE, SPHERE, &c.

ROND, voyez POISSON ROND.

ROND, en Anatomie, est un nom qu'on donne à plusieurs muscles à cause de leur figure. Voyez MUSCLE.

Ainsi il y a le grand rond & le petit rond. Voyez Pl. anat.

Le premier des pronateurs du coude se nomme aussi pronateur rond. Voyez PRONATEUR.

Le grand rond est attaché à toute l'empreinte musculaire qui se remarque à l'angle postérieur, inférieur de l'omoplate, & un peu à la côte inférieure de cet os, & va se terminer par un tendon plat au rebord de la gouttière qui répond à la grosse tubérosité de l'humerus, de même que le grand dorsal avec le tendon duquel il se confond.

Le petit rond s'attache depuis l'angle inférieur jusqu'à la partie moyenne de la côte de l'omoplate, & va se terminer par un fort tendon qui se confond avec celui du sous-épineux, dont ce muscle est quelquefois une portion, à la facette inférieure de la grosse tubérosité de l'humerus.

ROND d'eau, f. m. (*Archit. hydraul.*) grand bassin d'eau, de figure ronde, pavé de grès, ou revêtu de plomb ou de ciment, & bordé d'un cordon de gazon, ou d'une tablette de pierre. Tel est le rond d'eau

du palais royal à Paris. Quelquefois cette sorte de bassin sert de décharge ou de réservoir dans les jardins. *Daviler. (D. J.)*

ROND, *en terme de Boutonnier*, c'est un enjolivement en bouillon composé de deux rangs attachés sur le rostellé en demi-cercle. *Voyez ROSTÉ & BOUILLON.* On l'appelle encore *rosette*.

ROND SIMPLE, *en terme de Boutonnier*, c'est une petite pièce de velin découpée en cercle, mise en soie, & bordée de cannetille. Son usage est d'entrer dans la composition d'un enjolivement plus considérable en meubles, en équipages, en harnois de chevaux, &c. *Voyez METTRE EN SOIE.*

ROND de plomb, (*terme de Chapelier.*) c'est une grande plaque de plomb qui a la figure d'un chapeau sans forme, de laquelle on se sert pour tenir un chapeau en état. *Savary. (D. J.)*

ROND, *en terme de manège*, c'est la piste circulaire qu'on appelle autrement la *volte*. Couper le rond ou la volte, c'est faire un changement de main, lorsqu'un cheval travaille sur les voltes d'une piste, en sorte que divisant la volte en deux, on change de main, & le cheval part sur une ligne droite, pour recommencer une autre volte. Dans cette espèce de manège, les écuyers ont accoutumé de dire, *coupez ou coupez le rond.* *Voyez VOLTE.*

RONDA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne, au royaume de Grenade, sur les frontières de l'Andalousie, au haut d'un rocher escarpé, environné de la rivière de Guadajara, à 8 lieues au nord de Gibraltar. On descend de la ville à la rivière par un escalier de deux à trois cents marches, taillé dans le roc; c'est un ouvrage des Maures: cette place fut conquise sur eux en 1485 par d. Ferdinand & dona Isabelle, qui y entrèrent par une fausse porte. Les environs sont fertiles en fruits exquis, & on y recueille beaucoup de belle soie. *Long. 12. 10. latit. 36. 28. (D. J.)*

RONDA, SIERRAS DE, (*Géog. mod.*) on donne ce nom en Espagne à toutes ces montagnes qui sont aux frontières du royaume de Grenade & de l'Andalousie. Ces montagnes sont extrêmement rudes, hautes, & ne sont presque par-tout que des rochers qui s'étendent jusqu'à la mer. (*D. J.*)

RONDACHE, f. f. espèce de bouclier rond qu'on appelloit aussi quelquefois *rondelle*. On s'en servoit encore du tems de Henri IV. (*Q*)

RONDE, FIGURE, (*Littérat.*) Eustathe prouve dans ses remarques sur Homère, que la *figure ronde* étoit celle que les anciens estimoient le plus. Ils la regardoient comme sacrée, & par cette raison ils faisoient leurs autels *ronds*, leurs tables *rondes*, & plantoient en rond les bois sacrés. (*D. J.*)

RONDE f. f. *en Musique*, est une note blanche & ronde sans queue, ainsi figurée O; qui vaut une mesure entière à quatre tems, c'est-à-dire, deux blanches ou quatre noires. La *ronde* est de toutes les notes en usage, celle qui a le plus de valeur; autrefois au contraire elle étoit celle qui en avoit le moins, & elle s'appelloit *semi-breve*. *Voyez SEMI-BREVE & VALEUR DES NOTES. (S)*

RONDE, f. f. *terme militaire*, qui signifie le tour ou la marche que fait un officier accompagné de soldats autour des remparts d'une ville de guerre pendant la nuit, pour voir si chacun fait son devoir, si les sentinelles sont éveillées, & si tout est en bon ordre. Dans les garnisons exactes la *ronde* marche tous les quarts d'heure, de sorte qu'il y a toujours quelqu'un sur le rempart. *Voyez MOT.* L'officier qui fait la *ronde*, porte du feu, ou il en fait porter pour examiner plus exactement les différens postes qu'il doit visiter.

Ronde major, est celle que fait le major. Lorsque la *ronde-major* arrive à un corps-de-garde, la sentinelle qui est devant les armes, dès qu'elle l'appre-

çoit, lui demande *qui va là?* on répond *ronde-major*. La sentinelle lui crie, *demeure-là; caporal hors de la garde*. L'officier qui commande la garde, se présente accompagné de deux fusiliers qu'il place derrière lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, présentant leurs armes; il a aussi avec lui le sergent portant hallebarde, & le caporal de *consigne* qui porte le fal-lot. L'officier demande, *qui va là?* on lui répond, *ronde-major*, il dit, *avance qui a l'ordre*. Le major avance, & l'officier, après avoir reconnu si c'est lui-même, ou l'aide-major de la place, lui donne le mot à l'oreille. Le major peut compter les soldats de garde, & visiter leurs armes. Cette *ronde* se fait pour visiter l'état des corps-de-garde & des sentinelles, savoir si tous les officiers & soldats sont à leurs postes, & si le mot est bon par-tout. C'est pourquoi il faut que le major visite les armes, & compte les soldats, & que l'officier lui donne le mot lui-même; car autrement comment le major peut-il savoir si l'officier a le mot, comme il a été donné au cercle, si l'officier ne le lui donne ainsi? Non-seulement l'officier doit donner le mot au major, mais encore dans la règle le major ne doit le recevoir que de lui; l'officier doit bien reconnoître, avant de donner le mot, si c'est le major, ou l'aide-major de la place, qui fait la *ronde*, & si sous ce prétexte quelqu'un ne vient pas surprendre l'ordre, & savoir l'état de la garde & des sentinelles. C'est pour cette raison qu'il faut porter le fal-lot, & les fusiliers qu'il prend, sont pour sa sûreté & celle de son poste. Aussi n'est-il obligé de donner l'ordre au major qu'à la première *ronde* qu'il fait, & qu'on appelle *ronde-major*; & s'il en veut faire une seconde, il faudroit qu'il donnât lui-même l'ordre au caporal, qui viendrait le recevoir, comme une simple *ronde*. Lorsque le major a fait sa *ronde*, il va chez le gouverneur lui rendre compte de l'état où il a trouvé les postes. Il doit ensuite aller porter l'ordre au lieutenant de roi, s'il est dans la place, quoique le gouverneur soit présent.

Lorsqu'on dit que le major fait sa *ronde*, dès que l'ordre est donné, on entend seulement qu'il ne l'a fait qu'après. Car il n'y a point pour lui d'heures prescrites. Il est bon même qu'il la fasse à des heures incertaines, afin de tenir toujours le corps-de-garde alerte; mais il faut toujours qu'il fasse la première pour vérifier l'ordre dans tous les corps-de-garde.

L'officier doit aussi recevoir de la même manière la *ronde* du gouverneur & celle du lieutenant de roi. Augmentant le nombre des fusiliers avec lesquels il la reçoit, à proportion de la dignité de celui qui la fait; & s'ils la faisoient plusieurs fois dans une même nuit, il doit toujours la recevoir de la même manière.

L'inspecteur général qui se trouve dans une place, peut aussi faire la *ronde*, l'officier doit lui donner le mot, sans que l'inspecteur soit obligé de mettre pied à terre, s'il est à cheval. L'inspecteur particulier peut aussi faire la sienne; mais il est reçu par un caporal, comme une simple *ronde*.

A l'égard des simples *rondes*, dès que la sentinelle qui est devant le corps-de-garde, les voit paroître, elle leur demande, *qui va là?* on lui répond *ronde*. La sentinelle leur crie, *demeure-là; caporal hors de la garde, ronde*. Le caporal de poste vient recevoir la *ronde*, & demande *qui va-là?* on lui répond, *ronde*. Il dit, *avance qui a l'ordre*. La *ronde* avance, & donne le mot à l'oreille au caporal qui le reçoit l'épée à la main, la pointe à l'estomac de la *ronde*. Si le mot est bon, le caporal reçoit le numéro, & le fait mettre dans la boîte; il fait signer celui qui fait la *ronde*, suivant l'usage particulier de la garnison, & la laisse passer. Si le mot n'est pas bon, il doit l'arrêter, & en rendre compte à l'officier qui examine ce que c'est.

Lorsque deux *rondes* se rencontrent sur le rempart, celle qui la première a découvert l'autre, a droit

d'exiger l'ordre, à moins que ce ne fût le gouverneur, le commandant, le lieutenant de roi, ou le major qui la fissent; car en ce cas, on le leur doit donner. On fait faire des rondes dans une place, tant pour visiter les sentinelles, & les empêcher de s'endormir, que pour découvrir ce qui se passe au-dehors. C'est pourquoi dans les places où il n'y a pas un chemin au-delà du parapet, il faut que celui qui fait la ronde, marche sur la banquette, & qu'il entre dans toutes les guérites, pour découvrir plus aisément dans le fossé, & qu'il interroge les sentinelles, s'il y a quelque chose de nouveau dans leurs postes, & leur fasse redire la consigne.

Plusieurs gouverneurs observent une très-bonne maxime, qui est de faire une ronde un peu avant qu'on ouvre les portes. Comme il est déjà grand jour, cette ronde est très-utile, parce qu'on peut découvrir du rempart qui est très-élevé, ce qui se passe dans la campagne.

Le tiers des officiers qui ne sont pas de garde, doivent faire la ronde toutes les nuits à des heures marquées par le gouverneur, & doivent tirer tous au fort, sans distinction du capitaine ou du lieutenant, l'heure à laquelle ils doivent la faire; & le major de la place a soin de faire écrire sur un registre, le nom de tous les officiers de ronde, & l'heure à laquelle ils doivent la faire, afin de pouvoir vérifier si quelqu'un y a manqué. Les officiers doivent la faire, à peine pour ceux qui y manquent, de quinze jours de prison, & de la perte de leurs appointemens pendant ce tems-là, qui sont donnés à l'hôpital de la place. *Hist. de la milice françoise.*

RONDE, (*Ecrit*) se dit communément de nos especes de lettre, dont les plains sont au premier degré droit d'obliquité sur la ligne perpendiculaire. Voyez le volume des Planches à la table de l'écriture. Il y a quatre sortes de rondes; la titulaire, la moyenne du premier degré, qui s'emploie dans les lettres-patentes de grace, de remission, dans les états du roi, & généralement dans tous les comptes qui se rendent à la chambre; la moyenne du second degré, en usage dans le notariat; la troisième est la minute usitée dans les finances; la quatrième est la grosse de procureur, employée quelquefois aussi dans les finances.

RONDEAU, f. m. (*Poésie franç.*) le rondeau est un petit poème d'un caractère ingénu, badin & naïf; ce qui a fait dire à Despréaux:

Le rondeau né gaulois a la naïveté.

Il est composé de treize vers partagés en trois strophes inégales sur deux rimes, huit masculines & cinq féminines, ou sept masculines & six féminines.

Les deux ou trois premiers mots du premier vers de la première strophe servent de refrain, & doivent se trouver au bout des deux strophes suivantes, c'est-à-dire que le refrain doit se trouver après le huitième vers & le treizième. Outre cela, il y a un repos nécessaire après le cinquième vers.

L'art consiste de donner aux vers de chaque strophe un air original & naturel, qui empêche qu'ils ne paroissent faits exprès pour le refrain, auquel ils doivent se rapporter comme par hasard.

La troisième strophe doit être égale à la première, & pour le nombre des vers & pour la disposition des rimes.

La seconde strophe inégale aux deux autres ne contient jamais que trois vers, & le refrain qui n'est point compté pour un vers.

Ce petit poème a peut-être bien autant de difficultés que le sonnet; on y est plus borné pour les rimes, & on est de plus assujéti au joug du refrain; d'ailleurs cette naïveté qu'exige le rondeau n'est pas plus aisée à attraper que le style noble & délicat du sonnet.

Les vers de huit & de dix syllabes sont presque les

seuls qui conviennent au rondeau. Les uns préfèrent ceux de huit, & d'autres ceux de dix syllabes; mais c'est le mérite du rondeau qui seul en fait le prix. Son vrai tour a été trouvé par Villon, Marot & S. Gérald. Ronfard vint ensuite qui le méconnut; Sarrazin, la Fontaine & madame Deshoulières furent bien l'attraper, mais ils furent les derniers. Les poètes plus modernes méprisent ce petit poème, parce que le naïf en fait le caractère, & que tout le monde aujourd'hui veut avoir de l'esprit qui brille & qui pétille.

Après avoir donné les règles du rondeau, je vais en citer un exemple qui contient ces règles mêmes.

Ma foi c'est fait de moi: car Isabeau

M'a conjuré de lui faire un rondeau:

Cela me met en une peine extrême.

Quoi, treize vers, huit en eau, cinq en ème!

Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau.

Faisons-en huit en invoquant Brodeau.

Et puis mettons par quelque stratagème;

Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encore de mon cerveau

Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.

Mais cependant me voilà dans l'onzième;

Et si je crois que je fais le douzième.

En voilà treize ajustés au niveau.

Ma foi c'est fait.

Plusieurs lecteurs aimeront sans doute autant ce rondeau-ci de madame Deshoulières, dont le refrain est entre deux draps.

Entre deux draps de toile belle & bonne,

Que très-souvent on rechange, on savonne,

La jeune Iris au cœur sincère & haut,

Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,

Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goût contre personne;

Mais franchement sa paresse m'étonne!

C'est demeurer seule plus qu'il ne faut

Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne;

Le traitre amour rarement le pardonne;

A soupirer on s'exerce bientôt,

Et la vertu soutient un grand assaut,

Quand une fille avec son cœur raisonne

Entre deux draps.

Le refrain doit être toujours lié avec la pensée qui précède, & en terminer le sens d'une manière naturelle; & il plaît sur-tout, quand représentant les mêmes mots, il présente des idées un peu différentes, comme dans celui-ci, que Malleville, secrétaire du maréchal de Bassompierre, fit contre Boisrobert, dans le tems qu'il étoit en faveur auprès du cardinal Richelieu. Le P. Rapin loue extrêmement ce rondeau dans ses remarques sur la poésie; & il mérite en effet d'être ici placé.

Coëffé d'un froc bien raffiné,

Et revêtu d'un doyenné

Qui lui rapporte de quoi frirer,

Frere René devient messire,

Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche & fortuné

Sous un bonnet enluminé

En est, s'il le faut ainsi dire;

Coëffé.

Ce n'est pas que frere René

D'aucun mérite soit orné;

Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;

Ni qu'il dise le mot pour rire;

Mais c'est seulement qu'il est né

Coëffé.

RONDEAU REDOUBLÉ, (*Poés. franç.*) cette espèce de rondeau est composée d'une certaine quantité de strophes égales entr'elles, & qui dépendent du nombre de vers que contient la première strophe;

ordinairement elle en contient quatre, & alors elle est suivie de cinq autres strophes, dont les quatre premières finissent chacune par un vers de la première strophe; & lorsque par ce moyen cette strophe est entièrement répétée, on en ajoute une dernière, au bout de laquelle se trouvent par forme de refrain, les deux ou trois premiers mots du premier vers de tout le poëme. Tel est le *rondeau* de Madame Deshoulières à M. le duc de Saint-Aignan, sur la guérison de sa fièvre quarte. Dans ce *rondeau*, les quatre vers de la première strophe, vont terminer successivement les quatre strophes suivantes.

La première strophe étant entièrement répétée, suit la cinquième & dernière strophe finissant par le refrain: *sans dédaigner*, qui commence le premier vers de tout le *rondeau*.

Dans le *rondeau redoublé*, si la première strophe avoit cinq vers, le *rondeau* auroit sept strophes, parce qu'il en faudroit cinq pour répéter la première. On conçoit aisément que cette espèce de *rondeau* a beaucoup plus de difficulté que le *rondeau* ordinaire; mais il n'en a pas l'agrément. (D. J.)

R O N D E A U, en Musique, est une sorte d'air à deux ou plusieurs reprises, dont la construction est telle qu'après avoir fini chaque reprise, on recommence toujours la première avant que de passer à celle qui suit, & qu'on finit le tout par cette même première reprise par laquelle on a commencé.

Les ariettes italiennes, & toutes nos ariettes modernes sont assez communément en *rondeau*, de même que la plus grande partie des pièces de clavecin.

R O N D E A U, plaque de fer forgé, ou de fonte, dont les miroitiers-lunetiers se servent pour y travailler les verres dont la superficie doit être plane, c'est-à-dire ni convexe ni concave. Les *rondeaux* servent aussi pour faire des biseaux sur les glaces; le grais, l'émeril, le tripoli, la potée d'étain, servent à dégrossir, adoucir, polir & lustrer le verre ou le cristal qu'on travaille sur le *rondeau*. Voyez BASSIN des lunetiers, au mot LUNETIER & les Pl. du lunetier.

R O N D E A U, c'est, parmi les pâtissiers, une planche en rond, sur laquelle on dresse les pains-benits. Voyez les Pl.

R O N D E - B O S S E, f. m. (Archit. décorat.) c'est en sculpture un ouvrage dont les parties ont leur véritable rondeur, & sont isolées comme les figures. On appelle *demi-bosse* un bas relief, qui a des parties faillantes & détachées. (D. J.)

R O N D E L E T E, f. f. (Hist. nat. Bot.) *rondeletia*; genre de plante dont la fleur est monopétale, en forme de soucoupe tubulée, & soutenue par un calice qui devient dans la suite un fruit arrondi, couronné & divisé en deux capsules qui renferment de petites semences. Plumier, nov. pl. amer. gen. Voy. PLANTE.

C'est le P. Plumier qui a le premier découvert cette plante en Amérique, & qui lui a donné ce nom en l'honneur de Rondelet, naturaliste & médecin de Montpellier. Sa fleur a la figure d'une soucoupe, & consiste en un tuyau d'une seule pièce, soutenu par un godet qui devient ensuite un fruit presque rond, couronné & partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de semences menues. Cet arbrisseau est fort commun dans les parties septentrionales de la Jamaïque. (D. J.)

R O N D E L E T T E S, f. f. pl. (Ourdisage.) toiles à voiles, qui se fabriquent en quelques endroits de l'évêché de Rennes en Bretagne, mais sur-tout à Isfré.

R O N D E L L E, Voyez ROUGET.

R O N D E L L E, f. f. (Art milit.) espèce de bouclier de figure ronde ou ovale. Voyez BOUCLIER & RONDACHE. (Q)

R O N D E L L E, f. f. (Hydr.) se dit d'un morceau de plomb coupé en rond, pour mettre entre les brides d'un tuyau de fer. C'est encore un morceau quarré

de plomb, en table, que l'on fonde verticalement sur une conduite, dans l'endroit où elle passe dans le corroi d'un bassin, afin d'arrêter l'eau qui, sans cette plaque, pourroit suivre le tuyau & se perdre. (K)

R O N D E L L E, f. f. (Maçonnerie.) outil de fer dont se servent les maçons pour gratter & finir les membres & moulures d'architecture. La *rondelette* n'est différente du crochet, que parce qu'elle est arrondie par le bout. Richelet. (D. J.)

R O N D E L L E S, f. f. pl. (Lainage.) ce sont des bossies ou têtes de chardons très-petites, que l'on estime peu, & dont on se sert dans les moyennes manufactures de lainage, pour laver ou tirer à poil certaines étoffes de petit prix. Dict. du Comm. (D. J.)

R O N D E L L E S, f. f. pl. terme de Plombiers, les Plombiers nomment de la sorte deux pièces de cuivre rondes, qui ferment par les deux bouts les moules où ils fondent des tuyaux sans soudure; c'est au milieu de ces *rondelles* que sont placées les deux portées qui tiennent le boulon ou noyau du tuyau, suspendu au milieu du moule, & qui reglent l'épaisseur du plomb. Dict. du Comm. (D. J.)

R O N D E L L E S, (Sculpture.) les *rondelles* sont d'acier; les unes avec un manche de bois, & les autres sans manche; ce sont des espèces de ciseaux ronds.

R O N D E U R, f. f. (Gramm.) qualité, forme, ou figure du corps appelé *rond*. Voyez ROND.

R O N D E U R se dit aussi, dans l'écriture, des parties supérieures & inférieures des jambages, qu'on appelle ordinairement *déliés*, & qui forment des quarts de cercles très-propres à rendre le caractère plus coulant & plus brillant.

R O N D I N, ou T O N D I N, f. m. (terme de Plombier.) cylindre de bois, sur lequel les Plombiers arrondissent les tables de plomb dont ils veulent faire des tuyaux. Ils ont des *rondins* de plusieurs longueurs, & de différens diamètres, suivant les tuyaux qu'ils ont à arrondir. Savary. (D. J.)

R O N D O L E. Voyez POISSON VOLANT.

R O N D - P O I N T D'UNE ÉGLISE, LE, (Architect.) c'est l'endroit du vaisseau opposé au grand portail. On l'appelle ainsi, parce qu'il est ordinairement terminé en demi-cercle. (D. J.)

R O N E B Y, ou R U N E B Y, (Géog. mod.) ville de Suède, dans la Bleckingie, à quelques lieues au couchant de Carlscroon, à une lieue de la mer, & sur le bord d'une petite rivière, au milieu des rochers; elle est marchande, & fort peuplée. (D. J.)

R O N F L E R, v. neut. c'est respirer en dormant, en faisant du bruit. Il paroît que ce bruit naît dans plusieurs personnes de la disposition de la tête & du col; car changez la tête de place, & elles ne *ronflent* plus.

R O N G E R, v. act. (Gramm.) c'est détruire ou rogner avec les dents. On dit que le chien *ronge* un os; que les rats *rongent* le pain; que la mer *ronge* ses bords; que le verd-de-gris *ronge* les métaux; que la rouille *ronge* le fer; que la pierre à cauter *ronge* les chairs; que l'ennui le *ronge*; qu'il *ronge* son frein. D'où l'on voit qu'il se prend au simple & au figuré.

R O N S B E R G, (Géog. mod.) autrefois petite ville de Bohême, dans le cercle de Pilsen, proche de Herstein; ce n'est aujourd'hui qu'un bourg dépeuplé, & ceint de vieilles murailles. (D. J.)

R O N S O N. Voyez OMBRE DE RIVIERE.

R O N T E I Z, f. m. (Jurisprud.) *quasi terræ ruptæ*, dans la coutume de Nevers sont des terres nouvellement défrichées. On les appelle aussi *rompeiz*. Voyez ci-dessus ROMPEIZ. (A)

R O O M B U R G, (Géog. mod.) bourg des Pays-Bas, dans la province de Hollande, sur le bord du Rhin, un peu au-dessus de Leyde. C'est un lieu fort ancien; M. Van-Loon a prouvé que c'étoit l'*Albimane*

mana d'Antonin, & l'*Albiniana* de la carte de Peutinger. On a trouvé dans ce bourg des médailles de cuivre qui portent l'effigie de divers empereurs, de Tibère, de Néron, de Claude, de Domitien, d'Antonin, de Nerva, de Trajan & d'Anastase. (D. J.)

ROOT-GANS, f. m. (Hist. nat. Ornitholog.) Ce mot signifie une oie rouge. Les Hollandois l'ont donné à un oiseau aquatique des côtes de Spitzberg. Il a le bec court, recourbé & épais. Ses pattes sont noires & garnies de trois ongles & d'une peau de la même couleur. Il n'est point rouge comme son nom l'indique, il est noir partout le corps, excepté sous le ventre qui est tout blanc. Il n'a pas non plus la forme d'un oie, mais il en a le vol. Sa queue est courte, & sa chair bouillie est d'un bon goût.

ROPICUM, (Géog. anc.) ville de l'île de Corse; Ptolomée, l. III, c. ij. la marque dans les terres, auprès de Corficum. Pinet pense que le nom moderne est Rogela. (D. J.)

ROPO, (Géog. mod.) grand village de l'Attique. Il est habité par des Grecs, & composé de plus de deux cens feux. Celieu est l'ancienne ville *Oropos*, ou *Oropus*, pour laquelle les Athéniens & les Béotiens ont eu de grandes contestations, parce qu'elle étoit sur leurs frontières. *Ropo* est à deux milles de la mer, & à six du village de Marcopulo, & n'a aujourd'hui aucune marque d'antiquité. On trouve seulement à Sycamino, à quatre milles de *Ropo*, dans l'église d'*Agiol-Saranda*, l'inscription suivante, *Αφροδισιος σωπυρον Ωρωπιος*. C'est-à-dire : *Aphrodisius, fils de Zopyrus*. (D. J.)

ROPOGRAPHES, f. m. (Littérat.) nom qu'on donnoit dans l'antiquité à certains peintres, qui se bornoient à ne représenter que de petits sujets, comme animaux, plantes, paysages. Ce nom est dérivé des mots *ποςος*, jouet, *babioles*, ou marchandises de vils prix, de *γραφω*, j'écris, je peins.

On appelloit aussi *ropographes*, ceux qui dans les jardins tailloient les bouis, les ifs & les autres arbrisseaux touffus en figures d'hommes & d'animaux.

ROPOGRAPHE, (Peint. antiq.) peintre de paysages, d'arbres d'animaux, de ports de mers, & d'autres choses semblables; *ροπογραφία ripula*, signifie dans Cicéron la variété des objets qui sont sur une côte. Il mande à Atticus, en parlant de Tusculum, & *tamen hæc ποπογραφία ripula, videtur habitura celerem varietatem*. Je crois cependant que je me laisserai bientôt du paysage de cette côte. (D. J.)

ROQUE, LA (Géog. mod.) petite ville, ou plutôt bourg de France dans le Languedoc, au diocèse de Nîmes.

Il y a une autre petite ville dans le Languedoc, diocèse de Castres, qu'on appelle *Roque d'Olmet*.

Il ne faut pas confondre ce dernier lieu, avec *Roque Courbe*, qui est du diocèse de Castres, mais sur l'Agoût. (D. J.)

ROQUEFORT DE MARSAN, (Géog. mod.) petite ville de France, dans la Gascogne, au diocèse d'Aire, sur la Douze, à 4 lieues au nord-est du mont de Marsan. (D. J.)

ROQUELAURE, f. f. (Gram.) sorte de manteau à manches larges, qu'on se jettoit sur les épaules, & qui se boutonoit du haut en bas. Les redingotes ont succédé aux *roquelaires*.

ROQUELAURE, (Géog. mod.) petite ville de France, dans l'Armagnac, au diocèse d'Auch. Elle a été érigée en duché-pairie en 1652, mais les lettres n'ont point été vérifiées. (D. J.)

ROQUEMADOUR, (Géog. mod.) petite ville de France, dans le Quercy, au diocèse de Cahors, élection de Figeac. Elle doit son origine à une abbaye de l'ordre de saint Benoît, qui est aujourd'hui un chapitre, sous le titre de Notre-Dame. La maison abbatiale a été unie à l'évêché de Tulle. (D. J.)

Tome XIV.

ROQUEMAURE, (Géog. mod.) ville de France, dans le bas Languedoc, située près les bords du Rhône, au diocèse d'Avignon, à 2 lieues au-dessus de cette ville, sur un roc escarpé. Long. 22. 27', latit. 43. 58'.

C'est dans cette ville que mourut le pape Clément V en 1314, après neuf ans de pontificat, pendant lesquels les factions Guelphe & Gibeline, nées des querelles du sacerdoce & de l'empire, subsistoient toujours comme un feu qui se nourrissoit par de nouveaux embrasemens. Clément V né en Gascogne, étoit du parti de Boniface VIII, qui l'avoit nommé évêque de Comminge, & puis archevêque de Bordeaux. Le cardinal d'Osie l'éleva sur la chaire de saint Pierre, & son élection se fit à Pérouse en 1305. On l'appella le pape Gascon. Dès qu'il fut élu, il aimant mieux transférer le saint siége hors d'Italie, & jouir en France des contributions payées alors par tous les fideles, que disputer inutilement des châteaux auprès de Rome.

Clément alloit de Lyon à Vienne en Dauphiné, à Avignon, menant publiquement avec lui la comtesse de Perigord, & tirant ce qu'il pouvoit d'argent de la piété des bonnes ames. Ce fut à Vienne qu'il convoqua en 1311 un concile général, dans lequel l'ordre des Templiers fut aboli & la guerre sainte résolue. Il mourut en allant à Bordeaux pour changer d'air.

On fait qu'il fut couronné à Lyon en présence de Philippe le Bel, de Charles de Valois, & de plusieurs autres princes. Cette cérémonie fut troublée par la chute d'une muraille, laquelle étant trop chargée de peuple, s'écroula, tua Jean II duc de Bretagne, & Gaillard frere du pape. Le roi & Charles de Valois, furent blessés légèrement. La tiare tomba de dessus la tête du pontife, & une des belles escarboucles de sa couronne se perdit. On conçoit bien, que cet accident fut remarqué comme un présage des malheurs qui affligèrent la chrétienté & l'Italie, durant ce pontificat. (D. J.)

ROQUER, v. act. (terme de jeu d'échecs.) c'est approcher le roc, ou, comme nous disons aujourd'hui, la tour auprès du roi, & passer le roi par derrière, pour le placer à l'autre case joignante. On ne roque qu'une fois; mais pour roquer, il faut n'avoir point remué le roi, ni la tour, & ne point passer ou se mettre en échec. (D. J.)

ROQUET, f. m. (Zoologie.) nom d'une espèce de petit lézard d'Amérique, d'un brun rougeâtre, marqué de taches jaunes & noires; ses yeux sont vifs, étincelans, & ses jambes sont d'une longueur remarquable pour un si petit animal; il porte la tête toujours droite, & la queue communément recourbée en demi-cercle sur le dos. Il n'est point sauvage, sautille légèrement comme un oiseau, & est dans un mouvement perpétuel; quand il est fatigué de ses courses, il ouvre la bouche, en tire sa langue, & haïete comme les chiens; c'est du moins ce qu'en rapporte Rochefort dans son histoire des îles Antilles. (D. J.)

ROQUETIN, f. m. (Soierie.) espèce de petite bobine de bois, au milieu de laquelle on a pratiqué une moulure à deux bords pour recevoir ce qu'on y veut dévider. Il y en a une autre, où se pose la corde du contrepoids qui sert à mouvoir le *roquetin*, à le retirer à mesure qu'il se dévide, & à tenir tendu le fil qui porte dessus; le *roquetin* ainsi que le rochet, est percé dans sa longueur, pour être traversé d'une broche sur laquelle il tourne & qui le tient suspendu.

ROQUETTE, f. f. (Hist. nat. Botan.) *eruca*, genre de plante à fleur en croix, composée de quatorze pétales; le pistil sort du calice, & devient dans la suite un fruit ou une silique composée de deux panneaux appliqués sur les bords d'une cloison mitoyenne qui

la divise en deux loges ; cette filique renferme des semences qui sont le plus souvent arrondies. Ajoutez aux caractères de ce genre la faveur qui lui est particulière. Tournefort, *I. R. H. Voyez PLANTE.*

Entre les huit espèces de ce genre de plante établies par Tournefort, nous parlerons de la commune cultivée, & de la sauvage ; la cultivée, *eruca latifolia*, *alba*, *sativa*, *I. R. H. 227.* se nomme en anglois, *the broad-leaved*, *flower' d-garden-rocket.*

Sa racine est blanche, ligneuse, menue, vivace, d'une faveur âcre. Ses tiges sont hautes d'une coudée, ou d'une coudée & demie, un peu velues. Ses feuilles sont semblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément des deux côtés, tendres, lisses, de même faveur que la racine. Ses fleurs naissent au sommet des tiges ; elles sont en croix, composées de quatre pétales, d'un jaune tirant sur le blanc, marquées de raies noires, renfermées dans un calice velu, d'où sort un pistil qui se change en une filique semblable à celle de la moutarde ; mais plus longue, portée sur un pédicule court, & partagée en deux loges par une cloison mitoyenne, à laquelle sont attachés des panneaux des deux côtés, remplies de plusieurs graines jaunes, plus grosses que celle de la moutarde, & moins rondes. L'odeur de cette plante est forte désagréable, aussi bien que sa faveur.

La roquette sauvage, *eruca sylvestris*, *tenuifolia*, *perennis*, *flore luteo*, *I. R. H. 227.* a la racine blanche, épaisse, assez longue. Ses tiges sont nombreuses, creusées, cannelées, un peu velues, divisées en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont découpées plus encore que celles de la dent de lion, d'un verd foncé, lisses, d'une faveur brûlante ; ses fleurs sont semblables à celles de la roquette cultivée de couleur jaune & odorante. Il leur succède des filiques longues, anguleuses, remplies de graines semblables à celles de la roquette cultivée, âcres & un peu amères. Toute cette plante a une odeur fétide. Elle abonde en Syrie & à Tripoli, où l'on brûle ses cendres qui servent à faire du savon & du verre, comme celles du kali. (*D. J.*)

ROQUETTE, (*Diet. & Mat. méd.*) roquette des jardins, & roquette sauvage ; l'odeur & la faveur de la roquette des jardins est plus douce, & sa vertu est plus foible ; c'est pourquoi on la mêle souvent dans les alimens, & principalement dans ce qu'on appelle à Paris la fourniture des salades de laitue.

Les anciens regardoient la nature de ces deux plantes comme directement opposée ; c'est pourquoi ils avoient coutume de les manger mêlées ensemble pour tempérer la froideur de l'une par la chaleur de l'autre. La roquette sauvage vaut mieux pour faire des remèdes. Ce ne sont que les feuilles qui sont en usage.

La roquette porte à l'amour. Cette propriété lui a été dès-long-tems attribuée par les médecins, & reconnue par tout le monde. Les anciens poètes qui ne rapportent guère en ce genre que les notions les plus vulgaires, ont chanté cette propriété de la roquette. Ovide appelle les roquettes *salaces*. Martial a dit : *Venerem revocans erucā morantem* ; & Columelle : *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos.*

La roquette est de la classe des plantes crucifères de Tournefort, qui contiennent toutes plus ou moins d'alkali volatil spontané ou libre, & qui sont appelées *anti-scorbutiques* par excellence. La roquette remplit un des genres de cette classe, qu'on peut regarder comme moyens ou tempérés relativement à la quantité de ce principe volatil. Elle vient après le cochlearia, la moutarde, le raifort sauvage, la passe-rage & les creffons. Elle est beaucoup plus vive que l'herbe de rave, de navet, &c. Voyez tous ces articles. Ce que nous avons observé des propriétés & des

usages du cochlearia & du creffon, qui sont les plus usuels des plantes crucifères, & le rapport de ces plantes avec la roquette, quant à leur degré respectif d'activité, que nous venons de noter ; ces choses, dis-je, doivent suffire pour déterminer les usages & les propriétés de la roquette.

La semence de roquette entre dans l'eau anti-scorbutique de la pharmacopée de Paris, dans l'électuaire de satyrion de Charas, & dans les tablettes de magnanimité du même auteur. (*b*)

ROQUETTE A AVANCEUR, (*Tireur d'or.*) est une sorte de bobine sur laquelle l'avanceur dévide le fil qu'il a tiré.

ROQUEVAIRE, (*Géog. mod.*) en latin *rupes-Varia*, rocher de Varus ; petite ville de France, en Provence, sur la Veauine, à 3 lieues au nord-est de Marseille, & à 4 d'Aix.

ROQUILLE, *f. f.* (*mesure des liquides.*) petite mesure des liqueurs, à laquelle on donne aussi le nom de *poisson* ou *posson*. C'est la moitié d'un demi-setier, ou le quart d'une chopine de paris. *Dict. de Comm.*

ROQUILLES, en terme de Confiseur, c'est une sorte de confiture faite d'écorce d'oranges tournées, fort déliées, observant de leur donner le plus de longueur qu'il se peut. On appelle encore cette espèce de confiture *tournures*. Voyez *TOURNER*.

RORIFERE, CANAL, (*Anat.*) comme qui diroit canal d'où découle goutte-à-goutte de la rosée ; est un nom par lequel quelques auteurs désignent le canal thorachique ; parce que ce n'est en effet que goutte-à-goutte & par une espèce de distillation qu'il porte le chyle dans la masse du sang. Voyez *THORACHIQUE*.

ROS, (*Géog. mod.*) rivière de Pologne, dans l'Ukraine. Elle a sa source au palatinat de Braclaw, arrose celui de Kiovie, & se jette dans le Borystène, près de Kaniow. (*D. J.*)

ROSACE, *f. f.* ou *ROSON*, (*Archit.*) grande rose susceptible de différentes figures, & dont on orne & remplit les caisses des compartimens de voûtes, plafonds, &c.

ROSAIRE, *f. m.* (*Théol.*) chapelet en usage dans l'Eglise romaine, lequel contient quinze dizaines d'*Ave maria*, dont chacune commence par un *Pater*, & qu'on récite en l'honneur des différens mystères de Jésus-Christ où la Sainte-Vierge a eu part.

Quelques auteurs attribuent l'origine du rosaire à saint Dominique. Mais dom Luc d'Achery prouve qu'il étoit en usage dès l'an 1100, & que saint Dominique ne fit que le mettre en honneur. D'autres l'attribuent à Paul, abbé du mont Phermé en Lybie, contemporain de saint Antoine ; d'autres à saint Benoît, quelques-uns au vénérable Bede ; & Polydore Virgile raconte que Pierre l'hermite voulant disposer les peuples à la croisade, sous Urbain II. en 1096, leur enseignoit le pseautier laïque composé de plusieurs *Pater* & de 150 *ave*, de même que le pseautier ecclésiastique est composé de cent cinquante pseauxes, & qu'il avoit appris cette pratique des solitaires de la Palestine. On a trouvé dans le tombeau de sainte Gertrude de Nivelles, décédée en 667, & dans celui de saint Norbert, décédé en 1134, des grains enfilés qui paroissent être des restes de chapelets.

Mais tous ces faits, pour la plupart incertains, n'empêchent point de croire qu'on doit à saint Dominique cette manière de prier, qui, selon les règles qu'il en a prescrites, applique l'esprit aux principaux mystères de notre religion, & est extrêmement utile à ceux qui ne savent pas lire pour les diriger dans leur dévotion. On n'est pas d'accord sur l'année où saint Dominique institua le rosaire ; quelques-uns veulent que c'ait été en 1208, pendant qu'il prêchoit contre les Albigeois ; d'autres prétendent qu'il l'institua dans le cours des missions qu'il fit en Espagne, avant que de passer en France.

ROSAIRE, *ordre du, ou de Notre-Dame du rosaire*, est un ordre de chevalerie institué par saint Dominique, selon Schoonebek & le pere Bonani jésuite, qui tous deux se sont trompés en ce point; car jamais S. Dominique n'institua d'ordre de ce nom. Ces auteurs ont apparemment pris pour un ordre militaire l'armée des croisés, qui sous les ordres de Simon, comte de Montfort, combattirent contre les Albigeois. *Voyez CROISADE & ALBIGEOIS.*

L'abbé Justiniani & M. Hermant prétendent que cet ordre fut institué après la mort de saint Dominique par Frédéric, archevêque de Tolède, & que les chevaliers portoient pour marque une croix blanche & noire sur laquelle étoit représentée la Sainte-Vierge tenant son Fils d'une main, & un rosaire ou chapelet de l'autre. Le pere Mendo ajoute que ces chevaliers étoient obligés de réciter le rosaire certains jours. Cependant le pere Helyot doute fort que cet ordre ait jamais existé. *Voyez ORDRE.*

ROSANA, (*Géog. mod.*) ou *Rosanna*, ville de Pologne, au grand duché de Lithuanie, dans la partie méridionale du Palatinat de Novogrodeck, près de la rivière de Zolva.

ROSARBA, f. f. (*Hist. nat. Botan. des Arabes.*) nom d'une plante inconnue, & dont il est fait mention dans Avicenne Sérapiion, & autres auteurs arabes; ce qu'on peut imaginer de plus vraisemblable, c'est que la *rosarba* est une espèce de caroubier des pays chauds ou d'acacia sauvage. (*D. J.*)

ROSARIA, f. m. (*Littérat.*) nom que donnoient les Romains à un genre de parfums précieux, ainsi nommés ou par leur excellente odeur, ou parce que les roses en faisoient le principal ingrédient.

ROSARIO, (*Géog. mod.*) rivière de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne, à 22 degrés, 51 de latitude septentrionale. Elle mouille à 9 milles de la mer un petit bourg auquel elle donne son nom. (*D. J.*)

ROSAY, (*Géog. mod.*) ou *Rosoy*, petite ville de France, dans la Brie, à 6 lieues de Meaux, & à 12 de Paris. Long. 20. 30. latit. 48. 42.

ROSAT, huile,

ROSAT, miel,

ROSAT, onguent,

ROSAT, sirop,

voyez ROSE, (*Mat. méd.*)

ROSBEC, (*Géog. mod.*) village des Pays-Bas, dans la Flandre, à 2 lieues de Courtray, entre la Lys & la Mandere. Ce village est célèbre par la bataille que Charles VI. roi de France y gagna sur les Flamands en 1382, comme Rosbach, dans le cercle de Leipfick, sera fameux par la victoire que le roi de Prusse y a remportée le 5 Novembre 1757 sur les armées combinées de la France & de l'Empire. (*D. J.*)

ROSCILD, (*Géog. mod.*) ville de Danemarck, toute ouverte, dans l'île de Sélande, au fond d'un petit golfe rempli de fable, à 8 lieues au sud-ouest de Copenhague. Son évêché fondé en 1012, est suffragant de Copenhague. La cathédrale renferme les tombeaux de quelques rois de Danemarck. Cette ville n'a point de commerce, & l'université qu'on y a fondée n'est pas florissante. Long. 29. 62. lat. 55. 38.

ROSCIANY, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie. L'itinéraire d'Antonin le place sur la route d'Equotuticum à Rhegium, entre *Thurii* & *Paternum*, à 12 milles du premier de ces lieux, & à 27 milles du second. C'est aujourd'hui, à ce qu'on croit, le bourg Rossano. (*D. J.*)

ROSCOMMON, (*Géog. mod.*) ville d'Irlande, dans la province de Connaught, & chef-lieu d'un comté auquel elle donne son nom, à 13 milles au nord de Tulsk. Elle est si misérable que la plupart des maisons sont couvertes de chaume; cependant elle envoie ses députés au parlement d'Irlande, & elle a droit de marché.

Tome XIV.

Le comté de Roscommon a environ 35 milles de longueur, sur 28 de largeur; c'est un pays uni & fertile. On le divise en six baronnies. Ses principaux lieux sont Athlone, Boyle, Tulsh & Roscommon. (*D. J.*)

ROSE, f. f. (*Botan.*) on peut rapporter toutes les roses à deux classes; celle des roses cultivées, & celles des roses sauvages: ces deux classes réunies forment cinquante-trois espèces de roses, dans le système de Tournefort; mais il nous suffira de décrire la rose cultivée commune, qu'on appelle la rose pâle ou incarnate, *rosa rubra*, *sativa*, *pallidior*, I. R. H. 637.

Sa racine est longue, dure, ligneuse. Elle pousse plusieurs tiges en arbrisseaux qui se divisent en branches fermes, longues, revêtues d'une écorce verte obscure, garnies de quelques épines fortes & piquantes. Ses feuilles naissent par paires ordinairement au nombre de sept, sur une côte terminée par une seule feuille, d'un verd foncé, arrondies, dentelées en leurs bords, rudes au toucher.

Sa fleur est tantôt simple, composée seulement de cinq larges pétales, avec plusieurs sommets jaunes dans le milieu; tantôt double, & alors les feuilles extérieures sont un peu plus grandes que les intérieures, d'une couleur rouge ou incarnate réjouissante, d'une odeur très-suave, quoique foible. Lorsque la fleur est passée, le calice dont elle étoit soutenue, devient un fruit ovale, ou de la figure d'une petite olive; à écorce un peu charnue, qui n'a qu'une seule loge remplie de plusieurs semences anguleuses, velues, blanchâtres. L'arbrisseau fleurit en Mai & Juin.

On fait que la rose sauvage, *rosa sylvestris*, *vulgaris*, *flore odorato*, *incarnato*, *Inst. rei herb.* 638. est la fleur de l'églantier, voyez EGLANTIER.

Les roses, comme d'autres plantes, présentent quelquefois des jeux monstrueux de la nature. On en lit un exemple dans le journal des Savans, année 1679. M. Marchand en rapporte un autre dans les *mém. de l'acad. des Sciences*, année 1700. La monstruosité de cette dernière rose consistoit 1°. en ce qu'au lieu de bouton, il y avoit cinq feuilles en côtes qui soutenoient la fleur; 2°. du milieu de cette rose s'élevoit un bourgeon qui commençoit à former une branche ligneuse. (*D. J.*)

ROSES, ESSENCE DE, (*Art distillatoire.*) après avoir considéré que les Parfumeurs ne tiroient guere qu'une once d'huile essentielle de rose sur cent livres de cette fleur, M. Homberg a trouvé l'art d'augmenter de près d'un tiers cette essence précieuse dans la distillation, si l'on a soin, avant que de distiller les roses, de les faire macérer pendant quinze jours dans l'eau aigrie par l'esprit de vitriol. Outre ce moyen, que les Parfumeurs ont adopté, ils ont encore une adresse particulière dans cette opération: ils se servent d'une vessie distillatoire, qui contient environ un muid; elle est ouverte par un tuyau en haut, à cause de la grande quantité d'eau qu'il faut souvent remettre dans la vessie sur les roses qui distillent; car l'huile ne monte qu'à force d'eau, qui en élève très-peu à la fois.

Cette vessie est aussi ouverte par un robinet en bas, pour changer aisément les roses épuisées; mais la plus grande adresse consiste dans la figure du vaisseau qui reçoit cette huile; il est fait comme un matras à l'ordinaire, de la panse duquel sort un tuyau, comme étoient faits dans le dernier siècle les vinaigriers & les huiliers qu'on servoit à table; ce tuyau monte depuis la partie basse de la panse, jusqu'au bas du col du récipient, où il est recourbé en dehors; l'effet de ce récipient, qui ne contient ordinairement que deux ou trois pintes, est de recevoir commodément plusieurs centaines de pintes d'eau rose sans le

Z z ij

changer, ce qui perdrait la petite quantité d'huile qui s'y amasse; cette eau se décharge par ce tuyau dans un second récipient; & comme l'huile est plus légère, elle surnage cette eau, & s'amasse dans le col du récipient à la hauteur de l'ouverture, pendant que l'eau du fond du premier récipient s'écoule dans le second, à mesure qu'elle distille. Ce récipient, dont les Parfumeurs ont autrefois fait mystère, peut servir commodément aux distillations de toutes les huiles essentielles un peu précieuses. *Mém. de l'acad. des Sciences, ann. 1700. (D. J.)*

ROSE, (*Mat. médic.*) la rose étoit déjà regardée par les anciens comme la panacée d'une infinité de maladies; c'est l'éloge que Pline en fait. Les modernes en tirent aussi un grand nombre de préparations; les principales sont l'eau simple de roses, la conserve de roses, les tablettes de suc rosat, le sirop de suc de roses, le suc de roses solutif, l'électuaire du suc de roses, le miel rosat, l'huile de roses, l'onguent rosat, le vinaigre rosat, & la teinture de roses rouges. On trouve dans toutes les pharmacopées la manière & les usages de ces diverses préparations; il seroit seulement à souhaiter qu'elles fussent plus simples & mieux dirigées qu'on ne le voit dans plusieurs dispensaires. L'eau qu'on retire des roses par la distillation, est utile pour baigner les yeux dans leurs inflammations. Le sirop de roses solutif, est fort propre pour purger les enfans. La conserve de roses, possède une légère vertu cordiale & astringente, salutaire aux phthitiques. Le vinaigre rosat, mêlé avec de l'eau de roses, un peu de nitre & de camphre, compose un épithème propre dans les fièvres aiguës & les hémorrhagies du nez. (*D. J.*)

ROSE, (*Jardin. Fleuriste.*) fleur qui croît sur l'arbrisseau qu'on appelle rosier. Voyez ROSIER.

Pline appelle la rose la reine des fleurs & l'ornement des jardins; elle l'est par sa beauté, par ses variétés, & par son odeur délicieuse. Ses diverses parties ont été décorées de noms particuliers. On appelle l'ongle de la rose la partie blanche de sa feuille qui est la plus proche de la queue. On appelle hymen la petite peau qui enveloppe son bouton, & qui s'ouvre quand elle s'épanouit. Enfin le bouton même qui reste après que les feuilles sont tombées, se nomme *gratecul.* (*D. J.*)

ROSE DE JÉRICO, (*Botan.*) c'est le *myagrimum Sumatriâ & Syriâ, semine spinoso, simili capiti aviculæ* de Zanoni 142, & c'est dans le système de Tournefort, une espèce de thlaspi, ou une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuse, rameuse, ayant la figure d'une tête d'oiseau, de couleur cendrée; ses feuilles sont petites, languettes, découpées, velues; ses fleurs sont quatre petites feuilles disposées en croix dans des épis, blanches, ou de couleur de chair. Sa semence est arrondie, rougeâtre, âcre au goût. Sa racine est simple, assez grosse, ligneuse; pendant que cette plante est en vigueur sur la terre, elle paroît un bouquet; mais à mesure qu'elle se sèche, les extrémités de ses branches se courbant en dedans, se réunissent à un centre commun, & composent une espèce de petit globe.

Cette plante croît dans l'Arabie déserte; & quoiqu'on l'ait nommée rose de Jéricho, elle n'est point rose, & l'on n'en trouve point autour de Jéricho. On a dit autrefois, par l'amour du merveilleux, qu'elle ne s'ouvroit qu'au jour de Noël; mais on fait à présent qu'elle s'ouvre en tous tems de sa vie, pourvu qu'on la plonge & qu'on la laisse tremper quelques momens dans l'eau; on voit alors ses rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir, & ses fleurs paroître. (*D. J.*)

ROSE D'INDE, (*Jardinage.*) *rosa indica*. La tige de cette fleur est rameuse, haute de trois piés, & garnie tout-au-long de petites feuilles étroites &

dentelées. Ses fleurs sont aurores, très-doubles, en forme de rose, avec un calice écailleux qui contient des graines de couleur noire.

On met la rose d'Inde dans des pots, & dans les parterres, parmi les plantes de la grande espèce. Elle fleurit toujours en automne, & demande une culture générale. On la sème sur couche, & on a soin de la mouiller.

ROSE D'OUTREMER, (*Botan.*) par les botanistes, *malva rosea*, espèce de mauve, connue sous le nom de trémier, voyez MAUVE & TRÉMIER. (*D. J.*)

ROSE TRENIERE, (*Botan.*) autrement dite la rose d'outremer, qui est une espèce de mauve, voyez-en l'article au mot TRENIERE ROSE, (*Botan.*) (*D. J.*)

ROSE, (*Poésie, Mythol. Littér.*) cette fleur étoit consacrée à Venus. Tous nos poètes la célèbrent à l'imitation des Grecs & des Latins, si nous les en croyons.

*C'est la reine des fleurs dans le printems éclosé;
Elle est le plus doux soin de Flore & des zéphirs:
C'est l'ouvrage de leurs soupirs.*

Anacréon s'étoit contenté de dire avec plus de simplicité, qu'elle est tout le soin du printems, *πόδ' ὅρ' ἐὰ πορ μάλισμα*. Nos vieux poètes employent toujours la rose dans leurs vers. Aujourd'hui les comparaisons tirées de cette fleur ont été si souvent répétées, qu'on n'en fauroit user trop sobrement.

Aphthonius & Tzetzes nous assurent que c'est du sang de Venus que les roses ont pris leur couleur vermeille. Bion prétend au contraire que la rose doit sa naissance au sang d'Adonis, & ce poète a pour lui non-seulement Ovide, mais l'auteur du *pervigilium Veneris*, dans l'hymne charmante qu'il a faite sur ce sujet.

« Avec quelle grace, dit-il, le zéphir amoureux » vient-il voltiger autour de la robe verte de cette » reine des fleurs, & chercher à lui plaire par ses » plus douces caresses? Déjà la divine rosée fait for- » tir ce bouton vermeil du fourreau qui l'enveloppe.

*Humor ille quem serenis astra rorant noctibus,
Jam nunc virginis papillas solvit humenti peplo.*

» Je le vois, continue-il, ce bouton qui commen- » ce à s'épanouir; je le vois glorieux d'étaler ce rou- » ge incarnat dont la teinture est due au sang d'A- » donis, dont l'éclat est augmenté par les baisers de » l'amour, & qui semble composé de tout ce que la » jeune Aurore offre de plus brillant, quand elle » monte dans son char pour annoncer de beaux » jours à la terre.

En un mot, les poètes ne se sont plaints que du peu de durée de cette aimable fleur, & *nimum brevis rosæ flores amænos*, » & ces roses, ces charmantes » fleurs qui passent hélas, trop tôt pour nos plaisirs. » Tout le monde connoît cette épigramme latine:

*Quam longa una dies, ætas tam longa rosarum,
Quas pubescentes juncta senecta premit.
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eous,
Hanc veniens sero vespere vidit anum.*

» La durée d'un jour est la mesure de l'âge de la » rose; la même étoile qui la voit naître le matin, la » voit mourir le soir de vieillesse. » Malherbe a bien su tirer parti de cette idée; il dit, en parlant de la mort de la fille de M. Duperrier.

*Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.*

Ainsi a vécu madame la princesse de Condé. Les Romains aimoient passionnément les roses, & faisoient beaucoup de dépense pour en avoir en hi-

ver. Les plus délicats les recherchoient encore , lorsque la saison en étoit passée. Dans le tems même de la république , ils n'étoient point contens , dit Pacatus , si au milieu de l'hiver , les roses ne nageoient sur le vin de Falerne qu'on leur présentoit. *Delicati illi ac fluentes parùm se lautos putabant , nisi luxuria vertisset annum , nisi hibernæ poculis rosæ innataissent.* Ils appelloient leurs maîtresses du nom de rose , *mea rosa* , ma belle amie.

Enfin les couronnes de roses étoient chez les anciens la marque du plaisir & de la galanterie. Horace ne les oublie jamais dans ses descriptions des repas agréables. Aussi roseus , rosea , signifioit beau , belle , éclatant , éclatante , comme le *ῥόδον* des Grecs. C'est pourquoi Virgile dit , en parlant de Vénus :

Et avertens rosæa cervice refulsit.

« En se détournant , elle fit voir la beauté de son » col. » Dans notre langue un teint de lis & de roses désigne aussi le plus beau teint du monde , tel qu'il se trouve seulement dans la florissante jeunesse. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ROSE POSTEROL , noms que l'on a donnés à une ortie de mer de couleur rouge , de l'espece de celles que l'on nomme *cul de cheval*. Voyez ORTIE DE MER.

ROSE BLANCHE , ROSE ROUGE , (*Hist. d'Anglet.*) on a donné le nom de rose blanche & de rose rouge , aux deux maisons d'Yorck & de Lancastre. Ces noms sont fameux par les guerres entre ces deux maisons , la quantité de sang anglois qu'elles ont fait répandre , & qui aboutit à la ruine entière de la maison de Lancastre.

Il faut donc se rappeler que sous le regne d'Henri VI. en 1453 , il y avoit en Angleterre un descendant d'Edouard III. de qui même la branche étoit plus près d'un degré de la souche connue que la branche régnante. Ce prince étoit un duc d'Yorc. Il portoit sur un son écu une rose blanche , & le roi Henri VI. de la maison des Lancastre , portoit une rose rouge. C'est de-là que vinrent ces noms célèbres consacrés à la guerre civile. La bataille de Bolsworth donnée en 1485 , & dans laquelle périt Richard III. mit fin aux défolations dont la rose rouge & la rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le trône toujours ensanglanté & renversé , fut enfin ferme & tranquille ; les malheurs qui avoient persécuté la famille d'Edouard III. cessèrent ; Henri VII. en épousant une fille d'Edouard VI. réunit les droits des Lancastres & des Yorchs en sa personne. Ayant su vaincre , il fut gouverner. Son regne , qui fut de 24 ans , & presque toujours paisible , humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea , firent de sages lois. La justice distributive rentra dans tous ses droits ; le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard , & qui avoit été ruiné pendant les guerres civiles , se rétablit , & se ranima pour prospérer encore davantage sous Henri VIII. & sous la reine Elisabeth. (*D. J.*)

ROSE DE VENT , (*Marine.*) c'est un morceau de carton ou de corne , coupé circulairement , qui représente l'horison , & qui est divisé en trente-deux parties , pour représenter les trente-deux airs de vent. On suspend sur ce cercle une aiguille aimantée , ou l'on attache une aiguille aimantée à ce cercle , qu'on suspend dans une boîte , & l'on écrit à chaque division , en commençant par le nord , les noms des vents dans l'ordre suivant.

Noms des rumb de vent. 1. N. c'est-à-dire , nord. 2. N. $\frac{1}{4}$ N. E. nord quart nord-est. 3. N. N. E. nord-nord-est. 4. N. E. $\frac{1}{4}$ N. nord-est quart-nord. 5. N. E. nord-est. 6. N. E. $\frac{1}{4}$ E. nord-est quart d'est. 7. E. N. E. est-nord-est. 8. E. $\frac{1}{4}$ N. E. est quart nord-est. 9. E. est. 10. E. $\frac{1}{4}$ S. E. est quart sud-est. 11. E. S. E. est

sud-est. 12. S. E. $\frac{1}{4}$ E. sud-est quart-d'est. 13. S. E. sud-est. 14. S. E. $\frac{1}{4}$ S. sud-est quart de sud. 15. S. S. E. sud-sud-est. 16. S. $\frac{1}{4}$ S. E. sud quart sud-est. 17. S. sud. 18. S. $\frac{1}{4}$ S. O. sud quart sud-ouest. 19. S. S. O. sud-sud-ouest. 20. S. O. $\frac{1}{4}$ S. sud-ouest quart-sud. 21. S. O. sud-ouest. 22. S. O. $\frac{1}{4}$ O. sud-ouest quart-d'ouest. 23. O. S. O. ouest-sud-ouest. 24. O. $\frac{1}{4}$ S. O. ouest quart-sud-ouest. 25. O. ouest. 26. O. $\frac{1}{4}$ N. O. ouest-quart-nord-ouest. 27. O. N. O. ouest-nord-ouest. 28. N. O. $\frac{1}{4}$ O. nord-ouest quart-ouest. 29. N. O. nord-ouest. 30. N. O. $\frac{1}{4}$ N. nord-ouest quart-nord. 31. N. N. O. nord-nord-ouest. 32. N. $\frac{1}{4}$ N. O. nord-quart nord-ouest.

On donne sur la Méditerranée d'autres noms à ces rumb de vent. Voyez dans les *Planches de Marine* , où l'on a dessiné deux roses des vents où sont marqués leurs noms sur l'Océan , & leurs noms sur la mer Méditerranée.

ROSE , (*Archit.*) ornement taillé dans les caisses qui sont entre les modillons , sous les plafonds des corniches , & dans le milieu de chaque face de l'abaque des chapiteaux corinthien & composite.

Rose de compartiment. On appelle ainsi tout compartiment formé en rayons par des plate-bandes , guillochis , entrelas , étoiles , &c. & renfermé dans une figure circulaire. Il sert à décorer un cul-de-four , un plafond , un pavé de marbre , rond ou ovale , &c.

On nomme aussi rose de compartiment , certains fleurons ou bouquets ronds , triangulaires ou losanges , qui remplissent les renfoncemens de sofite , de voûte , &c.

Rose de moderne. C'est dans une église à la gothique , un grand vitrail rond , avec croisillons & nervures de pierre , qui forment un compartiment en maniere de rose. Les plus beaux vitraux de cette espece sont à S. Denis en France.

Rose de pavé. Compartiment rond de plusieurs rangées de pavés de grès , de pierre noire de Caën , & de pierre à fusil , mêlées alternativement , dont on orne les cours , grottes , fontaines , &c. On en fait aussi de pierre & de marbre de diverses sortes. *Daviler. (D. J.)*

ROSE , en terme de Boutonnier ; c'est un ornement dont le fond est de cartifane , divisé en plusieurs branches formant autant de rayons , composés d'un seul brin plié en deux , qui s'éloignent les uns des autres , à mesure qu'ils s'éloignent de leur centre commun : les angles en sont arrondis à-peu-près comme ceux des feuilles d'une rose. La rose entre comme les pompons dans les différens ornemens que le boutonnier imagine.

ROSE , en terme de Diamantaire , est un diamant plat , qui n'est taillé que sur la table. Voyez TABLE.

ROSES , (*Haute-lissierie.*) petites étoffes de soie , de laine & de fil , dont les façons représentent des especes de roses. Elles ont 20 aunes un quart à 20 aunes & demi de longueur , sur un pié & demi & un pouce de roi de largeur. *Savary. (D. J.)*

ROSE , terme de Luthier ; ce sont plusieurs trous qui représentent en quelque sorte la figure d'une rose , & qui sont au milieu de la table d'un instrument de musique , comme d'un luth , d'un clavecin , d'une épinette , &c. (*D. J.*)

ROSE-NOBLE , (*Monnoie.*) monnoie d'or qui se fabrique en Hollande , & qui y a cours pour onze florins.

ROSE , (*Serrur.*) ornement rond , ovale ou à pans , qui se fait ou de tole relevé par feuilles , ou de fer contourné par compartiment à jour. Il sert dans les dormans des portes cintrées , & dans les panneaux de ferrurerie. (*D. J.*)

ROSE ou ROSETTE , (*Teinturier.*) c'est ainsi que

Les Teinturiers nomment une certaine marque ronde de la grandeur d'un écu blanc, bleue, jaune ou d'autre couleur, que les Teinturiers sont obligés de laisser au bout de chaque piece d'étoffe qu'ils teignent, pour faire connoître les couleurs qui leur ont servi de pié ou de fond, & faire voir que l'on y a employé les drogues & ingrédients nécessaires pour les rendre de bon teint. *Dict. de comm. (D. J.)*

ROSE ou ROSETTE, *terme de Tourneur*; c'est une sorte de cheville tournée, qui est grosse par un bout, & que l'on met à un ratelier avec plusieurs autres pour servir à pendre des habits. *(D. J.)*

ROSE, (*Blason.*) la rose s'appelle *soutenue*, quand elle est figurée avec sa queue, elle est quelquefois d'un même, & quelquefois d'un différent émail, mais toujours épanouie, & tantôt avec les pointes de la châsse d'un émail différent des feuilles. *Meneftrier. (D. J.)*

ROSE-CROIX, *société des freres de la*, (*Histoire des impostures humaines.*) société imaginaire, & néanmoins célèbre par les fausses conjectures qu'elle a fait naître.

Ce fut en 1610, qu'on commença à entendre parler de cette société chimérique, dont on n'a découvert ni trace, ni vestige. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dès-lors les Paracelsistes, les Alchimistes, & autres gens de cet ordre, prétendirent en être, parce qu'il s'agissoit des sciences occultes & cabalistiques, & chacun d'eux attribuoit aux freres de la *rose-croix* ses opinions particulieres. Les éloges qu'ils firent des freres de la *rose-croix* aigriront quelques hommes pieux, & les porteront à intenter toutes sortes d'accusations contre cette société, de l'existence de laquelle ils auroient dû préalablement s'assurer.

Cependant on debitoit hautement qu'il paroïssoit une illustre société, jusques-là cachée, & qui devoit son origine à Christian Rosencreuz. On ajoutoit que cet homme né en 1387, ayant fait le voyage de la Terre-Sainte, pour visiter le tombeau de J. C. avoit eu à Damas des conférences avec les sages chaldéens, desquels il avoit appris les sciences occultes, entr'autres la magie & la cabale, qu'il avoit perfectionné ses connoissances, en continuant ses voyages en Egypte & en Libye. Que de retour dans sa patrie, il avoit conçu le généreux dessein de réformer les sciences. Que pour réussir dans ce projet, il avoit institué une société secrete, composée d'un petit nombre de membres, auxquels il s'étoit ouvert sur les profonds mysteres qui lui étoient connus, après les avoir engagé sous serment à lui garder le secret, & leur avoir enjoint de transmettre ses mysteres de la même maniere à la postérité.

Pour donner plus de poids à cette fable, on mit au jour deux petits ouvrages, contenant les mysteres de la société. L'un a pour titre *fama fraternitatis*, id est, *detectio fraternitatis laudabilis ordinis roseæ-crucis*; l'autre intitulé *confessio fraternitatis*, parut en allemand & en latin.

Dans ces deux ouvrages, on attribuoit à cette société 1°. Une révélation particuliere que Dieu avoit accordée à chacun des freres, par le moyen de laquelle ils avoient acquis la connoissance d'un grand nombre de sciences, & qu'en qualité de vrais Théosophes, ils étoient en état d'éclairer la raison humaine par le secours de la grace. 2°. On recommandoit, outre la lecture de l'Ecriture-sainte, celle des écrits de Taulerus, & de la théologie germanique. 3°. On affuroit que les illustres freres se propoïent de faire une réforme générale des sciences, & en particulier de la Médecine & de la Philosophie. 4°. On apprenoit au public que lesdits freres possédoient la pierre philosophale, & que par ce moyen ils avoient acquis la médecine universelle, l'art de transmuier les métaux, & de prolonger la vie; enfin, on annonçoit qu'il al-

loit venir un siecle d'or, qui procureroit toute sorte de bonheur sur la terre.

Sur le bruit que firent ces deux ouvrages, chacun jugea de la société des freres de la *rose-croix*, selon les préjugés, & chacun crut avoir trouvé la clé de l'énigme. Plusieurs théologiens prévenus déjà contre l'école de Paracelse, pensèrent qu'on en vouloit à la foi, & qu'une secte fanatique se cachoit sous ce masque. Christophorus Nigrinus prétendit démontrer que les freres étoient des disciples de Calvin. Mais ce qui détruisit l'une & l'autre de ces conjectures, c'étoient quelques endroits des deux livres dont nous avons parlé, qui prouvoient que les freres étoient fortement attachés au luthéranisme. En conséquence, quelques luthériens défendirent avec zèle l'orthodoxie de la société.

Les plus éclairés conjecturoient que tout cela n'étoit qu'une fable forgée par des chimistes, comme l'indiquoient assez les connoissances chimiques dont cette société se vantoit. Ils ajoutoient pour nouvelle preuve, que le nom même de *rose-cruz* étoit chimique, & qu'il signifioit un *philosophe* qui fait de l'or. Telle a été l'opinion de M. Mosheim.

Il y eut aussi des gens qui crurent bonnement que Dieu, par une grace spéciale, s'étoit révélé à quelques hommes pieux, pour réformer les sciences, & découvrir au genre humain des mysteres inconnus.

Mais comme on ne découvroit en aucun endroit ni cette société, ni personne qui en fût membre, les gens d'esprit se convinquirent de plus en plus, qu'elle n'existoit point en réalité, qu'elle n'avoit jamais existé, & que tout ce qu'on debitoit de son auteur, étoit un conte fait à plaisir, inventé pour se divertir des gens crédules, ou pour mieux connoître ce que le public pensoit de la doctrine de Paracelse, & des chimistes.

Le dénouement de la piece fut, qu'on n'entendit plus parler de la société, depuis que ceux qui l'avoient mise sur le tapis garderent le silence, & n'écrivirent plus. On a soupçonné fortement Jean-Valentin Andréa, théologien de Wirtemberg, homme savant & de génie, d'avoir été, sinon le premier auteur, du moins un des premiers acteurs de cette comédie.

Quoi qu'il en soit, le nom de freres de la *rose-croix* est resté aux disciples de Paracelse, aux Alchimistes, & autres gens de cet ordre, qui ont formé un corps assez nombreux, & dont on appelle le *système Théosophie*. Voyez, article THÉOSOPHIE, les principaux points de cette doctrine. *(D. J.)*

ROSE D'OR, (*Hist. de la cour de Rome.*) c'est ainsi qu'on nomme par excellence, une rose de ce métal faite par un orfèvre italien, enrichie de carats, & bénie par le pape le quatrieme dimanche du carême, pour en faire présent en certaines conjonctures, à quelque église, prince, ou princesse.

La coutume qu'a le pape de consacrer une *rose d'or* le dimanche *latrare Jerusalem*, n'a pris son origine que dans le xi. ou xij. siecle; du-moins n'en est-il pas parlé plutôt dans l'histoire.

Jacques Picart, chanoine de saint Victor de Paris, dans ses notes sur l'histoire d'Angleterre, écrite par Guillaume de Neubourg, sur la fin du xij. siecle, nous donne l'extrait d'une lettre d'Alexandre III. à Louis le jeune, roi de France, en lui envoyant la *rose d'or*; « imitant (dit ce pape au monarque) la coutume de nos ancêtres, de porter dans leurs mains une *rose d'or* le dimanche *latrare*, nous avons cru ne pouvoir la présenter à personne qui la méritât mieux que votre excellence, à cause de sa dévotion extraordinaire pour l'Eglise, & pour nous-mêmes ».

C'est ainsi qu'Alexandre III. paya les grands hon-

neurs que Louis le jeune lui avoit rendus dans son voyage en France. Bien-tôt après les papes changèrent cette galanterie en acte d'autorité, par lequel en donnant la *rose d'or* aux souverains, ils témoignèrent les reconnoître pour tels; & d'un autre côté, les souverains acceptèrent avec plaisir de la part du saint siège, cette espèce d'hommage. Urbain V. donna en 1368 la *rose d'or* à Jeanne, reine de Sicile, préférablement au roi de Chypre. En 1418 Martin V. consacra solennellement la *rose d'or*, & la fit porter sous un dais superbe à l'empereur qui étoit alors au lit. Les cardinaux, les archevêques, & les évêques, accompagnés d'une foule de peuple, la lui présentèrent en pompe, & l'empereur s'étant fait mettre sur un trône, la reçut avec beaucoup de dévotion aux yeux de tout le public.

Henri VIII. reçut aussi la *rose d'or* de Jules II. & de Léon X. Ce dernier pape ne prévoyoit pas qu'un de ses parens & successeurs (Jules de Médicis) qui prit le nom de Clément VII. s'aviserait bien-tôt après d'excommunier ce même monarque, & qu'il arriveroit de-là, que toutes les *roses* de la tiare pontificale feroient flétries en Angleterre. (D. J.)

ROSEAU, f. m. (Botan.) genre de plante qui paroît ne différer du graminé & du chiendent que par la grandeur de ses tiges & de ses feuilles; les Botanistes en comptent plusieurs espèces, dont les deux principales ou communes sont le *roseau* de marais, *arundo vulgaris*, sive *phragmites Dioscoridis*, I. R. H. 526, & la seconde, le *roseau* cultivé, *arundo sativa*, seu *donax Dioscoridis*, I. R. H. 526.

Le *roseau* de marais a des racines grosses, nerveuses, & entrelacées, qui s'étendent fort loin, & serpentent obliquement dans la terre. Sa tige s'élève à sept ou huit piés; elle est creuse, & a des nœuds d'espace en espace, à chacun desquels sortent des feuilles longues, étroites, de la forme de celle des pailles, dures, & rudes au toucher. La tige est terminée en-haut par une espèce d'épi ou de pannicule coiffé, d'un brun rougeâtre, plein d'une substance molle & cotonneuse, ayant le sommet penchant en en-bas, & ne répandant aucune semence visible. Cette tige meurt toutes les années.

Le *roseau* cultivé ne diffère point de l'espèce précédente par ses tiges, ses feuilles, & ses fleurs; sa racine est d'un goût doux, & ses rejettons tendres peuvent même se manger.

Quant au *roseau*, ou canne à sucre, *arundo saccharifera*, le lecteur en trouvera la description au mot SUCRE. (D. J.)

ROSEAU ou CANNE, (Mat. méd.) de toutes les vertus que les Pharmacologistes ont attribuées au *roseau*, celle de pousser efficacement les urines, & de dissiper le lait, est la seule qui soit bien établie. La ptisane ou décoction pour boisson ordinaire de la racine du *roseau*, est un remède populaire, & presque généralement employé dans plusieurs pays pour faire perdre le lait des nourrices. (b)

ROSEAU A ÉCRIRE, (Botan.) c'est une espèce de canne qui ne croît que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaisseur, solides d'un nœud à l'autre, c'est-à-dire, remplies d'un bois moelleux & blanchâtre. Les feuilles qui ont un pié & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine velue; car le reste est lisse, vert gai, plié en gouttière, à fond blanc. Le pannicule ou le bouquet des fleurs est blanchâtre, soyeux, semblable à celui des autres *roseaux*. Les gens du pays taillent les tiges de ces *roseaux* pour écrire; mais les traits qu'ils en forment sont très-grossiers, & n'approchent pas de la beauté des caractères que nous faisons avec nos plumes. (D. J.)

ROSEAU ou BAGUETTE D'EZÉCHIEL, (Théolo-

gie.) mesure dont il est parlé dans l'Ecriture; & que les auteurs modernes croient répondre à un pié onze pouces; & un tiers de pouce d'Angleterre. Voyez MESURE.

C'est dans le chapitre xl. d'Ezéchiel, où il s'agit de cette mesure: Dieu y montre en vision à ce prophète la réédification future de la ville de Jérusalem, & lui fait d'abord voir un homme qui tenoit en main un *roseau* ou *baguette*, pour mesurer les dimensions que devoit avoir cette nouvelle ville, & *calamus mensuræ in manu ejus*. La longueur de cette mesure semble être déterminée au verset 5, & *in manu viri calamus mensuræ sex cubitorum & palmo*. Or en donnant à la coudée 18 pouces, & à la palme un peu plus de trois pouces, selon le calcul le plus ordinaire, ce *roseau* auroit été une mesure de neuf piés trois pouces quelques lignes; ce qui est fort différent de ce qu'avance ici M. Chambers. D'ailleurs le prophète ajoute que cet homme dont il eut la vision, prit avec son *roseau* les mesures des maisons, des murs, des portes de la ville, &c. & dit qu'il mesura la largeur de chaque maison, *calamo uno*, & la hauteur *calamo uno*. Or il seroit ridicule de ne donner à une maison qu'un pié onze pouces & un tiers de pouce en tout sens. Il est vrai qu'elles ne feroient pas beaucoup plus exhaussées ni plus spacieuses, en ne donnant à ce *roseau* que neuf à dix piés; mais encore cela seroit-il plus supportable. Que si on met la coudée à 21 pouces, comme celle de Memphis, & la palme à proportion, on aura près d'onze piés tant en hauteur qu'en largeur; ce qui suffit au-moins pour faire une chambre un peu commode. Nous ne donnons ceci que comme une conjecture, mais beaucoup plus vraisemblable que celle de M. Chambers, sur ce *roseau* ou *baguette* d'Ezéchiel.

ROSEAUX, (Architecture.) ornemens en forme de cannes ou bâtons, dont on remplit jusqu'au tiers les cannelures des colonnes rudentées. (D. J.)

ROSEAU, en terme de Batteur d'or, est une moitié de *roseau* de mer extrêmement aiguillée par le moyen d'un verre, dont on se sert pour couper les feuilles d'or qui sont minces jusqu'à un certain point.

ROSEAU, en terme de Vergetier; ce sont les franges ou les barbes d'une forte d'herbe grosse & haute qu'on trouve dans les étangs & autres endroits marécageux, & qu'on appelle *roseau*: elle n'est point propre à être employée quand elle est en fleur.

ROSÉE, f. f. (Physiq.) météore aqueux que l'on peut distinguer en trois espèces, savoir la *rosée* qui s'élève de la terre dans l'air, la *rosée* qui retombe de l'air, & enfin la *rosée* que l'on apperçoit sous la forme de gouttes sur les feuilles des arbres & des plantes. Parcourons ces trois espèces. 1°. La *rosée* s'élève de la terre par l'action du soleil, pendant les mois de l'été; le soleil ne produit pas ces effets du premier coup, mais insensiblement, car aussitôt qu'il paroît au-dessus de l'horison, il commence à échauffer la terre & y darde ses rayons, & sa chaleur continue de s'introduire plus profondément, jusqu'à une ou deux heures après son coucher; c'est alors que la chaleur commence à s'arrêter, & qu'elle commence à remonter insensiblement.

On peut rassembler la *rosée*, en mettant le soir sur la terre, ou un peu au-dessus, des plaques de métal non polies, ou de grands disques de verre. Si, après qu'il a fait un jour fort chaud, on place ces plaques dans un endroit qui ait été bien éclairé du soleil, la vapeur qui s'élève de la terre se portera contre la surface inférieure & s'y attachera, & si on les pose un peu obliquement sur la terre, la *rosée* s'écoulera vers le bout inférieur, laissant après elle les traces qui marquent la route qu'elle a prise; si au-contraire on place les plaques dans un endroit qui n'ait pas été éclairé du soleil, ou qui ne l'ait été que fort peu, il

ne s'y amassera qu'une petite quantité de *rosée*.

Lorsqu'on est à la campagne, & qu'après un jour chaud, on vient à avoir une soirée froide, on voit sortir des canaux & des fossés la vapeur de l'eau, qui s'élève en manière de fumée; cette vapeur ne se trouve pas plutôt à la hauteur d'un pié ou de deux, au-dessus de l'endroit d'où elle part, qu'elle se répand également de tous côtés; alors la campagne paroît bientôt couverte d'une *rosée* qui s'élève insensiblement; elle humecte tous les corps sur lesquels elle tombe, & mouille les habits de ceux qui s'y promènent.

La *rosée* qui s'élève ne fauroit être la même dans les différentes contrées de la terre. En effet la *rosée* se trouvera presque toute composée d'eau dans les pays aqueux, proche des lacs & des rivières, ou dans le voisinage de la mer; mais si la terre est grasse, sulphureuse, pleine de bois, d'animaux, de poisons, de champs ensemencés, la *rosée* sera alors composée de diverses sortes d'huiles, de sels volatils, & d'esprits subtils des plantes; si le terrain contient beaucoup de minéraux, la *rosée* sera aussi composée de semblables parties, comme l'observe M. Boërhaave dans sa *chimie*. Il s'élève aussi beaucoup de *rosée* dans les pays humides & aqueux, & moins dans les lieux secs & arides, qui sont éloignés de la mer, des rivières ou des lacs; ajoutons que la *rosée* ne monte pas toujours à la même hauteur; la plus grande partie s'arrête fort bas, une autre partie s'élève dans l'atmosphère, jusqu'à une hauteur moyenne, & la moindre partie à une grande hauteur.

La *rosée* s'étant élevée jusqu'à une certaine hauteur, flotte lentement dans l'air; tantôt elle monte, tantôt elle descend, entourant tous les corps qu'elle trouve à sa rencontre, & quelquefois elle retombe de l'air pour humecter la terre. Les philosophes ne s'accordent pas là-dessus, mais M. Muschenbroeck a fait diverses expériences à cet égard, qui ne permettent pas de douter de la chute de la *rosée*; on peut les lire dans son *essai de physique*, §. 1535. Il a fait presque toutes ces expériences sur l'observatoire de Leyde, au haut duquel on trouve une large plateforme; où il a disposé en tout sens des morceaux d'étoffe, des tonnes, vases, cloches, &c. qui ont tous reçu de la *rosée* de l'air.

La *rosée* ne tombe pas indifféremment sur toutes sortes de corps; cette assertion paroît singulière, & l'habile physicien que nous venons de citer, a remarqué que les différentes couleurs attirent la *rosée* avec une force inégale; l'inégalité de leur force attractive dépend de la structure & de la grandeur des corps colorés.

Il ne tombe point de *rosée* lorsqu'il fait un gros vent, parce que tout ce qui monte de la terre, est d'abord emporté par le vent, & que tout ce qui s'est élevé dans l'air pendant le jour, est aussi arrêté & emporté par le vent. Voici quelques observations de M. Muschenbroeck sur ce sujet. « Quels sont les » vents avec lesquels la *rosée* tombe, ou quels sont » les vents qui précèdent pendant le jour, la chute » de la *rosée* du soir? J'ai souvent été surpris de voir » tomber de la *rosée* avec un vent de nord, parce » que ce vent étant froid dans ce pays, condense la » terre, & en ferme les ouvertures; elle ne tombe » cependant pas si souvent, lorsque ce vent souffle, » que lorsqu'il regne d'autres vents chauds, de sorte » qu'on ne ramasse jamais tant de *rosée*, que lorsque » le vent est sud, sud-ouest, & sud-est; c'est ce » qu'on remarquoit aussi autrefois en Grèce; car » nous apprenons d'Aristote, qu'il y tomboit de la » *rosée* avec un vent de sud-est; il n'est pas difficile » de rendre raison de ce phénomène; le vent est » chaud, il ouvre la terre, il chauffe les vapeurs » qui s'élèvent alors en grande quantité, & peuvent

» par conséquent retomber avec abondance, &c. » *Loc. cit.* §. 1538.

Il tombe beaucoup de *rosée* dans le mois de Mai, parce que le soleil met alors en mouvement une grande quantité de sucs de la terre, & fait monter beaucoup de vapeurs. La *rosée* de Mai est plus acqueuse que celle de l'été, parce que la grande chaleur volatilise non-seulement l'eau, mais aussi les huiles & les sels.

Aristote, Plin, & d'autres, ont cru que la *rosée* tomboit la nuit, parce que les étoiles & la lune pressoient en bas; & c'est pour cela que les philosophes qui sont venus ensuite, ont ajouté que la *rosée* tomboit en très-grande abondance, lorsque la lune étoit pleine, & qu'elle luisoit toute la nuit. Ils ont appelé la lune, *la mère de la rosée*, (*Virg. géorg. l. III.*) & la *rosée*, *la fille de l'air & de la lune*. (*Plut. symp. 3.*) Cependant on ramasse tout autant de *rosée*, & avec la même facilité, dans les nuits où la lune ne luit pas, qu'à la clarté de cet astre; & quelle vertu pourroient avoir les rayons de lumière qui en partent, puisque si on les reçoit sur le plus grand miroir ardent, & qu'en les rassemblant dans le foyer, on les y condense cinq cens fois davantage, ils ne produisent pas le moindre effet sur le thermomètre le plus mobile. Voyez CHALEUR, LUNE, &c.

On peut distinguer la *rosée* d'avec la pluie; 1°. parce que la pluie est une eau blanche & claire, au lieu que la *rosée* est jaune & trouble; 2°. en ce que l'eau de pluie pure distillée, n'a ni odeur ni goût, au lieu que la *rosée* distillée a l'un & l'autre.

La troisième espèce de *rosée* dont nous avons à parler, porte ce nom abusivement; il s'agit de ces gouttes acqueuses que l'on voit à la pointe du jour sur les feuilles des plantes & des arbres, après une nuit sèche. On a cru que cette liqueur tomboit de l'air, sur les plantes & sur l'herbe, où elle se trouve en si grande quantité, qu'on ne sauroit traverser le matin une prairie, sans avoir les piés tout mouillés. On se trompe fort à cet égard, car la *rosée* des plantes est proprement leur sueur, & par conséquent une humeur qui leur appartient, & qui sort de leurs vaisseaux excrétoires.

Tantôt on voit ces gouttes rassemblées proche la tige où commence la feuille, comme dans les choux & les pavots; d'autres fois elles se tiennent sur le contour des feuilles & sur toutes les éminences, comme cela se remarque, sur-tout dans le cresson d'Inde; quelquefois on les voit au milieu de la feuille proche de la côte; elles se trouvent aussi assez souvent sur le sommet de la feuille, comme dans l'herbe des prés, &c. L'origine de cette *rosée* peut s'expliquer ainsi, selon M. Muschenbroeck. Lorsque le soleil chauffe la terre pendant le jour, & qu'il met en mouvement l'humidité qui s'y trouve, elle s'élève & s'insinue dans les racines des plantes contre lesquelles elle est portée; après que cette humidité s'est une fois introduite dans la racine, elle continue de monter plus haut, passant par la tige dans les feuilles, d'où elle est conduite par les vaisseaux excrétoires, sur la surface où elle se rassemble en grande quantité, tandis que le reste demeure dans la plante; mais cette humidité se dessèche d'abord pendant le jour par la chaleur de l'air, de sorte qu'on n'en voit point du tout pendant le jour sur les feuilles, & comme il ne retourne alors que peu de liqueur dans la tige & vers la racine, toutes les plantes paroissent se faner en quelque sorte vers le milieu du jour; les liqueurs qui ont été chauffées continuent de se mouvoir dans la terre pendant la nuit, elles viennent se rendre de même que pendant le jour contre les racines des plantes, elles y entrent tout comme auparavant, & s'élèvent ensuite en haut; mais les plantes se trouvent alors toutes entourées d'un air plus froid, lequel

lequel desseche moins les humeurs, ainsi les suc qui s'écoulent des vaisseaux excrétoires, & qui ne se dessechent pas après en être sortis, se rassemblent insensiblement, & prennent la forme de gouttes, qui sont le matin dans toute leur grosseur, à moins qu'elles ne soient dissipées par le vent, ou dessechées par la chaleur du soleil levant.

Comme ce sentiment est nouveau, le même physicien, que nous avons cité dans tout cet article, s'est attaché à le prouver par diverses expériences très-exactes, qu'il rapporte §. 1533. de son *essai de physique*.

La *rosée* est saine ou nuisible aux animaux & aux plantes, selon qu'elle est composée de parties rondes ou tranchantes, douces ou âcres, salines ou acides, spiritueuses ou oléagineuses, corrosives ou terrestres; c'est pour cela que les médecins attribuent à la *rosée* diverses maladies. Vossius, d'après Thomas Cantipratensis, dans son livre sur les abeilles, avertit les bergers de ne pas mener paître leurs troupeaux de grand matin dans les champs qui se trouvent couverts de *rosée*, parce que la *rosée*, qui est extrêmement subtile, s'insinue dans les viscères, qu'elle met le ventre en mouvement par sa chaleur, & qu'elle le purge avec tant de violence, que mort s'ensuit quelquefois. L'avis de Pline, liv. XVIII. c. xxix. ne paroît pas bien fondé; il veut que pour empêcher la *rosée* d'être nuisible aux terres ensemencées, on mette le feu au bois, à la paille & aux herbes de la campagne ou des vignes, parce que cette fumée préviendra tout le mal qui pourroit arriver; mais cette fumée ne sauroit produire aucun bon effet, si ce n'est dans les endroits où il y a des vapeurs & des exhalaisons acides, qui se trouvent alors tempérées par ce qu'il y a d'alkali dans la fumée. On dit que la *rosée* oléagineuse est fort mal-saine, sur-tout pour les bestiaux, & l'on a observé que l'année est fort stérile, lorsqu'il tombe beaucoup de cette *rosée*. On prétend que dans une certaine année, les noyers en moururent en Dauphiné, & que les feuilles des autres plantes en étoient comme brûlées, de même que le blé & la vigne; mais on doit moins attribuer cette malignité à la *rosée*, qu'à la trop grande chaleur du soleil. Cet article est de M. Formey, qui l'a tiré des *Essais de physique* de M. Muschenbrock, déjà cité plusieurs fois dans cet article.

ROSÉE, (*Chimie & Médecine*.) Les Chimistes ont long-tems supposé & cherché dans la *rosée* des principes merveilleux, des émanations précieuses de tous les regnes de la nature, & de la panspermie de l'atmosphère (*voyez PANSpermie*), qu'ils ont crues éminemment propres à ouvrir certains corps, à les altérer diversément, à les imprégner, à les enrichir de qualités nouvelles, &c. C'est dans ces vues que les Chimistes l'ont recueillie avec soin, & quelquefois même avec des circonstances mystérieuses; qu'ils l'ont digérée, distillée, fermentée, &c. & qu'ils l'ont ensuite employée à diverses extractions, teintures, &c. qu'ils ont exposé divers corps à son influence, &c. C'est de-là qu'est venue à la chimie pharmaceutique la méthode de préparer le safran de Mars à la *rosée*, & même à la *rosée* de Mai, sottise exigée encore avec cette dernière circonstance chez beaucoup de pharmacologistes modernes.

L'action de la *rosée* bien évaluée dans ces diverses opérations & dans ses usages pour quelques arts, comme pour le blanchissage de la toile & celui de la cire, a prouvé évidemment aux chimistes modernes que la *rosée* n'opéroit dans tous ces cas que comme eau; & que toutes les différences qu'on pouvoit observer entre les effets de l'eau commune & ceux de la *rosée*, s'expliquoient très-bien par la diverse forme d'application, savoir en ce que l'eau commune s'employoit ordinairement sous la forme de masse ou de volume considérable, long-tems subsis-

Tome XIV.

tant sur les corps auxquels on l'appliquoit, & que la *rosée* ne s'appliquoit à ces corps que sous la forme de gouttes, de molécules disgrégées, ou tout au plus de couche très-légère, & qui se dissipoit facilement, & donnoit lieu par-là à de fréquentes altérations de madéfaction & de dessiccation.

La *rosée* & le serein qui en est une espèce qu'on a caractérisée par des différences imaginaires (*voyez Serein*), considérés comme chose non-naturelle, c'est-à-dire comme objet externe, exerçant une influence sur le corps animal, n'agissent encore que comme eau ou comme humidité, tout au plus comme humidité froide.

La *rosée* doit être comptée parmi les objets extérieurs dont les effets sont le plus nuisibles aux corps foibles & non accoutumés à son action. Ceux qui sont sujets aux rhumes, à la toux, aux maladies de poitrine, aux ophtalmies, aux douleurs des membres, & aux coliques, doivent sur-tout éviter très-soigneusement de s'y exposer. (b)

ROSÉE, (*Critique sacrée*.) *ros*; ce mot outre le sens propre, se prend dans l'Écriture pour la manne; le matin il tomba une *rosée*, *ros*, tout-autour du camp, Exod. xvj. 13. c'étoit la manne même qu'on recueillit aux environs du camp. *Voyez MANNE*.

Comme la Palestine étoit un pays fort chaud, & que la *rosée* y étoit abondante, ce mot désigne aussi quelquefois l'abondance, la quantité de quelque chose; de-là cette comparaison; telle que la nue de la *rosée*, tel est le jour d'une abondante moisson, Isaïe xvij. 4. Et ailleurs, nous l'accablerons par notre nombre, comme quand la *rosée* tombe sur la terre. II. Rois, xvij. 12. (D. J.)

ROSÉE, les *maréchaux ferrans* appellent ainsi le sang qui commence à paroître à la folle lorsqu'on la pare pour desolier le cheval. *Voyez PARER & DESOLER*.

ROSÉE DU SOLEIL, (*Botan.*) Tournefort a établi dans ce genre de plante dix-sept espèces, dont il nomme la principale, *ros solis folio oblongo*, en anglois, *the common round-leav'd sundew*.

Sa racine est fibreuse & déliée comme des cheveux. Elle pousse plusieurs queues longues, menues, & velues en-dessus, auxquelles sont attachées de petites feuilles presque rondes, concaves en manière de cure-oreille, d'un verd pâle, garnies d'une frange de poils rougeâtres fistuleux, d'où transudent quelques gouttelettes de liqueur dans les cavités des feuilles; de-sorte que ces feuilles & leurs poils sont toujours mouillés d'une espèce de *rosée*.

Il s'élève d'entre ces feuilles deux ou trois tiges presque à la hauteur d'un demi-pié, grêles, rondes, rougeâtres, tendres, dénuées de feuilles; elles portent à leur sommet de petites fleurs à plusieurs pétales, disposées en rose, blanchâtres, panchées du même côté, soutenues par des calices formés en cornet, dentelés, & attachés à des pédicules forts courts. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succede des petits fruits qui ont à-peu-près la grosseur & la figure d'un grain de blé, & qui contiennent plusieurs semences oblongues ou rondellettes.

Cette plante fleurit en Juin & Juillet, & vient en des lieux déserts & sablonneux, rudes, humides, & le plus souvent entre les mousses; elle est visqueuse au tact, de-sorte qu'en la touchant sa liqueur gluante se tire comme en petits filamens soyeux & blanchâtres, qui prennent dans le moment une certaine consistance.

Cette plante est estimée pectorale, adoucissante, & bonne dans la toux sèche invétérée. (D. J.)

ROSELAIN ou ROSCLYN, (*Géog. mod.*) lieu de la Phénicie, aux environs de Tyr, à 24 milles de Sidon; il est remarquable par des citernes, que l'on nomme les *citernes de Salomon*, mais qui n'ont été

A a a

bâties que depuis le tems d'Alexandre, puis que l'aqueduc qui transporte les eaux de ces citernes à Tyr (qui en est environ à 2 milles), traverse la langue de terre par laquelle Alexandre joignit cette ville au continent, lorsqu'il en fit le siège. Il n'y a aujourd'hui presque aucune de ces citernes qui soit entière. (D. J.)

ROSENBERG, (*Géogr. mod.*) il y a trois petites villes d'Allemagne de ce nom; l'une est dans l'évêché de Magdebourg, sur la Sala, près de son confluent avec l'Elbe. La seconde est dans la Bohême, sur les confins de l'Autriche. La troisième est en Silésie, dans la principauté d'Oppelen, sur les frontières de Pologne. (D. J.)

ROSENFELD, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Suabe, au duché de Wurtemberg, sur la rivière de Tayah, entre Sulz & Balingen. Elle fut entourée de murailles en 1274; ses habitans sont luthériens. Long. 26. 22. lat. 48. 12. (D. J.)

ROSENTHAL, (*Géogr. mod.*) il y a deux petites villes d'Allemagne de ce nom; l'une dans l'évêché de Hildesheim; & l'autre en Bohême, dans le cercle de Frachin. (D. J.)

ROSER, v. act. (*Teinture.*) c'est donner un œil cramoisi au rouge, & le rendre plus brun; c'est le contraire d'aviver.

ROSEREAUX, f. m. pl. (*Fourrure.*) fourrures qu'on tire de Moscovie par la voie d'Arcangel, ces peaux sont bonnes pour fourrer des bonnets.

ROSÈS, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne, dans la Catalogne, au Lampurdam, sur la Méditerranée, au fond d'un golfe de même nom, à 8 lieues au nord-est de Gironne. Elle est munie d'une bonne citadelle, qui est sur le bord de la mer près du port. Les vaisseaux mouillent au milieu de la baie par quinze ou dix-huit brasses d'eau, fond d'herbe vaseux.

Selon Silva, *Poblæ de Espana*, p. 250. la ville de Rosès doit sa fondation aux Rhodiens, qui sortis de leur île, passèrent en Espagne, 910 ans avant la naissance de Jesus-Christ, & y bâtirent cette ville, à laquelle ils donnerent le nom de *Rhodé*, en mémoire de leur patrie. Selon la vérité de l'histoire, Rosès n'étoit qu'une abbaye, lorsque Charles-Quint y fit bâtir une ville & une forteresse, à trente-cinq toises de la mer, en rase campagne. Cette ville a la mer Méditerranée à son midi, la plaine de Lampurdan à son couchant, les Pyrénées à son levant & à son septentrion. La forteresse qui la défend, est à cinq bastions, revêtus de pierre de taille.

Cette ville se glorifie d'avoir été la seule de Catalogne qui ait toujours été fidèle au roi Philippe V. Elle a été prise & reprise plusieurs fois dans le dernier siècle; enfin elle est restée à l'Espagne par le traité de Riswick, l'an 1697. Long. 20. 47. lat. 42. 11. (D. J.)

ROSETTE, f. f. (*Gram.*) nom qu'on a donné à plusieurs choses différentes, parce qu'étant rondes & relevées en bosse, elles avoient quelque conformité avec la rose. Voyez les articles suivans.

ROSETTE, terme de Bahutier, sorte de petits clous blancs, dont les Bahutiers se servent pour les embellissemens des coffres & bahuts. (D. J.)

ROSETTE, (*Ciselure.*) petits poinçons ou ciselets d'acier, à un bout desquels sont gravés en creux des roses ou autres fleurs, pour les frapper & en imprimer le relief sur les métaux où l'on fait des ciselures. Trévoux. (D. J.)

ROSETTE, (*Cordon. Bottier.*) est une plaque de cuivre quarrée ou ovale, qui sert à attacher l'épéron, & qui est placée sur le cou-de-pié du foulier de la botte.

ROSETTE ou CUIVRE DE ROSETTE, (*Métallurg.*) c'est ainsi qu'on nomme le cuivre, lorsqu'après avoir passé par les différentes opérations de la fonderie dont la dernière est le raffinage, il se trouve parfaite-

ment dégagé du fer, du soufre, de l'arsenic & des autres substances qui le rendoient impur. Avant d'être séparé de ces substances, on l'appelle *cuivre noir*; mais lorsqu'il est parfaitement pur, il a la couleur rouge qui lui est propre, & pour lors on le nomme *cuivre de rosette*. Ce cuivre a pour lors la ductilité convenable. Pour s'assurer si ce métal est dans cet état, un ouvrier plonge une verge de fer dans le cuivre parfaitement fondu au fourneau de raffinage; par ce moyen il s'attache une portion de cuivre à la verge, & après l'avoir retiré & laissé refroidir, il juge par la couleur & la flexibilité, si ce cuivre a été suffisamment purifié. Voyez l'article RAFFINAGE.

ROSETTE, (*Coutellerie.*) petites roses ou fleurons d'argent ou de cuivre, dont les Couteliers se servent pour monter leurs rasoirs, lancettes, & autres tels instrumens de Chirurgie & de Barberie. Ils font les *rosettes* de cuivre, & prennent chez les Orfèvres celles d'argent. (D. J.)

ROSETTE, (*terme de Couturiere.*) les Couturieres appellent *rosette* de petites coutures qu'elles font dans du linge qui est un peu troué, & qu'elles forment en maniere de petites roses. (D. J.)

ROSETTE dans les montres, (*Horlogerie.*) est un petit cadran numéroté, voyez les Planches de l'Horlogerie, au moyen duquel on fait avancer ou retarder par degrés le mouvement de la montre.

Pour bien comprendre comment cela se fait, il est bon de savoir sur quel principe cette opération est fondée, & comment elle s'exécute. Les vibrations du balancier étant réglées par celles du ressort spiral (voyez RESSORT SPIRAL), il est clair que si ce ressort devient plus fort, ou plus foible, ces vibrations seront accélérées ou retardées, effet qui fera encore le même, si le ressort devient plus court ou plus long. Ainsi, par exemple, pour faire avancer une montre, il ne faut que raccourcir son ressort spiral, & pour la faire retarder, que l'allonger. Mais, comme en l'allongeant ou le raccourcissant, on changeroit la position du balancier, ce qui mettroit la montre mal d'échappement, voyez ÉCHAPPEMENT, ce moyen ne peut pas être mis en usage; c'est pourquoi on a recours à un autre expédient qui produit précisément le même effet; voici ce que c'est. Supposant que *rr*, voyez les fig. soit le ressort spiral du balancier *B B*, & que ce ressort soit fixement attaché au piton *P* & en *v* à l'arbre du balancier, on ne peut, comme nous l'avons dit, allonger ou raccourcir ce ressort. Mais si l'on suppose qu'il passe dans une espèce de fourche *q*, vue ici en plan, dont les fourchons soient si près l'un de l'autre, qu'il ne s'en faille que d'une quantité imperceptible que le ressort les touche; il est évident que ses vibrations ne se feront plus du point ou piton *P*, mais de la fourche *q*; le ressort, en ouvrant ou en se fermant par le mouvement du balancier, se mouvant autour de ce point *q*. Regardant donc ce point comme un nouveau point fixe, les vibrations du balancier seront accélérées, puisque le ressort spiral sera accourci de toute la quantité *q p*. Si l'on supposoit donc ce point *q* mobile, & que tantôt il s'éloigne, ou il s'approche du point *P*, on aura par ce mouvement un moyen simple de faire avancer ou retarder la montre, puisqu'il ne fera question que de faire éloigner ou approcher du point *P* la fourche *q*; or c'est précisément ce que l'on fait, lorsque l'on tourne l'aiguille de la *rosette* à droite ou à gauche, comme on va le voir par l'explication des pièces qui servent à produire cet effet. Elles sont représentées en grand dans cette même figure, qui contient toutes les pièces que l'on voit sur la platine de dessus, lorsque l'on ouvre une montre, à cela près du coq qui est ôté; pour que l'on voie plus distinctement le balancier, le ressort spiral, &c. *RK* est la rosette coupée en *M*, pour que l'on voie

la roue de *rosette* *M* qui est dessous; *e* est l'aiguille qui tient à quarré sur cette roue; *cc* est la coulisse coupée aussi en *ce*, pour qu'on voie le rateau *aa* qui est dessous, & comment il engrené avec la roue de *rosette*. *q* que nous avons supposé une fourche, est la queue du rateau, & les deux petits points blancs sont, au lieu de fourchons, deux petites chevilles distantes entr'elles d'une quantité imperceptiblement plus grande que l'épaisseur du ressort spiral. Maintenant il est clair, que si l'on tourne l'aiguille de *R* vers *K*, on fera avancer la queue du rateau de *q* vers *r*; & qu'au contraire, si on la tourne de *K* vers *R*, on fera avancer cette queue de *r* vers *q*, ou de *q* vers *P*: d'où il est évident, par ce que nous avons dit plus haut, que par le premier mouvement on fera avancer la montre, & que par le second on la fera retarder. C'est pourquoi les Horlogers vous disent, que pour faire avancer votre montre, il faut tourner l'aiguille du côté où les chiffres vont en augmentant, & dans le sens contraire, quand on veut la faire retarder, parce que ces chiffres sont ordinairement disposés de façon qu'il en résulte cet effet. Dans les montres angloises, au lieu d'une aiguille, on fait tourner un petit cadran dont on apprécie le chemin par un petit index; mais c'est encore le même effet, ce cadran étant adapté comme l'aiguille sur la roue de *rosette*.

On pourroit faire ici une question, savoir, de combien de degrés ou divisions il faut tourner l'aiguille de la *rosette*, pour faire avancer ou retarder la montre d'un certain nombre de minutes en 24 heures. Mais cela dépendant 1°. du ressort spiral qui est tantôt plus court, tantôt plus long, 2°. des rapports qui sont entre l'aiguille de *rosette* & sa roue, cette roue, & le rateau, rapports qui ne sont presque jamais les mêmes, on voit qu'il est impossible de prescrire aucune règle à cet égard. En général une division est suffisante pour accélérer le mouvement de la montre d'une minute en 24 heures. Au reste pour peu qu'on soit attentif, on s'aperçoit bientôt du degré de sensibilité de sa montre. Il est bon de remarquer cependant que, lorsque l'aiguille est du côté des chiffres de haut nombre, il faut un peu moins la tourner que lorsqu'elle est de l'autre côté; le ressort spiral étant dans ce cas plus court, & par conséquent un même espace parcouru par la queue du rateau produisant plus d'effet. Voyez RESSORT SPIRAL, RATEAU, COULISSE, &c.

ROSETTE, (*Jardinage.*) ornement d'où sortent des nilles, des palmettes & des becs de corbin, quelquefois employé dans les parterres de broderie à la place d'un grand fleuron.

ROSETTE, en terme de marchand de modes, est un ruban plus ou moins large, formant une boucle à deux ou trois feuilles de chaque côté. Cet ornement se met au haut des bourses à cheveux. Voyez BOURSE. On fait de ces *rosettes* avec une double rose plus petite & placée au milieu, & sur le nœud de la première, on laisse pendre un petit bout de ruban, & ces *rosettes* prennent alors le nom de la *comette*.

ROSETTE, (*Peinture.*) sorte de craie rougeâtre approchant de la couleur amarante, qui n'est autre chose que du blanc de Rouen, à qui l'on a donné cette couleur par le moyen d'une teinture de bois de Brésil plusieurs fois répétée. La *rosette* est une espèce de fil de grain dont on se sert dans la peinture. Il y a une autre espèce de *rosette* semblable pour la composition à celle ci-dessus, mais dont la couleur est d'un plus beau rouge, qui sert à faire cette encre dont les Imprimeurs se servent pour marquer en rouge les titres des livres qu'ils impriment. On s'en sert aussi quelquefois pour peindre. *Dictionn. du Comm.* (D. J.)

ROSETTE, (*Serrur.*) ornement d'étoffe ciselés en

manière de rose, qui se met sous le bouton d'une rose. (D. J.)

ROSETTES, (*Tourneur.*) sont des disques de fer ou de cuivre figurés que l'on monte sur l'arbre du tour à figurer, par la moyen desquels on fait des figures qui leur sont semblables. Voyez TOUR & les Pl. & fig. du Tourneur.

ROSETTE, ou ROSSETE, (*Géogr. mod.*) ville d'Egypte, près des ruines de l'ancienne Canope, sur le bord du bras occidental du Nil, à une lieue de la mer, à 8 au levant d'Alexandrie, à 16 au-dessous de Frouah, & à 38 au nord-ouest du Caire, avec laquelle elle communique par un canal que deux châteaux défendent.

Cette ville doit avoir plus de six cens ans d'antiquités, puisque au tems du géographe Edrissi elle existoit déjà: elle est en partie bâtie sur une montagne de roche; qui commence au bord du Nil, & s'étend assez avant dans les terres vers l'occident.

Rosette est grande & commerçante; car on y transporte plusieurs marchandises qui viennent de la mer Rouge & de la haute Egypte; il est vrai cependant qu'il n'y a que les faïques & les caroufals des Grecs qui puissent monter jusqu'à *Rosette*; les navires ne le peuvent pas faute d'eau.

Il réside ordinairement dans cette ville un vice-consul de France, qui est logé dans une okelle: c'est un bâtiment fait en façon de cloître, avec une grande porte, & une basse-cour environnée de magasins; au-dessus il y a des galeries qui conduisent dans les chambres qu'on loue aux marchands. Long. 47. 28. Lat. 31. 15. (D. J.)

ROSETTIER, f. m. (*Coutellerie.*) outil dont se servent les Couteliers pour faire ces petites *rosettes* de cuivre, avec lesquelles ils montent plusieurs de leurs ouvrages. C'est une espèce de poinçon en forme d'emporte-pièce, qu'ils frappent sur un bloc de plomb, une feuille de lèton entre deux. Les Orfèvres se servent aussi du *rosettier* pour faire les *rosettes* d'argent. (D. J.)

ROSHASÇANA, f. m. (*Hist. des Juifs.*) mot qui se trouve souvent dans les livres des Juifs, & qui signifie le commencement de l'année. C'est pour eux un jour de fête. Leurs docteurs disputent dans le talmud sur le tems auquel le monde a commencé. Selon les uns c'a été au printemps dans le mois de *Mian*, qui répond à notre mois de Mars; d'autres veulent que ce soit en automne dans le mois de *Tisri*, qui est notre mois de Septembre; & c'est maintenant parmi eux l'opinion la plus reçue. Quoique l'année ecclésiastique commence chez eux au mois de *Mian*, conformément à ce qui est dit dans la loi, que ce mois sera pour eux le premier des mois; cependant l'année ordinaire ou civile commence par le mois *Tisri* ou Septembre; & c'est pendant les deux premiers jours de ce mois qu'on célèbre le *roshasçana* d'abord par une cessation générale de tout travail, ensuite par des prières, des aumônes, des confessions, & d'autres œuvres de pénitence.

Selon Leon de Modene, les Juifs tiennent par tradition, que pendant ces deux jours, Dieu juge de tout ce qui s'est passé l'année précédente, & règle les événemens de celle où l'on va entrer. C'est pourquoi ils emploient le premier de ces deux jours à expier le passé par des jeûnes, des austérités, des disciplines & d'autres mortifications; quelques-uns, sur-tout en Allemagne, portent l'habit avec lequel ils veulent être enterrés. On s'assemble à la synagogue, où l'on fait de longues prières, & sur-tout on lit à cinq personnes dans le Pentateuque, ce qui y est dit du sacrifice qu'on faisoit ce jour-là dans le temple; enfin on fait la bénédiction pour le prince, & on sonne trente fois du cor; selon qu'il est marqué dans les nom-

bres & dans le Lévitique pour intimider, dit-on, les pécheurs, & les porter au repentir en leur rappelant la mémoire du jugement de Dieu. Le reste du jour & le suivant se passent à entendre des sermons & à d'autres exercices de dévotion. Leon de Modene, *part. III. c. v.*

ROSHEIM, (*Géogr. mod.*) petite ville de France dans la basse Alsace sur le torrent de Mogol, à quatre lieues de Strasbourg, près de Molsheim, bâtie dans le douzième siècle; elle fut presque réduite en cendres en 1385. Elle a été libre & impériale. (*D. J.*)

ROSICLE, f. m. (*Minéralogie.*) espèce de minéral noir que l'on tire des mines du Chili & du Pérou. Son nom lui vient de ce qu'en le mouillant & le frottant contre du fer, il rougit. Ce minéral est très-riche, & l'argent qu'on en tire est le meilleur de toutes les mines de Lipes, du Potosi & des autres provinces de l'Amérique. Voyez ARGENT. Il paroît par la propriété de rougir le fer, qu'on attribue à cette mine, qu'elle contient du vitriol cuivreux dont le métal est précipité par le fer. Il ne faut point confondre cette mine avec la mine d'argent rouge, qui est une mine d'argent en cristaux rouges, semblables à des grenats ou à des rubis.

ROSIENNE, (*Géogr. mod.*) petite ville de Pologne au grand duché de Lithuanie, dans la Samogitie, à 22 lieues au sud de Mittau, sur une petite rivière qui se rend dans le Némén. *Long. 41. 56. latit. 55. 28.* (*D. J.*)

ROSIER, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *rosa*; genre de plante à fleur composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice est formé de plusieurs feuilles; & il devient dans la suite un fruit arrondi ou oblong, & charnu; il n'a qu'une capsule, & il renferme des semences le plus souvent anguleuses & velues. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

ROSIER, (*Jardinage.*) *rosa*; arbrisseau épineux qui se trouve en Europe plus qu'en nulle autre partie du monde. Il pousse plusieurs tiges du pié, qui sont de peu de durée, mais qui se renouvellent aisément. La hauteur commune des *rosiers* est de quatre à cinq piés: quelques espèces en prennent beaucoup moins, & d'autres un peu plus. Les racines de cet arbrisseau tracent beaucoup, & produisent des rejettons. Sa feuille est composée de cinq ou sept folioles qui sont ovales, dentelées, & attachées par paires à un filet commun qui est terminé par une seule foliole. Ses fleurs sont simples ou doubles, plus ou moins, & de différentes grandeurs & couleurs, selon les espèces. Elles viennent au bout des branches, & elles donnent un fruit oblong qui contient plusieurs semences.

Le *rosier* doit tenir une des premières places parmi les arbrisseaux fleurissants. C'est sans contredit l'un des plus beaux, des plus variés, & des plus agréables, tant par la quantité & la durée de ses fleurs, que par leur éclat & la douce odeur qu'elles exhalent. La *rose* embellit tous les lieux qu'elle habite; elle est la parure la plus brillante de la nature; c'est le plus riant objet de ses productions, & l'image la plus pure de la douceur, de la beauté & de la candeur.

Rien de plus simple & de plus facile que d'élever, de cultiver & de multiplier le *rosier*. Il se plaît dans tous les climats tempérés; il vient à toutes expositions, & il réussit dans tous les terrains. Cependant il vit peu dans les terres sèches & légères, & ses fleurs ont moins d'odeur dans celles qui sont grasses & humides. On évitera ces deux inconvénients en mettant le *rosier* dans un terrain de moyenne qualité.

On peut multiplier cet arbrisseau de toutes les façons possibles; de rejettons, de branches couchées, de boutures; par les graines, par la greffe & par les racines. La semence est le moyen le plus long & le plus incertain: pour l'ordinaire, on n'acquiert de cette façon que des espèces batardes ou dégénérées.

Toutes les autres méthodes ont un succès à-peu-près égal. Cet arbrisseau peut se transplanter en tout tems avec succès, & même pendant tout l'été, en supprimant tout le fanage, & en réduisant la tige à quatre pouces au-dessus de terre. Nulle autre culture que de le tailler souvent & sans ménagement. Plus on le taillera, plus il durera, plus il donnera de fleurs, & plus le tems de leur venue pourra varier. Les différens tems de la transplantation rempliront aussi ce dernier objet.

Tous les *rosiers* peuvent se greffer les uns sur les autres; mais il faut éviter de prendre pour sujets, ou plutôt on doit exclure des jardins la *rose à odeur de canelle*, celle à *fleur jaune simple*, celle à *feuille de pimprenelle*, & sur-tout la *rose sauvage de Virginie*. Elles envahissent le terrain par la quantité de rejettons qu'elles poussent sur leurs racines, qui s'étendent considérablement. Le mois de Juin est le tems le plus convenable pour greffer ces arbrisseaux en écusson.

On connoît près de quatre-vingt variétés du *rosier*, dont le tiers environ ne donne que des fleurs simples; cependant il y en a plusieurs qui ont assez d'agrément ou de singularité pour mériter qu'on les cultive. Tous les *rosiers* à fleurs doubles ont de la beauté. On peut considérer les roses sous quatre couleurs principales; les jaunes, les blanches, les incarnates & les rouges. Il y en a peu de jaunes, un peu plus de blanches, beaucoup davantage d'incarnates, & les rouges sont le plus grand nombre. Dans ces deux dernières couleurs, il y a une infinité de nuances depuis le couleur de chair le plus tendre, jusqu'à l'incarnat le plus vif, & du rouge pâle au pourpre foncé. Il regne encore une grande variété dans la stature des *rosiers*, dans l'odeur des fleurs, dans les saisons de leurs venues, dans leur grandeur. Il y a aussi des *rosiers* sans épines; d'autres sont toujours verts; dans quelques-uns les feuilles ont une odeur agréable; dans d'autres elles sontjoliment tachées. Il s'en trouve plusieurs dont les roses sont panachées, tiquetées ou mi-parties. On en voit de prolifères; d'autres à fruit épineux; d'autres qui fleurissent deux fois l'an; d'autres pendant presque toute l'année; d'autres enfin ne s'ouvrent qu'à demi. Nul arbrisseau ne rassemble des différences aussi singulières, aussi variées & aussi intéressantes. Le *rosier* seul peut former une collection nombreuse, où chaque jour de la belle saison donnera du nouveau & de l'agréable.

Le *rosier* étant donc de la plus grande ressource pour l'embellissement des jardins, on peut en faire plusieurs usages. On le met en buisson dans les plates-bandes; on le mêle avec d'autres arbrisseaux fleurissants dans les bosquets; on en garnit des quarrés entiers, où on les retient à trois piés de hauteur; mais si l'on veut tirer grand parti de cet arbrisseau, c'est de l'entremêler de jasmin & de chevre-feuilles pour en former des bordures longues & épaisses, que l'on taille en ados, & que l'on retient à deux ou trois piés de hauteur. Les bordures peuvent se mettre, & réussissent fort bien sous des grands arbres taillés en hautes palissades sur tiges, où elles donneront des fleurs pendant toute la belle saison.

La Médecine tire des services du *rosier*. Il y a des roses astringentes, & d'autres purgatives. On en tire un miel, une huile, & un suc électuaire: on en fait des sirops, des conferves, & jusqu'à du vinaigre; les roses pâles & odorantes sont les plus propres à donner l'eau-rose. On fait aussi quelque usage des fruits du *rosier*, & d'une sorte d'éponge qui vient sur cet arbrisseau, & qui a des propriétés.

Les variétés du *rosier* sont si nombreuses, que la nature de cet ouvrage ne permet pas d'entrer ici dans une description détaillée de toutes les espèces. Je n'en

rapporterai qu'une seule, qui est en quelque façon nouvelle & fort à la mode.

Le rosier de Bourgogne, ou le rosier à pompons. Ce petit arbrisseau ne s'élève qu'à un pié, ou un pié & demi. Il pousse du pié quantité de tiges, qui sont fortes & ont du soutien. Ses feuilles sont petites, étroites, d'une verdure terne & pâle. Ses fleurs d'environ trois quarts de ponce de diamètre, sont dans leur milieu de l'incarnat le plus vif, qui se dégrade insensiblement vers les bords qui sont d'une couleur de chair pâle. L'arbrisseau en produit une grande quantité dès le commencement de Mai; elles sont d'une odeur excellente, & de la plus brillante apparence. Ce *rosier* est extrêmement propre à former de petites bordures, parce qu'il ne s'étend pas beaucoup. Il se couvre de tant de fleurs, qu'il s'épuise & périt en peu d'années, sur-tout lorsqu'on le tient en pot. On peut y remédier par sa taille en rabattant toutes les branches à moitié, & en l'arrosant fréquemment durant l'été. L'art & la culture n'ont eu aucune part à la découverte de ce *rosier*. C'est un jardinier de Dijon qui l'a trouvé en 1735, en cherchant des buis sur les montagnes voisines dans le tems qu'il étoit en fleurs.

ROSIERES, ou **ROSIERES-AUX-SALINES**, (*Géog. mod.*) ville de Lorraine dans le bailliage de Nancy, sur la Meurte, à deux lieues de Nancy, & à quatre lieues au sud-ouest de Lunéville. Ses salines sont d'un bon produit. *Long.* 24. 3. *lat.* 48. 30. (*D. J.*)

ROSITO, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourgade d'Italie, au royaume de Naples, dans la Calabre citérieure, sur l'Acalandro, aux confins de la Basilicate, environ à trois milles du golfe de Venise. (*D. J.*)

ROSKOLNIKI, SECTE DES, (*Relig. chrétien.*) secte qui s'est établie de bonne heure en Russie, mais qui y regne paisiblement, & qui n'a point produit de tumulte. Voici ce qu'en dit l'auteur moderne de l'histoire de Russie.

La secte des *Roskolniki*, composée aujourd'hui d'environ 2000 mâles, est la plus ancienne des sectes qu'on connoisse en Russie. Elle s'établit dès le douzième siècle, par des zélés qui avoient quelque connoissance du nouveau Testament; ils eurent, & ont encore, la prétention de tous les sectaires, celle de les suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, confère le baptême, assurant avec J. C. qu'il n'y a ni premier, ni dernier parmi les fideles; & sur-tout qu'un fidele peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois; il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts.

Nulle société d'ailleurs, n'est ni plus réglée, ni plus sévère dans ses mœurs. Ils vivent comme les quakers; mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs assemblées: c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les Payens accuserent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargerent les gnostiques, dont les Catholiques ont chargé les Protestans.

On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, & de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secrètes, sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés; ils se sont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, & se sont jetés dans les flammes. Le czar Pierre I. a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix. (*D. J.*)

ROSMARE, voyez **LAMANTIN**.

ROSMARINI, (*Géog. mod.*) rivière de Sicile dans le val Démona. Elle a sa source dans les montagnes Stori, & se jette dans la mer près de l'embouchure du

petit fleuve San-Fradello. Cette rivière est le Chydas des anciens. (*D. J.*)

ROSNY, (*Géog. mod.*) bourgade de France dans la Normandie, sur la Seine, entre les villes de Mantel & de Vernon, avec titre de marquisat & un château.

C'est dans ce château que naquit en 1559, Maximilien de Béthune duc de Sully, l'un des plus grands hommes que la France ait produit, & qui mourut en son château de Villebon en 1641, à 82 ans, après avoir été toujours inséparablement attaché à sa religion & à Henri IV.

Il avoit vu, dit M. de Voltaire, Henri II. & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, sur-intendant des finances, duc & pair, & maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal, comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il étoit très-brave homme de guerre, & encore meilleur ministre; incapable de tromper le roi, & d'être trompé par les financiers. Il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvoient en lui une rigueur conforme au tems & aux besoins d'Henri IV. Ils l'appelloient le *négatif*, & disoient que le mot de *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne pouvoit plaire qu'à son maître, & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de sa disgrâce. Il composa dans la solitude de Sully, des *mémoires* dans lesquels regne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus. On y trouve quelques vers de sa façon. Voici ceux qu'il fit en se retirant de la cour, sous la régence de Marie de Médicis.

*Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi;
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi;
Adieu munitions; adieu grands équipages;
Adieu tant de rachats; adieu tant de menages;
Adieu faveurs, grandeurs; adieu ce tems qui court;
Adieu les amitiés, & les amis de cour, &c.*

Il ne voulut jamais changer de religion, & comme le cardinal du Perron l'exhortoit à quitter le Calvinisme, il lui répondit: « Je me ferai Catholique » quand vous aurez supprimé l'Evangile; car il est si contraire à l'Eglise romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même esprit ».

Le pape lui écrivant un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère, finissoit la lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjuroit le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton. Il l'assura qu'il prioit Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté: cette lettre est dans ses *mémoires*. *Préf. de la Henr. édit. de 1723.*

Il se signala dans les armes jusqu'à l'âge de 40 ans; il se trouva à la bataille de Coutras, au combat d'Arques, à la bataille d'Ivry, aux sièges de Paris, de Noyon, de Rouen, de Laon, & à toutes les occasions périlleuses. Dans sa place de sur-intendant des finances, il rétablit si bien celles de l'état, qu'il paya deux cent millions de dettes en dix ans, & qu'il remit de grandes sommes dans les trésors de son maître.

Il l'aimoit avec un zèle & un attachement inexprimable. Un soir Henri IV. lui fit quelques reproches vifs, & mal-à-propos. Ce bon prince y songea pendant la nuit, & le lendemain de grand matin, il courut à l'arsenal chez Sully pour réparer sa faute. « Mon ami, lui dit-il en l'abordant, j'ai eu tort hier » avec vous, je viens vous prier de me le pardonner. » Sire, répondit Sully, vous voulez que je meu-

» re à votre service, de joie & de reconnoissance ». Voilà le portrait d'Henri IV. & de Sully.

A la mort funeste de ce grand monarque, arrivée en 1610, le duc de Sully se vit contraint de se rendre dans une de ses terres, & d'y mener une vie privée. Quelques années après, le roi Louis XIII. le fit revenir à la cour, pour lui demander son avis sur des affaires importantes. Il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans, qui gouvernoient Louis XIII. voulurent selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparoissoit dans une jeune cour, avec des habits & des airs de modes passés depuis long-tems. Le duc de Sully qui s'en aperçut, dit au roi : « Sire, quand le roi votre pere, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne commençons à parler d'affaires, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour ».

M. l'abbé de l'Ecluse a rédigé dans un nouvel ordre les *Œconomies royales* de Sully. C'est un très-bon ouvrage, mais qui n'a point fait tomber le mérite de l'original au jugement des curieux. Il n'a pu insérer dans son abrégé, quantité de choses instructives sur les affaires d'état; & en même tems il a passé sous silence quelques anecdotes singulieres. Telle est, par exemple, celle qu'on lit dans les *Œconomies*, p. 219. « Je me souviendrai toujours, dit M. de Sully, de l'attitude & de l'attirail bisarre où je trouvai ce prince (Henri III.), dans son cabinet, en 1586. Il avoit l'épée au côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens, pendu à son cou par un large ruban; & il se tenoit si immobile, qu'en nous adressant la parole, il ne remua ni tête, ni piés, ni mains ». (*Le chevalier de Jaucourt.*)

ROSOIR, f. m. (*Luth.*) outil dont les Fauteurs de clavecins se servent pour percer dans les tables des clavecins & des épinettes, les trous où on met la rose. Cet instrument représenté *fig. 12. Pl. XVII. de Lutherie*, se rapporte au compas à verge. Il est composé de deux pieces de bois *DE*, égales, qu'on peut appeller *boîtes*. Au milieu de la boîte *D*, est fixée une tige quarrée de bois *FC*, qui y est chevillée & collée. Cette tige traverse l'autre boîte *E*, dans laquelle elle peut couler. On fixe cette boîte à l'endroit de la tige *FC*, que l'on desserre par le moyen d'une clé, ou d'une visse qui traverse cette même boîte, & qui serre contre la tige *FC*. A un des côtés de la boîte *D*, est une pointe conique *A*, & vis-à-vis à la boîte *E*, est une autre pointe *B*, laquelle est tranchante.

Pour percer une rose avec cet outil, il faut mettre la pointe *A* au centre de la rose, & avec la pointe tranchante *B* (qui doit être éloignée de la pointe *A* du demi-diametre de la rose), tracer un cercle, dans le trait duquel on repassera la pointe *B* autant de fois qu'il sera nécessaire pour détacher entièrement la piece enfermée dans la circonférence du cercle que la pointe tranchante a tracé. On remplit ensuite le trou avec une découpure, ou grille de carton peint, artistement travaillée, qui est ce qu'on appelle proprement *rose*. Voyez *CLAVECIN*.

ROSPERDEN, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg de France, dans la Bretagne, au diocèse & à l'orient de Kimper. (*D. J.*)

ROSPO, voyez *GLORIEUSE*.

ROSS, (*Géog. mod.*) province de l'Ecosse septentrionale, & la plus grande de toutes, car elle s'étend d'une mer à l'autre. Elle est remplie de lacs, de montagnes & de bois; aussi le bétail & les bêtes fauves y abondent. Elle fut annexée à la couronne sous le règne de Jacques III.

Lesley (Jean), célèbre écrivain écossais, d'une ancienne famille, naquit à *Ross* en 1527, & devint

évêque de sa patrie. Dans les disputes de religion, il prit le parti des catholiques romains; mais cela ne l'empêcha pas de cultiver les sciences.

Il a publié une histoire latine, *de origine, moribus & rebus gestis Scotorum, à primordio gentis ad annum 1562; simul & regionum ac insularum Scotiae descriptio, Romæ 1578, in-fol.* Il y a du bon dans cet ouvrage; mais l'auteur auroit dû y développer plus de jugement dans la description des provinces, & s'être abstenu d'y mêler des contes de vieilles, & des histoires romanesques de miracles; cependant il y détaille plusieurs choses peu connues sur les mœurs, les lois & le gouvernement d'Ecosse. En parlant des oiseaux rares du pays, il fait d'assez bonnes observations sur le faucon, le coq de bruyeres & autres, & sur les baleines, les harengs & le saumon parmi les poissons. Tout l'ouvrage est écrit en homme de qualité; il le finit par la réflexion suivante, qui est d'un galant homme. « Certaines choses, dit-il, sont si remplies de perfidie, que quoiqu'elles méritassent d'être connues de tout le monde, elles sont néanmoins indignes que je prête ma plume à les écrire, estimant devoir dérober à la connoissance des étrangers, des actions que j'ai souvent tâché au péril de ma vie, d'empêcher mes compatriotes de commettre ».

Il fit plusieurs écrits à la gloire & à la défense de sa bonne maîtresse, Marie Stuart. Il est l'auteur d'un traité qui parut à Liege, en 1571 *in-8°*. dans lequel on prouve que le gouvernement des femmes est conforme aux lois divines & humaines. (*D. J.*)

ROSSA ou LA ROSA, (*Géog. mod.*) ville d'Asie dans l'Anatolie, sur le golfe de Macri. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne *Caunus*, ville de Carie, dans la Doride, & célèbre pour avoir été la patrie de Protogène. (*D. J.*)

ROSSAL, (*Géog. mod.*) bourg à marché de la province de Lancastre.

Allen ou Allyn (Guillaume), qui devint cardinal, naquit ici dans le *xvj.* siècle. Il fut fait, en 1558, chanoine d'Yorck, & quand la reine Elisabeth monta sur le trône, il quitta sa patrie & se retira dans les Pays-bas. Quelque tems après il revint en Angleterre, où il demeura trois ans, pendant lesquels il s'érigea en convertisseur, & écrivit des ouvrages en faveur de la religion romaine. Son zèle extraordinaire pour l'avancement des intérêts de sa religion, l'engagea de se rendre à Rome où le pape Sixte V. le nomma cardinal prêtre, en 1587, & deux ans après archevêque de Malines sans résidence. Il mourut à Rome en 1594, âgé de 63 ans.

On l'a dépeint différemment dans les différens partis: mais on convient en général, qu'il étoit savant, d'un esprit actif & courageux, affable & insinuant dans ses manières. Il est auteur de plusieurs ouvrages, tant en latin qu'en anglois; & quelques-uns d'eux méritent dans le tems qu'on y répondit. (*D. J.*)

ROSSANE, f. f. (*Botan.*) nom vulgaire qu'on donne à toutes les pêches & payies qui sont de couleur jaune; il y en a de différentes grosseurs, de tardives & de hâtives, dont les unes gardent le noyau, & dont les autres le quittent. Voyez *PÊCHER*. (*D. J.*)

ROSSANO, (*Géog. mod.*) en latin *Ruscianum* ou *Roscianum*; ville d'Italie au royaume de Naples, dans la Calabre citérieure, à 2 ou 3 milles du golfe de Venise, au bord d'une petite riviere qui se jette dans le Célano, à 10 lieues au nord-est de Cozenza. Cette ville dans le *viii.* siècle, étoit un évêché sous Reggio: on y transféra ensuite l'évêché de Thurium; & enfin on l'érigea en archevêché vers l'an 1193. *Long.* 34. 26. *lat.* 39. 44.

Cette ville a été la patrie de l'antipape Jean XVII. nommé auparavant *Philagathe*, auquel l'empereur

Othon III. fit couper les mains & les oreilles, & arracher les yeux en 998. C'étoit une barbarie bien odieuse, vis-à-vis d'un évêque qui étoit homme de mérite, savant, & que Crescentius qui tenoit Rome sous sa dépendance avoit fait élire pape, pour l'opposer à Grégoire V. (D. J.)

ROSSE ou ROSS, (Géog. mod.) nom de deux petites villes de la grande-Bretagne; l'une est dans le comté d'Hereford, sur la Wye. Elle a droit de marché, & est connue par ses forges. L'autre est en Irlande, dans la province de Momonie, au comté de Cork, sur le bord de la mer; mais depuis que son évêché a été réuni à celui de Cork, cette place a dégénéré en simple village. (D. J.)

ROSSE, f. f. (Maréchal.) méchant cheval, usé de vieillesse ou de maladie, & qui n'est sensible ni à l'éperon, ni à la gaulle.

ROSSELAER, prononcez ROSSELAER, (Géog. mod.) petite ville des Pays-bas, dans la Flandre autrichienne, sur le chemin d'Ypres à Bruges, à quatre lieues de la première. Elle est gouvernée par un bailli, un bourgmestre, un pensionnaire, un trésorier, & des échevins. Il s'y faisoit autrefois un grand commerce de toiles, mais ce n'est plus de même depuis les guerres du dernier siècle, & le nombre de ses habitans diminue tous les jours. Longit. 20. 31. lat. 50. 53. (D. J.)

ROSSENA, (Géog. mod.) petite ville d'Italie, dans le comté de même nom, dont elle est le chef-lieu; ce comté est enclavé dans le Modenois, qui le borne au nord, à l'orient & au midi; & la Leuza l'arrose au couchant. (D. J.)

ROSSEROLLE, voyez ROUSSEROLLE.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, f. m. (Hist. nat. Ornitholog.) rossignol franc, *lucina seu philomela*, oiseau très-connu par son chant; il est de la grosseur du chardonneret ou de la gorge-rouge, mais il a le corps un peu plus allongé; toute la face supérieure de cet oiseau est d'un roux clair, mêlé d'une teinte de verd; la queue a une couleur rousse plus foncée; le ventre est blanchâtre. La gorge, la poitrine & la face inférieure des ailes sont d'un brun obscur, mêlé d'une teinte de verd; le bec a une couleur noirâtre; & le dedans de la bouche est jaune; les piés sont d'une couleur de chair obscur. *Rai synop. meth. avium.* Voyez OISEAU.

Le rossignol avoit toujours été regardé comme un oiseau de passage, cependant l'auteur du *traité du Rossignol franc* prétend que cet oiseau ne quitte pas ces climats pour en aller chercher de plus tempérés, il croit qu'il se tient caché pendant l'hiver à l'abri du froid. Quoi qu'il en soit, cet oiseau ne paroît en France qu'au commencement d'Avril, & on ne le voit plus sur la fin de Septembre; il est très-solitaire; il se plaît dans les lieux où il y a un écho; il chante très-agréablement une partie du jour & de la nuit, sur-tout dans le tems que la femelle pond & pendant l'incubation de ses œufs. Elle fait ordinairement deux pontes chaque année & quelquefois trois; la troisième ponte réussit rarement, sur-tout si le froid commence trop tôt. Chaque ponte est de quatre ou cinq œufs qui sont d'une couleur bronzée; le nid est long, profond, & composé de feuilles sèches de chêne. Voyez le *traité du Rossignol franc*.

Cet oiseau admirable qui n'est que voix, & dont la voix n'est qu'harmonie, se plaît dans les bois frais, épais, & ombrageux, c'est-là qu'il construit son nid, deux fois l'année, tantôt sous des buissons contre terre, & proche des troncs d'arbres, tantôt dans les arbrisseaux verds & touffus; il le compose de feuilles, de paille, & de mousse, & le construit un peu en long. Si vous pouvez trouver de ces nids, avec des petits tout jeunes, ne les enlevez point; mais si par hasard quelqu'un moins sage que vous vous en

apportoit, prenez-en le soin le plus précieux; mettez ce nid dans un vaisseau convenable un peu couvert, jusqu'à ce que les petits puissent se soulever; nourrissez-les attentivement avec de petits vers de farine, & avec une pâte, dont j'indiquerai dans la suite la composition; quand les petits rossignols un peu forts, seront prêts à manger seuls, vous les mettez dans une cage que vous placerez auprès d'un bocage afin qu'ils apprennent leur chant naturel.

Le rossignol mâle a le fondement élevé, l'œil gros, la tête grosse & rondelette, le bec un peu gros & long, le croupion large avec une rayure au milieu, laquelle semble le partager en deux. La femelle a le fondement & la tête plus aplatie, le bec court & menu, l'œil petit, le croupion plus étroit, & le plumage plus cendré; donnez-lui la liberté.

Les rossignols aiment extraordinairement les vers qui viennent dans la farine; l'on en trouve quantité chez les Pâtisiers & chez les Boulangers. Les œufs de fourmis font aussi les délices de ces oiseaux, & leur servent quelquefois de remède quand ils sont malades.

La cage où l'on met un rossignol qui a été pris au trebuchet ou au petit rêts, doit être d'abord sans bâtons, & toute environnée de papier appliqué sur de la mousse. Il faut appâter ce rossignol tous les jours cinq ou six fois adroitement, tantôt avec de petits vers en vie, tantôt avec ces mêmes vers mêlés avec du cœur de mouton bien pur, bien battu, & haché. Quelque tems après, on ôtera peu-à-peu le papier dont la cage est environnée, en y laissant toujours de la mousse ou autre verdure, en sorte que la cage en soit toute couverte; ainsi l'oiseau s'habitue à voir la campagne, & à respirer un air frais; alors les bâtons que vous remettrez dans la cage doivent être garnis de mousse, parce qu'il a coutume de fréquenter les lieux qui en sont tapissés.

La pâte dont on nourrit le rossignol se fait ainsi. On prend sur deux livres de farine de pois, demi-livre d'amandes-douces mondées, quatre onces de beurre, quatre jaunes d'œufs durcis sous la cendre chaude, & bien pilés, ainsi que les amandes; on incorpore le tout après l'avoir mélangé, avec la farine de pois dans une poêle à confiture sur un feu de charbon, & l'on remue cette pâte jusqu'à ce qu'elle soit cuite; ensuite on prend une livre de miel & deux onces de beurre, qu'on fait fondre dans un pot de terre neuf, & on en ôte l'écume. Alors il faut que celui qui a la pâte ait une spatule de bois, & qu'une autre personne ait une cueillere, & mette sur la pâte le miel cueillere à cueillere; en même tems celui qui prend soin de la pâte la remuera continuellement jusqu'à ce qu'elle soit bien grenue; on mettra dans cette pâte un peu de safran pour la rendre apéritive. La pâte étant bien grenue & jaune, on la passe dans une passoire, dont les trous sont ronds, & on la fait tomber sur une serviette blanche pour la sécher; quand elle sera sèche, on la ferrera dans un pot qu'on tient couvert, & où elle se conservera plusieurs mois; c'est là la meilleure nourriture des rossignols.

Ils sont fort délicats, sujets à la goutte, à des spasmes, ou trop de graisse ou de maigreur, & à de petits boutons. Si le rossignol est trop gras, on le purgera avec une couple de vers de colombier & de l'eau sucrée. Dans la trop grande maigreur, on lui donnera des figues fraîches ou sèches émietées. La goutte lui arrive au bout de deux ou trois ans, & l'on ne peut que la pallier en lui oignant les pattes d'un peu de graisse.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de différentes espèces de rossignols connues; je dirai seulement que Plinie rapporte qu'un rossignol qui étoit un peu blanc fut payé de son tems six grands sesteres, c'est-à-dire

environ sept cens de nos livres. Ce *rossignol* fut donné à cause de sa rareté, à l'impératrice, femme de l'empereur Claudius. (D. J.)

ROSSIGNOL DE MURAILLE, voyez ROUGE-QUEUE.

ROSSIGNOL DE RIVIERE, voyez ROUSSEROLLE.

ROSSIGNOLS, f. m. pl. *terme de Carrier*, les Carriers nomment ainsi les arcs-boutans des fourches qui soutiennent l'arbre de la grande roue des carrières. (D. J.)

ROSSIGNOL, f. m. (*Charpent.*) coin de bois qu'on met dans les mortaises qui sont trop longues, lorsqu'on veut ferrer quelque pièce de bois, comme jambe de force ou autres. (D. J.)

ROSSIGNOL, (*Maréchallerie.*) faire un *rossignol* sous la queue est une opération qu'on fait au cheval pousif outré, pour lui faciliter, à ce qu'on croit, la respiration : voici la manière de la pratiquer.

On fourre la corne de vache dans le fondement du cheval, puis avec la gouge rouge on perce au-dessus à plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ayant percé le boyau, elle rencontre la corne, on passe alors une lame de plomb par ce trou ; on la fait ressortir par le fondement, & on entortille les deux bouts par dehors, ce qui empêche le boyau de se reprendre à l'endroit du trou.

ROSSIGNOL, *terme de Serrurier* ; instrument de Serrurier en forme de crochet, qui leur sert à ouvrir les portes au défaut des clés, qui sont cassées ou perdues. (D. J.)

ROSSIGNOLETTE, f. f. (*Hist. nat. Ornitholog.*) nom que l'on a donné à la femelle du rossignol. Voyez ROSSIGNOL.

ROS SOLIS, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice, qui est fait en tuyau & devient dans la suite un fruit ovoïde & pointu qui s'ouvre par la pointe & qui renferme des semences arrondies & oblongues. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont hérissées de poils & percées de trous, d'où on voit sortir de petites gouttes de liqueur. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

ROSSOLIS, (*Mat. méd.*) herbe de la rosée ou de la goutte. Toute la plante passe pour pectorale, béchique, incisive, bonne contre l'asthme, la toux invétérée, &c. Elle est encore vantée étant prise en infusion, comme un bon céphalique, propre contre la migraine, toutes les affections convulsives & les maladies des yeux.

Elle est absolument inusitée dans les prescriptions magistrales ; & elle n'est presque employée dans les boutiques, qu'à la préparation d'un sirop simple qu'on fait avec l'infusion de ses feuilles, & à celle d'un sirop composé, auquel cette plante donne son nom, & dont voici la description d'après la pharmacopée de Paris : Prenez *rossolis* frais exactement mondé, quatre onces : feuilles fraîches de velar, une once & demie : de pulmonaire, une once : de racine de safran des Indes, en poudre, un scrupule : de réglisse sèche, deux gros : raisins secs de damas, mondés, une once : fleurs de tussilage, seches, trois gros : safran oriental, en poudre, vingt grains. Faites infuser toutes ces drogues pendant six heures à la chaleur du bain-marie dans huit livres d'eau commune. Passez & exprimez l'infusion ; ajoutez-y quatre livres de sucre ; clarifiez & cuisez en consistance de sirop.

La préparation de ce sirop doit être regardée comme peu exacte. C'est encore ici, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois ailleurs, voyez, par exemple, *Sirop de pomme* à l'article POMME, une infusion dont l'action modérée sur des principes volatils devient absolument infructueuse, puisque ses bons effets sont absolument détruits par la longue décoction à la-

quelle ces mêmes principes sont ensuite fournis dans la cuite du sirop. Au reste, les divers ingrédients de cette composition sont d'une nature si diverse, relativement à l'action qu'exercent sur chacun d'eux le menstrue aqueux & les divers degrés de chaleur dont ce menstrue est susceptible, qu'il faudroit ou traiter à part quelques-uns de ces ingrédients, par exemple, la réglisse & le raisin sec qu'il faudroit soumettre à une bonne décoction, tandis qu'on n'exposeroit les autres qu'à une infusion au bain-marie ; ou bien il faudroit traiter tous les ingrédients ensemble par la décoction dans un appareil distillatoire, c'est-à-dire par la distillation. Voyez SIROP. Mais un expédient plus simple & plus commode, c'est d'abandonner ce sirop qui n'a pas de propriétés assez merveilleuses, pour mériter d'être préparé avec tant de soin.

Celui dont nous avons donné la description, n'est presque qu'un sirop blanc, c'est-à-dire une dissolution de sucre à saturation dans de l'eau : car une infusion de quelques heures ne doit charger que très-légèrement cette eau de l'extrait & de la substance muqueuse des ingrédients demandés pour ce sirop. Cette impregnation, telle quelle, le fait passer cependant pour pectoral ou béchique adoucissant. Voyez PECTORAL. (b)

ROSSOLIS, f. m. (*Liqueurs.*) liqueur agréable, d'eau-de-vie brûlée, de sucre & de canelle, où l'on ajoute quelquefois du parfum. Richelet. (D. J.)

ROSSOLIS de six graines, (*Pharmacie.*) ou clairot des six semences appelées *carminatives*, savoir, de celles d'anis, de fenouil, d'anet, de coriandre, de carvi & de daucus de Crete. Voyez CLAIRET, *Pharmacie.* (b)

ROSSUS, (*Géog. anc.*) ville sur la frontière de Syrie & de Cilicie, sur le golfe d'Iffus. Cette situation est cause que quelques géographes, comme Pline & Ptolomée, la mettent dans la Syrie ; & d'autres, comme Strabon, dans la Cilicie. Athénée, *livre xij. p. 386*, dit qu'Alexandre donna le gouvernement de Tarfe en Syrie à Harpalus. On lit en effet dans le texte *ἐν Ταρσῶ τῆς Συρίας* ; mais c'est véritablement une faute, car Tarfe est la capitale de Cilicie, & on ne trouve point de ville du nom de Tarfe dans la Syrie. Comme Tarfe (*Tarsus*) est une ville beaucoup plus fameuse que *Rossus*, il y a toute apparence que les copistes ont changé ce dernier nom qui leur étoit peu ou point connu, en celui de Tarfe, qu'ils connoissoient extrêmement. Ajoutons qu'Harpalus n'a jamais eu le gouvernement de Cilicie, puisqu'aucun auteur n'en fait mention, & que ce trésorier d'Alexandre se sauva à Athènes, selon le rapport d'Arrien, un peu avant la bataille d'Iffus, c'est-à-dire, avant qu'Alexandre eût achevé la conquête de la Cilicie. Enfin quelques manuscrits d'Athénée portent avec raison *Ροσσῶ* au-lieu de *Ταρσῶ*. (D. J.)

ROSTEIN, instrument du métier des étoffes de soie. Le *rostein* est une grosse bobine percée de bout en bout, sur laquelle on divise la grosse soie servant à former la lisière de l'étoffe, que l'on appelle communément *cordelines* & le *cordon* aussi. Voyez PORTE-ROSTEIN.

ROSTEN, ou REIBEN, (*Hist. nat.*) noms bizarres dont Avicenne s'est servi pour désigner les yeux d'écrevisses.

ROSTER, v. act. *en terme de Boutonnier*, c'est l'action de garnir le bas d'un bouton en points de soie, d'or ou d'argent, les uns près des autres, en partageant le bouton en plusieurs parties égales, dont les unes sont couvertes de soie ou d'or cordonnés, & les autres restent en luisant. Pour cet effet, on attache un bout de fil un peu fort au pied du bouton en-dessous ; on a une aiguille enfilée de soie ou d'or en plusieurs brins ; & vis-à-vis de soi une bobine montée

montée sur un rochet, voyez ROCHET. L'aiguille fichée au commencement & sous la partie qui reste en reluisant, se retire entre cette partie & celle qui sera couverte de cordonnet. Alors en tournant dans les deux doigts majeurs le fil que l'on a mis au pied du bouton, la matière de la bobine se coule au-tour de celle de l'aiguille, de la longueur de la partie qu'on en veut couvrir; on repasse l'aiguille sous l'autre, & ainsi du reste. On répète cette opération en faisant cinq ou six tours au bas du bouton: quelquefois aussi on fait plusieurs tours de *rostage* sur le corps du bouton pour le décorer.

ROSTER, terme de rivière, c'est lier quelque chose bien uniment avec une petite corde. Rejoindre un cable de bac, c'est le *roster*.

ROSTIVIE, f. f. (*Marine.*) endroit qui est surlié de plusieurs bouts de corde.

ROSTOCK, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans le cercle de la Basse-Saxe, au duché de Mecklenbourg sur la Warnia, à une lieue de la mer baltique, à douze au nord-est de Wismar & à trente de Lubeck.

L'origine de cette ville est fort obscure. Quelques savans prétendent qu'elle se nommoit *Lacinium* ou *Laciburgum*, du tems que les *Varni* occupoient le pays avant l'irruption des Vandales. Quoi qu'il en soit, *Rostock* n'étoit qu'un village habité par des pêcheurs en 329. Ce village s'agrandit insensiblement; & Primislas II. d'autres disent Burevin II. ceignit *Rostock* de murailles en 1262. Cette ville a éprouvé dans la suite différentes révolutions. Le duc de Mecklenbourg en est présentement reconnu le seigneur; mais la ville jouit des mêmes droits & franchises que Lubeck, & elle est gouvernée par divers corps de magistrature. Son université a été fondée en 1490; les évêques de Swerin en font chanceliers perpétuels. *Long.* suivant Harris, 30. 16. 15. *latit.* 54. 10.

Pauli (Simon,) qui devint premier médecin du roi de Danemarck naquit à *Rostock* en 1603, & mourut en 1680, âgé de soixante-dix-sept ans. Il a fait plusieurs ouvrages qui ne sont pas d'un grand mérite; & je mets dans cette classe, sa *Flora Diana* & son *quadripartitum botanicum*. (*D. J.*)

ROSTOF ou ROSTOW, (*Géog. mod.*) ville archi-épiscopale de l'empire russe, capitale du duché de même nom, sur le lac de Kotri, à six lieues de Jaroslaw & à quarante de Moscow. *Long.* 58. *lat.* 57. 6. (*D. J.*)

ROSTOF, le duché de, (*Géog. mod.*) duché de l'empire russe, borné au nord par celui de Jaroslaw, au midi par celui de Moscow, au levant par celui de Susdal, & au couchant par celui de Tuer. *Rostof* ou *Rostow* étoit autrefois le premier duché de la grande Russie après celui de Novogorod; & on le donnoit par appanage aux seconds fils des grands ducs. Mais Jean Basilowitz ne pouvant souffrir de souverains au milieu de ses états, fit massacrer le dernier duc de *Rostow* en 1566, & réunit le duché à son domaine. On ne connoît dans ce duché que la culture de l'ail & des oignons qui sont la nourriture des habitans. *Rostof* en est la capitale. (*D. J.*)

ROSTRALE, COLONNE, (*Archit.*) colonne ornée de poupes & de proues de vaisseaux & de galères avec ancres & grappins, ou en mémoire d'une victoire navale, comme la colonne toscane qui est au capitol; ou pour marquer la dignité d'amiral, comme les colonnes d'ordre dorique qui sont à l'entrée du château de Richelieu, du dessin de Jacques Lemercier. *Daviler*, (*D. J.*)

ROSTRALE, Couronne (*Antiq. rom.*) *corona rostralis*, couronne relevée de proues & de poupes de navire, dont on honoroit un capitaine, un soldat qui le premier avoit accroché un vaisseau ennemi, *Tome XIV.*

ou sauté dedans. Marcus Vipsanius Agrippa ayant obtenu cette couronne après la défaite de Sextus Pompeius, il fut depuis lors regardé par les Romains avec tant de distinction, qu'on le jugea capable de détrôner Auguste, & de rétablir la république. (*D. J.*)

ROSTRES, f. m. pl. (*Antiq. rom.*) *rostra*. Les *rostrés* étoient un jubé environné de becs de navires. Ce jubé étoit placé devant la cour appelée *hostilia*, où le sénat s'assembloit fort souvent.

On doit se représenter les *rostrés* comme une espèce de plate-forme dont la base étoit ornée de becs de vaisseaux tout-autour. Au-dessus de la plate-forme il y avoit un siège ou une espèce de tribunal, dite la *tribune aux harangues*, sur lequel montoient les magistrats & ceux qui vouloient parler au peuple. Ce bâtiment régnoit presque au milieu de la place romaine: on en voit encore la figure dans les médailles.

Il y avoit deux *rostrés*; *rostra vetera* & *rostra nova*: Auguste fit élever ces derniers, & les décora des proues de vaisseaux qu'il avoit pris à la bataille d'Actium. Les premiers étoient entourés de becs de navires enlevés sur les Antiates dans le premier combat naval que gagnèrent les Romains. (*D. J.*)

ROSTRUM NEMAVIÆ, (*Géog. anc.*) ville de la Vindélicie. Elle est marquée dans l'itinéraire d'Antonin, sur la route de *Lauriacum* à *Brigantia*, entre Augsbourg & *Campodunum*, à vingt-cinq milles de la première de ces places, & à trente-deux milles de la seconde. Simler dit que c'est aujourd'hui Memmingen. (*D. J.*)

ROSWANGEN, (*Géog. mod.*) ou ROSWEIN ou RUSPEN, petite ville d'Allemagne dans la Saxe, sur la Mulda, près de l'abbaye de Zell, entre Dobeln & Nossen. (*D. J.*)

ROTS & VENTS, f. m. pl. (*Médecine.*) vapeurs qui s'élèvent de l'estomac, & qui se rendent avec bruit par la bouche.

La cause des *rots* est une matière élastique que la chaleur, l'effervescence, ou la fermentation dilate, qui est retenue un moment, & qui le moment suivant, les obstacles qui s'opposent à sa sortie venant à cesser, est sortie avec bruit.

L'air, les sels de différente nature, les fruits, les humeurs putrescentes, les végétaux fermentans, fournissent aux *rots* & aux *vents* une matière dont l'impétuosité & la puanteur varient suivant leur qualité.

Cependant toutes ces choses sortent sans aucun effort, quand elles trouvent les passages libres & ouverts; ainsi l'œsophage & les orifices du ventricule, sont par leur contraction spasmodique & leur relâchement alternatif, les causes de ces symptômes.

C'est cette matière expulsée qui donne origine aux pets, aux vents, aux borborigmes.

Si ces deux causes, savoir la production des vents & leur resserrement occasionné par les spasmes concourent ensemble, agissent avec force, & durent long-tems; alors la matière élastique, qui se raréfie par la chaleur, par le mouvement, & par sa propre vertu, venant à être resserrée dans une cavité que la convulsion de ses fibres retrecit, dilate, distend avec douleur les membranes qui la gênent, & compriment les lieux voisins, d'où naissent des anxiétés & des douleurs insupportables, qui disparaissent dès que les vents sont sortis; si la fièvre se joint à ces maux, elle cause des douleurs inexprimables.

Le traitement consiste, 1°. à dissiper la matière par des délayans, les boissons aqueuses, chaudes, un peu aromatiques, par des remèdes, qui, en dissipant l'équilibre des sels, font dominer celui qui convient, qui corrige la putréfaction & apaise la fermentation. 2°. A modérer le cours tumultueux des esprits, & apaiser les convulsions par des re-

medes convenables; tels sont l'opium & les antihystériques. 3°. A user de fomentations, d'épithemes chauds, émolliens, anodins & un peu aromatiques, de ventouses appliquées à l'abdomen sans scarification, les lavemens émolliens, purgatifs, légèrement irritans.

Le moyen de prévenir ces maladies, c'est de s'abstenir des alimens venteux ou flatueux, tels que les fruits crus, les légumes, comme les pois, les haricots, les choux, & autres alimens qui contiennent une grande quantité d'air.

ROT, f. m. (*Cuisine*.) viande rôtie à la broche; l'on distingue deux sortes de rôts, le gros rôt, & le petit ou menu rôt. Le gros rôt est la grosse viande rôtie, comme aloyau, quartiers de veau & de mouton, &c. Le menu rôt est la volaille, le gibier, enfin ce qu'on appelle les *petits piés*.

ROT, f. m. (*Tisseranderie*.) c'est le nom du chaffis des Tisserands, par les ouvertures duquel passent les fils de la chaîne d'une étoffe; les *rots* s'appellent autrement *peignes*, *lames*, &c. *Savary*. (*D. J.*)

ROT, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Franconie, au marcgraviat d'Anspach, sur une petite rivière de même nom, & à 5 milles de Nuremberg. (*D. J.*)

ROTATEUR, f. m. *en Anatomie*, est le nom que l'on donne aux muscles obliques de l'œil, nommés ainsi de la direction de leurs fibres circulaires, & de leur action *amateurs*. Voyez AMATEUR, OBLIQUE, & ŒIL.

ROTATEUR, le, (*Sculpt. antiq.*) c'est ainsi qu'on appelle une belle figure déterrée dans les fouilles de Romée, & transportée il y a près d'un siècle dans le palais ducal de Florence.

Cette figure représente l'esclave qui, suivant le récit de Tite-Live, *liv. II. ch. iv.* entendit par hasard le projet que faisoient les fils de Brutus pour rétablir dans Rome les Tarquins, & qui sauva la république naissante, en révélant leur conjuration au consul.

*Prodit laxabant portarum claustra tyrannis
Exulibus, juvenes ipsius consulis & quos, &c.
Occulta ad patres produxit crimina servus.
Matronis lugendus.* Juvénal, *sat. viij.*

Les personnes les moins attentives remarquent, en voyant cette statue, dit M. l'abbé du Bos, que cet esclave qui se courbe & qui se montre dans la posture convenable pour aiguïser le fer qu'il tient, afin de paroître uniquement occupé de ce travail, est néanmoins distrait, & donne son attention, non pas à ce qu'il semble faire, mais à ce qu'il entend. Cette distraction est sensible, dans tout son corps, & principalement dans ses mains & dans sa tête. Ses doigts sont bien placés comme ils doivent l'être, pour peser sur le fer, & pour le presser contre la pierre à aiguïser, mais leur action est suspendue. Par un geste naturel à ceux qui écoutent en craignant qu'on ne s'aperçoive qu'ils prêtent l'oreille à ce qu'on dit, notre esclave tâche de lever assez la prunelle de ses yeux, pour appercevoir son objet sans lever la tête, comme il la leveroit naturellement, s'il n'étoit pas contraint. (*D. J.*)

ROTATION, f. f. terme en usage dans la Méchanique, pour exprimer le mouvement d'un corps qui roule ou qui tourne. Voyez ROUE, &c.

ROTATION, *en terme de Géométrie*, signifie la révolution d'une surface autour d'une ligne immobile, qu'on appelle l'axe de rotation. Voyez AXE.

Les surfaces planes engendrent ou forment des solides par leur rotation. Voyez SOLIDE & ENGENDRER.

M. de Moivre, dans son *essai sur les usages de la méthode des fluxions*, a donné, ainsi que plusieurs au-

tres auteurs, la méthode pour trouver plusieurs solides engendrés par cette rotation. Il remarque que la fluxion de ces solides est le produit de la fluxion de l'abscisse par la base circulaire, dont l'ordonnée est le rayon; & lorsque cette fluxion est intégrable, on trouve la valeur du solide, que l'on peut représenter par un cylindre de même base. Supposant donc

que le rapport du carré du rayon au cercle soit $\frac{n}{4}$, & que l'équation qui renferme la nature ou les propriétés d'un cercle dont le diamètre est f , soit $xy = fx - xx$; il s'ensuit que $\frac{4fx dx - 4x^2 dx}{n}$ est la fluxion ou la différentielle d'une portion de sphere; par conséquent cette portion sera $\frac{4fx^2}{2n} = \frac{4x^3}{3n}$. Or le cylindre circonscrit sera $(\frac{4fx - 4xx}{n})xx$. Donc la portion de sphere est au cylindre circonscrit comme $\frac{f}{2} - \frac{x}{3}$ est à $f - x$; donc si on fait $x = \frac{f}{2}$, on aura la demi-sphere au cylindre circonscrit en raison de $\frac{2f}{6}$ à $\frac{f}{2}$, c'est-à-dire en raison de 2 à 3. *Transf. philosoph.* n. 216.

On peut déterminer par une méthode à peu-près semblable, les surfaces courbes des solides engendrés par cette rotation; car la fluxion de la surface est le produit de l'arc infiniment petit de la courbe par la circonférence de cercle dont l'ordonnée est le rayon. Ainsi dans la sphere, l'élément ou fluxion du cercle qui l'engendre, est $\frac{f dx}{2\sqrt{fx - xx}}$, & le rapport

du carré du rayon au cercle étant $\frac{n}{4}$, le rapport du rayon à la circonférence sera $\frac{n}{4}$; donc la circonférence dont l'ordonnée $\sqrt{fx - xx}$ est le rayon, sera $\frac{8\sqrt{fx - xx}}{n}$; donc l'élément de la surface est $\frac{8f dx}{2n}$, dont l'intégrale est $\frac{8fx}{2n}$, c'est-à-dire que la surface d'une portion de sphere déterminée par l'ordonnée $\sqrt{fx - xx}$ & par l'abscisse x , est égale à celle d'un cylindre qui auroit pour hauteur l'abscisse x , & pour base un cercle décrit du rayon $\frac{f}{2}$ égal au rayon de la sphere.

Rotation est aussi un terme en usage dans l'Astronomie. Voyez RÉVOLUTION.

ROTATION DIURNE, voyez TERRE & DIURNE.

ROTATION, f. f. (*Anatom.*) les Anatomistes entendent ordinairement par le mot de rotation, des mouvemens réciproques d'une partie du corps humain, autour de la longueur ou de l'axe de la même partie, & ils appliquent spécialement ce terme aux demi-tours réciproques de la cuisse, par lesquels l'homme étant debout, tourne le bout du pié en-dehors & en-dedans; mais M. Winslow étend ce terme à tous les autres demi-tours semblables, qui s'observent dans les mouvemens du corps humain; tels sont ceux de la tête, du cou, du thorax, du bassin, & même de tout le tronc, par lesquels on tourne ces parties à droite & à gauche.

Columbus, anatomiste romain, & contemporain de Vésale, avoit déjà remarqué, dans sa description des muscles du bras & des muscles droits de l'œil, que cette espece de mouvement en rond n'est que la combinaison successive de l'action des muscles releveurs, abaisseurs, adducteurs, & abducteurs. Ce n'est pas seulement avec le bras & la cuisse que l'on peut faire ce tournoyement, on le peut encore avec l'avant-bras fléchi, la jambe fléchie, la main & le pié; on le peut aussi avec la tête & le tronc. La mé-

chanique est en effet différente dans les différentes parties. Le mouvement conique du bras & de la cuisse se fait par une seule articulation. Celui de l'avant-bras fléchi & de la jambe fléchie ne se peut faire que par le moyen de plusieurs articulations. Il est évident qu'il en faut encore davantage pour la tête & le tronc en pareilles occasions.

On destine communément certains muscles pour faire la *rotation*, ou les demi-tours réciproques de la cuisse, & on les appelle *muscles rotateurs* de cette partie. Il est certain qu'ils y contribuent quand la cuisse est dans une même ligne droite avec le corps, comme quand on est droit debout, ou couché de tout son long. Mais la cuisse étant fléchie, comme quand on est assis, ces muscles ne peuvent point du tout faire cette *rotation*, ni y contribuer en la moindre chose, car alors ils deviennent abducteurs ou adducteurs, & ceux que l'on borne ordinairement à l'abduction ou l'adduction deviennent rotateurs. Ainsi il faut nécessairement distinguer la *rotation* de la cuisse étendue d'avec celle de la cuisse fléchie, & non pas attribuer l'une & l'autre aux mêmes muscles.

On peut encore rapporter à la *rotation* les demi-tours réciproques de la main, que les Anatomistes appellent *pronation* & *supination*, & qui se font principalement par le moyen du rayon; je dis principalement, parce que M. Winslow a fait voir dans son anatomie, que ce n'est pas toujours le rayon seul qui est mu pour faire la pronation & la supination, comme on le croit & comme on le montre ordinairement. Ces mouvemens de pronation & de supination se font par le moyen de trois os en même tems; les quatre muscles auxquels seuls on a attribué la pronation & la supination n'y suffisent pas, il en faut encore d'autres, pour les petits mouvemens d'élévation, d'abaissement, d'approche, & d'éloignement de l'extrémité de l'os du coude. Voyez les *Mémoires de l'acad. des Sciences, année 1729.* (D. J.)

ROTE, f. f. (Hist. mod.) est le nom d'une cour ou juridiction particulière établie à Rome pour connoître des matieres bénéficiales de toutes les provinces qui n'ont point d'indult pour les agiter devant leurs propres juges. Voyez BÉNÉFICE.

Cette cour est composée de 12 conseillers qu'on nomme *auditeurs de rote*. Ils sont tirés des 4 nations: d'Italie, France, Espagne & Allemagne: il y en a 3 romains, un florentin, un milanois, un de Bologne, un de Ferrare, un vénitien, un françois, deux espagnols & un allemand. Chacun d'eux a sous lui 4 clerks ou notaires, & le plus ancien des auditeurs fait l'office de président. On porte à leur tribunal toutes les causes bénéficiales, tant de l'intérieur de Rome que de l'Etat ecclésiastique, lorsqu'il y a appel; ils jugent de plus toutes les causes civiles au-dessus de 500 écus.

On les appelle aussi *chapelains du pape*, parce qu'ils ont succédé aux anciens juges du sacré palais, qui donnoient leurs audiences dans la chapelle du pape. Voyez CHAPELAIN.

À l'égard de la dénomination de *rote*, qui vient de *rota*, roue, quelques auteurs la font venir de ce que les plus importantes affaires de la chrétienté roulent, & pour ainsi dire, tournent sur eux. Ducange fait venir ce mot de *rota porphyretica*, parce que le carreau de la salle où ils s'assembloient d'abord, étoit de porphyre, & fait en forme de roue; & d'autres enfin de ce que les auditeurs de *rote*, quand ils jugent, sont rangés en cercle.

Le revenu de ces places peut monter à environ mille écus par an, & c'est le pape qui les paie. Il leur est défendu sous peine de censure, de recevoir aucune autre rétribution pour leurs sentences, même par forme de présent. Pour qu'une affaire soit décidée à la *rote*, il faut trois sentences consécutives dont la

dernière contient les raisons, autorités ou motifs sur lesquelles est fondé le jugement; & lorsqu'il est rendu, les parties ont encore la ressource de la requête civile, au moyen de laquelle la cause peut être portée & revue devant le pape à la signature de grace.

Les audiences de la *rote* se tiennent tous les lundis, hors le tems des vacances qui commencent la première semaine de Juillet, & durent jusqu'au premier d'Octobre. La rentrée est annoncée par une nombreuse cavalcade, où les deux derniers auditeurs de *rote* se rendent au palais suivis de tous les officiers inférieurs de leur tribunal & de plusieurs gentilshommes que les cardinaux, ambassadeurs, princes & seigneurs romains envoient pour leur faire cortège; & l'un des deux prononce une harangue latine sur quelque matiere relative aux fonctions du tribunal de la *rote*, & en présence des autres auditeurs qui se sont aussi rendus au palais apostolique. C'est encore un des privilèges des auditeurs de *rote*, que de donner le bonnet de docteur en l'un & l'autre droit aux sujets qu'ils en jugent capables.

ROTELEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans le marcgraviat de Bade-Dourlach, à une lieue de Bâle, avec un château. (D. J.)

ROTENBERG ou RODENBORG, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, au cercle de Westphalie, dans l'évêché & près de Ferden.

Il y a une autre petite ville du même nom en Franconie, dans l'évêché de Wurtzbourg. (D. J.)

ROTENBURG, (Géog. mod.) prononcez *Rotenbourg*. Il y a quatre villes de ce nom en Allemagne.

1°. *Rotenburg*, ville libre & impériale, dans la Franconie, sur la rivière de Tauberg. Elle fut fondée au commencement du vj. siècle, & ses habitans étoient encore payens. L'empereur Frédéric I. l'érigea en ville libre de l'empire. Les troupes suédoises, françoises, impériales & bavaroises la prirent, & la ruinèrent tour-à-tour dans le dernier siècle. Tous les habitans de cette ville & du comté de son nom sont luthériens. Long. 27. 45. latit. 49. 20.

2°. *Rotenburg*, ville de Suabe, au comté d'Hohenberg, sur le Neckar, à 5 lieues au couchant de Tübingen, avec un château de même nom & titre de comté. Long. 26. 28. latit. 48. 24.

3°. *Rotenburg*, petite ville de l'évêché de Spire appartenant à l'évêque de Spire.

4°. *Rotenburg*, ville du pays de Hesse située entre des montagnes, sur la rivière de Fulda, avec un château bâti en 1574 par Guillaume IV. landgrave de Hesse.

Cette ville est petite; mais elle a été illustrée par la naissance de *Dithmar* (*Juste-Christophe*), auteur de plusieurs ouvrages curieux. Voici les principaux:

1°. *dissertationes academicae ex jure publico naturali & historica*, &c. Lipsia, 1737 in-4°. La plupart de ces pieces roulent sur des matieres intéressantes à l'Allemagne, comme de l'origine des électeurs, du faux Valdemar, prétendu marcgrave de Brandebourg, &c. 2°. *Caii Cornelii Taciti, de situ, moribus & populis Germaniae, libellus*. Francof. 1725. L'auteur y a joint un commentaire perpétuel & historique sur les noms, la situation, les actions des peuples de l'Allemagne, les sociétés qu'ils ont formées, leurs mœurs, leurs droits, l'origine de leurs coutumes, &c. c'est le meilleur ouvrage qu'on ait sur la Germanie de Tacite. L'édition est fort jolie, mais elle a un grand défaut, c'est d'être peu correcte. 3°. Histoire & description de l'ordre de S. Jean, à Francfort sur l'Oder 1728, in-4°. en allemand, avec des planches. 4°. *Commentatio de ordine militari de balneo*. Francof. 1729, in-fol. Le roi George I. ayant voulu rétablir l'ordre de chevalerie du bain, M. Dithmar fit alors cet ouvrage auquel il a joint les statuts de cet ordre en anglois, avec une traduction latine. 5°. Introduction à la con-

noissance des sciences qui concernent l'administration des domaines, des finances, & de la police. Francfort, 1730, in-8°. en allemand. L'auteur est mort en 1737, à 60 ans. Voyez sa vie dans la *biblioth. german. tom. XLII. art. 9.* (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ROTEFELS, (*Géog. mod.*) nom de deux petites villes d'Allemagne, dont l'une est sur la Moër, dans l'évêché de Wurtzbourg, & appartient à l'évêque; l'autre dans l'évêché de Spire, appartient pareillement à l'évêque de Spire. Il y a aussi une seigneurie de *Rotenfels*, qui forme dans l'Algow un bailliage assez étendu, dont le bourg de même nom est le chef-lieu. (*D. J.*)

ROTENMANN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans la haute Stirie, dans la vallée de Palten, & à huit milles de Leuben. Lazius prétend que cette ville est le *Castra-montana Antonini*; mais il n'apporte pour preuves que de foibles conjectures. (*D. J.*)

ROTER, v. n. (*Gram.*) voyez l'article ROTS & VENTS.

ROTER sur l'avoine, se dit d'un cheval dégoûté qui ne veut pas manger son avoine, ou de celui à qui on en a trop donné, & qui ne sauroit l'achever. *Roter sur la besogne*, se dit d'un cheval paresseux ou sans force qui ne sauroit fournir son travail.

ROTTERDAM, (*Géog. mod.*) ou plutôt *Rotterdam*, ville des Pays-Bas, dans la Hollande, sur la droite de la Meuse, à 3 lieues de la Haye, à 2 de Delft, & à 5 de la Brille.

Il ne faut point douter que son nom ne vienne de ce qu'elle fut bâtie à l'embouchure de la Roite; on ne fait point en quel tems, mais on fait qu'environ l'an 1270, elle fut érigée en ville; car on y fit des remparts, & on lui donna des privilèges. Sa situation sur la Meuse lui est extrêmement favorable pour le commerce; cette rivière qui en cet endroit a près d'une demi-lieue de largeur, lui forme un port assez profond, pour que les plus gros vaisseaux viennent charger jusqu'au milieu de la ville, à la faveur d'un canal, où les eaux de la Meuse entrent par la vieille tête. Cette commodité pour charger & pour décharger, est cause qu'il se fait plus d'embarquemens à *Rotterdam* qu'à Amsterdam. En levant l'ancre à *Rotterdam*, on peut d'abord cingler en pleine mer, qui n'en est éloignée que de six lieues; de sorte que les vaisseaux qui partent, peuvent s'y rendre dans une marée; au lieu qu'à Amsterdam on est obligé d'aller faire le tour des îles du Texel.

Quoique *Rotterdam* ait le dernier rang parmi les villes de la province, elle ne le cède cependant en richesses & en beauté qu'à Amsterdam; elle est le siège de l'amirauté de la Meuse. Elle est arrosée de sept canaux ornés de quais & d'allées d'arbres. Les maisons y sont à la moderne & très-propres. La bourse est un beau bâtiment, ainsi que l'hôtel-de-ville, les arsenaux & les maisons des compagnies des Indes. Le gouvernement est entre les mains de vingt-quatre conseillers, dont quatre sont bourgmestres. *Long.* suivant Cassini, 22. 21'. 30". *latit.* 51. 55'. 45".

Rotterdam est la patrie d'Erasme, & elle a érigé une statue à la mémoire de cet illustre personnage. Voilà en deux mots l'éloge de cette ville. Si Homère avoit été aussi estimé durant sa vie qu'il l'a été après sa mort, plusieurs villes eussent vainement aspiré à la gloire de l'avoir produit; car celle qui auroit eu véritablement cet avantage, en auroit donné promptement des preuves incontestables; mais aucune dispute sur la patrie d'Erasme; la grande réputation où il a été pendant sa vie, a prévenu ces sortes de litiges. *Rotterdam* a compris de bonne heure ses intérêts, & a tellement affermi les titres de sa possession, qu'on ne sauroit plus la lui disputer. Il a fallu être alerte; car le tems auroit pu jeter mille doutes sur

ce point, puisque la mere d'Erasme, dont la condition étoit médiocre, n'avoit cherché à *Rotterdam* que les moyens de cacher cette naissance.

Elle arriva le 28 Octobre 1467, & l'enfant dont elle accoucha, devint le plus bel esprit & le plus savant homme de son siècle. Ayant perdu son pere & sa mere, ses tuteurs l'obligèrent de prendre l'habit de chanoine régulier dans le monastère de Stein, proche Tergou, où il fit profession malgré lui en 1486, & où il s'amusa quelque tems à la peinture. Ensuite il alla étudier à Paris au college de Montaigu. De Paris il passa en Angleterre, où il s'accoutuma merveilleusement de l'érudition & des autres avantages de ce royaume.

Il marque en divers endroits qu'il étoit charmé de ce pays-là, où il avoit rencontré plusieurs illustres Mecènes, & le triomphe des sciences. Il avoue ingénument que le grand éclat des lettres dont il avoit félicité l'Angleterre, commençoit à l'en rendre un peu jaloux. Il prétend même que les gens doctes dont elle abondoit en toutes sortes de sciences, pouvoient être un objet d'envie pour l'Italie. Il remarque que cette gloire étoit un ancien partage de la nation, & il nous apprend que les grands seigneurs s'y distinguoient en particulier par la culture des sciences: ce qui est encore aujourd'hui un avantage en quoi la noblesse angloise surpasse celle de toutes les autres nations du monde.

S'il disoit tant de bien de l'Angleterre, lorsqu'il en parloit sérieusement, il n'en faisoit pas une description moins pleine d'attraits, lorsqu'il prenoit son style enjoué. Voyez ce qu'il écrivit à Andrelin, pour l'attirer en ce pays-là. *Si Britannia dotes satis pernoctes, Fausle, & tu alatis pedibus huc accurreres, et si podagra tua non sineret, Dædalum te fieri optares. Nam ut è plurimis unum quiddam attingam; sunt hic nymphae divinis vultibus, blandæ, faciles, & quas tu tuis camænis faciliè anteponas. Est præterea mos nunquam satis laudatus. Sive quod venias, omnium osculis exciperis; sive discedas aliquid, osculis dimitteris, redi redduntur suavia; venit ad te, propinantur suavia; discedit abs te, dividuntur basia; occurritur alicubi, basiat affatim; denique quocunque te moveas, suaviorum plena sunt omnia. Quæ si tu, Fausle, gustasses semel quàm sint mollicula, quàm fragrantia, profectò cuperes non decennium solum, ut Solon fecit, sed ad mortem usque in Angliâ peregrinari. Epist. X. lib. V. p. 315.* Vous voyez que les Angloises ne lui plaisoient pas moins que les Anglois.

Erasme vola d'Angleterre en Italie qu'il n'avoit pas encore vu. Il séjourna à Boulogne, à Venise où il publia ses adages, ensuite à Padoue, & enfin à Rome, où sa réputation étoit grande, & où il fut très-bien reçu du pontife & des cardinaux, particulièrement du cardinal de Médicis, qui fut depuis le pape Léon X.

En 1509, il fit un second voyage à Londres, & demeura chez Thomas Morus, chancelier d'Angleterre. C'est-là qu'il composa en latin l'éloge de la folie; mais finalement ne trouvant point dans cette île l'établissement que ses amis lui avoient fait espérer, il se vit obligé de se rendre en Flandres, où Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, qui fut depuis empereur sous le nom de *Charles-quin*, le fit son conseiller d'état, & lui assigna une pension de 200 florins, dont il fut payé jusqu'en 1525.

Il ne tint qu'à lui d'être cardinal. Il le feroit devenu sans doute sous le pape Adrien VI. s'il eût voulu lui aller faire sa cour, comme il en fut instamment sollicité par ce pape même, son compatriote, son ami & son compagnon d'études. Sous Paul III. l'affaire fut encore poussée plus loin: le cardinalat devint un fruit mûr pour Erasme; il ne lui restoit pour le cueillir, qu'à vouloir tendre la main. Il aima mieux

se rendre à Bâle, où il publia plusieurs ouvrages; se plut dans cette ville, & y mourut le 12 de Juillet 1536. Il y fut enterré honorablement, & l'on y fait encore beaucoup d'honneur à sa mémoire.

Il seroit superflu de remarquer ici, qu'Erasme étoit un des plus grands hommes de la république des lettres; on lui doit principalement dans nos pays la renaissance des sciences, la critique, & le goût de l'antiquité. C'est un des premiers qui ait traité les matières de religion avec la noblesse & la dignité qui conviennent à nos mystères. Il étoit tolérant, aimoit la paix, & en connoissoit tout le prix. Sa dissertation sur le proverbe *dulce bellum inexpertis* prouve bien qu'il avoit profondément médité sur ce sujet, les grands principes de la raison, de l'évangile & de la politique. Mais il eut beau vivre & mourir dans la communion romaine, & essuyer pour cette raison, bien des injures de quelques zélés protestans, il n'en a pas été moins maltraité durant sa vie & après sa mort, par plusieurs écrivains catholiques. C'est en vain qu'il vit avec joie les premières démarches de Luther, & qu'il s'affligea, lorsqu'il crut le luthéranisme prêt à se perdre, il n'en fut pas moins accablé d'invectives par Luther, & par quelques autres plumes du même parti; enfin ses sentimens modérés lui firent des ennemis dans toutes les sectes.

Il étoit d'une complexion délicate, & de la plus grande sobriété; quant à l'amour, il reconnoit qu'il n'en fut jamais l'esclave: *veneri, pour me servir de ses termes, nunquam servitum est, ne vacavit quidem in tantis studiorum laboribus*; c'est très-bien dit, car l'oisiveté & la bonne chère sont les nourrices de la luxure.

Holbein, son ami particulier, fit son portrait à demi corps, que Beze orna d'une épigramme qu'on a fort louée, & qui n'a que du faux brillant; la voici cette épigramme.

*Ingens ingentem quem personat orbis Erasmus:
Hic tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum? Mirari desine, lector,
Integra nam totum terra nec ipsa capit.*

La pensée de Beze est une fausse pensée, parce qu'un peintre n'a pas plus de peine à faire un portrait grand comme nature, lorsque c'est le portrait d'un savant ou d'un héros dont la gloire vole par-tout, que quand c'est le portrait d'un paysan qui n'est connu que dans son village.

La bonne édition des œuvres d'Erasme, est celle d'Hollande, en 1703. onze vol. fol. Ils contiennent des traités en presque tous les genres; grammaire, rhétorique, philosophie, théologie, épîtres, commentaires sur le nouveau testament, paraphrases, traductions, apologies, &c. Tous ces traités sont écrits avec une pureté & une élégance admirable.

Au plus bel esprit de son tems, joignons un des premiers hommes de mer du dernier siècle, que Rotterdam a vû naître dans son sein; c'est de Corneille Tromp que je veux parler, fils du grand Tromp; il marcha sur ses traces, & fut le digne rival de Ruiter. Brandt a écrit sa vie; elle est intéressante, mais ce n'est pas ici le lieu d'en donner l'extrait; il suffit de dire que Tromp se trouva à plus de vingt batailles navales, & qu'il portoit par-tout la terreur & la victoire; c'étoient alors les jours brillans des beaux faits de la Hollande. Le comte d'Esttrade écrivoit au roi de France, en 1666. « Tromp » a combattu en lion sur six vaisseaux, les uns après » les autres; mais il s'étoit engagé trop avant, & a » obligé Ruiter de tout hasarder pour le retirer, » ce qui a bien réussi, & ce qui pourroit le faire » périr avec toute la flotte une autre fois ».

La réputation qu'il s'étoit acquise dans le monde, étoit si grande, qu'au retour de la paix le roi de la

Grande-Bretagne souhaita de le voir, & les comtes d'Arlington & d'Offory furent chargés de cette négociation. Tromp se disposa à répondre à l'honneur que le roi lui faisoit, & le prince d'Orange lui-même l'accompagna jusqu'à la Brille, le 12 Janvier 1675.

Il se mit en mer avec trois yachts qui l'attendoient; les ducs d'York, de Monmouth, de Buckingham, & grand nombre d'autres seigneurs, allèrent au-devant de lui, & le concours du peuple fut extraordinaire; le roi l'honora de la qualité de baron, la rendit héréditaire dans sa famille, & lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Au mois de Juin de cette même année, il commanda la flotte de quarante vaisseaux danois & hollandais, contre les Suédois, & remporta la victoire; le roi de Danemarck lui donna l'ordre de l'éléphant, & la qualité de comte.

La guerre s'étant allumée avec la France, le roi Guillaume III. le nomma en 1691, pour commander la flotte des états; mais peu de mois après il mourut âgé d'environ 62 ans. Si quelques bruits chargerent la France d'avoir avancé ses jours, il ne faut admettre des accusations aussi graves & aussi odieuses, que sur des preuves d'une force irrésistible.

Enfin Jacques duc Monmouth, né à Rotterdam en 1649, a fait trop de bruit dans l'histoire pour ne pas parler de lui. Il étoit fils naturel de Charles II, & sa mere se nommoit Lucie Walters; le roi son pere ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, & eut pour lui une tendresse extraordinaire; il le créa comte d'Orkney, duc de Monmouth, pair du royaume, chevalier de l'ordre de la jarretière, capitaine de ses gardes, & lieutenant-général de ses armées, après sa victoire contre les rebelles d'Ecosse.

Il possédoit toutes les qualités qui pouvoient le rendre agréable à la nation; une bravoure distinguée, une figure gracieuse, des manières douces, une générosité peu réfléchie; ces qualités lui valurent la faveur populaire, qui s'accrut beaucoup par la haine qu'on portoit à la religion du duc d'York; cependant avec tant de part à l'affection du peuple, il n'auroit jamais été dangereux s'il ne s'étoit aveuglément résigné à la conduite de Shaftsbury, politique audacieux, qui le flatta de l'espoir de succéder à la couronne.

Le duc d'York connoissant tout le crédit du duc de Monmouth, le fit exiler du royaume. Il choisit la Hollande pour sa retraite; & comme personne n'ignoroit la part qu'il avoit toujours eue à l'affection d'un pere indulgent, il avoit trouvé toutes sortes de distinctions & d'honneurs, sous la protection du prince d'Orange. Lorsque Jacques étoit monté sur le trône, ce prince avoit pris la résolution de congédier Monmouth & ses partisans; ils s'étoient retirés à Bruxelles, où le jeune fugitif se voyant encore poursuivi par la rigueur du nouveau monarque, fut poussé contre son inclination à former une entreprise téméraire & prématurée sur l'Angleterre. Il ne pouvoit se dissimuler que Jacques avoit succédé au trône sans opposition; le parlement qui se trouvoit assemblé, témoignoit de la bonne volonté à satisfaire la cour, & l'on ne pouvoit douter que son attachement pour la couronne, ne donnât beaucoup de poids à toutes les mesures publiques. Les abus étoient encore éloignés de l'excès, & le peuple n'avoit pas encore marqué de disposition à s'en plaindre amèrement. Toutes ces considérations se présentèrent sans doute au duc de Monmouth; mais telle fut l'impatience de ses partisans, telle aussi la précipitation du comte d'Argyle, qui étoit parti pour faire soulever l'Ecosse, que la prudence ne fut point écoutée, & le malheureux Monmouth se vit comme entraîné vers son sort.

La bataille de Sedgemoor près de Bridgewater, se

donna en 1685 ; le duc de Monmouth la perdit & s'éloigna par une prompte fuite ; mais après avoir fait plus de vingt milles , son cheval tomba sous lui ; il changea d'habits avec un paysan , dans l'espérance de se mieux cacher ; le paysan fut rencontré avec ceux du fugitif , par quelques royalistes qui le poursuivoient ; les recherches en devinrent plus ardent , & l'infortuné Monmouth fut enfin découvert au fond d'un fossé , couvert de fange , le corps épuisé de fatigue & de faim , l'esprit abattu par l'image présente de ses malheurs , & par celle du sort qui le menaçoit : la nature humaine n'a point de ressource contre une si terrible situation ; bien moins dans un homme amolli par une continuelle prospérité , qui s'est cru sur-tout distingué par la valeur militaire. Monmouth ne put retenir ses larmes lorsqu'il se vit entre les mains de ses ennemis ; il parut enfin s'abandonner à l'amour , & même à l'espérance de la vie.

Quoique la grandeur de ses offenses , & le caractère de Jacques , dussent lui faire comprendre qu'il ne falloit compter sur aucune grace , il lui écrivit dans les termes les plus humbles , & le conjura d'épargner le sang d'un frere qui n'auroit à l'avenir que du zèle pour ses intérêts. Le roi lui voyant tant de foiblesse & d'abattement , se le fit amener , & se flatta de lui arracher l'aveu de tous ses complices ; mais quelque passion que Monmouth eût pour la vie , il ne voulut point l'acheter par un infâme oubli de l'honneur. En reconnoissant l'inutilité de ses efforts , il reprit courage de son désespoir , & ne pensa qu'à se disposer à la mort , avec des sentimens plus dignes de son caractère & de son rang.

Ce favori du peuple Anglois fut accompagné sur l'échaffaut d'une abondante & sincère effusion de larmes ; il pria l'exécuteur de ne pas le traiter comme Russell , pour lequel il avoit eu besoin d'un coup redoublé ; mais cette précaution ne servit qu'à l'effrayer ; il frappa Monmouth d'un coup foible , qui lui laissa la force de se relever , & de le regarder au visage , comme pour lui reprocher son erreur ; il remplaça doucement sa tête sur le bloc , & l'exécuteur lui donna deux autres coups qui n'eurent pas plus d'effet ; à la fin il jeta sa hache , en criant qu'il étoit incapable d'achever le sanglant office ; les schérifs l'obligèrent de la reprendre , & deux autres coups séparèrent la tête du corps.

Telle fut , en 1685 , à l'âge de trente-six ans , la fin d'un seigneur que ses belles qualités , dans un tems moins tumultueux , auroient pu rendre l'ornement de la cour , & capable même de servir sa patrie ; je dis sa patrie , car *Rotterdam* n'étoit que son lieu natal , & même par un pur effet du hazard. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ROTEUR , f. m. (*Jurisprud.*) *Rothorium* , c'est le lieu où l'on fait rouir le chanvre ; comme le chanvre corrompt l'eau , plusieurs coutumes & ordonnances ont défendu de faire des *roteurs* en eau courante. Voyez la coutume de Normandie , article 29. recueilli sur les statuts de Bressè , l'ordonnance de 1669. & ci-devant le mot ROISE. (A)

ROTHER , (*Géog. mod.*) rivière d'Angleterre. Elle a sa source dans le comté de Suffex , & se partage en deux bras qui se perdent dans le Rye-Haven. (D. J.)

ROTNESS , (*Géog. mod.*) ville d'Ecosse , dans la province de Murray , sur une petite rivière qui se rend dans la Spey , à 92 milles au couchant d'Edimbourg. Long. 11. 26. Lat. 56. 10. (D. J.)

ROTI , f. m. Voyez ROT.

ROTI , participe du verbe *rotir*. Voyez ROTIR.

ROTIE , f. f. (*Architect.*) exhaussement sur un mur de clôture mitoyen , de la demi-épaisseur de ce mur , c'est-à-dire d'environ neuf pouces , avec de petits contreforts d'espace en espace , qui portent

sur le reste du mur. Cet exhaussement sert pour se couvrir de la vue d'un voisin , ou pour palisser les branches d'un espalier de belle venue & en belle exposition ; il ne doit pas excéder dix piés sous le chaperon , y compris la hauteur du mur , suivant la coutume de Paris , à moins de payer les charges. *Dict. d'architect.* (D. J.)

ROTIE , f. f. (*Cuisine.*) tranche de pain coupée menue , sur laquelle on étend du beurre , des confitures , &c. Si la *rotie* doit être trempée dans le vin , il faut que le pain soit gratté. On donne encore le nom de *rotie* à des tranches de pain grillées sur lesquelles on a étendu & fait cuire des viandes seches & assaisonnées d'épices.

ROTIER , f. m. (*Artisan peigner.*) les *rotiers* sont des artisans qui fabriquent les rots ou peignes , pour servir aux métiers des ouvriers qui travaillent avec la navette. *Trévoux.* (D. J.)

ROTIN , f. m. (*Commerce.*) sorte de roseau qu'on apporte des Indes orientales , dont on fait , en les fendant par morceaux , ces meubles de cannes qui sont d'un si grand usage & d'un si grand commerce en Angleterre & en Hollande ; on en fait aussi des cannes à marcher ou à la main , en les garnissant de poignées. *Savary.* (D. J.)

ROTIN , f. m. (*terme de relation*) on appelle *rotins* aux îles Antilles , ceux des roseaux ou cannes à sucre qui ne s'élevent pas bien haut , soit à cause de la mauvaise terre où ils sont plantés , soit par trop de sécheresse , soit pour avoir été mal cultivés , ou enfin pour être trop vieux. *Labat.* (D. J.)

ROTING , ou ROTINGEN , (*Géog. mod.*) petite ville & seigneurie d'Allemagne , dans la Franconie , sur le Tauber. Elle appartient à l'évêque de Wurtzbourg.

ROTIR , v. act. (*Gram.*) cuire en exposant au feu. On *rotit* la viande à la broche ; on *rotit* des marrons dans une poêle , ou sous la cendre ; on *rotit* la mine.

ROTIR , en terme de Tabletier-Cornetier ; c'est l'action d'échauffer les morceaux de corne sur une espee de gril pour les rendre susceptibles des façons qu'il faut leur donner.

ROTISSEUR , f. m. (*Corporation.*) c'est celui qui fait rotir la viande. Il ne se dit guere présentement que du marchand qui habille , larde , & pique les viandes de lait , le gibier , & la volaille , pour les vendre en blanc , c'est-à-dire crues , ou pour les débiter cuites après les avoir fait rotir à leurs âtres ou cheminées.

La communauté des maîtres *Rotisseurs* de Paris , n'est pas une des moins anciennes de cette ville ; & l'on en peut juger au style de leurs premiers statuts. Ces statuts portent pour titre : *ordonnances du métier des oyers & maîtres Rotisseurs* ; & cette qualité d'oyers , qui signifie *vendeurs d'oyes* , sert à appuyer l'opinion que quelques auteurs ont du goût que les anciens habitans de Paris avoient pour cette sorte de viande , qui a donné le nom à la rue aux houës ou aux oyes , dans laquelle anciennement demeuroient la plus grande partie des *rotisseurs* ou oyers , & où il y en a encore quantité de boutiques. *Savary.* (D. J.)

ROTISSEIRE , f. f. (*Gramm. & Cuis.*) machine qu'on peut comparer par sa forme à une garde-robe faite de tôle ou de plaques de fer battues devant , derrière , en-haut & en-bas , où l'on peut faire rôtir une grande quantité de viandes à-la-fois. La *rotissoire* est propre aux communautés , hopitaux , grandes maisons , & autres endroits , où elle devient un meuble d'économie.

ROTOLO , ou ROTOLI , f. m. (*Poids.*) poids dont on se sert en Sicile , en quelques lieux d'Italie , à Goa , en Portugal , & dans plusieurs échelles du Levant , & particulièrement au Caire , & dans les villes maritimes de l'Egypte. Quoique *rotolo* ait le

même nom dans tous ces endroits, il y est néanmoins bien différent par sa pesanteur ; par exemple, le *rotolo* de Sicile pèse une livre & demie de Paris ; le *rotolo* portugais est égal à treize onces un gros de Paris ; au Caire cent dix *rotoli* font cent huit livres de Marseille. *Savary. (D. J.)*

ROTONDE, f. f. (*Architect.*) bâtiment rond par dedans & par le dehors, soit une église, un salon, un vestibule, &c. La plus fameuse *rotonde* de l'antiquité est le panthéon de Rome, dont Desgondets, dans ses édifices antiques, Palladio, Serlio, & Blondel, dans leur architecture, ont donné la description. *Voyez ROTONDE, Archit. rom.*

La chapelle de l'Escorial, qui est la sépulture des rois d'Espagne, est appelée à l'imitation de ce bâtiment le *panthéon*, parce qu'elle est bâtie en *rotonde* ; la chapelle des Valois à saint Denis, étoit encore une *rotonde*, de même que l'église de l'Assomption à Paris. (*D. J.*)

ROTONDE LA, (*Archit. rom.*) nom moderne de l'ancien panthéon bâti sous Auguste, par Agrippa son gendre, à l'honneur de tous les dieux ; Boniface IV. en fit une église, qu'il consacra à la sainte Vierge, & à tous les martyrs.

C'est un bâtiment qui a autant de largeur que de profondeur : il porte 158 piés en tout sens ; il est sans fenêtres & sans piliers, & il ne reçoit de jour que par une ouverture pratiquée au milieu de la voûte ; cependant il est fort éclairé. On monte au toit par un escalier de 150 marches ; & de-là jusqu'au faite, il y a encore 40 marches. Voici la description qu'en fait Palladio, & qu'il a accompagnée de plusieurs plans qu'on trouve dans son quatrième livre.

De tous les temples qu'on voit à Rome, dit-il, il n'y en a point de plus célèbre que le *panthéon*, communément nommé *la rotonde*, ni qui soit resté plus entier, puisqu'il est encore aujourd'hui, au-moins quant à la carcasse, presque au même état où il a toujours été ; mais on l'a dépouillé de la plupart de ses ornemens, & par conséquent des excellentes statues dont il étoit rempli.

Sa rondeur est tellement compassée, que la hauteur depuis le pavé jusqu'à l'ouverture qui lui donne le jour, est égale à sa hauteur prise diamétralement d'un côté du mur à l'autre. Quoiqu'à présent on descende par quelques marches dans ce temple, cependant il est vraisemblable qu'on y montoit par quelques degrés.

Tout ce temple est d'ordre corinthien, tant par-dehors que par-dedans ; la base des colonnes est composée de l'attique & de l'ionique ; les chapiteaux sont de feuilles d'olive ; les architraves, frise, & corniches, ont de très-belles moulures, & peu chargées d'ornemens. Dans l'épaisseur du gros mur qui fait l'enceinte du temple, il y a de certains espaces vuides pratiqués exprès tant pour épargner la dépense, que pour diminuer le choc des tremblemens de terre.

Ce temple a en face un très-beau portique, dans la frise duquel on lit les mots suivans :

M. Agrippa L. F. Cos. Tertium fecit.

Au-dessus de l'architrave, on lit une autre inscription en plus petits caractères, qui fait connoître que les empereurs Septime, Sévère, & Marc-Aurèle, réparèrent les ruines de ce temple.

Le dedans du temple est divisé en sept chapelles avec des niches pratiquées dans l'épaisseur du mur, & qui, selon les apparences, contenoient autant de statues. Plusieurs croient que la chapelle du milieu, qui est vis-à-vis l'entrée du temple, n'est pas antique, parce que son fronton entrecoupé quelques colonnes du second ordre ; ils ajoutent pour appuyer leurs sentimens, que sous le pontificat de Boniface,

qui dédia ce temple au culte du vrai Dieu, il fut orné conformément à l'usage des Chrétiens, qui ont toujours un autel principal dans l'endroit le plus apparent de leurs églises. Néanmoins considérant la grande manière de cet autel, l'harmonie que ses parties font avec le reste de l'édifice, l'excellent travail de tous les membres qui le composent, Palladio ne doute point qu'il ne soit aussi ancien que tout le reste. Cette chapelle a deux colonnes, une de chaque côté, qui sont hors d'œuvre, & ont une cannelure toute particulière ; car l'espace qui sépare chaque cannelure, est enrichi de petits tondins fort proprement travaillés.

Les escaliers qui sont aux deux côtés de l'entrée, conduisent sur les chapelles par des petits corridors secrets, qui regnent tout-au-tour du toit, & montent jusqu'au sommet de l'édifice. *Palladio. (D. J.)*

ROTONDE, (*Hist. des Modes.*) c'étoit un collet empesté que les hommes portoient en France dans le dernier siècle, & qui étoit monté sur du carton pour le tenir en état. (*D. J.*)

ROTONDITÉ, f. f. *en Physique* ; il se dit quelquefois au lieu de *sphéricité* ou *rondeur*. *Voyez SPHÉRICITÉ.*

ROTTA, (*Géog. mod.*) *Roja*, selon M. de Lisle, rivière d'Italie, dans le Piémont, au comté de Nice ; elle a sa source dans les montagnes du comté de Tende ; mouille la ville de ce nom, traverse la partie orientale du comté de Nice, & se jette dans la mer de Gènes, à Vintimiglia : cette rivière est la *Rituba* des anciens. (*D. J.*)

ROTTE, f. f. (*Poids du Levant.*) ce poids d'usage au Levant, est plus ou moins fort, suivant les lieux où l'on s'en sert. Les cent *rottes* de Constantinople & de Smyrne, font cent quatorze livres de Paris, d'Amsterdam, de Strasbourg, & de Besançon, les poids de ces quatre villes étant égaux. *Savary. (D. J.)*

ROTULE, f. f. *en Anatomie*, est un os qui couvre la partie antérieure de la jointure du genou.

La *rotule* est arrondie en-dehors, à-peu-près de la figure d'un écu, couverte d'un cartilage uni, & d'environ deux pouces de diamètre ; les tendons des muscles qui servent à étendre la jambe, glissent dessus comme sur une poulie.

Mais son usage le plus immédiat est d'empêcher la jambe de ployer en-avant en s'étendant : & c'est un cas qui arriveroit nécessairement dans cette articulation, si cet os comme un appui ne tenoit la jambe en respect quand elle roule en-avant ; de même que l'olécrane empêche le coude de ployer en-arrière. *Voyez OLÉCRANE.*

Dans la posture droite quand un pié est étendu en-avant, tout le poids du corps porte sur la *rotule*, qui dans cette situation, empêche le genou de se renverser en-arrière, & de trop tendre les muscles qui l'arrêtent derrière. C'est de-là que le lutteur de Gallien, qui avoit la *rotule* disloquée, avoit tant de peine à descendre la montagne.

Un célèbre anatomiste considère la *rotule* par rapport au tibia, comme l'olécrane par rapport au cubitus ; il pense que ces deux éminences ont les mêmes usages à l'égard des muscles extenseurs de l'avant-bras, & de ceux de la jambe, c'est-à-dire, qu'elles en augmentent la force, & les garantissent de la compression à laquelle ils eussent été exposés, sans leurs secours : on doit ajouter que l'olécrane sert encore à affermir l'articulation du cubitus avec l'humérus ; car personne n'ignore que ce ne soit cette éminence du cubitus qui empêche l'avant-bras de se plier en-arrière ; au lieu que la jambe n'est empêchée de se plier en-devant, que par la situation particulière de ses ligamens latéraux ; c'est aussi pour ces usages différens que l'olécrane ne fait qu'une seule &

même pièce avec l'os du coude, & que la *rotule* au contraire se trouve détachée du tibia, ou du moins qu'elle ne lui est jointe que par un ligament flexible, qui n'apporte aucun obstacle aux mouvemens demi-circulaires que la jambe fait étant demi-fléchie, desquels mouvemens elle auroit été incapable si la *rotule* & le tibia n'avoient fait ensemble qu'une seule & même pièce. (D. J.)

ROTULE, *fracture de la rotule*, maladie de chirurgie assez fréquente, & sur laquelle on n'a que depuis peu de tems des notions précises. Quoique la *rotule* soit exposée, comme tous les autres os du corps, à être fracturée par des causes violentes extérieures, comme coups, chutes, il est beaucoup plus ordinaire de voir la fracture transversale de la *rotule* causée par le simple effort des muscles extenseurs de la jambe, comme on le remarque dans la rupture du tendon d'Achille. Voyez RUPTURE.

Le diagnostic de la fracture de la *rotule* n'est pas difficile : la partie inférieure retenue par le ligament qui s'attache à la tubérosité du tibia reste en place, & l'action des muscles extenseurs tire vers le haut la partie supérieure de la *rotule* qu'on trouve écartée de l'autre portion de trois à quatre travers de doigt. Souvent une grosse tumeur du volume du poing, par espèce de bouffissure sous les tégumens, rend la partie fort difforme au premier coup d'œil.

Le pronostic que les anciens portoient de cette fracture étoit fâcheux. Selon Ambroise Paré, personne n'en guérissoit sans claudication. Cela n'est pas étonnant : on prenoit des mesures fort peu justes pour obtenir la consolidation des pièces divisées ; de-là il résultoit que la *rotule* demuroit en deux pièces, en sorte que le genou restoit foible. Les blessés marchent bien en plat chemin ; mais pour monter ils sont contraints de porter la jambe qui fléchit & se tend librement la première, & de tirer l'autre ensuite : c'est le contraire en descendant. On en trouve la raison dans le défaut de fermeté du genou rompu dans la *rotule*.

Cet os est comme enchâssé dans la capsule tendino-aponevrotique des extenseurs de la jambe. Il ne se fait point de cal ; les pièces se réunissent par une espèce de coque cartilagineuse ; si l'on manque de bien rapprocher les pièces d'os dans le commencement, & de les maintenir bien exactement réunies, la consolidation est lâche, & l'on sent les pièces vaciller toute la vie. J'en ai vu plusieurs exemples. Mais avec des soins bien suivis, on obtient une consolidation parfaitement solide. On a imaginé plusieurs bandages mécaniques pour contenir cette fracture, & ils m'ont tous paru mériter moins de préférence qu'un bandage méthodiquement fait. J'en parle avec connoissance de cause, ayant eu un assez grand nombre de ces fractures tant à l'hôpital de la Charité qu'en ville. Le point essentiel est d'empêcher l'action des muscles qui tendent à retirer la pièce supérieure. Un bandage roulé qui assujettit les muscles par des circulaires bien faits depuis la partie moyenne supérieure de la cuisse jusqu'à la *rotule*, ne peut être suppléé par aucune autre invention. Les derniers tours de cette bande couvrent une compresse échancrée en arc, & posée au-dessus de la *rotule* qu'on loge dans cette échancre ; un aide tire les chefs en-bas le long des parties latérales de la jambe. On recouvre la *rotule* elle-même de tours de bande. Tous les bandages à jour sont défectueux & donnent lieu au gonflement du tissu cellulaire à l'endroit qui n'est pas comprimé mollement comme le reste. Une grande gouttière de cuir de vache, ou de carton fort, garnie de compresses, & qui sert comme de cuirasse à la partie postérieure du genou s'étendant à six ou huit travers de doigt sur la cuisse, & à pareille longueur sur la jambe, permet l'application d'une bande plus serrée, dont toute l'ac-

tion est à la partie antérieure & inférieure de la cuisse & sur la *rotule*. Cette gouttière empêche la flexion de la jambe, & encaisse, pour ainsi dire, le genou. Cet appareil très-simple m'a toujours bien réussi, & les malades qui l'ont porté deux mois ou deux mois & demi, ont été mis en liberté avec la *rotule* bien solidement remise. Je donnerai sur cet accident un mémoire détaillé dans la suite des mémoires de l'académie royale de Chirurgie. (Y)

ROTULE, f. f. (*Pharmacie*.) les *rotules* sont des tablettes plates & rondes, composées d'une matière plus fine ou plus soluble que celle des tablettes ordinaires, & qui a aussi le sucre pour excipient ; de sorte qu'il y a une très-petite différence entre la *rotule* & la tablette. Voyez TABLETTE, *Pharmacie*.

Les *rotules* ont toujours pour excipient du sucre très-blanc, ou quelque matière glutineuse. On demande en conséquence que les *rotules* soient solides & demi transparentes. Par conséquent tout ce qui ne peut pas se délayer assez subtilement & assez également, comme les conserves, les candits, les poudres grossières, les noyaux de fruits & autres semblables, ainsi que tout ce qui se grumelle, ne trouve guère ici sa place.

Quelquefois on ne se sert ici ni de sec ni d'épais ; on incorpore seulement avec le sucre des sucres liquides gracieux, & sur-tout acides, comme celui de groseilles, de baies d'épine-vinette, de citron : on a par-là des *rotules* très-agréables. Ceux qui veulent en faire avec des eaux distillées perdent leur peine.

D'autres incorporent des huiles aromatiques seules, ou des essences épaissies avec le sucre dissous dans l'eau & cuit ; cela ne se fait pas cependant sans que le remède perde de sa vertu.

Pour abrégé, on peut, si le but le permet, ordonner d'enduire les *rotules* officinales d'une huile convenable & d'une essence. On emploie ce même moyen pour les *rotules* magistrales, quand on craint que les volatils mêlés avec la masse encore chaude ne se dissipent.

La masse de la *rotule* est plus petite que celle de la tablette. Ordinairement elle équivaut à *scrup. j.* ou demi-dracme ; elle ne se détermine guère non plus ni par les poids, ni par les mesures.

La dose se détermine par le nombre j. ij. iij. &c. ou par le poids qui varie suivant l'efficacité de la proportion des ingrédients.

La proportion des ingrédients est la même que dans les tablettes, à peu d'exceptions près ; par exemple on y met une plus grande quantité de sucre à l'égard des excipients ; ainsi pour faire des *rotules* avec des sucres acides, qui sont très-agréables dans les maladies aiguës, on emploie six ou huit fois autant de sucre : sur dragme j. ou dragme jss d'essences, on met ij onces de sucre ; on en met aussi tout autant sur xx gouttes d'huiles aromatiques.

La souscription est la même que dans les tablettes, excepté le nom. On suppose que l'apothicaire est parfaitement au fait de la préparation. Il doit faire en sorte que par la chaleur il se fasse la moindre dissipation possible des parties volatiles. Il ne doit pas mêler les sucres acides, les essences, les huiles avec le sucre, qu'il ne soit bien cuit & prêt à se geler, ou même quand il est fondu, mais seulement quand il est bien chaud, parce que c'est un obstacle à la concrétion du sucre.

L'usage des *rotules* est à-peu-près le même que celui des tablettes. Il est donc inutile de nous y arrêter davantage. (D. J.)

ROTUNDUS, (*Littérat.*) ce mot au figuré chez les Latins, est synonyme à celui de *tornatus*, ou de *perfectus*, parfait. *Rotundus orator*, un excellent orateur. Les Grecs ont dit, parler rondement, *σπογγύλως λαλεῖν*, pour dire parler agréablement, harmonieusement.

nienfement. Démétrius Phaléreus dit que la période oratoire demande une bouche *ronde*, *καὶ δευτέρου ὅρου ὡς ὁματός* ; & Plutarque a dit des mots *ronds* , pour signifier des termes *choisis*. Aristophane en parlant d'Euripide , dit : *ego rotunditate ejus oris fruor* , je jouis de la beauté de son langage. Enfin Horace a dit :

*Grauis dedit ore rotundo
Musa loqui.*

Les Grecs ont reçu en partage les grâces du discours ; ces grâces & cette perfection de langage appartenoient sur-tout aux Athéniens. (D. J.)

ROTURE , f. f. *terme de Droit* , est l'état ou condition de quiconque n'est pas compris dans la classe des nobles. Voyez NOBLE & NOBLESSE.

Ce mot vient de *ruptura* , qu'on a dit dans la basse latinité pour la culture de la terre. On a appelé de ce nom les personnes non-nobles , parce que c'étoient les personnes seulement qu'on employoit à la culture des campagnes. De-là les biens possédés par ces fortes de gens se sont aussi appelés *rotures* , ou bien de *roture*.

Généralement parlant, tout bien de *roture* est dans la censive d'un seigneur, du-moins y a-t-il bien peu d'exemples de francs-aleus roturiers.

Toute terre tenue en *roture* paie un cens ; c'est la marque caractéristique de cette sorte de tenure : aussi le cens ne se peut-il pas prescrire , mais seulement sa quotité ; & comme pour les ventes de fiefs il est dû des quintes & requintes , il est dû des lods & ventes pour les ventes de *roture*. Voyez CENS & LODS.

Dans la plupart des coutumes l'ainé n'a point de préciput sur les biens de *roture*. Voyez AÎNÉ & PRÉCIPUT.

ROTURIER , autre *terme de Droit* , dérivé du précédent , se dit tant des personnes qui vivent dans l'état de *roture* , que des biens qui sont tenus à titre de *roture*. Voyez ci-dessus ROTURE.

ROTURIERE , rente , (Jurisprud.) voyez ci-dessus RENTE *roturière*.

ROTWEIL , (Géog. Hist. mod.) ville libre & impériale d'Allemagne , sur le Neckar , dans le comté de Baar en Souabe. Elle est fameuse en Allemagne par le tribunal qui y est établi , & qui décide , au nom de l'empereur , en dernier ressort les procès qui s'élevaient dans les cercles de Souabe , d'Autriche , de Franconie & du Rhin. Ce tribunal est composé d'un président ou grand juge héréditaire , qui est actuellement le prince de Schwartzenberg , & de treize assesseurs.

ROTWYL , (Géog. mod.) c'est la même ville d'Allemagne dont il est question dans l'article précédent. Elle est située dans la forêt noire , à huit lieues au sud-ouest de Tubingen , & à 10 au nord de Schaffhouse. Elle est libre , impériale , & alliée des cantons suisses depuis 1463. Ses habitans sont catholiques. Le maréchal de Guesbrian prit cette place en 1643. Long. 26. 11. lat. 48. 12.

Deux hommes célèbres , l'un par une suite de traverses & d'infortunes , c'est Sébastien Sicler ; l'autre par son savoir , c'est Melchior Wolmar , sont nés à Rotwyl.

Sicler , après avoir éprouvé toutes les horreurs d'un cachot , au sujet d'un vol dont il n'étoit point coupable , se fit hermite , & mourut dans sa retraite en 1695 , âgé de 66 ans. Sa vie , imprimée à Lyon en 1698 , in-12. est attendrissante ; mais comme elle n'a point de rapport aux sciences , c'est assez de l'indiquer ici.

Wolmar , né en 1497 , prit à Bourges le degré de docteur en droit sous Alciat. Il enseigna la langue grecque à Calvin , qui lui en témoigna sa reconnaissance en lui dédiant son commentaire sur la seconde

épître de S. Paul aux Corinthiens. Wolmar fut aussi précepteur de Beze. Il devint en 1535 professeur en droit à Tubingue , & mourut à Eifenar en 1561 , âgé de 64 ans. Il a donné à Paris en 1523 de savans commentaires in-4°. sur les deux premiers livres de l'Iliade d'Homère. La préface qu'il a mise à la tête de sa grammaire grecque de Démétrius Chalcondile , est un chef-d'œuvre en ce genre. (D. J.)

ROTZIG , (Géog. mod.) ou *Oroschick* , ville dépendante du Turc , dans la Bulgarie , sur la rive droite du Danube , au levant de Widin. Long. 43. 27. lat. 44. 17.

ROUAGE , f. m. (Méchan.) ce sont dans une machine toutes les parties qui regardent les roues , les lanternes , les fuseaux , les pignons. Voyez ROUE , &c. (K)

ROUAGE , *terme d'Horlogerie* , assemblage de pignons & de roues disposées en telle sorte qu'elles peuvent agir les unes sur les autres.

Dans les montres & pendules qui sonnent ou répètent , les Horlogers distinguent l'assemblage des roues destinées pour la sonnerie d'avec celui qui sert à faire mouvoir les aiguilles ; ils appellent le premier *rouage de sonnerie* , & l'autre *rouage du mouvement*.

Ce qu'on exige principalement d'un *rouage* , c'est 1°. que les engrenages se fassent autant qu'il est possible au milieu des tiges des pignons ou roues qui s'engrenent l'une dans l'autre. Voyez CALIBRE. 2°. Que ces engrenages se fassent d'une manière uniforme. Voyez DENTS , ENGRENAGE. &c. 3°. Que les pignons ne soient point trop petits , de peur que les frottemens sur leurs pivots ne deviennent trop considérables. 4°. Que les roues ne soient point trop nombrées pour leur grandeur , afin que leurs dents ne deviennent point trop maigres , & puissent être facilement & bien travaillées. 5°. Que les dents des roues & les aîles des pignons soient bien polies , pour qu'elles puissent facilement glisser les unes sur les autres ; enfin que toutes les roues soient fort mobiles , afin que le *rouage* puisse être mis en mouvement par la plus petite force. A l'égard des nombres convenables pour les roues des différens *rouages* , voyez l'article CALCUL des nombres des roues & des pignons. Article de M. ROMILLY.

ROUAGE , (Jurisprud.) droit qui se paye en quelques lieux au seigneur pour la permission de transporter par charrois le vin ou blé que l'on a vendu. Voyez les coutumes de Mantes & de Senlis ; Chopin , sur le chap. viij. de la coutume d'Anjou à la fin , & le glossaire de M. de Lauriere.

ROUAGE , bois de , (Eaux & Forêts.) on appelle bois de *rouage* tous les bois , & particulièrement les bois d'orme , que les Charrons emploient à faire des roues de carrosses , chariots , charrettes , & autres telles voitures roulantes. Trévoux. (D. J.)

ROUAN , f. m. *terme de Haras* ; ce terme de haras & de commerce de chevaux , se dit de la couleur du poil des chevaux qui est mêlé de gris , de bai , d'alezan & de noir. Il y a plusieurs sortes de *rouan* , entr'autres *rouan vineux* , *rouan caveffe* , *rouan de more* , &c. Richelet. (D. J.)

ROUANE , f. f. *instrument de Charpentier* ; instrument qu'on pourroit en quelque sorte appeler *compas* , qui sert à marquer les bois ; il est de fer avec un petit-manche de buis : la partie , qui est de fer , se partage en deux pointes , dont l'une , qui est un peu plus longue que l'autre , est pointue , & la plus courte est tranchante ; en sorte que la plus longue appuyant sur la pièce qu'on veut marquer , on peut faire un ou plusieurs cercles ; de l'autre on tire des lignes autant qu'il est besoin pour la marque de l'ouvrier. Les Charpentiers se servent de la *rouane* ; les commis des aides & les Tonnelliers se servent de la *rouanette* , qui est une *rouane* plus petite. Savary. (D. J.)

ROUANER, v. act. (*Gram.*) c'est marquer avec la rouanette.

ROUANE, (*Géog. mod.*) on écrit aussi *Roane* & *Rohane*; ville de France, dans le bas-Foréz, sur la Loire, qui commence ici à porter bateau, à 12 lieues au nord-ouest de Feurs, & à 84 de Paris. *Rouanne* est ancienne; car elle est marquée dans Ptolomée comme une des principales places des Ségusiens. Il l'appelle *Rodumna*, & on trouve encore ce mot dans la carte de Peutinger. Il y a dans cette ville une élection & un collège. Elle est capitale d'un pays appelé *Roannois*. *Longit.* 21. 45. *latit.* 36. 3. (*D. J.*)

ROUANETTE, f. f. (*Charpenterie.*) petit outil de fer, avec lequel les Charpentiers marquent leur bois. Cet outil est rond, d'un pouce de diamètre, long de sept à huit pouces, aplati par un bout, qui se partage en deux dents fort pointues. On s'en sert comme d'une rouane pour tirer des lignes, ou pour tracer des ronds, suivant la marque dont on veut figner les bois. *Dict. de comm.* (*D. J.*)

ROUANETTE, instrument des Commis des aides; petite rouane dont se servent les commis des aides pour marquer les pièces de vin pendant les visites qu'ils font dans les caves & celliers des marchands de vin & cabaretiers. Les tonneliers ont aussi une *rouanette*, pour marquer leurs ouvrages. *Savary.* (*D. J.*)

ROUANNOIS, LE, ou ROUANEZ, (*Géog. mod.*) duché de France, dans le Lyonnais, au bas-Foréz. Il est le seul qu'il y ait dans ce gouvernement. Il fut érigé en faveur de Claude Gouffier, en 1566, par lettres-patentes registrées au parlement l'année suivante. Il y a eu depuis de nouvelles lettres du duché en faveur de François d'Aubusson, & de Louis d'Aubusson, appelé *duc de la Feuillade*. (*D. J.*)

ROUANT, en terme de Blason, se dit du paon qui fait la roue en étendant sa queue. S. Paul de Ricault, d'asur au paon rouant d'or.

ROUBLE, f. m. (*Monnaie.*) monnaie de compte dont on se sert en Moscovie pour tenir les livres, & y faire l'évaluation des paiemens dans le commerce. Le rouble vaut cent copecs ou deux richedalers. Le czar Pierre a fait frapper de véritables roubles, qui valaient autrefois neuf schellings d'Angleterre. *Savary.* (*D. J.*)

ROUCHE ou RUCHE, f. f. terme de Marine, c'est la carcasse d'un vaisseau tel qu'il est sur le chantier sans mâture.

ROUCHEROLLE, voyez ROUSSEROLLE.

ROUCIN, (*Jurispud.*) en matière de fief & de redevance, signifie ordinairement un cheval de somme.

ROUCIN DE SERVICE, est un cheval d'armes, c'est-à-dire, propre pour la guerre. Voyez les établissements de S. Louis, les coutumes de Tours & de Lodunois. (*A*)

ROUCOU, voyez ROCOU.

ROUCY, (*Géog. mod.*) ville de France, dans la Champagne, sur la rivière d'Aisne, élection de Laon, avec titre de comté. C'est l'un des anciens comtes-pairies de Champagne. L'origine des comtes de Roucy est rapportée différemment par M. l'abbé de Longuerue, dans sa description de la France; & par M. Baugier, dans ses mémoires de Champagne; mais la maison de Roucy feroit elle-même embarrassée de décider auquel des deux généalogistes elle doit donner la pomme. (*D. J.*)

ROUDBAR, (*Géog. mod.*) vulgairement Roumar, ville de Perse, dans la province de Guilan. *Long.* selon Tavernier, 75. 37. *lat.* 37. 21. (*D. J.*)

ROUDRA, (*Idolat. des Indiens.*) nom que les Indiens donnent à un des génies qu'ils croient chargés de régir le monde: il préside sur la région du feu, cet élément lui est soumis. Sa femme est appelée *Paradi* ou *Paratchatti*, nom qui signifie toute-puissance,

& qui semble indiquer que ce n'est qu'un attribut personnifié & attaché à Roudra. (*D. J.*)

ROUE, f. f. (*Méch.*) est une machine simple consistant en une pièce ronde de bois, de métal, ou d'autre matière qui tourne autour d'un aissieu ou axe. Voyez AISSIEU & AXE.

La roue est une des principales puissances employées dans la mécanique, & est d'usage dans la plupart des machines; en effet, les principales machines dont nous nous servons, comme horloges, moulins, &c. ne sont que des assemblages de roues. Voyez HORLOGE, MOULIN, &c.

La forme des roues est différente, suivant le mouvement qu'on veut leur donner, & l'usage qu'on en veut faire. On les distingue en roues simples & roues dentées.

La roue simple, ou la roue proprement dite, est celle dont la circonférence est uniforme, ainsi que celle de son aissieu ou arbre, & qui n'est point combinée avec d'autres roues. Telles sont les roues des voitures faites pour avoir un mouvement double; l'un circulaire autour de l'axe, l'autre rectiligne pour aller en avant, quoique, à la vérité, ces deux mouvemens ne soient qu'apparens, puisqu'il est impossible qu'un corps puisse avoir à la fois deux directions. Voyez CHARIOT.

Le seul & unique mouvement qu'ait la roue, est un mouvement curviligne, composé du mouvement progressif & du mouvement circulaire; ce qu'on peut voir aisément en fixant un crayon sur la roue, de manière qu'il marque sa trace sur la muraille pendant que la roue tourne; car la ligne qui se trouve tracée alors est une vraie courbe; cette courbe s'appelle par les Géomètres *cycloïde*, & elle est d'autant moins courte, que le crayon a été placé plus proche de l'axe. Voyez CYCLOÏDE.

Dans les roues simples, la hauteur doit toujours être proportionnée à la hauteur de l'animal qui la fait mouvoir. La règle qu'il faut suivre, c'est que la charge & l'axe de la roue soient de même hauteur que la puissance: car si l'axe étoit plus haut que la puissance qui tire, une partie de la charge porteroit sur elle, & si l'axe étoit plus bas, la puissance tireroit d'une manière désavantageuse, & auroit besoin d'une plus grande force. Cependant Stevin, Wallis, &c. prétendent que pour tirer un fardeau sur un terrain inégal, il est plus avantageux de placer les traits des roues au-dessous de la poitrine du cheval.

La force des roues simples résulte de la différence entre le rayon de l'aissieu & celui de la roue. Cette force se mesure par cette règle. Le rayon de l'axe ou de l'aissieu est celui de la roue, comme la puissance au poids à soutenir.

Une roue qui tourne, doit être regardée le plus souvent comme un levier du second genre, qui se répète autant de fois qu'on peut imaginer de points à la circonférence. Car chacun de ces points est l'extrémité d'un rayon appuyé d'une part sur le terrain, & dont l'autre bout, chargé de l'aissieu qui porte la voiture, est en même tems tiré par la puissance qui le mène; de sorte que si le plan étoit parfaitement uni, & de niveau, si la circonférence des roues étoit bien ronde, & sans inégalités, s'il n'y avoit aucun frottement de l'axe aux moyeux, & si la direction de la puissance étoit toujours appliquée parallèlement au plan, une petite force meneroit une charge très-pesante. Car la résistance qui vient de son poids, repose, pour ainsi dire, entièrement sur le terrain par le rayon vertical de la roue, dont l'extrémité est appuyée sur ce même terrain.

Mais de toutes les conditions que nous venons de supposer, & dont le concours feroit nécessaire pour produire un tel effet, à peine s'en rencontre-t-il quel-

tes sont grossièrement arrondies & garnies de gros cloux : les chemins sont inégaux par eux-mêmes, ou ils le deviennent par le poids de la voiture qui les enfonce ; ces inégalités, soit des roues, soit du terrain, font que la roue s'appuie sur le terrain par un rayon oblique à la direction de la puissance ou de la résistance ; de sorte que la puissance est obligée de soutenir une partie du poids, comme si le poids étoit placé sur un plan incliné. D'ailleurs, il se fait toujours à l'endroit du moyeu un frottement très-considérable. Enfin les creux & les hauteurs qui se trouvent souvent sur les chemins changent aussi la direction de la puissance, & l'obligent à soutenir une partie du poids, c'est de quoi on peut s'assurer journellement. Car une charrette qui se meut assez facilement sur un terrain horizontal, a souvent besoin d'un plus grand nombre de chevaux pour être tirée sur un plan qui va tant soit peu en montant.

Mais s'il n'est pas possible de se mettre absolument au-dessus de toutes ces difficultés, on peut cependant les prévenir en partie en employant de grandes roues ; car, il est certain que les petites roues s'engagent plus que les grandes dans les inégalités du terrain ; de plus, comme la circonférence d'une grande roue mesure en roulant plus de chemin que celle d'une petite, elle tourne moins vite, ou elle fait un moindre nombre de tours pour parcourir un espace donné, ce qui épargne une partie des frottemens. On entend par grandes roues celles qui ont cinq ou six piés de diamètres ; dans cette grandeur, elles ont encore l'avantage d'avoir leur centre à-peu-près à la hauteur d'un trait de cheval, ce qui met son effort dans une direction perpendiculaire au rayon qui pose verticalement sur le terrain ; c'est-à-dire dans la direction la plus favorable, au moins dans les cas les plus ordinaires. *Leçons de physique de M. l'abbé Nollet.*

C'est la même règle, pour ces sortes de roues, que pour la machine appelée *axis in peritrochio*, c'est-à-dire tour ou treuil ; en effet, la roue simple n'est autre chose qu'une espèce de treuil, dont l'ailieu ou axe est représenté par l'ailieu même de la roue, & dont le tambour ou *peritrochium* est représenté par la circonférence de la roue.

Les roues dentées sont celles dont les circonférences ou les aillieux sont partagées en dents, afin qu'elles puissent agir les unes sur les autres & se combiner.

L'usage de ces roues est visible dans les horloges, les tournebroches, &c. Voyez HORLOGE, MONTRE.

On donne le nom de *pignon* aux petites roues qui engrenent dans les grandes. On les appelle aussi quelquefois *lanternes*, & ces petites roues servent beaucoup à accélérer le mouvement, comme il n'est personne qui ne l'ait remarqué. Les roues dentées ne sont autre chose que des leviers du premier genre multipliés, & qui agissent les uns par les autres ; c'est pourquoi la théorie des leviers peut s'appliquer facilement aux roues, & on trouvera par ce moyen le rapport qui doit être entre la puissance & le poids pour être en équilibre. Voyez PIGNON, ENGRENAGE, DENT, CALCUL, &c.

La force de la roue dentée dépend du même principe que celle de la roue simple. Cette roue est, par rapport à l'autre, ce qu'un levier composé est à un levier simple. Voyez LEVIER, &c.

La théorie des roues dentées peut être renfermée dans la règle suivante. La raison de la puissance au poids, pour qu'il y ait équilibre, doit être composée de la raison du diamètre du pignon de la dernière roue au diamètre de la première roue, & de la raison du nombre de révolutions de la dernière roue au nombre des révolutions de la première, fai-

tes dans le même tems. Mais cette théorie demande une explication plus particulière.

Le poids *A* est à la force appliquée en *D*, par le principe du levier, comme *OD* à *BC* ; cette force est à la force en *G*, comme *EG* est à *EF* ; la force en *G* est à la force en *K*, comme *HK* est à *HI*. Donc le poids est à la force en *K*, comme *CD* × *EG* × *HK* est à *BC* × *EF* × *HI*, c'est-à-dire, de la raison du produit des rayons des roues au produit des rayons des pignons, ce qui revient à la proportion précédente ; mais cette dernière proportion est plus simple & plus aisée à saisir.

1°. En multipliant le poids par le produit des rayons des pignons, & en divisant le tout par le produit des rayons des roues, on aura la puissance qui doit soutenir ce poids. Supposons, par exemple, que le poids à soutenir *A* (*Pl. de la Mécanique, fig. 63.*), soit de 6000 livres, *BC* de 6 pouces, *CD* de 34 pouces, *EF* de 5 pouces, *EG* de 35 pouces, *HI* de 4 pouces, *HK* de 27 pouces, le produit de *BC* par *EF*, par *HI* sera 120, & celui de *CD*, par *EG*, par *IK* de 32130. Multipliant donc 6000 par 120, & divisant le produit par 32130, on aura $22\frac{1}{2}$ pour la puissance capable de soutenir les 6000 livres, & une petite augmentation à cette puissance suffira pour enlever le poids.

2°. En multipliant la puissance par le produit des rayons des roues, & en divisant le produit total par le produit des rayons des pignons, le quotient sera le poids que la puissance peut soutenir. Ainsi, si dans l'exemple, c'eût été la puissance de $22\frac{1}{2}$ qui eût été donnée, on auroit trouvé pour le poids qu'elle peut soutenir 6000 livres.

3°. Une puissance & un poids étant donnés, trouver le nombre des roues, & quel rapport il doit y avoir dans chaque roue entre le rayon du pignon & celui de la roue, pour que la puissance étant appliquée perpendiculairement à la circonférence de la dernière roue, le poids soit soutenu.

Divisez le poids par la puissance, résolvez le quotient dans les facteurs qui le produisent, & le nombre des facteurs sera celui des roues ; & les rayons des pignons devront être en même proportion à l'égard des rayons des roues, que l'unité à l'égard de ces différents facteurs. Supposons, par exemple, qu'on ait un poids de 3000 livres, & une puissance de 60, il vient 500 au quotient, qui se résout dans les facteurs 4, 5, 5, 5. Il faut donc employer quatre roues, dans l'une desquelles le rayon du pignon soit à celui de la roue comme 1 à 4, & dans les autres comme 1 à 5.

4°. Lorsqu'une puissance meut un poids par le moyen de plusieurs roues, l'espace parcouru par le poids est à l'espace parcouru par la puissance, comme la puissance au poids. Et par conséquent plus la puissance sera grande, plus le poids aura de vitesse, & réciproquement.

5°. Les espaces parcourus par le poids & par la puissance, sont entr'eux dans la raison composée du nombre des révolutions de la roue la plus lente, au nombre des révolutions de la roue la plus prompte, & de la circonférence du pignon de la roue la plus lente à la circonférence de la roue la plus prompte. Et comme l'espace parcouru par le poids est toujours à l'espace parcouru par la puissance, dans la raison de la puissance au poids, il s'ensuit que la puissance est toujours au poids qu'elle peut soutenir, dans la même raison composée du nombre des révolutions de la roue la plus lente, au nombre des révolutions de la roue la plus prompte, & de la circonférence du pignon de la roue la plus lente, à la circonférence de la roue la plus prompte.

6°. La circonférence du pignon de la roue la plus lente, & la circonférence de la roue la plus prompte, étant données, aussi-bien que la raison qui est entre les nombres des révolutions de la première de ces

roues à l'autre, trouver l'espace que doit parcourir la puissance, afin que le poids parcoure un espace donné.

Multipliez la circonférence du pignon de la *roue* la plus lente par l'antécédent de la raison donnée, & la circonférence de la *roue* la plus prompte par le conséquent de la même raison. Trouvez ensuite une quatrième proportionnelle à ces deux produits & à l'espace qu'on veut faire décrire au poids, & vous aurez l'espace que doit parcourir la puissance. Supposons, par exemple, que la raison des révolutions de *roue* la plus lente à celle de la plus prompte, soit celle de 2 à 7, que l'espace à faire parcourir au poids soit de 30 piés, le rapport de la circonférence du pignon de la *roue* la plus lente à la circonférence de la *roue* la plus prompte étant supposé celui de 3 à 8, on aura avec ces conditions 280 piés pour l'espace que doit parcourir la puissance.

7°. La raison de la circonférence de la *roue* la plus prompte à celle du pignon de la plus lente, la raison des révolutions de ces *roues* & le poids étant donnés, trouver la puissance.

Multipliez les antécédens de ces deux raisons l'un par l'autre, & faites de même des conséquens; trouvez ensuite au produit des antécédens, à celui des conséquens, & au poids donné une quatrième proportionnelle, & vous aurez la puissance cherchée. Que la raison des circonférences soit celle de 8 à 3, par exemple, la raison des révolutions celle de 7 à 2, & que le poids soit de 2000, on aura 214 $\frac{2}{3}$ pour la puissance. On trouveroit de la même manière le poids, si c'étoit la puissance qui fût donnée.

8°. Les révolutions que doit faire la *roue* la plus prompte, pendant que la plus lente en fait une, étant données, ainsi que l'espace dont il faut élever le poids, & que la circonférence de la *roue* la plus lente, trouver le tems qui sera employé à l'élévation de ce poids.

Trouvez premièrement une quatrième proportionnelle à la circonférence du pignon de la *roue* la plus lente, à l'espace que le poids doit parcourir, & au nombre des révolutions de la *roue* la plus prompte, & vous aurez le nombre des révolutions que doit faire cette *roue*, pendant que le poids s'élève de la quantité demandée. Trouvez ensuite par expérience le nombre des révolutions que fait la *roue* la plus prompte dans une heure, & faites servir ce nombre de diviseur au quatrième terme de la proportion dont on vient de parler, le quotient sera le tems employé à l'élévation du poids.

Au reste, il est bon de remarquer en finissant cet article, que quoique la multiplication des *roues* soit souvent fort utile dans la mécanique, soit pour aider le mouvement, soit pour l'accélérer, cependant cette même multiplication entraîne aussi d'un autre côté, une plus grande quantité de frottemens, & qui peut devenir si considérable, qu'elle égaleroit, ou même surpasseroit l'avantage que la multiplication des *roues* pourroit produire. C'est à quoi on ne fait pas souvent assez d'attention lorsqu'on veut construire une machine, & sur-tout si cette machine est un peu composée. Voyez MACHINE & FROTTEMENT. Voyez aussi ENGRENAGE, DENT, &c. Wolf & Chambers. (O)

ROUE D'ARISTOTE, est le nom d'un fameux problème de mécanique, sur le mouvement d'une *roue* autour de son essieu. On appelle ainsi ce problème, parce qu'on croit qu'Aristote est le premier qui en ait parlé.

Voici en quoi la difficulté consiste. Un cercle qui tourne sur son centre, & qui se meut en même tems en ligne droite sur un plan, décrit sur ce plan une ligne droite, égale à sa circonférence, pendant le tems d'une révolution.

Maintenant si ce cercle que l'on peut appeler *déférent*, a au-dedans de lui un autre cercle plus petit, qui lui soit concentrique, qui n'ait de mouvement que celui qu'il reçoit du déférent, & qui soit, si l'on veut, le moyeu d'une *roue* de carrosse, ce petit cercle ou moyeu décrira pendant le tems d'une révolution, une ligne droite égale, non à sa circonférence, mais à celle de la *roue*: car le centre du moyeu fait autant de chemin en ligne droite, que le centre de la *roue*, puisque ces deux centres ne sont qu'un même point.

Le fait est certain, mais il paroît difficile à expliquer. Il est évident que tandis que la *roue* fait un tour entier, elle doit décrire sur le plan une ligne égale à sa circonférence. Mais comment peut-il se faire que le moyeu, qui tourne en même tems que la *roue*, décrive une ligne droite plus grande que sa circonférence?

La solution d'Aristote ne contient qu'une bonne explication de la difficulté. Galilée qui a cherché à la résoudre, a eu recours à une infinité de vuides infiniment petits, qu'il suppose répandus dans la ligne droite que décrivent les deux cercles; & il prétend que le petit cercle n'applique point sa circonférence à ces vuides, & qu'ainsi il ne décrit réellement qu'une ligne droite égale à sa circonférence, quoiqu'il paroisse en décrire une droite plus grande.

Mais il fautoit aux yeux que ces petits vuides sont tout-à-fait imaginaires. Et pourquoi le grand cercle y appliqueroit-il sa circonférence? D'ailleurs la grandeur de ces vuides devroit être plus ou moins considérable selon le rapport des deux circonférences.

Le P. Taquet prétend que le petit cercle fait sa révolution plus lentement que le grand, & décrit par ce moyen une ligne plus longue que sa circonférence, sans néanmoins appliquer aucun des points de sa circonférence à plus d'un point de la base. Mais cette hypothèse n'est pas plus recevable que la précédente.

M. Dortous de Mairan, aujourd'hui membre de l'académie royale des Sciences de Paris, & de plusieurs autres, a aussi cherché une solution du problème dont il s'agit, & l'a envoyée à l'académie des Sciences, en 1715. MM. de Louville & Saumon, ayant été nommés pour l'examiner, assurèrent dans leur rapport qu'elle satisfaisoit pleinement à la difficulté: voici en quoi cette solution consiste.

La *roue* d'un carrosse est simplement tirée ou poussée en ligne droite. Son mouvement circulaire ne vient que de la résistance du plan sur lequel elle se meut. Or cette résistance est égale à la force avec laquelle la *roue* est tirée en ligne droite, puisqu'elle détruit le mouvement que doit avoir dans cette direction le point de la *roue* qui touche le plan. Les causes de ces deux mouvemens, l'un droit, l'autre circulaire, sont donc égales, & par conséquent aussi leurs effets, ou les mouvemens qu'elles produisent doivent être égaux. C'est pour cette raison que la *roue* décrit sur le plan une ligne droite égale à sa circonférence.

A l'égard du moyeu il n'en est pas de même. Il est tiré en ligne droite par la même force que la *roue*; mais il ne tourne que parce que la *roue* tourne, il ne peut tourner qu'avec elle, & dans le même tems qu'elle. D'où il s'ensuit que le mouvement circulaire du moyeu est moindre que celui de la *roue*, dans le rapport des deux circonférences, & que par conséquent le mouvement circulaire du moyeu est moindre que son mouvement rectiligne.

Puis donc que le moyeu décrit nécessairement une ligne droite, égale à la circonférence de la *roue*, il s'ensuit, selon M. de Mairan, qu'il ne peut la décrire qu'en glissant, ou par ce qu'on appelle *mouvement de rasion*. En effet, les points du moyeu ne peuvent s'appliquer aux points d'une ligne droite, plus grande

que la circonférence du moyeu, sans glisser en partie sur cette ligne droite; & il est clair qu'ils doivent glisser plus ou moins, selon que le moyeu est plus petit ou plus grand. *Voyez ROULEMENT & GLISSER. Hist. de l'acad. 1715.*

On concevra aisément comment il se peut faire que les mouvemens circulaires & rectilignes soient inégaux, si au lieu de supposer que le cercle roule tandis qu'il avance, on suppose qu'il ne fasse que se mouvoir simplement en ligne droite sur un plan, & que durant ce tems un point mobile parcoure sa circonférence. Il est certain que ce point mobile est alors dans le même cas que seroit un point de la circonférence, en supposant qu'elle roulât. Or la vitesse de ce point mobile peut être ou égale, ou plus grande, ou plus petite que celle du cercle pour aller en avant. Si elle est égale, c'est le cas du roulement ordinaire, qui n'a aucune difficulté. Si elle est plus grande, c'est le cas dont nous parlons ici, où la ligne que décrit le centre du cercle, par son mouvement progressif, est plus grande que la circonférence décrite durant le même tems par le point mobile. Or comme on n'a aucune peine à concevoir que la vitesse du point mobile soit moindre que celle du centre du cercle, on peut substituer cette idée à celle du mouvement de raison, pour n'avoir plus aucune difficulté.

Si la vitesse du point mobile étoit plus grande que celle du cercle, alors la ligne décrite par le cercle, seroit moindre que la circonférence; & c'est ce qui arriveroit, par exemple, à la circonférence d'une roue, si on faisoit tourner le moyeu sur un plan.

On peut encore, pour résoudre la difficulté dont il s'agit, se servir d'un autre moyen. Imaginons un cercle qui tourne autour de son centre, tandis que ce centre est emporté en ligne droite, il est évident que le mouvement rectiligne du centre n'a rien de commun avec le mouvement de rotation du cercle, & que par conséquent, deux mouvemens peuvent être dans tel rapport qu'on voudra. Or une roue qui avance sur un plan, peut être imaginée comme un cercle qui tourne sur son centre, tandis que ce centre est emporté parallèlement au plan sur lequel la roue se meut. Donc le premier de ces deux mouvemens n'est pas plus difficile à concevoir que l'autre. *Voyez CYCLOÏDE. (O)*

ROUE PERSANE ou PERSIQUE, dans l'Agriculture, c'est une machine propre à élever une quantité d'eau suffisante à l'inondation des terres limitrophes des rivières, & dans les endroits où le courant de l'eau est trop bas, ou n'a pas assez de force pour le faire sans secours étranger. *Voyez ROUE.*

ROUE À FEU, (*Artif.*) c'est une roue préparée d'une façon particulière, qui tourne fort vite & vomit du feu.

ROUE, f. f. *terme de Carrier*, la roue des Carriers est un bâti de menu bois de charpente, qui a au moins vingt-deux piés de circonférence. Le long du cercle qui forme cette roue est l'échellier, c'est-à-dire des chevilles ou échelons de bois de huit pouces de longueur, & d'un pouce & demi de grosseur, qui de pié en pié traversent le bord de la roue. C'est en montant d'échelon en échelon le long de l'échellier que les manœuvres carriers donnent le mouvement à la roue, ou plutôt à l'arbre à l'un des bouts duquel la roue est attachée & élevée perpendiculairement sur l'horison. Les proportions les plus ordinaires de l'arbre sont de quatorze piés de longueur sur deux piés de diamètre. (*D. J.*)

ROUE, grande ou petite, *terme de Charron*, c'est un cercle entier composé de plusieurs gentes, au milieu de ce cercle est un moyeu d'où partent plusieurs raies qui vont se joindre & s'enchaîner dans les gentes; tout cela se proportionne à la grandeur des roues,

Voyez les figures, Planches du Charron & les figures du Sellier.

ROUES de carrosse, de chariot, &c. on trouve dans les Transactions philosophiques quelques expériences sur l'avantage des grandes roues dans toutes sortes de voitures; voici leurs résultats.

1°. Quatre roues de $5\frac{2}{3}$ pouces de haut, c'est-à-dire de moitié plus petites que celles qu'on emploie ordinairement dans les chariots, ont tiré un poids de $50\frac{1}{2}$ livres avec du poids sur un plan incliné, avec une puissance moindre de six onces que deux des mêmes roues employées avec deux plus petites, dont la hauteur n'étoit que de $4\frac{1}{3}$ de pouces de haut.

2°. Que toute voiture est tirée avec plus de facilité dans les chemins raboteux, lorsque les roues de devant sont aussi hautes que celles de derrière, & que le timon est placé sous l'aissieu.

3°. Qu'il en est de même dans les chemins d'une terre grasse ou dans ceux de sable.

4°. Que les grandes roues ne font pas des ornières si profondes que les petites.

5°. Que les petites roues sont meilleures lorsqu'il s'agit de tourner dans un petit espace.

ROUE, f. f. (*Machine de Charpenterie.*) grand assemblage de bois de charpente de figure cylindrique, qui est attachée au bout du treuil des grues & de quelques autres machines propres à élever de pesans fardeaux. Il y a de ces roues qui sont doubles, & au dedans desquelles les ouvriers peuvent marcher pour leur donner le mouvement, telles sont celles des grues. D'autres sont simples, & n'ont que de fortes chevilles qui traversent leur bord extérieur de pié en pié en forme d'échellier, sur lesquelles un ou deux ouvriers mis à côté l'un de l'autre (l'échellier entre deux) montent pour les faire tourner. On se sert ordinairement de celles-ci pour les engins des carrières de pierre. *Savary. (D. J.)*

ROUE, f. f. *terme de Coutelier*, la roue des Couteliers qu'un garçon tourne avec une manivelle de fer sert à donner le mouvement aux meules & aux polissoirs, sur lesquels se remourent, s'adoucissent & se polissent les ouvrages tranchans & coupans de coutellerie; comme les couteaux, rasoirs, lancettes, ciseaux, bistouris, &c. on en a fait ailleurs la description. (*D. J.*)

ROUE DU MILIEU, chez les Fileurs d'or, est une roue de bois, pleine & plus grande que les autres de cette espèce; elle est placée à-peu-près au centre du rouet vis-à-vis la roue du moulinet, par qui elle est mue.

ROUE DU MOULINET est une roue de bois en plein, la plus petite des roues du rouet des Fileurs d'or; elle est placée au-dessous de la grande roue sur le derrière vis-à-vis la roue du milieu, qui n'ayant pas d'autre arbre que le sien, reçoit le mouvement d'elle. On l'appelle roue du moulinet, parce que c'est par elle que les moulinets sont mis en jeu. *Voyez ROUE DU MILIEU & MOULINETS.*

ROUE, f. f. (*Manuf. de glaces.*) ce qu'on appelle de la forte dans les manufactures des glaces, & dont on se sert pour adoucir celles du plus grand volume, ne tourne pas autour d'un aissieu, mais est posé horizontalement & attaché sur ce qu'on nomme la table. Elle est de bois, à rayons, forte & légère, environ de six piés de diamètre. *Savary. (D. J.)*

ROUE dont se servent les Graveurs en pierres fines, est une roue de bois placée sous le tablier, dont l'usage est de faire mouvoir l'arbre du touret. *Voyez les Planches & les figures de cet article.* Cette roue doit être plombée, pour qu'elle conserve plus long-tems la vitesse imprimée par la marche ou pédale, sur laquelle l'ouvrier appuie le pié alternativement. *Voyez l'article GRAVURE.*

ROUE dans l'Horlogerie signifie en général un cer-

cle de métal qui a des dents à sa circonférence. Les Horlogers employent différentes sortes de roues ; mais celles dont l'usage est le plus répété dans les montres & pendules sont composées d'un anneau *c*, voyez les figures & les Planches des barettes *b* (voyez BARETTES), d'un centre ou petit cercle *l*, & enfin d'un arbre ou pignon sur lequel la roue fixée au moyen d'une affiette tourne parfaitement droit & rond, de façon que le tout ensemble se nomme toujours roue comme roue de rencontre, de champ, &c. qui signifie cette roue & le pignon sur lequel elle est enarbrée.

Nom des roues dont les différentes horloges sont composées.

Roues du mouvement d'une montre. La première est la grande roue portée sur l'arbre de la fusée. Voyez MONTRE, FUSÉE, & les figures. Dans cette figure la partie *K* représente une éminence, que les Horlogers appellent goutte ; elle sert à augmenter la longueur du trou de la roue ou son canon, & à fortifier cette partie, pour que de l'autre côté on puisse y faire une petite creusure pour noyer une goutte d'acier, dont on verra l'usage article FUSÉE. La partie obscure *o* est une creusure continuée jusqu'au bord *c* ; c'est dans cette creusure que sont ajustées les pièces de l'encliquetage, & c'est sur son fond que porte le rochet de la fusée.

La seconde roue d'une montre simple est la grande roue moyenne, voyez les *P. l* & les fig. qu'on nomme dans les pendules roue de longue tige ; elle a une tige *t* du côté de la platine des piliers qui sert à porter la chauffée *e* : comme, par la disposition du calibre, cette roue se trouve ordinairement au centre du cadran, on dispose toujours le nombre des roues, de façon qu'elle fasse un tour en 60 minutes ; c'est ce qui fait qu'on met l'aiguille des minutes sur la chauffée. Voyez CHAUSSÉE, ROUAGE, CALIBRE, MONTRE, &c.

La petite roue moyenne est la troisième roue, voyez les fig. suiv. elle est plate, & à-peu-près semblable à la précédente, si ce n'est qu'elle est un peu plus petite, & qu'elle est enarbrée sur un pignon de fix ou de sept au moyen d'une petite affiette. Voyez ASSIETTE. Cette roue engrene dans le pignon de roue de champ.

La roue de champ, voyez les fig. se présente la première quand on ouvre une montre. Ses dents, au lieu d'être perpendiculaires à son axe, lui sont parallèles, & s'élèvent perpendiculairement sur le plan de son cercle & de ses barettes. Cette forme est requise dans cette roue, afin qu'elle puisse engrener dans le pignon de roue de rencontre, dont la tige perpendiculaire à celle du balancier est posée parallèlement aux platines.

Roue de rencontre. Les dents de cette roue, la dernière d'un mouvement simple, sont toujours en nombre impair. Ce sont des espèces de pointes renversées, posées parallèlement à l'axe comme celles de la roue de champ ; elles engrenent dans les palettes, ainsi qu'il est expliqué à l'article ECHAPPEMENT. Voyez les Planches de l'Horlogerie, & leur explication. Le pivot de la roue de rencontre qui est voisin de cette roue roule dans un trou percé dans le nez de la potence, l'autre dans le bouchon de contre-potence. On étampe quelquefois ces deux dernières roues, afin de rendre leur champ plus dur. Voyez la fig. 22.

Roues de la cadrature. Ce sont deux roues plates, savoir la roue de cadran de 40 dents, & celle des minutes de 36. Voyez les fig. & les Planches. La première est rivée sur un canon qui entre librement sans cependant avoir trop de jeu sur celui de la chauffée. Cette roue qui est retenue avec un jeu convenable entre le cadran & la platine des piliers porte l'aiguille des heures par l'extrémité de son canon qui passe au travers du cadran.

La roue des minutes, autre fig. autrement appelée roue de renvoi, est menée par le pignon de chauffée qui est de douze ; elle porte un pignon de dix, qu'on nomme pignon de renvoi ; ce pignon mène la roue de cadran : il est percé à son centre, & tourne avec la roue qu'il porte sur une tige fixée perpendiculairement sur la platine des piliers sous le cadran, comme on le voit dans les fig.

Roue de vis sans fin, fig. suiv. est une roue qui engrene dans les pas de la vis sans fin, & qui entre à quarré sur l'arbre de barrillet ; elle sert à bander le ressort au moyen de la vis sans fin.

Roue de rosette, figures suivantes, est la roue qui engrene dans le rateau, & qui sert à faire avancer ou retarder la montre.

Roues d'une répétition. On distingue dans une répétition le rouage du mouvement d'avec celui de la sonnerie ; les roues du premier & celles de la cadrature sont semblables à celles des montres simples, quant aux roues de sonnerie qui sont au nombre de cinq, si l'on en excepte la première, qu'on nomme grande roue de sonnerie, qui a un encliquetage, & est assez semblable à la grande roue du mouvement ; ce sont des roues plates montées sur des pignons de fix ; elles vont en diminuant jusqu'à la dernière qui engrene dans le délai. Voyez l'article SONNERIE, où l'on explique l'usage de ces roues.

Roues du mouvement des pendules. Celles qui sont à ressort en ont ordinairement cinq, que l'on distingue de la manière suivante, Planches suiv. de l'Horlogerie : 1°. le barrillet *R*, 2°. la seconde roue *S*, 3°. la roue à longue tige *T*, 4°. la roue de champ *V*, & enfin la roue de rencontre *X*, qu'on appelle aussi quelquefois roue à couronne. Ces deux dernières ne diffèrent qu'en grandeur de celles du même nom d'une montre. On vient de voir ce que c'est que la roue à longue tige, qui répond à la grande roue moyenne ; & quant au barrillet, c'est un barrillet ordinaire qui a des dents à sa circonférence. Dans les pendules à secondes où l'on n'emploie presque plus l'échappement à roue de rencontre, la dernière roue ou roue d'échappement s'appelle le rochet ; & la roue de champ qui par-là devient une roue ordinaire, s'appelle alors la troisième roue, parce que ces pendules n'en ont que quatre, & la première s'appelle la grande roue. Voyez ROCHET. En général dans toutes sortes de pendules d'horloges, &c. la première roue du mouvement s'appelle la grande roue, & la dernière rochet ou roue de rencontre, selon qu'elle est plate ou formée en roue de rencontre. Il en est approchant de même dans les montres, quoiqu'ordinairement la dernière roue conserve le nom de roue de rencontre, quoiqu'elle ne soit pas faite de la même façon que celles à qui on donne communément ce nom.

Roues de sonnerie. Le nombre de ces roues n'est pas absolument fixe, il diffère selon les sonneries ; dans les pendules, il est ordinairement de cinq, le barrillet *2 W*, la seconde roue *P*, la roue de chevilles *O*, la roue d'étoquiau *M*, la roue du volant *N*, il y a de plus le volant *E* : comme nous venons de dire, qu'il y a en général dans toutes les horloges une grande roue, une roue de rencontre ou un équivalent ; il y a de même aussi dans toutes les sonneries une grande roue, une roue de chevilles & une roue d'étoquiau. Dans les horloges, la grande roue est en même tems la roue de chevilles. On donne ce nom à cette roue, parce qu'elle porte des chevilles qui servent à lever les queues des marteaux ou des bascules. La roue d'étoquiau prend son nom d'un étoquiau qui est à sa circonférence, & qui sert à arrêter la sonnerie ; cette cheville, quand la sonnerie est en repos, s'appuyant sur la détente ; cette roue fait ordinairement un tour par coup de marteau. Voyez SONNERIE. Dans plusieurs sonneries elle ne fait qu'un demi-tour ; elle

est alors garnie proche de sa circonférence d'une es-
pece d'anneau coupé en deux par son milieu, & la
détente après que l'heure a sonné s'engage dans les
entailles de ces deux portions d'anneau. Cette ma-
niere d'arrêter la sonnerie est plus sûre pour des hor-
loges mal exécutées que par un étoquiau, comme
nous l'avons dit plus haut. On appelle cette dernière
roue roue de cercle. Voyez SONNERIE, HORLOGE;
PENDULE, &c. Il y a encore la *roue de compte*, qui
est la même chose que le chaperon. Voyez CHAPE-
RON.

Outil à placer les roues de rencontre, instrument
dont se servent les Horlogers. Voyez RAPPORTEUR.

Grande ROUE, nom que les Horlogers donnent
en général à la première roue du mouvement de la
sonnerie, &c. de toutes sortes d'horloges. Voyez
ROUE.

Grande ROUE MOYENNE, nom que les Horlogers
donnent à la seconde roue d'une montre. Voyez
ROUE.

ROUE A TRAVAILLER ou MEULE, en terme de La-
pidaire, est un disque de fer, de cuivre ou de plomb
représenté, voyez les Pl. du Lapidaire. c est la roue vue
par-dessus, c'est-à-dire, du côté sur lequel on taille
ces pierres, qui est uni pour celles de fer & de cui-
vre, & taillé comme une lime pour celles de plomb.
La fig. c représente la meule vue par-dessus, où l'on
voit quatre trous dont l'usage est de recevoir les
pointes de l'affiette de l'arbre, dont la partie supé-
rieure entre dans le trou rond qui est au centre de
la meule ou roue qui est retenue sur cet arbre au
moyen d'une clavette qui le traverse. Voyez les Pl.
de cet article & leur explic. & MOULIN du lapidaire.

ROUE DE CHASSE I, parmi les Lapidaires est la
principale roue de leur moulin qui donne le branle
à celle sur laquelle ils travaillent les pierres, au
moyen d'une corde sans fin. Cette roue est mue par
la manivelle H qu'on voit sur la table de ce moulin
représenté Pl. du lapidaire. Voyez aussi une autre fig.
qui représente les mêmes parties séparées du mou-
lin : V la roue de chasse, X crapaudine & pivot
inférieur de cette roue, T quarré de la manivelle,
bb a corde sans fin qui après avoir passé dans la gra-
vûre de la roue de chasse V, va passer sur la poulie
de la meule Y, Z pivot & crapaudine inférieure
de l'arbre de la meule, Z pivot supérieur qui en-
tre dans une piece de bois N qui traverse le nez
de la potence M. Nentre lesquels l'arbre de la meule
Y tourne par le moyen de la corde sans fin bb a qui
lui transmet le mouvement imprimé par la manivelle
à la roue de chasse V.

ROUE A CHEVER est, parmi les Lapidaires, une
roue plus petite que la roue ordinaire à travailler les
pierres; elle est le plus souvent de fer, de figure
tant-soit-peu convexe, & se place au-dessus de la
roue à travailler au même arbre qu'elle, & elle sert
pour chever les pierres concaves. Voyez CHEVER.

ROUE, en terme de Potier, c'est un instrument sur
lequel on façonne les grosses pieces qu'on ne peut
travailler au tour.

C'est une grande roue dont les rayons s'élevent
de la circonférence jusqu'à une espece de moyeu ou
billot tournant aisément sur son pivot, & dont la
surface est fort unie. Cette roue est mise en mou-
vement par le potier avec un bâton. Voyez les Pl.
& les fig.

ROUE, s. f. terme de Tourneurs. Les Tourneurs &
les Potiers d'étain se servent d'une roue pour tourner
sur le tour les ouvrages qui sont ou d'un trop grand
volume ou d'un trop grand poids. Cette roue qui n'a
guere moins de quatre piés de diametre, a tout-au-
tour de sa circonférence extérieure une cannelure
dans laquelle se met la corde: son axe ou essieu qui

est de fer, porte de chaque bout dans les trous de deux
jambages de bois élevés d'à-plomb sur des semelles
aussi de bois; pour fortifier ces jambages, il y a
quatre liens à contre-fiches, deux à chacun; cha-
que extrémité de l'essieu est quarrée pour y em-
boîter des manivelles. Lorsqu'on veut travailler,
on passe la corde dont les deux bouts sont joints
ensemble avec de la ficelle; sur la cannelure de la
roue, & on lui fait aussi faire un tour sur la piece de
bois, de pierre, d'étain, ou de telle autre matiere
que ce soit, qu'on veut tourner, ou bien sur le
mandrin auquel la piece est attachée; alors un ou
deux hommes, suivant l'ouvrage, tournant la roue
avec les manivelles, font tourner la piece que le
tourneur dégrossit, & à laquelle il donne telle figure
sphérique qu'il juge à propos, avec divers outils
de fer, qui sont propres aux ouvrages de tour.
Savary. (D. J.)

ROUE, terme de Vitrier. Les Vitriers appellent les
roues du tire-plomb, deux petits cylindres d'acier
posés l'un dessus l'autre, qui servent à refendre les
plombs des panneaux & vitrages. Trévoux. (D. J.)

ROUE-MANŒUVRES, (Marine.) commandement
de replier les manœuvres.

ROUE, (Crit. sac.) Cette piece de bois tournée
en rond, & qui se meut sur un aissieu, se prend au
propre & au figuré dans l'Ecriture. Comme les Hé-
breux fouloient quelquefois le grain avec la roue
d'un chariot, Isaïe, dit xxij. 27. « On ne fait point
» passer la roue du chariot sur le cumin » : c'est une
allégorie pour signifier que Dieu ne traite pas si fé-
verement les foibles que les forts. Quand le même
prophete dit ailleurs, ch. v. 28. « Les roues de leurs
» chars sont rapides comme la tempête » : il désigne
par cette similitude les Chaldéens qui devoient venir
fondre sur la Judée. Roue est encore pris au figuré
pour cours, révolution : « la langue enflamme tout
» le cours de notre vie, rotam vitæ nostræ, Τὸν τρο-
» χὸν τῆς ζωῆς, Jacq. ij. 6 : c'est-à-dire, « la lan-
» gue médisante n'est propre qu'à rendre notre vie
» malheureuse. Si vous parlez mal des autres, peut-
» être entendrez-vous parler plus mal de vous ». C'est
un vers d'Hésiode, auquel revient celui-ci : « Le mal
qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal. (D. J.)

ROUE, (Jurisprud.) est un supplice pour les cri-
minels, dont l'usage est venu d'Allemagne. La peine
de la roue s'exécute sur un échafaud dressé en place
publique, où après avoir attaché le condamné à deux
morceaux de bois disposés en fautoir en forme de
croix de Saint-André, l'exécuteur de la haute-justice
lui décharge plusieurs coups de barre de fer sur les
bras, les cuisses, les jambes & la poitrine; après
quoi il le met sur une petite roue de carrosse, sou-
tenu en l'air sur un poteau. Le criminel a les mains
& les jambes derrière le dos, & la face tournée vers
le ciel pour y expirer dans cet état.

Anciennement, & encore dans quelques pays, le
criminel étoit attaché tout-d'un-coup sur une grande
roue de charrette, où on lui cassoit les membres.

Quelquefois, pour adoucir la peine, les cours par
un retentum qu'ils mettent au-bas de l'arrêt, ordon-
nent que le condamné sera étranglé dans le tems de
l'exécution.

Cette peine n'a lieu que pour des crimes atroces :
tels que l'assassinat, le meurtre d'un maître par son
domestique, le vol de grand chemin, le parricide, le
viol.

Les femmes ne sont point condamnées à cette
peine, par des raisons de décence & d'honnêteté
publique, voyez le gloss. de M. de Laurrière, & les
institutes au droit criminel de M. de Vouglans. (A)

ROUE, terme de Blason. Quand elle est représentée

avec des rafoirs & fers tranchans, elle s'appelle *roue de Sainte-Catherine*. Menestrier. (D. J.)

ROUÉE, adj. (*Vénerie*.) se dit des têtes de cerf, de daim & de chevreuil, dont les poches sont peu ouvertes & ferrées. On dit tête *rouée*.

ROUEN, (*Géog. mod.*) ville de France, capitale de la Normandie, sur la rive droite de la Seine, à 20 lieues au sud-ouest d'Amiens, & à 28 au nord-ouest de Paris. Long. suivant Cassini, 18^d. 36'. 30". lat. 49^d. 27'. 30".

Cette ville fut nommée premièrement *Rothomagus*, & ensuite *Rothomum*, & par corruption *Rodomum*. C'étoit la principale place des peuples Velocasses, desquels elle n'a pas pris le nom, comme plusieurs autres villes ont pris celui de leurs peuples. Quoiqu'on ne puisse nier que cette ville ne soit ancienne; Jules-César, dans ses commentaires, & les autres écrivains romains n'en ont fait aucune mention avant Ptolomée. Il falloit cependant que cette ville fût considérable, puisque quand on divisa en deux la province lyonnaise, sous Constantin, on donna *Rouen* pour capitale à la nouvelle province lyonnaise.

On ne doute point que l'ancien nom de Rouen, *Rothomagus*, ne soit gaulois; mais son origine est inconnue: les uns la tirent de l'idole *Rotho* qu'on adoroit dans ce lieu, & de *magus* ou *maguni*, qui en langue celtique signifie *ville*: d'autres aiment mieux adopter l'étymologie du même mot *magus*, & des deux premières syllabes de *Rotobecum*, qui est le nom latin de la petite rivière de Robec qui coule à *Rouen*.

Cette ville n'a d'autre enceinte qu'une muraille, avec des tours rondes à l'antique, & des bastions irréguliers. Ses rues y sont petites, étroites, & les maisons en général assez vilaines; mais il y a des fontaines en nombre qui sont d'une grande commodité; les dehors de la ville sont très-beaux, & les promenades, sur-tout celles du quai & du cours, sont agréables.

D'ailleurs *Rouen* est une des plus grandes villes, des plus riches & des plus peuplées du royaume. Elle renferme dans ses murailles plus de soixante mille âmes. C'est le siège d'un illustre parlement, d'une chambre des comptes, d'une cour des aides, d'une intendance, d'un présidial, d'une généralité, d'un bailliage, & d'un hôtel de monnoies.

Le parlement de *Rouen* a été établi en la place de l'échiquier, qui sous les anciens ducs de Normandie, étoit comme un parlement ambulatorie, tant pour l'administration de la justice, que pour toutes les autres affaires qui regardoient le bien du pays. On l'assembloit tantôt à *Rouen*, tantôt à Caën, quelquefois à Falaise, ou en d'autres villes, selon les ordres du prince, sans qu'il y eût aucun lieu fixe. Louis XII. rendit cette cour perpétuelle en 1499, & François I. lui donna le nom de *parlement* en 1515.

La réinstitution de la chambre des comptes est due à Henri III. qui l'unit en 1580 à la cour des aides de Normandie. Elle a toute cette province dans son département. Cette chambre des comptes avoit déjà été créée en 1380, mais Henri II. l'avoit supprimée en 1553. La cour des aides de Normandie fut établie à *Rouen* par l'édit de 1483. Celle de Caën lui fut unie par l'édit de Janvier 1641; & la même cour des aides de *Rouen* fut unie à son tour à la chambre des comptes de la même ville en 1705.

Le bureau des finances de *Rouen* fut établi au mois de Janvier 1551. Cette généralité comprend quatorze élections; il y a aussi dans la même ville un siège d'amirauté & un consulat.

Le commerce de *Rouen* est très-considérable, par le grand nombre de manufactures de draperie, & autres étoffes, de tapisseries, de mercerie, de toiles, de fils, de tanneries, &c. Le commerce est encore facilité par la position de cette ville, où la marée est

si haute, que les vaisseaux de 200 tonneaux y peuvent aborder.

Le pont de *Rouen* est d'une structure singulière, étant de bateaux joints ensemble, pavés par-dessus, se haussant & se baissant avec les flots de la mer. Il est cependant incommode par son grand entretien, & de plus, on est presque tous les ans obligé de le démonter, pour empêcher que les glaces n'en emportent une partie. Ce pont fut construit en l'an 1626. Il a deux cens soixante & dix pas de long, & donne passage dans le fauxbourg de saint Sévere. Le pont de pierre qu'il y avoit précédemment à *Rouen* n'existe plus; ses arches tombèrent en ruine en 1502, en 1533, & en 1564; on pourroit cependant le rebâtir dans les mêmes endroits, en lui donnant moins de hauteur & plus de largeur.

Le 25 de Juin de l'an 1633, *Rouen* éprouva la fureur d'un ouragan, accompagné de tonnerre, de grêle, & de pluie, qui firent des dégâts terribles en divers endroits. La pyramide revêtue de plomb qui étoit sur la tour de l'église de saint Michel, fut arrachée au-dessus des cloches, & transportée par le vent au milieu de la rue où elle se brisa. Plusieurs tours & clochers furent ébranlés & endommagés par cette horrible tempête, qui ne dura pas un quart d'heure sur la ville, mais qui y causa un dommage qui montoit à plus de deux millions. Elle déracina dans la campagne les plus gros arbres, saccagea les grains, les légumes, les herbages, & les fruits.

L'archevêché de *Rouen* est un des plus beaux, des plus anciens, & des plus riches qui soient en France. Il vaut au-moins soixante & dix mille livres de rente; son diocèse comprend 1388 paroisses distribuées sous six archidiaconés, vingt-sept doyennés ruraux, & le sous-doyenné de la ville. Nicaise est regardé pour le premier évêque de *Rouen*. On compte déjà douze archévêques de cette ville qui ont été cardinaux. Il se dit *primat* de Normandie, quoiqu'il n'ait aucun archevêque pour suffragant; mais ce titre lui donne la prérogative de dépendre immédiatement du saint siège.

Le chapitre de l'église cathédrale est composé de dix dignités, & de cinquante-un chanoines, en comptant l'archevêque, qui en cette qualité préside & a voix en chapitre, outre que les dignités & canonicats, à l'exception du haut doyenné, sont à sa nomination.

Tous les évêques de la province sont obligés de prêter serment à l'église cathédrale de *Rouen*; mais son droit le plus singulier, c'est de pouvoir délivrer un prisonnier le jour de l'Ascension, après que ce prisonnier a levé la fierte, c'est-à-dire la châtie de saint Romain. Voyez FIERTE.

Outre le chapitre de la cathédrale, il y en a encore deux dans la ville, & plusieurs abbayes, dont celle qui porte le nom de saint Ouen, & qui est de bénédictins réformés, jouit aujourd'hui de soixante mille livres de revenus; on compte dans cette ville trente-cinq paroisses, & cinquante-six couvents: les jésuites y avoient aussi un collège, fondé par le cardinal de Joyeuse.

On a établi depuis peu à *Rouen* une académie de Belles-Lettres, & c'est avec raison, car je crois qu'après Paris, c'est la ville du royaume qui a produit le plus d'hommes célèbres dans les sciences & les beaux-arts. La liste en est nombreuse, mais je ne me propose que d'indiquer ici les principaux. Je commencerai pour suivre l'ordre alphabétique, par M^{rs} Basnage.

Basnage (Jacques), calviniste, se retira en Hollande, lors de l'édit de Nantes, devint pasteur à la Haye, & comme dit M. de Voltaire, étoit plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse. Les ouvrages qu'il a composés lui ont acquis une grande réputation

réputation dans toute l'Europe, sur-tout son histoire des Juifs, celle de l'Eglise depuis Jesus-Christ jusqu'à présent, & celle des Provinces-Unies, parce que ce sont des ouvrages d'une utilité générale.

Son traité de la conscience parut à Amsterdam en 1696, & fait deux volumes *in-8°*. L'histoire de l'Eglise vit le jour à Rotterdam 1699, en deux volumes *in-folio*. Un des morceaux le plus curieux de cet ouvrage, est celui où il prouve qu'on a placé sur les autels un grand nombre de saints qui n'ont jamais existé, & qu'on a multiplié les persécutions pour multiplier le nombre des martyrs.

Son histoire des Juifs a été faite pour servir de supplément à celle de Joseph. La première édition est à Rotterdam 1706, en cinq volumes *in-12*. Elle a été tellement augmentée depuis, qu'elle contient aujourd'hui quinze volumes *in-12*. Le pere Simon, bon juge en ces matieres, convient que c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Il y faut joindre ses antiquités judaïques, ou remarques critiques sur la république des Hébreux, Amsterdam 1713, *in-8°*, deux volumes. Il réfute dans cet ouvrage l'opinion du pere Baltus sur les oracles opérés par les démons.

Ses annales des Provinces-Unies forment deux volumes *in-fol.* le premier parut à la Haye en 1719, & le second en 1726. Le pensionnaire Heinsius trouvoit que cet ouvrage, quoique fautif en quelques endroits, étoit le meilleur qu'on eût publié en ce genre.

M. Basnage avoit aussi beaucoup travaillé au *thesaurus monumentorum ecclesiasticorum & historicorum* de Canisius, grand & bel ouvrage que les Wettsteins ont publié *Anvers 1725, in-fol.* On trouvera dans le dictionnaire de Chaufepié la liste complète des écrits de M. Basnage, avec un abrégé de sa vie. On peut aussi consulter le pere Nicéron, *tom. IV. & tom. X.* Il mourut en 1723, dans sa 71^e. année.

Basnage de Beauval (Henri), son frere, avocat en Hollande, mais encore plus philosophe, a écrit de la tolérance des religions. Il a aussi donné l'histoire des ouvrages des savans, & le dictionnaire de Furetiere augmenté. Il mourut en 1710, à 53 ans.

Un de ses cousins, *Basnage de Flottemanville* (Samuel), qui avoit été ministre à Bayeux, se retira à Zutphen, où il publia en 1706, en trois volumes *in-fol.* une savante critique des annales de Baronius, sous le titre de *annales politico-ecclesiastici*. Enfin tous les Basnages qui ont vécu depuis le commencement du xvij. siècle jusqu'à ce jour, soit en France, soit dans les pays étrangers, se sont illustrés dans les lettres.

Jean du Bosc, seigneur d'Esmendreville, président en la cour des aides de Rouen sa patrie, est auteur de quelques livres savans, entre autres de celui qui est intitulé, *de legitimis nuptiis*; son ouvrage de *Numæ Pompilii sacris*, déplut beaucoup aux catholiques romains. Il avoit été employé dans des ambassades importantes, & cependant il fut condamné à perdre la tête par la main du bourreau en 1562, comme un des principaux auteurs de la résistance que Rouen avoit faite aux armes du roi, dans la première guerre civile sous Charles IX. « Digne d'une meilleure destination, dit le Laboureur, il avoit été élevé comme les illustres de son tems, qui aspiraient à la possession des belles sciences, & principalement de la jurisprudence, qu'il alla puiser dans sa source, au voyage qu'il fit exprès en Italie ».

Bochart (Samuel), ministre de l'Evangile à Caën, & l'un des plus savans hommes du monde, naquit l'an 1599, d'une famille noble & féconde en personnes de mérite. Il savoit le grec, l'hébreu, l'arabe, l'éthiopien, & autres langues orientales. La reine de Suede l'attira en 1652 à Stockolm, où elle lui donna des marques publiques de son estime, tandis qu'il n'éprouva que de la jalousie de M. Bourdelot. Il fit

Tome XIV.

le voyage de Suede avec M. Huet, évêque d'Avranches, qui a donné en vers latins une relation fort gentille de ce voyage. De retour à Caën, il y reprit ses fonctions de ministre, & mourut subitement en parlant, dans l'académie de cette ville, en 1667, à 78 ans.

Il se fit une grande réputation en 1646, par la publication du *Phaleg* & du *Chanaam*, qui sont les titres des deux parties de sa géographie sacrée. Il y traite, 1^o. de la dispersion des peuples, causée par la confusion des langues; 2^o. des colonies & de la langue des Phéniciens. Il se proposoit de travailler sur les animaux, sur les plantes, & sur les pierres précieuses de la Bible; mais il n'a pu achever que ce qui regarde les animaux, ouvrage qu'on imprima à Londres en 1663, *in-fol.* sous le titre d'*Hieroicoicon*. Les deux ouvrages que nous venons de citer, sont remplis d'une érudition immense, & rendront la mémoire de M. Bochart immortelle dans la littérature.

Brumoy (Pierre) savant jésuite, qui se fit aimer par sa probité & les qualités de son cœur, mourut à Paris en 1742, âgé de 54 ans. Il a fait des poésies, mais son théâtre des Grecs est le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre. Il n'étoit peut-être pas si mal fondé qu'on le croit, à admirer le mérite & la supériorité du théâtre grec.

Brun Desmarests (Jean-Baptiste de), savant dans les recherches ecclésiastiques, se vit enveloppé dans la disgrâce de M^{rs} de Port-royal, & fut mis à la bastille où il resta cinq ans. Il mourut à Orléans en 1731, dans un âge très-avancé. Il a donné, 1^o. les breviaires d'Orléans & de Nevers; 2^o. une édition de saint Paulin; 3^o. voyages liturgiques de France, *in-8°*. livre rempli de recherches curieuses; 4^o. il avoit achevé une édition des œuvres de Lactance, que M. Langlet du Fresnoy a publiée avec des augmentations, en deux volumes *in-4°*.

Bulteau (Louis) fut secrétaire du roi, mais il se démit de cette charge au bout de quatorze ans, & passa le reste de ses jours chez les bénédictins. Il mourut d'apoplexie en 1693, à 68 ans. Il a publié quelques ouvrages anonymes & assez bien écrits. Les principaux sont, 1^o. *Essai de l'histoire monastique*; 2^o. *Abrégé de l'histoire de l'ordre de saint Benoît*, deux volumes *in-4°*. 3^o. *Traduction des dialogues de saint Grégoire le grand*, avec de savantes notes, &c.

Charleval (Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de) neveu, frere & oncle de M^{rs} Faucon de Ris, tous trois premiers présidens du parlement de Normandie, étoit d'une complexion si foible, qu'on ne croyoit pas qu'il dût vivre long-tems. Il ne mourut pourtant qu'en 1688, dans sa 80^e. année; & malgré la délicatesse de son tempérament, il dut au régime une assez bonne santé. Il étoit ami de Sarrafin & de Scarron, & l'étude des belles-lettres fit son plaisir; mais il étoit peu communicatif. L'agrément de sa conversation le faisoit pourtant rechercher de tout le monde, & la plupart des écrivains de son tems, ont loué la justesse de son style & la délicatesse de son goût: il portoit quelquefois cette dernière jusqu'au raffinement.

Nous n'avons qu'un petit nombre de ses écrits dispersés en différens recueils. Après sa mort les originaux de ses lettres & de ses poésies tombèrent entre les mains de son neveu, le premier président, qui moins communicatif encore que Charleval lui-même, refusa de les laisser imprimer. Le peu qui nous reste de cet écrivain délicat, le fait juger digne d'occuper une place parmi nos auteurs agréables. La conversation du maréchal d'Hocquincourt & du pere Canaye, imprimée dans les œuvres de St. Evremont, est de Charleval, jusqu'à la petite dissertation sur le Jansénisme & sur le Molinisme, que St. Evremont y a ajoutée.

Choisi (François Timoléon de), l'un des quarante

D d d

de l'académie François, naquit en 1644. Il fut envoyé vers le roi de Siam en 1685, avec le chevalier de Chaumont, & fut ordonné prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique. Il mourut à Paris en 1724. Il a mis au jour divers ouvrages, dont les principaux sont, 1°. *Relation du voyage de Siam*; 2°. plusieurs vies, comme celle de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V. de Charles VI. & de madame de Miramion; 3°. Quatre *Dialogues sur l'immortalité de l'ame*, qu'il composa avec M. Dangeau; 4°. une traduction de l'imitation de Jesus-Christ dédiée à madame de Maintenon, avec cette épigraphe, qui ne parut que dans une seule édition; *concupiscet rex decorem tuum*; 5°. des *Mémoires de la comtesse des Barres*: cette comtesse des Barres étoit lui-même.

« Il s'habilla, dit M. de Voltaire, & vécut en femme plusieurs années; il acheta sous le nom de la comtesse des Barres, une terre auprès de Tours. Ces mémoires racontent, avec naïveté, comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement. Pendant qu'il menoit cette vie, il écrivoit l'histoire ecclésiastique, qu'il publia en 11. vol. in-12. Dans ses mémoires sur la cour, on trouve des choses vraies, quelques unes de fausses, & beaucoup de hasardées; ils sont écrits dans un style trop familier ».

Corneille (Pierre) naquit en 1606, & fera toujours le pere du théâtre françois, car il faut le juger par ses chef-d'œuvres; nous aurons occasion de parler de lui au mot TRAGÉDIE, & la même occasion s'est déjà présentée sous d'autres articles; j'ajouterai seulement qu'il exerça dans sa patrie la charge d'avocat général à la table de marbre, sans connoître lui-même les talens extraordinaires qu'il avoit pour la poésie dramatique. Une aventure de galanterie lui fit composer sa premiere piece intitulée *Mélite*, qui eut un succès prodigieux. Il mourut doyen de l'académie françoise en 1684, à 78 ans.

Corneille (Thomas) auroit eu la plus grande réputation dans le théâtre sans ce frere aîné; mais malgré le peu de cas que M. Despreaux en faisoit, il doit tenir un rang considérable parmi nos poètes tragiques; & peut-être est-il supérieur à tous nos auteurs dramatiques dans la constitution de la fable. Il étoit de l'académie François, & de celle des Inscriptions; mais il mourut pauvre en 1709, à 84 ans. C'étoit un homme fort laborieux, car outre ses pieces de théâtre, au nombre de trente-quatre, on a de lui, 1°. un *Dictionnaire géographique* en 3 volumes in-fol. meilleur pour la Normandie que pour le reste; 2°. un *Dictionnaire des arts & des sciences*, qui ne mérite plus d'être aujourd'hui consulté; 3°. la *traduction des métamorphoses*, & de quelques *épîtres d'Ovide*, heureusement rendues, &c.

Daniel, (Gabriel) célèbre jésuite, qui dans son *histoire de France* a rectifié les fautes de Mezerai sur la premiere & la seconde race; on lui a reproché, dit M. de Voltaire, que sa diction n'est pas toujours assez pure, que son style est trop foible, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre, qu'il n'a pas assez fait connoître les usages, les mœurs, les lois; que son histoire est un long détail d'opérations de guerre, dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours; enfin qu'il parle trop peu des grandes qualités d'Henri IV. & trop du P. Cotton.

Cependant, ajoute M. de Voltaire, l'histoire du P. Daniel, avec tous ses défauts, est encore la moins mauvaise qu'on ait, du moins jusqu'au regne de Louis XI. Il dit dans sa préface, que les premiers tems de l'histoire de France sont plus intéressans que ceux de Rome, parce que Clovis & Dagobert avoient plus de territoire que Romulus & Tarquin; il ignore, en parlant ainsi, que les foibles commencemens de tout ce qui est grand, intéressent toujours les

hommes; on admire la foible origine d'un peuple qui étendit son empire jusqu'à l'Elbe, l'Euphrate, & le Niger. D'ailleurs, rien n'intéresse moins que les commencemens de notre histoire, & même depuis le cinquieme siecle jusqu'au quinzieme, ce n'est qu'un cahos d'aventures barbares, sous des noms barbares.

Outre l'histoire de France du P. Daniel, dont il donna aussi un abrégé en 9 vol. in-12. il a encore publié, 1°. une *Histoire de la milice françoise*, in-4°. en 2 vol. 2°. *Voyage du monde de Descartes*, in-12. c'est une jolie critique du système de ce philosophe; ce livre a été traduit en Anglois & en Italien. 3°. Plusieurs opuscules qui ont été recueillis en 3 vol. in-4°. Il mourut en 1728. âgé de 79 ans.

Fontaines (Pierre-François Guyot des) mourut à Paris en 1745, à 60 ans. Il est connu par ses observations sur les ouvrages nouveaux, journal périodique, dans lequel il n'a déchiré que trop souvent des hommes célèbres, qu'il devoit aimer & estimer; mais il s'est fait honneur par sa traduction des œuvres de Virgile, avec des remarques; elle a été imprimée à Paris en 1754. en 4. vol. in-12. & c'est la meilleure que nous ayons dans notre langue.

Fontenelle (Bernard Bouvier de) a vu naître cent fois le feuillage du printemps, sans avoir éprouvé de passions pendant une si longue vie, & sans infirmités dans sa vieillesse; il a fini sa carrière en 1757. & il vivoit encore quand l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, a fait son éloge, que personne depuis n'a contredit, ni effacé.

On peut, dit-il, regarder M. de Fontenelle comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit; il a ressemblé à ces terres heureusement situées, qui portent toutes les especes de fruits; il n'avoit pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de *Bellérophon*; & depuis il donna l'opéra de *Thémis & Pélée* qui eut un grand succès; il fit beaucoup d'ouvrages légers, dans lesquels on remarquoit déjà cette finesse, & cette profondeur qui décelent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes; c'est ce qu'il a prouvé dans ses *dialogues des morts*, & dans sa *pluralité des mondes*. Il fut faire des *Oracles de Van-dale*, un livre agréable.

Il se tourna vers la géométrie & vers la physique; avec autant de facilité qu'il avoit cultivé les arts d'agrément; nommé secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences, il exerça cet emploi pendant plus de quarante ans avec un applaudissement universel. Son *histoire de l'Académie* jette très-souvent une clarté lumineuse sur les mémoires les plus obscurs; il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences; si quelquefois il y répandit trop d'ornemens, c'étoit de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis.

Cette histoire de l'académie des Sciences, seroit aussi utile qu'elle est bien faite, s'il avoit eu à rendre compte de vérités découvertes; mais il falloit qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, & dont la plupart sont détruites. Les éloges qu'il prononça des académiciens morts, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, & ont rendu tel leur auteur.

S'il a fait imprimer sur la fin de ses jours des comédies peu théatrales, & une apologie des *tourbillons* de Descartes, on a pardonné ces comédies en faveur de sa vieillesse, & son *Carthésianisme*, en faveur des anciennes opinions, qui dans sa jeunesse, avoient été celles de l'Europe.

Enfin, on l'a regardé comme le premier des hommes, dans l'art nouveau de répandre de la lumière & des graces sur les sciences abstraites; & il a eu du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talens ont été soutenus par la connoissance de l'histoire, & il a été sans contredit, au-dessus de tous les

favans françois qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Gendre (Louis le) obtint quelques bénéfices de M. du Harlay, archevêque de Paris, & mourut dans cette ville en 1733, à 78 ans. Il a mis au jour plusieurs ouvrages, entr'autres, 1°. la *vie de M. de Harlay* son bienfaiteur; 2°. celle du cardinal d'Amboise; 3°. une *histoire de France* en 3 vol. in-fol. & en 7 vol. in-12. cette histoire n'est pas supérieure à celle de Mezeray & du P. Daniel; mais on y trouve des particularités curieuses sur les coutumes des François, en différens tems de la monarchie. Les écoliers de l'université de Paris sont redevables à l'abbé le Gendre de la fondation des prix qui s'y distribuent solennellement depuis 1747.

Noël (Alexandre), dominicain & docteur de sorbonne, mourut à Paris en 1724, âgé de 86 ans; il a publié divers ouvrages théologiques & polémiques, que peu de gens lisent; mais on a réimprimé son *histoire ecclésiastique*, latine, qui avoit déplu aux inquisiteurs; il y a dans cette histoire des dissertations assez estimées.

Lemery (Nicolas) naquit en 1645, & se dévoua tout entier à la chimie, qu'il étudia à Rouen, à Paris, & à Montpellier; ensuite il en donna des leçons lui-même. Cette science, connue depuis long-tems en Allemagne, étoit toute nouvelle en France, où on la regardoit comme une espèce de magie: le laboratoire de M. Lemery étoit une cave, & presque un antre magique, éclairé de la seule lueur des fourneaux; cette singularité ne lui valut qu'un plus grand nombre d'auditeurs, & les femmes même osèrent être du nombre. Sa réputation augmenta; les préparations qui sortoient de ses mains eurent un débit prodigieux, & le seul magistère de Bismuth payoit toute la dépense de sa maison; ce magistère n'étoit pourtant autre chose que ce qu'on appelle du *blanc d'Espagne*, mais M. Lemery étoit le seul alors dans Paris, qui possédât ce trésor.

Il fit imprimer en 1675 son *cours de Chimie*, qui se vendit aussi rapidement que si c'eût été un ouvrage de galanterie, ou de satire; on le traduisit en latin, en anglois, en espagnol, & le président de la société royale de Séville nommoit Lemery, le grand Lemery; cependant comme le grand Lemery étoit huguenot, on lui interdit à Paris ses cours de chimie, & la vente de ses préparations. Il se réunit à l'église catholique en 1686, pour éviter de plus grands malheurs.

Il publia en 1697 sa *Pharmacopée universelle*, & quelques tems après, son *traité des drogues simples*. On les a réimprimés plusieurs fois; mais on a donné depuis dans les pays étrangers, de beaucoup meilleurs ouvrages en ce genre.

En 1699, M. Lemery fut nommé de l'académie des Sciences, & en 1707, il donna son *traité de l'Antimoine*; il y considère ce minéral par rapport à la médecine, & par rapport à la physique; mais malheureusement la curiosité physique a beaucoup plus d'étendue que l'usage médicinal.

Après l'impression de ce livre, M. Lemery commença à se ressentir des infirmités de la vieillesse; enfin il fut frappé d'une attaque foudroyante d'apoplexie qui l'enleva en 1715, à l'âge de 70 ans.

Amand (Marc-Antoine-Gérard, sieur de Saint) poète françois, né en 1594, mourut en 1661, âgé de 67 ans. Sa vie n'a presque été qu'une suite continuelle de voyages; ce qui, si nous en croyons Despréaux, *satyr. I. vers 97-108*. n'aida guère à sa fortune.

*Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul héritage :
Un lit, & deux placets composoient tout son bien ;
Tome XIV.*

*Où, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fièvre au retour terminant son dessein,
Fit par avance en lui, ce qu'auroit fait la faim.*

M. l'abbé d'Olivet remarque que cette peinture en beaux vers pourroit bien n'avoir pour fondement que l'imagination de M. Despréaux, qui sans doute a cru qu'en plaçant ici un nom connu, cela rendroit sa narration plus vive & plus gaie. Les poésies de Saint-Amand font foi qu'il n'avoit pas attendu si tard ni à mendier les grâces de la cour, ni à mettre au jour les vers qu'il avoit faits dans cette vue. Pour ce qui est de sa pauvreté, tout le monde en convient assez; il faut que sa mauvaise conduite & ses débauches y aient beaucoup contribué, puisqu'il avoit assez de ressources pour vivre commodément s'il avoit su le faire d'une manière rangée.

Il avoit été reçu à l'académie françoise dès l'origine de cette assemblée, & s'engagea de recueillir les termes grotesques & burlesques pour la partie comique du dictionnaire que l'académie avoit entrepris; cette occupation lui convenoit tout-à-fait, car on voit par ses écrits qu'il étoit fort versé dans ces sortes de termes.

Ses œuvres ont été imprimées à Paris en trois volumes in-4°. Le premier en 1627, le second en 1643, & le troisième en 1645. Son ode, intitulée *la Solitude*, est sa meilleure pièce, au jugement de Despréaux; mais un défaut qui s'y trouve, c'est qu'au milieu d'agréables & de belles images, l'auteur y vient offrir à la vue, fort mal-à-propos, les objets les plus dégoûtans, des crapauds, des limaçons qui bavent, le squelette d'un pendu, & autres choses de cette nature.

Son *Moïse sauvé* éblouit d'abord quelques personnes; mais il tomba dans un mépris dont il n'a pû se relever, depuis l'art poétique de Despréaux, qui parlant de cette idille héroïque, *chant III. vers 264*.

*N'imitex pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour les voir passer les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant, qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mere, offre un caillou qu'il tient
Sur de trop vains objets, c'est arrêter la vue.*

Un défaut inexcusable de Saint-Amand, suivant la remarque du même écrivain, c'est qu'au lieu de s'étendre sur les grands objets, qu'un sujet si majestueux lui présentait, il s'est amusé à des circonstances petites & basses, & met en quelque sorte les poissons aux fenêtres par ces deux vers.

*Et là près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis le regardent passer.*

Enfin, ce poète n'a montré quelque génie que dans des morceaux de débauche, & de satyres outrées, & quelquefois dans ses bons mots. On lui attribue celui-ci qui est assez plaisant: se trouvant dans une compagnie, où il se rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche; on demanda la raison de cette différence bizarre; alors Saint-Amand sans la chercher, se tourna vers cet homme, & lui dit: « Apparemment, Monsieur, que vous » avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.

Pradon (Nicolas) autre poète françois, mort en 1698, a eu son nom extrêmement ridiculisé par les

fatyres de Despréaux. Il eut grand tort après d'heureux succès, de se prêter à une puissante cabale, & d'oser donner sur le théâtre sa tragédie de Phédre & d'Hippolite, en concurrence contre celle de Racine. Le beau triompha, & plongea la pièce de Pradon dans un éternel oubli. On alla plus loin; on fit ainsi l'épithaphe de l'auteur:

*Cy gît le poëte Pradon,
Qui durant quarante ans d'une ardeur sans pareille,
Fit à la barbe d'Apollon
Le même métier que Corneille.*

Cependant on a recueilli en un volume ses pièces dramatiques, qui sont Pirame & Thisbé; Tamerlan; la Troade; Phédre & Hippolite; Satira & Régulus, qui malgré ses défauts, peut être comptée parmi les bonnes tragédies. Cette pièce que Pradon avoit donnée en 1688, étoit entièrement oubliée, lorsque Baron la remit au théâtre en 1722 avec un succès éclatant.

Au reste, Pradon n'est point auteur de la tragédie du grand Scipion, quoiqu'elle lui soit attribuée dans cette épigramme que feu M. Rousseau fit à l'occasion d'une satyre remplie d'invectives, contre M. Despréaux.

*Au nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures?
Il m'a berné, me direz-vous;
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé, croyez-moi, restez en paix.
Envain, tenteriez-vous de ternir sa mémoire;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire;
Et le grand Scipion sera toujours mauvais.*

Le grand Scipion est d'un M. de Prade, auteur de deux autres tragédies encore moins connues, qui sont Annibal & Silanus.

Raguenet (François) embrassa l'état ecclésiastique, & cultiva l'étude des beaux Arts & de l'histoire. Il a publié celle de l'ancien Testament; 2°. celle d'Olivier Cromwel; 3°. celle du vicomte de Turenne; 4°. Le parallèle des François & des Italiens, dans la musique & dans les opéra, parallèle dans lequel il donne la préférence aux Italiens. 5°. Les monumens de Rome ou description des plus beaux ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture de Rome, avec des observations. Paris 1700 & 1702 in-12. Ce petit ouvrage valut à l'auteur des lettres de citoyen romain; il est cependant fort au-dessous des descriptions latines en ce genre. On attribue à l'abbé Raguenet, les voyages de Jacques Sadeur, livre très-libre, qui a obligé l'auteur à ne pas l'avouer. Il est mort à Paris vers l'an 1720, j'ignore à quel âge.

Sanadon (Noël-Etienne) jésuite, plein de goût & de connoissances dans les belles-lettres. Il lia à Caën une étroite amitié avec M. Huet, & devint bibliothécaire du collège des jésuites à Paris, où il mourut en 1733 à cinquante-huit ans. On a de lui, 1°. un excellent traité de la versification latine; 2°. une traduction françoise d'Horace, avec des notes d'une érudition choisie; cette traduction respire l'élégance, & même inspire du dégoût pour celle de M. Dacier, quand on vient à les comparer ensemble.

Tourneux (Nicolas le) mérita par sa vertu l'estime des honnêtes gens, & fut toujours très-attaché à MM. de Port-Royal. L'archevêque de Rouen lui donna le prieuré de Villers-sur-Fere; il mourut subitement à Paris en 1686, à quarante-sept ans. Il a mis au jour plusieurs ouvrages de piété, entre lesquels on estime particulièrement, l'Année chrétienne, qui est dans les mains de tout le monde, & que l'index de Rome a mis au nombre des livres prohibés.

Aux favans qui viennent d'être nommés, je ne dois

pas oublier de joindre une dame illustre par son esprit & ses ouvrages, mademoiselle Bernard (Catherine) de l'académie des Ricovrati, morte à Paris en 1712; elle a donné en prose des brochures sous le nom de nouvelles, que le public a goûtées; mais elle s'est encore distinguée par ses vers, qui lui ont fait remporter en 1691 & 1693, le prix de poésie de l'académie françoise, & qui lui ont valu une triple couronne dans l'académie des jeux floraux de Toulouse.

Elle composa avec M. de Fontenelle deux tragédies, Brutus & Léodamie, dont à la vérité la dernière n'eut point de succès. Ses pièces fugitives ont été répandues dans differens recueils; on s'est trompé cependant en donnant sous son nom, la jolie fable allégorique de l'imagination & du bonheur; cette fable est de M. la Parisiere, évêque de Nîmes, successeur du célèbre Fléchier.

Mais le pere Bouhours a inséré dans son recueil de Vers choisis, le placet au roi, par lequel mademoiselle Bernard prie Louis XIV. de lui faire payer les deux cens écus de pension dont il l'avoit gratifiée. Ce placet est conçu en ces termes:

*SIRE, deux cens écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'état, au bien de vos affaires;
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter
Les foibles alliés & du Rhein & du Tage?
A vos armes, grand Roi, s'ils peuvent résister;
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage
Il falloit ces deux cens écus,
Je ne les demanderois plus.*

*Ne pouvant aux combats, pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre tombeau;
Et souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.*

*SIRE, sans ce secours tout suivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles
Ah! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre, & voir tout ce que je prévois.*

Enfin, la capitale de Normandie a produit des citoyens qui se font uniquement dévoués à la recherche de son histoire. Taillepié (Nicolas) en a publié le premier les antiquités en 1588; mais en 1738 Farin (François) prieur du Val, a mis au jour l'histoire complète de cette ville en 2. vol. in 4°. on peut la consulter.

Ainsi, tout nous autorise à chanter la gloire de Rouen, & à nous persuader, que ce ne sera point par cette ville, ni par la province dont elle est la capitale, que la barbarie commencera dans ce royaume. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

ROUER, v. act. (Gram.) voyez les articles ROUE.

ROUER, (Marine.) c'est plier une manœuvre en rond.

ROUER A CONTRE, (Marine.) c'est plier une manœuvre de droite à gauche.

ROUER A TOUR, (Marine.) c'est plier une manœuvre de gauche à droite.

ROVERE ou ROVEREDO, (Géog. mod.) en latin du moyen âge Roboretum ou Rovoretum; petite ville du Tirol, aux confins de l'état de Venise, près de l'Adige, sur un torrent pour le passage duquel on a taillé un pont de pierre, défendu par deux tours & un fort château, à 12 milles de Trente, & à 47 de Bresce. Long. 28. 33. lat. 46. 10. (D. J.)

ROUERGUÉ, LE (Géog. mod.) province de France, dans le gouvernement de Guienne; elle est bornée au nord par le Querci, au midi par l'Albigeois; au levant, par les Cévennes & le Gévaudan, & au couchant, par l'Auvergne. Cette province peut avoir environ 30 lieues de longueur, sur 20 de large. On la divise en comté, & en haute & basse Marche: le comté renferme Rodès, capitale de toute la provin-

ce. Mithau est la capitale de la haute-Marche, & Villefranche de la basse.

Le *Rouergue* & sa capitale Rodès, ont pris leur nom des peuples *Ruteni*, dont César fait plusieurs fois mention dans ses commentaires. Auguste mit les Ruténiens dans l'Aquitaine, & Pline remarque qu'ils confinoient avec la Gaule narbonnoise. *Voyez RUTÉNIENS (Géog. anc.)*

Lorsque sous Valentinien I. l'Aquitaine fut divisée en deux, les Ruténiens furent attribués à la première Aquitaine; ils furent soumis aux Visigoths, dans le cinquième siècle, à Clovis dans le sixième, & après sa mort, les Goths s'emparèrent de *Rouergue*. Dans le septième siècle, les Rois de Neustrie, ou plutôt les Maires du palais qui dominoient sous leur nom, furent seuls reconnus en Aquitaine. Ce pays passa dans le huitième siècle au pouvoir du duc Eudes, & le roi Pepin en dépouilla Gaïfre, petit-fils d'Eudes. Les rois Carolingiens, successeurs de Pepin, jouirent du *Rouergue* jusqu'à la dissipation de leurs états, où chacun se rendit le maître où il put. Sous le regne de Lothaire, & sous celui de Hugues Capet, quoique le *Rouergue* eût ses seigneurs, comme les autres pays voisins; on ne fait pas néanmoins le nom du premier comte de Rodès, qui se rendit héréditaire.

Dans la suite des tems, Hugues forti de la maison de Carlat, trahit ses terres & du comté de Rodès, avec Alphonse, roi d'Arragon, l'an 1167. Par ce traité, le roi d'Arragon se réserva en propre la seigneurie utile des diocèses de Rodez & de Mendé; mais son successeur par un autre traité fait avec saint Louis l'an 1258, renonça à tout ce qui lui appartenoit dans le *Rouergue* & le comté de Rodez; c'est ainsi que cette province a été annexée à la couronne.

C'est un pays montagneux, mais fertile en pâturages, où on nourrit beaucoup de bestiaux, & surtout des mulets. La sénéchaussée de *Rouergue* a deux sièges préfidiaux, Villefranche qui est le plus étendu, & Rodez dont le ressort ne va pas au-delà de l'élection de cette ville.

Montjoseu (Louis de) en latin *Montejosius*, gentilhomme de *Rouergue* au seizième siècle, a mis au jour cinq livres d'antiquités, où l'on trouve quelques morceaux assez curieux sur la peinture & la sculpture des anciens. (D. J.)

ROUET, f. m. (*Architect.*) est une espèce de rose de charpenterie sur laquelle on pose la première assise de pierre pour fonder un puits; surtout dans le cas où l'on rencontre un grand banc de glaise, qu'il est impossible de percer, sans occasionner l'éboulement des terres.

ROUET, (*Hydr.*) est un assemblage de charpente dispersé circulairement, pratiqué au bout de l'arbre d'une machine, & dont la partie circulaire est garnie de dents qui s'engrenent dans les fuseaux d'une lanterne.

On appelle encore *rouet*, l'assemblage circulaire de charpente sur lequel on cloue à cheville une plate-forme de planches pour asseoir la maçonnerie d'un puits, d'une citerne, ou d'un bassin, que l'on nomme encore *racinaux*. *Voyez RACINAUX. (K)*

ROUET, armes à, (*anciennes armes.*) les arquebuses & les pistolets à *rouet* sont aujourd'hui des armes fort inconnues; l'on n'en trouve guère que dans les ardenaux & les cabinets des armes, où l'on en a conservé quelques-uns par curiosité. Ce *rouet* étoit une espèce de petite roue solide d'acier, qu'on appliquoit contre la platine de l'arquebuse ou du pistolet. Elle avoit un aissieu qui la perçoit dans son centre. Au bout intérieur de l'aissieu qui entroit dans la platine, étoit attachée une chaînette, qui s'entortilloit autour de cet aissieu, quand on le faisoit tourner, & ban-

doit le ressort quand elle tenoit. Pour bander le ressort, on se servoit d'une clé, où l'on inféroit le bout extérieur de l'aissieu. En tournant cette clé de gauche à droite, on faisoit tourner le *rouet*, & par ce mouvement une petite coulisse de cuivre, qui couvroit le bassinet de l'amorce, se retiroit de dessus le bassinet. Par le même mouvement le chien armé d'une pierre à fusil, étoit en état d'être lâché, dès que l'on tiroit avec le doigt la détente, comme dans les pistolets ordinaires; alors le chien tombant sur le *rouet* d'acier faisoit feu, & le donnoit à l'amorce. (D. J.)

ROUET DE POULIE de chaloupe, (*Marine.*) c'est une poulie de fonte ou de fer, qu'on met à l'avant ou à l'arrière de la grande chaloupe, pour lever l'ancre d'affourché, ou une autre ancre qu'on ne veut pas lever avec le vaisseau.

ROUET, en terme de Boutonnier, est une machine à roue, montée à-peu-près comme les *rouets* à filer, à l'exception qu'elle est plus grosse. La tête de ce *rouet* est garnie de deux poupées postiches, où sont arrêtés en-dedans deux crochets ou têtes de fer, l'une percée au milieu d'un trou rond & profond, & l'autre d'un trou profond, mais vuide pour pouvoir y faire entrer les ouvrages montés sur des broches. Souvent le *rouet* n'a qu'une poupée, comme quand il faut percer une pièce. *Voyez PERCER.* Le *rouet* fait précisément entre les mains du Boutonnier ce que le tour fait entre les mains du tourneur. Les uns & les autres font des culs, des crans, des pauses, des gorges & des têtes, mais le tourneur est vis-à-vis de son morceau, & le boutonniér est toujours à côté. Quant à leurs ouvrages, ils ne peuvent empiéter les uns sur les autres. Ils ont grand nombre d'outils qui leur sont communs, mais le boutonniér ne peut travailler sur le tour sans contrevenir aux ordonnances, & aux privilèges des tourneurs; & au contraire rien n'empêche ceux-ci de faire les ouvrages des boutonnières, si ce n'est qu'il faut entendre & le langage, & les travaux des boutonnières, pour bien faire les ouvrages en bois qu'il leur faut; science que les tourneurs n'ont point, & qu'ils ne peuvent acquérir que par un apprentissage chez les boutonnières.

ROUET, en terme de Boutonnier, est une machine composée de trois roues montées au-dessus les unes des autres, dans un châssis de deux montans soutenus sur leurs pieds. L'une de ces roues qui se tourne à la main sans manivelle est moyenne, & a une corde qui répond à la noix d'une plus grande, dont la corde à son tour passe, après s'être croisée sur douze petites molettes montées à distances égales, sur une petite roue pleine, creusée tout autour, comme une poulie; cette roue est sur chacun de ces bords percée de douze fentes, toutes vis-à-vis l'une de l'autre; pour recevoir les petites broches de fer des molettes. Chacune de ces fentes est le plus souvent doublée d'une plaque de cuivre jaune pour conserver la roue, qui ne tarderoit guère à s'user sans cela. Les broches des molettes sont toutes courbées en crochet du même côté; c'est dans ces crochets que l'on arrête le fil de soie ou de poil, alors on le retord de la manière qu'on veut, en tournant la première roue, comme nous avons dit. C'est avec ce *rouet* qu'on fait la milanoise, le cordonnet, le guipé, &c. *Voyez les articles.*

ROUET, instrument dont les Boyaudiers se servent pour filer les cordes à boyau.

Le *rouet* des Boyaudiers est composé d'une fellette à quatre pieds, qui a environ quatre pieds en carré, & est haute d'un pied. Du milieu de la fellette s'élèvent deux montans de bois, au milieu desquels est l'axe de la roue qui traverse les deux montans à la hauteur d'environ trois pieds. Les deux montans sont un peu éloignés l'un de l'autre, & l'espace intermé-

dière est occupé par une roue d'environ trois piés de diametre, qui est traversée par l'axe de fer terminée par un bout en manivelle. Au haut des deux montans est une broche de fer placée horizontalement, & garnie au milieu d'une espee de bobine, & qui se termine par un bout en un crochet. C'est à ce crochet qu'on attache les boyaux pour les filer. Toute la circonférence de la roue est garnie d'une rainure pour retenir une grosse corde de boyau qui y est placée, & qui passe aussi par-dessus la bobine de la broche qui est au haut des montans. En tournant la manivelle, la roue est mise en mouvement; & par le moyen de la corde qui est au tour, elle communique son mouvement à la bobine, qui, en tournant, fait faire au crochet autant de tours que la circonférence de la bobine est contenue de fois dans celle de la roue. *Voyez la figure.*

ROUET, *en terme de Cardeur*, est un instrument dont ils se servent pour filer la laine. Il est composé d'une roue qui joue dans un arbre où elle est suspendue au-dessus d'un banc, éloigné de la terre d'environ un pié sous cette roue, & y posant à la tête du rouet, d'où s'élève deux marionnettes qui sont garnies par en-haut de deux fraseaux de jonc qui les traversent, & tiennent la broche sur laquelle se divise le fil. *Voyez TÊTE, ARBRE, BANC, FRASEAUX, BROCHES & MARIONNETTES. Voyez les Planches & les fig.*

ROUET, *terme de Cordier*, c'est une machine propre à tordre le chanvre pour le filer, ou les fils pour les commettre. Comme les fileries des marchands ne sont pas ordinairement fermées, les ouvriers sont obligés d'emporter chez eux presque tous leurs ustensiles; c'est pourquoi ils ont pour but de les rendre portatifs, ce qui fait que pour l'ordinaire ils emploient les rouets légers, *voyez les Pl. & les fig.* qui sont composés d'une roue, de deux montans qui la soutiennent, d'une grosse piece de bois qui forme l'empelement du rouet, de deux montans qui soutiennent des traverses à coulisses, dans lesquelles la planchette est reçue, de sorte qu'elle peut s'approcher ou s'éloigner de la roue pour tendre ou mollir les cordes de boyau; cette planchette porte les molettes. On a représenté, 1°. des molettes détachées; 2°. un morceau de bois dur qui sert à attacher la molette à la planchette par le moyen de quelques petits coins; 3°. la broche de fer de la molette, cette broche est terminée à un de ses bouts par un crochet. L'autre bout traverse le morceau de bois 1; étant rivé au point 1 sur une plaque de fer, il a la liberté de tourner; 4°. une petite poulie fortement attachée à la broche dans laquelle passe la corde à boyau, qui passant aussi sur la roue, fait tourner le crochet de la molette. Les molettes sont tellement arrangées sur la planchette qui les porte, tantôt en triangle, tantôt en portion de cercle, qu'une seule corde à boyau peut les faire tourner toutes à-la-fois.

Ces rouets suffisent pour les marchands; mais dans les corderies du roi, où il faut quelquefois employer un grand nombre d'ouvriers, on a des rouets plus solides, & qui peuvent chacun donner à travailler à onze ouvriers. *Voyez les Pl. de Corderie.* En voici une description abrégée. Le poteau est fortement assujéti au plancher de la filerie: ce poteau soutient la roue, qui est large & pesante. A la partie supérieure du même poteau & au-dessus de l'essieu de la roue est une grande rainure dans laquelle entre une piece de bois, qui y est retenue par des liens.

A cette piece de bois est solidement attachée la piece e, qu'on appelle la tête du rouet ou la crochille, & qui porte les molettes ou curles au nombre de sept ou de onze suivant la grandeur des rouets. Au moyen de l'arrangement circulaire de ces molettes

une courroie qui passe sur la circonférence de la roue les touche toutes, ce qui fait que chacune d'elles se ressent du mouvement qu'on donne à la roue, & qu'un seul homme appliqué à la manivelle peut, sans beaucoup de peine, fournir à onze fileurs.

On connoît bien par la seule inspection de la machine, que la piece est assemblée à coulisse dans le poteau, pour qu'on puisse avec des coins élever ou baisser la tête du rouet, ce qui sert à roidir ou à mollir la courroie. *Voyez l'article CORDERIE, & les figures.*

ROUET DE FER, *terme de Corderie*, est un petit rouet dont on se sert dans les corderies pour commettre le bitor & le merlin.

Ce rouet est composé de quatre crochets mobiles, disposés en maniere de croix; ces crochets tournent en même tems que la roue, & d'un mouvement bien plus rapide, à l'aide d'un pignon ou lanterne, dont chacun d'eux est garni, & qui engrene dans les dents de la roue, qu'un homme fait tourner par le moyen d'une manivelle. *Voyez les Pl. de Corderie & leur explic.*

ROUET, (*Epicier.*) est une roue montée sur deux piés, dont les rebords sont assez hauts. On la tourne avec une manivelle pour dévider la bougie filée, *voyez les Pl.*

ROUET, *en terme d'Epinglier*, est comme un rouet à filer, excepté que la tête placée dans le milieu de la planche, peut s'avancer & s'éloigner de la roue, si la corde, plus ou moins longue, le demandoit. Le moule des têtes est attaché autour de la broche; c'est sur ces moules que l'on tourne les têtes à l'aide du rouet. *Voyez TOURNER. Voyez les figures, Pl. de l'Epinglier, & l'article GOUDRONNER.*

ROUET, (*Filerie.*) instrument propre à filer les soies, laines, chanvres, cotons, & autres matieres semblables. Le rouet commun consiste en quatre pieces principales; savoir, le pié, la roue, la fusée & l'épinglier.

Le pié est une tablette de bois, avec des soutiens aussi de bois. La roue est d'environ 18 à 20 pouces de diametre, & est portée par un axe de fer sur deux soutiens attachés sur la table du pié. La fusée, qui est une espee de bobine, est pareillement traversée par un axe ou verge de fer, qui a aussi ses deux soutiens très-bas, qui tiennent à l'extrémité de la même table. Enfin, l'épinglier est fait de deux parties de cercle percées d'épingles ou de leron recourbé, qui environnent la fusée, & qui tournent avec elle. L'épinglier sert à plier le fil sur la bobine ou fusée, à mesure qu'on le file. L'on appelle *fillons*, les rangs différens qui se forment en parcourant toutes les pointes de l'épinglier; une manivelle sert à donner le mouvement au rouet.

Les dames & les personnes curieuses se servent de rouets faits au tour, dont les principales pieces sont semblables à celles du rouet commun qu'on vient de décrire. La principale ou plutôt l'unique différence essentielle consiste, en ce qu'il y a deux manieres de leur donner le mouvement, l'une en tournant la manivelle à la main comme au premier rouet; & l'autre par le moyen d'une marche qui est au-dessous du rouet, qui étant attachée à la manivelle par un bâton d'une longueur proportionnée, suffit pour faire tourner la roue, en appuyant ou levant le pié qu'on met dessus.

Il y a une troisième sorte de rouet portatif très-commode, & très-ingénieusement imaginé, dont toutes les personnes de qualité se servent. Le rouet entier n'a guere plus de 6 ou 7 pouces de haut. Deux roues de cuivre, dont la plus grande n'a pas 18 lignes de diametre, & la plus petite à peine 4, sont engrenées l'une dans l'autre, & enfermées entre deux platines de métal, avec lesquelles elles ne font que

4 ou 5 lignes d'épaisseur. La grande roue où est la manivelle, donne le mouvement à la petite qui porte la fusée & l'épinglier. Un petit pié d'ébene attaché à une queue de même bois, qui sert à passer dans la ceinture de celles qui s'en veulent servir en marchant, ou attacher sur une petite tablette appesantie par un plomb, & ordinairement couverte de marroquin ou de velours, quand on veut travailler sur une table; acheve toute l'ingénieuse machine, à laquelle même tient la quenouille d'une longueur proportionnée à la petitesse du rouet. L'on ne peut dire combien ce rouet est commode, ni combien l'usage en est devenu commun. *Dict. de Comm. (D. J.)*

ROUET, *instrument du Fileur d'or*, est une machine d'un mécanisme assez curieux, dressée sur un châssis ou corps de quatre montans, avec leurs traverses qui soutient tout l'ouvrage. Cette machine qui sert à couvrir le fil & la soie, d'or, d'argent, &c. pour en faire un fil propre à faire du galon, ou autre marchandise de cette nature, a environ trois piés & demi de haut, sur cinq & demi de long, & deux & demi d'épaisseur. Il y en a à seize caselles qui est plus haute, plus longue, plus profonde à proportion que celle dont nous parlons, qui n'en a que douze. On peut encore avoir huit caselles, mais on n'en fait point au-dessous. Elle s'ébranle par une manivelle & quatre roues qui se communiquent le mouvement l'une à l'autre. *Voyez CASELLES.*

La fusée s'emboîte par chacune de ses extrémités dans deux supports attachés en-dehors aux deux montans de devant. *Voyez FUSÉE.*

Au-dessus de la fusée tournent les caselles au nombre de huit, douze ou seize, séparées l'une de l'autre par des petits piliers où elles sont retenues.

Au milieu de la piece de bois qui couvre les caselles, passe un boulon de fer qui traverse le sabot, & la grande roue proprement dite. *Voyez SABOT & GRANDE ROUE.*

Le pilier du montant de derriere, dont l'assemblage, ainsi que celui des montans de devant, s'appelle *châssis*, sont garnis de deux planches saillantes dont l'une soutient l'extrémité de la roue du moulinet, & l'autre la grande roue qui tourne au-dessus. *Voyez CHASSIS & ROUE DU MOULINET.*

Plus haut que cette roue du moulin est une barre de fer qui tient toute la longueur du rouet, & qui soutient tous les contrepoids, à chacun desquels sont attachées des cordes qui, par leur autre bout, sont liées à des mouffes, garnies chacune de deux poulies. *Voyez MOUFFES, POULIES & CONTREPOIDS.*

Sur la premiere de ces poulies passe une autre corde qui va s'entortiller dans la fusée d'où elle revient par la seconde poulie sur les caselles, & les fait tourner pour devider le fil d'or, &c. dessus plus haut & un peu en-devant est le sommier appuyé de l'un & de l'autre bout sur chacune des traverses du corps du métier. Il est percé d'autant de trous qu'il y a de caselles, contenant autant de broches de fer garnies en-devant d'un moulinet, sur lequel on monte les petits roquetins pour le battu. *Voyez SOMMIER, MOULINET, ROQUETINS & BATTU.*

Au bas du sommier sur le devant sont cinq petites poulies & deux montans, qui servent à ferrer ou deferrer la corde des moulinets qui passe sur ces poulies. *Voyez POULIES & MONTANS.*

C'est la roue du milieu qui donne le mouvement aux moulinets, par le moyen d'une seule corde qui se croise sur chacune des cinq poulies, ce qui rend cette corde fort difficile à monter.

Nous finirons cette description par le dossier, qui n'est autre chose qu'une planche qui s'élève sur le derriere du métier de toute sa largeur. Elle est percée comme le sommier de douze ou seize trous, selon la grandeur du rouet, dans lesquels on passe au-

tant de petites broches qu'on garnit de roquetins, sur lesquels on a tracané la matiere qu'on veut couvrir. Ces roquetins sont retenus sur leur broche par un petit poids qui embrasse un de leurs bouts fait en maniere de poulie. *Voyez DOSSIER, TRACANNER, &c.*

ROUET A TRACANNER, est fait à-peu-près de la même maniere qu'un rouet ordinaire, excepté que la broche n'est pas percée comme dans celui-ci, pour conduire le fil de la quenouille sur la bobine: ce qui n'est pas nécessaire au tracanneur, puisqu'on devide du fil d'une cazelle sur un bois. *Voyez BOIS.*

Grand ROUET, en terme de *Friseur de drap*, est une roue RR garnie de dents placées horizontalement, qui engrenent dans la grande lanterne E. *Voyez LANTERNE.* Cette roue est montée dans le manège sur un arbre vertical QQ, & tournée par un ou plusieurs chevaux. *Voyez les Pl. de la Draperie.*

ROUET de moulin, (*Charpent.*) on appelle rouet de moulin une petite roue attachée sur l'arbre d'un moulin, qui est de 8 à 9 piés de diamètre, & a environ 48 chevilles ou dents de 15 pouces de long, qui entrent dans les fuseaux de la lanterne du moulin, pour faire tourner les meules. Rouet se dit généralement de toutes les roues dentées, dont les dents ou alluchons sont posés à plomb. (*D. J.*)

ROUET, (*Serrurerie.*) garniture qui se met aux ferrures, pour empêcher qu'on ne les crochete. Elle entre dans le paneton de la clef; elle est posée sur le palatre. La tige de la clé passe au centre; elle en est embrassée; elle est ouverte vis-à-vis de l'entrée, pour laisser passer la clé.

On monte sur le rouet d'autres pieces, comme pleincroix, faucillon, &c. ce qui lui donne différents noms.

Pour faire un rouet, on prend un morceau de fer doux; on l'étire très-mince & très-égal d'épaisseur. On a la longueur du rouet sur une circonférence tracée au-dedans du palatre, & prise en mettant le bout de la tige de la clé dans le trou de l'entrée, & tournant la clé; on la trace avec la pointe à tracer, mise au milieu de la fente du rouet. On partage cette circonférence au compas, en trois, quatre ou cinq parties égales; on y ajoute une portion, & l'on porte le tout sur une ligne droite; la portion ajoutée est l'excédent de la courbure de l'arc du cercle sur une ligne droite égale à la corde de l'arc. Un des piés du rouet doit être posé au trou percé sur le palatre, & l'on a la distance du trou à l'autre trou où doit être posé l'autre pié. Cela fait, on coupe le rouet de longueur & de largeur; on lui fait les deux piés, un à chaque extrémité, un peu plus larges que les trous percés, afin que si le rouet étoit ou trop long ou trop court, on pût les avancer ou reculer. On a laissé la bande de fer assez large pour pouvoir prendre sur la largeur, la hauteur des piés. On a pourvu aussi au cas où l'on seroit obligé de fendre le rouet, & de laisser passer les barbes du pêne ou de quelque secret. Alors on ne coupe point le rivet, ou le pié du rouet qui n'est autre chose que la rivure qui le fixe sur la piece où il est posé.

Si le rouet est chargé de pleincroix, de faucillons, &c. on fend le rouet, & l'on y pratique les trous nécessaires pour recevoir les pieces. Le rouet bien forgé, bien limé, bien dressé & tourné, comme il convient, on le met en place, & on le fait passer dans la clé. Si la clé tourne bien, on le démonte, & on l'acheve en le chargeant des pieces surajoutées.

Rouet en pleincroix fendue dans les piés. Pour le faire, lorsqu'il est coupé de longueur, limé, on y pratique un petit trou par-derriere au foret ou au burin. Ce trou doit avoir une ligne & demie, & être à la hauteur à laquelle sera fendue la pleincroix dans la clé. A pareille hauteur, on fend le rouet par les

deux bouts jusqu'au droit des piés. On les tournera ensuite & placera; on l'essayera sur la fente de la clé; & l'ayant retiré de place, on le piquera sur une platine de fer doux, & si mince qu'elle puisse passer aisément par les fentes de la clé, droit comme sur le palatre; on le tracera avec une pointe à tracer. On épargnera une rivure; on percera la platine au milieu; on la limera de la largeur que la clé fera fendue du côté de la tige; on coupera la platine par le milieu du trait jusqu'aux trous des piés du rouet; puis on arrondira la platine à la lime. Limée, on l'ouvrira de l'épaisseur du rouet dont on courbera les piés en dedans pour les faire entrer dans la platine; on rive ces piés dans leurs trous doucement sur l'étau ou le tasseau à petits coups de marteau. Puis on redressera les piés du rouet; on coupera la pleinecroix, & on y fera tourner la clé.

Rouet à faucillon en dedans. Le rouet fait, on perce trois ou quatre trous à la hauteur des fentes de la clé; on pique le faucillon sur une platine, comme pour la pleinecroix, épargnant des rivures. Puis on le coupe, on l'arrondit, & on le fait tourner doucement dans les fentes de la clé.

Rouet renversé en-dehors, ou dont le bord est rabattu du côté du museau de la clé. Pour le faire, après avoir pris sa longueur, comme on a dit, & l'avoir laissé plus haut pour le rabattre, on le rabat à la hauteur qui convient aux fentes de la clé.

Rouet à crochet renversé en dedans. Il se fait comme le précédent, de rabattre le bout en crochet sur une petite bigorne, & de le faire passer dans la clé.

Rouet avec faucillon en-dehors. Après que le rouet est coupé de longueur & de hauteur, on y fait trois ou quatre trous, un à chaque bout & un ou deux aux côtés; puis on rive le rouet; l'on trace le faucillon sur une petite piece de fer doux; on réserve du côté de dedans, de petites rivures qui répondent aux trous percés; on rive, & l'on recuit plusieurs fois les pieces, afin de ne pas les corrompre.

Rouet renversé en-dedans. Il a le bord rabattu du côté de la tige de la clé; & pour le faire, on le ploie sur un mandrin rond, après avoir été coupé de longueur, on a une virole d'une ligne & demie d'épaisseur, qui fait presque le tour du mandrin. On met cette virole sur le rouet & le mandrin, observant de laisser excéder le bord du rouet au-dessus du mandrin, de la hauteur dont on veut le renverser. On prend le tour dans l'étau; on rabat & ploie doucement le fer à rouet sur le mandrin, commençant par le milieu, & recuisant, comme il a été dit. Le renversement fait, on dresse & l'on fait aller la clé.

Rouet en pleinecroix renversé en-dedans. La pleinecroix faite, & de la longueur laissée par-derrrière pour la renversure, on a deux viroles de l'épaisseur de la renversure. On renverse sur ces viroles la pleinecroix qu'on met entre les deux viroles. On commence à renverser par le milieu, à petits coups de marteau, on la tourne, on la lime, on l'ajuste dans les fentes de la clé, & elle est finie. On observe toujours de recuire.

Rouet renversé en-dehors en bâton rompu. Il se fait comme le rouet renversé en-dehors à crochet, si ce n'est qu'il faut rabattre simplement sur le carré d'un tasseau.

Rouet en pleinecroix hasté en-dedans. Il se fait, comme les précédents, sur deux viroles, sinon qu'à la virole de dessus on épargne & pratique un petit rebord, hastière ou feuillure carrée & limée, juste à la hauteur de la fente de la clé. On place la pleinecroix sur cette virole, & haste à petits coups de marteau; puis avec des poinçons ou ciselets carrés par le bout, on la fertit tout-autour.

Rouet en pleinecroix hasté en dehors. C'est la même exécution, sinon qu'on place les viroles par le dedans du rouet.

Rouet avec pleinecroix, hasté en-dehors & renversé en-dedans. Il faut avoir quatre viroles: deux pour la hauteur, & deux pour la renversure; l'une des viroles de dehors fera hastée, & celle de dedans fera toute carrée par-dessus. Après les avoir posées, comme il convient, on achèvera comme à la pleinecroix hastée, & à la pleinecroix renversée.

Rouet à pleinecroix, hasté en-dedans & renversé en-dehors. C'est, comme au précédent, sinon qu'une des viroles de dedans doit être hastée.

Rouet foncet. C'est celui qui a la forme d'un T. On le fait avec une piece de fer doux qu'on étire mince par le bas, & qu'on met dans l'étau à chaud, & qu'on rabat des deux côtés, pour avoir l'enfonçure de la largeur de la fente de la clé. On lime ensuite, laissant un des côtés plus fort que l'autre; puis on frappe avec la panne du marteau, comme au faucillon, ou au rouet renversé en-dessus, sur le tasseau, jusqu'à ce qu'il soit tourné comme il faut. On peut le composer de deux pieces. Pour cet effet on forme un rouet simple, on réserve à son bord trois ou quatre petites rivures; on a une platine de fer, comme pour une pleinecroix; on y pique le rouet, comme sur le palatre, avec une pointe à tracer, tant en-dedans qu'en-dehors; on fixe le trait des places des rivures, on perce les trous où seront reçus les rivets. On coupe la fonçure de la largeur dont elle est fendue dans la clé; on la rive, on fonde. La fonçure n'est qu'une pleinecroix, sinon qu'elle est toujours posée à l'extrémité du rouet ou d'une planche.

Rouet avec pleinecroix renversé en-dedans. Il se fait avec des viroles, comme le renversé en-dehors, si ce n'est qu'il faut renverser le côté du dedans par celui de la tige.

Rouet hasté en-dedans, & dont le bord est coudé en double équerre. Ce rouet se fait avec un mandrin rond de la grosseur du rouet, par dedans, ayant au bout du mandrin une entaille de la hauteur & profondeur de la fente de la clé. On plie le fer à rouet sur le mandrin; on a une virole d'une ligne d'épaisseur qu'on met sur le rouet; on serre le tout dans l'étau; on rabat sur le mandrin, & retrecit à petits coups de ciselets carrés par le bout, le fer excédent & laissé pour faire la hastière.

Rouet hasté en-dehors. Il se fait de la même manière, si ce n'est que l'entaille ou hastière faite sur le mandrin doit être pratiquée sur la virole, & que le mandrin doit être tout carré; on ajoute à ce rouet des pleinescroix ou des faucillons.

Rouet en fût de vilebrequin. On coupe ce rouet plus long; on le ploie droit, & de la forme qui convient à la fente de la clé. On a une platine de fer doux de l'épaisseur de la renversure, mais plus large que toute la hauteur du rouet; on la fend droite par deux endroits, à la lime à fendre & à la hauteur du coude du rouet; on la place dans les fentes de la clé ou platine; on a une petite piece de fer mince, de la largeur de deux lignes. On perce cette piece, le rouet & la platine en trois endroits; on rive le tout. On tourne le tout rivé à chaud, sur un mandrin rond; la petite piece tournée convenablement, comme on s'en assurera par un faux rouet, on coupera les piés; on diviſera la petite piece susdite, & l'on achèvera.

Il y a des rouets en fût de vilebrequin tourné de tous côtés, renversé en-dedans avec pleinecroix, & il y a des rouets en queue d'aronde renversés en-dessus avec pleinecroix; à queue d'aronde renversé en-dehors avec pleinecroix, à queue d'aronde renversé en-dedans avec pleinecroix, en bâton rompu; des rouets fourchus avec pleinecroix; des rouets en N avec pleinecroix, hastés en-dedans; des rouets en M avec pleinecroix, des rouets en fond de cuve, ou à cone tronque, ou plus ouverts d'un bout que de l'autre.

Pour

Pour ces derniers *rouets*, on a une pièce de fer battu de l'épaisseur du *rouet*, on y trace une circonférence depuis le centre de la tige de la clé, jusqu'à l'entrée de la fente du *rouet*, en plaçant la clé dans un trou fait à la plaque de fer qui servira pour le *rouet*, & la tournant comme pour tracer un *rouet* simple. Puis on marque la place des piés; la mesure s'en prend, comme aux *rouets* droits. On a la hauteur du *rouet* qu'on trace sur la platine ou fer à *rouet*. On coupe la platine de mesure convenable. On y laisse la hauteur des piés par-dehors & par-dedans, selon les fentes de la clé; de quelque côté que les piés soient, on coupe toujours, & on enlève ces sortes de *rouets* sur une circonférence tracée, & la mesure se prend du côté où il faut faire les piés.

Il y a des *rouets* foncets, hastés, renversés en-dehors & en-dedans, des deux côtés, avec pleine-croix hastée en-dehors.

Des *rouets* en S avec pleinecroix.

Des *rouets* foncets simples.

Des *rouets* en bâton rompu, avec double pleine-croix.

Des *rouets* en trois de chiffre avec pleinecroix.

Des *rouets* à crochet, renversés en-dehors, avec pleinecroix hastée du même côté.

Des *rouets* en bâton rompu, avec pleinecroix hastée en-dedans.

Des *rouets* renversés en-dedans & hastés, en crochet par dehors, avec pleinecroix.

Des *rouets* renversés en-dehors, & hastés en crochet en-dedans, avec pleinecroix.

Des *rouets* fourchus & hastés par-dedans, en bâton rompu, avec pleinecroix renversée par-dehors.

Des *rouets* en brin de fougere avec pleinecroix.

Des *rouets* en fût de vilebrequin, renversés par-dehors, en crochet, avec pleinecroix.

Des *rouets* fourchus, renversés en-dedans, à crochet, hastés en bâton rompu, en-dehors, avec un faucillon, hasté en-dehors, & un autre faucillon hasté en-dedans.

Des *rouets* en fond de cuve renversés en-dehors en bâton rompu, & renversés en-dedans avec pleine-croix.

Des *rouets* hastés en bâton rompu.

Des *rouets* hastés en-dehors, avec faucillon, renversés du même côté.

Des *rouets* hastés en-dedans, avec faucillon hasté aussi en-dedans.

Des *rouets* en quatre de chiffre, avec une pleine-croix, & un faucillon en-dedans.

Des *rouets* en fleche, avec une pleinecroix au milieu, une pleinecroix en-bas, & tournés en fût.

ROUET, (*Soierie*.) il y a le *rouet* à cannettes. Cette machine qu'on voit dans nos Planches, n'a rien de particulier; on y remarquera deux petites *roues* destinées à faire les cannettes.

Il y a aussi le *rouet* à devider. Il y en a à quatre guindres avec une tournette.

ROUET À RABATTRE, en terme de Tireur d'or, est un *rouet* fait comme les *rouets* les plus ordinaires, excepté que la tête est garnie de deux montans placés sur la même ligne, le premier servant à soutenir la bobine, & le second la roquette qui y est montée sur une broche, & sur laquelle le fil d'or se devide.

ROUET, s. m. terme de Vitrier, machine dont les Vitriers se servent pour aplatisir & refendre des deux côtés les plombs dont ils se servent aux vitreaux des églises, & aux panneaux des vitres ordinaires; on l'appelle communément *tire-plomb*. Trévoux. (D. J.)

ROUETTE, s. f. (*Comm. de bois*.) c'est une longue & menue branche de bois ployant qu'on fait tremper dans l'eau pour la rendre plus flexible & plus souple; on s'en sert comme de lien ou de hare, pour joindre ensemble avec des perches les mor-

Tome XIV,

ceaux où pièces de bois dont on veut former des trains, pour les voiturier plus facilement par les rivières. Il y a les *rouettes* à couplet, les *rouettes* à flotter, celles à traversiner, & les *rouettes* de gaffe ou de partance. Savary. (D. J.)

ROUETTES DE PARTANCE, parmi les marchands de bois, sont des *rouettes* qu'on donne aux compagnons de rivière qui doivent conduire les trains, pour suppléer en route à celles qui pourroient se casser.

ROUGE, adj. (*Physiq.*) est une des couleurs simples dont la lumière est composée, & la moins réfrangible de toutes. Voyez RÉFRANGIBILITÉ & COULEUR.

Les acides changent le noir, le bleu & le violet en rouge, le rouge en jaune, & le jaune en jaunepâle. Les alkalis changent le rouge en violet ou pourpre, & le jaune en couleur de feuille-morte. Voyez ACIDE & ALKALI.

Les matieres terrestres & sulphureuses deviennent rouges par l'action du feu, & même à la longue noires, comme la brique, la pierre ponce, la chaux, l'ardoise, qui deviennent noires quand elles sont fondues par le verre ardent.

Les écrevisses deviennent rouges, étant exposées à un feu modéré; mais si le feu est violent, elles deviennent noires. Le mercure & le soufre mêlés & mis sur un feu modéré, deviennent d'un beau rouge, que l'on appelle *cinabre artificiel*. Voyez CINABRE. Un esprit acide étant versé sur une solution bleue de tournesol, le change en beau rouge; un alkali lui restitue sa couleur bleue.

M. de la Hire a observé qu'un corps lumineux vu à-travers un corps noir paroît toujours rouge, comme quand on regarde le soleil à-travers un nuage sombre. Il ajoute que bien des gens qui voient parfaitement les autres couleurs, n'ont, pour ainsi dire, qu'une fausse sensation du rouge, & ne l'aperçoivent que comme noir. Voyez BLEU. Chambers. (O)

ROUGE, s. m. (*Cosmétique*.) espece de fard fort en usage, que les femmes du monde mettent sur leurs joues, par mode ou par nécessité. En d'autres termes, c'est

Cette artificieuse rougeur
Qui supplée au défaut de celle
Que jadis causoit la pudeur.

Le rouge dont on faisoit usage anciennement se nommoit *purpurissus*, sorte de vermillon préparé; c'étoit un fard d'un très-beau rouge purpurin, dont les dames grecques & romaines se coloroient le visage. Il paroît par sa composition qu'il avoit quelque chose d'approchant de ce que nos peintres appellent *rose d'aillet*; *carnation d'aillet*, en anglois *rose-pink*. Il étoit fait de la plus fine espece de craie-blanche, *creta argentaria*, dissoute dans un forte teinture pourpre, tirée de l'écume chaude du poisson *purpura*, du *murex*, ou à leur défaut des racines & des bois qui teignent en rouge; quand la partie la plus crasse étoit tombée au fond du vaisseau, la liqueur, quoiqu'encore épaisse, se versoit dans un autre vaisseau, & ce qui alloit au fond de cette dernière liqueur étoit d'un beau pourpre pâle qu'on mettoit dans des vases précieux & qu'on gardoit pour l'usage.

L'usage du rouge a passé en France avec les Italiens sous le regne de Catherine de Médicis. On employoit le rouge d'Espagne, dont voici la préparation. On lave plusieurs fois dans l'eau claire les étamines jaunes du carthame ou safran bâtard, jusqu'à ce qu'elles ne donnent plus la couleur jaune; alors on y mêle des cendres gravelées, & on y verse de l'eau chaude. On remue bien le tout, ensuite on laisse reposer pendant très-peu de tems la liqueur rouge; les parties les plus grossieres étant déposées au fond du vaisseau,

Le e

on la verse peu-à-peu dans un autre vaisseau sans verser la lie, & on la met pendant quelques jours à l'écart. La lie plus fine d'un rouge foncé & fort brillante se sépare peu-à-peu de la liqueur, & va au fond du vaisseau : on verse la liqueur dans d'autres vaisseaux ; & lorsque la lie qui reste dans ces vaisseaux, après en avoir versé l'eau, est parfaitement sèche, on la frotte avec une dent d'or. De cette manière on la rend plus compacte, afin que le vent ne la dissipe point lorsqu'elle est en fine poussière. Le gros rouge se fait de cinabre minéral bien broyé avec l'eau-de-vie & l'urine, & ensuite séché.

Il n'y a pas long-tems que le beau sexe de ce pays a mis en vogue l'art barbare de se peindre les joues de ce rouge éclatant. Une nation voisine chez qui les règles de cet art ne sont pas de son institution, ne se sert encore de rouge que pour tromper agréablement, & pour pouvoir se flatter de n'en être pas soupçonné ; mais qui peut répondre que le beau sexe de ce peuple ne mette du rouge dans la suite par mode & par usage jusqu'à réjouir ou à effrayer, quoiqu'actuellement le peu de rouge dont quelques-unes des dames du pays se parent en secret, ne soit parvenu au degré de pouvoir supprimer l'apparence de ce rouge charmant qui déceles les premières faiblesses du cœur ?

Est-ce pour réparer les injures du tems, rétablir sur le visage une beauté chancelante, & se flatter de redescendre jusqu'à la jeunesse, que nos dames mettent du rouge flamboyant ? Est-ce dans l'espoir de mieux séduire qu'elles emploient cet artifice que la nature désavoue ? Il me semble que ce n'est pas un moyen propre à flatter les yeux que d'arborer un vermillon terrible, parce qu'on ne flatte point un organe en le déchirant. Mais qu'il est difficile de s'affranchir de la tyrannie de la mode ! La présence du gros rouge jaunit tout ce qui l'environne. On se résout donc à être jaune, & assurément ce n'est pas la couleur d'une belle peau. Mais d'un autre côté, si l'on renonce à ce rouge éclatant, il faudra donc paroître pâle. C'est une cruelle alternative, car on veut mettre absolument du rouge de quelque espèce qu'il soit, pâle ou flamboyant. On ne se contente pas d'en user lorsque les roses du visage sont flétries, on le prend même au sortir de l'enfance. Cependant, malgré l'empire de la coutume, je pense comme Plaute, & je répondrais comme lui à une jeune & jolie femme qui voudrait mettre du rouge : « Je ne vous en donnerai point, vous êtes à merveille, & vous iriez barbouiller d'une peinture grossière l'ouvrage le plus beau & le plus délicat du monde : ne faites point cette folie, vous ne pouvez employer aucun fard qui ne gâte & n'altère promptement la beauté de votre teint ». *Non dabo purpurissimum, scita tu quidem es ; vis novâ picturâ interpolare opus lepidissimum. Nullum pigmentum debet attingere faciem, ne deturpetur.*

Après tout, je ne ferois pas fâché que quelqu'un plus éclairé que je ne le suis, nous fît une histoire du rouge, nous apprît comment il s'introduisit chez les Grecs & les Romains, par quelle raison il fut l'indice d'une mauvaise conduite, par quelle transition il vint à passer au théâtre, & à dominer tellement que chacun jusqu'à Polyphème en mit pour s'embellir ; enfin comment il est depuis assez long-tems parmi nous une des marques du rang ou de la fortune. (D. J.)

ROUGE de carmin ou CARMIN, (Chimie & Peint.) c'est ainsi que l'on nomme une couleur ou fécule d'un beau rouge très-vif tirant sur le cramoisi. On a déjà parlé de cette couleur à l'art. CARMIN ; mais comme elle n'y a été décrite que très-imparfaitement, on a cru devoir y suppléer ici.

Voici le procédé suivant lequel on peut faire le

carmin avec succès. On prend 5 gros de cochenille, un demi gros de graine de chouan, 18 grains d'écorce d'autour, 18 grains d'alun, & 5 livres d'eau de pluie ; on commencera par faire bouillir l'eau, alors on y jettera la graine de chouan, on lui laissera faire cinq ou six bouillons, après quoi on filtrera la liqueur. On la remettra sur le feu ; lorsqu'elle aura bouilli de nouveau, on y mettra la cochenille ; après qu'elle aura fait environ quatre ou cinq bouillons, on y joindra l'écorce d'autour & l'alun. On filtrera de nouveau la liqueur ; au bout de quelque tems, le carmin sous la forme d'une fécule rouge se précipitera au fond du vaisseau où l'on aura mis la liqueur filtrée ; les doses indiquées en donneront environ deux scrupules. On décantera la liqueur qui furnagera, & on fera sécher la couleur rouge au soleil.

Lorsqu'on voudra faire le rouge que les femmes emploient pour se farder, on pulvérisera l'espèce de talc, connu en France sous le nom de craie de Briançon. Lorsqu'elle aura été réduite en une poudre très-fine, on y joindra du rouge de carmin à proportion de la vivacité que l'on voudra donner à la couleur du rouge, & l'on triturera soigneusement ce mélange qui peut être appliqué sur la peau sans aucun danger.

La cherté du carmin fait que souvent on lui substitue du cinabre que l'on mêle avec le talc.

ROUGE de Corroyeur, (Teint.) il se fait avec du bois de Brésil, dont il faut deux livres sur deux sceaux d'eau, à quoi l'on ajoute de la chaux, quand il est raisonnablement ébouilli. (D. J.)

ROUGE ou ROSETTE, encre d'Imprimerie, pour imprimer en rouge. Voyez ENCRE.

ROUGE, (Maréchal.) un cheval rouge, est un cheval bai très-vif. Ce terme n'est plus en usage. Gris-rouge. Voyez GRIS.

ROUGE, (Peinture.) très-beau pour le lavis. Réduisez en poudre subtile ce que vous voudrez de cochenille, versez-la dans un vaisseau où vous ayez mis de l'eau-rose assez pour surpasser de deux doigts cette poudre ; jetez ensuite de l'alun brûlé, & pulvérisé encore tout chaud dans de l'eau de plantin, dans laquelle vous mêlerez la liqueur qui aura servi à dissoudre la cochenille, & vous aurez un très-beau rouge, qui vaut mieux que le vermillon pour le lavis ; parce que le vermillon a trop de corps, & qu'il se ternit à cause du mercure dont il est composé.

ROUGE D'INDE, (Teint.) ou terre de Persé, qu'on appelle aussi, quoique très-improprement, rouge d'Angleterre. C'est une ochre rouge, assez friable & très-haute en couleur, qui, bien broyée & réduite en poudre impalpable, fait un assez beau rouge. On tire cette ochre de l'île d'Ormus, dans le golfe persique. Le rouge d'inde ne s'emploie guère que par les Cordonniers, qui s'en servent pour rougir les talons des souliers qu'ils font, en le détrempant avec du blanc-d'œuf. (D. J.)

ROUGE, (Teint.) c'est une des cinq couleurs simples & matrices des Teinturiers.

Il y a deux espèces de rouge ; l'une dont le jaune est le premier degré, & qui par le rapprochement de ses parties augmentant peu-à-peu de teinte, & passant par l'orangé devient couleur de feu, qui est l'extrême de la concentration du jaune. Le minium, le précipité rouge, le cinabre en sont des exemples que la Chimie nous fournit. L'autre rouge part de l'incarnat ou couleur de chair, & passe au cramoisi qui est le premier terme de sa concentration ; car en rapprochant davantage ses particules colorantes, on le conduit par degrés jusqu'au pourpre. L'encre sympathique bien dépurée prend sur le feu toutes ces nuances. Le rouge qui a une origine jaune ne prendra jamais le cramoisi, si l'on n'a pas ôté ce jaune qui le fait de la classe des couleurs de feu ; de même le rouge dont la première teinte est incarnate, ne de-

viendra jamais couleur de feu, si on n'y ajoute pas le jaune.

Cependant les Teinturiers distinguent sept sortes de rouge dans le grand teint ; savoir , 1°. l'écarlate des Gobelins ; 2°. le rouge cramoisi ; 3°. le rouge de garance ; 4°. le rouge de demi-graine ; 5°. le rouge demi-cramoisi ; 6°. le nacarat de bourre ; 7°. l'écarlate façon de Hollande. Le vermillon, la cochenille & la garance sont les drogues principales qui produisent ces diverses especes de rouge.

L'écarlate des Gobelins se fait avec de l'agaric, des eaux sûres, du pastel & de la graine d'écarlate ou de vermillon. Quelques Teinturiers y ajoutent de la cochenille. Le rouge cramoisi se fait avec les eaux sûres, le tartre & la fine cochenille. Le rouge de garance se fait avec la garance de Flandre. Le rouge de mi-graine se fait avec les eaux sûres, l'agaric, moitié graine d'écarlate & moitié garance. Le demi-cramoisi se fait avec moitié garance & moitié cochenille. Le nacarat de bourre exige que l'étoffe soit auparavant mise en jaune ; ensuite le nacarat se fait avec le bain de la bourre qui a été ébrouée sur un bouillon avec des cendres gravelées. L'écarlate façon d'Hollande se fait avec la cochenille, le tartre & l'amidon, après avoir bouilli avec de l'alun, du tartre, du sel gemme & de l'eau-forte où l'étain a été dissous ; mais cette couleur, quoique des plus éclatantes, se rose & se tache aisément.

Entre ces sortes de rouges, il n'y en a que trois qui aient des nuances ; savoir le rouge cramoisi, le nacarat de bourre, & l'écarlate de Hollande.

Les nuances du rouge de garance sont couleur de chair, peau d'oignon, fiamette, ginjolin. Celles du cramoisi sont fleur de pommier, couleur de chair, fleur de pêcher, couleur de rose incarnadin, incarnat-rose, incarnat & rouge cramoisi. Les nuances de la bourre sont les mêmes que celles du rouge cramoisi. L'écarlate, outre celles du cramoisi & de la bourre, a encore pour nuances particulieres la couleur de cerise, le nacarat, le ponceau, & la couleur de feu.

Quant au rouge de Brésil, c'est une fausse teinture que n'employent point les Teinturiers du bon teint. Savary. *Hellot.* (D. J.)

ROUGE D'ANGLETERRE, chez les Vergetiers, est une espece de peau de couleur rouge qu'on tire d'Angleterre, & dont ils se servent pour couvrir le dos ou la poignée des broffes. On n'en emploie presque plus, parce qu'on en fait à Paris de meilleur.

ROUGE, (*Art de la Verrerie.*) Néri a décrit la maniere de donner au verre un rouge transparent ; & comme son procédé réussit, je vais le transcrire. Prenez, dit-il, de la magnésie de Piémont réduite en une poudre impalpable ; mêlez-la à quantité égale de nitre purifié ; mettez ce mélange à calciner au feu de reverbere pendant vingt-quatre heures ; ôtez-le ensuite ; édulcorez-le dans de l'eau chaude, & faites-le sécher, après en avoir séparé le sel par les lotions : cette matiere sera d'une couleur rouge : ajoutez-y une quantité égale de sel ammoniac ; humectez le tout avec du vinaigre distillé ; broyez-le sur le porphyre, & le faites sécher. Mettez ensuite ce mélange dans une cornue qui ait un gros ventre & un long col, & donnez pendant douze heures un feu de sable & de sublimation ; rompez alors la cornue ; mêlez ce qui sera sublimé, & ce qui sera resté au fond de la cornue ; pesez la matiere & ajoutez-y, de sel ammoniac, le poids qui en est parti par la sublimation ; broyez le tout comme auparavant : après l'avoir imbibé de vinaigre distillé, remettez-le à sublimer dans une cornue de la même espece ; réitérez la même chose, jusqu'à ce que la magnésie demeure fondue au fond de la cornue.

Tome XIV.

Cette composition donne au crystal & aux pâtes un rouge transparent semblable à celui du rubis ; on en met vingt onces sur une de crystal ou de verre ; on peut cependant augmenter ou diminuer la dose selon que la couleur semblera l'exiger.

Le même Néri indique les procédés pour donner au verre la couleur d'un rouge-sanguin, & celle de rubis-balais ; mais il seroit trop long d'entrer dans ces détails. (D. J.)

ROUGE, (*Gloss. franç.*) L'usage de l'écarlate affecté aux plus éminens personages, tant dans la guerre que dans les lettres ; le privilege de porter la couleur rouge, réservé aux chevaliers & aux docteurs, introduisit probablement dans notre langue, le mot rouge, pour fier, hautain, arrogant ; surtout lorsqu'on vit Artérella, chef des Gaulois révoltés & victorieux, se revêtir de sanguines-robcs & d'écarlate. Dans l'ouvrage en vers intitulé, l'Amant rendu cordelier, on lit, les plus rouges y sont pris, pour dire les plus glorieux ; Brantome s'est encore servi de ce mot dans le même sens, en parlant de l'affaire des Suisses à Novarre contre M. de la Freinville, qui fut un grand exploit & un grand heur de guerre, dont ils vinrent si rouges & si insolens, qu'ils méprisoient toutes nations, & pensoient battre tout le monde. Cette acception du mot rouge en a formé une autre par une legere transposition de lettres ; rogue au-lieu de rouge, est mis pour arrogance, vanité, insolence. Sainte-Palaye. (D. J.)

ROUGE MER, grand golfe de l'Océan qui sépare l'Egypte & une partie de l'Afrique de l'Arabie.

« A l'extrémité de la mer Rouge, est cette fameuse » langue de terre qu'on appelle l'isthme de Suez, qui » fait une barriere aux eaux de la mer Rouge, & em- » pêche la communication de la Méditerranée avec » l'Océan. On peut croire que la mer Rouge est plus » élevée que la Méditerranée ; & que si on coupoit » l'isthme de Suez, il pourroit s'en suivre une inon- » dation & une augmentation de la Méditerranée. » Quand même on ne voudroit pas convenir que la » mer Rouge fût plus élevée que la Méditerranée, on » ne pourra pas nier qu'il n'y ait aucun flux & re- » flux dans cette partie de la Méditerranée voisine » des bouches du Nil ; & qu'au contraire il y a dans » la mer Rouge un flux & reflux très-considérable, & » qui élève les eaux de plusieurs piés, ce qui seul » suffiroit pour faire passer une grande quantité » d'eau dans la Méditerranée, si l'isthme étoit rom- » pu. D'ailleurs, nous avons un exemple cité à ce » sujet par Varenius, qui prouve que les mers ne » sont pas également élevées dans toutes leurs par- » ties. Voici ce qu'il en dit, p. 100 de sa géographie. » Oceanus germanicus, qui est Atlantici pars, inter Fri- » siam & Hollandiam se effundens, efficit sinum qui, » est respectu celebrium sinuum maris, tamen & ipse » dicitur mare, alluitque Hollandiæ emporium cele- » berrimum, Amstelodamum. Non procul inde abest la- » cus harlemensis, qui etiam mare harlemenfe dicitur. » Hujus altitudo non est minor altitudine sinus illius » belgici, quem diximus, & mittit ramum ad urbem Lei- » dam, ubi in varias fossas divaricatur. Quoniam ita » que nec lacus hic, neque sinus ille hollandici maris » inundant adjacentes agros (de naturali constitutione » loquor, non ubi tempestatibus urgentur, propter quas » aggeres facti sunt) patet inde quoddam non sint altiores » quam agri Hollandiæ. At verò Oceanum germanicum » esse altiore quàm terras hasce experti sunt Leidenses, » cum suscepissent fossam seu alveum ex urbe sua ad » Oceani germanici littora prope Cantorum vicum per- » ducere (distantia est duorum milliarium) ut, recepto » per alveum hunc mari, possent navigationem insti- » tuere in Oceanum germanicum, & hinc in varias ter- » ræ regiones. Verum enim verò cum magnam jam alvei » partem perfecissent, desistere coacti sunt, quoniam

E e e ij

» *tum demum per observationem cognitum est Oceanum*
 » *germanici aquam esse altiore quam agrum inter*
 » *Leidam & litus Oceani illius ; unde locus ille , ubi*
 » *fodere desierunt, dicitur Het malle Gat. Oceanus ita-*
 » *que germanicus est aliquantum altior quam sinus ille*
 » *hollandicus , &c.* Ainsi on peut croire que la mer
 » Rouge est plus haute que la Méditerranée, comme
 » la mer d'Allemagne est plus haute que la mer de
 » Hollande.

» Quelques anciens auteurs, comme Hérodote &
 » Diodore de Sicile, parlent d'un canal de commu-
 » nication du Nil & de la Méditerranée avec la mer-
 » rouge : & en dernier lieu M. de Lisle a donné une
 » carte en 1704, dans laquelle il a marqué un bout
 » de canal qui sort du bras le plus oriental du Nil, &
 » qu'il juge devoir être une partie de celui qui faisoit
 » autrefois cette communication du Nil avec la mer
 » Rouge. Voyez les *mém. de l'acad. des Sc. ann. 1704.*
 » Dans la *troisième partie* du livre qui a pour titre,
 » *Connoissance de l'ancien monde*, imprimé en 1707,
 » on trouve le même sentiment ; & il y est dit d'après
 » Diodore de Sicile, que ce fut Nécas roi d'Egypte,
 » qui commença ce canal ; que Darius roi de Perse
 » le continua, & que Ptolémée II. l'acheva & le con-
 » duisit jusqu'à la ville d'Arfioné ; qu'il le faisoit ou-
 » vrir & fermer selon qu'il en avoit besoin. Sans
 » que je prétende vouloir nier ces faits, je suis obli-
 » gé, dit M. de Buffon, d'avouer qu'ils me paroissent
 » douteux ; & je ne fais pas si la violence & la hau-
 » teur des marées dans la mer Rouge ne se feroient
 » pas nécessairement communiquées aux eaux de
 » ce canal, il me semble qu'au-moins il auroit fallu
 » de grandes précautions pour contenir les eaux,
 » éviter les inondations, & beaucoup de soins pour
 » entretenir ce canal en bon état ; aussi les historiens
 » qui nous disent que ce canal a été entrepris &
 » achevé, ne nous disent pas s'il a duré ; & les ves-
 » tiges qu'on prétend en reconnoître aujourd'hui,
 » sont peut-être tout ce qui en a jamais été fait.

» On a donné à ce bras de l'Océan le nom de mer
 » Rouge, parce qu'elle a en effet cette couleur dans
 » tous les endroits où il se trouve des madrépores
 » sur son fond. Voici ce qui est rapporté dans l'*his-*
 » *toire générale des voyages, tome I. pag. 198 & 199.*
 » Avant que de quitter la mer Rouge, D. Jean examina
 » quelles peuvent avoir été les raisons qui ont fait
 » donner ce nom au fleuve arabe par les anciens,
 » & si cette mer est en effet différente des autres par
 » la couleur ; il observa que Pline rapporte plusieurs
 » sentimens sur l'origine de ce nom. Les uns le font
 » venir d'un roi nommé *Erythros* qui régna dans ces
 » cantons, & dont le nom en grec signifie rouge ;
 » d'autres se sont imaginé que la réflexion du soleil
 » produit une couleur rougeâtre sur la surface de
 » l'eau ; & d'autres, que l'eau du golfe a naturelle-
 » ment cette couleur. Les Portugais qui avoient déjà
 » fait plusieurs voyages à l'entrée des détroits, as-
 » suroient que toute la côte d'Arabie étant fort rou-
 » ge, le sable & la poussière qui s'en détachent &
 » que le vent pouffoit dans la mer, teignoient les
 » eaux de la même couleur.

» Don Jean, qui pour vérifier cette opinion, ne
 » cessa point jour & nuit depuis son départ de Socotora,
 » d'observer la nature de l'eau & les qualités
 » des côtes jusqu'à Suez, assure que loin d'être natu-
 » rellement rouge, l'eau est de la couleur des autres
 » mers, & que le sable ou la poussière n'ayant rien
 » de rouge non plus, ne donnent point cette teinte à
 » l'eau du golfe ; la terre sur les deux côtes est gé-
 » néralement brune, & noire même à quelques en-
 » droits ; dans d'autres lieux elle est blanche : ce n'est
 » qu'au delà de Suaquen, c'est-à-dire sur des côtes
 » où les Portugais n'avoient point encore pénétré,
 » qu'il vit en effet trois montagnes rayées de rouge,

» encore étoient-elles d'un roc fort dur, & le pays
 » voisin étoit de la couleur ordinaire.

» La vérité donc est que cette mer, depuis l'en-
 » trée jusqu'au fond du golfe, est par-tout de la mê-
 » me couleur, ce qu'il est facile de se démontrer à
 » soi-même, en puisant de l'eau à chaque lieu ; mais
 » il faut avouer aussi que dans quelques endroits elle
 » paroît rouge par accident, & dans d'autres verte &
 » blanche ; voici l'explication de ce phénomène. De-
 » puis Suaquen jusqu'à Kossir, c'est-à-dire pendant
 » l'espace de 136 lieues, la mer est remplie de bancs
 » & de rochers de corail ; on leur donne ce nom,
 » parce que leur forme & leur couleur les rendent si
 » semblables au corail, qu'il faut une certaine habi-
 » leté pour ne pas s'y tromper ; ils croissent comme
 » des arbres, & leurs branches prennent la forme de
 » celles du corail ; on en distingue deux sortes, l'une
 » blanche & l'autre fort rouge ; ils sont couverts en
 » plusieurs endroits d'une espèce de gomme ou de
 » glue verte, & dans d'autres lieux orange foncé. Or
 » l'eau de cette mer étant plus claire & plus trans-
 » parente qu'aucune autre eau du monde, de sorte
 » qu'à 20 brasses de profondeur l'œil pénètre jusqu'au
 » fond, sur-tout depuis Suaquen jusqu'à l'extrémité
 » du golfe, il arrive qu'elle paroît prendre la couleur
 » des choses qu'elle couvre ; par exemple, lorsque
 » les rocs sont comme enduits de glue verte, l'eau
 » qui passe par-dessus, paroît d'un verd plus foncé
 » que les rocs mêmes, & lorsque le fond est unique-
 » ment de sable, l'eau paroît blanche ; de même
 » lorsque les rocs sont de corail, dans le sens qu'on
 » a donné à ce terme, & que la glue qui les envi-
 » ronne est rouge ou rougeâtre, l'eau se teint, ou
 » plutôt semble se teindre en rouge ; ainsi comme les
 » rocs de cette couleur sont plus fréquens que les
 » blancs & les verts, dom Jean conclut qu'on a dû
 » donner au golfe Arabe le nom de mer Rouge,
 » plutôt que celui de mer verte ou blanche ; il s'ap-
 » plaudit de cette découverte, avec d'autant plus de
 » raison, que la méthode par laquelle il s'en étoit as-
 » suré, ne pouvoit lui laisser aucun doute ; il faisoit
 » amarrer une flûte contre les rocs dans les lieux qui
 » n'avoient pas assez de profondeur pour permettre
 » aux vaisseaux d'approcher, & souvent les matelots
 » pouvoient exécuter ses ordres à leur aise, sans avoir
 » la mer plus haut que l'estomac, à plus d'une demie
 » lieue des rocs ; la plus grande partie des pierres ou
 » des cailloux qu'ils en tiroient dans les lieux où l'eau
 » paroissoit rouge, avoient cette couleur ; dans l'eau
 » qui paroissoit verte, les pierres étoient vertes, &
 » si l'eau paroissoit blanche, le fond étoit d'un sable
 » blanc, où l'on n'appercevoit point d'autre mélan-
 » ge ». *Hist. nat. gen. & partic. tom. I.*

ROUGE-BOURSE, Voyez GORGE ROUGE.

ROUGE-GORGE. Voyez GORGE ROUGE.

ROUGEMONT, (*Géog. mod.*) petite ville de
 France dans la Champagne, au diocèse de Langres,
 sur la rivière d'Armançon, à deux lieues au-dessus de
 Ravieres, & à six au sud-ouest de Châtillon sur Sei-
 ne. Il y avoit une abbaye de filles, de l'ordre de
 S. Benoît, fondée l'an 1147, mais elle a été trans-
 férée à Dijon, l'an 1677. *Long. 22. 11. latit. 47. 48.*
 (*D. J.*)

ROUGEOLE, f. f. en Médecine, est une maladie
 cutanée, qui consiste dans une éruption univer-
 selle de boutons non suppurans, & qui est accompa-
 gnée de fièvre.

Cette maladie paroît avoir beaucoup de ressem-
 blance avec la petite vérole, les symptômes étant les
 mêmes à plusieurs égards, la cause à-peu-près la
 même, le régime & le traitement ne diffèrent pas
 beaucoup. Voyez PETITE VÉROLE.

Les boutons ou grains de la rougeole paroissent or-
 dinairement le quatrième jour par tout le corps, &

resemblent à des piqures de mouche ; mais ils sont plus épais, plus rouges, & plus enflammés que ceux de la petite vérole ; ils disparaissent quatre à cinq jours après ; dans leur plus haut point ils ne sont pas plus gros que des têtes d'épingle.

La rougeole est plus fâcheuse que dangereuse ; néanmoins elle tend souvent à la consommation, par le moyen de la toux qu'elle laisse après elle.

ROUGEOLE, (*Médec.*) Il arrive quelquefois que la rougeole devient épidémique dans un pays, & même y cause de très-grands ravages. Cette maladie fit périr à Paris, en 1712, dans moins d'un mois, plus de cinq cent personnes. Elle emporta entr'autres M. le duc de Bourgogne, sa femme & son fils. Cette rougeole maligne parcourut toute la France, vint en Lorraine, & coucha dans le tombeau les aînés du duc de Lorraine, François, destiné à être un jour empereur, & à relever la maison d'Autriche. (*D. J.*)

ROUGE-QUEUE DE BENGALÉ, f. m. (*Hist. nat. Ornithol.*) *lanius bengalis fuscus* ; oiseau qui a le dessus & le derrière de la tête noirs ; la face supérieure du cou, le dos, le croupion, les plumes du dessus de la queue, celles de la face supérieure des ailes & les plumes des épaules sont brunes ; il y a de chaque côté de la tête, au-dessous des yeux, une tache d'un beau rouge vif, terminée par du blanc en-dessous ; il y a aussi de chaque côté du cou quatre taches noires en arcs de cercle, qui sont plus petites à mesure qu'elles se trouvent plus près du corps ; la gorge, la face inférieure du cou, la poitrine, la partie antérieure du ventre, les côtés du corps, & les jambes, ont une couleur blanche ; les plumes du bas-ventre & celles du dessous de la queue sont rouges ; c'est ce qui a fait donner le nom de rouge-queue à cet oiseau ; les plumes des ailes sont brunes, la queue est composée de douze plumes d'un brun plus clair que les plumes des ailes ; le bec est d'une couleur cendrée foncée ; il y a vers les coins de la bouche, & au-dessus des narines, de longs poils noirs, dirigés en avant, & roides comme des foies. On trouve cet oiseau dans le royaume de Bengale ; on lui a aussi donné le nom de *Pie-grièche de Bengale*. *Ornit.* de M. Briffon, tom. II. Voyez OISEAU.

ROUGE-QUEUE de la Chine, oiseau de la grosseur de la linote rouge ; il a le bec épais, court & brun, & l'iris des yeux blanc ; la tête & le derrière du cou sont d'un beau pourpre bleuâtre ; le dos est verd ; les plumes des épaules & les petites des ailes ont une couleur jaune verdâtre ; les grandes plumes extérieures des ailes, sont d'un rouge sombre & pourpre, les autres ont une couleur rouge mêlée de verd ; la gorge, la poitrine, le ventre & les cuisses sont d'un très-beau rouge, couleur d'écarlate ; la queue est composée de douze plumes, toutes d'un rouge sombre ; les pieds sont jaunes. On trouve cet oiseau à la Chine. *Hist. nat. des oiseaux*, par Derham, tom. III. Voyez OISEAU.

Grande ROUGE-QUEUE, oiseau de la grandeur de l'étourneau ; il a neuf pouces & demi de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, & un pied deux pouces d'envergure ; le bec est noir, il ressemble à celui de l'étourneau, & il a plus d'un pouce de longueur ; la pièce du dessus est un peu crochue, plus longue & plus pointue que la pièce du dessous ; le dedans de la bouche a une couleur jaune, & la langue est un peu fendue à son extrémité ; les pieds ont une couleur cendrée, & les ongles sont noirs ; la plante des pieds est jaune ; les couleurs de cet oiseau sont du gris, du noir & du jaune disposés par taches ; la queue est courte & n'a guère plus de trois pouces de longueur ; elle est composée de douze plumes, toutes également longues, & d'un beau jaune éclatant, excepté les deux du milieu & le bord extérieur des autres dont le jaune est obscur. *Hist. nat.*

des oiseaux, par Derham, tom. III. Voyez OISEAU.

ROUGET, MORRUDE, MOURRE, GALLINE, RONDELLE, ORGANO, COCCHOU, f. m. (*Hist. nat. Ichthiol.*) *cuculus*, poisson de mer qui ressemble beaucoup au poisson volant, mais qui en diffère par les nageoires, par la bouche, & par les écailles ; le rouget a le ventre blanc & tout le reste du corps rouge ; la tête est grosse, & la partie antérieure se termine par deux aiguillons courts ; il y a aussi au-dessus des yeux deux petites pointes, & les couvertures des ouies ont plusieurs petits aiguillons. Ce poisson a de chaque côté du corps une bande longitudinale formée par des écailles, & sur le dos deux rangs d'écailles pointues qui laissent entr'eux une sorte de gouttière où sont deux nageoires qui se dressent lorsque le poisson se dispose à nager. Le rouget a deux nageoires sur le dos, qui occupent toute sa longueur ; la première est la moins longue & la plus haute ; les premiers aiguillons de cette nageoire sont longs & pointus ; la seconde nageoire s'étend jusqu'à la queue, elle a des aiguillons plus petits que ceux de la première ; ce poisson a encore deux nageoires aux ouies, deux autres au ventre près de celles des ouies, & une derrière l'anus qui s'étend jusqu'à la queue ; il y a au devant des nageoires de la partie antérieure du ventre, des barbillons charnus qui sont pendans ; la chair de ce poisson est dure, sèche & un peu gluante. Les Latins l'ont nommé *cuculus*, parce qu'il imite le chant du coucou. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. liv. X. ch. ij. Voyez POISSON.

ROUGEUR, f. f. (*Morale.*) La rougeur, selon les physiologistes, est le passage prompt & libre du sang par les artères, dans les vaisseaux cutanés du visage, où il s'arrête quelques momens avant que son retour se fasse par les veines. Les causes en sont différentes ; mais nous ne considérons ici la rougeur que comme affection & sentiment.

Pompée ne pouvoit s'empêcher de rougir toutes les fois qu'il paroïsoit dans l'assemblée du peuple. Fabianus, célèbre orateur, éprouvoit aussi la même chose quand le sénat l'appelloit dans une affaire en qualité de témoin ; ce n'étoit pas chez eux une foiblesse d'esprit, c'étoit un effet de surprise qu'ils ne pouvoient vaincre, car ce à quoi l'on n'est pas accoutumé, dit Sénèque, frappe vivement les personnes qui ont de la disposition à rougir.

Quoique la rougeur soit en général un appanage de la décence & de la modestie, elle n'en est pas toujours une démonstration. Sempronia, cette femme d'une naissance illustre, qui entra dans la conjuration de Catilina, avoit une beauté incomparable, rehaussée par cette apparence de pudeur qui n'auroit jamais fait soupçonner le désordre de sa conduite, & les crimes dont elle étoit coupable.

Nous avons vu une célèbre actrice à Londres, dont on ne soupçonnoit pas l'innocence, qui rougissoit quand elle vouloit, & qui avoit le même empire sur sa rougeur que sur ses larmes : mais la rougeur estimable est ce beau coloris produit par la pudeur, par l'innocence, & qu'un ancien nommoit spirituellement le vermillon de la vertu ; il la rend aussi toujours plus belle & plus piquante. Voyez comme Dryden en a fait la peinture, d'après une jeune dame dont il étoit amoureux.

*A crimson blush her beauteous face o'er spread,
Varying her cheeks by turns with white and red ;
The driving colours, never at a stay,
Run here and there, and flush and fare away ;
Delightful change ! thus indian iv'ry shows,
Which with the bord'ring paint of purple glows,
Or lily demask'd by the neighbouring rose.*

ROUGEUR DU VISAGE, *gutta rosacea*, maladie cutanée. Cette rougeur accompagnée de boutons est

due à une intempérie du foie, car ces boutons ne sauroient disparoître que le foie ne s'endurcisse & ne jette le malade dans l'hydropisie, & ces maladies du foie diminuent considérablement, lorsque ces maladies paroissent sur le visage: ainsi on ne doit point appliquer à contretems des topiques sur ces sortes d'éruptions, dans le dessein de les faire disparoître.

On appelle cette rougeur *gutta rosacea*, à cause des petites gouttes ou tubercules rougeâtres qui sont disposées sur tout le visage. Quelques-uns l'appellent *rubedo maculosa*, ou plutôt *ruber cum maculis*, à cause que le visage est tellement couvert de ces sortes de taches, qu'il en devient hideux.

La cause est un sang épais & visqueux, engendré par le vice du foie, qui passant par les vaisseaux capillaires jusqu'à la surface de la peau du visage, la couvre d'une rougeur pareille à celle que cause la honte; comme il est lent & visqueux, & qu'il ne peut retourner par les veines, il s'arrête sur cette partie, y cause une rougeur qui ne peut être dissipée à cause de la densité de l'épiderme, & dégénère en des pustules qui s'ulcerent après avoir rongé le tissu des glandes cutanées.

On peut guérir cette maladie lorsqu'elle est benigne, récente, & que le malade est d'un bon tempérament; mais la cure n'en peut être que palliative, lorsqu'elle est invétérée ou d'une nature maligne, elle n'est pas toujours causée par la débauche du vin & des liqueurs, puisque les personnes sobres n'en sont pas exemptes; cependant ceux qui font un usage immodéré du vin, de bière forte, de liqueurs spiritueuses, en sont plus fréquemment atteints que ceux qui s'en abstiennent. On ne peut la guérir qu'en remédiant à l'intempérie du foie & des autres viscères, & aux obstructions, & en détournant les humeurs des parties affectées, par la saignée, les vésicatoires, les ventouses, les cauteris, & l'usage réitéré des purgatifs; le régime doit être humectant & rafraîchissant, les alimens faciles à digérer; on doit s'abstenir du vin & des liqueurs fortes, aussi-bien que des viandes en ragoût & épiceries; les eaux de chicorée émulsionnée, le lait coupé, le petit lait clarifié, les plantes tempérantes, telles que la laitue, le pourpier, l'oseille, & les épinars, sont fort bonnes; on peut y ajouter la patience, la fumeterre, l'aunée, dans le cas d'épaississement du sang.

On doit prendre garde d'employer imprudemment des topiques repercutifs, car la rougeur repercutée deviendrait aussi dangereuse que la gale, les dartres, & autres maladies de cette nature.

Le sucre ou sel de saturne, avec le blanc-rasis, & autres linimens, fera fort bon.

On peut employer le mélange suivant, l'alun, le sel de saturne, le camphre, l'alun brûlé, le crystal minéral humecté avec de l'eau de frai de grenouille, de jonbarbe ou du suc de nénuphar, cela fera bon si les boutons sont invétérés & durcis.

En général on doit abandonner cette cure, si le malade a d'ailleurs toutes les autres parties saines, & si toutes ses fonctions sont dans leur état naturel.

Cette rougeur considérée comme symptôme de la fièvre & des maladies inflammatoires, dénote que le sang se porte avec violence à la tête, & que le cerveau est entrepris. De-là vient que le sang ne pouvant revenir du cerveau & des parties voisines, embarrassé d'ailleurs par celui qui engorge les vaisseaux de la face dans l'état ordinaire & naturel, s'arrête dans ces parties, les engorge, les gonfle, se jette sur les petits capillaires; la raison de ce phénomène est sur-tout la structure particulière du réseau artériel cutané de cette partie; qui fait que le sang y est arrêté par l'engorgement des grands vaisseaux, & l'extrême des nerfs. Cette rougeur est ordinaire dans les fièvres tierces & ardentes, dans la péripleuro-

nie, dans l'esquinancie, & dans toutes les maladies aiguës & chroniques qui attaquent la poitrine & les organes qu'elle contient.

Souvent ce phénomène est l'effet de la passion hypochondriaque & hystérique dans les personnes en qui l'estomac, la rate, le foie & la matrice se trouvent irrités soit par le sang trop épais, soit par le spasme & la tension trop grande des nerfs.

La rougeur causée par la fièvre & les affections, soit chroniques, soit aiguës, de la tête ou de la poitrine, demande que l'on emploie les remèdes indiqués par ces causes.

La rougeur produite par l'affection hystérique, demande à être traitée différemment; elle suit les indications de cette affection. Voyez HYSTÉRIQUE.

ROUGIR, v. act. (*Gram.*) voyez les articles ROUGE & ROUGEUR.

ROUGIR les cuirs, (*Courroyerie.*) façon que les Courroyeurs donnent aux cuirs qu'ils courroyent, en leur appliquant un rouge composé de bois de Bréfil & de chaux mis dans de l'eau à certaine proportion, & bouillis long-tems ensemble. Les cuirs des Courroyeurs ne se rougissent que du côté de la fleur; ceux des Peaufiers se rougissent de chair & de fleur. *Dictionnaire du Commerce.* (*D. J.*)

ROUGISSURE, f. f. terme de Chauderonniers; les Chauderonniers appellent *rougissure*; la couleur du cuivre rouge: ce mot se dit en parlant d'un vase de cuivre qui n'est pas d'un beau rouge. *Richalet.* (*D. J.*)

ROUHAN, f. m. (*Maréchal.*) c'est la couleur ou le poil d'un cheval qui a du poil gris ou blanc semé fort épais, & presque dominant sur un poil bay, alezan, ou noir. Lorsque ce poil domine sur un alezan chargé, on l'appelle *rouhan vineux*; *rouhan cap* ou *cavasse* de maure, est un poil mêlé de blanc & de noir communément mal teint: il n'y a pas beaucoup de différence entre *rouhan* & *rubican*. Voyez RUBICAN.

ROVIGNO, (*Géog. mod.*) ville d'Italie, en Istrie, sur sa côte occidentale, dans une presque île, d'où l'on tire de belles pierres pour les édifices de Venise, dont elle dépend depuis l'an 1330, qu'elle se soumit à cette république: les vins qu'on y recueille sont estimés. *Long.* 31. 27. *latit.* 45. 15. (*D. J.*)

ROVIGO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, capitale du Polétin de Rovigo, sur l'Adigesto, à 10 lieues au sud-ouest de Padoue, & à 16 de Venise: elle est la résidence de l'évêque d'Adria. *Long.* 29. 20. *latit.* 45. 6.

Avant que Rovigo fût dans son état de déperissement, elle a été dans le xvj. siècle la patrie de quelques gens de Lettres, de Frachetta, par exemple, de Ricoboni, & de Rhodiginus.

Frachetta (Jérôme) a traduit Lucrece en italien avec des notes, & a donné sur la politique un ouvrage intitulé, *Seminario di Governi, di stato, e di guerra.*

Ricoboni (Antoine) a mis au jour entre autres ouvrages des commentaires latins sur l'Histoire, avec des fragmens d'anciens historiens. Si Scaliger parle de lui avec beaucoup de mépris, c'est un peu l'effet de la haine qu'il lui portoit; parce que Ricoboni étoit du nombre de ceux qui lui avoient disputé la noblesse de sa naissance.

Rhodiginus (*Ludovicus Calius*) s'est fait honneur par son ouvrage latin des *anciennes leçons*. Il n'en publia que les seize premiers livres; mais son neveu Camille Ricchieri, y joignit les quatorze autres; en sorte que l'ouvrage complet, forme trente livres, qui sont utiles aux Littérateurs. (*D. J.*)

ROUILLE, (*Chimie métall.*) c'est ainsi que l'on nomme un changement que subit le fer lorsqu'il est exposé aux impressions de l'air ou de l'eau; alors il se couvre peu-à-peu d'un enduit brun ou rougeâtre,

semblable à de la terre ou à de l'ochre ; c'est cet enduit que l'on nomme *rouille*.

Pour comprendre la formation de la *rouille*, on n'a qu'à faire attention aux propriétés de l'air ; de l'aveu de tous les Chimistes, il est chargé de l'acide vitriolique, qui est de tous les acides celui qui a le plus de disposition à s'unir avec le fer ; de l'union de cet acide avec ce métal, il résulte un sel neutre, connu sous le nom de *vitriol*. Voyez VITRIOL. Ce sel se décompose à l'air, & alors il s'en dégage une terre ferrugineuse brune ou rougeâtre, qui n'est autre chose que de l'ochre ou de la *rouille* ; d'où l'on voit que la *rouille* est la terre qui seroit de base au fer privée du phlogistique ; ce principe est si foiblement combiné dans le fer, que l'eau suffit pour l'en dégager.

On a tenté différens moyens pour prévenir la *rouille* ; mais il ne paroît pas qu'ils aient eu le succès que l'on desiroit ; ces remèdes n'ont été que momentanés, & lorsque les substances dont on avoit couvert le fer sont évaporées, l'air reprend son activité sur ce métal. Les huiles, les peintures, les vernis, sont les seuls moyens de garantir le fer de la *rouille*, sur-tout si l'on a soin de les renouveler de tems à autres ; du-moins ces substances empêchent la *rouille* de se montrer ; car dans le vrai elles contiennent de l'eau & de l'acide qui doivent nécessairement agir sur le fer par-dessous, & y former de la *rouille*.

L'enduit verd qui se forme sur le cuivre, & qui est connu sous le nom de *verd-de-gris*, peut aussi être regardé comme une espèce de *rouille*.

ROUILLE la, (*Arts.*) un grand inconvénient du fer pour les usages de la vie, c'est la *rouille*, qui n'est pas moins que la dissolution de ses parties par l'humidité des sels acides de l'air ; l'acier y est aussi sujet, mais plus lentement. Il seroit très-utile pour les Arts d'avoir des moyens qui empêchassent ce métal d'être si susceptible de cet accident. On ne fait jusqu'à ce jour d'autre secret pour l'en préserver, autant qu'il est possible, que celui de le frotter d'huile ou de graisse : voici la recette d'un onguent propre à cet usage, imaginé par M. Homberg, & qu'on peut conseiller aux Chirurgiens pour la conservation de leurs instrumens.

Il faut prendre huit livres de graisse de porc, quatre onces de camphre, les faire fondre ensemble, y mêler du crayon en poudre une assez grande quantité pour donner à ce mélange une couleur noirâtre, faire chauffer les instrumens de fer ou d'acier qu'on desire préserver de la *rouille*, ensuite les frotter, & les oindre de cet onguent.

Le fer est de tous les métaux celui qui s'altère le plus facilement : il se change tout en *rouille*, à-moins qu'on ne le préserve des sels de l'air par la peinture, le vernis, l'étamage. Il donne prise aux dissolvans les plus foibles ; puisque l'eau même l'attaque avec succès. Quelquefois une humidité légère & de peu de durée, suffit pour défigurer, & pour transformer en *rouille* les premières couches des ouvrages les mieux polis. Aussi pour défendre ceux qui par leur destination, sont trop exposés aux impressions de l'eau, a-t-on cherché à les revêtir de divers enduits ; on peint à l'huile, on dore les plus précieux, on en bronze quelques-uns ; on a imaginé de recouvrir les plus communs d'une couche d'étain. Autrefois nos ferruriers étoient dans l'usage d'étamer les verroux, les targettes, les serrures, les marteaux de porte ; & c'est ce qu'on pratique encore dans quelques pays étrangers. Journallement les Eperonniers étament les branches & les mors des brides. Enfin, on étame des feuilles de fer, & ces feuilles étamées sont ce que nous appelons *du fer-blanc*.

M. Ellys rapporte dans son voyage de la baie d'Hudson, que les métaux sont moins sujets dans cer-

tains climats très-froids à se *rouiller* que dans d'autres. Cette observation qui paroît d'abord peu importante, mérite néanmoins l'attention des Physiciens ; car s'il est vrai qu'il y a une grande différence pour la *rouille* des métaux dans différens climats, on pourra alors se servir de cette différence, comme d'une indication pour les qualités similaires ou dissimilaires de l'air dans ces mêmes pays, & cette connoissance pourroit être utilement appliquée en plusieurs occasions.

Le sieur Richard Ligon qui a compilé une relation de l'île de Barbade, il y a plus d'un siècle, rapporte que l'humidité de l'air y étoit de son tems si considérable, qu'elle faisoit *rouiller* dans un instant les couteaux, les clés, les aiguilles, les épées, &c. Car, dit-il, passez votre couteau sur une meule, & ôtez-en toute la *rouille* ; remettez-le dans son fourreau, & ainsi dans votre poche ; tirez-le un moment après, & vous verrez qu'il aura commencé à se couvrir de tous côtés de nouvelle *rouille* ; que si vous l'y laissez pendant quelque tems, elle pénétrera dans l'acier, & rongera la lame. Il ajoute encore que les serrures qu'on laisse en repos se *rouillent* tout-à-fait au point de ne pouvoir plus servir, & que les horloges & les montres n'y vont jamais bien à cause de la *rouille* qui les attaque en dedans, & qui est un effet de l'humidité extraordinaire de l'air de ce pays. Il remarque aussi qu'avant leur arrivée dans cette île, ils observèrent déjà ces mêmes effets sur mer pendant quatre ou cinq jours, qu'ils eurent un tems extrêmement humide, dont il donne une description très-exacte, en prouvant par cela même que la cause de la *rouille* des métaux doit être attribuée entièrement à l'humidité de l'air.

On peut dire que c'est un sentiment assez universellement reçu, que l'humidité fait *rouiller* les métaux ; & il est certain que cette relation de Ligon doit avoir paru à tous ceux qui l'ont lue, une preuve incontestable de cette opinion reçue : par la raison contraire, dans les pays qui environnent la baie de Hudson, les métaux y sont moins susceptibles de *rouille* que par-tout ailleurs ; on observe la même chose en Russie, & sans doute que la sécheresse de l'air de ce pays en est la cause. Cependant, quoique les métaux se *rouillent* dans l'île de Barbade par l'humidité de l'air, & qu'ils sont préservés de la *rouille* en Russie par la sécheresse de cet élément, on peut douter que l'idée générale de l'humidité soit seule suffisante pour rendre raison de tous les phénomènes qui accompagnent ordinairement la *rouille*. Il est très-certain que l'air des pays qui environnent la baie d'Hudson, est plus tôt humide que sec ; car les brouillards continuels qui y regnent sont plus que suffisans, pour prouver que l'air y doit être humide dans un degré très-considérable ; & toutesfois les métaux ne s'y *rouillent* pas comme dans d'autres endroits. Ne pourroit-on pas conclure de-là, que l'humidité seule n'est pas la cause de la *rouille*, quoiqu'il soit vrai d'un autre côté que celle-ci ne se trouve jamais, ou que rarement, sans humidité ?

En examinant avec attention la *rouille*, on trouve que c'est une solution des particules superficielles du métal, sur lequel elle se forme causée par quelque dissolvant fluide ; mais il ne s'ensuit pas de-là, que tous les fluides indifféremment puissent causer de la *rouille*, ou ce qui revient au même, ronger & dissoudre les particules superficielles du métal : nous savons, par exemple, que l'huile, loin d'avoir cette propriété, sert plutôt à conserver les métaux contre la *rouille*. Or, en réfléchissant davantage sur ce sujet, & en examinant d'où vient que l'huile ; & généralement toute sorte d'onguent & de graisse, fait cet effet sur les métaux ; on est porté à penser que l'huile conserve les métaux en les garantissant contre certaines

particules contenues dans les fluides aqueux qui causent précisément la *rouille*, & que ces particules ne sont autre chose que des sels acides.

Ce sentiment paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il est certain que les solutions de tous les métaux se font par les dissolvans acides, comme nous le voyons confirmé tous les jours, par la manière ordinaire de faire du blanc de plomb, qui n'est autre chose qu'une *rouille*, ou solution de ce métal, causée par le vinaigre. Nous apprenons par-là que l'huile conserve les métaux, par la qualité connue qu'elle a d'envelopper les sels acides. Il paroît donc que ce n'est pas proprement l'humidité, mais plutôt un certain dissolvant fluide, répandu dans l'air qui cause la *rouille*; car quoique l'air soit un fluide, & qu'il agisse souvent sur la surface des métaux, en les faisant *rouiller*, nous ne devons pas croire qu'il agit ainsi simplement comme fluide, puisqu'en ce cas l'air devroit causer par-tout le même effet; & les métaux devroient se *rouiller* en Russie, aussi-bien que par-tout ailleurs proche la ligne équinoxiale. L'air ne peut pas non plus produire cet effet comme étant chargé de particules aqueuses, quoiqu'on le croie communément. Si cela étoit, l'air humide devroit causer le même effet dans la baie de Hudson, que sur les côtes de l'île de Barbade. Disons donc plutôt que lorsque les particules aqueuses, qui flottent dans l'air, sont chargées de sels acides, elles causent alors la *rouille*, & non autrement.

Nous voyons par-là, que les métaux deviennent à cet égard, une espèce d'essai ou d'épreuve, pour la qualité de l'air, puisque par l'action que l'air fait sur eux, ils sont connoître s'il est chargé de certains sels ou non. Il est encore possible que la chaleur de l'air agisse en quelque façon sur les métaux, principalement sur leurs surfaces, en ouvrant leurs pores, & en les disposant par-là à admettre une plus grande quantité de cet esprit acide de sel élevé dans l'atmosphère par la force des rayons du soleil. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

ROUILLE du froment, (*Agricult.*) la *rouille* est une maladie qui attaque les feuilles & les tiges du froment. Elle se manifeste par une substance de couleur de fer rouillé, ou de gomme-gutte; elle couvre les feuilles & les tiges des fromens dans la plus grande force de leur végétation.

Cette substance est peu adhérente aux feuilles, puisqu'on a souvent vu des épagneuls blancs sortir leurs poils tout chargés de poussière rouge, quand ils avoient parcouru un champ de froment attaqué de cette maladie.

De plus, il est d'expérience que quand il survient une pluie abondante, qui lave les fromens qui en sont attaqués, la *rouille* est presque entièrement dissipée, & les grains en souffrent peu. Il n'est pas douteux que c'est la couleur de cette poussière dont les feuilles se trouvent chargées, qui a déterminé les Agriculteurs à donner le nom de *rouille* à cette maladie; & c'est peut-être celle que les anciens ont connue sous le nom de *rubigo*.

On l'attribue ordinairement, & mal-à-propos, aux brouillards secs qui surviennent quand les fromens sont dans la plus grande force de leur végétation. Cette erreur vient de ce qu'on a remarqué que quand un soleil chaud succédoit à ces brouillards secs, il arrivoit quelques jours après que les fromens étoient devenus *rouillés*. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette maladie est extrêmement fâcheuse, puisque les fromens de la plus grande beauté sont tout-à-coup réduits presque à rien par cet accident imprévu.

Si la *rouille* attaque les fromens encore jeunes, & avant qu'ils aient poussé leurs tuyaux, le dommage est médiocre; pourvu néanmoins qu'il survienne un tems propre à la végétation. Dans ces circonstances,

les piés sont seulement affoiblis, comme si on en avoit coupé, ou fait paître les feuilles. Ces piés sont de nouvelles productions, & ils donnent des épis; la paille en est seulement plus courte, & les épis moins gros. Mais si la *rouille* attaque & les feuilles & les tuyaux, alors la végétation du froment est arrêtée, & le grain ne profite presque plus; en sorte qu'il en résulte un très-grand dommage pour la moisson.

Cette triste maladie a été décrite par M. du Tillet. Ce laborieux observateur en attribue la cause à l'âcreté des brouillards, qui brisent le tissu des feuilles & des tuyaux, & qui occasionnent par-là l'extravasation d'un suc gras & oléagineux, lequel en se desséchant peu-à-peu, se convertit en une poussière rouge-orangé. Il a examiné, dit-il, avec une forte loupe plusieurs piés de froment, dont les tiges & les feuilles étoient chargées de *rouille*, & il a vu distinctement que dans les endroits où étoit cette poussière rouge, il y avoit de petites crevasses, & que l'épiderme de la plante étoit entr'ouverte d'espace en espace. Il a observé que ce suc réduit en poussière rougeâtre, sortoit d'entre ces petites ouvertures, au-dessus desquelles on voyoit de légers fragmens d'épiderme, qui recouvroient imparfaitement les petites crevasses.

Il appuie son sentiment par l'extravasation du suc nourricier de plusieurs arbres, par exemple, des noyers, de la manne de Calabre, qui est un suc extravasé des feuilles d'une espèce de frêne; enfin par ce que M. de Muschenbroeck rapporte dans ses *Essais de Physique*, des sucs épais & oléagineux qui sortent des vaisseaux excrétoires des feuilles, & qui s'arrêtent à leur surface avec la même consistance que le miel.

M. du Tillet rapporte plusieurs observations qui tendent à démontrer combien se trompent ceux qui croient que les brouillards sont un agent extérieur qui altère les grains. Il ne doute pas que la *rouille* des blés ne soit la suite d'une maladie dont le principe n'est pas encore assez bien connu.

Ceux-là se trompent encore, qui croient que la *rouille*, & la poussière farineuse qu'on apperçoit sur plusieurs plantes, sont des amas d'œufs que des insectes y ont déposés, & dont il sort une nombreuse famille funeste aux végétaux. En adoptant avec l'auteur, pour cause de ces maladies l'extravasation des sucs nourriciers, on appercevra que la *rouille*, la rosée mielleuse, la rosée farineuse, & ces matières grasses qu'on apperçoit sur les plantes graminées, dépendent de la qualité d'un suc concentré dans les plantes par l'évaporation, & qui se convertit tantôt en une poussière impalpable, & tantôt en cette substance épaisse que l'on voit être de couleur rouge sur les fèves de marais, rougeâtre sur les plantes graminées, verdâtre sur le prunier, jaunâtre sur le frêne, blanche sur le mélèze, &c.

Quoique ces remarques laissent bien des choses à désirer, elles peuvent néanmoins engager les Physiciens à s'exercer sur un objet aussi utile au public. M. Lullen de Châteauneuf, qui a fait tant de belles expériences sur la culture des terres, n'a pas dédaigné de communiquer au public d'excellentes observations sur la *rouille*, qui m'ont paru dignes d'entrer dans cet ouvrage.

Il soupçonne que cette maladie des blés provient d'une extravasation de la sève, d'autant que la végétation de la plante se trouve arrêtée, & que l'agrandissement des feuilles, l'allongement des tuyaux, & la croissance des épis sont suspendus: or comme la sève existe dans la plante, il faut qu'elle devienne quelque autre substance; & peut-être se convertit-elle en cette poudre rouge-orangée, qui paroît le produit d'une véritable végétation, qui croît & qui

augmente

augmente tous les jours en quantité, tant que la maladie dure.

Les blés ne sont frappés de la *rouille* que dans des tems de sécheresse, & lorsque la rosée leur a manqué pendant plusieurs jours: or la privation de cette humidité si favorable à la végétation, peut être capable de causer aux tuyaux & aux feuilles, un dessèchement qui en défunit les parties, & qui en entrouvre le tissu par où se fait l'extravasation de la sève.

M. de Châteauneuf a proposé un moyen qu'il a expérimenté, pour arrêter le progrès de la *rouille* des blés. Après avoir remarqué que le corps de la plante dans la terre, est sans aucune altération, & que ses racines sont parfaitement saines, il a retranché sur la fin de Septembre, toutes les feuilles des plantes *rouillées*. Quelques jours après cette opération de nouvelles feuilles parurent; les plantes firent des progrès considérables, & à l'entrée de l'hiver elles étoient belles & en pleine vigueur. Après l'hiver elles tallèrent très-bien, & produisirent de fort grands épis qui parvinrent en maturité. La *rouille* continua ses ravages sur les plantes dont il n'avoit pas retranché les feuilles, & elle les fit périr à tel point, qu'elles ne produisirent pas un seul épi.

Voilà un remède dont on peut faire usage pour détourner cette maladie; à la vérité il ne peut s'appliquer que lorsqu'elle se manifeste en automne & au printemps, car quand elle se manifeste dans le tems que les blés sont en tuyaux & près d'épier, alors le mal paroît sans remède.

M. de Châteauneuf a de plus observé que les blés que l'on sème de très-bonne heure sont plus sujets à être *rouillés*, que ceux qu'on sème tard: en évitant de tomber dans le premier cas, on auroit encore en automne une ressource contre cette maladie.

Enfin il a remarqué que lorsque les blés ont été *rouillés*, les seconds foins des prés l'ont été également; leurs feuilles ont passé d'un beau verd à cette mauvaise couleur de la *rouille* des blés; ces feuilles ont eu de la poussière semblable, & l'herbe diminueoit chaque jour très-sensiblement. Comme tous les champs de blé n'en sont pas ordinairement infectés de même, aussi on ne l'a remarqué s'étendre qu'à cette partie des prairies. Cette maladie est sans doute opérée par la même cause sur les blés que sur les foins; mais elle n'y produit pas exactement le même effet. Sur les plantes annuelles, telles que le blé, elle peut les faire périr entièrement, comme cela arrive; mais sur les plantes vivaces, telles que celles des prés, elle ne détruit point les plantes, les feuilles seules sont endommagées. Leur conservation ne pourroit-elle pas être attribuée à la suppression qu'on fait des feuilles quand on fauche les prés?

Quoi qu'il en soit, si l'on avoit une connoissance assez certaine des causes de la *rouille*, on parviendroit vraisemblablement à découvrir plus aisément le remède; mais en attendant cette découverte, il est à propos de recueillir toutes les observations que les amateurs d'Agriculture feront sur cette maladie; on en tirera certainement quelque secours. *Traité de la culture des terres*, par M. Duhamel, de l'académ. des Scien. tom. IV. (D. J.)

ROUIR, v. act. (*Econom. rustiq.*) préparation que l'on fait au chanvre avant que de le broyer: voici comme on s'y prend. On arrange le chanvre dans le routoir au fond de l'eau; on le couvre d'un peu de paille, & on l'assujettit sous l'eau avec des morceaux de bois & des pierres. *Voyez fig. PL.*

On le laisse dans cet état jusqu'à ce que l'écorce qui doit fournir la filasse, se détache aisément de la chenevotte, ou du bois qui est au milieu de la tige du chanvre; ce qu'on reconnoît en essayant de tems en tems si l'écorce cesse d'être adhérente à la chenevotte. On juge que le chanvre est assez *roui*, quand il

s'en détache sans difficulté, & pour lors on le tire du routoir.

Cette opération dispose non-seulement le chanvre à quitter la chenevotte, mais encore elle affine & attendrit la filasse.

On ne peut pas déterminer positivement combien il faut de tems pour que le chanvre soit assez *roui*; cela dépend de la qualité de l'eau, de la chaleur de l'air, & même de la qualité du chanvre. *Voyez l'article CHANVRE.*

ROULADE, f. f. ou ROULEMENT, en Musique, se dit de plusieurs inflexions de voix sur une même syllabe.

Il faut un choix de sons ou de voyelles, convenable pour les *roulades*; les *a* sont les plus favorables pour faire sortir la voix, ensuite les *o*, les *e* ouverts; l'*i* & l'*u* sont peu sonores, encore moins les diphthongues. Quant aux voyelles nasales, on n'y doit jamais faire de roulemens. La langue italienne pleine d'*o* & d'*a*, est beaucoup plus propre pour les *roulades* que n'est la françoise; aussi les musiciens italiens ne les épargnent-ils pas. Au contraire, les françois obligés de composer presque toute leur musique syllabique, à cause des voyelles peu favorables, sont obligés de donner aux notes une marche lente & posée, ou de faire heurter les consonnes en faisant courir les syllabes; ce qui rend nécessairement le chant languissant ou dur. Je ne vois pas comment la musique françoise pourra jamais surmonter cet obstacle. (S)

ROULADE sur un tambour, (*Physiq.*) on nomme *roulade*, ou *roulement*, le bruit continu qui résulte de la rapidité avec laquelle on fait succéder les baguettes sur un tambour, en le battant avec adresse. Ces percussions répétées lestement sur un corps élastique & tendu, font sur l'organe de l'ouïe une impression continue, à cause de la rapidité avec laquelle elles se succèdent. C'est ainsi que les roulemens dans le chant, qui ne sont autre chose que les prompts inflexions de voix sur une syllabe, dépendent de la flexibilité des organes dans la personne qui chante, & de la rapidité de la percussion des sons dans la personne qui écoute. Les impressions excitées par l'organe font une trace continue, à cause de la célérité avec laquelle elles se succèdent. La corde de viole élargie & multipliée par les vibrations, produit le même effet. Le cercle de feu qu'on fait voir avec un simple charbon ardent tourné en rond, s'explique par le même principe. En un mot, tous ces phénomènes de l'ouïe & de la vue dépendent de la durée de la sensation que les objets excitent dans les nerfs, & de la promptitude avec laquelle leurs actions se répètent. (D. J.)

ROULAGE, f. m. (*Comm.*) profession qu'exercent les Rouliers. Il signifie aussi le *prix*, le *salaire* qu'on paye aux rouliers pour leurs peines. *Voyez ROULIER.*

Roulage se dit encore de la fonction de certains petits officiers de villes que l'on entretient sur les ports pour sortir des bateaux les balles, ballots, tonneaux & futailles, les mettre à terre en les roulant sur des planches. Ces officiers ont à Paris pour le *roulage* des marchandises des droits particuliers qui leur sont attribués par une ordonnance de la ville de l'année 1641. *Dict. de Comm. & de Trévoux.*

ROULEAU, f. m. (*Conchyliol.*) genre de coquille marine, univalve, dont la bouche est toujours alongée; son sommet est quelquefois détaché du corps par un cercle, & quelquefois il est couronné; le fût est toujours uni.

Les *rouleaux* sont autrement nommés *cylindres*, & plus communément *olives*. *Voyez OLIVE*, (*Conchyliol.*) (D. J.)

ROULEAU, f. m. (*Antiq. ecclési.*) feuille de parchemin, au haut de laquelle on inscrivoit anciennement dans les monastères le nom & l'éloge d'un abbé

ou d'une abbëſſe décédée , avec la date de leur mort. On portoit enfuite cette feuille de monaſtere en monaſtere , & chacun y marquoit à ſon tour qu'il avoit offert des prieres à Dieu pour le repos de l'ame du défunt ou de la défunte. (D. J.)

ROULEAU , ou VOLUME , (*Littérat.*) ce que nous appellons aujourd'hui *livre* , ſe nommoit autrefois *rouleau* & *volume* , du latin *volumen* , dont la racine eſt *volvere* , rouler. On ne plioit pas les feuilles pour les coudre & les relier enfemble , comme on fait aujourd'hui , mais on faiſoit un *rouleau* de chaque feuille qu'on mettoit les unes ſur les autres ; en ſorte que quelquefois une matiere traitée , n'occupant qu'une ſeule feuille , celle-ci faiſoit un *volume* ; & c'eſt ce qu'il faut entendre par ce grand nombre de *volumes* qu'on nous dit que quelques-uns des anciens ont composés , & même par cette multitude prodigieuſe de *volumes* dont étoit compoſée la bibliothèque d'Alexandrie. Car enfin depuis l'invention de l'imprimerie , ſi propre à multiplier les livres avec une promptitude infiniment plus expéditive que la diligence des anciens libraires ou copiſtes , & malgré la fécondité des modernes , on n'eſt pas encore parvenu à former une bibliothèque de 700000 *volumes* , telle qu'étoit celle d'Alexandrie. Il faut donc convenir que la plupart des *volumes* dont elle étoit compoſée , étoient de peu de feuilles. Quant à ceux qui en contenoient davantage , afin d'empêcher que ces feuilles roulées les unes ſur les autres ne ſe brouillaſſent , on prit la précaution de les coudre toutes enfemble & de n'en faire qu'un *rouleau*. Il eſt ſouvent parlé dans l'Ecriture de ces *rouleaux* ou *volumes* , & les Juifs en gardent encore l'uſage dans leurs ſynagogues. Ce ſont , dit Léon de Modene , des peaux de vélin couſues enfemble , non avec du fil , mais avec les boyaux d'un animal monde , ſur leſquelles la loi eſt écrite avec une grande exactitude , & qu'on roule ſur deux bâtons de bois qui ſont aux deux bouts. On roule auſſi à meſure une piece d'étoffe de lin ou de ſoie pour conſerver l'écriture , & l'on renferme le tout dans une eſpece de ſac ou d'étui de ſoie. Les extrémités des bâtons qui excèdent de beaucoup le vélin , ſont garnis d'ornemens d'argent , comme pommes de grenade , clochettes , couronnes , &c. Le même auteur ajoute qu'il y a dans l'aron ou armoire d'une ſynagogue quelquefois plus de vingt de ces *rouleaux* nommés *ſefer tora* , ou *livre de la loi*. Celle d'Amſterdam en poſſede plus de cinquante , & un certain jour de l'année on les porte en proceſſion dans la ſynagogue. Mais aucun de ces *rouleaux* n'eſt véritablement ancien. Léon de Moden. *cérém. des Juifs* , part. I. c. x.

ROULEAU , f. m. (*Ouvrages & Manufact.*) piece de bois de figure cylindrique , dont on ſe ſert dans la fabrique de pluſieurs ouvrages , & dans diverſes manufactures , mais ſouvent ſous d'autres noms.

C'eſt ſur des *rouleaux* que ſe dreſſent les laines , les ſoies , les fils , les poils , &c. dont on fait la chaîne des étoffes & des toiles ; chaque métier en a ordinairement deux ; celui des Gaziers en a trois ; on les nomme *enſubles* , & quelquefois *enſubleaux*.

Les Tiſſutiers - rubaniers qui travaillent aux galons & tiſſus d'or & d'argent , appellent *rouleaux* de la poitrine , un petit cylindre qui eſt attaché au-devant de leur métier. C'eſt ſur ce *rouleau* que paſſe l'ouvrage à meſure qu'il s'avance , avant de le rouler ſur l'enſuble de devant.

Dans les manufactures des glaces de grand volume , on nomme *rouleau à couler* , un gros cylindre de fonte , qui ſert à conduire le verre liquide juſqu'au bout de la table ſur laquelle on coule les glaces.

Les Fondeurs en fable ſe ſervent d'un *rouleau* pour corroyer le fable qu'ils emploient à faire leurs moules ; on l'appelle plus communément *bâton*.

Les Pâtiffiers ont un *rouleau* pour applatir & feuilleter leurs pâtes.

Les preſſes qu'on nomme *calendres* , qui ſervent à calendrer les étoffes , ſont entr'autres parties eſſentielles , compoſées de deux *rouleaux*. C'eſt auſſi entre deux *rouleaux* que ſe font les ondes des étoffes de ſoie , de poil ou de laine propres à être tabiſées ; comme les moères , les tabis , les camelots , &c.

Les images , eſtampes & tailles-douces s'impriment en paſſant entre deux *rouleaux* , la planche de cuivre gravée , & le papier humide qui en doit prendre l'impreſſion. Savary. (D. J.)

ROULEAU , f. m. (*Inſtrum. de méchan.*) eſpece de cylindre de bois qui ſert à mouvoir les plus peſans fardeaux pour les conduire d'un lieu à un autre. Il y a de ces *rouleaux* qu'on nomme *ſans fin* , ou *tours terriers* , parce qu'on les fait tourner par le moyen de leviers. Ils ſont aſſemblés ſous un poulin avec des entre-toiſes ou des moiſes. (D. J.)

ROULEAU , (*Agricult.*) On peut quelquefois l'employer utilement à brifer les mottes , ſuivant le ſyſtème de M. Tull ; mais il ne faut ſ'en ſervir que quand la terre eſt ſèche , autrement le *rouleau* la corroyeroit , & détruiroit en partie les avantages qu'on retire des labours.

ROULEAUX , f. m. pl. (*Archit.*) les ouvriers appellent ainſi les enroulemens des modillons & des conſoles , & même ceux des panneaux & ornemens répétés de ferrurerie.

ROULEAU de cartouche , (*Artifice.*) c'eſt un *rouleau* qui ſert à former un cartouche cylindrique , en roulant tout-autour un carton , à meſure qu'on le colle ; tels ſont ceux de preſque tous les artifiſes. (D. J.)

ROULEAUX , (*uſtenſile de Charpentiers* , *Marbriers* , *Tailleurs de pierre.*) les *rouleaux* dont ils ſe ſervent pour mener d'un lieu à un autre les poutres , les marbres , les pierres de taille & autres fardeaux qui ſont lourds , mais non pas d'une peſanteur extraordinaire , ſont de ſimples cylindres de bois de ſept à huit pouces de diamètre , & de trois à quatre piés de longueur , qu'ils mettent ſucceſſivement par-devant ſous les pieces qu'ils veulent conduire , tandis qu'on les pouſſe par derriere avec des pinces ou des leviers.

Quand les blocs de marbre ou les autres fardeaux ſont d'un poids exceſſif , on ſe ſert de *rouleaux* ſans fin , qu'on nomme autrement *tours terriers*. Ces *rouleaux* , pour leur donner plus de force , & empêcher qu'ils ne s'écrasent , ſont faits de bois aſſemblés à entre-toiſes ; ils ont près d'un double de longueur & de diamètre des ſimples *rouleaux* , & ſont outre cela garnis de larges cercles de fer aux deux extrémités. A un pié près de chaque bout , ſont quatre mortaiſes , ou plutôt deux ſeulement , mais qui ſont percées d'outre en outre. Elles ſervent à y mettre des longs leviers de bois , que des ouvriers tirent avec des cordes qui ſont attachées au bout , & l'on change de mortaiſes à meſure que le *rouleau* a fait un quart de tour ; ce travail eſt long & pénible , mais ſûr. Savary. (D. J.)

ROULEAUX *ſans fin* , (*Charpent.*) ce ſont des *rouleaux* de bois aſſemblés avec des entre-toiſes. On ſ'en ſert très-utilement pour conduire de grands fardeaux & amener de groſſes pierres d'un lieu à un autre.

ROULEAU , en terme de Cirier , c'eſt une planche de noyer d'environ un demi-pié de long ſur quatre pouces de large & un d'épaiffeur. Ce *rouleau* eſt garni de deux fiches qui lui ſervent de poignée. C'eſt avec cet uſtenſile qu'on arrondit une piece , & qu'on lui donne une groſſeur proportionnée à ſa longueur. Voyez les Pl. du Cirier.

ROULEAU , (*Cuiſine.*) eſt un gros cylindre de bois ſur lequel on dévide la corde des tournebroches , & eſt garni d'un haut bord pour ſoutenir la corde , & l'empêcher de tomber entre lui & la grande roue , & d'un reſſort qui s'arrête à une des croiſées de la gran-

de roue lorsque la corde est assez remontée.

ROULEAU, *en terme d'Eperonnier*, signifie proprement l'extrémité inférieure de la sous-barbe d'un mors, qui se replie plusieurs fois sur elle-même, & forme une espèce de bouton ou rouleau d'où elle tire son nom. *Voyez les fig. Pl. de l'Eperonnier.*

ROULEAU, *outil de Fondeur en sable*, est un bâton cylindrique de bois dont les Fondeurs en sable se servent pour corroyer le sable dont ils forment les moules dans la caisse qui les contient. *Voyez les fig. Pl. du Fondeur en sable, & l'article FONDEUR EN SABLE.*

ROULEAU, f. m. (*Comm. de fil.*) ruban de fil de différentes largeurs, qui a pris ce nom de la forme dont il est ordinairement roulé. Il s'en fait d'excellent en Auvergne, d'où les marchands de Paris tirent une partie de celui qu'ils débitent dans leurs boutiques. *Savary.*

ROULEAU, f. m. (*Horloger.*) c'est un corps cylindrique dont on se sert dans la mécanique des grosses horloges. Les rouleaux sont de bois, au-tour desquels s'enveloppe la corde qui élève les poids. *Rouleau* se dit aussi de deux cercles placés excentriquement de l'un à l'autre, pour que les deux circonférences forment un angle obtus sur lequel pose le bout d'un arbre pour diminuer les frottemens. (*D. J.*)

ROULEAUX, f. m. (*Jardin.*) on donne le nom de rouleaux aux enroulemens de parterre. (*D. J.*)

ROULEAU, (*Imprimerie.*) pièce d'une presse d'imprimerie, est un morceau de bois rond, de la largeur de 5 à 6 pouces, sur 10 à 11 pouces de diamètre, avec un rebord de deux ou trois lignes, qui relient autour de ses deux extrémités : il est situé sous la table entre les deux bandes, & percé dans sa longueur pour recevoir la broche : il est aussi percé de deux trous faits de biais, pour arrêter par une des extrémités la corde appelée corde de rouleau. *Voyez CORDE DE ROULEAU. Voyez les Planches de l'Imprimerie.*

Rouleau s'entend encore dans l'imprimerie d'un morceau de bois très-rond d'un pié & demi environ de longueur, & de quatre à cinq pouces de diamètre, que l'on a soin de revêtir d'un blanchet ; & dont on se sert dans quelques imprimeries pour faire des épreuves : on tient même que quelques ouvrages prohibés ont été entièrement imprimés au rouleau.

ROULEAUX, (*Mercerie.*) ce sont de certaines enseignes ou représentations de carton que les Merciers & quelques autres marchands mettent en étalage sur le devant de leurs boutiques, pour faire montre des marchandises qu'ils vendent, en les couvrant de divers échantillons. *Savary. (D. J.)*

ROULEAUX, *en terme de Metteur en œuvre*, ce sont des espèces de consoles en or ou en argent, qui se mettent ordinairement dans les corps des bagues proche la tête, & qui entrent dans la composition de plusieurs ouvrages de cette profession. *Voyez Pl. & fig.*

ROULEAUX, (*Monnoyage.*) ce sont deux instrumens de fer, de figure cylindrique, qui servent à tirer les larmes d'or, d'argent ou de cuivre, dont on fait les flaons des pièces que l'on fabrique. (*D. J.*)

ROULEAUX, *en terme d'Orfèvre en grosserie*, sont des espèces d'S, qui ornent le commencement de la croûte proprement dite, immédiatement au-dessus du fleuron. *Voyez les Pl.*

ROULEAU, (*Peinture.*) on appelle ainsi certains tableaux que les anciens peintres mettoient dans leurs tableaux, & qu'ils faisoient sortir grossièrement de la bouche de leurs personnages ; c'est ce que fit Simon Memmi, qui, représentant le diable chassé par S. Reinier, lui mit cet écriteau dans la bouche, *ohi me! non posso più.*

Tome XIV.

Ces rouleaux, d'une invention barbare, se sont anéantis avec le goût gothique ; mais les peintres d'histoire devoient imaginer quelque autre idée moins grossière, pour indiquer le sujet de leurs compositions, qu'un grand nombre des spectateurs cherchent quelquefois inutilement, surtout quand c'est un trait d'histoire peu connu : des inscriptions mises au bas du tableau, seroient alors d'un grand usage. J'en ai parlé ailleurs ; j'ajoute ici que Raphaël & Annibal Carrache n'ont point hésité d'insérer dans leurs ouvrages trois ou quatre mots, quand ils les ont jugés nécessaires pour l'intelligence du tableau. Par la même raison, on ne grave guère aujourd'hui d'estampes, sans mettre au bas des vers, des passages, des paroles, qui en expliquent le sujet. (*D. J.*)

ROULEAU, *en terme de Potier journaliste*, c'est de la terre maniée en rond, de longueur ; ce qui la rend différente des ballons qui sont maniés en motte. *Voyez BALLONS.*

ROULEAUX, (*Sucrerie.*) on nomme quelquefois rouleaux dans les moulins à sucre les tambours de fer qui servent à briser les cannes, & à en exprimer le suc. Les tambours & les rouleaux sont cependant bien différens, ces derniers n'étant que des cylindres de bois, dont les tambours sont remplis, & les autres des cylindres de métal, dont ceux de bois sont couverts. On affermit les rouleaux dans les tambours avec des ferres ou coins de fer & de bois, & pour leur donner encore plus de fermeté, on remplit les vuides qui restent avec du brai bouillant ; c'est dans les rouleaux que les dents des tambours sont emmortisées. *Savary. (D. J.)*

ROULEAU de tabac, (*Manufacture de tabac.*) c'est du tabac en feuille cordé au moulin, & roulé en plusieurs rangs autour d'un bâton. La plupart du tabac de l'Amérique s'y débite en rouleaux de divers poids ; & ce n'est guère que lorsqu'il est arrivé en France, en Angleterre, en Espagne, en Hollande, &c. qu'il se prépare en poudre. C'est du tabac en rouleau dont on se sert, soit pour raper, soit pour mâcher. Les regrattiers qui en font le commerce, & qui le prennent au bureau de la ferme, le coupent en morceaux de plusieurs onces, le ficellent, & l'ornent ordinairement de quelque clinquant de papier marbré. *Dict. de Comm. (D. J.)*

ROULEAU, (*Tapisier.*) *Voyez ENSUPLE.*

ROULEAU, (*Tisserand.*) pièce de bois de figure cylindrique, dont plusieurs artisans se servent pour la fabrique des ouvrages de leur métier.

C'est sur des rouleaux que se dressent les chaînes des toiles & des étoffes. Chaque métier a deux rouleaux ; celui des gaziers en a trois ; on les nomme *ensubles*, & quelquefois *ensubleaux*. *Voyez ces deux articles.*

Les maîtres Tiffutiers-rubaniens ont à leur métier un cylindre, qu'ils nomment *rouleau de la poitrine* ; il est posé sur le devant de leur métier, & c'est sur ce rouleau que glisse l'ouvrage à mesure qu'il s'avance, avant qu'on le roule sur l'ensuble de devant. *Voyez RUBANIER.*

Les plombiers ont aussi des rouleaux dont ils se servent pour former les tuyaux de plomb. Ils les nomment ordinairement *rondins* ou *tondins*. *Voyez l'un & l'autre.*

ROULÉE, COQUILLE, (*Conchyl.*) c'est celle que le flot, le roulis de la mer a jetée toute usée sur le rivage. (*D. J.*)

ROULEMENT, f. m. *en terme de Méchanique*, signifie une sorte de mouvement circulaire, par lequel un mobile tourne autour de son propre axe ou centre, & en même tems applique continuellement de nouvelles parties de la surface au corps sur lequel il se meut. *Voyez MOUVEMENT, RÉVOLUTION, AXE, &c.*

Tel est le mouvement d'une roue, d'une sphere, &c. Tels sont en particulier les mouvemens de la terre, des planetes, car toutes les planetes tournent sur leurs axes en même tems qu'elles font leur révolution autour du soleil.

M. de Fontenelle, dans sa pluralité des mondes, veut expliquer ces deux mouvemens par la comparaison d'une boule qui roule sur un plan en même tems qu'elle avance. Mais le mouvement progressif de la boule produit nécessairement son mouvement de rotation, au lieu qu'il n'est pas sûr que la rotation des planetes sur leurs axes vienne du même principe que leur révolution annuelle; & que ces deux mouvemens paroissent même entierement indépendans l'un de l'autre; c'est pourquoi il est à croire que M. de Fontenelle n'a pas donné cette explication comme fort exacte. Voyez ROUES, PLANETTE, TERRE, &c.

Le mouvement d'un corps qui roule, est opposé au mouvement en glissant, dans lequel c'est toujours la même partie de la surface du mobile qui s'applique au plan, le long duquel le corps se meut. Voyez GLISSER.

Si les surfaces sur lesquelles les corps se meuvent étoient parfaitement polies, aussi-bien que la surface des corps qui s'y meuvent, il n'y auroit presque point de rotation. Par exemple, une roue qu'on tire sur un plan avec une corde attachée à son centre, devroit naturellement glisser sans tourner. Ce sont les inégalités du plan qui l'obligent d'altérer son mouvement progressif par un mouvement de rotation; par exemple, si on place une roue à dents sur une surface qui ait aussi des dents, & qu'on tire cette roue par son centre, elle ne peut avancer sans qu'il arrive de deux choses l'une, ou qu'elle tourne, ou qu'elle brise les inégalités & les éminences qui se rencontrent sur la surface sur laquelle elle roule. Mais il seroit souvent fort difficile qu'elle brisât les inégalités dont il s'agit, elle ne peut donc se mouvoir qu'en tournant; or toutes les surfaces sur lesquelles un corps peut se mouvoir, sont raboteuses & inégales, & les surfaces de tous les corps sont aussi raboteuses & comme dentées. Voilà pourquoi tous les corps ronds n'ont presque jamais de mouvement progressif sans rotation. A l'égard des corps dont la surface est plate, ils ne pourroient avoir de rotation sans s'élever; & comme leur poids les en empêche, ils ne peuvent que se mouvoir progressivement; mais la résistance & l'aspérité de la surface sur laquelle ils se meuvent arrête bientôt leur mouvement.

On trouve par l'expérience, que le frottement qu'un corps éprouve en roulant, c'est-à-dire, la résistance qui vient des inégalités du plan sur lequel il roule, est moindre que le frottement que le même corps éprouveroit en glissant. La raison en est aisée à appercevoir après ce que nous venons de dire sur le roulement des corps ronds. Car il est visible que ce roulement aidant à desengrener les parties, diminue beaucoup le frottement. Voyez FROTTEMENT.

C'est pour cela que les roues sont si fort en usage dans les machines, & qu'on les charge de la plus grande partie qu'il est possible de l'action, afin de rendre la résistance moindre. Voyez ROUE, MACHINE, &c. Chambers. (O)

ROULER, v. act. (Gram.) c'est mouvoir un corps sur lui-même. Voyez les articles ROULEMENS, ROTATION.

ROULER, v. n. (Art milit.) officiers qui roulent entr'eux, c'est-à-dire, qui dans une concurrence pour le commandement obéissent les uns aux autres selon l'ancienneté de leur réception.

ROULER, (Marine.) on se sert de ce verbe pour exprimer le mouvement de la mer, dont les vagues s'élèvent & se déploient sur un rivage uni; & le ba-

lancement d'un vaisseau, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ses côtés.

ROULER, (Com.) ce terme signifie chez les marchands, plier une étoffe en rond, en faire une espee de rouleau. On roule les satins, papelines, gâfés, crêpes, rubans d'or, de soie, de fil de laine, les padous & les galons de toute espee. Dictionnaire de Commerce.

ROULER, se dit aussi dans le commerce d'argent, lorsqu'il est commun, quand on en trouve aisément chez les banquiers, & que le comptant va bien chez les marchands. On dit en ce sens que l'argent roule bien.

ROULER, se dit encore des marchands & artisans dont le négoce & le travail suffisent à peine pour subsister. Ce mercier, ce ferrurier ont peine à rouler leur vie. id. ibid.

ROULER, en terme de Boutonnier, c'est l'action de faire plusieurs lacets de cordonnets, ou de luisant or ou soie, sur un moule de bouton à épi, après le premier jettage. Ce moule est traversé d'un fer à rouler. Voyez FER A ROULER, ensuite on le couvre d'un moule découronné, sous lequel on tourne le fil, & qui empêche que ce fil ne descende trop bas, ou ne s'arrange mal. On arrête le fil avec de la soie, ou du fil de la même matiere.

ROULER les cierges, (Cirierie.) C'est les arrondir sur une table arrosée d'eau, avec l'instrument qu'on appelle rouloir. Les bougies qui se font à la cuilliere, se roulent deux fois; l'une, après avoir reçu la moitié de leur jet dans l'atelier de l'apprêt; & l'autre, quand on leur a donné leur dernier jet dans l'atelier de l'achevement. Dict. de Com. (D. J.)

ROULER, en terme de filassiere, c'est faire de petits paquets de filasse qu'on veut battre & écraser sous les maillets.

ROULER, en terme de fondeur de petit plomb, c'est arrondir le plomb dans le moulin, en l'y remuant avec précipitation.

ROULET, f. f. instrument dont les Chapeliers se servent pour fouler les chapeaux. C'est une espee de grand fuseau de bois dur, & pour l'ordinaire de buis: il a environ un pouce & demi de diametre par le milieu, & va en diminuant jusqu'aux deux extrémités, qui se terminent en pointe. Voyez la figure, Pl. du Chapelier.

ROULETTE, f. f. (Géom.) est le nom d'une courbe, appelée autrement CYCLOÏDE. Ce nom lui fut donné par le p. Merenne, & c'est celui qu'elle porta d'abord; le nom de cycloïde a prévalu. V. CYCLOÏDE. (O)

ROULETTES, chez les Canonniers, sont des pieces de bois arrondies en forme de roue, & attachées aux aissieux des affûts, pour mouvoir le canon sur mer; & quelquefois sur terre. Voyez AFFÛTS. Chambers.

ROULETTE, f. f. partie du métier à bas. Voyez l'article BAS-AU-METIER.

ROULETTE, se dit dans l'écriture d'un instrument de bois ou de bouis, dont le manche est plat, & la partie supérieure d'une roulette, dont les rayons extrêmement fins ne sont point couverts à leur partie supérieure comme dans les roues ordinaires. On trempe ces rayons dans l'encre, & on la fait décrire une ligne de points; mais il me semble que l'on auroit tout aussi-tôt fait avec la plume. Voyez le volume des Planches à la table de l'écriture, Instrumens de l'écriture.

ROULETTE, (Reliure, Dorure sur cuivre.) la roulette pour pousser sur les bords, doit être de cuivre, avec une monture de fer, où il y a deux joues qui embrassent la roulette, avec un clou qui passe d'outre en outre, & qui est rivé des deux côtés sur les joues. Elle est tournante, & enmanchée dans un manche de bois de tilleul. Voyez les Pl. de la Reliure.

Roulette simple, autrement dit filet, sert à pousser

une ligne d'or, qu'on appelle *filet* sur le bord du livre, & sur les plats.

Roulette à grains ou dent de rat, se pousse de même, & s'emploie sur les dos & sur les plats.

Roulettes à filets simples, à deux ou trois lignes, sert aux mêmes usages; toutes ces *roulettes* se poussent aussi sans or, aux mêmes places sur les livres, après les avoir fait chauffer.

ROULETTE à cran de fer. Elle est faite comme la roue à rochet d'une pendule (*Instrument du métier d'étoffes de soie*).

La *roulette* à cran de fer, est celle qui est à un bout de l'ensuple de devant le métier; les crans servent à accrocher le fer qu'on appelle *chien*, au moyen de quoi l'on arrête librement de force l'ensuple, sur laquelle on roule l'étoffe, à mesure qu'elle se fabrique.

ROULETTE, f. f. (*Jeux*.) c'est un grand cercle divisé en portiques de couleur noire ou blanche, & numérotés. La petite boule d'ivoire qu'on jette dans ce cercle, & qui doit décider du sort des joueurs, est poussée par une rigole, d'où elle entre dans le jeu, & après avoir heurté contre divers rochers, elle va se rendre dans un des portiques noirs ou blancs. On gagne, quand la boule tombe dans les portiques de la couleur; & l'on perd, quand c'est le contraire. (*D. J.*)

ROULIER, f. m. (*Com.*) voiturier par terre, qui transporte les marchandises d'un lieu à un autre sur des chariots, charettes, fourgons & autres pareilles voitures roulantes.

Les *rouliers*, à moins que ceux pour qui ils ont chargé, ou quelqu'un de leur part ne les accompagne, doivent avoir la lettre de voiture des marchandises qu'ils transportent; les congés, si ce sont des vins, eaux-de-vie & autres liqueurs; les acquits des bureaux où ils passent; des passeports s'il en est besoin, & s'ils passent par pays ennemis.

C'est à eux aussi à acquitter tous les menus droits de péages qui sont dûs sur la route, soit pour les voitures & chevaux, soit pour les marchandises, sauf à se les faire rembourser en cas de besoin.

Enfin les *rouliers* répondent de tous les dommages qui arrivent aux marchandises par leur fait; & à l'égard des autres, dont suivant les ordonnances & réglemens, ils ne peuvent être tenus, ils doivent pour leur décharge en faire dresser des procès-verbaux par les Juges des lieux, ou les plus prochains des lieux où ces accidens sont arrivés. (*Diction. de Com. & de Trév.*)

ROULIS, f. m. (*Marin.*) c'est le balancement du vaisseau dans le sens de sa largeur. (*Voyez TANGAGE.*)

ROULOIR, f. m. (*terme d'Epicier-Cirier*.) outil ordinairement de buis, plat & uni par-dessous, plus long que large, ayant une poignée par-dessus; sa forme quoique plus grande, est à peu-près semblable à ces morceaux de marbre taillés, que l'on met sur les papiers dans les cabinets. Le *rouloir* sert à rouler les bougies & les cierges sur une table, après que la cire a été jetée sur meche avec la cuillère, ou qu'ils ont été tirés à la main. (*Savary. (D. J.)*)

ROULONS, termes de Charron, ce sont les barreaux de bois qui se mettent dans les trous pratiqués le long & en-dessus des limons, & dans les petits limons de traverse. (*Voyez les fig. Pl. du charron*, qui représentent une charrette.

ROULONS, f. m. (*Echellier*.) les *roulons* sont les petits morceaux de bois qui joignent les deux branches d'une échelle, sur lesquels on appuie le pié en montant. (*D. J.*)

ROULONS, f. m. pl. (*Menuis.*) on appelle ainsi les petits barreaux ou échelons d'un ratelier d'écurie, quand ils sont faits au tour, en manière de balustres ralongés, comme il y en a dans les belles écuries. On nomme encore *roulons*, les petits ba-

lustres des bancs d'église. (*Daviler. (D. J.)*)

ROUM, (*Géog. mod.*) c'est le nom que les Arabes & autres Orientaux, ont donné aux pays & aux peuples, que les Romains, & ensuite les empereurs grecs & les Turcs ont soumis à leur obéissance; mais outre cette signification générale, les géographes persans ont nommé proprement pays de *Roum*, celui dans lequel regnoient les sultans de la dynastie des Selgincides, dans lesquels les turcs ottomans ont pris leur origine, de-là vient que les Persans & les Mogols aux Indes, appellent les Turcs encore aujourd'hui *Roumi*. (*D. J.*)

ROUMOIS, LE (*Géog. mod.*) *Rothomagensis ager*; pays de France, dans la haute-Normandie, entre la Rille & la Seine; il fait partie du diocèse de Rouen, & Quillebœuf en est le principal lieu. Ce pays abonde en blé & en fruits. L'on estime les toiles du *Roumois*, dites *toiles de ménage*. La forêt de Bretonne lui fournit du bois à bâtir & à brûler. (*D. J.*)

ROVOREIT, (*Géog. mod.*) petite ville du Tirol, sur les frontières de l'état de Venise, du côté de Vérone, & proche la rivière d'Etsh. (*D. J.*)

ROUPEAU. (*Voyez BIHOREAU.*)

ROUPIE. (*Voyez GORGE-ROUGE.*)

ROUPIES, LACK DE, (*Hist. mod. Commerce.*) c'est le nom qu'on donne dans l'Indostan à une somme qui vaut environ douze mille cinq cents livres sterling, ou à-peu-près deux cents quatre-vingt mille livres monnaie de France.

ROUPIS, RUPIS, ou ROUPIES, (*Commerce.*) monnaie qui a cours dans l'empire du Grand Mogol. Il y en a deux espèces; les unes sont en argent, & valent environ un écu de trois livres monnaie de France. Les *roupis* d'or valent quatorze fois la valeur des *roupis* d'argent, ce qui revient à cinquante-quatre livres tournois. Les *roupis* d'argent se subdivisent en moitié & en quart de *roupis*.

ROURE, f. f. (*Teinture.*) drogue dont les Teinturiers se servent pour teindre en verd; on l'emploie aussi dans la préparation de certaines peaux, particulièrement pour les marroquins noirs. Son nom le plus commun est *Sumac*. (*Voyez SUMAC. (D. J.)*)

ROUSA, (*Géog. mod.*) île de la mer d'Ecosse, au midi de l'île de Westra. Elle a huit milles de longueur, & six de largeur. Ses côtes sont fertiles, & la mer des environs est poissonneuse. (*D. J.*)

ROUSETTE. (*Voyez ROUSSETTE.*)

ROUSON. (*Voyez OMBRE DE RIVIERE.*)

ROUSSE. (*Voyez VANGERON.*)

ROUSSELET, f. m. (*Gram. & Jardinag.*) poire fort petite, qui a le goût très-sucré, la peau rougeâtre, le dessous fort rond, & le côté de la queue très-aigu. Elle est des plus hâtives. Il y en a de deux fortes, le gros & le petit *rousselet*.

ROUSSEROLLE, f. m. (*Hist. nat. Ornitholog.*) ROSSEROLLE, ROUCHEROLLE, ROSSIGNOL DE RIVIERE, TIRE-ARRACHE, *passer aquaticus*, Wil. oiseau qui est un peu plus gros qu'une alouette; il a sept pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & six pouces & demi jusqu'au bout des ongles: la longueur du bec est de dix lignes depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche: les ailes étant pliées s'étendent jusqu'à la moitié de la longueur de la queue; l'envergure est de près de onze pouces. Toute la face supérieure de cet oiseau a une couleur brune, roussâtre, & l'inférieure est d'un blanc sale. Les grandes plumes des ailes sont brunes en-dessus, à l'exception du bord extérieur, qui est d'un brun roussâtre: la face inférieure de ces plumes a une couleur grise. Les piés & les ongles sont gris. On trouve cet oiseau dans les endroits marécageux & plantés de roseaux, le long desquels il grimpe comme les piés le long des arbres,

Il chante presque continuellement. *Ornit. de M. Briffon, tom. II. Voyez OISEAU.*

ROUSSETTE, (*Hist. nat. Lithol.*) poisson de mer cartilagineux, dont Rai a décrit trois espèces différentes. Il nomme la première *catulus major vulgaris*. Cette espèce de roussette diffère des chiens de mer par le dos qu'elle a plus large, & par la partie antérieure de la tête qui est plus courte, moins pointue, & peu avancée au-delà de l'ouverture de la bouche. La peau a une couleur rousse; elle est marquée d'un grand nombre de petits points noirs, & elle est beaucoup plus rude au toucher que celle des chiens de mer. *Voyez CHIEN DE MER.*

La deuxième espèce de roussette, nommée *catulus minor vulgaris*, diffère de la précédente en ce qu'elle est beaucoup plus petite, qu'elle a le corps plus mince & plus allongé, & que sa couleur est plus pâle & mêlée d'un peu de rouge. La peau a une très-grande quantité de petites taches, qui sont en partie brunes & en partie blanchâtres, & éparpillées sans aucun ordre.

La troisième espèce, appelée *catulus maximus*, diffère de la première, en ce qu'elle a une couleur cendrée & grise; les taches de la peau sont plus grandes, mais en plus petit nombre; la partie antérieure de la tête est plus allongée & plus épaisse; les narines se trouvent beaucoup plus éloignées de la bouche; les nageoires de l'anus, au lieu d'être réunies ensemble, sont séparées l'une de l'autre; enfin la nageoire qui est située au-dessous de l'anus, est beaucoup plus près de cette ouverture. Rai, *Synop. meth. piscium. Voyez POISSON.*

ROUSSEUR, f. f. ou tache de ROUSSEUR, *lentigo*, est une maladie ou difformité de la peau. Cette rousseur se dissipe avec le lait virginal, avec l'huile d'amandes douces mêlée avec le cerat ordinaire.

Le docteur Quincy emploie aussi ce terme pour signifier une sorte d'éruption qui vient à la peau, sur-tout aux femmes grosses.

ROUSSI, adj. (*Gram.*) odeur de quelque substance animale, comme la laine ou le cuir, lorsqu'elle est attaquée par le feu.

ROUSSI, cuir de Roussi, vache de Roussi, est une sorte de cuir ou peau de vache préparée d'une certaine manière, qu'on a imaginée d'abord en Russie, & dont la fabrique a passé depuis en plusieurs endroits d'Europe. On dit Roussi par corruption au lieu de Russie. *Voyez VACHE DE RUSSIE.*

ROUSSILLON, LE, (*Géog. mod.*) en latin *Ruscinonensis comitatus*, province de France avec le titre de comté, dans les Pyrénées; elle est bornée au nord par le bas Languedoc, au midi par la Catalogne, à l'orient par la Méditerranée, & à l'occident par la Cerdagne. Elle a 18 lieues espagnoles du levant au couchant. Le pays est fertile en orangers & en oliviers; les vins qu'il produit sont excellents; mais le bois y est rare, & comme il n'y a point de rivières navigables, on est obligé de l'y porter à charge de mulets. La Tet, le Tec, & l'Agly, ne sont que des torrens qui coulent dans cette province, où la chaleur est très-violente en été, à cause des montagnes qui l'entourent de toutes parts.

Les peuples de ce pays qui étoient de la dépendance de la Gaule narbonnoise, se nommoient anciennement *Sardones*; mais il y a long-tems que cette contrée a été appelée Roussillon, de la ville de *Ruscino*, colonie romaine, capitale des *Sardones*. Le mot *Ruscino* a été dans la suite corrompu en *Rossilio* ou *Roussilio*, Roussillon; cette ville, après avoir été plusieurs fois saccagée par les Barbares, & principalement par les Sarrafins, dans le huitième siècle, a été ruinée de manière qu'il n'en reste plus aujourd'hui de vestiges; on voit seulement à deux mille pas de Perpignan, une vieille tour appelée *tor Rossello*,

ou la tour de Roussillon, qui est le lieu où *Ruscino* doit avoir été située, selon la position que nous en donnent Pomponius Mela, Plinie, Ptolomée, & l'itinéraire d'Antonin.

Ce fut dans le vij. siècle de la fondation de Rome, que les Romains se rendirent les maîtres de ce pays, ainsi que du reste de la Gaule narbonnoise, dont ils ont joui depuis plus de cinq cents ans; & ce fut sous l'empire d'Honorius & de Valentinien son successeur, que les Visigoths s'emparèrent du pays qui est à l'occident du Rhône jusqu'aux Pyrénées, & en particulier des villes de Roussillon & d'Elne; ils n'en furent chassés que l'an 759, par les Sarrafins, après la mort & la défaite du roi Roderic.

En 796 Charlemagne & son fils Louis-le-Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, conquièrent les comtés de Roussillon, de Cerdagne, & de Gironne, où ils établirent des comtes en qualité de gouverneurs. Ces comtes abusèrent de leur autorité & devinrent des souverains. Après la mort de l'un d'eux, le comté de Roussillon fut réuni à la couronne d'Arragon. Il est vrai que Louis XI. s'empara de ce comté en 1473; mais il revint au roi Ferdinand & à ses successeurs, qui en ont joui durant cent quarante-neuf ans; enfin Louis XIII. s'empara de tout le comté de Roussillon en 1642, & cette conquête fut assurée à la France par le traité des Pyrénées, conclu l'an 1659.

L'évêché de Perpignan, capitale de la province, est le seul qu'il y ait dans le gouvernement de Roussillon. La justice y est rendue en dernier ressort par un conseil supérieur établi à Perpignan en 1660. Les finances du gouvernement ne consistent que dans la capitation, qui peut monter à environ quarante mille livres: le principal commerce est celui des huiles d'olives & des laines. (*D. J.*)

ROUSSILLON, ordonnance de, (*Droit françois.*) cette fameuse ordonnance donnée par Charles IX. à Lyon en 1564, porte que l'année commencera dans la suite au premier Janvier, au lieu qu'elle ne commençoit que le samedi saint après vêpres: le parlement ne consentit à ce changement que vers l'an 1567. Les Romains commençoient aussi l'année au premier Janvier, & donnoient les étrennes ce jour là; & M Ducange observe qu'en France, dans le tems même où l'année commençoit à Pâques, on ne laissoit pas de donner les étrennes au premier Janvier, parce qu'on le regardoit comme le premier jour de l'an, sans doute parce qu'alors le soleil remonte. Par l'article xxiv. de l'ordonnance de Roussillon, les doubles juridictions de justice qui ne sont pas royales, sont réduites à une seule, grand avantage pour les particuliers: cet article est conforme à celui de l'ordonnance d'Orléans de 1560, & Philippe de Valois avoit rendu une pareille ordonnance en 1328. *Hénault. (D. J.)*

ROUSSIN, f. m. (*Maréchal.*) on appelle ainsi un cheval entier de race commune, & épais comme ceux qui viennent d'Allemagne & de Hollande.

ROUTAILLER, (*Véner.*) c'est chasser de gueule.

ROUTE, VOIE, CHEMIN, (*Synonymes.*) le mot de route enferme dans son idée quelque chose d'ordinaire & de fréquenté; c'est pourquoi l'on dit la route de Lyon, la route de Flandre. Le mot de voie marque une conduite certaine vers le lieu dont il est question; ainsi l'on dit que les souffrances sont la voie du ciel. Le mot de chemin signifie précisément le terrain qu'on suit, & dans lequel on marche; & en ce sens on dit que les chemins coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand chemin est toujours plus sûr.

Les routes diffèrent proprement entre elles par la diversité des places ou des pays par où l'on peut passer; on va de Paris à Lyon par la route de Bourgogne ou par la route de Nivernois. La différence

qu'il y a entre les *voies* semble venir de la diversité des manières dont on peut voyager ; on va à Rouen ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroissent différer entre eux par la diversité de leur situation, & de leurs contours ; on suit le *chemin* pavé ou le *chemin* de terre.

Dans le sens figuré la bonne *route* conduit sûrement au but ; la bonne *voie* y mène avec honneur, le bon *chemin* y mène facilement.

On se sert aussi des mots de *route* & de *chemin* pour désigner la marche ; avec cette différence, que le premier ne regardant alors que la marche en elle-même, s'emploie dans un sens absolu & général, sans admettre aucune idée de mesure ni de quantité ; ainsi l'on dit simplement être en *route* & faire *route* ; au-lieu que le second ayant non-seulement rapport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en est le but, s'emploie dans un sens relatif à une idée de quantité marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui est joint, de sorte que l'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'est en aucune façon d'usage pour désigner la marche, il l'est en revanche pour désigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche ; ainsi l'on dit d'un voyageur, qu'il va par la *voie* de la poste, par la *voie* du coche, par la *voie* du messager ; mais cette idée est tout-à-fait étrangère aux deux autres, & tire par conséquent celui-ci hors du rang de leurs synonymes à cet égard ; enfin le mot de *voie* est consacré aux grands *chemins* de l'empire romain ; on dit la *voie* appienne, flaminienne, laurentie, ardeatine, triomphale, &c. (D. J.)

ROUTE, *via*, (Histoire.) est un passage ouvert, & formé pour la commodité de la communication d'un lieu à un autre. Voyez CHEMIN.

Les Romains font de tous les peuples celui qui s'est donné le plus de soins pour faire de belles *routes*. C'est une chose presque incroyable que les peines qu'ils ont prises & les dépenses qu'ils ont faites pour avoir des chemins vastes, droits, & commodes, depuis une extrémité de l'empire jusqu'à l'autre. Voyez l'histoire des grands-chemins de l'empire par Bergier.

Pour y parvenir ils commençoient par durcir le sol en l'enfonçant, ils y mettoient ensuite une couche de cailloux & de sable ; quelquefois ils le garnissoient d'une couche de maçonnerie composée de blocailles, de briques, de moilons pilés & unis ensemble avec du mortier.

Le père Menestrier remarque, que dans quelques endroits du Lyonnais, il a trouvé de grands amas de cailloux cimentés & unis avec de la chaux, jusqu'à la profondeur de dix ou douze piés, & formant une masse aussi dure & aussi compacte que le marbre même ; que cette masse après avoir résisté 1600 ans aux injures du tems, cède à peine encore aujourd'hui aux plus grands efforts du marteau ou du hoyau ; & que cependant les cailloux dont elle est composée ne sont pas plus gros que des œufs.

Quelquefois les chemins étoient pavés régulièrement avec de grandes pierres de taille quarrées ; telles étoient les *voies* appienne & flaminienne. Voyez PAVÉ.

Les chemins pavés de pierres très-dures étoient appelées ordinairement *via ferrea*, soit parce que les pierres ressembloient au fer, soit parce qu'elles résistoient aux fers des chevaux, au fer des roues & des chariots, &c.

Les *routes* sont naturelles ou artificielles, par terre ou par eau, publiques ou particulières.

Route naturelle, est celle qui a été fréquentée durant un long espace de tems, & que sa seule disposition donne moyen de conserver avec peu de dépense.

Route artificielle, est celle qui est faite par le travail des hommes, & composée soit de terre, soit de maçonnerie, & pour laquelle il a fallu surmonter des difficultés ; telles sont la plupart des *routes* qui sont sur le bord des fleuves, ou qui passent à-travers des lacs, des marais, &c.

Routes par terre ou *routes terrestres*, sont celles qui non-seulement sont faites sur la terre, mais qui sont formées de terre amassée ou haussée en forme de levée, soutenue par des épérons, des arcs-boutans & des contre-forts.

Les *routes par eau* sont aussi ou naturelles ou artificielles. Les naturelles sont les rivières, les lacs, la mer, qu'on cotoie, qu'on parcourt ou qu'on traverse pour aller d'un lieu ou d'un pays dans un autre ; les artificielles sont les canaux creusés de main d'homme, comme ceux de Hollande, & les navilles en Italie ; en France ceux du Languedoc, de Briare, de Montargis ou de Loire.

Les *routes publiques* sont les grands chemins ; & l'on entend par *routes particulières*, ou celles qui sont de traverse, ou celles qui aboutissent aux grands chemins, & s'étendent à droite & à gauche dans les campagnes.

Sanfon & Ogilby ont fait des cartes des *routes* de France & d'Angleterre.

Quelques personnes se servent du mot de *route*, pour signifier un *sentier* percé à-travers un bois, & réservent le mot de *chemin* pour les grandes *routes*. Voyez CHEMIN.

ROUTE PUBLIQUE ou GRANDE ROUTE, est une *route* commune à tout le monde, soit droite ou courbée, soit militaire ou royale : *route particulière* est celle qui est destinée pour la commodité de quelque maison particulière.

Les *routes militaires*, ainsi appelées parmi les Romains, étoient de grandes *routes* destinées aux marches des armées qu'on envoyoit dans les provinces de l'Empire pour secourir les alliés. Voyez CHEMIN.

Doubles routes, étoient chez les Romains des *routes* destinées au transport des différentes matières : elles avoient deux parties ou chemins différens ; l'une pour ceux qui alloient par un chemin, l'autre pour ceux qui revenoient par un autre : les doubles *routes* étoient destinées à empêcher l'embarras, le choc des voitures & la confusion.

Les deux parties de ces *routes* étoient séparées l'une de l'autre par une espèce de parapet élevé entre deux ; ce parapet étoit pavé de briques, & servoit aux gens de pié : il avoit des espèces de bords, & il étoit garni de degrés d'espace en espace, & de colonnes pour marquer les distances. Telle étoit la *route* de Rome à Ostie, appelée *via porticensis*.

Route souterraine, est une *route* creusée dans le roc, à coup de ciseau, & voûtée. Telle est la *route* de Pouzzoles près de Naples, qui a près d'une demi-lieue de long, environ 15 piés de large & autant de haut.

Strabon dit que cette *route* fut faite par un certain Cocceius, sous le règne de l'empereur Nerva ; mais elle a depuis été élargie par Alphonse, roi d'Arragon & de Naples, & les vicerois l'ont rendue droite. Il y a une autre *route* semblable dans le même royaume, entre Baies & Cumes, on l'appelle la *grotte* de Virgile, parce que ce poète en parle dans le sixième livre de l'Eneide. Voyez GROTTÉ. (G)

ROUTE, en terme de navigation. Voyez NAVIGATION, RHUMB, LOXODROMIE, CABOTAGE, &c.

ROUTE, (Marine.) c'est le chemin que tient le vaisseau ; on dit à la *route*, lorsqu'on commande au timonnier de gouverner à l'air de vent qu'on lui a marqué.

On dit encore, porter à *route*, quand on court en droiture à l'endroit où l'on doit aller sans relâcher & sans dériver.

ROUTE FAUSSE ou FAUSSE ROUTE, (*Marine.*) on dit faire *fausse route*, lorsqu'on ne porte pas vers l'endroit où l'on veut aller. Il est des cas où l'on est obligé de faire *fausse route*; par exemple, si un vaisseau plus foible est apperçu par un vaisseau ennemi plus fort qui le chasse pour le joindre; s'il peut gagner la nuit, alors au lieu de suivre la *route* qu'il faisoit, il porte autant qu'il peut d'un autre côté, & change ainsi de *route*, & souvent par ce moyen évite l'ennemi & s'échappe.

ROUTE, (*Art mil.*) on appelle *route* dans le militaire, une espece d'acte que le roi fait accorder aux régimens qui se transportent d'un lieu dans un autre, & aux officiers qui menent des recrues, pour que l'étape leur soit fournie dans les lieux de leur passage.

Lorsque le roi trouve à propos d'accorder des *routes* pour des recrues ou des remontes, elle veut & entend que les majors des régimens envoient au commencement du quartier d'hiver au secrétaire d'état de la guerre, les mémoires des *routes* dont chaque capitaine aura besoin, soit pour les recrues d'hommes ou les chevaux de remonte de sa compagnie, dans lesquels mémoires ils doivent marquer le nombre qui manque à chaque compagnie pour la rendre complete sur le pié de la dernière revue. Ils doivent désigner aussi le premier lieu d'étape où la *route* devra commencer; il faut que ce soit autant qu'il est possible, une ville ou un chef-lieu d'élection.

Il y a beaucoup de réglemens pour prévenir les abus qui peuvent se glisser dans les *routes*. Voyez le *code militaire* de M. Briquet. (Q)

ROUTE, espece de brigands qui ont long-tems ravagé la France, & qui formoient un corps de troupes dont les rois se sont servis dans plusieurs occasions, mais qui furent entierement dissipés sous le regne de Charles V. Voyez COMPAGNIES. (Q)

ROUTE, f. f. (*Décorat. d'Agricult.*) c'est dans un parc, une allée d'arbres sans aire de recoupes ni fable, où les carrosses peuvent rouler. (D. J.)

ROUTIER, f. m. (*Marine.*) c'est ainsi qu'on a intitulé quelques ouvrages du pilotage, qui contiennent des cartes marines, des vues de côtes, des observations sur les diverses qualités des parages, & des instructions pour la route des vaisseaux.

ROUTIER, (*Comm.*) on appelle en Hollande *maîtres routiers*, ceux qui sont chargés de la conduite des voitures publiques, soit par eau, soit par terre. Ils sont ainsi nommés, à cause qu'ils font toujours la même route, partant à heure marquée & arrivant de même.

C'est ce que nous appellons en France, *maîtres de coches par eau ou par terre*, *maîtres de messageries & de carrosses*. Les *maîtres routiers* de Hollande sont établis par des lettres des colleges de l'amirauté chacun dans son district, lesquelles doivent être renouvelées tous les deux ans; ils jouissent de grandes franchises & d'une protection marquée des états, à cause de l'utilité publique & de l'exactitude avec laquelle il est nécessaire que ces voitures soient conduites.

On donne aussi le nom de *routiers* aux vaisseaux & barques, établies sur les canaux & autres eaux des Provinces-Unies, pour transporter d'un lieu à un autre les marchandises & les personnes. *Dictionn. de Commerce.*

ROUTOIR, f. m. (*Econ. rustiq.*) l'endroit où l'on met rouir le chanvre; c'est ordinairement une fosse de 3 ou 4 toises de longueur, sur 2 ou 3 de largeur, & de 3 ou 4 piés de profondeur, remplie d'eau; c'est souvent une source qui remplit ces *routoirs*, & quand ils sont pleins, ils se déchargent de superficie par un écoulement qu'on y a ménagé. Voyez *Pl. de Corde-*

Quelquefois les *routoirs* ne sont autre chose qu'un simple fossé pratiqué sur le bord d'une rivière, & quelquefois des mares ou des fossés pleins d'eau. Il y a même des gens qui n'ont pas d'autres *routoirs* que le lit même des rivières; mais cela est défendu par les ordonnances. Voyez l'article CHANVRE.

ROW, (*Géog. mod.*) petite ville de Pologne, dans la Podolie, sur la rivière du même nom, autrement appelée le *Morawe*. Les savans croient que *Row* est l'*Eraclum* de Ptolomée, ancienne ville des Bastarnes, dans la Sarmatie européenne. (D. J.)

ROUVRE, f. m. (*Botan.*) en latin *robur* d'où le mot françois a été tiré. C'est une espece de chêne plus bas que le chêne ordinaire, mais gros & tortu; son bois est dur; ses feuilles sont découpées à ondes assez profondes, couvertes d'un duvet délicat; ses fleurs sont des chatons, & ses fruits des glands plus petits que ceux du chêne commun; cet arbre croît aux lieux montagneux; c'est le *quercus foliis molli lanugine pubescentibus*, de Tournefort. (D. J.)

ROUVRIER, v. act. (*Gram.*) ouvrir de-rechef. Voyez OUVRIR. On dit, la plaie veut se *rouvrir*.

ROUX, couleur d'un rouge pâle, semblable à celle d'une brique à moitié cuite, comme un daim, &c.

ROUX-VENT, (*Jardinage.*) vents froids qui soufflent dans le printemps, & font recoquiller les jeunes feuilles des pêchers & de la vigne, lesquelles deviennent rougeâtres.

ROUYON, (*Géog. mod.*) ville de Perse, dans la province de Mazandéran. Long. selon Tavernier, 71. 36. latit. 36. 15. (D. J.)

ROYAL, adj. se dit de quelque chose qui a rapport au roi. Voyez ROI.

Ce mot vient du latin *regalis*, qui est dérivé de *rex*, roi.

C'est dans ce sens qu'on dit, la famille *royale*, le sang *royal*, &c.

En Angleterre on donne le titre d'*altesse royale* au prince & à la princesse de Galles, au frere du roi, &c. Voyez PRINCE & ALTESSE.

On a donné le titre de *royale* à des princesses filles ou petites-filles de rois, quoiqu'elles ne fussent pas reines. Ainsi l'on a appelé la duchesse de Savoie, *madame royale*, & les duchesses d'Orléans & de Lorraine ont eu le titre d'*altesse royale*.

Abbaye royale, est une abbaye fondée par un roi ou par une reine. Voyez ABBAYE.

Académie royale des Sciences. Voyez ACADEMIE.

Armée royale, est une armée qui marche avec du gros canon, & qui est en état d'assiéger une place forte & bien défendue. On pendoit ordinairement autrefois le gouverneur d'une petite place, quand il osoit tenir devant une *armée royale*.

Consentement royal, (*royal assent.*) se dit en Angleterre du consentement ou de l'approbation que le roi donne à tout acte fait par un ou plusieurs de ses sujets, par exemple, à l'élection d'un évêque par le doyen ou chapitre d'une église, ou à un bill passé dans les deux chambres du parlement, &c.

Quand le roi a donné son consentement à un bill dans le parlement, le bill est avec ces mots, *le roi le veut*. Si le roi refuse son consentement, on met sur le bill, *le roi s'avisera*. Voyez BILL, PARLEMENT, &c.

Bourgs royaux, voyez BOURG.

Couronne royale, est celle que portent les rois. Voyez COURONNE.

La couronne d'Angleterre est fermée par des demi-cercles d'or, qui se réunissent vers un globe ou boule, surmonté d'une croix; ces demi-cercles sont ornés de croix & de fleurs de lis, & toute la couronne est enrichie de pierres précieuses.

Chartre royale, voyez CHARTRE.

Compagnie royale d'Afrique, voyez COMPAGNIE.

Banque royale, c'est le nom qu'on donne à la bour-

se de Londres, où les marchands s'assemblent. *Voyez* BANQUE.

La bourse de Londres fut construite pour la première fois en 1566, par les soins de Thomas Gresham; le nom de *banque royale* (*royal exchange*) lui fut donné solennellement à son de trompe par un héraut, en présence de la reine Elizabeth. Jusqu'à cette année les marchands s'étoient assemblés dans le *lombard street* (rue des lombards). La bourse étoit bâtie de brique, & on la regardoit alors comme la plus belle de l'Europe. Cent ans après, elle fut entièrement brûlée dans le grand incendie de Londres; mais elle fut reconstruite aussitôt avec encore plus de magnificence qu'auparavant. La dépense pour la rebâtir monta à 50000 l. sterling. La moitié de cette somme fut donnée par la chambre de Londres, l'autre moitié par la compagnie des merciers, qui pour le remboursement de leurs avances eurent la permission de louer 190 boutiques sur les degrés à 20 liv. chacune, ce qui joint aux autres boutiques qui sont élevées sur le terrain où la bourse est construite, produit un revenu annuel de 4000 livres, quoique ce terrain n'excede pas les $\frac{1}{4}$ d'un arpent; aussi peut-on dire que c'est le morceau de terre le plus cher qu'il y ait dans le monde.

Ce bâtiment est quadrangulaire, & il est entouré d'une espèce de galerie ou portique, sous lequel les marchands se promènent. Au milieu de la cour est une statue du roi Charles II. en habit d'empereur romain. Cette statue a été élevée par la société des marchands. Autour de cette statue sont rangées celles des rois d'Angleterre depuis la conquête des Normands.

Poissons royaux, sont en Angleterre les baleines & esturgeons (quelques-uns y ajoutent les marsoins), qui appartiennent de droit au roi, en quelque endroit du royaume qu'ils soient jetés sur le rivage, soit par naufrage ou autrement; aucun des sujets du roi ne peut s'en emparer sans une permission expresse de sa majesté. *Voyez* POISSONS.

Fort royal, voyez FORT.

Franchise royale, voyez FRANCHISE.

Hôpital royal, voyez HOPITAL.

Chêne royal, est un beau & grand arbre, dont on voit encore les restes à Boscobel, dans la pairie de Donnington, province de Stafford, & dont toutes les branches étoient autrefois couvertes de lierre. Le roi Charles II. après la défaite entière de ses troupes à la bataille de Worcester par celles de Cromwel, se tenoit caché pendant le jour dans l'épaisseur de cet arbre avec le colonel Careliss, & passoit la nuit dans le château de Boscobel. Ceux qui disent que c'étoit alors un vieux chêne creux, se trompent; c'étoit un très-bel arbre qui s'élevoit au milieu de plusieurs autres. Pour conserver ce qui reste de ce chêne, on a construit aujourd'hui un mur tout-autour, & au-dessus de la porte du mur on a mis cette inscription en lettres d'or: *feliciſſimam arborem quam in aſylum potentiſſimi regis Caroli II. Deus optimus maximus per quem reges regnant, hic creſcere voluit, &c.* Transact. philos. n°. 310.

Officiers royaux ou *officiers du roi*, voyez OFFICIERS.

Parapet royal, ou *parapet du rempart*, en terme de fortification, est un banc d'environ trois brasses de large, & de six piés de haut, placé sur le bord du rempart du côté de la campagne, & destiné à couvrir ceux qui défendent les remparts. *Voyez* REMPART & PARAPET.

Port royal, voyez PORT.

Société royale de Londres, est une académie ou société de gens recommandables par leur savoir. Elle a été instituée par Charles II. pour l'avancement des sciences naturelles. *Voyez* ACADEMIE.

Tome XIV.

Cet illustre corps n'étoit dans son origine, & avant son renouvellement, qu'une société de gens d'esprit qui s'assembloient une fois par semaine dans le college de Wadsham à Oxford, au logis du docteur Wilkins.

Ensuite vers l'année 1658, leurs assemblées se tinrent au college de Gres-ham à Londres, parce que la plupart de ces savans demeuroient en cette ville. Dès le commencement du rétablissement de Charles II. c'est-à-dire en 1660, milord Clarendon les appuya de son crédit. Et le roi ayant eu connoissance des opérations de cette société, lui accorda une ample chartre datée du 22 Avril 1663, par laquelle cette société fut érigée en un corps consistant en président, conseillers & membres, & destiné à l'avancement des sciences naturelles, & à faire des expériences utiles. Les élections pour les officiers s'y font par ballotage. Les conseillers sont au nombre de 21, dont il y en a toujours dix nouveaux qu'on élit chaque année le jour de S. André, & onze qu'on continue pour l'année suivante.

Le chef du conseil porte la qualité de *président*. Son office est de convoquer & de renvoyer l'assemblée, de proposer les matières qu'on y doit agiter, de demander qu'on produise les expériences, & d'admettre les membres qui sont élus.

Pour être admis, l'aspirant doit être proposé dans une assemblée par quelqu'un des membres; & après que l'assemblée a approuvé la proposition, elle en renvoie l'examen au conseil; si le conseil l'approuve, il en fait son rapport à la société qui ne manque presque jamais d'y donner son suffrage.

Chaque membre, en entrant dans la *société royale*, souscrit un engagement par lequel il promet qu'il tâchera de contribuer de tout son possible au bien de la société, engagement dont il peut se relever au bout d'un certain tems, en signifiant au président qu'il desire se retirer.

On paie en entrant, 40 s. au trésorier, & 13 s. par quartier, tout le tems qu'on continue d'être membre de la société.

Le nombre des membres de la société n'est point fixe. On voit par la liste de 1724, qu'elle étoit alors composée de deux cens dix-sept personnes des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & de soixante-quatre étrangers. Parmi les uns & les autres il y en avoit de la première noblesse, & beaucoup qui étoient distingués dans l'état & dans l'église.

Le but & l'objet de la *société royale* est de faire des exposés fideles de tous les ouvrages de la nature & de l'art, qui peuvent être à la portée de l'esprit humain, de sorte que dès à présent, & dans les siècles futurs, on puisse reconnoître les erreurs qu'une longue prescription a rendu invétérées, rétablir les vérités qui pouvoient avoir été négligées, appliquer à de nouveaux usages celles qui sont déjà connues, enfin applanir le chemin pour arriver à ce qui reste à découvrir.

Dans cette vue, la société a fait un grand nombre d'expériences & d'observations sur les différens phénomènes de la nature: éclipses, comètes, météores, mines, plantes, tremblemens de terre, inondations, sources, humidité, feux souterrains, flux & reflux, courans, magnétisme, &c. Elle a aussi recueilli plusieurs faits singuliers, soit d'histoire naturelle, soit d'arts, plusieurs machines utiles & autres inventions. Le public a retiré de tout cela une grande utilité; l'architecture navale, civile, militaire a été perfectionnée; la navigation est devenue plus sûre & plus parfaite; enfin l'agriculture s'en est sentie, & les plantations ont été multipliées non-seulement dans l'Angleterre, mais aussi dans l'Irlande.

La *société royale* recueille avec soin dans des registres, toutes les expériences, relations, observa-

G g

tions, &c. de ses membres ; de tems en tems elle donne au public, sous le titre de *Transactions philosophiques*, ce que son recueil contient de plus immédiatement utile. Le reste demeure dans les registres pour être transmis à la postérité, & pour servir de fondement aux systèmes futurs. Voyez TRANSACTIONS.

Elle a une bibliothèque de livres concernant les matières qu'elle traite. Le dernier comte maréchal a contribué à l'augmentation de cette bibliothèque, en y joignant celle de Norfolk. Elle a de plus un musée ou cabinet de curiosités naturelles & artificielles, donné par Daniel Colwal, chevalier ; sa devise est *nullius in verba*. Ses mémoires sont rédigés par deux secrétaires ; & elle s'assemble tous les jeudis dans le Cranecourt, près de Fleetrees.

Académie royale espagnole, voyez ACADEMIE.

Sucre royal, voyez SUCRE.

ROYAL-COLLEGE des Médecins de Londres, (*Hist. d'Angl.*) le college royal des médecins de Londres, dont on a oublié de faire l'article en son lieu, a des règles & des statuts peu connus des étrangers. Tout médecin qui s'est fait recevoir dans une des deux universités, a le droit de pratiquer par toute l'Angleterre, excepté dans l'étendue de sept milles autour de Londres. Le college royal a seul le droit de conférer ce dernier privilège ; ceux qui après avoir subi l'examen, y sont admis, & qui ont été reçus dans les pays étrangers, sont appelés seulement *licenciés* ; mais ceux qui ont pris leurs degrés à Cambridge ou à Oxford, sont reçus membres du college, qui exige cependant encore un examen préalable, en présence du président & des censeurs ; un membre honoraire est admis sans examen, & c'est un titre qu'on n'accorde qu'à des personnes d'un mérite peu commun. (*D. J.*)

ROYAL, f. m. (*monnaie de France*) monnaie d'or ; On n'a point de preuves qui puissent justifier que cette monnaie soit plus ancienne en France que le règne de Philippe le Bel ; il est certain que ce prince fit faire de petits *royaux* d'or fin, de 70 au marc, qui valaient onze sols parisis, & qui vaudraient aujourd'hui environ onze livres ; c'est cependant la plus ancienne monnaie d'or mentionnée dans les registres de la cour des monnaies. Philippe le Bel fit aussi fabriquer des gros *royaux*, qui pesoient le double des petits.

La monnaie des *royaux* eut fort long-tems cours en France ; Charles le Bel & Philippe de Valois en fabriquerent qui étoient d'or fin, & de 58 au marc ; ceux du roi Jean, qui furent aussi nommés *deniers d'or au royal*, étoient de 66 & de 69 au marc ; ceux de Charles VII. de 64 & de 70.

Cette espèce fut toujours d'or fin, & elle fut appelée *royal*, à cause que le roi y est représenté vêtu de ses habits royaux ; mais leur marque n'a pas toujours été uniforme, comme on peut s'en convaincre par la seule inspection de leurs figures dans les planches de M. le Blanc, *traité des monnaies*. (*D. J.*)

ROYALE, f. f. (*terme de Mode*) on appelloit ainsi une sorte de culotte fort large, que l'on portoit en France vers le milieu du dernier siècle ; cette culotte avoit au bas des canons lacés de rubans enjolivés de points de France, & enrichis de broderie de drap découpée à jour, & de plusieurs touffes de rubans. (*D. J.*)

ROYALE GROSSE, en terme de Fondeur de petit plomb au moule, est une espèce de plomb d'un degré plus gros que la batarde, & de deux plus gros que la petite royale.

ROYALE PETITE, en terme de Fondeur de plomb en moule, est l'espèce de plomb la plus petite qu'on fasse de cette manière.

ROYALISTE, f. m. (*Gram.*) qui est dans le par-

ti du roi. Les militaires & les magistrats sont toujours royalistes ; les royalistes étoient les adversaires des ligueurs ; en Angleterre, sous Jacques I. il y avoit les royalistes & les parlementaires.

ROYAN, (*Géog. mod.*) ville ruinée dans la Saintonge, sur la Garonne, où pour mieux dire à l'embouchure de la Gironde, où on pêche d'excellentes sardines, & où il y a un acul qui sert de port. Elle est fameuse par le siège qu'en fit en 1622, Louis XIII. qui ne s'en rendit maître qu'après y avoir perdu beaucoup de monde ; il n'en reste aujourd'hui qu'un misérable fauxbourg. Long. suivant Cassini, 16. 22'. 45". latit. 45. 36'. 50". (*D. J.*)

ROYANEZ, LE (*Géog. mod.*) petit pays de France, dans le Dauphiné, au diocèse de Die ; il a six lieues de long sur quatre de large. Pont-de-Royan, dont il prit le nom, en est le chef-lieu ; les habitants sont exempts de taille par une concession de Dauphins. (*D. J.*)

ROYAUME, f. m. (*Droit politiq.*) « ce mot signifie (je ne dirai pas ce que disoient ces républicains outrés, qui firent anciennement tant de bruit dans le monde par leurs victoires & leurs vertus) un tyran & des esclaves ; disons mieux qu'eux, un roi & des sujets ».

Un royaume est donc un état où un seul gouverne le corps politique par des lois fixes & fondamentales.

La plupart des auteurs prétendent que parmi les rois, les uns sont les maîtres de leur couronne, comme d'un patrimoine qu'il leur est permis de partager, de transférer, d'aliéner, en un mot dont ils peuvent disposer comme ils le jugent à propos. D'autres n'ont la souveraineté qu'à titre d'usufruit, ou de *fidei commis*, & cela, ou pour eux seulement, ou avec pouvoir de la transmettre à leurs descendants suivant les règles établies pour la succession.

C'est sur ce fondement que les mêmes auteurs ont divisé les royaumes en patrimoniaux & en usufruitaires, ou non-patrimoniaux ; ils ajoutent que ces rois possèdent la couronne en pleine propriété, qui ont acquis la souveraineté par droit de conquête, ou ceux à qui un peuple s'est donné sans réserve pour éviter un plus grand mal ; mais qu'au contraire les rois qui ont été établis par un libre consentement du peuple, ne possèdent la couronne qu'à titre d'usufruit. Telle est la manière dont Grotius explique cette distinction, en quoi il a été suivi par Puffendorf, & par la foule des écrivains.

Le célèbre Coccéus, Thomafius, Bohmer, M. Barbeyrac & autres savans, ont adopté une opinion différente dans leurs ouvrages sur cette matière, dont voici à-peu-près le précis.

Ils conviennent d'abord que le pouvoir souverain peut entrer en commerce aussi-bien que tout autre droit, & qu'il n'y a en cela rien de contraire à la nature de la chose ; en sorte que si la convention entre le prince & le peuple porte expressément que le prince aura plein droit d'aliéner la couronne, & d'en disposer comme il le trouvera bon ; on nommera si l'on veut un tel royaume, un royaume patrimonial ; & les autres royaumes, des royaumes usufruitaires ; mais les exemples de pareilles conventions sont si rares, qu'à peine en trouve-t-on d'autres que celui des Egyptiens avec leur roi, dont il est parlé dans la Genèse, *ch. xlvij. v. 18. & suiv.* & les disputes des docteurs sur le pouvoir d'aliéner la couronne, regardent les cas où il n'y a point eu de convention là-dessus entre le prince & le peuple.

La distinction qu'on fait ici se réduit à un cercle vicieux, car quand on demande quels sont les princes qui ont pouvoir d'aliéner le royaume, on répond que ce sont ceux qui possèdent un royaume patrimonial ; & quand on demande ce que c'est qu'un royaume

me patrimonial ; on dit que c'est celui dont le prince a pouvoir d'aliéner la couronne. Il est vrai que les uns prétendent que les *royaumes* successifs sont patrimoniaux ; les autres, que ce sont les *royaumes* despotiques ; les autres, que ce sont ceux qui ont été conquis ou établis de quelque autre manière par un consentement forcé du peuple ; mais aucune de ces opinions n'établit de fondement solide d'un droit de propriété proprement ainsi nommé , & accompagné du pouvoir d'aliéner.

De ce que l'on s'est soumis par force ou par nécessité à la domination de quelqu'un , il ne s'ensuit pas non plus qu'on lui ait donné par cela même le pouvoir de transférer son droit à tel autre qu'il voudra. Envain objecterait-on que si le prince eût stipulé qu'on lui donnât le pouvoir d'aliéner, on y auroit consenti ; le silence, tout au contraire, fait présumer qu'il n'y a point eu de telle concession tacite, puisque si le roi avoit prétendu acquérir le droit d'aliéner la couronne, c'étoit à lui à s'expliquer, & à faire expliquer là-dessus le peuple ; mais le peuple n'en ayant point parlé, comme on le suppose, il est & doit être censé n'avoir nullement pensé à donner au roi un pouvoir qui le mît en état de lui faire changer de maître à sa fantaisie.

En un mot, le pouvoir souverain, de quelque manière qu'il soit conféré, & quelque absolu qu'il soit, n'emporte point par lui-même un droit de propriété, ni par conséquent le pouvoir d'aliéner ; ce ce sont deux idées tout-à-fait distinctes, & qui n'ont aucune liaison nécessaire l'une avec l'autre. Le grand-seigneur, tout despotique qu'il est, n'a ni la puissance d'aliéner l'empire, ni de changer à sa fantaisie l'ordre de la succession.

Il est vrai qu'on allègue un grand nombre d'exemples d'aliénations faites de tout tems par les souverains ; mais il faut remarquer sur ces exemples qu'on allègue, 1°. que la plupart de ces aliénations n'ont eu aucun effet ; 2°. que nous ignorons les conditions sous lesquelles les princes ou les états anciens dont on parle, avoient acquis la souveraineté de tel ou tel peuple. Ainsi il pourroit se faire qu'il y eût quelque clause formelle par laquelle ces peuples avoient donné à leurs souverains le pouvoir d'aliéner la souveraineté même. 3°. Souvent ces aliénations n'ont eu d'autre titre que la force, & elles ne sont devenues légitimes qu'en vertu du consentement donné après coup, lorsque les peuples aliénés se sont soumis sans opposition au nouveau souverain. 4°. Il a pu y avoir aussi un consentement tacite entièrement libre, dans le tems même de l'aliénation, & cela en deux manières ; ou quand le peuple qu'on vouloit aliéner, n'y témoignoit aucune répugnance, quoiqu'il ne fût point contraint par une force majeure ; ou parce que l'usage s'étant introduit en orient & ailleurs, d'attacher au droit de souveraineté absolue un plein pouvoir de propriété, qui autorisât le souverain à aliéner ses états comme bon lui sembloit ; ceux qui se soumettoient à un tel souverain, étoient censés le faire sur le pié de la coutume établie, à moins qu'ils ne déclarassent expressément le contraire. Ainsi tous ces exemples ne prouvent point que le pouvoir d'aliéner, suive nécessairement de la souveraineté la plus absolue, & considérée en elle-même, & de quelque manière qu'on l'acquière.

Concluons donc, comme un principe incontestable, que dans le doute, tout *royaume* doit être censé non patrimonial, aussi long-tems qu'on ne prouvera pas d'une manière ou d'une autre, qu'un peuple s'est soumis sur ce pié là à un souverain. Voyez Barbeyrac, dans ses *Notes sur Grotius* ; & Bohmer, dans son *Introduit. ad jus publicum universale*. (D. J.)

ROYAUME DE DIEU, (*Critique sacrée*) ce mot se prend dans l'écriture, pour le souverain empire de

Tome XIV.

Dieu sur toutes les créatures ; le *royaume des cieux*, est une expression commune dans le nouveau testament, pour signifier le *royaume de Jesus-Christ*, c'est-à-dire la vocation des peuples à la foi, & la prédication de l'évangile ; il marque encore l'état des bienheureux après cette vie ; *heureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient*. Matt. v. 3. Les pauvres en esprit sont ceux qui ne sont pas possédés de l'amour des richesses, & qui ne commettent pas d'injustice pour en acquérir. Voyez PAUVRE, *Critiq. sacrée*. (D. J.)

ROYAUME D'ISRAEL ET DE JUDA, (*Hist. sacrée*) les Israélites, après avoir été sagement gouvernés par des juges éclairés, & choisis dans chaque tribu, se lassèrent de cette forme de gouvernement, & déclarèrent à Samuël qu'ils ne vouloient plus, à l'exemple d'autres nations voisines, obéir qu'à un seul, qui fût leur maître & leur roi. Samuël pour les détourner de prendre ce parti, leur représenta fortement, mais vainement, quel seroit le droit du roi qui les gouverneroit ; il vous ôtera vos fils, leur dit-il, pour en faire ses serviteurs ; il prendra vos esclaves & vos troupeaux ; il vous fera payer la dixme de vos grains pour enrichir ses créatures, & vous ferez ses esclaves. I. Rois viij. 11. Les Israélites n'écouterent point le prophète, & Saül fut nommé leur roi. Cependant ce que Samuël appelle le droit du roi, *jus regis*, n'est pas le droit légitime des rois, mais l'abus qu'ils font de l'autorité qui leur a été confiée par les peuples, lorsqu'au lieu d'en être les pères & les protecteurs, ils en deviennent les oppresseurs & les tyrans.

A Saül succéda Isboseth pendant quelque tems, sur une partie de son *royaume*, & à la mort d'Isboseth, David réunit tout Israël. A David succéda Salomon, après la mort duquel le *royaume* fut partagé ; dix tribus suivirent Jéroboam, car le fils de Salomon ne régna que sur Benjamin & Juda ; alors se formèrent deux *royaumes*, celui de Juda, & celui d'Israël ; le dernier dura 253 ans, sous dix-neuf rois, qui tous moururent dans l'impiété ou dans le crime.

Le *royaume de Juda* eut aussi dix-neuf rois, depuis Roboam jusqu'à Sédécias, sous le regne duquel Jérusalem fut prise par Nabuchodonosor, le temple brûlé, & les habitans emmenés captifs au-delà de l'Euphrate. Dans cette longue suite de rois, il ne s'en trouve que trois, David, Ezéchias & Josias, qui n'aient pas été idolâtres, ou du moins fauteurs de l'idolâtrie. Ecclési. xlix. 5.

Après le retour de la captivité, qui dura 70 ans, les Juifs rentrèrent dans l'aristocratie, & vécurent sous la domination des Perses, jusqu'au regne d'Alexandre le Grand, l'an du monde 3672. après sa mort la Judée passa sous l'autorité des rois d'Egypte, ensuite sous celle des rois de Syrie, jusqu'à ce qu'Antiochus Epiphane, ayant forcé les Juifs de prendre les armes pour leur défense, la famille des Asmonéens s'éleva & remit les Juifs en liberté.

D'abord ceux de cette famille ne prirent que le nom de princes, que portèrent cinq d'entr'eux, Mathathias, Juda Machabée, Jonathas, Simon, & Hircan ; mais Aristobule prit le titre de *roi* qu'il transmit à cinq de ses successeurs, Alexandre, Jannée, Salomé sa femme, Hircan, Aristobule, & Antigone. Ensuite Hérode s'empara du *royaume*, & le conserva sous l'autorité de Rome ; après sa mort, la Judée fut gouvernée sous le nom d'*Ethnarchie*, par ses trois fils, Archélaüs, Hérode Antepas, & Philippe. Enfin elle fut réduite en province romaine. (D. J.)

ROYAUMES DU MONDE, (*Hist. anc.*) on compte ordinairement vingt-quatre *royaumes* célèbres jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Les voici :

Le premier *royaume* est celui de Babylone, que Nemrod fonda 146 ans après le déluge l'an 1802 du monde, & 2233 avant Jesus-Christ. Nemrod y joit

G g ij

gnit l'Assyrie ; mais on ne connoît pas ses successeurs, & l'Ecriture laisse assez voir que tous ces vastes pays qui ont formé l'empire d'Assyrie, appartenoient à différens maîtres au tems d'Abraham.

Le second *royaume* est celui d'Egypte, que Mefraïm fonda l'an 1847 du monde, 2188 ans avant l'ère chrétienne. On apprend de Constantin Manassés que ce *royaume* a été de 1633 ans ; intervalle qu'on trouve depuis Mefraïm jusqu'à la conquête d'Egypte par Cambyfes, roi des Perfes, l'an du monde 3510, 525 ans avant Jesus-Christ.

Le troisieme *royaume* est celui de Sicyone, ville de Péloponnèse. C'est le premier *royaume* de l'Europe dont on connoisse un peu les rois. Jusqu'en Grèce même, tout ce qui étoit plus ancien qu'Inachus premier roi d'Argos, passoit communément pour inconnu. On fixe le commencement de ce *royaume* à l'an 1871 du monde, 2164 ans avant Jesus-Christ. On dit qu'Egialée en fut le premier roi, & Zeuxippe le dernier ; que ce *royaume* dura 959 ans ; qu'ensuite les prêtres de Jupiter Carnien gouvernerent successivement pendant 33 ans ; & que Charidème ayant pris la fuite l'an 2863 du monde, Sicyone resta sous la dépendance des rois de Mycenes. Suivant ce système de Castor, le *royaume* de Sicyone finit l'an 2830 du monde, 1205 ans avant Jesus-Christ.

Le quatrieme *royaume* est celui d'Argos, ville du Péloponnèse, qui fut fondée par Inachus l'an 2177 du monde, 1858 ans avant Jesus-Christ. Il dura 382 ans sous neuf rois, dont le dernier fut Sthélénus. L'an du monde 2559, & avant Jesus-Christ 1476, Danaüs venu d'Egypte, commença une nouvelle dynastie, qui ne subsista que sous cinq rois pendant 163 ans. Acrisius, le dernier de ces rois, fut tué l'an 2690 du monde, 1345 ans avant Jesus-Christ. Il y eut ensuite divers petits rois à Argos, & dans les villes des environs qui avoient composé le *royaume* d'Argos ; mais ce fut le roi de Mycenes qui eut la principale autorité.

Le cinquieme *royaume* est celui d'Athènes qui fut fondé l'an 2477 du monde, 1558 ans avant Jesus-Christ par Cécrops, qui ne laissa point d'héritier. Les seize rois qui lui succéderent furent presque tous de différentes familles. Codrus, le dernier de tous, fut tué l'an 2943 du monde, 1092 ans avant Jesus-Christ. Quoiqu'il laissât des enfans, on abolit la monarchie qui avoit subsisté pendant 487 ans, & l'état fut gouverné par des archontes perpétuels ; ce qui eut lieu pendant 316 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 3283 du monde, 752 ans avant Jesus-Christ. Cette année on régla que les archontes seroient renouvelés tous les dix ans. Il y en eut sept qui gouvernerent pendant 68 ans. Enfin l'an 3351 du monde, 684 ans avant Jesus-Christ, 874 depuis la fondation du *royaume*, on commença à ne faire que des archontes annuels, ce qui a subsisté jusqu'à ce que la ville d'Athènes perdit sa liberté.

Le sixieme *royaume* est celui de Troye, ville de Phrygie en Asie. Il fut fondé l'an 2555 du monde, 1480 ans avant Jesus-Christ, par Dardanus venu de l'île de Crete, & dura 296 ans sous six rois, dont le dernier fut Priam, si célèbre par le nombre de ses enfans, & par le chagrin qu'il eut de les voir tous périr. Le *royaume* de Troye fut détruit par les Grecs l'an 2851 du monde, 1184 ans avant Jesus-Christ. Astyanax, fils d'Hector & petit-fils de Priam, y régna depuis, mais non avec la gloire & la puissance de ses ancêtres ; & on ne fait rien de ses successeurs.

Le septieme *royaume* est celui de Mycenes, ville du Péloponnèse, qui fut fondé par Persée l'an 2722 du monde, 1313 ans avant Jesus-Christ, & qui fut détruit par les descendans d'Hercule l'an 2906 du monde, 1129 ans avant Jesus-Christ, après avoir subsisté 186 ans. Atrée & Agamemon, rois de Mycenes, sont très-

célèbres ; le dernier commandoit avec une autorité absolue l'armée des Grecs qui fit le siège de Troye, parce qu'il étoit le plus puissant de tous les rois grecs, & que presque tout le Péloponnèse & une partie de la Grèce propre lui étoient soumis.

Le huitieme *royaume* est celui des Latins en Italie, fondé l'an 2705 du monde, 1330 ans avant Jesus-Christ par Picus, fils de Saturne, auquel succéda son fils Faunus, puis Latinus, vaincu par Enée, dont le seizieme successeur fut Numitor que Romulus mit sur le trône peu avant que de bâtir Rome.

Le neuvieme *royaume* est celui de Tyr, qui, à le faire commencer au tems où Joseph prétend que la ville de Tyr fut bâtie, fut fondé l'an 2783 du monde, 1252 ans avant Jesus-Christ. Il est certain que cet historien se trompe pour le tems de la fondation de cette ville célèbre, puisqu'Io, qui fut enlevée par des tyriens, est bien plus ancienne, & que de son tems Tyr faisoit déjà un grand commerce. Il fait venir le *royaume* de Tyr l'an 3187 du monde, 848 ans avant Jesus-Christ.

Le dixieme *royaume* fut celui d'Assyrie, fondé l'an 2806 du monde, 1229 ans avant Jesus-Christ, par Sémiramis. On ne connoît aucun de ses successeurs jusqu'à Phul après la mort de qui Babylone fut détachée de cet état l'an 3288 du monde, 747 ans avant Jesus-Christ, pour former un nouveau *royaume*. Celui d'Assyrie subsista avec beaucoup d'éclat jusqu'à l'an 3409 du monde, 626 ans avant Jesus-Christ.

L'onzieme *royaume* est celui de Lydie, au-moins à prendre son commencement au tems où il est connu. Il y eut des rois de Lydie, comme le dit Hérodote, avant Argon ; mais celui-ci est le premier de la famille d'Hercule. Il commença à régner l'an 2817 du monde, 1218 ans avant Jesus-Christ. Après sa famille qui régna 505 ans, Gygès commença une nouvelle dynastie l'an 3322 du monde, 713 ans avant Jesus-Christ ; & Crésus, le dernier de ses descendans, fut défait & pris par Cyrus, roi des Perfes, l'an 3491 du monde, 544 ans avant Jesus-Christ.

Le douzieme *royaume* est celui des descendans d'Hercule à Corinthe, lorsqu'Aletes se rendit maître de cette ville l'an 2905 du monde, & 1130 ans avant Jesus-Christ. Ce *royaume* subsista 323 ans, & fut ensuite gouverné par des magistrats appelés *prytanés* ; mais l'an 3377 du monde, 658 ans avant Jesus-Christ, Cypsele s'empara de l'autorité souveraine, & après lui son fils Périander, qui ne mourut que l'an 3451 du monde, 584 ans avant Jesus-Christ.

Le treizieme *royaume* est celui des descendans d'Hercule à Lacédémone ou Sparte. Il fut fondé la même année que celui de Corinthe par Aristomede, qui laissa deux enfans, nommés *Eurysthene* & *Procles*, entre qui l'autorité royale fut partagée, ce qui eut lieu aussi pour leurs descendans.

Le *royaume* des Hébreux commença l'an du monde 2940, 1095 ans avant Jesus-Christ, par Saül, qui eut pour successeur David, puis Salomon ; après lequel ce *royaume* fut partagé en deux souverainetés ; l'une appelée le *royaume de Juda*, qui eut pour premier roi Roboam, & pour dernier roi Sédécias, vaincu par Nabuchodonozor, roi de Babylone, l'an 3447 du monde & 588 ans avant Jesus-Christ ; & l'autre le *royaume d'Israël*, dont Jéroboam fut le premier roi, & Osée le dernier qui fut détrôné par Salmanazar, roi d'Assyrie, l'an 3314 du monde & 721 ans avant Jesus-Christ.

Le quatorzieme *royaume* a été celui de Damas, qui fut fondé l'an 2991 du monde, 1044 ans avant Jesus-Christ, par Rafin, Restin ou Réson, général des troupes d'Adar-Efer, ou Hadadézer ou Hadarhézer, lorsqu'il vit son maître défait par David. Ses successeurs furent presque toujours en guerre avec les rois d'Israël : il n'y eut que le dernier, nommé aussi *Rafin* ou *Restin*, qui s'allia avec Phacée pour faire le siège

de Jérusalem, qu'il fut contraint de lever. Il fut défait & tué, & son royaume détruit par Téglatphalasar, Tiglath-Pilnéseer, Tiglath-Piléser ou Tiglath-Péléser, roi d'Assyrie, l'an 3295 du monde, 740 avant Jésus-Christ.

Le quinzième royaume a été celui de Macédoine, commencé par Caranus, l'un des descendants d'Hercule, l'an du monde 3221, & 814 avant Jésus-Christ. Il a duré 490 ans jusqu'à la mort d'Alexandre le grand, qui établit la monarchie des Grecs, & qui mourut l'an 3710 du monde & 325 avant Jésus-Christ.

Le seizième royaume a été celui des Romains, qui commença l'année de la fondation de Rome la 3282 du monde, & 753 avant la naissance de Jésus-Christ. Romulus en fut le premier roi, & Tarquin le superbe le septième & le dernier, qui fut chassé l'an du monde 3526, de la fondation de Rome le 245, & 509 avant Jésus-Christ.

Le dix-septième royaume est celui de Babylone, qui fut fondé l'an 3288 du monde, 747 avant Jésus-Christ, par Nabonassar. Il ne dura que 67 ans sous dix rois, & il fut réuni au royaume d'Assyrie, dont il avoit été détaché l'an 3355 du monde, 680 avant Jésus-Christ.

Le dix-huitième royaume est celui des Medes, qui fut fondé l'an 3326 du monde, 729 avant Jésus-Christ, par Déjocès, & que Cyrus détruisit l'an 3476 du monde, 559 avant Jésus-Christ. Ce royaume est célèbre dans l'histoire ; il y en a qui se conformant à Ctésias, le font commencer bien plutôt.

Le dix-neuvième royaume est celui des Chaldéens, qui fut fondé par Nabopolassar ou Nabuchodonosor I. l'an 3410 du monde, 625 avant Jésus-Christ. On y compte cinq rois, qui regnerent 87 ans. Le dernier est Nabonnade ou Darius le Mede, qui fut défait par Cyrus l'an 3497 du monde, 538 avant Jésus-Christ.

Le vingtième royaume est celui des Perses, qui passa d'Archaménides & de Cambyse à Cyrus l'an du monde 3476, & 559 avant Jésus-Christ, & dura jusqu'à Darius, qui fut tué l'an du monde 3705, & 317 avant Jésus-Christ.

Le vingt-unième royaume, & le second de Macédoine fondé par Antipater, qui usurpa la couronne après la mort d'Alexandre le grand, & qui la laissa à son fils Cassander l'an du monde 3718 & 317 avant Jésus-Christ. Ce royaume fut éteint dans Persée, qui fut vaincu par les Romains l'an du monde 3867, & le 168 avant Jésus-Christ.

Le vingt-deuxième royaume est celui d'Égypte, commencé par Ptolémée, fils de Lagus, l'un des successeurs d'Alexandre le grand l'an du monde 3712, & 323 avant Jésus-Christ. Il dura jusqu'à la reine Cléopâtre II. maîtresse de Marc-Antoine, qui se donna la mort après la bataille d'Actium l'an du monde 4005, & le 30 avant Jésus-Christ.

Le vingt-troisième royaume a été celui de Syrie, dont le premier roi fut Séleucus Nicator, l'un des chefs successeurs d'Alexandre, l'an du monde 3723, & 312 avant Jésus-Christ. Il dura jusqu'à Antiochus l'asiatique, fils d'Antiochus le pieux & de Sélène. Ce prince en fut privé par Pompée l'an du monde 3970, & 65 avant Jésus-Christ.

Le vingt-quatrième royaume a été celui de Pergame dans la grande Phrygie, qui commença l'an du monde 3752, & 283 avant Jésus-Christ, par l'eunuque Philète, & dura jusqu'à Attale III. surnommé Philométor. Celui-ci mourant sans enfans l'an du monde 3902, & 133 avant Jésus-Christ, institua le peuple romain pour héritier & successeur de sa couronne.

Nous ne parlerons point ici des royaumes du Bosphore, du Pont en Asie, de Cappadoce, de Bithynie, d'Arménie, des Bactriens, des Indiens, des Scy-

thes ou Massagètes, & autres semblables, parce qu'on ne connoît point l'établissement de ces monarchies, ni la succession de leurs rois. (D. J.)

ROYAUMES DU MONDE, (*Hist. mod.*) les royaumes célèbres qui se sont établis dans le monde depuis la naissance de Jésus-Christ font un point d'histoire trop étendu pour entrer dans ce détail ; c'est assez de dire que tous les états nommés royaumes en Asie, en Europe, en Afrique & en Amérique ont éprouvé différentes révolutions dans ce long intervalle de tems.

Ainsi dans l'ancien royaume de la Chine, les Tartares se rendirent maîtres de ce vaste empire l'an 1279 ; les Chinois les en chassèrent l'an 1369 ; mais en 1644, les Tartares soulevèrent de nouveau l'empire de la Chine. Alors Xunchi en fut déclaré roi, & c'est un de ses descendants qui le gouverne aujourd'hui.

Le Japon n'obéit qu'à un seul souverain depuis l'an 1550, & le dairo ou chef de la religion n'a plus en partage que de vaines marques de son ancienne autorité.

L'Inde contient plusieurs royaumes, dont l'histoire n'est point connue. On dit que les mogols sortis de la Tartarie établirent l'empire de ce nom vers l'an 1401, & que ce fut un fils de Tamerlan qui en fut le premier empereur. Le plus puissant des royaumes de l'Inde au-delà du golphe est celui de Siam, de qui la plupart des autres sont tributaires. Dans la presqu'île de l'Inde au-deçà du golfe sont les royaumes d'Oriza, de Golconde, de Narisingue, de Décan, de Balaguate, de Bishnagar, &c. qui obéissent à divers souverains, & qui changent souvent de maître. L'histoire de tous ces divers états est ensevelie dans l'oubli jusqu'au tems que les Portugais, succédés par les Hollandais, se sont établis dans l'Inde.

La Perse obéit aux soppis depuis l'an 1500 de Jésus-Christ ; mais ces soppis ont été différens conquérans, qui tour-à-tour ont usurpé & ravagé ce vaste pays.

L'Arabie reçut la loi de Mahomet vers l'an 625 ; depuis ce tems-là, les Arabes mahométans se nomment *Sarassins*, & eurent des rois puissans, qui néanmoins furent soumis par les Turcs, & par les soppis dans le xij. siècle.

La Turquie en Asie comprend le Curdistans, l'Yérac, le Diarbek, la Sourie, l'Anatolie, l'Arménie & la Georgie, qui répondent à-peu-près à ce que les anciens appelloient la *Babylonie*, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, l'*Asie mineure*, la *Colchide*, &c. Othoman vers l'an 1300 commença cet empire, & l'augmenta par ses conquêtes. L'empire de Trébisonde, établi par Alexis Comnene en 1204, passa dans les mains de Mahomet II. l'an 1461.

La Turquie en Europe est divisée par le Danube en méridionale & septentrionale. Le grand-seigneur est le maître de la méridionale, & les trois principautés de la septentrionale sont ses tributaires.

Je ne parcourrai point les royaumes de l'Europe, parce que chacun d'eux a son article séparé dans ce Dictionnaire.

Les principales parties de l'Afrique sont l'Égypte, l'Abyssinie, le Monomotapa, le Congo, la Guinée, la Nigritie, le Bilédulgerid & la Barbarie. L'histoire de tous ces pays & de leurs états nous est inconnue.

Nous ne sommes pas mieux instruits des anciens royaumes qui ont subsisté en Amérique jusqu'à la découverte de cette partie du monde, où les puissances maritimes ont aujourd'hui établi leur domination. (D. J.)

ROYAUTÉ, f. f. (*Gramm.*) dignité du roi. Les Grecs & les Romains autrefois, aujourd'hui tous les peuples républicains sont ennemis de la royauté. La

royauté n'est pas un métier de fainéant ; elle consiste toute dans l'action.

ROYAULTÉS, (*Hist. mod.*) signifie en Angleterre les droits du roi ; on les appelle autrement les *prérogatives du roi* ou *regalia*. Voyez PRÉROGATIVE & REGALIA.

Il y a quelques-uns de ces droits que le roi peut accorder à des particuliers ; d'autres qui sont inséparables de la couronne. Voyez ROI, ACCORDER, &c.

ROYAUX, DROITS, *regalia*, (*Hist. mod.*) voyez RÉGALIENS.

Droits royaux d'une église se dit des droits & privilèges dont jouissent les églises cathédrales, ou autres par concession des rois. Voyez ÉGLISE, CATHÉDRALE, &c.

Regalia se prend aussi quelquefois pour le patrimoine de l'Eglise, comme *regalia sancti Petri*, & singulièrement pour les terres ou héritages qui lui ont été donnés par des rois. Quelques-uns veulent même que ce soit de-là qu'est venu l'usage de la régale ; car, dit Ducange, on appelloit des *héritages en régale* les biens qui étoient venus aux églises par la concession & libéralité des rois. D'où vient qu'à la mort des évêques, les rois s'en remettoient en possession jusqu'à ce que le nouveau titulaire eût reçu l'investiture. C'est aussi ce qui se pratiquoit en Angleterre, où Guillaume le conquérant & plusieurs de ses successeurs ne se hâterent pas de donner l'investiture aux nouveaux évêques, comme il paroît par les plaintes de plusieurs prélats de leur tems.

Regalia dans quelques auteurs se prend aussi pour l'hommage & le serment de fidélité que l'évêque fait au roi lors de son investiture. Voyez HOMMAGE & EVÊQUE, voyez aussi INVESTITURE.

ROYE, (*Géog. mod.*) on croit que c'est *Rodrina*, & en latin du moyen âge, *Rauga*, ville de France, en Picardie, au pays appelé *Santerre*, capitale d'un bailliage de même nom, entre Nesle & Noyon, & Montdidier. Cette ville, que quelques-uns prennent avec assez peu de vraisemblance pour l'ancienne *Rhodium* de la Gaule belgique, fut érigée en prévôté, & unie au domaine en 1371 par le roi Charles V. Aujourd'hui c'est un gouvernement de place du gouvernement militaire de Picardie. Il y a trois paroisses, une collégiale, un collège & un hôpital. Long. 20. 28. latit. 49. 42.

Popaincourt, (Jean de) premier président au parlement de Paris, étoit de Roye, & préféra l'étude des belles-lettres à celle des armes. Il fut reçu premier président de la première cour supérieure du royaume en 1400, & mourut en 1403. (D. J.)

ROYENA, (*Botan.*) genre de plante ainsi nommé par Linnæus, en l'honneur de M. Van-Royen, professeur à Leyde. Le calice de la fleur est composé d'une seule feuille permanente, légèrement découpée en cinq segmens obtus à l'extrémité. La fleur est monopétale, formée d'un tuyau qui est de la longueur du calice, évasé dans ses bords, & divisé en cinq segmens ovoïdes & recourbés. Les étamines sont dix filets très-courts qui naissent sur la fleur. Les bossettes sont doubles, oblongues, pointues, droites, & de la longueur du tuyau de la fleur. Le germe du pistil est délié, de forme ovale, partagé en deux files, un peu plus long que les étamines. Les stygma sont simples. Le fruit est une capsule ovoïde, composée de quatre battans, & fillonnée de quatre raies profondes ; il contient une seule loge, dans laquelle sont renfermées quatre noix oblongues, triangulaires, couvertes de leurs coiffes. Cette plante a été décrite dans le *Paradisus batavus*, sous le nom d'une espèce de pistachier sauvage, espèce de staphylodendron. *Hort. Amstel. vol. 1. p. 187.* Herman. *parad. bat. p. 232.* Linn. *gen. plant. p. 193.* (D. J.)

RU, f. m. canal d'un petit ruisseau. La justice de saint Germain-des-Prez à Paris, dit le *Dict. de Trév.* s'étend le long de l'eau depuis l'abreuvoir Mâcon vers le pont saint Michel, jusqu'au *ru* de Sevre vers saint Cloud. La rue de Bievre à Paris s'appelloit autrefois *port de Bievre*, de la rivière de Bievre ou des Gobelins qui y passoit avant qu'on eût détourné son cours hors de la ville.

RUADE, f. f. (*Manege.*) action du cheval, lorsque baissant la tête & levant le derrière, il allonge subitement les deux jambes de derrière & les jette, pour ainsi dire, en l'air. Ce n'est pas un bon signe lorsqu'un cheval va à bonds, à *ruades* & à *pétarades*. On dit détacher, alonger, tirer, séparer une *ruade*.

RUAGE, f. m. (*Jurisprud.*) terme qui se trouve dans la coutume de Cambrai, *tit. 11. art. 2.* & que Desjaunaux explique comme signifiant *usage*. Voyez aussi le *glossaire* de M. de Laurière. (A)

RUB, f. m. (*Commerce.*) poids d'Italie, particulièrement en usage dans les lieux situés sur la rivière de Gènes. A Oneille les huiles d'olives se vendent en barrils de sept rubs & demi, qui pèsent ensemble autant que la millerolle de Provence, qui revient à soixante-six pintes mesure de Paris, qui en font cent mesures d'Amsterdam. Voyez MILLEROLLE. *Diction. de Commerce & de Trév.*

RUBAN D'EAU, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *sparganium*, genre de plante dont la fleur n'a point de pétales ; elle est composée de plusieurs étamines & stérile. Les embryons naissent par petits tas séparément des fleurs, & deviennent dans la suite des capsules ou des noyaux qui ont une ou deux loges, & qui renferment ordinairement une amande farineuse : ces noyaux sont adhérens à la couche, & réunis de façon qu'ils forment une espèce de tête. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

RUBAN, (*Insectol.*) nom d'un ver du corps humain, ainsi dit à cause de sa longueur, & de sa figure plate ; on l'appelle aussi *ver plat*. Voyez le traité que Spigelius en a fait, sous le nom latin *tænia*, qu'on a francisé ; c'est pourquoi nous en parlerons plus au long au mot TÆNIA.

RUBAN, (*Conchyl.*) on appelle ainsi toute bandelette très-étroite qui se distingue sur la superficie d'une coquille. (D. J.)

RUBAN, f. m. (*Archit.*) ornement qui imite un *ruban* tortillé sur les baguettes & les rudentures, & qu'on taille de bas-relief, ou évuidé. (D. J.)

RUBAN, (*Cirier.*) est la cire réduite en petits filets plats & larges, environ d'une ligne & demie. Voyez mettre en RUBAN & l'article BLANCHIR.

RUBAN, *mettre en étrier*, c'est l'action de partager la cire en petites bandelettes larges d'une ligne & demie, en la faisant passer par une greloir au fortir de la cuve, voyez GRELOIR & CUVE, & congeler dans l'eau où le cylindre toujours en mouvement la conduit à mesure qu'elle tombe. Voyez CYLINDRE, & l'article BLANCHIR.

RUBAN ou NONPAREILLE, (*Ecriture.*) ce sont des padous de soierouge ou bleue propres à attacher les feuilles de papier les unes avec les autres, & donner à l'ouvrage un ornement extérieur. Voyez le volume des *Planches à la table de l'Ecriture*. Dans le barreau, on les appelle *liasses* ; ils sont de parchemin. Voyez NONPAREILLE.

RUBAN à perruque, (*Perruquier.*) est un tissu de filofelle que les Perruquiers placent autour d'une perruque pour en fortifier les bords en-dedans de la coëffe. Ils en appliquent encore un autre plus large, depuis le toupet ou front jusqu'à la nuque du col en passant par le sommet de la tête, celui-ci se pose en-

tre la coëffe & les tresses de cheveux. Le premier se nomme *ruban de tour*, & l'autre *ruban de plaque*.

RUBAN des canons des Missels, (*Reliure.*) les Relieurs mettent à chaque feuillet du canon des missels un *ruban* plié collé contre le feuillet avec un morceau de papier pour le soutenir. Ce *ruban* sert au prêtre à lever facilement le feuillet, & le tourner avec les doigts qu'il a en liberté.

RUBAN, f. m. (*Rubancier.*) tissu très-mince qui sert à plusieurs usages, selon les matières dont il est composé.

Il y a des *rubans* de toutes sortes de matières, d'or, d'argent, de soie, de fleuret, de laine, de fil, &c. on en fait de plusieurs largeurs, de larges, d'étroits, de demi-larges. On en fabrique de façonnés, d'unis, à deux endroits, à un envers; de gaufrés, à réseau, de doubles en lisse & de simples, & dans toutes sortes de goûts & de desseins, tels qu'on les commande aux ouvriers.

Les *rubans* d'or, d'argent, de soie, &c. servent aux ornemens des femmes; ceux de capiton, qu'on appelle *padous*, servent aux Tailleurs, Couturiers, &c. & les *rubans* de laine & de fil sont employés par les Tapissiers, &c.

Les *rubans* se tissent avec la navette sur le métier; savoir ceux qui sont façonnés à la façon des étoffes d'or, d'argent & de soie, & ceux qui sont unis, de même que les Tisserands fabriquent la toile, à moins qu'ils ne soient à doubles lisses.

Les *rubans* de soie pure ne vont point à la teinture après qu'ils ont été fabriqués, mais on les tisse avec des soies toutes teintes.

Quoique la Rubanerie soit beaucoup tombée en France, il ne laisse pas que de s'y faire une grande consommation de *rubans*, & on en fait des envois considérables dans les pays étrangers. Les *rubans* de soie unis se fabriquent dans plusieurs villes de France; mais ce n'est guère qu'à Paris qu'on fait des *rubans* façonnés.

RUBAN gaufré, (*Arts & métiers.*) *ruban* sur lequel on imprime par l'art certains ornemens de fleurs, d'oiseaux, de ramages ou de grotesque. On donnoit autrefois ces ornemens avec des fers ou des plaques d'acier gravés; mais un maître tissutier rubanier inventa à Paris sur la fin du dernier siècle une machine tout autrement ingénieuse pour gaufrer les *rubans*. En voici l'histoire.

La mode des *rubans gaufrés* ayant commencé à s'établir vers l'an 1680, & la nouveauté leur donnant un grand cours, un nommé Chandelier, lassé d'être obligé de gaufrer ses *rubans* en y appliquant successivement, comme ses confrères, plusieurs plaques d'acier gravées de divers ornemens de fleurs, d'oiseaux & de grotesque, ainsi qu'il se pratique pour la gaufrure des étoffes, imagina une espèce de laminoir assez semblable à celui dont on se sert à la monnaie pour applatir les lames des métaux, mais beaucoup plus simple.

Deux cylindres d'acier en faisoient les principales pièces: ces cylindres sur lesquels étoient gravées les figures dont il vouloit imprimer son ouvrage, étoient posés l'un sur l'autre entre deux autres pièces de fer plat d'un pié & demi de hauteur, placées perpendiculairement, & attachées sur une espèce de banc de bois très-fort & très-pesant, qui soutenoit toute la machine.

Chaque cylindre qui tournoit sur les tourillons avoit à l'une de ses extrémités tous deux du même côté une roue à dents, qui s'engrenant l'un dans l'autre, se communiquoient le mouvement par le moyen d'une forte manivelle attachée à l'une des deux.

Cette machine ainsi préparée, lorsque l'ouvrier vouloit s'en servir, il mettoit au feu les cylindres pour leur donner la chaleur convenable; & plaçant

ensuite son *ruban* dans le peu d'espace qui restoit entre eux, qu'il resserroit encore par le moyen d'une vis qui pressoit celui de dessus, il tiroit le *ruban* de l'autre côté; & faisant tourner les cylindres avec la manivelle, une pièce entière de *ruban* recevoit la gaufrure en moins de tems que les autres ouvriers n'en employoient pour une seule aune. Le génie & l'invention de ce rubanier eurent leur récompense: les *rubans gaufrés* firent sa fortune. (*D. J.*)

RUBAN de satin, (*Rubanerie.*) on appelle *ruban de satin* celui qui est fabriqué à la manière de satin. Il y en a de simples & d'autres à double endroit.

RUBAN, terme de Blason, c'est la huitième partie d'une bande. Voyez les Planches de Blason, voyez aussi l'article BANDE. Il est porté un peu coupé des lignes extérieures de l'écusson.

RUBANIER, f. m. (*Rubanerie.*) celui qui fait des *rubans*; il y a à Paris une communauté de maîtres *rubaniers*, qui prennent la qualité de *tissutiers-rubaniers* de la ville & faubourgs de Paris. Ce sont ces fabriquans qu'on appelle aussi *ouvriers de la petite navette*, pour les distinguer des marchands ouvriers en draps d'or, d'argent & de soie, qu'on nomme *ouvriers de la grande navette*, ce sont, dis-je, les fabriquans de la petite navette, qui font toutes sortes de *rubans* & galons d'or, d'argent, de soie, de franges, frangeons, crépines, molets, padous, &c. & tous autres ouvrages dépendans de la *rubanerie*. *Dict. de Savary.* (*D. J.*)

RUBARBE, *rhabarbarum*, genre de plante à fleur monopétale, en forme de cloche & profondément découpée. Le pistil sort du fond de cette fleur, & il renferme une semence triangulaire, qui, étant mûre, adhère à une capsule, de façon qu'il n'est pas possible de l'en séparer; cette capsule a la même forme que le fruit. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

RUBBÉ ou RUBBY, f. m. (*Commerce.*) en italien *rubbia*, est une mesure des liquides dont on se sert à Rome: il faut treize *rubbes* & demi pour faire la brante, qui est de 96 bocals, en sorte que chaque *rubbe* est d'environ sept bocals & demi. Voyez BOCAL.

RUBBE, (*Commerce.*) est aussi un poids de vingt-cinq livres, que les Italiens appellent indifféremment *rubbis* & *rubbia*.

RUBBE, est encore la mesure dont on se sert à Livourne pour les grains. Dix *rubbes* trois quarts font le last d'Amsterdam. Voyez LAST. *Dict. de Commerce & de Trévoux.*

RUBEÆ-PROMONTORIUM, (*Géog. anc.*) Promontoire que Pline, *l. IV. c. xiiij.* met à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Mercator croit que c'est le cap de Livonie, appelé *Dagerort*; Bécán le prend pour le cap septentrional de la Scandinavie, nommé aujourd'hui *Wardhuis*; mais il y a beaucoup plus d'apparence que *Rubeæ-Promontorium* est le cap le plus septentrional de la Norwege, connu présentement sous le nom de *Nort-cap*: c'est le sentiment d'Ortelius, & du P. Hardouin. (*D. J.*)

RUBÉFIANS, adj. médicamens qui ont la vertu de rougir la peau. Tels sont les sinapismes. On s'en sert pour attirer l'humeur goutteuse sur une partie, & la rappeler de l'intérieur à l'extérieur. Le bain de piés dans de la lessive très-chaude, est un remède *rubéfiant*. La poudre de graine de moutarde dans le vinaigre rougit la peau, & la dispose à inflammation. (*Y*)

RUBELINE, voyez GORGE ROUGE.

RUBÉOLE, *rubeola*, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleurs monopétales en forme d'entonnoir divisées en quatre parties ou légèrement découpées. Le calice de ces fleurs est ou simple ou double: celles qui ont un calice double sont stériles, & le calice simple des autres fleurs devient dans la suite un fruit

composé de deux semences. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

RUBETE, *rubeta*, f. f. (*Hist. des Poissons.*) ce mot veut dire un poison tiré en partie du suc de la grenouille venéneuse. Juvenal, *sat. 1. vers. 69. & 70.* parle d'une dame romaine qui méloit de cette espèce de poison au vin qu'elle présentait à son mari.

*Occurrit matrona potens, quæ molle calenum
Porrectura viro miscet sitiente rubetam.*

(D. J.)

RUBI, (*Géog. anc.*) petite ville d'Italie dans la Pouille. L'itinéraire d'Antonin la met sur la route d'*Equatorium* à *Hydruntum*, entre *Canisium* & *Hydruntum*, entre *Canusium* & *Budruntum*, à 20 milles de la première de ces places, & 11 milles de la seconde. C'est de cette ville dont parle Horace, *l. 1. sat. 5.*

*Inde Rubos fessi pervenimus. Ut potè longum
Carpentes iter, & factum corruptius imbri.*

» Nous eûmes assez de peine à gagner Rubi, où
» nous arrivâmes fort fatigués ; car outre que nous
» avions fait une grande traite, la pluie avait extré-
» mement gâté les chemins ». La journée d'Horace
avait été de 20 milles pour se rendre à Rubi. Il croi-
soit particulièrement dans le territoire de cette ville,
une espèce de petit osier très-souple & très-délié dont
on faisait des corbeilles. Virgile, *Georg. l. V. vers.
256.* en a parlé, lorsqu'il a dit ; *nunc facilis Rubiâ
texatur fiscina virgâ.* (D. J.)

RUBICAN, adj. terme de Maquignon ; couleur de
poil d'un cheval, qui a du poil bai alezan ou noir,
joint à du poil gris ou blanc, semé sur les flancs de
manière que ce gris ou blanc ne domine pas ; on dit
également cheval rubican, & poil rubican. (D. J.)

RUBICELLE ou RUBACELLE, f. m. (*Hist. nat.
Litholog.*) nom donné par quelques naturalistes à une
pierre précieuse, dont la couleur tient un milieu en-
tre l'hyacinthe & le rubis spinel. Voyez RUBIS. De
Boot dit que cette pierre ressemble souvent aux gre-
nats de Bohême.

RUBICON, (*Géog. anc.*) rivière d'Italie dans la
Romagne, aux confins de la Gaule cisalpine, qu'il
séparait de l'Italie, comme nous l'apprennent Cicé-
ron, *philipp. VI. c. iij.* & Lucain, *l. 1. v. 213.* Le
premier dit : *Flumen Rubiconem, cui finis est Gallia,*
& le second en parle en ces termes :

*Fonte cadit modico, parvisque impellitur undis
Puniceus Rubico, quum fervida canduit æstas :
Perque imas serpit valles, & Gallica certus
Limes ab Ausonis disterminat arva colonis.*

Cette rivière, que l'on nomme aujourd'hui *Pisatello*,
selon Léander, est petite, mais très-fameuse dans
l'histoire. Il n'étoit pas permis aux soldats, & moins
encore à leurs chefs, au retour d'une expédition mi-
litaire, de passer cette rivière avec leurs armes, sans
le consentement du sénat & du peuple romain ; au-
trement ils étoient tenus pour ennemis de la répu-
blique, comme le porte l'inscription qui étoit à la
tête du pont de cette rivière, & que l'on a trou-
vée enterrée sur le bord de cette même rivière.

Le cardinal Bivarola, légat alors de la Romagne,
fit dresser au même endroit le marbre sur lequel est
cette inscription : voici ce qu'elle porte : *Iussu man-
datuæ P. R. Cos. Imp. Trib. Mil. Tiron. Commiliton.
Arma quisquis es manipulariæve centurio, turmæve le-
gionariæ, hic sistito, vexillum finito, arma deponito,
nec citra hunc amnem signa, ductum exercitum commea-
tum ve, traducito. Si quis ergo hujusce iussionis adver-
sus præcepta ierit, feceritve, adjudicatus esto hostis P.
R. ac si contra patriam arma tulerit, penatesque ex sa-
cris penetralibus asportaverit S. P. Q. R. sanctio plebes-*

*citi. S. ve consulti ultra hos fines arma ac signa profertè
liceat nemini.*

Malgré le dessein que César avait conçu d'affervir
sa patrie ; quand il se vit, à son retour des Gaules,
au bord du Rubicon avec son armée, dit Suétone, il
hésita quelque tems, s'il le passeroit ou non. Il le
passa dans la confiance du succès de ses armes, s'em-
para de l'Umbrie & de l'Etrurie, d'où suivit la guerre
civile qui le plaça sur le trône, & la conspiration
qui l'en fit tomber. Voyez TRIUMVIRAT. (D. J.)

RUBIE, f. f. (*Monnaie d'Alger.*) monnaie d'or qui
a cours à Alger, & dans tout le royaume qui en porte
le nom, aussi-bien que dans ceux de Congo & de
Labez. La rubie vaut trente-cinq aspres : elle porte le
nom du dey d'Alger, & quelques lettres arabiques
pour légende. Savary. (D. J.)

RUBIERA, (*Géog. mod.*) en latin *Herbaria* ; ville
d'Italie, dans le Modénois, sur la Secchia, à 7 milles
de Modène ; c'est une forte place, qui est regardée
comme la clé du Modénois. Long. 28. 32. lat. 44.
35.

Urceus (Antoine), un des savans malheureux du
xv. siècle, naquit à Rubiera, en 1446, & mourut à
Bologne en 1516, âgé de 70 ans. Il fut surnommé
Codrus, à cause que le prince de Forlì le rencon-
trant un jour, lui dit, *Jupiter Codro se commendat.*
De-là vint qu'il fit pour lui cette bonne & courte
épitaphe, *Codrus eram, j'étois Codrus.*

Cet écrivain vécut pauvrement pendant toute sa
vie, ayant une chambre si sombre, que sans le se-
cours d'une lampe, il ne pouvoit étudier que quel-
ques heures de la journée. Etant une fois sorti sans
éteindre cette lampe, le feu prit à ses papiers, & les
brûla avec tous ses meubles. Désespéré de la perte
de ses manuscrits, il proféra des blasphèmes exécra-
bles, & se retira comme un sauvage dans les forêts,
où il passa quelque tems. Ensuite revenant à la ville,
il se cacha dans la maison d'un menuisier, où il de-
meura six mois seuls & sans livres ; enfin il reprit in-
sensiblement ses études. Mais Pierius Valerianus pré-
tend qu'il fut tué par des assassins.

Ses ouvrages contiennent des harangues, des let-
tres & des poésies. Ils ont été imprimés quatre fois ;
savoir, d'abord à Boulogne, en 1502, & finalement
à Bâle, en 1540, in-4°. c'est la meilleure édition,
& elle est précédée de la vie de l'auteur. Le P. Nice-
ron a fait aussi son article dans ses *mémoires des hom-
mes illustres, tom. IV.* (D. J.)

RUBIGALIA ou ROBIGALIA, f. f. pl. (*Hist.
anc.*) nom d'une fête qu'on célébroit chez les Ro-
mains en l'honneur du dieu *Rubigus*, ou de la déesse
Rubigo, pour demander à ces divinités qu'elles pré-
servassent le blé de la rouille ou nielle. Voyez FÊTE.

Ces fêtes furent instituées par Numa la onzième
année de son règne. Elles se célébroient le septième
jour avant les calendes de Mai, qui tombe au 25
d'Avril, & qui est le tems où la nielle, appelée
en latin *rubigo*, s'attache au blé. Voyez RUBIGO.

Varron fixe la célébration de ces fêtes au tems où
le soleil entre dans le 16 degré du taureau ; mais il
paraît que le vrai tems de leur célébration étoit le
18^e jours avant l'équinoxe, parce que la canicule ou
petit chien domine alors, & que cette constella-
tion étoit regardée par les anciens comme malfai-
sante.

C'est pour cela qu'on sacrifioit un chien à Rubigo :
Ovide dit qu'on sacrifioit les entrailles d'un chien &
celles d'une brebis : selon Columelle on sacrifioit seu-
lement un chien, qui étoit encore sa mère. Fel-
tus semble faire entendre que la victime devoit
être rousse.

RUBIGINIS LUCUS, (*Géog. anc.*) bois sacré,
que les anciens avoient dédié à la déesse qui prési-
doit

doit à la rouille des blés. Ovide parle de ce bois sacré dans ses fastes, l. IV. v. 707.

*Flamen in antiquæ lucum rubiginis ibat,
Extæ canis flammis, extæ daturus ovis.*

(D. J.)

RUBINE D'ANTIMOINE, voyez MAGNESIE OPALINE.

RUBIS, (*Hist. nat.*) *rubinus*, pierre précieuse, rouge, transparente, qui ne le cède qu'au diamant pour la dureté. On en compte plusieurs espèces d'après les teintes plus ou moins foncées, que l'on trouve à cette pierre. Le *rubis* oriental ou vrai *rubis* est d'un rouge écarlate ou ponceau, semblable à un charbon allumé, c'est celui qu'on a quelquefois nommé *albandine* ou *almandine*, & peut-être celui que l'on nomme *escarboucle* ou *carbunculus*, quand il est d'une certaine grosseur. Le *rubis* balais, en latin *balassus* ou *palatius*, est d'un rouge un peu bleuâtre, ce qui le rend un peu cramoisi ou pourpre. Le *rubis spinel* est d'un rouge clair. Le *rubicelle* ou *rubacelle* est d'un rouge tirant un peu sur le jaune; c'est le moins estimé.

Les *rubis* varient pour la figure, l'on en trouve qui sont octaèdres, d'autres sont en rhomboïdes dans leur matrice; on en trouve aussi qui sont arrondis & semblables à des cailloux roulés, ces derniers se rencontrent dans le lit de quelques rivières, ou bien dans le sein de la terre, enveloppés dans un sable rouge, ou dans une terre verte & compacte, qui ressemble à de la serpentine, ou dans une roche rougeâtre. Les *rubis* de Bohême se trouvent dans du quartz & dans du grais.

Les plus beaux *rubis* viennent des Indes orientales; on en trouve dans le royaume de Pégu, dans l'île de Ceylan, dans l'Inde au royaume de Bénarès & de Calicut. On dit aussi qu'il s'en rencontre en Bohême, en Silésie, en Hongrie, en Saxe, ainsi que près de Kexholm, en Finlande, & près de Keddil, sur le lac de Ladoga; la question est de savoir, si ces *rubis* ont la dureté & l'éclat de ceux d'Orient. Un *rubis* parfait est une pierre très-rare, sur-tout quand il est d'une belle grandeur: quand il s'en trouve, on en fait un très-grand cas, & on le paye plus cher que le diamant même.

L'empereur François I. aujourd'hui régnant, a fait faire à Vienne des expériences sur un grand nombre de pierres précieuses, & entr'autres sur le *rubis*. Par les ordres de ce prince, on mit dans des creusets plusieurs diamans & *rubis*; on donna pendant vingt-quatre heures un feu très-violent, & lorsqu'on vint au bout de ce tems à visiter les creusets, on trouva que les diamans avoient été entièrement dissipés & volatilisés par l'action du feu, tandis que le *rubis* n'avoit rien perdu ni de sa forme, ni de sa couleur, ni de son poids.

Le dernier grand duc de Toscane de la maison de Médicis, avoit déjà fait faire des expériences sur les pierres précieuses, à l'aide du miroir ardent de Tschirnhausen. Un *rubis* exposé à l'action du feu solaire, au bout de quelques secondes se couvrit comme d'une espèce de graisse fondue, à la partie de sa surface qui étoit frappée par les rayons; il s'y forma ensuite quelques bulles. Après avoir été tenu pendant 45 minutes dans le foyer, il perdit sa couleur en grande partie, ses facettes, & ses angles s'arrondirent. Un autre *rubis* après avoir été exposé 3 minutes au foyer, s'écrasa & se fendit lorsqu'on vint à presser dessus avec la lame d'un couteau. On prit un nouveau *rubis* fort grand; il commença par montrer les mêmes bulles, que le premier; & au bout de 7 minutes, il étoit amolli au point de recevoir l'empreinte d'un jaspe & de la pointe d'un couteau. Cette pierre après avoir été exposée à cette chaleur

Tome XIV.

violente pendant 45 minutes, ne souffrit aucune altération dans sa forme, mais sa couleur avoit changé; elle étoit devenue trouble, blanchâtre & tachetée de noir. En continuant de tenir la pierre pendant 45 autres minutes dans la même chaleur, sa couleur changea encore plus, mais sa forme ne fut aucunement altérée; enfin après avoir continué à tenir la pierre à ce même degré de chaleur pendant 3 autres quarts d'heure, il ne s'y fit plus aucun changement même pour le poids.

On prit un nouveau *rubis* que l'on pulvérisa, on exposa cette poudre au foyer du miroir ardent, & au bout de trois minutes on vit que les particules de cette poudre s'attachoient les unes aux autres assez fortement, mais elles se séparèrent lorsqu'on vint à presser dessus avec un couteau; on pulvérisa de nouveau ces particules, & au bout de 12 minutes elles se lièrent les unes aux autres: la liaison n'étoit point sensible à la circonférence, mais au centre; elle étoit très-forte, & les molécules en se rejoignant avoient même repris la couleur rouge qui leur étoit naturelle.

Pour s'assurer encore davantage de la fusibilité du *rubis*, on pulvérisa de nouveau ces particules, déjà fondues; & pour augmenter l'action du miroir ardent, on plaça un verre pour réfléchir les rayons, en peu de secondes ce degré de chaleur fit fondre la poudre, qui prit une couleur de chair sans transparence, & au microscope on découvrit qu'il y avoit des particules qui ne s'étoient point fondues.

Les *rubis* qui avoient été exposés au foyer du miroir ardent, & ensuite jetés dans l'eau, ne se brisoient point; mais on pouvoit remarquer qu'il s'étoit fait des gerfures à leur intérieur; & les *rubis* se brisoient lorsqu'on les pressoit avec un outil de fer.

En joignant du verre à un *rubis*, cette pierre parut entrer en fusion avec lui, mais on s'aperçut au bout de quelque tems que la combinaison n'étoit point intime & la partie rouge s'étoit précipitée au-dessous du verre, dont il étoit facile de distinguer le *rubis* du verre. Ces expériences sont tirées du *magasin d'Hambourg*, vol. in-18. & du tom. IX. du *Giornale del litterati d'Italia*. (—)

Voilà de toutes les pierres précieuses de couleur la plus difficile à trouver dans son degré de perfection. On exige que le *rubis* soit extrêmement net, d'une couleur véritablement ponceau, ou couleur de feu; l'on veut que le rouge en soit très-velouté, & qu'il jette un feu vif & ardent. Lorsque le *rubis* est pourvu de toutes ces qualités, & qu'il est avec cela d'une bonne grosseur, & d'une forme agréable, il n'y a certainement aucune pierre qui lui soit comparable; & ce n'est pas sans raison que dans l'Orient où le goût pour les pierres précieuses est peut-être plus sûr & plus marqué qu'en aucun autre endroit de l'univers, on fait beaucoup plus de cas des beaux *rubis*, que des beaux diamans; par-tout où il y aura de véritables connoisseurs, il ne faut pas craindre qu'on pense autrement.

Benvenuto Cellini, sculpteur florentin, qui nous a laissé un *traité de l'Orfèvrerie*, remarquoit il y a environ deux cens cinquante ans, qu'un *rubis* parfait pesant un carat, se feroit vendu de son tems 800 écus d'or, tandis qu'un diamant du même poids & de la même perfection, n'en auroit valu que cent; mais on trouve peu de *rubis* de la première beauté; presque tous pèchent dans la couleur, qui n'est pas assez pure, ou qui dans les uns est trop sourde, & dans les autres trop claire. Les magnifiques escarboucles qui ont épuisé les éloges des anciens, & auxquels ils ont cru devoir donner le nom d'*ambax* ou de *carbunculus*, à cause de leur ressemblance avec un charbon ardent, ont certainement été des *rubis*.

L'antiquité en connoissoit un grand nombre; car

H h h

pourvu qu'une pierre fût ardente & de couleur rouge, elle occupoit une place parmi les escarboucles : aujourd'hui les *rubis* se réduisent à quatre especes. Celui qui marche le premier est le *rubis* d'orient qu'on vient de décrire, dont l'extrême beauté, supérieure encore à sa rareté, laisse bien loin derrière lui toutes les autres pierres précieuses du même genre ; le *rubis* de Brésil vient ensuite ; jusqu'à présent il ne s'est pas fait beaucoup rechercher, parce qu'on n'en a point encore vu d'un beau rouge ; sa couleur est un rouge clair laqueux qui n'attire point. Le *rubis* baiais est plus agréable ; mais pour être parfait, il doit être d'une belle couleur de rose, non point de couleur de rose pâle, ni d'un rouge tirant un peu sur la pelure d'oignon, ainsi qu'on le trouve assez fréquemment. La quatrième espece est le *rubis* spinel, dont la couleur plus obscure que celle du *rubis* d'orient, est une couleur de feu un peu orangée. Les plus beaux *rubis* de ces deux dernières especes croissent dans les Indes orientales ; il s'en trouve bien aussi en Europe ; mais comme ils sont infiniment moins durs que le véritable *rubis* d'orient, ils ne prennent pas, non plus que le *rubis* du Brésil, un poliment fort vif ; & ils perdent aisément celui qu'ils ont reçu, ce qui est un grand défaut.

Si Pline en est cru, *liv. XXXVII. ch. vij.* les anciens ont peu gravé sur le *rubis*, & parce qu'ils le croyoient trop difficile à entamer, & parce que, selon eux, il emportoit avec lui une partie de la cire lorsqu'on vouloit s'en servir à cacheter. Ils avoient de plus cette fausse prévention, qu'étant posée sur la cire, cette pierre par la seule approche étoit capable de la faire fondre. La signification du nom de *rubis*, tant en grec qu'en latin, a pu faire admettre en lui une qualité qui n'y fut jamais ; & combien voyons-nous tous les jours de choses, auxquelles on a la faiblesse d'attribuer des propriétés, par une raison de conformité de nom, ou à cause d'une certaine ressemblance de figure avec les choses mêmes auxquelles on veut les appliquer ? Ce seroit perdre le tems, que de s'amuser à relever de pareilles puérités. Il faut plutôt croire que le *rubis* n'étoit négligé par les anciens graveurs, comme il l'est encore, qu'à cause de sa trop grande dureté, & que la gravure quelque belle qu'elle eût pu être, n'auroit servi qu'à lui faire perdre de son prix, & même à le défigurer.

Quant à la taille qu'on donne présentement au *rubis*, elle est la même que pour toutes les autres pierres précieuses de couleur. Le dessus est en table environnée de biseaux ; & le dessous n'est qu'une suite d'autres biseaux qui commencent à la tranche, & allant par degrés en diminuant de hauteur chacun par égale proportion, vont se terminer au fond de la cuvette. C'est du moins ainsi qu'on est dans l'usage de les tailler, au grand regret de quelques curieux, qui voudroient qu'à l'imitation des anciens, & de tous les orientaux, on ne formât toutes les pierres de couleur qu'en cabochon. Ils prétendent, & peut-être est-ce avec raison, qu'autrement la pierre ne se montre point dans sa véritable couleur, & que ce faux jeu qu'on lui procure lui devient très-nuisible. Au reste, cette taille telle qu'on vient de la décrire, n'est que pour les pierres précieuses qu'on a dessein de faire jouer & de faire briller ; car pour toutes celles qui sont simplement destinées à être gravées, il suffit que les deux faces en soient dressées uniment. On n'en monte aucune, quelle qu'elle soit, qu'on ne mette dessous une feuille d'argent, peinte d'une couleur assortissante à celle de la pierre, afin d'en relever davantage l'éclat ; au défaut de pareilles feuilles, on pourroit y appliquer des fonds de velours, ou d'autres étoffes de soie ; & l'on a vu des pierres de couleur qui étoient montées de cette manière ; mais depuis bien des années, cette ancienne pratique est

tout-à-fait abandonnée. Mariette, *traité des Pierres précieuses. (D. J.)*

RUBO ou RUBON, (*Géog. anc.*) fleuve de la Sarmatie européenne, & dont Ptolomée place l'embouchure entre celles du *Chronus* & du *Turuntus*. On croit que c'est aujourd'hui la Dwine. (*D. J.*)

RUBORD ou REBORD, f. m. (*Marine.*) c'est le premier rang de bordage d'un bateau, qui se joint à la semelle ; le second rang s'appelle le deuxième bord ; le troisième rang, troisième bord ; & on nomme sous-barque le dernier rang, qui joint le dessous du plat-bord.

RUBRENSIS, LACUS, (*Géog. anc.*) lac de la Gaule, aux environs de Narbonne, selon Pline, *liv. II. ch. iv.* c'est le même que Pomponius Mela, *liv. III. ch. v.* appelle *Rubresus lacus*. C'est aujourd'hui l'étang de la Rubine, selon le pere Hardouin. Quoique Pline dise que l'*Atax*, présentement l'Ande, traversoit ce lac, cela ne doit faire aucune difficulté, parce qu'on a détourné le cours de cette rivière par le moyen d'un canal qui passe à Narbonne, & va se jeter dans la mer Méditerranée, à 7 milles de là. (*D. J.*)

RUBRICA, f. f. (*Hist. nat. minéralog.*) le crayon rouge, c'est une ochre ou une terre ferrugineuse, d'un rouge plus ou moins clair ou foncé, qui a pris la consistance d'une pierre ; elle est plus ou moins tendre, suivant la nature de la terre avec laquelle elle est combinée. Voyez OCHRE.

Quelques auteurs regardent cette substance comme une craie ou une marne, & l'appellent *creta rubra* ou *marga ochracea rubra* ; d'autres disent qu'elle se durcit au feu, ce qui semble indiquer une terre argilleuse. Au reste, il est aisé de sentir que la partie ferrugineuse qui constitue la *rubrica* ou l'ochre rouge, peut être jointe accidentellement à des terres de différente nature ; c'est de-là que paroît venir aussi le plus ou le moins de friabilité de cette substance.

RUBRICATUS, (*Géog. anc.*) fleuve de l'Espagne tarragonoise. Ptolomée, *liv. II. c. vj.* marque son embouchure dans le pays des Laetani, entre *Barcinon* & *Batulon*. Pomponius Mela fait aussi mention de ce fleuve, & l'on convient que c'est présentement le Lobregal. Voyez LOBREGAL.

Rubricatus est aussi le nom d'un fleuve de l'Afrique propre ; son embouchure est placée par Ptolomée, *liv. IV. c. iij.* sur la côte du golfe de Numidie, entre *Hippon regia* & *Tabraca colonia*. Le nom moderne est *Jadoc*, selon J. Léon ; & *Ladoc*, selon Castale. (*D. J.*)

RUBRIQUE, f. f. (*Hist. eccléf.*) en terme de droit canon, signifie un titre ou article particulier dans quelques anciens livres de lois : ces titres ou articles sont ainsi appelés, parce qu'ils sont écrits en lettres rouges, comme les titres des chapitres dans les anciennes bibles. Voyez TITRE. On trouve telle loi sous telle rubrique.

Rubrique signifie aussi les regles données au commencement & dans le cours de la liturgie, regles par lesquelles on détermine l'ordre & la manière dont toutes les parties de l'office doivent se faire. Voyez LITURGIE.

Il y a des rubriques générales, des rubriques particulières, des rubriques pour la communion, &c. Dans le breviaire & le missel romain il y a des rubriques pour les matines, les laudes, les translations, les béatifications, les commémorations, &c.

On appelle ces regles rubriques, du mot latin *rubet*, rouge, parce qu'on les imprimoit autrefois en caractères rouges, pour les distinguer du reste de l'office qui étoit imprimé en noir ; on a conservé cet usage dans le missel romain.

La grande rubrique pour la célébration de la pâque, prescrite par le concile de Nicée, consiste dans

la règle suivante. Le jour de pâque doit se célébrer le dimanche immédiatement après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. Voyez PAQUES. M. Wallis a fait une dissertation particulière sur les anciennes rubriques concernant le jour qu'on devoit célébrer la fête de pâques. Voyez les *Transactions philosophiques*.

RUBRIQUE, f. f. (*Imprimerie*.) on nomme ainsi en termes d'Imprimerie, les lettres rouges d'un livre.

RUCHE, f. f. (*Æconom. rustiq.*) panier à ferrer & nourrir des mouches à miel; il n'y a rien de décidé, ni pour la matière, ni pour la forme des ruches; on en fait de planches, de pierre, de terre cuite, de troncs ou d'écorces d'arbres, de paille, d'éclisse, d'osier, & de verre, pour voir travailler les abeilles. Il y en a de rondes, de carrées, de triangulaires, de cylindriques, de pyramidales, &c. Celles de paille sont les meilleures, & content le moins. Elles sont chaudes, maniables, propres aux abeilles, résistent aux injures du tems, & ne sont point sujettes à la vermine; les mouches s'y plaisent, & y travaillent mieux que dans toute autre sorte de ruches.

Pour faire des ruches de planche, on prend du chêne, du hêtre, du châtaigner, du noyer, du sapin, ou du liège; il s'agit principalement de bien joindre les planches, pour qu'il n'y entre ni jour, ni vent, ni pluie. Bien des gens condamnent l'usage des ruches de poterie, parce qu'elles conservent trop longtemps le froid de la nuit, & s'échauffent trop au soleil. On prévient pourtant ces inconvénients en les plaçant en-dehors.

Du reste on met dans chaque ruche, quelle qu'en soit la matière, deux bâtons posés en croix, pour que l'ouvrage des mouches soit plus ferme.

Il y a des ruches de grandeurs différentes; le principal est de les faire toujours un tiers plus hautes que larges, & d'en façonner le dessus en voute pour les rendre plus commodes, & l'affaite large, pour que rien ne les ébranle. Les grandes ruches sont de quinze pouces de large sur vingt-trois de haut. C'est dans celles-ci qu'on doit mettre les essaims qui viennent jusqu'au milieu de Juin. Les ruches moyennes doivent avoir treize pouces de largeur sur vingt de hauteur; on y met les essaims produits depuis la mi-Juin jusqu'au premier Juillet. Les petites ruches ne doivent avoir que treize pouces de large sur dix-sept de haut; c'est dans cette troisième sorte de ruche qu'on met les derniers essaims. Tout curieux de la culture des abeilles se pourvoit de ces trois sortes de ruches pour les différents tems.

Si les ruches sont faites d'osier, de troesne, ou autre branchage, il faut les enduire en-dehors de cendres de lessive ou de terre rouge, dont on fait un mortier avec de la bouze de vache, pour les garantir des vers tout-autour. Quand les ruches sont bien enduites & seches, avant que de s'en servir, on les passe légèrement sur de la flamme de paille, & puis on les frotte en-dedans avec des feuilles de coudrier & de mélisse.

Il faut que les ruches soient posées sur des sieges ou bancs élevés de terre d'un bon pié, pour que les crapauds, les souris & les fourmis n'y puissent pas monter. Le siege, soit qu'il soit de pierre, de bois, de terre, ou de tuilots, doit être bien uni, surtout à l'endroit sur lequel on pose la ruche. Il est bon aussi que la surface du pié sur laquelle la ruche est assise, soit convexe, pour qu'il s'y amasse moins d'humidité; par la même raison, si on met les ruches sur des planches, il faut y faire deux égoûts en forme de croix, pour l'écoulement des eaux. Il y a bien de gens, surtout dans les pays qui ne sont pas fort chauds, qui mettent les ruches sous des appentis ou auvents faits exprès pour les défendre de la pluie & des orages.

Tome XIV.

Ces auvents garantissent aussi les abeilles des grands chaleurs & des grands vents, & facilitent leur entrée dans les ruches.

Chaque ruche ne doit avoir régulièrement qu'une ouverture qui serve d'entrée aux abeilles; on met ordinairement cette ouverture au bas de la ruche, & on la fait petite, pour que l'humidité, l'air, & les vents aient moins de prise sur la ruche. S'il se formoit quelque autre trou à la ruche ou au siege, il faut avoir soin de le bien boucher avec du mastic. Quand on a une grande quantité d'abeilles, on range les ruches dans un bel emplacement en forme d'amphithéâtre, en sorte qu'entre chaque banc il y ait un passage par où l'on puisse visiter les ruches, & que ces ruches soient rangées en échiquier, ou en quinconce, sans que les rangs se touchent, afin qu'elles reçoivent le soleil également & à plein. Enfin il faut avoir soin de visiter les ruches deux ou trois fois le mois, depuis le commencement du printemps jusqu'à l'automne. *Dictionn. économique. (D. J.)*

RUCHE, f. f. (*Mesure sèche*.) mesure dont on se sert dans les fauqueries & salines de Normandie. C'est une espèce de boisseau qui contient vingt-deux pots d'Argnes, pesant cinquante livres ou environ, mesure rase. *Savary. (D. J.)*

RUCHE, voyez ROUCHE.

RUCTATION, f. f. (*Médecine*.) ventosité qui est causée par la mauvaise digestion, & qui se décharge par la bouche avec un bruit désagréable. Voyez VEN-TEUX. La ructation vient de la réplétion, quelquefois de l'inaction. Voyez RÉPLÉTION.

Le docteur Quincy dit que les hypochondriaques & les hystériques y sont fort sujets; on la guérit plutôt avec les stomachiques qu'avec les carminatifs & les liqueurs chaudes. Burnet recommande les pilules iliaques de Rhafis.

RUDDIREN, RUTREN ou ISSUREN, (*Hist. mod. & Mythologie*.) c'est un des trois dieux du premier ordre qui sont l'objet du culte des Baniens ou idolâtres de l'Indostan; ses deux associés sont Ram ou Brama & Vistnou. Voyez ces deux articles. Ce dieu a 1008 noms différents; mais Ruddiren est celui que lui donnent le Vedam & le Shaster, qui sont les deux livres fondamentaux de la religion des Indes. Les Malabares l'appellent Ichuren, Issuren, Ipsuren, Ipsara; sur la côte de Coromandel & à Karnate, on le nomme Esvara. Ceux des Baniens & des Malabares qui le préfèrent aux deux autres dieux ses confrères, l'appellent Mahaden ou le grand dieu. D'autres lui donnent le nom de Chiven, le vrai dieu, l'être suprême, quoique le Vedam dise formellement qu'il n'est que le dernier dans l'ordre de la création, & que la fonction qui lui a été assignée par l'être suprême, est de détruire, tandis que celle de Ram ou Brama est de créer, & celle de Vistnou de conserver les êtres. Suivant les fictions des Indiens Ruddiren est d'une taille si prodigieuse, qu'il remplit les 7 mondes d'en-bas, & les 7 ciels; on le représente avec trois yeux, dont un est au milieu du front; ce dernier est si étincelant, qu'il consume, dit-on, tous les objets sur lesquels il se porte. Ce dieu a 16 bras. Il est couvert de la peau d'un tigre, & son manteau est la peau d'un éléphant entourée de serpens. Il porte trois chaînes autour du col, à l'une desquelles est suspendue une cloche. Dans cet équipage on le transporte monté sur un bœuf appelé Irishipatan, qui est lui-même un objet de vénération pour les Indiens. Ce dieu est regardé comme le Priape de l'Indostan; c'est pour cela que dans quelques pagodes ou temples il est représenté sous la figure du membre viril, ou comme les parties de la génération des deux sexes en conjonction: c'est ce que les Indiens appellent linga ou lingam, pour lequel ils ont la plus haute vénération, au point que plusieurs femmes portent cette fi-

H h h ij

gure obscène pendue à leur col. On assure même qu'aux environs de Goa & de Kananor, les nouvelles mariées se font déflorer par ce Priape, avant que de passer dans les bras de leurs époux. On croit que sous cet emblème, les bramines ont voulu représenter la génération de toutes choses, à laquelle, suivant quelques-uns, le dieu *Ichuretta* qui est le même que *Ruddiren*, est censé présider. Ce dieu impudique a des religieux qui se consacrent à son service, & qui demeurent constamment dans ses temples; ils vont quelquefois tout nus dans les rues de Kananor & de Mangalor, en sonnant une clochette; alors toutes les femmes, de quelque rang qu'elles soient, sortent de leurs maisons pour venir toucher & pour baiser avec respect les parties de la génération de ces serviteurs du dieu. Voyez l'histoire universelle d'une société de savans anglois. *Hist. mod. tome VI. in-8°.*

Il y a dans l'Indostan trois sectes consacrées au culte de *Ruddiren* ou *Ischuren*; elles se distinguent par le *lingam* que portent les sectaires: il est fait de crystal. On les enterre assis, & on ne brûle point leurs corps, comme ceux des autres bramines. Ces trois sectes sont comprises sous le nom de *Chiwakalan* ou *Chivamadam*.

RUDE, adj. (*Gram.*) qui affecte le toucher d'une manière inégale & raboteuse; voilà une surface bien *rude*. Il a d'autres acceptions dont je vais donner quelques exemples. On dit d'un chemin qu'il est *rude*; d'une faison qu'elle est *rude*; d'une voix, du vin, des yeux, de la peau, qu'ils sont *rudes*. La journée sera *rude*, disoit froidement un monstre qui avoit commis le plus grand des forfaits, & qui étoit condamné aux plus terribles supplices. Le métier de la guerre est *rude*; le choc fut *rude*; il a de la rudesse dans le caractère; il m'a tenu un propos très-*rude*; sa versification est *rude*; ce cheval a l'allure inégale & *rude*; c'est un *rude* joûteur.

RUDELSTATT ou **RUDOLS-STATT**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Thuringe, près de la rivière Sala, entre Orlamund & Salfed, avec un château. (*D. J.*)

RUDEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Westphalie, sur la rivière de Moen, aux frontières de l'évêché de Paderborn. Elle est à l'électeur de Cologne. (*D. J.*)

RUDENTE, adj. (*Gram.*) & **RUDENTURE**, f. f. (*Archit.*) il se dit d'un bâton simple ou taillé en manière de corde ou de roseau, dont on remplit jusqu'au tiers, les cannelures d'une colonne, qu'on appelle alors *cannelures rudentées*. Il y a aussi des *rudentures* de relief, sans cannelures sur quelques pilastres en gaine, comme on en voit, par exemple, aux pilastres composés de l'église de la Sapience à Rome.

Il y des *rudentures* plates, des *rudentures* à bâton, des *rudentures* à baguettes, des *rudentures* à feuilles de refend, des *rudentures* à cordelettes, &c. (*D. J.*)

RUDÉRATION, f. f. terme d'Architecture, est employé par Vitruve pour signifier un pavement fait avec du cailloutage ou de petites pierres. Voyez **PAVEMENT**.

Pour faire une bonne *rudération*, il faut commencer par bien battre la terre, afin que le pavement soit ferme & ne rompe pas.

Alors on étend dessus un lit de petites pierres, qu'on lie avec du mortier fait de chaux & de sable, que Vitruve appelle *statumen*.

Si le sable est nouveau, il doit être en proportion avec la chaux, comme 3 est à un; s'il a été tiré des démolitions de vieux pavés ou de vieilles murailles, il doit être comme 5 est à 2. Voyez **MORTIER**, &c.

Daviler observe que Vitruve emploie aussi le mot de *rudération* pour toutes sortes de maçonnerie grossière, & singulièrement celle d'un mur. Voyez **MAÇONNERIE**.

RUDESHEIM ou **RUDISHEIM**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans l'électorat de Mayence, au Rheingaw, sur la droite du Rhein, à une lieue au dessus de Bingen. *Longit. 25. 31. latit. 49. 54. (D. J.)*

RUDESSE, f. f. (*Gram.*) voyez l'adjectif **RUDE**. **RUDIÆ**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans la Calabre, entre Tarente & Brindes; cette ville étoit proprement dans la Pouille peucétienne; mais le nom de Calabre s'est étendu fort loin dans la Pouille. Les ruines de cette ville sont aujourd'hui connues sous le nom de *Ruia* ou de *Musciagna*, dans la terre d'Otrante.

Rudies étoit la patrie d'Ennius, ancien poète latin,

Qui primus amœno

Detulit ex Helicone perenni fronde coronam

Per gentes italas.

Silius Italicus dit, en parlant d'Ennius,

Miserunt Calabri, Rudia genuere vetustæ,

Nunc Rudia solo memorabile alumno.

Il avoit le génie grand, élevé, mais dénué des beautés de l'art. Révérons Ennius, dit Quintilien, comme ces bois consacrés par leur propre vieillesse, dans lesquels nous voyons de grands chênes que le tems a respectés, & qui pourtant nous frappent moins par leur beauté que par je ne fais quels sentimens de religion qu'ils nous inspirent.

Il est considéré comme le premier qui a employé les vers pithiens ou épiques parmi les Romains. Ses ouvrages consistoient en diverses tragédies & comédies, & en dix-huit livres d'annales de la république romaine, dont il ne nous reste plus que des fragmens. Ennius mourut l'an 584 de Rome, âgé de 70 ans.

Ce fut Caton qui l'amena avec lui à Rome pendant sa questure de Sardaigne; & c'est ce qui nous paroît aussi glorieux, dit l'historien de Caton, que son triomphe du pays. Ennius avoit une maison sur le mont Aventin; la beauté de son esprit, les charmes de sa conversation & la pureté de ses mœurs lui acquirent l'amitié de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la ville, entr'autres de Galba & de M. Fulvius Nobilior. Cicéron nous apprend que le peuple romain lui donna le droit de bourgeoisie en considération de son mérite.

Il suivit Fulvius Nobilior à la guerre contre les Etoliens & les Ambraciens, & célébra le triomphe de son ami sur ces peuples. Il servit sous Torquatus en Sardaigne, ainsi que sous Scipion l'ancien, & il se distingua sous les uns & les autres par sa grande valeur.

Il étoit intime ami de Scipion Nafica, comme on le voit par un passage de Cicéron, dans son livre II. de l'orateur, où il raconte qu'un jour Scipion étant allé chez Ennius, la servante lui dit qu'il n'y étoit pas, quoiqu'il y fût. Scipion s'en aperçut: de sorte qu'Ennius l'étant allé voir à son tour quelques jours après, & l'ayant demandé à la porte, Scipion lui cria: Scipion n'est point au logis. Oh, oh! s'écria Ennius, vous croyez donc que je ne reconnois pas votre voix? Je vous trouve bien effronté, repartit Scipion: j'en ai bien cru votre servante, quand elle m'a dit que vous n'y étiez pas; & vous ne m'en croyez pas moi-même.

Il fut enterré sur la voie Appienne, dans le tombeau de la famille de Scipion, conformément à la volonté de ce grand homme, qui voulut en outre qu'on lui dressât une statue sur le monument. Ennius avoit fait lui-même son épitaphe que voici.

Aspicite, ô ceiveis, senis Ennii imagini formam:

Heic vestrū panxit maxima facta patrum.

Nemo me lacrimis decoret, nec funera fletu

Fac sit: quur? voluto vivu' per ora virū.

Horace a exprimé la même pensée dans les vers suivans, lib. II. ode xx.

*Absint inani funere neniae,
Luctusque turpes, & querimoniae;
Compesce clamorem, ac sepulcri
Mitte supervacuos honores.*

* Nè songez donc point, mon cher Mécène, à me faire des funérailles. Les larmes & les chants lugubres déshonorent un immortel. Gardez-vous d'écarter en des regrets plaintifs, & de rendre à un vain tombeau des devoirs funèbres, qui ne feroient ni devoirs pour vous, ni utiles pour moi.

Je viens de donner l'épithaphe d'Ennius, je crois devoir ajouter ici son portrait; car il est vraisemblable qu'il a eu le dessein de se peindre soi-même, en traçant le caractère d'un ami de Servilius, dans le VII. lib. de ses annales. Voici ce morceau qui nous fera connoître son style, le vieux langage de la langue latine.

*Hæcce loquutus vocat, qui cum bene sæpè libenter
Mensam, sermonesque suos, rerumque suarum
Comiter impartit; magnâ quom lapsa diei
Parte fuisset de parvis summeisque gerendis
Consilio, endo foro, lato sanctoque senatu.
Quoi res audacter magnas, parvasque, jocumque
Eloqueret, quæ tincta maleis, & quæ bona dictu
Emoveret, si quid vellet, tutoque locaret.
Qui cum multa volup, ac gaudia clamque, palam-
que,
Ingenium qua nulla malum sententia suadet,
Ut faceret facinus; lenis tamen, haut malus; idem
Doctus fidelis, suavis homo, facundus, suoque
Contentus, scitu, atque beatus, secunda loquens in
Tempore, commodus, & verborum vir paucorum
Multa tenens antiqua sepulta, & sæpè vetustas
Quæ facit, & mores veteresque, novosque tenentem,
Multorum veterum leges, divumque hominumque
Prudentem, qui multa loquive tacere posse.*

On dit qu'il possédoit très-bien la langue oscane & la langue grecque. Il est certain qu'il a prodigieusement travaillé à perfectionner la poésie latine, quoiqu'il ait laissé aux siècles suivans bien des choses à faire sur cet article.

Mais ses *Annales romaines* furent si goûtées, que Q. Vargontius les récita publiquement à Rome avec un applaudissement extraordinaire, & le même les partagea en différens livres. Elles furent aussi lues en plein théâtre à Pouzzol, par un homme savant qui prit le nom d'*Ennianiste*. De toutes les copies de ces annales, la plus estimée a été celle que C. Octavius Lampadius avoit corrigée. On dit que Fl. Caprus avoit composé une explication des endroits obscurs, & des expressions antiques qui s'y trouvoient.

Ennius mit au jour une version latine de l'histoire sacrée d'Evhémère, & une autre de la philosophie d'Epicharme. Enfin il composa plusieurs autres ouvrages qui sont perdus. Il paroît dans ses écrits qu'il avoit de grands sentimens sur l'existence d'un seul être suprême, & qu'il n'ajoutoit pas la moindre foi à l'art prétendu de la divination, comme le prouvent ces vers que Cicéron nous a conservés, lib. I. de divinai. n°. 38.

*Non habeo nauci Marsum augurem,
Non vicanos aruspices, non de circo astrologos,
Non istacos conjectores, non interpretes somnium:
Non enim sunt ii aut scientia, aut arte divinei,
Sed superstitiosi vates, impudentesque hariolei,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat;
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam;*

*De his divitiis deducant drachmam, reddant cætera;
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsæ
petunt,
Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias.*

Les Etiennes ont rassemblé tous les fragmens d'Ennius. Martin del Rio & Pierre Scriverius ont publié les fragmens de ses tragédies; mais Jérôme Columna les a accompagnés d'un savant commentaire, imprimé à Naples en 1590, in-4°. & qui dans ce siècle a été enrichi de plusieurs additions, dans l'édition que M. François Hesselius a mis au jour, à Amsterdam en 1707, in-4°. (*Le chevalier de Jaucourt*.)

RUDIAIRE, f. m. (*Art gymn.*) nom du gladiateur renvoyé avec honneur, après des preuves de sa force & de son adresse dans les spectacles de l'amphithéâtre. On lui donnoit pour marque de son congé un fleuret de bois, appelé *rudis*, d'où lui vient le nom de *rudarius*.

Ces fortes de gladiateurs ne pouvoient pas être forcés à combattre; cependant on en voyoit tous les jours qui, pour de l'argent, retournoient dans l'arène, & s'exposoient encore aux mêmes dangers. Suétone nous apprend que Tibère donna deux combats de gladiateurs au peuple, l'un en l'honneur de son pere, & l'autre en l'honneur de son ayeul Drusus; le premier dans la place romaine, & le second dans l'amphithéâtre, où il trouva le moyen de faire paroître des gladiateurs qui avoient eu leur congé, *rudarios*, à chacun desquels il promit cent mille sesterces de récompense, c'est-à-dire plus de vingt mille livres de notre monnoie actuelle. (*D. J.*)

RUDIMENT, f. m. *Rudimentum* dérive de *rudis*, (brute, que l'art n'a point encore dégrossi): de-là le nom *rudimentum*, pour signifier les premières notions de quelque art que ce soit, destinées aux esprits qui n'en ont encore aucune teinture. Le mot françois *rudiment*, a une signification moins étendue; l'usage l'a restraint aux élémens des langues, & même en quelque manière à ceux de la langue latine. J'ai déjà dit au mot MÉTHODE, ce que je pense sur cette sorte d'ouvrages; je n'en répéterai ici qu'une seule chose: c'est que les livres élémentaires sont de tous, les plus difficiles à bien faire, & ceux néanmoins que l'on entreprend le plus aisément. Combien d'auteurs *rudimentaires* ont cru, je parle même des plus savans, qu'il leur suffisoit d'avoir lu beaucoup de latin, & observé beaucoup de phrases latines, sans les avoir comparées à la règle commune de tous les idiomes, qui est l'analyse! C'est pourtant la seule voie qui nous soit ouverte pour pénétrer jusqu'au génie distinctif d'une langue; & que prétend nous apprendre celui qui n'a pas pénétré jusque-là, ou qui même n'est pas en état d'y pénétrer? Voyez INVERSION.

RUDIR L'ÉTOFFE, (*Teinture*.) c'est, en noir, augmenter la couperose.

RUDIS, (*Hist. anc.*) chez les Romains, étoit un bâton noueux & plein d'inégalités, que le préteur donnoit aux gladiateurs, comme une marque de leur liberté, & de la permission qu'on leur accordoit de se retirer. Voyez GLADIATEUR.

De-là est venue cette phrase latine, *rude donare*, qui signifioit accorder la liberté à un gladiateur, & le dispenser de combattre à l'avenir. C'est pour cela aussi que les gladiateurs qui avoient obtenu leur congé, s'appelloient *rudarii*. Voyez RUDIAIRE.

RUDOLPHINES, TABLES, (*Astron.*) on appelle ainsi les tables du mouvement des astres, calculées par Kepler, qui les dédia à l'empereur Rodolphe, d'où elles ont tiré leur nom. Voyez TABLES ASTRONOMIQUES & ASTRONOMIE.

RUDOLPHSWORTH, (*Géog. mod.*) ou *New-stadt*, ville d'Allemagne, dans la Carniole, sur la ri-

viere de Gurck, avec une abbaye. Les environs sont fertiles en très-bons vins. *Long.* 33. 24. *lat.* 46. 2. (*D. J.*)

RUDOYER, v. act. (*Gram.*) c'est traiter rudement.

RUDOYER son cheval, (*Maréchal.*) c'est le maltraiter mal-à-propos, quand on est dessus.

RUDUSCULANE, PORTE, (*Antiq. rom.*) *rudusculana porta*; ancienne porte de la ville de Rome, ainsi nommée parce qu'elle étoit d'un ouvrage rustique & grossier, ou comme dit Valere Maxime, parce qu'elle étoit garnie de bronze. (*D. J.*)

RUE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *ruta*, genre de plante à fleur en rose, composée le plus souvent de quatre pétales concaves & disposés en rond. Le pistil fort du calice, & devient dans la suite un fruit arrondi, tétragone pour l'ordinaire, & composé souvent de quatre capsules attachées à un axe. Ce fruit renferme des semences qui ont ordinairement la figure d'un rein, ou qui sont anguleuses. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

RUE SAUVAGE, *harmala*; genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil fort du calice, & devient dans la suite un fruit arrondi & divisé en trois capsules, qui renferment des semences le plus souvent oblongues. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont alternes. Tournefort, *institut. rei herbar.* Voyez PLANTE.

RUE, (*Jardinage.*) *ruta*, petit arbrisseau toujours vert, qui vient naturellement dans les pays méridionaux de l'Europe. Il s'élève à quatre ou cinq piés; ses feuilles sont épaisses, charnues, découpées, & d'un verd bleuâtre. Ses fleurs qui paroissent au mois de Juin sont jaunes & de peu d'agrément, elles viennent en bouquets au bout des branches. Ses graines qui sont noires, petites & anguleuses, sont renfermées dans une capsule qui a quatre loges. Quoique le feuillage de cet arbrisseau soit d'une jolie apparence, il rend une odeur forte, si désagréable, qu'il n'y a guere moyen d'en faire usage pour l'agrément. Son accroissement est prompt, il est robuste, il réussit dans toutes fortes de terrains, & il se multiplie aisément de graines, de branches couchées & même de bouture: cette dernière méthode est la voie la plus courte.

La Médecine fait usage de la *rue* dans quantité de circonstances. Elle a surtout la vertu de préserver des venins. Les Maréchaux en tirent des secours pour la cure des maladies du cheval & autres bestiaux. En Angleterre, en Hollande & en Allemagne, on fait entrer la *rue* dans plusieurs ragoûts. En Italie on mange ses plus jeunes rejettons en salade. Mais on ne fait en France nul usage de cette plante dans les alimens. Les goûts varient chez les différentes nations, comme les mœurs & les opinions.

On connoit plusieurs especes de *rue*: voici les plus remarquables.

1. *La rue domestique*, c'est la plus commune, & celle dont on fait plus particulièrement usage.

2. *La rue domestique à petites feuilles*, ses fleurs sont aussi plus petites. Cet arbrisseau n'a pas d'autres différences.

3. *La rue domestique à petites feuilles panachées*, ses feuilles sont joliment tachées de blanc, pendant l'hiver & dans le commencement du printemps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cet arbrisseau, c'est que les taches ne sont apparentes que dans le tems où la sève n'est plus en action. Elles disparaissent peu-à-peu, à mesure que l'arbrisseau végète au printemps, & on les voit reparoitre en automne, dès que la sève n'agit plus. On peut regarder cette plante comme un barometre de végétation.

4. *La rue d'Alep à larges feuilles*, elle est plus déli-

cate que les précédentes, & elle répand une odeur encore plus forte & plus désagréable.

5. *La rue d'Alep à petites feuilles*, c'est tout ce qui en fait la différence.

6. *La grande rue sauvage*, elle a beaucoup de ressemblance avec la première espece, si ce n'est qu'elle s'élève davantage, & que ses feuilles, ses fleurs & ses graines sont plus petites, & que sa verdure est plus blanchâtre. Mais elle est moins robuste & d'une odeur si forte & si insupportable, qu'elle porte à la tête. Il y a même dans cette plante une vertu si active & si pénétrante, qu'elle occasionne de l'inflammation à la peau, lorsqu'on touche ses feuilles.

7. *La petite rue sauvage*, sa feuille & sa fleur sont plus petites que celles de la précédente. Elle s'élève beaucoup moins, & elle n'a pas de meilleures qualités. Cependant c'est l'espece de *rue* qui a le plus d'agrément par rapport à son feuillage qui est très-joli.

8. *La rue d'Espagne*, sa feuille ressemble à celle du lin, & elle est fort délicate.

RUE, (*Mat. méd.*) *rue des jardins* & *grande rue sauvage*. Ces deux plantes ont les mêmes propriétés, & peuvent se substituer l'une à l'autre. On doit observer seulement que la dernière a plus d'efficacité que la première, &c.

Les feuilles & les semences de la *rue* sont d'usage.

L'infusion des feuilles fraîches de cette plante, ou ces mêmes feuilles seches réduites en poudre, sont des remèdes très-efficaces pour rétablir les regles, & pour calmer les accès de vapeurs hystériques. Ces mêmes remèdes sont de bons vermifuges. Les semences ont les mêmes vertus, & sont employées aux mêmes usages. Le suc dépuré des feuilles est encore plus puissant. On emploie avec succès l'eau distillée de *rue* dans les juleps & les potions hystériques, anti-spasmodiques & vermifuges. Cette eau est comptée aussi parmi les remèdes ophtalmiques.

On prépare une conserve avec les sommités fleuries; & on en retire une teinture qui a aussi les mêmes vertus. L'huile essentielle de *rue* est regardée comme possédant les mêmes propriétés, & à un petit degré très-supérieur; mais il est vraisemblable que cette huile participe plus des qualités communes des huiles essentielles que des qualités particulieres de la *rue*.

Cette plante est d'ailleurs recommandée comme résistant très-puissamment au venin, corrigeant le mauvais air, & même chassant le diable. C'est surtout un vinaigre composé, dont la *rue* est un des principaux ingrédiens qu'on emploie dans ces dernières vues.

On prépare avec la *rue* une huile par infusion qu'on emploie extérieurement comme résolutive & nervine, & qu'on croit surtout propre à tuer les vers des enfans, si on leur en frotte le nombril. C'est principalement cette dernière propriété qu'on attribue aussi à l'huile essentielle.

La *rue* doit être regardée comme un remède puissant, que son odeur forte & désagréable fait trop négliger parmi nous.

La *rue* entre dans un grand nombre de compositions officinales. Elle est un très-bon ingrédient d'un remède magistral externe très-usité sous le nom de *vin aromatique*. Voyez VIN AROMATIQUE. (b)

RUE, f. f. (*Architect.*) espace entre des maisons pour servir de passage au public, ou si vous l'aimez mieux, c'est un chemin libre bordé de maisons ou de murs, pavé & pratiqué dans les villes, pour communiquer d'une maison, d'une place, d'un quartier à un autre. Vitruve, Palladio, & ceux qui sont entrés dans le détail de la construction des villes, donnent les préceptes suivans, au sujet du compartiment des *rues*.

Dans l'alignement des *rues* des villes, il faut sur-

tout avoir égard à la qualité & à la température de l'air où elles se trouvent. Dans les pays froids ou tempérés, on doit les tenir plus larges & plus spacieuses, afin que la ville en soit plus commode, plus saine & plus belle; car l'air étant plus découvert, il est plus sain: de sorte que si une ville est située dans un air froid, & que les maisons y soient beaucoup exhauffées, il faudra donner beaucoup de largeur aux *rues*, afin que par ce moyen le soleil entre partout librement.

Mais si cette ville est située dans un climat fort chaud, il est nécessaire d'en faire les *rues* étroites, & les bâtimens plus exhauffés, afin que par le moyen de l'ombre qui se rencontre toujours dans les *rues* étroites, la chaleur se trouve plus modérée: ce qui contribue beaucoup à conserver la santé: c'est ce qu'on remarqua à Rome, depuis que Néron l'eut rebâtie, & qu'il eut tenu les *rues* plus larges qu'auparavant; la ville en fut plus belle, mais elle se trouva plus exposée aux chaleurs & aux maladies.

Les *rues* principales doivent être disposées en sorte que des portes de la ville elles se rendent en droite ligne sur la grande place; & quelquefois même, si la situation le permet, il est bon qu'elles passent jusqu'à l'autre porte; & selon la forme ou l'étendue de la ville, on pourroit faire sur le même alignement, entre quelques-unes des portes & la principale place, plusieurs places moindres. Les autres *rues* doivent aussi aboutir non-seulement à la grande place, mais encore aux principales églises, aux grands palais, & à tous les lieux publics.

Mais dans ce compartiment des *rues*, il faut soigneusement prendre garde, selon l'avertissement que Vitruve nous donne, qu'elles ne soient point directement opposées à aucun vent violent, ni par conséquent sujettes à leurs tourbillons, & à l'impétuosité de leurs souffles; d'ailleurs pour la conservation de la santé des habitans, on doit tâcher de détourner & de rompre les vents nuisibles.

Toutes les *rues* doivent avoir une pente vers le milieu, afin que les eaux qui tombent des toits des maisons, s'y viennent rendre toutes ensemble, se fassent un cours plus libre, & entraînent avec elles les ordures, de peur que, si elles croupissoient trop long-tems dans un même lieu, l'air ne s'infectât de leur corruption. On donne aux *rues* droites & larges une pente d'environ un pouce par toise pour l'écoulement des eaux. Les moindres ont un ruisseau, & les plus larges, une chaussée entre deux revers.

Les *rues* chez les Romains, étoient grandes ou publiques, & petites ou particulières. Ils nommoient les premières, *royales*, *prétoriennes*, *consulaires* ou *militaires*; & les autres, *vicinales*, c'est-à-dire, *rues* de traverse, par lesquelles les grandes se communiquoient les unes aux autres.

Chacun dérive le mot de *rue* à sa fantaisie. Suivant Daviler, ce mot vient de *rudus*, aire pavée de mortier, de chaux & de ciment; selon MM. de Port-Royal, le mot *rue* vient de *ῥῶν*, *vicus*, dont la racine est *ῥῶ*, je coule. Ducange prétend qu'on a dit *ruta*, *ruda* dans la basse latinité, pour signifier une *rue* & *place marchande*. (D. J.)

RUE d'une ville de guerre, (Archit. milit.) dans les villes de guerre les principales *rues* prennent leur origine à la place d'armes, qui est au milieu de la ville, & se conduisent sur un même alignement aux portes de la ville, aux remparts, & principalement à la citadelle ou au réduit, s'il y en a, afin qu'elles puissent être enfilées. On les fait aussi perpendiculaires les unes aux autres, le plus qu'il est possible, afin que les encoignures des maisons soient à angles droits. On donne ordinairement six toises aux grandes *rues*, & trois ou quatre aux petites. A l'égard de leur distance, la *rue* qui est parallèle à une autre, doit en

être tellement éloignée, qu'il y reste un espace pour deux maisons de bourgeois dont l'une regarde une *rue*, & l'autre a la vue dans celle qui lui est opposée. On suppose ici que chaque maison à cinq ou six toises de large sur sept à huit d'enfoncement, avec une cour de pareille grandeur, afin que l'intervalle d'une *rue* à l'autre soit d'environ trente-deux à trente-trois toises. Voyez la science des Ingénieurs de M. Belidor. (D. J.)

RUE, f. f. (terme de Carrier.) ils appellent les *rues* d'une carrière, les espaces qui restent vides, après qu'on en a tiré les différens bancs de pierre dont elle est composée. C'est par ces *rues* qu'on nomme aussi chemins, que l'on pousse les pierres au trou, après qu'on les a mises sur les boules. Savary. (D. J.)

RUE, clou de rue, (Maréchal.) on dit qu'un cheval a pris un clou de *rue*, pour dire qu'en marchant il a rencontré un clou qui lui est entré dans le pié, & l'a rendu boiteux.

RUE, (Géog. mod.) il y a deux petites villes de ce nom, l'une en France, l'autre en Suisse.

La première est en Picardie, dans le Ponthieu, à une lieue de Crotoy, sur la rivière de Mage. Quoique ses fortifications aient été rasées, c'est cependant encore un gouvernement de place. Elle a deux paroisses, & un petit commerce en bestiaux & en chevaux. Long. 19. 15. latit. 50. 17.

La seconde petite ville nommée Rue est au canton de Fribourg dans le bailliage de Corbiere. Long. 24. 37. latit. 46. 57. (D. J.)

RUÉE, f. f. (Jardin.) amas de litières seches, chaumes, bruyeres, &c. que l'on fait dans les basses-cours, pour les froisser sous les piés, & les faire pourrir, afin de les mêler ensuite avec du fumier, & en engraisser les terres. (D. J.)

RUGIEWITH, (Mythologie.) nom d'une divinité adorée par les anciens Vandales.

RUELLE, f. f. (Gram.) petite rue; c'est aussi l'espace entre un lit & la muraille, un poste de ruelle, de petits vers de ruelle. On le prend encore pour un alcove, ou un lieu paré où les femmes reçoivent des visites familières, soit au lit, soit debout.

RUELLE, f. f. (Hist. nat. Bot.) *ruellia*, genre de plante à fleur monopétale en forme d'entonnoir, & profondément découpée. Le pistil sort du calice; il est attaché comme un clou, à la partie inférieure de la fleur, & devient dans la suite un fruit conique & membraneux qui s'ouvre en plusieurs parties par le sommet; il renferme des semences qui sont pour l'ordinaire petites & arrondies. Plumier, *nova plant. amer. genera*. Voyez PLANTE.

RUELLER LA VIGNE, (Agricult.) *rueller la vigne*, c'est avec la paume de la pioche, enlever la terre du milieu d'une perchée de vigne, & la relever de côté & d'autres contre les sèps. On commence ordinairement ce travail par le haut bout de la perchée, en continuant jusqu'en-bas, de telle manière que le milieu de cette perchée devient une rigole, & la terre forme un dos-d'âne le long de chaque perchée; mais cette façon qu'on donne aux vignes, ne se pratique que dans celles qui sont plantées au cordeau. (D. J.)

RUER, v. n. (Maréchalerie.) se dit du cheval qui détache une ruade. Voyez RUADE. Il faut couper un cheval sujet à ruer: c'est un excellent remède contre ce vice. Voyez CHATRE.

RUESSIUM, (Géog. anc.) ville de la Gaule aquitanique, selon Ptolomée, l. II. c. vij. qui la donne aux peuples *Velanni*. C'est aujourd'hui Rieux, suivant Mercator, & Saint-Flour, suivant Villeneuve. (D. J.)

RUFÆ, (Géog. anc.) château d'Italie, dans la Campanie, selon la remarque de Servius sur ce vers de Virgile, *Æneid. l. VII. v. 739*.

Quique Rufas, batulamque tenent, atque arva celenna,

Quelques exemplaires portent *Rufas* au lieu de *Rufas*; & il y a apparence que c'est ainsi qu'il faut lire, du moins c'est ainsi qu'écrivait Silius Italicus, *l. VIII. v. 570.*

*Et quos aut Rufæ, quos aut Arsenia, quosve
Obscura incultis Herdonia misit ab agris.*

(D. J.)

RUFFAC, (*Géog. mod.*) ville de France, dans la haute-Alsace, capitale du territoire de Munda, sur le Rotbach, à 3 lieues au sud-ouest de Colmar; l'empereur Henri IV. contre ses promesses, brûla & pillla cette ville en 1068; en 1298, l'empereur Adolphe la traita de même; elle n'a pas été plus heureuse dans le dernier siècle.

Pellican (Conrad) d'abord cordelier, puis luthérien, & finalement calviniste, naquit à *Ruffac* en 1478, & mourut en 1556, à 78 ans. Ses œuvres ont été imprimées en cinq volumes *in-fol.* Ce sont des commentaires sur l'Écriture, & des versions de plusieurs ouvrages de rabbins, car il entendoit fort bien l'hébreu.

Lycofthæne, plus ordinairement nommé *Wolffhart* (Conrad), littérateur, qui embrassa le calvinisme, naquit à *Ruffa*, en 1518, & mourut à Bâle, en 1561. Il a mis au jour plusieurs livres, entr'autres une *gnomologie latine, prodigiorum & ostentorum chronicon. Epitom. stobæi sententiarum. De mulierum præclarè dictis*, &c. Il commença le *theatrum vitæ humanæ*, que Zuinger acheva & publia; le P. Nicéron a fait l'article de cet homme de lettres, *tome XXXI. p. 339.*

(D. J.)

RUFFEC, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans l'Angoumois, au diocèse, & à 7 lieues d'Angoulême, sur le ruisseau nommé le *Lieu*. Il s'est tenu dans cette petite ville, en 1327, un concile nommé *roficiense concilium. Longitude 17. 48. latit. 46. 41.*

(D. J.)

RUFIANA, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule belge. Ptolomée, *l. II. c. ix.* la donne aux Némètes. On croit que c'est aujourd'hui Oppenheim, sur le Rhin. Il y en a pourtant qui la placent à Ruffach.

(D. J.)

RUFIEU, f. m. (*Science étymolog.*) vieux mot qui veut dire celui qui a des privautés avec une femme, telles qu'en a un mari. Ce terme vient de l'allemand *ruef*, qui signifie une *voûte*, comme on appelle *fornicatio* la paillardise à *fornicibus*, parce qu'anciennement à Rome les femmes débauchées se tenoient en quelques endroits sous une voûte. *Cafeneuve.*

RUFISQUE, (*Géogr. mod.*) bourgade située au royaume de Jaloſes, près du cap Verd, au bord d'une baie que l'on trouve quand on a doublé ce cap. Cette bourgade, qui est vis-à-vis, & à une lieue de l'île de Goérée, appartient à la France. *Latitude 14. 39'.*

RUGEN, (*Géog. mod.*) île de la mer Baltique, dans les états que la Suède possède en Allemagne, sur la côte de Poméranie, qui lui est opposée au midi & au couchant. Elle a été autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui; car elle avoit presque jusqu'à l'île de Ruden, au lieu qu'à présent elle en est éloignée d'un mille & demi. Elle a perdu ce terrain en 1309, par une inondation qui submergea tout cet espace. Les habitants de cette île étoient anciennement connus sous les noms de *Rugii, Rugiani*; ils étoient Slaves ou Vandales d'origine, & n'embrassèrent l'Évangile que sur la fin du douzième siècle.

On donne sept milles germaniques de longueur, & à-peu-près autant de largeur à l'île de *Rugen*; mais elle est coupée par tant de baies & de golfes, qu'en quelqu'endroit qu'on se place, on ne se trouve jamais qu'à un demi-mille de la côte. Cette île fournit beau-

coup de chevaux, de bœufs, de brebis, & surtout de grosses oies. La terre y est si fertile en blé, que *Rugen* est appelé le grenier de Strallund. Autrefois il y avoit deux fortes places dans *Rugen*; mais il n'y a aujourd'hui que quelques bourgades.

On fait que Charles XII. après avoir vu ses lauriers flétris à Pultawa, fit des efforts inutiles pour défendre cette île contre les Danois & les Prussiens; ses troupes furent toujours repoussées; enfin Grothusen son favori, & le général Dardof étant tombés morts à ses pieds, il se vit contraint de monter lui-même à cheval, & de se sauver, pour n'être pas fait prisonnier.

*Du midi jusqu'à l'ourse on vante ce monarque,
Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang;
Il fuit, sa gloire tombe, & le destin lui marque
Son véritable rang.*

*Ce n'est plus ce héros guidé de la victoire,
Par qui tous les guerriers devoient être effacés;
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.*

(D. J.)

RUGENWALDE, (*Géog. anc.*) ville d'Allemagne, dans la Poméranie ultérieure, chef-lieu du duché de Wenden, sur la rivière de Wiper, à 30 milles au nord-est de Colberg. Elle est défendue par un château, & appartient au roi de Prusse. *Long. 34. 18. lat. 54. 33.* (D. J.)

RUGGI, f. m. (*Commerce.*) mesure des grains dont on se sert à Livourne. Onze *ruggi* un tiers font le last d'Amsterdam. Voyez *LAST. Dictionn. de Comm. & de Trévoux.*

RUGIENS, LES, *Rugii*, (*Géog. anc.*) peuples de la Germanie. Tacite, *Germ. c. xliij.* les met sur le bord de l'Océan septentrional, aujourd'hui la mer Baltique. Le nom de ces peuples est corrompu dans Ptolomée, qui les nomme *Ruidii*, quoiqu'il ait appelé leur ville *Rugium*, outre qu'il les place dans le même endroit où Tacite place les *Rugii*. Sidonius Apollinaris, Jornandès, Paul Diacre, & plusieurs autres écrivains du moyen âge, appellent ces peuples *Rugi*, & Procope écrit *Rogi*.

Leur première demeure a été dans la Poméranie ultérieure, où l'on croit qu'étoit leur ville *Rugium*. Dans la suite on les trouve dispersés en différens endroits. Les uns habitoient l'île de Rugen, à laquelle ils donnerent leur nom. On en voit d'autres sur le bord du Danube, où le pays dont ils s'emparèrent fut appelé *Rugiland*, selon Jornandès. Langobard, *l. I. c. xix.* Procope, *Goticar. ver. l. II.* fait aussi mention de cette demeure des *Rugiens* sur le bord du Danube. Enfin, on les voit en Italie, où Ennonnius, *in vita D. Epiphani*, dit qu'ils se rendirent maîtres de la ville de *Ticinum*. (D. J.)

RUGINE, f. f. terme de Chirurgie, est un instrument qui sert à râcler un os.

Il y en a qui sont pour nettoyer les dents, en ôter le tartre; d'autres pour ratifier & découvrir les os ulcérés.

Les *rugines* pour les dents sont longues tout-à-plus de quatre pouces & demi, y compris le manche d'ébène ou d'ivoire taillé à pans. La tige est d'acier poli, de figure pyramidale, d'environ deux pouces & deux lignes de longueur, terminée par une petite lame horizontalement située sur son extrémité. Cette lame est plane en-dessous, composée en-dessus de plusieurs biseaux, qui forment un tranchant tout-au-tour de cette lame, qu'on doit regarder comme la *rugine* proprement dite. Cette *rugine* est de différente figure, ou triangulaire, ou pointue d'un côté, arrondie & tranchante de l'autre, ou olivaire & sans faillie du côté opposé à la pointe. Ces différentes *rugines* servent à nettoyer & à ratifier les dents; on

on se sert de celle qui paroît convenir le mieux par sa figure, suivant la position de la dent qu'on veut nettoyer. *Voyez fig. 3. Pl. XXV.*

Les *rugines* dont on se sert pour découvrir les os, examiner leur suture, ou en ôter la carie, sont longues de cinq à six pouces. Leur lame tranchante tout-au-tour, & taillée aussi en biseaux, est plus grande que celle des précédentes. Elle a un pouce de longueur sur six lignes ou environ de largeur. Il y en a de quarrées, de pointues par un bout, arrondies par l'autre, de triangulaires, &c. *Voyez les fig. 2. & 3. Pl. XVI. (Y)*

RUGIR, RUGISSEMENT, (*Gram.*) termes qui désignent le cri des lions. Le lion *rugit* d'amour & de fureur. Qui est-ce qui a entendu le *rugissement* du lion sans frémir?

RUGIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Germanie, dans sa partie septentrionale, selon Ptolomée, *l. II. c. xj.* qui la place dans les terres, entre Virritum & Scurgum. On ne fait pas la juste position de cette ville: les uns la prennent aujourd'hui pour Holmburd; d'autres pour Camin, & d'autres pour Rugewolde. (*D. J.*)

RUGLEN ou RUGLAN, (*Géog. mod.*) ville d'Ecosse, dans la province de Cluydsdale, sur la Cluyds, à trois milles de Glasgow, & vis-à-vis. *Long. 13.34. Lat. 56. 19.*

RUGUSCIENS, LES, (*Géog. anc.*) *Rugusci*, selon Pline, *l. III. c. xx.* & *Riguscæ*, selon Ptolomée, *l. II. c. xij.* peuples de la Rhétie, dans la partie septentrionale. Ils habitoient les pays connus aujourd'hui sous les noms de *Rheithal* & de *Reingow*. (*D. J.*)

RUIER ou ROYER, *f. m.* (*Jurisprudence.*) est la même chose; quelques coutumes, comme celles de S. Piat, de Seclin sous Lille; celles de Béthune & de Lillers sous Artois, appellent *ruyer* le seigneur *ruyer*. *Voyez VOYER. (A)*

RUILER, *v. act.* (*Charpent.*) c'est faire des repaires pour dresser toutes sortes de surfaces & de plans. (*D. J.*)

RUILLÉE, *f. f.* (*Maçon.*) enduit de plâtre ou mortier, que les couvreurs mettent sur les tuiles ou l'ardoise, pour les raccorder avec les murs, ou les jouées de lucarne.

RUINE, *f. f.* (*Gram.*) décadence, chute, destruction; les *ruines* sont belles à peindre. Sans le crime il n'y auroit point de poèmes épiques, point de tragédie; sans le ridicule & le vice, point de comédie. La *ruine* de cet homme; la *ruine* de ma fortune.

RUINES, *f. f. pl.* (*Archit.*) ce sont des matériaux confus de bâtimens considérables déperis par succession de tems. Telles sont les *ruines* de la tour de Babel, ou tombeau de Belus, à deux journées de Bagdad en Syrie, sur les bords de l'Euphrate, qui ne sont plus qu'un monceau de briques cuites & crues maçonnées avec du bitume, & dont on ne reconnoît que le plan, qui étoit quarré. Il y a aussi près de Schiras en Perse, les *ruines* d'un fameux temple ou palais, que les antiquaires disent avoir été bâti par Assuerus, & que les Persans nomment aujourd'hui *Tchelmanar*, c'est-à-dire les quarante colonnes, parce qu'il en reste quelques-unes en pié, avec les vestiges des autres, & quantité de bas-reliefs & caractères inconnus, qui décelent la grandeur & la magnificence de l'architecture antique. *Voyez les voyages de Pietro della Valle.*

On compte encore au nombre des *ruines* considérables, celles de Palmire, ancienne république de la Syrie palmiréenne, bâtie par Salomon, embellie par Seleucus, successeur d'Alexandre, restituée par l'empereur Adrien, saccagée sous l'empereur Aurelien, l'an 270, & enfin ruinée depuis par les Arabes. M. le Brun, dans son voyage au Levant, & Fischer, dans son essai d'architecture historique, nous ont donné

Tome XIV.

quelques idées de ces *ruines*; mais il en a paru en Angleterre une très-amplé description, mise au jour par les soins de M. Robert Wood, avec des planches magnifiquement gravées, & fort détaillées. *Voyez PALMIRE, Géog. (D. J.)*

RUINE, se dit en *Peinture* de la représentation d'édifices presque entièrement ruinés. De belles *ruines*. On donne le nom de *ruine* au tableau même qui représente ces *ruines*. *Ruine* ne se dit que des palais, des tombeaux somptueux ou des monumens publics.

On ne diroit point *ruine* en parlant d'une maison particulière de payfans ou bourgeois; on diroit alors *bâtimens ruinés*.

RUINES, pierre de, (*Hist. nat. Litholog.*) *lapis rudernum*, nom donné par quelques naturalistes à des pierres sur lesquelles le hasard a fait paroître des figures semblables à des *ruines*; tel est sur-tout le marbre de Florence. *Voyez PIERRE DE FLORENCE.*

RUINÉ, participe, (*Gram.*) voyez RUINE.

RUINÉ, (*Maréchal.*) on appelle ainsi un cheval usé de fatigue. La bouche ruinée, voyez BOUCHE. Les jambes ruinées sont des jambes qui n'ont plus la force de porter le cheval, & qui sont communément arquées & bouletées. *Voyez ARQUÉ & BOULETÉ.*

RUINER, *v. act.* (*Gram.*) voyez RUINE.

RUINER & TAMPONNER en bâtiment, (*Archit.*) c'est gâcher des poteaux de cloison par les côtés, & y mettre des *tamppons* ou grosses chevilles, pour tenir les panneaux de maçonnerie.

RUINEUX, adj. (*Gram.*) qui menace ruine; ce mur est *ruineux*. Il se dit aussi de ce qui peut entraîner la ruine. Cette entreprise est *ruineuse*.

RUINURE, *f. f.* (*Gram. Archit.*) entailles faites avec la coignée aux côtés des poteaux ou des solives, pour relever les panneaux de maçonnerie dans un pan de bois ou une cloison, & les entrevous dans un plancher.

RUINURE, *f. f.* est l'entaille faite dans les poteaux ou les solives, pour retenir les panneaux de maçonnerie. *Lat. sulcus.*

RUISSEAU ou PETITE RIVIERE, *f. f.* (*Phys.*) diminutif de rivière ou fleuve. *Voyez FLEUVE & FONTAINE.*

RUISSEAU, *f. m.* (*Hydraul.*) si l'on avoit près de son parc quelques courans d'eau, *ruisseaux*, petites rivières à la disposition, l'on pourroit les faire entrer dans son jardin pour y former des canaux ou des pièces d'eau, & même des clôtures de parc en régularisant ces *ruisseaux* en canaux revêtus de tables de gazon.

Ces *ruisseaux* peuvent encore, par le moyen d'une vanne ou d'un batardeau qui retient les eaux un peu haut, tomber en nappes à la tête d'un canal, ou faire tourner un moulin qui, avec le secours d'une pompe, élèvera les eaux dans un réservoir pour fournir des fontaines jaillissantes. (*K*)

RUISSEAU, (*Archit. hydraul.*) c'est l'endroit où deux revers de pavé se joignent par leurs morces, & qui sert pour l'écoulement des eaux. Les *ruisseaux* des pointes sont fourchus.

On appelle *ruisseau en biseau* celui qui n'a ni caniveaux, ni contre-jumelles, pour faire liaison avec le revers, comme dans les ruelles où il ne passe point de charois. *Daviler. (D. J.)*

RUISSEAU, *f. m.* (*Jardinage.*) petit canal qu'on pratique dans les jardins pour les arroser. (*D. J.*)

RUM, (*Géog. mod.*) île d'Ecosse, une des Hébrides au midi de celle de Skie. On lui donne 5 milles de longueur. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & on pêche beaucoup de saumon dans ses petites rivières. (*D. J.*)

RUM ou REUN, *f. m.* (*Marine.*) espace pratiqué dans le fond de cale d'un vaisseau, pour y arranger

111

les marchandises de sa cargaison. C'est de ce mot que vient, à ce qu'on prétend, celui d'*arrumer* ou *arri-mer*. Mais on ne fait point quelle est l'étymologie de celui de *rum*.

RUM, (*Art distillatoire.*) nom que donnent les Américains à une espèce d'eau-de-vie ardente, inflammable, & tirée par la distillation des cannes de sucre.

Le *rum* diffère de ce qu'on appelle simplement *esprit-de-sucre* en ce qu'il contient beaucoup plus d'huile essentielle de la canne de sucre, parce qu'on a fait souvent fermenter dans cette liqueur une grande partie du jus grossier de la canne même, & que c'est de-là que le *rum* se prépare.

L'huile essentielle & onctueuse du *rum* passe ordinairement pour tirer son origine de la grande quantité de graisse qu'on emploie dans la cuisson du sucre. Il est vrai que cette graisse, quand elle est grossière, donne ordinairement une odeur fétide à la liqueur du sucre, soit dans nos distillations ou dans nos raffineries; mais cela ne procure point le piquant qui se trouve dans le *rum*, & qui est effectivement l'effet de l'huile naturelle de la canne de sucre. Voici comme on fait le *rum*.

Quand on a rassemblé une quantité suffisante de la substance dont on le tire, on y verse une certaine quantité d'eau pour y produire la fermentation, mais très-lentement dans le commencement; on l'excite ensuite par degrés avec de la lie de bière qui fait monter la liqueur dans l'opération avec une grande promptitude. Quand le tout a pleinement fermenté, & qu'il a été porté au degré d'acidité nécessaire, on le distille à la manière ordinaire jusqu'à ce qu'il puisse soutenir ce qu'on appelle la *preuve* dans les raffineries de sucre; quelquefois même on lui donne une force approchante de celle de l'alcool ou de l'esprit-de-vin, & alors on l'appelle *rum* doublement distillé. Il seroit aisé de rectifier & de purifier l'esprit-de-*rum*, parce qu'il fournit dans la distillation une grande quantité d'huile, qui est souvent si désagréable, qu'il a besoin d'un long terme pour s'adoucir avant qu'on en puisse faire usage; au lieu que si l'on se donnoit la peine de le bien rectifier, il s'adouciroit promptement & perdrait une partie de sa mauvaise odeur.

Le meilleur état du *rum*, pour être transporté & pour l'usage, est sans doute celui de l'alcool ou des esprits rectifiés, parce que de cette manière il seroit réduit à moitié pour la facilité du transport, & pourroit souffrir toutes les épreuves. Il seroit encore meilleur pour faire le punch & d'un goût plus agréable. D'ailleurs dans cet état il seroit moins aisément sophistiqué par les Distillateurs: car quand ils ont besoin de mêler une grande quantité de l'queur de bas prix avec le *rum*, ils prennent celui qui a le plus d'huile essentielle & forte pour éteindre celle des autres liqueurs fermentées avec lesquelles ils veulent le mélanger. Il est certain que si l'on rectifioit le *rum* avec plus de délicatesse, on en feroit un esprit beaucoup plus pur, plus fin & plus délicat, de sorte qu'alors il approcheroit très-près de l'arrac; car en mêlant très-peu de *rum* bien rectifié avec quelqu'autre esprit privé d'odeur & de goût, le tout forme une liqueur fort semblable en goût & en odeur au véritable arrac.

On sophistique beaucoup le *rum* en Angleterre, quelques-uns même n'ont point de honte de faire cette sophistiquerie avec de l'esprit de grain; mais quand on la fait avec de l'esprit de mélasse, il est bien difficile de découvrir la tromperie; la meilleure méthode d'éprouver le *rum* est d'en verser une petite quantité dans quelque vaisseau convenable & d'y mettre le feu; alors quand toute la partie inflammable a été brûlée, on examine à l'odeur & au goût le phlegme qui reste, & l'on connoît de quelle liqueur il procède, voyez de plus grands détails dans Shaw, *Essai on distillery.* (D. J.)

RUM, f. m. voyez RHUMB.

RUMEN, f. m. (*Anat. comp.*) c'est le nom du premier estomac des animaux qui ruminent, que l'on appelle *animaux ruminans*. Voyez ESTOMAC, RUMINANT, RUMINATION. Les alimens sont portés dans le *rumen*, sans avoir souffert d'autre altération dans la bouche, que d'être un peu roulés & enveloppés ensemble. Voyez ALIMENT. Le *rumen* ou la panse est la partie la plus large de l'estomac, comme servant à contenir la boisson, & la masse des alimens crus qui y sont & qui s'y mortifient ensemble; pour de-là repasser dans la bouche, pour y être remachés & diminués, afin de pouvoir être davantage digérés dans les autres ventricules. Voyez DIGESTION.

Dans le *rumen* ou premier ventricule des chameaux sont trouvés différens petits sacs qui contiennent une considérable quantité d'eau: ce qui est une invention admirable pour les nécessités de cet animal, qui vivant dans des pays chauds, & se nourrissant d'alimens durs & secs, seroit en danger de périr sans ces réservoirs. Voyez BOISSON, SOIF.

RUMEUR, f. f. (*Gram.*) bruit général & sourd, excité par quelque mécontentement dans une ville, dans une maison. Cette conduite du clergé excita de la *umeur*. On remarqua le désaveu de ce procédé par la *umeur*. Il se dit aussi d'une sédition: il y eut à cette occasion quelque *umeur* que la vigilance de la police eut bientôt dissipée.

RUMI, f. m. (*Mat. médic. des Arabes.*) nom donné par Avicenne & par Sérapion au meilleur mastic; ils distinguent cette drogue en deux espèces, l'une qu'ils appellent *rum* qui est blanche & pure, l'autre qu'ils nomment *captis* qui est sale & noirâtre. La première venoit de l'île Scio, & la seconde de quelque endroit de l'Égypte. (D. J.)

RUMIA, f. f. (*Mytholog.*) autrement *rumilia* ou *rumina*, mots synonymes tirés de *rum*, qui en vieux latin signifie *mamelle*. Le peuple ayant imaginé une déesse qui avoit soin de faire teter les petits enfans, nommoit cette déesse *Rumia*, comme qui diroit la *déesse aux mamelles*. Quand on lui offroit des sacrifices, on répandoit du lait sur les victimes. Sa statue représentoit une femme tenant entre ses bras un petit enfant, & ayant une mamelle découverte pour le faire teter. (D. J.)

RUMILLY, (*Géog. mod.*) ou *Romilly* en albanois, petite ville de Savoie au confluent du Nèpha & du Séran, sur chacun desquels elle a un pont de pierre, à 3 lieues de sud-ouest d'Annecy. Elle avoit autrefois des fortifications que Louis XIII. fit raser en 1630. Les environs sont fertiles, & les habitans assez à leur aise. (D. J.)

RUMINANT, f. m. terme d'Histoire naturelle, se dit d'un animal qui remâche ce qu'il avoit avalé. Voyez RUMINATION.

Reyer a fait un traité de *ruminantibus & ruminatione*, où il fait voir qu'il y a des animaux qui ruminent effectivement; tels que le bœuf, la brebis, le cerf, la chèvre, le chameau, le lièvre, l'écureuil; & d'autres qui ne ruminent qu'en apparence, & qu'il appelle faux-ruminans, *ruminantia spuria*; tels que les taupes, les grillons, les abeilles, les escarbots, les cancre, les surmulets & autres poissons.

Les animaux de cette seconde classe ont l'estomac composé de fibres musculaires, par le moyen desquelles l'aliment monte & descend comme dans ceux qui ruminent effectivement.

M. Ray observe que les animaux *ruminans* sont tous quadrupèdes velus & vivipares. Quelques-uns ont les cornes creuses, & n'en changent point; d'autres en changent. Voyez QUADRUPÈDE, CORNE, POIL, &c.

Les animaux *ruminans* à cornes ont tous quatre estomacs. Le premier qui est le *κοιλία μεγάλη* d'A-

ristote, le rumen, *venter magnus*, ou ce que nous appellons vulgairement *panse* ou *herbier* : c'est où la mangeaille entre immédiatement après avoir été grossièrement mâchée, & d'où elle remonte dans la bouche pour être mâchée une seconde fois. Le second est le *κερύφαλος*, en latin *reticulum*, & vulgairement le *bonnet*; les auteurs anglois l'appellent *rayon*, parce que sa membrane interne est divisée en cellules, à-peu-près semblables à celles d'un rayon de miel. Le troisieme est l'*χίμος*, que M. Ray croit être mal traduit par *omasus*, & qu'il aimeroit mieux qu'on appellât *echinus*; on l'appelle vulgairement le *millet*. Le quatrieme est l'*ήνυστρον* d'Aristote, que Gaza appelle *æbomasus*, & que nous appellons en françois *caillette*. Voyez PANSE, BONNET, MILLET, &c.

On remarque aussi que les animaux *ruminans* à cornes n'ont point de dents de devant, ou dents incisives à la mâchoire supérieure, & qu'ils ont tous une espece de graisse, appelée en grec *σεαρ*, *sebum*, suif, qui est plus dure, plus ferme, & en même tems plus fondante que celle des autres animaux.

RUMINATION, f. f. (*Physiolog.*) c'est en deux mots l'action de remâcher, qui est propre à quelques animaux; mais on peut la définir plus exactement un mouvement naturel de l'estomac, de la bouche, & des autres parties, qui succede à une autre action des mêmes parties; enforte que par le moyen de ces deux actions, l'aliment avalé d'abord à la hâte, est de nouveau rapporté à la bouche, où il est remâché, puis avalé une seconde fois, le tout pour le bien & l'avantage de l'animal.

Les bêtes qui ruminent sont les bœufs, les moutons, les cerfs, les chevres, les chameaux, &c. Les animaux qui semblent imiter la *rumination*, & qui ne ruminent pas effectivement, *ruminantia spuria*, sont les taupes, les grillons-taupes, les abeilles, les escarbots, les crabes, les écrevisses de mer, les surmulets, le perroquet, & plusieurs oiseaux. Tous ces animaux ont leur estomac composé de fibres musculaires, par le moyen desquelles les alimens sont broyés différemment que dans les animaux ruminans. Moïse a confondu les uns & les autres. Il étoit occupé de plus grandes choses que de nos petites études. Nous savons aujourd'hui que l'action de ruminer est particulière à certains animaux; que son appareil dépend de plusieurs ventricules appropriés à cet usage; & que c'est un artifice curieux pour achever entièrement la mastication, pendant que les animaux ruminans se reposent.

Il faut d'abord remarquer la premiere préparation que la nourriture reçoit des dents des animaux qui ruminent, elle consiste simplement à prendre sur la terre & aux arbrisseaux les herbes, & les bourgeons que les dents de devant jointes avec la langue coupent, ou plutôt arrachent; car la plupart des ruminans n'ont de dents coupantes qu'à la mâchoire d'en haut, enforte qu'ils avalent leur nourriture toute entière.

La mécanique de ce premier apprêt de nourriture, ne paroît pas fort fine, cependant elle mérite notre attention; c'est par cette structure d'organes que les animaux ruminans peuvent arracher plus aisément les herbes tendres, de manière qu'aucun brin ne leur échappe. Les dents dures appliquées contre la langue molle, serrent & retiennent plus sûrement toute l'herbe qu'ils arrachent, que si leurs dents étoient appliquées contre d'autres dents, parce qu'elles ne pourroient alors toucher par-tout; il y auroit beaucoup de brins d'herbes qui se trouveroient dans les entre-deux des dents; par cette même raison si la main de l'homme n'étoit composée que d'os, elle ne pourroit pas tenir si fortement beaucoup de choses, comme elle le fait, ayant des parties molles, de la chair musculieuse revêtue de peau mise entre

les os, & que la main empoigne. L'art imite souvent cette mécanique, comme quand pour ferre une chose bien fermement dans un étau d'acier trempé, on met du bois entre l'étau & la chose qu'on veut ferre fortement.

La nourriture conservée de cette façon sans perte, & sans avoir été mâchée dans la bouche des animaux ruminans, est portée dans leurs ventricules, où après l'avoir gardée quelque tems elle revient dans leur bouche, & ils la mâchent alors pour l'avalier une seconde fois.

On distingue quatre ventricules dans les animaux qui ruminent; le premier se nomme la *panse*: il est fort grand, d'une structure particulière, & très-propre à l'usage auquel il est destiné. Sa tunique interne est couverte d'une infinité de petites éminences de différente figure, ferrées les unes contre les autres, & douées d'une fermeté qui empêche que des herbes non mâchées ne blessent la substance du ventricule; car les herbes soutenues pour ainsi-dire sur ces éminences, reçoivent la chaleur de la tunique, & sont humectées par une abondance d'humeur qui les attendrit & les dispose à la cuisson. Les chevaux, qui ne sauroient si bien mâcher le foin ou la paille, qu'il ne reste, dans ce qu'ils avalent, beaucoup de parties dures & piquantes, ont la tunique interne du ventricule forte & calleuse, à-peu-près de même que celle du gésier des oiseaux, non-seulement afin qu'elles ne soient pas blessées par la dureté du foin, mais aussi afin que par sa compression elle achève de broyer cette nourriture.

Le second ventricule des animaux qui ruminent s'appelle le *réseau* ou le *bonnet*, il est marqué endans de plusieurs lignes éminentes & élevées, qui forment des figures, les unes quarrées, les autres pentagones, les autres hexagones. Ces éminences sont crenelées, étant comme chaperonnées de quantité de pointes, qui les peuvent encore faire comparer à de petits rateaux qui amassent & retiennent les parties des herbes que n'ont pu dissoudre ni ce ventricule ni le premier, pour les garder autant de tems qu'il est nécessaire, & laisser couler entre les dents de ces rateaux, ce qui est broyé, fondu & dissous.

Le troisieme ventricule porte le nom de *millet*, & le quatrieme celui de *caillette*. Ces deux ventricules sont remplis de plusieurs feuillets, entre lesquels la nourriture est ferrée, pressée, & touchée par beaucoup plus de surfaces que si ce n'étoit qu'une simple cavité.

La structure des feuillets du troisieme ventricule est sur-tout d'une mécanique admirable dans une partie où il falloit que le ventricule entier fût rempli de membranes, disposées de manière que le passage ne laissât pas d'être libre. Pour cet effet ces membranes sortent en façon de feuillets, qui viennent de la circonférence vers le centre, à-peu-près comme dans les têtes de pavots; mais pour éviter que ces feuillets ne fussent trop ferrés vers le centre, & que d'un autre côté ils ne laissassent pas de trop grands espaces vuides vers la circonférence, ainsi qu'aux pavots, ces feuillets sont ici de grandeur différente; d'abord les grands qui vont jusqu'au centre, sont en petit nombre; ensuite il y en a d'autres entre deux qui ne vont pas si loin; & enfin d'autres plus courts remplissent les intervalles qui sont proche de la circonférence. Les feuillets dont le quatrieme ventricule est rempli, renferment entre les membranes dont ils sont composés, un grand nombre de glandes qui ne se trouvent point dans les trois autres ventricules.

L'œsophage des animaux qui ruminent, a dans son entrée vers l'estomac, une structure toute particulière, car il produit comme un demi-canal creusé dans les membranes du second ventricule, & ce

demi-canal est la fuite du canal de l'œsophage ; il a des rebords , lesquels étant joints plus ou moins avant , alongent le canal de l'œsophage jusque dans le second ventricule , & même jusque dans le troisieme.

Cette conformation peut avoir plusieurs usages ; elle peut servir premierement à faire retourner dans la bouche les herbes qui y doivent être remâchées , & à composer les pelotons que l'on voit remonter le long du cou , aux bœufs , quand ils ruminent ; ce demi-canal avec ces rebords , étant comme une main ouverte qui prend les herbes , & qui en se renfermant les serre & les pousse en-haut. En second lieu cette conformation peut servir à faire descendre les herbes remâchées & les conduire dans le second ou dans le troisieme ventricule. En troisieme lieu , cette conformation peut être propre à conduire la boisson dans le deuxieme & troisieme ventricule.

La nourriture dissoute & digérée dans les ventricules que nous avons décrits , passe dans les intestins , qui achevent de la convertir en chyle. Les intestins ont pour cet effet plusieurs feuillets en-dedans & entravers qui retiennent le chyle & le compriment à plusieurs reprises , en quoi concourt l'action du diaphragme & des muscles du bas-ventre.

La situation transversale des feuillets des intestins est fort propre à retenir le chyle , à le perfectionner , à le laisser passer insensiblement , & à l'empêcher de couler trop vite. Pour cela chaque feuillet n'occupe que les deux tiers de la rondeur , que forme la cavité de l'intestin , laissant l'autre tiers vuide , & ce tiers ne laisse pas d'être comme formé par un autre feuillet , qui occupe aussi deux tiers de rondeur , parce qu'ils sont tous mis alternativement , suivant des espaces égaux ; d'ailleurs ces feuillets sont larges par leur milieu , en s'étrécissant vers la fin , de maniere que le large d'un feuillet se rencontre au droit du vuide de l'autre.

Dans quelques animaux il n'y a qu'un feuillet , conduit d'un bout de l'intestin à l'autre , en ligne spirale ; cette structure fait que le chyle est obligé de tenir un long chemin en tournant en rond , au lieu de couler tout droit. Entre les poissons , le renard marin , le lievre parmi les animaux terrestres , & l'autruche dans le genre des oiseaux , ont les intestins de cette forme. En d'autres animaux , il n'y a qu'une large membrane roulée comme un cornet de petit métier ; tel est l'intestin du poisson appelé *morgast* , qui est le *galeus glaucus* de Ray.

Le perroquet est un des oiseaux qui semble imiter la *rumination* , en ce qu'il fait remonter dans le haut de son gosier sur sa langue , ce qu'il a mangé , pour l'avaler une seconde fois ; mais le grillon-taupo , insecte des plus grands & des plus voraces , approche beaucoup des animaux ruminans par la structure de ces ventricules.

Trois physiciens ont traité expressément la matiere de la *rumination* ; *Æmilianus* (*Johannes*) , médecin de Ferrare est le premier. Son ouvrage intitulé *naturalis de ruminantibus historia*, Venet. 1584, in-4°. étoit le seul qu'on eût sur cette matiere avant ceux de Perrault & Peyer.

Perrault (Claude) , dans ses œuvres imprimées à Paris en 1680 , a approfondi ce sujet & a donné de bonnes figures de la structure des ventricules & des intestins des animaux ruminans.

Peyerus (*Joh. Conrad.*) ; *Merycologia , sive de ruminantibus & ruminatione commentarius*, Basileæ 1685, in-4°. cum fig. Cet ouvrage qui laisse peu de choses à desirer , est un ample & savant commentaire sur les différentes especes d'animaux ruminans , les causes , l'usage de cette action , & la description de toutes les parties qui y concourent ; enfin l'auteur y donne l'histoire de la *rumination* de quelques hommes , es-

pece de maladie qui procede du délabrement de l'estomac , & qui demande des remèdes particuliers , appropriés aux différentes causes du mal. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RUMNEY-MARSH, (*Géog. mod.*) c'est-à-dire marais de Rumney ; ce sont des marais salés de la province de Kent en Angleterre. Ils forment en pâturage une étendue d'environ 20 milles de long sur 2 milles de large. On compte 47110 acres , où l'on élève des bêtes à laine. Cette contrée fournit 141339 toisons , qui produisent 2523 pachs (le pach pèse 240 liv.) , c'est-à-dire 605520 liv. de laine. (*D. J.*)

RUMPHAL, f. m. (*Botan. exot.*) c'est une espece d'arum des Indes , qu'on appelle aussi *ignome* ; son suc est un poison , mais on prétend , & cela se peut fort bien , que sa racine est efficace contre la morsure des serpens , quand elle est appliquée toute fraîche sur la partie , à laquelle on a fait auparavant des scarifications. (*D. J.*)

RUMPHIA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) c'est dans le système de Linnæus , le nom d'une plante qui compose un genre distinct dont voici les caractères. Le calice particulier de la fleur est composé d'une seule feuille divisée par trois entailles à l'extrémité. La fleur est formée de trois pétales oblongs , obtus , & de même grandeur. Les étamines sont trois filets pointus de la longueur de la fleur. Les bossettes des étamines sont très-petites. Le pistil a le germe arrondi ; le style est pointu & de même longueur que les étamines. Le stigma est à trois cornes. Le fruit est de forme turbinée , sillonné en trois endroits , & composé d'une pulpe charnue. La semence est ovale contenant trois loges , dans chacune desquelles sont les noyaux de forme triangulaire. Linnæi, *gen. plant.* pag. 2. (*D. J.*)

RUN, f. m. terme de rivière , que l'on trouve dans les anciennes ordonnances , pour dire le rang. Tout batelier prendra son *run* ou son rang.

RUNCAIRES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) sectateurs des Vaudois & des Patavins ; voyez VAUDOIS & PATAVINS. Ils furent ainsi appelés , ou de *Runcalia* , lieu près le Pô , où l'on prétend qu'ils s'assembloient , ou de *runcaria* , brossailles , parce qu'ils s'y retirèrent contre la poursuite de leurs persécuteurs.

RUNCINE, f. f. (*Mythol.*) *Runcina* , mot tiré de *runcare* , arracher , déesse de Romains , qu'on invoquoit lorsqu'on enlevait les blés de terre ; mais il n'est point parlé de cette déesse dans les anciens auteurs , & selon les apparences elle doit son origine à saint Augustin. (*D. J.*)

RUNERS , (*Poés. goth.*) on nommoit ainsi les poètes des Goths qui s'étoient établis dans les Gaules. Ce sont ces poètes qui introduisirent dans les vers la consonnance ; & leurs ouvrages en vers s'appellerent *runes* , ensuite *rimes*. Cette nouveauté fut si bien reçue dans la poésie vulgaire , qu'on voulut ridiculement y assujettir la poésie latine. Leoninus qui vivoit sous le regne de Louis VII. travailla dans ce genre bizarre de poésie , & lui donna son nom. Voyez LÉONINS vers. (*D. J.*)

RUNGHEN, (*Géog. mod.*) village de Livonie , près des bords du lac Worthseri.

Ce village est célèbre dans l'Histoire , pour avoir donné la naissance à Catherine , femme du czar Pierre I.

Selon le témoignage de la voix publique , le pere de cette princesse étoit un vassal du colonel Rosen , lequel étant venu à mourir lorsque Catherine n'avoit que quatre ou cinq ans , & sa mere étant morte bientôt après , ils ne laisserent rien ni l'un ni l'autre à cette orpheline pour sa subsistance ; car il est rare que les vassaux de la noblesse livonienne & russe ne laissent quelque chose à leurs enfans.

Le clerc de la paroisse qui tenoit école la prit chez

lui, où elle resta jusqu'à ce que le docteur Gluck, ministre de Marienbourg, passant par ce village, & voulant soulager le clerc, dont les revenus étoient fort petits, emmena la jeune fille, la traita comme si elle eût été son enfant; & son épouse lui trouvant de bonnes inclinations, l'aima de son côté, & l'occupa à des choses proportionnées à son âge. Elle avoit appris à lire chez le clerc de *Runghen*; mais elle ne parloit encore que la langue du pays, qui est un dialecte esclavon, quand elle le quitta. Elle apprit chez M. Gluck l'allemand en perfection, & s'occupoit à la lecture à ses heures de loisir.

Un sergent livonien au service de Suede lui fit la cour, & elle consentit à l'épouser, pourvu qu'il obtînt l'aveu de M. Gluck, qui le donna volontiers. Le sergent étoit d'assez bonne famille, avoit quelque bien, & étoit en passe d'être avancé. Le lendemain du mariage, les Russes, sous le commandement du lieutenant général Baur, se rendirent maîtres de Marienbourg.

L'auteur de la vie de Pierre I. rapporte que ce jour même le sergent fut tué sur la breche. Quoi qu'il en soit, le général ayant aperçu Catherine parmi les prisonnières, remarqua quelque chose dans sa physionomie qui le frappa; il lui fit quelques questions sur sa condition, auxquelles elle répondit avec plus d'esprit qu'il n'est ordinaire aux personnes de son ordre. M. Baur lui déclara qu'il auroit soin qu'elle fût bien traitée, & prescrivit à ses gens de la conduire auprès des femmes de sa maison, & de la leur recommander. Dans la suite la voyant fort propre à gouverner un ménage, il lui donna une espece d'autorité sur ses domestiques, dont elle se fit extrêmement aimer par la douceur de son caractère.

Un jour le prince Menzikof, protecteur du général, la vit, demanda qui elle étoit, & en quelle qualité elle le servoit; le général Baur lui raconta son histoire. Le prince le pria de la lui céder; le général n'ayant rien à refuser à son altesse, fit appeler Catherine, & lui dit: voilà le prince Menzikof qui a besoin d'une personne telle que vous; il est en état de vous faire plus de bien que moi, & je vous en veux assez pour vous placer chez lui. Elle répondit par une profonde révérence, qui marquoit sinon son consentement, du moins qu'elle ne croyoit pas avoir le pouvoir de dire non. Le prince Menzikof l'emmena avec lui, & la garda à son service jusqu'en 1703, que le czar en devint tellement épris, qu'il l'épousa. Son premier soin dans son élévation, fut de ne pas oublier ses bienfaiteurs, & en particulier M. Gluck & toute sa famille.

Elle se rendit bien-tôt maîtresse par ses manieres, du cœur de Pierre le grand; elle le suivit & l'accompagna par-tout, partageant avec lui les fatigues de la guerre, des courses, & des voyages. Quand le czar se trouva enfermé en 1712 par l'armée des Turcs sur les bords de la riviere de Pruth, la czarine envoya négocier avec le grand-visir, & lui fit entrevoir une grosse somme d'argent pour récompense; le ministre turc se laissa tenter, & la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de sainte Catherine, dont elle seroit le chef, & où il n'entreroit que des femmes.

Pierre I. mourut le 28 Janvier 1725, âgé de 53 ans, & laissa l'empire à son épouse qui fut reconnue par tous les ordres de l'état, souveraine impératrice de Russie. Cette princesse pendant la vie du czar, savoit l'adoucir, s'opposer à propos aux emportemens de sa colere, ou fléchir sa sévérité. Le prince jouissoit de ce rare bonheur, que le dangereux pouvoir de l'amour sur lui, ce pouvoir qui a des-honoré tant de grands hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand, excepté néanmoins lorsqu'il

qu'il fit périr Alexis son fils; événement dans lequel la czarine Catherine pouvoit avoir quelque chose à se reprocher.

Quoi qu'il en soit, elle fit oublier cet événement tragique, & régna seule après le czar Pierre I. sans recevoir aucun reproche de la bassesse de son extraction. Elle mourut en 1727, & laissa pour successeur par le pouvoir que Pierre lui en avoit laissé, Pierre II. petit-fils d'elle & de Pierre I. Pierre II. étant mort en 1730, Anne, duchesse de Curlande, fille de czar Jean, & grand-tante de Pierre II. lui succéda; & étant morte en 1740, elle déclara pour son successeur Jean de Brunswic, petit-fils de sa sœur, âgé de trois mois, sous la régence d'Elisabeth de Meckelbourg, femme du duc de Brunswic sa niece, mere de Jean de Brunswic. Ainsi l'empire se perpétuoit dans la branche aînée d'Alexis; mais cette régence ne dura guere, & en 1741 Elisabeth & son fils, furent dépossédés par Elisabeth Pétrowna, seconde fille de Pierre le grand.

Cette princesse a déclaré pour son successeur Charles-Pierre Ulric, duc de Holstein-Gottorp, fils de sa sœur, né en 1728, qu'elle a fait nommer grand duc de Russie en 1742. Ce Charles-Pierre Ulric avoit été appelé à la monarchie par la Suede à la mort du prince de Hesse mort sans enfans d'Ulric, sœur cadette de Charles XII. mais quand la couronne de Suede vint à vaquer, Charles avoit déjà été déclaré héritier de l'empire aux droits de sa mere, fille aînée du czar, & avoit fait profession de la religion grecque. Il a épousé Catherine Alexiewna d'Anhalt-Zerbst, & regne actuellement (1761); mais, comme dit Leibnitz, le tems présent est gros de l'avenir. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

RUNIQUE ou RUNES, CARACTERES, (*Hist. ancienne & Belles-lettres.*) c'est ainsi qu'on nomme des caracteres très-différens de tous ceux qui nous sont connus dans une langue que l'on croit être la celtique, que l'on trouve gravés sur des rochers, sur des pierres, & sur des bâtons de bois, qui se rencontrent dans les pays septentrionaux de l'Europe, c'est-à-dire, en Dannemark, en Suede, en Norwege, & même dans la partie la plus septentrionale de la Tartarie.

Le mot *rune* ou *runor*, vient, dit-on, d'un mot de l'ancienne langue gothique, qui signifie *couper*, *tailler*. Quelques savans croient que les caracteres *runiques* n'ont été connus dans le nord, que lorsque la lumiere de l'Evangile fut portée aux peuples qui habitoient ces contrées; il y en a même qui croient que les *runes* ne sont que les caracteres romains mal tracés. L'histoire romaine nous apprend que sous le regne de l'empereur Valens, un évêque des Goths établis dans la Thrace & la Méfie, nommé *Ulphilas*, traduisit la bible en langue gothique, & l'écrivit en caracteres *runiques*; cela a fait que quelques-uns ont cru que c'étoit cet évêque qui avoit été l'inventeur de ces caracteres. Mais M. Mallet présume que *Ulphilas* n'a fait qu'ajouter quelques nouveaux caracteres à l'alphabet *runique*, déjà connu des Goths; cet alphabet n'étoit composé que de seize lettres; par conséquent il ne pouvoit rendre plusieurs sons étrangers à la langue gothique qui devoient se trouver dans l'ouvrage d'*Ulphilas*. Il est certain, suivant la remarque du même auteur, que toutes les chroniques & les poésies du nord s'accordent à attribuer aux *runes* une antiquité très-reculée; suivant ces monumens, c'est Odin le conquérant, le législateur, & le dieu de ces peuples septentrionaux, qui leur donna ces caracteres qu'il avoit vraisemblablement apportés de la Scythie sa patrie; aussi trouve-t-on parmi les titres de ce dieu celui d'inventeur des *runes*. D'ailleurs on a plusieurs monumens qui prouvent que des rois payens du nord ont fait usage des *runes*;

dans le Blekingie, province de Suede, on voit un chemin taillé dans le roc, où l'on trouve divers caractères *runiques* qui ont été tracés par le roi Harald Hildetand, qui étoit payen, & qui régnoit au commencement du septieme siecle, c'est-à-dire, longtemps avant que l'Evangile fût porté dans ces contrées.

Les peuples grossiers du nord n'eurent pas de peine à se persuader qu'il y avoit quelque chose de surnaturel ou de magique dans l'écriture qui leur avoit été apportée; peut-être même que Odin leur fit entendre qu'il opéroit des prodiges par son secours. On distinguoit donc plusieurs especes de *runes*; il y en avoit de nuisibles, que l'on nommoit *runes ameres*; on les employoit lorsqu'on vouloit faire du mal. Les *runes secourables* détournoient les accidens; les *runes victorieuses* procuroient la victoire à ceux qui en faisoient usage; les *runes médicinales* guérissoient des maladies; on les gravoit sur des feuilles d'arbres. Enfin, il y avoit des *runes* pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnemens, pour se rendre une belle favorable; mais une faute d'orthographe étoit de la dernière conséquence; elle exposoit sa maîtresse à quelque maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvoit remédier que par d'autres *runes* écrites avec la dernière exactitude. Ces *runes* ne différoient que par les cérémonies qu'on observoit en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçoit, par l'endroit où on les exposoit, par la manière dont on arrangeoit les lignes, soit en cercle, soit en serpentant, soit en triangle, &c. Sur quoi M. Mallet observe avec beaucoup de raison, que la magie opere des prodiges chez toutes les nations qui y croient.

Les caractères *runiques* furent aussi employés à des usages plus raisonnables & moins superstitieux; on s'en servoit pour écrire des lettres, & pour graver des inscriptions & des épitaphes; on a remarqué que les plus anciennes sont les mieux gravées; il est rare d'en trouver qui soient écrites de la droite à la gauche; mais on en rencontre assez communément qui sont écrites de haut-en-bas sur une même ligne, à la manière des Chinois.

De tous les monumens écrits en caractères *runiques*, il n'y en a point qui se soient mieux conservés que ceux qui ont été gravés sur des rochers; cependant on traçoit aussi ces caractères sur des écorces de bouleau, sur des peaux préparées, sur des bâtons de bois poli, sur des planches. On a trouvé des bâtons chargés de caractères *runiques*, qui n'étoient autre chose que des especes d'almanachs. L'usage de ces caractères s'est maintenu dans le nord longtemps après que le Christianisme y eût été embrassé; l'on assure même que l'on s'en sert encore parmi les montagnards d'une province de Suede. Voyez l'introduction à l'histoire du Danemark, de M. l'abbé Mallet.

On a trouvé dans la Helsingie, province du nord de la Suede, plusieurs monumens chargés de caractères qui diffèrent considérablement des *runes* ordinaires. Ces caractères ont été déchiffrés par M. Magnus Celsius, professeur en Astronomie dans l'université d'Upsal, qui a trouvé que l'alphabet de ces *runes* de Helsingie étoit aussi composé de seize lettres; ce sont des traits ou des lignes courbes qui, quoique d'ailleurs parfaitement semblables, ont des sons différens, suivant la manière dont elles sont disposées, soit perpendiculairement, soit en diagonale. On ne peut décider si les *runes* ordinaires ont donné naissance aux caractères de Helsingie, ou si ce sont ces derniers dont on a dérivé les *runes* ordinaires. M. Celsius croit que ces caractères ont été dérivés des lettres grecques ou romaines, ce qui n'est guère probable; vu que jamais les Grecs ni les Romains n'ont pénétré dans ces pays septentrionaux. Le même au-

teur remarque qu'il n'y a point de caractères qui ressembleraient plus à ces *runes*, que ceux que l'on trouve encore dans les inscriptions qui accompagnent les ruines de Persepolis ou de Tchelminar en Perse. Voyez les Transactions philosophiques, n°. 445, où l'on trouvera l'alphabet des *runes* de Helsingie, donné par M. Celsius.

RUPELMONDE, (Géog. mod.) ville des Pays-bas dans la Flandre sur la gauche de l'Escaut, à l'embouchure de la Rupel dont elle tire son nom, à 3 lieues au-dessus d'Anvers, avec titre de comté depuis 1650. Ses fortifications ont été ruinées pendant les guerres. Long. 21. 50. lat. 51. 10. (D. J.)

RUPIN, ou RUPPIN, (Géog. mod.) ville d'Allemagne dans l'électorat de Brandebourg, chef-lieu d'un comté de même nom, à 9 milles au nord-ouest de Berlin. Elle est divisée en deux parties par un étang poissonneux. Long. 30. 56. lat. 53. (D. J.)

RUPPIA, f. f. (Hist. nat. Bot.) nom donné par Linnæus à un genre de plante que Micheli avoit appelée *bucca ferrea*: en voici les caractères. Le calice est composé d'un étui droit, pointu, qui se panche un peu quand le fruit est mûr, & qui contient doublement la fructification. Il n'y a ni pétale ni étamine, mais un nombre de bosslettes faites en forme de reins, & placées de chaque côté. Les pistils sont plusieurs files déliés, chevelus, portant chacun un germe ovale avec un simple stigma. Le fruit est une capsule ovale, pointue, placée sur le style, qui devient plus allongée. Il y a tout-autant de fruits qu'il y avoit de pistils sur la plante, & chacun contient une graine arrondie. Micheli xxxv. Linnæi gen. plantar. 432. (D. J.)

RUPTOIRE, f. m. terme de Chirurgie concernant la mat. méd. externe, médicament qui a la vertu de brûler & de faire une escarre aux parties sur lesquelles on l'applique: c'est la même chose que *cautere potentiel*. On prépare les médicamens *ruptoires* avec la chaux-vive, les cendres gravellées, &c. Hildanus en faisoit grand usage dans les parties gangrenées, pour séparer le mort du vif. Ambroise Paré les recommande fort dans les charbons pestilentiels & autres tumeurs critiques, pourvu que l'inflammation ne soit pas excessive. Quand l'escarre est faite, on en procure la chute par les remèdes maturatifs & suppurans.

Le sujet du premier prix que l'académie royale de Chirurgie a proposé en 1732 à sa naissance, étoit de déterminer pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, & d'autres simplement ouvertes; dans l'une & l'autre de ces opérations, quels sont les cas où le *cautere* est préférable à l'instrument tranchant, & les raisons de préférence. Les mémoires qui sont imprimés sur cette question, contiennent d'excellens principes sur l'usage des cautères potentiels. L'académie a depuis donné la question de l'usage des remèdes caustiques en général; & tout ce qui regarde ces médicamens, a été traité d'une manière satisfaisante. On peut avoir recours aux *dissertations* imprimées dans le recueil des pièces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de Chirurgie. (Y)

RUPTURE, terme de Chirurgie, déchirement d'une partie à l'occasion d'une extension violente à laquelle elle n'a pu prêter. Les tendons trop tendus peuvent se casser; on donne le nom de *rupture* à cet accident. M. Petit a donné à ce sujet plusieurs observations à l'académie royale des Sciences, année 1722 & suiv. & a traité cette matière dans son livre des *maladies des os*.

La rupture du tendon d'Achille est celle qui arrive le plus fréquemment; c'est aussi cet accident qui fait le principal sujet des mémoires de M. Petit. Cette rupture est complète ou incomplète. La possibilité

de la *rupture* complete par un seul effort est prouvée par beaucoup de faits ; il suffit pour qu'elle arrive, que la partie tendineuse n'ait pu résister à la force avec laquelle elle étoit tirée en-haut par la portion charnue, & en-bas par le poids du corps. M. Petit donne l'observation d'un fauteur qui se rompit complètement les deux tendons d'Achille en sautant sur une table élevée de trois piés & demi ; il n'y eut que les bouts des piés qui portèrent sur le bord de la table ; il n'y appuyèrent qu'en glissant, & qu'autant qu'il falloit au fauteur pour se redresser ; c'est dans cet effort qu'il se cassa les deux tendons. Cet accident peut arriver en montant à cheval ou en carrosse. On a des exemples de fracture de l'os du talon par la seule rétraction du tendon d'Achille dans un faux pas ; & les Praticiens savent que la contraction forcée des muscles extenseurs de la jambe est capable de casser transversalement l'os du genou. Voyez ROTULE. Si les os, comme il est prouvé, peuvent se casser par des causes si légères en apparence, comment les tendons résisteroient-ils lorsque les muscles seront obligés d'agir non-seulement pour résister au poids du corps, mais même pour le relever avec force ? La fracture complete du tendon d'Achille n'est suivie d'aucune douleur, pourvu qu'il n'y ait aucun desordre aux environs. On sent sous la peau un espace à mettre trois doigts, formé par l'éloignement des bouts cassés, & le malade ne laisse pas d'étendre son pié par l'action des muscles jambier & péronier postérieurs.

La *rupture* incomplète du tendon d'Achille occasionne beaucoup de douleurs ; on y sent une cavité qui descend & s'élève en-dehors lorsqu'on plie le pié, & qui au contraire remonte & s'enfonce lorsqu'on étend le pié ; & l'inflammation qui s'empare sur le champ de la partie, ne tarde guère à faire des progrès considérables.

La cure de la *fracture* complete du tendon d'Achille s'obtient facilement par le concert de l'art & de la nature. L'art y est absolument nécessaire pour rapprocher les bouts éloignés des tendons, & pour les maintenir rapprochés pendant que la nature travaille à la réunion. Voyez CALUS.

Pour faire la première opération, on fait coucher le malade sur le ventre, on lui fait plier le jarret, on pousse le gros de la jambe vers le talon, & on approche le talon vers le gras de la jambe, en étendant le pié jusqu'à ce que les deux bouts du tendon cassé se touchent. Pendant qu'on fait tenir les parties en cet état, on trempe une double compresse dans l'eau-de-vie, avec laquelle on entoure le lieu blessé : on applique une autre compresse plus épaisse, large de deux pouces, longue de deux piés & demi, postérieurement depuis le jarret jusques & par-delà les orteils, couvrant le gras de la jambe, le talon & la plante du pié ; on assujettit cette compresse avec une bande longue de quatre aunes & large de deux doigts ; on commence à faire trois ou quatre tours à l'endroit de la *rupture*, on porte ensuite la bande obliquement sur le pié, pour passer en-travers sous la plante, & venir faire une croix de saint-André sur le coup-du-pié, en croisant le jet oblique qu'on y a porté. Quand on a fait ainsi trois ou quatre circonvolutions obliques de dehors en-dedans, & de dedans en-dehors, & passant sous le pié & croisant par-dessus, on remonte en faisant des circulaires jusqu'en-dessus du gras de la jambe : on fait tenir alors le globe de la bande par un aide, & on renverse les deux bouts de la compresse longuette, lesquels ne sont point engagés. Le bout du côté du jarret doit être renversé vers le talon, & celui de la plante du pié doit être renversé du côté du jarret. On les assujettit l'un à l'autre avec des épingles ; & avec le reste de la bande on passe & on repasse plusieurs fois par-dessus en différens

endroits de la jambe & du pié, mais sans ferrer. Ces deux bouts ainsi renversés à contre-sens l'un de l'autre, & assujettis par la bande, retiennent le pié dans son dernier degré d'extension ; de manière que les bouts des tendons sont non-seulement rapprochés, mais se touchent & se poussent mutuellement. On prescrit au malade le régime convenable : on le fait saigner deux ou trois fois selon qu'il est plus ou moins pléthorique (voyez PLETHORE), & on fait humecter l'appareil avec l'eau-de-vie de quatre en quatre heures. On peut lever l'appareil au bout de dix à douze jours, pour examiner ce qui se passe : on le rapplique, & ordinairement la réunion est parfaite au bout de trente à quarante jours.

Les *ruptures* incomplètes des tendons étant accompagnées d'inflammation & de douleur en conséquence de l'inégale traction des fibres tendineuses, voyez DOULEUR, exigent des saignées en plus grand nombre, & les malades ne guérissent pas toujours sans accident comme dans la *rupture* complete ; parce qu'il se fait communément adhérence des tendons à leur gâines, ce qui ôte cette facilité à glisser, qui rend ces organes si propres au mouvement.

M. Petit a imaginé un appareil très-commode pour la réunion du tendon d'Achille, & qui est moins embarrassant que celui que nous venons de décrire d'après lui. Voyez PANTOUFLE. (Y)

RURAL, adject. (*Gramm.*) qui appartient aux champs & à la campagne. On lit des biens *ruraux*, un doyen *rural*, voyez l'article DOYEN, une justice *rurale*.

RUREMONDE, (*Géog. mod.*) ville des Pays-bas dans la Gueldre, au confluent de la Roër & de la Meuse, sur les confins de l'évêché de Liege & du duché de Juliers. Othon l'entoura de murs, & l'empereur Rodolphe lui donna en 1290, le privilege de battre monnaie. Son évêché fondé en 1559, est suffragant de Malines. La cathédrale est la seule paroisse de la ville, mais les communautés religieuses y sont nombreuses, & les Jésuites y ont un college. Cette ville fut en partie brûlée par un incendie qu'elle essuya en 1665. Elle a été souvent prise & reprise pendant les guerres ; mais elle appartient à la maison d'Autriche depuis 1719, & est gouvernée par des échevins. Long. 23. 34. lat. 51. 10.

Ruremonde compte entre les hommes de lettres qui lui font honneur, Murel (Jean), & Mercator (Gérard.)

Le premier fleurissoit dans le xv. siècle. Il se distingua par les soins qu'il prit, & les ouvrages qu'il mit au jour, pour faire renaître les Belles-lettres dans un siècle d'ignorance & de barbarie, du-moins par rapport à son pays. Il mourut en 1517.

Mercator s'est montré un des plus célèbres géographes de son tems. Il naquit en 1512, & mourut en 1594, à 83 ans. L'empereur Charles V. eut pour lui une estime particulière ; & le duc de Juliers le fit son cosmographe. Il gravoit lui-même ses cartes, & les enluminoit. Il travailla à l'Atlas de Joffe Hondius, & l'on a de lui une chronologie, des tables géographiques, & un grand nombre d'autres ouvrages. (D.J.)

RUREMONDE, quartier de, (*Géog. mod.*) on appelle quartier de Ruremonde, ou la haute-Gueldre, une des quatre parties du duché de Gueldre. Il s'étend le long de la Meuse entre le duché de Cleves au septentrion, celui de Juliers au midi, l'électorat de Cologne à l'orient, & le Brabant avec l'évêché de Liege à l'occident. Il comprend Ruremonde qui appartient à l'empereur ; Venlo aux Etats-généraux ; Gelre, Wachten-donk & Stralen, au roi de Prusse. (D.J.)

RUSCINO, (*Géogr. anc.*) ville dont la rivière de Tet, que Strabon nomme Ruscino comme la ville, baignoit les murs. La ville de Ruscino dont parle Pli-

ne, étoit capitale des *Conſuarani*, & donna ſon nom à toute la contrée du Rouſſillon. Ce fut à *Ruſcino* que les peuples du pays ſ'asſemblerent pour délibérer ſur le paſſage que leur demandoit Annibal. Cette ville devint colonie romaine ſelon Méla, & ſelon Plin elle jouiſſoit du droit latin.

La décadence de l'Empire en entraîna peu-à-peu la ruine ; elle conſervoit encore quelque conſidération ſous Louis le Débonnaire. Ce prince ayant donné en 816, un diplôme en faveur des peuples d'Eſpagne, qui s'étoient retirés en France pour ſe dérober à la tyrannie des Sarraſins, ordonna qu'il en ſeroit dépoſé une expédition dans les archives de cette ville ; elle avoit dès-lors pris le nom de *Roſcilio*.

Selon M. de Marca elle fut ruinée peu après, vers l'an 828, dans la guerre des Sarraſins ; il ne reſte plus qu'une tour ſur le terrain qu'elle occupoit, on l'appelle *la tour de Rouſſillon*. Elle étoit bâtie ſur le penchant d'une colline, & venoit ſe terminer au bord de la Tet. On y trouve ſouvent des médailles romaines, & d'autres monumens qui font encore reconnoître ſon ancienne enceinte.

Le fleuve *Ruſcino* a ſa ſource dans les Pyrénées, ſelon Strabon *lib. IV. pag. 182.* qui ajoute que ce fleuve, ainſi que l'Illobérus, arroſoient chacun une ville de leur nom. Ptolomée, *lib. I.* l'appelle *Ruſcio* ; c'eſt le même qui eſt nommé *Thelis*, par Pomponius Méla, & qu'on appelle préſentement le *Tet*. (*D. J.*)

RUSCUS, f. m. (*Botan.*) ce genre de plante mérite d'être bien caractérisé. Il faut donc ſavoir que le calice eſt d'une ſeule piece, & découpé en pluſieurs ſegmens. Il s'élève de ſon centre des fleurs monopétales, faites en forme de cloches & arrondies. L'ovaire devient un fruit ſphérique, rempli d'une ou deux ſemences, ordinairement dures. Si les auteurs euſſent été exacts à rapporter les plantes de ce genre, ſous le nom propre auquel elles appartiennent, ils euſſent évité bien des erreurs, car quelques-uns ont pris le calice pour la fleur.

Tournefort compte quatre eſpeces de *ruſcus*, entr'autres, 1°. le *ruſcus* à larges feuilles, du dos de chacune deſquelles il ſort une petite fleur, *ruſcus laeſifolius*, *fructu folio incidente* L. R. H. 79, c'eſt la plante que nous appellons *laurier alexandrin*. 2°. Le *ruſcus* à feuilles de myrthe, pointues & piquantes, *ruſcus myrthi folius*, *aculeatus* ; c'eſt la plante que nous nommons *houx-frelon* ou *petit houx*, en anglois *the butcher's-broom*. Voyez HOUX-FRELON & LAURIER ALEXANDRIN. (*D. J.*)

RUSE, f. f. (*Gram.*) adreſſe, art, fineſſe, moyen ſubtil, dont on uſe pour en impoſer aux autres. Seul, il ſe prend toujours en mauvaiſe part ; il ne faut point avoir de *ruſes* ; la *ruſe* eſt d'un caractère faux & d'un petit eſprit. On dit qu'il y a des *ruſes* innocentes, j'y conſens ; mais je n'en veux avoir ni de celles-là, ni d'autres : on dit *ruſé* & *ruſer*.

RUSES MILITAIRES, (*Art milit.*) ce ſont, à la guerre, des différens moyens qu'on emploie pour tromper & ſurprendre l'ennemi. Les *ruſes militaires* ſe nomment ordinairement *ſtratagèmes*. Voyez ce mot.

Suivant Thucydide, la plus belle de toutes les louanges qu'on peut donner à un général d'armée, eſt celle qui ſ'acquiert par la *ruſe* & le ſtratagème.

Les Grecs étoient grands maîtres dans cet art : c'eſt plutôt une ſcience, car l'art de tromper finement à la guerre, peut être très-aifément réduit en principes & en méthode. On y excelle infiniment plus par l'acquis que par le naturel, puisqu'en effet la guerre eſt la ſcience des tromperies.... Plutarque dit qu'à Lacédémone on mettoit une grande différence entre ceux qui ſurmontoient leurs ennemis par la *ruſe*, & ceux qui les vainquoient par la force ouverte, & que les premiers immoloient une plus grande victime.

Homere, qui eſt le conſeiller des gens de guerre, dit qu'il faut faire du pis que l'on peut à ſon ennemi, & que la tromperie de quelque eſpece qu'elle puiſſe être, eſt toujours permise. Il paroît aſſez que Grotius eſt de cet avis, dans ſon excellent ouvrage, *de jure pacis & belli*, que bien peu de gens de guerre liſent. Il rapporte un grand nombre d'autorités reſpectables & très-favorables aux *ruſes* & fourbes militaires. Tout leur eſt permis, juſqu'au menſonge. Il cite bon nombre de théologiens & quelques ſaints, entre autres ſaint Chryſoſtome, qui dit que les empereurs qui avoient uſé de ſurpriſe, de *ruſe* & d'artifice pour réuſſit dans leurs deſſeins, étoient très-louables. Il a raiſon, puisque l'Ecriture eſt toute remplie de ſtratagèmes & de *ruſes militaires*.

La victoire qui ſ'acquiert par la force & par la ſupériorité du nombre, eſt ordinairement l'ouvrage du ſoldat, plutôt que celui du général ; mais celle qu'on remporte par la *ruſe* & par l'adreſſe eſt uniquement due à celui-ci. L'une & l'autre ſont la reſſource des petites armées contre les grandes ; & toutes les deux la pierre de touche de la valeur & de l'intelligence. Cette reſſource ne peut être que dans l'eſprit & dans le cœur. L'un ſe trouve toujours tranquille, & toujours préſent dans les plus grands périls ; il faut avoir l'autre bien haut & bien ferme pour ſoutenir & affronter un ennemi puiffant & redoutable.

Un général qui ſe met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes, qui n'offre preſque que de nouveaux ſoldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles, qui les expoſe contre de vieilles troupes accoutumées à vaincre, & qui rend tous les deſſeins de l'ennemi inutiles, par la force de ſon eſprit & par l'artifice de ſes mouvemens ; un général, diſ-je, tel que celui-ci, eſt un homme du premier ordre, de la plus haute volée, & il a un courage au-deſſus de tous les autres, & digne d'être admiré....

Celui qui compte ſur le grand nombre de ſes troupes & ſur leur courage, n'a pas beſoin de *ruſes* contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui oppoſer. Il laiſſe faire au nombre ; il lui ſuffit de lâcher la détente & le coup part, il eſt aſſuré de l'eſſet par ſes troupes. Les victoires de la plupart des conquérans, d'un Attila, d'un Gengisſcan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre ; mais celles d'Annibal furent celui de la *ruſe* & de la ſageſſe audacieuſe de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, dit M. de Folard, que nous n'avons fait que copier depuis le commencement de cet article, que tout général qui n'eſt pas ruſé, eſt un pauvre général.

Comme l'art de *ruſer* ne peut ſ'apprendre par la pratique, par la routine, qu'il faut lire & étudier, non-ſeulement ce que Polyen & Frontin ont écrit ſur ce ſujet, mais encore tout ce que les hiftoriens nous ont transmis des *ruſes* des grands capitaines, il n'eſt pas étonnant de trouver peu de généraux aſſez habiles dans cette matière pour en faire un uſage fréquent. Il faut de plus un eſprit viſ & intelligent, qui ſaiſiſſe le moment d'employer les *ruſes*, qui ſache les varier ſuivant les circonſtances ; & c'eſt ce qui ne ſe rencontre pas fréquemment. M. de Folard, qui nous fournit preſque toute la matière de cet article, obſerve que les anciens ſ'appliquoient beaucoup à la lecture des ouvrages qui traitent des *ruſes* ou des ſtratagèmes militaires ; lecture qui lui paroît plus néceſſaire à un général qu'à tout autre : car outre, dit-il, qu'elle eſt très-amuſante, & encore plus inſtructive, l'ignorance où l'on eſt là-deſſus, fait que l'on eſt toujours nouveau contre la *ruſe* & le ſtratagème ; & lorsqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles, ou à les mettre en uſage dans l'occafion. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'ils ont toujours leur eſſet, & que l'on donne toujours tout au-travers, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre qui aient

aient été pratiqués mille fois. Enfin la guerre, dit le célèbre commentateur de Polybe, est l'art de ruser & de tromper finement par principes & par méthode. Celui qui excelle le plus dans cet art, est sans doute le plus habile; mais chacun ruse selon la portée de son esprit & de ses connoissances. Deux généraux médiocres se tromperont réciproquement tous les deux comme deux enfans; deux habiles comme des hommes faits; ils mettront en œuvre tout ce que la guerre a de plus subtil, de plus grand, & de plus merveilleux. *Voyez SURPRISES.* (Q)

RUSE, le bout de la ruse, (*Vénér.*) il se dit lorsqu'on trouve au bout du retour qu'a fait une bête, que ses voyes sont simples, qu'elle s'en va, & qu'elle perce.

RUSELLÆ, (*Géog. anc.*) ville d'Italie. C'étoit selon Denis d'Halicarnasse, *l. III. p. 139.* l'une des douze villes des anciens Toscans; elle devint dans la suite colonie romaine, comme nous l'apprennent Plin, *l. III. c. v.* & une ancienne inscription rapportée par Holstónius, *p. 39.* Les habitans de cette ville sont appelés *Ruscellani*, par Tite-Live, *l. XXVIII. c. xlv.* C'est le *Rosellum* de l'itinéraire d'Antonin. Cette ville conserve encore son ancien nom, car Léander dit qu'on l'appelle présentement *Rosella.* (D. J.)

RUSER, (*Vénér.*) lorsqu'une bête qui est chassée va & vient sur les mêmes voyes, dans un chemin ou autres lieux, à dessein de se défaire des chiens, on dit qu'elle ruse.

RUSHDEN, (*Géog. mod.*) bourg d'Angleterre, dans la province de Northampton, où naquit, en 1638, Daniel Whitby, théologien anglois, fameux par quantité d'ouvrages. Il cessa de vivre en 1726, âgé de 88 ans; il alla à l'église en bonne santé la veille de sa mort; à son retour chez lui, il dit qu'il se trouvoit foible, se mit au lit, & mourut pendant la nuit.

C'étoit un homme très-versé dans la lecture des Peres, dans la théologie polémique, & sur-tout dans les controverses contre l'église romaine qui en font la principale partie; il se dévoua aux études les plus graves, ne connut ni les plaisirs ni les intérêts du siècle, & étoit novice dans les affaires du monde, à un point inconcevable.

Outre un grand nombre de traités & de sermons contre les dogmes & la foi de l'église romaine, il a mis au jour d'autres ouvrages très-estimés; entre autres, 1°. des discours sur la vérité & la certitude de la religion chrétienne. 2°. Sur la nécessité & l'utilité de la révélation. 3°. Sur les lois ecclésiastiques & civiles, faites injustement contre les hérétiques. 4°. *Examen variantium lectionum Joannis Millii, in novum Testamentum*, avec de nouvelles notes sur le nouveau Testament, & sept discours à ce sujet. *Londres 1710. in-fol.* 5°. Paraphrase & commentaires sur le nouveau Testament. *Londres 1703, 2 volumes in-fol.* & c'est-là son principal ouvrage.

Il y faut ajouter ses dernières pensées, contenant les corrections de divers endroits de ses commentaires sur le nouveau Testament, avec cinq discours publiés par son ordre. *Londres 1727. in-8°.* « Quand, » dit-il, je fis mes commentaires sur le Testament, » je suivis avec trop de précipitation la route battue » par d'autres théologiens réputés orthodoxes, con- » cevant que le Pere, le Fils, & le S. Esprit, étoient » un seul & même Dieu, en vertu de la même essen- » ce indivisible communiquée par le Pere. Je suis à » présent convaincu que cette notion confuse est une » chose impossible, & remplie d'absurdités & de » contradictions palpables; ainsi tous les sens qu'on » a voulu donner au terme de *Personne*, différens du » sens simple & naturel, en vertu duquel on entend » par-là un agent intelligent, réel, sont des expli-

» cations contraires à l'évidence lumineuse de la vé- » rité, comme le docteur Clarke, Jackson, & au- » tres, l'ont démontré ».

Le changement d'opinion du docteur Whitby, après avoir fait si long-tems tous ses efforts pour établir la doctrine opposée, nous prouve que l'arianisme a quelque chose de bien séduisant pour les meilleurs esprits. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RUSHIN, (*Géog. mod.*) chef-lieu, ou capitale de l'île de Man, dans sa partie méridionale, avec un château. Elle avoit autrefois un monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1134, mais il ne subsiste plus depuis la réformation. (D. J.)

RUSIBIS PORTUS, (*Géog. anc.*) port d'Afrique dans la Mauritanie Tingitane, selon Ptolomée, *l. V. c. iij.* L'itinéraire d'Antonin le marque dans la Mauritanie césariense, sur la route de Lemna à Carthage, entre *Chuli municipium*, & *Paratiane*, à 60 milles du premier de ces lieux, & à 50 milles du second. Ptolomée, *l. IV. c. iij.* qui écrit *Ruscada*, la place sur le golfe de Numidie, entre *Collops-magnus* ou *Cullu*, & le promontoire *Tretum*. Dans la conférence de Carthage, n°. 198. l'évêque de Ruscade est nommé *junior episcopus Ruscadiensis*. Cette ville a été appelée autrefois *le port de Constantine*; son nom moderne est *Succaïcade*, selon M. Dupin, dans sa remarque sur ce mot de la notice des évêchés d'Afrique; cependant cette ville est nommée *Stora* par Castald, *Aflora* par Olivier, & *Eflora* par Marmol. (D. J.)

RUSICADE, RUSICADA, (*Géog. anc.*) ville de l'Afrique propre, selon Pomponius, *l. I. c. vij.* & Plin, *l. V. c. iij.* C'est le même que *Rusibis portus*.

RUSMA, f. m. (*Hist. nat. Minéralog.*) nom donné par les peuples orientaux à cette substance que les Grecs ont nommé *sory*. *Voyez SORY.*

Le *rusma* est une sorte de vitriol qu'on trouve dans les mines de ce métal, & dont on se sert pour dépiler, en le mêlant avec de la chaux. M. Boyle rapporte qu'après avoir pulvérisé du *rusma* & de la pierre de chaux vive, en parties égales, il les laissa fondre pendant peu de tems dans l'eau, où ils formèrent une pâte fort douce, qu'il appliqua sur une partie du corps couverte de poil; au bout d'environ trois minutes, il frotta cette partie d'un linge mouillé, & trouva le poil enlevé jusque dans les racines, sans que cette partie en ait souffert le moindre inconvénient. Le dépilatoire des européens se fait communément avec de la chaux & de l'orpiment.

L'usage des dépilatoires est fort ancien. Il est certain que les courtisanes grecques & romaines s'en servoient; & c'est une des principales raisons pour lesquelles on n'aperçoit point aux statues antiques ce voile que la pudeur de la nature a placé aux parties deshonnêtes. Ces femmes servoient de modèles à l'artiste qui les représentoit telles qu'elles se montraient à lui. Ajoutez à ce motif celui de la beauté d'un contour ondulant & finueux qu'une touffe ou tache isolée n'interrompoit point dans son cours d'une des aines à l'autre; la propreté si essentielle aux femmes, & si incompatible avec l'infirmité périodique; la chaleur du climat, & peut-être la commodité du plaisir & la volupté des regards.

RUSNAMEDGI EFFENDI, f. m. (*Hist. ottom.*) c'est en Turquie le titre d'un officier des finances; il est le receveur général du trésor, & préside à la recette générale des finances, qui se fait les dimanches, lundis, mardis, & samedis, jour du grand divan, depuis la fin de l'audience à neuf heures, jusqu'à trois heures après midi. Cet officier a sous lui plusieurs commis qui reçoivent, examinent, pèsent les monnoies, separent les espèces, & composent les bourses sur lesquelles le *rusnamedgi effendi* appose un cachet; d'autres commis, sous son inspection,

sont chargés de payer les ordonnances de sa hauteſſe, du vizir azem, & du deſterdar ; ſa charge paroît être la même que celle de garde du tréſor royal en France. Guer. mœurs des Turcs, tom. II.

RUSPÆ, ou *RUSPHÆ*, (Géog. anc.) ville d'Afrique, ſur le golfe de Numidie, & que Ptolomée, l. IV. c. iij. marque entre *Achola* & *Brachodes extrema*. Ortelius croit que le nom moderne eſt *Alſaque*, & Marmol dit *Eſſac*. Dans la notice épiscopale d'Afrique, l'évêque de ce ſiege qui eſt mis dans la Byzacène, eſt appellé *Stephanus Ruſpenſis* ; il ne faut pas confondre cet évêché avec un autre de la Byzacène, nommé *Ruſpitenſis*, car Ptolomée diſtingue *Ruſpina* de *Ruſpæ* ; & ces deux villes ſont pareillement diſtinguées dans la carte de Peutinger, & dans l'anonyme de Ravenne. (D. J.)

RUSSE, (Géog. mod.) vaſte pays qui forme un grand empire, tant en Europe qu'en Aſie. La mer Glaciale borne la *Ruſſie* au ſeptentrion ; la mer du Japon la termine à l'orient ; la grande Tartarie eſt au midi, auſſi-bien que la mer Caſpienne & la Perſe ; la Pologne, la petite Tartarie, la Mingrelie, & la Géorgie, ſont la borne du côté du couchant. Entrons dans les détails.

L'empire de *Ruſſie* s'étend d'occident en orient, près de deux mille lieues communes de France, & a ſept cens lieues du ſud au nord dans ſa plus grande largeur ; il confine à la Pologne & à la mer Glaciale ; il touche à la Suede & à la Chine ; ſa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend environ cent cinquante degrés ; ſa largeur eſt de trois mille verſtes du ſud au nord, ce qui fait au moins ſix cent de nos lieues communes.

Enfin, ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de *Ruſſie*, ou des *Ruſſies*, eſt à peu près auſſi vaſte que le reſte de l'Europe ; mais preſque tout cet empire n'eſt qu'un déſert, au point que ſi l'on compte en Eſpagne (qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé), quarante perſonnes par chaque mille quarre, on ne peut compter que cinq perſonnes en *Ruſſie* dans le même eſpace ; tandis qu'en Angleterre, chaque mille quarre contient plus de deux cens habitans ; le nombre eſt encore plus grand en Hollande. Au reſte, nous appellions autrefois la *Ruſſie* du nom de *Moscovie*, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, étoit la réſidence des grands ducs de *Ruſſie* ; aujourd'hui l'ancien nom de *Ruſſie* a prévalu.

Ce vaſte empire eſt partagé en ſeize grands gouvernemens, dont pluſieurs renferment des provinces immenſes & preſque inhabitées.

La province la plus voisine de nos climats, eſt celle de la Livonie, une des plus fertiles du nord, & qui étoit payenne au xij. ſiècle. Le roi de Suede, Guſtave Adolphe, la conquit ; mais le czar Pierre l'a reprise ſur les Suédois.

Plus au nord ſe trouve le gouvernement de Rével & de l'Eſtonie, & cette province eſt encore une des conquêtes de Pierre.

Plus haut en montant au nord eſt la province d'Arcangel, pays entierement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe, mais dont les Anglois découvrirent le port en 1533. & y commercerent, ſans payer aucuns droits, juſqu'au tems où Pierre le grand a ouvert la mer Baltique à ſes états.

A l'occident d'Arcangel, & dans ſon gouvernement, eſt la Laponie ruſſe, troiſième partie de cette contrée ; les deux autres appartiennent à la Suede & au Danemarck ; c'eſt un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord.

Les Lapons moscovites ſont aujourd'hui cenſés de l'églife grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes ſeptentrionales du cap nord, ſe conten-

tent d'adorer un Dieu, ſous quelques formes groſſières ; ancien uſage de tous les peuples nomades.

Cette eſpece d'homme, peu nombreuſe, a très-peu d'idées, & ils ſont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auroient de nouveaux beſoins qu'ils ne pourroient ſatisfaire ; ils vivent contents & ſans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieilleſſe. La coutume qu'on leur imputoit de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du ſentiment de la ſupériorité qu'ils reconnoiſſoient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puſſent ſervir à corriger les défauts de leur race. C'étoit un uſage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone ; un époux prioit un jeune homme bien fait, de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jaloſie & les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes ; mais les Lapons étoient preſque ſans lois, & probablement n'étoient point jaloux.

Quand on a remonté la Dwina du nord au ſud, on arrive au milieu des terres à Moskow, capitale de la province de l'empire de *Ruſſie*, appelée la *Moscovie* ; Voyez MOSKOW.

A l'occident du duché de Moskow, eſt celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européenne ; les duchés de *Moscovie* & de Smolensko compoſoient la *Ruſſie* blanche proprement dite.

Entre Petersbourg & Smolensko, eſt la province & gouvernement de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établifſement ; mais d'où venoient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le nord-eſt de l'Europe ? *Slav* ſignifie un chef, & *eſclave*, appartenant au chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étoient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit longtems d'un florifſſant commerce, & fut une puifſante alliée des villes anſéatiques. Le czar Ivan Baſilovitz (en ruſſe Iwan Waſſilicwitsch) la conquit en 1467, & en emporta toutes les richèſſes, qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moskow, preſque inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, ſe trouve la province de Kiovie, qui eſt la *petite Ruſſie*, la *Ruſſie rouge*, ou l'*Ukraine*, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé *Boriſthène*. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, ſert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeſſe de tous les anciens peuples du nord, & les graces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kiovie, fut bâtie par les empereurs de Conſtantinople, qui en firent une colonie : on y voit encore des inſcriptions grecques de douze cens années ; c'eſt la ſeule ville qui ait quelque antiquité, dans ces pays où les hommes ont vécu tant de ſiècles, ſans bâtir des murailles. Ce fut-là que les grands ducs de *Ruſſie* firent leur réſidence dans l'onzième ſiècle, avant que les Tartares aſſervifſent la *Ruſſie*.

Si vous remontez au nord-eſt de la province de Kiovie, entre le Boriſthène & le Tanais, c'eſt le gouvernement de Belgorod qui ſe préſente : il étoit auſſi grand que celui de Kiovie. C'eſt une des plus fertiles provinces de la *Ruſſie* ; c'eſt elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuſe de ce gros bétail qu'on connoît ſous le nom de *baufs de l'Ukraine*. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares par des lignes qui s'étendent du Boriſthène au Tanais, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanais, vous

entrez dans le gouvernement de Véronise , qui s'étend jusqu'au bord des palus Méotides.

Vous trouvez ensuite le gouvernement de Nischgorod fertile en grains , & traversé par le Volga.

De cette province , vous entrez au midi dans le royaume ou gouvernement d'Astracan. Ce royaume qui commence au quarante-troisième degré & demi de latitude , & finit vers le cinquantième , est une partie de l'ancien Capshak , conquis par Gengiskan , & ensuite par Tamerlan ; ces tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le czar Jean Basilides , petit-fils d'Ivan Basiliovitz , & le plus grand conquérant d'entre les Russes , délivra son pays du joug tartare , au seizième siècle , & ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes en 1554.

Au-delà du Volga & du Jaïk , vers le septentrion , est le royaume de Casan , qui , comme Astracan , tomba dans le partage d'un fils de Gengiskan , & ensuite d'un fils de Tamerlan , conquis de même par Jean Basilide ; il est encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie ; il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois ; elle a conservé encore quelque reste d'opulence. Une province de ce royaume appelée la *grande Permie* , ensuite le *Solikam* , étoit l'entrepôt des marchandises de la Perse , & des fourrures de Tartarie.

Des frontières des provinces d'Arcangel , de Resan , d'Astracan , s'étend à l'orient la Sibérie , avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon. Là sont les Samoyedes , la contrée des Ostiaks le long du fleuve Oby , les Burates , peuples qu'on n'a pas encore rendus chrétiens.

Enfin la dernière province est le Kamshatka , le pays le plus oriental du continent. Les habitans étoient absolument sans religion quand on l'a découvert. Le nord de cette contrée fournit aussi de belles fourrures ; les habitans s'en revêtoient l'hiver , & marchaient nus l'été.

Voilà les seize gouvernemens de la *Russie* , celui de Livonie , de Revel ou d'Estonie , d'Ingrie , de Vibourg , d'Arcangel , de Laponie russe , de Moscovie , de Smolensko , de Novogorod , de Kiovie , de Belgorod , de Véronise , de Nitschgorod , d'Astracan , de Casan & de Sibérie.

Ces gouvernemens composent en général la domination de la *Russie* , depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers tems , comme dans tous les autres royaumes du monde ; des Scythes , des Huns , des Massagètes , des Slavons , des Cimbres , des Getes , des Sarmates , sont aujourd'hui les sujets des czars ; les Russes proprement dits , sont les anciens Roxolans ou Slavons.

La population du vaste empire de *Russie* est , comme je l'ai dit , la moindre qu'il y ait dans le monde , à proportion de son étendue. Par un dénombrement de la capitation qui a été faite en 1747 , il s'est trouvé six millions six cents quarante mille mâles ; & comme dans ce dénombrement les filles & les femmes n'y sont pas comprises , non plus que les ecclésiastiques , qui sont au nombre de deux cents mille âmes , & l'état militaire qui monte à trois cents mille hommes , M. de Voltaire juge que le total des habitans de la *Russie* doit aller à vingt-quatre millions d'habitans ; mais il faut se défier de tous les dénombremens d'un pays que demandent par besoin les souverains , parce que pour leur plaisir , on a grand soin de multiplier , d'exagérer , de doubler le nombre de leurs sujets.

Il est très-vraisemblable que la *Russie* n'a pas douze millions d'habitans , & qu'elle a été plus peuplée qu'aujourd'hui , dans le tems que la petite-vérole venue du fond de l'Arabie , & l'autre venue d'Amérique , n'avoient pas encore fait de ravages dans ces

Tome XIV.

climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux , par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre , sont dûs , l'un à Mahomet , l'autre à Christophe Colomb. La peste , originaire d'Afrique ; approchoit rarement des contrées du septentrion. Enfin les peuples du nord , depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares , qui sont au-delà de la grande muraille , ayant inondé le monde de leurs irruptions , cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays que renferme la *Russie* , on compte environ 7400 moines , & 5600 religieuses , malgré le soin que prit Pierre le grand de le réduire à un plus petit nombre ; soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement c'est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées & perdues pour l'état , ont soixante-douze mille serfs pour cultiver leurs terres , & c'est évidemment beaucoup trop ; rien ne fait mieux voir combien les anciens abus sont difficiles à déraciner.

Avant le czar Pierre , les usages , les vêtemens , les mœurs en *Russie* , avoient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne ; telle étoit l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées , de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour , & celle de ne se présenter ni dans l'église , ni devant le trône avec une épée , coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare , d'aller parler à Dieu , au roi , à ses amis & aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie , étoit bien plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse , avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solennels , & ces espèces de hauts turbans qui élevoient la taille , étoient plus imposans aux yeux , que les perruques & le just-au-corps , & plus convenables aux climats froids. Cet ancien vêtement de tous les peuples paroît seulement moins fait pour la guerre , & moins commode pour les travaux ; mais presque tous les autres usages étoient grossiers.

Le gouvernement ressembloit à celui des Turcs par la milice des strelits , qui , comme celle des janissaires , disposa quelquefois du trône , & troubla l'état presque toujours autant qu'il le soutint. Ces strelits étoient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étoient dispersés dans les provinces , subsistoient de brigandages ; ceux de Moscou vivoient en bourgeois , trafiquoient , ne servoient point , & poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en *Russie* , il falloit les casser , rien n'étoit ni plus nécessaire , ni plus dangereux.

Quant au titre de *czar* , il se peut qu'il vienne des *tzars* ou *thczars* , du royaume de Casan. Lorsque le souverain de *Russie* , Jean ou Ivan Basilides eut , au seizième siècle , conquis ce royaume subjugué par son aïeul , mais perdu ensuite , il en prit le titre qui est demeuré à ses successeurs. Avant Ivan Basilides , les maîtres de la *Russie* portoient le nom de *veliki knés* , grand prince , grand seigneur , grand chef , que les nations chrétiennes traduisent par celui de *grand-duc*. Le czar Michel Frédérovits prit avec l'ambassade hollandoise , les titres de *grand seigneur* & *grand knés* , conservateur de toutes les Russies , prince de Volodimer , Moscou , Novogorod , &c. *tzar de Casan* , *tzar d'Astracan* , *tzar de Sibérie*. Ce nom des *tzars* étoit donc le titre de ces princes orientaux ; il étoit donc vraisemblable qu'il dérivât plutôt des *tshas* de Perse , que des *césars* de Rome , dont probablement les *tzars* sibériens n'avoient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il soit , n'est rien , si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur* , qui ne signifioit que *général d'armée* , devint

K k k ij

le nom des maîtres de la république romaine. On le donne aujourd'hui aux souverains des Russes à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si on considère l'étendue & la puissance de leur domination.

La religion de l'état fut toujours, depuis le onzième siècle, celle qu'on nomme *grecque*, par opposition à la latine; mais il y avoit plus de pays mahométans & de payens que de chrétiens. La Sibirie jusqu'à la Chine étoit idolâtre; & dans plus d'une province toute espèce de religion étoit inconnue.

L'ingénieur Perri & le baron de Stralemberg, qui ont été si long-tems en *Russie*, disent qu'ils ont trouvé plus de probité dans les payens que dans les autres; ce n'est pas le paganisme qui les rendoit plus vertueux; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, & vivant comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étoient nécessairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très-tard dans la *Russie*, ainsi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu'une princesse nommée *Olha*, l'y introduisit à la fin du dixième siècle, comme Clotilde, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un Micislas, duc de Pologne, chez les Polonois, & la sœur de l'empereur Henri II. chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, & de persuader les autres hommes.

Cette princesse *Olha*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople. On l'appella *Helene*; & dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur Jean Zimisces ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle étoit veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princesse *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes; son fils qui regna long-tems, ne pensa point du tout comme sa mère; mais son petit-fils Volodimer, né d'une concubine, ayant assassiné son frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'empereur de Constantinople Basile, ne l'obtint qu'à condition qu'il se feroit baptiser; c'est à cette époque de l'année 987, que la religion grecque commença en effet à s'établir en *Russie*. Le patriarche Photius, si célèbre par son érudition immense, par ses querelles avec l'Eglise romaine & par ses malheurs, envoya baptiser Volodimer, pour ajouter à son patriarcat cette partie du monde.

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un grec fut premier métropolitain de *Russie*, ou patriarche. C'est de-là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec. Ils y auroient gagné si le fond de leur langue qui est la slavone, n'étoit toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie & leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, & étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises russes, & sacra patriarche l'archevêque de Novogorod nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce tems, l'Eglise russe fut aussi indépendante que son empire. Le patriarche de *Russie* fut dès-lors sacré par les évêques russes, non par le patriarche de Constantinople; il eut rang dans l'Eglise grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul patriarche libre & puissant, & par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires & avilis d'une Eglise esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les rabbins des synagogues établies en Turquie.

Il n'y a dans un si vaste empire que vingt-huit sièges épiscopaux, & du tems de Pierre I. on n'en comp-

toit que vingt-deux; l'Eglise russe étoit alors si peu instruite, que le czar Frédéric, frère de Pierre le grand, fut le premier qui introduisit le plein chant chez elle.

Frédéric, & sur-tout Pierre, admirèrent indifféremment dans leurs armées & dans leurs conseils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniste; ils laissèrent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'état fût bien servi. Il n'y avoit dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune Eglise latine. Seulement lorsque Pierre eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'Avril 1718. Il souffroit les capucins comme des moines sans conséquence, & regardoit les jésuites comme des politiques dangereux.

L'Eglise grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu sur-tout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite latin, & ont toujours craint le zèle de l'Eglise de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglise romaine, très-resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en *Russie* d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglises grecques la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

La *Russie* qui doit à Pierre le grand sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avoit aucune depuis qu'elle étoit chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisoient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer, du tems d'Héraclius quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux césars grecs. Mais le grand knés Volodimer occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affoiblit encore ses états en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la *Russie* pendant deux cens années. Ivan Basilides la délivra & l'agrandit, mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en falloit beaucoup avant Pierre le grand que la *Russie* fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus que de nos jours; elle n'avoit rien dans la Livonie, & le peu de commerce que l'on faisoit à Astracan étoit défavantageux. Les Russes se nourrissoient fort mal; leurs mets favoris n'étoient que des concombres & des melons d'Astracan, qu'ils faisoient confire pendant l'été avec de l'eau, de la farine & du sel; cependant les coutumes asiatiques commençoient déjà à s'introduire chez cette nation.

Pour marier un czar, on faisoit venir à la cour les plus belles filles des provinces; la grande maîtresse de la cour les recevoit chez elles, les logeoit séparément, & les faisoit manger toutes ensemble. Le czar les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage étoit fixé, sans que le choix fût encore connu; & le jour marqué, on présentait un habit de nûces à celle sur qui le choix secret étoit tombé: on distribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

Dès ce tems-là, les femmes russes furent se mettre du rouge, se peindre les sourcils, ou s'en former d'artificiels; elles prirent du goût à porter des pierrieres, à se parer, à se vêtir d'étoffes précieuses;

c'est ainsi que la barbarie commençoit à finir chez ces peuples , par conséquent Pierre leur souverain n'eut pas tant de peine à policer sa nation , que quelques auteurs ont voulu nous le persuader.

Alexis Mikaelovitz avoit déjà commencé d'annoncer l'influence que la *Russie* devoit avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape , & à presque tous les grands souverains de l'Europe , excepté à la France , alliée des Turcs , pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent cependant dans Rome , qu'à ne point baiser les piés du pape , & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuissans.

Le même czar Alexis proposa d'unir , en 1676 , ses vastes états à la Pologne , comme les Jagellons y avoient joint la Lithuanie ; mais plus son offre étoit grande , moins elle fut acceptée. Il étoit très-digne de ce nouveau royaume , par la manière dont il gouvernoit les siens. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois , quoiqu'imparfait ; il introduisit des manufactures de toiles & de soie , qui , à la vérité , ne se soutinrent pas , mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga & la Kama , de familles lithuaniennes , polonoises & tartares , prises dans ses guerres ; tous les prisonniers auparavant étoient esclaves de ceux auxquels ils tomboient en partage ; Alexis en fit des cultivateurs : il mit autant qu'il put la discipline dans ses armées. Il appella les arts utiles dans ses états : il y fit venir de Hollande , à grands frais , le constructeur Bothler , avec des charpentiers & des matelots , pour bâtir des frégates & des navires. Enfin , il ébaucha , il prépara l'ouvrage que Pierre a perfectionné. Il transmit à ce fils tout son génie , mais plus développé , plus vigoureux , & plus éclairé par les voyages.

Sous le règne de Pierre , le peuple russe qui tient à l'Europe , & qui vit dans les grandes villes , est devenu civilisé , commerçant , curieux des arts & des sciences , aimant les spectacles , & les nouveautés ingénieuses. Le grand homme qui a fait ces changemens , est heureusement né dans le tems favorable pour les produire. Il a introduit dans ses états les arts qui croient tout perfectionnés chez ses voisins ; & il est arrivé que ces arts ont fait plus de progrès en 50 ans chez ses sujets , déjà disposés à les goûter , que partout ailleurs , dans l'espace de trois ou quatre siècles ; cependant ils n'y ont pas encore jetté de si profondes racines , que quelque intervalle de barbarie , ne puisse ruiner ce bel édifice commencé dans un empire dépeuplé , despotique , & où la nature ne répandra jamais ses bénignes influences.

Dans l'état qu'il est aujourd'hui , la nation russe est la seule qui trafique par terre avec la Chine ; le profit de ce commerce est pour les épingles de l'impératrice. La caravane qui se rend de Pétersbourg à Pékin , emploie trois ans en voyage & au retour. Aussitôt qu'elle arrive à Pékin , les marchands sont renfermés dans un caravanceraï , & les Chinois prennent leur tems pour y apporter le rebut de leurs marchandises qu'ils sont obligés de prendre , parce qu'ils n'ont point la liberté du choix. Ces marchandises se vendent à Pétersbourg à l'enchère , dans une grande salle du palais italien ; l'impératrice assiste en personne à cette vente ; cette souveraine fait elle-même des offres , & il est permis au moindre particulier d'enchérir sur elle ; aussi le fait-on , & chacun s'empresse d'acheter à très-haut prix.

Outre le bénéfice de ces ventes publiques , la cour fait le commerce de la rhubarbe , du sel , des cendres , de la bière , de l'eau-de-vie , &c. L'état tire encore un gros revenu des épiceries , des cabarets , & des bains publics , dont l'usage est aussi fréquent parmi les Russes que chez les Turcs.

Tome XIV.

Les revenus du souverain de *Russie* se tirent de la capitation , de certains monopoles , des douanes , des ports , des péages , & des domaines de la couronne. Ils ne montent pas cependant au-delà de treize millions de roubles , (soixante-cinq millions de notre monnaie). Avec ces revenus , la *Russie* peut faire la guerre aux Turcs , mais elle ne sauroit , sans recevoir des subides , la faire en Europe ; ses fonds n'y suffiroient pas : la paie du militaire est très-modique dans cet empire. Le soldat russe n'a point par jour le tiers de la paie de l'allemand , ni même du françois ; lorsqu'il sort de son pays , il ne peut subsister sans augmentation de paye ; & ce sont les puissances alliées de la *Russie* , qui fournissent chèrement cette augmentation.

La couronne de *Russie* est héréditaire , les filles peuvent succéder , & le souverain a un pouvoir absolu sur tous ses sujets , sans rendre compte de sa conduite à personne. L'air de la plus grande partie de la *Russie* est extrêmement froid , les neiges & les glaces y regnent la meilleure partie de l'année ; le grain qu'on y sème n'y meurt jamais bien , excepté du côté de la Pologne , où on fait la récolte trois mois après la semaille. Il n'y croît point de vin , mais beaucoup de lin. Ses principales rivières sont le Volga , le Don , le Dnieper & le Dwina. Ses lacs donnent du poisson en abondance. Les forêts sont pleines de gibier , & de bêtes fauves. Le commerce des Russes est avantageux à la France , utile à la Hollande , & défavorable à l'Angleterre. Il consiste en martres , zibelines , hermines , & autres fourrures , cuirs de bœufs appelés *cuirs de Russie* , lin , chanvre , suif , goudron , cire , poix-résine , savon , poisson salé , &c. Extrait de la *description de la Russie* , par M. de Voltaire. Geneve , 1759. in-8°. tom. I. Voyez aussi *description de l'empire de Russie* , par Perri , Amsterd. 1720 , 2. vol. in-12. & la *description historiq. de l'empire russe* , traduit de l'allemand , du baron de Stralemborg , Holl. 1757 , 2. vol. in-12. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

RUSTAN , (*Géog. mod.*) petit pays de France , aux confins du Bigorre & de l'Astarac. Son chef-lieu est S. Sever de Rustan.

RUSTICANA , (*Géog. anc.*) ville de la Lusitanie. Elle est placée dans les terres par Ptolomée , l. II. c. v. & marquée entre *Talabriga* & *Mendeculia*. Cellarius , *Géogr. ant.* l. II. c. j. croit que c'est la même ville que l'itinéraire d'Antonin nomme *Rusticiana* , & qu'il place sur la route d'Emérita à Saragosse , entre Turmuli & Cappara , à vingt-deux milles de la première de ces villes , & à égale distance de la seconde. (*D. J.*)

RUSTICITÉ , f. f. (*Gram.*) terme à l'usage des habitans des villes , par lequel ils désignent la grossièreté , simplicité , rudesse des mœurs , du caractère , du discours des gens de la campagne.

RUSTIQUE , adj. (*Gram.*) qui appartient à la campagne. La maison *rustique* ; l'économie *rustique* ; les choses *rustiques* : il se prend aussi dans le même sens que rusticité. Je suis *rustique* & fier.

RUSTIQUE , adj. (*Archit.*) épithète qu'on donne à la manière de bâtir , dans l'imitation plutôt de la nature que de l'art.

RUSTIQUE , ordre , (*Architect.*) ce mot se dit du premier de cinq ordres d'architecture , c'est-à-dire , de l'ordre toscan , qui est le moins orné , & celui qui approche le plus de la simplicité de la nature.

On dit aussi un ouvrage *rustiqué* , en terme d'architecture , quand les pierres ne sont que piquées , au lieu d'être travaillées poliment & uniment. (*D. J.*)

RUSTIQUES , dieux , (*Mythol.*) les dieux *rustiques* chez les Romains , étoient les dieux de la campagne , & qui présidoient à l'agriculture. On distinguoit les dieux *rustiques* en grands & en petits. Les grands dieux

K k k iij

étoient Jupiter, la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Vénus, Flore, Minerve, &c. Les petits dieux étoient Fanna, Palès, Pomone, Silvain, Vertume, Priape, & sur tous les autres le dieu Pan. Quelques modernes y mettent aussi les Faunes, les Silènes & les Nymphes. (D. J.)

RUSTIQUER, v. act. (*Architect.*) c'est piquer une pierre avec la pointe du marteau entre les ciselures relevées.

RUSTONIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Mauritanie césarienne. Ptolomée, l. IV. c. ij. la place sur la côte, entre l'embouchure du fleuve Savus, & la ville Ruficibar. Elle est nommée *Rufconia colonia* par Pline, l. V. c. ij. *Rungonia colonia* par l'itinéraire d'Antonin, & Tite-Live, l. XXX. c. x. dit que les Africains l'appelloient *Rufcinona*. Les modernes ne s'accordent pas sur le nom que porte aujourd'hui cette ville. Elle est appelée *Breca* par Castald, *Motafus* & *Temen de Fust* par Marmol, suivant la remarque de Simler. (D. J.)

RUSTRE, terme de Blason; losange percé en rond; de sable à trois rustres d'or. Le P. Menetrier fait venir rustre de l'allemand *rutten*, qui signifie ces losanges percés à jour, dont on se sert pour arrêter les gros clous à vis des ferrures & des happes des portes.

RUT, f. m. terme de Chasse; ce mot se dit des bêtes fauves, pour désigner le tems où elles sont en amour: quelques-uns emploient le mot de *chaleur* en parlant des loups. Le rut des bêtes rouffes, c'est depuis la mi-Septembre jusqu'à la fin de Novembre, & celui des bêtes noires, est au commencement de Décembre. L'amour des lievres se fait ordinairement dans les mois de Décembre & de Janvier. La chaleur des loups se tient dès la fin de Décembre jusqu'au commencement de Février. Voyez SALNOVE. (D. J.)

RUTÉNIENS, LES, (*Géog. anc.*) *Ruteni* & *Rutheni*; ancien peuple des Gaules, qui tenoit le pays que nous nommons aujourd'hui le Rouergue & Rodez; car ce nom convient aux peuples qui habitent maintenant ce pays. Voyez ROUEGUE.

Les Ruténiens aidèrent les Eduens & les Arvéniens dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Rome. Tous réunis, ils composoient une armée de deux cents mille combattans. Q. Fabius les attaqua l'an de Rome 631, vers le confluent de l'Isère & du Rhône; il les tailla en pièce, & César les soumit entièrement aux Romains. (D. J.)

RUTH, LIVRE DE, (*Théolog.*) nom d'un des livres canoniques de l'ancien Testament, ainsi appelé parce qu'il contient l'histoire de Ruth, femme moabite, qui, après la mort de Mahalon son premier mari, ayant suivi Noemi sa belle-mère, à Bethléem; patrie de celle-ci, y devint l'épouse d'un riche israélite nommé Boos, qui fut bisayeul du roi David.

Ce livre est placé dans les bibles entre les livres des juges, & le premier livre des rois, comme étant une suite du premier, & une introduction au second. S. Jerome, *Prolog. galeat.* nous apprend que les Juifs le joignoient au livre des juges, parce que l'histoire qu'il renferme arriva au tems d'un des juges d'Israël, & plusieurs anciens peres, par la même raison, ne font qu'un livre des juges & de Ruth. Mais les Juifs modernes dans leurs bibles, placent ordinairement après le pentateuque les cinq mégilloth, qui sont 1°. le cantique des cantiques; 2°. Ruth; 3°. les lamentations de Jérémie; 4°. l'Ecclésiaste; 5°. Esther. Quelquefois le livre de Ruth est mis le premier des cinq, quelquefois le second, & quelquefois le cinquième. Voyez MÉGILLAT ou MÉGILLOTH.

Le but de l'auteur de ce livre, est de nous faire connaître la généalogie de David, & il y a toute apparence que c'est le même auteur qui a composé le premier livre des rois, lequel ne pouvant pas commo-

dément placer cette généalogie de David, sans trop déranger son récit, a mieux aimé la donner à part. L'écrivain remarque à la tête de cet ouvrage, que l'histoire qu'il va raconter arriva au tems que les juges gouvernoient; ils ne gouvernoient donc plus du tems qu'il écrivoit; de plus, il parle de David à la fin de son livre, il l'a donc écrit au plutôt sous le règne de David. Le P. Calmet, de qui nous empruntons cet article, remarque d'ailleurs deux manières de parler, qui ne se trouvent que dans les livres des rois: la première *hæc faciat mihi Deus & hæc addat, si*, &c. & la seconde: *je vous ai découvert l'oreille*, pour signifier, *je vous ai dit*. Il ajoute que la canonicité du livre de Ruth n'est point contestée. Calmet, *didionn. de la Bibl. tom. III. p. 400.*

RUTHWEN, (*Géog. mod.*) ville de l'Ecosse septentrionale, capitale de la province de Badenoth, sur la rive droite de la Spey. Long. 14. latit. 57. 20. (D. J.)

RUTIGLIANO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre de Bari, au couchant de Conversano, & environ à 6 milles au midi oriental de la ville de Bari. Long. 34. 33. lat. 41. 2.

RUTLAND, (*Géog. mod.*) province méditerranée d'Angleterre, dans le diocèse de Peterborough, avec titre de duché. C'est la plus petite province d'Angleterre, car elle n'a que 40 milles de tour; mais elle est très-fertile, abondante en blé & en bétail; elle a beaucoup de bois, de parcs, & est arrosée de plusieurs petites rivières, ce qui fait qu'elle nourrit quantité de brebis, dont la laine est rougeâtre, ainsi que le terroir. Oakham est la principale ville de cette province.

Elle a été bien illustrée par la naissance de Jacques Harrington, fils du chevalier Sapcote Harrington. Il naquit en 1611, & donna dès sa tendre jeunesse de grandes espérances de ce qu'il deviendrait un jour. Après avoir étudié à Oxford, il quitta l'université pour aller voyager en Hollande, en France, en Italie, en Danemark & en Allemagne, & il apprit la langue de ces divers pays. Lorsqu'il fut de retour, le roi Charles I. le fit gentilhomme privé extraordinaire, & il accompagna le monarque en cette qualité dans sa première expédition contre les Ecois. Il servit toujours ce prince fidèlement, & il employa son crédit pour amener les choses à un accommodement général qui ne réussit pas. En 1661, après le rétablissement de Charles II. il fut arrêté par son ordre, ayant été accusé de trahison & de mauvaises pratiques; mais comme les commissaires des deux chambres, ne purent jamais rien trouver à sa charge, on le mit en liberté. Il mourut à Westminster en 1677, âgé de 66 ans.

Entre ses ouvrages politiques, son *oceana*, ou la république qui parut à Londres en 1656, in-fol. est extrêmement célèbre en Angleterre. Lorsque l'auteur fit voir à ses amis le manuscrit de cet ouvrage, avant qu'il fût imprimé, il leur dit, que depuis qu'il avoit commencé à penser sérieusement, il s'étoit attaché principalement à l'étude du gouvernement, comme à un objet de la dernière importance pour le bonheur du genre humain; & qu'il avoit réussi, du moins à son gré, s'étant convaincu qu'il n'y a aucune sorte de gouvernement qui soit aussi accidentel qu'on se l'imagine d'ordinaire, parce qu'il y a dans les sociétés des causes naturelles, qui produisent aussi nécessairement leurs effets, que celles de la terre & de l'air.

Fondé sur ce principe, il soutenoit que les troubles de l'Angleterre ne devoient pas être absolument attribués à l'esprit de faction, au mauvais gouvernement du prince, ni à l'opiniâtreté du peuple; mais au défaut d'équilibre entre les différentes autorités;

le roi & les seigneurs ayant trop perdu depuis le tems de Henri VIII. & la balance panchant trop de jour en jour du côté des communes : non qu'il prétendît approuver les infractions que le roi avoit faites aux lois, ni excuser la maniere dure dont quelques-uns des sujets avoient traité ce prince, mais pour montrer que tant que les causes du desordre subsisteroient, elles produiroient nécessairement les mêmes effets.

Il ajoutoit que d'un côté, pendant que le roi cherchoit toujours à gouverner de la même maniere que ses prédécesseurs, le peuple feroit sûrement tous ses efforts pour se procurer de nouveaux privileges, & pour étendre sa liberté, aussi souvent qu'il réussiroit heureusement, comme le passé le démonstroît. Son principal dessein étoit donc de trouver un moyen de prévenir de pareils dérangemens, ou d'y appliquer les meilleurs remèdes lorsqu'ils arriveroient.

Il soutenoit que tant que la balance demeureroit inégale, il n'y a pas de prince qui pût être hors d'atteinte (quelqu'attentif qu'il fût à se rendre agréable au peuple), & que quoiqu'un bon roi pût ménager passablement les choses pendant sa vie, cela ne prouvoit point que le gouvernement fût bon, puisque sous un prince moins prudent, l'état ne pourroit manquer de tomber en desordre; au lieu que dans un état bien réglé, les méchans deviennent gens de bien, & les sots se conduisent sagement. Il est le premier qui ait prouvé que l'autorité suit la propriété, soit qu'elle réside entre les mains d'un seul, d'un petit nombre, ou de plusieurs.

Il n'eut pas plutôt commencé à répandre son système, ayant beaucoup de connoissances, que tout le monde s'attacha à examiner la matiere, chacun selon ses préjugés; mais plusieurs personnes cherchèrent à disputer avec lui sur cette matiere dans la vue de s'en mieux instruire.

Harrington trouva de grandes difficultés à faire paroître son ouvrage, parce que tous les partis, opposés les uns aux autres, s'étoient comme réunis contre lui. Les principaux obstacles vinrent de la part du défenseur de la tyrannie de Cromwel, d'autant plus que l'auteur en faisant voir qu'une république est un gouvernement dirigé par les lois, & non par le pouvoir militaire, dévoiloit la violente administration du protecteur par ses majors-généraux. D'un autre côté, les *cavaliers* le taxoient d'ingratitude à la mémoire du feu roi, & préféroient la monarchie même sous un usurpateur, à la république la mieux réglée.

Il répondit à ces derniers, que c'étoit assez qu'il eût évité de publier ses sentimens pendant la vie du roi; mais que la monarchie étant absolument détruite, & la nation dans un état d'anarchie, ou plutôt sous l'usurpation; il étoit non-seulement libre, mais obligé en qualité de bon citoyen, de communiquer à ses compatriotes le modele de gouvernement, qui lui paroïssoit le plus propre à assurer leur tranquillité, leur bonheur & leur gloire. Il ajoutoit qu'il n'y avoit personne à qui son plan dût plaire davantage qu'aux *cavaliers*, puisque s'il étoit reçu, ils se verroient délivrés de toute oppression; parce que dans une république bien réglée, il ne peut y avoir de distinction de partis, le chemin des emplois étant ouvert au mérite. D'ailleurs, si le prince étoit rétabli, sa doctrine de la balance l'éclaireroit sur ses devoirs, ce qui le mettroit en état d'éviter les fautes de son pere, puisque son système ne convenoit pas moins à une monarchie gouvernée par les lois qu'à une véritable démocratie.

Cependant, quelques courtisans ayant su que l'ouvrage d'Harrington étoit sous presse, ils firent tant de recherches, qu'ils découvrirent le lieu où il s'imprimoit. On se saisit du manuscrit, & on le porta à Whitehall. Tous les premiers mouvemens que l'au-

teur se donna pour le recouvrer furent inutiles. Il réfléchit enfin que mylady Claypole, fille du protecteur, & qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, étoit d'un caractère plein de bonté pour tout le monde, & qu'elle s'intéressoit très-souvent pour les malheureux. Quoique cette dame lui fût inconnue, il résolut de s'adresser à elle, & se fit annoncer, s'étant rendu dans son antichambre.

Pendant qu'il y étoit, quelques-unes des femmes de Mylady Claypole entrèrent dans la chambre, suivies de sa petite fille, âgée d'environ trois ans; cette enfant s'arrêta auprès de lui, & il se mit à badiner avec elle, de maniere qu'elle souffrit qu'il la prit dans ses bras, où elle étoit, lorsque sa mere parut. Harrington s'avança vers Mylady Claypole, & mit l'enfant à ses piés, en lui disant: Madame, vous êtes arrivée fort à-propos, sans quoi j'aurois certainement volé cette charmante petite demoiselle. *Volée!* reprit la mere avec vivacité, *hé pourquoi, je vous prie; car elle est trop jeune pour être votre maîtresse.* Madame, répondit Harrington, quoique ses charmes l'assurent d'une conquête plus importante que la mienne, je vous avouerai que je ne me ferois porté à ce larcin, que par un motif de vengeance, & non d'amour. *Quelle injure vous ai-je donc fait,* repliqua la dame, *pour vous obliger à me dérober mon enfant?* Aucune, reprit Harrington, mais ç'auroit été pour vous engager à porter mylord votre pere à me rendre justice, & à me restituer mon enfant, qu'il m'a dérobé. Mylady Claypole repliqua que cela ne pouvoit point être, son pere ayant lui-même assez d'enfans, & ne songeant certainement pas à en voler à personne au monde.

Harrington lui apprit alors qu'il étoit question de la production de son esprit, dont on avoit donné de fausses idées à son altesse, & qui avoit été enlevé par son ordre de chez l'imprimeur. Elle lui promit sur le champ qu'elle lui feroit rendre son ouvrage, pourvu qu'il n'y eût rien de contraire au gouvernement de son pere. Il l'assura que c'étoit une espece de roman politique, qui contenoit si peu de choses préjudiciables aux intérêts du protecteur, qu'il espéroit qu'elle voudroit bien l'informer, qu'il avoit même dessein de le lui dédier, & il lui promit qu'elle auroit un des premiers exemplaires. Mylady Claypole fut si contente du tour qu'il avoit pris, qu'elle lui fit bientôt rendre son livre.

Il le dédia, suivant sa parole à Cromwell, qui, après l'avoir lû, dit que l'auteur avoit entrepris de le dépouiller de son autorité; mais qu'il ne quitteroit pas pour un coup de plume, ce qu'il avoit acquis à la pointe de l'épée. Il ajouta, qu'il approuvoit moins que qui que ce fût, le gouvernement d'un seul; mais qu'il avoit été forcé de prendre la fonction d'un commissaire supérieur, pour maintenir la paix dans la nation, convaincu que si on l'eût laissée à elle-même, ceux qui la composoient ne se feroient jamais accordé sur une forme de gouvernement, & auroient employé leur pouvoir à se perdre les uns les autres.

Pour parler à présent de l'ouvrage, il est écrit en forme de roman, à l'imitation de l'histoire Atlantique de Platon. *L'Océana*, est l'Angleterre; *Adoxus*, est le roi Jean; *Convallium*, c'est Hampton-court; *Corannus*, est Henri VIII; *Dicoitome*, Richard II; *Emporium*, Londres; *Halcionia*, la Tamise; *Halo*, Whitehall; *Hiera*, Westminster; *Leviathan*, Hobbes; *Marpesia*, l'Ecosse; *Morphée*, le roi Jacques I; le mont *Célia*, Windsor; les *Neustriens*, sont les Normands; *Olphans Mégaletor*, c'est Olivier Cromwel; *Panopæa*, l'Irlande; *Panthéon*, la grande salle de Westminster; *Panurge*, Henri VIII; *Parthenio*, la reine Elisabeth; les *Scandiens*, sont les Danois; les *Teutons*, les Saxons; *Turbon*, c'est Guillaume le

conquérant; *Verulamius*, est mylord Bacon.

Cet ouvrage est composé de trois parties; les préliminaires, accompagnés d'une section intitulée: *le conseil des Législateurs*. Suit le plan de la république ou le corps de l'ouvrage, & enfin les corollaires ou la conclusion.

Les préliminaires contiennent les fondemens, l'origine & les effets de toutes sortes de gouvernemens, monarchique, aristocratique ou démocratique. Il parle de la corruption de ces diverses especes de gouvernemens, d'où naissent la tyrannie, l'oligarchie & l'anarchie.

Dans la premiere partie, il traite en particulier de ce qu'il appelle la *prudence ancienne*, c'est-à-dire de cette espece de gouvernement qui fut la plus commune dans le monde jusqu'au tems de Jules-César. Il s'agit dans la seconde partie, des préliminaires, de la prudence moderne, c'est-à-dire de cette espece de gouvernement qui a prévalu dans le monde, après que Rome eut perdu sa liberté. L'auteur s'attache particulièrement aux lois établies, depuis que les peuples barbares eurent commencé à inonder l'empire romain. Il donne une idée claire & juste de la maniere dont l'Angleterre a été gouvernée par les Romains, les Saxons, les Danois & les Normands, jusqu'à l'entiere ruine de ce gouvernement sous Charles I.

On voit ensuite le conseil des législateurs, car l'auteur travaillant à donner le modele d'un gouvernement parfait, avoit étudié à fond les gouvernemens anciens & modernes, pour en prendre tout ce qui lui paroîtroit praticable, & pour éviter tout ce qu'il y trouveroit d'impraticable. Dans ce dessein, il introduit sous des noms feints, neuf législateurs parfaitement instruits des diverses especes de gouvernemens, qu'ils doivent faire connoître. Le premier est chargé d'exposer le gouvernement de la république d'Israël; le second, celui d'Athènes; le troisieme, Lacédemone; le quatrieme, Carthage; le cinquieme, les Achéens, les Éoliens & les Lyciens; le sixieme, Rome; le septieme, Venise; le huitieme, la Suisse; & le neuvieme, la Hollande. Il tire ce qu'il y a de bon de ces divers gouvernemens, & en y joignant ses propres idées, il en forme le plan de son *océana*. La méthode dans son plan de gouvernement, est d'établir d'abord une loi, d'y joindre ensuite l'explication, & de l'accompagner d'un discours qu'il fait faire à quelqu'un des législateurs.

Les divers corps de la république (qu'il en appelle les roues, *the orbs*) étant civils, militaires ou provinciaux, sont fondés sur la division du peuple en quatre ordres. Le premier, des citoyens & des domestiques; le second, des anciens & des jeunes gens; le troisieme, de ceux qui ont un revenu annuel de 100 liv. sterling en terres, en argent ou autres effets; ceux-là composent la cavalerie, & ceux qui ont un moindre revenu, l'infanterie. En quatrieme lieu, ils sont partagés selon les lieux de leur demeure ordinaire, en paroisses, centuries & tribus.

Le peuple est le tribunal suprême de la nation, ayant droit d'entendre & de décider les causes d'appel de tous les magistrats, & des cours provinciales ou domestiques; il peut aussi appeler à compte tout magistrat, quand il est sorti de charge, si les tribuns ou quelqu'un d'entr'eux propose la chose.

L'auteur détaille ensuite ses idées sur le corps militaire, sur l'armée, & sur les polémarques.

Enfin dans les *corollaires*, il explique comment on peut achever l'ouvrage de sa république; il ne se contente pas d'y développer ce qui concerne le sénat & l'assemblée du peuple, la maniere de faire la guerre, & de gouverner en tems de paix; il y parle encore de ce qui regarde la discipline à l'égard de la religion, des moyens d'assurer la liberté de conscience,

de la forme du gouvernement particulier pour l'Écosse, l'Irlande, & les autres provinces de la république; du gouvernement de Londres & de Westminster, qui doivent être le modele du gouvernement des autres villes & communautés.

Il y donne des directions pour faire fleurir & pour augmenter le commerce; des lois pour régler les universités; des avis pour l'éducation de la jeunesse; des conseils pour faire utilement la guerre sur mer, pour établir des manufactures, pour encourager l'agriculture. Il propose des réglemens sur le droit, la médecine, la religion, & sur-tout sur la maniere de former un gentilhomme accompli. Il y parle du nombre, du choix, du devoir, des revenus des magistrats, de tous ceux qui ont quelque charge dans l'état; enfin de toutes les dépenses de la république.

Je me suis étendu contre ma coutume, sur cet ouvrage profond, parce qu'il est peu ou point connu des étrangers. A peine eut-il paru, qu'il fut attaqué bien ou mal par divers écrivains. Pour moi, je pense avec l'auteur de l'*esprit des Loix*, que M. Harrington, en examinant le plus haut point de liberté où la constitution de l'Angleterre pouvoit être portée, a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Byzance devant les yeux. Je ne sai comment il pouvoit espérer qu'on regarderoit son ouvrage, autrement qu'on regarde un beau roman. Il est certain que tous les efforts ont été inutiles en Angleterre, pour y fonder la démocratie; car il arriva qu'après bien des mouvemens, des chocs & des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avoit proscrit, où d'ailleurs la liberté politique est établie par les lois, & l'on n'en doit pas chercher davantage.

Quoi qu'il en soit, l'auteur donna en 1659, un abrégé *in-8°*. de son *Océana*. Il est divisé en trois livres, dont le premier roule sur les fondemens & la nature de toutes sortes de gouvernemens. Dans le second, il s'agit de la république des Hébreux; & on trouve dans le troisieme, un plan de république propre à l'état où se trouvoit la nation angloise. Il a mis à la fin une petite dissertation intitulée: *Discours touchant une chambre de pairs*.

Le recueil de tous les ouvrages de ce beau génie, a paru à Londres en 1737, *in-folio*; sur quoi, voyez *biblioth. Britan. tom. IX. part. II. art. 10.*

Au reste, l'*Océana* d'Harrington, comme le dit M. Hume, convenoit parfaitement au goût d'un siecle, où les plans imaginaires de républiques faisoient le sujet continuel des disputes & des conversations, & de nos jours même; on accorde à cet ouvrage le mérite du génie & de l'invention. Cependant la perfection & l'immortalité dans une république, paroîtront toujours aussi chimériques, que dans un homme. Il manque au style d'Harrington, d'être plus facile & plus coulant; mais ce défaut est avantageusement compensé par l'excellence de la matiere. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

RUTUBA, (*Geog. anc.*) fleuve d'Italie, dans la Ligurie, selon Pline, *liv. III. c. v.* Lucain, *liv. II. v. 422.* lui donne l'épithete de *Carus*; à moins qu'il ne veuille parler du fleuve *Rutuba*, qui, selon Vibius Sequester, *p. 336.* prenoit sa source dans l'Apennin, & se jettoit dans le Tibre. Le P. Hardouin ne connoît point deux fleuves du nom de *Rutuba*; du-moins il applique au *Rutuba* de Ligurie le passage de Vibius Sequester, *Rutuba ex Apennio*, sans s'embarasser de ce qui suit, *in Tyberium fluit*. Il est vrai que Smiler dans l'édition qu'il a donnée de Vibius Sequester, fait entendre qu'il vouloit lire *in Tyrrhenum fluit*, au lieu d'*in Tyberim*; dans ce cas le sentiment du P. Hardouin pourroit se soutenir. Une autre chose fait encore en sa faveur; c'est que les manuscrits de Vibius ne sont point d'accord sur cet en-

droit ; les uns lisent *in Tybrin*, d'autres *in Tyberin*, & d'autres *in Tyberinis*. (D. J.)

RUTULES, LES, *Rutuli*, (Géogr. anc.) anciens peuples d'Italie dans le Latium. Ils habitoient le long de la mer, & étoient voisins des Latini, dont on ne peut guere les distinguer, parce qu'ils furent confondus avec ces derniers après la victoire d'Enée. Virgile parle beaucoup des *Rutules* dans les derniers livres de son *Enéide*. Leur capitale étoit *Ardea*, selon Tite-Live, l. I. c. lvij. & Virgile, *Æneid.* l. VII. vers. 409. 411. & 412. dit la même chose. (D. J.)

RUTUNIUM, (Géogr. anc.) ville de la grande Bretagne : l'itinéraire d'Antonin la met sur la route du retranchement à *Portus Ritupæ*, entre *Medialanum* & *Viroconium*, à 12 milles du premier de ces lieux, & 11 milles du second. Camden dit que le nom moderne est *Routon* dans le Shropshire. (D. J.)

RUTUPIÆ, (Géogr. anc.) ville de la grande Bretagne, Ptolomée la donne aux peuples Canti, & la marque au voisinage de *Darucrum*. Quoique voisine de la mer, elle devoit en être à quelque distance, car il la met dans les terres, & on veut que ce soit aujourd'hui le bourg appelé *Richborough*. Mais elle avoit un port plus avantageux qu'il n'est présentement. Les poètes l'ont célébré. On lit dans Lucain, l. VI. vers. 67.

*Aut vagæ quàm Tethys Rutupinaque littora fervent
Unda calædonios fallit turbata Britannos.*

Et dans Juvenal, *Satyr.* IV. vers. 140.

Circeis nata forent an

Lucrinum ad Saxum, Rutupino ne edita fundo.

Ce port est appelé *portus Ritupæ* dans l'itinéraire d'Antonin, *Ritupæ* par Ammian Marcellin, l. XX. c. j. & l. XXVII. c. viij. & *Rutupi* dans la notice des dignités de l'empire. Il étoit si fameux, que son nom a été employé pour désigner toute la grande Bretagne. C'est dans ce sens qu'Aufone, *parental.* 18. a dit en parlant de S. Flavius :

Præside latatur quo Rutupinus ager.

Et parlant de la ville d'Aquilée.

Felix qua tanti spectatrix læta triumphi

Punisti Aufonio Rutupinum Marte latronem.

Par *Rutupinum latronem*, il entend *Magnus-Maximus*, meurtrier de Gratien, qui s'étoit emparé du pouvoir souverain dans la grande Bretagne, & que Théodose fit mourir dans la ville d'Aquilée. Voyez Zosime, l. IV. c. xxxv. & xlvj. où ce fait est rapporté. (D. J.)

RUTY-PUNDOC, f. m. (Hist. nat.) nom que donnent les habitans des Indes orientales à une espèce particulière d'orpiment jaune, qui se trouve sur leurs montagnes ; ils le calcinent plusieurs fois, & le donnent ensuite intérieurement dans les toux invétérées ; les anciens Grecs en faisoient le même usage ; il seroit naturel de penser que cet orpiment est un poison funeste ; mais Boerhaave qui en a reçu des Indes orientales, nous assure dans sa chimie sur ses propres expériences, que c'est un remède véritablement innocent, & qui ne produit aucun fâcheux effet. (D. J.)

RUTRUM, f. m. (Antiq. gymnast.) sorte de bêche, de hoyau, de truelle des anciens ; c'étoit un instrument avec lequel les athlètes s'exerçoient à remuer la terre ou le sable du stade, pour fortifier les parties supérieures de leur corps : on doit rapporter à ce mot ce passage de Festus : *Rutrū tenentis juvenis est effigies in capitolio, ephebi, more Græcorum, arenam ruentis, exercitationis gratiā ; quod signum Pompeius Bithynicus ex Bithyniā supellectilis regiæ Romanæ deportavit ; c'est-à-dire, « on voit au capitolé la sta-*

» tue d'un jeune homme qui tient une petite truelle, » avec laquelle il semble s'exercer à jeter du sable à » la manière des Grecs : cette statue fut apportée de » Bithynie à Rome par Pompée ». (D. J.)

RUTUMENIENNE, PORTE, *rutumenia porta*, (Antiquit. rom.) ancienne porte de Rome ainsi nommée d'un certain cocher, appelé *Rutuménus*, qui ayant remporté la victoire à la course des chevaux dans l'espace de Veyes jusqu'à Rome, entra vainqueur par cette porte. (D. J.)

RUVO, (Géogr. mod.) ville d'Italie au royaume de Naples, dans la terre de Bari, à 5 milles au midi de Biseglia, avec un évêché fondé dans le x. siècle & suffragant de Bari. *Ruvo* est l'ancienne *Rubi* d'Horace, l. I. sat. v. Long. 34. 12. latit. 40. 56. (D. J.)

RUYS, (Géogr. mod.) petite presqu'île de France, en Bretagne, au diocèse de Vannes, avec une abbaye de l'ordre de S. Benoît. Il y a un gouverneur dans cette presqu'île. (D. J.)

RUYSCH, MEMBRE DE, (Anat.) natif d'Amsterdam, fut professeur d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie. Il nous a laissé différens ouvrages. Outre toutes ses différentes découvertes, nous lui avons obligation d'avoir perfectionné les injections ; il y a différentes parties dans le corps qui portent son nom : telle est une membrane de l'œil, appelée *membrane de Ruysch*, le tissu cellulaire de Ruysch, &c. Voyez ŒIL & CELLULAIRE.

RUYSCHIANA, f. f. (Hist. nat. Botan.) genre de plante, dont voici les caractères. Sa racine est vivace, & la feuille moins épaisse que celle du romarin ; le casque est creux & découpé en deux levres ; la barbe l'est en trois ; le segment du milieu, qui avance en dehors, est divisé en deux parties, & roulé en forme de spirale. Les fleurs sont très-belles, d'abord disposées de six en six par anneaux, & ensuite rassemblées en forme d'épi. Boerhaave ne compte qu'une seule espèce de ce genre de plante, qui a pris son nom du célèbre Ruysch, à qui l'Anatomie délicate doit beaucoup de choses curieuses. (D. J.)

R Y

RY, (Géogr. mod.) village de basse Normandie, entre Argentan & Falaise. Je ne parle de ce village que parce que c'est le lieu de la naissance de l'historien Mezerai. Après s'être enfermé pendant quelques années au collège de Ste Barbe, il publia en 1645 le premier volume de son histoire de France in-fol. le second en 1646, & le troisième en 1651. Cet ouvrage fut récompensé d'une pension de 4000 livres. Dans la suite, aidé des conseils de MM. de Launoï & Dupuy, il mit au jour un abrégé de son histoire de France en 1668, en trois volumes in-4°. dans lesquels il inféra l'origine des impôts, avec des réflexions fort libres ; sa pension fut supprimée, mais son abrégé n'en fut que plus recherché. Mezerai est inégal dans son style, & pèche souvent contre l'exactitude qui est une chose toujours nécessaire à l'histoire. Il mourut en 1683 à 73 ans, étant secrétaire de l'Académie Française. (D. J.)

RYE, (Géogr. mod.) ville d'Angleterre, dans la partie orientale du comté de Suffex, à l'embouchure du Rother. Elle fut environnée de murailles par Edouard III. Elle députa au parlement, & a droit de marché public. Enfin c'est un des cinq ports du royaume, & qui est très-fréquenté. On y aborde ordinairement en venant de Dieppe, & on y pêche de bons harengs. Long. 18. 26. latit. 50. 52. (D. J.)

RYEGATE, (Géogr. mod.) ville d'Angleterre, dans la province de Surrey, à 12 lieues au sud-ouest de Londres. Elle envoie deux députés au parlement. Long. 17. 10. latit. 51. 24. (D. J.)

RYP, (Géogr. mod.) village entre Alemaar & Pur-

merende en nord-Hollande. Ce village n'a rien de considérable ; mais il se glorifie d'avoir donné la naissance à Reland l'Adrien , savant d'une vaste érudition , & d'une belle littérature. Il étoit professeur en langues orientales , & en antiquités ecclésiastiques à Utrecht , & mourut dans cette ville de la petite vérole en 1719 à l'âge de quarante-deux ans.

Il allia l'érudition avec le savoir-vivre , & rendit la politesse compatible avec la probité. Il a toujours vécu paisiblement avec ses collègues , & n'a jamais écrit avec aigreur contre ceux dont il combattoit les sentimens ; de sorte que sans se rendre coupable de férocité , on ne pouvoit pas devenir l'ennemi d'un si honnête antagoniste. Ses écrits sont fort estimés ; ils sont en grand nombre , quoiqu'il ait fini sa carrière dans le tems de sa vie qui ne lui présentoit que des fleurs à cueillir. Il a publié plusieurs dissertations sur différens sujets qui mériteroient d'être recueillis en un corps.

Je mets au nombre de ses principaux ouvrages , 1°. *Palestina ex monumentis veteribus illustrata* , &c. Utrecht 1714 , en deux tomes in-4°. avec des cartes géographiques. C'est ici constamment l'ouvrage de Reland le plus digne de la réputation qu'il s'est acquise. Quoiqu'il y ait sans doute quelques endroits à retoucher , cette description seroit aussi parfaite qu'elle le pourroit être , si les anciens qui ont parlé de ce pays-là , eussent pris autant de peine à le décrire , que l'auteur a employé d'exactitude & de soin à profiter des lumières qu'il a trouvées dans leurs écrits. Sa critique est judicieuse ; les conséquences qu'il tire sont justes & solides.

2°. *Dissertationes quinque de nummis veterum Hebraeorum*. Utrecht 1719 , in-8°. Ces cinq dissertations sont très-curieuses.

3°. *De religione Mohammedica , libri duo*. Utrecht 1717 , in-8°. Cet ouvrage renferme dans le premier livre , un abrégé de la croyance des Mahométans , traduit d'un manuscrit arabe ; & dans le second les reproches & les accusations qu'on leur a faites à tort. L'ouvrage déjà excellent de lui-même , a été traduit en françois , & imprimé à la Haye en 1721 , in-12 , avec des additions qui augmentent le mérite de ce livre. Il a été aussi traduit en hollandois.

4°. *Antiquitates sacrae veterum Hebraeorum*. Utrecht 1717 , quatrième édit. in-8°. C'est un très-bon abrégé des antiquités hébraïques.

5°. *Epicteti manuale , cui accedit tabula cebetis & alia affinis argumenti , graece & latine*. Utrecht 1711 , in-40. Meibomius avoit commencé d'imprimer cet ouvrage , M. Reland l'a fini.

Ce judicieux critique entretenoit aussi un commerce de lettres avec les plus illustres savans de son tems , en Angleterre , en France , en Allemagne & en Italie. Il avoit un frere très-savant , & qui mourut avant lui. Il publia quelques-uns de ses ouvrages , entre autres celui qui est intitulé *Fasti consulares*. Utrecht 1715 , in-8°.

6°. *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romae conspicuis*. Utrecht 1716 , in-8°. Ce livre est encore plein d'érudition.

Le P. Nicéron a fait l'article du savant Reland ; mais il ne l'a pas travaillé avec assez de soin & de recherches. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

RYPTIQUE , (*Mat. méd.*) médicament propre à détacher les humeurs vicieuses , adhérentes à quelque partie du corps. On les appelle autrement & plus communément *détersifs*. Le mot *ryptique* vient du grec *πτύω* , nettoyer , déterger. (*D. J.*)

RYTHME & RYTHMIQUE , voyez RITHME & RITHMIQUE.

RYSSADIRUM , (*Géogr. anc.*) ville de la Mauritanie tingitane. Ptolomée , l. IV. c. j. la marque sur la côte de l'Océan ibérique. Pline la nomme *Rusadir* , & l'itinéraire d'Antonin *Rusader Colonia*. Le nom moderne selon Marmot , est *Melilla*. (*D. J.*)

RYSWICK , (*Géogr. mod.*) village agréable de la Hollande , entre la Haye & Delft , avec un château bâti à la moderne , où se fit en 1697 le traité mémorable qui donna la paix à l'Europe. Il y eut alors quatre traités de paix conclus à *Ryswick* dans six semaines de tems.

Le premier fut signé avec la Hollande le 20 Septembre à minuit. Les traités de Munster & de Nimegue servirent de base à ce traité ; Pondichéry fut rendu à la France.

Le second , signé avec l'Espagne une heure après , contenoit la restitution des places prises en Catalogne ; Luxembourg , le comté de Chimay , Charleroi , Mons , Ath , Courtrai , & tout ce qui avoit été réuni par les chambres de Metz & de Brisac. La ville de Dinan fut aussi rendue à l'évêque de Liege , & l'île de la Pouza au duc de Parme. A voir tout ce que le roi de France sacrifioit par ce traité , il étoit aisé de se douter que la mort prochaine du roi d'Espagne en étoit le motif.

Par le troisième traité conclu avec l'Angleterre le 21 , le roi de France s'engage à n'inquiéter en aucune façon le roi de la Grande-Bretagne dans la possession des royaumes & pays dont il jouissoit.

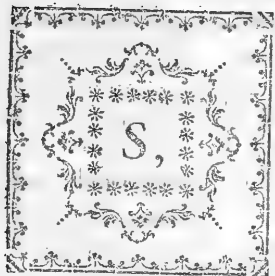
Enfin par le quatrième avec l'empereur , signé le 30 Octobre , tout fut réglé conformément aux traités de Westphalie & de Nimegue , & Fribourg lui fut rendu. Par ce traité le duc de Lorraine fut rétabli dans ses états , à peu de choses près , ainsi que le duc Charles son grand oncle , en avoit joui en 1670. (*D. J.*)

R Z

RZECZYCA , (*Géogr. mod.*) ville du grand duché de Lithuanie , capitale d'un territoire de même nom , dans la Russie polonoise sur la droite du Nieper , ou Borysthène. *Long. 49. 28. latit. 50. 24.* (*D. J.*)

RZEVA , (*Géogr. mod.*) ville de l'empire russe , dans la province de même nom , sur le bord du Wolga , près du lac de Wronow , où ce fleuve prend sa source. Elle est surnommée *Volodimerskoy*. Il y a encore dans la même province une ville de même nom , & surnommée la *Deserte* ; la première est au couchant , & l'autre au levant. (*D. J.*)

S



I. f. (*Gramm.*) c'est la dix-neuvième lettre & la quinzième consonne de notre alphabet. On la nomme communément *esse*, qui est un nom féminin ; le système du bureau typographique, beaucoup plus raisonnable qu'un usage aveugle, la nomme *se*, f. m. Le signe de la même articulation étoit σ ou ς chez les Grecs, & ils l'appelloient *sigma* ; c'étoit Δ chez les Hébreux, qui lui donnoient le nom de *samech*.

Cette lettre représente une articulation linguale, sifflante & forte, dont la foible est *ze*. Voyez *LINGUALE*. Ce dont elle est le signe est un sifflement, *hoc est*, dit Wachter (*Proleg. sect. 2. §. 29.*), *habitus fortis*, à *tumore linguae palato allisus*, & à *dentibus in transitu oris laceratus*. Ce savant étymologiste regarde cette articulation comme seule de son espèce, *nam unica sui organi littera est* (*ib. sect. 3. §. 4. in s.*) ; & il regarde comme incroyable la commutabilité, si je puis le dire, des deux lettres *r* & *s*, dont on ne peut, dit-il, assigner aucune autre cause que l'amour du changement, suite naturelle de l'instabilité de la multitude. Mais il est aisé de voir que cet auteur s'est trompé, même en supposant qu'il n'a considéré les choses que d'après le système vocal de sa langue. Il convient lui-même que la langue est nécessaire à cette articulation, *habitus fortis*, à *TUMORE LINGUAE palato allisus*. Or il regarde ailleurs (*sect. 2. §. 22.*), comme articulations ou lettres linguales, toutes celles *quae motu linguae figurantur* ; & il ajoute que l'expérience démontre que la langue se meut pour cette opération en cinq manières différentes, qu'il appelle *tactus*, *pulsus*, *flexus*, *tremor* & *TUMOR*. Voilà donc par les aveux mêmes de cet écrivain, la lettre *s* attachée à la classe des linguales, & caractérisée dans cette classe par l'un des cinq mouvemens qu'il attribue à la langue, *tumor* ; & il avoit posé, sans y prendre garde, les principes nécessaires pour expliquer les changemens de *r* en *s*, & de *s* en *r*, qui ne devoient pas lui paroître incroyables, mais très-naturels, ainsi que bien d'autres qui portent tous sur l'affinité des lettres commuables.

La plus grande affinité de la lettre *s* est avec la lettre *z*, telle que nous la prononçons en françois : elles sont produites l'une & l'autre par le même mouvement organique, avec la seule différence du plus ou du moins de force ; *z* est celui de l'articulation ou explosion forte ; *s* est celui de l'articulation ou explosion foible. De-là vient que nous substituons si communément la prononciation du *z* à celle de *s* dans les mots qui nous sont communs avec les Latins, chez qui *s* avoit toujours la prononciation forte : ils disoient *mansio*, nous disons *maison* en écrivant *maison* ; ils écrivoient *miseria*, & prononçoient comme nous ferions dans *miseria* ; nous écrivons d'après eux *miserie*, & nous prononçons *mizere*.

Le second degré d'affinité de l'articulation *s* est avec les autres articulations linguales sifflantes, mais surtout avec l'articulation *ch*, parce qu'elle est forte. C'est l'affinité naturelle de *s* avec *ch*, qui fait que nos grassoyeux disent de *messans foux* pour de *méchans choux*, des *seveux* pour des *cheveux* ; *M. le sevalier* pour *M. le chevalier*, &c. C'est encore cette affinité qui a conduit naturellement les Anglois à faire de la lettre *s* une lettre auxiliaire, qui avec *h*, représente l'articulation qui commence chez nous les mots *chat*, *cher*, *chirurgien*, *chocolat*, *chute*, *chou* : nous avons choisi pour cela la lettre *c*, que nous prononçons

Tome XIV.

S

souvent comme *s* ; & c'est la raison de notre choix : les Allemands ont pris ces deux lettres avec *h* pour la même fin, & ils écrivent *schild* (bouclier), que nous devons prononcer *child*, comme nous disons dans *Childeric*. C'est encore par la même raison d'affinité que l'usage de la prononciation allemande exige que quand la lettre *s* est suivie immédiatement d'une consonne au commencement d'une syllabe, elle se prononce comme leur *sch* ou le *ch* françois, & que les Picards disent *chelui*, *chelle*, *cheux*, *chent*, &c. pour *celui*, *celle*, *ceux*, *cent*, que nous prononçons comme s'il y avoit *selui*, *selle*, *seux*, *sent*.

Le troisième degré d'affinité de l'articulation *s* est avec l'articulation gutturale ou l'aspiration *h*, parce que l'aspiration est de même une espèce de sifflement qui ne diffère de ceux qui sont représentés par *s*, *z*, & même *v* & *f*, que par la cause qui le produit. Ainsi c'est avec raison que Priscien, *lib. I.* a remarqué que dans les mots latins venus du grec, on met souvent une *s* au lieu de l'aspiration, comme dans *semis*, *sex*, *septem*, *se*, *se*, *sal*, qui viennent de $\sigma\mu\varsigma$, $\epsilon\varsigma$, $\sigma\eta\lambda\alpha$, ϵ , ι , $\delta\lambda\varsigma$: il ajoute qu'au contraire, dans certains mots les Béotiens mettoient *h* pour *s*, & disoient par exemple, *muha* pour *musa*, *propter cognationem litterarum s cum h*.

Le quatrième degré d'affinité est avec les autres articulations linguales ; & c'est ce degré qui explique les changemens respectifs des lettres *r* & *f*, qui paroissent incroyables à Wachter. Voyez *R.* De-là vient le changement de *f* en *c* dans *corne*, venu de *forba* ; & de *c* en *f* dans *raisin* venu de *racemus* ; de *f* en *g* dans le latin *tergo*, tiré du grec éolien $\tau\epsilon\rho\omega$; & de *g* en *f* dans le supin même *tersum* venu de *tergo*, & dans *miser* tiré de $\mu\iota\sigma\epsilon\rho\varsigma$; de *f* en *d* dans *medius*, qui vient de $\mu\epsilon\delta\iota\omega\varsigma$, & dans tous les génitifs latins en *idis* venus des noms en *s*, comme *lapis*, gén. *lapidis* pour *lapidis* ; *glans*, gén. *glans* pour *glans* ; & de *d* en *f* dans *razer* du latin *radere*, & dans tous les mots latins ou tirés du latin, qui sont composés de la particule *ad* & d'un radical commençant par *f*, comme *asservare*, *assimilare*, *assurgere*, & en françois *assujettir*, *assidu*, *assomption* ; de *f* en *t* dans *saltus* qui vient de $\sigma\alpha\lambda\tau\omega\varsigma$; & dans tous les génitifs latins en *tis* venus avec crément des noms terminés par *s*, comme *miles*, *militis* ; *pars*, *partis* ; *lis*, *litis*, &c. ce changement étoit si commun en grec, qu'il est l'objet d'un des dialogues de Lucien, où le *figma* se plaint que le *tau* le chasse de la plupart des mots ; de *t* en *f* dans *nausea* venu de $\nu\alpha\upsilon\tau\iota\alpha$, & presque par-tout où nous écrivons *ti* avant une voyelle, ce que nous prononçons par *f*, *action*, *patient*, comme s'il y avoit *acfiion*, *passfiient*.

Enfin le dernier & le moindre degré d'affinité de l'articulation *f*, est avec celles qui tiennent à d'autres organes, par exemple, avec les labiales. Les exemples de permutation entre ces espèces sont plus rares, & cependant on trouve encore *f* changée en *m* dans *rursus* pour *rursus*, & *m* en *f* dans *sors* venu de $\mu\omicron\rho\varsigma$; *s* changée en *n* dans *sanguis*, *sanguinaire* venus de $\sigma\alpha\upsilon\gamma\upsilon\varsigma$; & *n* changée en *s* dans *plus* tiré de $\pi\lambda\upsilon\varsigma$, &c.

Il faut encore observer un principe étymologique qui semble propre à la lettre *f* relativement à notre langue, c'est que dans la plupart des mots que nous avons empruntés des langues étrangères, & qui commencent par la lettre *f* suivie d'une autre consonne, nous avons mis *e* avant *f*, comme dans *esprit* de *spiritus*, *espace* de *spatium*, *espérance* ou *espoir* de *spes*, *espérer* de *sperare*, *escarbot* de $\sigma\upsilon\delta\alpha\beta\alpha\varsigma$, *esquis* de $\sigma\upsilon\delta\alpha\phi\eta$, &c.

Il me semble que nous pouvons attribuer l'origine de cette prosthèse à notre manière commune de

nommer la lettre *s* que nous appelons *esse* ; la difficulté de prononcer de suite deux consonnes , a conduit insensiblement à prendre pour point d'appui de la première le son *e* que nous trouvons dans son nom alphabétique.

Mais, dira-t-on, cette conséquence auroit dû influer sur tous les mots qui ont une origine semblable, & elle n'a pas même influé sur tous ceux qui viennent d'une même racine : nous disons *esprit* & *spirituel*, *espace* & *spacieux*, &c. Henri Etienne dans ses *hypomnèses*, pag. 114. répond à cette objection : *sed quin hæc adjectiva longè substantivis posteriora sint, non est quòd dubitemus*. Je ne fais s'il est bien constaté que les mots qui ont conservé plus d'analogie avec leurs racines, sont plus récents que les autres : je serois au-contraire porté à les croire plus anciens, par la raison même qu'ils tiennent plus de leur origine. Mais il est hors de doute que *spirituel*, *spacieux*, & autres semblables, se sont introduits dans notre langue, ou dans un autre tems, ou par des moyens plus heureux, que les mots *esprit*, *espace*, &c. & que c'est là l'origine de leurs différentes formations.

Quoi qu'il en soit, cette prosthèse a déplu insensiblement dans plusieurs mots ; & l'euphonie, au-lieu de supprimer l'*e* qu'une dénomination fautive y avoit introduit, en a supprimé la lettre *s* elle-même, comme on le voit dans les mots que l'on prononçoit & que l'on écrivoit anciennement *estude*, *estat*, *establis*, *escuire*, *escureuil*, que l'on écrit & prononce aujourd'hui *étude*, *état*, *établir*, *écrire*, *écureuil*, & qui viennent de *studium*, *status*, *stabilire*, *scribere*, *σκῦρος*. Si l'on ne conservoit cette observation, quelque étymologiste diroit un jour que la lettre *s* a été changée en *e* : mais comment expliquerait-il le mécanisme de ce changement ?

Les détails des usages de la lettre *s* dans notre langue occupent assez de place dans la grammaire française de M. l'abbé Régnier, parce que de son tems on écrivoit encore cette lettre dans les mots de la prononciation desquels l'euphonie l'avoit supprimée : aujourd'hui que l'orthographe est beaucoup plus rapprochée de la prononciation, elle n'a plus rien à observer sur les *s* muets, si ce n'est dans le seul mot *est*, ou dans des noms propres de famille, qui ne sont pas, rigoureusement parlant, du corps de la langue.

Pour ce qui concerne notre manière de prononcer la lettre *s* quand elle est écrite, on peut établir quelques observations assez certaines.

1°. On la prononce avec un sifflement fort, quand elle est au commencement du mot, comme dans *savant*, *sermon*, *sinon*, *soleil*, *supérieur*, &c. quand elle est au milieu du mot, précédée ou suivie d'une autre consonne, comme dans *absolu*, *converser*, *conseil*, &c. *bastonnade*, *espace*, *disque*, *offusqué*, &c. & quand elle est elle-même redoublée au milieu du mot, comme dans *passer*, *essai*, *missel*, *bossu*, *prussien*, *mouffe*, &c.

2°. On la prononce avec un sifflement foible, comme *z*, quand elle est seule entre deux voyelles, comme dans *rasé*, *hésiter*, *misanthrope*, *rose*, *exclusion*, &c. & quand à la fin d'un mot il faut la faire entendre à cause de la voyelle qui commence le mot suivant, comme dans *mes opérations*, *vous y penserez*, *de bons avis*, &c.

On peut opposer à la généralité de la seconde règle, que dans les mots *parasol*, *présupposer*, *monosyllabe*, &c. la lettre *s* a le sifflement fort, quoique située entre deux voyelles ; & contre la généralité de la première, que dans les mots *transfiger*, *transaction*, *transition*, *transitoire*, la lettre *s*, quoique précédée d'une consonne, a le sifflement doux de *z*.

Je réponds que ces mots sont tout-au-plus exception à la règle ; mais j'ajoute, quant à la première

remarque, qu'on a peut-être tort d'écrire ces mots comme on le fait, & qu'il seroit apparemment plus raisonnable de couper ces mots par un tiret, *para-sol*, *pré-supposer*, *mono-syllabe*, tant pour marquer les racines dont ils sont composés, que pour ne pas violer la règle d'orthographe ou de prononciation à laquelle ils sont opposés sous la forme ordinaire : c'est ainsi, & pour une raison pareille, que l'on écrit *arc-en-ciel* ; parce que, comme l'observe Th. Corneille, (not. sur la rem. 443. de Vaugelas) « si l'on écrivoit » *arcenciel* sans séparer par des tirets les trois mots » qui le composent, cela obligerait à le prononcer » comme on prononce la seconde syllabe du mot *encenser*, puisque *cen* se prononce comme s'il y avoit » une *s* au-lieu d'un *e*, & de la même sorte que la » première syllabe de *sentiment* se prononce ».

Pour ce qui est de la seconde remarque, si l'on n'introduit pas le tiret dans ces mots pour écrire *transfiger*, *trans-action*, *trans-ition*, *trans-itoire*, ce qui seroit sans doute plus difficile que la correction précédente ; ces mots feront une exception fondée sur ce qu'étant composés de la préposition latine *trans*, la lettre *s* y est considérée comme finale, & se prononce en conséquence conformément à la seconde règle.

La lettre *S* se trouve dans plusieurs abréviations des anciens, dont je me contenterai d'indiquer ici celles qui se trouvent le plus fréquemment dans les livres classiques. *S*, veut dire assez souvent *Servius*, nom propre, ou *sanctus* ; *SS*, *sanctissimus*. *S. C.*, *senatus consultum* ; *S. D.*, *salutem dicit*, sur-tout aux inscriptions des lettres ; *S. P. D.*, *salutem plurimam dicit* ; *SEMP.* *Sempronius* ; *SEPT.* *Septimius* ; *SER.* *Servilius* ; *SEXT.* *Sextus* ; *SEV.* *Severus* ; *SP.* *Spurius* ; *S. P. Q. R.* *senatus populusque romanus*.

C'étoit aussi un caractère numéral, qui signifioit *sept*. Chez les Grecs σ vaut 200, & σ , vaut 200000 ; le *sigma* joint au *tau* en cette manière ς vaut *six*. Le *samech* des Hébreux ס valoit 50, & surmonté de deux points ס , il valoit 50000.

Nos monnoies frappées à Rheims sont marquées d'une *S*.

S, (Comm.) la lettre *S* toute seule, soit en petit, soit en grand caractère, mise dans les mémoires, parties, comptes, registres des marchands, banquiers, & teneurs de livres, après quelque chiffre que ce soit, signifie *sou tournois*. *Diction. de comm. & de Trévoux*.

Sfs, (Ecriture.) considérée dans sa forme, est la première partie d'une ligne mixte, & la queue de la première partie d'*x* ; elle se fait du mouvement mixte des doigts & du poignet. *Voyez le volume des Planches à la table de l'Ecriture, Pl. des alphabets*.

S, (Art méchan.) se dit d'un gros fil-de-fer, recourbé à chacune de ses extrémités en sens contraire, ce qui produit à-peu-près la forme de la lettre *S*. L'*S* des Eperonniers sert à attacher la gourmette à l'œil de la branche d'un mors, & pour cette raison se nomme *S* de la gourmette. *Voyez GOURMETTE, & Pl. de l'Eperonnier*.

S, en terme de Cloutier d'épingle, c'est une mesure recourbée par les deux extrémités, & formant deux anneaux fort semblables à ceux de la lettre *S*, dans lesquels on fait entrer le fil, & par ce moyen on fait le clou au numero qu'on veut, puisqu'on le cherche dans une *S* qui est à ce numero. *Voyez Pl. du Cloutier d'épingle*.

SAADCH, (Géogr. mod.) ville d'Asie, dans l'Yémen, à environ 120 lieues de Sanaa. Elle est très-peuplée, selon Alazizi, fertile, & a des manufactures pour la préparation des cuirs, & leur teinture.

Long. dans les tables d'Abulféda 66^d. 30'. lat. 15^d. 140'. (D. J.)

SAAL, LA, (Géogr. mod.) rivière d'Allemagne dans la Franconie. Elle a sa source aux confins du comté de Heuneberg, & se perd dans le Mein à Gemünd, entre l'évêché de Wurtzbourg, & le comté de Reineck qu'elle sépare. (D. J.)

SAAMOUNA, f. m. (Hist. nat. Bot.) arbre des Indes orientales dont le tronc est également gros par le bas que par le haut, & par le milieu il est renflé considérablement. Son bois est épineux, gris par dehors & blanc à l'intérieur, moelleux, léger & spongieux comme du liège. Ses feuilles sont oblongues, dentelées & remplies de veines, attachées cinq à cinq par des queues assez longues. Cet arbre produit des filiques oblongues qui contiennent des pois rouges. En coupant les épines encore vertes de cet arbre, on en tire un suc qui passe pour un remède souverain dans toutes les maladies des yeux.

SAAN, LA, ou SAINA, (Géogr. mod.) rivière d'Allemagne au cercle d'Autriche. Elle a sa source dans les montagnes de la basse Carniole, & tombe dans la Save aux confins du Windismarck. (D. J.)

SABA, (Géogr. anc. & sacr.) royaume dont étoit reine la princesse qui vint à Jérusalem pour voir Salomon. Elle est nommée par J. C. la reine du midi, Math. xij. 42. Marc. xj. 31.

Le nom de reine du midi dénote que le pays de cette princesse devoit être au midi de la Palestine, ce qui convient à l'Arabie heureuse. Le même passage allégué ci-dessus porte qu'elle vint des extrémités de la terre. L'Arabie enfermée entre deux golfes, & terminée par l'Océan, répond à cette idée dans le style de l'Ecriture. Elle apporta en présent des choses qui se trouvoient autrefois assez communément en Arabie; savoir de l'or, des parfums & des pierres précieuses. Enfin, les anciens parlent d'un peuple de l'Arabie heureuse, nommé Sabæi, qui admettoit les femmes à la couronne. Claudien, in Eutrop. liv. II. vers. 320. dit :

*Medis, levibusque Sabæis
Imperat his sexus : reginarumque sub armis
Barbariæ pars magna jacet.*

Le nombre des interpretes de l'Ecriture qui cherchent dans l'Arabie heureuse, les états de la reine de Saba, est assez grand, & fournit des hommes illustres.

Il n'y a pas moins d'interpretes célèbres qui mettent en Ethiopie la reine de Saba. Josephé qui a ouvert le premier cette opinion, prétend, Antiq. liv. II. c. v. que la capitale de l'Ethiopie s'appelloit Saba, avant que Cambise lui eût donné le nom de sa sœur Méroë.

Les Géographes connoissent une autre Saba, ville d'Asie, dans l'Arabie déserte, à environ six journées de Jérusalem : le nom moderne est Simiscazar, selon Guilandin de papyro commentar. Cependant Ptolomée, l. V. c. xix. nomme cette ville Sabon.

Saba est encore un port de l'Ethiopie sur le golfe Arabique, selon Strabon, liv. XVI. p. 770. (D. J.)

SABA, ÎLE DE, (Géogr. mod.) Cette île est au nombre des petites Antilles. Sa situation est par les 17^d 86' de lat. au nord de l'équateur à deux lieues & demie sous le vent de Saint-Eustache, ce n'est proprement qu'un rocher d'environ quatre lieues de circonférence, fort escarpé, & qui n'est accessible que par un seul endroit, au-dessus duquel les Hollandois habitans dudit lieu, ont élevé plusieurs rangs de murailles construites en pierres seches & disposées de telle sorte qu'on peut fort aisément les renverser par partie ou en total sur ceux qui voudroient escalader cette forteresse naturelle : le des-

Tome XIV.

fus de ce rocher est occupé par quelques habitations de peu de valeur.

SABA, ou SAVA, (Géogr. mod.) & selon M. Delisle, Sava, ville de Perse, dans l'Irac-agemi, ou l'Irac-perfienne, sur la route de Sultanie à Cont. Elle est située dans une plaine sablonneuse & stérile, à la vue du mont Elvend. C'est une ville toute dépeuplée, & dont les murs sont ruinés. Son commerce ne consiste qu'en peaux d'agneaux. Long. 85. lat. 34. 56. (D. J.)

SABADIBÆ, (Géogr. anc.) îles de l'Océan dans l'Inde, au-delà du Gange. Ptolomée, liv. VII. c. ij. en compte trois habitées par des antropophages. Il les met au couchant de Habadin, qui paroît être l'île de Java. (D. J.)

SABÆ, (Géogr. anc.) nom commun à différens peuples. 1^o. Sabæ, ancien peuple d'Asie dans les Indes, selon Denys-le-Periégete, vers. 1141. 2^o. Sabæ, ancien peuple de Perse selon le même, vers. 1069. 3^o. Sabæ, ancien peuple de Thrace, selon Eustathe, qui ajoute que Bacchus prenoit d'eux le surnom de sabasus, sous lequel les Thraces lui rendoient un culte particulier. 4^o. Sabæ, ville de la Lybie intérieure, selon Ptolomée, l. IV. c. vj. qui met cette ville vers la source du Cynyphe. 5^o. Sabæ, sont les Sabéens, peuple de l'Arabie. Enfin, sabæ aræ étoit un lieu particulier d'Asie dans la Médie, près la mer Caspienne, & à peu de distance de l'embouchure du fleuve Cyrrus, selon Ptolomée, l. VI. c. ij. (D. J.)

SABAISME, ou SABIISME, f. m. (Théol.) comme le nomme M. Fourmont l'ainé. C'est le nom de la première sorte d'idolâtrie qui soit entrée dans le monde. Voyez IDOLATRIE.

Le Sabaisme consistoit à adorer les étoiles, ou, comme le porte le texte de l'Ecriture, tuba schamaïm, ou seba schamaïm, omnes militias coeli; & l'on fait que par ces termes, les Hébreux entendoient les astres & les étoiles : d'où les modernes ont formé le mot Sabaisme, pour exprimer l'idolâtrie, qui consiste à adorer les corps célestes, & celui de Sabéens pour signifier ceux qui les adorent. Mais comme le mot hébreu d'où celui-ci est formé, est écrit avec un tzade, que les langues modernes rendent par une S ou par un Z, d'autres par TS ou par TZ : de-là vient qu'on trouve ce mot écrit avec différentes lettres initiales.

Quelques-uns croient que le Sabaisme étoit la plus ancienne religion du monde, & ils en mettent l'origine sous Seth fils d'Adam, d'autres sous Noë, d'autres sous Nachor pere de Tharé & ayeul d'Abraham. Maimonide qui en parle fréquemment dans son More Nevochim, remarque qu'elle étoit généralement répandue au tems de Moïse, & qu'Abraham la professoit avant qu'il fût sorti de la Chaldée. Il ajoute que les Sabéens enseignoient que Dieu est l'esprit de la sphere & l'ame du monde; qu'ils n'admettoient point d'autres dieux que les étoiles, & que dans leurs livres traduits en arabe, ils assurent que les étoiles fixes sont des dieux inférieurs, mais que le Soleil & la lune sont les dieux supérieurs. Enfin, ajoutent-ils, Abraham par la suite abandonna cette religion & enseigna le premier qu'il y avoit un dieu différent du Soleil. Le roi des Euthéens le fit mettre en prison; mais ce prince voyant qu'il persistoit dans son opinion, & craignant que cette innovation ne troublât son état & ne détruisît l'idée qu'on avoit des divinités adorées jusqu'alors, confisqua ses biens, & le bannit à l'extrémité de l'orient. Cette relation se trouve dans le livre intitulé la religion des Nabathéens.

Maimonides dit encore que les Sabéens joignoient à l'adoration des étoiles un grand respect pour l'agriculture & pour les bêtes à cornes & les moutons, enseignant qu'il étoit défendu de les tuer; qu'ils

adoroient le démon sous la figure d'un bouc, & mangeoient le sang des animaux, quoiqu'ils le jugeassent impur, parce qu'ils pensoient que les démons eux-mêmes s'en nourrissoient : tout cela approche fort de l'idolâtrie.

M. Hyde, dans son *histoire de la religion des Perses*, s'est au contraire attaché à prouver que le *Sabaïsme* étoit fort différent du Paganisme. Il prétend que Sem & Élam sont les premiers auteurs de cette religion ; que si dans la suite elle parut être altérée de sa première pureté, Abraham la réforma & soutint sa réformation contre Nemrod qui la persécuta ; que Zoroastre vint ensuite & rétablit le culte du vrai Dieu qu'Abraham avoit enseigné ; que le feu des anciens Persans étoit la même chose que celui que conservoient les prêtres dans le temple de Jérusalem ; & qu'enfin les premiers ne rendoient au Soleil qu'un culte subalterne & subordonné au culte du vrai Dieu.

Selon M. Prideaux, le *Sabaïsme* étoit encore moins criminel. L'unité d'un Dieu & la nécessité d'un médiateur étoit originairement une persuasion générale & régnante parmi tous les hommes. L'unité d'un Dieu se découvre par la lumière naturelle : le besoin que nous avons d'un médiateur pour avoir accès auprès de l'Être suprême, est une suite de cette première idée. Mais les hommes n'ayant pas eu la connoissance, ou ayant oublié ce que la révélation avoit appris à Adam des qualités du médiateur, ils en choisirent eux-mêmes, & ne voyant rien de plus beau ni de plus parfait que les astres dans lesquels ils supposoient que résidoient des intelligences qui animoient & qui gouvernoient ces grands corps, ils crurent qu'il n'y en avoit point de plus propre pour servir de médiateur entre Dieu & eux. Et enfin, parce que les planètes étoient de tous les corps célestes les plus proches de la terre & celles qui avoient le plus d'influence sur elle, ils lui donnerent le premier rang parmi ces médiateurs ; & sur ce pié-là ils firent le Soleil & la Lune les premiers objets de leur culte. Voilà, selon M. Prideaux, la première origine de l'ancien *Sabaïsme*. *hist. des Juifs. I. part. l. iij. p. 319.*

Nous disons l'ancien *Sabaïsme* ; car il subsiste encore une religion de ce nom dans l'orient, qui paroît être un composé du Judaïsme, du Christianisme & du Mahométisme ; ce qui a fait conjecturer à Spencer qu'elle est récente, & ne surpasse point le tems de Mahomet, puisqu'on n'en trouve le nom ni la religion marqués dans aucun auteur ancien, ni grec ni latin, ni dans aucun autre ouvrage écrit avant l'Alcoran. Voyez SABÉENS.

SABAKZAR, (*Géog. mod.*) ville de l'empire Rusien, au royaume de Casan, au midi du Volga & de l'île de Mokritz, dont elle est à trois verstes ; les habitations de cette ville ne sont que de bois, comme dans le reste de la Tartarie. *Long. 68. 40. lat. 53. 38. (D. J.)*

SABALINGIENS, (*Géog. anc.*) *Sabalingii* ; ancien peuple de la grande Germanie, dans la Cherfonnese cimbrique, selon Ptolomée, *l. II. c. xj.* Ils avoient pour voisins les *Singulones* & les *Cobundi*. (*D. J.*)

SABANI, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) espèce de fenêvé ou de moutarde, qui croît dans les Indes orientales, & dont on se sert pour assaisonner les alimens.

SABARIE, (*Géog. anc.*) *Sabaria* ; ville & colonie romaine, dans la Pannonie. Une médaille rapportée par Golzius & par le P. Hardouin, la nomme *Col. Sabaria Claudina Augusta* ; & dans le même lieu, on trouve une pierre avec cette inscription, insérée au recueil de Gruter.

L. Val. L. Fil. Cl. Censorinus

D. C. C. S. S. item ve, leg. j.

Les quatre premières lettres de la seconde ligne, si-

gnifient *decurio colonie Claudianæ Sabariæ*. Ptolomée nomme *Savariæ*, dans la haute Pannonie, *Sabaria*. Sulpice Sévère dit que S. Martin étoit de *Sabaria* en Pannonie.

L'abregé d'Aurelius Victor, in *Didio Juliano*, remarque que dans le même tems on fit deux empereurs, Niger Péscennius à Antioche, & Septime Sévère à *Sabarie* de Pannonie.

On croit que c'est présentement *Sarwar*, place forte de Hongrie, au confluent de la rivière de Guntz & du Rab, au comté de Sarwar. Quelques auteurs prétendent qu'Ovide ayant obtenu la permission de revenir de son exil, mourut en chemin à *Sabarie*.

Gaspard Bruschius dit qu'en 1508, on trouva à *Sabarie* une voûte avec une inscription, qui marquoit que c'étoit le tombeau d'Ovide : voici l'inscription.

Fatum necessitatis lex.

Hic situs est vates, quem divi Cæsaris ira

Augusti, patriâ cedere jussit humo.

Sæpè miser voluit patriis occumbere terris ;

Sed frustra : hunc illi fata dedere locum.

Lazius croit que *Sabarie* est *Stainam-Auger*, bourgade située sur la rivière de Guntz, qu'il appelle *Sabaria* ou *Sabarius fluvius*.

On a vu ci-dessus que S. Martin naquit à *Sabarie*. Il commença par la profession des armes, & finit par celle de solitaire. Il reçut le baptême à l'âge de 18 ans, fut nommé évêque de Tours dans un âge fort avancé ; bâtit le monastère de Marmoutier que l'on croit la plus ancienne abbaye de France, & y vécut long-tems en anachorete à la tête de plusieurs moines. Il fit une belle action, ce fut de s'opposer tant qu'il put auprès de Maxime, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les Priscillianistes. Il céda à Tours l'an 397. C'est le premier des saints confesseurs auquel l'église latine ait rendu un culte public. On prêta long-tems des sermens sur sa châsse & sur ses reliques. Venance Fortunat a écrit la vie de S. Martin dans un poème en quatre livres ; mais ce n'est pas un chef-d'œuvre pour la diction & pour les faits. Il avoue qu'il l'avoit composé pour le remercier de ce qu'il avoit été guéri d'un mal des yeux par son intercession. (*D. J.*)

SABASIES, f. f. pl. (*Mytholog.*) fêtes & sacrifices que l'on célébroit en l'honneur de plusieurs dieux surnommés *sabasiens*. On trouve dans d'anciens monumens ce titre donné à Mithras dieu des Perses ; mais on l'avoit sur-tout donné à Bacchus à cause des *Sabes*, peuples de Thrace dont il étoit particulièrement honoré.

Ce surnom aussi affecté à Jupiter, paroît être le même que celui d'*Ægiöchus*, parce que comme ce dernier vient du grec *αἴξ*, qui signifie une chevre, l'autre vient du phénicien *tsébaöth*, qui veut dire des chevreuils. Ainsi on a dit que Bacchus étoit fils de *Cuprius*, pour signifier qu'il avoit pour pere Jupiter *sabarius*. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, il est sûr qu'on célébroit en Grece, à l'honneur de ce dernier, des fêtes nocturnes nommées *sabasiennes*, dont Meursius fait mention dans son livre intitulé, *Græcia feriata*. Quant à celles de Bacchus, on n'en fait point de détail ; mais on conjecture qu'elles n'étoient pas moins tumultueuses que toutes les autres cérémonies du culte de ce dieu. Voyez BACCHANALES.

SABATA, (*Géog. anc.*) selon Ptolomée, *lib. III. ch. iv.* ou *Sabatia*, selon Pomponius Mela, *lib. II. ch. v.* ancienne ville d'Italie dans la Ligurie. Antonin fait mention de *Vada Sabatia*, dans son itinéraire maritime, & met ce port entre Gènes & Albengue, à 30 mille pas de la première, & à 18 mille pas de la seconde. Pline, *lib. III. ch. v.* le nomme *portus vadum*, *Sabatium*. Strabon, *lib. IV. p. 201*, dit *τὰ καθ' ἑμῶν*

Σαββάτων ὠάδα, *nominata, Sabbatum vada.*

Brutus, dans une lettre insérée dans celles de Cicéron, *lib. XI. epit. x.* dit: « Antoine est venu à Vada, c'est un lieu que je veux vous faire connoître. » Il est entre l'Apennin & les Alpes; & il n'est pas facile d'y passer, à cause de la difficulté des chemins. Par cette difficulté, il entend les montagnes & les marais; ce sont même ces marais qui ont donné lieu au mot *vada*.

La difficulté à-présent, est de savoir si *Sabata* & *Sabatum vada*, sont des noms d'un même lieu. Cluvius l'assure; mais Holstenius dans ses *Remarques sur l'ancienne Italie de Cluvier*, l'en reprend comme d'une erreur & met entre deux, une distance de 6 ou 7 mille pas. Il prétend que quand Antonin met sur la voie Aurélienne, *Cannalicum Vada Sabatia* M. P. XII, *Pullopice* M. P. XII, *Albingannum* M. P. VII. Selon lui, *Vada Sabatia*, est *Vadi* ou *Vai*; *Pollupice*, est *Final*; *Albingannum*, est *Albengue*; & *Sabata* simplement, est *Savone*.

Mais voici une difficulté: si la ville de Savone, aujourd'hui siège épiscopal, est l'ancienne *Sabata*, comment a-t-elle pris le nom moderne, car Savone est un nom ancien, déjà connu du tems des guerres puniques. Tite-Live dit qu'elle étoit dans les Alpes, *Savone, oppido Alpino*. De *Savo*, *Savonis*, s'est fait *Savone*, comme de *Narbo*, Narbonne; de *Salo*, Salone, &c. Ce qui est certain, c'est que l'ancienne Savone étoit dans les Alpes, & qu'elle doit être différente de *Savone* d'aujourd'hui qui est maritime.

Il n'est pas moins certain que l'ancienne *Sabata* étoit au commencement des Alpes. Strabon le dit, l'Apennin commence à Gènes, & les Alpes commencent à *Sabata*.

Il paroît que *Vada Sabatia* étoit jadis un lieu plus fameux que *Sabata*, ce dernier n'est nommé que par Strabon & par Ptolomée; l'autre a été connu de Strabon, de Plin, de Brutus, de Mela, d'Antonin, de l'auteur de la table de Peutinger, & de Capitolinus dans la vie de Pertinax, de qui il dit, *ch. ix.* qu'étant encore simple particulier, il fut taxé d'avarice, lorsqu'à *Vada Sabatia*, ayant accablé d'usure les propriétaires, il en profita pour étendre son domaine.

Sabata ou *Sabatha*, est encore le nom d'une ville d'Asie, dans l'Assyrie. Elle est nommée *Sambana* par Diodore de Sicile. Elle étoit à 30 stades de la Séleucie de Médie. (D. J.)

SABATH ou SABAT, (*Géog. mod.*) ville d'Asie au Mawaralnahr, voisine d'Ofrushnah, à 20 parasanges de Samarcande. *Long.* selon Alfaras 89. 55. *lat.* 40. 20. (D. J.)

SABATHRA, (*Géog. anc.*) ville de l'Afrique proprement dite, entre les deux Syrtes, selon Ptolomée; c'est la même ville maritime que la *Sabrata* de Plin, d'Antonin & des Notices. (D. J.)

SABATIA, STAGNA, (*Géog. anc.*) lac d'Italie dans l'Etrurie. Strabon met Σαβατα entre les lacs de l'Etrurie. Silius Italicus, *lib. VIII. vers. 491.* fait mention du lac *Sabat*, qu'il appelle *Sabatia stagna*; & Columelle le nomme *Sabatius lacus*. Ce lac est aujourd'hui le lac de Bracciano. (D. J.)

SABATICE, LA, (*Géog. anc.*) contrée d'Asie dans la Médie. Elle prenoit son nom de la ville de Sabata, comme la Sitacène prenoit le sien de la ville Sitace. La *Sabatice* étoit à l'orient de la Sitacène, & située de telle façon que quelques-uns la donnoient à la Médie, d'autres à l'Elimaide, selon Strabon, *lib. XI. 324.* (D. J.)

SABATINCA, (*Géog. anc.*) ancien lieu du Norique, selon Antonin, sur la route d'Aquilée à *Lauriacum*. Laziis croit que c'est présentement *Neumarck* au-dessus de Slaming. (D. J.)

SABATINIENS LES, (*Géog. anc.*) ancien peuple d'Italie, dans la Campanie, selon la conjecture

d'Ortelius, qui cite Tite-Live. Sa conjecture est fort juste. Cet historien, *l. XXVI. ch. xxxiiij.* dit: *omnes Campani, Atellani, Galatini, Sabatini, qui se dediderunt in arbitrium*, &c. On voit que *Campani* est un nom général qui comprend les noms suivans, comme étant des peuples de *Galatia* ou d'*Atella*, villes de la Campanie, on ne peut pas douter que *Sabatini* n'en fût aussi un peuple. (D. J.)

SABATO, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté ultérieure; elle reçoit dans son cours le Calore, arrose Bénévent, & se perd dans le Volturno, vis-à-vis de Caiazzo; son nom latin est *Sabbatus*, voyez ce mot. (D. J.)

SABAZIEN, adj. (*Mythol.*) Ζαβυριος, c'étoit non-seulement le surnom de Jupiter chez les Grecs, mais encore le surnom de *Bacchus* parmi les Sabes, peuples de Thrace, chez lesquels il étoit particulièrement honoré sous le nom du dieu *Saboué*. Le Mithra des Perses se trouve aussi sur d'anciens monumens avec la même épithète. (D. J.)

SABAUCÉ, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) arbre du Brésil, qui porte un fruit gros comme les deux poings, qui renferme des petits noyaux semblables à nos amandes par le goût & par la forme.

SABBAT, f. m. (*Hist. jud.*) c'est parmi les Juifs le septième jour de la semaine qu'ils solennisent en mémoire de ce que Dieu, après avoir créé le monde en six jours, se reposa le septième. Voyez SEMAINE.

Ce mot est purement hébreu, שבת, & signifie *cessation* ou *repos*. Philon le nomme τὸ κοινὸν γενέσθαι, le jour de la naissance du monde. Quelques-uns prétendent que dès le premier tems de la création, Dieu commanda aux hommes d'observer le jour du sabbat, parce qu'il est dit dans la *Genes. chap. xi. v. 2 & 3*, que Dieu sanctifia le jour auquel il se reposa, & qu'il le bénit. C'est le sentiment de Philon, de S. Clément d'Alexandrie, & de quelques rabbins; mais la plupart des peres pensent que cette sanctification & cette bénédiction dont parle Moïse, n'étoient que la destination que Dieu fit alors du septième jour, pour être dans la suite sanctifié par son peuple. On ne voit pas en effet que les patriarches l'aient observé, ni que Dieu ait eu dessein de les y assujettir.

Mais il en fit un précepte exprès & formel aux Hébreux, sous peine de mort, comme on le voit dans l'*Exod. xx. & xxj.* aussi l'observèrent-ils exactement comme un jour consacré particulièrement au culte de Dieu, en s'abstenant de toute œuvre servile. On dit même qu'ils portoient le scrupule à cet égard jusqu'à penser qu'il ne leur étoit pas permis de se défendre ce jour-là s'ils étoient attaqués, & à se laisser égorger plutôt que de combattre. On voit dans l'Evangile que les pharisiens en avoient encore de plus mal fondés. Le sabbat commençoit le vendredi au soir, suivant l'usage des Juifs qui célèbrent leurs fêtes d'un soir à l'autre. Les rabbins ont marqué exactement à ceux-ci tout ce qui leur est défendu de faire le jour du sabbat; ce qu'ils réduisent à trente-neuf chefs, qui ont chacun leurs dépendances. Ces trente-neuf chefs sont ainsi rapportés par Léon de Modène, *cérémon. des Juifs, part. III. chap. j.* Il leur est défendu de labourer, de semer, de moissonner, de botteler & lier les gerbes, de battre le grain, de vanter, de cribler, de moudre, de bluter, de pétrir, de cuire, de tordre, de blanchir, de peigner ou de carder, de filer, de retordre, d'ourdir, de taquer, de teindre, de lier, de délier, de coudre, de déchirer ou mettre en morceaux, de bâtir, de détruire, de frapper avec le marteau, de chasser ou de pêcher, d'égorger, d'écorcher, de préparer & racler la peau, de la couper pour en travailler, d'écrire, de raturer, de régler pour écrire, d'allumer, d'éteindre, de porter quelque chose dans un lieu public ou particulier. Ces trente-

neuf chefs renferment diverses especes, par exemple, limer est une dépendance de moudre; & les rabbins ont exposé toutes ces especes avec de grands raffinemens.

Le *sabbat* commence chez eux environ une demi-heure avant le coucher du soleil, & alors toutes ces défenses s'observent. Les femmes sont obligées d'allumer dans la chambre une lampe qui a ordinairement six lumignons, au-moins quatre, & qui dure une grande partie de la nuit: de plus, elles dressent une table couverte d'une nappe blanche, & mettent du pain dessus qu'elles couvrent d'un autre linge long & étroit, en mémoire, disent-elles, de la manne qui tomboit de la sorte, ayant de la rosée dessus & dessous. On va ensuite à la synagogue, où on récite des prières; de retour à la maison, chaque chef de famille bénit du pain & du vin, en faisant mémoire de l'institution du *sabbat*, puis en donne aux assistants. Le matin du *sabbat*, on s'assemble à la synagogue où l'on chante des psaumes; on lit une section du Pentateuque & une des Prophetes; suit un sermon ou exhortation qui se fait quelquefois l'après-dînée. Quand la nuit vient, & qu'après la prière du soir faite dans la synagogue chacun est de retour dans sa maison; on allume un flambeau ou une lampe à deux mèches; le maître du logis prend du vin dans une tasse & quelques épiceries de bonne odeur, les bénit, puis flaire les épiceries & jette le vin par terre en signe d'allégresse: ainsi finit la cérémonie du *sabbat*.

Les auteurs profanes qui ont voulu parler de l'origine du *sabbat*, n'ont fait que montrer combien peu ils étoient instruits de ce qui concernoit les Juifs. Tacite, par exemple, a cru qu'ils chommoient le *sabbat* en l'honneur de Saturne, à qui le samedi étoit consacré chez les payens. *Tacit. histor. lib. V.* Plutarque au contraire, *sympos. liv. IV.* avance qu'ils le célébroient en l'honneur de Bacchus qui est nommé *sabbos*, parce que dans les fêtes de ce dieu on crioit *saboi*. Appion le grammairien soutenoit que les Juifs célébroient le *sabbat* en mémoire de ce qu'ils avoient été guéris d'une maladie honteuse nommée en égyptien *sabboni*. Enfin Perse & Pétrone reprochent aux Juifs de jeûner le jour du *sabbat*. Or il est certain que le jeûne leur étoit défendu ce jour-là. Calmet, *Dict. de la Bible, tom. III. lettre S, page 407.*

Le *sabbat* étoit institué sur un motif aussi simple que légitime, en mémoire de la création du monde, & pour en glorifier l'auteur. Les Chrétiens ont substitué au *sabbat* le dimanche, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Voyez DIMANCHE.

Sabbat se prend encore en différens sens dans l'Ecriture sainte; 1°. simplement pour le repos, & quelquefois pour la félicité éternelle, *comm. hebr. ix. 9. & iv. 4.* 2°. pour toutes les fêtes des Juifs: *sabbatha mea custodite, Levit. xix.* 3°. gardez mes fêtes, c'est-à-dire la fête de pâques, de la pentecôte, des tabernacles, &c. 4°. *sabbatum* se prend aussi pour toute la semaine: *jejunio bis in sabbatho*, je jeûne deux fois la semaine, dit le pharisien superbe, en S. Luc, *xviii. 12.* *Una sabbati*, le premier jour de la semaine, *Joan. xx. 1.* Calmet, *Dict. de la Bible, tome III. lettre S, page 403.*

SABBAT, (*Divinat.*) assemblée nocturne à laquelle on suppose que les forciers se rendent par le vague de l'air, & où ils font hommage au démon.

Voici en substance la description que Delrio donne du *sabbat*. Il dit que d'abord les forciers ou forcieres se frottent d'un onguent préparé par le diable, certaines parties du corps, & surtout les aines, & qu'ensuite ils se mettent à cheval sur un bâton, une quenouille, une fourche, ou sur une chevre, un taureau ou un chien, c'est-à-dire, sur un démon qui prend la forme de ces animaux. Dans cet état ils sont transportés avec la plus grande rapidité, en un clin d'œil, à des distances très-éloignées, & dans quelque

lieu écarté, tel qu'une forêt ou un désert. Là, dans une place spacieuse, est allumé un grand feu, & paroît élevé sur un trône le démon qui préside au *sabbat* sous la forme d'un bouc ou d'un chien; on fléchit le genouil devant lui, ou l'on s'en approche à reculons tenant à la main un flambeau de poix; & enfin on lui rend hommage en le baissant au derrière. On commet encore pour l'honorer diverses infamies & impuretés abominables. Après ces préliminaires, on se met à table, & les forciers s'y repaissent des viandes & des vins que leur fournit le diable, ou qu'eux-mêmes ont soin d'apporter. Ce repas est tantôt précédé, & tantôt suivi de danses en rond, où l'on chante, ou plutôt l'on hurle d'une manière effroyable; on y fait des sacrifices; chacun y raconte les charmes qu'il a employés, les maléfices qu'il a donnés; le diable encourage ou reprimande, selon qu'on l'a bien ou mal servi; il distribue des poisons, donne de nouvelles commissions de nuire aux hommes. Enfin un moment arrive, où toutes les lumières s'éteignent. Les forciers & même les démons se mêlent avec les forcieres, & les connoissent charnellement; mais il y en a toujours quelques-unes, & surtout les nouvelles venues, que le bouc honore de ses caresses, & avec lesquelles il a commerce. Cela fait, tous les forciers & forcieres sont transportés dans leurs maisons de la même manière qu'ils étoient venus, ou s'en retournent à pié, si le lieu du *sabbat* n'est pas éloigné de leur demeure. Delrio, *disquisit. magic. liv. II. quest. XVI. pag. 172. & suiv.*

Le même auteur prouve la possibilité de ce transport actuel des forciers par le vague de l'air. Il n'oublie pour cela ni la puissance des démons, ni celle des bons anges, ni le transport d'Habacuc à Babylo-ne par un ange, ni celui du diacre Philippe, qui baptisa l'eunuque de Candace, & qui du désert se trouva tout-d'un-coup dans la ville d'Azoth. La fleche d'Abaris, le vol de Simon le magicien, d'Eric, roi de Suede, rapporté par Joannes Magnus, celui de l'hérétique Berenger, qui dans la même nuit se trouva à Rome, & chanta une leçon dans l'église de Tours, si l'on en croit la chronique de Nangis, & quelques histoires des forciers, lui suffisent pour conclure de la possibilité à l'existence. Peu s'en faut qu'il ne traite d'hérétiques ceux qui soutiendroient le contraire, au moins maltraite-t-il fort Wyer & Godelman, pour avoir prétendu que tout ce que les forciers racontent du *sabbat*, n'est que l'effet d'une imagination vivement échauffée ou d'une humeur atrabilaire, une illusion du démon, & que leur voyage en l'air à cheval sur un manche à balai, aussi bien que tout le reste, n'est qu'un rêve dont ils sont fortement affectés. *Idem, ibid.*

Les preuves de Delrio montrent qu'il avoit beaucoup d'érudition & de lecture; mais il n'y regne pas une certaine force de raisonnement qui satisfasse le lecteur; aussi pensons-nous que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent de plus raisonnable sur le *sabbat*, se trouve dans ce qu'on va lire du p. Malebranche qui explique fort nettement pourquoi tant de personnes se sont imaginées ou s'imaginent avoir assisté à ces assemblées nocturnes.

« Un pastre dans sa bergerie, dit cet auteur, raconte après souper à sa femme & à ses enfans les » avantures du *sabbat*. Comme il est persuadé lui-même qu'il y a été, & que son imagination est » dérément échauffée par les vapeurs du vin, il ne » manque pas d'en parler d'une manière forte & vive. Son éloquence naturelle étant donc accompagnée de la disposition où est toute sa famille, pour » entendre parler d'un sujet aussi nouveau & aussi » effrayant. Il n'est pas naturellement possible que » des imaginations aussi foibles que le sont celles des » femmes & des enfans, ne demeurent persuadées.

» C'est un mari, c'est un pere qui parle de ce qu'il
 » a vu, de ce qu'il a fait: on l'aime, on le respecte,
 » & pourquoi ne le croiroit-on pas? Ce pastre le
 » répète donc en différens jours. L'imagination de
 » la mere & des enfans en reçoit peu-à-peu des tra-
 » ces plus profondes; ils s'y accoutument; & enfin
 » la curiosité les prend d'y aller. Ils se frottent, ils
 » se couchent, leur imagination s'échauffe encore de
 » cette disposition de leur cœur, & les traces que
 » le pastre avoit formées dans leur cerveau, s'ou-
 » vrent assez pour leur faire juger dans le sommeil,
 » comme présentes toutes les choses dont il leur
 » avoit fait la description. Ils se levent, ils s'entre-
 » demandent, & ils s'entredisent ce qu'ils ont vu.
 » Ils se fortifient de cette forte les traces de leur vi-
 » sion; & celui qui a l'imagination la plus forte,
 » persuadant mieux les autres, ne manque pas de
 » régler en peu de nuits, l'histoire imaginaire du
 » *sabbat*. Voilà donc des forciers achevés que le pas-
 » tre a faits, & ils en feront un jour beaucoup d'au-
 » tres, si ayant l'imagination forte & vive, la crainte
 » ne les retient pas de faire de pareilles histoires.

» Il se trouve, ajoute-t-il, plusieurs fois des for-
 » ciers de bonne foi qui disoient généralement à tout
 » le monde qu'ils alloient au *sabbat*, & qui en étoient
 » si persuadés, que quoique plusieurs personnes les
 » veillassent, & les assurassent qu'ils n'étoient point
 » sortis du lit, ils ne pouvoient se rendre à leur té-
 » moignage. » *Recherch. de la vérité, tom. I. liv. II. chap. vj.*

Cette dernière observation suffit seule pour ren-
 verser toutes les raisons que Delrio a accumulées
 pour prouver la réalité du transport corporel des
 forciers au *sabbat*, à moins qu'on ne dise avec Bo-
 din, que ce sont leurs âmes seules qui y assistent,
 que le démon a le privilege de les tirer de leur corps
 pour cet effet pendant le sommeil, & de les y ren-
 voyer après le *sabbat*: idée ridicule, & dont Delrio
 lui-même a senti toute l'absurdité.

C'est sans doute par cette considération que l'as-
 sistance au *sabbat* ne gît que dans l'imagination, que le
 parlement de Paris renvoie tous les forciers, qui n'é-
 tant point convaincus d'avoir donné du poison, ne
 se trouvent coupables que de l'imagination d'aller au
sabbat. Le jurisconsulte Duaren approuve cette cou-
 tume. *De aniculis*, dit-il, *quæ volitare per aera, &*
nocturno tempore saltitare & choreas agere dicuntur, quæ-
ritur? Et solent plerique quæstores, in eas acerbius ani-
madvertere quam jus & ratio postulet, cum synodus an-
cyrana definiverit quædam esse quæ à cacodæmone mul-
tarum mulierum mentibus irrogantur: itaque curia pari-
siensis (si nihil aliud admisierint) eas absolvere ac dimit-
tere merito consuevit. Ayrault & Alfiat sont du même
 sentiment. Ce dernier se fonde sur ce qu'il est faux
 que les forcieres aillent en personne au *sabbat*. Mais
 cette raison est bien foible; car c'est un assez grand
 crime que de vouloir y aller, & que de s'y préparer
 par des onguens qu'elles croient nécessaires à cette
 horrible expédition. Ce qui fait penser au p. Male-
 branche qu'elles sont punissables. François Hotman
 consulté sur cette question, répondit qu'elle méritoit
 la mort. Thomas Érasme a soutenu la même chose,
 & c'est le sentiment le plus ordinaire des juricons-
 ultes & des casuistes, soit catholiques, soit protes-
 tans. Bayle. *Répons. aux quest. d'un provincial, chap.*
xxxix. pag. 577 de l'édit. de 1737. in-fol.

SABBATAIRES, f. m. (*Hist. mod.*) c'est ainsi que
 quelques anciens ont nommé les juifs, de leur scrupu-
 leuse observance du *sabbat*.

SABBATAIRES, f. m. (*Gram. Hist. eccl. f.*) hérési-
 ques protestans qui font le *sabbat* avec les juifs,
 blâment les guerres, les lois politiques, les juge-
 mens, & prétendent qu'il ne faut adresser sa priere
 qu'à Dieu le Pere, & qu'il faut négliger le Fils & le
 S. Esprit.

SABBATARIENS, f. m. pl. (*Hist. eccl. f.*) nom
 que quelques auteurs ont donné à une secte d'anaba-
 ptistes, qui s'éleverent dans le xvj. siècle, & qui
 observoient le *sabbat* des juifs; prétendant qu'il
 n'avoit jamais été aboli dans le nouveau Testament,
 par aucune loi positive. Voyez SABBAT & ANA-
 BAPTISTES.

SABBATIENS, f. m. pl. (*Hist. eccl. f.*) hérétiques
 du jv. siècle, ainsi nommés de *Sabbathius* leur chef,
 qui ayant d'abord été juif, puis élevé à la prêtrise par
 Marcien, l'un des évêques des Novatiens, tâcha
 d'introduire parmi ceux-ci les cérémonies judaïques,
 en leur persuadant qu'on devoit célébrer la pâque le
 quatorzième jour de la lune de Mars. Il forma même
 un schisme; mais les Novatiens qui regardoient sa
 prétention comme une chose indifférente; conclurent
 que pour cela il ne falloit pas se diviser. Les sectateurs
 de *Sabbathius* furent peu nombreux; ils affectoient
 une singularité remarquable, sans qu'on sâche sur
 quel fondement; c'étoit d'avoir tellement en hor-
 reur l'usage de la main droite, qu'ils se faisoient un
 point de religion de ne rien recevoir de cette main;
 ce qui leur fit donner le nom d'*Apistrepes*, *sinistri*,
 gauchers.

SABBATINE, f. f. (*Gram.*) terme d'école, petite
 thèse que les écoliers soutiennent les samedis, pour
 s'exercer à la grande thèse de la fin de l'année.

SABBATIQUE, LE FLEUVE: *Sabbaticus fluvius*,
 (*Géog. anc.*) rivière que quelques auteurs mettent
 dans la Palestine, & dont d'autres écrivains nient l'ex-
 istence; le P. Calmet a traité au long ce sujet.

Josephe, l. VII. c. xij. parle ainsi de cette rivière.
 Ce prince, dit-il, (Titus) rencontra en son che-
 min une rivière qui mérite bien que nous en parlions;
 elle passe entre les villes d'Arcé & de Raphanée, qui
 sont du royaume d'Agrippa, & elle a quelque chose
 de merveilleux, car après avoir coulé six jours en
 grande abondance, & d'un cours assez rapide; elle
 se seche tout d'un coup, & recommence le lende-
 main à couler durant six autres jours comme aupâ-
 ravant, & à se sécher le septième jour, sans jamais
 changer cet ordre, ce qui lui a fait donner le nom
 de *Sabbatique*, parce qu'il semble qu'elle fête le sep-
 tième jour, comme les juifs fêtoient celui du *sabbat*.
 Telle est la traduction de ce fameux passage de Jo-
 sephe, par M. Arnaud d'Andilli, homme très-versé
 dans la langue grecque, & aidé dans ce travail par
 de très-habiles gens de sa famille.

D. Calmet, sur ce même passage, nous donne de
 cette rivière une idée bien différente. Selon lui, Jo-
 sephe dit que Titus allant en Syrie, vit entre la ville
 d'Arces, qui étoit du royaume d'Agrippa, & la ville
 de Raphanée en Syrie, le fleuve nommé *Sabbatique*,
 qui tombe du Liban dans la mer Méditerranée. Ce
 fleuve, ajoute-t-il, ne coule que le jour du *sabbat*,
 ou plutôt au bout de sept jours; tout le reste du tems
 son lit demeure à sec; mais le septième jour il coule
 avec abondance dans la mer. De là vient que les ha-
 bitans du pays lui ont donné le nom de *fleuve Sab-
 batique*.

Pline a voulu apparemment parler du même fleu-
 ve, lorsqu'il dit, l. XXXI. c. ij. qu'il y a un rui-
 seau dans la Judée, qui demeure à sec pendant tous
 les septièmes jours; *in Judæa rivus omnibus sabbathis*
siccatur, Voilà certainement Pline d'accord avec la
 traduction de M. d'Andilli; cependant D. Calmet a
 raison, le texte grec de Josephe, porte que ce fleu-
 ve ne coule que le samedi; & comme les savans ont
 vu que Pline, & la notion que l'on doit avoir du re-
 pos du *sabbat*, conduisent naturellement à dire que
 ce fleuve couloit six jours, & cessoit le septième
 jour; ils ont tâché de concilier cette idée avec les
 paroles de Josephe, en les transposant, & lui ayant
 fait dire le contraire de ce qu'on y lisoit; & c'est sur

ce changement que M. d'Andilli a travaillé. Il semble en effet, que la *riviere Sabbatique* ne marqueroit pas bien le repos du sabbat, si elle ne couloit que ce jour là; pour bien faire, observe D. Calmêt, elle devoit cesser de couler pour imiter le repos des Juifs.

Mais une autre remarque plus importante, c'est que Joseph est le seul & premier auteur du *fleuve Sabbatique*, qui vraisemblablement n'a jamais existé; du moins on n'en connoit point aujourd'hui, & aucun voyageur ni géographe n'en a jamais fait mention: car pour Plin, il est évident qu'il a tiré de Joseph ce qu'il en dit, & même selon les apparences, il n'en croyoit rien. (D. J.)

SABBATIQUE JOUR ET ANNÉE, (*Critiq. sacrée*) le jour *sabbatique* étoit le jour du sabbat, qui se célébroit une fois chaque semaine; l'année *sabbatique* étoit celle qui se célébroit de sept ans en sept ans, & dans laquelle on laissoit la terre sans la labourer & sans la moissonner; tout ce qui venoit à la campagne étoit commun cette année. Dans l'année du sabbat, dit le Lévitique, xxv. 4. *vous ne semez point votre champ, vous ne taillerez point votre vigne, vous ne moissonnerez point ce qui vient de soi-même; vous ne vendangerez point, car c'est l'année du repos de la terre; cette année commençoit & finissoit au mois de Septembre.* (D. J.)

SABBATUS, ou **SABATUS**, (*Géog. anc.*) riviere d'Italie, au royaume de Naples; elle coule à Bénévent, & se jette dans le Vulturne. Cette riviere à Bénévent en reçoit une autre nommée *Calor*, & qui s'appelle encore *Calor*. Le *sabbatus* s'appelle *sabato*.

Sabbatus ou *sabatus*, est aussi le nom d'une autre riviere d'Italie, selon Antonin, à 18 mille pas au-delà de *Consentia*, en allant vers la colonne, le dernier terme de l'Italie pour passer en Sicile. (D. J.)

SABDARIFFA, f. f. (*Hist. nat. Bot. exot.*) espece de *ketmia* des Indes, nommée *ketmia indica vitis folio ampliore*, I. R. H. elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre piés, droite, cannelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles amples comme celles de la vigne, partagées en plusieurs parties dentelées. Ses fleurs sont grandes, & semblables à celles de la mauve, d'un blanc pâle, & d'un purpurin noirâtre; il leur succede des fruits oblongs, pointus, remplis de semences rondes, que l'on mange comme un légume, ce qui fait qu'on la cultive aux Indes. (D. J.)

SABÉ, (*Géog. anc.*) nom de deux villes d'Arabie, selon Ptolomée, l. VI. c. vij. il appelle l'une, *Sabé regia*, dont la longitude est selon lui, 76. lat. 13. Long. de l'autre *Sabé*, 73. 40. latit. 16. 36. (D. J.)

SABECH, f. m. (*Faucon.*) est la cinquieme espece d'autour; le *sabech* ressemble à l'épervier.

SABAENS, **SABANS**, ou **SABÉENS**, f. m. pl. (*Hist. anc.*) sectateurs du sabaisme, ou sabiisme. Voyez l'article **SABIISME**.

SABÉENS, **LES**, *Sabæi*, (*Géog. anc.*) ancien peuple de l'Arabie heureuse. Plin, l. VI. c. xxvij en parle ainsi: Les *Sabéens*, dit-il, sont les plus célèbres d'entre les Arabes, à cause de l'encens; ce peuple s'étend d'une mer à l'autre. Diodore de Sicile, après avoir parlé des *Sabéens*, l. III. c. iv. ajoute, la métropole de ce peuple, appelée *Saba*, est située sur une montagne. Virgile dit dans ses *Géorgiques*,

India mittit ebur, molles sua thura Sabæi.

Plin met la métropole sur une montagne remplie d'arbres, & lui donne un roi qui en avoit d'autres sous lui. Les Atramites étoient une des dépendances du royaume des *Sabéens*. C'est de ces *Sabéens* que bien des critiques prétendent qu'étoit souveraine la reine de Saba, qui alla voir Salomon.

Il y avoit encore un ancien peuple au voisinage de

Idumée, qui portoit le nom de *Sabéen*. (D. J.)

SABELLI, (*Géog. anc.*) diminutif de *Sabini*, & qui signifie, des *petits Sabins*, ou plutôt des *descendants des Sabins*. Horace, l. II. sat. j. v. 35. dit:

*Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc pulsus, vetus est ut fama, Sabellis,
Quo ne per vacuum Romano incurreret hostis:
Sive quod Appula gens, seu quod Lucania bellum
Incuteret violenta.*

« Si je voulois copier Lucile, je vous dirois dans son style, que je ne fais pas trop si je suis de la *Lucanie*, ou de la *Pouille*, parce que *Vénuse*, ma patrie, est sur la frontière de ces deux provinces. » J'ajouterois qu'il y a une vieille tradition que les Romains, après en avoir chassé les *Samnites*, y envoyèrent une colonie, de peur que si le pays étoit dépourvu de garnisons, il ne prît envie aux *Apuliens* & aux *Lucaniens*, deux nations belliqueuses, de nous faire la guerre, & de passer au-travers pour entrer sur les terres de la république ».

Je suis ici la traduction du P. Sanadon, qui rend le *Sabelli* d'Horace par les *Samnites* & non par les *Sabins*. Plusieurs s'y sont trompés; M. Dacier prétend aussi que ce sont les *Samnites*; & Desprez, dans son Horace à l'usage du Dauphin, a ouvert le même sentiment.

Par ces *Sabelli* ou *Samnites*, il faut entendre ceux que l'on appelloit *Hirpini*, qui touchoient la *Pouille* au nord, & la *Lucanie* à l'est. Tous ces peuples descendoient originairement des *Aufones*, qui depuis prirent le nom d'*Osfques*, & ensuite celui de *Sabins*; ceux-ci formerent différentes peuplades, qui furent les *Aurunces*, les *Fidicins*, les *Samnites*, les *Picentins*, les *Vestins*, les *Marrucins*, les *Pélignes*, les *Marès*, les *Eques*, & les *Herniques*; les *Samnites* produisirent les *Trentaniens*, les *Lucaniens*, les *Campaniens*, & les *Hirpins*; enfin les *Lucaniens* donnerent naissance aux *Bruttiens*.

Il est bien vrai que les *Samnites* étant descendus des *Sabins*, on a dit quelquefois *Sabelli* pour *Sabini*, par une variation de dialecte; mais ici il ne peut signifier que les *Samnites*, parce que ces derniers étant dans le voisinage de *Vénuse*, étoient aussi beaucoup plus à portée de s'en rendre les maîtres, que les *Sabins*, qui en étoient fort éloignés. (D. J.)

SABELLIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) secte d'hérétiques qui parurent en Orient dans le iij. siècle; ils réduisoient les trois personnes de la sainte Trinité, à trois relations, ou plutôt ils les confondoient, réduisant la Trinité à la seule personne du Père, dont ils disoient que le Fils & le S. Esprit n'étoient que les vertus, les émanations, ou les fonctions. Voyez **TRINITÉ & PERSONNE**.

Sabellius, leur chef, natif de Ptolémaïde ville de Lybie, y sema ses erreurs vers l'an 260, confondant la trinité des personnes; il enseignoit qu'il n'y avoit point de distinction entr'elles, mais qu'elles étoient une, comme le corps, l'ame & l'esprit ne font qu'un homme; il ajoutoit que le pere de toutes choses étoit dans les cieux, que c'étoit lui qui étoit descendu dans le sein de la vierge, qu'il en étoit né, & qu'ayant accompli le mystère de notre rédemption, il s'étoit lui-même répandu sur les apôtres en forme de langues de feu, d'où on l'avoit appelé le *Saint-Esprit*.

S. Epiphane dit que le dieu des *Sabelliens*, qu'ils appelloient le *Pere*, ressembloit selon eux, au soleil, & étoit un pur *substratum*, dont le Fils étoit la vertu, ou la qualité illuminative, & le S. Esprit, la vertu échauffante; que le Verbe en avoit été tiré ou dardé comme un rayon divin, pour accomplir l'ouvrage de la rédemption, & qu'étant remonté aux cieux, comme un rayon remonte à sa source, la vertu échauffante

échauffante du Pere, avoit ensuite été communiquée aux apôtres.

Cette hérésie trouva des partisans parmi les évêques en Afrique, en Asie, & jusqu'à Rome; mais elle fut condamnée en 319 dans le concile d'Alexandrie; elle étoit au fond la même que celle de Praxeas, aussi donna-t-on aux *Sabelliens* en Occident le nom de *Patripassiens* ou *Patropassiens*. Voyez PATRIPASSIENS.

Les Sociniens ont renouvelé dans ces derniers siècles, le sabellianisme, en ne reconnoissant le S. Esprit que comme une vertu, ou une efficace de la divinité. Voyez SOCINIENS.

SABIA, (*Géog. mod.*) nom d'un royaume & d'une rivière de la Cafrerie en Afrique. On ne connoît ni port, ni ville dans ce royaume. La rivière de *Sabia* le baigne au nord & au sud. Elle a sa source vers le 47. degré de longitude, & un peu au-delà du 21. degré de latitude méridionale. Son cours est d'occident en orient, & peut avoir 40 lieues de longueur. (*D. J.*)

SABIISME, (*Relig. orient. mod.*) religion des anciens Sabéens, appelés aujourd'hui *Sabis*, *Sabaïtes*, *Mandaïtes* ou les chrétiens de S. Jean. Voyez sur leurs prédécesseurs l'article SABAÏSME.

Les mahométans de la secte d'Ali répandus dans la Perse paroissent l'occuper toute entière; cependant il se trouve encore entre ces peuples deux religions fort anciennes.

1°. Celle des Guebres ou Parfis qui sont les adorateurs du feu, les successeurs des mages, les disciples du fameux Zerdascht ou Zoroastre.

2°. Celle des *Sabiens* ou Mandaïtes, que l'on nomme ordinairement les chrétiens de S. Jean, mais qui de l'aveu de tous les voyageurs ne sont ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans. On dit au reste qu'ils regardent S. Jean-Baptiste comme un de leurs prophètes.

Ces deux fortes de sectaires se donnent une origine très-ancienne, se vantent aussi d'avoir des livres de la première antiquité.

Les Parfis prétendent posséder ceux de Zoroastre, le Zend, le Pazend, l'Ousta, & ils ont le Sadder pour leur canon ecclésiastique.

Les *Sabiens*, selon M. Simon, *hist. crit. liv. I.* ont le *Sidra laadam* ou la révélation adressée à Adam lui-même, les livres de Seth & ceux de quelques autres patriarches.

Eutychès, patriarche d'Alexandrie, donne pour auteur du *Sabiisme* Zoroastre, qui l'est certainement du Magisme; & ce qui prouveroit qu'il avoit là-dessus quelques traditions, c'est qu'il indique par son nom jusqu'au premier grand-prêtre de la secte. Selon M. Prideaux, les Mages & les *Sabiens* étoient très-distingués sous les rois de Perse d'après Cyrus.

Nous apprenons de R. Moïse, fils de Maimon ou de Rambam, de plusieurs passages du thalmud, des commentateurs juifs, de la plupart des écrivains orientaux soit chrétiens, soit mahométans, qu'Abraham avoit été élevé dans le *Sabiisme*. Le passage de Josué sur l'idolâtrie de Tharé est un texte irréfragable: la ville de Charan où ce patriarche, en quittant celle de Our, alla faire sa demeure, étoit dès-lors & a toujours été même jusqu'aux derniers tems le siège principal du *Sabiisme*. Bâtie, dit Abulfaradge, par Caïnan, fils Arphaxad, (mettons Arphaxad lui-même, puisque ce Caïnan est intrus), & illustrée par les observations astronomiques qu'il y fit, ses habitans se portèrent d'eux-mêmes à lui dresser des simulacres, & de-là le culte des astres & des statues; des astres comme d'êtres à la vérité subordonnés, mais médiateurs entre Dieu & les hommes; des statues comme représentant ces astres en leur absence, par exemple, la lune lorsqu'elle ne paroît plus sur l'horizon, les

Tome XIV.

grands hommes lorsqu'ils ne sont plus ou après leur mort.

Voici ce qui dans tous les tems a distingué plus particulièrement le *Sabiisme*: 1°. la connoissance des astres: 2°. l'art de juger par le cours des astres de tous les événemens: 3°. la science des talismans, l'apparition des génies, les enchantemens & les sorts.

Simulacres, arbres dévoués, bois sacrés, temples, fêtes, hiérarchie réglée, adoration, prière, croyance, idée de métempsychose, les *Sabiens* avoient toutes ces marques de religion intérieures & extérieures; Corra, astronome *sabien* illustre, soutenoit encore par des écrits publics, il y a quelques siècles, que toutes ces pratiques leur venoient des anciens Chaldéens.

D'un autre côté, les mathématiciens qui les gouvernoient se livroient à toutes les idées que leur imagination leur présentait: chacun selon ses calculs & ses systèmes, ils se forgoient des dogmes ou rejetoient ceux des autres. Par exemple, selon quelques-uns, la résurrection devoit se faire au bout de 9000 ans, parce qu'ils fixoient à 9000 ans le tour entier de tous les orbes célestes. D'autres plus subtils vouloient une résurrection parfaite & totale, c'est-à-dire de tous les animaux, de toutes les plantes, de toute la nature; cela étant, ils ne l'attendoient qu'au bout de 36426 ans.

Enfin plusieurs d'entre eux soutenoient dans le monde ou dans les mondes une espèce d'éternité, pendant laquelle tour-à-tour ces mondes étoient détruits & refaits.

Cette secte obligée par sa propre constitution à observer le cours des astres, a produit plusieurs philosophes, & sur-tout plusieurs astronomes du premier ordre.

Mahomet, *Alcoran, sura ou chap. ij.* a mis le *Sabiisme* au rang des religions révélées; mais comme par-là il a embarrassé les docteurs du Musulmanisme, parce qu'enfin en examinant le *Sabiisme* de près, ils y ont vu des opinions superstitieuses & ridicules, il ne doit pas être surprenant que ce soit à eux que l'on renvoie pour une connoissance plus intime du *Sabiisme*. Ainsi après Maimonides, Juda Hallevi & quelques autres espagnols, il faudroit encore consulter Scharefani, Beydawi, Ibn Gannan, Ibn Nedun, Kessai, & parmi nos auteurs Golius, d'Herbelot, Hottinger, & quelques autres.

Il faut observer que si l'on n'a pas une notion raisonnable de cette secte & de ses pratiques, quoiqu'absurdes la plupart, il y a dans Moïse, & en général dans l'Ecriture plusieurs passages que l'on n'entendra jamais.

Nous parlerons maintenant de l'étendue du *Sabiisme*: Maimonides & Ephodi, & R. Schem Tob ses commentateurs ont envisagé presque toute l'idolâtrie comme une suite des idées *sabiennes*, & par-là ils y ont enveloppé nécessairement les cultes de toute la terre. Eutychius avoit la même idée, puisqu'après avoir pris le *Sabiisme* en Chaldée, de-là, dit-il, il est passé en Egypte, de l'Egypte il fut porté chez les Francs, c'est-à-dire en Europe, d'où il s'étendit dans tous les ports de la Méditerranée. Et comme le culte du soleil & des étoiles, la vénération des ancêtres, l'érection des statues, la consécration des arbres constituerent d'abord l'essence du *Sabiisme*; cette espèce de religion, toute bizarre qu'elle est, se trouva assez vite répandue dans toutes les parties du monde alors connu, jusqu'à l'Inde & jusqu'à la Chine; de sorte même que ces vastes empires ont toujours été pleins de statues adorées, & ont toujours donné la créance la plus folle aux visions de l'astrologie judiciaire, preuve incontestable de *Sabiisme*, puisque c'en est le fond & le premier dogme; la confusion est simple que soit par tradition, soit

M m m

par imitation & identité d'idées, le monde presque entier s'est vu & se voit encore *sabien*. Ce qu'on ne peut pas nier, c'est que pour les régions orientales, le Magisme paroît avoir été resserré dans la Perse & dans quelques contrées voisines, & que le *Sabisme* paroît avoir été reçu également dans la Chaldée, dans l'Égypte, dans la Phénicie, dans la Bactriane & dans l'Inde; car s'il étoit clair que les opinions de la religion égyptienne étoient passées & y subsistent encore aujourd'hui, il est évident aussi qu'il s'y étoit mêlé du *sabisme*, ce que prouvent assez & *Batroncheri* & la plupart des romans indiens.

Ajoutons un mot de la durée du *Sabisme*. Qui croiroit que pendant que tant d'autres hérésies, même depuis le Christianisme, se sont éteintes & presque évanouies à nos yeux; qui s'imagineroit, dis-je, que celle-ci la première de toutes, connue avant Abraham, est demeurée jusqu'à nos jours entre le Judaïsme, le Christianisme & le Musulmanisme? Nous avons une Homélie de S. Grégoire de Nazianze contre les Sabiens, ainsi de son tems il y en avoit dans la Cappadoce. L'*alcoran*, tous les historiens, tous les auteurs persans en parlent comme d'une religion subsistante chez eux, & cela n'est pas étonnant, puisque Charan & Bassora sont si proches de l'Arabie & de la Perse.

Une circonstance curieuse, ce seroit de savoir pourquoi & depuis quel siècle les Sabiens s'appellent *mendaï Jahia*, les *disciples* ou les *chrétiens* de S. Jean. Il n'est pas facile de déterminer; mais il semble que l'histoire arabe nous en donne une époque assez vraisemblable du tems d'Almamon. Ce prince passant par Charan, & sans doute en ayant entendu parler comme d'une ville de Sabiens, en fit assembler les principaux habitans; il voulut savoir quelle étoit véritablement la religion qu'ils professioient. Les Charaniens chagrins d'une telle demande, & ne sachant où elle tendoit, ne se dirent ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans, ni sabiens, mais charaniens, comme si c'eût été un nom de religion. Cette réponse assez fondée d'ailleurs, mais que le prince musulman prit ou pour une impiété, ou pour une dérision, leur pensa coûter la vie. Almamon en colère leur déclara qu'ils pouvoient opter entre les quatre religions permises par le prophète, sans quoi à son retour leur ville seroit passée au fil de l'épée. Là-dessus un vieillard leur conseilla en reprenant leur ancien nom de religion de se dire *sabiens*. Cela étoit fort sensé; mais apparemment qu'alors entre les Charaniens & leurs frères les véritables Sabiens il y avoit des divisions & des haines. Plusieurs d'entr'eux aimèrent mieux se faire chrétiens ou musulmans: mais ce qui sera arrivé, c'est qu'avec les Musulmans ils se feront dits chrétiens, & qu'avec les Chrétiens ils auront affecté de se faire nommer *chrétiens* de S. Jean, ou *chrétiens mendaï Jahia*, disciples de S. Jean.

Il est vrai que du tems de l'Évangile S. Jean a eu des disciples, & que nous n'avons aucune preuve, malgré la prédication du précurseur, qu'ils aient tous embrassé le Christianisme. Il est vrai encore que les *Sabiens* d'aujourd'hui sont par-tout, & dans leurs liturgies, & dans leurs livres, une commémoration honorable de S. Jean; de sorte que le nom de *chrétiens* de S. Jean ou de *disciples* de Jean pourroit avoir une époque plus ancienne, & être des premiers tems du Christianisme: on a même quelques livres de missionnaires qui les ont prêchés, où l'on voit les articles de leur créance, & il y est parlé du baptême. Mais une secte ne se connoît jamais à fond que par la lecture de ses propres livres, & comme nous en avons à la bibliothèque du roi trois manuscrits assez considérables, ces livres examinés en détail pourrout mettre en état d'en parler avec plus de certitude. Extrait des *Mémoires de l'acad. des Inscr. t. XII.* (D. J.)

SABINA SYLVA, (Géog. anc.) forêt d'Italie dans la Sabine. Martial, *l. IX. épigr. 55.* dit,

*Si mihi Picenâ Turdus palleret olivâ
Tenderet aut nostrâs sylvâ Sabina plagas.*

Nous ne voyons pas dans ce passage que *Sabina* soit une forêt particulière ainsi nommée: il y avoit sans doute des bois dans la Sabine, & on y chassoit; mais voici un passage plus particulier. Horace, *l. I. ode 22.* dit qu'étant occupé de ses amours, il s'enfonça trop avant dans cette forêt, où il trouva un loup qui pourtant s'enfuit de lui, quoiqu'il n'eût point d'armes pour se défendre, s'il en eût été attaqué.

*Namque me sylvâ lupus in Sabinâ
Dum meam canto Lalagen & ultrâ
Terminum curis vagor expeditus
Fugit inermem.*

Cette forêt ne devoit pas être fort éloignée de la maison de campagne qu'il désigne par ces mots *valis Sabina*, puisqu'il alloit s'y promener seul & à pied. (D. J.)

SABINÆ AQUÆ, (Géog. anc.) petit lac, ou plutôt étang dans le pays des Sabins, selon Pline & Dénys. Strabon l'appelle *aquæ Costicoliæ*; c'est maintenant, selon Cluvier, le Pozzo Ratignano, proche du bourg de Cotila. (D. J.)

SABINE, ou SAVIGNER, (Botan.) *sabina*, arbrisseau toujours verd, qui vient naturellement dans l'Italie, le Portugal & l'Arménie, dans la Sibérie & dans le Canada. Il peut, avec l'aide de la culture, s'élever à dix piés; mais ses branches étant fort chargées de rameaux qui se dirigent d'un seul côté, elles ont tant de disposition à s'incliner & à ramper près de terre, que si l'arbrisseau est livré à lui-même, il prend à peine quatre ou cinq piés de hauteur. Ses feuilles ressemblent à celles du tamarin ou du cyprès, mais elles sont si petites, & si peu distinctes, qu'on doit plutôt les regarder comme un fanage mouffeux qui enveloppe les jeunes rameaux. Ses fleurs mâles sont de très-petits chatons coniques & écailleux de peu d'apparence. Ses fruits qui viennent séparément, sont des espèces de baies bleuâtres, de la grosseur d'un pois, qui contiennent trois semences osseuses; elles sont convexes d'un côté & applaties sur les faces qui se touchent.

Cet arbrisseau est absolument des plus robustes; il vient dans les pays chauds comme dans les climats très-froids; il résiste aux plus cruels hivers & à toutes les autres intempéries des saisons; il s'accommode de tous les terrains, ne craignant ni l'humidité, ni la sécheresse; il vient sur les lieux pierreux & très-exposés au vent: mais il se plaît davantage dans les terres grasses, & il aime mieux l'ombre que le grand soleil. Il se multiplie très-aisément de branches couchées, & tout aussi-bien de bouture. On ne s'avise guère d'en semer la graine, ce seroit la méthode la plus longue & la plus incertaine. Il reprend, à la transplantation, plus facilement qu'aucun autre arbre toujours verd, pourvu qu'on observe les tems propres à planter ces sortes d'arbres; savoir le mois d'Avril & le commencement des mois de Juillet ou de Septembre.

La *sabine* seroit extrêmement propre à former de moyennes palissades toujours vertes, de petites haies très-régulières; à garnir les massifs des bosquets pour donner de la verdure dans la saison des frimats, & à l'embellissement de diverses parties des jardins, parce que le verd en est agréable & uniforme, & que d'ailleurs cet arbrisseau a la facilité de venir dans les lieux ferrés & à l'ombre des autres arbres: mais il répand une odeur si forte & si désagréable, qu'on est forcé de le réleguer dans les endroits éloignés & peu fréquentés. Le bois de la *sabine* est très-dur, & il n'est

point sujet à se gerfer. On ne cultive guere cet arbrisseau que par rapport à ses propriétés. C'est un incisif très-pénétrant. Les médecins, les chirurgiens & les maréchaux en font quelque usage.

On connoît peu de variétés de cet arbrisseau.

1°. La *fabine* à feuilles de tamarisc, c'est la plus commune.

2°. La *fabine* à feuilles de cyprès, c'est celle qui a le plus d'agrément.

3°. La *fabine* panachée est d'une fort médiocre apparence.

SABINE, f. f. (*Botan.*) quoique la *fabine* soit une espece de genévrier, il importe de faire connoître, & celle qu'on nomme *fabine* ou *savinier*, à feuilles de tamarisc, & la *fabine* ou le *savinier* à feuilles de cyprès.

La premiere, *fabina folio tamarisci Dioscoridis*, C. B. jette de sa racine en petit arbrisseau, qui s'étend plus en large qu'en hauteur, & qui est toujours verd; ses feuilles sont assez semblables à celles du tamarisc d'Allemagne, mais plus dures & un peu épineuses, d'une odeur forte & desagréable, d'un goût âcre ou piquant & brûlant. Cet individu, qu'on appelle *mâle* ou *stérile*, porte au sommet des branches de petits chatons ou fleurs à trois étamines par le bas, sans pétales; il ne leur succede aucun fruit, du-moins pour l'ordinaire, car lorsque l'arbrisseau est vieux ou planté depuis long-tems dans le même endroit, il s'élève d'entre les feuilles de petites fleurs verdâtres, qui changent en de petites baies applaties, moins grosses que celles du genévrier, & qui acquierent comme elles en mûrissant une couleur bleue, noirâtre. On le cultive dans les jardins; mais dans nos climats, il donne si rarement du fruit, qu'on le regarde comme stérile.

La *fabine* à feuilles de cyprès, *fabina folio cupressi*, C. B. P. produit un tronc plus élevé que celui de la premiere espece, approchant beaucoup du cyprès par son rapport, & faisant comme un arbre à tige assez grosse, dont le bois est rougeâtre, médiocrement épais. Ses feuilles sont semblables à celles du cyprès, mais plus compactes, d'une odeur forte & pénétrante, d'un goût amer & aromatique, résineux. Ses fleurs sont composées de trois pétales, fermes, pointus, permanens, ainsi que le calice, qui est divisé en trois parties, d'une couleur jaune, herbeuse. Ses baies sont charnues, arrondies, chargées dans leur partie inférieure de trois tubercules opposés, avec un ombilic armé de trois petites dents; elles contiennent trois osselets ou noyaux oblongs, d'un côté convexe & de l'autre anguleux.

Cet arbrisseau croît sur les montagnes, dans les bois, & autres lieux incultes. On le cultive aussi dans les jardins. (*D. J.*)

SABINE, (*Mat. méd.*) *fabine* à feuilles de tamarisc, & *fabine* à feuilles de cyprès.

La premiere espece est principalement employée en Médecine tant extérieurement qu'intérieurement, & elle a en effet plus de vertus.

Les feuilles de *fabine* ont une odeur balsamique forte, & un goût amer, âcre, aromatique. Elles contiennent une quantité très-considérable d'huile essentielle. M. Cartheuser a retiré plus de deux onces & demie d'huile essentielle d'une livre marchande de feuilles de *fabine* à feuille de tamarisc.

Cette plante tient le premier rang parmi les remèdes emmenagogues & *ecboliques*, c'est-à-dire propres à faire couler les regles & à chasser le fœtus de la matrice. Elle a le grand caractère des remèdes véritablement efficaces, c'est-à-dire que l'abus en est dangereux. Cependant sa dose même excessive ne procure pas aussi constamment & aussi promptement l'avortement qu'on a coutume de le croire. Quoique ce remède produise le plus souvent des accidens qui

Tome XIV.

obligent d'emprunter le secours d'autrui, & par conséquent d'avoir à pure perte des témoins d'un crime & de la honte qu'on vouloit cacher, il seroit à souhaiter que cette vérité, qui est fondée sur l'observation d'un très-grand nombre de faits, pût détruire la funeste opinion qui est répandue dans le public sur cette prétendue propriété de la *fabine*. Une autre vérité, fondée aussi sur un grand nombre d'expériences, & qu'il est très-utile de publier dans la même vue, c'est que l'avortement procuré par le secours de ce genre, est encore plus souvent accompagné que celui qui dépend de toute autre cause, d'une hémorrhagie violente qui tue la mere avec l'enfant.

Les feuilles fraîches de *fabine* s'ordonnent dans les suppressions des regles, & pour chasser l'arrière-faix & le fœtus mort, en infusion dans de l'eau ou dans du vin, à la dose d'une pincée ou de deux; & en poudre, lorsqu'elles sont seches, à celle d'un demi-gros dans un verre de vin blanc, d'eau, de thé, &c. L'huile essentielle de cette plante, donnée à la dose de quelques gouttes, sous forme d'oleo-saccharum, est regardée aussi comme un remède très-efficace dans les mêmes cas.

Ces mêmes remèdes sont aussi de très-puissans vermifuges.

Pour ce qui regarde l'usage extérieur de cette plante, elle est mise au rang des plus puissans discutifs & détersifs. Ses feuilles seches, réduites en poudre, s'emploient assez communément pour mondifier, dessécher & consolider les vieux ulcères.

Cette même poudre mêlée avec du miel, ou les feuilles fraîches pilées avec la même matiere, passent aussi pour très-propres à tuer les vers des enfans, si on leur en frotte le nombril.

Les feuilles de *fabine* entrent dans l'eau hystrérique, les trochisques hystrériques, le sirop d'armoise, l'onguent martiatum, la poudre d'acier de la pharmacopée de Paris, & l'huile essentielle dans le baume hystrérique & dans l'essence appelée dans la même pharmacopée *anti-hystrérique*, & qu'il faut appeler *hystrérique*; car ce remède est fait pour la matrice & non pas contre la matrice. (*b*)

SABINE, la, (*Géog. mod.*) pays d'Italie, dans l'état de l'Eglise, borné au nord par l'Ombrie, au midi par la campagne de Rome dont le Teverone la sépare, au levant par l'Abruzé ultérieure, & au couchant par le patrimoine dont elle est séparée par le Tibre.

On la partage en nouvelle Sabine, la *Sabina nuova*, qui est entre Ponte-Mole & le ruisseau d'Aja, & la *Sabine* vieille qui est au delà du ruisseau d'Aja; mais malgré cette division, la province entiere n'en est pas moins la plus petite province de l'état ecclésiastique. Elle n'a qu'environ 9 lieues de long sur autant de large, en sorte qu'elle ne comprend qu'une partie du pays des anciens Sabins, dont elle conserve le nom; & la seule ville qu'il y ait dans cette province est Magliano; mais plusieurs petites rivières arrosent le pays: il est fertile en huile, en vin & en passes, qui est une sorte de raisin sec sans pépin. (*D. J.*)

SABINIEN, adj. (*Gramm. & Jurisprud.*) senatus-consulte *sabinien*, voyez au mot SENATUS-CONSULTE.

SABINIEN, (*Jurisprud. rom.*) on nommoit *Sabinien*, sous les empereurs romains, les jurisconsultes attachés au parti d'Atteius Capito, qui florissait sous Auguste. Ce parti tiroit son nom de Mazurius Sabinus, qui vivoit sous Tibère. Ils étoient opposés en plusieurs choses aux *Proculiens*. Ces deux partis régnerent à Rome jusqu'au tems que les empereurs, privant les jurisconsultes de leur ancienne autorité, décidèrent les affaires selon leur bon plaisir sans égard aux lois & à leurs interprétations. (*D. J.*)

SABINITES, f. f. (*Hist. nat. Lithol.*) nom donné

M m m ij

par Pline à une pierre sur laquelle se trouvoit empreinte de la sabine.

SABINS, (*Géog. anc.*) *Sabini*, ancien peuple d'Italie, dans les terres, à l'orient du Tibre; une partie de leur région conserve l'ancien nom.

Leur pays étoit bien plus étendu que la Sabine d'aujourd'hui; il comprenoit encore tout ce qui est au midi oriental de la Néra jusqu'à celle de ses sources, qui est présentement dans la marche d'Ancone, excepté, vers l'embouchure de cette rivière dans le Tibre, une petite lisière aux environs de Narni, qui étoit de l'Ombrie; mais Otricoli étoit dans la Sabine. Ainsi tous les lacs aux environs de Rieti, & toute la rivière de Velino qui les forme, étoient dans cette province, jusqu'à la source du Nomano, qui est aujourd'hui dans l'Abruzze ultérieure; il étoit alors dans le pays des *Sabins*, & s'étendoit même au delà de la Pescara, où étoit *Amiternum*, dont les ruines s'appellent encore *Amiterno-Rovinato*.

A la réserve de la ville d'Otricoli, qui est aujourd'hui du duché de Spolète, la Sabine n'a rien perdu du côté du Tibre; & le Teverone la borne comme il faisoit autrefois, à-peu-près jusqu'au même lieu, excepté qu'elle avoit au midi de cette rivière la ville de Collatia.

Ainsi l'ancienne Sabine étoit bornée au nord-ouest par l'Ombrie; au nord-est par des montagnes qui la séparoient du Picenum; à l'orient par le peuple *Vestini*; au sud-est par les Marses & les Eques; au midi par le Latium, & au couchant par le Tibre qui la séparoit des Falisques & des Véiens.

Les uns dérivent le nom de *Sabin*, de *Sabus*, capitaine lacédémonien; les autres tirent ce nom de *Sabinus*, fils de *Sancus*, génie de cette contrée, nommé autrement *Medius-Fidius*, & que quelques-uns ont pris pour Hercule.

Il y a trois opinions différentes sur l'origine des *Sabins*; Plutarque, *in Numa*, & Denis d'Halicarnasse, *liv. II.* les font lacédémoniens, & disent qu'ils se rendirent d'abord dans le territoire de Pometia, ville des Volques, & que partant de-là, ils vinrent dans ce pays, & se mêlèrent avec les habitans qui y étoient déjà. La seconde opinion est celle de Zénodote de Troezen. Il dit que ce sont des peuples de l'Ombrie, qui étant chassés de leur patrie par les Pélasges, se retirèrent dans ce pays, & y furent appelés *Sabins*. La troisième est de Strabon, *liv. III.* qui croit qu'ils étoient Autochtones, *Αὐτοχθόνες*, & du peuple *Opici*, avec lequel ils avoient un langage commun. Il paroît que les Pélasges passèrent pour la plupart chez les *Sabins*.

On fait que les *Sabins* eurent avec les Romains de grandes guerres, auxquelles donna lieu le fameux enlèvement des *sabines*. Tatius avoit sur les *Sabins* une supériorité de prééminence; & après la paix, il passa à Rome où il s'établit; & du nom de la ville de Cures se forma, selon quelques-uns, le nom de *quirites*, affecté par les Romains. Les autres demeurèrent en repos quelque tems; mais ils remuerent sous Tullus Hostilius, Ancus Martius & sous les Tarquins. Ils soutinrent encore la guerre sous les consuls, & disputèrent assez long-tems la primauté aux Romains. On peut voir dans Florus, *liv. I. ch. xiv.* comment ils furent vaincus & subjugués. Les Samnites étoient un détachement des *Sabins*.

Le pere Briet divise le pays de l'ancienne Sabine en trois parties; savoir, au-delà de Velino: c'est aujourd'hui une partie du duché de Spolète qui est au pape, & de l'Abruzze ultérieure qui est du royaume de Naples: les *Sabins* en-deçà du Velino, aujourd'hui *la Sabine*, ou comme il l'appelle *Sabio*; & les villes dont la possession a été incertaine entre les *Sabins* & les Latins. Cela fait trois tables différentes, que voici:

Reate, aujourd'hui *Rieti*.

Nursia, aujourd'hui *Norsia*.

Vespasia, maison de campagne. } les Vespasiens en portèrent le nom.

Amiternum, aujourd'hui *Amiterno Rovinato*.

Fourli rupes.

Palantium, aujourd'hui *Polegia*, village.

Forum Decii, mots corrompus dans la table de Peutinger.

Esii, aujourd'hui *civita Real*.

Cutilia, aujourd'hui *Cotyla*.

Velinus, aujourd'hui *le Velino*.

Truenti fontes, c'est-à-dire *la source du Trono*.

Alterni fontes, c. à d. *la source de la Pescara*.

Velinus, aujourd'hui *Lago pié di Luca*.

Reatinus lacus, aujourd'hui *Lago di Rieti*.

Cutiliensis lacus, aujourd'hui *Pozzo Ratignano*.

Cures, ancienne capitale des Sabins.

Regillum, on en montre les ruines à cinq milles du Tibre.

Eretum, aujourd'hui *monte Ritondo*.

Casperia, aujourd'hui *Aspra*.

Crustumenum, aujourd'hui *Marcigliano-Vechio*.

Lucretilis mons, aujourd'hui *le mont Libretti*.

Sacer mons, colline où est le château de S. Sylvestre.

Corniculi montes, } les montagnes entre la tour de Vergara & Santa Margaritella.

Anio, aujourd'hui *le Teverone*.

Albula, aujourd'hui *la Solforata*.

Aveus, aujourd'hui *le Curèse*.

Telonius, aujourd'hui *le Turano*.

Fabaris, aujourd'hui *le Farfa*.

Allia, aujourd'hui *le Caminato*.

Himella, aujourd'hui *l'Aia*.

Antemna, on ne fait où elle étoit.

Cænina, de même.

Collatia, aujourd'hui *saint-Agnèse*, village.

Ficulnea, où est le château de saint-Clément.

Nomentum, aujourd'hui *Lamentano*.

Fidenæ, détruite depuis long-tems.

Corniculum, vers la tour de Vergara.

Il résulte de ce détail, que les *Sabins* occupoient cette contrée de l'Italie qui est située entre le Tibre, le Teverone & les Apennins. Ils habitoient de petites villes, & différentes bourgades, dont les unes étoient gouvernées par des princes, & d'autres par de simples magistrats, & en forme de république. Mais quoique leur gouvernement particulier fût différent, ils s'étoient unis par une espèce de ligue & de communauté qui ne formoit qu'un seul état de tous les peuples de cette nation. Ces peuples vivoient avec beaucoup de frugalité; ils étoient les plus laborieux, les plus belliqueux de l'Italie & les plus voisins de Rome. Leurs femmes étoient regardées comme des modèles de pudeur, & passaient pour être fort attachées à leur ménage & à leurs maris.

Romulus fut à peine sur le trône, qu'il envoya des députés aux *Sabins* pour leur demander leurs filles en mariage, & pour leur proposer de faire une étroite alliance avec Rome; mais comme le nouvel établissement de Romulus leur étoit devenu suspect, ils rejetterent sa proposition avec mépris. Romulus s'en vengea, & l'enlèvement qu'il fit des *sabines* causa une longue guerre entre les deux peuples. Les Céniniens, les Antemnates & les Crustuméniens furent vaincus. Enfin, Tatius roi des Cures, dans le pays des *Sabins*, prit les armes, s'empara de Rome, & pénétra jusques dans la place. Il y eut un combat sanglant & très-opiniâtre sans qu'on en pût prévoir le succès, lorsque les *sabines* qui étoient devenues fem-

Au-delà du Velino.
Villes.
Rivières.
Lacs.
Villes.
Montagnes.
Rivières.
Villes de possession incertaine.

mes des romains, & dont la plupart en avoient déjà eu des enfans, se jetterent au milieu des combattans, & par leurs prières & leurs larmes, suspendirent l'animosité réciproque. On en vint à un accommodement; les deux peuples firent la paix; & pour s'unir encore plus étroitement, la plupart de ces *sabins* qui ne vivoient qu'à la campagne, ou dans des bourgades & de petites villes, vinrent s'établir à Rome. Ainsi, ceux qui le matin avoient conjuré la perte de cette ville, en devinrent avant la fin du jour, les citoyens & les défenseurs. Romulus associa à la souveraineté Tatiüs roi des *Sabins*; cent des plus nobles de cette nation furent admis en même tems dans le sénat. Cet événement qui ne fit qu'un seul peuple des *Sabins* & des Romains, arriva l'an 7 de Rome, 747 avant Jésus-Christ. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

SABIONCELLO, (*Géog. mod.*) presque île de la Dalmatie, dans les états de la république de Raguse, sur la côte du golfe de Venise; elle est bornée au nord par le golfe de Narenta, & au midi par l'île de Curfola. On lui donne environ 20 milles de tour; mais dans toute cette étendue elle ne contient que quelques villages, & un couvent de dominicains. (*D. J.*)

SABIONETA, (*Géog. mod.*) ville forte d'Italie, sur les confins du duché de Mantoue & du Cremone, capitale d'un duché de même nom, à 15 milles de Parme, & à 25 de Crémone. Par le traité d'Aix-la-Chapelle, la maison d'Autriche l'a cédée en 1748 à dom Philippe duc de Parme. Long. 27. 58. lat. 45. 4.

Gérard de Sabioneta, écrivain célèbre du xij. siècle, mais moins connu sous le nom de *Sabioneta*, que sous celui de *Gérard de Crémone*, étoit un ecclésiastique versé dans les langues grecque, latine & arabe. Il s'attacha néanmoins particulièrement à la Médecine, & l'exerça avec succès en Italie & en Espagne. Il traduisit du grec & de l'arabe en latin divers ouvrages considérables, & en composa lui-même quelques-uns.

Entre ses traductions de l'arabe & du grec, il faut mettre d'abord les œuvres d'Avicenne, avec des commentaires imprimés à Venise, chez les Juntas, en 1544 & 1555, deux vol. in-fol. 2°. Les œuvres de Rhafis *Basileæ*, en 1544, in-fol. 3°. *Serapionis practica*, Venet. 1497, in-fol. 4°. La chirurgie d'Albucasis, imprimée à Venise en 1500, in-fol. 5°. *Gabri arabis astrologia*, lib. IX. Norimbergæ, 1533, in-folio. La seule version latine faite du grec par Gérard de Crémone, est l'*Arts parva* de Galien.

Cet homme rare dans son siècle par ses études, ne se contenta pas de traduire, il composa même plusieurs ouvrages en Médecine, entr'autres, 1°. *Commentarius in pronostica Hippocratis*; 2°. *Commentarius in Viaticum Constantini africani, monachi Cassinensis*; 3°. *Modus medendi*; 4°. *Geomania astronomica*, car il s'appliqua aussi à l'Astrologie. Son style est assurément fort dur & fort barbare, au point qu'il dégoûte les lecteurs les plus patiens; mais enfin c'étoit beaucoup dans le xij. siècle de pouvoir écrire en latin, & ce qui est plus étonnant, d'entendre le grec & l'arabe. (*D. J.*)

SABIS, f. m. (*Mythol.*) nom d'un dieu des anciens Arabes. Ces peuples payoient la dixme au dieu *Sabis*. On croit que c'est le même que Sabazeus & Sabur.

SABLE, *arena*, *sabulum*, *glarea*, (*Hist. nat. Minéralogie.*) le sable n'est autre chose qu'un amas de petites pierres détachées; il est rude au toucher, & insoluble dans l'eau. De même qu'il y a des pierres de différentes especes, il y a aussi du sable de différentes qualités; il varie pour la figure, la couleur & la grandeur des parties qui le composent. Le sable le plus grossier se nomme *gravier*. Voyez cet article. Le sable le plus fin s'appelle *sablon*: ce dernier paroît n'être autre chose qu'un amas de petits cailloux ar-

rondis, ou de crysiaux transparents, dont souvent les angles ont disparu par le frottement. C'est à cette substance que l'on doit proprement donner le nom de *sable*: tel est celui que l'on trouve sur le bord de la mer; il est très-fin, très-mobile, & très-blanc; lorsqu'il n'est point mêlé de substances étrangères; tel est aussi le *sable* que l'on trouve dans une infinité de pays; l'on a tout lieu de conjecturer qu'il a été apporté par les inondations de la mer, ou par le séjour qu'elle a fait anciennement sur quelques portions de notre globe, d'où elle s'est retirée par la suite des tems.

On a dit que c'étoit à cette dernière substance que convenoit proprement le nom de *sable*: en effet, les autres substances à qui on donne ce nom, n'ont point les mêmes caractères; elles paroissent n'être que de la terre, produite par les débris de certaines pierres, & dont les parties n'affectent point de figure déterminée, & qui ne diffère en rien de la poussière. Wallerius a mis le *sable* dans une classe particulière distincte des terres & des pierres; il en distingue plusieurs especes; mais ses distinctions ne sont fondées que sur des circonstances purement accidentelles; telles que la couleur, la finesse des parties, & les substances avec lesquelles le *sable* est mêlé. Il appelle le vrai *sable* ou *sablon* dont nous avons parlé en dernier lieu, *arena quarzosa*; peut-être eût-il été plus exact de l'appeller *arena crystallifata*.

Quoi qu'il en soit, c'est-là le *sable* dont on se sert pour faire du verre; le *sablon* d'Etampes & celui de Nevers sont de cette especes; il varie pour la finesse, la blancheur, & la pureté: celui dont les parties sont les plus délicates, s'appelle *glarea mobilis*, *sable* mouvant.

Presque tous les *sables* sont mêlés de parties étrangères qui leur donnent des couleurs & des qualités différentes; ces parties sont des terres, des parties végétales, des parties animales, des parties métalliques, &c.

Le *sable* noir des Indes, qui est attirable par l'aimant, dont parle M. Muschenbroeck, est un *sable* mêlé de parties ferrugineuses; en joignant à ce *sable* mis dans un creuset un grand nombre de matieres grasses, ce savant physicien n'a fait que réduire ces parties ferrugineuses en fer; c'est pour cela qu'il a trouvé que ce *sable* étoit devenu plus attirable par l'aiman qu'auparavant. Les Physiciens, faute de connoissances chimiques, ne savent pas toujours apprécier les expériences qu'ils font.

Le *sable* verd qui, suivant la remarque de M. Rouelle, se trouve assez constamment au-dessous des couches de la terre, dans lesquelles on trouve des coquilles & des corps marins, semble redevable de sa couleur à la destruction des animaux marins qui l'ont ainsi coloré.

Outre le *sable* que nous avons décrit, il s'en trouve qui est composé de fragmens ou de petites particules de pierres de différente nature, & qui ont les propriétés de ces sortes de pierres; tel est le *sable* luisant qui est un amas de petites particules de mica ou de talc; il est infusible & ne se dissout point dans les acides. On sent aussi que le *sable* spatique ou calcaire doit avoir d'autres propriétés: en général, il paroît que les Naturalistes n'ont considéré les *sables* que très-superficiellement; ils ne sont entrés dans aucun détail sur leurs figures, qui ne peuvent être observées qu'au microscope, ni sur leurs qualités essentielles, par lesquelles ils diffèrent les uns des autres; il semble que l'on ne se soit occupé que des choses qui lui sont accidentelles. Cependant une connoissance exacte de cette substance pourroit jeter un grand jour sur la formation des pierres, vu qu'un grand nombre d'entre elles ne sont que des amas de

grains de *sable* liés par un suc *lapidifique* : de cette espèce, sont sur-tout les *grais*, &c.

Le *sable* mêlé avec de la glaise contribue à la divi-
ser & à la fertiliser ; en Angleterre on se sert du *sable*
de la mer pour le mêler avec des terres trop fortes ;
par-là elles deviennent perméables aux eaux du ciel,
& propres par conséquent à favoriser la végéta-
tion. (—)

SABLE DE LA MER, (*Médecine.*) le *sable de la mer*
est d'usage en Médecine pour les bains que l'on en
fait sur les côtes maritimes, & que l'on ordonne aux
gens atteints de paralysie & de rhumatisme ; ce *sable*
est sur-tout recommandé dans ces occasions aux per-
sonnes qui habitent les côtes maritimes de Provence
& de Languedoc. On fait échauffer le *sable* pendant
les jours les plus chauds de l'été aux rayons du soleil le
plus ardent après l'avoir étendu ; ensuite on le ramasse
& on enfonce les malades dans ces tas de *sable*, de
façon qu'ils y soient comme ensevelis, lorsqu'ils y
ont resté environ un quart-d'heure ou une demi-
heure, on les en voit sortir, à-peu-près comme des
morts de leur tombeau, de façon que cette espèce
de bain imite une résurrection ; d'autant que l'on
voit tous les soirs les malades sortir des tas de *sable*,
à-peu-près comme des morts de leur tombeau.

L'efficacité de ce bain est due à la chaleur, à la sa-
lure, & à la volatilité des principes que l'eau de la
mer a communiqués au *sable* ; ces principes exaltés
par les rayons du soleil, n'en deviennent que plus
propres à donner du ressort aux fibres, à résoudre
les concrétions lymphatiques, & tous les vices de la
lymphe.

SABLE, *bain de*, (*Chimie.*) voyez BAIN, FEU,
INTERMEDE.

SABLE, (*Marine.*) terme synonyme à *horloge*,
voyez HORLOGE. On dit *manger son sable*, lorsqu'on
tourne l'horloge avant que le *sable* ne soit écoulé,
afin que le quart soit plus court ; ce qui est une fri-
ponnerie punissable, & à laquelle le quartier-maître
doit avoir l'œil.

SABLE, (*Agriculture.*) on emploie dans l'Agric-
ulture plusieurs espèces de *sable* ; les uns sont stériles,
comme ceux de la mer, des rivières, des sablières,
&c. Les autres sont gras & fertiles : de ceux-ci,
les uns le sont plus, & c'est ce qui fait les bonnes ter-
res ; les autres le sont moins, ou ne le sont point du
tout ; & c'est ce qui fait les terres médiocrement
bonnes, ou les terres mauvaises, & sur-tout les ter-
res légères, arides, & sablonneuses. De plus, les
uns sont plus doux, & ceux-là sont ce qu'on nomme
une terre douce & meuble ; les autres sont plus gros-
siers, & ceux-ci sont ce qu'on appelle *une terre rude*
& *difficile à gouverner* ; enfin, il en est d'onctueux &
d'adhérans les uns aux autres ; ceux qui le sont mé-
diocrement sont les terres fortes ; ceux qui le sont
un peu plus sont les terres franches ; & ceux qui le
sont extrêmement sont les terres argilleuses & les
terres glaises, incapables de culture. (D. J.)

SABLE, FONDEUR EN, (*Arts méch.*) les *Fondeurs*
en sable ou de petits ouvrages, composent une partie
très-nombreuse de la communauté des *Fondeurs* qui
se partage en plusieurs parties par rapport aux diffé-
rens ouvrages qu'ils fabriquent, comme fondeur de
cloches, de canons, de figures équestres, ou grande
fonderie (voyez tous ces articles), & de petits ouvra-
ges moulés en *sable*. C'est de cette dernière espèce
de fondeurs dont il est mention dans cet article, &
celle qui est la plus commune, parce que les occa-
sions de faire de grandes fonderies sont rares à pro-
portion de celles que les fondeurs de petits ouvrages
ont de faire usage de leurs talens.

Pour fondre en *sable*, on commence par préparer
les moules ; ce qui se fait en cette manière : on cor-
roye le *sable* dont on doit faire les moules avec le

rouleau de bois, représenté figure 12. *Planche du fon-
deur en sable*, dans la caisse à *sable*, qui est un coffre
A B C D, non couvert, de 4 piés de long B C, &
2 de large A B, de 10 pouces de profondeur B E,
monté sur quatre piés ffff qui le soutiennent à hau-
teur d'appui. Voyez la figure 14. *Planche du fondeur*
en sable. Corroyer le *sable*, c'est en écraser toutes les
mortes avec le rouleau ; on rassemble ensuite le *sable*
dans un coin de la caisse, avec une petite planche de
six pouces de long, appelée *ratiffé-caisse* ; voyez la fi-
gure 14. n°. 2. on recommence plusieurs fois la même
opération jusqu'à ce que le *sable* soit mis en poudre ;
c'est ce qu'on appelle *corroyer*.

Tous les *sables* ne sont pas également propres aux
Fondeurs ; ceux qui sont trop secs, c'est-à-dire, sans
aucun mélange de terre, ne peuvent point retenir
la forme des modèles : celui dont les fondeurs de
Paris se servent vient de Fontenay-aux-roses, villa-
ge près de Paris ; sa couleur est jaune, mais devient
noire par la poussière de charbon, dont les Fondeurs
saupoudrent leurs modèles.

Pour faire le moule, le *sable* médiocrement hume-
cté, on pose le châssis A B C D, figure 16. sur un ais,
figure 17. & le tout sur un autre ais ghik, posé en-
travers sur la caisse, figure 14. le côté inférieur en-
dessus ; on emplit l'intérieur du châssis de *sable* que
l'on bat avec un maillet de bois pour en assurer toutes
les parties, & le faire tenir au châssis dont toutes
les barres ont une rainure à la partie intérieure ; en
forte que le *sable* ainsi battu avec le maillet, forme
une table que l'on peut lever avec le châssis ; avant
de le retourner on affleure (avec le racloir repré-
senté figure 13. qui est une lame d'épée emmanchée)
le *sable* du moule aux barres du châssis, en coupant
tout ce qui est plus élevé qu'elle. On retourne ensuite
le moule sur lequel on place les modèles, soit de cui-
vre ou de bois, &c. que l'on veut imiter. On fait
entrer les modèles dans ce premier châssis à moitié
de leur épaisseur, observant avant de poser les mo-
dèles, de poncer le *sable* du châssis avec de la pou-
sière de charbon contenue dans un sac de toile, au-
travers de laquelle on l'a fait passer. L'usage de cette
poudre est de faciliter la retiration de modèles que
l'on doit faire ensuite : le ponsif, qui est une sorte de
sable très fin, sert au même usage.

Lorsque les modèles sont placés dans le *sable* du
premier châssis, & que leur empreinte y est parfai-
tement imprimée, on place le second châssis, fig. 15.
qui a trois chevilles, que l'on fait entrer dans les
trous correspondans du premier châssis. Ces chevil-
les servent de repaires, pour que les creux des deux
parties du moule se présentent vis-à-vis les uns des
autres ; le châssis ainsi placé, on ponce soit avec de
la poussière de charbon ou du ponsif contenu dans un
sac de toile les modèles & le *sable* du premier chas-
sis ; on souffle ensuite avec un soufflet à main, sem-
blable à celui qui est représenté dans les planches du
ferblantier, sur le moule & les modèles pour faire
voler toutes les parties du charbon ou du ponsif, qui
ne sont point attachés au moule ou au modèle où on
a placé des verges de laiton ou de fer cylindriques,
qui doivent former les jets & événements après qu'elles
sont retirées : la verge du jet aboutit par un bout
contre le premier modèle, & de l'autre passe par la
breche pratiquée à une des barres C D, c d de
chaque châssis ; ces breches servent d'entonnoir pour
verser le métal fondu dans le moule.

Ce premier châssis ainsi préparé, & le second pla-
cé dessus ; on l'emplit de *sable*, que l'on bat de mê-
me avec le maillet pour lui faire prendre la forme
des modèles & des jets placés entre deux : on com-
mence par mettre un peu de *sable* sur les modèles que
l'on bat légèrement avec le cagneux, qui est un cy-
lindre de bois d'un pouce de diamètre, & de quatre

ou cinq de long, voyez la fig. 11. dont on se sert comme du maillet, pour faire prendre au *sable* la forme du modele; par-dessus ce premier sable, on en met d'autre, jusqu'à ce que le chaffis soit rempli. On affleure ce *sable* comme celui du premier chaffis avec le racloir, fig. 13. & le moule est achevé.

Pour retirer les modes qui occupent la place que le métal fondu doit remplir, on leve le premier chaffis qui a les chevilles, ce qui sépare le moule en deux, & laisse les modes à découvert que l'on retire du chaffis où ils sont retirés, en cernant tout-autour avec la tranche, forte de couteau de fer représenté fig. 10. Le même outil sert à tracer les jets de communication d'un modele à l'autre, lorsque le chaffis en contient plusieurs, & les évènements particuliers de chaque modele. Le moule ainsi préparé, & réparé avec des ébauchoirs de fer, s'il est besoin, est, après avoir été séché, en état d'y couler le métal fondu.

Pour faire sécher le moule, on allume du charbon, que l'on met par terre en forme de pyramide, que l'on entoure de quatre chaffis, ou demi-moules; savoir, deux appuyés l'un contre l'autre par le haut, comme un toit de maison, & deux autres à côté de ceux-ci, en sorte que le feu en est entièrement entouré; ce qui fait évaporer des moules toute l'humidité qui ne manqueroit pas d'en occasionner la rupture, lorsqu'on y verse le métal fondu, si les moules n'étoient pas bien séchés auparavant.

Pendant qu'un ouvrier prépare ainsi les moules, un autre fait fondre le métal, qui est du cuivre, dans le fourneau représenté, fig. 1. Le fourneau est un prisme quadrangulaire de 10 pouces ou environ en tous sens, & d'un pié & demi de profondeur, formé par un massif de maçonnerie ou de briques revêtues intérieurement avec des carreaux de terre cuite, capables de résister au feu. Le prisme creux *ABCD*, *cbd*, fig. 9. est séparé en deux parties par une grille de terre cuite *ff*, percée de plusieurs trous: la partie supérieure, qui a environ un pié de hauteur, sert à mettre le creuset *E* & le charbon allumé: la partie inférieure est le cendrier, dont on ferme l'ouverture avec une pâte de terre *x*, fig. 1. bien latée avec de la terre glaise ou de la cendre; c'est dans le cendrier que le porte-vent *hg F* du soufflet aboutit d'où le vent qu'il porte passe dans le fourneau proprement dit, par les trous de la grille *ff*, ce qui anime le feu de charbon dont il est rempli, & fait rougir le creuset & fondre le métal qu'il contient. Pour augmenter encore la force du feu, on couvre le fourneau avec un carreau de terre *A*, qui glisse entre deux coulisses *cd*, *fe*, on a aussi un couvercle de terre pour couvrir le creuset. Voyez CREUSET. Celui des fondeurs a 10 pouces de haut & 4 de diamètre. On se sert pour mettre le cuivre dans le creuset d'une cuillère représentée, fig. 4. appelée *cuillère aux pelotes*, qui est une gouttière de fer enmanchée d'un manche de même métal; la cuillère est creuse & ouverte dans toute sa longueur, pour que les pelotes de cuivre puissent couler plus facilement dans le creuset. Les pelotes sont des amas de petits morceaux de cuivre que l'on ploie ensemble pour en diminuer le volume, & faire qu'elles puissent entrer en un paquet dans le creuset; on se sert aussi au fourneau d'un outil appelé *tisonnier*, représenté fig. 5. C'est une verge de fer de 2 $\frac{1}{2}$ piés de long, pointu par un bout, qui sert à déboucher les trous de la grille sur laquelle pose le creuset. On se sert aussi des pincettes, fig. 2. pour arranger les charbons, ou retirer du creuset les morceaux de fer qui peuvent s'y trouver.

Le soufflet *I* de de la forge est composé de deux soufflets d'orgue, qu'on appelle *soufflet à double vent*, voyez SOUFFLET A DOUBLE VENT, suspendu à une poutre *P* par deux suspentes de fer *PQ*, qui soutiennent la table du milieu; le mouvement est

communiqué à la table inférieure par la bascule *io*, qui fait charnière au point *N*; l'extrémité *O* de la bascule est attachée par une chaîne *ok*, qui tient à la table inférieure où est attaché un poids *k*, dont l'usage est de faire ouvrir le soufflet, que l'on ferme en tirant la bascule *IO*, par la chaîne *IM*, terminée par une poignée *M*, que l'ouvrier tient dans sa main. Voyez la fig. 1. Le vent passe par le porte-vent de bois ou de fer *HG* dans le cendrier, d'où il passe dans le fourneau par les trous de la grille, comme il a été dit plus haut.

Pendant que le métal est en fusion, deux ouvriers placent les moules dans la presse, fig. 18. on commence par mettre un ais, fig. 17. de ceux qui ont servi à former les moules sur la couche *AB* de la presse, qui est posée sur le baquet plein d'eau, fig. 6. sur cet ais on étale un peu de sable, pour que le moule que l'on pose dessus porte dans tous ses points sur le premier moule, composé de deux chaffis, on met une couche de sable, sur lequel on pose un autre moule; ainsi de suite jusqu'à ce que la presse soit remplie; par-dessus le sable qui couvre le dernier moule on met un ais, par-dessus lequel on met la traverse *CD* de la presse, que l'on serre également avec les deux écrous *EF*, taraudés de pas semblables à ceux des vis *ef*; toute cette machine est de bois.

Lorsque l'on veut couler le métal, on incline la presse, en sorte que les ouvertures *ee* des chaffis qui servent d'entonnoirs pour les jets, regardent en en-haut; ce qui se fait en appuyant les moules par la partie opposée sur le bord du baquet, en sorte que leur plan fasse avec l'horizon un angle d'environ 30 degrés.

Avant de verser le métal, le fondeur l'écume avec une écumoire représentée fig. 8. c'est une cuillère de fer percée de plusieurs trous, au-travers desquels le métal fondu passe, & qui retient les scories que le fondeur jette dans un coin du fourneau; après que le métal est écumé, on prend le creuset avec les happes, représenté fig. 3. & on verse le métal fondu dans les moules. Lorsque le métal a cessé d'être liquide, on verse de l'eau sur les chaffis pour éteindre le feu que le métal fondu y a mis; on relève ensuite les moules, & on desserre la presse, d'où on retire les moules, que l'on ouvre pour en tirer les ouvrages. Le sable est ensuite remis dans la caisse, où on le corroie de nouveau pour en former d'autres moules.

Les happes avec lesquelles on prend les creusets dans le fourneau, sont des pinces de fer dont les deux branches sont recourbées en demi-cercle, qui embrassent le creuset; le plan du cercle, que les courbures des branches forment, est perpendiculaire à la longueur des branches de la tenaille. L'ouvrier qui prend le creuset, a la précaution de mettre à sa main gauche un gros gant mouillé, qui l'empêche de se brûler en tenant la tenaille près du creuset, ce qui ne manqueroit pas d'arriver sans cette précaution, tant par la chaleur des tenailles, que par la vapeur enflammée du métal fondu qui est dans le creuset.

Les fondeurs coupent les jets des ouvrages qu'ils ont fondus, & les remettent à ceux qui les ont commandés sans les réparer.

SABLE, *s. m.* (*Jardin.*) terre légère sans aucune consistance, mêlée de petits graviers, qu'on mêle avec de la chaux pour faire du mortier, & dont on se sert pour couvrir les allées. Il y a du *sable* blanc, du rouge & du noir; celui-ci se tire des caves. Il a de gros grains comme des petits cailloux, & fait du bruit quand on le manie: c'est le meilleur de tous les *sables*. On connoît leur bonté en les mettant sur de l'étoffe: si le *sable* la salit, & qu'il y demeure attaché, il ne vaut rien.

On appelle *sable mâle*, celui qui dans un même lit est d'une couleur plus forte qu'une autre, qu'on nom-

me *sable femelle*. Le gros *sable* s'appelle *gravier*, & on en tire le *sable fin* & délié en le passant à la claie ferrée, pour sabler les aires battues des allées des jardins. (D. J.)

SABLE, (*Plomberie.*) les plombiers se servent de *sable* très-blanc pour mouler plusieurs de leurs ouvrages, & particulièrement pour jetter & couler les grandes tables de plomb. Pour préparer le *sable* de ces tables, on le mouille légèrement, & on le remue avec un bâton; ce qu'on appelle *labourer le sable*, après quoi on le bat, & on le plane avec la plane de cuivre. (D. J.)

SABLE, *terme de Blason*; le *sable* est la quatrième couleur des armoiries; c'est le noir. Il y a deux opinions sur l'origine de ce terme: plusieurs écrivains le dérivent des martes zébelines, que l'on nommoit anciennement *zables* ou *sables*; d'autres croient que la terre étant ordinairement noire, on s'est servi du mot *sable* pour exprimer la couleur noire que l'on voit souvent dans les armoiries; mais quand on considère que la marte est presque noire, & qu'on l'a toujours appelée zébeline, on vient à penser qu'elle est la véritable origine du mot *sable* en terme de blason. C'est aussi le sentiment de Borel. (D. J.)

SABLES D'OLONNE, les, (*Géog. mod.*) ville maritime de France en Poitou, à 8 lieues de Luçon. Voyez OLONNE.

SABLÉ, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Sabulium*, *Sabloium*, &c. petite ville de France, dans le bas-Maine, sur la Sarthe, à 10 lieues au sud-ouest du Mans, & à égale distance au nord-est d'Angers. Elle est fort ancienne, car elle fut donnée avant l'an 628 à l'église du Mans par un seigneur nommé *Alain*. Elle fut érigée en marquisat par Henri IV. en 1602, en faveur d'Urbain de Laval, maréchal de France. Gilles Ménage a publié à Paris l'histoire de cette petite ville, en 1683, in-fol. Son père, Guillaume Ménage y étoit né. Longitude 17. 14. latit. 47. 49. (D. J.)

SABLÉE, FONTAINE, (*Chauderonn.*) on appelle *fontaine sablée* un vaisseau de cuivre étamé, ou de quelqu'autre métal, dans lequel on fait filtrer l'eau à travers le sable, pour la rendre plus claire, & pour l'épurer; on ne devoit jamais se servir de vaisseau de cuivre à cause du verd de-gris, ou du moins cela n'est permis qu'aux peuples de la propriété la plus recherchée, tels que sont les Hollandois. (D. J.)

SABLER, L'ACTION DE, (*Physiolog.*) c'est une façon de boire dans laquelle on verse brusquement la boisson tout-à-la-fois dans la bouche; & la langue conduit le tout dans le gosier avec la même vitesse. C'est cette façon de boire qu'Horace appelle *thraccia amyftis*.

Pour *sabler*, il y a deux moyens; l'un de fermer la valvule du gosier en la baissant sur la langue, ou en retirant la langue sur elle, afin de prendre son tems pour avaler. L'autre est d'ouvrir cette valvule, en éloignant la langue de cette valvule, pour laisser passer tout d'un coup la liqueur dans le gosier, sur lequel la langue se retire aussitôt, pour pousser le liquide dans l'œsophage, & pour baisser l'épiglotte, afin de garantir la trachée-artère.

Cette manière débauchée de boire, peut n'être utile qu'à ceux qui ont quelque médicament dégoutant à prendre. Ce moyen est assez bon pour éviter le dégoût, parce que la boisson passe avec tant de vitesse, qu'elle n'a pas le tems de frapper désagréablement la bouche ni le nez.

La façon de boire au galet ou à la régolade, comme on dit vulgairement, ne diffère de *sabler* qu'en ce que le *sabler* se fait en un seul coup, & que le galet se fait en plusieurs.

Pour boire ainsi on renverse la tête, on ouvre la bouche fort grande, on retire la langue en arrière

pour boucher le gosier, afin d'éviter la chute trop prompte du liquide, qui incommoderoit la trachée-artère; on verse de haut, mais doucement, pour donner le tems à la langue & à la valvule du gosier de s'éloigner pour le passage de la boisson, & lorsqu'il en est passé environ une gorgée, la langue & la valvule se rapprochent subitement, pour empêcher que ce qui est encore dans la bouche, ne suive ce qui est déjà dans le gosier, & on profite de cet instant, pour respirer par le nez.

A l'égard du *sabler*, j'ai dit qu'il différoit peu du galet; & ce que je vais ajouter de la déglutition dans cette façon de boire, servira pour l'un & pour l'autre.

Quand on boit au galet, la racine de la langue & la valvule se rapprochent mutuellement pour retenir le liquide, jusqu'à ce qu'on ait pris son tems pour avaler; lequel tems est toujours après l'inspiration ou l'expiration; & quand on veut avaler, on élève la valvule, on retire la langue en-devant, pour donner passage à une partie du liquide; ensuite la langue se retire dans le fond du gosier, pour pousser le liquide dans l'œsophage; de manière qu'elle ne fait qu'avancer sa racine en devant, pour laisser entrer l'eau, & ensuite se retirer jusqu'au fond du gosier, tant pour pousser le liquide dans le fond de l'œsophage, que pour boucher les narines & la glotte: ces mouvemens instantanés sont répétés, jusqu'à ce que l'on ait achevé de boire. Voyez BOIRE & DÉGLUTITION, *mém. de l'acad. des Scienc. ann. 1715 & 1716.*

J'ajoute seulement qu'il n'y a pas le moindre plaisir à *sabler* une liqueur agréable, parce qu'on ne la savoure point en l'avalant tout-d'un-coup, & d'une seule gorgée. Il y a plus: dans cette manière brusque de boire, on risque de s'étouffer, si par hasard la langue n'a pas pu en baissant promptement l'épiglotte, garantir la trachée-artère du torrent d'un vin fumeux; c'est là-dessus qu'est fondé ce couplet d'une de nos meilleures chansons bacchiques,

*Thers enfans de Bacchus, le grand Grégoire est mort !
Une pinte de vin imprudemment sablée,
A fini son illustre sort :
Et sa cave est son mausolée.*

(D. J.)

SABLER une allée, (*terme de Jardinier.*) c'est couvrir avec art une allée de sable, pour empêcher que l'herbe n'y vienne. Avant que de *sabler* une allée, il faut la dresser, ensuite la battre à deux ou trois volées; car, sans cette façon, le sable se mêle en peu de tems avec la terre. Enfin on met dessus l'allée battue, deux pouces d'épaisseur de sable de rivière, sur lequel on passe le rouleau. (D. J.)

SABLESTAN LE, (*Géog. mod.*) Olearius écrit *Sablustan*, & d'Herbelot *Zablestan*; province de Perse, sur les confins de l'Indoustan, bornée au nord par le Khorasan, au midi par le Ségestan, au levant par le Candahar, & au couchant par le pays d'Héri. Ce pays a pour ville principale Gagnah, si fameuse dans l'histoire orientale. Il est arrosé de rivières, de sources & de fontaines. Les montagnes dont il est rempli, ont été connues des anciens sous le nom de *Paropamisus*, & le pays répond en effet, pour la plus grande partie, aux *Paropamisades* de Quinte-Curce. Le Paropamisé est une branche du mont *Taurus*, toute couverte de bois. Le peuple du pays, dit Olearius, est encore aujourd'hui aussi grossier qu'il étoit du tems d'Alexandre. (D. J.)

SABLIER, s. m. ou HORLOGE DE SABLE, c'est proprement une clepsydre, dans laquelle on emploie le sable au lieu d'eau. Voyez CLEPSYDRE. (O)

SABLIER, (*Ecriture.*) c'est un petit vaisseau où l'on met du sable ou de la poussière, qu'on répand sur l'écriture, afin de la sécher plus vite, ou d'user du

du papier écrit, comme si l'écriture étoit sèche, la poussière attachée aux lettres buvant le superflu de l'encre, & empêchant que les lettres ne s'effacent.

SABLIÈRE, f. f. (*Gram. & Econ. rustiq.*) lieu creusé dans la terre d'où l'on tire du sable.

SABLIÈRE, (*Charpent.*) pièce de bois qui se pose sur un poitrail, ou sur une assise de pierres dures, pour porter un pan de bois ou une cloison. C'est aussi la pièce qui à chaque étage d'un pan de bois, en reçoit les poteaux, & porte les solives du plancher.

Sablière de plancher, pièce de bois de sept à huit pouces de gros, qui étant soutenue par des corbeaux de fer, sert à porter les solives d'un plancher. *Daviler. (D. J.)*

SABLIÈRES, f. f. pl. (*Charpent.*) espèces de membrures qu'on attache aux côtés d'une poutre, pour n'en pas altérer la force, & qui reçoivent par enclavement, les solives dans leurs entailles. (*D. J.*)

SABLON, f. m. (*Gram.*) sable blanchâtre & grossier, dont on se sert pour écurer la vaisselle qui en est promptement détruite. On dit passer au sablon.

SABLON, (*Conchyliolog.*) en latin *natica*; on pourroit dire *naticæ*. C'est un limaçon à bouche demi-ronde ou ceintrée, qui diffère de la nérite, en ce qu'il n'a ni dents, ni palais chagriné, ni gencive, ni umbilic comme elle. Il se nourrit sur le rocher, porte une opercule, & rampe comme le limaçon nommé *guignette à la Rochelle*. Le col, la bouche, le mantelet qui l'enveloppent dans l'intérieur de sa coquille, ressemblent aussi beaucoup, excepté pour la grandeur, à ces trois parties de la guignette. Ses cornes sont assez longues, pointues & très-fines; l'animal dans sa marche les balance sans interruption du haut en bas, & de bas en haut. Il est rare que dans ce mouvement l'une précède l'autre. Elles se suivent toujours avec beaucoup de justesse, comme si elles battoient en quelque sorte une espèce de mesure. (*D. J.*)

SABLONES, (*Géog. anc.*) lieu de la Belgique. Antonin le met sur la route de *colonia Trajana* à Cologne, entre *Mediolanum* & *Mederiacum*, à huit mille pas de la première, & à dix mille pas de la seconde. On croit que c'est Santen sur le Rhein; du moins Ortelius adopte ce sentiment. (*D. J.*)

SABLONNER, v. act. (*Econ. domestiq.*) passer au sablon. C'est une manière de nettoyer la vaisselle dans les cuisines. Si elle est de cuivre, le sablon enlève l'étamage, & rend les vaisseaux d'un usage dangereux. Si elle est d'argent, elle perd ses formes, & souffre un déchet considérable.

SABLONNEUX, adj. (*Gram.*) abondant en sable ou sablon. Une plaine *sablonneuse*. Les lieux *sablonneux* rendent peu de fruits. *Sablonneux* se dit aussi pour *pierreux*, de certains fruits dont la pulpe est dure & grumeleuse, telle est la poire appelée *doyenné*.

SABLONNIER, f. m. (*Gram.*) homme qui va puiser du sablon dans la rivière, ou qui en tire des sablonnières, & qui en fait commerce.

SABLONNIÈRE, f. f. lieu d'où l'on tire le sable.

SABLONNIÈRE, (*terme de Fondeurs.*) c'est un grand coffre de bois à quatre piés, garni de son couvercle, où les Fondeurs conservent, & sur lequel ils corroyent le sable dont ils font leurs moules. (*D. J.*)

SABOR LE, (*Géog. mod.*) ou *Sor*, petite rivière de Portugal. Elle a sa source en Espagne, au royaume de Galice, sur les confins des royaumes de Léon & de Portugal. Elle passe à Bragance, s'accroît dans son cours de quelques ruisseaux, & se perd enfin dans le Duero. (*D. J.*)

SABORD, f. f. (*Marine.*) embrasure ou canonnière dans le bordage d'un vaisseau, par laquelle passe un canon. La grandeur de cette embrasure est proportionnée au calibre du canon. La plupart des conf-

Tome XIV.

tructeurs lui donnent trois piés deux pouces pour un calibre de 48, trois piés pour un calibre de 36, deux piés neuf pouces pour un calibre de 24, deux piés sept pouces pour un calibre de 18, &c. ainsi des autres calibres à proportion. Il y a sur un vaisseau autant de rangs de *sabords* qu'il y a de ponts. Leur distance dans ces rangs est d'environ sept piés, & ils ne sont jamais percés les uns au-dessus des autres. Au reste on appelle *seuillets* leur partie inférieure & supérieure. *Voyez encore BATTERIE.*

On dit qu'il y a tant de *sabords* par bande: cela signifie qu'il y a un tel nombre de *sabords* par chaque batterie. *Voyez Planché I. fig. 1. & fig. 2, les sabords & leur situation, & Planché IV. fig. 1, les sabords de la première batterie, cotés 197, & les sabords de la seconde cotés 198.*

SABOT, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *calceolus*, genre de plante à fleur polypétale, anormale, & composée de six pétales inégaux, dont quatre sont disposés en croix; les deux autres occupent le milieu de la fleur. L'un de ces deux pétales est fourchu & placé sur l'autre, qui est gonflé & concave, & qui ressemble à un sabot. Le calice devient dans la suite un fruit ou une espèce d'outre à trois angles auxquels adhèrent trois panneaux qui s'ouvrent, & qui sont chargés de semences aussi menues que de la sciure de bois. *Tournefort, inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

SABOT, f. m. (*Hist. nat. bot.*) *trochus*, nom générique que l'on a donné à différentes espèces de coquilles. *Voyez COQUILLE, & les figures 10, 11 & 13, de la XXI. Planché.*

SABOT, (*Conchyliolog.*) en latin *trochus*, genre de limaçon de mer de forme conique, & qui ont la bouche applatie en ovale.

Les caractères de ce genre de limaçons, sont les suivans, selon M. Dargenville; c'est une coquille univalve, dont la figure est faite en cône; le sommet est élevé, quelquefois applati, ou tout-à-fait plat. Sa bouche ovale est à dents & sans dents, umbiliquée, & ayant intérieurement la couleur d'un blanc de perle.

La figure conique de ce genre de coquille & la bouche applatie en ovale, déterminent son caractère générique.

Cette famille de limaçons que nous nommons *sabots*, renferme des espèces fort singulières, qu'on indiquera dans la suite. Il y en a dont la tête en pyramide, forme plusieurs spirales, & ce sont-là les vrais *sabots*; d'autres s'élèvent la moitié moins & conservent mieux la figure des vrais limaçons; d'autres sont entièrement applatis, tels que la *lampe antique* & l'*escalier*; il résulte de-là que l'élévation de la figure ne détermine pas le vrai caractère d'un coquillage. Il y a des espèces de *sabots* qui sont umbiliqués, & d'autres qui ne le sont pas. Les Bretons appellent *forcier*, une espèce de *sabot* qui est petite & plate. *Voyez SORCIÈRE.*

Les classes générales de *sabots*, sont les trois suivantes; 1°. celle des *sabots* dont le sommet est élevé; 2°. celle des *sabots* dont le sommet est moins élevé, & qui ont la bouche grande, presque ronde & umbiliquée; 3°. celle des *sabots* dont le sommet est applati.

Les principales coquilles de *sabots* à sommet élevé, sont; 1°. le *sabot* marbré; 2°. le *sabot*, tacheté de rouge & de blanc à pointes étagées; 3°. le *sabot* pointillé; 4°. le *sabot* de couleur verte & chagriné. On trouve aussi dans cette classe le *sabot* plein de nœuds dont la couleur est, tantôt verte, tantôt rougeâtre, tantôt cendrée, quelquefois jaune, & d'autres fois couleur de rose.

Parmi les *sabots* de la seconde classe, on distingue; 1°. la veuve, 2°. la pie, 3°. le tigre, 4°. le *sabot* à

N n n

côtes élevées, & à sommet pointu; 5°. le *sabot* armé de pointes & de boutons; 6°. le *cul-de-lampe*, autrement dit la *pagode* ou le *toit chinois*; 7°. le *sabot* tout blanc, avec des côtes relevées; 8°. le *sabot* garni de pointes en compartimens; 9°. le *sabot* brut avec une opercule; 10°. le bouton de camifole chagriné & qui a des dents; 11°. l'éperon ou la molette d'éperon; 12°. le petit éperon; 13°. le *sabot* doré à umbilic argenté.

Il faut remarquer ici, que la première & la seconde classe de *sabots*, reçoivent dans plusieurs de leurs espèces de tels changemens en passant par les mains de ceux qui les polissent, & quand ces coquilles ont été gardées dans des cabinets, qu'on a de la peine à les connoître.

Par exemple, le *sabot* marbré paroît alors tacheté de rouge & de blanc; le *sabot* verd étant dépouillé, brille comme la nacre de perle, le *sabot* doré paroît tout entier couleur d'argent, &c.

Dans la classe des *sabots* dont le sommet est applati, on compte les espèces suivantes; 1°. la lampe antique, à bouche étendue & plate; 2°. le *sabot* rayé de blanc & de rouge; 3°. le *sabot*, dont la bouche a des dents; 4°. le *sabot* nommé le *cornet* de S. Hubert, à levres repliées; 5°. le *sabot*, dont le sommet est creusé & fauve; 6°. le *sabot* à sommet tout jaune; 7°. le *sabot* applati, dont la bouche est presque ronde; 8°. le *sabot* nommé l'*escalier* ou le *radran*, à bouche applatie; 9°. le *sabot* brun rayé de lignes jaunes & blanches; 10°. le *sabot* blanchâtre, marqueté de taches & de raies jaunes; 11°. le petit *sabot* applati, tirant sur le blanc, & la couleur de rose.

On trouvera la représentation de toutes ces différentes espèces de *sabots*, dans les auteurs de conchyliologie. L'on verra en même tems, que le nom de *sabot* conformément à l'origine de ce mot, est fort mal appliqué à différentes espèces de ces coquilles, puisqu'il n'y en a que quelques-unes qui aient la figure du *sabot* ou de la toupie des enfans. Il vaut donc mieux nommer avec M. Dargenville ces sortes de coquilles, *limaçons à bouche applatie*; ajoutons un mot de l'animal même.

Le limaçon habitant du *sabot*, a la chair d'un blanc sale tirant sur le jaune; sa bouche est brune, ses yeux sont gros, noirs, & placés à l'ordinaire: les cornes sont coupées dans toute leur largeur par une ligne fauve, ce qui les rend épaisses, & d'une pointe fort camuse.

Ce même animal a un avantage sur le limaçon à bouche ronde, & sur le limaçon à bouche demi ronde, c'est de n'être point sujet comme eux par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rampe; à se renverser en passant dans les endroits escarpés; au lieu que les autres allant par les mêmes endroits, entraînés par le poids de leur coquille peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, sont renversés, froissés & blessés, avant qu'ils aient pu s'en garantir en retirant leurs cornes, leur bouche, & en rentrant promptement dans leur coquille. (D. J.)

SABOT, (*Archit.*) est un morceau de bois carré d'environ huit pouces de grosseur, dans lequel s'embôite l'extrémité d'un calibre, & sert à le diriger le long de la règle pour pousser les moulures.

SABOT, (*Boissellerie.*) sorte de chaussure de bois léger & creusé, dont les payfans se servent en France, faute de souliers; les plus propres viennent du Limousin. Ce sont à Paris les Boisseliers, les Chandeliers, & les régratiers qui en font le commerce en détail. Il y a quelques années qu'un médecin de Londres conseilla de porter des *sabots* à un jeune enfant de qualité qui commençoit à être attaqué du rachitis;

mais on ne trouva pas une seule paire de *sabots* dans toute la grande-Bretagne, il en fallut faire venir de France; je fais pourtant que les anciens connoissoient les *sabots*, & qu'ils en faisoient; c'étoit la chaussure des plus pauvres laboureurs; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que c'étoit aussi celle des parricides lorsqu'on les enfermoit dans un sac pour les jeter dans la mer; Cicéron nous apprend cette dernière particularité prescrite par la loi: *Si quis parentes occiderit, vel verberavit, ei damnato obvolvatur os folliculo lupino, soleæ lignæ pedibus inducantur.* (D. J.)

SABOT, en terme de Boutonnier; c'est une espèce de pompon formant un demi cercle en-bas, & en-haut s'ouvrant en deux oreillettes de cœur, mis en soie & bordé de cannetille pour entrer dans la composition d'un ornement quelconque. Voyez METTRE EN SOIE & CANNETILLE.

SABOT, instrument de Passémentier-Boutonnier; c'est un petit outil de bois à plusieurs coches, de cinq ou six pouces de longueur dont on se sert pour fabriquer les cordons de chapeaux, c'est-à-dire pour assembler plusieurs cordons ou fils, & les tortiller ensemble pour en faire un plus gros.

SABOT, terme de Cordier; outil de bois à plusieurs coches, dont le cordier se sert pour cabler le cordage en trois, quatre, ou en plus grand nombre. (D. J.)

SABOT, en terme d'Épinglier; sa forme est trop connue pour en parler. Les Épingliers s'en servent ordinairement pour frapper sur les bouts d'une drefée qu'ils cueillent. Ils enlèvent encore quelquefois le dessus pour s'en servir comme d'une boîte à mettre des têtes. Voyez ce mot à son article.

SABOT, (*Maréchallerie.*) c'est toute la corne du pié du cheval au-dessous de la couronne, ce qui renferme le petit pié, la sole & la fourchette. Le *sabot* se détache quelquefois entièrement, à cause des maladies qui attaquent cette partie; telles sont les encloueures, le javart encorné, & les bleimes. Un cheval à qui le *sabot* est tombé, n'est plus propre aux grands travaux.

Le *sabot* blanc est ordinairement d'une corne trop tendre, le noir est le meilleur: on divise le *sabot* en trois parties; la pince, qui est le devant; les quaries, qui sont les deux côtés; & les talons qui sont derrière. On appelle encore le *sabot*, l'ongle ou les parois du pié.

SABOT, en terme de marchand de modes, est proprement la manche d'étoffe d'une robe de cour ou d'enfant, sur laquelle on met la garniture par étages du haut en-bas. Voyez GARNITURES.

SABOT, (*Rubannerie.*) est une espèce de navette de même matière & à-peu-près de même forme, excepté ce qui suit; le *sabot* est d'abord plus épais & plus grand que la navette, il porte à sa face de devant trois trous placés horizontalement les uns à côté des autres à peu de distance, chaque trou revêtu de son anneau d'email. Voyez ANNELET. Le *sabot* contient trois petits canons à bords plats, excepté les deux bords des deux canons des deux bouts qui sont un peu convexes, pour mieux remplir la concavité des deux bouts du *sabot* contigus à la brochette, & profiter par-là de toute la place; en outre les bords plats de ces canons qui se touchent dans le *sabot* n'y laissent pas de vuide, & les bords des deux bouts se trouvant convexes, sont plus conformes à la figure du *sabot* où ils aboutissent; l'usage du *sabot* est de porter, comme la navette, au lieu de trame sur ses trois petits canons, autant de brins de câblé ou grifette, pour en enrichir les bords du galon, le *sabot* ne se lance jamais en plein comme la navette, il passe seulement à mains posées à-travers la levée de chaîne qui lui est destinée, après quoi il se

posé sur le carton, jusqu'à ce qu'il soit nécessaire de le reprendre; on entend parfaitement qu'il en faut deux, c'est-à-dire un pour chaque bord, l'un exécutant comme l'autre, les desseins, coquilles, &c. que l'on voit à chaque bord; cet outil a beaucoup de connexité avec la navette. Voyez NAVETTE.

SABOT, (*Tireur d'or.*) est une partie du rouet du fileur d'or, qu'on peut regarder comme la principale pièce du rouet. C'est une roue à plusieurs crans qui décroissent par proportion sur le devant. Elle est traversée par l'arbre qui va de-là passer dans le noyau de la grande roue. C'est sur ce sabot qu'est la corde qui descend par trois poulies différentes sur la roue de la fusée. La raison de l'inégalité de ces crans, de ceux de la fusée, & de ceux des caxelles, est le plus ou le moins de mouvement qu'il faut à certaines marchandises qu'on travaille.

SABOT, (*Jeu*) *turbo*, sorte de toupie qui est sans fer au bout d'en bas, & dont les enfans jouent en le faisant tourner avec un fouet de cuir.

Le jeu de sabot est fort ancien. Tibulle a dit dans la cinquième élégie du premier livre: « J'avois autrefois » du courage, & je supportois les disgrâces sans m'émouvoir; mais à présent je sens bien ma faiblesse, » & je suis agité comme une toupie fouetée par un » enfant dans un lieu propre à cet exercice.

*Asper eram, & bene diffidum me ferre loquebar;
Ac verò nunc longè gloria fortis abest,
Namque agor, ut per plana citus sola verberè turbo
Quem celer assuetà versat ab arte puer.* (D. J.)

SABOTA, (*Géogr. anc.*) ou *Sabotale*, comme Plin l'écrivit, l. VI. c. xxvii. en disant que c'est une ville de l'Arabie heureuse, capitale des Atramites, & que dans l'enceinte de ses murailles on y comptoit soixante temples. (D. J.)

SABOTIER, f. m. (*Gramm.*) ouvrier qui fait des sabots. Ce travail se fait ou dans la forêt ou aux environs. La maîtrise des eaux & forêts veut que le sabotier se tienne à demi-lieue de la forêt.

SABOU, (*Géogr. mod.*) les Hollandois écrivent *Saboë*, qu'ils prononcent *Sabou*; petit royaume d'Afrique en Guinée, sur la côte d'Or, entre le royaume d'Acanni au nord, & la mer au midi. Il est fertile en grains, patates & autres fruits. Les Hollandois y ont bâti le fort Nassau, qui étoit leur chef-lieu en Guinée, avant qu'ils eussent pris Saint-George de la Mine, qu'ils nomment Elmina. Les Anglois ont aussi maintenant un fort à *Sabou*. (D. J.)

SABRAN, (*Géogr. mod.*) ville d'Asie en Tartarie, au Capschac, à 98 degrés de longitude, & à 47 degrés de latitude. (D. J.)

SABRAQUES, LES (*Géogr. anc.*) *Sabracæ*; ancien peuple de l'Inde, selon Quinte-Curce, l. IX. c. viij. Ils étoient dans l'espace qui est entre l'Indus & le Gangé, mais assez près de l'Indus. Cet historien dit: « Le roi commanda à Craterus de mener l'armée » par terre en cotoyant la rivière; où s'étant lui-même embarqué avec sa suite ordinaire, il descendit par la frontière des Malliens, & de-là passa vers les *Sabraques*, nation puissante entre les Indiens, & qui se gouverne selon ses lois en forme de république: ils avoient levé jusqu'à soixante mille hommes de pied, & six mille chevaux, avec cinq cens chariots, & choisi trois braves chefs pour les commander. Ce pays étoit rempli de villages.

Quinte-Curce qui marque leur soumission à Alexandre, ne fait point mention de leurs vies. On lit dans Justin, l. XII. c. ix. *hinc in Ambros & Sugambros navigat*. Les critiques sont persuadés que c'est la même expédition.

Il y a bien de l'apparence que les *Sabracæ* de Quinte-Curce sont le même peuple que les *Sydracæ* ou *Syndraci* de Plin, l. XII. c. vj. Cet auteur parlant d'une

Tome XIV.

sorte de figue, dit *plurima est in Sydracis expeditionum Alexandri termino*. Ailleurs, il nomme les *Syndraci* entre les Bactriens & les Dungalæ. (D. J.)

SABRATA, (*Géogr. anc.*) *Sabrata colonia*, ville maritime & colonie romaine en Afrique, dans la Tripolitaine. Ptolomée, l. IV. c. iij. en fait mention. Antonin & la table de Peutinger, la mettent dans leurs deux itinéraires. C'est aujourd'hui la tour de Sabarta. Elle étoit le siège d'un évêque. (D. J.)

SABRE, ou CIMETERRE, f. m. (*Art milit.*) espèce d'épée tranchante qui a beaucoup de largeur, & dont la lame est forte, pesante, épaisse par le dos, & terminée en arc vers la pointe. Ce mot vient de *sabel*, qui a la même signification en allemand, ou du mot *selavon*, *fabla*, espèce de *sabre*.

Les Turcs se servent fort adroitement de cette arme, qui est celle qu'ils portent ordinairement à leur col. On dit qu'ils peuvent couper d'un seul coup de *sabre* un homme de part en part. Chambers.

SAEUGAL, (*Géogr. mod.*) petite ville de Portugal dans la province de Béira, sur le bord de la rivière de Coa, à cinq lieues de la Guarda; quoiqu'elle soit érigée en comté, elle n'a qu'environ deux cens feux. Long. 10. 20. lat. 40. 22. (D. J.)

SABURE, f. m. (*Médecine.*) c'est l'humeur grossière qui enduit quelquefois la langue & le palais d'un homme malade; & celle qui dans l'état même de santé, tapisse les intestins.

SABURE, (*Marine.*) grosse arme dont on leste un bâtiment.

SABUS, f. m. (*Mythol.*) nom propre du premier roi des Aborigènes, qui fut mis au nombre des dieux. Il étoit fils de Sabatius, que Saturne vainquit & chassa de son pays. Il ne faut point le confondre avec Sabazius. Voyez Vossius, *de idololatria Gentilium*, l. I. c. xij. (D. J.)

SAC, f. m. terme général; espèce de poche faite d'un morceau de cuir, de toile, ou d'autre étoffe que l'on a cousue par les côtés & par le bas, de manière qu'il ne reste qu'une ouverture par le haut. Les sacs sont ordinairement plus longs que larges. On se sert de sacs pour mettre plusieurs sortes de marchandises, comme la laine, le pastel, le safran, le blé, l'avoine, la farine, les pois, les fèves, le plâtre, le charbon, & beaucoup d'autres choses semblables. (D. J.)

SAC, (*Critiq. sacrée.*) ce mot d'origine hébraïque, a passé dans presque toutes les langues, pour signifier un sac; outre son acception ordinaire, il se prend pour un cilice, ou pour un habillement grossier; mais ce n'étoit pas un habillement qui couvrit la tête, car on le mettoit autour des reins, comme il paroît par un passage de Judith, 4. 8. Ils se ceignirent les reins d'un sac. Isaïe ôta le sac, qu'il portoit sur ses reins, Isaïe, XX. ij. On prenoit le sac dans le deuil, II. Rois, iij. 31. Dans la douleur amère, III. Rois, xx. 32. Dans la pénitence, *ibid.* xxj. 27. Enfin dans les calamités publiques, Mardochee prit le sac & la cendre. Esther, IV. j. Ils ne jetoient point la cendre sur la tête nue, car les orientaux avoient la tête couverte, mais ils en répandoient *ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν*, sur leurs mitres. Ce n'étoient pas des mitres épiscopales, mais des espèces de bonnets. Dans les tems de bonnes nouvelles, qui succédoient subitement aux événemens malheureux; on témoignoit sa joie en déchirant le sac qu'on avoit autour de ses reins. (D. J.)

SACA TERRE, (*Art milit.*) est un sac de moyenne grandeur qu'on emplit de terre, & dont les soldats bordent une tranchée ou les parapets des ouvrages, pour pouvoir tirer entre deux ensemble. On les fait de bonne toile d'étoupes, ou toile faite de bon fil, le plus fort qu'il se peut, & d'une bonne fabrique, bien ferrée. Le sac à terre doit avoir environ deux piés de hauteur sur 8 ou 10 pouces de diamètre.

N n n ij

Quand le terrain est dur & de roche, on se sert dans les tranchées de *sacs à terre* & de gabions. On en fait aussi des batteries dans plusieurs occasions. *Voyez Pl. XIII.*

SAC A LAINE, est un *sac* qui ne diffère du *sac à terre*, que parce qu'il est plus grand, & qu'il est rempli de laine. On s'en sert pour les batteries & les logemens dans les endroits où il y a peu de terre.

SACS A POUDRE, sont des *sacs* remplis de poudre qui en contiennent quatre ou cinq livres, & qu'on jette sur l'ennemi avec la main, comme les grenades. Il y en a de plus gros qui contiennent 40 ou 50 livres de poudre, & qui s'exécutent avec le mortier. *Voyez sur ce sujet, notre traité d'Artillerie, seconde édition. (Q)*

SAC, (*Commerce.*) le *sac* est aussi une certaine mesure dont on se sert en plusieurs villes de France ou des pays étrangers, pour mesurer les grains, graines, légumes; ou pour mieux dire, une estimation à laquelle on rapporte les autres mesures. Agen, Clerac, Tonneins, Tournon, Valence en Dauphiné, aussi bien que Thiel, Bruxelles, Rotterdam, Anvers & Grenade, réduisent leurs mesures de grains au *sac*, dont voici les proportions avec le septier de Paris.

Cent *sacs* d'Agen font 56 septiers de Paris, ceux de Clerac de même; cent *sacs* de Tonneins font 49 septiers de Paris; cent *sacs* de Tournon 48; cent *sacs* de Valence 62 $\frac{1}{2}$; 25 *sacs* de Bruxelles 19; 28 de Thiel, pareillement 19, & cent *sacs* de Grenade, 43 septiers de Paris. A Anvers les quatorze *sacs* font le tonneau de Nantes, qui contient neuf septiers & demi de Paris. L'on se sert aussi à Amsterdam du *sac* pour mesurer les grains; quatre schepels font le *sac*, & 36 *sacs* le last. *Voyez LAST, SCHEPEL, MESURES. Dict. de Commerce & de Trévoux.*

SAC, (*Agriculture.*) les vigneron appellent *sac* une certaine quantité de marc qui reste après le pressurage du vin ou du cidre, qui est ordinairement la quantité de pressurage que porte un pressoir; on dit *couper, lever un sac. (D. J.)*

SAC A POUDRE, (*Artificier.*) les Artificiers appellent ainsi l'enveloppe de papier qui contient la charge des pots à feu ou à aigrette.

SAC, ou *Baril de trompes*, (*Artificier.*) pour faire sortir d'un bassin d'eau une grande quantité de feux de toutes espèces, préparés pour cet élément; il n'y a rien de plus naturel que de rassembler plusieurs trompes en faisceau; cependant on se borne ordinairement au nombre de sept; parce que sept cartouches égaux rangés autour d'un, se touchent mutuellement, laissent entre eux le moins d'intervalle vuide qu'il est possible, & forment une circonférence susceptible d'une enveloppe cylindrique, qui laisse aussi en-dehors les intervalles de vuides égaux encore plus petits que les autres nombres au-dessus de sept.

Tout l'artifice de cet assemblage consiste donc à lier un paquet de sept trompes faites exprès pour jeter des genouillères, des plongeurs, des fusées courantes, des serpentaux & des globes, pour brûler sur l'eau. Cette ligature peut se faire par le moyen de ficelles croisées alternativement en entrelas de l'une à l'autre trompe, y ajoutant, si l'on veut, un peu de colle forte pour empêcher qu'elles ne glissent.

Cet assemblage fait, on le fait entrer dans un *sac* de toile goudronnée fait exprès, dont le fond est un plateau de planche sciée en rond, d'un diamètre égal à la somme de trois de ceux de la trompe, sur les bords duquel la toile en *sac* est clouée & goudronnée. On attache au-dessous du plateau un anneau ou un crochet pour y suspendre un petit *sac* de sable, dans lequel on y en met autant qu'il en faut pour faire entrer cet artifice dans l'eau jusqu'àuprès de son bord supérieur, pour qu'il y soit presque tout caché.

SAC, en terme de Bourfier, est une espèce d'étui fait

d'étoffe, sans bois, dans lequel on peut mettre telle ou telle chose; il y a des *sacs* pour les livres, pour les flacons, & de plus grands encore pour recevoir les livres des dames, & pour l'utilité des voyageurs.

SAC DE CHARBON, terme de Charbonnier, on l'appelle aussi *charge*, parce que c'est tout ce que peut porter un homme. Il contient une mine; chaque mine composée de deux minots ou seize boisseaux; le minot de charbon doit se mesurer charbon sur bord. *Savary. (D. J.)*

SAC DE GRAINS, (*Commerce de grains.*) c'est une certaine mesure dont on se sert dans plusieurs villes de France & des pays étrangers, pour mesurer les grains, légumes; ou pour mieux dire, c'est une estimation à laquelle on rapporte les autres mesures. Agen, Clerac, Tonneins, Tournon, Valence en Dauphiné, aussi bien que Bruxelles, Rotterdam, Anvers, & Grenade, réduisent leurs mesures de grains au *sac*. *Voyez SAC, Commerce. (D. J.)*

SAC A OUVRAGE, en terme de Marchand de modes, est une espèce de grande bourse diversément enrichie, & se fermant avec des cordons comme une bourse. Autrefois les dames s'en servoient pour renfermer les ouvrages dont elles s'occupoient. Aujourd'hui ils sont devenus partie de la parure; on ne sort pas plus sans *sac à ouvrage* dans le bras que sans fichu sur le cou; cependant fort souvent l'un est aussi inutile que l'autre.

SAC DE PLATRE, (*Plâtrerie.*) suivant les ordonnances de police de Paris, le *sac de plâtre* doit renfermer la valeur de deux boisseaux mesurés ras, & les douze *sacs* font ordinairement une voie. *(D. J.)*

SACS DE CINQUANTE, en terme de Fondeur de plomb à tirer, sont des *sacs* de toile contenant cinquante livres de plomb. Il n'y en a ni de plus petits ni de plus grands.

SAC ou CHAUSSE, terme de Pêche. *Voyez CHAUSSE.*

SAC A RÉSEAU, (*Littérat.*) *Voyez RETICULUM.*

SACA, (*Géog. mod.*) nom commun à une petite contrée de Madagascar, & à une ville ruinée d'Afrique, sur la côte de la Méditerranée, autrefois nommée *Tipasa*, & qui étoit alors une colonie romaine; quelques auteurs disent qu'Alger a été bâtie sur ses ruines. *(D. J.)*

SACAL, f. m. (*Hist. nat. Minéralog.*) nom sous lequel on a quelquefois désigné le succin ou l'ambre jaune. *Voyez l'article SUCCIN.*

SACANIE, (*Géogr. mod.*) la *Sacanie*, *Zacanie*, & *Zaconie*, sont un seul & même nom. *Voyez ZACONIE.*

On appelle ainsi la partie de la Morée la plus voisine de l'isthme de Corinthe, entre cet isthme, le duché de Clarence, les golfes de Lépante & d'Engia. Elle comprenoit autrefois les royaumes de Sicile, de Corinthe & d'Argos; aujourd'hui Corinthe & Napoli de Romanie, en sont les principaux lieux. *(D. J.)*

SACARE, f. m. (*Comm.*) petit poids dont les habitants de la grande île de Madagascar se servent pour peser l'or & l'argent. Il pèse autant que le denier ou scrupule de l'Europe. Au-dessus du *sacare* sont le sompi & le vari; au-dessous le nanqui & le nanque. *Voyez SOMPI, &c. Diction. de commerce.*

SACASINA, (*Géogr. anc.*) contrée aux confins de l'Arménie & de l'Albanie. Elle va jusqu'au fleuve Cyrus, selon Strabon, liv. XI. pag. 528. Il nomme ce lieu, liv. II. pag. 73. *Sacassina*, *sacassina*; au livre XI. pag. 50. *Sacassena*, *sacassena*; & dans un autre endroit, pag. 528. qui est celui dont il est principalement ici question, *Sacassene*, *sacassena*. C'est apparemment le même pays qu'il dit ailleurs avoir été occupé par les peuples *Saca*, qui lui avoient donné leur nom. Plin. a pris de la *Sacassene* de Strabon, liv. VI. ch. ix. le nom de *Sacassani*, qu'il donne aux habitants; il les place près du Cyrus. *(D. J.)*

SACAURAQUES, (*Géogr. anc.*) *Sacauraci*, ancien peuple d'entre les Scythes. Lucien, *in Macrobiis*, dit que Sinatoclès, roi des Parthes, étant ramené de son exil par les *Sacauriques*, scythes, à l'âge de 90 ans, commença de regner, & regna encore 7 ans. Ce sont les *Saragauca* de Ptolomée, *l. VI. c. xiv.* dans la Scythie, en-deçà de l'Imaïs, entre le Iaxarte & l'Oxus. (*D. J.*)

SACCADE, f. f. *en terme de Manège*, est une violente secousse que le cavalier donne au cheval en levant avec promptitude les deux rênes à-la-fois. On s'en fert lorsque le cheval pèse trop sur la main ou qu'il s'arme. *Voyez S'ARMER.*

La *saccade* est une correction dont on fait rarement usage dans la crainte de gâter la bouche du cheval. *Voyez BOUCHE.*

SACCADE, (*Ecriture.*) se dit, dans l'écriture, des inégalités de traits, des tourbillons d'ancre, des passes trop longues, accidens causés par une plume dont le mouvement est trop rapide & nullement réglé, ou par des soulevées de bras & de poignet trop considérables.

SACCADER, v. act. (*Maréchal.*) c'est mener un cheval en lui donnant continuellement des *saccades*. *Voyez SACCADE.*

SACCAGE, (*Droit de Seigneurs.*) on appelle ainsi dans quelques coutumes ce qu'on appelle en d'autres *minage*, c'est-à-dire le droit que les seigneurs se sont attribués de prendre en nature, une certaine quantité de grains ou de légumes sur chaque fâchée de ces marchandises qui s'exposent en vente dans leurs marchés. (*D. J.*)

SACCAGER, v. act. (*Gram.*) c'est abandonner une ville aux soldats quand elle est prise. Rome a été *saccagée* plusieurs fois. Nous nous en servons pour des désordres moins grands. Lafontaine a dit du vieillard qui avoit deux maîtresses, l'une vieille, l'autre jeune, que celle-là *saccageoit* tous les poils noirs & l'autre tous les poils gris. Ce vieillard est l'image de ceux qui n'ont point d'opinion à eux, ils sont dépouillés à mesure qu'ils tombent sous différentes mains.

SACCAI, (*Géogr. mod.*) Kempfer ne dit rien de cette ville, peut-être parce qu'elle ne subsistoit plus de son tems; mais les auteurs de l'ambassade des Hollandais au Japon, en parlent fort au long, & nous la donnent pour une des cinq villes impériales du Japon, dans l'île de Nipon, sur la côte orientale de la baie d'Osacca, à 3 lieues au midi de cette ville. *Longit. 152. 27. latit. 35. 46.* (*D. J.*)

SACCARI, f. m. pl. (*Littérature.*) on nommoit ainsi chez les Romains, une compagnie de portefaix, qui avoit seule le privilège de transporter toutes les marchandises du port dans les magasins, personne n'ayant droit d'employer à cet effet ses propres esclaves, & moins encore les esclaves d'autrui. (*D. J.*)

SACCHI, **SACCHO** ou **SACS**, f. m. pl. (*Com.*) mesure des grains, dont on se fert à Livourne; quarante *sacchi* font le last d'Amsterdam. Le *saccho* de blé pèse environ 150 livres poids de Livourne. *Voyez LAST. Dict. de Commer.*

SACCILAIRE, f. m. (*Gram. & Divinat.*) ceux qui sembloient se servir de magie & de maléfice pour s'approprier l'argent des autres.

SACCOMEUSE, f. f. (*Gram.*) *Voyez CORNEMUSE.*

SACCOPHORES, f. m. (*Hist. ecclési.*) secte d'anciens hérétiques, ainsi nommés parce qu'ils se couvroient de sacs, & faisoient profession de mener une vie pénitente.

Ce mot est grec *σακκοφορος*, formé de *σακκος*, un sac, & *φορος*, je porte.

Il y a apparence que ces *saccophores* étoient les mêmes que les Encratites & les Messaliens. Théodose fit une loi contre les *Saccophores* & les Manichéens. *Voyez ENCRATITES & MESSALIENS.*

SACCOTTAY, (*Géogr. mod.*) ville d'Asie au royaume de Siam, située vers les montagnes qui séparent le Siam & le Pégu. (*D. J.*)

SACÉES, f. f. pl. (*Hist. anc.*) en grec *σαναία*; fêtes qu'on célébroit autrefois à Babylone en l'honneur de la déesse *Anaïs*. Elles étoient dans l'Orient ce qu'étoient à Rome les saturnales, une fête instituée en faveur des esclaves; elle duroit cinq jours pendant lesquels, dit Athénée, les esclaves commandoient à leurs maîtres; & l'un d'entre eux revêtu d'une robe royale qu'on appelloit *rogane*, agissoit comme s'il eût été le maître de la maison. Une des cérémonies de cette fête étoit de choisir un prisonnier condamné à mort, & de lui permettre de prendre tous les plaisirs qu'il pouvoit souhaiter avant que d'être conduit au supplice. *Voyez SATURNALES.*

SACELLAIRE, f. m. (*Empire grec.*) c'étoit dans l'empire grec, le nom de celui qui avoit soin de la bourse de l'empereur, ou comme nous parlerions aujourd'hui, de la cassette du prince, & qui donnoit à la cour, aux soldats, aux ouvriers, aux officiers du prince, & dans l'Eglise aux pauvres, leurs gages, ou les aumônes que l'empereur leur faisoit. Le pape a eu aussi un *sacellaire* jusqu'à Adrien. Ce mot vient de *saccus*, un sac, une bourse. (*D. J.*)

SACER, **SACRA**, **SACRUM**, (*Littér.*) le mot *sacer* signifie deux choses bien différentes; ou ce qui est consacré à la religion, ou ce qui est exécrable.

Sacrum, regarde ce qui étoit consacré aux dieux par les pontifes; *sanctum*, ce qui étoit saint & inviolable; *religiosum*, concerne les tombeaux & les sépultures des mânes.

Sacer sanguis, est le sang des victimes; *ædes sacra*, un temple consacré à quelque dieu; *sacrum ritu*, un rite consacré.

J'ai dit que *saver* désignoit aussi ce qui est exécrable. De-là vient que Virgile a dit au figuré *auri sacra fames*, exécrable faim des richesses. Servius prétend que l'étymologie du mot *sacer*, en tant qu'il veut dire *exécrable*, vient d'une ancienne coutume des habitans de Marseille. « Lorsque la peste, dit-il, régnoit dans » cette ville, on choissoit un mendiant, un misérable, qui après avoir été nourri & engraisé pendant » quelque tems aux dépens du public, étoit promené par les rues, & ensuite sacrifié. Tout le peuple » lui donnoit avant son sacrifice mille malédictions, » & prioit les dieux d'épuiser sur lui leur colère. Ainsi » cet homme, comme *sacer*, c'est-à-dire *dévoué au sacrifice*, étoit maudit & exécrable ». (*D. J.*)

SACER, (*Géogr. anc.*) cet adjectif latin pour le genre masculin, veut dire *sacré*; on fait qu'il fait au féminin *sacra*, & au neutre *sacrum*. Les grecs l'exprimoient en leur langue, par *ιερος*, *ιερα*, *ιερον*; mais ces mots, soit latins, soit grecs, deviennent noms propres & particuliers à un lieu, lorsqu'ils sont attachés à quelqu'autre mot qui les détermine à ce lieu: en voici quelques exemples.

1°. *Sacer ager*, la campagne sacrée, lieu de l'Asie mineure, au voisinage de Clamozène, selon Tite-Live, *lib. I. ch. xxxix.*

2°. *Sacer campus*, le champ sacré, lieu dans une île du Nil, auprès des montagnes d'Ethiopie & d'Egypte, en un endroit nommé *Philes*, selon Diodore de Sicile, *lib. I. ch. xxij.* Le tombeau d'Osiris qui étoit dans cette île, a bien pu donner le nom de *sacré* à cet endroit.

3°. *Sacer collis*, la colline sacrée, colline d'Italie, qui selon Tite-Live, *lib. II. ch. xxxij.* étoit à 3 milles de Rome, sur l'autre bord du Tévérone.

4°. *Sacer fons*, la fontaine sacrée, fontaine de l'Empire, selon Solin, *ch. vij.* « Il y a, dit-il, en Epire une » fontaine sacrée, plus froide qu'aucune autre eau,

» qui produit deux effets très-oppoſés ; car ſi on y
» plonge un flambeau allumé , elle l'éteint ; ſi de loin ,
» & ſans aucun feu , on lui préſente un flambeau
» éteint , elle l'allume ». Le même Solin donne le
nom de *sacer fons* , à une rivière apparemment plu-
tôt qu'à une fontaine , où l'on plongeoit le bœuf con-
ſacré au dieu Apis , pour le faire mourir lorſque ſon
tems ſeroit fini.

5°. *Sacer lucus* , le bois ſacré , bois d'Italie à l'em-
bouchure du Garagliano près de Minturnes , ſelon
Strabon , *lib. V. p. 234*. Scipion Mazella croit que ce
lieu ſ'appelle aujourd'hui *Hami*. Il y avoit auſſi plu-
ſieurs bois ſacrés dans la Grece.

6°. *Sacer mons* , montagne ſacrée. Il y avoit une
telle montagne dans la Thrace , entre la ville de By-
zance & la Querſonnèſe de Thrace , ſelon Xénophon ,
lib. VII. Il y en avoit une autre en Italie , comme il
paroît par une inſcription trouvée en cet endroit. Juſ-
tin , *lib. XLIV. ch. iij.* parle auſſi d'une montagne ſa-
crée à l'extrémité de la Galice. On appelle encore
à-préſent cette montagne *Pico-Sagro*. Elle eſt entre
Orenſe & Compoſtelle.

7°. *Sacer portus* , le port ſacré , port de la Sarmatie
aſiatique , ſur le pont-Euxin , à 180 ſtades du port de
Pagrae , & à 300 de Sindique , ſelon Arrien dans ſon
périple du Pont-Euxin.

8°. *Sacer ſinus* , le golfe ſacré , golfe de l'Arabie
heureuſe , ſur le golfe Perſique , ſelon Ptolomée , qui
le met au pays du peuple *Abucaï*. (D. J.)

SACERDOCE , f. m. (*Antiq. grec. & rom.*) Toute
religion ſuppoſe un *sacerdoce* , c'eſt-à-dire des minif-
tres qui aient ſoin des choſes de la religion. Le *sacer-
doce* appartenoit anciennement aux chefs de famille ,
d'où il a paſſé aux chefs des peuples , aux ſouverains
qui ſ'en ſont déchargés en tout , ou en partie ſur des
minifres ſubalternes. Les Grecs & les Romains
avoient une véritable hiérarchie , c'eſt-à-dire des ſou-
verains pontifes , des prêtres , & d'autres minifres
ſubalternes. A Delphes il y avoit cinq princes des
prêtres , & avec eux , des prophètes qui annonçoient
les oracles. Le *sacerdoce* à Syracuſe étoit d'une très-
grande conſidération , ſelon Cicéron , mais il ne du-
roit qu'un an. Il y avoit quelques villes grecques ,
comme Argos , où les femmes exerçoient le *sacerdoce*
avec autorité.

C'étoit principalement à Rome que cette hiérar-
chie avoit lieu. Le *sacerdoce* fut d'abord exercé par
60 prêtres , élus deux de chaque curie ; dans la ſuite
ce nombre fut augmenté. Au commencement c'é-
toient les ſeuls patrices qui exerçoient le *sacerdoce* ,
auquel étoient attachées de grandes prérogatives ;
mais les plébéïens ſ'y firent admettre dans la ſuite ,
comme ils avoient fait dans les premières charges de
l'état. L'élection ſe fit d'abord par le college des prê-
tres : bientôt après le peuple ſ'attribua les élections ,
& les conſerva juſqu'au tems des empereurs. Le *sa-
cerdoce* avoit à Rome différens noms & différentes
fonctions : le ſouverain pontife , le roi des ſacrifices ,
les pontifes , les flamines , les augures , les aruſpices ,
les ſaliens , les arvales , les luperces , les ſybilles , les
veſtales.

Ajoutons que le *sacerdoce* étoit fort honoré à Ro-
me , & jouiſſoit de grands privilèges. Les prêtres pou-
voient monter au capitolé ſur des chars , ils pou-
voient entrer au ſénat : on portoit devant eux une
branche de laurier , & un flambeau pour leur faire
honneur. On ne pouvoit les prendre pour la guerre ,
ni pour tout autre office onéreux ; mais ils fournis-
ſoient leur part des frais de la guerre. Ils pouvoient
ſe marier , & leurs femmes , pour l'ordinaire , pre-
noient part au miniſtère. Quand il ſ'agiſſoit d'élire
un prêtre , on examinoit ſa vie , ſes mœurs , & même
ſes qualités corporelles ; car il falloit qu'il fût exempt
de ces défauts qui choquent , comme d'être borgne ,

boiteux , boſſu , &c. Romulus avoit ordonné que les
prêtres auroient au moins cinquante ans accomplis.
(D. J.)

SACERDOCE , (*Critiq. ſacrée.*) prétriſe , dignité
ſacerdotale. On peut diſtinguer dans l'Ecriture trois
ſortes de *sacerdocs* : 1°. celui des rois , des chefs de
familles , des premiers nés à qui il appartenoit le
droit d'offrir des ſacrifices à Dieu , & qui pour cela
étoient appellés *prêtres* , *sacerdotes*. 2°. Le *sacerdoce*
d'Aaron & de ſa famille , *Eccléf. xlv. 8. 3°*. Le *sa-
cerdoce* de Jeſus-Chriſt qui ſera ſans ſucceſſion , *Hébreux* ,
vij. 24. Quant au *sacerdoce* chrétien , un pere de l'E-
gliſe l'a fort bien défini , une oblation de prières &
d'inſtructions par leſquelles on gagne les âmes que
l'on offre à Dieu. (D. J.)

SACERDOTAL , adj. (*Juriſprud.*) ſe dit de ce
qui eſt attaché à la qualité de prêtre.

Un bénéfice eſt *sacerdotal* quand il doit être deſſervi
par un prêtre ; il eſt *sacerdotal à lege* , quand c'eſt la loi
qui exige que le pourvu ait l'ordre de prétriſe ; à
fundatione , quand c'eſt le titre qui le requiert. Voyez
BÉNÉFICE. (A)

SACES , LES , (*Géog. anc.*) ou *Sagues* , *Sacæ* ; an-
cien peuple d'entre les Scythes. Diodore de Sicile ,
liv. II. ch. lxxij. dit , en parlant des Scythes , qu'on
les diſtingue par des noms particuliers ; que quel-
ques-uns ſont appellés *Sacæ* , d'autres *Maſſagètes* ,
d'autres *Arimaſpes*. Strabon , *liv. II. p. 311. 312 &
313.* dit , les Scythes qui commencent à la mer Caſ-
pienne , ſ'appellent *Dacæ* , (*Dahæ*) ; plus à l'orient
ſont les Meſſagètes , & les *Sacæ*. Le même auteur
nous apprend qu'ils avoient envahi la Baſſarie , & le
meilleur canton de l'Arménie , qu'ils avoient appel-
lée *Sacaſena* de leur nom , & qu'ils s'étoient avancés
juſqu'à la Cappadoce , près de la mer Noire. Tandis
qu'ils célébroient une fête pour ſe réjouir du butin
qu'ils avoient fait , les officiers perſans prirent leur
tems pendant la nuit , les attaquèrent , & les taille-
rent en pièces.

D'autres , dont Strabon rapporte auſſi le ſentiment ,
mettent cet événement ſous Cyrus. Ils diſent que ce
roi faiſant la guerre au peuple *Sacæ* , fut mis en dé-
route , & ſ'enfuit avec ſon armée juſqu'en un lieu où
il avoit laſſé ſes bagages ; que là ayant trouvé des vi-
vres en abondance , il avoit fait reprendre des for-
ces à ſes troupes. Comme l'ennemi le pourſuivoit , il
laſſa en ce même lieu quantité de vin , & de quoi
faire bonne chère , & continua de ſ'enfuir. Les bar-
bares trouvant des tentes remplies de tout ce qui flat-
toit leur goût , ſe livrèrent aux plaiſirs de la table. Cy-
rus , qui n'étoit pas fort éloigné , tomba ſur eux pen-
dant qu'ils étoient deſarmés , & ne ſongeoient qu'à
boire & à danſer : il remporta une victoire complet-
te , en mémoire de laquelle fut inſtituée la fête nom-
mée *sacæa*.

Ptolomée , qui a pris à tâche de faire connoître ce
peuple , le place entre la Sogdiane & l'Imaüs. Il eſt ,
dit-il , borné au couchant par la Sogdiane depuis le
coude du Jaxarte juſqu'à ſa ſource , & de-là par une
ligne qui va vers le midi , le long d'une branche de
l'Imaüs , qui le borne au midi ; il eſt borné au nord
par la Scythie , & à l'orient par l'Aſcatancas , qui eſt
une branche de l'Imaüs.

Selon lui , les *Sacæ* étoient nomades , vivoient
dans les hutes qu'ils transportoient où ils vouloient ;
ils n'avoient point de villes , & ſe logeoient dans les
bois : il les partage entre pluſieurs peuples ; près du
Jaxarte étoient les Carates ; dans les pays des mon-
tagnes , les Comèdes ; près de l'Aſcatancas , les Maſ-
ſagètes ; entre ceux-là les Grinéens ſcythes ; & enfin
plus au midi , près de l'Imaüs , les Byltes.

Mais voici ce que je penſe de plus vraifſemblable
ſur les *Sagues*. Ils étoient originairement une nation
de Scythes établis au-delà du Jaxartes , dans la gran-

de Scythie; tous les géographes anciens font d'accord là-dessus; & les Perses donnoient le nom général de *Saques* aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes*, & que nous appellons aujourd'hui *Tartares*. Les *Scythes* ou les *Saques* occupèrent ensuite la plus grande partie de la Sogdiane, ou du pays qui est entre l'Oxus & le Jaxartes. Ceux qui étoient à l'occident, porteroient plus communément les noms de *Massagètes* & de *Corasmiens*; mais les uns & les autres avoient passé l'Oxus, & s'étoient établis en-deçà de ce fleuve.

Les Perses donnoient le nom de *Dacæ* à ceux de ces *Scythes* qui habitoient des villages; car ils ne menaient pas tous une vie errante; & l'on retrouve encore aujourd'hui le nom de *Dehistan* donné au pays occupé par une nation de *Tartares* sur le bord de la mer Caspienne, dans le même lieu où les anciens placent les *Dacæ*.

Il semble même que le nom de *Saques* ou de *Massagètes* désignoit les *Scythes* nomades habitant sous des tentes, & vivant de leur chasse ou du lait de leurs troupeaux. L'histoire de Genghizkan & celle de Tamerlan donnent le nom de *Ghel* au pays des *Tartares* qui menent une vie errante; & ce mot semble un reste du nom de *Massagètes*; le nom de *Capschak*, que les Arabes donnent aux plaines desertes qui sont au nord de la mer Caspienne, paroît de même formé sur le nom de *Saques*; car on fait que les Grecs n'ayant pas le son du *schin* des Orientaux, l'exprimoient par un *s*, comme font chez nous les personnes qui grasseyaient. (D. J.)

SACHALITES, LES, (Géog. anc.) *Sachalites*; ancien peuple de l'Arabie heureuse, sur la côte de l'Océan, dans un golfe qui dans l'état présent de l'Arabie n'est nullement reconnoissable; mais cependant on peut dire, sur une combinaison d'indices, que Ptolomée, liv. VI. ch. viij. concevoit ce golfe entre le cap Fartaque & le cap de Razalgate.

Les *Sachalites* occupoient, selon lui, toute la côte de ce golfe, *in quo*, disent les traducteurs latins de cet auteur, *colymbesi Pinici super utribus navigant*. Comme la pêche des perles *colymbesi Pinici*, se fait par des plongeurs qui vont ramasser au fond de la mer cette sorte d'huître où elle se trouve: pour traduire Ptolomée d'une manière intelligible, il falloit dire: *in quo est margaritarum piscatio, incolæ super utribus transnavigant*. En effet, Ptolomée parlant du peuple *Sachalites*, dit qu'ils demeuroient dans le golfe *Sachalite*; & avant que de nommer les lieux de la côte, il ajoute, à l'occasion de ce golfe, que l'on y pêchoit des perles, & que les habitans le traversoient sur des outres.

Ptolomée, liv. I. ch. xvij. ne borne pas les *Sachalites* au golfe de ce même nom, il les étend encore le long de la côte jusques dans le golfe Persique. Ainsi leur pays répondoit au royaume de Carefen, au pays de Mahré, au royaume de Mascate, & à une partie du pays d'Oman. Il appelle ce pays *Sachalithes regio*.

La profondeur que Ptolomée donne au golfe *Sachalite*, & qui se tire des positions de chaque lieu dont il le borde, ne paroît plus aujourd'hui, à moins qu'on ne veuille dire que le golfe étoit celui que nous connoissons sous le nom de *Taphar*, qui est fort étroit; & par conséquent il répond mal à l'idée des anciens, qui le prenoient depuis le cap Siagros jusqu'au cap Corodamum, c'est-à-dire depuis le Fartaque jusqu'au Razalgate. (D. J.)

SACHÉE, f. f. (Comm.) ce qu'un sac peut contenir de grains, de légumes, ou de marchandises. Une *sachée* de laine, une *sachée* de blé, une *sachée* de pois.

SACHÉE, est aussi la mesure à laquelle on vend les broquettes qui se font à Tranchebray près Falaise. Elle est du poids de soixante livres pour toutes les broquettes communes, & de trente seulement pour celles qui sont du plus fin échantillon. En d'autres

endroits on appelle cette mesure une *pochée*. *Id. ibid.*

SACHET, f. m. (Gramm.) petit sac. Voyez l'article **SAC**, & les articles suivans. Un *sachet* odorant.

SACHET, terme de Chirurgie concernant la matière médicale externe, c'est une composition de médicaments secs & pulvérisés mis en un petit sac. Les *sachets* doivent avoir la figure des parties sur lesquelles on les applique. Ceux qu'on destine à couvrir la tête sont faits en manière de bonnet ou de coiffe. Ils sont triangulaires pour couvrir l'œil. Les anciens donnoient la figure d'une cornemuse aux *sachets* qu'ils appliquoient sur la région de l'estomac: ils faisoient oblongs, en forme de langue de bœuf, ceux qu'ils destinoient pour la rate, &c. La matière des *sachets* est fournie par des feuilles, des fleurs, des fruits de différentes plantes. Les auteurs en donnent plusieurs formules. On a décrit, dans ce Dictionnaire, au mot **CUCUPHE**, la composition des bonnets piqués aromatiques pour fortifier la tête. Ambroise Paré en fournit un autre contre les affections froides du cerveau. Prenez du son, une poignée; du millet, une once; du sel, deux gros; roses rouges, fleurs de romarin, de stœchas, de cloux de girofles, de chacun deux gros; feuilles de betoine & de sauge, de chacune demi-poignée: on coud toutes ces drogues en poudre dans une coiffe, qu'on fait chauffer à la fumée de la poudre d'encens & de sandarac, jettée sur des charbons ardents. On applique sur les yeux des *sachets* discutifs & résolutifs, composés avec les poudres de fleurs de melilot, de camomille, de sureau, les sommités de romarin, les fleurs de stœchas, &c. auxquelles on ajoute de la poudre de café brûlé.

Pour discuter & dissiper des ventosités, on ajoute aux plantes ci-dessus spécifiées, les poudres de semences d'anis, de fenouil, &c. Pour soutenir les poudres & empêcher qu'elles ne se jettent de côté & d'autre, on les met sur du coton, & l'on pique la toile qui fait le *sachet*. On arrose quelquefois les *sachets* avec du vin chaud, ou des eaux distillées; quelquefois on les expose à la vapeur de quelques parfums, à l'humidité vaporeuse de quelque eau distillée jetée sur une pelle rougie au feu, &c. Voyez **FUMIGATION**. Les plantes émollientes bouillies dans de l'eau s'appliquent aussi entre deux linges, sous la dénomination de *sachets*; mais ce sont plutôt de cataplasmes, que pour plus grande propreté on ne fait pas toucher immédiatement à la peau.

Il y a à Paris un empirique qui vend un *sachet* dit *anti-apoplectique*, que l'on porte au cou avec un ruban, qui laisse pendre ledit *sachet*, grand comme l'extrémité du pouce, sur la région inférieure du sternum. Quoi qu'on ait dit, à l'article **AMULETE**, de la vertu de ces sortes de parfums, il est difficile que la raison se prête à croire que les causes de l'apoplexie ne peuvent prévaloir contre l'efficacité du *sachet*. Quelques personnes n'en blâment pas l'usage, parce qu'il est certain, dit-on, qu'il ne fait aucun mal; mais n'en est-ce pas un très-grand que de mettre toute sa confiance à une pratique inutile qui empêche de se précautionner d'ailleurs par le régime, & des attentions sévères contre l'atteinte d'un accident aussi formidable que l'apoplexie? *Populus vulgæ decipi, decipiatur.* (Y)

SACHETS de mitraille, (Artillerie.) ce sont de petits sacs de toile qu'on remplit de mitrailles, soit pour armer des canons, soit pour armer des pierriers.

SACHETTES, f. f. pl. (Hist. ecclési.) religieuses de l'ordre de la pénitence, ou du sac, ou des sachets; elles avoient une maison proche Saint-André-des-arts, dans une rue qu'on appelle encore la rue des *sachettes*.

SACIENS, f. m. pl. (Hist. ecclési.) c'est la même secte que les *Anthropomorphites*. Voyez **ANTHROPOMORPHITES**.

SACILÉ, (*Géog. mod.*) petite ville de l'état de Venise, dans la Marche trévisane, à 10 milles de Ceneda. Elle est peuplée & à son aise. Quelques auteurs croient que c'étoit autrefois un siége épiscopal suffragant d'Aquilée; mais d'autres savans prétendent que ce siége étoit à Sacileto, bourg du Frioul. *Long. 29. 55. lat. 46. 3. (D. J.)*

SACILIS, (*Géog. anc.*) ou *Sacilimartialium*, ville ancienne d'Espagne, en Bétique, au pays des Turdules dans les terres. On croit que c'est présentement *Alcorruen*.

SACLÉS, f. m. (*Gramm.*) nom que l'hérésiarque Manès donnoit au mauvais principe.

SACOCHE, f. f. (*Gramm.*) partie de l'équipage du cavalier; c'est un sac de cuir qui est pendu à l'arçon de la selle.

SACODION, (*Hist. nat. Minéralog.*) nom donné par Plin & les anciens naturalistes à l'améthyste lorsqu'elle a un oeil jaunâtre.

SACOME, f. m. (*Archit.*) c'est le profil de tout marbre & moulure d'architecture. Quelques architectes donnent ce nom à la moulure même. Ce terme vient de l'italien *sauma*. (*D. J.*)

SACOUAGE, ou **SACCAGE**, f. m. (*Comm.*) on nomme ainsi dans quelques coutumes, ce qu'on appelle dans d'autres *minage*; c'est-à-dire le droit que les seigneurs ont de prendre en nature une certaine quantité de grains ou de légumes sur chaque fâchée de ces marchandises qu'on expose en vente dans les marchés. Voyez *MINAGE*. *Dict. de Commerce & de Trévoux*.

SACQUEBUTE, f. f. (*Musique instrum.*) instrument de musique qui est à vent, & une espèce de trompette harmonique, qui diffère de la militaire en figure & en grandeur. Elle a son embouchure ou son bocal & son pavillon semblables; mais elle a quatre branches qui se démontent, se brisent à l'endroit des nœuds, & souvent au tortil, qui est le même tuyau qui se tortille deux fois, ou qui fait deux cercles au milieu de l'instrument; ce qui le fait descendre d'une quarte plus bas que son ton naturel. Elle contient aussi deux branches intérieures, qui ne paroissent que quand on les tire par le moyen d'une barre qu'on pousse jusque vers la potence, & qui l'allonge comme on veut, pour faire toutes sortes de tons; les branches visibles servent d'étui aux invisibles. La *sacquebute* ordinairement a huit piés, lorsqu'elle n'est point allongée, & qu'on n'y comprend point son tortil. Quand elle est tirée de toute sa longueur, elle va jusque à quinze piés. Son tortil est de deux piés neuf pouces; elle sert de base dans toutes sortes de concerts d'instrumens à vent, comme font le serpent & le fagot ou basson, & elle sert de basse-taille aux hautbois. (*D. J.*)

SACQUIERS, f. m. pl. (*Comm.*) mesureurs de sel. On appelle ainsi à Livourne de petits officiers nommés par la ville au nombre de vingt-quatre, pour faire la mesure de tous les sels qui y arrivent. On leur donne ce nom à cause des sacs qu'ils fournissent pour le transport de ces sels. Leur droit de mesurage consiste en une mine de sel comble & deux pellées pour chaque barque qu'ils mesurent. Ils donnent à ces deux pellées surabondantes le nom de *sainte-goute*. Ce droit en total produit environ cinq cens écus par an. *Id. ib.*

SACRA, (*Hist. anc.*) nom que les Romains donnoient en général à toutes les cérémonies religieuses tant publiques que particulières. Pour celles de la première espèce. Voyez *FÊTE*.

Quant aux autres, outre celles qui étoient propres à chaque curie, il n'y avoit point de famille un peu considérable qui n'eût ses fêtes domestiques & annuelles qu'on nommoit *sacra gentilitia*, qui se célébroient dans chaque maison, & devoient être régulièrement observées, même en tems de guerre &

de calamités, sous peine de la vengeance céleste. On célébroit aussi le jour de l'anniversaire de sa naissance, qu'on appelloit *sacra natalitia*; celui où l'on prenoit la robe virile, *sacra liberalia*, & plusieurs autres où l'on invitoit ses parens & ses amis à un grand festin en signe de réjouissance.

SACRA GENTILITIA, (*Hist. rom.*) On nommoit ainsi chez les Romains les fêtes de famille, qu'ils célébroient régulièrement dans chaque maison, dans la crainte de s'attirer la colère des dieux, s'ils y manquoient.

Il n'y avoit point de famille un peu considérable qui n'eût de ces sortes de fêtes annuelles & domestiques, indépendamment de celles de la naissance, qu'ils appelloient *natalitia*; & des jours de la prise de la toge qu'ils nommoient *liberalia*, & auxquels les amis étoient invités comme à une noce.

Tous les anciens écrivains font mention des *sacra gentilitia*; mais nous avons là-dessus deux exemples éclatans de l'observation & de l'inobservation de ces fêtes de famille: le premier est tiré du *livre sept de la première décade* de Tite-Live. Le jeune Fabius, dit cet historien, étant dans le capitole, pendant qu'il étoit assiégé par les Gaulois, en descendit chargé de vases & des ornemens sacrés, traversa l'armée ennemie; & au grand étonnement des assiégés & des assiégeurs, alla sur le mont Quirinal faire le sacrifice annuel, auquel sa famille étoit obligée. Le second est du même auteur, *livre neuf de la même décade*. La famille Potilia étoit très-nombreuse, elle étoit divisée en douze branches, & comptoit plus de trente personnes en âge de puberté, sans les enfans: tout cela périt dans la même année, pour avoir fait faire par des esclaves, les sacrifices qu'ils devoient faire eux-mêmes à Hercule. Ce n'est pas tout, il en conta la vue au censeur Appius, par les conseils duquel ils avoient cru pouvoir s'affranchir de cette sujétion. C'est Tite-Live qui parle ainsi. « De tout » tems les hommes ont attribué aux dieux les évènements qui dépendent des causes naturelles. (*D. J.*)

1. **SACRA VIA**, (*Géog. anc.*) ou le chemin sacré, chemin de Grece dans l'Attique, par où l'on alloit d'Athènes à Eleusine.

2. *Sacra via*, autre chemin dans le Peloponèse, par où l'on alloit d'Élide à Olympie.

3. *Sacra via*, la rue sacrée; c'étoit une des rues de Rome, qui est nommée dans ce vers d'Horace, *l. I. sat. 9.*

Ibam fortè viâ sacrâ, sicut meus est mos. (D. J.)

SACRAMACOU, (*Diète.*) nom que les habitans de la Martinique donnent au phitolacca, dont ils appréhendent & mangent fort communément les feuilles comme on mange les épinars en Europe. Voyez *PHITOLACCA*. (*b*)

SACRAMARON, f. m. (*Botan. exot.*) nom qu'on donne, aux îles françoises, à une herbe potagère haute de quatre à cinq piés; sa feuille qui est la seule partie de la plante, bonne à manger, en la mettant dans le potage avec d'autres herbes, est longue d'environ six pouces, assez épaisse, fort verte, & bien nourrie. Ses fleurs sont à plusieurs pétales, panachées de verd, de rouge, de violet & de pourpre. (*D. J.*)

SACRAMENTAIRE, f. m. (*Hist. ecclési.*) nom d'un ancien livre d'église dans lequel étoient renfermées les cérémonies de la liturgie & de l'administration des sacremens. Voyez *LITURGIE & SACREMENT*.

Le pape Gelase fut le premier auteur du *sacramentaire*, dont Saint Gregoire retrancha plusieurs choses, en changea quelques-unes & en ajouta d'autres. Il recueillit le tout en un volume qu'on nomme le *sacramentaire de S. Gregoire*.

C'est la même chose quant au fond, que nos rituels

tuels & que les eucologes des Grecs. *Voyez* RITUEL & EUCOLOGE.

SACRAMENTAIRES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) nom qu'on donne à tous les hérétiques qui ont enseigné quelques erreurs capitales contre le sacrement de l'eucharistie, mais principalement à ceux qui l'ont attaqué dans sa substance, en niant la présence réelle ou la transsubstantiation, comme ont fait dans le seizième siècle les Luthériens, les Calvinistes, les Zuingliens, &c. *Voyez* PRÉSENCE RÉELLE & TRANSUBSTANTIATION.

SACRAMENTUM, JUSJURANDUM, (*Litt.*) *Sacramentum* étoit proprement le serment de fidélité que les soldats prêtoient en corps, lorsqu'ils étoient enrôlés. *Jusjurandum* étoit le serment formel que chacun faisoit en particulier. (*D. J.*)

SACRAMENTUM, (*Littérat.*) c'étoit chez les Romains un dépôt que les plaideurs étoient obligés de consigner, & qui restoit dans le trésor selon Valère Maxime. La portion consignée par celui qui succomboit en justice, étoit confisquée, pour le punir de la témérité de sa contestation, & on l'employoit à payer l'honoraire des juges.

Le même usage s'observoit à Athènes, où l'on nommoit τὰ προτάγνια ou αἱ προτάγνια, une certaine somme que les plaideurs devoient consigner avant que d'avoir audience; & cette somme montoit selon quelques-uns, à la dixième partie de l'objet de la contestation que le demandeur & le défendeur étoient obligés de consigner; mais, selon Démosthène & Isocrate qui devoient en être bien instruits, & selon le scholiaste d'Aristophane sur les nuées, la consignation n'étoit que de trois drachmes si le fonds étoit au-dessous de mille drachmes, & de trente drachmes s'il excédoit. (*D. J.*)

SACRANIENS, LES, (*Géog. anc.*) *Sacrani*, ancien peuple d'Italie. Virgile, *Æneid.* l. VII. vers. 796. dit :

Et sacranæ acies, & picti scuta labici.

Festus fait ici cette remarque : on dit qu'un certain Corybante consacré à Cybèle, étant venu en Italie, occupa le canton qui est au voisinage de Rome, & que de-là les peuples qui tirent de lui leur origine, ont été nommés *Sacrani*. D'autres croient que *sacranæ acies* étoient des soldats ardéates, qui autrefois étant affligés de la peste, vouerent un printemps sacré, d'où ils furent appelés *sacrani*. Ce second sentiment rentre assez dans celui de Festus qui ajoute qu'on appelle *sacrani* ceux qui, venus de Riéti, chasserent des sept montagnes les Liguriens & les Sicules; car ils étoient nés durant un printemps sacré : le premier sentiment rapporté par Servius touchant les Corybantes, ne convient pas mal avec le culte de Cybèle établi à Riéti, selon Silius Italicus, l. VIII.

*Magnaque Reate dicatum
Cœlicolum matri.*

(*D. J.*)

SACRARIUM, (*Antiq. rom.*) On nommoit ainsi chez les Romains une espèce de chapelle de famille; elle différoit du *lararium*, en ce qu'elle étoit consacrée à quelque divinité particulière, au-lieu que le *lararium* étoit dédié à tous les dieux de la maison en général. (*D. J.*)

SACRE, f. m. (*Hist. mod.*) cérémonie religieuse qui se pratique à l'égard de quelques souverains, surtout des catholiques, & qui répond à celle que dans d'autres pays on appelle couronnement ou inauguration.

Cette cérémonie en elle-même est très-ancienne. On voit dans les livres saints dès l'établissement de la monarchie des Hébreux, que les rois étoient sacrés. Saül & David le furent par Samuel, & les rois de Juda conservèrent cette pratique d'être consacrés

Tome XIV.

ou par des prophètes ou par le grand-prêtre. Il paroît aussi par l'Écriture, que la cérémonie de cette consécration s'étoit conservée dans le royaume d'Israël malgré le schisme, puisque Jéhu fut sacré par un des enfans, c'est-à-dire des disciples des prophètes.

Sous la loi nouvelle, les princes chrétiens ont imité cet exemple pour marquer sans doute par cette cérémonie que leur puissance vient de Dieu même. Nous ne parlerons ici que du *sacre* du roi de France & de celui de l'empereur.

Le lieu destiné pour le *sacre* des rois de France est l'église cathédrale de Rheims. On remarque néanmoins que les rois de la seconde race n'y ont point été sacrés, si ce n'est Louis le Begue, roi & empereur; mais ceux de la troisième race ont préféré ce lieu à tout autre, & Louis VII. dit le Jeune, qui y fut sacré par le pape Innocent II. fit une loi pour cette cérémonie lors du couronnement de Philippe-Auguste son fils en 1179. Henri IV. fut sacré à Chartres, parce qu'il n'étoit pas maître de Rheims qui tenoit pour la ligue. La sainte-ampoule dont l'huile sert au *sacre* des rois, est gardée dans l'église de l'abbaye de S. Remi, & les ornemens dans le trésor de S. Denis. Le jour de cette cérémonie le roi entre dans l'église de Rheims, revêtu d'une camifole de satin rouge, garnie d'or, ouverte au dos & sur les manches, avec une robe de toile d'argent & un chapeau de velours noir, garni d'un cordon de diamans, d'une plume blanche & d'une aigrette noire. Il est précédé du connétable, tenant l'épée nue à la main, accompagné des princes du sang, des pairs de France, du chancelier, du grand-maitre, du grand-chambellan, des chevaliers de l'ordre, & de plusieurs princes & seigneurs. Le roi s'étant mis devant l'autel dans sa chaire, le prieur de S. Remi monté sur un cheval blanc, sous un dais de toile d'argent porté par les chevaliers de la sainte-ampoule, apporte cette sainte-ampoule au bruit des tambours & des trompettes; & l'archevêque ayant été la recevoir à la porte de l'église, la pose sur le grand autel, où l'on met aussi les ornemens préparés pour le *sacre*, qui sont la grande couronne de Charlemagne, l'épée, le sceptre & la main de justice, les éperons & le livre de la cérémonie. Les habits du roi pour le *sacre* sont une camifole de satin rouge garnie d'or, une tunique & une dalmatique qui représentent les ordres de soudiacre & de diacre, des bottines, & un grand manteau royal, doublé d'hermine & semé de fleurs de lys d'or. Pendant cette auguste cérémonie, les douze pairs de France ont chacun leur fonction. L'archevêque de Rheims sacre le roi en lui faisant des onctions en forme de croix sur les épaules & aux deux bras par les ouvertures pratiquées pour cet effet à la camifole dont nous avons parlé. L'évêque de Laon tient la sainte ampoule; l'évêque de Langres, le sceptre; l'évêque de Beauvais, le manteau royal; l'évêque de Châlons, l'anneau; l'évêque de Noyon, le ceinturon ou baudrier. Entre les pairs laïcs, le duc de Bourgogne porte la couronne royale, & ceint l'épée au roi; le duc de Guienne porte la première bannière quarrée; le duc de Normandie, la seconde; le comte de Toulouse, les éperons; le comte de Champagne, la bannière royale ou l'étendart de guerre; & le comte de Flandres, l'épée royale. Ces pairs ont alors sur la tête un cercle d'or en forme de couronne. Lorsque ces dernières paires étoient occupées par les grands vassaux de la couronne, ils assistoient en personne au *sacre* & y faisoient leurs fonctions; mais depuis que de ces six paires cinq ont été réunies à la couronne, & que celles de Flandres est en partie en main étrangère, le roi choisit six princes ou seigneurs pour représenter ces pairs, & un autre pour tenir la place de connétable depuis que cette charge a été supprimée. C'est ainsi qu'on l'a pratiqué

au *sacre* de Louis XIV. & de Louis XV. Au reste le *sacre* du roi ne lui confère aucun nouveau droit, il est monarque par sa naissance & par droit de succession; & le but de cette pieuse cérémonie n'est sans doute que d'apprendre aux peuples par un spectacle frappant, que la personne du roi est sacrée, & qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, parce que, comme l'Écriture dit de Saül, il est l'*oint du seigneur*.

Au *sacre* de l'empereur, lorsque ce prince marche en ordre avec les électeurs laïques & ses officiers à l'église où se doit faire la cérémonie, l'archevêque officiant, qui est toujours un électeur ecclésiastique, & les deux autres électeurs de son ordre vont le recevoir; ensuite on célèbre la messe jusqu'à l'Évangile, alors on ôte à l'empereur le manteau royal, & deux des électeurs ecclésiastiques le conduisent à l'autel où, après quelques prières, l'électeur officiant lui demande s'il veut professer la foi catholique, défendre l'Eglise, gouverner l'empire avec justice & le défendre avec valeur, en conserver les droits, protéger les foibles & les pauvres, & être soumis au saint siége. Lorsqu'il en a reçu des réponses convenables, confirmées par un serment sur les évangiles, & fait quelques autres oraisons, les suffragans de l'archevêque officiant découvrent l'empereur pour le sacrer, & l'archevêque prend l'huile benite dont il l'oint en forme de croix sur le sommet de la tête, entre les épaules, au col, à la poitrine, au poignet du bras droit, & en dernier lieu dans la main droite, disant à chaque onction la prière que porte le rituel de cette cérémonie. Les deux autres archevêques électeurs essuyent l'huile avec du coton, ensuite on revêt l'empereur de ses habits impériaux & des autres marques de sa dignité, comme le sceptre, le globe, &c. Quoique la bulle d'or prescrive de faire le couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle, il se fait cependant ailleurs, comme à Francfort, Ausbourg, Nuremberg.

SACRE ou SACRET, (*Art milit.*) ce nom se donnoit anciennement à des pièces de canon de fonte, qui pesoient depuis 2500 livres jusqu'à 2850. Elles chassoient des boulets de 4 & de 5 livres, & elles avoient environ 13 piés de longueur. Ces pièces ne sont plus d'usage, mais il est nécessaire qu'un officier d'artillerie en ait connoissance, afin de n'être point embarrassé dans les inventaires qu'il peut être chargé de faire, & dans lesquelles il peut se trouver de ces anciennes pièces. (Q)

SACRE, f. m. (*Faucon.*) c'est une espèce de faucon femelle, dont le mâle s'appelle *sacret*, il a les plumes d'un roux foncé, le bec, les jambes & les doigts bleus; il est excellent, & courageux pour la volerie, mais difficile à traiter; il est propre au vol du milan, du héron, des buses & autres oiseaux de montagne: le *sacre* est passager, & vient du côté de Grece; celui qui est pris après la mue, est le meilleur & le plus vite.

SACRÉ, (*Gram. & Théolog.*) se dit d'une chose particulièrement offerte & destinée à Dieu, ou attachée à son culte par des cérémonies religieuses & des bénédictions. Voyez CONSÉCRATION.

Les rois, les prélats, les prêtres sont des personnes sacrées. Les abbés sont seulement bénis. Le sous-diaconat, le diaconat & la prêtrise sont des ordres sacrés, qui impriment un caractère saint, & qui ne se perd jamais. Voyez ORDRE.

La coutume de consacrer les rois avec de l'huile sainte vient, selon Gutlingius, des Hébreux. Grotius est du même sentiment; mais il ajoute que chez ce peuple on ne sacroit que les rois qui n'avoient pas un droit évident à la couronne. On croit que les empereurs chrétiens ne se firent point sacrer avant Justin, de qui les Goths emprunterent cette coutume, que les autres nations chrétiennes d'Occident imite-

rent depuis. Voyez ONCTION & ROI.

Ce terme s'applique aussi à tout ce qui regarde Dieu & l'Eglise. Ainsi la terre des églises & des cimetières est tenue pour sacrée, c'est pourquoi ce mot *locus sacer* signifie en droit la place où quelqu'un a été enterré, & c'est un crime capital que de violer les sépultures. Les vases & les ornemens qui servent au sacrifice sont également nommés *vases* & *ornemens sacrés*, avec cette différence que les vases ont ce nom d'une manière plus particulière, servant à recevoir & à renfermer le corps de Jésus-Christ; aussi punit-on du feu les voleurs & autres qui les profanent. On donne aussi au collège des cardinaux le titre de *sacré collège*.

On appelle l'empereur & le roi d'Angleterre *sacrée majesté*, *sacra majestas*. Titre qui mal à propos a scandalisé quelques écrivains qui l'ont traité de blasphème. L'Écriture ne nous apprend-elle pas que les rois sont les images de Dieu, qu'ils lui sont spécialement consacrés, & ne les appelle-t-elle pas les *oints du Seigneur*?

Les anciens regardoient comme sacrée une place où le tonnerre étoit tombé. Voyez BIDENTAL, FULGURITUM & TONNERRE.

SACRÉ, adj. ce qui appartient à l'os *sacrum*. Les nerfs sacrés passent en partie par le grand trou antérieur de l'os *sacrum*, & par les échancrures latérales de l'extrémité de cet os & du coccyx: ils sont au nombre de six paires. La première est fort grosse, la seconde l'est moins, & les autres diminuent successivement. Les quatre premières paires s'unissent ensemble dès leur entrée dans le bassin pour former le nerf sciatique: elles fournissent outre cela plusieurs filets aux vésicules séminales, aux prostates, à l'utérus, aux trompes de Fallope, à la vessie, au rectum, au corps caverneux, à leurs muscles, & aux autres parties voisines.

Les deux dernières paires des nerfs sacrés sont très-petites, & se distribuent à l'anus & au tégument voisin.

Les artères sacrées sont des rameaux de l'aorte inférieure & de l'hypogastrique; elles se distribuent à l'os *sacrum*.

SACRÉ, cap, (*Géog. anc.*) *sacrum promontorium*, nom commun à plusieurs caps, dont l'un est, selon Ptolomée, un cap de Lusitanie, aujourd'hui le cap de S. Vincent en Portugal.

Un autre de ce nom est en Irlande, dans la partie méridionale de la côte orientale, selon le même Ptolomée, l. II. c. ij. Ce cap est aujourd'hui nommé *Concarne* sur les cartes.

Un troisième est dans l'île de Corse, au nord de la côte orientale. C'est aujourd'hui *cabo Corso*.

Un autre est dans la Sarmatie en Europe. C'est la pointe orientale de la langue de terre, que les anciens appelloient *Achilleos dromos*, la course d'Achille.

Un cinquième est en Asie dans la Lycie, entre l'embouchure du fleuve Limyros & la ville d'Olympe, selon Ptolomée, l. V. c. iij. Sophien l'appelle *cabo Chelidoni*, d'où les interpretes ont pris leur *caput Chelidoniae*.

Un sixième est à l'entrée du Pont-Euxin, selon Zozime, l. II. à 200 stades de Chalcédoine, c'est-à-dire à 25 milles anciens, qui font 5 lieues, de 4000 pas géométriques; d'autres le nomment *Hieron Oros*. (D. J.)

SACRÉS jeux, (*Antiq. grec. & rom.*) c'étoit ainsi qu'on nommoit chez les Grecs & chez les Romains tous les jeux faits pour rendre un culte public à quelque divinité. Comme ces jeux ou spectacles entroient dans les cérémonies de la religion, c'est pour cela qu'on les appelloit *sacrés* & *divins*. Tels étoient les quatre principaux jeux de la Grece, appelés *olympi-*

ques, pithiques, néméens & isthmiques : tels étoient chez les Romains les capitulins, les apollinaires, les céréaux, les martiaux, &c. Les honneurs divins ayant été déferés dans la Grece aux empereurs ; les Grecs firent célébrer en l'honneur de ces princes des jeux sacrés sur le modele de ceux qui avoient été primitivement institués en l'honneur des dieux. (D. J.)

SACRÉE année, (Art. numismat.) ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΙ, & année nouvelle sacrée, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ, inscriptions qu'on lit sur plusieurs médailles frappées par des villes grecques de l'Orient.

Les villes d'Orient offroient des sacrifices, des vœux publics, & donnoient des spectacles magnifiques à l'avènement des empereurs au commencement de leur année civile, & aux jours anniversaires de leur avènement à l'empire.

Ces villes donnoient le nom d'année sacrée à leurs années, à cause de la solemnité des sacrifices & des jeux qui faisoient partie du culte religieux.

Elles appelloient à l'exemple des Romains année nouvelle première le jour de l'avènement des princes en quelque mois de l'année qu'il arrivât, comme Sénèque l'affiure de l'avènement de Néron, & comme une médaille de la ville d'Anazarbe le prouve pour l'avènement de Trajan Dece.

Elles distinguoient la solemnité du commencement de l'année civile, & la solemnité anniversaire de l'avènement à l'empire par l'inscription de l'année nouvelle sacrée, & par l'inscription de l'année sacrée que l'on gravoit sur les médailles que l'on faisoit frapper pour-lors. (D. J.)

SACRÉE chose, (Antiq. rom.) les lois romaines ont divisé les choses en sacrées, religieuses & saintes. Celles qui avoient été consacrées aux dieux solennellement par les pontifes, ou qui avoient été dédiées au culte des dieux étoient appelées sacrées. Les devoirs rendus aux morts, & tout ce qui concernoit la sépulture, étoient du nombre des choses religieuses. L'on appelloit choses saintes celles qui étoient en quelque maniere sous la protection des dieux, comme les murs & les portes d'une ville. On a indiqué dans cet ouvrage la formule qu'on employoit pour la consécration des choses qu'on devoit au service des dieux, & nous avons une infinité d'inscriptions qui font connoître que les sépulchres rendoient sacré le lieu ou ils étoient élevés. (D. J.)

SACRÉE guerre, (Hist. grec.) il y a eu trois guerres sacrées. La première éclata contre les Crisséens, qui exigèrent de gros droits des pèlerins de Delphes, & pillèrent le temple d'Apollon ; la guerre leur fut déclarée par ordre de l'oracle & des amphictions ; ils soutinrent un siège de dix ans dans leur ville, qui fut enfin emportée d'assaut. La seconde guerre sacrée s'éleva contre les Phocéens & les Lacédémoniens ; elle dura neuf ans, & finit par la mort de Philomélus, chef des Phocéens, qui voyant son armée défaite, se précipita du haut d'un rocher. La troisième guerre sacrée, autrement nommée la guerre des confédérés, se renouvella entre les mêmes peuples ; les Phocéens soutenus d'Athènes & de Lacédémone, s'unirent contre les Thébains & les Thessaliens ; & ces derniers appellerent à leur secours Philippe de Macédoine, qui, par son génie & son habileté, devint maître de toute la Grece. Diodore de Sicile & Pausanias ont eu l'art de nous intéresser à leurs descriptions de toutes ces guerres, comme si elles se faisoient de nos jours. (D. J.)

SACRÉE colline, (Géog. anc.) sacer collis ; colline d'Italie, au bord du Teverone. Elle étoit, selon Tite-Live, l. II. c. xxxij. à 3 milles de Rome, & à l'autre bord du Teverone. Il l'appelle sacer mons, & il penche plus pour ceux qui croient que le peuple romain s'y retira, lorsqu'il se brouilla avec ses magistrats,

Tome XIV.

que pour ceux qui disent que ce fut sur le mont Aventin. Valere Maxime, l. VIII. c. ix. nomme aussi la colline sacrée en parlant de cette fédition du peuple. Il dit : *Regibus exactis, plebs diffidens à patribus, juxta ripam Anienis, in colle qui sacer appellatur, armata confedit.* (D. J.)

SACREMENT, s. m. (Théologie.) en général est un signe d'une chose sainte ou sacrée. Voyez SIGNE.

Ce mot vient du latin *sacramentum*, qui signifie un serment, & singulièrement celui que chez les anciens les soldats prêtoient entre les mains de leurs généraux, & dont Polybe nous a conservé cette formule. *Obtemperaturus sum & facturum quidquid mandabitur ab imperatoribus juxta vires.* J'obéirai à mes généraux, j'exécuterai leurs ordres en tout ce qui fera en mon pouvoir.

Dans un sens général, on peut dire avec S. Augustin que nulle religion, soit vraie, soit fausse, n'a pu s'attacher les hommes sans employer des signes sensibles ou des *sacramens*. Ainsi la loi de nature a eu les siens, telle que l'offrande du pain & du vin, pratiquée par Melchisédech ; & l'on trouve dans celle de Moïse la circoncision, l'agneau pascal, les purifications, la consécration des pontifes. Le paganisme pourra mettre aussi au nombre de ses *sacramens* les lustrations, les expiations, les cérémonies des mystères d'Eleusine & de Samothrace, car tout cela étoit symbolique & significatif.

Mais dans la loi nouvelle, le mot *sacrament* signifie une signe sensible d'une grace spirituelle, institué par notre Seigneur Jésus-Christ pour la sanctification des hommes.

Socin & ses disciples enseignent que les *sacramens* ne sont que de pures cérémonies, qui ne servent tout-au-plus qu'à unir extérieurement les fideles ensemble, & à les distinguer des juifs & des gentils.

Les Protestans n'en disent guere davantage, en prétendant que les *sacramens* ne sont que de pures cérémonies instituées de Dieu, pour sceller & confirmer les promesses de la grace, pour soutenir notre foi & pour nous exciter à la piété. Ils n'en admettent communément que deux, le baptême & l'eucharistie, ou, comme ils l'appellent, la sainte cène ; les Anglicans y ajoutent la confirmation.

Les Catholiques au contraire, qui pensent que les *sacramens* produisent par eux-mêmes la grace sanctifiante, en admettent sept après toute la tradition, savoir le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre, & le mariage ; nous avons traité de chacun en particulier sous leur article. Voyez BAPTÊME, &c.

Les *sacramens* sont des êtres moraux qui sont essentiellement composés de deux parties, de quelque chose de sensible, & de quelques paroles. C'est de l'union de ces deux parties que résulte le *sacrament* ; *audit verbum ad elementum*, dit S. Augustin, *tract. 8. in Joan. & fit sacramentum*. Les théologiens scholastiques ont donné le nom de *matiere* aux choses sensibles, & le nom de *forme* aux paroles. Voyez MATIERE & FORME.

Les Protestans soutiennent que les paroles qui entrent essentiellement dans la composition des *sacramens*, doivent renfermer une instruction ou contenir une promesse. Mais l'une & l'autre prétention n'ont nul fondement dans l'Ecriture ou dans la tradition, & d'ailleurs la fin prochaine des *sacramens* n'est pas d'instruire les hommes, ou de leur promettre la grace, mais de la leur conférer ; ainsi ces paroles sont proprement consécatoires, soit en retirant de l'usage profane la chose sensible qui forme la *matiere*, soit en initiant aux mystères divins, celui qui reçoit les *sacramens*.

Mais outre l'application de la forme & de la *matiere*, on exige encore dans le ministre qui confère

les *sacremens*, l'intention de faire ce que fait l'Eglise. On dispute beaucoup dans les écoles sur la nature de cette intention, savoir si elle doit être intérieure & actuelle, ou si une intention habituelle, ou virtuelle, ou extérieure, est suffisante pour la validité du *sacrement*. Voyez INTENTION.

Les *sacremens* considérés en général se divisent en *sacremens* des morts & *sacremens* des vivans. On entend par *sacremens des morts* ceux qui sont destinés à rendre la vie spirituelle ou aux personnes qui ne l'ont pas encore reçue, comme le baptême, ou à celles qui l'ont perdue après en avoir été favorisés, comme la pénitence. Par *sacremens des vivans*, on entend ceux qui sont destinés à fortifier les justes & à augmenter en eux la vie spirituelle de la grace; tels que sont la confirmation, l'eucharistie, &c. On les divise encore en *sacremens* qui se réitérent, c'est-à-dire qu'on reçoit plusieurs fois, comme la pénitence, l'eucharistie, l'extrême-onction, & le mariage; & en *sacremens* qui ne se réitérent point, comme le baptême, la confirmation & l'ordre. La raison de cette différence vient de ce que ces derniers impriment caractère. Voyez CARACTERE.

Les *sacremens* de la nouvelle loi produisent la grace par eux-mêmes, ou, comme parlent les scholastiques, *ex opere operato*, c'est-à-dire par la simple application du rit extérieur. Mais agissent-ils en cette occasion comme cause physique ou comme cause morale? L'école est partagée sur cette question; les Thomistes soutenant que les *sacremens* produisent d'eux-mêmes la grace par une influence réelle en agissant immédiatement sur l'âme; les Scotistes au contraire prétendant que l'application & l'administration extérieure des *sacremens* déterminent Dieu à donner la grace, parce qu'il s'est engagé d'une manière fixe & invariable à l'accorder à ceux qui les reçoivent dignement. Ce dernier sentiment paroît le plus vraisemblable, car il n'est pas aisé de concevoir comment les *sacremens* qui sont des êtres corporels, peuvent immédiatement agir sur l'âme qui est une substance spirituelle.

Quoiqu'on convienne en général que Jésus-Christ a institué tous les *sacremens*, parce que lui seul a pu attacher à des choses corporelles & sensibles la vertu de communiquer la grace sanctifiante, il n'est pas également constant s'il les a tous institués *immédiatement*, c'est-à-dire par lui-même, ou *médiatement*, c'est-à-dire par ses apôtres & par son Eglise. Il n'y a point de difficulté par rapport au baptême & à l'eucharistie. Quant aux autres, le sentiment le plus suivi est qu'il les a institués immédiatement, mais ce n'est pas un point de foi, puisque les Théologiens soutiennent librement le contraire.

Les *sacremens* sont nécessaires pour obtenir la justification, mais non pas tous au même degré. Les uns, comme le baptême & la pénitence, sont nécessaires d'une nécessité de moyen, c'est-à-dire que sans le baptême ou son desir les enfans ni les adultes ne peuvent être sauvés, non plus que les pécheurs ne peuvent être justifiés sans la pénitence ou une contrition parfaite qui en renferme le desir dans le cas de nécessité. Les autres sont nécessaires de nécessité de précepte; les négliger ou les mépriser, c'est se retrancher volontairement à soi-même des secours spirituels que Jésus-Christ n'a pas voulu préparer en vain.

Enfin l'administration des *sacremens* suppose des cérémonies ou essentielles ou accidentelles prescrites par l'Eglise. Les premières qui intéressent la validité du *sacrement* ne doivent être omises en aucun cas. Les autres peuvent être supprimées dans le cas de nécessité. Voyez CÉRÉMONIE.

SACREMENS, (*Hist. ecclésiastiq.*) les différentes sectes des chrétiens ont beaucoup varié sur le nom-

bre des *sacremens*; & pour abréger ce sujet dont le détail seroit très-étendu, je me contenterai de dire que les Chrétiens de S. Thomas ne reconnoissent que trois *sacremens*, le baptême, l'ordre & l'eucharistie. S. Bernard mettoit au nombre des *sacremens* la cérémonie de laver les piés qui se pratique le jeudi-saint. Damien établisoit douze *sacremens*. Isidore de Séville ne compte pour *sacremens* que le baptême, le chrême & l'eucharistie. Les Arméniens en général ne mettent point la confirmation & l'extrême-onction entre les *sacremens*; mais Vardanès, un de leurs docteurs, établit sept *sacremens*, savoir le baptême, la célébration de la liturgie, la bénédiction du myron, l'imposition des mains, le mariage, l'huile dont on oint les malades, & la cérémonie des funérailles. (D. J.)

SACRER, v. act. (*Gram.*) dédier à Dieu par le *sacre* ou par la consécration; par le *sacre*, si c'est une personne; par la consécration, si c'est une chose. Voyez SACRE & CONSÉCRATION. On *sacre* les rois. On *sacroit* autrefois les pierres.

SACRIFICATEUR, f. m. (*Gram.*) celui qui sacrifie à l'autel. Voyez SACRIFICE.

SACRIFICATEUR, (*Hist. des Juifs.*) voyez PRÊTRE des Juifs. J'ajouterai seulement que par ces mots, *souverain sacrificateur pour toujours*, I. Macchab. xiv. 21, les Juifs entendoient celui dont le sacerdoce seroit perpétué dans ses descendans. (D. J.)

SACRIFICE, f. f. (*Gram.*) culte qu'on rend à la divinité par l'oblation de quelque victime, ou par quelque autre présent.

SACRIFICE D'ABEL, (*Critique sacrée.*) plusieurs lecteurs vont me demander avec curiosité, que j'eusse dit dans cet article, en quoi consistoit le *sacrifice d'Abel*, pourquoi l'être suprême eut égard à son offrande, & non à celle de Caïn, qui cependant lui présentait les prémices de son travail & le fruit de sa sueur; enfin comment Dieu fit connoître que l'oblation d'Abel lui étoit seule agréable. Je vais répondre de mon mieux à ces trois questions qui partagent les interprètes de l'Ecriture, anciens & modernes.

L'auteur de la Genèse, c. iv. v. 4. dit, suivant nos traductions, qu'*Abel offrit des premiers nés de son bétail, & de leur graisse*; c'est sur ce passage que la plupart des commentateurs, d'après les rabbins, croient qu'Abel offrit à Dieu les premiers nés de son troupeau en holocauste, & ils prétendent que cet ordre de sacrifice étoit le seul qui fût en usage avant la loi; mais divers savans, au nombre desquels est l'illustre Grotius, sont d'une autre opinion. Ils pensent qu'Abel n'offrit que du lait, ou de la crème de son bétail; ils remarquent, pour appuyer leur sentiment, que l'on n'offroit à Dieu que ce qui servoit de nourriture aux hommes; & comme avant le déluge ils n'usoient point de viande, ils ne sacrifioient aussi aucune créature vivante.

Nos versions disent qu'*Abel offrit des premiers nés de sa bergerie, & de leur graisse*. Grotius & M. le Clerc observent que par les premiers nés, il faut entendre les meilleurs, & que le terme כבֹּד signifie souvent tout ce qui excelle dans son genre. Ils remarquent encore que le mot *khalab*, que l'on a traduit par celui de *graisse*, signifie aussi du lait, ou la *graisse du lait*, c'est-à-dire de la crème; que c'est ainsi que les septante l'ont souvent rendu, & en particulier Genèse xviii. 8. où nos versions portent du lait. Les anciens égyptiens offroient aussi du lait à leurs dieux. Diodore de Sicile rapporte que les habitans de l'île de Meroë avoient coutume de remplir tous les jours trois cens soixante vaisseaux de lait, en invoquant les noms des divinités qu'ils adoroient.

Quant au défaut du sacrifice de Caïn, Philon le fait consister en deux choses: 1°. qu'il ne l'offrit pas assez promptement, mais μετ' ἡμερ' ας, après quelques jours; 2°. qu'il n'offrit que des fruits de la terre, &

non les premiers nés de son bétail. L'auteur sacré de l'épître aux Hébreux, c. xj. v. 4. dit bien mieux, que ce fut la foi d'Abel qui fit préférer son sacrifice à celui de Caïn; cette foi, qui est une subsistance, ou une ferme attente, *ὑπόστασις*, des choses qu'on espère, c'est-à-dire, la persuasion que Dieu récompensera les gens de bien dans cette vie ou dans une autre.

Selon la plupart des commentateurs, Dieu fit descendre le feu du ciel pour marquer que le sacrifice d'Abel lui étoit agréable; mais il est fort permis de penser différemment. On convient qu'il y a dans l'histoire sainte des exemples de sacrifices consumés par un feu miraculeux; mais lorsque cela est arrivé, l'Écriture l'a dit en termes exprès; au lieu que dans l'occasion dont il s'agit ici, il n'est point fait mention d'un tel feu; & nous ne devons pas supposer des miracles sans nécessité. D'ailleurs il y a tout lieu de croire que l'impie Caïn se feroit mis peu en peine que son sacrifice fût consumé par le feu ou non. Il est donc naturel de chercher quelque autre marque de l'approbation de Dieu dont Caïn ait pu être touché, & qui ait été capable d'exciter son ressentiment contre son frere; or voici l'idée ingénieuse d'un professeur de Leyde sur cette troisième question.

Il convient, que Moïse rapporte (immédiatement après avoir dit que Caïn & Abel offrirent des sacrifices) que Dieu eut égard à l'oblation d'Abel, & qu'il n'eut point d'égard à celle de Caïn; mais l'on ne doit pas conclure de-là que les marques de l'approbation divine suivirent d'abord le sacrifice. La manière dont cette histoire nous est rapportée; nous insinue qu'Abel & Caïn vécurent plusieurs années, l'un comme berger, & l'autre comme laboureur; & l'on peut supposer, sans faire violence au texte, que lorsqu'ils retirèrent quelque profit de leur travail, ils en offrirent les fruits à Dieu, & qu'ils continuèrent pendant plusieurs années. Abel, dit l'historien sacré, étoit berger; mais Caïn étoit laboureur, & il arriva au bout de quelque tems, &c. Ces paroles, *au bout de quelque tems*; en hébreu *mikketz jamin*, signifient quelquefois *au bout de quelques ou plusieurs années*, comme on peut le voir Deut. c. xiv. v. 28. au bout de trois ans, où le mot de *trois* détermine le nombre des années; mais comme il n'y a point de nombre marqué dans le passage en question, on pourroit le traduire, *au bout de quelques années*.

En effet, il est très-probable que ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'Abel connut qu'il étoit agréable à Dieu, & Caïn qu'il ne l'étoit point. Le premier prospéra, & vit son troupeau augmenter: Caïn au contraire s'aperçut qu'il ne fleurissoit point, & que la terre ne lui fournissoit pas d'abondantes récoltes: ce furent-là les voies par lesquelles Dieu fit connoître qu'il avoit agréé le sacrifice d'Abel, & qu'il n'avoit point eu égard à celui de Caïn; & c'est ce qui aigrit le jaloux Caïn contre son frere. Voyant que Dieu le bénissoit beaucoup plus que lui, il résolut enfin de le tuer, & exécuta cet horrible dessein.

On fait de quelle manière attendrissante & pathétique l'auteur spirituel du poème de la mort d'Abel a traité tout récemment ce sujet de notre religion. Non-seulement c'est un ouvrage neuf par sa structure, sa forme & son ton; mais M. Gessner a encore eu l'art d'augmenter l'intérêt que nous prenons à cet événement de l'histoire sainte, par la manière vive & touchante dont il peint les diverses passions de nos premiers ayeux, & par les graces & la vérité qu'il met dans ses tableaux, lorsqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre. A l'égard du sacrifice qu'Abel offrit à Dieu, il a cru devoir préférer l'opinion d'une victime en holocauste, au sentiment de Grotius, & voici comme il s'exprime à ce sujet dans la traduction soignée qu'en a faite M. Huber. C'est un trop beau morceau pour n'en pas décorer mon article. Lisez-le.

Le soleil ne donnant plus qu'une lumière adoucie, dardoit encore ses derniers rayons à-travers le feuillage, prêt à s'aller cacher derrière les montagnes; les fleurs distribuoient leurs parfums sur les zéphirs, comme pour les charger de les exhiler sur lui; & les oiseaux à l'envi lui donnoient l'agréable amusement de leurs concerts. Caïn & Abel arriverent sous le feuillage, & virent avec une joie délicieuse leur pere rendu à leurs yeux. Sa priere finissoit; il se leva, & embrassa les larmes aux yeux, sa femme & ses enfans; après quoi il s'en retourna dans sa cabane. Cependant Abel dit à Caïn: mon cher frere, quelles actions de graces rendrons-nous au seigneur de ce qu'il a exaucé nos gémissemens, & de ce qu'il nous rend notre précieux pere? Je vais pour moi, à cette heure où la lune se leve, m'acheminer vers mon autel, pour y offrir au seigneur en sacrifice le plus jeune de mes agneaux. Et toi, mon cher frere, es-tu dans la même idée? Voudrois-tu aussi sur ton autel, faire un sacrifice au seigneur?

Caïn le regardant d'un œil chagrin: oui, dit-il, je vais aller à mon autel offrir en sacrifice au seigneur, ce que la pauvreté des champs me donne. Abel lui répondit gracieusement: mon frere, le seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre.

Caïn repartit: il est vrai, le feu tombera tout d'abord du ciel pour consumer ton holocauste; car c'est par toi que le seigneur a envoyé du secours; pour moi il m'a dédaigné; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice.

Abel alors se jeta tendrement au cou de Caïn, en disant: ah, mon frere, mon cher frere, est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin de ce que le seigneur s'est servi de moi pour porter du secours à mon pere? S'il s'est servi de moi, c'est une commission dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere, écarte, je t'en supplie, ces fâcheuses idées; le seigneur qui lit dans nos ames, fait bien y découvrir les pensées injustes & les murmures sourds. Aime-moi, comme je t'aime. Vas offrir ton sacrifice; mais ne permets pas que des dispositions impures en souillent la sainteté; & compte qu'alors le seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces, & qu'il te bénira du haut de son thrône.

Caïn ne répondit point; il prit le chemin de ses champs, & Abel le regardant avec tristesse, prit celui de ses pâturages, chacun s'avançant vers son autel. Abel égorgea le plus jeune de ses agneaux, l'étendit sur l'autel, le parfuma de branches aromatiques & de fleurs, & mit le feu à l'holocauste; puis échauffé d'une piété fervente, il s'agenouilla devant l'autel, & fit à Dieu les actions de graces & les louanges les plus affectueuses. Pendant ce tems, la flamme du sacrifice s'élevait en ondoyant à-travers les ombres de la nuit; le seigneur avoit défendu aux vents de souffler, parce que le sacrifice lui étoit agréable.

De son côté, Caïn mit des fruits de ses champs sur son sacrifice, & se prosterna devant son autel; aussitôt les buissons s'agitèrent avec un bruit épouvantable, un tourbillon dissipa en mugissant, le sacrifice, & couvrit le malheureux de flammes & de fumée. Il recula de l'autel en tremblant, & une voix terrible, qui sortit de la nuée, lui dit: pourquoi trembles-tu, & pourquoi la terreur est-elle peinte sur ton visage? Il en est encore tems, corrige-toi, je te pardonnerai ton péché; sinon ton péché & son châtement te poursuivront jusqu'à ta cabane. Pourquoi hais-tu ton frere? il t'aime & t'honore. La voix se tut, & Caïn saisi de frayeur quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna; le vent furieux chassoit encore après lui la fumée infecte du sacrifice; son cœur frissonnoit, & une sueur froide coula de ses membres.

Cependant, en promenant ses regards, il vit dans la campagne les flammes du sacrifice de son frere qui s'élevoient en tournoyant dans les airs. Désespéré par ce spectacle, il tourna ses pas ailleurs, & traîna loin de-là sa noire mélancolie, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta sous un buisson, & bientôt le sommeil déploya sur lui ses sombres ailes.

Depuis long-tems un génie que l'enfer appelloit *Anamalech*, observoit ses démarches. Il suivit en secret les traces de Caïn, & saisit ce moment pour troubler son ame par toutes les images qui pouvoient faire naître en lui, l'égarement, l'envie à la dent corrosive, la colere emportée, & toutes les passions furieuses. Tandis que l'esprit impur travailloit à troubler ainsi l'ame de Caïn, un bruit épouvantable se fit entendre sur la cime des montagnes, un vent mugissant agitoit les buissons, & rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de son front & de ses joues. Mais en vain les buissons mugirent; en vain les boucles de ses cheveux battirent son front & ses joues, le sommeil s'étoit appesanti sur ses yeux; rien ne put les lui faire ouvrir.

Caïn frémissait encore de son songe, lorsqu'Abel qui l'avoit aperçu dans le bocage au pié du rocher, s'approcha, & jettant sur lui des regards pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre : ah mon frere, puisses-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur gros de tendresse, te puisse exprimer ses sentimens, & que mes bras puissent t'embrasser ! Mais plutôt modérez-vous, desirs oppressés. Peut-être que ses membres fatigués ont encore besoin des influences restaurantes du sommeil. Mais... comme le voilà étendu, défait... inquiet;... la fureur paroît peinte sur son front. Eh pourquoi le troublez-vous, songes effrayans ? laissez son ame tranquille; venez, images agréables, peintures des douces occupations domestiques & des tendres embrassemens, venez dans son cœur. Que tout ce qu'il y a de beau & de flatteur dans la nature, remplisse son imagination de charmes & de délices; qu'elle soit riante comme un jour de printems ! que la joie soit peinte sur son front, & qu'à son réveil les hymnes éclosent de ses levres. A ces mots, il fixa son frere avec des yeux animés d'un tendre amour & d'une attente inquiète.

Tel qu'un lion redoutable dormant au pié d'un rocher, glace par sa crinière hérissée le voyageur tremblant, & l'oblige à prendre un détour pour passer : si d'un vol rapide une fleche meurtrière vient à lui percer le flanc, il se leve soudain avec des rugissemens affreux, & cherche son ennemi en écumant de rage; le premier objet qu'il rencontre, sert de pâture à sa fureur; il déchire un enfant innocent qui se joue avec des fleurs sur l'herbe. Ainsi se leva Caïn les yeux étincelans de fureur. Maudite soit l'heure, s'écria-t-il, à laquelle ma mere, en me mettant au monde, a donné la premiere preuve de sa triste fécondité. Maudite soit la région où elle a senti les premieres douleurs de l'enfantement. Périssent tout ce qui y est né. Que celui qui veut y semer, perde ses peines, & qu'une terreur subite fasse tressaillir tous les os de ceux qui y passeront.

Telles étoient les imprécations du malheureux Caïn, lorsqu'Abel pâle, comme on l'est au bord du tombeau, risqua de s'avancer à pas chancelans. Mon frere, lui dit-il d'une voix entrecoupée par l'effroi : mais non... Dieu !... je frissonne !... un des fâcheux reprouvés que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a sans doute emprunté sa figure, sous laquelle il blasphème ? Ah fuyons. Où es-tu, mon frere, que je te bénisse ?

Le voici s'écria Caïn avec une voix de tonnerre, le voici ce favori du vengeur éternel & de la nature; ah toute la rage de l'enfer est dans mon cœur. Ne

pourrai-je ? ... Caïn, mon frere, dit Abel, en l'interrompant avec une émotion dans la voix & une altération dans le visage, qui exprimoit tout-à-la-fois sa surprise, son inquiétude & son affection, quel songe affreux a troublé ton ame ? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embrasser, avec le jour naissant; mais quelle tempête intérieure t'agite ? Que tu reçois mal mon tendre amour ! Quand viendront hélas, les jours fortunés, les jours délicieux où la paix & l'amitié fraternelle rétablies feront revivre dans nos ames le doux repos & les plaisirs riens, ces jours après lesquels notre pere affligé & notre tendre mere soupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn, tu ne comptes donc pour rien ces plaisirs de la réconciliation, à quoi tu feignis toi-même d'être sensible, lorsque tout transporté de joie je volai dans tes bras ? Est ce que je t'aurois offensé depuis ? Dis-moi si j'ai eu ce malheur; mais tu ne cesses pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de sacré, laisse-toi calmer, souffre mes innocentes caresses ! En disant ces derniers mots, il se mit en devoir d'embrasser les genoux de Caïn; mais celui-ci recula en arriere; ... ah, serpent, dit-il, tu veux m'entortiller ! ... & en même tems ayant saisi une lourde massue, qu'il éleva d'un bras furieux, il en frappa violemment la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses piés, le crane fracassé; il tourna encore une fois ses regards sur son frere, le pardon peint dans les yeux, & mourut; son sang coula le long des boucles de sa blonde chevelure, aux piés même du meurtrier.

A la vue de son crime, Caïn épouvanté étoit d'une pâleur mortelle; une sueur froide couloit de ses membres tremblans; il fut témoin des dernieres convulsions de son frere expirant. La fumée de ce sang qu'il venoit de verser, monta jusqu'à lui. Maudit coup ! s'écria-t-il, mon frere ! ... reveille-toi ... reveille-toi, mon frere ? Que son visage est pâle ! Que son œil est fixe ! Comme son sang inonde sa tête ... Malheureux que je suis ... Ah, qu'est-ce que je pressens ! ... Il jetta loin de lui la massue sanglante. Puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage, il voulut la relever de terre. Abel ! ... mon frere ... cria-t-il au cadavre sans vie; Abel, reveille-toi ... Ah, l'horreur des enfers vient me saisir ! O mort ... c'en est donc fait pour toujours, mon crime est sans remede. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SACRIFICES du paganisme, (Mythol. antiq. Lit.) Théophraste rapporte que les Egyptiens furent les premiers qui offrirent à la divinité des prémices, non d'encens & de parfums, bien moins encore d'animaux, mais de simples herbes, qui sont les premieres productions de la terre. Ces premiers sacrifices furent consumés par le feu, & de là viennent les termes grecs *θύειν*, *θύεσθαι*, *θύματιον*, qui signifient sacrifier, &c. On brula ensuite des parfums, qu'on appella *ἀρωματά*, du grec *ἀρώμας*, qui veut dire prier. On ne vint à sacrifier les animaux que lorsqu'ils eurent fait quelque grand dégât des herbes ou des fruits qu'on devoit offrir sur l'autel. Le même Théophraste ajoute qu'avant l'immolation des bêtes, outre les offrandes des herbes & des fruits de la terre, les sacrifices des libations étoient fort ordinaires, en versant sur les autels de l'eau, du miel, de l'huile, & du vin, & ces sacrifices s'appelloient *Nephalia*, *Melitoponda*, *Elæosponda*, *Ænosponda*.

Ovide assure que le nom même de victime marque qu'on n'en égorga qu'après qu'on eut remporté des victoires sur les ennemis, & que celui d'hostie fait connoître que les hostilités avoient précédé. En effet, lorsque les hommes ne vivoient encore que de légumes, ils n'avoient garde d'immoler des bêtes

dont la loi du sacrifice vouloit qu'on mangeât quelque partie.

*Ante Deos homini quod conciliare valeret,
Fas erat, & puri lucida mica satis.*

Pythagore s'éleva contre ce massacre des bêtes, soit pour les manger, ou les sacrifier. Il prétendoit qu'il seroit tout au plus pardonnable d'avoir sacrifié le pourceau à Cérés, & la chevre à Bacchus, à cause du ravage que ces animaux font dans les blés & dans les vignes; mais que les brebis innocentes, & les bœufs utiles au labourage de la terre, ne peuvent s'immoler sans une extrême dureté, quoique les hommes tâchent inutilement de couvrir leur injustice du voile de l'honneur des dieux: Ovide embrasse la même morale.

*Nec satis est quod tale nefas committitur ipsos
Inscribere deos sceleri; numenque supernum,
Cæde laboriferi credunt gaudere juvenci.*

Horace déclare aussi que la plus pure & la plus simple maniere d'appaiser les dieux, est de leur offrir de la farine, du sel, & quelques herbes odoriférantes.

*Te nihil attinet
Tentare multâ cæde bidentium,
Mollibus aversos penates,
Farre pio, & saliente mica.*

Les payens avoient trois sortes de sacrifices, de publics, de domestiques, & d'étrangers.

Les publics, dont nous décrirons les cérémonies avec un peu d'étendue, se faisoient aux dépens du public pour le bien de l'état, pour remercier les dieux de quelque faveur signalée, ou les prier de détourner les calamités qui menaçoient, ou qui affligeoient un peuple, un pays, une ville.

Les sacrifices domestiques se pratiquoient par ceux d'une même famille, & à leurs dépens, dont ils chargeoient souvent leurs héritiers. Aussi Plaute fait dire à un valet nommé *Ergasile*, dans ses captifs, qui avoit trouvé une marmite pleine d'or, que Jupiter lui avoit envoyé tant de biens, sans être chargé de faire aucun sacrifice.

Sine sacris hæreditatem suam adeptus effertissimam.

« J'ai obtenu une bonne succession, sans être obligé » aux frais des sacrifices de la maison ».

Les sacrifices étrangers étoient ceux qu'on faisoit lorsqu'on transportoit à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères & les cérémonies de leur culte religieux.

De plus, les sacrifices s'offroient encore ou pour l'avantage des vivans, ou pour le bien des défunts, car la fête des morts est ancienne, les Romains l'avoient avant les catholiques; elle se célébroit chez eux au mois de Février, ainsi que Cicéron nous l'apprend: *Februario mense, qui tunc extremas anni mensis erat, mortuis parentari voluerant.*

La matiere des sacrifices étoit comme nous l'avons dit, des fruits de la terre, ou des victimes d'animaux, dont on présentoit quelquefois la chair & les entrailles aux dieux, & quelquefois on se contentoit de leur offrir seulement l'ame des victimes, comme Virgile fait faire à Entellus, qui immole un taureau à Eryx, pour la mort de Darès, donnant ame pour ame,

*Hanc tibi, Eryx, meliorem animam pro morte Daretis,
Perfolvo.*

Les sacrifices étoient différens par rapport à la divinité des dieux que les anciens adoroient; car il y en avoit aux dieux célestes, aux dieux des enfers, aux dieux marins, aux dieux de l'air, & aux dieux de la terre. On sacrifioit aux premiers des victimes

blanches en nombre impair; aux seconds des victimes noires, avec une libation de vin pur & de lait chaud qu'on repandoit dans des fosses avec le sang des victimes; aux troisiemes on immoloit des hosties noires & blanches sur le bord de la mer, jettant les entrailles dans les eaux, le plus loin que l'on pouvoit, & y ajoutant une effusion de vin.

*cadentem in littore taurum,
Constitutam ante aras voti reus, extaque falsos
Porriciam in fluctus, & vina liquentia fundam.*

On immoloit aux dieux de la terre des victimes blanches, & on leur élevoit des autels comme aux dieux célestes; pour les dieux de l'air, on leur offroit seulement du vin, du miel, & de l'encens.

On faisoit le choix de la victime, qui devoit être saine & entiere, sans aucune tache ni défaut; par exemple elle ne devoit point avoir la queue pointue, ni la langue noire, ni les oreilles fendues, comme le remarque Servius, sur ce vers du 6 de l'Énéide.

Totidem lectas de more bidentes.

Idest, ne habeant caudam aculeatam, nec linguam nigram, nec aurem fissam: & il falloit que les taureaux n'eussent point été mis sous le joug.

Le choix de la victime étant fait, on lui doroit le front & les cornes, principalement aux taureaux, au génisses, & aux vaches:

Et statuam ante aras auratâ fronte juvenum.

Macrobe rapporte au I. liv. des saturnales, un arrêt du sénat, par lequel il est ordonné aux décemvirs, dans la solemnité des jeux apollinaires, d'immoler à Apollon un bœuf doré, deux chevres blanches dorées, & à Latone une vache dorée.

On leur ornoit encore la tête d'une infule de laine; d'où pendoient deux rangs de chapelets, avec des rubans tortillés; & sur le milieu du corps une sorte d'étole assez large qui tomboit des deux côtés; les moindres victimes étoient seulement ornées de chapeaux de fleurs & de festons, avec des bandelettes ou guirlandes blanches.

Les victimes ainsi parées, étoient amenées devant l'autel, & cette action s'exprimoit par ce mot grec ἀγειν, εἰλᾶν, *agere, ducere*; la victime s'appelloit *agonia*, & ceux qui la conduisoient, *agones*. Les petites hosties ne se menoient point par le lien, on les conduisoit seulement, les chassant doucement devant soi; mais on menoit les grandes hosties avec un licou, au lieu du sacrifice; il ne falloit pas que la victime se débatît, ou qu'elle ne voulût pas marcher, car la résistance qu'elle faisoit, étoit tenue à mauvais augure, le sacrifice devant être libre.

La victime amenée devant l'autel, étoit encore examinée & considérée fort attentivement, pour voir si elle n'avoit pas quelque défaut, & cette action se nommoit *probatio hostiarum*, & *exploratio*. Après cet examen le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, & accompagné des victimaires, & autres ministres des sacrifices, s'étant lavé & purifié suivant les cérémonies prescrites, commençoit le sacrifice par une confession qu'il faisoit tout haut de son indignité, se reconnoissant coupable de plusieurs péchés, dont il demandoit pardon aux dieux, espérant que sans y avoir égard, ils voudroient bien lui accorder ses demandes.

Cette confession faite, le prêtre crioit au public; *hoc age*, soyez recueilli & attentif au sacrifice; aussitôt une espee d'huissier tenant en main une baguette qu'on nommoit *commentaculum*, s'en alloit par le temple, & en faisoit sortir tous ceux qui n'étoient pas encore instruits dans les mystères de la religion, & ceux qui étoient excommuniés. La coutume des

Grecs, de qui les Romains l'emprunterent, étoit que le prêtre venant à l'autel demandoit tout haut, *τις τῆδε, qui est ici ?* Le peuple répondoit *πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ, plusieurs personnes & gens de bien.* Alors l'huif-
sier crioit dans tous les coins du temple *Εκας, εκας ἵστε βέβηλοι, c'est-à-dire loin d'ici méchans ;* ou bien *Εκας, εκας ἴδε ἀγίοι, loin d'ici profanes.* Les Latins disoient ordinairement, *nocentes, profani, abscedite ;* chez les Grecs, tous ceux qu'on chassoit des temples, étoient compris sous ces mots généraux, *βέβηλοι, ἀμύτοι, ἀνάβαρτοι, &c.*

Ovide a nommé dans ses *fastes liv. II.* la plupart des pécheurs qui ne pouvoient assister aux mystères des dieux. Voici sa liste qui devoit nous servir de règle.

*Innocui veniant, procul hinc, procul impius esto
Frater, & in partus mater acerba suos :
Cui pater est vivax : qui matris digere annos,
Quæ premit invisam socrus amica nurum.
Tantalidæ fratres absint, & Jasonis uxor,
Et quæ ruricolis semina tosta dedit !
Et soror, & Progne, Tercusque duabus iniquus ;
Et quicumque suas per scelus auget opes.*

Nous apprenons de ces beaux vers, qu'à parler en général, il y avoit deux sortes de personnes à qui on défendoit d'assister aux sacrifices ; savoir les profanes, c'est-à-dire ceux qui n'étoient pas encore instruits dans le culte des dieux, & ceux qui avoient fait quelque action énorme, comme d'avoir frappé leur père ou leur mère. Il y avoit certains sacrifices en Grece, dont les filles & les esclaves étoient bannis. Dans la Chéronée, le prêtre tenant en main un fouet, se tenoit à la porte du temple de Matuta, & défendoit à haute voix aux esclaves éoliens d'y entrer. Chez les Mages ceux qui avoient des taches de rousseur au visage, ne pouvoient point approcher des autels, selon le témoignage de Pline, *livre XXX. chap. ij.* Il en étoit de même chez les Germains, de ceux qui avoient perdu leur bouclier dans le combat ; & parmi les Scythes, de celui qui n'avoit point tué d'ennemi dans la bataille. Les dames romaines ne devoient assister aux sacrifices que voilées.

Les profanes & les excommuniés s'étant retirés, on crioit *favete linguis* ou *animis, & pascite linguam,* pour demander le silence & l'attention pendant le sacrifice. Les Egyptiens avoient coutume, dans le même dessein, de faire paroître la statue d'Harpo-
crate, dieu du silence, qu'ils appelloient *σιγαλεῶνα.* Pour les Romains, ils mettoient sur l'autel de Volupia, la statue de la déesse Angéronia, qui avoit la bouche cachetée, pour apprendre que dans les mystères de la religion, il faut être attentif de corps & d'esprit.

Cependant le prêtre bénissoit l'eau pour en faire l'aspersion avec les cérémonies ordinaires, soit en y jetant les cendres du bois qui avoit servi à brûler les victimes, soit en y éteignant la torche du sacrifice ; il aspergeoit de cette eau lustrale, & les autels & tout le peuple, pendant que le chœur des musiciens chantoit des hymnes en l'honneur des dieux.

Ensuite on faisoit les encensemens aux autels, aux statues des dieux, & aux victimes ; le prêtre ayant le visage tourné vers l'orient, & tenant les coins de l'autel, lisoit les prières dans le livre des cérémonies, & les commençoit par Janus & Vesta, en leur offrant avant toute autre divinité, du vin & de l'encens. Héliogobale ordonna cependant qu'on adressât la préface des prières au dieu Héliogobale. Domitien voulut aussi qu'on les commençât en s'adressant à Pallas, dont il se disoit fils, selon le témoignage de Philostrate. Toutefois les Romains restituèrent cet honneur à Janus & à Vesta.

Après cette courte préface, l'officiant faisoit une

longue oraison au dieu à qui il adressoit le sacrifice, & ensuite à tous les autres dieux qu'on conjuroit d'être propices à ceux pour lesquels on offroit le sacrifice, d'assister l'empire, les empereurs, les principaux ministres, les particuliers, & l'état en général. C'est ce que Virgile a religieusement observé dans la prière qui fut faite à Hercule par les Saliens, ajoutant, après avoir rapporté ses belles actions :

*Salve vera Jovis proles, decus addite divis,
Et nos & tua dexter adi pede sacra secundo.*

Æneid. I. VIII.

Apulée rend à la déesse Isis une action de grace qui mérite d'être ici rapportée, à cause de sa singularité.

Tu quidem sancta & humani generis sospitatrix perpetua, semper fovendis mortalibus munifica, dulcem matris affectionem miserorum casibus tribuis, nec dies, nec quies ulla, ac ne momentum quidem tenue tuis transcurris beneficiis otiosum, quâ mari terrâque protegas homines, & depulsis vitæ procellis salutarem porrigas dexteram, quâ fatorum etiam inextricabiliter contorta retractas licia, & fortunæ tempestates mitigas, & stellarum varios meatus cohibes.

Te superi colunt, observant inferi, tu rotas orbem, lumnas solem, regis mundum, calcas tartarum ; tibi respondent sidera, redeunt tempora, gaudent numina, serviunt elementa, tuo natu spirant flumina, nutriunt nubila, germinant semina, crescunt gramina. Tuam majestatem perhorrescunt aves cælo meantes, feræ montibus errantes, serpentes solo latentes belluæ, ponto nantes.

At ego referendis laudibus tuis exilis ingenio, & adhibendis sacrificiis tenuis patrimonio. Nec mihi vocis ubertas, ad dicenda quæ de tuâ majestate sentio, sufficit, nec ora mille, linguæque totidem, vel indefensi sermonis æterna series. Ergo quod solum potest religiosus quidem, sed pauper, alioquin efficere curabo, divinos tuos vultus, numenque sanctissimum, intra pectoris mei secreta conditum, perpetuo custodiens, imaginabor.

Ces prières se faisoient de bout, tantôt à voix basse, & tantôt à voix haute ; ils ne les faisoient assis que dans les sacrifices pour les morts.

*Multis dum precibus Jovem salutat,
Stans summos resupinus usque in ungues.*

Mart. I. XII. épigr. 78.

Virgile dit :

*Luco tum fortè parentis,
Pilumni Turnus sacratâ valle sedebat.*

Æneid. I. IX.

Le prêtre récitait ensuite une espèce de prône, pour la prospérité des empereurs & de l'état, comme nous l'apprenons d'Apulée, *livre II. de l'âne d'or.* Après, dit-il, qu'on eut ramené la procession dans le temple de la déesse Isis, un des prêtres appelé *grammateus*, se tenant debout devant la porte du chœur, assembla tous les pastophores, & montant sur un lieu élevé, prit son livre, lut à haute voix plusieurs prières pour l'empereur, pour le sénat, pour les chevaliers romains, & pour le peuple, ajoutant quelque instruction sur la religion : *Tunc exiis quem cuncti grammateum vocabant, pro foribus assistens, cætu pastophorum (quod sacro sancti collegii nomen est) velut in concionem vocato, indidem de sublimi suggestu, de libro, de litteris faustâ voce præfatus principi magno, senatuque, equiti, totique populo, noticis, navibus, &c.*

Ces cérémonies finies, le sacrificateur s'étant assis, & les vicimaies étant debout, les magistrats ou les personnes privées qui offroient les prémices des fruits avec la victime, faisoient quelquefois un petit discours ou manière de compliment ; c'est pour cela que Lucien en fait faire un par les ambassadeurs de Phalaris aux prêtres de Delphes, en leur présentant de sa part un

taureau

taureau d'airain, qui étoit un chef-d'œuvre de l'art.

A mesure que chacun présentoit son offrande, il alloit se laver les mains en un lieu exprès du temple, pour se préparer plus dignement au sacrifice, & pour remercier les dieux d'avoir bien voulu recevoir leurs victimes. L'offrande étant faite, le prêtre officiant encensoit les victimes, & les arrosoit d'eau lustrale; ensuite remontant à l'autel, il prioit à haute voix le dieu d'avoir agréables les victimes qu'il lui alloit immoler pour les nécessités publiques, & pour telles ou telles raisons particulières; & après cela le prêtre descendoit au bas des marches de l'autel, & recevoit de la main d'un des ministres, la pâte sacrée appelée *mola salsa*, qui étoit de farine d'orge ou de froment, pâtrie avec le sel & l'eau, qu'il jettoit sur la tête de la victime, répandant par-dessus un peu de vin; cette action se nommoit *immolatio*, quasi *mola illatio*, comme un épanchement de cette pâte, *mola salsa*, dit Festus, *vocatur far totum, & sale sparsum, quo deo molito hostia aspergantur.*

Virgile a exprimé cette cérémonie en plusieurs endroits de son poëme; par exemple,

*Jamque dies infanda aderat mihi sacra parari,
Et salsa fruges, & circum tempora velle.*

Eneïd. l. II.

Le prêtre ayant répandu des miettes de cette pâte salée sur la tête de la victime, ce qui en constituoit la première consécration, il prenoit du vin avec le simpule, qui étoit une manière de burette, & en ayant goûté le premier, & fait goûter aux assistants, il le versoit entre les cornes de la victime, & prononçant ces paroles de consécration, *maclus hoc vino inferio esto*, c'est-à-dire que cette victime soit honorée par ce vin, pour être plus agréable aux dieux. Cela fait il arrachoit des poils d'entre les cornes de la victime, & les jettoit dans le feu allumé.

*Et summa scarpens media inter cornua fetas,
Ignibus imponit sacris.*

Il commandoit ensuite au vicimaire de frapper la victime, & celui-ci l'assommoit d'un grand coup de maillet ou de hache sur la tête: aussitôt un autre ministre nommé *popa*, lui plongeait un couteau dans la gorge, pendant qu'un troisième recevoit le sang de l'animal, qui sortoit à gros bouillons, dont le prêtre arrosoit l'autel.

*Supponunt alii cultros, tepidumque cruorem
Suscipiunt pateris.* Virgile.

La victime ayant été égorgée, on l'écorchoit, excepté dans les holocaustes, où on brûloit la peau avec l'animal; on en détachait la tête, qu'on ornoit de guirlandes & de festons, & on l'attachait aux piliers des temples, aussi-bien que les peaux, comme des enseignes de la religion, qu'on portait en procession dans quelque calamité publique, c'est ce que nous apprend ce passage de Cicéron contre Pison. *Et quid recordaris cum omni totius provinciae pecore compulso, pellicum nomine omnem quaestum illum domesticum paternumque renovasti?* Et encore par cet autre de Festus, *pellem habere Hercules fingitur, ut homines cultus antiqui admoneantur; lugentes quoque diebus luctus in pellibus sunt.*

Ce n'est pas que les prêtres ne se couvrirent souvent des peaux des victimes, ou que d'autres n'allassent dormir dessus dans le temple d'Esculape, & dans celui de Faunus, pour avoir des réponses favorables en songe, ou être soulagés dans leurs maladies, comme Virgile nous en assure par ces beaux vers.

*Huc dona sacerdos
Cum tulit & Caesarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit;
Tome XIV.*

*Multa modis simulachra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque deorum
Colloquio, atque imis acheronta affatur avernis.
Hic & tum pater ipse petens responsa Latinus,
Centum lanigeras matrabat ritè bidentes,
Atque harum effulsus tergo, stratique jacebat
Velleribus.* Eneïde, l. VII. v. 86.

Lorsque le prêtre a conduit les victimes à la fontaine, & qu'il les y a immolées, il en étend pendant la nuit les peaux sur la terre, se couche dessus & s'y endort. Alors il voit mille fantômes voltiger autour de lui; il entend différentes voix; il s'entretient avec les dieux de l'Olympe, avec les divinités même des enfers. Le roi pour s'éclaircir sur le sort de la princesse, sacrifia donc dans cette forêt cent brebis au dieu Faune, & se coucha ensuite sur leurs toisons étendues.

Cappadox, marchand d'esclaves, se plaint dans la comédie de Plaute intitulée *Curculio*, qu'ayant couché dans le temple d'Esculape, il avoit vu en songe ce dieu s'éloigner de lui; ce qui le fait résoudre d'en sortir, ne pouvant espérer de guérison.

*Migrare certum est jam nunc è fano foras.
Quando Esculapi ita sentio sententiam:
Ut qui me nihili faciat, nec salvum velit.*

On ouvrait les entrailles de la victime; & après les avoir considérées attentivement pour en tirer des présages, selon la science des aruspices, on les saupoudroit de farine, on les arrosoit de vin, & on les présentait aux dieux dans des bassins, après quoi on les jettoit dans le feu par morceaux, *reddebant exta diis*: de-là vient que les entrailles étoient nommées *porriciae*, *quod in arce foco ponebantur, diisque porrigebantur*: de-forte que cette ancienne manière de parler, *porricias inferre*, veut dire, *présenter les entrailles en sacrifice*.

Souvent on les arrosoit d'huile, comme nous lisons, liv. VI. de l'Eneïde.

*Et solida imponit taurorum viscera flammis,
Pingue super oleum fundens ardentibus extis.*

Quelquefois on les arrosoit de lait & du sang de la victime, particulièrement dans les sacrifices des morts, ce que nous apprenons de Stace, l. VI. de la Thébaïde.

*Spumantisque mero paterae verguntur & atri
Sanguinis, & rapti gratissima cymbia lactis.*

Les entrailles étant consumées, toutes les autres cérémonies accomplies, ils croyoient que les dieux étoient satisfaits, & qu'ils ne pouvoient manquer de voir l'accomplissement de leurs vœux; ce qu'ils exprimoient par ce verbe, *litare*, c'est-à-dire *tout est bien fait*; & non *litare* au contraire, vouloit dire qu'il manquait quelque chose à l'intégrité du sacrifice, & que les dieux n'étoient point apaisés. Suétone parlant de Jules-César, dit qu'il ne put jamais sacrifier une hostie favorable le jour qu'il fut tué dans le sénat. *Cæsar victimis cæsis litare non potuit.*

Le prêtre renvoyait le monde par ces paroles, *I licet* dont on se servoit pareillement à la fin des pompes funèbres & des comédies, pour congédier le peuple, comme on le peut voir dans Térence & dans Plaute. Les Grecs se servoient de cette expression pour le même sujet, *λαῖς ὁριστις*, & le peuple répondoit *feliciter*. Enfin on dressait aux dieux le banquet ou le festin sacré, *epulum*; on mettoit leurs statues sur un lit, & on leur servoit les viandes des victimes offertes; c'étoit là la fonction des ministres des sacrifices, que les Latins nommoient *epulones*.

Il résulte du détail qu'on vient de lire, que les sacrifices avoient quatre parties principales; la pre-

miere se nommoit *libatio*, la libation, ou ce léger effai de vin qu'on faisoit avec les effusions sur la victime; la seconde *immolatio*, l'immolation, quand après avoir répandu sur la victime des miettes d'une pâte salée, on l'égorgeoit; la troisieme étoit appelée *redditio*, quand on en offroit les entrailles aux dieux; & la quatrieme s'appelloit *litatio*, lorsque le sacrifice se trouvoit accompli, sans qu'il y eût rien à y redire.

Je ne dois pas oublier de remarquer qu'entre les sacrifices publics, il y en avoit qu'on nommoit *stata*, c'est-à-dire fixes, immobiles, qui se faisoient tous les ans à un même jour; & d'autres extraordinaires nommés *indicta*, indiqués, parce qu'on les ordonnoit extraordinairement pour quelque occasion importante & inopinée; mais les curieux trouveront de plus grands détails dans Stuckius, de *sacrificiis veterum*, & dans d'autres auteurs qui ont traité cette matiere à fond. Voyez aussi les articles HOSTIE & VICTIME.

Je n'ajouterai qu'un mot sur les sacrifices des Grecs en particulier. Ils distinguoient quatre sortes de sacrifices généraux; savoir, 1°. les offrandes de pure volonté, & qu'on faisoit en conséquence d'un vœu, en grec *χαριστήρια*, ou *εαυταία*, comme pour le gain d'une victoire; c'étoit encore les prémices des fruits offerts par les laboureurs, pour obtenir des dieux une abondante récolte; 2°. l'offrande propitiatoire, *ιλαστήρια*, pour détourner la colere de quelque divinité offensée, & tels étoient tous les sacrifices d'usage dans les expiations; 3°. les sacrifices supplicatoires, *αιτητήρια*, pour le succès de toutes sortes d'entreprises; 4°. les sacrifices expressément ordonnés par tous les prophetes ou oracles qu'on venoit consulter, *τὰ ἀπό μαντείας*. Quant aux rites de tous ces divers sacrifices, il faut consulter Potter, *Archæol. græc. tom. I. pag. 209. & suivantes*.

Pour ce qui regarde les sacrifices humains, j'en déchargerai la lettre S, qui fera fort remplie, & je porterai cet article au mot VICTIME HUMAINE. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

SACRIFICES DES HÉBREUX, (*Critiq. sacrée.*) avant la loi de Moïse, la matiere des sacrifices, la qualité, les circonstances, le ministère, tout étoit arbitraire. On offroit les fruits de la terre, la graisse ou le lait des animaux, le sang ou la chair des victimes. Chacun étoit prêtre ou ministre de ses propres sacrifices, ou c'étoit volontairement qu'on déferoit cet honneur aux plus anciens, aux chefs de famille, & aux plus gens de bien. La loi fixa aux Juifs ce qu'ils devoient offrir, & la maniere de le faire; & elle défera à la seule famille d'Aaron le droit de sacrifier.

Les Hébreux avoient deux sortes de sacrifices, les sanglans & les non sanglans. Il y en avoit trois de la premiere espece; 1°. l'holocauste, l'hostie pacifique, & le sacrifice pour le péché. Dans l'holocauste, la victime étoit brûlée en entier, sans que le prêtre ni celui qui l'offroit pussent en rien réserver, *Lév. j. 13.* parce que ce sacrifice étoit institué pour être une reconnaissance publique de la suprême majesté devant qui tout s'anéantit, & pour apprendre à l'homme qu'il doit se consacrer entierement & sans réserve à celui de qui il tient tout ce qu'il est. 2°. L'hostie pacifique étoit offerte pour rendre grace à Dieu, ou pour lui demander quelque bienfait, ou pour acquitter un vœu; on n'y brûloit que la graisse & les reins de la victime; la poitrine & l'épaule droite étoient pour le prêtre, & le reste appartenoit à celui qui avoit fourni la victime. Il n'y avoit point de tems marqué pour ce sacrifice; on l'offroit quand on vouloit, & la loi n'avoit rien ordonné sur le choix de l'animal; il falloit seulement que la victime fût sans défaut. *Lév. iij. 1. 3°.* Dans le sacrifice pour le péché, le prêtre avant que de répandre le sang de la victime au pié de l'autel, trempoit son doigt, & en touchoit les

quatre cornes de l'autel. Celui pour qui le sacrifice étoit offert n'en remportoit rien; on en faisoit brûler la graisse sur l'autel. La chair étoit toute entiere pour les prêtres, & devoit être mangée dans le lieu saint, c'est-à-dire dans le parvis du tabernacle. *Deutéron. xxvij. 7.* Si le prêtre offroit pour ses péchés ou pour ceux de tout le peuple, il faisoit sept fois l'aspersion du sang de la victime devant le voile du sanctuaire, & répandoit le reste au pié de l'autel des holocaustes. *Lév. iv. 6.*

On employoit cinq sortes de victimes dans ces sacrifices, des vaches, des taureaux ou des veaux, des brebis ou des bœufs, des chevres ou des boucs, des pigeons, des tourterelles; & on ajoutoit à la victime immolée qu'on faisoit brûler sur l'autel, une offrande de gâteaux cuits au four ou sur le gril, ou frits sur la poêle; ou une certaine quantité de fleur de farine, avec de l'huile, de l'encens, du vin, & du sel.

Cette oblation qui accompagnoit presque toujours le sacrifice sanglant, pouvoit être faite seule, sans être précédée de l'effusion du sang, & c'est ce qu'on appelloit sacrifice non sanglant; on l'offroit à Dieu comme principe & auteur de tous les biens. On y employoit l'encens, dont la flamme par l'odeur agréable qu'elle répand, étoit regardée comme le symbole de la priere, & des saints desirs de l'ame. Moïse défendit qu'on y mêlât le vin & le miel, figure de tout ce qui peut corrompre l'ame par le péché, & l'amollir par les délices. Le prêtre prenant une poignée de cette farine arrosée d'huile, avec l'encens, les répandoit sur le feu de l'autel, & tout le reste étoit à lui. Il devoit manger la farine sans levain dans le tabernacle, & nul autre que les prêtres n'avoit droit d'y toucher.

Il y avoit encore des sacrifices où la victime demouroit vivante & en son entier, tels que le sacrifice du bouc émissaire au jour de l'expiation, & le sacrifice du passereau pour la purification d'un lépreux. Le sacrifice perpétuel, est celui où l'on immoloit chaque jour sur l'autel des holocaustes deux agneaux, l'un le matin, lorsque le soleil commençoit à éclairer, & celui du soir, lorsque les ombres commençoient à s'étendre sur la terre; voilà quels étoient les sacrifices des Hébreux.

Tertullien en a fort bien indiqué l'origine; ce n'est pas, dit-il, que Dieu se foudiât de ces sacrifices, mais Moïse les institua pour ramener les Juifs de la multitude des dieux qui étoient alors adorés, à la connoissance du seul véritable. Dieu a commandé à vos peres, dit Justin martyr à Tryphon, de lui offrir des oblations & des victimes, non qu'il en eût besoin, mais à cause de la dureté de leurs cœurs, & de leur penchant à l'idolâtrie. (*D. J.*)

SACRIFICES des chrétiens, (*Critique sacrée.*) S. Paul, *Hébr. ch. xij.* nous les indique en deux mots, louanges du seigneur, confession de son nom, bënëfice & communion. En voici le commentaire par Clément d'Alexandrie, *Strom. l. VIII. p. 729.* Les sacrifices du chrétien éclairé sont les prieres, les louanges de Dieu, les lectures de l'Ecriture-sainte, les psaumes & les hymnes. Mais n'a-t-il point encore, ajoute-t-il, d'autres sacrifices? Oui, il connoît la libéralité & la charité; qu'il exerce l'une à l'égard de ceux qui ont besoin de secours temporels, l'autre à l'égard de ceux qui manquent de lumieres & de connoissances. (*D. J.*)

SACRIFICIOS, ISLA DE LOS, (*Géog. mod.*) en françois l'île des sacrifices, & plus communément la baie du sacrifice; petite île de la nouvelle Espagne, dans le golfe du Mexique, auprès de la Vera-Cruz. (*D. J.*)

SACRIFIER, v. act. (*Gram.*) offrir en sacrifice. Voyez l'article SACRIFICE. Il se prend aussi au figuré.

Je me suis sacrifié pour elle. Il m'a sacrifié à son ambition. Je lui ai sacrifié toutes mes fantaisies.

SACRILEGE, (*Jurisprud.*) ce terme pris dans sa signification générale s'entend de toute profanation de choses saintes ou dévouées à Dieu. Mais dans l'usage ce terme s'entend principalement des profanations qui se commettent à l'égard des hosties & vases sacrés, des sacrements, des images & reliques des saints & des églises.

La profanation des hosties & vases sacrés est ordinairement punie de la peine du feu avec l'amende-honorable & le poing coupé.

Celle des sacrements est aussi punie du feu; quelquefois les prêtres sont condamnés à la potence & ensuite brûlés.

La peine de la profanation des images & reliques des saints & des églises est plus ou moins grave; quelquefois elle est punie de mort, & même du feu, suivant les circonstances. *Voyez* DIMANCHE, ÉGLISES, FÊTES, IMAGES, PROFANATION, RELIQUES, SACREMENTS, SÉPULCRE, SERVICE DIVIN, TOMBEAUX, VASES SACRÉS. *Voyez* l'institut au droit criminel de M. de Vouglans, tr. des crimes, tit. 1. ch. ij. (A)

SACRILEGE, (*Critique sacrée.*) *sacrilegium*; mot formé de *sacra* & de *legere*, ramasser, dérober les choses sacrées. *Sacrilege* est donc le larcin des choses saintes; & celui qui les vole, se nomme aussi sacrilege, *sacrilegus*. Il est dit au II. des Macch. iv. 39. que Lyfimachus commit plusieurs sacrileges dans le temple, dont il emporta beaucoup de vases d'or.

Le mot de *sacrilege* se prend encore dans l'Écriture, pour la profanation d'une chose, d'un lieu sacré par l'idolâtrie; c'est ainsi qu'est nommée l'action par laquelle les Israélites, pour plaire aux filles madianites, se laisserent entraîner à l'adoration de Béalphégor. *Nomb. xxv. 18.*

Comme les sacrileges choquent la religion, leur peine doit être uniquement tirée de la nature de la chose; elle doit consister dans la privation des avantages que donne la religion, l'expulsion hors des temples, la privation de la société des fideles pour un tems ou pour toujours; la fuite de leur présence, les exécutions, les détestations, les conjurations. Mais si le magistrat va rechercher le sacrilege caché, il porte une inquisition sur un genre d'action où elle n'est point nécessaire; il détruit la liberté des citoyens en armant contre eux le zèle des consciences timides, & celui des consciences hardies. Le mal est venu de cette fausse idée, qu'il faut venger la divinité; mais il faut faire honorer la divinité, & ne la venger jamais; c'est une excellente réflexion de l'auteur de l'esprit des lois. (D. J.)

SACRIMA, (*Littérat.*) nom que donnoient les Romains au vin nouveau qu'ils offroient à Bacchus, en reconnaissance de la récolte abondante qu'ils avoient obtenue par sa protection. *Pitiscus.*

SACRISTAIN, f. m. *terme d'Eglise*; officier ecclésiastique qui a le soin & la garde des vases & des ornemens sacrés; mais le premier sacristain dans l'église romaine, est celui de la chapelle du pape, dont l'office est annexé à l'ordre des hermites de S. Augustin. C'est ainsi qu'Alexandre VI. l'a ordonné par une bulle de l'an 1497, sans qu'il soit même nécessaire que ledit religieux soit dans la prélature. Cependant depuis longtems le pape donne un évêché *in partibus* à celui auquel il confère cet office; & quand même il ne feroit point évêque, il peut porter le mantelet & la mofette à la manière des prélats de Rome. Ce *sacristain* prend le titre de préfet de la sacristie du pape. Il a en sa garde tous les ornemens, les vases d'or, d'argent, & les reliquaires de cette sacristie. Il distribue aux cardinaux les messes qu'ils doivent célébrer solennellement, mais ce n'est que

Tome XIV.

d'après l'aveu du premier cardinal prêtre, qui en est proprement le distributeur. Il dit tous les jours la messe aux cardinaux, & leur administre les sacrements ainsi qu'aux conclavistes. (D. J.)

SACRISTIE, f. f. (*Hist. ecclési.*) c'est un endroit appartenant aux anciennes églises, où l'on ferre les habits sacrés, les vases, & les autres ornemens de l'autel.

Ce mot est grec; il est formé de *διακονειν*, je sers, à cause que l'on y prenoit tout ce qui étoit d'usage pour le service divin. On l'appelloit aussi *αποστατιον*, & en latin *salutatorium*, parce qu'en cet endroit l'évêque recevoit & saluoit les étrangers. Quelquefois aussi il étoit appelé *μντατοριον* ou *μντατορις*, *mensa*, table, à cause qu'il y avoit des tables sur lesquelles on mettoit les ornemens sacrés, ou *μντατον*, une sorte d'hôtellerie ou de maison dans laquelle on logeoit des soldats.

Le premier concile de Laodicée, dans le 21^e canon, défend aux prêtres de vivre dans la *sacristie*, *εν τω διακονικω*, ou de toucher aux ustensiles sacrés. Une ancienne version latine de ces canons se rend par les mots *in secretario*; mais la copie qui en est à Rome, aussi-bien que Denis le Petit, retiennent le mot *diaconicon* en latin. Il est vrai que Zonaras & Balsamon entendent cette expression dans le 21^e canon, de l'ordre d'un diacre, & non pas d'un bâtiment. Leo Allatius suit cette opinion dans son traité de *templis græcorum*; mais tous les autres interpretes s'accordent à prendre ce mot pour l'expression d'une sacristie. Outre les ornemens de sacristie & de l'autel, l'on y déposoit pareillement les reliques de l'église.

SACRO-COCCYGIEN, *en Anatomie*; nom de deux muscles qu'on appelle aussi *coccygiens postérieurs*. *Voyez* COCCYGIEN.

SACRO-LOMBAIRE, *en Anatomie*; nom d'un muscle situé sur le dos entre les angles des côtes & leurs apophyses transverses.

Ce muscle est intimement uni par sa partie inférieure avec le long dorsal, & il en est distingué à sa partie supérieure par une petite ligne graisseuse. Il paroît tendineux extérieurement, & charnu intérieurement. Il s'attache au moyen de son plan tendineux à l'os sacrum à levre externe, & à la portion postérieure de l'os des isles, aux apophyses transverses des lombes par des plans charnus, qui paroissent se détacher du plan tendineux, à la partie inférieure des angles de toutes les côtes, à la tubérosité de la première aux apophyses transverses des deux vertèbres inférieures du col, par des bandelettes tendineuses, & par des plans charnus qui croisent les tendineuses.

Ce muscle est aussi appelé *lumbo-dorsal*, & *dorsal moyen*. Winflow.

SACROS, f. m. (*Poids.*) poids des anciens Arabes répondant à une de nos onces. (D. J.)

SACRO-SCIATIQUE, *en Anatomie*; nom de deux ligamens qui unissent l'os sacrum avec l'os yschium.

SACRUM, *en Anatomie*; nom d'un os qui est la base & le soutien de toute l'épine du dos, ce qui lui a fait donner aussi le nom d'*os basiliaire*.

On le divise en partie supérieure, en base, en pointe, en deux bords & en deux faces.

Il paroît composé de plusieurs fausses vertèbres, qui vont toujours en décroissant vers la pointe: ces fausses vertèbres, dans les jeunes sujets, sont unies ensemble par des cartilages mitoyens, mais le tout s'ossifie dans l'adulte, & elles ne forment plus qu'une seule pièce.

La face antérieure est concave, on y observe sur les parties latérales quatre trous, quelquefois cinq.

La face postérieure est convexe & fort inégale. On

P p p ij

y remarque sur les parties latérales quatre trous placés vis-à-vis de ceux de la face interne; dans la partie moyenne une espèce d'épine ouverte vers sa partie inférieure.

A la base de l'os *sacrum* il y a deux apophyses obliques circulaires, qui répondent aux inférieures de la dernière vertèbre des lombes; on y voit la face supérieure du corps de la première fausse vertèbre, entre la partie postérieure & les apophyses obliques, une échancrure, & une ouverture du canal triangulaire fort applati entre les deux faces, lequel communique avec les trous de l'une & l'autre face; il est continu avec le grand canal de l'épine du dos.

Les parties latérales de cet os sont un peu évasées par en haut, où l'on voit à chaque côté une grande facette cartilagineuse, semblable à celle de la face interne de l'os iléon avec lequel il est articulé. *Voyez ILÉON.*

L'os *sacrum* est terminé par le *coccyx*. *Voyez COCCYX.*

SADAR ou ALSADOR, f. m. (*Botan. exot.*) nom donné par les Arabes au *lotus*, décrit par Dioscoride & autres anciens. Ce buisson est nommé par quelques-uns *acanthus*, acanthe, à cause qu'il étoit plein d'épines, plante que plusieurs écrivains ont confondue soit avec l'acanthé ordinaire, soit avec l'acanthé de Théophraste, qui n'étoit autre chose que l'acacia. Le fruit de cet arbre, nommé par Virgile *baie d'acanthé*, est le *nabac* des Arabes. Sérapion déclare nettement que le *sadar* ou l'*acanthus* de Virgile, est la même plante que le *lotus* cyrénien d'Hérodote, & que le *lotus* de Dioscoride. Bellon l'a aussi décrit sous le nom de *napeca*, nom qui dérive probablement du mot arabe *nabac*. Il dit que c'est un arbruste toujours verd, appelé par quelques écrivains grecs *ænoplia*. Prosper Alpin dans ses plantes d'Egypte parle du *nabeca*, comme d'un buisson épineux. Léon l'Africain fait mention du même arbre, qu'il appelle par erreur *rabech* au lieu de *nabech*; il dit que c'est un buisson épineux donnant des fruits semblables à la cerise, mais plus petits, & du goût du zizyphé. Ce sont-là les baies de l'acanthé de Virgile. (*D. J.*)

SADAVAA, (*Géog. mod.*) bourgade d'Espagne, en Aragon, aux confins de la Navarre, dans une plaine très-fertile, sur la rivière de Riguel, qui se jette dans l'Ebre. Quoique cette bourgade n'ait pas cent feux, elle a titre de ville, des murailles, & le droit d'envoyer des députés aux Cortez.

SADO ou SASJU, (*Géog. mod.*) grande île du Japon, située au nord de cet empire, vis-à-vis des provinces de Jectoju & de Jetsingo. On lui donne trois journées & demie de circuit, & on la divise en trois districts. Elle est très-fertile, ne manque ni de bois, ni de pâturage, & abonde en blé, en ris & en gokkf. La mer la fournit aussi de poisson & d'écrevisses. (*D. J.*)

SADOUR, f. m. *terme de Pêche*, est une sorte de filet tramailé à l'usage des pêcheurs.

Les trameaux aux poissons que les pêcheurs de Bouin, dans le ressort de l'amirauté du Poitou ou des sables d'Olonne nomment *sadours*, sont ordinairement tannés; ce sont des vrais trameaux sédentaires d'un calibre beaucoup plus grand, tant pour la nappe, que pour les hameaux, que l'ordonnance ne la fixe pour ces sortes de filets, les mailles des hameaux ou homails ayant dix pouces trois lignes en quarré, & celle de la menue flue, toile ou ret du milieu quinze à huit lignes en quarré, ces trameaux sont flottés en pierres, comme les flottes dont on se sert à pié & avec bateaux.

Les pêcheurs nomment aussi *sadours* les trameaux qui servent en hiver à faire la pêche des macreuses, & autres espèces d'oiseaux marins; ce sont les alourets & aloureux des pêcheurs des autres lieux, à la

différence que ceux de Bouin sont tramailés, & les autres simplement toiles. Quand ils sont tendus pour la pêche des oiseaux marins, ils sont sur des perches éloignées les unes des autres de neuf brasses; on plante les perches suivant le vent, qui doit souffler de manière qu'il batte toujours la côte.

Le ret a 45 brasses de long ou environ, & une brassée de chute; il est tendu de manière qu'il se trouve élevé de 5 à 6 piés au-dessus de l'eau, afin que de haute mer il soit toujours élevé au-dessus de la marée.

La pêche du *sadour* commence un peu après la S. Michel, & dure ordinairement jusqu'à Pâque, les vents de mer & les nuits les plus sombres & les plus noires sont les plus avantageuses.

Les trameaux ou *sadours* de la Limagne, ont la maille de la menue toile, nappe ou ret du milieu de deux pouces six lignes en quarré, & celle des hameaux ou homails de 11 pouces six lignes en quarré, & les plus ferrées ont les leurs de onze pouces trois lignes aussi en quarré; les pêcheurs nomment ces sortes de rets des *sadours* à gibasse.

SADRAST ou SADRASTPATAN, (*Géog. mod.*) ville des Indes, en-deçà du Gange, sur la côte de Coromandel, au midi de S. Thomé, à l'embouchure de la rivière de Palaru. Elle est à l'empereur du Mogol. *Long. 100. 30. lat. 12. 40. (D. J.)*

SADSIN, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) plante du Japon, qui est un lychnis sauvage; elle a ses feuilles comme celles de la giroflée; sa tige est d'environ un pié de hauteur, & ses fleurs blanches ont cinq pétales. Sa racine est longue de 3 ou 4 pouces, d'un goût fade, qui tire sur celui du panais. Il se trouve des imposteurs japonais qui la vendent pour du ginseng.

SADUCEEN, (*Hist. des sectes juiv. & Crit. sacr.*) La secte des *Saducéens*, *sadducaïm*, étoit une des quatre principales sectes des juifs. Il en est beaucoup parlé dans le nouveau Testament.

Ce fut l'an 263 avant J. C. du tems d'Antigone de Socho, président du grand sanhédrin de Jérusalem, que commença la secte des *Saducéens*, & lui-même y donna occasion; car ayant souvent inculqué à ses disciples qu'il ne falloit pas servir Dieu par un esprit mercenaire, pour la récompense qu'on en attendoit, mais purement & simplement par l'amour & la crainte filiale qu'on lui doit; Sadoc & Baithus, deux de ses élèves, conclurent de-là qu'il n'y avoit point de récompense après cette vie; & faisant secte à-part, ils enseignèrent que toutes les récompenses que Dieu accordoit à ceux qui le servent, se bornoient à la vie présente. Quantité de gens ayant goûté cette doctrine, on commença à distinguer leur secte par le nom de *saducéens*, pris de celui de Sadoc leur fondateur. Ils différoient des Epicuriens en admettant la puissance qui a créé l'univers, & la providence qui le gouverne; au lieu que les Epicuriens nioient l'un & l'autre.

Les *Saducéens* n'étoient d'abord que ce que sont aujourd'hui les Caraïtes, c'est-à-dire qu'ils rejettoient les traditions des anciens, & ne s'attachoient qu'à la parole écrite; & comme les Pharisiens étoient les zélés protecteurs de ces traditions, leur secte & celle des *Saducéens* se trouverent directement opposées. Si les *Saducéens* s'en étoient tenus là, ils auroient eu toute la raison de leur côté; mais ils goûtèrent d'autres opinions impies. Ils vinrent à nier la résurrection & l'existence des anges, & des esprits des hommes après la mort, comme il paroît par *Mat. xxij. 23*; *Marc. xij. 18*; *Act. xxij. 8*. Ils reconnoissoient à la vérité, que Dieu avoit créé le monde par sa puissance; qu'il le gouvernoit par sa providence; & que pour le gouverner, il avoit établi des récompenses & des peines: mais ils croyoient que ces récompenses & ces peines se bornoient toutes à cette vie,

& c'étoit pour cela seul qu'ils servoient Dieu, & qu'ils obéissoient à ses lois. Du reste ils n'admettoient, comme les Samaritains, que le seul Pentateuque pour livre sacré.

Quelques favans, & entr'autres Scaliger, prétendent qu'ils ne rejettoient pas le reste de l'Écriture; mais seulement qu'ils donnoient la préférence aux livres de Moïse. Cependant la dispute que l'Évangile rapporte que J. C. eut avec eux, *Matt. xxij. Marc, xij. Luc, xx.* milite contre l'opinion de Scaliger; car J. C. ayant en main plusieurs passages formels des prophetes & des hagiographes, qui prouvent une vie à venir, & la résurrection des morts, on ne faisoit assigner de raison qui l'obligeât à les abandonner, pour tirer de la loi un argument qui n'est fondé que sur une conséquence, si ce n'est parce qu'il combattoit des gens qui rejettoient ces prophetes & ces hagiographes, & que rien ne convaincroit que ce qui étoit tiré de la loi même.

Les *Saducéens* différoient aussi des *Esséniens* & des *Pharisiens*, sur le libre-arbitre & la prédestination; car les *Esséniens* croyoient que tout est prédéterminé dans un enchainement de causes infaillibles; & les *Pharisiens* admettoient la liberté avec la prédestination. Mais les *Saducéens*, au rapport de Joseph, nioient toute prédestination, & soutenoient que Dieu avoit fait l'homme maître absolu de ses actions, avec une entière liberté de faire, comme il veut, le bien ou le mal, sans aucune assistance pour l'un, ni aucun empêchement pour l'autre. En un mot, cette opinion saducéenne étoit précisément la même que fut celle de Pélagé parmi les Chrétiens, qu'il n'y a point de secours de Dieu, ni par une grâce prévenante, ni par une grâce assistante; mais que sans ce secours, chaque homme a eu lui-même le pouvoir d'éviter tout le mal que défend la loi de Dieu, & de faire tout le bien qu'elle ordonne.

La secte des *Saducéens* étoit la moins nombreuse de toutes; mais elle avoit pour partisans les gens de la première qualité, ceux qui avoient les premiers emplois de la nation, & les plus riches. Or comme ils périrent tous à la destruction de Jérusalem par les Romains, la secte saducéenne périt avec eux. Il n'en est plus parlé depuis ce tems-là pendant plusieurs siècles; jusqu'à ce que leur nom ait commencé à revivre, avec quelques modifications, dans les Caraïtes. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SÆPINUM, (*Géog. anc.*) ancienne ville d'Italie, au pays des Samnites, près de l'Apennin, à la source du Tamarus, selon Ptolomée, *lib. III. ch. j.* Tite-Live parle du siège de cette place par Papirius. La table de Peutinger fait mention de ce lieu, & le nomme *Sepinum*, à 12 milles de *Sirpium*. Plin., *lib. III. ch. xij.* met le peuple *sæpinates* entre les Samnites; & une inscription dans le recueil de Gruter, fait mention d'eux; *municipes sæpinates*. C'est aujourd'hui *Supino*, au comté de Molise, dans le royaume de Naples. (*D. J.*)

SÆPRUS, (*Géog. anc.*) rivière de l'île de Sardaigne, selon Ptolomée, *lib. III. ch. iij.* qui en met l'embouchure sur la côte orientale. Elle conserve son nom; c'est encore à présent le *Sevro*, selon le P. Coroneli. (*D. J.*)

SÆTABIS, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonnoise, au pays du peuple *Contestani*, dans les terres. Elle étoit sur une hauteur, comme il paroît par ces vers de Silius Italicus. *lib. III. v. 873.*

Celsa mittebat Sætabis arce.

*Sætabis & telas Arabum sprevisse superba;
Et Pelusiaco filum componere lino.*

Ces vers font voir non-seulement que *Sætabis* étoit au haut d'une colline, mais encore qu'il s'y faisoit des toiles qui surpassoient en finesse & en beauté

celles d'Arabie, & que le fil qu'on y employoit, valoit bien celui de Péluze en Egypte.

On y travailloit aussi à des étoffes de laine, & Catule, *épigr. xxv.* parle des mouchoirs de ce lieu-là, qu'il nomme *sudaria Sætaba*. Plin. donne le troisième rang au lin de *Sætabis*, entre les meilleurs & les plus estimés dans toute l'Europe. On prétend que c'est présentement *Xativa*.

Sætabis est aussi le nom d'une rivière de l'Espagne tarragonnoise, dans les terres, au pays du peuple *Contestani*, selon Ptolomée, *lib. II. ch. vj.* qui en met l'embouchure entre *Alone* & *Illicitanus portus*. Il paroît que c'est aujourd'hui *Rio d'Alcoy*. (*D. J.*)

SÆTTE, LE CAP DE, (*Géog. mod.*) en italien *punta della Sætta*; cap du royaume de Naples, sur la côte méridionale de la Calabre ultérieure, à une des extrémités du mont Apennin, entre le cap delli *Armi* & celui de *Sparivento*. C'est le *Brutium promontorium* des anciens, selon Cluvier. (*D. J.*)

SAFANI-AL-BAHR, (*Géog. mod.*) c'est-à-dire *éponge de mer*; petite île d'Égypte, sur la côte occidentale de la mer Rouge, à 13 lieues au nord de Kofsir. Elle n'a que deux lieues de longueur sur un quart de lieue de large. *Latit. 27.* (*D. J.*)

SAFAR, **SAFER** ou **SAPHAR**, f. m. (*Hist. mod.*) second mois des Arabes & des Turcs; il répond à notre mois d'Octobre.

SAFIE, (*Géog. mod.*) les Africains la nomment *Asfi*, & les Portugais *Asafie*; ville d'Afrique dans la Barbarie, au royaume de Maroc, sur la côte de l'Océan, à l'extrémité de la province de Duquela. Elle est environnée de murs & de tours, avec un château dont les Portugais ont été maîtres depuis l'an 1507, jusqu'en 1641 qu'ils l'abandonnerent. Plusieurs juifs s'y sont retirés pour le trafic. Le pays d'alentour est fertile en blé & en troupeaux. *Long. 9. 38. latit. 32.* (*D. J.*)

SAFRA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans l'Éstramadoure. Voyez **ZAFRA**.

SAFRAN, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *crocus*; genre de plante à fleur liliacée & monopétale; la partie inférieure est en forme de tuyau qui a un pédicule: ce tuyau s'évase par le haut, & il est divisé en six parties. Le pistil s'élève du fond de cette fleur, & il se divise en trois filamens, terminés par une sorte de tête & par une aigrette. Le calice de la fleur devient dans la suite un fruit oblong, qui a trois angles & trois loges, & qui renferme des semences arrondies. Ajoutez aux caractères de ce genre que la racine est composée de deux tubercules, dont l'un est plus petit que l'autre. Le plus gros se trouve placé au-dessous du plus petit, & il est charnu & fibreux. Ces deux tubercules sont recouverts d'une enveloppe membraneuse. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

La plante dont on tire ces filamens, est nommée *crocus* ou *crocus sativus*, par tous les Botanistes. Sa racine est tubéreuse, charnue, de la grosseur d'une noisette, & quelquefois d'une noix, blanche, douce, double, dont la supérieure est plus petite, l'inférieure plus grosse & chevelue. Elles sont revêtues l'une & l'autre de quelques tuniques arides, roussâtres & en forme de réseau. De cette racine sortent sept ou huit feuilles, longues de 6 & même de 9 pouces, très-étroites & d'un verd foncé. Parmi ces feuilles s'élève une tige courte, qui soutient une seule fleur en lys, d'une seule pièce, blanche, fistuleuse par sa partie inférieure, & divisée en six segmens arrondis, de couleur gris-de-lin.

Il sort du fond de la fleur trois étamines, dont les sommets sont jaunâtres, & un pistil blanchâtre qui se partage comme en trois branches, larges à leur extrémité supérieure, & découpées en manière de crête, charnue, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'oranger, lesquelles sont appelées par ex-

cellence du nom de *safran*. L'embryon qui soutient la fleur, se change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges qui contiennent des semences arrondies.

Le *safran* croît dans la plupart des pays, soit chauds, soit froids, en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Irlande, en Angleterre, dans plusieurs provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, aux environs d'Orange, dans la Normandie & le Gâtinois. Le *safran* du Gâtinois & d'Angleterre passe pour le meilleur du monde, & on le préfère, avec raison, à l'oriental.

Le *safran* se multiplie commodément & communément par le moyen de ses bulbes, qui croissent tous les ans en grande quantité; car lorsqu'on en sème la graine, il est plus long-tems à venir. On plante ses bulbes au printems, dans des sillons égaux & éloignés les uns des autres de six pouces. Ces bulbes ne produisent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année suivante au mois d'Octobre. Les fleurs ne durent qu'un ou deux jours après leur épanouissement. Quand elles sont tombées, il sort des feuilles qui sont vertes pendant l'hiver: elles sechent, se perdent au printems, & ne paroissent jamais pendant l'été.

Il arrive de-là qu'aussitôt que les fleurs du *safran* s'épanouissent, on les cueille au lever, ou au coucher du soleil, & on sépare les filamens du milieu de la fleur; ensuite on les nettoie bien, on les sèche & on les garde. Quelques jours après la première cueillette il s'élève de nouvelles fleurs, on les cueille de nouveau, cette opération dure près de 30 jours.

Au mois d'Octobre, lorsque la plante fleurit, la racine n'est composée que d'une bulbe; le printems & l'été suivant, elle en a deux l'une sur l'autre. Car lorsque les feuilles croissent au commencement de la belle saison, la partie supérieure de la racine d'où sortent les feuilles, croît aussi dans le même tems, jusqu'à ce qu'elle soit aussi grosse l'été que l'est la bulbe mere; alors ayant acquis une constitution solide, pleine & succulente, la bulbe mere devient languissante, sans suc, flasque, & disparoît entièrement dans le cours de l'automne: c'est l'image de la vie humaine.

Après que les fleurs sont passées, on retire les bulbes de la terre sur la fin d'Octobre; on les garde dans un lieu sec sans les couvrir de terre; on les tient éloignées des rayons du soleil de peur qu'elles ne se sechent, & cependant afin qu'elles mûrissent davantage, ce que l'on connoît quand les feuilles se fannent. Au retour du printems, on les plante de nouveau dans la terre.

Il est peu de plantes d'un aussi grand usage que le *safran*; ses fleurs sont agréables à la vûe & à l'odorat. Son pistil est considéré comme une chose précieuse; il entre dans les apprêts de cuisine; il sert aux peintres en miniature; il fournit aux teinturiers une très-belle couleur, & les Médecins l'emploient dans plusieurs maladies. La fanne même & les pétales du *safran* servent dans les pays où on le cultive, à faire du fourrage pour les bestiaux.

Mais le *safran*, semblable aux plantes les plus précieuses, est tendre, délicat, & ne peut être conservé que par des soins proportionnés à ses usages; aussi est-il attaqué de plusieurs maladies, qui toutes ensemble tendent à le détruire: cependant il n'en éprouve aucune plus dangereuse, ni qui lui soit plus nuisible, que celle que les habitans du Gâtinois appellent *la mort*. En effet, elle tue infailliblement le *safran*; & de plus elle paroît contagieuse, & toujours en rond. D'une première plante attaquée, le mal se répand à celles d'alentour, selon des circonferences circulaires, & qui augmente toujours. On ne peut arrêter le mal que par des tranchées que l'on fait dans

le champ pour empêcher la communication, à-peu-près comme dans une peste. C'est dans le printems, dans le tems de la seve, & lorsque le *safran* devoit avoir plus de force pour résister au mal, qu'il souffre ses plus grands ravages.

Comme il peut causer des dommages considérables, M. du Hamel, à qui d'ailleurs la simple curiosité de physicien auroit pu suffire, en étudia l'origine, & après un nombre de recherches, car il est très-rare que les premières aillent droit au but, il la découvrit.

Une plante parasite, qui ne fort jamais de terre, & ne s'y tient guère à-moins de demi-pié de profondeur, se nourrit aux dépens de l'oignon du *safran* qu'elle fait périr, en tirant toute sa substance. Cette plante est un corps glanduleux ou tubercule, dont il sort des filamens violets, velus & menus comme des fils, qui sont ses racines; ces racines produisent encore d'autres tubercules, & puisque les plantes qui tracent, tracent en tous sens, & que celle-ci ne peut que tracer, on voit évidemment pourquoi la maladie du *safran* s'étend toujours à la ronde. Aussi quand M. du Hamel examina un canton de *safrans* attaqués, il trouva toujours les oignons de ceux qui étoient au centre plus endommagés, plus détruits, & les autres moins, à proportion de leurs distances.

On voit pareillement pourquoi des tranchées rompent le cours du mal; mais il faut qu'elles soient au moins profondes de demi-pié. Les laboureurs avoient trouvé ce remède sans le connoître, & apparemment sur la seule idée très-confuse de couper la communication d'une plante de *safran* à une autre. Il faut prendre garde de ne pas renverser la terre de la tranchée sur la partie saine du champ, on y renverseroit la plante funeste.

M. du Hamel a observé qu'elle n'attaque pas seulement le *safran*, mais encore les racines de l'hyeble, du *coronilla flore vario*, de l'arrête-bœuf, les oignons de muscari, & elle les attaque, tandis qu'elle ne touche pas au blé, à l'orge, &c. Ce n'est pas tant, comme on le pourroit croire, parce qu'elle fait un certain choix de sa nourriture, que parce qu'il lui est impossible à cause de la profondeur où elle se tient, de rencontrer des plantes dont les racines ou les oignons, ne sont qu'à une profondeur moindre. *Hist. de l'acad. 1728. (D. J.)*

SAFRAN, (*Chimie, Diete & Mat. méd.*) ses filamens blanchâtres ou d'un jaune pâle par une de leur extrémité, & d'un rouge oranger ou purpurin par l'autre, d'une odeur assez agréable quoique forte, d'une faveur amère, &c. que tout le monde connoît sous le nom de *safran*, sont les étamines des fleurs d'une plante à qui appartient proprement le nom de *safran*; mais d'après un usage fort reçu, on a transporté le nom de la plante à la seule de ses parties dont on fasse usage, comme on dit *blé* au lieu de *semence de blé*; *navets*, au lieu de *racines de navets*, &c.

On doit choisir le *safran* récent, en filets larges, rouges, flexibles & gras au toucher, quoique sec, d'une odeur très-aromatique, & on doit rejeter celui qui est pâle & en brins menus, trop secs, peu odorans; ou noirâtre, & ayant l'odeur de moisi. On doit outre cela, monder pour l'usage le *safran* choisi de la partie de ses filets qui est blanche ou jaunâtre.

Le *safran* contient un principe aromatique très-abondant, très-expanfible, & capable de parfumer une grande quantité d'eau, d'esprit-de-vin, d'huile par expression, &c.

Le *safran* contient aussi une partie colorante extrêmement divisible, & dont une très-petite portion peut teindre une quantité très-considérable de liquide aqueux ou spiritueux; car cette substance est égale-

ment soluble par ces deux menstrues, & n'est point miscible au menstrue huileux.

Enfin le *safran* contient une matiere fixe, qui est également soluble par l'esprit-de-vin & par l'eau; en sorte que l'extrait de *safran* peut également s'obtenir par l'application convenable de l'un ou de l'autre de ces menstrues.

M. Cartheuser observe que le *safran* ne donne point d'huile essentielle; ou du-moins qu'il n'a jamais retiré un pareil principe du *safran*; car quant à ce que cet auteur ajoute, que si on le distille en une quantité considérable, celle d'une livre par exemple, on pourra obtenir jusqu'à une dragme & demie d'huile essentielle très-aromatique & très-pénétrante; il ne rapporte ce fait que sur un témoignage d'autrui, sur un *oui-dire*.

Selon le même auteur, une once de bon *safran* donne environ six gros & demi de cette matiere également soluble par l'esprit-de-vin & par l'eau dont nous avons déjà parlé, & qui est d'une nature véritablement singulière, ayant, lorsqu'elle n'est rapprochée qu'en consistance médiocrement épaisse, l'aspect d'une huile très-rouge, une odeur très-pénétrante, une saveur amère aromatique très-vive, & étant capable d'être entièrement redissoute, non-seulement dans l'eau & dans l'esprit-de-vin, mais même dans l'huile, s'il en faut croire Boerhaave. C'est principalement cette miscibilité à l'huile qui, si elle est réelle, constitue la véritable singularité de cette substance; en sorte que Boerhaave, qui est prodigieusement enclin à voir dans tous les produits & les phénomènes chimiques, des merveilles, des nouveautés, des prodiges, est pardonnable d'avoir trouvé cet extrait de *safran*, *prorsus singulare quid*, quoiqu'il eût bien pû se passer de commenter cette assertion en observant que cet extrait n'étoit ni une huile, ni un esprit, ni une gomme, ni une résine, ni une gomme résine, ni une cire, ni un baume.

Le *safran* est employé dans les cuisines à titre d'assaisonnement, chez quelques peuples de l'Europe, fort peu en France, du-moins dans les bonnes tables; mais il est généralement employé comme remède. Il est même placé à ce titre dans le rang le plus distingué. Il est célébré du consentement unanime des Médecins, comme un remède des plus précieux, des plus efficaces, une panacée, ou remède universel. Il a été appelé *or végétal*, *aromate des Philosophes*. Boerhaave croit qu'il est le véritable arope de Paracelse; ce dernier mot n'est que l'abréviation d'*aroma philosophorum*.

Les qualités du *safran* plus reconnues, & pour lesquelles il est plus communément employé, sont les qualités cordiales, stomachiques, utérines, antispasmodiques, apéritives, pectorales, anodines, cicatrisantes.

On le mêle très-communément dans les opiates & les autres compositions cordiales, stomachiques, & sur-tout dans les emmenagogues & hystériques. On l'a souvent mêlé à l'*opium*, soit dans des compositions officinales, soit dans les prescriptions magistrales. Geoffroi doute si cette addition modère l'effet de l'*opium*, ou si elle l'augmente.

Entre autres vertus attribuées au *safran*, mais beaucoup moins constatées que celles dont nous venons de parler, on doit compter sa qualité pectorale, sa vertu spécifique contre la jaunisse, sa qualité lytontriptique, & sa vertu alexipharmaque.

La vertu emmenagogue & hystérique du *safran* nous paroît aussi beaucoup mieux prouvée par l'observation que par l'expérience d'Amatus Lusitanus, qui rapporte qu'une femme ayant pris pendant sa grossesse un médicament qui contenoit du *safran*, accoucha de deux filles teintes de couleur jaune; & par celle de J. F. Hertode, qui rapporte dans sa cro-

nologie, qu'ayant mêlé pendant quelque tems du *safran* dans les alimens dont il nourrissoit une chienne pleine, il trouva la liqueur de l'amnios & la peau des petits chiens teinte de jaune, tandis que le chyle contenu dans les veines lactées avoit sa couleur blanche ordinaire; circonstance que M. Cartheuser trouve digne de remarque, & qui prouveroit en effet que le *safran* a une certaine tendance vers la matrice, si cette expérience étoit réitérée & suffisamment *retournée*; car unique & isolée comme elle est, elle ne prouve certainement rien, & ne produit pas même une forte présomption.

Le *safran* est employé extérieurement comme fortifiant, tonique, résolutif, détersif, on le mêle assez communément au cataplasme de *mica panis* que l'on veut animer. Il est fort usité dans les collyres, & sur-tout dans ceux qu'on emploie comme préservatifs dans la petite vérole & la rougeole.

Les qualités pernicieuses du *safran* n'ont pas été moins observées, ni peut-être moins exagérées que ses vertus. Ce qu'on a dit de plus sage, c'est qu'il falloit n'user de ce remède que modérément & à propos; car cette circonspection est nécessaire dans l'administration de tous les remèdes actifs & véritablement efficaces. Sa dose a été fixée pour l'usage intérieur à un scrupule, ou tout au plus à un demi-gros en substance, & celle de sa teinture & de son extrait à proportion. Une plus haute dose a été regardée de tous les tems par les plus graves auteurs comme mortelle.

L'odeur du *safran* est généralement reconnue pour narcotique & enivrante. Mille observations, soit écrites, soit répandues par tradition, prouvent que des personnes qui avoient respiré cette odeur très-concentrée, qui ont été enfermées par exemple, dans des magasins où il y avoit une grande quantité de *safran*, qui se sont couchées sur une balle de *safran*, &c. que ces personnes, dis-je, ont contracté des maux de tête très-graves, quelquefois même incurables, ont eu l'esprit troublé, ont été attaquées d'un ris excessif & involontaire, & même sont mortes. Cette vertu singulière de produire le ris a été aussi attribuée à son usage intérieur, & elle a été mise au nombre de ses propriétés salutaires, pourvu qu'on la contînt dans de justes bornes par une administration ménagée. Boerhaave s'en explique ainsi: *moderato usu verum exhibet exhilarans*. C'est dommage que cette qualité ne soit pas mieux constatée. Les expériences qui conduiroient à une vraie conviction n'ont certainement rien de rebutant.

Le *safran* est employé dans un très-grand nombre de préparations officinales, tant destinées à l'usage intérieur qu'à l'usage extérieur; il est sur-tout un des principaux ingrédients de l'élixir de propriété de Paracelse, de l'élixir de Garrhus, & des pilules de Rufus. Nous citons ces remèdes par préférence, parce qu'étant très-peu composés, l'efficacité du *safran* y est plus sensible & plus réelle. Voyez ces articles.

Le *safran* donne son nom à un emplâtre, savoir l'*emplâtre occicroceum*, que nous avons décrit à l'article EPLATRE. Voyez cet article. (b).

SAFRAN BATARD, (*Botanique*.) *νίλος* par les anciens, *kartan* par les Arabes, & *carthamus* par les Latins; c'est cette espèce de *safran* nommé *carthamus officinalis*, *flore croceæ*, I. R. H. 457. *Cnicus sativus*, *sive carthamus*, C. B. P. 378.

La tige de cette plante est haute d'une coudée & demi, cylindrique, ferme, branchue garnie de feuilles alternes, & en grand nombre, longues de deux pouces, larges de huit lignes, arrondies à leur base, & embrassant la tige, terminée en pointe aiguë, garnies de côtes & de nervures, lisses, & ayant à leur bord de petites épines un peu roides. Les fleurs naissent en manière de tête à l'extrémité des rameaux. Leur ca-

lice est composé d'écaillés & de petites feuilles, duquel s'élèvent plusieurs fleurons, longs de plus d'un pouce, d'un beau rouge de *safran*, foncés & découpés en cinq parties.

Les embryons des graines n'ont point d'aigrettes; & lorsqu'elles sont parvenues à leur maturité, elles sont très-blanches, lisses, luisantes, longues de trois lignes, plus pointues à l'extrémité inférieure, marquées de quatre angles; elles contiennent sous une écorce un peu dure, & comme cartilagineuse, une espece d'amande blanchâtre, d'une faveur d'abord douceâtre, ensuite âcre, & qui cause des nausées.

Les fleurs paroissent dans le mois d'Août; les graines sont mûres en automne. On cultive cette plante dans quelques provinces de France, d'Italie & d'Espagne, non-seulement pour l'usage de la Médecine, mais encore pour la teinture.

On estime les graines récentes, luisantes, blanches, quoique quelques-uns ne rejettent pas celles qui tirent sur le roux, celles dont la moëlle est blanche, grasse, & qui étant jettées dans l'eau, vont au fond; mais il ne faut jamais employer celles qui sont flasques, moïsses, cariées, roussies. On ne se sert que de la moëlle, & on rejette l'écorce.

La graine de carthame, que quelques-uns appellent aussi *graine de perroquet*, parce que les perroquets la mangent avec avidité, & s'en engraisent sans en être purgés, est un purgatif pour les hommes. Elle est remplie d'une huile âcre, à laquelle on doit rapporter sa vertu purgative. Les Médecins la donnent en émulsion; quelques-uns la mêlent avec des décoctions, & tous tâchent d'en corriger les défauts par des remèdes aromatiques ou stomachiques; mais le plus sûr est de n'en point faire usage. (D. J.)

SAFRAN BATARD, voyez CARTAME.

SAFRAN DES INDES, (*Botan. exot.*) Le *safran*, ou *souchet des Indes*, est appelé *crocus indicus*, *Arabibus curcuma* par Bontius. C'est une petite racine oblongue, tubéreuse, noueuse, de couleur jaune, ou de *safran*, & donnant la couleur jaune aux liqueurs dans lesquelles on l'infuse; son goût est un peu âcre & amer; son odeur est agréable, approchant de celle du gingembre, mais elle est plus foible.

La plante qui pousse cette racine, est nommée par Bontius, *curcuma foliis longioribus & acutioribus*; & dans le jardin de Malabar, *maniella kua*. Tournefort a fait une erreur en la rangeant parmi les especes de *cannacorus*; M. Linnæus la caractérise ainsi:

Son calice est formé par plusieurs spates partiales, simples, & qui tombent; la fleur est un pétale irrégulier, dont le tuyau est fort étroit. Le pavillon est découpé en trois parties, longues, aiguës, évasées & écartées. Le nectarium est d'une seule piece, ovale, terminée en pointe, plus grande que les découpures du pétale, auquel il est uni dans l'endroit où ce pétale est le plus évasé. Les étamines sont au nombre de cinq, dont quatre sont droites, grêles, & ne portent point de sommets; la cinquième, qui est plantée entre le nectarium, est longue, très-étroite, ayant la forme d'une découpure du pétale, & partagée en deux à son extrémité, près de laquelle se trouve le sommet. Le pistil est un embryon arrondi qui supporte la fleur, & pousse un style de la longueur des étamines, surmonté d'un stygma simple & crochu. Le péricarpe ou le fruit, est cet embryon qui devient une capsule arrondie à trois loges séparées par des cloisons; cette capsule contient plusieurs graines.

La racine du *safran des Indes* meurt, & se retire de la terre après que ses fleurs se sont séchées. Cette plante est fort cultivée dans l'Orient, pour l'usage de sa racine, qui sert à assaisonner la plupart des mets; ils usent aussi des fleurs pour en faire des pommades dont ils se frottent le corps. On regarde encore le *safran des Indes* comme un grand remède pour provo-

quer les regles, faciliter l'accouchement, & sur-tout pour la guérison de la jaunisse. Enfin les Indiens l'emploient souvent dans la teinture.

Il y a une autre espece de *safran des Indes* que l'on surnomme *rond*, & que les Portugais nomment *raiz de safrão*: on ne le trouve pas dans les boutiques. C'est une racine tubéreuse, un peu ronde, plus grosse que le pouce, compacte, charnue, chevelue au-dehors, jaune en-dedans. Cette racine étant coupée transversalement a différens cercles, jaunes, rouges, de couleur de *safran*, elle imite le *safran* & le gingembre par son goût & son odeur, qui sont cependant plus foibles que dans le *curcuma long*; elle a aussi les mêmes vertus, mais plus foibles. Cette plante qu'on appelle *curcuma radice rotundâ* dans l'*Hort. malab.* a les feuilles, les fleurs & les fruits semblables à la précédente. (D. J.)

SAFRAN DES INDES, (*Mat. méd.*) Voyez CURCUMA.

SAFRAN DE MARS, (*Mat. méd.*) Voyez MARS.

SAFRAN DE L'ETRAVE, (*Marine.*) piece de bois qu'on attache depuis le dessous de la gorgere jusque sur le rinjot, & qui sert à faire venir le vaisseau au vent, lorsque par défaut de construction, il y vient difficilement. Cela s'appelle *donner la pince d'un vaisseau*.

SAFRAN, (*Charpent.*) c'est la planche qui est à l'extrémité du gouvernail d'un bateau-foncet, sur laquelle sont attachées les barres qui soutiennent les planches de remplage. (D. J.)

SAFRANIERE, f. f. (*Agriculture.*) plantation de *safran* dans un lieu préparé & choisi exprès pour sa culture; on donne ordinairement trois labours par an à la *safraniere*: le premier quand on le plante, ou s'il est déjà planté au printemps, quand les feuilles tombent; le second sur la fin de Juillet, & le troisième au commencement de Septembre. On choisit de donner le dernier labour par un beau tems, & de ne pas offenser les oignons en labourant.

Une *safraniere* ainsi ménagée, dure trois années dans sa vigueur; elle pourroit même continuer à rapporter pendant neuf ans, pourvu qu'on eût soin de la labourer, de la sarcler & de l'amander; mais il vaut mieux après trois ans de production, lever hors de terre les oignons & les cayeux qu'ils ont produits pour les planter ailleurs, & vendre le surplus. Sitôt que les oignons sont hors de terre, on doit les mettre à l'ombre dans un endroit qui ne soit point humide. Il ne faut jamais les replanter dans l'endroit d'où on les a tirés, parce que la terre est usée; il s'agit au contraire de la réparer & de la bien fumer.

Plusieurs cultivateurs partagent en quatre ce qu'ils ont de terre à mettre en *safran*; ils garnissent les derniers quartiers des oignons & cayeux qu'ils retirent des premiers; & comme ils ne fleurissent pas tous en même tems, ils ont plus de commodité à cueillir le *safran* qui refleurit d'un côté pendant que la dépouille se fait de l'autre. (D. J.)

SAFRE, SAFFRE, ZAFFRE ou SMALTE, f. m. c'est un verre coloré en bleu par le moyen du cobalt, dont on se sert pour faire du bleu d'emploi, & pour peindre en bleu sur la porcelaine, sur la fayance & sur l'émail. Cette substance se débite sous la forme d'une poudre qui est d'un bleu plus ou moins beau; elle est désignée sous les différens noms de *safflor*, de *smalte*, de *zaffre*, mais elle est plus généralement connue en France sous celui de *saffre* ou de *bleu d'émail*.

On a dit à l'article COBALT, que c'étoit ce minéral qui donnoit la couleur bleue que l'on nomme *saffre*; on a dit aussi que M. Brandt, savant chimiste Suédois, regardoit cette substance comme un demi-métal particulier, dont le caractère distinctif est de colorer le verre en bleu; mais depuis la publication du

du volume qui contient l'article COBALT, plusieurs Chimistes ont fait de nouvelles expériences pour approfondir la nature de ce minéral singulier, & ils en ont porté un jugement tout différent de celui de M. Brandt & des personnes qui ont adopté son sentiment. Cela posé, on a cru devoir rapporter ici les expériences & les idées nouvelles qui ont paru sur ce sujet; malheureusement, loin d'éclaircir la matière, elles ne font qu'augmenter nos incertitudes. M. Rouelle, ainsi que quelques autres Chimistes français, ont cru trouver la confirmation du sentiment de M. Brandt, parce qu'ils ont tiré du *safre*, c'est-à-dire du verre coloré par le cobalt, une substance parfaitement semblable à un régule semi-métallique, & qui, mêlé de nouveau avec du verre, le coloroit en bleu. Malgré cela, la plupart des Minéralogistes & Métallurgistes allemands, refusent de regarder le cobalt comme un demi-métal particulier, & prétendent que la substance réguline que l'on tire du cobalt est une combinaison. M. Lehmann dans le 590 de la nouvelle édition de sa Minéralogie, publiée en allemand à Berlin en 1760, dit que « le cobalt dont on fait la couleur bleue, abstraction faite de l'arsenic qu'il contient, ne peut point donner ni un métal, ni un demi-métal, de quelque façon qu'on s'y prenne, mais en se vitrifiant avec un sel alkali & une terre vitrifiable, il s'en précipite une substance appelée *speiss*, qui ressemble à un demi-métal, mais qui réellement n'est qu'une combinaison de cuivre, de fer, d'arsenic, & d'une terre propre à colorer en bleu ». Le même auteur ajoute dans le §. 91. « 1°. Que la matière colorante qui se trouve dans le cobalt qui donne du *speiss*, est quelque chose de purement accidentel, c'est pour cela qu'elle se sépare de la partie réguline, tant par la vitrification, que par d'autres opérations chimiques; & même si l'on fait fondre à plusieurs reprises le *speiss*, produit par le cobalt avec du sel alkali & du sable, il perd à la fin toute sa propriété de colorer en bleu. 2°. On peut s'assurer de la manière suivante de ce qui entre dans la composition de la matière réguline du cobalt qui donne le bleu; pour cet effet, l'on n'a qu'à prendre du prétendu régule de cobalt pur, le faire fondre à plusieurs reprises avec de la fritte de verre, jusqu'à ce qu'il n'en parte plus de fumée, ni d'odeur arsenicale; alors on n'aura qu'à le remettre de nouveau en régule, en extraire la partie cuivreuse, par le moyen de l'alkali volatil, jusqu'à ce que ce dissolvant ne devienne plus bleu; enfin, si l'on dissout le résidu dans les acides, & qu'on précipite la dissolution, on ne tardera point à appercevoir le fer ».

M. de Justi, célèbre chimiste allemand, très-versé dans la minéralogie, paroît être du même avis que M. Lehmann; il croit que la terre métallique du cobalt qui colore le verre en bleu, est produite par une combinaison du fer avec l'arsenic. Il appuie cette conjecture sur un fait attesté par M. Cramer, qui dit dans sa Docimastie, avoir oui dire que M. Henckel avoit eu le secret de colorer le verre en bleu, en faisant calciner de la limaille d'acier de Styrie. Un des amis de M. de Justi, qui avoit été le disciple de M. Henckel, l'a assuré de la vérité de ce fait, ajoutant même que pour faire cette expérience, il prenoit trois parties de limaille d'acier qu'il mêloit exactement avec une partie d'arsenic, & qu'il faisoit réverbérer ce mélange pendant trois jours; à un feu qui étoit doux au commencement, mais qu'il augmentoit par degrés.

Le même M. de Justi nous apprend, que la manganèse ou magnésie qui est un minéral ferrugineux, si on la joint avec de l'arsenic, & si on la calcine ensuite, devient propre à donner une couleur bleue

au verre. Le même auteur parle d'un cobalt noir semblable à la mine d'arsenic noire, qui se trouve dans les terres de la dépendance du duc de Saxe-Cobourg; ainsi qu'au petit Zell, dans la basse-Autriche; ce cobalt contenoit une grande quantité de fer & devoit sa couleur noire à ce métal, mais il ne contenoit que très-peu, ou même point du tout d'arsenic; en mêlant ensemble & faisant calciner ce cobalt noir & ferrugineux avec d'autre cobalt ordinaire, gris & chargé d'arsenic: M. de Justi dit que de ce mélange, il résulteroit une matière très-propre à colorer le verre en bleu; c'est-à-dire à faire du *safre*. Il ajoute qu'il n'y a point de cobalt qui ne contienne des parties ferrugineuses plus ou moins abondamment, & il prétend que les cobalts ne sont propres à donner du bleu, que lorsqu'ils contiennent une juste proportion de fer & d'arsenic à la fois; le cobalt noir du petit Zell donnoit à la vérité tout seul une assez bonne couleur, mais elle devenoit infiniment plus belle, lorsqu'on faisoit calciner ce cobalt avec un autre cobalt très-chargé d'arsenic. De plus, M. de Justi assure qu'il ne s'est point encore trouvé jusqu'ici de cobalt qui ne contint une portion d'argent, d'où il conjecture que l'argent pourroit contribuer à la couleur bleue que produit le cobalt. Telles sont les idées répandues dans différens mémoires sur le cobalt que M. de Justi vient d'insérer dans ses *œuvres Chimiques*, publiées en allemand en 1760.

J'ajouterai encore à ces faits, que l'on a donné à M. de Montamy, premier maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, un morceau de cobalt noir trouvé en Espagne, près de la ville d'Aranda, dans la vieille Castille. Cette mine de cobalt calcinée ne donnoit que peu d'indice d'arsenic, cependant M. de Montamy n'a pas laissé d'en tirer un bleu de la plus grande beauté qu'il a employé dans les couleurs pour l'émail, dont il va bientôt enrichir le public. Ce cobalt a donné un bleu très-supérieur à celui des cobalts de Saxe & des autres pays d'Allemagne.

Dans la vie du célèbre Becher, on rapporte que ce savant chimiste ayant pris du mécontentement des Saxons, les menaça de faire tomber leurs manufactures de *safre*, en donnant aux Anglois le secret d'en faire avec du bronze ou de l'alliage métallique dont on fait les cloches, appelé en anglois *bell-metal*; peut-être aussi que le *bell-metal* dont Becher vouloit parler, étoit un minéral qu'il favoit contenir du cobalt.

On peut conclure de tous les faits qui viennent d'être rapportés, que la vraie nature du cobalt n'est point encore parfaitement connue; que l'on ne connoît point toutes ses mines, & qu'il pourroit y avoir plusieurs manières de faire du *safre*. Quoi qu'il en soit, nous allons décrire celle qui se pratique à Schneeberg, en Misnie, qui est l'endroit de toute l'Europe où l'on fait la plus grande quantité de *safre*, ce qui produit un revenu très-considérable pour l'électeur de Saxe & pour ceux qui sont intéressés dans ces manufactures.

Comme les mines de cobalt qui se trouvent en Misnie sont accompagnées d'une très-grande quantité de bismuth, on est obligé d'en séparer ce demi-métal, qui donnoit une mauvaise couleur au *safre*. Pour cet effet, on forme une aire, on y place deux longs morceaux de bois, le long desquels on arrange des petits morceaux de bois minces fort proches les uns des autres. On jette la mine par-dessus, on allume le bois lorsqu'il fait du vent, & le bismuth qui est aisé à fondre se sépare de la mine.

Nous ne répéterons point ici ce qui a été dit de la manière de calciner le cobalt, pour en dégager l'arsenic dont il est abondamment chargé dans la mine; cette calcination se fait dans un fourneau destiné à cet usage, on étend le cobalt pulvérisé grossièrement

sur l'aire de ce fourneau, qui a environ sept piés de long & autant de large. On ne le chauffe qu'avec de bon bois bien sec; la flamme roule sur le cobalt, que l'on remue de tems en tems avec un rable de fer; par ce moyen l'arsenic s'en dégage, & il est reçu dans un long tuyau ou dans une cheminée horisontale. Voyez l'article COBALTE & la Pl. qui y est citée: on continue cette calcination pendant quatre, cinq, six, & même pendant neuf heures consécutives, suivant que la mine est plus ou moins chargée d'arsenic. Le cobalt grillé se passe par un tamis de fil de laiton, & l'on écrase de nouveau les parties qui n'ont point pu passer au-travers du tamis.

Cependant il faut observer qu'il y a des mines de cobalt qui n'ont pas besoin d'être calcinées, & qui ne laissent pas de donner de très-bon *safre*; le cobalt noir, dont nous avons parlé, est dans ce cas, vû qu'il ne s'en dégage que très-peu, ou même point du-tout d'arsenic; alors le travail est plus facile & moins couteux, puisque l'on épargne les frais & le travail de la calcination.

Le cobalt ayant été calciné & pulvérisé, se mêle avec de la potasse bien purifiée & calcinée dans un fourneau, pour en dégager toutes les ordures & les matieres étrangères qui peuvent y être jointes. Voyez l'article POTASSE. On y joint encore des cailloux ou du quartz calcinés & pulvérisés, & passés au tamis. Pour pouvoir plus facilement réduire ces cailloux en poudre, on les fait rougir & on les éteint dans l'eau froide à plusieurs reprises; ce sont-là les trois matieres qui entrent dans la composition du *safre*. On prend ordinairement parties égales de cobalt, de potasse & de cailloux pulvérisés, cependant il faut consulter la nature du cobalt qui donne, tantôt plus, tantôt moins de couleur; c'est pourquoi il faut s'assurer d'abord par des essais en petit de la qualité du cobalt, par la couleur qu'il donne, avant que de le travailler en grand. Si l'on n'avoit point de cailloux convenables, on pourroit faire la fritte du verre avec du sable blanc, semblable à celui dont on se sert dans les Verreries.

Lorsqu'on a pris ces précautions, on mêle exactement ensemble la fritte, c'est-à-dire la composition dont on doit faire le *safre*; ce mélange se fait dans des caisses de bois, où il demeure pour en faire usage au besoin.

Le fourneau dont on se sert pour faire fondre le mélange, ressemble à ceux des verreries ordinaires, il a environ six piés de long, sur trois de large & sur six de haut. Les pots ou creusets dans lesquels on met le mélange, qui doit faire du verre bleu ou du *safre*, se placent sur des murs qui sont environ à la moitié de la hauteur du fourneau. L'entrée du fourneau par où l'on y place les creusets se ferme avec une plaque de terre cuite que l'on peut ôter à volonté; au milieu de cette porte est une petite ouverture qui sert à recuire les essais ou échantillons de la matiere vitrifiée que l'on a puisés dans les creusets au bout d'une baguette de fer; durant le travail cette ouverture se bouche avec de la terre glaise. Sur chacun des côtés du fourneau sont trois ouvreaux qui servent à mettre la fritte dans les creusets, & à la puiser lorsqu'elle est fondue; pendant qu'on fait fondre la matiere, on bouche ces ouvreaux à environ un pouce près, & alors ils servent de registres au fourneau & donnent un passage libre à l'air. Audessous des ouvreaux, il y a encore trois portes ou ouvertures que l'on ne débouche que lorsqu'il y a quelque réparation à faire aux creusets, ou lorsqu'on veut en remettre de nouveaux. Au pié du fourneau est le cendrier & une autre ouverture, qui sert à retirer le verre qui a pu sortir des creusets, que l'on remet à fondre. Les creusets sont faits de bonne terre, on les fait bien sécher dans un fourneau

fait exprès, qui est à côté du fourneau de verrerie; on place six creusets à la fois dans le fourneau; comme il faut que la chaleur soit très-forte, on ne le chauffe qu'avec du bois, que l'on a fait sécher presque au point de le réduire en charbon, dans un fourneau qui communique avec le premier; les buches doivent être minces pour ce travail.

Lorsque le mélange a été exposé pendant 6 heures à l'action du feu, on le remue dans les creusets avec une baguette de fer; on continue à faire la même chose de quart-d'heure en quart-d'heure, & on laisse le mélange exposé au feu encore pendant 6 heures; ainsi il faut 12 heures pour que la fusion soit parfaite, on n'en emploie que huit lorsqu'on fait du *safre* commun.

On reconnoît que le *safre* est assez cuit aux mêmes signes que tout le verre, c'est-à-dire on trempe une baguette de fer dans la matiere fondue; lorsqu'elle s'attache à la baguette & forme des filamens, c'est un signe que la matiere est assez cuite.

Au bout de ce tems, on puise la matiere fondue qui est dans les creusets avec une cuillère de fer, & on la jette dans des cuves ou dans des baquets pleins d'eau très-pure, afin d'étonner le verre & de le rendre plus facile à s'écraser; cette opération est très-importante.

Au fond des creusets, dans lesquels on a fait la fonte, il s'amasse du bismuth, vu que ce demi-métal accompagne presque toujours les mines de cobalt que l'on trouve en Misnie, & il n'a pu en être totalement séparé par le grillage. Au-dessus de ce bismuth se trouve une matiere réguline, que les Allemands nomment *speifs*; cette matiere a été peu connue jusqu'à présent. M. Gellert, dans le tems qu'il a publié sa *chimie métallurgique*, regardoit le *speifs* comme un vrai régule de cobalt pur; il dit qu'en faisant calciner cette matiere, un quintal de cette substance suffit pour colorer en bleu 30 ou 40 quintaux de verre, au-lieu que la mine de cobalt grillée de la maniere ordinaire ne peut colorer en bleu que de huit à quinze fois son poids de verre. Voyez la traduction françoise de la *chimie métallurgique* de M. Gellert, t. I. p. 45. Mais on a appris depuis que M. Gellert s'est retracté sur cet article; & aujourd'hui avec tous les Métallurgistes saxons, il regarde le *speifs* comme une combinaison de fer, de cuivre & d'arsenic, & non comme un régule de cobalt.

Voici comment on sépare ce *speifs* d'avec le bismuth: lorsqu'on laisse éteindre le feu du fourneau, & que l'on veut sacrifier les creusets, on les remplit des résidus qui ont été retirés de ces creusets & qui étoient au fond du verre; on les fait fondre, alors le bismuth qui est le plus pesant tombe au fond, & le *speifs* qui est plus léger reste au-dessus; & lorsque le tout est refroidi, on sépare aisément ces deux substances. Mais la séparation s'en fait encore mieux lorsque l'on allume simplement du feu autour de ces masses régulières qui sont en forme de gâteau, par-là le bismuth qui se dégage est plus pur & se fond plus promptement. Lorsque l'on fait l'extinction du *safre* dans l'eau, il tombe aussi quelques particules de *speifs* au fond des cuves, dans lesquelles on éteint le *safre* dont on sépare ces particules.

Après que le verre bleu a été éteint dans l'eau, on le retire & on le porte pour être écrasé sous les pilons du bocard; au sortir du pilon, on le passe par un tamis de fils de laiton, & on le porte au moulin. C'est une pierre fort dure, placée horisontalement & entourée de douves, qui forment ainsi une espece de cuve. Au milieu de cette pierre, qui sert de fond à la cuve, est un trou garni d'un morceau de fer bien trempé, dans lequel est porté le pivot d'un aissieu de fer, qui fait tourner verticalement deux meules de pierres; ces meules servent à écraser

& pulvériser encore plus parfaitement le verre bleu ou le *safre* qui a été tamisé, & qui a été étendu sur le fond de la grande cuve & recouvert avec de l'eau. On broie ainsi ce verre pendant six heures, alors on lâche des robinets qui sont aux côtés de la cuve du moulin, & l'eau, qui est devenue d'une couleur bleue en passant par ces robinets, découle dans des baquets ou seaux qui sont placés au-dessous; de-là on porte cette eau dans des cuves où elle séjourne pendant quelques heures, par ce moyen la couleur dont elle étoit chargée se dépose peu-à-peu au fond des cuves; on puise l'eau qui surnage, on la verse dans des auges qui la conduisent à un réservoir où elle achève de se dégager de la partie colorante dont elle est encore chargée; l'eau qui surnage dans ce premier réservoir retombe dans un second, & de-là dans un troisième où elle a le tems de devenir parfaitement claire, & la couleur de se déposer entièrement.

On met la couleur qui s'est déposée dans des baquets, où on la lave avec de nouvelle eau pour en séparer les saletés qu'elle peut avoir contractées; cela se fait en la remuant avec une spatule de bois; on réitère ce lavage à plusieurs reprises, après quoi on puise cette eau agitée, on la passe par un tamis de crin fort ferré, & cette eau qui a ainsi passé séjourne pendant quelques heures dans un nouveau vaisseau. Au bout de ce tems, on décante l'eau claire, & l'on a du *safre* qui fera d'une grande finesse & d'une belle couleur.

On étend également cette couleur sur des tables garnies de rebords; on la fait sécher dans des étuves bien échauffées; lorsque la couleur est bien sèche, on la met dans une grande caisse garnie de toile, ou on la passe au-travers d'un tamis de crin fort ferré. L'ouvrier qui fait ce travail est obligé de se bander la bouche avec un linge, pour ne point avaler la poudre fine qui voltige. On met ainsi plusieurs quintaux de *safre* dans la caisse, on l'humecte avec de l'eau, on le pêttrit avec les mains pour le mouiller également, on le pèse; alors un inspecteur examine si la nuance de la couleur est telle qu'elle doit être; lorsqu'elle est ou plus claire ou plus foncée qu'il ne faut, il y remédie en mêlant ensemble différens *safres*, & par-là il donne la nuance requise. Après que cette couleur a été pesée, on l'entasse fortement dans des barrils, sur lesquels on imprime avec un fer chaud une marque, qui indique la qualité du *safre* qui y est contenu. Les Saxons nomment *eschel* la couleur la plus fine & la plus belle: suivant les différens degrés de finesse & de beauté, on la désigne par différentes marques; *HEF* désigne la plus parfaite; *EFE* est d'une qualité au-dessous; *FE* est encore inférieure; *ME* signifie *eschel* médiocre; *OE* *eschel* ou couleur ordinaire; *OC* marque une couleur claire ordinaire; *OH* annonce un bleu vif; *MC* claire moyen; *FC* couleur fine; *FFC* une couleur très-fine. Les barrils ainsi préparés se vendent en raison de la beauté & de la finesse de la couleur, & se transportent dans toutes les parties de l'Europe; on assure même que les Chinois en ont tiré une grande quantité depuis quelques années.

Telle est la manière dont on fait le *safre* en Misnie, où il y en a quatre manufactures qui sont une source de richesse pour le pays. Les Saxons ont fait long-tems un très-grand mystère de ce travail; le célèbre Kunckel est le premier qui en ait donné une description dans ses notes sur l'*Art de la Verrerie* d'Antoine Néri. Depuis, M. Zimmermann en a donné un détail très-circonstancié dans un ouvrage allemand qu'il a intitulé, *Académie minéralogique de Saxe*; son mémoire a été traduit en françois, & se trouve à la suite de l'*Art de la Verrerie* de Néri & de Kunckel, que j'ai publiée à Paris en 1752. Cependant il est

Tome XIV.

certain que les Saxons ont toujours fait des efforts pour cacher leur procédé, & jamais ils n'ont communiqué au public les ordonnances & les réglemens de leurs manufactures de *safre* qui sont de l'année 1617, non plus que les divers changemens qu'on y a faits depuis ce tems.

Quoi qu'il en soit, on fait du *safre* en Bohême, dans le duché de Wirtemberg, à Ste Marie aux mines en Lorraine, &c. il est vrai que l'on donne la préférence à celui des Saxons; il y a lieu de croire que cela vient de leur grande expérience, de la bonté du cobalt qu'ils emploient, & du choix des matières dont ils font le verre. Comme le cobalt est une substance minérale qui se trouve très-abondamment presque par-tout où il y a des mines, il est à présumer qu'on réussira aussi-bien que les Saxons en apportant à ce travail la même attention qu'eux. 1°. Il faut bien choisir les cailloux dont on fera la fritte du verre; souvent des cailloux qui paroîtront parfaitement blancs & purs contiennent des parties ferrugineuses que l'action du feu développe, alors ces cailloux rougiront ou jauniront par la calcination, & ils pourront nuire à la beauté de la couleur du *safre*; d'un autre côté, il y a des cailloux qui, quoique naturellement colorés, perdent cette couleur dans le feu, ceux-là pourront être employés avec succès; on voit par-là qu'il faut s'assurer par des expériences, de la qualité des cailloux qu'on emploiera; au défaut de cailloux, on pourra se servir d'un sable bien blanc & bien pur. 2°. Il faut que la potasse, la soude ou le sel alkali fixe que l'on mêlera dans la fritte du verre soit aussi parfaitement pure. 2°. Il ne faut point négliger l'eau dans laquelle on éteint le verre bleu au sortir du fourneau, afin de pouvoir le pulvériser plus aisément; si cette eau étoit impure & mêlée de particules étrangères, elle pourroit nuire à la beauté du *safre*. En général ce travail exige beaucoup de netteté & de précaution. (—)

SAGA, f. f. (*Gram. hist.*) anciennes histoires du Nord.

SAGACITÉ, f. f. (*Logique.*) Locke définit la *sagacité*, une disposition qu'a l'esprit à trouver promptement les idées moyennes qui montrent la convenance ou la dissonance de quelque autre idée, & en même tems à les appliquer comme il faut. (*D. J.*)

SAGAIE, f. f. *terme de relation*, espèce de dard ou de javelot des insulaires de Madagascar. Le bois en est long d'environ quatre piés; il est fort souple, & va toujours en diminuant vers le bout par où on le tient pour le lancer. Le fer de ces *sagaies* est ordinairement empoisonné, ce qui fait que les blessures en sont presque toujours mortelles. (*D. J.*)

SAGALASSE, *Sagalassus*, (*Géog. anc.*) ville de Pisidie, quoique Ptolomée l'ait mise dans la Lycie; son erreur est visible, par le consentement général de tous les anciens. Pline, *l. V. c. xxvij.* la nomme *Sagaleffus*. Strabon compte une journée de chemin entre cette ville & Apamée; il dit, *l. XII. p. 569.* qu'elle étoit du département de l'officier que les Romains avoient établi gouverneur du royaume d'Amymtas, & que pour aller de la citadelle à la ville il y avoit une descente de 30 stades.

Arrien, dans ses guerres d'Alexandre, *l. IV.* donne *Sagalassus* à la Pisidie. C'étoit, dit-il, une assez grande ville habitée par les Pisidiens. Tite-Live, *l. XXXVIII. c. xv.* décrivant la route que suivit le consul Manlius pour passer de la Pamphylie dans la Phrygie, dit: « En revenant de Pamphylie, il campa » au bord du fleuve Taurus le premier jour, & le » lendemain à Xiline-Comé; de-là il alla, sans s'arrêter, jusqu'à la ville de Cormasa. Celle de Darfa » n'étoit pas loin, les habitans s'en étoient enfuis, il » y trouva des vivres en abondance. Marchant ensuite le long des marais, il reçut les soumissions

Q q q ij

» de la ville de Lyfinoé qui lui envoyoit des députés. On arriva bientôt dans le territoire de *Sagallus*, où il y avoit quantité de grains. Les habitants » font des Pisidiens, les meilleurs soldats de tout ce » pays ; ce qui joint à la fécondité de la terre, à la » multitude d'un peuple nombreux, & à la situation » de la ville extraordinairement fortifiée, enfle le » courage ». (D. J.)

SAGAMITÉ, f. f. *terme de relation*, espece de mets dont se nourrirent les peuples du Canada. La *sagamité* se fait avec du blé d'Inde que les femmes cultivent, & qu'elles broient avec des pierres. Elles le cuisent dans l'eau, & y mêlent quelquefois de la chair & du poisson. (D. J.)

SAGAN, f. m. (*Hierarchie des Hébreux.*) le *sagan* chez les Hébreux étoit le lieutenant du grand-prêtre, & celui qui faisoit les fonctions en son absence. Ainsi Eléasar étoit le vicaire d'Aaron, souverain pontife. Il est parlé dans les livres des rois de ces deux charges de prêtrise. (D. J.)

SAGAN, (*Géog. mod.*) petite ville ou bourgade d'Allemagne en Silésie, capitale de la principauté de même nom, au confluent du Bober & de la Queis, à 38 lieues de Prague, avec un château. Elle étoit autrefois bien peuplée, mais elle a souffert plusieurs malheurs consécutifs, qui l'ont réduite à une seule paroisse ; elle appartient à présent au prince de Lobkowitz. Long. 32. 10'. latit. 51. 34'. (D. J.)

SAGAPENUM, f. m. (*Hist. des Drogues exot.*) fuc qui tient le milieu entre la gomme & la résine ; tantôt il est en grandes gouttes comme l'encens, tantôt en gros morceaux : il est roussâtre en-dehors, & intérieurement d'une certaine couleur de corne ; il plie, blanchit sous la dent, & même entre les doigts ; il est d'un goût âcre & mordicant, d'une odeur puante, forte, qui approche de celle du porreau, & qui tient comme le milieu entre l'assa-foetida & le galbanum. Lorsqu'on l'approche de la chandelle il s'enflamme, & quand il est cuit sur le feu avec de l'eau, du vin, & du vinaigre, il se résout entièrement ; on en trouve dans les boutiques des morceaux sales, & comme fondus, d'une couleur obscure, mais qui ont le même goût & la même odeur, que le plus pur.

On estime le *sagapenum* qui est transparent, roux en-dehors, qui paroît former intérieurement des gouttes blanches ou jaunâtres, qui lorsqu'on le brise, plie sous les doigts, & qui lorsqu'on le manie, répand une odeur également pénétrante & désagréable.

Charas fait mention d'un *sagapenum* blanc en-dans & en-dehors, qu'il croit le meilleur ; mais on en trouve rarement de tel dans les boutiques.

Les anciens Grecs connoissoient le *sagapenum* : Dioscoride dit que c'est le fuc d'une plante férulacée qui croît dans la Médie ; on nous l'apporte encore aujourd'hui de Perse & d'Orient.

La plante d'où il découle nous est inconnue : on conjecture avec assez de raison par les parcelles de tiges & les graines, qui sont souvent mêlées avec ce fuc, que c'est une espece de férule. (D. J.)

SAGARILE, ZAGARI, ou SACARIE, (*Géogr. mod.*) rivière de l'Anatolie ; son nom vient sans doute de *Sangarios*, fleuve assez célèbre dans les anciens auteurs, lequel ser voit de limites à la Bithynie. (D. J.)

SAGARIS, (*Géog. anc.*) rivière de la Sarmatie en Europe. Ovide, de Ponto, l. IV. eleg. x. v. 45. & seqq. dit en nommant divers fleuves qui avoient leurs embouchures dans la mer Noire :

*Adde quod hic clauso miscentur flumina Ponto,
Vimque fretum, multo perdit ab amne suam.*

*Hinc Lycus, hinc Sagaris, Peniusque, Hypanisque,
Cratesque,*

*Influit, & crebro vortice tortus Halys ;
Partheniusque rapax & volvens saxa Cynapes
Labitur, & nullo tardior amne Tyrus.*

Si Ovide n'avoit mis dans cette liste que des rivières de la côte septentrionale, ce passage seroit décifif ; mais il y en met, comme l'Halise, qui sont de la côte méridionale. Il est naturel de croire que le *Sagaris* du poëte, est la rivière dont l'embouchure en forme de golfe, est nommée *Sagaricus sinus* par Pline, l. IV. c. xij. *Sagaris* s'appelle aujourd'hui le *Fagre*. (D. J.)

SAGARIUS, f. m. (*Hist. anc.*) marchand de soie ou de couverture.

SAGATIO, f. f. (*Hist. rom.*) c'est ce que nous appellons *berner*, faire danser sur la couverture : l'empereur Othon s'amusoit dans sa jeunesse à *berner* les ivrognes qu'il trouvoit la nuit dans les rues ; ce fut aussi l'amusement de Néron.

SAGDU, f. m. (*Gramm.*) pain qui se fait avec la moëlle d'un arbre : on mange le *sagdu* aux Moluques & en d'autres contrées de l'Orient.

SAGE LE, (*Philosophie.*) le *sage*, quelque part qu'il se trouve, est, comme dit Leibnitz, citoyen de toutes les républiques, mais il n'est pas le prêtre de tous les dieux ; il observe tous les devoirs de la société que la raison lui prescrit ; mais sa manière de penser au-dessus du vulgaire, ne dépend ni de l'air qu'il respire, ni des usages établis dans chaque pays. Il met à profit l'instant qu'il tient, sans trop regretter celui qui est passé, ni trop compter sur celui qui s'approche. Il cultive sur-tout son esprit ; il s'attache au progrès des Arts ; il les tourne au bien public, & la palme de l'honneur est dans sa main. Il fait tirer un bon usage des biens & des maux de la vie, semblable à la terre qui s'abreuve utilement des pluies, & qui se pénètre des chaleurs vivifiantes dans les jours brillans & serains. Il tend à de si grandes choses, dit la Bruyère, qu'il ne porte point les desirs à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune, & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages, qui soit assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins. Le seul bien capable de le tenter, est cette forte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère, & il s'en passe.

Si vous avez quelque goût pour le *sage*, & que vous aimiez à entrer dans les détails de sa vie, & dans sa façon de penser, l'aimable peintre des faisons va vous en faire le tableau.

Le *sage*, dit-il, est celui qui dans les villes, ou loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile, goûte les plaisirs purs que donne la vertu. Il ne voudroit pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs qui sont à leur tour abusés. Il ne se soucie nullement de cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui se soutient par les bandes d'or, pour éviter la peine de la porter. Il n'est pas plus curieux de la délicatesse des mets : un repas frugal, débarrassé d'un vain luxe, suffit à ses besoins, & entretient sa santé ; sa tasse ne pétillie pas d'un jus rare & coûteux ; il ne passe pas les nuits plongé dans un lit de duvet, & les jours dans un état d'oïfiveté : mais est-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantastiques & trompeuses, qui promettent toujours le plaisir, & ne donnent que des peines ou des momens de trouble & d'ennui ?

Loin des traverses & des folles espérances, le *sage* est riche en contentement, autant qu'il l'est en herbes & en fruits : il s'affied tantôt auprès d'une haie odoriférante, & tantôt dans des bosquets & des grottes sombres ; ce sont les asiles de l'innocence, de la

beauté sans art, de la jeunesse vigoureuse, fobre, & patiente au travail. C'est-là qu'habite la santé toujours fleurie, le travail sans ambition, la contemplation calme, & le repos philosophique.

Que d'autres traversant les mers courent après le gain; qu'ils fendent la vague bouillonnante d'écume pendant de tristes mois; que ceux-ci trouvant de la gloire à verser le sang, à ruiner les pays & les campagnes, sans pitié du malheur des veuves, de la défolation des vierges, & des cris tremblans des enfans; que ceux-là loin de leurs terres natales, endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres sous d'autres cieus; que quelques-uns aimant avec passion les grandes villes, où tout sentiment sociable est éteint, le vol autorisé par la ruse, & l'injustice légale établie; qu'un autre excite en tumulte une foule séditieuse, ou la réduit en esclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la discorde, & embarrassent les droits de la justice. Race de fer! Que ceux-là avec un front plus serain, mais également dur, cherchent leurs plaisirs dans la pompe des cours & dans les cabales trompeuses; qu'ils rampent basement en distribuant leurs souris perfides, & en suivant le pénible labyrinthe des intrigues d'état. Le *sage* libre de toutes ces passions orageuses, écoute, & n'entend que de loin & en sûreté, rugir la tempête du monde, & n'en sent que mieux le prix de la paix dont il est environné. La chute des rois, la fureur des nations, le renversement des états, n'agitent point celui qui dans des retraites tranquilles & des solitudes fleuries, étudie la nature & suit sa voix. Il l'admire, la contemple dans toutes ses formes, accepte ce qu'elle donne libéralement, & ne desire rien de plus.

Quand le printemps réveille les germes, & reçoit dans son sein le souffle de la fécondité, ce *sage* jouit abondamment de ses heures délicieuses; dans l'été, sous l'ombre animée, & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé, ou sur le tranquille Némus, il lit ce que les Muses immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui dictent; son œil découvre, & son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'automne dore les campagnes, & invite la famille du laboureur, saisi de la joie universelle, son cœur s'enfle d'un doux battement; environné des rayons de la maturité, il médite profondément, & ses chants trouvent plus que jamais à l'exercer. L'hiver sauvage même est un tems de bonheur pour lui: la tempête formidable & le froid qui la suit, lui inspirent des pensées majestueuses: dans la nuit les cieus clairs & animés par la gelée qui purifie tout, versent un nouvel éclat sur son œil serain. Un ami, un livre, font couler tranquillement ses heures utiles; la vérité travaille d'une main divine sur son esprit, élève son être, & développe ses facultés; les vertus héroïques brûlent dans son cœur.

Il sent aussi l'amour & l'amitié; son œil modeste exprime sa joie; les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au cou & qui desirer de lui plaire, remuent son ame tendre & paternelle; il ne méprise pas la gaieté, les amusemens, les chants, & les danses; car le bonheur & la vraie philosophie sont toujours sociables, & d'une amitié fourrante. C'est-là ce que les vicieux n'ont jamais connu; ce fut la vie de l'homme dans les premiers âges sans corruption, quand les anges, & Dieu même, ne dédaignaient pas d'habiter avec lui.

Ajouterai-je pour terminer le tableau du *sage*, la peinture qu'en a fait un de nos poètes d'après ces vers d'Horace, *impavidum ferient ruinæ*.

*Le sage grand comme les dieux
Est maître de ses destinées,
Et de la fortune & des cieus,*

*Tient les puissances enchaînées;
Il regne absolument sur la terre & sur l'onde;
Il commande aux tyrans; il commande au trépas;
Et s'il voyoit périr le monde,
Le monde en périssant ne l'étonneroit pas.*
(Le chevalier DE JAUCOURT.)

SAGES, (*Littérature.*) nom sous lequel les Grecs désignent en général les Philosophes, les Orateurs, les Historiens, & les autres Savans de toute espèce. Pythagore sentit le premier que le titre de *sage*, étoit trop fastueux; il prit celui de *philosophe*, qui signifie *ami de la sagesse*. La doctrine des *sages*, si on en excepte Thalès, qui cultivoit déjà la Physique & l'Astronomie, se bornoit à des sentences ou maximes pour la conduite de la vie; du reste, ni système, ni école formée, ni contradicteurs. (*D. J.*)

SAGES-GRANDS, (*Gouv. de Venise.*) il y a six *sages-grands*, ainsi nommés à Venise, parce qu'ils manient les grandes affaires de la république, & que pour cela, on suppose qu'ils ont plus de sagesse & d'expérience que le commun des nobles. Ils examinent entre eux les affaires qui doivent être portées au sénat, & les lui proposent préparées & digérées; leur pouvoir ne dure que six mois. On appelle *sage* de la semaine, celui qui à chaque semaine reçoit les mémoires & les requêtes qu'on présente au college des *sages-grands*, pour les proposer au sénat. Il y a encore cinq *sages de terre ferme*: leur fonction est d'assister aux recrues des gens de guerre, & de les payer. On les traite d'*excellence* comme les autres; il y a de plus le conseil des *dix sages*. C'est un tribunal où l'on estime, & où l'on taxe le bien des particuliers, lorsqu'il se fait des levées extraordinaires. Enfin, il y a les *sages* des ordres, qui sont cinq jeunes hommes de la première qualité, à qui on donne entrée au college, où se traitent les affaires de la république, pour écouter & pour se former au gouvernement sur l'exemple des autres *sages*. *Amelot de la Houffaye*. (*D. J.*)

SAGE, (*Maréchal.*) un cheval *sage* est un cheval doux & sans ardeur.

SAGE, tableau *sage* se dit *en Peinture*, d'un tableau dans lequel il n'y a rien d'outré, & où l'on ne voit point de ces écarts d'imagination, qui à force d'être pittoresques, tiennent de l'extravagant, & où les licences ne sont portées à tout égard qu'aux termes convenables. Peintre *sage* se dit aussi de celui qui fait des tableaux de ce genre.

SAGES CHIENS, (*Vénerie.*) ce sont ceux qui conservent le sentiment des bêtes qui leur ont été données, & qui en gardent le change.

SAGE-FEMME, f. f. celle qui pratique l'art des accouchemens. Les *sages-femmes* ont une maîtrise, & ne forment point de communauté entr'elles. Elles sont reçues maîtresses *sages-femmes* par le corps des Chirurgiens, à la police duquel elles sont soumises. Les lois pour les *sages-femmes* de Paris sont différentes que pour les *sages-femmes* de province, tant des villes que des villages. A Paris on ne peut être reçu à la maîtrise de *sage-femme* avant l'âge de vingt ans; il faut avoir travaillé en qualité d'apprentisse pendant trois années chez une maîtresse *sage-femme* de Paris, ou trois mois seulement à l'hôtel-dieu. Les brevets d'apprentissage chez les maîtresses *sages-femmes* doivent avoir été enregistrés au greffe du premier chirurgien du roi, dans la quinzaine de leur passation, à peine de nullité; & les apprentisses de l'hôtel-dieu sont tenues de rapporter un simple certificat des administrateurs, attesté par la maîtresse & principale *sage-femme* de l'hôtel-dieu.

L'aspirante à la maîtrise de *sage-femme* est interrogée à S. Côme par le premier chirurgien du roi ou son lieutenant, par les quatre prévôts du college de

Chirurgie, par les quatre chirurgiens ordinaires du roi en son châtelet, & par les quatre jurées *sages-femmes* dudit châtelet, en présence du doyen de la faculté de Médecine, des deux médecins du Châtelet, du doyen des Chirurgiens, & de huit autres maîtres en chirurgie. Si l'aspirante est jugée capable, elle est reçue sur le champ, & on lui fait prêter le serment ordinaire, dont les principaux points sont de ne donner aucun médicament capable de causer l'avortement, & de demander du secours des maîtres de l'art, dans les cas épineux & embarrassans.

Pour les *sages-femmes* de village, on n'exige point d'apprentissage. Toute aspirante à l'art des accouchemens est admise à l'examen pour la maîtrise, en rapportant un certificat de bonnes vie & mœurs, délivré par son curé, qui ordinairement ne le donne qu'à celle dont les femmes de sa paroisse ont pour agréable de se servir dans leurs accouchemens. Cette aspirante est ensuite interrogée, moins pour donner des preuves de sa capacité, que pour recevoir des instructions par le lieutenant du premier chirurgien du roi, les prévôts & deux maîtres, sur les difficultés qui se présentent aux fâcheux accouchemens.

M. de la Peyronie, premier chirurgien du roi, a fondé par son testament deux professeurs & démonstrateurs pour les accouchemens aux écoles de Chirurgie. Chaque année ils font, l'un un cours pour les *sages-femmes* & leurs apprentissées, l'autre pour les élèves en chirurgie. Il étoit persuadé qu'une partie aussi essentielle de l'art devoit être enseignée pour l'utilité publique par des hommes consommés dans la théorie & dans la pratique des accouchemens.

Il y avoit une loi parmi les Athéniens qui défendoit aux femmes d'étudier la Médecine. Cette loi fut abrogée en faveur d'*Agnodice*, jeune fille qui se déguisa en homme pour apprendre la Médecine, & qui sous ce déguisement pratiquoit les accouchemens; les Médecins la citerent devant l'aréopage; mais les sollicitations des dames athéniennes qui intervinrent dans la cause, la fit triompher de ses parties adverses; & il fut dorénavant permis aux femmes libres d'apprendre cet art. Voyez le dictionnaire de Bayle au mot *Hiérophile*, remarque A. (Y)

SAGEMENT, (*Maréchal.*) mener son cheval *sagement*, c'est le mener sans colere, & sans le fatiguer.

SAGENE, f. f. (*mesure de longueur.*) mesure des Russes équivalente à sept piés d'Angleterre. Cinq cens *sagènes* font un wert. *Transact. philos.* n°. 445. (D. J.)

SAGESSE, VERTU, (*Synonym.*) la *sagesse* consiste à se rendre attentif à ses véritables & solides intérêts, à les démêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence, à choisir bien, & à se soutenir dans des choix éclairés. La *vertu* va plus loin; elle a à cœur le bien de la société; elle lui sacrifie dans le besoin ses propres avantages, elle sent la beauté & le prix de ce sacrifice, & par-là ne balance point de le faire, quand il le faut. (D. J.)

SAGESSE, (*Morale.*) la *sagesse* consiste à remplir avec exactitude ses devoirs, tant envers la divinité, qu'envers soi-même & les autres hommes. Mais où trouvera-t-elle des motifs pour y être fidèle, si ce n'est dans le sentiment de notre immortalité? Ainsi l'homme véritablement sage est un homme immortel, un homme qui se survit à lui-même, & qui porte ses espérances au-delà du trépas. Si nous nous renfermons dans le cercle étroit des objets de ce monde, la force que nous aurons pour nous empêcher d'être avarés, consistera dans la crainte de faire tort à notre honneur par les bassesses de l'intérêt; la force que nous aurons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lorsque nous aspirons à nous faire esti-

mer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera résister aux tentations de la volupté; l'amour-propre nous rendra modérés & circonspects, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est-là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à notre ame la force de s'élever au-dessus d'une foiblesse, sans retomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs bien supérieurs. Les vues du tems pourront lui faire sacrifier une passion à une autre passion; mais la vue de l'éternité seule enferme des motifs propres à l'élever au-dessus de toutes les foiblesse. On a vu des orateurs d'une sublime éloquence ne faire aucun effet, parce qu'ils ne favoient point intéresser, comme il faut, la nature immortelle. On en a vu au contraire d'un talent fort médiocre, toucher tout le monde par des discours sans art, parce qu'ils prenoient les hommes par les motifs de l'éternité. C'est du sentiment de notre immortalité que nous voyons sortir tout ce qui nous console, qui nous élève & qui nous satisfait. Il n'y a que l'homme immortel qui puisse braver la mort: lui seul peut s'élever au-dessus de tous les événemens de ce monde, se montrer indépendant des caprices du sort, & plus grand que toutes les dignités du monde. Que cette insensibilité fastueuse dont les Stoïciens paroient leur sage, s'accorde mal avec leurs principes! Tandis que vous le renfermez dans l'enceinte des choses fragiles & périssables, qu'exigez-vous de lui? Quel motif lui fournissez-vous pour le rendre supérieur à des choses qui lui procurent du plaisir? L'homme étant né pour être heureux, & n'étant heureux que par les sentimens délicieux qu'il éprouve, il ne peut renoncer à un plaisir que par un plus grand plaisir. S'il sacrifie son plaisir à une vertu stérile, vertu qui laisse l'ame dans une molle inaction, où son activité n'a rien à saisir, ce n'est chez lui qu'une vaine ostentation d'une grandeur chimérique. Placez le sage vis-à-vis de lui-même, qu'il n'ait que lui pour témoin de ses actions, que le murmure flatteur des louanges ne pénètre pas jusqu'à lui dans son désert, réduisez cet homme tristement vertueux à s'envelopper dans son propre mérite, à vivre, pour ainsi dire, de son propre lui, vous reconnoîtrez bientôt que tout ce faste de *sagesse* n'étoit qu'un orgueil imposant qui tombe de lui-même, lorsqu'il n'a plus d'admirateur. Avec quel front voulez-vous qu'un tel sage affronte les hazards? Qui peut le dédommager d'une mort qui lui ôtant tout sentiment, détruit cette *sagesse* même dont il se fait honneur? Mais supposez-vous l'homme immortel, il est plus grand que tout ce qui l'environne. Il n'estime dans l'homme que l'homme même. Les injustices des autres hommes le touchent peu. Elles ne peuvent nuire à son immortalité; sa haine seule pourroit lui nuire. Elle éteint le flambeau. L'homme mortel peut affecter une confiance qu'il n'a pas, pour faire croire qu'il est au-dessus de l'adversité. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le tems. Mais il est bien placé dans un homme qui se sent fait pour l'éternité. Sans se contrefaire, pour paroître magnanime, la nature & la religion l'élevent assez pour le faire souffrir sans impatience, & le rendre content sans affectation. Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la suprême valeur, lorsque son devoir l'oblige à s'exposer aux dangers de la guerre. Le monde verra dans lui un homme brave par raison; sa valeur ne devrapoint toute sa force à la stupidité qui lui ferme les yeux sur le précipice qui s'ouvre sous ses pas, à l'exemple qui l'oblige de suivre les autres dans les plus affreux périls, aux considérations du monde qui ne lui permettent pas de reculer où l'honneur l'appelle. L'homme immortel s'expose à la mort, parce qu'il fait bien qu'il ne peut mourir. Il n'y a point de héros dans le monde, puisqu'il n'y en a point qui ne craigne la

mort, ou qui ne doive son intrépidité à sa propre foiblesse. Pour être brave, on cesse d'être homme, & pour aller à la mort, on commence à se perdre de vue; mais l'homme immortel s'expose, parce qu'il se connoît. L'héroïsme, dans les principes d'un homme qui renferme toutes ses espérances dans le monde, est une extravagance. Les louanges de la postérité contre lesquelles il échange sa vie, ne sont pas capables de l'en dédommager. Comment donc & par quel prodige des hommes qui ne paroissent avoir connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux? Cicéron a cru que le principe de cet héroïsme étoit toujours une espérance secrète de jouir de sa réputation dans le sein même du tombeau. Mais il y a quelque chose de plus. Il ne seroit pas impossible que ces hommes célèbres ayent été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes & de la postérité, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle dont le charme, quoique de peu de durée, fut pour eux d'un plus grand poids que leur propre vie. L'amour de nous-mêmes éclairé par la raison, ne consentira jamais à un tel sacrifice: ce n'est qu'à la faveur des accès d'une imagination séduite & enchantée, qu'il lui applaudira.

Il faut, observe Sénèque, apprendre chaque jour à se quitter, il faut apprendre à mourir. Ce sentiment qui est si noble & si relevé dans une bouche chrétienne, paroît tout-à-fait ridicule dans celle d'un stoïcien. Il n'avoit aucune crainte ni aucune espérance pour l'autre vie. Pourquoi donc s'imposoit-il une peine si rigoureuse? Pourquoi fuyoit-il les plaisirs attirans, lui qui devoit à la mort rentrer dans le sein de la divinité? Quel avantage avoit le philosophe obscur, toujours rempli de pensées funestes, toujours forcé à se contraindre; quel avantage avoit-il sur le libertin aimable & aimé, satisfait de son bonheur, ingénieux dans la recherche de la volupté? Le même sort les attendoit tous deux. La vie des hommes s'en vole trop rapidement, pour être employée à la poursuite d'une vertu farouche & opiniâtre. Nous ne pouvons trop chercher à être heureux; & le présent est le seul moyen qui nous conduise à la félicité, du moins à celle dont nous sommes capables ici-bas. Dompter ses passions, se gêner sans cesse, renoncer à ses plus chères inclinations, corriger ses erreurs, veiller scrupuleusement sur sa conduite, c'est l'emploi d'un homme qui perce au-delà de cette vie, qui fait par la révélation, qu'il survivra à la perte de son corps. Mais les Stoïciens n'avoient pas les mêmes motifs de se flatter; jamais un avenir obscur ne leur a tenu lieu du présent, & le présent étoit toute leur richesse, l'objet de tous leurs desirs. Aussi les philosophes grecs, qui parloient suivant leur cœur, avoient-ils une morale douce, & accommodée aux différens besoins de la société. Le portique seul se distingua par une sévérité déplacée; trop de confiance en la raison, l'abus de ses forces, un courage mal entendu le perdirent entièrement.

SAGESSE, (*Critiq. sacrée*) *sapience*, σοφία, σοφροσύνη; ce mot qui chez les Grecs & les Latins se prend pour la science de la philosophie, a encore d'autres significations dans l'Écriture. Il désigne par exemple, 1°. dans le Créateur, ses œuvres divines; *ps. l. 8.* 2°. l'habileté dans un art ou dans une science; *Exod. xxxix. 3.* 3°. la prudence dans la conduite de la vie; *III. Rois ij. 6.* 4°. la doctrine, l'expérience; *Job. xij. 12.* 5°. l'assemblage des vertus: à mesure que Jesus-Christ croissoit en âge, il donnoit de plus en plus des preuves de sa sagesse; *Luc. ij. 52.* 6°. la prudence présomptueuse des hommes du monde: je

confondrai leur sagesse; *I. Cor. j. 19.* 7°. enfin la sagesse éternelle est l'être suprême; *Luc. xj. 49.* (*D. J.*)

SAGESSE, (*Mythol.*) il ne paroît pas que les Grecs aient jamais divinisé la sagesse, qu'ils appelloient σοφία, mais ils l'ont du moins personnifiée, & le plus souvent sous la figure de Minerve, déesse de la sagesse: son symbole ordinaire étoit la chouette, oiseau qui voit dans les ténèbres, & qui marque que la vraie sagesse n'est jamais endormie. Les Lacédémoniens représentoient la sagesse sous la figure d'un jeune homme qui a quatre mains & quatre oreilles, un carquois à son côté, & dans sa main droite une flûte; ces quatre mains semblent désigner que la vraie sagesse est toujours dans l'activité; les quatre oreilles, qu'elle reçoit volontiers des conseils; la flûte & le carquois, qu'elle doit se trouver par-tout, au milieu des armées comme dans les plaisirs: c'est du moins là ce que pensent nos mythologues moralistes. (*D. J.*)

SAGESSE *livre de la*, (*Théol.*) nom d'un des livres canoniques de l'ancien Testament, que les Grecs appellent *sagesse* de Salomon, σοφία σαλομοντος, & qui est cité par quelques anciens sous le nom grec de παναριθτος, comme qui diroit recueil ou trésor de toute vertu, ou instructions pour nous conduire à la vertu. En effet le but principal que se propose l'auteur de cet ouvrage, est d'instruire les rois, les grands, les juges de la terre.

Le texte original de cet ouvrage est le grec, & il n'y a nulle apparence qu'il ait jamais été écrit en hébreu; on n'y voit point les hébraïsmes & les barbarismes presque inévitables à ceux qui traduisent un livre sur l'hébreu; l'auteur écrivoit assez bien en grec & avoit lu Platon & les poètes grecs, dont il emprunte certaines expressions inconnues aux Hébreux, telles que l'*ambrosie*, le *fleuve d'oubli*, le *royaume de Pluton* ou d'*Adès*, &c. il cite toujours l'Écriture d'après les septante, lors même qu'il s'éloigne de l'hébreu, & enfin si les auteurs juifs l'ont cité, ce qu'ils en rapportent est pris sur le grec. Toutes ces preuves réunies démontrent que l'original est grec.

La traduction latine que nous en avons, n'est pas de S. Jérôme, c'est l'ancienne vulgate usitée dans l'église dès le commencement, & faite sur le grec long-tems avant S. Jérôme; elle est exacte & fidele, mais le latin n'en est pas toujours fort pur. L'auteur de ce livre est entièrement inconnu; quelques-uns l'attribuent à Salomon, & veulent que ce prince l'ait écrit en hébreu, qu'on le traduisit en grec, & que le premier original s'étant perdu, le grec a depuis passé pour l'original; mais quelle apparence que les juifs n'eussent pas mis cet ouvrage au nombre de leurs livres canoniques, s'il eût été de Salomon? D'où vient qu'il n'est point en hébreu, que personne ne l'a jamais vu en cette langue, que le traducteur n'en dit rien, & que son style ne se ressent point de son original?

D'autres l'ont attribué à Philon, mais on ne connoît point précisément quel est ce Philon: car l'antiquité fait mention de trois auteurs de ce nom; le premier vivoit du tems de Ptolomée Philadelphie; le second est Philon de Biblos, cité dans Eusebe & dans Joseph; le troisieme est Philon le juif, assez connu: ce ne peut être le premier de l'existence duquel on a de bonnes raisons de douter, ni le second qui étoit payen, ni le troisieme qui n'a jamais été reconnu pour un auteur inspiré.

Grotius pense que ce livre est d'un juif qui l'écrivit, dit-il, en hébreu depuis Esdras & avant le pontificat du grand prêtre Simon. Il ajoute qu'il fut traduit en grec avec assez de liberté, par un auteur chrétien qui y ajouta quelques traits & quelques sentimens tirés du christianisme; delà vient qu'on y remarque, selon cet auteur, le jugement universel, le bonheur des justes, & le supplice des méchans, d'une manière

plus distincte que dans les autres livres des Hébreux ; mais Grotius avance tout cela sans preuves. Grot. *præfat. in sapient.*

Cornelius-a-lapide croit que le livre de la sagesse a été écrit en grec par un auteur juif, depuis la captivité de Babylone vers le tems de Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, & il soupçonne que ce pourroit bien être un des septante interpretes, parce qu'au rapport d'Aristée, ce prince proposa à chacun de ces interpretes une question touchant le bon gouvernement de son état ; ce livre pourroit donc être un recueil de leurs réponses, ou avoir été écrit par un seul d'entre eux à cette occasion.

Le livre de la sagesse n'a pas toujours été reçu pour canonique dans l'église ; les juifs ne l'ont jamais reconnu ; plusieurs peres & plusieurs églises l'ont rejeté de leur canon. Lyran même, & Cajetan ne le reconnoissent pas comme incontestablement canonique ; mais d'un autre côté, plusieurs peres l'ont connu & cité comme Ecriture sainte. Les auteurs sacrés du nouveau Testament, y font quelquefois allusion ; les conciles de Carthage en 337, de Sardique en 347, de Constantinople, in *Trullo*, en 692, le xj. de Tolède en 675, celui de Florence en 1438, & enfin celui de Trente, *sép.* 4. l'ont expressément admis au nombre des livres canoniques.

Les musulmans attribuent le livre de la sagesse à leur philosophe Locman, qui n'étoit pas, disent-ils, *nabi* ou prophete, mais seulement *hakim*, c'est-à-dire sage. Calmet, *Dict. de la Bibl. tom. III. pag. 424. & suiv. (H)*

SAGGIO, f. m. (*Commerce.*) petit poids dont on se sert à Venise. C'est la sixieme partie de l'once de cette ville ; cette livre a onze onces, chaque once six *saggio*, & chaque *saggio* vingtcarats. *Dict. de Com. & de Trév.*

SAGGONAS, f. m. (*Hist. mod.*) ce sont les prêtres ou chefs d'une secte établie parmi les negres des parties intérieures de l'Afrique, & que l'on nomme *belli*. Cette secte se consacre à l'éducation de la jeunesse ; il faut que les jeunes gens aient passé par cette école pour pouvoir être admis aux emplois civils & aux dignités ecclésiastiques. Ce sont les rois qui sont les supérieurs de ces sortes de seminaires ; tout ce qu'on y apprend se borne à la danse, à la lutte, la pêche, la chasse, & sur-tout on y montre la maniere de chanter une hymne en l'honneur du dieu *Belli* ; elle est remplie d'expressions obscenes, accompagnées de postures indécentes ; quand un jeune negre a acquis ces connoissances importantes, il a des privileges considérables, & il peut aspirer à toutes les dignités de l'état. Les lieux où se tiennent ces écoles, sont dans le fond des bois ; il n'est point permis aux femmes d'en approcher, & les étudiants ne peuvent communiquer avec personne, si ce n'est avec leurs camarades, & les maîtres qui les enseignent ; pour les distinguer, on leur fait avec un fer chaud des cicatrices depuis l'oreille jusqu'à l'épaule. Lorsque le tems de cette singuliere éducation est fini, chaque *sagonna* remet son élève à ses parens, on célèbre des fêtes, pendant lesquelles on forme des danses qui ont été apprises dans l'école ; ceux qui s'en acquittent bien reçoivent les applaudissemens du public, ceux au-contraindre qui dansent mal sont hués sur-tout par les femmes.

Le dieu *Belli*, si respecté par ces negres, est une idole faite par le grand prêtre, qui lui donne telle forme qu'il juge convenable ; c'est suivant eux un mystere impénétrable que cette idole, aussi n'en parle-t-on qu'avec le plus profond respect ; cependant ce dieu ne dérive son pouvoir que du roi ; d'où l'on voit que le souverain est parvenu dans ce pays à soumettre la superstition à la politique.

SAGHALIEN, (*Géog. mod.*) ville de la Tartarie

chinoise orientale ; dans le gouvernement de Teitcar, sur la rive droite du *Saghalien*, dans une plaine fertile. *Latit. 50. 2. (D. J.)*

SAGHED, adj. (*terme de Relation*) titre que les rois d'Ethiopie ont pris dans le seizieme siecle, & qui dans la langue du pays veut dire *grand, auguste, vénérable* ; & cependant ils n'ont aucune de ces qualités, car ils sont petits, vilains & méprisables. (*D. J.*)

SAGHMANDAH, (*Géog. mod.*) ville d'Afrique en Nigritie, dans la province d'Ouangara, sur la rive septentrionale du Niger. (*D. J.*)

SAGINA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante dont voici les caracteres, suivant le système de Linnæus. Le calice est à quatre feuilles qui subsistent après que la fleur est tombée. Ces feuilles sont ovales, creuses & déployées ; la fleur est composée de quatre pétales ovoïdes, obtus, plus courts que les feuilles du calice, mais également déployés ; les étamines sont quatre filets capillaires, à bossettes arrondies ; le germe du pistil est de figure sphérique ; les styles sont quatre, de forme applatie & recourbée, ils sont couverts de duvets ; les stigma sont simples, le fruit est une capsule ovale contenant quatre loges ; les graines sont nombreuses, très-petites, & attachées au placenta. Linnæus, *gen. pl. pag. 55. (D. J.)*

SAGITTA, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante, vulgairement nommée *queue d'aronde*, & dont voici les caracteres. Sa racine est fibreuse, épaisse, fongueuse & rampante ; ses feuilles prennent avec le tems la figure de l'extrémité empennée d'une fleche ; sa fleur est tripétale comme celle du plantin aquatique ; son fruit est un amas de semences comme la fraise.

Toutes les especes de *sagitta* ont été rangées par Tournefort, *inter ranunculos palustres folio sagittato*, c'est-à-dire parmi les renoncules de marais à feuilles faites en fleches. (*D. J.*)

SAGITTAIRE, f. m. (*Mythol. astron.*) constellation, ou neuvieme signe du zodiaque : les uns disent que le *sagittaire* est Chiron le centaure ; d'autres, que c'est Procus, fils d'Euphème, nourrice des muses ; qu'il demouroit sur le Parnasse, faisoit son occupation de la chasse, & qu'après sa mort, à la priere des muses, il fut placé parmi les astres. (*D. J.*)

SAGITTANE, *sagittalis futura*, (*Anatomie*) c'est la seconde des vraies futures du crane. Voyez *Planc. d'Anat.* & SUTURE. Elle est placée le long de la partie moyenne & supérieure de la tête, & se continue quelquefois jusqu'à la racine du nez ; elle prend ce nom *sagittane* du latin *sagitta*, parce qu'elle ressemble à une fleche.

M. Hunauld a fait voir à l'académie des Sciences, le crane d'un enfant de 7 ou 8 ans, où il ne paroistoit aucun vestige de la *futura sagittale*, & de la coronale, ni en dehors ni en dedans ; par conséquent l'os coronal & les pariétaux s'étoient réunis avant le tems, outre que leur réunion prématurée resistoit à l'accroissement que le cerveau devoit encore prendre ; mais dans la surface concave du coronal & des pariétaux de cet enfant, il s'étoit creusé des traces plus profondes qu'à l'ordinaire, des circonvolutions du cerveau qu'elles suivoient. *Acad. des Sciences, an. 1734. (D. J.)*

SAGITTARIA, f. f. (*Botan. exot.*) c'est la *canna indica*, *radice albâ*, *alexipharmaca*, Raii, *hist. 3. 773. Arundo indica* ; *augustifolia*, *flore rutilo*, *pediculis donata*, *Hist. Oxon. 3. 250.* Cette plante a la racine genouillée de la grosseur du pouce, blanche & de figure conique ; des intervalles que les nœuds laissent entre eux, il part de chaque jointure plusieurs fibres par le moyen desquels la plante se nourrit ; la racine pousse plusieurs feuilles de trois pouces de long ;

les

Les feuilles extérieures embrassent celles qui sont au dedans, & sont environnées d'un anneau blanc dans l'endroit où elles se joignent, elles sont minces, fibreuses, herbacées, & d'un jaune verdâtre. M. Hans-Sloane a remarqué qu'on la cultivoit dans les jardins à la Jamaïque & aux îles Caraïbes. Elle a passé de la Jamaïque, dans l'île de S. Domingue; on en a fait beaucoup de cas à cause de la propriété alexipharmaque qu'on lui attribue. (D. J.)

SAGMEN, f. m. (*usage des Rom.*) ce mot, dans Tite-Live, désigne une herbe que les ambassadeurs portoient avec eux. On croit que cette herbe étoit de la véracine, parce que Lucien dit que les Perses en donnoient à leurs ambassadeurs. (D. J.)

SAGNAC, ou **SAGANAC**, (*Géog. mod.*) ville d'Asie au Turquestan, selon d'Herbelot, qui dit que le sultan de Kouarezm, prit cette ville sur Tamerlan, l'an 547. de l'hégire. (D. J.)

SAGOCHLAMYS, (*Littérat.*) sorte de vêtement qui tenoit en partie de la saxe, *sagum*, & en partie du surtout que portoient les gens de guerre & les voyageurs, & qu'on nommoit *chlamys*. Voyez **PYTISCUS**.

SAGONE, (*Géog. mod.*) *Sagona distrutta*, ville entièrement ruinée de l'île de Corse, dans sa partie occidentale, entre Calvi au nord, & Ajazzo au midi. Elle conserve toujours le titre d'évêché, dont l'évêque réside au bourg de Vico, qui en est voisin, & où on a transféré la cathédrale. Il est suffragant de Pise. Long. 26. 20. lat. 41. 58. (D. J.)

SAGORA, (*Géog. mod.*) petite ville de Turquie, en Europe, sur la mer Noire, entre les villes de Stagnara & de Sissopoli. Niger croit que c'est le *Thymias* des anciens, ville de Thrace sur les bords du Pont-Euxin.

SAGOU, f. m. (*terme de Relation.*) espece de féculé desséchée qu'on tire dans les Indes orientales, de la moëlle d'une espece de palmier nommé *zagu*. Voyez **ZAGU**.

Les habitans, après avoir coupé l'arbre, le fendent par le milieu en cylindre, & en tirent toute la moëlle dont il est plein. Ils hachent cette moëlle jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poudre dans un sas qu'ils posent sur une cuvette; à mesure qu'il est plein, ils l'arrosent d'eau, & l'eau en dégageant la moëlle farineuse d'avec l'écorce du bois, tombe dans la cuvette par une rigole où elle se dégorge en laissant son marc au fond. Ce marc étant sec, imite la farine, & c'en est effectivement. Les habitans en font une pâte avec de l'eau, & cuisent cette pâte dans des vases de terre pour leur nourriture. (D. J.)

SAGOUIN, voyez **SINGE**.

SAGRA, (*Géog. anc.*) rivière de la grande Grece, dans la Locride. Cette rivière, dit Pline, liv. III. c. x. est mémorable. Strabon en parle aussi, & remarque que ce nom est du masculin; ce qui est en effet assez rare dans les noms de rivières. Sur le bord de cette rivière étoit un temple des deux frères Castor & Pollux, où dix mille locres, assistés des habitans de Rhegium, défirent cent trente mille crotoniates en bataille rangée. De-là vint le proverbe employé quand quelqu'un refusoit de croire une chose, *cela est plus vrai que la bataille de la Sagra*. Strabon ajoute: on fait un conte à ce sujet; on dit que le même jour la nouvelle en fut portée à ceux qui assistoient aux jeux olympiques. Cicéron repète ce conte dans son livre de la nature des dieux; mais il l'accompagne aussi d'un *on dit*. Le nom moderne de cette rivière est *Sagriano*.

SAGRE, LE, (*Géog. mod.*) petite rivière de la Tartarie Crimée; c'est le *Sagaris* d'Ovide, & l'*Agaros* de Ptolomée.

SAGRES, (*Géogr. mod.*) ville de Portugal, dans l'Algarve, à une lieue & demie du cap Saint-Vincent, *promontorium sacrum*, & à 45 au midi de Lisbonne. Elle fut fondée au commencement du xv.

Tome XIV.

siècle par l'infant dom Henri, fils du roi Jean I. Elle a un port d'où ce prince envoya des flottes pour chercher de nouvelles routes vers les Indes orientales. Il y a toujours garnison dans la forteresse. Long. 8. 42. latit. 36. 37. (D. J.)

SAGUENAY, LE, (*Géog. mod.*) rivière de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle France, au Canada proprement dit. Elle sort du lac Saint-Jean, où se jettent plusieurs rivières, & se perd dans le grand fleuve de Saint-Laurent, à Tadoussac. Elle est spacieuse, & en certains endroits profonde, dit-on, de quarante brasses.

SAGUINAM, (*Géog. mod.*) baie de la nouvelle France, dans l'Amérique septentrionale, sur la côte occidentale du lac Huron. Elle a sept lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Le fond de cette baie présente un beau pays. (D. J.)

SAGUM, f. m. (*Hist. anc.*) vêtement des anciens Gaulois; il s'attachoit au bas de la cuirasse; il couvroit la cuisse, & foutenoit l'épée.

SAGUNTIA, (*Géog. anc.*) ou *Seguntia*, ancienne ville de l'Espagne tarragonoise, au pays des Arevaques, selon Pline, liv. III. ch. iij. Ptolomée ne la connoît point; mais Tite-Live la nomme *Seguntia Celtiberum*. Une inscription de Gruter, p. 324. n°. 2. porte :

C. Atilio. C. F. Quir. Craffo. Segontino.

Antonin met cette *Segontia*, & encore une autre ville de même nom, sur la route de Mérida à Sarra-gosse; la première, qui est celle-ci, entre Complutum, Alcalá de Henarés & Bilbili. (D. J.)

SAGUNTUM, (*Géog. anc.*) *Sagonte*, ancienne ville d'Espagne, au pays des Hédétains, selon Ptolomée, liv. VI. c. ij. Elle étoit à près de trois milles de la mer, si l'on en croit Tite-Live, liv. XXI. c. vij. & à trois milles entiers, selon le calcul de Pline, liv. III. c. iij.

Rien de plus fameux que le siège & la prise de *Sagonte* dans l'histoire romaine. Ce fut par ces hostilités qu'Annibal engagea la seconde guerre punique. Les Carthaginois la posséderent huit ans; les Romains la reprirent sur eux, & en firent une colonie romaine. C'est pourquoi elle est nommée par Pline, liv. III. c. iij. *Saguntum, civium romanorum oppidum, fide nobile*.

Sa situation près de la mer est marquée sur une médaille de Tibère; on y voit une galère avec ce mot *Sag.* & les noms des duumvirs; & sur une autre médaille du cabinet du roi alléguée par le pere Hardouin, on lit *Sagunt.* avec une galère de même. Cette ville s'appelloit également *Saguntum* & *Saguntus*. La ville de Moviedro occupe à-peu-près la place de l'ancienne *Sagonte*.

On a découvert près de cette ville, sur le grand chemin au mois d'Avril 1745, un pavé de mosaïque qu'on croit avoir servi au temple de Bacchus; cette mosaïque, qui est incontestablement un ouvrage romain, ne paroît pas avoir été faite dans un siècle où les arts fussent en vigueur; & quoiqu'ils ne fussent pas fort avancés dans le tems que la république subsistoit encore, on n'oseroit assurer que cet ouvrage ait été fait par les premiers Romains qui s'y établirent après la prise de cette ville par Scipion. (D. J.)

SAGYLIUM, (*Géog. anc.*) ville d'Asie dans la Phazémonitide, petite contrée du Pont, au voisinage du territoire d'Amasa, selon Strabon, liv. XII. p. 360. Cette ville étoit au haut d'une montagne fort escarpée, sur le sommet de laquelle il y avoit une citadelle qui fournissoit de l'eau en abondance.

SAHABI, (*Hist. du mahométisme.*) les *sahabi* ou *sahaba*, sont les compagnons de Mahomet; mais il est impossible d'en déterminer le nombre, à cause

R r r

que les sentimens des écrivains arabes sont fort partagés sur ce sujet.

Said, fils d'Al-Masib, un des sept grands docteurs & jurisconsultes, qui vécurent dans les premiers tems après Mahomet, soutient que personne ne devoit être mis au rang des compagnons du prophète, à-moins que d'avoir conversé du-moins un an ou plus avec lui, & de s'être trouvé sous ses drapeaux à quelque guerre sainte contre les infidèles. Quelques-uns accordent ce titre à tous ceux qui ont eu occasion de parler au prophète, qui ont embrassé l'Islamisme pendant sa vie, ou qui l'ont seulement vu & accompagné, ne fût-ce que durant une heure. D'autres enfin prétendent que cet honneur n'appartient qu'à ceux que Mahomet avoit reçus lui-même au nombre de ses compagnons, en les enrôlant dans ses troupes; qui l'avoient constamment suivi, s'étoient inviolablement attachés à ses intérêts, & l'avoient accompagné dans ses expéditions. Il avoit avec lui dix mille compagnons de cet ordre quand il se rendit maître de la Mecque; douze mille combattirent avec lui à la bataille de Honein, & plus de quarante mille l'accompagnèrent au pèlerinage d'Adieu; enfin, au tems de sa mort, selon le dénombrement qui en fut fait, il se trouva cent vingt-quatre mille musulmans effectifs.

Les Mohagériens, c'est-à-dire ceux qui l'accompagnèrent dans la fuite à Médine, tiennent sans contredit le premier rang entre ses compagnons. Les Ansariens ou auxiliaires qui se déclarèrent pour lui, quand il fut chassé de la Mecque, les suivent en dignité, & ont le rang avant les autres Mohagériens, ou réfugiés qui vinrent après que Mahomet fut établi à Médine. Les meilleurs historiens orientaux distribuent tous ces compagnons en treize classes.

Quelques-uns mettent encore au rang des *sahabi*, de pauvres étrangers, qui n'ayant ni parens ni amis, & se trouvant destitués de tout, imploroient la protection de Mahomet; mais on les a appelés plus communément *asseffeurs* que *compagnons de Mahomet*, parce qu'ils étoient ordinairement assis sur un banc, autour de la mosquée. Le prophète en admettoit souvent plusieurs à sa propre table, & Abulféda nomme les principaux auxquels il donna affectueusement sa bénédiction. (D. J.)

SAHAGUN, (Géog. mod.) ville d'Espagne, au royaume de Léon, sur la rivière de Cea, à 8 lieues de Palencia, dans une plaine abondante en grains, vignes & gibier. Elle doit son origine à une abbaye de l'ordre de S. Benoît. Alphonse VI. dit *le vaillant*, lui donna des privilèges en 1074, qui furent augmentés par Alphonse XI. Long. 13. 15. lat. 42. 30.

SAHARA, (Géog. mod.) on écrit aussi *Sara*, *Zara*, & *Zaara*. Ce nom, qui veut dire *desert*, se donne à toute cette étendue de pays qui se trouve entre le Biléulgerid au nord, & la Nigritie au midi. C'est la Libye intérieure de Ptolomée, dans laquelle il comprend aussi une partie de la Numidie, & de la basse Ethiopie.

Ces vastes deserts de Barbarie ne contiennent que des lieux arides, sablonneux, inhabitables, où l'on fait quelquefois cinquante milles sans trouver un verre d'eau; le soleil y darde ses rayons brûlans; & les marchands qui partent de Barbarie pour aller dans la Nigritie, ne menent pas seulement des chameaux chargés de marchandises, mais ils en ont d'autres qui ne servent qu'à porter de l'eau. Indépendamment de cette précaution, ils ne font leurs voyages qu'après les pluies, pour trouver du lait & du beurre sur la route. Ils souffrent encore quelquefois en chemin des coups de vent horribles, qui transportent avec eux des monts de sable dont les hommes & les chameaux sont suffoqués.

« Un vent étouffant soufflé une chaleur insupportable

» table de la fournaise dont il fort, & de la vaste
» étendue du sable brûlant. Le voyageur est frappé
» d'une atteinte mortelle. Le chameau, fils du dé-
» sert, accoutumé à la soif & à la fatigue, sent son
» cœur desséché par ce souffle de feu. Tout-à-coup
» les sables deviennent mouvans par le tourbillon qui
» regne; ils s'amassent, obscurcissent l'air; le desert
» semble s'élever; jusqu'à ce que l'orage enveloppe
» tout. Si le fatal tourbillon surprend pendant la
» nuit les caravanes plongées dans le sommeil, à l'a-
» bri de quelque colline, elles y demeurent ense-
» velies. L'impatient marchand attend en vain dans
» les rues du Caire; la Mecque s'afflige de ce long
» retard, & Tombut en est desolé. » (D. J.)

SAH-CHERAY, f. m. (*poids de Perse*.) ce poids pèse onze cens soixante & dix derhem, à prendre le derhem pour la cinquième partie de la livre poids de marc de seize onces.

SAHIA, (Géog. mod.) petite ville de Syrie, à 12 lieues de Hama, & à 13 de Médiez. Elle est sur un rocher escarpé de tous côtés, & a la rivière d'Affi qui en lave le pié.

SAHID, LE, (Géog. mod.) ou *Saïd*, ou *Zaïd*, (*le*) ce mot en arabe désigne en général un lieu plus haut qu'un autre; on s'en sert en Egypte, pour signifier *la haute Egypte*, autrement nommée *la Thébaidé*. La province de *Sahid* est d'une étendue considérable, mais inhabitée dans sa plus grande partie. Les Turcs en font les maîtres, & y envoient, pour la gouverner, un fangiac-bey. Il réside à Girgé, capitale du pays. (D. J.)

SAHMI, f. m. (*Calend. arménien*.) nom d'un mois des Arméniens. C'est, selon quelques savans, le premier de leur année, &, selon d'autres, le troisième. Voyez la dissertation de Schroeder à la tête de son *Thesaurus ling. armen.* (D. J.)

SAHRAI-MOUCH, (Géog. mod.) petite ville d'Asie, au Curdistán, à trois journées d'Eclat. Long. suivant les géographes orientaux, 74. 30. lat. 39. 30. (D. J.)

SAIE, f. m. (*Hist. anc.*) c'est le même vêtement que le *sagum*. Voyez SAGUM.

SAIE, f. f. *terme d'Orfèvre*; petite goignée de soies de porc liées ensemble, & qui sert aux orfèvres à nettoyer leurs ouvrages. (D. J.)

SAIE, (*Manufact. en laine*.) petite serge de soie ou de laine qui a rapport aux serges de Caen. Certains religieux s'en font des chemises; les gens du monde des doublures d'habit. La *saie* se fabrique en Flandre.

SAIETTE, f. f. (*Manufact. en laine*.) autre petite serge de soie ou laine; espèce de ratine de Flandre ou d'Angleterre, qu'on appelle aussi *revesche*. Voyez les articles REVESCHE & MANUFACTURE en laine.

SAIGA, f. m. (*Hist. nat.*) animal quadrupède, qui, suivant M. Gmelin, ressemble assez au chamois, à l'exception que ses cornes ne sont point recourbées, mais sont toutes droites. Cet animal ne se trouve en Sibérie que dans les environs de Sempalatnaja Krepost; car l'animal que l'on nomme *saiga* dans la province d'Irkursk est le musc.

On mange celui dont nous parlons; cependant entre cuir & chair il est rempli de petits vers blancs, qui se terminent en pointe par les deux extrémités, & qui ont 8 ou 9 lignes de longueur; on dit que sa chair a le même goût que celle du daim. Voyez Gmelin, voyage de Sibérie.

SAIGA, (*Monnoie*.) il est parlé dans les lois que Thierry donna aux Allemands, & que Clotaire confirma l'an 615, d'une monnoie, dite *saiga*, valant un denier, qui étoit la quatrième partie d'un tiers de sol, & par conséquent la douzième partie d'un sol, lequel valoit 12 deniers. Il paroît de-là que le sol de 12 deniers avoit son tiers de sol, aussi-bien que le

fol de 40 deniers; mais je crois que les monnoies dont il est fait mention dans les lois de Thierry, étoient particulières aux Allemands; car il en est souvent parlé dans les titres, dans les lois & dans les ordonnances des empereurs qui ont régné en Allemagne. (D. J.)

SAIGNÉE, f. f. (*Médecine thérapeutique*.) la saignée est une ouverture faite à un vaisseau sanguin, pour en tirer le fluide qui y est contenu. C'est un des plus grands & des plus prompts moyens de guérison que la Médecine connoisse.

Le vaisseau ouvert est artériel ou veineux, d'où naît la division de la saignée, en artériotomie & en phlébotomie. Voyez ces deux mots.

On verra ci-après la manière de pratiquer cette opération, nous allons en examiner l'histoire, les effets & l'usage.

Histoire de la saignée. Laisant à part l'origine fabuleuse que Plin attribue à la saignée, dont il dit qu'on est redevable à l'instinct de l'hypopotame, qui se frottoit les jambes contre les joncs du Nil, pour en faire sortir le sang; nous dirons que les hommes durent appercevoir de bonne heure les avantages que procuroient les hémorragies excitées par les efforts critiques de la nature, ou même occasionnées par des plaies accidentelles; qu'il a dû nécessairement tomber dans leur idée d'imiter la nature ou le hasard, dans les cas qui leur paroissent semblables. La saignée a donc été un des premiers secours que tous les peuples ont mis en usage contre les maladies.

Le premier exemple que nous en ayons, remonte à la guerre de Troie. Podalire en revenant, fut jeté sur les côtes de Carie, où il guérit Syrna, fille du roi Damathus, tombée du haut d'une maison, en la saignant des deux bras; elle l'épousa en reconnaissance. Ce trait conservé par Etienne de Byzance, est le seul que nous trouvions avant Hippocrate, qui vivoit environ 700 ans après la prise de Troyes.

Ce pere de la Médecine parle souvent de la saignée, & d'une manière qui fait connoître que depuis très-longtems on la pratiquoit non-seulement sur la plupart des veines, mais encore sur quelques artères. Dans l'opinion où il étoit que chaque veine correspondoit à un viscere différent, il en faisoit un très-grand choix: cependant en général, il ouvroit la plus voisine du mal. Ce principe le déterminoit à ouvrir les veines supérieures dans les maladies au-dessus du foie; & les inférieures dans les maladies qui avoient leur siege au-dessous. Il le conduisoit à saigner sous la langue & sous les mamelles dans l'esquinancie; les veines du front & du nez, dans les douleurs de tête & les vertiges; la basilique du côté malade dans la pleurésie. Il laissoit couler le sang jusqu'à ce qu'il changeât de couleur. Il craignoit d'autant plus la saignée dans les femmes grosses, qu'elles étoient plus avancées. Le printems lui paroissoit la saison la plus favorable pour cette opération. Il croyoit que la saignée faite derrière les oreilles rendoit les hommes inféconds. Il la prescrivit dans les grandes douleurs, l'épilepsie, les inflammations, les fièvres aiguës véhémentes, quand l'âge & les forces le permettent. Lorsque tout concouroit à la conseiller, il attendoit une légère défaillance pour fermer la veine. Il n'en parle nulle part contre les hémorragies; il paroît par les épidémiques qu'il en faisoit très-peu d'usage.

En recherchant dans tous les ouvrages attribués à Hippocrate, ce qu'il est dit sur la saignée, & dont on s'est servi pour soutenir les plus grossières erreurs; on lit dans le livre des affections que la saignée est utile contre l'hydropisie. Mais lorsqu'on s'en tient à ceux qui sont reconnus pour légitimes, on voit une

liaison dans tous les principes, dans les conséquences, qui met le sceau à sa gloire. C'est dans ces livres que nous avons puisé l'extrait que nous venons d'en donner.

Dioclès de Caryste, chef de la secte dogmatique, qui mérite le titre de second Hippocrate, suivit à-peu-près les maximes de ce grand homme. Il faisoit usage de la saignée, au rapport de Cælius Aurélianus, dans les inflammations de la poitrine, de la gorge & du bas-ventre, dans les hémorragies, l'épilepsie, la phrénésie; pourvu que ce fût avant le sept ou huitième jour, que le sujet fût jeune & robuste, & que l'ivresse n'en fût pas cause. On fera cependant surpris de voir qu'il la prescrivait contre les skirrhes du foie, & pour guérir ceux que Cælius appelle *lieneux*, dont les symptômes ne nous paroissent point différer de ceux du scorbut.

Chrysipe, médecin de Gnide, voulant se frayer une nouvelle route qui pût illustrer son nom, chercha à renverser ce que l'autorité & l'expérience des siècles précédens avoient appris en faveur de la saignée. Il soutint ses maximes par une éloquence toujours séduisante pour le peuple; il forma des disciples qui prêcherent la même doctrine, entre lesquels on doit donner le premier rang à Erasistrate. Ce médecin, fameux par la guérison d'Antiochus, & par les découvertes qu'il fit en anatomie, proscrivoit la saignée de sa pratique (si on excepte les hémorragies), dans le cas même, où de tout tems on s'en étoit fait une loi. Il y suppléoit par les ligatures des extrémités, la sévérité de la diète, & un grand nombre de relâchans & d'évacuans par les selles, ou par le vomissement. On connoît peu la pratique d'Hérophile son contemporain, & son émule en anatomie; mais on fait que ses principes poussés trop loin, portèrent Sérapion & Philinus à croire que l'expérience seule devoit être la règle des médecins. Ils devinrent par-là les chefs de la secte des empiriques, qui saignoient leurs malades dans le cas d'inflammation, spécialement dans celle de la gorge. Ils étoient cependant en général avarés de sang; aussi avoient-ils succédé à Chrysipe & à Erasistrate. Héraclide Tarentin, le plus recommandable des empiriques, s'éloigna encore plus que les précédens du sentiment des fondateurs de la secte; non-seulement il faisoit saigner les épileptiques, les cynanciques, les phrénétiques, &c. mais encore les gouteux, & ceux qui étoient en syncope (les cardiaques), ce que nous qui ne sommes attachés à aucune secte n'oserions faire. On voit par-là que la prétendue expérience peut conduire dans des excès bien opposés.

Les erreurs d'Asclépiade, qui exerça la médecine à Rome avec un succès exagéré, furent encore plus grandes au sujet de la saignée. Ce médecin ne suivoit d'autre règle pour tirer du sang, que la douleur, les convulsions & les hémorragies. Il s'interdisoit la saignée dans la phrénésie & la péripneumonie, lorsqu'il ne trouvoit que des douleurs foibles. En revanche, il la pratiquoit, à l'imitation d'Héraclide, dans ceux qui étoient en syncope. Il observa que la saignée étoit plus avantageuse contre la pleurésie dans l'Hellespont & l'île de Paros, qu'à Rome & à Athènes. Ses principes conduisirent Thémison son disciple à être le chef de la secte des méthodiques. Ce médecin fatigué, sans doute, de la multitude des causes de maladie, des remèdes que les dogmatiques & les empiriques mettoient en pratique, voulut réduire la médecine à une simplicité plus dangereuse que vraie. Toutes les maladies furent divisées en trois classes; celles du genre resserré, celles du genre relâché, & celle du genre moyen. Il n'existoit point selon eux, de maladies de fluides. Les solides seuls par leur relâchement ou leur resserrement, produisoient toutes les maladies. Le siege faisoit la diffé-

rence des symptomes. On sent déjà qu'ils ne saignoient que pour relâcher ; c'étoit en effet leur unique vue : ces maximes trouverent des partisans pendant trois ou quatre siècles ; mais enfin leur insuffisance fit qu'on ne les admit plus que pour ce qu'elles valaient. Gariopontus fit des efforts inutiles en leur faveur au milieu du xj. siècle. On n'en parloit plus qu'historiquement, jusqu'à ce que Prosper Alpin voulut, mais inutilement, rétablir cette ancienne doctrine.

Pour juger de la pratique des anciens méthodiques par rapport à la *saignée*, il nous reste le peu qu'en ont dit Celse, Pline, Galien, & enfin l'ouvrage de Cælius Aurelianus, qui rassemble ce que Thémison, Thessalus, & surtout Soranus son maître avoient dit. Il en fit un corps de doctrine estimable par la description des maladies, & la critique qu'on y trouve des maximes de plusieurs médecins, dont on chercheroit en vain des traces autre part. Cette secte, qui réprouvoit les purgatifs, les diurétiques, & en général les médicamens évacuans, quoiqu'elle mît souvent en usage les vomitifs ; qui accabloit les malades de ventouses, de scarifications, de sangsues, de fomentations, de bains, d'épispastiques, de linimens, de cataplasmes ; qui extenuoit d'abord les malades par un jeûne sévère de trois ou au moins de deux jours ; qui avoit par rapport à l'air, au sommeil, à l'exercice, à la situation du malade, des attentions dignes d'être imitées ; saignoit peu, jamais jusqu'à défaillance, rarement avant le troisième jour, & après le quatrième, elle faisoit toujours attention aux forces pour s'y décider : si elles étoient affoiblies, les ventouses y supplétoient : du reste, quoiqu'ils choisissent peu les veines, ils préféroient celles qui étoient opposées à la partie malade. Ils désapprouvoient la *saignée* des ranines, & ce qu'on doit louer, ils faisoient moins d'attention à l'âge, qu'aux forces du malade. On voit aussi avec surprise que peu amis de la *saignée*, ils l'accordoient contre la paralysie, & la cachexie.

Celse qui vivoit à-peu-près dans le tems des premiers méthodiques, trouva la *saignée* si commune, qu'il étoit peu de maladies contre lesquelles on ne l'employât ; en se conformant aux regles établies par Thémison, il en rendit l'usage moins fréquent. Il ne veut pas qu'on la pratique, lorsque les humeurs sont émues, mais qu'on attende le second ou le troisième jour, & qu'on s'en défende après le quatrième, dans la crainte de la foiblesse. Cette même crainte l'empêchoit de saigner jusqu'à défaillance. Il reconnoissoit que l'enfance, la grossesse, & la vieillesse étoient des contre-indications à la *saignée*, sans qu'on dût se l'interdire entièrement dans ces cas. La douleur, les hémorrhagies, les convulsions, les inflammations, l'ardeur de la fièvre, la cachexie, & la paralysie étoient auprès de lui, comme chez les méthodiques, les indications. C'étoit, selon lui, égorger un homme que de le saigner dans le redoublement. Il faisoit fermer la veine, lorsque le sang sortoit beau. Il reconnoissoit deux sortes d'apoplexies, dans l'une desquelles la *saignée* étoit mortelle, pendant qu'elle étoit salutaire dans l'autre, & cependant il ne donne aucune regle pour les distinguer.

Galien fut plus libéral que lui du sang de ses malades. Il saignoit quelquefois jusqu'à défaillance, ce qu'il regarde néanmoins comme dangereux. Il répétoit souvent la *saignée*, & il étoit peu de maladies où il ne la pratiquât pas. L'âge au-dessus de quatorze, la force du pouls, la grandeur de la fièvre, &c. étoient les guides qu'il suivoit pour la *saignée*. Toutes les veines apparentes, & quelques artères, étoient soumises à son cautère & à sa lancette. Il choisissoit le relâche que donne la fièvre, les vaisseaux du côté malade, & ceux qu'il croyoit, selon la fausse théorie

de son tems, correspondre avec la partie affectée. Il est le premier, suivant la remarque de M. Leclerc, qui ait déterminé la quantité de sang qu'il avoit tiré. Jusques à lui aucun des médecins dont les ouvrages nous sont parvenus, n'avoit versé le sang avec autant de profusion ; c'est peut-être à cette époque que nous devons le funeste changement qu'introduisit dans la pratique de la médecine le raisonnement poussé trop loin.

Aretée contemporain de Galien, prescrivoit la *saignée* presque aussi fréquemment. Il saignoit dans les inflammations des viscères, les hémorrhagies, les douleurs, la mélancolie, l'épilepsie, l'éléphantiasis, l'ulcère de la vessie, la néphrétique, l'apoplexie, & dans les fièvres ardentes plusieurs fois, par une large ouverture, jusque au point d'affoiblir le pouls, mais non pas de faire évanouir le malade. Dans le choix des veines, il se conduisoit comme Hippocrate & Galien, en préférant la plus voisine du mal ; c'est ainsi qu'il ouvroit les veines du pubis dans les inflammations de la matrice, celles du front dans les douleurs de tête, les ranines dans les inflammations de la gorge ; il pratiquoit aussi l'artériotomie.

Oribase, compilateur de Galien, suivit à-peu-près les mêmes regles dans sa pratique. Il interdisoit, comme lui, la *saignée* avant la puberté. Il préféroit d'y revenir plusieurs fois, à tirer tout le sang nécessaire dans une seule, sur-tout lorsque le malade étoit foible. Il vouloit que le médecin tint le pouls, pendant que le sang couloit, crainte qu'il ne pérît dans la défaillance que causeroit une trop grande évacuation. Il vouloit encore que l'on saignât pendant que l'humeur est mue. Il se servoit plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs, de la *saignée* prophylactique, dans ceux qui sont sujets aux maladies qui l'exigent ; c'étoit sur-tout à l'entrée du printems que ces *saignées* avoient lieu. Il porta la quantité de sang qu'on doit tirer la première fois à une hémine (dix ou douze onces) au plus ; si les forces le permettent, on peut l'augmenter à la seconde. Il ne s'est cependant pas tellement attaché à ces mesures, qu'il ne recommande plusieurs attentions très-sages. Il ouvroit toutes les veines du corps, & quoiqu'il fit, comme Galien, certain choix des veines, dont notre théorie ne s'accommode pas ; il recommande expressément d'ouvrir la plus voisine de la partie affectée, ou sur la partie même. Spécialement dans les inflammations invétérées on peut, selon lui, saigner à toute heure du jour ou de la nuit, mais il faut attendre le déclin de la fièvre ; & si la *saignée* n'est que de précaution, on la fera le matin. Il parle de l'artériotomie en médecin qui ne l'a jamais pratiquée ni vu faire. Antyllus, Hérodote, & sur-tout Galien, sont ses guides, dans tout ce qu'il dit au sujet de la *saignée* ; il n'a paru même à plusieurs médecins, qu'un copiste de ce dernier.

Aëtius a mérité, à plus juste titre encore, d'être appelé le copiste d'Oribase & des auteurs précédens. Nous n'avons pas trouvé dans les ouvrages de ce médecin, un seul mot au sujet de la *saignée*, qui nous ait paru lui être propre ; ce qui nous force de passer rapidement sur sa pratique.

Alexandre de Tralles employoit la *saignée* contre toutes les inflammations, & contre la syncope que produit dans les fièvres, la plénitude d'humeurs crues, à-moins que cette humeur ne fût bilieuse ; car dans ce cas il préféroit la purgation. Il saignoit les veines les plus voisines du mal, la jugulaire & les ranines dans l'esquinancie. Il parle de la dérivation qu'il pratiquoit en ouvrant la saphène, pour procurer le flux menstruel aux femmes.

Paul d'Ægine est le premier qui ait divisé la pléthore en celle qui est *ad vires*, & celle qui est *ad vasa*. Il donne les signes pour connoître l'une & l'autre.

tre, & veut qu'on saigne dans toutes les deux quelques après le septième jour. Avant de saigner il faut vider les premières voies par un lavement, s'il y a de la pourriture dans les intestins. Quant au tems de la pratiquer, il préfère le matin, & défend, comme la plupart de ses prédécesseurs, la *saignée* dans l'ardeur du redoublement. Il observe qu'elle est utile, non-seulement pour defemplier les vaisseaux, mais encore pour diminuer la grandeur de la maladie. Si le malade tombe en défaillance, & que cependant il soit dans le cas de perdre beaucoup de sang, on y reviendra plusieurs fois, plutôt que de tout tirer dans une; tout ce qu'il dit d'ailleurs est copié, ou contient des préceptes sur le choix des veines, & la manière de pratiquer la *saignée* en différentes parties du corps.

Après Paul d'Égine, la Médecine paroit abandonnée par les Grecs, pour passer entre les mains des Arabes, qui faisoient plus d'une conquête sur eux. Ils joignirent quelques remèdes ou des méthodes qui leur étoient propres, à la doctrine des Grecs qu'ils compilerent. C'est ainsi qu'ils crurent reconnoître avec eux dans la veine céphalique une communication avec le cerveau; dans la basilique, avec le bas-ventre. C'est ainsi qu'ils ouvrirent presque toutes les veines extérieures du corps, dans les différentes affections; qu'ils saignoient au pié, pour exciter les règles & les hémorroïdes. Ils s'en écartèrent cependant dans un point qui a paru essentiel à Brissot & à Moreau. Loin de faire saigner comme les Grecs, le plus près du mal qu'il étoit possible, ils saignoient du côté opposé, dans l'idée où ils étoient qu'on n'ouvroit point une veine, sans attirer sur la partie saignée une plus grande quantité de sang, qu'il n'en sortoit. Isaac-Iraélite, Avenzoar, Rhazis pensoient ainsi. Ce dernier s'autorisait de Galien, qui suivant la remarque de Jacchinus son commentateur, dit précisément le contraire.

Avicenne, le prince des médecins arabes, avoit adopté ce sentiment, il y avoit joint tant d'inconséquences au sujet de la *saignée*, qu'il recommande l'ouverture de la veine sciatique (rameau de la faphene placé à côté du talon), contre les douleurs de la cuisse; celle de la veine du front & du sin-ciput, de l'artere temporal dans les pesanteurs de tête, les migraines, &c. qu'il défend la saignée dans l'hydropisie, & qu'il ordonne l'ouverture de certaines veines du bas-ventre contre l'ascite. Pour composer son chapitre de la *saignée*, il avoit mis à contribution Hippocrate, Rhazis, & Galien; il mérite peu d'être lu.

Albucasis compte trente veines ou arteres qui peuvent être ouvertes, il s'occupe principalement de la manière de les ouvrir; attaché à la doctrine d'Avicenne, il ne paroît pas s'en écarter. Copiste comme lui des Grecs, il répète beaucoup de choses que nous trouvons dans leurs ouvrages. Quoiqu'il paroisse dans l'opinion que la *saignée* attire toujours le sang dans la veine ouverte, cependant il recommande souvent des *saignées* locales, contre les inflammations graves & les vives douleurs.

Pendant les quatre siècles qui suivirent Avicenne, sa doctrine fut suivie dans la plus grande partie de l'Europe, où on cultivoit la Médecine. Son nom étoit alors aussi respectable, que l'est de nos jours celui d'Hippocrate. On le regardoit comme un homme qui avoit porté la science médicinale beaucoup au-delà de ses prédécesseurs; on tâchoit de méconnoître dans ses ouvrages que, si on excepte la matière médicale, il avoit presque tout copié des Grecs. Le plus grand effort que purent faire Gordon, Guy de Chauliac, Valescus de Tarenta, Savonarole, &c. fut de chercher à concilier, dans le choix des veines, la doctrine des Arabes & celle des Grecs. Ces derniers

saignoient en conséquence du côté opposé, quand il y avoit pléthore, & du côté malade quand elle avoit diminué par les *saignées*, comme si le mécanisme de l'économie animale, & les lois de l'hydraulique pouvoient changer. Ces médecins suivoient pour la quantité de sang, le tems, les indications, & les contre-indications, les maximes que nous avons trouvées dans Galien & ses copistes grecs & arabes.

Les ouvrages des auteurs grecs étant traduits & devenus communs au commencement du seizième siècle, il étoit juste que les peres de la Médecine, ses vrais législateurs rentrassent dans leurs droits. Par la comparaison qu'on fit d'Hippocrate & de Galien avec les Arabes, on sentit l'infériorité de ces derniers; bien-tôt leur étude fut négligée. Galien plus facile à entendre, fut lu & enseigné par-tout; les éditions s'en multiplièrent avec une rapidité qui prouve que le bon goût & la saine philosophie commencent à naître.

Le choix des veines occupa alors les Médecins avec une ardeur que leur zèle rendoit louable, dans un tems où la circulation du sang étoit ignorée; c'étoit spécialement dans les inflammations de poitrine, qu'il paroissoit intéressant de décider la question. Brissot, célèbre médecin de Paris, comparant le sentiment des Grecs avec celui des Arabes, trouva le premier plus conforme à la raison, le suivit dans sa pratique, le publia dans ses leçons & dans ses consultations. Ses maximes furent goûtées & suivies de plusieurs médecins. Etant allé en Portugal, il y souffrit une persécution qu'il ne méritoit pas. Il y mourut, laissant une apologie de son sentiment, à laquelle René Moreau a ajouté, cent ans après, un tableau chronologique des Médecins, & un précis de leurs sentimens à ce sujet.

Ce siècle vit les médecins partagés en six opinions différentes, au sujet de la *saignée* dans la pleurésie. Les uns saignoient toujours du côté malade; les autres du côté opposé; les troisièmes suivoient d'abord la seconde méthode, ensuite la première, & entre-mêloient les *saignées* du pié; les quatrièmes ouvroient toujours la veine du pié. Vesale conclut de la situation de la veine azygos, qui sortant du côté droit, fournit le sang à toutes les côtes, si on excepte les trois supérieures gauches, qu'on devoit toujours saigner du bras droit, excepté dans le cas où ces dernières seroient le siège de la douleur. Il eut pour sectateurs Léonard Fuchs & Cardan. Un très-petit nombre embrassa le sentiment de Nicolas le Florentin, qui vivoit au quatorzième siècle; il crut qu'il étoit indifférent d'ouvrir l'une ou l'autre veine; l'évacuation seule lui paroissoit mériter l'attention des Médecins.

L'étude des Grecs devenant toujours plus familière, les Arabes tombant dans le discrédit, le plus grand nombre des médecins se rangea du parti des premiers. Brissot remporta une victoire presque complète après sa mort. Rondelet, Craton, Valois, Argentier, Fernel, Houllier, Duret, toute l'école de Paris qui l'avoit persécuté, lui rendit les armes. Il y eut même des partisans outrés. Martin Akakia soutint dans la chaleur de l'enthousiasme, que l'opinion des Arabes avoit tué plusieurs milliers d'hommes; celui-ci trouva cependant encore d'illustres défenseurs.

Scaliger voulant parer les coups, accablans pour-lors, de l'autorité, chercha le premier à prouver par les lois de l'hydraulique, qu'on devoit saigner du côté opposé à celui qui étoit affecté. Toutes ces sectes montroient, comme il n'est que trop ordinaire aux disciples des grands hommes, plus d'opiniâtreté dans le sentiment de leurs maîtres, que de raison & de bonne foi. Jamais Hippocrate & Avicenne n'auroient disputé avec tant de chaleur, sur un point qui nous paroît à présent peu important. Il étoit bien

plus essentiel de déterminer les cas où on devoit tirer du sang, & jusqu'à quel point.

L'ouvrage de Botal donna l'allarme à ce sujet. Il poussa dans son traité *de curatione per sanguinis missionem*, imprimé pour la première fois en 1582, l'abus de la saignée à un excès qu'on ne peut se persuader. En voulant trop prouver, il ne prouva qu'une chose, c'est que l'esprit & l'éloquence peuvent en imposer à ceux, qui dépourvus de l'expérience, ne font pas un usage assez grand de leur raison. Il avança que dans la cacochymie, l'hydropisie, les fièvres quartes invétérées, les indigestions, les diarrhées, les suppurations intérieures, &c. la saignée étoit le grand remède. Il osa s'étayer des passages d'Hippocrate tronqués, choisis dans ses œuvres supposées. Il comparoit les veines à un puits, dont l'eau étoit d'autant meilleure, qu'elle étoit plus souvent renouvelée. Bonaventure Grangier, médecin de la faculté de Paris, s'éleva avec un grand succès contre Botal. Cette faculté le condamna authentiquement, lorsque son traité parut; & cependant il l'entraîna après sa mort dans la plus grande partie de ses idées. Elle oublia les lois qu'Hippocrate, que Celse, Galien même, &c. avoient établies, auxquels les Fernel, les Houllier, les Duret s'étoient soumis (Ce dernier disoit familièrement qu'il étoit petit seigneur). On la pratiqua avec une fureur qui n'est pas encore éteinte, contre laquelle on a vu successivement s'élever de bons ouvrages, & faire des efforts impuissans. La saignée qu'on n'osoit faire, au rapport de Pasquier, une seule fois qu'avec de grandes circonspections, fut prodiguée. La saine partie a su conserver ce milieu qui est le siège de la vérité; mais plusieurs ont resté entraînés par le préjugé & le mauvais exemple.

La découverte de la circulation du sang, publiée en 1628 par Harvée, sembloit devoir apporter un nouveau jour sur une matière qui y avoit autant de rapport; mais elle ne servit qu'à aigrir, qu'à augmenter les disputes. Il y eut de grands débats à ce sujet, au milieu du siècle dernier, qui produisirent une foule d'ouvrages, la plupart trop médiocres pour n'être pas tombés dans l'oubli: on donna des deux côtés dans des excès opposés. Il en fut qui soutinrent qu'on pouvoit perdre le sang comme une liqueur inutile, tel fut Valerius Martinus; pendant que d'autres, tels que Vanhelmont, Bontekoë, Gehema & Vulpin, prétendoient qu'il n'étoit aucun cas où on dût saigner: thèse renouvelée de nos jours.

Ces excès n'étoient point faits pour entraîner les vrais observateurs; Sennert, Pison, Rivière, Bonnet, Sydenham, suivirent l'ancienne méthode, & furent modérés; quoiqu'on puisse reprocher au dernier quelques choses à cet égard, & notamment lorsqu'il conseille la saignée dans l'asthme, les fleurs blanches, la passion hystérique, la diarrhée en général, & spécialement celle qui survient après la rougeole, où il paroît la pratiquer plutôt par routine, que par raison ou par expérience.

On voit avec peine Willis, cet homme de génie fait pour prescrire des lois en Médecine, fait pour découvrir, se soumettre aveuglément aux leçons de Botal, conseiller la saignée contre presque toutes les maladies: *ferè totam Pathologiam, de phleb. p. 173*. Il fut repris vivement peu de tems après sa mort, par Luc-Antoine Portius, qui combattit à Rome, en 1682, ce sentiment des galénistes, trop répandus dans cette ville, par quatre dialogues où il faisoit entrer en lice Erasistrate & Vanhelmont, contre Galien & Willis. Quoique ce genre d'ouvrage soit peu fait pour les savans, par le tas de mots dont on est forcé de noyer les choses, ils méritent d'être lus par ceux en qui la fureur de verser du sang n'a pu être éteinte par l'observation & les malheurs. On y trouve beaucoup de jugement de la part de l'auteur, qui appuie

son sentiment par une apologie de Galien, dans laquelle il excuse ingénieusement ce grand homme, en combattant ses sectateurs avec des armes d'autant plus fortes, qu'il démontre que ceux-ci ont outré la doctrine de leur maître, & d'autant plus raisonnables, qu'il prend pour son principe cette vérité applicable à tous les moyens de guérison, qu'il vaut beaucoup mieux pécher par défaut que par excès, & que ceux qui s'interdisent absolument la saignée, font une faute bien au-dessous de celle que commettent ceux qui la pratiquent contre tous les maux.

On vit au milieu de ces disputes, s'élever un homme savant, plein de génie, Bellini, qui voulant à l'exemple de Scaliger, appliquer les mathématiques à la Médecine, tomba par des erreurs de calcul, ou des fausses suppositions, dans les paradoxes les plus étranges. Il mit au jour, en 1683, son *Traité de la saignée*, qui contient onze propositions, avec la réponse & les preuves. Nous ferions tort à l'histoire de la saignée, si nous passions sous silence ces maximes qui ont entraîné le suffrage d'un grand nombre de savans médecins, & donné lieu aux disputes les plus vives.

Le sang, selon Bellini, coule avec plus de rapidité pendant la saignée dans l'artère qui correspond à la veine ouverte, & en s'y portant, ce qu'il appelle *dérivation*, il quitte les vaisseaux éloignés, ce qu'il nomme *révulsion*. Après la saignée, la dérivation & la révulsion sont moindres que pendant l'écoulement du sang, & enfin s'évanouissent. On doit saigner dans les inflammations, les rameaux qui ont la communication la plus éloignée avec la partie malade, pour ne point attirer le sang sur celle-ci. La saignée rafraîchit & humecte par l'évacuation qu'elle produit; elle chauffe & dessèche au contraire, lorsqu'elle rend au sang trop gêné un mouvement rapide. Elle doit être mise en usage dans toutes les maladies où le sang est trop abondant, où il faut en augmenter la vélocité, rafraîchir, humecter, résoudre les obstructions, ou changer la nature du sang; la saignée en augmente la vélocité. Il seroit plus avantageux d'ouvrir les artères, que les veines dans les cas où la saignée est indiquée; la crainte des accidens doit y faire suppléer par tous les autres moyens que la Médecine a en son pouvoir, tels que les scarifications, les sangsues, les ligatures, &c. les évacuans quelconques peuvent tenir lieu de la saignée. Le tems le plus sûr pour tirer du sang est le déclin de la maladie. On voit dans tout cet ouvrage un grand homme, prévenu de certains sentimens, qu'il soutient avec la vraisemblance que le génie fait donner aux maximes les plus fausses. Quelques erreurs que paroissent la plupart de ces propositions, elles ont eu, comme nous l'avons dit, d'illustres défenseurs, parmi lesquels on doit compter Pitcairn, ce célèbre médecin, dont il seroit à souhaiter que les élémens de médecine fussent physico-pratiques, au lieu d'être physico-mathématiques, il étoit trop lié avec Bellini de cœur & de goût, pour ne pas l'être de sentiment.

De Heyde fut un adversaire redoutable de Bellini, il opposa l'expérience aux calculs, il s'attacha ainsi à combattre sa doctrine par les armes les plus fortes. Le recueil de ses expériences parut trois ans après le traité de ce dernier, c'est-à-dire en 1686, & fut sans réplique. M. de Haller a publié 70 ans après des expériences qui confirment celles de de Heyde.

L'histoire du xviii. siècle présente des faits d'autant plus intéressans, qu'ils font le terme auquel on est parvenu, que de grands hommes, se faisant gloire de secouer tout préjugé, ont cherché la vérité par l'expérience sur des animaux vivans, l'observation sur les malades, le raisonnement & le calcul; ce qui n'a point empêché un grand nombre de tomber dans des écarts entièrement semblables à ceux des siècles précédens: la circulation des sentimens est un specta-

de vraiment philosophique. On voit dans la suite des tems les mêmes opinions tomber & renaître tour-à-tour, se faire place mutuellement, & accuser par cette révolution, le peu d'étendue & de certitude des connoissances humaines. La vérité trop difficile à saisir, ne présente le plus souvent qu'un de ses côtés; elle voile les autres, & ne marche jamais sans l'erreur qui vient au-devant des hommes, pendant que celle-là semble les éviter. Toutes les anciennes disputes sur le choix des veines, la quantité de sang qu'on devoit tirer, les cas où on devoit saigner, revinrent & repassèrent dans l'espace de 30 ans, par les mains des plus savans médecins françois & étrangers. Celui qui y joua un des principaux rôles, fut M. Hecquet. Une thèse à laquelle il présida en 1704, dans laquelle il soutenoit que la saignée remédie au défaut de la transpiration insensible, fut le principe de la querelle. M. Andry en rendit compte dans le *journal des savans*, d'une manière ironique, à laquelle le premier repliqua. Il le fit d'une manière si aigre & si vive, qu'il ne put obtenir la permission de faire imprimer son ouvrage. Ce fut secrètement qu'il parut; sous le titre d'*explication physique & mécanique des effets de la saignée, & de la boisson dans la cure des maladies; avec une réponse aux mauvaises plaisanteries que le journaliste de Paris a faites sur cette explication de la saignée*. Il donna en même tems au public une traduction de sa thèse. M. Andry dupliqua en 1710, par des remarques de médecine sur différens sujets; spécialement sur ce qui regarde la saignée, la purgation & la boisson. Par ce dernier ouvrage la querelle resta éteinte.

Il n'avoit été question entre MM. Hecquet & Andry, que des cas où on devoit pratiquer la saignée; le premier excita une nouvelle dispute avec M. Sylva. Ils aimoient trop tous les deux à verser du sang, pour être en différend sur la quantité; ils combattirent sur le choix des veines. M. Hecquet publia en 1724, ses observations sur la saignée du pié, qu'il désapprouvoit au commencement de la petite vérole, des fièvres malignes, & des autres grandes maladies. M. Sylva voulant justifier cette pratique, & expliquer la doctrine de la dérivation & de la révulsion, entendues à sa manière, donna en 1727, son grand traité sur l'usage des saignées, muni des approbations les plus respectables. Le premier volume est dogmatique; l'auteur y développe son système, & combat celui de M. Bianchi, qui huit années auparavant, avoit soutenu dans une lettre adressée à M. Bimi, sur les obstacles que le sang trouve dans son cours: 1°. que la circulation du sang étant empêchée dans une partie, toute la masse s'en ressent: 2°. qu'on doit saigner dans la partie la plus éloignée du mal, à-moins qu'il ne soit avantageux d'y exciter une inflammation plus forte; ce qui excuse & explique le bon effet des saignées locales. L'autorité d'Hippocrate mal entendue, & de Tulpius, une pratique vague, l'expression des propositions précédentes, étoient les preuves dont M. Bianchi se servoit. M. Sylva se montra par-tout un partisan zélé de la saignée du pié, un ennemi déclaré des saignées faites sur la partie malade, qu'il appelle *dérivatives*. Forcé de convenir des avantages de la saignée de la jugulaire, il fit les plus grands efforts pour la faire quadrer avec ses calculs. Son second volume répond à M. Hecquet, qui vivement attaqué, fit à son tour imprimer trois années après, son *Traité de la digestion*, dont le discours préliminaire & trois lettres, servent à défendre son sentiment. Il composa dans sa retraite, une apologie de la saignée dans les maladies des yeux, & celles des vieillards, des femmes & des enfans. Il s'éleva de nouveau contre la saignée du pié, dans son *Brigandage de la Médecine*. Il n'étoit pas homme à revenir de ses idées; il les soutenoit dans sa *médecine naturelle*,

qu'on imprimoit en 1736, lorsqu'il fut lui-même la dupe de son goût, nous dirions volontiers de sa fauteur pour la saignée. On ne peut voir sans étonnement, qu'un homme de 76 ans, cassé, affaibli par les travaux du corps & de l'esprit, autant que par une longue & pieuse abstinence, ayant des éblouissens, dont sa foiblesse nous paroît avoir été la cause, fût saigné quatre fois, & notamment quatre heures avant sa mort, dans une maladie d'un mois.

Pour en revenir à M. Sylva, nous dirons que s'il trouva des partisans dans M. Winslow, plusieurs autres membres célèbres de la faculté de Paris, & quelques médecins étrangers, M. Hecquet ne fut pas le seul à s'élever contre lui. M. Chevalier, dans ses *Recherches sur la saignée*; M. Sénac, dans ses *lettres sur le choix des saignées*, qu'il donna sous le nom de *Julien Morisson*; dans les *essais physiques*, qu'il a ajoutés à l'anatomie d'Heister, & dans son *Traité du cœur*; M. Quesnay, dans son excellent ouvrage sur les effets & l'usage de la saignée, qu'il publia d'abord en 1730, sous le titre d'*observations*; M. Buttler, dans *l'essai sur la saignée*, imprimé en anglois; ainsi que la théorie & pratique de M. Langrish; M. Martin, dans son *Traité de la Phlébotomie & de l'Artériotomie*; M. Jackson, dans sa *Théorie de la Phlébotomie*, le combattirent dans tous les points de sa doctrine. M. Ceder prouva en 1749, dans une thèse inaugurale, que le sang qui acquiert plus de vitesse dans le vaisseau ouvert, entraîne dans son mouvement celui des vaisseaux voisins, d'autant plus fortement, qu'ils sont plus près de lui; ce qui est directement opposé au sentiment de Bellini & de ses sectateurs. M. Hamberger prétendit que les expériences qu'il avoit faites avec un tube, auquel il avoit donné à-peu-près la forme de l'aorte, démontroient la fausseté de la dérivation & de la révulsion. D'où il concluoit que le choix des veines étoit indifférent, & que l'effet des saignées se bornoit à l'évacuation. Il renouvella par-là les opinions de Nicolas Florentin, Botal, Pétrionius, Pechlin & Bohnius. M. Wats se joignit aux adversaires de M. Sylva, dans son *Traité de la dérivation & de la révulsion*, imprimé en anglois. M. de Haller a publié en 1756, un recueil d'expériences sur les effets de la saignée, qui confirment (comme nous l'avons dit), celles de Heyde, qui contredisent en plusieurs points celles de M. Hamberger, les calculs de MM. Hecquet, Sylva, &c. Nous appuierons nos idées sur l'effet de la saignée, par ces expériences mêmes, qui portent avec elles toute l'autorité dont elles ont jamais pu être revêtues.

M. Tralles écrivit en 1735, sur la saignée à la jugulaire & à l'artere temporale, dont il rendit les avantages évidens. Il s'appuya par un *post-scriptum*, du sentiment de M. Sylva, quoiqu'il en désapprouvât les calculs, & plusieurs des conséquences qui excluoient l'Artériotomie.

M. Klockof examina dans une dissertation, imprimée en 1747, cette question intéressante: *quel doit être le terme de la saignée dans les fièvres aiguës*. Quoique le plus grand nombre des médecins, dont il rapporte les maximes, l'interdise en général après le trois, quatre ou cinquième jour; il conclut cependant avec raison, muni de leurs suffrages mêmes, qu'il est des cas (rars à la vérité), où on peut la pratiquer le dixième jour.

Un anonyme a publié en 1759, un ouvrage sur l'abus de la saignée, auquel on doit des éloges. S'appuyant sur l'autorité des grands maîtres, il réduit l'usage de ce remède dans les bornes où l'ont maintenu le plus grand nombre de ceux dont la gloire a couronné les succès.

Il est tems que nous rendions compte de la doctrine des trois grandes lumières de ce siècle: Stahl, Hoffman & Boerhaave. Aucun d'eux n'a traité ex

professo du choix des veines; ils paroissent cependant avoir tous pensé que la *saignée* déterminoit le sang à couler du côté de la veine ouverte. Ils ont au-moins posé ce système, comme un principe dont ils tiroient des conséquences.

On est surpris quand on voit Stahl, qui regardoit la plupart des maladies, comme des efforts salutaires de l'ame, qui tend à se débarrasser de la matiere morbifique; qui est d'après ce principe, très-avare de remèdes, prescrire la *saignée* dans un grand nombre de cas, où les Médecins la regardent comme dangereuse & même nuisible. Telles sont la phthisie, la passion hypocondriaque, les fleurs blanches, la vomique, l'empyeme & quelques autres maladies chroniques; tandis qu'il en faisoit un très-petit usage dans la pleurésie, les convulsions & les maladies analogues, qu'il l'interdisoit dans toutes les fièvres aiguës où la pléthore n'est pas évidemment grave, surtout après le 3 ou 4^e. jour, & dans les fièvres pétéchiiales; s'il l'abandonnoit dans ces cas, il s'en servoit au contraire fréquemment pour prévenir un grand nombre de maladies tant aiguës que chroniques, telles que la goutte, la colique néphrétique, le rhumatisme, les hémorragies. La *saignée* du pié n'est point, selon lui, contreindiquée par la grossefle. Il s'élève contre les médecins qui font trop d'attention à l'âge du malade. Il la défend au milieu de l'été, & veut qu'on ait égard aux phases de la lune. Ils'étoit soumis lui-même à cette loi. Il raconte (dans ses commentaires sur le traité de l'expectation de Gédeon Harvée) qu'à l'âge de soixante-neuf ans, il venoit d'éprouver la cent-deuxieme *saignée*, depuis celui de dix-sept: & qu'aucune d'elles n'avoit été faite sans un soulagement évident.

Hoffman est encore plus prodigue de sang que Stahl; il place la *saignée* au-dessus de tous les autres remèdes; il la reconnoit comme un grand préservatif des maladies, qu'il conseille presque à tout le monde, deux, trois ou quatre fois par an, dans les solstices & les équinoxes. A peine reconnoit-il qu'elle affoiblit l'estomac, & qu'elle ralentit la transpiration. Presque toutes les maladies aiguës & chroniques exigent, selon lui, la *saignée*. L'hydropisie même en reçoit dans bien des cas, un grand soulagement; & à ce sujet il appuie son expérience de l'autorité d'Hippocrate, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Ægine, & de Spon qui rapporte dans ses nouveaux aphorismes d'Hippocrate, qu'il a vu un hydropique guéri par vingt *saignées*, auquel tous les diurétiques & les hydragogues avoient été nuisibles. Il l'exclut à peine dans l'ascite & la tympanite. Il seroit trop long de rapporter toutes les maladies où il la conseille; il suffit de dire qu'il en fait une panacée, contre laquelle il trouve très-peu de contre-indications.

Nous voici parvenus au célèbre auteur qui a su allier la théorie la plus saine & la plus lumineuse, à l'expérience & aux succès les plus décidés: la médecine moderne à l'hippocratique. Boerhaave, sans se prévenir pour aucun remède, les a tous connus, les a tous appréciés, & nous a laissé dans ses aphorismes & ses instituts, les regles les plus sûres qu'on connoisse jusqu'à présent, dans un art où nous venons de rencontrer autant de contradicteurs que d'auteurs. Ce grand homme met des sages bornes à la *saignée*. La pléthore, l'épaississement inflammatoire du sang, la raréfaction, & toutes les maladies qui en sont la suite, les inflammations tant internes qu'externes, les délires phrénétiques, les hémorragies qui ne viennent point de la dissolution du sang, la trop grande force, la roideur des solides, le mouvement accéléré des fluides, les douleurs vives, les contusions indiquent, selon lui, la *saignée*, tandis que le défaut de partie rouge dans le sang, les édemes, les engorgemens fereux, l'âge trop ou trop peu

avancé, les fièvres intermittentes, la transpiration arrêtée, la foiblesse du corps, la lenteur de la circulation, en sont les principales contre-indications. Il veut qu'on saigne dans les grandes inflammations internes, avant la résolution commencée, avant le troisieme jour fini, par une large ouverture faite à un gros vaisseau; qu'on laisse couler le sang jusqu'à une légère défaillance, & qu'on la répète jusqu'à ce que la croute inflammatoire soit dissipée. Il soupçonne que les *saignées* abondantes pourroient écarter la petite verole, ou dissiper la matiere varioleuse sous une forme plus avantageuse que l'éruption. Quant au choix des veines, il conseille la *saignée* du pié dans le delire fébrile & la phrénésie, celle de la veine du front & de la jugulaire dans les mêmes maladies & dans l'apoplexie.

Ayant commencé ce précis des sentimens que les célèbres médecins ont eu sur la *saignée* par Hippocrate, nous ne pouvions mieux le finir que par Boerhaave. L'accord qui se trouve entre ces grands hommes, prouve en même tems que la vérité n'est qu'une, & qu'ils l'ont tous les deux connue & enseignée.

Effets de la saignée. Pour donner une idée exacte des effets de la *saignée*, il faut d'abord les considérer dans l'état le plus simple, dans un adulte sain, & bien constitué. Nous les examinerons ensuite dans les différentes maladies, lorsque nous parlerons de son usage.

L'expérience faite sur l'homme ou les animaux vivans, peut seule être notre guide; toute autre nous conduiroit à l'erreur. Nous voudrions en vain appliquer l'hydraulique au mécanisme animal, l'erreur qui en naîtroit, seroit d'autant plus dangereuse, que nous nous croirions fondés sur le calcul, que nous établirions peut-être, comme tant d'autres, notre édifice sur de fausses suppositions, que nous oublierions que tous les problèmes de cette science n'ont pas été résolus, & que la plupart des causes particulières qui meuvent les fluides dans l'animal vivant, nous est inconnue.

Le long détail historique que nous avons donné, nous dispense de l'ennui des citations; après avoir vu les Médecins perpétuellement en contradiction entr'eux, ou avec eux-mêmes, leur autorité toujours balancée ne sauroit être pour nous d'aucun poids, lorsqu'ils n'apporteront pas des expériences claires, précises, concluantes. Nous faisant gloire de secouer à cet égard tout préjugé, c'est à cette même expérience & au raisonnement le plus simple, à nous conduire, & à amener les conséquences pratiques que nous verrons dans la dernière partie.

Si j'ouvre un vaisseau sanguin, veineux ou artériel, peu importe, dans lequel la circulation ne soit gênée par aucune ligature, le sang qui (conformément au mécanisme de tous les animaux) est referré dans ses vaisseaux, qui est toujours prêt à s'échapper, profite de ce nouveau passage, & s'écoule dans une quantité proportionnée à la pression, au mouvement qu'il essuie, à sa fluidité, & à l'ouverture, au calibre du vaisseau. Le jet sera soutenu avec la même force, ou diminuera insensiblement, si le vaisseau est veineux: il ira par bonds, s'il est artériel. On conçoit aisément, d'après les lois de la circulation, que l'un & l'autre jets suivent le mouvement imprimé par le cœur, immédiatement dans les arteres, & modifié par l'action des muscles & des vaisseaux capillaires dans les veines; on sent aussi que la plus grande partie du sang qui sort par l'ouverture, est fournie dans les arteres par le courant qui est entre cette ouverture & le cœur, dans les veines entr'elle & les extrémités.

Lorsque le vaisseau ouvert est mince, jusqu'à un certain point, le sang ne peut sortir que goutte-à-goutte; la même chose arrivera à un gros vaisseau,

si l'ouverture est très-petite ; mais si elle est aussi grande que le calibre de ce gros vaisseau, la colonne de sang qui se présente à la circulation, se partagera en deux portions inégales ; l'une suivra le cours naturel, l'autre s'échappera par la plaie. Cette seconde sera plus considérable que la première, parce que le sang n'aura point à vaincre la résistance que présente la colonne de sang contenue dans les veines entre le cœur & la plaie, dans les artères, entre cette dernière & les extrémités. Si au contraire cette ouverture est plus grande que le calibre du vaisseau, le sang resserré, comme nous l'avons vu, cherchant à s'échapper, se jettant avec précipitation dans l'endroit où il trouve le moins d'obstacles, accourra des deux côtés de la veine ou de l'artère, les deux colonnes de sang se heurteront par des mouvemens directs & rétrogrades, pour sortir par la plaie. Quoique le mouvement direct soit toujours le plus fort, il n'empêchera pas que la colonne rétrograde ne fournisse à l'évacuation, plus ou moins, suivant la grandeur de l'ouverture. C'est cette expérience faite par de Heyde contre Bellini, que M. de Haller a répétée une multitude de fois, de différentes manières, qui sert de base à la théorie que ce dernier donne de la *saignée*.

Pendant que le sang s'écoule, il arrive que la colonne de sang qui vient immédiatement du cœur dans les artères, qui est obligée de traverser les vaisseaux capillaires pour remplir les veines, rencontrant moins d'obstacles, à raison de l'augmentation des orifices par lesquels elle doit s'échapper, accélère son mouvement. Les vaisseaux collatéraux, en comprimant le sang qu'ils contiennent, en cherchant à rétablir l'équilibre, envoient une partie de ce sang dans le vaisseau où il éprouve le moins de résistance. Mais (ce qu'il est très-important de remarquer) le vaisseau ouvert contient moins de sang, ses parois sont plus rapprochées qu'ils n'étoient avant la *saignée* ; & quoique dans un tems donné, il s'écoule à-travers le vaisseau, une plus grande quantité de sang, l'augmentation, loin d'être supérieure à la perte, lui est toujours inférieure, par le frottement qui y met un obstacle, la force d'inertie, & le tems nécessaire pour qu'il parcoure l'espace compris entre le lieu d'où il part, & l'ouverture du vaisseau. Bientôt ce mouvement se communique des vaisseaux collatéraux, successivement à tous ceux qui parcourent le corps, sanguins, séreux, bilieux, &c. mais d'autant plus faiblement, dans un espace de tems d'autant plus long, qu'ils sont plus éloignés, plus petits, & plus hors du courant de la circulation du sang contenu dans les vaisseaux qu'on évacue, ou dans ceux qui y correspondent immédiatement.

Cet afflux de sang augmenté pendant la *saignée* dans le vaisseau ouvert, a été appelé par les Médecins *dérivation* ; cette diminution de la quantité de sang contenu dans les vaisseaux les plus éloignés, qui vient se rendre au lieu ouvert, ou qui coule en moindre quantité dans cette partie éloignée, parce qu'il faut que le cœur fournisse davantage au vaisseau le plus vuide, parce que le sang se jette toujours du côté de la moindre résistance, s'appelle *révulsion*. Jusque-là tous les Médecins sont d'accord entr'eux de cet effet pendant la *saignée* sans ligature ; mais s'ils appréhendent la quantité de la dérivation & celle de la révulsion, on les voit se partager. Les uns avec Bellini & Sylva, prétendent que le vaisseau ouvert est plus plein pendant la *saignée*, qu'il ne l'étoit avant ; que la révulsion est d'autant plus grande que le vaisseau est plus éloigné. Les autres, avec MM. Senac & Quésnay, appellans à leur appui toutes les lois de l'hydraulique, toutes les lumières de la raison & l'expérience médicale, conviennent que dans un tems donné, il circule une plus grande quantité de

sang dans le vaisseau ouvert, pendant la *saignée*, qu'avant ou après ; mais que le vaisseau resserré contient réellement une moindre quantité de sang, qui circule plus vite. Ils insistent & prouvent que la révulsion est d'autant moindre, qu'elle se fait dans une partie plus éloignée. Ils se rient de ceux qui voulant ralentir & diminuer l'eau qui s'écoule par un canal qui répond à un bassin commun, vont chercher le point le plus éloigné, pour y faire une ouverture, & craignent qu'en doublant le diamètre de ce canal, dont l'entrée ne varie point, ils n'y attirent un débordement.

Voilà (si nous ne nous trompons) le fond de ces disputes vives & intéressantes, agitées entre de grands hommes armés de calculs les uns & les autres sur la dérivation & la révulsion, dans lesquelles on est étonné que la préoccupation ait étouffé la raison la plus simple & la plus naturelle, au point de voir des hommes respectables recourir à des explications forcées, admettre sans cesse de fausses suppositions, pour accommoder & expliquer par leurs systèmes, des expériences qu'ils ne pouvoient révoquer en doute, & qui les accabloient : telles que l'avantage de la *saignée* à la jugulaire dans les pléthores particulières de la tête, qui causent des céphalalgies. Nous aurons lieu d'examiner cet objet plus en détail ; passons aux autres effets de la *saignée*.

Si le sang coule goutte-à-goutte, il se formera peu-à-peu sur les bords de la plaie un caillot, par l'application & la coalition successive de la partie rouge du sang épaissie, desséchée par le défaut de mouvement, & le contact de l'air. Ce caillot observé si constamment par M. de Haller, arrêtera l'hémorragie, collera les bords de la plaie, & enfin laissera voir la cicatrice par sa chute. Cette cicatrice resserrera le vaisseau, en diminuera le diamètre dans l'endroit où elle se trouvera placée, à moins qu'il ne survienne à l'artère un anévrisme auquel la force & l'inégalité du jet donneront lieu, en dilatant les membranes affoiblies par la plaie, en empêchant la réunion de la plus intérieure : ce qu'on peut prévenir par les moyens détaillés, lorsqu'il a été question des accidens qui peuvent suivre la *saignée*. Voyez ANEURISME.

Si on enlève le caillot avant la réunion de la plaie, & que le vaisseau soit considérable, les symptômes précédens se renouvelleront, le saigné tombera en défaillance, la circulation sera interrompue dans tout le corps, & l'hémorragie arrêtée par ce nouvel accident. Ce dernier effet sera d'autant plus prompt, que le sang coulera en plus grande quantité dans un tems donné. Il sera dû à l'état des vaisseaux sanguins & du cœur, qui n'étant pas remplis au point nécessaire pour la propagation du mouvement, suspendront leur action, jusque à ce que la nature effrayée ranimant ses forces, fasse resserrer le calibre de tous les vaisseaux, & soutienne cette compression du sang nécessaire à la vie. Si alors le sang s'échappe de nouveau, le caillot à la formation duquel la défaillance donne lieu, ne s'étant point formé par la dissolution du sang, ou par la force avec laquelle il est poussé, la compression étant détruite aussi tôt que formée, les défaillances répétées amèneront la mort.

Si au contraire l'hémorragie est arrêtée naturellement ou artificiellement, le resserrement général & proportionné de tous les vaisseaux, & la loi posée que le sang en mouvement se tourne toujours du côté où il trouve moins d'obstacles, feront que l'équilibre se rétablira bientôt dans les vaisseaux sanguins ; de manière que chacun d'eux éprouvera une perte proportionnelle à son calibre. Cette perte se propagera successivement dans les vaisseaux séreux, &c. qui envieront leurs sucs remplacer en partie le sang évacué, ou qui en sépareront une moindre quantité.

Par l'augmentation de ces liqueurs blanches avec

le sang, & par la diminution des sécrétions, il résultera une proportion différente entre la partie rouge du sang & la partie blanche : le trombus diminuera. Voyez SANG. Rien n'est plus constant que cet effet de la saignée, observé avec soin, & démontré avec clarté par M. Quesnay, sous le nom de *spoliation*. Pour la rendre sensible, il suppose un homme bien constitué, pesant 120 livres; il calcule qu'il contient environ 20 livres de solides, & 100 livres de fluides, parmi lesquels il trouve 27 livres de sang; il évalue la partie rouge qui forme la trombus dans la palette à 5 livres. Ces principes posés, si on tire par la saignée une livre de sang, on ôte $\frac{1}{27}$ des humeurs blanches ou séreuses; pendant qu'on enlève $\frac{1}{27}$ de la partie rouge. Mais comme les humeurs blanches sont bientôt réparées par la boisson & les alimens, en sorte que le corps retourne à un poids égal, comme la partie rouge est la plus difficile à régénérer, on diminue évidemment la proportion de cette dernière par la saignée. Cet effet augmentera suivant la quantité du sang évacué : si elle est grande, le sang étant plus mobile, circulant plus aisément, éprouvant moins de frottement, la nature étant affoiblie par les efforts qu'elle aura faits pour rétablir cet équilibre nécessaire; les forces, les sécrétions, les couleurs, la chaleur diminueront, pendant que la facilité à prendre la fièvre, & la sensibilité croîtront.

Si on saigne un grand nombre de fois répétées coup sur coup avant que la régénération du sang ait pu se faire, l'homme le plus sain & le plus vigoureux, on enlève une si grande quantité de cette partie rouge, que l'assimilation du chyle ne pouvant s'exécuter, les forces, les sécrétions & les excréments étant languissantes, tout ce qui étoit destiné à l'évacuation étant retenu dans les vaisseaux sanguins, séreux, &c. des sucs mal digérés stagnent dans le corps, ne pouvant être préparés, corrigés, nettoyés; cet homme, dis-je, deviendra pâle, bouffi, hydropique, anasarque; il pourra même arriver que ces maux deviennent mortels; ils influeront au moins sur tout le reste de sa vie. Il faut une certaine quantité de partie rouge pour qu'elle puisse s'affimiler le chyle.

Le mal que produit une évacuation de quelques onces sera bien-tôt réparé; il aura été à peine sensible dans un homme robuste & adulte. Il n'en est pas ainsi dans un enfant chez qui la saignée & les hémorrhagies enlèvent l'élément des fibres nécessaires à la bonne conformation intérieure & extérieure. Elles sont donc en général nuisibles, ou du-moins très-dangereuses avant l'âge de puberté. Après ce tems, les hémorrhagies régulières des femmes rassurent un peu contre les maux que produit la saignée; cependant la faiblesse de leur corps, de leur santé, de leur esprit, le tissu lâche de leur peau, les infirmités, les vapeurs auxquelles elles sont sujettes, paroissent être la suite de ces évacuations, quelque naturelles & nécessaires qu'elles soient.

Tel est le tableau des effets des hémorrhagies & de la saignée faite sans ligature dans un adulte sain; passons à l'examen de ce que cette dernière produit dans le même homme avec une ligature telle qu'on la pratique communément.

La ligature qu'on applique au bras lorsqu'on veut ouvrir les veines du pli du coude, sert en arrêtant le cours du sang dans ces veines, à les remplir davantage; à en faciliter l'ouverture & l'évacuation. La compression ne se fait pas seulement sentir aux veines extérieures, les artères les plus profondes en sentent communément l'effort; mais d'autant moins qu'elles sont plus cachées, fortes, élastiques & à l'abri; que le sang y circule avec plus de vélocité. Le cours du sang n'étant jamais subitement & totalement arrêté par aucune ligature dans toutes les artères d'un membre, il arrive toujours un engorgement sanguin

au-dessous de la ligature, qui pour être bien faite, doit être ferrée de manière à interrompre la circulation dans les veines, & à ne la ralentir que faiblement dans les artères : dans cet état les veines s'enflent. Si alors on fait une ouverture plus large que le diamètre du vaisseau, comme il est ordinaire, tout le sang qui auroit dû retourner au cœur par la veine ouverte, s'écoule par la plaie; il s'y joint une partie de celui qui cherche inutilement un passage par les autres veines, & qui se débouche par l'endroit où il rencontre le moins d'obstacles.

La quantité de sang qui sort dans un tems donné d'une veine du pli du coude, ouverte avec une ligature au-dessus, est donc supérieure à celle qui couleroit pendant le même tems dans le vaisseau ouvert. On peut l'évaluer au double, si l'ouverture de la veine est égale à son diamètre; mais elle est de beaucoup inférieure à celle du même sang, qui s'écouleroit par la somme de toutes les veines du bras. Il arrive donc alors qu'il circule moins de sang dans les artères brachiales, dont le diamètre est diminué par la compression de la ligature, dont le sang rencontre plus d'obstacles dans son cours, & moins d'écoulemens; ce qui est contraire à ce que nous avons observé dans l'effet des saignées sans ligature. Le sang ne viendra pas non plus par un mouvement retrograde, se présenter à l'écoulement; mais la veine ouverte recevant toujours du sang, n'en renvoyant jamais au cœur, laissera desemplir tous les vaisseaux veineux qui sont placés entre la plaie & le cœur. La défaillance que produira leur affaïssement, s'il est poussé trop loin, exigera de la nature & de l'art les mêmes efforts, que nous avons vus nécessaires dans les saignées sans ligature. Cette défaillance survient communément après la perte de dix ou quinze onces de sang. Quelquefois cependant la frayeur la produit plutôt. Si elle survient aux premières onces, sans que les causes morales y aient aucune part, on peut assurer qu'elle a été faite mal-à-propos.

Par les règles que nous avons établies, que le seul bon sens nous paroîtroit démontrer, quand même le calcul & l'expérience ne s'y joindroient pas, il est aisé de conclure que la saignée & la ligature produisent deux effets opposés; que l'une accélère le cours du sang, que l'autre le retarde. Que la première détruit en partie l'engorgement auquel la dernière a donné lieu; & que comme les saignées se font presque toutes avec une ligature, comme l'accélération du sang produite par la saignée est inférieure au retard que celle-ci y met, il en résulte un effet opposé à celui que soutenoient Bellini & Sylva, que les artères apportent moins de sang pendant la saignée à l'avant-bras, & conséquemment à toutes les parties voisines avec lesquelles il est lié par la circulation, qu'elles n'en apportent avant, qu'elles n'en apporteront, lorsque la ligature ôtée, le cours du sang étant devenu libre & égal, chaque vaisseau verra passer une quantité de sang proportionnée à son diamètre, & aux forces qui le font circuler dans son centre.

Les effets de la saignée du pié sont à-peu-près les mêmes par rapport à cette partie, que ceux de la saignée du bras, par rapport à la main & à l'avant-bras. Les artères ont l'avantage d'être plus à l'abri de la compression; mais le lave-pié en fait la plus grande différence. Ce lave-pié qui mérite une place distinguée parmi les remèdes les plus efficaces, qui est nécessaire dans quelques cas pour augmenter l'afflux du sang dans les extrémités inférieures, en remplir les veines, & porter un relâchement humide dans tout le corps, souvent plus avantageux que la perte d'une livre de sang, a fait attribuer à la révulsion l'utilité de la saignée du pié dans les maladies de la tête, & a été le principe de toutes les erreurs, de toutes

les contradictions qui ont été publiées à ce sujet. Nous avons vu ce lave-pié guérir dans un quart d'heure, comme par enchantement, un homme robuste, au milieu de son âge, sanguin, accablé par une violente douleur de tête, sans fièvre, à qui on avoit tiré, sans le moindre soulagement, une livre de sang du bras; il lui survint immédiatement après ce lave-pié, une multitude de furoncles aux jambes, l'épiderme de tout le corps se leva par écailles, & le malade fut guéri sans autre remède, sans rechute. Si la saphène avoit été ouverte, on n'auroit pas manqué d'attribuer à la révulsion un effet aussi prompt & avantageux.

La ligature qu'on applique au col, lorsqu'on veut saigner la jugulaire externe, ne produit dans le cerveau qu'un engorgement léger, insensible, par la facilité que le sang trouve à sortir par la jugulaire externe opposée, & par les internes, parce que les carotides sont presque autant comprimées que ces veines, & parce qu'on n'interrompt jamais entièrement le cours du sang dans la veine même qu'on veut ouvrir. Cet engorgement est bien-tôt détruit, & même surabondamment, par l'ouverture de la veine dans laquelle le sang circule alors avec plus de vélocité, sans en être retardé dans les autres veines du cou. La circulation devient donc par-là un peu plus rapide dans le cerveau; le sang qui monte par les carotides & les vertébrales, rencontrant moins d'obstacles; cependant la quantité du sang qui monte est encore inférieure à celle qui est évacuée, par l'effet du frottement, de la force d'inertie, & par le tems nécessaire pour que tout se répare, comme nous l'avons déjà prouvé. La saignée de la jugulaire diminuera donc plus promptement que celle des autres veines, la pléthore du cerveau, quoiqu'elle y accélère le cours du sang. Cette accélération même fera utile dans quelques occasions pour entraîner le sang épais, colé contre les parois des vaisseaux; de-là naîtront plusieurs avantages qu'on éprouve dans les maladies du cerveau, où il y a des obstacles particuliers à la circulation; ces obstacles se présentent assez souvent dans les différentes parties du corps: c'est alors que les saignées locales méritent la préférence & réussissent souvent.

La saignée des ranines a été abandonnée par la crainte des hémorrhagies difficiles à arrêter; celle de la veine frontale, ou préparate, par son peu d'efficacité. On revient rarement à celle des yeux & du nez, par la difficulté d'en ouvrir les veines; on doit cependant la surmonter dans les maladies de ces parties, où l'épaississement du sang en retarde la circulation, & attend pour être évacué un heureux effort de la nature, qui procurera une hémorrhagie que l'art doit accélérer. C'est sur ce principe que l'ouverture des hémorrhoides est avantageuse, lorsqu'elles sont très-douloureuses, enflammées, lorsque leur gonflement est considérable ou ancien.

On sent aisément combien peu de choix les veines du bras mériteroient, si elles étoient d'une égale grosseur, si leur situation mettoit également le chirurgien à l'abri des accidens. On choisira donc la céphalique, la médiane, la basilique, la veine du poignet, la salvatelle, suivant qu'elles réuniront ces deux avantages, pour opérer plus sûrement, & avec une moindre perte de sang, une défaillance souvent salutaire. On renverra le choix trop scrupuleux des veines aux anciens, dont on excusera les erreurs par l'ignorance dans laquelle ils étoient des lois de la circulation.

Nous avons vu l'artériotomie faite sans ligature, produire conformément aux expériences de de Heyde & de M. de Haller, les mêmes effets que la phlébotomie dans un sujet sain, sans ligature. Ces effets différeront, si l'artère est ouverte avec une ligature;

Tome XIV.

dans ce dernier cas la partie, loin d'être engorgée, si la compression ne porte que sur l'artère, sera évidemment moins pleine de sang, puisqu'elle en recevra moins, & qu'une partie de celui qui est contenu dans les veines s'écoulera suivant son cours ordinaire, par l'impulsion qu'il aura déjà reçue, par la contraction musculaire, & leur élasticité. Mais cette différence de la phlébotomie à l'artériotomie ne sera, eu égard à l'écoulement du sang, que momentanée, peu considérable; puisque, comme nous l'avons déjà dit, la saignée faite, tout se rétablit dans son cours naturel & proportionné.

La crainte des hémorrhagies, difficiles à arrêter par le défaut d'une compression assez forte, celle des anévrismes, & la profondeur des artères, empêchent les Médecins de les ouvrir, si ce n'est aux tempes, où la compression est facile. Cette saignée a paru mériter à plusieurs de très-grands éloges. Nous croyons qu'elle est inférieure en tout à celle de la jugulaire; aussi est-elle presque généralement abandonnée.

Nous venons de suivre les principaux effets de la saignée, faite avec ou sans ligature, à l'artère ou à la veine d'un homme sain, par des ouvertures plus grandes que le diamètre des vaisseaux, égales ou inférieures. Nous nous flattons de n'avoir suivi que l'expérience & le raisonnement le plus naturel; il nous reste à examiner ses effets dans les différentes maladies. Pour ne point tomber dans des répétitions ennuyeuses, nous ne nous en occuperons, qu'en parlant de l'usage. Il nous paroît aisé de tirer des principes précédens, les conséquences qui doivent conduire dans la pratique de la médecine. Nous tâcherons de le faire avec aussi peu de préjugés, & de comparer notre théorie avec l'observation-pratique, qui peut seule être notre code, & la pierre de touche propre à décider du vrai ou du faux de notre théorie; mais pour nous conduire & entraîner notre jugement, l'observation ne doit être, ni vague, ni rare; elle doit être constante, fixe & décidée; tâchons de la trouver telle.

Usage de la saignée. Il est peu de remèdes dont on fasse un usage aussi grand, que de la saignée; il en est peu sur lequel les Médecins aient autant varié, comme nous l'avons fait voir, en traçant le sentiment de ceux même qui se font le plus illustrés par leur science. Leurs oppositions & leurs erreurs nous font craindre un fort semblable, & de donner dans les écueils qui se présentent de toutes parts sur une mer fameuse en naufrages. Nous essayerons de suppléer par notre bonne foi, au luminaire de la plupart de ceux qui ont traité ce sujet important.

Pour développer à fond l'usage de la saignée, il faudroit descendre dans le détail de toutes les maladies, & même dans leurs différens états. Ce champ seroit trop vaste: obligés de nous resserrer, nous verrons les maladies sous un autre jour, nous rechercherons; 1°. les indications de la saignée; 2°. les contre-indications; 3°. le tems de la faire; 4°. le choix du vaisseau; 5°. la quantité de sang, 6°. le nombre des saignées qu'on doit faire. Mais avant de suivre ces points de vue; élevons-nous contre deux abus plus nuisibles à l'humanité, que la saignée faite à propos n'a jamais pû lui être utile, abus d'autant plus représentables, que quoique très-communs, ils ne sont fondés que sur une aveugle routine, hors d'état de rendre raison de ses démarches. Ces abus sont les saignées prophylactiques ou de précaution, & celles qu'on se croit indispensablement obligé de faire précéder les médicamens évacuans.

La plupart des bonnes femmes & quelques médecins, ignorant les efforts, les ressources de la nature, pour conserver l'économie animale, & en rétablir les dérangemens, se flattent de trouver dans la Médecine des secours d'autant plus efficaces, qu'ils

S s s ij

sont appliqués plus promptement. Parmi ces secours ils donnent le premier rang à la *saignée*. Croyant voir par-tout un sang vicié ou trop abondant, qu'il faut évacuer au moindre signal, dans la crainte de je ne fais quelles inflammations, putréfactions, &c. ils le versent avec une profusion qui prouve qu'ils sont incapables de soupçonner qu'en enlevant le sang, ils détruisent les forces nécessaires pour conserver la santé, ils donnent lieu à des stases, des obstructions; au défaut de coction, aux maladies chroniques, & à une vieillesse prématurée. *Saigner* est, selon eux, une affaire de peu de conséquence, dont tout homme raisonnable peut être juge par sa propre sensation, dont il est difficile qu'il méfarrive. On diroit que réformateurs de la nature, ils lui reprochent sans cesse d'avoir trop rempli leurs vaisseaux de sang. Tant que le *saigné* par précaution jouit de toutes les forces d'un âge moyen, il s'aperçoit peu de ces fautes; mais bien-tôt un âge plus avancé l'en fait repentir, & lui interdit un remède qu'il n'auroit peut-être jamais dû mettre en usage sur lui-même. Ces maux sont encore plus évidens dans le bas âge, ou lorsque l'enfant est contenu dans le ventre de sa mere. On ne peut se dissimuler qu'un grand nombre d'enfants dont la santé est foible, doivent leur mauvais état, aux hémorragies, aux *saignées* ou autres remèdes de précaution que leurs meres ont souffert dans leur grossesse; & cependant une femme du monde croiroit faire tort à sa postérité, si elle ne faisoit pendant ce tems, à la plus légère indisposition ou sans cela, une suite de remèdes. Souvent on ne s'aperçoit pas des maux que semblables soins ont produits; nous croyons même qu'ils ont été utiles & nécessaires: mais il n'est que trop commun de voir un grand nombre de maladies, devenues plus terribles par l'abattement des forces; & des accouchemens prématurés, par l'enlèvement du fluide qui donne le jeu à toute la machine. Et quand il n'y auroit d'autre inconvénient, que celui de faire quelque chose d'inutile & de désagréable, cette raison ne seroit-elle pas suffisante pour en détourner? Vainement entasseroit-on contre nous une foule d'autorités, nous les recusons toutes; & de raisonnemens bien plus spécieux que solides, nous en appelons à cette nature, dont tous les Médecins sensés se sont toujours regardés, comme les disciples & les aides, à cette véritable mere, qu'on traite souvent en marâtre. Nous demandons qu'on jette les yeux sur cette multitude de peuples plus robustes que nous, quoiqu'ils habitent pour la plupart un climat qui ne réunit point les avantages du nôtre; sur ces hommes, ces femmes du peuple ou de la campagne, d'autant plus heureux, que soustraits à des mains trop souvent ignorantes & quelquefois meurtrières; ils ne connoissent pour tout préservatif des maladies, que l'instinct, qui redoute plus les *saignées*, que tous les autres remèdes; pour être convaincus par la comparaison, que l'homme est sorti des mains du Créateur, en état de se conserver en santé, par les seules lumières du sentiment bien entendu, par les seuls efforts de la nature, & que dans les maladies ils doivent être sans cesse consultés. Enfin, quand même on étendrait l'usage de la médecine plus loin que nous ne pensons qu'on doive le faire, il n'en seroit pas moins vrai que jamais un homme en santé, quels que soient son temperament & sa situation, n'a besoin de *saignées* pour la conserver. D'ailleurs, c'est ici une affaire d'habitude: il est démontré que les *saignées* fréquentes sont une des plus grandes causes de la pléthore.

Le second abus se trouve dans les *saignées* qu'on fait précéder sous le nom de *remèdes généraux*, avec les purgatifs par le bas, les vomitifs, &c. aux remèdes particuliers, lorsqu'il n'y a point de contre-in-

dication grave. Abuser ainsi de la facilité qu'on a d'ouvrir la veine, c'est regarder la *saignée* comme indifférente, & par conséquent inutile; c'est du moins être esclave d'une mode si fort opposée à tous les principes de la Médecine, qu'elle est ridicule. Une conduite aussi erronée, fuit tous les raisonnemens, parce qu'elle n'est appuyée sur aucun; & tout médecin sensé doit rougir d'avouer, qu'il a fait *saigner* son malade, par cette seule raison qu'il vouloit le faire vomir, le purger, lui faire prendre des sudorifiques, des bouillons, &c. & donner du large, du jeu à ces médicamens. De semblables maximes ne furent pas même enseignées par Botal. Mais les jeunes Médecins, trop dociles à suivre l'aveugle routine de leurs prédécesseurs, qui se sont distingués dans la ville où ils exercent, les copient jusque dans leurs défauts, & s'épargnent la peine de réfléchir sur les motifs de leur conduite. Ils se conforment en cela au goût des femmes, qui accoutumées à perdre un sang superflu hors de la grossesse ou de l'allaitement, s'imaginent que la plupart des maux qui les attaquent, viennent d'une diminution dans cet écoulement, quelquefois plus avantageuse, que nuisible, & le plus souvent, effet de la maladie, au lieu d'en être la cause. Un retour sur les maximes répandues dans tous les ouvrages de Médecine qui ont mérité d'être lûs, & le seul bon sens, détournent d'une méthode meurtrière, qui en affoiblissant les organes, précipite inévitablement, d'un tems plus ou moins long, la vieillesse ou la mort. Mais c'est trop discuter une pratique aussi peu conséquente; tâchons d'établir sur ses ruines, des principes adoptés par la plus saine partie des Médecins.

Indications de la saignée. Si nous cherchons dans les causes de maladies, les indications de la *saignée*, nous trouvons que la trop grande abondance de sang, la pléthore générale ou particulière, & sa consistance trop épaisse, coëneuse, inflammatoire, sont les deux seules qui exigent ce remède. La *saignée* agit dans le premier cas, par l'évacuation; dans le second, par la spoliation; les deux principaux effets qu'elle produit; la dérivation & la révulsion devant être comptés pour des *minimum* momentanés, & par conséquent négligés.

Quoique nous n'admettions que ces deux indications générales pour la *saignée*, nous n'ignorons pas que la foule des Médecins enseigne qu'une vive douleur, l'insomnie, une fièvre commençante ou trop forte, un excès de chaleur, les convulsions, les hémorragies, toute inflammation, sont autant d'indications pressantes pour la *saignée*; mais nous savons encore mieux, que si les maux doivent être guéris par leurs contraires, la *saignée* ne convient dans aucun de ces cas; à moins qu'il n'y ait en même tems, pléthore ou consistance inflammatoire: qu'elle n'est-là qu'un palliatif dangereux par ses suites, qu'elle est le plus souvent inutile pour les guérir, & que ces différens symptômes doivent être apaisés par les anodins, les narcotiques, les rafraichissans, les relâchans, les astringens, les doux répercussifs & les délayans. Nous croyons que communément on juge mal des efforts de la nature, qu'on les croit excessifs, lorsqu'ils sont proportionnés à l'obstacle, & nous sommes convaincus avec Celse, que ces seuls efforts domptent souvent avec l'abstinence & le repos, de très-grandes maladies, *multi magni morbi curantur abstinentiâ & quiete*, Cels. après en avoir parcouru tous les tems, & effrayé mal-à-propos les assistans, & le médecin peu accoutumé à observer la marche de la nature, abandonnée à elle-même, sans le secours de la *saignée*, qui, loin de ralentir le mouvement du sang, l'accélère, à moins qu'on ne fasse tomber le malade en défaillance, ainsi qu'il est aisé de l'apercevoir dans les fièvres intermittentes qui

se changent en continues, ou bien ont des accès plus forts & plus longs, après la *saignée*. Cette observation sûre & constante, donnera peut-être la solution de ce problème, pourquoi les fièvres intermittentes sont-elles beaucoup plus communes à la campagne, qu'à la ville ?

Le plus grand nombre de ceux qui exercent la Médecine, croiroit manquer aux lois les plus respectables, s'il s'abstenoit d'ouvrir la veine, lorsqu'il est appelé au secours d'un malade en qui la fièvre se déclare ; & il accuse la maladie des foiblesses de la convalescence, tandis que les évacuations souffertes mal-à-propos n'y ont que trop souvent la plus grande part. Il croit reconnoître, ou du-moins il suppose alors des pléthores fausses, des raréfactions dans le sang. A entendre ces médecins, on croit voir tous les vaisseaux prêts à se rompre par la dilatation que quelques degrés de chaleur de plus peuvent procurer au sang ; & qui, s'ils l'avoient soumise au calcul, n'équivaudroit pas à l'augmentation de masse & de volume, qu'un verre d'eau avalé produiroit. Le rouge animé qui colore presque toujours la peau des fiévreux dans le commencement de leurs maladies, leur sert de preuve. Ils ne voyent pas dans l'intérieur la nature soulevée contre les obstacles & les irritations ; resserrant les vaisseaux intérieurs, & chassant sans aucun danger dans les cutanés un sang qui n'y est trop à l'étroit que pour quelque tems, qui l'est peut-être utilement, & qui sera nécessaire dans la suite de la maladie. Ils oublient que ces efforts sont salutaires, s'ils sont modérés, & que dans peu le sang qu'on croit surabondant, se trouvera être en trop petite quantité. Les hémorragies critiques leur servent de preuve, & ne sont que le principe de l'illusion, parce qu'ils négligent de faire attention, que, pour que les évacuations soient salutaires, il faut qu'elles soient faites dans les lieux & dans les tems convenables ; qu'elles ne doivent pas être estimées par leur quantité, mais par leur qualité ; & qu'enfin les hémorragies surviennent souvent fort heureusement, malgré les *saignées* répétées.

Tout ce que nous avançons ici, aura l'air paradoxal pour plusieurs, jusqu'à ce qu'ils l'aient comparé avec la doctrine d'Hippocrate, & encore mieux avec l'observation qui nous doit tous juger.

Après avoir puisé les indications de la *saignée* dans les causes, cherchons-les dans les symptômes qui annoncent la pléthore & la consistance inflammatoire.

La nourriture abondante & recherchée, le peu d'exercice, auquel les hommes qu'on exclut du peuple, se livrent en général, donnent fréquemment lieu chez eux à la pléthore générale, qu'on reconnoît par la couleur haute des joues & de la peau, les douleurs gravatives de la tête, les éblouissements, les vertiges, l'assoupissement, la force, la dureté & le gênement du poulx. La pléthore particulière a pour signes, la tumeur, la rougeur, la douleur gravative, quelquefois pulsative & fixe d'une partie. La consistance inflammatoire doit être soupçonnée toutes les fois qu'avec une douleur fixe, le malade éprouve une fièvre aiguë, ce qui nous paroît être un symptôme commun à toutes les inflammations extérieures. On n'en doutera plus, si les symptômes sont graves & le sujet pléthorique. Dans ces deux cas, la partie rouge surabonde, la nature, lorsqu'il y a pléthore, se débarrasse de la portion du sang la plus tenue, du serum qui peut plus aisément enfler les couloirs excréteurs ; pendant que la plus épaisse est continuellement fournie, accrue par les alimens trop nourrissans, trop abondans, ou que faute d'exercice, elle n'est pas décomposée & évacuée.

Lorsque la pléthore est légère, l'abstinence, la nourriture végétale & l'exercice en sont un remède bien préférable à la *saignée* ; mais parvenue à un certain point, elle exige qu'on diminue subitement la trop grande proportion de la partie rouge avec la sérosité, dans la crainte de voir survenir des hémorragies, des stases, des épanchemens mortels ou du-moins dangereux, des anevrismes, des apoplexies & des inflammations se former dans les parties du corps dont les vaisseaux sanguins sont le moins perméables. Cette pléthore exige qu'on tire du sang par une large ouverture ; du bras si elle est générale, de la partie malade si elle est devenue particulière. Cependant si on ne se précautionne pas contre les retours, en évitant les causes, on la verra revenir d'autant plus vite, d'autant plus fréquemment qu'on aura davantage accoutumé le malade à la *saignée*. La nature se prête à tout, elle suit en général le mouvement qu'on lui imprime. Tirer souvent du sang, c'est lui en demander une réparation plus prompte ; mais qu'on ne s'y trompe pas, il y a toujours à perdre ; la quantité de sang croîtra par la dilatation des orifices, des veines lactées, par une moindre élaboration, par des excréctions diminuées ; ce sang ne fera donc jamais aussi pur qu'il eût été, si on en eût prévenu ou corrigé l'abondance par toute autre voie que par la *saignée*. Nous appellons à l'expérience de ceux qui ont eu trop de facilité à se soumettre à de fréquentes *saignées* ; qu'ils disent si le besoin n'a pas crû avec le remède, & si une foiblesse précipitée n'en a pas été la suite, surtout si on leur a fait perdre sans pitié un sang trop précieux, dans l'âge où le corps se développoit, où les fibres attendoient l'addition de nouvelles fibres portées par le sang, pour s'écarter & donner de l'accroissement. Ménageons donc une liqueur précieuse à tout âge, mais spécialement dans le plus tendre & dans le plus avancé ; n'ayons recours à la *saignée* que dans les cas où le mal est inguérissable par tout autre remède, & dans ceux qui présentent trop de danger à tenter d'autres moyens.

Lorsque la fièvre se déclare avec la pléthore, ces dangers augmentent ; & on doit alors, dans la crainte des inflammations, des hémorragies symptomatiques, &c. qui ne tarderoient pas d'arriver, tirer du sang pour les prévenir. Mais sans pléthore générale ou particulière, ou sans inflammation, on ne doit faire aucune *saignée*. C'est une maxime qui nous paroît démontrée par l'observation la plus grossière des maladies abandonnées à la nature, comparée avec celle des fièvres qu'on croit ne pouvoir appaiser qu'en versant le sang, comme si c'étoit une liqueur qui ne peut jamais pécher que par la quantité ; comme si la soustraction de sa plus grande partie, & l'abattement des forces qu'elle procure, étoient des moyens plus sûrs de le dépurar que la coction que la nature fait de sa portion viciée. Nous aurons lieu d'examiner la pléthore particulière, en parlant du choix des veines : passons aux inflammations.

Il est tellement faux que toute inflammation exige des *saignées* répétées dans ses différens tems, que sans parler de celles qui sont légères, superficielles, nous avançons hardiment qu'elles nuisent dans plusieurs qui sont graves & internes, & qu'il en est même dans lesquelles elle est interdite. Si vous refusez de nous en croire ; si vous croyez, qu'abandonnés à une hypothèse, nous en suivons les conséquences sans prendre garde à l'expérience des grands médecins ; consultez les ouvrages de ceux qui n'ont pas été livrés, comme Botal, avec fureur à la *saignée* ; ouvrez Baillou, praticien aussi sage qu'heureux & éclairé, qui exerçoit la Médecine dans le pays, où la mode & les faux principes ont voulu que la *sai-*

gnée répétée jusqu'à vingt fois, fût le remède des inflammations; & vous verrez qu'il est un grand nombre de pleurésies & de péripneumonies, (maladies qui exigent plus que toutes les autres la *saignée*) dans lesquelles elle est nuisible. Vous apprendrez par-tout que, la pléthore & le tems de l'irritation passés, on doit fuir toute perte de sang comme le poison le plus dangereux, qu'elle trouble la coction, qu'elle empêche la dépuration, & qu'elle est propre à jetter les malades dans des foiblesses & des récidives, dont la convalescence la plus longue aura peine à les tirer. Consultez les inflammations extérieures (leur marche peut plus aisément être suivie) & vous verrez si les dartres, la galle, la petite vérole, le pourpre, la rage, les bubons pestilentiels, les ulcères, les plaies enflammées peuvent être guéris par la seule *saignée*; si elle n'aggrave pas ces maux, sur-tout lorsqu'ils portent un caractère gangréneux. Vous verrez si la nature n'en est pas le véritable médecin; & l'excrétion d'une petite portion de matière vicieuse & élaborée, le remède. Vous verrez en même tems quels maux étranges peut produire la *saignée* en arrêtant la suppuration, en donnant lieu à des métastases, des rentrées du pus; & vous ferez convaincu de ces deux vérités, que toutes inflammations n'exigent pas la *saignée*, & que celles même qui l'indiquent, ne l'indiquent jamais dans tout leur cours. Mais dans les inflammations simples & graves, où il n'y a aucun vice particulier gangréneux, &c. où le malade jouit de toutes ses forces, la *saignée* faite dans le principe de la maladie, est le plus puissant remède qui soit au pouvoir de la Médecine, & l'ancre dont un homme sage ne doit pas s'écarter.

En effet, dans ces inflammations, on trouve en même tems la pléthore & la consistance inflammatoire du sang, on trouve un resserrement spasmodique de tous les vaisseaux, un embarras général dans la circulation par la résistance que le sang oppose au cœur, particulier par l'engorgement, l'arrêt du sang épaissi dans les vaisseaux capillaires de la partie affectée, collé fortement contre leurs parois, & interdisant la circulation dans les plus ténus. Or, le vrai remède de tous ces maux est l'évacuation & la spoliation de ce sang qui, devenu plus aqueux, moins abondant, qui poussé plus fréquemment, avec plus de vélocité, détruira, entraînera avec le tems & l'action oscillatoire des vaisseaux sanguins ce fluide épais, collé contre ses parois, qui peut-être n'auroit pu, sans ces secours, se dissiper que par la suppuration, ou qui interrompant entièrement le cours du sang & de tous les autres fluides, auroit fait tomber la partie dans une gangrene mortelle, si le siège de la maladie eût été un viscère. La *saignée* concourra alors à procurer la résolution, cette heureuse terminaison des tumeurs inflammatoires qu'on doit hâter par les autres moyens connus. Nous verrons dans les articles suivans quelle est la quantité de sang qu'on doit tirer, dans quel tems, &c.

Nous avons avancé que les hémorrhagies, la vivacité des douleurs, les convulsions, le délire, l'excès de chaleur, une fièvre trop forte n'étoient point par eux-mêmes des indications suffisantes pour la *saignée*; parce que chacun de ces maux avoit des spécifiques contraires à sa nature. Retraçons-nous les effets de la *saignée* dans ces différens cas, pour nous en convaincre.

L'hémorrhagie est critique, ou symptomatique. Critique, elle ne doit être arrêtée par aucun moyen, elle ne doit être détournée par aucune voie; la *saignée* ne sauroit donc lui convenir. Symptomatique, elle est l'effet de la pléthore, de la dissolution du sang, de la foiblesse ou de la rupture des vaisseaux. Dans le premier cas, on n'hésitera pas de saigner; mais ce fera à raison de la pléthore, & non point de

l'hémorrhagie. Dans les autres, on portera du secours par les astringens, les roborans, les topiques répercussifs, absorbans, tous très-différens de la *saignée*. La défaillance que procure une *saignée* faite par une large ouverture, facilite à la vérité quelquefois la formation du caillot qui doit fermer l'orifice des vaisseaux rompus ou dilatés; mais si la prudence ne tient pas les rênes, si elle n'est pas éclairée par la raison, on en hâte les progrès par la dissolution du sang que cause la spoliation.

Les douleurs modérées sont souvent un remède, quoique triste au mal. Telle est la théorie reçue dans la goutte, qui a passé en proverbe, telle elle doit être dans toutes les maladies: car tout se meut par les mêmes principes dans l'économie animale. Si elles sont immodérées, elles demandent l'usage des relâchans, des anodins & des narcotiques. La *saignée* procurera bien un relâchement, si on la pratique; mais lorsque nous avons sans cesse sous la main des remèdes qui peuvent produire un effet plus sûr, plus durable, plus salutaire, plus local, qui n'emporte avec lui aucun des inconvéniens de la *saignée*, pourquoi n'y aurions-nous pas recours préférentiellement? Nous disons de même des convulsions & du délire, en en appelant toujours sur ces objets, à l'expérience de tous les vrais praticiens.

L'excès de chaleur trouvera bien plus de soulagement, s'il n'y a ni pléthore, ni inflammation, dans les rafraîchissans acidules, aqueux, dans les bains généraux ou particuliers, le renouvellement de l'air, les vapeurs aqueuses végétales, l'évaporation de l'eau, le froid réel, l'éloignement de la cause, que dans une *saignée* qui, comme nous l'avons déjà prouvé, entraîne avec elle tant d'inconvéniens.

Si la *saignée* peut changer les fièvres intermittentes en continues, par la vélocité que le sang acquiert après qu'elle a été faite, en conséquence de l'augmentation des forces respectives du cœur; on sent déjà qu'il n'est qu'une *saignée* jusqu'à défaillance qui puisse faire tomber la fièvre, qui se renouvellera même bientôt; on sent aisément tous les maux que de semblables *saignées* peuvent causer; abstenons-nous en donc, jusqu'à ce que nous ne trouvions dans les remèdes proposés contre l'excès de chaleur, aucune ressource suffisante, ou que nous ayons reconnu la pléthore & l'inflammation. S'il restoit encore quelque scrupule sur cet objet, nous demandons qu'on examine combien de médecins trompés par la règle qu'il faut saigner dans les fièvres véhémentes, ont fait saigner leurs malades dans le paroxysme qui devoit terminer leur vie, lorsque la nature faisoit ses derniers efforts, & en hâtant leur foiblesse, en ont accéléré le terme fatal.

Après avoir parcouru les cas où on peut, où on doit s'abstenir de la *saignée*, passons à ceux où elle est si nuisible, qu'elle est souvent mortelle.

Contre-indication de la saignée. Si la *saignée* est indiquée dans la pléthore, & la consistance inflammatoire du sang, il est évident qu'elle doit être défendue dans les cas opposés, lorsque les forces sont abattues, comme après de longs travaux de corps ou d'esprit, un usage immodéré du mariage, lorsque le sang est dissous, & la partie rouge dans une petite proportion avec la sérosité. C'est ainsi que l'âge trop ou trop peu avancé, les tempéramens bilieux ou phlegmatiques, la longueur de la maladie, la cachexie, l'œdème & toutes les hydropisies, les hémorrhagies qui ont précédé, les évacuations critiques quelconques, & toutes celles qui sont trop abondantes, les vices gangréneux, sont des contre-indications pour la *saignée*.

Lorsqu'on admet un usage immodéré de ce remède dans la plupart des maladies, on est forcé d'établir une longue suite de contre-indications pour en

empêcher les tristes effets dans un grand nombre de cas ; mais lorsqu'on la réduit dans ses vraies bornes , on se trouve bien moins embarrassé par cette combinaison de causes & d'effets , d'indications & de contre-indications , qu'il est bien difficile d'appréhender.

La modération dans l'usage des remèdes , la crainte de tomber dans un abus trop commun , la confiance dans les efforts de la nature , feront que , indépendamment des contre-indications , si le mal est léger , si on peut raisonnablement compter que la nature fera victorieuse , on la laissera agir , on exercera du moins le grand art de l'expectation , en se bornant aux soins & au régime , pour ne pas faire du mal , dans la fureur de vouloir agir , lorsqu'on devroit n'être que spectateur.

Temps de faire la saignée. Nous avons rejeté toutes les saignées prophylactiques , ainsi nous n'avons aucun égard aux phases de la lune , ni même au cours du soleil , pour conseiller des saignées toujours nuisibles , lorsqu'il n'y a pas dans le mal une raison suffisante pour le faire ; lorsqu'il y a pléthore sans fièvre , le tems le plus propre pour la saignée , est le plus prochain , en ayant cependant le soin d'attendre que la digestion du repas précédent soit faite. Mais dans les fièvres aiguës avec pléthore , ou dans les inflammatoires qui exigent la saignée , nous devons examiner dans quel jour de la maladie , son commencement , son milieu , ou sa fin , à quelle heure du jour , avant , pendant , ou après le paroxysme & l'accès , il est plus avantageux de faire la saignée.

Le tems de l'irritation , qui est celui de l'accroissement de la maladie , est le seul où la saignée doit être pratiquée ; alors les efforts de la nature peuvent être extrêmes , les forces du malade n'ont point été épuisées par l'abstinence , les évacuations & la maladie ; la circulation se fait avec force , les vaisseaux resserrés gênent le sang de toutes parts , la consistance inflammatoire , si elle existe , & l'obstacle , croissent ; la suppuration se fait craindre , & la résolution peut être hâtée. S'il y a pléthore , on doit appréhender les hémorrhagies symptomatiques , la rupture des vaisseaux , les épanchemens sanguins , ce sont ces momens qu'il faut saisir ; mais lorsque la maladie est dans son état , que la coction s'opère , (car quoique la nature commence à la faire dès le principe de la maladie , il est un tems où elle la fait avec plus de rapidité) elle ne convient plus : l'inflammation ne peut être refoute alors que par une coction purulente , qui seroit troublée par la saignée ; dans le tems du déclin ou de la dépuration , ôter du sang , ce seroit détruire le peu de forces qui restent , ce seroit donner lieu à des métastases , ou tout au moins empêcher que cette matière nuisible , préparée pour l'évacuation , soit évacuée ; ce seroit troubler des fonctions qu'il est important de conserver dans toutes leur intégrité ; ces maximes sont si vraies , les médecins les ont de tout tems tellement connues , que si quelqu'un d'eux s'est conduit différemment , aucun n'a osé le publier comme principe ; la seule difficulté a roulé sur la fixation des jours où s'opéroit la coction ; les uns ont cru la voir commencer au quatrième , & ont interdit les saignées après le troisième ; les autres ont été plus loin , mais aucun n'a passé le dixième ou le douzième. Il est mal aisé de fixer un terme précis , dans des maladies qui sont de natures si différentes , dont les symptômes & les circonstances sont si variés , qui suivent leur cours dans un tems plus ou moins long ; on sent aisément que plus la maladie est aiguë , plus le tems de l'irritation est court , plus on doit se hâter de faire les saignées nécessaires , plutôt on doit s'arrêter ; c'est au médecin à prévoir sa durée. Nous pouvons ajouter que ce tems expire communément dans les fièvres pro-

prement dites & les inflammations au cinquième jour ; mais nous répéterons sans cesse que le tems qui précède la coction , ou l'état de la maladie , est celui où on doit borner la saignée.

Les paroxysmes ou les accès ayant toujours été considérés par les médecins , comme des branches de la maladie , qui semblables au tronc , ont comme lui un cours régulier , un accroissement , un état & un déclin ; ce que nous avons dit de l'un , doit s'étendre aux autres ; c'est après le frisson , lorsque la fièvre est dans son plus grand feu , qu'on doit saigner.

L'interdiction de la saignée dans le frisson , nous conduit à remarquer qu'on tomberoit précisément dans la même faute , si on saignoit dans le principe de la maladie , des inflammations , avant que la nature soit soulevée & ses premiers efforts développés.

Choix du vaisseau. L'histoire de la saignée nous a présenté sur le choix des vaisseaux , une multitude de sentimens si opposés , que quoiqu'on puisse en général les réduire à trois , les révulseurs , les locaux , & les indifférens , il est peu d'auteurs qui n'aient apporté quelques modifications à ces systèmes. Appliquons à l'usage de la saignée , les maximes que nous avons établies en parlant de ses effets.

La pléthore est générale ou particulière ; générale , elle suppose une égalité dans le cours de la circulation , un équilibre entre les vaisseaux & le sang , qui sera détruit si on ouvre une veine , pendant tout le tems que le sang coulera , mais qui se rétablira bientôt lorsque le vaisseau sera fermé ; tous les révulseurs conviennent de ce principe avec les indifférens & les locaux ; il est donc égal , dans ce cas , d'ouvrir la veine du bras , du pied , du col , &c. avec ou sans ligature : il n'est qu'une règle à observer , c'est d'ouvrir la veine la plus grosse & la plus facile à piquer ; la plus grosse , parce qu'en fournissant dans un même espace de tems , une plus grande quantité de sang , elle produira avec une moindre perte , l'effet souvent désiré , de causer une légère défaillance.

Mais lorsque la pléthore est particulière , il en est tout différemment , & nous nous hâtons en ce cas , de nous ranger du parti des locaux. Pour concevoir la pléthore particulière , il faut connoître ou se rappeler qu'il peut se former dans les veines d'une partie , ou dans les artérioles , des obstacles au cours de la circulation , qui feront l'effet d'une contraction spasmodique de ces vaisseaux , ou des parties voisines , d'une compression extérieure ou interne , d'un épaississement inflammatoire particulier du sang , ou des autres humeurs ; d'un séjour trop long du sang accumulé dans une partie relâchée , dans une suite de petits sacs variqueux , qui circulant plus lentement , s'épaissira , se collera contre les parois des vaisseaux , ce qui forme une pléthore particulière , dont l'existence est démontrée par l'évacuation périodique des femmes , par les hémorrhagies critiques , certaines douleurs fixes , les hémorrhoides , les inflammations , les épanchemens , &c.

Dans tous ces cas la saignée doit être faite dans le siège du mal , ou du moins aussi près qu'il est possible , pour imiter la nature dans ses hémorrhagies critiques , & pour se conformer aux lois de mouvement les plus simples ; c'est ainsi qu'on ouvre les hémorrhoides , & les varices quelconques , qu'on scarifie les yeux enflammés & les plaies engorgées , qu'on saigne au-dessous d'une compression forte qui est la cause d'un engorgement , qu'on ouvre les veines jugulaires dans plusieurs maladies de la tête avec succès , & qu'on éprouve continuellement par ces saignées locales des effets avantageux. Qui ne riroit d'un médecin qui ouvreroit la basilique pour guérir des tumeurs hémorrhoidales extérieures enflammées ? Ici l'expérience vient constamment à l'appui de la rai-

fon, l'une & l'autre veulent qu'on attaque le mal dans son siege, & qu'on vuide le canal, par une ouverture faite au canal lui-même, fans recourir aux branches les plus éloignées.

Quantité du sang. La quantité du sang qu'on doit tirer, est bien inférieure à celle qu'on peut perdre; les funestes expériences de ceux qui ont cru trouver dans la *saignée* le remède à tous les maux, & les hémorrhagies énormes que quelques malades ont essuyées, ont appris qu'un homme pouvoit perdre dans une seule maladie aiguë, vingt ou trente livres de sang, s'il étoit évacué en différentes *saignées*, ou si l'hémorrhagie duroit plusieurs jours. Cette quantité est bien plus considérable dans les maladies chroniques; on a vu verser dans un an, par des centaines de *saignées*, chacune au-moins de six ou huit onces, autant de sang qu'il en faudroit pour rendre la vie à une douzaine d'hommes. Nous avons honte de rapporter de semblables observations, pour l'honneur de la médecine; mais elles tendent à prouver toutes les ressources que la nature a en son pouvoir contre les maladies & les fautes des médecins, & nous ajoutons, pour détourner ceux qui seroient tentés de suivre de pareils exemples, que la foiblesse de tous les organes & même de l'esprit, quelquefois incurable, au-moins très-longue à se dissiper, en est inévitablement la suite.

Lorsqu'on tire une grande quantité de sang, le dépouillement de la partie rouge devient de plus en plus considérable, sur-tout si les *saignées* ont été copieuses, ou se font suivies rapidement, parce qu'alors la perte de la partie rouge est plus grande proportionnellement; bien-tôt on ne trouve plus que de la sérosité dans les veines; ce qu'on appelle *saigner jusqu'au blanc*; dans cet état, le sang est devenu si fluide, qu'il est presque incapable de concourir à la coction, qu'il ne peut qu'à la longue assimiler le chyle qui lui est présenté; ce défaut de coction laisse subsister les engorgemens qui forment la maladie; ce qui arrive spécialement dans les fièvres exacerbantes, ou d'accès. On sent déjà qu'il est des bornes plus étroites qu'on ne le pense vulgairement, à la quantité du sang qu'on doit tirer.

Réduire les efforts de la nature dans leur vrai point de force, dissiper la pléthore, rendre au sang la fluidité qui lui est nécessaire pour circuler librement, en lui conservant la proportion de partie rouge nécessaire à la coction, est l'art dont il faut qu'un praticien soit instruit pour atteindre avec précision la quantité de sang qu'il doit répandre dans les maladies qui exigent la *saignée*.

L'affoiblissement du jet du sang, est le terme auquel on doit s'arrêter dans chaque *saignée*. Lorsqu'il est produit par la défaillance que les malades pusillanimes éprouvent en voyant couler leur sang, (défaillance quelquefois plus utile que la *saignée* même) & que le médecin juge qu'on doit continuer de le laisser couler, on mettra le doigt sur la plaie, on lui laissera reprendre courage, on ranimera le mouvement du cœur par les secours ordinaires, pour donner après cela de nouveau cours au sang qu'on doit évacuer.

Cet affoiblissement du jet doit être attendu dans presque toutes les *saignées*, sur-tout dans les maladies inflammatoires, & les hémorrhagies, à moins que déjà la *saignée* ne passe seize ou dix-huit onces, que le tempérament du malade se refuse à la *saignée*, ou que la nature de la maladie le mette dans le cas de n'éprouver que très-tard du ralentissement dans la circulation (comme dans les fous.) On doit s'arrêter alors; mais communément à la huitième ou dixième once, on voit le jet baisser; nous l'avons vu tomber entièrement à la seconde dans un jeune malade d'un tempérament sanguin, accoutumé à la

saignée, qui éprouvoit le second jour d'une fièvre bilieuse, un redoublement violent, avec une douleur de tête très-vive, en qui une défaillance presque syncopeale survint.

La quantité du sang qu'on peut tirer par différentes *saignées*, sans nuire au malade dans l'inflammation la plus grave, dans l'homme le plus robuste, avec la pléthore la plus décidée, n'a jamais paru aux médecins éclairés, dont nous avons tâché de saisir l'esprit, devoir excéder soixante onces; ce qui fait environ un cinquième de la masse totale du sang. Dans les inflammations où la consistance inflammatoire, & la pléthore ne se présentent pas avec des caractères aussi violents, lorsque l'âge ou quelques autres contre-indications viennent mettre des obstacles, il faut rester beaucoup au-dessous, & douze, vingt, ou trente onces tirées en une seule ou différentes fois, suffisent dans les adultes, pour les cas courans.

Nombre des saignées. Nous avons vu qu'on ne doit saigner en général que dans les quatre ou cinq premiers jours de la maladie, jamais excéder soixante onces de sang; que dans les cas ordinaires, il faut rester beaucoup au-dessous; qu'il faut fermer la veine dans chaque *saignée*, lorsque le pouls s'affoiblit; que le tems le plus favorable pour la faire, est après le frisson, des accès ou redoublemens. En suivant ces maximes, on se trouve borné à faire quatre ou cinq *saignées* dans les inflammations les plus rares; une ou deux dans les plus communes; c'est aussi ce que nous voyons observer par les praticiens les plus judicieux, qui n'étouffent point l'expérience sous les sophismes & les hypothèses dont nous avons fait tous nos efforts pour nous garantir.

SAIGNÉE, f. f. *terme de Chirurgie*; c'est une opération qui consiste dans l'ouverture d'une veine ou d'une artère avec une lancette, afin de diminuer la quantité du sang. L'ouverture de l'artère se nomme *artériotomie* (voyez *ARTÉRIOTOMIE*); & celle de la veine se nomme *phlébotomie*. Voyez *PHLÉBOTOMIE*. Plusieurs médecins regardent la *saignée* comme le meilleur & le plus sûr évacuant; mais néanmoins son usage étoit très-rare parmi les anciens, quoiqu'il soit devenu présentement très-fréquent. Voyez *EVACUANT* & *EVACUATION*. On dit que l'hyppopotame a appris le premier aux hommes l'usage de la *saignée*. Car quand cet animal est trop rempli de sang, il se frotte lui-même contre un jonc pointu, & s'ouvre une veine; jusqu'à ce que se sentant déchargé il se veautre dans la boue pour étancher son sang.

Il est peu important de savoir à qui l'on doit l'invention d'une opération si utile, & dont les effets admirables étoient connus dès les premiers tems de la Médecine. Nous avons parlé de l'ouverture de l'artère à l'article *ARTÉRIOTOMIE*; & nous avons dit qu'elle n'étoit praticable qu'à l'artère temporale. Il n'en est pas de même de la phlébotomie; on peut ouvrir toutes les veines que l'on juge pouvoir fournir une suffisante quantité de sang. Les anciens saignoient à la tête; 1°. la veine frontale ou préparate, dont Hippocrate recommandoit l'ouverture dans les douleurs de la partie postérieure de la tête; 2°. la veine temporale, dans les douleurs vives & chroniques de la tête; 3°. l'angulaire, pour guérir les ophtalmies; 4°. la nasale, dans les maladies de la peau du visage, comme dans la goutte-rose; 5°. enfin la ranule, dans l'esquinancie.

Toutes ces veines portent le sang dans les jugulaires; ainsi en ouvrant la jugulaire, on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement & plus promptement, parce que les jugulaires étant plus grosses, elles fournissent par l'ouverture qu'on y fait une bien plus grande quantité de sang. Voy. *RANULE*.

On ouvre au cou les veines jugulaires externes.

Au

Au bras il y a quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir ; savoir, la céphalique, la médiane, la basilique & la cubitale : on pique ordinairement les veines au pli du bras ; mais on peut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet & sur le dos de la main, lorsqu'on ne peut le faire au pli du bras.

On peut ouvrir deux veines au pié ; la saphene interne & la saphene externe : on ouvre ces vaisseaux sur la malléole interne ou externe ; & si on ne peut ouvrir ces veines sur les malléoles, & sur-tout l'interne qui est la plus considérable, on peut en ouvrir les rameaux qui s'étendent sur le pié.

On ouvre les veines en-long, en-travers & obliquement ; les grosses veines s'ouvrent en-long ; les petites & profondes, en-travers ; & les médiocres, obliquement.

On distingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction & celui de l'élévation ; le premier est celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en-dedans le vaisseau ; le second est le tems qu'il faut employer pour faire le chemin de dedans en dehors, en retirant la lancette. Pendant le premier tems, on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans ; & pendant le second, on aggrandit l'ouverture du vaisseau & des tégumens avec le tranchant supérieur de la lancette.

Avant l'opération, il faut préparer toutes les choses convenables pour la pratiquer, une bougie ou une chandelle allumée, en cas qu'on ne puisse pas profiter de la lumière naturelle, une compresse, une bande, & un vaisseau pour recevoir le sang ; il faut en outre pour la saignée du pié avoir un chauderon, ou un sceau de fayence plein d'eau d'une chaleur supportable, pour raréfier le sang & gonfler les veines. On est quelquefois obligé de s'en servir lorsqu'on saigne au bras, & que les vaisseaux ne se manifestent pas assez. Le chirurgien doit avoir une personne au-moins pour éclairer, tenir le vaisseau qui est destiné à recevoir le sang, & donner quelque secours au malade, en cas de foiblesse ou d'autre accident.

Pendant l'opération, le malade doit être placé dans une situation commode ; il doit être couché, s'il est sujet à se trouver mal. On cherche l'endroit où est l'artere & le tendon ; on pose la ligature à la distance de trois ou quatre travers de doigt du lieu où l'on doit piquer. Voyez LIGATURE. On fait sur l'avant-bras quelques frictions avec le doigt indice & du milieu. Après avoir choisi le vaisseau qu'on doit ouvrir, on tire une lancette, on l'ouvre à angle droit, & on met à la bouche l'extrémité de la châsse, de façon que la pointe de l'instrument soit tournée du côté du vaisseau qu'on doit saigner. On donne encore quelques frictions, & l'on assujettit le vaisseau en mettant le pouce dessus, à la distance de trois ou quatre travers de doigt au-dessous de l'endroit où l'on doit piquer. On prend ensuite la lancette par son talon, avec le doigt indicateur & le pouce ; on fléchit ces deux doigts ; on pose les extrémités des autres sur la partie, pour s'assurer la main ; on porte la lancette doucement, & plus ou moins à-plomb, jusque dans le vaisseau ; on aggrandit l'ouverture en retirant la lancette ; le sang rejaillit aussi-tôt. La personne chargée du vaisseau qui doit recevoir le sang, le présente, & on fait tourner le lancetier dans la main du bras piqué, pour faire passer plus vite le sang par le mouvement des muscles. Pendant que le sang sort, on pose la main dessous l'avant-bras pour le soutenir. Quand le sang ne sort point en arcade ; on lâche médiocrement la ligature ; on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différentes situations à cette ouverture.

Après l'opération, quand on a tiré la quantité suffisante de sang, on ôte la ligature ; on approche les deux lèvres de la plaie, en tirant un peu les tégumens

avec le doigt ; on nettoie les endroits que le sang a tachés ; on met la compresse sur l'ouverture, & on applique la bande. Voyez le bras droit de la fig. 1. Pl. XXX.

Outre ce qui vient d'être dit, il y a plusieurs remarques à faire sur cette opération, suivant le lieu où on la pratique.

Dans la saignée du bras ; 1°. le vaisseau qu'on doit ouvrir est quelquefois posé directement sur le tendon du muscle biceps, qui fait dans certains sujets une faille. Il faut alors mettre en pronation le bras de la personne que l'on saigne ; & ce tendon qui a son attache derrière la petite apophyse du radius, se cache, pour ainsi dire, & s'enfonce.

2°. Il ne faut jamais piquer, à moins que le vaisseau ne soit sensible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient ; car il seroit imprudent de piquer au hasard. Il y a des vaisseaux qui ne se font sentir que quelque tems après que la ligature est faite, & d'autres qu'il est nécessaire de faire gonfler en faisant mettre le bras dans l'eau tiède.

3°. Si la proximité du tendon ou de l'artere jointe à la petitesse du vaisseau, fait entrevoir quelque risque à saigner au pli du bras, il faut ouvrir la veine à l'avant-bras, au poignet, & même à la main.

4°. Quand les vaisseaux sont roulans, il faut bien prendre ses mesures pour les assujettir, en mettant le pouce dessus, ou en embrassant avec la main l'avant-bras par-derrière : cette dernière méthode les contient avec plus de fermeté.

5°. Une des regles les plus importantes de l'art de saigner est de porter la lancette plus ou moins perpendiculairement sur la peau, à proportion que le vaisseau est plus ou moins enfoncé. S'il est très-enfoncé, il faut porter la pointe de la lancette presque à plomb ; si on la portoit obliquement, elle pourroit passer par-dessus ; si le vaisseau est si enfoncé qu'on ne le puisse appercevoir que par le tact, il ne faut point perdre de vue l'endroit sous lequel on l'a senti ; on peut le marquer avec le bout de l'ongle ; on y porte la pointe de la lancette, on l'enfonce doucement jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans le vaisseau ; ce qu'une légère résistance & quelques gouttes de sang font connoître ; alors on aggrandit l'ouverture avec le tranchant supérieur de la lancette en la retirant. Comme ce sont ordinairement les personnes grasses qui ont les vaisseaux très-enfoncés, ils sont presque toujours entourés de beaucoup de graisse qui les éloigne de l'artere, du tendon & de l'aponévrose.

6°. Lorsque les vaisseaux sont apparens, ils sont quelquefois collés sur le tendon, sur l'aponévrose, ou sur l'artere. Pour les ouvrir, il faut porter la pointe de la lancette presque horizontalement : lorsqu'elle est dans la cavité du vaisseau, on élève le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec son tranchant. On évite d'atteindre des parties qu'il est dangereux de piquer, en portant ainsi sa lancette horizontalement.

Pour la saignée de la jugulaire, on observe quelques particularités. On met le malade sur son séant, & on lui garnit l'épaule & la poitrine avec une serviette en plusieurs doubles. On pose la ligature comme il a été dit au mot LIGATURE. On applique le pouce sur la ligature, & l'autre sur la veine pour l'assujettir ; on fait l'ouverture comme dans la saignée du bras. Si le sang ne sort pas bien, on fait mâcher au malade un morceau de papier ; & s'il coule le long de la peau, on se sert d'une carte en forme de gouttière, qui s'applique au-dessous de l'ouverture par un bout, & qui de l'autre conduit le sang dans la palette. Après l'opération, on applique une compresse & un bandage circulaire autour du cou.

Pour faire la saignée du pié, on fait tremper les deux piés dans l'eau chaude ; on en prend un qu'on

pose sur un genou qu'on a garni de linge en plusieurs doubles ; on applique la ligature au-dessus des malléoles ; on remet le pié dans l'eau pendant qu'on prépare la lancette qu'on met à la bouche. On retire le pié, on en applique la plante contre le genou ; on cherche un vaisseau, on l'assujettit après avoir fait quelques frictions, & on l'ouvre en évitant de piquer le périoste sur la malléole, ou les tendons sur le pié. L'on remet le pié dans l'eau ; & lorsqu'on juge avoir tiré la quantité suffisante de sang, on ôte la ligature, on essuie le pié, on applique la compresse, & on fait le bandage appelé *étrier*. Voyez *ETRIER*. On doit saigner de la main gauche au bras & au pié gauches, & de la main droite au bras & au pié droits.

Les accidens de la saignée sont légers ou graves. Les légers sont la saignée blanche, lorsqu'on manque d'ouvrir le vaisseau faute des attentions que nous avons prescrites, ou parce que le malade retire son bras ; le trombus (voyez *TROMBUS*) ; l'échymose (voyez *ECHYMOSE*) ; la douleur & l'engourdissement par la piquûre de quelques nerfs (voyez *PLAIES DES NERFS*). Les accidens graves sont les piquûres de l'aponévrose & du périoste, qui sont quelquefois suivis de douleurs & d'abcès (voyez *PLAIES DES APONEVROSES ET DU PÉRIOSTE*) ; la piquûre du tendon (voyez *PLAIES DES TENDONS*) ; & enfin l'ouverture de l'artère. Voyez *ANEVRISME*.

M. Quesnay a fait un excellent traité de Chirurgie, sur l'*art de guérir par la saignée*. Il y a un traité particulier sur l'*art de saigner* par Meurisse, chirurgien de Paris. Et un autre qui est plus à la portée des élèves, dans les *Principes de Chirurgie* par M. de la Faye. (Y)

SAIGNÉE, f. f. (*Archite.*) petite rigole qu'on fait pour étancher l'eau d'une fondation ou d'un fossé, quand le fond en est plus haut que le terrain le plus prochain, & que par conséquent il y a de la pente. (D. J.)

SAIGNÉE DE SAUCISSON, (*Art milit.*) c'est dans les mines la coupure que l'on fait au saucisson, pour mettre le feu à la mine. Voyez *TRAINÉE DE POU-DRE*.

SAIGNÉE d'un fossé, (*Art milit.*) c'est l'écoulement des eaux qui le remplissent. Quand on a saigné un fossé, on jette sur la bourbe qui y reste des claies couvertes de terre ou des ponts de joncs, pour en affermir le passage. *Dict. milit.* (D. J.)

SAIGNER, v. act. & neut. c'est verser du sang ou en tirer. Voyez les articles *SAIGNÉE*.

SAIGNER un fossé, en termes de fortification, c'est en faire écouler l'eau.

Pour saigner un fossé, on pratique des rigoles ou des especes de petits canaux, de maniere que le fond se trouve plus bas que celui du fossé. C'est ainsi qu'on en use pour l'écoulement des eaux des avant-fossés lorsque le terrain le permet, & de même pour le fossé du corps de la place. On occupe après cela le fond du fossé en plaçant sur la vase ou le limon des claies pour empêcher d'enfoncer dans la boue. Voyez *PASSAGE DE FOSSÉ*. (Q)

SAIGNER se dit dans l'*Artillerie*, d'une piece lorsqu'étant montée sur son affût, la volée emporte la culasse, ce qui arrive lorsqu'on tire de haut en-bas. (Q)

SAIGNER DU NEZ se dit dans l'*Artillerie*, d'une piece de canon, dont la volée emporte la culasse lorsqu'elle est montée sur son affût.

On dit encore qu'une piece de canon saigne du nez lorsque sa volée devient courbe ; ce qui arrive quand le métal se trouve fort échauffé par le trop grand nombre de coups tirés de suite. Dans cet état, la courbure de la volée faisant baisser le bourlet, la bouche de la piece se trouve au-dessous de la direction de l'axe, ce qui dérange la justesse de ses coups. (Q)

SAIGNEUX, adj. (*Gram.*) sanglant, souillé de sang. On le dit d'une piece de chair ; ce morceau est tout saigneux ; le bout saigneux. Voyez *BOUT-SAIGNEUX*.

SAJI, (*Géogr. anc.*) ancien peuple de Thrace. Strabon, l. XII. p. 349, dit : Certains Thraces ont été appelés *Sinthe*, & ensuite *Saji*. C'est chez eux qu'Archiloque dit qu'il jeta son bouclier : ce sont à présent, poursuit Strabon, ceux que l'on appelle *Sapæ* ; ils demeurent aux environs d'Abdere & des îles voisines de Lemnos. Parlant, l. X. p. 457. de l'île de Samothrace, il dit : Quelques-uns croient qu'elle a eu le nom de *Samo* des *Saji*, peuples de Thrace qui l'ont autrefois habitée, aussi-bien que le continent. Il semble douter en cet endroit, si ces *Saji* sont le même peuple que les *Sapæi* & les *Sinthes* d'Homere, & il rapporte à cette occasion les deux vers d'Archiloque. (D. J.)

SAIKAIDO, (*Géogr. mod.*) grande contrée de l'empire du Japon dans le pays de l'ouest. *Saikaido* signifie la contrée des côtes de l'ouest. Cette vaste contrée est composée de neuf grandes provinces, qui sont *Tsikudsen*, *Tsikungo*, *Budsen*, *Bungo*, *Fidsen*, *Figo*, *Fiugo*, *Odsuni* & *Satzuma*. Le revenu annuel de ces neuf provinces monte à 344 mankokfs. (D. J.)

SAIKOKF, îLE, (*Géogr. mod.*) c'est-à-dire le pays de l'ouest, grande île de l'Océan. Après l'île de Nipon, c'est la plus considérable en étendue des trois grandes îles qui forment l'empire du Japon. Elle est située au sud-ouest de l'île de Nipon, dont elle est séparée par un détroit plein de rochers & d'îles, qui sont en partie desertes & en partie habitées. On la divise en neuf grandes provinces, & on lui donne 148 milles d'Allemagne de circuit. (D. J.)

SAILLANT, adj. ou part. (*Gram.*) qui s'avance en-dehors ; la partie saillante de cette façade ; enfoncé est le corrélatif & le contraire de saillant. Il s'emploie au figuré : voilà un morceau de poésie bien saillant ; voilà une pensée saillante.

SAILLANT, en terme de Fortification, signifie ce qui avance. Voyez *ANGLE SAILLANT*.

On dit le saillant du chemin couvert, pour l'angle saillant formé par les branches qui se rencontrent vis-à-vis l'angle flanqué des bastions, des demi-lunes, &c. (Q)

SAILLANT, en termes de Blason, se dit d'une chevre, d'un mouton ou d'un bélier représenté avec les pattes de devant élevées comme pour sauter.

Un lion saillant est celui qui est placé en bande, ayant la patte droite de devant à droite de l'écusson, & à gauche la patte gauche de derriere. C'est ce qui le distingue du lion rampant. Voyez *RAMPANT*.

De Cupis à Rome, d'argent au bout saillant d'azur, onglé & acorné d'or.

SAILLANS, (*Géogr. mod.*) petite ville de France au bas Dauphiné, dans le Diois, sur la Drôme, entre Die & Crest. On croit voir dans son nom un reste de celui de *Sangalauni*, anciens peuples de cette contrée. (D. J.)

SAILLE, (*Marine.*) exclamation que font les matelots lorsqu'ils élèvent ou poussent quelque fardeau.

SAILLIE, f. f. (*Art d'écrire.*) pensée vive qui paroît neuve, ingénieuse, piquante, & qui n'est cependant pas réfléchie. Pour peu qu'on considère les choses avec une certaine étendue, les saillies s'évanouissent, dit l'auteur de *l'esprit des lois*. Elles ne naissent d'ordinaire que parce que l'esprit se jette tout d'un côté & abandonne les autres. Si l'on examine de près les saillies qu'on voit dans tant d'ouvrages qu'on aime & qu'on admire tant aujourd'hui, l'on verra qu'elles ne tiennent à rien, qu'elles ne vont à rien, & ne produisent rien ; elles ne doivent

donc leurs succès qu'à la frivolité d'esprit qui caractérise ce siècle. (D. J.)

SAILLIE ou PROJECTURE, f. f. (Archit.) avance qu'ont les moulures & les membres d'architecture au-delà du nud du mur, & qui est proportionnée à leur hauteur. C'est aussi toute avance portée par encorbellement au-delà du mur de face, comme fermes de pignon, balcons, ménianes, galeries de charpente, trompes, &c. Les saillies sur les voies publiques sont réglées par les ordonnances.

On doit regarder toute saillie comme la mesure ou la distance de laquelle une partie d'un ordre & de chaque membre en particulier s'avance sur l'autre, en comptant depuis l'axe. Les saillies des membres sont proportionnées à leur hauteur, excepté dans les platebandes, auxquelles on donne pour saillies la hauteur du linteau, & excepté encore la platebande qui est une partie essentielle de la corniche, & qui a toujours une saillie extraordinaire. (D. J.)

SAILLIE, (Danse.) ou pas échappés de deux piés; ce sont des pas de danse qui s'exécutent de la manière suivante.

Il faut être élevé sur les deux pointes, les piés à la quatrième position, le corps également posé. Je suppose que le pié droit soit devant vous: laissez échapper vos deux jambes comme si les forces vous manquoient, vous laissez glisser le pié droit derrière, & le gauche revient devant. En partant tous deux à-la-fois & en tombant les deux genoux pliés, vous vous relevez au même instant, & remettant le pié droit devant, le pié gauche revient derrière, ce qui vous remet à la même position où vous étiez en commençant. Comme vous êtes encore plié, vous vous relevez du même tems en rejetant le corps sur le pié gauche, & assemblant par ce mouvement fauté le pié droit auprès du gauche en vous posant à la première position: vous faites ensuite un pas du pié gauche, ce qui s'appelle dégager le pié, ce qui vous met dans la liberté de faire les pas qui suivent. Cet enchaînement de pas se fait dans l'étendue de deux mesures à deux tems légers.

Ces pas se font encore en tournant. Ayant les deux piés à la première position, & étant élevé sur la pointe, vous pliez en laissant échapper les deux piés à-la-fois à la distance de la seconde position en tombant plié; vous vous relevez, & vous rapprochez les deux piés l'un près de l'autre à la première position; vous dégagéz ensuite l'un ou l'autre des deux piés pour faire tels autres pas que vous souhaitez.

SAILLIES, (Géog. mod.) petite ville de France dans le Béarn, au diocèse de Lescar, à 12 lieues de Pau. Elle est remarquable par une fontaine salée qui s'y trouve, & qui fournit beaucoup de sel au Béarn. (D. J.)

SAILLIR, v. n. (Gram.) c'est faire une éminence remarquable. Faites saillir cette partie, détachez-la du fond. Il se dit aussi du mouvement rapide des eaux jaillissantes; on voit saillir de cet endroit mille jets. Saillir, c'est la même chose que couvrir. Cette jument n'a point encore été saillie.

SAIN, adj. (Gram.) qui jouit d'une bonne santé, qui n'a rien d'altéré, de corrompu; de contagieux. Cette femme est saine, on peut en approcher sans danger. Il se dit aussi de l'air; l'air de cette contrée est sain. Des choses qui contribuent à la santé; la promenade est saine; le métier des lettres est mal-sain; les fèves sont lourdes & mal-saines. Il étoit sain d'entendement. Il a les mœurs saines. Sa doctrine est saine. Il a le jugement sain.

SAIN, (Critique sacrée.) ὑγιος; ce mot dans l'écriture se prend au figuré pour ce qui est pur, vrai, conforme à la droite raison; un discours sain, λογος υγιος, à Tite, c. ij. 8. est une doctrine pure, honnête.

te, solide, utile, véritable; ce mot ὑγιος a le même sens dans les auteurs profanes. Archidamas, roi de Lacédémone, voyant un vieillard étranger qui teignoit ses cheveux pour paroître plus jeune, se mit à dire: que nous proposera de sain un homme dont non-seulement l'esprit est faux, mais la tête même. Elian. Var. hist. lib. III. c. xx. (D. J.)

SAIN, île de, ou SAYN, (Géog.) petite île située sur la côte méridionale de la basse-Bretagne, vis-à-vis la province de Cornouailles. M. de Valois prétendoit que Mercure y étoit anciennement adoré. Pomponius Mela, l. III. c. vj. qui parle de l'oracle de cette île, ne nomme pas la divinité qui le rendoit; mais dom Martin a donné tant de demi-preuves que c'étoit la Lune, qu'on ne peut pas se refuser au sentiment de ce savant bénédictin. Au reste, c'étoient des druidesses qui rendoient l'oracle; elles vouoient une chasteté inviolable à la déesse qu'elles servoient. Si l'on en croit les auteurs, ces vestales gauloises étoient souvent consultées pour la navigation. L'idée qu'on avoit qu'elles pouvoient s'élever dans les airs, dis-paraître à leur gré, & reparoître ensuite, ne contribuoit pas peu au grand crédit qu'elles avoient acquises. On les nommoit Senæ, soit parce qu'elles n'étoient d'abord qu'au nombre de six; soit que ce nom fût celtique d'origine, & signifîât respectable; enfin c'est de ce nom que l'île où elles habitoient fut appelée l'île de Sain. (D. J.)

SAIN ET NET, (Maréchal.) un cheval sain & net, est celui qui n'a aucun défaut de conformation, ni aucun mal.

SAIN-DOUX, f. m. (Chaircuiterie.) sorte de graisse très-molle & très-blanche que les chaircuitiers tirent de la panne du porc, en la faisant fondre dans une poëlle ou chaudière; les réglemens des manufactures de lainage défendent aux tondeurs de draps de se servir pour l'ensimage des étoffes, d'autres graisses que du sain-doux. (D. J.)

SAIN-DOUX, (Diète, Pharm. Mat. méd.) Voyez GRAISSE, Chimie, &c.

SAINFOIN, f. m. (Hist. nat. Botan.) onobrychis, genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice, & devient dans la suite une filique découpée comme une crête de coq, & hérissée de pointes dans quelques espèces: cette filique renferme une semence qui a la forme d'un rein. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les fleurs sont disposées en épi fort ferré. Tournefort, inst. rei herb. Voyez PLANTE.

Tournefort en distingue six espèces, dont la principale est à fleurs rouges, & à gouffes taillées en crête de coq; onobrychis major foliis viciæ, fructu echinato, en anglois, the great vetch leav'd cocks head; with an echinated fruit.

Sa racine est longue, médiocrement grosse, dure, vivace, garnie de quelques fibres, noire en-dehors, blanche en-dedans. Elle pousse plusieurs tiges longues d'environ un pié, droites, fermes, d'un verd rougeâtre; ses feuilles sont assez semblables à celles de la vesce ou du dalea, mais plus petites, vertes en-dessus, blanches & velues en-dessous, pointues, attachées par paires sur une côte, qui se termine par une seule feuille, d'un goût amer, & d'une odeur légèrement bitumineuse. Ses fleurs sont légumineuses, disposées en épis longs & fort ferrés, qui sortent des aisselles des feuilles ordinairement rouges, soutenues par des calices velus. Quand les fleurs sont passées, il leur succède de petites gouffes taillées en crête de coq, hérissées de pointes rudes. Ces gouffes renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein, grosse comme une lentille, & d'assez bon goût dans sa verdeur. (D. J.)

SAINFOIN, (Agricult.) cette plante est nommée onobrychis par les Botanistes, sainfoin en françois,

& de même en anglois *the wholesome hay*, parce qu'elle est fort saine, & qu'elle convient merveilleusement fraîche ou sèche à tous les bestiaux. Quelques-uns l'appellent l'*herbe éternelle*, à cause qu'elle dure long-tems dans une même terre. Dans quelques provinces on l'appelle l'*esparcette*.

Si l'on cultive cette excellente plante suivant la nouvelle méthode de M. Tull, on en aura des brins qui s'élèveront jusqu'à cinq piés de haut, avec des touffes de fleurs rouges, de trois, quatre & cinq pouces de long; enfin par cette méthode un arpent de *sain-foin* vient à produire autant d'herbe que trente ou quarante arpens de prés ordinaire. Il est donc important d'entrer dans les détails de la culture de cette plante utile.

La grande fertilité du *sainfoin* procède principalement de la prodigieuse quantité de racines qu'il produit. Son pivot s'étend quelquefois à 15 ou 20 piés de profondeur en terre, & de plus il est pourvu de plusieurs racines latérales, qui s'étendent surtout vers la superficie dans la bonne terre.

C'est une erreur de croire que pour que le *sainfoin* réussisse bien, il faut qu'il y ait, à une certaine profondeur, un banc de tuf, de pierre, ou de craie qui arrête le progrès de ses racines. Au contraire, plus la terre a de fond, plus les racines s'étendent & plus cette plante est vigoureuse.

Comme assez souvent il y a une partie de la semence qui n'est pas propre à germer, il ne faut pas manquer d'en semer à part une petite quantité pour l'éprouver.

On ne doit pas semer cette graine à plus d'un demi-pouce de profondeur, surtout dans les terres fortes; car comme les lobes de la semence, qui est grosse, doivent percer la terre pour former les feuilles similaires, que d'autres nomment *feuilles séminales*, il arrive souvent qu'ils ont trop de peine à se dégager de la terre. Alors il n'y a que la tige qui se montre en forme d'anneau, & la plante périt.

Comme le *sainfoin* est plusieurs années avant de donner un produit considérable, on a coutume pour tirer un profit de la terre, de semer avec la graine de *sainfoin*, du trefle, de l'orge, de l'avoine, &c. L'orge & l'avoine n'occupant pas longtems la terre, ces grains font peu de tort au *sainfoin*; mais les plantes vivaces, comme le trefle, lui en font beaucoup.

Dans les années sèches, il arrive souvent, que quand on a fauché l'orge ou l'avoine, on n'aperçoit pas de *sainfoin*. Néanmoins en y regardant de près, on voit ordinairement des filets blancs qui indiquent que le *sainfoin* a levé, mais que les feuilles qui étoient fort menues, ont été fauchées avec l'orge ou l'avoine.

Si les grains qu'on sème avec le *sainfoin* sont drus, s'ils ont poussé avec vigueur, & surtout s'ils ont versé, il arrive ordinairement que le *sainfoin* est étouffé: mais cet accident arrivera rarement, si on le sème suivant la nouvelle méthode de Tull; car comme on sème le *sainfoin* dans des rangées séparées de celles du blé, de l'orge, &c. il court moins de risque d'être étouffé. Il faut cependant convenir qu'il réussit toujours mieux quand il est semé seul.

Quand M. Tull commença à cultiver du *sainfoin*, suivant sa méthode, il employoit 2 galons de semence, ou un peu plus de 2 tiers de notre boisseau de Paris, pour un acre de terre. Mais étant arrivé par accident, que presque toute la semence qu'il avoit mise en terre étoit périée dans un acre ou deux de terrain, qu'il avoit semé trop tard, il fut agréablement surpris de voir au bout de trois ans quelques piés de *sainfoin* d'une grosseur extraordinaire, qui étoient restés çà & là à une telle distance, qu'il n'y en avoit qu'environ quatre piés dans une verge de terre quarrée: de sorte que cette partie de son champ lui four-

nit le double d'herbe; que le reste où la semence n'avoit pas péri, & où le *sainfoin* étoit beaucoup meilleur que dans les terres qui avoient été semées à l'ordinaire.

M. Tull conclut de-là, qu'il est avantageux de fermer le *sainfoin* fort clair, pour que les racines d'un pié ne nuisent pas à celles d'un autre; & il pense que ceux-là se trompent qui sement leur *sainfoin* fort dru, dans l'espérance de se procurer une abondante récolte, puisqu'ils réduisent leur *sainfoin* dans le même état où il est sur les hauteurs de la Calabre auprès de Croto, où cette plante vient naturellement sans aucune culture, mais où elle est si basse & si chétive, qu'on a peine à s'imaginer ce qui a pu déterminer à la cultiver.

M. Tull appuie son sentiment sur une observation qu'il est bon de rapporter. Il dit qu'un champ de *sainfoin* aboutissant sur une terre qu'on labouroit pour la mettre en blé, avoit été fort endommagée par les charrues, qui ayant çà & là entamé sur le *sainfoin*, en avoit beaucoup arraché; mais que le dommage n'étoit qu'apparent, puisque cette partie du champ avoit dans la suite produit plus d'herbe que les autres.

Il paroît que notre auteur pense qu'un gallon, ou très-peu plus du tiers de notre boisseau de Paris, de bonne semence suffit pour un acre de terre; mais il faut que cette semence soit bien également distribuée partout, de sorte qu'il reste entre chaque pié de *sainfoin*, des espaces à-peu-près égaux: c'est ce qu'on peut faire avec le nouveau semoir de son invention, & non autrement. Il ne faut pas craindre de diminuer la récolte en diminuant le nombre des plantes; car le produit d'une seule plante bien cultivée passera une demi-livre. Ainsi, lorsqu'il y aura 112 plantes dans une perche quarrée, quand on supposeroit que chaque plante, l'une portant l'autre, ne produiroit qu'un quart de livre de foin, on aura néanmoins 28 livres de foin par perche quarrée. On ne s'attendroit pas à une récolte aussi considérable; quand les plantes sont encore jeunes & petites, elles ne couvrent pas la terre, & il semble que la plus grande partie du champ reste inutile; mais quand les plantes sont parvenues à leur grandeur, elles couvrent toute la terre. Il y a encore un avantage qu'on retire de la nouvelle culture; c'est que si le *sainfoin* cultivé a été semé de bonne heure, il commencera dès la seconde année à fournir une petite récolte qui égale celle de la troisième année du *sainfoin* ordinaire.

De plus, M. Tull assure que le *sainfoin*, cultivé suivant ses principes, plaît aux bestiaux, parce que les bestiaux mangent par préférence les herbes qui sont crues avec plus de force & de vigueur. Il est pourtant avéré que les bestiaux préfèrent l'herbe fine à celle qui est grosse: or le *sainfoin* qui est cultivé suivant la nouvelle méthode, doit être fort gros.

Quoi qu'il en soit, l'auteur conclut de ses expériences, 1°. que si l'on sème du *sainfoin* dans le dessein de le cultiver avec la nouvelle charrue, la façon la plus convenable est de le semer en deux rangées parallèles, qui soient éloignées l'une de l'autre de 8 pouces, & de donner 30 ou 32 pouces de largeur aux plates-bandes: de sorte qu'il doit y avoir quatre piés du milieu d'un sillon au milieu d'un autre.

2°. Si l'on sème du *sainfoin* dans l'intention de le cultiver à main avec la houe, il convient de mettre 16 pouces d'intervalle entre les rangs, & qu'il y ait dans les rangs au-moins 8 pouces de distance, d'un pié à l'autre.

3°. Si l'on sème du *sainfoin* dans l'intention de ne point le labourer, il faut mettre les rangées à 8 pouces les unes des autres; & faire enforte de ne pas

employer plus de semence, que quand on laisse 16 pouces entre les rangs; car il faut que chaque pié de *sainfoin* ait assez d'espace autour de lui, pour étendre ses racines, & tirer la substance qui lui est nécessaire, sans être incommodé par les piés voisins.

Le *sainfoin* s'accommode de presque toutes sortes de terres, excepté des marécageuses; mais il vient mieux dans les bonnes terres que dans les maigres, & il se plaît singulièrement dans les terres qui ont beaucoup de fond.

Quoique cette plante ne soit pas délicate, il ne faut pas s'imaginer qu'on soit dispensé de bien labourer la terre où on doit la semer. Au contraire, comme immédiatement après sa germination elle jette quantité de racines en terre, il est bon qu'elle la trouve bien labourée, & le plus profondément qu'il est possible.

On peut semer le *sainfoin* dans toutes les saisons de l'année; mais quand on le sème en automne, il y a à craindre qu'il ne soit endommagé par les gelées. Si on le sème l'été, il arrive souvent que la graine reste longtems en terre sans germer; ou si elle leve, la sécheresse ordinaire dans cette saison, fait languir les jeunes plantes. Ainsi, le mieux est de semer le *sainfoin* au printemps, quand les grandes gelées ne sont plus à craindre.

Nous avons dit qu'il convenoit de semer le *sainfoin* par rangées, deux à deux, qui soient écartées les unes des autres de 8 pouces, & de laisser 30 ou 32 pouces d'intervalle entre chaque deux rangées; enfin qu'il convenoit de faire en sorte que dans la longueur des rangées, les piés du *sainfoin* fussent éloignés les uns des autres de huit pouces. Il seroit difficile de remplir toutes ces vues en grand, sans le secours du nouveau semoir.

On peut encore, au moyen de cet instrument, placer les grains dans le fond des petits sillons qui sont ouverts par les focs du semoir, & ne les recouvrir que de la petite quantité de terre qu'on fait être convenable. Par ce moyen la jeune plante se trouve au fond d'une petite rigole, ce qui est fort avantageux, non-seulement à cause de l'eau qui s'y ramasse; mais encore, parce que cette rigole se remplissant dans la suite, la plante se trouve rehaussée par de nouvelle terre.

Il ne sera pas nécessaire de labourer tous les intervalles à la fois, mais tantôt les uns, tantôt les autres; de cette façon l'on ne laboureroit qu'une cinquième partie de terrain, en sorte que le *sainfoin* pourra subsister trente ans dans une même terre, ce qui la rendra bien plus propre à recevoir les autres grains qu'on y voudra mettre dans la suite.

Le *sainfoin* mérite bien qu'on donne des soins à sa culture, car c'est assurément une des plus profitables plantes qu'on puisse cultiver. La luzerne ne peut venir que dans les terres fraîches, humides, & très-substantielles. Le trèfle ne réussit que dans les bonnes terres: au lieu que le *sainfoin* s'accommode de toutes sortes de terres; & quoiqu'il vienne mieux dans les unes que les autres, il subsiste dans les plus mauvaises.

Le *sainfoin* a cet avantage sur les prés ordinaires, qu'il fournit beaucoup plus d'herbe. Outre cela, on parvient plus fréquemment à le fanner à-propos; car le pois de brebis, la vesse, la luzerne, le trèfle, & même les foins ordinaires, doivent être fauchés, quand ces différentes plantes sont parvenues à leur maturité; si l'on différoit, on courroit risque de tout perdre: que le tems soit à la pluie ou non, il faut les faucher, au risque de voir l'herbe pourrir sur le champ, si la pluie continue. Il n'en est pas de même du *sainfoin*; car on peut le faucher en différens états avec un profit presque égal.

1°. On peut faucher le *sainfoin* avant que les fleurs soient du tout épanouies. Alors on a un fourrage fin qui est admirable pour les bêtes à cornes; & ces *sainfoins* fauchés de bonne heure, fournissent un beau regain qui dédommage amplement de ce qu'on a perdu, en ne laissant pas parvenir la plante à toute sa longueur.

M. Tull prétend même que ce fourrage est si bon, qu'on peut se dispenser de donner de l'avoine aux chevaux, quand on leur fournit de cette nourriture. Il assure qu'il a entretenu pendant toute une année un attelage de chevaux en bon état, en ne leur donnant que de ce foin, quoiqu'ils fussent occupés à des travaux pénibles. Il ajoute qu'il a engraisé des moutons avec la même nourriture, plus promptement que ceux qu'on nourrissoit avec du grain. Mais on ne peut avoir de ce bon foin, que quand on le cultive suivant sa méthode: l'autre monte en fleur presque au sortir de terre.

2°. Si le tems est disposé à la pluie, on peut différer à faucher le *sainfoin* quand il est en fleur. Ce fourrage est encore fort bon pour les vaches, mais il faut prendre garde en le fannant de faire tomber la fleur, car les bestiaux en son très-friands, & cette partie qui se détache aisément, les engage à manger le reste.

3°. Si la pluie continue, on peut laisser le *sainfoin* sur pied, jusqu'à ce qu'il soit entre fleur & graine. Alors la récolte est plus abondante; non-seulement parce que la plante est parvenue à toute sa grandeur; mais encore parce que l'herbe étant mieux formée, elle diminue moins en se séchant. Il est vrai que le fourrage n'est pas si délicat; mais les chevaux s'en accommodent bien, parce qu'ils aiment à trouver sous la dent les graines de *sainfoin* qui commencent à se former.

4°. Si le tems continue à être à la pluie, plutôt que de s'exposer à voir pourrir sur terre son *sainfoin*, il vaut mieux le laisser sur pié. Car la graine mûrit & dédommage en bonne partie de la perte du fourrage; non-seulement parce que cette graine peut se vendre à ceux qui veulent semer du *sainfoin*, mais encore parce que deux boisseaux de cette graine nourrissent aussi bien les chevaux, que trois boisseaux d'avoine: & généralement tous les bestiaux en sont très-friands, aussi bien que les volailles.

Lorsque la paille de ce *sainfoin* qui a fourni de la graine a été ferrée à-propos, elle peut encore servir de fourrage au gros bétail. Ils la préfèrent au gros foin de prés-bas, & à la paille du froment; mais pour qu'ils la mangent bien, il la faut hacher à-peu-près comme on fait la paille en Espagne, ou la battre avec des maillets, comme on fait le jonc marin dans quelques provinces.

Il nous reste à dire quelque chose de la façon de fanner le *sainfoin*. La faux le range par des especes de bandes, qu'on nomme des ondins, parce qu'on les compare aux ondes qui se forment sur l'eau. Dans le tems de hâle, le dessus des ondins est sec, un ou deux jours après qu'il a été fauché. Lorsqu'il est en cet état, le matin après que la rosée a été dissipée, on retourne les ondins l'un vers l'autre. Cette opération se fait assez vite, en passant un bâton sous les ondins pour les renverser.

On les renverse l'un vers l'autre, pour que les deux ondins se trouvent sur la partie du champ qui n'a pas été labourée, & pour qu'il y ait moins de foin perdu; parce que, quand on le ramasse, il suffit de faire passer le rateau, ou pour parler comme les fermiers, le fauchet sur les espaces.

Sitôt que les ondins retournés sont secs, on les ramasse avant la rosée du soir en petits meulons, qu'on appelle des *oisons*, parce qu'étant ainsi disposés, ils ressemblent à un troupeau d'oies répandues dans un

champ, & comme le *sainfoin* est en plus grosses masses, il craint moins la rosée, & même la pluie quand elle n'est pas abondante.

Si on laissoit le *sainfoin* répandu fort mince sur tout le champ pendant une huitaine de jours, quand même il ne tomberoit point d'eau, il perdrait beaucoup de sa qualité. C'est pourquoi, sitôt qu'il est suffisamment sec, il faut le mettre en grosses meules, ou le ferrer dans les granges : & à cette occasion, il est bon de remarquer, que supposant le *sainfoin* & le foin ordinaire également secs, on peut faire les meules de *sainfoin* beaucoup plus grosses que celles de foin, sans craindre qu'il s'échauffe, parce que les brins se pressant moins exactement les uns contre les autres, il passe entre deux de l'air qui empêche la fermentation.

On a observé que le *sainfoin* n'est jamais meilleur que quand il a été desséché par le vent, & sans le secours du soleil. Outre cela, une pluie qui feroit noircir le foin ordinaire, le trefle, & même la luzerne, n'endommage pas le *sainfoin*; il n'est véritablement altéré que quand il est pourri sur le champ.

Quand le tems est disposé à la pluie, si le *sainfoin* n'est pas encore sec, on peut le ramasser en petits meulons, & on ne craindra pas qu'il s'échauffe, si l'on met au milieu de chaque meulon une corbeille, ou un fagot qui permette la circulation de l'air & l'évaporation des vapeurs; mais sitôt que l'herbe est bien sèche, il faut la ferrer dans des granges, ou en former de grosses meules, & les couvrir avec du chaume.

Parlons à présent de la récolte du *sainfoin* qu'on a laissé mûrir pour la graine. Comme toutes les fleurs du *sainfoin* ne s'épanouissent que les unes après les autres, la graine ne mûrit pas non plus tout-à-la-fois. Si l'on coupoit le *sainfoin* lorsque les graines d'en bas sont mûres, on perdrait celles de la pointe. Si l'on attendoit pour faucher les *sainfoins*, que la graine de la pointe fût mûre, celle d'en bas seroit tombée & perdue. Ainsi il faut choisir un état moyen, & alors les graines qui sont encore vertes achevent de mûrir, & au bout de quelque tems, elles sont aussi bonnes que les autres.

Il faut bien se donner de garde de faucher, ni de ramasser ces sortes de *sainfoins* dans la chaleur du jour; la plus grande partie de la graine seroit perdue. Le vrai tems pour ce travail, est le matin ou le soir, quand la rosée ou le serain rendent la plante plus souple.

S'il fait beau, le *sainfoin* se dessèche assez en ondins, sans qu'il soit besoin de les retourner; mais s'il a plu, & qu'on soit obligé de retourner les ondins, le mieux est pour ne point faire tomber la graine, de passer le bâton sous les épis & de renverser l'ondin de façon que les pieds des *sainfoins* ne fassent que tourner comme sur un axe. Il ne faut pas attendre que le *sainfoin* soit fort sec pour le mettre en meules, car on courroit risque de perdre beaucoup de graines. Il y a des gens qui pour ne point courir ce risque, l'enlèvent dans des draps; alors on le peut ferrer si sec qu'on veut, puisque la graine ne peut se perdre.

Mais si l'on veut battre le *sainfoin* dans le champ, il ne faut point faire de meules; il suffit de ramasser le *sainfoin* en meulons, & pour lors il ne peut pas être trop sec. On prépare une aire à un coin d'un champ, ou bien l'on étend un grand drap par terre; deux métiviers battent le *sainfoin* avec des fléaux, pendant que deux personnes leur en apportent de nouveau dans des draps, & deux autres nettoient grossièrement avec un crible la graine qui est battue. La graine ainsi criblée, & mise dans des sacs, est portée à la maison. A l'égard de la paille, on la ramasse en grosses meules pour la nourriture du bétail; mais il faut empêcher qu'elle ne soit mouillée, parce qu'elle ne seroit plus bonne à rien.

Un article très-important, & néanmoins très-difficile, est de conserver la semence qui a été battue dans le champ; car il n'y a pas le même inconvénient pour celle qu'on engrange avec la paille; elle se conserve à merveille.

Celle qui est dépouillée de sa paille, a une disposition très-grande à fermenter, de sorte qu'un petit tas est assez considérable pour que la graine du centre s'échauffe. Inutilement l'étendrait-on dans un grenier à sept ou huit pouces d'épaisseur; si on ne la remuoit pas tous les jours, elle s'échaufferoit. Le meilleur moyen est de faire dans une grange un lit de paille, puis un lit fort mince de graine, un lit de paille & un lit de graine, & l'hiver on peut retirer cette graine, & la conserver dans un grenier; car comme elle a perdu sa chaleur, elle ne court plus le même risque de se gâter.

Il faut terminer ce qui regarde le *sainfoin*, par avertir que si on ne faisoit pas paître les *sainfoins* par les bestiaux, ils seroient bien meilleurs qu'ils ne sont. M. Tull recommande surtout qu'on les défende du bétail la première & la seconde année & tous les ans au printemps.

Enfin il prétend qu'il a rajeuni des pièces de *sainfoin* où le plant étoit languissant, en faisant labourer des plates-bandes de trois piés de largeur, & laissant alternativement des planches de *sainfoin* de même largeur. Il assure que ce *sainfoin* ayant étendu ses racines dans les plates-bandes labourées, avoit repris vigueur & fourni de très-bonne herbe. Voyez Tull, *Horseboing Husbandry*, p. 76 & suiv. ou le traité de M. du Hamel de la culture des terres, tom. I. (D. J.)

SAINFOIN, SAINT-FOIN ou GROS FOIN, (*Mat. méd.*) les anciens faisoient de cette plante beaucoup plus d'usage que nous. Dioscoride, Galien, Plin, &c. en parlent comme d'un remède usité, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ils regardoient les feuilles de cette plante comme fortifiantes, résolutives, diaphorétiques & diurétiques: mais encore une fois, les modernes ne l'emploient plus.

On a observé que les feuilles de *sainfoin* cueillies immédiatement avant l'apparition de la fleur, & séchées avec foin, prenoient la forme extérieure & l'odeur du thé verd: il ne seroit pas étonnant qu'elles eussent aussi la même vertu. Voyez THÉ. (b)

SAINGOUR, (*Géog. mod.*) rivière d'Asie, dans l'Indoustan, sur la route d'Agra à Patna. Elle se perd dans le Géméné. (D. J.)

SAINT, adj. (*Gramm. & Théolog.*) ce nom qui signifie pur, innocent, parfait, convient particulièrement à Dieu qui est saint par essence.

Il a été communiqué aux hommes célèbres par leur vertu & leur piété: les premiers fideles l'ont donné généralement à tous les chrétiens qui vivoient conformément aux lois de Jésus-Christ. Dans la suite le nom de saint & de très-saint, a été donné & se donne encore aux patriarches, aux évêques, aux prêtres, aux abbés, & autres personnes d'une éminente piété. Mais on a particulièrement affecté le nom de saint, à ceux qui sont morts & qu'on croit jouir de la gloire éternelle. Les Grecs l'ont donné aux martyrs, à leurs patriarches, à leurs évêques morts dans la communion de l'Eglise catholique, & aux personnes qui avoient vécu & qui étoient mortes saintement. Dans l'Eglise latine ce nom a été donné autrefois aux martyrs, & à tous ceux dont la sainteté étoit notoire. Depuis le xii. siècle on l'a réservé à ceux qui ont été canonisés par les papes après les informations & cérémonies accoutumées. Voyez CANONISATION.

Un des points qui divisent les Protestans d'avec les Catholiques, c'est que ceux-ci adressent aux saints des vœux & des prières pour obtenir leur intercession auprès de Dieu; ce que les Protestans condamnent

comme une idolâtrie, prétendant que c'est assez honorer les *saints*, que de proposer leurs exemples à imiter. Voyez CULTE & INVOCATION.

Le nombre des *saints* reconnus pour tel est presque infini ; le pere Papebrok en compte dix-sept ou dix-huit cens pour le premier jour de Juin seulement ; ce ne font pas seulement les Protestans qui ont trouvé étrange cette multitude prodigieuse de *saints*. Le favant pere Mabillon écrivain très-catholique, dans sa dissertation sur le culte des *saints* inconnus, observe qu'on rend des honneurs à des *saints* prétendus, qui peut-être n'étoient pas chrétiens, dont on ne fait pas même les noms, ou auxquels on adresse des prières sans savoir par aucun jugement de l'Eglise, s'ils sont dans le ciel. Mais l'Eglise, loin d'autoriser les superstitions à cet égard, les condamne & veut qu'on ne reconnoisse pour *saints*, que ceux dont on a des actes authentiques. Bollandus, Rosweid, le pere Papebrock & autres jésuites, se sont attachés avec un zele infatigable à ce travail, & ont publié vingt-quatre volumes *in-folio* pour les six premiers mois de l'année, & depuis la mort du pere Papebrock, ses continuateurs en ont encore donné plusieurs. Voyez ACTES & BOLLANDISTES.

SAINT LE, (*Hist. jud.*) dans l'Ecriture, marque en particulier la partie du temple qui étoit entre le vestibule & le sanctuaire, & dans laquelle on voyoit le chandelier d'or, l'autel des parfums, & la table des pains de proposition.

Le *saint* ou les *saints*, *sancta*, se prend pour tout le temple, ou même pour le ciel : le Seigneur a regardé du haut de son saint, psal. c. j. v. 20. Louez le Seigneur dans son saint, ps. cl. v. 1.

Le *saint des saints*, ou le *sanctuaire*, marque la partie la plus intérieure & la plus sacrée du temple, où étoit l'arche d'alliance, & où personne n'entroit jamais, sinon le grand-prêtre, une fois l'année au jour de l'expiation solennelle. Voyez EXPIATION & SANCTUAIRE.

SAINT, SAINTETÉ, (*Critique sacrée.*) *ἅγιος, ὁσιος, ἁγιότης, οσιότης* ; sainteté signifie la pureté d'ame, Theff. iij. 13. la piété envers Dieu, Luc, j. 75. La sainteté, dit Platon, est cette partie de la justice qui consiste dans le service des dieux ; & celle qui consiste dans les devoirs des hommes envers les hommes, est la seconde partie de la justice. Mais la sainteté du temple dans l'Exode, c'est le temple de Jérusalem consacré au culte de Dieu seul. Les choses saintes sont les mystères de la Religion, Matt. vij. 6. La qualification de *saints*, se donne dans le vieux Testament aux anges, aux prophètes, aux patriarches, aux sacrificateurs, au peuple juif ; dans le nouveau-Testament les apôtres honorent de ce titre les fideles & les chrétiens, parce qu'ils doivent mener une vie pure & religieuse. (D. J.)

SAINT, (*Géog. mod.*) les mots *saint* & *sainte*, ont été imposés en Géographie à plusieurs lieux où l'on a bâti des églises & des monastères, auxquels on a donné le nom des *saints* dont on y révéroit la mémoire.

Ces églises & ces monastères ont été avec le tems accompagnés de quelques maisons, & ont vu se former à l'ombre de leurs clochers, des villages, des bourgs, ou des villes, qui ont ensuite pris le nom du *saint*.

Des navigateurs ont trouvé des îles, des rivières, des ports, dont ils ignoroient la dénomination, & ils leur ont donné celui du *saint* ou de la *sainte*, dont ils portoient eux-mêmes le nom, ou du *saint* dont l'église célébroit la mémoire le jour de la découverte.

Il est arrivé de cette manière, que les noms de *saint* & de *sainte*, sont devenus assez ridiculement des noms géographiques ; de plus, ces noms géographiques en se multipliant prodigieusement, ont jeté une

grande confusion dans cette science ; mais il n'y a point de moyen d'y remédier.

Les Italiens disent *santo*, pour *saint* ; seulement au lieu de *santo* ; ils disent *sant* devant les mots qui commencent par une voyelle, & *san* devant ceux qui commencent par une consonne, *sant' Ambrosio*, *sant' Agostino*, *san Paolo*. Cette règle est la même dans les noms de lieux imposés par les Espagnols.

On ne trouvera guere dans ce Dictionnaire (& seulement sous leurs noms propres) que les endroits un peu considérables, nommés par les François *saint*, par les Italiens & les Espagnols *santo*, *sant'* ou *san* ; car les détails minutieux ne conviennent point à cet ouvrage. (D. J.)

SAINTS culte des, (*Hist. ecclési.*) ce n'est pas mon dessein de faire méthodiquement l'histoire de l'invocation & du culte des *saints* ; mais le lecteur sera peut-être bien-aïse de trouver ici le morceau de M. Newton sur cette matière, & qui n'a point encore été traduit en François.

Trois choses, selon lui, donnerent occasion à ce culte ; 1°. les fêtes célébrées en mémoire des martyrs ; 2°. la coutume de prier auprès de leurs sépulchres ; 3°. les prétendus miracles opérés par leurs reliques.

Grégoire de Nyffe rapporte que Grégoire évêque de Néocésarée & de Pont, s'étant aperçu que les jeux & les fêtes payennes retenoient le commun peuple dans l'idolâtrie, permit qu'on célébrât des fêtes en mémoire des martyrs, & que le peuple s'y divertît. On substitua bien-tôt après la fête de Noël aux bacchanales ; celle du premier Mai aux jeux de Flora ; celles de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, & des apôtres, aux fêtes marquées dans le vieux calendrier romain, les jours de l'entrée du soleil dans quelque signe du zodiaque. Cyprien ordonna de tenir un registre exact des actes des martyrs, afin d'en célébrer la mémoire ; & Felix évêque de Rome, jaloux de la gloire des martyrs, commanda d'offrir annuellement des sacrifices en leur nom.

La coutume de s'assembler dans les cimetières où étoient les sépulchres des martyrs, laquelle commença à être en vogue du tems de la persécution de Dioclétien, contribua encore à l'établissement du culte des *saints*. Le concile d'Eliberi ou d'Elvire en Espagne, tenu en 305, défendit d'allumer pendant le jour des cierges dans les cimetières des martyrs, de peur de troubler leur repos. Celui de Laodicée, tenu l'an 314, condamna ceux qui abandonnant les cimetières des vrais martyrs, alloient faire leurs prières auprès des sépulchres des martyrs hérétiques ; & l'an 324, un autre concile dénonça anathème à ceux qui par arrogance abandonneroient les congrégations des martyrs, les liturgies qu'on y lisoit, & la commémoration qu'on faisoit de ces athlètes du Seigneur.

Avant qu'on eût la liberté de bâtir des églises pour y célébrer le service divin, on s'assembloit dans les cimetières des martyrs ; on y faisoit tous les ans une commémoration de leur martyre ; on allumoit des flambeaux en leur honneur, & on jettoit de l'eau bénite sur ceux qui y venoient pour leurs dévotions. Lorsqu'ensuite la paix fut donnée à l'Eglise, & qu'on bâtit des temples magnifiques pour s'y assembler, on transporta les corps des *saints* & des martyrs dans ces temples. L'empereur Julien reprocha aux chrétiens cette coutume.

Dans la suite, on attribua aux os des martyrs la vertu de faire taire les oracles, de chasser les démons, de guérir les malades, d'opérer toutes sortes de miracles ; c'est ce qu'on prouve par des témoignages de divers peres. On garda religieusement leurs reliques ; on s'imagina que les *saints* après leur mort, devenoient les protecteurs & comme les dieux tutélaires des lieux où étoient leurs os.

Enfin, on commença à leur rendre un culte religieux & à les invoquer, premierement en Egypte & en Syrie, ensuite à Constantinople, & dans les églises d'occident. Grégoire de Naziance adresse des prières à Athanase & à Basile; & il rapporte que Justine fut protégée miraculeusement, parce qu'elle invoquoit la sainte Vierge. Grégoire de Nyffe implora le secours d'Ephrem & du martyr Théodore. A Constantinople, l'invocation des *saints* fut inconnue jusqu'à l'année 379, que Grégoire de Naziance la leur enseigna: saint Chrysostome l'appuya fortement; mais l'empereur Théodose défendit quelque tems après, de déterrer les os des *saints* & des martyrs, ou de les transporter d'un lieu à un autre.

Sans adopter toutes les idées de M. Newton, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ce petit morceau des vûes très-justes sur l'origine du culte des *saints*; & d'ailleurs il faut observer que ce beau génie n'avoit fait que jeter ces remarques sur le papier, sans y mettre la dernière main. (D. J.)

SAINTAUBINET, (Marine.) c'est un pont de cordes supporté par des bouts de mâts, posés en-travers sur le plat-bord, à l'avant des vaisseaux marchands. Voyez encore PONT DE CORDES.

SAINTE-BARBE, f. f. (Marine.) nom qu'on donne à la chambre des canoniers, parce qu'ils ont choisi *sainte Barbe* pour patronne. C'est un retranchement à l'arrière du vaisseau, au-dessus de la soute, & au-dessous de la chambre du capitaine. Voyez la Marine, Pl. IV. fig. 1. la *sainte-Barbe*, cotée 107. On l'appelle aussi *gardiennerie*, parce que le maître canonier y met une partie de ses ustensiles. Il y a ordinairement deux sabords pratiqués dans l'arcaste, pour battre par derrière, & le timon ou barre du gouvernail y passe.

SAINTE-CROIX, L'ÎLE DE, (Géog. mod.) l'une des Antilles située par les 17 degrés 36 minutes de latitude, au nord de l'équateur, à 15 ou 16 lieues dans l'est sud-est de Portorico, sa longueur est d'environ 9 lieues sur une largeur inégale; son terrain produit les plus beaux arbres du monde, dont le bois est propre à construire de très-beaux meubles. Cette île, qui étoit sous la domination de la France, depuis l'établissement des Antilles, fut cédée vers le commencement du règne de Louis XV. aux Danois, qui y ont aujourd'hui une assez nombreuse colonie, malgré l'intempérie du climat.

SAINTE-LUCIE, BOIS DE, (Botan.) espèce de cérifier sauvage. Voyez MAHALEB, (Botan.)

SAINTES, ou SAINCTES, (Géog. mod.) on écrivoit anciennement *Xaintes*; ville de France, capitale de la Saintonge, sur la Charente, qu'on y passe sur un pont, à 16 lieues au sud est de la Rochelle, & à 25 au nord-est de Bordeaux.

Cette ville, qui du tems d'Ammien Marcellin, étoit une des plus florissantes de l'Aquitaine, est aujourd'hui une petite & pauvre ville; ses rues sont étroites, & les maisons mal bâties. Il y a cependant une sénéchaussée, un présidial, & une élection, qui est de la généralité de la Rochelle. Les Jésuites y ont tenu un collège, & les Lazaristes y tiennent un séminaire.

L'évêché de *Saintes*, qui passe pour un des plus anciens des Gaules, est suffragant de Bordeaux; il vaut douze à quinze mille livres de revenu, toutes les charges acquittées. Il est composé de 565 églises, tant paroissiales que succursales; ces dernières sont au nombre d'environ 60. Le chapitre de la cathédrale est composé d'un doyen & de vingt-quatre chanoines, dont les quatre qui ont les dignités, sont nommés par l'évêque, quoique le chapitre soit indépendant de lui.

On a tenu divers conciles à *Saintes*; savoir en 563, 1075, 1080, 1088 & 1096; c'est dans ce dernier que

fut ordonné le jeûne des veilles des apôtres.

Il y a dans un fauxbourg de cette ville, une riche abbaye de bénédictines, fondée l'an 1047, sous le titre de *Notre-Dame*. Long. 37. 2. lat. 45. 39.

La ville de *Saintes* s'appelloit anciennement *Mediolanum*, comme Milan dans la Gaule cisalpine, & elle avoit un amphithéâtre avec beaucoup d'autres marques de grandeur lorsqu'elle étoit située sur une montagne. Cette ville que les auteurs, jusqu'au cinquième siècle, appellent *Mediolanum*, ayant été entièrement ruinée par le passage des Vandales, & des autres barbares qui traversèrent les Gaules pour aller en Espagne, fut rebâtie dans une situation plus commode que l'ancienne, car elle est sur le bord de la Charente. Depuis ce tems-là, le nom *Mediolanum* n'a plus été en usage, on ne s'est servi que de celui du peuple *Santones*, d'où est venu le mot de *Saintes*.

Amelotte (Denys), père de l'oratoire, naquit à *Saintes*, en 1606, & se montra de bonne heure ennemi de MM. de Port-royal, dans l'espérance d'obtenir un évêché. Il a donné une version du nouveau Testament en quatre volumes in-8°. qu'il mit au jour en 1666, 1667 & 1668. Cette version n'est pas fort exacte, & l'on y a trouvé des fautes assez grossières, principalement pour ce qui regarde la critique. Le père Amelotte mourut en 1678, âgé de soixante-douze ans. (D. J.)

SAINTETÉ, f. f. (Gramm. & Théolog.) qualité ou état d'un homme saint, ou exempt de péché. Voyez PÉCHÉ.

Sainteté se dit aussi des personnes sacrées, & des choses destinées au service de Dieu & aux usages de la religion. Voyez SACRÉ & SAINT.

On dit dans ce sens jours *saints*, ordonnances *saintes*, *sainte Bible*, *saint Evangile*, guerre *sainte*, &c. Les Catholiques romains appellent l'inquisition, le *saint office*, & le siège de Rome, le *saint siège*. Voyez INQUISITION, &c.

Sainte huile, eau *sainte*, &c. Voyez ONCTION, EAU, &c.

La Palestine est appelée par excellence la *Terre sainte*, & Jérusalem la *sainte cité*. Tel prince croyoit signaler sa religion en allant combattre pour la conquête de la *Terre sainte*. Voyez CROISADE.

Dans les pays catholiques, un tiers de l'année est employé en fêtes ou jours *saints*. Il n'y a point d'autres jours *saints* en Ecosse, que le Dimanche.

Semaine *sainte*, est la dernière semaine du carême, que l'on appelle aussi *semaine de la passion*. Voyez CARÊME & PASSION.

On donne quelquefois le nom d'année *sainte*, à l'année du jubilé. Voyez JUBILÉ.

Il y avoit dans le tabernacle, & ensuite dans le temple de Salomon, deux lieux particuliers, dont l'un s'appelloit le lieu saint, *sanctum*, & l'autre, qui étoit le plus reculé, le saint des saints, *sanctum sanctorum*, ou le *sanctuaire*. Voyez SANCTUAIRE.

Le *saint* étoit séparé du *saint des saints* par un voile. L'arche de l'alliance étoit dans ce dernier. Voyez ARCHE.

Sainteté est un titre de vénération que l'on donne au pape, comme celui de *majesté* aux rois. Voyez TITRE, QUALITÉ.

Les rois même, quand ils écrivent au pape, lui donnent le titre de *sainteté* ou de *saint père*, en latin, *sanctissime & beatissime pater*. Voyez PAPE.

On donnoit autrefois le titre de *sainteté* à tous les évêques, comme on voit dans saint Augustin, Fortunat, Nicolas I. Cassiodore, &c. Saint Grégoire même en a appelé quelques-uns, votre *béatitude* & votre *sainteté*.

Les empereurs grecs de Constantinople portoient le titre de *saint* & de *sainteté*, à cause de l'onction de leur sacre. Du Cange ajoute qu'on a aussi donné le

nom

nom de *sainteté* à quelques rois d'Angleterre, & que les orientaux l'ont souvent refusé au pape.

SAINTEUR, f. m. (*Droit coutumier.*) vieux mot qui se trouve dans la coutume d'Haynault, *ch. xxij.* où il est traité du rachat de servage, pour lequel est dûe quelque redevance à celui par laquelle la personne a été affranchie. Un *sainteur* ou *saintier* étoit un serf d'église, un oblat, un homme qui par dévotion s'étoit fait serf d'un saint ou d'une sainte, patrons de cette église. Pour cet effet le *sainteur* se passoit la corde des cloches au cou, & mettoit sur sa tête, & quelquefois sur l'autel, quelques deniers de chevage; voilà une idée folle, & qui tient bien de la barbarie des anciens tems. Comme les servitudes étoient différentes, dit M. de Lauriere, tous ceux qui étoient *sainteurs* ou *saintiers* des églises n'étoient pas serfs mainmortables & mor-taillables, ni hommes de corps.

SAINT-GRAAL, (*Hist. des pierres précieuses. Litholog.*) vase précieux fait, à ce qu'on dit, d'une seule émeraude. On a béni & sanctifié ce vase sous le nom ridicule de *saint-Graal*. Les chanoines de l'église cathédrale de Genes en font les dépositaires. Durant le séjour que Louis XII. fit à Genes, l'an 1502, les chanoines le lui firent voir.

Ce vase s'est toujours conservé dans le trésor de la métropole. Il est taillé en forme de plat d'un exagone régulier. Il a sept pouces de chaque côté, quatorze pouces de diamètre, trois pouces & demi de creux, trois lignes d'épaisseur. On voit au-dessous du vase deux anses taillées dans la même pierre, & qui ont chacune trois pouces & demi de long, cinq lignes de diamètre. Le vase pèse un marc & demi ou douze onces.

La couleur de cette pierre est, au jour, d'un verd qui surpasse celui des autres émeraudes. A la lumière des flambeaux, elle est transparente; nette & brillante; on voit sur une de ses anses une entaille faite par un lapidaire, en présence de l'empereur Charles V. qui fut convaincu par cette épreuve, que c'étoit une vraie émeraude; mais il est fort permis d'en douter.

Ce vase fut trouvé, disent les Génois, à la prise de Césarée. Les alliés partagerent le butin; les Vénitiens s'emparèrent de l'argent; les Génois se contentèrent de cette pierre. On lit dans un manuscrit de la métropole, que c'est le plat dans lequel Jésus-Christ mangea l'agneau pascal à la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres. La tradition de la république veut que ce soit le plat où fut présentée la tête de S. Jean-Baptiste.

Ces traditions ne demandent pas une réfutation sérieuse; mais cette émeraude, si elle étoit vraie, seroit une pièce singulière. On ne la montre, pour le persuader au public, qu'avec de grandes formalités. Un prêtre en surplis & avec l'étole prend le vase, ayant passé au cou un cordon dont chaque bout est noué à chacune des anses. On ne la montre encore qu'aux personnes de distinction, & par un décret du sénat.

M. le chevalier de Crefnay, lieutenant général des armées navales, qui conduisit à Genes, par ordre du roi, madame infante, duchesse de Parme, sur la fin de l'année 1753, demanda à voir ce vase, & le vit avec tous les officiers de son escadre. M. de la Condamine l'a examiné de son côté, & en a parlé dans un mémoire qu'il a lu à l'académie des Sciences. (*D. J.*)

SAINT LOUIS, ORDRE DE, (*Hist. mod.*) ordre de chevalerie en France, créé en 1693 par le roi Louis le Grand, pour honorer la valeur de ses officiers militaires. Le roi en est le grand-maître; & par l'édit de création, il a sous lui 8 grands croix, 24 commandeurs, & les autres simples chevaliers. Mais en 1719, le roi actuellement régnant, rendit un autre édit portant confirmation de l'ordre, création

Tome XIV.

d'officiers pour en administrer les affaires, augmentation de deux grands croix, de cinq commandeurs & de cinquante-trois pensions; nombre au reste qui n'est pas tellement fixé qu'il ne puisse être augmenté à la volonté du roi, puisqu'en 1740, on comptoit quatorze grands croix, & quarante-quatre commandeurs. Les maréchaux de France, l'amiral & le général des galères sont chevaliers nés. Pour y être admis, il faut avoir servi dix ans en qualité d'officier, & faire profession de la religion catholique, apostolique & romaine; cependant le tems du service n'est pas une règle si invariable qu'elle n'ait ses exceptions, le roi accordant quelquefois la croix à un jeune officier qui se sera distingué par quelque action extraordinaire de valeur.

L'ordre a 300000 livres de rente annuelle, qui sont distribuées en pensions de 6000 livres à chacun des grands croix; de 4000 & de 3000 livres aux commandeurs; de 200 livres à un certain nombre de chevaliers; & ensuite depuis 1500 jusqu'à 800 livres à un grand nombre de chevaliers & aux officiers de l'ordre, ou par rang d'ancienneté, ou à titre de mérite, & sous le bon plaisir du roi. Ces fonds sont assignés sur l'excédent du revenu attaché à l'hôtel royal des invalides à Paris.

La croix de l'ordre est émaillée de blanc, cantonnée de fleurs-de-lis d'or, chargée d'un côté, dans le milieu, d'un *saint Louis* cuirassé d'or & couvert de son manteau royal, tenant de sa droite une couronne de laurier, & de la gauche une couronne d'épines & les cloux, en champ de gueules, entourée d'une bordure d'azur, avec ces lettres en or, *Ludovicus magnus instituit 1693*; & de l'autre côté, pour devise, une épée nue flamboyante, la pointe passée dans une couronne de laurier, liée de l'écharpe blanche, aussi en champ de gueules bordée d'azur comme l'autre, & pour légende ces mots: *Bellicæ virtutis premium*. Les grands-croix la portent attachée à un ruban large couleur de feu passé en baudrier, & ont une croix en broderie d'or sur le just-au corps & sur le manteau. Les commandeurs ont le ruban en écharpe, mais non la croix brodée, & les chevaliers portent la croix attachée à la boutonnière avec un ruban couleur de feu. Leur nombre n'est pas limité; on en compte aujourd'hui plus de quatre mille.

Par édit de Louis XIV. donné au mois de Mars 1694, il est statué que « tous ceux qui seront admis » dans cet ordre, pourront faire peindre ou graver » dans leurs armoiries ces ornemens: savoir, les » grands-croix, l'écusson accolé sur une croix d'or » à huit pointes boutonnées par les bouts, & un ruban large couleur de feu au-tour dudit écusson, » avec ces mots, *Bellicæ virtutis premium*, écrits » sur ledit ruban, auquel sera attachée la croix dudit ordre; les commandeurs de même, à la réserve » de la croix sous l'écusson; & quant aux simples » chevaliers, il leur est permis de faire peindre ou » graver au bas de leur écusson une croix dudit ordre » attachée d'un petit ruban noué aussi de couleur de » feu ».

SAINTOIS, LE, (*Géog. mod.*) petit pays de France, dans le diocèse de Toul en Lorraine, entre le Tulois & le Chaumontois. Ce petit pays est appelé dans les titres *Segontensis pagus*, ou *comitatus Segintensis*. Frédegair parlait d'un de ses comtes, & il y en eut d'autres que celui-là. Le *Saintois* changea son nom en celui de *Vaudemont* sur la fin du xj. siècle, & l'empereur l'érigea en comté, séparé du duché de Lorraine; mais il y a été réuni par le duc René, l'an 1473. (*D. J.*)

SAINTONGE, LA, (*Géog. mod.*) province de France bornée au nord par le Poitou & l'Aunis, au midi par le Bourdelois, au levant par l'Angoumois & le Périgord, au couchant par l'Océan. Elle a en-

V V V

viron 25 lieues de long, & 12 de large. La Charente la partage en méridionale & septentrionale. La première a Saintes, capitale, Marennès, Royan, Mortagne, &c. La seconde comprend Saint-Jean-d'Angeli, Tonnay-Charente, Taillebourg, &c.

Les *Saintongeois*, ainsi que Saintes, capitale du pays, ont tiré leur nom des peuples *Santones*, célèbres dans les anciens auteurs, comme on le verra sous ce mot. Ils furent du nombre des Celtes jusqu'à ce qu'Auguste les joignit à la seconde Aquitaine. César dans ses commentaires vante la fertilité de la *Saintonge*, où le peuple helvétique qui quittoit son pays vouloit aller s'établir.

Les François occupèrent la *Saintonge* après la défaite & la mort d'Alaric. Eudes, duc d'Aquitaine s'en rendit le maître absolu. Eléonore de Guienne en étoit en possession lorsqu'elle épousa Henri roi d'Angleterre; il arriva de là que ce pays fut possédé par les Anglois en pleine souveraineté, jusqu'à ce que Charles V. la leur enleva, & la réunit à la couronne, de laquelle elle n'a point été démembrée depuis: car on ne voit pas que le don que Charles VII. en avoit fait à Jacques I. roi d'Ecosse, l'an 1428, ait eu lieu.

La *Saintonge* & l'Angoumois font ensemble le douzième gouvernement de France; mais l'Angoumois est du parlement de Paris, & la *Saintonge* est du parlement de Bordeaux. Ses finances sont médiocres. Le domaine est presque entièrement aliéné. Les douanes y sont très-considérables, & rapportent beaucoup aux fermiers.

Le pays produit du blé & des vins; mais son principal commerce est le sel, qui est le meilleur de l'Europe. Ce commerce n'est pas néanmoins d'une grande utilité à la province, à cause des droits prodigieux que levent les fermiers, qui emportent la plus grande partie du profit. Les marais même de la basse *Saintonge* ne servent plus à-présent que de pâturages, qu'on appelle *marais-gatz*. Les principales rivières qui traversent cette province, sont la Charente & la Boutonne.

Le Brouageais, petit pays, a été démembré de la *Saintonge*, & fait à-présent partie du gouvernement d'Aunis.

Jean Ogier de Gombault, l'un des premiers membres de l'académie françoise, & en son tems un poète célèbre, étoit un gentilhomme de *Saintonge*. Il s'acquiesce l'estime de Marie de Médicis, du chancelier Séguier, & des beaux esprits de son tems. Ses sonnets & ses épigrammes sont les meilleurs de ses ouvrages. Il composa les épigrammes dans sa vieillesse; & ce qui paroît singulier, elles sont en général supérieures à ses sonnets, parmi lesquels il y en a beaucoup de très-bons, quoique Despréaux dise:

*A peine dans Gombault, Maynard & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.*

Les vers de Gombault ont de la douceur, & sont tournés avec art; ce qui caractérise encore ce poète, c'est beaucoup de délicatesse. Il a fait des pièces de théâtre dont la constitution est dans le goût de son siècle, mais dont les détails méritent quelque estime.

Le dictionnaire & le supplément de Moréri ne font point mention de l'Amarante de Gombault: c'est une pastorale en cinq actes, où l'auteur a mis à la vérité trop d'esprit, mais où l'on trouve aussi dans quelques endroits le naturel qui convient au genre bucolique. La versification n'en est pas égale; c'est un défaut ordinaire à cet auteur dans tous ses ouvrages un peu longs: il ne se soutient que dans ses petites poésies. Il étoit calviniste, & mourut en 1666, âgé de près de 100 ans. (D. J.)

SAINT-PIERRE DE ROME, (*Architect. mod.*) De l'aveu de toutes les nations, ce temple principal de Rome moderne est le plus beau, le plus vaste, & le

plus hardi qui soit dans le monde. Dix papes de suite contribuèrent à l'achèvement de la basilique de *Saint Pierre*.

Jules II. sous qui la Peinture & l'Architecture commencèrent à prendre de si nobles accroissemens, voulut que Rome eût un temple qui surpassât de beaucoup *Sainte-Sophie* de Constantinople. Il eut, dit M. de Voltaire, le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvoit jamais voir finir. Léon X. suivit ardemment ce beau projet. Il falloit beaucoup d'argent, & ses magnificences avoient épuisé son trésor. Il n'est point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe; mais l'argent destiné aux ouvrages publics ne s'arrache jamais que par force ou par adresse. Léon X. eut recours, s'il est permis de se servir de cette expression, à une des clés de S. Pierre, avec laquelle on avoit ouvert les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape; il prétextâ une guerre contre les Turcs, & fit vendre des indulgences dans toute la chrétienté, à dessein d'en employer le produit à la construction de son nouveau temple.

Le plus singulier de cette basilique, c'est qu'en y entrant on n'y trouve rien d'abord qui surprenne à un certain point: la symétrie & les proportions y sont si bien gardées, toutes les parties y sont placées avec tant de justesse, que cet arrangement laisse l'esprit tranquille; mais quand on vient à détailler les beautés de cet admirable édifice, il paroît alors dans toute sa magnificence. En voici seulement les principales dimensions.

Sa longueur est de 594 piés, sans compter le portique ni l'épaisseur des murs. La longueur de la croix est de 438 piés; le dôme a 143 piés de diamètre en dedans; la nef a 86 piés 8 pouces de largeur, & 144 de hauteur perpendiculaire; la façade a 400 piés de profil: du pavé de l'église au haut de la croix qui surmonte la boule du dôme, on compte 432 piés d'Angleterre. Le portail est digne de la majesté du temple.

Ce sont d'abord plusieurs gros piliers qui soutiennent une vaste tribune; ces piliers forment sept arcades qui sont appuyées de marbre violet d'ordre ionique: le devant de la tribune est aussi orné de colonnes, & d'une balustrade de marbre; au-dessus sont des fenêtres carrées qui font un fort bel effet; & le tout est terminé par une balustrade sur laquelle on a placé la statue de Notre-Seigneur & celles des douze apôtres, qui ont 18 piés de haut.

La coupole est sans doute l'objet de ce temple le plus digne de nos regards: il ne restoit dans le monde que trois monumens antiques de ce genre; une partie du dôme du temple de Minerve dans Athènes, celui du Panthéon à Rome, & celui de la grande mosquée à Constantinople, autrefois *Sainte-Sophie*, ouvrage de Justinien. Mais ces coupoles assez élevées dans l'intérieur, étoient trop écrasées au-dehors. Le Brunelleschi, qui rétablit l'Architecture en Italie au xvj. siècle, remédia à ce défaut par un coup de l'art, en établissant deux coupoles l'une sur l'autre dans la cathédrale de Florence; mais ces coupoles tenoient encore un peu du gothique, & n'étoient pas dans les nobles proportions. Michel-Ange Buonarroti, donna le dessein des deux dômes de *Saint-Pierre*, & Sixte-Quint exécuta en vingt-deux mois cet ouvrage dont rien n'approche.

Toute la voute est peinte en mosaïque par les plus grands maîtres. Ce dôme est soutenu par quatre gros piliers, au bas desquels on a placé quatre statues de marbre blanc plus grandes que nature.

Urbain VIII. a fait construire pour sa part le grand autel de marbre de ce temple, dont les colonnes & les ornemens paroissent par-tout ailleurs des ouvrages immenses, & qui n'ont là qu'une juste propor-

tion : c'est le chef-d'œuvre du Bernini, digne compatriote de Michel-Ange.

Le grand autel dont nous parlons est directement sous le dôme : quatre colonnes de bronze torfes, ornées de festons, soutiennent un baldaquin de métal ; quatre anges de même matière plus grands que nature, posés sur chaque colonne ; & plusieurs petits anges distribués sur la corniche, donnent une majesté singulière à cet autel.

La confession de *Saint-Pierre*, qu'on suppose l'endroit où cet apôtre a été enterré, est directement dessous : ce lieu, qui est interdit aux femmes, est tout revêtu de marbre, & magnifiquement décoré.

Tout reluit d'or & d'azur dans *Saint-Pierre de Rome* ; tous les piliers sont revêtus du marbre le plus poli ; toutes les voûtes sont de stuc à compartimens dorés.

On trouve dans ce lieu des morceaux de peinture des plus grands maîtres. Le cavalier Lanfranc a peint la voûte de la première chapelle. On voit dans la seconde un saint Sébastien du Dominiquain. Dans la chapelle du saint Sacrement est un tableau de la Trinité de Pierre Cortone, &c.

Les morceaux de sculpture surpassent peut-être tout le reste : le plus considérable est la chaire de *S. Pierre*. Cette chaire, qui n'est que de bois, est enchâssée dans une autre chaire de bronze doré, environnée de rayons, & soutenue par les quatre docteurs cardinaux de l'Eglise, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, & saint Grégoire, dont les statues plus grandes que nature, sont posées sur des piédestaux de marbre. Le dessein de ce bel ouvrage est encore du cavalier Bernin. Aux deux côtés de la chaire de *S. Pierre* sont deux superbes mausolées, l'un d'Urban VIII. & l'autre de Paul III. (*D. J.*)

SAINT-SAUVEUR DE MONTRÉAL, (*Hist. mod.*) ordre militaire d'Espagne qui fut établi vers l'an 1120, par Alphonse VII. dit le batailleur, roi d'Arragon & de Castille. Ce prince qui avoit bâti la ville de *Montréal* contre les Maures de Valence, en avoit confié la défense aux Templiers ; mais l'ordre de ceux-ci ayant été aboli par le concile de Vienne en 1311, on mit à *Montréal* des chevaliers tirés des plus nobles familles d'Arragon ; ils portoient sur la robe blanche une croix ancrée de gueules, & on les nommoit *chevaliers de S. Sauveur*. Mais après la destruction des Maures, cet ordre devint insensiblement inutile, & tomba enfin dans l'oubli.

SAINT-THOMAS ISLE DE, (*Géog. mod.*) petite île au nord des Antilles, que l'on range au nombre des vierges ; sa latitude est 18 degrés 22 minutes. Cette île appartient aux Danois qui y ont bâti une espèce de ville couverte du côté du port par un petit fort & quelques batteries de canon, ce lieu est fréquenté par les Hollandois de *S. Eustache*, & par les bâtimens interlopes qui font la traite sur la grande côte d'Espagne, il est d'ailleurs peu considérable.

SAINT-THOMÉ, f. m. (*Com. Monnoie étrangère.*) monnoie d'or que les Portugais ont fait battre à Goa ; elle vaut deux piastras, un peu plus ou un peu moins. (*D. J.*)

SAINT-VINCENT ISLE DE, (*Géog. mod.*) l'une des Antilles située par les 13 degrés 3 minutes de latitude au nord de l'équateur, entre *Sainte-Alouise* & les Grenadins ; cette île qui peut avoir environ vingt lieues de tour, est possédée par deux sortes de sauvages distingués en caraïbes rouges & en caraïbes noirs ; les premiers sont les plus anciens ; leur taille est moyenne ; ils ont la peau d'une couleur bronzée, le front applati par art, & les cheveux très-longs & presque droits ; les seconds, dont l'origine vient, selon toutes les apparences, des negres fugitifs de la Barbade, sont grands, bien proportionnés ; leur couleur est d'un assez beau noir ; ils ont les cheveux crépus, & le front applati à l'imitation des précé-

Tome XIV.

dents dont le nombre est considérablement diminué. Ces sauvages ont permis à quelques européens françois de s'établir parmi eux dans la partie occidentale du pays, après leur avoir fixé des limites au-delà desquelles ils ne peuvent s'étendre.

Le terrain de *S. Vincent* est fort montagneux, très-bien boisé, & arrosé de petites rivières ; il produit beaucoup de tabac, du café, du coton, du mahis, & des légumes en abondance. Vers l'extrémité septentrionale de l'île est une grosse montagne séparée des autres par des précipices & des ravines très-profondes, au milieu desquelles on voit encore aujourd'hui des traces bien sensibles des torrens de soufre & de matières fondues, qui du sommet de la montagne coulerent jusqu'à la mer, lors de la fameuse irruption de son volcan en l'année 1719. Voyez *SOUFRIERE*.

SAINTS, plus communément **SAINTES**, **ISLES DES**, (*Géog. mod.*) ce sont trois petites îles situées en Amérique entre la pointe méridionale de la Guadeloupe, & la partie septentrionale de la Dominique, sous le vent de Marie-Galande.

Ces îles sont disposées de telle sorte qu'elles forment au milieu d'elles un port fort commode ; leur terrain quoique très-montagneux, produit du coton, du café, du tabac, du mahis & des légumes ; les habitans françois qui les occupent, élèvent des bestiaux, des volailles, des cabris, des moutons & des cochons dont ils font commerce avec la Guadeloupe & la Martinique. Le pays est sain, à l'exception de quelques fièvres annuelles ; & il manque d'eau courante.

SAINTS ou SAINTES, épithète qui précède souvent le nom de plusieurs des îles Antilles, dont quelques-uns ont été omis dans les volumes précédens.

Sainte-Alouise, voyez *LUSSIE ou LUCIE*.

Saint-Barthélemi, île appartenant aux François qui y cultivent du tabac, du coton & des légumes ; elle est située par les 17 degrés 45 minutes, entre *Saint Martin* & *S. Christophe*.

Saint-Christophe, cette île très-agréable qui dans le commencement fut établie en commun par les François & les Anglois, est restée à ces derniers depuis l'année 1702. Son climat est fort sain ; elle est située par les 17 degrés 26 minutes au nord de l'équateur, & peut avoir environ dix-huit lieues de tour.

Sainte-Croix, voyez l'article *SAINTE-CROIX*.

Saint-Eustache, île hollandaise. Voyez *EUSTACHE*.

Saint-Jean, petite île, l'une des vierges appartenant aux Danois, voisines de *S. Thomas*. Cette île est très-médiocre.

Saint-Martin, l'une des Antilles située par les 18 degrés de latitude au nord de l'équateur, entre l'Anguille & *S. Barthélemini*. Cette île est occupée en commun par les François & les Hollandois qui y cultivent du mahis, des fèves, & autres légumes dont ils font commerce à la Martinique.

SAINTRE, droit de *saintre* ou de *chaintre* ou de *chambre*, (*Jurisprud.*) les seigneurs ont ce droit sur les lieux non cultivés, en chaume, en friche, en bruyères, en buisson ; il consiste à y faire paître leur bétail, à l'exception de tous autres qu'ils en peuvent éloigner.

SAIOUNAH, (*Géog. mod.*) ville d'Afrique, sur la côte orientale, dans le Zanguebar, & au midi de la ville de *Sofala*. (*D. J.*)

SAIPAN ou SAYPAN, (*Géog. mod.*) autrement nommée l'île de *S. Joseph*. Île de l'océan oriental, dans l'Archipel de *S. Lazare*, c'est une des îles Mariannes, & qui est la plus peuplée après celle de *Guahan*. Elle a environ 20 lieues de tour, & est toute montagneuse. Latit. selon le p. Gobien, 15. 20'. (*D. J.*)

SAIPUBISTUH, f. m. (*Hist. mod.* dixième mois

V v v ij

des Georgiens ; il répond à notre mois d'Octobre.

SAIQUE, f. f. (*Marine.*) sorte de bâtiment grec, dont le corps est fort chargé de bois, qui porte un beaupré, un petit artimon & un grand mât, lequel s'élève avec son mât de hune à une hauteur extraordinaire, étant soutenu par des galaubans & par un étai, qui répond à la pointe du mât de hune sur le beaupré. Il n'a ni misaine, ni perroquet, ni haubans, & son pachi porte une bonnette maillée. Les Turcs s'en servent, soit pour les voyages qu'ils font à la Mecque, ou pour le commerce du levant.

SAIRE LA, (*Géog. mod.*) petite rivière de France, en basse-Normandie, au Cotentin. Elle a ses sources dans la forêt de Brix, court d'orient en occident, & se jette dans la mer, proche la pointe de Reville. (*D. J.*)

SAIS, (*Géog. anc.*) ancienne ville de la basse-Egypte, dans le nôme qui en prenoit le nom de *Saïtes Nomos*, & dont elle étoit la métropole, à deux schoènes du Nil. La notice de Léon le sage, la met au rang des villes épiscopales de la basse-Egypte, qui reconnoissoient Alexandrie pour leur métropole.

Sa plus grande gloire est d'avoir donné la naissance à *Psammitichus*. La victoire qu'il remporta sur ses ennemis l'an 670 avant J. C. le rendit maître de toute l'Egypte. Il donna des terres aux Grecs qui l'avoient soutenu, & ouvrit à leurs compatriotes l'accès de son pays. Il fit élever ses sujets dans la connoissance des arts & des sciences, & protégea leur commerce. Il mourut 626 ans avant J. C. & fut enterré à *Saïs* dans le temple de Minerve. (*D. J.*)

SAISIE, f. f. (*Gram. & Jurisprud.*) en général est un exploit fait par un huissier ou sergent, par lequel au nom du roi & de la justice, il arrête, & met sous la main du roi & de la justice, des biens ou effets auxquels le saisissant prétend avoir droit, ou qu'il fait arrêter pour sûreté de ses droits & prétentions.

On ne peut procéder par voie de *saisie* sur les biens de quelqu'un, qu'en vertu d'une obligation ou condamnation, ou pour cause de délit, quasi-délits, chose privilégiée, ou qui soit équivalent.

Pour saisir, il faut être créancier, soit de son chef, soit du chef de celui dont on est héritier.

Il y a diverses especes de *saisies*, savoir, pour les meubles, la *saisie* & arrêt, la *saisie* & exécution, la *saisie* gagerie, & pour les immeubles, la *saisie* réelle.

Ces différentes sortes de *saisies*, & quelques autres qui sont propres à certains cas, vont être expliquées dans les divisions suivantes.

Il y a plusieurs choses qui ne sont pas saisissables, savoir :

L'habit dont le débiteur est vêtu, ni le lit dans lequel il couche.

On doit aussi laisser au saisi une vache, trois brebis ou deux chevres, à moins que la créance ne fût pour le prix de ces bestiaux.

On ne peut pareillement saisir les armes, chevaux & équipages de guerre des soldats & officiers.

Les personnes constituées aux ordres sacrés ne peuvent être exécutées en leurs meubles destinés au service divin, ou servans à leur usage nécessaire, de quelque valeur qu'ils puissent être, ni même en leurs livres qui leur seront laissés jusqu'à la somme de 150 liv.

Les chevaux, bœufs & autres bêtes de labourage, charrues, charrettes & ustensiles servans à labourer & cultiver les terres, vignes & prés, ne peuvent être saisis, même pour les deniers du roi, à peine de nullité, si ce n'est pour fermages, ou pour le prix de la vente desdites choses.

Les distributions quotidiennes & manuelles des chanoines & prébendes, les oblations, les sommes & pensions laissées pour alimens, les émolumens

des professeurs des universités, les bourses des secrétaires du roi, les gages des officiers de la maison du roi faisant le service ordinaire, les appointemens des commis des fermes & autres sommes qui sont de même privilégiées, ne peuvent être saisies. (*A*)

SAISIE *plus ample* est une *saisie* réelle dans laquelle on a compris plus d'immeubles que dans une autre. Il est d'usage que la *saisie* réelle la plus ample prévaut sur celles qui le sont moins ; c'est-à-dire, que le créancier qui a fait la *saisie* la plus ample, est celui auquel on donne la poursuite de la *saisie* réelle. (*A*)

SAISIE ET ANNOTATION est celle qui se fait sur les biens des accusés absens. On l'appelle *saisie & annotation*, parce qu'anciennement on mettoit des pannonneaux & autres marques aux héritages saisis. (*A*)

SAISIE ET ARRÊT est celle que le créancier fait sur son débiteur entre les mains d'un tiers qui doit quelque chose à ce même débiteur, à ce que ce tiers ait à ne se point dessaisir de ce qu'il a en ses mains au préjudice du saisissant.

La *saisie & arrêt* se peut faire sans titre paré, en vertu d'une ordonnance du juge sur requête.

Elle contient ordinairement assignation au tiers saisi pour affirmer ce qu'il doit, & pour être condamné à vider ses mains en celles du saisissant. Voyez ARRÊT, CRÉANCIER, DÉBITEUR, OPPOSITION. (*A*)

SAISIE ET EXÉCUTION est une *saisie* de meubles meublans, & autres effets mobiliers, tendante à enlever les meubles, & à les faire vendre, pour sur le prix en provenant être payé au saisissant ce qui lui est dû.

On ne peut saisir & exécuter sans avoir un titre paré & exécutoire contre celui sur lequel on saisit.

Cette *saisie* doit être précédée d'un commandement fait la veille.

Outre les formalités des ajournemens qui doivent être observés dans cette *saisie*, il faut que l'exploit de *saisie* contienne élection du domicile du saisissant dans le lieu où l'on saisit ; & si c'est dans un lieu isolé, il faut élire domicile dans la ville, bourg ou village plus prochain.

Les huissiers & sergens doivent marquer si leur exploit a été fait devant ou après midi.

Il faut aussi qu'ils soient assistés de deux records, qui doivent signer avec eux l'original & la copie de l'exploit.

Avant d'entrer dans une maison pour saisir, l'huissier doit appeler deux voisins pour y être présens, & leur faire signer son exploit ; & en cas de refus de leur part de venir ou de signer, il doit en faire mention.

S'il n'y a point de proches voisins, il faut, après la *saisie*, faire parapher l'exploit par le juge le plus prochain.

Quand les portes de la maison sont fermées, & qu'on fait refus de les ouvrir, l'huissier doit en dresser procès-verbal, & se retirer devant le juge du lieu pour se faire autoriser à faire faire ouverture des portes en présence de deux personnes que le juge nomme.

A Paris, on nomme un commissaire pour faire ouverture des portes.

La *saisie* doit contenir le détail de tous les effets qu'elle comprend.

S'il y a des coffres & armoires fermées, & que le débiteur refuse de les ouvrir, l'huissier peut se faire autoriser à les faire ouvrir pour saisir ce qui est dedans ; comme l'huissier doit établir un gardien aux choses saisies si le débiteur n'en offre pas un solvable, l'huissier peut laisser un de ses records en garnison, ou enlever les meubles & les mettre ailleurs.

à la garde de quelqu'un. Voyez COMMISSAIRE & GARDIEN.

Les meubles saisis ne peuvent être vendus que huitaine après la *saisie*.

S'il survient des oppositions à la vente, le saisissant doit les faire vuider dans un an, & faire vendre les meubles au plus tard dans deux mois après les oppositions jugées ou cessées.

Quand les *saisies* sont faites pour choses consistantes en espèce comme des grains, il faut surseoir la vente des meubles saisis jusqu'à ce que l'on ait apprécié les choses dûes.

L'huissier doit signifier au saisi le jour & l'heure de la vente, à ce qu'il ait à y faire trouver des enchérisseurs si bon lui semble.

La vente doit se faire au plus prochain marché public aux jours & heures ordinaires des marchés.

Le gardien doit être assigné pour représenter les meubles, afin que l'huissier les puisse faire enlever & porter au marché.

Les choses saisies doivent être adjudgées au plus offrant & dernier enchérisseur, & le prix payé comptant, sinon l'huissier en est responsable.

Le procès-verbal de vente doit faire mention du nom de ceux auxquels les meubles ont été adjudgés.

Les diamans, bijoux & vaisselle d'argent ne peuvent être vendus qu'après trois expositions à trois jours de marché différens.

Les deniers provenans de la vente doivent être délivrés par l'huissier au saisissant jusqu'à concurrence de son dû, & le surplus au saisi, ou en cas d'opposition, à qui par justice sera ordonné. Voyez le titre XXXIII. de l'ordonn. de 1667, & les mots CRÉANCIER, DÉBITEUR, EXÉCUTION, EXÉCUTOIRE, TITRE PARÉ, VENTE. (A)

SAISIE GAGERIE est une simple *saisie* de meubles meublans qui se fait, soit par le seigneur censier pour les arrérages de cens à lui dûs, soit par le propriétaire d'une maison pour ses loyers, soit par le créancier d'une rente foncière pour les arrérages de sa rente. Voyez ci-devant GAGERIE. (A)

SAISIE FÉODALE est celle que le seigneur dominant fait du fief mouvant de lui.

Cette *saisie* se fait en plusieurs cas, 1°. quand le fief est ouvert par succession, donation, vente, échange ou autrement, & que le vassal ne se présente pas pour faire la foi & hommage, & payer les droits. 2°. Lorsque le nouveau seigneur a fait assigner ses vassaux pour lui venir faire la foi, & qu'ils ne le font pas. 3°. Quand le vassal ne donne pas son aveu dans le tems de la coutume. 4°. Faute par le vassal de payer l'amende, pour n'avoir pas comparu aux plaids du seigneur.

Quand le vassal a été reçu en foi, le seigneur n'a plus qu'une simple action pour les droits.

La *saisie féodale* doit comprendre le fond du fief, mais en saisissant le fond, on peut aussi saisir les fruits.

En cas de *saisie réelle* du fief, la *saisie féodale* est préférée.

L'usufruitier du fief dominant peut saisir pour les droits à lui dûs.

Les apanagistes peuvent aussi saisir en leur nom.

Mais les *engagistes* ne le peuvent faire qu'avec la jonction du procureur du roi.

Le tems après lequel le seigneur peut saisir est différent, selon les coutumes. A Paris, le délai est de quarante jours, à compter de l'ouverture du fief.

Quant aux formalités de la *saisie féodale*, il faut en général y observer celles qui sont communes à tous les exploits, & en outre les formalités particulières que la coutume du fief servant exige.

La *saisie* ne peut être faite qu'en vertu d'une commission spéciale du juge du seigneur; ou s'il n'a point

de justice, il faut s'adresser au juge royal du fief servant.

L'huissier doit se transporter au principal manoir de ce fief.

L'exploit doit contenir élection de domicile au château du fief dominant, ou chez le procureur-fiscal.

Quand la *saisie* est faite faute de foi & hommage, il n'est pas besoin d'établir commissaire, parce que comme elle emporte perte de fruits, le seigneur doit jouir par ses mains; mais dans les autres cas où la *saisie* n'emporte pas perte de fruits, il faut y établir un commissaire.

La *saisie féodale* doit être signifiée au vassal en personne, ou domicile, ou au chef-lieu du fief servant, ou procureur-fiscal, receveur ou fermier.

On doit renouveler la *saisie féodale* tous les trois ans, à - moins que l'on ne soit en instance sur la *saisie*.

Si pendant que la *saisie* tient, il se trouve des arrière-fiefs ouverts, le seigneur fuzerain les peut aussi saisir féodalement.

Le seigneur plaide toujours main-garnie pendant le procès, c'est-à-dire que par provision il jouit des fruits. Voyez les auteurs qui ont traité des fiefs, & notamment les commentateurs de la coutume de Paris sur les articles 1, 2, 9, 28, 29, 30 & 31.

SAISIE MOBILIAIRE est celle par laquelle on n'arrête qu'un effet mobilier; telles sont toutes les *saisies* & arrêts de sommes de deniers, de grains, fruits & revenus, & autres effets mobiliers, les *saisies* gageries, les *saisies* & exécution de meubles, à la différence de la *saisie réelle*, qui est une *saisie* immobilière, parce qu'elle a pour objet le fond même d'un immeuble. Voyez SAISIE & ARRÊT, SAISIE-EXÉCUTION, SAISIE GAGERIE, SAISIE RÉELLE. (A)

SAISIE ET OPPOSITION est la même chose que *saisie* & arrêt. Voyez ci-devant ARRÊT & SAISIE ET ARRÊT. (A)

SAISIE RÉELLE est un exploit par lequel un huissier saisit & met sous la main de la justice un héritage ou autre immeuble fictif, tel que des cens & rentes foncières ou constituées dans les pays où elles sont réputées immeubles, offices, &c.

Il y a même certains meubles que l'on saisit réellement, tels que les vaisseaux & moulins sur bateaux.

On n'use point au contraire de *saisie réelle* pour les biens qui ne sont immeubles que par stipulation.

On appelle cette *saisie réelle*, parce qu'elle a pour objet un fond, & pour la distinguer des *saisies* mobilières qui n'attaquent que les meubles ou effets mobiliers ou les fruits.

On confond quelquefois la *saisie réelle* avec les criées & le decret, quoique ce soient trois choses différentes; la *saisie réelle* est le premier acte pour parvenir à l'adjudication par decret, les criées sont des formalités subséquentes, & le decret est la fin de la *saisie réelle*.

Quelquefois aussi par le terme de *saisie réelle* on entend toute la poursuite, savoir la *saisie* même, les criées, le decret, & toute la procédure qui se fait pour y parvenir.

Chez les Romains, on usait de subhastations, qui ressembloient assez à nos *saisies réelles*. Voyez SUBHASTATIONS.

La *saisie réelle* est donc le premier exploit que l'on fait pour parvenir à une vente par decret, soit volontaire ou forcé.

Toute *saisie réelle* doit être précédée d'un commandement recordé, & doit être faite en vertu d'un titre paré.

Si celui sur lequel on saisit est mineur, il faut auparavant discuter ses meubles.

Il faut aussi avoir attention de faire la *saisie réelle* sur le véritable propriétaire, autrement elle seroit absolument nulle.

Si l'on saisit un fief, il suffit de désigner le corps du fief que l'on saisit; mais quand on saisit les biens en roture, il faut détailler chaque corps d'héritage.

La *saisie réelle* doit être portée devant le juge auquel l'exécution du titre appartient.

Les juges des seigneurs en peuvent connoître, mais les criées doivent être certifiées devant le juge royal, lorsque la justice seigneuriale n'est pas assez considérable pour y faire la certification des criées.

La poursuite de la *saisie réelle* appartient naturellement à celui qui a saisi le premier.

Cependant si quelqu'autre créancier fait une *saisie réelle* plus ample, il doit avoir la poursuite.

Il en seroit de même, si le premier saisissant étoit défintéressé, ou qu'il négligeât de suivre la *saisie*, un autre créancier pourroit se faire subroger à la poursuite.

Le commissaire établi à la *saisie réelle* doit faire enregistrer la *saisie*, afin qu'elle soit certaine & notoire.

Quand la *saisie réelle* n'a pour objet que de parvenir à un decret volontaire, on ne fait point de bail judiciaire; mais dans le decret forcé, le commissaire à la *saisie réelle* fait convertir le bail conventionnel en judiciaire; s'il y en a un, ou s'il n'y avoit point de bail, il établit un fermier judiciaire.

On doit ensuite procéder aux criées, & les faire certifier.

S'il survient des oppositions à la *saisie réelle*, soit afin d'annuler, soit afin de distraire ou afin de charge, afin de conserver ou en sousordre, on doit statuer sur les oppositions avant de passer outre à l'adjudication; & si la *saisie réelle* est confirmée, on obtient le congé d'adjuger, c'est-à-dire un jugement portant, que le bien saisi sera vendu & adjugé par decret au quarantième jour au plus offrant & dernier enchérisseur, qu'à cet effet les affiches seront apposées aux lieux où l'on a coutume d'en mettre.

Le poursuivant met au greffe une enchère du bien saisi, appelée *enchère de quarantaine*, contenant le détail des biens saisis & les conditions de l'adjudication.

Les quarante jours expirés depuis l'apposition des affiches, on met une affiche qui annonce que l'on procédera un tel jour à l'adjudication, sauf quinzaine.

Au jour indiqué, l'on reçoit les enchères; & après trois ou quatre remises, l'on adjuge le bien saisi par decret au plus offrant & dernier enchérisseur.

Quand le decret est forcé, l'adjudicataire doit consigner le prix, après quoi l'on en fait l'ordre entre les créanciers.

Dans les decrets volontaires, les oppositions afin de conserver sont converties en *saisies* & arrêts sur le prix. Voyez les *traités des criées* de le Maître, de Gouge, Bruneau; le *traité de la vente des immeubles par decret* de M. d'Héricourt, & les mots CRIÉES, DECRET FORCÉ, DECRET VOLONTAIRE, OPPOSITION, POURSUIVANT, VENTE PAR DECRET. (A)

SAISIE VERBALE étoit la *saisie féodale*, que dans la coutume d'Angoumois le simple seigneur du fief qui n'a point de sergens, ni autres officiers, & n'a seulement que justice foncière, faisoit sous son sein privé & le sel de ses armes pour la faire signifier par un sergent emprunté. Voyez la *coutume d'Angoumois*, titre I. article 2. & Vigier sur cet article. (A)

SAISIE, dans le Commerce, se dit lorsque l'on arrête, ou que l'on s'empare de quelque marchandise, meuble ou autre matière, soit en conséquence de quelque arrêt obtenu en justice, ou par quelque ordre exprès du souverain.

Les marchandises de contrebande, celles que l'on a fait entrer frauduleusement, ou que l'on a débarquées sans les faire entériner, ou que l'on a déchargées dans des endroits défendus, sont sujettes à la *saisie*. Voyez CONTREBANDE.

Dans les *saisies* en Angleterre, une moitié va à celui qui a déclaré, & l'autre moitié au roi. En France, lorsque l'on saisissoit des toiles peintes, &c. on avoit coutume d'en brûler la moitié, & d'envoyer l'autre chez l'étranger; mais en 1715, il fut ordonné par un arrêt du conseil, que le tout seroit brûlé.

SAISINE, f. f. (*Gram. & Jurisp.*) signifie *possession*; ce terme est opposé à celui de *désaisine*, qui signifie *dévéstement de possession*.

Coutume de *saisine*, voyez ci-devant au mot COUTUME.

Saisine en cas de nouvelleté, est la possession qui a été troublée nouvellement, c'est-à-dire lorsque l'on est encore dans l'an & jour du trouble.

Simple saisine, est lorsque le possesseur qui se plaint d'avoir été troublé, allègue seulement qu'il avoit la possession depuis 10 ans; mais non pas qu'il l'eût pendant l'an & jour qui ont précédé le trouble. Voyez le tit. 4. de la coutume de Paris, & les mots COMPLAINT, ENSAISINEMENT, NANTISSEMENTS, MISE DE FAIT, VEST & DEVEST. (A)

SAISINE, (*Marine.*) petite corde qui sert à en saisir une autre.

SAISINE de beaupré, ou LIVRE, (*Marine.*) on appelle ainsi plusieurs tours de corde qui tiennent l'aviguille de l'éperon avec le mât de beaupré.

SAISIR, v. act. (*Gram.*) s'emparer, prendre, entrer en possession, livrer. *Saisissez* cette occasion; *saisissez-vous* de cet homme; je l'ai *saisi* de cet objet; le mort *saisit* le vif; il a été *saisi* d'une colique; le froid le *saisit*; l'ambition l'a *saisi*; *saisi* de colère, d'enthousiasme, de fanatisme; il *saisit* facilement les choses les plus difficiles; faites *saisir* ses biens, pour assurer votre dette; le juge est *saisi* de la connoissance de cette affaire. Voyez SAISIE.

SAISIR, signifie *arrêter*, *retenir* quelque chose, comme marchandises, meubles, bestiaux, soit par autorité de justice, soit en conséquence des édits & déclarations du prince, soit enfin en vertu de ses ordres, ou de ceux de ses ministres. Voyez SAISIE.

SAISIR, (*Marine.*) c'est *amarrrer*, voyez AMARRER.

SAISSANT, adj. (*Jurisp.*) est le créancier qui a fait une *saisie* sur son débiteur. Dans les *saisies mobilières*, le premier *saisissant* est préféré aux autres, à-moins qu'il n'y ait déconfiture. Voyez CONTRIBUTION, CRÉANCIER, DETTE, SAISIE. (A)

SAISSISEMENT, f. m. (*Gram.*) l'effet de quelque frayeur subite sur les personnes foibles. Cette nouvelle lui causa un *saisissement* mortel.

Saisissement se dit aussi de l'action de saisir; le *saisissement* de l'épée.

L'exécuteur de la haute-justice appelle *saisissement*, les cordes dont il lie les mains & les bras du patient qui lui est abandonné.

SAISON, f. f. (*Cosmographie.*) on entend communément par *saisons*, certaines portions de l'année qui sont distinguées par les signes dans lesquels entre le soleil. Ainsi, selon l'opinion générale, les *saisons* sont occasionnées par l'entrée & la durée du soleil dans certains signes de l'écliptique; en sorte qu'on appelle *printems*, la *saison* où le soleil entre dans le premier degré du belier, & cette *saison* dure jusqu'à ce que le soleil arrive au premier degré de l'écrevisse. Ensuite l'été commence, & subsiste jusqu'à ce que le soleil se trouve au premier degré de la balance. L'automne commence alors, & dure jusqu'à ce que le soleil se trouve au premier degré du capricorne. Enfin l'hiver regne depuis le degré du capricorne, jusqu'au premier degré du belier.

Il est évident que cette hypothèse des *saisons* n'est point admissible, parce qu'elle n'est pas vraie dans tous les lieux; mais seulement pour ceux qui sont au nord de l'équateur. En effet, au sud de l'équateur, le printemps dure tant que le soleil remplit son cours depuis le premier degré de la balance, jusqu'au premier degré du capricorne; l'été, depuis celui-ci jusqu'au premier degré du belier, & ainsi de suite, tout au contraire de ce qui arrive vers le nord.

De plus, cette hypothèse de *saisons* ne convient point à la zone torride; la preuve en est palpable, car on doit avouer que quand le soleil passe par ces lieux, il y a été, à-moins que quelque cause n'y mette obstacle. Par rapport aux cieux, & dans les lieux situés sous l'équateur, il ne doit être ni printemps, ni automne, quand le soleil a passé le premier degré du belier, mais plutôt l'été; car alors le soleil passe sur ces lieux, & ainsi y cause la plus grande chaleur. On ne peut donc pas y transporter l'été au premier degré de l'écrevisse ou du capricorne.

On en peut dire autant des lieux situés entre l'équateur & les tropiques, parce que le soleil y passe aussi, avant que d'arriver au premier degré de l'écrevisse ou du capricorne. Le même inconvénient se rencontre par rapport au printemps & à l'automne sous la zone torride, puisqu'il paroît n'y avoir ni l'un, ni l'autre de ces deux *saisons*, sur-tout sous l'équateur.

D'autres auteurs déterminent les *saisons* par le degré de chaleur ou de froid, ou par l'approche & l'éloignement du soleil. L'idée que les Européens ont communément des *saisons*, renferme l'un ou l'autre de ces deux points, & sur-tout le froid & le chaud; quoique les Astronomes aient encore plus d'égard au lieu du soleil dans l'écliptique. Il est certain qu'en beaucoup d'endroits sous la zone torride, les *saisons* ne répondent point au tems que le soleil s'en approche ou s'en éloigne, car on y compte l'hiver qui est pluvieux & orageux, quand ce devrait être l'été, puisque le soleil en est alors plus proche; & tout au contraire, on y compte l'été quand le soleil s'en éloigne. En un mot, on y fait consister l'été dans un ciel clair; & l'hiver dans un tems humide & pluvieux. Il est donc vrai que les idées des *saisons* diffèrent considérablement suivant les lieux; cependant voici ce qu'on peut établir de raisonnable.

1°. Puisque dans plusieurs lieux, comme sous la zone torride, & même dans quelques endroits de la zone tempérée, la chaleur & le froid ne suivent pas le mouvement du soleil; on ne doit pas penser que ce soit la chaleur & le froid qui font les *saisons*, à-moins qu'on ne distingue entre les *saisons* des cieux & celles de la terre. Je me fers de ces termes faute de meilleurs. Ainsi la *saison* de l'été terrestre d'un lieu, est le tems de l'année où il y a fait la plus grande chaleur. Mais l'été céleste, est le tems où l'on doit attendre la plus grande chaleur, à cause de la position du soleil: raisonnons de même par rapport à l'hiver. Or quoique l'été & l'hiver, tant terrestre que céleste, arrivent en plusieurs lieux dans le même tems de l'année, il y a pourtant des endroits sous la zone torride, où ils arrivent dans des tems différens. Il en faut dire autant du printemps & de l'automne, tant céleste que terrestre.

2°. Comme il n'y a que peu d'endroits où l'été & l'hiver terrestre diffèrent du céleste, par rapport au tems de l'année, & que le plus souvent ils arrivent dans le même tems; on doit donc appeler l'été, l'hiver, &c. céleste, simplement *été*, *hiver*, &c. sans y ajouter le mot de *céleste*; mais quand on veut parler des *saisons* terrestres, il faut ajouter en les nommant le mot *terrestre*, pour les distinguer de celles qu'on nomme simplement *été*, *hiver*, quand il n'y a point de différence entre la terrestre & la céleste.

L'été céleste d'un lieu est la *saison* dans laquelle le soleil approche le plus de son zénith, & l'hiver celle où il s'en éloigne le plus. Le printemps est la *saison* qui est entre la fin de l'hiver, & le commencement de l'été; & l'automne se trouve entre la fin de l'été & le commencement de l'hiver. C'est ainsi qu'il faut entendre ces quatre *saisons* dans tous les lieux; mais nous nous contenterons de remarquer ici que sous la zone tempérée & la zone glaciale, les quatre *saisons* célestes sont presque de la même longueur; & que sous la zone torride elles sont inégales, la même *saison* y étant différente selon les différens lieux.

La première partie de cette proposition est claire, parce que le soleil parcourt trois signes dans chaque *saison*; ainsi les tems seront à-peu-près égaux à quelques jours près, c'est-à-dire que dans les lieux au nord, l'été est de 5 jours, & le printemps de 4 jours plus longs que l'automne & l'hiver; au lieu que dans les lieux placés au sud, l'automne & l'hiver l'emportent d'autant de jours sur le printemps, à cause de l'excentricité du soleil.

3°. Dans les lieux placés sous l'équateur, les *saisons* sont doubles; les deux étés sont fort courts, ainsi que les deux printemps qui n'ont que chacun 30 jours. Les deux étés & les deux printemps ont tout au plus 64 jours chacun, c'est-à-dire 2 mois & 2 ou 4 jours. Mais l'automne & l'hiver ont chacun 55 jours, c'est-à-dire les deux automnes 110 jours, & les deux hivers autant, c'est-à-dire près de 4 mois.

4°. Sous la zone torride, plus les lieux sont proches de l'équateur, plus leur été est long, & leur hiver court; & l'automne & le printemps plus ou moins longs qu'à l'ordinaire. Si les lieux ont moins de 10 degrés de latitude, l'été ne dure pas moins de six mois; & l'on peut calculer par les tables de déclinaison, la longueur de chaque *saison*.

Il seroit trop long de déterminer ici dans quel mois de l'année les quatre *saisons* arrivent sur la terre sous la zone torride, sous la zone glaciale, & sous la zone tempérée: Varenus vous en instruira complètement; je me borne à trois observations.

1°. Sous la zone tempérée, l'approche ou la distance du soleil est si puissante, quand on la compare aux autres causes, que cette approche ou distance sont presque les seules choses qui reglent les *saisons*. En effet, dans la zone tempérée septentrionale, il y a printemps & automne quand le soleil parcourt les signes depuis le belier par le cancer, jusqu'à la balance; car alors il est plus proche de ces lieux: ensuite allant de la balance au belier par le capricorne, il forme l'automne & l'hiver; mais sous la zone tempérée méridionale, c'est tout le contraire, & les autres causes ne détruisent jamais entièrement l'effet de celle-ci, comme elles font sous la zone torride.

2°. Cependant les *saisons* diffèrent dans les divers endroits, de manière qu'il fait plus chaud ou plus froid, plus sec ou plus humide dans un lieu que dans un autre, quoique dans le même climat; mais elles ne diffèrent jamais de l'hiver à l'été, ni de l'été à l'hiver: car il y a des pays pierreux, d'autres marécageux; les uns sont proches, les autres sont loin de la mer; il y a des terres sablonneuses, d'autres sont argilleuses.

3°. La plupart des lieux voisins du tropique sont fort chauds en été; quelques-uns ont une *saison* humide, à-peu-près semblable à celle de la zone torride. Ainsi dans la partie du Guzarate, qui est au-delà du tropique, il y a les mêmes mois de sécheresse & d'humidité qu'en-dedans du tropique, & l'été se change en un tems pluvieux: cependant il y fait plus chaud, à cause de la proximité du soleil, que dans la partie sèche de l'année quand il y a un peu de froid. Chez nous, nous ne jugeons pas de l'hiver & de l'été,

par la sécheresse & de l'humidité, mais par le chaud & le froid.

On trouvera dans la lecture des voyages, quantité de pays où les *saisons* sont fort différentes, quoique ces pays soient à-peu-près sous le même climat. Par exemple, l'air n'est pas si froid en Angleterre qu'en Hollande, ni qu'en Allemagne, & on n'y resserre point les bestiaux dans les étables en hiver. Il y a un pays, entre la Sibérie & la Tartarie, vers la partie septentrionale de la zone tempérée, où il y a des campagnes excellentes, des prairies agréables, & presque point de froid en hiver. On y a bâti la ville de Toorne, qui est maintenant assez pour forte repousser les insultes des Tartares.

C'en est assez sur ce sujet, & d'ailleurs le lecteur curieux d'entendre la cause des différentes *saisons* qui regnent sur notre globe, en trouvera l'explication claire & solide à l'article PARALLÉLISME de l'axe de la terre. (D. J.)

SAISONS, (*Mythol. Iconol. Sculpt. Poésie.*) les anciens avoient personnifié les *saisons* : les Grecs les représentoient en femmes, parce que le mot grec *ἔρα* est du genre féminin. Les Romains qui appelloient les saisons *anni tempora*, du genre neutre, les exprimoient souvent par de jeunes garçons qui avoient des ailes, ou par de très-petits enfans sans ailes, avec les symboles particuliers à chaque *saison*. Le printems est couronné de fleurs, tenant à la main un cabri, qui vient en cette *saison*, ou bien il trait une brebis; quelquefois il est accompagné d'un arbrisseau, qui pousse des feuilles & des rameaux. L'été est couronné d'épis de blé, tenant d'une main un faisceau d'épis, & de l'autre une faucille. L'automne a dans ses mains un vase plein de fruits & une grappe, ou bien un panier de fruits sur la tête. L'hiver bien vêtu, bien chauffé, ayant la tête voilée ou couronnée de branches sans feuilles, tient d'une main quelques fruits secs & ridés, & de l'autre des oiseaux aquatiques. Les ailes qu'on donne quelquefois aux quatre *saisons*, conviennent non-seulement au tems, mais aussi à toutes ses parties.

M. de Boze a décrit, dans les mémoires de littérature, un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes. Les quatre *saisons* de l'année forment le sujet de la frise du couvercle de ce monument précieux. Elles y sont représentées sous autant de figures de femmes, que caractérisent la diversité de leurs couronnes, l'agencement de leurs habits, les divers fruits qu'elles tiennent, & les enfans ou génies qui sont devant elles. Le sculpteur ne les a pas placées dans leur ordre naturel, mais dans un ordre réciproque de contrastes, qui donne plus de force & plus de jeu à sa composition. Ainsi l'été & l'hiver, *saisons* diamétralement opposées par leur température, sont désignées par les figures des deux extrémités de la frise, l'une couchée de droit à gauche, & l'autre de gauche à droit; entre elles sont le printems & l'automne, comme participant également de l'été & de l'hiver; les quatre génies sont rangés de même.

La première figure couchée de droit à gauche, représente l'été; elle est à demi-nue, elle est couronnée d'épis, & elle en touche d'autres qui sont entassés dans sa corne d'abondance; le génie qui est devant elle, en touche aussi, & tient de plus une faucille à la main.

L'hiver, qui est à l'autre extrémité couchée de gauche à droit, paroît sous la figure d'une femme bien vêtue, & dont la tête est même couverte avec un pan de sa robe; les fruits sur lesquels elle étend la main, sont des fruits d'hiver; le génie qui est devant elle n'a point d'ailes, & au-lieu d'être nud comme les autres, il est bien habillé; enfin il tient pour tout symbole un livre, parce que la chasse est

alors le seul exercice de la campagne.

L'automne est tournée du côté de l'été; elle est couronnée de pampre & de grappes de raisin; elle touche encore de la main droite des fruits de vigne; & son petit génie en agence aussi dans sa corne d'abondance; enfin elle est découverte dans cette partie du corps qui touche à l'été, & vêtue dans celle qui répond à l'hiver.

Le printems est adossé à l'automne sous la figure d'une femme couronnée de fleurs; la corne d'abondance que son génie soutient en est pleine aussi. Un pié qu'elle étend du côté de l'hiver, est encore avec sa chaussure; une partie de sa gorge est cachée, & elle n'en découvre que ce qui est du côté de l'été.

Toutes ces idées de sculpture sont fort ingénieuses; mais les descriptions que les Poètes ont fait des *saisons* ne sont pas moins pittoresques. Lisez seulement pour vous en convaincre celle d'Horace dans l'ode *diffugere nives*; elle est peut-être moins enrichie d'images que la peinture du printems qui est dans l'ode *solvitur acris hiems*, mais elle est plus fournie de morale.

*Frigora mitescunt zephyris : ver proterit æstas ,
Interitura , simul*

*Pomifer autumnus fruges effuderit : & mox
Bruma recurret iners*

*Damna tamen celeres reparant cœlestia luncæ.
Nos ubi decidimus*

*Quo pius Æneas , quo Tullus dives , & Ancus
Pulvis & umbra sumus.*

« Les zéphirs succèdent aux frimats; l'été chasse le printems pour finir lui-même, sitôt que l'automne viendra répandre ses fruits; & l'hiver tout paresseux qu'il est, remplacera bien-tôt l'automne. Cependant les mois recommençant toujours leur carrière, se hâtent de réparer ces pertes, en ramenant tous les ans les *saisons* dans le même ordre. L'homme seul périt pour ne plus renaître. Quand une fois nous avons été joindre le pieux Énée, le riche Tullus, & le vaillant Ancus, nous ne sommes plus qu'ombre & que poussière, & nous le sommes pour toujours ».

Proterit æstas interitura, ces expressions figurées sont énergiques, & font un bel effet dans la poésie lyrique, qui permet, qui demande cette hardiesse. L'année est ici dépeinte comme un champ de bataille où les *saisons* se poursuivent, se combattent, & se détruisent. D'abord victorieuses, ensuite vaincues, elles périssent & renaissent tour-à-tour; l'homme seul périt pour ne plus renaître.

*Chaque saison lui dit :
Nous sommes revenues ,
Vos beaux jours ne reviendront pas.*

Enfin j'ai lu depuis peu un charmant poème anglois sur les *saisons*, dont M. Thomson est l'auteur. Le génie, l'imagination, les graces, le sentiment regnent dans cet écrit, les horreurs de l'hiver même prennent des agrémens sous son heureux pinceau; mais ce qui le caractérise en particulier, c'est un fond d'humanité, & un amour pour la vertu, qui respirent dans tout son ouvrage. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SAISONS FIXES DE L'ANNÉE, (*Médecine.*) ce sont celles dont la température ne varie point, & qui ne promettent que des maladies d'une espèce favorable, & d'un pronostic aisé; au-contraire les *saisons* variables sont celles qui sont inconstantes, changeantes, & dont on ne peut porter un jugement assuré.

Les *saisons* de l'année & leurs vicissitudes occasionnent de grands changemens dans les maladies, comme Hippocrate l'observe, ce qui fait que l'on doit avoir

avoir égard à leur température & à leurs altérations. Cela est si vrai que les praticiens les plus expérimentés s'attachent sur-tout à bien remarquer la différence des *saisons*, bien persuadés qu'elle influe infiniment sur le traitement des maladies, comme sur les tempéramens.

L'astronomie & la connoissance de l'air & des *saisons* est donc utile au médecin pour bien des raisons ; 1°. pour connoître les causes des maladies & des différens symptomes ; 2°. pour se mettre plus au fait des différentes altérations que l'air peut produire sur les tempéramens ; 3°. pour savoir varier les remèdes, & reconnoître l'altération même qui peut arriver aux médicamens dans certaine constitution de la température des années & des *saisons*.

SAISON, (*Agric. cult.*) c'est une certaine portion de terre qu'on laboure chaque année, tandis qu'on laisse reposer les autres, ou qu'on les sème de menus grains. Les terres de France se partagent d'ordinaire en trois *saisons* ; une année on y sème du blé ; la deuxième année on y sème des menus grains ; la troisième on laisse reposer la terre. (*D. J.*)

SAITES, (*Hist. des Egyptiens.*) on appelle *saites*, les rois d'Egypte qui ont régné à Saïs, ville du Delta dans la basse Egypte ; on en compte trois dynasties. La première fut établie par Bochoris, l'an du monde 3265, & le 771 avant Jésus-Christ, & ne dura que 44 ans. La seconde eut pour chef Psammiticus, & commença l'an du monde 3308, & le 727 avant J. C. elle continua sous cinq de ses successeurs, & finit sous Psamménitus, qui fut vaincu par les Perses 525 ans avant Jésus-Christ. La troisième fut renouvelée par Amyrtheus, l'an du monde 3623, & le 412 avant Jésus-Christ, & ne dura que six ans, sous ce prince seul. (*D. J.*)

SAKARA, (*Géogr. mod.*) village d'Egypte, appelé communément le *village des momies*. A l'endroit qui renferme ces momies est un grand champ sablonneux où étoit peut-être autrefois la ville de Memphis ; du moins Pline dit que les pyramides sont entre le Delta d'Egypte & la ville de Memphis, du côté de l'Afrique. Or le village de *Sakara* n'est éloigné des pyramides que d'environ trois lieues. Il n'y a que du sable tout-à-l'entour, & ce sable est d'une si grande profondeur, qu'on ne peut trouver le terrain solide en fouillant. Les momies sont sous deux des caves souterraines. Voyez MOMIE. (*D. J.*)

SAKÉA, f. f. (*Antiq. persanes.*) fête considérable des Cappadociens, qui se célébroit à Zéla & dans la Cappadoce avec grand appareil, en mémoire de l'expulsion des Sages ; c'est le nom que les Perses donnoient aux Scythes. On solemnisoit la même fête en Perse, dans tous les lieux où l'on avoit reçu le culte d'Anaitis ; on donnoit ce jour-là de grands repas, dans lesquels les hommes & les femmes croyoient honorer la déesse en buvant sans ménagement. Ctésias, *Hist. de Perse, liv. II.* a parlé du *sakéa* des Perses, & Béroze appelle de même les saturnales qui se célébroient à Babylone le 16 du mois Loïs ; dans cette fête on donnoit le nom de *zoquane* à l'esclave qui y faisoit le personnage de roi.

Dion Chrysostome, *ort. iv. de reg.* parle vraisemblablement de la même fête qu'il appelle la *fête des sacs* : « Ne vous souvenez-vous pas, dit-il, de la fête des sacs que les Perses célèbrent, & dans laquelle ils prennent un homme condamné à mort, le mettent sur le trône du roi, & après lui avoir fait goûter toutes sortes de plaisirs, le dépouillent de ses habits royaux, lui font donner le fouet, & le pendent ».

Mais Strabon est celui de tous les anciens qui paroît nous ramener à la véritable origine de cette fête, & nous apprendre en même tems à quelle divinité elle étoit consacrée ; or comme il devoit être

Tome XIV.

très-instruit des coutumes & de la religion des peuples qui célébroient cette solemnité, étant né en Cappadoce ; je vais rapporter ce qu'il en dit. « Parmi les Scythes qui occupoient les environs de la mer Caspienne, il y en avoit que l'on nommoit *Sakéa* ou Saques ; ces Saques faisoient des courses dans la Perse, & pénétroient quelquefois si avant dans le pays, qu'ils allèrent jusques dans la Bactriane & dans l'Arménie, & se rendirent maîtres d'une partie de cette province, qu'ils appelèrent de leur nom *Sakasene*, d'où ensuite ils s'avancèrent dans la Cappadoce, qui confine le Pont-Euxin. Un jour qu'ils célébroient une fête, le roi de Perse les ayant attaqués, les défit à plate couture. Pour éterniser la mémoire de cette victoire, les Perses éleverent un monceau de terre sur une pierre, dont ils formèrent une petite montagne, qu'ils environnèrent de murailles, & bâtirent dans l'enceinte un temple, qu'ils consacrerent à la déesse Anaitis, & aux dieux Amanus & Anaudratus, qui sont les génies des Perses, & établirent en leur honneur une fête appelée *saka*, qui se célèbre encore par ceux qui habitent le pays de Zéla, car c'est ainsi qu'ils nomment ce lieu. (*D. J.*)

SAKINAC, (*Géogr. mod.*) baie du Canada, qui a 15 ou 16 lieues de longueur, & 6 d'ouverture. La rivière du même nom, & à laquelle on donne 50 lieues de cours, se décharge au fond de cette baie. (*D. J.*)

SAKIS, LES, (*Géogr. mod.*) peuple sauvage de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle France ; ils sont brutaux, voleurs, & bons chasseurs. (*D. J.*)

SAL, ILHA DO ou ILHA DO SALE, (*Géogr. mod.*) en françois *île de sel*, île d'Afrique, sur la côte de Nigritie, & la plus orientale des îles du Cap-vert, entre lesquelles on la compte. Cette île s'étend huit ou neuf lieues du nord au sud, & elle n'en a au plus que deux de largeur. Elle est toute pleine de marais salans, & on lui a donné le nom de *Salée*, de la quantité de sel qui s'y congèle naturellement. La stérilité de son terroir est si grande qu'on n'y voit que quelques arbrustes du côté de la mer, quelques chevres, & des flamings, qui sont des oiseaux sauvages assez semblables aux hérons. *Latit. 16.* (*D. J.*)

SALA, LA, (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne, dans la haute Saxe. Elle a sa source dans l'Eichtelberg en Franconie, où sont aussi les sources du Meyn, de l'Egra, & du Nab. Elle entre en Misnie, arrose le duché d'Altenbourg, Naumbourg, Weissenfels, Mersebourg, Halle, Bernebourg, & se perd enfin dans l'Elbe, entre Dessau & Barbi, aux confins de la basse Saxe. (*D. J.*)

SALA, f. f. *terme de Relation*, nom d'une oraison des Musulmans. Le vendredi, qui est le jour de repos des Turcs, ils font, sur les neuf heures du matin, une oraison de plus que les autres jours, & cette oraison s'appelle *sala*. Après cette oraison, les gens de condition s'amusement aux exercices des chevaux, & les artisans peuvent ouvrir les boutiques, & travailler pour gagner leur vie. *Duloir.* (*D. J.*)

SALACER, f. m. (*Mitholog.*) les plus sçavans Mithologues ignorent quel dieu étoit *Salacer*. Varron, *de ling. latinâ, lib. IV.* lui donne l'épithète de *divus pater*, & nous apprend seulement que ce dieu avoit un prêtre nommé *flamen Salacris*. (*D. J.*)

SALACIA, f. f. (*Mitholog.*) furnom latin d'Amphitrite, ainsi nommé de l'eau salée ; d'autres en font une Néréide, & d'autres une divinité de la mer. (*D. J.*)

SALACIA, (*Géogr. anc.*) 1°. ancienne ville de l'Espagne lusitanique, au pays des Turdétains, selon Ptolomée, *l. II. c. 5.* Il la met auprès de l'embouchure du Calipus & de la ville de Cæto-brix. Ses interpretes croyent que c'est Sétubal, & Clusius est

X x x

de ce sentiment ; mais d'autres savans croient que Sétubal , ville nouvelle , tient à-peu-près la place de Cetobriga ou Cæto**brix** , & que *Salacia* est aujourd'hui *Alacer-do-sal*. Une inscription de Gruter , p. 13. n°. 26. montre que c'étoit un municipe ; & Pline , l. IV. c. 22. l'appelle ville impériale , *Salacia , cognominata urbs imperatoria*.

2°. *Salacia* , ancien lieu de l'Espagne tarragonnoise. Antonin le met sur la route de Bragues à Astorga , à vingt mille pas de la première. (*D. J.*)

SALADE , f. f. (*Cuisine & Méd.*) on donne ce nom à toutes les herbes qui se mangent avec le vinaigre , tant feuilles que racines. Les plus en usage sont la laitue , la chicorée blanche & sauvage , le pourpier , la pimprenelle , le creffon , le cochlearia , le cerfeuil , l'estragon , & toutes les plantes antiscorbutiques.

Les *salades* en général sont bonnes dans différentes maladies , & doivent être préférées aux remèdes pris en décoction , en infusion , ou autrement , parce que le vinaigre & les aromates qui entrent dans la *salade* redonnent de la vigueur à l'estomac , lui rendent son ressort , & enfin servent à empêcher les irritations , les spasmes & les mouvemens convulsifs de ce viscère.

C'est pourquoi le vinaigre est si utile dans les hoquets , les affections nerveuses de l'estomac , dans le relâchement & l'atonie de la tunique musculieuse. Mais il faut éviter de prescrire ce remède dans l'accession des humeurs , & lorsque l'estomac est gorgé d'acide.

La *salade* de creffon , de chicorée sauvage , de cochlearia est la meilleure , parce que les parties volatiles de ces plantes , tempérées par l'acide du vinaigre , forment un sel neutre , très-utile pour les tempéramens sanguins & humides.

SALADE , f. f. c'est , dans l'*Art militaire* , une espèce de casque léger , assez semblable au pot en tête. On lui donne aussi le nom de *bourguignote*. La *salade* étoit appelée *morion* dans l'infanterie.

On voit , par les *commentaires* de Montluc , & les autres écrits militaires du même tems , qu'on donnoit le nom de *salades* aux gens de cheval qui étoient armés. Ainsi , pour exprimer par exemple , qu'on avoit envoyé deux cens cavaliers dans un poste ou dans un détachement , on disoit qu'on y avoit envoyé deux cens *salades*. (*Q*)

SALADIER , f. m. (*Gram.*) plat de fayance ou de porcelaine , destiné à préparer & servir la *salade*.

SALADIER à jour , f. m. (*terme de Vanier.*) sorte de petit panier à jour , haut d'un pié , avec un anse & un petit couvercle. (*D. J.*)

SALADINE , adj. (*Jurisprud.*) Voyez ci-devant au mot **DIXME** , l'article **DIXME SALADINE**.

SALADO , EL RIO , (*Géog. mod.*) nom de deux petites rivières d'Espagne , dans l'Andalousie. L'une coule à une lieue de Xérès au midi , & se perd dans la baie de Cadix ; l'autre se jette dans le Xenil , entre Grenade & Ecija. (*D. J.*)

SALAGE , f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) droit que quelques seigneurs ont de prendre une certaine quantité de sel sur chaque bateau qui passe chargé de sel dans leur seigneurie. (*A*)

SALAGOU , LA (*Géog. mod.*) petite rivière de France , en Languedoc. Elle a sa source dans le diocèse de Lodève qu'elle arrose , & se perd dans la rivière de Lergue. (*D. J.*)

SALAGRAMAM , (*Hist. nat. & superstition.*) c'est le nom que les Indiens donnent à une pierre coquillière ou remplie de coquilles fossiles , que l'on trouve dans la rivière de Gandica , qui se jette dans le Gange près de Patna. Cette pierre , qui est réputée sacrée , est communément noire , quelquefois marbrée & de différentes couleurs , de forme ronde ou ovale. Les

Indiens croient qu'elle a été rongée par un ver , & que le dieu Vistnou , changé en ver , est cause de la figure qu'on y voit. Si l'on consulte le dessin qui nous est parvenu dans les lettres édifiantes , le *salagramam* n'est qu'une pierre qui porte l'empreinte d'une corne d'ammon , & que l'on détache des roches de la rivière de Gandica. Les Indiens , plus superstitieux que physiciens , en distinguent différentes espèces , consacrées à des dieux différens , & auxquels ils donnent des noms divers. Les Brahmes offrent des sacrifices de râclure de bois de fantal à cette pierre divine , & lui font des libations. Voyez les lettres édifiantes , tome XXVI. page 399.

SALAIRE , f. m. (*Gramm.*) est un paiement ou gage qu'on accorde à quelqu'un en considération de son industrie , ou en récompense de ses peines & des services qu'il a rendus en quelque occasion. Il se dit principalement du prix qu'on donne aux journaliers & mercenaires pour leur travail.

SALAIRE , porte , (*Antiq. rom.*) *Salaria* ; une des portes de l'ancienne Rome , ainsi nommée parce que c'étoit par là que le sel entroit dans la ville ; on l'appelloit autrement *Quirinale* , *Agonale* & *Colline*. (*D. J.*)

SALAISON , f. f. (*Commerce.*) ce mot se dit des choses propres à manger qui se salent avec du sel pour les pouvoir garder , & empêcher qu'elles ne se corrompent ; ainsi l'on dit faire la *salaison* des harengs , des saumons , des morues , des maquereaux , des sardines , des anchois. Trévoux. (*D. J.*)

SALAMANDRE , f. f. (*Zoologie.*) reptile assez semblable au lézard , & qui vit sur terre , de même que dans l'eau.

Les reptiles , espèces d'animaux les plus acrédités en merveilles chez le vulgaire toujours crédule , & les plus négligés par les gens du monde toujours légers ou toujours occupés de leurs plaisirs , attirent au contraire les regards des Physiciens , avides de s'instruire jusques dans les plus petits sujets de l'innie variété du mécanisme de la nature. Graces à leurs recherches , les *salamandres* qui tiennent les premiers rangs dans la classe des reptiles , ont été dépouillées des singulières propriétés qu'elles ne devoient qu'à l'erreur , & sont devenues en même tems un objet de curiosité. Justifions ces deux vérités par les observations de MM. du Verney , Maupertuis , du Fay & Wurfbauius.

Division des salamandres en terrestres & aquatiques. Tous les auteurs ont rangé les *salamandres* sous les deux classes générales de *terrestres* & d'*aquatiques* ; mais cette distinction paroît peu juste , parce que ces animaux sont réellement amphibies , & ne peuvent être appelés *aquatiques* , que parce qu'il s'en trouve un plus grand nombre dans l'eau que sur terre ; celles que l'on prend dans l'eau deviennent terrestres , lorsqu'on les ôte de l'eau ; & celles qu'on trouve sur terre vivent communément dans l'eau , lorsqu'on les y met ; mais les unes & les autres semblent encore aimer mieux la terre que l'eau.

On ne doit cependant pas nier qu'il ne puisse s'en rencontrer qui soient uniquement terrestres ; mais c'est ce dont aucun naturaliste n'a donné jusqu'à ce jour des expériences décisives. De plus , on est tombé dans deux excès opposés ; de ne pas assez distinguer des espèces différentes , ou de les trop multiplier. Il est vrai qu'il est difficile de statuer le nombre des espèces de *salamandres* , parce que le sexe & l'âge font de grandes variétés dans la même , & que pendant presque toute l'année on en trouve de tous les âges. La division faite par M. du Fay , des *salamandres* qu'on nomme *aquatiques* en trois espèces ; cette division , dis-je , peche en ce qu'elle n'est que particulière à une certaine étendue de pays ; c'est pourquoi sans rien statuer sur une énumération dont la fixation

nous manque encore, il nous suffira de décrire la *salamandre* commune, que tout le monde connoît & qui se trouve par-tout.

Description générale de la salamandre commune. Elle est longue d'environ cinq pouces, & a la forme d'un lézard, si ce n'est que le corps est plus gros, & que la queue est plate; la peau n'est point écaillée comme celle du lézard, mais remplie de petits tubercules, & comme chagrinée; elle est brune sur le dos, jaune sous le ventre, & toute parsemée de bandelettes ou taches noires; ces taches sont peu apparentes sur le dos, mais très-distinctes sur le ventre, à cause de son jaune orangé.

Sa tête est plate & large comme celle de la grenouille; sa gueule est fort grande, garnie de petites dents; ses yeux sont assez gros & saillans. On voit au-dessus de la mâchoire supérieure deux très-petites ouvertures, qui sont les narines; ses pattes sont brunes par-dessus, jaunes par-dessous, & semées de taches noires comme le reste du corps: les pattes de devant n'ont que quatre doigts; mais celles de derrière en ont cinq. Sa queue, qui est environ longue comme la moitié de son corps, ressemble à celle du lézard, si ce n'est qu'elle est plus grosse & plus charnue.

On en peut distinguer le sexe à la vue. On ne peut pas facilement distinguer le sexe par les parties extérieures de la génération; elles sont pareilles dans l'un & dans l'autre, & à l'inspection on les jugeroit toutes femelles; mais il y a dans d'autres parties du corps deux marques sensibles qui distinguent les mâles. La plupart des auteurs les ont prises pour des marques caractéristiques d'espèces différentes, & en ont ainsi multiplié le nombre par de faux signes.

Les mâles ont sur le dos une membrane large de deux lignes ou environ, dentelée comme une scie, qui prend son origine vers le milieu de la tête, entre les deux yeux, & se termine à l'extrémité de la queue; elle est plus étroite, & rarement dentelée le long de la queue; mais elle élargit tellement la queue, que les mâles paroissent l'avoir de moitié plus large que les femelles. L'autre marque qui désigne les mâles est une bande argentée qui est de chaque côté de la queue; elle a deux à trois lignes de largeur ou environ, à l'origine de la queue, & va en diminuant jusqu'au bout. Cette bande est moins marquée lorsque les *salamandres* sont jeunes, mais elle devient plus sensible au bout de quelque tems; elle ne se voit jamais que dans les mâles, non plus que la membrane dentelée dont je viens de parler.

Du domicile des salamandres. On trouve par-tout des *salamandres*, en France, en Allemagne, en Italie, dans de petits ruisseaux clairs, de petites fontaines, dans des lieux froids & humides, aux piés des vieilles murailles, d'où elles sortent quand il pleut, soit pour recevoir l'eau, ou pour chercher les insectes dont elles vivent, & qu'elles ne pourroient guère attraper qu'à demi noyées, &c. Au reste il s'en faut bien qu'elles aient l'agilité du lézard; elles sont au contraire, paresseuses & tristes.

De la rosée & du lait qui suinte de leur peau. Quoique leur peau soit quelquefois sèche comme celle du lézard, elle est le plus souvent enduite d'une espèce de rosée qui la rend comme vernie, sur-tout lorsqu'on la touche, elle passe dans un moment de l'un à l'autre état. Outre ce vernis extérieur, il se filtre sous le cuir une espèce de lait qui jaillit assez loin lorsqu'on presse l'animal.

Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont plusieurs sont sensibles à la vue sans le secours de la loupe, sur-tout ceux qui répondent aux mammelons de la peau. Quoique la première liqueur qui sert à enduire la cuticule de l'animal, n'ait aucune couleur & ne paroisse qu'un vernis transparent, elle pourroit

bien être la même que le lait dont nous parlons, mais répandue en gouttes si fines & en si petite quantité, qu'il ne paroît point de sa blancheur ordinaire.

Ce lait ressemble assez au lait que quelques plantes jettent quand on les coupe; il est d'une acreté & d'une stipticité insupportable; & quoique mis sur la langue, il ne cause aucun mal durable; on croiroit voir une plissure à l'endroit qu'il a touché: certains poissons ont mérité le nom d'*orties*, par la ressemblance qu'ils ont avec cette plante lorsqu'on la touche. Notre *salamandre* pourroit être regardée comme le tythymale des animaux, si son lait étoit aussi corrosif, pris intérieurement; cependant lorsqu'on écrase ou qu'on presse ce reptile, il répand une singulière & mauvaise odeur.

Description anatomique de la salamandre. Mais ce ne feroit point connoître la *salamandre* que de s'en tenir à ces dehors extérieurs qui frappent la vue; il faut pour s'instruire, entrer dans les détails anatomiques de la structure des parties qui distinguent les deux sexes. Quoique le mystère de la génération soit des plus cachés chez ces sortes d'animaux, cette obscurité ne doit qu'exciter davantage les recherches des Physiciens, pour décider s'ils sont vivipares, ovipares, ou l'un & l'autre.

On peut regarder comme épiderme, la pellicule dont la *salamandre* se dépouille tous les quatre ou cinq jours. Si on la dissectionne lorsqu'elle vient de s'en dépouiller, il est impossible de détacher de son corps une autre pellicule; si elle est prête à la quitter, elle s'enlève très-facilement. Cette peau étant vue au microscope, paroît n'être qu'un tissu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir; au-dessous de cette peau on trouve le cuir qui est assez solide, & on le détache des muscles auxquels il est adhérent par des fibres lâches.

Le bas-ventre a trois muscles distincts; l'un droit avec des digitations, couvre la région antérieure; & les deux autres obliques, sont les parties latérales; ayant détaché ces muscles, on découvre le péritoine, qui est adhérent au foie par un petit ligament; le péricarde semble être formé par une continuité du péritoine. Le cœur est au-dessus du foie, & appliqué immédiatement sur l'œsophage.

Le foie est très-grand, & séparé en deux lobes; sous le lobe droit est la vésicule du fiel, qui n'est attachée que par son canal; elle est transparente & remplie d'une liqueur verdâtre. Au-dessous du foie on voit quelques replis des intestins; les sucs graisseux qui sont d'un jaune orangé, & les ovaires dans les femelles.

Dans l'hypogastre on trouve la vessie adhérente au péritoine par un petit vaisseau: si on la souffle par l'anus ou le canal commun, on voit qu'elle est en forme de cœur. Il y a aux deux côtés du foie, deux espèces de vessies remplies d'air; elles sont très-minces, longues, & finissant en pointe. Voilà toutes les parties qui paroissent lorsqu'on a ouvert la capacité du ventre.

Voici maintenant celles qui sont plus cachées; le foie & les intestins étant ôtés ou éloignés de leur place, on verra que les sacs graisseux sont séparés en plusieurs lobes, & entourés d'une membrane très-déliée, parsemée de vaisseaux sanguins qui les attachent aux ovaires & aux trompes dans les femelles; & aux enveloppes des testicules & du canal déférent dans les mâles.

Des parties de la génération de la salamandre mâle. Pour suivre d'abord l'anatomie du mâle, on remarque le long de l'épine deux petits tuyaux blancs, qu'on peut appeler *canaux déférens*, qui sont plusieurs plis & replis; ils se terminent en devenant à rien par leur partie supérieure, dans la membrane qui les attache, & aboutissent vers l'anus, à l'extrémité d'un

Petit faisceau de filets blancs, qu'on peut regarder comme les vésicules féminales. Ce petit faisceau remonte le long du canal déférent & les reins, & a environ six à sept lignes de long.

On a trouvé beaucoup de variété dans les testicules de cet animal. Le plus souvent il n'y en a que deux, qui sont d'un blanc jaunâtre, de la forme d'une petite fève, assez longs, & ayant chacun une espèce de petite glande plus blanche, & presque transparente, appliquée sur la partie supérieure; en sorte qu'elle semble ne faire qu'un corps avec le testicule, & qu'elle n'en est distinguée que par la couleur. Quelquefois les testicules sont en forme de poire assez irrégulière, & dont la pointe est tournée vers le bas. Assez souvent ils sont joints l'un à l'autre par une espèce de petit corps glanduleux. Quelquefois on trouve distinctement quatre testicules, dont les deux inférieurs sont plus petits que les supérieurs. On remarque cette variété dans les différens âges & les différentes espèces de *salamandres* mâles.

La partie supérieure de chaque testicule est attachée au sac pulmonaire vers le milieu de sa longueur par un petit vaisseau ligamenteux; ou plutôt ce petit vaisseau ne fait que passer dans la membrane qui attache le sac pulmonaire, & va se perdre dans la même membrane proche du canal déférent.

Le canal déférent se trouve vers l'anus; dans cet endroit est un corps cartilagineux, long d'environ deux lignes, en forme de mitre, qui selon toutes les apparences, tient lieu de verge à cet animal; car il est vraisemblable que la *salamandre* s'accouple réellement, quoiqu'aucun physicien n'ait peut-être pas encore vu cet accouplement; mais ce qui doit persuader qu'il se fait, c'est que les *salamandres* sont vivipares.

Wurfbainius rapporte qu'il en a vu une faire trente-quatre petits tous vivans; & M. Maupertuis assure avoir vu une fois dans une *salamandre* quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, presque tous vivans, aussi bien formés & plus agiles que les grandes *salamandres*. Celui qui feroit une distinction & qui diroit que les *salamandres* terrestres sont vivipares, & par conséquent se doivent accoupler; mais que les aquatiques sont ovipares, & frayent seulement à la manière des poissons, on pourroit lui répondre que les organes paroissant les mêmes dans les unes que dans les autres, il y a apparence que la génération se doit faire de la même manière.

Des parties de la génération de la salamandre femelle. On trouve dans les parties intérieures de la femelle, des différences très-sensibles, & les organes très-distingués; en ouvrant la capacité du ventre, on découvre les ovaires & les sacs graisseux. Lorsqu'on a enlevé les sacs graisseux, l'on voit que les ovaires sont composés de plusieurs lobes, renfermés par une même membrane, qui les sépare entr'eux, & les attache aux sacs graisseux, aux trompes, & aux sacs pulmonaires. Cette membrane est toute parsemée de vaisseaux sanguins, qui se partagent en de très-petites branches, sur la surface des ovaires. Les œufs ne sont point flottans dans la capacité de l'ovaire, mais ils y adhèrent intérieurement, & vraisemblablement passent de-là dans la trompe.

Après avoir enlevé les ovaires, on découvre les trompes; elles prennent depuis le col, & faisant plusieurs plis & replis, elles se terminent à l'anus. M. Duverney a fait voir qu'elles avoient à leur extrémité supérieure, une espèce d'ouverture ou de pavillon, par lequel entrent les œufs. Lorsqu'ils sont entrés dans les trompes, ils acquièrent beaucoup plus de grosseur qu'ils n'en avoient dans l'ovaire; & lorsqu'ils sont arrivés à l'extrémité inférieure, ils sortent par le canal commun.

Les trompes sont remplies dans toute leur lon-

gueur d'une liqueur épaisse, trouble, jaunâtre, en assez grande quantité, & qui ne sort point par le canal commun. Est-ce cette matière visqueuse qui entoure les œufs, & qui sert de premier aliment au petit germe qui doit éclore? Les trompes se terminent avec le rectum, & le col de la vessie, dans un gros muscle, auquel est attaché l'extrémité des reins qui adhèrent aux trompes, dans presque toute leur longueur; de sorte qu'en enlevant ce muscle, on enlève en même tems les reins, les trompes, l'intestin & la vessie.

Il n'y a point de matrice dans cet animal; ce sont les trompes qui en servent, puisqu'on y trouve quelquefois des petits tous formés.

La salamandre n'est ni dangereuse, ni venimeuse. Parlons maintenant des propriétés attribuées fausement à la *salamandre*, & de celles qu'elle possède réellement.

Les anciens, & plusieurs naturalistes modernes, ont regardé la *salamandre* comme un animal des plus dangereux; si on les en croyoit, des familles entières sont mortes, pour avoir bû de l'eau d'un puits où une *salamandre* étoit tombée. Non-seulement, ajoutent-ils, la morsure est mortelle, comme celle des vipères, mais elle est même plus venimeuse, parce que sa chair, réduite en poudre, est un poison, au lieu que celle de la vipère est un remède.

Tous ces préjugés ont été généralement reçus, jusqu'à ce que des physiciens de nos jours les aient détruits par des expériences expressees. Ils ont fait mordre divers animaux dans les parties les plus délicates, par des *salamandres* choisies; ils leur ont fait avaler des *salamandres* entières, coupées par morceaux, hachées, pulvérisées; ils leur ont donné à boire de l'eau dans laquelle on avoit jetté des *salamandres*. Ils les ont nourris des mets trempés dans le prétendu venin de ce reptile. Ils ont injecté de son poison dans des plaies faites à dessein; & néanmoins, aucun accident n'est survenu de tous ces divers essais. En un mot, non-seulement la *salamandre* n'est plus un animal dangereux, de la morsure duquel on ne peut guérir, c'est au contraire l'animal du monde le moins nuisible, le plus timide, le plus patient, le plus sobre, & le plus incapable de mordre. Ses dents sont petites & serrées, égales, plus propres à couper qu'à mordre, si la *salamandre* en avoit la force, & elle ne l'a point.

Elle ne vit point dans le feu. Tandis que cette pauvre bête inspiroit jadis aux uns de l'horreur, par le venin redoutable qu'on lui supposoit, elle excitoit dans l'esprit d'autres personnes une espèce d'admiration, par la propriété singulière dont on la croyoit douée, de vivre dans le feu. Voilà l'origine de deux célèbres devises que tout le monde connoît; celle d'une *salamandre* dans le feu qu'avoit pris François I. avec ces mots, *nutrio & extinguo*, j'y vis, & je l'éteins; & celle que l'on a faite pour une dame insensible à l'amour, avec ce mot espagnol, *mas yelo que fugeo*, froide même au milieu des flammes.

On regardoit la *salamandre* comme l'amiante des animaux; & toute fabuleuse qu'en paroisse l'histoire, elle s'étoit si bien accréditée parmi les modernes, sur des mauvaises expériences, qu'on a été obligé de les répéter en divers lieux, pour en détromper le public. En France, par exemple, M. de Maupertuis n'a pas dédaigné de vérifier ce conte; quelque honteux, dit-il lui-même, qu'il soit au physicien, de faire une expérience ridicule, c'est pourtant à ce prix qu'il doit acheter le droit de détruire certaines opinions, consacrées par des siècles: M. de Maupertuis a donc jetté plusieurs *salamandres* au feu: la plupart y périrent sur le champ; quelques-unes eurent la force d'en sortir à demi-brûlées, mais elles ne purent résister à une seconde épreuve.

Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la *salamandre*. A peine est-elle sur le feu, qu'elle paroît couverte de ce lait dont nous avons parlé, qui se raréfiant à la chaleur, ne peut plus être contenu dans ses petits réservoirs; il s'échappe de tous côtés, mais en abondance sur la tête, & sur tous les mamelons, & se durcit d'abord, quelquefois en forme de perles.

C'est cet écoulement qui a vraisemblablement donné lieu à la fable de la *salamandre*; toutefois il s'en faut beaucoup, que le lait dont il s'agit ici, forte en assez grande quantité, pour éteindre le moindre feu; mais il y a eu des tems, où il n'en falloit guere davantage, pour faire un animal incombustible. Ainsi, l'on auroit dû se dispenser de rapporter dans les *Transactions philosophiques*, n°. 21. & dans l'abrégé de Lowthorp, vol. II. p. 86. la fausse expérience du chevalier Corvini, faite à Rome, sur une *salamandre* d'Italie, qui se garantit, dit-on, de la violence du feu deux fois de suite; la seconde fois pendant deux heures, & vécut encore pendant neuf mois depuis ce tems-là. Les ouvrages des sociétés, & sur-tout des sociétés de l'ordre de celles d'Angleterre, doivent avoir pour objet de nous préserver des préjugés, bien loin d'en étendre le cours.

Elle vit au contraire dans l'eau glacée. Non-seulement les *salamandres* ne vivent pas dans le feu, mais tout au contraire, elles vivent ordinairement, & pendant assez long-tems, dans l'eau qui s'est glacée par le froid. A mesure que l'eau dégele, on les voit expirer plus d'air que d'ordinaire, parce qu'elles en avoient fait une plus grande provision dans leurs poulmons, tandis que l'eau se geloit. On dit qu'on a trouvé quelquefois en été dans des morceaux de glaces, tirées des glaciers, des grenouilles qui vivoient encore: on rapporte aussi dans l'histoire de l'acad. des Sciences, année 1719, qu'on a vu dans le tronc bien sec d'un arbre, un crapaud très-vivant, & très-agile. Si ces deux derniers faits, qui sont peut-être faux, se trouvent un jour confirmés, cette propriété seroit commune à ces différens animaux.

Elle subsiste long-tems sans manger. Les *salamandres* peuvent vivre plus de six mois sans manger, comme M. du Fay l'a expérimenté. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les priver d'alimens, pour éprouver leur sobriété, mais il ne savoit de quoi les nourrir. Tout-au-plus elles se font quelquefois accommodées ou de mouches à demi-mortes, ou de la plante nommée *lentille aquatique*, ou de ce frai de grenouille, dont naissent ces petits lézards noirs, auxquels on voit pousser les pattes, dans le tems qu'ils ne sont pas plus gros que des lentilles, mais tout cela, elles le prenoient sans avidité, & s'en passaient bien.

Elle change fréquemment de peau. Les *salamandres* qui sont dans l'eau, de quelqu'âge & de quelqu'espèce qu'elles soient, changent de peau tous les quatre ou cinq jours au printemps & en été, & environ tous les 15 jours en hiver, ce qui est peut-être une chose particulière à cet animal; elles s'aident de leur gueule & de leurs pattes pour se dépouiller, & l'on trouve quelquefois de ces peaux entières, qui sont très-minces, flottantes sur l'eau. Cette peau étendue sur un verre plan, & vue au microscope, paroît transparente, & toute formée de très-petites écailles.

Il arrive quelquefois aux *salamandres* un accident particulier; il leur reste à l'extrémité d'une patte, un bout de l'ancienne peau, dont elles n'ont pu se défaire: ce bout se corrompt, leur pourrit cette patte, qui tombe ensuite, & elle ne s'en porte pas plus mal; tout indique qu'elles ont la vie très-dure.

Elle a des ouies qui s'effacent au bout d'un certain tems. Dans un certain tems de l'âge d'une *salamandre*, on lui voit, lorsqu'elle est dans l'eau, deux petits pennaches, deux petites houppes frangées, qui se

tiennent droites, placées des deux côtés de sa tête, précisément comme le sont les ouies des poissons; & ce sont en effet des ouies, des organes de la respiration; mais ce qui est très-singulier, au bout de trois semaines, ces organes s'effacent, disparaissent, & n'ont par conséquent plus de fonction. Il semble alors que les *salamandres* fassent plus d'effort pour sortir de l'eau, qui ne leur est plus si propre, cependant elles y vivent toujours. M. du Fay en a conservé pendant plusieurs mois, après la perte de leur ouies, dans de l'eau où il les avoit mises. Il est vrai qu'elles paroissent aimer mieux la terre, mais peut-être aussi cette nouvelle eau leur convenoit-elle moins que celles où elles étoient nées. Le lézard est le seul animal que l'on sache, qui perde ses ouies de poisson; mais il les perd pour devenir grenouille, & en se dépouillant d'une enveloppe générale, à laquelle ses ouies étoient attachées; ce qui est bien différent de la *salamandre*.

Elle périt si on lui jette du sel sur le corps. Quoiqu'elles aient la vie extrêmement dure, on a trouvé le poison qui leur est mortel, c'est du sel en poudre. Wurfbainius l'a dit le premier, & M. du Fay en a vérifié l'expérience. Il n'y a pour les tuer, qu'à leur jeter du sel pulvérisé sur le corps; on voit assez par les mouvemens qu'elles se donnent, combien elles en sont incommodées; il sort de toute leur peau, cette liqueur visqueuse, qu'on a cru qui les préservait du feu, & elles meurent en 3 minutes.

L'histoire naturelle des salamandres demande de nouvelles recherches. La *salamandre* pourra sans doute fournir encore un grand nombre d'observations, & il y en avoit plusieurs dans les papiers de M. Duverney, trouvés après sa mort, qui n'ont point été imprimées. Nous n'avons touché que quelques-unes des propriétés connues de ce reptile; mais combien y en a-t-il, qui nous sont inconnues? Combien de faits qui la concernent, qui méritent d'être approfondis? Tel est, par exemple, celui de sa génération; s'il y a des *salamandres* vivipares, n'y en auroit-il pas aussi d'ovipares? Des physiciens ont trouvé des petits formés dans leurs corps; d'autres disent avoir vu des *salamandres* frayer à la manière des poissons.

La salamandre a fourni de nouveaux termes inintelligibles à la science hermétique. Au reste, il n'étoit guere possible que la célébrité de cet animal ne vînt à fournir des termes au langage des alchimistes & des chimistes, & c'est ce qui est arrivé. Ainsi, dans la philosophie hermétique, la *salamandre qui est congue & qui vit dans le feu*, dénote ou le soufre incombustible, ou la pierre parfaite au rouge, qui sont autant de mots inintelligibles. En chimie, le sang de la *salamandre*, désigne les vapeurs rouges, qui, dans la distillation de l'esprit de nitre, remplissent le récipient de nuées rouges; ce sont les parties les plus fixes & le plus fortes de l'esprit; mais ce terme offre une chimère; car le nitre ne donne point de vapeurs dans la distillation.

Elle n'a point de vertus médicinales. Entre les médecins qui se sont imaginés que la *salamandre* n'étoit pas sans quelque vertu médicinale, les uns l'ont mise au nombre des dépilatoires en l'appliquant extérieurement. Les autres ont recommandé ses cendres pour la cure des ulcères scrophuleux, en en saupoudrant les parties malades. D'autres encore en ont vanté la poudre, pour faciliter l'évulsion des dents; mais il est inutile de faire une liste de puérilités.

Auteurs. Ce n'est pas Aldrovandi, Gesner, Rondelet, Charlton, Jonston, &c. qu'il faut lire sur la *salamandre*; c'est Wurfbainius (*Jok Pauli*) *salamandrologia*, Norib. 1683. in-4°. avec figures, & mieux encore les mémoires de MM. de Maupertuis & du Fay, qui sont dans le recueil de l'acad. des Sciences, an-

mées 1727 & 1729. (*Le chevalier DE JAVCOURT.*)

SALAMANDRE FOSSILE, (*Hist. nat.*) quelques auteurs se sont servi de ce nom pour désigner l'*amianthe*, à cause de la propriété qu'il a de ne souffrir aucune altération de la part du feu. Ils l'appellent en latin *salamandra lapidea*. Voyez LIN FOSSILE & AMIANTHE.

SALAMANDRE de pierre, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs à la pierre connue sous le nom d'*amianthe* ou de *lin fossile*.

SALAMANQUE, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne au royaume de Léon, sur la rivière de Tormes, qu'on y passe sur un ancien pont de pierre bâti par les Romains ; elle est à 40 lieues au midi de Léon, & à 36 au nord-ouest de Madrid. Long. suivant Harris, 18. 41. 45. lat. 41. 12.

C'est une des plus anciennes villes d'Espagne, ornée d'églises magnifiques, & peuplée de religieux & d'écoliers nobles & roturiers, qui y jouissent de grands privilèges. Les couvents y sont nombreux & très riches, sur-tout celui de S. Dominique, de S. François, & de S. Bernard.

On trouve hors de *Salamanque* un beau chemin, large & pavé, fait par les Romains, & qui conduisoit à Mérida, & de-là à Séville ; ce chemin fut réparé par l'empereur Adrien, comme il paroît par l'inscription suivante qu'on y a découverte. *Imp. Caesar. divi. Trajani parthici. F. divi Nervæ nepos Trajanus. Hadrianus aug. pontif. max. trib. pot. V. cos. iij. restituit.*

L'évêché de *Salamanque*, fondé sur la fin du vij. siècle, & détruit sous la domination des Maures, s'étend aujourd'hui sur deux cent quarante paroisses, & l'évêque jouit de quatorze mille ducats de revenu.

L'université de *Salamanque*, la plus fameuse de toute l'Espagne, fut fondée par Ferdinand III. vers le milieu du xij. siècle, des débris de celle de Palencia. Elle est composée, dit-on, de quatre-vingt professeurs, qui ont chacun mille écus de pension. Le recteur de cette université jouit de grands privilèges, & est assis sous un dais dans les assemblées publiques. Le maître des écoles crée tous les officiers de l'université, est toujours ecclésiastique, & a huit mille ducats d'appointement. On dit que l'université est riche de quatre-vingt mille écus de rente.

Malgré tant de richesses & de splendeur apparentes, il ne sort pas de cette université un seul savant connu dans le reste de l'Europe ; toutes les sciences qu'on y cultive, se bornent au droit canon, à la théologie, & à la philosophie scholastique ; on enseigne dans les deux principales chaires, la doctrine de S. Thomas d'Aquin, le docteur angélique, & celle de Jean Scot, le docteur subtil, qui établit le premier l'immaculée conception de la sainte Vierge. La bibliothèque de cette université est presque vide de livres, & ceux qui s'y trouvent sont tous enchaînés.

Aguirre, (Joseph Saëns de) cardinal, de l'ordre des bénédictins, naquit à *Salamanque* en 1630, & mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont, 1°. une histoire des conciles d'Espagne. 2°. Une collection des conciles de la même nation. 3°. Une philosophie scholastique, en 3. vol. in-fol. 4°. Une défense de la chaire de S. Pierre, contre la déclaration de l'assemblée du clergé de France de 1682, touchant la puissance ecclésiastique & politique. C'est cette défense qui lui valut le chapeau que le pape Innocent lui donna en 1686. Dans sa collection des conciles d'Espagne, il y a joint plusieurs dissertations pour soutenir le fausses décrétales des papes, ou pour m'expliquer plus clairement, une cause insoutenable. Il paroît qu'il avoit plus d'étude & de lecture, que de génie & de critique. (*D. J.*)

SALAMBO, i. f. (*Mythol.*) c'étoit la Vénus des Babyloniens ; depuis qu'Alexandre eut établi l'empire des Macédoniens en Asie, elle étoit adorée à Tyr & en Syrie, sous le nom d'Astarté. Voyez SAUMAISE, sur Lampridius, cap. vij. de la vie d'Héliogabale, & Selden, de diis Syriis syntagm. II. c. jv. (*D. J.*)

SALAMIAH, (*Géog. mod.*) ville d'Asie, dans la Perse, sur la rive orientale du Tigre, à une journée de Mossal, en descendant le fleuve vers Bagdat. (*D. J.*)

SALAMINE, (*Géog. anc.*) en latin *Salamina* & *Salamis*. 1°. Petite île de Grece, dans le golfe saronique, vis-à-vis d'Eleusine. Scylax dit, dans son périple : « Tout près de ce temple d'Eleusine, est *Salamine*, île, ville & port ». La longueur de cette île, selon Strabon, l. IX. étoit de soixante & dix ou quatre-vingt stades. Il y a eu une ville de même nom dans cette île, & cette ville a été double ; l'ancienne étoit au midi de l'île, du côté d'Engia, & la nouvelle étoit dans un golfe & sur une presqu'île du côté de l'Attique. Sénèque, dans ses *Troades*, v. 844. lui donne le surnom de *vera*, la vraie *Salamine*, pour la distinguer de celle de Cypre, bâtie ensuite par Teucer, sur le modèle de la *Salamine* de l'Attique.

Strabon, l. VIII. nous apprend que l'île de *Salamine* a été anciennement nommée *Sciras*, *Cichria*, & *Pityusa*. Les deux premiers noms étoient des noms de héros ; le troisième vient des pins qui y étoient en abondance. Aujourd'hui on la nomme *Colouri*.

Il n'est point de voyageur un peu curieux qui se trouvant dans le parage de cette île, *sinus Salaminicus*, ne veuille la parcourir, parce qu'elle fut autrefois un royaume, dont Télamon & Ajax qui y naquirent, portèrent la couronne ; parce qu'elle est fameuse par la déroute de la nombreuse flotte de Xerxès, victoire de Thémistocle à jamais mémorable ; & finalement pour avoir donné le jour au poète Euripide, dans la soixante-quinzième olympiade.

2°. *Salamine*, ville de l'Asie mineure dans l'île de Cypre ; c'est la même que celle que Teucer y fit bâtir. Horace lui fait dire, ode 7. l. I.

Nil desperandum, obside Teucro ;

Certus enim promissit Apollo

Ambiguam tellure novâ Salamina futuram.

« Teucer est à votre tête, il est votre garant ; ne » desespérez de rien. Apollon, toujours infail- » lible dans ses oracles, nous offre une seconde patrie » dans une terre étrangère ; il nous y promet une » autre *Salamine*, qui balancera un jour la gloire de » celle que nous quittons ».

Teucer banni de son pays, prit son parti en homme de cœur, & il n'eut pas sujet de s'en repentir. Sa bonne fortune le conduisit en Cypre, grande île au fond de la Méditerranée ; Bélus qui en étoit le maître, lui permit de s'y établir ; il y bâtit la nouvelle *Salamine*, qui fut capitale d'un petit royaume, où sa postérité régna depuis pendant plus de huit cens ans jusqu'au court regne d'Evagoras, dont on lit l'éloge dans Isocrate.

Scylax, dans son périple, donne à *Salamine* de Cypre un port fermé & commode pour hyverner. Diodore de Sicile dit qu'elle étoit à deux cens stades de *Citium*. Son église étoit fort ancienne ; S. Paul y vint avec S. Barnabé, & y convertit Sergius, act. xiiij. v. 5. aussi cette église se vantoit-elle de posséder le corps entier de S. Barnabé, & de n'être pas moins apostolique qu'Antioche : elle gagna son procès sur ce point au concile de Constantinople.

La ville fut ensuite nommée *Constantia* ; & c'est sous ce nom qu'elle est qualifiée *métropole de l'île de Chypre*, dans les notices d'Hieroclès & de Léon le sage : le lieu où elle étoit garde encore le nom de *Constantia*, car il s'appelle *Porto-Constanza*.

Sozomène (*Hermias*), favant historien ecclésiastique du cinquième siècle, étoit natif de *Salamine* dans l'île de Cypre. Il fréquenta long-tems le barreau à Constantinople, & mourut vers l'an 450 de J. C. Il nous reste de lui une histoire ecclésiastique en grec, depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. On trouve dans cette histoire imprimée au Louvre, l'usage & les particularités de la pénitence publique dans les premiers siècles de l'église.

Mais c'est dans l'île de *Salamine* du golfe Saronique, qu'Euripide vit le jour l'an premier de la soixante-quatrième olympiade, un peu avant que Xerxès entrât dans l'Attique. Qu'importe de rechercher s'il étoit noble ou roturier, puisque le génie annoblit tout ? Il apprit la rhétorique sous Prodicus, la morale sous Socrate ou sous un autre philosophe, & la physique sous Anaxagoras ; & quand il eut vu les persécutions qu'Anaxagoras souffrit pour avoir dogmatisé contre l'opinion populaire, il s'appliqua tout entier à la poésie dramatique, & y excella. Il étoit alors âgé de dix-huit ans. Que ceci ne nous porte point à croire qu'il négligea dans la suite de sa vie l'étude de la morale & de la physique : ses ouvrages témoignent tout le contraire ; & même il fit souvent paroître dans ses pièces, qu'il suivoit les opinions de son maître Anaxagoras.

Il composa un grand nombre de tragédies qui furent fort estimées & pendant sa vie & après sa mort ; l'on peut citer de bons juges, qui le regardent comme le plus accompli de tous les poètes tragiques. Il fut nommé le philosophe du théâtre par les Athéniens. Vitruve le dit positivement. Origène, Clément d'Alexandrie & Eusebe, le témoignent aussi.

Je n'ignore pas que les critiques sont fort partagés sur la primauté d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide. Chacun de ces poètes a des partisans qui lui donnent la première place ; il se trouve aussi des connoisseurs qui ne veulent rien décider : Quintilien semble choisir ce parti ; cependant il est aisé de voir qu'à tout prendre il donne le prix à Euripide. Des modernes ont dit assez bien, sans juger ce grand procès, que Sophocle représente les hommes tels qu'ils devroient être, mais qu'Euripide les peint tels qu'ils sont. Si le dernier n'a pas égalé Sophocle dans la majesté & dans la grandeur, il a compensé cela par tant d'autres perfections, qu'il peut aspirer au premier rang.

Ceux qui croient que si les poètes de Rome n'ont guère parlé d'Euripide, c'est à cause que les syllabes de son nom n'avoient pas la quantité qui pouvoit le rendre propre à entrer dans les vers latins, donnent une conjecture fort vraisemblable. Le dieu même de la poésie, l'Apollon de Delphes, fut contraint de céder aux lois de la quantité : il ne trouva point d'autre expédient que de renoncer au vers hexamètre, & de répondre en vers iambiques, quand il fallut nommer Euripide ; de sorte que s'il n'eût su faire que des vers hexamètres, il auroit fallu qu'il eût supprimé la sentence définitive qui régla le rang entre trois illustres personnages. Voici cette sentence célèbre, que Suidas nous a conservée, au mot σοφός.

Σοφὸς Σοφοκλῆς, σοφωτέρως κ' Εὐριπίδης.
Ἀνδρῶν δ' ἀπάντων Σωκράτης σοφώτατος.

Ces deux vers iambiques signifient : « Sophocle est sage, Euripide l'est encore plus ; mais le plus sage de tous les hommes c'est Socrate ». C'est ainsi que la prêtresse de Delphes se vit obligée de déroger à la coutume d'user de l'hexamètre, parce que la nécessité n'a point de loi. Euripide & Socrate sont deux noms qui ne quadrent point au vers héroïque, les muses en corps ne sauroient les y ployer. Qu'on aille dire après cela qu'il importe peu d'avoir un tel nom plutôt qu'un autre. Voilà Euripide qui a eu peut-être

plus de part à l'admiration de Virgile & à celle des autres poètes de la cour d'Auguste, que Sophocle ; le voilà, dis-je, dépouillé de cet avantage, parce qu'ils n'ont pu faire entrer son nom dans leurs hexamètres, & qu'à cause de cette impossibilité, il a fallu immortaliser à son préjudice ceux qu'on croyoit au-dessous de lui : mais les lois de la prosodie les gouvernoient. Voilà un de ces combats de la raison & de la rime, dont M. Despréaux a si bien parlé. Joignez-y cette exclamation de MM. de Port-Royal. « Combien » la rime a-t-elle engagé de gens à mentir » !

Tout le monde fait le service singulier que les vers d'Euripide rendirent une fois aux soldats d'Athènes. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, éprouva dans la Sicile tout ce que la mauvaise fortune peut faire sentir de plus funeste. Les vainqueurs abusèrent de leur avantage avec la dernière cruauté ; mais quelque durement qu'ils traitassent les soldats athéniens, ils firent cent honnêtetés à tous ceux qui pouvoient leur réciter des vers d'Euripide. Plusieurs qui après s'être sauvés de la bataille ne favoient que devenir & erroient de lieu en lieu, trouverent une ressource en chantant les vers de ce poète.

Ce fut sans doute un très-grand plaisir à Euripide, que de voir venir chez lui plusieurs de ces malheureux, pour lui témoigner leur reconnaissance de ce que ses vers leur avoient sauvé la vie & la liberté.

Les Siciliens donnerent une autre marque bien éclatante de leur estime pour Euripide. Un bâtiment caunien poursuivi par des pirates, tâchoit de se sauver dans quelque port de Sicile, & ne put en obtenir la permission qu'après qu'on eût su qu'il y avoit des personnes sur ce bâtiment qui favoient des vers d'Euripide : il ne faut pas oublier qu'on leur demanda s'ils en favoient. Cette seule question signifie plus que je ne saurois exprimer.

Euripide, dit M. le Fevre, devoit être touché d'un sentiment de gloire bien doux, quand il voyoit chaque jour quelques-uns de ces misérables qui le venoient remercier comme leur libérateur, & lui dire que ses vers avoient changé leur mauvais destin, & leur avoient plus servi que s'ils avoient eu un passeport signé de la main des cinq éphores & des deux rois de Lacédémone. C'étoit donc un grand & glorieux poète qu'Euripide : mais que dirons-nous des Siciliens de ce tems-là ? N'étoit-ce pas d'honnêtes gens ? Le mal est qu'un si bel exemple n'a point eu de suite, & qu'aujourd'hui telles histoires ne passeroient en France que pour des contes de la vieille Grece, que l'on a toujours appelée *mensongere*.

Quoique les pièces d'Euripide aient joui d'une approbation merveilleuse, néanmoins elles remportèrent le prix assez rarement. De 92 tragédies qu'il avoit faites, il n'y en eut que cinq de couronnées ; la cabale & l'intrigue, dit Varron, decidoient alors du sort des pièces. On peut voir dans Elie, *var. histor. liv. II. c. viij.* quelle est son indignation contre un certain Xénoclès qui fut préféré à Euripide dans un combat de quatre pièces contre quatre pièces, lorsqu'on célébra la quatre-vingtième olympiade.

L'émulation, & finalement l'inimitié qui s'éleva entre lui & le grand Sophocle, lui causa peut-être moins de chagrin que les satyres & les railleries d'Aristophane, qui se plaisoit à le maltraiter dans ses comédies ; mais Socrate n'assistoit qu'aux seules pièces d'Euripide.

S'il a introduit sur la scène quelques femmes très-méchantes, il y a introduit aussi des héroïnes, & il a parlé honorablement du sexe en plusieurs rencontres ; mais cela n'effaçoit point la note des médisances d'Aristophane, qui faisant semblant de prendre parti pour le beau sexe contre Euripide, a lui-même plus outragé les femmes que ne l'avoit fait le poète de *Salamine*.

Quoi qu'il en soit, Euripide crut devoir quitter Athènes, & se retirer à la cour d'Archélaiis, roi de Macédoine, où il fut très-accueilli. Ce prince aimoit les savans, & les attiroit par ses libéralités. Si l'on en croit Solin, il éleva Euripide à de grands honneurs, & le fit premier ministre d'état. Il mourut au bout de trois ans à la cour de ce prince à 75 ans, dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Archélaiis le fit enterrer magnifiquement. Vitruve dit que sa tombe étoit en rase campagne, sur le confluent de deux petites rivières. La foudre tomba dans la suite sur le tombeau de ce poète; ce qui fut regardé comme un accident glorieux, parce qu'il n'y avoit eu que Lycurgue à qui une pareille chose fût arrivée.

Les Athéniens envoyèrent une ambassade en Macédoine pour avoir ses os, & ne purent les obtenir; mais ils lui dressèrent un superbe cénotaphe, qui subsistoit encore du tems de Pausanias, & toute la ville prit le deuil à la nouvelle de sa mort. Un de ses amis nommé *Philémon* en fut si touché, qu'il déclara que s'il croyoit que les morts conservent le sentiment, comme quelques-uns l'assûroient, il se pendroit pour aller jouir de la vûe d'Euripide.

De quatre-vingt-douze tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que dix-neuf, dont les éditions les plus estimées sont celles d'Alde en 1503, in-8°. de Plantin, en 1571, in-16. & de Paul Etienne, en 1604, in-4°. Mais toutes ces éditions ont été effacées par celle de Cambridge, qu'a publiée en 1694, in-fol. le docteur Josué Barnès. Il a joint dans cette édition des scholies; il a éclairci plusieurs choses par des notes fort savantes, & il a mis à la tête une vie d'Euripide toute pleine d'érudition, & fort au-dessus de celle de Thomas Magister.

Les pièces d'Euripide sont pleines de sentences d'une excellente morale: autant de vers, autant de maximes, selon Cicéron. Faut-il s'étonner après cela que cet illustre orateur eût toujours Euripide dans sa poche? les assassins qui le poursuivoient & qui le tuaient, le trouverent lisant dans sa litte la Médée d'Euripide. On peut néanmoins condamner dans le poète de *Salamine* l'usage un peu trop fréquent des aphorismes philosophiques: on a trouvé nommément que son Hécube philosophe jusqu'à l'excès & à contre-tems.

Il y a plus; toutes ses maximes n'étoient pas bonnes: il en débita une sur la religion du serment, qui parut si cavalière, qu'on lui en fit un procès, dont il ne se tira que par un conflit de juridiction. Il introduit Hippolyte armé d'une restriction mentale, & qui, quand on lui remet en mémoire son serment, dit, v. 612.

J'ai juré de la langue, & non pas de l'esprit.

Cependant M. Barnès observe entr'autres choses, pour justifier le poète, qu'Hippolyte aima mieux mourir que de violer ce serment verbal.

Euripide, dans une autre rencontre, dogmatisa si gravement pour les avarés, que tout le monde s'en émut. On auroit chassé l'acteur, si l'auteur ne fût venu prier le peuple de se donner un peu de patience, l'assurant qu'on verroit bientôt la fin malheureuse de cet avaré, dont les maximes choquoient tout le monde. L'équité veut que l'on soit content de cette sorte d'apologie: le même poète s'en servit pour son Ixion. Quelques personnes trouverent mauvais qu'il représentât sur le théâtre un homme aussi impie & aussi méchant que celui-là. « Prenez garde, leur répondit-il, qu'avant que de le laisser disparaître, je l'attache sur une roue ».

Une autre fois, on s'offensa tellement des deux premiers vers de sa Ménéippe, qui sembloient attaquer l'existence du plus grand des dieux, qu'il fut obligé de les changer; c'est ce que nous apprenons

de Plutarque: voici les deux vers dont il s'agit, suivant la traduction d'Amiot:

*O Jupiter; car de toi rien sinon
Je ne connois seulement que le nom.*

« Il se fioit fort de cette tragédie-là, ajoute Plutarque, comme étant magnifiquement & exquisément bien écrite; mais pour le tumulte & murmure qu'en fit le peuple, il changea les deux premiers vers ainsi comme il se lit maintenant:

*O Jupiter, combien en vérité
Ce nom convient à ta divinité.*

Au reste, il seroit absurde d'imputer à l'auteur d'une pièce dramatique, les sentimens qu'il met dans la bouche de ses personnages. Il falloit bien, pour soutenir le caractère de Sisyphé, qu'Euripide le fît raisonner comme un athée; & Plutarque a eu tort de trouver dans le discours de Sisyphé une ruse d'écrivain. Grotius a dit judicieusement: *multa in tragediis sunt ex poetæ sensu dicta, sed congruenter personæ quæ loquens inducitur.* (Le chevalier DE JAUCOURT.)

SALAMINIUS, (Mythol.) Jupiter est quelquefois désigné sous ce nom, à cause du culte particulier qu'on rendoit à ce dieu dans cette île de la Grèce, vis-à-vis d'Eléusis. (D. J.)

SALANA, (Géog. mod.) petite rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure qu'elle arrose; elle se jette ensuite dans le phare de Messine, près du bourg de Siglio. (D. J.)

SALANCHES, (Géog. mod.) petite ville de Savoie, capitale du haut-Faucigny, à deux lieues au-dessus de Cluse, au sud-est. Ce n'est proprement qu'un méchant bourg, au milieu duquel passent deux ruisseaux du même nom, qui vont se perdre dans l'Arve. Long. 24. 20. lat. 45. 58. (D. J.)

SALANDRA, (Géog. mod.) bourgade d'Italie, au royaume de Naples, dans la Basilicate, à trois lieues de Tricarico, sur la petite rivière qu'on nomme *Salandra* & *Salandrella*. La bourgade est bâtie sur les ruines d'*Acalandra*; la rivière est l'*Acalandrum* de Plin., l. I. c. xx. elle se jette dans le golfe de Tarente, entre l'embouchure du Basiento, *Cammentum*, & celle d'Agri, *Acyris*. (D. J.)

SALANDRELLA, (Géog. mod.) petite rivière d'Italie, au royaume de Naples; elle se jette dans le golfe de Tarente, entre l'embouchure du Basiento, & celle de l'Agri. (D. J.)

SALANGAN, (Hist. nat.) c'est le nom que les habitans des îles Philippines donnent à l'oiseau dont le nid est un manger si délicieux pour les Chinois; il est de la grosseur d'une hirondelle de mer, ou d'un martinet, & il attache son nid aux rochers. Voyez NIDS D'OISEAUX.

SALANKEMEN, (Géog. mod.) & par les Hongrois, *Zalonkemen*, qui est la bonne orthographe; ville de la Hongrie, dans l'Esclavonie, sur le Danube, au confluent de la Teisse, à 12 milles au nord-ouest de Belgrade. On dispute si l'*Acumincum* d'Ammien Marcellin, est *Salankemen*, Cametz, ou Peterwaradin. Long. 37. 43. lat. 45. 17.

Ce fut devant cette ville que se donna, en 1691, une fameuse bataille entre les Turcs & les Impériaux, qui furent plus heureux que sages. Les Turcs avoient à leur tête, Mustapha Cuprogli, fils, petit-fils de grand visir, & parvenu lui-même à cette première dignité: il ne respiroit que la guerre, blâmant toute proposition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaise administration de sept ans, & par le rétablissement des finances. En ouvrant la campagne sous le règne d'Achmet III, il employa la religion & la sévérité des mœurs; toutes les mosquées de Constantinople & les pavillons du camp, retentirent de prières; une foule de jeunes garçons qui

qui fuivoient l'armée, affreux instrumens de débauche & de dépense, furent chassés sous peine de mort ; s'ils reparoissoient ; il ne s'agissoit plus qu'à rendre le courage aux troupes ; le visir s'en chargeoit ; en leur traçant la route de Vienne avec le sabre de son pere Cuprogli.

Il avoit déjà remporté une victoire complete sur les Impériaux ; soumis l'Albanie, la Bulgarie, & repris toute la Servie, Belgrade même, malgré une garnison de six mille hommes ; enfin l'année suivante il vint camper devant *Salankemen*, sur les bords du Danube. Le prince Louis de Bade, général des Impériaux, fut à peine arrivé pour le combattre, qu'il sembla n'avoir plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquèrent avec tant de fureur & de conduite, que sa perte paroissoit inévitable ; le champ de bataille étoit déjà couvert de chrétiens expirans ; mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le visir, qui n'avoit guère joui de sa haute fortune, il périt dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus nécessaire. L'aga des janissaires auroit pu le remplacer : un autre boulet l'étendit mort, & les infidèles consternés abandonnerent la victoire ; qui n'eut cependant d'autre suite que la prise de Lippa, ville infortunée, sans cesse prise & reprise, également maltraitée par les amis & par les ennemis. Les sauvages dans les forêts sont plus heureux. *L'abbé Coyer* : (D. J.)

SALANT, adj. (*Gram.*) épithète que l'on donne aux fontaines dont les eaux sont salées, & aux marais où l'on fait du sel. Voyez SEL, & SALINES.

SALAPIA, (*Géog. anc.*) ancienne ville d'Italie ; dans la Pouille daunienne, selon Plin, *l. III. c. xj.* qui ajoute qu'elle est fameuse par l'amour qu'y fit Hannibal, à une beauté de cette ville. Il y a eu deux villes de ce nom, ou plutôt la même ville a été en deux lieux différens. L'ancienne *Salapia*, dans sa première situation, avoit été bâtie par Diomède, & fut abandonnée à cause de l'air mal-sain ; les habitans s'allèrent établir en un lieu plus sain, à quatre milles de là, vers la mer. La ville est détruite, & le lieu conserve le nom de *Salpe*. (D. J.)

SALAPINA PALUS, (*Géog. anc.*) marais voisin de la ville de *Salapia*, d'où il tiroit son nom ; Lucain, *l. V. v. 377.* en parle à l'occasion des barques que l'on amassa de tous les endroits :

Quâ recipit Salapina palus, & subdita Syphus Montibus.

Vitrue, *l. I. c. jv.* dit que Marcus Hostilius, qui transporta les habitans d'un endroit à l'autre, après ce changement de lieu, ouvrit ce lac du côté de la mer, & en fit un port pour le municipe de *Salapia*. Cela s'accorde avec Strabon, *l. VI.* qui dit que *Salapia* étoit le port d'Argypine. (D. J.)

SALAPITIUM, (*Littérat.*) bouffonnerie ; les uns prétendent qu'il faut dire *salaputium*, & d'autres encore *salicipium*. Vossius s'est finalement déclaré pour *salapitium* ; sur cela il nous apprend que *salapitta*, dans les meilleures gloses, signifie un soufflet, & que de-là est venu que les bouffons, qui se laissoient donner cent coups sur le visage pour divertir le peuple, ont été appelés *salpitones*, du mot grec *σαλπιττειν*, qui veut dire sonner de la trompette, parce qu'à l'exemple des trompettes, ils enflaient les joues de leur mieux, afin que les soufflets qu'ils recevoient, fissent plus de bruit, & divertissent davantage les assistans ; en un mot, Vossius tire de cette remarque, l'origine du mot bouffon, parce que bouffer & enfler signifient la même chose. (D. J.)

SALARIA, (*Géog. anc.*) nom des deux villes de l'Espagne tarragonnoise, l'une au pays des Bastitains, dans les terres, l'autre au pays des Orétains, dans les terres semblablement ; c'est Ptolomée qui les

distingue ainsi : *Salaria in Bastitanis*, longitude 13. latit. 39. 20. *Saluria in Oretanio*. Longit. 9. 24. latit. 40.

La dernière est entre la Guadiana & le Tage ; les Espagnols croient que c'est présentement Cazorla. La première est aux environs du Xucar ; selon les indices de Ptolomée. On a des inscriptions où on lit *Col. Jul. Salariensis*, & Plin ; *l. III. c. iij.* parle d'une colonie nommée de même. (D. J.)

SALASSES, LES, (*Géog. anc.*) *Salassi*, ancien peuple d'Italie, dans les Alpes. Strabon, *liv. IV. p. 205.* en décrit aussi le pays : Le canton des *Salasses*, dit-il, est grand, dans une profonde vallée entre des montagnes qui l'enferment de tous côtés, quoiqu'en quelques endroits le terrain s'élève un peu vers les montagnes au-dessous desquelles est cette vallée. Il dit encore que la Doria traverse ce pays-là, & qu'elle est d'une grande utilité aux habitans pour laver l'or. C'est pour cela qu'en quelques endroits ils l'avoient partagée en quantité de coupures, qui réduisoient presque à rien cette rivière.

Lorsque les Romains furent une fois maîtres des Alpes, les *Salasses* perdirent leur or, & la jouissance de leur pays ; l'or fut affermé ; & les *Salasses* qui conservèrent encore les montagnes, furent réduits à vendre de l'eau au fermier dont l'avarice donnoit lieu à de fréquentes chicanes.

De cette manière ils furent tantôt en paix, tantôt en guerre avec les Romains ; & s'adonnant au brigandage, ils faisoient beaucoup de mal à ceux qui traversoient leur pays ; qui est un passage des Alpes. Lorsque Decimus Brutus, s'enfuyant de Modène, faisoit défilier son monde, ils lui firent payer tant par tête ; & Messala, hivernant dans le voisinage, fut obligé d'acheter d'eux du bois de chauffage & des javelots de bois d'orme, pour exercer ses soldats.

Ils osèrent même piller la caisse militaire de César, & arrêterent des armées auprès des précipices, faisant semblant de raccommoder les chemins ; ou de bâtir des ponts sur les rivières. Enfin César les subjuga, & les vendit tous à l'encan, après les avoir menés à Ivree, où l'on avoit mis une colonie romaine pour s'opposer aux courses des *Salasses*. On compta entre ceux qui furent vendus, huit mille hommes propres à porter les armes, & trente-six mille en tout. Terentius Varron eut tout l'honneur de cette guerre.

Auguste envoya trois mille hommes au lieu où Terentius Varron avoit eu son camp. Il s'y forma une ville qui fut nommée *Augusta Prætoria* ; c'est aujourd'hui *Aoste* ou *Aouste*, qui donne le nom à la vallée qui appartient à la maison de Savoie. (D. J.)

SALAT, LE, (*Géog. mod.*) rivière de France, en Languedoc. Elle a sa source au sommet des Pyrénées, dans la montagne de Salau, passage d'Espagne, court dans le comté de Conserans, & se jette enfin dans la Garonne à Foure. Cette rivière, comme l'Ariège, roule quelques petites paillettes d'or ; que de pauvres paysans d'autour de S. Girons, s'occupent à ramasser ; mais dont ils tirent à-peine de quoi vivre. (D. J.)

SALAYASIR, f. m. (*Ornithol.*) nom que les habitans des Philippines donnent à la plus petite espèce de canards connue ; & qu'on trouve en quantité sur leurs lacs & leurs marais ; ces sortes de canards ne sont pas plus gros que le poing, & ont le plumage admirable.

SALBANDES, f. f. pl. (*Hist. nat. Minéral.*) les minéralogistes allemands se servent de ce mot pour désigner les parties de la roche d'une montagne qui touchent immédiatement à un filon métallique, & qui séparent ou tranchent la mine d'avec ce qui n'en est point. On pourroit en françois rendre ce mot par *lisières* ou *ailles*, parce que ces *salbandes* terminent

les côtés du filon, comme la lifiere termine une étoffe. Chaque filon réglé a quatre *salbandes*, c'est-à-dire, quatre côtés par lesquels il se distingue de la roche qui l'environne; savoir, au-dessus & au-dessous de lui, & à ses deux côtés. Dans ces parties le filon est quelquefois tranché net, ou distingué de la roche comme si on lui eût taillé un canal avec le ciseau & le maillet: en un mot, les *salbandes* sont les parois du conduit dans lequel un filon est renfermé. Quelquefois on trouve entre le filon & la roche qui lui sert d'enveloppe, une terre fine, molle & onctueuse, que les mineurs allemands nomment *besleg* ou *bestieg*; ils la regardent comme un signe favorable qui annonce la présence d'une mine de bonne qualité. On regarde aussi comme un bon signe lorsque les *salbandes*, ou la pierre qui sert d'écorce & d'enveloppe au filon, est du spath ou du quartz, parce que les pierres sont les matrices, ou les minieres les plus ordinaires des métaux. Voyez FILONS, MINIERES, MINE, &c. (—)

SALCA, HUILE DE, (*Matiere medic. des anc.*) *salca oleum*, excellente huile qui se faisoit à Alexandrie avec quantité de plantes aromatiques; on en composoit de plusieurs especes, dont *Aëtius Tetrab. I. ferm. j.* a détaillé les préparations.

SALDAGNA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la vieille Castille, au couchant d'Aquilar-del-Campo, & au pié de la montagne appelée *Pegua de san Roman*, sur la riviere de Carrion.

SALDÆ, (*Géog. anc.*) ancienne ville d'Afrique. Ptolomée, *liv. IV. c. ij.* la nomme ainsi au pluriel, lui donne le titre de *colonie*, & la met dans la Mauritanie césarienne. Plin, *liv. V. c. ij.* nous apprend que c'étoit une colonie d'Auguste, & l'appelle *Salde*; ce doit être *Saldæ* au pluriel. Martien écrit de même, & Antonin met *Saldis* à l'ablatif, à trente-cinq mille pas de Rufazis. La notice épiscopale d'Afrique met entre les évêques de la Mauritanie & Sitifi, Pascale de Salde, *Pascasus salditanis*. Quelques-uns croient que c'est Bugie, d'autres que c'est Alger. (*D. J.*)

SALDITS, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) plante en forme d'arbrisseau de l'île de Madagascar; il porte des fleurs couleur de feu, en forme de panache. Sa graine a la grosseur & le goût du pignon. C'est un vomitif très-violent, & qui peut passer pour un poison. On assure que sa racine prise en poudre en est l'antidote.

SALDUBA, (*Géog. anc.*) ancienne ville d'Espagne, dans la Bétique, sur la côte. Plin, *liv. III. c. j.* après avoir dit que *Barbesula* est accompagnée d'une riviere de même nom, ajoute, *item Salduba*; il en est de même de *Salduba*. On croit qu'aujourd'hui cette ville est Marbella, & que la riviere est Rio-Verde.

SALE, adj. (*Gramm.*) mal propre, couvert d'ordure. Cette ville est *sale*. Du linge *sale*; un habit *sale*; du papier *sale*; une couleur *sale*. Il se dit aussi au figuré. Des paroles *sales*; des idées, des images *sales*; une parole *sale*.

SALÉ, adj. (*Gramm.*) en qui l'on remarque le goût du sel, soit qu'il en contienne ou non. De la viande *salée*, du pain *salé*, des eaux *salées*. Voyez SEL.

SALÉ, (*Géog. mod.*) ville d'Afrique en Barbarie, sur la côte occidentale du royaume de Fez, & sous l'autorité du roi de Maroc. Cette ville est remarquable par son antiquité; mais elle est encore plus connue par ses corsaires nommés *Saleins*, & par son commerce, quoique son havre ne soit propre que pour de petits bâtimens. Elle a de bonnes fortifications pour sa défense, & est divisée comme Fez, en ville vieille & en ville nouvelle, qui sont seulement séparées par la riviere de Garrou. Le roi de France a un consul à *Salé*; mais ce caractère est assez infructueux, parce que celui qui en est revêtu n'est

guère moins exposé qu'un simple marchand aux caprices des habitans. On compte qu'ils sont environ vingt mille. Ils se qualifient *Andalous*, comme ceux de Tetouan. *Salé* est situé à environ 45 lieues au couchant de Fez. Long. 11. 6. lat. 34. 2. (*D. J.*)

SALÉE, LA RIVIERE, (*Géog. mod.*) il y a deux rivières de ce nom en Amérique, l'une dans la Guadeloupe, qu'elle sépare de la grande terre, l'autre dans la partie la plus méridionale de la Martinique.

SALEM, (*Géog. sacrée.*) nom commun à quelques villes ou lieux de la Palestine. Il y avoit une *Salem* qui appartenoit aux Sichémistes; il y avoit un autre lieu de ce nom dans la campagne de Scytopolis, à huit milles de cette ville; il y avoit une troisième *Salem* ou *Salim* au bord du Jourdain, où S. Jean baptisoit. Les septante ont quelquefois appelé *Salem* la ville de Silo; enfin Jérusalem aussi nommée quelquefois par abbréviation *Salem* dans l'Ecriture: par exemple, on lit au *pseaume lxxv.* sa demeure est dans *Salem*, & son temple dans Sion. (*D. J.*)

SALEME, (*Géog. mod.*) petite ville de Sicile; dans la vallée de Mazara, sur une montagne, à 18 milles au nord-est de Mazara. Long. 50. 30. lat. 38. 5.

SALENÆ, (*Géog. anc.*) ancienne ville de l'île d'Albion, au pays des Catyeuchlani, selon Ptolomée, *liv. II. ch. iij.* Ses interpretes croient que le nom moderne est *Saludy*.

SALENTIA, ou SALLENTIÆ, (*Géog. anc.*) ancienne ville de la grande Grece, au pays des Messapiens, selon Etienne le géographe.

SALENTINS, LES, (*Géog. anc.*) *Salentini*; ancien peuple de la grande Grece. Leur pays s'appelloit *Salentina regio*. Ptolomée n'y met au bord de la mer que le promontoire nommé *Sapygium* & *Salentinum promontorium*. Léandre croit que le pays des *Salentins* répond à la terre d'Otrante; cela n'est pas exactement vrai en tout. (*D. J.*)

SALEP, SALOP & SULAP, f. m. (*Diete & Mat. méd.*) racine ou bulbe farineuse, ou, pour mieux dire, gommeuse, dont la substance est entièrement soluble dans la salive & dans les liqueurs aqueuses, qui est inodore, qui n'a d'autre saveur que celle des gommies & des mucilages, qui est fort en usage chez les Turcs, & dont on commence à se servir aussi à Paris. Voici ce qu'en dit M. Geoffroi le cadet dans un des *mémoires de l'académie royale de Sciences pour l'année 1740.*

On a découvert, en examinant avec attention le *salep* des Turcs, que c'étoit la bulbe d'une espece d'orchis ou satyrion. C'est une racine blanche ou rousâtre, selon qu'elle est plus ou moins récente. Les Orientaux nous l'envoient transparente avec un fil de coton. Elle est en usage pour rétablir les forces épuisées; c'est un restaurant pour les phtisiques; & on la donne avec succès dans les dysenteries bilieuses, selon Degnerus, qui a publié deux dissertations sur cette maladie, & qui se servoit du *salep* des Turcs comme d'un remède, pour ainsi dire, spécifique. Le même académicien a réussi à mettre les bulbes de nos orchis dans le même état que le *salep*, à imiter parfaitement cette préparation, dont les moyens sont inconnus. Voyez à l'article SATYRION, comme M. Geoffroi s'y est pris.

Quant à la maniere de se servir du *salep*, voici ce qui en est dit dans une lettre sur cette drogue, que le sieur Andri, droguiste de Paris, a fait mettre au *journal de Médecine*, Septembre 1759. Suivant Albert Seba, les Chinois & les Persans en prennent la poudre, à la dose d'un gros, deux fois le jour dans du vin ou du chocolat.

Le pere Serici nous apprend que les Indiens en prennent une once le soir à l'eau & avec du sucre; mais la plus saine partie, ainsi que l'europpéen, le prend au lait, à la dose d'une demi-once; on le pulvérise

dans un mortier, & on fait bouillir cette farine dans du lait avec du sucre pendant un demi-quart d'heure; il en résulte une bouillie agréable, avec laquelle on fait son déjeuner; on peut y mettre quelques gouttes d'eau rose ou de fleurs d'orange.

Degnerus a donné une préparation un peu plus détaillée de ce remède. On fait infuser un gros de cette racine réduite en poudre très-fine, dans huit onces d'eau chaude; on la fait dissoudre à une douce chaleur, on la passe ensuite dans un linge pour la purifier des petites ordures qui pourroient s'y être jointes; la colature recue dans un vase, se congèle, & forme une gelée mucilagineuse très-agréable: on en donne au malade de deux heures en deux heures, & de trois heures en trois heures une demi-cuillerée, une cuillerée entière, plus ou moins, suivant l'exigence des cas.

Cette préparation dictée par Degnerus paroît la meilleure, sur-tout quand on ne veut point faire une bouillie, mais qu'on veut donner ce remède dans quelque véhicule liquide, comme dans l'eau simple, dans du vin, dans de la tisane; la gelée s'y étendra beaucoup mieux que la poudre: on prend, par exemple, le poids de vingt-quatre grains de cette poudre qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; la poudre s'y fond entièrement, & forme un mucilage qu'on étend par ébullition dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau; on est maître de rendre cette boisson plus agréable en y ajoutant du sucre, ou quelques légers parfums, ou quelques sirops convenables à la maladie, comme le sirop de capillaire, de pavot, de citron, d'épine-vinette, &c. On peut aussi couper cette boisson avec moitié de lait, ou en mêler la poudre, à la dose d'un gros, dans un bouillon. (b)

SALER, v. act. (*Gram.*) c'est mêler du sel à quelque chose. On *sale* le pain, la viande, le beurre, le poisson.

SALER les cuirs, (*Tannerie.*) c'est les saupoudrer de sel marin & d'alun, ou de natrum, après qu'ils ont été abattus ou levés de dessus les animaux, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, jusqu'à ce qu'on les porte chez les Tanneurs. *Savary.* (*D. J.*)

SALERAN, f. m. (*Papeterie.*) on nomme ainsi dans nos papeteries, une espèce de maître ouvrier ou d'inspecteur, qui a soin de faire donner au papier tous ses apprêts, comme de le coller, presser, ficher, rogner, lisser, plier, le mettre en mains & en rames. On l'appelle *saleran*, parce qu'il est le maître de la salle où l'on donne ces dernières façons au papier. (*D. J.*)

SALERNE, (*Géog. mod.*) ville d'Italie, aujourd'hui au royaume de Naples, sur le bord de la mer, capitale de la principauté citérieure, au fond d'un golfe de même nom, à douze lieues au sud-est de Naples, & à égale distance au midi de Bénévent. *Long.* 32. 20. *latit.* 40. 46.

Cette ville est ancienne, & faisoit autrefois partie du petit pays des Picentins, dont Picentia étoit alors la capitale. Strabon dit que les Romains fortifièrent *Salerno* pour y mettre garnison, & qu'elle étoit un peu plus haute que le rivage. Tite-Live nous apprend, *l. XXXII. c. 29*, que cette ville devint colonie romaine.

Après la ruine de l'empire d'Occident par les Barbares venus des pays septentrionaux, les Lombards & les Goths se firent des établissements aux dépens de l'empire grec, qui s'étoit ressaisi d'une partie de l'Italie, sur-tout dans ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Naples. Mais il n'étoit pas en état de se soutenir contre tant d'ennemis qui l'attaquoient de tous les côtés. Les Lombards formèrent des duchés & des principautés, comme Capoue, *Salerno*, & tant d'autres villes qui étoient alors les résidences de

souverains qui s'y maintinrent, moyennant quelques soumissions à l'empire Grec.

Charlemagne, qui détruisit le royaume des Lombards, ne toucha point à ces souverainetés, qui étoient subordonnées à l'empire d'Orient; ainsi, au commencement de l'onzième siècle, *Salerno* étoit capitale d'une principauté, dont le seigneur avoit un très-beau pays. Guaimare, prince de *Salerno*, regnoit de cette manière, lorsqu'une centaine de gentils-hommes normands délivrèrent cette ville des Sarazins qui étoient venus pour la piller.

« Ces François, partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem; passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent à *Salerno* dans le tems que cette ville venoit de se racheter à prix d'argent. Ils trouverent les *Salertins* occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers, reproche aux assiégés la lâcheté de leur soumission; & dans l'instant marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques *Salertins* qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de *Salerno*, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis ».

Gisulphe, fils & successeur de Guaimare, se trouva fort mal de n'avoir pas ménagé ces mêmes Normands. Ils l'assiégèrent, prirent sa ville, le chassèrent du pays, & le réduisirent à aller vivre à Rome des bienfaits du pape. Maîtres de *Salerno*, ils la fortifièrent, & en formèrent une nouvelle principauté, dont dix-neuf princes de la postérité de Tancrede jouirent successivement.

Le port de cette ville étoit un des plus fréquentés de cette côte; avant que celui de Naples lui eût enlevé son commerce; ce port n'est plus rien aujourd'hui, qu'on a abattu le grand mole qui l'enveloppoit, & qui mettoit les vaisseaux à l'abri des orages. Il ne reste plus à cette ville, que le commerce de terre pour la faire subsister. Ses rues sont vilaines & fort étroites; mais elle a quelques palais aux environs de la place, au-dessus de laquelle est le château.

Salerno fut honorée de la qualité d'archevêché l'an 974 par Boniface VII. Son université, aujourd'hui très-méprisée, a été autrefois fameuse pour la médecine.

C'est à *Salerno* qu'est mort en 1085 le pape Grégoire VII. qui avoit été si fier & si terrible avec les empereurs & les rois. Il s'étoit avisé d'excommunier Robert, prince de *Salerno*, & le fruit de l'excommunication, fut la conquête de tout le Bénéventin par le même Robert. Le pape lui donna l'absolution, & accepta de lui la ville de Bénévent, qui, depuis ce tems là, est toujours demeurée au saint siége.

Bientôt après éclatèrent les grandes querelles entre l'empereur Henri IV. & Grégoire VII. L'empereur s'étant rendu maître de Rome en 1084, assiégeoit le pape dans ce château, qu'on a depuis appelé le *château Saint-Ange*. Robert accourt alors de la Dalmatie, où il faisoit des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne & l'emmena à *Salerno*, où ce pape, qui dépoisoit tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentil-homme normand.

Mafuccio, auteur du xv. siècle, peu connu, étoit de *Salerno*. On a de lui en italien *cinquante nouvelles*, dans le goût de celles de Boccace, c'est-à-dire, très-licentieuses. Elles ont été imprimées plusieurs fois, & pillées par des auteurs de même caractère; témoin les *contes du monde aventureux*, imprimés à Paris en

1555 in-8°. La première édition du livre de Masuccio a pour titre *il novellino*, & parut à Naples en 1476, in-fol. Elle fut suivie de plusieurs autres, faites à Venise en 1484, en 1492, en 1503 avec figures; en 1522, en 1525, in-8°. en 1531, in-8°. en 1535, in-8°. en 1541, in-8°. &c. Malgré toutes ces éditions, un satyrique d'Italie (Francesco Doni) a eu raison de se divertir de l'auteur, en lui attribuant ironiquement un ouvrage imaginaire, intitulé : *Masuccio commento sopra la prima giornata del Boccaccio*. (Le chevalier DE JAU COURT.)

SALERNE, golphe de, (Géog. mod.) golphe de la Méditerranée, sur la côte orientale du royaume de Naples. C'est le *Pæstanus sinus* des anciens. (D. J.)

SALERON, f. m. (Orfèvrerie.) c'est la partie d'une salière où l'on met le sel. *Dict. de l'acad.* (D. J.)

SALERS, (Géog. mod.) petite ville ou bourgade de France, dans la basse-Auvergne, à six lieues d'Aurillac, dans les montagnes. On y commerce en bétail. (D. J.)

SALESO, LE, (Géog. mod.) rivière d'Asie, dans l'Anatolie; elle arrose la partie orientale de la Caramanie, & se perd dans le golphe de Satalie, vis-à-vis de l'île de Chypre. (D. J.)

SALETÉ, f. f. (Gram.) ordure qui s'est attachée à quelque chose, & dont il faut la nettoyer. La *saleté* d'une table, d'une chambre, d'un lit, du linge, des habits. Au figuré, il n'y a guère que les ignorans & les libertins qui disent habituellement des *saletés*. Ce poète n'a que sa *saleté*.

SALETIO, (Géog. anc.) & *Salisso* par Antonin, ancienne ville de la Germanie, sur le Rhein, à sept milles italiens de Strasbourg, en allant vers Saverne. Beatus Rhenanus croit que son nom moderne est *Selza*. (D. J.)

SALEUR, f. m. (Gram.) celui qui sale. Ce mot s'emploie dans la pêche des harengs & de la morue. Il y a des *saleurs* en titre.

On donnoit autrefois le même nom de *saleur*, à des espèces de devins qui prétendoient connoître l'avenir aux mouvemens de différentes parties du corps qu'ils saupoudroient de sel. Cette espèce de divination se désignoit par le nom de *salissation*, *salissatio*.

SALFELD, (Géog. mod.) 1°. petite ville d'Allemagne, au cercle de la haute Saxe, dans la Misnie, sur la Sala, à environ sept lieues au-dessus d'Iéne, avec titre de principauté. Elle appartient à la maison de Saxe-Gotha. L'ordre de S. Benoît y possédoit une riche abbaye, qui a été réunie au domaine par les électeurs de Saxe, dans le tems de la réformation. La principauté peut avoir douze lieues de long sur trois de large. C'est un pays de montagnes, où se trouvent quelques mines de cuivre, de plomb & de vitriol.

2°. *Salfeld*, petite ville du royaume de Prusse, dans la Poméranie, à cinq lieues de la petite ville de Holtaud, vers le midi. (D. J.)

SALGANÉE, (Géog. anc.) ancienne ville de Grèce dans la Béotie, sur l'Euripe, au passage pour aller dans l'Eubée. Etienne dit *Salganens*. Tite-Live la met auprès de l'Hermeus, qui doit avoir été une montagne ou une rivière. On la nomme à présent *Salganico*; c'est une petite ville de la Livadie. (D. J.)

SALHBERG, ou SALBERG, (Géog. mod.) petite ville de Suède, en Westmanie, sur la rivière de Salha, près d'une montagne, où sont des mines d'argent, que les Russes ruinèrent dans la guerre qu'ils eurent avec les Suédois, terminée par la paix de Nydetat. (D. J.)

SALIA, (Géog. anc.) rivière d'Espagne, dans l'Asturie, aux confins de la Cantabrie. Elle donnoit le nom au peuple *Saleni*, qui étoit dans ces cantons, & que Ptolomée semble nommer *Selini*: elle le don-

noit aussi au lieu *Salaniana*, dont parle Antonin dans son itinéraire. Cette rivière est aujourd'hui la *Saia*. C'est, au jugement de Pindore, la *Sauga* de Plin. (D. J.)

SALIAE, f. f. pl. on sous-entend *virgines*, (Hist. Rom.) filles qu'on prenoit à gage; elles servoient le pontife à l'autel; elles portoient l'*apex* & les *pulchamenta*, & marchaient en dansant.

SALIAN, f. m. (Hist. nat.) oiseau du Brésil & de l'île de Maragnan; il est de la grosseur d'un coq d'inde; il a le bec & les jambes d'une cigogne, & se sert de ses ailes avec aussi peu de facilité que l'autruche; mais il est si prompt à la course, que les chiens les plus légers ne peuvent l'atteindre. On le prend ordinairement dans des pièges.

SALICAIRE, f. f. (Hist. nat. Bot.) *salicaria*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales, disposés en rond dans les échancrures du calice qui est en forme de tuyau. Le pistil s'élève du fond du calice, & devient dans la suite un fruit ou une coque ovoïde, qui a deux capsules, & qui renferme des semences ordinairement petites, attachées au placenta, & enveloppées le plus souvent par le calice. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Tournefort compte dix espèces de *salicaire*, & nomme pour la première, celle qui porte des fleurs purpurines, *salicaria vulgaris purpurea*, *foliis oblongis*. I. R. H. 253.

Sa racine est grosse comme le doigt, ligneuse, blanche, vivace; elle pousse des tiges qui s'élèvent quelquefois en bonne terre, jusqu'à la hauteur de cinq piés, roides, anguleuses, rameuses, rougeâtres. Ses feuilles sont entières, oblongues, pointues, semblables à celles de la lysimachie, mais plus étroites, & d'un verd plus foncé; elles sortent de chaque nœud des tiges, deux à deux, trois à trois, & environnent ensemble la tige.

Ses fleurs sont petites, verticillées au milieu des branches, ramassées en épis, purpurines, composées chacune de six pétales, disposées en rose, avec douze étamines d'un rouge pâle, qui en occupent le milieu.

Après la chute des fleurs, il leur succède des capsules oblongues, pointues, couvertes & partagées en deux loges, remplies de semences menues. Cette plante croît abondamment aux lieux humides, marécageux, & le long des eaux; elle fleurit en Juin & Juillet. On l'estime détersive & rafraîchissante; mais elle est de peu d'usage.

M. de Tournefort est le premier qui ait nommé cette plante *salicaire*, *salicaria*, soit parce qu'elle vient communément parmi les saules, *salices*, ou plutôt parce que ses feuilles ressemblent à celles du saule. (D. J.)

SALICITE, f. f. (Hist. nat. Litholog.) nom donné par quelques naturalistes à une pierre composée de petits corps marins ou de pierres lenticulaires, qui étant posées sur le tranchant, présentent une figure semblable à celle des feuilles d'un saule. C'est la même pierre que l'on appelle aussi pierre frumentaire, *lapis frumentarius helveticus*.

SALICOQUE. Voyez SQUILLE.

SALICORNIE, f. f. (Botan.) genre de plante dont voici les caractères; elle n'a qu'une feuille lisse, pleine de suc, semblable à un poireau, & composée d'écaillés articulées comme le bouis. Sa fleur est à pétale, nue, & croît dans les endroits où les écaillés s'unissent. Son fruit est une vessie qui contient une semence. Linnæus caractérise ainsi ce genre de plante: le calice est de forme tétragone, ventrue, tronquée & subsiste; il n'y a point de couronne à la fleur; l'étamine est un filet unique, simple & chevelu; la bossette de l'étamine est arrondie; le germe du pistil

est de forme ovale, oblongue; le style est placé sous l'étamine; le stigma est fendu en deux; il n'y a point d'enveloppe particulière au fruit, mais le calice devient plus gros & contient une seule graine.

On ne compte qu'une espèce de *salicornie*, nommée par Tournefort *salicornia geniculata*, annua, coroll. 51. Ses cendres sont d'un grand usage dans les manufactures de savon & dans les verreries. (D. J.)

SALICOTS, terme de pêche, sorte de poissons. *Description de leur pêche.* La pêcherie du palais, lieu dans le ressort de l'amirauté de Marennes, sur la côte du Ponant, dans laquelle on fait la pêche de ces poissons, qu'on appelle la *santé*, *salicots* ou *grand barbeau*, est particulière à ce lieu. Pour établir cette pêcherie, on plante dans la roche de petits sapins de vingt-deux à vingt-quatre piés de hauteur; on les range en quarré, on les enfonce environ de deux piés, & on les dispose de manière qu'ils se trouvent placés un peu en talut, pour les écarter par le bas, & leur donner une assiette plus ferme; ensuite à cinq piés environ du bout d'en-haut, on forme avec des traverses une espèce de plancher que l'on couvre de broussailles & de branches d'osier; on fait aussi autour du quarré une enceinte de pareil clayonnage de la hauteur d'environ trois piés, la pêcherie est éloignée de la côte d'environ dix brasses à la pleine mer.

Pour former un accès facile à ces pêcheries, qui sont plusieurs sur différentes lignes, on plante à la côte d'autres perches au pié du rivage à la pêcherie; ces perches ont deux traverses qui conduisent au premier palais; la traverse d'en-bas sert aux pêcheurs de marche-piés; & celle d'en-haut de soutien & de guide, ce qu'on appelle le *chemin* ou la *galerie*.

Cette pêche ne se fait que de haute-mer, & seulement depuis le mois de Mars & d'Avril, jusqu'à la fin de Juillet; ce sont presque les femmes seules qui s'emploient à cette pêche; elles ont pour cet effet quatre à cinq trullottes, ou petits trulles, formées de la même manière que celles des pêcheurs des monarts; elles mettent à côté de cet instrument deux pierres pour le faire caler, & pour appât dans le fond du sac des cancre ou crabes dont on ôte l'écaille; la trullotte est amarrée par un bout de ligne passée au-travers du bout du boufon qui est le morceau de bois, au travers duquel passe la croisée où est amarrée le sac; la femme qui pêche, relève de tems en tems & successivement ses trullottes, pour en retirer la *santé* qui s'y peut trouver.

Les gros vents, surtout ceux d'ouest & du sud-ouest, détruisent souvent ces pêcheries, qui sont libres, & dont on est obligé de renouveler tous les ans les sapins; cette précaution n'empêche pas qu'il n'y arrive souvent des accidens, soit que les vents fassent tomber à la mer les femmes en allant dans leurs palais, ou que les pieux se cassent quand elles y sont à pêcher.

Il faut du beau tems & du calme pour faire cette pêche avec succès, elle ne dure que deux heures seulement toutes les marées: savoir, une heure avant le plein de la mer, & une heure après le jusant. Voyez nos *Planches de Pêche*, qui représentent ces sortes de pêcheries.

SALIENS, s. m. pl. (*Hist. anc.*) nom qu'on donnoit autrefois à des prêtres de Mars qui étoient au nombre de douze, institués par Numa. Ils portoient des robes de différentes couleurs avec la toge bordée de pourpre, & des bonnets très-hauts faits en cône, à quoi quelques-uns ajoutent un plastron d'acier sur la poitrine.

On les appelloit *Salii*, du mot *faltare*, danser, parce que ces prêtres lorsqu'ils avoient fait leurs sacrifices, alloient par les rues en dansant; ils tenoient

à leur main gauche de petits boucliers, nommé *ancilia*, & à la droite une lance ou bâton, avec lequel ils frappoient en cadence sur les boucliers les uns des autres, en chantant des hymnes en l'honneur des dieux.

Il y avoit deux compagnies ou colleges de *Saliens*. Les anciens *Saliens* établis par Numa, s'appelloient *Palatini*: les autres institués par Tullus Hostilius, se nommoient *Collini* ou *Agonales*. Servius dit cependant qu'il y avoit deux colleges de prêtres *Saliens*, institués par Numa, savoir les *Collini* & les *Quirinales*: & deux autres classes instituées par Tullus, savoir les *Pavorii* & les *Pallorii*, c'est-à-dire prêtres de la peur & de la pâleur, que les Romains adoroient aussi bien que la fièvre. Il est assez douteux que ces derniers fussent véritablement du college des *Saliens*, puisque Plutarque assure que les véritables *Saliens* étoient les prêtres des *dieux belliqueux*, & la peur & la pâleur ne sont rien moins que des divinités guerrières: à moins qu'on ne dise que dans les combats elles sont connues des vaincus, & en ce cas l'office des *Pavoriens* & des *Palloriens* auroit été de les détourner des armées romaines.

Les *Saliens* avoient coutume de chanter principalement une chanson ancienne, appelée *saliare carmen*; & après la cérémonie, ils faisoient entr'eux un grand festin, delà vint le mot de *saliare epula*, ou *saliare dapes*, pour signifier un bon repas.

Ces prêtres avoient un chef de leur corps, qu'on appelloit *præsul* ou *magister saliorum*. Il marchoit à la tête, & commençoit la danse: les autres imitoient tous ses pas & toutes ses attitudes. Le corps entier de ces prêtres étoit appelé *collegium saliorum*.

Festus Pompeius fait mention de filles *Saliennes*, *virgines saliares*; qui étoient gagées par les *Saliens* pour se joindre avec eux dans leurs cérémonies. Ces filles avoient une espèce d'habillement militaire, appelé *paludamentum*. Elles portoient de grands bonnets ronds comme les *Saliens*, & faisoient comme eux des sacrifices avec des pontifes dans le palais des rois: mais Rosin, l. III. des *antiquités romaines*, remarque que Festus est le seul auteur qui parle de ces prêtresses, & ne paroît pas adopter ce sentiment comme quelque chose de certain.

M. Patin, prétend qu'on voit la figure d'un prêtre *Salien* sur un médaillon de la famille Saquinia. Cette figure porte un bouclier d'une main, & un caducée de l'autre. Mais elle paroît avoir le regard trop grave & trop tranquille pour un personnage aussi impétueux qu'étoient les *Saliens* dans leurs cérémonies, de plus le bouclier qu'elle porte, ne paroît point être le même que celui qu'on appelloit *ancyle*: car le bouclier de la figure est entièrement rond, & n'est échancré nulle part. Enfin peut-on supposer qu'un prêtre de Mars qui est le dieu de la guerre, eût été représenté ayant en main un caducée qui est le symbole de la paix? Il y a donc apparence que cette figure dont M. Patin parle, n'est point celle d'un prêtre *salien*.

Au reste les *Saliens* avoient été en usage en d'autres villes d'Italie, avant que d'être établis à Rome, & Hercule avoit eu ses *Saliens* plus anciennement que Mars. Ceux de ce dernier devoient être de famille patricienne, & ils étoient reçus fort jeunes dans ce college, puisque Marc Aurele y fut admis à l'âge de huit ans. On dit que leurs filles ne pouvoient être du nombre des vestales. Outre les anciens *Saliens*, fondés par les rois de Rome, on en trouve d'autres, nommés *Augustales*, *Hadrianales*, *Antonini*; qu'on croit avoir été des prêtres consacrés au culte de ces empereurs après leur apotheose.

SALIERE, s. f. (*ustensile de ménage*.) sorte de petit vaisseau de bois qu'on remplit de sel, & qu'on pend au jambage de la cheminée pour le faire sécher.

SALIERE, f. f. (*Gram.*) ustensile domestique, autre petit vaisseau plat de crystal, de verre, de fayance, d'or & d'argent, qu'on remplit de sel égrugé, & qu'on met sur la table.

SALIERE, (*Littérat.*) *salillum*, *salinum*, *concha salis*; les anciens mettoient le sel au rang des choses qui devoient être consacrées aux dieux; c'est dans ce sens qu'Homère & Platon l'appellent divin. Vous croyez sanctifier vos tables en y mettant les *salieres* & les statues des dieux, dit Arnobe. Aussi n'oublioit-on guère la *salier* sur la table; & si l'on avoit oublié de la servir, on regardoit cet oubli comme d'un mauvais présage, aussi bien que si on la laissoit sur la table, & qu'on s'endormit ensuite. Festus rapporte à ce sujet l'histoire d'un potier, qui à ce que croyoit le vulgaire, avoit été puni par les dieux de cette faute; s'étant mis à table avec ses amis près de sa fournaise toute allumée, & s'étant endormi pris de vin, & accablé de sommeil, un débauché qui couroit la nuit, vit la porte ouverte, entra, & jeta la *salier* au milieu de la fournaise, ce qui causa un tel embrasement, que le potier fut brûlé avec la maison. Cette superstition n'est point encore éteinte dans l'esprit de beaucoup de gens, qui sont affligés, si un laquais a oublié de mettre la *salier* sur la table, ou si quelqu'un vient à la renverser. Les Romains avoient pris des Grecs ce scrupule ridicule qui a passé jusqu'à nous.

Festus nous apprend encore sur l'usage des *salieres* à Rome; qu'on mettoit toujours la *salier* sur la table, avec l'affiette dans laquelle on présentait aux dieux les prémices; sa remarque nous procure l'intelligence de ce passage de Tite-Live, *lib. XXVI, ch. xxxvj. Ut salinum, patellamque Deorum causâ habere possint. « Qu'ils puissent retenir une salier & une affiette, à cause des dieux. »* C'est encore la même remarque qui sert à éclaircir ces vers de Perse, *satyre iij.*

Sed ruri paterno

*Est tibi far modicum, purum & sine labe salinum
Quid metuas? Cultrix que foci secura patella.*

« Que craignez-vous? Vous avez un joli revenu » de votre patrimoine; votre table n'est jamais sans une *salier* propre, & sans l'affiette qui sert à présenter aux dieux les prémices. »

Souvent les *salieres* que les anciens mettoient sur leurs tables, avoient la figure de quelque divinité. *Sacras facitis mensas salinorum appositu & simulacris Deorum.* Horace a dit de même.

Splendet mensa tenui salinum.

L'ancien commentateur a observé sur ce vers, que *salinum* propre est *patella*; in quâ diis primitiæ cum sale offerebantur, Stace confirme cet usage.

Et exiguo placuerunt farre salina.

Tite-Live, *l. XXVI, ut salinum patellamque deorum causâ habeant.* Valère-Maxime, en parlant de la pauvreté de Fabricius & d'Emilius: *uterque*, dit-il, *patellam Deorum, & salinum habuit.*

Ce fait présumé, il n'est plus surprenant que les Romains se soient imaginés que la divinité qui présidoit à la table, se fût offensée, lorsque sans respect on renversoit le sel; mais on doit s'étonner de ce que dans le christianisme, des personnes, d'ailleurs éclairées, soient encore dans ces idées ridicules, de craindre quelque malheur à cause du renversement d'une *salier*. (*D. J.*)

SALIERE, en terme de Diamantaire, c'est un ustensile de bois, monté sur une patte, & dont la partie supérieure un peu creusée en forme de *salier*, reçoit dans un autre trou fait à son centre & qui descend assez bas, la coquille sur laquelle on monte le diamant en soudure. Voyez METTRE EN SOUDURE, &

la fig. Pl. du Diamantaire. R la *salier*, S la coquille dans laquelle est monté un diamant.

SALIERES, (*Maréchal.*) Les *salieres* du cheval sont à un bon ponce au-dessus de ses yeux. Lorsque cet endroit est creux & enfoncé, il dénote un vieux cheval, ou un cheval engendré d'un vieil étalon. Les jeunes chevaux ont cet endroit ordinairement plein de graisse, laquelle s'affaïsse en vieillissant, & devient creux à-peu-près comme celui d'une *salier* où l'on met du sel.

SALIÈS, (*Géog. mod.*) bourgade de Gascogne, dans le Béarn; elle est remarquable par ses deux sources d'eau salée qui sont très-abondantes. (*D. J.*)

SALIGNAC, (*Géog. mod.*) autrefois petite ville, aujourd'hui petit bourg de France dans le haut Périgord, célèbre pour avoir donné son nom à la maison dont étoit issu l'illustre Fénélon, archevêque de Cambrai. Son *Télémaque* immortalise sa mémoire. *Long. 18. 56. lat. 45. 38.* (*D. J.*)

SALIGNI, MARBRE, (*Lithol.*) Le marbre nommé *saligni*, est un certain marbre d'Italie, qui ressemble à une congélation. Il a le grain fort rude & fort gros, est un peu transparent, & jette un brillant semblable à celui qui paroît dans le sel, d'où lui vient son nom. (*D. J.*)

SALIGNON, f. m. (*Salines.*) pain de sel blanc qui se fait avec l'eau des fontaines salées, qu'on fait évaporer sur le feu. Ces sortes de pains se dressent dans des éclisses comme des fromages, avant qu'ils aient pris entièrement leur consistance; on en fait aussi dans des seilles de bois. Le sel de Franche-Comté & de Lorraine se fait en *salignon*. *Savary.* (*D. J.*)

SALIN, adj. (*Gram.*) où l'on remarque le goût du sel, ou qui est de la nature du sel. Cette substance est *saline*. On trouve au sang un goût *salin*.

SALIN, f. m. (*terme de regrattier de sel.*) Dans le commerce de sel à petite mesure, on appelle le *salin* une espèce de bacquet de figure ovale, dans lequel les vendeuses renferment le sel qu'elles débitent aux coins des rues de la ville de Paris. Quelques-unes l'appellent *sanier*. *Trévoux.* (*D. J.*)

SALINAS DE MENGRAVILLA, (*las*) (*Géog. mod.*) salines d'Espagne dans le village de Mengravilla, près d'Avila. Ce sont des mines de sel fort singulières. On y descend, dit-on, plus de cent degrés sous terre, & l'on entre dans une vaste caverne, soutenue par un pilier de sel cristallin, d'une grosseur étonnante. (*D. J.*)

SALINELLO, LE, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans l'Abruzze ultérieure. Elle a sa source aux montagnes près d'Ascoli, & se jette dans le golfe de Venise, entre les embouchures de Vibrato & du Tordino. (*D. J.*)

SALINES, usines où l'on fabrique le sel. Il y a les marais salans où tout le travail tend à tirer le sel des eaux de la mer; & les fontaines salantes, où tout le travail tend à tirer le sel marin des fontaines qui le tiennent en dissolution. Nous allons exposer ce qui concerne ces différens travaux, & commencer par les marais salans.

Des marais salans. Pour la construction de ces sortes d'édifices, il faut une terre argilleuse ou terre glaise qui ne soit nullement pierreuse; si le fonds de cette terre tire sur le blanc, elle fera le sel blanc: ce sel est propre à la *salier*: les Espagnols & les basques l'enlèvent.

Si le fond se trouve rougeâtre, le sel tirera sur la même couleur; mais le fonds du terrain sera plus ferme: il est propre pour le commerce de la mer Baltique.

Si le sel est verd, il vient d'un terrain verdâtre, il est propre à la salaison de la morue, du hareng & de toutes sortes de viandes; le sel gris que l'on

nomme *sel commun*, est le même sel que le véritable, mais il est plus chargé de vase.

Il faut toujours tâcher d'établir ses marais en un lieu autant uni que faire se pourra, & veiller à ce que les levées que l'on fera du côté de la mer empêchent l'eau de passer dessus: il est très-important de faire cette observation avant que de construire les marais, sur-tout ceux qui sont au bord de la mer, les autres n'en ont pas besoin. Lorsque l'on a trouvé le terrain, comme on le desire, il faut observer de situer autant qu'il est possible, les marais, de manière à recevoir les vents du nord-est & un peu du nord-ouest. Car les vents les plus utiles sont depuis le nord-ouest, passant par le nord jusqu'à l'est-nord: les autres vents sont trop mous pour faire saler; il ne faut pas ignorer qu'un vent fort & un air chaud font saler avec promptitude.

Pour construire un marais, l'on choisit la saison de l'hiver; alors les laboureurs sont moins occupés, leurs terres sont ensemencées; mais on peut les construire en tout tems, lorsqu'on a des ouvriers. Il est à propos d'avoir un entrepreneur dont le prix se règle par livre de marais; c'est l'entrepreneur qui paye ses ouvriers, à moins qu'un particulier ne fût travailler à la journée. Pour la conduite du marais il faut un homme entendu à la planimétrie, & qui ait la connoissance du flux & reflux de la mer, afin de faire creuser le jas, & de poser la vareigne; ces deux points importent beaucoup à ce qu'un marais ne puisse manquer d'eau en aucun tems; c'est en quoi la plus grande partie des marais de la saline de Marenne pêche, faute d'expérience des constructeurs. Il seroit à souhaiter que tous les maîtres de marais fussent au fait de l'arpentage, & c'est ce qui n'est pas; ils se contentent pour la plupart de mesurer le tour d'une terre, & d'en prendre le quart, qu'ils multiplient par le même nombre pour avoir le carré: cette méthode peut passer pour les terrains carrés, mais elle devient insuffisante quand la terre a plusieurs angles rentrants. On sent combien il est important que celui qui a la conduite de l'ouvrage, connoisse le local du marais par pratique.

Chaque marais devoit avoir son jas à lui seul pour plus grande commodité; on peut cependant les accoupler, comme il paroît sur notre plan, & sur celui de la prise du marais de Chatellars; le marais en seroit toujours mieux, les fauniers seroient moins paresseux à fermer la vareigne ou écluse, & ne se remettroient pas de ce soin les uns aux autres, ce qui fait que bien souvent le marais manque d'eau. Il faut que la sole du jas ne soit élevée que de six pouces au plus, au-dessus du mort de l'eau; par ce moyen, lors même que l'eau monte le moins, le marais ne peut en manquer; il ne faut prendre que deux piés d'eau au plus, quoiqu'on en puisse prendre jusqu'à six dans la plus forte maline, ou au plus gros de l'eau, voilà sur quoi on doit se régler. Pour la vareigne, elle auroit huit piés de haut sur deux de large, qu'il ne faudroit pas de portillons, quoique les fauniers en demandent toujours; ce portillon est sujet à bien des inconvénients, le faunier se fiant sur ce que le portillon doit se refermer de lui-même quand la mer se retire, ne veille pas à son écluse, cependant le portillon s'engage, le jas se vuide & devient hors d'état de saler, si c'est sur la fin de la maline; lorsque la maline d'après vient, le faunier prend de l'eau de tous les côtés, cette eau est froide, elle échaude le marais qui par conséquent devient bien souvent hors d'état de saler de plus d'un mois & par delà; s'il avoit la précaution de mettre l'eau peu-à-peu, il ne tomberoit jamais dans cet inconvénient, le marais ne se refroidiroit pas.

Ensuite on fait les conches à même niveau, & on place le gourmas entre les conches & le jas, com-

me il est figuré *et*, & au plan à la lettre *P*. Le gourmas est une pièce de bois percée d'un bout à l'autre, à laquelle on met un tampon du côté des conches; on l'ôte pour faire courir l'eau du jas aux conches avec vivacité; mais quand il y a 5 à 6 pouces d'eau sur les conches, on le remet pour se servir ensuite des trous qui sont dessus le gourmas au nombre de 4 à 5, d'un pouce de diamètre; le gourmas est sous l'eau au niveau de la solle, du jas, & des conches; on le referme avec des chevilles; quand le faunier prend de l'eau des conches pour entretenir les conchées & le maure, il ouvre une ou deux chevilles, & quelquefois les quatre, pour que l'eau vienne moins vite que par sa voie ordinaire, & par conséquent elle refroidit moins l'eau des conches.

Le maure est un petit canal d'un pié environ de largeur, marqué par la lettre *S*; il fait le tour du marais un pouce plus bas que les conches; lorsqu'il est au bout, il entre dans la table marquée *D*, & passe par divers pertuis marqués *dd*; le pertuis est un morceau de planche percé de plusieurs trous, qui sont bouchés avec des chevilles, pour ménager l'eau nécessaire dans les tables qui ont au plus 2 pouces à 2 pouces $\frac{1}{2}$ d'eau; de la table il va au muant marqué *F*, où il conserve la même hauteur d'eau; du muant il entre par l'endroit marqué *O* dans le brassour désigné par les lignes ponctuées.

On fait au bout du brassour, avec la cheville *V*, qui a un pié de long sur huit lignes de diamètre, des petits trous entre deux terres marquées *e, e, e, e*, au plan; c'est par ces trous que l'on fait entrer un pouce d'eau au plus dans les aires pour faire le sel; l'aire est de deux pouces plus bas que le brassour & le muant; quand on voit qu'il y a assez d'eau dans les aires pour faire le sel, on referme les trous, en frottant le dedans du brassour avec une pelle marquée *T*; on oblige les terres de se rapprocher & de boucher la superficie du trou, pour qu'il n'entre plus d'eau, & le trou reste fait.

Un bon marais doit avoir pour le muant 32 à 33 piés de largeur; la longueur n'est pas fixe; les tables avec le maure 30 piés. On met quelquefois une velle marquée *H* aux deux tiers de largeur du côté du marais, & un tiers du côté des boffes ou morts. Les aires ont 18 à 19 piés de longueur, sur autant de largeur; elles sont inégales aux croisures de la vie marquée *G*, qui a 4 ou 5 piés de longueur. Les velles des deux côtés des aires sont de 18 pouces, & en dedans de 17 piés. Ce sont les beaux marais qui sont faits sur ces proportions. Les aires des croisures qui sont les chemins de traverse qui servent à porter le sel sur la bosse, sont plus petites, attendu que leur largeur est prise sur les aires les plus proches de ces mêmes croisures. Cet inconvénient se pourroit corriger si on vouloit y prêter attention: il y a de largeur 180 piés. Celui des marais de Chatellars a dans son milieu 126 piés de large, & au bout 162; c'est pourquoi il ne peut avoir que trois rangs d'aires, encore est-il gêné pour ses vivres. Sa longueur est de 195 toises. Quand on fait des marais, la longueur n'est pas déterminée, on se conforme au terrain; observant cependant que le plus long est le meilleur.

Dans les anciens marais les jas n'ont pas de proportion, mais la grandeur de celui-ci est proportionnée au nombre de livres de marais: il a 19 toises. Les terres d'un jas de cette grandeur sont commodes à faire à cause du charroi; l'étendue n'en étant pas considérable, rend le transport des terres facile. Les boffes entre jas & marais ont 8 toises; elles seroient meilleures à 12 & même à 16, comme celles d'entre les deux jas, qui ont 15 toises & demie. La longueur s'en fait aussi à-proportion du marais. Les conches qui répondent aux jas par les gourmas marqués *P* sur une partie du marais mise en grand pour que l'on voie

meux le cours des eaux qui entrent du même jas dans chaque gourmas ; ces conches, dis-je, sont séparées par une petite velle au milieu, qui fait que quoique la vareigne soit commune aux deux jas, & que les jas aient communication l'un dans l'autre, les conches sont séparées, elles ont leurs eaux à part ; ces conches ont 182 piés de largeur, mais elles ont sur le côté du marais une petite conche de six toises de large, la longueur en est indéterminée au-moins pour les marais que l'on voudroit construire, car le jas, le marais & les conches qui sont sur ce plan font voir ce que l'on peut faire de livres de marais sur un terrain de 64362 toises quarrées, dont 900 font le journal. Les marais faits suivant ce plan, tant les marais réguliers que ceux qui ne le sont pas, font ensemble 38 livres une aire, savoir 20 carreaux à la livre ; chaque livre a sur les vivres du marais à-proportion comme sur les bossés, tables, muants, conches, jas & farretieres, s'il s'en rencontre aux propriétés du marais. Il faut observer que beaucoup de jas servent à plusieurs marais ; ils ont un nombre d'écluses : celui qu'on nomme *jas de l'épée*, qui est devenu gaz, ou perdu, avoit, lorsqu'il servoit, 23 varaigues ; il fournissoit près de 200 livres de marais ; il n'étoit pas meilleur pour cela.

Les marais se mettent au coy au mois de Mars. Pour vider les eaux par le coy, lettre *K* & *H*, on observe de boucher les conduits des tables pour qu'elles ne vident pas ; on largue, ou vuide l'eau du muant, ensuite avec le boguet *P*, on commence à nettoyer celles des aires qui sont au haut du marais, & l'on renvoie l'eau au muant, pour qu'il vuide toujours au coy : c'est ce que l'on appelle *limer un marais*. Quand les aires sont nettoyées, on en fait autant au muant ; ensuite pour faire passer les eaux des tables au muant & par les brassours, on garnit les aires pour qu'elles ne sechent pas trop. On nettoye les tables, on fait venir l'eau des conches par le maure qui se rend aux tables, & le marais est prêt à faler. Le saunier devroit aussi nettoyer les conches, les eaux en feroient plus nettes. On jette les boues sur les bossés avec un boguet *S* ; il commence quelquefois à faler au mois de Mai, mais c'est ordinairement au mois de Juin, ce qui dure jusqu'à la fin de Septembre, quelquefois même jusqu'au 10 ou au 15 Octobre, mais cela est rare. Dans toutes les malines qui sont ordinairement au plein & au renouvellement de la lune, on se sert du gros de la mer qui est environ trois jours avant ou après le plein, pour recevoir de l'eau ; les malines qui sont faites de façon que les marées sont à trois piés & demi au-dessus du mort de l'eau, manquent ordinairement au mois de Juillet, tant par la faute des sauniers, que par la mauvaise construction des jas.

On connoît que le sel se forme quand l'eau rougit ; c'est en cet état qu'étant réchauffé par le soleil & par le vent, il se crême de l'épaisseur du verre : alors on le casse, il va au fond, & c'est ce qu'on nomme le *braiser* ; il s'y forme en grains gros comme des pois, pour lors on l'approché de la vie *G* avec le rouable qui sert à nettoyer le marais ; ensuite on prend l'outil *Q*, qui se nomme le *servion* : il ne diffère du rouable qu'en ce qu'il est un peu plus penché, & qu'il a le manche plus court. On s'en sert pour mettre le sel en pile sur la vie ; & lorsque le marais est tiré d'un bout à l'autre, on le porte sur les piles ou pilots faits en cône ; il y a aussi des piles qui sont ovales par le pié, & qui vont en diminuant par le haut, telles qu'on les voit au côté du cartouche où je représente les charrois ; ces piles se nomment *vaches de sel*. A mesure qu'on tire le sel sur la vie, on garnit les aires de nouvelle eau, pour la préparer à faler. Quand un marais commence à faler, il ne donne du sel que tous les huit jours ; & lorsqu'il s'échauffe, on en tire deux

& trois fois par semaine : il s'en est vu même, mais cela est rare, d'où l'on en tiroit tous les jours.

Il est bon d'observer que quand un marais est en train de faler, ou trop échauffé à faler, & qu'il passe des nuages qui donnent un brouillard un peu fort ; le marais en fale beaucoup plus, parce qu'il anime la sole du marais ; & quand il ne mouille pas, on rafraîchit le marais par les faux gourmas marqués *b* sur le plan ; ce qui empêche que l'eau dans sa course ne se refroidisse ; on abrege en outre son chemin par des petits canaux qui viennent de la table au muant, dont un est marqué *g g* ; ils sont rangés de distance en distance, comme ceux que l'on nomme *faux gourmas* : je n'en ai marqué que quelques-uns, pour éviter la quantité des lettres répétées ; j'ai fait de même pour les brassours marqués *O*, & j'ai seulement ponctué les autres pour faire connoître les petits canaux qui servent à faire entrer l'eau dans ceux qu'on nomme *porte-eau* de la table ; on fait au muant comme on a fait aux aires, avec le piquet & la palette, pour mettre le sel sur la pile ; on se sert pour cela d'un sac garni de paille ; on le nomme *boureau Y*. Un homme le met sur ses épaules ; un second tenant deux morceaux de bois ou de planche, nommés *seaugeoire*, longs de 8 pouces, sur 2 de large, avec une poignée, figure *bb*, s'en sert pour emplir le panier *X*, & le met sur le dos de celui qui a le sac ; celui-ci court toujours, & monte sur la pile. Quand il fale beaucoup, ces gens sont tourmentés par un mal qui leur vient aux piés, & que l'on nomme *seauverons* ; mais il n'est pas dangereux, quoiqu'il cause de vives douleurs ; il leur survient encore des crevasses en divers endroits des mains. Quand on veut avoir du sel à l'usage de la table, on leve la crême qui se forme sur l'eau ; ce sel est d'un grain très-fin, & blanc comme de la neige.

Lorsqu'il ne fale plus, on laboure & onensemence les terres : cet ouvrage se fait à bras, parce qu'on ne peut le faire autrement. Dans l'usage du marais, on se sert d'un outil appelé *serree R*, que le saunier nomme *la clé du marais*, parce qu'effectivement c'est l'instrument le plus utile à sa construction. Il est d'égal grosseur d'un bout à l'autre ; & de plus il a des pointes à l'un de ses bouts qui vont en s'élargissant ; voilà sa vraie forme, & non celle que des auteurs différens de plans de marais lui ont donnée. On doit remarquer encore qu'ils ont mis leur échelle de 200 toises, quoiqu'elle ne soit que de 33 toises 4 piés ; en outre, sur leur plan, ils prennent la fosse du gourmas *R*, pour le jas ou jars ; ils posent la vareigne *T*, où elle ne peut être ; parce que où est *S*, doit être un morceau du jas, & non à l'endroit marqué *R*. Par conséquent ils mettent un chenal à l'autre bout du marais, & c'est celui qui doit répondre à l'écluse qui va au jas. Ces auteurs ont été mal instruits ; d'ailleurs tout leur marais est fort bon en corrigeant ces fautes d'explication. De plus ils font encore voir le bout du brassour ouvert en correspondance des aires, ce qui n'est pas ; c'est avec le picquet que l'on communique l'eau, comme je l'ai dit ailleurs ; sa coupe ne doit avoir que 5 pouces au plus d'élévation ; & sa hauteur environ 5 piés ; les piles de sel doivent avoir 10 & 12 piés pour les plus hautes ; la leur seroit de 25 piés, ou suivant leur échelle de 25 toises ; ce qui ne peut être. On aura dans nos Planches la prise du marais de Chatelars qu'on a levée sur les lieux avec les mesures les plus justes ; l'on y voit où la vareigne est posée, le tour que les eaux font pour se rendre au muant ; c'est le vrai chenal, le jas, & tout ce qui en dépend. On apperçoit sur notre plan régulier, la course des eaux, à commencer à la vareigne, jusqu'à la coiment où elle va se rendre : l'eau parcourt 2380 toises sur un seul côté du marais, & autant, à quelque chose près, de l'autre côté. Le jas contient 2406 toises

toises 3/4 piés cubes d'eau, ou environ, en supposant que le jas a deux piés.

Explication des outils. 30. Le rouable est un morceau de planche long de 2 piés, & large de 3 pouces & demi. Au milieu est une mortaise quarrée où l'on fait entrer de force un manche, nommé *queue du rouable*, long de 10 à 11 piés; on s'en sert pour nettoyer le *marais*, & pour pousser les boues ou faïgnes au bord du *marais*: il sert aussi à brasser le sel quand il se forme, & à le pousser au bord de la vie.

40. Le servion est un morceau de planche, large de dix pouces, sur un pié de haut mis en pente; le manche a 4 piés & demi ou 5 piés de long; il a de plus un support qui le traverse, & qui va aboutir par un bout à l'autre extrémité de la planche; on s'en sert à retirer le sel du bord de la vie; on met le sel en pile dessus pour égoutter; c'est pour cela qu'il est percé de plusieurs trous.

32. Le boguet est une pelle de deux morceaux, comme on le voit au plan; le manche a 4 à 4 piés & demi de long; on s'en sert pour jeter sur les côtés des boîtes les boues qui leur servent de fumier; ces terres de *marais* étant grasses ou argilleuses sont aussi très-légères, & par conséquent très-bonnes pour les semences.

26. Les faugeoires sont deux petits morceaux de planche longs de 9 à 10 pouces, sur 2 & demi de large; sur le milieu de l'extrémité du haut sont cloués deux petits morceaux de bois, longs de 4 pouces; ils servent de manche pour les prendre de plat en chaque main; c'est avec quoi on met le sel dans le panier.

24. Le panier est grand de deux piés; il en a un de largeur, & sept de profondeur; on en a plusieurs; il sert à prendre le sel sur la vie pour le porter sur la pile, pilot, cône, ou vache de sel.

27. Le bourreau est un sac où l'on met un peu de paille; celui qui porte le sel le met sur son épaule pour empêcher le panier de le blesser.

36. La ferrée *R*, que le sommier nomme *la clé du marais*, sert à le construire, à boucher & déboucher les pertuis, à raccommoder les velles lorsque l'eau les gâte, ou à raccommoder les trous que les cancre pourroient faire au chantier des claires ou levées.

V. Le picquet est un morceau de bois pointu, long de 10 à 11 pouces, sur 10 à 11 lignes de diamètre; il sert à faire les trous au bout du brassour, pour faire entrer l'eau aux aires.

T. La patelle sert à reboucher la superficie des trous du côté du brassour; elle sert aussi à déboucher les lames d'eau qui prennent l'eau des tables au muant & ailleurs.

41. La beche sert à donner le premier labour aux boffes, le vrai terme est *rompre les boffes*; on se sert au second labour d'un outil appelé *fesjour* ou *marre*.

25. La pelle est d'un seul morceau, longue de 3 piés $\frac{1}{2}$, le bas est large de 9 pouces sur un pié de long; elle est creuse en-dedans, & arrondie vers le manche; elle sert à prendre le sel à la pile pour le mettre dans des sacs, où se fait le charroi, & à bord à jeter le sel de la barque à bord du navire, c'est ce que l'on nomme *temper*. Il tombe sur le pont, d'où on le met dans le boisseau pour le mesurer, avant de le laisser tomber dans le panneau du navire pour aller à fond-de-cale; alors on se sert de pelles pour le jeter également en avant & en arrière du navire pour faire son chargement.

37. Le boisseau est une mesure qui peut avoir en hauteur 17 pouces, sur 11 $\frac{1}{2}$ de large par en-haut, & 11 pouces par en-bas; il tient, mesure de Brouage, 31 pintes $\frac{1}{2}$ d'eau, il est fait de mairain & cerclé comme un tonneau; il a de plus deux oreilles, où est attaché ou amarré un bout de corde long de 2

piés, que deux hommes tiennent pour le renverser en présence d'un commis des fermes & du mesureur. Le mesureur est un homme qui a prêté ferment à l'amirauté en présence de deux négocians.

28. Les gaffes sont de divers grandeurs, il y en a de 20 à 25 piés de long, elles servent au transport du sel; les barques, par exemple, qui le transportent s'en servent pour pousser, quand elles veulent monter ou descendre d'un chenal; on dit *monter* un chenal, pour dire y *entrer*, & *descendre* un chenal pour en *sortir*, il y a une petite gaffe de 6 à 7 piés de long qui sert au bateau de la barque; 31. la fourche sert au même usage.

Le salé ou trident est un instrument très-propre à prendre des anguilles au jas & aux conches.

28. Le fard blanc est une herbe dont on nourrit les chevaux, c'est celle que l'on met sur les huitres qu'on porte à Paris.

33. Sart ou felin est un fart qui est rond, plein d'eau & de nœuds.

40. Autre espece qu'on appelle *sart brandier*; le faunier en fait des balais pour nettoyer les aires où il bat son grain.

35. Autre espece nommée *sart lisop*, il est bon pour les douleurs & pour prendre les bains.

34. Le tamarin est une plante dont le bois brûle tout verd, il sert aux fauniers pour se chauffer; ils en font aussi des cercles pour les petits barils dans lesquels ils portent leur boisson à l'ouvrage.

Du charroi du sel. Les piles de sel sont de diverses formes; les unes sont rondes, les autres longues, arrondies sur les bouts, & couvertes avec de la paille dont on a retiré le grain, ou avec une herbe qui vient dans les marais jas ou perdus que l'on nomme *ronche*; on a soin de la tremper auparavant dans l'eau salée, pour empêcher les corbeaux ou groles de les découvrir l'hiver; on ne découvre que le côté de la pile qu'on veut entamer, ce que l'on fait au nord de la pile autant qu'on le peut, par ce moyen on perd moins de sel, si on est surpris par le mauvais tems; c'est une précaution que doit avoir le juré; le juré est le maître du charroi, c'est lui qui fait agir & qui paye; il tient un livre cotté & paraphé qui se nomme *livre de retaillement*; il y écrit le jour qu'a commencé & fini le charroi, la quantité de muids, de boffes ou ras, & les sacs qui sont de surplus du muid; ce livre fait foi en justice, parce que le juré a prêté ferment.

Le charroi se fait en présence du commis des fermes qui en prend compte, pour être d'accord avec celui du bord du navire; il met un homme à bêcher le sel, un autre à remplir les sacs, & un troisième pour les charger & les arranger sur les chevaux dont le nombre est limité par le juré, suivant le chemin qu'il y a à faire; les chevaux sont conduits par des jeunes gens de douze à treize ans, on les nomme *afniers*; l'endroit où on prend le sel se nomme l'*attelier*; l'afnier à pié conduit les chevaux au bord de la barque, là un homme exprès pour cela ouvre un peu le sac & le laisse tomber dans une poche que lui présente un autre homme, pour pouvoir prendre le sac de dessus le cheval sans qu'il soit lié; cela fait, un troisième vient par derrière & renverse le sac sur celui qu'on nomme le *déchargeur*, celui qui renverse se nomme le *pousse-cul*, & celui qui reçoit le sel dans son pochon, le *porteur de gagne*. Le pousse-cul fuit le déchargeur sur la planche, & lorsqu'il est au bout, il saisit les extrémités du sac qu'il soutient; alors le déchargeur largue ou lâche son bout, & tout le sel tombe, aussi-tôt le pousse-cul rapporte le sac à l'afnier, qui monte sur le cheval & retourne en courant à l'attelier.

On se sert de la planche *O* au plan pour aller de la barque à terre & pour le charroi du sel; on la

nomme *planche de charge*, elle a d'ordinaire 36 à 40 piés de long, sur 18 à 20 pouces de large, & 3 à 3 pouces $\frac{1}{2}$ d'épaisseur. Une barque à charge est une barque vuide ou qui vient de vuidier, qui a monté à la charge que le marchand lui a indiqué.

Il y a plusieurs barques dans un seul chenal; on est quelquefois obligé de les halier, soit parce que le vent est contraire, soit parce qu'il n'en fait pas du tout; pour y suppléer, ces barques ont un petit bateau que le mouffe mene pour passer celui qui hale, lorsque la mer est haute & qu'il se rencontre un ruisseau qu'il ne fauroit passer sans ce secours, comme on le voit au plan; 15 la barque, 16 l'homme, 17 le bateau & le mouffe.

Un ruisseau est un petit chenal ou canal à l'usage des marais, le chenal en fournit beaucoup de ses deux côtés.

Quand les barques sont chargées, elles mettent dehors du chenal; si le vent est bon, elles appareillent, c'est-à-dire qu'elles hissent ou haussent leurs voiles qui ne sont que deux, la grand voile & un faux focq. Dès qu'elles sont dehors du chenal, elles mouillent si le navire n'est pas prêt, & attendent qu'il soit arrivé pour vuidier. Quelquefois les barques sont chargées, & le navire est encore en Hollande; cela arrive lorsque le navire est obligé de relâcher pour quelque raison que ce soit. Le bourgeois ou marchand ayant reçu avis du départ de son navire sitôt qu'il est hors du port, fait charger ses barques; & comme le navire est retardé dans son cours, il faut qu'elles attendent son arrivée; les marchands s'entre-aident en ces occasions en se donnant les uns aux autres du sel qu'ils se rendent ensuite.

Explication du marais, jas & conches. A Les bossés sont des terrains qui appartiennent au maître du marais, mais les grains, les potages, & tout ce qui s'y recueille appartient au faunier, le maître n'y prétend rien; il y en a cependant quelques-uns qui ont une espèce de gabelles dessus, par exemple, une ou deux mesures de pois ou de fèves; cette mesure pèse environ 37 livres, d'autres ont 2 à 3 $\frac{1}{2}$ d'huîtres; mais il n'en est pas de même du sel, le propriétaire en a les $\frac{2}{3}$, & est sujet aux réparations des jas, conches & varaignes; le faunier a son $\frac{1}{3}$ quitte. Le maître a la liberté de vendre son sel sans consulter le faunier, & le faunier ne peut en vendre sans un ordre de son maître; mais avec un ordre, il peut vendre & passer police avec les marchands. Plusieurs maîtres de marais laissent leur procuration à des personnes du lieu, qui ont soin de vendre le sel, de veiller sur les fauniers & de prendre leurs intérêts en tout.

B Le jas est le plus grand réservoir, on y met deux piés d'eau, comme je l'ai dit ailleurs.

E Les conches reçoivent l'eau du jas; on en modère la hauteur par les gourmas, en ne laissant entrer que 4 à 5 pouces d'eau qu'on entretient par les chevilles du gourmas.

S Le mors est un petit canal qui reçoit l'eau, la conduit autour du marais, & retourne dans la table D par un pertuis; ce pertuis est un morceau qui arrête l'eau du mors, & qui au moyen des petits trous qui y sont & qu'on bouche avec des chevilles, ne laisse entrer dans la table qu'autant d'eau que le faunier juge à propos. Quand il y a deux pouces d'eau dans la table qui élonge le marais d'un bout à l'autre, l'eau entre par les deux bouts dans le muant F; le muant qui est au milieu du marais, fournit les petits canaux de 6 pousées de large, nommés *brassour* O, & les brassours par le moyen d'un piquet en fournissent aux aires; l'aire est de deux pouces plus bas que le muant, & n'a que $\frac{3}{4}$ de ponce de hauteur d'eau.

G La vie du marais est un chemin entre les deux grands rangs d'aires élevé de 5 pouces au plus, & large de 4 à 5 piés; c'est sur la vie qu'on retire le sel,

H Velles de marais ou de conches sont celles qui entourent les aires, ou qui séparent les eaux de la table en divers endroits, comme aux conches; elles ont, comme la vie, 5 pouces de haut, font faire aux eaux tous les détours nécessaires, & font qu'elles ne se communiquent que quand le faunier le juge à propos; au bout de ces velles, les eaux se détournent, c'est ce qu'on nomme les *aviraisons*, ce qui signifie en terme de faunier *détourner l'eau*; elles ont depuis 11 jusqu'à 13 & 14 pouces de large.

K Anternons sont des levées qui sont à la traverse des marais, elles sont aussi hautes que larges, c'est à ces passages qu'on met plusieurs pertuis. Il y a de distance en distance des levées plus larges, qu'on nomme *croisures*, elles sont aussi larges que les vies; on s'en sert pour porter le sel sur les bossés.

R Le coi est un morceau de bois percé d'un bout à l'autre, il sert à vuidier le marais pour le nettoyer. Quand le marais manque d'eau & que la varaigne ne peut en prendre, on en prend par le coi; mais cette ressource est mauvaise & désavantageuse pour le maître du marais, parce que cette eau est trop froide.

V b sont des gourmas faits comme celui qui est marqué P, on les appelle *faux-gourmas*, parce qu'ils ne tirent pas l'eau du jas, mais des conches en droiture. On en met plusieurs qui servent à rafraîchir le marais quand il sale trop, & que le sel n'est pas de qualité requise.

e e Les farretieres.

h h est une loge ou cabane où couche le faunier pendant l'été.

ff Les clairées ou réservoirs sont ordinairement au-bas des farretieres où le premier occupant les a faites; elles n'appartiennent pas au marais, à moins que le maître ne les ait fait faire à ses dépens: le premier qui les a fait construire en est propriétaire, on les fait sans aucune mesure, elles couvrent un chantier élevé qui est entre les deux de chaque côté de 4 à 5 piés de large, sur 2 piés à 2 piés $\frac{1}{2}$ de haut. Tous les terrains paroissent les mêmes, mais ils ne sont pas tous les huîtres aussi bonnes, elles sont moins vertes dans une partie des farretieres que dans l'autre. Du côté de la Sendre, entre le chenal des faux & le chenal de Marennes elles sont très-inférieures; entre le chenal de Marennes & celui de Lufac un peu meilleures; entre celui de Lufac & celui de Recoulenne, elles sont les meilleures de la saline: mais au-dessous du chenal des faux elles ne reverdissent pas. Pour élever de bonnes huîtres, il faut avoir au moins quatre clairées, dont on laisse une toujours vuide. On pêche les bonnes huîtres sur les sables & les rochers de daire, elles sont de la grandeur d'un denier ou d'une pièce de 24 sols au plus, il ne faut pas qu'elles soient épaisses: on les porte dans une clairée où on les laisse deux ans; au bout de ce tems, on sépare celles qui sont en paquet, ce qui est commun, sans blesser les tais ou écailles, & on les met dans une seconde clairée où on les range une-à-une sans se toucher. Une chose fort surprenante est que quand vous les mettriez sens-fus-dessous, vous les trouveriez droites le lendemain, elles se redressent au retour de la marée: à trois ans, elles sont belles, on en porte en cet état à Paris, mais elles ne sont pas aussi bonnes qu'à 4 & à 5 ans; c'est le tems où elles sont dans toute leur bonté. Celui qui a des clairées doit veiller à toutes les malines ou gros de l'eau, voir si la mer n'a pas gâté les chantiers, & si les cancrés ne font point de trous, afin de les raccommorder sur le champ, de peur qu'elles manquent d'eau, sur-tout au mort de l'eau que la mer les couvre; elles supporteroient deux événemens dangereux, l'un dans le grand chaud, parce qu'étant à sec elles mourroient ou creveroient, comme disent les fauniers; l'autre dans le grand froid, où elles se geleroient; mais quand elles ont

2 piés ou 2 piés & demi d'eau, elles ne courent pas ce risque, parce que l'eau étant toujours agitée, ne se gele pas. D'ailleurs la mer est moins sujette à geler que l'eau douce. Les huîtres sont sujettes à une maladie quand elles restent trop long-tems dans une clairée, il s'y attache un limon qui les empoisonne, & qu'il faut ôter en raclant les écailles & en les changeant de clairée. Il faut nettoyer la clairée, & la mettre à sec au mort de l'eau; il faut de plus empêcher la mer d'y entrer pendant cinq à six jours pour laisser sécher ce limon; quand il est sec, le faunier le détache, on y laisse entrer l'eau qui le porte au-loin, & la clairée est en état d'en recevoir, quand le faunier en aura de nouvelles; il n'y en mettra cependant pas de grandes la même année crainte d'accident; il fera plus sûr d'en mettre des petites qui ne risquent rien, parce que cette maladie ne les prend qu'à deux ou trois ans: les fauniers mettent aussi des huîtres qui viennent de Bretagne, mais elles ne deviennent jamais aussi bonnes; les connoisseurs s'en apperçoivent bien; elles sont aisées à connoître par les écailles qui sont épaisses & qui paroissent doubles; les bonnes au contraire ont les écailles fines & unies; les fauniers nomment *tais* ce que nous appelons *écailles*.

Explication de l'écluse ou vareigne. a Boyart de haut est composé de deux pieces de bois, à deux piés de distance, séparés par quatre morceaux de bois *c*, qu'on appelle *traverses*.

b Boyart de bas qui ne diffère de l'autre qu'en ce qu'il est plus grand; celui qui est sur le plan est tiré sur un véritable.

c Ces deux pieces se nomment *pieces droites*, quoi- qu'elles soient courbes.

d Les poteaux, ils sont à coulisse en-dedans, la porte glisse dans une mortaise qui y est pratiquée d'un pouce & demi de profondeur sur autant de largeur.

e Traverses qui sont au tiers de haut en-dedans, pour assujettir les pieces nommées *droites* & pour retenir les terres; les pieces droites sont garnies de planches à cet effet.

f Soubarbe, c'est une traverse qui est vis-à-vis des deux poteaux, au ras de la chapefolle g ou son furre de dessous, elle a aussi une rainure où entre le bas de la porte. La soubarbe est de la même grosseur que les poteaux.

i Bordeneau ou porte à coulisse, il est très-utile pour retenir les eaux qui entrent dans le jas, du-moins on est sûr que le faunier ne sauroit le négliger sans beaucoup de malice; au-lieu que le portillon qui bat contre les poteaux à coulisse & contre la soubarbe n'est d'aucune utilité, il rend le faunier paresseux.

Les vareignes sont construites sans fer, toutes de bois, & garnies de gournables ou chevilles, au-lieu de cloux. Le fer ne sauroit durer, à cause du sel contenu dans les eaux qui le rongeroit bientôt.

Description abrégée de la maniere dont se font les sels blancs artificiels dans les sauneries de la basse Normandie. Les sauneries doivent être établies sur des bas fonds aux environs des vases & des embouchures des rivières, pour que le rapport des terres que fait continuellement la marée, en puisse mieux saler les greves, & les rendre plus propres à la fabrique de cette sorte de sel, dont la préparation & la main-d'œuvre se font généralement par-tout de la maniere que nous allons l'expliquer; quelquefois une partie des greves est mouillée plusieurs fois toutes les grandes mers, plus ou moins, suivant que les sauneries sont placées; mais il faut que la marée couvre les greves au moins toutes les pleines mers, c'est-à-dire tous les quinze jours.

Lorsque ceux qui veulent établir une saunerie ont

Tome XIV.

trouvé une place convenable, ils la brisent & la rendent la plus plate & horizontale qu'il est possible; soit que cette place soit ancienne ou nouvelle, on la laboure avec une charrue ordinaire attelée de chevaux ou de bœufs, en commençant par le bord de la greve & finissant dans le centre, toujours en tournant; après quoi on la herse comme une autre terre, en l'unissant le plus qu'il est possible avec un instrument qu'ils nomment *haveau*; on fait ordinairement cette préparation la veille de la grande mer de Mars, afin que la marée qui doit couvrir la greve, le gravois ou terroir de la *saline* puisse y mieux opérer en s'imbibant d'autant plus dans le fond qu'elle s'ale davantage, & qu'elle unit d'autant plus qu'elle y rapporte beaucoup de sable & de sédiment; ce qu'elle a fait aussi tout l'hiver qu'elle a couvert les greves des *salines* toutes les grandes mers. Quand la greve est ainsi préparée, & que les chaleurs l'ont desséchée, on voit aux beaux tems clairs & de soleil vif, la superficie du sable ou greve toute blanche de sel, pour lors on relève cette superficie environ quelques lignes d'épaisseur, suivant le degré de blancheur qu'on y remarque; on relève aussi le sable par ondées ou petits fillons que les fauniers nomment *havelées*; éloignés les uns des autres de six à sept piés au plus; on fait cette manœuvre que l'on appelle *haveler*, avec les haveaux dont on s'est déjà servi pour unir le fond à la premiere préparation, il faut une personne pour conduire la tête du haveau, & une autre pour conduire & lever le haveau en mettant toujours les ramassées au bout des dernieres ondées.

Après les havelées finies, on les coupe par petits monceaux, que l'on appelle *mêlées*, éloignées les uns des autres de six à sept piés; après quoi on attelle un petit tombereau qu'ils nomment *banneau*, d'une ou de deux bêtes, le plus souvent d'un ou deux bœufs, que l'on conduit entre les ételées; pour lors quatre personnes, deux avant & deux arriere, ramassent ou chargent le sable des ételées dans le banneau, qu'un cinquieme conduit au gros monceau, qui est le magasin des sauneries ou des *salines*.

Près du grand monceau est le quin, le réservoir ou bassin dans lequel les fauniers prennent l'eau dont ils lavent le sable; cette eau du quin est celle que la marée y rapporte toutes les grandes mers, où elle couvre les greves & remplit le quin.

Lorsque les ételées sont relevées, on repasse de nouveau le haveau sur la greve, comme on l'a fait ci-devant à sa premiere préparation, & on continue la même manœuvre autant de tems que le soleil & la chaleur en font sortir le sel; les heures les plus propres sont depuis dix heures du matin jusqu'à deux ou trois heures après midi; on ne peut être trop prompt à haveler ou relever les ételées.

Quand les fauniers veulent faire leur eau de sel; ils prennent au gros monceau le sable que l'on met dans les fosses, qui sont de petits creux ronds d'environ deux piés & demi de diametre, profonds de 12 à 14 pouces au plus; le fond de ces fosses est cimenté de glaise & de foin haché, pour que l'eau qui coule dessus ne se dévoie point, mais qu'elle tombe directement dans le tuyau qui conduit de chaque fosse au canal du réservoir, qui est la tonée de la saline; au-tour du fond il y a des petites jentes ou douvelles de hêtre d'un pouce de haut, qui entourent le fond de la fosse, & sur lesquels sont placées des douves à deux chanteaux, éloignés l'un de l'autre au plus d'une ligne; on place sur les douves du glu de l'épaisseur d'environ un pouce, sur quoi on met le sable que l'on repasse en l'unissant autant qu'il est possible.

Quand la fosse est ainsi préparée & pleine de sable, on prend dans un tonneau enfoui à portée des fosses, de l'eau que l'on a tirée du sable pré-

Z z z ij

cèdent de la seconde mouillée, c'est-à-dire, des sables que l'on a rechargé d'eau après que la première propre à faire le sel en a été tirée.

On charge les fosses ordinairement deux fois par jour; la première eau, qui est la franche saumure, où la bonne eau est quelquefois 4 à 6 heures à passer, suivant que le sable est bien uni & fort pressé, après quoi on appelle du relai la seconde eau que l'on fait passer sur le même sable des fosses, & qui devient la bonne eau au saunier des premières fosses que l'on recharge ensuite; l'eau filtre ainsi au-travers du glu du fond des fosses, autant de jour comme de nuit.

Il faut pour faire toutes les préparations un tems sec & chaud; car on ne peut travailler aux greves, & ramasser le sable sans soleil & sans chaleur. Les sauniers font du sel toute l'année lorsqu'ils ont provision de sable; mais on n'en ramasse ordinairement que depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin d'Août, suivant que la saison est favorable.

On a dit que la première eau est la vraie saumure; elle coule directement par les canaux de chaque fosse dans le tonneau de la saline, qui est placé à côté des fourneaux; quand on fait le relai ou la seconde eau, on perce le tuyau pour que cette eau ne tombe que dans le tonneau du relai voisin des fosses; les pluies, comme on le peut voir, font beaucoup de tort à cette manufacture; elles détruisent aussi les ha veleés & ételées des greves, qui sont ainsi entièrement perdues.

Quand on a tiré la saumure & le relai des greves, qui sont dans les fosses, il ne reste plus qu'une espèce de vase que les sauniers rejettent, & que la marée remporte.

Pour vérifier si la saumure est bonne & forte, on a une petite balle de plomb, grosse au plus comme une poise à loup, couverte de cire, qui la rend grosse comme une balle de mousquet; il faut qu'elle surnage sur cette eau ou première saumure; alors on la jette dans des plombs placés sur des fourneaux dans la saline; les plombs ou chaudières qui sont au nombre de trois (& même le plus souvent quelques sauneries n'en ont que deux) sont de forme parallélogramme, ayant 2 $\frac{1}{2}$ piés de long, sur deux piés de large, & le rebord 2 pouces d'épaisseur, & le tout environ 6 lignes d'épaisseur; ils sont peu élevés au-dessus de l'âtre du fourneau qui est enfoncé, & dont l'ouverture est par-devant. Ils ont chacun deux évents par derrière: le feu est continu depuis le lundi, soleil levant, jusqu'au dimanche soleil levant.

Lorsque les sauniers font six jours de la semaine, ou au-moins, ils sont obligés d'avoir été préalablement avertir les commis aux quêtes le samedi de la semaine précédente.

Quand on commence la semaine, & que l'on a allumé le feu au fourneau, on remplit les plombs de saumure que l'on fait bouillir sans discontinuer jusqu'à ce que le sel soit achevé, ce qui dure environ deux heures & demi, à trois heures au-plus; après que toute l'eau est évaporée, on ramasse promptement le sel avec un rabot, & on l'enlève avec une petite pelle semblable à celles avec lesquelles on leve le sable des havelées, & on jette le sel dans des corbeilles, que l'on nomme *marvaux à égoutter*; ces marvaux sont faits en pointes comme les formes où l'on met égoutter les sucres; après que le sel est égoutté, on le trouve en pierre que l'on met dans les colombiers, & que les sauniers ne peuvent livrer qu'à ceux qui sont porteurs des billets des commis; les pierres sont plusieurs mois à se former; un plomb n'en peut faire au plus que deux par an.

On laisse égoutter le sel qu'on relève des plombs environ 5 ou 6 heures; après quoi on le jette en grenier. Une erre ou relai de sel des plombs ne peut remplir une de ces corbeilles, chaque erre ne for-

mant qu'un carde de plus de boiffeau.

Il faut relever les plombs tous les deux jours au-moins pour les rebattre, & les repouffer, parce que l'activité du feu & la crasse qui se forme sur les plombs les fait enfoncer, & qu'il faut les redresser & les nettoyer pour qu'ils bouillent plus aisément. Les sauniers appellent ce travail *corroyer les plombs*; ce qui se fait au marteau.

Les fourneaux ne peuvent durer au plus que deux mois, après quoi on les démolit pour les rebâtir de nouveau, parce que les premiers se sont engraisés des écumes du sel; on en brise les matériaux le plus menu qu'il est possible, & on en met la valeur de deux corbeilles dans une mouquée ou relevée de sable dans les fosses, lorsque les sauniers s'aperçoivent qu'elle n'est pas assez forte.

On brûle dans les fourneaux de petites buches & des fagots. Le bois de hêtre pour les buches & de chêne pour les fagots sont estimés les meilleurs bois dans les lieux où le bois est rare, on se sert au même usage de joncs marins.

Les sauniers se relaient les uns les autres pour veiller sur les fourneaux, & entretenir toujours le feu en état de faire bouillir également la saumure des différens plombs; on écume le sel quand il commence à bouillir avec le même rabot, avec lequel on le ramasse quand il est achevé.

L'usage des propriétaires de ces salines & des sauniers qui y travaillent est de partager; de cette manière le propriétaire fournit tous les ustensiles & instrumens & le sable, & les sauniers n'ont que la septième partie du prix de la vente; il fournit en argent au receveur de la gabelle la valeur d'un boiffeau & demi de sel au prix qu'il est quêté ou fixé, en outre les 4 sols pour livre du prix du boiffeau & demi; mais cet usage est particulier à quelques salines.

Le sel fabriqué, comme nous venons de dire, doit se consommer dans les pays des environs, étant ailleurs défendu & de contrebande, il ne va guère que 4 à 5 lieues au plus. Il est de mauvaise qualité, ce qui se reconnoît sur-tout dans les chairs qui en sont préparées, & qui ne se peuvent bien conserver; c'est pourquoi quand on veut faire des salaisons d'une bonne qualité, on ne se sert quand on le peut que des sels de brouage qui sont bien plus doux, au-lieu que ceux-ci sont très-âcres & très-corrosifs.

Enumération des instrumens nécessaires aux Sauniers, fabricateurs de sel blanc ramassé des greves. Les charruës semblables à celles de terre; les herfes semblables. Les haveaux sont composés d'une planche d'environ 4 piés de long, de 10 à 12 pouces de haut posée de champ ou cant, le bas en droite ligne & le haut chantourné. Dans cette planche sont emmanchés deux bâtons qui forment le brancart où on attelle la bête qui doit tirer cette machine. Il y a encore deux autres morceaux de bois qui servent de poignées pour gouverner cette machine. *Voyez fig.*

Banneau ou tombereau, est un tombereau dont les côtés ou bords sont fort bas; le tombereau même est petit.

Les tonnes sont de grosses futailles qui sont enterées.

Rabot est une douve centrée du fond du tonneau qui est emmanché.

Les fourneaux sont très-bas, & sont presque posés à rez-de-chaussée. Il y a un creux qui forme l'âtre, enfoncé de 20 à 25 pouces.

Crochet de fer, sorte de tifard.

Les pics à démolir sont les mêmes que ceux des maçons.

Le puchoir est un petit tonneau contenant 6 à 8 pintes, avec lequel les sauniers puisent de la saumure dans la tonnée pour en remplir les plombs; il

est pour cet effet emmanché un peu de côté, pour que le faunier prenne plus aisément de la saumure; le manche est long pour qu'il puisse la renverser où il veut.

Epreuve. Le petit putoir d'épreuve est un petit baril de bois que l'on remplit de saumure, dont on fait l'épreuve avec la balle de plomb enduite de cire, dont nous avons parlé; une tasse de saumure suffit pour cela.

Des fontaines salées. On donne ce nom à des usines où l'on ramasse les eaux des fontaines salées, où on les fait évaporer, & où l'on obtient par ce moyen du sel de la nature & de la qualité du sel marin.

Il y a peu de royaumes qui ne soient pourvus de cette richesse naturelle. Le travail n'est pas le même par-tout. Nous allons parler des *salines* qui sont les plus à notre portée, décrivant sur quelques-unes toute la manœuvre, exposant seulement de quelques autres, ce qui leur est particulier.

Voici ce que nous savons des *salines* de Moyenvic, de Salines, de Baixvieux, d'Aigle, de Dieuze, de Rosières, & des bâtimens de graduation construits en différens endroits. On peut compter sur l'exactitude de tout ce que nous allons dire.

SALINE DE MOYENVIC. Moyenvic est situé sur la rivière de Seille, à dix lieues de Metz, entre Ixe & Marfal, à environ demi-lieue de l'un & de l'autre.

On ne découvre rien sur la propriété de la *saline* avant l'an 1298, que Gerard, 68^e évêque de Metz, acquit de quelques seigneurs particuliers les *salines* de Marfal & de Moyenvic, & les réunit à l'évêché. Raoul de Couy, 76^e évêque, engagea environ l'an 1390, le château de Moyenvic à Henri Gilleux, 60 muids de sel à Robert duc de Bar, & 10 muids à Philippe de Boisfremont. Conrad Bayer de Roppart, 77^e évêque, retira cet engagement l'an 1443. Mais lui & son frère Théodoric Bayer arrêtés prisonniers par l'ordre du duc René, roi de Naples & de Sicile, il en coûta pour sa liberté à l'évêque plusieurs seigneuries, & notamment les *salines*, que le duc lui restitua dans la suite. En 1571, le cardinal de Lorraine administrateur, & le cardinal de Guise, évêque, laissèrent en fief au duc de Lorraine les *salines* de l'évêché, moyennant 4500 liv. monnaie de Lorraine, & 400 muids de sel. Les ducs devenus propriétaires des *salines*, étoient obligés suivant le 70^e article du traité des Pyrénées, de fournir le sel nécessaire à la consommation des évêchés, à raison de 16 liv. 6 sols le muid. Enfin celle de Moyenvic fut cédée au roi par le 12^e article de celui de 1661; mais ruinée par les guerres, le roi en ordonna le rétablissement en 1673. Depuis ce tems, les charges se sont payées par moitié entre la France & la Lorraine, à des conditions que nous ne rapporterons pas, parce qu'elles ne sont pas de notre objet.

Les eaux salées viennent de deux puits. Le sel gemme, dont il y a plusieurs montagnes & une infinité de carrières dans la profondeur des terres, est en abondance dans le terrain de Lorraine. Les eaux, en traversant ces carrières, se chargent de parties de sel; & plus le trajet est long, plus le degré de salure est considérable. Mais comme les amas de sel sont distribués par veines, par couches, par cantons, il arrive nécessairement qu'une source d'eau douce se trouve à côté d'une source d'eau salée. Les sources d'eau salées coulent par différentes embouchures, & donnent plus ou moins d'eau, selon que la saison est plus ou moins pluvieuse. On a observé, dit l'auteur instruit des mémoires qu'on nous a communiqués sur cette matière, que plus les sources sont abondantes, plus leurs eaux sont salées, ce qu'il faut attribuer à l'accroissement de vitesse & de volume avec lequel elles battent alors les sinuosités

qu'elles rencontrent dans les carrières de sel qu'elles traversent.

Il y a plusieurs sources salées en différens endroits de la *saline* de Moyenvic. On les a rassemblées dans deux puits, dont les eaux mêlées portent environ quinze degrés & demi de salure. Le sel s'en extrait par évaporation, comme nous allons l'expliquer.

Les eaux du grand puits sortent de sept sources différentes en qualité & en quantité. Leur mélange porte 14 à 15 degrés de salure.

Pour connoître le degré de salure, on prend cent livres d'eau qu'on fait évaporer par le feu jusqu'à siccité, & le degré de salure s'estime par le rapport du poids du sel qui reste dans la chaudière après la cuite, au poids de l'eau qu'on a mise en évaporation.

Autre moyen: c'est d'avoir un tube de verre qu'on remplit d'eau salée, & dans lequel on laisse ensuite descendre un bâton de demi-calibre. Il est clair que l'eau pesant plus ou moins sous un pareil volume, qu'elle est plus ou moins chargée de parties salées, le bâton perd plus ou moins de son poids, & descend plus ou moins profondément.

Les sept sources du grand puits arrivent par différens rameaux qui occupent toute la circonférence & fournissent environ deux pouces quatre lignes d'eau; c'est-à-dire, que, si l'on formoit un solide de ces eaux sortantes, elles formeroient un cylindre de deux pouces quatre lignes de diamètre. Mais l'auteur exact après lequel nous parlons, nous avertit que cette estimation ne s'est pas faite avec beaucoup de précision; & il n'est pas difficile de s'en apercevoir: car ce n'est pas assez d'avoir le volume d'un fluide en mouvement, il faut en avoir encore la vitesse.

Ce puits a 52 piés de profondeur, sur 18 de diamètre par le bas & de 15 par le haut. Le dedans est revêtu d'un double rang de madriers, derrière lesquels il y a un lit de courroi qu'on prétend être de 18 à 20 piés d'épaisseur, & dont l'usage est d'empêcher l'infiltration des eaux douces. On voit la forme du puits, *Pl. a. b. c.*

On élève les eaux avec une chaîne sans fin qui se meut sur une poulie garnie de cornes de fer, appelée *bouc*. Elle est composée de 180 chaînons de 10 pouces de longueur chacun, garnis de 5 en 5 de morceaux de cuirs appelés *bouteilles*, qui remplissent le diamètre d'un cylindre de bois creux dans toute sa longueur, appelé *buse*, & posé perpendiculairement. Les cuirs forcent successivement l'eau à s'élever dans une auge, d'où elle est conduite dans les bassins ou magasins d'eau.

La poulie appelée *bouc*, est attachée à une pièce de bois posée horizontalement, ayant à son extrémité une lanterne dans laquelle une roue de 24 piés de diamètre & de 175 dents vient s'engrener; ce rouage tourne sur son pivot, & est mis en mouvement par huit chevaux attelés deux à deux à quatre branches ou leviers. Le pivot est posé sur sa crapaudine, & arrêté en-haut par un gros arbre placé horizontalement.

Le tirage se doit faire rapidement; parce que les bouteilles ne remplissant pas exactement le diamètre de la buse, l'eau retomberoit, si le mouvement qui l'élève n'étoit plus grand que celui qu'elle recevrait de sa pesanteur, de sorte que les chevaux vont toujours le galop. Cette machine est simple & fournit beaucoup; mais il est évident qu'elle peut être perfectionnée par un moyen qui empêcheroit l'eau élevée de monter en partie.

On peut réduire ce changement à deux points: le premier, à mesurer l'extrême vitesse avec laquelle on est contraint de faire mouvoir la machine.

Le second, à éviter l'inconvénient dans lequel on

est quand il survient quelqu'accident à la machine, & qu'il faut approvisionner les baissiors.

Les bouteilles dont on se fert, sont composées de quatre morceaux de cuir, entre lesquels il y a trois bouts de chapeaux, le tout forme une épaisseur de 8 lignes.

Pour fixer ces morceaux de cuir aux chaînons, il y a quatre chevilles de bois qui les traversent; mais quelque soin que l'on prenne pour les bien ajuster, le mouvement est si rapide, les chocs & les frottemens sont si violens, que ces morceaux de feutre & de cuir n'étant maintenus par aucun corps solide, & d'ailleurs humectés par l'eau, cedent au poids de la colonne.

Pour remédier à cet inconvénient, on propose des patenotres de cuivre garnies de cuir. Ces patenotres seront composées de deux platines d'environ 2 lignes d'épaisseur aux extrémités, revenant à un pouce dans le milieu, non compris une espece de bouton d'environ deux pouces de hauteur, dans lequel fera un œillet pour recevoir le chaînon, tant à la platine de dessus qu'à celle de dessous. On laissera entre ces deux platines environ quatre lignes de vuide, pour recevoir deux morceaux de cuir fort. Ces cuirs excéderont les platines de la patenotre d'environ 3 lignes seulement, pour empêcher le corps de la buse d'être endommagé par le frottement du cuir des platines qui n'auront que 4 pouc. 8 l. de diametre. Ces cuirs seront percés quarrément, afin que les deux platines puissent s'emboîter aisément au moyen d'un fer qui les traversera, & des deux ne fera qu'un corps. Le pié cube d'eau salée pèse environ 75 liv. $\frac{3}{4}$.

Les baissiors choment quand la machine ne peut travailler.

Pour prévenir les chomages, il faudroit construire une seconde buse en disposant la roue horifontale, de façon qu'elle fît mouvoir les chaînes des deux buses à-la-fois : ce qu'on voit exécuté, *fig. 2. Pl. a.*

Le pivot de la roue horifontale est placé vis-à-vis le milieu des deux buses; & on a joint au treuil de la lanterne, dans les fuseaux de laquelle les dents de la roue horifontale s'engrenent, un rouet qui au moyen des deux autres lanternes fait mouvoir les bous.

En 1723 on rechercha les sources d'eaux salées, qui pouvoient se trouver dans l'intérieur de la *saline*. Dans la fouille, on en découvrit une, dont l'épreuve réitérée indiqua que la salure étoit de 22 degrés. Le conseil ordonna en 1724 la construction d'un puits pour ses eaux.

Ici l'élévation des eaux se fait par un équipage de pompes composé de deux corps, l'une foulante, & l'autre aspirante. C'est un homme qui fait mouvoir la roue en marchant dedans : cet homme s'appelle le *tireur*. Les eaux de ce puits se rendent dans les baissiors, & fortifient celles du grand puits; de manière que leur mélange est de 15 degrés $\frac{1}{2}$ de salure.

On entend par *baissiors*, des réservoirs ou des magasins d'eau; le bâtis en est de bois de chêne, & de madriers fort épais contenus par des pieces de chêne d'environ un pié d'équarrissage, soutenus par de pareilles pieces de bois qui leur sont adossées par le milieu. La superficie de ces magasins est garnie & liée de poutres aussi de chêne, d'un pié d'épaisseur, & placées à un pié de distance les unes des autres. Les planches & madriers qui les composent sont garnis dans leurs joints de chantouilles de fer, de mousse & d'étroupe poussées à force & avec le ciseau, & gaudronnées.

Le bâtis est élevé au-dessus du niveau des poëles. Ce magasin d'eau est divisé en deux baissiors ou parties inégales; la plus grande a 82 piés 4 pouces 8 lignes de longueur, sur 21 piés 6 pouces de largeur; la petite,

48 piés 8 pouces de longueur, sur 21 piés 6 pouces de largeur: & l'une & l'autre 4 piés 11 pouces de haut, qui ne peuvent donner que 4 piés 6 pouces d'eau dans les poëles, parce qu'ils sont percés à 5 pouc. du fond. Le toisé de ces baissiors donne 13645 piés cubes 6 pouces d'eau; comme ils communiquent par le moyen d'un échenal, l'eau y est toujours de niveau; ils abreuvent 5 poëles par dix conduits. *Voyez les fig. de.*

Ces poëles sont séparées par des murs mitoyens, de manière toutefois que la communication est facile d'une poêle à une autre par le dedans du bâtiment. Il y en a quatre de 28 piés de longueur, sur 32, mesure de Lorraine, où le pié est de 10 pouces 5 lignes de roi.

Chaque poêle est composée depuis 260 jusqu'à 290 platines de fer battu, chacune de 2 à 2 piés $\frac{1}{2}$ de longueur, sur 1 pié $\frac{1}{2}$ de largeur, & de 4 lignes d'épaisseur au milieu, & 2 lignes $\frac{1}{2}$ sur les bords: ces platines sont cousues ensemble par de gros clous rivés par les deux bouts.

Chaque poêle est garnie par-dessous de plusieurs anneaux de fer de 4 à 5 pouces de diametre, appelés *happes*, où passent des crocs de fer de 2 piés $\frac{1}{2}$ de longueur, ou environ. Le croc est recourbé par l'extrémité de façon à entrer dans la happe qui lui sert d'anneau, enforte qu'il est semi-circulaire. La pointe du haut, longue de cinq pouces ou environ, en est seulement abattue, & tient à de grosses pieces de sapin qu'on appelle *bourbons*. Chaque bourbon a 30 piés de longueur, sur 6 pouces en quarré; il y en a 16 sur la longueur de la poêle, espacés de 6 en 6 pouces, & appuyés sur deux autres pieces de bois de chêne beaucoup plus grosses, posées sur les faces de la longueur de la poêle. Ces deux dernières pieces se nomment *machines*.

Une poêle ainsi armée est établie sur quatre murs, à l'angle de chacun desquels il y a un faumon de fonte de fer qui la soutient. Chaque faumon a environ un pié en quarré, & cinq piés de long.

Ces quatre murs ont environ cinq piés de hauteur, sur deux d'épaisseur, & forment le même quarré que la poêle; ils sont séparés en-dedans par un autre mur appelé *barange*, d'environ trois piés de hauteur, & ouverts sur le devant dans toute leur hauteur de deux entrées d'environ trois piés de largeur, & sur le derrière de deux trouées de même hauteur, mais d'un pié & demi seulement de large. Celles-ci servent de cheminées; c'est par les autres qu'on jette le bois, les fascines, &c. & qu'on gouverne le feu. Les murs de refend servent à la séparation des bois & des braises; ils sont faits de cailloutage & des pierres de sel qui se forment par le grand feu, lorsqu'il se fait des gouttieres aux poëles, avec de la glaise mêlée de cendres & de crasse provenant des cuites; cette composition résiste à la violence du feu pendant plusieurs abattues.

Au derrière de chaque poêle, & à l'ouverture des cheminées, il y a deux poëlons de 8 à 10 piés de longueur, sur 6 à 7 de largeur, & 10 à 11 de profondeur. Chacun est composé de 28 platines: c'est dans ces poëlons que les conduits ou échenaux amènent les eaux des baissiors, d'où elles se rendent dans les poëles après avoir reçu un premier degré de chaleur.

Chaque poêle est servie par une brigade de 14 ouvriers; savoir deux maîtres, deux socqueurs, deux salineurs, quatre sujets, & quatre brouetteurs.

On compte le travail des poëles par abattues, composées chacune de 18 tours, le tour est de 24 heures. Voilà le tems nécessaire à la formation des sels. Lorsqu'une abattue est finie, on laisse reposer la poêle pendant six jours, qu'on emploie à la raccommoder. Une poêle fournit ordinairement depuis 27, 28, jusqu'à 30 ou 31 abattues.

Avant que de mettre une poêle en feu, les maîtres, focqueurs & salineurs l'établissent sur son fourneau, & font dans l'usage de lui donner deux pouces à deux pouces & demi de pente sur le devant, parce que le feu de devant est toujours plus violent; ensuite ils ferment les joints des platines avec des étoupes, & enduisent le fond de chaux détrempée: ce travail s'appelle *cliftrer une poêle*.

La poêle cliftrée, on passe les crocs dans les hapes, on les place sur les borbons, on établit entre les borbons & la poêle des éperlans ou rouleaux de bois d'un pouce & demi de diamètre ou environ, pour contenir la poêle & arrêter autant que faire se peut les efforts du feu: après quoi on ouvre les conduits des poêlons, & l'on charge la poêle d'un pouce d'eau, pour empêcher que le feu d'environ 300 fagots qui ont été jettés dessous ne brûle les étoupes qui bouchent les joints des platines.

Ce premier travail s'appelle *échauffée*, & se commence entre onze heures & midi; ensuite les salineurs jettent du bois de corde dans le fourneau, & chargent la poêle d'eau jusqu'à 15 à 16 pouces de hauteur; on diminue ensuite de moitié ou environ le volume d'eau que donnent les échenaux. Le salinage dure environ cinq heures, & consomme à-peu-près huit cordes de bois; pendant ce tems la poêle bout toujours à grand feu, & est continuellement abreuvée de l'eau des poêlons. Quoique les poêlons fournissent sans cesse, cependant la poêle se trouve réduite après le tems du *salinage* à 13 ou 14 pouces d'eau, parce que l'évaporation causée par l'ardeur d'un feu extraordinairement violent, est plus grande que le remplacement continu qui se fait par le secours des poêlons.

Il paroît dans ce tems une crème luisante sur la superficie de l'eau, à-peu-près comme il arrive sur un bassin de chaux fraîchement éteinte: alors on ferme entièrement les robinets; & les maîtres, les salineurs & les sujets remettent la poêle aux focqueurs. Ce passage des uns aux autres s'appelle *rendre la mure aux focqueurs*.

Les focqueurs à qui les brouetteurs ont fait provision de quatre cordes de gros bois, les jettent dans le fourneau à quatre reprises différentes, dans l'intervalle d'environ trois heures; ils nomment ce travail la première, la seconde, la troisième & la quatrième chaude; ces quatre chaudes donnent ordinairement une diminution de quatre pouces d'eau dans la poêle.

Sur les dix à onze heures du soir les focqueurs remuent d'heure en heure les braises du fourneau jusqu'à deux heures du matin, & plus souvent, lorsque les braises s'amortissent trop promptement. On donne à ce travail le nom de *raillées*, parce que l'instrument que l'on emploie s'appelle *raille*: le raille n'est autre chose qu'une longue perche de toute la longueur du fourneau, au bout de laquelle est un morceau de planche.

La chaleur de ces braises donne à la mure presque le dernier degré de cuisson; & sur les deux heures, lorsque les braises sont amorties, les focqueurs jettent dans le fourneau en deux ou trois fois seize chers de fascines de 20 fagots chacun: après quoi ils remuent de nouveau ces braises jusqu'à quatre heures du matin, que se fait la brisée.

Quelquefois par des accidens, soit de vents contraires à cette opération, soit par la mauvaise qualité des bois, ou parce qu'ils ont été mal administrés dans l'intervalle du *salinage* ou du foccage, les ouvriers sont forcés d'ajouter quatre à cinq cens fagots à la consommation ordinaire, pour hâter cette cuisson, sans quoi elle anticiperoit sur le tour suivant. C'est ce que les ouvriers appellent entr'eux *courir à la paille*.

Lorsque le premier sel est formé, les salineurs &

les sujets le tirent de la poêle avec des pelles courbes, & le mettent égoutter sur deux claies appelées *chevres*, qui sont posées au milieu des deux côtés de la poêle; & à mesure que le monceau grossit, on l'entoure avec des sangles pour le soutenir & l'élever à la hauteur qu'exige la quantité du sel formé.

Après que le premier sel est tiré, les focqueurs jettent dans le fourneau environ 400 fascines à trois tems, ce qu'ils appellent *donner trois chaudes*; & cette opération conduit au dernier degré de cuisson, ce qui reste dans la poêle. Cette eau porte ordinairement 38 à 40 degrés de salure.

La formation de ce dernier sel ne finit que sur les dix heures du matin: on le met comme le premier sur les claies ou chevres, où ils restent l'un & l'autre pour se sécher & s'égoutter pendant le tems du tour suivant.

Il y a toujours un des 14 ouvriers de la brigade qui veille sur la poêle à tour de rôle pendant la nuit; ses fonctions consistent à avoir l'œil aux accidens imprévus, & à faire venir aux heures marquées les ouvriers de rechange au poste & au travail qui leur est assigné.

Nous venons de parcourir les différentes manœuvres qui s'employent à la fabrication du sel; supposons maintenant qu'une abattue soit finie, pour voir ce qui se passe jusqu'à ce qu'une autre recommence.

Nous avons dit que l'on donnoit six jours d'intervalle entre chaque abattue; pendant ce tems les maîtres & les focqueurs ôtent les cendres du fourneau, & les portent au cendrier dans des civieres appelées *banassés*: ces cendres appartiennent au fermier de l'ambauchure (voyez plus bas ce que c'est); il en retire environ 800 livres par an. Ensuite on laboure l'âtre du fourneau pour le remettre de niveau, en aplaniissant les bosses qui se sont faites par les gouttières de la poêle, & les crasses qui en proviennent, ainsi que l'écume que la poêle a rendue pendant le tems de la formation, sont enlevées par les sujets & les brouetteurs, & répandues dans l'intérieur de la *saline*, tant pour élever les endroits qui sont encore inondés par les eaux de la feille, que pour empêcher que les habitans ne se servent des crasses & écumes, dont ils tireroient une assez grande quantité de sel en les faisant recuire.

Pendant le tems de la cuisson, l'écume se tire avec six cuillères de fer appelées *augelots*, placées séparément entre les borbons sur le derrière de la poêle. On a fait l'épreuve d'en mettre au-devant; mais ils ne se chargeoient que de sel, parce que le feu étant plus violent en cet endroit, & l'eau plus agitée par les bouillons, l'écume étoit chassée à l'arrière, comme il arrive à un pot au feu. L'augelot est à demeure appuyé sur le fond de la poêle, & le mouvement de l'eau y porte les crasses, qui ensuite n'en sortent plus par l'effet de la composition de cet instrument. C'est une platine de fer dont les bords sont repliés de quatre pouces de haut; le fond en est plat, & peut avoir 18 pouces de long sur 10 de large. Ce qui est une fois jetté dans ce réduit, ne recevant plus d'agitation par les bouillons, y reste jusqu'à ce qu'on l'ôte; il a à cet effet une queue, ou plutôt une main de fer d'environ deux piés de long. On le retire ordinairement, quand les dernières chaudes du foccage sont données.

Les six jours d'intervalle d'une abattue à l'autre sont employés non-seulement aux différentes opérations dont nous venons de parler, mais ils sont encore nécessaires à laisser reposer la poêle, à la visiter, à y réparer les crévasses & le dommage que le feu peut y avoir causés, à l'écailler, & à la préparer à une autre abattue.

L'abattue finie, les maîtres, les salineurs aidés des focqueurs & des sujets, étançonnent la poêle par-des-

sous, la détachent des crocs qui la soutiennent, ôtent les bourbons, à l'exception de trois, la nettoient, & en tirent les crasses: ce travail s'appelle *focquement des poëles*.

L'écaillage suit le focquement. On commence par échauffer la poêle à sec, afin qu'elle résiste, sans se fendre, à la violence des coups qu'il est nécessaire de lui donner pour briser & détacher les écailles qui sont extrêmement adhérentes, & ont quelquefois 2 pouces d'épaisseur. Le tout s'enlève ordinairement en trois quarts d'heure de tems; mais il ne faut pas moins de trente ouvriers qui frappent tout-à-la-fois en divers endroits, à grands coups de massues de fer. Cependant il y a des écailles si opiniâtres qu'il faut les enlever au ciseau. Les Maréchaux rassurent ensuite les cloux étonnés, en remettent des neufs où il est nécessaire, & des pièces aux endroits défectueux.

Ces réparations faites, le directeur, les contrôleurs des bancs, & ceux des cuïtes en font la visite, & vérifient le travail des maréchaux.

Voyons maintenant ce qu'une poêle en feu peut produire de sel, & à combien le muid revient au fermier.

La poêle s'évalue à 240 muids par abattue; l'abattue est de 18 tours, & le tour de 24 heures: donc la poêle fait 20 abattues par an, & son produit annuel est de 4800 muids.

Mais il y a des accidens. Le froid, les vents, la vétusté des poëles & les tours en ont. Les premiers sont toujours moins abondans, & ne donnent ordinairement que 12 à 13 muids: les premiers de tous n'en donnent que quatre au plus, soit parce que la poêle n'est pas échauffée, soit parce que les gouttières ne sont pas encore étanchées; du 5^e. au 14^e. il se fait 15 à 16 muids; les derniers en donnent moins, parce que l'écaillage de la poêle qui est alors forte & épaisse, affoiblit l'action du feu: ce qui bien combiné réduit l'abattue à 220 muids, & le produit annuel de la poêle à 4400; sur quoi déduisant le déchet à raison de 7 à 8 pour $\frac{1}{10}$, on peut assurer que la *saline* qui travaille à trois poëles bien soutenues, fabriquera par an douze mille trois à quatre cents muids de sel.

Mais les dépenses en bois, en réparations, en poëles, poëlons, &c. se montent à 325369. 2. 7. ce qui divisé par 27654, quantité de muids de sel fabriqués pendant les années 1727 & 8, de même que 325369 2. 7. sont les dépenses de ces deux années, donne le muid de sel à 11 l. 5 s. 3 d. (au reste tout a bien changé de prix depuis le tems que ces calculs ont été faits).

La chevre est une espece d'échaffaudage composé de deux pièces de bois de six piés de longueur, liées par deux barres d'environ cinq piés, posées sur les bourbons qui se trouvent au milieu de la poêle. Cet échaffaud a une pente très-droite, & forme un talud glissant sur lequel est posée une claie soutenue à son extrémité par un pivot haut de huit pouces; qui lui donne moins de pente qu'à l'échaffaud.

Lorsqu'il est question de procéder à la brisée, le contrôleur des cuïtes, celui qui est de semaine pour ouvrir les bancs, les ouvriers de la brigade se rassemblent; on ouvre les bancs, & alors un des ouvriers détache la fangle qui soutient la chevre, ôte les rouleaux, & faisant sauter le pivot d'un coup de massue, donne un mouvement à la chevre qui coule par son propre poids, & se renverse sur le seuil du banc. Cette opération se fait en même tems des deux côtés de la poêle qui est chargée de deux chevres égales.

Le sel demeure dans les bancs pendant dix-huit jours, au bout desquels on le porte dans les magasins, & ce n'est que lorsqu'il y est, que les contrôleurs s'en chargent en recette.

Ce relevement se fait dans des especes de hottes de sapins appelées *tandelins* qui sont étalonnées sur la mesure de deux vaxels. Cet étalonnage n'est pas juridique; il n'est que pour l'intérieur de la *saline*. Mais le vaxel est étalonné juridiquement en présence des officiers de M. le duc de Lorraine, à Bar où la matrice est déposée. Le vaxel est à-peu-près de la figure d'un muid en largeur, mais il a moitié moins de profondeur. Il contient environ 41 livres de sel: ce qui fait autour de 650 livres par muid, sel de magasin; car celui des bancs est plus léger, n'ayant point encore acquis son dépôt.

Droit des quatre francs deux gros. Ce droit se leve sur tous les sels qui sortent de la *saline* pour le fournissement des magasins, tant du département de Metz, que de celui de la *saline*, à raison de quatre francs deux gros pour chacun muid de sel. Il n'est point exigible sur les sels destinés pour les greniers de Metz & Verdun pour la gabelle d'Alsace & sur ceux qui se délivrent en vente étrangère.

L'embauchure, c'est le fournissement général des ustensiles nécessaires pour le chargement des sels, l'entretien des poëles, &c. les dépenses de réparation des murs, des fourneaux, des atres, fourniture de bourbons, claies, chevres, vaxels, &c.

Les fonctions principales du directeur receveur sont de régir la *saline*, de recevoir les soumissions pour les traites à faire, en l'absence des fermiers, ou de renouveler pour les voitures des sels, faire exploiter les bois affectés à la *saline*, & tenir la main à ce que les employés fassent leurs devoirs, distribuer le sel pour les entrepôts, &c.

Il y a des contrôleurs des bancs, contrôleurs des cuïtes.

Les veintres sont au nombre de quatre: deux résident à la *saline*, les autres au-dehors. Ils ont inspection sur les ouvriers boquillons, qu'ils mettent en nombre suffisant dans les coupes, & qu'ils éveillent.

Il y a des portiers.

Sel en pain. Les rois de France & d'Espagne devenus successivement possesseurs de la Franche-Comté, ont conservé l'usage & les différentes formes du sel en pain. Il s'en fabrique de neuf sortes, dont huit pour la province, & un pour le canton de Fribourg.

Gros sel d'ordinaire. Ce pain pèse 3 livres 8 onces, ce qui fait pour la charge, composée de 48 pains, 168 livres. Sa forme est ronde & un peu creusée dans le milieu; il est destiné aux communautés du bailliage d'Amant, à la ville & partie du bailliage de Salins.

Petit sel d'ordinaire. Ce pain pèse environ deux livres & demie & la charge de 120 livres. Il est marqué de deux cercles qui regnent au-tour. Il est destiné aux communautés du bailliage d'Aval.

Petit sel de poste d'ordinaire, pèse communément 2 livres 10 onces, & par conséquent la charge est de 120 livres. C'est à l'usage des communautés du bailliage de Salins.

Sel roture, ou d'extraordinaire, marchand dans toute la province, & destiné à subvenir aux besoins de ceux qui n'ont pas assez de sel d'ordinaire, doit peser 3 livres, & la charge 144. Sa figure est comme celle du gros sel d'ordinaire, il n'en diffère que par le poids.

Sel marque de redevance. La distribution s'en fait, suivant l'état du roi, aux parties qui y sont employées. Il doit peser 2 livres & $\frac{1}{2}$, & sa charge 120 livres. Sa forme est celle du sel de poste.

Sel rosier de redevance. Il se délivre pareillement, en conséquence de l'état du roi; le pain pèse 3 livres $\frac{1}{8}$, & la charge 144.

Gros salé de la grande saline à 8 pour charge. Ces gros salés sont affectés aux propriétaires d'états de la grande *saline*, & aux cours supérieures de Comté.

Chacun

Chacun de ces salés doit peser 12 livres $\frac{1}{8}$, figuré comme le moule de la forme d'un chapeau.

Gros salé de la grande saline à 12 p. pour charge. Même destination que ceux à 8 pour charge, dont ils ne diffèrent que de grosseur & de poids ; pèse 8 livres chacun.

Sel de Fribourg, se délivre au canton de Fribourg, en exécution d'un traité du roi. Il ressemble au gros sel d'ordinaire ; pèse chacun 2 livres 6 onces.

SALINES DE BEXVIEUX ET D'AIGLE appartenantes au canton de Berne, & celle de MOUTIERS en Tarentaise, pays de Savoie, appartenante à sa majesté le roi de Sardaigne, où il y a des galeries, ou bâtimens de graduation.

La graduation est une opération par laquelle on fait évaporer par le moyen de l'air & sans le secours du feu, plusieurs parties douces de l'eau salée, en l'élevant plusieurs fois au haut d'un bâtiment construit à cet effet, par le moyen de plusieurs corps de pompes qu'une eau courante met en mouvement, & la faisant retomber autant de fois de 20 à 25 piés de haut sur plusieurs étages de fascines ; d'où il résulte une grande diminution dans la consommation du bois, & dans les autres dépenses relatives à la fabrication du sel.

Plus la construction des bâtimens destinés à la graduation est parfaite, plus les différentes économies sont sensibles & utiles. Pour déterminer avec certitude l'étendue des bâtimens nécessaires à graduer l'eau d'une source salée, il en faut connoître avec précision le degré de salure. Un long usage a fait remarquer à MM. de Berne que les bâtimens de graduation à une seule colonne de fascines étoient sujets à perdre des portions de sel, en ce que quand il y a beaucoup d'agitation dans l'air, les particules d'eau salée dérivent de la perpendiculaire, & sont emportées lors de leurs divisions. Pour remédier à cet inconvénient, ils ont fait construire un bâtiment auquel ils ont donné 25 piés de largeur au lieu de 18 qu'avoient seulement les anciens, & ils ont mis double colonne de fascines, qui n'ont que l'ancienne largeur par le haut, mais qui s'accroissant par le bas, prennent la forme d'une pyramide tronquée.

Le mécanisme de la graduation paroît très-simple, & quand on l'a vu pendant 24 heures, on croit le savoir & le posséder à fond ; cependant il y a une infinité de particularités intéressantes qui ne se présentent que successivement ; & sans toutes ces connoissances réunies, on court risque de tomber dans des erreurs qui coûtent cher.

La saline de Bexvieux & celle d'Aigle sont situées vis-à-vis S. Maurice, à l'entrée de la gorge du Valais, à deux lieues l'une de l'autre.

Il n'y a qu'une source à la saline de Bexvieux ; elle sort d'une montagne appelée le fondement. On l'a découverte en 1664, & l'on pénétra fort avant dans le roc pour en rassembler les filets ; mais on n'est parvenu à la maintenir dans un haut degré de salure qu'en y creusant de tems en tems ; par la raison que les terres qu'elle parcourt ne contenant, selon toute apparence, que des portions & des rameaux de sel, ces rameaux s'épuisent par le mouvement continu des eaux, qui ne reprennent une haute salure qu'en leur frayant une route nouvelle ; en sorte que cette source est actuellement plus basse de 250 piés que le niveau du terrain où on l'a trouvée originairement, ce qui a obligé de faire des galeries à différentes hauteurs pour en procurer l'écoulement.

Mais comme en approfondissant la source, le travail des galeries se multiplioit, & que la dépense croissoit à proportion, MM. de Berne prévoyant que cette entreprise deviendrait à la fin insoutenable, s'ils ne rencontroient quelque moyen plus simple, faisoient consulter par-tout les ingénieurs les plus ha-

Tome XIV.

biles, mais inutilement, jusqu'à ce que M. le baron de Boëux, gentilhomme saxon, leur inspira un vaste dessein, pour lequel il eut sept mille louis de récompense, & quinze cens pour son voyage sur les lieux.

Ce dessein consiste à introduire un gros ruisseau dans l'intérieur de la montagne, par la cime du rocher, pour faire mouvoir plusieurs corps de pompes, au moyen d'une grande roue de 36 piés de diamètre, posée à plus de 800 piés de hauteur perpendiculaire de l'entrée du ruisseau dans le rocher ; & ce rocher est en partie de marbre, en partie d'albâtre, & de pierre dure ; un mineur n'en emportoit guère plus d'un pié cube en huit jours ; cependant cette montagne est traversée à jour dans plusieurs endroits, & il y a cinq autres galeries, de 3 piés de large, & de 6 piés de haut, qui font en tout plus de 3000 toises de longueur, & de 7 millions 28000 piés cubes. La nature de ce travail, le tems, la dépense, & la grandeur de l'entreprise, sont autant de sujets d'étonnement pour le voyageur, & autant de preuves du cas que l'état de Berne fait de son trésor, & du desir qu'il a de se passer de l'étranger.

Le degré de la source est variable : quand elle est à sa plus grande richesse, elle porte jusqu'à 20 ou 22 parties, épreuve du feu, ce qui feroit près de 28 à l'épreuve du tube ; son plus bas a été à 8 degrés ou à 10, elle produit ordinairement 500 livres pesant d'eau par quart-d'heure ; ces eaux sont conduites de la source, par sa pente naturelle, à la saline de Bexvieux, par des tuyaux de bois de sapin, dans une distance de $\frac{1}{2}$ de lieue, où elle est reçue dans des réservoirs, & de-là reprise par un mouvement de pompes que l'eau fait agir, pour la porter dans de grandes galeries appelées bâtimens de graduation, qui peuvent la fortifier jusqu'à 27 degrés ; de-là elle passe par sa pente naturelle dans les bernés ou bâtimens de cuite.

La même montagne fournit encore une autre source, foible, qu'on sépare de la précédente, & qui s'étend par des canaux de sapin, jusqu'à l'Aigle, lieu distant de-là de deux lieues.

Cette source est fort chargée de soufre & de bitume ; l'odeur en est forte, & l'on en voit sortir l'exhalaison en tourbillon de fumée, même pendant l'été, à l'issue des galeries qui donnent entrée dans la montagne. Les lampes des mineurs enflamoient quelquefois cette matière, sur-tout dans les galeries en cul-de-sac, où il n'y a point d'air passant, alors elle chassoit avec impétuosité tout ce qui lui résistait, brûloit, pénétrait les corps ; il y avoit des ouvriers blessés & étouffés de la sorte ; pour éviter cet inconvénient, on établit de distance en distance de gros soufflets de forge, que l'on agitoit sans cesse pour chasser cette vapeur. C'est ainsi qu'on en usoit lorsque M. Dupin visita ces travaux ; cependant le sel de cette source est beau, bon, sain, cristallin, & blanc comme la neige ; le soufre contribue à lui donner cette blancheur, sans lui laisser son odeur.

On associe à cette dernière source, celle de la montagne de Panet, & leurs eaux vont mêlées, dans les réservoirs ou bâtimens de graduations, prendre, de foibles qu'elles sont, jusqu'à 25 à 27 degrés de salure ; on pourroit les pousser plus loin, mais l'eau trop chargée de sel devient gluante, pâteuse, & ne coule plus aisément par les petits robinets destinés à la repandre en forme de pluie, sur différents étages de fascines qu'elle doit traverser pour arriver à son bafin ; elle s'y attache, se fige, empêche l'effet de l'air, & par conséquent de l'évaporation, quand le tems est convenable, c'est-à-dire gai & sec ; on pousse la graduation depuis un degré & demi jusqu'à dix, en 24 heures. Avant cette découverte il falloit 6 cordes & demie de bois, pour fournir 25 quintaux ; maintenant 3 cordes & demie en donnent 80. Il est inutile

A A a a

d'insister sur l'importance d'économiser le bois.

Comme ce n'est point ici un système nouveau dont l'événement soit équivoque, ni de ces imaginations philosophiques, tant de fois proposées, souvent essayées, mais dont l'essai en grand a toujours trompé la promesse; que c'est au-contre une expérience confirmée par un grand nombre d'années, à la *saline* de Slutz en Alsace, dans les deux *salines* de Suisse, & dans celle de Savoie, c'est refuser un avantage certain que de ne pas user d'une telle découverte.

Il y a des bâtimens de graduation à la *saline* de Moutiers en Tarentaise; ce sont même les seuls dont nous ferons mention, les autres ne différant de ceux de nos *salines*, non plus que le reste de la manœuvre, que par la différence des lieux. Le roi de Sardaigne ayant appris les services que M. le baron de Boëux avoit rendu au canton de Berne, l'appella à la *saline* de Moutiers, où il fit construire des bâtimens de graduation au nombre de cinq, dont deux ont 440 pas communs de longueur, & les trois autres 320 pas chacun. Ils ont tous 18 piés de large, sur 25 de haut, à prendre du rez-de-chaussée jusque sous la sablière. La masse d'épines par où les eaux se filtrent, a 6 piés de large, occupe toute la longueur du bâtiment, & la hauteur depuis le bassin ou cuve basse, jusqu'à la sablière; ces cuves basses sont fournies par le grand réservoir, dont les eaux sont relevées dans les auges de filtration autant de fois qu'il est nécessaire, par plusieurs corps de pompes qui jouent continuellement, auxquelles l'Isère donne le mouvement; les eaux sont poussées par la graduation depuis 2 degrés, qui est leur état naturel, jusqu'à 25 & 27.

Le degré s'estime par la livre sur le cent, ainsi la salure est à 20 degrés si l'évaporation étant faite sur 100 livres, il en reste 20.

SALINE DE DIEUZE, il y auroit beaucoup à gagner, à perfectionner les fourneaux; voici comme on pourroit s'y prendre. L'ouverture superficielle seroit la même qu'aux anciens, c'est-à-dire de 28 piés sur 24; les côtés en talud, dont la ligne de pente seroit le côté d'un triangle équilatéral; la distance de l'aire à la poêle, inégale, savoir de 4 piés à l'embouchure, finissant à deux au plus, à l'endroit de la sortie; il n'y auroit qu'une ouverture de 2 piés de large, & de 4 piés de haut, pour jeter le bois; cette ouverture, avec un châssis ou huisserie de fer, à laquelle seroit suspendue une porte brisée de même matière, que l'on ouvreroit ou fermeroit selon le besoin; on pratiqueroit aux côtés deux fenêtres, pour juger de l'état des feux & de la poêle, tout son quarré seroit exactement fermé pour concentrer la chaleur; l'ouverture du derrière, ou la cheminée, auroit 2 piés de haut, sur 8 piés de large; ayant remarqué que la chaleur qui sort par cette ouverture étoit fort considérable, on continueroit le fourneau de 9 à 10 piés de large, sur 12 de long, finissant à 7 piés; l'on appliqueroit dessus un poëlon de même dimension; l'ouverture ou cheminée de ce second poëlon, donnant encore beaucoup de chaleur, on en ajouteroit un troisième, à 7 piés de base, finissant à 4, sur 7 à 8 piés de long, en sorte que l'un & l'autre de ces deux poêlons, ressembleroit à des cônes tronqués, l'ouverture du dernier poëlon, destiné pour laisser échapper l'air & la fumée, n'auroit qu'un pié de haut, sur 18 pouces de large, & pourroit se fermer par un registre. *Voyez le plan ci-dessus.* Dans les bâtimens qui auroient assez de profondeur, on pourroit multiplier les poêlons, pourvu qu'on proportionnât à leur nombre les pentes du fourneau.

Ce fourneau n'auroit pas les mouvemens des autres, le feu y seroit moins concentré, il agiroit avec plus de force, il se répandroit moins au-dehors, il seroit moins diminué au-dedans par l'accès de l'air froid, &c.

On a exécuté ces idées à Dieuze, & c'est tout ce qu'il y a de remarquable; du reste, le sel s'y fabrique comme à Moyenvic & à Châteaufalin.

SALINE DE ROZIERE, *particularité des poêles de Roziere*. Derrière les poêles il y a des poêlons qui ont 21 piés de long sur 5 de large, & derrière ces poêlons une table de plomb, à peu près de même longueur & largeur, sur laquelle sont établies plusieurs lames de plomb posées de champ, de hauteur de 4 pouces, qui forment plusieurs circonvallations. Toute cette machine s'appelle *exhalatoire*; la destination de l'exhalatoire est d'évaporer quelques parties de l'eau douce, en profitant de la chaleur qui sort par les tranchées ou cheminées de la grande poêle, & de dégorger l'eau avant qu'elle tombe dans la grande chaudière.

Particularités de la fabrication de sel au même endroit. Lorsque les maréchaux ont mis la poêle en état, les ouvriers, dès quatre heures du matin, mettent le feu sous le poëlon, avec des éclats de buches, & cependant ils donnent de l'eau aux exhalatoires, laquelle se rend dans le poëlon. Ce poëlon contient de la muire grasse, autant qu'il a été possible d'en ramasser, ce sont les eaux les plus fortes que l'on ait dans le cours ordinaire de la formation du sel, par le moyen du feu.

Si la muire retirée de l'abattue, a été abondante, elle suffit seule à l'opération; si on juge qu'il n'y en ait pas suffisamment, on jette dans le poëlon du sel de focquement: c'est ainsi que l'on appelle le dernier sel qui reste au fond de la poêle, qui est d'un brun jaune, non loyal & marchand, & mêlé de corps étrangers.

Les ouvriers ont toujours de ce sel en quantité, pour parer aux accidens contraires à la formation dont la foiblesse des eaux est très-susceptible: le mauvais tems, le grand vent, le bois d'une moindre qualité, &c. peuvent faire cesser & baisser la poêle à un point que l'on ne pourroit la relever & la faire schlotter, tout se perdrait sans former du sel.

Lorsque l'eau, versée des exhalatoires dans le poëlon où est la muire ou le sel de focquement, se dispose à bouillir, on remplit entièrement de bois le fourneau de la grande poêle, en laissant des jours entre les buches que l'on croise à cet effet; on allume ce bucher, & sitôt que la poêle a pris chaleur, on l'arrose avec la composition du poëlon, que l'on puise avec des vaisseaux appelés *scillotes*.

Quand le fer de la poêle est bien chaud, & qu'il commence à être encrouté de sel formé par l'arrosement susdit, on y laisse entrer l'eau naturelle jusqu'à ce qu'elle soit à peu près pleine; ensuite on donne quatre chaudes consécutives, c'est-à-dire qu'on charge quatre fois ce fourneau de bois; la dernière chaude finit à trois heures après midi; dans l'intervalle de ces chaudes, on leve les augelots, ou ces especes de caisses de fer, avec une ancre, qui se posent aux angles & le long des côtés de la poêle, & dans lesquels le schlot se dépose.

Cette première opération se fait par le maître, le salineur & le bœuf; c'est ainsi que l'on nomme l'ouvrier qui décharge le bois des charrettes, le jette sur la poêle, & fait les autres menus services.

A trois heures après midi le focqueur se charge de la poêle, il donne la dernière chaude avec le salineur qui se retire à six heures; le focqueur rabat les braises, & laisse couler de nouvelle eau du poëlon dans la poêle, suivant la force de sa muire; on ne commence à tirer le sel que le 3^e ou 4^e jour, quelquefois en petite quantité, quelquefois assez abondamment, suivant les accidens survenus pendant la cuisson.

On compte le salinage par abattues, les abattues par tour, le tour est de 24 heures, & il y en a 13 dans

une abattue ; chaque tour commence à 4 heures du matin : le produit en fel est plus ou moins grand.

Il n'y a en cette *saline* que cinq ouvriers , parce qu'ils ne sont pas obligés à travailler le bois.

L'été est la saison la plus favorable au salinage , il y en a bien des raisons qui se présenteront.

| mois. | abattues. | cordes de bois. | muids de fel. |
|------------|-----------|-----------------|---------------|
| Janv. 1737 | 15 | 2550 | 517 |
| | | 5270 | 1097 |
| | 8 16 | 2720 | 580 |
| Août | 7 15 | 2550 | |
| | | 5219 | 669 |
| Mai | 8 16 | 2669 | 1320 |
| | | | 661 |

On a choisi pour cette comparaison deux mois d'hiver , pendant lesquels le nombre des abattues & des cordes de bois a été à-peu-près le même que dans deux mois d'été.

Lorsque la muire ou l'eau des sources salées , a senti le feu pendant quelque tems , elle devient trouble & elle commence à déposer un corps étranger , de couleur cendrée , gras au toucher , grumeleux ; en continuant de le frotter entre les doigts , on le croiroit plein de sablon assez fin ; cette matiere se nomme *schlot* , ou *terre & crasse de poêle* ; c'est cette matiere qui forme le corps de l'écaille ou équille ; elle se durcit sur le fond de la poêle , devient aussi solide que de la pierre commune , & lie le premier fel qui tombe sur fond ; son dépôt progressif est fini lorsque le grain de fel commence à paroître à la superficie de la muire.

Pour diminuer l'épaisseur de l'écaille qui diminue l'action du feu & ruine les fers , on se sert des augelets , le *schlot* s'y dépose ; on le jette , parce qu'on fait par expérience qu'il ne contient presque point de fel ; il fait périr les arbres , s'il pénètre jusqu'à la racine ; en le travaillant avec art & sans mélange , on en tire un fel pareil à celui d'Epson.

On en tire encore d'autres fels ; en l'examinant , il donne des cristaux depuis 6 jusqu'à 18 & 20 lignes de long , & depuis 1 jusqu'à 3 $\frac{1}{2}$ lignes de largeur ; ce sont des prismes à six pans irrégulièrement réguliers ; les deux surfaces du petit diamètre sont à-peu-près doubles de largeur des deux surfaces qui terminent chaque extrémité du grand diamètre ; chacun des deux bouts est terminé en pointe de diamans , par six triangles dont les bases sont égales aux deux plus larges superficies , & aux quatre petites alternes.

Addition à ce qui a été dit des bâtimens de graduation. Pour former le fel de mer on dispose des aires ou bassins , qui ont beaucoup de superficie & peu de profondeur , dans lesquels on introduit l'eau de la mer par des rigoles ; le soleil & l'air agissent sur cette eau , ils l'enlèvent , l'évaporent dans un espace de tems plus ou moins long , suivant l'ardeur du soleil , la qualité & l'activité du vent , étant à observer que la saison de l'été la plus chaude , est celle que l'on choisit pour cette opération. Le fel , comme plus pesant que les parties aqueuses , demeure inébranlable aux chocs qu'il reçoit , l'action du soleil , les secousses & les ébranlemens de l'air , l'élèvent seulement jusqu'à une hauteur de quelques piés , mais il retombe après quelques pirouettemens , ses parties se réunissent , se cristallisent , & forment enfin un corps solide , dont la figure est communément cubique.

L'art a cherché à imiter la nature par les bâtimens de graduation ; pour cela il n'a que changé la forme de l'évaporation ; celle de la nature se fait dans une disposition horizontale , celle de l'art dans une disposition verticale.

Les bâtimens de graduation sont à jour , élevés de 20 à 25 piés de la cuve à la sablière ; on force l'eau

Tome XIV,

que l'on veut graduer , à monter par les pompes jusqu'au haut de ces bâtimens , d'où elle se distribue dans des augets de 4 à 5 pouces de largeur & autant de profondeur , disposés suivant la longueur du bâtiment , parsemés de petits robinets à six pouces de distance les uns des autres , qui ne laissent échapper l'eau que par gouttes , lesquelles rencontrant dans leur route une masse de falcines de 20 à 25 piés de haut , sur 10 de large , se subdivisent & multiplient leurs surfaces à l'infini ; en sorte que l'air auquel cette subdivision donne beaucoup de prise , emporte dans l'espace , comme une rosée , les parties douces de l'eau qui se sont trouvées soumises à son action , pendant que les parties qui demeurent chargées de fel , déterminées par le poids , décrivent constamment une perpendiculaire , & se précipitent dans le bassin destiné à les recevoir , d'où elles sont ensuite élevées par d'autres pompes qui les portent dans une autre division d'augets , pour retomber , par la même manœuvre que ci-devant , dans une autre division de bassin , & successivement jusqu'au dernier , le nombre étant proportionné au degré de la salure de l'eau. On donne aux plus foibles , telles que celles d'un degré & demi ou deux degrés , jusqu'à sept divisions , & l'on peut les pousser jusqu'à 30 degrés en trois jours dans la bonne saison.

Plus la disposition des bâtimens est parfaite , plus les différentes économies sont sensibles. Leur forme , leur exposition , la manière d'élever les eaux , l'attention au progrès de la salure pour éviter un travail inutile & ménager un tems précieux , le gouvernement des robinets qu'il faut conduire suivant les changemens & le caprice du vent , & mille autres détails que l'on croiroit indifférens , sont d'une importance extrême.

Pour pouvoir déterminer avec certitude l'étendue des bâtimens nécessaires à graduer une source salée , il en faut connoître avec précision la possibilité & la qualité. Mais pour en donner une idée générale , de même que de l'économie qui en résulte , on dira que pour faire par le moyen de la graduation 7000 tonneaux de fel de 650 pesant chacun , avec de l'eau à 4 degrés ou à 4 pour 5 , il faut 3000 piés de bâtiment & 5000 cordes de bois , & que sans cela , il en coûteroit 32000 cordes pour pareille quantité.

On ne connoît point l'auteur de cette machine ; mais il est à présumer qu'elle est fort ancienne , & que la *saline* de Soultz en basse Alsace , a fourni le modèle de celles qu'on a établies dans la suite. C'est sûrement la plus ancienne. Celles de Suisse , de Savoie & d'Allemagne sont absolument modernes , & il est étonnant que l'on n'ait pas plutôt fait attention à celle de Soultz , qui est sur le grand chemin de Strasbourg à Mayence , & exposée à la vue de tout le monde. Il n'y a personne à Soultz ni aux environs , qui sache l'origine de cette *saline* ; le plus ancien titre qui existe est un contrat d'acquisition de 1665.

Elle subsistoit avant les guerres de Suede , pendant lesquelles elle fut ruinée. Rétablie à la paix , elle fut donnée à emphythéote par la maison de Fleckenstein à celle de Krug , moyennant le dixième du produit en fel. Krug la rendit à Furst , qui la répara de nouveau. Cette *saline* peut fournir annuellement environ 140 muids , de 650 livres chacun.

Les eaux des fontaines salantes passent par des carrières souterraines de fel gemme , où elles se chargent de parties de fel , & contractent un degré de salure plus ou moins fort , suivant qu'elles en parcourent sans interruption un plus ou moins long espace , étant à observer que ces roches sont par veines , par couches & par cantons ; & c'est la raison pour laquelle on voit côte à côte une source d'eau douce & une autre d'eau salée ; de sorte que la terre étant extrêmement variée dans sa composition , les eaux qui en

A A a ij

sortent participent de tous les différens modes, & elles se trouvent imprégnées de parties de sel à proportion des différences de leurs positions.

La mer est trop éloignée pour s'imaginer qu'elle soit la cause de la salure de ces eaux; l'eau filtrée dans les terres pendant un si long trajet, se dépourreroit nécessairement de son sel, à moins qu'on ne supposât qu'elles sont apportées de la mer ici par un canal fort droit & fort large, ce qui s'oppose à la raison & à l'expérience, par laquelle nous remarquons que l'eau de ces sources vient par différentes embouchures, & qu'elles croissent ou diminuent suivant que la saison est sèche ou pluvieuse.

On remarque même que plus elles sont abondantes, plus elles sont salées; ce qui provient de ce qu'ayant alors plus de volume, de poids & de vitesse, elles frappent avec plus de violence & émoussent avec plus de facilité les angles des sinuosités qu'elles parcourent, & en entraînent aussi les particules jusqu'où le niveau leur permet d'arriver.

Voilà ce qui nous restoit à ajouter à cet article, d'après lequel on aura, je crois, une connoissance suffisante de ce que c'est que les *fontaines salantes*; & les usines qu'on appelle *salines*. Voyez encore les articles SEL, SEL GEMINE, SEL MARIN, & l'art. suiv.

SALINES DE FRANCHE-COMTÉ, il y en a deux dont l'abondance des sources, la qualité des eaux, & le produit en sel sont fort différens. La *saline de Montmorrot* inférieure en tout à celle de *Salins*, n'a sur elle que l'avantage de l'avoir précédée. Mais détruite par le feu, ou abandonnée pour quelque autre raison, elle a été oubliée pendant plusieurs siècles, & c'est seulement vers le milieu de celui-ci que l'on a pensé à la relever. Au contraire depuis plus de douze cens ans que la *saline* de *Salins* subsiste, elle a toujours été entretenue avec un soin particulier, & a paru mériter l'attention de tous les souverains à qui elle a appartenu. Elle est beaucoup plus considérable que l'autre, & c'est par elle que nous commencerons cet article.

SALINE DE SALINS, (a) elle est divisée en deux parties que l'on distingue par *grande* & *petite saline*. Il y a une voûte souterraine de 206 piés de longueur, 7 piés 5 pouces de haut, & 5 piés de largeur, qui donne communication de l'une à l'autre, en sorte qu'elles ne sont ensemble qu'une seule & même maison. Elle est située au centre de *Salins*, dans une gorge fort étroite. Le rempart la sépare de la rivière de *Furieuse*, & elle est fermée par un mur du côté de la ville, à qui elle a donné la naissance & le nom. Car *Salins* a commencé par quelques habitations construites pour les ouvriers qui travailloient à la formation du sel.

Les eaux précieuses de cette *saline* en avoient fait un domaine d'un grand revenu, & ce fut un de ceux que S. Sigismond, roi de Bourgogne, donna au commencement du vj. siècle, pour doter le monastère d'Againe. Ce monastère posséda dès-lors *Salins* en toute propriété jusqu'en 943, que Meinier, abbé d'A-

(a) La ferme générale soustraitant depuis long-tems la *saline* de *Salins*, il y a deux régies dans cette *saline*: celle de l'entrepreneur, dont nous indiquerons les employés dans la suite de ces notes, & celle de la ferme générale, dont nous allons d'abord donner une idée, parce qu'elle n'a point de rapport à toutes les manœuvres que nous détaillerons, & qui regardent l'entrepreneur.

La régie de la ferme générale consiste à veiller à l'exécution du traité fait avec l'entrepreneur, à recevoir de lui les sels formés; en faire faire les livraisons, percevoir le prix des sels d'ordinaire & Rozieres; des Salaires, Bez & Pouffets, & de payer les dépenses assignées sur le produit.

Ses employés sont un receveur général-inspecteur, un contrôleur des salines, un contrôleur à l'emplissage des boîtes, un contrôleur au pesage, un contrôleur-géomètre, deux contrôleurs aux passants, huit guettes, faisant les fonctions de portier, & chargés de fouiller les ouvriers & ouvrières qui sortent des salines; deux gardes attachés à la saline.

gaune, le donna en fief à Albéric, comte de Bourgogne & de Mâcon. Nous ne trouvons rien qui nous apprenne si l'établissement de cette *saline* est de beaucoup antérieur au vj. siècle. Strabon assure qu'on faisoit grand cas à Rome des chairs salées dans le pays des Séquanois; mais ce passage ne peut pas s'appliquer à la *saline* de *Salins* plutôt qu'à celle de *Lons-le-Saunier*, qui est sûrement plus ancienne, & à laquelle par cette raison il semble mieux convenir.

La *grande saline* occupe un terrain irrégulier qui a 143 toises dans sa plus grande longueur du septentrion au midi, & 50 toises dans sa plus grande largeur du levant au couchant. La *petite saline* placée au septentrion de la *grande*, & dans la même position, a 40 toises de longueur & 25 de largeur.

Cette dernière renferme un puits appelé *puits à muire*. Il est à 66 piés de profondeur, depuis la voûte supérieure jusqu'au fond du récipient qui reçoit les eaux salées, & il a 30 piés de largeur, de toutes faces, présentant la forme d'un carré. L'on y descend par un escalier, & l'on trouve au fond deux belles sources salées (b) qui dans 24 heures produisent 160 muids, mesure de Paris. L'eau claire, transparente, & à 17 degrés, est conduite par un tuyau de bois, dans le récipient des eaux salées. Il est à 5 piés de distance construit en pierre, & contient 47 muids. A côté de ce récipient, il en est un autre de la contenance de 61 muids, dans lequel se rassemblent les eaux de 4 sources (c) une fois plus abondantes que les deux premières; mais qui étant seulement à 3 degrés, sont pour cela nommées *petites eaux*. On en élève une partie pour des usages qui seront expliquées dans la suite.

En termes de *saline*, l'on entend par *degrés* la quantité de livres de sel renfermées dans cent livres d'eau; c'est-à-dire que 100 liv. pesant d'eau des deux premières sources qui sont à 17 degrés, rendront après l'évaporation, 17 liv. de sel; & par la même raison, 100 liv. des quatre dernières sources, ou petites eaux à 5 degrés, n'en rendront que 5 liv. La pinte de Paris des eaux à 17 degrés, contenant 48 pouces cubes, pèse 35 onces $\frac{1}{4}$; & celle des eaux à 5 degrés, pèse 32 onces $\frac{1}{8}$.

On connoît le *degré* des eaux, en réduisant à fictivité, par le moyen du feu, une quantité d'eau d'un poids connu, & celui du sel formé donne le *degré*. Sur cette opération, on a établi une *épreuve* qui démontre d'abord la quantité de sel contenu dans 100 liv. pesant d'eau. Cette *épreuve* est un cylindre d'étain, d'argent, &c. que l'on introduit perpendiculairement dans un tube de même matière rempli de l'eau qu'on veut éprouver. Au haut du cylindre sont gravées des lignes circulaires distantes l'une de l'autre, dans des proportions déterminées par l'épreuve du feu. Ce cylindre se soutenant plus ou moins dans l'eau, suivant qu'elle est plus ou moins salée, & par conséquent plus ou moins forte, en désigne les *degrés*, par le nombre des lignes qui s'apperçoivent au-dessus du niveau de l'eau. Il ne faut pas que l'*épreuve* soit en bois, parce que le sel s'y imbibant, donneroit ensuite à l'eau un *degré* de salure qu'elle n'auroit pas. D'ailleurs, le bois se gonflant ou se resserrant, suivant la sécheresse ou l'humidité de l'air, mettroit toujours un obstacle à la justesse de l'opé-

(b) Il y en a même trois: 1°. la bonne source a dix-sept degrés: 2°. le *surcroit* a dix-huit degrés deux tiers: 3°. le *vieux puisoir*; mais cette dernière source n'a que deux tiers de degrés. Aussi ne la réunit-on avec les deux premières que lorsqu'on fait l'épreuve juridique des eaux. C'est un ancien usage qui n'en est pas plus raisonnable pour cela. Dès que l'épreuve est finie, on renvoie le *vieux puisoir* dans le puits des petites eaux.

(c) La première est le *vieux puisoir* dont on a parlé dans la note précédente: la seconde s'appelle le *durillon*; les autres sont sans nom, & aussi foibles en salure.

ration. L'étain paroît préférable à l'argent, parce qu'il ne se charge pas de verd-de-gris; & l'on doit toujours avoir soin de laver l'éprouvette avec de l'eau douce après qu'on s'en est servi, autrement elle cesse d'être juste.

Nous observerons ici, qu'il n'y a que les matières *salines* qui marquent à l'éprouvette; parce que le sel seul, pouvant se placer dans les petits interstices qui sont entre les globules de l'eau, la rend plus forte, plus difficile à céder, & s'y insinue même jusqu'à une quantité assez considérable, sans la faire augmenter de volume; mais l'on auroit beau charger une eau douce de boue, & d'autres parties étrangères, si on la met à l'éprouvette, le cylindre restera à la marque de l'eau douce, sans indiquer le moindre degré de salure.

Il y avoit autrefois une ancienne éprouvette en usage à Salins, dont le degré étoit d'un tiers plus faible que celui de la nouvelle dont nous venons de parler, c'est-à-dire qu'au lieu d'indiquer une livre de sel renfermée dans 100 liv. d'eau, il n'en indiquoit que les deux tiers d'une livre; c'est à quoi il faut faire attention, quand on lit quelques mémoires ou procès-verbaux sur cette *saline*, & les officiers qui font tous les mois la visite des sources pour en constater les degrés, les comptent encore aujourd'hui suivant l'ancien usage.

La grande *saline* renferme deux puits dans lesquels il se trouve beaucoup de sources, salées & douces. Le premier est appelé *puits d'amont*; & le second, *puits agray*; & quoique l'un & l'autre soient désignés par le nom de *puits*, ils n'en ont point la forme. Ce sont de grandes & spacieuses voûtes souterraines bien travaillées, & construites solidement. Elles commencent au *puits d'amont*; on y descend par un escalier en forme de rampe, composé de 61 marches. On arrive sur un plancher de 21 piés de long, sur 15 piés de large, sous lequel se trouve un grand nombre de sources de différens produits. Elles sont toutes séparées, non par des peaux de bœufs, comme on le lit dans le *Dict. de Commerce*, mais avec de la terre glaise préparée & battue, que l'on nomme *conroi* (*d*), & couverte par des trapes qu'on l'on leve au besoin.

Il y a sept de ces sources (*e*) qui par de petites rigoles faites avec le conroi dont on vient de parler, sont amenées dans deux récipients ménagés dans un même bassin de bois attenant au plancher, & de la contenance de 37 muids, 2 quarts, 58 pintes, mesure de Salins. (*f*) Elles fournissent par demi-heure

(*d*) Les cinq premières sources formées de différens filets, se réunissent dans le plus grand des deux récipients, & y coulent sous les dénominations que nous allons rapporter.

La première, dite *les trois anciennes*, est à onze degrés de salure.

La seconde s'appelle *le corps de plomb*; elle est au même degré que les trois anciennes.

La troisième ou *la petite roue*, est à douze degrés.

La quatrième est nommée *la nouvelle source*; les eaux sont à quatre degrés trois quarts.

La cinquième dite *la troisième changeante*, est à quatre degrés & demi.

(*e*) Il y a deux préposés pourvus d'office par le roi pour veiller à l'entretien du *conroi* qui sépare les sources salées & douces, & conduit leurs eaux dans les bassins qui leur sont destinés. Ils sont aussi chargés d'accompagner les officiers des *salines*, lorsqu'ils vont faire l'épreuve juridique des sources, d'y suivre le montier de garde dans sa visite hebdomadaire, & d'y conduire les étrangers. On les nomme *conducteurs conroyeurs des sources*. L'un est pour la grande saline & l'autre pour la petite.

(*f*) La pinte de *Salins* contient 64 pouces cubes, & il faut 240 pintes pour le muid.

La pinte de Paris ne contient que 48 pouces cubes, & il en faut 288 pour le muid.

La différence du muid de Salins est donc de 1544 pouces cubes, dont il est plus grand que le muid de Paris, ou de 32 pintes mesure de Paris, qui ne valent que 24 pintes mesure de Salins.

17 quarts, 12 pintes d'une eau à 10 degrés. Les autres, à l'exception de deux nommées *les changeantes*, n'étant qu'à 1, 2 degrés, ou même la plupart totalement douces, elles sont rassemblées dans un récipient voisin, de même nature que le premier, & de la contenance de 15 muids, toujours mesure de Salins.

Les deux sources dites *première & seconde changeantes*, parce qu'elles ont souvent varié, ainsi que la troisième changeante, sont à 2 degrés $\frac{2}{3}$. & fournissent par demi-heure 1 quart 50 pintes. Un cheneau de bois les amène dans le récipient des eaux salées, d'où elles sont élevées séparément (*g*) pour des usages dont nous parlerons dans la suite.

La voûte en cet endroit a 39 piés de haut, à compter depuis le fond des récipients, jusques sous la clé des arcades, & 44 piés de largeur: le tout à une seule arcade & sans piliers. Elle est construite ainsi dans la longueur de 178 piés; de-là elle n'a plus que 17 piés de haut sous clé, sur 20 de large, & 148 de longueur; cette partie sert à communiquer aux sources dites *le puits à gray*. En cet endroit la voûte a 46 piés de large, sur 34 de hauteur, & 176 de longueur. L'on trouve à l'extrémité un plancher de 13 piés de large sur la longueur de 25; sous lequel sont sept petites sources salées à 13 degrés, couvertes par des trapes, comme au *puits d'amont*, & conduites par des rigoles de terre glaise dans un petit bassin de réunion où tombe encore un filet d'eau au même degré, dont l'on ignore la source. De ce bassin, où elles prennent le nom de *grand coffre*, elles sont envoyées par des tuyaux de bois de 18 toises de longueur au récipient des eaux salées, contenant 28 muids. A 18 pouces du fond de ce récipient, il sort encore une source nommée *la chevre*; elle est à 10 degrés, & se mêle avec les autres. Leur produit total donne dans 24 heures, 145 muids à 12 degrés $\frac{2}{3}$.

L'on doit observer que dans le nombre des sept premières sources, il y en a une, d'un produit peu considérable, qui tarit dans les tems de grande pluie, & ne reparoit que dans les tems de sécheresse. Autour du plancher qui les couvre, il se trouve encore huit ou dix petites sources presque douces, qui réunies par un cheneau, vont tomber ensemble dans leur récipient, contenant 78 muids.

Toutes les sources salées des trois puits fournissent dans 24 heures 527 muids, dont le mélange dans la cuve *du tripot* est ordinairement à 14 degrés. Elles sont mesurées le premier de chaque mois en présence des officiers de la juridiction des *salines*, & des préposés des fermiers. Les quantités de muids rapportées ci-dessus ont été calculées, de même que le degré des eaux, sur le produit total de plusieurs années dont on a tiré le commun. Ces sources augmentent ou diminuent proportionnellement au plus ou moins de pluie qui tombe; & l'on a remarqué que les années qui étoient abondantes en neige étoient celles où les sources produisoient davantage. En général, plus le produit des sources augmente, & plus elles sont salées; elles paroissent toutes venir du couchant, & passer sous la montagne sur laquelle est bâti le fort Saint-André.

Les eaux salées & douces des deux *salines* sont élevées (*h*) avec des pompes aspirantes, au moyen

(*g*) Quoique ces eaux soient élevées séparément, on les réunit aussi avec les premières, lorsque l'on fait la reconnaissance juridique des sources. C'est à-peu-près comme si une femme, toutes les fois qu'elle visiteroit ses diamans, y mêloit des cailloux fangeux qui leur ôteroient de leur éclat & de leur prix, & qu'elle ne feroit entrer dans son écrin que les jours où elle en voudroit examiner la richesse. L'exemple d'une grand-mère imbécille seroit-il suffisant pour autoriser une conduite aussi ridicule?

(*h*) Quatre charpentiers attachés aux *salines* sont chargés de

d'une machine hydraulique établie à chaque puits. Les eaux salées sont conduites par différens cheneaux dans le grand récipient appelé *tripot* ; c'est une vaste cuve toute en pierres de taille asphaltée, & garnie en dehors de terre glaise bien battue ; elle contient 5568 muids, mesure de Paris. De là ces eaux sont encore élevées avec des pompes, & distribuées par plusieurs cheneaux dans les nauds ou réservoirs, établis près des chaudières où elles sont bouillies ; on les y fait couler par le moyen d'une échénée que l'on retire ensuite lorsque la chaudière est remplie, les pompes qui élèvent les eaux douces ou peu salées, & qui les jettent dans le canal dit de *Cicon*, jouent par les mêmes rouages qui font mouvoir celles des eaux salées.

Le canal de *Cicon* qui reçoit toutes les sources douces de la grande *saline*, ainsi que les eaux qui ont servi aux machines hydrauliques, commence à l'extrémité de la voûte du *puits d'amont*. A cet endroit élevé de 10 piés au-dessus du niveau des sources salées ; on en voit une d'eau douce, abondante, claire, & bonne à boire. De là le canal continue jusqu'à l'autre extrémité de la voûte dite le *puits à gray*, où il reçoit encore les eaux qui ont fait mouvoir la machine hydraulique construite pour les pompes de la cuve du *tripot* ; alors il est fait en voûte, & passe sous la ville de Salins, à 25 piés de profondeur. Il a 332 toises de longueur ; 4 piés de large, sur 6 de hauteur commune, à compter depuis l'extrémité de la voûte du *puits à gray*, jusqu'à l'endroit où il jette ses eaux dans la rivière de Furieuse.

Les eaux douces ou peu salées du *puits amuré* à la petite *saline*, ainsi que celles qui font mouvoir les machines hydrauliques pour les pompes qui les élèvent, sont aussi reçues dans un canal de 53 toises de longueur, du même nom & de la même construction que celui de la grande *saline* auquel il se réunit.

Les voutes souterraines qui renferment les sources des puits *d'amont* & *agray*, regnent sous le pavé de la grande *saline*, du septentrion au midi ; leur longueur totale est de 502 piés. On en attribue la construction aux seigneurs de la maison de Salins, qui commencèrent à régner vers l'an 941, en la personne d'Albéric de Narbonne, comte de Mâcon & de Bourgogne, sire de Salins.

Nous avons dit que toutes les eaux salées de la grande & de la petite *saline*, se rassemblaient dans la cuve du *tripot*, d'où elles étoient distribuées dans les réservoirs établis près des chaudières.

Ces chaudières ou *poèles*, toutes désignées par un nom particulier (*i*), sont au nombre de neuf, avec chacune un *poëlon* qui les joint par derrière. Il y en a deux à la petite *saline*, & sept à la grande. Chaque chaudière avec son *poëlon* a un emplacement séparé, & un réservoir ou *naud* fait de madriers de sapin pour y déposer les eaux nécessaires aux cuites. Cet emplacement s'appelle *berne* (*k*) ; il a 64 piés de long sur 38 de large.

Toutes les *poèles* sont de figure ovale, & les *poëlon*s de celle d'un carré long plus étroit dans le bout opposé à celui qui touche la chaudière. Les dimensions communes d'une *poêle* sont de 27 piés 2 pouces de longueur, 22 piés 8 pouces de largeur, & 1 pié 5 pouces de profondeur. Elle contient 90 muids d'eau ; celles du *poëlon* sont de 18 piés de

l'entretien des rouages, & des ouvrages qui sont au compte de l'entrepreneur.

L'entretien des bâtimens, & toutes les grosses réparations, sont au compte du roi.

(*i*) Les chaudières de la grande *saline* sont *beauegard*, *châtelain*, *comtesse*, *glapin*, *grand-bief*, *martinet*, & *petit bief*. Celles qui sont à la petite *saline* s'appellent l'une chaudière du *creux*, & l'autre chaudière de *soupat*.

(*k*) Chaque *berne* est distinguée par le nom de la chaudière qu'elle renferme.

long, 10 piés 6 pouces de large, & 1 pié 3 pouces de profondeur ; il contient 30 muids. L'un & l'autre sont composés de platines (*l*) de fer cousues ensemble avec de gros clous rivés, & sont suspendus sur un fourneau, la *poêle* par 135 barres de fer de 4 piés de longueur, & le *poëlon* par 20 autres barres longues de 6 piés. Ces barres appelées *chaines*, sont rivées par-dessous la chaudière, & accrochées dans le dessus à des anneaux de fer tenans à des pièces de bois de sapin (*m*), qui traversent la largeur de la *poêle*, & sont appuyées sur deux grosses poutres que soutiennent quatre dés de maçonnerie appelés *piles*, qui s'élèvent de 3 à 4 piés aux quatre angles des murs du fourneau.

Le fourneau est creusé dans le terrain en même longueur & en même largeur que la *poêle* & le *poëlon*. Le devant fermé par un mur, forme une ouverture ou gorge de 4 piés 6 pouces de hauteur, sur 15 à 16 pouces de largeur. C'est par-là que l'on jette le bois sur une grille de 10 piés de long & de 4 piés de large, placée à 6 piés de distance de la gorge du fourneau, sous le milieu de la *poêle* dont elle est éloignée de 4 piés 6 pouces. Cette grille est composée de gros barreaux de fonte, distans de 3 pouces les uns des autres, pour que la braise puisse tomber dans un fondrier de 3 piés 6 pouces de profondeur & de 4 piés de largeur, creusé depuis l'extrémité de la grille jusqu'à l'ouverture de la gorge à laquelle il vient aboutir pour faciliter le tirage des braises. Depuis les bords du fondrier, le terrain s'élève en talud jusqu'aux côtés de la *poêle* (*n*) ; de façon qu'il n'en est plus qu'à 8 pouces de distance. Il s'élève de même depuis le bout de la grille jusqu'à l'extrémité du *poëlon*, dont alors il ne se trouve plus éloigné que de 10 à 11 pouces. Le fourneau est fermé tout-au-tour avec de la terre (*o*), à l'exception de 4 soupiraux de 15 pouces de largeur, que l'on ouvre & ferme, suivant les besoins.

L'activité du feu se trouve dans le centre de la *poêle* : l'air fait couler la flamme sous le *poëlon* (*p*), & la fumée s'échappe derrière par une ouverture de 6 à 7 piés de largeur, sur 10 à 11 pouces de hauteur.

La formation du sel se fait dans 3, 4, & quelquefois 5 bernies à-la-fois. Il faut 17 à 18 heures pour une cuite (*q*) : en sorte que les 16 cuites consécutives, qu'on appelle une *remandure*, emportent 11 ou 12 jours & autant de nuits d'un travail non interrompu à la même *poêle*. On fait dans le même tems 16 cuites au *poëlon*, & le sel s'y trouve ordinairement formé 3 ou 4 heures avant celui de la *poêle* (*r*). La

(*l*) Les platines du fond s'appellent *tables* ; celles des bords *vefius*, dont le haut est terminé par des cercles de fer nommés *bandes de toises*.

Les *poèles* sont composées de 350 tables ; de 100 versats, de 15 *chaines*, & de 7000 clous.

(*m*) Le nom de ces pièces de bois est *traversiers*. Elles sont au nombre de 22, distantes de 10 pouces l'une de l'autre, & ayant chacune 9 à 10 pouces d'équarrissage. Les deux poutres sur lesquelles elles sont appuyées, s'appellent *pannes* ou *pesnes*.

(*n*) Les murs des côtés de la *poêle* se nomment *macelles*.

(*o*) Cette partie qui touche les bords de la *poêle* s'appelle *tond*.

(*p*) Les *poëlon*s ne sont pas anciens. Il n'y a pas trente ans qu'ils sont en usage dans la *saline* de Salins. C'est M. Dupin, fermier général, qui les y a introduits. Il en résulte une épargne en bois considérable, & relative à la quantité d'eau que l'on bouillit au *poëlon*, sans augmenter sensiblement le feu de la *poêle*.

(*q*) Autrefois la cuite ne duroit que douze heures ; mais le sel en étoit moins pur & moins beau, l'eau n'ayant pas le tems de scheloter assez, ni le sel celui de se former. Aussi étoit-il sans consistance, & comme de la poussière.

(*r*) Les *fevres* ou *maréchaux* chargés de l'entretien des *poèles*, car on n'en fait jamais de neuves à Salins, étoient autrefois pourvus de leur office par le roi ; ce qui les mettoit à l'abri de la révocation, & étoit contre le bien du service. On a supprimé ces charges, & les *maréchaux* sont à présent aux gages de l'entrepreneur, qui avec des appointemens fixes,

raison de cette différence est que l'on ne remplit jamais le poëlon déjà beaucoup plus petit, afin que l'évaporation s'y faisant plus vite, on puisse y remettre de l'eau pour la cuite suivante, pendant qu'il y a encore du feu sous la chaudiere.

Avant de commencer une remandure, on prépare la chaudiere 1°. en bridant les chaînes ou barres de fer qui soutiennent la poêle & le poëlon, c'est-à-dire, en les assujettissant toutes à porter également; 2°. en nattant avec de la filasse les joints & les fissures qui auroient échappé à la vigilance des maréchaux; 3°. en enduisant la surface de la poêle & du poëlon avec de la chaux vive délayée fort claire dans de l'eau extrêmement salée, appelée *muire cuite*, parce qu'elle provient de l'égout du sel en grain : ces trois opérations s'appellent *faire la remandure*. Ensuite, & immédiatement avant de commencer la première cuite, on allume un petit feu sous la poêle pour faire sécher lentement la chaux, & on l'arrose avec cette même muire cuite; ce qui s'appelle *essaler*, pour que le tout forme un mastic capable de boucher exactement les fissures, & d'empêcher la poêle de couler (s).

Le travail d'une cuite est divisé en quatre opérations, connues sous les noms d'*ébergémuire*, les *premières heures*, les *secondes heures*, & le *mettre-prou*. On entend par le terme d'*ébergémuire*, l'opération de faire couler dans la poêle les eaux de son réservoir; elle dure quatre heures, pendant lesquelles on fait du feu sous la chaudiere, en l'augmentant à proportion qu'elle se remplit. Lorsqu'elle est pleine, le service des premières heures commence; il dure quatre heures. Alors on fait un feu violent pour faire bouillir l'eau; de façon cependant qu'elle ne s'échappe point par-dessus les bords; le service des secondes heures dure aussi quatre heures. Il consiste à entretenir un feu modéré, & à le diminuer peu-à-peu, afin que le sel, qui commence alors à se déclarer puisse se configurer plus favorablement. Le *mettre-prou*, dernière opération de la cuite, dure cinq heures, pendant lesquelles l'ouvrier jette peu de bois, & seulement pour entretenir le feu, jusqu'à ce que le sel soit entièrement formé, & qu'il ne reste que très-peu d'eau dans la poêle.

Alors l'on ne jette plus de bois; quatre femmes nommées *tirari de sel*, le tirent avec des rables de fer aux bords de la chaudiere, & d'autres ouvriers ap-

leur accorde encore onze deniers par charge de toute espèce de sel formé, afin de les intéresser par-là à apporter tous leurs soins à l'entretien des chaudières, & à prévenir les *coulées*.

Les maréchaux des *salines* sont à présent au nombre de neuf; il y a quatre maîtres & cinq compagnons.

(s) La vivacité du feu que l'on fait au fourneau se portant contre le fond de la poêle, la tourmente, la bossue, & quelquefois en perce les tables, ou les disjoint. Alors la muire passant par ces ouvertures tombe dans le fourneau, c'est ce que l'on nomme *coulée*. Pour y remédier, un ouvrier monte sur les traverses de la poêle, rompt avec un outil tranchant à l'endroit qu'on lui indique, l'équille qui couvre la place ou la chaudiere est percée, & y jette de la chaux vive détrempée. C'est pendant le tems des *coulées* que se forment les *salaires*. La chaleur du fourneau saisissant vivement l'eau qui s'échappe, en attache le sel au fond de la poêle, où, lorsque la *coulée* est longue & considérable, il forme des espèces de stalactites qui pèsent jusqu'à 30 ou 40 livres; on ne peut les détacher qu'à la fin de la remandure, quand le fourneau est refroidi. Les petits morceaux de *salaires* qui se trouvent dans les cendres des ouvriers ou des fourneaux, se nomment *bez*. Il n'y a de différence que dans la grosseur.

Il sembleroit aux chimistes que ces matières exposées quelquefois pendant dix ou douze jours à une chaleur violente & continuelle, ne peuvent point conserver de salure, parce que l'acide marin emporté par l'activité du feu, doit se dissiper entièrement, & laisser à nud la base alcaline dans laquelle il étoit engagé. Cependant les *salaires* contiennent encore beaucoup de parties salines; les pigeons en sont très-friands, & ceux qui ont des colombiers recherchent avec empressement cette espèce de pétrification.

Les soins que l'on apporte aujourd'hui aux poêles de Salins empêchant presque entièrement les *coulées*, & par conséquent

pellés *aides*, l'enlèvent dans des gruaux (t) de bois, & le portent partie dans les magasins du sel en grains, & partie dans l'ouvrier, dont nous parlerons plus bas, pour y être formé en pains. Lorsque tout le sel est enlevé, on remplit la poêle pour une seconde cuite, & ainsi des autres.

Quatre ouvriers & deux femmes sont attachés au service de chaque berne; les ouvriers que l'on nomme *ouvriers de berne* (u), travaillent ensemble à préparer la chaudiere; ce que l'on appelle *faire la remandure*. Ensuite ils se relevent pour le travail de la cuite; en sorte que chacun d'eux faisant une de ces quatre opérations, se trouve avoir fait quatre cuites à la fin de la remandure.

Les deux femmes s'appellent aussi *femmes de berne*; l'une dite *tirari de feu*, est occupée à tirer quatre fois par cuite les braises qui tombent de la grille dans le fondrier. Elle emploie à cet usage une espèce de pelle à feu longue de 20 pouces, large de 14, & dont les bords dans le fonds ont un pié d'élévation. Cette pelle est attachée à une grande perche de bois; on l'appelle *épit*. L'autre femme dite *eteignari*, éteint la braise avec de l'eau, à mesure que la première l'a tirée. Toutes les deux sont encore chargées de tirer le sel aux bords du poëlon, lorsqu'il y est formé; les *tiraris de sel* dont on a parlé, ne sont que pour la chaudiere.

Les seize cuites consécutives qui composent une remandure, produisent communément 1200 quintaux de sel, & consomment environ 90 cordes de bois. Une corde a 8 piés de couché, sur 4 piés de hauteur; & la buche a 3 piés & demi de longueur. On fait année commune dans les salines de Salins 132 remandures, qui produisent autour de 158000 quintaux de sel blanc comme la neige, & agréable au goût, pour la formation desquels on consomme près de 11800 cordes de bois (x).

Après que la remandure est finie, on enlève le

la formation des *salaires*, les fayanciers qui en faisoient grand usage pour leur fabrication, prennent pour y suppléer, des équilles des poêles. Ils les achètent à un prix plus bas, quoiqu'elles renferment beaucoup plus de sel. On vendoit les *salaires* 15 liv. le quintal, ce qui étoit plus cher que le sel, & les équilles leur sont données pour 10 liv.

(t) Le portage des sels enlevés de la chaudiere se fait dans des gruaux de la contenance d'environ trente livres. Les aides qui en sont chargés ont chacun 13 sols 4 den. par remandure de la grande *saline*, & 1 liv. 2 sols 2 den. 2 tiers pour la petite *saline*.

Le montier de service compte les gruaux de sel sortis de la chaudiere, sur le pié de dix pour onze, qui sont effectivement portés dans les magasins. Le onzième est retenu pour prévenir les déchets.

Il y a huit *montiers*, six à la grande *saline* & deux à la petite. Leurs fonctions sont de veiller sur toutes les parties du service de la formation des sels; suivre les opérations des cuites, la fabrication des pains, avoir l'œil sur l'entretien des rouages; enfin sur tout ce qui a rapport au bien du service.

Ils se relevent à la grande *saline* par garde de trois à trois alternativement, pendant 24 heures, tant de jour que de nuit.

(u) Il y a trente-six ouvriers & dix-huit femmes de berne.

(x) L'entrepreneur avec qui la ferme générale soustraite pour la formation des sels, & toutes les opérations qui y sont relatives jusqu'à leur délivrance, est tenu tant par son traité (voyez celui de 1756 avec Jean Louis Soyer), que par les arrêts des 24 Mars 1744, & 30 Mars 1756; de réduire la consommation des bois nécessaires pour la cuite des sels, à la quantité de 15784 cordes; & de former par an 150773 quintaux 40 livres, ou 111684 charges en toute espèce de sels; les charges évaluées sur le pié de 135 liv. Le prix lui en est payé à raison de 2 liv. 6 sols pour les sels en grains, & de 2 liv. 15 sols pour les sels en pains.

S'il excède la quantité de bois qui lui est accordée, il le paye à raison de 24 liv. la corde; & si la consommation est moindre, la ferme générale lui donne 3 liv. par corde de bois épargné.

Les bois que l'on amène dans la *saline* pour la cuite des muïres, y sont entassés en piles fort élevées, parce que l'emplacement est étroit. Ces piles se nomment *chales*; ceux qui les élevent *enchaleurs*; & leur manœuvre *enchalage*.

peu d'eau qui reste dans la poêle (y), & l'on trouve au fond une croute blanchâtre appelée *équille*, depuis 1 jusqu'à 3 pouces d'épaisseur, & si dure qu'on ne peut la détacher qu'en la cassant avec des marteaux pointus. Elle est formée du premier fel qui, se précipitant au fond de la poêle, s'y attache, s'y durcit, par la violente chaleur qu'il y éprouve; la pureté de l'eau salée à Salins fait que l'*équille* n'y renferme pas beaucoup de matieres étrangères; elles sont presque toutes enlevées par les bafins que l'on met dans la poêle, pour que l'ébullition de l'eau les y fasse déposer, & il s'y en mêle fort peu avec l'*équille*, dont 18 livres en rendent 17 d'un fel très-bon & très-pur. On la brise sous une meule; ensuite elle est fondue dans de grands bafins de bois avec les petites eaux du puits amuré, qui se chargent des parties de fel qu'elle contient. On met assez d'*équilles* pour que les eaux puissent acquérir quatorze degrés de salure, & alors elles sont aussi envoyées à la cuve du tripot.

Le fel en grains que l'on doit délivrer en cette nature est porté de la chaudiere dans des magasins nommés *étuilles de sel trié*. Il y en a neuf (z) dans la grande *saline* pour contenir ces fels, & leur faire acquérir le dépôt de six semaines convenu par les traités avec les Suisses, auxquels ils sont destinés. Le tems du dépôt se compte du jour où l'*étuille* est remplie. Ces neuf magasins peuvent contenir ensemble 5 1000 quintaux. Il n'y en a point à la petite *saline*, où tout le fel en grain est ensuite formé en pains.

De ces neuf magasins, il y en a huit qui ont de grandes cuves au-dessous: l'une est construite en pierre, & les autres en bois; elles reçoivent l'égoût du fel en grains. La plus petite de ces cuves contient 285 muids, & la plus grande 1700 muids. La neuvième *étuille* n'a, au-lieu de cuve, qu'un chéneau qui conduit son égoût au *tripot*. C'est cet égoût des fels que l'on nomme *muire cuite*; elle est ordinairement à 30 degrés (a). On la conduit dans une cuve particulière, où l'on amène aussi des *petites eaux* à 5 degrés du *puits à muire*, ainsi que les *changeantes* du *puits d'amont*, jusqu'à ce que le mélange total ne soit plus qu'à 14 degrés; alors l'on envoie encore ces eaux dans la cuve du *tripot*.

Le fel en grains, que l'on destine à être formé en pains, est porté, au sortir de la chaudiere, dans une grande salle appelée *ouvroir*. Chaque *berne* a le sien; l'*ouvroir* a environ 60 piés de long sur 30 de large: dans un coin de chacun sont établies de longues tables de bois élevées à hauteur d'appui, dont une partie en plan incliné s'appelle *sille*, & sert à déposer les fels en grains que l'on apporte de la poêle; l'autre partie, nommée *massou*, est faite avec des madriers creusés d'environ 6 pouces, & destinés pour y fabriquer les pains. Un petit bafin reçoit les muires qui s'égouttent du fel déposé sur la *sille*; il y est attendant, & on l'appelle *l'auge du massou*. Cette muire sert pour pâtrir le fel dans le *massou*, & aider ses parties à se ferrer plus aisément.

Quatre femmes (b) sont chargées de former & de

(y) Cette eau, qui est le résidu de 16 cuites, s'appelle *eau-mere*; elle est très-salée, mais chargée de parties grasses & huileuses. On la mêle avec des eaux foibles pour les fortifier.

(z) Les neuf *étuilles* des fels en grains ont chacune un nom particulier; *étuille de Me François*, *Pierre vers comtesse*; *Pierre vers glapin*; *les Allemands vers comtesse*; *les Allemands vers glapin*; *beauregard*; *roziere*; *la potesne* & *les biefs*.

Elles ont chacune deux serrures à clés différentes, dont l'une est entre les mains du contrôleur à l'emplissage des bafes, l'autre entre celles des moutiers.

(a) L'eau ne peut jamais avoir plus de 33 degrés de salure; lorsqu'on l'a portée à ce point, elle est saturée, & ne fond plus le fel qu'on lui présente.

(b) Ces femmes ont pour les quatre 8 livres dix sous de fixe par remandure, & 10 livres 6 sous 8 deniers par 400 champs de fel de toute espece; ce qui fait pour chaque ouvrière

fécher les pains de fel. Elles ont chacune leurs fonctions particulieres: la premiere se nomme *mettari*, parce qu'elle remplit l'écuëlle ou moule dans lequel elle forme le pain avec le fel qu'elle a pâtré.

La seconde se nomme *fassari*. C'est elle qui donne la dernière forme au pain en passant les mains par-dessus pour l'unir, & ôter le fel qui excède l'écuëlle; ensuite elle la renverse dans une autre plus grande, appelée *fiche*, qui est remplie de fel épuré, détache le pain du moule, & le porte sur le fel en grains qui est uni sur la *sille*.

C'est-là que les deux autres femmes, nommées *sécharis*, viennent le prendre chacune à leur tour, & le font sécher sur la braise (c) qui est allumée au milieu de l'*ouvroir*, & répandue dans toute sa longueur.

Six rangs de pains de fel arrangés les uns à côté des autres forment ce que l'on appelle *un feu*. Il faut ordinairement dix heures pour faire sécher un de ces feux. C'est à cet usage que l'on emploie les braises tirées des fourneaux des bernés; mais elles ne suffisent pas, & l'on est encore obligé d'en acheter (d).

Après que les pains sont séchés, les *sécharis* les enlèvent de dessus les braises, & les empilent de chaque côté de l'*ouvroir*: ensuite vient un ouvrier qui les range dans une espece de panier de la largeur du pain, & assez haut pour en contenir douze l'un sur l'autre. Il est construit avec deux baguettes courbées & entrelacées de filets d'écorce de tilleul. Cette opération s'appelle *enbenater*; celui qui la fait, *benatier* (e); le panier, *benaton*, & lorsqu'il est rempli de 12 pains de fel, *benate*, dont quatre font une charge. Lorsque ces fels sont *enbenatés*, on les porte au-dessus de l'*ouvroir* dans le magasin, appelé *étuille de sel en pains*.

Tous les fels formés dans les *salines* de Salins se délivrent tant aux cantons suisses, qu'aux habitants de la province de Franche-Comté. Ceux-ci n'ont que du fel en pains, & le fel en grain, appelé *sel trié*, est uniquement destiné pour les Suisses.

Il y a d'anciens traités entre le roi & les cantons catholiques du corps helvétique pour une fourniture au volume de 8250 *bosses* de fel en grains. La *bosse* (f) est un tonneau de sapin, qui a des mesures

re 2 deniers $\frac{37}{84}$ par 75 pains de fel qu'elles forment.

Ces femmes, dites *femmes d'ouvroir*, sont au nombre de 40, dont 28 à la grande *saline*, & 12 à la petite.

(c) Lorsque les braises qui ont servi au desséchement des pains de fel sont consumées, on en lessive les cendres pour en extraire les parties salines que les pains de fel y ont laissées. Cette opération a un inconvénient, c'est que si l'on retire le fel marin, on extrait en même tems le fel de cendre qui l'altère: on emploie à cet usage les petites eaux du puits à muire.

(d) Avant d'employer les petites braises au desséchement des fels en pain, on les met sur un crible de fer, pour en séparer la poussière & toutes les parties trop menues; c'est cette criblure que l'on nomme *chanci*.

On en distingue de deux especes dans la *saline* de Salins; le *chanci noir* est la criblure des braises qui sont amenées aux *salines*; & le *chanci blanc* est la criblure de celles que l'on tire des fourneaux des bernés. Cette seconde espece est beaucoup plus estimée & plus recherchée que la premiere; l'une & l'autre se donne en forme de gratification: la délivrance s'en fait dans des *besives* de bois.

(e) Le *benatier* est encore chargé de prendre les *benates* de fel sur la place, à mesure que les poulins les y apportent, & de les arranger sur les voitures des sauniers, après avoir vérifié le compte des charges des *benates*, & des pains délivrés pour chacune.

(f) Il y a deux especes de bosses; les *longues* & les *courtes*; la dimension des premieres est fixée à 1 pié 6 pouces 8 lignes de diametre des fonds mesurés intérieurement à l'endroit des sables, ou traverses: 6 piés 2 pouces 6 lignes de circonférence extérieure du ventre, & 3 piés 9 pouces 8 lignes de hauteur dans œuvre entre les deux fonds.

Les bosses *courtes* doivent avoir 1 pié 9 pouces de diametre des fonds; 6 piés 8 pouces de circonférence, & 3 piés 1 fixes

fixes & déterminées. Elle est réputée contenir 560 livres de sel ; ainsi les 8250 *bosses* forment la quantité de 46200 quintaux.

Ces sels sont fournis par préférence, & rendus aux frais du roi dans les magasins de Grandson & Yverdon en Suisse, où ils sont livrés à chaque canton à un prix fort au-dessous de ce qu'il en coûte pour la formation & pour la voiture (g).

On fournit de plus 4570 quintaux de sel en 816 *bosses* pour le remplissage, & pour les déchets que l'on suppose arriver dans la route. Cette quantité est délivrée *gratis* : ainsi le total des sels en pains fournis aux cantons catholiques en exécution des traités du roi, est de 50770 quintaux.

Indépendamment du sel en grain, on délivre en ponce 10 lignes de hauteur, mesurés de même que les longues.

La première espèce de *bosses* est la seule dont on se servoit précédemment ; mais la difficulté de trouver une quantité suffisante de douves assez hautes, a obligé en 1745 d'en fabriquer d'une espèce plus courte, en regagnant par la circonférence ce qu'on perdoit sur la hauteur : ainsi les *bosses* longues & les courtes contiennent la même quantité de sel.

Le remplissage des *bosses* se fait par les manœuvres-aides au *poulinage* : ils chargent le sel du magasin dans des gruaux, & l'apportent dans la salle, où ils le versent dans la *bosse*. Après les quatre premiers gruaux versés, l'aide au *poulinage* destiné à la manœuvre du foulage, entre dans la *bosse*, foule le sel avec ses pieds, & continue ensuite la même chose de quatre en quatre mesures : cette opération s'appelle *piétinage*.

Lorsque la *bosse* est remplie, on la laisse pendant huit jours sur son fonds, après lesquels l'aide au *poulinage* monte de nouveau sur la *bosse*, la foule de 18 coups de pilon, & fait remplir de sel le vuide qui s'est formé ; ce qui s'appelle *fierlinage*. Ce mot vient de l'allemand *vierling*, on en l'écrivant comme il se prononce, *fierling*, quart, mesure de Berne. La *bosse* en doit contenir seize ; ensuite elle est fermée, numérotée, marquée, & mise en rang pour entrer dans les premiers pesages, & être délivrée aux voituriers. Les *poulins* ont 16 deniers par *bosses*, pour y apporter le sel, les remplir & fierliner, suivant l'usage que nous avons rapporté.

On appelle *envoi*, l'expédition de trois ou quatre cens *bosses* délivrées les jours indiqués pour les chargemens aux communautés qui les voient d'entrepôt en entrepôt jusqu'à Grandson & Yverdon.

Lorsqu'elles y sont arrivées, elles doivent encore y rester trois semaines en dépôt ; on les mesure de nouveau, & l'entrepreneur des voitures, à qui le fermier paie pour déchet 9 pour 100 en dedans, c'est-à-dire qu'il lui en livre 100 pour 91 qu'il lui compte, est tenu de les remplir de façon qu'il n'en revienne pas de plaintes.

Il y a deux salles pour le remplissage des *bosses* ; l'une appelée la grande salle, en contient environ 600 longues & 400 courtes ; la deuxième dite *salle de l'ancienne forge*, contient 400 *bosses* longues & 300 courtes.

Chaque salle a pour le pesage des *bosses* deux balances, dont l'une se meut par un balancier, & l'autre par un cric ; elle a aussi deux portes opposées pour la commodité des voitures, qui entrant par l'une afin de charger les *bosses*, sortent par l'autre : chaque porte a deux serrures à clés différentes, qui sont comme celles des étuelles partagées entre le contrôleur à l'emplissage & le moutier.

On appelle *pousser* le sel qui se répand sur le plancher pendant le remplissage des *bosses*, & qui, foulé aux pieds par les ouvriers & les voituriers, ressemble à un sable noir & rempli d'ordures. Les habitants de la campagne le mêlent avec la nourriture de leurs bestiaux, & ils l'achètent dix livres dix sols le quintal : on en donne aussi par gratification aux voituriers qui les premiers frayent les chemins fermés par l'abondance des neiges, & à ceux qui perdent des bœufs en voiturant les *bosses*.

Quatorze ouvriers nommés *bossiers* travaillent à la fabrication des *bosses* dans un atelier qui est dans l'intérieur de la *saline*, & où on leur amène les douves, fonds & cercles nécessaires.

(g) Les cantons de Lucerne, Ury, Schwitz, Underval le haut & le bas, & de Zug, payent la *bosse* de sel, 20 liv. 16 sols 4 den.

Fribourg, qui outre son sel en pains, a encore 1500 *bosses* de sel trié, le paye 23 liv. 6 sols 8 den. la *bosse*.

Soleure n'en donne que 22 liv. 1 sol 8 den.

Et le canton de Berne sur lequel on passe, & qui pour raison de ses péages, a 700 *bosses* de sel, les paye néanmoins beaucoup plus cher ; il en donne 28 liv. 5 sols.

Pour les 4300 charges de sels en pains qui sont fournis de plus à Fribourg, ce canton la paye à raison de 6 liv. la charge.

Tome XIV.

core chaque année au canton de Fribourg, en vertu des anciens traités du roi, 4300 charges de sel en pain, du poids de 114 livres la charge, ce qui fait 4902 quintaux. Ce sel est levé à Salins aux frais du canton, qui ne le paye non plus que fort au-dessous du prix de la formation.

Outre ces traités sur lesquels le roi donne une indemnité considérable à ses fermiers, il est encore fait par ceux-ci, suivant la possibilité ou la convenance d'autres traités avec des cantons protestans (h) pour 35 à 40 mille *bosses* : en sorte que la formation en sel de Salins pour les différens cantons suisses peut être évaluée, année commune, à 90000 quintaux.

Nous avons dit que l'on ne délivroit que du sel en pain aux habitans de la province de Franche-Comté, & cela est vrai, à l'exception des 164 quintaux de sel en grains distribués par gratification, tant aux principaux officiers de la province & de la ville de Salins, qu'aux officiers & employés des *salines*.

Avant l'établissement de la *saline* de Montmorot, celle de Salins fournisoit toute la province ; mais aujourd'hui elle ne délivre plus, année commune, que 67000 quintaux de sel formé en pains.

Il y a neuf espèces de sel en pain ; & on les distingue par des marques particulières à chacune par leur grosseur & par leur poids. Tous les pains sont de forme ronde ; le dessous est à-peu-près convexe, & le dessus contient les marques distinctives. Les moules de chacune de ces espèces sont étalonnés sur des matrices qui restent au greffe des *salines*, & dont les originaux sont à la chambre des comptes de Dole.

La délivrance de ces sels est faite une partie par charge ; la charge est composée de quatre *benates*, & la *benate* de douze pains ; & l'autre partie en gros pains de 12 & de 18 livres : la destination & les prix en sont différens.

Des neuf espèces de sel rapportées ci-dessus, les trois premières, appelées *sel d'ordinaire* (i), sont accordées aux villes & communautés qui les font lever (k) chaque mois dans les *salines*. La quantité de

(h) La ferme générale a traité avec le canton de Zurich pour lui fournir annuellement quatre mille *bosses* au volume, & au prix de 36 liv. 10 sols par *bosse*.

Elle a encore traité avec le canton de Berne pour lui fournir par an vingt-quatre mille quintaux de sel trié, au prix de 6 liv. 10 sols par quintal. Une partie de cette fourniture est faite par la *saline* de Salins, & l'autre par celle de Montmorot.

Ces deux traités, tant avec Zurich qu'avec Berne, sont de la même date. Ils sont faits également pour 24 ans, & ont commencé au premier Octobre 1744.

(i) Les trois espèces de sel d'ordinaire étant destinées à la fourniture de la Franche-Comté, comme il ne subsistoit anciennement dans cette province que trois bailliages, celui d'amont, celui d'aval & celui de Dole, toutes les villes & communautés ont été employées dans les rôles sous ces trois divisions, ainsi que les espèces de sel qui leur sont affectées.

Le *gros ordinaire* se délivre aux bailliages d'amont & de Dole.

Le *petit ordinaire* au bailliage d'aval.

Et le *sel de porte* à quelques communautés du voisinage de Salins, probablement pour les attacher au service des *salines*.

Quoique ces bailliages aient été supprimés par la création de quatorze nouveaux bailliages, on n'a apporté aucun changement dans l'attribution des sels aux villes & communautés, qui pour cette délivrance, sont toujours réputées appartenir aux anciens bailliages dont elles faisoient partie.

(k) C'est dans les dix premiers jours de chaque mois que les communautés affectées à la *saline* de Salins, ainsi que les magasiniers, y envoient lever les premières leur sel d'ordinaire, & les seconds le sel rozière. Les voituriers qui viennent chercher ces sels se nomment *fauniers*. Le receveur après avoir vu leur procuration, leur donne un billet de délivrance, qu'ils vont porter à des employés établis sous le nom de *contrôleurs aux passavants*. Ces commis, au nombre de deux, enregistrent le billet, & expédient ensuite au nom de chaque communauté, avec celui du *faunier*, les *passavants*, qui le mois suivant, doivent être rapportés avec la décharge des échevins & des curés des lieux.

Les *passavants* sont donc des espèces de sels conduits qui

B B b b

ce sel fut fixée en 1657 ; mais étant devenue insuffisante par l'accroissement des habitans , on y a suppléé par une quatrième espèce , dite *sel rosière* ou d'*extraordinaire*. Il en est formé différens magasins où chaque particulier va , suivant ses besoins , en acheter au prix fixé par un tarif.

La cinquième espèce de sel en pains est appelée *sel de Fribourg*. Voyez ci-dessus.

Les quatre dernières , dont deux sont en gros pains , appelés pour cela *gros salés* , se délivrent sous le titre de *sel de redevance* : 1°. pour anciennes fondations faites en faveur des églises , communautés religieuses & hôpitaux de la province : 2°. pour une partie des *francs salés* des anciens & des nouveaux officiers du parlement , de la chambre des comptes , des chancelleries , & d'autres officiers de la province ; on appelle *franc-salé* le droit qu'ils ont de lever , les uns *gratis* , & les autres à un prix très-modique , le sel qui leur est fixé : 3°. pour le rachat du *droit de muire* que différens particuliers avoient sur les *salines*.

Ce droit étoit fort ancien : il venoit de ce que divers particuliers , au tems que les *salines* appartenoient aux seigneurs de Salins , s'étoient associés pour travailler aux voûtes qui renferment les sources. Pendant ce travail , ils avoient aussi découvert d'autres sources salées , & ils en avoient séparé quelques-unes qui se mêloient avec les douces. Ce fut pour les récompenser que le prince leur accorda annuellement une certaine quantité d'eau salée qui se trouva divisée en 419 parts , lorsque les rois d'Espagne prirent possession de la Franche-Comté. Ces parts étoient appelés *quartier* , & chaque *quartier* étoit de 30 seaux d'eau salée.

Les rois d'Espagne devenus maîtres des *salines* formèrent le dessein de réunir ces *quartiers* à leur domaine. Ils n'y trouverent de difficulté que de la part des gens d'église qui en possédoient la plus grande partie , vraisemblablement ensuite des dons qu'on leur en avoit fait. L'affaire fut portée à Rome , où elle ne fut cependant pas décidée à l'avantage des ecclésiastiques. Leurs portions furent estimées , & l'on en créa des rentes & *redevances en sel* , comme l'on avoit fait pour l'achat des droits des autres particuliers qui s'étoient prêtés de bonne grace à cet arrangement. Ce sont ces rentes & *redevances* , qu'on appelle *rachat de droit de muire*. (1)

Tous les bois qui se trouvent dans les quatre lieues autour de la ville de la Salins ont été affectés pour la fourniture des *salines* , par un règlement de la cour du premier Avril 1727. Les forêts comprises dans ces quatre lieues , que l'on nomme *l'arrondissement des*

empêchent que ceux qui en sont munis , ne soient arrêtés par les gardes.

Les sauniers payent 13 deniers pour le chargement de chaque charge de sel levé à la grande saline , & 8 deniers seulement pour celui qu'ils levent à la petite. La ferme abandonne ce droit aux *poulins* qui portent les sels au-devant de la *saline* sur la place où l'on charge les voitures.

Le poulain auquel les sauniers donnent leurs billets de délivrance , les remet à mesure qu'il délivre la quantité de sel énoncée au guette , qui à la porte de la *saline* , compte sur un chapelet les charges que l'on en sort , & vérifie si elles quadrant avec l'énoncé du billet.

On oblige les sauniers d'amener à Salins douze mesures de blé , en venant lever leur sel ; faute de quoi il leur est refusé. Cette loi est très-sage pour prévenir les disettes auxquelles la ville seroit exposée sans cela.

(1) L'entrepreneur des *salines* a pour la partie des bois grand nombre d'employés , dont voici les noms & les fonctions.

Deux *visteurs des bois taillis* chargés de suivre l'exploitation des forêts appartenant tant au roi qu'aux communautés.

Trois *taxeurs* , dont deux à la *saline* & un au chantier de la ville. Ils sont établis à l'entrée des deux *salines* pour taxer aux voituriers le montant de leurs voitures : si le voiturier est mécontent il fait mouler son bois.

Deux *buralistes* ; ils retirent des mains des voituriers les billets des *taxeurs* , & leur en donnent d'autres sur lesquels ils vont se faire payer du prix de leur voiture chez le *payeur des bois*.

salines (m) forment ensemble un total de 45340 arpens , dont environ les deux tiers sont au roi , & le reste appartient tant aux communautés qu'aux particuliers , qui ne sont pas les maîtres d'en disposer , & auxquels l'on n'accorde que le bois nécessaire à leurs usages. On leur paie le surplus à un prix fixé par la cour.

Le roi a établi par arrêt du 18 Janvier 1724 , un commissaire général pour l'administration & la police des bois , ainsi que pour les chemins & rivières de l'arrondissement. Cette administration est connue sous le nom de *réformation des salines*. Elle connoît tant au civil qu'au criminel , de toutes matières concernant la police & l'administration des forêts.

La réformation est composée d'un commissaire général , d'un subdélégué , d'un lieutenant , d'un procureur du roi , d'un substitut du procureur du roi , de deux gardes-marteaux , d'un ingénieur & directeur des ouvrages , d'un receveur des épices & amendes , de deux arpenteurs , d'un garde-général collecteur des amendes , de deux gardes-généraux , & de 38 autres gardes particuliers.

Il y a encore dans cette *saline* une autre juridiction , à laquelle la maîtrise des eaux & forêts de Salins a été réunie en 1692. Elle connoît tant au civil qu'au criminel , & sauf l'appel à la chambre des comptes de Dole , de tout ce qui concerne les gabelles , conformément aux édits de 1703 & 1705. Elle est en même tems établie pour faire la visite des sources , & connoître de la police intérieure des *salines*. Cette juridiction a pour chef un juge visiteur des *salines* & maître particulier des eaux & forêts ; ses autres officiers sont les mêmes qu'à la réformation.

Le revenu annuel des *salines* de Salins peut être évalué , tous frais faits , aux environs de sept cens mille livres , dont quatre cens cinquante mille viennent de la Suisse. Il étoit plus considérable avant que la moitié de la Franche-Comté se fournît en sel de Montmorot.

SALINE DE MONTMOROT. Cette *saline* , remarquable par ses bâtimens de graduation , est située à 8 lieues sud ouest de Salins , dans une petite plaine , entre la ville de Lons-le-Saunier , & le village dont elle porte le nom.

Il y a déjà eu autrefois à Lons-le-Saunier des *salines* qui ont long-tems été les seules de la Franche-Comté. On prétend qu'elles existoient avant la venue des Romains dans les Gaules. La ville étoit connue sous le nom latin *Lædo* , tiré du grec , qui veut dire *flux* & *reflux*. D'anciens mémoires assurent qu'on en observoit un dans les eaux salées du puits de Lons-le-Saunier , & que c'est de-là que cette ville a pris son nom. D'autres soutiennent que le mot de *Lons* , son ancienne dénomination françoise , à laquelle on a ajouté *le-Saunier* depuis trois siècles seulement , signifioit un *vaisseau* de 24 muids qui re-

Un *garde visiteur* ; il est chargé de faire des visites dans les maisons des villages , autour des forêts & des routes , d'empêcher le vol des bois , & remplacer au besoin les visiteurs & les *taxeurs*.

Trois *commis aux entrepôts* ; ils font les fonctions de *buralistes* & de *taxeurs* pour les bois qui arrivent à leurs entrepôts.

Cinq *commis tailleurs des futaies de sapin* ; ils sont préposés à l'exploitation des futaies , & des bois taillis sous futaies ; font façonner les douves & bois de construction , réduire ce qui n'y est pas propre en bois de corde , & les délivrent aux voituriers.

(m) Par arrêt du 4 Août 1750 , les bois situés dans les deux lieues excédantes les quatre premières , furent encore mis sous la juridiction de la réformation , & affectés en cas de besoin , au service des *salines*.

Mais cette nouvelle affectation n'a pas encore été exécutée , à cause des différens ordres que le ministre a donnés pour y surseoir ; il y a même apparence que l'on pourra s'en passer toujours , si l'on continue à bien administrer les bois compris dans les quatre premières lieues de l'arrondissement.

devoit les eaux salées, & duquel elles couloient dans les chaudières. Mais l'une de ces opinions n'est pas plus certaine que l'autre; & elles pourroient bien n'être toutes les deux que le fruit de l'imagination échauffée de quelques étymologistes. Pendant les travaux que l'on a faits dans le puits de Lons-le-Saunier pour l'établissement de la nouvelle *saline*, on n'y a point remarqué ce flux & reflux dont il est parlé. D'ailleurs le mot de *Lons* vient probablement de celui de *Lado*, & c'est sans raison qu'on lui va chercher une étymologie particulière.

Si l'on ignore en quel tems les *salines* de Lons-le-Saunier furent établies, la cause & l'époque de leur destruction ne sont pas moins inconnues. On a trouvé dans les creusages qui ont été faits, une grande quantité de poulies, de rouages, d'arbres de roue à demi brûlés, & l'on peut conjecturer de-là, que ces *salines* périrent par le feu.

La ville de Lons-le-Saunier, dans une requête présentée en 1650 au conseil des finances du roi d'Espagne, exposa que ses anciennes *salines* avoient été détruites en 1290, pour mettre celles de Salins en plus grande valeur; & qu'elle avoit obtenu sur ces dernières 96 charges de sel par mois. Ce droit lui avoit été accordé en forme de dédommagement par Marie de Bourgogne & Charles V. son petit-fils; elle en avoit joui jusqu'aux guerres, & aux pestes des années 1636 & 1637; & elle demandoit à y être rétablie. Elle obtint ce qu'elle desiroit; mais enfin cet ancien droit a été réduit en argent, & c'est pour l'acquitter que le roi lui accorde encore à présent 1000 liv. par année pour les *salines* de Salins.

Cependant, quoique la chute de celles de Lons-le-Saunier soit fixée dans l'acte que nous venons de citer, à l'année 1290, il est certain qu'elle est postérieure à cette époque. Philippe de Vienne, en 1294, légua par son testament à Alais sa fille, abbësse de l'abbaye de Lons-le-Saunier 18 montées de muire à prendre au puits de Lons-le-Saunier, pour elle & pour les abbesses qui lui succéderaient.

C'est au commencement du xiv. siècle qu'on peut vraisemblablement rapporter la destruction de ces *salines*, & l'on ne trouve point de titre plus moderne qui en fasse mention.

Quoi qu'il en soit, il paroît certain que les eaux qu'on y bouillissoit étoient meilleures que celles dont la nouvelle *saline* fait usage. Si elles n'eussent été qu'à 2, 7 & 9 degrés, comme on les voit aujourd'hui, il eût fallu une dépense trop considérable pour en tirer le sel; les bâtimens de graduation n'étoient pas connus alors. Quand ces anciennes *salines* furent abandonnées, on tâcha d'en perdre les sources en les noyant dans les eaux douces; l'on n'a pu ensuite les en séparer entièrement; & c'est à ce mélange encore subsistant, que nous devons attribuer la foiblesse des eaux que Montmorot emploie à présent.

Ce n'est qu'en 1744, que cette nouvelle *saline* a été établie, avec des bâtimens de graduation, dont les trois aîles forment un demi-cercle, qu'elle ferme en partie par le devant. Les puits dont elle tire ses eaux salées, sont situées à différentes distances hors de son enceinte, ainsi que les bâtimens de graduation. Ce sont de véritables puits, dont les sources faillissent presque toutes du fond. Ils n'ont rien de curieux, & ne méritent pas que l'on en donne ici la description. Ils sont, comme à Salins, au nombre de trois.

Le puits de Lons-le-Saunier, ainsi nommé parce qu'il se trouve dans cette ville, fournit dans 24 heures, depuis 1400 jusqu'à 1700 muids d'eau seulement à 2 degrés. Elle est un peu chaude, & le thermomètre plongé dans ce puits monte de 4 degrés. Les eaux élevées par des pompes, sont conduites dans des canaux souterrains à la distance d'un quart

Tome XIV.

de lieue, jusqu'à l'aîle de graduation, dite de *Lons-le-Saunier*.

Le puits Cornois est éloigné de 34 toises de l'aîle de graduation, à laquelle il donne son nom, & où ses eaux vont se rendre. Il forme deux puits placés l'un à côté de l'autre, dans une même enceinte, pour recevoir deux différentes sources. L'une a 7 degrés donne environ 200 muids d'eau par 24 heures; & l'autre 3 degrés, n'en fournit que 12.

Le puits de l'étang du Saloir renferme plusieurs sources salées, qui, par des canaux souterrains, sont conduits à une demi-lieue, dans le bâtiment de graduation, dit *du puits Cornois*. La principale à 9 degrés tombe dans le puits où elle se rend par un petit canal taillé dans le roc, & elle fournit 53 muids d'eau par 24 heures. Différentes autres sources à 3 & 4 degrés sortent du fond de ce même puits, & forment un mélange d'eaux de 6 à 7 degrés, dont le produit varie depuis 63 jusqu'en 73 muids par 24 heures.

On voyoit autrefois dans le même endroit un étang qui y avoit été formé pour submerger les sources salées, & c'est de-là que ce puits a pris le nom de *l'étang du Saloir*. Il fut creusé en 1733 à 57 piés 4 pouces de profondeur, à laquelle on trouva le rocher d'où sortoit la principale source salée; & dès ce tems on établit là une *saline*, qui fournissoit environ dix mille quintaux de sel. Mais elle fut supprimée quand l'on construisit celle de Montmorot, où furent amenées les eaux du puits de l'étang du Saloir.

Ce puits, le plus important des trois par le degré de salure où sont ses eaux, fut mal construit dans les commencemens. Il est tout entouré d'eaux douces, qu'on n'en détourna pas avec assez de soin, en sorte qu'elles y pénétrèrent, & affoiblirent de beaucoup les sources salées. On leur a depuis creusé un puisard où elles vont se rendre près du puits à muire, & d'où elles sont élevées par des pompes. Mais cet ouvrage nécessaire n'a pas rendu aux sources leur même degré, qui, en 1734, étoit à 11, & se trouve réduit à 8 ou à 9, encore n'est-on pas assuré qu'elles restent longtems dans le même état; elles varient beaucoup. La principale source, qui étoit entièrement perchée dans le roc, est descendue en partie, & pousse plus de sa moitié par le fond du puits. Plus bas est une source d'eau douce fort abondante, que l'on force à remonter sur elle-même pour la conduire au puisard. Il est fort à craindre que les sources salées continuent à descendre, & s'enfonçant davantage, ne se perdent entièrement dans les eaux douces. Il faudroit donc chercher à parer cet accident, qui ébranleroit la *saline*, & faire de nouvelles fouilles, pour tâcher de découvrir de nouvelles sources.

Les bâtimens de graduation ont été inventés pour épargner la grande quantité de bois que l'on consommeroît en faisant entièrement évaporer par le feu les eaux à un faible degré de salure; car sur 100 livres d'eau, il y en aura 98 à évaporer, si elles ne contiennent que 2 livres de sel. Si au-contre elles en renferment 16, il n'y aura que 84 livres d'eau à évaporer. Par conséquent dans ce dernier cas on brûlera un septième de bois de moins que dans le premier, pour avoir 7 fois plus de sel.

Ainsi, supposons qu'il faille 3 piés de bois cubes pour évaporer un muid d'eau, on ne brûlera que 252 piés de bois pour avoir 16 muids de sel, si on se sert d'une eau à 16 degrés. Si au-contre elle n'est qu'à 2 seulement, pour avoir la même quantité de sel, il faudra brûler 2353 piés de bois. La raison en est sensible. Dans le premier cas, 100 muids d'eau contenant 16 muids de sel, il n'en reste que 84 à évaporer; mais dans le second, il faut 800 muids d'eau pour en avoir 16 de sel; & l'on a par conséquent 784 muids à évaporer. Voilà donc 700 muids de

B B b b ij

plus, pour lesquels il faut consommer 2100 piés de bois, que l'on eût épargnés dans la totalité en se servant d'une eau à 16 degrés.

Ce léger calcul suffit pour démontrer que si l'on bouillissoit des eaux à 2, 3 & 4 degrés, la dépense en bois excéderoit de beaucoup la valeur du sel que l'on retireroit. Mais on a trouvé le moyen de les employer avantageusement, en les faisant passer par des bâtimens de graduations; ainsi nommés, parce que les eaux s'y graduent, c'est-à-dire, y acquièrent de nouveaux degré de salure, à mesure que l'air, emportant leurs parties douces, qui sont les plus légères, les fait diminuer en volume.

Les bâtimens de graduation de la saline de Montmorot sont divisés en trois aîles, ou corps séparés, étendus sur quatre niveaux, & placés à différentes expositions.

L'aîle de Lons-le-Saunier, alignée del'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, a 147 fermes, ou 1764 piés de longueur. Elle ne reçoit uniquement que les eaux à 2 degrés, provenant de Lons-le-Saunier. On appelle *ferme* une étendue de 12 piés renfermée entre deux piliers.

L'aîle du puits Cornoz, alignée du sud au nord, contient 78 fermes, ou 936 piés. Elle reçoit les eaux des deux puits Cornoz & de l'étang du Saloir.

L'aîle de Montmorot, alignée du sud-sud-ouest au nord-nord-est, a sur deux différens niveaux 162 fermes ou 1944 piés: plus basse que les deux autres aîles, elle reçoit leurs eaux, déjà graduées en partie, & achève de leur faire acquérir le dernier degré de salure qu'elles doivent avoir, pour être de-là renvoyées aux baifoirs ou bassins construits près des poëles.

Ces trois aîles ont ensemble 1944 piés de longueur, sur la hauteur commune de 25 piés, & communiquent l'une à l'autre par des canaux de bois qui conduisent les eaux à-proportion des besoins & de la graduation plus ou moins favorable.

Dans toute la longueur de chaque bâtiment regne un bassin ou réservoir construit en madriers de sapin joints & ferrés avec soin, pour recevoir & retenir les eaux salées. Il est posé horizontalement sur des piliers de pierre, & a 24 piés de largeur dans œuvre sur 1 pié 6 pouces de profondeur: les trois contiennent ensemble 17688 muids d'eau.

Au-dessus & dans le milieu des bassins sont élevées deux masses parallèles d'épines, distantes de trois piés l'une de l'autre; elles ont chacune 4 piés 9 pouces de largeur dans le bas, & 3 piés 3 pouces dans le haut, & forment une ligne de 22 piés & demi de hauteur sur la même longueur que les bassins.

L'on a placé au sommet de chaque colonne d'épines, des cheneaux de 10 pouces de profondeur, sur un pié de largeur. Ils sont percés des deux côtés de 3 en 3 piés, & distribuent par des robinets les eaux qui coulent dans d'autres petits cheneaux, creusés de 6 lignes, longs de 3 piés, sur 2 à 3 pouces de large, & crenelés par les bords. C'est par ces petites entailles que ceux-ci partagent les eaux qu'ils reçoivent, & les étendent goutte-à-goutte sur toutes les surfaces d'épines, dont les pointes les subdivisent encore & les atténuent à l'infini.

Au milieu de ces deux rangs de cheneaux, & sur le vuide qui se trouve entre les deux masses d'épines, est un plancher pour faire le service des graduations, ouvrir & fermer les robinets, suivant le vent plus ou moins fort, & le côté d'où il vient. Tout l'édifice est surmonté d'un couvert, pour empêcher les eaux pluviales de se mêler avec les salées.

Cinq roués de 28 piés de diamètres, que fait mouvoir successivement la petite rivière de Valière, portent à leur axe des manivelles de fonte qui, en tournant, tirent & poussent des balanciers, dont le mou-

vement prolongé jusque dans les bâtimens, y fait jouer 40 pompes. Elles sont dressées dans les bassins, d'où elles élèvent les eaux salées dans les cheneaux graduans, & leur en fournissent à-proportion de ce qu'ils en distribuent sur les épines.

L'art de *grader* consiste donc à étendre les surfaces des eaux, & à les exposer à l'air, pour les faire tomber en pluie à-travers une longue masse d'épines. Par-là les parties les plus légères, qui sont les douces, se volatilisent & se dissipent, tandis que les autres, plus pesantes par le sel qu'elles contiennent, se précipitent dans le bassin, d'où elles sont remontées pour être de nouveau exposées à l'air, jusqu'à ce qu'elles aient acquis le degré de salure que l'on se propose. Celui auquel on les bouillit communément à Montmorot, est de 12 à 13; lorsqu'on leur en fait acquérir davantage, elles n'ont pas le tems de se dégager entièrement des parties étrangères, grasses & terreuses, qui doivent tomber au fond de la poêle avant que le sel se déclare.

Il entre ordinairement par jour aux bâtimens de graduation 1200 muids d'eau, & il s'en évapore 900, ce qui feroit par 100 piés de bâtiment, une évaporation d'environ 18 muids d'eau: on a tiré ce jour commun sur l'année entière de 1759.

Il faut observer qu'il y a des tems, tels que ceux des fortes gelées, où l'on ne *grade* point du tout, parce que l'eau se gelant dans les pompes & sur les épines, feroit briser toute la machine. Mais la violence même du froid qui empêche l'évaporation des eaux, y supplée en les *graduant* par congélation. On perd alors en entier les eaux foibles du puits de *Lons-le-saunier*, & l'on remplit les bassins avec celles des puits *Cornoz* & de *l'étang du Saloir*, qui sont à 6 & à 9 degrés. Il n'y a que le flegme, ou les parties douces qu'elles contiennent qui se gèlent. Quand elles le sont, on casse la glace, & l'on renvoie aux *baifoirs*, ou réservoirs établis près des poëles, l'eau salée, qui dans les grands froids acquiert ainsi par la seule congélation, jusqu'à 4 & 5 degrés de plus. Mais le degré n'est pas égal dans tous les bassins; il est toujours relatif à la quantité des parties douces contenues dans l'eau, & qui sont les seules susceptibles de gèlee: en sorte que l'on acquiert quelquefois du degré sur les eaux foiblement salées, tandis qu'on n'en acquiert point de sensible sur celles qui le sont beaucoup.

Les tems les plus favorables pour la graduation, sont les tems secs avec un air modéré. Les grands vents perdent beaucoup d'eau; ils la jettent hors des bâtimens, & emportent à la fois les parties salées & les douces. Lorsque l'air est très humide, & pendant les brouillards fort épais, l'eau, loin d'acquérir de nouveaux degrés, perd quelquefois un peu de ceux qu'elle avoit déjà. Elle se *grade*, mais foiblement, par les tems presque calmes. L'air, comme un corps spongieux, passant sur les surfaces de l'eau, s'imbibe & se charge de leurs parties les plus légères. Aussi les grandes chaleurs ne produisent-elles pas la graduation la plus avantageuse, parce que l'air se trouvant alors condensé par les exhalaisons de la terre, perd de sa porosité, & conséquemment de son effet.

Nous pensons qu'il y auroit un moyen de tirer encore un plus grand avantage des différentes températures de l'air, dont dépend absolument la *gradation*. Il faudroit construire un bâtiment à trois rangs parallèles d'épines, où les vents les plus violens graduoient toutes les eaux, sans les perdre. S'ils emportoient celles de la première & de la seconde ligne, ils les laisseroient tomber à la troisième, qui achevant de rompre leur impétuosité déjà affoiblie, ne leur laisseroit plus jeter au-dehors que les parties de l'eau les plus légères. Un second bâtiment à deux rangs d'épines, serviroit pour les tems où l'air est mé-

diocrement agité. Enfin il y en auroit un troisième à un seul rang, & c'est sur celui-ci que l'on graduerait les eaux, lorsque l'air presque tranquille, ne pouvant agir qu'à-travers une seule masse d'épines, perdrait entièrement sa force s'il en rencontraient une seconde, & y laisserait retomber les parties douces qu'il auroit emportées de la première.

Les eaux en coulant sur les épines, y laissent une matière terreuse, sans salure & sans goût, qui s'y durcit tellement au bout de 7 à 8 ans, que l'air n'y pouvant plus passer, on est obligé de les renouveler. Les épines de leur côté rendent l'eau grasseuse, & lui donnent une couleur rousse. C'est pour cette raison que dans les *salines* où il y a des bâtimens de graduation, le sel n'est jamais si blanc que lorsqu'on bouillit les eaux telles qu'elles sortent de leurs sources.

Les eaux graduées au degré qu'on se propose, ou auquel l'on peut les amener, sont conduites par des tuyaux de sapin, dans deux réservoirs placés derrière les bernés, & de-là sont distribuées aux poêles qui y répondent. Ces bassins que l'on nomme *baissoirs*, forment un carré long de 44 piés, sur 10 de large & 5 de profondeur; ils contiennent chacun 262 muids d'eau.

Il y a six poêles à Montmorot, dont chacune forme aussi un carré long de 26 piés, sur 22 de largeur & 18 pouces de profondeur, & contient environ 100 muids d'eau. C'est dans les angles où l'eau ne bouillit jamais, que le *schelot* s'amasse en plus grande quantité. La première poêle est la seule qui ait derrière elle un poëlon: encore le sel que l'on y forme est-il si brun, & si chargé de parties étrangères, que l'on est ordinairement obligé de le refondre.

La cuite ne se divise dans cette *saline*, qu'en deux opérations; le *salinage* & le *focage*.

On entend par *salinage*, tout le tems qui est employé à faire réduire l'eau salée, jusqu'à ce que le sel commence à se déclarer à sa surface. Il s'opère toujours par un feu vif, & dure plus ou moins, ce qui va de 16 à 24 heures, suivant le degré de salure qu'ont les eaux. C'est pendant ce tems que l'eau jette une écume qu'il faut enlever avec soin, & que le *schelot*, c'est-à-dire que les matières terreuses, & autres parties étrangères renfermées dans les eaux, s'en dégagent & se précipitent au fond de la poêle. Mais il faut pour cela une forte ébullition: aussi dans les poêlons où l'eau ne bouillit point, l'on ne tire jamais de *schelot*. Il reste mêlé avec le sel, qui pour cette raison est plus brun, plus pesant & bien moins pur que celui formé dans les poêles. On y amasse toujours la quantité de 16 pouces de *muire brisante*, c'est-à-dire d'eau dont le sel commence à paroître; ce qui oblige de remplir la poêle à plusieurs reprises, lorsque l'ébullition a diminué le volume d'eau salée que l'on y avoit mise.

Le *schelot* que l'on tire des poêles dans de petits bassins nommés *angelots*, que l'on met sur les bords, & où il va se précipiter, parce que l'eau est plus tranquille, sert à former à Montmorot les sels purgatifs d'epsom & de glauber, & la potasse qui sert à la fusion des matières dans les verreries. Voyez SEL D'EPSOM, DE GLAUBER & POTASSE.

Le *focage* comprend tout le tems que le sel reste à se former. Il commence dès que l'eau qui bouillit dans la poêle est parvenue à 24 ou 25 degrés. C'est alors de la *muire brisante*, au-dessus de laquelle nagent de petites lames de sel, qui s'accrochant les unes aux autres en forme cubique, s'entraînent mutuellement au fond de la poêle. Plus le feu est lent pendant le *focage*, & plus le grain du sel est gros. Sa qualité en est meilleure aussi, parce qu'il se dégage plus exactement des graisses & des autres vices que l'eau renferme encore. Cette seconde & dernière opération dure 16 heures pour les sels destinés à être mis en

grains, 26 heures pour les sels en grains ordinaires, & 70 heures pour ceux à gros grains. Ces trois différentes espèces de sel sont les seules que l'on forme à Montmorot.

Lorsque le sel est formé, il reste encore au fond de la poêle des eaux qui n'ont pas été réduites, & que l'on nomme *eaux-mères*. Elles sont amères, pleines de graisse, de bitume, & fort chargées de sel d'epsom & de glauber. Elles sont très-difficiles à réduire, & il faut avoir grand soin de ne pas mettre la poêle à siccité, pour qu'elles ne communiquent pas au sel les vices qu'elles contiennent. Elles en ont plus ou moins, suivant que les eaux salées dont l'on se sert sont plus ou moins pures. Le sel, au sortir de la poêle, est imbibé de ces eaux qu'il faut laisser égoutter. Lorsqu'elles sont sorties des sels, elles prennent le nom d'*eaux-grasses*; mais leur nature est toujours à-peu-près la même que celle des eaux-mères. L'une & l'autre sont très-vicieuses à Montmorot, & il seroit à désirer qu'on n'en fit aucun usage.

Neuf cuites font une remandure qui dure plus ou moins, suivant l'espèce de sel qu'on veut former.

L'on fait par année, à cette *saline*, environ 60 mille quintaux de sel, dont la moitié est délivrée en pains, à différens cantons suisses, suivant des traités particuliers faits avec la ferme générale, & l'autre moitié formée en pains, est vendue à différens bailliages de la province. Mais comme Salins fournit de plus aux Suisses les 38 mille quintaux que Montmorot donne pour lui à la province, il s'ensuit toujours que cette dernière *saline* fait entrer en France environ 350 mille livres par année.

Le sel que Montmorot délivre à la province, étoit séché sur les braises, ainsi qu'on le pratique à Salins; mais il se trouvoit toujours une odeur fort désagréable dans la partie inférieure des pains, qui d'ailleurs brûlée par l'activité du feu, avoit la dureté du gypse, beaucoup d'amertume, & fort peu de salure. Ces défauts exciterent des réclamations de la part de la Franche-Comté, & donnerent lieu à plusieurs remontrances de son parlement; le roi en conséquence envoya dans la province, en 1760, un commissaire pour examiner si les plaintes étoient fondées, & pour faire l'analyse des sels de Montmorot.

On n'a trouvé dans cette *saline* aucune matière pernicieuse; les sels en grains que l'on en tire sont très-bons, & les défauts dont l'on se plaignoit justement dans les sels en pains, ne provenoient que du vice de leur formation.

Les *eaux grasses* à Montmorot contiennent beaucoup de sels d'epsom & de glauber, sont amères & chargées de graisse & de bitume. Cependant l'on s'en servoit pour paîtrir les sels destinés à être mis en pains. Quand l'on porte les pains de sel sur les braises, on les y pose sur le côté, en sorte que les eaux grasses dont ils étoient imprégnés, descendant de la partie supérieure à la partie basse qui touche le braisier, s'y trouvoient saisies par la violence de la chaleur. Là les graisses dont elles sont chargées se brûloient, & par leur combustion donnoient une odeur insupportable d'urine de chat à cette partie toujours pleine de taches & de trous par les vides qu'elles y laissoient, & les charbons qu'elles y formoient. Le sel d'epsom s'y desséchoit aussi; & au-lieu de s'égoutter dans les cendres avec l'eau qui l'entraînoit, il restoit adhérent au bas du pain, où il formoit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des espèces de grumeaux jaunâtres & d'une grande amertume.

L'on a essayé de former à Montmorot les pains de sel avec de l'eau douce, & alors ils ont été beaucoup moins défectueux que quand ils étoient paîtris avec l'eau grasse; mais tant qu'ils ont été séchés sur les braises, on leur a toujours trouvé un peu de l'odeur

dont nous avons parlé ; & l'on n'est parvenu à les en garantir entièrement que par le moyen des étuves faites pour leur desséchement. C'est un canal où l'on conduit le chaleur de la poêle à côté de laquelle il est construit. Il est couvert de plaques de fer qui s'échauffent par ce courant de feu , & sur lesquelles on met les pains de sel, après y avoir fait une légère couche de cendre pour que le sel ne touche pas le fer.

Il y a à présent à Montmorot deux étuves divisées chacune en deux corps , & séchant ensemble cent charges de sel. Nous joignons ici le plan de celle qui est au deuxième ouvroir. Les pains de sel formés, non plus avec l'eau grasse, mais avec l'eau qui sort des bâtimens de graduation , & séchés doucement par la chaleur modérée des étuves, sont très-beaux , & n'ont ni odeur ni amertume ; mais il ne souffre pas si bien le transport , & tombe plutôt en déliquescence. Les plaintes de la province ont cessé , & le sel en pains de Montmorot n'est plus actuellement fort inférieur à celui que Salins fournit. Il est beaucoup moins pénétrant ; & en général les fromages salés avec le sel de Montmorot ne sont pas si-tôt faits , & ont besoin de plus de tems pour prendre le sel , que ceux que l'on sale avec celui de Salins. Au reste, cette différence n'en apporte aucune dans leur qualité qui est également bonne. Mais le préjugé contraire est si fort universel, qu'il auroit peut-être fallu le respecter, parce que les fromages sont une branche considérable du commerce de la Franche-Comté.

Explication des plans des nouvelles étuves établies aux salines de Montmorot.

1. Poêle à cuire les sels.
2. Ouvroir où l'on forme les sels en pains , & où on les faisoit dessécher étendus sur les braises.
3. & 4. Premier & second corps d'étuve nouvellement construites pour faire dessécher les sels en pains.
5. Entrée du fourneau sous la poêle.
6. Ouverture pour le passage de la fumée que l'on ferme ou que l'on ouvre par un empêlement, pour ôter ou prendre la chaleur, la conduire aux étuves pour les échauffer.
7. Tranchées creusées de 15 à 18 pouces, sur la largeur de 5 piés, couvertes de larges pierres, soutenues au milieu par un petit mur marqué 8, laquelle tranchée conduit la chaleur aux étuves.
8. Est encore un petit mur de brique construit dans la partie inférieure de l'étuve pour supporter les platines de fer, sur lesquelles sont placées sept rangées de pain de sels dans l'étuve du quatrième ouvroir, & six seulement dans celle du deuxième ouvroir ; dans lequel petit mur on a pratiqué de petits intervalles pour que la chaleur puisse s'étendre plus également dans chaque collatéral de l'étuve.
9. Désigne des tuyaux construits à l'extrémité de chaque corps d'étuve, pour passer la fumée ; le premier débouche dans la berne, à-travers le mur que l'on a percé à cet effet, & le second est monté par-dessus les combles : on a pratiqué un glissoir dans chaque tuyau de l'étuve du quatrième, pour retenir la chaleur, & la renvoyer en entier alternativement dans un seul corps d'étuve, suivant que l'exige le service.
10. Désigne, dans les plans de coupe, les terrains rapportés pour élever l'étuve quelques pouces au-dessus du niveau du dessous de la poêle, pour donner une légère montée à la fumée, & la faire tirer plus rapidement au débouché.
11. Sont des grands volets que l'on peut baisser ou élever, au moyen des poulies, suivant le degré d'évaporation qui se fait au commencement du desséchement, & pour tenir la chaleur concentrée, lorsque la grande évaporation est faite, & précipiter le desséchement des pains.

L'étuve au deuxième ouvroir est couverte dans les tems nécessaires, par des tables que l'on ôte lors du chargement de l'étuve, dont le service se fait par les côtés sans qu'il soit besoin d'entrer dedans, n'ayant de largeur en tout que ce qu'il en faut pour que les fecharis puissent atteindre le milieu ; ce qui ne se pratique pas de même à l'étuve du quatrième ouvroir, où il est nécessaire d'entrer dans l'étuve, ce qui en rend le service moins prompt.

12. Trottoirs pour le service de l'étuve au second ouvroir.

13. Sille & massifs.

14. Cuve qui reçoit l'égoût de la sille.

15. Autre cuve où les formari ou fassari prennent l'eau nécessaire lors de la formation.

La différence des deux étuves consiste en ce qu'au second ouvroir, chaque corps d'étuve a son canal particulier qui y conduit la chaleur dès le fourneau de la poêle, où chaque canal a son empêlement, au lieu qu'à l'étuve du quatrième, le canal est commun pour les deux corps ; la première contient environ 40 charges, & l'autre 60. *Les deux derniers articles sont de M. l'abbé FENOUILLOT.*

SALINES DES ÎLES ANTILLES, ce sont des étangs d'eau de mer, ou grands réservoirs formés par la nature au milieu des sables, dans des lieux arides, entourés de rochers & de petites montagnes dont la position se trouve ordinairement dans les parties méridionales de presque toutes les îles Antilles ; ces étangs sont souvent inondés par les pluies abondantes, & ce n'est que dans la saison sèche ; c'est-à-dire vers les mois de Janvier & de Février que le sel se forme ; l'eau de la mer étant alors très-basse, & celle des étangs n'étant plus renouvelée, il s'en fait une si prodigieuse évaporation par l'excessive chaleur du soleil, que les parties salines n'ayant plus la quantité d'humidité nécessaire pour les tenir en dissolution, sont contraintes de se précipiter au fond & sur les bords des étangs, en beaux cristaux cubes, très-gros, un peu transparens & d'une grande blancheur. Il se rencontre des cantons dont l'atmosphère qui les environne est si chargée de molécules salines, qu'un bâton planté dans le sable à peu de distance des étangs, se trouve en vingt-quatre heures totalement couvert de petits cristaux brillans, fort adhérens ; c'est ce qui a fait imaginer à quelques espagnols du pays de former des croix de bois, des couronnes, & d'autres petits ouvrages curieux.

Les îles de Saint-Jean-de-Portorico, de Saint-Christophe, la grande terre de la Guadeloupe, la Martinique & la Grenade, ont de très-belles salines, dont quelques-unes pourroient fournir la cargaison de plusieurs vaisseaux ; le sel qu'elles produisent est d'un usage journalier, mais il n'est pas propre aux salaisons des viandes qu'on veut conserver long-tems ; on prétend qu'il est un peu corrosif. *M. le Romain.*

SALINE, (*Commerce.*) ce mot se dit ordinairement des poissons de mer que l'on a fait saler pour les conserver. Il se fait en France & dans les pays étrangers un négoce très-considérable de *saline*. Les poissons qui en sont le principal objet, sont la morue, le faumon, le maquereau, le hareng, l'anchois & la sardine.

SALINES, *la vallée des* (*Géogr. sacrée.*) vallée de la Palestine, que les interprètes de l'Ecriture mettent communément au midi de la mer Morte, du côté de l'Idumée. M. Halifax dans sa relation de Palmyre, parle d'une grande plaine remplie de sel, d'où l'on en tire pour tout le pays. Cette plaine est environnée d'une lieue de Palmyre, & elle s'étend vers l'Idumée orientale, dont la capitale étoit Bozza. Il est assez vraisemblable que cette plaine de sel est la *vallée des salines* de l'Ecriture. (*D. J.*)

SALINS, (*Géogr. mod.*) ville de France en Franche-Comté, dans une vallée, entre deux montagnes, sur

le ruisseau de Forica, à six lieues au midi de Besançon. Elle est défendue par le fort Saint-André. Il y a quatre paroisses & trois chapitres. Les pères de l'Oratoire y ont un college. Cette ville prend son nom du sel qu'on y fait avec le feu, & dont on fournit la province & une partie de la Suisse. *Long.* 23. *latit.* 46. 57.

Lifolas (François baron de) né à *Salins* en 1613, s'attacha aux intérêts de la maison d'Autriche, à laquelle il rendit de grands services par ses négociations & par ses écrits. Il fut employé dans tous les traités les plus importants, & mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimègue. Son principal ouvrage est intitulé *Bouclier d'état & de justice*, dans lequel il entreprit de réfuter les droits que Louis XIV. prétendoit avoir sur divers états de la monarchie d'Espagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, & fut d'autant plus désagréable à la France, qu'elle étoit mal fondée dans ses prétentions. (*D. J.*)

SALINS, terme de Pêche; sorte de pêcherie formée de filets que l'on peut rapporter à l'espece des hauts parcs. Les mailles des rets qu'ils nomment *salins* sont de deux sortes; les plus larges mailles ont un pouce en quarré, & les plus serrées ont seulement neuf lignes aussi en quarré.

La pêche avec les rets nommées *salins* doit être regardée comme une espece de haut parc, de perches & de filets à queue ou fond de verveux; les pêcheurs qui s'en servent les tendent ordinairement à l'embouchure des canaux ou des achenaux; pour cet effet ils plantent d'un bord & d'autre trois ou quatre perches hautes d'environ dix à douze piés, comme sont les rets des hauts parcs; le bas du ret est aux deux côtés; sur la perche qui est près de terre est amaré un petit bout de ligne pour pouvoir lever le filet dans le premier instant que le jussant commence à se déclarer; les pêcheurs soit à pié, soit avec les filadières, levent aussitôt chaque bout du filet qu'ils amarent au haut des perches, au pié desquelles le ret est arrêté de maniere qu'ils arrêtent tout le poisson que la marée a fait monter; on y prend des mulles, des lubines, des alofes, des galles & gasts, & autres semblables poissons ronds & longs.

Cette sorte de pêcherie ne se faisant ordinairement que durant les chaleurs des mois de Juin, Juillet & Août, est très-nuisible à la multiplication du poisson, sur-tout si on se sert de mailles serrées, mais avec des rets d'un calibre de 15 à 18 lignes environ, & sans enfouir le bas du filet. Cette espece de pêche pourroit être innocente; ce rets est de l'espece de ceux que les pêcheurs bas normands placent entre les rochers.

On appelle aussi *salins* des sortes de fouannes qui ont sept branches ou dents ébarbelées; celle du milieu l'est des deux côtés, & les six autres seulement du côté de dedans; elles ont une douille de fer, & sont emmanchées d'une perche d'environ deux brasses de long. Voyez *FOUANNE*, dont les *salins* sont une espece.

SALINS, cour des (*Hist. de la Rochelle.*) on nommoit autrefois à la Rochelle la cour des *salins*, une juridiction qui y fut établie vers l'année 1635, avec un impôt très-fort sur les sels de Brouage & de l'île de Ré. La cour des *salins* fut supprimée quelque tems après; mais le droit subsiste encore presque en entier.

SALIQUE, adj. pl. (*Hist. mod.*) nom qu'on donne communément à un recueil de lois des anciens françois, par une desquelles on prétend que les filles des rois de France sont exclues de la couronne.

Plusieurs auteurs ont écrit sur les lois *saliques*; mais comme MM. de Vertot & de Fonce-magne, de l'académie des Inscriptions, en ont traité d'une maniere plus intéressante, nous tirerons de leurs mémoires sur ce sujet ce que nous en allons dire, d'autant plus qu'ils se réunissent à penser que ce n'est pas précisément en vertu de la loi *salique* que les filles

de France sont exclues de la couronne.

Selon M. l'abbé de Vertot, il n'est pas aisé de décider quel est l'auteur des lois *saliques*, & bien moins de fixer l'époque & l'endroit de leur établissement. Quelques historiens prétendent que la loi *salique* tire cette dénomination *salique* d'un certain seigneur appelé *Salogast*, qui fut, dit-on, un de ceux qui travaillèrent à la compilation de cette loi. C'est le sentiment d'Othon de Frisingue, *liv. IV.* Avant dans le *IV. liv.* de son histoire de Baviere, rapporte l'étymologie de ce mot *salique* au mot latin *salu*, comme si les premières lois des Francs avoient été dressées dans les salles de quelques palais. D'autres auteurs le font venir d'une bourgade appelée *Salentinie*, qu'ils placent comme il leur plait, sur les rives de l'Yssel ou du Sal. Enfin on a eu recours jusqu'à des fontaines & des puits de sel, & de-là on n'a pas épargné les allégories sur la prudence des premiers François.

Mais il est plus naturel de rapporter l'épithete de *salique* à cette partie des Francs qu'on appelloit *saliciens*: *hac nobilissimi Francorum, qui salici dicuntur, adhuc utuntur lege*, dit l'évêque de Frisingue.

Nous avons deux exemplaires de ces lois. Le plus ancien est tiré d'un manuscrit de l'abbaye de Fulde, imprimé en 1557 par les soins de Jean Basile Herold. L'autre édition est faite sur la réformation de Charlemagne; & il y a à la fin de cet exemplaire quelques additions qu'on attribue aux rois Childebert & Clovis. Mais l'un & l'autre exemplaire paroissent n'être qu'un abrégé d'un recueil plus ancien. Quelques-uns attribuent ces lois à Pharamond & d'autres à Clovis.

Quoi qu'il en soit, on lit à l'article 62 de ces lois un paragraphe conçu en ces termes: *de terra vero salica nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad sexum virilem tota terra hereditas perveniat*; c'est-à-dire pour ce qui est de la terre *salique*, que la femme n'ait aucune part dans l'héritage, mais que tout aille au mâle. C'est de ce fameux article dont on fait l'application au sujet de la succession à la couronne, & l'on prétend qu'elle renferme une exclusion entiere pour les filles de nos rois.

Pour éclaircir cette question, il est bon de remarquer que dans ce chapitre *lxij.* il s'agit de l'aïeul, *de alode*, & qu'il y avoit dans la Gaule françoise & dans les commencemens de notre monarchie, des terres allodiales auxquelles les femmes succédoient comme les mâles, & des terres *saliques*, c'est-à-dire conquises par les Saliens, qui étoient comme des especes de bénéfices & de commanderies affectées aux seuls mâles, & dont les filles étoient exclues comme incapables de porter les armes. Tel est le motif & l'esprit de cet endroit de la loi *salique*, qui semble ne regarder que la succession & le partage de ces terres *saliques* entre les enfans des particuliers.

Le vulgaire peu éclairé, dit M. de Fonce-magne, entend par le mot de *salique*, une loi écrite qui exclut formellement les filles du trône. Ce préjugé qui n'a commencé à s'accréditer que sur la fin du xv. siècle, sur la parole de Robert Guaguin & de Claude de Seyssel, les premiers écrivains françois qui aient cité la loi *salique* comme le fondement de la masculinité de la succession au royaume de France; ce préjugé est aussi mal appuyé qu'il est universel; car 1^o. le paragraphe 62. de l'article 62. est le dernier d'un titre qui ne traite que des successions entre les particuliers, & même des successions en ligne collatérale. Rien ne nous autorise à le séparer des paragraphes qui le précédent pour lui attribuer un objet différent, rien ne fonde par conséquent l'application que l'on en fait à la couronne. Peut-on croire en effet que les auteurs de la loi aient confondu dans un même chapitre, deux especes de biens si réellement distingués l'un de l'autre, soit par leur nature, soit par leurs

prérogatives ; le royaume & le patrimoine des personnes privées ? peut-on supposer qu'ils aient réglé par un même décret l'état des rois & l'état des sujets ? Il y a plus, qu'ils aient renvoyé à la fin du décret l'article qui concerne les rois, comme un supplément ou comme un accessoire, & qu'ils se soient expliqués en deux lignes sur une matière de cette importance, tandis qu'ils s'étendoient assez au long sur ce qui regarde les sujets ? 2°. Le texte du code *salique* doit s'entendre privativement à toute autre chose, des terres de conquête qui furent distribuées aux François à mesure qu'ils s'établissoient dans les Gaules, en récompense du service militaire, & sous la condition qu'ils continueroient de porter les armes, & la loi déclare que les femmes ne doivent avoir aucune part à cette espèce de bien, parce qu'elles ne pouvoient acquitter la condition sous laquelle leurs peres l'avoient reçu. Or il est certain par les formules de Marculfe, que quoique les femmes n'eussent aucun droit à la succession des terres *saliques*, elles y pouvoient cependant être rappelées par un acte particulier de leur pere. Si le royaume avoit été compris sous le nom de terre *salique*, pourquoi au défaut de mâles les princesses n'auroient-elles pas été également rappelées à la succession à la couronne ? Mais le contraire est démontré par un usage constant depuis l'établissement de la monarchie, & dont l'origine se perd dans les tenebres de l'antiquité. Car pour ne nous en tenir qu'à la première race de nos rois, Clotilde, fille de Clovis, ne fut point admise à partager avec ses freres, & le roi des Wisigots qu'elle avoit épousé, ne reclama point la part de sa femme. Théodechilde, fille du même Clovis, fut traitée comme sa sœur. Une autre Théodechilde, fille de Thierry I. selon Flodoar, & mariée au roi des Varannes, selon Procope, subit le même sort. Théodebalde succéda seul à son pere Théodebert, au préjudice de ses deux sœurs, Ragintrude & Bertoare. Chrodsinde & Chrotberge survécurent à Childebert leur pere ; cependant Clotaire leur oncle hérita du royaume de Paris. Alboin, roi des Lombards, avoit épousé Clotinde, fille de Clotaire I. Mais après la mort de son beau-pere, Alboin ne prit aucunes mesures pour faire valoir les droits de sa femme. Ethelbert, roi de Kent, avoit épousé la fille aînée de Caribert, qui ne laissa point de fils ; cependant le royaume de Paris échut aux collatéraux, sans opposition de la part d'Ethelbert. Gontrant avoit deux filles, lorsque se plaignant d'être sans enfans, il designa son neveu Childebert pour son successeur. Chilperic avoit perdu tous ses fils, Basine & Rigunthe lui restoient encore, lorsqu'il répondit aux ambassadeurs du même Childebert ; « Puisque je n'ai point de postérité masculine, le roi votre maître, fils de mon frere, doit être mon seul héritier ». Tous ces divers exemples démontrent que les filles des rois étoient exclues de la couronne ; mais l'étoient-elles premièrement par la disposition de la loi *salique* ?

M. de Foncemagne répond, que le chapitre lxxij. du code *salique* peut avoir une application indirecte à la succession au royaume. De ce que le droit commun des biens nobles, dit-il, étoit de ne pouvoir tomber, pour me servir d'une expression consacrée par son ancienneté, *de lance en quenouille*, il faut nécessairement conclure que telle devoit être à plus forte raison la prérogative de la royauté, qui est le plus noble des biens, & la source d'où découle la noblesse de tous les autres. Mais la loi en question renferme seulement cette conséquence, elle ne la développe pas, & c'en est assez pour que nous puissions soutenir que les femmes ont toujours été exclues de la succession au royaume de France par la seule coutume, mais coutume immémoriale, qui sans être fondée sur aucune loi, a pu cependant être nommée loi *salique*.

que, parce qu'elle tenoit lieu de loi, & qu'elle en avoit la force chez les François. Agathias qui écrivoit au sixième siècle, appelloit déjà cette coutume la loi du pays, *πατριος νόμος*, & dès-lors elle étoit ancienne, puisque Clovis I. au préjudice de ses sœurs Albofleda & Lantilde avoit succédé seul à son pere Chilpéric. Les François l'avoient empruntée des Germains, chez qui on la trouve établie dès le tems de Tacite, qui remarque comme une exception aux coutumes universellement établies parmi les Germains, que les Sitons qui faisoient partie des Sueves, étoient gouvernés par une femme : *cetera similes*, dit cet historien, *uno differunt, quod femina dominatur ; de morib. Germanor. in fine*, ou pour parler plus exactement, dès le tems de Tacite elle étoit observée par les François, que l'on comprenoit alors sous le nom de Germains, commun à toutes les nations germaniques. Ils l'apportèrent au-delà du Rhin comme une maxime fondamentale de leur gouvernement, laquelle avoit peut-être commencé d'être usitée parmi eux, avant même qu'ils eussent connu l'usage des lettres. C'est ce qui faisoit dire au fameux Jérôme Bignon, qu'il faut bien que ce soit un droit de grande autorité, quand on l'a observé si étroitement, qu'il n'a point été nécessaire d'en rédiger une loi par écrit. De l'excellence des rois & du royaume de France, pag. 286.

Les recherches également curieuses & solides de ces deux académiciens confondent pleinement l'opinion téméraire de l'historien Duhaillant, qui avance que le paragraphe 6. de l'article 62. concernant la terre *salique*, avoit été interpolé dans le chapitre des alevs par Philippe-le-Long, comte de Poitou, ou du-moins qu'il fut le premier qui se servit de ce texte pour exclure sa niece, fille de Louis-le-Hutin, de la succession à la couronne, & qui fit, dit cet écrivain, croire au peuple françois, ignorant des lettres & des titres de l'antiquité des Francs, que la loi qui privoit les filles de la couronne de ce royaume, avoit été faite par Pharamond.

Que cette loi, dit M. l'abbé de Vertot, ait été établie par Pharamond ou par Clovis, princes qui vivoient l'un & l'autre dans le cinquième siècle, cela est assez indifférent. Mais l'existence des lois *saliques*, & plus encore leur pratique sous nos rois de la première & de la seconde race est incontestable. Il ne se trouve aucun manuscrit ni aucun exemplaire sans l'article 62. qui exclut de toute succession à la terre *salique*, preuve que ce n'est pas une interprétation. Le moine Marculphe, qui vivoit l'an 660, cite expressément cette loi dans ses formules, & enfin on étoit si persuadé, même dans le cas dont parle Duhaillant, que tel avoit toujours été l'usage du royaume que, selon Papire Masson, les pairs & les barons, & selon Mézerai, les états assemblés à Paris décidèrent que la loi *salique* & la coutume inviolable gardée parmi les François, excluoient les filles de la couronne, & de même quand après la mort de Philippe-le-Long, Edouard III. roi d'Angleterre, descendu par sa mere Isabelle de Philippe-le-Bel, se porta pour prétendant au royaume de France. « Les douze pairs » de France & les barons s'assemblerent à Paris, dit » Froissart, liv I. chap. xxij. au plutôt qu'ils purent, » & donnerent le royaume d'un commun accord à » Messire Philippe de Valois, & en ôterent la reine » d'Angleterre & le roi son fils, par la raison de ce » qu'ils dient que le royaume de France est de si » grande noblesse qu'il ne doit mie par succession aller à femelle ». *Mém. de l'acad. des Inscrit. tom. II. Dissert. de M. l'abbé de Vertot, sur l'origine des lois saliques, pag. 603 & suiv. pag. 610, 611, 615, & 617. & tom. VIII. Mém. hist. de M. de Foncemagne, pag. 490, 493, 495, & 496.*

SALIQUE, terre, (*Hist. de France.*) on nommoit ainsi chez les Francs des terres distinguées d'autres terres.

terres, en ce qu'elles étoient destinées aux militaires de la nation, & qu'elles passaient à leurs héritiers. On peut, dit M. le président Hainault, distinguer les terres possédées par les Francs depuis leur entrée dans les Gaules, en *terres saliques*, & en bénéfices militaires. Les *terres saliques*, continue-t-il, étoient celles qui leur échurent par la conquête, & elles étoient héréditaires : les bénéfices militaires, institués par les Romains avant la conquête des Francs, étoient un don du prince, & ce don n'étoit qu'à vie : il a donné son nom aux bénéfices possédés par les ecclésiastiques ; les Gaulois de leur côté, réunis sous la même domination, continuèrent à jouir, comme du tems des Romains, de leurs possessions en toute liberté, à l'exception des *terres saliques*, dont les Francs s'étoient emparés, qui ne devoient pas être considérables, vu le petit nombre des François & l'étendue de la monarchie. Les uns & les autres, quelle que fût leur naissance, avoient droit aux charges & au gouvernement, & étoient employés à la guerre sous l'autorité du prince qui les gouvernoit. (D. J.)

SALIR, v. act. (Gram.) c'est rendre sale. Voyez les articles **SALE** & **SALETÉ**. On *salit* une étoffe ; on *salit* ses mains ; les discours deshonnêtes *salissent* l'imagination.

SALIS D'OR, se dit en Peinture d'un fond d'or qu'on *salit* avec des couleurs plus ou moins brunes, dont on fait les ombres qui donnent la forme aux objets qu'on s'est proposé d'imiter. Les espaces d'or non *salis* sont les rehauts ou lumières ; ces sortes d'ouvrages ne diffèrent du rehaussé d'or que par la manœuvre, & produisent le même effet. Voyez **REHAUT**.

SALISBURY, (Géog. mod.) *Salesbury*, *Sarisbury*, ou *New-Sarum* ; ville d'Angleterre, capitale du Wiltshire, sur l'Avon, à 70 milles au sud-ouest de Londres. C'est une des belles villes du royaume, remarquable en particulier par sa cathédrale d'architecture gothique. *Salisbury* a le titre de comté depuis Guillaume le Conquérant, & son évêché est suffragant de Cantorbéry. Long. 15. 53. lat. 51. 4.

On doit distinguer dans l'histoire deux villes de *Salisbury*, l'ancienne (*Old Salisbury*) & la moderne. L'ancienne étoit la *Sorviodunum* des Romains, & elle est nommée dans les chroniques bretonnes, *Salesbiria*, *Saresbiria*, *Saerbiria*, &c. Cette ancienne place fut abandonnée des habitans, sous le règne de Richard I, & l'on transporta la ville dans l'endroit où elle est aujourd'hui.

Benner (Thomas), célèbre théologien du xviii^e siècle, y naquit en 1673, & mourut à Londres en 1728, âgé de 55 ans. Voici la liste de ses principaux ouvrages écrits en anglois. 1^o. Réponse aux raisons des non-conformistes sur leur séparation de l'église anglicane. 2^o. Réfutation du papisme. 3^o. Traité du schisme. 4^o. Réfutation du quakerisme. 5^o. Histoire de l'usage public des formulaires de prières. 6^o. Droits du clergé de l'église chrétienne. 7^o. Discours sur la Trinité, ou examen des sentimens du docteur Clarke sur cette matière. 8^o. Grammaire hébraïque.

Il s'est fait plusieurs éditions de la plupart des ouvrages que nous venons de nommer, & ils sont tous exempts des défauts qu'on trouve dans la plupart des livres polémiques. Celui contre le docteur Clarke est rempli de témoignages d'honnêteté & de politesse : « je me rappelle, dit-il, que quand je vous témoignois par lettres, que je désapprouvois votre opinion, vous eûtes la bonté de souffrir ma sincérité, avec cette patience, cette candeur, cette douceur, qui éclate constamment dans toute votre conduite. »

Dilton (Homfroi), étoit aussi natif de *Salisbury*. Il cultiva les mathématiques & la théologie. On a

Tome XIV.

de lui un excellent ouvrage, intitulé, *démonstration de la religion chrétienne*, où il se propose de raisonner sur ce sujet, d'après la méthode des géomètres. Il mourut en 1715, à l'âge de 40 ans.

Maffinger (Philippe), poète dramatique, naquit à *Salisbury*, vers l'an 1585. Il a composé plusieurs comédies & tragédies, qui ont été jouées avec applaudissement. Langlaine en a rendu compte dans son livre, intitulé : *account of the dramatics english poets*, à Oxford 1691, in-8^o. Maffinger mourut en 1640, & fut enterré dans le même tombeau où repose **Fletcher**. (D. J.)

SALITIO, s. f. (*Hist. anc.*) exercice militaire, qui consistoit à voltiger sur un cheval de bois ; on sautoit, tantôt à droite, tantôt à gauche, ayant une épée nue dans la main.

SALIVAIRE, adj. en Anatomie, ce qui est relatif à la salive. Le conduit *salivaire* de Nuck. Le conduit *salivaire* de Coschwiz. Le conduit *salivaire* de Stenon. Voyez **NUCK**, **STENON**, &c.

SALIVANT, adj. (*Thérapeutique*.) remède salivant, ou sialagogue, c'est-à-dire, remède excitant la salivation, ou l'excrétion, & l'évacuation abondante de la salive.

Les remèdes *salivans* sont de deux espèces, savoir : 1^o. Ceux qui étant appliqués immédiatement aux organes qui séparent la salive, ou du moins à l'extrémité de leurs tuyaux excrétoires, en déterminent abondamment l'écoulement. Ces remèdes sont connus dans l'art, sous le nom de *maslicatoire*. Voyez **MASTICATOIRE** ; & même l'action de mâcher à vuide, ou d'écarter & de rapprocher alternativement les mâchoires, est une cause très efficace de l'écoulement de la salive, auquel une prétendue compression des glandes parotides, ne contribue en rien pour l'observer en passant. Voyez l'article **SECRÉTION**.

2^o. Les *salivans* sont des remèdes qui étant pris intérieurement, ou introduits par quelque voie que ce soit, dans les voies de la circulation, agissent par une détermination qui mérite éminamment le nom d'*élective* (Voyez **REMEDE** & **MÉDICAMENS**), sur les organes excrétoires de la salive, & déterminent un flux abondant de cette humeur. La médecine ne possède qu'un remède qui soit doué de cette vertu ; savoir, le mercure & ses diverses préparations. Voyez **MERCURE**, matière médicale. Voyez **SALIVATION**. (b)

SALIVATION MERCURIELLE, (*Physiolog.*) Le mercure est de tous les corps celui qui produit la *salivation* la plus abondante. On demande avec curiosité pourquoi ce métal fluide, qui est entré par les pores de la peau, détermine les humeurs à couler par les glandes salivaires ; voici les réponses les plus plausibles à cette question embarrassante.

D'abord, il faut observer que quoique le mercure agisse sur les glandes salivaires, il ne se porte pas plutôt vers ces glandes, que vers les intestins. 2^o. Si le mercure se répand également par-tout, il faut chercher dans le seul tissu des glandes salivaires, la raison pour laquelle ce fluide fait une évacuation par ces glandes. 3^o. Le tissu des glandes salivaires peut être forcé plus facilement que celui des autres couloirs ; ainsi le mercure dilate leurs conduits ; les parties mercurielles qui viennent ensuite, les dilatent toujours davantage ; cette dilatation étant faite, les humeurs se jettent en plus grande quantité vers les endroits dilatés, ainsi il pourra s'y faire un grand écoulement, tandis qu'il ne s'en fera pas dans un autre, & cela par la même raison, que la transpiration étant extraordinaire, le ventre est fort resserré. 4^o. Il y a un autre phénomène qui arrive dans l'usage du mercure, & auquel il faut faire attention pour expliquer la *salivation* ; c'est qu'il survient souvent

C C c c

des gonflemens à la tête, or ces gonflemens n'arrivent que par les obstructions que le mercure cause dans les vaisseaux capillaires, ces obstructions ramassent le sang, & le sang ramassé pousse plus fortement & en plus grande quantité la *salive* dans les tuyaux sécrétoires; il faut ajouter à cela que le mercure fait une grande impression sur le tissu de la bouche & dans les parties voisines; & comme les ramifications des nerfs sont très-nombreuses & très-sensibles dans la bouche & sur le visage, l'irritation y deviendra plus aisée & plus fréquente; cette raison jointe à celle que nous venons de donner peut servir à expliquer la *salivation* causée par le mercure.

Il résulte de toutes ces remarques, que selon toute apparence, la vertu & l'énergie qu'a le mercure à procurer la *salivation* dépend de deux qualités principales; savoir, sa grande divisibilité & sa figure sphérique qu'on trouve jusque dans ses petites molécules.

De la grande divisibilité & de la figure sphérique du mercure, il s'ensuit qu'il peut être porté jusqu'aux extrémités les plus reculées du corps; qu'il peut pénétrer la masse du sang & la lymphe, s'insinuer entre les molécules le plus étroitement condensées de ces liqueurs, & par conséquent les diviser. De plus, les molécules les plus grossières de la lymphe s'arrêtant un peu aux orifices des vaisseaux; & étant mêlées avec des globules de mercure, elles sont brisées par la force de la contraction des vaisseaux, & par le mouvement continuel de protrusion des liqueurs, elles sont divisées, & acquièrent enfin assez de fluidité pour pouvoir passer au-travers des plus petits tuyaux du corps.

Si nous faisons attention aux émonctoires du corps par où peut passer la lymphe trop épaisse, nous n'en trouverons que de deux sortes; savoir les glandes intestinales & les salivaires. Les couloirs des reins & de la peau, ne laisseront échapper que la lymphe la plus ténue, à cause de la petitesse des vaisseaux; c'est pourquoi les sudorifiques sont de moindre utilité que le mercure dans les maux vénériens, parce qu'ils chassent seulement par les pores de la peau la lymphe fluide, & qu'ils ne peuvent dissoudre celle qui est épaisse.

Mais les glandes salivaires & intestinales peuvent séparer les sucs épais; ainsi lorsque l'on emploie le mercure, cette lymphe épaisse sort ou par ces deux émonctoires, ou par l'un d'eux seulement, selon que la lymphe qui est dissoute se répand dans le corps en plus ou moins grande quantité. Communément les glandes salivaires versent cette lymphe, parce qu'ayant un sentiment plus vif & plus exquis que celles des intestins, elles sont ébranlées plus fortement par les picotemens que cause cette lymphe âcre, de sorte qu'elles expriment les sucs qu'elles contiennent, & en attirent d'autres; cependant on comprend facilement que l'évacuation de cette lymphe se fait par les glandes salivaires ou intestinales, selon le différent degré d'irritation, parce qu'en excitant une plus violente irritation, par le moyen d'un purgatif, dans les glandes intestinales, on arrête la *salivation*, & l'humeur est portée hors du corps par les intestins. (D. J.)

SALIVE, f. f. (*Physiolog.*) humeur claire, transparente, abondante, fluide, qui ne s'épaissit point au feu, qui n'a point d'odeur ni de goût, & qui est séparée par les glandes salivaires, d'un sang pur artériel. Elle devient fort écumeuse étant battue ou fouettée, âcre quand on a grand faim, pénétrante, détersive, résolutive quand on a long-tems jeuné. Elle augmente la fermentation dans les sucs des végétaux & dans les syrops. Après une très-longue abstinence elle purge quelquefois le gosier, l'œsophage, l'estomac & les entrailles; les hommes & les animaux

l'avalent dans l'état sain, pendant le sommeil de même qu'en veillant.

De ces diverses propriétés de la *salive*, on peut déduire aisément la nature de cette liqueur; elle n'est à proprement parler qu'un savon fouetté; les tuyaux qui la séparent sont très-subtils, ils ne laissent point échapper de matière grossière, mais seulement une matière huileuse fort atténuée, mêlée avec l'eau par le moyen des sels & par le mouvement des artères, & enfin extrêmement raréfiée; après qu'elle a été déposée dans les cellules salivaires, elle est encore battue par le mouvement des artères voisines.

Il suit 1°. que la *salive* doit être fort délayée & fort transparente, car la division & le mélange produit cet effet.

2°. Qu'elle doit être écumeuse, car comme elle est un peu visqueuse à cause de son huile, l'air y forme facilement de petites bulles dont l'assemblage fait l'écume.

3°. Elle ne doit pas s'épaissir sur le feu, car les parties huileuses étant fort divisées, elles s'élèvent facilement quand la chaleur vient à les raréfier; elles deviennent donc plus légères que l'air, au-lieu que la lymphe, par exemple, a des parties huileuses & épaisses, qui laissent d'abord échapper l'eau à la première chaleur, & alors ses parties huileuses sont pressées encore davantage l'une contre l'autre par la pesanteur de l'atmosphère de l'air; de plus la *salive* contient beaucoup d'air qui se raréfie sur le feu, & écarte les parties qui composent la *salive*.

4°. La *salive* n'a presque ni goût ni odeur, car le sel qui s'y trouve est absorbé dans une matière huileuse & terreuse; mais cela ne se trouve ainsi que dans ceux qui se portent bien; car dans ceux qui sont malades, la chaleur alkalisée, ou tend à alkaliiser les sels; alors la *salive* peut avoir divers goûts; elle produira même divers effets, qui pourront marquer un acide ou un alkali. On ne doit donc pas prendre pour règle les opérations chimiques qu'on peut faire sur la *salive*; outre que les matières décomposées forment avant la décomposition un assemblage bien différent de celui qu'elles nous présentent étant décomposées; nous venons de voir que les maladies peuvent y causer des altérations.

5°. La *salive* dans ceux qui jeûnent doit être âcre, détersive, & résolutive; alors la chaleur tend à alkaliiser les liqueurs du corps, il faut en conséquence que la *salive* contracte quelque âcreté; comme on fait que le savon est un composé de sel & d'huile, il n'est pas surprenant que la *salive* qui est formée par les mêmes principes soit détersive; enfin elle doit être résolutive; car outre que par son action elle débouche les pores, elle agit en même tems les vaisseaux, & y fait couler les liqueurs par cette agitation.

6°. La *salive* peut contribuer à la fermentation; car les sels étant volatilisés, peuvent se détacher facilement; ainsi ils pourront alors exciter une fermentation dans les corps où il se trouvera des matières propres à les décomposer.

7°. Ce que le microscope nous découvre dans la *salive*, n'est pas contraire à ce que nous venons d'établir; il nous y fait voir des parties rameuses qui nagent dans de l'eau; or ces parties rameuses sont les parties de l'huile.

8°. Dans les maladies, le goût de la *salive* est mauvais; comme les humeurs séjournent & s'échauffent, elles deviennent âcres, & par conséquent la *salive* qui en est le produit, doit causer une impression désagréable; quand on ne sent plus de mauvais goût, c'est un signe que la santé renaît, car c'est une marque que les liqueurs coulent, & ne s'échauffent plus comme auparavant. C'est sur ce principe que les Mé-

decins regardent souvent la langue, & sont attentifs aux impressions qu'y laissent les maladies.

9°. La *salive* ayant un mauvais goût, les alimens nous paroissent désagréables, parce que leurs molécules se mêlent avec celles de la *salive*.

Parlons à présent des usages de la *salive*. Mais pour les mieux comprendre, il faut se rappeler qu'elle est composée d'eau, & d'une assez grande quantité d'esprits, d'un peu d'huile & de sel, qui mêlés ensemble, forment une matière savonneuse.

Les alimens étant atténués par le mouvement de la mastication, la *salive* qui s'exprime par cette même action, & se mêle exactement avec eux, contribue 1°. à les assimiler à la nature du corps, dont ils doivent être la nourriture; 2°. marie les huiles avec les matières aqueuses; 3°. produit la dissolution des matières salines; 4°. la fermentation; 5°. un changement de goût & d'odeur; 6°. un mouvement intestin; 7°. une réfection momentanée; 8°. quoiqu'insipide, c'est par elle que s'appliquent à l'organe du goût les corps savoureux.

La *salive* étoit d'une absolue nécessité. 1°. Il étoit besoin d'une liqueur qui humectât continuellement la bouche pour faciliter la parole, & oindre le gosier pour faire avaler les alimens qui sans cela ne pourroient point glisser. 2°. Il falloit un fluide qui pût dissoudre les sels & les matières huileuses, & c'est ce que peut faire la *salive* par sa partie aqueuse, par son sel & par son huile; si elle eût été entièrement huileuse, elle n'auroit point dissout les matières salines; & si elle n'eût été qu'une eau pure, elle n'auroit point eu d'ingrès dans les matières grasses. 3°. Il étoit nécessaire qu'il coulât dans la bouche une liqueur qui pût mêler les matières huileuses, & celles qui sont aqueuses; une liqueur saline, aqueuse & savonneuse peut se faire parfaitement, parce que le savon s'unit avec ces deux matières. 4°. Si la *salive* avoit eu quelque goût ou quelque odeur, il eût été impossible que nous eussions apperçu le goût ou l'odeur des alimens. 5°. Les sels n'agissent point qu'ils ne soient dissous; il a fallu un dissolvant qui fût toujours prêt dans la bouche; la *salive* passe encore dans la masse du sang avec les alimens, & peut-être qu'elle se perfectionne toujours davantage pour venir reproduire les mêmes effets.

Puisque la *salive* ne se sépare d'un sang artériel très-pur, qu'après y avoir été élaborée par un artifice merveilleux, se déchargeant dans la bouche, & se mêlant aux alimens, on a tort de la rejeter.

La trop grande excrétion de *salive* trouble la première digestion, & conséquemment celles qui suivent, produit la soif, la sécheresse, l'atrabile, la consomption, l'atrophie. Mais si elle n'est point filtrée dans la bouche, ou du moins si elle l'est en bien plus petite quantité que de coutume, la manducation des alimens, le goût, la déglutition, la digestion sont empêchés, & la soif est en même tems augmentée.

L'écoulement de la *salive* augmente ou diminue, selon la différente position du corps. 1°. Si on lie le nerf qui va à une glande salivale, la filtration de la *salive* ne cesse pas d'abord, mais elle se fait plus lentement. 2°. Si on lie les veines jugulaires à un chien, la *salive* coule en si grande abondance, que cet écoulement ressemble au reflux de bouche que donne le mercure; cela vient de ce que le sang étant arrêté dans les veines jugulaires, les artères qui sont dans les glandes qui filtrent la *salive*, se gonflent, battent plus fortement, & poussent par-là plus de liqueur dans les filtres salivaires. 3°. La nuit il coule dans la bouche moins de *salive* que durant le jour, parce que durant le sommeil les glandes ne sont pas agitées par les muscles & par la langue, comme elles sont quand nous veillons; d'ailleurs la transpiration qui augmen-

Tome XIV.

te durant la nuit, diminue l'écoulement de la *salive*; c'est pour la même raison que cet écoulement cesse durant les grandes diarrhées. 4°. Dans certaines maladies, comme la mélancolie, par exemple, la *salive* coule en grande quantité; cela vient de ce que le sang trouvant des obstacles dans les vaisseaux mésentériques qui sont alors gonflés & remplis d'un sang épais, le sang se jette en plus grande quantité vers les parties supérieures, & en commun il s'y filtre plus de liqueur. 5°. Dans l'esquinancie la *salive* coule en grande quantité, parce que les vaisseaux qui vont aux glandes, s'engorgent à cause de l'inflammation; ainsi l'irritation exprime plus de *salive*. 6°. Quand la mâchoire est luxée, on éprouve un grand écoulement de *salive*; mais cet écoulement ne vient que de ce que les organes de la déglutition sont dérangés. 7°. Dans les petites veroles confluentes, il arrive une grande sputation, parce que la transpiration étant arrêtée, les glandes salivaires reçoivent plus de *salive*. Ajoutez à cela les pustules qui se forment au gosier. 7°. Pour le crachement qui vient dans la phthisie commençante, il est produit par des obstacles qui empêchent le sang de circuler librement; on n'a qu'à se rappeler ce qui arrive par la ligature des veines jugulaires, & on expliquera facilement tous les phénomènes de cette espèce.

La salivation peut être causée par les matières âcres; l'usage du tabac, par exemple, fait cracher beaucoup: ce que les purgatifs âcres produisent dans les intestins, le tabac le produit ici; il irrite les nerfs, il donne de l'action aux vaisseaux capillaires: tout cela cause un engorgement qui pousse la *salive* dans les couloirs avec plus de force & en plus grande quantité; en un mot, le tabac agit comme les vésicatoires; mais la matière qui produit la salivation la plus abondante, c'est le mercure. Voyez SALIVATION mercurielle. (Physiol.)

Non-seulement la *salive* peut être plus ou moins abondante, suivant la disposition des corps, comme on l'a remarqué: non-seulement le mercure peut en produire une évacuation prodigieuse & contre nature par les glandes salivaires, mais de plus, la *salive* peut être viciée singulièrement dans différentes maladies. Il est rapporté dans les journaux d'Allemagne, qu'une vieille femme malade mit de sa *salive* sur la bouche d'un enfant, & qu'il survint d'abord à cet enfant plusieurs croutes galeuses sur les lèvres. On lit dans les Transactions philosophiques qu'une jeune femme ayant négligé de se faire têter, rendoit une *salive* toute laiteuse; & quand cela lui arriva, ses mamelles se défenflèrent. On lit encore dans les mémoires des curieux de la nature, qu'un particulier malade & pituiteux crachoit une *salive* qui se coaguloit, & formoit une espèce de chaux. (D. J.)

SALIVE maladies de la, (Médec.) I. La *salive* abonde en plus grande quantité dans la bouche, 1°. dans le tems de la mastication, de la succion & du baillement, lorsqu'on se porte bien; 2°. quand on fait usage de quelques remèdes, comme de mercure, de mastich, de tabac, de jalape, de méchoacan, de remèdes antimoniaux, on rejette encore davantage de *salive*; & si cette évacuation ne procure pas la guérison de quelque maladie, elle prive le corps de l'humour savonneux qui lui est naturelle, & retarde l'élaboration du chyle; 3°. lorsqu'au retour de la *salive* par les jugulaires, il se rencontre quelque obstacle dans l'angine, dans le gouëtre & les autres tumeurs du gosier, si on rejette trop de *salive*, cet accident menace d'un danger qu'on ne peut prévenir, qu'en dissipant la cause comprimante; 4°. la *salive* qui vient à la suite de l'irritation de la bouche, de la dentition, de l'odontalgie, soulage rarement, & cause même d'autres maux qui naissent du défaut de sécrétion; 5°. dans le dégoût, la nausée, & les autres maladies

C C c ij

du ventricule, l'abondance de *salive* est un signe de cacochylie, qu'il faut arrêter par le moyen des stomachiques, en évacuant cet amas de mauvaises humeurs; 6°. dans les maladies hypocondriaques, hystériques, convulsives, la grande salivation est souvent une marque d'un paroxisme prochain; 7°. dans le scorbut, dans le catharre, & les maladies qui viennent de l'acrimonie des humeurs, l'abondance de *salive* annonce d'ordinaire la colliquation, sans qu'on en ressente du soulagement; 8°. cette sécrétion est salutaire dans la petite vérole; souvent enfin elle est symptomatique.

II. Quand la *salive* aborde dans la bouche en quantité, elle produit la sécheresse & la malpropreté de la bouche, la soif & la difficulté de la déglutition; l'usage d'une boisson abondante acidulée diminue tous ces maux; dans les maladies aiguës il faut y ajouter les remèdes nitreux.

III. Une *salive* plus épaisse, plus tenace, plus glutineuse, accompagnée d'écume, prouve que les humeurs ne sont pas assez tenues; il les faut diviser à l'aide des résolutifs, des délayans internes & d'une boisson abondante. La *salive* trop divisée a rarement lieu dans les maladies, excepté dans celles qui viennent de la colliquation des humeurs.

IV. La *salive* âcre, corrompue, fétide, acide, amère, salée, douceâtre, exige un traitement tiré de ces boissons dont on vient de faire mention.

V. La *salive* mêlée de pus marque quelque réservoir caché qu'il faut découvrir, ouvrir, vider & déterger ensuite. (D. J.)

SALLAND LE, (Géog. mod.) petite contrée des Pays-Bas, aux Provinces-unies. Elle fait partie de la province d'Overissel. Elle est située entre la Drente & la Trente, qui font deux autres parties de la même province. Elle renferme plusieurs bourgs considérables, & entr'autres villes, Deventer, Zwol & Campen. Le nom de *Salland* est composé de *Sal* & *land*. *Sal* est la même rivière que l'Issel, & *land* veut dire pays. Ainsi *Salland* désigne le pays de l'Issel, parce qu'en effet il est situé sur cette rivière. (D. J.)

SALLE, s. f. (Architect. antiq. & mod.) c'est la première, la plus grande pièce d'un appartement, & ordinairement la plus décorée. Les Italiens disent *sala*.

Il y a des *salles* au rez-de-chaussée; il peut y en avoir à tous les étages où se trouvent de grands appartemens. Vitruve parle de trois sortes de *salles* qu'il nomme *tétrastiles*, *corinthiennes* & *égyptiennes*.

Les *salles tétrastiles* étoient des *salles* qui avoient quatre colonnes; on les faisoit quarrées, & les colonnes servoient non-seulement à proportionner la largeur avec la hauteur, mais aussi à affermir l'étage de dessus.

Les *salles corinthiennes*, c'est-à-dire, selon la manière des Corinthiens, étoient de deux sortes; les unes avoient leurs colonnes simplement posées sur le pavé, les autres étoient assises sur des piédestaux; mais en ces deux manières les colonnes étoient toujours près du mur. Les entablemens se faisoient de stuc ou de bois, & il n'y avoit jamais qu'un rang de colonnes; les voûtes étoient ou en plein cintre, ou surbaissées, n'ayant de trait qu'un tiers de la largeur de la *salle*, & elles devoient être enrichies de compartimens de stuc & de peinture. La longueur de ces *salles* feroit celle d'un quarré & deux tiers de leur largeur.

Les *salles égyptiennes*, assez semblables aux basiliques, avoient un portique dans leur pourtour; car les colonnes étoient éloignées du mur, de même qu'aux basiliques, & sur ces colonnes il y avoit un entablement. L'espace d'entre les colonnes & le mur étoit couvert d'une plate-forme avec une balustrade tout-autour. Dessus ces mêmes colonnes il y avoit

un mur continu, avec des demi-colonnes en-dedans moindres d'un quart que celles d'en-bas; aux entre-colonnes on pratiquoit des fenêtres pour donner du jour à la *salle*. Les *salles égyptiennes* devoient être magnifiques & d'une proportion admirable, tant à cause de l'ornement des colonnes, qu'à cause de leur hauteur, parce que le fofite ou plafond étoit au-dessus de la corniche du second ordre; il est aisé de juger combien ces *salles* étoient commodes & propres à faire des assemblées, & à donner toutes sortes de divertissemens.

SALLE, se dit aussi de certains lieux publics où les maîtres reçoivent leurs écoliers, & leur donnent des leçons à danser, ou en fait d'armes; & c'est ce qu'on nomme *salle de danse*, *salle d'escrime*, &c.

Salle d'assemblée, est celle que l'on destine dans une maison pour y recevoir la compagnie.

Salle des gardes, est chez les rois & princes, le lieu de leurs palais où sont leurs gardes.

Salle d'audience, est une pièce du grand appartement d'un prince pour recevoir & donner audience à des ministres de princes étrangers, ou autres personnes.

Salle de bal, grande pièce qui sert pour les concerts & les danses, avec tribunes élevées pour la musique, comme celle du grand appartement du roi à Versailles. Il y a aussi des *salles* de ballets, des *salles* de comédie, des *salles* de machines, &c.

Salle à manger, pièce au rez-de-chaussée près du grand escalier, & séparée de l'appartement: ces sortes de *salles* étoient appelées *cyziennes* chez les anciens.

Salle du commun, pièce près de la cuisine & de l'office où mangent les domestiques.

Salle de bain, c'est la principale pièce de l'appartement du bain, où sont la cuve & autres ustensiles nécessaires pour le bain.

Salle d'eau, espèce de fontaine plus basse que le rez-de-chaussée, où l'on descend par quelques degrés, & qui est pavée de compartimens de marbre avec divers jets d'eau, & entourée d'une balustrade, comme la *salle d'eau* de la vigne du pape Jules à Rome.

Salle de jardin, c'est un grand espace de figure régulière, bordé de treillage, & renfermé dans un bosquet, pour servir à donner des festins, ou à tenir bal dans la belle saison; comme la *salle* du bas du petit parc de Versailles, qui est entourée d'un amphithéâtre avec sieges de gazon, & un espace ovale au milieu un peu élevé & en manière d'arène, pour y pouvoir danser la nuit à la lumière des flambeaux.

Le mot de *salle*, selon Ménage, vient de l'allemand *salh* qui veut dire la même chose. Du Cange le dérive de *sala*, qui dans la basse latinité signifie une maison; mais je crois l'étymologie de Ménage plus vraisemblable. (D. J.)

SALLE, terme de relation, c'est le nom que nos voyageurs donnent aux poches qu'ont les singes aux deux côtés de la mâchoire, où ils serrent ce qu'ils veulent garder. (D. J.)

SALLE-D'ARMES, (Escrime.) endroit où s'assemblent les écoliers pour apprendre l'art de l'escrime. Dans une *salle-d'armes* il doit y avoir des fleurets, voyez FLEURETS, un plastron, voyez PLASTRON, & des sandales: la sandale est un foulard dont l'empeigne est coupée au-dessous de la boucle, & laisse toute l'extrémité du pied découverte. Les escrimeurs mettent une de ces sandales au pied droit, afin qu'en frappant du pied à terre l'orteil ne se blesse point.

SALLIUS LAPIS, (Hist. nat. Lithot.) nom d'une pierre blanche, fort pesante & friable, qui guériffoit, dit-on, les vertiges, qui empêchoit d'avorter, & qui étoit un bon remède pour les maux d'yeux, lorsqu'on la broyoit avec du lait.

SALLON, f. m. (*Architect.*) grande piece située au milieu du corps d'une maison, ou à la tête d'une galerie, ou d'un grand appartement. Sa forme ordinaire est celle d'un rectangle, dont la longueur est à la largeur comme 4 à 3, ou tout-au-plus comme 2 à 1. Ses faces doivent être en symétrie; & comme sa hauteur comprend ordinairement deux étages, & qu'il a deux rangs de croisées, l'enfoncement de son plafond doit être ceintre, ainsi qu'on le pratique dans les palais d'Italie. Il y a des *fallons* quarrés comme celui de Clagny; de ronds & d'ovales, comme ceux de Vaux & du Rincy; d'octogones, comme celui de Marly, & d'autre figure. On décore les *fallons* avec des colonnes corinthiennes qui bordent des glaces ou des tableaux; mais cette décoration qui comporte une grande richesse, est tout-à-fait arbitraire. On en peut voir un beau modèle dans les *Pl. VIII. & IX.* du tome I. du *traité de la décoration des édifices*, par M. Jacques-François Blondel.

C'est dans les *fallons* qu'on se repose lorsqu'on vient de la chasse, ou de la promenade, qu'on joue & qu'on donne des repas de conséquence. *Daviler. (D. J.)*

SALLON DE TREILLAGE, (*Jardinage.*) espece de grand cabinet dans un jardin, rond ou à pans, fait de treillage de fer & de bois, & couvert de verdure. On trouvera des figures de *fallon de treillage* dans la théorie & la pratique du jardinage. (*D. J.*)

SALLUVIENS, LES, *Salluvii*, *Salvii*, *Sallyes*, *Sallycus*, (*Géog. anc.*) voyez ce dernier mot. Les *Salluviens* étoient un peuple originaire de Ligurie, établi dans la contrée des Gaules, que nous appelons aujourd'hui la *Provence*. Les Marseillois ayant réclamé le secours des Romains contre ces peuples, le consul M. Fulvius Flaccus fut envoyé contre eux l'an de Rome 627; il les défit, & en triompha. C'est le premier triomphe des Romains sur les Gaulois transalpins. C. Sextius continua la guerre contre ces mêmes peuples en qualité de proconsul, & il acheva de les soumettre en 629. Il bâtit en ce pays une ville, qui, à cause de l'abondance de ses eaux & du nom de son fondateur, fut appelée *Aquæ Sextiæ*; c'est Aix, capitale de la *Provence*. (*D. J.*)

SALM, (*Géog. mod.*) petite ville des Pays-bas, au duché de Luxembourg, à trois lieues de Roche-en-Famine, avec titre de comté. *Long. 23. 24'. lat. 50. 6. (D. J.)*

SALM, LA, (*Géog. mod.*) en latin *Salmona*, petite rivière d'Allemagne dans l'Eifel & dans l'électorat de Trèves. Elle se jette dans la Moselle à 2 lieues au-dessous de Trèves. (*D. J.*)

SALMA, (*Géog. mod.*) nom de deux villes de l'Arabie-heureuse. *Long.* de l'une, selon Ptolomée, 70. 30. *lat.* 26. *long.* de l'autre, 63. 20. *lat.* 24. 20. (*D. J.*)

SALMACIS, (*Géog. anc.*) fontaine d'Asie dans la Carie. Elle ne doit pas être loin de la ville du même nom, & peut-être lui donnoit-elle son nom. Cette fontaine avoit, disoit-on, la réputation de rendre mous & efféminés ceux qui buvoient de ses eaux. Strabon, l. XIV. plus judicieux que le vulgaire, ne croit point qu'elle eût cette propriété; mais, selon lui, ce défaut de ceux qui en buvoient venoit de leurs richesses & de leur intempérance.

Vitrave, l. II. c. viij. en donne une autre raison. Il y a, dit-il, tout auprès de la fontaine de *Salmacis* un temple de Vénus & de Mercure. On croit faussement qu'elle donne la maladie de l'amour à ceux qui en boivent; mais il n'y aura point de mal à rapporter ce qui a donné lieu à ces faux bruits qui se sont répandus par-tout. Il faut savoir, continue-t-il, que les Grecs qui s'établirent en cet endroit, charmés de la bonté de cette eau, y éleverent des cabanes, & qu'ensuite ils attirèrent des montagnes les barbares, les engagèrent à s'amollir, c'est-à-dire à adoucir la férociété

de leurs mœurs, & à se policer en se soumettant aux lois, & en s'accoutumant à une vie moins sauvage.

Festus en indique une raison bien différente; il avoue que cette fontaine étoit très-funeste à la pudicité, & ceux qui en alloient boire s'exposaient à la perdre, non que l'eau eût par elle-même aucune qualité, mais parce que pour y aller il falloit passer entre des murs qui resserroient le chemin, & donnoient par-là occasion aux débauchés de surprendre les jeunes filles qu'ils déshonoroient, sans qu'elles pussent leur échapper. Ovide, que l'opinion du peuple accommodoit mieux, l'a embrassée.

Cui non audita est obscenæ Salmacis unda?

C'est ce qu'il dit dans le *XV. liv.* de ses *métamorphoses vers 319*. On peut voir comment il a traité la fable de la nymphe *Salmacis*, l. IV. *fab. 11. (D. J.)*

SALMACIS, f. f. (*Mytholog.*) nom d'une nymphe tellement amoureuse d'Hermaphrodite, fils de Mercure & de Vénus, que l'ayant surpris comme il se baignoit dans une fontaine de Carie, elle se jeta dedans & en l'embrassant étroitement, elle pria les dieux de les unir pour jamais. Sa prière fut exaucée, leurs deux corps n'en firent plus qu'un, où étoit néanmoins conservé le sexe de l'un & de l'autre. La fable ajoute que depuis cette fontaine située près d'Halicarnasse fut nommée *Salmacis*, & que tous ceux qui s'y baignoient devenoient efféminés. (*D. J.*)

SALMANTICA, (*Géog. anc.*) ancienne ville de la Lusitanie, chez les Vettons, selon Ptolomée, *liv. XXI. c. v.* Plutarque l'appelle *Salmatica*, & dit que c'est une grande ville. Il est à croire que *Salmantica* ou *Salmatica* est Salamanque. (*D. J.*)

SALMASTRE, (*Géogr. mod.*) ville d'Asie dans la Perse, résidence d'un kan qui y commande, à quatre journées de Tauris & à vingt-huit d'Alep. C'est, dit Tavernier, l. III. c. iv. une jolie ville sur les frontières de anciens Assyriens & des Medes, & la première de ce côté-là des états du roi de Perse. Les guerres du dernier siècle & de celui-ci ont vraisemblablement ruiné cette ville. (*D. J.*)

SALME, f. m. (*Comm.*) en italien *salma*, mesure des liquides, dont on se sert dans la Calabre & dans la Pouille, provinces du royaume de Naples. Le *salme* est de dix stars, & le star de 32 pignatolis ou pots, qui font à-peu-près la pinte de Paris, ainsi le *salme* contient environ 320 pots ou pintes. *Salme* est aussi un poids de 25 livres. *Salme*, c'est encore une mesure de grains dont on se sert à Palerme. Le *salme* contient 16 tomolis, & le tomolis 4 mondels, 10 *salmes*. Deux septièmes font le last d'Amsterdam. Voyez *LAST. Dict. de Comm. & de Trév.*

SALMERO, f. m. (*Ichtyol.*) espece de petit faumon de rivière ou de lac, qu'on trouve ordinairement près de la ville de Trente. Sa figure est longue & ovalaire, son museau est gros, sa bouche est garnie de dents, sa tête est ronde, son dos est noirâtre, ses côtés sont blanchâtres, son ventre est rouge. Ce poisson tient un peu de la truite. Sa chair a la couleur & le goût de celle du faumon ordinaire; elle est tendre, friable, nourrissante, excellente à manger, mais de peu de garde. (*D. J.*)

SALMES, (*Géog. mod.*) on écrit aussi *Salme*, petite ville ou bourg de Lorraine au pays de Vosge, sur les frontières de la basse Alsace, près de la rivière de Brusche, à 8 lieues de Strasbourg, à 22 de Nancy & à 14 de Marsal, avec titre de comté. *Long. 24. 56'. latit. 48. 35'. (D. J.)*

SALMI, f. m. (*Cuisine.*) ragoût qu'on fait avec des bécasses, des alouettes, des grives, & autres pieces de gibier roties à la broche, dépecées ensuite & cuites sur un réchaud avec du vin, des petits morceaux de pain, & autres ingrédients propres à piquer le goût.

SALMIGONDI, f. m. (*Science étym.*) affaïffonnement composé de différentes choses. On disoit du tems de Rabelais *salmigondin* ; à présent on ne connoît plus que le mot vulgaire *salmigondi*, qui est la même chose que *pot pourri*. On dérive ce mot de *salgami conditum*. Les anciens ont appelé *salgammum* toutes sortes de légumes, comme raves, choux, concombres, &c. que l'on mettoit dans un pot avec du sel pour les conserver ; l'on s'est servi sur cet exemple du mot *salmigondi*, pour exprimer des ragôts composés de plusieurs sortes de choses. (*D. J.*)

SALMONE, (*Géog. anc.*) ville ancienne du Péloponnèse, dans la Pisatide, selon Strabon, l. VIII. Il dit qu'il y avoit une source de même nom, d'où sort l'Enipe, nommé ensuite *Barnichius*, qui se va perdre dans l'Alphée. (*D. J.*)

SALMONÉE, f. m. (*Mythol.*) frere de Sisyphus, étoit fils d'Eole & petit-fils d'Hellen. Ayant conquis toute l'Elide jusqu'aux rives de l'Alphée, il eut la témérité de vouloir passer pour un dieu. Pour cet effet, il bâtit un pont d'airain, sur lequel il faisoit rouler un chariot qui imitoit le bruit du tonnerre, & de son char il lançoit des torches allumées sur quelques malheureux qu'il faisoit tuer à l'instant, pour inspirer plus de terreur à ses sujets. « J'ai vu, dit Enée, » dans les horreurs d'un cruel supplice, l'impie *Salmonée*, qui eut l'audace de vouloir imiter le foudre » du maître du monde : armé de feux, ce prince parcouroit sur son char la ville d'Elis, exigeant de ses » sujets les mêmes honneurs qu'on rend aux immortels. Insensé, qui par le vain bruit de ses chevaux » & de son pont d'airain, croyoit contrefaire un » bruit inimitable ! Mais Jupiter lança sur lui le véritable foudre, l'investit de flamme (ce n'étoient pas de vains flambeaux), & le précipita dans l'abîme du Tartare. (*D. J.*)

SALMUNTI, (*Géog. anc.*) *σαλμῦντι*, ville maritime d'Asie, où Alexandre assista à des jeux de théâtre. Diodore de Sicile la met sur la mer Erythrée ; mais cette mer s'étendoit au-delà du sein persique, & presque jusqu'à l'Indus. Plutarque semble la mettre dans la Gédrosie, & Arrien dans la Caramanie. (*D. J.*)

SALNICH, LE, (*Géog. mod.*) rivière de la Turquie européenne, en Albanie ; elle a sa source dans les montagnes de la Chimera, & se jette dans le golphe de Venise. Les anciens l'ont connue sous les noms de *Celydnus* & de *Pepilythnus*. (*D. J.*)

SALO, (*Géog. anc.*) génit. *Salonis*, nom latin d'une rivière de l'Espagne tarragonoise. C'est aujourd'hui le *Xalon*. Martial, né à Bilbilis, lieu situé sur cette rivière, en fait mention, l. X. épig. 103.

*Municipes, augusta mihi quos Bilbilis acri
Monte creat, rapidis quos Salo cingit aquis.*

Il met, dans une autre épigramme, qui est la 104, cinq relais de Tarragone à Bilbilis & à *Salon*.

*Illinc te rota tollet, & citatus
Altam Bilbilin & tuum Salonem
Quinto forsitan essendo videbis.*

C'étoient les eaux de cette rivière qui donnoient une excellente trempe aux ouvrages d'acier que l'on faisoit à Bilbilis. (*D. J.*)

SALO, (*Géog. mod.*) ville d'Italie, dans l'état de Venise, au Bressan, sur le lac, & à quatre lieues au nord-ouest de Gardes. Elle communique son nom à tout le canton, qu'on nomme en italien *Riviera di Salo* ; le mot de rivière se prend ici comme quand on dit la rivière du Levant, la rivière du Ponent, en parlant de la côte de Gènes. Comme ce canton est à couvert des vents du nord, à cause des montagnes, il est fertile en olives, citrons, grenades, oranges, &c. Ce canton est composé de trente-six

communautés, qui reglent par un conseil toutes les affaires qui s'y rapportent. Long. de la ville, 28. 7. latit. 45. 36.

Bonfadio, (Jacques) né dans cette ville, fut nommé historiographe de la république de Gènes, qui lui assigna une bonne pension pour cette charge. Il mit au jour les cinq premiers livres des annales de cet état ; mais il y parla si satyriquement de quelques illustres familles génoises, qu'elles en furent vivement irritées. On fit des recherches sur la vie de l'auteur, & on le trouva coupable d'un crime qu'il faut taire, & pour lequel il eut la tête tranchée en 1551. Manuce reconnoît que Bonfadio écrivoit également bien en latin & en italien, *romano eloquio & etrusco præcellens*. On a de lui des poésies dans ces deux langues. (*D. J.*)

SALOBRENA, (*Géog. mod.*) ou *Salobregna*, en latin *Selambina*, dans Ptolomée, l. II. c. 6. petite ville d'Espagne, au royaume de Grenade, sur un rocher, proche la mer, à une lieue au couchant de Motril, avec un château fortifié, où on tient garnison. Long. 13. 51. latit. 36. 16. (*D. J.*)

SALOIR, f. m. (*Chaucuiterie.*) vaisseau de bois où l'on garde le sel. Les Chaucuitiers nomment aussi *saloir*, le vaisseau où ils salent la chair de porc & les lards qu'ils coupent & débitent en fleches. Ces *saloirs* sont ordinairement de bois, quelquefois ronds, & quelquefois longs en forme de coffres ou de cuves. Il y a aussi des *saloirs* de terre cuite, dont l'ouverture est très-large. Les chairs salées se conservent mieux dans ces derniers ; mais outre qu'ils se cassent aisément, ils ne sont pas capables de contenir beaucoup de chair. (*D. J.*)

SALOMON, LE CAP DE, (*Géog. mod.*) en latin *Salmonium*, ou *Salmonium promontorium* ; il est à la pointe orientale de l'île de Candie, vers l'orient, à onze lieues de Siria, entre le cap Sidero au nord, & le cap Sacro. (*D. J.*)

SALOMON, les îles de, (*Géog. mod.*) îles de la mer du sud, ainsi nommées par Alvaro de Mendoca, qui les découvrit en 1567. Les principales sont, dit-on, au nombre de dix-huit. La plus grande se nomme l'île *Isabelle*, à laquelle on donne plus de cent lieues de tour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la plupart des îles de *Salomon* ne sont point découvertes, & que celles qui le sont, ne sont pas connues. Tout ce qu'on en fait, c'est qu'en général l'air y est assez tempéré ; mais on ne connoît ni le terroir, ni les habitans de ces îles. Long. selon Dudley, 152. 204. latit. 7. 23. (*D. J.*)

SALOMON, les piscines de, (*Géog. mod.*) ou les lavoirs de *Salomon*, comme Maundrel les nomme. La description qu'il en a donnée, & celle du P. Nau, jésuite, ne s'accordent pas ensemble. Ce dernier les met à deux lieues de la ville de Thécua. Ces deux voyageurs cependant ne comptent que trois *piscines de Salomon*, dont une partie a été creusée dans la roche vive. Elles reçoivent leur eau d'une fontaine scellée qui est plus haute. On ignore qui est l'auteur de ces sortes de réservoirs d'eau ; mais c'est vraisemblablement quelque calife. (*D. J.*)

SALON, (*Géog. mod.*) petite ville de France, en Provence, dans la viguerie d'Aix, & traversée par un bras de la Durance, appelée la *fosse-Crapone*. *Salon* est à huit lieues au nord-ouest d'Aix, & dépend d'Arles pour le spirituel. On voit dans l'église des cordeliers le tombeau de Michel Nostradamus, qui est mort dans cette ville. Long. 22. 48. latit. 43. 40.

Crapone (Adam de), gentilhomme natif de *Salon* dans le xvj. siècle, se distingua singulièrement par ses connoissances de la mécanique hydraulique. Il exécuta en ce genre des ouvrages dignes de mémoire ; il fit écouler les eaux croupissantes de Fré-

jus, ce qui rendit l'air de cette ville plus sain. Il imagina & travailla en 1558 au canal de Provence, appelé de son nom le *canal Crapone*; c'est un canal de six lieues au-dessus de l'embouchure de la Durance dans le Rhône, & qui porte l'abondance dans des campagnes stériles. Il avoit entrepris de joindre les deux mers en France, & le roi Henri II. avoit même commencé à y faire travailler; mais la grande capacité de Crapone lui fut fatale: car ayant été envoyé à Nantes en Bretagne pour y démolir les travaux d'une citadelle qu'on avoit exécutée sur un méchant terrain, il fut empoisonné dans la quarantième année de son âge, par les premiers entrepreneurs de cette citadelle. (D. J.)

SALONA, (Géog. mod.) ville de Grece, dans la Livadie, près du golphe du même nom, sur une petite rivière, à dix-huit lieues au nord-est de Lépante. Elle est habitée en partie par les Turcs, qui y ont sept mosquées, & par les Grecs, qui y ont six églises, avec un évêque suffragant d'Athènes.

Salona n'est point l'ancienne Delphes, ville de la Phocide; mais c'est *Amphisa*, comme M. Spon l'a prouvé par une belle & grande inscription latine, qu'il trouva dans une des églises de la ville; cette inscription étoit un rescrit du proconsul romain Decimus Secundinus, qu'il adressoit aux habitans d'Amphisa. Long. 40. 35. latit. 38. 50. (D. J.)

SALONE, *Salona*, (Géogr. anc. & mod.) ancienne ville maritime de la Dalmatie. Elle est nommée *Colonia-Martia*, *Julia Salona*, dans une inscription rapportée par Gruter, p. 23. n°. 12.

Spon décrit ainsi les restes de cette ville: *Salone* étoit, dit-il, une ville fameuse dans l'antiquité, mais nous n'y trouvâmes que des masures, & il n'y a plus qu'une église avec quatre ou cinq moulins. Les villes périssent, aussi-bien que les hommes. Elle étoit dans une belle plaine à deux milles de la montagne Morlaque qu'elle avoit au nord, & s'étendoit jusqu'à un petit golfe qui étoit son port, dans lequel va tomber la petite rivière qui passe au milieu & où l'on pêche des truites. Elle est dans une égale distance de Gliffa & de Spalatro, environ à 4 milles de l'un & de l'autre. Elle pouvoit avoir 8 à 9 milles de tour; mais ceux du pays disent qu'elle en avoit davantage.

Le chemin qui va de *Salone* à Cliffa portoit anciennement le nom de *via Gabiniana*, comme on l'apprend d'une inscription antique; Cliffa a succédé à l'*Andetrium* des anciens. Zonare rapporte que Dioclétien se retira à *Salone*, *σαλωνι*, ville de Dalmatie où il étoit né; aussi un de nos poètes fait-il dire à cet empereur dans la tragédie de Gabinie.

Salone m'a vu naître, & me verra mourir.

On nous représente communément Dioclétien comme un ennemi mortel des chrétiens, & son règne comme un saint Barthelemi continué. C'est néanmoins ce qui est entièrement contraire à la vérité. Les fideles jouirent de la plus grande liberté pendant vingt ans sous cet empereur, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années. Encore Lactance, Eusebe & l'empereur Constantin imputent ces violences au seul Galerius, & non à Dioclétien. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique. Concluons que l'ère des martyrs qui commence à l'avènement de Dioclétien, n'auroit dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans. C'est la réflexion de l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire universelle*. (D. J.)

SALONIA, (Géog. anc.) ancienne ville de Bithynie, selon Etienne le Géographe. Elle est nommée simplement *Salon*, *σαλων*, par Strabon, l. XII. p. 563, qui dit qu'aux environs il y avoit des pâtura-

ges excellens, où l'on nourrissoit des troupeaux de vaches dont le lait servoit à faire un fromage renommé, que l'on appelloit *fromage salonite*. (D. J.)

SALONICKI ou **SALONICHI**, (Géog. mod.) ville de la Turquie européenne, au fond d'un golfe de même nom, & capitale de la Macédoine, près de la rivière de Vardari, à 50 lieues au sud-ouest de Sophie.

Cette ville autrefois grande & magnifique, connue sous le nom de *Theffalonique*, est encore peuplée & marchande. Les Juifs font presque tout le commerce qui consiste en soie, laine, coton, cuirs, &c. ils y ont plusieurs synagogues; les Grecs y ont aussi quelques églises, avec un archevêque. Longitude, suivant le P. Feuillée, Lieutaud, Desplaces & Cassini, 40. 39'. 30". latit. 40. 41'. 10".

Le gouverneur de *Salonicki* porte le titre de *moula*, & sa charge le met en haute considération à la porte. Dans le tems qu'Andronic voulut s'emparer de l'empire, *Salonicki* fut prise par Guillaume, roi de Sicile. Elle revint ensuite sous la domination d'Andronic Paléologue, empereur de Constantinople, qui, pour s'unir à la république de Venise, lui céda les droits qu'il avoit sur *Salonicki*; mais Venise en jouit à peine deux ans. Le sultan turc profita du mauvais état des affaires de l'Italie & de la foiblesse des habitans qui n'étoient pas en état de lui résister. Il envoya un de ses généraux s'emparer de cette ville, dont il est resté maître; il accorda la tolérance de religion aux Grecs & aux Juifs, & *Salonicki* redevint florissante. (D. J.)

SALONICKI, LE GOLPHE DE, (Géogr. moderne.) golfe de la Macédoine dans l'Archipel; c'est le golfe Therméen des anciens, en latin *Thermæus* ou *Thermaicus sinus*. Il prend aujourd'hui son nom de la ville *Salonicki*, la seule qui soit sur ses bords. Le P. Coronelli donne 140 milles de longueur à ce golfe, qui par son exposition aux vents est périlleux pour ceux qui y naviguent. (D. J.)

SALONTA, f. f. (Hist. nat. Botan.) plante de l'île de Madagascar qui croît de la hauteur d'une toise. C'est une espèce de tithimale qui n'a qu'une seule tige qui porte à sa cime douze ou quinze feuilles en bouquet semblables à celles du lauréole. Ses fleurs sont de couleur de chair.

SALOPIA, (Géog. anc.) 1°. nom latin de la ville de Shrewsburi. Quelques livres la nomment aussi *Salop*. 2°. Nom latin de Shropshire, que l'on appelle aussi la *province de Salop*. Ainsi ce nom latin sert également à cette province & à sa capitale. Voyez **SHREWSBURI**. (D. J.)

SALORGE, f. f. (Commerce de sel.) amas de sel ou espèces des meules de sel destinées pour en faire commerce. L'ordonnance des gabelles défend d'avoir des *salorges* plus près de cinq lieues des greniers de la ferme.

On nomme *salorges* à Nantes, & dans plusieurs autres lieux de la Bretagne, les magasins où les marchands qui font le commerce des sels ont coutume de mettre & conserver leurs sels. Il en est parlé dans la pancarte ou tarif de la prévôté de Nantes. *Dictionn. du Comm.* (D. J.)

SALPA, f. f. (Ichtiolog.) c'est un poisson de mer gros, long, & ressemblant à la merluche: il vit d'algue & de mouffe marine. On le fait sécher jusqu'à le rendre aussi dur que du bois, en sorte que pour l'attendrir & le pouvoir manger, il faut le battre quelque tems à coups de maillets. (D. J.)

SALPE, voyez **SAUPE**.

SALPÊTRE, f. m. (Chimie.) voyez l'article **NITRE**. Le *salpêtre* est un sel moyen dont on tire par l'analyse un alkali fixé assez semblable au sel-gemme, & un acide volatil qui en fait la principale partie, & d'où naissent les propriétés qui le distinguent d'un autre sel.

Ces propriétés sont de se crySTALLISER en aiguilles, d'exciter un sentiment de fraîcheur sur la langue, & de se décomposer par le contact d'un phlogistique allumé, auquel son acide s'unit & se dissipe avec bruit.

Ce sel se forme sur la superficie de la terre, dans les caves, celliers, écuries, & autres lieux couverts imprégnés de substances végétales & animales, & où l'air a accès. Les vieux murs formés de matières qui ont éprouvé l'action du feu, comme le plâtre & la chaux, en contiennent aussi beaucoup.

L'air, suivant le célèbre M. Hellot, est l'agent principal qui forme ce sel, non qu'il en contienne en soi, mais comme développant par une sorte de fermentation qu'il excite dans ces matières, les principes prochains du nitre qui y sont renfermés; de même dans le suc des raisins ce n'est point l'air qui y dépose le spiritueux inflammable, mais il le développe & le fait en quelque façon éclore par la fermentation; & aucun art n'auroit pu l'en tirer sans son entremise.

On peut augmenter la quantité du *salpêtre* que les terres produisent naturellement, en les abreuvant d'eaux provenant de la putréfaction d'animaux & de plantes; mais il faut que ces terres soient à couvert, pour les garantir de la pluie, qui dissoudroit & entraîneroit le *salpêtre* à mesure qu'il se formeroit, & que le lieu soit frais, pour le condenser & lui faire prendre corps. Par la même raison les terres exposées à la pluie ne donnent aucun *salpêtre*: on n'y trouve en les lessivant & après l'évaporation, qu'une matière grasse & un peu de sel approchant du sel gemme.

Il faut aussi remuer souvent les terres à la pelle, pour donner lieu à l'air de les pénétrer, & d'y développer les principes nitreux; plus elles seront remuées, plus elles produiront de *salpêtre*: dans celles qui ne le font point, il ne s'en forme qu'à la superficie. On commence au bout de deux mois à y trouver du *salpêtre*, & elles en acquièrent toujours jusqu'à ce qu'elles en soient entièrement rassasiées.

L'auteur de cet article vient de découvrir que le sel commun avoit aussi la propriété de produire du *salpêtre*: que son acide devenoit nitreux, & qu'il en acquéroit toutes les qualités par l'entremise de l'air, étant mêlé avec de la terre.

Pour s'en assurer par l'expérience, il a pris de la terre de jardin & en a fait cinq tas égaux dans un lieu couvert.

Le premier a été exactement lessivé à froid, & on n'y a ajouté aucune autre matière qu'un peu d'eau pure dont on l'a arrosé lorsque la terre a paru trop desséchée.

Le second a été laissé tel qu'il étoit sortant du jardin; on l'a seulement arrosé de tems en tems d'un peu d'eau pure comme le premier.

Le troisième a été différentes fois humecté d'urine.

Le quatrième a été humecté par égale portion d'urine & d'eau, dans laquelle on avoit fait dissoudre du sel commun jusqu'à saturation.

Et le cinquième a été seulement humecté d'eau salée.

On a remué ces terres à la pelle trois fois la semaine pendant six mois; & au bout de ce tems les ayant lessivées, elles ont donné du *salpêtre* dans les proportions ci-après; savoir,

- | | |
|----------------------------|----|
| Le premier tas | 1. |
| Le deuxième, | 2. |
| Le troisième, | 3. |
| Le quatrième, | 6. |
| Et le cinquième, | 4. |

Ces expériences, qui prouvent une sorte de conversion du sel commun en *salpêtre*, font présumer que ces sels pourroient bien être les mêmes dans leur

principe, & qu'ils ne diffèrent entr'eux que par une plus grande quantité d'acide volatil qu'une fermentation plus parfaite fournit au *salpêtre*.

Deux observations paroissent encore appuyer cette conjecture; la première est que le *salpêtre* se rapproche du sel commun à mesure qu'on le dépouille de son acide, & qu'il devient semblable à ce sel lorsqu'il en est presque entièrement dépouillé, & qu'au contraire le sel commun se nitrifie à mesure que la fermentation lui fournit cet esprit acide.

La seconde est qu'il ne se forme jamais de *salpêtre* sans sel commun, même dans la terre qui auroit été exactement lessivée & dépouillée de l'un & de l'autre de ces sels. Ces faits rendent assez probable l'opinion que le sel commun n'est qu'un nitre imparfait.

Peut-être pourroit-on tirer parti de cette découverte, en établissant des halles ou angards, pour y former du *salpêtre* avec les matières & par les moyens qui viennent d'être indiqués: il couteroit peu d'en faire l'expérience dans un seul angard; & en calculant d'après les épreuves que l'on y feroit, on verroit quel seroit l'objet du produit du *salpêtre*, & de l'économie des frais de formation.

Si la chose se trouvoit praticable, & qu'en multipliant les angards on pût se procurer à moins de frais la quantité de *salpêtre* que l'on voudroit, il en résulteroit encore les avantages ci après.

1°. De ne plus tirer de *salpêtre* de l'étranger.

2°. Que les payfans ne seroient plus exposés à voir tous les lieux bas de leurs maisons bouleversés par les salpêtriers, ou à leur donner de l'argent pour en être exemptés, sous prétexte que les terres ne sont pas bonnes.

3°. Que les terres salpêtreuses étant un excellent engrais, les payfans s'en serviroient très-utilement pour fertiliser leurs champs, s'ils en connoissoient la propriété, & s'ils favoient que de nouvelles terres mises à la place de celles-ci, auroient acquis au bout de deux ans pour les caves & celliers, & d'une année pour les étables & écuries, assez de nitre pour tenir lieu du meilleur fumier: mais ils ne le soupçonnent pas; & si la chose avoit lieu, il faudroit les en instruire, les seigneurs décimateurs y seroient intéressés.

Le *salpêtre* se tire des terres par le moyen d'une lessive à froid; pour faciliter l'écoulement des eaux, & empêcher que la terre ne bouche le trou du cuvier, on place dedans au-devant du trou, une pièce de fond de tonneau en travers, & on remplit l'intervalle avec de petites pierres ou menus platras; on y met des cendres à-peu-près la sixième partie de sa hauteur, en même tems qu'elles servent à dégraisser le *salpêtre*, elles fournissent à la partie acide l'alkali fixe dont elle pourroit manquer; il n'en faut cependant pas trop mettre, une plus grande quantité l'absorberoit; on achève de remplir le cuvier de terres salpêtreuses, ou de platras broyés & passés à la claie. Lorsque c'est de la terre, elle doit auparavant avoir été bien ameublie, & il faut la mettre très-légèrement dans le cuvier; car pour peu qu'elle fût pressée, l'eau ne passeroit point, ou ne passeroit que très-lentement. On la couvre de paille pour empêcher que l'eau ne la comprime lorsqu'on la verse dessus; on y coule peu-à-peu la quantité d'eau nécessaire pour dissoudre le *salpêtre*, & pour rendre cette eau plus chargée de nitre, on la passe sur un second cuvier à mesure qu'elle s'écoule du premier, de même du second sur un troisième, & du troisième sur un quatrième. Elle est alors chargée de *salpêtre* autant qu'elle le peut être si les terres sont bonnes. De ce quatrième cuvier on la porte dans une chaudière sur le feu, où on la fait bouillir en l'écumant avec soin, jusqu'à ce qu'elle ait pris assez de consistance pour se congeler lorsqu'on en laisse tomber une goutte sur une assiette; alors on la

la transvase dans un vaisseau appelé *rapuroir*, on l'y laisse une demi-heure pour qu'elle y dépose ses impuretés. Du rapuroir, & avant qu'elle soit refroidie, on la verse dans des bassins où le *salpêtre* se forme en cristaux dès qu'il est froid. On met égoutter les bassins le cinquième jour, & l'eau qui en sort appelée *eau-mère*, est portée avec les écumes sur les terres destinées à être lessivées, qu'elles bonifient; ce *salpêtre* est appelé *de la première cuite*.

Cette cuite produit toujours une certaine quantité de sel commun, qui se forme au fond de la chaudière, & que l'on en retire avec une écumoire avant de mettre la cuite dans le rapuroir.

Il est à remarquer que le sel commun lorsqu'il se trouve en grande quantité, comme dans la première cuite, se forme toujours avant le *salpêtre*; & que lorsqu'il se trouve en petite quantité, comme dans la deuxième & dans la troisième cuite, c'est le *salpêtre* qui se forme le premier, & le sel commun reste dissous dans l'eau mère de ces cuites; ou alors il se formeroit le premier si on cuisoit cette eau mère, attendu qu'il y seroit en grande quantité, à proportion de l'eau & du *salpêtre*. S'il arrivoit que le sel commun se formât constamment le premier, il y auroit à dire qu'il faut une plus grande quantité d'eau pour le tenir en dissolution, que pour y tenir le *salpêtre*, par la raison que le sel commun ne se dissout pas en plus grande quantité dans l'eau bouillante que dans l'eau froide, tandis que l'eau froide rassasiée de *salpêtre*, peut en dissoudre deux fois plus en la faisant chauffer. Mais pourquoi cette cause ayant son effet en grand, ne l'a-t-elle pas en petit? Seroit-ce que la petite quantité de sel commun étant répandue dans une grande quantité de *salpêtre*, les parties de sel s'y trouvent trop éloignées & trop embarrassées dans celles du *salpêtre* pour se réunir & se cristalliser?

On purifie le *salpêtre* en le faisant fondre dans de l'eau & le faisant bouillir jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule dessus; un peu d'alun que l'on y jette pendant qu'il bout, tant à la première cuite qu'aux deux autres, y forme beaucoup d'écume que l'on ôte: c'est le meilleur procédé pour le dégraisser & le purifier. On y emploie aussi la colle-forte, mais avec moins d'effet. La pellicule étant formée, on le verse dans des bassins où il se cristallise presque aussitôt: on le met égoutter le troisième jour, & l'eau qui en sort est jetée sur les terres.

La troisième cuite, ou seconde purification, se fait de même.

Avant que de décharger les cuiviers pour y mettre de nouvelle terre, on y repasse de l'eau pure pour achever d'en enlever le *salpêtre*, & cette eau qu'on appelle *le lavage*, est employée pour le lessivage suivant qu'elle fortifie.

Les terres salpêtrées donnent communément un gros de *salpêtre* par livre de terre, & les meilleures un gros & demi.

Les vaisseaux dans lesquels on forme & on purifie le *salpêtre*, doivent être plutôt profonds que larges; il s'en dissipe beaucoup en bouillant, & l'on a remarqué que ce déchet se fait en raison de la surface de l'eau.

En raffinant le *salpêtre* on se propose d'en avoir un des plus purs, ou qui ait le moins qu'il est possible de substances étrangères.

Le *salpêtre* brut, ou de la première cuite, tel qu'il sort des plâtres, contient quatre substances différentes, du *salpêtre*, du sel marin, une eau mère & une matière grasse.

De ces trois sels il n'y a que le *salpêtre* qui soit inflammable, & conséquemment il est aussi le seul qui soit propre à faire la poudre à canon.

Le sel, ou sel marin, n'étant point susceptible d'inflammation, ne peut contribuer à celle de la poudre;

Tome XIV.

au contraire il lui est très-préjudiciable, non seulement parce qu'il diminue la quantité du *salpêtre* dans la poudre, mais sur-tout parce qu'il attire l'humidité de l'air, & rend par-là la poudre humide & lui fait perdre son activité.

L'eau mère est une liqueur qui reste à la fin de tous les différens travaux de l'affinage du *salpêtre*, & qui ne se congèle, ou ne se cristallise point, comme font le *salpêtre* & le sel. Cette eau contient en solution un vrai sel moyen, tels que sont le *salpêtre* & le sel. Ce sel de l'eau mère est formé par l'union des esprits ou acides du *salpêtre*, & du sel unis à une terre calcaire, ou telle que la craie. Elle peut être desséchée par des ébullitions suivies; mais aussitôt qu'elle est exposée au contact de l'air, elle en attire l'humidité, & se résout entièrement. La poudre fabriquée avec un *salpêtre* qui contient de cette eau mère, devient humide très-facilement, ce qui est un défaut essentiel.

La matière grasse qui se trouve avec le *salpêtre*, quoique combustible, ne peut contribuer à l'inflammation du *salpêtre*: les huiles ou graisses ne l'enflamment point; il faut pour y parvenir que les charbons des végétaux soient parfaitement brûlés & privés d'huile. Cette matière grasse restant unie au *salpêtre*, l'empêche de s'égoutter & de se sécher, & le rend propre à reprendre de l'humidité.

Si le *salpêtre* brut ou d'une première cuite, à la quantité de 3600 livres, est dissous dans de l'eau, cuit & clarifié par la colle, & mis en cristallisation ou congelation, le *salpêtre* qu'on obtiendra par cet affinage s'appellera *salpêtre de deux cuites*.

Ce *salpêtre* d'une deuxième cuite, dissous de nouveau dans de l'eau, cuit, & clarifié à la colle, & mis à cristalliser, donnera un nouveau *salpêtre* qu'on appellera *salpêtre de la troisième cuite*: tel que les ordonnances le demandent pour la fabrication de la poudre à canon; ce *salpêtre* sera à la quantité de 1983 livres, & l'on emploiera six heures ou environ à faire ces deux cuites.

Si les liqueurs restantes de ces différens travaux, & que les ouvriers appellent *eaux*, sont mises ensemble à cuire, clarifiées à la colle, & après avoir été congelées, si elles sont égouttées, elles donneront un *salpêtre*, brut ou de la première cuite. Ce *salpêtre* de nouveau raffiné en donnera d'une seconde cuite. Enfin ce nitre de deux cuites pareillement affiné, fournira 392 livres d'un *salpêtre* de trois cuites.

À chaque cuite de ce deuxième affinage, on aura en même tems que le *salpêtre*, 427 livres de sel qui se cristalliseront au fond des chaudières. Les eaux étant bouillantes, le sel marin a la propriété de se congeler au fond des vaisseaux qui servent à l'évaporation ou cuite; au lieu que le *salpêtre* pour se congeler demande le refroidissement: l'art a donc profité des différentes propriétés de ces sels pour les partager.

Les eaux qui proviennent du dernier affinage donneront par la cuite, la clarification & la congelation un nitre brut, qui raffiné encore deux fois, de même que dans les deux raffinages précédens, rendra un *salpêtre* de trois cuites, pesant 81 livres.

Si l'on cuit & congèle encore toutes les eaux restantes des derniers affinages, elles donneront un pain de *salpêtre* brut de 67 livres. On pourroit poursuivre le raffinage de ce *salpêtre* jusqu'à zéro.

La quantité de sel provenu de ces derniers affinages sera de 177 livres; & les écumes feront du poids de 171 livres.

La première observation que nous ayons à faire sur la fabrication du *salpêtre* par ces moyens, c'est qu'il sera bien préparé & fabriqué, les congelations en feront parfaites, les cristaux bien formés & très-gros, & donneront par conséquent des pains durs & solides, ce qui fera qu'ils s'égoutteront parfaitement, & ne conserveront presque rien des eaux. Ce *salpêtre*

DD d d

ainsi fabriqué, pourra se garder long-tems, & sera peu susceptible des impressions de l'air.

Parmi plusieurs moyens que la Chimie fournit pour connoître la quantité du sel marin contenue dans le *salpêtre*, il faut préférer la crySTALLISATION qui est la voie la plus simple, la plus facile & la plus vraie.

Toutes les expériences sur les *salpêtres* de différens affinages, se réduisent à les raffiner de nouveau en petit, pour en séparer le sel & l'eau mere, de même qu'on fait dans les travaux en grand.

Si vous faites dissoudre une quantité donnée de *salpêtre* dans l'eau, cuire ou évaporer, & mettre ensuite dans un lieu frais pour s'y congeler; la liqueur restante, ou la solution de *salpêtre* de nouveau évaporée, & de-là mise à congeler, & que vous répétiez ainsi la crySTALLISATION jusqu'à neuf fois, le *salpêtre* crySTALLISANT de la sorte peu-à-peu, & en petite quantité chaque fois, le sel se dégagera mieux d'avec lui, & ne paroîtra que dans les dernières crySTALLISATIONS suivant qu'il est plus ou moins abondant; car s'il y en a très-peu, il ne paroîtra avec l'eau mere qu'à la dernière crySTALLISATION. Tel est le moyen que l'on emploie en Chimie pour avoir un *salpêtre* absolument pur.

Le *salpêtre* de trois cuites du premier affinage, dissous à une quantité comme dans l'eau, & crySTALLISÉ neuf fois, ne donnera dans la dernière crySTALLISATION qu'un vestige de sel, c'est-à-dire à-peine quelques grains sensibles, avec un peu plus d'eau mere que ne le fait d'ordinaire le *salpêtre* qu'on vend à l'arsenal, où il y a souvent des cuites qui ne donnent aucun vestige d'eau mere.

Si le *salpêtre* de trois cuites du deuxième affinage est traité de même que celui du premier, le sel paroîtra à la dernière ou neuvième crySTALLISATION, en quantité un peu moindre que dans le *salpêtre* du premier affinage; ce ne sera, pour ainsi dire, qu'une trace de sel, l'eau mere sera à-peine sensible.

Le *salpêtre* de trois cuites du troisième affinage, crySTALLISÉ comme les autres, le sel ne paroîtra qu'à la dernière crySTALLISATION, à-peu-près en même quantité que celui du *salpêtre* du premier affinage; il n'y aura presque pas d'eau mere.

L'eau mere à la quantité de 7 livres, 5 onces, donnera à la faveur de l'évaporation, une demi-once de *salpêtre*, & presque 6 onces de sel; le reste de la liqueur sera ce qu'on appelle l'eau mere, qui ne crySTALLISE point.

Le tems employé pour les trois affinages sera de 4 jours & demi, & 25 minutes.

Le *salpêtre* de ces trois raffinages sera aussi parfait qu'il le puisse être, & l'on aura consommé 2638 liv. de bois: employé 3600 liv. d'eau, 9 liv. 10 onces de colle: travaillé 108 heures 25 minutes, ou 4 jours 12 heures 25 minutes: & obtenu 2461 liv. de *salpêtre* raffiné: de *salpêtre* brut, provenu des cuites d'eau, 67 livres: d'eaux meres restées des opérations, 28 liv. 8 onces: de sel produit net, 604 liv. enfin des écumes, 171 liv.

Le *salpêtre* doit être de la troisième cuite pour être employé à la composition de la poudre, & à celle des feux d'artifice; pour ce dernier usage on le pile dans un mortier, ou on le broie sur une table de bois dur avec une molette, & on le passe au tamis de soie; plus il est fin & sec, & plus il a d'effet; il est par lui-même incombustible, & lorsqu'il s'enflamme & fuit, c'est à l'occasion de la matière à laquelle il touche, comme lorsqu'il est mis sur une planche ou sur des charbons, l'air subtil qu'il contient, se développant par l'action du feu, exalte les parties sulfureuses que ces matières contiennent, dont il pénètre les pores; elles se changent en flamme & emportent avec elles les parties du *salpêtre* que leur action a divisées; si au contraire il est mis sur quelque chose d'incombusti-

ble & dénuée de ce soufre, comme sur une pelle ou sur une tuile rougie au feu, il fond simplement sans s'enflammer & se réduit en liqueur, il prend corps en refroidissant & forme un sel plus dur & plus solide qu'il n'étoit auparavant, & qui est également propre aux mêmes usages, étant ce qu'on appelle *salpêtre* en roche, il se raffine même par cette fusion, on en prépare en quelques endroits pour faire de la poudre de chasse en le faisant fondre au feu & sans eau; on jette un peu de soufre dessus pendant qu'il est en fusion pour achever de le dégraisser, le soufre brûle avec ce qui peut y être resté de graisse, sans allumer le *salpêtre*; cette opération ne pourroit se réitérer sans l'affoiblir, attendu que n'y ayant plus rien d'ongtueux, les esprits auroient plus de facilité à s'en dégager, & qu'il s'en évaporerait beaucoup.

SALPÊTRE, à la Monnoie; on appelle affiner au *salpêtre* l'affinage de l'argent qui se fait avec ce sel ou nitre; l'affinage de l'argent par le *salpêtre* se fait ainsi. On se sert d'un fourneau à vent; on y met un creuset, on le charge d'environ 40 marcs de matière d'argent, puis on le couvre, & on charge le fourneau de charbon. Quand la matière est en bain, on jette deux ou trois onces de plomb dans le creuset, on brasse bien la matière en bain, voyez BRASSOIR, puis on retire le creuset du feu; on verse ensuite cette matière par inclination dans un bacquet plein d'eau commune, pour la réduire en grenaille. Après lui avoir donné trois feux, on laisse refroidir le creuset sans y toucher, on le retire, enfin on le casse, & on y trouve un culot dont le fond est d'argent fin, & le dessus de crasse de *salpêtre* avec l'alliage de l'argent.

SALPÊTRIÈRE, f. m. (*Architect.*) grande salle d'un arsenal, au rez-de-chaussée, où sont ordinairement plusieurs rangs de cuves & de fourneaux pour faire le *salpêtre*. Telle est la *salpêtrière* de l'arsenal de Paris. (*D. J.*)

SALPINATES, LES (*Géog. anc.*) ancien peuple d'Italie. Ils s'unirent avec Vulturnus, pour faire la guerre aux Romains, selon Tite-Live, liv. III. (*D. J.*)

SALPINGO-PHARINGIEN, en Anatomie, épithète des muscles qui s'attachent à la portion voisine & cartilagineuse de la trompe d'Eustache, & se terminent à la ligne blanche du pharynx; c'est une portion du spheno-salpingo-pharyngien. Voyez PHARYNX & SPHENO-SALPINGO-PHARINGIEN.

SALPINGO-STAPHILIN, en Anatomie, nom d'une paire de muscle de la luette, qui viennent en partie de l'os sphénoïde, & sur-tout de la partie postérieure & cartilagineuse de la trompe d'Eustache, & s'infèrent à la partie postérieure de la luette.

On les appelle aussi *petro-salpingo-staphilins* ou *périsstaphilins internes*.

SALSEPAREILLE, f. f. *Smilax*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposées en rond. Le pistil de cette fleur devient dans la suite un fruit mou ou une baie arrondie, & remplie d'une semence ordinairement ronde ou ovoïde. Tournefort, *inst. rei herb. app.* Voyez PLANTE.

SALSES, (*Géog. mod.*) en latin *Salsula*, forteresse de France, dans le Roussillon, aux confins du Languedoc, sur le grand chemin de Perpignan à Narbonne, entre les montagnes & un grand étang, qui prend quelquefois le nom de *Salses*, & quelquefois le nom de Leucate.

La forteresse de *Salses* a été bâtie par Charles-Quint, & il s'est formé dans ce lieu un village qui a le titre & les prérogatives de ville. Il est à quelque distance du fort, à 2 lieues au-deçà de Perpignan, & à une lieue de la Méditerranée. Le prince de Condé prit le fort en 1639; les Espagnols le reprirent en

1640, mais il a été soumis à la France après la conquête de Perpignan. *Longitude* 20. 34'. *latitude* 43. 36'.

Salfes est célèbre par sa fontaine, qui porte le même nom, *fons Salsulæ*. Ce nom exprime la qualité de ses eaux. Elles étoient, selon Mela, plus salées que celles de la mer. Il ajoute qu'auprès de cette fontaine étoit une plaine couverte de roseaux qui formoit un marais, où l'on avoit reconnu par la nature de ce qu'on retiroit du fond, que la mer y pénétoit. De là, dit-il, quelques auteurs grecs & latins avoient imaginé que les poissons qu'on y prenoit par diverses ouvertures, y croïssoient dans la terre, idée absurde, ajoute Mela.

L'existence de ces sortes de poissons est constatée pour le Roussillon par le témoignage des anciens. Athenée nous a conservé un passage de Polybe, qui en faisoit une mention particulière : cet auteur disoit qu'il y avoit auprès des Pyrénées une vaste plaine, qui s'étendoit jusqu'à la rivière de Narbonne, c'est-à-dire l'Ande, *Atax*, où l'on trouvoit des poissons ; que le terroir en étoit léger, & couvert d'une grande quantité de chiendent ; que l'eau des rivières voisines y pénétoit sans peine ; que les poissons attirés par l'appât de ce chiendent s'y insinuoient, & que comme ils se répandoient dans toute la côte, on en faisoit une pêche abondante. Strabon en dit aussi quelque chose. (D. J.)

SALSETTE, (*Géog. mod.*) île de la mer des Indes, sur la côte du royaume de Décan. Elle a, dit-on, 20 milles de longueur, 15 de largeur, & 70 de tour. Les Portugais, à qui elle appartient, l'appellent *l'île des Canarins*, à cause d'une célèbre pagode de ce nom, qui y attire bien du monde ; mais ce sont les jésuites qui possèdent la meilleure partie de cette île, dont ils retirent un grand profit par le commerce du sucre & du riz qu'elle produit. (D. J.)

SALSIFI, f. m. Voyez *CERCIFI*.

SALSIFI ou *SERSIFI*, (*Diete & Mat. méd.*) cultivé, des jardins, ou d'Italie, & *salsifi* sauvage ou des prés. Les racines de ces plantes sont en usage à titre d'aliment & à titre de remède. Elles ont la plus grande analogie avec la scorfonere, qui s'appelle aussi *salsifi* d'Espagne. On n'a observé aucune différence entre les qualités diététiques des racines des deux *salsifs*, & celles de la racine de scorfonere. Quant à l'usage pharmaceutique, les premières peuvent très-bien être substituées aux dernières, quoiqu'elles passent pour un peu plus foibles. Voyez *SCORFONERE*, *Diete & Mat. méd.* (b)

SALSO, LE, (*Géog. mod.*) il y a deux rivières de ce nom en Sicile. L'une plus considérable, a sa source dans la vallée de Démona, aux monts de Madonia, & va se perdre dans la mer au golphe d'Alicata. L'autre rivière plus petite, a sa source dans la vallée de Mazara, au mont de Melle, & se jette dans la Platané. La première est l'*Himera* des anciens.

SALSTAD, (*Géog. mod.*) petite ville de Suede, dans l'Uplande, au levant, & vis-à-vis les îles d'Upland, au midi d'Oregrund, & au nord-est d'Upsal.

SALSULÆ, (*Géog. anc.*) ancien lieu de la Gaule. Antonin le met sur la route d'Espagne, à trente mille pas de Narbonne, & à quarante-huit mille pas du lieu *ad Stabulum*. C'est aujourd'hui Salfes.

SALSUM FLUMEN, (*Géog. anc.*) rivière d'Asie, dans l'Arabie. Son embouchure doit se trouver entre celle de l'Euphrate, & le promontoire Chalboue, selon Pline, *liv. VI. ch. xxviiij*. Le P. Hardouin observe que le mot *Salsum*, n'est pas un adjectif dérivé de la salure des eaux, mais plutôt un nom propre d'une origine barbare, ainsi que celui du fleuve Salsos. Il prétend aussi que cette rivière est le Gehon dont parle Moïse dans sa description du paradis terrestre. (D. J.)

Tome XIX.

SALTA, (*Géog. mod.*) ville toute ouverte de l'Amérique méridionale, au Tueman, sur une petite rivière, au midi de S. Salvador, & à 15 lieues d'Estreco. Quoique cette ville soit petite, elle commerce beaucoup & avantageusement avec le Pérou, en blé, en farine, en bétail, en vin, en chair salée, &c. *Latit. méridionale* 24. 56. (D. J.)

SALTARELLA, (*Musique italienne.*) les Italiens appellent ainsi une espèce de mouvement qui va comme en sautant, & qui se fait presque toujours en triple, en pointant la première de chaque mesure. *Brofsard*.

SALTATESQUIS, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom qu'on donne à des juges ou aux membres d'un tribunal supérieur, qui décide de toutes les affaires parmi les nègres qui habitent le pays appelé *Sierra Leona*, en Afrique. Leur réception est des plus singulières. Le candidat est assis sur une sellette de bois, là le président lui frappe à plusieurs reprises le visage avec les intestins sanglans d'un bouc qui a été tué pour la cérémonie ; il lui en frotte ensuite tout le corps, après quoi il lui met un bonnet rouge sur la tête, en prononçant le mot *sallatesqui* ; il le revêt d'une longue robe garnie de plumes, & la fête finit par immoler un bœuf & par des réjouissances. Les avocats qui plaident devant la cour des *sallatesquis* ont des cliquets dans leurs mains, & des clochettes aux jambes, qu'ils font sonner afin de réveiller l'attention des juges aux endroits de leurs plaidoyers qui demandent le plus d'attention.

SALTAIRE, f. m. (*Hist. anc.*) étoit anciennement parmi les Romains une espèce d'officier ou de domestique, chargé du soin des maisons de campagne, des terres, des bois & de la conservation des fruits, des remparts, &c. Voyez *FOREST*.

Dans le livre de Nehemie, *ch. ij. v. 8*. il est parlé d'un officier semblable, *custos saltus regis*, que les traducteurs anglois rendent par ces mots, *keeper of the king forest* ; garde de la forêt du roi, leur traduction paroît exacte ; puisque cet officier nommé *Asaph*, devoit, par ordre d'Artaxerxe, fournir à Néhemie les bois de charpente nécessaires pour les tours, les portes de la ville, & la construction de sa propre maison ; matériaux qui ne se trouvent pas ordinairement dans un verger. Au reste, il se peut faire que cet officier, outre la garde de la forêt, eût encore celle d'une maison : car *saltus* signifie proprement les *boisquets* ou les *jardins* qui font partie de l'ornement d'une maison de plaisance.

Dans les lois des Lombards, *saltuarius* signifie un officier chargé de la garde des frontières.

SALTIMBANQUE, f. m. (*Maladies.*) synonyme à *charlatan*, *empirique*. Voyez *l'un & l'autre*.

SALTUM, (*Géog. anc.*) il y a quatre sièges épiscopaux de ce nom. Le premier étoit dans la Palestine, sous la métropole de Césarée, sur la mer ; le second & le troisième étoient en Arabie, sous deux métropoles différentes ; le quatrième étoit en Asie, & reconnoissoit Amasie pour métropole. (D. J.)

SALTUS, (*Géog. anc.*) mot latin qui a plusieurs significations. Premièrement, il veut dire un *saut*, & vient de *salio*, sauter. Outre cela, il signifie un *bois*, une *forêt*, ou bien une *montagne* couverte de bois : il se prend aussi pour un *détroit*, un *défilé*, un *passage* étroit entre des montagnes : de-là vient que dans les Historiens latins, on trouve ce mot employé en quel qu'un de ces sens-là. Nos ancêtres en ont fait *Sault*, & ont nommé le comté de *Sault*, un canton de France, que quelques auteurs ont exprimé en latin par *Saltuosa provincia*, qui en bonne latinité, ne veut dire qu'une *contrée couverte de bois*. (D. J.)

SALTZ ou *SALTZACH*, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, dans l'archevêché de Saltzbourg, & dans la Bavière. Elle a sa source dans les montagnes.

DD d d ij

au voisinage du Tirol, & finit par se perdre dans l'Inn. (*D. J.*)

SALTZA, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans la basse-Saxe, au duché de Magdebourg, sur l'Elbe, à deux milles de Calbe, & autant de Magdebourg; elle tire son nom des sources salées qui s'y trouvent. Cette ville a été quelque tems libre, & Charlemagne y tint les états de l'empire en 803; mais elle a éprouvé de grands malheurs par la longue guerre civile d'Allemagne, & elle ne s'en est pas relevée. *Long.* 29. 35. *lat.* 52. 24. (*D. J.*)

SALTZBERG, (*Géog. mod.*) ville du royaume de Norvège, au gouvernement d'Aggerhus, sur le Drammen, à quatorze milles pas de Christiania, vers le couchant. *Long.* 26. 6. *lat.* 59. 4. (*D. J.*)

SALTZBOURG, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans le cercle de Bavière, siége archiépiscopal, & capitale d'un état souverain, possédée par l'archevêque de *Saltzbourg*. Cette ville est sur la rivière de Saltz ou Saltzach, qui la traverse, & qu'on passe sur un pont de bois couvert, à 18 lieues au midi de Passau, & à 30 de Munich. *Long.* 30. 40. *lat.* 37. 42.

Il paroît que *Saltzbourg*, en latin *Salisburgum*, a pris son nom de la rivière de Saltz qui y passe. L'ancienne ville de *Jurava* ou *Juravum* des Romains, à laquelle elle a succédé, avoit été ruinée l'an 448, par Attila roi des Huns. Elle fut ensuite rebâtie par les ducs de Bavière, à la recommandation de S. Rupert. Charlemagne l'a choisie en 803 pour être le lieu du rendez-vous de ses ambassadeurs, avec ceux de Nicéphore, empereur de Constantinople, qui y traitèrent des bornes des deux empires. Cette même ville fut presque réduite en cendres vers l'an 1195, & rétablie peu de tems après. L'archevêque Paris de London l'entoura de murailles.

Sa cathédrale est une des plus belles églises d'Allemagne, & le chapitre un des plus nobles; il consiste en vingt-quatre chanoines, qui font tous preuve de huit quartiers; ils ont tous une maison particulière,

*Et laissent en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.*

L'université de *Saltzbourg* a été fondée par le même archevêque qui entoura la ville de murailles; cette université a pour professeurs des bénédictins, excepté pour le droit civil; le recteur est toujours un religieux.

L'état de l'archevêque de *Saltzbourg* est borné au nord, par la Bavière; au nord-est & à l'est, par l'Autriche; au midi, par la Carinthie & par le Tirol, qui avec la Bavière le déterminent à l'occident. Ce pays est plein de montagnes qui fournissent des eaux minérales; mais *Saltzbourg* est l'unique ville qui s'y trouve. (*D. J.*)

SALVADOR, SAN, (*Géog. mod.*) nom commun à plusieurs lieux.

1°. *San-Salvador*, ville d'Afrique, sur la côte orientale de l'Éthiopie, capitale du Congo, sur une montagne escarpée. Elle est le séjour du roi du pays, & s'appelloit *Congo*, avant que les Portugais eussent changé son nom. Elle est aujourd'hui peuplée d'européens. Les jésuites & les capucins y sont établis; l'évêque est suffragant de Lisbonne. *Latit. méridionale*, 5.

2°. *San-Salvador*, ville de l'Amérique, au gouvernement de Guatimala, à 7 lieues de la mer du sud, à 40 de San-Jago, de Guatimala, dans un terrain fertile en fruits, & dans un air assez temperé. *Latit. septentrionale*, 13. 6.

3°. *San-Salvador*, ville de l'Amérique méridionale, au Brésil, dont elle est la capitale. Elle est grande, bien bâtie, fort peuplée, très-commerçante, & située sur la baie de tous les Saints, Bahia de To-

dos los Santos; son assiette n'est pas avantageuse, parce qu'elle est haute & basse, & qu'elle n'a presque point de rues qui soient droites.

Comme on ne peut s'y servir d'aucunes voitures, les esclaves y font la fonction de chevaux, & transportent d'un lieu à un autre, toutes les marchandises; ils portent aussi les habitants sur une espèce de lit de coton à réseau, suspendu par les deux bouts; ce lit ou palanquin est couvert d'une impériale, d'où pendent des rideaux qui empêchent d'être vu, & qui garantissent du soleil. On est fort à son aise dans ce lit; la tête repose sur un chevet, & le corps sur un petit matelas proprement piqué; la chaleur violente du climat, & la moleste extrême des habitants, ont rendu ces hamacs très-communs, non-seulement pour faire les visites, mais aussi pour se rendre à l'église.

San-Salvador, est la résidence du viceroy du Brésil, le siége d'un archevêque, d'un conseil souverain, & d'une cour des monnoies.

Les maisons y sont hautes, & presque toutes de pierre de taille & de brique. Les églises sont riches, & les communautés nombreuses; les jésuites seuls y sont au nombre de près de deux cens, & les plus riches de tous les religieux. Ils y possèdent une église & un collège magnifique, où ils entretiennent fix régens pour enseigner.

San-Salvador, est un lieu de grand abord pour les marchandises qui s'y trafiquent, telles que sont les toiles, les baies, les serges, & les perpétuelles; les chapeaux, les bas de soie & de fil, les biscuits, les farines, le froment, les vins de port-à-port, &c. les huiles, le beurre, le fromage, les batteries de cuisine, les esclaves de Guinée, &c. Pour toutes ces choses, on y reçoit en retour de l'or, du sucre, du tabac, du bois de teinture de Brésil & autres; des peaux, des huiles, des suifs, du baume de copahu, de l'ypécacuanha, &c.

Cette ville si avantageuse pour les Portugais, est sur une hauteur de 80 toises, qui dépend de la côte orientale de la baie de tous les Saints. Cette hauteur est très-difficile à grimper, & on s'y sert d'une espèce de grue pour monter & descendre les marchandises du port à la ville.

San-Salvador est en général bien fortifiée, mais la garnison est aussi débauchée que mal disciplinée. Les autres habitants ne valent guère mieux; ils sont voluptueux, ignorans, vains, & bigots. Ils marchent ordinairement un rosaire à la main, un chapelet au col, un S. Antoine sur l'estomac, un poignard sur le sein, un pistolet dans la poche, & une longue épée au côté, afin de ne pas perdre l'occasion en disant leurs chapelets, de se venger d'un ennemi. *Lat. méridionale*, 12. (*D. J.*)

SALVAGE, f. m. (*Droit de naufrage*). c'est un droit qui se paye à ceux qui ont aidé à sauver des marchandises & autres choses qui périroient dans un naufrage: ce droit est ordinairement le dixième de ce qu'on a sauvé. (*D. J.*)

SALVAGES ÎLES, (*Géog. mod.*) on nomme ainsi deux petites îles d'Afrique dans l'Océan atlantique, entre Madère au nord & les Canaries au midi; elles sont incultes & inhabitées; on croit cependant que ce sont les îles de Junon, *Junonia insulae*. (*D. J.*)

SALVATELLE, f. m. *terme d'Anatomie*, branche fameuse de la veine axillaire qui s'étend sur la partie extérieure de la main, entre le doigt annulaire & le petit doigt. Voyez AXILLAIRE & VEINE.

Plusieurs médecins, à l'imitation des Arabes, recommandent la saignée de la *salvatelle*, comme très-propre dans les fièvres tierces & quartes, & dans les maladies hypocondriaques.

SALVATIERRA, (*Géog. mod.*) il y a deux à

trois villes ou bourgs de ce nom en Espagne, & une en Portugal.

1°. *Salvatierra*, petite ville d'Espagne en Galice, sur le Minho, dont l'évêché est au nord-est de Tuy. Long. 10. 55. latit. 39. 45.

2°. *Salvatierra*, petite ville d'Espagne dans la Biscaye, province d'Alava, au pied d'une montagne. Long. 15. 30. latit. 42. 48.

3°. *Salvatierra*, bourg d'Espagne, dans le comté d'Arragon, au confluent des petites rivières d'Arragon & de Véral, & à quatre lieues de Java.

4°. *Salvatierra*, ou *Salvaterra*, est une ville forte de Portugal, dans la province de Bèyra, sur la rivière d'Elia, à l'orient de Ségura. Long. 9. 5. latit. 39. 34. (D. J.)

SALVATIONS, f. f. (*Gramm. & Jurisprud.*) est un terme de pratique, par lequel on entend certaines écritures qui sont faites en répliques à des réponses à griefs, à des réponses à causes & moyens d'appel, à des contredits de production, & à des contredits de production nouvelle.

On les appelle *salvations*, parce que l'objet de ces écritures est de sauver les premières écritures, c'est-à-dire, de soutenir les moyens qu'elles renferment. (A)

SALUBRE, adj. (*Gramm.*) favorable à la santé, soit en guérissant la maladie, soit en la prévenant; on dit la faculté *salubre*, les eaux *salubres*, des substances *salubres*.

SALUBRITÉ, f. f. (*Gramm.*) qualité qui rend une chose saine & salubre: on dit la *salubrité* de l'air, des eaux, des lieux.

SALUCES, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge *Salutia*, ville d'Italie, dans le Piémont, marquisat de même nom, au pied des Alpes, à un mille du Pô, à 10 de Fossano au couchant, à pareille distance du Mont-Viso, à 18 milles au sud-est de Pignerol, & à 24 de Turin vers le midi; son évêché est suffragant de Turin, depuis l'an 1511. On croit qu'elle occupe les ruines de l'ancienne *Augusta Vagiennorum*. C'est une place très-importante au roi de Sardaigne. Long. 25. 20. latit. 44. 27.

Blandrata (George) naquit à *Saluces* dans le xvj. siècle; il vint à Genève, & embrassa le Calvinisme. De Genève il se rendit en Pologne, où il combattit le mystère de la Trinité, avec moins de crainte qu'aillieurs; il fut d'abord arien, & ensuite embrassa les opinions de Paul de Samosate; il eût bien mieux fait de ne s'attacher qu'à la Médecine, qu'il pouvoit exercer avec d'autant plus de gloire, qu'il étoit médecin de Sigismond, d'Etienne, & de Christophe Battori, princes de Transylvanie. Il mourut vers l'an 1590, & s'avisa sur la fin de ses jours de thésauriser, d'abandonner les intérêts des Unitaires, & de favoriser les Jésuites. (D. J.)

SALUCES le marquisat de, (*Géog. mod.*) petit pays d'Italie, où il fait une province du Piémont, près des Alpes. Il est borné au nord par le Dauphiné & le Piémont; au midi par le comté de Nice & de Coni; au levant par les provinces de Saville & de Fossano; au couchant par la vallée de Barcelonnette.

Ce pays a été autrefois plus grand qu'il n'est aujourd'hui; il avoit ses marquis qui le tenoient en fief des dauphins, de sorte que par l'extinction de leur famille, François I. réunit ce marquisat à la couronne, comme un fief du Dauphiné. Henri IV. l'échangea en 1601 par le traité de Lyon avec le duc de Savoie, qui céda en échange la Bresse, le Bugey, les pays de Val-Romey & de Gex, qui sont en-deçà du Rhône. *Saluces* & *Carmagnoles*, sont les deux seules places importantes du marquisat de *Saluces*. (D. J.)

SALVE, f. f. (*Fortification.*) salut militaire, qui se fait par la décharge d'un grand nombre d'armes à feu en même tems. Voyez SALUT.

Dans les Transactions philosophiques, M. Robert Clarke nous rend compte d'un effet surprenant que produisit une *salve* ou quelques décharges de mousquetterie.

A la proclamation de la paix en 1697, deux corps de cavalerie furent rangés de manière que le centre se trouvoit vis-à-vis la porte d'un boucher, qui avoit un chien le plus gros & le plus hardi qu'il y eût à Londres. A la première décharge le chien qui dormoit dans la maison couché auprès du feu, courut en-haut, & se cacha sous un lit qui étoit dans une chambre au premier étage: comme la servante le battoit pour le faire descendre, lui qui n'avoit jamais monté l'escalier, on fit une seconde décharge, à laquelle le chien se leva, sortit de dessous le lit, & fit plusieurs tours dans la chambre, tremblant & frissonnant comme s'il étoit aux abois, & à la troisième décharge, le chien après avoir fait encore un tour ou deux dans la chambre, tomba par terre & mourut sur le champ, en jettant du sang par le nez & par la gueule. *Chambers.*

Dans les *salves*, il est défendu en France par une ordonnance du premier Août 1681, de charger les pièces d'une plus grande quantité de poudre que du poids du quart du boulet. (q)

SALVETAT LA, ou SAUVETAT, (*Géog. mod.*) il y a deux bourgs ou petites villes de ce nom en France; l'une est dans le haut-Languedoc, au diocèse de Castres, sur l'Agout; ce lieu n'a pour toute décoration qu'un prieuré de bénédictins.

L'autre *Salvetat* est dans l'Agénois, sur la Seine, à cinq lieues à l'orient septentrional de la ville d'Agen; ce n'est qu'un bourg, mais bien illustré pour avoir été la patrie du ministre Claude, & du philosophe Régis.

Claude (Jean) l'un des plus habiles théologiens françois du dernier siècle, y naquit en 1619. Il fut ministre à Charenton depuis 1666 jusques à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, qu'il se réfugia en Hollande, où le prince d'Orange l'accueillit avec empressement, & commença par lui donner une pension. Il mourut à la Haie en 1687, à 68 ans.

Il fut pendant sa vie l'oracle de son parti, rival digne des Bossuet, des Arnauld, & des Nicole. Il l'a prouvé par sa réponse à la conférence de M. Bossuet; par sa défense de la réformation contre les préjugés légitimes de M. Nicole; par ses réponses au traité de la perpétuité; enfin, par ses divers livres de théologie & de controverse. Il joignoit à beaucoup d'esprit & d'érudition, un style mâle, exact, éloquent, & ferré: M. de la Deuze a écrit sa vie. Voyez SAUVETAT.

Régis (Pierre-Sylvain), fut un des grands défenseurs du Cartésianisme; c'étoit beaucoup dans un tems où la physique de Newton étoit inconnue. Les écrits de M. Régis, qu'on ne lit plus aujourd'hui, lui valurent une place à l'académie des Sciences en 1699; il mourut en 1707, âgé de 75 ans. (D. J.)

SALVE, terme d'église; c'est le premier mot d'une prière latine qu'on fait à la Vierge dans l'Eglise catholique, & qu'on chante sur le point de l'exécution des criminels. Durandus prétend que cette prière a été composée par Pierre, évêque de Compostelle; que les Dominicains l'adoptèrent vers l'an 1237, & que saint Bernard en a fait la fin. Il est fort vraisemblable que cette antienne doit son origine aux siècles d'ignorance; l'occasion dans laquelle on la chante, & le salut à la Vierge dans cette occasion, n'indiquent pas des siècles éclairés. (D. J.)

SALUER, v. act. (*Gramm.*) honorer quelqu'un par quelques démonstrations extérieures convenues entre les peuples; chaque peuple a son salut: d'un magistrat ignorant, c'est la robe qu'on salut: on salut Dieu, la Vierge, les saints par des prières & des gé-

inflexions ; les François se *saluent* en se découvrant la tête, & en s'inclinant ; ou quand ils ont la tête découverte, en s'inclinant seulement ; les Orientaux en posant la main sur la poitrine & s'inclinant aussi ; on va *saluer* un gouverneur, un seigneur ; on a *salué* le roi, les enfans de France, les ministres ; nous nous *saluons*, mais nous ne nous parlons pas.

SALUER, (*Critique sacrée.*) nos traductions rendent le mot grec du nouveau Testament *σπασιν*, par *saluer* ; c'est employer un terme trop foible ; on croiroit qu'il ne s'agit que d'un coup de chapeau ; au lieu que l'expression grecque signifie *aimer, estimer, honorer*. Ainsi *saluer extérieurement*, c'est marquer de l'estime, de la considération, du respect ; *intérieurement*, c'est en avoir. *Grotius. Beaufobre. (D. J.)*

SALUER, (*Art milit.*) voyez **SALUT & SALVE**.

SALUER, (*Marine.*) c'est faire hommage, ou rendre honneur à un vaisseau. Voyez **SALUT**.

Saluer à boulet, c'est tirer le canon avec un boulet ; cela ne se pratique que pour les rois. Voyez **SALUT**, article 11.

Saluer de la mousqueterie, c'est tirer une ou trois salves de mousqueterie : ces salves n'ont lieu qu'à l'occasion de quelques fêtes, & elles précèdent le *salut* du canon.

Saluer de la voix. C'est crier une ou trois fois : *Vive le roi* ; ce que fait tout l'équipage tête nue. On *salue* ainsi, après avoir *salué* du canon, ou lorsqu'on ne peut, ou qu'on ne veut pas tirer du canon. Voyez **SALUT**, art. 7.

Saluer des voiles. C'est amener les huniers à un mât ou sur le ton. Voyez **SALUT**, art 7.

Saluer du canon. C'est tirer un nombre de coups de canon : trois, cinq, sept, neuf, &c. à boulet ou sans boulet, selon que l'on veut rendre plus ou moins d'honneur à ceux qu'on *salue*. Les vaisseaux de guerre *saluent* par nombre impair, & les galères par nombre pair. C'est ici le *salut* ordinaire ; & j'ajoute à cause de cela, que le vaisseau qui est sous le vent d'un autre, doit *saluer* le premier.

Saluer du pavillon. C'est embrasser le pavillon, & le tenir contre son bâton, en sorte qu'il ne puisse voltiger ; ou l'amener & le cacher : cette manière de *saluer* est la plus humble de toutes.

SALVETE, (*Littérat.*) Ce mot signifie *impertinini salutem*, quand on parle aux dieux. On disoit : *estote salvi*, lorsqu'on saluoit les hommes ; & quelquefois on disoit : *accipite salutem quam quis imperitur*, en saluant les uns ou les autres. (*D. J.*)

SALVIA, (*Géogr. anc.*) *Σαλvia*, ville de la Liburnie, dans les terres, selon Ptolomée. Ortelius soupçonne que c'est la *Salvia* d'Antonin, sur la route de Sirmium à Salones, entre Sarnada & Pelvis, à vingt-quatre mille pas de la première, & à dix-huit mille pas de la seconde. (*D. J.*)

SALUM, (*Géog. mod.*) nom commun à une rivière & à un royaume d'Afrique.

La rivière est dans la Nigritie ; c'est un bras de la rivière de Gambie, qui elle-même est une branche du Niger.

Le royaume de *Salum* n'est autre chose que le pays situé sur la rivière de ce nom. (*D. J.*)

SALURE, f. f. (*Gramm.*) qualité d'une chose salée.

SALURE de la mer, (*Physiq.*) Cette *salure* amère & singulière a donné lieu depuis long-temps à quelques questions curieuses, qui méritent d'être résolues dans cet ouvrage.

On demande d'abord d'où vient la *salure* de la mer. La cause la plus probable de la *salure* de l'Océan se trouve ainsi expliquée par le docteur Halley dans les *Transact. philos.* n°. 334. J'ai remarqué, dit-il, que tous les lacs du monde, appelés pro-

prement tels, se trouvent salés, les uns plus, d'autres moins que l'Océan, qui dans le cas présent peut aussi être regardé comme un lac ; puisque j'entends par le mot *lac* des eaux dormantes, dans lesquelles se jettent perpétuellement des rivières, & qui n'ont point d'issue.

Il y a très-peu de ces lacs dans la partie connue du globe ; & en effet, à le bien prendre, je ne crois pas, continue-t-il, qu'il y en ait en tout plus de quatre ou cinq : savoir, 1°. La mer Caspienne : 2°. la mer Morte, ou le lac Asphaltide : 3°. le lac sur lequel est située la ville de Mexique : 4°. un lac du Pérou appelé *Titicaca*, qui par un canal d'environ cinquante lieues, communique avec un cinquième plus petit appelé le *lac de Paria* ; aucun de ces lacs n'a d'issue. La mer Caspienne qui est le plus grand de tous, est, à ce qu'on prétend, un peu moins salée que la mer Océane. Le lac Asphaltide l'est si prodigieusement, que ses eaux en sont entièrement rassasiées, & ne peuvent dissoudre presque rien autre chose ; aussi ses bords sont incrustés pendant l'été d'une grande abondance de sel desséché, d'une nature un peu plus piquante que le sel marin, & qui tient un peu du sel armo-

niac. Le lac du Mexique est, à proprement parler, un double lac divisé par un grand chemin qui conduit à la ville, laquelle est construite sur des îles au milieu du lac, sans doute pour sa sûreté. Les premiers fondateurs ont vraisemblablement tiré cette idée des castors qui construisent leurs cabanes sur des écluses qu'ils bâtissent dans les rivières. La partie de ce lac qui est au nord de la ville & des grands chemins, reçoit une rivière considérable, qui étant un peu plus haute, fait un petit saut ou cascade à son embouchure dans la partie méridionale du lac qui est plus basse. La partie la plus basse se trouve être salée ; mais je n'ai pas encore pu apprendre à quel degré ; cependant la partie plus élevée a ses eaux douces.

Le lac de *Titicaca* a près de quatre-vingt lieues de circonférence, & reçoit plusieurs rivières fort grandes & douces. Cependant, au rapport de Herrera & d'Acosta, les eaux sont si saumâches, qu'on ne sauroit en boire, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait si salées que celles de l'Océan. On assure la même chose du lac de *Paria*, dans lequel celui de *Titicaca* lui-même se décharge en partie.

Or je conçois, que comme tous les lacs dont j'ai parlé, reçoivent des rivières, & n'ont aucune issue, il faut que leurs eaux s'élèvent jusqu'à ce que leurs surfaces soient assez étendues pour perdre en vapeur autant d'eau qu'ils en reçoivent par les rivières ; & par conséquent ces lacs doivent être plus ou moins grands, selon la quantité d'eau douce qui s'y décharge. Mais les vapeurs ainsi exhalées sont parfaitement douces ; de sorte que les particules salines apportées par les rivières restent, tandis que les douces s'évaporent ; d'où il est évident que le sel des lacs augmente continuellement, ou que les eaux en deviennent de plus en plus salées. Mais dans les lacs qui ont une issue, comme celui de Gènesareth, autrement appelé le *lac de Tibériade*, dans le lac supérieur de Mexique & dans la plupart des autres ; l'eau étant perpétuellement courante, est remplacée par de nouvelle eau douce de rivière, dans laquelle il y a si peu de particules salines, qu'on ne s'en aperçoit point.

Or, si c'est-là la véritable raison de la *salure* de ces lacs, il est assez probable que l'Océan n'est devenu salé lui-même que par la même cause.

2°. On demande d'où procède la différence de *salure de la mer*, qui est d'autant moins salée qu'on

approche des pôles, & qui l'est le plus sous l'équateur ou dans la Zone torride. Plusieurs raisons concourent à cette différence de *salure*.

1°. Le soleil étant plus chaud sous la zone torride, attire plus de vapeurs que dans les climats septentrionaux, & ces vapeurs sont toutes d'eaux douces; car les particules de sel ne s'évaporent pas si facilement à cause de leur pesanteur; par conséquent l'eau qui reste dans l'Océan doit être plus salée sous l'équateur que vers les pôles, où il ne s'exhale pas tant d'eau douce, parce que la chaleur du soleil y est plus foible.

La seconde cause est la chaleur & la fraîcheur de l'eau, car la même eau, le bœuf mariné, les mets salés, le sont plus quand ils sont chauds que quand ils sont froids, comme chacun peut l'avoir expérimenté, parce que la chaleur ou les particules de feu agitent & aiguissent les particules de sel contenues dans ces viandes, & les séparent les unes des autres, de manière qu'elles affectent & piquent plus fortement la langue. Donc comme l'eau de la mer est plus chaude vers l'équateur & plus froide vers les pôles, il s'ensuit que quand on supposeroit toutes les parties de l'Océan également salées, elles doivent néanmoins le paroître davantage vers l'équateur, & plus douces vers les pôles.

3°. La troisième cause est la qualité plus ou moins grande de sel qui se trouve dans le bassin de la mer; car comme on ne trouve pas par-tout des mines de sel dans la terre, ni même une égale quantité de sel dans les endroits où on en rencontre, on doit supposer la même chose dans l'Océan, où il y a des côtes dont le lit n'est pas si plein de sel que d'autres. C'est pourquoi où il se rencontre une plus grande quantité de sel au fond de l'Océan, l'eau doit y être plus salée, parce qu'elle est plus imprégnée de ce minéral, comme il est aisé de le concevoir. Par cette raison l'eau de mer est extrêmement salée auprès de l'île d'Ormus, parce que cette île est toute de sel. Mais y a-t-il une plus grande quantité de mines de sel sous l'eau, sous la zone torride, que sous les pôles? C'est ce qu'on ne peut pas dire certainement, faute d'observations. Bien des gens pensent que cela est probable, à cause de la plus grande chaleur du soleil qui attire les particules douces: quoi qu'il en soit, cette raison me paroît bien foible.

4°. Une quatrième cause est la fréquence ou la rareté de la pluie & de la neige: l'une & l'autre tombent fort souvent dans les pays septentrionaux; mais sous la zone torride il n'y a point de pluie du tout dans certaines saisons de l'année, & elles sont continues dans les autres tems. Donc l'Océan dans ces derniers endroits n'est pas si salé auprès des côtes dans les mois pluvieux que dans les saisons sèches. Il y a même différens endroits aux Indes sur la côte de Malabar; où l'eau de la mer est assez douce dans la saison pluvieuse, à cause de la grande quantité d'eau qui tombe du mont Gate, & qui se jette dans la mer. C'est la raison qui fait qu'en différens tems de l'année les mêmes parties de l'Océan ont différens degrés de *salure*; mais comme il y a presque toute l'année des pluies & des neiges dans les pays septentrionaux, la mer y est moins salée que sous la zone torride.

5°. La cinquième cause est la différence de qualité que l'eau a de dissoudre le sel & l'incorporer avec elle, car l'eau chaude dissout le sel bien plus vite que la froide; & conséquemment quand il y auroit la même quantité de sel sous l'eau dans le bassin de la mer auprès des pôles que vers l'équateur, l'eau qui y est plus froide ne peut pas sitôt le dissoudre en particules très-menues, & l'incorporer avec elle, que sous la zone torride, où l'eau est plus chaude.

6°. La sixième cause est la quantité de rivières considérables qui se déchargent dans la mer; mais elles

ne font de changement que sur les côtes, car le milieu de l'Océan n'en est que médiocrement affecté. Les marins rapportent que sur la côte du Brésil, où Rio de la Plata se jette dans la mer, l'Océan perd son goût salé jusqu'à près de quinze lieues de distance de la côte. On peut en dire autant de l'Océan africain sur la côte de Congo, & dans plusieurs autres lieux, comme vers Malabar dans l'Inde, ainsi qu'on l'a observé ci-devant, &c. On peut ajouter à toutes ces causes les sources d'eau douce qui sortent en quelques endroits du fond de la mer.

Ces causes prises séparément ou toutes ensemble, mettent une grande différence de *salure* dans les différentes parties de l'Océan, & c'est par elles qu'on est en état d'expliquer cette variété.

On peut en tirer la raison, pourquoi l'eau de l'Océan germanique & de celui du nord ne donne pas tant de sel quand on la fait bouillir, que celle de l'Océan occidental vers l'Espagne, les îles Canaries, & le cap Verd en Afrique, d'où les Hollandois tirent une grande quantité de sel, qu'ils transportent dans plusieurs pays septentrionaux? Parce que ces côtes sont plus voisines de la zone torride que les autres, quoique peut-être le bassin de la mer y contienne une égale quantité de sel.

L'eau de la mer dans l'Océan éthiopique, vis-à-vis la Guinée, donne en la faisant bouillir une seule fois un sel blanc aussi fin que le sucre, & tel que ni l'Océan espagnol, ni aucun autre en Europe, n'en peut produire d'une seule opération.

On demande si l'eau de la mer est plus douce au fond, & pourquoi on tire dans quelques endroits de l'eau douce du fond de la mer?

On répond à ces questions que l'eau de la mer n'est pas plus douce au fond qu'à la surface, si ce n'est en quelques endroits particuliers où il se trouve apparemment des sources d'eau douce; car il est contre la nature que l'eau salée flotte au-dessus de l'eau douce, qui est moins pesante.

M. Hook a inventé un instrument pour découvrir quelle est la *salure* de la mer à quelque profondeur que ce soit. On le trouve décrit dans les *Transf. phil.* n°. 9. & n°. 24. ou dans l'abrégé de Lowthorp, vol. 2. p. 260.

On demande si l'on peut désaler l'eau de la mer; je réponds que la chose est possible.

M. Hanton a trouvé le premier le secret de rendre douce l'eau de la mer. Ce secret consiste d'abord dans une précipitation faite avec l'huile de tartre qu'il fait tirer à peu de frais; ensuite il distille l'eau de mer: son fourneau tient fort peu de place, & est construit de manière qu'avec un peu de bois ou de charbon, il peut distiller vingt-quatre pots d'eau, mesure de France, en un jour; & pour la rafraîchir, il a une nouvelle invention par laquelle au lieu de faire passer le tuyau par un vase plein d'eau, suivant la coutume, il le fait passer par un trou pratiqué exprès hors du vaisseau, & rentrer par un autre, de sorte que c'est l'eau de la mer qui fait l'office de réfrigérant. Par ce moyen on épargne la place qu'occupe ordinairement le réfrigérant, ainsi que l'embarras de changer l'eau quand le tuyau l'a échauffée. Mais en troisième lieu, il joint aux deux opérations précédentes la filtration, pour corriger la malignité de l'eau: cette filtration se fait au moyen d'une terre particulière qu'il mêle & détrempe avec l'eau distillée, & enfin qu'il laisse se précipiter au fond.

Il prétend que cette eau de mer distillée est assez salubre, & il le prouve, 1°. par l'expérience, en ayant fait boire à des hommes & à des animaux, sans qu'elle leur ait fait aucun mal. 2°. Par la raison fondée sur ce que cette terre particulière mêlée avec l'eau distillée, émousse les pointes des esprits volatils du sel; & leur servant pour ainsi dire d'étui,

emporte leur force & leur âpreté malfaisante en se précipitant. *Transact. philos.* par Lowthorp, vol. II. pag. 297.

Cependant des marins expérimentés, & sur-tout ceux qui avoient cette machine à bord, ont assuré le public que l'eau de la mer rendue douce par la distillation, n'éranche point la soif; mais qu'après en avoir bû autant qu'ils pouvoient, ils étoient aussi altérés qu'auparavant, tant les imprégnations que les eaux éprouvent dans leur passage sur la terre, sont nécessaires pour la rendre nourrissante.

Plus ces imprégnations sont riches & sulphureuses, plus les eaux deviennent douces & bonnes: nous en avons un exemple dans la bonté & la salubrité de l'eau de la Tamise, au-dessous de Londres; sans doute elle lui vient des imprégnations qu'elle éprouve de la part du sol & des boues des ruisseaux de Londres.

D'où vient que l'eau de pluie ramassée au milieu de l'Océan venant des vapeurs que la mer exhale, est douce, au lieu que l'eau que l'on tire de l'eau de la mer, soit en la faisant bouillir ou en la distillant, se trouve toujours salée?

Ceux qui ont étudié avec soin les secrets de la nature, je veux dire les habiles chimistes, & non ces ignorans qui affectent de l'être, ont jusqu'ici travaillé inutilement pour trouver une méthode de distiller l'eau de mer, ou en extraire l'eau douce; ce secret feroit pourtant fort beau, & très-avantageux pour la navigation. Quoique dans la décoction & la distillation, qui reviennent en effet à la même opération, il reste du sel au fond du vase, l'eau ainsi séparée ne laisse pas que d'être salée, & n'est point potable, ce qui surprend ceux qui en ignorent la cause: on l'enseigne en Chimie, qui est la véritable philosophie; on trouve que dans tous les corps deux sortes de sels, quoique parfaitement semblables pour le goût, diffèrent beaucoup l'un de l'autre pour les autres qualités. Les artistes appellent l'un *sel fixe*, & l'autre *sel volatil*. Le sel fixe, à cause de sa pesanteur, ne s'évapore point dans la distillation, mais demeure au fond du vaisseau, au lieu que le sel volatil est spiritueux. En effet ce n'est rien qu'un esprit très-subtil qui s'exhale aisément sur un feu doux, & qui par conséquent montant dans la distillation avec l'eau douce, se mêle avec elle à cause de la subtilité de ses particules. Les Chimistes trouvent ce sel fixe & ce sel volatil non-seulement dans l'eau de mer, mais encore dans presque tous les corps, en plus ou moins grande quantité: les herbes qui ont un goût piquant en contiennent davantage; les matières huileuses & insipides en ont moins. Ainsi la difficulté est de séparer ce sel volatil, ou l'esprit de sel d'avec l'eau; c'est ce qui a résisté jusqu'à-présent à tous les efforts qu'on a faits pour y parvenir.

Mais pourquoi l'eau de pluie est-elle aussi douce sur l'Océan que sur terre, puisqu'elle est produite des exhalaisons attirées de la mer par la chaleur du soleil, ou exhalées par la force d'un feu souterrain; évaporation qui ne diffère en rien de la distillation? Il y en a, ce me semble, trois ou quatre raisons.

1°. Une évaporation lente & douce, par laquelle il ne s'exhale de l'Océan que la partie la plus subtile, qui à la vérité contient aussi l'esprit du sel, mais en bien moindre quantité que quand l'évaporation se fait par une forte chaleur. 2°. Le long espace que cette vapeur parcourt avant d'arriver à la région de l'air, où elle se condense en pluie, pendant lequel passage il est bien possible que l'esprit salin se détache petit-à-petit des particules aqueuses. 3°. Le mélange des autres particules douces d'eau qui se trouvent dans l'air. 4°. Le refroidissement & la coagulation ou condensation de la vapeur; car en montant de l'Océan, ces vapeurs deviennent par degrés plus froi-

des, & se mêlent avec d'autres qu'elles trouvent en chemin, se condensent & se changent en nuées. Dans le tems de cette réfrigération & condensation, les esprits salins s'échappent avec les particules ignées, & vont occuper le lieu le plus élevé de l'air.

Mais pourquoi la même chose n'arrive-t-elle pas dans la distillation, où les vapeurs exhalées deviennent plus froides & se condensent? En voici la raison. 1°. Dans ce court espace l'esprit salin demeure étroitement uni avec les particules aqueuses. 2°. La vapeur est conservée dans un vaisseau qui ne laisse à l'esprit aucun jour pour s'échapper. Varenius, *géog. physiq.* (D. J.)

SALURN, (*Géog. mod.*) Les François écrivent *Salourne*, ce qui revient au même pour la prononciation; gros bourg aux confins de l'Allemagne & de l'Italie, dans le Tirol, auprès du Trentin, dont il fait la séparation. Ce lieu est nommé en latin du moyen âge, *Salurnum*, & *Salurnæ*, au génit. *arum*. (D. J.)

SALUS, déesse, (*Mythol.*) Les Romains avoient personnifié & déifié non-seulement les vertus morales, comme l'honneur, la piété, la foi, &c. mais aussi toutes les choses utiles, comme la concordé, la paix, la liberté, enfin la conservation de l'empire sous le nom de la déesse *Salus*. *Ædes cereris salutis*, de *cælo tacta*, comme dit Tite-Live. Son temple avoit été bâti sur le mont Quirinal par C. Junius Bubuleus, dans le tems de sa dictature, l'an 451 de Rome. (D. J.)

SALUT, f. m. (*Gramm.*) est l'action ou la cérémonie de saluer, & de rendre à quelqu'un le respect & la révérence. Voyez **SALUER**.

Il y a une grande variété dans les manières de saluer: on *salue* Dieu par des adorations, des prières, &c. En Angleterre on *salue* le roi par génuflexion; en Europe on se *salue* les uns les autres en se découvrant la tête & inclinant le corps. Les Orientaux saluent en découvrant leurs piés & mettant les mains sur la poitrine.

Le pape ne *salue* personne que l'empereur, & c'est une grace qu'il lui fait que de l'admettre à baiser sa bouche.

A l'armée, les officiers saluent par de certains mouvemens de demi-pique ou d'esponton. Voyez **SALUT**, *art milit.*

Les anciens croyoient que la statue de Memnon qui étoit dans un temple d'Egypte, saluoit le soleil tous les matins à son lever. Cette erreur venoit de ce que la statue étant creuse, la chaleur du soleil levant échauffoit l'air qu'elle contenoit, & cet air sortoit par la bouche en faisant un peu de bruit, que les prêtres disoient être une salutation que la statue faisoit au soleil.

Le *salut* sur mer est une marque de civilité, de devoir ou de soumission que les vaisseaux se rendent les uns aux autres, & aux fortereffes devant lesquelles ils passent. Voyez **SALUT**, *Marine*.

SALUT, (*Critiq. sacr.*) Ce mot se prend, 1°. pour la conservation, la délivrance de quelque mal; 2°. pour la vie ou la santé du corps; 3°. pour la prospérité, *Is. lx. 18.*; 4°. pour la victoire, *sagitta salutis*, *IV. des Rois, xij. 17.* la fleche de la victoire; 5°. la louange qu'on rend à Dieu. *Salus & gloria Deo nostro*. *Apoc. xix. 1.*: louez & glorifiez le Seigneur. 6°. Le *salut* de civilité, d'affection & d'estime. Les juifs de ces cantons *saluent* leurs frères qui sont en Egypte, *salutem dicunt*, *H. Macc. j. 4.* Enfin le *salut éternel*; travaillez à votre *salut* avec crainte & tremblement. *Rom. xij. 11.* (D. J.)

SALUT, *terme d'église*, partie de l'office divin qui se fait le soir après complies chez les Catholiques romains en l'honneur de la Vierge, ou pour quelque fête solennelle. Déclarerai-je, dit la Bruyère, ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau

salut

salut : la décoration souvent prophane ; les places retenues & payées ; des livres distribués comme au théâtre ; les entrevues & les rendez-vous fréquens ; le murmure & les causeries étourdissantes ; quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, féchément, & sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser jusqu'à ce qu'un orchestre & des voix qui concertent depuis long-tems se fassent entendre. Est-ce à moi, continue-t-il, à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoin d'une telle indécence ? Quoi ! parce qu'on ne danse pas encore aux T T, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office divin ? (D. J.)

SALUT, LE, à la guerre, ou parmi les troupes, est une marque de soumission & de respect, ou un honneur qu'elles rendent au souverain, aux princes & aux généraux.

Les gens de guerre, dit M. le maréchal de Puységur, dans son livre de *l'art de la guerre*, ne sauroient donner une plus grande marque de leur respect & de leur obéissance au roi, & à ceux qui le représentent dans les armées, quand ils font à la tête des troupes, qu'en baissant les armes devant eux pour les saluer. Il ajoute, que le *salut* le plus simple est le plus noble pour des troupes.

L'ancien *salut* de la cavalerie consistoit à abaïsser la pointe de l'épée devant celui qu'on saluoit, & à la relever ensuite. L'ordonnance du 22 Juin 1755, sur l'exercice de la cavalerie, établit un nouveau *salut* beaucoup plus composé que le précédent : il doit se faire en cinq tems, soit de pié ferme, ou en marchant.

« Au premier, lorsque la personne qu'on doit saluer sera à cinq pas de distance, on tournera le tranchant du sabre à gauche, prenant la poignée à pleine main, & étendant le pouce jusqu'à la garde, & on élèvera le sabre tout de suite, perpendiculaire, la pointe en-haut, la garde à hauteur & à un pié de distance de la cravatte, le coude un demi-pié plus bas que le poignet.

« Au deuxième, à trois pas de distance, on étendra le bras pour placer la main au-dessus du milieu de la poche de l'habit étant boutonné, & l'on baïssera la pointe du sabre à la hauteur du poignet, observant que la lame soit parallèle au corps du cheval.

« Au troisième, à un pas de distance élevant un peu le poignet, & le tournant en-dehors, on baïssera la pointe du sabre fort doucement, & autant qu'il sera possible, sans forcer le poignet, tenant toujours la lame parallèle au corps du cheval, & l'on restera dans la même position jusqu'à ce que la personne que l'on salue soit éloignée de deux pas.

« Au quatrième, baissant le pouce pour contenir la poignée, on relevera le sabre la pointe en-haut, le tenant perpendiculaire, la garde vis-à-vis & à six pouces de distance du teton droit, le coude à la hauteur du poignet.

« Au cinquième, on portera le sabre à l'épaule, comme il est prescrit pour les cavaliers ».

Quand les officiers doivent saluer de pié ferme, ils le font l'un après l'autre, en observant de garder les distances ci-dessus indiquées ; de manière que la pointe du sabre soit basse au moment du passage de la personne que l'on salue.

Le *salut* de l'étendard dont l'ordonnance du 22 Juin 1755 ne parle point, se fait en baissant la lame de l'étendard devant celui qu'on salue.

Si la simplicité du *salut* en fait la noblesse, comme le prétend M. le maréchal de Puységur, & comme il est difficile de ne pas en convenir, on peut juger aisément lequel des deux *saluts* précédens, favoir de l'ancien ou du nouveau, mérite la préférence. Comme la forme du *salut* n'est que de convention, & que la manière d'y procéder est assez indifférente en elle-

même, nous ne ferons aucune observation particulière sur ce sujet ; nous passerons au *salut* de l'infanterie, ou de l'esponton, auquel il est fort difficile de donner la même noblesse qu'avoit l'ancien *salut* de la cavalerie.

Pour le *salut* de l'esponton, lorsqu'il se fait de pié ferme, l'officier étant reposé sur cette arme, à la tête de sa troupe, doit faire le *salut* en quatre tems, suivant l'ordonnance du 14 Mai 1754.

« Au premier, il fera à droite, portant l'esponton de biais, le talon en-avant, élevé à deux piés de terre seulement, le bras tendu à la hauteur de l'épaule, & la main gauche empoignera l'esponton environ trois piés au-dessus du talon.

« Au deuxième, la main droite quittant l'esponton, la gauche le fera tourner doucement jusqu'à ce que la lame soit baïssée en avant près de terre, & que le talon vienne joindre la main droite, qui fera toujours à la hauteur de l'épaule.

« Au troisième, il ramènera l'esponton dans la même situation où il étoit à la fin du premier tems.

« Au quatrième, il se remettra par un à-gauche, comme il étoit avant de saluer.

« Il ôtera ensuite son chapeau de la main gauche, & ne le remettra que quand celui qui reçoit le *salut* lui l'aura dépassé de quelques pas.

« L'officier qui salue doit avoir attention de commencer ses mouvemens assez à-tems pour que, lorsqu'il baïssera la lame de l'esponton, la personne à laquelle il rend le *salut* soit encore éloignée de trois pas, afin que quand elle sera vis-à-vis de lui, il soit remis à sa place ».

Pour saluer de l'esponton en marchant, lorsque l'officier, portant l'esponton sur le bras gauche, sera environ à trente pas de la personne à qui le *salut* est dû, il portera l'esponton sur l'épaule droite en trois tems.

« Au premier, il empoignera l'esponton de la main droite à la hauteur de l'œil.

« Au deuxième, il le portera devant lui sur la droite, le tenant perpendiculaire, le bras tendu en-avant.

« Au troisième, il le mettra sur l'épaule droite, le tenant plat, le coude à la hauteur de l'épaule ».

L'officier qui fait ces mouvemens, doit avoir attention de s'éloigner de trois pas du rang, afin qu'en renversant l'esponton sur son épaule, la lame ne puisse pas blesser les soldats qui le suivent.

Il doit continuer à marcher dans cette position d'un pas égal, jusqu'à ce qu'il soit à neuf ou dix pas de la personne qui devra être saluée, & alors le *salut* se fera en six tems.

« Au premier, en avançant le pié gauche, & effaçant le corps comme si l'on faisoit à-droite sur le talon droit, on portera l'esponton devant soi, le tenant plat à la hauteur des épaules, la main gauche à trois piés du talon.

« Aux deuxième & troisième tems, en avançant successivement le pié droit & le pié gauche, on fera tourner l'esponton de la main gauche, comme il a été dit pour le *salut* de pié ferme, observant que l'esponton se trouve droit lorsque le pié droit arrivera à sa place, & que la lance soit près de terre lorsque le pié gauche arrivera à la finne.

« Aux quatrième & cinquième tems, on fera les mouvemens contraires à ceux qui auront été faits aux deuxième & troisième, observant de même que l'esponton se trouve droit à la fin du pas qui sera fait du pié droit, & qu'il se trouve plat après qu'on y aura joint la main droite, le pié gauche arrivant à terre.

« Au sixième tems, en avançant le pié droit, on remettra l'esponton sur l'épaule droite ; ensuite avançant le pié gauche on ôtera le chapeau que

» l'on portera à la main à côté de foi, jusqu'à ce
 » qu'on ait dépassé tous ceux à qui on doit honneur :
 » après quoi on le remettra sur la tête, & à quelques
 » pas de-là on ôtera l'esponton de dessus l'épaule,
 » pour le porter sur le bras gauche ».

Les capitaines & lieutenans de chaque division ne forment qu'un rang, pour saluer ensemble en marchant.

Le *salut* du fusil, dont les officiers sont armés depuis l'ordonnance du 31 Octobre 1758, doit se faire de la même manière qu'il avoit été réglé par celle du 14 Mai 1754, pour les officiers de grenadiers qui ont toujours eu des fusils.

Le *salut* du fusil de pié ferme se fait en quatre tems.

« Au premier, le fusil étant porté sur le bras gauche à l'ordinaire, faisant à-droite, on observera de bien empoigner le fusil de la main droite derrière le chien, tandis qu'on le quittera de la main gauche, & on le portera sur la droite, le bras tendu à la hauteur de l'épaule.

» Au deuxième, on baissera le bout du fusil à terre, le soutenant de la main gauche qu'on aura portée en avant, & sur laquelle on l'appuiera à deux travers de doigts de la fougard.

» Au troisième, on se remettra comme on étoit à la fin du premier tems.

» Au quatrième, on se reposera par un à-gauche, & on joindra la main au fusil : après quoi on ôtera le chapeau de la main droite, & on le remettra comme il a été dit au *salut* de l'esponton ».

On doit avoir attention de commencer ces mouvemens assez-tôt pour que le *salut* du fusil se fasse trois pas en avant de la personne qu'on salue ; & si elle venoit par la gauche, de les faire précéder par un demi-à-gauche.

Le *salut* du fusil se fait de la même manière en marchant.

« Le premier tems se fera en avançant le pié gauche, dix pas avant d'être vis-à-vis de la personne qu'on devra saluer.

» Le deuxième, en faisant deux autres pas, de façon que le bout du fusil arrive près de terre, en même tems que le pié gauche posera en avant.

» Le troisième, en faisant le quatrième & le cinquième pas.

» Le quatrième, en avançant le pié droit ».

Pour faire le *salut* du drapeau, les enseignes doivent d'abord appuyer le talon de la lance sur la hanche droite, le tenant un peu de biais, & lorsqu'ils doivent saluer, ils baissent doucement la lance jusqu'àuprès de terre, la relevant de même, & ils ôtent ensuite leur chapeau de la main gauche.

Les enseignes doivent s'arranger pour baisser & relever ensemble leurs drapeaux, avant que celui qu'ils doivent saluer soit tout-à-fait devant eux.

Le *salut* des fergens consiste à ôter leur chapeau de la main gauche, étant reposés sur leur hallebarde.

M. le maréchal de Puyfégur observe sur les différentes formalités prescrites pour le *salut* de l'esponton, qui rendent ce *salut* très-composé, que si l'on n'y cherche que de la justesse, il y en a rarement ; qu'à l'égard de l'utilité, il n'y en a aucune : & qu'ainsi le tems qu'on emploie à se former au *salut* de l'esponton, est un tems perdu, ou employé fort inutilement.

Pour rectifier ce *salut*, lui donner plus d'aisance, & par conséquent plus de grace & de noblesse, cet illustre maréchal pensoit qu'il falloit le rapprocher de l'ancien de la cavalerie, qui étoit en usage de son tems.

Pour cela, son sentiment étoit que lorsque le roi, les princes, ou les autres personnes que les troupes doivent saluer, passeroient à la tête d'un bataillon, les officiers ayant alors l'esponton à la main, de-

vroient au premier tems, sans bouger de leur place, baisser le fer de l'esponton de la main droite devant eux, jusqu'à ce qu'il fût à un demi pié de terre ou environ ; au second tems, remettre l'esponton comme il étoit d'abord ; & au troisième, ôter leur chapeau de la main gauche. Ce *salut*, dit-il, approcheroit beaucoup de celui de la cavalerie, & il en auroit toute la noblesse. (Q)

SALUT, LE, est encore, parmi les troupes, une ou plusieurs décharges de l'artillerie d'une place de guerre, qui se fait lorsqu'un prince du sang, un maréchal de France, &c. passe ou entre dans la ville.

Quand un maréchal de France entre dans une ville de guerre, on le salue de plusieurs volées de canon, quand même il ne commanderoit pas dans la province. Voyez MARÉCHAL DE FRANCE. (Q)

SALUT, (Marine.) déférence ou honneur qu'on rend entre les vaisseaux de différentes nations, & parmi ceux de même nation qui sont distingués par le rang des officiers qui les montent & qui y commandent. Cette déférence consiste à se mettre sous le vent, à amener le pavillon, à l'embrasser, à faire les premières & les plus nombreuses décharges de l'artillerie pour la salve ; à ferler quelques voiles, & sur-tout le grand hunier ; à envoyer quelques officiers à bord du plus considérable vaisseau, & à venir sous son pavillon, suivant que la diversité des occasions exige quelques-unes de ces cérémonies.

Voici ce qui est réglé à cet égard pour nos vaisseaux, tiré de l'ordonnance de la marine de 1689.

1°. Les vaisseaux du roi portant pavillon d'amiral, de vice-amiral, cornettes & flâmes, salueront les places maritimes & principales forteresses des rois, le *salut* leur sera rendu coup-pour-coup à l'amiral & au vice-amiral, & aux autres par un moindre nombre de coups, suivant la marque de commandement.

Les places & forteresses de tous autres princes & des républiques, salueront les premières l'amiral & le vice-amiral, & le *salut* leur sera rendu d'un moindre nombre de coups par l'amiral, & coup-pour-coup par le vice-amiral. Les autres pavillons inférieurs salueront les premiers. Mais les places de Corfou, Zante & Céphalonie, & celle de Nice & de Villefranche, en Savoie, seront saluées les premières par le vice-amiral. Au reste, nul vaisseau de guerre ne saluera une place maritime, qu'il ne soit assuré que le *salut* lui sera rendu.

2°. Les vaisseaux du roi portant pavillon, & rencontrant ceux des autres rois, portant pavillons égaux au leur, exigeront le *salut* de ceux-ci en quelques mers & côtes que se fasse la rencontre ; ce qui se pratiquera aussi dans les rencontres de vaisseau à vaisseau, à quoi les étrangers seront contraints par la force s'ils refusent de le faire.

3°. Le vice-amiral & le contre-amiral, rencontrant le pavillon amiral de quelque autre roi, ou l'étendard royal des galères d'Espagne, salueront les premiers. Le vaisseau portant pavillon amiral, rencontrant en mer ces galères, se fera saluer le premier par celle qui portera l'étendard royal.

Les escadres des galères de Naples, Sicile, Sardaigne & autres, appartenantes au roi d'Espagne, ne seront traitées que comme galères patronnes, quoiqu'elles portent l'étendard royal, & seront saluées les premières par le contre-amiral ; mais le vice-amiral exigera d'elles le *salut*, & les contraindra à cette déférence, si elles refusent de la rendre ; la même chose aura lieu pour les galères, portant l'étendard de Malte & de tous autres princes & républiques. A l'égard de la galère patronne de Gènes, tous les vaisseaux de guerre françois exigeront d'elle le *salut*.

4°. Les vaisseaux portant cornettes & flâmes, salueront les pavillons de l'amiral & contre-amiral des autres rois, & se contenteront qu'on leur réponde

quoique par un moindre nombre de coups de canon.

5°. Les vaisseaux des moindres états portant pavillon d'amiral, & rencontrant celui de France, plieront leur pavillon, & salueront de 21 coups de canon; & l'amiral de France ayant rendu le *salut* seulement de 13 coups, les autres remettront leur pavillon.

Les vice-amiral & contre-amiral de France seront salués de la même manière, par les moindres états. Leur amiral saluera de même le premier le vice-amiral & contre-amiral de France: mais il ne pliera son pavillon que pour l'amiral; en sorte que cette déférence de plier le pavillon, ne sera rendue par les moindres états, qu'aux pavillons égaux ou supérieurs.

Les vaisseaux du roi portant cornettes, salueront l'amiral des moindres états, & se feront saluer par tous les autres pavillons des mêmes états.

6°. Lorsqu'on arborera le pavillon amiral, soit dans les ports ou à la mer, il sera salué par l'équipage du vaisseau sur lequel il sera arboré, de cinq cris de vive le roi, & les autres vaisseaux le salueront en pliant leur pavillon, sans tirer du canon. Le pavillon du vice-amiral sera seulement salué par trois cris de tout son équipage; le contre-amiral & les cornettes par un cri; & à l'égard des flâmes, elles ne seront pas saluées.

7°. Les vaisseaux du roi portant pavillon de vice-amiral & contre-amiral, rencontrant en mer le pavillon amiral, le salueront de la voix, plieront leurs pavillons, & abaisseront leurs hautes voiles.

8°. Le contre-amiral, les cornettes ou autres vaisseaux de guerre, abordant le vice-amiral, le salueront seulement de la voix, en passant à l'arrière pour arriver sous le vent. Les vaisseaux de guerre qui ne porteront ni pavillons, ni cornettes, se rencontrant à la mer, ne se demanderont aucun *salut*.

9°. Lorsqu'il y aura plusieurs vaisseaux de guerre ensemble, il n'y aura que le seul commandant qui saluera.

10°. Il est défendu à tous commandans & capitaines françois, de saluer les places des ports & rades du royaume, où ils entrent & mouillent ordinairement, comme aussi de tirer du canon dans les occasions de revûes & de visites particulières, qui pourroient leur être faites sur leurs bords.

11°. L'amiral, le vice-amiral, le gouverneur de la province, faisant leur première entrée dans le port, seront seulement salués du canon. Le vaisseau portant pavillon amiral dans un port, rendra le *salut*. Le roi se trouvant en personne dans ses ports ou sur ses vaisseaux, sera salué de trois salves de toute l'artillerie, dont la première se fera à boulet.

Il y a encore dans l'ordonnance, d'où tout ceci est tiré, un article concernant les galères.

Quoiqu'il n'y ait plus en France de corps de galères, comme je l'ai déjà dit, voyez GÉNÉRAL DES GALÈRES, cependant j'ajouterai ici ce qui regarde ces bâtimens dans cette ordonnance, d'autant mieux qu'on en entretient actuellement dans les ports.

L'étendard royal des galères saluera le premier le pavillon, qui rendra coup-pour-coup; & l'étendard sera salué le premier par le vice-amiral.

Le vice-amiral sera salué par la patrone des galères, à laquelle il répondra coup-pour-coup; & elle sera saluée par le contre-amiral, auquel elle répondra de même.

Les autres nations maritimes ont des ordonnances particulières sur le *salut*, qu'elles exigent ou qu'elles rendent: mais tout ceci n'est qu'une chose de bienfaisance ou de convention. Il est réglé qu'en général, les vaisseaux des républiques salueront les vaisseaux des têtes couronnées, s'ils sont de la même qualité que ceux des républiques, d'un pareil nombre ou d'un moindre nombre de coups, suivant ce qui leur

est prescrit par leur souverain. A l'égard des républiques, elles se sont accordées à saluer les premières les vaisseaux de la république de Venise, parce qu'elle est la plus ancienne, & à exiger le *salut* des souverains qui sont au-dessous des rois.

SALUT, (*Escrime.*) le *salut* d'armes est une politesse réciproque que se font deux escrimeurs avant de commencer un assaut.

Il s'exécute ainsi; 1°. on prend son chapeau avec la main gauche; 2°. on étend le bras gauche, on met son poignet à hauteur du nœud de l'épaule, & l'on tourne le dedans du chapeau du côté de l'ennemi; 3°. on leve le bras droit & son poignet à hauteur du nœud de l'épaule, & en même tems on frappe du pied droit dans la même place; 4°. on recule deux pas en arrière en commençant par faire passer le pied droit derrière le gauche, & ensuite le gauche devant le droit; 5°. on baisse la pointe de l'épée pour saluer les spectateurs qui se trouvent dans la sale, & on remet le bras droit dans sa première position; 6°. on remet son chapeau sur la tête; 7°. on frappe encore du pied droit dans la même place, & en même tems on met les poignets à hauteur du nœud d'épaule; 8°. on avance deux pas vers l'ennemi en commençant par le pied gauche que l'on fait passer devant le droit, & ensuite le droit derrière le gauche; 9°. on se remet en garde. *Nota* que tous ces mouvemens se font distinctement & sans se presser.

SALUT, (*Monnaie.*) monnaie d'or de France; Charles VI. fit faire cette monnaie l'an 1421, sur la fin de son règne, & c'est le seul de nos rois qui en ait fabriqué; elle étoit d'or fin, du même poids que les francs à cheval, & valoit 1 liv. 5 sols, ce qui feroit aujourd'hui environ 16 liv. il y en avoit 63 au marc. Cette espèce fut appelée *salut*, parce que la salutation angélique y étoit représentée. Henri VI, roi d'Angleterre, pendant qu'il posséda une partie de la France, fit fabriquer des *saluts* d'or, de même poids, de même valeur, & de même titre que ceux de Charles VI. (*D. J.*)

SALUTAIRE, adj. (*Gram.*) qui est utile, qui peut sauver d'un dommage, d'un accident, d'un inconvénient. L'usage de la raison est toujours *salutaire*. La connoissance de la vertu est toujours *salutaire*. Une réflexion, un conseil *salutaire*.

SALUTARIS, (*Géog. anc.*) ce nom a été donné par distinction à quelques provinces, en partie à cause des eaux saines & bienfaisantes qui s'y trouvoient.

Les principales provinces qui ont porté ce nom sont la Galatie, la Macédoine, la Palestine, la Phrygie & la Syrie. La partie à laquelle ce nom étoit affecté dans chacune de ses provinces, faisoit une province particulière, que l'on distinguoit du reste par ce surnom.

Les anciens géographes, comme Méla, Pline, &c. n'ont point connu ce nom distinctif: il est beaucoup plus moderne. On le trouve dans la notice de l'empire, & dans quelques notices ecclésiastiques. La notice de l'empire nomme la Palestine *salutaire*, & la Syrie *salutaire*, *sect. ij.* la Galatie *salutaire*, *sect. xvj.* la Phrygie *salutaire*, *sect. xv.* & la Macédoine *salutaire*, *sect. j.* (*D. J.*)

SALUTATION, s. f. (*Hist. des usages.*) signe extérieur de civilité, d'amitié, d'égards, de déférence, de respect. Les Européens se saluent par des gestes, des révérences, des coups de chapeaux; les Turcs se baissent, & portent la main à leur turban: mais les Ethiopiens ou Abyssins ont une manière singulière de saluer; ils se prennent la main droite les uns aux autres, & se la portent mutuellement à la bouche; ils prennent aussi l'écharpe de celui qu'ils saluent, & ils se l'attachent au tour du corps, de sorte que ceux qu'on salue demeurent presque nus; car la plupart

E E e ij

ne portent que cette écharpe avec un caleçon de coton. (D. J.)

SALUTATION ANGÉLIQUE, (Théolog.) est la prière qu'on nomme autrement *ave Maria*, dans l'Eglise romaine, & qui est en l'honneur de la Vierge. Elle contient la formule de salut que l'ange lui adressa lorsqu'il vint lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Voyez **ANNONCIATION** & **AVE MARIA**.

SALUTH, voyez **SILURE**.

SALYENS, (Géog. anc.) en latin *Sallyes*, ou *Salyes*, *Salyi*, *Salvii* & *Salluvii*; ancien peuple de la Provence, le long de la mer, entre le Rhône & le Var. Strabon, un peu après le commencement de son quatrième livre, dit : La côte est occupée par les Massiliens & les *Salies* jusqu'à la Ligurie, & aux frontières de l'Italie, & jusqu'au Var. Ils n'avoient pas seulement le rivage de la mer, car il dit ensuite : le pays montagneux des *Salyens* avance du couchant au nord, & se recule de la mer insensiblement.

Tite-Live, liv. XXI. ch. xxvj. parlant de P. Cornelius, dit qu'étant parti de la ville avec soixante barques longues, & cotoyant l'Etrurie, la Ligurie & ensuite les montagnes des *Salyens*, il arriva à Marseille. Comme ils étoient contigus à la Ligurie, ils ont été appelés *Gallo-Liguri*, mot qui semble marquer qu'ils étoient Liguriens d'origine, quoique établis dans les Gaules.

Ce peuple fut attaqué par les Romains alliés des Marseillois qu'il incommodoit, selon Florus, liv. III. c. ij. *Prima trans Alpes arma nostra sensere Salyii, cum de incursionibus eorum fidissima atque amicissima civitas Massilia quereretur.*

Ce fut la première guerre que les Romains firent au-delà des Alpes, en prenant ce mot au-delà par rapport à Rome. Pline, liv. III. ch. xvij. les nomme *Sallyi* en un endroit : il parle de la ville de Verceil possédée par les Libici, & fondée par les *Sallyes* : *Vercellæ Libicorum ex Sallyis ortæ.* Mais le même auteur, liv. III. ch. iv. les nomme *Salluvii*, en parlant d'Aix leur capitale, *Aquæ sextiæ Salluviorum.* Il les nomme, ch. v. les plus célèbres des Liguriens au-delà des Alpes, *Ligurum celeberrimi ultra Alpes Salluvii.*

L'abbé de Longuerue, descrip. de la France, part. I. p. 336. croit que les *Salyes* étoient subdivisés en plusieurs peuples : les plus proches d'Antibes étoient les Décéates, qui avoient pour voisins les Védiantiens, les Nérusiens, les Sultériens ou Seltériens, dont il est impossible à présent de donner les limites. Les Décéates ou Décéates étoient aux environs d'Antibes; les Oxybiens, aux environs de Fréjus; les Védiantiens avoient pour ville, selon Ptolomée, *Cemenelium*, aujourd'hui Cimiez, près de Nice. Les Nérusiens étoient au-tour de Vence; les Sultériens au-tour de Brignoles & Draguignan. On pourroit y ajouter les *Avatici* & les *Anatili*. Les derniers étoient dans le territoire d'Arles, & les premiers plus près de la mer. (D. J.)

SALZTHAL, PIERRE DE, (Hist. nat. Litholog.) c'est une espèce de marbre d'un gris de fer mêlé de brun, & rempli de cornes d'ammon de belemnites, & quelquefois de turbinites, dont l'intérieur est souvent rempli par un spath blanc ou jaunâtre transparent. Cette pierre se trouve par morceaux détachés par les champs, aux environs du palais de *Salzthal*, appartenant au duc de Brunswick. Elle est très-dure au commencement; mais lorsqu'elle a été quelque temps exposée à l'air, elle devient d'une couleur plus claire & plus tendre, parce qu'elle est parsemée de petits grains de pyrites qui se décomposent. Cette pierre ne se trouve qu'en fragmens; souvent on y découvre des dendrites, ou des herborisations singulières.

SAMACA, (Hist. nat. Botan.) arbruste des Indes orientales, qui croît abondamment dans l'île de Java,

& qui ressemble au citronnier. Son fruit est aqueux & aigrelet; mais l'on estime sur-tout ses feuilles que l'on confit dans le sucre, & qui passent pour un grand remède dans les fièvres chaudes, & dans les maladies inflammatoires.

SAMACHI, (Géog. mod.) les Persans & les Arméniens écrivent *Schamakhi*; ville de Perse, capitale du Shirvan. Nos auteurs ne s'accordent point sur l'orthographe de ce mot; car les uns écrivent *Samachi*, les autres, en plus grand nombre, *Scamachie*, d'autres, *schumachie*, & d'Herbelot *Schoumacki*; cette différente orthographe, fort commune en géographie, a trompé la mémoire de la Martinière, qui conséquemment sans en avertir, a fait trois articles différens de cette ville, dont nous parlerons sous le seul mot de **SCAMACHIE**. (D. J.)

SAMAGENDAH, (Géog. mod.) ville d'Afrique, dans la Nigritie, à l'orient & à dix journées de Cougah.

SAMANA, (Géog. mod.) petite île de l'Amérique, entre les Lucayes, dans la mer du Nord. Elle est possédée par ses habitans naturels, & peu cultivée. On lui donne quatre lieues de long sur une de large. Elle est située par les 23. 20. de latitude.

SAMANDRACHI, (Géog. mod.) île de l'Archipel, vers les côtes de la Romanie; elle a environ 10 lieues de tour; il s'y fait quelque trafic de miel & de marroquin. Les anciens la nommoient *Samothrace*, pour la distinguer de la Samos d'Ionie. Latit. 40. 30. (D. J.)

SAMANÉEN, s. m. (Hist. des relig. oriental.) les *Samanéens* étoient des philosophes indiens, qui formoient une classe différente de celle des Brachmanes, autre secte principale de la religion indienne. Ils n'ont point été inconnus des Européens. Strabon & S. Clément d'Alexandrie en ont fait quelque mention. Mégasthène, qui avoit composé des mémoires sur les Indiens, appelle les philosophes dont il s'agit, *Germanés*; S. Clément d'Alexandrie *Sarmanes* ou *Semni*, & rapporte l'origine de ce dernier nom au mot grec *σεμνός*, vénérable. Porphyre les nomme *Samanéens*, nom qui approche davantage de celui de *Schamuan*, encore usité dans les Indes pour désigner ces philosophes.

Les *Samanéens*, au rapport de S. Clément d'Alexandrie & de S. Jérôme, embrassèrent la doctrine d'un certain Butta, que les Indiens ont placé au rang des dieux, & qu'ils croient être né d'une vierge.

Les brachmanes n'étoient originairement qu'une même tribu; tout indien au contraire pouvoit être *samanéen*. Mais quiconque desiroit entrer dans cette classe de philosophes, étoit obligé de le déclarer au chef de la ville en présence duquel il faisoit l'abandon de tout son bien, même de sa femme & de ses enfans. Ces philosophes faisoient vœu de chasteté, comme les brachmanes ou gymnosophistes. Ils habitoient hors des villes, & logeoient dans des maisons que le roi du pays avoit pris soin de faire construire. Là uniquement occupés des choses célestes, ils n'avoient pour toute nourriture que des fruits & des légumes, & mangeoient séparément sur un plat qui leur étoit présenté par des personnes établies pour les servir.

Ces *Samanéens* & les brachmanes étoient en si grande vénération chez les Indiens, que les rois venoient souvent pour les consulter sur les affaires d'état, & pour les engager à implorer la divinité en leur faveur.

Ils ne craignoient point la destruction du corps, & quelques-uns d'entre eux avoient le courage de se donner la mort en se précipitant dans les flammes, afin de purifier leur âme de toutes les impuretés dont elle avoit été souillée, pour aller jouir plus promptement d'une vie immortelle. On leur attribuoit le don de prédire l'avenir, & S. Clément d'Alexandrie

dit qu'ils avoient beaucoup de respect pour une pyramide où l'on conservoit les os d'un dieu.

Il y avoit plusieurs branches de ces philosophes, entre autres celle des *hylobii*, ainsi nommés parce qu'ils étoient retirés dans les forêts & dans les lieux déserts, où ils ne vivoient que de feuilles & de fruits sauvages, n'étoient couverts que de quelques écorces d'arbres, ne faisoient jamais usage du vin, & n'avoient aucun commerce avec les femmes. Celles-ci cependant avoient droit d'aspirer au même degré de perfection, & pouvoient aussi embrasser un genre de vie austère.

Ce qui vient d'être rapporté, d'après les écrivains grecs & latins, est ce qui a déterminé à croire qu'il y a peu de différence entre les *Samanéens* & les brachmanes, ou plutôt qu'ils sont deux sectes de la même religion. En effet, on trouve encore dans les Indes une foule de brachmanes qui paroissent avoir la même doctrine, & qui vivent de la même façon; mais ceux qui ont une parfaite ressemblance avec ces anciens *Samanéens*, sont les talapoins de Siam: comme eux retirés dans de riches cloîtres, ils ne possèdent rien en propre, & jouissent d'un grand crédit à la cour; mais quelques-uns plus austères, ne vivent que dans les bois & dans les forêts: il y a aussi des femmes qui les imitent.

La doctrine des *Samanéens* se trouve répandue dans les royaumes de Siam, de Pegu, & dans les autres lieux voisins, où les prêtres portent le nom de *talapoins*. Mais le plus commun, & celui sous lequel ils sont connus à la Chine & au Japon, est celui des *bonzes*; dans le Tibet ils sont appelés *lamas*.

L'Inde est le berceau de cette religion, de l'aveu des habitans de tous les pays où elle s'est établie: il y a apparence qu'elle a même pénétré jusque chez les barbares de la Sibérie, où nous trouvons encore des *schammans*, qui sont les prêtres des Tungouses; mais elle n'a pas été uniforme dans tous ces différens pays. Plus les *Samanéens* se sont éloignés du lieu de leur origine, plus ils semblent s'être écartés de la véritable doctrine de leur fondateur. Les mœurs des peuples auxquels ils ont enseigné leur religion, y ont apporté quelques changemens, parce que les *Samanéens* se sont attachés plus particulièrement à certains dogmes & à certaines pratiques religieuses qu'ils ont jugé convenir davantage avec le caractère de ceux chez lesquels ils vivoient; mais par-tout on reconnoît la religion indienne.

M. de la Croze, qui a beaucoup parlé des *Samanéens*, dit qu'il n'en reste plus de traces sur les côtes de Malabar & de Coromandel; que le culte des brachmes a succédé à celui des *Samanéens*; que ceux-ci, selon le témoignage des brachmes, ont été détruits par le dieu *Vishnou*, qui dans sa sixième manifestation prit le nom de *Vegouddova avatarum*; qu'il les traita ainsi, parce qu'ils blasphémoient ouvertement contre sa religion, regardoient tous les hommes comme égaux, n'admettoient aucune différence entre les diverses tribus ou castes, détestoient les livres théologiques des brachmes, & vouloient que tout le monde fût soumis à leur loi. M. de la Croze croit que cet événement est arrivé il y a plus de six cents ans. Mais toutes ces traditions des Malabares sont détruites par le témoignage des écrivains grecs qui font mention des brachmes établis de tout tems dans les Indes, & qui leur donnent une doctrine à-peu-près semblable à celle des *Samanéens*: c'est une remarque que M. de la Croze n'a pu s'empêcher de faire.

Si le nom de *samanéen* ne paroît plus subsister dans cette partie de l'Inde, nous y retrouvons encore les joghis, les vanaprastras, les sanjassis & les avadouras, connus sous le nom général de *brachmes*, & qui comme les *Samanéens*, n'admettent aucune différence entre les castes ou tribus, & suivent encore les pré-

ceptes de Budda, le fondateur des *Samanéens*. Plusieurs historiens arabes qui ont eu connoissance de ce personnage, le nomment *Boudass* ou *Boudass*, Beidawi, célèbre historien persan, l'appelle *Schekmouniberkan*, ou simplement *Schekmouni*; les Chinois *Tche-kia* ou *Chekia-meouni*, qui est le même nom que *Schekemouni* de Beidawi; ils lui donnent encore le nom de *Foteou* ou *Foto*, qui est une altération de *phutta* ou *butta*. Mais le nom sous lequel il est plus connu dans tous les ouvrages des Chinois, est celui de *Fo*, diminutif de *Foto*. Les Siamois le nomment *Prah-poudi-tchaou*, c'est-à-dire, le saint d'une haute origine, *sammana-khutama*, l'homme sans passion, & *phutta*. M. Hyde dérive ce nom du mot persan *butt*, idole, & M. Leibnitz a cru que ce législateur étoit le même que le *Wodin* des peuples du nord. Dans la langue des Indiens, *Butta* ou *Budda* signifie *Mercur*.

Il n'est pas aisé de dissiper les ténèbres qui obscurcissent l'histoire de ce fondateur de la religion indienne. Les peuples de l'Inde, toujours portés au merveilleux, ne débitent que des fables qui nous obligent d'avoir recours à des historiens étrangers; & ceux-ci ne nous fournissent point assez de détails pour que nous puissions parvenir à une exacte connoissance du tems & du lieu de la naissance de ce philosophe.

Quoi qu'il en soit, *Fo* ou *Boudha*, après s'être marié à l'âge de 17 ans, & avoir eu de ce mariage un fils, se retira dans les déserts, sous la conduite de cinq philosophes. Il y resta jusqu'à l'âge de 30 ans, qu'il commença à publier sa doctrine, prêchant le culte des idoles, & la transmigration des âmes. Il mourut âgé de 79 ans. Pour exprimer sa mort, on rapporte qu'il est passé dans le *nipon* ou *nireupan*, c'est-à-dire, qu'il est anéanti, & devenu comme un dieu. En mourant il dit à ceux de ses disciples qui lui étoient le plus attachés, que jusques-là il ne s'étoit servi que de paraboles, qu'il leur avoit caché la vérité sous des expressions figurées & métaphoriques; mais que son sentiment véritable étoit qu'il n'y avoit point d'autre principe que le vuide & le néant, que tout étoit sorti du néant, & que tout y retournoit.

Les dernières paroles de *Fo* produisirent deux sectes différentes. Le plus grand nombre embrassa ce que l'on appelle la *doctrine extérieure* qui consiste dans le culte des idoles; les autres choisirent la *doctrine intérieure*, c'est-à-dire qu'ils s'attachèrent à ce vuide & à ce néant, dont *Fo* les avoit entretenus en mourant.

Les sectateurs de la doctrine extérieure sont ceux que nous connoissons plus communément sous le nom de *brachmes*, de *bonzes*, de *lamas* & de *talapoins*, qui toujours prosternés aux pieds de leurs dieux, font consister leur bonheur à tenir la queue d'une vache, adorent *Brahma*, *Vishnou*, *Eswara* & trois cents trente millions de divinités inférieures, font construire des temples en leur honneur, ont une singulière vénération pour l'eau du Gange, & croient qu'après la mort leur âme va recevoir en enfer la punition de ses crimes, ou dans le paradis la récompense de ses vertus, d'où elle sort ensuite pour animer des corps d'hommes, d'animaux, des plantes mêmes; ce qui devient encore une punition ou une récompense jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au plus haut degré de pureté & de perfection, auquel toutes ces différentes transmigrations la conduisent insensiblement; ce n'est qu'après avoir parcouru ainsi les corps de plusieurs êtres, qu'elle reparoit enfin dans celui d'un *samanéen*. Ceux-ci regardent le reste des hommes comme autant de malheureux qui ne peuvent parvenir à l'état de *samanéen*, qu'après avoir passé par tous les degrés de la métépsychose.

Ainsi le vrai *samanéen*, ou le sectateur de la doctrine intérieure, étant censé naître dans l'état le plus parfait, n'a plus besoin d'expier des fautes qui ont été lavées par les transmigrations antérieures; il n'est plus obligé d'aller se prosterner dans un temple, ni d'adresser ses prières aux dieux que le peuple adore, dieux qui ne sont que les ministres du grand Dieu de l'univers. Dégagé de toutes ses passions, exempt de tout crime, le *samanéen* ne meurt que pour aller rejoindre cette unique divinité dont son âme étoit une partie détachée; car ils pensent que toutes les âmes forment ensemble l'être suprême, qu'elles existent en lui de toute éternité, qu'elles émanent de lui; mais qu'elles ne peuvent lui être réunies qu'après s'être rendues aussi pures qu'elles l'étoient lorsqu'elles en ont été séparées.

Suivant leurs principes, cet être suprême est de toute éternité; il n'a aucune forme, il est invisible, incompréhensible; tout tire son origine de lui; il est la puissance, la sagesse, la science, la sainteté, la vérité même; il est infiniment bon, juste & miséricordieux; il a créé tous les êtres, & il les conserve tous: il ne peut être représenté par des idoles; mais on peut dépeindre ses attributs, auxquels il ne désapprouve point que l'on rende un culte; car pour lui il est au-dessus de toute adoration: c'est pour cela que le *samanéen* toujours occupé à le contempler dans ses méditations, ne donne aucunes marques extérieures de culte; mais il n'est pas en même tems athée, comme le prétendent les missionnaires, puisqu'il ne cherche qu'à étouffer en lui toutes les passions pour être en état d'aller rejoindre son Dieu. Ainsi le vuide & le néant, principe des *Samanéens*, ne signifient point la destruction de l'âme, mais ils désignent que nous devons anéantir tous nos sens, nous anéantir nous-mêmes pour aller nous perdre en quelque façon dans le sein de la divinité, qui a tiré toutes choses du néant, & qui elle-même n'est point matière.

Cet être suprême des philosophes de l'Inde est l'origine de tous les êtres, & il renferme en lui les principes de toutes choses: ainsi lorsqu'il a voulu créer la matière, comme il est un pur esprit qui n'a aucun rapport avec un être corporel, par un effet de sa toute-puissance, il s'est donné à lui-même une forme matérielle, & a fait une séparation des vertus masculine & féminine, qui jusqu'alors avoient été concentrées en lui; par la réunion de ces deux principes, la création de l'univers devient possible. Le *lingam* si respecté dans l'Inde, est le symbole de ce premier acte de la divinité; & tous ensemble, c'est-à-dire ces cinq principes, composent l'être suprême, qui se sert de leur ministère pour gouverner le monde; mais il viendra un tems qu'il les fera rentrer dans son sein.

Tels sont les principes des *samanéens* sur la Divinité. On passera sous silence tout ce qui regarde le culte que l'on rend à ces premières émanations de l'être suprême, & le reste de la religion indienne, qui n'est plus celle des *samanéens*, mais celle du peuple, moins susceptible de ces grandes idées, & de méditations profondes qui font tout le culte des disciples de Buddha. On n'entrera pas non plus dans le détail des différentes sectes qui ont pu s'élever parmi eux. On fera seulement remarquer qu'il se trouve une grande conformité entre la doctrine des *samanéens* & celle des Manichéens. (D. J.)

SAMANIDES, (*Hist. orientale.*) on appelle *samanides*, la dynastie des califes fondée par Saman, qui de conducteur de chameaux, devint chef d'Arabes; son fils rendit ses enfans dignes des premiers emplois militaires de l'état des califes. Al-Mamon les avança, & Motamed donna à Nasser, petit-fils d'Assad-Ben-Saman, l'an 261 de l'hégire, le gouvernement de la province de Mawaralnahr, ou Transoxane.

Enfin, l'an 279, Ismaël, frère de Nasser, se rendit le maître absolu de cette province, en conquit d'autres, & fonda un puissant empire, qui a porté le nom de *Samanides*. (D. J.)

SAMAR, (*Géog. mod.*) & *Samal* dans les lettres édifiantes; île de l'Océan oriental, entre les Philippines, au sud-est de celle de Luçon, dont elle est séparée par le détroit de S. Bernardin. Son circuit est d'environ 130 lieues; elle a dans cette enceinte plusieurs montagnes escarpées, & des plaines assez fertiles. *Latit.* septentrionale, 11. degrés jusqu'au 13. 30'. (D. J.)

SAMARA, (*Géog. mod.*) ville d'Asie, dans la Tartarie, au royaume de Cassan, & dans le duché de Bulgar, à la gauche, c'est-à-dire à l'orient du Wolga, sur le penchant & sur le haut d'un monticule, à 350 werstes de Casan. Ses maisons sont toutes de bois, & fort chétives.

SAMARA, *la*, (*Géog. mod.*) rivière d'Asie, en Tartarie, au duché de Bulgar, dans l'empire russe. Elle a son cours d'orient en occident, passe au midi de la ville Samara, & tombe dans le Wolga.

SAMARA, f. m. (*Hist. de l'inquisit.*) autrement dit *sambenito*, & *samiretta*, noms dignes de leur origine. Espèce de scapulaire ou dalmatique que les inquisiteurs font porter à ceux qu'ils condamnent à être brûlés. Le fond du *samara* est gris, avec la représentation d'une figure d'homme, posé sur des risons allumés avec des flammes qui s'élèvent, & des démons qui l'environnent pleins de joie. Ce raffinement de barbarie, imaginé pour accoutumer le peuple à voir sans peine brûler des malheureux, est peut-être encore plus exécrable que le tribunal même de l'inquisition, tout odieux, tout horrible qu'il est dans son principe. (D. J.)

SAMARACAN, (*Géog. mod.*) ville d'Asie, dans la partie orientale de l'île de Java, à 7 lieues au sud-ouest de Japara, avec laquelle elle trafique.

Paul Lucas parle d'une autre *Samaran*, grande ville ruinée en Asie, assez près des frontières de la Turquie & de la Perse, en allant d'Ispahan à Alep par Amadam. Tout ce que ce voyageur raconte de la magnificence des ruines de cette ville, ne doit passer que pour un roman de son invention. (D. J.)

SAMARATH, f. m. (*Hist. mod.*) nom d'une secte de Benjans dans les Indes, qui croient que leur dieu qu'ils nomment *Permisser*, gouverne le monde par trois lieutenans. *Brama*, c'est le premier, a le soin d'envoyer les âmes dans les corps que *Permisser* lui désigne. Le second, nommé *Buffina*, enseigne aux hommes à vivre selon les commandemens de Dieu, que ces benjans conservent écrits en quatre livres. Il a aussi le soin des vivres & de faire croître le blé, les arbres, les plantes, mais après que *Brama* les a animés. Le troisième s'appelle *Mais*; son pouvoir s'étend sur les morts, dont il examine les actions passées pour envoyer leurs âmes dans d'autres corps, faire une pénitence plus ou moins rigoureuse, suivant les vertus qu'elles ont pratiquées, ou les crimes qu'elles ont commis dans leur première vie. Lorsque leur expiation est achevée, *Mais* renvoie ces âmes ainsi purifiées à *Permisser* qui les reçoit au nombre de ses serviteurs. Les femmes de cette secte persuadées que dans l'autre monde elles vivent sept fois autant, & ont sept fois plus de plaisir qu'elles n'en ont goûté ici bas, pourvu qu'elles meurent avec leurs maris, ne manquent pas à leurs funérailles de se jeter gaiement dans le bûcher. Dès que les femmes sont accouchées, ont mis devant leur enfant une écritoire, du papier & des plumes, pour marquer que *Buffina* veut écrire dans l'entendement du nouveau né la loi de *Permisser*. Si c'est un garçon, on y ajoute un arc & des flèches, comme un présage de sa

valeur future, & de son bonheur à la guerre. Olearius, tome II.

SAMARCANDE, (*Géog. mod.*) grande ville d'Asie, au pays des Usbecks, dans la province de Mawerahnahr, sur la rivière de Sogde, à sept journées au nord de la ville de Bockhara. *Long.* suivant Ptolomée 89. 30. *lat.* 47. 30. *Long.* selon Naffir-Eddein, 98. 20. *latit.* 40. Cette prodigieuse différence entre ces deux géographes, doit provenir de quelque erreur de chiffre. Gréaves établit la *latit.* de Samarcande, 39. 37. 22.

L'auteur de l'*histoire des Tartares*, met la *longitude* à 95. & la *latit.* à 41. 20. M. de Lisle ne met la *latitude* qu'à 39. 30. Ulug-Beg, qui est exact, à 39. 37.

Samarcande est la Maraganda de Pline, de Strabon, & des autres anciens. Elle avoit du tems d'Alexandre 70 stades de circuit, c'est-à-dire, environ 3 lieues de France; mais elle avoit trois fois cette étendue, lorsque les Mogols l'assiégèrent. Il ne faut pas s'en étonner, parce que cette ville renfermoit dans son enceinte, non-seulement des champs labourables, des prés, & une infinité de jardins, mais encore des montagnes & des vallées. Elle avoit douze portes éloignées d'un mille l'une de l'autre. Ses murailles étoient revêtues de tourelles, & entourées d'un fossé profond, sur lequel passoit un aqueduc qui conduisoit les eaux de la rivière en divers quartiers de la ville.

Ginzis-Kan, premier empereur des anciens Mogols & Tartares, forma le siège de cette ville, en 1220, & la prit par la méfintelligence qui regnoit entre tant de différens peuples qui l'habitoient. Le sultan Mehemet ne put la défendre avec une armée de cent dix mille hommes.

» Tamerlan descendant de Ginzis-Kan par les femmes, & qui subjuga autant de pays que ce prince, établit Samarcande pour la capitale de ses vastes états. Ce fut-là qu'il reçut à l'exemple de Ginzis, l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, & la députation de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec Manuel y envoya des ambassadeurs, mais il en vint de la part de Henri III. roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'état, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils, & toutes ses petites-filles le même jour. Enfin il mourut en 1406, dans une extrême vieillesse, après avoir régné 36 ans, plus heureux par sa longue vie, & par le bonheur de ses petits-fils, qu'Alexandre le Grand, auquel les orientaux le comparent.

» Il n'étoit pas savant comme Alexandre, mais il fit élever ses petits-fils dans les sciences. Le fameux Oulougbeg, qui lui succéda dans les états de la Transoxane, fonda dans Samarcande la première académie des sciences, fit mesurer la terre, & eut part à la composition des tables astronomiques qui portent son nom; semblable en cela au roi Alphonse de Castille, qui l'avoit précédé de plus de cent années. Aujourd'hui la grandeur de Samarcande est tombée avec les sciences; & ce pays occupé par les tartares Usbecks, est redevenu barbare, pour refleurir peut-être un jour.

Tout même nous porte à l'imaginer. Samarcande est encore une ville considérable, dont la position est des plus heureuses, pour faire le commerce de la grande Tartarie, des Indes, & de la Perse. Elle ne manque de rien pour sa subsistance; enfin, elle a autour d'elle à dix lieues à la ronde, un grand nombre de bourgades, dont les jardins délicieux font passer la fameuse vallée dans laquelle elle est située, pour

un des quatre paradis terrestres que les Orientaux mettent en Asie. (*D. J.*)

SAMARIE, (*Géog. anc.*) ville de la Palestine, capitale d'un petit royaume de même nom, qui comprenoit les dix tribus. Elle fut bâtie par Amri, qui acheta deux talens d'argent d'un nommé Somer, la montagne de Someron. Amri éleva sa ville sur cette montagne, qui étoit agréable, fertile, ayant des eaux en abondance, & située à une journée de Jérusalem. Achab bâtit dans cette ville un palais d'ivoire, c'est-à-dire, où il y avoit beaucoup d'ornemens d'ivoire, *III. Reg. ch. xiiij.* Salmanazar, roi d'Assyrie, prit cette ville l'an 720 avant J. C. & la détruisit.

Il paroît qu'elle se rétablit dans la suite, puisque Esdras, *I. I. c. iv.* & *I. II. c. iv.* parle déjà des habitans de Samarie, & que les Samaritains jaloux des faveurs qu'Alexandre le Grand avoit accordées aux Juifs, se révolterent; ce prince, dit Quinte-Curce, *I. IV. c. xxj.* marcha contre eux, prit Samarie, & y mit des Macédoniens; il donna le pays des environs aux Juifs pour le cultiver, & leur accorda l'exemption du tribut.

Jean Hircan prit dans la suite Samarie, & la ruina de nouveau; mais quand Gabinius fut fait président de Syrie, il entreprit de rebâtir Samarie. De-là vient, dit Syncelle, qu'on l'appelle quelquefois la ville des Gabinien, c'est-à-dire, la colonie de Gabinius; cependant Samarie n'étoit encore qu'un village. Hérode fut le premier qui en refit une ville dans les formes, & qui la remit en honneur.

Comme Auguste lui avoit accordé cette place en propriété, il lui donna le nom grec de Sébaste, qui revient au nom latin *Augusta*, la ville d'Auguste. Il y attira six mille nouveaux habitans, & leur distribua les terres des environs, qui étant extrêmement fertiles, produisirent en si grande abondance, que la ville se trouva bien-tôt riche & peuplée. Il mit une bonne garnison dans la tour de Straton, qui dans la suite, par compliment pour le même Auguste, porta le nom de Césarée.

Le nom de Samarie étoit commun à la ville, & au pays des environs: de sorte qu'il y avoit Samarie ville, & Samarie qui étoit le pays de Samarie. Les auteurs sacrés du nouveau Testament, parlent assez peu de Samarie ville, & lorsqu'ils emploient ce mot, ils expriment sous ce nom plutôt le pays que la ville dont nous parlons. Par exemple, quand on lit, *Luc, c. xvij.* que Jésus passoit par le milieu de la Samarie, cela veut dire par le pays de Samarie. Et dans *S. Jean, c. iv.* Jésus étant venu dans une ville de la Samarie nommée Sichar, c'est-là qu'il eut un entretien avec une femme de Samarie, c'est-à-dire, une samaritaine de la ville de Sichar.

Après la mort de S. Etienne, les disciples s'étant dispersés dans les villes de la Judée & de la Samarie, *act. c. viij.* le diacre S. Philippe vint dans la ville de Samarie, où il fit plusieurs conversions. Les apôtres ayant appris que cette ville avoit reçu la parole de Dieu, y envoyèrent Pierre & Jean, pour donner le S. Esprit à ceux qui avoient été baptisés. C'est-là qu'étoit Simon le magicien, qui offrit de l'argent aux apôtres, afin qu'ils lui communiquassent le pouvoir de donner le S. Esprit. Samarie n'est jamais nommée Sébaste dans les livres du nouveau Testament, quoique les étrangers ne la connussent guere que sous ce nom-là. (*D. J.*)

SAMARITAINS, (*Hist. Critiq. sacrée.*) les Samaritains étoient des colonies de Babyloniens, des Cuthéens, & d'autres peuples, qu'Assaradon envoya pour repeupler la province de Samarie, dont Salmanasar avoit transporté le plus grand nombre des habitans au-delà de l'Euphrate du tems de la captivité des dix tribus.

Les *Samaritains* étoient payens , & ils continuèrent à adorer leurs idoles , jusqu'à ce que pour se délivrer des lions , qui les incommodoient beaucoup , ils souhaiterent d'être instruits de la manière de servir le Dieu d'Israël , espérant d'apaiser par ce moyen la colere du dieu du pays. Ils joignirent donc le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs idoles , & de-là vient qu'il est dit dans l'histoire des rois , *ch. xvij. v. 33.* qu'ils craignoient Dieu , mais qu'ils adoroient en même tems leurs propres divinités.

Lorsque la tribu de Juda fut de retour de la captivité de Babylone , & que le temple eut été rebâti , tous les juifs s'engagerent par un accord solemnel , à renvoyer les femmes payennes qu'il y avoit parmi eux. Il se trouva que Manassé , sacrificateur juif , avoit épousé la fille de Sanballac , *samaritain* , & que n'étant pas d'humeur à se défaire de sa femme , Sanballac poussa les *Samaritains* à bâtir sur la montagne de Garizim , près de la ville de Samarie , un temple qui fût opposé à celui de Jérusalem , & il y établit pour sacrificateur Manassé son gendre.

La fondation de ce nouveau temple excita entre les Juifs & les *Samaritains* une grande diffension , qui s'accrut avec le tems , & dégénéra en une haine si furieuse , qu'ils se refusoient même de se rendre les uns aux autres les services de l'humanité la plus commune. Voilà pourquoi les *Samaritains* ne voulurent pas donner retraite à Notre Seigneur , quand ils s'aperçurent qu'il alloit adorer à Jérusalem ; deux de ses disciples , savoir Jacques & Jean , extrêmement piqués de cette incivilité , prirent feu , & par un zèle de bonne foi pour l'honneur de leur maître , & pour la sainteté de Jérusalem , ils vouloient se défaire incessamment de ces ennemis de Dieu & de Jesus-Christ , de ces adversaires de la vraie religion , de ces schismatiques ; car c'est ainsi qu'ils se traitèrent les uns & les autres. Dans le trouble de leur colere , ils souhaitent que Notre Seigneur leur accorde le pouvoir de faire descendre le feu du ciel , pour consumer les *Samaritains* , comme avoit fait Elie autrefois en pareil cas , & même pas fort loin de l'endroit où ils se trouvoient alors.

Malgré l'injustice du procédé des *Samaritains* , & le grand exemple du prophete Elie , dont les deux apôtres se croyoient autorisés , Notre Seigneur censura paisiblement , mais d'une manière aussi vive que forte , le zèle destructeur de ces deux apôtres : *Vous ne savez* , leur dit-il , *de quel esprit vous êtes , car le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames , mais pour les sauver. Luc. IX. 55.* Paroles admirables , qu'il ne faut jamais perdre de vue , parce qu'elles frappent de fond en comble toute intolérance dans le christianisme. Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames , mais pour les sauver.

La religion des *Samaritains* , comme nous l'avons dit , fut d'abord la payenne ; ils adoroient chacun la divinité de leur pays ; l'Ecriture cite un grand nombre de ces divinités , comme Nerget , Nébahas , Thartac , Rempham ; ils mêlerent ensuite à ce culte prophane , celui du vrai Dieu , que le prêtre de Béthel leur apprit ; mais quand ils eurent tout-à-fait renoncé à l'idolatrie , pour embrasser la loi du Seigneur , alors ils ne furent plus distingués des Juifs , que par trois articles sur lesquels ils différoient d'eux.

1°. Ils ne reconnoissoient que les cinq livres de Moïse pour vraiment canoniques. 2°. Ils rejetoient toutes sortes de traditions , & s'en tenoient à la parole écrite. 3°. Ils soutenoient qu'il falloit servir Dieu sur le mont Garizim , où les patriarches l'avoient adoré , au lieu que les Juifs vouloient qu'on ne lui offrît des sacrifices que dans le temple de Jérusalem. C'est principalement sur cette élévation d'autel contre autel , & de temple contre temple , qu'étoit fondée l'antipathie de ces deux peuples. Les

Juifs n'avoient point de plus forte injure à dire à un homme , que de l'appeller *Samaritain*. Jean , *VIII. xlvij.* Ceux-ci de leur côté , avoient tant de répugnance pour les Juifs , que nous avons vu qu'ils refuserent un jour de recevoir Jesus-Christ , parce qu'il paroissoit diriger ses pas du côté du temple de Jérusalem.

Les Juifs accusent les *Samaritains* de deux sortes d'idolatrie sur le mont Garizim. L'une d'y avoir adoré l'image d'une colombe , & l'autre des théraphins , ou des idoles cachées dans cette montagne ; il est vrai que les Assyriens adoroient une de ces divinités , qui , selon Diodore , étoit Sémiramis , sous la figure d'une colombe ; & vraisemblablement les *Samaritains* mêlerent autrefois le culte de cette idole avec le culte du Dieu d'Israël ; mais ils ne l'ont jamais fait depuis.

Quant au second chef d'accusation des Juifs , il est encore vrai que Jacob ayant trouvé les théraphins ou les idoles que Rachel avoit volées à son pere , les lui ota , & les cacha sous un chêne à Sichem , & que Sichem est au pié du mont Garizim ; mais les *Samaritains* n'adoroient que Dieu sur cette montagne , & depuis que Manassé leur eut apporté la loi de Moïse , ils ont toujours été jusqu'à nos jours des adorateurs du vrai Dieu.

Ils adoroient le vrai Dieu du tems de Jesus-Christ ; ils avoient en vénération les livres de Moïse qu'ils ont précieusement conservés ; ils en ob servoient exactement les lois , & attendoient le Messie comme les Juifs. C'est sans fondement qu'on leur a reproché de donner dans des erreurs grossieres sur la nature de Dieu , quoique peut-être il se trouvât du tems de Jesus-Christ quelque mélange d'idolatrie dans leur culte ; on peut du moins le conjecturer , sur ce que notre Sauveur leur reproche d'adorer ce qu'ils ne connoissoient pas. Jean , *iv. 22.*

Quoi qu'il en soit , les *Samaritains* d'aujourd'hui sont dans les mêmes sentimens que leurs peres , comme il paroît par les lettres écrites dans le dernier siecle à Scaliger , par les *Samaritains* d'Egypte & de Naplouse , & par celles qu'ils écrivirent depuis à leurs freres prétendus d'Angleterre.

Ceux qui seront curieux de plus grands détails sur la confession de foi des *Samaritains* modernes , les trouveront dans l'histoire des Juifs de M. Bafnage , *tom. II. part. j.*

Pour ce qui concerne leur Pentateuque & leurs caractères , Voyez PENTATEUQUE , SAMARITAIN , & SAMARITAINS , Caractères (Le Chevalier DE JAU-COURT.)

SAMARITAINS , caractères , (*Crit. sacr.*) ce sont les vieux caractères hébreux , avec lesquels les *Samaritains* écrivirent autrefois le Pentateuque , & dont ils se servent encore aujourd'hui ; ces sortes de caractères sont affreux , & les plus incapables d'agrément de tous ceux qui nous sont connus. C'étoient les lettres des Phéniciens , de qui les Grecs ont pris les leurs ; le vieil alphabet ionien fait assez voir cette ressemblance , comme le montre Scaliger dans des notes sur la chronique d'Eusebe. Ce furent de ces vieilles lettres que se servirent les prophetes , pour écrire leurs ouvrages , & ce fut avec ces mêmes caractères que le décalogue fut gravé sur les deux tables de pierre ; le nombre de vieux siecles juifs que nous avons encore , avec l'inscription samaritaine , *Jérusalem la sainte* , prouve assez l'antiquité de ces sortes de caractères , auxquels les caractères hébreux d'aujourd'hui succéderent après la captivité de Babylone ; ces derniers étoient les seuls que le peuple favoit lire alors ; & cette raison engagea Esdras à les employer. Tous les anciens le reconnoissent , Eusebe , S. Jérôme , les deux Talmuds le disent ; en un mot , c'est l'opinion de tous les favans juifs , & Cappel a fait un livre

contre

contre Buxtorf le fils, pour la confirmer. (D. J.)

SAMARITAINE LA, f. f. (*Fonderie.*) ce qu'on nomme à Paris la *Samaritaine*, est un groupe de figure de bronze placé sur la face d'un château ou réservoir des eaux, qui est construit sur le bord occidental du pont-neuf. Ce groupe représente un vase où tombe une nappe d'eau qui vient du réservoir; d'un côté est Jésus-Christ, & de l'autre la *Samaritaine*, qui semblent s'entretenir. (D. J.)

SAMAROBIVA, (*Géog. anc.*) *briva* & *briga* est une diction celtique & gauloise, qui signifie *pont*, comme il se voit en *briva Isuræ*, ou *Brivisura*, ou *pons Isuræ*, pont-Oise, ou pont-d'Oise, & en cent places ailleurs: *Samarobiva* signifie donc *Samaræ pons*, que nous pourrions dire *Somme-pont* ou *pont sur-Somme*, aujourd'hui *Amiens*, son ancien nom ayant été changé en celui qui a été commun au temple & à la ville *Ambiani*, d'où est tiré le nom d'*Amiens*.

De cette démonstration, que *Samarobiva* signifie *Samarat-pont*, il s'ensuit que l'ancien nom de la rivière de Somme, qui passe à Amiens, est *Samara*, & que la rivière de Phrudis, dont Ptolomée fait mention en ces quartiers là, n'est autre que la Somme. Quoique tous les savans conviennent que *Samarobiva* est Amiens, Ortelius a du penchant à croire que c'est Bray-sur-Somme. La ressemblance des mots semble le favoriser. (D. J.)

SAMBAIA, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) fruit des Indes orientales, qui est de la grosseur d'un gland. On s'en sert dans diverses maladies, & sur-tout contre la morsure des serpens & des autres bêtes venimeuses. Il est très-rare.

SAMBAL, (*Géog. anc.*) ville de l'Inde, dans la province de Becar, au Mogol, sur le Gange. (D. J.)

SAMBALLES LES ILES (*Géog. mod.*) ou les îles *Samballos*; petites îles de l'Amérique, sur la côte septentrionale de l'isthme, qui joint l'Amérique septentrionale avec la méridionale. Ces îles s'étendent jusqu'à la pointe de Samballas, & sont en très grand nombre, mais fort petites; le terrain de la plupart est plat, bas, sablonneux, & couvert de mammées, de sapadillos, de mancheniliers, & autres arbres. Outre le poisson à coquille, elles fournissent des rafraichissemens aux armateurs. Les plus voisines de la haute mer, sont couvertes de rochers. Voyez la *Relation* de Wafer. (D. J.)

SAMBA-PONGO, (*Hist. mod.*) c'est le titre que les habitans du royaume de Loango en Afrique donnent à leur roi, qu'ils regardent non-seulement comme l'image de la divinité, mais encore comme un dieu véritable; dans cette idée ridicule, ils lui attribuent la toute-puissance; ils croient que les pluies, les vents & les orages, sont à ses ordres; c'est pourquoi ils ont recours à lui dans les tems de sécheresse & de stérilité, & à force de présens & de prières, le déterminent à leur rendre le ciel favorable. Lorsque le roi consent aux vœux de ses sujets, il ne fait que tirer une fleche contre le ciel, mais il y a lieu de croire qu'il ne s'y détermine que lorsqu'il voit le tems chargé, sur-tout quand c'est de la pluie qu'on lui demande. En un mot, ces peuples croient qu'il n'y a rien d'impossible pour leur monarque, & lui rendent en conséquence les honneurs divins. Malgré cette haute opinion, ils ne laissent pas de croire que sa vie ne puisse être mise en danger par les sortilèges & les malélices; c'est sur ce préjugé qu'est fondée une loi irrévocable, qui décerne la peine de mort contre quiconque a vu le roi de Loango boire ou manger; cet ordre s'étend même sur les animaux. Des voyageurs rapportent qu'un fils du roi, encore enfant, étant entré par hasard dans l'appartement de son pere, au moment où il buvoit, fut massacré sur le champ par ordre du grand prêtre, qui prit aussi-tôt de son sang, & en

frotta le bras de sa majesté, pour détourner les maux dont elle étoit menacée; ainsi la superstition vient par-tout à l'appui des despotes & des tyrans, qui font quelquefois eux-mêmes les victimes du pouvoir qu'ils lui ont accordé.

SAMBLACIANUS SINUS, (*Géog. anc.*) golfe de la Gaule narbonnoise, près de Fréjus; c'est à ce qu'on croit, aujourd'hui le golfe de Grimaud. (D. J.)

SAMBOUC, f. m. (*Commerce.*) bois de senteur, que les nations de l'Europe qui négocient sur les côtes de Guinée, ont coutume d'y porter, non pas pour aucun commerce avec les nègres, mais pour en donner aux rois du pays qui en font grand cas; on y joint ordinairement de l'iris de Florence & autres choses semblables, afin que le présent soit mieux reçu. (D. J.)

SAMBOULA, f. m. sorte de panier des sauvages caraïbes, fait en forme de sac ouvert, travaillé fort proprement à jour avec des brins de latanier très-minces, & tissus à-peu-près comme nos chaîses de canne; ces paniers ont une anse pour les passer au bras & pour les suspendre dans la maison, où ils servent aux sauvages à mettre des fruits, des racines, de la cassave, ou ce qu'ils veulent exposer à l'air libre.

SAMBRACATÉ, (*Géog. anc.*) île de l'Arabie heureuse, dans la mer des Indes, selon Pline, l. VI. c. xxviij. cet auteur dit qu'il y avoit aussi en terre ferme, une ville de même nom. Parlant ailleurs, l. XII. c. xv. des diverses sortes de myrrhes, il met au cinquième rang *Sambracena myrrha*, ainsi nommée, dit-il, d'une ville du royaume des Sabéens, & voisine de la mer. Le P. Hardouin croit qu'il s'agit là de la ville de *Sambracate*, en terre ferme. (D. J.)

SAMBRE, LA (*Géog. mod.*) par les anciens Romains *Sabis*; rivière de France & des Pays-Bas. Elle a sa source en Picardie, au-dessus du village de Novion, arrose plusieurs lieux dans son cours, & arrive à Namur pour se perdre dans la Meuse. (D. J.)

SAMBRES, LES (*Géog. anc.*) *Sambri*; ancien peuple de l'Ethiopie sous l'Egypte, selon Pline. Il ajoute que chez eux, il n'y avoit point de bêtes à quatre piés qui eussent des oreilles; ce n'est pas à dire que les animaux naquissent ainsi, c'étoit apparemment la mode chez ce peuple de les leur couper; peut-être croyoient-ils que le droit de porter des oreilles, n'appartenoit qu'à l'homme. (D. J.)

SAMBROCA, (*Géog. anc.*) rivière de l'Espagne tarragonoise. On croit que c'est la Fer, rivière de Catalogne. (D. J.)

SAMBUCA, (*Géog. mod.*) ville de Sicile, dans la vallée de Mazara, à dix milles de la côte de la mer d'Afrique. (D. J.)

SAMBULOS, (*Géog. anc.*) montagne d'Asie, vers la Mésopotamie. Elle étoit célèbre par un temple dédié à Hercule. Tacite, *annal.* l. XII, chap. xiiij. en rapporte une particularité. Il dit que ce dieu avertissoit en un certain tems les prêtres de son temple, de préparer des chevaux chargés de fleches, afin d'aller à la chasse: que ces chevaux couroient vers un bois, d'où ils revenoient le soir fort fatigués, & sans fleches, que la nuit ce même dieu montrait à ses prêtres pendant le sommeil, les endroits de la forêt où ces chevaux avoient couru, & qu'on les trouvoit le lendemain couverts de gibier étendu par terre. En donnant à l'industrie des prêtres, ce que l'on attribue ici à Hercule, il n'y a rien de fort difficile à exécuter. (D. J.)

SAMBUQUE, f. f. (*Musiq. des Hébreux.*) ancien instrument de musique à cordes, usité en Chaldée, & dont on se servoit à la dédicace & à l'adoration de la statue de Nabucodonosor. Les uns croient que

cet instrument étoit triangulaire , & à cordes inégales , & d'autres pensent que c'étoit une espece de flute. (*D. J.*)

SAMBUQUE, f. f. (*Art milit. des anc.*) *sambucus*, échelle des anciens, de la largeur de quatre piés, laquelle dressée, étoit aussi haute que les murailles qu'on vouloit attaquer. De l'un & de l'autre côté de cette échelle, regnoit une balustrade, sur laquelle on étendoit de grandes couvertures. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galeres jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit de beaucoup les éperons, & au haut des mâts de ces galeres, on mettoit des poulies & des cordes.

Quand on devoit agir, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moyen des poulies. D'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galeres étant poussées à terre, on appliquoit ces machines à la muraille.

Au haut de l'échelle étoit un petit plancher bordé de trois côtés de claies, sur lequel quatre hommes repoussioient en combattant ceux qui des murailles empêchoient qu'on n'appliquât la *sambuque*. Quand elle étoit appliquée, & qu'on étoit arrivé sur la muraille, on jettoit bas les claies, & à droite & à gauche les attaquans se répandoient dans les forts ou dans les tours. Ce reste des troupes les suivoient, & sans crainte que la machine leur manquât, parce qu'elle étoit fortement attachée aux deux galeres.

Voilà le détail de Polybe sur la *sambuque*; il ajoute qu'on appella cette machine de ce nom, parce que l'échelle étant dressée, il se faisoit d'elle & du vaisseau joints ensemble, une figure qui ressembloit à l'instrument de musique, nommé *sambuque*. Voyez la figure que M. Folard en donne, & ses remarques. (*D. J.*)

SAME, f. f. (*Hist. nat. Ichtiolog.*) poisson de mer, qui est une espece de muge. Voyez **MUGE**. Il ne differe du mulot, qu'en ce qu'il a la tête plus petite & plus pointue, & que les traits qui s'étendent sur les côtés du corps, sont moins longs: il a aussi la chair moins blanche, plus molle & moins grasse; on l'a surnommé *poisson innocent*, parce qu'il ne mange aucun poisson; il cherche sa nourriture dans la boue. Le *jame* pond ses œufs en hiver à l'embouchure des fleuves; il aime l'eau douce, il remonte les rivières: on en pêche dans la Garonne, dans le Rhône, la Loire, &c. Rondelet, *hist. nat. des poissons. I. part. l. IX, chap. xj.* Voyez **MULET** & **POISSON**.

SAMEDI, f. m. (*Chron.*) est le dernier jour de la semaine; il étoit consacré autrefois par les Payens à Saturne, & s'appelloit *dies Saturni*; aujourd'hui encore les Anglois l'appellent *Saturday*, jour de Saturne. C'étoit le jour du sabbat chez les Juifs. Il est encore appelé dans le bréviaire *dies Sabbati*; & parmi les chrétiens catholiques, il est consacré à la sainte Vierge. Le roi Louis XI, qui y avoit beaucoup de dévotion, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort par les prières de S. François de Paul, lui demanda au moins d'obtenir de la sainte Vierge qu'il mourût un *samedi*. Ce qui arriva en effet. (*O*)

SAMEQUIN, f. m. (*Marine.*) sorte de vaisseau marchand turc, dont on ne se sert que pour aller à terre.

SAMIARII, f. m. (*Littérature.*) on nommoit ainsi les armuriers qui polissoient avec la terre de Samos, les armes des soldats prétoriens & des gardes du corps des empereurs. Voyez **PIUSCUS**. (*D. J.*)

SAMICUM, (*Géog. anc.*) village du Péloponnèse dans l'Elide, près de la mer, & aux confins de la Triphylie, selon Pausanias. Il rapporte que ce lieu fut donné à Polysperchon étolien, pour en faire un lieu de défense contre les Arcadiens. Il ajoute: personne

d'entre les Messéniens ni d'entre les Eléens ne m'a paru savoir où étoient les ruines d'Arene; ceux qui ont tâché de les trouver n'ont dit que des conjectures. L'opinion qui paroît plus vraisemblable est celle de ceux qui prétendent que, dans les tems héroïques, *Samicum* étoit appelée *Arene*. (*D. J.*)

SAMIENNE, adj. (*Mytholog.*) épithète de Junon, à cause de la grande vénération qu'on lui portoit à Samos; les habitans du lieu se vantoient que la sœur & la femme de Jupiter étoit née dans leur île sur le bord du fleuve Imbrasus, & sous un saule qu'ils montroient dans l'enceinte du temple consacré à cette divinité. Ce temple avoit été bâti par les Argonautes, qui y avoient transporté d'Argos la statue de cette déesse. (*D. J.*)

SAMIS, f. m. (*Soierie.*) étoffe très-riche, lamée ou trannée de lames d'or; cette étoffe est de manufacture vénitienne, mais peu connue présentement; il s'en trouve pourtant encore à Constantinople. (*D. J.*)

SAMMATHAN, (*Géog. mod.*) ville de France dans le comté de Comminges, au-bas d'un vallon, sur la riviere de Save ou de Seve, à une lieue au nord-est de Lombez. C'étoit autrefois la plus forte place de tout le pays; mais les guerres des François contre la Gascogne, & ensuite celles des Anglois & des comtes de Foix l'ont ruinée. *Long. 18. 36'. latit. 43. 35'.*

Belleforest (François de), né dans cette ville, a fait une *Cosmographie des annales de France*, une *histoire des neuf rois de France* qui ont eu le nom de *Charle*, & divers autres ouvrages qui prouvent qu'il songeoit plutôt à vivre par sa plume, qu'à mériter l'estime du public. Il mourut à Paris en 1583 à 53 ans. (*D. J.*)

SAMNITES, LES, (*Géog. anc.*) ancien peuple d'Italie, dont le pays s'appelloit le *Samnium*; on li-soit en latin *Samnis* au singulier, pour dire un *samnite*, & au pluriel *Samnites*. Ce nom est employé dans les auteurs en deux sens fort différens l'un de l'autre. Tantôt les *Samnites* se prennent pour un nom général à plusieurs peuples qui étoient distingués l'un de l'autre par un nom particulier, & qui néanmoins avoient tous une même origine, parce qu'ils venoient tous également des Sabins. Ces peuples étoient

1°. *Picentes*, dont le pays, nommé *Picenum*, comprenoit une partie de la marche d'Ancone, & une partie de l'Abruzze. On y ajoute l'*ager Palmenfis*, le pays autour d'Ascoli; le *Præutianus ager*, le pays autour de Téramo; & l'*Adrianus ager*, le pays autour d'Atri.

2°. *Vestini*, dont le pays répondoit à cette partie de l'Abruzze ultérieure, entre le fleuve de la Piomba & la Pescara.

3°. *Marrucini*; leur pays est aujourd'hui le territoire de Chiéti, dans l'Abruzze citérieure.

4°. *Trentani*, leur pays est aujourd'hui une partie de l'Abruzze citérieure & une partie de la Capitanate. Leurs rivières étoient le Sangro, le Triguo, le Tiferno & le Fortore.

5°. *Peligni*, dont le pays répondoit à la partie de l'Abruzze citérieure, qui est autour de Sermona entre la Pescara & le Sangro.

6°. *Marfi*, les Marses, dont le pays comprenoit une partie de l'Abruzze ultérieure, autour du lac de Célano, le *Fucinus lacus* des anciens.

7°. *Hirpini*, dont le pays répondoit à la principauté ultérieure.

8°. Enfin les *Samnites* proprement dits, dont nous allons parler.

Les *Samnites* proprement dits, ou les vrais *Samnites*, occupoient la partie de l'Abruzze supérieure, tout le comté de Molisse, avec des parties de la Ca-

pitanate & de la terre de Labour. Ils avoient les *Pèligni* & les *Trentani* au nord, la Pouille daunienne au levant, les *Hirpini* & la Campanie au midi, & les *Marfi* au couchant.

Le pays situé entre ces peuples étoit le vrai *Samnium*, & étoit partagé entre les *Caraceni*, à qui Ptolomée, *l. III. c. j.* attribue la ville d'*Aufidena* & les *Pentri* au midi, dont parle Tite-Live, qui dit que leur capitale étoit nommée *Bovianum*, *l. IX. c. xxxj. inde victor exercitus Bovianum ductus; caput hoc erat Pentrorum Samnitium, longe ditissimum atque opulentissimum armis, virisque.*

Les *Samnites* furent nommés *Sabelli*; & Strabon dit formellement que les *Picentes* & les *Samnites* tiroient leur origine des *Sabins*: le corps de ceux-ci fut partagé en deux: la partie établie à l'occident garda le nom de *Sabins*: celle qui s'étendit à l'orient s'appella d'abord *Σαβιναί*, ensuite *Σαβιναί*, dont les Grecs firent *Σαβιναί*, sur quoi les Romains les ont appelés *Samnites*. Le nom de *Sabelli* a été employé par Tite-Live, par Virgile, par Horace, & par d'autres écrivains de la bonne latinité, qui ont tous entendu par ce mot les *Samnites*.

Ce peuple étoit extrêmement belliqueux, & l'un des plus braves d'Italie. Il défendit sa liberté contre les Romains avec le plus grand courage, & fit plus de résistance que les plus grands rois. Rome fut cinquante ans (Tite-Live dit soixante-dix) à les subjuguier; mais elle fit un si grand ravage dans leur pays, elle leur démolit tant de villes, que le *Samnium*, si puissant autrefois, n'étoit plus reconnoissable du tems de Florus. Il fournit aux généraux de Rome la matière de vingt-quatre triomphes.

Les *Samnites* descendoient des *Lacédémoniens*, & respiroient comme eux la liberté. Entre leurs usages particuliers, je ne puis m'empêcher d'en citer un qui, dans une petite république, & sur-tout dans la situation où étoit la leur, devoit produire d'admirables effets. On assembloit tous les jeunes gens, & on les jugeoit. Celui qui étoit déclaré le meilleur de tous, prenoit pour sa femme la fille qu'il vouloit: celui qui avoit les suffrages après lui, choisissoit encore, & ainsi de suite. Il étoit admirable de ne regarder entre les biens des garçons que les belles qualités & les services rendus à la patrie. Celui qui étoit le plus riche de ces sortes de biens, choisissoit une fille dans toute la nation. L'amour, la beauté, la chasteté, la vertu, la naissance, les richesses même, tout cela étoit, pour ainsi dire, la dot de la vertu. Il seroit difficile d'imaginer une récompense plus noble, plus grande, moins à charge à un petit état, plus capable d'agir sur l'un & l'autre sexe. C'est une réflexion de l'auteur de *l'Esprit des lois*.

Les villes des *Samnites*, selon le P. Briet, étoient *Beneventum*, aujourd'hui Benevent; *Aufidena*, aujourd'hui *Alfidena*. *Triventinum*, aujourd'hui *Trivento*. *Bovianum*, aujourd'hui *Boiano*; *Triventum*, aujourd'hui *Molise*; *Æsernia*, colonie, aujourd'hui *Isernia*; *Alife*, aujourd'hui *Alifi*; *Telesia*, colonie, aujourd'hui *Telèse*; *Claudium*, aujourd'hui *Acrola* selon les uns, ou le village d'*Arpain* selon les autres.

Leurs montagnés étoient *Tubernus*, aujourd'hui *Tabor*; *Furcæ caudinae* entre *Acrola* & *Ste Agathe*.

Leurs rivières étoient *Sabatus*, aujourd'hui le *Sabato*; *Calor*, aujourd'hui le *Calore*; *Tamarus*, aujourd'hui le *Tamaro*. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

SAMNITES, f. m. plur. (*Littérature*.) sorte de gladiateurs, ainsi nommés à cause de leurs armes, & que les Romains emploient d'ordinaire à la fin de leur festin pour amuser leurs convives; *quod spectaculum inter epulas erat*, dit Tite-Live. C'étoit un divertissement domestique des Romains de faire battre alors aux flambeaux des gladiateurs équipés en guerre, comme les anciens *Samnites*; mais comme

ils n'avoient pour armes offensives que des fleurets, ils ne pouvoient pas se faire grand mal, & ils se disputoient long-tems la victoire. C'est pourquoi Horace, *epist. II. l. II. vers. 98.* appelle cet exercice militaire *lentum duellum*. Il compare fort plaisamment les fausses louanges que les poètes se donnoient à l'envi, aux coups sans effet que se portoient les gladiateurs *samnites*. (D. J.)

SAMOGITIE, LA, (*Géog. mod.*) en latin *Samogitia*, province de Pologne. Elle est bornée au nord par la Curlande; au midi, par la Prusse royale; à l'orient, par la Lithuanie; & à l'occident, par la mer Baltique. Elle a 70 lieues de longueur, & environ 50 de largeur.

La *Samogitie* étoit anciennement habitée par les *Æstiens*, partagés en diverses nations idolâtres. Jagellan étant devenu roi de Pologne, ramena une partie de ce peuple au Christianisme, & établit en 1413 un siège épiscopal à Midnick. Après sa mort, les chevaliers teutons acquirent la *Samogitie* du roi Casimir en 1446. Enfin Albert de Brandebourg, grand-maître de leur ordre, s'étant emparé de la Prusse, cette province fut incorporée au royaume de Pologne. La façon de vivre des *Samogitiens* a tenu de celle des Tartares jusqu'au regne de Sigismond-Auguste, qui eut peine à leur persuader de bâtir des maisons & de vivre en société. Ces maisons sont un méchant toit de terre, de paille & de claie. Le feu se fait au milieu, & la fumée sort par une ouverture qui est en-haut.

La *Samogitie* est un pays de bois & de montagnes presque inaccessibles, où on nourrit beaucoup de bétail & d'excellens chevaux. On y recueille du miel en abondance, & on trouve dans les forêts toutes sortes de bêtes fauves.

La province est divisée en trois gouvernemens, qui tirent leur nom des villes de Rosienne capitale du pays, de Midnick sur le *Wiwits*, & de Poniewiefs. Elle a un staroste pour le temporel & pour le spirituel, un évêque qui réside à Midnick, autrement *Womie*; cet évêque est suffragant de l'archevêque de Gnesne. (D. J.)

SAMOJEDES, LES (*Géograph. mod.*) Voyez **SAMOYEDES**.

SAMOLOIDES, f. f. (*Botan. exot.*) genre de plante dont voici les caractères. Sa fleur est d'une seule pièce divisée en quatre parties presque jusqu'au fond, & en forme d'étoile. De son centre s'élève un pistil dont la base est entourée de filets déliés accompagnés de quatre étamines. Ce pistil se change en un fruit de figure oblongue à deux panneaux qui contiennent des semences applaties. Cette plante est commune à la Jamaïque & dans plusieurs autres endroits des Indes occidentales, où les chevrès la broutent avec délices. (D. J.)

SAMOLUS, f. m. (*Botan.*) cette plante se nomme communément en françois le *mouren d'eau*, voyez-en l'article au mot **MOURON**, *Botan.* (D. J.)

SAMOLUS, f. m. (*Botan.*) selon Pline, *l. XXIV. c. xj.* il y avoit une herbe appelée par les Gaulois, *samolus*, qui naissoit dans les lieux humides, qu'ils faisoient cueillir de la main gauche par des gens qui fussent à jeun; celui qui la cueilloit ne devoit point la regarder; il ne lui étoit pas permis de la mettre autre part que dans les canaux où les animaux alloient boire, & il la broyoit en l'y mettant. Moyennant toutes ces superstitieuses précautions, ils croyoient que cette herbe avoit de grandes vertus contre les maladies des animaux, sur-tout celles des bœufs & des cochons. (D. J.)

SAMONIUM PROMUNTORIUM, (*Géog. anc.*) promontoire de l'île de Crète dans sa partie orientale, selon Ptolomée, *l. III. t. xvij.* qui met de ce côté-là deux promontoires *Samonium* & *Zephyrium*, *Σα-*

μῦθον εὐκριν. Dans les voyages de S. Paul, il est fait mention de ce cap au sujet de sa navigation à Rome, & il passa tout auprès. Les actes des Apôtres le nomment simplement *Salmone*. (D. J.)

SAMOREUX, f. m. (Marine.) bâtiment extrêmement long & plat qui n'a qu'un mât très-long, formé de deux pièces, que des cordages tiennent à l'arrière & aux côtés, & qui navige sur le Rhin & sur les eaux internes de Hollande.

SAMORIEN, (Géogr. mod.) petite ville de Hongrie au comté de Comore, dans la grande île de Schit. Elle est entourée de murailles. Quelques géographes la prennent pour l'ancienne Crumerum, & d'autres pour le lieu qu'on appelloit *Ad-Muros*. (D. J.)

SAMORIN, ou ZAMORIN, f. m. (Hist. mod.) c'est le nom que l'on donne à un souverain de l'Indostan, dont les états sont placés sur la côte de Malabare, & qui étoit autrefois le prince le plus puissant de cette côte. Sa résidence ordinaire est à Calicut ou Kalicut. Autrefois le *samorin* ne pouvoit occuper le trône au-delà de douze ans; s'il mourait avant que ce tems fut accompli, il étoit dispensé d'une cérémonie aussi singulière que cruelle; elle consistoit à se couper la gorge en public; on dressoit un échaffaut pour cet effet, le *samorin* y montoit, après avoir donné un grand festin à sa noblesse & à ses courtisans: immédiatement après sa mort ces derniers élevoient un nouveau *samorin*. Les souverains se sont actuellement délivrés en grande partie d'une coutume si incommode; lorsque les douze années sont révolues, les *samorins* se contentent de donner sous une tente dressée dans une plaine, un repas somptueux pendant douze jours de suite, aux grands du royaume; au bout de ce tems de réjouissances, si quelqu'un des convives a assez de courage pour aller tuer le *samorin* dans sa tente, où il est entouré de plusieurs milliers de gardes, la couronne est à lui, & il est reconnu *samorin* en la place de celui à qui il a ôté la vie.

Lorsque le *samorin* se marie, il ne lui est point permis d'habiter avec sa femme jusqu'à ce que le nambouri ou grand-prêtre en ait eu les prémices; ce dernier peut même, s'il veut, la garder trois jours. Les principaux de la noblesse ont la complaisance d'accorder au clergé le même droit sur leurs épouses: quant au peuple, il est obligé de se passer des services des prêtres, & de remplir lui-même ses devoirs.

SAMOS, (Géogr. anc.) les anciens géographes parlent de plus d'une ville de ce nom.

I. Strabon distingue trois villes ainsi nommées, 1^o. la capitale de l'île de Samos; 2^o. une Samos du Péloponnèse en Messénie; 3^o. une Samos du Péloponnèse en Elide, qui depuis long-tems étoit détruite.

II. Les martyrologes d'Adon & d'Ufuard, font mention d'une Samos d'Asie dans la Lycie; ce n'étoit apparemment qu'un bourg ou un village.

III. S. Thomas d'Aquin, fort mal-habile en géographie, met une Samos en Calabre, où, dit-il, Pythagore prit naissance. Mais aucun géographe n'a connu cette Samos de Calabre; & si Pythagore est né à Samos comme nous le croyons sur le témoignage de Diogene Laërce & d'autres écrivains, c'est dans l'île de Samos en Ionie que ce philosophe vit le jour. (D. J.)

SAMOS, l'île de (Géogr. anc.) île de la mer Méditerranée, sur la côte de l'Asie mineure, entre l'Ionie à l'orient, & l'île d'Icaria, aujourd'hui Nicarie, au couchant, au midi du golfe d'Ephèse. Elle est séparée de l'Anatolie par le détroit de Mycale, qui prend ce nom de l'ancienne ville de Mycaleffus, ou de la montagne Mycale, qui est en terre ferme le long de ce détroit, auquel on donne environ trois lieues de large.

L'île de Samos avoit été premièrement appelée *Parthenia*, ensuite *Driusa*, puis *Anthemusa*; on l'a aussi nommée *Cyparissia*, *Parthenoarusa*, & *Stephane*.

Plinie lui donne 87 milles de circuit, & Isidore pour faire le compte rond, en met 100.

Cette île est toute escarpée, & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Samos*, car selon Constantin Porphyrogenete, les anciens grecs appelloient *Samos* les lieux fort élevés. La grande chaîne de montagnes qui traversent *Samos* dans sa longueur, se nommoit Ampelos. Sa partie occidentale qui fond dans la mer du côté d'Icaria, retenoit le même nom; elle s'appelloit aussi *Cantharium* & *Cerceteus*, au rapport de Strabon, l. XIV. & l. X. c'est cette roche qui fait le cap de *Samos*, & que les grecs modernes nomment *Kerki*.

Du tems que la Grèce florissoit, l'île de *Samos* étoit fort peuplée, cultivée, riche, brillante, & d'une fertilité que les anciens ne se laissoient point d'admirer. On lui applique ce proverbe: les poules y ont du lait: *φρέει και ὄρνιθων γάλα*. C'est dans ce charmant séjour qu'Antoine se rendit d'Ephèse avec Cléopâtre pour y prendre part aux divertissemens de cette île voluptueuse, pendant que leurs armées sur terre & sur mer acheveroient de se former contre celle d'Octave, avant la bataille d'Actium. Cléopâtre ne pouvoit choisir un lieu plus propre à distraire Antoine & à l'amuser. *Samos* étoit alors le centre des plaisirs; tout y respiroit la molle oisiveté; les richesses de la nature y refleurissoient deux fois chaque année; les figues & les raisins, les roses & les plus belles fleurs y renaissoient presque aussi-tôt qu'on les cueilloit. *In eâ insulâ*, dit Athenée, *bis anno ficos, uvas, mala, rosas, nasci narrat Æthlius*. Plinie parle des grenades de cette île, dont les unes avoient les grains rouges & les autres blancs; le gibier étoit meilleur que dans aucun autre pays. Les routes publiques & les rues des villes étoient ombragées de ces saules de l'Ombrie, aussi agréables par leur feuillage que par leur verdure.

Tous les jours se passoient à *Samos* en fêtes galantes; les insulaires alloient ensemble au temple de Junon, & s'y rendoient en habillemens pompeux, ayant par-dessous des tuniques blanches comme la neige, & traînantes jusqu'à terre; leurs cheveux ajustés, & négligemment épars sur leurs épaules, noués avec des tresses d'or, voltigeoient au gré des zéphirs. Couronnés de fleurs, & parés de tous les ornemens les mieux assortis, ils formoient une marche solennelle, terminée par une milice revêtue de boucliers resplendissans: *ut nexi fuerunt, contendebant in Junonis templum, speciosis vestibis amicti; terræque latè niveis tunicis solum radebant; comæ cincinni infidebant crinibus quos vittis aureis nexos, ventus quatibat; pompam claudabant scutarii bellatores*.

Il seroit difficile d'exprimer quel étoit dans cette île l'excès du luxe & le dérèglement des mœurs. Plutarque dit qu'il y avoit un lieu nommé les jardins de *Samos*, *Samiorum flores*, où les habitans se rendoient pour y goûter tous les plaisirs que pouvoit imaginer l'obscénité la plus outrée: *Samosos plusquam credibile est luxu corruptos*!

Ces insulaires voluptueux ravis de voir Antoine & Cléopâtre applaudir à leurs fêtes, à leurs jeux & à leurs plaisirs, auroient souhaité qu'ils ne les quittassent jamais, & méditoient tous les jours de nouveaux moyens de les retenir. Les rois & les peuples des environs, comme tributaires de l'empire, envoyoit à *Samos* les choses nécessaires pour le service de la guerre prochaine, & en même tems pour contribuer à divertir le triumvir de Rome & la reine d'Alexandrie, tout ce qu'ils croyoient de plus propre à produire cet effet. Antoine ne recevoit pas seulement toutes sortes de secours & de munitions; mais tout ce qu'il y avoit de plus célèbre en comédiens, en musiciens & en danseurs, venoient s'offrir à ses desirs; ainsi pendant que par toute la terre on gémissoit à la vue des préparatifs d'une guerre san-

glante, on ne parloit dans *Samos* que de théâtres, que de fêtes brillantes; & l'on disoit hautement: *que feront-ils après la victoire, puisqu'ils en font tant avant le combat?*

Telle étoit alors l'île de *Samos*; elle avoit plusieurs excellens ports, & entre autres celui qu'on nomme aujourd'hui le port de *Vati*, qui peut contenir une armée navale, & sur lequel on avoit bâti une ville, dont les ruines paroissent d'une grande étendue. La capitale de l'île tenoit depuis le port de Tigani, qui est à trois milles de Cora, jusqu'à la rivière Imbrasus, qui coule à cinq cens pas des ruines du temple de Junon. Vitruve prétend que cette capitale & les treize villes d'Ionie, étoient l'ouvrage d'Ion l'athénien.

Quoique *Samos* soit entièrement détruite, M. de Tournefort dit qu'on peut encore la diviser en haute & basse. La ville haute occupoit la montagne au nord, & la basse régnoit depuis le port Tigani jusque au cap de Junon. Ce port célèbre est en croissant, & sa corne gauche est cette fameuse jettée, qu'Hérodote, l. III. comptoit parmi les trois merveilles de *Samos*. Cette jettée étoit haute de 20 toises, & avançoit plus de 250 pas dans la mer. Un ouvrage si rare dans ce tems-là, prouve l'application des Samiens à la marine: aussi reçurent-ils à bras ouverts Aminoclès corinthien, le plus habile constructeur de vaisseaux, qui leur en fit quatre, environ trois cens ans avant la fin de la guerre du Péloponnèse. Ce furent les Samiens qui conduisirent Batus à Cyrène, plus de 600 ans avant Jésus-Christ; enfin si nous croyons Plin, ils inventèrent des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

A l'égard de la largeur de la ville, elle occupoit une partie de cette belle plaine, qui vient depuis Cora jusqu'à la mer, & du côté du midi, & du côté du couchant, jusqu'à la rivière.

La montagne étoit autrefois percée par des cavernes taillées au marteau, ouvrage d'Eupaline, architecte de Mégare, & qui passoit pour une des merveilles de la Grece. « Les Samiens, dit Hérodote, » percerent une montagne de 150 toises de haut, & » pratiquerent dans cette ouverture, qui avoit 875 » pas de longueur, un canal de 20 coudées de profondeur, sur trois piés de largeur, pour conduire » à leur ville l'eau d'une belle source. » On voit encore l'entrée de cette ouverture; le reste s'est comblé depuis ce tems-là. Au sortir de ce merveilleux canal, l'eau passoit sur l'aqueduc qui traverse le vallon, & se rendoit à la ville par un conduit.

Les mines de fer ne manquoient pas dans *Samos*, car la plupart des terres sont d'une couleur de rouille. Selon Aulugelle, les Samiens furent les inventeurs de la poterie, & celle de cette île étoit recherchée par les Romains: *Samia vasa etiamnum in esculentis laudantur*, dit Plin; *Samos* fournissoit en médecine deux sortes de terre blanche, outre la pierre Samienne, qui servoit encore à polir l'or.

Toutes les montagnes de l'île étoient remplies de marbre blanc, & leurs tombeaux n'étoient que de marbre. Une partie des murailles de la ville qui avoient dix piés d'épaisseur & même douze en quelques endroits, étoient aussi bâties de gros quartiers de marbre, taillés la plupart à tablettes ou facettes, comme l'on taille les diamans. Nous n'avons rien vu de plus superbe dans tout le Levant, dit Tournefort: l'entre-deux étoit de maçonnerie; mais les tours qui les défendoient étoient toutes de marbre, & avoient leurs fausses-portes pour y jeter des soldats dans le besoin.

Les maisons de la ville de *Samos* bâties aussi de marbre en amphitéâtre du côté de la mer, offroient le coup d'œil d'une ville agréable & opulente; de-là vient qu'Horace l'appelle *Concinna*. Les portiques étoient magnifiques, & son théâtre encore davan-

tage. Quoiqu'on en ait emporté les matériaux pour bâtir Cora, on trouve encore dans les environs des colonnes de marbre abattues, les unes rondes & les autres à pans.

En descendant de la place du théâtre vers la mer, on ne voit, dit Tournefort, dans les champs que des colonnes cassées, & quartiers de marbre: la plupart des colonnes sont ou cannelées, ou à pans; quelques-unes rondes, d'autres cannelées sur les côtés, avec une plate-bande sur le devant & sur le derrière, comme celle du frontispice du temple d'Apolon à Délos. Il y a aussi plusieurs autres colonnes à différens profils sur quelques terres voisines; elles sont encore disposées en rond ou en carré, ce qui fait conjecturer qu'elles ont servi à des temples ou à des portiques. On en voit de même en plusieurs endroits de l'île.

Enfin Junon protectrice de *Samos*, y avoit un temple rempli de tant de richesse, que dans peu de tems, il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux & pour les statues. Hérodote Samien, cité dans Athénée, *Deipn. l. XV*, comme l'auteur d'un livre qui traitoit de toutes les curiosités de *Samos*, assure que ce temple étoit l'ouvrage des Cariens & des nymphes, car les Cariens ont été possesseurs de cette île. Nous parlerons de ce magnifique édifice, à l'article des temples de la Grece.

Junon est représentée dans quelques médailles de *Samos*, avec des especes de bracelets; ou des broches, comme l'a conjecturé M. Spanheim, chargées d'un croissant. Trifan a donné le type d'une médaille des Samiens, représentant cette déesse ayant la gorge assez découverte. Elle est vêtue d'une tunique qui descend sur ses piés, avec une ceinture assez serrée; & le repli que la tunique fait sur elle-même, forme une especie de tablier; le voile prend du haut de la tête; & tombe jusqu'au bas de la tunique, comme font les écharpes de nos dames. Le revers d'une médaille qui est dans le cabinet du roi, représente ce voile tout déployé, qui fait des angles sur les mains, un angle sur la tête, & une autre angle sur les talons.

On a d'autres médailles de *Samos*, où Junon a la gorge couverte d'une especie de camail, sous lequel pend une tunique, dont la ceinture est posée en fautoir, comme si l'on vouloit marquer qu'elle eût été déliée. La tête de ces dernières médailles, est couronnée d'un cerceau qui s'appuie sur les deux épaules; & qui soutient au bout de son arc une maniere d'ornement pointu par le bas, évasé par le haut, comme une pyramide renversée.

Sur d'autres médailles de *Samos*, on voit une especie de panier qui sert de coëffure à la déesse, vêtue du reste à-peu-près, comme nos religieux bénédictins. La coëffure des femmes turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille; cette déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête si avantageux, & que les fontanges ont depuis imités.

M. l'Abbé de Camps avoit un beau médaillon de Maximin, au revers duquel est le temple de *Samos*, avec Junon en habit de noces, & deux paons à ses piés, parce qu'on les élevoit autour du temple de cette déesse, comme des oiseaux qui lui étoient consacrés.

De toutes les antiquités de *Samos*, il ne nous reste que des médailles, & les noms de plusieurs hommes célèbres dont elle a été la patrie; mais je ne parlerai que d'Aristarque, de Chœrile, de Pythagore, de Melissus & de Conon.

Aristarque a fleuri un peu avant le tems d'Archimede, qui comme on sait perdit la vie, lorsque Syracuse fut prise par les Romains, l'an 1 de la 142^e olympiade. Vitruve nous apprend qu'il inventa l'uni-

des especes d'horloge folaire. Il est aussi un des premiers qui ont soutenu que la terre tourne sur son centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Il fut à ce sujet accusé juridiquement d'impiété par Cléanthe, disciple & successeur de Zénon, pour avoir violé le respect dû à Vesta, & pour avoir troublé son repos; c'est-à-dire, comme l'explique Plutarque, pour avoir ôté la terre du centre de l'univers, & pour l'avoir fait tourner autour du soleil.

Le zele de Cléanthe auroit dû être suspect à ceux qui connoissoient le fond du système stoicien: car ce système ramenoit tout à une fatalité, & à une espece d'hylozoïsme ou de matérialisme, peu différent du dogme de Spinosa.

Au reste, l'accusation d'Aristarque doit moins nous étonner, que le traitement fait dans le dernier siecle au célèbre Galilée: cet homme respectable, auquel l'astronomie, la physique, & la géométrie ont tant d'obligation, se vit contraint d'affirmer publiquement comme une hérésie, l'opinion du mouvement de la terre: on le condamna même à la prison pour un tems illimité; & ce fait est un de ceux qui nous montrent qu'en vieillissant, le monde ne devient pas plus sage.

L'attachement des Athéniens au dogme de l'immobilité de la terre, étoit une suite de l'idée qu'ils s'étoient formée de l'univers, dans le tems qu'ils étoient encore à demi barbares: incapables de concevoir que la terre pût se soutenir à la même place sans un point d'appui, ils se l'étoient représentée comme une montagne, dont le pié où les racines s'étendent à l'infini, dans l'immensité de l'espace. Le sommet de cette montagne arrondi en forme de borne, étoit le lieu de la demeure des hommes: les astres faisoient leur évolution au-dessus, & autour de ce sommet: il étoit nuit, lorsque la partie la plus élevée nous cachoit le soleil. Xénophane, Anaximene, & quelques autres philosophes, qui feignoient d'être scrupuleusement attachés à l'opinion populaire, avoient grand soin de faire observer que dans leur système, les astres tournoient autour, mais non au-dessous de la terre.

Il ne nous reste des ouvrages d'Aristarque, que le *traité de la grandeur & de la distance du soleil & de la lune*, traduit en latin & commenté par Frideric Commandin; il parut avec les explications de Pappus, l'an 1572. M. Wallis le publia en grec, avec la version de Commandin, l'an 1688, & il l'a inséré au III. tome de œuvres mathématiques, imprimée à Oxford l'an 1699. Au reste il ne faut pas confondre le philosophe Aristarque natif de Samos, avec Aristarque grammairien qui naquit dans l'île de Samothrace, & dont nous parlerons sous ce mot.

Chærule, poète de Samos, étoit contemporain de Panyasis & d'Hérodote, avec lequel il fut en étroite liaison; il écrivit en vers la victoire des Grecs sur Xerxès. Son poème plut si fort aux Athéniens, qu'ils donnerent au poète un statere d'or pour chaque vers, (douze livres de notre monnaie), & qu'ils ordonnerent de plus que cet ouvrage feroit chanté publiquement, ainsi que l'on chantoit les poèmes d'Homere: il mourut chez Archélaüs, roi de Macédoine. Il ne faut pas confondre le Chærule de Samos, avec le Chærule Athénien, qui florissoit vers la 64^e olympiade, & à qui quelques-uns attribuent l'invention des masques, & des habits de théâtre. L'histoire parle encore d'un troisième Chærule, assez mauvais poète, qui suivit Alexandre en Asie, & qui chanta ses conquêtes; ce prince avoit coutume de dire qu'il aimeroit mieux être le Thersite d'Homere, que l'Achille de Chærilus.

*Cependant au milieu des palmes les plus belles
Le vainqueur généreux de Granique & d'Arbelles,
Cultivant les talens, honorant le savoir;*

*Et de Chærule même excusant la manie;
Au défaut du génie,
Récompensoit en lui le desir d'en avoir.*

Le premier des anciens sages qui ait pris le nom de philosophe, est le célèbre Pythagoras, fils de Mnésarque. Il se rendit tellement illustre par sa science & par sa vertu, que plusieurs pays se font attribués l'honneur de son lieu natal. Mais la plus commune opinion lui donne pour patrie l'île de Samos. Il est encore plus difficile de concilier ensemble les savans sur l'époque de sa naissance, & la durée de sa vie; & la multiplicité des sentimens est trop grande, & leur opposition est trop marquée.

Il florissoit du tems du roi Numa, à suivre une ancienne tradition adoptée par quelques écrivains postérieurs, & rejetée par la plupart des autres: tradition qui sembloit pourtant avoir pour elle, & des témoignages d'auteurs de la premiere antiquité, & des monumens découverts sous le janicule, dans le tombeau même de Numa. Pythagore, au contraire ne vint en Italie que sous le regne de Servius Tullius, selon Tite-Live; ou sous le regne de Tarquin le superbe, au rapport de Cicéron; ou même après l'expulsion des rois & sous les premiers consuls, si l'on en croit Solin.

Pline a placé le tems de ce philosophe vers la xliij. olympiade, Denis d'Halicarnasse après la l. la chronique paschale d'Alexandrie à la ljjv. Diogène de Laërce à la lx. Diodore de Sicile à la lxj. Tatien, Clément d'Alexandrie & quelques autres à la lxij. Il seroit inutile de grossir d'avantage la liste des contrariétés des anciens auteurs sur ce point de chronologie: contrariétés qui se trouvent encore augmentées plutôt qu'éclaircies par quatre vies que nous avons de Pythagore, écrites dans la basse antiquité; l'une par Diogene Laërce; l'autre par Porphyre; la troisieme par Jamblique; & la quatrieme par un anonyme, dont Photius nous a laissé l'extrait dans sa bibliotheque.

On a pourtant vu dans ces derniers tems quelques doctes anglois, Stanley, Dodwel, Sloyd & Bentley, entreprendre de déterminer les années précises du philosophe Pythagore. Ils ont marqué l'année d'avant l'ere chrétienne qu'ils ont cru répondre à sa naissance; Stanley l'an 566, Dodwel l'an 569, Sloyd l'an 586, & Bentley l'an 605. De ces quatre opinions, la dernière est celle qui fait remonter le plus haut l'âge de Pythagore, & il y a des chronologistes qui lui donnent une antiquité encore plus grande.

Selon M. Freret, la naissance de Pythagore n'a pas pu précéder l'an 600, quoiqu'elle puisse avoir été moins ancienne. C'est entre les années 573 & 532 que Cicéron, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Tite-Live, Aulugelle, Clément Alexandrin, Diogene Laërce, Porphyre, Jamblique, &c. placent le tems auquel Pythagore a fleuri, celui de ses voyages dans l'Orient & dans l'Egypte, & celui de sa retraite en Italie. On prétend qu'il mourut à Métaponte, du-moins Cicéron n'eut point de soin plus pressant que d'y visiter le lieu où l'on croyoit de son tems que ce philosophe avoit fini sa vie.

On lui attribue plusieurs belles découvertes en Astronomie, en Géométrie, & dans les autres parties des Mathématiques. Plutarque lui donne l'honneur d'avoir observé le premier l'obliquité du zodiaque, honneur que d'autres prétendent devoir être dû à Anaximandre. Selon Pline, Pythagore de Samos est le premier qui s'aperçut que la planete de Vénus est la même que l'étoile du matin, appelée *Lucifer*, & que l'étoile du soir nommée *Hesperus* ou *Vesper*. On prétend aussi qu'il a trouvé la propriété du triangle en général & celle du triangle rectangle. Que ces deux découvertes lui soient dûes ou non,

on fait qu'il n'est pas possible sans elles d'avancer d'un pas assuré dans les Mathématiques, ou du-moins dans les parties de cette science qui ont l'étendue pour objet.

Il rejettoit le sentiment en musique, & ne confidéroit que la proportion harmonique. Ayant en vue d'établir une constance invariable dans les arts en général & dans la musique en particulier, il essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux rapports infidèles des sens pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison.

Ce philosophe, conformément à ce dessein, voulut que les consonnances musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille (qu'il regardoit comme une mesure arbitraire & trop peu certaine), ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres qui sont toujours les mêmes. Ainsi, comme dans l'octave le nombre des vibrations de la corde la plus aigue étoit précisément le double de celles de la plus grave, il en concluoit que cette consonnance étoit en raison double, ou de 2 à 1; & en suivant toujours le même principe, que la quinte étoit en raison sesquialtere, ou de 3 à 2; la quarte, en raison sesquiterce, ou de 4 à 3; & le ton en raison sesquioctave, ou de 9 à 8. Ainsi dans son système, le ton qui faisoit la différence de la quarte à la quinte, ne pouvoit se partager en deux demi-tons égaux; & par conséquent la quarte avoit d'étendue un peu moins de deux tons & demi, la quinte moins de trois tons & demi, l'octave moins de six tons, & ainsi des autres accords contre ce qu'établissoient là-dessus les Aristoxéniens, en suivant le seul rapport des sens.

Il est étonnant que ce grand personnage ait proposé ses préceptes de morale sous le voile des énigmes. Ce voile étoit si épais, que les interpretes y ont trouvé autant de sens mystiques qu'il leur a plu.

Quant à ce qui regarde sa philosophie, voyez ITALIQUE, *secte*, & PYTHAGORICIENS.

Melissus vivoit vers la lxxxiv. olympiade, c'est-à-dire vers l'an 444 avant Jésus-Christ, disciple de Parménide d'Elée, il en suivit les principes; mais à la Philosophie, il joignit la connoissance de la marine, & obtint dans sa patrie la charge d'amiral, avec des privilèges particuliers.

Conon, mathématicien & astronome, fleurissoit vers la cxxx. olympiade. Il mourut avant Archimède son ami, qui l'estimoit beaucoup, lui communiquoit ses écrits & lui envoyoit des problèmes. Il inventa une sorte de volute qui différoit de celle de Dinocrate; mais comme Archimède en exposa plus clairement les propriétés, il fit oublier le nom de l'inventeur, car on l'a nommée non pas la *volute* de Conon, mais la *volute* d'Archimède. Nous ne devons pas douter des connoissances astronomiques de Conon, Catulle lui-même, *épigr.* 67. les a décrites en beaux vers à l'entrée de son poème sur la chevelure de Bérenice, sœur & femme de Ptolomée Evergetes; voici le commencement de sa description poétique.

*Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit, atque obitus:
Flammeus ut rapidi solis nitore obscuratur,
Ut cedant certis sidera temporibus,
Ut triviam furtim sub Latimiae Saxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio:
Idem me ille Conon caelesti lumine vidit
E Bereniceo vertice casariem
Fulgentum elare.....*

(Le chevalier DE JAUCOURT.)

SAMOS, l'île de, (Géog. mod.) île de l'Archipel, sur la côte de l'Anatolie, au midi du golfe d'Ephèse.

Il ne s'agira dans cet article que de décrire cette île d'après Tournefort, c'est-à-dire telle qu'elle est de nos jours. Ce savant voyageur en a donné le plan.

L'île de Samos est éloignée de Nicaria de 18 milles de cap en cap, & de 25 milles de Scalanova. On ne compte aujourd'hui dans cette île que dix à douze mille habitans presque tous grecs; ils ont un évêque qui l'est aussi de Nicaria, & qui réside à Cora. Les Turcs y tiennent seulement un cadi & un vaivode, pour exiger la taille réelle.

Les Samiens ne ressembloient pas à ceux qui vivoient du tems de Cléopâtre; car ils n'ont plus de fêtes, de théâtres & de jeux pour les amuser. Les femmes sont mal-propres, & ne prennent de linge blanc qu'une fois le mois. Leur habit consiste en un doliman à la turque avec une coiffe rouge, bordée d'une sèffe jaune ou blanche qui leur tombe sur le dos, de même que leurs cheveux, qui le plus souvent sont partagés en deux tresses, au bout desquelles pend quelquefois un trousseau de petites plaques de cuivre blanchi ou d'argent bas, car on n'en trouve gueres de bon aloi dans ce pays-là. On y recueille néanmoins beaucoup de grain & de fruits; les raisins muscats y sont admirables, & le vin en feroit délicieux, si l'on savoit le faire; les figues y sont blanches, trois ou quatre fois plus grosses que celles de Marseille, mais moins délicates; la soie de cette île est fort belle, ainsi que le miel & la cire. Pour la scamonée de Samos, elle ne vaut guere, & il est surprenant que du tems de Dioscoride on la préférât à celle de Syrie. L'île est pleine de gibier excellent, & les perdrix y sont en prodigieuse quantité.

La ville de Samos, autrefois capitale de l'île, est entièrement détruite. Environ à cinq cens pas de la mer, & presque à pareille distance de la rivière Imbrassus vers le cap de Cora, sont les ruines du fameux temple de Junon la samienne, ou la protectrice de Samos.

A onze milles des ruines de ce temple est un grand couvent de la Vierge, situé à mi-côte de montagnes agréables, couvertes de chênes verts, de pins à pignons, de pins sauvages, de philaria & d'adrachné.

Samos ayant été saccagée & dépeuplée après la paix de Constantinople, fut donnée par l'empereur Selim au capitaine Bacha Ochialt, lequel y fit passer divers peuples de Grece pour en cultiver les terres. Depuis la mort de cet amiral, le revenu de Samos a été affecté à une mosquée qu'il avoit fait bâtir à Topana, l'un des fauxbourgs de Constantinople.

Voilà l'histoire de cette île. J'en dirois davantage, si j'avois pu trouver la description que Joseph Georgirene, évêque de Samos, en a fait en grec vulgaire, & qui a été traduite en anglois; mais je n'ai pu en découvrir aucun exemplaire, & cet ouvrage manque à la bibliothèque du roi. *Latit.* 37^d. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

SAMOS, terre de, (*Hist. nat. Minéralog.*) c'est une terre ou marne très-blanche qui se trouvoit dans l'île de Samos, on la regardoit comme un grand remède contre les hémorrhagies, les diarrhées, & extérieurement contre les inflammations. On formoit aussi des vases avec une terre de Samos, mais il y a apparence que ce n'étoit point avec celle qui vient d'être décrite, puisqu'une marne n'est point propre à faire de la poterie. M. Tournefort croit que c'étoit avec une terre bolaire d'un rouge foncé qui se trouve dans la même île, & sur-tout près de Bavonda.

Il y avoit encore une terre que Dioscoride a appelée *aster samius*, que M. Hill croit être une marne, d'un gris de cendre mêlée de talc. Voyez d'Acosta *natural history of fossils*.

SAMOSATE, (*Géog. anc.*) Samosata, au pluriel génitif, *orum*; ancienne ville d'Asie sur l'Euphrate,

dans la Commagene, dont elle fut la capitale, aux confins de la grande Arménie, & peu loin de la Mésopotamie.

Plin., *l. V. c. xxiv.* dit, *Samofate* capitale de la Commagene. Cette ville étoit en effet la résidence d'Antiochus, à qui Pompée avoit accordé la Commagene, dont ses successeurs jouirent jusqu'à Tibère qui la réduisit en province romaine. Caligula & Claudius la rendirent à ses rois, mais elle redevint province sous Vespasien.

Cette ville a dans quelques médailles le prénom de *Flavia* qu'avoient aussi d'autres villes de l'Orient. Une médaille d'Adrien porte, *Φλα σαμο. μητρο. κομ.* c'est-à-dire, *Flavia Samofata, Metropolis Commagenes*. Une autre de Sévère, *μητροπ. κομ. &c.* Ainsi elle étoit métropole avant la nouvelle division des provinces; car au tems de cette division, Hiérapolis devint nouvelle métropole de l'Euphratense, province qui répondoit à l'ancienne Commagene.

Quoique *Samofate* fût une ville épiscopale & même métropole pour le gouvernement civil, elle ne fut jamais métropole ecclésiastique, & son évêque fut toujours suffragant ou d'Hiérapolis ou d'Edeffe.

Le tems de la fondation de *Samofate* est inconnu, suivant Strabon; Artemidore, Eratosthène & Polybe en ont parlé comme d'une ville subsistante de leur tems. Nous connoissons des médailles de cette ville qui sont très-anciennes, d'un travail grossier, & dont les légendes se lisent difficilement à cause du renversement des lettres; on y voit d'un côté le génie de la ville représenté par une femme couronnée de tours, assise sur des rochers, & tenant de la main droite une branche de palmier ou des épis, avec la légende *Σαμοσα πολιως.* de la ville de *Samofate*; le type du revers de ces médailles est un lion passant, qui étoit probablement le symbole distinctif de la ville. Ce type se voit sur plusieurs médailles du cabinet de M. Pellerin, dont quelques-unes donnent le nom de la ville *Σαμοσατειων.* & sont d'un travail moins grossier que les médailles plus anciennes.

Le type des anciennes médailles de *Samofate*, le lion passant, se voit sur une autre médaille du cabinet de M. Pellerin au revers de la tête d'un roi qui porte une tiare haute, semblable à celle qu'on voit sur quelques médailles de Tigrane, roi d'Arménie: au revers on lit au-dessus du lion *Βασιλεως*, au-dessous *Αντιοχου*, du roi Antiochus. Cette tête ne ressemble à aucune des têtes des rois Antiochus qui ont régné en Syrie, ni des Antiochus rois de Commagene. Cette médaille ayant été frappée à *Samofate*, il y a lieu d'inférer que ce roi Antiochus étoit prince d'une dynastie établie en cette ville, différente de la dynastie des Séleucides qui regnerent dans la Syrie, & ensuite dans la Commagene.

M. l'abbé Belley nous donne, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, l'explication d'une médaille frappée à *Samofate*, où l'on voit d'un côté la tête du soleil couronné de rayons, & au revers une victoire passante, tenant de la main droite une couronne de lauriers, & de l'autre une palme, avec cette inscription: *Βασιλεως Σαμου Θεοσβους & δικαιου*, & à l'exergue *ΓΑ.* Par la lecture de cette médaille, M. l'abbé Belley suppose qu'entre les princes que l'histoire nous apprend s'être soulevés contre Antiochus III. dit le grand, roi de Syrie, il y en eut un nommé *Samos* qui s'établit dans la Commagene qui y prit le titre de roi, qui y bâtit une grande ville, laquelle en devint la capitale, parce qu'il y fixa son séjour; que de son nom elle fut appelée *Samofate*, & que la médaille en question y a été frappée la trente-troisième année de son règne, ou de l'établissement de cette nouvelle dynastie.

Mais cette supposition qui dément absolument ce que l'histoire nous apprend de la succession des rois

de Commagene est entièrement détruite dans un mémoire que M. de Boze a fait en conséquence de celui de M. l'abbé Belley; & cet académicien prouve que tout concourt à persuader que le Samos de la médaille n'est autre que le *Σοαιμος*, roi d'Emèse, dont Joseph & Dion font mention, & qui prêta la main à Césennius Pétus lors de l'expulsion d'Antiochus IV. du nom, dernier roi de Commagene.

Le nom moderne du lieu qui a pris la place de *Samofate* est *Scempfat*; mais il n'y a plus de ville, ce ne sont que des ruines.

Lucien, littérateur grec plein d'esprit, naquit à *Samofate* de parens obscurs, sous le règne de Trajan. Son père en voulut faire un sculpteur, mais ayant été maltraité pour avoir rompu une table en la polissant, il quitta la sculpture, & devint un homme supérieur dans les belles-lettres; il mourut fort âgé sous le règne de Marc Aurele. Il a su réunir dans ses écrits l'utile & l'agréable, l'instruction à la satire & l'érudition à l'éloquence. On y trouve par-tout ces railleries fines & délicates qui caractérisent le goût attique. Il jette tant de ridicule sur la théologie du paganisme, qu'il a dû passer pour le plus grand impie de son siècle; cependant en se moquant des faux dieux, il inspire par-tout du mépris pour le vice. Ses ouvrages ont été publiés en grec & en latin par M. Bourdelot à Paris en 1615, in-fol. & M. d'Ablancourt en a donné une traduction françoise. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SAMOSATIENS ou SAMOSATÉNIENS, *s. m. plur. (Hist. eccléf.)* secte d'Antitrinitaires qui parurent dans le troisième siècle, & prirent ce nom de leur chef Paul, évêque d'Antioche, & natif de *Samofate*, qui vivoit sous les empereurs Aurélien & Probus.

On les appelloit aussi *Pauliniens* ou *Paulianisants*, ainsi que les nomment les pères du concile de Nicée *Παυλιανίζαντες.*

La doctrine de Paul de *Samofate* rouloit principalement sur ce fondement, que le fils de Dieu n'étoit point avant Marie; mais qu'il tenoit d'elle le commencement de son être, & que d'homme il étoit devenu Dieu. Pour le prouver, il ufoit de ce sophisme. Si Jésus-Christ n'est pas devenu Dieu, d'homme qu'il étoit, il n'est donc pas consubstantiel au père, & il faut de nécessité qu'il y ait trois substances: une principale, & les deux autres qui viennent de celle-là. Pour répondre à ce sophisme, les pères du concile d'Antioche dirent que Jésus-Christ n'étoit pas consubstantiel au père; prenant le mot *consubstantiel* au sens de Paul, c'est-à-dire, corporellement. Mais ils ne prirent pas ce terme dans sa signification exacte. Ils s'attachèrent seulement à montrer que le fils étoit avant toutes choses; qu'il n'avoit pas été fait Dieu d'entre les hommes, mais qu'étant Dieu il s'étoit revêtu de la forme d'esclave; & qu'étant Verbe, il s'étoit fait chair. Fleury, *Hist. eccléf. tome II. liv. viij. n°. 1.*

Les *Samosatiens* renouvelloient par conséquent les erreurs d'Artemonius, & ils s'accordoient aussi en plusieurs points avec Sabellius, quoiqu'ils ne s'expliquassent pas de la même manière. Ils enseignoient bien que le Père, le Fils & le saint-Esprit étoient un seul Dieu; mais ils nioient que le Fils & le saint-Esprit fussent des substances réelles. Selon eux, ces personnes divines subsistoient dans le père, comme le nom d'homme subsiste dans son entendement.

Saint Epiphane croit que les *Samosatiens* étoient des Juifs qui n'avoient que le nom de *Chrétiens*, & ajoute qu'ils se servoient des mêmes argumens que les premiers contre le mystère de la Trinité, & qu'ils s'accordoient avec eux en maintenant l'unité d'un Dieu, sans cependant observer les cérémonies du

du Judaïsme. Paul de Samosate fut condamné & déposé dans un concile tenu à Antioche même par plus de soixante-dix évêques d'Orient, l'an de Jésus-Christ 269, mais ses sectateurs subsistoient encore dans le siècle suivant sous le nom de *Paulianistes*. Voyez PAULIANISTES.

SAMOTHRACE, ÎLE DE, (*Géogr. anc.*) en grec *Σαμοθράκη*, en latin *Samothrace*; île de l'Archipel, à l'embouchure de l'Hébre. La capitale de cette île portoit le même nom, & est fameuse par un temple dont les mystères n'étoient pas moins respectés que ceux d'Eleusis. C'étoit un asyle si sacré, qu'Octave, lieutenant du consul, n'osa en enlever Persès, comme le remarquent Tite-Live, *livre XLIV. ch. xxv.* & Plutarque, dans la *Vie de Paul Emile*.

Diodore de Sicile, *l. V. c. xlvij.* nous dit que l'île de *Samothrace* fut appelée autrefois *Samos*, & qu'elle ne prit le nom de *Samothrace*, qu'après que Samos eut été bâtie, & pour en être distinguée. Ses premiers habitans furent des Aborigènes; & de-là vient qu'il n'est rien parvenu de certain à la postérité touchant leur religion & leurs magistrats.

Les *Samothraces*, continue Diodore, rapportent qu'ils ont eu chez eux une très-grande inondation, au sujet de laquelle ils firent des vœux aux dieux de la patrie; & après avoir été sauvés du danger, ils marquèrent dans leur île différentes bornes, & y éleverent des autels où ils faisoient encore des sacrifices du tems que Diodore écrivoit.

Les dieux cabires étoient adorés dans cette île, & ce culte tiroit son origine de Phénicie. Les dieux cabires étoient ceux que les Romains appelloient *divos potes*, les dieux puissans. Ces dieux étoient; Axioros, c'est-à-dire, *Cères*; Axiokerfa, *Proserpine*; Axiokerse, *Pluton*; & Casmillus, *Mercure*, qui étoit comme leur ministre. On avoit une très-grande vénération pour les mystères institués en l'honneur de ces dieux; car on étoit persuadé que ceux qui y étoient initiés, devenoient plus justes & plus saints; que les dieux cabires les assistoient dans tous les périls; & que par leur secours, ils étoient surtout préservés du naufrage. C'est pourquoi les plus grands personnages étrangers étoient fort soigneux de se faire initier dans leur culte.

L'île de *Samothrace* conserva sa liberté sous les Romains. Pline, après avoir dit, que de l'île de Thasos au mont Athos il y a soixante-douze mille pas, ajoute: Il y en a autant à l'île de *Samothrace*, qui est libre devant l'Hébre, à trente-deux milles d'Imbros, à vingt-deux mille cinq cents de Lemnos, & à trente-huit milles de la côte de Thrace. Elle a trente-deux milles de tour. Elle a une montagne nommée *Sarce*, qui a dix mille pas d'hauteur. C'est de toutes les îles de ce canton celle qui a le moins de havres. Callimaque la nomme *Dardanie*, de son ancien nom. Son nom moderne est *Samandrachi*.

Aristarque, célèbre grammairien d'Alexandrie, étoit originaire de *Samothrace*. Il fut précepteur du fils de Ptolomée-Philométor, roi d'Egypte. Cicéron & Élien rapportent que sa critique étoit si fine, si sûre & si judicieuse, qu'un vers ne passoit pas communément pour être d'Homère, si cet habile grammairien ne l'avoit pas reconnu pour tel. Il mourut dans l'île de Chypre d'une abstinence volontaire, à l'âge de soixante-douze ans, ne pouvant plus supporter les douleurs d'une hydropisie dont il étoit cruellement tourmenté. On donne encore aujourd'hui le nom d'*Aristarque* à tous les censeurs judicieux des ouvrages d'esprit.

L'édition qu'Aristarque fit des poésies d'Homère, quoique fort estimée par le plus grand nombre, ne laissa pas que de trouver des censeurs. Suidas nous

Tome XIV.

apprend que le grammairien Ptolomée-d'Afcalo publia un livre de *Aristarchi correctione in Odyssæa*, & que Zénodote d'Alexandrie fut mandé pour faire la révision de la critique d'Aristarque. Cependant la sagacité du grammairien de *Samothrace* continua de passer en proverbe.

On rapporte de lui un bon mot, qu'il ne faut pas omettre ici: « Je ne puis pas, dit-il, écrire, ce » que je voudrois, & je ne veux pas écrire ce que » je pourrois ». Mais Aristarque n'est pas le premier ni le seul qui ait tenu ce discours. Nous lisons dans les *recueils* de Stobée, que Théocrite interrogé pourquoi il n'écrivoit pas, répondit: « parce que » je ne pourrois le faire comme je voudrois, & » que je ne veux pas le faire comme je pourrois ». Plutarque rapporte dans la *vie d'Isocrate*, que cet orateur étant à la table de Nicocréon, roi de Chypre, fut prié de discourir, & qu'il s'en excusa en disant: « Ce que je fais n'est pas de saison; & ce qui seroit » de saison, je ne le fais pas ». Combien de gens de lettres sont dans le cas d'Isocrate! (*D. J.*)

SAMOTHRACES, (*Géog. anc.*) habitans de l'île de *Samothrace*. Il y avoit aussi des *Samothraces* dans le continent de la Thrace, au nord de l'île, au couchant de l'embouchure de l'Hébre, au bord de la mer; & Hérodote, *l. VII, n°. 108*, nomme *murs de Samothrace* un lieu de la Thrace même. (*D. J.*)

SAMOUR, f. m. (*terme de relation.*) On nomme ainsi à Constantinople, & dans les autres échelles du Levant, l'animal dont la fourrure s'appelle en France *marre-zibeline*. Voyez ce mot. (*D. J.*)

SAMOYÈDES, LES, ou SAMOIEDES, (*Géog. mod.*) peuples de l'empire russe, dans la partie septentrionale, entre la Tartarie asiatique & Archangel, étendus le long de la mer jusqu'en Sibérie.

Quoique ces peuples paroissent semblables aux Lapons, ils ne sont point de la même race. Ils ignorent, comme eux, l'usage du pain; ils ont, comme eux, le secours des rennes ou rennes qu'ils attellent à leurs traîneaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges: mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes & celle des Lapons des différences très-marquées. Leur mâchoire supérieure plus avancée, est au niveau de leur nez; & leurs oreilles sont plus relevées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête; le mamelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucuns de ces signes.

Les races des *Samoyèdes* & des *Hottentots* paroissent les deux extrêmes de notre continent. Et si l'on fait attention aux mamelles noires de femmes *samoyèdes*, & au tablier que la nature a donné aux *Hottentots*, & qui descend à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale; variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les *Samoyèdes* ont dans leur Morale, des singularités aussi grandes qu'en Physique. Ils ne rendent aucun culte à l'Être suprême; ils approchent du Manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des Mages, en ce seul point, qu'ils reconnoissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque manière excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux, ni de larcins, ni de meurtres; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue, pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites; le sentiment seul les dirige; & c'est peut-être une preuve incontestable, que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

G G g g

On persuada quelques-uns de ces Sauvages, de se laisser conduire à Moscov. Tout les y frappa d'admiration. Ils regarderent l'empereur comme leur dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres-zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis; on y bâtit même des forteresses. Un cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme Cortez subjuga le Mexique; mais il ne conquit que des deserts, *Hist. de Russie* par M. de Voltaire.

Les *Samoyèdes* s'étendent le long de la mer jusqu'en Sibérie. Ils s'établissent au nombre de sept ou huit hommes & femmes, en quatre ou cinq tentes différentes. Ils s'occupent à faire des chaïses, des rames, des machines à vider l'eau des bateaux, &c. Ils sont habillés de peaux de rennes, qui leur pendent depuis le col jusqu'aux genoux, le poil en-dehors. Leurs cheveux sont noirs, épais, comme ceux des Sauvages; & ils les coupent de tems en tems par flocons. Les femmes en tressent une partie, & y ajoutent pour ornement, de petites pieces de cuivre, avec une bandelette de drap rouge ou bleu: elles portent par-dessus un bonnet fourré. Leur chaussure consiste en bottines. Leur fil est fait de nerfs d'animaux; leurs mouchoirs sont de nervures de bouleau fort délié, cousues ensemble.

Leurs tentes sont formées d'écorces d'arbres, cousues par bandes, & soutenues avec des perches. Elles sont ouvertes par le haut, pour en laisser sortir la fumée; l'entrée a environ quatre piés d'élévation, & est couverte d'une grande piece de la même écorce, qu'ils soulevent pour y entrer & pour en sortir; leur foyer est au milieu de cette tente.

Leurs traîneaux ont ordinairement huit piés de long, sur trois piés quatre pouces de large, s'élevant sur le devant comme des patins. Le conducteur est assis sur le derriere, les jambes croisées, en laissant pendre quelquefois une par-dehors. Il a devant lui une petite planche arrondie par le haut, & une semblable, mais un peu élevée par-derriere, & tient à la main un grand bâton garni d'un bouton par le bout, dont il se sert pour pousser, & faire avancer les rennes qui les tirent.

Ils ont chez eux des magiciens qui leur prédissent le bien & le mal qui leur peut arriver. Ils ont aussi des gens qui vendent les vents à ceux qui navigent. Pour cet effet, ils donnent à celui qui entreprend quelque voyage, une corde nouée de trois nœuds, en les avertissant qu'en dénouant le premier, ils auront un vent médiocre; que s'ils dénouent le second, le vent sera fort; & que s'ils délient le troisième, il s'élèvera une tempête qui les mettra en danger.

Les *Samoyèdes* prennent à la chasse les chiens marins, lorsqu'ils viennent s'accoupler sur la glace. Ils s'habillent de la peau, vivent de la chair, & emploient l'huile à différens usages. Lorsque leurs enfans meurent à la mamelle, ils les enveloppent d'un drap, & les pendent à un arbre dans le bois: mais ils enterrent les autres.

Ce peuple est répandu de différens côtés, jusqu'aux principales rivières de la Sibérie, comme l'Oby, le Jénicéa, le Léna & l'Amur, qui vont toutes se décharger dans le grand Océan. En un mot, les *Samoyèdes* occupent une vaste étendue de pays, des deux côtés de l'Oby, au nord-est de la Moscovie, depuis le tropique jusqu'à l'Océan septentrional. Ils parlent des langues différentes; car ceux qui habitent la côte de la mer, & ceux qui demeurent aux environs d'Archangel, sur la Dwina, n'ont pas le même langage.

Quoique leur maniere de vivre paroisse triste aux

Moscovites, ils la goûtent par préférence à toute autre; & leur députés dirent au czar, que si sa majesté impériale connoissoit les charmes de leur climat, il viendrait sans doute l'habiter par préférence à Moscov.

C'est en vain que les czars ont établi la religion chrétienne chez les *Samoyèdes* qui leur sont soumis, ils n'ont pu détruire les superstitions de ces peuples qui mêlent toujours dans leurs enchantemens, les noms de leurs idoles, avec ce que le Christianisme a de plus respectable. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SAMPIT, f. m. (*Hist. mod.*) arme dont se servent les habitans de l'île de Borneo; il leur sert tantôt comme d'un arc pour tirer des fleches empoisonnées, tantôt comme d'un javelot, & quelquefois comme d'une bayonnette qu'ils mettent au bout de leurs fusils.

SAMPSÉENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) anciens hérétiques que S. Epiphane croit être les mêmes que les Elcésaïtes. Voyez ELCESAÏTES.

On ne peut pas mettre absolument les *Sampséens* au rang des Juifs, des chrétiens ou des païens. Leurs dogmes paroissent avoir été un mélange de toutes ces religions. Leur nom vient de l'hébreu *sems*, soleil, parce qu'on prétend qu'ils adoroient cet astre.

D'un autre côté, ils admettoient l'unité de Dieu, ils ufoient d'ablutions, & pratiquoient beaucoup d'autres points de la religion judaïque. Plusieurs d'entre eux ne mangioient point de chair.

Scaliger, après S. Epiphane, croit que les *Sampséens* étoient les mêmes que les Esséniens. En effet ces mots *Elcésaïtes*, *Sampséens*, *Massaliens*, *Esséniens*, semblent être différens noms attribués à une même secte, à moins que l'on n'entende par *Elcésaïtes*, *Sampséens* & *Massaliens*, des hérétiques qui ajoutèrent diverses erreurs aux opinions des Esséniens. Voyez ESSÉNIENS.

SAMPSUCHUM, f. m. (*Botan. anc.*) *Σαμψύχον*, cette plante des Grecs que l'on prend ordinairement pour notre marjolaine, étoit appelée, selon plusieurs savans, *amaracum* par les Cizicéniens & les Siciliens, chez qui elle croissoit en abondance, & d'où on tiroit la meilleure & la plus estimée. En d'autres endroits de la Grece ce nom *amaracum* se donnoit à une plante fort différente de la marjolaine, savoir, à la matricaire; il se donnoit aussi à la pariétaire. Saumaïse croit que le véritable *sampsuchum* venoit d'Egypte, & que c'est un nom égyptien; enfin il estime que l'*amaracum* des Grecs ne différoit du *sampsuchum* des Egyptiens qu'à l'égard du plus ou du moins de force, en quoi ce dernier l'emportoit. Mais ce qui est plus certain, c'est que dans Dioscoride & d'autres anciens auteurs, *amaracum* & *sampsuchum* sont des noms de différentes plantes. Dioscoride, en parlant des huiles, distingue *oleum sampsuchinum* & *oleum amaracinum*. Méléagre, dans un de ses poèmes où il passe en revue différens poètes anciens & modernes, compare l'un à la plante qu'on nommoit *amaracum*, & un autre au *sampsuchum*. (*D. J.*)

SAMSCHE, (*Géog. mod.*) province de la Géorgie, dans les terres, & la plus avancée, au midi vers l'Arménie qui la borne de ce côté là, ainsi que le Gurriel à l'occident, l'Immirete au nord, & le Caket à l'orient. Elle a son prince particulier qui est tributaire des Turcs. (*D. J.*)

SAMSOE, (*Géog. mod.*) petite île de Danemark, sur la mer Baltique, entre l'île de Funen au midi, & le nord-Jutland au septentrion. Sa longueur du nord au sud n'est que d'environ dix mille pas, & cependant il y a cinq paroisses. (*D. J.*)

SAMUEL LIVRES DE, (*Critiq. sacrée.*) le plus grand nombre des critiques donne à Samuel le livre des juges, celui de Ruth, & le premier livre des Rois; cependant ce ne sont que des conjectures fort

douteuses. Il est plus vraisemblable que le livre des juges a été composé sur des mémoires de ce prophète d'Israël que par lui-même. On ne connoît guère l'auteur du livre de Ruth ; & on n'a point de preuve que ce soit *Samuel*. Ceux qui lui attribuent le premier livre des Rois, ne peuvent le lui donner tout entier ; car indépendamment de plusieurs additions qui paroissent y avoir été insérées après coup, la mort de *Samuel* est marquée dans les derniers chapitres de cet ouvrage. Ce qu'on fait de plus sûr, c'est qu'il commence la chaîne des prophètes, qui a fini à Zacharie & à Malachie. *Actes iiij. 24.* Son histoire se trouve dans le premier livre des rois. Fils d'Alcanna & d'Anne de la tribu de Lévi, & de la famille de Caath, il passa les quarante premières années de sa vie au service du tabernacle, les vingt suivantes dans le gouvernement de l'état, les trente-huit dernières dans la retraite, & mourut âgé de quatre-vingt dix huit ans, dans une maison qu'il avoit à Ramatha sa patrie. Son éloge est dans l'Ecclésiastique. *xlvi. 16. 23.* Nous invitons le lecteur à le lire. (D. J.)

SAMYDA, f. f. (*Botan.*) genre de plante décrit par le p. Plumier sous le nom de *guldonia* ; en voici les caractères. Le calice particulier de la fleur est très-gros, composé d'une seule feuille divisé en cinq segmens étendus de toutes parts en forme ovale, & qui subsistent quand la fleur est tombée. La fleur est de la forme d'un cône tronqué ; elle est de la longueur du calice, fillonnée, & dentelée dans les bords. Il n'y a point d'étamines, mais seulement de petits sommets arrondis placés au milieu de la fleur ; le germe du pistil est oval ; le style est de la longueur de la fleur & pointu. Le style du pistil est au contraire obtus ; le fruit est une baie ovale à quatre fillons profonds ; il est divisé en quatre loges, & contient plusieurs graines faites en forme de rein. Plumier, *xxiv. Linnæi gen. plant. p. 520.* (D. J.)

SAN LE, (*Géog. mod.*) rivière de la petite Pologne. Elle a sa source aux monts Crapack, vers les confins de la Hongrie, & après un long cours, elle se perd dans la Vistule, presque vis-à-vis Sendomir. (D. J.)

SANAA, (*Géog. mod.*) ville de l'Arabie heureuse, dans l'Émen, à 15 lieues de Moab, à 36 au levant d'Aden, & à 140 de Moka. C'étoit autrefois la résidence des rois d'Émen ; l'air y est tempéré, & les jours presque égaux dans toutes les saisons. Abulféda vante la quantité de ses eaux, la beauté de ses vergers, le nombre de ses habitans & leurs richesses ; mais il faut rabattre beaucoup des exagérations du style oriental. *Long.* suivant les tables du même Abulféda, *67. 20. latit. 14. 30.* (D. J.)

SANAGENSES, (*Géog. anc.*) ancien peuple de la Gaule narbonnoise, selon Pline, *l. III. c. iv.* Le p. Hardouin remarque que ce peuple a été nommé dans les siècles suivans *Sanicienses*, de *Sanicium*, ville des Alpes sur la côte de la mer, aujourd'hui *Senez*. (D. J.)

SANAMARI LE, (*Géog. mod.*) par M. de Lisle *Sinamari* ; rivière de l'Amérique méridionale dans la Guiane. Elle coule entre le Maroni & l'île de Cayenne. Le vaste terrain qui est entre ces deux dernières rivières, offre d'agréables collines, dont les revers sont en pente douce ; dix mille habitans y feroient à l'aise, & y feroient des sucreries d'un grand rapport, outre que sans culture les cacoétiers, les cotonniers, les rocuyers y viennent d'eux-mêmes ; mais ce n'est pas le terroir qui manque aux hommes, ce sont les hommes qui manquent à la culture du terroir. (D. J.)

SANAMUNDA, f. m. (*Botan.*) c'est un arbrisseau nommé par Tournefort, *chymelæa, foliis chamælææ, minoribus subhirsutis.* I. R. H. 594. Cet ar-

Tome XIV.

brisseau s'élève à la hauteur d'une coudée, & est très-branchu. Sa racine s'enfonce très-profondément en terre, elle est couverte d'une écorce pliante, visqueuse, & qui se divise en un grand nombre de petits filets, & en flocons qu'on prendroit pour de la laine. Ses branches sont couvertes de la même écorce ; mais cette écorce porte sur elle une substance dense, blanchâtre & argentée. Ses feuilles sont semblables à celles du myrte de Tarente ; elles sont seulement un peu plus larges vers le bout, & se terminent en une pointe plus arrondie ; elles sont tout-à-fait couvertes de duvet, douces au toucher, blanchâtres ou argentées, & luisantes. Ses fleurs sont placées au milieu de ses feuilles, elles ressemblent à celles de l'olivier, sont jaunes, oblongues & tétrapétales.

Nous lisons dans Clusius, que son fruit est assez semblable à celui du garou, mais qu'il est noirâtre. Le même auteur dit que ses feuilles sont charnues, gommeuses, d'abord amères au goût, mais ensuite acrimonieuses & brûlantes.

Cette plante croît aux environs de Marseille. Ses feuilles purgent violemment. *Ray. (D. J.)*

SANAS, f. m. (*toile de coton.*) on appelle ainsi des toiles de coton blanches ou bleues, qui ne sont ni fines ni grosses, que l'on tire des Indes orientales, particulièrement de Bengale. Les blanches ont à la pièce neuf aunes un tiers sur trois quarts à cinq sixièmes de large ; & les bleues onze aunes un quart à douze aunes, sur sept huitièmes de large. *Dict. de Comm. (D. J.)*

SANATES, f. m. (*Hist. rom.*) nom que les Romains donnoient à leurs voisins, qui après une révolte se soumettoient aussitôt ; cette prompte soumission leur procuroit les mêmes privilèges qu'à tous les autres citoyens, en vertu d'une loi des douze tables, qui portoit, *ut idem juris sanatibus quod foretibus sit.* (D. J.)

SAN BENITO ou **SACO BENITO**, f. m. (*Hist. mod.*) sorte d'habillement de toile jaune, que l'on fait porter à ceux que l'inquisition a condamnés, comme une marque de leur condamnation.

Le *san benito* est fait en forme de scapulaire ; il est composé d'une large pièce qui pend par-devant, & d'une autre qui pend par derrière ; il y a sur chacune de ces pièces une croix de S. André ; cet habit est de couleur jaune, & tout rempli de diables & de flammes qui y sont peintes.

Il est regardé comme une imitation de l'ancien habit en forme de sac que portoient les pénitens dans la primitive Eglise. *Voyez PÉNITENT. Voyez aussi INQUISITION.*

SANCERRE, (*Géog. mod.*) ville de France, en Berry, aux frontières du Nivernois, sur une colline, à la gauche & à une portée de canon de la Loire, à 9 lieues au nord-ouest de Nevers, à 10 de Bourges, à 4 de la Charité, en descendant vers Briare & Gien, & à 46 au midi de Paris, avec titre de comté. *Long. 20. 31. latit. 47. 18.*

Cette ville a été nommée en latin du moyen âge, *Saxia, Saxiacum, Saxiacus vicus, Sancerra, Sancterium, Santodorum* ; & même par quelques-uns *Sacrum Cesaris*, dans l'idée que *Sancerre* avoit été bâtie par Jules-César ; mais ce conquérant n'en dit pas un seul mot ; & après lui aucun auteur, ni aucune chartre n'en font mention avant Charlemagne ; c'est peut-être ce prince même qui l'a bâtie, & qui la peupla d'une colonie de Saxons ; du moins ne connoît-on pas d'autre origine de ses noms. *Saxia, Saxiacum, & Saxiacus vicus.*

Quoi qu'il en soit, elle étoit possédée dans le x. siècle par Thibaut I. comte propriétaire de Chartres, qui avoit une partie du Berry. Elle passa à ses descendants, ensuite à Beraud, comte de Clermont, & dauphin d'Auvergne. Sa fille épousa Jean de Beuil,

G G g g ij

& par ce mariage ce comté entra & demeura dans cette maison jusqu'en 1640, que René de Beuil le rendit à Henri de Bourbon, prince de Condé; de-là vient que la maison de Bourbon Condé en jouit aujourd'hui.

La ville de *Sancerre* étoit autrefois une des places fortes des calvinistes. Charles IX. après le massacre de la S. Barthélemy, résolut de la leur enlever, & la fit assiéger le 13 Janvier 1573. Ce siège est bien mémorable. Les troupes du roi furent repoussées à tous les assauts, & singulièrement à l'assaut général qu'elles donnerent le 11 Mars suivant. Il fallut convertir le siège en blocus, & prendre par la famine une place où l'on ne pouvoit entrer de force.

Les historiens rapportent que les réformés souffrirent pendant ce blocus les mêmes extrémités que les juifs au siège de Jérusalem. Un pere & une mere réduits au désespoir, y mangerent leur propre fils, âgé de 3 ans, & qui venoit de mourir de faim. On ne se nourrissoit plus dans la ville que des bêtes mortes, de peaux, de cornes de piés de bœufs & de vaches, &c. Enfin, on fut obligé de capituler le 25 Août de la même année. Le roi fit abattre le château, & démolir toutes les fortifications. *Sancerre* ne s'est pas relevée depuis; ce n'est plus qu'une seigneurie d'environ 20000 liv. de rente, en y comprenant la baronnie de Vailly. (*D. J.*)

SANCIAN ou SANCHOAN, (*Géog. mod.*) petite île de l'Océan oriental, sur la côte de la Chine, près du golphe de Quanton, à 18 lieues au couchant de Macao. Son circuit est d'environ 15 lieues, où l'on ne trouve que trois ou quatre villages dépeuplés: on dit que S. François Xavier y a terminé sa carrière, l'an 1552, & qu'il y a été enterré, mais quoiqu'on ignore le lieu de sa sépulture, on a imaginé qu'on l'avoit découvert; les missionnaires jésuites y bâtirent un autel, qui n'a pas subsisté long-tems. (*D. J.*)

SANCIR, v. n. (*Marine.*) c'est couler & descendre à fond. On dit qu'un vaisseau a *sanci* sous ses amarrés, lorsqu'il a coulé bas, & qu'il s'est perdu tandis qu'il étoit à l'ancre.

SANCOINS, (*Géog. mod.*) on écrit aussi *Xangoins*; petite ville, ou plutôt bourg de France, dans le Berry, aux confins du Nivernois, & à 6 lieues de Nevers sur le ruisseau d'Argent. (*D. J.*)

SANCRAT, f. m. (*Hist. mod.*) c'est ainsi que l'on nomme dans le royaume de Siam les chefs ou supérieurs généraux des talapoins ou prêtres du pays. Celui qui préside au couvent du palais royal est le plus considéré; cependant les *sancrats*, dont la dignité ressemble à celle de nos évêques, n'ont aucune juridiction les uns sur les autres; mais chacun d'eux a au-dessous de lui un supérieur de couvent. Il n'y a que les *sancrats* qui aient droit de consacrer les talapoins; ces derniers ont pour eux le plus grand respect après qu'ils les ont élus pour remplir cette place. Leur choix tombe communément sur le plus vieux talapoin du couvent.

SANCTIFIANT, adj. (*Gram.*) qui sanctifie. On dit l'esprit *sanctifiant*; la grace *sanctifiante*. Nous avons vu de nos jours des femmes qui prétendoient avoir la grace des merveilles, sans avoir la grace *sanctifiante*; par ce moyen elles faisoient sans conséquence des actions très-profanes, & des miracles; & elles avoient trouvé le secret de se livrer à leurs passions sans nuire à la dignité de leur caractère.

SANCTIFICATION, f. f. terme de Théologie; se prend quelquefois pour la justification, c'est-à-dire, pour la grace qui opère en nous le mérite de la justice chrétienne. Voyez JUSTIFICATION.

Le mot *sanctification* désigne plus communément les exercices de piété prescrits par l'Eglise, pour solemniser les dimanches & les fêtes; c'est dans cette acception ordinaire que nous le considérons: il pa-

roit que la *sanctification*, prise dans ce dernier sens, étoit un peu différente chez les Hébreux. Ce terme dans leur langue désigne moins les idées modernes de la piété, que l'idée plus simple de célébration, de consécration, destination, &c. En un mot, on le voit par les circonstances & par l'emploi des termes, *sanctifier* signifie proprement dans le style de Moïse: réserver, choisir, consacrer, destiner; & par une légère extension, il signifie encore célébrer, distinguer, honorer, &c. Ces divers sens, qui reviennent à-peu-près à la même idée, se remarqueront sans peine dans les passages suivans.

Aaron & filios ejus unges, sanctificabisque eos ut sacerdotio fungantur mihi; filiis quoque Israel dices hoc oleum unctionis sanctum erit mihi in generationes vestras. Caro hominis non ungetur ex eo, & juxta compositionem ejus non faciatis aliud, quia sanctificatum est & sanctum erit vobis. Exod. XXX. xxx. 31.

Omnes decimæ terræ... Domini sunt & illi sanctificantur. Levit. xxvij. 30.

Populus sanctus es Domino Deo tuo, & te elegit, ut sis ei in populum peculiarem de cunctis gentibus. Deut. xiv. 2.

Quidquid erit sexus masculini sanctificabis Domino. Ibid. xv. 19.

Abstuli quod sanctificatum est de domo mea, & dedi illud levitæ & advenæ, pupillo & viduæ. Ibid. xxvj. 13.

Ne polluatis nomen meum sanctum, ut sanctificer in medio filiorum Israel, ego Dominus qui sanctifico vos. Levit. xxij. 23.

Sanctificabisque annum quinquagesimum, & vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ, ipse est enim jubilæus. Ibid. xxv. 10.

Sanctificetur nomen tuum. Matt. vj. 9.

Je croirois faire tort à l'habileté de mes lecteurs, si je présentais l'explication de ces passages; rien de plus facile à entendre, & rien ne montre mieux aussi que le précepte, *sanctification*, exprimé en ces mots, *memento ut diem sabbati sanctifices*, marque simplement l'ordre de consacrer, d'honorer, de célébrer le sabbat par la cessation des œuvres serviles; c'est dans ce sens qu'il est dit au même endroit, *benedixit Dominus diei sabbati, & sanctificavit eum*. Dieu bénit le jour du sabbat, & le consacra par son repos, c'est-à-dire qu'il en fit un jour solennel destiné au délassement, & même à la joie, comme nous verrons tout-à-l'heure. *Sanctificabis annum quinquagesimum, ipse est enim jubilæus. Ex. 25.* Vous célébrerez la cinquantième année, tems de joie & d'abolition qui doit opérer la remise des dettes, & rendre aux anciens possesseurs les terres aliénées.

La même destination du sabbat est encore mieux prouvée par ces paroles de l'Exode xxxij. 12. *Sex diebus operaberis, septimo die cessabis ut requiescat bos & asinus tuus & refrigeretur filius ancillæ tuæ & advena.* Vous emploierez six jours à vos différens travaux, mais vous les cesserez le septième, afin que votre bœuf & votre âne se reposent, & que le fils de votre esclave & l'étranger qui est parmi vous puissent prendre quelque relâche, & même quelque divertissement. J'observe ici, comme on l'a vu à l'article DIMANCHE, que le *refrigeretur* de la vulgate n'a pas d'autre sens. Cette idée de réjouissance, d'amusement honnêtes entroit essentiellement dans la *sanctification* des fêtes en général; aussi est-ce dans le même sens que le Sauveur dit en S. Marc, *sabbatum propter hominem factum est & non homo propter sabbatum. Marc, ij. 27.*

Conséquemment à ce principe de police & de religion, les Israélites célébroient les plus grandes solemnités par des instructions, des sacrifices, des prières, & sur-tout par des festins de parens, de voisins & d'amis, où les plus aisés devoient admettre non-

seulement tous ceux qui composoient leur famille, mais encore les prêtres, les pauvres, & même les esclaves & les étrangers; l'on voit que Dieu par ces observances, dont il avoit fait un précepte, vouloit accoutumer son peuple à des procédés de bienveillance & de fraternité. On le voit de même dans Isaïe: uniquement touché des œuvres de justice & de bienfaisance, le Seigneur rejette ces sacrifices & ces cérémonies légales, que des hommes pervers osoient substituer à la vraie piété.

« Ne m'offrez plus, dit Dieu par son prophète, ne m'offrez plus de sacrifices inutilement; je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats & vos autres fêtes; l'iniquité regne dans vos assemblées... Cessez de faire le mal; apprenez de faire le bien; examinez tout avant que de juger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve ». Isaïe, l. XIII. 16. &c.

On retrouve le même esprit dans les passages suivants, que je copie encore d'après Sacy: « Vous célébrerez la fête des semaines en l'honneur du Seigneur votre Dieu, en lui présentant l'oblation volontaire du travail de vos mains, que vous lui offrirez selon la bénédiction que vous aurez reçue du Seigneur votre Dieu; & vous ferez des festins de réjouissance, vous, votre fils & votre fille, votre serviteur & votre servante, le lévite qui est dans l'enceinte de vos murailles, l'étranger, l'orphelin & la veuve qui demeurent avec vous... Vous célébrerez aussi la fête solemnelle des tabernacles pendant sept jours, lorsque vous aurez cueilli de l'aire & du pressoir les fruits de vos champs, & vous ferez des festins de réjouissances, vous, votre fils & votre fille, votre serviteur & votre servante, le lévite, l'étranger, l'orphelin & la veuve qui sont dans vos villes ». Deut. ib. X. xj. 13. &c.

Telles étoient les pratiques religieuses ordonnées aux Hébreux; pratiques encore suivies de nos jours par leurs descendants, & qui furent de même fidèlement observées par les premiers chrétiens. Dans la suite des tems cette charité si touchante, qui communiquait avec des frères pauvres & affligés, qui les faisait asseoir à sa table, qui s'attache à les consoler; cette charité, dis-je, fut remplacée par un surcroît d'offices & de prières, par des fondations, ou par des legs peu coûteux à des mourans; mais l'esprit de fraternité, l'esprit de commisération & de bienfaisance alla toujours s'affaiblissant. Chacun occupé de son bien-être, ne songea plus qu'à écarter les malheureux, & l'insensibilité pour les pauvres devint presque générale. On se donna bien garde de les accueillir; on eut honte de les approcher; à peine trouverent-ils de faibles secours pour traîner une vie languissante, loin du commerce & de la société. Les plus religieux enfin crurent satisfaire au précepte de l'aumône & remplir tous les devoirs de la charité chrétienne, en distribuant les débris du réfectoire à des mendiants vagabonds; pratique au moins plus raisonnable que l'indifférence vicieuse, & trop commune dans les maisons des grands, où il se perd d'ordinaire plus de bien qu'il n'en faudroit pour nourrir plusieurs misérables.

La sanctification des fêtes, comme nous l'avons vu, tenoit beaucoup plus de la fraternité chez les Hébreux. Rappeliez-vous, dit le Seigneur, que vous fûtes autrefois esclaves en Egypte, & que cette pensée vous rende compatissans pour les infortunés; célébrez vos fêtes par des festins, où vous recevrez dans le sein de votre famille les étrangers même & les esclaves, *recordaberis quoniam servus fueris in Aegypto... & epulaberis in festivitate tuâ, tu, filius tuus & filia, servus tuus & ancilla, levites quoque & advena, pupillus ac vidua... benedicetque tibi Dominus Deus tuus in cunctis frugibus tuis, & in omni opere manuum*

earum, erisque in letitiâ. Deut. ib. xiv. 15. Dieu, comme l'on voit ici, attachoit des récompenses à ces pratiques si pleines d'humanité; le Seigneur, dit l'Écriture, bénira vos travaux & vos récoltes, & vous ferez dans l'abondance & dans la joie.

Tout cela prouve bien, si je ne me trompe, qu'un peu de bonne chère, quelques amusemens innocens propres à charmer nos soucis, ne doivent pas être considérés comme une profanation de nos fêtes; *bi-bant*, dit le sage, & *doloris sui non recordentur amplius.* Prov. xxxj. 7. Nous adorons aujourd'hui le Dieu d'Abraham & le Dieu de Moïse. La loi qu'il leur prescrivit pour le bonheur de son peuple, est au fond invariable; & Jésus-Christ enfin, qui est venu pour la perfectionner, nous assure, comme on l'a vu, que *le sabbat est fait pour l'homme, & non l'homme pour le sabbat.*

Il faut l'avouer néanmoins, nous sommes constamment dans la dépendance du créateur, nous tenons de lui l'être, & tous les avantages de la vie; nous devons donc, comme créatures, lui rendre nos hommages, & reconnoître ses bienfaits. D'ailleurs les rapports de société que nous avons avec les autres hommes nous assujettissent à d'autres devoirs également indispensables. C'est même sur quoi la loi divine insiste davantage; sans doute parce que ces rapports sont plus multipliés. Or pour remplir ces différentes obligations, & surtout pour s'en instruire, il n'est pas de tems plus favorable que le dimanche; aussi est-ce là parmi nous, comme chez les Juifs, l'une des grandes destinations du repos sabbatique. Il est donc vrai que les instructions & les prières entrent dans l'idée de la sanctification, & qu'elles font partie essentielle de notre culte; mais toujours pourtant, qu'on ne l'oublie jamais, toujours d'une manière subordonnée au délassement récréatif si bien exprimé dans les passages allegués ci-devant. Ces instructions & ces prières nécessaires pour nous rapprocher de Dieu, servent au règlement de nos mœurs, & contribuent même au bien temporel de la société; mais elles doivent se renfermer en de justes bornes; elles n'exigent d'ailleurs ni dépenses, ni fatigues; sans quoi elles deviendroient incompatibles avec le repos du dimanche. Qu'on me permette ici une comparaison qui peut répandre du jour sur la question présente. Que deux ou trois amis aillent passer un jour à la campagne avec leur famille. Tout ce qu'il y a de jeunes gens, après avoir bien repu, ne songent qu'à jouer, qu'à se divertir, & chacun s'en acquitte de son mieux; le tout sans que les parens y trouvent à redire; c'est au contraire ce qui les réjouit davantage, tant qu'ils ne voient rien contre la décence; & si quelqu'un dans la troupe paroît moins sensible à la joie, ils l'excitent eux-mêmes à s'y livrer comme les autres. Pourquoi Dieu, qui se compare en mille endroits à un père de famille, seroit-il irrité des plaisirs honnêtes que les fêtes procurent à ses enfans?

Il résulte de tout ceci, que des offices & des cérémonies qui ne finissent point, que des discours instructifs à la vérité, mais ordinairement trop étendus, que de longues assistances à l'église, & qui deviennent coûteuses ou fatigantes, ne quadreront guère avec la destination d'un jour, qui promet à tous la quiétude & le rafraîchissement. *Non facies in eo quidquam operis... ut requiescat servus tuus & ancilla tua sicut & tu.* Deut. v. 14. *Ut refrigeretur filius ancillæ tuæ & advena.* Exod. xxij. 14. *Sabbatum propter hominem factum est,* &c. Marc. ij. 27.

Concluons que la sanctification du dimanche admet aujourd'hui, comme autrefois, d'honnêtes délassemens pour tous les citoyens, même pour les esclaves; ce qui n'exclut sans doute ni les instructions, ni les prières, qui sont, comme on l'a dit, une partie essentielle du culte religieux; instructions & prie-

res, en un mot, qui renfermées en des justes bornes, & supposées sans peine & sans fatigue, n'ont rien d'incompatible avec le repos sabbatique des Chrétiens. *Article de M. FAIGUET.*

SANCTIFIER, v. act. voyez l'article SANCTIFICATION.

SANCTIFIER, (*Critique sacrée.*) ἀγιάζειν ; ce verbe signifie rendre pur d'une pureté légale ; ce qui se pratiquoit dans l'ancienne loi par certaines cérémonies ; 2°. ce verbe veut dire, honorer, glorifier, *sanctificetur nomen tuum* ; que vous soyez honoré & loué de toutes les créatures ; 3°. vouer, consacrer, ou par le ministère, comme la tribu de Lévi, *Exod. xxviii. 41.* ou par la prophétie, comme Jérémie, *Exod. j. 5.* ou par l'usage, comme le jour du sabbat, *Exod. xvi. 23.* C'est ainsi que le temple, l'autel, & les vases furent sanctifiés au Seigneur ; c'est-à-dire, furent destinés aux usages de son culte ; ou enfin par l'oblation, comme les premiers nés ; 4°. sanctifier, veut dire, dans saint Luc, *chap. x. 36.* donner, conférer un ministère sacré. La sanctification de Jesus-Christ a été sa mission, sa vocation à la charge de Messie ; 5°. sanctifier, se prend pour préparer, disposer, *sanctifices*, sanctifiez-les pour le jour de la mort, dit Jérémie, *xix. 13.* c'est-à-dire, préparez-les comme des victimes pour le jour du sacrifice ; 6°. ce mot signifie dénoncer, déclarer, *sanctificate jejunium*, Joël, *j. 14.* ordonnez-leur un jour de jeûne ; 7°. rendre légitime l'usage de quelque chose. Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, *I. Cor. vij. 14.* cela signifie, que le commerce qu'ils ont ensemble, n'a rien d'illégitime ; il suffit pour cela que l'une des parties soit fidèle. ἁγιάζω, se prend ici comme dans le sens des viandes sanctifiées, *I. Timoth. iv. 4.* c'est-à-dire, dont l'usage est permis. De-là vient que le mot *ne pas sanctifier*, signifie profaner ; *sacerdotes non sanctificabunt populum in vestibus suis* ; les prêtres ne profaneront point leurs habits sacerdotaux, en les portant dans la compagnie du peuple. (*D. J.*)

SANCTION, f. f. (*Lois civiles & naturelles.*) la sanction est cette partie de la loi qui renferme la peine établie contre ceux qui la violeront.

La peine est un mal dont le souverain menace ceux de ses sujets qui entreprendroient de violer ses lois ; il leur inflige effectivement cette peine lorsqu'ils les violent ; & cela dans la vûe de procurer du bien à l'état, comme de corriger le coupable, de donner une leçon aux autres, & de rendre la société sûre, tranquille, & heureuse.

Toute loi a donc deux parties essentielles : la première, c'est la disposition de la loi, qui exprime le commandement & la défense ; la seconde est la sanction, qui prononce le châtement ; & c'est la sanction qui fait la force propre & particulière de la loi ; car si le souverain se contentoit d'ordonner simplement, ou de défendre certaines choses, sans y joindre aucune menace, ce ne seroit plus une loi prescrite avec autorité ; ce ne seroit qu'un sage conseil.

L'on demande si la sanction des lois ne peut pas consister aussi-bien dans la promesse d'une récompense, que dans la menace de quelque peine ? Je réponds d'abord qu'en général je ne vois rien dans la sanction des lois qui s'oppose à la promesse d'une récompense ; parce que le souverain peut suivant sa prudence prendre l'une ou l'autre de ces voies, ou même les employer toutes deux.

Mais comme il s'agit ici de savoir quel est le moyen le plus efficace dont le souverain se puisse servir pour procurer l'observation de ses lois, & qu'il est certain que l'homme est naturellement plus sensible au mal qu'au bien ; il paroît aussi plus convenable d'établir la sanction de la loi dans la menace de quelque peine, que dans la promesse d'une récompense. L'on ne se porte guère à violer les lois, que dans l'espérance de

se procurer quelque bien apparent qui nous séduit. Ainsi le meilleur moyen d'empêcher la séduction, c'est d'ôter cette amorce, & d'attacher au contraire à la défobéissance un mal réel & inévitable.

Si l'on suppose donc que deux législateurs voulant établir une même loi, proposent l'un de grandes récompenses, & l'autre des peines rigoureuses, il est certain que le dernier portera plus efficacement les hommes à l'obéissance, que ne feroit le premier. Les plus belles promesses ne déterminent pas toujours la volonté ; mais la vûe d'un supplice ébranle, intimide. Que si pourtant le souverain par un effet particulier de sa bonté & de sa sagesse, veut réunir ces deux moyens, & attacher à sa loi un double motif d'observation, il ne restera rien à désirer de tout ce qui peut y donner de la force ; ce sera la sanction la plus complète. Voilà pour les lois civiles ; mais il importe de rechercher s'il y a une sanction des lois naturelles, c'est-à-dire, si elles sont accompagnées de menaces & de promesses, de peines & de récompenses.

La première réflexion qui s'offre là-dessus à l'esprit, c'est que ces règles de conduite que l'on appelle lois naturelles, sont tellement proportionnées à notre nature, aux dispositions primitives, & aux desirs naturels de notre âme, à notre constitution, à nos besoins, & à l'état où nous nous trouvons dans ce monde, qu'il paroît manifestement qu'elles sont faites pour nous. En général, & tout bien compté, l'observation de ces lois, est le seul moyen de procurer & aux particuliers & au public, un bonheur réel & durable : au lieu que leur violation jette les hommes dans un désordre également préjudiciable aux individus & à toute l'espèce. C'est-là comme une première sanction des lois naturelles ; mais si cette première sanction ne paroît pas suffisante pour donner aux conseils de la raison, tout le poids & toute l'autorité que doivent avoir de véritables lois, rien n'empêche de dire, que par l'immortalité de l'âme, ce qui manque dans l'état présent à cette sanction des lois naturelles, s'exécute dans la suite, si la sagesse divine le trouve à propos. (*D. J.*)

SANCTORIENNE TABLE, (*Médecine.*) depuis que Sanctorius a mis au jour la connoissance de la transpiration insensible, on a été curieux de calculer la quantité de cette évacuation, proportionnellement à celle des excréments, de l'urine, &c. & l'on en a formé des tables indicatives ; mais les plus curieuses sont celles que le docteur Lining a fait d'après ses observations à Charles-Town, ville de la Caroline méridionale. Voyez les *Transactions philosophiques*, n°. 470. & 475. (*D. J.*)

SANCTUAIRE, f. m. (*Gramm. & Théologie.*) c'étoit chez les Juifs la partie la plus secrète, la plus intime, & la plus sainte du temple, dans laquelle étoit l'arche d'alliance, & où nul autre que le grand-prêtre n'entroît ; encore n'étoit-ce qu'une fois l'année au jour de l'expiation solennelle.

Ce sanctuaire, qui est aussi appelé le saint des Saints, *sancta sanctorum*, étoit la figure du ciel, & le grand-prêtre celle de Jesus-Christ, le véritable pontife qui a pénétré les cieux pour être notre médiateur auprès de son père.

On donnoit le même nom de sanctuaire, à la partie la plus sacrée du tabernacle qui fut dressé dans le désert, & qui subsista encore quelque tems après la construction du temple.

Quelquefois le nom de sanctuaire se prend en général pour le temple ou pour le lieu saint, pour le lieu destiné au culte public du Seigneur ; ce qui a fait penser à quelques auteurs, que le temple entier étoit appelé sanctuaire, & que le saint des Saints, étoit une chapelle ou oratoire placée dans le temple.

Peser quelque chose au poids du sanctuaire, est

une expression usitée qui signifie examiner quelque chose avec la dernière équité; parce que chez les juifs, les prêtres avoient des poids & des mesures de pierre qui servoient à régler toutes les autres. Voyez POIDS DU SANCTUAIRE.

Sanctuaire, parmi les Catholiques, signifie la partie du chœur la plus voisine de l'autel, dans laquelle le célébrant & les ministres se tiennent pendant la messe; elle est même ordinairement séparée du chœur par une balustrade, & les laïcs ne doivent jamais s'y placer.

Sanctuaire a été employé dans un sens particulier, sur-tout chez les Anglois, pour signifier les églises qui servoient d'asyles aux malfaiteurs, ainsi que cela s'est pratiqué jusqu'au règne d'Henri VIII. Les coupables étoient à l'abri de la recherche de leurs crimes, si retirés dans ces asyles, ils reconnoissoient leur faute dans l'espace de quarante jours, & se soumettoient eux-mêmes au bannissement. Si pendant ces quarante jours un laïc les chassoit de l'asyle, il étoit excommunié; un ecclésiastique encouroit pour le même fait la peine d'irrégularité.

Du nombre de ces asyles ou *sanctuaires*, étoient les églises de saint Jean de Beverley, dans la province d'York; celle de saint Martin le grand à Londres; la cathédrale de Ripon aussi en Yorkshire, érigée en asyle par Withlase roi de Mercie; celle de saint Buriën dans la Cornouaille, en vertu du privilège accordé par le roi Athelstan, en 936; & celle de Westminster, érigée en asyle par saint Edouard. Voyez ASYLE & FRANCHISES.

SANCTUS, SACER, (*Lang. lat.*) ce ne sont pas deux termes synonymes dans la langue latine; & nous les traduisons ordinairement au rebours en françois. *Proprie sancta dicimus, quæ sanctione quâdam confirmata, ut leges sanctæ sunt; sanctione enim quâdam sunt subnixæ. Dig. leg. 9. §. 3.* Le sens du mot *sanctus*, répond donc à ce que nous appelons sacré ou inviolable dans notre langue; & *saint* au contraire, répond au sens du mot *sacer*; quoique ces deux mots viennent visiblement du latin. (*D. J.*)

SANCUS, f. m. (*Mythol.*) nom du dieu que les Romains honoroient sous le nom de *dîus fidius*, dieu de la foi, & qui étoit reconnu des Grecs pour Hercule, comme l'enseigne Varron. Castalion pense que ce n'étoit point un nom plus particulier d'Hercule, que des autres dieux. On a trouvé plusieurs inscriptions où on lit, *Sancus, sanctus, dîus fidius*; on cite entre autres une pierre qu'on voit à Tibur, sur laquelle ces paroles sont gravées, *Sanco, sancto, deo fidio, sacrum*.

Sancus est un mot sabîn, le même que *Sabus*, pere de Sabinus, qui donna son nom aux Sabins. Ces peuples le reconnoissoient pour dieu; quand ils furent admis dans Rome, ils y transporterent leur dieu *Sancus*, & les Romains lui bâtirent un temple auprès de celui de Quirinus. Outre ce nom, on l'appella *Sangus, Sanctus, & Fidius*. Tite-Live le nomme simplement *Sancus*, & le met au nombre des *semones*, c'est-à-dire, des demi-hommes. C'étoit ainsi que les Romains appelloient certains dieux, qu'ils ne croyoient pas dignes du ciel, mais qu'ils regardoient au-dessus des hommes ordinaires. C'est en ce sens qu'il faut entendre cet endroit de Tite-Live, *bona Semoni Sanco censuerunt consecranda*: Ovide dans ses fastes, fait mention de tous ces détails:

*Quærebam nonas Sanco Fidiove, referrem
An tibi Semo pater; tunc mihi sanctus ait, &c.*
(*D. J.*)

SAND, terme de Géographie; ce mot veut dire *sable* en allemand, en flamand, en anglois, & dans les autres langues dérivées de la langue teutonique. Il entre très-souvent dans la composition des mots géo-

graphiques de ces langues, & toujours dans la signification de *sable*. (*D. J.*)

SANDALARIUS-VICUS, (*Géog. anc.*) quartier & rue de l'ancienne ville de Rome; cette rue s'appelloit aussi *Sandaliaris-Vicus*; Galien en fait mention. Une ancienne inscription porte, *D. M. M. Afrani, Heliodori, Magistri, Vici-Sandaliarii, M. Afranius, Itumol, patrono, Fec.* Une autre inscription fait connoître que cette rue étoit dans le quatrième quartier de la ville: *Sext. Fontsius, O. L. Rophinius, C. N. Pompeius, C. N. L. Nicephor. Mag. Vici-Sandaliarii, Rêg. IV. anni XVIII. D. D.*

Cela est conforme à Publius Victor, qui met le temple d'Apollon surnommé *Sandaliarius*, dans le quatrième quartier de Rome; Apollon prenoit ce surnom de cette rue, & Suétone marque que le temple avoit été bâti par Auguste. Il acheta, dit-il, les plus précieuses statues des dieux, & les dédia par quartiers, comme l'Apollon *Sandaliarius*, le Jupiter Fragédus, &c. Cette rue étoit le quartier des Libraires; Aulugelle dit, *l. XVIII. c. iv. in Sandalario apud Librarios fuimus.* (*D. J.*)

SANDALE, f. f. (*Hist. anc. & mod.*) sorte de chaussure ou pantoufle fort riche, qui étoit faite d'or, de soie, ou d'autres étoffes précieuses, & que portoient autrefois les dames grecques & romaines; elle consistoit en une semelle, dont l'extrémité postérieure étoit creusée pour recevoir la cheville du pié, la partie supérieure du pié restant découverte.

Térence dit, en parlant de cette sorte de chaussure,

Utinam tibi committigari videam sandalis caput.

plut-à-Dieu qu'elle vous cassât la tête avec sa sandale.

Apollon étoit quelquefois nommé *sandaliarius*, faiseur de sandale. Les critiques ont été fort embarrassés sur la raison pour laquelle on lui donnoit ce nom; quelques auteurs le font venir d'une rue appelée *vicus sandaliarius*, qui étoit habitée principalement par des faiseurs de sandale, & où ce dieu avoit un temple; mais d'autres font venir avec plus de vraisemblance le nom de la rue, de celui du dieu, & croient qu'Apollon avoit été appelé ainsi, à cause de sa parure efféminée, comme s'il portoit des sandales de femme.

M. Burette, dans ses dissertations sur la musique des anciens, dit qu'ils se servoient de sandales de bois ou de fer, pour battre la mesure, afin de rendre la percussion rythmique plus éclatante.

Sandale signifie aussi une espèce de foulier ou de pantoufle que portent le pape & les autres prélats quand ils officient & qui, à ce qu'on croit, est semblable à la chaussure que portoit S. Barthélémi.

Alcuin dit qu'il y avoit quelque différence entre les sandales des évêques & celles des prêtres & des diacres.

Il n'étoit permis aux moines de porter des sandales que quand ils voyageoient, selon la remarque de du Cange, de Saumaize, &c.

Sandale est encore le nom d'une espèce de pantoufle ou foulier découpé par dessus, que portent aujourd'hui les religieux réformés de différentes congrégations; elle consiste en une simple semelle de cuir, liée avec des courroies ou des boucles par dessus le haut du pié, qui est presque entièrement à nud, à-peu-près comme les peintres peignent le bas du brodequin des anciens. Les capucins portent des sandales, & les recolets des focles; les sandales sont toutes de cuir, au lieu que la semelle des focles n'est que de bois.

SANDALE, f. f. terme de maître d'escrime; ce mot se dit parmi les maîtres d'armes, d'un foulier qui n'a qu'une demi empeigne, & qui n'a point de talon. On le met ordinairement au pié droit. (*D. J.*)

SANDALE, (*Marine.*) sorte de bâtiment du levant, qui sert d'allege aux gros vaisseaux. Voyez ALLEGE.

SANDALINE, f. f. (*Gram. & Com.*) petite étoffe qui se fabrique à Venise ; & qui se commerce aux Indes occidentales.

SANDALION, ou SANDALIUM, (*Géog. anc.*) île d'Asie, sur la côte d'Ionie ; *σανδαλιον* veut dire une espece de foulard & de chaussure de femme, & cette île étoit ainsi nommée, parce qu'elle en avoit la figure. C'étoit une des trois îles que Pline, l. V. c. xxxj. nomme *Trogilias*, auprès de Mycale. Cet auteur remarque, l. III. c. vij. que Timée appelloit l'île de Sardaigne *Sandaliotis*, sans doute par la même raison, à cause de sa figure en forme de sandale. (D. J.)

SANDANUS, (*Géog. anc.*) rivière de la Thrace, prise en général, qui comprenoit tout le mont Athos, & s'étendoit jusqu'à la Paraxie. C'est sur le bord de cette rivière que Philippe fut atteint d'une fleche tirée par Astère, Olynthien, qui écrivit sur la fleche ces paroles : *Astère envoie à Philippe cette fleche mortelle*. En effet ce prince repassa le Sandanus à la nage, ayant perdu un œil de cette blessure. (D. J.)

SANDAPILA, (*Littérat.*) ce mot désigne chez les Romains, une biere, un cercueil fait pour porter en terre les pauvres gens, *popularis sandapila*. Ce même mot s'appliquoit aux bieres des criminels exécutés à mort. On appelloit ceux qui portoient en terre les cadavres des uns & des autres, *sandapilarii*. (D. J.)

SANDARACURIUM, (*Géog. anc.*) montagne de l'Asie mineure, aux environs de Pompéiopolis, ville de la Galatie, selon Strabon, l. XII. p. 562. Ce nom veut dire un lieu où l'on travailloit le sandarac ; aussi Strabon ajoute que cette montagne étoit creusée, par les souterrains qu'on y avoit percés en y travaillant ; on y employoit des malheureux qui avoient été vendus à cause de leurs mauvaises actions ; car outre que ce travail est fort pénible, poursuit le géographe grec, on dit que l'air de ces mines est mortel à cause des fortes exhalaisons des matieres qu'on y remue ; c'est pourquoi on a interrompu ce travail dont on tiroit peu de fruit, & les ouvriers y périssoient par centaines. (D. J.)

SANDARAQUE, f. f. (*Hist. des drog. exot.*) on a donné ce nom à trois différentes substances, qu'il est important de distinguer avec M. Geoffroi. 1°. A une espece d'arsenic rouge, que les Grecs nomment *σανδαράκη* ; c'est pourquoi on l'appelle sandaraque des Grecs, pour la distinguer des autres especes : 2°. à la résine de genévrier, que les Arabes nomment *sandarach* ou *sandarax*, & que leurs interpretes ont appelés sandaraque des Arabes : 3°. à une substance qui tient le milieu entre le miel & la cire, que l'on trouve souvent à part dans les endroits vuides des ruches, & c'est la nourriture des abeilles lorsqu'elles travaillent ; on appelle cette troisième sorte de sandaraque, *sandaracha*, *erithace*, & *cœrithus* ; comme Pline le rapporte. Cette dernière espece n'est ni d'usage, ni connue dans les boutiques.

La sandaraque des Grecs est nommée par les Arabes, *zarnich-alimer*, ou *réalgar*, qui signifie poison ; en effet c'est notre orpiment, ou notre arsenic rouge, qui est un très-grand poison, sur lequel voyez ORPIMENT, ou RÉALGAR ; car c'est la même chose.

Il nous reste donc seulement à parler ici de la sandaraque des Arabes, qui est le vernis, la gomme, ou la résine des genévriers ; on l'appelle dans les boutiques, *sandaracha*, *vernix*, *gummi juniperinum*. Κομμή ἀρκυαίδος grec. *Sandarax* arab. C'est une substance résineuse, sèche, inflammable, transparente, d'un jaune pâle ou citrin, en gouttes semblables au mastic, d'un goût résineux, d'une odeur pénétrante & sua-

ve quand on la brule ; elle ne se dissout pas dans l'eau, mais seulement dans l'huile, ou l'esprit de vin. On estime celle qui est brillante, transparente, jaunâtre ; on nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marseille.

Cette résine découle d'elle-même dans les pays chauds, ou par les incisions que l'on fait à l'écorce du genévrier en arbre, & du cèdre baccifère à feuilles de cyprès. La sandaraque qui découle de ce cèdre, a une odeur plus suave quand on la brule, & est par cette raison plus estimée ; mais on en trouve très-rarement dans les boutiques. La sandaraque du genévrier est employée extérieurement pour la guérison des ulcères, & en fumigation pour les catharres ; elle sert à faire une poudre dont on frotte le papier pour l'empêcher de boire ; on l'emploie sur-tout pour en préparer un vernis liquide, en la faisant dissoudre dans l'huile de lin, de térébenthine, de spic, ou dans de l'esprit-de-vin. (D. J.)

SANDARESUS, f. m. (*Hist. nat. Lithol.*) pierre dont parle Pline, & qu'il dit être transparente, & d'un jaune d'or.

SANDAVA, (*Géog. anc.*) ancienne ville de la Dacie, selon Ptolomée, l. III. c. viij. ses interpretes croient que c'est Schesburg. Ils ont pris cette opinion de Lazijs, de repub. rom. l. XII. (D. J.)

SANDECZ, (*Géog. mod.*) ville de la petite Pologne, au palatinat de Cracovie, près du mont Krack, sur les frontières de la Hongrie, à 10 milles au sud-est de Cracovie, & à 8 des salines de Wieliczka. Elle a dans ses environs des mines de cuivre. Long. 38. 55. latit. 49. 52. (D. J.)

SANDIE, f. f. (*Botan.*) melon d'eau du Pérou & du Brésil. Les sandies sont rondes & grosses comme des potirons, leur chair est semée de pepins arrondis, les uns rouges, les autres noirs, & d'autres jaunes. (D. J.)

SANDI-SIMODISINO, (*Hist. mod. superst.*) c'est le nom que les negres du royaume de Quoja, dans les parties intérieures de l'Afrique, donnent à des jeunes filles, qui sont pendant quatre mois séparées du reste des humains, & qui vivent en communauté sous des cabanes bâties dans les bois, pour recevoir de l'éducation ; la supérieure de cette espece de communauté, s'appelle *soguilli* ; c'est une matrone respectable par son âge ; les jeunes filles qui doivent être élevées dans cette retraite, sont toutes nues, pendant le tems de leur séjour dans cette école ; on les conduit à un ruisseau où on les baigne, on les frotte avec de l'huile, & on leur fait la cérémonie de la circoncision, qui consiste à leur couper le clitoris, opération très-douloureuse, mais qui est bientôt guérie ; l'éducation consiste à leur apprendre des danses fort lascives, & à chanter des hymnes très-indécens, en l'honneur de l'idole *sandi* ; quand le tems du noviciat est expiré, la dame supérieure conduit ses élèves au palais du roi, au milieu des acclamations du peuple, elles sont devant sa majesté les exercices qu'elles ont appris, après quoi on les remet à leurs parens qui sont charmés des talens que leurs filles ont acquis.

SANDRAHA, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) arbre de l'île de Madagascar, qui s'élève fort haut & fort droit. Son bois est plus noir que l'ébène, & prend un poli aussi brillant que la corne ; les plus gros de ces arbres n'ont que six à sept pouces de diamètre.

SANDWICH, (*Géog. mod.*) ville d'Angleterre, au comté de Kent, avec titre de comté, à 18 lieues au sud-est de Londres. C'est un des cinq ports du royaume, & dont les députés au parlement sont appelés *barons des cinq-ports*.

Nous avons dit au mot *Rutupia*, que le port d'Angleterre qui du tems des Romains se nommoit *portus Ritupensis*, ou *portus Ritupæ*, étoit extrêmement

ment célèbre, & c'est, selon quelques savans, sur les ruines de *Rutupia*, qu'on a bâti *Sandwich*.

Quoi qu'il en soit, la ville située sur ce port, fut ruinée par les Danois, retablie depuis, & incendiée sous le roi Jean; on la releva de ses cendres; mais sous le regne de la reine Marie, l'entrée de son havre fut tellement bouchée dans une nuit, par un gros navire qui y coula à fond à l'insu de tout le monde, qu'on n'a jamais pu depuis y remédier.

M. Moore, avant qu'on eût connu la cause de cet événement singulier, fut envoyé sur les lieux par la reine Marie, pour la découvrir; les habitans peu capables de l'éclairer, lui députèrent un vieillard qui se flattoit d'avoir là-dessus plus de lumières que ses compatriotes. « Je suis bien âgé, dit-il, & je me rappelle d'avoir vu bâtir le clocher de Tinterton; il n'étoit question alors ni de bancs de sables, ni de bas fonds, qui empêchassent l'entrée du havre de *Sandwich*; ainsi je pense que le clocher de Tinterton en est la cause ». M. Moore rit beaucoup de cette idée, & depuis lors elle est devenue un proverbe anglois, qui s'emploie quand quelqu'un rend une raison absurde d'un fait dont on demande l'explication. (D. J.)

SANDYX, (*Hist. nat. Peinture.*) on ne connoît point quelle est la substance que les Grecs appelloient *sandyx*. Quelques-uns ont cru qu'ils désignaient sous ce nom une couleur d'un rouge éclatant, dont on se servoit dans la peinture; d'autres ont dit que c'étoit un verd tirant sur le bleuâtre. Strabon dit que les Peintres de son tems faisoient usage d'une couleur appelée *Armenium pictorium*; & que quelques autres donnoient à cette même couleur le nom de *sandycis metallum*: elle étoit d'un bleu tirant sur le verd. On croit que la couleur appelée *zarnich*, par les Arabes, est le *sandyx* des anciens: Avicenne dit qu'elle étoit ou jaune, ou rouge, ou verte. On présume que par celui qui étoit jaune ou rouge, il a voulu désigner l'orpiment; & par celui qui étoit verd, le *lapis Armenus*.

SANE, (*Géogr. anc.*) ville de Thrace, entre le mont Athos, & la presqu'île de Pallène, selon Hortalus. Hérodote, *lib. VII. c. xxij.* la met dans l'isthme du mont Athos, auprès du fossé creusé par Xerxès. Thucydide, parlant des villes du mont Athos, met au bord du fossé même *Sane*, qu'il dit être une colonie de l'île d'Andros. Etienne le géographe, l'abbreviateur de Strabon & Plutarque, *quæst. græc.* en font aussi mention. (D. J.)

SANED, (*Hist. mod.*) c'est le nom que l'on donne dans l'Indostan, à des patentes ou privileges, accordés par le grand-mogol, à certaines provinces ou districts.

SANG, f. m. (*Anat. & Physiol.*) est le nom que l'on donne à la liqueur renfermée dans les artères qui battent, & dans les veines correspondantes à ces artères. Voyez ARTERE & VEINE.

Le sang paroît à la première inspection, homogène, rouge & susceptible de coagulation dans toutes les parties du corps; mais différentes expériences nous ont appris qu'il a différens caractères.

L'hydrostatique nous fait découvrir qu'il y a dans le sang quelque chose de volatil, qui s'exhale continuellement du sang en forme de vapeur, & dont l'odeur tient le milieu entre la mauvaise odeur de l'urine, & celle de la sueur. Cette vapeur contenue dans ses propres vaisseaux, paroît aqueuse, & comme chargée d'une couleur qui tire sur l'alkali.

Le sang de l'homme le plus sain se coagule en une masse tremblante, facile à rompre: il s'épaissit davantage si on l'expose à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante, & même de 150 degrés. On l'a vu se réunir en forme de gelée dans les veines pendant la vie, & dans ceux qui mouraient de fièvres violentes. La

Tome XIV.

partie rouge du sang constitue la partie principale de ce coagulation, auquel cette couleur rouge est propre, & qui la communique à toutes les autres parties du sang. Cette même partie du sang, qui peut se réunir en une masse confuse lorsqu'elle est en repos, exposée à un petit froid, à une chaleur de 150 degrés, & mêlée avec l'esprit de vin, avec les acides minéraux, est cependant molle, à moins qu'elle ne soit endurcie par une trituration pareille à celle qu'elle supporte pendant la vie, ou par quelques secousses semblables. Elle est pesante, & presque plus d'un onzième qu'un pareil volume d'eau; elle est toute inflammable lorsqu'elle est dépouillée de son phlegme: la partie rouge fait la moitié & plus de la masse du sang dans les tempéramens sanguins, & le séreux un tiers de la masse; dans la fièvre il se réduit à la quatrième ou la cinquième partie.

Ce qui se présente ensuite, c'est la partie blanchâtre & jaunâtre du sang; & quoiqu'elle paroisse aussi homogène, elle ne l'est cependant pas. Elle est en général plus pesante d'un trente-huitième qu'un égal volume d'eau; & plus légère d'un douzième que le *coagulum*. Elle se coagule si on l'expose à une chaleur de 150 degrés; qu'on la mêle avec les acides & l'esprit de vin, & qu'on l'agite, ses caillots sont plus durs que ceux de la partie rouge du sang. Ils sont si glutineux, qu'on ne peut les résoudre, en membrane, & enfin en un corps aussi solide que de la corne. C'est cette humeur qui produit la couenne que l'on remarque dans le sang des pleurétiques, les polypes & les membranes artificielles. On découvre dans ce séreux, outre la partie albumineuse qui peut se coaguler, une eau simple qui en constitue la plus grande portion, & quelque chose de muqueux qui file, & qui néanmoins ne se coagule pas comme la partie albumineuse, par le feu, ni par les acides.

Il n'est que la pourriture & la force de l'air échauffé à 96 degrés, qui puissent occasionner une dissolution fétide dans toute la masse du sang, & sur-tout dans le *serum*; car la partie séreuse en est la plus susceptible: la partie rouge l'est moins. A la longue, la partie rouge & la lymphe se changent enfin en une exhalaison fétide & volatile, & déposent un sédiment au fond du vase dans lequel elles se sont corrompues.

Le sang une fois dissous par la pourriture ne peut plus se coaguler; & lorsqu'une fois il a été coagulé par l'esprit de vin, il ne peut plus se dissoudre.

Outre toutes ces parties que l'on découvre avec facilité dans le sang, il est encore chargé d'une assez grande quantité de sel marin, que l'on distingue par sa faveur légèrement salée, & quelquefois avec le microscope. La nutrition, de même que l'analyse chimique, font voir qu'il est aussi chargé de terre, mêlée avec les parties les plus fluides, & sur-tout avec l'huile. Enfin il y a dans le sang un air non élastique qui est en assez grande quantité, & on s'en assure par la pourriture du sang & du *serum*, & en pompant l'air qui l'environne. Il ne s'ensuit pas de-là que les globules soient des bulles aériennes, puisqu'elles sont spécifiquement plus pesantes que le *serum*.

La Chimie nous a fourni différens moyens pour découvrir la nature du sang. Si on expose le sang que l'on a tiré d'un homme sain à un petit feu, ils'en évapore une grande quantité d'eau qui faisoit plus des $\frac{2}{3}$ de toute la masse; elle est presque insipide, & cependant empreinte d'une huile fétide qui se fait sentir de plus en plus, à mesure que la distillation approche plus de sa fin. En exposant le reste à un feu plus fort, il fournit des liqueurs alkales de différentes espèces, dont la première est fétide, âcre, rousse & formée d'un sel volatil dissous dans de l'eau, fait environ la douzième partie de tout le sang.

Il s'élève avant, & pendant que l'huile s'en détache, un sel volatil sec, qui s'attache par flocons ra-

H H h h

meux aux parois du ballon : il est en petite quantité, & ne fait pas moins de la cinquantième partie du *sang*.

L'autre liqueur qui s'élève plus lentement est plus pesante, & d'abord jaunâtre, puis noire, ensuite aussi tenace que de la poix, âcre & inflammable ; c'est l'huile du *sang* humain, elle est en petite quantité, & en fait environ la cinquantième partie.

Il reste au fond le charbon du *sang*, tout poreux, inflammable, qui détonne lorsqu'on l'enflamme & se réduit en cendres. L'on retire de cette cendre, après la lessive, un sel mêlé de sel marin & d'un alkali fixe, & un peu de terre ; le sel fixe fait à-peine la quatre-vingtième partie du *sang*, dont presque la quatrième est alcaline. On tire au moyen d'un feu violent, de cet alkali quelque chose d'acide, qui tire en partie sur celui de l'esprit du *sang*, & qui a en même tems quelque rapport avec les alimens tirés des végétaux, dont le caractère n'est pas encore totalement détruit ; c'est ce qui fait qu'on le trouve dans les animaux qui vivent des végétaux, de même que dans l'homme. La terre qui est la cent cinquantième partie environ, est chargée de quelques particules que l'aiman attire. Le *serum* distillé donne les mêmes principes que tout le *sang* ; il fournit cependant moins d'huile & beaucoup plus d'eau.

Cette analyse fait voir qu'il y a dans le *sang* des liquides plus pesans & plus tenaces les uns que les autres ; qu'il y en a d'aqueux, d'inflammables, & qu'une très-grande partie du *sang* tend plus à la pourriture & à la nature alcaline : car tant que le *sang* n'est pas altéré, & qu'il est à-couvert de la pourriture & d'une trop grande chaleur, il ne s'alkalise, ni ne s'aigrit, il est au contraire doux & peu salé ; il est cependant âcre dans certaines maladies, & très-disposé à la pourriture. Par exemple, dans le scorbut dans lequel il ronge les vaisseaux qui le renferment ; dans l'hydropisie où l'eau devient presque alcaline. On trouve dans celui des insectes une chaux alcaline, qui fait effervescence avec les acides.

Les acides violens & l'esprit de vin coagulent le *sang*. Les acides doux, les sels alkalis, même fixes, & sur-tout les volatils, les acides végétaux & le nitre, le dissolvent ; il ne fait effervescence avec aucun sel. Le mouvement violent, une trop grande chaleur extérieure, fait tomber le *sang* en pourriture.

Si l'on examine le *sang* nouvellement tiré dans un tuyau de verre, ou dans les veines des animaux vivans, à-travers le microscope, on y distingue des globules rouges, mols, de figure variable, & qui constituent ce qu'on appelle proprement le *cruor*, ou la partie du *sang* renfermée dans les artères & les veines sanguines.

Ces globules nagent dans un fluide moins dense, dans lequel on distingue avec le microscope, des globules jaunes, plus petits que les rouges, qui ont été auparavant de cette couleur ; & qui par la chaleur & le frottement se changent en de plus petits semblables. De grands hommes après bien des expériences, ont évalué le diamètre d'un globule rouge de *sang*, à $\frac{1}{324}$ pouce.

On observe, après un examen le plus recherché à-travers le microscope, dans l'eau pâle qui reste & dans laquelle les premiers globules nageoient, des globules aussi transparens que l'eau, & quelques petites pointes de sel.

C'est de ces expériences, comparées les unes avec les autres, que l'on a tiré toutes ces connoissances que l'on a sur le *sang*. On fait donc que le *sang* est composé de globules qui se réunissent en une masse confuse lorsque la vapeur qui les tenoit en dissolution s'en exhale, & parce qu'alors leur force d'attraction est plus grande. La partie rouge du *sang* desséchée & qui s'enflamme, nous fait voir la nature

inflammable de ces globules si on la jette dans le feu ; c'est ce que prouve aussi le pyrophore qu'on tire du *sang* humain, & il est très-vraisemblable que l'huile poisseuse que l'on retire du *sang* par un feu violent, vient encore de-là.

Le *serum* jaunâtre qui paroît aussi composé de globules nageant dans l'eau, est tel que nous l'avons décrit ci-dessus. Il se trouve dans une espèce de *liquamen* aqueux & plus fin, dont on ne peut distinguer les particules de l'eau des autres principes, mais en plus petite quantité, dont il est composé ; principes que le feu fait dégénérer en sels alkalis. Les distillations de la salive, du mucus, de l'humeur de l'insensible transpiration, en fournissent autant de preuves.

On ne peut déterminer au juste la quantité du *sang* ; il est constant que le poids des humeurs surpassé de beaucoup celui des parties solides ; mais plusieurs de ces humeurs ne circulent point ; telles sont la graisse & le suc glutineux qui unit les différentes parties. Si on en peut juger par les grandes hémorrhagies qui n'ont cependant pas fait perdre la vie, par les expériences faites sur les animaux, desquels on a tiré tout le *sang*, par la capacité des artères & des veines, les humeurs qui circulent peuvent s'évaluer au moins à 50 livres, dont la cinquième partie constitue ce qu'on appelle le *vrai sang* ; les artères en contiennent environ la cinquième partie, & les veines les quatre autres.

La proportion de ces élémens n'est pas toujours telle que nous l'avons dit jusqu'à présent : l'exercice, l'âge viril augmente le *sang* renfermé dans les vaisseaux sanguins, la rougeur, la force, la densité, la cohésion de ses parties, la dureté du *serum* coagulé, son poids & ses principes alkalis ; au contraire, si on est jeune, oisif, qu'on ne boive que de l'eau, & qu'on ne vive que de végétaux, toutes ces causes diminuent le volume du *sang* des vaisseaux sanguins, rendent les parties aqueuses plus abondantes, & augmentent à proportion le *serum* & le mucus qu'il contient ; la vieillesse en augmente la partie rouge, & diminue la partie gélatineuse.

La partie rouge du *sang* paroît sur-tout propre à produire la chaleur, puisque la chaleur est toujours proportionnée à cette partie : elle l'arrête dans les vaisseaux du premier genre, parce que la grosseur de ses globules l'empêche de passer outre ; & comme ils reçoivent du cœur un mouvement commun à toutes les autres parties, elles ont plus de vitesse qu'elles, à raison de leur plus grande densité ; de-là ils impriment par cette raison le mouvement aux liqueurs des genres inférieurs ; c'est là pourquoi la partie rouge du *sang* étant trop diminuée par de fréquentes saignées, le *sang* séjourne dans les plus petits vaisseaux ; on devient gros, hidropique, & ainsi le renouvellement de la masse du *sang* paroît dépendre de la présence de la quantité convenable de cette partie rouge ; en effet, les hémorrhagies font dégénérer le *sang*, qui de sa nature est rouge & épais, en une humeur pâle & séreuse.

Le *serum*, principalement celui qui se coagule, est sur-tout destiné à la nutrition des parties, à la dissolution des alimens, à arroser la surface externe & interne des cavités du corps humain, à entretenir la souplesse dans les solides, au mouvement des nerfs, à la vue, &c. M. Haller, *Physiol.*

Les globules rouges du *sang* ne diffèrent de ceux qu'on trouve dans le chyle, qu'en ce qu'ils sont composés de plusieurs ; leur couleur ne dépend que de cet assemblage, car quand on les sépare, ils reprennent leur blancheur ; de-là vient que tout ce qui paroît rouge dans un *sang* qu'on expose à l'air, se convertit enfin en sérosité ; car les petits globules qui se séparent les uns des autres recouvrent leur blancheur. La même chose arrive dans le *sang* lorsqu'il est ren-

fermé dans le corps ; car lorsqu'il a roulé un certain tems dans ses vaisseaux , il change de nature ; ses globules sont fouettés continuellement par les vaisseaux , qui étant aidés de l'action de la chaleur qui survient , divisent les parties du sang , & les réduisent enfin en une sérosité , laquelle se filtre par les couloirs des viscères , ou s'exhale par les pores des poumons & de la peau.

La cause de cette rougeur a fait former bien des systèmes ; celle qui a été reçue le plus généralement est le mélange du nitre de l'air avec le sang dans les poumons ; quelques expériences chimiques paroissent confirmer cette idée. Mais 1°. avec des sels alkalis on donne de la rougeur au lait : quelle raison aura-t-on donc d'attribuer la couleur du sang au nitre plutôt qu'à des sels alkalis ? l'on peut dire avec autant de vraisemblance qu'un sel lixiviel sorti de la terre ou mêlé avec les alimens , produit la couleur rouge , quand il vient à s'alkalifer par la chaleur du corps : d'ailleurs ne pourra-t-on pas trouver dans l'air quelque miniere de sel alkali , de même qu'on y trouve du nitre ? 2°. on ne fauroit prouver qu'il y ait du nitre dans l'air ; du-moins n'est-il pas concevable qu'il se trouve dans ce fluide une si grande quantité de ce sel.

Je ne parlerai pas ici de ceux qui ont autrefois attribué au foie la rougeur du sang ; on fait que Bartholin l'a dépouillé de cette faculté ; mais je crois qu'on peut lui rendre en partie les fonctions qu'on lui a refusées : il n'est pas prouvé que le chyle ne passe pas des veines mésentériques dans le foie ; au contraire , nous savons que cela arrive dans les oiseaux : des expériences mêmes semblent prouver que la même chose se trouve dans l'homme.

Mais comment est-ce que les globules unis peuvent prendre la couleur rouge par cette union précisément ? On a dit que les couleurs consistoient dans les modifications de la lumière ; mais par des expériences répétées , on s'est convaincu que les couleurs étoient particulières à certains rayons de lumière.

Les globules dans les gros vaisseaux teignent en rouge toutes les liqueurs qui s'y trouvent ; il ne faut pas pour cela qu'ils soient en une quantité extraordinaire ; on voit qu'il ne faut que peu de vin rouge pour teindre un grand verre d'eau.

La petite quantité des globules rouges fait que les extrémités capillaires des artères ne sont pas colorées ; car comme ces globules ne peuvent passer que l'un après l'autre dans les filières , il s'ensuit que pour un globule rouge il y aura une grande quantité d'eau & de limphe , & par là la couleur rouge doit se trouver absorbée ; de plus , ces petits globules se trouvant comprimés , leur figure doit changer , ainsi la couleur doit souffrir quelque changement ; aussi a-t-on remarqué que les globules en passant par les extrémités artérielles , s'applatissent & prennent une couleur jaunâtre ; on apperçoit de petits globules blancs & diaphanes , qui ne sont autre chose que les parties huileuses de la limphe , qui n'ont encore ni assez de mouvement , ni assez de pression pour changer de couleur.

La rougeur du sang est-elle absolument nécessaire ? On trouve des insectes qui n'ont dans leurs vaisseaux qu'une liqueur blanchâtre & diaphane ; avec ce fluide ils vivent , ils font tous les mouvemens dont leurs petits muscles sont capables.

Le sang n'a pas la même couleur dans tous ses vaisseaux : si l'on ouvre un chien d'abord après qu'il a mangé , on verra qu'il se trouve dans les artères pulmonaires une matière blanchâtre mêlée avec le sang ; mais dans les veines le sang est plus rouge ; cela s'ensuit évidemment de ce que nous avons dit. La rougeur du sang dépend de la cohésion des globules du chyle ; ces globules , par la pression qu'ils ont soufferte , ont

été unis dans les artères capillaires ; il est donc nécessaire que le sang soit plus rouge dans la veine pulmonaire que dans l'artère.

Il y a encore une autre différence de couleur dans le sang qui se trouve en divers vaisseaux ; le sang artériel est fort rouge , mais le sang veineux est noirâtre ; cela s'ensuit de même de ce que nous avons établi. La rougeur du sang dépend du mouvement qui se trouvant moins fort dans les veines , doit aussi produire moins d'effet ; mais il y a une raison qui prouve mieux que cette différence doit arriver : c'est que le sang artériel est rempli de lymphe , au lieu que le sang veineux en est privé ; par conséquent les globules rouges se trouvent en plus grande quantité à proportion dans les veines , & le sang doit y paroître d'une rougeur plus foncée & approchante du noir.

Quand on tire du sang des veines & des artères du même animal , on y remarque une différence : le sang des artères a à-peu-près la même couleur dans sa surface & dans le fond ; mais le sang veineux est fort noirâtre au fond ; je suppose au reste que l'on mette ce sang dans un vaisseau un peu profond : la différence de couleur ne vient que de ce que le sang artériel est beaucoup plus raréfié & plus mêlé que le sang veineux ; le mouvement qui se trouve dans les artères & qui manque dans les veines , doit nécessairement produire cet effet.

Outre la partie rouge dont nous venons de parler , y a-t-il dans le sang des parties fibreuses ? Il s'est trouvé des anatomistes qui avec raison , ont nié l'existence de ces parties ; mais il s'est trouvé des physiciens qui leur ont fait divers réponses pour prouver qu'il y avoit dans le sang de ces sortes de parties. Voyez M. Senac , *ess. de Physiq.*

Toutes ces matières qui composent le sang sont agitées de deux mouvemens ; l'un est le mouvement de circulation dont nous avons parlé , & l'autre le mouvement intestin , c'est-à-dire le mouvement des parties sanguines en tout sens. Voyez CIRCULATION.

Le mouvement intestin n'est point prouvé comme le mouvement circulaire , au contraire il souffre beaucoup de difficulté ; on ne nie pas que les parties qui composent le sang n'aient des mouvemens différens dans leurs vaisseaux ; leurs diverses réflexions , l'élasticité de l'air , l'action des vaisseaux ; tout cela doit imprimer divers mouvemens aux diverses parties qui composent le sang ; mais ce qu'on nie , c'est que le mouvement intestin soit essentiel à sa fluidité , c'est-à-dire que le sang ne soit fluide que parce que ses parties sont diversement agitées : une matière peut être très-fluide quoique toutes ses parties soient dans un repos parfait ; il suffit seulement que ces parties puissent céder à la moindre impulsion ; or cela arrivera nécessairement dès qu'elles ne seront pas unies. Je crois qu'il n'y a personne qui puisse soutenir que la désunion ou la non-adhérence des parties de la matière , ne puisse exister sans mouvement ; ce sentiment ne souffre pas tant de difficulté que l'autre , on s'épargne par-là la peine de chercher une cause de cette agitation , qu'on a cru trouver dans la matière subtile , mais que rien ne fauroit prouver ; on ne peut concevoir dans ce fluide un mouvement continuel qui porte ces parties de tous côtés , la raison en est évidente ; car si l'on veut établir un mouvement en tous sens , il faut qu'on dise qu'il n'y a pas d'endroits vers lequel quelque partie de ce fluide ne se meuve ; or si cela est , il n'y aura point de partie en mouvement qui n'en trouve quelqu'une qui aura autant de force qu'elle dans son chemin ; elle ne pourra donc pas se mouvoir , ni par conséquent aucune des autres. Enfin nous nions qu'il y ait dans le sang un principe qui par lui-même donne la fluidité , laquelle ne dépend absolument que du mouvement des vaisseaux ; car les grumeaux qu'on voit dans les vaisseaux de la

grenouille qui a été exposée à un froid vif, ne peut pas se dissoudre par la chaleur qu'on leur communique en approchant la grenouille du feu ; mais dès que le mouvement du cœur augmente, les grumeaux se divisent dans un instant. Les mouvemens de circulation & de fluidité ne sont pas les seuls qu'on a attribués au *sang* ; on lui a encore voulu donner un mouvement de fermentation : le *sang*, dit-on, a des principes acides & alkalis qui, heurtant continuellement les uns contre les autres, doivent nécessairement produire le mouvement que l'on nomme *fermentation*, comme cela arrive aux liqueurs qui ont ces principes ; mais comme ces principes sont mêlés de parties sulphureuses qui les séparent, il s'ensuit que la fermentation ne doit se faire que peu-à-peu ; au premier instant quelques parties sulphureuses sortiront de l'entre-deux de quelques acides & de quelques alkalis ; au second instant la même chose arrivera à d'autres parties ; ainsi la fermentation se fera successivement : on apporte encore plusieurs autres raisons pour prouver qu'il y a dans le *sang* un tel mouvement fermentatif. 1°. Dit-on, le chyle se change en *sang* ; or dans le *sang* les parties sont changées, & la proportion des principes qui le composent n'est pas la même que dans les parties du chyle ; tout cela, selon plusieurs, ne peut se faire sans fermentation. 2°. Le *sang* se change en diverses humeurs, & dans ce changement il y a un changement de substance qui ne peut se faire sans fermentation. 3°. Dans le foin & l'avoine, on ne trouve pas de sel urinaire ; cependant les animaux qui se nourrissent de ces matières donnent beaucoup de ce sel par l'analyse ; or ce sel ne sauroit se former sans la fermentation non-plus que le sel salé ; toutes ces raisons sont soutenues de l'analyse de toutes les liqueurs du corps humain, que l'on peut voir à leurs *articles particuliers*, SALIVE, SUC PANCRÉATIQUE, SEMENCE, URINE, &c.

Quelque chose que l'on dise, on ne sauroit établir de fermentation dans le *sang* ; les matières qui le composent sont fort huileuses : or on fait par la Chimie que l'huile empêche les fermentations ; les acides du vinaigre qui ont dissout le plomb, & qui sont mêlés avec beaucoup d'huile, comme l'analyse nous l'apprend, ne bouillonnent point avec les alkalis : il y a plusieurs autres exemples que je ne rapporterai pas. 2°. Jamais il n'y a eu de fermentation sans repos ; or comment trouver ce repos dans le *sang* qui est porté partout le corps avec une grande rapidité.

3°. Mais, objectera-t-on, comment se peut former du sel salé du *sang*, s'il n'y a pas de fermentation ? A cela je réponds que les acides du vinaigre qui ont dissout le plomb, formeront le sel salé avec des alkalis ; cependant on n'y remarque pas de fermentation : d'ailleurs la pression du cœur & des vaisseaux, & la chaleur du *sang*, feront entrer les acides dans les alkalis, & cela suffira pour former un sel salé, &c.

Toutes ces raisons étant supposées, on peut prouver qu'il n'est pas besoin de fermentation pour former & entretenir la chaleur dans le corps humain. 1°. Les parties solides du corps humain sont très-propres à s'échauffer par les frottemens : on l'expérimente à chaque moment par l'action des mains ou de quelque autre partie. 2°. Dès que le cœur viendra à agir par ses mouvemens alternatifs, il poussera les parois artérielles, qui par leurs vibrations fréquentes s'échaufferont peu-à-peu. 3°. Les vibrations des artères ayant fort échauffé les autres parties solides, il arrivera que cette chaleur se communiquera aux fluides, ainsi les solides feront la seule cause de la chaleur dans le corps humain. 4°. Les parties fluides qui sont dans les vaisseaux, sont très-propres à s'échauffer, puisqu'elles sont fort huileuses ; ainsi elles pourront s'échauffer beaucoup. 5°. Par ce que nous venons de dire, on se débarrasse facilement de

la difficulté qu'on fait d'ordinaire contre ce sentiment, savoir comment il se peut faire que les fluides s'échauffent beaucoup dans notre corps sans fermentation, puisque l'eau qu'on bat ne s'échauffe jamais. On en trouve aisément la raison dans ce que nous venons de dire ; s'il n'y avoit que de l'eau dans le corps, la chaleur seroit suffoquée, mais il y a d'autres matières : d'ailleurs si les parois des vaisseaux étoient bien fortes, & que l'eau n'empêchât pas l'esprit animal de couler dans les nerfs, la chaleur pourroit se faire sentir. On n'a qu'à imbiber d'eau des pièces de bois qui s'échauffent facilement, on verra que si on les frotte long-tems l'une contre l'autre, elles s'échaufferont : or cela ne peut se faire qu'il ne survienne quelque chaleur dans l'eau contenue dans les pores ; de plus, s'il y avoit un principe d'élasticité dans l'eau comme dans le sang, la chaleur surviendrait de même par les mouvemens de ce fluide, comme par le mouvement du *sang*. 6°. Il y a une expérience qui prouve que la cause primitive de la circulation & de la chaleur, est l'action des vaisseaux. Qu'on prenne une grenouille, qu'on l'ouvre & qu'on l'expose au froid, on verra que le *sang* qui est dans le mésentère se coagulera & se réduira en grumeaux. Si l'on présente ces vaisseaux au feu, les grumeaux subsistent toujours, l'action des parties ignées ne les résout point ; mais dès qu'on présente le cœur de la grenouille au feu, & qu'il commence à battre, dès lors tous les grumeaux disparaissent, & la circulation se revivifie, comme nous avons déjà dit. De-là il s'ensuit évidemment que ce n'est pas la chaleur qui donne la fluidité au sang, que ce n'est que l'action des parties solides qui le divisent ; que la chaleur est un effet du mouvement des vaisseaux, & qu'elle n'est pas même absolument nécessaire, puisqu'elle n'est qu'une suite du ressort des fibres. S'il arrivoit que ces fibres pussent avoir assez de force pour diviser le *sang*, mais qu'elles n'en eussent pas assez pour s'échauffer, le *sang* ne seroit nullement chaud, quoiqu'il fût fluide. 7°. On peut voir par tout cela que le *sang* qui sera trop agité par les parties solides, s'échauffera davantage, tendra à s'alkalifier, deviendra plus âcre. 8°. On peut expliquer pourquoi la chaleur devient plus forte quand la circulation trouve quelque obstacle : les artères se trouvant plus dilatées, agissent avec plus de force ; ainsi la chaleur doit se faire sentir plus fortement. Voyez M. Senac, *essais phys.*

On peut concilier tout ce que nous venons de dire du *sang*, avec les différentes espèces de tempéramens que les anciens ont établies. Si le *sang* abonde en globules rouges ou du premier genre, cet état fera celui que les anciens appelloient *tempérament sanguin* ; & on rendra raison par-là des symptômes particuliers à ce tempérament. Si les globules rouges sont en petite quantité dans le *sang*, & que celui-ci soit fluide & séreux, ce sera ce qu'ils appelloient *tempérament phlegmatique*. S'il arrive, par quelque cause que ce soit, que le *sang* se trouve surchargé de parties grossières, épaisses, & difficiles à mettre en mouvement, parties que les anciens ont regardées comme les principaux ingrédients de l'atrabile, ce sera pour lors cette constitution qu'ils ont appelée mélancolique, *temperamentum melancolicum*. Nos alimens en général sont d'une matière acide, ou participent de cette qualité ; mais par les altérations qu'ils ont à souffrir dans notre corps, ils passent bientôt dans un état neutre : la structure du corps des animaux est telle, que la circulation par sa force en atténuant de plus en plus les parties du sang, corrige leur acidité, & les animalise pour ainsi dire ; elle les rend volatils & en état de passer par la voie de la transpiration : c'est cette même force qui les dispose enfin à devenir *alkalins* ; si rien ne s'oppose à cette transformation, l'haleine devient

forte & le sang se corrompt. On voit que la bile avant que de se séparer du reste de la masse du sang, a subi une longue circulation : c'est une des liqueurs animales les plus parfaites, & qui s'éloignent le plus de la nature des acides ; elle est abondante & bien conditionnée dans ceux en qui les liqueurs circulent avec force, & en qui toutes les fonctions s'exécutent bien. C'est cette constitution portée à un degré trop fort, qui mérite à juste titre d'être appelée avec les anciens, *tempérament cholérique*, ou *chaud & bilieux* ; la constitution directement contraire à celle-là, dans laquelle la circulation se fait d'une manière foible & irrégulière, & où le mouvement n'est point assez fort pour changer la qualité de nos alimens, paroît convenir avec la *cachexie* des anciens, que l'on peut en quelque façon regarder comme une sorte de tempérament, & comme une disposition différente de l'état naturel & régulier. Elle n'est pas, à proprement parler, une maladie particulière, telle que le seroit une disposition du corps propre à donner lieu à un grand nombre d'incommodités ; cette constitution se trouve communément confondue avec le tempérament phlegmatique, de même le tempérament sanguin & bilieux se trouvent souvent réunis dans un même sujet. On trouve encore dans le corps humain d'autres dispositions générales & différentes de l'état moyen ; & ces différentes dispositions peuvent être désignées par les noms du tempérament *sulphureux*, *salin*, *chaud*, *froid*, &c. selon la manière dont on considère les diverses parties qui entrent dans la composition du sang, leur combinaison, & les différentes opérations du corps. Voyez CŒUR.

Quant à la dépuration du sang, & à la manière dont les différentes liqueurs sont séparées, voyez SÉCRÉTION.

Pour ce qui est de la transfusion du sang d'un animal dans les veines d'un autre, voyez TRANSFUSION.

Nous avons dans les *Transactions philosophiques* plusieurs exemples extraordinaires d'hémorrhagies volontaires ; il est fait mention sur-tout d'un enfant qui rendit le sang par le nez, les oreilles & le derrière de la tête pendant trois jours. Depuis ce tems jusqu'au sixième, il rendit le sang par les sueurs de la tête : au sixième jour il le rendit par la tête, les épaules & le milieu du corps pendant trois jours. Il continua à saigner des orteils, des jointures des bras, & des doigts de chaque main, & de l'extrémité des doigts, ce qui dura jusqu'à sa mort. Dans l'ouverture que l'on en fit, on trouva dans les endroits d'où le sang sortoit de petits trous semblables à une piquûre d'aiguille. Voyez HÉMORRHAGIE.

Pour la manière d'étancher le sang, voyez STYPTIQUE.

Pierre de sang, voyez SANGUINE & HÉMATITES.

Mains sanglantes (avoir les) c'est une des quatre sortes de délits que l'on peut commettre sur les pays de chasse du roi d'Angleterre. Si on trouve un homme ayant les mains ou une autre partie sanglante, il est condamné comme ayant tué une bête fauve, quand même on ne l'auroit point trouvé chassant. Voyez FORÊT.

Pluie de sang, voyez PLUIE.

Flux de sang, voyez FLUX & DYSSENTERIE.

Urine de sang, c'est une maladie dans laquelle l'urine fort mêlée avec du sang, en quantité plus ou moins grande. Voyez URINE.

Le sang qui sort ainsi vient des reins, quelquefois aussi de la vessie ou des ureteres. Cette maladie est causée quelquefois par une émotion violente, ou par une chute en arrière qui cause la rupture de quelques-uns des vaisseaux urinaires : quelquefois aussi elle se trouve à la suite des suppressions subites des hémorrhoides ou des regles. La pierre sur-tout dans

les reins, occasionne aussi de fréquens paroxysmes de cette maladie ; & les cantharides prises intérieurement, ou même appliquées extérieurement sans acides, produisent le même effet. L'urine de sang est un très-mauvais symptôme dans la petite vérole & les fièvres malignes, quoique dans quelques occasions elle ait paru servir de crise, & être un indice de la fin de la maladie.

SANG DE BOUC, (*Pharmacie*.) la préparation consiste à le faire sécher pour le garder & le réduire en poudre quand on voudra.

On fera nourrir à la maison un chevreau avec la pimprenelle, le persil, la mauve, la saxifrage ; on lui ouvrira les artères, & on ramassera le sang qui en découlera ; on le laissera rasséoir ; on en séparera la sérosité, & ensuite on le fera sécher au soleil, ou à une chaleur douce de feu.

Ses vertus sont d'être sudorifique, alexipharmaque ; on l'ordonne dans la pleurésie, à la dose d'un scrupule. Voyez BOUC. C'est ainsi que l'on prépare le sang humain.

SANG, (*Critiq. sacrée*.) ce mot, dans l'Ecriture, marque la vie ; de-là ces expressions figurées, *teindre son pié*, *ses habits de sang*, pour dire faire un grand carnage de ses ennemis ; *porter sur quelqu'un le sang d'un autre*, c'est charger quelqu'un du meurtre d'un autre. Sang se prend aussi pour parenté, alliance. Je vous livrerai à ceux de votre sang qui vous poursuivront, *Ezech. xxxv. 6*. Ce mot désigne encore la nature corrompue par le péché, *Matth. xvj. 17*. Il signifie quelquefois le jus du raisin. Judas lavera son manteau dans le vin, *in sanguine uvæ*, *Genese. ixix. 11*. C'est une expression figurée pour peindre la fertilité des vignobles de la tribu de Juda. *Malheur à celui qui bâtit une ville dans le sang*, *Habac. ij. 12*. c'est-à-dire par l'oppression des malheureux. O Dieu, délivrez-moi des sangs, dit David, *ps. l. 16*. c'est-à-dire des peines que je mérite par le sang que j'ai répandu. Ce devrait être la prière de tous les rois qui ont aimé la guerre. (*D. J.*)

SANG, *pureté de*, (*Hist. d'Espag.*) en Espagne on fait preuve de pureté de sang, comme on fait preuve en France de noblesse pour être chevalier de Malte, ou du Saint-Esprit, &c. Tous les officiers de l'inquisition, ceux du conseil suprême & des autres tribunaux doivent prouver leur pureté de sang, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu dans leur famille ni juifs, ni maures, ni hérétiques. Les chevaliers des ordres militaires, & quelques chanoines sont pareillement obligés de joindre cette preuve aux autres, qu'on exige d'eux. On les dispense de la pureté de sang au propre, la figurative en tient lieu. (*D. J.*)

SANG de Jesus-Christ, ordre du, (*Ordre milit.*) nom donné à un ordre militaire institué à Mantoue en 1608, par Vincent de Gonzagues, quatrième du nom, duc de Mantoue. On peut lire, sur cet ordre, *Donnemundi*, dans son histoire de Mantoue, le *Mire*, *Faryn*, *Justiniani* & le pere *Helyot*. Je dirai seulement que l'habit des chevaliers de cet ordre, à commencer par leur collier jusqu'à leurs bas de soie cramoisi, est assez bizarrement imaginé ; mais c'est à-peu-près la même chose de presque tous les autres ordres militaires de l'Europe. (*D. J.*)

SANG, conseil de, (*Hist. mod.*) est un tribunal qui fut établi en 1567, dans les Pays-Bas, par le duc d'Albe, pour la condamnation ou justification de ceux qui étoient soupçonnés de s'opposer aux volontés du roi d'Espagne Philippe II. Ce conseil étoit composé de douze personnes.

SANG - DRAGON, *f. m.* (*Hist. des drog. exot.*) sorte de résine connue de Dioscoride, sous le nom de *ruvāβapic*, & des Arabes, sous celui de *alachnem* ; on l'appelle *sanguis draconis* dans les boutiques. C'est une substance résineuse, sèche, friable, inflammable,

qui se fond aisément au feu, d'un rouge foncé, de couleur de *sang* lorsqu'elle est pilée, transparente quand elle est étendue en lames minces, sans goût & sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'a brûlée; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du storax liquide.

On trouve dans les boutiques de droguistes deux sortes de *sang-dragon*; le dur est formé en grumeaux, ou en petites masses de la longueur d'un pouce & de la largeur d'un demi-pouce, enveloppé dans des feuilles longues, étroites presque comme celles du jonc ou de palmier: c'est ce que l'on appelle chez les apothicaires *larmes*, ou *gouttes de sang-dragon*. Il y en a aussi en masses, ou en pains qui est moins pur, & mêlé d'écorces, de bois, de terre ou d'autres corps hétérogènes. L'autre *sang-dragon*, que l'on rencontre quelquefois dans les boutiques, est fluide, mou, tenace, résineux, inflammable; il approche de l'odeur de celui qui est solide; il est cependant moins agréable: il sèche avec le tems, & devient semblable à celui qui est solide.

On trouve aussi très-souvent chez les droguistes un faux *sang-dragon*, qu'il est très-facile de distinguer du véritable. Ce sont des masses gommeuses, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & sale, composée de différentes espèces de gommes, auxquelles on donne la teinture avec du vrai *sang-dragon*, ou avec le bois du Brésil. Ces masses ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, elles pétillent, elles s'amollissent & se dissolvent dans l'eau qu'elles rendent mucilagineuse comme les gommes. On doit les rejeter entièrement. On estime le *sang-dragon* que l'on apporte en gouttes pures, brillantes, d'un rouge-brun, inflammables, enveloppées dans des feuilles, & qui étant pulvérisées, font paroître une couleur d'écarlate brillante.

Les anciens Grecs connoissoient ce suc résineux, sous le nom de *cinnabre*, dénomination qui depuis a été transportée par abus à notre cinnabre minéral, que les Grecs appelloient *minium*; c'est par le même abus que l'on a donné peu-à-peu le nom de *minium* à la chaux rouge du plomb.

Dans le tems de Dioscoride, quelques-uns pensoient que le suc, dont nous parlons, étoit le *sang* desséché de quelque dragon. Dioscoride, à la vérité, rejette cette idée; mais il ne dit pas ce que c'est que le suc: cependant il y a long tems que ceux qui ont écrit sur la matière médicale, conviennent que ce suc découle d'un arbre.

Monard assure que cet arbre s'appelle *dragon*, à cause de la figure d'un dragon que la nature a imprimé sur son fruit; mais ne peut-on pas dire que c'est à cause du nom de l'arbre que l'on a cherché & imaginé cette figure de dragon dans son fruit? Quoi qu'il en soit, les Botanistes font mention de quatre espèces de plantes qui portent le nom de *sang-dragon* des boutiques. Décrivons-les, M. Geoffroy nous dirigera.

La première espèce s'appelle *draco arbor*, Clus. *Hist. I. C. B. P. 505. palma prunifera, foliis yuccæ, è quâ sanguis draconis. Commel. hort. Amstæd.* C'est un grand arbre qui ressemble de loin au pin par l'égalité & la verdure de ses branches. Son tronc est gros, haut de huit ou neuf coudées, partagé en différens rameaux, nus vers le bas, & chargés à leur extrémité d'un grand nombre de feuilles, longues d'une coudée, larges d'abord d'un pouce, diminuant insensiblement de largeur, & se terminant en pointe; elles sont partagées dans leur milieu par une côte saillante, comme les feuilles d'iris. Ses fruits sont sphériques, de quatre lignes de diamètre, jaunâtres & un peu acides; ils contiennent un noyau semblable à celui du petit palmier. Son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand dans

le tems de la canicule, une liqueur qui se condense en une larme rouge, molle d'abord, ensuite sèche & friable; & c'est-là le vrai *sang-dragon* des boutiques. Cet arbre croît dans les îles Canaries, surtout près de Madere.

La seconde espèce de *sang-dragon* est appelée *palma amboinensis sanguinem draconis fundens altera, foliis & caudice, undique spinis longis, acutissimis, nigris, armata, Sherad. Arundo faretæ Indiæ orientalis, sanguinem draconis manans, Hist. Uxon. Palma pinus, sive conifera, J. B. 1. 398. Arundo rotang. Bont. Palma conifera spinosa, Kæmpfer. Amén. exot. 552.* Cet arbre est haut de trois toises, hérissé de toutes parts d'épines, d'un brun foncé, droites, applaties, longues presque d'un pouce.

Son tronc s'élève jusqu'à la hauteur de trois aunes; il est de la grosseur de la jambe, simple, droit, jaunâtre, garni d'épines horizontales; il est nouveau de lieu en lieu, & ses nœuds sont entourés de branches feuillées; elles forment un tuyau par leur base, de manière que la branche feuillée inférieure embrasse toujours celle qui est au-dessus, ce qui fait que ses nœuds ne paroissent pas, à-moins qu'on n'en ôte les enveloppes.

Ces bases de branches feuillées, ou ces espèces de tuyau, forment la plus grande partie de la surface extérieure du tronc; car lorsqu'elles ont été enlevées, on voit la partie médullaire du tronc dont la surface est luisante, de couleur brune, d'une substance blanche, molle, fibreuse, charnue & bonne à manger. Ses branches feuillées sont clair-semées sur le tronc, & rapprochées vers le sommet.

Elles sont garnies de feuilles rangées par paires de chaque côté, & nues à leur partie inférieure. La côte de ses branches feuillées est lisse, verte en-dessus, pâle & jaunâtre en-dessous, creusée en gouttière de chaque côté d'où partent les feuilles; elle est hérillée d'épines courtes, rares, recourbées, jointes deux-à-deux comme des cornes.

Les feuilles que les Botanistes appellent ordinairement *des aîles*, sont comme celles du roseau, vertes, longues d'une coudée, larges de six lignes, pointues, menues, pendantes, ayant quelques épines en-dessous, & trois nervures qui s'étendent dans toute la longueur.

Les fruits naissent d'une façon singulière, ramassés en grappes, sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une gaine, composée de deux feuillets opposés, minces, cannelés, bruns, qui forment une longue pointe aiguë.

La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre, cinq ou six petites grappes qui accompagnent la tige. Ces grappes se divisent en pédicules courts, gros, courbés & posés près l'un de l'autre; ils portent chacun un fruit dont la base est formée de six petits feuillets minces, membraneuse, de couleur brune, qui servoient de calice à la fleur.

Le fruit est arrondi, ovoïde, plus gros qu'une aveline, couvert d'écailles luisantes, rangées de façon qu'il représente un cône de sapin renversé, car les pointes des écailles supérieures couvrent les intervalles qui se trouvent entre les inférieures, d'où il résulte un arrangement régulier en échiquier. Le sommet de ce fruit est chargé de trois stiles, grêles, secs & recourbés en-dehors.

Les petites écailles sont menues, un peu dures, collées fortement ensemble, de couleur pourpre, à bords bruns, terminées en angles droits par leurs pointes: sous ces écailles on trouve une membrane blanchâtre qui enveloppe un globule charnu, d'un verd pâle avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût légumineux & fort astringent, qui se ré-

pard promptement de la langue à toute la bouche ; mais qui disparoit aussi-tôt.

Les Orientaux , les Malayes & les peuples de l'île de Java , tirent le suc résineux du fruit de cet arbre de la manière suivante , selon le rapport de Kæmpfer. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre , lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié ; on met sur le feu ce vaisseau légèrement couvert , afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit , & le rende flasque ; par ce moyen la matière sanguine qui ne paroît pas dans ce fruit coupé , en sort par cette vapeur chaude , & se répand sur la superficie des fruits. On l'enlève avec de petits bâtons , & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées , qu'on lie ensuite avec un fil , & que l'on expose à l'air , jusqu'à ce qu'elle soit desséchée.

D'autres obtiennent ce suc résineux par la simple décoction du fruit ; ils le cuisent jusqu'à ce que l'eau en ait tiré tout le suc rouge ; ils jettent ensuite le fruit , & ils font évaporer cette eau jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais qu'ils renferment dans des follicules.

La troisième espèce de *sang-dragon* est nommée , dans Hermandiez , 59. *exqua-hait* , seu *sanguinis arbor* ; c'est un arbre qui a les feuilles de bouillon blanc , grandes & anguleuses ; il en découle par incision une liqueur rouge , dite *sang-dragon*.

La quatrième espèce s'appelle *draco arbor* , *indica* , *siliquosa* , *populi folio* , *angfana Javanensis* , comme le *Hort. Amst. rarior* , 213. C'est un grand arbre qui croît dans Java , & même dans la ville de Batavia ; son bois est dur , & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont placées sans ordre , portées par des queues longues & grêles ; elles sont semblables aux feuilles du peuplier , mais plus petites , longues de deux pouces , larges à peine d'un pouce & demi , pointues , molles , lisses , luisantes , d'un verd-gai qui tire sur le jaune ; d'un goût insipide. Ses fleurs sont petites , jaunâtres , odorantes , un peu amères ; ses fruits portés par de longs pédicules , sont d'une couleur cendrée , durs , ronds , aplatis , cependant convexes des deux côtés dans leur milieu ; membraneux à leur bord , garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues , recourbées , rougeâtres , lisses , luisantes , ressemblantes un peu de figure à des petits haricots. Quand on fait une incision au tronc , ou aux branches de cet arbre , il en découle une liqueur qui se condense aussi-tôt en des larmes rouges , que l'on nous apporte en globules enveloppées dans du jonc.

Il seroit bien difficile de dire en quoi consiste la différence des sucs que l'on tire de ces différentes plantes , si toutefois il y a quelque différence ; car on ne distingue point la variété de ces sucs dans les résines seches qu'on nous envoie ; ce qu'il y a de sûr , c'est que le vrai *sang-dragon* ne se dissout point dans l'eau , mais dans l'esprit-de-vin & dans les substances huileuses. La fumée qu'il répand , lorsqu'on le brûle , est un peu acide , comme celle du benjoin ; c'est une résine composée de beaucoup d'huile grossière , & d'un sel acide mêlés ensemble ; elle contient peu de parties volatiles huileuses , comme on peut le conclure de ce qu'elle n'a ni goût , ni odeur. On donne au *sang-dragon* une vertu incrassante & dessicative , & on l'emploie intérieurement , à la dose d'une drachme , pour la dysenterie , les hémorrhagies , les flux de ventre & les ulcères internes. On s'en sert extérieurement pour dessécher les ulcères , agglutiner les lèvres des plaies , & fortifier les gencives. Les Peintres le font entrer dans le vernis rouge , dont ils colorent les boîtes & coffres de la Chine. (*D. J.*)

SANGAMI ou SOOSIN , (*Géog. mod.*) une des provinces de la grande contrée du sud-est de l'empire

du Japon. Elle a trois journées de long ; c'est un pays plat & stérile , qui ne fournit presque d'autre subsistance que des tortues , du poisson & des écrevisses de mer ; mais on tire une grande quantité de bois de ses forêts , ce pays est divisé en huit districts. (*D. J.*)

SANGAR , f. m. (*Mythol.*) fleuve de Phrygie , pere de la belle Sangaride , qui fit oublier au jeune Attis les engagements qu'il avoit avec Cybele , & fut cause de la mort de son amant. Pausanias fait Sangaride mere d'Attis , au lieu de son amante ; & rapporte un conte que l'on débitoit à Pessinunte sur Sangaride. Cette nymphe ayant vû le premier amandier que la terre eût produit , y cueillit des amandes , & les mit dans son sein. Aussi-tôt les amandes disparurent , & Sangaride se sentit grosse ; elle accoucha d'un fils que l'on exposa dans les bois , & qui fut nourri par une chevre , il eut nom *Attis*. (*D. J.*)

SANGAR , (*Géog. anc. & mod.*) *Sangari* , *Sacari* ou *Zacari* , ou *Zagari* , rivière de la Turquie , en Asie , dans la partie septentrionale de la Natolie. Elle vient de la province de German , & passant dans celle de Begfangil , elle s'y rend dans la mer noire. Le nom latin est *Sangarius* , selon Ptolomée , *liv. V. ch. 1.* & Arrien , *l. I. de Alex.* Helychius dit *Sagarius* , & l'attribue à la Lydie & à la Phrygie. Elle est nommée *Sagaris* , *Saryapis* , dans une médaille de Julia-Pia-Augusta. Stuckius remarque , que le scholiaste d'Apolonius l'appelle *Sanga* , *σαγγα* , & Solin *Sangaris*.

Plutarque le géographe dit , *Sagaris* , fleuve de Phrygie ; il ajoute qu'il étoit auparavant nommé Xerabates , par la raison que dans les grandes chaleurs de l'été , il est la plupart du tems à sec ; on l'appella *Sagaris* , dit cet auteur , parce que *Sagaris* , fils de Mynodon & d'Alexirhoé , ayant méprisé les mystères de Cybele , injuria les prêtres de cette déesse : Cybele pour le punir lui envoya une manie , dans les accès de laquelle il se jeta dans le fleuve de Xerabate , qui changea alors de nom , pour prendre celui de cet homme.

M. de Tournefort , *lettre XVII. tom. II. pag. 84.* nomme cette rivière *Ava* ou *Ayala*. Il est surprenant , dit-il , que les Turcs aient reçu l'ancien nom de la rivière d'Ava , car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari* , & ce nom vient sans doute de *Sangaris* , fleuve assez célèbre dans les anciens auteurs , lequel servoit de limites à la Bithynie. Strabon assure qu'on l'avoit rendu navigable , & que ses sources sortoient d'un village appelé *Sangias* , auprès de Pessinunte , ville de Phrygie , connue par le temple de la mere des dieux ; Lucullus étoit campé sur les bords , lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcédoine. (*D. J.*)

SANGENON , f. m. (*Hist. nat. Minéralog.*) nom que les Indiens donnent à une espèce d'opale qui paroît d'une couleur olivâtre , quand on l'a considérée à l'ordinaire , mais qui paroît rouge comme un rubis , & transparente lorsqu'on regarde le jour au-travers.

SANG-GRIS , f. m. *terme de relation* ; c'est ainsi que les François nomment en Amérique , une boisson que les Anglois ont inventée , & qui est fort à la mode aux îles Antilles françoises. Cette boisson se fait avec du vin de Madere , du sucre , du jus de citron , un peu de cannelle , de muscade , & une croûte de pain rôtie ; on passe cette liqueur par un linge fin , & elle est une des plus agréables à boire. (*D. J.*)

SANGHIRA , f. m. (*Hist. nat. Botan.*) plante de l'île de Madagascar , qui est , dit-on , une espèce d'indigo. Les habitants la regardent comme un spécifique & un préservatif contre les maladies contagieuses.

SANGLANT , adj. (*Gram.*) qui rend du sang , qui en est taché. Un sacrifice *sanglant* , une robe *sanglante* , une action *sanglante* , les mains *sanglantes* ; il se prend dans un sens très-différent , lorsqu'on dit un affront *sanglant* , une raillerie *sanglante* , un tour *sanglant*.

lant, un reproche *sanglant*. Je crois qu'alors ces choses sont comparées à un coup violent qui blesse jusqu'au sang.

SANGLES, f. f. pl. (*Corderies*.) les *sangles* sont des espèces de tissus grossiers, plus ou moins larges & longs, composés de plusieurs gros fils de chanvre, entrelacés les uns dans les autres, qui se fabriquent par les Cordiers. Les *sangles* font partie du négoce des marchands de fer & des quincailliers, qui font du corps de la Mercerie. Elles se distinguent en *sangles* pour chevaux de selle; en *sangles* pour chevaux de bât ou autres bêtes de sommes, & en *sangles* à tapisseries ou pour meubles. (*D. J.*)

SANGLES de chevaux de bât, (*Bourrelriers*.) elles sont étroites, longues, fortes & grossières. Ces *sangles* qui s'emploient par les Bourrelriers, se vendent par pièces plus ou moins longues, suivant que les Cordiers qui les ont fabriquées ont jugé à-propos de les faire, n'y ayant rien de réglé là-dessus; elles se tirent pour l'ordinaire des mêmes endroits que celles destinées pour les chevaux de selle. Il faut remarquer que tant que les *sangles* pour chevaux de bât sont en pièces, elles s'appellent du *tissu*, & qu'elles ne perdent ce nom pour prendre celui de *sangles*, que lorsqu'elles sont coupées par morceaux de longueur proportionnée à leur usage. *Savary*. (*D. J.*)

SANGLES de chevaux de selle, (*Ouvrage de Selliers*.) elles s'emploient par les Selliers, & sont communément blanches ou grises, rayées de rouge & de bleu, ou grises sans raye, ou grises rayées de rouge; les unes & les autres ont une aune mesure de Paris. (*D. J.*)

SANGLES de Tapisserie, (*Tapisserie*.) elles sont inférieures en qualité à toutes autres, & viennent la plupart de Châlons en Champagne. Celles qui ont environ 4 pouces de large & qui servent à sangler des chaises, des fauteuils, des sofas, des canapés, des lits, &c. se vendent à la grosse; chaque grosse est composée de douze pièces, & la pièce contient 7 à 8 aunes de Paris. Il s'en fait quelques-unes plus étroites de semblable qualité, qui se vendent de même; leur principal usage est pour attacher aux métiers des Tapisseries, Brodeurs, &c. Celles de 20 à 24 lignes de large, qui servent à border les tentes & les tapisseries, qu'on appelle *bordures*, se vendent aussi à la grosse, chaque grosse contient vingt-quatre pièces de 6 à 7 aunes chacune. *Savary*. (*D. J.*)

SANGLE, en terme d'*Orfèvre*, c'est une bande de cuir ou de petite corde nattée, environ de la largeur de 4 pouces, au bout de laquelle il y a un anneau de fer pour recevoir le crochet des tenailles; on se sert aussi quelquefois de corde pour tirer. Elle a même cet avantage sur la *sangle*, qu'elle n'augmente point le diamètre de l'arbre en se tournant dessus. *Voyez les fig.*

SANGLE, (*Rubanier*.) est un morceau de *sangle* véritablement, attaché à demeure au côté gauche du métier, & qui sert à soutenir les reins de l'ouvrier & à lui donner de la force pour enfoncer les marches lorsqu'il est assis sur le siège; il attache l'autre bout terminé par un anneau à l'autre côté du métier, après qu'il s'est entouré le corps avec ladite *sangle*; cette *sangle*, outre la force dont on vient de parler, sert encore à l'ouvrier de point d'appui en l'empêchant de reculer de dessus le siège pendant le travail, on peut se passer de cette *sangle* dans les ouvrages légers.

SANGLES, f. f. (*Marine*.) on appelle ainsi des entrelacements de menues cordes à deux fils, qu'on nomme *bistord*, que l'on met en différens endroits du vaisseau, comme sur les cercles des hunes, sur les premiers des grands haubans & ailleurs, pour empêcher que les manœuvres ne se coupent.

SANGLES-BLANCS, (*Comm. de fil.*) on donne ce

nom à des fortes de fils qui viennent de Hollande; ils servent aux ouvriers en points à picoter leurs ouvrages, c'est-à-dire à faire cette bordure en forme de petites dents, qu'on appelle des *picots*, dont on termine les points faits à l'aiguille, du côté opposé à celui de l'engrelure. (*D. J.*)

SANGLES-BLEUS, (*Comm. de fil.*) espèce de fil teint en bleu, qui sert à faire les linteaux du linge de table, particulièrement aux serviettes & aux napes. Ces fils se fabriquent & se mettent en teinture à Troye en Champagne, d'où les tisserands qui travaillent à cette forte de lingerie, & les marchands merciers de Paris, qui font le commerce des fils, ont coutume de les tirer. (*D. J.*)

SANGLÉ, participe passif, (*Gram.*) *Voyez* SANGLE & SANGLER.

SANGLÉ, terme de *Blason*, il se dit du cheval, des pourceaux, & des sangliers qui ont par le milieu du corps une espèce de ceinture d'un autre émail.

Die Glaubitzer en Silésie, d'azur au poisson d'argent en face, *sanglé* de gueules.

SANGLER UN CHEVAL, (*Maréchal*.) c'est ferrer les sangles de la selle pour qu'elle soit plus ferme sur son dos.

SANGLER LE FROMAGE, (*Fromagerie*.) c'est le ferrer bien fort tout-au-tour avec une sangle de peau ou une légère écorce de sapin, pour en conserver la forme pendant qu'on lui donne le sel. Il ne se dit que des fromages de Griens & de Berne. (*D. J.*)

SANGLIER, f. m. *aper*, (*Hist. nat. Ichtiolog.*) poisson de mer couvert d'écailles, & dont le corps est fort dur, presque rond & aplati; il a une couleur rougeâtre; les yeux sont grands, le museau est long & moufle; il y a sur le dos des piquans fort pointus, durs, longs & droits; les premiers sont courts; ceux du milieu ont le plus de longueur, & les derniers sont un peu plus grands que les premiers. Ce poisson a deux nageoires aux ouies & deux au ventre; celles-ci sont garnies de forts aiguillons; il y a aussi au-dessous de l'anus trois aiguillons courts & pointus. Le *sanglier* diffère principalement du porc, en ce qu'il n'a point de dents & que sa chair est bonne à manger; au lieu que celle du porc a une très-mauvaise odeur & qu'elle est toujours dure. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, I. part. liv. V. chap. xxvij. *Voyez* POISSON.

SANGLIER, *aper*, (*Hist. nat. Zoolog.*) animal quadrupède de même espèce que le cochon domestique & le cochon de Siam. Quoique ces animaux n'aient à chaque pié que deux doigts qui touchent la terre, & que ces doigts soient terminés par un sabot, ils diffèrent beaucoup des animaux à pié fourchu, non-seulement par la conformation des jambes & des piés, mais encore en ce qu'ils n'ont point de cornes, qu'ils ne manquent pas de dents incisives à la mâchoire supérieure, qu'ils ont des dents canines très-longues, connues sous le nom de *défenses* & de *crochets*, qu'ils ne ruminent pas, qu'ils n'ont qu'un estomac, &c. La partie du groin du *sanglier* & des cochons, à laquelle on donne le nom de *boutoir*, est formée par un cartilage rond qui renferme un petit os. Le *boutoir* est percé par les narines & placé au-devant de la mâchoire supérieure. Cette partie, qui est le nez, a beaucoup de force; ces animaux s'en servent pour fouiller dans la terre. Le *sanglier* a la tête plus longue, la partie inférieure du chanfrein plus arquée, & les défenses plus grandes & plus tranchantes que les crochets des autres cochons. Sa queue est courte & droite. Il est couvert, comme les cochons, de grosses soies dures & pliantes; mais il a de plus un poil doux & frisé, à peu-près comme de la laine; ce poil est entre les soies & a une couleur jaunâtre, cendrée, ou noirâtre sur différentes parties du corps de l'animal, ou à ses différens âges. Tant que le *sanglier* est dans son premier âge, on le nomme *marcassin*; alors il a des couleurs

couleurs qu'il perd dans la suite, c'est ce que l'on appelle la *livrée* : elle est marquée sur le fœtus dès qu'il a du poil ; elle forme des bandes qui s'étendent le long du corps depuis la tête jusqu'à la queue, & qui sont alternativement de couleur de fauve clair & de couleur mêlée de fauve & de brun ; celle qui se trouve sur le garot & le long du dos est noirâtre. Il y a sur le reste de l'animal un mélange de blanc, de fauve & de brun. Lorsque le *sanglier* est adulte, il a le groin & les oreilles noirs, & le reste de la tête de couleur mêlée de blanc, de jaune & de noir dans quelques endroits. La gorge est roussâtre ; les foies du dos sont les plus longues, couchées en-arrière, & si ferrées que l'on ne voit que la couleur brune roussâtre qu'elles ont à la pointe, quoiqu'elles aient aussi du blanc sale & du noir, dans le reste de leur étendue. Les foies des côtés du corps & du ventre ont les mêmes couleurs que celles du dos ; mais comme elles sont moins ferrées, le blanc y paroît avec le brun ; les foies des aisselles & des aines sont roussâtres ; celles du ventre & de la face intérieure des cuisses sont blanches en entier, à l'exception de la pointe qui est rouille ; la tête & le bout de la queue & le bas des jambes sont noirs.

Quoique les *sangliers* soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas les loups ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue, mais c'est par nécessité. On ne peut nier que les cochons ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisqu'ils mangent leurs petits & même des enfans au berceau. Le *sanglier* & les cochons aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage ; c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le *sanglier*, dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément & presque toujours en ligne droite dans le même sillon ; au lieu que le cochon fouille çà & là & plus légèrement. Pendant le jour le *sanglier* reste ordinairement dans sa bauge au plus fort du bois ; il en sort le soir à la nuit pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il fréquente toutes les nuits dans les blés ou dans les avoines. Il est rare d'entendre le *sanglier* jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat & qu'un autre le blesse : la laie crie plus souvent. Quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence qu'on les entend à une grande distance.

Dans le tems du rut, le mâle demeure ordinairement trente jours avec la femelle dans les bois les plus solitaires ; il est alors plus farouche que jamais ; il devient même furieux, lorsqu'un autre vient occuper sa place ; ils se battent & se tuent quelquefois. La laie ne se met en fureur que lorsqu'on attaque ses petits ; elle ne porte qu'une fois l'an. Elle reçoit le mâle aux mois de Janvier & de Février, & met bas aux mois de Mai ou Juin. Elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois ; elle les conduit jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans. Il n'est pas rare de voir des laies accompagnées de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. La vie du *sanglier* peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Il n'y a que la hure qui soit bonne à manger dans un vieux *sanglier* ; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune *sanglier* qui n'a pas encore un an est délicate & même assez fine. Les anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux marcassins qu'on pouvoit enlever à leur mère. Après quoi, on les reportoit dans les bois où ils grossissoient plus que les autres, & leur chair étoit meilleure que celle des cochons domestiques. *Hist. nat. gén. & partic. tom. V. Voyez QUADRUPÈDE.*

SANGLIER (*Chasse du*) Sa manière de vivre & ses inclinations ressemblent beaucoup à celles des co-

chons domestiques. D'ailleurs les *sangliers* s'accouplent, multiplient avec les pourceaux, & le produit en est fécond. Mais une vie plus agreste, la nécessité de se défendre souvent, & sur-tout la liberté, donnent au *sanglier* des mœurs mieux caractérisées, dans lesquelles on reconnoît plus distinctement les inclinations de l'espèce.

Le *sanglier* est plutôt frugivore que carnassier ; cependant il est l'un & l'autre. Il vit de graines, de racines, de fruits ; mais il se nourrit aussi volontiers de chair. Il fouille avec son boutoir les terriers de lapins qui ne sont pas à une grande profondeur. Il détruit les rabouillères, dévore les lapereaux & les lévrauts, sur-tout lorsqu'ils sont encore petits. Il évente les nids de perdrix, &c. mange les œufs, & souvent réussit à surprendre la couveuse.

On donne différens noms aux *sangliers*, en raison de leur âge. Les femelles sont toujours appelées *laies* ; elles entrent en rut dans le mois de Décembre, portent pendant quatre mois & quelques jours, & mettent bas depuis trois jusqu'à huit ou neuf petits : ces petits portent jusqu'à six mois le nom de *marcassins* ; & depuis cet âge jusqu'à deux ans, celui de *bêtes rousses* & de *bêtes de compagnie*. On donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux & trois ans ; après cela, ils sont appelés *sangliers à leur tiers-an*, puis à leur *quart-an* ; après quoi on ne les connoît plus que sous le nom de *grands vieux sangliers*. C'est depuis trois jusqu'à cinq ans que les *sangliers* sont le plus à craindre, parce qu'alors leurs défenses sont extrêmement tranchantes. Après cela, ils deviennent *mirés*, c'est-à-dire que leurs défenses se courbent & sont moins incisives : mais la force & la hardiesse des vieux *sangliers* les rendent toujours fort redoutables.

Les *sangliers*, lorsqu'ils ont atteint trois ans, ne vivent plus en compagnie ; ils sont alors pourvus d'armes qui les rassurent ; la sécurité les mène à la solitude ; ils vont seuls chercher leurs mangeures, se rafraîchir au fouillard (c'est-à-dire se veautrer dans la boue) & se mettre à la bauge ; ils y dorment une partie du jour ; & vu la confiance qu'ils ont en leurs forces, il arrive souvent qu'on ne les en fait sortir qu'avec beaucoup de peine. Ce n'est que dans le tems du rut que la nécessité de chercher des femelles remet ces mâles en compagnie. Quant aux laies, elles vivent toujours en société ; elles s'attroupent plusieurs ensemble avec leurs marcassins & les jeunes mâles dont les défenses ne sont pas encore au point de leur rendre l'association inutile. Tous les *sangliers* qui composent ces troupes ont l'esprit de la défense commune. Non-seulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcassins ; mais encore les jeunes mâles s'animent au combat, la troupe se range en cercle, & présente par-tout un front hérissé de boutoirs.

Les *sangliers* ne sont point, comme les cerfs, les daims, les chevreuils, habitans presque sédentaires des pays où ils sont nés. Ils voyagent souvent, pour aller chercher des forêts où les vivres soient plus abondans ; ces émigrations se font ordinairement en automne, lorsque le gland ou la chataigne commencent à tomber ; & on cherche alors avec raison à se défaire de ces nouveaux hôtes. Le *sanglier* est très-propre à faire un objet de chasse, parce que, sur-tout lorsqu'il est jeune, la chair en est bonne à manger ; & que d'ailleurs cet animal est fort à redouter pour les récoltes. Tous les chiens le chassent avec beaucoup d'ardeur, & souvent cette ardeur leur est funeste. Le *sanglier*, lorsqu'il est chassé, & que la fuite commence à lui devenir pénible, va chercher d'épais haillers où il s'arrête. Alors malheur aux chiens trop hardis qui veulent l'aborder ; l'animal furieux se précipite sur tout ce qui se trouve devant lui. Il faut donc s'attendre à perdre beaucoup de chiens, lorsqu'on

veut prendre à force ouverte de vieux *sangliers* mâles ; il faut du-moins être très-prompt à les secourir, & chercher à tuer le *sanglier* lorsqu'il tient. Ce secours ne se donne pas sans danger pour les hommes ; mais l'habitude & l'adresse à tirer diminuent beaucoup le péril, & ce péril même ajoute à l'intérêt, il rend la chasse du *sanglier* plus piquante qu'une autre. D'ailleurs il est toujours possible d'éviter ceux de ces animaux qui sont si dangereux pour une meute. On va en quête avec le limier, pour détourner le *sanglier* ; & il y a des connoissances par lesquelles les veneurs peuvent distinguer sûrement la bête qu'ils mettront devant leurs chiens. Premièrement, nous avons dit que les *sangliers* se rembuchent seuls, lorsqu'ils ont atteint l'âge où ils deviennent dangereux ; & cette solitude est toujours une forte présomption, excepté dans le tems où les laies sont prêtes à mettre bas : alors elles se séparent aussi pour faire leurs marcaffins, & on a besoin de marques distinctives pour les reconnoître. L'habitude fait appercevoir des différences sensibles entre la trace du *sanglier* & celle de la laie. Le *sanglier* a les pinces plus grosses, la sole, les gardes & le talon plus larges, les allures plus longues & plus assurées. On fait donc sûrement si la bête qu'on a détournée est une laie ou un *sanglier* ; & dans ce dernier cas, il est aisé d'aller, avec l'aide du limier, le tuer à la bauge.

Lorsque les chiens n'ont devant eux qu'une troupe de laies & de jeunes bêtes, il n'y a pas beaucoup de danger pour eux, & on tâche d'en séparer une, pour y faire tourner le gros de la meute. Cette chasse devient alors très-vive, parce que le sentiment de l'animal est fort, & qu'il ne multiplie pas les ruses ni les retours, comme sont les animaux foibles. Si on chasse en pleine forêt, & sur-tout sous des futaies, on peut s'aider de mâtons vigoureux & exercés, qu'on place à portée des refuites du *sanglier*, & qui le coëffent. S'il y a des plaines à traverser, on joint à ces mâtons des leffes de levriers qui amusent l'animal, & donnent aux autres chiens le tems d'arriver. On peut attaquer de cette maniere les plus grands *sangliers* même, presque sans aucun danger.

Il y a une autre maniere de chasser ces animaux, mais qui exige trop d'appareil & de dépense pour être fort ordinaire. On environne de toiles une partie de la forêt où l'on s'est assuré qu'il y a des *sangliers* ; peu-à-peu on raccourcit l'enceinte, & on parvient enfin à resserrer assez étroitement les animaux qui s'y trouvent : alors on les attaque à coups de dards, d'épieu ou d'épée. En Allemagne, où cette chasse est plus commune, les Veneurs exercés se commettent ainsi avec les plus grands *sangliers* ; mais en France, lorsqu'on donne cette espece de fête, on a soin de ne laisser dans l'enceinte que ceux qui sont un peu plus traitables : sans cette précaution, la fête pourroit être tristement ensanglantée, parce qu'il faut que les chasseurs soient habitués de longue main à cette espece de combat, pour qu'ils puissent le risquer sans trop de desavantage. (M. LE ROI.)

SANGLIER, (*Diete & Matière médic.*) la chair du *sanglier*, & sur-tout du *sanglier* fait, mais qui pourtant n'est pas vieux, & qui est gras, est assez tendre, quoique ferme, & il est facile, par une courte infusion dans le vinaigre, de la dépouiller absolument du goût qu'on appelle *sauvage* ou de *venaison* ; qu'elle ne diffère à cet égard du bon bœuf ou du veau un peu fait, que parce qu'elle est un peu plus sèche. Dans cet état elle n'est point difficile à digérer, elle convient aux hommes de tous les états, mais sur-tout à ceux qui menent une vie exercée, & il n'y a que les estomacs très-déliés qui s'en accommodent difficilement ; elle ne ressemble en rien à la chair du cochon domestique ; la graisse abondante dont cette dernière est pénétrée, & la fadeur de son suc, éta-

blissent manifestement cette différence.

Le jeune *sanglier* ou marcaffin qu'on trouve assez généralement plus délicat, peut être regardé avec raison comme moins salubre que le *sanglier* dont nous venons de parler.

Les chasseurs ont coutume d'enlever les testicules au *sanglier* dès le moment qu'ils l'ont tué, sans cette précaution tout l'animal contracteroit une odeur de bouquin qui le rendroit insupportable au goût.

Les dents de *sanglier* ou défences de *sangliers*, sont mises au rang des absorbans, mais sans qu'on puisse assigner aucune raison valable de la préférence qu'on leur donne sur celle de plusieurs autres animaux ; on leur attribue aussi les vertus imaginaires d'exciter les urines & les sueurs.

Les testicules, la graisse, le fiel de *sanglier*, &c. (car cette énumération revient toujours), ont aussi grossi la liste des médicamens, mais sont aujourd'hui absolument hors d'usage. (b)

SANGLIER DES INDES ORIENTALES, *babyroussa*, Pl. III. fig. 3. cet animal ressemble au cerf par sa grandeur, & au cochon par sa figure ; il a le museau allongé, la tête oblongue & étroite, les oreilles petites & pointues, les yeux petits ; la queue longue, frisée, & terminée par un bouquet de poils, & les jambes longues & déliées. Les poils du corps sont courts & laineux, & doux, à l'exception de ceux du dos qui sont plus rudes & soyeux ; ils ont tous une couleur blanchâtre ou brune mêlée de gris. Les dents canines de la mâchoire du dessus sont dirigées en haut à leur origine ; elles se recourbent en arrière, de façon que dans le dernier âge de l'animal leur extrémité aboutit au-dessous des yeux & perce la peau. Les dents canines de la mâchoire du dessous ressemblent à celles des *sangliers*. *Regn. animal. pag. 110.*

SANGLIER DU MEXIQUE. Voyez TAJACU.

SANGLONS, f. m. pl. (*Charpent.*) ce sont des pieces de bois comme de fausses-côtes, qu'on met aux bateaux pour les fortifier. (D. J.)

SANGLONS, (*Marine.*) Voyez FOURCATS.

SANGLLOT, f. m. en Médecine, est un mouvement convulsif du diaphragme qu'on appelle communément *hocquet*. Voyez HOCQUET.

SANGLLOT, (*Sellerie.*) petite courroie qu'on attache à la selle d'un cheval ou au bât des bêtes de somme, pour y attacher les fangles.

SANGRO, LE, (*Géogr. mod.*) rivière d'Italie, au royaume de Naples. Elle tire sa source de l'Apennin, aux confins de la terre de Labour, & se perd dans le golfe de Venise, à 6 milles au-dessous de Lanicano ; son nom latin est *Sagrus* & *Sarus*. (D. J.)

SANGSUE, (*Zoologie.*) *hirudo* ou *sanguisuga* par les naturalistes ; petit animal oblong, noirâtre, sans piés, vivant dans les lieux aquatiques, marqué sur le corps de taches & de raies, & ayant dans l'ouverture de la bouche un instrument à trois tranchans, avec lequel il entame la peau pour en sucer le sang.

Les eaux croupissantes fournissent deux especes de *sangsues*, une grande, & une petite. La grande, nommée *sangsue de cheval*, en latin *bdella seu hirudo equina*, croît jusqu'à 5 pouces de longueur ; elle est comme le ver de terre divisée par anneaux au nombre d'une centaine ; on la regarde comme venimeuse dans ses blessures ; la petite espece en diffère, non-seulement par la taille, mais par la couleur de son ventre, qui est noirâtre, avec une teinte de verd.

C'est de cette petite espece dont il s'agira dans cet article ; mais pour abrégier sa description, déjà donnée fort au long par plusieurs naturalistes, comme par Loupart dans le *journal des sçavans*, année 1697, par

Dillenius, dans les *éphémérides des curieux de la nature*, année 1718, & par d'autres; je crois que nous pouvons obmettre ici tout ce que l'on fait communément de la *sangfue*, & ce qui est facile à chacun d'appercevoir: 1°. par la simple inspection, comme les anneaux cutanés de son fourreau, l'arrangement & les couleurs des raies, des pyramides, des points dont ce même fourreau est orné, l'avidité des *sangfues* à fucer la chair des animaux, la façon dont elles appliquent leur bouche en forme de ventouse pour s'y attacher, une sorte de mouvement qu'on voit à-travers de leur peau quand elles sucant, & qui semble répondre aux mouvemens de la déglutition: 2°. par des expériences faciles, comme le tems qu'elles vivent dans l'eau, sans autre nourriture que l'eau même, la faculté qui leur est commune avec plusieurs autres especes d'animaux de se mouvoir, quoique coupées par morceaux; toutes ces choses sont suffisamment connues; il vaut mieux nous arrêter à l'examen de ces parties, par lesquelles la *sangfue* a la propriété d'entamer la peau d'un autre animal, & de fucer son sang.

Il y a cinq parties différentes qui y concourent; savoir, deux levres, une cavité, qui est proprement la bouche, des instrumens pour entamer, d'autres pour sucer, & un gosier pour la déglutition.

Lorsque la *sangfue* est en repos, sa levre supérieure fait un demi-cercle assez régulier, & l'inférieure une portion d'un plus grand cercle. Quand la *sangfue* alonge sa tête pour avancer, le demi-cercle de la levre supérieure se change en deux lignes obliques, dont la jonction fait un angle saillant, que la *sangfue* applique d'abord où elle veut s'attacher, & qui est marqué par un petit point très noir au bord extérieur du milieu de la levre.

La souplesse des fibres de cette partie, lui donne la facilité de prendre la figure dont l'animal a besoin pour tâtonner les endroits où il veut s'appliquer, afin de cheminer, ou pour développer les parties avec lesquelles il doit entamer la peau de quelqu'autre animal. Dans ces deux cas, ses deux levres toutes ouvertes se changent en une espece de pavillon, exactement rond par les bords. Enfin, quand la *sangfue* est tout-à-fait fixée, par exemple, aux parois inférieurs d'une phiole, sa tête & sa queue sont tout-à-fait applaties, & exactement appliquées à la surface qu'elles couvrent.

L'ouverture qui est entre les deux levres de la *sangfue*, est proprement sa bouche; lorsqu'on a tenu ces deux levres dilatées un peu de tems par quelque corps dur, on en voit aisément la cavité. Cette bouche est comme les levres composée de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal; de façon que quand la *sangfue* veut s'attacher quelque part, elle ouvre d'abord les levres; ensuite elle retourne sa bouche de dedans en-dehors, elle en applique les parois intérieures, & de toute la cavité de sa bouche, on ne distingue plus qu'une petite ouverture dans le milieu, où la *sangfue* doit faire avancer l'organe destiné à entamer.

Cette dernière partie paroît avoir donné bien de la peine aux naturalistes, & tous ne sont pas absolument d'accord sur la forme. Il n'étoit pas raisonnable de croire que la *sangfue* n'avoit qu'un aiguillon comme le coufin; on savoit bien qu'elle ne se borroit pas à faire une piquure, dont il n'auroit résulté qu'une ampoule, une élévation à la peau; on devoit sentir qu'il falloit nécessairement qu'elle fît une plaie, pour fucer le sang avec autant d'avidité, & en aussi grande quantité qu'elle le fait, & qu'un aiguillon ne suffisoit pas pour cela. Aussi trouve-t-on peu d'auteurs de ce sentiment.

L'ouverture que la *sangfue* laisse appercevoir au

Tome XIV.

milieu de la bouche, appliquée pour entamer, en triangulaire; par conséquent on a dû imaginer que l'instrument qu'elle lance au-travers de cette ouverture pour entamer étoit triple, aussi cet instrument est-il à trois tranchans.

La découverte pourroit bien en être due à la simple observation de la plaie faite par la *sangfue*. En effet, si l'on examine cette petite plaie, elle représente sensiblement trois traits ou rayons qui s'unissent dans un centre commun, & qui font entr'eux trois angles égaux, & l'on voit que ce ne sont point trois piquures, mais trois plaies. On ne le remarquera pas après avoir appliqué les *sangfues* à des hémorrhoides; mais si elles l'ont été à d'autres endroits de la peau, & sur-tout d'une peau blanche, on voit le jour même de l'opération, un peu de sang coagulé qui recouvre la plaie; le lendemain le petit caillot tombe, mais un léger gonflement confond tout. Enfin, le troisième ou quatrième jour, on voit distinctement les trois plaies marquées.

L'organe pour entamer est placé, comme on l'a déjà dit, entre l'ouverture faite par les deux levres & le fond de la bouche. Après avoir ouvert des *sangfues* par le ventre, & suivant la longueur de l'animal, & avoir cherché cet organe dans l'endroit désigné, c'est le tact qui en a d'abord découvert quelque chose. On observe qu'en passant le doigt sur l'endroit où est cet organe, l'on sent une impression pareille à celle que fait une lime douce sur le doigt, ce qui suppose déjà des parties, qui sont non-seulement raboteuses, mais solides & de la nature de l'os, ou tout-au-moins de la corne.

Considérant ensuite cette partie avec une grosse loupe, on voit que la membrane interne de la bouche vers son fond est hérissée de petites pointes capables, étant si près les unes des autres, de faire des lames dentées. Sur cette simple exposition, on concevra aisément, que si par quelque mouvement particulier, ces lames s'avancent ensemble, & dans le sens de l'ouverture triangulaire vers la partie à laquelle la *sangfue* applique sa bouche, elles doivent faire une plaie telle qu'elle a été décrite.

Mais dom Allou a été bien plus loin; il y a découvert trois rangées de dents, ou trois petits rateliers, dont il a décrit la disposition & la structure.

Au-delà des rateliers, dans l'endroit où la bouche retrécie de la *sangfue* commence à prendre la forme du canal, & où l'on se représenteroit la luette dans l'homme, il y a un mamelon très-apparent, & d'une chair assez ferme. Ce mamelon est un peu flottant dans la bouche, & il paroît assez naturel de lui assigner l'office d'une langue. Lorsque les organes dont nous avons d'abord parlé, sont appliqués où la *sangfue* cherche sa pâture, lorsque les rateliers ont fait plaie, & que l'ouverture qui est à leur centre est parallèle au milieu de la triple plaie faite par les rateliers, il doit être facile au mamelon lancé au-travers de cette ouverture de faire le piston, & de servir à fucer le sang qui sort de l'entamure, pendant que la partie de la bouche continue aux levres, fait le corps de pompe.

Enfin se présente la cinquième partie de la bouche: L'on voit entre la racine du mamelon que l'on appelle la *langue*, & le commencement de l'estomac, un espace long d'environ deux lignes, garni de fibres blanchâtres, dont on distingue deux plans, l'un circulaire & l'autre longitudinal. Celles-ci se contractent apparemment pour élargir & racourcir la cavité de la pompe; les circulaires resserrent le canal, & déterminent vers l'estomac le sang qui vient d'être sucé.

Ce sang entre alors dans une poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la *sangfue*, & qui occupe intérieurement une grande partie du reste

de son corps. Si on introduit de l'air dans cette partie par la bouche de la *sangsue*, l'air entre dans un tuyau droit qui est au centre, & qui s'ouvre des deux côtés dans des sacs ou cellules bien plus larges que le tuyau principal. Ces sacs sont faits d'une membrane mince jusque vers la queue de l'animal, où la membrane est fortifiée de quelques fibres circulaires fort distinctes. Si on fait de ces sacs autant d'estomacs, on en pourra compter jusqu'à 24 dans une *sangsue* assez grosse.

Il y a apparence que le sang sucé par la *sangsue* séjourne long-tems dans les réservoirs, comme une provision de nourriture. M. Morand assure avoir la preuve, qu'il y est resté quelques mois presque entièrement caillé, plus noir que dans l'état naturel, & sans aucune mauvaise odeur; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, on pourroit croire que la *sangsue* ne vivant que du sang, n'a pas besoin d'une grande dépuratation de la matière qui lui sert de nourriture. Au moins est-il vrai qu'on ne connoît point d'anus ou d'ouverture qui en fasse la fonction; & s'il est absolument nécessaire que quelques parties hétérogènes s'en séparent, apparemment que cela se fait par une transpiration perpétuelle au-travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matière gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filamens dans l'eau où l'on conserve des *sangsues*.

Comme cette matière en se délayant dans l'eau, ne forme que de petits lambeaux déchiquetés, M. Morand, pour rendre cette dépouille plus sensible, a mis des *sangsues* dans de l'huile, & les y a laissées plusieurs jours: elles y ont vécu, & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui représentoit alors une dépouille entière de l'animal, comme feroit la peau d'une anguille.

On voit à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des *sangsues* comme des vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche, mais de savoir quelle partie leur sert de poumons, c'est ce qui n'est pas encore connu, non plus que d'autres singularités qui les regardent. On ne fait de leur génération que ce qu'en rapporte Rai, qui dit qu'on trouve quelquefois de jeunes *sangsues* fort petites attachées ensemble par le ventre en manière de grappes. (D. J.)

SANGSUE, (*Médecine thérapeutique.*) on se sert des *sangsues* en médecine pour faire dans certaines parties du corps des saignées peu abondantes.

Ce moyen de tirer du sang paroît avoir été inconnu à Hippocrate & aux médecins qui l'ont suivi, jusqu'à Thémison. Depuis ce dernier auteur, on s'en est servi dans plusieurs maladies, plus ou moins, suivant les sectes & les pays. Les méthodiques en faisoient un très-grand usage, les Italiens s'en servent plus souvent que nous.

Lorsqu'on veut appliquer les *sangsues*, on choisit les plus petites de celles qui sont rayées sur le dos, & qui naissent dans l'eau la moins bourbeuse. On les affame en les tenant pendant quelques heures hors de l'eau. On excite par cette diète leur besoin de prendre de la nourriture; on frotte doucement en lavant la partie à laquelle on veut qu'elles s'attachent. Alors on prend une *sangsue* avec un linge par la queue, & on la porte sur l'endroit frotté, où on la fait descendre par une bouteille à col étroit, un tube, un roseau sur cette partie. Si elle refuse de s'y attacher, on y verse quelques gouttes de sang de poulet, de pigeon, &c. ou de lait; on pique légèrement la partie avec une épingle pour en faire sortir un peu de sang; & enfin à son nouveau refus, on passe à d'autres, ou on attend qu'un jeûne plus long lui ait rendu le goût pour le sang qu'on veut qu'elle succe. Lorsque la

sangsue est rassasiée, elle tombe d'elle-même. On l'engagera à tirer une plus grande quantité de sang en lui coupant la queue; elle perdra par cette plaie une partie de celui qu'elle vient de succe, & elle cherchera à réparer cette perte. On répète cette application de *sangsues*, jusqu'à ce que l'indication soit satisfaite. Si elles tardoient trop de se détacher, on ne l'arracheroit pas avec violence, crainte d'attirer une inflammation, mais on jetteroit une petite quantité d'eau salée, de salive, d'huile de tartre, de cendres, &c. sur sa tête. Il reste après la sortie des *sangsues* une petite plaie que leur trompe a causée, qui fournit quelquefois un hémorragie, qu'on entretient par la vapeur de l'eau chaude, par le bain d'eau tiède, qu'on guérit communément par les astringens vulnérables les plus doux, par la charpie rapée, l'esprit de vin. On s'est vu cependant quelquefois obligé d'employer les plus forts.

L'application des *sangsues* doit être recommandée toutes les fois qu'on veut faire de petites saignées locales dans une partie où il y a une pléthore particulière (voyez SAIGNÉE, PLÉTHORE), & où la situation des vaisseaux, l'état foible & cachétique du malade, la longueur de la maladie ne permettent pas d'ouvrir des gros vaisseaux. C'est ainsi qu'elles sont utiles aux tempes & derrière les oreilles dans les délirés, douleurs de tête, qu'elles réussissent contre les maladies inflammatoires des yeux, étant appliquées au grand angle; qu'elles sont un excellent remède contre les maux multipliés que la suppression du flux hémorroïdal peut produire, en les présentant aux tumeurs que forment ces varices. Elles ont même un avantage dans tous ces cas au-dessus de la saignée, c'est d'attirer les humeurs sur la partie où on les applique, par l'irritation qu'elles causent. On se sert également des *sangsues* pour tirer du sang du bras, du pied des enfans, & de ceux qui craignent la saignée, ou dont les vaisseaux sont difficiles à ouvrir; on les applique au haut de la cuisse pour procurer le cours des règles au col pour guérir de l'esquinancie; mais ces derniers usages sont assez généralement abandonnés en France.

SANGSUE, (*Chirurg.*) Les Chirurgiens dans l'application des *sangsues*, préfèrent les plus petites aux grosses, en ce que leur piquure est moins douloureuse; & entre les petites on choisit celles qui sont marquées de lignes sur le dos.

Il n'est pas impossible que les anciens aient appris à saigner de ces insectes; car tout le monde fait que lorsque les chevaux sont attirés au printemps par l'herbe verte dans les étangs & dans les rivières, de grosses *sangsues* qu'on appelle *sangsues de chevaux*, s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorrhagie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux.

Si contre toute vraisemblance Thémison n'est pas le premier qui se soit servi de *sangsues*, il est du moins le premier qui en fait mention; Hippocrate n'en a point parlé; & Coelius Aurelianus n'en dit rien dans les extraits qu'il a faits des écrits de ceux qui ont pratiqué la médecine depuis Hippocrate jusqu'à Thémison. Les disciples de Thémison se servoient de *sangsues* en plusieurs occasions; ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les *sangsues* s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Galien ne fait aucune mention de ce remède, apparemment parce qu'il étoit particulier à la secte méthodique qu'il méprisoit. J'avoue qu'il en est parlé dans un petit traité imparfait intitulé, *de cucurbitulis*, *de scarificatione*, *de sanguisugis*, &c. qu'on attribue à Galien, mais sans aucun fondement; car Oribase qui a écrit des *sangsues*, l. VII. dit avoir tiré ce qu'il en rapporte, d'Antille & de Me-

nemaqué, l'un & l'autre de la secte méthodique, ou du moins ce dernier. Il y a apparence que l'on doit aux payfans la découverte de ce remède.

La *sangfue* est, comme on fait, une espèce d'insecte ou de ver aquatique, qui appliqué au corps, perce la peau, tire le sang des veines, & procure quelquefois la santé par cette évacuation. C'est par cette raison que les médecins grecs & romains les ont employées de très-bonne heure. Comme il y en a de plusieurs espèces, il ne fera pas hors de propos d'établir ici quelques règles qui puissent en fixer le choix.

On prendra d'abord celles qu'on aura pêchées dans des ruisseaux, & dans des rivières dont les eaux sont claires: ce sont les meilleures; celles qu'on trouve dans les lacs, dans les étangs & dans les eaux croupissantes, sont impures, & excitent quelquefois des douleurs violentes, des inflammations & des tumeurs. Les Chirurgiens les plus expérimentés préfèrent encore aux autres, celles qui ont la tête petite & pointue, dont le dos est marqué de lignes verdâtres & jaunâtres, & qui ont le ventre d'un jaune rougeâtre; car lorsqu'elles ont la tête large, & tout le corps d'un bleu tirant sur le noir, on les tient pour être d'une espèce maligne. Mais une précaution qu'il est absolument nécessaire de prendre, c'est ne jamais appliquer des *sangsues* récemment pêchées dans des rivières ou dans des eaux troubles; il faut les tenir auparavant dans un vaisseau d'eau pure, & changer de tems en tems cette eau dans laquelle elles se purgeront de ce qu'elles pourroient avoir de sale & de venimeux. Lorsqu'elles auront vécu pendant un ou deux mois de cette manière, on pourra s'en servir en sûreté.

Avant que d'appliquer la *sangfue*, on la tirera de l'eau, & on la tiendra pendant quelque tems dans un verre ou dans un vaisseau vuide, afin qu'étant altérée, elle s'attache ardemment à la peau, & tire des veines une plus grande quantité de sang. Quant à la partie qu'il faut faire piquer, ce sont ordinairement les tempes ou le derrière des oreilles, si la tête ou les yeux sont affectés par une trop grande abondance de sang, & surtout si le malade est dans une fièvre accompagnée de délire. On les applique aussi quelquefois très-convenablement aux veines du rectum, dans les cas d'hémorrhoides aveugles & douloureuses: les *sangsues* ne seront pas moins bienfaisantes dans les hémorrhagies du nez & dans les vomissemens & crachemens de sang: elles sont très-propres à procurer une révulsion, surtout lorsque l'hémorrhagie provient de l'obstruction des hémorrhoides.

Avant que d'appliquer la *sangfue*, on commence par frotter la partie jusqu'à ce qu'elle soit chaude & rouge. On prend ensuite l'animal par la queue avec un linge sec, on l'élève, on le tient à moitié sorti du vaisseau, & on le dirige vers l'endroit où l'on veut qu'il s'attache: ce qu'il fait avec beaucoup d'ardeur. S'il est à-propos d'appliquer plusieurs *sangsues*, on s'y prendra successivement ainsi que nous venons de l'indiquer. Lorsqu'elles refusent de prendre, ce qui arrive quelquefois, on humectera la partie avec de l'eau chaude, ou avec du sang de pigeon ou de poulet: si cela ne suffit point, il en faut choisir d'autres. L'application des *sangsues* à la caroncule dans le grand angle de l'œil après la phlébotomie se fait avec beaucoup de succès dans les maladies inflammatoires de cet organe. La crème & le sucre inviteront les *sangsues* à s'attacher à la partie qu'on en aura frottée.

Aussitôt que les *sangsues* sont pleines de sang, elles se détachent d'elles-mêmes; s'il étoit à-propos de faire une plus grande évacuation, on en appliqueroit de nouvelles, ou l'on couperoit la queue à celles qui sont déjà attachées; car elles tirent du sang à mesure qu'elles en perdent. Si lorsqu'on aura tiré une quantité

suffisante de sang, elles ne lâchent point prise d'elles-mêmes, on n'aura qu'à jeter sur elles un peu de sel ou de cendres, & elles tomberont sur le champ. Cette méthode nous paroît la meilleure; car lorsqu'on les détache de force, elles causent quelquefois une inflammation ou une tumeur. On remettra dans de l'eau claire celles à qui on n'aura point coupé la queue, & on les gardera pour une autre occasion; quant à celles qu'on a blessées, elles meurent toujours. On lavera les ouvertures qu'elles auront faites, avec de l'eau chaude, & on les pansera avec une emplâtre vulnérable; mais ces petites blessures guérissent ordinairement sans remède.

Ceux qui desireront en savoir davantage sur ces insectes, n'ont qu'à lire Aldovrandus, Gefner, Botalus, Petrus Magnus, Sebizius, Heurnius, Cranfius, Schroder & Sthal qui en ont traité plus au long.

L'hémorrhagie continue ordinairement pendant quelque tems, quelquefois pendant deux heures, & même davantage, après que les *sangsues* sont tombées. Comme on ne reçoit point alors le sang dans des vaisseaux, & qu'il est entièrement absorbé par le linge, il paroît être en beaucoup plus grande quantité qu'il n'est en effet. Cela suffit quelquefois pour allarmer le malade, & jeter dans une vaine consternation les assistans qui ne manquent pas d'imaginer que l'hémorrhagie est très-abondante, & de craindre qu'il ne s'ensuive une foiblesse & la mort.

On prévient ces terreurs paniques, & l'on arrêtera en peu de tems l'effusion de sang, soit par la compression, soit par l'application d'un styptique, comme de l'eau-de-vie avec un peu de colcothar mis en poudre. Mais un fait plus ordinaire, c'est qu'on soit obligé de baigner avec de l'eau chaude la partie piquée pour en faire sortir le sang plus librement, lorsqu'il n'en vient point une quantité qui réponde au dessein qu'on avoit, en appliquant les *sangsues*. Heister. (D. J.)

SANGSUE DE MER, *hirudo marina*, insecte de mer qui ressemble beaucoup à la *sangfue* d'eau douce; il est de la longueur du doigt, & plus mince à la partie antérieure qu'à la partie postérieure; il a deux petites cavités rondes semblables aux suçoirs des polypes par le moyen desquels cet insecte s'attache aux corps qu'il rencontre: ces suçoirs sont placés l'un à côté de la tête, & l'autre à la queue; le corps est divisé en plusieurs anneaux, & la peau est dure: ce qui fait que cet insecte ne peut pas se mettre en boule; cependant il peut se rapetisser en retirant la tête & la queue dans son corps; il vit dans la boue, & il sent mauvais. Rondelet, *hist. des zoophytes*, chap. vij. Voyez POISSON.

SANGSUE DE MER, (*Hist. nat. du Chily.*) Les *sangsues de mer* du Chily sont de plusieurs couleurs; les unes entièrement rouges de couleur de feu, d'autres d'un verd-bleuâtre, & d'autres d'un verd-grisâtre. Elles sont articulées de bandes annulaires en grand. Chaque bande est relevée sur les flancs de deux petits mamelons qui leur servent d'autant de jambes pour ramper, de la même manière que rampent nos chenilles. A l'extrémité de chaque mamelon, on voit une sorte de nageoire composée d'une infinité de petites épines blanches, qui sont si subtiles & si aiguës, que pour peu qu'on touche cet animal, elles entrent dans les doigts, & pénètrent avec autant de facilité que les piquans imperceptibles des opontia. Les nageoires des mamelons supérieurs ou du dos sont toutes accompagnées d'un pennache verd-gris; & elles sont composées de quantité de très-petites fibres branchues, que l'on n'apperçoit que dans le tems que l'animal nage, ou marche au fond de l'eau; ces pennaches s'abattent sur son dos, & ne paroissent que comme un tas de petits vers entrelacés les uns dans les autres, semblables à la mousse

des rochers, lorsqu'elle ne surnage pas au-dessus de l'eau. Le p. Feuillée a dessiné quelques-unes de ces *sangfues marines* dans son histoire des animaux du Chily. (D. J.)

SANGSUES TERRESTRES, (*Hist. nat.*) des voyageurs nous apprennent que l'île de Ceylan produit une espèce de *sangfues* fort incommode pour ceux qui vont à pié. Elles n'ont d'abord que la grosseur d'un crin de cheval, mais elles se gonflent au point de devenir de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces. Ce n'est guère que dans les saisons pluvieuses qu'on les voit; alors elles montent aux jambes des voyageurs, & les sucent avec une promptitude qui empêche de s'en garantir. On souffre patiemment leurs morsures, parce qu'on les regarde comme fort saines.

SANGUEHAR ou SANQUEHAR, (*Géog. mod.*) petite ville d'Ecosse, dans la province de Nithsdale, proche la source de la Nith, à 18 lieues au sud-ouest d'Edimbourg. Long. 13. 28. latit. 55. 42. (D. J.)

SANGUENARES LES, (*Géog. mod.*) ce sont deux petites îles adjacentes à la Sardaigne, sur la côte orientale du cap de Cagliari, & à 22 milles de la ville de Cagliari, vers l'orient. On les nommoit autrefois *Cuniculariæ insulæ*. (D. J.)

SANGUESA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la Navarre, sur les frontières de l'Arragon, & sur la rivière d'Arragon, à huit lieues de Pampelune, & à 11 de Calahorra. Elle est la capitale d'une mérindade de son nom, qui comprend quelques bourgs & plusieurs villages. C'est peut-être la Jurissa (ou Turisia, selon les divers exemplaires) d'Antonin. Long. 16. 30. latit. 42. 25. (D. J.)

SANGUI-CYA, (*Géog. mod.*) rivière d'Asie dans la Perse. Elle sort d'un lac, est profonde, rapide, poissonneuse, & se décharge dans l'Araxe, à trois lieues au sud d'Erivan. (D. J.)

SANGUIFICATION, s. f. (*Physiolog.*) c'est l'acte par lequel le chyle est changé en sang. Voyez CHYLE, SANG. La *sanguification* succède à la chyification, & est suivie de la nutrition. Voyez ces articles.

La *sanguification* se fait ainsi. Après que le chyle a passé par les différentes sortes de veines lactées, & qu'il est parvenu dans le canal thorachique, il est porté de-là dans la foulavière où il se mêle avec le sang avec lequel il descend dans le ventricule droit du cœur, & s'y mêlant plus intimement, ils circulent ensemble dans toute l'habitude du corps, jusqu'à ce qu'après plusieurs circulations, & après plusieurs dépurations qui se font dans les différens couloirs & dans les différens canaux du corps, ils soient intimement unis, ou, comme disent les chimistes, cohobés, de sorte qu'ils ne sont plus qu'un tout uniforme qui ne paroît être autre chose que le chyle altéré par l'artifice de la nature & exalté en sang. En effet il ne paroît pas qu'il se mêle aucun corps étranger que le chyle avec la liqueur qui circule, excepté ce qui en a été séparé auparavant pour des cas particuliers, à moins que l'air ne se mêle avec elle dans les poumons: ce qui n'est pas hors de doute & de contestation. Voyez AIR, SANG.

Il est vrai qu'il y a une certaine quantité d'air qui est mêlée avec le sang, & qui circule avec lui; mais il est douteux si c'est un nouvel air qui vient se joindre à celui qui étoit contenu en premier dans les matières dont le chyle a été formé. Les principaux argumens dont on se sert pour appuyer cette opinion, sont la nécessité de la respiration & la couleur écarlate que le sang acquiert dans les poumons, & qui paroît d'abord dans les veines pulmonaires. Le premier est fondé sur une explication assez satisfaisante sous l'article RESPIRATION.

L'autre est appuyé sur les changemens qui arrivent au sang coagulé après la saignée; si on expose à l'air

la partie de ce sang qui étoit dans le fond du vase, & qui avoit commencé de contracter une couleur noirâtre, cette partie mise à l'air acquerra une couleur d'un rouge éclatant: ce que nous remarquons s'exécuter de même dans la veine pulmonaire.

Les anciens étoient très-embarrassés pour connoître le siège de la *sanguification*, de même que pour savoir le lieu & l'instrument par lequel elle s'effectuait; si c'étoit dans le cœur, dans le foie, ou dans les poumons, mais selon la doctrine des modernes, le cœur, le foie, les vaisseaux, &c. ne contribuent pas plus à changer le chyle en sang, que le soleil contribue à changer le moût en vin. Voyez CŒUR, FOIE.

Les anciens rapportoient la *sanguification* à la faculté formatrice. Dans le dernier siècle, quand la chimie fut introduite, on croyoit que la *sanguification* & plusieurs autres choses se faisoient par un ferment, & les médecins de ces tems recherchoient quel étoit le lieu particulier où ce ferment étoit préparé & conservé; les uns disoient que c'étoit le foie, d'autres la rate, &c. mais ces opinions sont rejetées par les modernes.

On doit admettre deux degrés de *sanguification*; le premier qui se réduit seulement à la confusion & à l'intimation des parties, comme étant suffisante pour confondre les différentes couleurs des liqueurs, en sorte que la blancheur du chyle soit perdue & changée en la rougeur du sang; de sorte qu'elle ne paroît plus dans la première figure, ni sous sa propre couleur. Il faut supposer que cela se fait seulement par les circulations répétées; mais on ne peut pas déterminer le nombre de ces circulations. Le second degré est quand les parties du chyle sont si exaltées ou subtilisées, qu'elles perdent toute tendance à la séparation coagulatoire, comme elles l'ont dans le chyle & dans le lait. On peut ajouter un troisième degré dans lequel les parties du sang qui ne sont pas digérées, sont si brisées & si mêlées avec le *serum*, qu'elles ne sont plus capables de séparation. Cette *sanguification* est morbide, & se fait dans les fièvres accompagnées de sueurs de sang, de taches de pourpre, &c.

Le docteur Drake ne doute aucunement que tous ces degrés de *sanguification* ne soient causés par les circulations répétées dans lesquelles l'intestin & le mouvement progressif conspirent à mêler & à diviser les parties accessoires. Elles ont sans doute leur période déterminée dans lequel elles arrivent à leur perfection; mais nous ne connoissons pas précisément où il doit être fixé.

SANGUIN, (*Botan.*) arbrisseau qui est du même genre que les cornouillers, à l'article duquel on a fait la description détaillée de plusieurs espèces de *sanguins*. Voyez CORNOUILLER.

SANGUIN, adj. se dit en pratique de Médecine, d'un homme qui a beaucoup de sang, où le sang & la chaleur prédomine, & qui a enfin tous les signes du tempérament *sanguin*. En général dans ce tempérament le sang est bien conditionné & en grande quantité, les vaisseaux sont fort remplis; les humeurs sont acres, la couleur est vermeille, les maladies inflammatoires sont ordinaires; les personnes *sanguines* doivent se faire saigner souvent, autrement les vaisseaux surchargés attireroient différentes maladies aiguës & chroniques: cependant il faut avoir soin d'être ménagé & discret dans l'administration des saignées; l'habitude de la saignée est pernicieuse, & fait naître la nécessité de la rendre plus fréquente, ce qui détermine plus promptement la pléthore à se former.

La meilleure façon de prévenir le trop de sang dans les gens qui sont nés *sanguins*, c'est de leur ordonner un grand régime, un exercice modéré, &

enfin des alimens peu nourrissans qui ne fournissent qu'un suc nourricier léger & peu solide.

Les gens *sanguins* se reconnoissent plus à la maigreur qu'à l'embonpoint, à la grandeur des vaisseaux, à la couleur du visage, qui est d'un rouge tantôt fleuri, tantôt brun, tantôt livide. Le rouge livide marque le trop de sang & son épaissement; il présume une évacuation & demande la saignée, si l'évacuation indiquée n'arrive pas au tems marqué & indiqué.

SANGUINAIRE, adj. (*Gram.*) qui se plaît à répandre le sang: c'est le plus affreux de tous les caractères. On y incline les hommes par des combats publics, des spectacles de gladiateurs, des scènes de tragédies ensanglantées.

SANGUINAIRES, s. m. plur. (*Hist. ecclésiast.*) surnom de quelques anabaptistes, qui, dans le xvj. siècle, buvoient du sang humain en faisant leurs sermens. *Lindan.*

SANGUINALIS LAPIS, (*Hist. nat. Litholog.*) nom donné par quelques auteurs au jaspé sanguin, soit parce qu'il est rempli de petites taches rouges comme du sang, soit parce qu'on étoit dans l'idée que cette pierre avoit la vertu d'arrêter les hémorrhagies; d'autres ont donné ce nom à la pierre nommée *hélioïdope*.

SANGUINARIA, s. f. (*Botan.*) genre de plante décrit par Dillenius, *Hort. eltham. p. 262*. Le spathe ou l'enveloppe qui renferme la fleur en guise de calice est composée de deux feuilles; cette enveloppe est ovale, concave, & plus courte que la fleur qui est formée à huit pétales oblongs, obtus, & étendus de toutes parts; les étamines sont plusieurs filets simples, plus courts que la fleur; le germe du pistil est oblong & applati; il n'y a point de style. Le stigma est sillonné profondément de cannelures dans toute sa longueur; le fruit est une capsule oblongue, composée de deux loges qui contiennent plusieurs graines rondes. *Linn. gen. plant. p. 227. (D. J.)*

SANGUINARIUS PONS, (*Géog. anc.*) pont d'Italie aux environs d'Otricoli, de Narni & de Spolète, entre ces villes & celle de Rome. Aurelius Victor, *epitom. c. xlv*. dit qu'il fut nommé le Pont-sanguinaire après qu'Emilien eut été assassiné, ayant à peine régné quatre mois. (*D. J.*)

SANGUINE, (*Hist. nat.*) nom que l'on donne à l'hématite. Voyez cet article.

SANGUINOLENT, adj. (*Gram.*) qui est mêlé de sang. On dit des crachats *sanguinolens*, du pus *sanguinolent*.

SANGUINUS, s. m. (*Botan. anc.*) nom donné par quelques anciens au bouleau à cause de la couleur rougeâtre foncée de ses verges; Plin appelle aussi cet arbruste *sanguineus frutex*, & il l'oublie peu après; les Italiens nomment encore aujourd'hui le bouleau *sanguino*. (*D. J.*)

SANGUISORBA, s. f. (*Botan.*) genre distinct de plante que Linnæus caractérise ainsi. Le calice particulier est composé de deux feuilles très-courtes, opposées l'une à l'autre, & qui tombent avec la fleur. La fleur est une seule feuille divisée en quatre segments, de forme ovale pointue, & qui se touchent seulement à leur extrémité inférieure. Les étamines sont quatre filets larges dans leur partie supérieure, & de la même longueur que la fleur. Les bossiettes des étamines sont petites & arrondies. Le germe du pistil est quarré & situé entre le calice & la fleur; le style est fort court & fort menu; le stigma est obtus; le fruit est une capsule contenant deux loges remplies de fort petites graines. *Linn. gen. plant. p. 46. (D. J.)*

SANHÉDRIN, (*Critiq. sacrée.*) mot qui vient du grec *synedrion*, assemblée; c'étoit un tribunal chez les Hébreux, dont on fait remonter l'institution jus-

qu'à Moïse, qui, par l'avis de Jethro son beau-père, choisit soixante & dix des anciens d'Israël, pour lui aider à porter le poids du gouvernement; Nombre *ij. 16*. On éliroit les membres de ce conseil dans chaque tribu. Le chef s'appelloit *hanasée*, président; le second *ab*, père du conseil; & le troisième *hacani*, sage; mais il y avoit encore chez les Juifs d'autres cours de justice subalterne, qu'on appelloit *sanhédrins*.

Pour donner au lecteur une idée de ces divers tribunaux tels qu'ils étoient quelque tems avant Jésus-Christ, il faut savoir que Gabinius ayant rétabli Hircan dans la souveraine sacrificateure, fit de grands changemens dans le gouvernement civil, car il le rendit aristocratique de monarchique qu'il étoit. Jusques-là le prince avoit gouverné la nation par le ministère de deux especes de conseils ou cours de justice; l'une de vingt-trois personnes, appelés le *petit sanhédrin*; & l'autre de soixante-douze, qui étoit le *grand sanhédrin*. De la première espece, il y en avoit un dans chaque ville: Jérusalem seulement, à cause de sa grandeur & de la quantité d'affaires qui y survenoit, en avoit deux, qui se tenoient en deux salles séparées.

Quant au *grand-sanhédrin*, il n'y en avoit qu'un pour toute la nation; il tenoit ses assemblées dans le temple, & les y avoit toujours tenues jusqu'alors. Les petits *sanhédrins* prenoient connoissance de toutes les affaires qui regardoient la justice pour la ville, & le territoire dans lequel ils se tenoient. Le *grand-sanhédrin* présidoit sur les affaires de la nation en général, recevoit les appels des cours inférieures, interpretoit les lois, & de tems en tems faisoit de nouveaux reglemens pour les mieux faire exécuter. Gabinius cassa tous ces tribunaux, & à leur place introduisit cinq différentes cours ou *sanhédrins*, dont chacune étoit indépendante des autres & souveraine dans son ressort. La première fut mise à Jérusalem; la seconde, à Jéricho; la troisième, à Béthsaïda; la quatrième, à Amathus; & la cinquième à Séphoris. Tout le pays fut partagé en cinq provinces ou départemens, & chaque province obligée de s'adresser pour la justice à une des cours qu'il venoit établir, c'est-à-dire à celle qu'il lui avoit assignée, & les affaires s'y terminoient sans appel.

La tyrannie d'Alexandre Jannée avoit dégoûté les Juifs du gouvernement monarchique. Ils s'étoient adressé à Pompée pour le faire abolir, quand il entra dans la discussion du démêlé des deux frères à Damas. Ce fut pour les contenter qu'il ôta le diadème & le nom de roi à Hircan, en lui rendant pourtant la souveraineté sous un autre nom, car il lui laissa toute la puissance; mais dans cette rencontre ils obtinrent de Gabinius de lui en ôter le pouvoir, comme l'autre lui en avoit ôté le nom; & il le fit par le changement dont je viens de parler. En effet, son reglement transportoit tout le gouvernement des mains du prince entre celles des grands qui entroient dans ces cinq cours souveraines; la monarchie se trouvoit par-là changée en aristocratie. Dans la suite Jules César, en passant par la Syrie, redonna la souveraineté à Hircan, & remit les choses sur l'ancien pied.

Hérode étant monté sur le trône trente-sept ans avant Jésus-Christ, versa le sang de ceux de la faction qui lui étoit opposée, dont il avoit le plus à craindre le crédit & l'activité. Tous les membres du *grand-sanhédrin* se trouverent de ce nombre, à la réserve de Pollion & de Saméas, que Joseph appelle *Hillel* & *Shammaï*; & de tous leurs docteurs de la misna, ce sont ceux dont il est le plus parlé. Les descendans d'Hillel furent présidens du *sanhédrin* pendant dix générations. Siméon son fils est celui qui prit l'enfant Jésus entre ses bras, quand on le présenta à Dieu dans le temple, & qui prononça le *Nunc dimittis* en le voyant. Luc

ij. Gamaliel, fils de Siméon, présidoit au *sanhédrin*, quand S. Pierre & les autres apôtres y comparurent, *Actes*, v. 34. C'est aussi le maître aux piés de qui S. Paul fut élevé dans la secte & dans la justice des pharisiens, *Actes*, xxij. 3. Il vécut jusqu'en l'an 18 avant la destruction de Jérusalem, & son fils qui lui succéda périt au sac de cette ville par les Romains.

Il me reste à dire un mot d'une troisième espèce de *sanhédrin* établi par les Juifs, auquel les vicissitudes dont nous avons parlé ne touchèrent point, & qui se soutint toujours la même. C'étoit la *cour de trois* qui décidait tous les différends entre particuliers, concernant des marchés, des ventes, des contrats & autres pareilles affaires. Dans tous ces cas-là, une des parties choisissait un arbitre pour juge; l'autre en choisissait un second; & ces deux arbitres convenaient d'un troisième. Ces trois personnes ensemble faisoient une *cour* qui, après avoir entendu les parties, décidait en dernier ressort.

Ces généralités peuvent suffire pour se faire quelque idée des *sanhédrins* des anciens Juifs; mais les lecteurs plus curieux en trouveront des détails circonstanciés dans la *Mishna*, dans la *Gémare*, dans *Maimonides*, dans *Selden*, *Lightfoot*, *Cock*, & quelques autres qui ont traité ce sujet à fond. (*D. J.*)

SANJAK ou SANGIAK, f. m. (*Hist. mod.*) c'étoit anciennement chez les Turcs le titre qu'ils donnoient à tous les gouverneurs; aujourd'hui ils sont inférieurs aux bachas & beglerbegs, & ne sont que des intendans ou directeurs des provinces, qui ont droit de faire porter devant eux un étendard appelé *sanjak*, sans queue de cheval.

SANICLE, f. f. *sanicula*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose & en ombelle, composée de plusieurs pétales disposés en rond, repliés ordinairement vers le centre de la fleur, & soutenus par un calice qui devient dans la suite un fruit composé de deux semences; elles sont convexes d'un côté, hérissées de pointes, & plates de l'autre. Plusieurs de ces fleurs sont stériles & ne rapportent aucun fruit. *Tournefort*, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SANICLE, (*Mat. méd.*) *sanicle* commune ou mâle. Cette plante est généralement regardée comme un vulnérable éprouvé. La haute opinion qu'en a le peuple est consignée dans ce proverbe en rime: *Qui a la bugle & la sanicle* (que les Parisiens prononcent *sanique*), *fait aux Chirurgiens la nique*.

Les feuilles de cette plante sont très-communément employées dans les apozemes, les bouillons, les tisanes destinées au traitement de toutes les espèces d'hémorrhagie, des chûtes, des coups, &c. contre les cours de ventre, la dysenterie, &c. le suc exprimé de ses feuilles est aussi employé dans le même cas. On emploie tous ces remèdes sous forme de gargarisme dans les maux de gorge qui dépendent de relâchement; on emploie aussi le suc & la décoction sous forme d'injection ou de lotion dans le pansement des plaies; l'infusion théiforme des feuilles de *sanicle* est aussi usitée pour l'usage intérieur, mais cette infusion ne pouvant être que très-légerement chargée du principe médicamenteux de la plante, doit être regardée comme un remède très-foible.

On conserve dans les boutiques une eau distillée de *sanicle*, qu'on regarde assez communément comme empreinte des principes vulnérables astringens de la plante; mais ces principes ne sont point volatils, & l'eau de *sanicle* n'est certainement point astringente. Nous avons observé ailleurs la même chose en parlant de l'eau de plantain & de celle de renouée, &c. Voyez ces articles.

Les feuilles de *sanicle* entrent dans l'eau vulnérable, le baume vulnérable & le baume oppodeltoch, & son suc dans l'emplâtre oppodeltoch. (*b*)

SANIE, f. f. terme de Chirurgie, qui signifie la ma-

tière claire & fereuse qui coule des plaies & des ulcères: les Grecs l'appellent *ichor*.

Elle diffère du pus qui est plus épais, & plus blanc. Voyez PUS.

La suppuration des plaies des aponévroses, des ligamens, des articulations, est toujours sanieuse: les ulcères de ces parties ne doivent pas être traités par des remèdes gras & onctueux, mais avec des baumes qui s'opposent à la pourriture. Voyez PLAIES DES NERFS, DES TENDONS, DES APONEVROSES & autres parties exanguines. (*Y*)

SANJENÉ-LAHÉ, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) arbre de l'île de Madagascar, dont le bois a l'odeur du cumin. Son écorce ressemble à celle du fureau & est très-aromatique; on dit qu'elle est un remède dans les brûlures.

SANIEUX, adj. qui est chargé de sanie. Voyez SANIE.

SANINDO, (*Géog. mod.*) c'est le nom d'une des sept grandes contrées de l'empire du Japon. *Sanindo* signifie la contrée montagneuse du Nord, ou la contrée froide. Elle comprend huit provinces qui sont, Tanba, Tango, Tasma, Imaba Fooki, Idsumo, Iwami, & Oki. Tout le revenu annuel de ces huit provinces, monte à 123 mankokfs. (*D. J.*)

SANJODO, (*Géog. mod.*) une des sept grandes contrées de l'empire du Japon. Le mot *sanjodo*, veut dire la contrée montagneuse méridionale, ou la contrée chaude. Elle renferme huit provinces, qui sont Fari-ma, Mimasaki, Bidsen, Bitsju, Bingo, Aki, Suwo & Nagata. Leur revenu annuel monte en total à 270 mankokfs. (*D. J.*)

SANIS, f. m. (*Hist. grecq.*) *σάνης*; genre de punition chez les Grecs, qui consistoit à attacher un malfaiteur à un poteau, & à le laisser dans cet état plus ou moins long-tems suivant son crime. *Potter*. *Archæol. Græc.* t. I. p. 131. (*D. J.*)

SANITIUM, (*Géog. anc.*) ancienne ville des Alpes maritimes, selon Ptolomée, l. III. c. j, qui étend son Italie jusques-là. C'est à présent la ville de Sénez: les habitans de ce canton sont nommés par Pline *Sanagenses*, & la ville même est appelée *Saniciensium civitas*, dans la notice des provinces. (*D. J.*)

SANKIRA, (*Hist. nat. Botan.*) plante du Japon, dont la racine fameuse par ses vertus, est grosse, dure, noueuse, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en-dehors, blanc au-dedans, & d'un goût fade. Cette plante, quand elle ne trouve rien qui la soutienne, ne s'élève que d'une ou deux coudées; mais lorsqu'elle rencontre des buissons, elle devient beaucoup plus haute. Ses branches sont ligneuses, de la grosseur d'un tuyau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces, & changeant de direction après chaque nœud, d'où sortent deux tendrons semblables à ceux de la vigne, par lesquels la plante s'attache à tout ce quelle rencontre. Les feuilles, qui n'ont presque point de pédicules, sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diamètre, minces, sans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pédicule très-mince, long d'un pouce, sont disposées en ombelle, environ dix petites fleurs, de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de coriande, à six pétales & six étamines, dont la pointe est d'un blanc qui tire sur le jaune. Le sommet du pistil qui occupe le milieu de la fleur, est couleur de verd de mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui ressemble à la cerise par sa figure, sa grosseur & sa couleur; mais il est sec, farineux, & d'un goût austère. Les semences sont au nombre de quatre, cinq ou six, de la grosseur d'une lentille, en forme de croissant; noirâtres en-dehors lorsqu'elles sont seches; blanches en-dedans, d'une substance

substance très-dure. Cette plante croît abondamment parmi les ronces & les fougères.

SANKITS, (*Hist. nat. Botan.*) c'est un petit *chame-cerasus*, à feuille de cerisier sauvage du Japon, lesquelles sont disposées en rond. Ses fleurs sont pétales, & ressemblent à celles du muguet; son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & styptique, avec un noyau blanc, dur & transparent.

SANNE, LA (*Géog. mod.*) ou la *Seine*, petite rivière de France, en Normandie, au pays de Caux. Elle a sa source à six lieues de Rouen, & se jette dans la mer à une lieue de Dieppe, & à six de son origine. (*D. J.*)

SANNES, terme du jeu de *Triâc*, qui signifie deux fois fix, que les dés amènent d'un même coup.

SANNI, (*Géog. anc.*) ancien peuple de l'Asie, assez près de la petite Arménie. Strabon, *l. XII*, dit, au-dessus de Trébizonde & de Pharnacie, sont les Tibaréniens, les Chaldéens & les *Sanni*, qu'on appelloit autrefois *Macrones*, & la petite Arménie.

2. Les *Sanni Heniochi*, sont un autre peuple différent dans la Cochilde. Plin., *l. VI, c. iv & v*, en fait mention, & les distingue des *Heniochi* proprement dits. (*D. J.*)

SANOCK, (*Géog. mod.*) petite ville de Pologne, dans le palatinat de Russie, vers les montagnes, sur la rivière de San. (*D. J.*)

SAN-SA, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) arbrisseau du Japon, dont le tronc est court, & l'écorce d'un verd brun. Ses feuilles ressemblent à celle du cerisier; de leurs aisselles, il naît en automne, un ou deux boutons écaillés, de la grosseur d'une balle de fusil, qui venant à s'ouvrir, font éclore une fleur à six ou sept grands pétales rouges, en forme de rose de la Chine; une espèce de couronne, qui sort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & divisées en deux, avec des pointes jaunes. Cette plante a un grand nombre de variétés dans la couleur & dans la forme double ou simple de ses fleurs, qui lui font donner des noms différents. Celle qu'on nomme *sasanqua*, produit un fruit de la grosseur d'une pistache. Ses feuilles préparées se mêlent avec celles du thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction sert aux femmes pour se laver les cheveux.

SANSCRIT ou **SAMSKRET**, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom qu'on donne parmi les idolâtres de l'Indostan à une langue fort ancienne, qui n'est connue que des bramines ou prêtres, & dans laquelle est écrit le *vedam*, qui contient les dogmes de la religion des Indiens. Voyez **VEDAM**. Cette langue sacrée se trouve ainsi nommée *Hanscrit* & *Samskrotam*; il n'y a que la tribu des prêtres & celle des *kutteris* ou nobles à qui il soit permis de l'apprendre.

SANSJU, (*Géog. mod.*) une des cinq provinces impériales du Japon dans l'île de Nipon. C'est un pays fort étendu, très-fertile, & qu'on divise en huit districts. Sa longueur du sud au nord, est de cent milles du Japon. Il contient plusieurs bonnes villes, & autres places considérables. (*D. J.*)

SANSONNET, Voyez **ETOURNEAU**.

SANS-PAIS, adj. (*Anal.*) Voyez **AZYGOS**.

SANS-PRENDRE, f. m. terme d'homme, de quadrille, de médiateur, de tri. Il se dit lorsqu'on fait jouer sans écarter. Voyez ces jeux à leurs articles.

SANT, (*Géog. mod.*) les Espagnols & les Italiens disent *santo* au masculin, & *santa* au féminin, lorsqu'il s'agit de joindre ce nom adjectif à un nom propre géographique; alors ils retranchent l'o devant une voyelle, & devant une consonne; les Italiens écrivent simplement *san*, en retranchant le t, aussi bien que l'o, parce qu'en effet il ne se prononce point, pour éviter la dureté de la prononciation. Rien n'est plus

Tome XIV.

commun que *san*, *santo*, & *santa*, devant des noms géographiques de lieux, de villes, de rivières, d'îles, de montagnes, &c. mais comme tous ces noms chargeroient extrêmement la lettre s; dans un Dictionnaire qui n'est pas destiné à la seule géographie, nous en renvoyons tous les articles sous les mots propres, peu curieux de l'épithète ridicule *saint*, *sainte*, *san*, *sancto*, & *sancta*. (*D. J.*)

SANTA, f. m. (*Monnoie de compte.*) On appelle ainsi à Bantam, & dans toute l'île de Java, aussi bien que dans quelques îles voisines, un certain nombre de *caxas*, petite monnaie du pays, enfilés ensemble avec un cordon de paille. (*D. J.*)

SANTAL, f. m. (*Botan. exot.*) bois des Indes orientales, dont nous connoissons trois espèces: le jaune ou le citrin, le blanc, & le rouge.

Le *santal citrin*, *santalum citrinum* J. B. est un bois pesant, solide, ayant des fibres droites; ce qui fait qu'on peut le fendre aisément en de petites planches, d'un roux pâle ou jaunâtre, tirant sur le citrin, d'un goût aromatique un peu amer, d'une acrimonie qui remplit toute la bouche, mais cependant qui n'est pas désagréable, d'une bonne odeur qui approche un peu de celle du musc & des roses.

Le *santal blanc*, *santalum odoratum candidum*, Cæsalp. diffère du citrin par sa couleur qui est plus pâle, & par son odeur qui est plus foible: au reste sa substance est la même, aussi bien que sa tiffure.

Garzias avoue qu'il y a une si grande affinité entre les arbres du *santal citrin*, & du *santal blanc*, que l'on a bien de la peine à les distinguer l'un de l'autre, & qu'il n'y a que les habitants qui les vendent aux marchands; qui sachent en faire la différence; mais le savant botaniste P. Herman nous assure que l'un & l'autre viennent du même arbre, que l'écorce, ou l'aubier s'appelle *santal blanc*, & que la moëlle ou la substance intérieure, séparée de l'écorce & de l'aubier, est le *santal citrin*.

Cet arbre qui s'appelle *sarcanda* dans le pays, s'élève à la hauteur d'un noyer; ses feuilles sont ailées, vertes, imitant celles du lentisque; ses fleurs sont d'un bleu noirâtre, ses fruits ou ses baies sont de la grosseur d'une cerise, elles sont vertes d'abord, ensuite elles noircissent en murissant; elles sont insipides & tombent aisément. Il y a certains oiseaux, dit Bontius, presque semblables aux grives, qui mangent ces fruits avec avidité, & qui les rendant ensuite avec leurs excréments, sèment les montagnes ou les champs de nouveaux arbres. Le *santal* vient dans les Indes orientales, & sur tout dans le royaume de Siam, & dans les îles de Timor & de Solor; le même Bontius raconte que l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, répand je ne sais quoi de pestilenciel, qui est très-ennemi du cerveau.

Le *santal rouge*, *santalum rubrum*, C. B. P. est un bois solide, compacte, pesant, dont les fibres sont tantôt droites, tantôt onduées; le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux séparés de l'écorce & de la superficie ligneuse, est à l'extérieur d'un rouge brun, & presque noir, & intérieurement d'un rouge foncé; il a un goût légèrement astringent & acide, mais aucune odeur manifeste; l'arbre du *santal rouge*, s'appelle *pantaga*; il est filiqueux, & croît dans le Coromandel.

On substitue quelquefois au *santal citrin*, un certain bois compacte, pesant, résineux, de couleur d'un roux pâle ou jaunâtre, d'une odeur pénétrante, qui approche de l'odeur du citron, & que l'on appelle communément *bois de citron*, *bois de coco*, *bois de jasmin*. L'arbre dont on tire ce bois, est le *nerium arboreum altissimum*, *folio angusto*, *floré albo*, de Sloane, Cat. plant. jus. jam. *nerium americanum lactescens*, *longissimo folio*, *floré albo*, *odoratissimo*, H. Beaumont. Quoique cet arbre approche un peu du

K K k k

santal citrin pour la couleur, il en diffère cependant beaucoup, par l'odeur, par les fibres qui sont courtes & inégales, & par la substance résineuse dont il est rempli, par le moyen de laquelle il s'enflamme aisément, & s'éteint difficilement.

On trouve aussi fréquemment chez les droguistes, deux bois rouges qu'on donne pour du *santal* rouge. Ces deux bois viennent des Indes, & de l'Amérique. L'un s'appelle *lignum brasiliense simile*, seu *lignum sapou*, *lanis tingendis percommodum*. C. B. P. L'autre se nomme *Brasilium lignum*, J. B. *Erythroxylum brasiliense*, *spinosum*, *foliis acaciæ*, Parad. Bat. Prod. mais il est facile de distinguer le *santal* rouge de ces deux bois, soit par l'odeur, soit par le goût : car le *santal* rouge est de couleur de sang obscur, & un peu austère au goût, & le bois du Brésil est d'une couleur rouge, entremêlée d'un peu de jaune, & d'un goût douxâtre.

Il est vraisemblable que les anciens Grecs & Latins n'ont pas connu les différentes sortes de *santaux*. Les Arabes sont les premiers qui en fassent expressément mention, sous le nom de *sandal*. Les nouveaux Grecs, qui ont marché sur les traces des Arabes, en ont aussi parlé; cependant Saumaize, dans les exercices sur Plin, croit que les bois appelés *ligna sagalina*, dont fait mention l'auteur du voyage autour du monde, dans le livre qui a pour titre *periplus*, sont les *santaux*, & que par conséquent ils n'ont pas été inconnus aux Grecs. Le profond silence que Dioscoride & Galien gardent sur ces bois, dont ils ne disent pas un mot, suffit pour détruire l'opinion de Saumaize.

Les *santaux* contiennent un sel essentiel, acide, une huile épaisse, plus pesante que l'eau, & une petite portion de sel volatil avec beaucoup de terre. L'huile que contient le *santal* citrin, est plus subtile & plus abondante; elle est moins subtile dans le *santal* blanc, & plus épaisse encore dans le *santal* rouge. On attribue aux *santaux* la vertu incisive, atténuante & astringente; on en prépare la décoction comme celle du gayac, & on la donne de la même manière. (D. J.)

SANTALUM, f. m. (Botan.) genre de plante, dont voici les caractères dans le système de Linnæus. Le calice particulier de la fleur est posé sur le germe du pistil, & se partage en quatre quartiers; la fleur est monopétale, en cloche, dont la bordure est fendue en cinq segmens aigus; les étamines sont au nombre de huit filets, alternativement plus courts les uns que les autres, & posés sur la partie supérieure du tuyau de la fleur; le germe du pistil est turbiné, le style est de la longueur des étamines, le stigma est simple, le fruit est une baie. Linnæi, *gen. plant.* p. 164. (D. J.)

SANTAREN, (Géog. mod.) nom corrompu de S. Irenée, dont la fête se célèbre le 20 Octobre; ville de Portugal dans l'Estremadure, sur une montagne près du Tage, à 8 lieues au midi de Leiria, à 9 au sud-ouest de Tomar, & à 15 au nord-est de Lisbonne. Cette ville est très-ancienne, on la connoît sous le nom de *Scalobis* & de *præsidium Julium*; elle contient aujourd'hui environ trois mille habitans, divisés en douze paroisses; son terroir est d'une fertilité admirable en froment, en vin, & en olives. Dom Alphonse Henriquez prit cette ville sur les Maures, en 1147, & lui accorda de grands privilèges, confirmés par Alphonse III. en 1254. Long. 6. 4. lat. 39. 11.

Sauza, (Louis de) chevalier de Malte, étoit natif de Santaren. Il a écrit l'histoire de S. Dominique en portugais; mais il eût bien mieux fait de donner celle de l'ordre de Malte. Il est mort en 1632. (D. J.)

SANTÉ, f. f. (Æcon. anim.) *ὕγεια*, *hygieia*, *sanitas*, *valeitudo*. C'est l'état le plus parfait de la vie; l'on peut par conséquent le définir; l'accord naturel,

la disposition convenable des parties du corps vivant; d'où s'ensuit que l'exercice de toutes ses fonctions se fait, ou peut se faire d'une manière durable, avec la facilité, la liberté, & dans toute l'étendue dont est susceptible chacun de ses organes, selon sa destination, & relativement à la situation actuelle, aux différens besoins, à l'âge, au sexe, au tempérament de l'individu qui est dans cette disposition, & au climat dans lequel il vit. Voyez VIE, FONCTION, AGE, SEXE, TEMPÉRAMENT, CLIMAT.

Il résulte de cette idée circonstanciée de la *santé*, que quiconque est dans cet état, jouit par conséquent de la vie; mais que l'on peut vivre sans être en santé; ainsi l'idée de ce dernier état en particulier, est plus étendue, renferme plus de conditions que celui de la vie en général.

En effet, 1°. il suffit, pour l'existence de la vie; que le corps animé soit susceptible d'un petit nombre de fonctions, mais sur-tout que le mouvement du cœur & de la respiration se fasse sans une interruption considérable; au lieu que l'état de *santé* suppose absolument l'exercice ou l'intégrité des facultés pour toutes les fonctions. 2°. Il ne faut, pour que la vie se soutienne par l'exercice des fonctions indispensables pour cet état, que la continuation de cet exercice, quelque imparfaitement qu'il puisse se faire, & même seulement par rapport au mouvement du cœur, quelque peu que ce puisse être, sans celui de la respiration: au lieu que pour une *santé* bien établie, non-seulement il faut que toutes les fonctions vitales s'exercent, & que l'exercice des autres se fasse, ou puisse se faire constamment, respectivement à l'utilité dont elles sont dans l'économie animale; mais encore, que l'exercice s'en fasse de la manière la plus parfaite dont l'individu soit susceptible de sa nature.

Il s'ensuit donc que quoique la *santé* exige l'exercice de toutes les fonctions, il suffit que celles d'où dépend la vie, se soutiennent incessamment & dans toute la perfection possible; il n'est pas nécessaire que les autres se fassent continuellement ni toutes à la fois, il suffit qu'elles puissent se faire convenablement à chaque organe, lorsque la disposition, les besoins de la machine animale, ou la volonté l'exigent, & que cette faculté soit commune à tous les organes sans exception, parce que la perfection est le complément de toutes les conditions.

Ainsi, parmi les actions du corps humain, il en est qui ont lieu nécessairement dans tous les tems de la vie, pour qu'elle se conserve; tel est l'exercice des principaux organes de la circulation du sang, même dans le fœtus; de ceux de la respiration après la naissance: l'action des premiers doit se répéter chaque seconde d'heure environ; celle des autres doit avoir lieu plusieurs fois dans une minute: il est des organes qui ne sont en action que pendant un certain tems, dans l'espace d'un jour naturel, comme ceux de la digestion, des mouvemens des membres, de l'exercice de l'esprit; en sorte que le sommeil succède à la veille, comme le repos au travail, la nuit au jour; d'autres organes ont des fonctions réglées pour tous les mois, comme ceux qui servent à l'évacuation périodique des femmes: il est des fonctions qui sont particulières à chacun des sexes, comme aux hommes d'engendrer, aux femmes de concevoir, & ces fonctions ne peuvent avoir lieu qu'à un certain âge, & n'ont qu'un exercice limité; elles regardent les adultes, non pas les enfans, ni communément les vieillards, sur-tout par rapport aux femmes.

Ainsi on ne peut pas regarder comme en *santé*, quiconque ne peut pas exercer les fonctions convenables à son sexe, à son âge, & à la circonstance; tels sont les eunuques, les mutilés en tout genre; de même que c'est aussi contraire à l'idée de la *santé*,

d'exercer des fonctions qui ne conviennent pas, qui sont déplacées, comme si une femme décrépite est encore sujette à l'évacuation menstruelle, ou le redvient, ou si quelqu'un est porté au sommeil extraordinairement hors le tems qui lui est destiné; par conséquent, la même fonction, qui étant exercée convenablement, est un effet de la bonne *santé*, devient un signe, un symptôme de maladie, lorsqu'elle se fait à contretems.

La perfection de la *santé* ne suppose donc pas une même manière d'être, dans les différens individus qui en jouissent; l'exercice des fonctions dans chaque sujet, a quelque chose de commun, à la vérité, pour chaque action en particulier, mais il est susceptible aussi de bien des différences, non-seulement par rapport à l'âge, au sexe, au tempérament, comme on vient de le dire; mais encore par rapport aux sujets de même âge, de même sexe, de même tempérament, selon les différentes situations, les différentes circonstances où ils se trouvent; ainsi chacun a sa manière de manger, de digérer, quoique chacun ait les mêmes organes pour ces fonctions.

La *santé* ne consiste donc pas dans un point précis de perfection commune à tous les sujets, dans l'exercice de toutes leurs fonctions; mais elle admet une sorte de latitude d'extension, qui renferme un nombre très-considérable & indéterminé de combinaisons, qui établissent bien des variétés dans la manière d'être en bonne *santé*, comprises entre l'état robuste de l'athlète le plus éloigné de celui de maladie, & l'état qui approche le plus de la disposition où la *santé* cesse par la lésion de quelque fonction.

Il suit de-là qu'il n'existe point d'état de *santé* qui puisse convenir à tout le monde; chacun a sa manière de se bien porter, parce que cet état dépend d'une certaine proportion dans les solides & les fluides, dans leurs actions & leurs mouvemens, qui est propre à chaque individu. Comme l'on ne peut pas trouver deux visages parfaitement semblables, dit à ce sujet Boerhaave, *instit. med. semeiot. comment. §. 889.* de même il y a toujours des différences entre le cœur, le poumon d'un homme, & le cœur, le poumon d'un autre homme.

Que l'on se représente deux personnes en parfaite *santé*, si l'on essaie de faire passer les humeurs, c'est-à-dire la masse du sang de l'un de ces sujets, dans le corps de l'autre, & réciproquement, même sans leur faire éprouver aucune altération, comme par le moyen de la transfusion, si fameuse dans le siècle dernier, ils seront sur le champ tous les deux malades, dès que chacun d'eux sera dans le cas d'avoir dans ses vaisseaux, du fluide qui lui est étranger; mais si l'on pouvoit tout de suite rendre à chacun ce qui lui appartient, sans aucun changement, ils recouvreroient chacun la *santé* dont ils jouissoient avant l'échange.

C'est le concours des qualités dans les organes & les humeurs propres à chaque individu, qui rend cet échange impraticable (*Voyez TRANSFUSION*); c'est cette proportion particulière entre les parties dans chaque sujet, qui constitue ce que les anciens entendoient pas *idiosyncrasie*, & ce que nous appelons *tempérament* (*Voyez IDIOSYNCRASIE, TEMPÉRAMENT*), qui fait que l'exercice des fonctions d'un homme diffère sensiblement de ce qui se passe au même égard dans un autre homme, quoiqu'ils soient tous les deux dans un état de *santé* bien décidée.

Les mêmes organes operent cependant dans l'un & dans l'autre le changement des matières destinées à la nourriture, en humeurs d'une nature propre à cet effet. Cependant des mêmes alimens il ne résulte pas des humeurs absolument semblables, lorsqu'ils sont travaillés & digérés dans deux corps différens.

Tel homme vit de plantes & de fruits avec de

Tome XIV.

l'eau, & se porte bien; tel autre se nourrit de viande & de toutes sortes d'autres alimens, avec des liqueurs spiritueuses, & se porte bien aussi: donnez à celui-ci qui est habitué à son genre de vie des végétaux pour toute nourriture, il deviendra bientôt malade; comme celui qui est accoutumé à vivre frugalement, s'il passe à l'usage de tous les genres d'alimens qui constituent ce qu'on appelle la *bonne-chère*.

Ainsi on ne peut dire en général d'aucune espèce de nourriture, qu'elle convient pour la *santé* préférentiellement à toute autre, parce que chacun a une façon de vivre, de se nourrir qui lui est propre, & qui diffère plus ou moins de celle d'un autre. *Voyez RÉGIME.*

La différence des constitutions des tempéramens, n'empêche pas cependant qu'il n'y ait des signes généraux auxquels on peut connoître une bonne *santé*, parce que dans l'économie animale la variété des moyens ne laisse pas de produire des effets qui paroissent semblables, dont la différence réelle n'est pas assez caractérisée pour se rendre sensible: c'est le résultat de plusieurs effets dont les modifications ne sont pas susceptibles d'être aperçues, d'être saisies, qui forment ces signes visibles, par le moyen desquels on ne peut & on ne fait que juger en gros de l'état des choses.

Ainsi c'est par la facilité avec laquelle l'on sent que se fait l'exercice des fonctions du corps & de l'ame; par la satisfaction que l'on a de son existence physique & morale; par la convenance & la constance de cet exercice; par le témoignage que l'on rend de ce sentiment, & le rapport de ces effets, que l'on peut faire connoître que l'on jouit d'une vie aussi saine, aussi parfaite qu'il est possible. Les trois premières de ces conditions sont aisées à établir, par l'examen de l'état actuel dans lequel on se trouve; mais il n'en est pas de même de la dernière, qui ne peut être que pressentie pour l'avenir, à en juger par le passé; en tant que l'on connoît la bonne disposition du sujet, & la force de son tempérament, qui le rend propre à résister aux fatigues, aux injures de l'air, à la faim, à la soif, par conséquent aux différentes causes qui peuvent altérer, détruire la *santé*: d'où l'on peut inférer que puisque dans ce sujet les choses non-naturelles tendent constamment à devenir & deviennent naturelles, c'est-à-dire que l'usage des choses dont l'influence est inévitable ou nécessaire, ne cesse de tourner au profit de la *santé*, à l'avantage de l'individu, pour sa conservation, & pour celle des dispositions à contribuer à la propagation de l'espèce; cet état se soutiendra long-tems.

Il suit de-là que les signes par lesquels on peut pressager une vie saine & longue, sont aussi ordinairement les marques d'une *santé* actuelle bien solide, bien affermie. Les hommes d'une complexion maigre, mais charnue, sont le plus disposés à une bonne *santé*: les personnes qui avec assez d'embonpoint en apparence, sont d'une complexion délicate, ont des muscles grêles, peu compactes, perdent aisément, par de très-petites indispositions, cette apparence de *santé*, qui ne dépend que de la graisse qui se ramasse sous les tégumens. Dans cette disposition on est très-susceptible de maladie, ce qui forme une constitution très-éloignée d'être parfaite, lors même qu'elle semble accompagnée des signes de la *santé*.

La force de la faculté qui constitue la vie, c'est-à-dire de la nature, se dissipe chaque jour plus ou moins par l'exercice des fonctions; mais dans la *santé* la nourriture & le sommeil réparent cette perte par la formation & le nouvel approvisionnement qui se fait du fluide nerveux: la vie se soutient tant que la nature a des forces suffisantes pour surmonter les résistances de la machine animale, par conséquent celles qu'opposent au mouvement les solides & les fluides

K K k k ij

qui la composent. Plus les forces sont supérieures aux résistances, avec une plus grande masse à mouvoir, plus les forces vitales sont considérables & propres au maintien de la *santé*; & au contraire à proportion qu'elles surpassent moins les résistances, avec une moindre masse à mouvoir, la *santé* est plus foible, plus délicate, plus sujette à se déranger.

Plus la nature a de forces, & moins elle en dépense, plus la *santé* est ferme & durable; parce que la provision des forces est plus considérable. C'est de là que dépend 1°. la facilité, l'agilité, la promptitude dans l'exercice des fonctions; 2°. le contentement intime, la joie de l'ame, qui sont l'effet du sentiment qu'elle éprouve de la conscience qu'elle a de cette disposition, de cette faculté; 3°. & l'ordre bien réglé, tranquille & durable des différentes actions de l'individu. Trois conditions qui sont essentiellement nécessaires pour le maintien de la bonne *santé*.

C'est un très-bon signe en sa faveur lorsque chaque jour à la même heure à-peu-près on se sent porté à satisfaire aux principaux besoins de la vie; que l'on se sent de l'appétit pour manger & pour boire; que l'on le satisfait convenablement; que la digestion, ainsi que l'excrétion des matières fécales & de l'urine ont aussi chacune leur tems réglé; & que le sommeil revient à la même heure environ, & dure de suite environ le même tems.

C'est aussi une marque de bon tempérament & d'une disposition certaine à une *santé* durable, lorsque l'on peut se livrer à un exercice assez fort, à un travail du corps assez considérable, sans qu'il se fasse de battement, de pulsation, de palpitation extraordinaire dans aucune partie du corps, sans que l'on ressente aucune douleur, qu'il se forme aucune tumeur, qu'il paroisse aucune rougeur sur la surface du corps. C'est une preuve que la distribution des humeurs se fait avec une égalité bien constante, même lorsqu'il se fait des mouvemens forcés qui pourroient la troubler.

Ceux qui ont beaucoup de vigueur dans les organes, qui sont d'une *santé* robuste, sont rarement des gens d'esprit; & au contraire avec de l'esprit on n'a pas ordinairement une bonne *santé*, parce que l'exercice de l'esprit exige une grande mobilité dans le physique de l'entendement, dans le genre nerveux, laquelle contribue beaucoup à l'affoiblissement du corps, à établir une débilité dominante: au lieu que la roideur des fibres en général qui constitue la disposition à la force du corps, à la vigueur de la *santé*, s'étend à l'organisation du cerveau & des nerfs; ce qui les rend moins propres à la vibratilité, qui est nécessaire pour l'exercice des sensations, des fonctions de l'esprit. On ne peut pas réunir dans ce monde toutes les conditions qui peuvent rendre heureux à tous égards: ainsi celui qui a la sagesse (c'est-à-dire le savoir) de Salomon, ne peut pas se promettre la longue vie de Mathusalem. On ne fait autre chose, dit Boerhaave, *insit. med.* §. 885, de l'anglois fameux pour avoir poussé la vie beaucoup au-delà d'un siècle, sinon qu'il aimoit beaucoup le fromage, & qu'il commit un adultere ayant près de 100 ans. On n'a jamais parlé d'aucune production ni autre preuve de son esprit. M. de Fontenelle qui n'a fini sa carrière qu'au bout d'un siècle, quoiqu'il ait joué un grand rôle dans la république des Lettres, peut être regardé comme un phénomène d'autant plus rare en ce genre.

Les moyens propres à conserver la *santé*, consistent dans le bon usage des choses non-naturelles, que l'on doit observer pour cet effet le plus qu'il est possible, de la manière prescrite dans les *articles* HYGIENE, NON-NATURELLES, *choses*, RÉGIME.

Pour ce qui regarde le rétablissement de la *santé*, c'est aussi au régime & au secours de l'art qu'il faut avoir recours, selon les indications qui se présen-

tent. Voyez MÉDECINE, Thérapeutique, DIETE, RÉGIME, CURATION, TRAITEMENT, REMEDE, Chirurgie, MÉDICAMENT, Pharmacie, Chimie.

SANTÉ, (*Mythol. & Littérat.*) La *santé* a été personnifiée ou déifiée chez les anciens. Pausanias rapporte que son culte étoit commun dans la Grece: *Posita sunt deorum signa Hygie, quam filiam Æsculapii fuisse dicunt; & Minervæ, cui iidem Hygie, id est sospita cognomentum.* La première étoit apparemment la *santé* du corps, & la seconde celle de l'esprit. Il dit ailleurs que dans le temple d'Amphyarüs, il y avoit un autel pour Jaso, pour Vénus, pour Panacée, pour la *Santé*, pour Minerve: Jaso vient de *ιασις*, guérison. On la fait aussi fille d'Esculape. Pline remarque fort bien que le nom de *Panacée* promet la guérison de toutes les maladies. Les payens ne prétendirent révéler que la divinité qui donne ce qui conserve la *santé*.

Les Romains adoroient cette déité sur le mont Quirinal. Elle nous est représentée comme une dame romaine couronnée d'herbes médicinales, & tenant dans sa main droite un serpent. Elle étoit toute couverte des cheveux que les femmes se coupoient en son honneur.

Son temple, selon Publius-Victor, étoit dans le sixième quartier de la ville de Rome; mais Domitien après s'être tiré du péril qu'il avoit couru à l'avènement de Vitellius à Rome, fit élever un second temple à la déesse de la *santé*, avec cette inscription: *SALUTI Augusti.*

Il y a un médaillon de Marc-Aurèle où l'on voit un sacrifice fait au dieu de la *santé* par Minerve, & devant elle paroît la Victoire, qui tient un panier plein de fruit. (*D. J.*)

SANTÉ; pierre de, (*Hist. nat. Minéralog.*) C'est ainsi qu'on nomme à Genève & en Savoie une espèce de pyrite martiale très-dure, & susceptible d'un beau poli. On taille ces pyrites en facettes, comme le crystal, ou comme les pierres précieuses, & l'on en fait des bagues, des boucles, & d'autres ornemens.

La couleur de cette pierre ou pyrite, lorsqu'elle a été polie, est à-peu-près la même que celle de l'acier bien poli. On lui donne le nom de *pierre de santé*, d'après le préjugé où l'on est qu'elle change de couleur & devient pâle lorsque la *santé* de la personne qui la porte est sur le point de s'altérer. Cette pyrite est précisément de la même espèce que celle que l'on appelle *pierre des incas*. Voyez cet article, & Voyez PYRITE.

SANTEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le duché de Cleves, au cercle de Westphalie, à demi-lieue du Rhin, à 2 mille au-dessous de Wesel, & à pareille distance de Gueldres, entre des montagnes. Cette ville, selon Cluvier, occupe la place de l'ancienne Vetera. *Long.* 24. 10. *lat.* 51. 36.

S. Norbert, fondateur des Prémontrés, naquit à Santen en 1082, d'une illustre maison. Il aimait mieux prêcher de ville en ville que d'avoir des bénéfices. S. Bernard lui donna un vallon solitaire appelé *Prémontré*, où il fonda l'ordre des chanoines réguliers de ce nom. Il fut nommé en 1127 à l'archevêché de Magdebourg, & mourut dans cette ville en 1134. Le pape Grégoire XIII. le canonisa en 1582. (*D. J.*)

SANTEO, f. m. (*Botan.*) nom donné par le peuple de Guinée à une plante dont ils font grand cas pour les maladies des yeux; ils se servent de ses feuilles qui sont noirâtres, de la grandeur & de la figure de celles du laurier. Voyez les *Transactions philosophiques*, n°. 202.

SANT-ERINI, (*Géog. mod.*) île de l'Archipel, que les anciens ont connue sous le nom de Thera. Voyez THERA.

Ceux qui nommerent autrefois cette île *Calliste*;

c'est-à-dire *très-belle*, ne la reconnoissent pas aujourd'hui. Elle n'est couverte que de pierre-ponce, ou pour mieux dire, cette île n'est qu'une carrière de pierre-ponce, où l'on peut la tailler par gros quartiers, comme on coupe les autres pierres dans leurs carrières. Les côtes de l'île sont si affreuses qu'on ne fait de quel côté les aborder. Peut-être que ce sont les tremblemens de terre qui les ont rendues inaccesibles, elles ne l'étoient point autrefois.

Nous marquerons, au mot *Thera*, l'ancien état de cette île, & les changemens qu'elle a subis; il s'agit ici du moderne. Après la prise de Constantinople par les François & les Vénitiens, l'île de *Sant-Erini*, ou *Santorien*, comme disent les François, fut jointe au duché de Naxie, & dans la suite se rendit à Barberousse, sous Soliman II. Il n'est guère possible de savoir en quel tems elle prit le nom de *Sant-Erini*; mais il y a beaucoup d'apparence que ce nom lui est venu de sainte Irene, patronne de l'île. Cette sainte étoit de Thessalonique, & y subit le martyre en 304, sous le neuvième consulat de Dioclétien.

Quoique le terrain de cette île soit sec & aride, les habitans cependant le rendent fructueux par leur travail & leur industrie; ils y recueillent beaucoup d'orge, de coton & du vin. Ce vin a la couleur de celui du Rhin, mais il est violent & plein d'esprit; c'est le principal commerce des habitans, ainsi que le coton dont ils font de belles toiles. Ils sont au nombre d'environ dix mille, presque tous Grecs, répandus dans cinq villages, & dans deux ou trois bourgs, dont le principal se nomme *Scaro* ou *Castro*. *Pyrgos* a le titre de ville, & est la plus jolie du pays, bâtie sur un tertre d'où l'on découvre les deux mers. Le pere Richard a donné la description de toute l'île & de ses écueils qui sont sortis du fond de la mer à diverses fois par des volcans: cette relation est curieuse.

L'île *Sant-Erini* peut avoir 50 milles de tour. Elle est à deux lieues au nord de celle de Candie, & au sud-ouest de Namfio. *Longitude* 44. 5. *latit.* 37. 50. (D. J.)

SANTERNO, LE, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie; elle a sa source dans l'Apennin, en Toscane, au pays de Magello, se partage en deux branches au terroir d'Imola, & toutes deux portent leurs eaux dans le Pô. On prend cette rivière pour le *Vaturnus* des anciens.

SANTERRE, LE, (*Géog. mod.*) *Sancteriensis pagus*, en latin de moyen âge; petit pays de France en Picardie, borné au nord par l'Artois, au midi par l'île de France, au levant par le Vermandois, & au couchant par l'Aniénois. Il a 20 lieues du midi au nord, & 10 du levant au couchant. Charles V. céda toutes les prétentions qu'il estimoit avoir sur ce pays à François I. par les traités de Cambrai & de Crépy. Il comprend les trois bailliages de Péronne, de Mondidier & de Roye. Péronne en est la capitale; son terroir est gras & assez fertile. (D. J.)

SANTIA, ou SANTA-AGATHA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, au Piémont, à 14 milles de Verceil & à 20 d'Yvrées. François II. duc de Modene y est mort en 1658.

SANTICUM, (*Géog. anc.*) ancien lieu du Norique. Antonin le met sur la route d'Aquilée à Lorch, entre Larix & Virunum, à 27 mille pas de la première, & 30 mille pas de la seconde. Cluvier dit que c'est Saameck. *Lazius R. R. liv. XII. cap. iij.* prétend que les ruines de *Santicum* sont au lieu que les habitans nomment aujourd'hui *Altenbourg* & *Grad-neck*. (D. J.)

SANTILLANE, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Sanctæ Julianæ fanum* ou *oppidum*; petite ville d'Espagne, dans l'Asturie, dont une partie en prend le surnom d'*Asturie de Santillane*, à 5 lieues de S.

Ander, proche la mer, avec titre de marquisat. On croit que c'est la *Concana* de Ptolomée; *liv. II. chap. vj. Long.* 13. 4. *latit.* 43. 28.

SANTOLINE, (*Botan.*) voyez GARDE-ROBE. Tournefort compte quatorze espèces de ce genre de plante, dont on peut voir les caractères au mot GARDE-ROBE; c'est le nom vulgaire de la *santoline*; les Anglois l'appellent *female southernwood*.

La plus commune espèce est la *santolina foliis terestibus* I. R. H. 460. C'est une plante qui pousse comme un petit arbrisseau à la hauteur d'environ deux piés, des verges grêles, couvertes d'un léger duvet blanc. Ses feuilles sont crenelées, blanchâtres; ses rameaux ont chacun au sommet une fleur, qui est un bouquet de plusieurs fleurons jaunes, ramassés en boules, évafés en étoile, portés sur un embryon, séparés les uns des autres par des feuilles pliées en gouttière, & soutenus par un calice écailleux: lorsque la fleur est passée, chaque embryon devient une graine un peu longue, rayée & de couleur obscure; toute la plante a une odeur forte, assez agréable, & un goût âcre tirant sur l'amer. On la cultive dans les jardins. (D. J.)

SANTOLINE, (*Mat. méd.*) petit cyprès, *garde-robe*, *aurone femelle*; on fait rarement usage de cette plante en médecine; c'est pourtant un très-puissant fébrifuge capable de chasser les vers & les autres insectes par la seule odeur. C'est à cause de cette dernière propriété qu'on met ses feuilles parmi les étoffes de laine pour les préserver des teignes; & c'est cet usage qui lui a fait donner le nom de *garde-robe*.

On convient d'ailleurs assez généralement que la *santoline* possède les mêmes vertus que l'aurone mâle. Voyez AURONE. (b)

SANTOLINE, (*Hist. des drog. exot.*) poudre qu'on nomme encore *poudre aux vers*, *barbotine* & *sémentine*: on l'appelle dans les boutiques *santolina*, *sémentina*, *semen contra vermes*. C'est une poudre grossière, composée de petites têtes oblongues, écailleuses, d'un verd jaunâtre; d'un goût désagréable, amer, mêlé d'acrimonie, d'une odeur aromatique, dégoûtante, & qui cause des nausées. Cette poudre nous parvient avec de petites feuilles, de petits rejettons, ou de petites branches cannelées.

Quoiqu'elle soit d'usage, son origine nous est inconnue. On doute si c'est une graine, ou une capsule féminale; ou des germes de feuilles & de fleurs. On ignore quelle est la plante qui la porte, si c'est la zéire ou l'absynthe, ou une espèce d'aurone, ou le petit cyprès; on est incertain si elle vient dans la Palestine, dans l'Egypte, dans la Perse, ou seulement dans le royaume de Boutan, à l'extrémité des Indes orientales. Rauwolf, qui a parcouru les pays orientaux, dit que c'est une espèce d'absynthe, que les Arabes appellent *schelia*, qui croît auprès de Bethléem, & qui est semblable à notre absynthe; mais les feuilles que l'on trouve parmi cette graine, sont toutes différentes de celle de notre absynthe. De plus, il n'est pas vraisemblable que Prosper Alpin & Weslingius, qui ont recherché avec tant de soin les plantes d'Egypte, & qui ont demeuré l'un & l'autre quelques années dans ce pays, n'en eussent fait aucune mention; eux qui savoient mieux que personne qu'on étoit fort curieux en Europe de connoître l'origine de cette graine, auroient-ils oubliés de nous l'apprendre?

P. Herman croit que c'est une espèce d'aurone qui se trouve dans la Perse, & dans quelques pays de l'Orient; il prétend que ce ne sont pas tant de vraies graines, que des enveloppes écailleuses de graines qui ne sont pas encore parfaites; Tavernier confirme le sentiment de ce savant botaniste, car il raconte que la *santoline* croît dans le royaume de Boutan, situé sur le bord septentrional du Mogol, d'où l'on

nous apporte aussi le musc & la rhubarbe avec cette graine. Il ajoute qu'elle croît encore dans la Caramanie, province septentrionale de la Perse, mais en si petite quantité qu'à peine suffit-elle pour l'usage des habitans du lieu; enfin, il raconte que cette graine est emportée par le vent: les peuples du pays, ajoute-t-il, se font mis dans la tête que cette graine se corrompt lorsqu'on la touche avec les doigts, de sorte que pour en avoir, ils portent des gants à leurs mains; dans les prairies où cette plante abonde, la graine étant mûre, ils agitent leurs vans de tous côtés pour en attraper les sommités qui en sont remplies, & qui s'en détachent par l'agitation de l'air. Il ne faut pas faire beaucoup de fond sur ce récit d'un voyageur qui ne parle que par oui-dire; car aucun européen n'a pénétré dans ces contrées reculées de la Perse.

Au reste, l'ignorance où l'on est du pays natal de cette graine, n'empêche point que l'on ne l'emploie quelquefois contre les lombrics; elle est utile dans cette maladie quand on la donne avec l'*aquila alba*, ou quelque autre préparation de mercure; mais c'est qu'alors la vertu du remède dépend du mercure bien plus que de la *santoline*: aussi les bons médecins ne connoissent point de meilleurs vermifuges que les préparations mercurielles. (D. J.)

SANTOLINOIDE, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *santolinoïdes*; genre de plante qui ne diffère de la *santoline*, qu'en ce que sa substance est herbacée, & que ses feuilles sont découpées en très-petites parties, comme celles de l'*anthemis*. *Nova plant. gen.* &c. par M. Micheli.

SANTONES, (*Géog. anc.*) ancien peuple de la Gaule. César les met entre les Celtes, parce que de son tems l'Aquitaine étoit bornée par l'Océan, les Pyrénées & la Garonne; mais sous Auguste, l'Aquitaine fut étendue jusqu'à la Loire: alors les *Santones* furent censés un peuple de l'Aquitaine. De-là vient la différente manière de les placer dans la Celtique & dans l'Aquitaine. Leur pays est aujourd'hui la Saintonge. Les anciens ont dit *Santones* & *Santonii*. Pline, liv. IV. ch. xix. leur donne le nom de libres, *Santones liberi*. Ptolomée, liv. II. ch. vij. leur donne pour ville *Mediolanum*; aujourd'hui *Saintes*. L'auteur de la *Pharfale*, liv. I. v. 422. dit *Santonus* au singulier:

Gaudetque amoto Santonus hoste.

(D. J.)

SANTONS, f. m. (*Hist. mod.*) espèce de religieux mahométans, vagabonds & libertins. On regarde les *santons* comme une secte d'épicuriens qui adoptent entre eux cette maxime, *aujourd'hui est à nous, demain est à lui, qui en jouira?* Aussi prennent-ils pour se sauver une voie toute opposée à celle des autres religieux turcs, & ne se refusent aucun des plaisirs dont ils peuvent jouir. Ils passent leur vie dans les pèlerinages de Jérusalem, de Bagdad, de Damas, du mont Carmel & autres lieux qu'ils ont en vénération, parce que leurs prétendus saints y sont enterrés. Mais dans ces courses ils ne manquent jamais de détrousser les voyageurs lorsqu'ils en trouvent l'occasion; aussi craint-on leur rencontre, & ne leur permet-on pas d'approcher des caravanes, si ce n'est pour recevoir l'aumône.

La sainteté de quelques uns d'entr'eux consiste à faire les imbécilles & les extravagans afin d'attirer sur eux les yeux du peuple; à regarder le monde fixement, à parler avec orgueil, & à quereller ceux qu'ils rencontrent. Presque tous marchent la tête & les jambes nues, le corps à moitié couvert d'une méchante peau de quelque bête sauvage, avec une ceinture de peau au-tour des reins, d'où pend une espèce de gibecière; quelquefois au-lieu de ceinture, ils

portent un serpent de cuivre que leurs docteurs leur donnent comme une marque de leur savoir; ils portent à la main une espèce de massue.

Les *santons* des Indes qui passent en Turquie pour le pèlerinage de la Mecque & de Jérusalem, demandent l'aumône avec un certain ris méprisant. Ils marchent à pas lents; le peu d'habillement qui les couvre est un tissu de pièces de toutes couleurs mal assorties & mal cousues.

Dandini, dans son voyage du Mont-Liban, prétend que le titre de *santon* est un nom générique & commun à plusieurs espèces de religieux turcs, dont les uns s'astreignent par vœu à garder la continence, la pauvreté, &c. & d'autres mènent une vie ordinaire. Il distingue encore les méditatifs, qu'on reconnoît aux plumes qu'ils portent sur la tête; & les extatiques, qui portent des chaînes au cou & aux bras pour marquer la véhémence de l'esprit qui les anime; quelques-uns qui sont mendiants; d'autres se consacrent au service des hôpitaux: mais en général les *santons* sont charlatans, & se mêlent de vendre au peuple des secrets & de reliques telles que des cheveux de Mahomet, &c. Presque tous sont mendiants, & font leurs prières dans les rues, y prennent leurs repas, & n'ont souvent point d'autre asyle. Lorsqu'ils n'ont point fait de vœux, si ce genre de vie leur déplaît, il leur suffit, pour y renoncer, de s'habiller comme le peuple; mais la fainéantise & l'oisiveté à laquelle ils sont accoutumés sont de puissans attraites pour les retenir dans leur ancien état: d'autant plus que l'imbécillité des peuples est un fond assuré pour leur subsistance. *Guer. mœurs de Turcs*, tome I. Dandini, *voyage du Liban*.

SANTONUM-PORTUS, (*Géogr. anc.*) port des Saintongeais, selon Ptolomée, lib. II. ch. vij. On ne convient pas du nom moderne. Il le met entre la Garonne & la Charente, presque à distance égale, ce qui convient mieux à Brouage où le place M. de Valois, qu'à Blaye ville sur la Garonne, même fort avant dans cette rivière, au-lieu que le *Santonum-Portus* de Ptolomée, doit être sur l'Océan. (D. J.)

SANTORIN, (*Géographie mod.*) Voyez **SANT-ERINI**.

SANTSU, f. m. (*Botan. exot.*) nom donné par les Chinois à une plante célèbre chez eux contre les hémorrhagies. Nos missionnaires rapportent que cette plante croît sans culture sur les montagnes; sa principale racine est épaisse de 4 doigts, & fournit plusieurs racines moins grosses, mais qui sont les seules d'usage: elles ont l'écorce rude & brune en-dehors, lisse & jaune en-dedans; la principale racine jette huit tiges, dont celle du milieu élevée beaucoup au-dessus des autres, porte des bouquets de fleurs. On multiplie le *santsu* en coupant transversalement la maîtresse racine en diverses tranches, qu'on met en terre à la profondeur d'un pouce, & en 3 ans la plante acquiert toute sa perfection. (D. J.)

SANTVLIET, (*Géogr. mod.*) forteresse des Pays-bas dans le Brabant, sur la droite de l'Escaut, entre Lille & Berg-op-zoom. Cette forteresse appartient aux Provinces-unies, & leur est d'une grande importance. (D. J.)

SANUKI, (*Géogr. mod.*) une des six provinces de l'empire du Japon, dans le Nankaido, c'est-à-dire dans la contrée des côtes du sud. Cette province a 3 journées de longueur de l'est à l'ouest, & est divisée en 11 districts. C'est un pays médiocrement fertile, où il y a beaucoup de montagnes, de rivières, & de champs qui produisent du riz, du blé & des légumes: la mer le fournit de poisson. Cette province est fameuse par le grand nombre de personnes célèbres qui y sont nées. (D. J.)

SANUT, Voyez **CANUS**.

SAOCES, (*Géogr. anc.*) haute montagne de l'île

de Samothrace; selon Pline, *lib. IV. ch. xij.* c'est aujourd'hui *Monte-Nettuno*, dans l'île de Samandrachi. Il lui donne 10000 pas de hauteur, ce qu'il ne faut pas entendre de sa hauteur perpendiculaire, mais seulement du chemin qu'il faut faire en montant, depuis le pié de cette montagne jusqu'au sommet. (D. J.)

SAONE, LA, (*Géogr. mod.*) prononcez *Sône*; rivière de France, l'une de celles qui grossissent le Rhône. Elle prend sa source au mont de Vosge, traverse la Franche-Comté, la Bourgogne, le Beaujolois, coule le long de la principauté de Dombes; & enfin se rend à Lyon qu'elle coupe en deux parties inégales, & s'y jette dans le Rhône tout joignant les murs de cette grande ville, près de l'abbaye d'Ainay. Son nom latin est *Arar*, au génitif *Araris*. On appelloit déjà cette rivière *Sauconna* du tems d'Ammien Marcellin, qui dit *lib. XV. Ararim quem Sauconnam appellant*; & c'est de ce mot *Sauconna* qu'est venu le nom français.

Il ne faut pas confondre la *Saone* avec la *Saona*, en latin *Savo*, rivière d'Italie au royaume de Naples, dans la terre de Labour. Cette dernière prend sa source vers Tiano, & se rend dans le golfe de Naples, entre la roche de Montdragron & la bouche du Voltorno. (D. J.)

SAORRE ou QUINTILLAGE, f. f. (*Marine.*) ces termes sur la Méditerranée signifient *left*. Voyez LEST.

SAOULE, f. f. (*Jeu d'exercice.*) c'est le nom d'un jeu que les seigneurs de paroisse proposent en Bretagne à leurs vassaux, dans des jours de réjouissance, &c. Ce jeu se fait avec un ballon bien huilé en-dehors pour le rendre plus glissant. On le jette à l'aventure, & chacun cherche à s'en saisir & à se l'entrarracher; enfin celui qui le peut porter sur une autre paroisse que celle où se fait le jeu, gagne le prix proposé; ce jeu se nomme en Normandie *la pelote* ou *l'éteuf*. (D. J.)

SAOULÉ, SOU ou SATURÉ, (*Chimie.*) Voyez SATURATION.

SAOULER, (*Jardin.*) quelques autres modernes se sont servis de ce terme en parlant d'une terre qu'on avoit trop fumée ou arrosée.

SAPÆI, (*Géogr. anc.*) ancien peuple de la Thrace, selon Etienne le géographe. Appien, *civil. lib. V.* en fait aussi mention. Leur pays est nommé *Sapaica præfectura* par Ptolomée, *lib. III. ch. xj.* Leurs villes étoient Ænos, Cypela, Bisanthe, &c. selon le P. Hardouin, in *Plin. l. IV. c. ij.*

2. *Sapæi*, ancien peuple de l'Ethiopie sous l'Egypte, selon Ptolomée, *l. IV. c. viij.* il les met au midi du peuple *Memnonés*, qui étoient entre le Nil & l'Astapus, près de Méroé. (D. J.)

SAPAJOU, voyez SINGE.

SAPAN, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom que les habitants du Pégu donnent à leurs principales fêtes ou solennités, qui se célèbrent avec beaucoup de pompe. La première est la fête des *fusées*; les gens riches lancent des fusées en l'air, & ils jugent du degré de faveur qu'ils obtiennent auprès de la divinité, par la hauteur à laquelle leur fusée s'élève: ceux dont la fusée ne s'élève point, s'ils en ont les moyens, font bâtir un temple à leurs dépens, pour expier les fautes qui leur ont attiré le déplaisir du ciel. La seconde fête s'appelle *kollok*, on choisit des femmes du peuple, & sur-tout des hermaphrodites qui sont communs au Pégu, qui forment une danse en l'honneur des dieux de la terre. Lorsque la danse est finie, les acteurs ou actrices entrent en convulsion, & prétendent ensuite avoir conversé avec les dieux, & se mêlent de prédire si l'année sera bonne ou mauvaise, s'il y aura des épidémies, &c. La fête appelée *sapan-katena*, consiste à faire de grandes illuminations, & à promener dans les rues de grandes pyramides ou

colonnes: Celle que l'on nomme *sapan-dnyka*, ou la fête des eaux, se célèbre en se baignant & en se jettant les uns aux autres une grande quantité d'eau. La fête appelée *sapan-donon*, se célèbre par des joutes ou courses sur l'eau. Le maître ou conducteur de la barque qui arrive la première au palais du roi, obtient un prix; celui qui arrive le dernier reçoit par dérision un habit de veuve: cette fête dure pendant un mois entier.

SAPHAR, (*Géogr. anc.*) ou *Sapphar* & *Saphara* par Ptolomée, *lib. VI. ch. vij.* ville de l'Arabie heureuse dans les terres, selon Pline, *lib. ch. xxij.* c'étoit du tems d'Arrien la métropole du roi des Hémérites & des Sabaites leurs voisins. Le P. Hardouin dit que le nom moderne est *Sacada*. (D. J.)

SAPHENE, f. f. (*Anatomie.*) cette veine est la plus grosse & la plus longue des six qui forment la crurale. Elle commence par quelques rameaux qui viennent du gros orteil & de dessus le pié, & montant par la malléole interne le long de la jambe, & par la partie intérieure de la cuisse, entre la peau & la membrane charnue, elle va se perdre vers les glandes de l'aine dans la crurale; à l'opposé de la sciatique mineure qui s'y infère à la partie externe; elle reçoit plusieurs branches dans son chemin, & c'est elle qu'on a coutume d'ouvrir dans la saignée du pié.

Galien, de *curat. per venæ sectionem*, a le premier établi que l'ouverture de cette veine est efficace pour exciter les règles, parce qu'après l'ouverture le sang se porte abondamment non-seulement à la veine sur laquelle on a opéré, mais encore à tous les vaisseaux qui en dépendent, à cause que le sang trouve moins de résistance à l'endroit où la veine est ouverte, que par-tout ailleurs. Lors donc qu'on a fait la saignée au pié, il se porte plus de sang aux vaisseaux de la matrice qui viennent de la veine-cave, aussi-bien que de la *saphene*. Et comme le fluide qui s'y porte en plus grande abondance distend considérablement les vaisseaux, le flux menstruel doit trouver une issue plus facile. Aussi lorsque le sang superflu, sans être visqueux, se trouve retenu par le vice des vaisseaux, on n'a pas plutôt ouvert la *saphene* que les humeurs se jettent en plus grande quantité vers la matrice, au moyen de quoi le cours du sang vers les vaisseaux de l'utérus est plus libre, & procure l'écoulement des règles. (D. J.)

SAPHIR, f. m. (*Hist. nat.*) pierre précieuse, bleue; elle est transparente & d'une dureté qui ne le cède qu'au diamant & au rubis. Sa couleur se dissipe au feu sans que pour cela la pierre entre en fusion.

Relativement à la couleur, on compte quatre différentes espèces de *saphirs*: 1°. Le *saphir* d'un bleu céleste, ou d'un bleu d'azur; c'est celui que l'on regarde comme le plus beau. C'est ce *saphir* que quelques auteurs appellent *saphir mâle*; on le nomme aussi *cyanus*, parce qu'il est de la couleur des barbots. 2°. Le *saphir* d'un bleu foncé; il est moins estimé que le précédent. 3°. Le *saphir* d'un bleu clair, tirant un peu sur le verd d'eau; quelques auteurs le nomment *saphirus prasitis*. 4°. Le *saphir* très-clair, dans lequel la teinte bleue est presque entièrement imperceptible. Il n'y a, pour ainsi dire, que la dureté qui mette de la différence entre lui & le diamant; ce dernier a quelquefois été appelé *saphir femelle*: d'autres l'ont appelé *leuco-saphirus*.

Wallerius dit que les *saphirs* sont ordinairement d'une forme octogone, ou d'un plus grand nombre de côtés; mais les relations des voyageurs nous apprennent qu'on les trouve communément sous la forme de petits cailloux roulés dans quelques rivières des Indes orientales, de même que presque toutes les autres pierres précieuses. Les plus beaux *saphirs* viennent des royaumes de Pégu, de Bishagar, de Cambaye & de l'île de Ceylan. Ceux qui se trouvent

en Bohême, en Silésie, en Saxe, &c. n'ont ni la dureté, ni la vivacité de la couleur des *saphirs* d'orient.

Il y a tout lieu de croire que la couleur du *saphir* est due au cuivre. Quand on veut priver cette pierre de sa couleur & en faire un diamant, on la met dans un creuset après l'avoir bien entourée de sable fin, parfaitement lavé pour le dégager de toute saleté; lorsque le *saphir* aura été ainsi environné de sable, on couvrira le creuset d'un couvercle qu'on lutttera bien exactement; on exposera le creuset au fourneau de verrerie pendant douze heures; au bout de ce tems on le retirera peu-à-peu, & le *saphir* aura perdu toute sa couleur; mais il faudra le faire retailler.

Pour contrefaire le *saphir* il n'y aura qu'à joindre du saffre, ou du bleu des Emailleurs, à la composition du verre; on fera des essais pour savoir la quantité de cette matière qu'il conviendra de joindre au verre.

Le *saphirus* des anciens n'étoit point la pierre dont on vient de parler, c'étoit le *lapis lazuli*; quant au *saphir*, ils l'appelloient *cyanus*. (—)

SAPHIR, (*Mat. médic.*) Voyez FRAGMENT PRÉCIEUX.

SAPHORIN D'OZON, SAINT, (*Géogr. mod.*) petite ville, ou plutôt bourgade à 3 lieues de Lyon.

Guypape, en latin *Guidopapa*, naquit dans ce bourg au commencement du xv. siècle. Il étudia la Jurisprudence en France & en Italie, & fut employé par le dauphin Louis, depuis Louis XI. en plusieurs affaires importantes, & entr'autres auprès de Charles VII. son pere, dont il s'agissoit d'appaier la colère. Le roi fut content de la conduite de Pape, & l'employa même dans la suite. Il mourut à Grenoble, vers l'an 1476. Il a composé divers ouvrages qui sont assez rares. Le plus important est intitulé: *Decisiones gratianopolitanæ*, Grenoble 1490, in-fol. cette édition a été suivie de plusieurs autres. Les raisonnemens de cet ouvrage sont judicieux, les preuves solides, & les lois bien employées dans leur vrai sens; mais le style n'est ni pur, ni latin. Chorier en a donné une traduction qui vaut beaucoup mieux que l'original, & qui est intitulée: *la jurisprudence de Guypape dans ses décisions, avec des remarques & la vie de l'auteur*, Lyon 1692, in-4°. (D. J.)

SAPIENCE, f. f. (*Gram.*) se dit quelquefois pour *sagesse*, *prudence*. Lafontaine a appelé la Normandie le pays de *sapience*.

SAPIENCE DE JESUS, FILS DE SIRACH, (*Critiq. sacrée.*) c'est le titre grec ordinaire du livre communément appelé l'*Ecclésiastique*, mis par les uns au rang des livres canoniques de l'Ecriture, & par les autres au rang des apocryphes; nous ne répéterons pas ici ce qui en a été dit au mot ECCLÉSIASTIQUE, pour ne point faire de doubles emplois.

L'an 132 avant Jesus-Christ, & la 38. de Ptolomée Evergete II. plus connu sous le nom de Phyléon, Jesus, fils de Sirach, juif de Jérusalem, vint s'établir en Egypte, & y traduisit en grec pour l'usage des Juifs hellénistes, le livre que Jesus son grand-pere avoit composé en hébreu, & qui est intitulé dans nos Bibles l'*Ecclésiastique*. Les anciens l'appellent *Panareton*, mot grec qui signifie le *trésor de toutes les vertus*, parce qu'ils le regardoient comme un recueil de maximes les plus vertueuses. Jesus l'avoit écrit en hébreu vers le tems du pontificat d'Onias II. & un autre Jesus son petit-fils le mit en grec. Ce dernier est distingué du grand-pere qui en étoit l'auteur, par le titre de *fils de Sirach*. L'original hébreu est perdu; on l'avoit encore du tems de saint Jérôme, car il déclare dans sa préface aux livres de Salomon, & dans son épître 115. qu'il l'avoit vu sous le titre de *paraboles*.

Il est vraisemblable qu'il y a dans la traduction

grecque des choses qui n'étoient pas dans l'original. La conclusion du *ch. l. v. 27. & suiv.* & la prière du dernier chapitre, sont sans doute des additions du traducteur; car ce que l'auteur y dit du danger qu'il a couru de perdre la vie par une fausse accusation portée au roi contre lui, appartient au regne barbare de Ptolomée Phyléon, & ne peut pas regarder le grand-pere de Jesus, qui demouroit à Jérusalem, trois générations auparavant, lorsqu'il n'y avoit point de tyrannie exercée sur le pays.

La version latine de ce livre de l'*Ecclésiastique* contient aussi plusieurs choses qui ne sont pas dans le grec. Il faut qu'elles y aient été insérées par celui qui l'a traduit en latin. A présent que l'hébreu qui étoit l'original est perdu, le grec qui est la traduction du petit-fils de l'auteur en doit tenir lieu, & les versions devroient toutes être faites sur le grec, & non sur le latin.

Les Juifs modernes ont un livre qu'ils appellent le *livre de Ben-Sira*, ou *du fils de Sira*. Comme ce livre est aussi un recueil de sentences de morale; quelques critiques ont pensé que ce Ben-Sira, ou fils de Sira, étoit le même que Ben-Sirach, ou fils de Sirach; & que son livre est le même que notre *Ecclésiastique*; mais c'est une erreur facile à connaître par la confrontation des deux ouvrages. Celui des Juifs modernes a été imprimé plusieurs fois. Voyez la *Bibliothèque rabbinique* de Buxtorf, pag. 324. (D. J.)

SAPIENTIAUX, adj. (*Théolog.*) nom que les interprètes & les théologiens donnent à quelques livres de l'Ecriture qui sont destinés spécialement à l'instruction des hommes, & à leur donner des leçons de morale & de sagesse; on les appelle ainsi pour les distinguer des livres historiques ou prophétiques.

Les livres *sapientiaux* sont les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique*, la *Sagesse*, & selon quelques-uns les *Pseaumes* & le livre de Job, quoique la plupart regardent ce dernier comme un livre historique. Voyez HAGIOGRAPHIE.

SAPIENZA, MARE DIO, (*Géogr. mod.*) on appelle ainsi en Italie cette partie de la Méditerranée qui bat les côtes de la Morée, entre la mer Ionienne au couchant, & l'Archipel à l'orient; les golfes de Coron & de Colochine en font partie. (D. J.)

SAPIENZE, LE, (*Géogr. mod.*) on nomme le *Sapienze* trois petites îles de la Grece, qui sont sur la côte occidentale de la Morée; ce sont les *Ænusa* de Pausanias. Quelques auteurs ont nommé la première *Sphagia* ou *Sfragia*; la seconde est appelée par Ptolomée *Tiganusa*; la troisième anciennement nommée *Baccantia*, aujourd'hui *san Venatio*, est sans habitans quoiqu'elle ait un bon port. (D. J.)

SAPIN, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *abies*, genre de plante à fleur en chaton, composée de plusieurs somets, & stérile. Les embryons naissent séparément des fleurs, entre les écailles ou les feuilles d'un épi, & qui deviennent dans la suite une semence garnie d'une aile membraneuse, & cachée aussi entre les écailles qui sont attachées à l'axe, & qui constituent le fruit des plantes de ce genre; ce fruit n'est autre chose que l'épi qui est devenu plus gros. Ajoutez aux caractères de ce genre que les feuilles naissent seules le long des branches, & non pas par paires comme celles du *pin*. Tournefort, *Inst. rei herb.* V. PLANTE.

SAPIN, *abies*, très-grand arbre, toujours verd, qui se trouve sur les plus hautes montagnes de l'Europe, de l'Asie, & dans l'Amérique septentrionale. On peut admirer dans le *sapin*, la direction extrêmement droite & uniforme de sa tige, la position horizontale de ses branches, dont chaque étage marque la croissance d'une année, la régularité de son accroissement,

croissement, la forme pyramidale de sa tête, & sa grande élévation, qui va quelquefois jusqu'à plus de cent piés. Son écorce est cendrée, assez unie, fort sèche, & très-cassante. Cet arbre fait beaucoup de racines qui sont rarement le pivot; mais elles s'étendent pour la plupart, se divisent en quantité de ramifications. Ses jeunes branches se garnissent d'un grand nombre de feuilles petites & étroites, d'un verd tendre & brillant en-dessus & blanchâtre en-dessous; elles sont placées fort près & à plusieurs rangs de chaque côté des branches en manière de peigne, & à-peu-près comme la feuille de l'if. Ses fleurs femelles ou chatons paroissent au commencement de Mai; elles sont d'un assez beau rouge, mais dont l'apparence n'est sensible que de près. Les fruits que produit le *sapin* sont des cônes qui diffèrent de ceux du pin par leur forme qui est cylindrique; au-lieu que le cône du pin est de figure pyramidale. Sa graine ailée comme celle du pin est plus molle, & les écailles qui la couvrent sont moins ligneuses. Il faut s'y prendre à tems pour cueillir les cônes du *sapin* proprement dit, ou *sapin* à feuille d'if, car ils ne tombent point en entier; dès que leur maturité est parfaite, ce qui arrive de bonne heure en automne, les écailles & les graines qui forment le cône se détachent des filets qui les soutiennent, elles tombent & se dispersent de façon qu'il n'est guère possible de les retrouver: les cônes du *sapin* proprement dit, ont la pointe tournée en-haut, à la différence de ceux de l'épicéa qui pendent en-bas.

Le *sapin* par rapport au volume & à l'utilité de son bois se met au nombre des arbres forestiers du premier rang. Il a de plus le mérite de croître dans des endroits où les arbres d'un bois de meilleure essence se refusent absolument. Il se plaît dans les pays froids & élevés, dans les gorges ténébreuses & sur le revers des montagnes exposées au nord, dans les lieux frais & humides, & dans les terres fortes & profondes; cependant on le voit réussir aussi dans les terrains sablonneux, maigres & graveleux, pourvu qu'ils aient beaucoup de fond. Le *sapin* pénètre dans les joints des rochers, & jusque dans les fentes qui en séparent les lits; c'est même dans cette position que cet arbre réussit le mieux; il profite également dans le gravier humide, dans les terres rouges, limonneuses, & généralement par-tout où le hêtre réussit. Il peut venir aussi dans la glaise pure & dans un sol fort & grossier, mais il ne réussit pas si bien lorsque les terres sont engraisées de fumier ou qu'elles sont en culture. Il peut se soutenir encore dans les terres sèches, pauvres & stériles; à-moins qu'elles ne soient extrêmement sablonneuses & légères, trop superficielles & sans aucun mélange; on l'a vu venir enfin sur des voûtes d'anciens bâtimens fort élevés, où ses racines perçoient à-travers la maçonnerie. Cependant il n'y avoit sur ces voûtes qu'une épaisseur d'un ou deux piés de terre fort légère. Cet arbre ne se refuse presque à aucun terrain; si ce n'est à l'aridité de la craie, à la dureté du tuf & au sable vif. Il ne craint jamais le froid; mais il ne fait que languir dans les pays chauds; il ne réussit même sur les montagnes froides & élevées que quand les plants sont fort près les uns des autres; c'est aussi le meilleur moyen d'en accélérer l'accroissement dans toutes sortes de terrains.

Dans les pays où il y a de vieux *sapins*, ces arbres se multiplient fort aisément d'eux-mêmes, mais quand on veut faire de nouvelles plantations, il n'est pas si facile d'y réussir. Quoiqu'à proprement parler cet arbre puisse venir de bouture & de branches couchées, ce sont des moyens trop longs, qui ne peuvent guère servir que pour la multiplication de quelques espèces rares de *sapins*, & qui ne conviennent nullement pour faire des plantations en

grand. Ce n'est qu'en semant qu'on peut bien remplir cet objet. Il y a deux façons d'y procéder; l'une qui est la moins sûre & la plus dispendieuse, est de mettre le terrain en bonne culture par plusieurs labours, comme si on vouloit lui faire porter du blé; de le herfer soigneusement sur le dernier labourage au printemps; d'y semer ensuite la graine à plein champ comme on répand le blé; & de la recouvrir fort légèrement en faisant traîner par un cheval des branchages sur le terrain, car cette graine ne lève point lorsqu'elle est trop enterrée. Ordinairement ces semis lèvent à merveille dans les terrains qui ne sont pas trop exposés au soleil, mais on court le risque de les voir dépeuplés, soit par les chaleurs de l'été ou par les gelées d'hiver. On peut parer le premier inconvénient en semant de l'avoine avec la graine de *sapin*. Cette avoine entretient une fraîcheur qui garantit les jeunes plants de l'ardeur du soleil; on peut la couper ou faucher sans endommager le semis, mais l'inconvénient de la gelée reste, & c'est le plus à craindre; car si le semis a été fait dans une bonne terre, les mauvaises herbes envahissent le terrain les années suivantes & étouffent les jeunes plants, à moins d'y donner des soins de culture qui iroient à grands frais dans un espace un peu considérable. Le *sapin* d'ailleurs ne peut souffrir la culture, les soins qui lui viennent de main d'homme lui sont contraires, il ne veut être garanti que par les secours de la nature. Une autre manière de faire des semis du *sapin*, qui quoique moins expéditive que la précédente, est plus assurée & presque de nulle dépense, c'est de répandre la graine aussi-tôt qu'elle est recueillie, parmi les broussailles, les bruyères, les genévriers, les ronces, les épines, &c. Plus le terrain sera couvert d'arbrisseaux, plus le semis prosperera. Il pourra sembler que ceci est en contrariété avec ce que j'ai dit sur les herbes qui étouffent les jeunes plants de *sapin* venus dans une terre cultivée; mais il faut considérer que la culture prêtant faveur à la crue des mauvaises herbes, elles deviennent folles & couvrent le terrain; au-lieu que les arbrisseaux laissent peu d'herbes à leur pié, & forment un abri naturel aux jeunes plants qui lèvent; c'est ainsi que sème la nature; il est vrai que ses progrès sont lents dans les commencemens. Le tems n'est rien pour elle; le succès est l'unique but qu'elle se propose. Aussi arrive-t-il que les semis faits de cette façon ne commencent à se montrer qu'au bout de quatre ou cinq ans. Cependant on est dédommagé par la suite des progrès que font ces arbres lorsqu'ils sont dans leur force; on peut s'attendre que s'ils sont dans un terrain convenable, ils s'élèveront à plus de 30 piés en trente ans, & la plupart auront jusqu'à deux piés de diamètre à l'âge de quarante ans, & on remarque en Angleterre que des *sapins* âgés d'environ quatre-vingt ans avoient aussi quatre-vingt piés d'hauteur sur dix à onze de circonférence dans une terre argilleuse & forte; mais si l'on ne veut faire que de petites plantations, on pourra semer les graines au mois d'Avril, dans des caisses plates ou des terrines, ou même dans des planches de terre à potager qui soit meuble & légère, que l'on aura mêlée d'une moitié de vieux décombres.

Il faudra arroser bien légèrement dans les tems de hâle & de sécheresse, soit le semis, soit les jeunes plants lorsqu'ils seront levés; les sarcler au besoin, les garantir de la grande ardeur du soleil avec des branchages feuillus, & ferrer les caisses ou terrines pendant l'hiver. A l'égard des planches, il sera à propos de leur faire de l'abri avec de la paille hachée, ou telle autre chose que l'on imaginera pouvoir les sauver des grandes gelées. Il faudra les transplanter au bout de deux ou trois ans sans différer davantage, car ces arbres ne reprennent pas lorsqu'ils sont âgés,

à moins qu'on ne les enlève avec la motte de terre. Les jeunes plants que l'on mettra dans les endroits où l'on voudra qu'ils soient à demeure, seront plantés à trois ou quatre piés de distance, parmi les broussailles & les épines qui s'y trouveront & qu'il faudra laisser, en faisant seulement un trou suffisant pour recevoir le *sapin*, mais peu profond, & on recouvrira les racines avec de la bonne terre que l'on aura réduite en bouillie dans un baquet. A l'égard des plants auxquels on voudra faire prendre de la hauteur avant de les placer à demeure, il faudra les mettre en pépinière à trois piés de distance, mais il faudra avoir grand soin de concentrer leurs racines en faisant bêcher à leur pié tous les ans à deux différentes fois, pour couper les fibres qui cherchent à s'étendre; car la culture de ces arbres dans la pépinière ne doit avoir pour objet que le moyen de pouvoir les enlever avec la motte de terre, sans quoi nul succès pour la transplantation, qui doit dans tous les cas se faire au mois d'Avril, par un tems doux & couvert; mais il faut toujours avoir pour principe de ne leur donner que le moins de culture qu'il est possible. Si on plante les *sapins* trop près, les branches inférieures perdent leurs feuilles & se dessèchent, ce qui fait un aspect désagréable; la distance de douze piés est la moindre qu'on puisse leur donner, lorsque la ligne où on les plante est isolée; mais si l'on veut former plusieurs lignes de ces arbres, il faut les espacer de dix-huit à vingt piés.

On peut tailler ces arbres sans inconvénient dans toutes les saisons, si ce n'est dans le tems qu'ils sont en pleine sève, & qu'ils poussent; pourvu cependant qu'on ne leur fasse pas tout-à-la-fois un retranchement trop considérable. On doit considérer aussi que le mois de Septembre est le tems le plus propre à cette opération; on peut même les arrêter à la cime, quand pour de certains arrangemens on ne veut pas qu'ils montent si vite. Mais il ne faut pas croire que le retranchement des branches du pié puisse contribuer à leur accroissement; jamais il n'est plus prompt que quand on laisse aller ces arbres à leur gré, & le retranchement des rameaux inférieurs ne leur profite que quand ils se dessèchent & tombent d'eux-mêmes, lorsque les arbres sont plantés près les uns des autres. Il ne faut donc les élaguer que peu-à-peu & autant qu'il est besoin, pour leur former une tête à la hauteur que l'on desire.

Comme les forêts de *sapins* sont ordinairement sur le replat des montagnes, fort élevées & dans des terrains légers qui ont peu de profondeur, que d'ailleurs ces arbres pivotent rarement, qu'ils ont une grande hauteur & qu'ils donnent beaucoup de prise au vent; il arrive souvent que dans des tems orageux il y a un nombre d'arpens dont tous les *sapins* sont renversés. Dans ces cas, comme il ne croît aucunes plantes sous les *sapins*, le terrain paroît entièrement dénué de végétaux & sans ressource. Mais bien-tôt il vient des framboisiers, des fougères, &c. qui par leur ombrage & leur fraîcheur, favorisent la germination des graines de *sapin*, dont la surface du terrain est toujours suffisamment garnie; cependant leur succès dépendra sur-tout du soin que l'on aura d'empêcher le parcours du bétail, qui en détruisant l'herbe, laisseroit la terre exposée au dessèchement; d'où il arriveroit que les graines ne leveroient pas.

Il ne faut rien attendre des *sapins* qui ont été coupés; ils ne donnent jamais de rejettons. Ce sont autant d'arbres supprimés pour toujours, & qui ne peuvent être remplacés que par les jeunes plants qui ont levé aux environs. Cet inconvénient doit engager à exploiter les forêts de *sapins* différemment des arbres qui ne sont pas résineux; on doit donc laisser dans le tems des coupes beaucoup plus d'arbres en réserve que les ordonnances ne le prescrivent en général;

non-seulement pour répandre des graines dans le canton exploité, mais sur-tout pour procurer l'ombre & la fraîcheur qui sont absolument nécessaires pour les faire lever.

On ne fait nul usage du vrai *sapin* ou *sapin* à feuille d'if pour l'ornement des grands jardins & des parcs, malgré la beauté de son feuillage qui est d'un verd tendre, brillant & stable. Chacun s'étonne de ce qu'on lui préfère l'épicéa que l'on trouve par-tout, & qui n'a pas à beaucoup près autant d'agrément. Mais la raison en est simple; c'est que l'épicéa est plus commun, qu'il se multiplie plus aisément que le *sapin*, qu'il souffre mieux la transplantation, & qu'il se contente d'un terrain plus médiocre.

On tire de grands services du *sapin* pour différens arts: le *sapin* proprement dit que l'on nomme *sapin à feuille d'if*, donne une résine liquide & transparente, connue sous le nom de *térébenthine*; c'est sur-tout dans les montagnes de la Suisse où il y a beaucoup de *sapins* d'où l'on tire cette résine. Sur la façon de la tirer, de l'épurer & de la mettre en état de vente. Voyez le *Traité des arbres* de M. Duhamel, à l'article *abies*.

Le bois du *sapin* est blanc, tendre, léger, & il fend aisément; cependant il est ferme & ne plie pas sous le faix. Il sert à quantité d'usages; on en fait la mâture des plus grands vaisseaux; on en tire des pièces de charpente de toutes sortes d'échantillons. Après le chêne & le châtaignier, c'est le bois le plus convenable pour cet objet. Il en est de même pour la menuiserie, où l'on fait très-grand usage des planches de ce bois; il est excellent pour tous les ouvrages du dedans. Sa durée est très-longue, s'il n'est pas posé à l'humidité ou couvert de plâtre; cependant il reste long-tems dans la terre sans pourrir, & il n'y noircit pas comme le chêne; on en fait aussi les tables des instrumens à cordes. Enfin, ce bois est bon pour le chauffage, & on en peut faire du charbon. Si l'on ferme entièrement une chambre avec des volets de *sapin* amenuisé au point de n'avoir qu'une ligne d'épaisseur, ils laissent passer autant de jour que les fermetures que l'on nomme *sultanes*; mais le *sapin* paroît rouge, & rend le même effet que si la lumière passoit à-travers un rideau d'étoffe cramoisie. Le bois du *sapin* est de meilleure qualité que celui de l'épicéa, avec lequel on le confond souvent. Le *sapin* propre à la mâture des vaisseaux se tire ordinairement des pays du nord, & c'est le plus estimé. Cependant on en tire beaucoup du Dauphiné, de la Franche-Comté, de l'Auvergne, & des environs de Bordeaux; mais tout le *sapin* que l'on emploie à Paris vient de l'Auvergne. On peut donner en hiver aux moutons, les jeunes rejettons & les feuilles du *sapin*; cette nourriture leur est fort saine. On fait aussi quelque usage en Médecine des plus tendres rameaux de cet arbre.

Voici les especes ou variétés que l'on connoît à présent dans le genre du *sapin*: je désignerai sous le nom de *sapin*, toutes les especes de cet arbre dont les cônes ont la pointe tournée en-haut; & sous le nom d'*épicéa*, toutes les autres sortes de cet arbre dont les cônes ont la pointe tournée vers la terre.

1. Le vrai *sapin* ou le *sapin à feuille d'if*, ou le *sapin blanc*; c'est à cette espece qu'il faut particulièrement appliquer ce qui a été dit ci-dessus. Il veut un meilleur terrain que l'épicéa, il faut plus de soins pour l'élever & le transplanter, & les graines tombent dès le mois d'Octobre avec les écailles qui composent le cône; en sorte que si l'on veut avoir des cônes entiers pour conserver la graine & l'envoyer au loin, il faut les faire cueillir bien à tems. Son accroissement n'est pas si prompt que celui de l'épicéa; il n'est ni si vivace, ni si agreste, mais il a plus de beauté, & son bois est plus estimé; les plus beaux *sapins* de cette

espece se trouvent sur le mont Olimpe, où ils donnent des cônes d'environ un pié de longueur.

2. *Le petit sapin de Virginie* ; c'est un arbre de moyenne grandeur, dont les feuilles sont disposées en maniere de peigne, comme celles du vrai *sapin*. Quoiqu'il en soit extrêmement robuste, il ne réussit bien que dans un terrain humide. On prétend que cet arbre n'a pas autant d'agrément que le vrai *sapin*, parce qu'il étend ses branches horizontalement & à une grande distance, ce qui, au moyen du peu d'élévation de la maîtresse tige, lui donne la forme d'un cône écrasé : mais la singularité même de cette forme peut avoir son mérite dans l'ordonnance d'un grand jardin.

3. *Le sapin odorant ou le baume de gilead* ; c'est le plus beau de tous les *sapins*. Aucun auteur n'a encore parlé de sa stature : ses feuilles quoique de la même forme & de la même nuance de verdure que celles du vrai *sapin*, sont néanmoins disposées comme celles de l'épicéa, & c'est en quoi on fait consister sur-tout la beauté du baume de gilead. Ses cônes sont longs & se terminent insensiblement en pointe : ils viennent au bout des branches, la pointe tournée en-haut comme ceux du vrai *sapin*. Les graines & les écailles dont ils sont formés, tombent & se dispersent de bonne heure en automne ; en sorte que si l'on veut avoir de ces cônes pour en conserver la graine, il faut les surveiller au tems de la maturité. M. Miller, auteur anglois, assure que dans quelque terrain qu'on ait planté cet arbre en Angleterre, sa beauté ne s'y est pas soutenue pendant plus de dix ou douze ans ; que quand ces arbres ont passé leur jeunesse, on les voit déchoir, que leur dépérissement se manifeste par la grande quantité de chatons & de cônes qu'ils rapportent ; qu'ensuite ils ne poussent que de petites branches crochues ; qu'il transude de leur tronc une grande quantité de térébenthine ; qu'alors leurs feuilles tombent, & qu'enfin les arbres meurent au bout d'un an. Cependant le même auteur ajoute qu'il y a un grand nombre de plants âgés de cette espece de *sapin* qui sont vigoureux & d'une belle venue dans les jardins du duc de Bedford, dont le sol est un sable profond ; d'où on peut conclure que le baume de gilead ne peut prospérer que dans un terrain de cette qualité. On tire de cet arbre une résine claire & odorante, que l'on fait passer pour le baume de gilead, quoique l'arbre qui donne le vrai baume de ce nom soit une espece de térébinthe.

4. *Le grand sapin de la Chine* ; ses feuilles sont bleuâtres en-dessous, & disposées sur les branches en maniere de peigne. Ses cônes sont plus gros & plus longs que ceux des *sapins* d'Europe, ils ont sur l'arbre la pointe tournée en-haut ; leurs écailles ainsi que les feuilles sont terminées par un filet épineux.

5. *Le très-grand sapin de la Chine* ; c'est une variété qui ne diffère de l'arbre précédent, que parce qu'elle prend encore plus d'élévation & que les écailles de ses cônes ne sont pas épineuses. Mais ces deux fortes de *sapins* de la Chine, n'ayant point encore passé en Europe, on n'en peut parler que fort superficiellement.

6. *L'épicéa* ; c'est l'espece de *sapin* la plus commune en Europe, celle qui atteint une plus grande hauteur, qui se soutient le mieux dans un terrain médiocre, que l'on cultive le plus pour l'agrément, quoique ce soit l'espece de *sapin* qui en ait le moins. Il a l'écorce rougeâtre & moins cassante que celle du vrai *sapin*. Ses feuilles sont plus courtes, plus étroites, d'un verd plus mat & plus brun, & elles sont placées autour des nouvelles branches sans aucun ordre distinct. Ses cônes sont plus lisses & plus longs ; ils tombent de l'arbre tout entiers, & peu-à-peu pendant la seconde année, & le plus grand nombre durant la troisième ; mais si on veut les cueillir pour

avoir de la graine, il faut s'y prendre avant le hâle du printems de la seconde année ; car alors les cônes s'ouvrent & laissent tomber la graine qui est fort petite, & que les vents répandent au loin. Il transude de cet arbre une substance résineuse qui se durcit à l'air, & dont on fait la poix blanche & la poix noire, qui servent à différens usages. Voyez à ce sujet le *Traité des arbres* de M. Duhamel.

L'épicéa se multiplie plus aisément que le vrai *sapin*. Les branches de cet arbre que l'on marcotte ont au bout de deux ans des racines suffisantes pour la transplantation, & même les jeunes rameaux qui touchent contre terre dans un lieu frais font racines d'eux-mêmes. Il réussit assez bien de boutures ; si on les fait au commencement de Juillet, elles seront propres à transplanter en pépinière au bout de quatorze mois. Par ces deux moyens de multiplication, la croissance s'accelere plus qu'en semant. L'épicéa est l'un des derniers arbres que l'on trouve aux extrémités du nord avec le pin, le faule & le bouleau. Il fait le principal fond des forêts de ces climats froids où il s'élève à une très-grande hauteur dans la terre forte & profonde des vallées ; quoiqu'il y soit entièrement couvert de neige pendant six mois de l'année. Les Suédois, dans la disette des fourrages, donnent aux chevaux de jeunes branches d'épicéa hachées & mêlées avec l'avoine. Le bois de cet arbre sert aux mêmes usages que celui du vrai *sapin* : il est vrai que la qualité en est inférieure, mais il est moins nouveau & il se travaille plus aisément.

7. *L'épicéa dont les cônes sont très-longs* ; ce n'est pas ici une simple variété, seulement établie sur la plus grande longueur des cônes ; car cet épicéa qui est originaire de l'Amérique septentrionale, est très-différent de celui d'Europe. Il fait un très-grand arbre, bien supérieur en beauté à notre épicéa, par l'élégance de sa forme & l'agrément de ses feuilles, qui sont blanchâtres en-dessous & d'un verd de mer en-dessus.

8. *L'épinette de Canada* ; c'est une sorte d'épicéa, que les Botanistes spécifient par de courtes feuilles & de très-petits cônes. Cette épinette a en effet les feuilles plus minces & moins longues que celles de l'épicéa commun, & ses cônes ne sont guere plus gros qu'une noisette. On prétend que cet arbre s'élève dans son pays natal à 20 ou 30 piés ; mais en Angleterre où on le cultive depuis du tems, on ne l'a pas vu passer 8 ou 10 piés de hauteur. On croit que ce qui déprime sa croissance en Europe, c'est la trop grande quantité de cônes dont il se charge de très-bonne heure. En broyant entre les doigts des jeunes branches de cet arbre, elles rendent en tout tems une odeur balsamique assez forte & qui n'est point désagréable. On fait en Canada avec les rameaux de l'épinette une liqueur très-rafraîchissante & fort saine que l'on boit avec plaisir, sur-tout pendant l'été, quand on y est habitué.

9. *L'épinette de la nouvelle Angleterre* ; c'est encore une sorte d'épicéa d'aussi petite stature que la précédente, dont les Botanistes la distinguent par ses feuilles qui sont plus courtes & par ses cônes, dont les écailles sont entr'ouvertes ; du reste cet arbre a les mêmes propriétés & autant d'agrément.

10. *L'épicéa du levant* ; ses feuilles sont courtes & quadrangulaires, ses cônes sont très-petits & ont la pointe tournée en-bas. Cet arbre est du nombre des nouvelles plantes, dont M. Tournefort a fait la découverte dans son voyage au levant ; on le trouve aussi dans l'Istrie & dans la Dalmatie.

11. *L'épicéa à feuille de pin* ; les feuilles de cet arbre sont beaucoup plus longues, que celles d'aucune autre espece de *sapin* ou d'épicéa ; c'est tout ce qu'on en fait, tant il est encore peu connu. M. d'Aubenton le subdélégue.

SAPIN, (*Botan. Agricult.*) cet arbre porte sa tête altière jusqu'à la première région de l'air, *æthereas ad auras vertice tendit* : c'est sur les plus hautes montagnes, & sur-tout dans les forêts du nord, que la terre rassemble

*Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble ;
Un suc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pié touche aux enfers, leur cime est dans les
cieux ;
Leur tronc inébranlable & leur pompeuse tête
Résiste en se touchant aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre, & triomphent du tems.*

Tournefort compte quatre especes de *sapin* ; la principale est le *sapin* à feuilles d'if, dont le fruit taillé en cône se tourne en-haut, *abies taxi folio, fructu sursùm spectante* ; en anglois, *the yewfir-tree with the fruit pointing upwards* ; en françois le *vrai sapin*. C'est un grand & bel arbre, fort haut, fort droit, toujours verd : son bois est blanc, couvert d'une écorce lisse, blanchâtre & résineuse ; ses branches sont garnies de feuilles oblongues, étroites, dures, naissant seules le long de leurs côtes. Elles portent des chatons à plusieurs bourses membraneuses qui s'ouvrent transversalement en deux parties, & se divisent dans leur longueur en deux loges remplies d'une poussière menue. Ces chatons ne laissent rien après eux ; les fruits naissent sur le même pié de *sapin* formé en plusieurs écailles en cône ou pomme de pin tournés en-haut ; les Latins les nomment *strobili* : on trouve ordinairement sous chacune de leurs écailles deux semences, &c.

Le *sapin* ou *sapinette* du Canada, *abies minor pedunculatis foliis, virginiana, conis parvis subrotundis*, Pluk. Phytogr. tab. 121. fig. 1. est assez semblable à la pesse par son port ; ses feuilles sont cependant plus menues, plus courtes, & rangées en maniere de dents de peigne. Cet arbre est originaire du Canada, où l'on en tire une térébenthine qui est d'une odeur & d'un gout plus agréable que la térébenthine ordinaire ; & comme on donne de beaux noms à toutes les drogues, on appelle communément cette térébenthine, *baume de Canada*.

Le *sapin* est d'un grand usage pour la mâture des vaisseaux ; on l'éleve de graines, & on en fait des forêts entières dans les pays septentrionaux. Les Anglois en élèvent plusieurs especes, & particulièrement le *sapin* d'Ecosse, le *sapin* argenté, le *sapin* de Norwege, & le *sapin* à poix ; mais nous ne connoissons en France que le *sapin* décrit ci-dessus, & la pesse, encore les confond-on d'ordinaire.

SAPIN, (*Mat. méd.*) cet arbre appartient à la matière médicale comme lui fournissant une espece de térébenthine, connue dans les boutiques sous le nom de *térébenthine de Strasbourg*, ou de *térébenthine de sapin*, & plusieurs autres matières résineuses, soit naturelles, soit altérées par l'art, dont il a été fait mention à l'article PIN, & dont on parlera à l'article TÉRÉBENTHINE. Voyez ces articles. (b)

SAPINES, f. f. plur. (*Charpent.*) folives de bois de sapin, qu'on scelle de niveau sur des tasseaux quand on veut tendre des corbeaux pour ouvrir les terres & dresser les murs. On fait des planchers de longues *sapines*, & on s'en sert aussi dans les échaffaudages. (D. J.)

SAPINETTES, f. f. (*Marine.*) petits coquillages qui s'attachent à la carene du vaisseau.

SAPINETTE, (*Commerce.*) c'est une espece de liqueur ou de biere en usage dans le Canada, la Virginie, & les autres parties septentrionales de l'Amérique. On la fait avec une espece de sapin que les François nomment *épinette blanche*, & les Anglois *spruce* : les Botanistes nomment ce sapin *abies foliis brevibus, conis minimis*. Cet arbre est très-commun

en Canada ; il est assez rare dans les colonies angloises, où le climat est moins froid, & on ne le trouve plus vers le midi, à-moins que ce ne soit sur les hautes montagnes qui sont presque toujours couvertes de neige.

Voici la maniere de faire la *sapinette* : on fait bouillir de l'eau dans une chaudiere que l'on n'emplit qu'aux trois quarts ; lorsque cette eau commence à bouillir, on y met un paquet de branches de sapin ou d'épinette blanche rompues. On continue la cuisson jusqu'à ce que l'écorce se détache avec facilité des branches, ce qui demande environ une heure. Pendant ce tems on fait griller dans une poêle ou du froment, ou de l'avoine, ou de l'orge, ou du maïs, de la même maniere que l'on brûle le café, & l'on jette l'un de ces grains grillés dans la chaudiere où cuisent les branches de l'épinette ; on y met aussi quelques tranches de pain grillé ; ce qui se fait pour donner de la couleur à la liqueur. Alors on retire du feu la chaudiere ; on enlève les branches & les feuilles qui ont été cuites ; on passe la liqueur au-travers d'un linge ; l'on y mêle de la melasse ou du fyrop de sucre grossier ; on met le tout dans un tonneau ; on y joint une petite quantité de levûre de biere que l'on bat dans la liqueur pour l'y incorporer ; après quoi on laisse fermenter ce mélange dans le tonneau dont le bondon reste ouvert, & que l'on a soin de remplir à mesure que la liqueur diminue : la fermentation fait qu'il s'en dégage beaucoup de faletés. Si l'on veut que cette liqueur ait un goût piquant, on n'aura qu'à la tirer en bouteilles avant que la fermentation soit achevée ; si on la veut plus douce, on attendra que la fermentation soit entièrement achevée.

Cette liqueur est brune ou jaunâtre comme de la biere ; elle est fort agréable pour ceux qui y sont accoutumés, au point que quelques particuliers qui avoient vécu en Canada, en ont fait venir en Europe. Elle passe pour rafraîchissante, pour un très-bon remede dans les affections scorbutiques, & est très-diurétique. Cette liqueur est la boisson la plus ordinaire dans le Canada, dans la nouvelle York, & dans l'Albanie. Il paroît qu'on pourroit l'imiter dans nos pays où elle pourroit être d'une grande ressource dans les tems où la disette des grains rend la biere ordinaire trop chere pour les pauvres gens. Ce détail est dû à M. Pierre Kalm, qui l'a inféré dans les *Mémoires de l'académie de Suede, année 1751*. Il est aussi parlé de cette liqueur & de la maniere de la faire dans le *Traité des arbres & arbrustes* de M. Duhamel du Monceau, tome I. page 17. (—)

SAPINIA TRIBUS, (*Géog. anc.*) peuple d'Italie, dans l'Ombrie ; Tite-Live en fait mention, l. XXXII. c. ij. Ce peuple tiroit son nom du *Sapis*, (le Savio) riviere auprès de laquelle il habitoit. (D. J.)

SAPINIERE, f. f. terme de Batelier, bateau construit de sapin dont on se sert sur la riviere de Loire pour le transport des marchandises. La *sapiniere* est moins longue, mais plus large qu'un chalant. (D. J.)

SAPINOS, f. m. (*Hist. nat. Litholog.*) les anciens donnoient ce nom à une améthyste très-claire, & fort peu chargée de couleur.

SAPIS, (*Géog. anc.*) riviere d'Italie dans le Picenum, auprès de la ville d'Isaurum. Son nom moderne est le Savio ; & comme cette riviere passe à Césena, on la nomme aussi *rio-di-Cesena*. (D. J.)

SAPONAIRE, f. f. (*Botan.*) cette plante est l'espece de lychnis que Tournefort & Ray nomment *lychnis sauvage, lychnis sylvestris*. I. R. H. 336. Ray, *Hist. plant.*

Sa racine est longue, rougeâtre, noueuse, rampante, fibreuse, vivace ; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pié & demi ou de deux piés, rondes, sans poils pour l'ordinaire, noueuses, rougeâtres,

moëlleuses, qui se soutiennent à peine. Ses feuilles sont larges, nerveuses, semblables à celles du plantain, mais plus petites, opposées, glabres, attachées à des queues très-courtes, d'un goût nitreux.

Ses fleurs naissent comme en ombelles aux sommités des tiges, composées chacune de cinq pétales ou feuilles disposées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle, quelquefois blanches, odorantes, avec dix étamines blanches à sommet oblong dans leur milieu. A cette fleur succède un fruit de figure conique, qui n'a qu'une cavité remplie de semences menues, presque rondes & rougeâtres.

Cette plante qui, comme je l'ai dit, est une lychnis sauvage, croît proche des ruisseaux, des rivières, des étangs, dans les bois & prés humides, & dans les lieux sablonneux; on la cultive aussi dans les jardins, où elle dure long-tems, en se rendant néanmoins odieuse aux jardiniers par sa manière de serpenter; elle fleurit en Juin, & reste en fleur jusqu'au mois de Septembre. Non-seulement sa fleur se joue pour les couleurs, mais elle devient aussi quelquefois double, & s'emploie dans les bouquets à cause de sa beauté & de son odeur agréable; on donne en Médecine à la plante qui les porte des vertus atténuantes & détergentes. (D. J.)

SAPOTILLE, (Mat. méd.) c'est le fruit d'un arbre de l'Amérique nommé communément *sapotillier* par les habitans du pays, que les Européens appellent aussi *poirier* ou *pommier* d'Amérique, & que Linnæus a désigné par le nom de *achrus Plumieri*.

Les pepins, ou plutôt les noyaux de ces fruits, sont employés depuis long-tems en Amérique, comme un remède souverain contre la colique néphrétique; & leur usage s'est communiqué depuis dix à douze ans dans plusieurs provinces maritimes de France. On trouve un mémoire à ce sujet dans le journal de Médecine pour le mois de Mars 1760, par M. Rançon, médecin du roi, à Saint-Jean d'Angely.

Les noyaux de *sapotille* sont, selon la description qu'en donne cet auteur, d'une forme qui approche en gros de celle des pepins de nos poires bien mûres. On les emploie mondés de leur coque & de leur écorce; ils ne sont point émulsifs, quoiqu'ils soient très-huileux, au point même d'être inflammables; ils ont un goût très-amer. On fait prendre ce remède sous deux formes; on en pile un ou deux gros dans un mortier de marbre, & on les délaye dans cinq ou six onces d'eau pour une dose qu'on réitère de quatre en quatre heures, ou de six en six heures, selon l'exigence des cas, & selon que l'estomac soutient ce remède. On l'édulcore aussi quelquefois pour les sujets délicats, avec le sucre ou un sirop approprié; ou bien on le donne en substance ou incorporé dans un véhicule solide convenable à la dose d'un gros tout au plus. On ne doit pas continuer pendant plus de quatre ou cinq jours l'usage consécutif de ce remède. Il provoque si efficacement dans les coliques néphrétiques *curables*, le cours des urines & la sortie des glaires & des graviers, que ces corps dont la présence occasionnoit l'accès de colique, sont communément chassés au bout de ces tems; & que si on continuoit le remède plus long-tems, il attaqueroit le corps même des reins, l'irriteroit, l'enflammeroit; ce qui n'empêcheroit cependant point de revenir à l'usage de ce remède en faisant quelques momens plus favorables. (b)

SAPOTILLIER, f. m. (Hist. nat. Botan.) *sapota*; genre de plante; quoique ses caractères soient les mêmes que ceux de *guanabane* (voyez GUANABANE), il en diffère cependant entièrement par la nature des fleurs & des fruits, & par le port même de la plante. Le *sapotillier* est donc un genre de plante à fleur en rose composée de plusieurs pétales disposés en rond;

il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit presque de la forme d'une toupie ou ovoïde; ce fruit est mou, charnu, & contient une ou deux semences qui sont arrondies, applaties, dures, polies, & qui ont une espèce de bec. Plumier, *nova plant. amer. gen. Voyez PLANTE*.

SAPPADILLE, f. f. (Botan. exot.) arbre des Indes occidentales, qui est fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cause de son fruit, dont on fait beaucoup de cas dans ces contrées. Cet arbre est nommé par le chevalier Hans-Sloane, dans son cat. plant. Jam. *anona foliis laurinis, glabris, viridi-fuscis, fructu minore, rotundo, viridi-flavo scabro, seminibus fuscis, splendentibus, fissurâ albâ notatis*.

La *sappadille* est l'espèce d'*anona* la plus estimée: cet arbre croît à la hauteur d'un pommier; ses feuilles sont semblables à celles du laurier, lisses, vertes-brunes; ses fleurs sont composées de trois pétales, soutenues sur un pédicule. Après qu'elles sont tombées il leur succède un fruit couvert d'une écorce, & dont la chair environne les cellules, dans lesquelles sont renfermées des graines brunes, luisantes, marquées d'un fillon blanc. Le fruit de cet arbre est plus petit que celui des autres espèces d'*anona*; sa forme est ronde, & sa couleur jaunît dans la maturité. (D. J.)

SAPPE, (LA) dans l'art militaire, est une espèce de tranchée que font les soldats à couvert du feu de la place par un *mantelet* ou un *gabion* *fârci* qu'ils font rouler devant eux. Cet ouvrage diffère particulièrement de la tranchée, en ce que celle-ci se fait à découvert, & que la *sappe* se construit avec plus de précaution, parce qu'elle se fait plus près de la place.

La *sappe* a moins de largeur que la tranchée, mais on l'élargit ensuite; elle n'en diffère plus alors, & elle perd son nom de *sappe* pour prendre celui de *tranchée*.

Il y a plusieurs sortes de *sappes*:

La *simple* qui n'a qu'un seul parapet.

La *sappe double* qui en a deux.

La *sappe volante* qui se fait avec des gabions que l'on ne remplit pas d'abord. On trace avec ces gabions l'ouvrage qu'on veut former, & l'on y fait aller ensuite les travailleurs de la tranchée pour les remplir de terre. Cette sorte de *sappe* ne peut guère se pratiquer que la nuit, lorsqu'on est encore loin de la place, & dans les endroits où le feu de l'ennemi n'est pas fort considérable.

La *demi-sappe* est celle dans laquelle on pose à découvert plusieurs gabions sur un alignement donné, qu'on travaille ensuite à remplir, après avoir fermé les entre-deux des gabions avec des sacs à terre ou des fagots de *sappe*.

Enfin la *sappe couverte* est un chemin qu'on fait sous terre pour mettre les sappeurs à couvert des grenades, à l'approche des ouvrages qu'on veut attaquer. On ne laisse par-dessus que deux piés de terre, qu'on soutient, s'il en est besoin, & qu'on fait tomber quand on veut. Cette *sappe* qu'on ne met guère en pratique, peut être utile dans plusieurs occasions pour cacher son travail à l'ennemi.

La *sappe ordinaire* ou la *simple-sappe*, n'est autre chose qu'une tranchée poussée pié-à-pié, qui chemine jour & nuit également. Quoiqu'elle avance peu en apparence, elle fait beaucoup de chemin en effet, parce qu'elle marche toujours. C'est un métier qui demande une espèce d'apprentissage pour s'y rendre habile, auquel on est bien-tôt fait quand le courage & le desir du gain sont de la partie.

Voici comment elle se conduit.

L'ouvrage étant tracé, & les sappeurs instruits du chemin qu'ils doivent tenir, on commence par faire garnir la tête de gabions, fascines, sacs à terre, fourches de fer, crocs, maillets, mantelets, &c.

Cela fait , on perce la tranchée par une ouverture que les fappeurs font dans l'épaisseur de son parapet , à l'endroit qui leur est montré ; après quoi , le fappeur qui mene la tête , commence de faire place pour son premier gabion , qu'il pose sur son plan , & l'arrange de la main du croc & de la fourche du mieux qu'il peut , posant le dessus dessous , afin que la pointe des piquets des gabions débordant le sommet , puisse servir à tenir les fascines dont on les charge. Cela fait , il les remplit de terre en la jettant de biais en avant , & se tenant un peu en-arrière pour ne pas se découvrir : à mesure qu'il remplit le premier gabion , il frappe de tems en tems de son maillet ou de sa pioche contre , pour faire entasser la terre.

Ce premier gabion rempli , il en pose un second sur le même alignement , qu'il arrange & remplit de même ; après ce troisième , un quatrième , se tenant toujours à couvert , & courbé derrière ceux qui sont remplis ; ce qu'il continue toujours de la sorte : mais parce que les joints des gabions sont fort dangereux avant que la *sappe* soit achevée , il les faudra fermer de deux ou trois sacs à terre posés bout sur bout sur chaque joint , que le deuxième fappeur arrange , après que le troisième & quatrième les lui ont fait passer.

Au vingtième ou trentième gabion posé & rempli , on reprend les sacs de la queue pour les rapporter en avant , afin de les épargner ; de sorte qu'une centaine de sacs à terre bien ménagés , peuvent suffire à conduire une *sappe* depuis le commencement du siège jusqu'à la fin.

A l'égard de l'exécution de la *sappe* , voici comme elle se doit conduire.

Le premier fappeur creuse 1 pié & demi de large sur autant de profondeur , laissant une berme de 6 pouces au pié du gabion , & taluant un peu du même côté.

Le second élargit de 6 pouces , & approfondit d'autant , ce qui fait 2 piés de large & autant de profondeur.

Le troisième & le quatrième creusent encore chacun d'un demi-pié , & élargissent d'autant , font les talus , & réduisent les *sappes* à 3 piés de profondeur & autant de largeur par le haut , revenant à 2 piés & demi sur le fond , les talus parés ; ce qui est la mesure que nous demandons pour la rendre parfaite. Il reste quatre hommes à employer de la même escouade , qui se tenant en repos derrière les autres , font rouler les gabions & fascines aux quatre de la tête , afin que les premiers fappeurs les trouvent sous la main ; ils leur font aussi glisser des fascines pour garnir le dessus des gabions quand ils sont pleins ; favoir deux sur les bords & un dans le milieu , qu'on a soin de faire entrer dans les piquets pointus des gabions qui surmontent le sommet , afin de les tenir fermes ; après quoi on les charge de terre.

L'excavation de ces 3 piés de profondeur fournit les terres nécessaires à remplir les gabions , & une masse de parapet formant un talus à terre courante du côté de la place , rempli de haut en bas , qui ne peut être percé que par le canon.

Quand les quatre premiers fappeurs sont las , & qu'ils ont travaillé une heure ou deux avec force , ils appellent les quatre autres , lesquels prenant la place des premiers , ils travailleront de même force jusqu'à ce que la lassitude les oblige à rappeler les autres , observant que celui qui a mené la tête prend la queue des quatre , à la première reprise du travail ; car chacun d'eux doit mener la tête à son tour , & poser une pareille quantité de gabions , afin d'égaliser le péril & le travail. De cette façon on fait une grande diligence , quand la *sappe* est bien fournie.

Au surplus , on fait marcher la *sappe* non-seule-

ment en avant , mais aussi à côté , sur les prolongemens de la droite & de la gauche ; & pour l'ordinaire on voit des quatre , cinq & six *sappes* dans une seule tranchée , qui toutes cheminent à leur fin.

Dans le même tems , celui qui dirige les fappeurs doit avoir soin de faire servir des gabions & des fascines à la tête des *sappes* ; ce qui se fait par l'intervention de celui qui commande la tranchée , qui lui fait fournir le monde dont il a besoin.

Le moyen d'être bien servi feroit de donner six deniers de chaque fascine , portée de la queue des tranchées à la tête des *sappes* , payés sur le champ à la fin des voyages , ou d'une certaine quantité. Chaque soldat en peut porter aisément trois , & faire trois ou quatre voyages ; il faudroit pour la même raison , donner un sou des gabions : en observant cette petite libéralité , les *sappes* seroient toujours bien & aisément servies.

Il est encore à remarquer que quand on a affaire à des ennemis un peu éveillés , ils canonnent la tête des *sappes* avant que votre canon tire , de manière que souvent on est obligé de les abandonner ; mais si on y est forcé de jour , on s'en dédommage pendant la nuit.

A mesure que la *sappe* avance , on fait garnir celle qui est faite par les travailleurs qui l'élargissent jusqu'à ce qu'elle ait 10 ou 12 piés de large , sur 3 de profondeur ; pour lors elle change de nom , & s'appelle *tranchée* , si elle sert de chemin pour aller à la place ; mais on la nomme *place d'armes* , si elle lui fait face , & qu'elle soit disposée pour y placer des troupes.

Ces fortes d'ouvrages qui supposent de l'adresse & de l'intelligence , & qui se font avec danger , doivent être bien payés , si l'on veut être bien servi.

Le prix le plus raisonnable de la *sappe* doit être 40 sous la toise courante au commencement ; favoir tout le long du travers de la seconde place d'armes , & ce qui se trouve entre elle & la troisième.

2 livres 10 sous pour la troisième place d'armes & le travail jusqu'au pié du glacis.

3 livres pour celle qui se fait sur le glacis.

3 livres 10 sous pour celle qui se fait sur le haut du chemin couvert.

5 livres pour celle qui entre dans ledit chemin couvert.

10 livres pour celle qu'on fait aux passages des fossés secs.

20 livres s'ils sont pleins d'eau ; & quand elle sera double , comme cela arrive quelquefois , il la faudra payer au double , selon les endroits où on la fera.

A l'égard de celle qui se fera dans les brèches des bastions & demi-lunes , elle n'a point de prix réglé , parce qu'elle est exposée à tout ce que la place a de plus dangereux ; c'est pourquoi , selon le péril auquel ils seront exposés , il faudra donner ce qu'on jugera à propos.

Le toisé se doit faire par un seul ingénieur préposé pour cela à chacune des attaques ; le même fait le compte des brigades en présence des officiers & sergens , qui ont soin après de faire distribuer aux escouades ce qui leur revient ; c'est pourquoi ils doivent contrôler tous les jours ce que chacun aura fait d'ouvrage , de concert avec l'ingénieur qui fera le toisé , sur le prix desquels on pourroit retenir un dixième pour les officiers & sergens , afin de les rendre plus exacts à relever & faire servir les *sappes*.

En observant cet ordre , comme tous sont intéressés à ce travail , il ne faut pas douter qu'il ne se pousse avec toute la diligence possible , & l'on peut estimer qu'ils feront 80 toises en 24 heures.

Au surplus l'ingénieur qui les toisera , le doit faire toutes les 24 heures , & toujours laisser des marques sensibles à la fin de chaque toisé , & tenir registre de

tout, afin que quand on voudra le vérifier, on le puisse faire sans confusion.

Or 80 toises, à 2 livres la toise, font 160 livres, dont ôtant le dixième qui est 16 liv. il reste pour les sappeurs 144 liv. qui distribués à 24 hommes, font 6 liv. pour chacun, ce qui est un gain raisonnable. Ils ne gagneront pas davantage dans le courant du siège, quoique le prix de la *sappe* augmente à mesure qu'ils approchent de la place, parce que le péril augmentant aussi, il est sûr que plus ils en approcheront, & moins ils feront d'ouvrage.

On a accoutumé de leur payer quelque chose de plus que le prix de la toise courante, pour chaque coupure qu'ils font dans la tranchée, par la raison qu'il y a plus d'ouvrage qu'ailleurs; cela se peut réduire à doubler le prix de la toise & rien de plus.

Au reste, il y a une chose à quoi les officiers doivent bien prendre garde; c'est que souvent les sappeurs s'enivrent à la tête de leur *sappe*, après quoi ils se font tuer comme des bêtes, sans prendre garde à ce qu'ils font; c'est de quoi il faut les empêcher, en ne leur permettant pas d'y porter du vin qui ne soit mêlé de beaucoup d'eau.

Comme rien n'est plus convenable à la sûreté, diligence & bonne façon des tranchées, que cette manière d'en conduire les têtes, & de les ébaucher, rien n'est aussi plus nécessaire que d'en régler la conduite; car outre que la diligence s'y trouvera, il est certain qu'on prévient beaucoup de friponneries qui s'y font par la précipitation confuse avec laquelle elles se conduisent, qui font qu'il y a toujours de l'embrouillement, & quelqu'un qui en profite. *Attaque des places* par M. le maréchal de Vauban. *Voyez Pl. XVI. de Fortification, fig. 2. n°. 1.* le plan d'une *sappe*, sa vue du côté intérieur, n°. 2. & du côté extérieur, n°. 3. le profil d'une *sappe* achevée, n°. 4. & le profil représentant l'excavation des quatre sappeurs n°. 5. de la même Pl.

SAPPER une muraille, (*Fortificat.*) c'est creuser la terre qui est au pied d'un mur, afin de le renverser tout-d'un-coup faute de soutien. *Sapper*, selon Daviler, c'est ruiner un ouvrage avec des marteaux, des pioches, des bèches, &c. en étayant la partie supérieure, & en creusant par-dessous, & alors on met le feu aux étais, ou si c'est un rocher, en creusant une mine sous lui.

Pour démolir des murailles fortes & épaisses des vieilles citadelles, &c. on a coutume de se servir de la *sappe*. *Chambers.*

SAPPEUR, (*Fortification.*) soldat du régiment de royal artillerie destiné à travailler dans les sappes.

On instruit dans les écoles d'artillerie les sappeurs à poser les gabions avec adresse, & en s'exposant le moins qu'il est possible. On dresse les gabions avec la fourche & le crochet de *sappe*, & l'on fait à genouil un boyau de deux piés de profondeur. Le *sappeur* doit laisser un grand pié de relais entre les excavations & les gabions, afin qu'ils ne culbutent pas dans la tranchée, ce qui arrive assez souvent. *Voyez SAPPE. (Q)*

SAPPHIQUE, adj. (*Littérat.*) nom d'un vers fort usité dans la poésie grecque & latine, ainsi appelé de Sappho à qui l'on en attribue l'invention.

Le vers *sapphique* consiste en onze syllabes ou cinq piés, dont le premier, le quatrième & le cinquième sont des trochées, le second un spondée, & le troisième un dactyle; comme,

*Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensâ tenui salinum;
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.* Horat.

Ce dernier vers se nomme *adonique*, & on le joint ordinairement à trois vers *sapphiques* pour en former une strophe.

Cependant on trouve dans les anciens poètes tragiques des chœurs composés d'un grand nombre de vers *sapphiques* qui se suivent immédiatement. En général un vers *sapphique* est dur quand il n'y a pas une césure après le second pié.

On a tenté, mais sans succès, de faire des vers *sapphiques* en françois.

SAPRA PALUS, (*Géog. anc.*) lac dans l'isthme de la Chersonnèse taurique, selon Strabon, l. VII. p. 308. Ce mot *σαπρα*, féminin de *σαπρος*, veut dire *pourri*, *corrompu*. Le lac que Casaubon croit être le même que Byce est au nord de la Chersonnèse à l'orient de l'isthme qui la joint à la terre-ferme, & qui, comme dit Strabon, le sépare de la mer, c'est-à-dire du Pont-Euxin, ou, ce qui revient au même, du golfe Carcinite. Il étoit plus enfermé qu'il n'est présentement par une langue de terre qui s'avance vers le nord au couchant de ce lac, & qui ne l'empêchoit pas de communiquer avec le Palus Méotide. Cette langue de terre, qui peut bien avoir été anciennement un isthme entier, est encore présentement assez considérable pour marquer l'ancienne étendue du lac *Sapra*.

2°. *Sapra Palus*, lac de l'Asie mineure, vers la Troade, auprès d'Astyra, il se décharge dans la mer en un endroit où le rivage est bordé de rocher. (*D.J.*)

SAQUEBUTE, f. f. (*Lutherie.*) instrument de musique & à vent; c'est une espèce de trompette différente de l'ordinaire, tant par la figure que par la grandeur. La *saquebute* est très-propre pour les basses, & elle est construite de manière qu'on peut la raccourcir ou l'allonger, suivant que l'on veut des tons aigus ou des tons graves. *Voyez la fig. Plancher de Lutherie.* Les Italiens la nomment *trombone*, les Latins l'appelloient *tuba ductilis*.

Cet instrument est composé de quatre différentes pièces ou branches, & a ordinairement une espèce d'anneau tors dans le milieu, qui n'est que la continuation du tuyau plié deux fois en cercle; par cette construction il peut aller d'un quart plus bas que son ton naturel. Il a encore deux pièces cachées dans l'intérieur, & qu'on tire avec une barre de fer lorsqu'on veut donner à la *saquebute* la longueur nécessaire pour un certain ton.

La *saquebute* a ordinairement 8 piés de long, sans être tirée & sans développer ses cercles. Lorsqu'on l'étend, sa longueur peut aller à 16 piés. L'anneau tors a 2 piés 9 pouces de tour; on l'emploie comme basse dans tous les concerts d'instrument à vent.

Il y a des *saquebutes* de différentes grandeurs, selon les différentes parties qu'on veut exécuter. Il y en a particulièrement une petite appelée par les Italiens *trombone piccolo*, & par les Allemands *kleine alt-posaune*, propre pour les hautes-contres. La partie qui lui convient est appelée *trombone primo* ou I°. Il y en a une autre plus grande, appelée *trombone maggiore*, qu'on emploie comme taille; la partie qu'elle exécute est nommée *trombone secondo* ou II°. Une troisième encore plus grande, appelée *trombone grosso*, & dont la partie est le *trombone terzo* ou III°. Enfin une autre qui est de toutes celles-là, & dont le son est très-violent, principalement dans les basses, sa partie est appelée *trombone quarto* ou IV°. ou simplement *trombone*. Elle a ordinairement pour clé celle d'*Fut Fa* sur la 4^e ligne, & même souvent sur la 5^e ligne d'en-haut, à cause de l'étendue que cet instrument a dans le bas. *Voyez TROMPETTE, & la figure dans nos Pl. de Lutherie.*

SARABAITS, f. m. plur. (*Hist. ecclésiast.*) nom que l'on donnoit autrefois à certains moines errans & vagabonds qui ne suivoient aucune règle approuvée, & alloient de ville en ville, vivans à leur discrétion. Ce mot vient de l'hébreu *sarab*, se révolter.

Cette étymologie paroît conforme à l'idée que

nous en donne Cassien dans sa quatorzième conférence où il les appelle, *renuunt quia jugum regularis disciplinæ renuunt*. Saint Jérôme n'en parle pas plus favorablement dans une lettre à Eustochium, où il les appelle *remoboth*; & S. Benoît en fait une peinture affreuse dans le premier chapitre de sa règle.

C'étoient les Egyptiens qui avoient donné aux *sarabantes* le nom de *remoboth*; & voici ce qu'en dit S. Jérôme : *Hi bini vel terni nec multo plures simul habitant suo arbitratu ac ditione viventes, & de eo quod laboraverint, in medium partes conferunt, ut habeant alimenta communia. Habitat autem quam plurimi in urbibus & castellis, & quasi ars sancta, non vita, quidquid vendiderint majoris est pretii. Inter hos saepe sunt jurgia quia suo viventes cibo, non patiuntur se alicui esse subiectos. Revera solent certare jejuniis, & rem secreti victoriæ faciunt. Apud hos adfectata sunt omnia, laxa manica, caligæ follicantes, vestis crassior, crebra suspiria, visitatio virginum, detractio clericorum, & si quando dies festus venerit, saturantur ad vomitum.* Epist. XXII. ad Eustoch.

SARABALES, f. f. (*Hist. jud.*) sorte de vêtement des Hébreux.

Il est dit dans Daniel, c. ii. vers. 94. que les trois hébreux ayant été jettés dans la fournaise, le feu ne leur fit aucun mal, & que leurs *sarabales* demeurèrent entières : *saraballa eorum non sunt immutata*. Ce terme *saraballa* est chaldéen, & on le lit dans l'original de l'édit de Nabuchodonosor, Daniel, c. ii. vers. 21. Aquila Théodotion & Symmaque ont lu *sarabara*, *σαραβαρα*. Tertullien lit de même, & dit dans son traité de *Pallio* qu'Alexandre le grand n'eût pas honte de quitter l'habit militaire des Grecs pour prendre les *sarabares* des peuples vaincus. Ces *sarabares* étoient, à ce qu'on croit, des culottes ou des bandes qui enveloppoient les jambes & les cuisses. On trouve aussi quelquefois *sarabara* pour un habillement de tête. Voyez Saumaïse sur Tertullien de *Pallio*, c. iv. & Ducange, *Gloss. au mot sarabara*; Calmet, *Diction. de la Bible*, tome III. p. 480.

SARABANDE, f. f. air de musique & sorte de danse à trois tems, d'un caractère lent, grave & sérieux.

SARABARA, (*Critique sacrée.*) ce terme grec de Théodotion est expliqué par des hauts-de-chausses ou bandes qui enveloppoient les jambes & les cuisses, *braccas*; l'auteur apocryphe des additions faites au troisième chapitre de Daniel dit, vers. 94. sur les trois jeunes hommes jettés dans la fournaise, que le feu n'endommagea pas même leurs vêtements. Le grec met *σαραβαρα*. (*D. J.*)

SARABAT, LE, (*Géog. mod.*) rivière d'Asie dans l'Anatolie; elle se décharge dans le golfe de Smyrne, auprès de Smyrne. C'est l'*Hermus* des anciens. Voyez *HERMUS*. (*D. J.*)

SARABRIS, (*Géog. anc.*) ancienne ville de l'Espagne tarragonoise, selon Ptolomée. Ses interpretes disent que c'est Zamora. Florian d'Ocampo prétend que c'est Toro sur le Duero, & son sentiment est favorisé par Gomez Vassus. (*D. J.*)

SARACENE, LA, (*Géog. anc.*) contrée de l'Arabie pétrée, selon Ptolomée, l. V. c. xvij. Elle étoit au couchant des montagnes Noires en tirant vers l'Egypte. (*D. J.*)

SARACENI, (*Géog. anc.*) ancien peuple de l'Arabie. Eratosthène, dans Strabon, les nomme *Scenitæ Arabes*. Les premiers, dit-il, qui occupent l'Arabie heureuse sont les Syriens. Après eux est une terre sablonneuse & stérile, qui produit des épines & des bruyères, & qui a de l'eau lorsque l'on creuse dans la terre, comme dans la Gédrosie. Ce pays est occupé par les Arabes scénites qui nourrissent des chameaux.

Pline dit, l. V. c. xj. au-delà de l'embouchure du Nil, qui porte le nom de *Péluse*, est l'Arabie qui s'étend vers la mer Rouge, & vers cette odoriférante

contrée connue sous le nom d'*heureuse*. Elle est stérile, excepté aux confins de la Syrie, & n'a rien de recommandable que le mont Casius. Ce nom d'*Arabes scénites* vient de ce qu'ils logeoient sous des tentes, comme font encore les Bédouins.

Ammien Marcellin nous apprend que les Arabes scénites étoient le même peuple que les Sarrafins, gens, dit-il, que nous ne devons jamais souhaiter d'avoir pour amis, ni pour ennemis. Ils courent çà & là, ravagent en un instant tout ce qu'ils trouvent sous leur main, semblables à des éperviers qui, s'ils voient bien haut une proie, l'enlèvent par un vol rapide, & ne s'arrêtent point qu'ils n'en soient saisis.

Il ajoute les particularités suivantes : Toutes ces nations qui s'étendent entre l'Assyrie & les cataractes du Nil & jusqu'aux confins de Blemmyes, sont également guerrières. Les hommes sont à demi-nuds, avec une saie de couleur qui les couvre jusqu'au-dessus de la ceinture; ils se portent de divers côtés à la faveur de leurs chevaux qui sont très-légers, & de leurs chameaux; & ne s'embarrassent ni de la paix, ni de la guerre; on ne voit jamais aucun d'eux mener la charrue, tailler des arbres, ou cultiver la terre pour se nourrir; mais ils sont vagabonds & dispersés dans une grande étendue de pays, sans demeure & sans lois. Ils se nourrissent de chair de bêtes sauvages, de lait qu'ils ont en abondance, & d'herbes de plusieurs espèces. Nous les avons vu la plupart, ne connoissant l'usage du blé, ni celui du vin.

Ptolomée place les Scénites & les *Saraceni* dans l'Arabie pétrée, & les regarde comme des colonies d'un même peuple; mais il faut bien remarquer que les noms de *Scénites* & de *Saraceni* étoient proprement des sobriquets que les autres peuples leur donneroient. Le mot de *scénites* vient de ce qu'ils demeuroient sous des tentes; & le mot *saraceni* paroît venir de l'arabe *sarak*, qui veut dire *voler*, *piller*, terme qu'on employa pour exprimer les brigandages de cette nation.

Il paroît par Procope que sous l'empire de Justinien les *Saraceni*, que nous avons nommés en français *Sarrafins*, étoient partagés par tribus, entre lesquelles certaines familles conservoient une prééminence héréditaire. Mahomet, qui naquit l'an 571, s'attacha toutes ces tribus de *Sarrafins*, se mit à leur tête, se fit donner de nouvelles terres par Héraclius, & mourut en 633, après avoir fait de grandes conquêtes en Arabie, que ses successeurs étendirent de toutes parts. Voyez *SARRASINS*, *Hist. (D. J.)*

SARACHE, on donne ce nom aux petites alofes. Voyez *ALOFE*.

SARACORI, (*Géog. anc.*) ancien peuple dont Élien cite cette particularité dans son histoire des animaux, l. XII. c. xxxiv. Les *Saracores*, dit-il, ne se servent point d'ânes pour porter des fardeaux, ni pour tourner les meules; mais les *Saracores* montent sur des ânes pour se battre à la guerre. Élien ne dit point en quel lieu étoit ce peuple. Ortelius conjecture que ce pourroit bien être le même que les *Saragures*, peuple d'Asie, selon Suidas, *σαραγούροι*. (*D. J.*)

SARAGOSA ou **SARAGUSA**, (*Géog. anc.*) en latin *Syracusæ*, ville de Sicile, dans la vallée de Notto, sur la côte orientale, à 45 lieues au sud-est de Palerme. Cette ville, qui a succédé à l'ancienne *Syracuse*, est encore aujourd'hui une des principales de l'île de Sicile, tant pour la bonté de son port, que pour sa situation avantageuse, ses murailles se trouvant de tous côtés baignées des eaux de la mer; car elle n'occupe présentement que le seul terrain, qui anciennement étoit appelé *Ortygia* ou *Insula*. Un château de figure irrégulière & fort défectueux sert de défense au port, & communique avec la ville par le moyen d'un pont de bois, mais fort mal disposé. On trouve dans ce château l'ancienne fontaine d'*Aréthuse*,

réthuse, qui est une grande source d'eau. *Saragosa* contient à peine huit mille habitans, sur-tout depuis le violent tremblement de terre qu'elle a essuyé au mois d'Août 1757; ce désastre a renversé un tiers de la ville, & a fait périr environ deux mille ames; c'est un évêché suffragant de Mont-Réal. *Long.* suivant Harris, 32. 46'. 16". *lat.* 37. 4.

Si jamais moine a été épris de la gloire de son ordre, c'est Cajétan (Constantin), bénédictin, né à *Saragosa*, en 1565 & mort en 1650, âgé de 85 ans. Il a publié des ouvrages, pour prouver que S. Grégoire, S. François d'Assise, S. Thomas d'Aquin, & même Ignace de Loyola, &c. étoient autant de moines de l'ordre de S. Benoît. Je crains fort, disoit plaisamment le cardinal Scipion Cobelluci, que Cajétan ne transforme aussi saint Pierre en bénédictin. (D. J.)

SARAGOSSE, ou SARAGOCE, (Géog. moderne.) en latin *Cæsarea Augusta*, *Cæsar-augusta*, ou *Cæsar-Augusta*, en espagnol *Zaragoza*; ville d'Espagne, capitale du royaume d'Aragon, sur l'Ebre, à sa jonction avec le Galleguo & la Guerva. Elle est à 11 lieues communes d'Espagne au nord-est de Catalogne, à 12 de Taragone, à 16 de Lérida, à 21 au sud-est de Pampelune, à 40 au couchant de Barcelone, à 58 au nord-est de Madrid. *Long.* 16. 55. *latit.* 41. 45.

Pline, l. III. c. iij. dit que son ancien nom étoit *Salduba*; & l'on croit qu'elle a été bâtie par les Phéniciens. Bochart prétend que *Salduba* vient du phénicien *Saltobaal*, qui veut dire, *Baal est son soutien*. Quoi qu'il en soit, elle conserva son nom de *Salduba* chez les Romains, jusqu'à ce qu'ayant été repeuplée par une colonie romaine sous Auguste, elle prit le nom de cet empereur; d'où s'est formé le nom moderne.

On y a trouvé une médaille d'Auguste en bronze, où l'on voyoit d'un côté un étendard soutenu d'une pique, qui étoit le symbole d'une colonie, avec cette légende autour de la tête d'Auguste: *Augustus D. F.* & sur le revers, *Cæsar Augusta M. Por. Cn. Fab. II. Vir.*

Le P. Hardouin en fournit quelques autres que voici: l'une représente un laboureur qui mène des bœufs attachés à une charrue, symbole d'une colonie. Varron, lib. IV. de lingua latina, dit que l'on commençoit ainsi une colonie, en attelant un bœuf avec une vache; de manière que la vache étoit du côté de la colonie, & le bœuf du côté de la campagne. La charrue, selon cette disposition, traçoit le tour des murailles, & on portoit la charrue au lieu où l'on vouloit avoir la porte de la ville.

Pline dit, liv. III. c. iij. que *Saragosse* étoit une colonie franche arrosée par l'Ebre, & qu'auparavant il y avoit au même lieu un bourg nommé *Salduba*. *Cæsar Augusta colonia immunis, anne Ibero afflusa, ubi oppidum antea vocabatur Salduba*. Il y a dans le trésor de Goltzius, page 238. cette ancienne inscription: *Col. Cæsarea Aug. Salduba*. Une autre médaille représente la tête d'Auguste couronnée de lauriers, avec ces mots: *Cæsar Augusta. Cn. Dom. Amp. C. Vet. Lang. II. Vir.* c'est-à-dire, *Cn. Domitio Anipliato. Cajo Veturio Languido, Duumviris*. Une autre porte ces mots: *L. Cassio, Cajo Valerio Fenestella, Duumviris*.

On lit sur une autre médaille *C. C. A. Pietatis Augusta*. On y voit la tête de la Piété, pour représenter la piété de Julie, fille d'Auguste. Sur le revers est un temple & les noms des duumvirs. *Juliano Lupo Pr. C. Cæf. C. Pomponio Parr. II. Vir.* c'est-à-dire, *Juniano Lupo Præfetto Cohortis Cæsarianæ Cajo Pomponio Parra Duumviris*. Sur une autre, on voit entre deux étendards de cohortes & une aigle légionnaire, ces trois lettres *C. C. A.* qui signifient *Colonia Cæsar Augusta*.

Le plus grand nombre des médailles portent ces trois lettres *C. C. A.* plusieurs ont *Cæsar, Augusta*,
Tome XIV.

avec un point après le mot *Cæsar*; quelques-unes *Cæs. Augusta*: dans toutes ces médailles, il faut lire *Cæsarea Augusta*. Cellarius soupçonne que le mot de *Cæsar Augusta* pourroit bien être venu de ce qu'en lisant le point a été négligé.

Entre les inscriptions de Gruter, p. 324. n. 12. il s'en trouve une qui, si elle étoit exactement copiée, favorise ceux qui disent *Cæsardugusta* d'un seul mot; la voici: *Posthumia Marcellina ex Cæsaraug. Karenfi*, que M. de Marca explique ainsi: *Posthumia origine Karenfi, ex conventu Cæsaraugustano*. En effet, Pline met le peuple *Carenfès* dans le département de *Saragosse*.

Saragosse est une des plus belles villes, des plus grandes, des plus riches, & des mieux bâties d'Espagne. Ses rues sont bien pavées, larges & propres. On distingue entre les bâtimens publics, le palais du viceroy, l'hôtel-de-ville, & l'hôpital général. Le palais de l'inquisition a été converti en citadelle; mais le tribunal ne subsiste pas moins avec tous ses officiers, résident, fiscal, alguasil, major, secrétaires, &c.

On compte à *Saragosse* dix-sept grandes églises & quatorze monastères. Le chapitre de la cathédrale est composé de quarante-deux chanoines, dont treize ont des dignités. L'évêché qui étoit établi dès l'an 255, ne connoît une suite de ses évêques que depuis 1110. C'est cette même année qu'Alphonse surnommé le batailleur, roi d'Aragon & de Navarre, prit sur les Maures *Saragosse*, qui devint la capitale de l'Aragon, & qui ne retourna plus au pouvoir des Musulmans. Le pape Jean XXII. étant à Avignon, érigea en 1317 le siège épiscopal de *Saragosse* en archevêché. La date de la fondation de l'université est de l'an 1474.

Quant au gouvernement de cette ville, soit politique, soit judiciaire, il est bien différent de ce qu'il étoit autrefois. Elle a un viceroy, un capitaine général du royaume, & une audience royale, qui décident de tout. Il n'y a plus de grand justicier d'Aragon. Il étoit difficile de trouver une plus belle disposition que celle des lois de cette ville dans les tems antérieurs. Tout y marquoit l'éminence d'une prudence législative; mais cette belle économie fut entièrement changée en 1707, par l'abolition des privilèges de l'Aragon, que le roi réduisit en province du royaume de Castille, dont on lui donna les lois. La cour des jurés, semblable à celle de la grande Bretagne & encore plus parfaite, a passé à des régidors qui sont à la nomination du roi, & qui ont pour chef un intendant du prince, en qui toute l'autorité réside.

L'air est fort pur & fort sain à *Saragosse*; tous les vivres y sont en abondance & à bon marché. On y passe l'Ebre sur deux ponts, dont l'un est de pierre & l'autre de bois. Cette rivière fournit aux habitans de l'eau, des denrées & du commerce; elle y est belle & navigable: aussi les Carthaginois, les Grecs & les Romains la remontoient jusqu'à *Saragosse*. Elle coule autour de la ville, de manière qu'elle en baigne le pié des édifices en quelques endroits, & ses bords y sont ornés d'un quai qui sert de promenade aux habitans. Elle n'avoit pas autrefois précisément le même lit qu'elle a aujourd'hui: comme elle causoit de grands dégâts sur sa route, lorsqu'elle venoit à s'enfler, on y a porté remède, en lui ouvrant un cours avec tant de succès, que quelque débordement qui lui survienne, elle s'étend paisiblement sur le rivage qui est de l'autre côté de la ville; & quoique le courant soit fort, à cause de tous les ruisseaux qu'elle reçoit, elle ne fait aucun ravage dans les vergers & les jardins de son voisinage.

Prudence, en latin *Aurelius Prudentius Clemens*, poète chrétien, naquit en 1348 à *Saragosse*, selon Alde Manuce, Sixte de Sienne, Possevin & quelques autres. Il fut d'abord avocat, ensuite homme de guerre, & enfin attaché à la cour par un bel emploi. Il n'exerça
M M m m

sa muse sur des matieres de religion qu'à l'âge de 57 ans, & ne dissimula point dans ses écrits le libertinage de sa jeunesse. Voici ses propres paroles :

*Tum lasciva protervitas,
Et luxus petulans (heu pudet ac piget !)
Fœdavit juvenem nequitie sordibus, ac luto.*

Les poésies de Prudence sont plus remplies de zèle de religion que des ornemens de l'art ; le style en est souvent barbare, les fautes de quantité s'y trouvent en grand nombre ; & d'ailleurs l'orthodoxie n'y est pas toujours ménagée. On ne fait de qui il tenoit cette anecdote singulière qu'il avance comme un fait certain (*vers 123 & 133.*) que les damnés ont tous les ans un jour de repos, & que c'est le jour où J. C. sortit de l'enfer. Il semble même qu'il a cru que l'ame de l'homme est corporelle ; du-moins selon M. le Clerc, ces paroles de Prudence, *animæ rapit aura liquorem*, signifient naturellement la mortalité de l'ame ; mais je crois que c'est mettre sur le sentiment ce qui doit être attribué à la versification.

Quoi qu'il en soit, on a plusieurs éditions de ses ouvrages ; celle de Deventer est la première, & celle d'Alde, à Venise en 1502 in-4°. n'est que la seconde. On estime sur-tout celle d'Hanaw en 1613, celle d'Amsterdam en 1667, avec les notes de Nicolas Heinsius ; & celle in *usum delphini*, donnée à Paris par le P. Chamillart, en 1687, in-4°.

Entre les savans plus modernes nés à Saragosse, je me contenterai de nommer Agostino, Molinos, & Surita.

Agostino (*Antonio*) a été l'un des plus habiles hommes de son siècle, dans la connoissance du droit civil & canonique, dans la littérature & les antiquités. Il fut auditeur de rote, ensuite évêque de Lérida, enfin archevêque de Tarragone, où il mourut en 1586, à 68 ans. La plupart de ses ouvrages sont très-estimés, sur-tout ceux de la belle littérature ; comme 1°. celui qui a pour titre, *familie Romanorum triginta* ; 2°. *de legibus & senatusconsultis Romanorum* ; 3°. ses dialogues en espagnol des médailles des Grecs & des Romains ; 4°. ses antiquités d'Espagne, qui ont été traduites en italien & en latin ; 5°. enfin le plus considérable de ses ouvrages est la correction de Gratien, dont M. Baluze a donné une excellente édition, imprimée à Paris en 1672, avec de savantes notes.

Molinos (*Michel*), né en 1627 à Saragosse, ou du-moins dans le diocèse, est connu de tout le monde par sa doctrine sur la mysticité, qu'il répandit en Italie ; il renferma cette doctrine dans un livre espagnol qu'il intitula la *conduite spirituelle*, & dans lequel il inséra son oraison de *quiétude*. Tous ses écrits furent condamnés à être brûlés au bout de vingt ans, & l'inquisition mit l'auteur dans une prison perpétuelle, où il mourut en 1696, après 7 ans de captivité, quoiqu'il eût fait abjuration de ses erreurs sur un échaffaud dressé dans l'église des dominicains. Il étoit alors âgé de soixante ans, & le public ne voyoit en lui qu'un honnête prêtre, dont les mœurs étoient irréprochables. Son livre n'avoit été publié qu'avec l'approbation des qualificateurs de l'inquisition. Innocent XI. avoit fait un cas tout particulier de Molinos ; & ce même pape l'abandonna à la persécution des jésuites, qui intéressèrent Louis XIV. dans cette affaire.

Surita (*Jérôme*), né à Saragosse en 1502, a mis au jour une histoire curieuse du royaume d'Aragon. Il mourut âgé de 67 ans. « La seule chose dont on puisse » blâmer Surita, dit M. de Thou, ou plutôt le seul » malheur dont on le doit plaindre, c'est qu'il ait été » secrétaire de l'inquisition, & que passant pour un » homme docte, plein de douceur & d'humanité, il » ait pris un emploi si cruel en lui-même & si perni- » cieux à tous les gens de lettres ; soit qu'il l'ait » cru nécessaire pour pourvoir à sa sûreté ; ou par

» le destin de sa nation, afin de soutenir sa dignité » : (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SARAI ou BOSNA-SERAI, (*Géogr. mod.*) ville de la Turquie européenne, dans la Bosnie, sur le ruisseau de Migliataska, entre Belgrade à l'orient, & Sebenico au couchant. Ses revenus & ceux de son territoire sont affectés à la sultane mere. Long. 36. 25. lat. 44. 18. (*D. J.*)

SARAI, f. m. (*Com. & Hist. mod.*) on nomme ainsi dans les états du grand mogul de vastes bâtimens qui sont dans la plupart des villes, & qui y tiennent lieu de ce qu'on appelle en Europe des *hôtels*. Ils sont moins grands que les caravanseraï, & les marchands n'y sont reçus avec leurs marchandises qu'en payant un certain droit. Voyez CARAVANSERA. *Diction. de comm. & de Trévoux.*

SARAMANE, (*Géogr. anc.*) ville d'Hyrkanie vers le nord, selon Ptolomée, l. VII. c. ix. Ammien Marcellin en parle comme d'une place forte, & dit qu'elle étoit située au bord de la mer. (*D. J.*)

SARANNE, (*Hist. nat. Bot.*) espèce de lys, mais qui ne se trouve qu'en Sibérie, & dans la péninsule de Kamtschatka. M. Steller la nomme *lilium flore atro rubente* : ce lys croît à la hauteur d'environ un demi-pié ; sa tige est de la grosseur d'une plume de cygne ; elle est rouge par le bas & verte par en-haut ; elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales ; la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée supérieure en a quatre. La fleur est d'une couleur de cerise foncée, un peu moins grande que le lys ordinaire ; elle est divisée en six parties égales ; le pistil est triangulaire, & applati par le haut, & contient dans trois capsules distinguées des graines rougeâtres & plates. On voit au-tour du pistil six étamines jaunes par le bout. La racine est aussi grosse que celle de l'ail ; elle est composée de plusieurs gouffes, ce qui lui donne une forme ronde. Cette plante fleurit au mois de Juin, & elle croît alors en si grande abondance, que l'on ne voit point d'autres fleurs.

Les femmes du pays en font une forte de confiture fort agréable, qui, selon M. Steller, pourroit en cas de besoin suppléer au défaut du pain, si l'on en avoit une quantité suffisante. Ce naturaliste en compte cinq espèces ; 1°. le *kimtchiga*, qui ressemble aux pois sucrés, & qui en a à-peu-près le goût ; 2°. la *saranne* ronde, qui vient d'être décrite ; 3°. l'*onsenka*, qui croît dans toutes les parties de la Sibérie ; 4°. le *titchpa* ; 5°. le *matista sladka travo*, ou la douce plante dont on fait non-seulement des confitures, mais encore dont les Russes ont trouvé le secret de distiller une liqueur forte. La racine de cette plante est jaunâtre à l'extérieur, & blanche à l'intérieur ; son goût est amer & piquant ; sa tige est charnue, remplie de jointures, & s'élève de la hauteur d'un homme ; sa feuille est d'un rouge verdâtre ; la tige est garnie depuis six jusqu'à dix feuilles ; les fleurs sont blanches, fort petites, & ressemblent à du fenouil ; prises ensemble elles présentent la forme d'une assiette, ou forment un parasol. Cette plante a un goût qui a du rapport avec celui de la reglisse. On ne la recueille qu'avec des gants, vu que le jus qui en sort est si caustique, qu'il fait venir des ampoules aux mains. La manière d'en obtenir une liqueur spiritueuse consiste à verser de l'eau bouillante sur cette plante liée en paquets ; pour faciliter la fermentation on y joint quelques baies de myrtille, ou des prunelles ; on met le tout dans un vaisseau bien bouché, que l'on place dans un lieu chaud, où la liqueur demeure jusqu'à ce qu'elle cesse de fermenter, ce qui se fait avec grand bruit ; on distille ensuite le mélange, & l'on obtint une liqueur aussi forte que l'eau-de-vie ; par une seconde distillation elle devient, dit-on, assez forte pour mordre sur le fer. Deux puds

ou 80 livres de cette plante donnent un *vedro* ou 25 pintes de liqueur forte. Lorsqu'on n'a pas eu la précaution d'ôter la peau de la plante avant la distillation, elle cause une espèce de folie à ceux qui en boivent; d'ailleurs cette liqueur enivre, rend stupide, fait que le visage devient tout noir, & procure des rêves effrayans. M. Steller dit avoir vu des gens qui, après en avoir bû la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau.

SARANGÆ & SARANGÆI, (*Géog. anc.*) ancien peuple, au nord oriental de la Perse. Plin. *l. VI. c. xvj.* nomme, comme peuples voisins, les uns des autres *Chorasini*, *Candati*, *Attasini*, *Paricani*, *Sarangæ*, *Parrhasini*, &c. Arrien, *l. VI. c. viij.* semble en indiquer la demeure, en nommant la rivière *Saranye*, qui, grossissant l'Acésine, alloit avec elle se perdre dans le fleuve Indus; Hérodote, *liv. III. ch. xcij.* nomme aussi ce peuple, & en fait une dépendance de la Perse, qui autrefois pu étendre sa domination jusques-là. (*D. J.*)

SARAPARÆ, (*Géog. anc.*) ancien peuple voisin de l'Arménie. Il paroît qu'il étoit originaire de Thrace. Strabon dit, *l. XI. p. 531.* » On prétend que » certains thraces furnommés *Saraparæ*, demeurent » plus haut que l'Arménie auprès des Guranien & » des Medes, peuples féroces, qui habitent dans les » montagnes, & qui ont coutume de couper les jam- » bes & les têtes aux hommes qui tombent entre leurs » mains, car c'est ce que signifie le nom de *Saraparæ*. (*D. J.*)

SARAQUINO, (*Géogr. mod.*) petite île de la Grece, dans l'Archipel. Elle a quinze milles de tour, & est presque déserte. Elle est vers la côte de la Macédoine, près des îles de *Palagnisi* & *li Dromi*, à 25 mille pas de la bouche du golfe Salonique, au levant. (*D. J.*)

SARATOF, (*Géogr. mod.*) Voyez **SORATOF**.

SARAVI, (*Géogr. mod.*) province d'Afrique, en Ethiopie, dans l'Abyssinie, remarquable, parce que ses environs nourrissent les plus beaux chevaux d'Ethiopie; mais on ne les ferre jamais dans ce pays-là. (*D. J.*)

SARAVUS, (*Géogr. anc.*) rivière de la Belgique, où elle se jette dans la Moselle. Aufone dans son poëme sur la Moselle dit, *v. 367.*

*Naviger undisona dudum me mole Saravus
Tota vesle vocat : longum qui distulit amnem
Fessa sub augustis ut volveret ossia muris.*

Il parle ici de la ville de Treves. C'est un peu au-dessous de cette ville que cette rivière se jette dans la Moselle. Il remarque qu'elle porte des bateaux. Cette rivière est aujourd'hui nommée *Saar* par les Allemands, & la *Sare* par les François; & la ville qui prend son nom de ce pont, n'a fait que le traduire en allemand, & s'appelle *Sarbruck*, qui veut dire *pont de la Sare*. (*D. J.*)

SARBACANE, *s. f.* (*Gram.*) long canal de bois où l'on met un corps que l'on chasse avec l'haleine.

SARBACANE des Indiens, (*Hist. d'Amériq.*) c'est l'arme de chasse la plus ordinaire des Indiens; ils y ajoutent de petites flèches de bois de palmier; qu'ils garnissent au lieu de plumes, d'un petit bourlet de coton plat & mince, qu'ils font fort promptement & fort adroitement, ce qui remplit le vuide du tuyau. Ils lancent la flèche avec le soufflé à 30 & 40 pas, & ne manquent presque jamais leur coup. M. de la Condamine a vu souvent arrêter le canot, un indien descendant à terre, entrer dans le bois, tirer un singe ou un oiseau perché au haut d'un arbre, le rapporter, & reprendre sa rame, le tout en moins de deux minutes. Un instrument aussi simple que ces *sarbacanes*, supplée avantageusement chez les nations indiennes, au défaut des armes à feu. Ils trempent la pointe de

Tome XIV.

leurs petites flèches, ainsi que celles de leurs arcs, dans un poison si actif, que quand il est récent, il tue en moins d'une minute l'animal, pour peu qu'il soit atteint jusqu'au sang. Il n'y a rien à craindre à manger des animaux tués avec ce poison, car il n'agit que quand il est mêlé avec le sang, alors il n'est pas moins mortel à l'homme qu'aux autres animaux. M. de la Condamine a eu occasion de connoître au Para plusieurs portugais témoins de cette funeste épreuve, & qui ont vu périr leurs camarades en un instant, d'une blessure semblable à une piquure d'épingle. Le contre-poison est, à ce qu'on dit, le sel, & plus sûrement le sucre. (*D. J.*)

SARBRUCK, (*Géogr. mod.*) il y a trois villes qu'on nomme également *Sarbourg* & *Sarbruck*; de ces trois villes, il y en a une qui devoit s'appeler *Sarbourg*, & qui est celle du voisinage de Treves; c'est le *Castra Sarra*; & une autre *Sarbruck* en Lorraine; c'est le *Saravi pons* des anciens itinéraires. Distinguons donc ces divers endroits.

1°. *Sarbruck*, ville d'Allemagne, dans l'électorat de Treves, sur la Sara, qu'on y passe sur un pont, à 3 lieues au midi de Treves. *Long. 24. 14. latit. 49. 36.*

2°. *Sarbruck*, ville de Lorraine au pays de Vosge, sur la Sare, au pié des montagnes, près des frontières de la basse-Alsace, en allant de Metz à Strasbourg, à 6 lieues de Marfal, & à 4 de Phalsbourg. C'est le *pons Saravi* des itinéraires. *Longitude 24. 25. latit. 48. 44.*

3°. *Sarbruck*, village, & autrefois ville de la Lorraine allemande, capitale du comté de même nom. Elle est située sur la Sarre, à 6 lieues au-dessus de Sarlouis. Cette ville a été ruinée pendant les guerres d'Allemagne du dernier siècle. *Long. 24. 43. lat. 49. 16.* (*D. J.*)

SARCA LA, (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne, dans le Trentin; elle a sa source aux montagnes qui séparent le Bressan du Trentin, & après un assez long cours serpentin, elle se jette dans la partie septentrionale du lac de Garde, entre Riva & Torbole; là elle perd son nom, car en sortant de ce lac elle s'appelle le *Mincio*. (*D. J.*)

SARCASME, *s. m.* (*Littérat.*) en terme de rhétorique, signifie une ironie piquante & cruelle, par laquelle l'orateur raille ou insulte son adversaire. Voyez **IRONIE**.

Telle est par exemple, l'ironie des Juifs parlant à Jesus-Christ attaché en croix. « Toi qui détruis le » temple, & le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, &c. Il a sauvé les autres, il ne peut se » sauver lui-même; qu'il descende maintenant de la » croix & nous croirons en lui. » Telle est encore celle de Turnus aux Troyens, dans l'Enéide, lorsque dans un combat, il a remporté sur eux quelques avantages.

*En agris & quam bello, Trojane, petisti
Hesperiam metire jacens : hæc præmia, qui me
Ferro ausi tentare, ferunt : sic mœnia condunt.*

SARCELLE, **CERCELLE**, **CERCERELLE**, **QUERCERELLE**, *s. f.* (*Hist. nat. Mitholog.*) *querquedula secunda*, Ald. Oiseau aquatique, du genre des canards; il pèse douze onces, il a le bec large, noir, & un peu recourbé en dessus; le sommet de la tête & la partie supérieure du cou sont roux; il y a deux traits d'un verd foncé & très-brillant, qui s'étendent depuis les yeux jusque derrière la tête, & entre ces traits, une grande tache noire qui se trouve sur l'occiput; la couleur rouillée de la tête est séparée de la couleur verte, par une ligne blanche; les plumes de la partie inférieure du cou, du milieu du dos, & celles des côtés du corps sous les ailes, ont de petites lignes transversales, ondoyantes, & placées alternativement, les unes noires, & les autres blan-

M M m m ij

ches. On trouve des individus de cette espèce, dont les plumes du jabot sont jaunâtres, & ont des taches noires disposées comme des écailles de poisson; la couleur de la poitrine & du ventre est cendrée; il y a une tache noire sous le croupion: les plumes des ailes sont brunes en entier, à l'exception d'une tache d'un beau verd qui se trouve sur celle du milieu; la queue est composée de seize plumes qui sont toutes brunes; les piés ont une couleur brune pâle, & la membrane qui tient les doigts unis les uns aux autres, est noirâtre. La chair de cet oiseau est de très-bon goût. Ray, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

SARCELLE, (*Diete.*) cet oiseau peut être regardé, du moins en n'en considérant que les qualités diététiques, comme une petite espèce de canard sauvage. Voyez CANARD SAUVAGE.

SARCHAN LE, (*Géog. mod.*) province d'Asie, dans l'Anatolie, sur la côte de l'Archipel. Elle est bornée au nord par le Becfangili, & au midi par le Germian; ainsi elle répond en partie à l'Ionie des anciens. Smyrne est sa capitale; Ephèse & Fokia sont aussi de cette province. (*D. J.*)

SARCHE, f. m. *terme de Boisselier*, cercle haut & large, auquel on attache une étamine, une toile, ou une peau percée pour faire un tamis, une grêle, un tambour, & autres semblables ouvrages. On s'en sert aussi pour hauffer les vaisseaux à faire la lessive. (*D. J.*)

SARCITE, f. f. (*Hist. nat. Litholog.*) nom donné par quelques auteurs à la cornaline, à cause qu'elle est de couleur de chair. On donnoit aussi ce nom à une pierre qui, suivant Pline, se trouvoit dans le ventre d'un lézard. Enfin on a aussi donné le nom de *Sarcites* à une pierre striée & remplie de fibres, comme la viande de bœuf.

SARCLER, (*Agricult.*) ce mot signifie arracher les méchantes herbes & les chardons qui nuisent aux bonnes plantes & aux blés; ce travail se fait ordinairement ainsi. Des femmes s'arrangent de front, & ayant à la main un sarcloir, elles coupent les mauvaises herbes les plus apparentes; si elles sont encore jeunes, les sarcleuses ne les aperçoivent pas, & en ce cas, il faut répéter dans la suite l'opération; d'ailleurs les plantes les plus menues, qui sont au moins aussi préjudiciables, telles que le vesce, la folle avoine, la nielle, la renouée, l'arrête-bœuf, la queue de renard, & tous les petits piés de ponceau, restent dans le champ. Ajoutez qu'en coupant les mauvaises herbes, il n'est guère possible qu'on ne coupe du blé; & enfin les chardons & les autres plantes bisannuelles, poussent de leurs racines deux, trois, ou quatre tiges, au lieu d'une, & alors le mal devient plus grand; les pauvres femmes qui ont des vaches à nourrir, ne demandent pas mieux que d'aller arracher l'herbe des blés; mais en arrachant l'herbe, elles arrachent beaucoup de blé, & lui font un tort infini, sur-tout quand la terre est humide, en foulant les blés avec leurs piés, & en traînant les sacs qu'elles remplissent d'herbes nuisibles; ainsi le plus sûr moyen de déraciner les mauvaises herbes, c'est de continuer les labours pendant que les blés sont en terre, suivant la méthode de M. Tull. (*D. J.*)

SARCLOIR, f. m. *terme de Jardinier*, instrument de jardinier pour sarcler; il est composé d'un manche de bois, & d'un petit fer acéré au bout de ce manche, pour couper les chardons & autres herbes inutiles. (*D. J.*)

SARCOCELE, f. m. *terme de Chirurgie*, tumeur contre nature du testicule, accompagnée de rénitence, sans douleur, du moins dans son commencement, & qui croît peu-à-peu; c'est ordinairement le corps même du testicule, augmenté de volume par l'accroissement de sa substance & l'engorgement de

les vaisseaux; ce mot vient du grec *σαρξ*, *caro*, chair; & *κηλη*, *hernie*. Les anciens, par rapport au siège de cette tumeur, & sa ressemblance avec celles qui sont formées par déplacement de parties, l'ont appelé *sarcocèle*, & l'ont compris sous le genre des hernies fausses ou humérales.

Les causes externes du *sarcocèle*, sont les coups, les chutes, les contusions, les froissemens, les fortes compressions; les causes internes viennent de l'épaississement de la lymphe nourricière, de la rétention de la matière prolifique, ou des virus vénériens, cancéreux ou scrophuleux; l'effet de ces différentes causes peut être très-prompt, & former une maladie aiguë inflammatoire, qu'on combat par le régime sévère, par l'usage des délayans, des saignées répétées, & par l'application des cataplasmes anodins & résolutifs; mais on ne donne proprement le nom de *sarcocèle*, qu'à l'engorgement invétéré & permanent du testicule; l'usage inconsidéré des résolutifs trop actifs, peut causer l'induration du *sarcocèle*, qui devient d'abord skirrheux, & qui peut ensuite dégénérer en cancer.

Il faut bien exactement distinguer le *sarcocèle* des autres espèces de tumeurs des testicules, avec lesquelles on pourroit le confondre. On le distinguera facilement de la hernie intestinale ou épiploïque, puisque dans le *sarcocèle* le pli de l'aine est libre, à moins qu'il n'y ait complication de deux maladies; ce qu'on reconnoîtra par les signes particuliers qui les caractérisent. Voyez HERNIE.

Forestus rapporte l'exemple d'un homme qui avoit une tumeur dure du testicule, comme un skirrhe, qui distendoit le scrotum; elle fit des progrès pendant cinq ans, tout le monde jugeoit que c'étoit un *sarcocèle*, la tumeur devint molle par l'application des émolliens & des maturatifs; elle se rompit enfin, & l'évacuation d'une grande quantité d'eau, procura l'affaîssement du scrotum & du testicule, & le malade guérit radicalement. C'étoit donc une hydrocèle, qu'on avoit méconnue, & à laquelle on auroit pu porter remède bien plutôt, sans cette erreur dans le diagnostic. Le chirurgien trouve sans cesse à faire usage de son jugement dans l'exercice de son art, & celui qui ne mérite des éloges que par l'habileté de la main, ne possède pas la meilleure part.

Toute la substance du testicule n'est pas toujours comprise dans la tumeur; le *sarcocèle* ne paroît quelquefois que comme une excroissance charnue, qui s'élève sur le corps même du testicule: c'est au tact à bien faire connoître l'état précis des choses.

Le pronostic du *sarcocèle* est différent, suivant les causes qui l'ont produit, suivant son volume & les progrès plus ou moins rapides qu'il a faits, & suivant les dispositions qu'il a à ne pas changer de caractère, ou à suppurer s'il devient phlegmoneux, ou à dégénérer en cancer, s'il est d'une espèce skirrheuse.

On espère ordinairement très-peu des médicamens, pour la guérison de ce mal. Les remèdes généraux, qui sont les saignées, les purgatifs, & les bains, préparent au bon effet des fondans apéritifs, & des emplâtres discutifs & résolutifs, tels que ceux de savon, de ciguë, &c. Rulandus recommande comme un très-bon remède, le baume de soufre, dont on oint la tumeur matin & soir. D'autres estiment beaucoup un emplâtre fait avec la gomme ammoniac, le bdellium, le sagapenum, dissout dans le vinaigre, avec l'addition de quelques graisses & huiles émollientes & résolutives: les frictions mercurielles locales, & l'emplâtre de vigo, sont convenables contre le *sarcocèle* vénérien; elles peuvent aussi avoir un bon effet s'il est scrophuleux. Voyez ECROUELLES.

Fabrice d'Aquapendente dit, d'après Mathiole, que la poudre de racine d'arrête-bœuf, (*ononis*) prise intérieurement pendant quelques mois, a la

vertu de guérir le *sarcocèle*. Scultet assure s'en être servi plusieurs fois avec succès ; si malgré ces remèdes la tumeur fait des progrès , il faut absolument en venir à l'opération , qui doit être pratiquée différemment , suivant les différens cas.

Si la tumeur est skirreuse , & que les douleurs commencent à s'y manifester , c'est un signe qu'elle dégénère en cancer : le caractère spécial de la douleur servira à en juger avec assurance , elle sera lancinante. Voyez CANCER. Dans ce cas il ne faut pas différer l'extirpation du testicule. V. CASTRATION. C'est même le parti le plus assuré pour la guérison des *sarcocèles* invétérés , & sur-tout lorsqu'ils sont d'un volume considérable. Munnicks a vu emporter un testicule qui pesoit plus de vingt onces , le malade a guéri. Fabrice d'Aquapendente a fait la même opération pour un testicule carcinomateux , gros comme son chapeau ; le malade fut guéri au bout de vingt jours ; il a amputé un autre testicule tuméfié , qui paroïssoit fort sain au-dehors , mais qui étoit tout pourri au-dedans : le motif qui l'a porté à opérer dans ce cas , étoit la résistance de cette tumeur invétérée à l'action des remèdes.

Il n'est pas toujours nécessaire d'en venir à l'opération. Les auteurs proposent deux autres méthodes d'opérer , qui ont pour objet la conservation du testicule ; dans le cas où cette partie n'est pas tuméfiée dans toute sa substance , & que le *sarcocèle* est une tumeur particulière qui s'élève sur la surface , quelques auteurs conseillent de faire une incision à la peau du scrotum , tout le long de la tumeur , afin de l'extirper sans toucher au testicule ; on fera suppurer la base qui y étoit adhérente , par le moyen des onguens digestifs ; d'autres prescrivent l'application d'une trainée de pierre à cautère , pour parvenir au même but ; après la chute de l'escarre , ils poursuivent l'éradication totale de la tumeur , par des remèdes cathérétiques : c'est un procédé qui peut avoir du succès en quelques cas ; mais il est bien douloureux & sujet à l'inconvénient de faire suppurer complètement , ou de faire tomber en pourriture gangreneuse la partie qu'on se propose de conserver ; l'incision paroît préférable : on a varié sur la manière de la faire : tout le monde n'approuve pas l'incision qui découvre la tumeur dans toute sa longueur. Munnicks , & quelques autres praticiens étrangers , recommandent une très-petite ouverture à la partie supérieure du scrotum , dans laquelle on introduira , au moyen d'une tente , des remèdes suppuratifs ; pour mettre la masse charnue en suppuration ; à chaque pansément , on aura soin , disent-ils , de nettoyer la playe sans en exprimer tout le pus , afin qu'il serve à consumer la tumeur. Voilà la raison du choix de la partie supérieure de la tumeur pour le lieu de l'incision ; mais je trouve que cette manière de procéder à la guérison du *sarcocèle* , est tronquée , & copiée de Fabrice d'Aquapendente , qui la propose pour la cure de l'*hydro-sarcocèle* : voici comme il décrit ce moyen de curation. On fera une ouverture médiocre au scrotum , en sa partie , non pas trop déclive ou tout-à-fait inférieure , mais à la partie moyenne ; par cette petite incision , on donnera issue à l'eau renfermée dans la tumeur , on y introduit ensuite une tente fort longue , enduite d'un bon onguent suppuratif , tel que le mélange de térébenthine avec de l'encens , le jaune d'œuf & le beurre ; on applique par-dessus un emplâtre émollient & suppuratif , comme diachylon gommé avec l'axonge ; on observera , continue notre savant praticien , que quoiqu'on ait des signes que le scrotum est plein de pus , il ne faut pourtant pas le laisser sortir , mais le retenir exprès , avec grand soin , pour qu'il serve peu-à-peu à la putréfaction de la tumeur ; il faut toujours persévérer dans l'usage des remèdes maturatifs , jusqu'à ce que

la suppuration ait consommé entièrement le mal , ce qui ne s'obtient qu'à la longue : cette méthode , dit l'auteur , est très-assurée & réussit toujours bien pour détruire les hernies charnues , quel qu'en soit le volume. On peut s'en rapporter à la décision d'un aussi grand maître : ce moyen est préférable à la castration , dans tous les cas où elle ne fera pas indispensable.

J'ai vu des accidens mortels de l'ouverture prématurée des *sarcocèles* suppurés , & ce n'est pas sans raison que Fabrice dit expressément qu'il ne faut pas changer de remèdes , mais de s'entendre aux seuls maturatifs pendant que la suppuration se fait. On voit combien la description de cette méthode avoit été altérée défavantageusement par les copistes qui l'ont fait passer dans leurs ouvrages ; ce qui prouve la nécessité de remonter aux sources , & l'utilité du travail par lequel on cherche à apprécier chaque chose , & à la mettre à sa juste valeur.

Dionis rapporte , dans son traité d'opérations , qu'un malabare des Indes avoit un *sarcocèle* inégal , dur comme une pierre , d'un pié trois pouces & six lignes de longueur , & d'un pié trois pouces de largeur sur le devant ; cette tumeur pesoit environ soixante livres ; la relation en a été envoyée de Pontichery en 1710 , par le P. Mazeret , jésuite. (Y)

SARCOCOLLE , f. f. (*Hist. des drogues exot.*) en grec *σαρκόκολλη* , en latin *sarcocolla* , & par les Arabes *ausarot* , est un suc gommeux , un peu résineux , composé de petits grumeaux , ou de petites parcelles comme de miettes blanchâtres , ou d'un blanc roux , spongieuses , friables : ces miettes jettent un éclat qui les fait briller par intervalles. Ce suc est d'un goût un peu âcre , amer , avec une certaine douceur fade , désagréable , & qui excite des nausées ; ces parcelles paroissent être des fragmens de larmes , & ne sont guère plus grosses que des graines de pavot.

La *sarcocolle* obéit sous la dent ; elle se dissout dans l'eau : lorsqu'on l'approche d'une chandelle , elle bout d'abord , & jette ensuite une flamme brillante ; on doit choisir celle qui est spongieuse , blanche & amère. On l'apporte de Perse & d'Arabie. Il y a une autre sorte de *sarcocolle* brune , fardée & en masse dont Pomet fait mention ; mais c'est une *sarcocolle* impure qu'on doit rejeter.

La plante qui donne ce suc gommeux , n'a été décrite par aucun auteur , soit ancien , soit moderne , de sorte qu'on ne la connoit pas encore aujourd'hui ; les Grecs n'employoient la *sarcocolle* qu'extérieurement pour dessécher les plaies ; & en effet , elle peut servir à les déterger & les consolider ; elle entre dans l'onguent mondificatif de résine. (D. J.)

SARCO-EPIPLOCELE , f. m. terme de Chirurgie ; hernie complète faite par la chute de l'épiploon dans le scrotum , accompagnée d'excroissance charnue. Voyez HERNIE , ÉPIPLOON , SCROTUM & SARCOCÈLE.

Ce terme est composé de trois mots grecs *σαρξ* , *σαρχός* , *caro* , chair , *επιπλουν* , *épiploon* , *κηλη* , *ramex* , hernie. Nous avons donné au mot *sarcocèle* les signes pour connoître l'excroissance charnue du testicule , & les moyens de traiter cette maladie par médicamens & par opération. Ce qui concerne la hernie épiploïque est traité de même à l'article qui lui est propre. (Y)

SARCO-EPIPLOMPHALE , f. m. terme de Chirurgie ; c'est la même hernie au nombril que le *sarco-épiplocele* au scrotum. Voyez SARCO-ÉPIPLOCELE & SARCOMPHALE. (Y)

SARCO-HYDROCELE , f. m. & f. terme de Chirurgie. C'est un *sarcocèle* accompagné d'*hydrocele*. Cette dernière maladie est ordinairement consécutive. C'est un accident produit par la première en conséquence de la pression & de la rupture des vais-

seaux lymphatiques du testicule engorgé. Ce mot est grec, il est composé de *σάρξ*, *caro*, chair, de *ὕδωρ*, *aqua*, eau, & de *χίλις*, *tamex*, *tumor*, hernie, tumeur. Voyez SARCOCELE & HYDROCELE. On trouvera principalement au mot SARCOCELE la méthode de Fabrice d'Aquapendente pour la guérison radicale du *sarcohydrocele*. (Y)

SARCOLOGIE, f. f. (*Anat.*) C'est la partie de l'Anatomie qui traite de la chair, & des parties molles du corps. Voyez CHAIR.

L'Anatomie se divise en deux parties; l'ostéologie, & la *sarcologie*. La première traite des os & des cartilages: & la seconde de la chair, & des parties molles. Voyez ANATOMIE.

SARCOME, f. m. *terme de Chirurgie*, tumeur molle sans changement de couleur à la peau, indolente, formée par un amas contre nature de sucs graisseux & lymphatiques. Les Grecs ont pris ces tumeurs pour des excroissances charnues, c'est pourquoi ils les ont appelées *sarcomes*, *σαρκώματα*. Elles ne sont qu'une portion de la membrane cellulaire adipeuse trop tuméfiée.

Toutes les parties du corps sont sujettes au *sarcome*, c'est-à-dire, à des tumeurs fongueuses. C'est pourquoi on a donné ce nom aux tumeurs ou excroissances de la matrice & du vagin; & aux polypes du nez, sur la surface du corps: tout *sarcome* est une vraie loupe graisseuse. Voyez LOUPE & LIPOME.

Quelques auteurs ont pris beaucoup de soin de distinguer le *sarcome* d'avec le polype. Les signes qu'ils donnent pour les distinguer, paroissent assez mal-fondés, puisqu'ils ne se tirent que de quelques circonstances accidentelles & assez légères. En consultant avec exactitude la division des différens genres de tumeurs humorales, on voit que le polype ne peut pas être regardé comme un genre de maladie, & que sans égard à son essence, il a toujours été compris dans l'énumération des tumeurs qui prennent leur nom d'une ressemblance plus ou moins sensible à quelque chose qui leur est étranger. Voyez POLYPE.

Le *sarcome* est le genre dont le polype est l'espèce: cela est incontestable, puisque les auteurs mêmes qui ont le plus cherché les différences caractéristiques du *sarcome* & du polype, n'en mettent aucune entre les causes, les pronostics & la cure des maladies qu'ils ont désignées par ces mots différens. Elles sont donc de même nature, & ce ne sont que des dispositions purement accidentelles qui donnent lieu à des dénominations différentes.

Le *sarcome* se guérit en l'extirpant avec l'instrument tranchant, ou en le consumant avec les caustiques, ce qui rend la cure plus longue & plus douloureuse; quoique par poltronnerie la plupart des malades préfèrent cette méthode curative à l'extirpation par le fer. On peut lier avec succès les *sarcomes* dont la base est étroite. Si le *sarcome* est carcinomateux, il n'y a que l'extirpation, si elle est possible. Voyez CANCER. (Y)

SARCOMPHALE, f. m. *terme de Chirurgie*. C'est une excroissance charnue du nombril. Ce mot vient du grec *σάρξ*, *chair* & *ομφαλος*, *nombril*. Voyez SARCOME.

On peut tenter la cure du *sarcomphale* par les remèdes émolliens & résolutifs. Si ce traitement ne réussit pas, & que la tumeur soit indolente & un peu vacillante, on peut en faire l'extirpation. Pour cet effet, on incise en long la peau qui recouvre la tumeur; on découvre la dureté sarcomateuse, & on la détache avec le bistouri des adhérences qu'elle a contractées avec les parties voisines. Il faut être muni de quelque poudre astringente pour arrêter le sang qui sort des vaisseaux qui portoient la nour-

riture au *sarcome*. A la levée du premier appareil, on panse la plaie avec le digestif; & lorsqu'on a procuré la suppuration, on mondifie l'ulcère, & on procède à le cicatrifier suivant les règles de l'art. Voyez ULCÈRE.

Si l'instrument tranchant avoit laissé quelques racines de l'excroissance, on pourroit les consumer avec les caustiques.

Le *sarcomphale* dégénère souvent en carcinome. Voyez CANCER. (Y)

SARCOPHAGE, f. m. (*Antiq. grecq. & rom.*) *sarcophagus* & *sarcophagum*, tombeau de pierre où l'on mettoit les morts que l'on ne vouloit pas brûler. C'est de-là que nous est venu le mot de *cercueil*; qu'on écrivoit autrefois selon son origine *sarcueil*. *Sarcophagus* dérive du grec, & signifie à la lettre *qui mange de la chair*, parce qu'on se servoit au commencement pour creuser des tombes, de certaines pierres qui consumoient promptement les corps. Les carrières dont on les tiroit, étoient dans une ville de la Troade, appelée *Assum*. Dans quarante jours un corps y étoit entièrement consumé, à l'exception des os. Cette pierre étoit semblable à une pierre-ponce rougeâtre, & avoit un goût salé; on en faisoit des vases pour guérir de la goutte en mettant les piés dedans, & ne les y laissant pas long-tems; ce remède ridicule a eu son cours comme tant d'autres.

Les *sarcophages* étoient ouverts par le haut, & creusés en forme de coffre: il s'en faisoit de marbre, mais les plus communs étoient de terre cuite ou de tuile battue; on en a trouvé quelques-uns longs de six piés & larges de deux, à sept lieues de Reims en Champagne, sur la rivière de Retourne, dans chacun desquels étoient étendus les os d'un homme mort, avec une épée, & près de leur épaule gauche un petit vase de terre plein d'une liqueur huileuse.

Les *sarcophages* de marbre sont ordinairement faits d'un seul morceau creusé à coups de ciseau; l'ouverture est capable de contenir un ou deux corps. Le *sarcophage* décrit par Marlianus, & trouvé dans le lieu qu'on nomme la *chapelle du roi de France* à Rome, étoit magnifique. Il avoit huit piés & demi de long, cinq de large, & six de profondeur. On dit qu'on y avoit inhumé la femme de l'empereur Honorius avec des ornemens impériaux, qui produisirent quelques livres d'or lorsqu'ils furent brûlés. Il y avoit dans ce *sarcophage* des vaisseaux de crystal & d'agate, & plusieurs anneaux, outre une pierre précieuse, sur laquelle étoit gravée la tête d'Honorius. Voyez les *inscriptions* de Gruter.

Il faut rapporter aux *sarcophages* un coffre de marbre blanc, fait d'une seule pièce, qui se voit dans l'église de saint Nicaise de la ville de Reims; il a servi de tombeau à Jovinus, chef de la cavalerie & infanterie romaine, & vivant sous le regne des enfans de Constantin: Ammian Marcellin fait souvent mention de lui. Ce coffre est une des plus belles pièces de France en fait de sépulture antique. Il a sept piés de longueur, quatre de largeur, & autant de profondeur: il est taillé à plein relief dans sa face antérieure, & représente une chasse autrefois faite par un seigneur romain, que l'on voit à cheval lançant un javelot contre un lion déjà transpercé d'un autre dard depuis la gorge jusqu'au côté gauche, où le fer lui sort entre deux côtes. Autour de ce personnage sont quelques figures à cheval. Il y a plusieurs bêtes mortes sculptées sur le champ, qui servent d'ornement à cet ouvrage.

C'est dans les *sarcophages* qu'on mettoit anciennement les os ou les corps des grands seigneurs. Cafiodore en parle en ces termes: *Artis tuæ peritiâ delectati, quam in excavendis, atque ornandis marmoribus exerceas, præsentî auctoritate concedimus ut te*

rationabiliter ordinantur arceæ quæ in Ravennati urbe ad recondenda funera distrahantur : quarum beneficio cadavera in supernis humata sunt, lugentium non parva consolatio. C'est d'un sarcophage qui étoit sur la voie appienne, qu'on a tiré l'inscription suivante.

D. M. S.

C. Cærellio. C. F. Fab. Pulcheriano sabino
vix. AN. LXXI. M. III. D. VIII. H. VII. C.
Cærellius. Raneus. Sabinus. sarcophagum fecit
marmoreum VI nonas Maii

M. Junio Sullano, & L. Norbano Balbo

Coff. H. M. D. M. A.

(D. J.)

SARCOPHAGUS, LAPIS, (*Hist. nat. Lithol.*)

C'est la même pierre que celle qu'on appelle *pierre assienne*. Voyez ASSIENNE. M. Henckel croit que cette pierre n'étoit autre chose qu'une substance remplie de pyrites qui se vitriolifient, à cause de la propriété que le vitriol a de ronger les chairs. Voyez PYRITHOLOGIE.

SARCOTIQUES, adjct. (*Médec. & Chirurg.*) Ce sont des remèdes propres à renouveler les chairs des ulcères & des plaies. De cette nature sont la *sarcocole*, le *sang-de-dragon*, &c. voyez INCARNATIFS & EPULOTIQUES. Ce mot vient du grec *σαρξ*, chair.

SARCOTIQUE, f. m. & adj. terme de Chirurg. concernant la matière médicale externe. C'est un remède qu'on suppose propre à faire revenir la chair dans les ulcères & dans les plaies avec perte de substance. Ce mot est grec, & s'exprime en françois par celui d'*incarnatif*. Nous avons prouvé, au mot *incarnation*, qu'il ne se faisoit aucune réparation ni régénération de chairs dans le vuide d'une plaie & d'un ulcère. Aussi voit-on que toutes les espèces de médicamens que les auteurs ont mis dans la classe des *sarcotiques*, se trouvent exactement dans celle des détersifs ou des dessicatifs. Voyez DÉTERSIF & DESSICATIF. La raison en est simple. Comment les livres qui traitent de la matière médicale pourroient-ils exposer la vertu des remèdes autrement que d'une manière vague? Le remède qui est suppuratif dans un cas, est résolutif dans un autre cas. Il n'y en a aucun qui puisse être résolutif dans tous les cas où il faut résoudre. C'est une réflexion que fait M. Quesnay dans son traité de la suppuration, à l'occasion même des *sarcotiques* dont il décrit la manière d'agir, suivant leurs genres & leurs espèces dans des circonstances différentes. Il ajoute que l'énumération des vertus des remèdes que donnent les livres de Pharmacie, nous instruit peu, & qu'il faut que les praticiens découvrent eux-mêmes dans la nature de chaque remède, les rapports qu'il peut avoir avec les indications particulières qu'il a à remplir. (Y)

SARCUM, (*Géog. mod.*) province d'Asie en Anatolie, dans sa partie occidentale, sur l'Archipel. Elle commence aux Dardanelles; & s'étend jusqu'au golfe de Landrimiti; mais elle n'a de nos jours aucune place remarquable. C'est cependant la Troade des anciens. (D. J.)

SARDA, SARDIUS, ou **SARDION**, (*Hist. nat.*) nom sous lequel Wallerius & plusieurs naturalistes ont cru que les anciens avoient désigné la cornaline (*carneolus*); mais il y a plus d'apparence qu'ils ont eu en vue la sardoine, qui est jaune, au lieu que la cornaline est rouge. Voyez CORNALINE & SARDOINE.

SARDACHATE, (*Hist. nat.*) nom donné par les anciens à une agate mêlée de cornaline, ou plutôt de sardoine. Elle est blanchâtre & remplie de veines & de taches jaunes ou rougeâtres.

M. Hill dit que le fond de cette pierre est d'un blanc pâle, qu'on y voit plusieurs amas de petites taches rouges, & que cette pierre, qui se trouve sur les bords de quelques rivières des Indes, est fort dure & prend un très-beau poli. Voyez Hills, *natural history of fossils*.

SARDAIGNE, LA, (*Géog. mod.*) en latin *Sardinia*, grande île de la Méditerranée, entre l'Afrique & l'Italie, au midi de l'île de Corse, dont elle n'est séparée que par un bras de mer de neuf à dix milles de large, & au nord-ouest de la Sicile. On lui donne environ 170 milles de longueur, 90 milles dans sa plus grande largeur, & 500 milles de circuit. Cluvier lui donne 45 milles d'Allemagne de long, depuis Cagliari sa capitale, jusqu'au bras de mer qui la sépare de la Corse, & 26 milles de largeur, depuis le cap Montefalcone jusqu'au cap de Sarda. On peut voir dans l'itinéraire d'Antonin les anciennes routes de la Sardaigne, avec leurs distances en milles romains. On peut aussi lire la description de ce royaume, publié à la Haye en 1725, in-8°.

Cette île, selon Ptolomée, est depuis 29 degrés 50' de longitude, jusqu'à 32 degrés 25'; & depuis 35 degrés 50' de latitude, jusqu'à 39 degrés 30'.

Le P. Coronelli dans son isolario, lui donne depuis le 31 degré 10' de longitude, jusqu'au 32 degré 19' 30"; & depuis le 37 degré 14' de latitude, jusqu'au 40 degré 50'.

Selon M. de Lisle, qui a eu des observations plus sûres, la longitude de la Sardaigne est depuis les 25 degré 40' jusqu'au 27 degré 20'; & sa latitude est entre les 38 degré 42' 30" & le 41 degré 11'.

Les Italiens nomment cette grande île *Sardegna*; les Espagnols, *Sardena*. Les Grecs ont dit *Σαρδω*, *Σαρδες*, *Σαρδων*; & pour les habitans, *Σαρδωσι*, *Sardonii*.

Presque tous les auteurs disent que la Sardaigne a été ainsi nommée de Sardus fils d'Hercule, qui y conduisit une colonie grecque; mais Bochart lui donne une étymologie phénicienne. Sans nous arrêter à ces sortes de recherches, nous savons que les Carthaginois s'emparèrent de cette île, dont ils furent les maîtres jusqu'à la première guerre punique qui les en chassa. Les Romains s'y établirent l'an de Rome 521, sous la conduite de M. Pomponius; & comme ils conquièrent la Corse l'année suivante, ces deux îles furent soumises à un même préteur.

Les Sarasins ayant étendu leurs conquêtes en Afrique & en Espagne, dominèrent en Sardaigne dans le vij. siècle. Les Pisans & les Génois les en chassèrent. Ensuite dans les guerres qui regnèrent entre ces deux nations, Jacques II. roi d'Aragon, s'empara de la Sardaigne en 1330. Cette île est restée annexée à l'Espagne jusqu'à 1708, que les Anglois s'en rendirent les maîtres en faveur de l'archiduc. Enfin, par le traité de Londres, le duc de Savoie, roi de Sicile, céda ce royaume à l'empereur pour celui de Sardaigne; & cette couronne a passé à son fils qui regne aujourd'hui.

La Sardaigne a été vantée pour sa fertilité par les anciens, Polybe, Cicéron, Pausanias, Pomponius Mela & Silius Italicus; mais ils s'accordent tous à déclarer qu'autant que la terre y est féconde, autant l'air y est empesté. Martial, *liv. IV. épigr. 60.* dit, quand l'heure de la mort est venue, on trouve la Sardaigne au milieu de Tivoli.

*cum mors
Venerit, in medio Tibure Sardinia est.*

Cicéron dans une de ses lettres à son frère Quintus, le prie de se ménager, & de songer que malgré la saison de l'hiver, le lieu où il se trouvoit alors étoit la Sardaigne. Et ailleurs parlant de Tigellius, il se félicite de n'avoir pas à souffrir un farde plus empesté.

que sa patrie. Suétone remarque que Soevius Nicenor, fameux grammairien, ayant été noté d'infamie, fut exilé en *Sardaigne*, & y mourut.

Cette île est toujours aussi mal-saine que fertile : on pourroit cependant remédier au mauvais air qu'on y respire, en faisant écouler les eaux qui croupissent, & en abattant des bois qui empêchent l'air de circuler, car le climat n'est pas mauvais en lui-même. L'île est couverte en tout tems de fleurs & de verdure ; le bétail y pâit au milieu de l'hiver ; les campagnes sont abondamment arrosées par des rivières, des ruisseaux & des fontaines ; les bêtes à cornes y multiplient merveilleusement, & donnent des laines, des peaux & des fromages ; les chevaux de cette île sont estimés ; les montagnes, les collines & les plaines, fournissent une aussi grande chasse de bêtes fauves & gibier qu'en aucun pays du monde ; tous les fruits y sont excellens ; les bois sont chargés d'oliviers, de citronniers & d'orangers ; les montagnes y renferment des mines de plomb, de fer, d'alun & de soufre ; les côtes produisent du thon, du corail, & sur-tout ces petits poissons si vantés, connus sous le nom de *sardines*, à cause de la grande quantité qui s'en pêche autour de cette île. Enfin on y peut recueillir des grains en abondance, comme on en recueilloit du tems des Romains, où cette île étoit mise au nombre des magasins de Rome. Pompée, dit Cicéron, sans attendre que la saison fût bonne pour naviguer, passa en Sicile, visita l'Afrique, aborda en *Sardaigne*, & s'assura de ces trois magasins de la république.

Ajoutons que la *Sardaigne* a des ports capables de recevoir toutes sortes de bâtimens ; cependant il ne paroît pas que depuis les Romains aucune puissance ait profité des avantages qu'on peut tirer de la bonté de cette île. Elle renfermoit sous eux quarante-deux villes, & elle n'en a plus que sept ou huit aujourd'hui, Cagliari, Sassari, Oristagni, toutes trois érigées en archevêché ; & quatre épiscopales, savoir Ampurias, Algheri, Alez, & Bosa.

La *Sardaigne*, dit Aristote, est une colonie grecque qui étoit autrefois très-riche, mais qui a bien déchu depuis. Elle se rétablit sous les Romains, pour retomber dans la plus grande décadence. La raison en est claire : les pays ne sont florissans qu'en raison de leur liberté ; & comme rien n'est plus près de la dévastation que l'état actuel de la *Sardaigne*, elle est dépeuplée, tandis que l'affreux pays du Nord reste toujours habité. Les maisons religieuses vivent dans cette île sans aucun travail & sans aucune utilité ; leurs immenses privilèges sont la ruine des citoyens. Tous les réguliers, soit en qualité de mendiants, soit en vertu de quelque indult, ne payent ni taxe ni contribution ; leurs biens ne fournissent rien au gouvernement ; le peuple appauvri s'est découragé ; l'industrie a cessé ; les souverains ne tirant presque rien de cette île, l'ont négligée, & les habitans sont tombés dans une ignorance profonde de tout art & de tout métier. Le roi de *Sardaigne* lui-même qui possède aujourd'hui cette île, n'a pas cru qu'il fût aisé de remédier à son délabrement, & d'en réformer la constitution. Aussi la cour de Turin ne regarde la *Sardaigne* que comme un titre qui met son prince entre les têtes couronnées.

Je ne connois que Symmaque, diacre de l'église de Rome, qui soit né dans cette île, & qui ait fait quelque bruit dans le monde. Il succéda au pape Anastase II. en 498, par le crédit de Théodoric, roi des Goths. Il étoit perdu sans ce prince ; mais avec sa protection, il fut déclaré innocent des crimes dont on l'accusoit. On dit que c'est lui qui ordonna le premier de chanter à la messe dans les fêtes des martyrs, le *gloria in excelsis*. Il mourut en 514. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

SARDAM, (*Géog. mod.*) village à une lieue d'Amsterdam sur l'Yse ; mais c'est un village aussi grand,

aussi riche, & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar Pierre y vint en 1697 pour y voir travailler à la construction d'un vaisseau, & voulut y travailler aussi, menant la même vie que les artisans de *Sardam*, s'habillant, se nourrissant comme eux, maniant le compas & la hache. Il travailla dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, & dans lesquels on scie le sapin & le chêne, on tire l'huile, on pulvérise le tabac, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. L'on construisoit alors à *Sardam* beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. (*D. J.*)

SARDAR, f. m. (*Milice turque.*) nom d'un officier qu'on tire du corps de ceux des janissaires pour quelque expédition particulière d'une certaine importance, comme pour être à la tête de quelques détachemens en tems de guerre. Ce mot est dérivé de la langue persane, où il signifie un chef, un commandant. Aussi un *sardar* en Turquie est le commandant d'un détachement de guerre, & il est toujours accompagné dans son entreprise d'un député & de deux secrétaires ; mais son emploi finit au retour de son expédition, soit qu'elle ait réussi ou non. Pocock, *descript. de l'Egypte*, p. 169. (*D. J.*)

SARDE, voyez SARDINE.

SARDELLE, voyez SARDINE.

SARDES, (*Géog. anc.*) *Σαρδεις* au pluriel par les anciens, & rarement *Sardis* au singulier ; grande ville d'Asie, dit Strabon, bâtie depuis la guerre de Troie, avec une citadelle bien fortifiée. Elle étoit au pied du mont Tmolus, à 15 lieues de Smyrne, & baignée par le Pactole. Mais grâce aux belles observations de M. l'abbé Belley, insérées dans les *mémoires de littérature*, tome XVIII. in-4°. je puis fournir l'histoire complète de cette ville, célèbre par son antiquité, sa dignité, ses richesses, & ses médailles.

Capitale du royaume de Lydie, & le siège de ses rois, dont la puissance s'étendoit sur une grande partie de l'Asie mineure, elle tomba au pouvoir de Cyrus, après la défaite de Crésus. Sous la domination des rois de Perse, elle conserva un rang distingué. On fait qu'elle fut le séjour de Cyrus le jeune : le satrapé ou gouverneur de la préfecture maritime, y faisoit sa résidence. Elle avoit beaucoup souffert par la révolte des Ioniens contre Darius fils d'Hystaspe : les confédérés conduits par Aristagoras, prirent la ville, la brûlèrent : le temple même de Cybele, déesse du pays, ne fut pas épargné. Cet incendie auquel les Athéniens avoient eu part, fut un des motifs qui déterminèrent Darius à déclarer la guerre aux Grecs, & servit de prétexte aux Perses pour brûler les temples de la Grèce.

Mais la ville de *Sardes* recouvra son premier état, lorsqu'Agésilas, sous Artaxerxès Mnénon, passa en Asie pour combattre Tissapherne. Alexandre le grand ayant défait sur les bords du Granique les généraux de Darius, dernier roi de Perse, fit la conquête d'une grande partie de l'Asie mineure. La ville de *Sardes*, qui étoit l'ornement & le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, se soumit à ce prince, qui lui rendit la liberté, & l'usage de ses lois. Dans la suite elle tomba sous la puissance des rois de Syrie ; le rebelle Achæus qui avoit pris le diadème, se réfugia dans cette ville, où il fut pris & mis à mort.

Antiochus le grand ayant été vaincu par les Romains à la bataille de Magnésie, fut dépouillé des états qu'il possédoit en-deçà du mont Taurus : les Romains cédèrent à Eumène, roi de Pergame, leur allié, la Lydie, & plusieurs autres pays. Attale Philométor, l'un de ses successeurs, laissa par testament au peuple romain ses états, qui trois ans après sa mort furent réduits en province. Cette province est connue dans l'histoire sous le nom d'*Asie proconsulaire* ; elle

elle étoit gouvernée par un proconsul au tems de la république, & même depuis, Auguste l'ayant cédée au sénat dans le partage qu'il fit des provinces. L'Asie proconsulaire étoit d'une grande étendue; elle comprenoit la Lydie, la grande Phrygie, la Misme, l'Éolie, l'Ionie, les îles adjacentes, & la Carie. Ainsi la ville de *Sardes* passa sous la puissance de Rome.

Elle fabriquoit des monnoies plusieurs siècles avant l'empire Romain. Hérodote assure que les Lydiens furent les premiers qui firent frapper des monnoies d'or & d'argent; je n'examine point si l'invention de l'art de battre monnaie leur est dûe; il est certain que cet art est très-ancien en Lydie, & par conséquent à *Sardes*, qui en étoit la capitale. On voit encore dans les cabinets des anciennes monnoies d'un travail grossier, qu'on croit avoir été frappées sous les Attyades, anciens rois de Lydie. Quoi qu'il en soit, le cabinet du Roi & celui de M. Pellerin conservent plusieurs médailles d'argent & de bronze de la ville de *Sardes*, où l'on ne voit point la tête des empereurs; cependant cette ville fit ensuite frapper un grand nombre de médailles avec la tête de ces princes. Les antiquaires en connoissent plus de cent vingt toutes différentes, depuis Auguste jusqu'à Vasprien le jeune: il nous reste aussi plusieurs de ses inscriptions; mais bornons-nous ici à l'histoire simple de cette ville; nous avons à faire connoître sa position fertile, sa dignité, son gouvernement particulier, ses traités avec d'autres villes d'Asie, son culte religieux, ses temples, ses fêtes, & les jeux qu'elle a célébrés en l'honneur des dieux & des empereurs; nous indiquerons aussi quels étoient les ministres de la religion des Sardiens. Enfin, comme il est intéressant de connoître quel a été dans la suite des siècles le sort d'une ville si fameuse, nous rapporterons en deux mots ses diverses révolutions depuis le haut empire jusqu'à-présent.

I. La ville de *Sardes* étoit éloignée d'Ephèse de 540 stades; & suivant les itinéraires, de 63 milles, qui font environ 21 lieues communes de France: si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle étoit de l'Asie proconsulaire & en Lydie, les monumens nous l'apprendroient, puisqu'on lit sur ses médailles, *Σαρδιαίων κοινου Ασίας*, & même le nom du proconsul, gouverneur de la province; *Ταιω Ασινιω Πελλιωι Ανθυπατο;* & dans une inscription, *της Ασιας ναων τον ενλνδια καρδιατων*.

On fait aussi qu'elle étoit située sur le penchant du mont Tmolus, vers le septentrion, selon Plin, *l. V. c. xxix.* qui dit *Sardibus in latere Tmoli montis*; qu'elle étoit arrosée par le Pactole, cette rivière si vantée dans l'antiquité pour les sables d'or qu'elle rouloit dans ses eaux, & qu'on n'y trouvoit plus au tems de Strabon. Ces circonstances locales sont encore marquées sur les médailles. On voit sur une médaille du cabinet du roi, la tête d'un vieillard couronné de pampre, avec le nom *Τμωλος*, & au revers une figure assise qui tient un canthare, avec le nom de *Σαρδιων*. Le même dieu, le Tmole, sous la figure d'un vieillard, est représenté sur une des médailles de *Sardes*, frappée sous Domitien; & une autre de Septime Sévère, suivant le P. Froelich, a sur le revers le Pactole avec ses attributs, & la légende *σαρδιαων*.

L'opulence des rois de Lydie a été célébrée dans la plus haute antiquité: on croit qu'ils puisoient leurs trésors dans les mines d'or du Tmole, où sont les sources du Pactole; mais ce qui contribua le plus dans tous les tems à la richesse de *Sardes*, ce fut la fertilité de son territoire. Les côtes du Tmole étoient plantées de vignobles, dont le vin étoit fort estimé; aussi a-t-on imaginé que Bacchus avoit été nourri à *Sardes*, & que cette ville a inventé l'art de faire le vin: ce dieu est représenté avec ses attributs, le canthare, le thyrsé & la panthere, sur plusieurs de

les médailles. Une plaine spacieuse s'étend du pied de la montagne jusqu'au-delà du fleuve Hermus, nommée par excellence la plaine de *Sardes*, *Σαρδιαίων πεδιον*.

Elle est arrosée par un grand nombre de ruisseaux, & par le Hermus qui fertilise ses terres. On voit le fleuve représenté sur une médaille de fabine, *σαρδιαίων ἑρμιος*. La plaine outre les pâturages, produisoit en abondance des blés & des grains de toute espèce; Cérès & Triptolème qui présidoient à l'agriculture, sont représentés sur plusieurs de ses médailles. *Sardes*, dit Strabon, *lib. XIII. p. 627.* a été prise par les Cimmériens, par les Trères & les Lyciens, & ensuite par les Perses; elle s'est toujours relevée de ses malheurs à cause de la bonté de son sol. Cette bonté contribua sans doute à son rétablissement, après cet horrible tremblement de terre qui renversa en une nuit douze villes d'Asie; *Sardes* fut la plus maltraitée: *as-perrima in Sardonios lues*, dit Tacite, *annal. xi. 47.* aussi eut-elle le plus de part aux libéralités de Tibère, qui fit rétablir ces villes, & *Sardes* par reconnaissance lui décerna les honneurs divins.

II. Si cette ville fut puissante par ses richesses, elle fut illustre par d'autres titres honorables. Dans la contestation qui s'éleva entre onze villes de l'Asie, qui toutes ambitionnoient l'honneur de bâtir un temple à Tibère, à Livie & au sénat, les villes de Smyrne & de *Sardes*, à l'exclusion des autres, restèrent en concurrence. Leurs députés parlèrent devant le sénat, & si ceux de *Sardes* n'eurent pas l'avantage sur les Smyrniens, c'est que ces derniers firent valoir leur antiquité, & les services importans qu'ils avoient rendus aux Romains dans les tems les plus difficiles. *Sardes* néanmoins pouvoit presque prendre sur ses monumens, les mêmes titres d'honneur que Smyrne; c'étoit une grande ville, dit Strabon, la plus grande de l'Asie, suivant Sénèque, & l'une des plus magnifiques. On voyoit près de cette ville, les tombeaux des anciens rois de Lydie, *μνηματα των βασιλέων*, & en particulier celui d'Alyatte, pere de Crésus.

Antonin Pie dans un de ses rescrits, met *Sardes* au nombre des villes qu'il qualifie de métropole de peuples. Elle étoit métropole de la Lydie: *Lydia celebratur maxime Sardibus*, dit Plin, *lib. V. c. xxix.* Aussi prenoit-elle le titre de métropole, comme l'a prouvé M. Askew, savant anglois, par une inscription qu'il a copiée sur les lieux en 1748. On lit sur un médaillon de Septime Sévère, *σαρδιαίων δικαιοκρατων μετροπολιως Ασιας*. Enfin dans la division que les Romains firent de la province d'Asie en plusieurs préfectures ou juridictions, qu'ils nommoient *juridici conventus*, celle de *Sardes* à laquelle ressortissoient plusieurs grandes villes, étoit une des plus étendues.

III. Dans les premiers tems, les villes de l'Asie étoient gouvernées suivant leurs lois, & par leurs propres magistrats: elles jouissoient alors d'une véritable autonomie. Sous la domination des Perses elles perdirent cette précieuse liberté. Alexandre le grand les rétablit dans leur ancien état, qui fut confirmé par les Romains, & nous savons que *Sardes* eut part à ce bienfait.

Le gouvernement de cette ville étoit démocratique; l'autorité publique s'exerçoit au nom du peuple par un conseil public, comme on le voit sur un monument érigé en l'honneur d'Antonin Pie: *Η Βουλη και ο Δημοσ των σαρδιαίων*. Outre le conseil commun de la ville appelé *βουλη*, composé des archontes & d'autres conseillers, la ville de *Sardes* avoit un sénat ou conseil des anciens, *γερουσια*, dont il est fait mention dans une belle inscription de cette ville, rapportée par Spön (*misc. p. 317.*) *Η βουλη και ο δημοσ και η γερουσια επιμεσαν*, &c. Ce conseil s'assembloit dans le palais de Crésus, que les Sardiens avoient destiné pour le logement & la retraite des citoyens pendant

leur vieillesse. Vitruve, *lib. IV. c. viij.* parle de ce palais qu'il appelle *Gerusia*.

Le conseil *gerusia* étoit établi dans plusieurs villes de l'Asie, suivant les inscriptions & les médailles. Le premier magistrat de *Sardes* étoit nommé *archonte*, & quelquefois *στρατηγος*, *préteur*; on fait que le nom d'*archonte* a pris naissance à Athènes. Les colonies grecques le portèrent en Asie, d'où il s'étendit à plusieurs villes de ce continent. L'archontat étoit une magistrature annuelle; mais l'archonte étoit quelquefois continué ou choisi, deux, trois, ou quatre fois, comme il est constant par les médailles, *ΑΡΧ. ΠΡΩΤΟΣ*, étoit *éponyme*. Son nom inscrit sur les actes publics, marquoit la date des années; car plusieurs villes marquoient la date des années par les archontes. Dans le grand nombre des médailles de *Sardes*, il n'y en a que deux frappées sous Tibère, & une sous Trajan, qui portent le nom du proconsul; mais on y trouve les archontes sous presque tous les regnes, depuis Auguste jusqu'à Valérien le jeune. Ils sont désignés ordinairement par les lettres *ΑΡ. ΑΡΧ.* *Sardes* avoit aussi un premier magistrat, *κτρατηγος*, *strategus* ou *préteur*, qu'on trouve sur quelques-unes de ses médailles, & un *γραμματεως*, *greffier en chef de la ville*; place de confiance, qui demandoit une exacte probité dans celui qui la remplissoit.

IV. Les monumens nous instruisent non-seulement du gouvernement de la ville de *Sardes*, ils nous ont transmis les différens traités d'union & d'association qu'elle conclut avec d'autres villes, comme avec celle de Pergame, d'Ephèse, de Laodicée & d'Hierapolis de Phrygie. Ces traités sont désignés sur les médailles par le nom d'*ομονοια*, que les Latins ont rendu par celui de *concordia*. Les villes d'Ephèse & de *Sardes* firent entre elles un traité d'union sous les Antonins, pour s'associer réciproquement au culte de leurs divinités. En conséquence de cette association, le culte de Diane éphésienne fut établi à *Sardes*: cette déesse y paroît sur une de ses médailles frappée sous le regne de Caracalla. Par une médaille d'Hierapolis de Phrygie, qui a d'un côté la tête de Philippe le jeune, on voit que cette ville associa *Sardes* à la célébration des jeux sacrés; au revers sont représentées deux urnes, avec des branches de palmier, on lit autour: *ιεροπλειτων και σαρδιαων ομονοια*.

V. Quoique les Grecs, & les autres peuples du Paganisme, reconnussent la pluralité des dieux, cependant chaque pays, & même les villes, adoroient des divinités particulières. Tels étoient l'Apollon de Milet, l'Esculape d'Epidaure, la Minerve d'Athènes, la Diane d'Ephèse, la Vénus de Paphos, & une infinité d'autres divinités. La ville de *Sardes* honoroit aussi des divinités tutélaires, auxquelles elle rendoit un culte particulier. Dans les premiers tems elle honoroit Cybèle, dont le temple fut brûlé par les Ioniens sous la conduite d'Aristagoras. Soit que son culte eût été aboli ou négligé, les monumens de *Sardes* ne la représentent plus que sur une médaille de Salonine femme de Gallien. Les habitans de la ville rendirent un culte particulier à Diane. Elle avoit un temple célèbre sur les bords du lac de Gygès ou de Coloé, à 40 stades de la ville, d'où elle étoit nommée *Κολωννη Αρτεμις*. Ce lieu sacré étoit infiniment respecté; il avoit même un droit d'asyle, que les Sardiens prétendoient avoir obtenu d'Alexandre le grand. Comme ces privilèges étoient l'occasion de plusieurs abus dans les villes de l'Asie, le sénat les restreignit sous l'empire de Tibère: ainsi le culte de la déesse ne fut plus aussi célèbre. M. Askew a copié dans son voyage, une inscription qui fait mention d'une prêtresse de Diane de *Sardes*.

Proserpine tint le premier rang entre les divinités de *Sardes*; elle est représentée sur les médailles de Trajan, de Marc Aurele, de Lucius Verus, de Com-

mode, de Septime Sévère, du Julia Domna, de Caracalla, de Tranquilline, de Gallien & de Salonine; & quelquefois avec son temple. Comme cette déesse étoit la divinité tutélaire de *Sardes*, cette ville célébroit des jeux en son honneur.

La Vénus de Paphos étoit aussi adorée à *Sardes*. Elle y avoit un temple qui est représenté sur les médailles d'Hadrien, de Sévère Alexandre, de Maximin & de Gordien Pie, avec l'inscription *παφην σαρδιαων*: ce culte devoit être ancien à *Sardes*. Hérodote nous apprend à quel point les mœurs de cette ville opulente étoient dissolues dès les premiers tems. Il n'est donc pas étonnant que les Sardiens aient adopté une divinité de l'île de Chypre. Nous avons observé plus d'une fois dans cet Ouvrage, que des pays encore plus éloignés l'un de l'autre, se sont communiqués réciproquement leur culte & leurs cérémonies religieuses. On voit la tête de Vénus sans légende, sur une médaille du cabinet de M. Pellerin; & au revers une massue dans une couronne de laurier, avec le nom *Σαρδιαων*, & un monogramme.

Le dieu Lunus, appelé *Μην* par les Grecs, paroît sur plusieurs médailles de *Sardes*. Il est représenté avec un bonnet phrygien sur la tête, & une pomme de pin à la main; il porte quelquefois un croissant sur les épaules. Sur deux médailles décrites par Haym, on voit d'un côté la tête du dieu Lunus, avec le bonnet phrygien & le croissant: on lit autour *μην ασκηνος*; de l'autre côté, un fleuve couché & appuyé sur son urne, tient de la droite un roseau, & de la gauche une corne d'abondance, avec la légende *σαρδιαων Β. νεωκορων*; & à l'exergue *ερμος*. L'autre médaille a la même tête avec la même légende, & au revers un gouvernail & une corne d'abondance, posés l'un sur l'autre en sautoir, avec la légende *σαρδιαων Β. νεωκορων*. Ces deux médailles ont été frappées sous le regne de Septime Sévère, à cause du titre de *néocores pour la seconde fois*, que prennent les habitans de *Sardes* sur ces monnoies. Le nom d'*Ασκηνος* est une épithète du dieu Lunus, à qui les peuples de l'Asie donnoient différens surnoms, comme de *φαρσιος* dans le Pont, de *καρος* en Carie, de *καμαρετης* à Nisa en Carie, d'*αρκαίος* en Pisidie, & suivant les médailles citées, d'*ασκηνος* en Lydie.

Nous avons déjà observé que le territoire de *Sardes* étoit très-fertile en blés, & qu'il produisoit des vins excellens: les Sardiens honoroient spécialement Cérès & Bacchus, & les ont souvent représentés sur leurs monumens. Le cabinet de M. Pellerin conserve un beau médaillon d'argent qui a été frappé à *Sardes*. C'est une de ces anciennes monnoies qu'on appelloit *cistophores*, parce qu'elles portoient d'un côté la ciste sacrée, ou la corbeille qui renfermoit les mystères de Bacchus.

Jupiter est souvent représenté sur les médailles de *Sardes*, & même sur une de ses médailles on y a gravé la tête & le nom de Jupiter; il avoit dans cette ville un temple avec des prêtres, & les Sardiens célébroient en son honneur des jeux publics.

Le culte d'Hercule étoit aussi établi à *Sardes*. Les anciennes traditions du pays avoient conservé la mémoire des amours de ce héros & d'Omphale reine de Lydie. Les Lydiens se glorifioient d'avoir été gouvernés par Hercule & par ses descendans. Ils le consacrerent au nombre de leurs principales divinités; la ville de *Sardes* l'a représenté sur plusieurs de ses médailles. On voit sur une médaille du cabinet du roi d'un côté la tête d'Hercule sans légende; de l'autre, Omphale de bout, porte sur l'épaule droite la massue, sur le bras gauche une peau de lion, avec le nom *Σαρδιαων*: sur une autre médaille du même cabinet, Omphale est représentée ayant la tête couverte d'une peau de lion. Sur deux médailles de ce cabinet, on voit d'un côté la tête de Proserpine, &

de l'autre une massue renfermée dans une couronne de feuilles de chêne. Le cabinet de M. Pellerin conserve aussi plusieurs médailles de *Sardes*, sur lesquelles Hercule est représenté avec ses attributs.

On voit aussi sur les médailles de *Sardes* le type de quelques autres divinités, de Junon, de Mars, de Pallas & d'Apollon; mais aucun monument ne nous apprend que ces divinités aient eu des temples dans la ville, & qu'elles y aient été honorées d'un culte particulier.

VI. Les peuples & les villes de l'empire romain élevaient des temples, offraient des sacrifices & décernaient tous les honneurs de la divinité aux empereurs, aux princesses, femmes, meres, filles ou parens des empereurs. Ils ne rougissaient point d'accorder le nom vénérable de *θεος*, *deus*, à des hommes qui deshonorait souvent l'humanité. La ville de *Sardes* célébra sur ses monumens les vertus, les victoires, les trophées des princes; elle fit plus, elle les adopta au nombre de ses dieux. Auguste parait sur une de ses médailles avec cette inscription, *Θεος σεβαστος*. Elle consacra des prêtres en l'honneur de Tibère. La reconnaissance de la ville s'étendit même au jeune Drusus fils de Tibère, & à Germanicus qu'il avait adopté: sur deux de ses médailles, elle proclame nouveaux dieux les deux césars, *Δρουσος. Γερμανικος. Καισαρες. Νεοι. Θεοι. Φιλαδελφοι. Αδελφοι*. Cette inscription singulière annonce d'une manière indirecte la divinité de leur père. Les Sardiens célèbrent en même tems l'heureuse concorde des deux princes, *Φιλαδελφοι, Αδελφοι*. La couronne de chêne avec ces mots *Κοινου Ασιας* est le symbole des jeux que la province de l'Asie fit célébrer à *Sardes* en leur honneur.

La flatterie des Sardiens à l'égard d'Hadrien fut portée à l'excès. A l'exemple de plusieurs autres peuples, ils eurent la foiblesse de consacrer au nombre des héros l'infame Antinoüs, comme on le voit sur deux de leurs médailles, avec cette légende, *Αντινοος. Ηρως*. Ils ne donnerent pas d'autres titres d'honneur à Antonin Pie, un des plus excellens princes, & dont ils avaient reçu des bienfaits signalés, suivant la belle inscription grecque rapportée dans Spon, *Voyage*, t. III, p. 146. & dont voici la traduction: « Le sénat » & le peuple de *Sardes* ont honoré comme un héros & comme leur bienfaiteur l'empereur César, » Titus Aelius Antonin Pie, Auguste, fils du divin » Hadrien, petit-fils du divin Trajan, jouissant de la » puissance tribunitienne pour la seconde fois, consul pour la troisième, père de la patrie ».

L'histoire ne dit point quelles graces ou quels bienfaits la ville de *Sardes* avait reçus de Septime Sévère; mais les médailles nous apprennent que les Sardiens rendirent de grands honneurs à ce prince & à ses enfans; ils leur élevèrent un temple magnifique, & célébrèrent à leur gloire les jeux philadelpiens: ils honorèrent aussi l'empereur Gordien Pie en représentant Tranquilline sa femme sous la figure & avec les attributs de Cérès & de Proserpine leurs principales divinités; il paraît qu'ils accorderent les mêmes honneurs à Salonine, femme de Gallien. Auguste avait déjà bien voulu permettre aux Sardiens de lui bâtir un temple, qu'ils ont marqué sur une de leurs médailles, au revers de laquelle le prince donne la main à une femme qui a la tête couronnée de tours, & qui est sans doute le symbole de *Sardes*. Cette ville, dans ses médailles, se qualifie de *néocore*, titre honorifique, qui consistait dans la garde des temples célèbres, soit des dieux, soit des empereurs. Les Sardiens ont été honorés trois fois du néocorat, sous Adrien, sous Caracalla, & sous Valérien selon M. Vaillant; & selon M. l'abbé Belley, sous Auguste, sous Septime Sévère & sous Caracalla.

VII. Les jeux & les spectacles chez les Grecs faisaient partie du culte religieux. La ville de *Sardes* cé-

Tome XIV,

lébroit des jeux en l'honneur des dieux & en l'honneur des empereurs; les premiers jeux étoient les plus anciens. Nous n'en connoissons par les monumens que de deux especes: les jeux *Κορεια*, célébrés en l'honneur de Proserpine, déesse tutélaire de la ville, sont marqués sur deux médailles très-rares du cabinet de M. Pellerin, frappées sous Caracalla. Elles représentent d'un côté la tête de l'empereur couronnée de laurier, avec la légende *ΑΡΤ. Κ. Μ. ΑΥΡ. CE... ΑΥΤΟΚΡΕΙΝΟΣ*; au revers, Proserpine assise ayant à droite un pavot, & à gauche un épi, légende *Επι αν Ρουρου Αρχ. Α. Το. Γ.* dans le champ, *Κορεια Ακτια*, sur une base, & au-dessous *σαρδιανων δις Νεωκορον*. Les fêtes de Proserpine sont appelées *Κορεια* par le scholiaste de Pindare, par Plutarque & par Hésychius dont Meursius cite les témoignages. Les Sardiens, suivant la médaille, célébroient les jeux actiatiques *Κορεια Ακτια* en l'honneur de Proserpine. La ville de *Sardes* célébroit aussi des jeux en l'honneur de Jupiter Lydien.

Les jeux que cette ville célébra en l'honneur des empereurs sont connus par un grand nombre de médailles; tels étoient les jeux augustaux en l'honneur d'Auguste, les jeux philadelpiens & les jeux nommés *chrysanthina*. Il est fait mention de ces derniers jeux dans les anciennes inscriptions, *Χρυσανθινα. Εν. Καρδεσιν*. Ils sont marqués sur les médailles de *Sardes*, de Julia Domna, de Caracalla, de Sévère Alexandre, de Tranquilline & d'Otacilia. Vaillant pense qu'ils étoient ainsi nommés d'une couronne de fleurs d'or, soit artificielles, soit naturelles, qui étoit le prix des vainqueurs: en effet, cette couronne est représentée sur quelques médailles. L'urne de ces jeux porte une & quelquefois deux branches de palmier, d'où l'on peut inférer que le spectacle étoit composé d'une ou de deux sortes de combats. Au reste, nous voyons dans le droit romain que ces jeux, comme les olympiques, se célébroient tous les cinq ans, c'est-à-dire après la quatrième année révolue.

Les villes d'Asie, à l'imitation d'Athènes, faisoient élever avec soin la jeunesse, l'instruisoient dans les sciences, & la formoient à tous les exercices du gymnase. La ville de *Sardes* avait aussi son gymnase, & célébroit les jeux isélastiques, ainsi appelés, parce qu'ils donnoient aux athlètes vainqueurs droit d'entrer en triomphe dans leur patrie. Voyez ISÉLASTIQUES, jeux.

VIII. Une grande ville doit renfermer plusieurs temples, & un nombre proportionné de ministres destinés à leur service, & ses ministres sont de plusieurs classes. Ceux du second ordre, appelés par les Grecs *ιερείς*, paroissent sur quelques inscriptions de *Sardes*; on y voit un prêtre de Jupiter, un prêtre de Tibère, *Ιερεα Τιβεριου*. Tous ces ministres étoient subordonnés à un pontife ou grand-prêtre qui avait la surintendance dans l'étendue de la ville & de son territoire; ce pontife étoit nommé *Αρχιερείς*. Comme *Sardes* étoit la capitale de Lydie, ce pontife prenoit quelquefois la qualité de *grand-pontife*, parce qu'apparemment il avait inspection sur les pontifes des autres villes de Lydie. On lit sur une médaille d'Héliogabale, *Επι. Γαλ. Κλαυδίου Αρχιε. Μεγ. Καρδιανων*.

Les jeux sacrés, qui se célébroient aux temples communs à toute la province en l'honneur des dieux ou des empereurs, étoient ordonnés par l'asiarque, qui étoit encore différent des pontifes dont nous venons de parler: c'étoit un officier public revêtu d'une especes de magistrature, & d'un sacerdoce singulier qui lui donnoient droit de présider aux jeux. Sur trois médailles de Salonine & sur deux de Valérien le jeune, Domitius Rufus, premier magistrat de *Sardes*, est nommé *asiarque*.

Cette ville avait aussi ses éponymes qui étoient tantôt des ministres de la religion, pontifes, prêtres,

N N n n ij

& tantôt des magistrats civils qui donnoient le nom à l'année, car les éponymes de *Sardes* n'ont pas toujours été les mêmes officiers ; il paroît que sous les regnes de Tibere & de Trajan, le proconsul, gouverneur de la province, étoit éponyme ; sous presque tous les regnes suivans jusqu'à Gallien les années étoient marquées par la suite des archontes ou des stratèges.

Enfin la ville de *Sardes* avoit des prêtres ou des pontifes d'un ordre distingué, qu'on appelloit *stéphanéphores*, parce qu'ils portoient une couronne de laurier, & quelquefois une couronne d'or dans les cérémonies publiques. Ce facerdoce étoit établi dans plusieurs villes de l'Asie, à Smyrne, à Magnésie du Méandre, à Tarfe, &c. On voit par les monumens que cette dignité étoit annuelle & éponyme dans quelques villes. Les *stéphanéphores*, anciennement consacrés au ministère des dieux, furent aussi attachés au culte des empereurs.

IX. Ce précis historique, extrait du savant mémoire de M. l'abbé Belley, & qu'il a rédigé d'après les inscriptions & les médailles de la ville de *Sardes*, fait assez connoître quel secours l'histoire peut tirer d'une étude approfondie des monumens antiques. Il nous reste à extraire du même mémoire l'histoire abrégée des révolutions de la ville de *Sardes*, depuis la fin du troisieme siecle jusqu'à présent.

Sous le haut empire, la Lydie fit toujours partie de l'Asie proconsulaire, mais dans la suite cette province fut démembrée ; les pays dont elle étoit composée formerent autant de provinces particulieres : ce changement arriva sous Dioclétien & Maximien Hercule, auxquels les historiens ont reproché d'avoir affoibli l'empire en divisant ses grandes provinces. Ainsi la Lydie devint alors province, & nous voyons dans la notice de l'empire qu'elle fut gouvernée par un consulaire ; *Sardes* étoit sa ville métropole. Constantin divisa l'Asie en dix provinces, dont l'une étoit la Lydie, dont *Sardes* fut toujours la métropole. Comme la qualité des eaux rendoit la situation de cette ville propre aux manufactures, nous voyons qu'anciennement les belles teintures de pourpre & d'écarlate faisoient partie de son commerce & de ses richesses. Dans les derniers siècles de l'empire romain, on y établit une fabrique d'armes.

Mais ce qui rendit la ville de *Sardes* illustre sous les princes chrétiens, ce fut la dignité de son église. Elle étoit une des sept premières églises d'Asie, fondée par l'apôtre S. Jean. Méliton, un de ses évêques, écrivit en faveur des Chrétiens, & adressa leur apologie à l'empereur Marc Aurele. Ses évêques eurent le rang de métropolitains, Méonius assista en cette qualité au concile général assemblé à Ephèse l'an 431, pour condamner les erreurs de Nestorius. Leur juridiction étoit fort étendue, & leur suite est assez connue jusqu'à la ruine de la ville.

Depuis le regne d'Héraclius, l'empire d'Orient ayant été divisé pour l'ordre civil en pays ou districts, la Lydie fit partie du district des Thracésiens, & *Sardes* fut toujours la capitale de ce département. Cette nouvelle division a subsisté jusqu'à la grande invasion des Turcs au commencement du quatorzieme siecle, qui se fit dans la partie occidentale de l'Asie mineure l'an 1313 sous le regne de l'empereur Andronic. Plusieurs chefs de tribus s'étoient rendus indépendans des sultans de Cogni ; & s'étant fortifiés, ils se répandirent vers l'Occident. Mentecha s'empara d'Ephèse & de la Carie ; Aïdin de la Lydie jusqu'à Smyrne, Sarkan de Magnésie du Sipyle & des pays voisins jusqu'à Pergame ; Ghermian de la Phrygie Pacatienne ; Carase de la Phrygie ou Troade, depuis Aflo jusqu'à Cyzique ; & Osman de la Paphlagonie & d'une partie de la Bithynie. Voilà l'époque de plu-

sieurs toparchies turques ou principautés particulieres, dont les noms subsistent encore dans la division que font les turcs de l'Anatolie, ou, comme ils disent, Anadoli.

Osman, duquel descendent les princes Ottomans, fonda un empire qui s'étendit en peu de tems dans trois parties du monde. Bajazeth, son quatrieme successeur, auroit détruit l'empire des Grecs, s'il n'avoit été arrêté dans ses vastes projets par Timur-Beck ou Tamerlan, qui le fit prisonnier à la bataille d'Ancora (Ancyre en Galatie) en 1402. Timur ravagea toute l'Anatolie, & envoya ses généraux faire des courses en différens cantons. L'un d'entr'eux dévasta la Lydie & la ville de *Sardes*, enleva l'or, l'argent, & tout ce qui s'y trouva de précieux : c'est l'époque fatale de la ruine de cette grande ville.

Timur marcha en personne contre Smyrne, & la prit ; ce conquérant remit en possession de la Lydie les fils d'Aïdin, qui en avoient été dépouillés par Bajazeth. Amurat détruisit leur famille, & leur principauté ; *Sardes* ne put se relever, & n'eut plus d'évêque depuis l'an 1450 ; ses droits métropolitains passèrent à l'église de Philadelphie, qui en est éloignée de 27 milles. La Lydie, que les Turcs nomment *Aïdin-Eili*, le pays d'Aïdin, resta soumise à l'empire Ottoman.

Imith a décrit dans son voyage l'état auquel la ville de *Sardes* étoit réduite l'an 1671 ; ce n'est plus, dit-il, qu'un misérable village composé de quelques chaumières où logent un petit nombre de turcs presque tous pâtres, dont le bien consiste en troupeaux qui paissent dans la plaine voisine. Il y reste très-peu de chrétiens, sans église & sans pasteur, & qui sont réduits pour vivre à cultiver des terres ; cependant, continue-t-il, *Sardes* au milieu de sa désolation montre encore des vestiges de son ancienne splendeur : on trouve au midi de la ville de grandes colonnes entières & sur pié, d'autres renversées & brisées ; l'on voit à l'orient des ruines d'édifices, & d'un magnifique palais, répandues dans une grande étendue de terrain. Les choses ont encore dépéri depuis. L'on fait aujourd'hui de M. Askew, qui a voyagé dans l'Asie mineure depuis l'année 1744, que *Sardes* est totalement déserte, & qu'il n'y reste aucune habitant, ni turc, ni chrétien ; & que l'on ne trouve plus dans ses anciennes ruines, que quelques inscriptions indéchiffrables.

De tous ses titres, *Sardes* n'a conservé que son nom : les Turcs la nomment encore *Sart*. Suivant la géographie écrite en langue turque, qui a été imprimée à Constantinople depuis quelques années, *Sardes* & son territoire sont compris dans le district ou liva de Tiré, qui fait partie d'Aïdin-Eili. Le Tmole y est nommé *Boz-dag*, c'est-à-dire, *Montagne de glace*. Les princes turcs qui résidoient à Magnésie, alloient ordinairement passer l'été sur cette montagne, pour éviter les chaleurs de la plaine, & prendre le divertissement de la chasse. Le géographe turc observe qu'au nord de la montagne on voit un lac poissonneux, & dont les eaux sont très-belles ; il peut avoir de circuit dix milles, qui font environ trois lieues de France : ce doit être le lac de Gyges, dont Homere a parlé, & qui a été célèbre dans toute l'antiquité. La plaine de *Sardes*, qui est une des plus spacieuses & des plus fertiles de l'Asie, est présentement inculte, on l'appelle *la plaine de Nymphi*.

Tel est l'état du territoire & de l'ancienne capitale de Croesus. Ce prince si renommé par ses richesses, par ses libéralités, par le soin qu'il prit d'attirer à sa cour les premiers sages de son tems, n'est pas moins fameux par les vicissitudes des événemens de sa vie. Après avoir soumis à sa puissance presque tous les peuples de l'Asie en-deçà du fleuve Halys, il perdit

contre Cyrus, roi de Perse, la célèbre bataille de Thymbrée, fut pris, chargé de chaînes, & condamné à mourir sur un bucher. Il reconnut pour la première fois la vérité de ces belles paroles de Solon : « qu'on ne pouvoit appeller un homme heureux qu'a-près sa mort ». Et il invoqua tout haut en présence de son vainqueur le nom du grand homme dont il les tenoit. Cyrus faisant alors réflexion sur l'inconstance de la fortune, & sur les dangers qu'il avoit couru de son côté un moment avant la victoire, accorda généreusement la vie à Croesus, le gratifia d'Ecbatane, & le traita depuis avec beaucoup de bonté & de distinction. Tout ceci se passa vers l'an 210 de Rome, du tems de Tarquin le Superbe.

Je ne dois pas oublier de couronner l'article de *Sardes*, en remarquant que les lettres y ont fleuri, & qu'on les cultivoit encore dans cette ville au v. siècle de l'ère chrétienne. Elle a été la patrie de Polixenus, qui vivoit sous Jules-César, & qui outre des plaidoyers, publia trois livres du triomphe partique, c'est-à-dire, de celui de Ventidius. Elle a produit dans le iv. siècle le rhéteur Eunape, auteur d'une histoire des sophistes, que nous avons, & d'une histoire des empereurs depuis Claude le Gothique, jusqu'à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcadius, dont il ne reste que des fragmens, mais qui sont curieux. Strabon dit que *Sardes* donna la naissance aux deux Diodes, orateurs célèbres ; mais elle doit sur-tout se glorifier de celle d'Alcman.

Je fais que Pausanias, Suidas, & Clément d'Alexandrie, le font naître à Sparte, cependant il étoit né véritablement à *Sardes*, mais il fut formé & élevé à Lacédémone, & y fleurissoit vers la vingt-septième olympiade. Esclave d'un spartiate, nommé *Agésidas*, il fit paroître du génie & des talens qui lui procurèrent la liberté, & le mirent au rang des célèbres poëtes-musiciens. Il voyagea, & fut partout bien accueilli, mais il vécut principalement chez les Lacédémoniens, & il y mourut ; c'est leur goût pour la poésie qui leur a fait élever un esclave au rang de citoyen, malgré leur usage de n'accorder ce privilège qu'avec beaucoup de réserve.

Alcman fut excellent joueur de cithare, & chantoit ses vers au son de cet instrument. Il fut le chef des poésies galantes & amoureuses ; & puisqu'il ne paroît point que la sévère Lacédémone en ait été scandalisée, on peut juger que le poëte y avoit respecté la pudeur ; ce n'est pas qu'il ne fût un homme de plaisir, il aimoit la table & les femmes ; il convient lui-même quelque part qu'il étoit un grand mangeur, & selon Athenée, il avoit une maîtresse appelée *Mégalastrata*, distinguée par le talent de la poésie.

Clément d'Alexandrie fait Alcman auteur de la musique destinée aux danses des chœurs. Si l'on en croit Suidas, il fut le premier qui donna l'exclusion au vers hexamètre par rapport aux poésies lyriques ou chantantes. On le fait encore auteur d'une sorte de vers nommé *alcmanien*, & composé de trois dactyles suivis d'une syllabe ; mais ce qui prouve l'excellence des vers & de la musique d'Alcman, c'est que sa poésie n'avoit rien perdu de sa douceur ni de ses graces, dit Pausanias, pour avoir été écrite dans un dialecte d'une prononciation aussi rude que le dialecte dorique.

Pausanias ajoute, qu'on voyoit de son tems à Lacédémone le tombeau de ce poëte. Si les conjectures de M. Antoine Astori, vénitien, exposées dans un petit commentaire imprimé en 1697, in-folio, eussent été bien fondées, on posséderoit à Venise un ancien monument de marbre venu de Grece, & consacré à la mémoire d'Alcman ; mais M. Frid. Rostgaard, savant danois, ayant examiné ce monument, n'y a pas trouvé un seul mot qui concernât le poëte

Alcman. Il ne nous reste même que quelques fragmens de ses poésies. Le tems nous a ravi ses six livres de chansons pour les jeunes filles, & son poëme intitulé *les nageuses*, ou *les plongeuses*. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

SARDESUS, (Géog. anc.) ville de l'Asie mineure, dans la Lycie. Etienne le géographe la place près de Lyrnessus. Il est fait mention des habitans de cette ville, sur une médaille de l'empereur Vespasien, où on lit ce mot *Σαρδηνίων*. (D. J.)

SARDICA ou *SERDICA*, (Géog. anc.) ancienne ville, la capitale & la métropole de l'Illyrie orientale, & que l'itinéraire d'Antonin, qui écrit *Serdica*, marque sur la route du Mont d'Or à Byzance, entre *Meldia* & *Burburaca*, à 24 milles du premier de ces lieux, & à 18 milles du second. Les Grecs comme les Latins varient sur l'orthographe du nom de cette ville. (D. J.)

SARDINE, *SARDE*, s. f. (Hist. nat. Ichthyologie.) poisson de mer fort ressemblant à l'aphye, mais il est un peu plus grand & plus épais. Il ne diffère de l'aphye qu'en ce qu'il est plus étroit ; au reste il lui ressemble, par la bouche, par les ouies, par les yeux, par les écailles, par la forme de la queue, & par le nombre & la position des nageoires. Voyez *APHYE* & *ALOSE*. La *sardine* a les écailles grandes, la tête d'un jaune doré, & le ventre blanc ; le dos est en partie verd & en partie bleu ; ces deux couleurs sont très-brillantes lorsqu'on tire ce poisson vivant hors de l'eau ; & dès qu'il est mort, le verd disparoit entièrement, & le bleu perd beaucoup de son éclat. La *sardine* n'a point de vésicule de fiel ; elle est plus grasse au printems qu'en toute autre saison. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. liv. VII. ch. x. Voyez *POISSON*.

SARDINE, (Pêche.) voici la description de leur pêche, & la manière de les apprêter. Cette pêche se pratique particulièrement sur les côtes de Bretagne, dans les canaux de Belle-Île. Sur les côtes du nord de cette île, depuis la pointe de Sud, ou du canon de Locmaria, en tirant au nord jusqu'à celle des Doulains, au-dessous d'Auborch. Cette étendue se nomme *la bonne Rade* ; elle est à couvert des vents de sud-sud-ouest par la terre de Belle-Île, & de ceux de nord-nord-est par la grande terre qui est au large de l'île qui lui est opposée, & qui baigne la mer sauvage où les *sardines* ne terrifient point, parce que la lame y est toujours fort haute & très-élevée : la pêche commence ordinairement en Juin, & finit avec le mois de Septembre, ou au plus tard les premiers jours d'Octobre, outre les chaloupes, ceux de Saugon de ladite île, de Port-Louis, de S. Cado, Vauray & de Groa viennent au même lieu ; les chaloupes sont du port de huit, dix à douze barriques au plus, faites en forme d'youles ou de biscayennes, avec mâts, voiles, quille, & gouvernail ; elles sont aussi garnies d'avirons. Les marchands-propriétaires les fournissent de toutes choses, & prêtes à faire la pêche ; ils leur donnent aussi dix à douze pièces de filets de différens calibres, pour s'en servir durant qu'ils sont sur le lieu de leur pêche, suivant la grosseur des lits, bouillons ou nouées de *sardines* qui se trouvent souvent durant une même marée de quatre à cinq sortes différentes ; mais les mailles les plus petites sont toujours beaucoup au-dessus du moule de quatre lignes en quarré, fixé par l'ordonnance de la marine de 1684. Pour faire la pêche des *sardines* les pièces des rets à *sardines* non-montées ont ordinairement 22 brasses de long ; & lorsqu'elles sont garnies de lignes & de flot-tes par la tête, & de plomb par bas pour les faire caler, elles se trouvent réduites seulement à 18 brasses de longueur, afin de donner au filet du jeu, & que le ret reste un peu volage, libre & non-tendu, pour donner lieu aux *sardines* de s'y mailler plus aisément.

Les filets des pêcheurs de *sardines* de Belle-Isle flottent à fleur d'eau, comme ceux des pêcheurs poitevins : le fil dont ils sont composés étant très-délié, on est obligé de leur donner du poid par le pié ; à la différence des rets ou seines aux harengs, & des maquets qui servent à faire la pêche du maquereau, qui valent par leur propre pesanteur, à cause de la grosseur du fil dont ils sont fabriqués ; ces filets ont depuis trois brasses & demie de chute, jusqu'à cinq brasses ; il faut encore observer que les chaloupes de Belle-Isle, & même celles qui viennent avec elles faire la pêche dans les coureaux d'entre Belle-Isle & Quiberon, ont coutume de revenir à terre tous les soirs ; c'est une des raisons qui a obligé l'amirauté de dispenser les équipages de ces chaloupes de prendre un congé pour la pêche, parce qu'ils sont variables, & qu'il seroit impossible que les maîtres pussent fournir un rolle au bureau des classes, ceux qui montent aujourd'hui dans une chaloupe, la quittant demain pour reprendre leur métier, quand la saison de la pêche est passé.

Les chaloupes repartent le lendemain d'assez bonne heure pour pouvoir être rendues à l'aube du jour sur le lieu de la pêche, qui n'est toujours éloigné que d'une lieue ou deux de terre. La pêche se fait entre les coureaux, c'est-à-dire, entre Belle-Isle & les terres de Quiberon, jusque par le travers de la Pointe d'Etel à l'embouchure de la rivière de S. Cado ; ces fonds n'ont que 8, 10 à 12 brasses d'eau au plus.

Les pêcheurs tendent leurs filets de même que les pêcheurs poitevins, en croisant la marée, & ils amorcent pour mettre le poisson en mouvement, & le faire monter à la surface de l'eau, ce qu'il fait avec beaucoup de précipitation ; les pêcheurs continuant toujours de semer leur boîte tant que la marée dure, c'est-à-dire, que les rets restent à la mer jusqu'à ce qu'on les relève pour en retirer les *sardines* qui s'y sont prises. Quand la pêche est abondante, souvent l'équipage d'une chaloupe en rapporte le soir 25 à 30 milliers, à-moins qu'ils ne les aient renversées à bord des chasses-marées, qui se tiennent toujours sur le lieu de la pêche pour s'en charger & en faire le transport.

On croit devoir ici observer que les pêcheurs de Belle-Isle sont d'un sentiment opposé à celui des pêcheurs poitevins & autres, qui font la même pêche le long des autres côtes méridionales de la Bretagne, prétendant, avec assez de fondement, que la *sardine* ne se tient pas sur les poissons blancs & les chiens de mer, qui en feroient continuellement une telle curée, qu'ils épauleroient & feroient fuir les lits, troupes ou bandes de ces petits poissons ; que la *sardine* nage entre deux eaux comme les harengs, & que c'est pour l'attirer à la surface qu'on amorce ; la rogue qui est pesante tombant perpendiculairement à fond, si les *sardines* s'y tenoient, elles ne s'éleveroient pas avec tant de vivacité ; elles trouveroient à fond leur pâture ; cette idée est soutenue de l'expérience qu'ils ont ; c'est aussi celle des pêcheurs des côtes de la Méditerranée où la même pêche se fait sans boîte ni appât, & des pêcheurs du hareng qui se tient de même entre deux eaux à différentes profondeurs, suivant les vents qui regnent, ou la qualité des lits des poissons.

Une grande partie des *sardines* de la pêche de Belle-Isle s'enlève par des bateaux chasse-marées, & le reste s'apporte à terre pour être vendu aux marchands & saleurs, qui ont des presses où ils les préparent de la manière que nous l'expliquerons ci après.

Il n'est pas d'usage à Belle-Isle de fumer ou foreter les *sardines* ; cette sorte de préparation semblable à celle de l'apret des harengs sors y est inconnue, & n'y a jamais été pratiquée.

L'appât ou la boîte qui sert à la pêche de la *sardine*, que l'on nomme *rave*, *rogue* ou *refure*, comme on l'a dit, est apportée aux pêcheurs de Belle-Isle, de Bergaen & de Dronstou en Norvege, & de Hollande. Ce sont les œufs des morues provenant des pêches des Norvégiens, des Danois, des Hollandois dans les mers du nord ; ces œufs sont connus sous le nom de *stocfish*. Les François qui font la pêche sur le banc de Terre-Neuve, valent la rogue pour le même usage, & les pêcheurs picards, normands & autres, qui sont hors la manche & dans le canal la pêche des maquereaux, en préparent aussi les œufs pour servir d'appât à la pêche de la *sardine*.

Le baril de rave, refure ou rogue venant de Bergaen, ne pèse qu'environ cent cinquante livres. Voyez RESURE.

Une chaloupe sardiniere consomme pendant la durée de la pêche quelquefois jusqu'à sept & huit barrils, ou trois à quatre barriques de rave ou refure, pendant l'espace de trois à quatre mois qu'elle dure ordinairement ; on ne sauroit rien fixer là-dessus de précis, parce que cette consommation dépend souvent & de l'abondance & de la stérilité de la pêche ; plus il y a de poisson, & moins il faut l'amorcer pour le faire monter ; elle dépend aussi du moins autant de l'intelligence & de l'expérience des maîtres. Il y en a qui emploient un tiers plus de refure que les autres.

Les *sardines* que l'on destine à être salées, se salent en grenier, à terre, dans les presses ou magasins ; quand elles y sont arrivées, on les met égoutter leur eau pendant une heure ou deux avant de les saler ; ensuite on les entasse, & on les arrange de manière que toutes les têtes se trouvent en-dehors, & les queues en-dedans ; on seme du sel de couche en couche d'un doigt d'épais ; on n'élève les tas ordinairement que deux ou trois piés au plus, pour ne point écraser ou trop affaiblir les *sardines* qui forment les premiers lits de dessous ; les piles ont une forme irrégulière, & suivant le lieu de la presse où l'on les place ; on laisse ainsi les *sardines* durant dix à douze jours avant que de les lever pour les aller laver dans l'eau de mer, comme nous l'expliquerons ci-après ; ainsi, quoique les *sardines* soient bien plus petites que les harengs, il ne faut cependant guere moins de tems pour en perfectionner la salaison. Les harengs sont parqués en barril, les *sardines* en grenier.

Lorsque les *sardines* ont été assez salées, on les enfiler par la gueule & par les ouies, comme on fait aux harengs que l'on veut forrer, & de la même manière, sur de petites broches ou brochettes de coudrier, mais à la différence des harengs, qu'on arrange de manière qu'ils ne se touchent point, on presse sur les brochettes les *sardines* de telle sorte qu'elles en remplissent tout-à-fait la longueur.

Les femmes & les filles sont occupées ordinairement à ce travail, elles portent ensuite les *sardines* ainsi embrochées, sur des civieres au bord de la basse mer, observant que les têtes du poisson soient en-dehors & les queues en-dedans ; elles ne mettent gueres que trois brochettes de largeur sur la civiere ; pour laver les *sardines* elles prennent par les deux bouts trois brochettes entre les doigts, & elles les trempent plusieurs fois dans l'eau, après quoi elles les remettent sur leur civiere, au fond de laquelle il y a deux petites nattes de paille pour soutenir les *sardines*, qu'on laisse ensuite égoutter dans les reffes pendant quelque tems ; quand elles sont suffisamment égouttées de leur lavage, on les arrange dans des barrils, de la même manière que l'on alite les harengs que l'on pacque, pour être envoyées dans les lieux de leur consommation.

Il faut ordinairement pour faire une barrique de *sardines* pressées, la charge de quatre civieres, & on

ne peut fixer le nombre des *sardines*, attendu qu'il dépend de la petitesse ou de la grosseur du poisson qui l'augmente, ou le diminue, parce que c'est le remplissage de la futaille qui en fait le poids; il en faut quelquefois seulement trois milliers environ, quand les *sardines* sont belles & grosses pour les remplir, & d'autres fois il en entre jusqu'à dix milliers, lorsque le poisson est de petites pièces & maigre.

Les fûts ou barrils de *sardines* de Belle-Isle, n'ont guère de bouge ou de ventre; leur forme est celle des barrils de brai du nord; ils sont faits de bois de hêtre, & un des fonds, qui est celui de dessous, est percé de plusieurs trous, pour donner lieu à l'écoulement de l'eau & de l'huile que la presse en fait sortir; ces barrils bien pressés & marchands, pèsent ordinairement depuis trois cens jusqu'à trois cens dix livres.

Les *sardines* sont huit à dix jours à être pressées; quand elles sont bien préparées, elles se peuvent conserver bonnes pendant sept à huit mois au plus; après ce tems les chaleurs viennent, & les *sardines* se gâtent, elles deviennent rances & fétides.

Les presses à *sardines* sont des espèces de petits magasins à rez-de-chaussée, sans aucun étage, à la hauteur de 3 piés & demi à 4 piés, il y a des trous dans la muraille d'environ un pié en quarré, & de profondeur pour y pouvoir placer le bout, le lans-peçt ou petit soliveau qui forme le levier de la presse; on place le barril à une distance proportionnée de la muraille, le fond qui est percé est sur un conduit, ou petit égoût, le long duquel coulent l'huile & l'eau qui sortent des barrils, & qui tombent dans une espèce de cuve qui sert de réservoir pour recevoir tout ce qui sort des barrils ou presses; quelques propriétaires mettent au haut des ouvertures des trous, une pierre dure ou un grais; d'autres y mettent d'un bout à l'autre, une traverse ou un linteau de bois; on place sur le bout du haut du barril qui est ouvert, un faux fond de bois de l'épaisseur de sept à huit pouces, & ensuite quelques petites traverses de bois qu'on multiplie à mesure que les *sardines* s'affaissent, & au-dessus on met le levier au bout duquel on place une planche suspendue avec de petites cordes, comme un des fonds d'une balance que l'on charge de pierres & d'autres poids, pour donner un poids convenable & suffisant sur les *sardines* du barril, & on augmente ce poids à mesure qu'elles se pressent, en remplissant de tems à autres le haut du barril jusqu'à ce que la presse soit achevée, & le barril rempli comme il le doit être.

Comme on ne peut déterminer le nombre des *sardines* qui entrent dans un barril, on ne sauroit aussi fixer celui des barrils de *sardines* qui peuvent rendre à la presse une barrique d'huile, parce que comme on vient de l'observer, la *sardine* maigre & petite rend peu ou point du tout d'huile, au lieu que celle qui est grosse & qui est ordinairement aussi la plus grasse, en fournit beaucoup; on tire communément des *sardines* de bonnes qualités, une barrique d'huile de la presse de quarante barriques; cette huile sert dans l'île, au radoub des chaloupes pêcheuses, & à celui des bâtimens employés au commerce; il s'en consomme encore au même usage que l'huile des baleines, par les corroyeurs, pour repasser leurs peaux, & quoique son odeur soit fort fétide, les pauvres gens s'en servent à brûler dans leurs lampes.

Les mailles des rets avec lesquels on fait la pêche des *sardines*, sont de trois espèces; les premières ont 8 lignes en quarré, les secondes ont 7 lignes, & les troisièmes seulement 6. Ainsi elles sont plus grandes que l'ordonnance ne la prescrit, puisqu'elle fixe la grandeur des mailles à 16 lignes de tour, c'est-à-dire à 4 lignes en quarré.

Les rets à grandes *sardines* ont onze lignes en quar-

ré, les pêcheurs alors ne boient point; ces rets servent encore à faire la pêche des éguillettes ou orphies, sur les rochers qu'ils entourent, & durant les mois d'Avril & Mai, ces filets sont les mêmes que les seïnes au hareng des pêcheurs normands, ils les emploient abusivement quelquefois à traîner sur les côtes qui sont couvertes de sables. Voyez la démonstration des différens apprêts des *sardines*, dans nos *Planches de pêches*; la première partie de la planche contient la représentation de la manière de saler les *sardines*; la seconde, le lavage des mêmes *sardines*; & la troisième, la manière de presser les *sardines* dans les presses ou magasins.

De la pêche de la sardine, & de la manière de la préparer & de préparer aussi l'anchois, comme on le fait en Provence & en Languedoc. Il n'y a que peu d'années que ces sortes de salaisons sont pratiquées le long des côtes de la Bretagne méridionale, & il ne s'y en prépare guère que sur les côtes de l'amirauté de Quimper, à Concarneau, & à Belle-Isle sur celle de Vannes.

La pêche de ces poissons étant devenue ingrate & stérile sur les côtes du Levant, les Provençaux instruits de l'abondance de cette pêche en Bretagne, y viennent à présent chaque année; ils y arrivent vers le commencement du mois de Mai, & s'en retournent à la fin d'Octobre.

Ils mettent dans une barrique de sel, du poids de 200 livres au moins, deux livres d'ocre rouge, ou bol arménique en poudre; ils ôtent des anchois la tête & les entrailles; ils salent ensuite par lits leurs anchois, qu'ils arrangent le dos en haut, dans de grands & petits barrils qu'ils nomment *barrots*, les grands peuvent contenir environ 5 à 600 poissons, & les demi à proportion.

Ces fortes de barrils sont fabriqués à Cette, jaugés par la police, & marqués à feu; il y a à Cette un inspecteur pour cette jauge, & peine d'amende & confiscation des *barrots* qui n'y seroient pas conformés.

Les grand *barrots* pleins, peuvent peser 24 à 25 livres; quand les barrils sont remplis de poissons salés, on l'enfonce, en laissant un trou au milieu du fond du dessus; on les expose ainsi débouchés au soleil pendant plusieurs jours; ce que l'on répète trois à quatre fois de quinze jours en quinze jours, pendant que l'on fait cette sorte de préparation.

La chaleur fait fermenter la saumure que le poisson forme de son suc & de la fonte du sel, elle aide à confire le poisson; la saumure surnage au-dessus du fond, on n'y en met pas de nouvelle quand elle diminue, on a soin de tems en tems de douiller les barrils; il faut faire attention de boucher avec une cheville les barrils exposés au soleil, pour peu que l'on craigne la pluie, qui altéreroit la saumure, & feroit tort au poisson.

La *sardine* anchoitée, c'est-à-dire préparée avec le même sel rouge, s'accommode de même, excepté qu'on ne lui ôte que la tête, & qu'on lui laisse les entrailles.

Les *sardines* les plus petites, qui sont ordinairement celles de primeur, sont celles qui conviennent le mieux à cette préparation, & même les *sardines* que l'on rebute dans les presses, s'emploient dans ces *barrots*, tant les étêtées, ou celles auxquelles on a coupé la tête, que les égueulées & éventrées, qui ne peuvent servir aux *sardines* salées & pressées.

Tous les anchois se mettent dans les petits barrils, on sale peu de *sardines* dans ces fûts; on se sert ordinairement de barriques vuïdange de Bordeaux ou de Mantes; lorsque ces *sardines* sont arrivées en Languedoc ou en Provence, les négocians qui font ce commerce, les transvasent dans de petits barrils que l'on fabrique chez eux pour cet usage.

Cette espèce de salaison n'est marchande que la se-

conde année, pour lors elle se trouve de bonne qualité; celle de l'année n'est point bonne à manger; lorsque les salaisons sont bien faites, celles de la troisième & de la quatrième années sont les plus recherchées, parce qu'alors le poisson se trouve confit dans la saumure.

On transporte ces salaisons à Nantes & à Bordeaux par la mer, d'où elles passent jusqu'à Cette & à Montpellier par le canal; on en charge encore quelquefois des bâtimens qui vont en droiture; par le détroit, à Marseille, à Cette, & autres côtes du Levant.

La grande vente de ces anchois & sardines se fait à la foire de Beaucaire, d'où elles passent dans les lieux de leur consommation.

Avant la venue des Provençaux en Bretagne, on n'y faisoit aucun cas des anchois; les pêcheurs les rejetoient à la mer aussi-tôt qu'ils les avoient pris; depuis leur arrivée, on achète les anchois le quadruple des sardines, & quelquefois six fois plus, & quoiqu'ils ne prennent que les plus petits de ces derniers poissons, que les pêcheurs bretons méprisoient, leur choix n'a pas laissé que de doubler le prix ordinaire des sardines, en quoi les intéressés à cette pêche & les pêcheurs trouvent aujourd'hui un profit considérable sur leurs poissons, dans les lieux où on les sale en rouge.

Les marchands presseurs de sardines, de l'amirauté de Quimper, demandent que les barrils de sardines soient marqués à feu, tant du lieu de la salaison, que de celui du presseur qui l'aura préparé, & cela conformément à ce qui se pratique le long des côtes de la Normandie & de la Picardie, pour les harengs blancs de différentes qualités; cette police si nécessaire aux marchands commissionnaires, auxquels les négocians forains & étrangers ordonnent de gros achats de ces salaisons, empêchera la fraude des petits presseurs, soit par rapport aux sels usés dont ils se servent contre la défense, que pour empêcher le mélange des sardines de mauvaise qualité, ou de celles qui sont surannées, qu'ils mettent au milieu de leurs barrils, & qu'il n'est pas possible de vérifier quand une fois ils sont pressés; elle mettra aussi en réputation les marchands presseurs qui prépareront leurs salaisons loyales & marchandes, & empêchera les commissionnaires d'être trompés comme ils le sont souvent, en contenant les presseurs, dont les fraudes se découvriront aisément.

Description de la pêche de la sardine à boiter & à furer à la rave, reve, rogue, ou resure, telle qu'elle se pratique aux côtes de Poitou. Cette pêche de la sardine ne se peut faire que de jour; les pêcheurs n'ont ordinairement qu'un ret ou filet d'une seule pièce, qui peut avoir dix-huit à vingt brasses de long quand il est monté, & vingt-cinq brasses non monté, parce que le haut est lâché & flotté, pour donner lieu aux sardines de mailer; il a quatre brasses de chute, il est amaré à l'arrière de la chaloupe, avec un cordage qui peut avoir quelques brasses au long du corps du bateau, à la tête du ret; il est soutenu à fleur d'eau par les flottes du liege dont la tête est garnie, & le bas, pour le faire caler de sa hauteur, est chargé de plomb, de boules de terre cuite, ou de pierres percées; à mesure qu'il y a du poisson mailé dans le ret, les pêcheurs s'en aperçoivent aisément, par le liege qui plonge; le maître de la chaloupe est placé à l'arrière pour boiter la sardine, en semant la rave avec une cuillière; les autres pêcheurs soutiennent à la marée, avec deux, quatre ou six avirons, suivant la force du vent, ou de la dérive des courans; la sardine se maille dans le ret en montant du fond pour venir gôber l'appât de la rave, ou resure.

Les pêcheurs relèvent leurs rets d'heure en heure, plutôt ou plus tard, quand ils s'aperçoivent qu'il y a du poisson de pris.

Les vents les meilleurs pour faire cette pêche aux côtes du Poitou, sont ceux des rumb d'aval, qui amènent & poussent le poisson à la côte; ceux d'est sont tout-à-fait contraires à la pêche, parce qu'ils chassent au large les sardines.

Les sardines du port des Sables sont plus petites que celles que l'on pêche au port de S. Gilles, où les sardines sont même plus grasses & meilleures, & où il n'est pas d'usage d'en faire aucune salaison, tout le poisson de la pêche se consommant à demi salé, dans le pays; il s'en transporte quelquefois jusqu'à Orléans.

Les pêcheurs ont différentes espèces de rets à sardines, comme ceux des sables d'Olonne; ils se servent des filets à plus larges mailles, à mesure qu'ils s'aperçoivent que les poissons des mattes, lites ou bouillons de sardines qui terrissent, sont de plus grosses pièces; on change les rets alors, & communément ils en ont toujours à bord de deux diverses sortes, pour s'en servir suivant l'occurrence; les plus larges mailles sont celles dont on se sert ordinairement à la fin de la saison, le poisson augmentant à mesure qu'on s'en approche.

Les pêcheurs de S. Gilles ont de cinq espèces de mailles à sardines; les plus larges ont neuf lignes en carré, celles qui suivent ont huit lignes, la troisième forte de mailles à sept lignes aussi en carré, la quatrième en a six, & les plus serrées, qui sont les dernières, n'en ont au plus que cinq en carré; on ne charge le pié ou le bas de ces rets, qu'autant qu'il faut pour les faire seulement caler de leur hauteur, les flottes restant à fleur d'eau.

SARDINIERS, f. m. pl. *terme de pêche*, rets à sardines. Voyez SARDINES.

SARDINS, voyez JARDINS & GALERIES.

SARDO, f. m. (*Diète.*) espèce d'hydromele ou de liqueur fermentée, en usage chez les Ethiopiens & Abyssins. Pour la faire, on met cinq ou six parties d'eau contre une de miel; on y joint une ou deux poignées de farine d'orge germé: ce qui occasionne une fermentation; après quoi l'on y met quelques morceaux d'un bois qui a la propriété de faire disparaître le goût douxereux & fade du miel; par-là, cette liqueur devient, dit-on, assez agréable.

SARDOA ou SARDONNE, f. m. (*Botan. anc.*) nom donné par les anciens à la renoncule à feuilles de ache, autrement dite *apiastrum*; c'est un poison reconnu de tout tems pour tel; mais Pline l'a confondu avec le baume sous le nom d'*apiastrum*, que les abeilles, dit-il, recueillent en Italie. Le *sardoa* a été nommé par les Grecs *sardonio herba*, parce que cette plante abonde dans l'île de Sardaigne, autrefois nommée *Sardonio*. (*D. J.*)

SARDOINE, f. f. (*Hist. nat. Litholog.*) pierre fine d'une couleur jaune, de la nature de l'agate; elle a beaucoup de transparence, & elle varie pour le plus ou le moins de vivacité de sa couleur, qui est tantôt d'un jaune clair, tantôt d'un jaune plus foncé & tirant un peu sur le brun, tantôt plus ou moins pure & nette. La plupart des auteurs ont confondu cette pierre avec la cornaline (*carneolus*), mais il paroît que c'est à tort, puisqu'il est, pour ainsi dire, de l'essence de la cornaline d'être rouge; & c'est sur cette couleur qu'est fondée la dénomination qu'on lui donne, tandis que la sardoine est toujours jaune. Le nom de cette pierre vient, dit-on, de ce qu'on la trouvoit près de la ville de Sardes, dans l'Asie mineure, ou suivant d'autres, de l'île de Sardaigne, où l'on dit qu'il s'en rencontroit assez communément. Les anciens s'en servoient très-fréquemment pour graver des cachets; cet usage n'est pas si commun chez les modernes; on les grave plus ordinairement sur des cornalines. Il y a tout lieu de croire que c'étoit la sardoine que les anciens ont voulu désigner sous

Sous le nom de *sarda* & de *sardion*. Voyez l'article CORNALINE.

SARDOINE, (*Mat. méd.*) cette pierre a été mise par quelques anciens pharmacologistes au rang des pierres précieuses qu'ils ont cru douées de vertus médicamenteuses. Voyez FRAGMENS PRÉCIEUX. (b)

SARDONIEN RIS, (*Maladies.*) est le même que ris involontaire & convulsif; cet épithète vient au mot *ris* de l'*herba sardonio* ou *sardoa*, qui n'est autre chose que le *ranunculus palustris*, *apui folio lævis*, qu'on dit exciter une espèce de manie dans laquelle les joues sont retirées, de manière que l'on diroit que le malade rit; c'est de-là que vient l'expression proverbiale de *ris sardonien* pour *ris forcé*; c'est avec raison qu'on le regarde comme un symptôme très-dangereux; car il est suivi d'une mort subite & inattendue, déguisé sous la forme d'un ris faux & contre nature.

On tentera la guérison de ceux qui auront pris de cette herbe, d'abord par le vomissement, ensuite par l'hydromel, le lait, les fomentations, les embrocations & l'application d'onguent chaud sur tout le corps; on ordonnera aussi des bains dans de l'eau & de l'huile chaude; on fera oindre & frotter le corps après le bain. En général on se conduira en pareil cas comme dans les convulsions. On fera prendre aussi du castoreum seul ou dans du passum avec d'autres remèdes analogues. Aëtius, *tetrab. IV. serm. I. cap. lxxvj.* Actuarius & Paul Eginete l'ont copié mot-à-mot. Voyez l'article RIS.

SARDONYX, f. f. (*Hist. nat. Litholog.*) c'est le nom d'une agate ou pierre fine de couleur jaune ou rouge, mêlée de parties brunes semblables à l'onyx. Voyez ONYX.

SARE, f. m. (*Chronol. & Astronom. chaldéenne.*) les Chaldéens divisoient le tems en *sares*, en *neres* & en *sofes*. Le *sare*, suivant Syncelle, marquoit trois mille six cents ans, le *ner* six cents, & le *sofe* soixante; il est certain que cette évaluation donneroit à la durée des premiers regnes un nombre infini d'années, chaque roi ayant régné plusieurs *sares*, & par conséquent il faut rejeter le calcul de Syncelle; mais on pourroit regarder les *sares* comme des années de jours. Voyez Scaliger, Petau, & surtout l'*histoire universelle* donnée par une société de savans anglois.

Le *sare* astronomique paroît être la période de 223 lunaisons, qui suivant les astronomes babyloniens, donnoient le retour des éclipses semblables, au même lieu du ciel: ce qui supposoit que la lune se retrouvoit exactement au même point de son éclipse, & dans la même situation avec l'écliptique du soleil. M. Halley ayant eu la curiosité d'examiner si la période du *sare* astronomique avoit effectivement cette propriété, trouva que dans le cours des 223 lunaisons, la lune épouvoit toutes les variétés & toutes les inégalités que les astronomes supposent dans son mouvement. (D. J.)

SARE LA, ou SAARE, (*Géog. mod.*) en latin *Saravus*, rivière de Lorraine, la plus grosse de celles qui tombent dans la Moselle. Elle a deux sources dans la Lorraine allemande, un peu au-dessus de Salm; & après s'être grossie des eaux de plusieurs ruisseaux qu'elle reçoit dans un cours d'environ trente lieues en Lorraine seule, elle finit par se jeter dans la Moselle, un peu au-dessus de Trèves. (D. J.)

SAREPTA, (*Géog. anc.*) ville des Sidoniens, dans la Phénicie, entre Tyr & Sidon, sur le bord de la mer Méditerranée. Pline & Etienne le géographe l'appellent *Sarapta*, & les Arabes *Tzarphand*. Joseph & les Grecs disent *Sarephta* ou *Saraphtha*, & les Juifs *Zarphat*.

Le géographe arabe Scherif-Ibn-Idris la met à vingt milles de Tyr, & à dix milles de Sidon. Cette dernière étoit au nord, & Tyr au midi.

Tome XIV.

Sarepta est fameuse par la demeure qu'y fit le prophète Elie, chez une pauvre femme veuve, pendant que la famine desoloit le royaume d'Israël. On y monroit au tems de S. Jérôme, & encore long-tems depuis, le lieu où ce prophète avoit demeuré. C'étoit une petite tour. On bâtit dans la suite une église au même endroit, au milieu de la ville.

Le vin de *Sarepta* est connu chez les anciens, sous le nom de *vinum sareptanum*:

Et dulcia Bacchi

Munera, quæ Sarepta ferax, quæ Gaza creat.

Fortunat, dans la vie de S. Martin, dit:

Sareptæ

Lucida perspicuis certantia vina capillis.

Et on lit dans Sidonius Apollinaris, *carm. 17.*

Vina mihi non sunt gazetica, chia, falerna,
Quaque sareptano palmitis missa bibas.

Fulgent. *l. II. Mytholog.* dit que les vins de *Sarepta* sont si fumeux, que les plus hardis buveurs n'en fauroient boire un setier en un mois. Or le setier, *sextarius*, n'étoit que la pinte de Paris, selon Budée.

Sarepta n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village que les Turcs nomment *Sarphen*. Sa situation est sur la croupe d'une petite montagne. L'ancienne *Sarepta* étoit beaucoup plus près du rivage, où l'on voit encore quelques fondemens à fleur de terre. Mais on a placé la moderne sur la montagne, à cause des ravages des pirates. Du tems que les chrétiens étoient maîtres de cette ville, il y avoit un évêque & une église bâtie en mémoire de S. Elie. Elle a été détruite par les Sarrafins ou par les Turcs, qui ont fait bâtir une mosquée à la place. (D. J.)

SARGANS, (*Géog. mod.*) ville de Suisse, capitale du comté auquel elle donne son nom, avec un château où réside le bailli; c'est une petite ville bâtie sur la croupe d'un monticule qui est une branche de la grande montagne nommée *Shalberg*. Les sept anciens cantons acheterent cette ville, ainsi que le comté en 1423. *Long. 27. 12. latit. 47. 10.* (D. J.)

SABGARAUSENA, (*Géogr. anc.*) contrée de la Cappadoce, à qui Ptolomée, *l. V. c. vi.* donne le titre de *préfecture*, & en indique les villes. (D. J.)

SARGASSO, MER DE (*Géogr. mod.*) ou mer de *Sargasso*, plage de l'Océan atlantique, à laquelle on donne environ 50 lieues d'orient en occident, & tout au moins 80 du septentrion au midi. Elle est entre les îles du cap Verd, les Canaries & les côtes d'Afrique; ainsi elle s'étend depuis le vingtième degré de latitude septentrionale, jusqu'au trente-quatrième de latitude méridionale.

Cette mer a ceci de particulier, qu'étant fort profonde & éloignée de la terre ferme & des îles de 60 lieues, elle ressemble à un grand pré par la quantité d'herbes dont elle est couverte. Cette herbe est semblable au cresson aquatique, ou persil à petites feuilles, que les Portugais nomment *sargasso*, d'où est venu le nom de cette mer. Si quelque vaisseau s'y embarrasse, il n'en peut sortir que par un vent médiocrement fort, tant cette herbe est ferrée. (D. J.)

SARGAZO, (*Bot.*) f. f. espèce de lentille de mer, nommée *lenticula marina*, *serratis foliis*, Park. Théat. 1281; *fucus folliculaceus serrato folio*, C. B. P. 365. Raii *hist. I. lxxij.* Tourn. I. R. H. 568. Le nom de *sargazo* est portugais. Ce peuple appelle l'étendue de la mer qui est entre les îles du cap Verd, les Canaries & la Terre-Ferme d'Afrique, *mar do sargazo*, parce qu'elle est couverte de cette plante. Elle pousse plusieurs rameaux menus, gris, entortillés les uns avec les autres. Ses feuilles sont longues, minces, étroites, dentelées à leurs bords, de couleur rougeâtre, & d'un goût approchant de celui de la perce-

O O O O

pierre. Son fruit est une baie ronde, légère, vuide, & grosse comme un grain de poivre. (D. J.)

SARGEL, (Géogr. mod.) ville d'Afrique dans la province de Tremecen, au royaume de Maroc, sur la côte, entre Ténès & Alger, à huit lieues de cette dernière ville. Elle a été autrefois florissante; mais aujourd'hui c'est une ville ruinée, avec un port qui n'est bon que pour de petits bâtimens. Long. 16. 22. Latit. 33. 32. (D. J.)

SARGETIA, (Géogr. anc.) fleuve de la Dace, selon Dion Cassius, in Trajano. Ce fleuve arrosoit la ville Sarmizogothusa, depuis nommée *Ulpia-Trajana*, & se jettoit ensuite dans le Rhabon. Le roi Débalus avoit caché ses trésors dans un creux de ce fleuve, dont le nom moderne, à ce que dit Tzetzès, est *Argentia* ou *Sargentia*; mais, selon Sambucus, les Hongrois le connoissent sous le nom de *Sirel*, & les Allemands sous celui d'Istreg. Ce sentiment est appuyé par Lazius, dans sa république romaine. (D. J.)

SARGO, f. m. (Hist. nat. Ichtiolog.) *sargus*; poisson de mer fort ressemblant à la Daurade, mais plus rond. Voyez DAURADE. Il a le corps aplati & épais; ses écailles sont petites & d'une couleur argentée; il y a sur les côtés du corps des traits noirs qui s'étendent depuis le dos presque jusqu'au ventre, & dont les uns ont plus de longueur & de largeur que les autres; ces traits sont disposés de façon qu'il y en a alternativement un long & un court. Les yeux sont très-ronds; les nageoires placées près des ouies & le bout de la queue, ont une couleur rougeâtre; celles du ventre sont noires; la nageoire qui s'étend depuis l'anus jusqu'à la queue est plus grande que dans la daurade. Il y a sur la queue une tache noire semblable à celle du sparaillon; la nageoire de la queue est divisée en deux parties. Le *sargo* reste sur les rivages; il fraye au printemps & en automne; les poissons de cette espèce que l'on pêche dans les eaux pures & nettes sont meilleurs que ceux qui restent dans les endroits fangeux. En général la chair du *sargo* est dure, un peu sèche, & très-nourrissante, mais moins bonne que celle de la daurade. On a aussi donné le nom de *sargo* à une espèce de scarre. Voyez SCARRE. Rondelet, hist. nat. des poissons, I. part. liv. V. ch. v. Voyez POISSON.

SARIGOY, ou CARIGNE, f. m. (Hist. nat. Zoolog.) animal quadrupède du Brésil; son poil est grisâtre; il répand une odeur très-désagréable, ce qui vient, dit-on, de la graisse qu'il a sur les rognons; si on l'ôte, sa chair est très-bonne à manger. On croit que c'est une espèce de putois.

SARGUEMINE, (Géogr. mod.) en allemand *Gue-mund*; petite ville de la Lorraine allemande, sur la gauche de la Saare, entre Saralbe & Sarbruck, environ à trois lieues de chacune. Longit. 24. 46. Latit. 49. 5. (D. J.)

SARIGAN, L'ISLE DE, (Géogr. mod.) autrement l'île de Saint-Charles; petite île de l'Archipel de Saint-Lazare, & l'une des Mariannes, à six lieues de l'île de Guguan; on lui donne douze milles de circuit. Latit. septent. 17. 35. (D. J.)

SARIPHES, MONTS (Géogr. anc.) *Sariphi*, montagnes d'Asie. Strabon, épitom. l. XI. pag. 1275, & Ptolomée, l. VI. c. x. s'accordent à dire que le fleuve Oxus prenoit sa source dans ces montagnes, qui étoient dans la Margiane. (D. J.)

SARISSES, f. f. (Art milit.) piques dont les Grecs se servoient, & qui avoient plus de longueur que les nôtres. Voyez PIQUE & PHALANGE. (q)

SARLAT, (Géogr. mod.) ville de France dans le Périgord, à une lieue & demie de la rive droite de la Dordogne, à 10 lieues au sud-est de Périgueux, à 15 au nord-ouest de Cahors, à 125 de Paris. Il y a présidial, sénéchaussée, bailliage, élection, & un évêché d'un modique revenu; il a été démembré de

celui de Périgueux, suffragant de Bourdeaux, & fut érigé par le pape Jean XXII.

Cette ville doit son origine à une abbaye d'hommes, ordre de saint Benoît, fondée du tems de Charlemagne. Ses habitans sont très-pauvres, & n'ont d'autre commerce que l'huile de noix. Long. 18. 50. Latit. 46. 6.

Trois gentilshommes, hommes de lettres, & c'est une chose rare dans ce royaume, MM. Amelin, de la Boétie & de la Calprenède, sont nés à Sarlat.

Amelin (Jean d') a composé une histoire de France, & a publié une traduction de quelques livres de Tite-Live sur les guerres puniques. Cette version n'est pas mauvaise, outre que l'auteur a eu soin d'y marquer à la marge le nom moderne des villes, des rivières & des provinces. Il vivoit sous le règne d'Henri II.

Boétie (Etienne de la) mort en 1563 à 33 ans, a laissé un traité curieux, intitulé de la servitude volontaire, ouvrage qu'il fit à l'âge de 18 ans; tout le monde le connoît, car il est imprimé à la suite des œuvres de Montagne son intime ami.

Calprenède (Gautier de Coste sieur de la) naquit à deux lieues de Sarlat. Il servit d'abord cadet, ensuite officier dans le régiment des gardes, & devint enfin gentilhomme ordinaire du roi. Il mourut en 1661 d'un coup de tête que lui avoit donné son cheval, qu'il avoit relevé trop vivement dans un faux pas.

Il avoit dès sa jeunesse beaucoup de talens pour narrer agréablement. Aussi montoit-il assez volontiers étant cadet au régiment des gardes, dans la salle de l'appartement de la reine; où il débitoit plusieurs petites histoires agréables, qui attiroient du monde de l'un & l'autre sexe autour de lui. La reine se plaignant un jour à ses femmes de chambre de ce qu'elles ne se rendoient pas exactement à leur devoir, elles répondirent qu'il y avoit dans la première salle de son appartement, un jeune militaire qui contoit des histoires si amusantes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. La reine voulut le voir, & elle fut si satisfaite de son esprit & de ses manières, qu'elle lui donna une pension.

Il est auteur des tragédies de la mort de Mithridate, du comte d'Essex, de la mort des enfans d'Hérodote, & de plusieurs autres. Elles eurent peu de succès. Le cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, dit que la pièce étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches. « Comment lâches ! s'écria la Calprenède, quand on lui rapporta la décision du cardinal; cadedis, il n'y a rien de lâche dans la maison » de la Calprenède ».

C'est à ses romans qu'il dut toute sa réputation dans le dernier siècle; mais le nôtre ne la lui a pas confirmée. Le premier ouvrage qu'il publia en ce genre, est *Cassandre*; le second est *Cléopâtre*, qu'il acheva en 1645. Le premier est plus intéressant, & le second plus varié pour les événemens. M. Despréaux cependant trouvoit que les caractères s'y ressembloient trop, car c'est le roman de *Cléopâtre* qu'il censura, quand il dit dans l'art poétique,

*Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même;
Tout a l'humeur gascon, en un auteur gascon;
Calprenède & Juba parlent du même ton.*

Il est certain que ces deux ouvrages sont écrits avec noblesse, mais avec beaucoup de négligence. Son dernier roman est *Pharamond*, dont il n'a travaillé que les sept premiers tomes. Comme il en vouloit faire son chef-d'œuvre, il le composoit à loisir. Il est en effet mieux écrit, & conduit avec plus d'art que les deux autres. Vaumorière l'a fini, mais il s'en faut beaucoup que la fin vaille le commencement.

La tragédie de *Mithridate* de la Calprenède fut re-

présentée pour la première fois, le jour des rois 1635. A la fin de la pièce Mithridate prend une coupe empoisonnée, & après avoir délibéré quelque tems, il dit en avalant le poison : *mais c'est trop différer...* un plaçant du parterre acheva le vers, en criant à haute voix : *le roi boit, le roi boit.* (Le chevalier DE JAU COURT.)

SARLOUIS, (Géogr. mod.) ville de France démembrée de la Lorraine sur la Saare, à quatre lieues de Sarbruck & à dix de Metz. Elle fut bâtie par Louis XIV. en 1680, & fortifiée à la manière du maréchal de Vauban. Long. 24. 26. latit. 49. 20. (D. J.)

SARMALIA, ou SARMALIUS, ou SARMA LIUM, (Géogr. anc.) ville de l'Asie mineure, dans la Galatie, sur la route d'Ancyze à Tavia, selon l'itinéraire d'Antonin. (D. J.)

SARMAN, (Géogr. mod.) ville d'Afrique, dans la province de Tripoli, auprès & de la dépendance de l'ancienne ville de ce nom. Elle est habitée par des Béréberes; mais il ne vient dans ses environs ni orge, ni blé, parce que tout est sable. (D. J.)

SARMANES ou SHAMMANES, f. m. pl. (Hist. anc. & mod.) c'est ainsi que l'on nommoit des prêtres ou philosophes indiens, qui vivoient dans les déserts & les forêts. Suivant S. Clément d'Alexandrie, les *sarmanes* n'habitoient jamais dans les villes, ni dans des maisons; ils ne se nourrissoient que de fruits, ne buvoient que de l'eau, ne se vétissoient que d'écorces d'arbres, & gardoient le célibat.

Les *sarmanes* sont les mêmes hommes que Strabon a désignés sous le nom de *germanes*, qui étoient une espèce de gymnosophistes différens des *brachmanes*. Les *sarmanes* étoient, suivant les Indiens du Malabar, les prêtres de l'Inde, avant les *bramines*, qui les chassèrent du pays, les détruisirent & s'emparèrent de leurs fonctions, parce qu'ils ne vouloient point admettre la divinité des dieux *Vishnou* & *Issuren*, non plus que les livres de la théologie des *bramines* qui sont parvenus à faire oublier entièrement les *sarmanes* ou *shammanes*. Ces derniers regardoient comme leur législateur & leur dieu *Butta*, *Budda* ou *Pouta*, que l'on croit être le même que le *Sommona-kodom* des Siamois, qui est appelé *Pontisat* ou le seigneur *Ponti*, dans quelques endroits de l'Indostan. C'est ce dieu qui est aujourd'hui révééré dans le royaume de Laos.

SARMATES ou SAUROMATES, f. f. pl. (Hist. anc.) nation nombreuse & belliqueuse, qui étoit divisée en plusieurs tribus. Leur pays appelé *Sarmatie*, se divisoit en Européenne & en Asiatique; la première s'étendoit depuis la Vistule, jusqu'au Pont-Euxin, au Bosphore cimmérien, le Palus Méotide, & étoit séparée par le Tanais, de la *Sarmatie Asiatique* ou *Scythie*. Ce vaste pays renfermoit ceux qui sont connus aujourd'hui sous le nom de *Pologne*, de *Russie*, & une partie de la *Tartarie*.

Les *Sarmates* commencèrent à menacer l'empire romain en 63 sous l'empire de Néron; ils furent défaits en plusieurs occasions par Marc-Aurèle, par Carus, par Constantin, sous l'empire duquel ils furent chassés par leurs esclaves nommés *Limigantes*; mais ils furent remis en possession par l'empereur Constance. En 358, en 407, ils firent une irruption dans les Gaules avec plusieurs autres nations barbares. Leur pays fut ensuite subjugué par les Huns sous Attila.

SARMATIE, (Géogr. anc.) *Sarmatie*, grande contrée, qui prise en général, renferme divers grands pays de l'Europe & de l'Asie. Les anciens la partageoient en deux parties, l'une appelée la *Sarmatie Asiatique*; & l'autre *Sarmatie Européenne*. Le Bosphore Cimmérien, les Palus-Méotides & le Tanais, en faisoient la séparation.

1°. La *Sarmatie asiatique*, étoit terminée du côté

Tome XIV,

du nord, selon Ptolomée, l. V. c. ix. par des terres inconnues; au couchant, par la *Sarmatie Européenne*; autrement par le Tanais, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans les Palus-Méotides, & par le rivage oriental des Palus-Méotides, jusqu'au Bosphore Cimmérien; au midi, partie par le Pont-Euxin, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'au fleuve Chorax; partie par la Colchide, l'Ibérie & l'Albanie, en tirant une ligne droite, depuis le Chorax jusqu'à la côte de la mer Caspienne; & à l'orient, par la *Scythie* en-deça de l'Imaïs. Ptolomée vous donnera la description de cette *Sarmatie*. Tout ce pays étoit habité par un grand nombre de peuples, connus sous des noms différens.

2°. La *Sarmatie européenne*, étoit bornée au nord, selon Ptolomée, l. III. c. v. par l'Océan sarmatique, par le golfe Vénédiqne & par des terres inconnues; à l'occident, par la Vistule & par les monts Sarmatiques; au midi, par les Jazyges Métafastes, par la Dace jusqu'à l'embouchure du Boristhène, & de-là par le rivage du Pont-Euxin jusqu'au fleuve Carcinite; & à l'orient, par l'isthme du fleuve Carcinite, par le Palus ou marais Byce, par le rivage du Palus-Méotide jusqu'à l'embouchure du Tanais, par ce fleuve, & au-delà par une ligne tirée vers le nord, au travers des terres inconnues. (D. J.)

SARMENIUS LAPIS, (Hist. nat. Litholog.) nom donné par quelques auteurs à une pierre qui servoit à polir l'or, & à qui on attribuoit la vertu de prévenir les avortemens.

SARMENT, f. m. (Jardinage.) se dit des brindilles que poussent quelques végétaux & qu'on ne peut qualifier de branches. La vigne, la coulevrée sont de ce nombre.

SARNIUS LAPIS, (Hist. nat. Litholog.) nom que Mercati donne à une pierre qui ressemble à un amas de plantes pétrifiées.

SARNO, (Géogr. mod.) ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, près de la source du Sarno, à 5 milles de Nocera, à 8 de Nole, & à 13 au nord-ouest de Salerne; elle a titre de duché, & un évêché suffragant de Salerne, érigé vers l'an 967. Long. 32. 12. lat. 40. 47. (D. J.)

SARNO, LE, (Géogr. mod.) en latin *Sarnus*, rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, aux confins de laquelle elle prend sa source, & porte ses eaux à la mer, sur la côte du golfe de Naples. (D. J.)

SARNUS, (Géogr. anc.) fleuve d'Italie, dans la Campanie. Strabon, l. V. p. 24. & Plin, l. III. c. v. disent que ce fleuve arrosoit la ville de Pompeii, & c'est ce qui a été cause que Stace Silv. l. I. Carm. ij. v. 263. lui a donné le surnom de *Pompejanus*.

Nec Pompejanus placeant magis otia Sarni.

Silius Italicus donne au *Sarnus* l'épithète de *mitis*.

*Sarraftes etiam populos, totasque videres
Sarni mitis opes.*

Il exhalte les richesses du *Sarnus*, sans doute, parce que c'étoit une rivière navigable. Quant aux peuples *Sarraftes* dont il parle, cette expression est prise de Virgile, où on lit *Æneid*, l. VII. v. 738.

Sarraftes populos, & quæ rigat æquora, Sarnus.

Sur quoi Servius remarque, que ces peuples étoient ainsi appelés du nom du fleuve *Sarnus*, sur les bords duquel ils habitoient. Le nom moderne du *Sarnus*, c'est *Sarno*. (D. J.)

SARON ou SARONA, (Géogr. sacrée.) les interpretes de l'Ecriture distinguent trois cantons dans la Palestine nommés *Saron*. Le premier étoit entre le mont Tabor & la mer de Tibériade. Le second, entre la ville de Césarée & Joppé. Le troisième étoit

OOOOij

au-delà du Jourdain, & appartenait à la tribu de Gad. Les cantons de ce nom étoient célèbres dans le pays, pour leur agrément & leur fertilité ; car Isaïe dit comme en proverbe, *la beauté du Carmel & du Saron.* (D. J.)

SARON, f. m. (Mythol.) dieu particulier des marais ; les Grecs par cette raison lui avoient donné le nom du bras de mer qui est proche de Corinthe ou du golfe Saronique. Ce Saron, divinité, n'est autre vraisemblablement que le prince dont parle Pausanias, *in Corinth.* & qui étoit roi de Corinthe. » Althépus, dit-il, fut le successeur de Saron, qui bâtit un temple à Diane Saronique dans un lieu nommé le *marais Phabéen*. Ce prince chassant sur le bord de la mer un cerf qui se mit à la nage, il le poursuivit de même ; mais épuisé de forces, & lassé de lutter contre les flots, il se noya. Son corps fut apporté dans le bois sacré de Diane, & inhumé dans le parvis du temple ; cette aventure a été cause que le marais a changé de nom, & s'appelle le *marais Saronique.* (D. J.)

SARON, (Géog. anc.) lieu du Péloponnèse, dans la contrée de Troezène, selon Etienne le géographe. Euthathe parle aussi du fleuve Saron qui étoit dans la même contrée, & qui, selon lui, avoit donné le nom au golfe Saronique. (D. J.)

SARON, (Géog. mod.) ville de Perse, dans la province de Ghilan ; les géographes du pays, selon Tavernier, la mettent à 76. 20. de longitude, & à 36. 15. de latitude. (D. J.)

SARONIDES, f. m. plur. (Hist. des Gaulois.) druides du second ordre, autrement nommés *Bardes* ; ils jouoient des instrumens & chantoient à la tête des armées avant & après les combats, pour exciter & louer la valeur des soldats, ou blâmer ceux qui avoient trahi leur devoir. Le premier, & originairement l'unique collège des *Saronides*, étoit entre Chartres & Dreux ; c'étoit aussi le chef-lieu des druides, & l'on en voit encore des vestiges. (D. J.)

SARONIES, (Mythol.) Σαρωνία, fêtes que l'on célébroit tous les ans à Troezène en l'honneur de Diane Saronide, ainsi nommée de Saron, le troisième roi de Troezène, qui bâtit un temple à la déesse, & institua la fête en son honneur. Potter, *Archæolog. græc. t. I. p. 439.* (D. J.)

SARONIQUE GOLFE, *Saronicus sinus*, (Géog. anc.) golfe au midi de l'Attique : ce golfe, selon Strabon, *l. VIII.* étoit appelé *pont* par quelques-uns, & *détroit* par d'autres ; ce qui fait, ajoute-t-il, qu'on l'appelle aussi *mer Saronique*, πέλαιγος Σαρωνικόν. Sa longueur se prenoit depuis Cenchrées jusqu'au promontoire *Sunium* ; & sa largeur ou son entrée, depuis ce promontoire jusqu'à celui du Péloponnèse, appelé *Scyllæum* ; car Euripide *Hippolyto*, v. 1200. en parlant de Troezène, dit qu'elle étoit située sur la mer Saronique :

Πρὸς πόντον ἂν κειμένη Σαρωνικόν,
Sita jam ad mare Saronicum.

Plin, *l. IV. c. v.* remarque que ce golfe étoit anciennement bordé d'une forêt de chênes, & que c'étoit-là l'origine de son nom.

Ce golfe si célèbre dans l'histoire ancienne, est enfermé entre le promontoire *Sunium*, appelé aujourd'hui *capo-Coloni*, sur la côte de l'Attique, & le cap *Scyllæum*, à présent *capo-Skillo*, sur la côte de la Morée : ces promontoires sont éloignés l'un de l'autre d'onze lieues. Il y a plusieurs îles dans ce golfe ; les principales sont *Egine*, *Coulouri*, & *Porus* ; & ce sont les seules qui soient habitées. Ceux qui y demeurent avoient un vaivode & un cadî, qui étoient communs à ces trois îles ; mais ils ont jugé à propos de s'accommoder avec le capitaine bacha, & de lui donner tous les ans sept cens quatre-vingt piastrès ;

ce qui les exempte de tous les droits qu'on auroit pu exiger d'eux. Ils pourroient vivre à leur aise, si les corsaires ne les incommodoient pas si souvent qu'ils font ; puisqu'ils ont assez de terres à cultiver pour le petit nombre d'habitans qui occupent ces trois îles.

Ce golfe prend aujourd'hui son nom d'*Egine*, quoique nos mariniers lui donnent celui d'*Engia*. C'est la plus haute pointe du promontoire *Sunium*, qu'on voit ouest-nord-ouest. On la découvre du mont *Himette* du sud-ouest à l'ouest, & de *Coulouri* ou *Salamine* plus au sud ; on la compte à neuf lieues de la côte la plus proche de l'Attique, à douze de *Porto-Lione*, & environ à six de la *Morée*. Elle a près de quinze lieues de tour : il n'y a point de port pour les vaisseaux, & ils sont obligés de donner fond entre les îlets *Angeltri*, *Douronite*, & *Moni*. Il n'y a plus ni ville ni village, à la réserve de celui d'*Egine*.

Le nom de *Saronique* donné à ce golfe, vient de ce que le fleuve Saron s'y décharge à l'ouest vers l'*Hexamile* ; car c'est ainsi qu'on appelle maintenant l'isthme de Corinthe : la longueur du golfe est à-peu-près de 24 lieues. (D. J.)

SAROS, f. m. (Astron.) ou période chaldaïque, est un cycle qui contient 223 lunaisons. Cette période est de 18 ans, & d'environ 11 jours, & elle ramène les éclipses à-peu-près dans les mêmes points du ciel. M. Halley, après avoir restitué un passage de Plin, où il est parlé du *saros* chaldaïque, ou retour périodique des éclipses après 223 lunaisons, avoit fait usage de cette période dès l'an 1684, pour en déduire les irrégularités du mouvement de la lune. Voyez LUNE. (O)

SAROL, (Géog. mod.) comté de la haute Hongrie, aux confins de la Pologne, qui le borne à l'orient septentrional. Il a les monts *Krapach* à l'orient, & les comtés de *Scopus* au couchant. (D. J.)

SARPEDON, (Géog. anc.) promontoire de la Cilicie ; Strabon, *l. XIV. p. 670.* le met au voisinage de l'embouchure du fleuve *Calycadnus* ; Ptolomée, *l. V. c. viij.* qui le nomme *Sarpedorum extrema*, le marque sur la côte de la *Céride*, entre *Aphrodyfia*, & l'embouchure du *Calycadnus*.

Ce promontoire devint célèbre par le traité de paix des Romains avec Antiochus ; c'est de lui qu'*Apollon* avoit pris le nom de *Sarpédonius* : il y avoit à *Séleucie*, selon *Zosime*, *l. I. c. lvij.* un temple d'*Apollon Sarpédonien*, & dans le temple un oracle. Strabon dit la même chose de Diane, sans néanmoins marquer que ce temple fût à *Séleucie*. Il y a aussi dans la Cilicie, dit-il, *l. XIV. p. 676.* un temple de Diane *Sarpédonienne* avec un oracle. (D. J.)

SARRASIN, voyez BLÉ NOIR.

SARRASINS, ou SARASINS, & SARAZINS, (Hist. mod.) peuples de l'Arabie, qui descendoient des *Saraceni*. Ils faisoient la principale force de l'armée de Mahomet, & ses successeurs acheverent par leur bravoure, les conquêtes que ce fondateur de la religion musulmane avoit commencées, & qu'il se proposoit de poursuivre quand il mourut en 633.

Les califes unissant comme lui l'autorité souveraine à la puissance pontificale, joignirent à l'Arabie déjà conquise, le reste de la Palestine, la Syrie, l'*Egypte*, & la Perse.

Cet empire se démembra, & s'étendit dans la suite sous la puissance de divers conquérans. Les Turcs, peuple venu du Turkestan en Asie, après avoir embrassé la religion musulmane des *Sarrasins*, leur enleverent avec le tems de vastes pays, qui joints aux débris de *Trébisonde* & de *Constantinople*, ont formé l'empire ottoman : l'*Egypte* eut pour gouverneurs ses soudans particuliers.

Les *Sarrasins* qui avoient soumis les côtes de l'Afrique le long de la Méditerranée, furent appelés

en Espagne par le comte Julien. On les nomme également *Sarrasins* à cause de leur origine, & *Maures*, parce qu'ils étoient établis dans les trois Mauritanies.

Le comte Julien étoit chez eux en ambassade, lorsque sa fille fut deshonorée par Rodrigue roi d'Espagne. Le comte outragé s'adressa à eux pour le venger, & commandés par un émir, ils conquièrent toute l'Espagne, après avoir gagné en 714 la célèbre bataille où Rodrigue perdit la vie. L'archevêque Opas prêta serment de fidélité aux *Sarrasins*, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes que les vainqueurs tolérèrent.

L'Espagne, à la réserve des cavernes & des roches de l'Asturie, fut soumise en 14 mois à l'empire des califes. Ensuite, sous Abdérame, vers l'an 734, d'autres *Sarrasins* subjuguèrent la moitié de la France; & quoique dans la suite ils furent affaiblis par les victoires de Charles Martel, & par leurs divisions, ils ne laissèrent pas de conserver des places dans la Provence.

« En 828, les mêmes *Sarrasins* qui avoient subjugué l'Espagne, firent des incursions en Sicile, & desolèrent cette île, sans que les empereurs grecs, ni ceux d'occident, pussent alors les en chasser. Ces conquérans alloient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avoient été unis; mais leurs fautes fauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois.

» Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse: ils entrent par l'embouchure du Tibre; & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de saint Pierre hors des murs, ils leverent le siège pour aller combattre une armée de François qui venoit secourir Rome, sous un général de l'empereur Lothaire. L'armée française fut battue; mais la ville rafraîchie fut manquée; & cette expédition qui devoit être une conquête, ne devint par leur mesintelligence, qu'une simple incursion ».

Cependant ils étoient alors redoutables à-la-fois à Rome & à Constantinople; maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, & des trois quarts de l'Espagne. Il faut lire l'histoire de ces peuples & de leurs conquêtes par M. Ockley; elle a été imprimée à Paris, en 1748, 2. vol. in-4°.

Ce que je ne puis m'empêcher de remarquer, c'est que cette nation ne songea pas plutôt à devenir la maîtresse du monde, qu'à l'exemple des autres, qui avant elle en avoient fait la conquête, elle se déclara d'une manière particulière en faveur des Sciences; elle donna retraite aux Lettres chassées de Rome & d'Athènes. On cultiva la Philosophie dans les académies du Caire, de Constantinople, de Sigismesse, de Bafora, d'Hubbede, de Fez, de Maroc, de Tunis, de Tripoli, d'Alexandrie, & de Coufah.

Malheureusement les *Sarrasins* l'avoient reçue fort altérée des mains des derniers interpretes, & ils n'étoient point en état de la rétablir dans son véritable sens. Ils y trouvoient trop d'obstacles, & dans leur langue, qui leur rendoit le tour des langues étrangères difficile à entendre, & dans le caractère de leur génie, plus propre à courir après le merveilleux, ou à approfondir des subtilités, qu'à s'arrêter à des vérités solides.

Leur théologie rouloit sur des idées abstraites; ils se perdoient dans leurs recherches profondes sur les noms de Dieu & des anges: ils tournoient en astrologie judiciaire, la connoissance qu'ils avoient du ciel: enfin, attachant des mystères & des secrets à de simples symboles, ils croyoient posséder l'art de venir à bout de leurs desseins, par un usage arbitraire de lettres ou de nombres.

Les juifs jouirent en orient de la plus grande tolérance, sous la domination des *Sarrasins*. Persécutés par-tout ailleurs, ils avoient une ressource dans la bonté des califes, soit que les Mahométans usassent de cette indulgence, en considération de ce que leur prophète s'étoit servi d'un juif pour rédiger l'alcoran; soit que ce fût un effet de la douceur qu'inspire naturellement l'amour des Lettres. Les juifs eurent la permission d'établir leurs académies de Frora & de Piendébita, au voisinage de Coufah & de Bagdat, où les princes *Sarrasins* tenoient successivement le siège de leur empire.

Ils emprunterent de leurs nouveaux maîtres l'usage de la Grammaire, & employèrent alors la massore à l'exemple des *Sarrasins*, qui avoient ajouté des points à l'alcoran du tems d'Omar: ils firent aussi des traductions de livres arabes.

Enfin, comme les *Sarrasins* aimoient sur-tout l'Astronomie & la Médecine, les juifs s'appliquèrent avec succès à ces deux sciences, qui ont été souvent depuis une source de gloire & de richesses pour plusieurs particuliers de cette nation. (*Le chevalier DE JAUCOURT*).

SARRASINS ou ARABES, philosophie des, (*Hist. de la Philosophie*.) voyez ce que nous en avons déjà dit à l'article ARABES, où nous avons conduit l'histoire philosophique de ces peuples depuis sa première origine, jusqu'au tems de l'islamisme. C'est à ce moment que nous allons la reprendre. Les sciences s'éteignoient par-tout; une longue suite de conquérans divers avoient bouleversé les empires subsistans, & laissé après eux l'ignorance & la misère; les Chrétiens même s'étoient abrutis, lorsque les *Sarrasins* feuilletèrent les livres d'Aristote, & releverent la Philosophie défailante.

Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de tems avant la fondation de l'égire. Antérieurement à cette époque on peut les regarder comme des idolâtres grossiers, sur lesquels un homme qui avoit quelque éloquence naturelle pouvoit tout. Tels furent Sahan, Wayel, & sur-tout Kossus: ceux qu'ils désignèrent par le titre de *chated*, étoient pâtres, astrologues, musiciens, médecins, poètes, législateurs & prêtres; caractères qu'on ne trouve jamais réunis dans une même personne, que chez les peuples barbares & sauvages. Ouvrez les fastes des nations; & lorsqu'ils vous entretiendront d'un homme chargé d'interpréter la volonté des dieux, de les invoquer dans les tems de calamités générales, de chanter les faits mémorables, d'ordonner des entreprises, d'infliger des châtimens, de décerner des récompenses, de prescrire des lois ecclésiastiques, politiques & civiles, de marquer des jours de repos & de travail, de lier ou d'absoudre, d'assembler ou de disperser, d'armer ou de désarmer, d'imposer les mains pour guérir ou pour exterminer; concluez que c'est le tems de la profonde ignorance. A mesure que la lumière s'accroît, vous verrez ces fonctions importantes se séparer; un homme commandera; un autre sacrifiera; un troisième guérira; un quatrième plus sacré les immortalisera par ses chants.

Les Arabes avoient peut-être avant l'islamisme quelques teintures de poésie & d'astrologie, telles qu'on peut les supposer à un peuple qui parle une langue fixée, mais qui ignore l'art d'écrire.

Ce fut un habitant d'Ambare, appelé *Moramere*, qui inventa les caractères arabes peu de tems avant la naissance de Mahomet, & cette découverte demeura si secrète entre les mains des coraishites, qu'à peine se trouvoit-il quelqu'un qui sût lire l'alcoran lorsque les exemplaires commencèrent à s'en multiplier. Alors la nation étoit partagée en deux classes, l'une d'érudits, qui favoient lire, & l'autre d'idiots. Les premiers résidoient à Médine, les seconds à la

Mecque. Le saint prophète ne favoit ni lire ni écrire : de-là la haine des premiers musulmans contre toute espece de connoissance ; le mépris qui s'en est perpétué chez leurs successeurs ; & la plus longue durée garantie aux mensonges religieux dont ils sont entêtés.

Voyez à l'article ARABES ce qui concerne les Nomades & les Zabiens.

Mahomet fut si convaincu de l'incompatibilité de la Philosophie & de la Religion , qu'il décerna peine de mort contre celui qui s'appliqueroit aux arts libéraux : c'est le même pressentiment dans tous les tems & chez tous les peuples , qui a fait hasarder de décliner la raison.

Il étoit environné d'idolâtres , de zabiens , de juifs & de chrétiens. Les idolâtres ne tenoient à rien ; les zabiens étoient divisés ; les juifs misérables & méprisés ; & les chrétiens partagés en monophysites ou jacobites & orthodoxes , se déchiroient. Mahomet fut profiter de ces circonstances pour les amener tous à un culte qui ne leur laissoit que l'alternative de choisir de belles femmes , ou d'être exterminés.

Le peu de lumière qui restoit s'affoiblit au milieu du tumulte des armes, & s'éteignit au sein de la volupté ; l'alcoran fut le seul livre ; on brûla les autres , ou parce qu'ils étoient superflus s'ils ne contenoient que ce qui est dans l'alcoran , ou parce qu'ils étoient pernicieux , s'ils contenoient quelque chose qui n'y fût pas. Ce fut le raisonnement d'après lequel un des généraux *sarrasins* fit chauffer pendant six mois les bains publics avec les précieux manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie. On peut regarder Mahomet comme le plus grand ennemi que la raison humaine ait eu. Il y avoit un siècle que sa religion étoit établie , & que ce furieux imposteur n'étoit plus , lorsqu'on entendoit des hommes remplis de son esprit s'écrier que Dieu puniroit le calife Almamon , pour avoir appelé les sciences dans ses états , au détriment de la sainte ignorance des fideles croyans ; & que si quelqu'un l'imitoit , il falloit l'empaler , & le porter ainsi de tribu en tribu , précédé d'un héraut qui diroit , voilà quelle a été & quelle fera la récompense de l'impie qui prêterait la Philosophie à la tradition & au divin alcoran.

Les Ommeades qui gouvernerent jusqu'au milieu du second siècle de l'hégire , furent des défenseurs rigoureux de la loi de l'ignorance , & de la politique du saint prophète. L'aversion pour les Sciences & pour les Arts se ralentit un peu sous les Abassides. Au commencement du ix. siècle , Abul-Abbas Al-Mamon & ses successeurs , instituèrent les pèlerinages , élevèrent des temples , prescrivirent des prières publiques , & se montrèrent si religieux , qu'ils purent accueillir la science & les savans sans s'exposer.

Le calife Walid défendit aux chrétiens l'usage de la langue grecque ; & cet ordre singulier donna lieu à quelques traductions d'auteurs étrangers en arabe.

Abug-Jaafar Al-manfor , son successeur , osa attacher auprès de lui un astrologue & deux médecins chrétiens , & étudier les Mathématiques & la Philosophie : on vit paroître sans scandale deux livres d'Homere traduits en syriaque , & quelques autres ouvrages.

Abug-Jaafar Haron Raschid marcha sur les traces d'Al-manfor , aima la poésie , proposa des récompenses aux hommes de lettres , & leur accorda une protection ouverte.

Ces souverains font des exemples frappans de ce qu'un prince aimé de ses peuples peut entreprendre & exécuter. Il faut qu'on sache qu'il n'y a point de religion que les mahométans haïssent autant que la chrétienne ; que les savans que ces califes abassides rassemblerent autour d'eux , étoient presque tous chrétiens ; & que le peuple heureux sous leur gouvernement , ne songea pas à s'en offenser.

Mais le regne d'Al-Mamon , ou Abug Jaafar Abdallah , fut celui des Sciences , des Arts , & de la Philosophie ; il donna l'exemple , il s'instruisit. Ceux qui prétendoient à sa faveur , cultivèrent les sciences. Il encouragea les *Sarrasins* à étudier ; il appella à sa cour ceux qui passaient pour versés dans la littérature grecque , juifs , chrétiens , arabes ou autres , sans aucune distinction de religion.

On fera peut-être surpris de voir un prince musulman fouler aux pieds si fierement un des points les plus importans de la religion dominante ; mais il faut considérer que la plupart des habitans de l'Arabie étoient chrétiens ; qu'ils exerçoient la Médecine , connoissance également utile au prince & au prêtre , au sujet hérétique & au sujet orthodoxe ; que le commerce qu'ils faisoient les rendoit importans ; & que malgré qu'ils en eussent , par une supériorité nécessaire des lumières sur l'ignorance , les *Sarrasins* leur accorderoient de l'estime & de la vénération. Philopone , philosophe aristotélicien , se fit respecter d'Amram , général d'Omar , au milieu du sac d'Alexandrie.

Jean Mesué fut versé dans la Philosophie , les Lettres & la Médecine ; il eut une école publique à Bagdad ; il fut protégé des califes , depuis Al-Rashide Al-Mamom , jusqu'à Al-Motawaccille ; il forma des disciples , parmi lesquels on nomme Honam Ebn Isaac , qui étoit arabe d'origine , chrétien de religion , & médecin de profession.

Honam traduisit les Grecs en arabe ; commenta Euclide , expliqua l'almageste de Ptolomée , publia les livres d'Eginete , & la somme philosophique aristotélétique de Nicolas , en syriaque , & fit connoître par extraits Hippocrate & Galien.

Les souverains font de l'esprit des peuples tout ce qu'il leur plaît ; au tems de Mesué , ces superstitieux musulmans , ces féroces contempteurs de la raison , voyoient sans chagrin une école publique de philosophie s'ouvrir à côté d'une mosquée.

Cependant les imprudens chrétiens attaquoient l'alcoran , les juifs s'en mocquoient , les philosophes le négligeoient , & les fideles croyans sentoient la nécessité de jour en jour plus urgente de recourir à quelques hommes instruits & persuadés , qui défendissent leur culte , & qui repoussassent les attaques de l'impiété. Cette nécessité les réconcilia encore avec l'érudition ; mais bientôt on attachâ une foule de sens divers aux passages obscurs de l'alcoran ; l'un y vit une chose , un autre y vit une autre chose ; on disputa , & l'on se divisa en sectes qui se damnerent réciproquement. Cependant l'Arabie , la Syrie , la Perse , l'Egypte , se peuplerent de philosophes , & la lumière échappée de ces contrées commença à poindre en Europe.

Les contemporains & les successeurs d'Al-mamon se conformèrent à son goût pour les sciences ; elles furent cultivées jusqu'au moment où effrayées , elles s'enfuirent dans la Perse , dans la Scythie & la Tartarie , devant Tamerlan. Un second fléau succéda à ce premier ; les Turcs renversèrent l'empire des *Sarrasins* , & la barbarie se renouvella avec ses ténèbres.

Ces événemens qui abrutissoient des peuples , en civilisoient d'autres , les transigrations forcées conduisirent quelques savans en Afrique & dans l'Espagne , & ces contrées s'éclairèrent.

Après avoir suivi d'un coup-d'œil rapide les révolutions de la science chez les *Sarrasins* , nous allons nous arrêter sur quelques détails.

Le mahométisme est divisé en plus de soixante & dix sectes : la diversité des opinions tombe particulièrement sur l'unité de Dieu & ses attributs , ses décrets & son jugement , ses promesses & ses châtimens , la prophétie & les fonctions du sacerdoce : de-là les

Manifites, les Melkites, les Schafites, les Henbalites, les Mutazalites, &c. . . & toutes ces distinctions extravagantes qui sont nées, qui naissent & qui naîtront dans tous les tems & chez tous les peuples où l'on appliquera les notions de la Philosophie aux dogmes de la Théologie. La fureur de concilier Aristote avec Mahomet, produisit parmi les musulmans les mêmes folies que la même fureur de concilier le même philosophe avec Jesus-Christ avoit produites ou produit parmi les chrétiens; ils eurent leur *al-calām* ou théosophie.

Dans les commencemens les musulmans prouvoient la divinité de l'alcoran avec un glaive bien tranchant : dans la suite, ils crurent devoir employer aussi la raison; & ils eurent une philosophie & une théologie scholastique, & des molinistes & des janfénistes, & des déistes & des pyrrhoniens, & des athées & des sceptiques.

Alkindi naquit à Basra de parens illustres; il fut chéri de Al-Mamon, de Al-Mosateme & de Ahmede; il s'appliqua particulièrement aux Mathématiques & à la Philosophie : Aristote étoit destiné à étouffer ce que la nature produiroit de génie chez presque tous les peuples; Alkindi fut une de ses victimes parmi les *Sarrasins*. Après avoir perdu son tems aux catégories, aux prédicamens, à l'art sophistique, il se tourna du côté de la Médecine avec le plus grand succès; il ne négligea pas la philosophie naturelle; ses découvertes le firent soupçonner de magie. Il avoit appliqué les Mathématiques à la Philosophie; il appliqua la Philosophie à la Médecine; il ne vit pas que les Mathématiques détruisoient les systèmes en Philosophie, & que la Philosophie les introduisoit en Médecine. Il fut ecclésiastique en religion; il montra bien à un interprète de la loi qui le déchiroit publiquement, & qui avoit même attenté à sa vie, la différence de la Philosophie & de la superstition; il auroit pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouissoit à la cour, & le perdre; il se contenta de le réprimander doucement, & de lui dire : « ta religion » te commande de m'ôter la vie, la mienne de te rendre meilleur si je puis : viens que je t'instruise, & » tu me tueras après si tu veux ». Que pense-t-on qu'il apprit à ce prêtre fanatique? l'Arithmétique & la Géométrie. Il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir & le réformer; c'est peut-être ainsi qu'il en faudroit user avec les peuples féroces, superstitieux & barbares. Faites précéder le missionnaire par un géomètre; qu'ils sachent combiner des vérités, & puis vous leur ferez combiner ensuite des idées plus difficiles.

Thabit suivit la méthode d'Alkindi; il fut géomètre, philosophe, théologien & médecin sous le calife Mootade. Il naquit l'an de l'hégire 221, & mourut l'an de la même époque 288.

Al-Farabe méprisa les dignités & la richesse, s'enfuit de la maison paternelle, & s'en alla entendre Mesué à Bagdad; il s'occupa de la Dialectique, de la Physique, de la Méthaphysique, & de la Politique; il joignit à ces études celles de la Géométrie, de la Médecine, & de l'Astronomie, sans lesquelles on ne se distinguoit pas dans l'école de Mesué. Sa réputation parvint jusqu'à l'oreille des califes; on l'appella; on lui proposa des récompenses, mais rien ne lui parut préférable aux douceurs de la solitude & de la méditation; il abandonna la cour au crime, à la volupté, à la fausseté, à l'ambition, au mensonge & à l'intrigue : celui-ci ne fut pas seulement de la philosophie, il fut philosophe; une seule chose l'affligeoit, c'est la brièveté de la vie, l'infirmité de l'homme, ses besoins naturels, la difficulté de la science, & l'étendue de la nature. Il disoit, du pain d'orge, de l'eau d'un puits, un habit de laine; & loin de moi ces joies trompeuses, qui finissent par des larmes. Il s'é-

toit attaché à Aristote; il embrassa les mêmes objets. Ses ouvrages furent estimés des Arabes & des Juifs : ceux-ci les traduisirent dans leur langue. Il mourut l'an 339 de l'hégire, à l'âge de 80 ans.

Eïchiari ou al-Afshari appliqua les principes de la philosophie péripatéticienne aux dogmes relevés de l'islamisme, fit une théologie nouvelle, & devint chef de la secte appelée de son nom des *Afshariens*; c'est un syncrétisme théosophique. Il avoit été d'abord motazalite, & il étoit dans le sentiment que Dieu est nécessité de faire ce qu'il y a de mieux pour chaque être; mais il quitta cette opinion.

Afshari, suivant à toute outrance les abstractions, distinctions, précisions aristotéliques, en vint à soutenir que l'existence de Dieu différoit de ses attributs.

Il ne vouloit pas qu'on instituât de comparaison entre le créateur & la créature. Maimonide qui vivoit au milieu de tous ces hérésiarques musulmans, dit qu'Aristote attribuoit la diversité des individus à l'accident, Afaria à la volonté, Mutazali à la sagesse; & il ajoute pour nous autres Juifs, c'est une fuite du mérite de chacun & de la raison générale des choses.

La doctrine d'Afshari fit les progrès les plus rapides. Elle trouva des sectateurs en Asie, en Afrique, & en Espagne. Ce fut le docteur orthodoxe par excellence. Le nom d'hérésiarque demeura aux autres théologiens. Si quelqu'un osoit accuser de fausseté le dogme d'Afshari, il encouroit peine de mort. Cependant il ne se soutint pas avec le même crédit en Asie & en Egypte. Il s'éteignit dans la plupart des contrées au tems de la grande révolution; mais il ne tarda pas à se renouveler, & c'est aujourd'hui la religion dominante; on l'explique dans les écoles; on l'enseigne aux enfans; on l'a mise en vers, & je me souviens bien, dit Léon, qu'on me faisoit apprendre ces vers par cœur quand j'étois jeune.

Abul Houssein Eïfophi succéda à al-Afshari. Il naquit à Bagdad; il y fut élevé; il y apprit la philosophie & les mathématiques, deux sciences qu'on faisoit marcher ensemble & qu'il ne faudroit jamais séparer. Il posséda l'astronomie au point qu'on dit de lui, que la terre ne fut pas aussi-bien connue de Ptolomée que le ciel d'Eïfophi. Il imagina le premier un planisphère, où le mouvement des planètes étoit rapporté aux étoiles fixes. Il mourut l'an 383 de l'hégire.

Qui est-ce qui a parcouru l'histoire de la Médecine & qui ignore le nom de Rasès, ou al-Rasé, ou Abubecre? Il naquit à Rac, ville de Perse, d'où son pere l'emmena à Bagdad pour l'initier au commerce; mais l'autorité ne subjugué pas le génie. Rasès étoit appelé par la nature à autre chose qu'à vendre ou acheter. Il prit quelque teinture de Médecine, & s'établit dans un hôpital. Il crut que c'étoit là le grand livre du médecin, & il crut bien. Il ne négligea pas l'érudition de la philosophie, ni celle de son art; ce fut le Galien des Arabes. Il voyagea; il parcourut différens climats. Il conversa avec des hommes de toutes fortes de professions; il écouta sans distinction quiconque pouvoit l'instruire ou des médicamens, ou des plantes, ou des métaux, ou des animaux, ou de la philosophie, ou de la chirurgie, ou de l'histoire naturelle, ou de la physique, ou de la chimie. Arnauld de Villeneuve disoit de lui : cet homme fut profond dans l'expérience, sûr dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la spéculation. Son mérite fut connu d'Almansor qui l'appella en Espagne, où Rasès acquit des richesses immenses. Il devint aveugle à quatre-vingt ans, & mourut à Cordoue âgé de quatre-vingt-dix, l'an de l'hégire 101. Il laissa une multitude incroyable d'opuscules; il nous en reste plusieurs.

Avicenne naquit à Bochara l'an 370 de l'hégire,

d'un pere qui connut de bonne heure l'esprit excellent de son fils & le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégayent encore, parloit distinctement d'arithmétique, de géométrie, & d'astronomie. Il fut instruit de l'islamisme dans la maison; il alla à Bagdad étudier la médecine & la philosophie rationnelle & expérimentale. J'ai pitié de la maniere dont nous employons le tems, quand je parcours la vie d'Avicenne. Les jours & les nuits ne lui suffisoient pas, il en trouvoit la durée trop courte. Il faut convenir que la nature leur avoit été bien ingrate, à lui & à ses contemporains, ou qu'elle nous a bien favorisés, si nous devenons plus savans au milieu du tumulte & des distractions, qu'ils ne l'ont été après leurs veilles, leurs peines, & leur assiduité. Son mérite le conduisit à la cour; il y jouit de la plus grande considération, mais il ignoroit le fort qui l'attendoit. Il tomba tout-à-coup du faite des honneurs & de la richesse au fond d'un cachot. Le sultan Jafschbagh avoit conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à son neveu. Celui-ci s'étoit attaché notre philosophe en qualité de médecin, lorsque le sultan allarmé sur la conduite de son neveu, résolut de s'en défaire par le poison, & par la main d'Avicenne. Avicenne ne voulut ni manquer au maître qui l'avoit élevé, ni à celui qu'il servoit. Il garda le silence & ne commit point le crime; mais le neveu de Jafschbagh instruit avec le tems du projet atroce de son oncle, punit son médecin du secret qu'il lui en avoit fait. Sa prison dura deux ans. Sa conscience ne lui reprochoit rien, mais le peuple qui juge, comme on fait, le regardoit comme un monstre d'ingratitude. Il ne voyoit pas qu'un mot indiscret auroit armé les deux princes, & fait répandre des fleuves de sang. Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avoit au plaisir, & ses excès furent suivis d'une dysenterie qui l'emporta, l'an 428 de l'hégire. Lorsqu'il étoit entre la mort & la vie, les inhumains qui l'environnoient lui disoient: eh bien, grand médecin, que ne te guéristu? Avicenne indigné se fit apporter un verre d'eau, y jeta un peu d'une poudre qui la glaça sur-le-champ, dicta son testament, prit son verre de glace, & mourut. Il laissa à son fils unique, Hali, homme qui s'est fait un nom dans l'histoire de la Médecine, une succession immense. Freind a dit d'Avicenne, qu'il avoit été louche en médecine & aveugle en philosophie; ce jugement est sévère. D'autres prétendent que son *Canon medicina*, prouve avec tous ses défauts, que ce fut un homme divin; c'est aux gens de l'art à l'apprécier.

Sortis de l'Asie, nous allons entrer en Afrique & dans l'Europe, & passer chez les Maures. Essereph-Essachalli, le premier qui se présente, naquit en Sicile; ce fut un homme instruit & éloquent. Il eut les connoissances communes aux savans de son tems, mais il les surpassa dans la cosmographie. Il fut connu & protégé du comte Roger, qui préféroit la lecture du *spatiatorium locorum* d'Essachalli à celle de l'almageste de Ptolomée, parce que Ptolomée n'avoit traité que d'une partie de l'univers, & qu'Essachalli avoit embrassé l'univers entier. Ce philosophe se défit des biens qu'il tenoit de son souverain, renonça aux espérances qu'il pouvoit encore fonder sur sa libéralité, quitta la cour & la Sicile, & se retira dans la Mauritanie.

Thograi naquit à Isphahan. Il fut poète, historien, orateur, philosophe, médecin & chimiste. Cet homme né malheureusement pour son bonheur, accablé des bienfaits de son maître, élevé à la seconde dignité de l'empire, toujours plus riche, plus considéré, & plus mécontent, n'ouvroit la bouche, ne prenoit la plume que pour se plaindre de la perversité du sort & de l'injustice des hommes; c'étoit le sujet d'un poème

qu'il composoit lorsque le sultan son maître entra dans sa tente. Celui-ci, après en avoir lû quelques vers, lui dit: «Thograi, je vois que tu es mal avec toi-même; écoute, & ressouvien-toi de ma prédiction. » Je commande à la moitié de l'Asie; tu es le premier d'un grand empire après moi; le ciel a versé sur nous sa faveur, il ne dépend que de nous d'en jouir. » Craignons qu'il ne punisse un jour notre ambition » par quelques revers; nous sommes des hommes, » ne veuillons pas être des dieux. » Peu de tems après, le sultan, plus sage dans la spéculation que dans la pratique, fut jetté dans un cachot avec son ministre. Thograi fut mis à la question & dépouillé de ses trésors, peu de tems après, & fut condamné de périr attaché à un arbre & percé de flèches. Ce supplice ne l'abattit point. Il montra plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'une ame que l'avarice avoit avilie. Il chanta des vers qu'il avoit composés; brava la mort; il insulta à ses ennemis, & s'offrit sans pâlir à leurs coups. On exerça la férocité jusque sur son cadavre, qui fut abandonné aux flammes. Il a écrit des commentaires historiques sur les choses d'Asie & de Perse, & il nous a laissé un ouvrage d'alchimie intitulé *défloratio naturæ*. Il paroît s'être soustrait au joug de l'aristotélisme, pour s'attacher à la doctrine de Platon. Il avoit médité sa république. D'un grand nombre de poèmes dans lesquels il avoit célébré les hommes illustres de son tems, il ne nous en reste qu'un dont l'argument est moral.

L'histoire de la philosophie & de la médecine des *Sarrasins* d'Espagne nous offre d'abord les noms d'Avenzoar & d'Avenpas.

Avenzoar naquit à Séville; il professa la Philosophie, & exerça la médecine avec un désintéressement digne d'éloge. Il soulageoit les malades indigens du salaire qu'il recevoit des riches. Il eut pour disciples Avenpas, Averroës & Rafis. Il bannit les hypothèses de la Médecine, & la ramena à l'expérience & à la raison. Il mourut l'an de l'égire 1064.

Le médecin *Avenpas* fut une espèce de théosophe. Sa philosophie le rendit suspect; il fut emprisonné à Cordoue comme impie ou comme hérétique. Il y avoit alors un assez grand nombre d'hommes qui s'imaginant perfectionner la religion par la Philosophie, corrompoient l'une & l'autre. Cette manie qui se déceloit dans l'islamisme, devoit un jour se manifester avec une force bien autre dans le Christianisme. Elle prend son origine dans une sorte de pusillanimité religieuse très-naturelle. Avenpas mourut l'an 1025 de l'égire.

Algazel s'illustra par son apologie du mahométisme contre le judaïsme & le Christianisme. Il professa la philosophie, la théologie & le droit islamitique à Bagdad. Jamais école ne fut plus nombreuse que la sienne. Riches, pauvres, magistrats, nobles, artisans, tous accoururent pour l'entendre. Mais un jour qu'on s'y attendoit le moins, notre professeur disparut. Il prit l'habit de pèlerin; il alla à la Meque; il parcourut l'Arabie, la Syrie & l'Egypte: il s'arrêta quelque tems au Caire pour y entendre Etartose, célèbre théologien islamite. Du Caire, il revint à Bagdad où il mourut, âgé de 55 ans, l'an 1005 de l'hégire. Il étoit de la secte de Al-Afshari. Il écrivit de l'unité de Dieu contre les Chrétiens. Sa foi ne fut pas si aveugle qu'il n'eut le courage & la témérité de reprendre quelque chose dans l'alcoran, ni si pure, qu'elle n'ait excité la calomnie des zélés de son tems. On loue l'élégance & la facilité de ses poèmes; ils sont tous moraux. Après avoir exposé les systèmes des philosophes dans un premier ouvrage, intitulé, *de opinionibus philosophorum*, il travailla à les réfuter dans un second qu'il intitula, *de destructione philosophorum*.

Thophail, né à Séville, chercha à sortir des ruines de

de sa famille par ses talens. Il étudia la Médecine & la Philosophie; il s'attacha à l'aristotélisme: il eut un tour poétique dans l'esprit. Averroës fait grand cas de l'ouvrage où il introduit un homme abandonné dans un fort & nourri par une biche, s'élevant par les seules forces de la raison à la connoissance des choses naturelles & surnaturelles, à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'ame, & à la béatitude intuitive de Dieu après la mort. Cette fable s'est conservée jusqu'à nos jours; elle n'a point été comprise dans la perte des livres qui a suivi l'expulsion des Maures hors de l'Espagne. Leibnitz l'a connue & admirée. Thophail mourut dans sa patrie l'an 1071 de l'égire.

Averroës fut disciple de Thophail. Cordoue fut sa patrie. Il eut des parens connus par leurs talens, & respectés par leurs postes. On dit que son aïeul entendit particulièrement le droit mahométan, selon l'opinion de Malichi.

Pour se faire une idée de ce que c'est que le droit mahométan, il faut savoir 1°. que les disputes de religion chez les Musulmans, ont pour objet, ou les mots, ou les choses, & que les choses se divisent en articles de foi fondamentaux, & en articles de foi non fondamentaux; 2°. que leurs lieux théologiques, sont la divine Ecriture ou l'alcoran; l'assonnah ou la tradition; le consentement & la raison. S'élève-t-il un doute sur le licite ou l'illicite, on ouvre d'abord l'alcoran; s'il ne s'y trouve aucun passage formel sur la question, on a recours à la tradition; la tradition est-elle muette, on assemble des savans, & l'on compte les voix; les sentimens sont-ils partagés, on consulte la raison. Le témoignage de la raison est le dernier auquel on s'en rapporte. Il y a plus; les uns rejettent absolument l'autorité de la raison, tels sont les alphahanites; d'autres la préfèrent aux opinions des docteurs, tels sont les hanifites; il y en a qui balancent les motifs; il y en a au contraire au jugement desquels rien ne prévaut sur un passage précis. Au reste, quelque parti que l'on prenne, on n'est accusé ni d'erreur, ni d'incrédulité. Entre ces casuistes, Malichi fut un des plus célèbres. Son souverain s'adressa quelquefois à lui, mais la crainte ne le porta jamais à interpréter la loi au gré de la passion de l'homme puissant qui le consultoit. Le calife Rashid l'ayant invité à venir dans son palais instruire ses enfans, il lui répondit: « La science ne vient point à nous, mais allons à elle »; & le sultan ordonna que ses enfans fussent conduits au temple avec les autres. L'approche de la mort, & des jugemens de Dieu lui rappella la multitude de ses décisions: il sentit alors tout le danger de la profession de casuiste; il versa des larmes amères en disant: « Eh, que ne m'a-t-on donné au tant de coups de verges, que j'ai décidé des cas de conscience? Dieu va donc comparer mes jugemens avec sa justice: je suis perdu ». Cependant ce docteur s'étoit montré en toute circonstance d'une équité & d'une circonspection peu commune.

Averroës embrassa l'ascharisme. Il étudia la théologie & la philosophie scholastique, les mathématiques & la médecine. Il succéda à son pere dans les fonctions de juge & de grand-prêtre à Cordoue. Il fut appelé à la cour du calife Jacques Al-Manfor, qui le chargea de réformer les lois & la jurisprudence. Il s'acquitta dignement de cette commission importante. Al-Manfor, à qui il avoit présenté ses enfans, les chérit; il demanda le plus jeune au pere, qui le lui refusa. Ce jeune homme aimoit le cherif & la cour. La maison paternelle lui devint odieuse; il se détermina à la quitter, contre le sentiment de son pere, qui le maudit, & lui souhaita la mort.

Averroës jouissoit de la faveur du prince, & de la plus grande considération, lorsque l'envie & la calomnie s'attachèrent à lui. Ses ennemis n'ignoroient

Tome XIV.

pas combien il étoit aristotélicien, & l'incompatibilité de l'aristotélisme & de l'islamisme. Ils envoyèrent leurs domestiques, leurs parens, leurs amis dans l'école d'Averroës. Ils se servirent ensuite de leur témoignage pour l'accuser d'impiété. On dressa une liste de différens articles mal-sonans, & on l'envoya, souscrite d'une multitude de noms, au prince Al-Manfor, qui dépouilla Averroës de ses biens, & le relégua parmi les Juifs. La persécution fut si violente qu'elle compromit ses amis. Averroës, à qui elle devint insupportable à la longue, chercha à s'y soustraire par la fuite; mais il fut arrêté & jetté dans une prison. On assemble un concile pour le juger, & il fut condamné à paroître les vendredis à la porte du temple, la tête nue, & à souffrir toutes les ignominies qu'il plairoit au peuple de lui faire. Ceux qui entroient lui crachoient au visage, & les prêtres lui demandoient doucement: ne vous repentez-vous pas de vos hérésies?

Après cette petite correction charitable & théologique, il fut renvoyé dans sa maison, où il vécut long-tems dans la misère & dans le mépris. Cependant un cri général s'éleva contre son successeur dans les fonctions de juge & de prêtre, homme dur, ignorant, injuste & violent. On redemanda Averroës. Al-Manfor consulta là-dessus les théologiens, qui répondirent que le souverain qui reprenoit un sujet, quand il lui plaçoit, pouvoit aussi le relever à son gré; & Averroës retourna à Maroc, où il vécut assez tranquille & assez heureux.

Ce fut un homme sobre, laborieux & juste. Il ne prononça jamais la peine de mort contre aucun criminel. Il abandonna à son subalterne le jugement des affaires capitales. Il montra de la modestie dans ses fonctions, de la patience & de la fermeté dans ses peines. Il exerça la bienfaisance même envers ses ennemis. Ses amis s'offensèrent quelquefois de cette préférence, & il leur répondoit: « C'est avec ses ennemis & non avec ses amis qu'on est bienfaisant: avec ses amis c'est un devoir qu'on remplit; avec ses ennemis c'est une vertu qu'on exerce. Je dépense ma fortune comme mes parens l'ont acquise: je rends à la vertu ce qu'ils ont obtenu d'elle. La préférence dont mes amis se plaignent ne m'ôtera pas ceux qui m'aiment vraiment; elle peut me ramener ceux qui me haïssent ». La faveur de la cour ne le corrompit point: il se conserva libre & honnête au milieu des grandeurs. Il fut d'un commerce facile & doux. Il souffrit moins dans sa disgrâce de la perte de sa fortune, que des calomnies de l'injustice. Il s'attacha à la philosophie d'Aristote, mais il ne négligea pas Platon. Il défendit la cause de la raison contre Al-Gazel. Il étoit pieux; & on n'entend pas trop comment il concilioit avec la religion sa doctrine de l'éternité du monde. Il a écrit de la Logique, de la Physique, de la Métaphysique, de la Morale, de la Politique, de l'Astronomie, de la Théologie, de la Rhétorique & de la Musique. Il croyoit à la possibilité de l'union de l'ame avec la Divinité dans ce monde. Personne ne fut aussi violemment attaqué de l'aristotélomanie, fanatisme qu'on ne conçoit pas dans un homme qui ne savoit pas un mot de grec, & qui ne jugeoit de cet auteur que sur de mauvaises traductions. Il professa la Médecine. A l'exemple de tous les philosophes de sa nation, il s'étoit fait un système particulier de religion. Il disoit que le Christianisme ne convenoit qu'à des fous, le judaïsme qu'à des enfans, & le mahométisme qu'à des pourceaux. Il admettoit, avec Aristote, une ame universelle, dont la nôtre étoit une particule. A cette particule éternelle, immortelle, divine, il associoit un esprit sensitif, périssable & passager. Il accordoit aux animaux une puissance estimatrice qui les guidait aveuglément à l'utile, que l'homme connoît par la raison. Il eut

P P P P

quelqu'idée du *sensorium* commun. Il a pu dire, sans s'entendre, mais sans se contredire, que l'ame de l'homme étoit mortelle & qu'elle étoit immortelle. Averroës mourut l'an de l'égire 1103.

Le philosophe Noimoddin obtint des Romains quelques marques de distinction, après la conquête de la Grece; mais il sentit bientôt l'embarras & le dégoût des affaires publiques: il se renferma seul dans une petite maison, où il attendit en philosophe que son ame délogeât de son corps pour passer dans un autre; car il paroît avoir eu quelque foi à la météphysique.

Ibrin Al-Chatil Raifi, l'orateur de son siècle, fut théologien, philosophe, jurifconsulte & médecin. Ceux qui professoient à Bagdad l'accusèrent d'hérésie, & le conduisirent dans une prison qui dura. Il y a long-tems qu'un hérétique est un homme qu'on veut perdre. Le prince, mieux instruit, lui rendit justice; mais Raifi qui connoissoit apparemment l'opiniâtreté de la haine théologique, se réfugia au Caire, d'où la réputation d'Averroës l'appella en Espagne. Il partit précisément au moment où l'on exerçoit contre Averroës la même persécution qu'il avoit soufferte. La frayeur le saisit, & il s'en revint à Bagdad. Il suivit Abu-Habdilla dans ses disgrâces. Il prononça à Fez un poëme si touchant sur les malheurs d'Habdilla, que le souverain & le peuple se déterminèrent à le secourir. On passa en Espagne. On ramena les villes à l'autorité de leur maître. Hasis ennemi d'Habdilla fut renfermé dans la Castille, & celui-ci regna sur le reste de la contrée. Habdilla, tranquille sur le trône de Grenade, ne l'oublia pas; mais Rasis préféra l'obscurité du séjour de Fez à celui de la cour d'Espagne. Le plus léger mécontentement efface auprès des grands la mémoire des plus grands services. Habdilla, qui lui devoit sa couronne, devint son ennemi. La conduite de ce prince envers notre philosophe est un tissu de faussetés & de cruautés, auxquelles on ne conçoit pas qu'un roi, qu'un homme puisse s'abaisser. Il employa l'artifice & les promesses pour l'attirer; il médita de le faire périr dans une prison. Rasis lui échappa: il le fit redemander mort ou vif au souverain de Fez; celui-ci le livra, à condition qu'on ne disposeroit point de sa vie. On manqua à cette promesse. On accusa Rasis de vol & d'hérésie: il fut mis à la question; la violence des tourmens en arrachèrent l'aveu de crimes qu'il n'avoit point commis. Après l'avoir brisé, disloqué, on l'étrouffa. On le poursuivit au-delà du tombeau: il fut exhumé, & l'on exerça contre son cadavre toutes sortes d'indignités. Tel fut le sort de cet homme à qui la nature avoit accordé l'art de peindre & d'émouvoir, talens qui devoient un jour servir si puissamment ses ennemis, & lui être si inutiles auprès d'eux. Il mourut l'an 1278 de l'égire.

Etofi, ainsi nommé de *Tos* sa patrie, fut ruiné dans le sac de cette ville par le tartare Holac. Il ne lui resta qu'un bien qu'on ne pouvoit lui enlever, la science & la sagesse. Holac le protégea dans la fuite, se l'attacha, & l'envoya même, en qualité d'ambassadeur, au souverain de Bagdad, qui paya chèrement le mépris qu'il fit de notre philosophe. Etofi fut aristotélicien. Il commenta la Logique de Rasis, & la Métaphysique d'Avicenne. Il mourut à Samrahand, en Asie, l'an 1179 de l'égire. On exige d'un philosophe ce qu'on pardonneroit à un homme ordinaire. Les Manométans lui reprochent encore aujourd'hui de n'avoir point arrêté la vengeance terrible qu'Holac tira du calife de Bagdad. Falloit-il pour une petite insulte qu'un souverain & ses amis fussent foulés aux piés des chevaux, & que la terre bût le sang de quatre-vingt mille hommes? Il est d'autant plus difficile d'écarter cette tache de la mémoire d'Etofi, qu'Holac fut un homme doux, ami de la science & des savans, & qui ne dédaigna pas de s'instruire sous Etofi.

Nastroddin de Tus naquit l'an de l'égire 1097. Il étudia la Philosophie, & se livra de préférence aux Mathématiques & aux arts qui en dépendent. Il préféra toutes les écoles du Mogol: il commenta Euclide & Ptolomée. Il observa le ciel: il dressa des tables astronomiques. Il s'appliqua à la Morale. Il écrivit un abrégé de l'*Ethique* de Platon & d'Aristote. Ses ouvrages furent également estimés des Turcs, des Arabes & des Tartares. Il inspira à ces derniers le goût de la science, qu'ils reçurent & qu'ils conserverent même au milieu du tumulte des armes. Holac, Ilechan, Kublat, Kanm & Tamerlan aimèrent à conférer avec les hommes instruits.

Mais nous ne finirions point si nous nous étendions sur l'histoire des philosophes qui, moins célèbres que les précédens, n'ont pas été sans nom dans les siècles qui ont suivi la fondation du mahométisme: tels sont parmi les Arabes, Matthieu-ebn-Junis, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulfaric, Abul-Chars, Ebn Malca, Ebno'l Hofan, Abu'l Helme, Mogrebin, Ibnu-el-Baitar, qui a écrit des animaux, des plantes, des venins & des métaux; Abdeffalame qui fut soupçonné d'hérésie, & dont les ouvrages furent brûlés; Said-ebn-Hebatolla, Muhammed Tufius, Masfii, Joseph, Hafnum, Daxub, Phacroddin, Noimoddin, Ettphtheseni, qui fut premier ministre de Tamerlan, philosophe & factieux; Abul Hasan, Abu-Bahar, parmi les Maures; Abumafar, astronome célèbre; Albatigne, Alfragan, Alchabit, Géber, un des peres de la Chimie; Isaac-ben-Erram, qui disoit à Zaid son maître, qui lui avoit associé un autre médecin avec lequel il ne s'accordoit pas, que la contradiction de deux médecins étoit pire que la fièvre tierce; Esseram de Toledé, Abraham-ibnu-Sahel de Séville, qui s'amusa à composer des vers licencieux; Aaron-ben-Senton, qui mécontenta les habitans de Fez, auxquels il commandoit pour Abdalla, & excita par sa sévérité leur révolte, dans laquelle il fut égorgé lui & le reste des Juifs.

Il suit de ce qui précède, qu'à proprement parler, les Arabes ou *Sarrasins* n'ont point eu de philosophe avant l'établissement de l'islamisme.

Que le Zabianisme, mélange confus de différentes opinions empruntées des Perses, des Grecs, des Egyptiens, ne fut point un système de Théologie.

Que Mahomet fut un fanatique ennemi de la raison, qui ajusta comme il put ses sublimes rêveries, à quelques lambeaux arrachés des livres des Juifs & des chrétiens, & qui mit le couteau sur la gorge de ceux qui balancerent à regarder ses chapitres comme des ouvrages inspirés. Ses idées ne s'élevèrent point au-dessus de l'Antropomorphisme.

Que le tems de la Philosophie ne commença que sous les Omniades.

Qu'elle fit quelques progrès sous les Abbassides.

Qu'alors on s'en servit pour pallier le ridicule de l'islamisme.

Que l'application de la Philosophie à la révélation engendra parmi les Musulmans une espèce de théosophisme le plus détestable de tous les systèmes.

Que les esprits aux yeux desquels la Théologie & la Philosophie s'étoient dégradées par une association ridicule, inclinèrent à l'Athéisme: tels furent les Zendekéens & les Dararianéens.

Qu'on en vit éclore une foule de fanatiques, de sectaires & d'imposteurs.

Que bientôt on ne fut ni ce qui étoit vrai, ni ce qui étoit faux; & qu'on se jeta dans le Scepticisme.

Les Motafalites disoient: Dieu est juste & sage; il n'est point l'auteur du mal; l'homme se rend lui-même bon ou méchant.

Les Al-Iobariens disoient: l'homme n'est pas libre, Dieu produit en lui tout ce qu'il fait: il est le seul être qui agisse. Nous ne sommes pas moins né-

cessités que la pierre qui tombe & que l'eau qui coule. Les Al-Naiarianens disoient que Dieu à la vérité faisoit le bien & le mal, l'honnête & le deshonnête; mais que l'homme libre s'approprioit ce qui lui convenoit.

Les Al-Afsharites rapportoient tout à l'idée de l'harmonie universelle.

Que l'attachement servil à la philosophie d'Aristote, étouffa tout ce qu'il y eut de bons esprits parmi les *Sarrasins*.

Qu'avec cela ils ne posséderent en aucun tems quelque traduction fidele de ce philosophe.

Et que la Philosophie qui passa des écoles arabes dans celles de chrétiens, ne pouvoit que retarder le progrès de la connoissance parmi ces derniers.

De la théologie naturelle des Sarrasins. Ces peuples suivirent la philosophie d'Aristote; ils perdirent des siècles à disputer des catégories, du syllogisme, de l'analytique, des topiques, de l'art sophistique. Or nous n'avons que trop parlé des sentimens de ces anciens. *Voyez les articles ARISTOTÉLISME & PÉRIPATÉTICIEN.* Nous allons donc exposer les principaux axiomes de la théologie naturelle des *Sarrasins*.

Dieu a tout fait & réparé; il est assis sur un trône de force & de gloire: rien ne résiste à sa volonté.

Dieu, quant à son essence, est un, il n'a point de collègue; singulier, il n'a point de pareil; uniforme, il n'a point de contraire; séparé, il n'a point d'intime; ancien, il n'a rien d'antérieur; éternel, il n'a point eu de commencement; perdurable, il n'aura point de fin; constant, il ne cesse point d'être, il fera dans tous les siècles des siècles orné de ses glorieux attributs.

Dieu n'est soumis à aucun décret qui lui donne des limites, ou qui lui prescrive une fin; il est le premier & le dernier terme; il est au-dehors & en-dedans.

Dieu, élevé au-dessus de tout, n'est point un corps; il n'a pas de forme, & n'est pas une substance circonscrite, une mesure déterminée; les corps peuvent se mesurer & se diviser. Dieu ne ressemble point aux corps. Il semble, d'après ce principe, que les Musulmans ne sont ni antropomorphites, ni matérialistes: mais il y a des sectes qui s'attachant plus littéralement à l'alcoran, donnent à Dieu des yeux, des pieds, des mains, des membres, une tête, un corps. Reste à savoir s'il n'en est pas d'elles, comme des juifs & de nous: celui qui voudroit juger de nos sentimens sur Dieu par les expressions de nos livres, & par les nôtres, se tromperoit grossièrement. Il n'y a aucun de nos théologiens qui s'entendent assez ouvertement à la lettre, pour rendre Dieu corporel; & s'il reste encore parmi les fideles quelques personnes qui, accoutumées à s'en faire une image, voient l'éternel sous la forme d'un vieillard vénérable avec une longue barbe, elles ont été mal instruites, elles n'ont point entendu leur catéchisme; elles imaginent Dieu comme il est représenté dans les morceaux de peinture qui décorent nos temples, & qui peut-être sont le premier germe de cette espece de corruption.

Dieu n'est point une substance, & il n'y a point de substance en lui; ce n'est point un accident, & il n'y a point en lui d'accident; il ne ressemble à rien de ce qui existe, ni rien de ce qui existe ne lui ressemble.

Il n'y a en Dieu ni quantité, ni termes, ni limites, ni position différente; les cieux ne l'environnent point; s'il est dit qu'il est assis sur un trône, c'est d'une manière & sous une acception qui ne marque ni contact, ni forme, ni situation, ni existence en un lieu déterminé, ni mouvement local. Son trône ne le soutient point; mais il est soutenu avec tout ce qui l'environne par la bonté de sa puissance. Son trône est par-tout, parce qu'il regne par-tout. Sa main est par-tout, parce qu'il commande en tous lieux. Il n'est ni

Tome XIV.

plus éloigné, ni plus voisin du ciel que de la terre.

Il est en tout; il est plus proche de l'homme que ses veines jugulaires; il est présent à tout; il est témoin de tout ce qui se passe; sa proximité des choses n'a rien de commun avec la proximité des choses entr'elles; ce sont deux essences, deux existences, deux présences différentes.

Il n'existe en quoi que ce soit, ni quoi que ce soit en lui; il n'est le sujet de rien.

Il est immense, & l'espace ne le comprend pas; il est très-saint, & le tems ne le limite pas. Il étoit avant le tems & l'espace; & il est à présent comme il a été de toute éternité.

Dieu est distingué de la créature par ses attributs; il n'y a dans son essence que lui; il n'y a dans les autres choses que son essence.

Sa sainteté ou perfection exclut de sa nature toute idée de changement & de translation; il n'y a point en lui d'accident; il n'est point sujet à la contingence; il est lui dans tous les siècles; exempt de dissolution, quant aux attributs de sa gloire; exempt d'accroissement, quant aux attributs de sa perfection.

Il est de foi que Dieu existe présent à l'entendement & aux yeux pour les saints & les bienheureux, dont il fait ainsi le bonheur dans la demeure éternelle, où il leur accorde de contempler sa face glorieuse.

Dieu est vivant, fort, puissant, supérieur à tout; il n'est sujet ni à excès, ni à impuissance; ni au sommeil, ni à la veille, ni à la vieillesse, ni à la mort.

C'est lui qui commande & qui regne, qui veut & qui peut; c'est de lui qu'est la souveraineté & la victoire, l'ordre & la création.

Il tient les cieux dans sa droite; les créatures sont dans la paume de sa main; il a notifié son excellence & son unité par l'œuvre de la création.

Les hommes & leurs œuvres sont de lui; il a marqué leurs limites.

Le possible est en sa main; ce qu'il peut ne se compte pas; ce qu'il fait ne se comprend pas.

Il fait tout ce qui peut être su; il comprend, il voit tout ce qui se fait des extrémités de la terre jusqu'au haut des cieux; il suit la trace d'un atome dans le vuide; il est présent au mouvement délié de la pensée; le mouvement le plus secret du cœur ne lui est pas caché; il fait d'une science antique qui fut son attribut de toute éternité, & non d'une science nouvelle qu'il ait acquise dans le tems. La charge de l'univers est moins par rapport à lui, que celle d'une fourmi par rapport à l'étendue & à la masse de l'univers.

Dieu veut ce qui est; il a disposé à l'événement ce qui se fera; il n'y a par rapport à sa puissance ni peu ni beaucoup, ni petitesse ni grandeur, ni bien ni mal, ni foi ni incréduité, ni science ni ignorance, ni bonheur ni malheur, ni jouissance ni privation, ni accroissement ni diminution, ni obéissance ni révolte, si ce n'est par un jugement déterminé, un décret, une sentence, un acte de sa volonté.

Ce fatalisme est l'opinion dominante des Musulmans. Ils accordent tout à la puissance de Dieu, rien à la liberté de l'homme.

Ce que Dieu veut, est; ce qu'il ne veut pas, n'est pas; le clin de l'œil, l'essor de la pensée sont par sa volonté.

C'est lui par qui les choses ont commencé, qui les a ordonnées, qui les réordonnera; c'est lui qui fait ce qu'il lui plaît, dont la sentence est irrévocable, dont rien ne retarde ou n'avance le décret, à la puissance duquel rien ne se soustrait, qui ne souffre point de rebelles, qui n'en trouve point, qui les empêche par sa miséricorde, ou qui les permet par sa puissance; c'est de son amour & de sa volonté que l'homme tient la faculté de lui obéir, de le servir. Que les hommes, les démons & les anges se rassent-

P P P ij

blent, qu'ils combinent toutes leurs forces ; s'ils ont mis un atome en mouvement, ou arrêté un atome mû, c'est qu'il l'aura voulu.

Entre les attributs qui constituent l'essence de Dieu, il faut sur-tout considérer la volonté ; il a voulu de toute éternité que ce qui est fût ; il en a vu le moment, & les existences n'ont ni précédé ce moment, ni suivi ; elles se sont conformé à sa science, à son decret, sans délai, sans précipitation, sans desordre.

Il voit, il entend : rien n'est loin de son oreille, quelque foible qu'il soit ; rien n'est loin de sa vue, quelque petit qu'il soit. Il n'y a point de distance pour son ouïe, ni de ténèbres pour ses yeux. Il est sans organes, cependant il a toutes sensations ; comme il connoît sans cœur, il exécute sans membres, il crée sans instrument ; il n'y a rien d'analogue à lui dans la créature.

Il parle, il ordonne, il défend, il promet, il menace d'une voix éternelle, antique, partie de son essence. Mais son idiome n'a rien de commun avec les langues humaines. Sa voix ne ressemble point à la nôtre : il n'y a ni ondulation d'air, ni collision de corps, ni mouvement de lèvres, ni lettres, ni caractères ; c'est la loi, c'est l'alcoran, c'est l'Evangile, c'est le pseautier, c'est son esprit qui est descendu sur ses apôtres, qui ont été les interpretes entre lui & nous.

Tout ce qui existe hors de Dieu est son œuvre, émané de sa justice de la manière la plus parfaite & la meilleure.

Il est sage dans ses œuvres, juste dans ses decrets, comment pourroit-il être accusé d'injustice ? Ce ne pourroit être que par un autre être qui auroit quelque droit de juger de l'administration des choses, & cet être n'est pas.

D'où l'on voit que les Musulmans n'établissent aucune liaison entre le créateur & la créature ; que tout se rapporte à lui seul ; qu'il est juste, parce qu'il est tout-puissant ; que l'idée de son équité n'a peut-être rien de commun avec la nôtre ; & que nous ne savons précisément par quels principes nous serons jugés à son tribunal bons ou méchants. Qu'est-ce qu'un être passager d'un moment, d'un point, devant un être éternel, immense, infini, tout-puissant ? moins que la fourmi devant nous. Qu'on imagine ce que les hommes feroient pour un de leurs semblables, si l'existence éternelle étoit seulement assurée à cet être ? Croit-on qu'il eût quelque scrupule d'immoler à sa félicité tout ce qui pourroit s'y opposer ? Croit-on qu'il balançât de dire à celui qui deviendrait sa victime : qu'êtes-vous par rapport à moi ? Dans un moment il ne s'agira plus de vous, vous ne souffrirez plus, vous ne ferez plus : moi, je suis, & je ferai toujours. Quel rapport de votre bien-être au mien ! Je ne vous dois qu'à proportion de votre durée comparée à la mienne. Il s'agit d'une éternité pour moi, d'un instant pour vous. Je me dois en raison de ce que vous êtes, & de ce que je suis : voilà la base de toute justice. Souffrez donc, mourez, périssez, sans vous plaindre. Or quelle distance encore plus grande d'un Dieu qui auroit accordé l'éternité à sa créature, à cette créature éternelle, que de cette créature éternelle à nous ? Combien ne lui resteroit-il pas d'infirmités qui rapprocheroient sa condition de la nôtre, tandis qu'il n'auroit qu'un seul attribut qui rendroit sa condition comparable à celle de Dieu. Un seul attribut divin, supposé dans un homme, suffit donc pour anéantir entre cet homme & ses pareils toute notion de justice. Rien par rapport à cet homme hypothétique, que sommes nous donc par rapport à Dieu ? Il n'y a que le brachmane qui a craint d'écraser la fourmi qui puisse lui dire ; ô Dieu, pardonne-moi ; si j'ai fait descendre l'idée de ma justice jusqu'à la fourmi, j'ai pu la faire aussi remonter jus-

qu'à toi. Traite-moi comme j'ai traité le plus foible de mes inférieurs.

Les génies, les hommes, les démons, les anges, le ciel, la terre, les animaux, les plantes, la substance, l'accident, l'intelligible, le sensible, tout a commencé, excepté Dieu. Il a tiré tout du néant, ou de la pure privation : rien n'étoit ; lui seul a toujours été.

Il n'avoit besoin de rien. S'il a créé, ce n'est pas qu'il ne pût se passer des créatures. Il a voulu qu'elles fussent pour que sa volonté se fit, sa puissance se manifestât, la vérité de sa parole s'accomplît. Il ne remplit point un devoir ; il ne céda point à une nécessité ; il ne satisfît point à un sentiment de justice ; il n'étoit obligé à rien envers quelqu'être que ce fût. S'il a fait aux êtres la condition dont ils jouissent, c'est qu'il l'a voulu. Il pourroit accabler l'homme de souffrances, sans qu'il pût en être accusé. S'il en a usé autrement, c'est bienveillance, c'est bonté, c'est grace. O homme, remercie-le donc du bien qu'il t'a départi gratuitement, & soumets-toi sans murmurer à la peine.

S'il récompense un jour ceux qui l'auront aimé & imité, cette récompense ne sera point le prix du mérite, une indemnité, une compensation, une reconnaissance nécessaire. Ce sera l'accomplissement de sa parole, la suite de son pacte qui fut libre. Il pouvoit créer, ne se point obliger, disposer de nous à son gré, & cela sans cesser d'être juste. Qu'y a-t-il de commun entre nous & lui ?

Il faut avouer que les Musulmans ont de hautes idées de la nature de Dieu ; & que Leibnitz avoit raison de dire, que le Christianisme ne s'étoit élevé à rien de plus sublime.

De la doctrine des musulmans sur les anges & sur l'âme de l'homme. Ils disent :

Les anges sont les ministres de Dieu ; ils n'ont point péché ; ils sont proches de leur souverain ; il commande, & ils lui obéissent.

Ce sont des corps subtils, saints, formés de lumières ; ils ne courent point ; ils ne mangent point ; ils ne dorment point ; ils n'ont point de sexe ; ils n'ont ni pere, ni mere, ni appétit charnel.

Ils ont différentes formes, selon les fonctions auxquelles ils sont destinés. Il y en a qui sont debout ; d'autres sont inclinés ; d'autres assis ; d'autres prosternés ; les uns prient, les autres chantent ; les uns célèbrent Dieu par des louanges ; les autres implorent sa miséricorde pour les pécheurs ; tous l'adorent.

Il faut croire aux anges, quoiqu'on en ignore & les noms & les ordres. Il faut les aimer. La foi l'ordonne. Celui qui les néglige est un infidèle.

Celui qui n'y croit pas, qui ne les aime pas, qui ne les revere pas, qui les suppose de différens sexes, est un infidèle.

L'âme de l'homme est immortelle. La mort est la dissolution du corps & le sommeil de l'âme. Ce sommeil cessera.

Ce sentiment n'est pas général. Les Al-shareffans & les Al-afsharites regardent l'âme comme un accident périssable.

Lorsque l'homme est déposé dans le tombeau, deux anges terribles le visitent ; ils s'appellent *Moncar* & *Nacir*. Ils l'interrogent sur sa croyance & sur ses œuvres. S'il répond bien, ils lui permettent de reposer mollement ; s'il répond mal, ils le tourmentent en le frappant à grands coups de masses de fer.

Ce jugement du sépulcre n'est pas dans l'alcoran ; mais c'est un point de tradition pieuse.

La main de l'ange de mort, qui s'appelle *Azariel*, reçoit l'âme au sortir du corps ; & si elle a été fidele, il la confie à deux anges qui la conduisent au ciel, où son mérite désigne sa place, ou entre les prophètes, ou entre les martyrs, ou parmi le commun des fideles.

Les âmes au sortir du corps descendent dans l'albazach. C'est un lieu placé entre ce monde & le monde futur, où elles attendent la résurrection.

L'ame ne ressuscite pas seule. Le corps ressuscite aussi. L'alcoran dit, qui est-ce qui pourra ressusciter les os dissous ? qui est-ce qui rassemblera leurs particules éparées ? Celui qui les a formés, lorsqu'ils n'étoient rien.

Au jour du jugement, Dieu rassemblera & les hommes & les génies qui ont été. Il les examinera, il accordera le ciel aux bons. Les méchants seront envoyés à la gêne.

Entre les méchants ceux qui auront reconnu l'unité de Dieu, sortiront du feu, après avoir expié leurs fautes.

Il n'y a point de damnation éternelle pour celui qui a cru en un seul Dieu.

De la physique & de la métaphysique des Sarrafins. C'est l'aristotélisme ajouté aux préjugés religieux, une théosophie islamitique ; Thophail admet les quatre qualités des Péripatéticiens, l'humide & le sec, le froid & le chaud. C'est de leur combinaison qu'il déduit l'origine des choses ; l'ame a, selon lui, trois facultés ; la végétative, la sensitive & la naturelle ; il y a trois principes, la matière, la forme & la privation ; les deux premiers sont de l'essence ; la puissance & la raison des existences ; le mouvement est l'acte de la puissance, en tant que puissance. Le progrès du mouvement n'est point infini ; il se résout à un premier moteur immobile, un, éternel, invisible, sans quantité & sans matière. Il y a des corps simples ; il y en a de composés ; ils sont mus en ligne droite ou circulaire. Il n'y a que quatre éléments. Le ciel est un, il est simple, exempt de génération & de corruption. Il se meut circulairement. Il n'y a point de corps infini. Le monde est fini, cependant éternel. Les corps célestes ont un cinquième élément particulier. Plus une sphère est voisine du premier moteur, plus elle est parfaite, plus son mouvement est rapide. Les éléments sont des corps simples, dans lesquels les composés se résolvent. Il y en a de légers qui tendent en haut, & de graves qui tendent en bas. C'est leur tendance opposée qui cause l'altération & le changement des corps. L'ame végétative préside à la végétation, la sensitive aux sens, la rationnelle à la raison. L'entendement est ou actif ou passif. L'entendement actif est éternel, immortel, loin de tout commerce avec le corps ; le passif est ou théorique ou pratique. La mort est l'extinction de la chaleur naturelle. La vie est l'équilibre de la chaleur naturelle & de l'humide vital. Tous les êtres sont par la matière & par la forme. On ne peut définir que les composés ; la matière & la forme ne s'engendrent point. Il y a des puissances douées de la raison ; il y en a qui en sont privées. Personne ne juge mal de ce qui ne change point. L'unité est l'opposé de la multitude. Il y a trois sortes de substances, les unes qui périssent, comme les plantes & les animaux ; d'autres qui ne périssent point, comme le ciel ; de troisièmes qui sont éternelles & immobiles. Il y a un mouvement éternel. Il y a donc des substances éternelles. Elles sont immatérielles. Elles se meuvent de toute éternité d'un mouvement actuel. Le premier moteur meut toutes les autres intelligences. Cette cause première du mouvement ne change point. Elle est par elle-même. C'est Dieu, être éternel, immobile, insensible, indivisible, infiniment puissant, infiniment heureux dans sa propre contemplation. Il y a sous Dieu des substances motrices des sphères. Ce sont des esprits. Elles ont leurs fonctions particulières, &c. . .

De la physique & de la métaphysique de Tophail. Il peut y avoir dans quelque contrée saine & tempérée placée sous la ligne équinoxiale ou ailleurs des hommes vraiment autochtones, naissant de la terre, sans père & sans mère, par la seule influence de la lumière & du ciel.

Cette génération spontanée fera l'effet d'une fermentation du limon, continuée pendant des siècles, jusqu'au moment où il s'établit un équilibre fécond entre le froid & le chaud, l'humide & le sec.

Dans une masse considérable de ce limon ainsi fécondé, il y aura des parties où l'équilibre des qualités ou la température sera plus parfaite, où la disposition à la formation du mixte sera plus grande. Ces parties appartiendront à la nature animale ou humaine.

La matière s'agitiera ; il s'y formera des bulles ; elle deviendra visqueuse ; les bulles seront partagées au-dedans d'elles-mêmes en deux capacités séparées par un voile léger ; un air subtil y circulera ; une température égale s'y établira ; l'esprit envoyé par Dieu s'y insinuera & s'y unira, & le tout sera vivant.

L'union de l'esprit avec la matière prédisposée à le recevoir sera si intime qu'on ne pourra le séparer.

L'esprit vivifiant émane incessamment de Dieu. La lumière qui s'éclaire continuellement du soleil, sans l'épuiser, en est une image.

Il descend également sur toute la création ; mais il ne se manifeste pas également en tout lieu. Toutes les parties de l'univers ne sont pas également disposées à le faire valoir. De-là les êtres inanimés qui n'ont pas de vie ; les plantes où l'on aperçoit quelques symptômes de sa présence ; les animaux où il a un caractère plus évident.

Entre les animaux, il y en a qui ont avec lui une affinité particulière ; une organisation plus analogue à sa forme ; dont le corps est, pour ainsi dire, une image de l'esprit qui doit l'animer. Tel est l'homme.

Si cette analogie de l'esprit & de la forme prédomine dans un homme, ce sera un prophète.

Aussitôt que l'esprit s'est uni à sa demeure, il se soumet toutes les facultés ; elles lui obéissent ; Dieu a voulu qu'il en disposât.

Alors il se forme une autre bulle divisée en trois capacités séparées chacune par des cloisons, des fibres, des canaux déliés. Un air subtil, assez semblable à celui qui remplissoit les capacités de la première bulle, remplit les capacités de celle-ci.

Chacune de ces capacités contient des qualités qui lui sont propres ; elles s'y exercent, & ce qu'elles produisent de grand ou de petit est transmis à l'esprit vivifiant qui a son ventricule particulier.

Aux environs de ce ventricule, il naît une troisième bulle. Cette bulle est aussi remplie d'une substance aérienne, mais plus grossière. Elle a ses capacités. Ce sont des réservoirs des facultés subalternes.

Ces réservoirs communiquent entr'eux & s'entre-tiennent. Mais ils sont tous subordonnés au premier, à celui de l'esprit, excepté dans les fonctions des membres qui se formeront, & auxquels ils présideront avec souveraineté.

Le premier des membres c'est le cœur. Sa figure est conique ; c'est l'effet de celle que l'esprit ou la flamme affecte. C'est par la même raison que la membrane forte qui l'environne suit la même configuration. Sa chair est solide. Il est conservé par une enveloppe épaisse.

La chaleur dissout les humeurs & les dissipe. Il falloit que quelques organes les réparassent. Il falloit que ces organes sentissent ce qui leur étoit propre, & l'attirassent ; ce qui leur étoit contraire, & le repoulassent.

Deux membres ont été formés à cette fin ; avec les facultés convenables. L'un préside aux sensations, c'est le cerveau ; l'autre à la nutrition, c'est le foie.

Il étoit nécessaire qu'ils communiquassent entr'eux & avec le cœur. De-là les artères, les veines & la multitude de canaux, les uns étroits, les autres larges, qui s'y rendent & qui s'en distribuent.

C'est ainsi que le germe se forme, que l'embryon s'accroît, & qu'il se perfectionne jusqu'au moment de la naissance.

Lorsque l'homme est parfait, les tégumens du limon se déchirent, comme dans les douleurs de l'enfantement; la terre aride environnante s'entr'ouvre, & la génération spontanée s'achève.

La nature a refusé à l'homme ce qu'elle a accordé aux bêtes; elle lui a fait des besoins particuliers. De là l'invention des vêtemens & d'autres arts.

Ses mains ont été les sources les plus fécondes de ses connoissances. C'est de-là que lui est venue la connoissance de sa force & de sa supériorité sur les animaux.

L'exercice des sens ne se fait pas sans obstacle. Il a fallu les lever.

Lorsque l'action des sens est suspendue, & que le mouvement cesse dans l'animal, sans qu'il y ait aucun obstacle extérieur, aucun vice interne, l'animal continue de vivre. Il faut donc chercher en lui quelque organe sans le secours duquel les autres ne puissent vaquer à leurs fonctions. Cet organe est le cœur.

Lorsque l'animal est mort, lorsque la vie n'y est plus, sans qu'on remarque dans sa configuration & dans ses organes aucun dérangement qui en anéantisse les opérations, il faut en conclure qu'il y a un principe particulier & antérieur dont toute l'économie dépendoit.

Lorsque ce principe s'est retiré, l'animal restant entier; quelle apparence qu'il revienne, l'animal étant détruit?

Il y a donc deux choses dans l'animal, le principe par lequel il vit, & le corps qui sert d'instrument au principe. La partie noble c'est le principe; le corps est la partie vile.

Il faut le déposer dans le tems, lorsque le principe vivifiant s'en est retiré. Un être vraiment étonnant, prétieux & digne d'admiration, c'est le feu.

Sa force est surprenante; ses effets prodigieux; la chaleur du cœur ne permet pas de douter que le feu n'anime cet organe, & ne soit le principe de son action.

La chaleur subsiste dans l'animal, tant qu'il vit; elle n'est dans aucune partie aussi grande qu'au cœur. À la mort, elle cesse. L'animal est froid.

Cette vapeur humide & chaude du cœur qui fait le mouvement dans l'animal, est sa vie.

Malgré la multitude & la diversité des parties dont l'animal est composé; il est un relativement à l'esprit. L'esprit y occupe un point central d'où il commande à toute l'organisation.

L'esprit est un. Il communique avec les membres par des fibres & des canaux. Coupez, anéantissez, embarrassez la communication de l'esprit à un membre & ce membre sera paralysé.

Le cœur envoie l'esprit au cerveau; le cerveau le distribue dans les artères. Le cerveau abonde en esprit. Il en est un réservoir.

Si par quelque cause que ce soit, un organe est privé d'esprit, son action cesse. C'est un instrument inutile & abject.

Si l'esprit s'échappe de tout le corps; s'il se consume en entier, ou s'il se dissout, le corps reste sans mouvement; il est dans l'état de mort.

De la comparaison de l'homme avec les autres êtres, il suit qu'elles ont des qualités communes & des qualités différentes. Qu'ils sont uns dans les convenances; variés & plusieurs, dans les disconvenances.

Le premier coup d'œil que nous jettons sur les propriétés des choses, nous instruit de toute la richesse de la nature.

Si l'esprit est un. Le corps est un relativement à la continuité & à son économie. C'est un même organe qui a différentes fonctions sur sa longueur, selon le plus ou le moins d'énergie de l'esprit.

Il y a aussi une sorte d'unité sous laquelle on peut considérer tous les animaux; même organisation, même sens, même mouvement, même fonction, même vie, même esprit.

L'esprit est un, les cœurs sont différens. La différence est dans les vaisseaux & non dans la liqueur.

L'espece est une. Les individus différens; mais cette différence est semblable à celles des membres, qui n'empêche point la personne d'être une.

Il y a dans toute espece d'animaux la sensation, la nutrition & le mouvement spontané. Ces fonctions communes sont propres à l'esprit; les autres fonctions diverses dans les différentes especes d'animaux lui appartiennent moins spécialement.

L'esprit est un dans tout le genre animal, quoiqu'il y ait quelque différence légère dans ses fonctions, d'une espece d'animaux à une autre. Le genre animal est un.

Quelque diversité que nous remarquions dans le port, la tige, les branches, les fleurs, les feuilles, les fruits, les semences des plantes, elles vivent, elles croissent, elles se nourrissent de même. Le genre en est un.

Le genre animal & le genre végétal ont des qualités communes, telles que l'accroissement & la nutrition. Les animaux sentent, conçoivent; les plantes ne sont pas tout-à-fait privées de ces qualités. On peut donc renfermer par la pensée ces deux genres & n'en faire qu'un.

Les pierres, la terre, l'eau, l'air, le feu, en un mot tous les corps qui n'ont ni sentiment, ni accroissement, ni nutrition, ne different entr'eux que comme les colorés & les non-colorés, les chauds & les froids, les ronds & les carrés. Mais ce qui est chaud peut se refroidir, ce qui est froid se rechauffer, ce qui est coloré s'obscurcir, ce qui est obscur se colorer; les eaux se changent en vapeurs, les vapeurs se remettent en eau; ainsi, malgré l'apparence de la diversité il y a unité.

Mais c'est la diversité des organes qui fait la diversité des actions; les actions ne sont point essentielles; appliquez le principe de l'action de la même manière, & vous aurez les mêmes actions; appliquez-le différemment vous aurez des actions différentes; mais tous les êtres étant convertibles les uns dans les autres, il n'y a que le principe de l'action qui soit un. Il est commun à tous les êtres, animés ou inanimés, vivans ou brutes, mus ou en repos.

Toute cette variété répandue dans l'univers disparoit donc aux yeux de l'homme attentif. Tout se réduit à l'unité.

Entre les qualités des corps naturels, les premières qu'on remarque ce sont la tendance en haut dans les uns, tels que l'air, le feu, la fumée, la flamme; & la tendance en bas dans les autres, tels que l'eau, la terre, les pierres.

Il n'y en a point qui soit absolument privé de l'un & de l'autre de ses mouvemens, ou parfaitement en repos, à moins qu'un obstacle ne l'arrête.

La pesanteur & la légèreté ne sont pas des qualités des corps comme tels; sans quoi il n'y auroit point de grave qui n'eût quelque légèreté, ni de léger qui n'eût quelque pesanteur. La pesanteur & la légèreté sont donc de quelque chose surajoutée à la notion de corporéité.

L'essence des graves & des légers est donc composée de deux notions; l'une commune, c'est la corporéité; l'autre différente, c'est ce qui constitue grave le corps grave, & léger le corps léger.

Mais cela n'est pas vrai seulement des graves & des légers, mais de tout en général. L'essence est une notion composée de la corporéité & de quelque chose surajoutée à cette qualité.

L'esprit animal qui réside dans le cœur, a nécessairement quelque chose de surajouté à sa corporéité, qui le rend propre à ses fonctions admirables: c'est la notion de ce quelque chose qui constitue sa forme & sa différence: c'est par elle qu'il est ame animale ou sensitive.

Ce qui opère dans les plantes les effets de la chaleur radicale dans les animaux, s'appelle *ame végétative*.

Ces qualités sur-ajoutées ou formes se distinguent par leurs effets.

Elles ne tombent pas toujours sous le sens. La raison les soupçonne.

La nature d'un corps animé, c'est le principe particulier de ce qu'il est, & de ce qui s'y opère.

L'essence même de l'esprit consiste dans quelque chose de sur-ajouté à la notion de corporéité.

Il y a une forme générale & commune à tous les êtres dans laquelle ils conviennent, & d'où émanent une ou plusieurs actions; outre cette forme commune & générale, un grand nombre ont une forme commune particulière sur-ajoutée, d'où émanent une ou plusieurs actions particulières à cette forme sur-ajoutée. Outre cette première forme sur-ajoutée, un grand nombre de ceux auxquels elle est commune, en ont une seconde sur-ajoutée particulière d'où émanent une ou plusieurs actions particulières à cette seconde forme sur-ajoutée. Outre cette seconde forme sur-ajoutée, un grand nombre de ceux à qui elle est commune, en ont une troisième particulière sur-ajoutée d'où émane une ou plusieurs actions particulières à cette troisième forme sur-ajoutée, & ainsi de suite.

Ainsi les corps terrestres sont graves, & tombent. Entre les corps graves & qui tombent, il y en a qui se nourrissent & s'accroissent. Entre les corps graves & qui tombent, & qui se nourrissent & s'accroissent, il y en a qui sentent & se meuvent. Entre les corps graves & qui tombent, & qui se nourrissent & s'accroissent, & qui sentent & se meuvent, il y en a qui pensent.

Ainsi toute espèce particulière d'animaux a une propriété commune avec d'autres espèces, & une propriété sur-ajoutée qui la distingue.

Les corps sensibles qui remplissent dans ce monde le lien de la génération & de la corruption, ont plus ou moins de qualités sur-ajoutées à celle de la corporéité, & la notion en est plus ou moins composée.

Plus les actions sont variées, plus la notion est composée, & plus il y a de qualités sur-ajoutées à la corporéité.

L'eau a peu d'actions propres à sa forme d'eau. Ainsi la notion ni la composition ne supposent pas beaucoup de qualités sur-ajoutées.

Il en est de même de la terre & du feu.

Il y a dans la terre des parties plus simples que d'autres.

L'air, l'eau, la terre, & le feu se convertissant les uns dans les autres, il faut qu'il y ait une qualité commune. C'est la corporéité.

Il faut que la corporéité n'ait par elle-même rien de ce qui caractérise chaque élément. Ainsi elle ne suppose ni pesanteur ni légèreté, ni chaleur ni froid, ni humidité ni sécheresse. Il n'y a aucune de ces qualités qui soit commune à tous les corps. Il n'y en a aucune qui soit du corps en tant que corps.

Si l'on cherche la forme sur-ajoutée à la corporéité qui soit commune à tous les êtres animés ou inanimés, on n'en trouvera point d'autre que l'étendue conçue sous les trois dimensions. Cette notion est donc du corps comme corps.

Il n'y a aucun corps dont l'existence se manifeste aux sens par la seule qualité d'étendue sur-ajoutée à celle de corporéité; il y en a une troisième sur-ajoutée.

La notion de l'étendue suppose la notion d'un sujet de l'étendue: ainsi l'étendue & le corps différent.

La notion du corps est composée de la notion de la corporéité & de la notion de l'étendue. La corporéité est de la matière; l'étendue est de la forme.

La corporéité est constante; l'étendue est variable à l'infini.

Lorsque l'eau est dans l'état que sa forme exige, on y remarque un froid sensible, un penchant à descendre d'elle-même; deux qualités qu'on ne peut lui ôter sans détruire le principe de sa forme, sans en séparer la cause de sa manière d'être aqueuse; autrement, des propriétés essentielles à une forme pourroient émaner d'une autre.

Tout ce qui est produit, suppose un produisant; ainsi d'un effet existant, il existe une cause efficiente.

Qu'est-ce que l'essence d'un corps? C'est une disposition d'où procèdent ses actions, ou une aptitude à y produire ses mouvements.

Les actions des corps ne sont pas d'elles-mêmes, mais de la cause efficiente qui a produit dans les corps les attributs qu'ils ont, & d'où ces actions émanent.

Le ciel & toutes les étoiles sont des corps qui ont longueur, largeur & profondeur. Ces corps ne peuvent être infinis; car la notion d'un corps infini est absurde.

Les corps célestes sont finis par le côté qu'ils nous présentent; nous avons là-dessus le témoignage de nos sens. Il est impossible que par le côté opposé, ils s'étendent à l'infini. Car soient deux lignes parallèles tirées des extrémités du corps, & s'enfonçant ou le suivant dans toute son extension à l'infini; qu'on ôte à l'une de ces lignes une portion finie; qu'on applique cette ligne moins cette portion coupée à la parallèle qui est entière, il arrivera de deux choses l'une; ou qu'elles seront égales, ce qui est absurde, ou qu'elles seront inégales, ce qui est encore absurde; à-moins qu'elles ne soient l'une & l'autre finies, & par conséquent le corps dont elles forment deux côtés.

Les cieux se meuvent circulairement; donc le ciel est sphérique.

La sphéricité du ciel est encore démontrée par l'égalité des dimensions des astres à leur lever, à leur midi & à leur coucher. Sans cette égalité, les astres seroient plus éloignés ou plus voisins dans un moment que dans un autre.

Les mouvements célestes s'exécutent en plusieurs sphères contenues dans une sphère suprême qui les emporte toutes d'orient en occident dans l'intervalle d'un jour & d'une nuit.

Il faut considérer l'orbe céleste & tout ce qu'il contient, comme un système composé de parties unies les unes aux autres, de manière que la terre, l'eau, l'air, les plantes, les animaux & le reste des corps renfermé sous la limite de cet orbe, forment une espèce d'animal dont les astres sont les organes de la sensation, dont les sphères particulières sont les membres, dont les excréments sont cause de la génération & de la corruption dans ce grand animal, comme on le remarque quelquefois, que les excréments des petits produisent d'autres animaux.

Le monde est-il éternel, ou ne l'est-il pas? C'est une question qui a ses preuves également fortes pour & contre.

Mais, quel que soit le sentiment qu'on suive, on dira: si le monde n'est pas éternel, il a une cause efficiente: cette cause efficiente ne peut tomber sous le sens, être matérielle; autrement elle seroit partie du monde. Elle n'a donc ni l'étendue & les autres propriétés du corps; elle ne peut donc agir sur le monde. Si le monde est éternel, le mouvement est éternel; il n'y a jamais eu de repos. Mais tout mouvement suppose une cause motrice hors de lui: donc la cause motrice du monde seroit hors de lui; il y auroit donc quelque chose d'abstrait, d'antérieur au monde, d'incomparable, & d'anomal à toutes les parties qui le composent.

L'essence de ce monde, relativement au moteur dont il reçoit son action, qui n'est point matériel, qui est un abstrait qui ne peut tomber sous le sens, qu'on ne peut s'imaginer, qui produit les mouvemens célestes sans différence, sans altération, sans relâche, est quelque chose d'analogue à ce moteur.

Toute substance corporelle a une forme, sans laquelle le corps ne peut ni être conçu ni être. Cette forme a une cause; cette cause est Dieu: c'est par elle que les choses sont, subsistent, durent: sa puissance est infinie, quoique ce qui en dépend soit fini.

Il y a donc eu création. Il y a priorité d'origine, mais non de tems, entre le monde & la cause efficiente du monde. Au moment qu'on la conçoit, on peut la concevoir, disant que tout soit, & tout étant.

Sa puissance & sa sagesse, si évidentes dans son œuvre, ne nous laissent aucun doute sur sa liberté, sa prévoyance & ses autres attributs: le poids de l'atome le plus petit lui est connu.

Les membres qu'il a donnés à l'animal, avec la faculté d'en user, annoncent sa munificence & sa miséricorde.

L'être le plus parfait de cet univers n'est rien en comparaison de son auteur. N'établissons point de rapports entre le créateur & la créature.

Le créateur est un être simple. Il n'y a en lui ni privation ni défaut. Son existence est nécessaire; c'est la source de toutes les autres existences. Lui, lui; tout périt excepté lui.

Le Dieu des choses est le seul digne objet de notre contemplation. Tout ce qui nous environne, nous ramène à cet être, & nous transporte du monde sensible dans le monde intelligible.

Les sens n'ont de rapport qu'au corps; l'être qui est en nous, & par lequel nous atteignons à l'existence de la cause incorporelle, n'est donc pas corps.

Tout corps se dissout & se corrompt; tout ce qui se corrompt & dissout, est corps. L'ame incorporelle est donc indissoluble, incorruptible, immortelle.

Les facultés intelligentes le sont, ou en puissance ou en action.

Si une faculté intelligente conçoit un objet, elle en jouit à sa manière; & sa jouissance est d'autant plus exquise, que l'objet est plus parfait; & lorsqu'elle en est privée, sa douleur est d'autant plus grande.

La somme des facultés intelligentes, l'essence de l'homme ou l'ame, c'est la même chose.

Si l'ame unie au corps n'a pas connu Dieu; au sortir du corps, elle n'en peut jouir: elle est étrangère au bonheur de posséder ou à la douleur d'être privée de la contemplation de l'être éternel; que devient-elle donc? Elle descend à l'état des brutes. Si l'ame unie au corps a connu Dieu; quand elle en sera séparée; devenue propre à la jouissance de cet astre par l'usage qu'elle auroit fait de ses sens & de ses facultés, lorsqu'elle les commandoit, elle sera ou tourmentée éternellement par la privation d'un bien infini qui lui est familier, ou éternellement heureuse par sa possession: c'est selon les œuvres de l'homme en ce monde.

La vie de la brute se passe à satisfaire à ses besoins & à ses appétits. La brute ne connoît point Dieu; après sa mort elle ne sera ni tourmentée par le désir d'en jouir, ni heureuse par sa jouissance.

L'incorruptibilité, la permanence, l'éclat, la durée, la constance du mouvement des astres, nous portent à croire qu'ils ont des ames, ou essences capables de s'élever à la connoissance de l'être nécessaire.

Entre les corps de ce monde corruptible, les uns ont la raison de leur essence dans certain nombre de qualités surajoutées à la corporéité, & ce nombre est plus ou moins grand; les autres dans une seule qualité surajoutée à la corporéité, tels sont les élémens.

Plus le nombre des qualités surajoutées à la corporéité est grand, plus le corps a d'action; plus il a de vie. Le corps considéré sans aucune qualité surajoutée à la corporéité, c'est la matière nue; elle est morte. Ainsi voici donc l'ordre des vies, la matière morte, les élémens, les plantes, les animaux. Les animaux ont plus d'actions, & conséquemment vivent plus qu'aucun autre être.

Entre les composés, il y en a où la coordination des élémens est si égale, que la force ou qualité d'aucun ne prédomine point sur la force ou qualité d'un autre. La vie de ces composés en est d'autant meilleure & plus parfaite.

L'esprit animal qui est dans le cœur est un composé de terre & d'eau très-subtile; il est plus grossier que l'air & le feu; sa température est très-égale; sa forme est celle qui convient à l'animal. C'est un être moyen qui n'a rien de contraire à aucun élément: de tout ce qui existe dans ce monde corruptible, rien n'est mieux disposé à une vie parfaite. Sa nature est analogue à celle des corps célestes.

L'homme est donc un animal doué d'un esprit, d'une température égale & uniforme, semblable à celle des corps célestes, & supérieure à celle des autres animaux. Aussi est-il destiné à une autre fin. Son ame est sa portion la plus noble; c'est par elle qu'il connoît l'être nécessaire. C'est quelque chose de divin, d'incorporel, d'inaltérable, d'incorruptible.

L'homme étant de la nature des corps célestes, il faut qu'il s'affimile à eux, qu'il prenne leurs qualités, & qu'il imite leurs actions.

L'homme est un de la nature de l'être nécessaire, il faut qu'il s'affimile à lui, qu'il prenne ses qualités, & qu'il imite ses actions.

Il représente toute l'espèce animale par sa partie abjecte. Il subit dans ce monde corruptible le même sort que les animaux. Il faut qu'il boive, qu'il mange, qu'il s'accouple.

La nature ne lui a pas donné un corps sans dessein; il faut qu'il le soigne & le conserve. Ce soin & cette conservation exigent de lui certaines actions correspondantes à celles des animaux.

Les actions de l'homme peuvent donc être considérées, ou comme imitatives de celles des brutes, ou comme imitatives de celles des corps célestes, ou comme imitatives de celles de l'être éternel. Elles sont toutes également nécessaires: les premières, parce qu'il a un corps; les secondes, parce qu'il a un esprit animal; les troisièmes, parce qu'il a une ame ou essence propre.

La jouissance ou contemplation ininterrompue de l'être nécessaire, est la souveraine félicité de l'homme.

Les actions imitatives de la brute ou propres au corps, l'éloignent de ce bonheur; cependant elles ne sont pas à négliger; elles concourent à l'entretien & à la conservation de l'esprit animal.

Les actions imitatives des corps célestes ou propres à l'esprit animal, l'approchent de la vision béatifique.

Les actions imitatives de l'être nécessaire, ou propres à l'ame ou à l'essence de l'homme, lui acquièrent vraiment ce bonheur.

D'où il s'ensuit qu'il ne faut vaquer aux premières, qu'autant que le besoin ou la conservation de l'esprit animal l'exige. Il faut se nourrir, il faut se vêtir; mais il y a des limites à ces soins.

Préférez entre ces alimens ceux qui vous distrairont le moins des actions imitatives de l'être nécessaire. Mangez la pulpe des fruits, & jetez-en les pépins dans un endroit où ils puissent germer. Ne reprenez des alimens qu'au moment où la défaillance des autres actions vous en avertira.

Vous n'imiterez bien les actions des corps célestes, qu'après les avoir étudiés & connus.

Les corps célestes sont lumineux, transparents, purs, mis autour d'un centre; ils ont de la chaleur; ils obéissent à l'être nécessaire; ils s'en occupent.

En vous conformant à leur bonté, vous ne blessez ni les plantes, ni les animaux; vous ne détruisez rien sans nécessité; vous entretenez tout dans son état d'intégrité; vous vous attacherez à écarter de vous toute souillure extérieure. Vous tournerez sur vous-même, d'un mouvement circulaire & rapide; vous poursuivrez ce mouvement jusqu'à ce que le saint vertige vous faisisse: vous vous élevez par la contemplation au-dessus des choses de la terre. Vous vous séparerez de vos sens; vous fermerez vos yeux & vos oreilles aux objets extérieurs; vous enchaînez votre imagination; vous tenterez tout pour vous aliéner & vous unir à l'être nécessaire. Le mouvement sur vous-même, en vous étourdissant, vous facilitera beaucoup cette pratique. Tournez donc sur vous-même, étourdissez-vous, procurez-vous le saint vertige.

Le saint vertige suspendra toutes les fonctions du corps & de l'esprit animal, vous réduira à votre essence, vous fera toucher à l'être éternel, vous assimilera à lui.

Dans l'assimilation à l'être divin, il faut considérer ses attributs. Il y en a de positifs; il y en a de négatifs.

Les positifs constituent son essence; les privatifs sa perfection.

Vos actions seront imitatives de celles de l'être nécessaire, si vous travaillez à acquérir les premiers, & à éloigner de vous toutes les qualités dont les seconds supposent la privation.

Occupez-vous à séparer de vous toutes les qualités surajoutées à la corporéité. Enfoncez-vous dans une caverne, demeurez-y en repos, la tête penchée, les yeux fixés en terre; perdez, s'il se peut, tout mouvement, tout sentiment; ne pensez point, ne réfléchissez point, n'imaginez point; jeûnez, conduisez par degrés toute votre existence, jusqu'à l'état simple de votre essence ou de votre âme; alors un, constant, pur, permanent, vous entendrez la voix de l'être nécessaire; il s'intimera à vous; vous le ferez; il vous parlera, & vous jouirez d'un bonheur que celui qui ne l'a point éprouvé n'a jamais conçu, & ne concevra jamais.

C'est alors que vous connaîtrez que votre essence diffère peu de l'essence divine; que vous subsistez ou qu'il y a quelque chose en vous qui subsiste par soi-même, puisque tout est détruit, & que ce quelque chose reste & agit; qu'il n'y a qu'une essence, & que cette essence est comme la lumière de notre monde, une & commune à tous les êtres éclairés.

Celui qui a la connaissance de cette essence, a aussi cette essence. C'est en lui la particule de contact avec l'essence universelle.

La multitude, le nombre, la divisibilité, la collection, sont des attributs de la corporéité.

Il n'y a rien de cela dans l'essence simple.

La sphère suprême, au-delà de laquelle il n'y a point de corps, a une essence propre. Cette essence est incorporelle. Ce n'est point la même que celle de Dieu. Ce n'est point non plus quelque chose qui en diffère; l'une est à l'autre comme le soleil est à son image représentée dans une glace.

Chaque sphère céleste a son essence immatérielle, qui n'est point ni la même que l'essence divine, ni la même que l'essence d'une autre sphère, & qui n'en est cependant pas différente.

Il y a différents ordres d'essences.

Il y a des essences pures; il y en a de libres; il y en a d'enchaînées à des corps; il y en a de souillées; il y en a d'heureuses; il y en a de malheureuses.

Les essences divines & les âmes héroïques sont li-

Tome XIV.

bres. Si elles sont unies ou liées à quelque chose, c'est à l'essence éternelle & divine, leur principe, leur cause, leur perfection, leur incorruptibilité, leur éternité, toute leur perfection.

Elles n'ont point de corps & n'en ont pas besoin.

Le monde sensible est comme l'ombre du monde divin; quoique celui-ci n'ait nulle dépendance, nul besoin du premier, il seroit absurde de supposer l'un existant, & l'autre non existant.

Il y a corruption, vicissitude, génération, changement dans le monde sensible; mais rien ne s'y résout en privation absolue.

Plus on s'exercera à la vision intuitive de l'essence première, plus on l'acquerra facilement. Il en est du voyage du monde sensible dans le monde divin, comme de tout autre.

Cette vision ne sera parfaite qu'après la mort. L'âme ou l'essence de l'homme sera libre alors de tous les obstacles du corps.

Toute cette science mystique est contenue dans le livre du saint prophète; je ne suis que l'interprète. Je n'invente aucune vérité nouvelle. La raison étoit avant moi; la tradition étoit avant moi; l'alcoran étoit avant moi. Je rapproche ces trois sources de lumière.

Pourquoi le saint prophète ne l'a-t-il pas fait lui-même? c'est un châtement qu'il a tiré de l'opiniâtreté, de la désobéissance & de l'imbécillité de ceux qui l'écoutaient. Il a laissé à leurs descendants le soin de s'élever par eux-mêmes à la connaissance de l'unité vraie.

L'imitateur du saint prophète, qui travaillera comme lui à éclairer ses semblables, trouvera les mêmes hommes, les mêmes obstacles, les mêmes passions, les mêmes jalousies, les mêmes inimitiés, & il exercera la même vengeance. Il se taira; il se contentera de leur prescrire les principes de cette vie, afin qu'ils s'abstiennent de l'offenser.

Peu sont destinés à la félicité de la vie; les seuls vrais croyants l'obtiendront.

Quand on voit un derviche tourner sur lui-même jusqu'à tomber à terre, sans connaissance, sans sentiment; yvre, abruti, étourdi, presque dans un état de mort, qui croiroit qu'il a été conduit à cette pratique extravagante par un enchaînement incroyable de conséquences déliées, & de vérités très-sublimes?

Qui croiroit que celui qui est assis immobile au fond d'une caverne, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête penchée sur ses mains, les yeux fixement attachés au bout de son nez, où il attend des journées entières l'apparition béatifique de la flamme bleue, est un aussi grand philosophe que celui qui le regarde comme un fou, & qui se promène tout fier d'avoir découvert qu'on voit tout en Dieu?

Mais après avoir exposé les principaux axiomes de la philosophie naturelle des Arabes & des *Sarrasins*, nous allons passer à leur philosophie morale.

Après avoir remarqué que c'est vraisemblablement par une suite de ces idées que les musulmans réverent les idiots: ils les regardent sans doute comme des hommes étourdis de naissance, qui sont naturellement dans l'état de vertige, & dont la stupidité innée suspendant toutes les fonctions animales & vitales; l'essence de leur être est sans habitude, sans exercice; mais par une faveur particulière du ciel, intimement unie à l'essence éternelle.

Mahomet ramena les idolâtres à la connaissance de l'unité de Dieu, il assura les fondemens de la science morale, la distinction du juste & de l'injuste, l'immortalité de l'âme, les récompenses & les châtimens à venir; il pressentit que la passion des femmes étoit trop naturelle, trop générale & trop violente, pour tenter avec quelque succès à la refrener; il aima mieux y conformer sa législation, que d'en multiplier à l'infini les infractions, en opposant son autorité à l'im-

QQqq

pulsion si utile & si douce de la nature ; il défendit le vin , & il permit les femmes ; en encourageant les hommes à la vertu , par l'espérance future des voluptés corporelles , ils les entretint d'une sorte de bonheur dont ils avoient un avant-goût.

Voici les cinq préceptes de l'islamisme ; vous direz : il n'y a qu'un Dieu , & Mahomet est l'apôtre de Dieu ; vous prierez ; vous ferez l'aumône ; vous irez en pèlerinage ; & vous jeunerez le ramadan.

Ajoutez à cela des ablutions légales , quelques pratiques particulières , un petit nombre de cérémonies extérieures , & de ces autres choses dont le peuple ne fauroit se passer , qui sont absolument arbitraires , & qui ne signifient rien pour les gens sensés , de quelque religion que ce soit , comme de tourner le dos au soleil pour piffer chez les mahométans.

Il prêcha le dogme de la fatalité , parce qu'il n'y a point de doctrine qui donne tant d'audace & de mépris de la mort , que la persuasion que le danger est égal pour celui qui combat , & pour celui qui dort ; que l'heure , l'instant , le lieu de notre sortie de ce monde est fixé , & que toute notre prudence est vaine devant celui qui a enchainé les choses de toute éternité , d'un lien que sa volonté même ne peut relâcher.

Il proscrivit les jeux de hasard , dont les Arabes avoient la fureur.

Il fit un culte pour la multitude , parce que le culte qui seroit fait pour un petit nombre , marqueroit l'imbécillité du législateur.

La morale de l'islamisme s'étendit & se perfectionna dans les siècles qui suivirent sa fondation. Parmi ceux qui s'occupèrent de ce travail , & dont nous avons fait mention , on peut compter encore Scheich Muslas , Eddin , Sadi , l'auteur du *jardin des roses persiques*.

Sadi parut vers le milieu du treizième siècle ; il cultiva par l'étude le bon esprit que la nature lui avoit donné ; il fréquenta l'école de Bagdad , & voyagea en Syrie où il tomba entre les mains des chrétiens qui le jetterent dans les chaînes , & le condamnerent aux travaux publics. La douceur de ses mœurs & la beauté de son génie , lui firent un protecteur zélé , qui le racheta , & qui lui donna sa fille ; Après avoir beaucoup vu les hommes , il écrivit son *rosarium* , dont voici l'exorde.

*Quadam nocte præteriti temporis memoriam revocavi ;
Vitæque male transactæ dispendium cum indignatione devoravi ,
Saxumque habitaculo cordis lacrymarum adamante perforavi ,
Hosque versus conditioni meæ convenientes effudi.
Quovis momento unus vitæ abit spiritus ,
Illud dum inspicio , non multum restitit.
O te cujus jam quinquaginta sunt elapsi somno etiamnum gravem !
Utinam istos quinque supremos vitæ dies probe intelligens !
Pudor illi qui absit , opusque non perfecit.
Discussus tympanum percusserunt , sarcinam non composuit ,
Suavis sumnus in discessus aurora ,
Retinet peditem ex itinere.
Quicumque venit novam fabricam struxit ;
Abit ille ; fabricamque alteri construxit ;
Alter illa similia huic vanitatis molimina agitavit ;
Illam vero fabricam ad finem perduxit nemo.
Sodalem instabilem , amicum ne adscisse.
Amicitia indignus est fallacissimus hic mundus.
Cum bonis malisque pariter sit moriendum ,
Beatus ille qui bonitatis palmam reportavit.
Viaticum vitæ in sepulcrum tuum præmitte ;*

Mortuo enim te , nemo feret , tute ipse præmitte.

Vita ut nix est , solque augusti.

Pauxillum reliquit , tibi tamen domino etiamnum sacordia & inertia blanditur !

Heus tu qui manu vacuâ forum adiisti ?

Metuo ut plenum referas strophium.

Quicumque segetem suam comederit , dum adhuc in herbâ est ,

Messis tempore , spicilegio contentus esse cogitur.

Consilium Saadi , attentis animi auribus percipe.

Vita ita se habet : tu te virum præsta , & vade.

Le poète ajoute : j'ai murement pesé ces choses , j'ai vu que c'étoit la vérité , & je me suis retiré dans un lieu solitaire ; j'ai abandonné la société des hommes ; j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avois entendus ; je me suis bien proposé de ne plus rien dire de mal , & ce dessein étoit formé au-dedans de moi , lorsqu'un de mes anciens amis , qui alloit à la Meque à la suite d'une caravane , avec sa provision & son chameau , entra dans mon hermitage ; c'étoit un homme dont l'entretien étoit plein d'agréments & de faillies ; il chercha à m'engager de conversation inutilement , je ne proférai pas un mot ; dans les momens qui suivirent , si j'ouvris la bouche , ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici , loin des hommes , obscur & ignoré , le reste de ma vie ; d'adorer Dieu dans le silence , & d'ordonner toutes mes actions à ce but ; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de charme la douceur & les avantages d'ouvrir son cœur à un homme de bien , lorsqu'on l'avoit rencontré , que je me laissai vaincre ; je descendis avec lui dans mon jardin , c'étoit au printemps , il étoit couvert de roses écloses , l'air étoit embaumé de l'odeur délicieuse qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant , nous passâmes une partie de la nuit à nous promener & à converser , dans un autre jardin aussi planté & embaumé de roses ; au point du jour , mon hôte & mon ami se mit à cueillir une grande quantité de ces roses , & il en remplissoit son sein ; l'amusement qu'il prenoit , me donnoit des pensées sérieuses ; je me disois : voilà le monde : voilà ses plaisirs : voilà l'homme : voilà la vie ; & je méditois d'écrire un ouvrage que j'appellerois *le jardin des roses* , & je confiai ce dessein à mon ami , & mon dessein lui plut , & il m'encouragea , & je pris la plume , & je commençai mon ouvrage qui fut achevé avant que les roses dont il avoit rempli son sein , ne fussent fanées. La belle ame qu'on voit dans ce recit ! qu'il est simple , délicat , & élevé ! qu'il est touchant !

Le *rosarium* de Sadi n'est pas un traité complet de morale ; ce n'est pas non plus un amas informe & décousu de préceptes moraux ; il s'attache à certains points capitaux , sous lesquels il rassemble ses idées ; ces points capitaux sont les mœurs des rois , les mœurs des hommes religieux , les avantages de la continence , les avantages du silence , l'amour & la jeunesse , la vieillesse & l'imbécillité , l'étude des sciences , la douceur & l'utilité de la conversation.

Voici quelques maximes générales de la morale des *Sarrasins* , qui serviront de préliminaire à l'abrégé que nous donnerons du *rosarium* de Sadi , le monument le plus célèbre de la sagesse de ses compatriotes.

L'impie est mort au milieu des vivans ; l'homme pieux vit dans le séjour même de la mort.

La religion , la piété , le culte religieux , sont autant de glaives de la concupiscence.

La crainte de Dieu est la vraie richesse du cœur.

Les prières de la nuit sont la sérénité du jour.

La piété est la sagesse la plus sage , & l'impiété est la folie la plus folle.

Si l'on gagne à servir Dieu , on perd à servir son ennemi.

Celui qui dissipe sa fortune en folies , a tort de se

plaindre, lorsque Dieu l'abandonne à la pauvreté.
L'humilité est le havre de la foi; la présomption est son écueil.

Humilie-toi dans ta jeunesse, afin que tu sois grand dans ta vieillesse.

L'humilité est le fard de la noblesse, c'est le complément de la grace, elle élève devant le monde & devant Dieu.

L'insensé aux yeux des hommes & de Dieu, c'est celui qui se croit sage.

Plus tu feras éclatant, plus tu feras prudent si tu te caches; les ténèbres dérobent à l'envie, & ajoutent de la splendeur à la lumière; ne monte point au haut de la montagne d'où l'on t'apercevrait de loin; enfonce-toi dans la caverne que la nature a creusée à ses pieds, où l'on t'ira chercher; si tu te montres, tu feras haï ou flatté, tu souffriras, ou tu deviendras vain; marche, ne court pas.

Trois choses tourmentent sur-tout, l'avarice, le faste & la concupiscence.

Moins l'homme vaut, plus il est amoureux de lui.

Plus il est amoureux de lui, plus il aime à contredire un autre.

Entre les vices difficiles à corriger, c'est l'amour de soi, c'est le penchant à contredire.

Lorsque les lumières sont allumées, ferme les fenêtres.

Sois distrait, lorsqu'on tient un discours obscène.

S'il reste en toi une seule passion qui te domine, tu n'es pas encore sage.

Malheur au siècle de l'homme qui fera sage dans la passion.

On s'enrichit en appauvrissant ses desirs.

Si la passion enchaîne le jugement, il faut que l'homme périsse.

Une femme sans pudeur est un mets fade & sans sel.

Si l'homme voyoit sans distraction la nécessité de sa fin & la brièveté de son jour, il mépriseroit le travail & la fraude.

Le monde n'est éternel pour personne, laisse-le passer, & t'attache à celui qui l'a fait.

Le monde est doux à l'insensé, il est amer au sage.

Chacun a sa peine, celui qui n'en a point n'est pas à compter parmi les enfans des hommes.

Le monde est un mensonge, un séjour de larmes.

Le monde est la route qui te conduit dans ta patrie.

Donne celui-ci pour l'autre, & tu gagneras au change.

Reçois de lui selon ton besoin, & songes que la mort est le dernier de ses dons.

Quand as-tu résolu de le quitter? quand as-tu résolu de le haïr? quand, dis-moi, quand? il passe, & il n'y a que la sagesse qui reste. C'est le rocher & l'amas de poussière.

Songe à ton entrée dans le monde, songe à ta sortie, & tu te diras, j'ai été fait homme de rien, & je ferai dans un instant comme quand je n'étois pas.

Le monde & sa richesse passent, ce sont les bonnes œuvres qui durent.

Vois-tu ce cadavre infect, sur lequel ces chiens affamés sont acharnés; c'est le monde, ce sont les hommes.

Que le nombre ne te séduise point, tu feras seul un jour, un jour tu répondras seul.

Suppléer à une folie par une folie, c'est vouloir éteindre un incendie avec du bois & de la paille.

L'homme religieux ne s'accoude point sur la terre.

Dis-toi souvent d'où suis-je venu; qui suis-je; où vais-je; où m'arrêterai-je?

Tu marches sans cesse au tombeau.

C'est la victime grasse qu'on immole, c'est la mai- gre qu'on épargne.

Tome XIV.

Tu sommeilles à présent, mais tu t'éveilleras.
Entre la mort & la vie, tu n'es qu'une ombre qui passe.

Ce monde est aujourd'hui pour toi, demain c'en fera un autre.

C'est l'huile qui soutient la lampe qui luit, c'est la patience qui retient l'homme qui souffre.

Sois pieux en présence des dieux, prudent parmi les hommes, patient à côté des méchants.

La joie viendra si tu fais l'attendre, le repentir si tu te hâtes.

Le mal se multiplie pour le pusillanime, il n'y en a qu'un pour celui qui fait souffrir.

Laisse l'action dont tu ne pourras supporter le châ- timent, fais celle dont la récompense t'est assurée.

Tout chemin qui écarte de Dieu, égare.

L'aumône dit en passant de la main de celui qui donne, dans la main de celui qui reçoit, je n'étois rien, & tu m'as fait quelque chose; j'étois petite, & tu m'as fait grande; j'étois haïe, & tu m'as fait aimer; j'étois passagère, & tu m'as fait éternelle; tu me gardois, & tu m'as fait ta gardienne.

La justice est la première vertu de celui qui com- mande.

N'écoute pas ta volonté qui peut être mauvaise, écoute la justice.

Le bienfaisant touche l'homme, il est à côté de Dieu, il est proche du ciel.

L'avare est un arbre stérile.

Si le pauvre est abject, le riche est envié.

Sans le contentement, qu'est-ce que la richesse? qu'est-ce que la pauvreté sans l'abjection?

Le juge n'écouterait point une partie, sans son ad- verse.

Ton ami est un rayon de miel qu'il ne faut pas dé- vorer.

Mon frère est celui qui m'avertit du péril; mon frère est celui qui me s'écourt.

La sincérité est le sacrement de l'amitié.

Bannissez la concorde du monde, & dites-moi ce qu'il devient.

Le ciel est dans l'angle où les sages sont assem- blés.

La présence d'un homme sage donne du poids à l'entretien.

Embarque-toi sur la mer, ou fais société avec les méchants.

Obéis à ton père afin que tu vives.

Imite la fourmi.

Celui-là possède son âme, qui peut garder un se- cret avec son ami.

Le secret est ton esclave si tu le gardes, tu deviens le sien s'il t'échappe.

La taciturnité est sœur de la concorde.

L'indiscret fait en un moment des querelles d'un siècle.

On connoît l'homme savant à son discours, l'hom- me prudent à son action.

Celui qui ne fait pas obéir, ne fait pas comman- der.

Le souverain est l'ombre de Dieu.

L'homme capable qui ne fait rien, est une nuë qui passe & qui n'arrose point.

Le plus méchant des hommes, est l'homme inu- tile qui fait.

Le savant sans jugement, est un enfant.

L'ignorant est un orphelin.

Regarde derrière toi, & tu verras l'infirmité & la vieillesse qui te suivent, or tu concevras que la sagesse est meilleure que l'épée, la connoissance meil- leure que le sceptre.

Il n'y a point d'indigence pour celui qui fait.

La vie de l'ignorant ne pèse pas une heure de l'homme qui fait.

La douceur accomplit l'homme qui fait.
Fais le bien, si tu veux qu'il te soit fait.
Qu'as-tu, riche? si la vie est nulle pour toi.
Celui qui t'entretient des défauts d'autrui, entretient les autres des tiens.

Les rois n'ont point de freres; les envieux point de repos; les menteurs point de crédit.

Le visage du mensonge est toujours hideux.

Dis la vérité, & que ton discours éclaire ta vie.

Que la haine même ne t'approche point du parjure.

L'avare qui a est plus indigent que le libéral qui manque.

La soif la plus ardente est celle de la richesse.

Il y a deux hommes qu'on ne rassasie point, celui qui court après la science, & celui qui court après la richesse.

La paresse & le sommeil éloignent de la vérité, & conduisent à l'indigence.

Le bienfait périt par le silence de l'ingrat.

Celui que tu vois marcher la tête panchée & les yeux baissés, est souvent un méchant.

Oublie l'envieux, il est assez puni par son vice.

C'est trop d'un crime.

Le malheureux, c'est l'homme coupable qui meurt avant le repentir.

Le repentir après la faute, ramène à l'état d'innocence.

La petiteesse de la faute est ce qu'il y a de mieux dans le repentir.

Il est tems de se repentir tant que le soleil se leve.

Songe à toi, car il y a une récompense & un châtimement.

La récompense attend l'homme de bien dans l'éternité.

Outre cette sagesse dont l'expression est simple, ils en ont une parabolique. Les *Sarrasins* sont même plus riches en ce fond, que le reste des nations; ils disent:

Ne nage point dans l'eau froide; émousse l'épine avec l'épine; ferme ta porte au voleur; ne lâche point ton troupeau, sans parc; chacun a son pié; ne fais point de société avec le lion; ne marche point nud dans les rues; ne parle point où il y a des oiseaux de nuit; ne te livre point aux singes; mets le verrou à ta porte; j'entens le bruit du moulin, mais je ne vois point de farine; si tu crains de monter à l'échelle, tu n'arriveras point sur le toit; celui qui a le poing ferré, a le cœur étroit; ne brise point la salière de ton hôte; ne crache point dans le puits d'où tu bois; ne t'habille pas de blanc dans les ténèbres; ne bois point dans une coupe de chair; si un ange passe, ferme ta fenêtre; lave-toi avant le coucher; allume ta lampe avant la nuit; toute brebis fera suspendue par le pié.

Ils ont aussi des fables: en voici une. Au tems d'I-fa, trois hommes voyageoient ensemble: chemin faisant, ils trouverent un trésor, ils étoient bien contents; ils continuèrent de marcher, mais ils sentirent la fatigue & la faim, & l'un d'eux dit aux autres, il faudroit avoir à manger, qui est-ce qui ira en chercher? Moi, répondit l'un d'entr'eux; il part, il achete des mets; mais après les avoir achetés, il pensa que s'il les empoisonnoit, ses compagnons de voyage en mourroient, & que le trésor lui resteroit, & il les empoisonna. Cependant les deux autres avoient résolu, pendant son absence, de le tuer, & de partager le trésor entr'eux. Il arriva, ils le tuèrent; ils mangerent des mets qu'il avoit apportés, ils moururent tous les trois, & le trésor n'appartint à personne.

SARRASINE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *sarracena*; genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, & soutenus par un calice

formé de plusieurs feuilles. Le pistil sort du milieu de cette fleur; il est garni d'une espèce de bouclier membraneux, & il devient dans la suite un fruit arrondi & divisé le plus souvent en cinq loges, qui renferment des semences oblongues. Tournefort, *I. R. H. App.* Voyez PLANTE.

SARRASINE, terme de Fortification, se dit d'une espèce de porte, formée de plusieurs pièces de bois perpendiculaires les unes aux autres, ou qui font ensemble une sorte de treillage. Les pièces de bois dont la pointe est en-bas, sont armées de pointes de fer. La *sarrasine* se mettoit autrefois au-dessus des portes des villes, suspendue par une corde à un moulinet qui est au-dessus de la porte. Elles étoient destinées à boucher les portes dans le cas des surprises; car lâchant le moulinet, la *sarrasine* s'abaissoit, & tomboit debout entre deux coulisses, pratiquées pour cet effet dans les deux côtés de la porte. Cette sorte de fermeture ne se pratique plus à-présent: on y a substitué les orgues. Voyez ORGUES.

L'inconvénient de la *sarrasine*, qu'on appelle aussi *herse*, étoit la facilité d'en arrêter l'effet, en fichant quelques clous dans les coulisses, ou en mettant dessous la porte quelque chose de propre à l'arrêter, ou à la soutenir de manière qu'on puisse passer aisément dessous, ou à côté. Voyez HERSE. (Q)

SARRASINOIS, f. m. (*Anc. nom des Tapisseries.*) ce nom se disoit autrefois, & s'entend encore dans les statuts de divers artisans, particulièrement dans ceux des Tapisseries de la ville de Paris, de toutes sortes d'ouvrages de tapisserie qui se font en Orient, comme les tapis de Turquie & de Perse. C'est, à ce qu'on croit, sur ces ouvrages ainsi nommés du nom des *Sarrasins*, contre lesquels les Chrétiens ont fait tant de croisades, que ces derniers ont pris le modèle des hautes & basses lisses, qui ont continué depuis ce tems-là de se fabriquer en Europe. Les Tapisseries de Paris s'arrogent la qualité de maîtres tapisseries de haute-lisse *sarrasinois*, & de rentraiture, &c. (D. J.)

SARRÉAL, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la Catalogne, sur le Francoli, remarquable par ses carrières d'albâtre, qui est si transparent étant coupé par feuilles, qu'on en fait des glaces de fenêtres. (D. J.)

SARRIETTE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *satureia*; genre de plante qui diffère du thym en ce que ses fleurs naissent éparfes dans les aisselles des feuilles, & non pas réunies en manière de tête; du calament, en ce que les pédicules des fleurs ne sont pas branchus; & du tymbre, en ce que ses fleurs ne sont pas disposées par anneau. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SARRIETTE, (*Diete & Mat. méd.*) cette plante qui est de la classe des labiées de Tournefort, est aromatique, & contient de l'huile essentielle. Elle a un goût vif, âcre, piquant, brûlant presque comme du poivre, lequel dépend d'un principe mobile qui irrite sensiblement les yeux & le nez, lorsqu'on l'en approche de très-près; ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait une odeur très-douce, lorsqu'on la flaire d'un peu loin. Je ne doute point que ce principe volatil ne soit un acide spontané, analogue à celui que j'ai observé dans le masum. Voyez MASUM.

La *sarriette* est employée à titre d'affaïsonnement dans plusieurs mets, sur-tout chez les Allemands, qui la mêlent aussi parmi les choux dont ils préparent leur *sauer kraut*. Cet affaïsonnement aromatique & piquant est très-utile pour les estomacs foibles & languissans; & il corrige utilement certains alimens lourds, fades, visqueux, &c.

Quant à son usage pharmaceutique, on doit regarder la *sarriette* comme un remède échauffant, tonique, fortifiant, stomachique, aphrodisiaque, emménago-

güe, diurétique, dont on peut tirer un secours efficace contre les maladies de langueur, de foiblesse, de relâchement, telles que les menaces d'affection soporeuse, les pâles-couleurs, l'œdème, l'asthme humide, &c. On doit donner ses feuilles ou ses sommités, en infusion dans de l'eau ou dans du vin : une preuve de son efficacité, c'est qu'elle a procuré quelquefois des crachemens & des pissiemens de sang.

Une forte infusion de cette plante dans le vin fournit un excellent remède extérieur contre les échimoses, les œdèmes, &c. un bon gargarisme contre le relâchement de la luvette, l'enflure des amygdales, certaines extinctions de voix dépendantes du gonflement œdémateux du fond de la gorge, &c. Il faut avoir soin cependant de faire l'infusion plus légère pour ce dernier usage.

L'huile essentielle de *farriette* étant une des plus vives, des plus âcres, vraisemblablement par le mélange de l'acide volatil, est très-propre à apaiser la douleur des dents cariées. (b)

SARRITOR, f. m. (*Mytholog.*) nom que les Romains donnoient à un de leurs dieux de l'Agriculture. C'étoit le premier que les Laboureurs invoquoient après que les blés étoient levés, parce qu'il présidoit, selon eux, au travail de sarcler les champs; c'est-à-dire d'en arracher les mauvaises herbes qui naissent avec le blé. (D. J.)

SARSANE ou **SARZANE**, (*Géogr. mod.*) ville d'Italie dans l'état de Gènes, sur les frontières de Toscane, 18 lieues au sud-est de Gènes, & à 5 au nord-est de Massa. Son évêché, quoique sous la métropole de Pise, n'en subit pas la juridiction. Côme I. grand duc de Toscane, céda cette ville aux Génois pour Livourne, en quoi il fit un admirable échange. *Long.* 27. 36. *lat.* 44. 9. (D. J.)

SARSEPAREILLE, f. f. (*Botan. exot.*) on trouve sous ce nom dans les boutiques, des racines, ou plutôt des branches de racines qui ont plusieurs aunes, grosses comme des joncs, ou des plumes d'oye, pliantes, flexibles, cannelées dans leur longueur, revêtues d'une écorce mince; extérieurement de couleur rousâtre ou cendrée. Sous cette écorce est une substance blanche, farineuse, un peu charnue, molle, se réduisant aisément en une petite poussière quand on la frotte entre les doigts; ressemblant à l'agaric; d'un goût tant soit peu gluant, un peu amer, & qui cependant n'est pas désagréable. Le cœur de la racine est ligneux, uni, pliant & difficile à rompre. Il sort transversalement plusieurs de ces branches d'une même racine, qui est de la grosseur d'un pouce & écaillée. On nous apporte la *sarsépareille* de la nouvelle-Espagne, du Pérou & du Brésil.

On estime celle qui est pleine, moëlleuse, solide, bien conservée, blanche en-dedans, de la grosseur d'une plume d'oye, & qui se fend aisément comme l'osier en parties égales dans toute sa longueur. On rejette celle qui est d'un gris-noirâtre, qui est cariée, & qui répand beaucoup de poussière farineuse quand on la fend; on rebute aussi celle qui est trop grosse, & qui vient communément de Marantha province de Brésil.

On apporte d'Amérique, sous le nom de racine de *sarsépareille*, différentes plantes semblables, ou plutôt de même genre que le *smilax aspera*. Hernandès en nomme quatre espèces qui croissent au Mexique, & dans la nouvelle-Espagne. Monard fait aussi mention d'une certaine *sarsépareille* qui croît à Quito, province de la dépendance du Pérou. Enfin Pison & Marcgrave décrivent la *sarsépareille* du Brésil, que les habitans de ce pays appellent *juapecanga*.

Elle jette au loin ses racines écaillées & fibreuses; ses tiges sont velues, sarmenteuses, ligneuses, souples, vertes, garnies d'éguillons de part & d'autre. Il vient sur les tiges des feuilles disposées dans un

ordre alternatif, longues de six ou huit pouces, pointues des deux côtés, comme le représente la figure de Pison, ou figurées en cœur selon Hernandez & Monard; elles sont larges de trois ou quatre pouces, avec trois côtes remarquables étendues sur toute leur longueur; d'un verd-clair en-dehors, & foncé en-dessous; munies à leur queue de deux clavicules ou vrilles, qui nouent fortement la *sarsépareille* aux autres plantes. Les fleurs y sont en grappes; il leur succède des baies d'abord vertes, rouges ensuite, enfin noires; de la grosseur des médiocres cerises, ridées, contenant un ou deux noyaux, d'un blanc-jaunâtre, qui renferment une amande dure & blanchâtre.

Les anciens Grecs & les Arabes ne connoissoient pas la *sarsépareille*. Les Espagnols ont les premiers fait passer du Pérou son usage en Europe. On fait qu'elle est puissamment sudorifique, & qu'elle divise ou atténue les humeurs visqueuses & ténaces. On s'en sert avec succès dans les maladies vénériennes; celles de la peau en général, & les maladies chroniques qui viennent d'humours froides, épaisses & visqueuses. Comme les particules de cette plante sont plus subtiles que celles de la squine & du gayac, elles excitent une plus grande sueur.

On débite en Europe quelques autres racines sous le nom de *sarsépareille*, mais qu'on peut distinguer facilement de la véritable; cependant celle dont nous allons parler approche de ses vertus. C'est la racine d'une plante nommée *aralia caule nudo*, par Linnæus, *Hort. cliff. Zarzaparilla Virginienfis nostratibus dicta, lobatis umbelliferæ foliis Americanæ*. Pluk. Alm. 396. Cette racine est longue de cinq à six piés, moëlleuse, épaisse, odorante & moins compacte que la vraie *sarsépareille*. Elle pousse une tige haute d'environ une coudée, d'un rouge-foncé, velue, laquelle se partage en trois rameaux longs de cinq ou six pouces; chaque rameau porte cinq feuilles, oblongues, larges de deux pouces & longues de trois, dentelées sur le bord.

De l'endroit où se divise la tige, sort un pédicule nud, qui se sépare en trois brins, chargés chacun d'un bouquet de fleurs, entouré à sa base d'une fraise de petites feuilles. Chaque fleur est portée sur un filet long d'un demi-pouce, dont le calice placé sur la tête de l'embryon est très-petit, à cinq dentelures. Les pétales sont au nombre de cinq, disposés en rond. L'embryon qui porte la fleur devient une baie rouge, creusée à sa partie supérieure en manière de nombril applati, à quatre ou cinq angles, & partagée en autant de loges, dont chacune renferme une graine aplatie & cannelée. Cette plante croît dans la Virginie & le Canada, entre les 40, 45 & 47 degrés de latitude. Les habitans l'appellent *sarsépareille*, parce qu'elle a presque la figure & les vertus de la véritable. (D. J.)

SARSINA, (*Géogr. anc.*) ou *Sarcina*, & dans quelques inscriptions *Sassina*, aujourd'hui *Sarcine*; ville d'Italie, dans l'Ombrie & dans les terres, sur la rive gauche du fleuve Sapis.

C'étoit la patrie de Plaute, poète comique, comme l'a remarqué S. Jérôme, *chron. ad Olympiad.* 145. *Plautus ex Umbria Sarcinas, Romæ moritur*. Quoiqu'il fût plus jeune qu'Ennius, Pacuve & Aélius, il mourut avant eux, l'an de Rome 570. Horace le loue de ne perdre jamais son sujet de vûe; de ne laisser jamais languir le théâtre, & d'avancer toujours vers le dénouement. C'est un des principaux talens d'un poète dramatique, & personne ne l'a possédé en un si haut degré que Plaute. Nous avons déjà parlé de lui dans plusieurs autres occasions. (D. J.)

SARSINE, (*Géogr. mod.*) ou *Sarcine*, en latin *Sarsina*, *Sarcina* & *Sassina*; ville de l'état de l'Eglise, dans la Romagne, au pié de l'Apennin, à 8 milles au sud-ouest de Rimini, sur la rive gauche du Savio.

Son évêché est suffragant de Ravenne. Elle étoit autrefois si puissante, qu'elle donna aux Romains un secours considérable, pour empêcher l'irruption que les Gaulois vouloient faire dans ce pays-là, en traversant les Alpes. Il paroît par des inscriptions, que c'étoit un municipe. *Long.* 29. 45. *latit.* 43. 36. (D. J.)

SARSIO JUS-NO-KI, (*Hist. nat. Botan.*) arbre du Japon que l'on appelle aussi *arbre de fer*; il est d'une grandeur extraordinaire; ses feuilles alternativement opposées sont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaisses, & sans découpures. Son fruit qui croît sans pédicules au sommet des petites branches, est de figure conique. Il devient ligneux, en se desséchant, & se trouve intérieurement rongé, comme la noix de galle. Il est assez gros, dans sa fraîcheur, pour remplir la main. Les singes l'aiment beaucoup: ce que le nom de *sarsio* signifie. Les Japonais nomment aussi cet arbre, *jus-no-ki*.

SART, LE, (*Géog. mod.*) petite rivière de France, dans la haute-Normandie, au pays de Bray. Elle prend sa source à Foucarmont, & se jette dans la mer, entre Dieppe & la ville d'Eu. Il ne faut pas la confondre avec la Sarthe, rivière du Maine. (D. J.)

SART, f. m. (*Marine.*) nom qu'on donne à des herbes qui croissent au fond de la mer, & qu'elle rejette à la côte.

SARTA, (*Géog. anc.*) rivière de la Gaule, chez les *Cenomani*. Son nom est ancien, & il étoit usité parmi les Gaulois; cependant on auroit de la peine à le trouver dans un auteur plus ancien que Théodulphe d'Orléans, qui nous en donne l'origine, & décrit ainsi le cours de cette rivière, *l. IV. carm. vj.*

*Est fluvius: Sartam galli dixere priores;
Perticus hunc gigit, & meduana bibit.
Fluctibus ille suis penetrans cenomanica rura
Mœnia qui propter illius urbis abit.*

Et au *l. II. carm. iij. de urbe Andegavenfi*, en parlant de la ville d'Angers, il dit:

*Quam meduana morans fovet, & liger aureus ornat,
Quam rate cum levi Sarta decora juvat.*

Cette rivière conserve son ancien nom; on l'appelle à présent la *Sarte*. (D. J.)

SARTE, LA, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Sarta*, rivière de France, dans le Maine. Elle a sa source aux confins de la Normandie & du Perche, près de l'abbaye de la Trappe, coule d'abord à l'occident, puis tourne vers le midi, entre ensuite dans l'Anjou, où elle reçoit le Loir; & un peu au-dessus d'Angers, elle se jette dans la Mayenne, & y perd son nom, quoiqu'elle soit aussi grosse qu'elle. (D. J.)

SARTIE, f. m. (*Marine.*) terme collectif, qui signifie sur la Méditerranée, toutes sortes d'appâts & d'appareux.

SARTON, LE, (*Géog. mod.*) petite rivière de France; elle a sa source au diocèse de Séez, & après un cours d'environ 10 lieues, elle se jette dans la Sarthe, près du bourg de S. Célerin. (D. J.)

SARVERDEN, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans la Lorraine Allemande, à 4 lieues au-dessous de Sarbruch, & à 2 de Fénétrange. Elle a pris son nom de sa situation sur la Saare, & elle l'a donné au comté dont elle est le chef-lieu; ce comté est un fief qui a relevé de Metz, dès le douzième siècle. *Long.* 24. 46. *lat.* 48. 57. (D. J.)

SARVITZA ou SERVITIA, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie Européenne, dans la Macédoine ou Coménolitari, vers la source d'un ruisseau qui se jette dans la Platamona. Cette ville est bâtie en partie sur une montagne, & en partie dans une plaine. Les Grecs habitent le haut, & les Turcs ont choisi le bas par préférence. (D. J.)

SARUS, (*Géog. anc.*) rivière de la Cilicie propre: son embouchure est marquée par Ptolomée, *l. V. c. viij.* entre celle des fleuves Cydnus & Pyrame. Pline, *l. VI. c. iij.* met aussi un fleuve *Sarus* dans la Cilicie. Tite-Live, *l. XXXIII. c. 41.* parle des têtes du *Sarus*, *Sari capita*, par où il n'entend pas, selon l'expression ordinaire, les sources du *Sarus*, mais des élévations, ou des rochers près de la côte & vers l'embouchure de ce fleuve; car c'étoit un lieu que les vaisseaux passoient. Il y a eu un fleuve de la Cappadoce, & un fleuve de la Caramanie qui ont porté le nom de *Sarus*. (D. J.)

SARWAR, COMTÉ DE, (*Géog. mod.*) comté de la basse Hongrie, entre le Danube & le Muer. Il est borné au nord, par le comté de Sopron; à l'orient, par le comté de Veszprin; au midi, par le comté de Salavar; & au couchant, par les terres de Stirie; son nom lui vient de sa capitale. On lui donne 20 lieues de longueur, du midi au nord, sur 16 de largeur. Le Rab le traverse du midi occidental, au nord oriental. (D. J.)

SARWAR, (*Géog. mod.*) ville de la basse-Hongrie, au confluent de la rivière de Guntz & du Rab, capitale du comté de même nom. Quelques savans croient que c'est la *Sabaria* des anciens auteurs. *Long.* 35. 24. *lat.* 47. 12. (D. J.)

SARWITZ, (*Géog. mod.*) & en Hongrois *Sarwizza*, rivière de la basse-Hongrie. Elle a sa source près de Veszprin, & se jette dans le Danube; c'est l'*Urpanus* des anciens. (D. J.)

SARY, (*Géog. mod.*) ville de Perse, remarquable par les mines de cuivre de son territoire. *Long.* selon Tavernier, 78. 15. *lat.* 36. 40. (D. J.)

SAS, TAMIS, f. m. (*Pharmacie.*) est un instrument qui sert à séparer les parties les plus fines des poudres, des liqueurs & autres choses semblables d'avec les parties les plus grossières; ou à nettoyer le grain & en séparer la poussière, les grains légers, &c.

Il est composé d'une bordure de bois, dont le cercle ou espace est rempli par un tissu de soie, d'une gaze de crain, de toile, de fil d'archal, & même quelquefois de petites lames de bois.

Les tamis qui ont de larges trous sont appelés *cribles*; comme les cribles à charbon, à chaux, crible de jardin, &c.

Quand on veut passer au tamis des drogues qui sont sujettes à s'évaporer, on a coutume de mettre un couvercle par-dessus.

SAS, (*Hydraulique.*) est le passage ou bassin placé sur la longueur d'une rivière bordée de quais, & terminée par deux écluses, pour conduire les bateaux & les faire passer d'une écluse supérieure à une inférieure, & réciproquement de cette dernière à la première par le jeu alternatif des écluses. (K)

SAS-DE-GAND, (*Géog. mod.*) ville des Pays-bas, dans la Flandre hollandoise, au quartier de Gand, au bailliage d'Afienede, à une lieue au sud-ouest de Philippine, & à trois lieues au nord de Gand. Cette petite ville qui est très-forte, a été ainsi nommée, à cause d'une écluse qu'on appelle *Sas* en flamand, & que les habitants de Gand, avec la permission de Philippe II. firent construire pour retenir les eaux de la Liège, ou du nouveau canal qu'ils creuserent entre leur ville & ce lieu, pour communication avec la mer. *Long.* 21. 18. *lat.* 51. 14.

Au commencement des troubles des Pays-bas, les Gantois firent construire au *Sas-de-Gand*, un fort pour servir de boulevard à leur ville. Le duc de Parme prit cette place en 1583; mais Frédéric Henri, prince d'Orange, la lui enleva en 1644. Depuis ce tems-là, les Etats généraux en ont toujours été les maîtres, & s'en sont assurés la possession par le traité de Munster. Il y a une bonne garnison sous les ordres d'un commandant & d'un major de la place: le con-

feil d'état y a établi un receveur pour la recette du verponding, & des droits de consommation. (D. J.)

SASENO, ou SALNO, (Géog. mod.) petite île de la mer Ionienne, à l'embouchure du golfe de Venise, près de la côte de l'Albanie; elle est sous la domination du turc: Sophien croit que c'est l'île *Saso*, ou *Sasus* des anciens. (D. J.)

SASERON, (Géog. mod.) ville des Indes, au royaume de Bengale, entre Agra & Patua, sur le pied d'une montagne, & près d'un grand étang, au milieu duquel est une petite île remarquable par une belle mosquée, où est la sépulture du Nahab Selim-Kan. Latit. 26. 10. (D. J.)

SASJEBU, f. m. (Hist. nat. Bot.) c'est un arbrisseau du Japon; ses fleurs sont monopétales, de figure conique, de la grosseur d'un grain d'orge, blanches, semées le long de petites branches, & entremêlées de très-petites feuilles. Ses baies sont de couleur purpurine, sans enveloppe, grosses comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment plusieurs semences.

SASIMA, (Géog. anc.) ville de la Cappadoce, sur la route d'Ancyre de Galatie à Faustinopolis, & selon les apparences, dans la préfecture de Garfaurie. *Sasima* est connue dans l'histoire ecclésiastique, par l'épiscopat de saint Grégoire de Naziance, qui en fut le premier évêque. Selon ce prélat, c'étoit une station sur la voie militaire, mais une station misérable, où l'on manquoit d'eau, où l'on étoit aveuglé de la poussière, où l'on n'entendoit qu'un bruit continuel de chariots, & où les habitans étoient opprimés par les brigandages des gens en place. (D. J.)

SASINA, (Géog. anc.) port d'Italie, dans la Calabre, selon Pline, l. III. c. xj. ce port devoit être sur la côte du golfe de Tarente, dans le pays des Salentins: car Pline remarque que la largeur de la péninsule, en allant par terre de Tarente à *Brundisium*, étoit de trente-trois mille pas; mais que la route du port *Sasina* à *Brundisium*, étoit beaucoup plus courte.

SASO, (Sason, génitif *Sasonis*, ou *Sasson*, (Géog. anc.) île de la mer Ionienne: les auteurs anciens qui en ont parlé, ne s'accordent pas entièrement sur sa position. Strabon, l. VI. la met à moitié chemin, entre l'Épire & *Brundisium*; & Lucain, l. II. v. 627. semble en faire une île de la Calabre.

Spumoso Calaber perfunditur æquore Sason.

D'un autre côté, Ptolomée, l. III. c. xiiij. la marque sur la côte de la Macédoine, dans la mer Ionienne; & la plupart des géographes modernes, sont de sentiment que l'île *Saseno*, qu'on voit à l'entrée du golfe de Valone, est l'île *Saso* des anciens. Cela s'accorde assez avec ce que dit Polybe, l. V. c. cx. que l'île *Saso* est à l'entrée de la mer Ionienne. D'ailleurs, le périple de Scylax met l'île de *Sason* sur la côte de l'Illyrie, à la hauteur des monts Cérauniens, & en fixe la distance au chemin qu'on peut faire dans le tiers d'un jour; l'île de *Saso* est fort basse selon Lucain, l. V. c. d. cl.

Non humilem Sasona vadis. . . .

Et Silius Italicus, l. VII. v. 480. exhorte d'éviter les fables dangereux de cette île.

Adriatici fugite infestas Sassonis arenas. (D. J.)

SASRAN, f. m. (Marine.) c'est la planche qui est à l'extrémité d'un bateau foncet, & sur laquelle les planches du remplage sont appuyées. C'est aussi une grosse pièce de bois, qu'on ajoute au bas du gouvernail d'un yacht, & qui y fait une grande faille en-dehors.

SASRAN DE GOUVERNAIL, (Marine.) pièce de bois plate & droite, qu'on applique sur la longueur du gouvernail, afin qu'en lui donnant plus de largeur, elle en facilite l'effet. Voyez MARINE, Plan-

che IV. fig. 1. le safran du gouvernail, cotté 176. & Planche VI. fig. 73. & 74.

SASSAFRAS, f. m. (Hist. nat. Bot.) petit arbre qui se trouve dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale, où on prétend qu'il prend la hauteur d'un pin ordinaire, sur un pied de diamètre; mais parmi les *sassafras* que l'on a élevé en Europe, les plus hauts n'ont pas passé dix ou douze pieds. Sa tige est dégagée de branchages jusqu'à la tête qui est touffue, & qui forme une espèce de coupole. Son écorce est unie, un peu rougeâtre, & elle rend au goût une légère faveur de l'anis. Ses racines sont dures, pesantes, & s'étendent à fleur de terre: il paroît que dans le pays natal elles poussent beaucoup de rejetons; cependant en Angleterre où on a plus élevé de ces arbres qu'en nulle autre contrée de l'Europe, on ne s'est pas aperçu de cette fécondité. Ses feuilles sont échancrées assez profondément en trois parties, sans aucune dentelure sur ses bords; elles sont d'un verd obscur & de bonne odeur, sur-tout quand on les a laissées sécher. Ses fleurs paroissent au printemps dès le commencement du mois de Mars; elles sont jaunes, petites, rassemblées en bouquets, & d'une odeur agréable. Les fruits qu'elles produisent sont des baies de la grosseur & de la forme de celles du laurier: elles ont comme le gland un calice, mais coloré de rouge, ainsi que les pédicules qui les soutiennent: ces baies deviennent bleues dans leur maturité. Le mélange de ces deux couleurs dont l'apparence est assez vive, fait un agrément de plus dans cet arbre sur l'arrière saison. Mais ce qu'il a de plus recommandable, c'est que toutes ses parties répandent une odeur aromatique, qui approche de celle de la canelle, & qui indique ses grandes propriétés.

Le *sassafras* veut une terre meuble & fort humide, telle qu'elle se trouve ordinairement dans le Canada, au pays des Iroquois, où il y a beaucoup de ces arbres. Mais la Floride & la Louisiane, sont les endroits où cet arbre est le plus commun. On a souvent essayé en Angleterre de le tenir en caisse, & de le faire passer l'hiver dans l'orangerie; mais M. Miller auteur anglois, pense que ce n'est pas la bonne façon de le conduire, & que la meilleure est de le mettre en plein air à l'exposition la plus chaude, dans une terre légère & humide, où il faut le garantir des hivers rigoureux par les précautions d'usage en pareil cas, jusqu'à ce que l'arbre soit dans sa force. Je me suis bien assuré par des épreuves, que cet arbre ne peut se soutenir dans des terrains secs & élevés, & qu'il craint sur-tout les grandes chaleurs du mois d'Août qui le font périr. On voit en Angleterre des *sassafras* qui ont très-bien réussi en pleine terre, & qui forment de petits arbres avec une jolie tête.

On ne peut guère multiplier le *sassafras* qu'en semant ses graines qu'il faut tirer d'Amérique; car malheureusement elles ne viennent point à parfaite maturité en Europe. Encore arrive-t-il que les graines d'Amérique levent très-rarement, à moins qu'on n'ait eu la précaution de les envoyer mêlées avec de la terre. Dans ce cas, il en levera quelques-unes dès la première année; mais le reste ne viendra souvent qu'après la seconde ou la troisième; ce qui doit engager à ne pas se presser de reverfer la terre où ces graines auront été semées. Il faudra sur-tout avoir grand soin de les arroser dans les tems de sécheresse, de les garantir du soleil vers le milieu du jour, & de les préserver du froid pendant les deux ou trois premiers hivers, & sur-tout des froides matinées d'automne, qui font plus de tort à ces arbres que les fortes gelées d'hiver: car quand la pointe des tendres rejetons est fanée par le froid, il se fait une corruption de sève qui porte l'altération dans toutes les parties du jeune arbre & le fait mourir. Il est très-difficile de multiplier le *sassafras* de branches cou-

chées : elles ne font racine qu'au bout de deux ou trois ans ; & souvent il n'en réussit pas le tiers, si on n'a pas le plus grand soin de les arroser ; il souffre assez bien la transplantation.

Le bois de cet arbre est léger quoiqu'assez dur, d'une couleur un peu jaunâtre, d'une odeur qui approche de celle du fenouil, d'un goût piquant & aromatique. On l'emploie en Médecine comme incisif, apéritif, & sudorifique. *Article de M. D'AUBENTON, le subdélégué.*

SASSAFRAS, f. m. (*Mat. med.*) bois étranger nommé *sassafras* ou *lignum pavanum* par J. Bauhin. C'est un bois d'un roux blanchâtre, spongieux & léger ; son écorce est spongieuse, de couleur de cendre en-dehors, & de rouille de fer en-dedans, d'un goût âcre, douçâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante qui approche de celle du fenouil ; on nous l'apporte de la Virginie, du Brésil, & d'autres provinces d'Amérique. On choisit le *sassafras* qui est récent & fort odorant. Quelques-uns préfèrent l'écorce à cause de son odeur qui est plus pénétrante que celle du bois.

On falsifie le *sassafras* en y mêlant du bois d'anis, appelé *lignum anisatum*, vel *lignum anisi* dans J. B. Mais l'on peut le distinguer facilement du *sassafras* par son odeur de graine d'anis, par sa pesanteur, & par sa substance qui est compacte & résineuse.

On coupe le bois du *sassafras* d'un grand arbre qui a la hauteur & la figure d'un pain ; cet arbre est appelé *sassafras arbor ex Floridâ, ficulneo folio* par C. B. *Laurus foliis integris & trilobis* par Linn. *Hort. cliff. 54. cornus mas odorata, folio trifido, margine plano, sassafras dicta* par Plukn. *Alm. p. 120. tab. 222. fig. 6.* Catesby *Hist. tom. I. p. 55. anhuiba, sive sassafras major* par Pison, *hist. Brésil.*

Les racines de cet arbre sont tantôt grosses, tantôt menues, selon leur âge. Elles s'étendent à fleur de terre, de sorte qu'il est facile de les arracher. Cet arbre est toujours verd ; il n'a qu'un tronc nud & fort droit ; les branches s'étendent à son sommet comme celle d'un pin qu'on a ébranché ; l'écorce est épaisse, fongueuse intérieurement, un peu molle, de couleur fauve, revêtue d'une peau mince, grise, ou d'un gris cendré tirant sur le noir. Son goût & son odeur sont âcres, aromatiques, approchant du fenouil. La substance du tronc & des branches est blanche, ou d'un blanc rousâtre, quelquefois tirant sur le gris en certains endroits, moins odorante que l'écorce ; du reste elle est molle, & d'un tissu assez semblable à celui du tilleul.

Les feuilles qui sont attachées aux branches sont à trois lobes, imitant celles du figuier, découpées & partagées en trois pointes, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, odorantes ; lorsqu'elles sont encore jaunes, elles sont semblables aux feuilles du poirier, & ne montrent aucunes pointes.

Les fleurs appuyées sur de longs pédicules, sont en grappes ; petites, partagées en cinq quartiers ; quand elles sont passées il leur succède des baies semblables aux feuilles du laurier, & ayant la partie inférieure renfermée dans un calice rouge.

Guillaume Pison décrit encore deux autres espèces d'arbres *sassafras* : l'une nommée par les Brésiliens *anhuypitanga*, a les feuilles petites, étroites, minces ; son bois est blanchâtre & jaunâtre. L'autre espèce s'appelle *anhuiba-miri* : elle a la feuille de laurier, mais elle est plus petite ; son fruit est noir & odoriférant, lorsqu'il est mûr, d'un goût fort chaud, aussi bien que les feuilles, le bois, l'écorce, & la racine.

Le *sassafras* excite la transpiration, la sueur & les urines. Il incise & résout les humeurs visqueuses & épaisses ; il leve les obstructions des viscères ; il est bon pour la cachexie, les pâles couleurs, & l'hydropisie. Il éloigne les attaques de la goutte. Il tend à remédier à la paralysie & aux fluxions froides. On

l'emploie utilement dans les maladies vénériennes. On le donne en infusion depuis demi-once jusqu'à deux onces ; on l'emploie souvent dans des décoctions sudorifiques & échauffantes.

Par la chimie on retire du bois de *sassafras* une huile essentielle, limpide, très-pénétrante, qui sent le fenouil ; & qui va au fond de l'eau. On fait macérer dans une grande quantité d'eau ce bois rapé avec son écorce, & on distille ensuite. La dose de cette huile est depuis dix gouttes jusqu'à vingt, pour exciter la sueur. Une partie de cette huile mêlée avec deux parties d'esprit de nitre bien rectifié, fermente aussitôt très-violemment ; elle s'enflamme, & lorsque la flamme est éteinte, il reste une substance résineuse. (*D. J.*)

SASSARI ou **SACER**, (*Géogr. mod.*) ville d'Italie, dans l'île de Sardaigne, au nord-ouest, sur la rivière de Torre, à 6 lieues au nord d'Algieri, & à 7 au sud-ouest de Villa Aragonese. Elle est la résidence de l'archevêque de Torre, autrefois *Turris Libissonis*, qui est une place ruinée. *Long. 26. 15. lat. 40. 45.*

SASSEBES ou **MILLENBACH**, (*Géogr. mod.*) ville fortifiée de la Transylvanie, capitale du comté de même nom, au confluent de deux petites rivières. *Long. 42. 16. lat. 46. 14.* (*D. J.*)

SASSENAGE, (*Géogr. mod.*) baronie de France, dans le Dauphiné, élection de Grenoble. Le nom de ce lieu est célèbre par ses fromages, & par ses deux cuves qui sont dans une caverne, & dont on a fait autrefois une des merveilles du Dauphiné ; l'on a dit que les deux cuves ne se remplissoient que le seul jour des Rois, ce qui s'est trouvé faux à la vérification du fait, mais les fromages conservent encore leur renommée. (*D. J.*)

SASSENAGE, pierre de, (*Hist. nat.*) c'est le nom que l'on donne quelquefois à la pierre d'hirondelle. Voyez **HIRONDELLE**, pierre d', en latin *lapis chelidonius*.

SASSER, v. act. (*Gram.*) passer au fas. Voyez **SAS**.

SASSES, f. f. (*Marine.*) ce sont des pelles creuses dont on se sert sur les bâtimens, pour puiser l'eau.

SASSO-FERRATO, (*Géogr. mod.*) petite ville de la marche d'Ancone, ou pour mieux dire, bourgade d'Italie, dans l'état de l'Eglise, & dans la marche d'Ancone, près de la rivière Sentino, vers les confins du duché d'Urbini ; je parle de cette bourgade, parce qu'elle a produit d'illustres savans, entre autres Earthole & Perroti.

Barthole, né l'an 1310, a été l'un des plus doctes jurisconsultes de son tems. Ses écrits se ressentent de la barbarie de son siècle ; cependant ils contiennent des choses assez singulières pour le sujet. Il mourut en 1355, âgé de 46 ans.

Perroti (Nicolo), archevêque de Siponte, dans le royaume de Naples, parut avec honneur entre les savans personnages du quinzième siècle. Il a mis au jour un ouvrage sur la versification latine, & des commentaires sur Stace & sur Martial. Il a le premier traduit en latin les cinq premiers livres de Polybe, qui est tout ce qu'on en avoit alors. Sa traduction n'est pas toujours fidelle, & est pleine de libertés inexcusables ; mais sa latinité pourroit être avouée des siècles où l'on écrivoit le plus purement. Le cardinal Bessarion l'aima, & le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. & Perroti lui fit innocemment manquer le pontificat, en refusant, par l'ignorance des usages, l'entrée de la chambre de son maître à trois cardinaux qui venoient le saluer pape. Bessarion en ayant été instruit, ne s'en émut pas davantage, & dit tranquillement à Perroti : « Par votre » soin à contre-tems vous m'avez ôté la tiare, & à » vous le chapeau ». Perroti mourut en 1480. Son article est dans les mémoires du pere Nicéron, t. IX. & en effet il ne devoit pas oublier ce savant homme, un des habiles grammairiens de l'Italie. (*D. J.*)

SASSI

SASSI DEL BALLARO, (*Hist. nat.*) c'est ainsi que l'on nomme en Italie, dans la Marche d'Ancone, des pierres, ou pour parler plus exactement, de l'argille durcie, dans laquelle on trouve renfermée une espèce de coquillage que l'on nomme dans le pays *ballari*; l'endroit où l'on en rencontre en plus grande quantité est dans le voisinage de monte Comero ou Conaro, qui est à environ 10 milles d'Italie de la ville d'Ancone; dans ce lieu les bords de la mer sont fort escarpés & garnis d'argille, ou d'une roche spongieuse, dans laquelle ces coquilles, qui sont connues en François sous le nom de *pholades* ou de *dails*, se trouvent logées en très-grande quantité, sans qu'on puisse remarquer par où elles ont passé pour y entrer. Ce coquillage a la propriété de luire dans l'obscurité, & de rendre lumineuse l'eau dans laquelle il a séjourné quelque tems; il est très-bon à manger, & les Italiens savent le préparer parfaitement bien. Voyez PHOLADE & DAIL.

SASSOIRE, f. f. (*terme de Charron.*) c'est une pièce du train du devant du carrosse, qui est au bout des armons, soutient la fleche, & sert à faire braquer le carrosse. (D. J.)

SASSUOLO, (*Géog. mod.*) ville d'Italie, au duché de Modène, dans la principauté de Carpi, sur la Secchia, entre Reggio & Modène. Long. 28. 25. Latit. 44. 30. (D. J.)

SASUAROS, (*Géog. mod.*) petite ville de la Transilvanie, sur la rivière de Maros, à quatre lieues au-dessous de Weissembourg. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne *Frateria*. (D. J.)

SAT, f. m. (*mesure étrangère.*) nom d'une mesure dont on se sert à Siam pour mesurer les grains, les graines, les légumes, & quelques fruits secs. C'est une espèce de boisseau fait de bambouc entrelacé, à-peu-près comme cette petite mesure pour les avoines, qu'on appelle à Paris *un picotin*, & qui a la forme d'un panier d'osier. Le *sat* est d'environ trois livres, poids de marc. *Dict. de Commerce.*

SATALA, (*Géog. anc.*) ville de la petite Arménie, selon Ptolomée, liv. V. c. vij. qui la place dans les terres. La ville de *Satala*, dit Procope, liv. III. des édifices, c. iv. craignoit sans cesse, comme voisine des ennemis, & comme entourée de hauteurs qui la commandoient de tous côtés. Si son assiette étoit désavantageuse, ses murailles étoient encore plus mauvaises. L'empereur Justinien en fit de neuves, d'une hauteur qui surpassoit les éminences d'alentour, & d'une épaisseur suffisante pour porter une telle charge. Il fit élever en-dehors une seconde muraille, & fit bâtir assez proche une forteresse dans l'Osroène. Tout cela ne servit de rien; les ennemis pénétrèrent partout. Il avoit en partage la fureur des forteresses & de la tyrannie. (D. J.)

SATALIE, (*Géog. mod.*) par les Turcs *Satiliach* & *Antali*; ville de la Turquie asiatique, dans l'Anatolie, sur la côte de la petite Caramanie, au fond d'un golfe de même nom. Elle occupe la place de l'ancienne Attalia, & est une des plus fortes villes de l'empire turc. Les chaleurs y sont excessives en été; aussi les environs de *Satalie* produisent en abondance des citronniers & des orangers qui viennent sans culture; mais le port ne peut recevoir que de petits bâtimens, & la rade n'est point assurée. Long. 48. 45. Lat. 37. 10. (D. J.)

SATAN, (*Critique sacrée.*) mot hébreu, qui signifie *adversaire*, *ennemi*, *persécuteur*, *accusateur*; d'où vient que vous devenez aujourd'hui mes adversaires *satan mihi*, II. Rois, xix. 22. Il n'y a plus d'ennemi qui s'oppose à moi: *non est in me satan ullus*, III. Rois, xv. 14. Le I. des Macchabées parlant d'un commandant de la forteresse bâtie vis-à-vis le temple de Jérusalem, dit qu'il étoit comme un méchant diable à Israël *εἰς διαβόλον πονηρὸν τῷ Ἰσραὴλ*, parce qu'il

Tome XIV.

étoit l'accusateur des Israélites qui alloient au temple. Jésus-Christ dit à S. Pierre: retirez-vous de moi, *satan*, Matt. xvij. 23. c'est-à-dire, éloignez-vous de moi, mon ennemi, vous seriez propre à me faire pécher, si la chose étoit possible. Ceux qui suivent les ténèbres de l'idolâtrie sont dits être sous la puissance de *satan*, dans les actes des Apôtres, ch. xxvj. 18. Les profondeurs de *satan*, dans l'Apocalypse ij. 24. sont les opinions des Nicolaïtes, qu'ils enveloppoient sous une mystérieuse profondeur. Eusebe remarque dans son histoire ecclésiastique, liv. III. ch. ix. que leur hérésie subsista fort peu de tems. S. Paul livre l'incestueux de Corinthe à *satan*, I. Cor. v. 5. cela veut dire que les fideles doivent le regarder comme un pécheur criminel, avec lequel il ne faut point avoir de commerce. Enfin, les opérations de *satan*, II. Thessal. ij. ix. sont de faux prodiges employés par des imposteurs pour nous tromper, pour nous abuser, pour nous jeter dans le péché, dans l'idolâtrie.

SATÉ, f. m. (*mesure des Hébreux.*) dans la vulgate, *satum*, mesure creuse des Hébreux pour les choses seches. Voyez SEAH.

SATELLITE, f. m. en termes d'Astronomie, signifie des planètes secondaires qui se meuvent au-tour d'une planète première, comme la Lune fait par rapport à la Terre. On les appelle ainsi parce que ces planètes accompagnent toujours leur planète première, & font avec elle leur révolution au-tour du Soleil. Voyez PLANETE.

Les *satellites* se meuvent au-tour de leurs planètes premières, comme centre, en observant les mêmes lois que les planètes premières dans leur mouvement au-tour du Soleil. Sur la cause physique de ces mouvements, voyez GRAVITÉ.

On se sert quelquefois indifféremment des mots *lune* & *satellite*; & l'on dit les lunes de Jupiter, ou les *satellites* de Jupiter. Cependant ordinairement on réserve le mot *lune* pour exprimer le *satellite* de la Terre, & on appelle *satellites* les petites lunes qui ont été découvertes au-tour de Jupiter & de Saturne. Voyez LUNE.

Les *satellites* ont été inconnus jusqu'à ces derniers siècles, parce que l'on avoit besoin du secours du télescope pour les appercevoir. On n'apperçoit en effet aucun de ces *satellites* à la vue simple. Ceux de Jupiter qui sont les plus gros, se distinguent par des lunettes de trois piés, qui les font paroître comme les étoiles de la sixième ou septième grandeur paroissent à la simple vue. Pour le quatrième de Saturne, il faut des lunettes de huit à neuf piés. Le troisième & le huitième demandent des lunettes d'un plus grand foyer; & on ne peut distinguer les premiers qu'avec des lunettes qui excèdent au-moins trente ou quarante piés. Voyez TÉLESCOPE.

Nous ne connoissons point d'autres *satellites* que ceux de la Terre, de Jupiter & de Saturne; & il n'y a pas grand sujet d'espérer qu'on en découvre d'autres dans la suite, attendu qu'on a examiné toutes les planètes avec les télescopes les plus longs & les meilleurs qu'il paroît possible de faire. Cependant il est douteux s'il n'y en a point un qui tourne au-tour de Vénus. Voyez VÉNUS.

Satellites de Jupiter, sont quatre petites planètes secondaires qui tournent au-tour de cette planète, comme elle tourne elle-même au-tour du Soleil.

Simon Marius, mathématicien de l'électeur de Brandebourg, découvrit vers la fin de Novembre 1609, trois petites étoiles proche de Jupiter, qui lui parurent accompagner cette planète, & tourner au-tour d'elle; & au mois de Janvier 1610, il en vit une quatrième. Dans le même mois Galilée fit la même découverte en Italie, & la même année il publia ses observations; c'est depuis ce tems qu'on a commencé à observer les *satellites* de Jupiter.

R R r r

Galilée, pour honorer son protecteur, appella ces planetes, *astra Medicea*, astres de Médicis; & en Italie on est encore fort jaloux de leur conserver ce nom; mais on ne les appelle plus ainsi par-tout ailleurs. Marius qui les avoit vus le premier, appella la plus proche de Jupiter, *Mercurius jovialis*, Mercure de Jupiter; la seconde, *Venus jovialis*, Vénus de Jupiter; la troisième, *Jupiter jovialis*, & la quatrième, *Saturnus jovialis*, Saturne de Jupiter.

Antonius-Maria Schyrlæus de Reita, capucin de Cologne, s'imagina qu'outre ces quatre *satellites*, il en avoit vu cinq autres le 29 Décembre 1642, & les nomma *sidera urbanoclavia*, astres urbanoclaviens, en l'honneur du pape Urbain VIII. qui regnoit alors. Mais Naudé, ayant communiqué cette observation à Gassendi, qui avoit observé Jupiter le même jour, Gassendi reconnut bientôt que ce moines'étoit trompé, & avoit pris pour des *satellites* de Jupiter cinq étoiles fixes dans l'eau du verseau, qui sont marquées 24, 25, 26, 27 & 28, dans le catalogue de Tycho. Voyez *Epist. Gassendi ad Gabriel. Naudæum, de novem stellis circa Jovem visis*.

Phénomènes & nature des satellites de Jupiter. 1°. Lorsque Jupiter se trouve entre le Soleil & un des *satellites*, ce *satellite* disparaît, même quand le ciel est fort serein, c'est-à-dire que ce *satellite* est éclipsé par Jupiter.

Par conséquent les *satellites* de Jupiter sont privés de lumière lorsque les rayons du Soleil qui les vont frapper en ligne droite sont interceptés par Jupiter; d'où il s'ensuit que ces planetes sont des corps opaques comme la lune, qui n'ont de lumière que celle qu'ils reçoivent du Soleil; de-là on peut conclure encore, que puisque Jupiter n'éclaire point ses *satellites* quand ils sont derrière lui, cette planete doit aussi être privée de lumière dans la partie opposée au Soleil; & que par conséquent Jupiter n'est point lumineux par lui-même.

2°. Quand les *satellites* sont interposés entre Jupiter & le Soleil, on observe une petite tache sur le disque de Jupiter, & cette tache paroît quelquefois plus grosse que le *satellite* même.

Donc, puisque les *satellites* sont des corps opaques que le Soleil éclaire, & qui doivent jeter une ombre du côté opposé au Soleil; il s'ensuit que la petite tache ronde qu'on observe sur Jupiter est l'ombre du *satellite*: de plus, comme cette tache est circulaire, il s'ensuit que l'ombre du *satellite* forme un cône; & que par conséquent les *satellites* sont d'une figure sphérique, au moins sensiblement.

3°. Lorsque la Terre est entre Jupiter & le Soleil, & qu'un des *satellites* se trouve aussi entre Jupiter & le Soleil, sa lumière disparaît & se perd dans celle de Jupiter: ainsi M. Maraldi nous apprend que le 26 Mars 1707, il observa avec un télescope de 34 piés le quatrième *satellite* de Jupiter, qui passoit sur cette planete, & qu'il lui parut comme une tache noire; mais que ce *satellite* ne fut pas plutôt hors du disque, qu'il reprit son premier éclat. Il observa le 4 Avril une tache semblable formée par une immersion du troisième *satellite*; mais le 11 d'Avril, examinant une immersion du même *satellite*, il trouva qu'il paroïssoit dans tout son éclat, sans laisser aucune tache: le même phénomène a été aussi observé en d'autres occasions par M. Cassini.

MM. Cassini & Maraldi ont souvent remarqué des changemens fort surprenans dans la grandeur apparente des *satellites*, lorsqu'il ne paroïssoit rien dans leur distance soit à la Terre, soit au Soleil, soit à Jupiter, qui pût être l'occasion de ses variations: par exemple, le quatrième *satellite*, qui est presque toujours le plus petit des quatre, paroît quelquefois le plus gros, & le troisième qui est ordinairement le plus gros, paroît quelquefois égal, quelquefois même plus petit qu'aucun des autres.

Puisque les *satellites* de Jupiter sont éclairés par le Soleil, même lorsqu'ils sont plongés dans la lumière de Jupiter, & que cependant ils ne laissent pas de paroître quelquefois sans lumière, & quelquefois de disparaître tout-à-fait, il faut nécessairement qu'il arrive dans leur atmosphère différens changemens qui empêchent que l'action des rayons du Soleil sur eux ne soit toujours la même; c'est pour cette même raison que leur ombre est quelquefois plus grosse qu'eux.

Tems périodique des satellites de Jupiter. Les périodes ou révolutions des *satellites* de Jupiter se déterminent par leurs conjonctions avec Jupiter, comme celles des planetes premières se déduisent de leurs oppositions avec le Soleil. Voyez PÉRIODE, &c.

M. Cassini a trouvé par cette méthode les périodes des différens *satellites*, telles qu'il suit:

| | | | | |
|------------------------|---------|-------|-------------------|-------------------|
| 1 ^e satell. | 1 jour. | 18 h. | 28 ^l . | 36 ^u . |
| 2 ^e | 3 | 13 | 18 | 52 |
| 3 ^e | 7 | 3 | 59 | 40 |
| 4 ^e | 16 | 18 | 05 | 06 |

Distance des satellites de Jupiter à Jupiter. Les quarés des tems périodiques des *satellites* sont proportionnels aux cubes de leurs distances à Jupiter, comme il en est des planetes premières par rapport au Soleil.

Pour déterminer ces distances par observation, on les mesure avec un micrometre en demi-diametres de Jupiter. Ces distances, suivant M. Cassini, sont telles qu'il suit:

Le premier *satellite* est distant du centre de Jupiter de $5\frac{2}{3}$ demi-diametres de Jupiter.

Le 2^e de 9 demi-diam.

Le 3^e de 14

Le 4^e de 25 & un tiers.

Donc, puisque le demi-diametre de Jupiter est égal à $27\frac{3}{4}$ demi-diametres de la Terre, il s'ensuit que la distance du premier *satellite* à Jupiter est de 166 demi-diametres terrestres; celle du deuxième, de 249 & demi; celle du troisième, de 388; & celle du quatrième de 884.

Satellites de Saturne, sont cinq petites planetes qui tournent au-tour de Saturne. Voyez SATURNE.

Une de ces planetes, savoir la quatrième, en comptant depuis Saturne, a été découverte par M. Huygens, le 25 Mars 1655, au moyen d'un télescope de 12 piés de longueur; les quatre autres ont été découvertes à différentes fois par M. Cassini; savoir, les deux qui sont le plus proche de Saturne, en Mars 1684, par le secours de deux verres de Campani, l'un de 100 piés de foyer, l'autre de 136; la troisième en Décembre 1672, par le moyen d'un télescope de Campani de 36 piés de long; & la cinquième en Octobre 1671, avec un télescope de 17 piés. La plupart des phénomènes des *satellites* de Jupiter, & peut-être tous, s'observent aussi dans ceux de Saturne; ainsi ils paroissent tantôt plus gros, tantôt plus petits: le cinquième paroît aussi quelquefois éclipsé, &c. par conséquent il n'est point douteux que ces *satellites* ne soient de la même nature que ceux de Jupiter; mais à cause de leur grand éloignement, ils paroissent beaucoup plus petits que les *satellites* de Jupiter, & peut-être le sont-ils en effet. Ils ont beau passer devant Saturne & l'éclipser, on ne peut, à cause de la foiblesse de leur lumière, distinguer ni leurs immersions, ni leurs émerfions. Le premier & le second deviennent même invisibles dès qu'ils s'approchent un peu de Saturne. Le troisième est un peu plus gros, & reste souvent visible tout le tems de sa révolution. Le quatrième & le cinquième se voient aussi assez bien; le quatrième paroît toujours le plus gros. Le cinquième varie de lumière & de grandeur, sans doute par quelque tache que la révolution rend tantôt plus, tantôt moins dominante sur la lumière du disque exposé à nos yeux. Les inclinaisons de leurs orbes sont plus grandes que celles des *satellites* de Ju-

pter. Le premier achevé sa révolution en 1 jour 21 heures 18 minutes 27 secondes ; le second en 2 jours 17 heures 44 minutes 22 secondes ; le troisième en 4 jours 12 heures 25 minutes 12 secondes ; le quatrième en 15 jours 22 heures 34 minutes 38 secondes ; & le cinquième en 79 jours 7 heures & 47 minutes. Supposant le demi-diamètre de l'anneau 1, celui de l'orbe du premier est de près de deux, celui du second de $2\frac{1}{2}$, du troisième de $\frac{3}{2}$, du quatrième de 8, du cinquième 23. Le diamètre de Saturne est d'environ 20 secondes, celui de l'anneau 45 ; ainsi le diamètre de l'orbe du premier *satellite* est d'une minute 27 secondes ; le second d'une minute 52 secondes ; le troisième de 2 minutes 36 secondes ; le quatrième de 6 minutes ; le cinquième 17 minutes 25 secondes. Les quatre premiers décrivent des ellipses apparentes, semblables à celles de l'anneau, & sont dans un même plan. Leur inclinaison à l'écliptique est de 30 à 31 degrés. Le cinquième décrit un orbe incliné de 17 à 18 degrés à l'orbe de Saturne, son plan étant entre l'écliptique, & ceux des autres *satellites*, &c.

Les tems des révolutions des *satellites* de Saturne, suivant M. Cassini, sont tels qu'il suit :

| | | | | |
|------------------------|------|-------|-----|-----|
| 1 ^e satell. | 1 j. | 21 h. | 18' | 31" |
| 2 ^e | 2 | 17 | 41 | 27 |
| 3 ^e | 4 | 13 | 47 | 16 |
| 4 ^e | 15 | 22 | 41 | 11 |
| 5 ^e | 74 | 7 | 53 | 57 |

Les distances de ces *satellites* au centre de Saturne, selon le même astronome, sont :

| | | | | |
|------------------------|-----------------|---------------------------------|--------|---|
| 1 ^e satell. | 4 $\frac{3}{8}$ | } demi - diam.
de Saturne. } | } ou } | } diam. de l'an-
neau de Sa-
turne. } |
| 2 ^e | 5 $\frac{1}{8}$ | | | |
| 3 ^e | 8 | | | |
| 4 ^e | 18 | | | |
| 5 ^e | 54 | | | |

La grande distance qu'il y a entre le quatrième & le cinquième *satellite*, fait croire à M. Huyghens qu'il pourroit bien y en avoir quelqu'autre entre deux, ou qu'au moins le cinquième *satellite* pourroit avoir lui-même un *satellite* qui tournât au-tour de lui comme centre.

M. Halley a donné dans les *Transactions philosophiques*, une correction de la théorie du mouvement du quatrième *satellite*, qui est celui de M. Huyghens. La vraie période de ce *satellite* est, suivant M. Halley, de 15 jours 22 heures 41 minutes 6 secondes ; son mouvement diurne, de $22^{\circ} 34' 38'' 8'''$; sa distance au centre de Saturne, de 4 diamètres de l'anneau ; & son orbite, qui n'est que peu ou point distante du plan de l'anneau, coupe l'orbite de Saturne sous un angle de 23 degrés & demi. Les *satellites* tournent aussi, selon toutes les apparences, au-tour de leur axe. Voici les preuves qu'on peut en donner.

1^o. Dans les conjonctions des *satellites* avec Jupiter, on y voit quelquefois des taches, & quelquefois on n'y en voit point, la révolution les faisant sans doute reparoître & disparoître tour-à-tour. 2^o. Le même *satellite* dans les mêmes circonstances, paroît quelquefois plus grand & quelquefois plus petit. Le quatrième *satellite* paroît souvent plus petit que les trois autres, & quelquefois plus grand que les deux premiers, quoique son ombre paroisse toujours plus grande sur Jupiter, que celle de ces deux. Le troisième *satellite* paroît le plus souvent plus grand que tous les autres, & quelquefois il paroît égal aux deux premiers ; sans doute que les taches tantôt paroissant, & tantôt disparoissant, entraînées par la révolution, en diminuent, ou en augmentent alternativement les apparences. 3^o. Le même *satellite* n'emploie pas toujours le même tems à entrer dans Jupiter, ou à en sortir, y mettant quelquefois 6 & tantôt jusqu'à 10 minutes ; ce qu'on juge venir des taches qui alterent la partie claire en divers endroits. Il est vrai que ces

Tome XIV.

taches pourroient se former & se dissiper ; mais dans l'Astronomie on doit toujours préférer les hypothèses du mouvement local à celles des générations & des destructions.

Nous sommes redevables à M. Pound d'un grand nombre d'excellentes observations sur les *satellites*, tant de Jupiter que de Saturne. On peut voir dans les institutions astronomiques de M. le Monnier, p. 29. & suiv. le détail de ces observations.

Les éclipses des *satellites*, sur-tout celles des *satellites* de Jupiter, sont de la plus grande utilité dans l'Astronomie. En premier lieu, on peut se servir de ces éclipses pour déterminer assez exactement la distance de Jupiter à la Terre : cette méthode est expliquée dans le livre dont nous venons de parler, p. 294. Un second avantage encore plus considérable qu'on a tiré de ces éclipses, c'est la preuve du mouvement successif de la lumière. Il est démontré par les éclipses des *satellites* de Jupiter que la lumière ne vient pas à nous dans un moment (comme les sectateurs de Descartes l'ont si long-tems prétendu), quoiqu'à la vérité son mouvement soit fort rapide. En voici la preuve. Si la lumière ne venoit pas à nous successivement, mais qu'elle fût instantanée, il est évident que la Terre étant dans la plus grande distance de Jupiter, on appercevroit l'éclipse du *satellite* au même instant que si la Terre étoit dans la plus petite distance de Jupiter ; au contraire si la propagation de la lumière se fait successivement & d'une manière qui puisse être sensible à de fort grandes distances ; il est évident qu'un observateur étant placé plus près de Jupiter, de tout le diamètre de l'orbite terrestre, il appercevra plutôt l'éclipse du *satellite* ; enforte que, par le moyen de la différence entre le tems où on apperceoit l'éclipse & celui où on doit l'appercevoir suivant les tables, on connoitra la vitesse de la lumière qui convient au diamètre de la Terre. Or c'est précisément ce que les observations ont fait découvrir, puisque toutes les fois que la Terre s'approche de Jupiter, les éclipses des *satellites* arrivent tous les jours un peu plutôt que quand elle s'en éloigne : car on s'apperceoit peu-à-peu d'une différence entre le calcul & les observations qui devient assez considérable. C'est M. Roëmer qui a le premier fait cette découverte, confirmée depuis par la théorie ingénieuse de l'observation. Voyez OBSERVATION.

Le troisième & le plus grand avantage qu'on retire des observations des éclipses des *satellites*, c'est la connoissance des longitudes sur Terre. En effet, je suppose que deux observateurs, dont l'un est, par exemple, à Paris, l'autre à Constantinople, observent une éclipse du premier *satellite* de Jupiter, il est certain que cette éclipse arrivera dans le même moment pour chacun des observateurs ; mais comme ils sont placés sous différens méridiens, ils ne compteront pas la même heure : l'un, par exemple, comptera neuf heures du soir, pendant que l'autre n'en comptera que huit : or de-là on déduit l'éloignement des deux méridiens, & par conséquent la longitude. Voyez LONGITUDE.

Les cercles que les *satellites* décrivent autour de leurs planètes principales ne sont pas fort excentriques ; M. le Monnier nous a donné dans les institutions astronomiques des tables de leurs mouvemens aussi exacts qu'on peut le désirer, dans une matière dont la théorie est jusqu'à présent si peu connue & si imparfaite. En effet, il est certain par les observations, que les *satellites* agissent les uns sur les autres, & qu'ils alterent réciproquement leurs mouvemens ; enforte que la loi de ces mouvemens est extrêmement difficile à découvrir ; on en peut juger par la difficulté de la théorie de la Lune qui est pourtant le seul *satellite* de la Terre, & dont le mouvement

R R r ij

n'est dérangé sensiblement que par l'action du Soleil. Que feroit-ce si outre cette Lune nous en avions encore quatre ou cinq autres qui, par leur action mutuelle, altérassent leurs mouvemens ? C'est là le cas des *satellites* de Jupiter & de Saturne, sans compter que l'action de Jupiter sur les *satellites* de Saturne peut avoir encore un effet assez sensible, aussi-bien que l'action de Saturne sur les *satellites* de Jupiter. Le second *satellite* de Jupiter est celui où ces inégalités sont le plus remarquables. On ne sauroit trop exhorter les savans géometres de l'Europe à donner la théorie de ces inégalités.

Il n'est pas aisé de savoir quel peut être l'usage des *satellites*. On croit communément qu'ils sont destinés à suppléer, en quelque sorte, à la lumière foible que reçoivent des planetes trop éloignées du Soleil, comme Jupiter & Saturne, & à les éclairer pendant leurs nuits. Mais 1°. on ne remarque point de *satellite* à Mars, on fait que la Terre en a un, & on croit même qu'il y en a un autour de Vénus : voilà donc une planete beaucoup plus proche du Soleil qui a un *satellite*, & une autre plus éloignée qui paroît n'en pas avoir. 2°. On ne peut gueres dire que la Lune soit destinée uniquement à nous éclairer durant nos nuits, puisque souvent elle nous est cachée pendant la plus grande partie de la nuit. 3°. La nuit d'une planete, toutes choses d'ailleurs égales, doit être censée d'autant plus profonde que le jour y a été plus brillant. Ainsi les planetes les plus proches du Soleil ont une nuit plus obscure à proportion que les autres : elles ont donc, à cet égard, encore plus besoin de *satellites*. Que faut-il donc croire sur l'usage des *satellites* ? Il faut savoir dire qu'on l'ignore. (O)

SATELLITE, *satelles* ou garde, (*Hist. mod.*) se dit d'une personne qui en accompagne une autre, soit pour veiller à sa conservation, soit pour exécuter sa volonté.

Chez les empereurs d'Orient, ce mot *satellite* signifioit la dignité ou l'office de capitaine des gardes du corps.

Ce terme fut ensuite appliqué aux vassaux des seigneurs, & enfin à tous ceux qui tenoient les fiefs, appelés *sergenteries*. Voyez SERGENTERIE.

Ce terme ne se prend plus aujourd'hui qu'en mauvaise part. On dit les *gardes* d'un roi, & les *satellites* d'un tyran.

SATICULA, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans le Samnium. Servius, in *Æneïd. l. VIII. vers. 729.* la place dans la Campanie, mais elle étoit dans le Samnium : Festus le dit positivement, *Saticula, oppidum in Samnio captum est.* (D. J.)

SATIÉTÉ, f. f. (*Gramm.*) dégoût qui suit l'usage immodéré ; on a la *satiété* des alimens, après avoir trop mangé ; la *satiété* du plaisir, après s'y être trop livré ; la *satiété* de l'étude, de la gloire, des affaires ; nous usons tout.

SATINS, f. m. (*Etoffe de soie.*) le tissu du *satins* est d'une espece différente des autres étoffes, parce que l'ouvrier ne leve que la huitieme ou la cinquieme partie de sa chaîne pour passer sa trame au-travers, enforte qu'il reste toujours les $\frac{4}{5}$ ou les $\frac{7}{8}$ de la chaîne du côté de l'endroit de l'étoffe, ce qui y donne le brillant. Au surplus, il se fabrique comme toutes les étoffes de soie. Voyez ÉTOFFES DE SOIE.

Il se fabrique à Lyon des *satins* unis, des *satins* rayés, des *satins* en deux, trois & quatre lacs courans, de $\frac{1}{4}$ de large, des *satins* brochés, soie & dorure, de la même largeur.

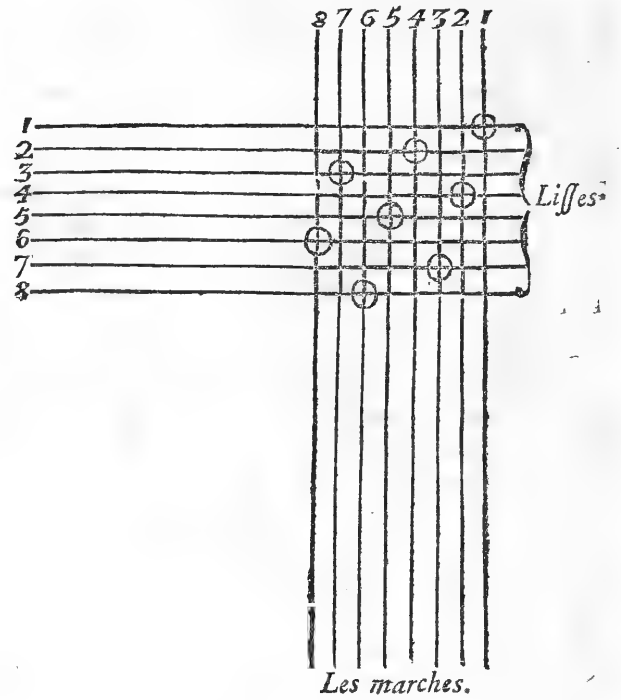
Tous les *satins* sans poil, soit unis, soit façonnés, doivent commencer à lever une lisse pour recevoir la trame qui passe entre la partie levée, soit la huitieme, soit la cinquieme, comme il a déjà été dit, afin de faire le corps de l'étoffe.

Après la premiere lisse levée, celle qui doit suivre doit toujours être la quatrieme, de façon qu'une

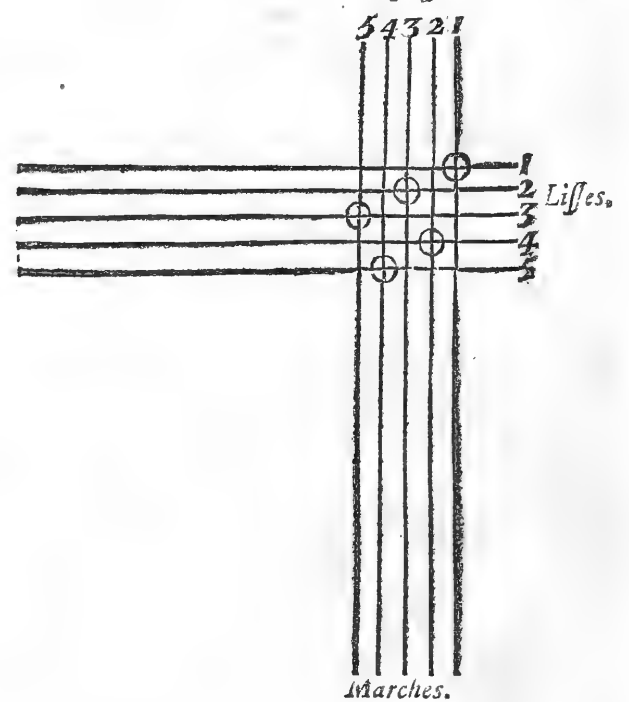
étant prise, il en reste toujours deux entre la premiere levée & celle qui doit lever ensuite pour recevoir le second coup de trame ; c'est l'armure du métier.

On va donner l'idée de l'armure d'un *satins* à huit lisses, & d'un *satins* à cinq lisses.

Armure d'un *satins* à huit lisses, dont une prise & deux laissées.



Armure d'un *satins* à cinq lisses.



Par cette démonstration, il est évident qu'on ne peut pas faire des *satins* au-dessous de cinq lisses, ni même au-dessus de huit : puisqu'en augmentant ou diminuant le nombre, il arriveroit que quand on viendrait de la cinquieme marche ou de la huitieme à la premiere pour recommencer, ce qu'on appelle *le course*, les deux lisses laissées ne se rencontreroient plus. Il est vrai cependant que la rencontre se feroit avec dix lisses ; mais outre que le *satins* perdrait de sa qualité en ne levant que la dixieme partie de la soie de la chaîne, il arriveroit encore que le liage qui n'est composé que de quatre marches & quatre lisses, & qui ne doit agir que relativement aux marches de *satins*, dont tous les deux coups, une de liage doit mouvoir, ne pourroit plus se rencontrer avec dix grandes marches, le *course* de l'un finissant avec l'autre. Il n'y a que le damas qui a cinq lisses de liage, mais aussi il faut faire deux fois le *course* pour un de liage, c'est-à-dire qu'il faut passer dix coups de navette pour faire mouvoir les cinq lisses qui doivent

lier la soie ou la dorure, puisque, comme on l'a déjà dit, il faut passer deux coups de navette dans le fond de l'étoffe, pour faire usage d'une marche de liage.

Sous la dénomination d'*armure de satin*, soit à cinq lisses, soit à huit, façonnés ou unis, nous observerons la méthode qui vient d'être prescrite, de même que pour les étoffes qui auront un poil, dont la chaîne sera disposée pour *satin*; de façon que quand nous parlerons d'armure en *satin* pour les chaînes, nous n'entendrons que ce qui vient d'être dit & démontré.

Satins pleins ou unis. Les *satins* pleins sont composés depuis quatre-vingt-dix portées jusqu'à cent vingt sur huit lisses, c'est-à-dire depuis sept mille deux cents fils jusqu'à neuf mille six cents, en observant d'employer un organ sin proportionné au genre d'étoffe; ce qui signifie que plus on garnit en chaîne, plus il faut que le fil soit fin, pour que le *satin* soit plus beau. L'armure de cette étoffe est celle des *satins* à huit lisses, comme il a été dit ci-devant.

Satins à fleurs ou façonnés. Sous la dénomination de *satins à fleur*, on comprend tous les *satins* courans en deux ou trois lacs, les *satins* brochés, les lustrines sans poil courantes ou brochées, les perfiennes courantes ou brochées, les damas lisérés ou brochés; en un mot, toutes les étoffes dont la figure ou la soie qui la fait est arrêté par un fil de la chaîne auquel on donne le nom de *liage*.

Pour l'intelligence de ce liage, il faut observer que toutes les étoffes à fleurs ordinaires de différentes couleurs, ont ces mêmes couleurs arrêtées par des fils qui sur la fleur forment une figure oblique auxquels on a donné le nom de *liage*, parce qu'effectivement ils lient la soie ou la dorure qui fait figure sur le fond de l'étoffe; de façon que si dans les parties de trois ou quatre doigts de largeur, qui forment une feuille ou fleur dans l'étoffe, la dorure ou la soie qui composent cette partie n'étoit arrêtée par aucun fil, cette soie ou cette dorure boucleroit, sur-tout dans les brochés, comme on voit dans les envers des étoffes boucler la soie ou la dorure dont elles sont composées, ce qui rendroit l'étoffe imparfaite.

Il est donc nécessaire, pour la perfection de l'étoffe, qu'il y ait des fils qui soient destinés à arrêter les couleurs ou matières qui forment le dessein, c'est-à-dire, à les lier avec le fond.

Les fils sont pris dans les *satins* à 8 lisses, ou tous les sixièmes dans la chaîne lorsque l'étoffe est toute soie, ou tous les dixièmes lorsqu'il y a de la dorure liée.

Le liage ordinaire dans les *satins* à 8 lisses, est composé de quatre lisses, sans pouvoir en mettre ni plus, ni moins.

Dans un *satin* où le sixième fil est pris, on donne le nom au liage de 5 le 6, c'est-à-dire, 5 laissés & le 6^e pris; dans celui où le 10^e fil est pris, c'est un liage de 9 le 10, voilà les termes; c'est-à-dire 9 laissés & le 10^e pris.

Pour passer un liage de 5 le 6, on passe les quatre lisses de liage devant les 8 de *satin* qui sont passées, & on prend le sixième fil pour le passer sous la maille de la première lisse de liage: on prend ensuite les deux qui restent des 8 lisses, & les 4 en recommençant, desquels le quatrième qui se trouve sur la quatrième lisse est passé sous la première maille de la seconde lisse de liage. La troisième lisse de liage prend le fil de la seconde lisse, c'est-à-dire qu'on laisse des quatre fils qui restoient des 8 lisses le fil de la première; & on passe le second sous la troisième lisse. La quatrième lisse de liage prend son fil sur la huitième du *satin*, parce que la troisième prenant celui de la seconde, le cinquième fil doit être celui de la huitième, ainsi des autres, en recommençant par la première de liage & la sixième du *satin*.

Le liage de 9 le 10 se prend de la même manière;

on compte les 8 fils des 8 lisses, ensuite recommençant par la première, on prend le fil de la seconde, de façon que le premier fil de liage, qui dans celui de 5 le 6, se trouvoit sur la sixième lisse, se trouve sur la seconde dans celui de 9 le 10; le second se trouve sur la quatrième, c'est-à-dire, 6 qui restoient, & 4 de recommence; le troisième fil se trouve sur la sixième, & le quatrième sur la huitième & dernière lisse.

On voit par cet arrangement un ordre & une entente qui ne doit point être interverti, sans quoi le fil qui par hasard feroit pris sur quelqu'autre lisse que celle indiquée, feroit faute dans la figure de l'étoffe.

Suivant cette disposition, il est évident que, dans un liage de 5 le 6 chaque lisse de liage qui fait baisser les fils quand la soie est levée, se trouve avoir 24 fils d'une maille à l'autre, ce qui fait un très-petit intervalle; attendu la quantité de fils dans une largeur de $\frac{1}{4}$ d'aune, dont les étoffes sont composées dans leurs largeurs, de même dans un liage de 9 le 10; la différence d'une maille à l'autre sur la même lisse doit être de 40 fils: cela est clair, parce que la différence de la première à la seconde dans un liage de 5 le 6 est de 6 fils; de la première à la troisième de 12 fils; de la première à la quatrième, 18 fils, & enfin de la première à l'autre première, de 24, ainsi des autres.

Dans les *satins* façonnés on distingue encore deux genres d'étoffes; savoir, les *satins* courans & les *satins* brochés.

On donne le nom de *satins courans* aux étoffes dont la navette fait la figure: par exemple; dans un *satin* appelé *satin deux lacs*, on passe une navette d'une couleur sur la première marche, & une autre navette d'une couleur différente sur la seconde marche; observant de faire baisser la même lisse de liage sous chacune des deux premières marches; la seconde lisse de liage sous la troisième & la quatrième; la troisième lisse sous la cinquième & la sixième; la quatrième lisse sous la septième & la huitième.

Il faut bien faire attention que les étoffes façonnées soit courantes, soit brochées, ne reçoivent l'impression de la figure que par le mouvement du cordage qui fait lever la soie qui doit la faire, & que l'opération de la lisse de liage n'est autre chose que de faire baisser avec la lisse de liage une partie de la soie levée, ou les fils qui se trouvent sous la maille de cette lisse pour arrêter la soie ou dorure qui se trouve passée sous la soie levée.

Satin trois lacs. Le *satin* trois lacs se fait comme celui à deux, en observant de passer une navette sur le pas de la première marche, & deux navettes successivement sur les pas de la seconde, ainsi des autres.

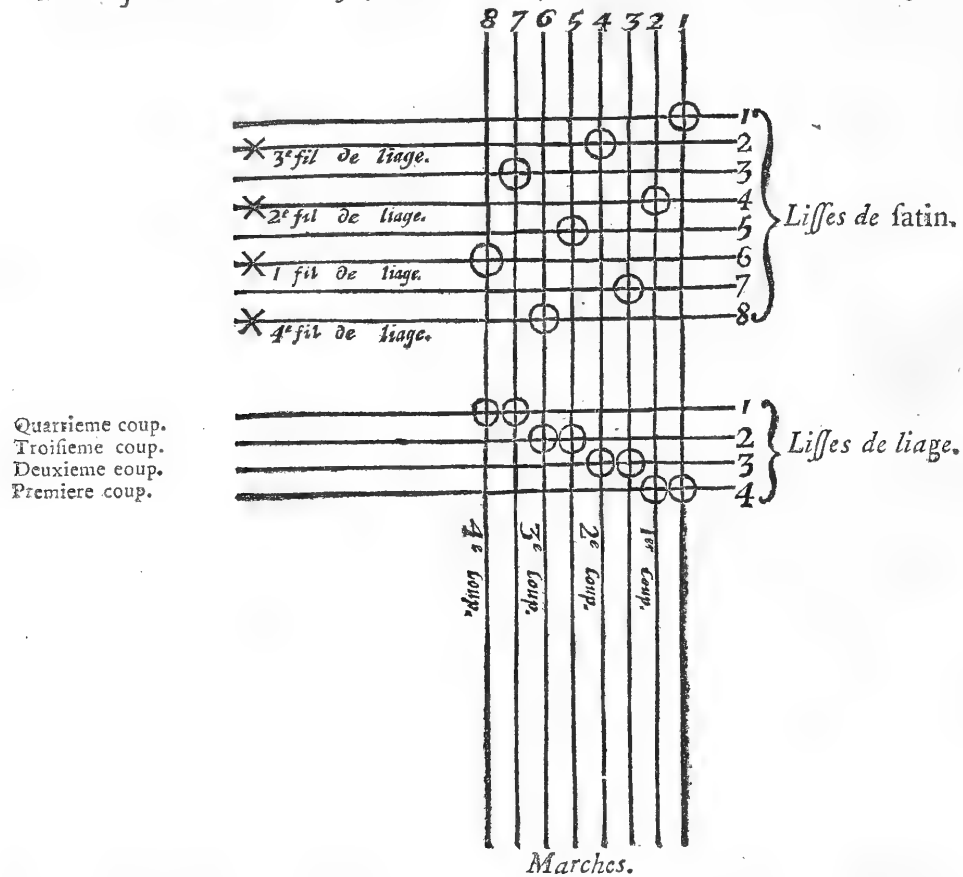
Satin broché. On appelle *satin broché* une étoffe dont les navettes ne fussent pas pour faire la figure du dessein qui peut contenir cinq ou six couleurs différentes chaque coup. Par exemple, s'il y a de la dorure dans le dessein, elle n'est point passée avec la navette dans le genre d'étoffe, de même que l'excédent de la distribution des couleurs. Pour lors on a des petites navettes, nommées *espolins*, qui contiennent toutes les couleurs qu'on veut insérer dans l'étoffe, & les *espolins* sont passés à différentes reprises, au fur & à mesure que la soie est levée par le ministère de la tireuse, pour faire cette opération. Dans ce cas, le *satin* qui ne contenoit que 8 marches, respectivement aux 8 lisses dont il est composé, en doit contenir 12, parce qu'il en faut quatre pour les quatre lisses de liage, c'est-à-dire, une pour chaque lisse.

Lorsqu'on a passé les deux ou trois navettes différentes sous les deux marches, ainsi qu'il a été dit ci-devant, on fait lever la soie pour passer les *espolins*, ce qui s'appelle *brocher*, pour lors on fait baisser la première lisse de liage pour passer tous les *espolins* qui doivent être passés dans ce coup. On donne le nom de *coup* aux navettes passées & aux *espolins*; de fa-

con que si l'étoffe a trois navettes passées, & trois différentes reprises pour brocher les espolins, on donnera le nom de *six lacs* à l'étoffe ou *fatin* en six lacs, parce qu'il a 6 lacs chaque coup. On fait baisser

la seconde lisse de liage au troisieme & quatrieme coup de navette sous la troisieme & quatrieme marche, ainsi des autres jusqu'à la fin des 8 lisses; après quoi on recommence.

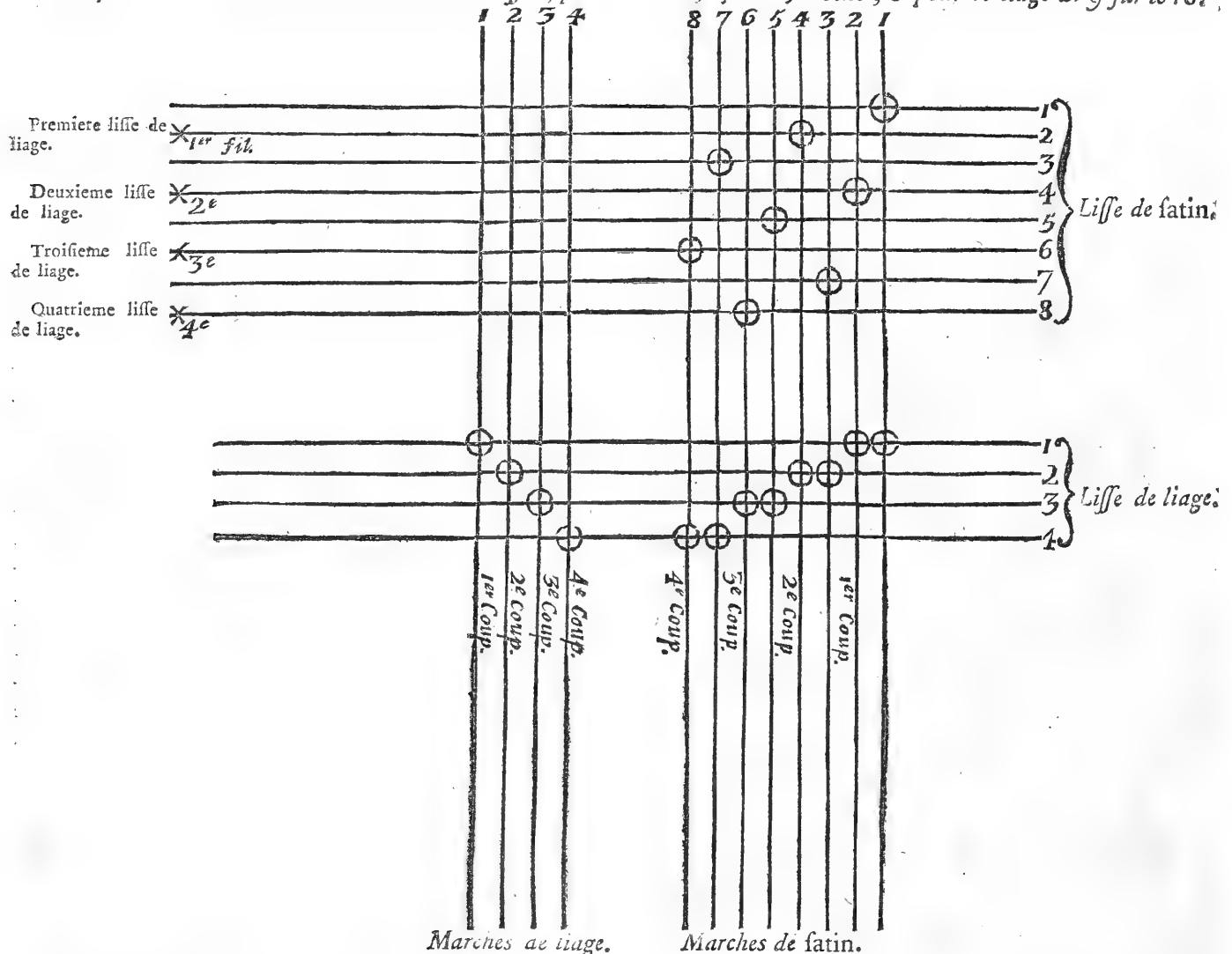
Démonstration d'un satin façonné courant pour l'armure du fatin & du liage de 5 le 6.



Marches.

On voit que la premiere lisse de liage prend le fil de la sixieme lisse; la seconde, celui de la quatrieme; la troisieme, celui de la seconde; & la quatrieme, celui de la huitieme.

Démonstration de l'armure d'un satin à huit lisses, pour le fatin façonné, broché, & pour le liage de 9 sur le 10.



Marches de liage.

Marches de fatin.

Satin réduit. Le *satin réduit* est une étoffe brochée, ou courante en deux ou trois lacs. Par le mot de *broché* on entend toujours plusieurs lacs indépendamment

de ceux qui sont passés. Cette étoffe est aujourd'hui des plus à la mode, parce qu'elle est plus belle que celle des *satins* ordinaires, & c'est la réduction qui

en fait le mérite & le prix ; il est nécessaire de l'expliquer.

Toutes les étoffes ordinaires sont composées dans le cordage de 400 cordes de semples & de rame ; chaque corde de rame tire deux arcades , & chaque arcade tire une maille de corps, de façon que le corps est composé de 800 mailles & maillons. Chaque maille contient 8 fils par la boucle dans les chaînes de 40 portées doubles , ou 80 portées simples & 9 fils dans les ordinaires de 90 portées. La largeur de l'étoffe ordinaire est de $\frac{1}{24}$, ou demi-aune moins deux pouces environ ; cette largeur contient donc 800 branches de 8 ou 9 fils chacune : pour que l'étoffe ordinaire soit frappée ou travaillée comme il faut , il est nécessaire qu'elle ait autant de coups de trame en travers, même plus , qu'elle n'en a en longueur ; les deux ou trois coups de navettes , s'il y en a , n'étant comptés que pour un de même que le broché. Selon cette disposition , il est visible que l'étoffe est un composé d'un carré parfait ; parce que le papier réglé qui contient le dessin doit avoir la largeur juste de l'étoffe , & que toute la figure qu'il contient est répétée deux fois dans l'étoffe : donc le dessin ne portant en largeur que la moitié de l'étoffe , la hauteur ne doit porter , par la même raison , que la moitié , quoique le dessin soit entièrement répété ; dans le cas où il y auroit moins de coups en hauteur qu'en largeur , l'étoffe ne feroit pas assez frappée , & où il y en auroit infiniment plus , l'étoffe feroit trop frappée , & les fleurs seroient écrasées , tout comme dans le sens contraire , elles seroient alongées. Supposons par exemple , un dessin de 40 pouces d'hauteur sur le papier réglé. Ce dessin fabriqué , & rendu en étoffes , doit être réduit à 20 pouces , parce que la feuille qui le répète en largeur , n'a que 20 pouces de large , & que l'étoffe dans une pareille largeur répète deux fois le dessin. Or supposons présentement que pour faire ces 20 pouces d'hauteur il faille 800 coups , puisqu'il y a 800 branches dans la largeur : il est évident que s'il y en a moins , la figure ou le dessin alongera , & que s'il y en a plus , le même dessin fera écrasé : il faut donc que la hauteur soit conforme à la largeur. C'est de cette exacte précision que dépend toute la perfection du travail des étoffes façonnées , & sans cet assujettissement aussi nécessaire qu'utile , les ouvriers seroient les maîtres de tramer ou gros ou fin , selon leur caprice , & plus souvent gros que fin , pour avancer davantage l'ouvrage.

Le *satins réduit* est composé différemment , au lieu de 800 mailles dans la largeur de 20 pouces , il en contient 1600 , plus ou moins ; fixons-le à 1600 branches ou mailles , quoiqu'il n'ait que 400 cordes de semple & de rame ; mais chaque corde de rame tire deux arcades , qui font lever quatre mailles de corps. Ainsi , le dessin qui contient en feuille 20 pouces de large , étant répété quatre fois , est réduit à 5 pouces dans la fabrication. On sent déjà que puisque la largeur contient 1600 mailles ou branches de soie ; il faut que la hauteur contienne également 1600 coups pour faire le carré parfait. Conséquemment , qu'il faut tramer plus fin de moitié , & que l'ouvrage est plus long à faire. Cette réduction dans la hauteur n'est pas le seul motif de la perfection de l'étoffe , il en est un autre. Chaque maille de corps qui , dans les étoffes ordinaires , contient 8 ou 9 fils , comme il a été dit ci-dessus , n'en contient , dans celle-ci , que quatre ou quatre & demi , c'est-à-dire , une de quatre & une de cinq alternativement. Cette médiocre quantité de fils dans chaque maille de corps , fait que la branche étant plus fine , toutes les découpures contenues dans le dessin , toutes les pointes de feuilles , fleurs , fruits ou ornemens qui sont découpés par plusieurs cordes , & qui se terminent par une , sont infiniment plus parfaits & plus délicats. Cette délicatesse influe

dans la hauteur du dessin comme dans sa largeur ; elle influe encore sur le fond de l'étoffe , qui étant trame plus fin & répété plus souvent , forme un *satins* plus parfait. Voilà ce que c'est que les *satins réduits* ; il seroit difficile de réduire un taffetas façonné , parce qu'étant trame fin , il faudroit encore diminuer la trame , laquelle avec les deux croisures qui se trouvent pour les deux jets de trame , ne pourroient pas encore se réduire ou être serrés comme il faut. On peut réduire les gros-de-tours ; mais dans ce cas , le fond étant mince , n'aura que la qualité de taffetas.

On ne réduit point les étoffes en dorure , parce que , outre qu'elles prendroient le double de dorure , cette même dorure seroit trop pressée ou écrasée. On fait cependant à Lyon des fonds or réduits en 600 cordes de semples & de rame , & 600 arcades ; mais ils n'ont que 1200 mailles de corps ou maillons , & on n'a pas pu porter plus loin les étoffes en dorures.

Les *satins réduits* sont montés à 8 lisses à l'ordinaire ; ils n'ont point de liage ; le dessin , outre sa réduction , étant disposé de façon que les parties de soie n'ont pas plus de deux à trois lignes de large en étoffe ; la soie d'ailleurs , qui n'est pas liée , ayant plus de brillant que celle qui l'est , & la quantité des brins qui entrent dans le broché & dans la trame étant plus fine de moitié que dans l'étoffe ordinaire.

SATIN DE BRUGES , (*Soierie*.) on le nomme aussi *satins-cassard* ; c'est un *satins* dont la première fabrique s'est faite à Bruges ; la chaîne en est de soie , & la trame de fil. Les *satins de Bruges* qui se fabriquent en France , doivent avoir de largeur au moins demi-aune moins un feize , ou demi-aune entière , ou même demi-aune un feize , à peine de 30 liv. d'amende ;

SATIN DES INDES , (*Soierie étrangère*.) on l'appelle autrement *satins de la Chine* ; c'est une étoffe de soie assez semblable aux *satins* qui se fabriquent en Europe. Il y en a de pleins , soit blancs , soit d'autres couleurs ; il y en a aussi à fleurs d'or ou de soie , à carreaux , de damassés , de rayés & de brochés. On les estime particulièrement , parce qu'ils se blanchissent & se repassent aisément , sans presque rien perdre de leur lustre , & sans que l'or en soit ni plus aplati , ni moins brillant : ils n'ont pourtant ni l'éclat , ni la bonté de ceux de France & d'Angleterre. Il y en a de pièces de quatre aunes & demie , de sept , de huit & de douze de longueur sur trois huitièmes cinq sixièmes & cinq huitièmes de largeur.

SATIN LINÉ , (*Soierie*.) étoffe de soie pliée d'une manière singulière. Il y en a de deux sortes : les uns sont pliés de la forme des livres qu'on appelle *gros in-octavo* , & les autres de celle d'un *in-quarto*. Les longueurs & largeurs n'en sont pas certaines. Il y en a de 11 aunes ou environ la pièce , & d'autres environ de six. Les linés blancs à fleurs sont de la dernière mesure ; les couleurs à fleurs & les brochés sont de la première. *Dict. du Comm.*

SATINADE , f. f. (*Soierie*.) les *satinales* sont de petits *satins* très-foibles & très-légers , dont les dames font des robes longues de printems & d'automne , ou des robes à se peigner. Ils sont communément rayés. On nomme encore *satinales* une petite étoffe à-peu-près comme le *satins* de Bruges , mais plus foible , dont on fait des meubles , particulièrement des tapisseries de cabinet. *Dict. du Commerce.*

SATINÉ , adj. (*Jardinage*.) se dit de la couleur d'une anémone , d'une renoncule , ou d'une oreille d'ours.

SATINÉE , COULEUR , terme de Joaillier ; la couleur *satinée* en fait de pierres précieuses , est une couleur claire & brillante. C'est l'opposé de *velouté*. (*D. J.*)

SATIO, (*Geogr. anc.*) ville de la Macédoine, selon Polybe, l. V. & Tite-Live, l. XVII. Le premier la place sur le bord du lac Lynchidus, & le second dit qu'elle devoit être rendue aux Athamanes; ce qui a fait croire à quelques-uns que par *Satio*, Tite-Live & Polybe entendoient chacun une ville différente. (*D. J.*)

SATIRE MÉNIPPÉE, (*Hist. lit. de France.*) titre d'un ouvrage qui fit beaucoup de bruit du tems de la ligue sur la fin du seizieme siecle, & qui est toujours fort recherché par les curieux; c'est ce qui m'engage d'en dire un mot à cause de la singularité.

L'ouvrage qui porte ce titre est composé de celui qu'on nomma plaisamment *Catholicon d'Espagne*, qui parut en 1593, & de l'*abregé des états de la ligue*, qui fut imprimé l'année suivante; le tout fut appelé *satire ménippée*.

L'auteur de l'*abregé chronol. de l'histoire de France* nous apprend que M. le Roi, aumônier du jeune cardinal de Bourbon, & depuis chanoine de Rouen, fut seul l'auteur du *catholicon*. Pour l'*abregé des états*, plusieurs y travaillèrent; Passerat & Rapin, deux bons poètes, en composèrent les vers; M. Gillot, conseiller au parlement de Paris, dont nous avons un éloge en latin de Calvin, fit la harangue du cardinal légat. Florent Chrétien, homme d'esprit, composa la harangue du cardinal Pellevé. On est redevable au savant Pierre Pithou de la harangue de M. Aubrai, qui est la meilleure de toutes; & l'on doit encore à Rapin la harangue de l'archevêque de Lyon; & celle du docteur Rose, grand-maître du college de Navarre, & évêque de Senlis. Peut-être que la *satire ménippée* ne fut guere moins utile à Henri IV. que la bataille d'Ivry, ou que l'*Hudibras* de Butler le fut à Charles II. roi d'Angleterre. Le ridicule a tant d'empire sur les hommes. *Risus rerum sæpè maximarum momenta vertit*, dit Quintilien. (*D. J.*)

SATISDATIO, (*Jurispr. rom.*) ce mot se prend dans la jurisprudence romaine pour une garantie, & quelquefois pour une simple promesse. *Satisfare secundum mancipium*, c'étoit *rei mancipium*, seu *dominium præstare*, répondre à l'acheteur qu'il ne seroit point troublé dans la possession de ce qu'il achetoit; ce qui se faisoit communément *nudâ repromissione*, par une simple promesse; & cette promesse s'appelloit *satisfatio* dans le tems où l'on étoit obligé de donner caution; cet usage changea dans la suite, & cependant on ne laissa pas de se servir toujours du même terme de *satisfatio* pour désigner la simple garantie du vendeur. (*D. J.*)

SATISFACTION, **CONTENTEMENT**, (*Gramm.*) l'un de ces deux mots n'a point de pluriel, c'est celui de *satisfaction*; & l'autre appliqué au monde désigne les plaisirs qui passent comme une ombre. L'auteur de la justesse de la langue, & M. l'abbé Girard, trouvent quelque différence entre ces deux mots; selon eux la *satisfaction* est plus dans les passions, & le *contentement* dans le cœur: un homme inquiet, disent-ils, n'est jamais *content*; un homme ambitieux n'est jamais *satisfait*. (*D. J.*)

SATISFACTION, (*Théolog.*) *satisfactio*; l'action de satisfaire, c'est-à-dire de réparer une injure ou de payer une dette.

Le terme de *satisfaction* dans sa signification naturelle, emporte avec soi l'une ou l'autre de ces idées. Un homme a contracté une dette, il la paye; on dit qu'il a *satisfait* à son créancier. Une personne en offense une autre, ou l'outrage, soit de paroles, soit d'action; elle répare ensuite cet outrage, soit par des excuses qu'elle fait à la personne lésée, soit par d'autres voies; on dit également qu'elle a *satisfait* à celui qu'elle a outragé.

On distingue deux sortes de *satisfaction*; l'une rigoureuse & proprement dite, l'autre non rigoureuse

& improprement dite. On définit la première une réparation proportionnée à l'injure qu'on a faite, ou le paiement d'une somme égale à celle qu'on a empruntée: par *satisfaction* non rigoureuse & improprement dite, on entend une réparation disproportionnée à la grandeur de l'injure qu'on a faite; mais dont néanmoins se contente par pure bonté & par pure miséricorde, celui qui a été lésé; ou le paiement d'une somme non égale à celle qui a été empruntée, & dont le créancier se contente pour éteindre la dette de son débiteur.

La question de la *satisfaction* de Jesus-Christ pour le salut du genre humain, est une matiere des plus controversées entre les Catholiques & les Sociniens. Ces derniers conviennent que Jesus-Christ a satisfait à Dieu pour nous; mais ils entendent qu'il n'a satisfait qu'improprement & métaphoriquement, en remplissant toutes les conditions qu'il s'étoit lui-même imposées pour opérer notre salut, & obtenant de Dieu pour nous une relaxation gratuite des dettes que nous avions contractées envers lui par le péché; soit parce qu'il s'est imposé à lui-même des peines pour nous montrer ce que nous devons souffrir pour obtenir le pardon de nos crimes; soit parce qu'il nous a indiqué par son exemple, par ses conseils, & par ses prédications, le chemin qu'il faut tenir pour arriver au ciel; soit enfin parce qu'il nous a fait entendre par son sacrifice, qu'il falloit accepter la mort avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, en punition de nos péchés.

Les Sociniens avouent encore que Jesus-Christ est le sauveur du monde; mais seulement par ses discours, ses conseils & ses exemples, & non par le mérite & l'efficacité de sa mort; & s'ils sont forcés de dire que Jesus-Christ est mort pour nous, ils entendent que c'est pour notre avantage & notre utilité, & nullement qu'il ait souffert la mort à la place des hommes coupables.

Pour détruire ces interprétations ou fausses ou insuffisantes, les Catholiques disent que Jesus-Christ a satisfait à Dieu proprement & rigoureusement en payant à son pere un prix non-seulement équivalent, mais encore surabondant pour les péchés des hommes, le prix infini de son sang: 2°. qu'il est leur sauveur non-seulement par ses discours, ses conseils & ses exemples, mais par le mérite & l'efficacité de sa mort: 3°. qu'il est mort non pas simplement pour notre avantage, mais au lieu de nous, à notre place, & par une véritable substitution à la place d'hommes coupables.

Le péché étant tout à la fois une dette par laquelle nous sommes obligés envers la justice divine, une inimitié entre Dieu & l'homme, un crime qui nous rend coupables & dignes de la mort éternelle, il s'ensuit qu'à tous ces égards Dieu est par rapport à nous comme un créancier à qui nous devons, comme partie offensée qu'il faut apaiser, comme juge qui doit nous punir. La *satisfaction* rigoureuse exige donc pareillement trois choses, 1°. le paiement de la dette, 2°. le moyen d'apaiser la justice divine, 3°. l'expiation du crime; d'où il est aisé de conclure qu'étant par nous-mêmes incapables de remplir ces conditions, nous avons besoin auprès de Dieu d'un garant ou d'une caution qui se chargeât de notre dette, & qui l'acquittât pour nous: 2°. d'un médiateur qui nous reconciliât avec Dieu: 3°. d'un prêtre & d'une victime qui se substituât à notre place, & qui expiât nos péchés par les peines auxquelles elle s'est soumise. Or c'est ce qu'a pleinement accompli Jesus-Christ, comme le démontrent les théologiens catholiques, aux ouvrages desquels nous renvoyons le lecteur.

Car sans entrer ici dans un détail qui nous mèneroit trop loin, & qui d'ailleurs n'est pas du ressort de cet Ouvrage; qu'il nous suffise de remarquer pour faire

faire sentir l'insuffisance des interprétations sociniennes que nous avons rapportées plus haut : 1°. que si Jésus-Christ n'étoit mort que pour confirmer sa doctrine, il n'auroit rien fait de plus que bien d'autres martyrs & saints personnages, dont on n'a jamais dit qu'ils soient morts ou qu'ils aient été crucifiés pour nous, ni qu'ils aient satisfait pour nos péchés : 2°. que s'il n'est mort que pour notre *utilité*, on ne doit pas plus attribuer notre rédemption à sa mort, qu'à ses miracles & à ses actions, qui avoient pour but l'utilité des chrétiens. Or on n'a jamais dit que les miracles & la vie de Jésus-Christ, fussent la cause efficiente & prochaine de notre rédemption : 3°. que dans les écritures l'expiation de nos péchés & notre réconciliation avec Dieu, sont constamment attribués à la mort de Jésus-Christ, comme cause efficiente, & jamais comme cause exemplaire de la mort que nous-mêmes devons souffrir en punition de ces péchés. Il est clairement marqué dans les livres saints que la mort est la peine & le salaire du péché, *stipendium peccati mors* ; mais il n'y est nulle part énoncé qu'elle en doive opérer la remission, ni notre réconciliation avec Dieu.

Il y a sur cette matière une difficulté assez considérable. C'est de savoir si la *satisfaction* de Jésus-Christ considérée par rapport à lui-même, a été faite à un tiers, ou comme parlent les Théologiens, si elle a été *ad alterum* ; c'est-à-dire si Jésus-Christ s'est satisfait à lui-même. Quelques auteurs prétendent qu'il n'a satisfait qu'au Père éternel & au Saint-Esprit, & que quant à ce qui le concernoit, il a remis gratuitement aux hommes ce qu'ils lui devoient. Mais comme l'Écriture dit que Jésus-Christ a satisfait à Dieu, & par conséquent à toute la très-sainte Trinité, & que d'ailleurs elle ne dit rien de ce pardon accordé par Jésus-Christ seul, la plupart des Théologiens soutiennent que Jésus-Christ s'est satisfait à lui-même de manière que sa *satisfaction* a vraiment été *ad alterum*. Il suffit, disent-ils, pour cela de concevoir en Jésus-Christ différens rapports de la personne ; selon les uns de ces rapports il a satisfait à lui-même considéré sous d'autres rapports, à-peu-près comme si le premier magistrat d'une république tiroit du trésor public une somme d'argent, & la distribuoit à tous les particuliers en prenant lui-même une portion, à condition de la rendre dans un certain tems ; lorsqu'il la rendroit en effet, il satisferoit comme particulier à lui-même, considéré comme chef de la république. Or il y a en Jésus-Christ deux natures, deux volontés, deux sortes d'opérations ; ainsi l'on peut dire que selon les unes, il s'est satisfait à lui-même considéré sous d'autres rapports, non que ce soit en lui Dieu qui a satisfait à l'homme, mais l'homme-Dieu qui a satisfait à Dieu. Voyez Wuiſtaſſe, *trait. de l'incarnat. part. II. quæst. x. article 1. sect. 1. & article 11. sect. 111.*

SATISFACTION, (*Théolog.*) considérée comme partie du sacrement de pénitence, est une réparation qu'on doit à Dieu ou au prochain pour l'injure qu'on leur a faite.

Les Théologiens la définissent un châtiment ou une punition volontaire qu'on exerce contre soi-même pour compenser l'injure qu'on a faite à Dieu, ou réparer le tort qu'on a causé au prochain, & racheter la peine temporelle qui reste à expier, soit en cette vie, soit en l'autre, bien que la coulpe & la peine éternelle aient été réunies par l'absolution.

Le pénitent s'impose à lui-même la *satisfaction*, ou elle lui est imposée par le confesseur, & elle précède ou elle suit l'absolution. Mais il n'est pas essentiel pour la validité du sacrement, qu'elle la précède ; il suffit que le pénitent ait une volonté sincère d'accomplir la satisfaction qui lui est jointe par le confesseur ; telle est au moins la discipline présente de l'Eglise, & elle est fondée sur la pratique de l'antiquité, qui n'atten-

Tome XIV.

doit pas toujours que les pénitens eussent entièrement subi toutes les peines canoniques qu'elle leur imposoit, avant que de leur donner l'absolution sacramentelle. Elle en usoit ainsi lorsque les pénitens étoient en danger de mort, ou lorsqu'on craignoit que le délai d'absolution ne les jettât dans le schisme ou dans l'hérésie ; lorsque la persécution approchoit, ou qu'on espéroit que l'indulgence de l'Eglise ramèneroit dans son sein ceux qui s'en étoient écartés ; lorsque les martyrs donnoient aux pénitens des lettres de recommandation pour demander qu'on les admît à la réconciliation & à la communion ; ou enfin lorsque les pénitens témoignoit une douleur extrêmement vive de leurs péchés. Tous ces cas montrent que la conduite présente de l'Eglise est fondée, & qu'on ne peut excuser ni de témérité, ni d'erreur, ceux qui pensent que sans *satisfaction* accomplie, l'absolution est nulle. Cette doctrine a été condamnée par Sixte IV. dans Pierre d'Osma, par la faculté de Paris dans sa censure contre un ouvrage de Theophile Brachet de la Milletière en 1644, & récemment dans le P. Quesnel par le pape Clément XI.

Il est pourtant vrai de dire que quand la pénitence publique étoit en usage, excepté quelques cas particuliers, on ne donnoit ordinairement l'absolution aux pénitens, qu'après qu'ils avoient accompli leur pénitence.

Les Luthériens & les Calvinistes prétendent que les *satisfactions* imposées aux pécheurs ne sont utiles que pour le bon exemple, la correction & l'amendement des autres fideles ; mais qu'elles ne servent de rien pour fléchir Dieu, ni pour obtenir la relaxation de la peine temporelle, prétendant que leur attribuer cette vertu, c'est déroger à l'efficacité & à la *satisfaction* de Jésus-Christ. Il est visible qu'à ce dernier égard, ils ont imputé aux Catholiques une erreur dont ceux-ci sont bien éloignés ; car ils reconnoissent que toutes nos *satisfactions* tirent leur mérite & leur vertu de Jésus-Christ, en qui seul nous pouvons mériter & satisfaire.

Les œuvres satisfactives, sont la prière, le jeûne, l'aumône, la mortification des sens, & les autres actions pieuses que nous accomplissons par les mérites de Jésus-Christ, & en vue de fléchir la justice divine.

SATISFAIRE, v. act. (*Gramm.*) contenter quelqu'un, en lui accordant ce qui lui est légitimement dû. On dit *satisfaire* ses créanciers ; *satisfaire* à la loi ; *satisfaire* un homme offensé ; *satisfaire* à une espérance, à une attente, à une objection, à son devoir. *Satisfaire* ses passions ; *satisfaire* ses sens. Cette conduite, ce moyen, cette chose me *satisfera*. *Satisfaire* aux ordres que vous avez reçus, à la parole que vous avez donnée ; *satisfaire* son desir ; il a *satisfait* sa colère. Il faut que je me *satisfasse* une fois là-dessus.

SATMALES, LES, (*Géog. anc.*) *Satmali*, peuples des pays septentrionaux : Pomponius Mela, *liv. III. c. vij.* rapporte qu'ils avoient les oreilles si grandes, qu'ils pouvoient s'en entourer le corps. Je m'étonne, dit plaisamment Isaac Vossius, qu'on ne se soit pas avisé de leur en faire des ailes pour voler. Comme le merveilleux se répand aisément, on a transplanté cette race aux grandes oreilles, de l'Inde dans le septentrion ; car ceux qui en ont parlé les premiers, les plaçoient dans l'Inde, & peut-être cette fable a-t-elle quelque espèce de fondement ; du moins les Malabares ont les oreilles fort longues, & croient qu'il leur manque quelque chose, si elles ne leur descendent presque sur les épaules. Mais Ortelius conjecture, que les anciens faute d'examen, auront pu prendre pour des oreilles, quelque ornement de tête particulier à ces peuples, & dont ils usoient pour se garantir de la neige & des autres injures du tems. (*D. J.*)

SSss

SATNIQUE, f. m. (*Hist. d'Hongrie.*) nom d'office & de dignité, autrefois d'usage en Croatie & en Hongrie. Un *satnique* étoit un gouverneur d'une petite contrée, qui pouvoit fournir cent hommes d'armes. Les knès ont succédé aux *satniques*. (D. J.)

SATRAPE, f. m. (*Hist. anc.*) terme qui signifioit autrefois chez les Perses, le *gouverneur* d'une province.

Le royaume de Perse étoit divisé, en satrapies ou juridictions de *satrapes*.

Ce mot est originairement persan ; il signifie à la lettre, *amiral* ou *chef* d'une armée navale : mais on l'a appliqué par la suite à tous les gouverneurs des provinces indifféremment. Ces *satrapes* avoient chacun dans leur département une autorité presque souveraine, & étoient à proprement parler des vice-rois. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les officiers, donnoient le gouvernement des places, recevoient les tributs & les envoyaient au roi. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les états voisins, & même avec les généraux ennemis ; & quoiqu'ils servissent un même maître, ils étoient indépendans les uns des autres. Une autorité si peu limitée les portoit quelquefois à la révolte. Au reste, quand le roi les appelloit pour servir sous lui, ils commandoient les troupes qu'ils avoient amenées de leur gouvernement. Quelques auteurs comptent jusqu'à cent vingt-sept *satrapes* dans les provinces des anciens Perses. Cyrus les avoit obligés de rendre compte à trois grands *satrapes* qui étoient comme les secrétaires d'état. Si les Grecs empruntèrent ce nom des Perses pour s'en servir dans le même sens, ce ne fut que depuis les conquêtes d'Alexandre.

On trouve aussi ce mot dans quelques anciennes chartres angloises du roi Ethelred, dans lesquelles les seigneurs ou lords, qui ont signé immédiatement après les ducs, prennent le titre de *satrapes du roi*. Ducange prétend que ce mot signifie en cet endroit, *ministre du roi*.

SATRAPIE, (*Critiq. sacrée.*) mot venu de la Perse, dont les provinces étoient gouvernées par des commandans qui portoient le nom de *satrapes*. Ptolomée, en parlant des régions de l'Europe, les nomme *provinces* ou *satrapies*. Pline se sert aussi du même mot, en parlant des Indes ; & ce mot qui ne signifie autre chose, qu'un pays gouverné par un seul officier, a quelque rapport à ce que nous appelons en France *gouvernemens*, & à ce que les Italiens nomment *prefettura*.

Le mot *satrape* signifie proprement un général d'une armée navale ; mais depuis il fut donné aux gouverneurs des provinces, & aux principaux ministres des rois de Perse. Nous les trouvons même dans les *satrapies* des Philistins, qui subsistoient dès le tems des juges. Il est vrai que les *satrapes* des Philistins sont appelés dans l'hébreu *seranim*, d'où vient le nom de *surenés*, qui étoit aussi un nom de dignité chez les Perses. Le général de l'armée des Parthes, qui tua Crassus, avoit la dignité de *sarena*, & nos Historiens en ont fait un nom propre.

Ce terme *satrape*, selon son étymologie, signifie un grand qui voit la face du roi. On trouve dans Jérémie, c. lj. v. 27. & dans Nahum, le nom de *Tap-sar*, que les interpretes traduisent par *satrapes*.

Les *satrapes* des Philistins, étoient comme des rois, qui gouvernoient avec un pouvoir absolu les cinq *Satrapies*, c'est-à-dire les cinq villes principales des Philistins. Les *satrapes* des Perses étoient des gouverneurs de provinces, envoyés de la part du roi ; saint Jérôme traduit quelquefois par *satrapæ*, l'hébreu *pachat*, qui signifie un *chef de troupes*, un *gouverneur de province*, d'où vient le mot *bacha* ou *pacha*, qui est

encore en usage chez les Turcs. Mais le nom de *satrape* est caché sous le terme *achasdrapne*, qu'on lit dans Daniel, dans Esdras & dans Esther, qui sont des livres écrits depuis la captivité. (D. J.)

SATRES, LES, (*Géog. anc.*) *Satra*, peuples de la Thrace. Hérodote, l. VII. n°. 111. nous apprend que ces peuples passaient pour n'avoir jamais été subjugués, & qu'ils étoient les seuls d'entre les Thraces qui avoient conservé leur liberté. La raison qu'il en donne, c'est que ces peuples habitoient sur de hautes montagnes, couvertes d'arbres & de neige ; outre qu'ils étoient de bons hommes de guerre. Ils avoient chez eux une idole de Bacchus, qui rendoit des oracles comme à Delphes. (D. J.)

SATRICUM, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans le Latium, au voisinage de la ville Corioli. Les Latins, dit Tite-Live, liv. VI. ch. xxxij. outrés de la perte d'une bataille, poussèrent leur rage jusqu'à brûler la ville de *Satricum*, qui leur avoit pourtant servi de retraite dans leur déroute. Les Antiates rétablirent cette ville, & y fondèrent une colonie. L'an 407 de la fondation de Rome, *Satricum* fut encore réduite en cendres par les Romains, qui y envoyèrent quelques-uns de leurs citoyens. Ceux-ci ayant souffert que les Samnites missent garnison dans la ville, les Romains la prirent, & firent couper la tête aux auteurs de la révolte. Les habitans de *Satricum* sont appelés *Satricani* par Tite-Live, l. IX. c. xvj. (D. J.)

SATTEAU, f. m. *terme de relation* ; espèce de baraque ou grosse chaloupe, dont on se sert au bastion de France, sur la côte de Barbarie, pour la pêche du corail. (D. J.)

SATURA, f. f. (*Gram. latine.*) il nous paroît important d'expliquer ce mot en faveur des jeunes littérateurs ; c'est l'adjectif de *satur*, qui se prenoit tout-à-la-fois ou séparément ; de *plenus*, plein ; & de *micellus*, mélangé. *Satur color*, exprime une laine qui a parfaitement pris sa couleur. *Satura lanx*, un bassin rempli d'un mélange de toutes sortes de fruits. Les Romains offroient tous les ans à Cérès & à Bacchus un bassin de cette sorte, qui étoit garni des prémices de tout ce qu'ils venoient de cueillir. *Satura*, en sous-entendant *esca*, est un mets composé de plusieurs choses. *Satura lex*, une loi qui contenoit plusieurs titres sur différentes matières ; ou qui sous une proposition générale, décidoit de plusieurs points particuliers, comme les lois Julia, Pompeia, Papia, qu'on nomma aussi *micella*.

Cicéron parle d'une loi *satura*, composée apparemment de plusieurs autres lois, suivant l'explication qu'en donne Sextus Pompée ; ou qui permettoit de proposer un sujet d'une manière générale, & d'opiner sans l'ordre accoutumé. Le même Cicéron dit, que cette loi fut abrogée par les lois Cécilia & Dédia ; on avoit coutume d'ajouter cette clause à toutes les lois. *Neve per faturam abrogato, aut derogato* : que l'on ne puisse l'abroger, ni y déroger ; *per faturam sententias exquirere* (phrase dont Lélius s'étoit servi avant Saluste) signifioit mettre une affaire sur le tapis, & faire opiner à la hâte & confusément sur plusieurs chefs ; c'est ce que nous disons, en termes vulgaires, faire un pot pourri d'une affaire, & en décider sans compter régulièrement les voix. Il ne s'agit pas ici des ouvrages d'esprit, tels que les historiettes & les poèmes, que l'on a aussi nommés *saturas* ou *satyras* ; c'est assez de remarquer qu'on disoit Sulla, Purrhus, Phryges, Optimus, Maxumus, &c. pour Sylla, Pyrrhus, Phryges, Optimus, Maximus, en changeant l'y ou l'i simple en u. (D. J.)

SATURÆ PALUS, (*Géog. anc.*) marais d'Italie dans le Latium, au voisinage de la ville d'Antium, & de celle de Circaï, Virg. *Æneid.* l. VII. v. 801.

Quæ Saturæ jacet atra palus,

Et Silius Italicus, *l. VIII. v. 381.* lui donne celle de *nebulosa*.

Quæ Saturæ nebulosa palus restagnat.

Clavier croit que ce marais est le même que le marais Pomptine. Il s'étendoit dans l'espace d'une dizaine de lieues, le long du pays des Volscs. Les rivières Ufens, aujourd'hui Ofanto; & Amazène, aujourd'hui Toppia, formoient ce marais. (*D. J.*)

SATURANS, se dit quelquefois pour *absorbans*. Voyez ABSORBANT.

SATURATION, f. f. (*Chimie.*) Ce mot ne se dit guère que de l'état de parfaite neutralité de sels moyens ou neutres; c'est-à-dire, de celui où chacun de leurs principes a été employé dans une juste proportion. Lorsqu'on forme un sel neutre dans une liqueur, en y versant successivement les deux principes qui doivent former ce sel par leur union, par exemple, de l'acide & de l'alkali; on est parvenu au point de *saturation*, lorsqu'il n'y a dans cette liqueur aucune partie sensible de l'un des deux principes qui soit libre, nue, sur-abondante.

Les moyens ordinaires de s'assurer de ce point de *saturation* qui importe très-fort à la perfection du sel neutre, sont, 1°. d'observer la nullité ou privation, l'effervescence, la non-effervescence dans le cas très-ordinaire où les deux principes s'unissent avec effervescence, lorsqu'on verse successivement & en tâtonnant la plus petite quantité possible de chacun de ces principes. 2°. D'essayer une petite quantité de la liqueur sur le sirop ou la teinture de violette. Ce moyen est surtout très-commode, lorsque la base du sel neutre est une matière alcaline, soluble par l'eau: car la plus petite portion d'acide nud ou surabondant rougit assez constamment cette couleur végétale qui est naturellement bleue, & les substances alkales la verdissent. Ce signe est pourtant équivoque quelquefois. Voyez VIOLETTE. 3°. Enfin, on éprouve la liqueur par le mélange de la teinture du tourne-sol, ou en y plongeant du papier bleu ordinaire. La plus légère portion d'acide rougit cette teinture & ce papier. L'excès de l'un des principes, découvert par ce moyen, se compense par une addition ménagée d'une quantité proportionnée du principe qui manque.

On dit encore d'une liqueur quelconque, considérée comme menstrue, qu'elle est saoule ou *saturée* d'un certain corps, lorsqu'elle en a dissous autant qu'elle en peut dissoudre: car il y a ici un terme qui peut s'appeler aussi *point de saturation*; par exemple, une partie d'eau n'est *saturée* de sucre que lorsqu'elle en a dissous deux parties: une partie de tartre vitriolé *saoule* huit parties & demie d'eau; vingt-huit parties d'eau sont *saturées* par moins d'une partie de crème de tartre, &c. (*b*)

SATURNALES, f. f. pl. (*Mithol. Littér. Médail. Antiquit. rom.*) *saturnalia*, célèbres fêtes des Romains.

Cette fête n'étoit originairement qu'une solennité populaire; elle devint une fête légitime, lorsqu'elle eut été établie par Tullus Hostilius, du moins en fit-il le vœu qui ne fut accompli que sous le consulat de Sempronius Atratinus & de Minutius, suivant Tite-Live. D'autres auteurs en attribuent l'institution à Tarquin-le-superbe, sous le consulat de T. Largius. Enfin, quelques écrivains font commencer les *saturnales* dès le tems de Janus roi des Aborigènes, qui reçut Saturne en Italie. Ensuite voulant représenter la paix, l'abondance & l'égalité dont on jouissoit sous son regne, il le mit au nombre des dieux; & pour retracer la mémoire de ce siècle d'or, il institua la fête dont nous parlons. Quoi qu'il en soit, sa célébration fut discontinuée depuis le regne de Tarquin; mais on l'a réta-

Tome XIV.

blie par autorité du sénat pendant la seconde guerre punique.

Ces fêtes se passaient en plaisirs, en réjouissances & en festins. Les Romains quittoient la toge, & paroissent en public en habit de table. Ils s'envoyaient des présens, comme aux étrennes. Les jeux de hasard défendus en un autre tems, étoient alors permis; le sénat vaquoit; les affaires du barreau cessoient; les écoles étoient fermées. Il sembloit de mauvais augure de commencer la guerre, & de punir les criminels pendant un tems consacré aux plaisirs.

Les enfans annonçoient la fête en courant dans les rues dès la veille, & criant: *io saturnalia*. On voit encore des médailles, sur lesquelles ces mots de l'acclamation ordinaire de cette fête se trouvent gravés. M. Spanheim en cite une qui devoit son origine à la raillerie piquante que Narcisse affranchi de Claude effuya, lorsque cet empereur l'envoya dans les Gaules, pour apaiser une sédition qui s'étoit élevée parmi les troupes. Narcisse s'avisa de monter sur la tribune pour haranguer l'armée à la place du général; mais les soldats se mirent à crier: *io saturnalia*, voulant dire que c'étoit la fête des *saturnales*, où les esclaves faisoient les maîtres.

Les *saturnales* commencèrent d'abord le 17 Décembre, suivant l'année de Numa, & ne duroient alors qu'un jour. Jules César, en réformant le calendrier, ajouta deux jours à ce mois, qui furent inférés avant les *saturnales*, & attribués à cette fête. Auguste approuva cette augmentation par un édit, & y joignit un quatrième jour. Caligula y fit l'addition d'un cinquième nommé *juvenalia*. Dans ces cinq jours, étoit compris celui qui étoit particulièrement destiné au culte de Rhéa, appelé *opalina*. On célébroit ensuite pendant deux jours en l'honneur de Pluton, la fête *sigillaries*, à cause des petites figures qu'on offroit à ce dieu.

Toutes ces fêtes étoient autant de dépendances des *saturnales* qui duroient ainsi sept jours entiers, savoir du 15 au 21 Décembre. C'est pourquoi Martial, épigr. *liv. XIV.* dit:

Saturni septem venerat ante dies.

Telle est en peu de mots l'histoire des fêtes de Saturne, mais elles méritent bien que nous nous y arrêtions davantage.

Nous avons dit que les *saturnales* étoient consacrées aux plaisirs, aux ris & aux festins. En effet, la première loi de cette fête étoit d'abandonner toute affaire publique, de bannir tous les exercices du corps, excepté ceux de récréation, & de ne rien lire en public qui ne fût conforme à ce tems de joie.

Les railleries étoient encore permises, ou pour m'exprimer avec un auteur latin, *lepida proferendi licebat*. C'est pour cela qu'Aullugelle raconte qu'il passa les *saturnales* à Athènes dans des amusemens agréables & honnêtes: *saturnalia Athenis agitabamus hilarè ac honestè*; car les gens de goût ne se permettoient qu'une raillerie fine, qui eût le sel & l'urbanité attique.

Il ne faut pas s'étonner que les festins regnaient dans cette fête, puisque Tite-Live, *liv. I. c. j.* en exposant l'institution des *saturnales*, parle en particulier de l'ordonnance d'un repas public: *convivium publicum per urbem saturnalia, diem ac noctem clamatum*. L'empereur Julien dit plaisamment à ce sujet dans sa *satyre des césars* qui l'ont précédé, que Tarquin voulant célébrer les *saturnales*, fit un grand festin, auquel il invita non-seulement les dieux, mais encore les césars; & tous les lits y furent préparés, d'après l'usage que ces derniers suivoient pour leurs plaisirs.

SSss ij

La statue de Saturne qui étoit liée de bandelettes de laine pendant toute l'année, apparemment en mémoire de la captivité où il avoit été réduit par les Titans & par Jupiter, en étoit dégagée pendant la fête, soit pour marquer sa délivrance, soit pour représenter la liberté qui régnoit pendant le siècle d'or, & celle dont on jouissoit pendant les *saturnales*. En effet, toute apparence de serviude en étoit bannie; les esclaves portoient le chapeau, marque de liberté; se vêtissoient des mêmes habits que les citoyens, & se choisissoient un roi de la fête.

Je fais que l'opinion commune est, que dans les *saturnales*, les valets changent, non-seulement d'état & d'habits avec leurs maîtres, mais même qu'ils en étoient servis à table. Je ne suis point de ce sentiment, & l'autorité de Lucien ne m'embarrasse guère. Comme cet auteur a coutume de broder tous ses tableaux, on juge bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre sa peinture des *saturnales*. Quant au témoignage d'Athénée, je puis lui opposer ceux de Sénèque, *épit. LXVII*; de Tasse, *in sylv. kal. Dec.* & de Plutarque, dans sa *vie de Numa*. Tous se contentent de dire, que durant cette fête les valets mangeoient avec leurs maîtres, & des mêmes mets: or ce n'étoit encore là qu'un usage bourgeois, qui ne s'étendoit point dans les maisons des gens d'un certain ordre. Mais en général, cette fête admettoit chez les Romains un renversement d'état, qui selon moi étoit trop mal masqué pour instruire le maître ni l'esclave. Il n'y a que la douce égalité, dit très-bien M. Rouffeau, qui puisse rétablir l'ordre de la nature, former une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous.

Ce que je n'ose décider, c'est si la fête des *saturnales* étoit purement romaine, ou si elle tiroit son origine des autres peuples. Quoi qu'en dise Denys d'Halicarnasse, je fais que les Athéniens avoient une fête fort ressemblante à celle des *saturnales*, & qu'ils nommoient *χρόνια*; il me semble que les *salzea* établies à Babylone, étoient dans le même goût. Enfin, on célébroit en Thessalie une fête fort ancienne, & qui avoit trop de rapport avec les *saturnales*, pour en passer sous silence l'origine & la description.

Les Pélasges, nouveaux habitans de l'Hémonie, faisant un sacrifice solennel à Jupiter, un étranger, nommé *Pelorus*, leur annonça qu'un tremblement de terre venoit de faire entr'ouvrir les montagnes voisines; que les eaux d'un marais nommé *Tempé*, s'étoient écoulées dans le fleuve Pénée, & avoient découvert une grande & belle plaine. Au récit d'une si agréable nouvelle, ils invitent l'étranger à manger avec eux, s'empressent à le servir, & permettent à leurs esclaves de prendre part à la réjouissance. Cette plaine, dont ils se mirent aussitôt en possession, étant devenue la délicieuse vallée de Tempé, ils continuèrent tous les ans le même sacrifice à Jupiter sur-nommé *pélorien*, en renouvelant la cérémonie de donner à manger à des étrangers & à leurs esclaves, auxquels ils accorderoient toute sorte de liberté. Dans la suite, les Pélasges ayant été chassés de l'Hémonie, vinrent s'établir en Italie par ordre de l'oracle de Dodone qui leur commanda de faire des sacrifices à Saturne & à Pluton. Les termes ambigus de l'oracle les engagerent d'immoler des victimes humaines à ces deux sombres divinités; ils suivirent l'usage reçu parmi les Carthaginois, les Tyriens & d'autres nations qui pratiquoient de tels sacrifices.

On dit qu'Hercule abolit cette coutume barbare des Pélasges. Passant par l'Italie à son retour d'Espagne, il demanda la raison de ces sacrifices dont il étoit indigné; & comme on lui cita l'oracle de Dodone, il leur dit que le mot *χρηλας* désignoit des *êtres* en figures; & que celui de *φύτα*, qu'ils avoient pris pour des hommes, signifioit des lumières: il leur

apprit donc qu'il falloit offrir à Pluton des représentations d'hommes, & des cierges à Saturne. Voilà du-moins l'origine qu'on apporte de la coutume qui s'observoit pendant les *saturnales*, d'allumer des cierges, & d'en faire des présens.

Ce qu'il y avoit encore de singulier dans les sacrifices de Saturne, c'est qu'ils se faisoient la tête découverte. Plutarque en donne pour raison, que le culte qu'on rendoit à ce dieu, étoit plus ancien que l'usage de se couvrir la tête en sacrifiant, qu'il attribue à Énée. Mais ce qui paroît plus vraisemblable, c'est qu'on ne se couvroit la tête que pour les dieux célestes; & que Saturne étoit mis au nombre des dieux infernaux.

Tertullien, dans son traité de *Idol. cap. xiv*, se plaint, qu'entr'autres fêtes payennes, les Chrétiens solennisoient les *saturnales*; & cette coutume leur fut effectivement défendue par le canon xxxix. du concile de Laodicée. Cependant ils eurent tant de peine à perdre leur habitude de célébrer les fêtes de plaisirs & de réjouissances, qu'il s'aviserent d'en substituer de nouvelles à celles qui étoient abolies: & c'est peut-être là l'origine de la fête des fous, dont on peut consulter l'article. (*Le chevalier DE JAUVCOURT.*)

SATURNE, f. m. en *Astronomie*, est le nom d'une des sept planetes premières; c'est celle qui est la plus éloignée de la terre & du soleil, & qui se meut le plus lentement. On la marque ainsi ♄. Voyez PLANETE.

Saturne n'a qu'une foible lumière, à cause de sa distance; c'est ce qui fait que cette planète paroît assez petite, quoiqu'elle soit une des plus grosses.

La période de Saturne, ou le tems de sa révolution autour du soleil, est, selon Kepler, de 29 ans, 174 jours, 4 heures 58'. 25". & 30''' par conséquent son mouvement journalier est de 3'. 0". 36'''.

Cependant M. de la Hire fait ce dernier mouvement de 2'. 1". L'inclinaison de l'orbite de Saturne à l'écliptique, est, selon Kepler, de 2°. 32'. & selon M. de la Hire, de 2°. 33'.

Sa moyenne distance du soleil est de 326925 demi-diamètres de la terre; & sa distance moyenne de la terre est de 21000 demi-diamètres terrestres. Voyez DISTANCE. Son plus petit diamètre, selon M. Huyghens, est de 30". Son diamètre est à celui de la terre comme 20 à 10; sa surface est à celle de la terre comme 400 à 1; & sa solidité est à celle de la terre comme 8000 à 1.

M. Halley remarque, dans la préface de son catalogue des étoiles australes, qu'il a trouvé le mouvement de Saturne plus lent que celui qui est marqué dans les tables.

On doute si Saturne tourne autour de son axe comme les autres planetes, ou non: aucune observation astronomique ne prouve qu'il tourne; il y a même une circonstance qui, selon plusieurs auteurs, paroît prouver le contraire; car la terre & toutes les autres planetes qui tournent sur elles-mêmes, ont le diamètre de l'équateur plus grand que l'axe, & l'on n'observe rien de pareil dans Saturne; mais cette preuve est bien foible.

La distance de Saturne au Soleil étant dix fois plus grande que celle de la terre au Soleil, il s'ensuit que le diamètre apparent du Soleil vu de Saturne, ne doit être que de 3 minutes, ce qui fait un peu plus de deux fois le diamètre apparent de Vénus, vu de la terre. Le disque du soleil doit donc paroître aux habitans de Saturne 100 fois plus petit qu'il ne nous paroît; & la lumière, aussi bien que la chaleur de cet astre, doit être moindre en même proportion. Voyez SOLEIL.

Les phases de Saturne sont fort variées & fort singulières: elle en a comme Mars & Jupiter, & des

bandes changeantes : elle paroît tantôt ronde, & tantôt elliptique ; mais ce qu'elle a de plus remarquable, ce sont deux especes d'anses qui paroissent & disparaissent de tems en tems ; ces anses sont comme deux arcs de cercle lumineux, & directement opposés, qui contiennent chacun un segment obscur ; & ces segments obscurs sont renfermés entre les anses & le globe de la planete.

Ces phases ont long-tems embarrassé les Astronomes, qui ne trouvoient aucun moyen d'en expliquer toutes les irrégularités. Hevelius a observé que cette planete étoit quelquefois monosphérique, c'est-à-dire ne paroissoit qu'un seul globe, d'autres fois qu'elle paroissoit composée de trois sphaeres, ou d'une sphaere & de deux anses, ou d'une ellipse & de deux anses, ou d'une sphaere & de deux pointes lumineuses. Mais M. Huyghens, après avoir long-tems observé *Saturne* avec d'excellentes lunettes, a réduit toutes les phases de cette planete à quatre ; savoir la phase ronde, la phase à bras, & la phase à anses. Voyez PHASE, ANSES, &c.

Saturne a une chose qui lui est particuliere ; c'est un anneau qui l'entoure à-peu-près comme l'horizon d'un globe, sans le toucher en aucun endroit ; le diametre de cet anneau est plus que double de celui de *Saturne*, car le diametre de cette planete est de 20 diametres de la terre, & celui de l'anneau est de 45 des mêmes diametres. Quand cet anneau est assez élevé au-dessus de l'ombre du corps de *Saturne*, il réfléchit très-fortement la lumiere du Soleil. Son épaisseur, selon l'observation de Keill, occupe près de la moitié de l'espace qu'il y a entre sa surface extérieure & convexe, & la surface de la planete.

On a trouvé que cet anneau étoit un corps solide & opaque, mais dont la surface est égale & unie.

Galilée est le premier qui ait découvert que *Saturne* n'étoit pas rond ; mais M. Huyghens est le premier qui ait fait voir que ces inégalités venoient de la forme de son anneau. Il publia cette découverte en 1659, dans son *systema Saturnianum*. On ne fait si l'anneau tourne autour de *Saturne* ou non : on ignore aussi l'usage auquel il est destiné. M. Huyghens fait le plan de l'anneau de *Saturne* fort large, & l'épaisseur fort mince. La circonférence extérieure de l'anneau paroît élevée de plus de 18000 lieues au-dessus de la surface de *Saturne*. *Hist. de l'acad. 1715, p. 45, mem. p. 46*. Cet anneau semble n'être qu'un amas & une suite de satellites, si proche les uns des autres, qu'ils ne sont que l'apparence d'un anneau continu. L'anneau se trouvant entre le soleil & *Saturne*, jette sur *Saturne* une ombre mobile, & c'est une espece de bande. La vûe de la phase ronde, de la phase elliptique, ou des autres, dépend de la position de l'anneau & par rapport au Soleil, & par rapport à notre œil. Le plan de l'anneau passe-t-il par notre œil ; nous ne le voyons point, parce que le tranchant de l'anneau est tout ce que l'on en pourroit voir, & il est trop mince pour être visible à une si grande distance ; c'est pourquoi *Saturne*, dont le globe est sphérique, paroît seul dans sa phase ronde, ce qui s'observe tous les quinze ans. Voyez le recueil d'observ. par MM. de l'acad. des Sciences. Mais si la position de l'anneau change, & que son plan s'inclinant au rayon visuel nous regarde obliquement au moment qu'il reçoit les rayons du Soleil, alors une partie du plan circulaire est cachée derriere le globe, une partie est située devant le globe, auquel elle paroît appliquée, sans laisser voir d'espace intermédiaire ; & confondant sa lumiere avec celle du globe de la planete, elle donne au disque apparent la figure d'une ellipse. Enfin, si l'anneau se trouve posé de maniere que son plan prolongé passe par le centre du soleil, il n'y a que le tranchant de l'anneau qui reçoive des rayons du centre ; & comme cette lame est mince, le tran-

chant échappe à notre vûe, & les anses disparaissent.

On trouve des conjectures & des réflexions ingénieuses sur la cause de l'anneau de *Saturne*, dans un ouvrage de M. de Maupertuis ; c'est son *discours sur les figures des astres*, ouvrage imprimé pour la première fois en 1732, à Paris de l'imprimerie royale ; & pour la seconde fois en 1742, à Paris chez Guérin & Coignard.

Saturne, dans sa révolution autour du soleil, est continuellement accompagné par les 5 satellites ou planetes secondaires : on en trouvera les périodes, les distances, &c. au mot SATELLITES.

M. Pound nous a donné des observations fort exactes sur le diametre de *Saturne*, & sur celui de son anneau ; ces observations sont rapportées dans les institutions astronomiques de M. le Monnier. On trouve aussi dans la préface de ce dernier ouvrage, un grand nombre de recherches sur *Saturne*, par lesquelles il paroît que le mouvement de cette planete est sujet à de grandes irrégularités. L'excentricité de son orbite n'est pas constante comme celle de l'orbite terrestre, mais elle varie continuellement : le moyen mouvement de cette planete paroît s'être ralenti à chaque siecle ; & à l'égard du mouvement de son nœud & de son aphélie, ils ne sont pas encore trop bien connus : les autres varient sur l'inclinaison de son orbite au plan de l'écliptique, ce qui prouve aussi que cette inclinaison est sujette à une infinité de variations.

Il paroît qu'on doit attribuer ces irrégularités à l'action de Jupiter sur *Saturne* : Jupiter est la plus grosse de toutes les planetes ; & lorsqu'il est en conjonction avec *Saturne*, son action sur *Saturne* est alors assez considérable pour produire des effets sensibles : aussi est-ce principalement dans la conjonction de *Saturne* avec Jupiter qu'on remarque les plus grandes irrégularités dans le mouvement de *Saturne*. Il ne paroît pas qu'on puisse employer d'autres moyens pour determiner ces irrégularités, que de chercher par la théorie & par le calcul quel doit être l'effet de l'action de Jupiter sur *Saturne* ; mais le problème, un des plus importants de l'Astronomie, est d'une difficulté proportionnée à son importance. L'académie royale des Sciences de Paris en a proposé la solution pour le sujet du prix de 1748 ; on peut dire que c'est une des plus belles questions qu'elle ait encore proposées ; & M. Euler a donné sur ce sujet une piece très-savante qui a remporté le prix, & qui a été imprimée.

Il pourroit se faire au reste que dans la théorie des mouvemens de *Saturne*, on dût avoir égard non-seulement à l'action de Jupiter, mais encore à celle des satellites de *Saturne*, & peut-être de son anneau : la quantité de cette action dépend à la vérité de la masse des satellites qui n'est point connue, mais cela n'empêche pas que ces masses ne puissent y entrer pour quelque chose, & c'est de quoi les observations comparées au calcul peuvent nous instruire ; car si les observations s'accordent avec les lois qu'on aura trouvées du mouvement de *Saturne* dans la supposition que Jupiter seul agisse, c'est une marque que l'action des satellites n'a que peu d'effet. Au contraire, si ces observations ne s'accordent pas avec le calcul, c'est une marque qu'il faut tenir compte de l'action des satellites. Il est vrai qu'on ne connoît point cette action, puisqu'on ne connoît point leurs masses ; mais on pourra toujours calculer les irrégularités qui en résultent, en supposant les masses connues ; & peut-être pourra-t-on ensuite, au moyen des observations, determiner ces masses par la différence qui se trouvera entre les observations & le calcul.

SATURNE, *satellites de*, (*Astronomie.*) entre les choses curieuses que contiennent les lettres originales de M. Molyneux à Flamsteed, & qui ont été re-

cueillies par M. de Chauffepié, dans son dictionnaire, se trouve une table de M. Osborn, à la suite de la lettre dont voici la fin.

Il y a, dit M. Molineux, dans les principes mathématiques de Newton, une observation qui mérite l'admiration de tous les hommes; c'est la raison sesquialtère entre les révolutions & les distances des plane-

tes, & cela non-seulement parmi les planetes du premier, mais aussi parmi celles du second ordre. La chose est évidente, selon M. Newton, par rapport aux satellites de Jupiter; & M. Osborn a pris la peine d'en faire l'essai par rapport à ceux de *Saturne*, sur les *data* des *Transactions philosophiques* du mois de Mai 1686, où l'on trouve le tems marqué.

TABLE de M. OSBORN.

| | Révolution de Périodes.
J. H. | Périodes en Minutes de Tems. | Logarithmes des quarrés du Tems. | Logarithmes du cube des distances. | 1000 S. Diam.
2300 S. Diam.
Distances des Anses. | 0'. 10". 30'''.
0. 24. 34. |
|----|----------------------------------|------------------------------|----------------------------------|------------------------------------|--|-------------------------------|
| 1. | 1 : 21 : 19. | 002719. | 6. 8688184. | 1. 9113691. | 4 < 336. | 0. 45. 03. |
| 2. | 2 : 17 : 43. | 003943. | 7. 1916524. | 2. 2342041. | 5 < 556. | 0. 58. 20. |
| 3. | 4 : 12 : 27. | 006507. | 7. 6267616. | 2. 6693123. | 7 < 758. | 1. 21. 27. |
| 4. | 15 : 23 : 15. | 022995. | 8. 7232668. | 3. 7658175. | 18 < 000 donné. | 3. 09. 00. |
| 5. | 79 : 21 : 00. | 115020. | 10. 1215466. | 5. 1640973. | 58 < 646. | 9. 12. 48. |

Voici à quoi sert la dernière colonne; c'est qu'en supposant le demi diamètre de *saturne* de 10" 30". & ses anses de 24" 34", les distances entre le centre de *saturne* & ses satellites, dans leurs plus grands éloignemens, nous paroissent sous les angles marqués dans la dernière colonne, ce qu'on peut vérifier par le micrometre. C'est selon M. Molineux, une pensée qui absorbe, que de voir comment cette grande loi regne universellement dans toutes les parties de la nature, & convient à des corps qui sont à une si vaste distance les uns des autres, & qui semblent n'avoir aucune relation les uns avec les autres. C'est sans contredit le plus fort argument que la constitution de l'univers fournit de l'existence de Dieu, de voir régner une loi aussi fixe & aussi inviolable parmi ces vastes corps, qui sont à de si prodigieuses distances; certainement leur situation & leurs mouvemens réglés ainsi, ne peuvent être un effet du hasard, mais il faut qu'un être tout puissant & sage, en soit l'auteur. (D. J.)

SATURNE, (*Mythol.*) fils d'Uranus & de Vesta, ou du Ciel & de la Terre. On fait assez tout ce qu'en dit la fable, & les charmes que la poésie a répandus sur le regne de ce dieu, qu'elle a nommé le regne d'or, parce qu'il gouverna ses sujets paisibles avec douceur, & qu'il rétablit l'égalité des conditions.

Diodore de Sicile rapportant la tradition des Crétois sur les Titans, fait de *Saturne* le même éloge que les poètes. *Saturne*, l'aîné des Titans, dit-il, devint roi, & après avoir policé ses sujets, qui menoient auparavant une vie sauvage, il porta sa réputation & sa gloire en différens lieux de la terre; il établit par-tout la justice & l'équité, & les hommes qui ont vécu sous son empire, passent pour avoir été bien-faisans, & par conséquent très-heureux. Il a régné dans les pays occidentaux, où sa mémoire est encore en vénération. En effet, les Romains & les Carthaginois, lorsque leur ville subsistoit, & tous les peuples de ces cantons, ont institué des fêtes & des sacrifices en son honneur, & plusieurs lieux lui sont consacrés par leur nom même. La sagesse de son gouvernement avoit en quelque sorte banni les crimes, & faisoit goûter un empire d'innocence, de douceur, & de félicité. La montagne qu'on appella depuis le mont-Capitolin, étoit anciennement appelée le mont-Saturnin, & si nous en croyons Denis d'Halycarnasse, l'Italie entière avoit porté auparavant le nom de *Saturnie*: Virgile; parlant de ce prince, dit:

Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Il est certain qu'il fut persécuté par son fils, & qu'il fut obligé de se réfugier en Italie, après avoir erré en plusieurs mers, comme le remarque Ovide.

Thuscum rate venit ad amnem
Ante per errato falcifer orbe deus.

Mais, en quel tems vivoit-il? L'historien *Thalus* le fait contemporain de *Bélus*, qui fleurissoit 322 ans avant le siège de Troie, ce qui paroît assez probable, car nous voyons qu'Agamemnon, Achille, Ajax, & Ulysse, prenoient la qualité d'arrière-petits-fils de ce *Saturne*, qui du tems de Janus, apprit aux Italiens à cultiver la terre.

Sous la fable de *Saturne*, dit *Cicéron*, se cache un sens physique assez beau. On a entendu par *Saturne*, celui qui préside au tems, & qui en règle les dimensions; ce nom lui vient de ce qu'il dévore les années, *Saturnus quod saturetur annis*, & c'est pour cela qu'on a feint qu'il mangeoit ses enfans; car le tems consume toutes les années qui s'écoulent; mais de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire l'a soumis au cours des astres, qui sont comme ses liens.

Rome & plusieurs villes d'Italie dédièrent des temples à *Saturne*, & lui rendirent un culte religieux. Ce fut *Tullus Hostilius*, selon *Macrobe*, qui établit les saturnales en son honneur. Le temple que ce dieu avoit sur le penchant du capitol, fut dépositaire du trésor public, par la raison que du tems de *Saturne*, c'est-à-dire, pendant le siècle d'or, il ne se commettoit aucun vol. On sacrifioit à ce dieu la tête découverte, au lieu qu'on se couvroit toujours en sacrifiant aux dieux célestes, dit *Plutarque*, c'est-à-dire que, selon lui, *Saturne* étoit un des dieux infernaux.

Saturne se trouvoit communément représenté en un vieillard courbé sous le poids des années, tenant une faux à la main, pour marquer qu'il préside à l'agriculture. (D. J.)

SATURNIA COLONIA, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans l'Etrurie de Calétra, suivant ce passage de *Tite-Live*, l. XXXIX. c. lv. *Saturnia colonia civium romanorum in agrum Caletranum deducta*. On ignore si Calétra subsistoit alors, ou si elle étoit détruite. On prétend que les ruines de la ville *Saturnia*, se voyoient encore dans le dernier siècle, & *Léander* dit qu'on les nomme *saturniana*. Au lieu de *Saturnia colonia*, *Ptolomée*, l. III. c. j. écrit *Saturniana colonia*, & il la place dans les terres. Les habitans de cette ville sont appelés *saturnini* par *Pline*, l. III. c. v. & il ajoute qu'auparavant on les nommoit *aurinini*; ce qui fait conjecturer à *Cellarius*, *Géog. ant.* l. II. c. ix. que l'ancien nom de la ville étoit *Aurinia*. (D. J.)

SATURNIA TELLUS, (*Géog. anc.*) c'est un des premiers noms qu'ait eu l'Italie, & quoiqu'elle en ait porté divers autres depuis, ce premier n'a pas laissé d'être employé par les poètes. *Virgile*, *géog.* l. II. v. 173. dit:

Salve magna parens frugum Saturnia tellus,
Magna virum.

Le même poëte parle ailleurs, *Æneid. l. VIII. v. 322.* de ses divers changemens de nom :

Sapius & nomen posuit Saturnia tellus.

L'Italie fut originairement appelée, *terre de Saturne*, parce que comme on fait, Saturne s'alla cacher dans cette contrée, lorsqu'il eut été chassé par son fils Jupiter. (D. J.)

SATURNIA URBS, (Géog. anc.) les anciennes histoires portent, dit Varron, *l. IV. de L. L. c. vij.* qu'il y avoit une ville nommée *Saturnia* sur le mont Tarpeïen, & il ajoute qu'on en voyoit de son tems des vestiges en trois endroits. On lit dans Minucius Felix, *c. xxij.* que Saturne fugitif ayant été reçu par Janus, bâtit en même tems la ville *Janiculum*; & on trouve la même chose dans deux vers de Virgile. *Æneid. l. VIII. v. 357.*

Comme le mont Tarpeïen étoit le même que le mont de Saturne, & le mont Capitolin, il y a grande apparence que la ville *Saturnia* n'est autre chose que la forteresse qui étoit, selon Festus, au pied du mont de Saturne. (D. J.)

SATURNIEN VERS, (Poësie latine.) *saturnius numerus*, dans Horace; les vers *saturniens* étoient les mêmes que les vers fescennins, & ces deux noms leur sont venus de deux des plus anciennes villes de Toscane. *Saturnia* étoit dans le quartier des Rufelans, vers la source de l'Albegna, & ses ruines portent encore aujourd'hui le nom de *sitergna*. L'étymologie que nous donnons à ces vers, avec le P. Sanadon, est bien différente de celle qu'ont imaginé les grammairiens, & que les commentateurs ont copiée; mais elle nous paroît plus raisonnable. Les curieux trouveront tous les détails qu'ils peuvent désirer sur les vers *saturniens*, dans le traité de la versification latine du même P. Sanadon. (D. J.)

SATURNIENS, adj. (*Divinat.*) nom que les astrologues donnent aux personnes d'un tempérament triste, chagrin, & mélancolique, en supposant qu'elles sont sous la domination de Saturne, ou qu'elles sont nées pendant que Saturne étoit ascendant.

SATURNIENS, f. m. (*Hist. eccles.*) secte d'anciens gnostiques, ainsi nommé de leur chef *Saturnin*, qui avoit été disciple de Simon le magicien, de Basilide, & de Ménandre.

Ils parurent au commencement du second siècle; ils condamnoient le mariage, comme une invention du diable, & nioient la résurrection de la chair; ils disoient que le monde avoit été formé par sept anges, & qu'en même tems il y avoit eu deux hommes formés par deux de ces esprits, dont l'un étoit bon & l'autre mauvais; que de-là procédoient deux genres d'hommes, qui tenoient les uns de la bonté, les autres de la malice de leurs chefs; que pour délivrer les bons de l'oppression des méchans, assistés par le démon, le sauveur étoit venu sur la terre, sous la figure apparente d'un homme, mais qu'il n'en avoit pas pris la nature. Au reste, les *saturniens* affectoient de paroître fort austères, & de s'abstenir de l'usage de toutes choses animées. Baronius, *ad ann. Chr. 120.*

SATURNIUS MONS, (Géog. anc.) on appelloit ainsi, selon Festus, *de verbor. signif.* l'une des montagnes sur lesquelles fut bâtie la ville de Rome, & qui fut depuis nommée le mont Capitolin. Le premier nom avoit été donné à cette montagne, parce qu'on la croyoit sous la protection de Saturne. On appelloit pareillement *Saturnii*, ceux qui habitoient la forteresse qui étoit au bas du mont Capitolin; il y avoit dans cet endroit un autel qui paroissoit avoir été consacré à Saturne avant la guerre de Troie, parce qu'on y sacrifioit la tête découverte, au-lieu que les prêtres d'Italie sacrifioient la tête couverte d'un voile, à l'imitation d'Enée, qui, dans le tems qu'il

faisoit un sacrifice à sa mere Vénus, sur le rivage de Laurentum, se couvrit d'un voile, pour n'être pas connu d'Ulysse, & évita par ce moyen d'être vu de son ennemi. (D. J.)

SATURUM, (Géog. anc.) ville de Tarente à l'orient; cette ville étoit sur les frontières de la Pouille & de la Calabre; Servius dit sur le quatrième livre des Géorgiques: *Tarentino ab oppido Saturoo juxta Tarentum, sunt Baphia ubi tingitur lana. Voyez SATYRIUM.* (D. J.)

SATYRES, f. m. (*Mythol.*) les *satyres* étoient selon la fable des divinités champêtres, qu'elle représente comme de petits hommes fort velus, avec des cornes & des oreilles de chevres; la queue, les cuisses, & les jambes du même animal; quelquefois ils n'ont que les pieds de chevre. On fait naître les *satyres* de Mercure & de la nymphe Yphtimé, ou bien de Bacchus & de la nayade Nicée, qu'il avoit enivrée, en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvoit ordinairement. Le poëte Nonnus dit qu'originairement les *satyres* avoient la forme toute humaine; ils gardoient Bacchus, mais comme Bacchus malgré toutes ses gardes, se changeoit tantôt en bouc, tantôt en fille, Junon irritée de ces changemens, donna aux *satyres* des cornes & des pieds de chevres.

Pline le naturaliste prend les *satyres* des poëtes, pour une espece de singes, & il assure que dans une montagne des Indes, il se trouve des *satyres* à quatre pieds, qu'on prendroit de loin pour des hommes; ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers, & poursuivi quelquefois les bergeres; c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse; ajoutez qu'il est souvent arrivé que des bergers couverts de peaux de chevres, ou des prêtres, aient contrefait les *satyres*, pour séduire d'innocentes bergeres. Dès-là l'opinion se répandit que les bois étoient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergeres tremblèrent pour leur honneur, & les bergers pour leurs troupeaux; ces frayeurs firent qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices & par des offrandes.

Pausanias rapporte qu'un certain Euphémus ayant été jeté par la tempête, avec son vaisseau, sur les côtes d'une île déserte, vit venir à lui des especes d'hommes sauvages tout velus, avec des queues derrière le dos; qu'ils voulurent enlever leurs femmes, & se jetterent sur elles avec tant de fureur, qu'on eut bien de la peine à se défendre de leur brutalité. Nos navigateurs revoyent souvent les *satyres*, ou hommes sauvages tout velus de Pausanias; ce sont des singes à queue. (D. J.)

SATYRE, f. f. (*Poësie.*) poëme dans lequel on attaque directement le vice, ou quelque ridicule blâmable.

Cependant la *satyre* n'a pas toujours eu le même fonds, ni la même forme dans tous les tems. Elle a même éprouvé chez les Grecs & les Romains, des vicissitudes & des variations si singulieres, que les savans ont bien de la peine à en trouver le fil. J'ai lu, pour le chercher & pour le suivre, les traités qu'en ont fait, avec plus ou moins d'étendue, Casaubon, Heinsius, MM. Spanheim, Dacier & le Batteux. Voici le précis des lumieres que j'ai puisées dans leurs ouvrages.

De l'origine des satyres parmi les Grecs. Les *satyres* dans leur premiere origine, n'avoient pour but que le plaisir & la joie; c'étoient des farces de villages, un amusement, ou un spectacle de gens assemblés pour se délasser de leurs travaux, & pour se réjouir de leur récolte, ou de leurs vendanges. Des jeux champêtres, des railleries grossieres, des postures grotesques, des vers faits sur le champ, & recités en dansant, produisirent cette sorte de poësie, à la-

quelle Aristote donne le nom de *satyrique* & de danse. C'est d'elle que naquit la tragédie, qui n'eut pas seulement la même origine, mais qui en garda assez long-tems un caractère plus burlesque, pour ainsi dire, que sérieux. Quoique tirée du poëme satyrique, dit Aristote, elle ne devint grave que long-tems après. Ce fut quand ce changement lui arriva, que ce divertissement des compositions satyriques, passa de la campagne sur les théâtres, & fut attaché à la tragédie même, pour en tempérer la gravité qu'on s'étoit enfin avisé de lui donner.

Comme ces spectacles étoient consacrés à l'honneur de Bacchus, le dieu de la joie, & qu'ils faisoient partie de sa fête, on crut qu'il étoit convenable d'y introduire des Satyres, ses compagnons de débauche, & de leur faire jouer un rôle également comique par leur équipage, par leurs actions & par leurs discours. On voulut par ce moyen égayer le théâtre, & donner matière de rire aux spectateurs, dans l'esprit desquels on venoit de répandre la terreur & la tristesse par des représentations tragiques. La différence qui se trouvoit entre la tragédie & les *satyres* des Grecs, consistoit uniquement dans le rire que la première n'admettoit pas, & qui étoit de l'essence de ces dernières. C'est pourquoi Horace les appelle d'un côté, *agrestes satyros*, eu égard à leur origine, & *risores satyros*, par rapport à leur but principal.

Du tems auquel on jouoit ces pieces satyriques. Ainsi le nom de *satyre* ou *satyri*, demeura attaché parmi les Grecs, aux pieces de théâtre dont nous venons de parler; & qui d'abord furent entremêlées dans les actes des tragédies, non pas tant pour en marquer les intervalles, que comme des intermedes agréables, à quoi les danses & les postures bouffonnes de ces satyres ne contribuèrent pas moins que leurs discours de plaisanterie. On joua ensuite séparément ces mêmes pieces, après les représentations des tragédies; ainsi qu'on joua à Rome, & dans le même but, les especes de farces nommées *exodes*. Voyez EXODE.

Ces poëmes *satyriques* firent donc la dernière partie de ces célèbres représentations des pieces dramatiques; à qui on donna le nom de *tétralogie* parmi les Grecs. Voyez TÉTRALOGIE.

Des personnages des satyres. Si dans les commencemens les pieces *satyriques* n'avoient pour acteurs que des satyres ou des sylènes, les choses changerent ensuite. Le *Cyclope* d'Euripide, les titres des anciennes pieces satyriques & plusieurs auteurs, nous apprennent que les dieux, ou demi-dieux, & des héroïnes, comme Omphale, y trouvoient leurs places, & en faisoient même le sujet principal. Le sérieux se mêla quelquefois parmi le burlesque des acteurs qui faisoient le rôle des Sylènes ou des Satyres. En un mot, la *satyrique*, car on la nommoit aussi de ce nom, tenoit alors le milieu entre la tragédie & l'ancienne comédie. Elle avoit de commun avec la première la dignité des personnages qu'on y faisoit entrer, comme nous venons de voir, & qui d'ordinaire étoient pris des tems héroïques; & elle participoit de l'autre, par des railleries libres & piquantes, des expressions burlesques, & un dénouement de la fable, dénouement le plus souvent gai & heureux. C'est ce que nous apprend le grand commentateur grec d'Homère, Eusthathius. C'est le propre du poëme satyrique, nous dit-il, de tenir le milieu entre le tragique & le comique. Voilà presque le comique larmoyant de nos jours, dont l'origine est toute grecque, sans que nous nous en fussions douté.

Différence entre les pieces satyriques & comiques. Quel que rapport qu'il y eût entre les pieces satyriques & celles de l'ancienne comédie, je ne crois pas qu'elles aient été confondues par des auteurs anciens. Il y avoit des différences assez grandes qui les distinguoient, soit à l'égard des sujets qui dans les pieces

satyriques étoient pris d'ordinaire des fables anciennes, & des demi-dieux ou des héros, soit en ce que les *satyres* y intervinrent avec leurs danses, & dans l'équipage qui leur est propre, soit de ce que leurs plaisanteries avoient plutôt pour but de divertir & de faire rire, que de mordre & de tourner en ridicule leurs concitoyens, leurs villes & leurs pays, comme Horace dit de Lucilius, l'imitateur d'Aristophane & de ses pareils. J'ajoute que la composition n'en étoit pas la même, & que l'ancienne comédie ne se lia point aux vers iambiques, comme firent les pieces satyriques des Grecs. Concluons que ce fut aux poëmes dramatiques, dans lesquels intervenoient des Satyres avec leurs danses & leurs équipages, que demeura attaché parmi les Grecs le même nom de *satyre*, celui de satyrique ou de pieces satyriques, *σατυρικὰ δράματα*.

Des satyres romaines. Ce fut parmi les Romains que le mot de *satyre*, de quelque manière qu'on l'écrive, *satira*, *satyra*, *satura*, ou quelque origine qu'on lui donne, fut appliqué à des compositions différentes, & d'autre nature que les poëmes *satyriques* des Grecs, c'est-à-dire qui n'étoient, comme ceux-ci, ni dramatiques, ni accompagnés de Satyres, de leurs équipages & de leurs danses, ni faites d'ailleurs dans le même but. On donna ce nom à Rome, en premier lieu à un poëme réglé & mêlé de plaisanteries, & qui eut cours avant même que les pieces dramatiques y fussent connues, mais qui cessa ou y changea de nom, & fit place à d'autres passetems, comme on l'apprend de Tite-Live.

On communiqua ensuite le nom de *satyre* à un poëme mêlé de diverses sortes de vers, & attaché à plus d'un sujet, comme firent les *satyres* d'Ennius, ou comme Cicéron l'appelle, *poëma varium & elegans*, en parlant de celles de Varron, qui étoient tout ensemble un mélange de vers & de pieces de littérature & de philosophie, dont il nous apprend lui-même dans cet orateur, le but & la variété.

On donna enfin ce nom de *satyre* au poëme de Lucilius, qui au rapport d'un de ses imitateurs, avoit tout le caractère de l'ancienne comédie; *hinc omnis pendet Lucilius*, c'est-à-dire par la même licence qu'il s'y donna, d'y reprendre non-seulement les vices en général, mais les viciés de son tems d'entre ses citoyens, sans y épargner même les noms des magistrats & des grands de Rome.

Ce fut là, si on en croit Horace & bien d'autres, la première origine & le premier auteur de ce poëme inconnu aux Grecs, à qui le nom de *satyre* demeura comme propre & attaché parmi les Romains, & tel qu'il l'est encore aujourd'hui dans l'usage des langues vulgaires. C'est aussi sur ce modele que furent formés ensuite, comme on fait, les *satyres* du même Horace, de Perse & de Juvenal, sans toucher ici au caractère particulier que chacun d'eux y apporta, suivant son génie, ou celui de son siècle. Et c'est enfin sur ces grands exemples que les auteurs modernes françois, italiens, anglois & autres, ont formé les poëmes qu'ils ont publiés sous ce même nom de *satyres*.

Je laisse maintenant à juger de la contestation de deux favans critiques du siècle passé, dont l'un Casaubon, prétend que la *satyre* des Romains n'a rien de commun avec les pieces *satyriques* des Grecs, ni dans l'origine & la signification du mot, ni dans la chose, c'est-à-dire dans la matière & dans la forme; & dont l'autre, Daniel Heinsius, au contraire, y croit trouver une même origine, une même matière, une même forme & un même but. Il est certain qu'il y a des différences trop essentielles entre les unes & les autres pour les confondre; & par conséquent, l'on doit plutôt s'en rapporter au sentiment de Casaubon, qui a le premier débrouillé cette matière dans le traité qu'il

en a mis au jour. Je vais exposer en peu de mots ces différences, parce que le traité de Calaubon est latin, & qu'on n'a rien publié sur cette matière en françois, même dans les mémoires de l'académie des Inscriptions jusqu'à ce jour, pour la décision de cette dispute.

Différence entre les satyres des Grecs, & les satyres latines. La première différence, dont on ne peut convenir, c'est que les *satyres*, ou *poèmes satyriques* des Grecs, étoient des pièces dramatiques ou de théâtre, ce qu'on ne peut pas dire des *satyres* Romaines prises dans aucun genre. Les Latins eux-mêmes, quand ils font mention de la poésie satyrique des Grecs, lui donnent le nom de *fabula*, qui signifie le drame des Grecs, & n'attribuent jamais ce mot aux *satyres* latines.

La seconde différence vient de ce qu'il y a même quelque diversité dans le nom; car les Grecs donnoient à leurs poèmes le nom de *satyrus*, ou *satyri*, de *satyrique*, de pièces *satyriques*, à cause des *satyres*, ces hôtes des bois, & ces compagnons de Bacchus qui y jouoient leur rôle, d'où vient qu'Horace appelle ceux qui en étoient les auteurs, du nom de *satyrorum inscriptores*; au lieu que les Romains ont dit *satura* ou *satura*, en parlant des premiers poèmes. Cicéron appelle *poema varium*, les *satyres* de Varron, & Juvenal donne le nom de *farrago* à ces *satyres*.

La troisième différence, est que l'introduction des Sylènes & des Satyres qui composoient les chœurs des poèmes satyriques des Grecs en constituent l'essence, tellement qu'Horace s'arrête à montrer de quelle manière on doit y faire parler les *satyres*, & ce qu'on leur doit faire éviter ou conserver. On peut y ajouter l'action de ces mêmes Satyres, puisque les danses étoient si fort de l'essence de la pièce, que non-seulement Aristote les y joint, mais qu'Athénée parle nommément des trois différentes sortes de danses attachées au théâtre, la tragique, la comique & la *satyrique*.

La quatrième différence résulte des sujets assez divers des uns & des autres. Les *satyres* des Grecs prenoient d'ordinaire le leur de sujets fabuleux; des héros, par exemple, ou des demi-dieux des siècles passés. Les *satyres* romaines s'attachoient à reprendre les vices, ou les erreurs de leur siècle & de leur patrie; à y jouer des particuliers de Rome, un Mutius entr'autres, & un Lupus dans Lucilius; un Milonius, un Nomentanus dans Horace; un Crispinus & un Locutius dans Juvenal. Je ne parle point ici de ce que ce dernier n'y épargne pas Domitien, sous le nom de Néron; & qu'après tout, il n'y avoit rien de feint dans ces personnages, & dans les actions qu'ils en étoient, ou dans les vers qu'ils en rapportent.

La cinquième différence paroît encore de la manière dont les uns & les autres traitent leurs sujets, & dans le but principal qu'ils s'y proposent. Celui de la poésie satyrique des Grecs, est de tourner en ridicule des actions sérieuses; de travestir pour ce sujet leurs dieux ou leurs héros; d'en changer le caractère selon le besoin; en un mot, de rire & de plaisanter: de sorte que de tels ouvrages s'appellent en grec *des jeux* & *des jouets*, *joci*, comme dit Horace; & c'est à quoi contribuoient d'ailleurs leurs danses & leurs postures, au lieu que les *satyres* romaines, témoin celles qui nous restent, & auxquelles ce nom d'ailleurs est demeuré comme propre, avoient moins pour but de plaisanter; que d'exciter de la haine, de l'indignation, ou du mépris: en un mot elles s'attachent plus à reprendre & à mordre, qu'à faire rire ou à folâtrer. Les auteurs y prennent la qualité de censeurs, plutôt que celle de bouffons.

Je ne touche pas la différence qu'on pourroit encore alléguer de la composition diverse des uns & des autres, par rapport à la versification. Les *satyres*

Tome XIV.

romaines, du moins celles qui nous ont été conservées jusqu'à ce jour, ayant été écrites le plus généralement en vers héroïques; & les poèmes *satyriques* des Grecs, en vers iambiques. Cette réflexion est cependant d'autant plus remarquable, qu'Horace ne trouve point d'autre différence entre l'inventeur des *satyres* romaines, & les auteurs de l'ancienne comédie, comme Cratinus & Eupolis, sinon que les *satyres* du premier étoient écrites dans un autre genre de vers.

Enfin il y a lieu, ce me semble, de s'en tenir au jugement d'Horace, de Quintilien, & d'autres auteurs anciens, qui assurent que l'invention de la *satyre*, à qui ce nom est demeuré particulièrement appliqué chez les Romains, & depuis dans les langues vulgaires; que cette invention, dis-je, est due toute entière à Lucilius; que c'est une sorte de poésie purement romaine, comme il y paroît, & totalement inconnue aux Grecs; d'où je conclus hardiment, qu'on ne peut aujourd'hui être là-dessus d'aucune autre opinion.

Ce n'est pas après tout, que les *satyres* des Grecs, leurs danses & leurs railleries, n'aient été connues des Romains. On fait que dans leurs fêtes & dans leurs processions, il y avoit entr'autres des chœurs de Sylènes & de Satyres, vêtus & parés à leur mode, & qui par leurs danses & leurs singeries, égayoient les spectateurs. La même chose se pratiquoit dans la pompe funebre des gens de qualité, & même dans les triomphes; & ces vers licentieux & ces railleries piquantes, que les soldats qui accompagnoient la pompe chantoient contre les triomphateurs, monroient que ces sortes de jeux *satyriques*, si l'on me permet cette expression, furent bien connus des Romains.

Mais il est tems de venir à l'histoire particulière de la *satyre* chez les Romains, & de peindre les différents caractères de leurs poètes célèbres en ce genre.

Caractères des poètes satyriques romains. Ce furent les Toscans qui apportèrent la *satyre* à Rome; & elle n'étoit autre chose alors qu'une sorte de chanson en dialogue, dont tout le mérite consistoit dans la force & la vivacité des reparties. On les nomma *satyres*, parce que, dit-on, le mot latin *satura*, signifiant un bassin dans lequel on offroit aux dieux toutes sortes de fruits à la fois, & sans les distinguer; il parut qu'il pourroit convenir, dans le sens figuré, à des ouvrages où tout étoit mêlé, entassé sans ordre, sans régularité, soit pour le fond, soit pour la forme.

Livius Andronicus, qui étoit grec d'origine, ayant donné à Rome des spectacles en règle, la *satyre* changea de forme & de nom. Elle prit quelque chose du dramatique, & paroissant sur le théâtre, soit avant, soit après la grande pièce, quelquefois même au milieu, on l'appelloit *isode*, pièce d'entrée, *ἰσόδιον*; ou *exode*, pièce de sortie, *ἐξόδιον*; ou pièce d'entr'acte, *ἐμβόλον*. Voilà quelles furent les deux premières formes de la *satyre* chez les Romains.

Elle reprit son premier nom sous Ennius & Pacuvius, qui parurent quelque tems après Andronicus; mais elle le reprit à cause du mélange des formes, qui fut très-sensible dans Ennius; puisqu'il employoit toutes sortes de vers, sans distinction, & sans s'embarasser de les faire symétriser entr'eux, comme on voit qu'ils symétrisent dans les odes d'Horace.

Térentius Varron fut encore plus hardi qu'Ennius dans la *satyre* qu'il intitula *Ménippée*, à cause de la ressemblance avec celle de *Ménippe cynique* grec. Il fit un mélange de vers & de prose: & par conséquent il eut droit plus que personne de nommer son ouvrage *satyre*, en faisant tomber la signification du mot sur la forme.

Enfin arriva Lucilius qui fixa l'état de la *satyre*, & la présenta telle que nous l'ont donné Horace,

T T t t

Perse, Juvenal, & telle que nous la connoissons aujourd'hui. Et alors la signification du mot *satyre* ne tomba que sur le mélange des choses, & non sur celui des formes. On les nomma *satyres*, parce qu'elles sont réellement un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs desirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs folles joies, leurs intrigues.

Quidquid agunt hominès, votum, timor, ira, voluptas

Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Juv. Sat. I.

On peut donc définir la *satyre* d'après son caractère fixé par les Romains, une espèce de poème dans lequel on attaque directement les vices ou les ridicules des hommes. Je dis une espèce de poème, parce que ce n'est pas un tableau, mais un portrait du vice des hommes, qu'elle nomme sans détour, appelant un chat un chat, & Néron un tyran.

C'est une des différences de la *satyre* avec la comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement & de côté. Elle montre aux hommes des portraits généraux, dont les traits sont empruntés de différens modèles; c'est au spectateur à prendre la leçon lui-même, & à s'instruire s'il le juge à propos. La *satyre* au contraire va droit à l'homme. Elle dit: C'est vous, c'est Crispin, un monstre, dont les vices ne sont rachetés par aucune vertu.

*La satyre en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile;
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice:
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon
mot,*

Va venger la raison des attentats d'un sot.

Boileau.

Comme il y a deux sortes de vices, les uns plus graves, les autres moins; il y a aussi deux sortes de *satyres*: l'une qui tient de la tragédie, *grande Sophocleæ carmen bacchatur hiati*; c'est celle de Juvenal. L'autre est celle d'Horace, qui tient de la comédie, *admissus circum præcordia ludit*.

Il y a des *satyres* où le fiel est dominant, *fel*: dans d'autres, c'est l'aigreur, *acetum*: dans d'autres, il n'y a que le sel qui assaisonne, le sel qui pique, le sel qui cuit.

Le fiel vient de la haine, de la mauvaise humeur, de l'injustice: l'aigreur vient de la haine seulement & de l'humeur. Quelquefois l'humeur & la haine sont enveloppées; & c'est l'aigre-doux.

Le sel qui assaisonne ne domine point, il ôte seulement la fadeur, & plaît à tout le monde; il est d'un esprit délicat. Le sel piquant domine & perce, il marque la malignité. Le cuisant fait une douleur vive, il faut être méchant pour l'employer. Il y a encore le fer qui brûle, qui emporte la pièce avec escarre, & c'est fureur, cruauté, inhumanité. On ne manque pas d'exemples de toutes ces espèces de traits satyriques.

Il n'est pas difficile, après cette analyse, de dire quel est l'esprit qui anime ordinairement le satyrique. Ce n'est point celui d'un philosophe qui, sans sortir de sa tranquillité, peint les charmes de la vertu & la difformité du vice. Ce n'est point celui d'un orateur qui, échauffé d'un beau zèle, veut réformer les hommes, & les ramener au bien. Ce n'est pas celui d'un poète qui ne songe qu'à se faire admirer en excitant la terreur & la pitié. Ce n'est pas encore celui d'un misanthrope noir, qui hait le genre humain, & qui le hait trop pour vouloir le rendre meilleur. Ce n'est ni un Héraclite qui pleure sur nos maux, ni un Démo-

crite qui s'en moque: qu'est-ce donc?

Il semble que, dans le cœur du satyrique, il y ait un certain germe de cruauté enveloppé, qui se couvre de l'intérêt de la vertu pour avoir le plaisir de déchirer au-moins le vice. Il entre dans ce sentiment de la vertu & de la méchanceté, de la haine pour le vice, & au-moins du mépris pour les hommes, du desir pour se venger, & une sorte de dépit de ne pouvoir le faire que par des paroles: & si par hasard les *satyres* rendoient meilleurs les hommes, il semble que tout ce que pourroit faire alors le satyrique, ce seroit de n'en être pas fâché. Nous ne considérons ici l'idée de la *satyre* qu'en général, & telle qu'elle paroît résulter des ouvrages qui ont le caractère satyrique de la façon la plus marquée.

C'est même cet esprit qui est une des principales différences qu'il y a entre la *satyre* & la critique. Celle-ci n'a pour objet que de conserver pures les idées du bon & du vrai dans les ouvrages d'esprit & de goût, sans aucun rapport à l'auteur, sans toucher ni à ses talens, ni à rien de ce qui lui est personnel. La *satyre* au contraire cherche à piquer l'homme même; & si elle enveloppe le trait dans un tour ingénieux, c'est pour procurer au lecteur le plaisir de paroître n'approuver que l'esprit.

Quoique ces sortes d'ouvrages soient d'un caractère condamnable, on peut cependant les lire avec beaucoup de profit. Ils sont le contrepoison des ouvrages où regne la mollesse. On y trouve des principes excellens pour les mœurs, des peintures frappantes qui réveillent. On y rencontre de ces avis durs, dont nous avons besoin quelquefois, & dont nous ne pouvons guère être redevables qu'à des gens fâchés contre nous: mais en les lisant, il faut être sur ses gardes, & se préserver de l'esprit contagieux du poète qui nous rendroit méchans, & nous feroit perdre une vertu à laquelle tient notre bonheur, & celui des autres dans la société.

La forme de la *satyre* est assez indifférente par elle-même. Tantôt elle est épique, tantôt dramatique, le plus souvent elle est didactique; quelquefois elle porte le nom de *discours*, quelquefois celui d'*épître*; toutes ces formes ne font rien au fond; c'est toujours *satyre*, dès que c'est l'esprit d'invectives qui l'a dictée. Lucilius s'est servi quelquefois du vers iambique: mais Horace ayant toujours employé l'hexamètre, on s'est fixé à cette espèce de vers. Juvenal & Perse n'en ont point employé d'autres; & nos satyriques françois ne se sont servis que de l'alexandrin.

Caius Lucilius, né à Aurunce, ville d'Italie, d'une famille illustre, tourna son talent poétique du côté de la *satyre*. Comme sa conduite étoit fort régulière, & qu'il aimoit par tempérament la décence & l'ordre, il se déclara l'ennemi des vices. Il déchira impitoyablement entr'autres un certain Lupus, & un nommé Mutius, *genuinum fregit in illis*. Il avoit composé plus de trente livres de *satyres*, dont il ne nous reste que quelques fragmens. A en juger par ce qu'en dit Horace, c'est une perte que nous ne devons pas fort regretter: son style étoit diffus, lâche, les vers durs; c'étoit une eau bourbeuse qui couloit, ou même qui ne couloit pas, comme dit Jules Scaliger. Il est vrai que Quintilien en a jugé plus favorablement: il lui trouvoit une érudition merveilleuse, de la hardiesse, de l'amertume, & même assez de sel. Mais Horace devoit être d'autant plus attentif à le bien juger, qu'il travailloit dans le même genre, que souvent on le comparoit lui-même avec ce poète; & qu'il y avoit un certain nombre de savans qui, soit par amour de l'antique, soit pour se distinguer, soit en haine de leurs contemporains, le mettoient au-dessus de tous les autres poètes. Si Horace eût voulu être injuste, il étoit trop fin & trop prudent

pour l'être en pareil cas ; & ce qu'il dit de Lucilius est d'autant plus vraisemblable , que ce poète vivoit dans le tems même où les lettres ne faisoient que de naître en Italie. La facilité prodigieuse qu'il avoit n'étant point réglée , devoit nécessairement le jeter dans le défaut qu'Horace lui reproche. Ce n'étoit que du génie tout pur & un gros feu plein de fumée.

Horace profita de l'avantage qu'il avoit d'être né dans le plus beau siècle des lettres latines. Il montra la *satyre* avec toutes les graces qu'elle pouvoit recevoir , & ne l'affaiblit qu'autant qu'il le falloit pour plaire aux gens délicats , & rendre méprisables les méchans & les fots.

Sa *satyre* ne présente guere que les sentimens d'un philosophe poli , qui voit avec peine les travers des hommes , & qui quelquefois s'en divertit : elle n'offre le plus souvent que des portraits généraux de la vie humaine ; & si de tems en tems elle donne des détails particuliers , c'est moins pour offenser que ce soit , que pour égayer la matiere & mettre la morale en action. Les noms sont presque toujours feints : s'il y en a de vrais , ce ne sont jamais que des noms décriés & de gens qui n'avoient plus de droit à leur réputation. En un mot , le génie qui animoit Horace n'étoit ni méchant , ni misantrope , mais ami délicat du vrai , du bon , prenant les hommes tels qu'ils étoient , & les croyant plus souvent dignes de compassion ou de risée que de haine.

Le titre qu'il avoit donné à ses *satyres* & à ses épîtres marque assez ce caractère. Il les avoit nommés *sermones*, discours, entretiens, réflexions faites avec des amis sur la vie & les caractères des hommes. Il y a même plusieurs savans qui ont rétabli ce titre comme plus conforme à l'esprit du poète & à la maniere dont il présente les sujets qu'il traite. Son style est simple , léger , vif , toujours modéré & paisible ; & s'il corrige un fot , un faquin , un avare , à peine le trait peut-il déplaire à celui même qui en est frappé.

Je suis bien éloigné de mettre la poésie de son style & la versification de ses *satyres* au niveau de celles de Virgile , mais du-moins on y sent par-tout l'aisance & la délicatesse d'un homme de cour , qui est le maître de sa matiere , & qui la réduit au point qu'il juge à propos , sans lui ôter rien de sa dignité. Il dit les plus belles choses , comme les autres disent les plus communes , & n'a de négligence que ce qu'il en faut pour avoir plus de graces.

Perse (*Aulus Persius Flaccus*) vint après Horace , il naquit à Volaterra , ville d'Etrurie , d'une maison noble & alliée aux plus grands de Rome. Il étoit d'un caractère assez doux , & d'une tendresse pour ses parens qu'on citoit pour exemple. Il mourut âgé de 30 ans , la 8^e année du regne de Néron. Il y a dans les *satyres* qu'il nous a laissées des sentimens nobles ; son style est chaud , mais obscurci par des allégories souvent recherchées , par des ellipses fréquentes , par des métaphores trop hardies.

*Perse en ses vers obscurs , mais serrés & pressans ,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.*

Quoiqu'il ait tâché d'être l'imitateur d'Horace , cependant il a une feve toute différente. Il est plus fort , plus vif ; mais il a moins de graces. Il est même un peu triste : & soit la vigueur de son caractère , soit le zele qu'il a pour la vertu , il semble qu'il entre dans sa philosophie un peu d'aigreur & d'animosité contre ceux qu'il attaque.

Juvénal (*Decimus Junius Juvenalis*) natif d'Aquino , au royaume de Naples , vivoit à Rome sur la fin du regne de Domitien , & même sous Nerva & sous Trajan. Ce poète

*Élevé dans les cris de l'école ,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.*
Tome XIV.

*Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée ,
Il brise de Séjan la statue adorée ,
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs ,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs . . .
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.*

Perse a peut-être plus de vigueur qu'Horace ; mais en comparaison de Juvénal , il est presque froid. Celui-ci est brûlant : l'hyperbole est sa figure favorite. Il avoit une force de génie extraordinaire , & une bile qui seule auroit presque suffi pour le rendre poète. Il passa la première partie de sa vie à écrire des déclamations. Flatté par le succès de quelques vers qu'il avoit faits contre un certain Paris , pantomime , il crut reconnoître qu'il étoit appelé au genre satyrique. Ils y livra tout entier , & en remplit les fonctions avec tant de zele , qu'il obtint à la fin un emploi militaire , qui , sous apparence de grace , l'exila au fond de l'Egypte. Ce fut-là qu'il eut le tems de s'enrayer & de déclamer contre les torts de la fortune , & contre l'abus que les grands faisoient de leur puissance. Selon Jules Scaliger , il est le prince des poètes satyriques : ses vers valent beaucoup mieux que ceux d'Horace ; apparemment parce qu'ils sont plus forts : *ardet , inflat , jugulat.*

Ce qui a déterminé Juvénal à embrasser le genre satyrique , n'est pas seulement le nombre des mauvais poètes ; raison pourtant qui pouvoit suffire . « Il a » pris les armes à cause de l'excès où sont portés tous » les vices. Le désordre est affreux dans toutes les » conditions. On joue tout son bien ; on vole , on » pille ; on se ruine en habits , en bâtimens , en re- » pas ; on se tue de débauche ; on assassine , on em- » poisonne. Le crime est la seule chose qui soit ré- » compensée ; il triomphe par-tout , & la vertu » gémit ».

La quatrième *satyre* de ce poète présente les traits les plus mordans , & l'invective la plus animée. Il en veut à l'empereur Domitien ; & pour aller jusqu'à lui comme par degré , il présente d'abord ce favori nommé *Crispin* , qui d'esclave étoit devenu chevalier romain. Cette *satyre* a pour date :

*Cum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus , & calvo serviret Roma Nerone.*

« Lorsque le dernier des Flavius achevoit de déchirer l'univers expirant , & que Rome gémissoit » sous la tyrannie du chauve Néron » ; vous voyez qu'il ne dit pas sous l'empire de Domitien , comme un autre auroit pû dire. Il le surnomme *Néron* , pour peindre d'un seul mot sa cruauté ; il l'appelle *chauve* , qui étoit un reproche injurieux dans ce tems-là. Enfin on voit dans ce morceau toute la force , tout le fiel , toute l'aigreur de la *satyre*. Ce ton se soutient par-tout dans l'auteur ; ce n'est pas assez pour lui de peindre , il grave à traits profonds , il brûle avec le fer.

Sa *satyre* X. est encore très-belle , sur-tout l'endroit où il brise la statue de Séjan , après avoir raillé amèrement l'ambition de ce ministre , & la sottise du peuple de Rome qui ne jugeoit que sur les apparences :

*Turba Remi sequitur fortunam , ut semper & odit
Damnator.*

C'en est assez sur les anciens satyriques romains ; parlons à-présent de ceux de notre nation qui ont marché sur leurs traces.

Caractères des poètes satyriques françois.

Regnier (*Mathurin*) , natif de Chartres , & neveu de l'abbé Desportes , fut le premier en France qui donna des *satyres*. Il y a de la finesse & un tour aisé

dans celles qu'il a travaillées avec soin; son caractère est aisé, coulant, vigoureux. Despréaux dit en parlant de ce poète :

*Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des graces nouvelles.*

Il est quelquefois long & diffus. Quand il trouve à imiter, il va trop loin, & son imitation est presque toujours une traduction inférieure à son modèle; mais ses vers sont pleins de sens & de naïveté : Heureux !

*Si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.*

Ce qu'on peut dire pour diminuer sa faute, c'est que ne travaillant que d'après les satyriques latins, il croyoit pouvoir les suivre en tout, & s'imaginait que la licence des expressions étoit un affaiblissement dont leur genre ne pouvoit se passer.

Regnier est mort à Rouen en 1613, âgé de 40 ans. On connoît l'épithaphe pleine de naïveté qu'il a faite pour lui, & dans laquelle il s'est si bien peint :

*J'ai vécu sans nul pensément
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi
Qui ne songeai jamais en elle.*

Jean de la Frenaye Vauquelin, publia quelques *satyres* peu de tems avant la mort de Regnier; mais comme il n'avoit ni la force, ni le feu, ni le plaisant nécessaire à ce genre de poème, il ne mérite pas de nous arrêter.

Despréaux (*Nicolas Boileau fleur*) fleurit environ 60 ans après Regnier, & fut plus retenu que lui. Il favoit que l'honnêteté est une vertu dans les écrits comme dans les mœurs. Son talent l'emporta sur son éducation : quoiqu'il fût fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier, & que ses parens le destinassent à suivre le palais, il lui fallut être poète, & qui plus est poète satyrique.

Ses vers sont forts, travaillés, harmonieux, pleins de choses; tout y est fait avec un soin extrême. Il n'a point la naïveté de Regnier; mais il s'est tenu en garde contre ses défauts. Il est ferré, précis, décent, soigné par-tout, ne souffrant rien d'inutile, ni d'obscur. Son plan de *satyre* étoit d'attaquer les vices en général, & les mauvais auteurs en particulier. Il ne nomme guere un scélérat; mais il ne fait point de difficulté de nommer un mauvais auteur qui lui déplait, pour servir d'exemple aux autres, & maintenir le droit du bon sens & du bon goût.

Ses expressions sont justes, claires, souvent riches & hardies. Il n'y a ni vuide, ni superflu. On dit quelquefois malignement le *laborieux* Despréaux; mais il travailloit plus pour cacher son travail, que d'autres pour montrer le leur. Ses ouvrages se font admirer par la justesse de la critique, par la pureté du style & par la richesse de l'expression. La plupart de ses vers sont si beaux, qu'ils sont devenus proverbes. Il semble créer les pensées d'autrui, & paroît original lorsqu'il n'est qu'imitateur.

On lui reproche de manquer d'imagination; mais où la voit-on plus brillante, plus riche & plus féconde que dans son poème du *Lutrin*, ouvrage bâti sur la pointe d'une aiguille, comme le disoit M. de Lamoignon; c'est un château en l'air, qui ne se soutient que par l'art & la force de l'architecte. On y trouve le génie qui crée, le jugement qui dispose, l'imagination qui enrichit, la vertu qui anime tout, & l'harmonie qui répand les graces.

Son art poétique est un chef-d'œuvre de raison, de goût, de versification. Enfin Despréaux a une réputation au-dessus de toutes les apologies, & sa gloire

sera toujours intimement liée avec celle des belles lettres françoises.

Il naquit au village de Crône, auprès de Paris en 1636. Il essaya du barreau, & ensuite de la forbonne. Dégouté de ces deux chicanes, dit M. de Voltaire, il ne se livra qu'à son talent, & devint l'honneur de la France. Il fut reçu à l'académie en 1684, & mourut en 1711. Tous ses ouvrages ont été traduits en anglois. Son *Art poétique* a été mis en vers portugais; & plusieurs autres morceaux de ses poésies ont été traduits en vers latins & en vers italiens. La meilleure édition qu'on ait donnée de ses œuvres en françois, avec d'amples commentaires, a vu le jour à Paris en 1747, cinq vol. in-8°.

Parallele des satyriques romains & françois. Si présentement on veut rapprocher les caractères des poètes satyriques dont nous venons de parler, pour voir en quoi ils se ressemblent, & en quoi ils different : « il paroît, dit M. le Batteux, qu'Horace & Boileau » ont entr'eux plus de ressemblance, qu'ils n'en ont » ni l'un ni l'autre avec Juvenal. Ils vivoient tous » deux dans un siècle poli, où le goût étoit pur, & » l'idée du beau sans mélange. Juvenal au contraire » vivoit dans le tems même de la décadence des lettres latines, lorsqu'on jugeoit de la bonté d'un ouvrage par sa richesse, plutôt que par l'économie des ornemens. Horace & Boileau plaisantoient doucement, légèrement; ils n'ôtoient le masque qu'à demi & en riant; Juvenal l'arrache avec violence : ses portraits ont des couleurs tranchantes, des traits hardis, mais gros; il n'est pas nécessaire d'être délicat pour en sentir la beauté. Il étoit né excessif, & peut-être même que quand il seroit venu avant les Plines, les Sénèques, les Lucains, il n'auroit pu se tenir dans les bornes légitimes du vrai & du beau.

» Persé a un caractère unique qui ne sympatise » avec personne. Il n'est pas assez aisé pour être mis » avec Horace. Il est trop sage pour être comparé à » Juvenal; trop enveloppé & trop mystérieux pour » être joint à Despréaux. Aussi poli que le premier, » quelquefois aussi vif que le second, aussi vertueux » que le troisieme, il semble être plus philosophe » qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de » le lire; cependant la première lecture une fois » faite, on trouve de quoi se dédommager de sa » peine dans la seconde. Il paroît alors ressembler à » ces hommes rares dont le premier abord est froid; » mais qui charment par leur entretien quand ils ont » tant fait que de se laisser connoître. » (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SATYRE DRAMATIQUE, (*Art dramat.*) genre de drame particulier aux anciens. Les *satyres dramatiques*, ou si l'on veut, les *dramas satyriques*, se nommoient en latin *satyri*, au-lieu que les *satyres* telles que celles d'Horace & de Juvenal, s'appelloient *saturae*. Il ne nous reste de *drame satyrique* qu'une seule piece de l'antiquité; c'est le cyclope d'Euripide. Les personnages de cette piece sont Polyphème, Ulysse, un sylène & un chœur de satyres. L'action est le danger que court Ulysse dans l'antre du cyclope, & la manière dont il s'en tire. Le caractère du cyclope est l'insolence, & une cruauté digne des bêtes féroces. Le sylène est badin à sa manière, mauvais plaisant, quelquefois ordurier. Ulysse est grave & sérieux, de manière cependant qu'il y a quelques endroits où il paroît se prêter un peu à l'humeur bouffonne des sylènes. Le chœur des satyres a une gravité burlesque, quelquefois il devient aussi mauvais plaisant que le sylène. Ce que le père Brumoi en a traduit suffit pour convaincre ceux qui auront quelque doute.

Peu importe après cela, de remonter à l'origine de ce spectacle, qui fut, dit-on, d'abord très-sérieux.

Il est certain que du tems d'Euripide, c'étoit un mélange du haut & du bas, du sérieux & du bouffon. Les Romains ayant connu le théâtre grec, introduisirent chez eux cette sorte de spectacle pour réjouir non-seulement le peuple & les acheteurs de noix, mais quelquefois même les philosophes, à qui le contraste quoiqu'outré, peut fournir matière à réflexion.

Horace a prescrit dans son Art poétique, le goût qui doit régner dans ce genre de poëme ; & ce qu'il en dit revient à ceci. Si l'on veut composer des *dramas satyriques*, il ne faut pas prendre dans la partie que sont les satires la couleur ni le ton de la tragédie, il ne faut pas prendre non-plus le ton de la comédie : Davus est trop rusé ; une courtisane qui exerce un talent à un vieil avare, tout fin qu'il est, est trop subtile. Ce caractère de finesse ne peut convenir à un Sylène qui sort des forêts, qui n'a jamais été que le serviteur & le gardien d'un dieu en nourrice. Il doit être naïf, simple, du familier le plus commun. Tout le monde croira pouvoir faire parler de même les satyres, parce que leur élocution semblera entièrement négligée ; cependant il y aura un mérite secret, & que peu de gens pourront attraper, ce sera la suite & la liaison même des choses : il est aisé de dire quelques mots avec naïveté ; mais de soutenir long-tems ce ton sans être plat, sans laisser du vuide, sans faire d'écarts, sans liaisons forcées, c'est peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

Je crois qu'on retrouve chez nous, à peu de chose près, les *satyres dramatiques* des anciens dans certaines pieces italiennes ; du-moins on retrouve dans arlequin les caractères d'un satyre. Qu'on fasse attention à son masque, à sa ceinture, à son habit collant, qui le fait paroître presque comme s'il étoit nud, à ses genoux couverts, & qu'on peut supposer rentrés ; il ne lui manque qu'un foulier fourchu. Ajoutez à cela sa façon mièvre & déliée, son style, ses pointes souvent mauvaises, son ton de voix ; tout cela forme assurément une manière de satyre. Le satyre des anciens approchoit du bouc ; l'arlequin d'aujourd'hui approche du chat ; c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les satyres jouoient-ils, selon Horace ? avec un dieu, un héros qui parloit du haut ton. Arlequin de même paroît vis-à-vis Samson ; il figure en grotesque vis-à-vis d'un héros : il fait le héros lui-même ; il représente Thésée, &c. *Cours de Belles-lettres. (D. J.)*

SATYRIASIS, s. m. (*Médecine.*) maladie qui met les hommes qu'elle attaque dans cet état de salacité, qui, suivant la mythologie, caractérisoit les *satyres*, voyez ce mot. Ces malades n'ont quelquefois d'autre incommodité, qu'un appétit violent des plaisirs vénériens, qui dégénere presque en fureur : il est déterminé par une érection constante & voluptueuse de la verge ; cet état en faisant naître les desirs les plus vifs, est dans la plupart la suite & le signe d'un besoin pressant, & la source & l'avant-coureur de la volupté, en quoi le *satyriasis* differe, comme nous l'avons observé du priapisme, voyez ce mot ; mais cet appétit est tel dans plusieurs, qu'il subsiste même après qu'on l'a satisfait, & qu'il exige qu'on réitere souvent l'acte qui en est le but & qui le fait ordinairement cesser.

Baldassar Timéus rapporte l'histoire d'un musicien, dont le *satyriasis* étoit porté au point que le coït répété plusieurs fois dans l'espace de quelques heures, étoit encore insuffisant pour émousser l'aiguillon qui l'y excitoit. *Casuum medicin. lib. III. consult. 52.* il semble même qu'alors le *satyriasis* en est plus irrité ; il cesse pendant quelques instans, & reprend bientôt après avec une nouvelle vigueur ; il en est de ces cas particuliers, comme de la demangeaison des yeux qu'on calme en les frottant, mais qui peu de tems après en est augmentée, & dégénere en cuisson douloureuse.

Les causes du *satyriasis* consistent dans un vice de la semence & des parties génitales ; la semence pèche par sa quantité, lorsqu'une continence exacte l'a laissé ramasser en trop grande abondance, ou que des médicamens actifs, aphrodisiaques, en ont fait augmenter la sécrétion ; elle pèche en qualité, lorsque par quelque vice du sang ou par l'usage des remèdes âcres échauffans, elle devient plus âcre, plus active, plus propre à irriter les réservoirs où elle se ramasse. La disposition vicieuse des parties génitales consiste dans une tension plus grande, une sensibilité excessive qui les rend susceptibles des plus légères impressions, obéissantes au moindre aiguillon ; cet effet peut être produit par les mêmes causes ; c'est de leur concours que dépend le *satyriasis* qui survient aux phthiques, aux personnes qui ont fait usage des cantharides, du *satyrion*, ou autre remède semblable ; on peut ajouter à ces causes, la débauche, la crapule, la masturbation, les lectures deshonnêtes, les peintures obscènes, les conversations libertines, les attouchemens impudiques, &c. alors l'érection devient un état presque habituel de la verge, l'irritation constante de ces parties y attire une plus grande quantité d'humeurs qui forment une espèce de semence, & en rendant la sécrétion plus abondante, fournissent aux excès de son excretion.

Les hommes sont les seuls sujets au *satyriasis* proprement dit, les femmes ne sont cependant pas exemptes des maladies qui ont pour caractère un desir insatiable des plaisirs vénériens ; le besoin est le même dans l'un & l'autre sexe, & les fautes sont générales ; les femmes en sont même plus punies que les hommes ; les maladies de cette espèce sont chez elles plus de progrès, & sont beaucoup plus violentes ; leur imagination plus échauffée s'altère par la contrainte où les lois de leur éducation les obligent de vivre ; le mal empire par la retenue, bien-tôt il est au point de déranger la raison de ces infortunées malades ; alors soustraites à son empire & n'écoulant plus que la voix de la nature, elles cherchent à lui obéir ; elles ne connoissent plus, ni décence, ni pudeur ; rien ne leur paroît deshonnête pourvu qu'il tende à satisfaire leurs desirs ; elles agacent tous les hommes indifféremment & se précipitent avec fureur entre leurs bras, ou tâchent par des moyens que la nature indique & que l'honnêteté proscriit, de suppléer à leur défaut ; cette maladie est connue sous les différens noms de *fureur utérine*, *d'érotomanie*, *nymphomanie*, &c. Voyez ces articles.

Le *satyriasis* qu'excite une trop grande quantité de semence retenue, se dissipe d'ordinaire par son excretion légitime, & n'a point de suite fâcheuse : mais celui qui se prend du trop d'activité de la semence & d'une tension immodérée des parties de la génération, est plus lent & plus difficile à guérir ; s'il persiste trop long-tems, il donne naissance à des symptômes dangereux, tels que la mélancholie ; difficulté de respirer, dysurie, constipation, feu intérieur, soif, dégoût, fièvre lente enfin, & phthisie dorsale qui préparent une mort affreuse. Tous ces accidens sont l'effet d'une excretion immodérée de semence, Voyez ce mot & **MASTURBATION**. Themison, un des plus anciens auteurs qui ait écrit sur cette maladie, assure que plusieurs personnes moururent en Crete, attaquées du *satyriasis*.

On ne peut espérer de guérison plus prompte & plus certaine dans le *satyriasis* qui est l'effet d'une rigoureuse continence, que par l'évacuation de l'humeur superflue qui l'excite ; il faut conseiller à ces malades de se marier ; c'est le seul moyen autorisé par la religion, les lois & les mœurs, de rendre l'excretion de semence légitime, mais ce n'est pas le seul qui la rende avantageuse ; le médecin est cependant obligé de s'y tenir & d'y sacrifier souvent la santé de

ses malades ; il est d'ailleurs dépourvu de remèdes qui puissent procurer cette excrétion , de même que les purgatifs procurent celle des fucs intestinaux ; les diurétiques celle des urines , &c. L'usage immodéré de la bière occasionne bien un flux gonorrhéique , mais ce n'est que de l'humeur des prostates. Je ne doute pas que s'il connoissoit de pareils secours , il ne pût en toute sûreté de conscience les administrer dans le cas de nécessité. Si donc le malade ne peut pas absolument se marier ; il faudra chercher des remèdes à ses maux dans les rafraîchissans , dans le travail , l'exercice outré , les veilles , & le gorger de boissons nitreuses , de tisanes de nymphæa , d'émulsions préparées avec les graines de pavot , les semences de chanvre , d'agnus-castus & le sirop de nymphæa , lui faire prendre des bains froids , le mettre à une diète un peu sévère , ne le nourrir que d'alimens légers & adoucissans ; lui interdire l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses ; enfin l'exténuer de différentes façons ; & pour le délivrer d'une simple incommodité , si facile à dissiper par des moyens illégitimes , lui donner à leur défaut une maladie très-fébrile ; encore par cette méthode risque-t-on souvent de manquer son but ; la maladie en s'inveterant s'opiniâtre , la semence par un long séjour devient âcre & plus active , les érections sont en conséquence plus fortes & plus fréquentes ; & le *satyriasis* entretenu par les vices de quantité & qualité de la semence , & par la disposition malade des parties de la génération , devient plus difficile à guérir ; on n'a cependant lieu d'attendre du soulagement que dans l'usage continuel des secours proposés ; on peut y joindre les préparations du plomb , le sel de Saturne en très-petite quantité ; il seroit dangereux d'insister encore trop long-tems sur ce remède , personne n'ignore les terribles effets que son usage intérieur produit ; on peut aussi avoir recours aux applications locales sur la région des lombes qui passent pour amortir les feux de l'amour ; telles sont les fomentations avec l'oxycrat , la liqueur de Saturne , les ceintures de l'herbe de nymphæa , l'application d'une plaque de plomb , les immersions fréquentes des parties affectées dans de l'eau bien froide , &c. Parmi tous ces remèdes , l'expérience heureuse de Timeus paroît avoir particulièrement consacré la vertu du nitre & du nymphæa ; cet auteur rapporte qu'ayant épuisé tous les rafraîchissans que la matière médicale fournit , sur le musicien attaqué du *satyriasis* , dont nous avons parlé au commencement de cet article , il lui conseilla de se marier , suivant l'axiome de saint Paul , *qu'il vaut mieux se marier que brûler*. Le malade suivit le conseil , épousa une robuste villageoise , & laissa entre ses bras une partie de sa maladie , quelque tems après le *satyriasis* reparoît avec plus de violence , il lasse son épouse & s'énervé de plus en plus ; il demande de nouveaux remèdes : Timeus propose le jeûne & la prière , mais il n'en éprouve d'autre effet qu'un dérangement d'estomac , & sa maladie augmente au point , que fatigué & anéanti par les fréquentes excrétions auxquelles il ne pouvoit se refuser , & croyant tous les secours inutiles , il imagina de mettre fin à ses maux par une opération , dont l'effet étoit inmanquable , mais trop fort. Timeus la déconseilla & l'en détourne , en lui représentant le danger pressant qu'elle entraînoit ; enfin , se rappelant qu'un néphrétique après un long usage du nitre étoit resté impuissant , il essaye ce remède & donne une prise de ce sel le matin & le soir dans de l'eau de nymphæa ; ce dernier secours fut si efficace , qu'en moins d'un mois les feux de ce musicien furent amortis , de façon qu'à peine il pouvoit satisfaire aux devoirs que lui imposoit le mariage vis-à-vis son épouse , lui qui auparavant eût été un champion digne de la fameuse Messaline.

*Quæ resupina jacens multorum absorbit ictus ;
Et lassata viris nondum satiata recessit. (m)*

SATYRIDES , (*Géog. anc.*) îles de l'Océan , selon Pausanias , qui pouvoit entendre par ce mot les îles Gorgosses. Voici le passage de cet ancien : « Com-
» me je leur faisois (aux Athéniens) beaucoup de
» questions sur les satyres , pour tâcher d'apprendre
» quelque chose de plus que ce qui s'en dit communément , un carien nommé *Euphemus* , me conta
» que s'étant embarqué pour aller en Italie , il avoit
» été jetté par la tempête vers les extrémités de l'Océan : là il y a , me disoit-il , des îles incultes , qui
» ne sont habitées que par des sauvages ; nos matelots n'y vouloient pas aborder , parce qu'elles leur
» étoient déjà connues ; mais poussés par les vents ,
» ils furent obligés de prendre terre à celle qui étoit
» la plus proche : ils appelloient ces îles les *Satyrides*.

» Les habitans sont roux , & ont par-derrière une queue presque aussi grande que celle des chevaux.
» Dès que ces sauvages nous sentirent dans leur île , ils accoururent au vaisseau , & y étant entrés , sans proférer une seule parole , ils se jetterent sur les premières femmes qu'ils rencontrèrent. Nos matelots pour sauver l'honneur de ces femmes , leur abandonnerent une barbare qui étoit dans l'équipage ; & aussi-tôt ces satyres assouvirent leur brutalité , non-seulement en la manière dont les hommes usent des femmes , mais par toutes sortes de lascivités. Voilà , ajoute Pausanias , ce qui me fut conté par ce carien » ; mais ce carien ne lui conta qu'une fable. (*D. J.*)

SATYRION , (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante décrit sous le nom d'*orchis*. Voyez ORCHIS.

SATYRION , (*Mat. méd. & Diète.*) *orchis* , *testicules de chien* , &c. Les diverses espèces de *satyrion* , & sur-tout celles des *satyrions* à racine bulbeuse , ont été singulièrement vantées par les anciens pharmacologistes , & par ceux d'entre les modernes qui ont suivi la doctrine de Paracelse , comme l'aphrodisiaque par excellence. Cette haute réputation n'a eu cependant d'autre fondement que la forme de ses bulbes qui ont quelque ressemblance avec un testicule ; & le principe qui a établi les vertus médicinales des remèdes sur leur signature ou ressemblance quelconque avec certaines parties du corps humain. (Voyez SIGNATURE.) La philosophie moderne ne s'accommode point d'un pareil principe , & l'expérience qui est son vrai guide , a démontré que les bulbes de *satyrion* , malgré leur grande ressemblance avec un des principaux organes de la génération , n'avoient aucune influence sur ces organes ; qu'elles n'excitoient point leur jeu , ne produisoient point la magnanimité. Voyez MAGNANIMITÉ. Médecine. Les racines de *satyrion* n'en entrent pas moins cependant dans ces compositions aphrodisiaques , tant magistrales qu'officinales les plus usitées.

On garde ces racines dans les boutiques sous la forme de conserve , & sous celle de caudit ou confiture.

Au reste ce n'est que le bulbe plein , dur , & bien nourri qu'on choisit , & auquel est attribuée la vertu propre du *satyrion* ; car quant à un autre bulbe desséché & flétri , qui se trouve toujours avec le précédent , non-seulement il est regardé comme privé de ces vertus , mais même comme doué des propriétés contraires.

M. Geoffroi le cadet a préparé de la manière suivante le bulbe des *satyrions* de notre pays pour imiter le salep des Turcs. (Voyez SALEP.) Après avoir choisi les racines d'*orchis* les mieux nourries , il en ôte la peau , les jette dans l'eau froide ; & après qu'elles y ont séjourné quelques heures , il les fait

cuire dans une suffisante quantité d'eau ; il les fait égoutter, puis il les enfle pour les faire sécher à l'air, choisissant pour cette préparation un tems sec & chaud. Elles deviennent transparentes ; elles ressemblent à des morceaux de gomme adragant, & demeurent très-dures. On les peut conserver saines, tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu sec ; au lieu que les racines qu'on a fait sécher sans cette préparation, s'humectent & moisissent pour peu que le tems soit pluvieux pendant plusieurs jours. *Mémoires de l'acad. & des Scien. année 1740.*

C'est à cause de cette pente que les racines de *satyrion* desséchées à la manière ordinaire ont à se corrompre, qu'est venu l'usage de les garder dans les boutiques sous forme de conserve ou de candit. (*Voyez CANDIT.*) Mais la méthode de M. Geoffroi pourvoit à leur conservation d'une manière plus avantageuse.

Le même auteur assure que les racines de *satyrion* de notre pays ainsi préparées, ont les mêmes propriétés médicinales que le salep des Turcs, tout comme elles ressemblent à cette drogue par leurs qualités extérieures. *Voyez SALEP.*

Quant à la manière de les employer, voici comme il s'en explique : on peut les réduire en poudre aussi fine qu'on veut, on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entièrement, & forme un mucilage qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou demi-septier d'eau, & l'on est le maître de rendre cette boisson plus agréable, en y ajoutant le sucre & quelques légers parfums. Cette poudre peut aussi s'allier au lait qu'on a conseillé aux malades affectés des maladies de poitrine.

Ce dernier usage qui est le principal & le plus utile tant du salep imité, que du vrai salep (*voyez SALEP*), prouve bien démonstrativement combien la prétendue vertu aphrodisiaque des *satyrions* est chimérique : car assurément les phthisiques n'ont que faire de *magnanimité*, & un remède capable de la produire, ne leur est rien moins que convenable. (b)

SATYRIQUE, adj. (*Gramm. & Littérat.*) ce qui appartient ou a rapport à la satyre, ou qui tient de la nature de la satyre.

Ainsi l'on dit *génie satyrique*, *style satyrique*, *vers satyriques*, &c. Tous les auteurs *satyriques* ne sont pas poètes ; on peut compter parmi eux des prédicateurs, comme South ; des historiens comme Burnet, Mezerai, le Vassor, &c. des philosophes, comme Apulée & Montagne. Dans la théologie payenne il y a eu jusqu'à un dieu *satyrique* appelé *Momus*. Homère donne à Thersite le caractère d'un *satyrique* de cour. On a accusé les Hollandois d'avoir composé des écrits ou fait frapper des médailles *satyriques* qui leur ont coûté quelquefois bien cher.

Cependant on entend principalement par *satyriques*, les poètes qui ont composé des satyres ; tels qu'Horace, Boileau, le comte de Rochester, &c. L'auteur du cours des Belles-Lettres distribuées par exercices, caractérise ainsi les trois principaux *satyriques* latins, & le *satyrique* françois.

« Horace & Boileau, dit-il, avoient un esprit plus » doux, plus souple : ils aimoient la simplicité ; ils » choissoient les traits & les présentoient sans fard » & sans affectation. Juvenal avoit un génie fort, » une imagination fougueuse ; il chargeoit ses tableaux, & détruisoit souvent le vrai en le poussant » trop loin. Horace & Boileau ménageoient leur » fonds ; ils plaisantoient doucement, légèrement ; » ils n'ôtoient le masque qu'à demi & en riant ; Juvenal l'arrache avec colère. Quelquefois les deux » premiers font exhaler l'encens le plus pur du miel » lieu même des vapeurs *satyriques*. Le dernier n'a » jamais loué qu'un seul homme, & cette louange

» se tournoit même en satyre contre le reste du genre » humain. En un mot, les portraits que font Horace, » Boileau, quoique dans le genre odieux, ont toujours quelque chose d'agréable qui paroît venir de » la touche du peintre. Ceux que fait Juvenal ont » des couleurs tranchantes, des traits hardis, mais » gros. Il n'est pas nécessaire d'être délicat pour en » sentir la beauté.

» Horace & Boileau ont des traits propres & qui » les séparent : Horace nous paroît quelquefois plus » riche, & Boileau plus clair. Horace est plus ré-servé que Juvenal ; mais il l'est beaucoup moins » encore que Boileau. Il y avoit plus de nature & » de génie dans Horace, plus de travail & peut-être » plus d'art dans Boileau.

» Perse a un caractère unique qui ne sympathise » avec personne ; il n'est pas assez aisé pour être mis » avec Horace. Il est trop sage pour être comparé à » Juvenal, trop enveloppé & trop mystérieux pour » être joint à Despreaux. Aussi poli que le premier, » quelquefois aussi vif que le second, aussi vertueux » que le troisième ; il semble être plus philosophe » qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de » le lire ; la première lecture une fois faite, on trouve de quoi se dédommager de sa peine dans la seconde ». *Cours de Belles-Lettres, tome II. page 162. & suivantes.*

SATYRIQUES JEUX, (*Théâtre.*) espèce de farces qu'on jouoit à Rome le matin avant la grande pièce pour les plaisirs du peuple. Elles ne venoient ni des Umbriens, ni des Liguriens, ni des autres peuples de l'Italie ; mais on les avoit empruntées des Grecs. (*D. J.*)

SATYRIUM, (*Géog. anc.*) canton d'Italie dans la Messapie, aux environs de la ville de Tarente, selon Etienne le géographe. Elle donna son nom à la ville de Tarente, qui est appelée *Saturum Tarentum* dans ces vers de Virgile, *Georg. l. II. v. 195.*

*Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas,
Salus & Saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cygnos.*

« Si vous vous plaisez à élever des troupeaux de » bœufs, de brebis ou de chèvres, transportez-vous » dans le pays de Tarente, à l'extrémité de l'Italie, » ou dans les herbages du Mantouan, pays hélas ! » enlevés à ses malheureux habitants ; délicieuses campagnes, où tant de cygnes paissent sur les bords du » Mincio.

Rien n'empêche qu'on ne dise que *Satyrion*, ville de ce canton, ne soit aujourd'hui la bourgade *Saturo*. (*D. J.*)

SATZ ou ZIATECK, (*Géog. mod.*) ville de Bohême, capitale d'un cercle de même nom, sur la rive méridionale de l'Egra, à 15 lieues au nord ouest de Prague. Elle a été souvent le séjour des ducs de Bohême.

SATZ, cercle de, (*Géog. mod.*) en allemand *Satzeer-Kraiss*, cercle de Bohême, dans sa partie occidentale. Il est borné au nord par la Misnie, au midi par le cercle de Pilsen, au levant par celui de Rakonick, & au couchant par celui d'Elnbogen. Il occupe les deux bords de l'Egra. (*D. J.*)

SATZUMA, (*Géog. mod.*) une des neuf provinces du Saïkokf, ou de la contrée de l'empire du Japon, qui est dans le pays de l'Ouest. Cette province n'a que deux journées de longueur, & est cependant divisée en quatorze districts ; elle est médiocrement fertile, mais elle a de bonnes manufactures de draps, produit quantité de meuriers, & peut presque fournir les autres provinces de camphre. Kaempfer ajoute qu'elle surpasse toutes les provinces de l'île de Sai-

kokf en richesses & en pouvoir; & qu'elle renferme dans son sein des mines d'or & d'argent, si considérables, que l'empereur s'en est réservé la disposition à lui seul. (D. J.)

SAVA, (Géog. mod.) petite ville de Perse, à deux ou trois journées au nord-ouest de Kom. Il y a dans cette ville deux célèbres mosquées, où les Persans viennent par dévotion pour de grands personnages qui y ont leurs tombeaux. Lat. 34. 56.

SAVANNE, f. f. (Econom. rustiq.) dans les îles françoises de l'Amérique on appelle *savannes* de grandes pelouses dont l'herbe est courte, assez rase & de différentes especes inconnues en Europe: ces *savannes* servent de pâturages aux bestiaux; on est obligé de les entretenir avec soin, & de les clore de lisieres ou fortes haies de citronniers taillés à la hauteur de six à sept piés: ces haies sont fort épaisses, bien garnies de branches, & remplies d'épines, qui les rendent impénétrables.

SAVANES, terme des îles françoises; on appelle ainsi, dans les îles françoises des Antilles, les prairies où l'on met paître les chevaux & les bestiaux. Dans les *savanes* un peu sèches, on trouve de petits insectes rouges, qui ne sont que de la grosseur de la pointe d'une épingle: ces petites bêtes s'attachent à la jambe, & lorsqu'elles sont passées au-travers des bas, elles causent des démangeaisons épouvantables, qui obligent de s'écorcher les jambes. Quand on en est incommodé, il n'y a pas de meilleur remède que de faire bouillir dans l'eau des bourgeons de vignes & de monbain, des feuilles d'oranger, & des herbes odoriférantes; & on s'en lave bien les jambes plusieurs jours de suite. Le mot de *savane* a été emprunté des Espagnols, qui donnent le nom de *savanas* aux prairies.

Les François du Canada donnent le nom de *savane* aux forêts composées d'arbres résineux, c'est-à-dire, aux forêts de pins, sapins, de mélèzes, & dont le fond est humide & couvert de mousse. Il y a des *savanes* qui sont fort épaisses, & d'autres qui sont claires. Le caribou habite dans les *savanes*, & quand elles sont épaisses, il s'y fraie des routes. (D. J.)

SAVANT, DOCTE, HABILE, (Synon.) les connoissances qui se réduisent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la spéculation sont le *savant*. Celles qui remplissent la mémoire sont l'homme *docte*.

On dit du prédicateur & de l'avocat qu'ils sont *habiles*; du philosophe & du mathématicien, qu'ils sont *savants*; de l'historien & du jurisconsulte, qu'ils sont *doctes*.

L'*habile* semble plus entendu; le *savant* plus profond, & le *docte* plus universel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience; *savants* par la méditation; *doctes* par la lecture.

On peut être fort *savant* ou fort *docte* sans être *habile*, mais on ne peut guère être très-*habile*, sans être *savant*. Synon. de Girard. (D. J.)

SAVARIA, (Géog. anc.) ville de la haute-Pannonie. Ptolomée, l. II. c. xv. la met au nombre des villes éloignées du Danube. Lazius conjecture que c'est aujourd'hui le lieu nommé *Leybnitz*, & Villeneuve prétend que c'est Graitz.

SAVART, f. m. (Gram. & Jurisprud.) terme que l'on trouve dans les coutumes de Reims & de Clermont, héritage en *savart*, c'est-à-dire, en friche. Voy. le glossaire de M. de Lauriere. (A)

SAVATAPOLI, (Géog. mod.) ville d'Asie, dans la Mingrèlie, sur la mer Noire, à l'endroit où la côte orientale se joint à la septentrionale. Cette ville est la *Sébastopolis*, ou la *Dioscuria* des anciens. (D. J.)

SAVATRA, (Géog. anc.) ville de la Galatie, dans l'Isaurie, selon Ptolomée, l. V. c. iv. son nom moderne selon Niger, est *Souraceri*. (D. J.)

SAUBATHA, (Géog. anc.) selon Ptolomée, l. VI. c. vij. & *Sabattha*, selon Arrien, II. Peripl. p. 15. ville de l'Arabie heureuse, où elle avoit le titre de *métropole*. Cette ville étoit dans les terres, & Arrien dit que le roi y faisoit sa résidence. Cela demande une explication, que Saumaïse, in exercit. Plin. p. 354. a donnée. Comme le pays de l'Arabie qui produisoit l'encens étoit différent du pays des Sabéens, & que ces deux pays étoient soumis à deux différens rois: il s'ensuit que Saba, capitale des Sabéens, & *Sabattha* ou *Saubatha*, capitale du pays qui produisoit l'encens, étoient aussi deux villes différentes. Celle-ci se trouvoit à l'orient de l'Arabie heureuse, & celle-là à l'occident; de sorte que Sabota, ville des Sabéens, que Plin met sur la côte du golfe Arabique, ou sur le rivage rouge, est la même que Saba; & la ville de *Sabota*, que le même auteur place chez les Adramites, est la ville *Saubatha* de Ptolomée, & la *Sabatha* d'Arrien. (D. J.)

SAUCE ou SAUSSE, f. f. (Cuisine.) composition liquide dans laquelle les cuisiniers font cuire diverses sortes de mets, ou qu'ils font à-part pour manger les viandes quand elles sont cuites. On connoît assez nos *sauces* modernes, mais on fera peut-être bien-aïse de trouver ici quelques-unes des *sauces* de la cuisine de nos ayeux, & que M. Sauval a rapportées dans ses antiquités de Paris. Ces *sauces* sont la *sauce* jaune, la *sauce* chaude, la *sauce* à compote, la *sauce* moutarde ou la galantine, la *sauce* rapée, la *sauce* verte, enfin la camelaine.

La *sauce* jaune se faisoit avec du poivre blanc, que nos peres nommoient *jaunet*; elle étoit du nombre des *sauces* chaudes. Dans la *sauce* à compote, c'étoit le poivre noir qui y entroit.

La *sauce* moutarde ou galantine, étoit faite de la racine de cette plante, que nos botanistes ne connoissent plus, & qui peut-être n'est autre chose que le cran que nous mettons présentement dans nos *sauces*, & qui n'est ni moins chaud, ni moins piquant que la galantine.

La *sauce* rapée se faisoit avec du verjus de grain, on des grofeilles vertes.

La *sauce* verte, que nous connoissons encore, avoit entr'autres ingrédients, du gingembre & du verjus, qu'on verdissoit avec du jus de persil, ou de blé verd; on y ajoutoit ensuite de la mie de pain blanc.

A l'égard de la camelaine, qui prenoit son nom d'une simple que nous ne connoissons plus, elle étoit faite de cinamome, de gingembre, & de cloux de gérofle, de graine de moutarde, de vin, de verjus, de pain & de vinaigre; de sorte que c'étoit la plus composée de toutes les *sauces* de ce tems-là.

Le droit de faire & de vendre des *sauces* appartenoit autrefois aux marchands épiciers, qui de-là se nommoient épiciers-apoticaïres-*sauciers*; mais depuis, & le nom & la marchandise sont passées aux maîtres vinaigriers, qui encore à présent mettent au nombre de leurs qualités, celle de *maîtres sauciers*. (D. J.)

Sauce robert, en terme de Cuisinier; ce sont des oignons assaisonnés avec de la moutarde, & cuits dans la graisse d'une longe de porc, ou d'une autre piece, qu'on a mêlé avec la *sauce* dont on l'a arrosé.

Les cuisiniers appellent aussi *sauce verte* une *sauce* faite avec du blé verd, une rotie de pain, du poivre, du sel, le tout pilé ensemble, & passé dans un linge.

SAUCER, v. act. c'est tremper dans une *sauce*. *Saucer* une médaille, c'est quand elle est de cuivre, l'argenter.

SAUCIER, f. m. terme de corporation; les maîtres vinaigriers prennent dans leurs statuts, tant anciens que nouveaux, la qualité de *maîtres sauciers*, à cause de diverses *sauces* qu'ils ont droit de composer

& de débiter ; & que le vinaigre même qui font , & qu'ils vendent , passe pour une des meilleures *saucés* pour beaucoup de mets & de viandes ; ce nom appartenait aussi autrefois au corps des marchands épiciers , à cause d'une petite communauté de *sauciers* , ou faiseurs de saucés , qui leur étoit alors unie ; c'étoit apparemment en vertu des épicerie qui entroient dans leurs saucés. En 1394 les *sauciers* firent bande à-part , & eurent leurs jurés , restant pourtant sujets à la visite des gardes de l'épicerie ; c'est de-là que sont venus nos vinaigriers-*sauciers*.

Les saucés des vinaigriers dont il est parlé dans le quinzième article de leurs statuts de 1658 , sont la saucé jaune , la cameline & la saucé moutarde , toutes présentement ignorées , ou du moins hors d'usage sur les tables délicates , où nos nouveaux cuisiniers en ont introduit beaucoup d'autres moins simples & plus piquantes , & de-là plus préjudiciables à la santé. *Savary. (D. J.)*

SAUCISSE , f. f. (*Cuisine.*) ce mot dans sa propre signification veut dire une sorte de mets que l'on fait avec du sang & de la chair de porc assaisonnée ; c'est une espèce de boudin.

Ce mot vient de l'italien *salsiccia* , & selon Sautmaise , du latin *salsicium* , qu'on écrit au lieu de *salsum* , salé.

Les *saucisses* de Bologne sont les plus estimées , & on en fait une consommation considérable en Italie , surtout à Bologne & à Venise , d'où on en porte dans beaucoup d'autres endroits.

On fait les *saucisses* avec de la chair de porc crue , que l'on hache avec de l'ail.

On l'assaisonne de poivre & de plusieurs sortes d'épices ; les Anglois fournissent les Italiens de peaux & de boyaux de porc , & le commerce de cette sorte de marchandises est plus grand qu'on ne s'imagine.

SAUCISSE , (*Génie.*) c'est une longue charge de poudre mise en rouleau dans de la toile goudronnée , arrondie , & cousue en longueur , de sorte que cette espèce de trainée regne depuis le fourneau ou chambre de la mine , jusqu'à l'endroit où se tient l'ingénieur pour y mettre le feu , & faire jouer le fourneau. La *saucisse* peut avoir environ deux pouces de diamètre. On met ordinairement deux *saucisses* à chaque fourneau , afin que si l'une vient à manquer , l'autre y supplée. (*D. J.*)

SAUCISSON , dans l'Artillerie & la Fortification , est une espèce de fascine depuis 9 ou 10 piés de longueur jusqu'à 18 , relié de 9 pouces en 9 pouces avec de bonnes harres. On s'en sert dans la construction de l'épaulement des batteries à un siège , & pour réparer les brèches ou les bouches , en attendant qu'on veuille reconstruire le revêtement , ou mettre le rempart dans l'état où il étoit avant le siège de la place. (Q)

SAUCISSON , f. m. dans l'Artillerie , est un long sac de cuir ou de toile , d'environ un pouce & demi de diamètre , dont on se sert pour porter le feu dans la chambre ou le fourneau d'une mine ; il est pour cet effet rempli de poudre fine.

Le *saucisson* se renferme dans un petit canal de bois appelé *auget*. Ce canal sert à empêcher que les matériaux qui remplissent la galerie de la mine ne pressent trop le *saucisson* , qui pourroit sans cela s'étouffer avant qu'il eût porté le feu à la mine. Le *saucisson* est attaché fixement au milieu du fourneau ou de la chambre de la mine , de sorte qu'on ne puisse point l'en arracher. Il se conduit dans tous les retours de la galerie , on le continue même un peu au-delà pour pouvoir y mettre le feu plus sûrement. Voyez MINE & TÉMOIN.

Dans l'attaque d'un ouvrage qu'on craint qui ne soit miné , on cherche à découvrir le *saucisson* pour empêcher que l'ennemi n'y mette le feu & ne fasse jouer les mines.

Tome XIV,

Couper le *saucisson* , c'est rompre la liaison ou la continuité de la poudre depuis le dehors de la galerie jusqu'à la chambre de la mine , ce qui ne permet plus de la faire sauter.

SAUCISSON , (*Artificier.*) les Artificiers appellent ainsi une espèce de fusée que l'on attache ordinairement à la queue d'une plus grande , pour en rendre l'effet plus agréable. J'ai dit *ordinairement* , parce qu'on en fait quelquefois qui volent en l'air comme les fusées ordinaires , & alors on les appelle *saucissons volans* , pour les distinguer des premiers qu'on nomme *saucissons fixes*.

Le cartouche du *saucisson* se fait avec une baguette. Ce cartouche doit être de quatre pouces de long ; il se fait de carton roulé deux fois & bien colé partout ; on l'étrangle par un bout à un demi-pouce de son extrémité ; on le lie avec de la ficelle ; on prend un tampon de papier que l'on fait entrer dans ce cartouche ; on le pousse dans le cul du *saucisson* avec la baguette ; on frappe celle-ci avec un maillet , après quoi l'on met de la poudre ordinaire dans ce cartouche ; & quand il est plein à-peu-près , l'on couvre cette charge d'un tampon que l'on frappe encore avec la baguette , & ensuite on l'étrangle & on le lie en cet endroit. Après cela l'on ferre ce *saucisson* depuis les deux endroits étranglés avec beaucoup de ficelle , en sorte qu'il en soit tout couvert ; en cet état on le jette dans la colle forte & on le laisse sécher , afin que le feu y étant mis , il trouve plus de résistance , & fasse un plus grand bruit en faisant crever le cartouche.

Il faut pour cela que le *saucisson* soit percé à celui de ses bouts qu'on appliquera à la queue de la fusée , où il doit avoir un peu de poudre grenée , & cette poudre servira à allumer le *saucisson* que l'on fera tenir contre la fusée avec du papier ou du parchemin , ou bien avec une corde ou autrement , afin que la fusée venant à finir , le *saucisson* prenne feu & produise son effet.

Pour construire des *saucissons volans* , on fera leurs cartouches comme ceux des précédens , excepté qu'ils doivent être un peu plus longs. Après avoir étranglé un de leurs bouts comme à l'ordinaire , on les charge aussi de poudre grainée ; puis à un doigt d'épaisseur , on ajoute de la poudre pilée & passée , comme pour les fusées par terre , en pressant le tout à coup de maillet , comme pour les fusées volantes ; enfin on couvre le cartouche avec une corde , après avoir étranglé l'autre bout , en sorte qu'il n'y reste qu'une lumière grosse comme un petit tuyau de plume d'oie ; on l'amorce avec un peu de poudre mouillée.

SAUCISSON , c'est aussi , dans les feux d'artifice , une sorte de pétard fait avec un cartouche cylindrique court , étranglé , & fermé par les deux bouts , ce qui le fait ressembler à un *saucisson* à manger. Pour augmenter la détonation de la poudre qu'il renferme par la résistance du cartouche , on l'enveloppe de ficelle colée.

SAUCISSON VOLANT , c'est le même artifice allongé , pour continuer un peu de composition qui le fait pirouetter en le jettant en l'air par le moyen d'un pot , d'où il sort comme d'un mortier , & finit par tirer un coup. Frezier , traité des feux d'artifice. (Q)

SAUCISSON , (*Marine.*) c'est un boyau de toile , rempli de poudre à canon , dont on se sert dans un brûlot , pour conduire le feu depuis les dales jusque aux artificiers.

SAUCISSON , (*Chaircuiterie.*) les *saucissons* sont de grosses saucisses qui se font en plusieurs endroits , particulièrement en Italie , avec de la chair de porc crue , bien battue & bien broyée dans un mortier , où l'on mêle quantité d'ail , de poivre en grain , & autres épices ; les meilleurs *saucissons* sont ceux de Bologne. (*D. J.*)

V V V V

SAUCLÉ ou SAUCLÈS. *Voyez* MELET.

SAUDAGUER, f. m. (*Commerce.*) mot persan qui signifie un marchand, un homme qui fait son profit à acheter, vendre ou échanger des marchandises. *Voyez* MARCHAND, COMMERCE, NÉGOCE, *Dictionnaire de Commerce.*

SAUDRE, LA, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge *Saldria*, rivière de France. Elle prend sa source dans le Berry, sépare cette province de la Sologne, & va se rendre dans le Cher entre Celles & Châtillon. (*D. J.*)

SAVE, LA, (*Géog. mod.*) nom de deux rivières, l'une en Allemagne, l'autre en France.

1°. La *Save*, rivière d'Allemagne, prend sa source dans la haute Carniole; & après avoir reçu dans son sein plusieurs rivières dans un cours d'environ cent lieues, elle se jette dans le Danube, près de Belgrade. Ptolomée l'appelle *Saus*, Strabon *Savus*, Justin *Sabus*, & les Allemands *Die Saw*. Elle forme dans son cours quelques îles, comme celle de Metubaris, à l'occident de l'ancienne *Sirmium*, & celle de Sigestica, proche de *Zagabria*, dans laquelle il y avoit anciennement une ville. C'étoit-là que les Romains apportent toutes leurs marchandises d'Aquilée, pour les envoyer ensuite à *Nauportus* (Laubach), d'où elles étoient transportées à *Sigestica*, pour l'entretien des garnisons.

2°. La *Save* de France est une rivière dans l'Armagnac; elle sort du Nébouzan, prend sa source dans les Pyrénées, auprès de Bayonne, arrose Sammathan & Lombez avant que de tomber dans la Garonne, près de Grenade. (*D. J.*)

SAVEL, f. m. (*Hist. nat. Ichtyolog.*) nom donné par les Portugais à une espèce de poisson qui abonde sur les côtes de la Chine, & qu'on pêche dans la rivière de Kiang, près Nanking. Les premiers eunuques de la cour en remplissent plusieurs bateaux, & enterrent tout de suite ce poisson dans de la glace pilée, pour la provision d'été de l'empereur. Les bâtiments dans lesquels ils les transportent, sont de la plus grande propreté, & tous les autres vaisseaux sont obligés de se ranger sur leur passage. (*D. J.*)

SAVENNEAU ou SAVENEL, & SAVONNEAUX, *voyez* BOUT DE QUIÈVRE.

SAVERDUN, (*Géog. mod.*) ville de France dans le pays de Foix, sur l'Ariège. Elle appartenait autrefois aux comtes de Toulouse, & étoit alors une place importante. Elle soutint pendant la guerre des Albigeois un siège contre Simon de Monfort, & l'obligea de se retirer avec perte. Long. 19. 16. lat. 43. 12.

Benoît XII. né à Saverdon, où son père étoit meunier, se fit religieux de Cîteaux, devint cardinal, fut élu pape à Avignon en 1334, & mourut dans cette ville en 1342. Il suivit l'exemple de Jean XXII. en déposant par de nouvelles bulles l'empereur Louis de Bavière, & le privant de tous ses biens, meubles & immeubles. Il crut aussi devoir donner une constitution sur l'état des âmes après la mort, fait sur lequel il étoit à-propos de ne rien statuer, puisque son prédécesseur lui-même étant assis sur la chaire pontificale, voulut établir une opinion toute différente sur la vision béatifique; & cette opinion auroit été reçue dans l'Eglise sans l'université de Paris, qui s'y opposa formellement. (*D. J.*)

SAVERNE, (*Géog. mod.*) ou *Zabern*, comme l'écrivent les Allemands, en latin *Taberna*; ville fort ancienne de France; dans la basse Alsace, sur la rivière de Soer, à 6 lieues au sud-ouest de Strasbourg, au pied du mont de Vosge. Il y a à Saverne une collégiale, un hôpital, un couvent de récollets, un monastère de religieuses, & un magnifique château bâti par le cardinal Egon de Furstenberg, & qui fait le lieu de la résidence ordinaire des évêques de Stras-

bourg, qui sont seigneurs de Saverne. Long. 23. 3. lat. 48. 45. (*D. J.*)

SAVERNE, la, ou *Severne*, (*Géog. mod.*) en latin *Sabrina* & *Sabrina*, rivière d'Angleterre, au pays de Galles. Elle a sa source dans le comté de Montgomery, arrose les provinces de Shrop, de Worcester & de Gloucester, recevant dans son lit plusieurs rivières assez considérables, en particulier l'Avon, le Wye & l'Usk. Enfin elle se jette à la mer, au-dessous de la ville de Gloucester, où elle s'élargit si fort, qu'on appelle son embouchure *la mer de Saverne*.

Les Anglois ont aussi donné le nom de *Saverne* à une rivière de l'Amérique septentrionale qui arrose le nouveau pays de Galles dans sa partie méridionale, & qui se jette dans la baie du nord ou de Hudson. (*D. J.*)

SAVER-KRAUT, f. m. (*Cuisine.*) que les François nomment par corruption *sourcrouit*; c'est un mets usité dans toute l'Allemagne; c'est du chou aigri qui en fait la base: de-là vient son nom allemand. *Saver* signifie *aigre*, *acide*, & *kraut* signifie *chou*. Lorsqu'on veut faire la *saver-kraut*, on commence par couper des choux blancs en tranches extrêmement minces; les Allemands ont pour cet usage une planche faite comme un rabot, & garnie d'un fer tranchant: en passant le chou sur cette espèce de rabot, il se coupe en tranches minces, qui sont reçues dans un baquet qui est au-dessous du rabot. Lorsqu'on en a amassé une quantité suffisante, on met ce chou ainsi coupé dans des barrils, on en fait des couches que l'on saupoudre avec du sel & quelques grains de genièvre; & quand le barril est plein on le couvre d'une planche, & l'on met un poids par-dessus, afin que le chou coupé soit pressé fortement. On met le tout dans une cave, & on le laisse fermenter pendant quelques semaines. Lorsqu'on veut en manger, on lave ces choux, & on les fait cuire avec du petit-salé, des saucisses, des perdrix, & telle autre viande que l'on veut. Ce ragoût est fort estimé des Allemands; il se sert sur la table des plus riches, comme sur celle des plus pauvres. Les étrangers ont de la peine à y prendre du goût; cependant ce ragoût paroît fort utile pour les gens de mer, dans les voyages de long cours.

SAVETIER, f. m. (*Jurande d'artisans.*) artisan qui raccommode les vieilles chaussures, fouliers, bottes, pantoufles, &c. Dans les anciens statuts de la communauté des *Savetiers* de la ville, faubourgs, banlieue, prévôté & vicomté de Paris, ils sont appelés *maîtres Savetiers*, *Bobelineurs*, *Carreleurs de fouliers*. Leurs premiers statuts sont du mois de Janvier 1443, dressés, accordés, autorisés par lettres-patentes de Charles VII. depuis réformés & de nouveau confirmés par Louis XI. au mois de Juin 1467; par François I. au mois d'Octobre 1516; par Charles IX. en Janvier 1566, & par Henri IV. en Juillet 1598. Leurs dernières lettres-patentes de réformation & confirmation sont du mois de Mars 1659, sous le règne de Louis XIV. enregistrées en parlement les même mois & an. *Savary*. (*D. J.*)

SAVEUR, (*Physiolog.*) Les sucs ou liqueurs des corps qui font impression sur l'organe du goût, est ce qu'on appelle *saveur*, & quelquefois l'on donne ce nom même à leur impression.

Les principes actifs des *saveurs* ou des corps savoureux, sont les sels tant fixes que volatils: les terres, la lympe, & les sulfures n'entrent dans les *saveurs* que pour en établir la variété & les espèces; de la même façon que les ombres mêlées avec la lumière forment les images; mais ce ne sont pas ces ombres qui font impression sur l'organe, c'est la lumière seule; de même les sels sont les seuls principes capables d'affecter l'organe du goût; l'eau, l'huile & la terre n'ont aucun goût.

Le goût de l'huile ne vient point d'elle-même. Elle est douce en soi & très-insipide lorsqu'elle est pure. Elle contient un esprit recteur, comme parlent les Chimistes; c'est si bien lui qui fait le goût de l'huile, qu'elle n'en a plus quand il s'est évaporé. Cet esprit recteur n'est autre chose qu'une huile infiniment atténuée, le plus souvent d'une odeur agréable, & dont les plus petites & simples particules ont beaucoup de vertu. Les eaux minérales, dont le goût & la vertu de teindre se dissipent si vite, font voir qu'il y a un pareil esprit recteur dans les minéraux. Il se trouve dans le vin & dans la bière même, & s'évapore quand les bouteilles restent débouchées.

Les sels seuls affectent l'organe du goût, suivant leurs genres & leurs différentes figures. Le nitre forme des prismes hexagones, & on fait, par les expériences de Bellini, que les sels végétaux, presque de même nature, forment ces prismes. Les cristaux de vitriol forment des parallélépipèdes rhomboïdes; ceux d'alun sont octaèdres. Ensuite quand les goûts sont changés, on aperçoit aussi que les figures le sont. Les prismes nitreux qu'on ne trouve plus dans l'esprit de nitre, se régénèrent dans le nitre régénéré. Boyle a un traité curieux sur la production mécanique des formes. La lymphe ou l'eau, n'est que le véhicule des sels, leur dissolvant, leur mobile, & le mélange de l'huile & de la terre varient seulement leur impression en mille façons différentes; si nous ajoutons à ces variétés celles qui sont prises de la nature des différens sels simples & composés, on aura des sources inépuisables de la diversité des *saveurs*. Quelle variété d'images la lumière ne produit-elle pas avec l'ombre seule! Quelle autre variété la combinaison du petit nombre des couleurs primitives & de l'ombre, ne produit-elle pas encore? En doit-on moins attendre de la combinaison des sels primitifs entr'eux? Telle est la nature des *saveurs* en général: détaillons-en les différences principales, autant du-moins qu'on a pu trouver de mots pour les exprimer.

Il est certain que c'est de la différence, grosseur, figure & mouvement des corps sapides que naît de la variété des *saveurs*; par exemple:

1°. Le salé, que produit la diverse figure des sels.
2°. L'acide; tel est le goût de plusieurs fruits d'été, du vin, du vinaigre, de l'esprit de soufre, de nitre, de vitriol; car toutes ces choses sont acides, quoique d'une acidité fort différente.

3°. L'alkalin, comme sont les sels urineux qui sentent l'urine putréfiée.

4°. Le doux; tel est le goût de la plupart des végétaux quand ils sont bien mûrs; celui du sucre, du miel, de la manne, &c. tout ce qui est doux appartient à la classe des acides.

5°. Le vineux, qui est celui de tous les vins, de toutes les bières, &c.

6°. L'amer, comme des deux biles, de l'absynthe, de l'aloës, de la coloquinte, des huiles rances, &c. tel est encore le goût de la dissolution du cuivre, de la solution de l'argent dans l'esprit de nitre.

7°. L'aromatique; ce nom appartient à tous les végétaux qui ont en mâchant un goût & une odeur forte.

8°. L'âcre; comme l'euphorbe, l'ail, l'oignon & les autres âcres d'une odeur désagréable, différens en cela des aromates.

9°. L'austère; tel qu'on remarque dans la noix de galle dont on fait l'encre, dans l'encre même, dans le chêne, dans les oranges vertes, &c. L'austère est une espèce d'âcre ou d'aigre qui resserre les fibres.

10°. Enfin toutes les autres *saveurs* composées des précédentes, qui sont des nuances de goût à l'infini, & pour l'impression desquelles nous n'avons point de noms.

Mais quelles que soient les différentes sensations qui

Tome XIV.

s'excitent à la langue par les corps savoureux, elles dépendent toujours de la différente figure de ces corps; les matières qui auront des parties fort pointues & fort tranchantes, feront une impression fort vive; celles dont les parties n'auront que des pointes peu aiguës, ne feront que chatouiller la langue; enfin les parties qui auront une surface lisse & polie, n'y pourront faire aucune impression: par exemple, l'acide du vinaigre se fait sentir vivement à la langue & sur les nerfs; mais si on l'unit avec le plomb, il forme avec lui un composé d'un goût doux comme celui du sucre. L'esprit de nitre qu'on peut appeler un véritable *feu*, & qui est si caustique, n'est plus corrosif lorsqu'il est mêlé avec l'esprit-de-vin; il donne alors une liqueur douce & aromatique: ce sont les parties huileuses de l'esprit-de-vin qui enveloppent l'acide & l'empêchent d'agir si fortement. Les matières terrestres mêlées avec un acide donnent un goût austère; & si elles dominent, le goût sera acerbé: le sel alkali, plus il est pur, plus il devient âcre; l'acide vitriolique joint à la base du sel marin, du tartre, du salpêtre, compose un sel amer. Pour les matières terrestres & aqueuses, elles sont insipides, de même que les huiles dépouillées de leurs sels.

On peut produire des corps de différentes *saveurs* par une infinité d'autres mélanges; l'art peut faire des amers avec une matière huileuse & avec un acide: par exemple, le baume de Pérou & l'acide nitreux, forment un composé très-amer. Cependant on ne sauroit établir des règles générales là-dessus; on ne connoît pas assez bien pour cela les mélanges des corps. D'ailleurs il ne faut pas douter que la matière du feu qui est répandue par-tout ne contribue beaucoup à varier les *saveurs*; témoins les sels alkalis, qui deviennent toujours plus caustiques, à proportion qu'on les expose au feu.

Quand les sels qui sont introduits dans les pores de l'organe du goût sont entiers, presque seuls & non mitigés par quelque alliage, alors ces sels sont des espèces d'épées qui font dans l'organe des impressions violentes, & on les appelle *désagréables*, si cette violence révolte la substance sensitive. Quand les sels sont enveloppés par les parties huileuses ou sulfureuses, de manière que leur tranchant est entièrement caché, que leurs pointes mêmes embarrassées ne peuvent qu'ébranler légèrement les houppes nerveuses, alors cet ébranlement léger fait une *saveur* douce; & elle est agréable quand elle excite dans le fluide sensitif cette émotion voluptueuse qui fait l'essence du plaisir. Voilà les deux *saveurs* opposées, la *saveur* agréable, & la *saveur* désagréable. Il y a entre ces deux extrêmes, & de plus dans chacun de ces extrêmes, des variétés sans nombre.

Les *saveurs* violentes sont pour l'ordinaire désagréables; & les *saveurs* qui ne font que chatouiller pour ainsi dire l'organe, sont ordinairement agréables; mais il faut ajouter de plus, que ces sensations exigent certaines dispositions de l'imagination qui reçoit les impressions.

Toutes *saveurs* douces ou légères ne sont pas agréables, ni les âcres désagréables; il est des douceurs qu'on appelle *insipides*, & des âcres qu'on recherche.

En supposant même une *saveur* reconnue par plusieurs pour âcre, désagréable, on trouvera tel goût auquel cet âcre plaira beaucoup, & un autre auquel le sucre le plus friand donnera des envies de vomir. L'imagination entre donc encore pour sa part dans la sensation du goût aussi-bien que dans toutes les autres. Pourquoi haïssois-je jadis l'amertume du café, & qu'elle fait aujourd'hui mes délices? Pourquoi la première huître que j'ai avalée m'a-t-elle fait autant d'horreur qu'une médecine, & qu'insensiblement ce mets est devenu un des plus friands ragoûts? Cependant l'action du café & des huîtres sur mes organes

V V v v ij

n'a point changé, la disposition mécanique de ces organes est aussi toujours à-peu-près la même. Tout le changement est donc du côté de l'ame, qui ne se forme plus les mêmes idées à l'occasion des mêmes impressions. Il n'y a donc pas d'idée attachée essentiellement à telles ou telles impressions, au moins il n'y en a point que l'ame ne puisse changer; de-là viennent ces goûts de mode, ces mets chéris dans un pays, détestés dans d'autres; de-là vient enfin qu'on s'accoutume au désagréable, qu'on le métamorphose quelquefois en un objet de plaisir, & qu'il tombe ensuite en un objet de dégoût. (*Le chevalier DE JAU-COURT.*)

SAUF, SAUVE, adj. (*Gram.*) qui est en sûreté, à qui il n'est point arrivé de dommage ou d'accident, à qui il n'en sauroit arriver. Il est sorti de cette action fain & sauf. Il a obtenu son bagage & sa vie sauve; sauf mon honneur, j'abandonne le reste; sauf à recommencer; sauf à se rebattre.

SAUF, (*Gram. Jurisprud.*) terme de pratique qui sert à exprimer la réserve & exception que l'on fait de quelque chose, comme quand on dit sauf à se pourvoir, c'est-à-dire qu'on se réserve à se pourvoir. (A)

SAUF-CONDUIT, (*Droit politiq.*) les sauf-conduits sont des conventions faites entre ennemis & qui méritent qu'on en dise quelque chose. On entend par sauf-conduit un privilege accordé à quelqu'un des ennemis sans qu'il y ait cessation d'armes, & par lequel on lui accorde la liberté d'aller & de venir en sûreté.

Toutes les questions que l'on propose sur les sauf-conduits peuvent se décider, ou par la nature même des sauf-conduits accordés, ou par les regles générales de la bonne interprétation.

1°. Un sauf-conduit donné pour des gens de guerre regarde non-seulement des officiers subalternes, mais encore ceux qui commandent en chef, c'est l'usage naturel & ordinaire des termes qui le veut ainsi.

2°. Si l'on permet à quelqu'un d'aller dans un certain endroit, on est aussi censé lui avoir permis de s'en retourner, autrement la premiere permission se trouveroit souvent inutile; il pourroit cependant y avoir des cas où l'un n'emporteroit pas l'autre.

3°. Si l'on a accordé à quelqu'un la liberté de venir, il ne peut pas pour l'ordinaire envoyer quelqu'autre à sa place; & au contraire celui qui en a permission d'envoyer quelqu'un ne peut pas venir lui-même; car ce sont deux choses différentes, & la permission doit naturellement être restreinte à la personne même à qui elle est accordée, car peut-être ne l'auroit-on pas accordée à une autre.

4°. Un pere à qui l'on a accordé un sauf-conduit, ne peut pas mener avec lui son fils, & un mari sa femme.

Pour les valets, quoi qu'il n'en soit fait aucune mention, on présume qu'il est permis d'en mener un ou deux, ou même davantage, selon la qualité de la personne.

6°. Dans le doute & pour l'ordinaire, le privilege d'un sauf-conduit ne s'éteint pas par la mort de celui qui l'a accordé; rien n'empêche cependant qu'il ne puisse, pour de bonnes raisons, être révoqué par le successeur; mais alors il faut que celui à qui le sauf-conduit avoit été donné soit averti de se retirer, & qu'on lui accorde le tems nécessaire pour parvenir en lieu de sûreté.

7°. Un sauf-conduit accordé pour aussi long-tems qu'on voudra, emporte par lui-même une continuation du sauf-conduit, jusqu'à ce qu'on le révoque bien clairement; car sans cela, la volonté est censée subsister toujours la même quelque tems qui se soit écoulé; mais un tel sauf-conduit expire, si celui qui

l'avoit donné vient à n'être plus revêtu de l'emploi en vertu duquel il l'avoit donné. Voilà les principes du droit politique les plus communs sur cette matière; cet Ouvrage ne permet pas de plus grands détails. (*D. J.*)

SAUGE, f. f. *salvia*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale & labiée; la levre supérieure est convexe dans quelques especes, & dans d'autres elle ressemble à une faucille. La levre inférieure est divisée en trois parties, relevée en bosse & non pas concave, comme dans l'ormin & la toute-bonne. Le pistil sort du calice, il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & entouré de quatre embryons qui deviennent dans la suite autant de semences arrondies & renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Ajoutez aux caractères de ce genre que les étamines ressemblent en quelque sorte à un os hyoïde. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SAUGE, (*Botan.*) selon Linnæus, la fleur de ce genre de plante est d'une seule feuille formée en tuyau large, applati par-dessus, & découpé par le haut en deux levres; la levre supérieure est concave, recourbée, déchiquetée dans les bords; la levre inférieure se partage en trois; les étamines sont deux filets déliés, dont l'un est caché sous la levre supérieure de la fleur, & l'autre se termine par un corps obtus qui est probablement le *nectarium*; le pistil a un germe fendu en quatre & un style très-long; il n'y a proprement aucun fruit dans ce genre de plante, & le calice de la fleur contient dans le fond quatre semences rondelettes.

Tournefort compte dix-huit especes de sauges; nous décrirons ici la sauge ordinaire & la sauge pomifere de Candie.

La sauge ordinaire, *salvia major*, *I. R. H.* 180. a la racine dure, vivace, ligneuse, fibreuse. Elle pousse des tiges rameuses, d'un verd blanchâtre, ordinairement quarrées, revêtues de feuilles opposées, larges, obtuses, ridées, blanchâtres, ou purpurines, ou de différentes couleurs, épaisses, cotonneuses, crenelées sur les bords, spongieuses, attachées à des queues un peu longues, d'une odeur forte, pénétrante, agréable, d'un goût aromatique, amer, avec une âcreté qui échauffe la bouche.

Les fleurs naissent comme en épi aux sommets des rameaux, verticillées, formées en gueule ou en tuyau découpé par le haut en deux levres, avec deux étamines, dont la bifurcation représente assez l'os hyoïde; ces fleurs sont peu odorantes, de couleur bleue, tirant sur le purpurin, rarement blanches, soutenues sur un calice ample, formé en cornet, découpé en cinq parties, & d'une odeur extraordinaire de térébenthine. Lorsque les fleurs sont passées, il leur succede quatre semences arrondies, noirâtres, renfermées dans une capsule qui vient du calice.

Cette plante se cultive dans les jardins où elle fleurit communément en Juin & Juillet; ses sommités sont humectées d'une humeur glutineuse & aromatique; toutes les especes de sauge aiment les terres argilleuses, & sont beaucoup employées dans les cuisines.

On tire aussi des fleurs de sauge dans les boutiques une huile distillée, qui, mêlée avec l'esprit-de-vin, est bonne pour frotter des parties, où la circulation du sang est trop foible. On emploie utilement toute la plante dans les fomentations aromatiques.

Une des plus belles especes de sauge est celle de l'île de Candie, *salvia cretica*, *frutescens*, *pomifera*, *foliis longioribus incanis & crispis*, *I. R. H.*

C'est un arbrisseau fort touffu, haut d'environ deux ou trois piés; le tronc en est tortu, dur, cassant, épais de deux pouces, roussâtre, couverte d'une écorce grise, gerfée, divisée en rameaux, dont les jets sont

quarrés, opposés deux à deux, blanchâtres, cotonneux, garnis de feuilles, opposées aussi par paires, longues de plus de deux pouces sur un pouce de largeur, chagrinées, blanchâtres, frisées, veinées, roides, dures, pointillées par-dessous, soutenues par un pédicule long de sept ou huit lignes, cotonneux & fillonné.

Les fleurs naissent en manière d'épi long d'un pié, rangées par étages, assez serrées; chaque fleur est longue d'un pouce ou de quinze lignes: c'est un tuyau blanchâtre, gros de quatre ou cinq lignes, évasé en deux levres, dont la supérieure est creusée en cueilleron velu, bleuâtre, plus ou moins foncé, longue de huit ou de dix lignes; l'inférieure est un peu plus longue, découpée en trois parties, dont les deux latérales bordent l'ouverture de la gorge qui est entre les deux levres; la partie moyenne s'arrondit & se rabat en manière de collet, échancrée, bleu-lavé, frisée, marbrée, panachée de blanc vers le milieu.

Les étamines sont blanchâtres, divisées à-peu-près comme l'os hyoïde; le pistil qui se courbe & se fourche est garni de quatre embryons dans sa partie inférieure, lesquels deviennent autant de graines ovales, noirâtres, longues d'une ligne. Le calice est un tuyau long de demi-pouce, verd-pâle, mêlé de purpurin, découpé irrégulièrement en cinq pointes, évasé en manière de cloche. Cette espèce de *sauge* a une odeur qui participe de la *sauge* ordinaire & de la lavande.

Les jets de cette plante piqués par des insectes s'élèvent en tumeurs de neuf à dix lignes de diamètre, dures, charnues, gris-cendrées, cotonneuses, d'un goût agréable. Leur chair est dure, comme de la gelée; on les appelle *pommes de sauge*. On en porte des paniers dans les marchés. Cependant, quoique cette espèce de *sauge* vienne fort bien dans les jardins des curieux, on n'y voit jamais de ces sortes de pommes, parce qu'apparemment il n'y a point d'insectes dans nos climats qui se fassent de les piquer. Il se peut faire que la sève du pays contribue à la bonté de ces sortes de productions.

Nous n'avons que de très-mauvaises noix-de-galle sur nos chênes, & sur nos plantes pas le moindre tubercule qui soit bon à manger. Ceux qui se forment sur l'églantier & sur le chardon hémorrhoidal ne servent qu'en médecine, encore leurs vertus paroissent bien suspectes. (D. J.)

SAUGE, (*Mat. médic.*) grande *sauge*, *sauge* franche ou ordinaire, & petite *sauge*, *sauge* de Catalogne ou de Provence.

On prétend que cette plante a été nommée *salvia*, du mot latin *salvare*, comme si elle étoit éminemment salutaire. Aussi est-ce une de celles à laquelle les Pharmacologistes ont prodigué les éloges les plus outrés. Il est dit, dans l'école de Salerne, que si l'usage de la *sauge* ne rend pas l'homme immortel, c'est qu'il n'y a point de remède contre la mort.

Cur moriatur homo cui salvia crescit in horto?

Contra vim mortis non est medicamen in hortis.

On dit que les Chinois font tant de cas de la *sauge*, qu'ils ne peuvent comprendre comment les Européens font si curieux de leur thé, tandis qu'ils possèdent chez eux une plante qui lui est aussi supérieure que la *sauge*.

Les feuilles & les fleurs, ou plutôt les calices de la *sauge*, & sur-tout de la petite *sauge* possèdent en un degré distingué toutes les propriétés des substances végétales amères, aromatiques, balsamiques.

M. Cartheuser dit que la *sauge* qu'il trouve avec raison fort analogue au romarin, voyez ROMARIN, contient plus abondamment que cette dernière plante des principes spiritueux-camphré, mais beaucoup moins d'huile essentielle. Cet auteur n'a retiré qu'un

demi-gros, ou tout-au-plus deux scrupules d'huile essentielle d'une livre de feuilles de *sauge*. Je crois que les calices des fleurs en donneroient davantage. Cette huile nouvellement retirée par la distillation est d'un très-beau verd; mais elle perd bien-tôt cette couleur, & devient brune ou jaunâtre. Au reste, ce principe distinct de l'huile essentielle, que M. Cartheuser appelle *spiritueux-camphré*, est un être pour le moins indéfini.

Les fleurs & les feuilles de petite *sauge* se prennent principalement en infusion théiforme. Cette infusion a un goût légèrement amer, aromatique, qui n'est point désagréable, & elle est très-chargée de l'odeur propre de la plante.

Selon une ancienne opinion qui a passé des livres de quelques naturalistes dans ceux des médecins, & ensuite chez le peuple, les crapauds & les serpens qui sont regardés comme des animaux très-venimeux, & qui cependant ne sont qu'horribles; ces animaux, dis-je, aiment beaucoup à habiter sous la *sauge*, & ils l'infectent de leur souffle & de leur salive. On prétend, d'après ce préjugé, qu'il faut laver la *sauge* avant que de l'employer à des usages médicaux. Les observations pour & contre cette prétention, & l'usage qui en résulte étant mûrement pesés, il paroît à-peu-près démontré que le danger est purement imaginaire.

L'infusion de *sauge* est mise au rang des remèdes les plus éprouvés contre les foiblesses d'estomac, les douleurs & les digestions languissantes qui en sont la suite; l'expérience & la considération chimique de sa nature lui paroissent également favorables; mais il s'en faut bien que ces moyens de connoissance soient également avantageux aux autres propriétés qu'on lui attribue en foule, comme d'être très-bonne contre l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie, les vapeurs hystériques, la suppression des règles, la bouffissure, les fleurs blanches, les fièvres intermittentes, l'asthme, les affections vermineuses, &c. en général une infusion théiforme quelconque paroît un remède trop léger contre toutes ces maladies; & l'infusion théiforme de *sauge* en particulier n'étant chargée que d'un peu de principe odorant, & d'une très-petite quantité de matière extractive qui n'est douée que d'une faible vertu, selon la remarque de M. Cartheuser; une pareille infusion, dis-je, ne peut fournir qu'une boisson à-peu-près indifférente, fort innocente, du-moins pour la plupart des sujets; car il faut avouer qu'il y en a de si sensibles, que le tonique le plus léger les affecte singulièrement, voyez TONIQUE; & que la *sauge* est un des remèdes de cette classe qui anime le plus sensiblement ces constitutions éminemment mobiles. Si l'on peut se promettre des effets sensibles dans tous ces cas de l'usage de la *sauge*, il faudroit les chercher ou dans les feuilles & dans les calices séchés, réduits en poudre & pris dans du vin ou autre liqueur appropriée; ou dans une forte infusion de ces mêmes substances dans le vin ou dans une dose considérable de suc de *sauge*: mais en ce cas, c'est la grande *sauge* cultivée qu'il faut prendre; car la petite *sauge* sauvage qui croît en Provence ou en Languedoc, est assurément fort peu succulente. Ce dernier remède, mêlé avec le miel, est recommandé par Aëlius contre le crachement de sang. L'eau distillée de *sauge* est encore un remède bien plus puissant que son infusion théiforme: & enfin l'oleo-saccharum préparé avec son huile doit être regardé comme un remède très-actif, mais non pas comme possédant évidemment d'autres vertus que celles qui sont communes aux huiles essentielles. Voyez HUILE ESSENTIELLE. Tous ces remèdes vraiment efficaces sont presque absolument inusités; il n'y a que la légère infusion qui soit d'un usage très-commun.

Les feuilles & les fleurs de *sauge* sont aussi employées pour l'usage extérieur ; elles entrent dans les fomentations, les lotions, les embrocations, &c. toniques, fortifiantes, antiputrides, & principalement dans cette composition magistrale si connue sous le nom de vin aromatique. Voyez VIN AROMATIQUE.

La *sauge* a aussi quelques usages diététiques. Il est très-commun, par exemple, en Languedoc de piquer avec de petits bouquets de *sauge* le porc-frais qu'on veut faire cuire à la broche, & il paroît que la *sauge* qui retient, malgré la longue cuite que demande cette viande, une grande partie de son parfum, & toute son amertume, corrige très-efficacement la fadeur & la qualité laxative du cochon.

Les feuilles, les sommités fleuries ou les fleurs de *sauge* entrent dans l'orviétan, la poudre contre la rage, l'emplâtre de bétoine, l'eau thériacale, l'élixir de vitriol, le sirop de stæchas, &c. son huile essentielle dans le baume nervin. On prépare avec la *sauge* une huile par infusion & coction qui doit être rangée avec celle de ces huiles qui empruntent une vertu réelle de la substance dont on prétend les imprégner. Celle-ci est vraiment résolutive, propre à dissiper les douleurs, les contractions des membres, &c. (b)

SAUGUE, f. m. (*Marine.*) bateau pêcheur de Provence.

SAUGUES, (*Géogr. mod.*) petite ville de France dans le Bas Languedoc, recette de Mende ; c'est encore le nom d'un gros bourg de l'Auvergne, élection de Brioude. (D. J.)

SAVIGNANO, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Italie dans la Romagne, au bord de la Plussa, sur l'ancienne voie émilienne, entre Cæsenà & Rimini, à-peu-près à égale distance de chacune de ces villes. Long. 29. 43. latit. 44. 10. (D. J.)

SAVILLAN, ou SAVILLANS, (*Géogr. mod.*) ville d'Italie dans le Piémont, capitale de la province de même nom, sur la rivière de Maira, entre Salusses & Fossano, à 5 milles de chacune de ces places, & à pareille distance de Coni ; c'est une petite ville, mais jolie & fortifiée. Long. 24. 20. latit. 44. 30. (D. J.)

SAVILLANO, (*Géogr. mod.*) province d'Italie dans le Piémont ; elle est bornée au nord par la Carmagnole, au midi par la province de Coni, à l'orient par celle de Chéraisco, & au couchant par le marquisat de Salusses. Elle est traversée par plusieurs rivières, entre autres par le Pô même. Savillan est la capitale de cette province. (D. J.)

SAVIO, LE (*Géogr. mod.*) rivière d'Italie. Elle prend sa source dans le Florentin, entre ensuite dans la Romagne, & vient se perdre dans le golfe de Venise, environ à quatre milles au couchant septentrional de Cervia. (D. J.)

SAULE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *salix* ; genre de plante à fleur en chaton, composée de plusieurs étamines disposées en épi. Cette fleur est stérile ; les embryons naissent sur des espèces de saules qui n'ont pas de fleurs en épi, & deviennent dans la suite un fruit ou une capsule conique, qui s'ouvre en deux parties, & qui renferme des semences garnies d'une aigrette. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SAULE, *salix* ; arbre qui se trouve dans toute l'Europe, même dans la partie la plus septentrionale de la Lapponie. Le saule, le bouleau & le pin, sont les derniers arbres que l'on rencontre en pénétrant dans les climats glacés du nord. Aucun arbre n'a dans ses espèces, qui sont fort nombreuses, autant de variations que le saule, en ce qui concerne la stature. On connoît des saules de toutes grandeurs, depuis un pouce de hauteur jusqu'à plus de soixante-piés. Il y a des saules blancs, noirs, jaunes, verts & rouges. Il se trouve d'ailleurs tant de différences dans la forme & la couleur des feuilles, que toute la description

que l'on peut faire en général de ces arbres, se réduit à ce qu'ils portent des fleurs femelles sur différens individus. Les chatons qui sont blancs, rouges, jaunes ou bleuâtres, selon les espèces de saules, s'épanouissent au mois d'Avril dans les climats tempérés, & les graines qui ont été fécondes, mûrissent & se dispersent dans le mois de Juin.

Il seroit immense, & la nature de cet Ouvrage ne permet pas d'entrer dans des détails sur chaque espèce de saule, dont on connoît plus de soixante sortes. J'en traiterai donc sous trois différences qui les distinguent assez essentiellement. Les saules, les marceaux & les oziers.

Les saules sont les espèces de ce genre qui prennent le plus de hauteur. Ils se plaisent dans les lieux bas, & sur le bord des eaux ; mais il ne faut pas que leurs racines soient tout-à-fait dans l'eau. Ces arbres se multiplient de plançons de la grosseur du poignet & de la hauteur de huit ou dix piés : on les place dans des trous de la profondeur d'environ deux piés, & à cinq ou six de distance, après qu'on a formé ces trous à coups de maillet avec un pieu armé de fer. Comme le plançon ne remplit pas le trou exactement, on achève de le remplir avec de la terre meuble qui facilite la reprise. Cette plantation se fait au printemps, immédiatement après les gelées. Nul autre soin ensuite que de l'élaguer les deux premières années. Comme l'objet d'une telle plantation est de se procurer des perches & des échalas, on étête les saules tous les trois ou quatre ans à la sortie de l'hiver. Il faut avoir soin de couper les perches le plus près de la tête de l'arbre qu'il est possible, afin d'empêcher qu'il ne s'y forme des abreuvoirs qui accourcissent beaucoup la durée de l'arbre. Le saule croît très-promptement, mais pas encore aussi vite que le marceau. Il s'élève à 60 ou 70 piés, mais il ne profite guère que pendant 25 ans.

Quelque méprisable que soit le saule par la petite qualité de son bois, les anciens lui faisoient l'estime de le mettre au troisième rang des arbres utiles, relativement au profit qu'on retire des biens de campagne. Le bois de saule est blanc, gras, rebours & fort tendre. Les troncs gros & sains de cet arbre peuvent servir à faire des planches, que l'on emploie comme celles du tilleul & du peuplier ; mais quand les saules sont creux & pourris dans le cœur, on les coupe par tronçons qui font un bois de chauffage passable, après les avoir laissé sécher pendant six mois. Les arbres qui sont têtards donnent des branches que l'on coupe tous les trois ou quatre ans, & qui servent à faire des perches & des échalas. On les pele dans le tems de la sève, & on les laisse sécher pendant un an à l'abri pour leur donner un peu plus de durée. Les Sculpteurs font quelque usage du bois de saule ; les Peintres & les Graveurs en tirent quelque service pour tracer leurs esquisses ; les Orfèvres pour polir l'or & l'argent, & les Salpêtriers pour la poudre à canon. On peut s'en servir aussi pour aiguïser les outils tranchans. Ce bois pourri est excellent pour la culture de quelques plantes & arbrisseaux qui ne peuvent véger que dans une terre fraîche dénuée de force & de substance ; & les feuilles de l'arbre trempées dans l'eau & répandues dans la chambre d'un malade, en rafraîchissent l'air d'une façon singulière.

Le marceau ne s'élève qu'à 25 ou 30 piés. Il diffère des saules & des oziers par sa feuille, qui est beaucoup plus large. Cet arbre est de la nature des amphibies ; il se plaît dans les lieux bas & humides, & il ne réussit pas moins bien dans les terrains élevés, où il ne craint que le sable vif & la craie pure. De toutes les espèces de saules, c'est celle qui peut le mieux se passer d'humidité ; & c'est peut-être de tous les arbres celui qui vient le plus vite, qui se multiplie le plus aisément, qui fournit le plus de bois, &

qu'on peut couper le plus souvent. On dit communément en Angleterre, qu'on achete le cheval avec le marceau avant qu'on puisse acheter la selle avec le chêne. On peut multiplier le marceau de semence, & même c'est un excellent moyen pour favoriser les semis de chêne, & d'autres arbres du premier ordre, parce qu'il abrite les jeunes plants pendant l'hiver, & qu'il entretient la fraîcheur du terrain pendant l'été. Il faut faire cueillir les graines du marceau au mois de Juin, qui est à-peu-près le tems de leur maturité, & les faire répandre tout simplement sur le terrain qu'on veut mettre en bois sans aucune culture préalable, ni même sans rien ôter des herbes ni des buissons qui peuvent s'y trouver. Il est vrai que pour semer de cette façon avec quelque succès, il ne faut pas ménager la graine. Une autre manière de le multiplier, c'est de prendre des boutures de cet arbre, d'environ un pié & demi de longueur, que l'on pique diagonalement en terre, & si profondément, que le dessus de la bouture se trouve s'il est possible, au niveau du sol. Le bois de trois ou quatre ans est le meilleur pour remplir cet objet; le bois de deux ans est encore passable; mais celui d'un an est de la moindre qualité. Cette opération se peut faire pendant tout l'hiver, quand il ne gele pas & que la terre est meuble. On peut couper le marceau tous les quatre ou cinq ans, & sa couche dure ordinairement cinquante ans, pourvu qu'on ait soin de le couper rés-terre, en talus, & fort uniment. Cet arbre est excellent pour garnir un tailli, & il croît à merveille parmi les chênes, les chataigniers, les charmes, &c.

Le bois du marceau sert à faire des cercles, des perches & des échelas; il est aussi très-propre à faire du charbon, qui s'enflamme aisément, & que l'on emploie dans la composition de la poudre à canon.

L'osier. On doit entendre sous ce nom toutes les especes de petits *saules* qui croissent le long des rivières, & qui peuvent servir aux ouvrages de Vannerie. On en connoît de plus de douze sortes, mais il n'y en a que quatre dont on fasse cas, qui sont le *rouge*, le *noir*, le *verd*, que quelques gens appellent le *blanc*, & le *jaune*, ou *doré*. Le grand profit qu'on peut retirer de ces arbrisseaux doit engager à les cultiver. On trouve dans le journal économique, mois de Mai 1758, un mémoire intéressant à ce sujet. Il m'a paru que l'auteur a écrit d'après son expérience, & qu'il a vu avec intelligence. Voici en substance ce qu'il dit des différens osiers. Cet arbrisseau se plaît dans presque toutes sortes de terrains, pourvu qu'ils soient un peu argilleux, & que le fond en soit bon. Il se plaît sur-tout le long des rivières dont les bords sont peu élevés. On peut le multiplier ou de bouture, qui est la façon la plus usitée, ou de semence, qui est la meilleure méthode, parce que les osiers venus de graine, s'enracinent plus profondément, & sont de plus longue durée que ceux élevés de bouture. Voici la manière de les semer: après avoir mis le terrain en bonne culture, on y fait des sillons à quatre piés de distance les uns des autres, & on y sème au mois de Mars la graine d'osier, que l'on recouvre de deux pouces de terre fort menue, & qui leve bientôt après. Cette première année exige des soins qui sont de sarcler souvent, de faire deux labours & de ne laisser qu'un plant, ou deux tout au plus, à la distance d'un pié; mais rien à leur retrancher pour lors, ce ne sera qu'après la seconde année qu'on pourra les couper rés-terre. Cette première récolte sera de très-petite valeur: il en sera de même à-peu-près des deux autres; ce n'est qu'à la quatrième que l'oseraie commence à donner un bon produit; mais elle ne sera dans toute sa force qu'à huit ou neuf ans. Comme il est difficile de ramasser à-propos la graine d'osier, & qu'il vient plus lentement de graine que de bouture, c'est ce qui fait préférer ce dernier

moyen, dont voici le procédé. On coupe les boutures de deux piés de longueur, on les enfonce à moitié dans la terre à la distance d'un pié par rangées, qui en ont trois ou quatre d'intervalle; & il est même indifférent de planter les boutures par le gros ou par le petit bout, elles poussent & font racines également bien. Le mois de Janvier est la saison favorable pour couper les osiers; & la bonne manière de le faire est de laisser de la longueur du doigt les bouts tenans à la souche, pour les recouper ensuite après les gelées; avec cette attention pourtant de ne pas les recouper trop courts, par le tort que cela pourroit faire à la souche; mais il faut sur-tout que cette souche soit toujours en terre, & non pas élevée, comme on le pratique souvent avec désavantage. Lorsqu'on taille l'osier à-fait, on ne doit laisser qu'un demi-pouce de hauteur à chaque brin; & comme il aura fallu détourner la terre pour opérer, il faudra en recouvrir la souche de l'épaisseur d'un pouce seulement, pour empêcher le dessèchement du bois. Un autre soin de culture sera d'élaguer au mois de Juin les menues branches qui viennent au-dessus des rejets, & qui les rendroient défectueux; mais l'une des principales attentions sera de garantir les oseraies des approches du bétail qui en est fort friand, & qui y causeroit en peu de tems de très-grands dommages.

L'osier verd ou blanc, & l'osier jaune ou doré, ne sont proprement qu'une même espece, car le verd devient quelquefois jaune, cela dépend de la nature du terrain où il croît; si la terre est grasse & humide, il devient verdâtre, en poussant de fortes baguettes qui ne sont propres qu'à de gros ouvrages; au-lieu que si on le met dans une terre légère, qui soit humide au printemps & sèche en automne, il y prendra cette couleur jaune qui le fait préférer aux autres osiers; les terres blanches & argilleuses, & les terres maigres propres à la vigne, peuvent encore lui convenir; il y devient très-souple & bien doré, mais il y jette peu de bois; il faut une attention de culture particulière à cet osier, c'est de ne le labourer qu'à la profondeur de deux ou trois pouces seulement, pour ôter les mauvaises herbes.

Après l'osier jaune, l'osier rouge est le plus estimé, il exige moins de soins, on peut lui donner des labours plus profonds sans qu'il y ait à craindre pour sa couleur ni pour sa qualité; on peut l'élever sur le bord des fossés, & dans tous les terrains propres à la vigne. Les osiers rouges, les verds & les jaunes sont préférés par les tonneliers à l'osier noir qui est trop fin & qui a moins de corps, & ils sont encore plus de cas de l'osier rouge que du jaune, parce qu'il est plus souple & de plus longue durée; mais comme cet osier rouge est inégal dans sa grosseur, & qu'il ne donne pas tant de relief à l'ouvrage que le jaune, c'est ce qui fait qu'on emploie ce dernier de préférence; pour les futailles qui sont à vendre, & sur-tout celles qu'on envoie à l'étranger.

Pour mettre en état de vente les osiers qui sont propres aux ouvrages des tonneliers, on les fend durant l'hiver, pendant qu'ils sont verds & souples; car s'ils étoient secs, ils fendraient mal, & s'ils étoient en sève, l'écorce se détacheroit, ce qui feroit un inconvénient, attendu que l'écorce fortifie & fait durer la ligature; la fente de l'osier se fait avec un petit coin de bois qui a trois ou quatre carnes, & qui sert à partager le brin d'osier en autant de parties; mais il vaut mieux le fendre en trois, que de le partager en deux, ni en quatre, parce que l'ouvrage se fait plus aisément, & qu'il a plus de propreté; on a soin ensuite de faire plusieurs classes des osiers, selon leur longueur, leur grosseur, & leurs especes différentes; enfin, on les met par paquets ou poignées de vingt-cinq brins chacune, ou soixante &

quinze parcelles, & on les vend au millier qui forme une botte composée de quarante poignées. Outre le grand service que les tonneliers tirent de l'osier, on en fait grand usage pour les vignes & dans les jardins; mais quand on emploie l'osier pour lier les cerceaux, il faut le faire tremper dans de l'eau bouillante: les vers ne s'y mettent pas, il pourrit moins vite, il est plus souple, moins cassant, & il vaut mieux du double que quand on le fait tremper dans l'eau froide.

L'osier noir est le moins convenable pour les ouvrages du tonnelier, parce qu'il est trop menu & qu'il n'a pas assez de corps; mais d'autre côté, c'est ce qui le fait préférer par les vanniers, pour leurs ouvrages de propreté, parce que les brins de l'osier noir sont déliés & fort égaux; ils se servent aussi de l'osier rouge, pour les ouvrages destinés à la fatigue, parce qu'il est gros, souple, fort & égal; à d'autres égards les vanniers emploient toutes les autres espèces d'osiers & de saules, quoique le bois en soit cassant; mais pour cette destination on ne les coupe que quand la sève est en mouvement, pour avoir plus de facilité d'en lever l'écorce, après quoi on les fait fecher & on fait de grosses bottes, afin de les entretenir droits.

La culture des osiers peut être très-avantageuse; il s'en fait une grande consommation par les jardiniers, les vigneron, les tonneliers & les vanniers; le commerce en est fort étendu, & on assure que dans les pays de grands vignobles, comme en Bourgogne & en Guienne, on peut retirer mille écus de revenus d'un arpent d'oseraie. Jusqu'ici les faits concernant les osiers ont été extraits du mémoire que j'ai cité; mais voici ce qu'on peut y ajouter. Le voisinage des grands arbres nuit aux osiers, & l'ombrage de ceux-ci, qui est pernicieuse aux grains, est très-profitable aux prairies; il ne faut de labour aux osiers qu'à proportion qu'on juge qu'ils en ont besoin, car quand le fonds est bon, il arrive souvent qu'il ne faut les cultiver que tous les deux ou trois ans, parce que si on les labouroit plus souvent, ils prendroient trop de force & de grosseur. Quand une oseraie se dégarnit, le peuplement s'en fait en recouchant peu-à-peu les branches voisines les plus fortes; on peut greffer l'osier sur le saule, il devient par-là d'un plus grand rapport, & il n'est point exposé aux atteintes du bétail; la greffe en flûte est la plus convenable pour cet objet, & on doit la faire à la fin de Mars, ou au commencement d'Avril; on peut couper les osiers dès l'automne, il faut pour cela que la feuille soit tombée, ce qui arrive ordinairement vers les premiers jours de Novembre; car s'ils étoient encore chargés de feuilles, ils feroient sujets à noircir & à se rider, ce qui les mettroit beaucoup en non-valeur.

Toutes les espèces de saules, de marceaux & d'osiers, sont une défense très-avantageuse pour garantir le bord des héritages qui sont voisins des rivières; mais les osiers sur-tout dont les racines traquent & pullulent considérablement.

Les feuilles de saule peuvent servir à la nourriture du menu bétail pendant l'hiver; elles sont sur-tout profitables aux agneaux & aux chevreaux; toutes les parties de cet arbre ont quelques propriétés pour la médecine, mais très-particulièrement celle d'être rafraîchissantes jusqu'au point d'éteindre les feux naturels & même d'infliger la stérilité. *M. d'AUBENTON le subdélégué.*

SAULE, (*Mat. méd.*) l'écorce, les feuilles, & les chatons de cet arbre, sont mis au rang des remèdes rafraîchissans & astringens; on fait entrer quelquefois ces matières dans les bains & les demi-bains médicamenteux, mais certes assez inutilement. Les remèdes tirés du saule sont fort peu en usage, & vrais-

semblablement doivent être peu regrettés; la vertu principale & spéciale que les auteurs leur attribuent, c'est de réprimer le penchant à l'amour, & la faculté de le satisfaire. Supposé que cette vertu fût réelle, ce ne seroit pas encore là de quoi mettre le saule en crédit. (*b*)

SAULGE SAINT, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt méchant bourg de France, en Nivernois, situé dans un vallon couvert de montagnes boisées. Il y a dans ce bourg un prieuré de l'ordre de S. Benoît.

Tixier, (*Jean*) en latin *Ravifius Textor*, bon humaniste du xvj^e siècle, étoit natif de ce bourg. Il devint recteur de l'université de Paris, où il mourut en 1522. On a de lui des lettres, des dialogues, des épigrammes, & quelques autres opuscules en latin, qui ne sont pas encore tombés dans le discrédit.

SAULGEN, ou SULGEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Suabe, chef-lieu du comté de même nom, au midi du Danube. (*D. J.*)

SAULIEU, (*Géog. mod.*) *Sidoleucum*, ou *Sedelaucum*, en latin moderne; ville de France dans la Bourgogne, chef-lieu d'un baillage de même nom, dans l'Auxois, à 5 lieues au sud-ouest de Semur, à 15 au couchant de Dijon, sur la route de Lyon à Paris. Il y a une collégiale, un petit collège, & quelques communautés religieuses. Cette ville est la seizième qui députe aux états de la province; l'évêque d'Autun en est comte & seigneur. *Longit.* 21. 34. *latit.* 47. 17.

Savot, (*Louis*) savant médecin & célèbre antiquaire, naquit à Saulieu, vers 1579. Il se destina d'abord à la chirurgie, & vint à Paris à l'âge de 20 ans, pour s'y rendre habile; mais il poussa bientôt ses vues plus loin, & prit des degrés en médecine; enfin il laissa la médecine pour l'architecture, & s'y distingua; il mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont, 1°. un discours sur les médailles antiques, *vol. in-4°* très-estimé. 2°. L'architecture française des bâtimens particuliers, dont les meilleures éditions sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, en 1673 & 1685. 3°. Le livre de Galien, de l'art de guérir par la saignée, traduit du grec, avec un discours préliminaire sur la saignée. (*D. J.*)

SAULT LA, (*Géog. mod.*) rivière de France, en Champagne; elle vient des frontières de Lorraine, passe par Vitry-le-brulé, dans le Pertuis, & se jette peu après dans la Marne. (*D. J.*)

SAULT pays de, (*Géog. mod.*) petit pays de France dans le Languedoc, au diocèse d'Alet; ce pays a un baillage royal, qui ressortit à la sénéchaussée de Limoux; son chef-lieu est Escouloubre, qui étoit un poste important pour couvrir les frontières, avant la conquête du Roussillon. (*D. J.*)

SAULT, la vallée de, (*Géog. mod.*) en latin *Salzus*, petite vallée en Provence, dans le baillage d'Apt, auquel elle est jointe, mais soumise pour le spirituel au diocèse de Carpentras. Cette vallée est située au pied d'une haute montagne, appelée le mont-Venteux, & est composée d'un bourg & de trois villages.

Cette seigneurie est une des plus grandes terres de la Provence, & dont l'ancienne indépendance est la moins douteuse; on ne voit point que ses anciens seigneurs, qui étoient de la maison d'Entravennes d'Agoult, ayent reconnu les comtes de Provence ou de Forcalquier; ils prétendoient n'avoir aucun supérieur au temporel; le premier qui se soumit au comte de Provence, fut Ismar d'Entravennes, qui fit volontairement hommage à Charles II. roi de Sicile, comte de Provence, pour s'attirer sa protection. C'est pour cela que la vallée de Sault est encore comptée de nos jours entre les terres adjacentes qui font un corps séparé du comté de Provence.

Sault a porté le titre de seigneurie ou baronnie, jusqu'à

jusqu'à Charles IX. qui en 1562, l'érigea en comté, en faveur de François d'Agoult de Montauban; cette seigneurie a passé par cascade dans la maison du maréchal de Villeroi, fils de Magdelaine de Créquy, au droit de laquelle cette maison possède à présent le comté de *Sault*. (D. J.)

SAUMACHE, SAUMALT, qui est un peu salé; on dit, une eau *saumaché*, une fontaine *saumache*.

SAUMON, SAULMON, *Salmo*, f. m. (*Hist. nat. Ichthyolog.*) poisson de mer que Rondelet a mis parmi les poissons de rivière, parce que l'on pêche plus de *saumons* dans les rivières qui aboutissent à la mer, que dans la mer même. On donne le nom de *taçons* aux jeunes *saumons*, & celui de *beccards* aux femelles. Le *saumon* en général, est couvert de petites écailles rondes, il a le dos d'un bleu obscur, & le ventre d'une couleur blanche argentée; la machoire inférieure est un peu courbée en haut, les yeux sont grands, il y a sur la tête de petites taches rondes, comme sur le reste du corps, & celles de la femelle sont plus grandes que celles du mâle; les machoires & la langue sont garnies de dents longues & aiguës; le *saumon* a deux nageoires près des ouïes, deux sur le ventre, une au-dessous de l'anús, une grande sur le dos, vis-à-vis les deux du ventre, & une petite près de la queue; celle-ci & celle de l'anús sont grasses & un peu charnues; la nageoire qui termine la queue, est fort large; la chair de ce poisson est très-nourrissante & blanchâtre, elle devient rouge en cuisant, ou lorsqu'elle est salée. Les taçons ressemblent beaucoup aux truites; il est même difficile de les distinguer les uns des autres quand ils sont de la même grosseur. Rondelet, *hist. des poissons de rivière*, chap. j. Voyez POISSON.

SAUMON, (*Pêche du saumon.*) les rets à *saumons* sont composés de fort gros fil; les mailles en ont trois pouces en quarré; le rets est long de 25 à 30 brasses, & a quatre piés de chute seulement; il est amarré sur des piés ou pieux de bois, hauts de six piés & enfoncés du tiers dans le sable, & distans de trois piés l'un de l'autre, enforte que le filet sédentaire croise la marée, en traversant une gorge ou lit de rivière.

Les pêcheurs qui s'en servent, ne pêchent que d'èbe, le poisson se maille quelquefois; on ne tend ces sortes de filets que de morte eau, parce que les grandes marées auroient bientôt défilé les pieux.

On ne pêche le *saumon* que quand il a monté dans la rivière; & lorsque les pêcheurs s'aperçoivent au mouvement du filet, que le poisson a touché, ils le prennent avec le havenel; cette pêche qui est sédentaire & arrêtée, ne peut faire aucun tort, comme font les pêches traînantes de la dreige, &c.

La pêcherie de *saumon* située sur la rivière de Blanel, dans le ressort de l'amirauté de Vannes, est composée de neuf tonnes & demie, en pieux & maçonnerie, formée de même que les avant-becs des ponts, pour rompre & couper le courant de l'eau; ces cinq tonnes, qui sont à la rive du o. n. o. appartiennent au prince de Guemenée, & les quatre & demie qui sont à la rive de l'e. s. e. & joignant ledit moulin, appartiennent à la dame abbesse; au milieu de ces tonnes, il y a un trou commun, qui sépare celles de ces deux propriétaires; ce trou est de la largeur de dix piés, & ne doit être clos de quoi que ce soit, mais toujours ouvert afin de tenir libre le milieu de la rivière.

Entre chaque tonne sont placés des pieux avec des coulisses, pour y mettre des rateliers ou claires de bois, formées comme les échelles, de deux piés environ de largeur; les bâtons n'y laissent qu'un intervalle d'un pouce & demi; il y a six ou sept de ces rateliers entre chaque tonne, les rateliers sont garnis entièrement d'échelons, excepté les deux qui

Tomé XIV.

joignent chaque tonne, qui ont au bas un petit sac, poche, verveux, ou guideau de rets, d'une brasse de long, de dix-huit pouces de hauteur, qui se tient naturellement ouvert par le courant de l'eau par où entre le poisson; ces raux & les rateliers sont doubles & éloignés les uns des autres d'environ trois piés, avec de semblables poches au bas des rateliers qui joignent les tonnes, pour pouvoir pêcher également de marée montante & descendante, enforte que le poisson qui est une fois entré dans cet intervalle, n'en sauroit plus absolument sortir, & y reste enfermé comme dans un réservoir.

On pêche des *saumons* & des truites depuis Noël, jusqu'à la Pentecôte; la saison où elles se prennent en plus grand nombre ou en plus grande abondance, est depuis le commencement du carême jusqu'à Pâque; quand les eaux du blanc couvrent la chaussée du trou commun, ces pêcheries ne peuvent plus rien prendre, parce que le poisson s'échappe aisément pour monter plus haut, suivant son instinct naturel.

Les sacs des guideaux qui y servent, les mailles qui les composent, ont à l'entrée qui est amarrée au-bas des rateliers, vingt-sept lignes en quarré, ensuite vingt-quatre, vingt-deux en diminuant; enforte que celles qui sont à l'extrémité du sac, n'ont au plus que dix lignes en quarré: ce qui est d'autant plus abusif, que ces mailles étant composées de gros fils, se resserrent de telle manière, quand elles sont mouillées, qu'il n'est pas possible que quoi que ce soit en puisse échapper. Voyez les figures dans nos Plans de pêche.

Il y a encore une autre sorte de pêcherie qu'on peut considérer comme un grand gor ou bouchot, qu'on établit dans les rivières; elle est composée de deux ailes ou murailles construites de pieux & de clayonnage, comme sont celles des bouchots; au milieu il y a un intervalle assez large pour que les bâtimens qui remontent, puissent passer librement durant le tems de la pêche, qui est celui de la saison des aloses & des *saumons*: cet intervalle est clos d'un rets semblable aux filets ou seines dérivantes, dont ils se servent pour cette pêche, comme font tous les autres pêcheurs dans les embouchures des rivières, où ces deux sortes de poissons abondent; on leve le ret pour faire passer les bateaux qui remontent.

Cette pêcherie n'arrête d'elle-même aucun poisson, mais seulement les empêche de monter plus haut; & ceux qui ont le droit de la pêcherie, font la pêche dans l'espace que le droit de pêcherie prohibitive leur a accordée.

Les mailles du filet qui clôt la pêcherie dans le tems que s'en fait la pêche, qui dure du mois de Février jusqu'en Juin, & de ceux qui servent aux pêcheurs, sont de trois échantillons; les plus larges ont vingt-sept lignes en quarré, les autres vingt-cinq, & les plus serrées vingt-deux lignes au plus. Voyez les Planches de pêche.

Voici encore la description d'une pêcherie de *saumons* établie à Châteaulin, dans le ressort de l'amirauté de Quimper en Bretagne. La marée monte jusqu'au pié de la pêcherie, & se fait même encore sentir au-delà; il y a trois ouvertures fermées de barrots éloignés de 10 à 20 lignes les uns des autres.

La pêcherie est composée d'une écluse ou chaussée de pierre, qui barre toute la rivière, à l'exception d'un petit passage qui est du côté de la côte à l'o. Au milieu il y a encore une ouverture pour les bateaux-pêcheurs, & par laquelle les *saumons* entrent aussi dans la pêcherie.

On fait à Châteaulin la pêche du *saumon* de deux différentes manières: la première se fait sans aucun soin dans le gore ou le coffre de pêcherie: & l'autre, entre la chaussée de la pêcherie, avec bateau, tant au-dessus qu'au-dessous du pont de la ville, jusqu'à

XX x x

l'écluse qui est éloignée du pont de cent toises environ.

La digue de bois & pierres ou estacades de la pêcherie traverse la rivière d'une rive à l'autre ; elle est formée de pieux qui se nomment *poulains* ; ils exhaussent la chaussée assez haute, pour qu'elle puisse s'élever, en sorte qu'il reste sept à huit piés de hauteur au-dessus du niveau des plus basses marées.

Sur la tête des poulains sont placées en talut en forme d'arboutant, de grosses solives ou poutrelles que l'on nomme *jumens* ; elles ont quinze à vingt piés de longueur ; elles sont appuyées encore sur un talut de pierre, arrêtées par le haut par des solles longuerines ou longs bordages de trois pouces d'épaisseur, de différentes largeurs ; il y en a trois semblables par le bas ; les pieux des poulains & les jumens sont éloignés de 18 à 24 pouces l'un de l'autre. La tête des jumens avance au-delà de celle des poulains d'environ trois piés, pour empêcher par cet avance les *saumons* qui viennent au bas de la pêcherie, de se pouvoir élaner au-dessus.

Le talut de la digue qui est exposé au courant de la rivière, est garni du pié jusqu'au-dessus, de clayonnage ou de claies de six piés de long, de trois de large ; on en met trois ou quatre l'une sur l'autre ; le pié de ce clayonnage qui tombe au-bas de la digue, y est arrêté par les pierres qui sont au-bas du talut : ces claies ne durent ordinairement que deux années, à moins qu'elles ne soient plutôt emportées par les lavasses, comme il arrive quelquefois. Il faut jusqu'à cent douzaines de ces claies pour garnir le talut de cette digue : ce clayonnage en est la conservation.

Il y a au milieu de cette digue une ouverture fermée seulement de claies ou d'échelles à claires voies, comme on l'a observé ci-devant dans les autres pêcheries, pour donner lieu à l'écoulement des eaux & au passage du frai du *saumon* qui cherche à se jeter à la mer, & à ceux qui y veulent retourner après avoir frayé : cette largeur reste ouverte dans le même tems que celle des chaussées & tonnes de pierres.

Le *saumon* qui veut monter, & qui ne trouve aucun passage le long de cette digue, la cottoie ; comme son instinct le porte alors à remonter, il cherche toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé une issue ; il y a au bout de la digue du côté de l'est, un coffre, boutique ou goret ; il peut avoir environ un pié de largeur & 10 de long ; il est enfoncé d'environ les $\frac{2}{3}$ dans l'eau ; il n'y a à la boutique qu'un seul trou de 18 pouces d'ouverture en quarré placé au plus bas du coffre ; il est armé de fer, & les bouts qui en sont formés en pointe, se resserrent, en sorte qu'il ne reste au plus que le passage d'un gros *saumon*, qui n'y peut même encore entrer qu'en forçant un peu les pointes du guide, qui prête & se remet ensuite. Les pêcheurs nomment cette garniture le *guide* ou *guidau*, parce qu'il conduit le poisson, qui entre aussitôt qu'il l'a trouvé, & qui ne peut plus sortir de la boutique, quand il y est une fois entré, parce qu'il est arrêté par les pointes du guideau ; on le retire de ce réservoir d'abord que l'on s'aperçoit qu'il y est entré ; les pêcheurs, pour les y pêcher, ont un haveneau emmanché, dont le sac est formé de mailles, qui ont dix-huit, dix-neuf & vingt lignes en quarré ; on y pêche quelquefois vingt, trente & quarante *saumons* d'une seule marée ; on porte ces *saumons* à Rennes, Saint Malo, Brest & autres villes de la province, & même jusqu'à Paris, quand la saison le permet ; les frais du transport ne sont pas un obstacle à ce commerce, par la vente avantageuse qu'on en fait ; il y a eu quelques années où l'on en a pris une quantité telle que tous frais faits, le propriétaire de la pêcherie en a eu plus de dix mille livres net de profit, ainsi qu'il l'a

lui-même assuré. Voyez les figures dans nos Plans de pêche.

La deuxième espèce de pêche se fait entre la chaussée & la digue, avec deux bateaux, dans chacun desquels sont deux hommes, dont l'un nage, & l'autre tient une perche de deux à trois brasses de long ferrée par le bas ; à cette perche est amarré un filet en forme de sac, de chalut ou ret traversier, sans flottes par la tête, ni pierres, ni plomb par le pié ; son ouverture par le haut de la gueule a environ cinq brasses ; le bas de la même ouverture en a quatre ; les côtés ont six brasses de longueur, & le fond du sac en a autant ; les mailles du ret dont il est composé, sont de la grandeur de celle du haveneau, dont on se sert pour faire la pêche dans le coffre : ce sont les mêmes mailles que celles des seines dérivantes pour la pêche de l'alose & du *saumon* dans les rivières où l'on en fait la pêche ; au coin du fond du sac est amarrée une petite cordelette que l'on nomme *guide*, que l'un des pêcheurs qui tient la poche presse dans l'index de la main droite, & que l'autre tient dans celui de sa gauche ; les deux bateaux ne sont éloignés l'un de l'autre que de trois brasses au plus, ils vont de conserve : & quand l'un d'eux s'aperçoit par la cordette ou guide, qu'il y dans le filet du poisson de pris, ce qu'il sent dans l'instant par le mouvement extraordinaire que le *saumon* fait faire au filet en s'agitant quand il est arrêté, il avertit aussitôt le pêcheur de l'autre bateau ; ils relevent alors chacun leur pêche en même tems ; ils se rapprochent, & retirent le poisson de leur pêche par l'ouverture du sac qu'ils mettent auparavant dans leurs bateaux ; ils tuent le *saumon* en le retirant, & recommencent ensuite la pêche.

Cette pêche ne se peut faire que de jour seulement, les pêcheurs traînant ainsi leur filet par fond, parce que le *saumon* qui monte, ne paroît guère au-dessus de l'eau, qu'il refoule aisément, étant alors dans sa force ; au contraire quand il retourne à la mer, & qu'il est alors énérvé de l'opération du frai, il s'en retourne en troupe ; & comme il n'a point de force, il se laisse emporter par le courant de l'eau, & nage à sa surface.

Le tems de la pêche du *saumon* à Châteaulin, est depuis le mois d'Octobre ou au commencement de Novembre jusqu'à Pâques qu'on prend ce grand poisson ; depuis Pâques jusqu'à la S. Jean, qu'on la continue encore ; on ne pêche guère alors que le *saumon* que les pêcheurs bretons nomment *guenie*, qui est gris, ou jeune *saumon* de l'année ; au commencement de Juillet on tient les vannes des écluses ouvertes, pour laisser au *saumon* la liberté de monter.

Les rivières où les *saumons* & les truites abondent, ne sont ordinairement point poissonneuses, parce que les *saumons* mangent les autres poissons, & s'en nourrissent ; ils sont même si voraces qu'ils s'entremangent.

Rien ne fait plus de tort à la pêche de ce poisson que la saison où les riverains mettent rouir leurs chanvres ; les eaux empoisonnées en chassent tous les poissons, qui n'y reviennent qu'après que ces eaux corrompues se sont écoulées.

Description de la pêche des saumons & des truites avec grands verveux. La pêche des *saumons* & des truites se fait encore dans le ressort de l'amirauté d'Abbeville ; les pêcheurs qui la pratiquent font cette pêche avec de grands verveux, que les Picards nomment *vergneuls* ou *vergneux*, dont l'ouverture est d'une brasse environ ; ils en placent quatre à cinq côte-à-côte, en sorte que ces instrumens barrent toute la rivière, & l'ouverture est exposée au courant ; ainsi ils ne pêchent ces poissons que lorsqu'ils descendent pour aller à la mer, à moins qu'ils ne les retournent pour pêcher de marée montante.

Les verveux sont tenus ouverts, au moyen de plu-

seurs cercles, à chacun desquels il y a un goulet par lequel le poisson entre dans le corps du verveux, & d'où il ne peut plus sortir lorsqu'il y est une fois entré; ils nomment ces goulets *moille*.

SAUMON, (*Epicier.*) est un vase oblong, terminé aux deux bouts par deux especes d'ouïes de *saumon*, ce qui lui a donné le nom de *saumon*; les Epiciers s'en servent pour fondre la cire de leurs bougies. Voyez les Pl.

SAUMON, *terme de Plombier*, est une espece de bloc ou masse de plomb, qui n'a encore reçu d'autre façon que celle qu'on lui a donnée par la fonte en sortant de la mine; on l'appelle aussi *navettes*.

SAUMONÉ, adj. (*Gram.*) perche qui a la chair rouge en-dedans comme le *saumon*; on dit une truite *saumonée*.

SAUMUR, (*Géog. mod.*) ville de France en Anjou, dans le Saumurois, sur le bord méridional de la Loire, qu'on y traverse sur un pont de bois, & qui est un passage important, à 10 lieues au sud-est d'Angers, à 16 au sud-ouest de Tours, & à 66 de Paris. Long. suivant Cassini, 17^d. 25'. lat. 47^d. 15'. 12".

Saumur étoit autrefois situé sur la rivière de Vienne, qui se jettoit dans la Loire, un peu au-dessus de Saint-Maur. M. de Valois ne donne à cette ville que cinq ou six cens ans d'antiquité; mais Ménage a prétendu prouver par plusieurs témoignages, qu'elle existoit déjà dès l'an 400, & que pour-lors elle ne consistoit à la vérité que dans le château & dans la rue qui est au-dessus.

L'an 775, Pepin, pere de Charlemagne, fonda à *Saumur* une église sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, laquelle fut ensuite achevée par Pepin, roi d'Aquitaine, son petit-fils, qui y mit des prétendues reliques de saint Jean; & c'est de cette ancienne église de *Saumur*, que *Saumur* est appelée dans quelques chartes *Joannisvilla*. L'ancien château de *Saumur* étoit nommé *Truncus*, le Tronc; mais il n'étoit pas dans le lieu où est le château d'aujourd'hui.

Foulques de Nere, comte d'Anjou, se rendit maître de cette place en 1026, & l'unit au domaine d'Anjou dont elle fait encore une partie. Elle fut engagée en 1549, à François de Lorraine, duc de Guise, des mains duquel Charles IX. la retira en 1570, moyennant la somme de 64991 livres.

Il y a aujourd'hui à *Saumur* sénéchaussée, élection, prévôté, grenier à sel, maréchaussée, trois paroisses, quelques couvens, un college dirigé par les peres de l'Oratoire, un gouverneur de la ville, & un lieutenant de roi du château, avec une garnison de cinquante hommes.

L'église de Notre-Dame des Ardillers, & celle de Notre-Dame de Nantillé, sont en grande réputation dans le pays. On voit dans la nef de cette dernière église un tombeau de pierre, sur lequel est couchée la figure d'une femme qui tient deux enfans entre ses bras; c'est le tombeau de Thiephaine la Magine, nourrice de Marie d'Anjou, née en 1404, & de René, duc d'Anjou, roi de Sicile, qui naquit en 1408. Thiephaine mourut en 1458, & son épitaphe qui est fort plaisante, a été gravée sur son tombeau.

Le château étoit déjà fort dans le dixieme siecle, lorsque Gibaud, comte de Blois, y établit les moines de S. Florent, chassés de leur monastere. Du tems des guerres civiles, Henri IV. étant roi de Navarre, & venant au secours d'Henri III. opprimé par les ligueurs, voulut qu'on lui donnât pour sa sûreté *Saumur* & son château, où il établit pour gouverneur en chef Duplessis-Mornay; cet homme célèbre fit fleurir le calvinisme à *Saumur*, & y forma une académie de toutes les sciences.

Cette ville n'est plus que l'ombre de ce qu'elle étoit alors; il y reste à peine cinq mille ames; cette grande diminution vient de la suppression des tem-

Tome XIV.

ples, du college & de l'académie, qui y attireroit beaucoup de religionnaires étrangers, la population & le commerce. Toutes les fabriques qu'ils y avoient fondées, n'existent plus; les raffineries de salpêtre y sont tombées; & le débit des vins, qui étoit autrefois fort grand, a cessé. Le marché de la ville est médiocre, à cause du droit que l'abbé de Fontevault y prend du vingtieme boisseau de blé; enfin les foires qu'on y tient sont misérables, parce qu'elles ne sont pas franches.

Si *Saumur* est aujourd'hui dans la décadence, c'est une raison de plus que j'ai de ne pas oublier les noms des personnes illustres dans les lettres, dont elle est la patrie.

Cappel (Louis), qui y est né, a fait paroître dans tous ses ouvrages beaucoup de jugement, de littérature, de critique, & d'érudition. Il est un des premiers qui a démontré invinciblement la nouveauté du point voyelle du texte hébreu; & il a eu raison d'intituler son ouvrage, *arcanum punctuationis revelatum*. Sa *critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, fit aussi beaucoup de bruit. Sa chronologie sacrée, & sa description du temple de Salomon, ont été publiées dans les prolégomènes de la Polyglotte d'Angleterre. On a imprimé à Amsterdam en 1689, ses commentaires latins sur le vieux Testament: ce savant homme mourut dans sa patrie en 1658, âgé de 63 ans.

La célèbre Anne le Fevre, fille de Tannegui le Fevre, qui épousa M. Dacier, naquit à *Saumur* en 1651. Après avoir perdu son pere, elle vint à Paris, & donna pour son premier ouvrage les œuvres de Callimaque, qui furent suivies d'une belle édition de Florus. Sa renommée s'étendit par toute l'Europe, & Christine, reine de Suede, lui en fit faire des complimens par le comte de Königsmark.

Au commencement de l'année 1683, elle épousa M. Dacier, avec lequel elle avoit été élevée dès sa premiere jeunesse, & tous deux se firent catholiques; ce changement de religion valut à M. Dacier une pension de quinze cens livres, & à son épouse une de cinq cens. Se trouvant plus à leur aise, ils reprirent leurs travaux littéraires, & M. le duc de Montausier qui les protégeoit de tout son crédit, engagea madame Dacier à travailler aux livres qu'on nomme *Dauphins*.

Elle mit au jour, 1^o. *Dictys cretensis & Dares phrygius, ad usum delphini*, Paris 1684, in-4^o. 2^o. *Sextii Aurelii Victoris, historia romana ad usum delphini*; 3^o. *Eutropii historia romana, ad usum delphini*.

Cette savante dame, fort supérieure à son mari pour l'esprit, pour le goût, & par la maniere d'écrire, a encore donné; 1^o. les poésies d'Anacréon & de Sapho, traduites du grec; 2^o. le Plutus & les Nuées d'Aristophane; 3^o. trois comédies de Plaute; 4^o. celles de Térence; 5^o. l'Iliade & l'Odyssée d'Homère. Ces deux derniers ouvrages lui font un honneur infini; on ne pouvoit lui reprocher que trop d'admiration pour les auteurs qu'elle avoit traduits du grec. M. de la Motte ne l'attaqua qu'avec de l'esprit, & elle ne combattit qu'avec de l'érudition; elle oublia même les égards qu'elle devoit à un adversaire estimable, & la politesse qui sied si bien à toutes sortes de personnes, & principalement à une dame.

Elle fut plus honnête vis-à-vis des étrangers, qui admiroient comme elle les anciens, & qui venant à Paris, ne manquoient pas de lui rendre visite; un d'eux suivant la coutume d'Allemagne, lui présenta son livre (*album*), en la priant d'y mettre son nom & une sentence. Elle vit dans ce livre les noms des plus savans hommes de l'Europe, & elle le rendit aussi-tôt en lui disant, qu'elle rougiroit de mettre son nom parmi tant de noms célèbres; enfin vaincue

X X x x ij

par les sollicitations de l'étranger, elle prit la plume & écrivit ce vers de Sophocle.

Τὸ σιγῆν ἢ σιγῇ φέρει χάριμον.

Le silence est l'ornement des femmes.

Elle est morte au louvre en 1720, à 69 ans.

Superville (Daniel), se destina de bonne heure à l'étude de la Théologie, & sortit de France à la révocation de l'édit de Nantes. Les magistrats de Rotterdam le nommerent pasteur de l'église Walonne de leur ville, où il mourut en 1728, âgé de près de 71 ans. Il a écrit des livres de piété qui sont estimés, entre autres cinq volumes de sermons in-8°. outre un sage traité sur les vérités & les devoirs de la religion en forme de catéchisme; ces deux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, en divers lieux. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SAUMURE, f. f. (*Médecine.*) c'est la liqueur qui reste dans les vaisseaux où l'on a salé le poisson ou la viande, & qui après la salaison parfaite de ces substances, est imprégnée du sel des parties volatiles & huileuses des chairs qui y ont été comme macérées.

Cette *saumure* est détersive & produit les mêmes effets que le sel; on la donne avec succès en forme de lavement à ceux qui ont la dysenterie, & qui ont les intestins corrodés; elle est bonne dans les douleurs sciaticques & dans les rhumatismes invétérés; elle tient lieu d'eau de mer dans les fomentations.

L'acrimonie muriatique que contractent les viandes dans la *saumure* se communique à nos humeurs lorsque nous mangeons de ces viandes, & de-là vient l'acrimonie muriatique qui produit le scorbut dans les gens de mer, & dans tous ceux qui mangent des viandes salées.

SAUMUROIS, LE, (*Géog. mod.*) petit canton de France, dans l'Anjou, & qui forme un gouvernement militaire particulier de petite étendue. Ce gouvernement a été établi par Henri IV. Il comprend Saurmur, Richelieu, Mirebeau, Montreuil, Bellai.

SAUNAGE, f. m. (*Gabelle.*) marchandise de sel. Il n'appartient en France qu'à l'adjudicataire des gabelles de faire le commerce du sel gabellé; & les particuliers dans les provinces & élections où sont établis les greniers à sel, soit d'imposition, soit de vente volontaire, ne peuvent s'en pourvoir ailleurs, sous des peines très-sévères, qui révoltent l'humanité. *Savary.* (*D. J.*)

SAUNAGE FAUX, (*terme de Gabelle.*) l'on appelle *faux-saunage*, le trafic de sel qui n'est pas gabellé.

SAUNERIE, f. f. (*terme de Gabelle.*) endroit où sont les maisons, bâtimens, sources, puits, fontaines salées, cours, bernés, fonds, très-fonds, muries, magasins, & tous les instrumens pour fabriquer le sel.

SAUNIER, f. m. (*terme de Gabelle.*) ouvrier qui fait le sel. On appelle en France *faux-saunier*, celui qui trafique du faux-sel, c'est-à-dire du sel défendu par les ordonnances des gabelles.

SAUNIÈRE, f. f. (*terme de Saline.*) vaisseau où se conserve le sel: il y en a de deux sortes; l'un est une petite boîte avec une ouverture pour y passer la main, qu'on pend à la cheminée: on y met le sel journalier; l'autre est un baril rond, ou une caisse carrée plus large par le pied, fermant à clé, où se réserve la provision de sel pour toute l'année. *Savary.* (*D. J.*)

SAVO, (*Géog. anc.*) fleuve d'Italie, dans la Campanie, auprès de Sinuessæ. Il faisoit la borne du nouveau Latium. Pline; *liv. III. ch. v.* a parlé de ce fleuve, & Stace lui donne l'épithète de *lent*:

Et Literna palus pigerque Savo.

La table de Peutinger le marque entre Sinuessæ & Vulturum, dans cet ordre:

Sinuessæ VII. Safo, Fl. XII. Vulturmo.

Le nom moderne de ce fleuve est *Saona.* (*D. J.*)

SAVOCA, (*Géog. mod.*) petite ville de Sicile, dans le val Démona, sur la côte orientale de l'île, à l'embouchure d'une petite rivière de même nom, au nord de San Alexio. *Long. 33. 10. lat. 38.*

SAVOIE, LA, ou SAVOYE, (*Géog. mod.*) duché souverain d'Europe, entre la France & l'Italie. Il est borné au nord par le lac de Genève, qui le sépare de la Suisse; au midi par le Dauphiné; au levant par le Piémont & le Valais; au couchant par le Bugey & la Bresse. Il a environ 30 lieues du midi au nord, & 25 de l'orient à l'occident; mais toute cette étendue n'offre aux yeux qu'un pays stérile & pauvre, dont les souverains ne retirent guère plus de deux millions; cependant l'histoire de ce pays nous intéresse.

Le mot *Savoie* vient du latin *Sapaudia*, qu'on ne trouve point en usage avant le iv. siècle. Ammien Marcellin est le premier qui ait fait mention du pays de *Sapaudia*. On appelloit ainsi la partie septentrionale du territoire des Allobroges. La *Sapaudia* s'étendoit au-delà du lac de Genève, & comprenoit le pays de Vaud, dont la plus grande partie appartenoit à la Belgique & à la province nommée *maxima Sequanorum*.

La *Savoie* fut anciennement habitée d'une partie des Allobroges, des Centrons, des Nantuates, des Garocelles, des Vérages & des Salasses: les Allobroges occupoient le pays qui est entre le Rhône, au sortir du lac Léman; les Nantuates, les Centrons & l'Isère; c'est cette île dont parle Tite-Live, où Annibal s'arrêta avant que de passer les Alpes; elle renfermoit une partie du Dauphiné, le duché de *Savoie*; le Fossigny & le Gênois; les Centrons demeuroient dans les vallées des Alpes grecques, qui forment à-présent la Tarentaise; les Garocelles habitoient aux environs du mont-Cenis; les Vérages étoient entre les Nantuates & les Salasses, dans cette partie du Valais où est Martigny; & les Salasses occupoient les vallées des Alpes qu'on nomme aujourd'hui *la val d'Aoste*.

Tous ces peuples furent vaincus par Auguste, à la réserve des Salasses, que Terentius Varo subjugué. Ils furent compris dans la Gaule narbonnoise, & partagés de façon que les Allobroges furent placés dans la troisième Narbonnoise, & les Vérages & les Salasses dans la cinquième, qu'on nommoit autrement la *province des Alpes grecques*.

Leur pays étant devenu la proie des barbares après la dissipation de l'empire, fut occupé tantôt par les uns & tantôt par les autres; les Bourguignons en demeurèrent les maîtres, & l'incorporèrent au royaume qu'ils formèrent d'une partie de la Gaule celtique & de la Gaule narbonnoise. Boson, comte d'Ardenne, qui avoit épousé Ermengarde, fille de Louis II. empereur d'Italie, se fit élire roi de Provence par les états assemblés à Mentale, au mois d'Octobre de l'année 879. Louis son fils fut aussi roi d'Italie, & on l'a surnommé *l'aveugle*, parce que Berenger lui fit crever les yeux, comme il alloit prendre possession de ce royaume. Il laissa d'Adélaïs, Charles Constantin, prince de Vienne, qui eut de Theberge, Amé, père de Humbert *aux blanches mains*, chef de la maison de *Savoie*, dont l'origine a été recherchée par plusieurs écrivains avec peu de succès, & avec beaucoup de prévention pour leurs sentimens.

Sans entrer dans cette discussion généalogique, je dirai seulement que l'empereur Conrad le salique, donna la propriété d'une partie de la *Savoie*, avec le titre de *comte*, à Humbert *aux blanches mains*. Ses descendants s'agrandirent peu-à-peu par leur mérite,

par leur habileté & par leurs alliances. Le comte de Romond reçut de l'empereur Richard son neveu, le titre de *Vicaire de l'empire*, avec l'investiture des duchés de Chablais & d'Aoste. En 1218 il acquit toute la seigneurie de Vaud, & la ville de Berne se mit sous sa protection l'an 1266.

Amé de *Savoie* qu'on surnomma le grand à cause de sa valeur, fut créé en 1310, lui & ses successeurs, princes de l'empire par Henri VII. il fut arbitre des différens des rois de France & d'Angleterre, & mourut en 1323.

Amé VI. si connu sous le nom de *comte vert*, acquit la baronnie de Vaud, & une partie du Bugey & du Valromey. L'empereur Charles IV. lui céda tous les droits de l'empire sur le marquisat de Saluces. La ville de Coni se donna à lui l'an 1382, & Clément VII. lui fit présent du château de Dian. Il institua l'ordre du collier, qui a depuis été nommé l'*ordre de l'Annonciade*, & il établit par son testament de l'an 1383 le droit de primogéniture dans sa maison.

Amé VII. son fils, fut un des plus sages & des plus vaillans princes de son siècle. Les habitans des comtés de Nice, de Vintimiglia, de Barcelonnette, & des vallées voisines, se soumirent à lui. Il se tua d'une chute de cheval en 1391 en poursuivant un sanglier aux environs de Ripaille.

Amé VIII. obtint du comte de Genève, moyennant quarante-cinq mille francs d'or, tous les droits que les comtes de Genève avoient dans le Dauphiné, le Viennois & le Graisivaudan. L'empereur Sigismond érigea pour lui en 1416 le comté de *Savoie* en duché. Dans la suite ayant renoncé à ses états sans qu'on en ait pu découvrir la raison, il se retira à Ripaille, fut élu pape par le concile de Bâle, prit le nom de *Félix V.* consentit ensuite à sa déposition, & mourut à Genève en 1451.

Louis de *Savoie* son fils déclara le domaine de *Savoie* inaliénable, & fut reconnu par les Fribourgeois pour leur souverain.

Amé IX. eut une longue maladie qui le rendit incapable du gouvernement. Le regne de son successeur Philibert I. fut déchiré par des guerres civiles qui faillirent à ruiner la *Savoie*. Il mourut en 1482, âgé seulement de 17 ans. Charles I. son frere, qui lui succéda, finit sa carrière en 1489, dans la 21^e année de son âge, après avoir remporté de grands avantages sur ses ennemis. Charles II. son fils mourut en 1496.

Charles III. eut un regne long, pénible & malheureux, outre que son duché devint le théâtre de la guerre entre François I. & Charles-quin. Les Bernois s'emparèrent en 1536 du pays de Vaud, du pays de Gex, du Gênois & du Chablais; mais Emmanuel Philibert, fils de Charles III. ayant remporté sur le connétable de Montmorency la célèbre victoire de St. Quentin, fut rétabli dans ses états par le traité de Cateau-Cambrésis, & il épousa Marguerite de France, sœur du roi Henri II.

Charles-Emmanuel né de ce mariage, lui succéda l'an 1580. Ce fut un des plus grands princes de son tems, habile dans le cabinet, savant dans le métier de la guerre, & profond en politique. Il mourut à Savillan en 1630.

Victor-Amédée hérita des vertus de son pere, & suivit les mêmes vues pour ses intérêts. Il entra dans la ligue du cardinal de Richelieu, & mourut à Verceil en 1637 dans la 7. année de son regne.

Charles-Emmanuel II. du nom, se maintint dans une grande harmonie avec la France, & mourut l'an 1675, laissant pour successeur Victor-Amédée II. né en 1666. Ce prince épousa en 1684, Anne, fille de Philippe de France, duc d'Orléans, dont il a eu un fils Charles-Emmanuel III. aujourd'hui roi de Sardaigne, né en 1701; il tient le sceptre avec gloire.

Ce souverain, outre la Sardaigne & la *Savoie*, pos-

se encore le Piémont, le Mont-Ferrat, la partie occidentale du Milanois, & d'autres états. La Sardaigne ne lui vaut pas grand chose; mais le Piémont lui rapporte seul plus de quinze millions. Charles-Emmanuel disoit à ce sujet qu'il tiroit de la *Savoie* ce qu'il pouvoit, & du Piémont ce qu'il vouloit.

Le roi de Sardaigne, c'est aujourd'hui son nom, gouverne ses états avec une autorité absolue, & entretient en tems de paix vingt mille hommes sur pied, outre dix mille hommes de milice, dont cinq mille sont habillés, & ont un fou par jour, & cinq mille autres qui sont désignés & à qui il ne donne rien.

La justice est administrée dans trois sénats, auxquels on appelle des tribunaux inférieurs. Le premier pour la *Savoie* est établi à Chamberi, capitale; le second pour le Piémont, & le troisième pour le comté de Nice & ses dépendances. Turin a encore un conseil qui connoît en dernier ressort des affaires des pays de-là les monts.

La religion catholique étoit autrefois la seule dont l'exercice fût permis dans les états de *Savoie*; mais le roi de Sardaigne qui regne aujourd'hui connoît mieux ses avantages & ses intérêts. Le pays de *Savoie* est rempli de montagnes presque toujours couvertes de neige & de gibier. On recueille dans quelques endroits de ce duché du blé & du vin. Il est arrosé par l'Isère, l'Arve & l'Arche.

On divise tout ce pays en six petites provinces, qui sont la *Savoie*, le Gênois, le Chablais, le Faucigny, la Tarentaise, & la Maurienne.

La *Savoie* particuliere est entre le Gênois, la Tarentaise, la Maurienne, le Dauphiné & le Bugey: elle est partagée en neuf mandemens, qui sont ceux de Chamberi, Montmélian, Rumilly, Aiguebelle, Conflans, Aix, Beauges, Pont-Beauvoisin & les Echelles. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SAVOIR VIVRE, LE, (*Morale.*) le *savoir vivre*, dans notre nation, consiste à saisir les usages reçus, à avoir pour les autres toutes les manieres convenables établies par la mode, être honnête & poli dans la société; enfin faire avec aisance, avec grace mille petits riens qui n'ont point de nom. Selon la pure morale & les idées de la droite raison, le *savoir vivre* ne consiste que dans les grandes & bonnes choses; car ce mot signifie remplir les devoirs de son état, en écarter toutes les futilités, & mener dignement la vie pour laquelle on est né. (*D. J.*)

SAVOLAX, (*Géog. mod.*) province méditerranée de Suède, dans la Finlande. Elle est bornée au nord par la Bothnie orientale, à l'orient par la Carélie de Kexholm, au midi par la Carélie finnoise, & à l'occident par la Tavastie. C'est un pays inhabité & qui n'est rempli que de lacs & de forêts. (*D. J.*)

SAVON, s. m. (*Chimie.*) On sait que le *savon* dans ce pays-ci n'est autre chose que de l'huile d'olives unie par la cuisson au sel de la soude; & dans les pays froids où le sel de la soude & l'huile d'olives sont fort chers, l'on substitue à la place de l'un le sel lixiviel du bois de chêne, & à la place de l'autre le suif des animaux, qui produisent un *savon* aussi blanc, aussi dur & aussi bon pour le blanchissage que celui qui est fait avec l'huile d'olives. Dans la composition de notre *savon*, il paroît qu'une livre de *savon* peut contenir dix onces un gros cinquante-six grains d'huile, quatre onces trois gros quarante grains de sel alkali, & une once deux gros quarante-huit grains d'eau.

Le *savon* est donc composé d'huile & de sel alkali, unis de façon que ces deux substances peuvent se dissoudre en même tems dans l'eau, & former un mélange homogène, où il ne paroît aucune marque de l'une ni de l'autre. Or le *savon* a cette propriété, c'est que mêlé intimement avec des huiles, des corps huileux, des résines, des matieres rési-

neufes, des gommes, des substances gommeuses, des gommes-résines, & d'autres corps ténaces, dans la composition desquels ces diverses substances entrent, il fait qu'ils se mêlent & se délaient dans l'eau, & qu'ainsi ils peuvent être détachés des autres corps auxquels ils sont adhérens. Par conséquent l'eau ne dissout pas seulement les véritables *savons*, mais mêlée avec eux, elle acquiert le pouvoir de dissoudre certains corps, qu'elle n'auroit pas pu dissoudre autrement. Le *savon* augmente donc considérablement la force dissolvante de l'eau.

Il y a une autre méthode moins connue & plus pénible, pour faire que les huiles se mêlent avec l'eau. Aussi les artistes la regardent-ils comme un secret : elle consiste à faire digérer dans l'alcool assez long-tems, & suivant les regles de l'art, quelque-une de ces huiles qu'on appelle *essentiels*, & à mêler ensuite intimement le tout par plusieurs distillations répétées. Par-là la principale partie de l'huile est si fort atténuée & si bien confondue avec l'alcool, que ces deux liqueurs peuvent se mêler avec l'eau, & former un remède subtil, pénétrant & propre à remettre les esprits dans leur assiette naturelle. On ne sauroit que très-difficilement imiter sa vertu par d'autres moyens. (D. J.)

SAVON, Manufacture de savon. Pour fabriquer une charge d'huile, mesure de Salon, c'est-à-dire, environ trois cens douze, quinze ou même vingt livres, il faut prendre deux cens pesant de soude d'Alicante, la piler sous des marteaux de fer, & la réduire en poudre qui ne soit pas plus grosse qu'une noisette; prendre la même quantité de chaux vive, non en poids mais en volume; étendre cette chaux pilée par terre; l'arroser peu-à-peu en jettant dessus de l'eau avec la main, jusqu'à ce qu'il ne s'enleve plus de poussière ou de fumée, ou qu'elle soit éteinte. Prendre cette chaux ainsi mouillée, la mêler avec la barele ou soude d'Alicante; mettre ces deux matieres bien mêlées ensemble dans une cuve qui ait un trou par-dessous; verser sur le mélange de l'eau; cette eau s'échappera par le trou de dessous, & on la recevra dans un baquet. Cette eau qui sortira de la cuve fera trois lessives différentes, qu'on appelle *forte*, *mediocre* & *foible*.

Quand l'eau commencera à couler dans le baquet, on y mettra un œuf; tant que l'œuf flotte sur la lessive par côté & qu'il est bien au-dessus de l'eau, la lessive s'appelle *forte*. Quand l'œuf tombe sur la pointe, la lessive est *mediocre*, & l'on doit la recevoir dans un second baquet; & lorsque l'œuf commence à enfoncer & à se tenir entre deux eaux, on change encore le baquet, pour recevoir la lessive *foible*. Lorsque l'œuf enfonce entièrement, on retire le baquet; & ni l'eau ni la terre qui restent dans la cuve ne valent plus rien. Cependant on peut la garder pour en arroser un mélange de soude & de chaux une autre fois, car elle doit valoir mieux que l'eau pure.

On tient les trois lessives séparées; on doit verser de l'eau dans la cuve jusqu'à ce que les trois lessives soient faites.

Après, on commence par jeter dans une grande chaudiere, proportionnée à la quantité de *savon* qu'on veut faire, un ou deux seaux de lessive *foible*; puis on ajoute la quantité d'huile qu'on a préparée pour la cuite (quand l'huile est bonne, c'est-à-dire, qu'elle est commune & marchande.) Mais quand on a acheté dans les villages, les fonds des vaisseaux, des jarres & ce qui est crasseux; pour lors on met toute cette huile dans un lieu chaud, où la bonne s'élève à la surface, & on la sépare. Quand on veut faire du *savon* commun, on n'y fait pas tant de façon. On allume ensuite le feu sous la chaudiere, & on attend que le mélange bouille. Quand il

commence à former des bouillons ou ondes, on verse dessus de la même lessive à-peu-près la même quantité que la première fois, & on continue d'ajouter de la lessive jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que les matieres se coagulent. Quand les matieres se coagulent, on commence à user de la lessive *mediocre*, & on en continue l'addition jusqu'à ce que les matieres soient bien prises ensemble & forment un mélange bien consistant. Alors, on change encore de lessive, & on verse de la première lessive, dite *forte*, seau à seau, comme les précédentes.

Quand on a versé de cette lessive à deux ou trois reprises, si l'on veut que la lessive vienne au-dessus, ou monte avec la pâte, il faut alors retirer le feu de dessous la chaudiere; mais jusqu'à ce moment on a dû l'entretenir très-violent.

Après cette opération, il faut laisser refroidir les matieres. Quand elles sont froides, on tire la pâte qui est au-dessus, & on la met dans une autre chaudiere, si on en a une; sinon, on la recueille dans une cuve, & on jette la lessive qui se trouve au fond de la première chaudiere, & l'on remet la pâte dans cette chaudiere; on jette dessus un ou deux seaux de lessive *forte*; on allume un feu très-violent & on verse à plusieurs reprises de la même lessive, jusqu'à ce que la pâte soit bien durcie. Alors on prend une perche au bout de laquelle il y a un morceau de bois fort applati comme une planche & fortement attaché. Un ouvrier prend cet instrument, l'enfonce par le bout applati dans la pâte, tandis qu'un autre prend un seau de la lessive *mediocre* qu'il fait couler petit-à-petit le long de la perche enfoncée profondément dans la pâte; & quand le seau est vuide, on retire la perche, & on la renfonce tout-autour de la chaudiere trois ou quatre fois, & toujours en versant de la lessive *mediocre* le long de la perche comme la première fois.

Après cette opération, on laisse bouillir la chaudiere environ deux heures, & la matiere devient à-peu-près comme du miel; alors on retire le feu de dessous la chaudiere, & on laisse refroidir le *savon* un jour. On le retire ensuite, & on le transporte dans des especes de caisses ou grands bassins de bois, longs d'environ neuf à dix piés sur cinq à six de large, dont les côtés sont formés d'ais de treize à quatorze pouces de hauteur. Ceux dans lesquels on met le *savon* blanc sont moins profonds, n'ayant guere que six pouces de creux; on a soin de frotter le fond & les côtés de ceux-ci avec de la chaux éteinte bien tamisée: mais cela ne se pratique pas pour le *savon* marbré.

Le fond de chaque bassin de bois est disposé en pente insensible du derriere au devant, afin de faciliter l'écoulement de l'eau qui en refroidissant se sépare du *savon*, & s'échappe hors des bassins par de petits trous faits exprès; cette eau est conduite par une rigolle dans un citerneau, d'où on la retire pour l'employer dans la préparation des nouvelles lessives, préféablement à l'eau commune, étant déjà imprégnée des principes propres à former le *savon*.

Lorsque la matiere contenue dans les bassins est bien refroidie, & qu'elle a acquis une consistance un peu ferme, on la coupe par gros blocs ou parallépipèdes égaux & un peu longs. Cela se fait au moyen d'un grand couteau dont le manche est traversé d'un bâton servant de poignée à deux hommes pour tirer le couteau vers eux, tandis qu'un troisième l'enfonce par la pointe, & le conduit le long des divisions qui ont été marquées auparavant. Lorsqu'on veut partager un de ces blocs en plus petits morceaux, on le marque sur les côtés avec une machine garnie de dents de fer en forme de peigne, chaque dent formant une division. Les marques étant faites, on met le bloc dans une boîte de

bois, dont les côtés sont divisés par des fentes horizontales dans lesquelles on passe un fil-de-fer qu'un homme tire à lui par les deux bouts, ce qu'il continue de faire à chaque division, pour avoir des tranches d'égale épaisseur, lesquelles étant retournées & posées verticalement dans la boîte, sont encore coupées dans un autre sens par le fil de fer; ce qui forme des briques de *savon* telles qu'on en voit chez les Epiciers.

Pour perfectionner une cuve de *savon* & mettre la marchandise en état d'être livrée aux acheteurs, il faut environ un mois d'été; mais en hiver il ne faut que quinze ou dix-huit jours, parce que la matière se refroidit & se condense beaucoup plutôt. On compte que trois des bassins décrits ci-dessus, doivent contenir environ pour la somme de cinq mille livres de marchandise.

L'endroit destiné à la fabrication du *savon* doit être plus ou moins grand, suivant le nombre des chaudières, mais les mêmes outils & les mêmes appartemens y sont toujours nécessaires.

Les chaudières sont au rez-de-chauffée, bâties en rond avec de la brique & du ciment; le fond est de cuivre, fait de la forme d'un plat à soupe rond; il doit être bâti avec la chaudière, qu'on appelle *cloche*; on en fait de toute espèce pour la grandeur; les plus ordinaires ont 12 piés de diamètre, & viennent en retrécissant jusqu'au fond; la hauteur est de 8 à 9 piés. On en a fait en bois cerclées avec 4 ou 5 gros cercles de fer; mais on les a abandonnées par le peu d'usage qu'elles faisoient.

Il y a une cave voutée qui répond au-dessous des chaudières, où il y a un grand fourneau à chacune avec un grillage de barreaux de fer pour donner du jour au feu; ces fourneaux ont leurs tuyaux pour le passage de la fumée.

Les bas des chaudières est percé à un pié du fond avec une ouverture ronde d'un pié en circonférence; cette ouverture est garnie d'un fer tout-au-tour, pour la fermer; il y a une barre de fer longue de 8 piés, assez grosse par le bout, pour qu'étant garnie d'étoques, elle bouche solidement l'ouverture; son usage en la poussant en-dedans, est de donner assez d'ouverture pour le passage de la lessive, lorsqu'elle a perdu totalement sa force, & en tirant à soi, elle bouche l'ouverture; on appelle cette barre de fer *matras*.

Il y a au fond de la cave un réservoir pour recevoir les lessives qui sortent du matras; la pâte du *savon* qui peut se mêler avec la lessive en sortant, vient surnager dans le réservoir; étant refroidie, après qu'on l'a ôtée, on ouvre le réservoir, & la lessive se précipite dans un aqueduc qui en est le dégorge-ment.

Au-tour des murailles du rez-de-chauffée, il y a des petits réservoirs appelés *barquieux*, de trois piés & demi à quatre piés de large, cinq de profondeur, & de la même hauteur; c'est où l'on met les matières préparées & concassées pour faire la lessive qui sert à cuire le *savon*; ces barquieux sont contournés par des petits canaux où l'eau passe & entre dessus par des petites communications qu'on ouvre & qu'on ferme au besoin; l'eau filtre sur cette matière, & après en avoir pris la substance, elle sort par le fond & entre dans deux réservoirs pratiqués au-devant & au-dessous dans les souterrains; la première liqueur est la plus forte, & on la sépare des autres.

A l'endroit le plus près des chaudières, à rez-de-chauffée, il y a un ou deux appartemens en forme de galerie, qu'on appelle *mises*; on forme dans ces galeries des enceintes avec des planches de neuf à dix piés en longueur, & d'un pié & demi d'hauteur; la planche du devant est mobile, & se met par le moyen de deux piliers en bois faits à coulisses; le sol est en

pente douce, pour faciliter l'égout de la trop grande quantité de lessive qui est mêlée avec la pâte de *savon* lorsqu'il sort de la chaudière; cette lessive a ses conduits & son réservoir.

Il faut quantité de jarres pour mettre l'huile. A Marseille on a des réservoirs en terre bâtis au ciment très-solides; on les appelle *piles*; il y en a de toutes grandeurs, jusqu'à deux & trois mille quintaux.

Il faut encore plusieurs autres appartemens pour mettre la chaux, le bois, & de grands magasins pour les matières.

Il y a aussi des endroits pour concasser les matières; on les appelle *piquadou*.

Au plus haut de la maison, on a un ou deux grands appartemens ouverts à plusieurs vents, appelés *cysugants*; c'est-là où le *savon* achève de se sécher, où l'on le coupe, où l'on le met dans des ronds en forme de tours, & où on l'embale.

La composition du *savon* se fait, comme nous avons dit, avec l'huile d'olive; toute graisse ou autre matière rend la qualité imparfaite & très-mauvaise; toute huile d'olive est bonne; les meilleures sont celles du royaume de Candie & du Levant; elles ont plus de consistance, & on en tire une plus grande quantité de *savon*.

Pour rendre l'huile capable de s'épaissir, ce qu'on appelle *empâter*, on se sert de la lessive qu'on tire des cendres du levant, de la barille, bourde & solicots, qui viennent d'Espagne; on mêle ces matières quand elles sont concassées avec un tiers de la chaux, & après avoir été bien mêlées, on en remplit les barquieux, d'où distille la lessive.

La cuite du *savon* est faite ordinairement dans six ou sept jours; il doit sentir la violette quand il est bien cuit, & pour être de parfaite qualité, il faut qu'il ne pique pas trop lorsqu'on lui appuie le bout de la langue dessus.

Pour faire le *savon* marbré, dans l'art appelé *marbré*, on se sert encore de la coupe-rose, qui donne le bleu, & de la terre de cinnabre qui donne le rouge, ce qu'on appelle le *manteau*.

La fabrication du *savon* blanc se fait avec la lessive de la cendre du levant; quelquefois avec la barille, & on ne change pas la lessive comme au *savon* marbré; on le met tout de même dans des mises, & on lui donne plusieurs épaisseurs différentes.

Les outils & ustensiles pour la fabrication n'ont rien de décidé, pourvu qu'on fabrique, n'importe avec quels outils: l'usage, l'expérience & la commodité en ont pourtant adopté quelques-uns, mais tout aboutit à des grands couteaux, des truelles pour racler la croute du *savon*, des sceaux attachés à des perches, des cornues, des cabas, &c.

SAVON, considéré comme médicament, est d'un grand usage en chirurgie & médecine. La première l'emploie pour résoudre les tumeurs scrophuleuses & gouteuses, & dans l'emplâtre de *savon*, qui est fondante résolutive, & en même tems adoucissante & amollissante.

Le *savon* est employé par les médecins pour l'usage intérieur de différentes manières, & en différentes occasions. On a reconnu son utilité dans les obstructions du foie, de la rate, de la matrice & du poulmon. Mais comme ce remède est fort actif, on doit le donner avec prudence & discrétion, & l'adoucir avec des émulsions, & autres boissons que l'on prescrira pendant son usage.

La façon d'agir du *savon* sur nos humeurs dépend de sa nature & de sa composition. Les huiles qui le composent se trouvant divisées par un alkali en font un médicament détersif, apéritif & mondificatif; il peut dissoudre les gommés, les mucilages, les résines, les sulfures, les huiles, les graisses grossières; il les rend tous solubles dans l'eau à l'aide de la chaleur,

du mouvement & de la transpiration. Ainsi, le *savon* & la lessive sont excellens pour ouvrir, délayer, résoudre & atténuer, rendre les humeurs fluides, lever les obstructions, & rendre aux parties le mouvement qu'elles avoient perdu.

Le *savon* produit des effets surprenans sur les concrétions formées par une huile & une terre grossière; il empêche les acides de coaguler le chyle & le lait; & supposé qu'ils le fissent, il les résout.

Le *savon* fait ce que l'huile seule & l'alkali séparé de l'huile n'auroient pu opérer.

On peut, pour remplir différentes indications, suivre d'autres procédés dans la fabrique du *savon*. Ainsi on fait un *savon* avec l'huile de térébenthine, dont l'usage est très-étendu; on y joint de l'opium, des racines d'hellebore & réglisse pour faire le *savon* de Starkei.

Le *savon* de baume de soufre est aussi excellent pour les maladies de la poitrine & du poulmon, pour corriger l'épaississement de la limphe bronchiale.

Le *savon* ordinaire se donne en bols, en pilules, en opiates, à la dose de quinze grains pour des maladies chroniques & invétérées. Mais d'ordinaire la dose ne doit pas passer huit grains, lorsqu'on le donne long-tems de suite.

Le *savon* liquide fait avec les huiles distillées, de même que celui de baume de soufre & de Starkei, ne doivent se donner qu'à la dose de quelques grains ou gouttes, leur usage est fort douteux s'il n'est bien raisonné & indiqué.

SAVON, *tables de* (*Savonnerie*.) les tables de *savon* sont de grands morceaux de *savon* blanc d'environ 3 pouces d'épaisseur sur un pié & demi en quarré, du poids de 20 à 25 livres. (*D. J.*)

SAVON, *terme de Cartier*; c'est un bille de *savon* blanc appliquée sur une planche. Ce *savon* sert pour en frotter les feuilles de cartes qu'on veut lissier, afin que la pierre à lissier glisse plus aisément sur les cartes & ne les déchire point.

SAVONE, (*Géog. mod.*) ville d'Italie dans l'état de Gènes, sur le rivage de la mer, à 16 milles au sud-ouest de Gènes, & à 10 au nord-est de Noli. Cette ville, après la capitale, est la plus considérable de l'état de Gènes. Elle est bien bâtie, & a un grand nombre d'églises, qui sont la plupart belles & propres. Plusieurs ordres religieux y ont aussi des couvens. Ses rues sont assez larges, la plupart droites & bordées de maisons de bon goût en-dedans & en-dehors. L'évêché est suffragant de Milan. Son port étoit autrefois bon, & y attiroit le commerce; mais la république l'a laissé détruire entièrement, pour que Gènes jouît seule du négoce, & que le roi de Sardaigne, qui a de grandes prétentions sur Savone, ne songeât plus à s'emparer d'une place qui ne lui feroit d'aucune utilité. Il ne reste à Savone que quelques manufactures de soie qui la font subsister; tous les environs de cette ville y sont extrêmement fertiles; les fruits de toute espèce, en particulier les limons & bergamotes, y viennent en perfection & en quantité. *Long.* 26. 4. *lat.* 44. 18.

C'est la partie du pape Jules II. de la maison de Rovere. Il entra pape au conclave en 1503, car avant que d'y entrer, son élection étoit conclue entre les cardinaux; & l'on peut dire qu'ils n'avoient pas encore choisi une plus ferme colonne du saint siège. Il ne travailla qu'à faire de l'Italie un corps puissant, dont le souverain pontife feroit le chef.

Après avoir rempli son premier projet d'aggrandir Rome sur les ruines de Venise par la fameuse ligue de Cambray, il eut l'art d'exécuter le second, qui étoit de chasser les François, & autres barbares de l'Italie, se proposant de détruire tous les étrangers les uns par les autres, & d'exterminer le reste, alors languissant,

de la domination allemande. Il fit lui-même la guerre, il alla à la tranchée, il affronta la mort. Il tourna contre la France cette fameuse ligue qu'il avoit d'abord tramée contre Venise, & c'est à Louis XII. qu'elle devint funeste.

On commença par se battre vers Bologne & vers le Ferrarois. Jules II. assiégea la Mirandole. On vit ce pontife, âgé de 70 ans, aller, le casque en tête, à la tranchée visiter les travaux, presser les ouvrages, & entrer en vainqueur par la breche. Tandis que le pape, cassé de vieillesse, étoit sous les armes, le roi de France, encore dans la vigueur de l'âge, assembloit un concile. Il remuoit la chrétienté ecclésiastique, & le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué à Pise, où quelques cardinaux ennemis du pape, se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du pape fut heureuse.

Nos historiens blâment son ambition & son opiniâtreté; mais il falloit aussi rendre justice à son courage & à ses grandes vues. Il donna au pontificat une force temporelle qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Enfin il consumma sa vie en 1513, à 70 ans, après avoir joint Parme & Plaisance au domaine de Rome, du consentement de l'empereur même. Léon X. lui succéda. *Essai sur l'histoire générale, tome II. in-8°.*

Chiabrera (Gabriel) poète italien du xvj. siècle, naquit à Savone, en 1552, & mourut en 1638, âgé de 86 ans. Il a fait plusieurs poèmes héroïques, un grand nombre de lyriques, des tragédies, des opéra, des pastorales, en un mot des poésies de tout genre. On dit que Chiabrera étoit un des plus beaux esprits & des plus laids visages d'Italie; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a été un des plus féconds poètes de son siècle. (*D. J.*)

SAVONIERES, (*Géog. mod.*) lieu autrefois célèbre, à cinq ou six milles de Toul, où l'on croit que les rois de la seconde race avoient un palais. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il s'est tenu à Savonieres, en 859, un concile, auquel assistèrent trois rois avec les évêques de douze provinces des Gaules & de Germanie.

Ce lieu est différent du bourg de Savonieres, qui est du même diocèse de Toul, dans le duché de Bar, & dont l'église dite sainte Calixte, est à la présentation de l'abbé de S. Michel.

Il y a encore un bourg de même nom dans la Touraine, à deux lieues de Tours, auprès duquel on voit des cavernes fameuses par leurs congelations, & qui sont semblables en ce point aux grottes d'Arcy en Bourgogne. (*D. J.*)

SAVONNAGE, f. m. (*Gram.*) blanchissage à l'eau & au savon. Il faut mettre ce linge au *savonnage*.

SAVONNER, v. act. (*Gram.*) blanchir avec le savon & l'eau. Il faut *savonner* ce linge.

SAVONNER, *en terme d'épinglier-aiguilletier*, est l'action de blanchir les aiguilles, & d'ôter dans plusieurs eaux de savon bouillante l'espèce de camboui qui s'y est attaché dans le polissage. On les vanne pour cet effet dans une bassine, en changeant d'eau jusqu'à quatre fois. *Voyez* BASSINE.

SAVONNER, *en terme de plumassier*, c'est dégraisser les plumes en les mettant dans de l'eau après les avoir frottées avec du savon, à-peu-près comme on fait au linge.

SAVONNERIE, f. f. (*Archit.*) grand bâtiment en forme de galerie où l'on fait le savon. Il contient des réservoirs à huile & soude, cave, & fourneaux au rez-de-chaussée; aux étages de dessus, sont les mises pour le figer, & les séchoirs pour le sécher. Une des plus belles *savonneries* de France, est celle de la Napoule, qui est un port de mer près de Cannes en Provence. La *savonnerie* de Calais, pour les savons verts & liquides, est aussi une des plus considérables & des mieux

mieux construites qui soient dans le royaume.

SAVONNERIE, LA, (*Hist. des manufact. de France.*) c'est ainsi qu'on appelle la manufacture royale d'ouvrages à la Turque & façon de Perse, qui est je crois, la seule qu'il y ait en Europe pour ces sortes d'ouvrages. Elle fut établie en 1604, en faveur de Pierre du Pont, tapissier ordinaire de Louis XIII. & de Simon Lourdet, son élève. Henri IV. les avoit logés au Louvre; mais Louis XIII. leur donna la maison de la *savonnerie*. Le tapis de pié qui devoit couvrir tout le parquet de la grande galerie du Louvre, & qui consiste en quatrevingt-douze piéces, est un des plus grands & un des premiers ouvrages de la *savonnerie*.

La chaîne du cannevas des ouvrages de cette fabrique, est posée perpendiculairement comme aux ouvrages de haute-lisse; mais au lieu qu'à ces derniers l'ouvrier travaille derrière le beau côté, à la *savonnerie* au contraire, le beau côté est en face de l'ouvrier, comme dans les ouvrages de basse-lisse. (*D. J.*)

SAVONNETTE, f. f. (*Comm. de Parfumeur.*) boule de savon très-épuré & parfumé de différentes odeurs, qui sert principalement à faire la barbe. Les *savonnettes* sont de différens prix suivant leurs grosseurs, leurs qualités & leurs parfums.

Elles se font ordinairement avec du savon de Marseille ou de Toulon, de la meilleure sorte, & de la poudre à cheveux très-fine; la proportion de ces matières est de trois livres de poudre, sur cinq livres de savon. Le savon se hache en morceaux bien menues, & après qu'on l'a fait fondre seul dans un chauderon sur le feu, en y ajoutant un demi-septier d'eau pour empêcher qu'il ne brûle; on y met d'abord les deux tiers de la poudre, prenant soin de bien mêler le tout, & de le remuer souvent pour qu'il ne s'attache point au chauderon.

Après que ce mélange est achevé, & que la matière a été réduite en consistance de pâte, on la renverse sur une planche, où après y avoir mis l'autre tiers de la poudre, on la pétrit long-tems & exactement de la manière que les Boulangers ont coutume de pétrir leur pâte. En cet état, on la tourne dans les mains, & l'on donne une forme ronde aux *savonnettes*, en les aplattissant néanmoins un peu d'un côté pour y mettre la marque du marchand, qui s'imprime ordinairement avec une espèce de poinçon de buis gravé en creux.

Il faut observer que pour bien tourner les *savonnettes*, il faut avoir près de soi de la poudre à cheveux la plus fine, pour y tremper de tems en tems les mains, crainte que cette pâte qui est très-tenace, ne s'y attache.

Ceux qui y veulent mêler des parfums, répandent quelques gouttes d'essences sur la pâte quand on est près de lui donner sa dernière façon. (*D. J.*)

SAVONNEUSE, pierre, (*Hist. nat.*) *lapis saponaceus*; nom donné par quelques auteurs à la pierre de lard, parce qu'elle est douce au toucher comme du savon.

On appelle aussi *terre savonneuse*, une terre argileuse très-fine, & douce au toucher comme la terre cimolée, ou comme celle que les Chinois appellent *hoatché*. Voyez ces articles.

On appelle encore *terre savonneuse*, une terre qui se trouve dans le voisinage de Smirne, & qui étant très-chargée de sel alkali naturel, sert à faire du savon. Voyez SMIRNE, terre de.

SAVONNIER, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *sapindus*; genre de plante à fleur en rose, composée le plus souvent de quatre pétales; le pistil sort du calice qui est aussi composé de quatre feuilles, & il devient dans la suite un fruit sphérique, qui renferme un noyau de la même forme que le fruit, & dans lequel on trouve une amande sphérique aussi. Tournetfort, I. R. H. App. Voyez PLANTE;

Tomé XIV.

Les Botanistes le nomment *sapindus*, comme qui diroit *sapo-Indus*. On a déjà caractérisé, & trop tôt, cet arbre étranger des îles Antilles, & de la terre-ferme d'Amérique, sous le nom d'*arbre à savonnettes*; il vaut la peine qu'on le décrive ici.

Son fruit qui est de la grosseur d'une noix verte, étant écrasé & passé sur le linge, y produit le même effet que le savon; il fait une mousse blanche & épaisse, qui dégrasse à merveille; mais en nettoyant le linge, il l'use beaucoup & le brûle; il est vrai que c'est sur-tout à dégrasser les hardes des negres qu'on l'emploie.

Les feuilles du *savonnier* sont pour l'ordinaire longues de trois pouces, larges d'un pouce, vertes, brunes & luisantes; elles sont placées deux à deux, dures & recourbées, de manière à laisser un petit creux dans le milieu. Comme elles sont en grande quantité, & pressées le long des branches, elles procurent un ombrage frais.

Les fleurs naissent par bouquets, longs de plus d'un pié, s'élevant en pointe comme une pyramide. On remarque d'abord de petits boutons blanchâtres, qui venant à éclore, forment une fleur composée de quatre pétales, & soutenue par un calice fendu en quatre quartiers. A ces fleurs succèdent des fruits ronds, de la grosseur des noix de gale, verts, revêtus de leur coque. La peau de l'enveloppe est assez lisse & forte; elle est verte au commencement, jaunit ensuite, & brunit enfin quand le fruit est tout à fait mûr. Elle renferme une masse épaisse, mollassse, visqueuse, fort amère; c'est une matière qui dégrasse les hardes & le linge, ce qui a valu le nom de *savonnier* à l'arbre qui la porte.

Le milieu de cette noix est occupé par un noyau presque rond, noir, rempli d'une substance blanche, ferme, & d'un goût approchant de celui des noisettes. On en tire de l'huile qui éclaire parfaitement bien.

Cet arbre est un des meilleurs qui croissent aux îles. Il est droit, rond, ayant près d'un pié de diamètre, & quinze piés de tige; son écorce est grise, mince, sèche, & très-peu adhérente; l'aubier est rougeâtre, pesant, compacte & fort dur. Il faut de bonnes haches pour l'abattre; car par sa dureté il rompt aisément le fil du taillant; & pour peu qu'on donne un coup à faux, on met la hache en deux piéces. On s'en sert à faire des rouleaux de moulins & des moyeux de roues. Il est difficile de trouver un meilleur bois pour cet usage; & quand les mortaises sont bien faites, un moyeu peut user deux ou trois rechanges de raies & de jantes. (*D. J.*)

SAVONNOIR, f. m. *instrument de Cartier*, c'est un outil composé de plusieurs feuilles de feutre, couchées les unes sur les autres, & cousues ensemble bien serrées; ces feutres sont coupés bien également en dessous, & ont en-dessus une manivelle ou courroie dans laquelle les ouvriers passent la main pour s'en servir. Voici comment on se sert du *savonnoir*. L'ouvrier passe le *savonnoir* par son plat sur la bille de savon, & le frotte dessus; après quoi il frotte avec ce *savonnoir* la feuille de cartes qu'on veut lifier.

SAVOURER, v. act. (*Gramm.*) c'est goûter avec grand plaisir dans les organes de cette sensation. Je *savoure* la douceur de ce mets. Il se dit au figuré; cet homme est heureusement né, la peine l'affecte peu, il *savoure* le plaisir.

SAVOUREUX, adj. (*Gramm.*) il se dit de tout corps qui a beaucoup de saveur.

SAVOYE, (*Géog. mod.*) Voyez SAVOIE.

SAUPE, f. f. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) *salpa*; poisson de mer qui est couvert d'écailles, & qui ressemble au bogue; il a un pié de longueur. La tête est petite, & le museau a quelque ressemblance avec celui des muges. Il a sur les côtés du corps des traits de couleur

Y Y y

d'or, placés à égale distance les uns des autres; ils s'étendent depuis les ouïes jusqu'à la queue. Les nageoires, les aiguillons & les ouïes, ressemblent à ces mêmes parties de la daurade; & la nageoire de la queue est divisée en deux portions comme celle du fargo. Les yeux ont une couleur d'or; la bouche est petite. La *saupé* va ordinairement seule; elle reste sur les rivages; elle se nourrit d'algue & de toute sorte d'ordure: elle fraye en automne. Sa chair est de mauvais goût & malsaine. Rondelet, *Hist. nat. des poissons*, I. part. lib. V. ch. xxij. Voyez DAURADE, poisson.

SAUPOUDRER, v. act. c'est répandre légèrement de la poudre; on *saupoudre* de sucre, de sel, de farine, de terre, de fumier, &c.

SAUQUENE, f. f. on donne ce nom à la daurade, tant qu'elle n'a pas un empan de longueur. Voyez DAURADE.

SAURAGE, terme de Fauconnerie, il se dit de la première année d'un oiseau quel qu'il soit, & qui n'a pas encore mué. (D. J.)

SAURE, f. m. (Marine.) nom qu'on donne sur les galères, au lest qu'on y met. Voyez LEST.

SAVRE, f. m. terme de Pêche, usité dans le ressort de l'amirauté de Coutances, espèce de bouteux ayant de même un manche ou perche que le pêcheur tient, & une traverse de bois sur laquelle le haut ou le devant du ret est amarré; le manche qui a 6 à 7 piés de hauteur croise aux deux tiers la traverse qui a la même longueur que le manche; le ret est formé de fil aussi fin que le moyen fil à coudre; le dessous du filet est arrêté sur les bouts de la traverse & sur une petite corde qui va joindre le bout du manche, dont l'extrémité se relève en bec de corbin; en sorte que dans la manœuvre de la pêche, quand celui qui s'en sert avance, le filet tombe sur ses piés.

La partie du filet attachée à la traverse est formée de larges mailles d'un fil plus gros, ces mailles peuvent avoir environ 3 pouces en quarré, les petites mailles ont au plus 3 à 4 lignes, & font du même échantillon des plus petites mailles à sardines.

Cette pêche se pratique avec succès aux embouchures des rivières qui ont un fonds de sable; le pêcheur s'y met à l'eau souvent jusqu'au col, il tient son *savre* bien plus droit que ceux qui poussent devant lui le bouteux qui émeut le sable de l'épaisseur de plus d'un pouce; ainsi le manche du *savre* coule seulement sur la superficie du sable, en quoi il est aidé par le bout du manche en bec de corbin, qui l'empêche de piquer & de s'enfoncer.

Ceux qui pêchent vont aval de l'eau de marée montante, & ils se retirent avec le flux en marchant & foulant des piés le fond; ils émouvent & font failir le lançon hors des sables où il se tient pour fuir, & alors le poisson trouve le ret où il se maille & reste pris.

Cette pêche que font également les hommes, femmes & filles, commence à cette côte ordinairement vers la S. Jean, & finit avec le mois de Septembre, parce que les lançons quittent la côte à l'approche des premiers froids.

Le tems le plus avantageux pour faire cette pêche avec cette sorte d'instrument, est la nuit, quand il y a du poisson à la côte: en quelque nombre que soient les lançons, il s'en prend ordinairement très-peu durant le jour, parce que le soleil & l'éclat de la lumière les font enfabler.

Ainsi par le détail que nous venons de faire, cette sorte de pêche ne peut causer aucun tort, elle est aussi toute différente de celle que pratiquent pour prendre le même poisson les pêcheurs de Cabours avec leurs havenets, & ceux d'Oystrehan & de Gray avec la feinette, & ceux de Barfleur avec leurs *savres* qui sont de véritables feines; l'usage du *savre* des pêcheurs de Coutances est bien plus innocent, parce qu'avec

ce filet le pêcheur ne peut prendre uniquement que des lançons, & qu'on n'émouve point l'eau & les fonds en les battant de perches, comme font les autres pêcheurs. Les lançons pris dans le *savre* y sont arrêtés de la même manière que les sardines se maille dans les rets dérivans.

SAUREL, SIEUREL, MAQUEREAU BATARD, cicharou, égau, suvereau, *trachurus*: poisson de mer qui ressemble aux petits maquereaux par la couleur, & dont le corps est moins épais & plus applati; il n'a point d'écaillés; le museau est moins pointu que celui du maquereau. Les mâchoires sont rudes & inégales, & l'ouverture de la bouche est de moyenne grandeur; il y a sur les côtés du corps un trait tortueux formé par de petits os durs & pointus comme les dents d'une scie. Le *saurel* a deux grandes nageoires près des ouïes, deux plus petites au-dessous, deux sur le dos, & une qui s'étend depuis l'anus jusqu'à la queue, & qui a deux aiguillons à son origine: les deux nageoires du dos ont aussi des aiguillons; ceux de la dernière sont les plus longs & les plus minces. La chair de ce poisson est sèche & plus dure que celle du maquereau, voyez MAQUEREAU. Rondelet, *hist. nat. des Poissons*, I. part. liv. VIII. ch. vj. Voyez POISSON.

SAURI-FONS, (Géog. anc.) fontaine de l'île de Crète, à 12 stades de la caverne du mont Ida. Plutarque dit qu'au voisinage de cette fontaine, il y avoit quantité de peupliers noirs qui portoient du fruit. (D. J.)

SAURI-JUGUM, (Géog. anc.) montagne de Péloponnèse, dans l'Elide. Pausanias dit, I. VI. ch. xxj. » Au-delà du mont Erymanthe, vers le mont *Saurus*, on voit un vieux temple d'Hercule qui tombe en ruine, & la sépulture de *Saurus*, fameux bandit, qui infestoit tout ce canton, & qui fut tué par Hercule. Une rivière qui a sa source au midi, » passe au pié du mont *Saurus*, & va tomber dans l'Alphée, vis-à-vis du mont Erymanthe. (D. J.)

SAURITES, (Hist. nat.) pierre qui, suivant Plin, se trouve dans le ventre d'un lézard.

SAURLAND, (Géog. mod.) nom qu'on donne en Allemagne au duché de Westphalie; ce pays dépend de l'archevêché de Cologne, & fait partie du domaine séparé. Il confine avec les évêchés de Munster & de Paderborn, le comté de la Mark, le landgraviat de Hesse & le comté de Waldeck; Arasberg est la capitale de ce pays, qui renferme plusieurs bailliages; mais le *Saurland* n'est pas aussi fertile que le pays du diocèse de Cologne. Son commerce consiste en chair salée, & c'est de-là qu'on tire ces jambons qu'on nomme encore mal-à-propos *jambons de Mayence*, parce que le plus grand débit s'en faisoit autrefois aux foires de Mayence & de Francfort. (D. J.)

SAUROMATES, *Sauromatae*, (Géog. anc.) nom que les Grecs donnent aux peuples que les Latins appellent ordinairement *Sarmates*, & c'est un nom commun & général, pour désigner principalement la partie de la Scythie, voisine du Tanais ou des palus Méotides. Les *Sauromates*, dit Pomponius Mela, liv. I. c. xix. possèdent les bords du Tanais & les terres voisines. Dans un autre endroit, l. II. c. j. il ajoute que les Agathyrses & les *Sauromates* entourent les Palus Méotides. Plin, liv. X. Ep. 14. fait mention du roi des *Sauromates* ou de Sarmatie, & sur une médaille frappée sous Sévère, & décrite par M. Spanheim; on lit ces mots BACIAEΩC CAYPOMATOY. (D. J.)

SAURURUS, (Botan.) genre de plante nommée par le vulgaire *queue de lézard*; selon Linnæus, le calice de la fleur est monopétale, oblong, permanent, & coloré, ce qui la fait prendre pour être la fleur. Les étamines sont six filets longs, chevelus, placés par trois de chaque côté; les boissettes des étamines

font droites & oblongues ; le germe du pistil est ovale , & divisé en trois lobes , il n'y a point de stile , mais trois stigma obtus , & qui subsistent ; le fruit est une baie ovale , ayant une seule loge qui renferme une graine de même figure.

Selon le système de Ray , la fleur du *Saururus* ressemble à celle de l'arum ; elle est à pétale , garnie de deux étamines , & hermaphrodite. Son ovaire est ovale , mol , ne contient qu'une semence , & a un tube divisé en trois. Ses fleurs & ses fruits forment des épis longs & foibles ; Plumier compte quatre especes de ce genre de plante. (D. J.)

SAUSSAYE , f. f. (*Jardinage.*) est un lieu planté de saules. Voyez SAULE.

SAUSSE , voyez SAUCE.

SAUSTIA , (*Géog. mod.*) bourgade d'Asie , dans l'Anatolie , & dans l'Aladoulie ; cette bourgade délabrée , étoit autrefois la métropole de la première Arménie , dans l'exarchat du Pont. (D. J.)

SAUT , f. m. (*Gymnast.*) un des cinq exercices qui composoient le pentatle. Le saut consistoit ou à franchir un fossé , quelque élévation ou quelque espace marqué. Ainsi , les anciens distinguoient plusieurs sortes de sauts , comme on peut le voir dans Mercurialis , liv. II. ch. xj. il suffit de dire ici , pour ne point ennuyer le lecteur d'une compilation de termes scientifiques , que celui qui sautoit le mieux & le plus loin , obtenoit le prix. (D. J.)

SAUT DE L'OUTRE , (*Antiq. Rom.*) le saut de l'outre , étoit un jeu d'exercice des gens de la campagne , dont Virgile & Athénée font mention. L'adresse de ce jeu consistoit à demeurer de bout sur l'outre après avoir sauté. (D. J.)

SAUT DE NIAGARA , (*Hist. nat. Géog.*) c'est ainsi que l'on nomme une cascade formée par la chute des eaux du fleuve de saint Laurent , qui produit un des spectacles les plus étonnans qu'il y ait au monde. Suivant les descriptions que les voyageurs du Canada nous en ont données , cette cascade forme la figure d'un fer à cheval , coupé en deux par une île fort étroite , & qui peut avoir un demi-quart de lieue de longueur ; ce qui fait deux nappes d'eau d'une largeur considérable , & que l'on juge avoir à-peu-près cent vingt piés de hauteur perpendiculaire. Cette prodigieuse cascade est reçue sur un rocher qu'elle a creusé , comme on en juge par le bruit qu'on entend , qui ressemble à celui d'un tonnerre souterrain ou éloigné. La rivière se ressent très-long-tems de la secousse qu'elle éprouve par cette chute précipitée , dont le fracas se fait entendre à une distance très-grande ; d'ailleurs l'eau divisée & atténuée par la violence de sa chute , forme un brouillard épais que l'on apperçoit de fort loin , & qui sert encore à relever un spectacle si merveilleux.

SAUT DE BRETON , voyez l'article EMBRASSADE.

SAUT , en Musique , est tout passage d'un son à un autre par degrés disjoints. Voyez DEGRÉ & DISJOINT. Il y a saut régulier qui se fait toujours sur un intervalle consonnant ; (voyez CONSONNANCE & INTERVALLE) , & saut irrégulier , qui se fait sur un intervalle dissonnant. Cette distinction vient de ce que toutes les dissonnances , excepté la seconde qui n'est pas un saut , sont plus difficiles à entonner que les consonnances ; observation nécessaire dans la mélodie , pour composer des chants faciles & agréables. (S)

SAUT , (*Danse.*) se dit d'un pas de ballet , des danses par-haut , où l'on élève en même tems son corps & ses deux piés en l'air pour friser la cabriole ; ce qu'on fait ordinairement à la fin d'un couplet , & pour marquer les doubles cadences.

Le saut simple ou pas sauvé , c'est lorsque les jambes étant en l'air ne font aucun mouvement , soit qu'on le fasse en-avant , en-arrière , ou de côté.

Tome XIV.

Le saut battu , c'est lorsque les jambes étant en l'air , les talons battent une ou plusieurs fois l'un contre l'autre : & quand on les passe l'une par-dessus l'autre par trois fois , cela s'appelle entrechat.

Le saut de basque , est un coupé sauté en tournant ; on appelle aussi le saut majeur , cabriole , lorsqu'on remue les piés en l'air ; quelques-uns l'appellent cadence. Voyez COUPÉ , CABRIOLE , &c.

SAUT , un pas & un saut , (*Manège.*) est un des sept airs ou mouvemens artificiels d'un cheval. Il est composé , pour ainsi dire de trois airs , savoir le pas , qui est d'aller terre à terre ; le lever , qui est une courbette , & le tout finit par un saut. Voyez AIR & SAUTS.

Le pas , à proprement parler , met le cheval en train , & lui donne la facilité de se dresser pour sauter ; de même qu'une personne qui court avant de sauter , afin de le faire plus haut & plus loin.

Dans toutes sortes de sauts , le cavalier ne doit donner aucune aide avec les jambes ; mais seulement le bien soutenir de la bride , quand il s'élève du devant , afin qu'il puisse se lever plus haut en-arrière ; quand il commence à lever du derrière , il faut le soutenir un peu du devant , & l'arrêter sur le tems , comme s'il étoit suspendu en l'air , marquant le mouvement avec la main de la bride , de sorte qu'on le prenne comme une balle au bond ; c'est-là le grand art de sauter.

On appelle le saut de l'étalon , le moment où il couvre la jument.

SAUT DE LOUP , terme de Terrassier , fossé que l'on fait au bout d'une allée ou ailleurs , pour en défendre l'entrée sans ôter la vue. (D. J.)

SAUTAGE , f. m. (*Pêche de hareng.*) terme d'usage dans le commerce du hareng blanc , pour signifier l'action de ceux qui foulent le poisson , à mesure qu'on l'a pacqué dans les barrils : ce mot est principalement en usage en Normandie & en Picardie. (D. J.)

SAUTE , (*Marine.*) c'est un commandement qui est synonyme à va : on dit , saute sur ce pont , saute sur le beaupré , saute sur la vergue , &c. pour dire va à ce pont , au beaupré , &c.

SAUTELLE , f. f. (*Agriculture.*) c'est un sarment qu'on transplante avec sa racine. La manière d'élever la vigne par sautelles est assez heureuse , & fort facile à pratiquer , puisqu'on a la commodité de coucher quelque branche si on veut autour de chaque sep. On dit quelle branche on veut coucher ; car ordinairement sur chaque sep on n'en marcotte qu'une ; encore faut-il qu'elle soit venue entre la branche qui doit être taillée , & le courson qu'on doit laisser. Cette opération est préférable à la marcotte , d'autant que souhaitant du fruit , & en ayant de tout près à venir en apparence , il est hors de raison d'en aller chercher ailleurs , qui n'est pas si assuré , à-moins qu'il n'y ait quelque place vuide qu'il faille absolument remplir.

Ces sautelles se font donc en couchant la branche en terre ; mais de telle manière qu'étant couchée ainsi , elle fasse un dos de chat à trois yeux éloignés de l'origine de cette branche , & cela par une espèce de ménage qu'on fait du bois , en l'obligeant en cet état de faire deux piés de vignes ; au lieu qu'il n'en produiroit qu'un , si la marcotte étoit couchée tout de son long ; on observe aussi pour réussir dans cette opération , que directement sur ce dos de chat il y ait un bourgeon ; que l'élévation de ce dos soit des deux côtés recouverte de terre , & que l'extrémité de la branche qui passe au-delà de ce dos , sorte de terre des deux yeux seulement. Ce n'est pas qu'il soit permis à un vigneron de faire des sautelles dans la vigne de son maître , à dessein de regarnir quelques places vuides ; car c'est une porte ouverte à la fri

Y Y y ij

ponnerie, en ce que lorsque ces *sautelles* ont pris racine, il est aisé de les lever en guise de marcottes; ce que la plupart des vigneron, dont la foi est fort suspecte, ne manqueroient pas de faire; c'est pour cela qu'il y a bien des coutumes dans les pays de vignobles, où les *sautelles* sont défendues, & où il n'y a que les provins dont on puisse se servir pour garnir une vigne. *Liger. (D. J.)*

SAUTER, v. n. *l'action de, (Physiol.)* dans le *saut*, les muscles sont obligés d'agir non-seulement pour résister au poids du corps, mais même pour le relever avec force, lui faire perdre terre, & l'élaner en l'air comme font les sauteurs, lorsqu'ils *sautent* à pié joint sur une table. Pour *sauter* ainsi, ils plient & panchent la tête & le corps sur les cuisses, les cuisses sur les jambes, & les jambes sur les piés. Leurs muscles étant ainsi pliés & allongés comme pour prendre leur secousse, ils les remettent dans cette contraction subite qui fait ressort contre terre, d'où ils s'élancent en l'air, & se redressent en arrivant sur le bord d'une table ou autre corps sur lequel ils *sautent*.

Cet effort est suffisant pour rompre le tendon d'Achille, & plusieurs sauteurs se sont blessés en s'élançant ainsi, & en manquant le lieu sur lequel ils se propoient de *sauter*. Le nommé Cauchois, l'un des plus habiles sauteurs qu'on ait vu en France, dans un saut qu'il fit à piés joints sur une table élevée de trois piés & demi, se rompit les deux tendons d'Achille, & fut guéri de cette blessure par M. Petit. La table sur laquelle *sautoit* le sieur Cauchois se trouva plus haute qu'à l'ordinaire; son élan ne l'éleva pas assez; il n'y eût que les bouts de ses piés qui touchèrent sur le bord de la table; ils n'y appuyèrent qu'en glissant, & qu'autant qu'il falloit pour se redresser & rompre sa détermination en-avant; la ligne de gravité ne tombant point sur la table, le sauteur tomba à terre, droit sur la pointe de ses piés étendus de manière que les tendons d'Achille furent, pour ainsi dire, surpris dans leur plus forte tension; & que la chute de plus de trois piés ajouta au poids ordinaire du corps une force plus que suffisante pour les rompre; puisque cette force étoit celle qu'avoit acquis le poids du corps multiplié par la dernière vitesse de la chute.

Pour comprendre les tristes accidens qui arrivent dans les sauts, il faut remarquer que dans l'état naturel, quand nous sommes exactement droits sur nos piés, la ligne de gravité du corps passe par le milieu des os de la cuisse, de la jambe & du pié: ces os pour lors se soutiennent mutuellement comme font les pierres d'une colonne, & nos muscles n'agissent presque point. Au contraire, pour soutenir notre corps lorsque nos jointures sont pliées, nos muscles agissent beaucoup, & leurs contractions sont d'autant plus fortes, que la flexion des jointures est plus grande; elles peuvent même être pliées au point, que le poids du corps & les muscles qui le tiennent en équilibre, feront effort sur les os avec toute la puissance qu'ils peuvent avoir; alors les apophyses où les muscles s'attachent, pourront se casser, si les muscles résistent; mais si les apophyses des os sont plus fortes, la rupture se fera dans les muscles ou dans leurs tendons.

Maintenant pour calculer la force de tous les muscles qui agissent, lorsqu'un homme se tenant sur ses piés, s'élève en *sautant* à la hauteur de deux piés ou environ; il faut savoir que si cet homme pèse cent cinquante livres, les muscles qui servent dans cette action, agissent avec deux mille fois plus de force, c'est-à-dire, avec une force équivalente à trois cents mille livres de poids ou environ: Borelli même dans ses ouvrages, fait encore monter cette force plus haut. *(D. J.)*

SAUTER, *(Marine.)* c'est changer, en parlant du

vent. Ainsi on dit que le vent a *sauté* par tel rumb, pour dire que le vent a changé, & qu'il souffle à cet air de vent.

SAUTER, *en terme de manège*, c'est faire des sauts. *Aller par bonds & par sauts*, c'est aller à courbette & à caprioles. *Sauter entre les piliers*, se dit du cheval qu'on a accoutumé à faire des sauts, étant attaché aux deux piliers du manège, sans avancer ni reculer. *Sauter une jument*, se dit de l'étalon, lorsqu'il la couvre. *Sauter de ferme à ferme*, se dit quand on fait sauter un cheval, sans qu'il bouge de sa place.

SAUTEREAU, f. m. *(Lutherie.)* partie des instrumens à clavier & à cordes, comme le clavecin & l'épinette. Il y a à ces instrumens autant de *sautereaux* que de cordes.

Un *sautereau* ainsi nommé à *saltando*, parce qu'ils sautent, lorsqu'ils exercent leurs fonctions, est une petite regle de bois de poirier ou autre facile à couper, large d'un demi-pouce, épaisse seulement d'une ligne, & longue autant qu'il convient: cette petite regle a à son extrémité supérieure une entaille *AC* large d'une ligne & demie, & longue environ d'un pouce: cette entaille dont la partie inférieure est coupée en biseau, reçoit une petite pièce de bois blanc *KL*, que l'on appelle *languette*; cette pièce est taillée en biseau à la partie inférieure: ce biseau porte sur celui de l'entaille *AC*.

Lorsque la languette est placée dans cette entaille, on l'arrête par le moyen d'une cheville *D*, qui est une petite épingle, laquelle traverse le *sautereau* & la languette qui doit se mouvoir facilement autour de cette cheville. A la partie supérieure de la languette est un petit trou *o* dans lequel passe une plume de corbeau *ok* taillée en pointe, & amincie autant qu'il convient, pour qu'elle ne soit point trop roide: ce qui feroit rendre aux cordes un son désagréable. A la partie postérieure des mêmes languettes est une entaille ou rainure, suivant leur longueur. *Voyez la fig. 1.* Cette entaille reçoit un ressort *ed*, qui est une soie de porc ou de sanglier, qui renvoie toujours la languette entre les deux côtés de l'entaille du *sautereau* jusqu'à ce que le biseau de celle-ci porte sur le biseau de celui-là. *Voyez les fig. E III.*

Les *sautereaux* traversent deux planches ou regles de bois fort minces, percées chacun d'autant de trous qu'il y a de *sautereaux*: ces trous sont en quarré, & répondent perpendiculairement, savoir, ceux des registres sur ceux du guide. *Voyez REGISTRE DE CLAVECIN & GUIDE DE CLAVECIN.* Les *sautereaux*, après avoir traversé le registre & le guide, descendent perpendiculairement sur les queues des touches qui font chacune une petite bascule. *Voyez CLAVIER DE CLAVECIN.*

Il suit de cette construction, que si on abaisse avec le doigt une touche du clavier, elle hauffera (à cause qu'elles sont en bascules) du côté de sa queue, laquelle élèvera le *sautereau* qui porte dessus. Le *sautereau*, en s'élevant, rencontrera par la plume de sa languette, la corde qui est tendue vis-à-vis de lui; il l'écartera de son état de repos jusqu'à ce que la résistance de la corde excède la roideur de la plume; alors la corde surmontera cette roideur, & fera fléchir la plume qui la laissera échapper: cette corde ainsi rendue à elle-même, fera plusieurs oscillations: ce qui produit le son. *Voyez l'explication de la formation du son par les cordes à l'article CLAVECIN.* Si ensuite on lâche la touche, elle retombera par son propre poids, le *sautereau* n'étant plus soutenu, retombera aussi jusqu'à ce que la plume touche la corde en-dessus; alors, si le poids du *sautereau* excède la résistance que le ressort ou soie de sanglier dont on a parlé est capable de faire, ainsi que cela doit toujours être, le *sautereau* continuera de descendre, parce que le ressort, en fléchissant, laissera assez

éloigner la languette de la corde, pour que sa plume puisse passer.

SAUTERELLE, f. f. (*Hist. nat. Insectolog.*) *locusta*, insecte que M. Linnæus a mis dans la classe des coléoptères, dans le genre des grillons; cet auteur ne parle que de quatre especes de sauterelles, *faun. suec.* Swammerdam en a observé vingt-une especes; il y en a de très-petites & d'autres qui sont très-grandes.

La grande sauterelle verte qui se trouve très-communément dans les prés, est d'un verd clair, à l'exception d'une ligne brune qui se trouve sur le dos, sur la poitrine & sur le sommet de la tête; & de deux autres lignes d'un brun plus pâle qui sont sur le ventre. La tête est oblongue, & elle a quelque ressemblance avec celle d'un cheval; les antennes sont longues & placées au sommet de la tête; elles diminuent de grosseur jusqu'à leur extrémité; le corcelet est élevé & étroit; il a une épine en-dessus & une autre en-dessous; la première paire des jambes est plus courte que les autres; celles de la troisième paire sont les plus longues & les plus grosses: elles ont toutes deux crochets à l'extrémité. Les ailes sont au nombre de quatre, & presque transparentes, surtout les deux postérieures; le ventre est très-grand, composé de huit anneaux & terminé par deux petites queues couvertes de poils. La femelle diffère en ce qu'elle a une double pointe dure & fort longue à l'extrémité de la queue.

Les œufs des grosses sauterelles vertes commencent à éclore à la fin d'Avril ou un peu plus tard; les vers qui en sortent, ne sont pas plus gros qu'une puce; ils ont d'abord une couleur blanchâtre; ils deviennent noirâtres au bout de deux ou trois jours, & ensuite roux; bientôt après ces vers prennent la forme des sauterelles, & en effet ils commencent à sauter, quoiqu'ils soient très-petits dans l'état de nymphe. Une sauterelle en nymphe ne diffère d'une sauterelle entièrement formée, qu'en ce qu'elle n'a point d'ailes apparentes. Elles s'accouplent peu de tems après que leurs ailes sont développées, & elles restent unies l'une à l'autre assez long-tems; alors on les sépare difficilement. Le chant ou plutôt le bruit de la sauterelle vient du frottement des ailes les unes contre les autres, dans la plupart des especes, ou du frottement des ailes avec les pattes dans d'autres; il n'y a que le mâle qui fasse entendre ces bruits. *Suite de la mat. méd. par MM. Salerne & Nobleville, & collection acad. tom. V. de la partie étrangère. Voyez INSECTE.*

Il faut lire sur les sauterelles, Giuseppi Zinanni, *dissertatione sopra variè specie di cavallette 1737 in-4°*. Le dessus & le dessous du corcelet des sauterelles sont armés d'une peau si dure, qu'elle leur sert de cuirasse: c'est ce qui a fait dire à Claudien, épigr. 6.

Cognatur dorso, durefcit amictus,

Armavit natura cutem.

C'est aussi ce que dit l'auteur de l'apocalypse, *ch. ix. v. 9*. Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, fondent par milliers sur des champs ensemencés, & enlèvent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. En voici un exemple assez remarquable que l'on trouve dans l'histoire militaire de Charles XII. roi de Suede, *tom. IV. p. 160*. Son historien rapportant que cet infortuné prince fut très-incommodé dans la Bessarabie par les sauterelles, s'exprime en ces termes:

Une horrible quantité de sauterelles s'élevait ordinairement tous les jours avant midi du côté de la mer, premièrement à petits flots, ensuite comme des nuages qui obscurcissaient l'air, & le rendoient si sombre & si épais, que dans cette vaste plaine le soleil paroissait s'être éclipsé. Ces insectes ne voloient point proche de terre, mais à-peu-près à la même hauteur que l'on voit voler les hirondelles, jusqu'à

ce qu'ils eussent trouvé un champ sur lequel ils pussent se jeter. Nous en rencontrions souvent sur le chemin, d'où ils se jettoient sur la même plaine où nous étions, & sans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux, ils s'élevaient de terre, & couvraient le corps & le visage à ne pas voir devant nous, jusqu'à ce que nous eussions passé l'endroit où ils s'arrêtoient. Partout où ces sauterelles se reposaient, elles y faisoient un dégât affreux, en broutant l'herbe jusqu'à la racine; enforte qu'au lieu de cette belle verdure dont la campagne étoit auparavant tapissée, on n'y voyait qu'une terre aride & sablonneuse.

On ne sauroit jamais croire que cet animal pût passer la mer, si l'expérience n'en avoit si souvent convaincu les pauvres peuples; car après avoir passé un petit bras du Pont-Euxin, en venant des îles ou terres voisines, ces insectes traversent encore de grandes provinces, où ils ravagent tout ce qu'ils rencontrent. On peut lire sur leurs dégâts en Afrique, Léon l'Africain. Leurs noms en hébreu qui signifient *dévorer, consumer*, ne sont pris que des ravages qu'elles exercent.

Les histoires anciennes & modernes parlent d'une espece de sauterelles communes dans les pays orientaux, dont la chair est blanche & d'un goût excellent. Les peuples de ces contrées les préparent différemment: les uns les font bouillir, & les autres les font sécher au soleil, avant que de les manger. Dampier rapporte dans ses voyages, que cela se pratiquoit encore de son tems. Il ajoute que dans quelques îles de la mer des Indes, il y a des sauterelles de la longueur d'un pouce & demi, de la grosseur d'un petit doigt, ayant des ailes larges & minces & des jambes longues & déliées; les habitans les rôtissent dans une terrine, où les ailes & les jambes se détachent; mais la tête & le corps deviennent rouges comme les écrevisses cuites.

Au royaume de Tunquin les habitans en amassent autant qu'ils peuvent, les grillent sur des charbons, ou bien les salent, afin de les conserver. Lorsqu'en 1693 il se répandit en Allemagne une armée de sauterelles, quelques personnes essayèrent d'en manger. Le célèbre Ludolph qui avoit tant voyagé en Orient, ayant trouvé qu'elles étoient de l'espece dont les Orientaux font cas, en fit préparer à leur manière, & en régala le magistrat de Francfort. (*D. J.*)

SAUTERELLE-PUCE, (*Hist. nat. des insectes.*) petit insecte qui saute. On voit naître au printemps plutôt ou plus tard, selon que la saison est plus ou moins avancée, certaines écumes blanches, qui s'attachent indifféremment à toutes sortes de plantes. Nos Naturalistes jusqu'à Swammerdam & Poupert n'ont point connu la cause de ces écumes. Isidore de Séville, ainsi nommé, parce qu'il étoit archevêque de cette ville en 601, prélat estimable, mais mauvais physicien, s'est imaginé que c'étoit des crachats de coucou. Quelques-uns ont pensé que c'étoit la sève, le suc des plantes qui s'extravaioit. D'autres, comme Mouffet, que c'étoit une rosée écumeuse. D'autres enfin ont prétendu que ce sont des vapeurs qui s'élèvent de quelques terres par la chaleur de l'atmosphère, & qui s'attachent aux plantes; mais toutes ces opinions ne sont que des erreurs.

M. Poupert a le premier découvert la véritable origine de cette écume printanière dans les *Mémoires de l'académie des Sciences, année 1705*, où du-moins il a le premier développé ce que Swammerdam n'avoit fait que conjecturer. Cet homme, né pour l'étude des insectes, patient pour les observer, adroit pour en faire la délicate anatomie quand la chose étoit possible, a prouvé que cette écume étoit l'ouvrage des sauterelles qu'il avoit décrites dans le *Journal des savans, en 1693*.

Elles sont fort petites & sautent comme des pu-

ces, d'où leur vient le nom qu'elles portent. Leurs piés de derriere n'excèdent pas la hauteur de leur dos, ainsi que font ceux des autres *sauterelles* : ils font toujours pliés sous le ventre comme dans les puces, ce qui fait que les *sauterelles-puces* sautent extrêmement vite, & sans perdre le moindre tems. Elles ont un aiguillon roide & fort pointu, avec lequel elles tirent le suc des plantes. Ce font peut-être les seules especes de *sauterelles* qui ayent un aiguillon. Toutes les autres qui font connues ont une bouche, des levres & des dents, avec lesquelles elles mangent les herbes & même la vigne.

Vos locustæ

Ne meas lædatis vites : sunt enim teneræ.

Nos *sauterelles-puces* font des œufs, d'où naissent d'autres petites *sauterelles* qui font enveloppées pendant quelque tems d'une fine membrane. Cette membrane est un fourreau qui a des yeux, des piés, des aîles, & d'autres organes qui font les étuis de semblables parties du petit animal qu'elles renferment. Quand il sort de son œuf, il paroît comme un petit ver blanchâtre. Quelques jours après, il devient couleur de verd de pré, couleur que le suc des plantes, dont il se nourrit, pourroit bien lui communiquer. Alors il ressemble presque à un petit crapeau ou à une grenouille verte qui monte sur les arbres, & qu'on appelle pour cette raison *rana arborea*, grenouille d'arbre. Quoique cet insecte soit enveloppé d'une membrane, il ne laisse pas de marcher fort vite & hardiment, mais il ne saute & ne vole point qu'il n'ait quitté sa pellicule.

Aussi-tôt qu'il est sorti de son œuf, il monte sur une plante qu'il touche avec son anus, pour y attacher une gouttelle de liqueur blanche & toute pleine d'air. Il en met une seconde auprès de la première, puis une troisième, & il continue de la sorte jusqu'à ce qu'il soit tout enveloppé d'une grosse écume, dont il ne sort point qu'il ne soit devenu un animal parfait, c'est-à-dire qu'il ne soit délivré de la membrane qui l'environne.

Pour jeter cette écume, il fait une especes d'arc de la moitié de son corps, dont le ventre devient la convexité; il recommence à l'instant un autre arc opposé au premier, c'est-à-dire que son ventre devient concave de convexe qu'il étoit. A chaque fois qu'il fait cette double compression, il sort une petite écume de son anus, à laquelle il donne de l'étendue en la poussant de côté & d'autre avec ses piés.

M. Poupard a mis sur une jeune menthe plusieurs de ces petites *sauterelles* : les feuilles sur lesquelles elles firent leurs écumes ne grandirent point, & celles qui leur étoient opposées devinrent de leur grandeur naturelle; cela prouve que ces insectes vivent du suc des plantes, tandis qu'ils sont dans leurs écumes. Quand la jeune *sauterelle* est parvenue à une certaine grandeur, elle quitte son enveloppe qu'elle laisse dans l'écume, & elle saute dans la campagne : cette écume la garantit des ardeurs du soleil qui la pourroient dessécher. Elle la préserve encore des araignées qui la suçeroient. Les laboureurs disent que ces écumes font un présage de beau tems; mais c'est qu'elles ne paroissent que quand le tems est beau, car le mauvais tems les détruit. (D. J.)

SAUTERELLE, (*Coupe des pierres.*) instrument de bois composé de deux règles *BA*, *CA*, assemblées par un bout *A*, comme la tête d'un compas pour être mobiles, & propres à prendre l'ouverture de toutes sortes d'angles, rectilignes, droits, aigus ou obtus.

Ce récipiangle sert pour transporter sur la pierre ou sur le bois l'angle d'une encoignure ou d'un trait de l'équerre, il est plus usité dans la coupe des bois que dans celle des pierres, où l'on se sert pour la même fin du compas d'appareilleur, qui est une es-

pece de *sauterelle*, à laquelle on a ajouté des pointes pour servir de fausse-équerre ou de compas, suivant les occurrences.

SAUTEUR, f. m. (*Littérature.*) les Grecs qui avoient placé la danse au rang des marches militaires en abusant de l'établissement de leur gymnase, la prostituèrent aux baladins & à des gens méprisables, sans même lui faire changer de nom; alors l'art de faire des sauts & des tours de force fut un des quatre genres de la danse; mais il faut ajouter qu'on faisoit peu de cas de ce talent & de ceux qui l'exerçoient. Clistene refusa sa fille à Hippoclide pour avoir fini sa danse par l'imitation des postures baladines. On a trouvé à Nîmes une petite figure de bronze, qui représente un de ces *sauteurs*; la conformité qui s'y rencontre avec la pratique que nos voltigeurs suivent aujourd'hui, a une singularité qui frappe. Le tonnelet même que ces sortes de gens portent, ressemble à-peu de chose près à celui que l'on voit à cette figure. Le comte de Caylus, *antiq. greq. rom. &c. tome III. (D. J.)*

SAUTEUR, (*Manège.*) un sauteur est de deux especes, ou entre les piliers, ou en liberté. Le sauteur entre les piliers est un cheval auquel on apprend à faire des sauts entre les deux piliers. Voyez SAUT. Le sauteur en liberté est celui à qui on apprend à faire le pas & le saut en appuyant le poinçon, ou en croisant la gaule par-derriere.

On met des trouffe-queues aux sauteurs, pour leur tenir la queue en état, & l'empêcher de jouer & de faire paroître le sauteur large de croupe.

SAUTOIR, terme d'Horlogerie, c'est le nom d'une piece de la cadrature d'une montre ou d'une pendule à répétition; il est synonyme à valet. Voyez VALET.

SAUTOIR, terme de Blason, piece honorable de l'écu fait en forme de croix de saint André, qu'on appelle autrement *croix de Bourgogne*. Sa largeur ordinaire est le tiers de l'écu, quand elle est seule. Il y a des sautoirs alaisés, & des sautoirs en nombre qu'on pose en différens endroits de l'écu. Il s'en voit de chargés, d'accompagnés, d'engrelés, d'endenchés, d'échiquetés, & de panne comme vair & hermine. *Ménéstrier. (D. J.)*

SAUTRIAUX, f. m. plur. (*Basse-lifférie.*) ce sont des especes de petits bâtons dont les basse-liffiers se servent pour attacher les lames où tiennent leurs liffes; ils sont dans la forme de ce qu'on appelle le fléau dans une balance; c'est la camperche qui les soutient. (D. J.)

SAUVAGAGI, f. m. (*Coton des Indes.*) toile de coton blanche qui vient des Indes orientales, particulièrement de Surate. Les pieces de ces toiles ont treize à treize aunes & demie de long, sur cinq à huit de large. *Savary. (D. J.)*

SAUVAGE, ce mot sert en matiere médicale à distinguer les végétaux qui croissent naturellement dans les champs d'avec ceux que l'on cultive. Sur quoi il faut remarquer que cette distinction est essentielle, d'autant que les plantes sauvages ont pour l'ordinaire plus d'efficacité que celles qui sont cultivées.

Sauvage est encore une épithete dont l'on se sert en matiere médicale, pour désigner les animaux sauvages, & les distinguer de ceux qui sont privés.

Les animaux sauvages fournissent une meilleure nourriture que les domestiques, car les animaux privés ou domestiques sont d'un tempérament humide, nourris dans la mollesse & l'inaction, tandis que les sauvages ont la chair ferme & même grasse.

D'ailleurs si l'exercice contribue à conserver la santé aux hommes, il fait le même effet parmi les animaux : les fels & les huiles sont plus exaltés dans la viande des animaux qui ont été laissés en liberté; ils

sont plus sains & plus robustes, ils fournissent une nourriture meilleure aux personnes qui ont la force de le digérer, car le même exercice qui exalte leur sel & leur huile rend aussi leur chair plus ferme & plus dense.

Les médicamens tirés du regne animal sont comme les alimens plus efficaces & meilleurs lorsqu'ils sont tirés des animaux *sauvages*, que s'ils sont pris parmi les animaux domestiques. Tel est le bézoard animal, tel est la graisse d'ours; tels sont d'autres remèdes tirés du regne animal, qui sont d'autant plus efficaces, qu'ils sont tirés des animaux les plus féroces & les moins apprivoisés.

SAUVAGE ou SAUVEMENT, (*Marine.*) on s'entend faire le: c'est s'employer à recouvrer les marchandises perdues par le naufrage ou jetées à la mer. Le tiers de ces marchandises appartient à ceux qui les sauvent.

On appelle *frais du sauvage* le paiement qu'on donne à ceux qui sauvent quelque chose, ou la part qu'ils ont à ce qu'ils sauvent.

SAUVAGES, f. m. plur. (*Hist. mod.*) peuples barbares qui vivent sans lois, sans police, sans religion, & qui n'ont point d'habitation fixe.

Ce mot vient de l'italien *salvagio*, dérivé de *salvaticus*, *selvaticus* & *silvaticus*, qui signifie la même chose que *sylvestris*, agreste, ou qui concerne les bois & les forêts, parce que les *sauvages* habitent ordinairement dans les forêts.

Une grande partie de l'Amérique est peuplée de *sauvages*, la plupart encore féroces, & qui se nourrissent de chair humaine. Voyez ANTROPOPHAGES.

Le P. de Charlevoix a traité fort au long des mœurs & coutumes des *sauvages* du Canada dans son journal d'un voyage d'Amérique, dont nous avons fait usage dans plusieurs articles de ce Dictionnaire.

SAUVAGES, (*Géog. mod.*) on appelle *sauvages* tous les peuples indiens qui ne sont point soumis au joug du pays, & qui vivent à-part.

Il y a cette différence entre les peuples *sauvages* & les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées qui ne veulent point se réunir, au-lieu que les barbares s'unissent souvent, & cela se fait lorsqu'un chef en a soumis d'autres.

La liberté naturelle est le seul objet de la police des *sauvages*; avec cette liberté la nature & le climat dominant presque seuls chez eux. Occupés de la chasse ou de la vie pastorale, ils ne se chargent point de pratiques religieuses, & n'adoptent point de religion qui les ordonne.

Il se trouve plusieurs nations *sauvages* en Amérique, à cause des mauvais traitemens qu'elles ont éprouvés, & qu'elles craignent encore des Espagnols. Retirés dans les forêts & dans les montagnes, elles maintiennent leur liberté, & y trouvent des fruits en abondance. Si elles cultivent autour de leurs cabanes un morceau de terre, le mays y vient d'abord; enfin la chasse & la pêche achevent de les mettre en état de subsister.

Comme les peuples *sauvages* ne donnent point de cours aux eaux dans les lieux qu'ils habitent, ces lieux sont remplis de marécages où chaque troupe *sauvage* se cantonne, vit, multiplie & forme une petite nation. (*D. J.*)

SAUVAGEA, f. f. (*Botanique.*) genre de plante, dont voici les caractères. Le calice subsistant de la fleur est de cinq feuilles faites en lancettes pointues; la fleur est à cinq pétales plats, droits, obtus, échancrés, & plus longs que les feuilles du calice. Les étamines sont des filets nombreux, chevelus, qui ont la moitié de la longueur de la fleur; leurs bossettes sont simples; le germe du pistil est enseveli dans le calice; le style est court; les stigmas sont au nombre de six, oblongs, & de la longueur du style: le fruit

est une capsule ovale, couverte, à une seule loge; l'enveloppe de la fleur & la capsule s'ouvrent horizontalement au milieu; les graines sont petites & nombreuses. Linn. *gen. plant.* p. 240. (*D. J.*)

SAUVAGEON, f. m. (*Jardinage.*) est le même que *sujet*, que *franc*. Voyez SUJET.

SAUVAGINE, f. f. (*Pelleterie.*) nom que l'on donne aux peaux non apprêtées de certains animaux sauvages qui se trouvent communément en France, tels que peuvent être les renards, les lievres, les blaireaux, les putois, les fouines, les belettes; & la *sauvagine* n'est regardée que comme une pelleterie commune qui ne s'emploie que pour les fourrures de peu d'importance. *Savary.* (*D. J.*)

SAUVAGUZÉES, f. m. pl. (*coton des Indes.*) ce sont des toiles blanches de coton qui viennent des Indes orientales. Il y en a, qu'on appelle *balazées*, qui se fabriquent à Surate, & d'autres que l'on nomme *sauvaguzées-dontis*. Elles ont treize aunes & de mie sur deux tiers de large. *Dict. de Comm.*

SAUVE-GARDE, f. m. (*Hist. nat.*) c'est le nom que les Hollandois établis à Surinam, donnent à une espèce de serpent, qui diffère des serpens ordinaires, des lézards & de l'ignané; il vient d'un œuf, comme les lézards; ses écailles sont menues & lisses; il se nourrit des œufs d'oiseau qu'il va manger dans leurs nids: lorsqu'il veut pondre les siens, il forme un creux sur le bord des rivières, & il les laisse éclore à la chaleur du soleil; les œufs sont de la grosseur de ceux d'une oie, mais plus allongés; les Indiens ne font aucune difficulté d'en manger. Mademoiselle Mérian, qui nous donne la description de cet animal, n'a pas pu éclaircir davantage sa nature; elle nous laisse dans l'incertitude si elle parle d'un crocodile ou cayman, d'un serpent ou d'un lézard.

SAUVE-GARDE, f. f. (*Jurisprud.*) sont des lettres données à quelqu'un, par lesquelles on le met sous sa protection, avec défenses à toutes personnes de le troubler ni empêcher, sous certaines peines, & d'être déclaré infractionneur de la *sauve-garde*. Il y a des *sauve-gardes* pour la personne en quelque lieu qu'elle aille; il y en a qui sont spécialement pour les maisons & biens, pour empêcher qu'il n'y soit fait aucun dommage, & pour empêcher le propriétaire du logement des gens de guerre.

Il est parlé de ces *sauve-gardes* dans plusieurs coutumes; & dans le recueil des ordonnances de la troisième race, on trouve nombre de lettres de *sauve-garde* données à des abbayes & autres églises.

La *sauve-garde* peut être accordée par le roi, ou par les juges, soit royaux, ou des seigneurs.

On entend quelquefois par *sauve-garde*, une plaque de fer apposée sur la porte d'une maison, sur laquelle sont les armes du roi ou de quelqu'autre seigneur, avec ce mot *sauve-garde*; ces panonceaux ne sont pas la *sauve-garde* même, ils ne sont qu'un signe extérieur qui annonce que le propriétaire de la maison est sous la *sauve-garde* du roi ou de quelqu'autre seigneur. Voyez le *glossaire* de M. de Laurière & le mot SAUF-CONDUIT. (*A*)

SAUVE-GARDE, (*Art milit.*) c'est, à la guerre, la protection que le général accorde à des particuliers pour conserver leurs châteaux, maisons ou terres, & les mettre à l'abri du pillage. Le garde ou le soldat qui va résider dans ces lieux, se nomme aussi *sauve-garde*. Il a un ordre par écrit contenant l'intention du général. Il est défendu, sous peine de la vie, d'entrer dans les lieux où sont envoyés les *sauve-gardes*, & de leur faire aucune violence. Le profit des *sauve-gardes* appartient au général, & il peut les étendre autant qu'il le juge à propos. Cependant le trop grand nombre de *sauve-gardes* est au détriment de l'armée, qui se trouve privée de tout ce que les lieux conservés pourroient lui fournir. Lorsqu'un

lieu où il y a des *sauve-gardes* se trouve surpris par l'ennemi, les *sauve-gardes* ne sont pas prisonniers de guerre. (q)

SAUVE-GARDE, ou TIRE-VEILLE, (*Marine.*) c'est une corde amarrée au bas du beaupré, & qui montant à la hune de misaine, en descend pour s'amarrer aux barres de la hune de beaupré. Elle sert aux matelots qui font quelques manœuvres de la civadiere & du tourmentin, pour marcher en sûreté sur le mât de beaupré.

Sauve-garde du gouvernail, est un bout de corde qui traverse la meche du gouvernail, & qui est arrêtée à l'arcaste du vaisseau.

Les *Sauve-gardes* sont aussi deux cordes posées depuis l'extrémité de l'éperon jusqu'aux sous-barres des boffoirs, & qui servent à empêcher que les matelots, qui sont dans l'éperon pendant les tempêtes, ne tombent à la mer.

SAUVEL, LE, (*Géog. mod.*) rivière de France, dans l'Alsace. Elle a sa source au mont de Vosge, & se jette dans le Rhein, entre Strasbourg & Offendord.

SAUVEMENT, f. m. terme de Commerce de mer ; on dit qu'un vaisseau marchand est arrivé en bon *sauvement*, pour dire qu'il est arrivé à bon port sans aucun accident. *Dict. de Comm. & de Trévoux.*

SAUVEMENT DROIT DE, (*Droit féodal.*) c'étoit autrefois un droit qui consistoit en la vingtième partie du blé & du vin que les habitants étoient tenus de donner à leur seigneur, à la charge de construire & entretenir à ses dépens les murailles du bourg pour leur sûreté & la conservation de leurs biens. (D. J.)

SAUVER, v. act. (*Gramm.*) c'est préserver, garantir de quelque cause de ruine, de perte & de destruction. Ce médecin m'a *sauvé* d'une grande maladie ; je lui ai *sauvé* la vie dans cette occasion ; on l'a *sauvé* des mains de la justice. *Sauvez* du-moins les apparences ; *sauvez* la vole. Je vous *sauverai* les cinq blouses. Je ne fais comment il se *sauvera* de ce marché ; cela me *sauvera* un travail infini. Il s'est *sauvé* à la nage. Il est venu pour *sauver* tous les hommes. *Sauvez* moi de la mort éternelle. *Sauve* qui peut.

SAUVER LE, (*Géog. mod.*) ou le *Sur* ; rivière de France, en Alsace. Elle prend sa source dans les montagnes, aux confins des pays réunis de la Lorraine. Elle traverse par deux bras la forêt de Haguenau, & se joignant ensuite en un seul canal, elle se perd dans le Rhein, entre le Fort-Louis & Seltz. (D. J.)

SAUVER, en Musique, *sauver* une dissonance, c'est la résoudre, selon les règles, sur une consonance de l'accord suivant. Il y a pour cela une marche prescrite, & à la basse fondamentale de l'accord dissonant, & à la partie qui forme la dissonance. On ne peut trouver aucune manière de *sauver* qui ne soit dérivée d'un acte de cadence ; c'est donc par l'espèce de la cadence qu'est déterminé le mouvement de la basse fondamentale. Voyez CADENCE.

À l'égard de la partie qui forme la dissonance, elle ne doit ni rester en place, ni marcher par degré dissonant, mais elle doit monter ou descendre diatoniquement, selon la nature de la dissonance. Les maîtres disent que les dissonances majeures doivent monter, & les mineures descendre, ce qui n'est pas général, puisqu'une septième, quoique majeure, ne doit point monter, mais descendre, si ce n'est dans l'accord appelé fort incorrectement *accord de septième superflue* ; il vaut donc mieux dire que toute dissonance dérivée de la septième, doit descendre, & dérivée de la fixte ajoutée, monter. C'est-là une règle vraiment générale, & qui ne souffre aucune exception. Il en est de même de la loi de *sauver* la dissonance. Il y a des dissonances qu'on peut ne pas préparer, mais il n'y en a aucune qui ne doive se *sauver*.

Dans les accords par supposition, un même ac-

cord fournit souvent deux dissonances, comme la septième & la neuvième, la neuvième & la quarte ; alors elles ont dû se préparer, & doivent se *sauver* toutes deux. C'est qu'il faut avoir égard à tout ce qui dissonne, non-seulement sur la basse fondamentale, mais encore sur la basse continue. (S)

SAUVER, voyez SAUVAGE.

SAUVERABANS ou TORDES, f. m. (*Marine.*) anneaux de corde qu'on met près de chaque bout des grandes vergues, afin d'empêcher que les rabans ne soient coupés par les écoutes des hunes.

SAUVE-VIE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *ruta muraria* ; genre de plante dont les familles ressemblent en quelque sorte à celles de la rue des jardins. Voyez RUE, Tournefort, I. R. H. Voyez PLANTE.

SAUVES, (*Géog. mod.*) petite ville, ou, pour mieux dire, bourg de France, dans le bas Languedoc, sur la Vidourle, à 3 lieues au nord d'Anduze, au diocèse d'Alais, avec une abbaye de bénédictins, fondée l'an 1029, & un viguier perpétuel que saint Louis y établit en 1236. Long. 23. 9. lat. 43. 41.

SAUVETAT, LA, (*Géog. mod.*) petite ville ou bourg de France. Voyez SALVETAT, la.

SAUVETERRE, (*Géog. mod.*) nom de deux petites villes de France, l'une dans le Béarn, à 7 lieues de Pau, & l'autre dans le pays de Comminges, à peu de distance de Lombez. (D. J.)

SAUVEUR LE VICOMTE, SAINT, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg de France, en Normandie, au diocèse de Coutances, sur la rivière d'Ouve, à 6 lieues de Cherbourg au midi, avec une abbaye d'hommes de l'ordre de saint Benoît, fondée l'an 1048.

SAUVEUR, (*Critique sacrée.*) σωτηρ en grec, en latin *salvator* ; celui qui sauve la vie, ou qui délivre de quelques grands maux ; c'est en ce sens que Joseph est appelé le *sauveur du monde*, pour avoir garanti l'Egypte de la famine en faisant à propos de grands amas de grains dans les greniers du roi. Gen. lxj. 45. L'écriture donne aussi ce nom à ceux qui ont tiré les Israélites d'entre les mains de leurs ennemis. II. Esd. ix. 27. Ainsi Josué, David, les Juges, Salomon, Josias, Mathathias ont reçu des Juifs le nom de *sauveur*. C'est à Jésus-Christ seul que ce beau titre appartient par excellence. (D. J.)

SAUVEUR, (*Art numismat.*) σωτηρ ou σωτηρα ; on voit les *dieux sauveurs* dans les médailles. Il est fait mention dans Sophocle des sacrifices qu'on célébroit tous les mois à Argos aux *dieux sauveurs* ; mais l'épithète de *soter* & de *sotera* est donnée pareillement à des déesses, Cybele, Vénus, Diane, Cérès, Proserpine, Thémis, la Fortune & autres qui portent chacune le nom de *déesse salutaire*.

Le même titre est accordé, à leur exemple, à des reines, comme à Bérénice, Cléopâtre ; & à des impératrices, comme à Faustine. Il y a d'elle un beau médaillon du cabinet du roi de France, représentant Cybele dans un temple de lions ; aux deux côtés de son siège est Aris debout devant un pin, & pour inscription on lit, *Matri deum salutari*.

Pareillement le nom de *dieu sauveur* θεός σωτηρ ne se donnoit pas seulement au grand dieu Jupiter, *Jovis soteri*, & à d'autres divinités de l'un & l'autre sexe, mais à des rois & à des reines de Syrie, d'Egypte, &c. ainsi que d'anciens monumens, & particulièrement des médailles le justifient. De plus la flatterie des peuples communiqua le même titre de *soter* ou de *sauveur*, à des empereurs vivans, même à ceux d'entr'eux les plus indignes d'un tel honneur. Il y a une médaille portant d'un côté la tête de Néron, & de l'autre une inscription grecque au milieu d'une couronne de laurier. Cette inscription dit, *au sauveur du monde* ; au-dessous est une demi-lune : mais consul-

tez

tez sur ce sujet M. Spänheim, vous y trouverez beaucoup de particularités curieuses.

Le même titre de *σωτήρ* fut donné par les Grecs à l'empereur Hadrien, comme il paroît par les inscriptions; cependant ce titre tout fastueux qu'il étoit, cessa presque d'être une distinction par le fréquent usage qu'on en avoit fait. On fait que Ptolomée I. roi d'Égypte, Antiochus I. Démétrius I. & Démétrius III. rois de Syrie, l'avoient pris sur leurs médailles, & qu'on l'avoit accordé à plusieurs autres rois grecs qui ne firent aucun effort pour le mériter. Enfin dans ce genre de flatterie, les Grecs & les Romains n'avoient rien à se reprocher. (D. J.)

SAUVEUR, *ordre de saint*, (Théologie.) est le nom d'un ordre de religieuses, fondé par sainte Brigitte, environ l'an 1344, & ainsi appelé parce que la commune opinion étoit que dans des révélations faites à cette sainte, Jésus-Christ lui-même lui en avoit donné la règle & les institutions; on les appelle aussi *brigitines* ou *bridgetines*, du nom de leur fondatrice.

Voici ce qu'on raconte de leur origine. Guelphe, prince de Bavière, mari de sainte Brigitte, étant mort à Arras à son retour de Galice, sa veuve touchée d'un mouvement de dévotion résolut d'entrer dans un monastère, & pour cela fonda celui de *saint Sauveur* à Western, dans le diocèse de Linköping en Suède, où elle a son tombeau.

Par les constitutions de cet ordre, les religieuses sont particulièrement consacrées au service de la Vierge, & les religieux chargés d'assister spirituellement les malades, & d'administrer les sacrements, en cas de nécessité.

Le nombre des religieuses dans chaque couvent est fixé à soixante, & celui des moines à treize comme les apôtres, en supposant que saint Paul est le treizième. Un d'entre eux étoit prêtre, quatre diacres, pour représenter les quatre docteurs de l'Eglise, & les huit autres convers; mais ils ne devoient être en tout que soixante & douze, pour figurer les soixante & douze disciples de Jésus-Christ. Si l'on en excepte ces circonstances & la forme de leur habit, ils suivent dans tout le reste la règle de saint Augustin. Cet ordre fut approuvé par Urbain V. & par ses successeurs; & en 1603 Clément VIII. y fit quelques changemens en faveur de deux monastères qui commençoient alors à s'établir en Flandre.

SAUVEUR, *saint*, congrégation de chanoines en Italie, qui portent le nom de *scopetini*, & qui furent fondés en 1408 par le bienheureux Etienne, religieux de l'ordre de saint Augustin. Leur premier établissement se fit dans l'église de *saint Sauveur* près de Sienne, & c'est de-là qu'ils ont tiré le nom qu'on leur donne; celui de *scopetini* vient de l'église de saint Donat de Scopete qu'ils obtinrent à Florence, sous le pontificat de Martin V. Morery, *Dict. t. V. lettre S*, pag. 458.

SAUVEUR DE MONTEZAT, *saint*, (Ordre milit.) Mariana, *liv. XV. ch. xvj.* dit que cet ordre militaire a été institué par Alphonse, roi d'Aragon dans le royaume de Valence l'an 1317, que les biens des templiers furent donnés aux chevaliers, lesquels furent unis à l'ordre de Calatrava; mais enforte néanmoins qu'ils auroient leur grand-maître particulier, & qu'ils porteroient une croix rouge sur un manteau blanc. Dom Joseph Michieli, l'abbé Justiniani, & le père Helyot, ont parlé les uns & les autres diversement & fort peu exactement de cet ordre. (D. J.)

SAUVEURS, *en termes de Commerce de mer*, signifie ceux qui ont sauvé ou pêché des marchandises perdues en mer, soit par le naufrage, soit par le jet arrivant pendant la tempête, & auxquels les ordonnances de la marine de France attribuent le tiers des effets sauvés. *Dict. de comm.*

Tome XIV.

SAVUS, (Géog. anc.) *Savus* dans Strabon & Dion Cassius; *Sabus* dans Justin; *Sais* dans Pline & Ptolomée, fleuve de la Pannonie qui tombe dans le Danube; il est aujourd'hui connu sous le nom de *Save*.

Les anciens parlent aussi d'un autre *Savus*, fleuve de la Mauritanie césarienne. Ptolomée, *liv. IV. ch. ij.* met son embouchure sur la côte septentrionale, entre Icosium & Rustionum; le nom moderne selon Marmol, est *Saffaya*. (D. J.)

SAVUTO, LE, (Géogr. mod.) rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans la Calabre citérieure; elle prend sa source au sud-est de Cosenza, & se rend dans la mer au-dessus de Martorano; c'est l'*Ocinarus* de Lycophron. (D. J.)

SAWÉ ou SOWE, (Géog. mod.) rivière d'Angleterre, dans Staffordshire. Elle prend sa source près d'Eccles-hall, & après avoir arrosé Stafford, elle se jette dans le Trent, près de Ticke's-hall. (D. J.)

SAWA, (Hist. anc.) divinité des anciens arabes idolâtres, qu'ils adoroient sous la figure d'une femme.

SAWBON, (Géog. mod.) ville des Indes, dans le royaume de Brampour, à 7 lieues de la ville de Cad-dor. Les caravanes qui vont de Brampour, de Bengale, & de Cambaye à Agra, passent par cette ville.

SAX ou SACHS, f. m. (Hist. anc.) c'est ainsi que quelques anciens peuples de Germanie nommoient un poignard ou un sabre fort court, dont ils se servoient à la guerre; on croit que c'est du nom de cette arme que vient le nom des Saxons.

SAXATILE, adj. (Gramm. Pêche.) qui habite les rochers, les pierres & les cailloux; on dit, un poisson *saxatile*.

SAXAVA, (Géog. mod.) ville de Perse, dans une plaine sablonneuse, à deux ou trois journées de caravane de Sultanie. Paul Lucas est le seul qui en parle; & comme c'est un voyageur romancier, il nous donne *Saxava* pour une grande ville, autrefois superbe, qui a près de 2 milles de tour. (D. J.)

SAXE, (Géogr. mod.) grand pays d'Allemagne, dans sa partie septentrionale, & qui étoit autrefois beaucoup plus étendu qu'il n'est à-présent. On le divise aujourd'hui en *Saxe* proprement dite, en duché de *Saxe*, qui comprend tous les états de l'électorat de ce nom; & en *Saxe* dans toute son étendue, qui comprend le cercle de la haute *Saxe*, & le cercle de la basse *Saxe*. Voyez ces trois mots.

L'ancienne *Saxe* renfermoit, vers le tems de la décadence de l'empire, cette vaste étendue de pays qui est entre l'Oder, la Sala, l'Elbe, & la mer Germanique. Les peuples qui l'habitoient se sont rendus fameux par leurs conquêtes. Ils étoient partagés en trois nations principales, qui étoient les Saxons ostphaliens, les Saxons westphaliens, & les Saxons angrivariens; & ces trois nations se divisoient en plusieurs autres qui avoient chacune leurs princes, mais on observoit par-tout les mêmes lois & les mêmes coutumes.

Comme les Saxons naissoient pour ainsi-dire guerriers; ils avoient presque toujours les armes à la main; & comme ils étoient jaloux de leur liberté, ils ne pouvoient souffrir de domination étrangère. C'est pour cela qu'ils firent si long-tems la guerre, & qu'ils furent si opiniâtres à se défendre contre les rois de France, particulièrement contre Charlemagne. Hatteric est le plus ancien roi de *Saxe* dont il soit parlé dans l'histoire. Il défit Borbista, roi des Goths, qui avoit fait une irruption dans ses états. Il eut pour successeur Anseric II. son fils, qui régna vers le tems de la naissance de Jésus-Christ.

Il est impossible de connoître l'histoire des rois saxons de ce tems-là, & tous les auteurs qui s'y sont attachés, comme Spangenberg, Fabricius, Kranfius, & autres, n'ont pu y réussir. On fait seulement que

Z Z z z

les princes de ce pays firent des conquêtes éloignées. Les uns portèrent leurs armes en Espagne, & les autres dans les Gaules; mais Hengiste passa dans la grande Bretagne au secours des insulaires, l'an 448; & après avoir vaincu les Pictes & les Scots qui leur faisoient la guerre, il s'empara de la plus grande partie de cette île. De lui descendirent les rois de Kent, de Suffex, d'East-Angles, d'Essex, de Murcie, de Northumberland, & de Wessex, dont la postérité finit à Edouard III. l'an 1066, après y avoir régné près de six cents ans.

Thierry I. fils aîné de Clovis, Theodebert I. Clotaire I. Clotaire II. eurent de longues guerres, sans beaucoup de succès, contre les Saxons qui étoient descendus dans la Gaule belgique. Charles Martel les combattit durant vingt ans. Pepin leur fit la guerre trois fois en dix ans; enfin Charlemagne, après une guerre de trente-deux ans, les subjuga, leur fit embrasser le christianisme de force, & fonda dans leur pays les archevêchés de Magdebourg & de Breme, & les évêchés de Paderborn, de Munster, d'Osna-brug, de Hildesheim, de Ferden, de Minden, & d'Halberstad.

La Saxe ne renfermoit pas seulement autrefois les archevêchés & évêchés que nous venons de nommer, mais elle en contenoit encore d'autres; outre les marggraviats de Brandebourg, de Lusace, & de Misnie, la principauté d'Anhalt, les duchés de Brunswick, de Lunebourg, plusieurs comtés, la principauté d'Oost-frise, & les pays de Frise, de Groningue, & d'Over-Iffel; tous ces états faisoient originellement partie de la Saxe.

La plupart furent long-tems possédés par des princes saxons, & à mesure qu'ils changerent de maître ils changerent aussi de nom; enfin l'empereur Maximilien I. ayant divisé l'Allemagne en dix cercles, pour en rendre le gouvernement moins confus, comprit presque tous les états qui dépendoient autrefois de la Saxe, avec divers autres, dans deux cercles qu'il fit nommer *cercle de la haute*, & *cercle de la basse Saxe*. (D. J.)

SAXE, *le cercle de la haute*, (Géog. mod.) le cercle de la haute Saxe contient les électors de Saxe & de Brandebourg, les duchés de Poméranie, de Saxe-Altenbourg, de Saxe-Weimar, de Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Eysenach, la principauté d'Anhalt, les évêchés de Meissen, de Mersbourg, de Naubourg, de Camin, & un grand nombre d'autres souverainetés. L'électeur de Saxe en est le directeur; son contingent est de 277 cavaliers, & de 1167 fantassins, ou de 7992 florins par mois. (D. J.)

SAXE, *le cercle de la basse*, (Géog. mod.) le cercle de la basse Saxe est composé de l'évêché de Hildesheim, des duchés de Brunswick, de Mecklenbourg, de Holstein, de Magdebourg, de la principauté de Halberstad, de l'évêché de Lubeck, des duchés de Brunswick-Zell, de Wolfenbutel, de Holstein-Gottorp, de Saxe Lawenbourg, & des villes de Lubeck, de Breme, de Goslar, de Mulhausen, de Northausen, &c. Le roi de Prusse, comme duc de Magdebourg, & l'électeur d'Hanovre, comme duc de Breme, sont directeurs de ce cercle. Son contingent est de 330 cavaliers, & 1277 fantassins, ou 8992 florins par mois. (D. J.)

SAXE, *le duché de*, (Géog. mod.) on comprend ordinairement sous le nom de *duché de Saxe*, tous les états qui composent l'électorat de ce nom; ils sont situés au milieu de l'Allemagne, & très-peuplés; ils renferment beaucoup de noblesse, & un grand nombre de bonnes villes; la justice s'y administre principalement selon le droit saxon, qu'on y suit depuis plusieurs siècles. Voyez DROIT SAXON.

Le duché de Saxe est borné au nord, par le margraviat de Brandebourg, au midi par la Misnie, au

levant par la basse-Lusace, & au couchant par la principauté d'Anhalt; on lui donne environ 13 lieues d'Allemagne de largeur, & 15 de longueur; il est arrosé de grosses rivières, qui y entretiennent un grand commerce, dont le principal est celui des mines; l'Elbe le coupe en deux parties inégales, car celle qui est à l'orient, est beaucoup plus grande que l'autre; le pays consiste en campagnes, qui fournissent presque toutes les choses nécessaires à la vie, & du blé en abondance; mais le bois y manque, ce qui oblige les habitans d'entirer de la Lusace, & des frontières de Brandebourg.

C'est dans ce duché que le luthéranisme a pris naissance; Wittemberg en est la capitale; cependant l'électeur de Saxe fait sa résidence à Dresde, capitale de la Misnie. (D. J.)

SAXETANUM, ou SEXETANUM, (Géog. anc.) ville d'Espagne, dans la Bétique. L'itinéraire d'Antonin la marque entre Murgis & Caviculum, à 38 milles du premier de ces lieux, & à 16 milles du second. Sexetanum est selon les apparences, la Sexitania de Ptolomée. (D. J.)

SAXIFRAGE, *saxifraga*, f. f. (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice de cette fleur est profondément découpé; le pistil sort du calice; il a ordinairement deux cornes, & il devient dans la suite, avec le calice, un fruit arrondi, qui a comme le pistil deux cornes & deux capsules; ce fruit renferme des semences ordinairement fort menues. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SAXIFRAGE DORÉE, *chrysosplenium*; genre de plante à fleur monopétale, découpée en rayons; cette fleur n'a point de calice; le pistil sort du centre & devient dans la suite une capsule membraneuse & divisée en deux cornes; cette capsule s'ouvre en deux parties, & renferme des semences ordinairement assez menues. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SAXIFRAGE, (Mat. méd.) on connoît sous ce nom, dans les boutiques, outre la grande *saxifraga*, grande pimprenelle-*saxifraga* ou boucage, & la petite pimprenelle-*saxifraga* ou petite boucage, dont il est parlé à l'article BOUCAGE, voyez cet article. Plusieurs autres plantes, savoir la *saxifraga* blanche, *saxifragia rotundifolia alba*; la *saxifraga* des Anglois, ou des prés, & la *saxifraga* ordinaire, ou la casse-pierre. *Lignis minor saxifraga*. Pluk. & *inst. rei herb.*

Ce ne sont que les racines de ces trois plantes qui sont d'usage; on les a regardées comme propres à briser la pierre dans la vessie; & c'est de cette prétendue propriété qu'elles ont vraisemblablement tiré leur nom; leur vertu diurétique, & leur vertu emmenagogue sont plus réelles; on les fait entrer quelquefois à ce titre dans les bouillons & les apotèmes apéritifs & diurétiques, & dans ceux qu'on fait avaler quelquefois par dessus des bols, ou des poudres emmenagogues; ces racines peuvent se donner aussi en infusion ou en substance dans du vin blanc. En général, ces remèdes ne sont pas fort usités.

La semence de la *saxifraga* ordinaire, ou de la casse-pierre, entre dans la benédicte laxative de la pharmacopée de Paris. (b)

Les riverains pêcheurs du ressort de l'amirauté de Fécamp, cueillent cette herbe, qui croit en abondance sur les falaises dont leurs côtes sont bordées; ils font de cette herbe, qu'on estime des meilleures, des falaisons qui se transportent dans les grandes villes; mais comme les falaises sont extrêmement hautes, ils y descendent au moyen d'une corde établie au haut de la falaise, & tenue par des hommes qui la conduisent à la voix de celui qui cueille la perce-pierre; ces cordes qui sont grosses comme un petit

cablot, ne font ni tannées ni gauderonnées, pour être plus souples & plus maniables; elles font formées de cœur de chanvre, pour la sûreté des personnes qui s'exposent à ce travail, qui n'est pas sans danger.

SAXONES, (*Géog. anc.*) peuples de la Germanie. Ptolomée, *l. II. c. xj.* les place au midi de la Cherfonèse Cimbrique; ils étoient séparés des *Pharodini* par le fleuve *Chalusius*, des *Cauchi* par l'Elbe, & habitoient le Holstein.

Lassés de vivre entre des bois & des marais, dans des terres stériles, & jaloux des expéditions que leurs voisins avoient faites dans les provinces de l'empire romain, ils se liguerent avec les Chérusques, & firent ensemble plusieurs courses jusqu'au Rhin, d'où ils revinrent toujours chargés de butin. Ces succès les animèrent à de nouvelles entreprises; ils ravagèrent le pays des Chamaves, & comme ils vouloient se joindre aux Francs, pour passer avec eux dans la Gaule belgique, l'empereur Valentinien les prévint & les défit.

Cette déroute les obligea de retourner dans leurs anciennes demeures, où s'étant multipliés de nouveau, ils se partagèrent en deux corps; les uns passèrent sous la conduite d'Hengis, dans la grande Bretagne, où ils furent appelés par les insulaires, pour les défendre contre les Pictes & les Scots; ils y accoururent, & avec les tems, ils s'y établirent par la force des armes. Les autres s'emparèrent des pays aux environs de l'Elbe, & profitant des troubles & des guerres civiles qui déchiroient l'empire, ils y fondèrent une monarchie qui eut durant long-tems des rois particuliers. En un mot, ils se rendirent redoutables à leurs voisins, dont ils soumirent la plus grande partie; on entreprit souvent, sans succès, de les subjuguier; enfin Charlemagne en vint à bout, après une guerre de trente ans, pendant laquelle ils lui donnèrent beaucoup d'exercice. Voyez Saxe & SAXONS. (*D. J.*)

SAXONICUM LITTUS, (*Géogr. anc.*) la notice des dignités de l'empire, *scilicet* 34. 38. 52. 61. & 62. nomme ainsi la partie orientale du pays de Kent en Angleterre. On ne peut douter qu'elle ne désigne cette province, puisqu'elle y met les villes de *Dubris* & de *Rictupis*, avec les autres places de l'ancien *Cantium*. La même notice comprend aussi sous le nom de *littus-Saxonicum*, la côte de la seconde Belgique, & celle de la Gaule lyonnaise, du côté qu'elle étoit opposée au *Cantium*; car elle met sur cette côte les Armoriques, les Osismiens, les Abrincates, les Vénètes & les Nerviens, de même que les villes *Rhotomagus*, *Flavia*, *Constantia*, & autres, qu'elle dit situées sur le rivage saxon. Il n'y a point à douter que ce nom n'eût été donné à ces côtes, parce qu'elles étoient souvent pillées & ravagées par les pirates saxons. (*D. J.*)

SAXONNE LANGUE, (*Hist. des lang. de l'Eur.*) la langue *saxonne* est très-peu connue, & les monumens qui en restent, sont en petit nombre. Lorsque les Saxons eurent soumis les Bretons, & les eurent rendus comme étrangers dans leur propre pays; les conquérans méprisèrent bientôt eux-mêmes la langue qu'ils y avoient apportée. Dès l'année 652, dit un de leurs historiens, bien des gens de notre île furent envoyés dans les monastères de France, pour y être élevés, & pour apprendre la langue de ce pays là; sous le regne d'Edouard le confesseur, il passa un grand nombre de Normands à sa cour, qui y introduisirent leur langue & leurs manières; enfin après la conquête de Guillaume I. toutes les lois furent rendues en françois, & tous les enfans apprirent le normand; le caractère saxon dont on s'étoit servi dans tous les écrits, fut négligé, & dans le regne suivant, il devint si fort hors d'usage, qu'il n'y

Tome XIV.

avoit plus que de vieilles gens qui fussent en état de le lire.

Il est vrai qu'Henri I. donna en caractères saxons, à Guillaume, archevêque de Cantorbery, une charte, par laquelle il le confirmoit dans la jouissance de son siège; mais on ne connoit guere que ce seul exemple de l'emploi de la *langue saxonne*, & peut-être est-il dû au dessein que le roi eut d'obliger la reine qui étoit d'origine saxonne, & de se concilier l'affection de ses sujets anglois, qui pouvoient se flatter que son mariage leur procureroit quelques droits de plus auprès de lui.

Le P. Mabillon & d'autres auteurs se sont donc trompés en assurant que l'écriture *saxonne* s'étoit totalement perdue dès le tems de la conquête; il en fut des caractères saxons comme des croix dans les actes publics, qui pour la plus grande partie furent supprimées, & auxquelles on substitua les sceaux, & les souscriptions à la normande; cependant on ne laissa pas de conserver çà & là l'ancienne manière des croix; il n'y a pas de doute que la dialecte *saxonne* ne continuât à être en usage dans les villages & à la campagne, avec un mélange du françois & du langage de la cour.

Quand les barons commencerent à perdre de leur autorité, la langue du pays commença à être plus en vogue, jusqu'à ce que les communes obtinrent du roi Edouard III. que toutes les procédures juridiques se feroient en langue angloise. Cette loi ne rétablit pas néanmoins la *langue saxonne* dans son premier état, elle fit seulement honneur au langage qu'on parloit alors, & qui étoit une langue mêlée de quantité de mots étrangers.

Il ne restoit des traces du véritable saxon que dans les monastères, & encore n'étoit-ce que dans ceux qui avoient été fondés avant la conquête normande, parce que leur intérêt les obligeoit d'entendre la langue dans laquelle leurs chartes originales étoient écrites; c'étoit par cette raison que dans l'abbaye de Croyland il y avoit un maître pour enseigner le saxon à quelques-uns des plus jeunes frères, pour que dans un âge plus avancé, ils fussent mieux en état de faire valoir les anciens actes de leurs monastères contre leurs adversaires; c'étoit sans doute pour la même raison que dans l'abbaye de Tavistoke, qui avoit été fondée par les Saxons vers l'an 691, on faisoit des leçons publiques en *langue saxonne*, leçons qui ont été continuées jusqu'au tems de nos pères, dit Cambden, pour que la connoissance de cette langue ne se perdît point, comme elle a fait depuis.

Enfin Guillaume Summer, célèbre antiquaire anglois du dernier siècle, a tâché de rétablir la *langue saxonne*, par son glossaire de cette langue, & par d'autres ouvrages qu'il a publiés à la tête des anciens historiens d'Angleterre, imprimés à Londres en 1652. in-fol. Son dictionnaire saxon a paru à Oxford en 1659. au moyen de ce dictionnaire, on peut entendre les évangiles en *langue saxonne*, mis au jour par le docteur Thomas Mareshall; ce dictionnaire de Somner n'est pas néanmoins encore assez complet, pour qu'il ne fût susceptible d'additions & d'une plus grande perfection, si l'on vouloit recueillir les anciens manuscrits qui subsistent encore dans cette langue. (*D. J.*)

SAXONS, f. m. pl. (*Hist. anc. & mod.*) nation belliqueuse fort adonnée à la piraterie, qui étoit une colonie des Cimbres, c'est-à-dire des habitans de la Cherfonèse cimbrique, connue aujourd'hui sous le nom de *Jutland*. En sortant de ce pays leur premier établissement fut dans le district qui forme aujourd'hui les duchés de Sleswick & de Holstein, dont ils s'étendirent au loin & occupèrent d'abord le pays situé entre le Rhin & l'Elbe, ensuite ils s'emparèrent de la Westphalie, de la Frise, de la Hollande & de

Z Z z z ij

la Zélande. Les *Saxons* ont, dit-on, une origine commune avec les Francs & les Suèves. Ils subjuguèrent les Angles, peuple du Holstein, avec qui ils furent confondus sous le nom d'*Anglo-Saxons*. Ce furent ces derniers qui sous la conduite de Hengist & de Horfa, firent vers l'an 450 la conquête d'une grande partie de l'île de la grande Bretagne, où ils avoient été appelés par les Bretons abandonnés des Romains, & qui à leur défaut, leur demandoient du secours contre les Pièdes. Ils posséderent ce pays jusqu'à la conquête des Danois. Quant aux autres *Saxons*, Charlemagne leur fit longtems la guerre, & parvint enfin à les soumettre, & les força d'embrasser la religion chrétienne.

SAXONS, (*Hist. & Géogr. mod.*) on appelle aujourd'hui proprement *Saxons*, les peuples du duché de Saxe qui occupent les états de l'électorat de ce nom; mais dans le septième & le huitième siècle, on appelloit *Saxons* tous les Germains septentrionaux qui habitoient les bords du Wéser & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & de Mayence à la mer Baltique. Ils étoient payens ainsi que tout le septentrion. Leurs mœurs & leurs usages étoient encore les mêmes que du tems de Germanicus. Chaque canton se gouvernoit en république, & avoit un chef pour la guerre. Leurs lois étoient simples, & leur religion toute idolâtre. Leur principal temple étoit dédié au dieu Irminful, soit que ce dieu fut celui de la guerre, le Mars des Romains, ou le fameux Arminius, vainqueur de Varus.

Comme ces peuples mettoient leur gloire & leur bonheur dans la liberté, Charlemagne le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle, entreprit de les assujettir, & en vint à bout après trente ans d'une guerre injuste & cruelle, qu'il n'avoit formée que par esprit de domination. En effet, le pays des *Saxons* n'avoit point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans. Les riches mines de Goslar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étoient point encore découvertes. Elles ne le furent que sous Henri l'Oiseleur, qui succéda à Conrard, roi de Germanie, en 919. Point de richesses accumulées par une longue industrie; nulle ville digne de la convoitise d'un usurpateur. Il ne s'agissoit que d'avoir pour esclaves un million d'hommes qui cultivoient la terre sous un climat triste, qui nourrissoient leurs troupeaux dans de gras pâturages, & qui ne vouloient point de maître.

Charlemagne au contraire, vouloit le devenir: en profitant de la supériorité de ses armes, de la discipline de ses troupes, & de l'avantage des cuirasses dont les *Saxons* étoient dépourvus, il vint à bout d'en triompher. Il vainquit leur général, le fameux Witikind, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire, & sous prétexte que les *Saxons* refuserent de lui livrer cet illustre chef, il fit massacrer quatre mille cinq cents prisonniers. Enfin le sang qu'il fit couler cimentait leur servitude, & le christianisme par lequel il vouloit les lier à son joug.

Ce prince pour mieux s'assurer du pays, transporta des colonies saxonnes en Transylvanie & jusqu'en Italie, & établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus; mais il joignit à cette sage politique, la cruauté de faire poignarder par des espions les *saxons* qui songeoient à retourner à leur culte. Il propagea l'Evangile comme Mahomet avoit fait le Mahométisme. Pour comble de maux, il leur donna des lois de sang, qui tenoient de l'inhumanité de ses conquêtes. *Extrait de l'essai sur l'histoire générale, t. I. (D. J.)*

SAXONUM INSULÆ, (*Géogr. anc.*) îles de l'Océan germanique. Ptolomée, *l. II. c. xj.* les marque près de l'embouchure de l'Elbe. Crantzius veut

que ce soit l'île nommée *Heiligeland*, qui est située à six milles de l'Elbe, & qui a été la cause de plusieurs guerres entre les rois de Danemark & les villes Anféatiques; cette île appartient aujourd'hui au duc de Holstein. (*D. J.*)

SAYACU, f. m. (*Ornitholog.*) oiseau du Brésil de la grosseur de notre pinson; il est d'un verd grisâtre, brillant & lustré sur le dos & sur les ailes. Il n'a que le bec & les yeux noirs. Marggr. *hist. Brasfl. (D. J.)*

SAYD, (*Géogr. mod.*) ville, ou plutôt port des états du Turc, en Asie, dans la Sourie, sur la côte de la mer. Voyez *SEIDE. (D. J.)*

SAYE, f. f. *sagum*, (*Littérat.*) espèce de surtout militaire; le mot est grec. Les Phocéens de Marseille apportèrent apparemment la mode de cet habit dans les Gaules, d'où vient que les Latins l'ont cru gaulois. Les Romains en adoptèrent l'usage; c'étoit leur habit de guerre, & la toge leur habit de ville; mais ils portoient des *sayes* d'une seule couleur, au lieu que les *sayes* des Gaulois étoient rayées ou bariolées, *variègatis lucent sagulis*, dit Virgile. La *saye* des Germains différoit de celle des Gaulois & des Romains. Cluvier prétend avec assez de vraisemblance, que c'étoit un petit manteau carré qui s'attachoit sur la poitrine ou sur l'épaule, & qu'on tournoit du côté de la pluie ou du vent, comme un mantelet hongrois; elle étoit ordinairement de peau, & se portoit le poil en-dedans. La vulgate donne une *saye* aux Hébreux, & en fait un vêtement dont ils ufoient en tems de guerre. *Juges iij. 16. (D. J.)*

SAYE, f. f. (*Draperie.*) sorte de serge ou étoffe croisée très-légère, toute de laine, qui a quelque rapport aux serges de Caen, & dont quelques religieux se servent à faire des espèces de chemises, & les gens du monde des doublures d'habits & de meubles. Les pièces de *saye* sont plus ou moins longues. On prétend avec vraisemblance que cette espèce d'étoffe est appelée *saye*, parce qu'elle est fabriquée d'une espèce de laine filée, que les Flamands & les Artoisiens nomment communément *fil de sayette. Dict. du Comm. (D. J.)*

SAYETTE, f. f. (*Draperie.*) petite étoffe de laine quelquefois mêlée d'un peu de soie, qui se fabrique à Amiens. *Trévoux. (D. J.)*

SAYETTE, *fil de (Lainerie.)* le *fil de sayette* est une laine peignée & filée, dont on se sert dans la fabrique de diverses étoffes, dans plusieurs ouvrages de bonneterie, & à faire des cordonnets, des boutonnières & des boutons. Cette laine se file en Flandres. *Savary. (D. J.)*

SAYETTERIE, f. f. (*Lainerie.*) on nomme ainsi la manufacture des étoffes de laine ou de laine mêlée avec de la soie ou du poil, établie à Amiens, soit parce qu'elle s'y fabrique avec cette sorte de fil qu'on appelle *fil de sayette*, soit plus vraisemblablement à cause que les premières étoffes qui ont été faites se nommoient des *sayes* & des *sayettes*, étoffes dont la fabrique est encore assez commune en Picardie, & dans les villes de Flandres qui en sont voisines. (*D. J.*)

SAYETTEUR, f. m. (*Sayerie.*) ce mot se dit des maîtres de la sayetterie d'Amiens, qui ne travaillent qu'en étoffes de sayetterie, c'est-à-dire où il n'entre que de la laine, ou tout au plus un fil de soie & un fil de sayette mêlés dans la chaîne, par où ils sont distingués des haute-lisseurs, qui ne travaillent qu'en étoffes de haute-lisse, ce qui s'entend de celles dont la chaîne n'est point de fil de sayette, & qui sont mêlées de fil, de soie, de poil, de lin, de chanvre, ou d'autres matières. *Savary. (D. J.)*

SAYETTEUR-DRAPANT, (*Sayerie.*) on nomme ainsi dans la sayetterie d'Amiens, ceux d'entre les sayetteurs qui ne font que des serges à chaîne double ou simple, dont les tremes sont de laines cardées & filées au grand rouet; & des boies ou revêches,

dont la treme & la chaîne font toute de cette dernière laine. *Savary. (D. J.)*

SAYN, (*Géog. mod.*) comté d'Allemagne, entre les comtés de Wied & du bas Hénbourg. Il renferme deux prévôtés & cinq ou six bourgs, dont le principal a donné son nom au comté. (*D. J.*)

SAYN, *île de*, (*Géog. mod.*) ou SAIN, *Voyez ce mot*; île sur les côtes de la Bretagne, située vis-à-vis la baie de Douarnenez, dont elle n'est séparée que par le passage du Ras. Elle est redoutée des marins à cause de ses roches & basses, qui courent avant à l'ouest. On croit que c'est la *Sena* de Pomponius Mela, & selon Cambden, la *Siambis* de Plin, *lib. IV. ch. xvj.* Il y avoit dans cette île des druidesses qui s'y étoient fait un grand crédit. (*D. J.*)

SAYS, f. m. pl. (*Hist. mod.*) espèce de prêtres ou de bonzes du royaume de Tonquin, qui passent pour de très-grands fripons, & pour mener une vie oisive & licentieuse aux dépens du peuple, qui ne croiroit point que ses prières pussent être agréables à la divinité, si elles n'étoient présentées par ces fainéans qu'ils paient & qu'ils font subsister pour cela. Ces prêtres sont très-nombreux; le roi est souvent obligé de les envoyer à la guerre pour en diminuer le nombre, lorsqu'ils deviennent trop à charge à ses sujets. Les gens de qualité les méprisent, & offrent eux-mêmes leurs prières & leurs sacrifices.

SAZ, (*Géog. mod.*) les Turcs appellent ainsi les Saxons qui habitent dans les sept villes de la Transylvanie, où Charlemagne les transféra de leur pays. Ce sont ces villes saxonnes qui ont donné à la Transylvanie le nom allemand de *Sieben-Burghen*, & dans le x. siècle, le nom latin de *septem Castrensis Regio*. Ces saxons se mêlèrent avec les Sécules (que quelques auteurs appellent *Sicules*), nation originaire du pays, & ont formé le peuple qu'on nomme aujourd'hui les *Transylvains*. (*D. J.*)

S B

SBIRRE, f. m. (*Gramm.*) nom qu'on donne aux archers en Italie; & sur-tout à Rome où ils font un corps considérable.

S C

S. C. (*Art numism.*) ce sont deux lettres ordinairement gravées sur les revers des médailles, quand elles ne sont point en légende ou en inscription: il n'est pas aisé de deviner ce qu'elles signifient par rapport à la médaille.

Quelques-uns disent qu'on gravoit ces deux lettres S. C. sur les médailles pour autoriser le métal, & faire voir qu'il étoit de bon aloi, tel que devoit être celui de la monnaie courante; d'autres disent que c'étoit pour en fixer le prix ou le poids; d'autres enfin, pour témoigner que le sénat avoit choisi le revers, & que c'est pour cela que S. C. est toujours sur ce côté de la médaille; mais tout cela n'est pas sans difficulté.

Car s'il est vrai que S. C. soit la marque de la vraie monnaie, d'où vient qu'il ne trouve presque jamais sur les monnaies d'or & d'argent, & qu'il manque souvent sur le petit bronze, même dans le haut empire & durant la république, tems où l'autorité du sénat devoit être plus respectée?

Je dis, *presque jamais*, parce qu'il y a quelques consulaires où l'on voit S. C. comme dans les médailles de la famille *Norbana Municia*, *Mescinia*, *Maria*, *Terentia*, &c. sans parler de celles où il y a *ex S. C.* qui souvent a rapport au type plutôt qu'à la médaille. Par exemple, dans la famille *Calpurnia*, on lit *ad frumentum emundum*, *ex S. C.* ce qui signifie, que le sénat avoit donné ordre aux édiles d'acheter du blé. Il s'en trouve dans les impériales d'argent quelques-

unes avec *ex S. C.* tel qu'il se voit sur le bronze; d'où je conclus que cette marque n'est point celle de la monnaie courante.

La même raison empêche de dire que S. C. désigne le bon aloi, ou le prix de la monnaie. A ces deux opinions sur la signification des lettres S. C. il faut ajouter celle du sénateur Buonarrotti. Il conjecture dans ses *Observat. istoriche sopra medagli Antichi*, que cette espèce de formule avoit été conservée sur les monnaies de bronze, pour spécifier les trois modules qui étoient déjà en usage à Rome, avant qu'on y frappât des pièces d'or & d'argent; usage qui a toujours subsisté malgré les changemens arrivés dans le prix & dans le poids de la monnaie. Ce savant ajoute qu'Enée Ucio s'est déjà servi de cette explication, pour rendre raison de ce que le S. C. ne se trouvoit presque jamais sur l'or, ni sur l'argent; parce que, dit-il, les Romains n'ont voulu marquer sur leurs monnaies que les anciens sénatus-consultes, où il ne s'agissoit que des pièces de bronze. Il explique de même pourquoi le S. C. ne se trouve pas communément sur les médailles; car c'étoient, dit-il encore, des pièces de nouvelle invention, dont la fabrication & l'usage avoient été inconnus aux anciens Romains.

Quelque respectable que soit l'autorité de M. Buonarrotti, il ne paroît pas que son explication ait été jusqu'à présent adoptée par les Antiquaires. En effet, si la marque de l'autorité du sénat n'avoit rapport qu'aux anciens usages de la république sur le fait des monnaies, comme il est certain que la monnaie d'or & d'argent s'introduisit dès le tems de la république, & en vertu des décrets du sénat, pourquoi se feroit-on contenté sous les empereurs, de conserver le S. C. sur le bronze seulement, puisque le bronze n'étoit pas le seul métal qui eût servi de monnaie en vertu des anciens sénatus-consultes?

Le sentiment le plus généralement reçu, c'est que les empereurs avoient obtenu le droit de disposer de tout ce qui concernoit la fabrication des espèces d'or & d'argent; & que le sénat étoit resté maître de la monnaie de bronze; qu'ainsi la marque de l'autorité du sénat s'étoit conservée sur les médailles de bronze, tandis qu'elle avoit disparu du champ de celles d'argent & d'or.

Quoique les historiens ne nous disent rien de ce partage de la monnaie entre le sénat & les empereurs, les médailles suffisent pour le faire présumer. Car 1°. il est certain que le S. C. ou ne se trouve point sur les médailles impériales d'or & d'argent, ou du moins qu'il s'y trouve si rarement, qu'on est bien fondé à croire que dans celles où il se rencontre, il a rapport au type gravé sur la médaille, & non au métal dans lequel l'espèce est frappée. 2°. Cette marque de l'autorité du sénat paroît sur toutes les médailles de grand & de moyen bronze, depuis Auguste jusqu'à Florian & Probus; & sur celles de petit bronze, jusqu'à Antonin Pie, après lequel on cesse de trouver du petit bronze qu'on doit croire frappé à Rome jusqu'à Trajan Dece, sous lequel on en rencontre avec S. C. Une différence si constante, & en même tems si remarquable, puisque les espèces d'or & d'argent n'avoient d'autres titres pour être reçues dans le commerce, que l'image du prince qu'elles représentoient; tandis que les monnaies de bronze joignoient à ce même titre, le sceau de l'autorité du sénat; une telle différence, dis-je, peut-elle avoir d'autre cause que le partage qui s'étoit fait de la monnaie entre le sénat & l'empereur?

Mais quand on soutient que le sénat étoit demeuré en possession de faire frapper la monnaie de bronze, on ne prétend parler que de celle qui se fabriquoit à Rome ou dans l'Italie. A l'égard des colonies & des municipales, & même de quelques autres villes de l'Empire, on ne disconvient pas que les empereurs

n'aient pu aussi-bien que le sénat, leur accorder la permission de frapper de la monnoie de bronze. C'est par cette raison qu'on trouve sur quelques médailles de colonies, *permissu Augusti, indulgentia Augusti*; sur les médailles latines d'Antioche sur l'Oronte, *S. C.* jusqu'à Marc Aurele; & sur celles d'Antioche de Pisidie *S. R.* c'est-à-dire *Senatus Romanus*. Les proconsuls même qui gouvernoient au nom du sénat, les provinces dont l'empereur avoit laissé l'administration au sénat & au peuple romain, donnoient quelquefois de ces sortes de permissions. Nous en avons des exemples sur des médailles frappées dans des villes de l'Achaïe & de l'Afrique.

A l'égard des villes grecques, comme les Romains conserverent à plusieurs de ces villes leurs lois & leurs privilèges, on ne les priva point du droit de battre monnoie, lorsqu'elles furent réunies à l'empire romain. Elles continuèrent donc de faire frapper des pieces qui avoient cours dans le commerce qu'elles faisoient entr'elles, & même avec le reste de l'Empire, quand ces pieces portoient l'image du prince. Ces villes n'avoient pas eu besoin d'un sénatus-consulte particulier pour obtenir la permission de battre monnoie, puisque cette permission étoit comprise dans le traité qu'elles avoient fait avec les Romains en se donnant à eux.

Dans le bas Empire, l'autorité du sénat se trouvant presque anéantie, les empereurs restèrent seuls maîtres de la fabrication des monnoies. Alors la nécessité où ils se trouverent souvent de faire frapper, pour le paiement de leurs troupes, de la monnoie à leur coin dans les différentes provinces où ils étoient élus, donna lieu à l'établissement de divers hôtels de monnoie, dans les Gaules, dans la grande Bretagne, en Illyrie, en Afrique, & ensuite dans l'Italie, après que Constantin l'eût mise sur le même pié que les provinces, en la divisant en différens gouvernemens. On ne doit donc pas être étonné, si après Trajan Dece, on ne trouve plus le *S. C.* sur le petit bronze, puisqu'il étoit presque toujours frappé hors de Rome, & sans l'intervention du sénat.

Quant à ce qui concerne les médaillons, on peut juger que quelques-unes de ces pieces ayant été destinées à avoir cours dans le commerce, après qu'elles auroient été distribuées dans des occasions où les empereurs faisoient des largesses au peuple; il n'est pas étonnant qu'on en trouve avec la marque usitée sur les monnoies de bronze, *S. C.* (*D. J.*)

S. C. A. (*Hist. rom.*) ces trois lettres signifioient *senatus-consulti auctoritate*, titre ordinaire de tous les arrêts du sénat.

A la suite de ces trois lettres suivoit l'arrêt du sénat, qui étoit conçu en ces termes, que le consul prononçoit à haute voix:

Pridie kalend. Octobris, in æde Apollinis, scribendo adfuerunt L. Domitius, Cn. Filius, Ænobarbus, Q. Cæcilius, Q. F. Metellus, Pius Scipio, &c. Quod Marcellus consul V. F. (id est verba fecit), de provinciis consularibus, D. E. R. I. C. (c'est-à-dire de eâ re ita censuerunt), uti L. Paulus, C. Marcellus cos. cum magistratum inissent, &c. de consularibus provinciis ad senatum referrent, &c.

Après avoir exposé l'affaire dont il étoit question, & la résolution du sénat, il ajoutoit: *Si quis huic senatus-consulto intercesserit, senatui placere auctoritatem perscribi, & de eâ re ad senatum populumque referri.* Après cela si quelqu'un s'opposoit, on écrivoit son nom au bas: *Huic senatus-consulto intercessit talis.*

Auctoritatem ou *auctoritates* perscribere, c'étoit mettre au greffe le nom de ceux qui ont conclu à l'arrêt, & qui l'ont fait enregistrer.

Les consuls emportoient chez eux au commencement les minutes des arrêts; mais à cause des changemens qu'on y faisoit quelquefois, il fut ordonné,

sous le consulat de L. Valerius & de M. Horatius, que les arrêts du sénat feroient mis dans le temple de Cérès, à la garde des édiles; & enfin les censeurs les portoient dans le temple de la Liberté, dans des armoires appelées *tabularia*. Mais César déranger tout après avoir opprimé sa patrie; il poussa l'insolence jusqu'à faire lui-même les arrêts, & les souscrire du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. « J'apprens quelquefois, dit Cicéron, *Lettres familières, lib. IX.* qu'un sénatus-consulte, passé à mon avis, a été porté en Syrie & en Arménie, » avant que j'aie sçu qu'il ait été fait; & plusieurs » princes m'ont écrit des lettres de remerciemens sur » ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre » de rois; que non-seulement je ne savois pas être » rois, mais même qu'ils fussent au monde ». (*D. J.*)

SCABARAN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Asie, dans la Perse; elle est assez voisine de la montagne de Barmach qui n'est pas éloignée de la mer. Cette montagne produit du naphthe qui coule au-travers des rochers, & qui tombe dans des fosses. (*D. J.*)

SCABELLA ou SCABILLA ou SCABILLUM, (*Littérat. music.*) c'étoit une espece de soufflet en manière de pédale, qui tient sa place dans les instrumens de la musique ancienne, & qui servoit à appuyer ainsi qu'à frapper la mesure, par un son fixe & dominant. On en faisoit usage chez les Romains pour animer les danseurs, & particulièrement les pantomimes. On en trouve la figure sur quelques anciens bas-reliefs; & les curieux peuvent en voir un modele dans un bas-relief de marbre de la salle des antiques, qui fait partie des bâtimens du vieux-Louvre. (*D. J.*)

SCABELLON, f. m. (*Architect. Sculpt.*) piédestal carré ou à pans, haut & menu, le plus souvent en gaine de terme, ou profilé en manière de balustre, pour porter un buste, une pendule.

Gaine de *scabellon*; c'est la partie rallongée qui est entre la base & le chapiteau du *scabellon*, qui va en diminuant du haut en bas, & qui a la forme d'une gaine. Les statues n'ont souvent qu'une gaine pour tout piédestal. *Daviler.* (*D. J.*)

SCABIEUSE, f. f. *scabiosa*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur, composée de plusieurs fleurons inégaux, contenus dans un calice commun. Les fleurons qui occupent le milieu de la fleur sont partagés en quatre ou cinq parties, & ceux de la circonférence ont deux levres. Chaque fleuron est placé sur la partie supérieure de la couronne d'un embryon qui se soutient, & il a son calice particulier, qui devient dans la suite une capsule ou simple ou en forme d'entonnoir; cette capsule renferme une semence qui est surmontée d'une aigrette, & qui a été auparavant l'embryon. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Selon Linnæus, ce genre de plante a un double calice; le calice commun est à plusieurs feuilles, & contient plusieurs fleurs; le calice propre est fixé sur le germe du pistil; les fleurs sont monopétales, & forment un tuyau qui s'élargit à l'extrémité, & qui se partage en quatre ou cinq quartiers; les étamines sont quatre petits filets très-foibles; leurs bossettes sont oblongues, le germe du pistil est placé dessous le réceptacle propre de la fleur, & est enfermé comme dans un étui; le style est délié, & de la longueur de la fleur; le stigma est obtus; les grains sont uniques dans chaque fleur, & contenues dans leur enveloppe commune.

Quoique ce genre de plante renferme dans le système de Tournefort, cinquante-quatre especes, il faut nous borner à décrire celle du plus grand usage en médecine, & qui est nommé *scabiosa major, hirsuta, pratensis*, par C. B. 6. 369. I. R. H. 464. Räu,

hist. 374. en anglois, *the common hairy fieldes'-cabbious*.

Sa racine est droite, longue, vivace; elle pousse des tiges à la hauteur de deux ou trois piés, rondes, velues, creuses, revêtues par intervalles de deux feuilles opposées, semblables à celles d'en bas, mais plus petites. Les feuilles qui partent de la racine sont oblongues, lanugineuses, approchantes de celles de la grande valérianne, découpées profondément, d'un goût un peu âcre. Les sommités des tiges contiennent des fleurs divisées en bouquets, ronds, composés des fleurons inégaux, de couleur bleue, ou purpurine, ou d'un bleu mourant. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des manieres de têtes verdâtres, écailleuses, garnies à la base de feuilles en forme de rayons, & composées de capsules qui contiennent chacune une semence oblongue, surmontée d'une couronne.

Cette plante croît presque partout dans les blés, dans les champs & les prairies; elle fleurit en Juin & Juillet.

La plante nommée *psorice* par Dioscoride & Théophraste, & *psora* par Aëtius, paroît être notre *scabieuse*; mais dans les derniers tems, les noms ayant été oubliés, les Grecs modernes ont appelé cette plante *scampiufa*, d'où s'est formé le nom latin *scabiosa*. (D. J.)

SCABIEUSE, (*Mat. médicale.*) *scabieuse* ordinaire, *scabieuse* des prés, ou *scabieuse* de bois ou *mors du diable*.

On emploie indifféremment l'une ou l'autre de ces plantes.

Les feuilles & les fleurs de cette plante sont seules en usage. Leur suc, leur infusion ou leur décoction & leur eau distillée passent pour des remèdes fudorifiques, alexiteres, incisifs & vulnérables. C'est surtout l'eau distillée qu'on emploie dans les juleps & les potions cordiales, diaphorétiques & contre-venin, que plusieurs médecins ordonnent encore dans la petite vérole, la rougeole, les fièvres malignes, &c. Cette eau distillée est une des quatre eaux cordiales, & de cinq cens eaux inutiles. Voyez EAUX CORDIALES (les quatre) & la fin de l'article EAUX DISTILLÉES.

Les feuilles de *scabieuse* entrent dans l'eau de lait alexitere. (b)

SCABREUX, adj. (*Gram.*) inégal, dur, raboteux, où on est exposé à une chute. Il ne se dit qu'au figuré. Vous vous êtes chargé là d'une commission bien *scabreuse*.

SCACCHIE LUDUS, (*Hist. anc.*) il y en a qui prétendent que c'est notre jeu d'échecs; d'autres que c'est le jeu que les anciens appelloient *latrunculorum*; mais ils ne nous disent point en quoi ils consistoient l'un & l'autre.

SCAFFORD, (*Géog. mod.*) golfe d'Ecosse, sur la côte occidentale de l'île de Mul, l'une des Vesternes. Ce golphe qui coupe Mul par le milieu, est parsemé de quelques autres petites îles, dont la plus grande, nommée *Ulwa*, est longue de cinq milles, & abonde en pâturage. (D. J.)

SCALA, (*Géog. mod.*) autrefois petite ville épiscopale d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, à deux milles au nord d'Amalfi. son évêché fut réuni, en 1603, à Ravello; présentement *Scala* n'est qu'un misérable village qui n'a pas cinquante maisons. Longitude 32. 8. latitude 40. 36. (D. J.)

SCALABIS, (*Géog. anc.*) ville de la Lusitanie, selon Pline, qui, l. IV. c. xxij. lui donne le titre de *colonie*. Cette ville est appelée *Scalabiscus* par Ptolomée, l. II. c. v. son nom moderne est vraisemblablement *Santaren*, dont on peut voir l'article.

SCALÆ GEMONIÆ, (*Antiq. rom.*) ou simple-

ment *gemoniæ*, & par Pline *gemonii gradus*; les littérateurs n'ont pas les mêmes idées de ce mot. Les uns en parlent comme d'espèces de fourches patibulaires, & d'autres les représentent comme un puits, où l'on jettoit le corps des criminels exécutés à mort. Voyez GEMONIES. (D. J.)

SCALANOVA, (*Géog. mod.*) ville de l'empire Turc en Asie, dans l'Anatolie, à trois lieues de la ville d'Ephèse. Il ne loge dans cette ville que des turcs & des juifs; les grecs & les arméniens en occupoient les faubourgs; elle a un port & un château où les Turcs tiennent une garnison d'une vingtaine de soldats. *Scalanova* est la Néapolis des Milésiens. Elle est située à une journée de Guzetlissar, ou Beau-Château, qui est la fameuse Magnésie sur le Méandre. Long. 45. 8. lat. 37. 52. (D. J.)

SCALDES, f. m. pl. (*Hist. anc.*) c'est ainsi que les anciens peuples du nord nommoient leurs poètes. Les vers étoient le seul genre de littérature qui fût cultivé chez eux; c'étoit la seule façon de transmettre à la postérité les hauts faits des rois, les victoires des peuples, & la mythologie des dieux. On rendoit les plus grands honneurs aux *scaldes* ou poètes, ils étoient souvent de la naissance la plus illustre, & plusieurs souverains se glorifioient de ce titre. Les rois avoient toujours quelques *scaldes* à leur cour; & ces derniers en étoient chéris & honorés; ils leur donnoient place dans les festins parmi les premiers officiers de la couronne, & les chargeoient souvent des commissions les plus importantes. Lorsque ces rois marchoient à quelque expédition, ils se faisoient accompagner des *scaldes*, qui étoient témoins oculaires de leurs exploits, les chantoient sur le champ de bataille, & excitoient les guerriers aux combats. Ces poètes ignoroient la flatterie, & ils ne louoient les rois que sur des faits bien constatés. Un roi de Norwège nommé *Olafus Triggueson*, dans un jour de bataille, plaça plusieurs *scaldes* autour de sa personne, en leur disant avec fierté, *vous ne raconterez pas ce que vous aurez entendu, mais ce que vous aurez vu*. Les poésies des *scaldes* étoient les seuls monumens historiques des nations du nord; & c'est chez elles que l'on a puisé tout ce qui nous reste de l'histoire ancienne de ces peuples. Voyez l'introduction à l'histoire de Danemark par M. Mallet.

SCALDIS, (*Géog. anc.*) fleuve de la Gaule belge, selon César, Pline, l'itinéraire d'Antonin, & Fortunat; Ptolomée est le seul qui nomme ce fleuve *Tabuda*.

Il prenoit sa source dans le pays de Véromandut, & couloit chez les Nerviens, & chez divers autres peuples. Lorsqu'il s'approchoit de l'Océan, il se partageoit en divers bras, & celui qui passoit à Bergues, alloit se jeter dans la Meuse; ce qui a fait dire à César: *ad flumen Scaldin quod influit in Mosam, ire constituit*. Les autres bras se rendoient à la mer; mais il ne seroit pas possible de décrire leur cours, parce que les inondations de l'Océan, & les débordemens de ce fleuve, ont plus d'une fois changé l'état des lieux dans ces quartiers, comme dans les embouchures de la Meuse & du Rhein. Ce fleuve s'appelle aujourd'hui l'Escaut.

Pline, l. IV. c. xvij. dit que la gaule Belgique s'étendoit entre l'Escaut & la Seine, à *Scalde ad Sequanam Belgica*; les Toxandri, selon le même auteur, habitoient au-delà de ce fleuve: à *Scaldi incolunt extera Toxandri*; & dans un autre endroit, il ajoute que les peuples qui s'étoient établis le long de l'Océan septentrional, au-delà de l'Escaut, étoient originaires de la Germanie: *Toto hoc mari ad Scaldim usque fluvium Germanicæ accolunt gentes*. Ce dernier passage fait voir pourquoi il a donné l'Escaut pour borne à la gaule Belgique; car les autres auteurs, & Pline lui-même en plus d'un endroit, mais dans un

autre sens, s'accordent à dire que la Belgique s'étend jusqu'au Rhein. (D. J.)

SCALEA, GOLPHE DE LA, (Géog. mod.) c'est une partie de la mer de Naples, sur la côte de la principauté citérieure. Il s'étend depuis le cap de Palémido, jusqu'à l'embouchure du Laino.

SCALENE, adj. (Géom.) un triangle *scalene* se dit en géométrie, d'un triangle dont tous les côtés & les angles sont inégaux.

Ce mot vient du grec *σκαλενος*, qui signifie *oblique, inégal*.

Un cylindre ou un cône, dont l'axe est incliné sur la base, est aussi appelé *scalene*. Voyez CÔNE & CYLINDRE. (E)

SCALENE, en Anatomie, est le nom qu'on donne à trois paires de muscles à cause de leur forme, &c. Voyez nos Pl. anat.

Le premier *scalene* fort charnu des apophyses transverses de la seconde, de la troisième & de la quatrième vertèbres du cou, où descendant latéralement, il s'insère dans la première côte.

Le second *scalene* naît des mêmes apophyses, & encore de ceux de la cinquième vertèbre du cou; & s'insère dans la seconde côte & quelquefois dans la troisième.

Le troisième *scalene* naît du même processus que le premier, & de ceux de la sixième vertèbre du cou, & s'insère dans la cinquième côte.

SCALHOLT, (Géog. mod.) petite ville, capitale de l'île d'Islande, dans sa partie méridionale, au pied des montagnes. Elle a été épiscopale sous Breme dans le x. siècle. Elle est sans murailles, comme toutes celles du pays. (D. J.)

SCALINGICAS, (Géog. mod.) ville de la Mingrétie, à 5 lieues de Ruse, vers l'orient. C'est un siège épiscopal, sous le patriarche de cette nation.

SCALITZ, (Géog. mod.) ville de la haute-Hongrie, au comté de Poson, sur la Marck, vers les confins de la Moravie, à 18 lieues au nord de Presbourg, & à 22 au nord-ouest de Léopoldstad. Long. 34. 58. latit. 48. 55. (D. J.)

SCALLOWAY, (Géog. mod.) une des deux petites villes de l'île de Mainland, au couchant, avec un château. L'autre petite ville de cette île se nomme *Lerwich*, & est à l'orient. *Lerwich* est un peu plus considérable, & *Scalloway* est plus ancienne.

SCALME, f. m. (Charpent. nav. des anc.) en grec *σκαλμος*; ce mot signifie le bout d'une pièce de bois qui forme la côte d'un bâtiment, & sur laquelle pièce s'appuient les rames pour se mouvoir. (D. J.)

SCALPEL, f. m. terme de Chirurgie, est un instrument tranchant, qui sert principalement dans les dissections, mais dont on peut aussi se servir au besoin dans plusieurs autres opérations, comme les amputations, pour couper les chairs & les membranes, qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe, avant de scier l'os.

Il y a trois sortes de *scalpels*: le premier est tranchant des deux côtés, & a un manche d'ébène ou d'ivoire, qui étant plat & mince à son extrémité, sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les préparations anatomiques.

La lame de cette espèce de *scalpel* ressemble à celle d'une lancette; sa longueur est de deux pouces y compris la queue qui est aussi large que la base, plate dans toute son étendue, & percée par deux trous; les ouvriers l'appellent *plate-semelle*. Le manche est fendu dans sa base suivant sa largeur; & la queue plate de la lame occupe cette fente, & y est fixée par deux clous qui traversent le manche & la lame dans le milieu. La base de la lame a 5 lignes de large, & va en diminuant se terminer en pointe. Voyez la fig. 8. Pl. I.

La seconde espèce de *scalpel* se divise en lame &

en manche. La lame a deux parties, l'une est la base ou le talon, & l'autre est la partie tranchante. Le talon est une surface plate & irrégulièrement quadrée, dont les bords postérieurs posent sur le manche; du milieu de cette surface que les ouvriers appellent la *mitre*, s'élève une queue d'un pouce & quelques lignes de long, de figure pyramidale & irrégulièrement arrondie qu'on nomme la *foie*; elle est cimentée dans le manche avec du mastic. La partie tranchante est composée de quatre émoultures ou biseaux; ces émoultures forment deux tranchans séparés par une vive arête ou ligne saillante, qui se continue depuis la pointe jusqu'au talon sur le plat de la lame. Le manche de cette seconde espèce est à pans. Voyez la fig. 6. Pl. I.

L'autre espèce a un dos & ne tranche que d'un côté. Sa partie tranchante est semblable à celle du bistouri droit, & se monte comme le précédent sur un manche. Il est commode pour décharner un corps lorsqu'on veut l'embaumer ou en faire un squelette, &c. fig. 7. Pl. I.

Sculptet dans son *armamentarium* décrit plusieurs autres sortes de *scalpels*, comme entr'autres le *scalpel* trompeur qu'il appelle ainsi, parce que sa lame étant cachée le malade y est trompé. Les anciens en faisoient grand usage pour ouvrir & dilater les sinus: mais comme il peut tromper le chirurgien lui-même, il n'est plus en usage. Un *scalpel* tranchant des deux côtés pour des setons. Un petit *scalpel* crochu pour détacher les paupières, quand elles tiennent l'une à l'autre. Un *scalpel* pointu, tranchant des deux côtés, avec un manche d'os pour l'opération de l'égylops. Des *scalpels* semblables au scolopomachæion, &c. le scolopomachæion lui-même est aussi une sorte de *scalpel*. Voyez SCOLOPOMACHÆION. (Y)

SCAMACHIE, (Géog. mod.) on écrit aussi *Samachi*, *Samakki*, *Schamakhiah*, *Schoumakhi*, *Schumachie*, &c. ce sont des orthographes différentes du même lieu, ville de Perse, capitale du Schirvan, dans un vallon, entre deux montagnes. Ses rues sont vilaines, ses maisons basses & mal bâties; mais il y a des caravanserais & des bains publics. Les habitants font commerce de safran, d'étoffes de soie & de coton. Cette ville a été ravagée par Thamas-kouli kan; elle l'est souvent par des tremblements de terre. Long. 75. lat. 40. 50. & suivant Naffir-Edden. Longit. 85. 30. lat. 39. 30. (D. J.)

SCAMANDRE, f. m. (Mythol.) quelques-uns prétendent que cette rivière de Phrygie prit ce nom de *Scamandre*, fils de Corybas, après qu'il s'y fut jeté, ayant perdu le jugement dans la célébration des mystères de la mère des dieux. Le *Scamandre* avoit un temple & des sacrificateurs: Homère parle du sage Dolopion qui en étoit le chef. (D. J.)

SCAMANDRE, (Géog. anc.) *Scamander*, fleuve de l'Asie mineure, dans la Troade; il prend sa source dans le mont Ida. Pline, liv. V. c. xxx. dit que c'est une rivière navigable, place son embouchure près du promontoire Sigée, & fait entendre qu'il se rend droit à la mer, sans se joindre à aucune autre rivière; mais Strabon, liv. XIII. prétend que le Simois & le *Scamandre* se réunissent un peu au-dessus du nouvel Ilium, & vont se perdre dans la mer, après avoir formé des marais chargés de roseaux. Quelques-uns soutiennent que le *Scamandre* prit ensuite le nom de *Xanthus*; selon Homère, le nom de *Scamandre* appartenait au langage humain, & *Xanthus* à celui des dieux. *Quem Xanthum vocant Dii, homines Scamandrum dicunt*. Iliad. liv. XX. v. 73. Quoi qu'il en soit, ce fleuve est fameux dans l'histoire du siège de Troie, & c'est encore à Homère qu'il doit sa célébrité.

Les illustres voyageurs anglois qui nous ont donné les ruines de Palmyre, passeront quinze jours en

1752 à faire sur les lieux une carte de la plaine du *Scamandre* en tenant Homère à la main ; c'est sur les bords du *Scamandre*, nous disent-ils, qu'on trouve de nouvelles beautés dans l'Iliade ; & c'est dans le pays où Ulysse a voyagé, & où Homère a chanté, que l'Odyssée a des charmes ravissans.

Julie, fille d'Auguste, traversant le *Scamandre*, pensa être submergée par les eaux de cette rivière, que le concours de plusieurs torrens avoit grossie tout-à-coup. Elle fit un crime aux habitans d'Ilium de ne lui avoir point envoyé de guides ; & elle ne les avoit pas seulement averti de son passage. Agrippa, mari de Julie, parut fort sensible à ce péril, & condamna les pauvres habitans à une amende de cent mille drachmes, qu'il eut bien de la peine à leur remettre. Je ne crois point que son amitié pour Julie fût la vraie cause de sa colere, car il n'avoit pas une grande estime pour elle, mais la politique fut le vrai ressort de sa conduite. Il se fâcha, soit pour faire croire à Auguste, qu'il prenoit vivement à cœur les intérêts de Julie, soit pour maintenir son crédit.

Il n'est point libre à un sujet marié avec la fille de son souverain, de négliger la punition de ceux qui manquent à son épouse ; quelque gré qu'il leur en fasse dans le fond du cœur, il faut qu'il fasse paroître son mécontentement. Voilà la raison qui l'engagea à se retracter avec peine de l'injustice de son amende ; il fut ravi qu'Auguste fût instruit de son zèle.

On prétend que les eaux du *Scamandre* avoient la propriété de rendre blonds les cheveux des femmes qui s'y baignoient ; & que les femmes Troyennes se prévalaient de cette prérogative qui valut à ce fleuve le nom de *Xanthus*, au rapport de Plin, liv. II. ch. ciiij. On ajoute même que les trois déesses, avant que de se présenter à Paris pour être jugées sur leur beauté, vinrent se laver dans ce fleuve, qui rendit leurs cheveux blonds.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les filles de Phrygie dès qu'elles étoient fiancées, alloient offrir leur virginité au *Scamandre*. Eschines nous en a fait le récit, en nous racontant l'aventure qui l'obligea de quitter la Phrygie avec Cimon, son compagnon de voyage. Il faut l'entendre lui-même.

C'est, dit-il, une coutume dans la Troade, qu'à certains jours de l'année, les jeunes filles prêtes à se marier, aillent se baigner dans le *Scamandre*, & qu'elles y prononcent ces paroles qui sont comme consacrées à la fête : « *Scamandre*, je t'offre ma virginité ».

Parmi les jeunes personnes qui s'acquitterent de ce devoir, lorsque nous vîmes cette cérémonie singulière, il y en avoit une nommée *Callirhoë*, bien faite, & d'une famille illustre. Nous étions, Cimon & moi, avec les parens de ces jeunes filles, & nous les regardions de loin se baigner, autant qu'il nous étoit permis à nous autres étrangers.

L'adroit Cimon désespérément amoureux de *Callirhoë*, déjà promise à un autre, nous quitte furtivement, se cache dans les broussailles sur les bords du fleuve, & se couronne de roseaux pour exécuter le stratagème secret qu'il avoit projeté. Dès que *Callirhoë* fut descendue dans le fleuve, & eut prononcé la formule accoutumée, le faux *Scamandre* sort du fond des broussailles, & s'écrie : « *Scamandre* reçoit ton présent, & te donne la préférence sur toutes tes compagnes ; alors faisant un pas pour la mieux voir :

*Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la déesse, & réglez avec moi.
Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon crystal est très-pur, mon cœur l'est davantage,
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.*
Tome XIV.

A ces mots il s'avance, emmène la jeune fille ravie, & se retire avec elle dans les roseaux. La tromperie, continue Eschine, ne demeura pas long-tems cachée ; car quelques jours après, comme on célébroit la fête de Vénus, où les nouvelles mariées affièrent, & où la curiosité nous avoit aussi menés ; *Callirhoë* apperçut Cimon qui étoit avec nous ; elle ne se doutoit de rien, & persuadée que le dieu étoit venu là tout exprès pour lui faire honneur, elle dit à sa nourrice : « Appercevez-vous le *Scamandre*, à qui j'ai consacré ma virginité ? » La nourrice qui comprend ce qui étoit arrivé, crie, se lamente, & toute la fourberie se découvre. Il fallut au plus vite, ajoute Eschine, nous sauver & nous embarquer.

La Fontaine a fait de cette histoire un de ses plus jolis contes ; je dis de cette histoire, car elle se trouve dans les lettres d'Eschine ; c'est la dixième. L'aventure se passa sous ses yeux ; il censura vivement son compagnon de voyage de cette action criminelle, & Cimon lui répondit en libertin, que bien d'autres avant lui avoient joué le même tour.

On a d'abord de la peine à comprendre la simplicité de *Callirhoë*. Elle étoit d'une illustre famille ; elle avoit eu sans doute une éducation convenable à sa naissance. Jamais l'esprit & la science n'avoient paru avec tant d'éclat que dans le siècle de cette aimable fille, cependant les fictions des poètes canonisées par les prêtres, lui avoient tellement gâté l'esprit, qu'elle croyoit bonnement que les rivières étoient des divinités, qui se couronnoient de roseaux, & auxquelles on ne pouvoit refuser la fleur de la virginité.

Sous l'empire de Tibère, une illustre dame ne fut pas moins simple ; elle se persuada qu'elle avoit couché avec Anubis, & s'en vanta comme d'une insigne faveur. Mais comment *Callirhoë* auroit-elle pu se défabuser de la divinité du fleuve *Scamandre*, puisque ce fleuve avoit un prêtre, que les Troyens honoroient comme un dieu ? C'est Homère qui nous l'apprend. Iliad. liv. V. vers. 76.

*Hypsénora nobilem
Filium magnanimi Dolopionis qui Scamandri
Sacerdos factus fuerat, & dei instar honorabatur à
populo.*

Quelques modernes ont dit que le *Scamandre* ne méritoit guère la réputation que les poètes lui ont acquise ; mais les voyageurs anglois n'en parlent pas avec autant de dédain que Belon. Le *Scamandre* pouvoit être autrefois plus considérable qu'aujourd'hui ; ses eaux peuvent avoir pris un autre cours, ou par des conduits souterrains ou autrement.

On ne peut guère penser que Plin se trompe, quand il parle du *Scamandre* comme d'une rivière navigable ; & quand Strabon nous dit que le *Scamandre* ayant reçu le Simois, charrioit tant de limon & tant de fable, qu'ils avoient presque comblé leur embouchure, & formé des lacs & des marais ; ce discours ne convient assurément qu'à des rivières un peu considérables. (Le chevalier DE JAU COURT.)

SCAMANDRIA, (Géogr. anc.) petite ville de la Troade, sur le *Scamandre*, à quinze cens pas du port Ilium. Leunclavius dit que les Turcs la nomment aujourd'hui *Scamandria*. (D. J.)

SCAMBONIDÆ, (Géogr. anc.) municpe de l'Attique, dans la tribu Léontide, selon Pausanias, l. I. c. xxxviiij. (D. J.)

SCAMILLES, f. f. terme d'Architecture, dans Vitruve, sur la signification duquel les critiques sont très-peu d'accord ; quoiqu'assurément il signifie des saillies en manière d'escabaux, qui servent à élever les autres pièces d'un ordre, telles que les colonnes, les statues ou autres semblables ; afin que tout en soit vu, & que les ornemens qui sont en saillies n'en cachent pas une partie aux spectateurs qui regardent d'en-bas.

A A a a a

Les *scamilles* font le même effet aux ordres d'architecture, que les piédestaux aux statues. Voyez PIÉDESTAL.

SCAMINO, (*Géog. mod.*) village de la Grece dans la Livadie, sur la rivière d'Asopo, au pied d'une éminence du côté du nord-est. Il n'est que d'environ deux cens maisons; mais les vieilles ruines qu'on y voit font connoître que c'étoit autrefois une grande ville.

M. Spon qui a passé par ce lieu-là, prétend que c'est l'ancienne *Sycaminon*. Les Grecs y ont encore quelques églises, entre autres *Hagioi-Seranda*, ou l'église des quarante Saints, *Panagia & Hagios Elias*, qui sont bâties de vieux débris, où l'on remarque quelques inscriptions.

Nous aurions jugé, dit M. Wheler, sur une de ces inscriptions que ce lieu étoit *Oropus*, si *Oropo* n'avoit pas conservé son ancien nom. Je crois, ajoute-t-il, que la montagne voisine est l'ancien mont *Cericius*, & que cette ville étoit *Tanagara*, dont les anciens ont tant parlé, & qu'ils mettent sur la rivière *Asopus*. Elle s'appelloit d'abord *Pæmandria*, ensuite *Græa*, puis *Tanagræa*, qui est le nom que Pausanias lui donne, & présentement on la nomme *Scamino*. Wheler, *voyage d'Athènes*. (D. J.)

SCAMMA, f. m. (*Hist. anc.*) profondeur ou enceinte creusée dans les lieux des combats; il n'étoit pas permis aux combattans d'en sortir.

SCAMMONÉE, f. f. (*Hist. nat. des drog. exot.*) substance résineuse, gommeuse & cathartique.

On en trouve de deux sortes chez les droguistes, savoir la *scammonée* d'Alep, & celle de Smyrne.

La *scammonée* d'Alep est un suc concret, léger, fongueux, friable. Lorsqu'on la brise, elle est d'un gris noirâtre & brillante. Lorsqu'on la manie dans les doigts, elle se change en une poudre blanchâtre ou grise; elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie, & son odeur est puante. On l'apporte d'Alep, qui est l'endroit où on la recueille.

La *scammonée* de Smyrne est noire, plus compacte, & plus pesante que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appelée présentement *Cuté*, & de la ville de *Cogni* dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Tauris, où l'on en fait une récolte abondante, comme l'a raconté à M. Geoffroi l'illustre Sherard, qui a résidé à Smyrne pendant treize ans en qualité de consul pour la nation angloise. On préfère la *scammonée* d'Alep.

On doit la choisir brillante, facile à rompre & très-aisée à réduire en poudre, qui ne brûle pas fortement la langue; qui étant brisée & mêlée avec la salive ou avec quelqu'autre liqueur, devient blanche & laiteuse. On rejette celle qui est brûlée, noire, pesante, remplie de grains de sable, de petites pierres ou d'autres corps hétérogènes.

La plante qui produit ce suc est le *convolvulus Syriacus* de Morest, *hist. oxon. part. II. xij.* Sa racine est épaisse, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en-dedans, brune en-dehors, garnie de quelques fibres, & remplie d'un suc laiteux: elle pousse des tiges grêles de trois coudées de long, qui montent & se roulent autour des plantes voisines. Les feuilles sont disposées alternativement le long de ses tiges; elles ressemblent à celles du petit lizeron; elles sont triangulaires, lisses, ayant une base taillée en façon de fleche. De leurs aisselles naissent des fleurs en cloche, d'une couleur blanche, tirant sur le pourpre ou le jaune. Leur pistil se change en une petite tête ou capsule pointue, remplie de graines noirâtres & anguleuses. Cette plante croît en Syrie autour d'Alep, & elle se plaît dans un terroir gras.

Selon Dioscoride, la plante *scammonée* pousse

d'une même racine beaucoup de tiges de trois coudées de longueur, moëlleuses & un peu épaisses, dont les feuilles sont semblables à celle du blé-noir sauvage ou de lierre, plus molles cependant, velues & triangulaires. Sa fleur est blanche, ronde, creusée en manière d'entonnoir, d'une odeur forte: la racine est forte, longue, de la grosseur d'une coudée, blanche, d'une odeur désagréable & pleine de suc.

Le même Dioscoride approuve la *scammonée* que l'on apporte de Mysie, province d'Asie; & il rejette celle de Syrie & de Judée, qui de son tems étoit pesante, épaisse, falsifiée avec la farine d'orobe & le lait du tithymale. L'illustre Tournefort a observé cette espèce de *convolvulus*, hérissé de poils, dans les campagnes de Mysie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les îles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un suc concret qui est bien au-dessous de la *scammonée* de Syrie.

Ainsi M. Tournefort penche à croire que la *scammonée* des boutiques vient des plantes au-moins de différentes espèces, si elles ne sont pas différentes pour le genre; il juge que celle de Syrie & d'Alep vient de la plante appelée *scammonia folio glabro*, *scammonée* à feuilles lisses; & celle de Smyrne ou de Dioscoride de la plante appelée *scammonia folio hirsuto*, *scammonée* à feuilles velues.

M. Sherard avoit aussi observé le même *convolvulus* hérissé auprès de Smyrne, dont on ne retiroit aucun suc, tandis que le *convolvulus folio glabro* croissoit en si grande abondance en Syrie, qu'il suffiroit seul pour préparer toute la *scammonée* dont on se sert, & qu'on n'emploie pas même pour tirer ce suc de toutes sortes de *scammonée*; mais on choisit sur-tout celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au-dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre; on la coupe & on met sous la plaie, des coquilles de moule, pour recevoir le suc laiteux que l'on fait sécher & que l'on garde. Cette *scammonée* ainsi renfermée dans des coquilles est réservée pour les habitans du pays, & il est très-rare qu'on en porte aux étrangers.

Les Grecs & les Arabes indiquent les différentes manières de recueillir ce suc.

1°. On coupe la tête de la racine; on se sert d'un couteau pour y faire un creux hémisphérique, afin que le suc s'y rende, & on le recueille ensuite avec des coquilles.

2°. D'autres font des creux dans la terre: ils y mettent des feuilles de noyer, sur lesquelles le suc tombe, & on le retire lorsqu'il est sec. Mésué rapporte quatre manières de tirer ce suc, qui le rendent tout différent. 1°. Aussi-tôt que la racine s'élève au-dessus de la terre, on coupe ce qui en débord, & elle donne tous les jours un suc gommeux que l'on garde lorsqu'il est séché. 2°. On arrache ensuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, il en sort un lait que l'on fait sécher à un feu doux ou au soleil: on en fait des pastilles, sur lesquelles on imprime un cachet; leur couleur est blanchâtre ou variée. 3°. On pile les morceaux des racines, on les exprime, on fait sécher le suc qui en sort, & on le marque d'un cachet: celui-ci est grossier, noir & pesant. 4°. Il y a aussi des personnes qui tirent du suc des feuilles & des tiges après les avoir pilées: on le sèche ensuite, & on en fait de petites masses; mais ce suc est d'un noir verdâtre & d'une mauvaise odeur.

On ne nous apporte plus de *scammonée* marquée d'un cachet, ni celle qui découle d'elle-même en larmes de la racine que l'on a coupée, & que l'on recueille dans des coquilles près de Smyrne. Elle est la meilleure, mais elle est très-rare en ce pays. Sa couleur est transparente, blanchâtre ou jaunâtre,

& elle ressemble à de la résine ou de la colle-forte : Lobet & Pena en font mention dans leurs observations. La *scammonée* qu'on nous apporte à présent est en gros morceaux opaques & gris. Nous ne savons point du tout quelle est la manière de la recueillir ; mais il est vraisemblable que les masses sont formées de sucs tirés, soit par l'incision, soit par l'expression ; c'est ce qui fait que l'on voit tant de variété de couleurs dans le même morceau.

Dans l'analyse chimique, on retire, par le moyen de l'esprit-de-vin, cinq onces de résine de six onces de *scammonée*. Ainsi la plus grande partie se dissout dans l'esprit-de-vin, & il reste quelques parties mucilagineuses, salines & terreuses ; mais toute la substance se dissout dans des menstrues aqueux, qui prennent la couleur de lait après la dissolution, à cause des parties résineuses mêlées avec les parties salines & aqueuses.

Les Grecs & les Arabes ont employé la *scammonée*. Les modernes la regardent comme un très-violent purgatif ; j'ajoute que c'est un remède infidèle, & dont l'opération est très-incertaine ; sa grande acrimonie irrite l'estomac, cause des nausées, enflamme, ratifie les intestins, les ulcères, ouvre les veines, & produit des superpurgations. On a imaginé plusieurs préparations de ce remède, pour en corriger la violence ; & à cet effet on se sert du suc de coing, de réglisse ou du soufre ; de-là viennent les noms de *diagrede de coing*, *diagrede de réglisse* & *diagrede de soufre*, qui sont d'usage en médecine. Voyez, si vous voulez, *DIAGREDE*. (D. J.)

SCAMPÆ, (Géog. anc.) ville de la Macédoine : l'itinéraire d'Antonin la marque sur la route de Dyrhachium à Byfance, entre Claudiana & *Tres-Tabernæ*, à 20 milles du premier de ces lieux, & à 28 milles du second ; le même itinéraire met cependant dans une autre route 22 milles de Claudiana à *Scampæ*, & 30 milles de *Scampæ* à *Tres-Tabernæ*. (D. J.)

SCANDALE, f. m. (Gram. & Théol.) selon le langage de l'Ecriture & des casuistes, signifie une parole, une action ou une omission qui porte au péché ceux qui en sont témoins, ou qui en ont la connoissance.

Ce mot vient du grec *σκανδαλον*, ou du latin *scandalum*, qui, selon Papias, signifie une querelle qui s'élève tout-à-coup, *rixa quæ subitò inter aliquos scandit vel oritur*.

Le *scandale* est actif ou donné, & passif ou reçu. Le *scandale* actif ou donné est l'induction au mal de la part de celui qui scandalise. Le *scandale* passif ou reçu est l'impression désavantageuse que fait le *scandale* sur ceux qu'il entraîne ou qu'il excite au mal.

Dans l'Ecriture & dans les auteurs ecclésiastiques, *scandale* se met pour tout ce qui se rencontre dans le chemin d'un homme, & qui peut le faire tomber. Ainsi Moïse défend de mettre un scandale devant l'aveugle, c'est-à-dire, ni pierre, ni bois, ni aucune chose capable de le faire trébucher, *Lévit. xix. 14*. De-là dans le moral on a pris le mot *scandale* pour une occasion de chute ou de péché. Jesus-Christ a été, à l'égard des juifs, une pierre d'achoppement & de *scandale*, contre laquelle ils se sont brisés par leur faute, n'ayant pas voulu le reconnoître pour le Messie, malgré les caractères qui le leur démontroient.

Scandale dans le langage familier est une action contraire aux bonnes mœurs, ou à l'opinion générale des hommes. Il signifie aussi une rumeur désavantageuse, qui deshonne quelqu'un parmi le monde. En ce sens, on appelle la *médifance* la *chronique scandaleuse*.

Pierre de scandale, en latin *lapis scandali* ou *vituperii*, étoit une pierre élevée dans le grand portail du capitol de l'ancienne Rome, sur laquelle étoit gravée la figure d'un lion, & où alloient s'asseoir à nud ceux qui faisoient banqueroute & qui abandon-

noient leurs biens à leurs créanciers. Ils étoient obligés de crier à haute voix, *cedo bona*, j'abandonne mes biens, & de frapper ensuite avec leur derrière trois fois sur la pierre. Alors il n'étoit plus permis de les inquiéter pour leurs dettes. Cette cérémonie ressembloit assez à celle du bonnet-vert, qu'on pratiquoit autrefois en France dans le même cas. On appelloit cette pierre *pierre de scandale*, parce que ceux qui s'y asseyoient pour cause de banqueroute, étoient diffamés, déclarés intestables, & incapables de témoigner en justice.

On raconte que Jules César imagina cette forme de cession après avoir aboli l'article de la loi des douze tables, qui autorisoit les créanciers à tuer ou à faire esclaves leurs débiteurs, ou du-moins à les punir corporellement : mais cette opinion n'est appuyée d'aucune preuve solide.

Scandale des grands, *scandalum magnatum*, est un terme de droit, par lequel on entend une injure ou offense faite à un personnage considérable, comme un prince, un prélat, un magistrat, ou d'autres grands officiers, en semant contre eux des médifances ou calomnies, d'où naissent la discorde & les débats entre eux & ceux qui leur sont subordonnés, au mépris, & souvent au détriment de leur autorité.

On appelle aussi *scandalum magnatum* un ordre qu'on obtient en ce cas pour avoir des dommages ou intérêts contre le calomniateur, ou tel autre auteur du *scandale*.

SCANDALE, montagne du, (Critique sacrée.) dans la vulgate *mons offensionis*, la montagne du *scandale* est la montagne des oliviers, sur laquelle Salomon érigea des autels aux faux-dieux par complaisance pour les femmes étrangères qu'il avoit prises, *excelsa ad dexteram partem montis offensionis, ædificaverat Salomon rex Israël polluit rex*. (D. J.)

SCANDALEUX, adj. (Gramm.) qui cause du scandale ; il se dit des choses & des personnes. Avancer comme quelques écrivains de la société de Jesus l'ont fait, qu'il n'est pas permis à tout le monde de disposer de la vie des tyrans ; c'est une proposition *scandaleuse*, parce qu'elle laisse entendre qu'il y a apparemment des personnes à qui le tyrannicide est permis. La doctrine du probabilisme est une doctrine *scandaleuse*. L'invitation que le P. Pichon fait au pécheur d'approcher tous les jours des sacremens sans amour de Dieu, sans changer de conduite, est une invitation *scandaleuse*. L'éloge de l'ouvrage de Bussembaum qu'on lit dans les *mém. de Trév.* est *scandaleux*. Des religieux traînés devant les tribunaux civils pour une affaire de banque & de commerce, & condamnés par des juges-consuls à payer des sommes illicitement dûes & plus illicitement encore refusées, sont des hommes *scandaleux*. Des prêtres qui font jouer des farces sur un théâtre, & danser dans l'enceinte de leurs maisons les enfans confiés à leurs soins, confondus avec des histrions, donnent un spectacle *scandaleux*. On trouveroit toutes sortes d'exemples de scandale, sans s'éloigner de-là ; mais il y en a dont il seroit difficile de parler sans scandaliser étrangement les femmes, les hommes & les petits enfans.

SCANDARON, (Géog. anc.) lieu renommé dans la Phénicie, avec un château qu'on dit qu'Alexandre le grand avoit élevé pour lui servir de retraite pendant qu'il assiégeoit la ville de Tyr, dont ce château n'étoit éloigné que de 5 milles. Il fut détruit dans la fuite par Pompée, quand il se rendit maître de la Phénicie. L'endroit où étoit cette citadelle est agréable & fertile. (D. J.)

SCANDEA, (Géog. anc.) ville de l'île de Cythere. Elle étoit sur le bord de la mer, selon Thucydide, *l. IV. 287*. & Pausanias, *Lacon. c. xxiiij.* qui lui donne un port, dit qu'elle étoit presque à dix stades de la ville de Cythere. Au-lieu de *Scandea*, Etienne le

géographie, Suidas & Lycophron écrivent *Scandia*. (D. J.)

SCANDER, v. act. (*Gram. & Littérat.*) terme de Poésie, qui signifie *mesurer* un vers, ou *compter* combien il y a de piés ou de syllabes, faire sentir les longues & les breves. Voyez QUANTITÉ & MESURE.

Ce mot vient du latin *scandere*, monter, parce qu'en scandant les vers, il se fait une espèce de progression depuis le premier pié jusqu'au dernier.

On ne *scande* que les vers grecs & latins, la quantité n'étant plus d'usage dans les langues modernes.

On *scande* différemment chaque espèce de vers, l'hexamètre d'une façon, l'iambique d'une autre, le sapphique d'une autre, &c. selon le nombre & la nature des piés dont ils sont composés. Voyez HEXAMÈTRE, IAMBIQUE, &c.

SCANDERBADE, (*Géog. mod.*) ville de l'Indoustan au royaume d'Agra, sous la domination du grand-mogol. Cette ville a été autrefois considérable, car c'étoit la capitale du roi des Patans; mais elle a perdu sa splendeur depuis qu'elle a été ruinée par Echar, qui s'en rendit maître sur le Raja Sélim. (D. J.)

SCANDERBORG, (*Géog. mod.*) petite ville de Danemark, dans le diocèse d'Arrhus, avec un château fortifié. Elle est environnée de lacs poissonneux. (D. J.)

SCANDIA, (*Géog. anc.*) île de l'Océan septentrional, selon Pline, *l. IV. c. xvj.* qui semble la distinguer de la Scandinavie. Il n'en parle pas trop affirmativement: *sunt*, dit-il, *qui & alias prodant Scandiam Dumniam, Bergos*. Aussi cette région n'étoit-elle guère connue de son tems. Comme la Scandinavie étoit donnée alors pour île, il ne seroit pas impossible qu'on en eût pareillement fait d'autres, de quelques parties du continent des pays septentrionaux, à-moins qu'on ne dise que par *Scandia* Pline entend les îles qui sont appelées *Scandia* par Ptolomée, & *Hemodes* par Pomponius Mela. (D. J.)

SCANDILLE, ou SCANDILE, (*Géog. mod.*) île basse & petite de la mer Égée près de la côte de Thrace, selon Pomponius Mela, *l. II. c. vij.* Isaac Vossius remarque que cette île conserve son ancien nom, & qu'on l'appelle présentement *Scandole*; les Mariniers disent *Scharola*. (D. J.)

SCANDINAVIA, (*Géog. anc.*) SCANDIA ou SCANZIA. Les anciens croyoient qu'au-delà de la mer Baltique, qu'ils connoissoient sous le nom de *sinus Codanus*, il n'y avoit que des îles, à la plus grande desquelles ils donnoient le nom de *Scandinavia* ou *Scandie*.

Pline, *l. IV. c. xiiij.* dit que la grandeur de cette île n'étoit point connue, & que la partie qu'on en connoissoit, étoit habitée par les Hilléviens, qui y avoient 500 bourgades. Depuis on connut que la Scandinavie n'étoit pas une île, mais une grande péninsule, qui comprend ce qu'on appelle aujourd'hui la Suede, la Norwege & la Finlande.

Cette prétendue île de Scandinavie est nommée *Baltia* par Xénophon de Lampsaque qui la met à trois journées de navigation du rivage des Scythes; & la même île est appelée *Basilis* par Pithéas.

Ces noms de *Baltia* & de *Basilis* pourroient bien être corrompus l'un de l'autre. Jornandès, *de reb. Get. c. iij & jv.* appelle *Scanzia* le pays d'où étoient sortis les Goths; & il dit que ce pays-là étoit, *quasi officinam gentium, aut certe velut vaginam nationum*, la fabrique du genre humain; mais dit de M. Montequieu, « je l'appellerois plutôt la fabrique des inftrumens qui ont brisé les fers forgés au midi. C'est là que se sont formées ces nations vaillantes, qui sont sorties de leur pays pour détruire les tyrans » & les esclaves, & apprendre aux hommes que la nature les ayant fait égaux; la raison n'a pu les

rendre dépendans que pour leur bonheur. (D. J.)

SCANDINAVIE, (*Géog. mod.*) grande péninsule d'Europe, que les anciens croyoient une île, & qui comprend aujourd'hui le Danemark, la Suede, la Norwege, la Laponie & la Finlande. C'est-là le pays qui peut se vanter d'avoir été la ressource de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire, de presque toute celle qui est aujourd'hui parmi les hommes. Rudbeck a bien eu raison de chanter sa Scandinavie. Voyez SCANDINAVIA. (D. J.)

SCANDIX, f. m. (*Botan.*) Tournefort en compte trois espèces. Nous décrirons la commune, qu'il appelle *scandix vulgaris, semine rostrato. inst. rei herb. 326.* en françois *peigne de Venus*.

Sa racine est simple, blanche, fibreuse, annuelle, d'un goût tirant sur l'âcre. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'environ un pié, grêles, rameuses, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas, un peu cannelées. Ses feuilles sont découpées menu, à-peu-près comme celles de la coriandre, attachées à des queues assez longues, d'un goût douçâtre, un peu âcre.

Les sommités des tiges & des rameaux soutiennent des ombelles ou parasols de petites fleurs, à cinq pétales blanches, formées en cœur, & disposées en fleur de lis, avec autant d'étamines capillaires, à sommets arrondis. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succède des fruits composés de deux graines très-longues, semblables à des aiguilles, convexes, sillonnées d'un côté, & applaties de l'autre. Cette plante croît abondamment, & presque par-tout, parmi les blés, dans les champs, & les vignobles; elle fleurit en Mai & Juin. (D. J.)

SCANDULA, (*Archit. des Rom.*) terme qu'on trouve dans Vitruve, & qui répond à ce que nous nommons du *bardeau*. C'étoient de petits ais de bois, minces, & dont les Romains se servoient au-lieu de tuiles pour couvrir les maisons. Cornélius Nepos nous apprend qu'ils furent dans cet usage jusqu'à la guerre de Pyrrhus, c'est-à-dire, jusqu'à la quatre cens soixante & dixième année de la fondation de Rome. (D. J.)

SCANIE, (*Géog. mod.*) province de Suede. Voyez SCHONEN. (D. J.)

SCANTIA, SYLVA, (*Géog. anc.*) forêt d'Italie ou de la Campanie. On lit dans Cicéron, *orat. xv.* sur la loi agraire, *veneat, inquit, sylva scantia: & Pline, l. II. cap. cvij. Exit (flumina) & ad aquas scantias*. Cette forêt & ces eaux étoient en Italie, selon les critiques. Ne les devoit-on point placer aussi dans la Campanie? car Pline, *l. XIV. c. iv.* dit que la vigne nommée *aminea*, est appelée *santia* par Varron. Macrobe, *III. saturn. c. xix.* fait mention d'un mal qu'il appelle *scantianum malum*, sans nous faire connoître quel mal c'étoit. (D. J.)

SCANTINIA, LOI, (*Droit rom.*) La loi *scantinia* avoit été faite contre une certaine débauche que les loix n'ont jamais pu bannir de l'Italie. Il en est parlé dans la lettre de Cicéron. Coelius lui mande: « Venez au plutôt, vous trouverez bien ici de quoi » rire; vous y verrez Drusus juger les affaires qui ont » rapport à la loi *scantinia*. » Ce Drusus étoit un débauché, qui fut préteur en 703, & qui avoit exercé toutes sortes de violences dans le tems qu'il étoit tribun avec Vatinius. (D. J.)

SCAPHÉPHORE, f. m. (*Antiq. d'Athènes.*) *σκαφηφορος*. Les Athéniens nommoient *scaphéphores* tous les étrangers mâles qui résidoient à Athènes, parce qu'ils étoient obligés, à la fête des Panathénées, de porter en procession de petits bateaux nommés *scaphæ, σκαφαι*. Potter, *Archæol. græc. tom. I. p. 56.* (D. J.)

SCAPHISME, f. m. (*Hist. anc.*) supplice en usage chez les anciens Perses. C'est le même que M. Rol-

lin dans son *Histoire ancienne*, appelle le supplice des *auges*. Le mot *scaphisme* venant de *σκαφ* ou *σκαφος*, un *esquif*, petit vaisseau creux, & par similitude une *auge*, ou de *σκαπτο*, je *creuse*.

Ce supplice consistoit à mettre le criminel à la renverse dans une auge assez grande pour contenir son corps, & à laquelle on avoit pratiqué cinq échancrures pour laisser passer ses piés, ses mains & sa tête; on le couvroit ensuite d'une autre auge également échancrée, qu'on clouoit où qu'on lioit fortement sur l'auge inférieure. Dans cette posture incommode, on lui présentoit la nourriture nécessaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui. Pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait; & on lui en frottoit ensuite tout le visage, ce qui attiroit sur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours exposé aux rayons ardens du soleil. Les vers engendrés de ses excréments, lui rongeoient les entrailles au dedans. Ce supplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours pendant lesquels le patient souffroit des tourmens indicibles.

Ceux qui attribuent l'origine de ce supplice à Parysatis mere d'Artaxerce Mnemon & du jeune Cyrus se trompent, puisqu'Artaxerce Longue-main, selon Plutarque, fit subir ce genre de mort à l'eunuque Mithridate pour crime de trahison.

SCAPHIUM, f. n. (*Littérat.*) Ce mot est assez équivoque dans les auteurs; quelquefois, comme dans Plaute, il désigne une *coupe à boire* qui étoit faite en forme d'une petite gondole. Dans Vitruve, il signifie un *bassin* de métal, soit de cuivre, ou de plomb; dans Martial, un *bassin* de chaise percée; & dans d'autres auteurs, il signifie une espèce de *cadran*, lequel outre les heures, montrait les solstices & les équinoxes. (*D. J.*)

SCAPHOIDE, terme d'*Anatomie*, est un os du pié, qu'on appelle autrement *naviculaire*. Voyez **NAVICULAIRE**.

Ce mot est formé du mot *σκαφ*, *barque*, *esquif*, lequel vient de *σκαπτο*, *creuser*, parce qu'originellement les barques étoient faites de troncs d'arbres creusés, comme le sont encore les canots chez bien des peuples sauvages.

SCAPRIS ou **SCABRIS**, (*Géog. anc.*) port d'Italie, sur la côte de la Toscane. L'itinéraire d'Antonin le marque sur la route par eau de Rome à Arles, entre le fleuve *Alma*, dont il étoit éloigné de 6 milles, & le port *Flesia*, qui en étoit à 18 milles. Ortelius dit que ce port s'appelloit, de son tems, *Scatino*. (*D. J.*)

SCAPTÉSYLE, (*Géog. anc.*) c'est-à-dire la forêt coupée, petite ville de Thrace en tirant du côté de Thasus, selon Etienne le géographe, & Plutarque in *Cimone*, qui dit que ce fut l'endroit où Thucydide écrivit l'histoire de la guerre des Athéniens contre les habitans du Péloponnèse.

Ortelius soupçonne que *Scaptésyle* pourroit être le même que *Scaptensula*, où selon Festus il y avoit une mine d'argent: il met pourtant *Scaptensula* dans la Macédoine; mais la Macédoine étoit voisine de la Thrace. Le mot *Scaptensula*, ajoute Festus, vient du grec *σκαπτο*, qui veut dire *creuser*, *fouiller dans la terre*. Lucrece, l. VI. parlant des dangereuses exhalaisons auxquelles sont exposés ceux qui travaillent aux mines d'or & d'argent, cite pour exemple la mine de *Scaptensula*.

Quales expiret Scaptensula subter odores.

(*D. J.*)

SCAPTIA, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans le Latium. Plin, liv. III. ch. v. la met au nombre des villes qui avoient été célèbres, & qui se trouvoient détruites de son tems. Festus dit que les habitans de

Pedo s'étoient établis dans la ville de *Scaptia*. Il ajoute que cette dernière ville donna le nom à la tribu *Scaptia*, d'où les peuples de cette ville furent appelés *tribus scaptiensis*, comme on le voit dans Suetone in *Aug. c. xl*. l'origine de cette tribu est rapportée par Tite-Live, liv. VIII. ch. xvij. (*D. J.*)

SCAPULAIRE, f. m. (*Hist. ecclési.*) est une partie de l'habillement de différens ordres religieux. Il consiste en deux bandes d'étoffe larges d'environ un pié, dont l'une passe sur l'estomac & l'autre sur le dos ou sur les épaules, d'où lui est venu ce nom, car *scapula* signifie l'*omoplate*. Les religieux profès laissent pendre le *scapulaire* jusqu'à terre, & les freres laissent jusqu'aux genoux seulement. Saint Benoît dans sa règle donne un *scapulaire* à ses moines pour le travail. Il étoit beaucoup plus large & plus court qu'il n'est aujourd'hui, & il servoit, comme le porte le nom, à garnir les épaules pour les fardeaux, & à conserver la tunique. On ne portoit alors le *scapulaire* que pendant le travail; mais depuis les moines l'ont regardé comme la partie la plus essentielle de leur habit, & en ont changé l'ancienne figure. Fleury, *mœurs des Chrét.* n°. 54.

SCAPULAIRE, est aussi une dévotion introduite dans l'église romaine par Simon Stock, qui fut général des carmes vers le milieu du treizième siècle. Elle consiste pour les religieux à porter le *scapulaire*, & pour les laïcs, à porter aussi sur eux une espèce de brasselet ou de morceau d'étoffe sur laquelle est brodé le nom de la Vierge & à en réciter l'office à certains jours, avec quelques autres pratiques de dévotion.

Simon Stock, instituteur de ces pratiques, assura que dans une vision la sainte Vierge lui avoit donné le *scapulaire*, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui porteroient ce petit habit, qui garderoient la virginité, la continence ou la chasteté conjugale selon leur état, & qui réciteroient le petit office de Notre-Dame. Le docteur de Launoy traite cette apparition d'imposture, & les bulles des papes qu'on cite en sa faveur de pièces supposées; il remarque que les carmes ne commencèrent à porter le *scapulaire* que long-tems après l'époque qu'on fixe pour cette apparition. Le pape Paul V. en retranchant plusieurs abus qui s'étoient glissés dans cette dévotion, la permet cependant en substance, ce qui auroit dû engager M. de Launoy à parler avec plus de réserve d'une pratique pieuse autorisée par le saint siège.

SCAPULAIRE, adj. en *Anatomie*, ce qui a relation avec l'*omoplate* appelée en latin *scapula*. Voyez **OMOPLATE**.

L'artere *scapulaire* externe vient de l'axilloïde, & passe sur la charnière de la côte supérieure de l'*omoplate* pour se distribuer aux muscles qui sont aux environs.

L'artere *scapulaire* interne vient de l'axilloïde, & se distribue principalement au muscle sous-*scapulaire*, en donnant quelques rameaux aux parties circonvoisines.

SCAPULAIRE, f. m. terme de *Chirurgie*, espèce de bandage dont on se sert pour soutenir la serviette qui entoure la poitrine ou le bas-ventre. C'est une bande large d'environ demi-aune, longue de quatre doigts, fendue dans le milieu pour y passer la tête, & dont les deux bouts pendent, l'un par-devant, & l'autre par-derrière, & s'attachent à la serviette par des épingles, pour l'empêcher de descendre. Voyez fig. 1. Pl. XXX. (*Y*)

SCARABÉE, f. m. (*Hist. nat.*) petit insecte, espèce d'escarbot, dans laquelle on place le cerf-volant & les autres semblables.

SCARAMOUCHE, f. m. (*Gramm.*) bouffon, habillé de noir depuis la tête aux piés, en toque noire,

en manteau noir, & dont le masque est rayé de noir au front, aux deux joues & au menton.

SCARARAGAM, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) arbre des Indes orientales, qui porte des fruits de la grosseur des noix, & d'une couleur verdâtre, & dont le goût est très-agréable; les Indiens nomment ce fruit *undis*.

SCARBA, (*Géogr. mod.*) petite île de la mer d'Ecosse, & l'une des westernes; elle est séparée de l'île de Jura par un détroit où la marée est très-violente; aussi la *Scarba* est-elle dépeuplée; on ne lui donne que quatre milles de longueur sur un mille de largeur. (*D. J.*)

SCARBOROUGH, (*Géogr. mod.*) anciennement *Scarbourg*, ville d'Angleterre, dans *Yorck-shire*, vers le nord de la province. Elle est bâtie sur un rocher fort élevé, avec un château que le roi Henri II. fit construire pour sa défense, & où l'on tient toujours garnison. Il y a un bon port, où les vaisseaux sont en sûreté, & des eaux minérales qui y attirent beaucoup de monde.

Fridges (Richard), savant théologien, & écrivain poli du xviii. siècle, naquit près de *Scarbourg*, en 1671. Il se fit beaucoup d'amis à Oxford par son esprit, par l'agrément de sa conversation, & par ses manières engageantes. Le docteur Sharp, archevêque d'*Yorck*, lui donna un bénéfice, dans lequel il se distingua par son affabilité & son application à remplir les devoirs de son ministère; mais il eut le malheur, par une grande maladie, de perdre les agréments & les charmes de sa voix, qui avoient fait auparavant l'admiration de tout le monde. Comme il s'étoit marié fort jeune, & qu'il avoit une nombreuse famille, il résolut pour la soutenir de venir à Londres, & de s'y livrer tout entier à la composition.

Le premier ouvrage qu'il publia, est un système de théologie, d'après les principes de la religion naturelle, & de la religion révélée. Londres 1718 & 1720, *in-folio*. Cet ouvrage fut très-favorablement reçu du public, & l'on en lit de bons extraits dans la Bibliothèque angloise, & dans les Mémoires de littérature de M. de la Roche; l'auteur réfute toujours les calvinistes, les catholiques romains, les jociniens, & les déistes, avec une douceur qui peint la bonté de son caractère.

Le second ouvrage qu'il mit au jour, comprend ses sermons & discours moraux sur divers sujets, au nombre de cinquante-deux, qui forment un volume *in-folio*, imprimé à Londres en 1722. Le but de cet ouvrage est de dévoiler quelques-unes des erreurs générales, & des vices les plus dominans de notre siècle, comme aussi de persuader aux hommes la nécessité d'être solidement vertueux.

Il fit paroître en 1724 la vie du cardinal *Wolsey* à Londres, *in-fol.* avec figures. Il eut des souscriptions considérables pour l'impression de cet ouvrage; l'accueil qu'on lui fit l'engagea d'entreprendre les vies du chevalier *Thomas More*, & de *Jean de Fischer*, évêque de *Rocheſter*; mais on lui vola son manuscrit qu'on n'a jamais retrouvé.

Il a encore donné un traité de morale sur les principes de la raison. Londres 1724, *in-8°*. une excellente brochure sur l'Iliade d'*Homère*; un livre sur l'Eucharistie; enfin une défense de la fameuse épitaphe latine que *Jean Sheffield*, duc de *Buckingham* avoit faite pour lui-même.

*Pro rege sapè, pro republicâ semper.
Dubius, sed non improbus vixi.
Incertus morior, sed inturbatus.
Humanum est errare, & nescire.*

*Much for the prerogative; ever for my country;
I lived irregular not profligate.
Tho' going to a state unknown, i dye resign'd.
Fragility and ignorance attend on human life.*

Voici la traduction littérale de l'anglois: « Zélé » souvent pour les droits du roi, toujours pour ceux » de mon pays: j'ai vécu d'une manière irrégulière » mais non débauchée; quoique j'aie entré dans » un état inconnu, je meurs résigné: la fragilité & » l'ignorance sont l'apanage de la condition humaine » ne ».

M. *Fridges* conclut la défense du duc de *Buckingham* d'une façon qui ne peut que lui faire honneur. « Si, » dit-il, je me suis trompé dans cette apologie occasionnelle d'un illustre seigneur, distingué par quantité de talens remarquables ou supérieurs, mon » erreur part d'un principe de charité. Je soumets » humblement tout ce que j'ai dit à la censure, sur » tout à celle qui part d'un zèle de religion, aussi » fervent que je fais qu'il l'est dans les personnes à » qui cette épitaphe a déplu. Je ne voudrais pas, par » quelque raison que ce pût être, qu'on pût m'accuser du dessein de préjudicier le moins du monde, » & de faire le moindre tort à la cause de la vraie » piété; mais toutes les règles de l'équité commune » nous obligent à interpréter les paroles aussi-bien » que les actions des hommes, de la manière la plus » favorable qu'elles peuvent l'être; & l'obligation » de nous conformer à ces règles est plus forte, lorsqu'il s'agit d'expliquer les paroles de ceux qui ne » peuvent s'expliquer eux-mêmes ».

Cet aimable & savant homme vécut toujours avec le plus grand désintéressement, négligeant trop le bien-être qu'il pouvoit se procurer par quelques démarches auprès des ministres: les gens vraiment passionnés pour les sciences, songent très-peu à acquérir les biens de la fortune; le plaisir qu'ils trouvent avec leurs livres, leur tient lieu de tout. L'application du docteur *Fridges* à l'étude étoit si grande, qu'il y donnoit des nuits entières; son travail abrégé ses jours. Il mourut en 1725, âgé de 54 ans. C'est une situation bien triste que celle d'un homme de lettres qui desire de se distinguer par ses écrits, & de pourvoir en même tems, par ce seul moyen, à la subsistance d'une famille; d'un côté le besoin le presse, & de l'autre la renommée lui crie de limer ses ouvrages, & de les rendre dignes de l'immortalité.

Un artiste ingénieux a représenté un beau génie qui se trouve dans cette situation, sous l'emblème d'une belle femme, mal vêtue, regardant le ciel, & élevant en l'air son bras droit que deux ailes soutiennent, tandis que son corps & son bras gauche sont attachés à une grosse pierre qui est en terre, image parlante du malheur de plusieurs hommes de lettres. (*Le chevalier de JAUCOURT.*)

SCARDALE, (*Géogr. mod.*) c'est-à-dire vallée de rochers; pays d'Angleterre dans le *Derbshire*. On lui a donné le nom de *Scardale*, parce qu'il est parsemé de rochers, que les anciens appellent *scars*. On y voit le bourg de *Chesterfield* sur le *Rother*, bourg qui paroît ancien, & qu'on appelle à cause de cela *Chester-in-Scardale*. (*D. J.*)

SCARDINGEN, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la basse Bavière, au confluent du *Ror* & de l'*Isar*, au midi de *Passau*. Long. 30. 51. latit. 48. 29. (*D. J.*)

SCARDONA, (*Géogr. anc.*) *Scardon*, dans *Strabon*, l. VII. les derniers lieux que *Ptolomée*, l. II. c. xvij. marque sur la côte de la *Liburnie*, sous l'embouchure du *Titius* & la ville *Scardona*, qu'il met à la gauche de l'embouchure de ce fleuve, & qu'il comprend cependant dans la *Liburnie*.

Il ne seroit pas sans exemple qu'un fleuve fût réputé faire la borne d'une province, & qu'une ville située au-delà de ce fleuve, mais pourtant sur son rivage, eût appartenu à la même province. Aussi n'est-ce pas là la difficulté: elle consiste plutôt en ce que les descriptions modernes de la *Dalmatie*, mar-

quent les ruines de *Scardona* près de la *Scardonius*, à la droite de l'embouchure du fleuve *Titius*, au lieu que Ptolomée place cette ville à la gauche de ce fleuve, nommé aujourd'hui *Kerca*.

Casimirt Freschot, dans ses mémoires géographiques, dit en parlant de *Scardona*, pag. 289 : *le ruine delle sue antiche fortificazioni, e cittadella si vedono poco lungi del lago, chiamato da Latini Scardonio; in volgare Proclian, e a destra del fiume Kerca, ch'è l'antico Titio, quale col suo corso mette li confini all'antica Liburnia e Dalmazia*. Il faut donc dire, ou que la ville *Scardona* n'a pas toujours été à la gauche du *Titius*, ou qu'il y a une transposition dans Ptolomée, qui devoit placer *Scardona* avant l'embouchure du *Titius*.

On voit que la ville *Scardona* étoit considérable, puisqu'on l'avoit choisie pour le lieu de l'assemblée générale de la province, & qu'elle se trouvoit le siège de la justice pour les Japydes & pour quatorze villes de la Liburnie; ce qu'on appelloit *conventus Scardonitanus*. Cette ville, selon Plin, *l. III. c. xxij.* étoit à douze mille pas de la mer, sur le bord du *Titius*, *in amne eo* (*Titio*).

Aujourd'hui *Scardona* n'est remarquable que par son siège épiscopal, sous la métropole de Spalatro. Cet évêché y fut transféré de Belgrade sur la mer en 1120; elle a été cependant ci-devant une place de force, & très-considérable. En 1322, durant les troubles de Hongrie, les habitans de *Scardona* s'étant ligués avec ceux d'Almissa, pour exercer la piraterie, diverses autres villes qui souffroient de ces pirateries, s'unirent avec les Vénitiens pour les arrêter; & comme la partie ne se trouva pas égale, la ville de *Scardona* fut saccagée dans cette occasion.

En 1411 les Vénitiens acquirent *Scardona* du roi de Bosnie, qui la leur remit avec Ostrovizza pour cinq mille écus d'or, & ils la garderent jusqu'à l'arrivée des Turcs, qui la prirent en 1522. Mais bientôt après les Vénitiens la reprirent d'assaut, & la démantelerent en 1539. Les Turcs s'y étant établis depuis, en furent encore chassés par les Vénitiens, qui la réunirent à leur domaine en 1684. (*D. J.*)

SCARDONA, (*Géogr. mod.*) même nom des anciens; ville ruinée de la Dalmatie vénitienne, à sept milles au nord-ouest de Sebenico, dans une presqu'île formée par une petite rivière. Les Vénitiens acquirent cette ville en 1411, du roi de Bosnie. Les Turcs la leur enleverent en 1522; mais elle est restée toute démantelée depuis l'an 1684, à la république de Venise, qui y entretient une garnison. Son évêché est suffragant de Spalatro. *Long. 33. 50. lat. 44. 20.* (*D. J.*)

SCARDUS-MONS, (*Géogr. anc.*) Strabon, *Excerpt. ex l. VII. c. xvij.* & Ptolomée, *l. II. c. xvij.* donnent le nom de *Scardus* à la dernière des montagnes qui séparent l'Illyrie de la Dalmatie & de la Mésie; mais Tite-Live, *l. XLIII. c. xx.* écrit *Scordus* au lieu de *Scardus*. (*D. J.*)

SCARE, f. m. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) *scarus*; Rondelet a décrit deux espèces de *scare*; ce sont des poissons de mer qui vivent sur les rochers. On a donné le nom de *cantheno* à la première espèce dans certains pays, & dans d'autres celui de *fargo*; mais mal-à-propos, parce qu'il y a deux autres poissons connus sous ces noms. La seconde espèce a été décrite dans cet ouvrage sous le nom d'*aiol*. Voyez *AIOL*.

Le *scare* a de grandes écailles minces, & d'un bleu noirâtre; il ressemble au *fargo* par la forme du corps, par les aiguillons, par le nombre & la position des nageoires. Voyez *SARGO*. Mais il en diffère en ce qu'il n'a point de tache noire sur la queue, ni de traits de cette même couleur qui s'étendent sur les côtés du corps depuis le dos jusqu'au ventre. Le *scare* a les dents larges & plusieurs protubérances aux mâchoires, qui sont dures comme des os; la nageoire de la

queue est large, & se divise en deux parties; les yeux sont noirs, & l'espace qui est au-dessus est bleu; le ventre a une couleur blanche. Ce poisson se nourrit d'herbes, & principalement d'algue; sa chair est légère, & très-bonne à manger; les boyaux ont une odeur de violette. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, *I. part. liv. VI. c. xj.* Voyez *POISSON*.

SCARIFICATEUR, f. m. instrument de Chirurgie qui sert à scarifier. Voyez *SCARIFICATION*.

Le *scarificateur* est une espèce de boîte dans laquelle sont douze, quinze, ou dix-huit lancettes, qu'on bande avec un ressort, & qui se débloquent avec un autre, & font toutes à la fois leur incision dans la peau. Jusqu'à l'invention de cette espèce de *scarificateur*, qui est moderne, on se servoit au lieu de lancettes, de petites roues tranchantes.

L'usage du *scarificateur* est d'évacuer le sang & les autres humeurs qui séjournent sous la peau, en y faisant un grand nombre d'ouvertures, lesquelles étant faites toutes à la fois, causent une douleur bien plus supportable que s'il falloit les souffrir l'une après l'autre.

Cet instrument n'est en usage qu'après l'application des ventouses. Voyez *VENTOUSE*. On peut se servir d'une lancette ordinaire avec autant d'avantage, parce que la stupeur qu'occasionne à la peau l'application des ventouses, permet qu'on fasse les scarifications sans presque causer de douleur. La *fig. 13. Pl. XXXVI.* représente l'extérieur de cette machine; l'intérieur est trop composé pour être représenté sans y employer beaucoup de figures & une longue description, ce qui est assez hors d'œuvre pour un instrument aussi peu utile que celui-là. Il suffit de dire que la queue des lancettes est moufle, & qu'elles tiennent à trois traverses parallèles, & qu'elles sont garnies chacune à leur extrémité d'un pignon dont les dents s'engagent dans une roue dentée. Chaque traverse est mobile, & tourne en pivot sur son axe par le moyen de cette roue, qui se bande comme la noix d'une platine à fusil, & se débände par un autre. Cette roue en se débendant fait agir les traverses & les lancettes, & les fait mouvoir très-rapidement de droite à gauche sur la peau. Cette machine a un surtout avec des fentes par lesquelles passent les lancettes; ce surtout s'éloigne ou s'approche à volonté, de l'axe de l'instrument par une vis; par ce moyen les lancettes incisent plus ou moins profondément, selon qu'on le désire. Cet instrument vient d'Allemagne. Il diffère peu du *scarificateur* représenté dans Ambroise Paré, *l. XII. c. v.* Cet auteur en recommande l'usage pour prévenir la gangrene, qui peut suivre les contusions; au lieu de lancettes il a trois rangs de roues tranchantes; ce qui revient au même quant à l'effet. Heister loue beaucoup le *scarificateur* allemand; seroit-ce parce que M. de Garangeot l'a désapprouvé? (*Y*)

SCARIFICATION, f. f. opération de Chirurgie par laquelle on fait plusieurs incisions à la peau avec une lancette, ou avec un instrument propre à cet usage. Voyez *SCARIFICATEUR*.

Saumaïse voudroit qu'on écrivît *scarisation*, & non pas *scarification*, parce que ce mot est dérivé du grec *σκαρίσσις*. Voyez les notes sur Solimus, pag. 519, où il corrige Plin à ce sujet. *Lib. XVII.* Le P. Hardouin tient pour *scarification*, quoiqu'il convienne que les manuscrits portent *scariphatio*. Mais il ajoute que Théodore Priscien écrit *scarification*.

La *scarification* est d'usage principalement dans l'opération des ventouses; son effet est d'évacuer le sang. Voyez *VENTOUSE*.

La méthode de scarifier dans ce cas est de faire trois rangs d'incisions; celui du milieu en aura six, & les deux autres chacun cinq. On doit commencer par le rang d'en bas, pour n'être point incommodé par le sang, lorsqu'on scarifiera supérieurement. Les

incisions doivent être entrelacées, c'est-à-dire que l'angle supérieur des *scarifications* du premier rang répond à l'intervalle que celles du second rang laissent entre elles. *Voyez fig. 15. Pl. XXIII.*

On fait aussi des *scarifications* sur les parties contuses, ou violemment enflammées, & qui menacent de gangrene. Ces incisions sont des saignées locales qui débarrassent la partie suffoquée par la plénitude des vaisseaux, ou par l'épanchement du sang qui croupit dans la partie, dans le cas de contusion. *Voyez CONTUSION & GANGRENE.*

On fait des *scarifications* aux jambes, aux cuisses, au *scrotum*, & autres parties, lorsque les cellules graisseuses sont infiltrées de lymphe. *Voyez ŒDEME.* Mais ces *scarifications* sont souvent suivies de gangrene; on leur préfère de légères mouchetures sur les endroits les plus luisans de l'œdème; elles se font avec la pointe de la lancette, comme une égratignure; on les multiplie tant qu'on veut, parce qu'elles ne causent aucune douleur, & elles ne laissent pas de procurer le dégorgement des matières: on couvre ordinairement les parties scarifiées de compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, ou autres remèdes, suivant l'indication. (Y)

SCARLINO, (*Géogr. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg d'Italie, dans la province de Piombino, sur la côte de la mer de Toscane, à 10 milles au midi de Massa, & à 12 de Piombino à l'orient. Le P. Briet croit que c'est la *Manliana* de Ptolomée, *l. III. c. j.* mais c'est une conjecture fort hasardée. *Longit. 28. 30. latit. 42. 36. (D. J.)*

SCARO, (*Géogr. mod.*) bourg de l'île de Santorin, environnée de rochers & de précipices. C'est la résidence d'un évêque latin. L'évêque grec fait son séjour à Pyrgo. *Long. 43. 30. latit. 36. 12. (D. J.)*

SCARPANTO, (*Géogr. anc. & mod.*) île de la mer Carpathienne, ou comme nous disons aujourd'hui de l'Archipel, & l'une des Sporades, entre les îles de Rhodes & de Candie.

Scarpanto a eu divers noms de l'antiquité. Elle fut d'abord appelée *Carpathos*, ensuite *Tetropolis*, c'est-à-dire l'île à quatre villes, à cause des quatre principales places qu'on y voyoit anciennement, & dont Strabon vous indiquera les noms. Elle donna elle-même le sien à la mer Carpathienne. Elle fut encore appelée *Pallénie*: ou de *Pallas*, qu'on tient y avoir été nourrie; ou d'un fils de Titan, qui régna dans cette île.

Quoi qu'il en soit, *Scarpanto* est située à 50 milles d'Italie du cap oriental de l'île de Candie, & à sept lieues d'Allemagne, au midi de Nizaria. On lui donne 60 milles de circuit, & elle a dans son enceinte de hautes montagnes, où on nourrit beaucoup de bétail, & où l'on trouve des mines de fer & des carrières de marbre.

Cette île ne manque pas de ports vastes & commodes; celui qu'on nomme *porto Trifano*, a été connu des anciens, sous le nom de *Triomus*. Le grand-seigneur fait gouverner cette île par un cadî, qui réside ordinairement à Rhodes, & qui envoie un receveur pour en tirer les impôts que les insulaires grecs doivent payer à la Porte; je dis grecs, parce qu'il n'y a point d'autres habitans dans l'île. *Longit. 44. 45. latit. 35. 46. (D. J.)*

SCARPE, LA, (*Géogr. mod.*) rivière des Pays-bas. Elle prend sa source dans l'Artois, au-dessus d'Aubigni, arrose Arras, Douai, S. Amand, & se rend dans l'Escaut au-dessous de Mortagne. (D. J.)

SCARPEIRA, (*Géogr. mod.*) petite ville aujourd'hui bourg d'Italie, dans la Toscane, près de Pistoie, à 16 milles de Florence.

Angelo ou *Angioli* (Giacomo), naquit à *Scarperia* dans le xiv. siècle, & étudia la langue grecque à Constantinople, où il passa neuf ans entiers. Il fit dans cette ville la traduction de la géographie de Pto-

mée. Cette traduction a vu le jour à Vicence, en 1475, *in-folio*, sans cartes; & puis à Rome, en 1490, *in-folio*, avec des cartes: Fabricius & le P. Nicéron, qui prétendent qu'elle n'a point été imprimée, se trompent l'un & l'autre. Au reste, c'est une mauvaise traduction, qui prouve que son auteur n'entendoit ni le grec, ni la géographie, ni les mathématiques. Aussi n'a-t-on pas tardé à substituer de meilleures versions à celles du Florentin; telle est la version de Donis, celle de Pirckmer, & celle de Servet; mais il faut encore leur préférer incontestablement la révision & les additions de Mercator & de Bertius, imprimées à Amsterdam chez Elzevir & Hondius, en 1619, *in-folio*, & qui sont toujours la meilleure édition de Ptolomée.

SCARPHIA, (*Géogr. anc.*) *Scarphe* ou *Scarphea*, ville de la Grece, chez les Locres épichémidiens. Strabon, *l. I. & IX.* use des deux premières manières d'écrire; & Ptolomée, Etienne le géographe, & Appien, emploient la dernière. Les Latins varient aussi sur l'orthographe de ce nom; car Plin a écrit *Scarphia*, & Tite-Live *Scarphea*. Ce dernier dit, *liv. XXXI. c. iij.* que Quintius étant parti d'Elathée, passa par Thronium & par *Scarphe*, pour se rendre aux Thermopyles. Etienne le géographe dit aussi, que *Scarphea* étoit voisine des Thermopyles; & si la ville *Scarphe* de Strabon est la même que celle qu'il nomme ailleurs *Scarphea*, elle étoit à dix stades de la mer, & sur une élévation. Casaubon aimeroit mieux néanmoins en faire deux villes différentes, & dans ce cas, il voudroit lire *ταρφή*, au lieu de *σκαρφή*.

SCARPONNA ou SCARPONA, (*Géogr. anc.*) lieu fortifié dans la Gaule-belgique, selon Diodore. L'itinéraire d'Antonin le marque sur la route de *Durocororum* à *Divodurum*, entre *Tullum* & *Divodurum*, à dix milles de la première de ces places, & à 12 milles de la seconde. Ce lieu, qui étoit à 12 milles de la ville de Metz, conserve aujourd'hui son ancien nom, quoiqu'un peu corrompu; car on le nomme *Scarpaigne* ou *Charpaigne*, & l'on y trouve des monumens d'antiquité, c'est un bourg situé sur le bord de la Motte. (D. J.)

SCARTHON, (*Géogr. anc.*) fleuve de la Troade, selon Ortelius, qui cite Strabon, *liv. XIII. p. 587.* Mais quoique Strabon parle de ce fleuve dans sa description de la Troade, il ne le place pas pour cela dans cette contrée, il le met seulement au nombre des fleuves qu'on étoit obligé de traverser plusieurs fois en faisant la même route, & il dit qu'on passoit celui-ci 25 fois. La question est de savoir en quel pays étoit ce fleuve. Strabon semble dire qu'il étoit dans le Péloponnèse; car il ajoute qu'il tomboit de la montagne Pholoa, & qui couloit dans l'Elée. Mais on ne connoît point dans le Péloponnèse de fleuve nommé *Scarthon*; aussi Casaubon soupçonne-t-il que ce nom pourroit être corrompu. (D. J.)

SCASON, f. m. (*Poésie.*) espèce de vers qui a au cinquième pié un iambe, & au sixième un spondée. La préface des satyres de Perse est faite de ces sortes de vers. (D. J.)

SCATEBRA, (*Géogr. anc.*) fleuve d'Italie, au pays des Volques, dans le Latium *adjectum*, ajouté. Plin, *l. II. ch. ciiij.* met ce fleuve dans le territoire de Casinum, & ajoute que ses eaux étoient froides, & plus abondantes en été qu'en hiver. Ces deux qualités portent Cluvier à dire, que c'est aujourd'hui une petite rivière, formée de diverses sources abondantes, qui sortent de terre dans la ville de San-Germano, & dans son voisinage. Le cours de cette petite rivière n'est pas de plus de deux milles: au bout de cet espace, elle tombe dans une plus grande rivière, qui se perd dans le Liris. (D. J.)

SCEAFELL ou SUAWFELL, (*Géogr. mod.*) montagne d'Angleterre, dans l'île de Mau. Les deux tiers de

de cette île sont couverts de montagnes, qui occupent toute sa largeur d'un bout à l'autre, & la plus haute de toutes est celle de *Scafell*, d'où l'on peut dans un beau tems découvrir tout-à-la-fois l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. (D. J.)

SCEAU ou SCÉL, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) est une empreinte de quelque figure que l'on appose à un acte pour le rendre plus authentique, & pour lui donner l'exécution parée.

On disoit autrefois *scel* au lieu de *sceau*, présentement on ne se sert plus du terme de *scel* que quand il est joint à quelqu'autre terme qui en caractérise l'espece particulière, comme *scel* du châtelet, &c. & autres exemples que l'on verra ci-après au mot SCÉL.

Anciennement les *sceaux* ou cachets tenoient lieu de signature, présentement le *sceau* ne peut tenir lieu de signature ni dans les actes privés, ni dans les actes publics.

Les *sceaux* dont on use parmi nous sont de plusieurs sortes; savoir, le *scel* royal, le *scel* seigneurial, le *scel* ecclésiastique, le *sceau* municipal, & le *scel* privé.

Chacun de ces *sceaux* se subdivise en plusieurs especes.

Par exemple, pour le *scel* royal, il y a le grand & le petit *sceau*, pour les grande & petite chancelleries; le *scel* présidial, le *scel* de justice, pour les jugemens; le *scel* aux contrats ou *scel* des notaires, pour les contrats & obligations; chacune de ces différentes especes de *sceaux* sera expliquée ci-après au mot SCÉL.

Quelquefois par le terme de *sceau* on entend la séance où les lettres sont scellées. Cette séance est réputée une audience publique où l'on tient registre de ce qui se passe; & il y a plusieurs édits & déclarations qui y ont été publiés & registrés le *sceau* tenant en la grande chancellerie.

Ce qui concerne le grand & le petit *sceau*, la fonction de garde des *sceaux*, & la discipline des grandes & petites chancelleries, a été expliqué ci-devant aux mots CHANCELLIER, CHANCELLERIE & GARDE DES SCEAUX.

Nous ajouterons seulement ici, que depuis la démission de M. de Machaut, dernier garde des *sceaux*, en 1757, le roi a tenu les *sceaux* en personne.

Le jour est indiqué à la fin de chaque *sceau*.

Par le règlement que le roi a fait le 6 Février 1757 pour la tenue du *sceau*, il a commis six conseillers d'état pour l'examen des lettres & expéditions qui doivent être présentées au *sceau* & pour y assister; ces conseillers sont M. M. Feydeau de Brou, doyen du conseil, Daguesseau, de Bernage, d'Aguesseau de Fresnes, Trudaine & Poullétier.

Ils sont aussi commis par lettres-patentes du 16 Juin 1757, pour présenter à S. M. ceux qui demandent d'être pourvus des offices dont le garde des *sceaux* avoit la nomination, & pour donner les lettres de nomination, subdélégation & commission. M. de Brou, doyen du conseil, ou le plus ancien en son absence, met le soit montré sur le repli des provisions, & reçoit le serment, & toutes les lettres dont l'adresse se faisoit au garde des *sceaux*, leur sont adressées.

Suivant le règlement du 26 Février 1757, le roi choisit au commencement de chaque quartier six maîtres des requêtes pour assister avec les conseillers d'état à l'assemblée, où l'on examine les lettres & expéditions, y rapporter les lettres conjointement avec les conseillers au grand-conseil, grand rapporteur qui est de service au *sceau*.

Les six conseillers d'état ont séance & voix délibérative au *sceau*; ils sont assis selon leur rang; les maîtres des requêtes & le grand rapporteur sont debout autour du fauteuil de S. M.

Tome XIV.

Les secrétaires du roi sont tenus de porter aux maîtres des requêtes & conseillers au grand-conseil, grand rapporteur de service, la surveillance du *sceau*, les lettres de justice dans lesquelles il doit être fait mention du nom de celui qui en a fait le rapport, & elles sont par lui signées en queue.

Le *sceau* commence par la présentation des lettres dont le grand audienier est chargé; les maîtres des requêtes & conseillers au grand-conseil, grand-rapporteur, font ensuite le rapport des lettres qui les concernent, après quoi le garde des rolles présente les provisions des officiers, & le conservateur des hypothèques les lettres de ratification des rentes sur les revenus du roi. Les secrétaires du roi font ensuite lecture des lettres de grace qu'ils ont dressées, lesquelles sont communiquées aux conseillers d'état & maîtres des requêtes avant la tenue du *sceau*, & sont lesdites lettres délibérées par les conseillers d'état & maîtres des requêtes présens au *sceau*, & résolues par S. M.

Les conseillers d'état & maîtres des requêtes nommés par S. M. pour assister au *sceau*, s'assemblent la surveillance du jour que le roi a indiqué pour la tenue du *sceau* chez le doyen du conseil, ou, en son absence, chez l'ancien des conseillers d'état, pour faire l'examen des lettres de grace, rémission, abolition & pardon, & de toutes autres lettres de nature à être rapportées par les maîtres des requêtes & grand-rapporteur, qui doivent être présentées au *sceau*.

Le grand audienier de quartier, le garde des rolles, & le conservateur des hypothèques y font les fonctions de leur charge à l'ordinaire, & sont placés debout après le dernier conseiller d'état de chaque rang; le scelleur ensuite proche le coffre des *sceaux*, & le contrôleur au bout de la table en la manière accoutumée.

Les procureurs-syndics & secrétaires du roi ont entrée chaque jour de *sceau*, ainsi que ceux qui sont députés pour y assister, & ils sont placés de même que les autres officiers de la chancellerie, derrière le siège des conseillers d'état.

Enfin le procureur-général des requêtes de l'hôtel & général des grande & petite chancelleries a aussi entrée au *sceau*, & prend place derrière les maîtres des requêtes.

Telle est la forme observée quand le roi tient les *sceaux* en personne.

Pour ce qui est du *sceau* des petites chancelleries établies près les cours, la manière dont il se tient est expliquée ci-devant au mot CHANCELLERIE près les cours, & au mot GARDE DES SCEAUX des chancelleries près les cours.

Ce qui concerne la tenue du *sceau* dans les présidiaux est expliqué au mot GARDE DES SCEAUX des chancelleries présidiales.

Les fonctions des gardes des *sceaux* dans les juridictions royales, & des gardes des *sceaux* aux contrats, sont aussi expliquées aux mots GARDE DES SCEAUX des juridictions royales & GARDE DES SCEAUX aux contrats.

Les autres usages qui ont rapport soit au *scel* ecclésiastique, ou au *scel* seigneurial, & autres *scels* particuliers, sont expliqués ci-après au mot SCÉL. (A)

SCEAU, (*Comm. d'Amsterdam.*) on appelle à Amsterdam un *sceau*, un papier scellé du *sceau* de l'état, sur lequel s'écrivent les obligations, & autres actes qui se passent entre marchands pour le fait de leur commerce. C'est une espece de papier timbré, comme celui dont on se sert en France pour les actes des notaires. Ricard. (D. J.)

SCEAU, le grand, (*Hist. mod. d'Angleterre.*) instrument public, gravé & marqué des armes du prince & de l'état, dont l'empreinte faite sur la cire sert à

BBbbb

rendre un acte authentique & exécutoire.

On n'a imaginé en Angleterre de mettre des *sceaux* aux chartres qu'au commencement du xj. siècle. Il y a un seigneur & pair du royaume qui est lord *garde des sceaux*. En 1643, le garde des *sceaux* s'étant retiré de la chambre pour aller trouver le roi, & ayant emporté le *grand-sceau*, la chambre des communes fit voir à celle des pairs les inconvénients qui naissent de la privation du *grand-sceau*, dont on ne pouvoit se passer selon les lois, parce que le *grand-sceau* étant la clef du royaume, il devoit toujours être tenu là où étoit le parlement, qui représentoit le royaume pendant qu'il siégeoit. En conséquence de ces représentations, les deux chambres firent un nouveau *grand-sceau*, & le remirent entre les mains des commissaires qu'ils nommerent, pour avoir à cet égard le même pouvoir que le chancelier ou le garde du *grand-sceau*.

Le roi & ses partisans traitèrent d'attentat l'action du parlement, & firent valoir les statuts d'Edouard III. qui déclare coupables de trahison, ceux qui contrefont le *grand-sceau*; mais il s'en faut beaucoup que le parlement fût dans le cas du statut, comme seroient de simples particuliers; car le *grand-sceau* n'est pas le *sceau* du roi en particulier, mais le *sceau* du royaume; & le royaume est un corps composé d'un chef, qui en est la tête, & du peuple, qui en est les membres. Si le roi a la disposition du *grand-sceau*, ce n'est qu'en qualité du plus noble des membres de ce corps, considéré comme étant uni avec les autres membres, & non comme en étant séparé, tout le pouvoir d'exécuter résidant entre ses mains.

Le *grand-sceau* donne aux actes auxquels il est appliqué la vertu d'être inviolables. Si donc, dans le cas d'une guerre ouverte entre le roi & le parlement, le roi pouvoit, par le moyen du *grand-sceau*, communiquer cette vertu à ses actes particuliers, on seroit les bornes de son pouvoir, qui, par la constitution du gouvernement d'Angleterre, est limité par les lois? Il n'auroit qu'à déclarer par un acte scellé du *grand-sceau*, comme Charles l'avoit déjà fait effectivement, que selon les lois, les membres du parlement sont des traîtres & des rebelles; & alors la question seroit décidée par la seule possession du *grand-sceau*, & le roi pourroit s'attribuer un pouvoir sans bornes, par cette même autorité. Mais que seroit-ce si le parlement se trouvoit en possession du *grand-sceau*, & que par un acte semblable, il déclarât le roi traître & rebelle? L'application du *grand-sceau*, donneroit-elle à cet acte une autorité inviolable?

Il semble donc que le parlement n'avoit pas moins de droit de faire un *grand-sceau* que le roi en auroit eu d'en faire un, si le *sceau commun* s'étoit trouvé entre les mains du parlement, puisque ce n'étoit pas le *sceau* d'aucun des deux en particulier, mais de tous les deux considérés comme étant inséparablement unis ensemble. En un mot, ni le roi, ni le parlement séparément, ne peuvent s'attribuer la disposition du *grand-sceau*, parce que le *grand-sceau* est l'empreinte, la marque de leur autorité unie, & non séparée. (D. J.)

SCEAU-DAUPHIN, (Hist. de la chancellerie.) c'est un *grand-sceau* qui est particulier pour sceller les expéditions qui concernent la province du Dauphiné. Dans ce *sceau* est représentée l'image du roi à cheval & armé, ayant un écu pendu au cou, dans lequel sont empreintes les armes écartelées de la France & du Dauphiné, le tout dans un champ semé de fleurs-de-lis & de dauphins. (D. J.)

SCEAU DES GRANDS JOURS, (Hist. de France.) c'étoit celui que le roi envoyoit autrefois dans les provinces pour sceller les actes & expéditions qui y étoient arrêtées aux grands jours qui s'y tenoient.

SCEAU, (Critiq. sacrée.) ce mot au propre signifie dans l'écriture, un *cachet* qu'on applique pour sceller quelque chose. Les Hébreux le portoient au doigt en bague, & les Juives en bracelets sur le bras, Cant. viij. 6. Il désigne aussi la marque ou le caractère que le *sceau* imprime, Daniel, xiv. 16. Il veut dire au figuré, *protection*. Je mettrai Zorobabel sous ma protection, ponam quasi signaculum, Aggée, ij. 24. Dans le nouveau Testament, *sceau* σφραγίς est employé par S. Paul pour *preuve* & *confirmation*, I. Cor. ix. 2. *Délié* les *sceaux* d'un livre, dans l'Apocalypse, c'est proprement en délier les attaches; mais c'est une expression métaphorique, qui signifie expliquer les choses obscures & difficiles qu'il contient. (D. J.)

SCEAU, (Hist. des usages.) la matière des *sceaux* a été fort différente & toujours arbitraire; on en voit d'or, d'argent, de plomb, de cire, qui est à-présent la plus ordinaire matière des *sceaux* des rois, des souverains, & des magistrats. Le pape est le seul qui se serve de plomb. Les Romains n'avoient pas, comme nous, des *sceaux* publics; les empereurs signoient seulement les rescrits avec une encre particulière appelée *sacrum encaustum*, dont leurs sujets ne pouvoient se servir sans encourir la peine du crime de lèse-majesté au second chef. (D. J.)

SCEAU DE NOTRE-DAME, (Botan.) nom vulgaire de la bryone noire, voyez BRYONE, (Botan.)

SCEAU DE SALOMON, (Botan.) nom vulgaire du genre de plante nommé par Tournefort *polygonatum*. Voyez POLYGONATUM.

SCEAU DE SALOMON, (Mat. médic.) la racine de cette plante a un goût fade, & très-légerement acerbe. Elle contient un suc gluant. Elle est généralement regardée comme vulnérable astringente, & elle est d'un usage assez commun à ce titre; elle a beaucoup d'analogie avec la racine de grande consoude, avec laquelle on l'emploie ordinairement, & à laquelle elle peut être substituée. Voyez CONSOUDE grande, Mat. médic. (b)

SCÉDULE, f. f. (Gramm. & Jurisprud.) signifie parmi nous, toute promesse, billet ou autre écrit fait de main privée.

Cependant ce terme se prend aussi en quelques occasions pour l'exploit ou rapport de l'huissier. Voyez ci-après SCÉDULE ÉVOCATOIRE.

Ce terme vient du latin *scheda*, lequel, chez les Romains, s'entendoit de la première note ou mémoire que le notaire prenoit d'un acte qu'on vouloit passer. Cette première note ne faisoit aucune foi en justice, elle ne tenoit point lieu de minute; c'est pourquoi, parmi nous, l'on a donné le nom de *scédule* aux promesses & billets sous seing privé.

« *Cédules* & obligations, dit la coutume de Paris, » art. 89. faites pour sommes de deniers, marchan- » dises ou autres choses mobilières, sont censées & » réputées meubles.

« *Cédule* privée, dit l'art. 107. qui porte promesse » de payer, emporte hypothèque du jour de la con- » fession, ou reconnaissance d'icelle faite en juge- » ment ou par-devant notaires, ou que par jugement » elle soit tenue pour confessée, ou du jour de la » dénégation en cas qu'elle par après elle soit vérifiée. » Voyez Danty, de la preuve par témoins, additions sur la préface, &c.

SCÉDULE, est aussi un acte que les procureurs donnent au greffier pour constater leur présentation, ou pour faire expédier les défauts & congés qui se prennent au Greffe. Voyez CONGÉ, DÉFAUT, PRÉSENTATION.

SCÉDULE ÉVOCATOIRE, est un exploit tendant à faire évoquer une affaire pour cause de parenté ou alliance. Voyez ci-devant ÉVOCATION. (A)

SCÉL, (Jurisprud.) est la même chose que *sceau*. L'ancien terme de *scel* s'est encore conservé pour dé-

signer avec un surnom particulier les différentes espèces de sceaux. Voyez les articles suivans.

SCEL DES APANAGES, est le scel particulier des princes de la maison royale qui ont un appanage, & dont leur chancelier ou garde des sceaux scelle toutes les lettres qui s'expédient pour les personnes & lieux de l'appanage. Voyez ci-devant au mot GARDE DES SCEAUX, l'art. GARDE DES SCEAUX DES APANAGES.

SCEL ATTRIBUTIF DE JURISDICTION, est celui qui a le privilege d'attirer devant le juge auquel il appartient, toutes les contestations qui naissent pour l'exécution des actes & jugemens passés sous le scel; tel est le scel du châtelet de Paris, qui attire à sa juridiction de tous les endroits du royaume; tels sont aussi ceux d'Orléans & de Montpellier, ceux des chancelleries de Bourgogne, & quelques autres dont le privilege est plus ou moins étendu.

SCEL AUTHENTIQUE, peut s'entendre en général de tout sceau public qui est apposé à quelque acte ou jugement; mais on entend plus ordinairement par scel authentique le scel public d'une justice seigneuriale dont on scelle les jugemens & contrats passés dans cette justice. On l'appelle *authentique*, pour le distinguer du scel royal & des sceaux privés, ou des particuliers, lesquels ne sont pas exécutoires. Quelquefois, pour éviter toute équivoque, on l'appelle *scel authentique & non royal*. La distinction de ces deux sceaux est établie dans les anciennes ordonnances, notamment dans celle de Charles VIII. de l'an 1493, art. 54. & dans celle de François I. de l'an 1539, art. 65 & 96. la coutume de Paris, art. 163. porte que les obligations passées sous scel authentique & non royal, sont exécutoires sur les biens meubles & immeubles de l'obligé, pourvu qu'au jour de l'obligation passée les parties obligées fussent demeurantes au lieu où l'obligation est passée. Voyez Brodeau, & les autres commentateurs sur cet article.

SCEL AUX CAUSES, est celui dont on se sert pour les jugemens, & qui est différent du scel aux contrats. On apposoit aussi ce scel aux causes, à des *vidimus* de lettres-patentes pour leur donner plus d'authenticité: on en trouve un exemple dans un *vidimus* de l'an 1345, rapporté dans le troisième tome des ordonnances du Louvre, pag. 167. « en témoin des choses dessusdites, nous avons mis à ce *vidimus* notre scel aux causes ». Voyez ci-après SCEL AUX CONTRATS & SCEL AUX JUGEMENS.

SCEL DE LA CHANCELLERIE, est le scel dont on use dans les différentes chancelleries. Il y a en France deux sortes de scels ou sceaux de chancellerie, qu'on appelle le grand & le petit sceau; le grand sceau est celui qu'on appose aux lettres qui se délivrent en la grande chancellerie; le petit sceau est celui qu'on appose aux lettres qui se délivrent dans les chancelleries établies près les différentes cours du royaume, & près des présidiaux. Il y a aussi le contre-scel de la chancellerie. Voyez ci-après CONTRE-SCEL.

SCEL DES CHANCELLERIES DE BOURGOGNE, voyez ci-devant au mot CHANCELLERIE, l'article CHANCELIERS DE BOURGOGNE.

SCEL DU CHATELET, on sous-entend de Paris; est un sceau royal dont on use au châtelet pour sceller les jugemens émanés de ce tribunal, & les actes reçus par les notaires au châtelet, afin de rendre ces jugemens ou actes exécutoires, ou du moins de rendre plus authentiques ceux qui ne sont pas de nature à emporter exécution parée, tels que des légalisations, & autres actes qui ne renferment aucune condamnation ni obligation liquide.

Du tems que la prévôté de Paris étoit donnée à ferme, le prévôt avoit son sceau particulier, comme les autres magistrats, dont il scelloit tous les actes émanés de la juridiction contentieuse ou volontaire, & cela seul les rendoit authentiques sans autre signature.

Tome XIV.

Mais lorsque le roi eut séparé la prévôté de Paris des fermes de son domaine, & qu'il l'eut donnée en garde à Etienne Boileau, alors cette juridiction ayant le roi même pour prévôt, ses actes commencèrent d'être scellés du sceau royal.

C'est de-là que cet ancien scel du châtelet avoit conservé la figure des sceaux de S. Louis, & de quelques-uns des rois ses successeurs; ce sceau n'étoit chargé que d'une seule fleur-de-lis fleuronnée de deux petits trefles, telle qu'on en voit au bas des chartes ou lettres de ces princes; c'étoit le contre-scel de leur chancellerie, c'est-à-dire, celui qui étoit apposé au revers du grand sceau; ils s'en servoient aussi pour leur sceau privé.

Ces deux sceaux furent donc d'abord parfaitement conformes; mais sous le regne du roi Jean, les trefles qui étoient dans le scel du châtelet, furent changées en deux petites fleurs-de-lis sortant du cœur de la fleur principale; on mit au-tour pour légende ces mots: *sigillum præposituræ parisiensis*, & l'on ajouta un grenetis au-tour de la légende.

Cet usage souffrit quelque changement en conséquence de l'édit de Charles IX. du mois de Juin 1568, appelé communément l'édit des petits sceaux. Jusques-là les sceaux des justices royales étoient compris dans les fermes du domaine du roi; les fermiers commettoient à l'exercice; le châtelet de Paris avoit seul son scelleur en titre d'office: Charles IX. par son édit créa un semblable officier dans les autres justices royales, & ordonna que ces officiers scelleroient d'un sceau aux armes de France, tous les contrats, sentences & autres actes portant contraintes ou exécutions.

Le scelleur du châtelet quoique établi long-tems avant cet édit, y fut soumis comme les autres scelleurs, l'édit étant généralement pour tout le royaume; en sorte que tous contrats, sentences & autres actes qui devoient produire quelque contrainte ou exécution, furent dès ce moment scellés au châtelet comme dans les autres juridictions royales, d'un sceau à trois fleurs-de-lis.

Néanmoins on conserva encore l'usage de l'ancien sceau empreint d'une seule fleur-de-lis fleuronnée de deux petites, comme un monument précieux de l'antiquité & des prérogatives du châtelet; mais l'usage en fut limité aux adjudications par decret & aux légalisations, parce que l'édit des petits sceaux ne faisoit point mention de ces actes.

Il faut pourtant observer par rapport à cet ancien sceau, que dans les actes qui en portent l'empreinte depuis l'édit de 1568 jusqu'en 1696, la fleur-de-lis se trouve accompagnée de deux autres figures, l'une qui représente des tours, & l'autre d'un écusson chargé d'un chevron accompagné en chef de trois têtes d'oiseau arrachées & en pointe d'un rameau d'arbre. On n'a pu découvrir l'origine de ces armes. M. de la Mare conjecture que c'étoient celles de quelqu'un des scelleurs, & que les tours ne furent mises de l'autre côté que pour les accompagner.

Quoi qu'il en soit, cet ancien sceau n'est plus d'usage depuis l'édit de 1696, qui a établi le sceau chargé de trois fleurs-de-lis.

Le scel du châtelet étoit autrefois unique, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit d'autre scel royal dans tout le royaume que ce scel avec celui de la chancellerie; c'est pourquoi il étoit aussi universel, & l'on s'en servoit en l'absence du grand sceau pour sceller les lettres de la grande chancellerie.

Firmin de Coquerel, évêque de Noyon, étant sur le point de faire un voyage de long cours, Philippe de Valois fit expédier des lettres-patentes le 4 Janvier 1348, pour régler la manière dont on en useroit pendant l'absence du grand sceau. Elles portent commission à Pierre de Hangets & Fouques Bardoul pour

B B b b b ij

sceller du *scel du châtelet* toutes lettres qu'ils leur feroient présentées & qu'ils jugeroient devoir être scellées pendant l'absence du chancelier, comme cela s'étoit déjà pratiqué en d'autres occasions.

Le roi Jean se servit du même *scel* au commencement de son regne pour la conservation des privilèges du clergé : *datum*, est-il dit à la fin, *Parisiis in parlamento nostro, die 23 Novembris anno domini 1350, sub sigillo casteleti nostri parisiensis, in absentia majoris*. Le traité fait par le même roi & par le dauphin son fils avec Amédée comte de Savoie, le 5 Janvier 1354, fut aussi scellé du même *scel* pour l'absence du grand.

Charles, dauphin de Viennois, duc de Normandie, & régent du royaume, en usa aussi pendant l'absence du roi Jean son pere, pour les ordonnances qu'il fit au mois de Mars 1356, & pour des lettres qu'il accorda à divers particuliers.

Le roi, de retour d'Angleterre, scella encore de ce même *scel*, en l'absence du grand, des lettres qu'il accorda aux marchands de marée, au mois d'Avril 1361; un reglement pour le guet, du 6 Mars 1363; les statuts des Teinturiers, du mois d'Octobre 1369, & plusieurs autres lettres.

Le *scel du châtelet* par un droit royal qui lui est particulier, est attributif de juridiction, & attire de tout le royaume au châtelet, à l'exclusion de tous autres juges, toutes les actions qui naissent des actes scellés de ce *scel*.

Lorsque Philippe le long, par son édit du mois de Janvier 1319, unit à son domaine tous les *sceaux* des juridictions qui s'exerçoient en son nom, tous les juges des juridictions royales furent en droit de se servir de *sceaux* aux armes du roi; ils prirent de-là occasion de méconnoître le privilège du *scel du châtelet*, & de refuser de renvoyer à ce tribunal les affaires qui s'élevoient pour l'exécution des actes passés sous ce *scel*; mais la question fut décidée en faveur du châtelet par quatre arrêts solennels des 31 Décembre 1319, 13 Mars, & de la S. Martin 1331 & 1350.

Ce même privilège fut confirmé par des lettres de Charles V. du 8 Février 1367, & par d'autres lettres de Charles VII. & de Louis XI. des 6 Octobre 1447. & 25 Juin 1473. & encore depuis, contre le parlement de Normandie, par trois arrêts du conseil, des 1 Juin 1672, 3 Juillet 1673, & 12 Mai 1684. Voyez le *style du châtelet* où les preuves de ce privilège sont rapportées.

SCÉL COMMUN, c'est le *scel* de la communauté, ou des villes.

SCÉL AUX CONTRATS, est celui que les notaires garde-*sceux* apportent aux grosses, ou expéditions des contrats, pour les rendre exécutoires. Voyez ci-devant GARDES DES SCEAUX AUX CONTRATS.

SCÉL DES CONSULS, est celui dont on use dans les juridictions consulaires; il est empreint de trois fleurs de lis, avec ces mots autour, *sceau de la juridiction des juges & consuls de Paris*; il y en a de semblables dans les autres juridictions consulaires. Voy. le recueil concernant la juridiction des consuls.

On entend aussi quelquefois par *scel des consuls*, celui dont usent les consuls de France, résidens dans les échelles du Levant & autres. Voyez CHANCELLIER DES CONSULS & CONSULS.

CONTRE-SCÉL. Voyez ci-devant à la lettre C. le mot CONTRE-SCÉL.

SCÉL DELPHINAL, étoit celui dont usoient les dauphins de Viennois; on entend aussi par-là celui dont le roi use pour les expéditions qui concernent cette province, lequel est écartelé de France & de Dauphiné. On scelle pour cette province en cire rouge.

SCÉL ECCLÉSIASTIQUE, est celui dont usent les juges ecclésiastiques, pour les jugemens & ordon-

nances qu'ils rendent; & les notaires apostoliques pour les actes qu'ils reçoivent. Ce *scel* est authentique, mais il n'emporte ni exécution parée ni hypothèque, parce que les juges d'église n'ont point de territoire réel, & que leur juridiction ne s'étend que sur les personnes qui sont leurs justiciables, & non sur les biens.

SCÉL DES FOIRES, étoit celui qui étoit donné au juge conservateur des privilèges des foires, pour sceller ses jugemens, & pour sceller les actes qui se passoient en tems de foire, & sous l'autorité & le privilège des foires; tel étoit le *scel* des foires de Brie & de Champagne; tel est encore le *scel* des foires de Lyon, dont la conservation de la même ville est dépositaire. Voyez CONSERVATION & FOIRES.

SCÉL GRAND, est l'empreinte du *grand sceau*, c'est-à-dire du *scel* de la grande chancellerie. Voy. SCEAU.

SCÉL AUX JUGEMENS, est celui qui est donné aux juridictions royales pour sceller leurs jugemens; on l'appelle ainsi pour le distinguer du *scel* aux contrats. Voyez SCÉL AUX CONTRATS.

SCÉL DES JUIFS, étoit celui dont ils usoient autrefois en France, pour les obligations faites à leur profit; la raison pour laquelle ils avoient un *sceau* particulier, est que suivant leur loi ils ne pouvoient se servir des figures d'hommes empreintes, gravées ou peintes; mais Louis VIII. en 1227, ordonna qu'à l'avenir ils n'auroient plus de *scel* particulier.

SCÉL DE MONTPELLIER, ou *petit scel de Montpellier*, est un *scel* particulier donné à cette ville par S. Louis, pour faciliter le commerce de la province de Languedoc; il est attributif de juridiction, comme celui du châtelet; la cour du *petit scel de Montpellier*, connoit des contrats passés sous ce *scel*; ses privilèges sont de pouvoir saisir en même tems la personne & les biens du débiteur, de ne recevoir ses défenses qu'après qu'il a consigné la somme demandée, de ne souffrir aucune exception dilatoire, mais seulement celle du paiement de la dette, ou la convention de ne la point demander, ou la fausseté de l'acte; il fut dressé à cet effet un *style* particulier, qui s'observe encore exactement; la cour du *petit scel* fut d'abord établie à Montpellier, puis transférée à Aiguemorte, & enfin remise à Montpellier, où elle est restée; elle est composée d'un juge, d'un lieutenant & d'un greffier; il y avoit d'autres lieutenans répandus par tout le royaume, qui en 1490. furent réduits aux lieux de leur premier établissement, savoir Pezenas, Carcassonne, Clermont, Toulouse, Alby, Villefranche, Mendes, Villeneuve-les-Auvergues, le Pont S. Esprit, le Puy, Lyon, Saint-Flour, Paris, Uzes, Gignac & Tullès; ils n'avoient d'autre pouvoir que de faire arrêter les débiteurs, & en cas de contestation, ils renvoyoient devant le juge, de sorte que la contrainte par corps ayant été abrogée par l'ordonnance de 1667, ces lieutenans sont demeurés sans juridiction ni fonction. Voyez l'état de la France, de Boulainvilliers, tom. VIII.

SCÉL DES NOTAIRES, ou *scel aux contrats*, est celui qui est destiné à sceller les actes des notaires; à Paris, ils sont garde-*scel* & scellent eux mêmes leurs actes.

SCÉL DES OBLIGATIONS, est la même chose que *scel aux contrats*.

SCÉL D'ORLÉANS, est celui dont on se sert au châtelet d'Orléans; ce *scel* est attributif de juridiction, ce privilège y est fondé sur une possession immémoriale, confirmée par un grand nombre d'arrêts qu'on peut voir dans Bornier, en ses notes sur la coutume d'Orléans, art. 463.

SCÉL PENDANT, est celui qui est attaché aux lettres avec des lacs de soie ou de parchemin, à la différence de certains *sceaux* ou cachets qui sont appliqués sur les lettres mêmes.

PETIT SCEL, ou PETIT SCEAU, est celui dont on use dans les chancelleries près les cours.

SCEL PRÉSIDIAL, est celui dont on se sert dans les présidiaux pour sceller les jugemens, & dans les chancelleries présidiales pour sceller les lettres qui s'y expédient. Voyez CHANCELLERIE PRÉSIDIALE, & PRÉSIDIAL.

SCEL PRIVÉ, est celui qui n'est point public ni authentique; c'est le sceau ou cachet d'un particulier qui n'a point de caractère pour avoir un scel.

SCEL PROPRE, est le sceau ou cachet dont chacun a coutume d'user pour ses expéditions particulières.

SCEL PROVENÇAL, est celui dont usoient les comtes de Provence, & dont le roi use encore dans les lettres qu'il donne pour cette province, elles sont scellées en cire rouge.

SCEL PUBLIC, est opposé à scel privé; tout scel royal & authentique, soit ecclésiastique ou seigneurial, est un scel authentique.

SCEL A QUEUE PENDANT, est celui qui est attaché aux lettres par le moyen d'une queue de parchemin qui est prise dans le sceau.

SCEL DE LA REGENCE, est celui dont les régens du royaume usoient autrefois, pendant le tems de leur administration; ils ne se servoient point du scel du roi, mais de leur scel propre, que l'on appelloit alors scel de la régence; présentement quand il arrive une régence, on continue toujours à se servir du scel du roi.

SCEL DE LA RIGUEUR de Nîmes, ou de quelque autre juridiction semblable, est celui qui donne droit de contraindre ceux qui ont contracté sous ce scel, suivant les rigueurs ou forces des conventions de cette cour. Voyez ci-après SCEL RIGOUREUX.

SCEL RIGOUREUX, est celui qui donne droit d'exécution parée & de contrainte, contre celui qui s'est obligé sous la rigueur de ce scel, non-seulement sur ses biens, mais aussi sur sa personne; à Nîmes il y a un juge des conventions qui a scel royal authentique & rigoureux; il connoît des conventions faites & passées aux forces & rigueurs de sa cour, aux fins de contraindre les débiteurs à payer par saisie & vente de leurs biens, & détention de leurs personnes, pourvu qu'ils s'y soient soumis, & que la somme soit au moins de dix livres. Voyez le style de Nîmes de l'an 1659. & le gloss. de M. de Laurière, au mot rigueur.

SCEL DU SECRET, ou SCEL SECRET, étoit proprement le petit sceau ou cachet du roi; il étoit porté par un des chambellans; toutes les lettres qui devoient être scellées du grand sceau, devoient d'abord être examinées par deux maîtres des requêtes, puis scellées du scel du secret, après quoi le chancelier y apposoit le grand sceau. M. de Laurière croit que le scel secret étoit la même chose que le scel privé ou particulier, & que le scel privé du prince, qui étoit beaucoup plus petit que le grand sceau, est le même qu'on a appelé depuis contre-scel.

Il est aussi parlé en quelques endroits du scel secret des juges, c'est-à-dire de leur scel privé. Voyez le recueil des ordonnances de la première race, tom. I. & II.

SCEL SEIGNEURIAL, est celui du seigneur haut justicier, dont on scelle les jugemens émanés des juridictions, & les actes reçus par ses notaires; ce scel est public & authentique, & a le même effet que le scel royal, pourvu qu'il ne soit appliqué qu'à des actes passés dans la juridiction; on l'appelle quelquefois scel authentique, pour le distinguer du scel royal.

SCEL VACANT, c'est lorsqu'il n'y a point de garde des sceaux, & que le roi tient lui-même le sceau.

SCEL DES VILLES, ou SCEL COMMUN, est celui dont les officiers municipaux font apposer à leurs expéditions qu'ils veulent rendre publiques & authenti-

ques. Voyez Loiseau, en son traité des seigneuries. (A)

SCÉLERAT, adj. qui se prend aussi substantivement (Gram.) celui qui est né malfaisant, & qui s'est rendu coupable de quelques grands crimes. On dit le scélérat! c'est le plus scélérat des hommes. Qui croiroit que dans une société bien policée, il pût y avoir des scélérats impunis; cela est pourtant. On ôte la vie à celui qui pressé par la misère, brise votre coffre fort, & en emporte un écu pour acheter du pain, & on laisse vivre l'homme noir qui prend l'innocence par les cheveux, & qui la traîne; on est attaqué dans les choses qui touchent à l'honneur & à la considération publique, dans des biens infiniment plus précieux que la fortune & la vie; & cette scélératesse, la plus vile de toutes, puisqu'elle se commet impunément, reste sans châtement. Cet homme qui affiche tant de probité, je le connois; ses amis qu'il a perdus le connoissent comme moi; croyez-moi, ce n'est au-dedans qu'un scélérat; combien il a de semblables! On a dit que Tacite apprenoit à être scélérat, ce n'est pas là l'effet que la lecture de cet historien produira sur les âmes bien faites.

SCÉLERATA PORTA, (Topogr. de Rome.) c'est-à-dire la porte scélérate, ou exécration; c'étoit une des portes de l'ancienne Rome, ainsi nommée de la mort des trois cens six Fabiens qui sortirent par cette porte pour aller attaquer les Vêiens, & qui périrent tous, à ce que prétendoit la tradition fabuleuse, dans le même jour, au combat de Crémer, l'an 277. de la fondation de Rome. Ovide a adopté le conte de la perte des Fabiens, dans ses fastes, pour le narrer en deux vers simples & naïfs.

*Una dies Fabios ad bellum miserat omnes,
Ad bellum missos perdidit una dies.*

(D. J.)

SCÉLÉRATESSE, f. f. (Gram.) action noire, énorme & perfide. Voyez l'article SCÉLERAT. Scélérat & scélératesse se disent aussi quelquefois par plaisanterie, de choses d'assez peu d'importance. On vous a donné un rendez-vous auquel on ne se trouvera point; méfiez-vous de cette coquinerie-là, c'est une scélératesse.

SCÉLITE, f. f. (Gram.) pierre figurée graveleuse, tirant sur le blanc, & représentant la jambe de l'homme, à ceux sur-tout qui voyent dans les nuées tout ce qu'il leur plaît d'y voir.

SCÉLLA, (Géog. mod.) province d'Afrique, dans l'Abyssinie; elle est bornée au levant par les provinces de Bamba & de Tamba, & au couchant par celle de Rhimba; cette province est remplie de montagnes, & est arrosée de tant de sources, qu'on trouve par tout des prairies qui nourrissent des troupeaux nombreux de toutes sortes d'animaux domestiques. (D. J.)

SCÉLLÉ, f. m. (Jurisprudence.) est l'apposition du sceau du roi sur les effets de quelqu'un pour la conservation de ces mêmes effets, & pour l'intérêt d'un tiers.

Dans les justices seigneuriales le scellé est aux armes du seigneur; mais les officiers ne peuvent pas l'apposer sur les effets du seigneur; cela n'appartient qu'aux officiers royaux.

Le scellé se met sur les coffres, cabinets, & portes des chambres où sont les effets, par le moyen d'une bande de papier qui est attachée aux deux bouts par des sceaux ou cachets en cire rouge, de manière que cette bande de papier couvre les ferrures & empêche d'ouvrir les portes & autres lieux fermés sur lesquels le scellé est apposé.

Quelquefois pour empêcher que le scellé apposé à une porte extérieure ne soit endommagé par inadvertance ou autrement, on le couvre d'une plaque de taule attachée avec des clous.

L'usage des *scellés* nous vient des Romains ; il en est parlé dans le code Théodosien , *l. ult. de administrat. fut.* & dans le code de Justinien , en la loi *scimus* , au code *de jure deliberandi*.

Plusieurs de nos coutumes ont aussi quelques dispositions sur le fait des *scellés* , telles que celles de Clermont , Sens , Sedan , Blois , Bretagne , Auvergne , Bourbonnois , Anjou & Maine.

Mais la plupart des règles que l'on suit en cette matière , ne sont fondées que sur les ordonnances , arrêts , & reglemens.

C'est au juge du lieu à apposer le *scellé* , à-moins qu'il n'y ait des commissaires en titre , comme au châtelet de Paris , où cette fonction est réservée aux commissaires au châtelet.

Il y a néanmoins des cas où le *scellé* est apposé par d'autres officiers , par une suite de la juridiction qu'ils ont sur certaines personnes. Par exemple , c'est le parlement qui appose le *scellé* chez les princes du sang ; la chambre des comptes est en droit de l'apposer chez les comptables , dont les comptes ne sont pas appurés ; & si le *scellé* étoit déjà apposé par les officiers ordinaires , ceux de la chambre des comptes sont en droit de le croiser.

Croiser le scellé , c'est en apposer un second par-dessus le premier , de manière qu'on ne peut lever le premier sans lever auparavant le second ; & dans le cas où le premier *scellé* est ainsi croisé , on assigne ceux qui l'ont apposé pour être présents à la levée des deux *scellés* , & venir reconnoître le leur.

Le *scellé* peut être apposé en différens cas , savoir :

1°. Après le décès du débiteur , à la requête d'un créancier , pourvu que celui-ci soit fondé en titre , & pour une somme certaine , ou bien pour réclamer des choses prêtées ou données au défunt en nantissement.

L'usage du châtelet de Paris est que quand le corps du défunt n'est plus présent , on ne peut faire apposer le *scellé* qu'en vertu de requête & ordonnance du juge.

On doit demander l'apposition du *scellé* aussi-tôt après le décès du défunt , ou du-moins dans les premiers jours qui suivent ; car si l'on attendoit plus long-tems , le *scellé* deviendrait inutile , puisqu'il ne pourroit plus constater l'état où les choses étoient au tems du décès.

2°. La veuve pour sûreté de ses reprises & conventions , ou les héritiers , pour empêcher qu'il ne soit rien détourné , peuvent faire mettre le *scellé* ; l'exécuteur testamentaire peut aussi le requérir.

3°. Les créanciers peuvent le faire mettre du vivant même de leur débiteur en cas d'absence , faillite , ou banqueroute , ou emprisonnement pour dettes.

4°. Le procureur du roi ou le procureur fiscal , si c'est dans une justice seigneuriale , peuvent le faire apposer sur les biens d'un défunt , au cas qu'il y ait des héritiers mineurs n'ayant plus ni pere ni mere , & dépourvus de tuteur & de curateur.

Enfin , le *scellé* peut être apposé en matière criminelle sur les effets volés ou recelés.

Les officiers du châtelet peuvent par droit de suite apposer le *scellé* par tout le royaume , pourvu que le défunt eût son principal domicile à Paris.

On peut s'opposer à la levée d'un *scellé* , soit en faisant insérer son opposition dans le procès-verbal du commissaire , ou en lui faisant signifier son opposition par un acte séparé.

Le *scellé* ne peut être levé que trois jours francs après les funérailles du défunt.

Pour lever les *scellés* , il faut que toutes les parties intéressées soient appelées en vertu d'ordonnance du juge.

Au jour indiqué par l'ordonnance , le juge se transporte en la maison où sont les *scellés* ; & après les

avoir reconnu sains & entiers il les leve , & du tout il dresse son procès-verbal ; ensuite on procède à l'inventaire.

S'il arrive un bris de *scellé* , le juge en doit dresser son procès-verbal , & ensuite faire informer & decreter. Voyez le *Traité des scellés & inventaires* , par Meslé , & le mot INVENTAIRE. (A)

SCELLER , v. act. (Gram.) c'est apposer un sceau , le scellé. Voyez l'article SCELLÉ. Il se dit aussi au figuré : il a *scellé* par cette dernière action l'arrêt de sa réprobation éternelle ; ils ont *scellé* cette vérité ou cette fausseté de leur sang ; les mauvais prêtres rendent la résurrection de Jésus-Christ inutile , autant qu'il est en leur puissance ; on peut dire d'eux qu'ils *scellent* le tombeau , & *signaverunt lapidem*.

SCELLER , (Archit.) c'est arrêter avec le plâtre ou le mortier des pièces de bois ou de fer. *Sceller* en plomb , c'est arrêter dans des trous avec du plomb fondu des crampons ou des barreaux de fer ou de bronze : on dit *faire un scellement* , pour *sceller*. (D. J.)

SCELLEUR , f. m. (Jurisprud.) est un officier qui appose le sceau aux lettres de chancellerie.

Il y a aussi dans plusieurs tribunaux un *scelleur* en titre qui appose le sceau de la juridiction aux jugemens que l'on veut rendre exécutoires. Voyez SCEAU. (A)

SCELOTYRBE , f. f. (Médecine.) foiblesse & douleurs dans les jambes , qui sont ordinairement un symptôme de scorbut.

Ce mot est composé de *σκέλος* , *jambe* , & *τύρβη* , *tumulte* , *desordre*.

Ce terme se prend quelquefois pour le scorbut même , & quelquefois aussi pour les remèdes qu'on emploie dans cette maladie. Voyez SCORBUT.

Les soldats de Germanicus furent attaqués de *scelotyrype* pour avoir bu de l'eau d'une certaine fontaine sur les côtes de Frise.

SCENÆ , (Géog. anc.) ville située aux confins de la Babylonie , & dans la Mésopotamie deserte. Elle appartient aux Arabes scénites , à ce que nous apprend Strabon , liv. XVI. page 748. (D. J.)

SCENE , f. f. (Littérature.) théâtre , lieu où les pièces dramatiques étoient représentées. Voyez THÉÂTRE. Ce mot vient du grec *σκηνή* , *tente* , *pavillon* , ou *cabanne* , dans laquelle on représentoit d'abord les poèmes dramatiques.

Selon Rolin , la *scene* étoit proprement une suite d'arbres rangés les uns contre les autres sur deux lignes parallèles qui formoient une allée & un portique champêtre pour donner de l'ombre , *σκια* , & pour garantir des injures de l'air ceux qui étoient placés dessous. C'étoit-là , dit cet auteur , qu'on représentoit les pièces avant qu'on eût construit les théâtres. Cassiodore tire aussi le mot *scene* de la couverture & de l'ombre du bocage sous lequel les bergers représentoient anciennement les jeux dans la belle saison.

Scene se prend dans un sens plus particulier pour les décorations du théâtre : de-là cette expression , *la scene change* , pour exprimer un changement de décoration. Vitruve nous apprend que les anciens avoient trois sortes de décorations ou de *scenes* sur leurs théâtres.

L'usage ordinaire étoit de représenter des bâtimens ornés de colonnes & de statues sur les côtés ; & dans le fond du théâtre d'autres édifices , dont le principal étoit un temple ou un palais pour la tragédie , une maison ou une rue pour la comédie , une forêt ou un paysage pour la pastorale , c'est-à-dire , pour les pièces satyriques , les atellanes , &c. Ces décorations étoient ou *versatiles* , lorsqu'elles tournoient sur un pivot , ou *ductiles* , lorsqu'on les faisoit glisser dans des coulisses , comme cela se pratique encore aujourd'hui. Selon les différentes pièces , on

changeoit la décoration ; & la partie qui étoit tournée vers le spectateur , s'appelloit *scène tragique*, *comique*, ou *pastorale*, selon la nature du spectacle auquel elle étoit assortie. Voyez les notes de M. Perrault, sur Vitruve, liv. V. ch. vj. Voyez aussi le mot DÉCORATION. On appelle aussi *scène*, le lieu où le poète suppose que l'action s'est passée. Ainsi dans Iphigénie, la *scène* est en Aulide dans la tente d'Agamemnon. Dans Athalie, la *scène* est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre. Une des principales lois du poème dramatique, est d'observer l'unité de la *scène*, qu'on nomme autrement *unité de lieu*.

En effet, il n'est pas naturel que la *scène* change de place, & qu'un spectacle commencé dans un endroit finisse dans un autre tout différent & souvent très-éloigné. Les anciens ont gardé soigneusement cette règle, & particulièrement Térence : dans ses comédies, la *scène* ne change presque jamais ; tout se passe devant la porte d'une maison où il fait rencontrer naturellement ses acteurs.

Les François ont suivi la même règle ; mais les Anglois en ont secoué le joug, sous prétexte qu'elle empêche la variété & l'agrément des aventures & des intrigues nécessaires pour amuser les spectateurs. Cependant les auteurs les plus judicieux tâchent de ne pas négliger totalement la vraisemblance, & ne changent la *scène* que dans les entre-actes, afin que pendant cet intervalle, les acteurs soient censés avoir fait le chemin nécessaire ; & par la même raison, ils changent rarement la *scène* d'une ville à une autre ; mais ceux qui méprisent ou violent toutes les règles, se donnent cette liberté. Ces auteurs ne se font pas même de scrupule de transporter tout-à-coup la *scène* de Londres au Pérou. Shakespear n'a pas beaucoup respecté la règle de l'unité de *scène* ; il ne faut que parcourir ses ouvrages pour s'en convaincre.

Scène est aussi une division du poème dramatique, déterminée par l'entrée d'un nouvel acteur : on divise une pièce en actes, & les actes en *scènes*.

Dans plusieurs pièces imprimées des Anglois, la différence des *scènes* n'est marquée que quand le lieu de la *scène* & les décorations changent ; cependant la *scène* est proprement composée des acteurs qui sont présens ou intéressés à l'action. Ainsi quand un nouvel acteur paroît, ou qu'il se retire, l'action change & une nouvelle *scène* commence.

La contexture ou la liaison & l'enchaînement des *scènes* entre elles, est encore une règle du théâtre ; elles doivent se succéder les unes aux autres, de manière que le théâtre ne reste jamais vuide jusqu'à la fin de l'acte.

Les anciens ne mettoient jamais plus de trois personnes ensemble sur la *scène*, excepté les chœurs, dont le nombre n'étoit pas limité : les modernes ne se font point astreints à cette règle.

Corneille, dans l'examen de la tragédie d'Horace, pour justifier le coup d'épée que ce romain donne à sa sœur Camille, examine cette question, *s'il est permis d'ensanglanter la scène* ; & il décide pour l'affirmative, fondé, 1°. sur ce qu'Aristote a dit, que pour émouvoir puissamment, il falloit faire voir de grands déplaisirs, des blessures, & même des morts ; 2°. sur ce qu'Horace n'exclut de la vue des spectateurs, que les événemens trop dénaturés, tels que le festin d'Astrée, le massacre que Médée fait de ses propres enfans ; encore oppose-t-il un exemple de Sénèque au précepte d'Horace ; & il prouve celui d'Aristote par Sophocle, dans une tragédie duquel Ajax se tue devant les spectateurs. Cependant le précepte d'Horace n'en paroît pas moins fondé dans la nature & dans les mœurs. 1°. Dans la nature ; car enfin, quoique la tragédie se propose d'exciter la terreur ou la pitié, elle ne tend point à ce but par des spectacles

barbares, & qui choquent l'humanité. Or les morts violentes, les meurtres, les assassinats, le carnage, inspirent trop d'horreur, & ce n'est pas l'horreur, mais la terreur qu'il faut exciter. 2°. Les mœurs n'y sont pas moins choquées. En effet, quoi de plus propre à endurcir le cœur, que l'image trop vive des cruautés ; quoi de plus contraire aux bienséances, que des actions dont l'idée seule est effrayante ? les maîtres de l'art ont dit :

*Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose ;
Les yeux en la voyant saisoient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.*

Art poét. chant. iij.

Les Grecs & les Romains, quelque polis qu'on veuille les supposer, avoient encore quelque férocité : chez eux le suicide passoit pour grandeur d'âme ; chez nous il n'est qu'une frénésie, une fureur : les yeux qui se repaissoient au cirque des combats de gladiateurs, & ceux mêmes des femmes qui prenoient plaisir à voir couler le sang humain, pouvoient bien en soutenir l'image au théâtre. Les nôtres en seroient blessés : ainsi ce qui pouvoit plaire relativement à leurs mœurs étant tout-à-fait hors des nôtres, c'est une témérité que d'ensanglanter la *scène*. L'usage en est encore fréquent chez les Anglois, & Shakespear sur tout est plein de ces situations. En vain M. Gresset a voulu les imiter dans sa tragédie d'Edouard ; le goût de Paris ne s'est pas trouvé conforme au goût de Londres. Il est vrai que toutes sortes de morts, même violentes, ne doivent point être bannies du théâtre ; Phedre & Inez empoisonnées y viennent expirer ; Jason dans la Médée de Longe-Pierre, & Orofmane dans Zaïre, s'arrachent la vie de leur propre main ; mais outre que ce mouvement est extrêmement vif & rapide, on emporte ces personnages, on les dérobe promptement aux yeux des spectateurs, qui n'en sont point blessés, comme ils le seroient, s'il leur falloit soutenir quelque tems la vue d'un homme qu'on suppose massacré & nageant dans son sang. L'exemple de nos voisins, quand il n'est fondé que sur leur façon de penser, qui dépend du tempérament & du climat, ne devient point une loi pour nous qui vivons sous une autre horizon, & dont les mœurs sont plus conformes à l'humanité. *Principes pour la lecture des Poètes, tome II. page 58. & suivantes.*

SCÉNIQUE, COLLEGE, (*Antiq. théatr.*) on donnoit ce nom à une société de gens qui servoient aux représentations théatrales, ou aux combats gymniques, & qui étoient établis en différentes villes, tant de la Grece que de l'empire romain. Tous ces colleges avoient des sacrifices & des prêtres particuliers, & celui qui étoit à la tête de ces prêtres prenoit le titre de *grand-prêtre du college*, ἀρχιεπὺς σκολίου. Cela devint si commun, même dans les villes latines où il y avoit de ces colleges de comédiens, de musiciens ou d'athletes, que les Latins emprunterent des Grecs le nom d'*archiereus synodi*, sans y rien changer. On en trouve des exemples dans diverses inscriptions. Ces colleges éliisoient ordinairement pour grand-prêtre quelqu'un du corps, comme on peut le voir dans des inscriptions rapportées par Gruter.

Outre cela, ces colleges scéniques ou gymniques, se nommoient eux-mêmes des espèces de magistrats qui prenoient le titre d'*archontes*. Dans les assemblées de ces colleges on faisoit différens decrets, soit pour témoigner de la reconnoissance envers leurs protecteurs, soit pour faire honneur à ceux d'entre les associés qui se distinguoient par leurs talens. Il y a quelque apparence que les fragmens d'inscriptions grecques trouvées à Nîmes, sont des restes de quelques-uns de ces decrets, du moins nous sommes portés à le

croire ainsi, par le mot *ἡσυχία*, *decretum*, qui se trouve à la tête d'un de ces fragmens; & parce que la ligne suivante commence de même que tous les decrets de cette espece, par les mots *παιλ. σαμμιος*, *quando quidem L. Sammius*, &c.

Il est certain que les comédiens, chanteurs, joueurs d'instrumens, & autres personnes qui paroissoient sur la scene, *artifices scenici*, *διονυσιακοὶ τεχνῖται*, s'étoient répandus dans l'Asie sous les successeurs d'Alexandre, comme on peut en juger par un passage du *XIV. lib.* de Strabon.

Les différentes troupes qui représentoient des comédies, des tragédies, &c. dans les villes Asiatiques, se distinguoient entre elles par les noms qu'elles empruntoient, les unes des rois qui les honoroient de leur protection, les autres du chef de la troupe.

Ces troupes de comédiens non-seulement se soutinrent dans l'Asie, après que ce pays eut passé sous la domination des Romains; mais de plus elles envoyèrent des especes de colonies dans l'occident, où les principales villes des provinces se piquerent d'avoir des comédiens grecs, à-peu-près comme de nos jours nous voyons différentes cours de l'Europe empressées d'attirer des troupes de comédiens italiens. On trouve la preuve de ce fait dans une inscription découverte depuis environ 40 ans, à un quart de lieue de Vienne sur le chemin de Lyon, par laquelle on voit qu'il y avoit des comédiens asiatiques établis à Vienne, lesquels y formerent un corps, & un corps assez permanent pour qu'ils songeassent à faire préparer un lieu propre à leur servir de sépulture, lorsque quelqu'un d'entre eux viendrait à mourir. *Scenici Asiaticiani, & qui in eodem corpore sunt vivi, sibi fecerunt.*

Les comédiens & les musiciens distingués dans leur art, aussi-bien que les athletes qui s'étoient rendus célèbres par les victoires qu'ils avoient remportées dans les jeux gymniques, obtenoient le droit de bourgeoisie en différentes villes. L'amour du plaisir a toujours récompensé ceux qui se distinguent à en procurer. (*D. J.*)

SCÉNIQUES JEUX, (*Théat. des Grecs & des Rom.*) *ludi scenici*; les jeux scéniques comprennent toutes les représentations, & tous les jeux qui se font faits sur la scene; mais il ne doit être ici question que de généralité sur les *jeux scéniques* des Grecs & des Romains.

Les plaisirs des premiers hommes furent purement champêtres: ils s'assemblerent d'abord dans les carrefours, ou dans les places publiques pour célébrer leurs jeux; mais étant souvent incommodés par lardeur du soleil, ou par la pluie, ils firent des enceintes de feuillages, que les Grecs appellerent *σκηνή*, & les Latins *scena*. Ainsi Virgile a dit dans son *Enéide*:

*Tum sylvis scena coruscis
Desuper horrentique atrum nemus imminet umbrâ.*

Servius ajoute sur ce vers, *scena apud antiquos, parietem non habuit*. Telle fut la scene de ce fameux théâtre que Romulus fit préparer pour attirer les Sabins dans le piège qu'il leur tendoit. Ovide nous en a fait une peinture bien différente de celle des théâtres qui suivirent.

*Primus sollicitos fecisti, Romule, ludos
Cum juvit viduos rapta Sabina viros.
Tunc neque marmoreo pendebant vela theatro,
Nec fuerant liquido pulpita rubra croco.
Illuc quas tulerant nemorosa palatia frondes
Simpliciter posuæ scena sine arte fuit.*

Il est impossible de découvrir quand on commença de transporter les spectacles de dessus le terrain sur un théâtre; & de qui pourrions-nous l'apprendre, puis-

que pendant long-tems, les hommes savoient à-peine former des caractères pour exprimer leurs pensées? Les premières représentations qu'on vit sur le théâtre d'Athènes, consistoient en quelques chœurs d'hommes, de femmes & d'enfants, divisés en différentes bandes, lesquels barbouillés de lie, chantoient des vers composés sur le champ & sans art. C'étoit particulièrement après les vendanges, que les gens de la campagne s'unissoient pour faire des sacrifices, & marquer aux dieux leur reconnoissance. Pausanias nous assure que l'on immoloit une chevre, comme étant ennemie de la vigne; que l'on chantoit des hymnes en l'honneur de Bacchus, & que l'on donnoit une simple couronne au vainqueur.

Les Romains imiterent les Grecs; ils chantoient dans leurs fêtes de vendanges, ces vers naïfs & sans art, connus sous le nom de vers *fessennins*, de *Fescennia* ville d'Etrurie. Mais l'an 390 ou 391, sous le consulat de C. Sulpicius Peticus & de C. Licinius Stolon, Rome étant ravagée par la peste, on eut recours aux dieux. Il n'y a rien que les hommes, dans le Paganisme, n'aient jugé digne d'irriter ou d'appaiser la divinité. On imagina de faire venir d'Etrurie des farceurs, dont les jeux furent regardés comme un moyen propre à détourner la colere des dieux. Ces joueurs, dit Tite-Live, sans réciter aucun vers, & sans aucune imitation faite par des discours, dansoient au son de la flûte, & faisoient des gestes & des mouvemens qui n'avoient rien d'indécent. La jeunesse romaine imita ces danses, & y joignit quelques plaisanteries en vers; ces vers n'avoient ni mesure, ni cadences réglées. Cependant cette nouveauté parut agréable; à force de s'y exercer, l'usage s'en introduisit. Ceux d'entre les esclaves qu'on employoit à ce métier, furent appelés *histrions*, parce qu'un joueur de flûte s'appelloit *hister*, en langue étrusque.

Dans la suite, à ces vers sans mesure, on substitua les satyres; & ce poème devint exact, par rapport à la mesure des vers, mais il y regnoit toujours une plaisanterie licentieuse. Le chant étoit accompagné de la flûte, & le chanteur joignoit à sa voix des gestes & des mouvemens convenables. Il n'y avoit dans ces jeux aucune idée de poème dramatique; les Romains en ignoroient alors jusqu'au nom. Ils n'avoient encore rien emprunté des Grecs à cet égard; ils ne commencerent à les imiter que lorsqu'ils entreprirent de former un art de ce que la nature ou le hasard leur avoit présenté. Livius Andronicus, grec de naissance, esclave de Marcus Livius Salinator, & depuis affranchi par son maître dont il avoit élevé les enfans, porta à Rome la connoissance du poème dramatique. Il osa le premier donner des pieces dans lesquelles il introduisit la fable, ou la composition des choses qui doivent former le poème dramatique, c'est-à-dire *une action*. Ce fut l'an 514 de la fondation de Rome, 160 ans après la mort de Sophocle & d'Euripide, & 52 ans après celle de Ménandre.

L'exemple de Livius Andronicus fit naître plusieurs poètes, qui s'attachèrent à perfectionner ce nouveau genre. On imita les Grecs, on traduisit leurs pieces, & l'on en fit sur de bons modèles, & d'après les regles de l'art. Leurs *jeux scéniques* comprenoient la tragédie & la comédie. Ils avoient deux especes de tragédies; l'une dont les mœurs, les personnages & les habits étoient grecs; se nommoit *palliata*; l'autre dont les personnages étoient romains, s'appelloit *praetextata*, du nom de l'habit que portoient à Rome les personnes de condition. Voyez TRAGÉDIE.

La comédie romaine se divisoit en quatre especes; la *togata* proprement dite, la *tabernaria*, les *attellanes* & les *mimes*. La *togata* étoit du genre sérieux; les pieces du second caractère l'étoient beaucoup moins; dans les attellanes le dialogue n'étoit point écrit;

écrit; les mimes n'étoient que des farces: où les acteurs jouoient sans chaussure. Si la tragédie ne fit pas de grands progrès à Rome, la bonne comédie ne fut guere plus heureuse; nous ne connoissons que les titres de quelques-unes de leurs piéces tragiques, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous; & nous n'avons de leurs comédies que celles de Plaute & de Térence, qui furent ensuite négligées par le goût de la multitude pour les attellanes, & les farces des mimes. Enfin ce qui s'opposa le plus chez les Romains aux progrès du vrai genre dramatique, fut l'art des pantomimes, qui sans rien prononcer se faisoient entendre par le seul moyen du geste & des mouvemens du corps. *Mém. des inscrip. tom. XVII. in-4°. (D. J.)*

SCÉNITES, arabes, (*Géog. anc.*) *Scenitæ arabes*; peuples dont plusieurs auteurs anciens ont fait mention, & qu'ils ont placés en divers pays. Pline met des *Scénites arabes* dans l'Arabie qui est au-delà de Péluse, & qui s'étend jusqu'à l'Arabie heureuse.

D'un autre côté Strabon, en décrivant les pays qui sont entre la Mésopotamie & la Céléfyrie, y place les *Scénites arabes*, ce qui sembleroit dire que ces peuples n'étoient pas voisins de l'Égypte. Cependant Pline lui-même, *lib. VI. ch. xxviii.* met des *Scénites arabes* dans l'Arabie heureuse; & Ammien Marcellin, *lib. XXIII.* dit que les peuples que les anciens appellerent *Scénites arabes*, furent dans la suite nommés *Sarrasins*. Il est néanmoins certain que tous les *Sarrasins* n'avoient pas été originairement *Scénites arabes*; il y en avoit de nomades, & il y en avoit de *scénites*; quelques-uns étoient éthiopiens, & d'autres arabes.

Les *Scénites arabes* étoient dans la Mésopotamie en-deçà de l'Euphrate, & depuis la Mésopotamie jusqu'aux deserts Palmyrènes de Syrie, on trouvoit des nomades arabes; depuis la Syrie jusqu'au golfe arabique, en tirant du côté de l'Arabie heureuse, on trouvoit des *Scénites arabes*, & ce sont ceux qu'on devroit appeler proprement *Sarrasins*.

Il y avoit encore des *Scénites arabes* le long de la côte, depuis le golfe Elanite jusqu'au promontoire Héropolitique; & quelques-uns près de la ville des Héros, en tirant vers le midi. Les Troglodytes éthiopiens, quoique nomades, furent aussi appelés *Scénites*; & ensuite *Sarrasins*.

Enfin Ptolomée marque des *Scénites* dans l'Éthiopie, près des cataractes du Nil; c'est ce qui a porté Ammien Marcellin à étendre les *Sarrasins* depuis l'Assyrie & la Mésopotamie, jusqu'aux cataractes du Nil; parce que la postérité donna le nom de *Sarrasins*, à tous les arabes *scénites* & nomades. (*D. J.*)

SCÉNITE, adj. (*Gramm.*) qui vit sous des tentes; il se dit de quelques peuples errans.

SCENOGRAPHIE, f. f. en terme de perspective, est la représentation d'un corps en perspective sur un plan; c'est-à-dire la représentation de ce corps dans toutes ses dimensions, tel qu'il paroît à l'œil. Voyez PERSPECTIVE.

Ce mot est formé des mots grecs, *σκηνη*, *scene*, & *γραφον*, *description*.

Pour bien faire entendre ce que c'est que la *scenographie*, & la différence d'avec l'*ichnographie* & l'*orthographie*, supposons qu'on veuille représenter un bâtiment; l'*ichnographie* de ce bâtiment est le plan du bâtiment, ou sa coupe par en-bas. Voyez ICHNOGRAPHIE.

L'*orthographie* est la représentation de la façade du bâtiment, ou d'une de ses faces; voyez ORTHOGRAPHIE. Enfin, la *scenographie* est la représentation du bâtiment en son entier, c'est-à-dire de ses faces, de sa hauteur, & de toutes ses dimensions.

Pour représenter *scenographiquement* un corps; 1°. cherchez l'*ichnographie perspective* ou le plan de la base du corps, en suivant la méthode qui a été don-

née pour cela dans l'article PERSPECTIVE. 2°. Sur les différens points du plan, élevez les hauteurs correspondantes en perspective; vous aurez par ce moyen la *scenographie* complete du corps, à l'exception de l'ombre qu'il y faut ajouter. Voici la méthode pour élever les hauteurs en perspective.

Sur un point donné, comme *C*, *Pl. perspect. fig. 1. n°. 2.* on propose d'élever la hauteur perspective, répondante à la hauteur objective *PQ*. Sur la ligne de terre, élevez une perpendiculaire *PQ*, égale à la hauteur objective donnée. Des points *P* & *Q*, tirez à un point quelconque *T* les lignes *PT* & *QT*; du point donné *C*, tirez une ligne droite *CK*, parallèle à la ligne de terre *DE*, & qui rencontre la ligne droite *QT* en *K*. Du point *K*, élevez la perpendiculaire *IK* sur la ligne *CK*. La ligne *IK* ou son égale *CB* est la hauteur *scenographique* cherchée.

L'application de cette méthode générale pour trouver la *scenographie* d'un corps, n'est pas si facile dans tous les cas, qu'elle n'ait besoin d'être un peu éclaircie & applanie par quelques exemples.

Pour représenter *scenographiquement* un cube, vû par un de ses angles; 1°. comme la base d'un cube vû par un angle, & placé sur un plan géométral, est un carré vû par un angle; tracez d'abord en perspective un carré vû par un angle, voyez PERSPECTIVE; 2°. ensuite élevez le côté *HI* du carré *fig. 2. n°. 2.* perpendiculairement sur un point quelconque de la ligne de terre *DE*, & à un point quelconque comme *V* de la ligne horizontale *HR*, tirez les lignes droites *VI* & *VH*; 3°. des angles *d*, *b*, & *c*, tirez *c1*, *d2*, parallèles à la ligne de terre *DE*; 4°. des points *1* & *2*, élevez *L1* & *M2* perpendiculaires à la même ligne *DE*; 5°. puisque *HI* est la hauteur qui doit être élevée en *A*, *LI* en *c* & en *b*, & *M2* en *d*; élevez au point *a* la ligne *fa* perpendiculaire à *aE*; en *b* & en *c*, élevez *bg* & *ce* perpendiculairement à *bc1*; enfin élevez *dh* perpendiculaire à *d2*, & faites *af = HI*, *bg = ec = L1*, & *h d = M2*; joignez ensuite les points *g*, *h*, *e*, *f*, par des lignes droites, & vous aurez la *scenographie* que vous cherchez.

Pour représenter *scenographiquement* un prisme quinquangulaire creux; 1°. puisque la base d'un prisme quinquangulaire, creux, élevé sur un plan géométral, est un pentagone, terminé par un bord ou limbe d'une certaine dimension; cherchez d'abord la représentation perspective de ce pentagone sur un plan, voyez PERSPECTIVE; 2°. d'un point quelconque *H* de la ligne de terre *DE*, *fig. 3.* élevez une perpendiculaire *HI* égale à la hauteur objective, & tirez à un point quelconque *V* de la ligne horizontale *HR*, les lignes *HV* & *IV*; 3°. des différens angles *a*, *b*, *d*, *e*, *c*, de l'*ichnographie* perspective, tant internes qu'externes, tirez les lignes droites *b2*, *d3*, &c. parallèles à la ligne de terre: & des points *1*, *2*, *3*, &c. élevez perpendiculairement sur cette même ligne les lignes *L1*, *M2*, *m2*, *N3*, *n3*; ensuite élevez toutes ces lignes aux points correspondans de l'*ichnographie*, comme dans l'exemple précédent; & vous aurez la *scenographie* que vous cherchez.

Pour représenter *scenographiquement* un cylindre; 1°. comme la base d'un cylindre élevé sur un plan géométral est un cercle; tracez d'abord le cercle en perspective, ensuite aux points *a*, *b*, *d*, *f*, *h*, *g*, *e*, *c*, *fig. 8.* élevez les hauteurs correspondantes comme dans les articles précédens. Joignez enfin la partie supérieure de ces lignes par des lignes courbes, semblables & égales aux parties correspondantes de la base *a*, *b*, *d*, *f*, *g*, *h*, *g*, *e*, *c*, &c. & vous aurez la *scenographie* du cylindre. Il est évident qu'on doit omettre, tant dans le plan que dans l'élévation, les lignes qui ne sont point exposées à l'œil; cependant il faut d'abord y avoir égard, parce qu'elles sont né-

cessaires pour trouver les autres lignes. par exemple, dans la *scenographie* d'un cube vû par un de ses angles, les lignes *bd* & *dc* de la base, *fig. 2. n.º. 2.* & la ligne *dh* de l'élévation sont entièrement cachées à l'œil, & doivent être par conséquent omises dans la représentation scenographique du cube; mais comme on ne peut trouver le point *h* de la surface supérieure, sans avoir le point *d* qui lui répond, & qu'on ne peut tirer les lignes *gh* & *he*, sans avoir la hauteur *dh*; ils'ensuit qu'il est nécessaire de déterminer dans l'opération au moins par des lignes occultes, l'apparence du point *d* & la hauteur *dh*.

Pour représenter scenographiquement une pyramide élevée sur la base; supposons, par exemple, qu'on veuille représenter une pyramide quadrangulaire, vûe par un de ses angles. 1º. Puisque la base d'une telle pyramide est un carré vû par un angle, tracez d'abord ce carré en perspective; 2º. pour trouver le sommet de la pyramide, c'est-à-dire la perpendiculaire qui tombe du sommet sur la base, tirez les diagonales qui se coupent en *e*, *fig. 3. n.º. 2.* 3º. sur un point quelconque *B* de la ligne de terre *DE*, élevez la hauteur *BI* de la pyramide; & après avoir tiré les lignes droites *HV* & *IV* à l'horizontale *HR*, prolongez la diagonale *db*, jusqu'à ce qu'elle rencontre la ligne *VB* en *b*. Enfin du point *b*, tirez *bi* parallèle à *BI*; cette ligne *bi* étant élevée sur le point *e*, donnera le sommet *K* de la pyramide; conséquemment on aura les lignes *dk*, *ka* & *kb*.

On peut se servir de la même méthode pour trouver la *scenographie* d'un cône. Par cet article & par l'article PERSPECTIVE, on voit assez quelles règles on doit observer pour mettre en perspective toutes sortes de figures & de corps. La *fig. 7. n.º. 2.* représente la *scenographie* d'un bâtiment, dans laquelle *V* est supposé le point de vûe. *Chambers. (O)*

SCENOPEGIE, f. f. (*Hist. judaïq.*) étoit chez les juifs le nom d'une fête qu'on appelloit plus communément la fête des tabernacles ou des tentes. Le peuple d'Israël, après qu'il eut pris possession de la terre de Chanaan, institua cette fête en mémoire de ce qu'il avoit habité sous des tentes dans le désert.

Ce mot est grec, & est formé des mots *σκηνή*, *scene*, tabernacle, tente, & *πνυγνυμι*, *figo*, je fixe.

La fête des tabernacles commençoit le 15 Septembre, & duroit huit jours de suite. Le dernier de ces jours étoit beaucoup plus solennel que les autres, tant par l'affluence extrême du peuple, que par les marques extraordinaires de joie qu'il donnoit. C'est de ce huitième jour que parle S. Jérôme, quand il dit que J. C. vint à la fête des tabernacles, le dernier & le plus grand jour.

Quand l'Ecriture-sainte, dit simplement la fête, c'est ordinairement de la fête des tabernacles qu'elle veut parler.

SCEPSIS, (*Géog. anc.*) ville d'Asie, dans la petite Mysie, & dans les terres, suivant Ptolomée, *liv. V. ch. ij.*

Métrodore, homme recommandable par son éloquence & par son savoir, étoit né dans cette ville. Strabon, *liv. XI.* Plin, *liv. II. ch. xvj. & xxxj. liv. XXXIV. ch. vj.* Athénée, *liv. XIII.* parle de lui comme d'un homme célèbre. Il écrivit divers traités que le tems nous a enlevés. Mithridate qui le chérissoit l'envoya en ambassade vers Tigrane, avec ordre de l'engager à joindre ses forces aux siennes contre le Romains. Métrodore ayant exécuté sa commission, Tigrane lui dit dans la conversation: « Mais vous, Métrodore, que me conseillez-vous? » Seigneur, lui repliqua-t-il, comme ambassadeur je vous le conseille, mais si vous consultez Métrodore, il ne vous le conseillera jamais. Mithridate apprit cette particularité de Tigrane, dans les entretiens secrets que ces deux princes se firent de leurs confi-

dences réciproques, & sur-le-champ il se vengea injustement de Métrodore, en le faisant mourir; c'est ainsi que cet homme estimable par sa franchise, finit ses jours sous la 177^e olympiade, l'an 72 de Jesus-Christ.

Au reste, pour le dire en passant, l'histoire ancienne fait mention de dix hommes illustres nommés Métrodore, & qu'il ne faut pas confondre ensemble.

Le premier étoit de Chio, & maître d'Hippocrate. Il vivoit sous la 84^e. olympiade, vers l'an 444 avant Jesus-Christ. Il écrivit quelques ouvrages de médecine, & une histoire du royaume de Troie, cités par Plin, Athénée, Isaac Tzetzès, &c.

Le second de Lampsaque, vivoit sous la 86^e olympiade, vers l'an 536 avant Jesus-Christ, & fut lié d'amitié avec le philosophe Anaxagoras.

Le troisième d'Athènes, ou si l'on veut de Lampsaque, ami particulier & disciple d'Epicure, fleurissoit sous la 126^e. olympiade, vers l'an 274 avant Jesus-Christ; Diogene Laërce, Cicéron, Strabon, & Clément d'Alexandrie, en ont beaucoup parlé, mais Gassendi a publié sa vie.

Le quatrième, né à Stratonice, est le seul qui quitta la secte d'Epicure pour s'attacher à Carnéade, académicien. Il fleurissoit sous la 161^e. olympiade, vers l'an 136 avant Jesus-Christ.

Le cinquième est le nôtre, né à Scepthis.

Le sixième est ce Métrodore, qui excelloit tout ensemble dans la philosophie & dans la peinture, & que les Athéniens envoyèrent à Paul Emile, qui fut enchanté de ce choix; il le nomma pour précepteur de ses enfans.

Le septième est un mathématicien dont parle Plin.

Le huitième, grammairien, dont fait mention Agathias, *liv. V. hist.*

Le neuvième de ce nom avoit fait un cycle pour la célébration de la fête de Pâques. Voyez M. Dupin.

Le dixième, architecte sous l'empire de Constantin, vers l'an 327 de Jesus-Christ, étoit natif de Perse, & fit dans les Indes plusieurs édifices qui l'illustrent. (*D. J.*)

SCEPTICISME, f. m. & SCEPTIQUES, f. m. pl. (*Hist. de la Philosophie.*) *Sceptici*, secte d'anciens philosophes, qui avoient Pyrrhon pour chef, & dont le principal dogme consistoit à soutenir que tout étoit incertain & incompréhensible; que les contraires étoient également vrais; que l'esprit ne devoit jamais donner son consentement à rien, mais qu'il devoit rester dans une indifférence entière sur toute chose. Voyez PYRRHONIENS.

Le mot *sceptique*, qui est grec dans son origine, signifie proprement *contemplatif*, c'est-à-dire un homme qui balance les raisons de part & d'autre, sans décider pour aucun côté; c'est un mot formé du verbe *σχεπτωμαι*, je considère, j'examine, je délibère.

Diogene Laërce remarque, que les sectateurs de Pyrrhon avoient différens noms: on les appelloit *Pyrrhoniens*, du nom de leur chef; on les appelloit aussi *Aporétici*, gens qui doutent, parce que leur maxime principale consistoit à douter de tout; enfin on les nommoit *Zététiques*, gens qui cherchent, parce qu'ils n'alloient jamais au-delà de la recherche de la vérité.

Les *Sceptiques* ne retenoient leur doute que dans la spéculation. Pour ce qui concerne les actions civiles & les choses de pratique, ils convenoient qu'il falloit suivre la nature pour guide, se conformer à ses impressions, & se plier aux lois établies dans chaque nation. C'étoit un principe constant chez eux, que toutes choses étoient également vraisemblables, & qu'il n'y avoit aucune raison qui ne pût être combattue par une raison contraire aussi forte. La fin qu'ils se propoisoient, étoit l'ataraxie, ou l'exemption de trouble à l'égard des opinions, & la métrio-

patie ou la modération des passions & des douleurs. ils prétendoient qu'en ne déterminant rien sur la nature des biens & des maux, on ne poursuit rien avec trop de vivacité, & que par-là on arrive à une tranquillité parfaite, telle que peut la procurer l'esprit philosophique : au-lieu que ceux qui établissent qu'il y a de vrais biens & de vrais maux, se tourmentent pour obtenir ce qu'ils regardent comme un vrai bien. Il arrive de-là qu'ils sont déchirés par mille secrettes inquiétudes, soit que n'agissant plus conformément à la raison, ils s'élèvent sans mesure, soit qu'ils soient emportés loin de leur devoir par la fougue de leurs passions, soit enfin que craignant toujours quelque changement, ils se consument en efforts inutiles pour retenir des biens qui leur échappent. Ils ne s'imaginoient pourtant pas, comme les Stoïciens, être exempts de toutes les incommodités qui viennent du choc & de l'action des objets extérieurs ; mais ils prétendoient qu'à la faveur de leur doute sur ce qui est bien ou mal, ils souffroient beaucoup moins que le reste des hommes, qui sont doublement tourmentés, & par les maux qu'ils souffrent, & par la persuasion où ils sont que ce sont de vrais maux.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle, & fort débattue par plusieurs auteurs grecs, savoir en quoi diffèrent les *Sceptiques* & les académiciens de la nouvelle académie. Plutarque avoit fait un livre sur cette matiere ; mais puisque le tems nous a privé de ces secours de l'antiquité, suivons Sextus Empiricus, qui a rapporté si exactement tous les points en quoi consiste cette différence, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Il met le premier point de différence, qui se trouve entre la nouvelle académie & la doctrine *sceptique*, en ce que l'une & l'autre disant que l'entendement humain ne peut rien comprendre, les académiciens le disent affirmativement, & les *Sceptiques* le disent en doutant.

Le second point de différence proposé par Sextus, consiste en ce que les uns & les autres étant conduits par une apparence de bonté, dont l'idée leur est imprimée dans l'esprit, les académiciens la suivent, & les *Sceptiques* s'y laissent conduire ; & en ce que les académiciens appellent cela opinion ou persuasion, & non les *Sceptiques* : bien que ni les uns ni les autres n'affirment que la chose d'où part cette image ou apparence de bonté soit bonne, mais les uns & les autres avouent que la chose qu'ils ont choisie leur semble bonne, & qu'ils ont cette idée imprimée dans l'esprit, à laquelle ils se laissent conduire.

Le troisieme point de différence revient au même. Les académiciens soutiennent que quelques-unes de leurs idées sont vraisemblables, les autres non ; & qu'entre celles qui sont vraisemblables il y a du plus & du moins. Les *Sceptiques* prétendent qu'elles sont égales, par rapport à la créance que nous leur donnons ; mais Sextus qui propose cette différence, fournit lui-même le moyen de la lever, car il dit que les *Sceptiques* veulent que la foi des idées soit égale par rapport à la raison, c'est-à-dire autant qu'elle se rapporte à la connoissance de la vérité & à l'acquisition de la science par la raison, car l'idée la plus claire n'a pas plus de pouvoir pour me faire connoître la vérité : mais en ce qui regarde l'usage de la vie, ils veulent que l'on préfère cette idée claire à celle qui est obscure.

La quatrième différence consiste moins dans la chose que dans la maniere de s'exprimer ; car les uns & les autres avouent qu'ils sont attirés par quelques objets ; mais les académiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une véhémence propension, ce que les *Sceptiques* ne disent pas, comme si les uns étoient portés vers les choses vraisemblables & que les autres s'y laissent seulement conduire,

Tome XIV.

quoique ni les uns ni les autres n'y donnent pas leur consentement.

Sextus Empiricus met encore entre eux une autre différence, sur les choses qui concernent la fin, disant que les académiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie, & que les *Sceptiques* obéissent aux lois, à la coutume, & aux affections naturelles. En cela comme en plusieurs choses, leur langage est différent, quoique leurs sentimens soient pareils. Quand l'académicien obéit aux lois, il dit qu'il le fait parce qu'il a opinion que cela est bon à faire, & que cela est probable ; & quand le *sceptique* fait la même chose, il ne se sert point de ces termes d'*opinion* & de *probabilité*, qui lui paroissent trop décisifs.

Ces différences qui sont légères & imperceptibles, ont été cause qu'on les a tous confondus sous le nom de *Sceptiques*. Si les philosophes qui ont embrassé cette secte, ont mieux aimé être appelés académiciens que pyrrhoniens, deux raisons assez vraisemblables y ont contribué ; l'une est que fort peu de philosophes illustres sont sortis de l'école de Pyrrhon, au-lieu que l'académie a donné beaucoup d'excellens hommes, auxquels il est glorieux de se voir associé ; l'autre est qu'on a ridiculisé Pyrrhon & les Pyrrhoniens, comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entière inaction, & que ceux qui se diront pyrrhoniens tomberont nécessairement dans le même ridicule.

SCEPTRA, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure ; c'étoit une des sept villes dont Cyrus fit présent à son favori Pytharcus, au rapport d'Athénée. (*D. J.*)

SCEPTRE, f. m. (*Gram. & Hist. anc. & mod.*) dans l'origine, le *sceptre* n'étoit qu'une canne ou bâton que les rois & les généraux portoient à la main pour s'appuyer ; & c'est ce qu'on appelle en terme de médaille *hastula pura*, une pique ou hallebarde sans fer qu'on voit à la main des divinités ou des rois : c'est le sentiment de Nicod, qui paroît d'autant plus fondé que Justin raconte que le *sceptre* des premiers rois étoit une lance. Cet historien ajoute que dans l'antiquité la plus reculée les hommes adoroient la haste ou le *sceptre* comme des dieux immortels, & que de son tems encore on mettoit par cette raison un *sceptre* à la main des dieux. Celui de Neptune étoit son trident.

Dans la suite, le *sceptre* devint un ornement royal, & la marque du souverain pouvoir. Dans Homere, les princes grecs ligués contre Troye, portent des *sceptres* d'or. Celui d'Agamemnon, dit-il, ouvrage incomparable de Vulcain qui l'avoit donné au fils de Saturne, passa de Jupiter à Mercure, puis à Pélops, à Atrée, à Thyeste & à Agamemnon : on le conservoit encore du tems de ce poëte, on l'adoroit même, & on lui faisoit tous les jours des sacrifices à Chéronée, où l'on n'en montrait pourtant que le bois, les Phocéens ayant enlevé les lames d'or qui le couvroient.

Le *sceptre* des rois fut donc revêtu d'ornemens de cuivre, d'ivoire, d'argent ou d'or, & de figures symboliques. Tarquin l'ancien le porta le premier à Rome, & les consuls le porterent aussi sous le nom de *scipio*, bâton de commandement. Les empereurs l'ont conservé jusques dans les derniers tems, & les rois le portent dans les grandes cérémonies. Il est surmonté ou distingué par quelque piece de leur blason. Ainsi celui du roi de France est surmonté d'une fleur de lys double, celui de l'empereur d'un aigle à deux têtes, celui du grand-seigneur d'un croissant, &c. Phocas est le premier qui ait fait ajouter une croix à son *sceptre* : ses successeurs quitterent même le *sceptre* pour ne plus tenir à la main que des croix de différentes formes & de différentes grandeurs. M. le Gendre dit, le *sceptre* de nos rois de la première race étoit un bâton d'or recourbé par le bout en for-

C C c c c ij

me de croffe , & auffi haut que le prince qui le portoit.

SCEPTRE, (*Critique sacrée.*) mot grec qui veut dire *appui*, parce que le *sceptre* qui a été la marque de la dignité royale, étoit un bâton sur lequel on pouvoit s'appuyer. Il signifie donc le *bâton* que les rois portoient dans leur main droite comme un signe de leur puissance, *Exod. viij. 4.* Quand quelqu'un entroit dans le cabinet du palais du roi de Perse sans y être appelé, il étoit digne de mort, si le roi n'avoit la bonté de lui tendre son *sceptre* d'or; & c'est ce que fit Artaxerxès, que l'Ecriture nomme *Assuérus*, à l'égard d'Esther. Ce mot *sceptre* au figuré désigne la *domination*, la *souveraineté*. Il se prend aussi pour *famille*, *race*, *tribu*; emmenez avec vous la *famille* de votre pere, *sceptrum patris tui sume tecum.* Nomb. xvij. 2. (*D. J.*)

SCEPTRE, (*Art numismatique.*) il faut dire un mot de cet ornement qu'on trouve sur les bustes dans les médailles antiques des rois.

Le *sceptre* qu'ils tiennent à la main lorsqu'ils sont en habit consulaire, & c'est ainsi que sont presque toujours les empereurs de Constantinople, est surmonté d'un globe chargé d'un aigle, pour faire connoître par ces marques de la souveraine puissance que le prince gouverne par lui-même. Dès le tems d'Auguste, l'on voit sur les médailles le *sceptre* consulaire dont nous parlons.

Phocas est le premier qui a fait ajouter une croix à son *sceptre*; ses successeurs quitterent même le *sceptre*, pour ne plus tenir à la main que des croix de différentes formes & de différentes grandeurs.

Lorsqu'ils sont représentés en armes, outre le casque & le bouclier, ils ont ordinairement un javelot à la main ou sur l'épaule.

Quand ils sont en robe dans le bas Empire, le *sceptre* est une fêrule, nommée *varpes*, qui consiste en une tige assez longue, dont le haut est carré & plat. L'usage en est fort ancien parmi les Grecs, qui appelloient leurs princes *naticophores*, porte-fêrules. Voyez Ducange, *differt. de infer. avi numism.* n°. 11.

On a trouvé une grande diversité de *sceptres* sur les anciens monumens, comme il paroît par Montfaucon, *tom. I. Pl. XXI. & XXVIII.* Maffei, *Racc. di statue, Pl. XXVII.* Admir. rom. antiq. tab. 28. & les Planches d'Herculanum. (*D. J.*)

SCEPUS, (*Géog. mod.*) comté de la haute Hongrie, sur les frontieres de la Pologne, qui la borne au nord. Il est coupé par diverses rivières, & n'a point de villes. (*D. J.*)

SCEVOPHILACTE, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) nom de dignité dans l'église grecque, dont fait mention Théodore le lecteur. Le *scevophilacte* étoit comme le trésorier de l'église ou le gardien des vases sacrés, ainsi que le porte ce nom formé du grec *σκευος*, vase, & *φυλαξ*, gardien.

Cet office étoit chez les Grecs ce qu'est dans l'église latine celui des sacristains. Mais cette dignité étoit fort considérable, car on voit plusieurs *scevophilactes* tirés de la sacristie pour être élevés sur le siege patriarchal de Constantinople. Thomassin, *discipline de l'Eglise, part. II. l. I. c. xlvij. & part. III. l. I. c. liij.*

Le *scevophilacte* est aussi quelquefois appelé par les anciens *ciméliarque*, c'est-à-dire *garde du trésor*, parce que ce trésor servoit souvent d'archives à l'Eglise, & qu'on y renfermoit les titres, chartes & autres papiers concernant ses biens, revenus, &c. Suicer observe, d'après Photius, que le *scevophilacte* étoit souvent le même officier que les Grecs nommoient *chartophylax*. Voyez CHARTOPHYLAX. Mais les Grecs modernes ont séparé ces deux dignités, & le *chartophylax*, qui est comme le grand-vicaire du patriarche ou comme son official, est un personnage

tout autrement distingué par ses fonctions & par ses droits, que le *scevophilacte* qui n'est plus, à proprement parler, qu'un sacristain. Bingham, *orig. ecclésiast.* t. II. l. III. c. xij. §. 3.

SCHABAN, f. m. (*Hist. mod.*) huitième mois des Arabes hagareniens & des Turcs; il répond à notre mois d'Avril.

SCHABATH, (*Cal. syr.*) nom d'un mois du calendrier des Syro-Macédoniens, qui correspond à notre mois de Février. Fabricius l'appelle *Aschabath*, en ajoutant l'article *al*, & c'est, dit-il, un mois des Syriens qui avoient pris les mois grecs des Macédoniens. (*D. J.*)

SCHABIAH, (*Géog. mod.*) ville d'Afrique au pays des negres, mais bien avant dans les terres & au-delà du fleuve Niger. (*D. J.*)

SCHACH ou **SCHAH**, f. m. (*Hist. mod.*) en langue persane signifie *roi* ou *seigneur*. Ainsi dans l'histoire *schah abbas*, & non pas comme l'ont écrit un grand nombre d'auteurs *cha abbas*, & *schah hussain* signifient le *roi abbas*, le *roi hussain*. Thamas Koulikan, après s'être emparé du trône de Perse, avoit pris le titre de *schah nadir*. *Padischah* dans la même langue, aussi-bien qu'en turc, signifie aussi *empereur* ou *roi*. On croit que le titre de *schach* ou *schah* est une corruption du nom de *schich*, qui veut dire *prophète*.

SCHADA-SCHIVAOUN, f. m. (*Idolat. indienne.*) nom que les Indiens donnent à des génies qu'ils croient chargés de régir le monde. Ils donnent à ces génies des femmes, mais ces femmes ne sont que des attributs personnifiés. La femme de *Schada-Schivaoun* se nomme *Houmani*: c'est elle qui gouverne le ciel & la région des astres. (*D. J.*)

SCHADUKIAM, (*Géog. mod.*) c'est-à-dire le *plaisir* & le *désir*. Ce mot persien est le nom d'une province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les romans orientaux disent être peuplé de dives & de péris: ces mêmes romans ont donné à ce royaume des fées, une capitale imaginaire, qu'ils appellent *Ghevher-Abad*, mot persien, qui signifie la *ville des joyaux*. (*D. J.*)

SCHAFF, f. m. (*Commerce.*) c'est le nom d'une mesure dont on se sert en Suabe pour mesurer les grains; on l'appelle plus communément *schæffel* ou *scheffel*; c'est un boisseau.

SCHAFFHOUSE ou **SCHAFFOUSE**, (*Géog. mod.*) capitale du même nom, au bord septentrional du Rhin qu'on y passoit sur un pont de pierre, qui a été ruiné par une inondation arrivée le 4 Mai 1754. Cette ville est à 10 lieues au nord de Zurich, & à 15 au levant de Bâle. Elle est grande, bien bâtie, fermée de murailles de toutes parts, avec une espèce de forteresse à l'antique; ses rues sont larges, & fort propres. Il y a à *Schaffhouse* deux beaux temples, un hôtel-de-ville, un arsenal, une académie théologique, & deux bibliothèques publiques. *Long. 26. 15. latit. 47. 46.*

Cette ville, comme tant d'autres, doit son origine à un monastère qui y fut fondé l'an 1060. Dans ce siècle-là elle s'appelloit *Schiffhausen*; c'est-à-dire *Maison des bateaux*, & dans des actes latins *Navium domus*: ce n'étoit cependant qu'un village où l'on déchargeoit les bateaux qui descendoient le Rhin, à cause de la cataracte que ce fleuve fait à Lauffen. Burckhard ayant donné ce village à un couvent de moines, qu'il y établit pour vivre faiblement; ce lieu fut appelé *Schaffhausen*, c'est-à-dire *Maison de brebis*; & c'est pourquoi la ville de *Schaffhouse* porte un bélier pour pièce honorable dans ses armes.

Le village devint bientôt un bourg, ensuite ville, & ville impériale. Après les guerres de Bourgogne, elle s'allia avec les cantons de la Suisse pour 25 ans; & en 1501, elle fut reçue au corps helvétique pour un douzième canton. Enfin ses habitans ayant embrassé la doctrine de Zuingle, d'Ecolampade, & de

leurs disciples, la religion romaine fut abolie dans toute la ville en 1529, & elle se joignit étroitement d'intérêt, comme de créance, avec Bâle, Zurich & Berne.

Son gouvernement civil est tel que celui de Zurich. La ville est partagée en douze tribus, qu'on appelle *zunftien*, une de nobles & onze de bourgeois. On prend sept personnes de chacune de ces tribus, pour composer le conseil souverain de la république, ce qui, avec les deux chefs qu'on appelle *bourguemestres*, fait un corps de quatre-vingt-six conseillers. De ce grand conseil, on en tire un petit de deux personnes de chaque tribu, avec les deux chefs, c'est-à-dire de vingt-six conseillers, qui examinent les affaires les moins importantes, & décident les différends des particuliers. Il y a aussi quelques autres chambres pour l'administration de la justice & de la police.

Quand on veut faire quelque élection pour le grand ou le petit conseil, les bourgeois de la tribu où il y a une place vacante, s'assemblent dans la maison publique qui est affectée à leur tribu, & là ils donnent leur suffrage à voix basse en nommant à l'oreille d'un secrétaire celui qu'ils élisent. Pour ce qui est du consistoire qui règle l'administration de la discipline ecclésiastique, il y a ceci de particulier, qu'aucun ministre n'y assiste, comme à Zurich & à Berne; mais on choisit, pour le remplir, les plus favans du conseil, auxquels on donne pour adjoint quelque docteur en droit. (D. J.)

SCHAFFHOUSE, le canton de, (Géog. mod.) canton de la Suisse, au-delà du Rhin, sur les frontières de l'Allemagne, & le douzième en nombre entre les cantons. Il n'est pas grand, mais important au repos de la Suisse, à laquelle il sert comme de boulevard contre l'Allemagne. Il est borné au nord & à l'occident par la Suabe, à l'orient par le canton Zurich, & au midi en partie par ce même canton, & en partie par le Thourgaw, dont il est séparé par le Rhin. C'est un bon pays, qui produit du blé, des fruits, du vin, & qui abonde en pâturages. Il est divisé en plusieurs petits bailliages, où le Rhin fait fleurir le commerce. Schaffhouse est la capitale de ce canton. Voyez-en l'article. (D. J.)

SCHAGEN ou SCAGEN, (Géog. mod.) gros & ancien bourg des Pays-Bas, dans la Hollande, au bord de la mer, à 3 lieues d'Alcmar, & à autant de Médomblick. Il donne son nom à une des plus anciennes familles d'entre les nobles de la Hollande. D'ailleurs il a de grands privilèges, & son terrain est extrêmement cher à cause de sa bonté. Long. 22. 13. latit. 52. 23. (D. J.)

SCHAGIAR, (Géog. mod.) province de l'Émen ou Arabie-heureuse. Elle s'étend sur les bords de la mer, entre les villes d'Aden & d'Oman. On y recueille de l'encens & de l'aloës, mais inférieur à l'aloës de l'île de Socotorah, & que les droguistes nomment par corruption *aloës succotrin*. (D. J.)

SCHAGRI-COTTAM, f. m. (Botan.) espèce de cornouiller qui croît dans le Malabar. La décoction de son fruit est employée en gargarisme pour ressermer la lèvre. (D. J.)

SCHAH, f. m. (Hist. mod.) ce mot signifie *roi* en arabe & en persan. Les rois de Perse prennent toujours ce titre qui est au-dessus de celui de *kan*, en effet *kan* ne signifie qu'un prince ou un gouverneur de province, comme un *pacha* chez les Turcs. Le sultan des Turcs prend le nom de *padischah*, qui signifie *empereur*: le roi de France est le seul prince chrétien à qui ils accordent ce titre. Le grand-seigneur s'appelle aussi *schahi alem penah*, empereur, refuge de l'univers. Voyez Cantemir, *hist. ottomane*.

SCHAI DWYN, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, aux confins de la haute Stirie & de l'Autriche. Cette place que quelques-uns appellent *Claustra Austriae*,

est forte par sa situation, car elle est entre des rochers & environnée de montagnes, avec un petit ruisseau, qui, descendant de ces montagnes, se rend dans la ville par-dessous la muraille. (D. J.)

SCHALAVONIE ou SCLAVONIE, (Géog. mod.) en latin *Sclavonia*, contrée du royaume de Prusse, au cercle de Samland. Elle est bornée au nord & à l'orient par la Samogitie, au midi par la Nadravie, & au couchant par le Curith-Haff. Le Niémen arrose cette province qui est fort dépeuplée. Memmel & Ragnitz en sont les principaux lieux. (D. J.)

SCHALECHMARCH, LE, (Géog. mod.) en latin *Tyberis*, rivière d'Asie, dans l'Anatolie & la Carmanie. Elle coule à Adena, & se rend dans le golphe de Sourie, à l'orient de l'embouchure du Malmisra.

SCALG, (Géog. mod.) ville forte du Turkestan, à quatre parasanges de Tharas. Ses habitans sont musulmans. Long. selon le Canaoun d'Albirouni, 89. 55. latit. septentrionale, 43. 20. (D. J.)

SCHAMANS, f. m. pl. (Hist. mod.) c'est le nom que les habitans de Sibérie donnent à des imposteurs, qui chez eux font les fonctions de prêtres, de jongleurs, de forciers & de médecins. Ces *schamans* prétendent avoir du crédit sur le diable, qu'ils consultent pour savoir l'avenir, pour la guérison des maladies, & pour faire des tours qui paroissent surnaturels à un peuple ignorant & superstitieux: ils se servent pour cela de tambours qu'ils frappent avec force, en dansant & tournant avec une rapidité surprenante; lorsqu'ils se sont aliénés à force de contorsions & de fatigue, ils prétendent que le diable se manifeste à eux quand il est de bonne humeur. Quelquefois la cérémonie finit par feindre de se percer d'un coup de couteau, ce qui redouble l'étonnement & le respect des spectateurs imbécilles. Ces contorsions sont ordinairement précédées du sacrifice d'un chien ou d'un cheval, que l'on mange en buvant force eau-de-vie, & la comédie finit par donner de l'argent au *schaman*, qui ne se pique pas plus de désintéressement que les autres imposteurs de la même espèce.

SCHAMCAZAN, (Géogr. mod.) ville d'Asie, bâtie près de Tauris par Cazan-Kan, empereur des Mongols, qui y fit élever une superbe mosquée, dans laquelle il fut enterré l'an 730 de l'hégire. (D. J.)

SCHAMS, (Géog. mod.) en latin *Sexamium*, bourg des Grisons, dans la haute-Ligue. Il donne son nom à la vallée, & à la communauté de *Schams*, qui est au-dessus de Thufis, aux deux côtés du Rhein. On trouve dans cette vallée de bonnes mines d'antimoine, & plusieurs villages. (D. J.)

SCHAN, f. m. (Comm.) que les Chinois appellent *cati*, est un poids dont on se sert dans le royaume de Siam. Le *cati* chinois vaut deux *schans* siamois, en sorte que celui de la Chine vaut seize tael, & celui de Siam seulement huit. Quelques-uns mettent le *cati* chinois à vingt tael, & le siamois à la moitié.

Le tael pèse quatre baats ou citals, chacun d'environ demi-once, le baat quatre selings ou mayons, le mayon deux fouangs, le fouang quatre payes, la paye deux clams, la sompaye un demi-fouang. Le clam pèse 12 grains de ris, ainsi le tical ou baat pèse 768 de ces grains.

Il faut remarquer que la plupart de ces poids passent aussi pour monnoies ou de compte, ou réelles, l'argent y étant une marchandise, & se vendant au poids. Voyez CATI, TAEI, TICAL, &c. *Diction. de Com. & de Trév.*

SCHANFICK, (Géog. mod.) nom d'une vallée & communauté de Grisons, dans la Ligue des dix juridictions, où elle a le rang de septième & dernière grande communauté. La vallée est arrosée par le Plesfur, qui se jette dans le Rhein, au-dessous du Coire.

SCAPHÉ, (*Astronom.*) un des premiers instrumens dont les anciens se soient servis pour les observations solaires. C'étoit proprement un petit gnomon, dont le sommet atteignoit au centre d'un segment sphérique. Un arc de cercle passant par le pied du stile étoit divisé en parties, & l'on avoit tout-d'un-coup l'angle que formoit le rayon solaire avec la verticale; du reste il étoit sujet aux mêmes inconvéniens, & il exigeoit les mêmes corrections: il étoit enfin moins propre que le gnomon à des observations délicates, parce qu'il étoit plus difficile de s'en procurer un d'une hauteur considérable. Cela n'empêcha cependant pas Eratostène de s'en servir pour mesurer la grandeur de la terre, & l'inclinaison de l'écliptique à l'équateur; c'est pourquoi ces observations sont légitimement suspectes, & l'on ne sauroit regarder leurs résultats que comme des approximations encore assez éloignées de la vérité. Montucla, *hist. des Mathématiques*, tom. I. (D. J.)

SCHARAFI, f. m. (*Monnaie d'Égypte.*) monnaie d'or d'Égypte. Ce fut Melek Afchraf qui fit battre le premier cette monnaie, & qui lui donna son nom. Elle vaut un sultamin, qui est du poids de notre écu d'or.

Les Persans appellent *scherefi* ou *scharafi*, une monnaie d'or qui vaut huit larins, & chaque larin vaut deux réaux d'Espagne, de sorte que le *scherefi* des Perses vaut deux pièces de huit réaux. Nos voyageurs appellent ordinairement cette monnaie des *seraphins d'or*. (D. J.)

SCHARMAH, (*Géog. mod.*) ville de l'Émen ou Arabie heureuse, située sur les bords de la mer d'Oman, & dans le quartier de Hadharmouth. (D. J.)

SCHAROKHIAH, (*Géog. mod.*) ville bâtie par Tamerlan, sur les bords du fleuve Sihon ou Jascartes, du côté des peuples Al-Geta, qui sont les Gètes & les Kathaïens qui habitent au-delà du mont Imaïs. Cette ville a un port pour le commerce, & un grand pont sur le Sihon. Long. selon Ulug-Beg, 100. 35. latit. septentr. 55. (D. J.)

SCHARTZFELD, GROTTES DE, (*Hist. nat.*) grotte fameuse située dans le Hartz, dans le duché de Brunswick Lunebourg; elle est remplie d'un grand nombre de stalactites, comme toutes les cavernes: on y rencontre aussi des dents, des vertèbres & des ossements des animaux.

SCHASCH, (*Géog. mod.*) ville considérable d'Asie, dans la Transoxane, ou selon Albergendi, dans le Turkestan, sur la rivière de *Schach*, à cinq journées de Turganah. Elle a plusieurs bourgs dans sa dépendance, entr'autres Schauket. Long. suivant les géographes persans, 89. 10. latit. septentrionale 42. 30. (D. J.)

SCHAT-ZADELER-AGASI, f. m. (*Hist. mod.*) en Turquie c'est l'eunuque noir à qui les enfans du grand-seigneur sont donnés en garde. *Schat* signifie maître ou gardien. Ricaut, de l'empire ottoman.

SCHAUKET, (*Géog. mod.*) ville de la Transoxane, dépendante de Schasch, mais qui a produit plusieurs savans. Elle est située dans le cinquième climat, selon la géographie d'Albufeda & de d'Albergendi, à 90. 30. de longit. & à 43. de latit. septentrionale. (D. J.)

SCHAUMBOURG, (*Géog. mod.*) comté d'Allemagne, dans la Hesse, entre le duché de Brunswick, la principauté de Minden, & le comté de Lingow. Le comté de *Schaumbourg* renferme quatre bailliages, dont trois appartiennent au landgrave de Hesse-Cassel, & le quatrième est possédé par le comte de Lippe. (D. J.)

SCHEAT DU PÉGASE, (*Astronomie.*) nom d'une étoile de la seconde grandeur, qui est la jointure de la jambe avec l'épaule gauche du Pégase. M. Har-

ris lui donne pour l'année 1710, 25^d. 22'. 15". 347^d. 27'. 9". d'ascension droite, 26^d. 23'. 32". de déclinaison au nord. (D. J.)

SCHEBAB, (*Géog. mod.*) montagne fertile de l'Émen, au pied de laquelle est une ville de même nom. On trouve dans cette montagne des mines d'agathes & d'onyses. Le géographe persien place la ville & la montagne *Schebab*, entre l'équateur & le premier climat, selon la façon de parler des Orientaux.

SCHEBAT ou SHEBAT, f. m. (*Calend. des Hébr.*) onzième mois de l'année des Hébreux, qui répond à notre mois de Janvier. (D. J.)

SCHEDIA, f. f. (*Littérat. grecque.*) σκηδία; barque faite à la hâte avec plusieurs pièces liées ensemble; les Romains l'appelloient *cymba futilis*. Théocrite nomme *schedia* la barque dans laquelle Caron passoit les morts.

Ἐς εὐρείαν σκηδίαν συγνῆ Αἰχέροντος.

In latam schediam horrendi Acherontis.

(D. J.)

SCHÉEN, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Scheena*, petit ville de Norwege, au gouvernement d'Aggerhus. On a trouvé dans son territoire des mines de cuivre, de fer & d'argent, sous le règne de Christian IV. (D. J.)

SCHÉHER, f. m. (*calendrier des Arabes.*) *schéher*; chez les Arabes veut dire un mois ou lune; *schéher al-fahr* signifie le mois ou la lune de la patience; c'est ainsi que les Musulmans appellent le mois ou la lune de *ramadhan*, pendant laquelle ils observent un jeûne solennel. (D. J.)

SCHEHERÉSTAN, (*Géog. mod.*) ou *Séheheristan*; le mot turc & persien *scheher* ou *scheheristan*, signifie en général une ville; cependant *scheheristan* est le nom particulier de trois villes de Perse. La première appartient à la province de Fars, qui est la Perse proprement dite; la seconde, peu éloignée d'Ispahan, est de l'Irak-Agémî; le troisième est dans le Khorassan, entre la ville de Nischabour & celle de Khouarenn. (D. J.)

SCHEHER-HORMOUZ, (*Géog. mod.*) ville de Perse dans la province de Khouzistan, qui est la Suziane des anciens. Elle a tiré son nom de *Hormouz*, fils de Sapor, troisième roi de Perse de la dynastie des Saffanides, qui en est le fondateur. Long. suivant les tables arabiques, 85. 45. latitude septentrionale, 31. (D. J.)

SCHEIK, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom que les Turcs donnent à leurs prélats dans la religion mahométane. Les *scheiks* se distinguent des autres musulmans par un turban verd. Le mufti est qualifié de *scheik-ulismani*, ce qui signifie *prélat des élus*. Il y a des *scheiks* à qui on donne le titre de *schérif*, c'est-à-dire de *saint*; ce titre se donne sur-tout aux prélats des jamis ou grandes mosquées.

Les *scheiks* sont très-respectés du sultan-même; ils prétendent être les successeurs légitimes de Mahomet. Les Turcs en reconnoissent sept races. Le chef réside à la Mecque; sa dignité est héréditaire; cependant il doit être confirmé par le sultan. Quand le *scheik* de la Mecque lui écrit, il lui donne le nom de *vekilimuz*, c'est-à-dire *vicair du prophète*, & le sien dans l'empire du monde. Voyez Cantemir, *Hist. ottomane*.

SCHEIK-HALESMAN, f. m. (*terme de relation.*) c'est-à-dire le chef de la loi; c'est le titre qu'on donne au grand iman ou mufti, qui est le pontife de la loi & de la religion musulmane. Toutes les métropoles avoient autrefois des imans qui portoient ce titre; mais on ne l'accorde aujourd'hui qu'à celui de Constantinople. (D. J.)

SCHEIKISTUM, f. m. (*terme de relation.*) doyen du clergé mahométan en Perse. Le *scheikistum* est celui que l'on consulte pour l'explication de l'alcoran.

SCHEKINA, f. m. (*Critiq. sacrée.*) mot hébreu qui veut dire la présence divine qui se manifestoit sur le propitiatoire. *Voyez* PROPITIATOIRE. (D. J.)

SCHELDAL, f. m. (*Monnoie danoise.*) c'est une monnoie d'argent qui se fabrique & qui a cours en Danemark, & dans quelques lieux d'Allemagne. (D. J.)

SCHÉLESTAT, (*Géog. mod.*) on écrit aussi *Schlestat*, *Nestat* & *Schlestat*, mais je suis l'orthographe la plus commune, en remarquant qu'on écrivoit autrefois *Soladistat*, comme on le voit par les anciennes annales de Charlemagne. Ville de France dans la haute Alsace, sur l'Is, à 4 milles de Brisac, & à 3 au midi de Strasbourg. *Long.* 25. 12. *lat.* 48. 16.

Schélestat a succédé à l'ancienne ville d'Ell, appelée dans les itinéraires *Elcebum*, & dans la table de Peutinger *Helellum*; en sorte que l'ancienne Ell n'est plus qu'un petit village des environs. *Schélestat* étoit déjà considérable du tems de Charlemagne qui y célébra la fête de Noël, & le premier jour de l'an 776. L'empereur Charles le gros y avoit un palais où il faisoit quelquefois sa résidence, comme le prouve plusieurs de ses chartes données en ce lieu.

Cette ville tomba néanmoins dans la décadence jusqu'au xiiij. siècle, que Wolfelin préfet d'Alsace, la fit fermer de murailles en 1216, la rendit franche, & la peupla d'habitans. L'empereur Sigismond lui donna le pouvoir de choisir ses magistrats. Louis XIV. la prit l'an 1673; & la fit fortifier l'an 1679, après la paix de Nimègue; c'est aujourd'hui un gouvernement de place avec état major.

Bucer (Martin) né à *Schélestat* l'an 1491, mort à Cambridge l'an 1551, se montra l'un des plus habiles théologiens protestans de son siècle. Non-seulement il savoit prêcher & faire des livres, mais il étoit encore très-propre à manier les affaires ecclésiastiques. S'il n'eut pas le bonheur de pacifier les différens des Luthériens & des Zuingliens, ce ne fut ni manque de zèle, ni de beaucoup de dextérité. Il ne s'amusa point en Angleterre à condamner la hiérarchie; il témoigna tout au contraire qu'il n'approuvoit pas sur cet article les idées de Calvin.

Beatus Rhenanus, né à *Schélestat* en 1485, & mort à Strasbourg en 1547, âgé de 62 ans, s'acquitt aussi beaucoup de gloire par sa modération dans les disputes théologiques, & dans les belles-lettres par ses commentaires sur Plin, Tite-Live, Velleius Paterculus, Tacite & autres historiens de l'ancienne Rome. Ses ouvrages furent imprimés à Basle en 1551, & à Strasbourg en 1610.

Wimpheling (Jacques), son compatriote, avoit déjà rompu la glace dans l'étude de la littérature, & s'étoit même distingué dans la poésie. Les Augustins le firent citer à Rome, pour avoir écrit que S. Augustin n'avoit jamais été moine; mais le pape Jules II. assoupit la mauvaise querelle qu'on faisoit à ce savant. Il a laissé quelques ouvrages sur divers sujets, & entr'autres un traité assez curieux sur les hymnes. Il mourut dans sa patrie en 1528, à 79 ans. (D. J.)

SCHELLING, (*Géog. mod.*) île de la mer d'Allemagne, sur les côtes de Northollande, entre les îles de Vlieland & d'Ameland. On donne à l'île de *Schelling* environ 12 milles de largeur.

SCHEMA, f. m. vieux mot qui signifie la même chose que *figure* ou *plan*; c'est la représentation que l'on fait de quelque chose dans l'Astronomie ou dans la Géométrie par des lignes sensibles à l'œil: en Astronomie c'est la représentation des planetes chacune en son lieu, pour un instant donné.

Le mot *schema* est plus d'usage en latin qu'en françois. On a formé de ce mot son diminutif, *schematismus* ou *schematisme*. *Voyez* SCHEMATISME.

SCHEMATISME, f. m. (*Géom.*) est le nom que quelques anciens auteurs donnent aux planches de fi-

gures mathématiques: c'est ainsi qu'elles sont appelées, par exemple, dans les œuvres du pere Tacquet, imprimées à Anvers, in-fol. 1635. Aujourd'hui on ne se sert plus que du mot *figure*, *voyez* FIGURE. (O)

SCHEMBERG, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Suabe, au comté d'Hohenberg.

SCHEME, (*Musique anc.*) *χημα*, terme employé dans la musique des Grecs pour désigner les variétés qui naissent des différentes positions de tons & des demi-tons dans l'harmonie. (D. J.)

SCHEMKAL, f. m. (*terme de Relation.*) autrement *chamkal* ou *kamkal*; nom que les Tartares circassiens donnent à leur prince ou kan: cette dignité n'est point héréditaire, mais élective; & l'élection se fait par le moyen d'une pomme que le chef de la loi jette au milieu d'un cercle composé de tous les murfes de la nation. Il fait si bien jeter cette pomme, qu'il la fait tomber le plus près de celui qu'il veut favoriser de cette dignité; aussi les autres murfes ses concurrens n'obéissent à ce *schemkal* qu'autant qu'il leur plaît. (D. J.)

SCHEMNITZ, (*Géog. mod.*) ville de la haute Hongrie, & l'une des sept villes des montagnes, située partie sur un mont, & partie dans la plaine, au comté de Zoll, au nord-est de Bukans. Elle a des mines d'or, d'argent très-abondantes, & des bains chauds très-renommés. L'empereur possède les plus riches mines, mais les particuliers en ont aussi en propre qui leur procurent de gros revenus. Les principales de ces mines sont celles de Windschacht & de la Trinité. Le détail de leur exploitation mérite de faire un article particulier dans cet ouvrage. *Voyez donc* SCHEMNITZ, Mines de, (*Métall.*) (D. J.)

SCHEMNITZ, Mines de, (*Métall.*) les mines de cette ville de la haute Hongrie, sont extrêmement renommées, quoiqu'elles ne soient pas toutes également abondantes, ni les veines également riches. On estime les veines à-demi-noires les meilleures, parce qu'elles sont ordinairement mêlées de matière marcasite; on trouve assez souvent dans ces mines un minéral rouge qui s'attache aux métaux, & que l'on appelle *cinnabre d'argent*: en le mêlant artistement avec de l'huile, on en fait un vermillon qu'on estime aussi bon que le cinabre sublimé.

Lorsque quelque mineur a découvert une nouvelle veine, on en porte de la montre à un officier appelé *probieter*, qui l'éprouve en cette manière: il prend une même quantité de toute sorte de métaux, il les fait sécher, brûler & peser; il y mêle du plomb, & les purifie. Ensuite il indique à ceux qui fondent dans les grands fourneaux, la quantité de métaux qu'ils employeront pour la fonte. D'ordinaire sur dix livres pesant de matière nouvellement tirée de la mine, qui rend environ deux onces & demie de bon argent, on mêle par cent livres pesant, quatre mille livres de plomb, & vingt mille livres de pierre de fer; on y mêle aussi, selon la quantité de marcasite, un peu de kis, qui est une sorte de pyrites; on y joint encore du slaken à volonté. Cette dernière matière est l'écume qu'on ôte de dessus la poêle, dans laquelle on fait couler les métaux, & elle se forme de ceux qui viennent d'être nommés.

Tout ce qu'on fait fondre dans la fournaise s'écoule par un trou dans une poêle qu'on met dessous. Il s'y fait aussi-tôt une écume fort dure, que l'on enlève, & qui emporte l'impureté du métal. On y ajoute ensuite du plomb, qui entraîne avec soi tout l'argent au fond de la poêle. Au bout de quelque tems, on prend ce métal, & on le fait fondre une seconde fois: après quoi on en tire le plomb, ainsi que tout ce qui étoit mêlé avec l'argent en forme de litharge; ce qui est au-dessus est toujours blanc, & ce qui vient le dernier & qui demeure plus long-tems dans le feu, est rouge.

Il y a souvent dans les veines d'argent de *Schemnitz* un peu d'or, qu'on purifie de cette manière : on fait fondre l'argent, & on le met presque en poudre ; ensuite on le fait dissoudre par le secret d'une eau-forte que l'on compose à *Schemnitz*, d'une forte de vitriol particulier, par le moyen duquel l'or demeure au fond, d'où on le tire quelque tems après pour le faire fondre. Cette eau-forte se distille de l'argent, & on peut s'en servir plusieurs fois.

Les principales mines de *Schemnitz* sont celles de *Windschacht* & de la Trinité. La mine de la Trinité a dix brasses de profondeur ; elle est solidement bâtie, toujours ouverte ; & quoiqu'elle soit dans une méchante terre qui oblige à de gros frais, elle dédommage par sa richesse. La matière que l'on en tire est ordinairement de couleur noire, & enduite d'une terre ou boue qui rend l'eau des ruisseaux dans laquelle on la fait tremper, blanche comme du lait ; il y a apparence que c'est ce qu'on appelle *luc luna*.

La mine de *Windschacht* est fort profonde, on y descend à trois fois par une échelle qui peut avoir trois cens degrés. On y voit une grande roue de neuf aunes de diamètre, que les eaux souterraines font tourner en tombant. Cette roue fait mouvoir plusieurs machines, qui élèvent l'eau du fond de la mine jusqu'à l'endroit où la roue est placée. L'eau va ensuite par un conduit souterrain, creusé pour cet usage, se rendre au pied d'une montagne voisine.

Outre cette roue, il y en a encore une autre au-dessus de la terre, que douze chevaux font tourner ; elle sert aussi à élever l'eau. Il y a environ deux mille ouvriers occupés à exploiter cette mine ; ils se relèvent jour & nuit après huit heures de travail, de façon que chaque ouvrier travaille huit heures dans les vingt-quatre. On leur donne pour salaire de chaque jour quatre gros & demi, dont trente font l'écu d'Allemagne. Communément la mise de chaque semaine monte à cinq ou six mille florins, & le produit à mille ou douze cens marcs d'argent.

Il fait grand froid dans quelques endroits de la mine, & dans d'autres il y fait extrêmement chaud, sur-tout dans le lieu où l'on travaille. On a toujours néanmoins la précaution de mettre au-dessus de toutes les portes, aussi-bien que dessus tous les chemins où l'on creuse, des barils en manière de soupiraux, qui servent à faire entrer & sortir l'air, à le renouveler sans cesse, à en remplir les lieux souterrains, & à rafraîchir les travailleurs. Voyez *Tollii epistolæ itinerariæ*, & les voyages de Brown. (D. J.)

SCHENAW, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, en Silésie, sur le Katzboch, dans la principauté de Jawes, au-dessus de Goldberg. (D. J.)

SCHENCK, LE FORT DE, ou *Schenckenschans*, (Géog. mod.) fort des Pays-bas, à une lieue de Clèves, à quatre de Nimegue, & à cinq d'Arnhem. Il est situé à la pointe du Betuwe, dans l'endroit où le Rhin se partage en deux bras, dont celui qui coule à gauche se rend à Nimegue ; & s'appelle le *Wahal* ; l'autre se porte à Arnhem, & conserve le nom de Rhin. Le fort de *Schenck* a été bâti en 1586 par Martin Schenck, hollandois, d'après la résolution des Provinces-Unies ; il a été pris par les Espagnols en 1636, & par Louis XIV. en 1672. Il appartient à présent au roi de Prusse. Long. 23. 44. latit. 51. 48. (D. J.)

SCHENING, & *SKENNINGE*, (Géog. mod.) ville, ou pour mieux dire, bourgade de Suede, dans la Gothie orientale, ou Ostrogothie, à deux lieues vers l'orient de Wastena ; elle est assez ancienne, & devoit être autrefois considérable ; sa situation est belle, l'air bon, & le terroir fertile ; il s'y tint vers l'an 1248. un concile fameux, dans lequel il fut défendu pour la première fois aux ecclésiastiques de se marier, ce qu'ils avoient pratiqué jusqu'alors, à

l'exemple des Grecs. Long. 33. latit. 58. 10. (D. J.) *SCHENKCBERG*, (Géog. mod.) bailliage de Suisse, au canton de Berne, à la gauche de l'Aare. Ce bailliage est grand, & comprend neuf à dix paroisses ; le château qui lui donne son nom est situé sur une hauteur, au pied de laquelle est un village nommé *Thalen*. (D. J.)

SCHEPPEL, f. m. (Commerce.) mesure des grains dont on se sert à Hambourg ; le *scheppel* est moindre que le minot de Paris ; il faut quatre-vingt dix *scheppels* pour dix-neuf septiers de Paris ; on se sert aussi des *scheppels* à Amsterdam ; quatre *scheppels* font la mude, & vingt sept mudes le last. Voyez MUDE & LAST. Diction. de com.

SCHER, ou *SCHEER*, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne dans la Suabe, à la droite du Danube, qu'on passe sur un pont, au-dessous de Sigmaringen. Long. 26. 46. latit. 48. 6. (D. J.)

SCHER, LA, (Géog. mod.) rivière de France, dans l'Alsace ; elle a sa source un peu au-dessus de Dambach, & son embouchure dans l'Ill, entre Hipsheim & Ichtersheim. (D. J.)

SCHERARDIA, f. f. (Hist. nat. Bot.) genre de plante, ainsi nommé par Linnæus, en l'honneur du fameux botaniste Sherard ; le calice particulier de la fleur est très-petit, divisé en quatre segmens subsistans, & placé sur le germe, la fleur est monopétale, formant un long tuyau cylindrique, découpé à l'extrémité en quatre quartiers pointus ; les étamines sont quatre filets placés sur la partie supérieure du calice ; les bossuettes des étamines sont simples, le germe du pistil est double, oblong, & placé au-dessous du placenta ; le style est délié & partagé en deux à l'extrémité ; les stigmas sont gros au sommet ; le fruit est un corps oblong, contenant deux graines longues, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & marquées de trois points au sommet. Linn. gen. plant. p. 25. (D. J.)

SCHERBORN, (Géog. mod.) bourg à marché d'Angleterre, en Yorck-Shire, à dix milles de la ville d'Yorck, sur une petite rivière de même nom. Il se distingue par son école publique. (D. J.)

SCHERBRO, (Géog. mod.) île de l'Afrique, dans la haute Guinée, sur la côte de Malaguettes, à l'embouchure du *Scherbro*, entre le cap S. Anne, & celui de Monte ; elle a dix lieues de long est-sud-est. On y recueille du ris, du maïs, des bananes, des patates, des figues, des citrons, des oranges, & des melons d'eau. Les habitans ont l'usage de la circoncision. Latit. 6. 40. (D. J.)

SCHÉRÉFI, f. m. (Monnoie de Perse.) monnoie d'or qui a cours dans les états du roi de Perse. Il vaut huit larins, à raison de deux pieces de huit réaux d'Espagne le larin. On fait aussi des *schéréfis* en Egypte, dont l'or est apporté par de pauvres Abyssins, qui font souvent des cent lieues à-travers des déserts, pour venir échanger deux, trois, quatre livres de poudre d'or, contre les marchandises dont ils ont besoin. Les européens nomment les *schéréfis* des *sultanins*, ou des *seraphins d'or*. (D. J.)

SCHÉRIF, f. m. (Hist. mod.) titre que les mahométans donnent à un prince arabe, qui est souverain de la Mecque, & sous la dépendance du sultan qui lui laisse une ombre d'autorité. Ce titre en arabe, signifie noble, élevé par sa naissance & sa dignité ; on le donne sur-tout aux descendants de Mahomet, par sa fille Fatime & son gendre Ali. Les *schérifs* s'appellent aussi *émir* & *seid*, c'est-à-dire prince & seigneur ; ils portent un turban verd pour se distinguer ; il y a eu plusieurs dynasties de *schérifs* en Afrique ; la race des princes qui occupe le trône de Maroc & de Fez, porte le titre de *schérif*. Voyez d'Herbelot, bibliot. orient.

SCHETLAND, ISLE DE (Géog. mod.) île de la mer

mer d'Ecosse. Ces îles nommées autrement *îles de Hefland*, ou *Hithland*, sont encore plus avancées vers le pôle que les Orcades, savoir depuis le 60 jusqu'au de-là du 61 degré de latitude.

Les îles de *Schetland* sont nombreuses & se partagent en trois ordres, comme les Orcades; les unes sont assez grandes & assez fertiles pour être peuplées, on en compte vingt-six. Les secondes ne produisent que quelques herbages, & sont au nombre de quarante. Les troisièmes, au nombre de trente, ne sont que des rochers.

La plus grande des îles de *Schetland*, est appelée par les habitans *Mainland*, c'est-à-dire la *Terre-ferme*. Elle est plus grande que la principale des Orcades, ayant soixante milles de long au sud, & en quelques endroits seize de large; ci-devant elle n'étoit habitée que le long des côtes, à cause des hautes montagnes qui la couvrent; mais depuis l'an 1620, ou environ, les habitans plus industrieux que leurs peres, ont trouvé le moyen de s'étendre plus avant dans le pays; on y voit deux bourgs, l'un à l'orient, & l'autre à l'occident, & ces bourgs qui sont les seuls qu'il y ait dans toutes les îles de *Schetland*, contiennent environ six cent familles.

A l'occident de cette grande île, paroît à quelque distance une île nommée *Thulé* ou *Fulé*, que plusieurs favans croient être la Thulé tant chantée par les anciens; si ce ne l'est pas, dit Cellarius, la Thulé des anciens doit être la grande île de *Schetland*, d'autant mieux que le récit de Solin, y quadre parfaitement.

Quoi qu'il en soit, le terroir des îles de *Schetland* est à-peu-près le même que celui des Orcades; on y recueille de l'orge & de l'avoine, on y a de gras pâturages où l'on nourrit des troupeaux, mais c'est tout; les vaches sont blanches pour la plupart, & les brebis fécondes; la mer fournit toutes sortes de poissons grands & petits, depuis les esturgeons jusqu'aux baleines; on y prend de la morue, du hareng, toutes sortes de poissons à coquille, des chiens & veaux de mer; aussi les Hollandois, les Hambourgeois & autres, y viennent pêcher au mois de Juin.

Les habitans sont d'origine danoise ou norvégienne, & leur langue est une dialecte gothique, ressemblante à la danoise, mêlée de divers mots anglois; leurs mœurs, leurs manières de vivre, leurs mesures, & leurs façons de compter, sont à-peu-près les mêmes que celles qu'on a dans la Norwege; leurs maisons sont basses & petites, n'ayant pour toute ouverture que la porte, & un autre trou pour recevoir le jour & faire écouler la fumée; leur feu est fait avec de la tourbe qu'ils ont en assez grande abondance.

Leur commerce consiste principalement à vendre aux Danois & aux Norvégiens qui les viennent visiter, des poissons salés, ou durcis au vent, des gans & des bas de laine, qu'ils savent assez bien faire à l'aiguille, des draps d'une lessé épaisse, qu'ils nomment *woadmeils*, de l'huile, de la graisse de poisson, des cuirs, & quelques autres petites choses de cette nature. Les Norvégiens leur apportent en échange du bois à bâtir des maisons & des bateaux, & leur amènent même des bateaux tout faits; leur nourriture ordinaire est du pain d'orge ou d'avoine, avec du beurre, du fromage, des poissons, & de la chair; leur boisson est du petit lait mis dans des tonneaux, & gardé long-tems dans de bonnes caves fraîches, où il prend un degré de force surprenante, jusqu'à donner dans la tête; les plus riches brassent de bonne biere; généralement la maniere de vivre des habitans est la même que celle des Orcades; de cette façon ils se nourrissent sobrement, vivent long-tems, sans maladie, sans apoticaire & sans medecin; ils professent la religion presbiterienne, vivent ensemble en bonne amitié, & se régalent fréquemment

Tome XIV,

pour cultiver l'union & la concorde.

Dans ces îles, le jour y est de deux mois entiers vers le solstice d'été; & vers le solstice d'hiver, il regne une nuit de deux mois, pendant lesquels l'air est fort orageux. Les marées y sont alors si violentes, & la mer si impétueuse, que pendant ce tems-là, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, ces bons insulaires n'ont aucune correspondance avec l'Ecosse, l'Irlande, l'Angleterre, & les pays étrangers. (D. J.)

SCHETTI, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) nom d'un arbrisseau de Malabar, qui porte des baies, & dont la racine pilée est prise dans du lait, & estimée pour apaiser les douleurs de reins. (D. J.)

SCHEUCHZERIA, f. f. (*Bot.*) genre de plante, ainsi nommé par Linnæus en l'honneur de Scheuchzer; le calice particulier de la fleur est divisé en six feuilles oblongues, déployées, aiguës, recourbées, & qui subsistent avec le fruit, la fleur est sans pétales; les étamines sont six filets chevelus, très-courts, les bossettes des étamines sont droites, obtuses, longues & applaties; les germes du pistil sont au nombre de trois, de la grosseur du calice, de forme ovale applatie, sans aucun style. Les stigmas sont oblongs & obtus à la pointe; ils croissent sur la partie extérieure des germes; le fruit est composé d'autant de capsules que le pistil a eu de germes; ces capsules sont arrondies, applaties, & à deux loges; les graines sont uniques & oblongues; il y a ordinairement trois germes & trois capsules, mais quelquefois il y en a six. Linn. *gen. plant.* p. 152. (D. J.)

SCHEVE, (*Géogr. mod.*) petite ville de Danemark au diocèse de Vibourg, dans le Nortjutland, à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans le golfe de Virksund. On en tire de bons chevaux. (D. J.)

SCHEVELING, (*Géogr. mod.*) village charmant de la Hollande, sur le bord de la mer dans les Dunes, au voisinage de la Haye; ce village étoit autrefois plus grand qu'il n'est aujourd'hui, la mer en ayant englouti en 1574 plus de six vingt maisons. Le chemin est tout pavé, avec une allée d'arbres taillés de chaque côté, depuis la Haye jusqu'à *Scheveling*. C'est une beauté commune à tout le pays. On y voit les chariots à vent que Maurice, prince d'Orange, fit faire. Ils sont garnis d'un mât & de voiles comme un navire; & étant poussés par le vent, ils courent sur le rivage sablonneux avec une vitesse incroyable. Long. 21. 44. latit. 52. 3. (D. J.)

SCHIAIS, SCHIAITE, ou SCHIITE, f. m. (*Hist. mod.*) nom de la secte des mahométans de Perse, ennemis de celle des Sunnis, ou mahométans turcs. Les *Schiais* ont en exécution les premiers successeurs de Mahomet, savoir *Abubeker*, *Omar* & *Osman*, & tiennent qu'ils ont usurpé la succession du prophète, qui étoit dûe à Ali son neveu & son gendre, & en conséquence ils prétendent que la véritable succession de Mahomet comprend douze prophètes, dont Ali est le premier, & ils nomment le dernier *Mouhemmet-el-Mohadi Sahetzaman*. Ils croient que ce dernier iman ou pontife n'est pas mort, & qu'il reviendra au monde. C'est pourquoi ils laissent par testament des maisons bien garnies & des écuries pleines de chevaux pour son service, quand il paroîtra pour soutenir sa religion. Il y a des rentes pour l'entretien de ces maisons & de ces chevaux. Les *Schiais* se contentent de pratiquer la lettre de la loi, c'est-à-dire les commandemens contenus dans l'alcoran, au lieu que les Sunnis y ajoutent beaucoup de pratiques de sur-régation, & qui ne sont que de simple conseil. D'Herbelot, *Bibliotheq. orient.*

SCHIBBOLETH, (*Critiq. sacrée.*) nom hébreu qui signifie *épi*. On lit dans les juges, *ch. xij. 6.* que les Galaïtes, après avoir vaincu dans une bataille rangée les Ephraïmites, s'emparèrent des passages du Jour-

D D d d

dain, & à mesure que quelqu'un d'Ephraïm se présentait sur le bord de l'eau, ils lui demandoient d'où il étoit, & l'obligeoient de dire le mot *schibboleth*. Mais comme l'éphraïmite ne pouvoit prononcer la première lettre de ce mot, qui demande un certain sifflement assez semblable à celui de nos trois lettres *sch*, il se trahissoit en prononçant *fibboleth*, & pour lors les Galaïtes le reconnoissant à cette marque, le tuoient aussi tôt. Ils firent de cette manière un indigne & prodigieux massacre des Ephraïmites. (D. J.)

SCHIEDAM, (Géogr. mod.) ville des Pays-bas dans la Hollande, qui lui donne son nom, près de la Meuse, avec laquelle elle communique par un grand canal. Cette ville est à une lieue au-dessous de Rotterdam, & à deux de Delft. C'est la neuvième en rang des dix-huit villes qui envoient leurs députés aux états de la province de Hollande. Longit. 22. 1. lat. 51. 54. (D. J.)

SCHIELAND, (Géogr. mod.) petite contrée des Pays-bas dans la Hollande méridionale. Elle confine au Delfland, au Rhyndland, à la Meuse & à l'Issel, qui tombe dans la Meuse à Krimpe. On comprend dans le *Schieland* les villes de Tergaw ou Gouda, de Rotterdam & de Schiedam. (D. J.)

SCHIERMOND, ou SCHIERMONCKOGE, (Géogr. mod.) île des Pays-bas, sur la côte septentrionale de la Frise, environ à cinq milles du continent, & autrefois beaucoup plus près. Elle n'a qu'un village avec une église. (D. J.)

SCHIERS, (Géogr. mod.) communauté des Grisons dans la ligne des dix juridictions, où elle a le rang de quatrième communauté. Sa principale paroisse lui donne son nom. (D. J.)

SCHILLA, (Géogr. mod.) petite ville de la Grèce sur la côte de la Livadie, dans le golfe d'Egina, entre le cap des Colonnes à l'orient, & l'île d'Egina à l'occident. (D. J.)

SCHILLI, CAP, (Géogr. mod.) cap de la Morée dans la Zacanie, en latin *Scyllaeum promontorium*. Ce cap est près de l'île de Sydra, à l'entrée du golfe d'Egina. La petite île de *Schilla* est sur la côte de ce cap du côté du nord. (D. J.)

SCHILLING, f. m. (Monnoie d'Angleterre.) le *schilling* est une monnoie d'argent d'Angleterre qui vaut environ 24 sols de France sur le pié actuel; vingt *schillings* font la livre sterling; ainsi le *schilling* est le sol sterling composé de douze deniers sterling. Il y a aussi des *schillings* en Hollande, en Flandres & en Allemagne; mais qui n'étant ni du poids ni au titre de ceux d'Angleterre, n'ont pas cours sur le même pié. Ceux de Hollande & d'Allemagne valent à-peu-près quatorze sols de France, & ceux de Flandres douze; les uns & les autres s'appellent *escalings* par le peuple. Les *schillings* de Hollande s'appellent dans le commerce *sols de gros*, parce qu'ils valent douze gros.

Schus dit dans sa *chronique de Prusse*, pag. 67 « En Prusse, sous le sixième maître de l'ordre teutonique, Bernard Schilling, bourgeois de Thorn, tira d'une mine de la ville de Nicolas-Dorff, la matière de plusieurs faumons d'argent; & sur ce qu'il y avoit alors de grands abus dans la monnoie qui avoit cours en Bohême & en Pologne, on permit à Schilling de battre de petites pièces, qu'il appella de son nom. (D. J.)

SCHILTBERG, (Géogr. mod.) en latin *mons Clipeorum*, *Verthusius mons*, *Batonici montes*; montagnes de la basse Hongrie. Elles s'étendent au sud, au nord, depuis le lac de Balaton jusqu'au Danube, dans les comtés de Veszprém, de Javarin & de Grau. (D. J.)

SCHINTA, (Géogr. mod.) ville fortifiée de la haute Hongrie, dans le comté de Neitra, sur le Vaag. (D. J.)

SCHINUS, (Hist. nat. Bot.) genre de plante dé-

crit par Tournefort sous le nom de *molle*; en voici les caractères selon Linnæus. Le calice est très-petit, & légèrement dentelé en cinq endroits; la fleur est composée de cinq pétales déployés; les étamines sont un grand nombre de filets oblongs & menus. Le germe du pistil est arrondi; le fruit est une baie sphérique, qui contient une grosse graine de la même figure ronde. (D. J.)

SCHIPPENPEIL, (Géogr. mod.) petite ville de Prusse dans le cercle de Natangen à la droite de l'Alba, qu'on passe sur un pont au levant de Bartenstein, & au midi de Fridland. Long. 39. 23. latit. 54. 15. (D. J.)

SCHIPPONDY, f. m. (Commerce.) forte de poids dont on se sert en plusieurs villes de l'Europe, & qui varie suivant les lieux où il est en usage.

A Anvers le *schippondy* est de 300 livres, qui font 264 livres cinq onces de Paris, Amsterdam, Strasbourg & Befançon, où les poids sont égaux.

A Hambourg, le *schippondy* qui est de 300 livres, rend à Paris, Amsterdam, &c. 294 livres ou environ.

A Lubeck, le *schippondy* est de 320 livres, qui font environ 305 livres de Paris.

A Stokholm on se sert de deux fortes de *schippondys*; l'un pour les cuivres & l'autre pour les marchandises de provision. Le premier est de 320 livres, qui font 273 $\frac{1}{2}$ livres de Paris, & le second est de 400 livres, qui rendent à Paris 342 livres.

A Königsberg le *schippondy* est de 400 livres, qui rendent ordinairement à Paris 306 à 307 livres.

A Riga, le *schippondy* est de 400 livres, qui en font environ 330 de Paris.

A Copenhague, le *schippondy* est composé de 320 livres, qui équivalent à 316 de Paris, &c.

A Revel le *schippondy* est de 400 livres, qui font 356 livres de Paris.

A Dantzick, le *schippondy* est de 340 livres, qui reviennent à 302 livres 9 onces 4 gros un peu plus de Paris.

A Bergh en Norvege, le *schippondy* est de 300 livres, qui font à Paris 315 livres.

A Amsterdam, le *schippondy* est de 300 livres, & contient 20 *lyspondts*, qui pèsent chacun 15 livres. Voyez LIVRE & LYSPODY. Dictionn. de Commerce & de Trévoux.

SCHIRAS ou SCAIRAZ, (Géogr. mod.) ville de Perse, capitale du Faristan, près des ruines de l'ancienne Persépolis, dans une vaste & agréable plaine, sur le Bendemir. Long. suivant la plupart des géographes, 73. 75. latit. septentrion. 29. 36. cependant les tables de Nassir-Eddin & d'Ulug-beg lui donnerent 88^d. de longit. ce qui vient sans doute de la position du premier méridien que ces deux auteurs reculent plus avant vers l'orient.

Les sultans Bouides ont fait en divers tems de *Schiras* & d'Isfahan la capitale de leurs états. Les mogols ou tartares de Ginghiz-Kan s'en rendirent les maîtres, & l'ont possédée jusqu'au tems de Tamerlan; ensuite les sultans Turcomans devinrent possesseurs de cette ville, qui passe aujourd'hui pour la seconde de l'empire de Perse. Son circuit peut être d'environ 9 milles, dont il n'y a cependant qu'une partie qui soit habitée; la plupart des maisons sont de torchis; les plus belles sont de brique cuite au soleil. Celle du kan qui y commande a plusieurs galeries, cours, vergers & jardins; ce palais est bâti comme une tour, & a trois étages, avec plusieurs balcons & fenêtres. Son serral joint ce bâtiment.

Les mosquées de *Schiras* sont belles, & les fontaines ne manquent pas dans cette ville. Les vivres y sont en abondance. Les environs produisent le meilleur vin de tout l'Orient, des raisins admirables qu'on confit à demi-mûrs au vinaigre pour en faire un rafraichissement dans les chaleurs de l'été. Le ter-

foir de cette ville produit aussi beaucoup de capres, de l'opium, & des roses en telle quantité, qu'on fournit diverses provinces voisines de l'eau qu'on tire de ces roses, & qui est singulièrement estimée.

Moslach eddin, qu'on connoît aussi sous le nom de *Saddi*, homme célèbre dans tout l'Orient, étoit natif de *Schiras*, & florissoit dans le xiiij. siècle. Abubeker le fit instruire en toutes sortes de sciences, & Saddi ne trouva point dans la suite de termes assez forts pour célébrer les louanges de ce prince. On a de lui, en langue persane, son *gulistan*, ou son jardin des roses, ouvrage plein de traits de morale sur les mœurs des princes, l'éducation des enfans, la jeunesse, la vieillesse, &c. Nous n'avons que des foibles traductions françoises & latines de cet ouvrage. L'autre livre de Saddi, intitulé le *bustiah*, ou le berger, est un poëme en dix livres, dans lequel l'auteur traite de la justice, de l'amour, de la folie, des bonnes mœurs, de la constance, de la tempérance, &c. Il n'a point encore été traduit dans aucune langue européenne, mais il n'est pas moins estimé que le *gulistan* dans tout l'Orient. Saddi passe pour un des grands poëtes de la Perse. (D. J.)

SCHIRE-WYTE, f. m. (Hist. mod. & Jurisprud.) c'étoit une taxe ou imposition annuelle payée au sheriff d'une comté ou province, pour tenir les assises ou les cours des comtes.

SCHIRGIAN, (Géog. mod.) ville de Perse, dans la province de Kerman, qui est la Caramanie persique. (D. J.)

SCHIRL, f. m. (Hist. nat.) nom donné par les minéralogistes allemands à une substance ferrugineuse & arsenicale qui accompagne souvent les mines d'étain. Le *schirl* est en petits cristaux prismatiques luisans, qui sont communément noirs comme du jais, & quelquefois bleuâtres. Cette substance est à-peu-près de la même nature que la substance appelée *wolfram* ou *spuma lupi*. Voyez cet article.

SCHIRVAN, (Géog. mod.) province de Perse; elle s'étend sur la rive occidentale de la mer Caspienne, & est séparée de l'Adherbigian & du Daghestan par les fleuves Aras & Kur, qui sont l'Araxes & le Cyrus des anciens. Cette province, & celle d'Aran, d'Alan, de Mogan, de Kars, de Daghestan & d'Adherbigian, sont proprement ce que les anciens ont appelé l'Albanie & la Médie. Le kalife Vathek l'Abasside ajouta le *Schirvan* aux autres conquêtes des Musulmans; mais Tamerlan s'en rendit le maître. Ses principales villes sont 1°. Berdaah sur le Kur, sous le 83°. de longitude, & sous le 40. 30 de latit. septentrionale. 2°. Baconiah, port de la mer Caspienne, située sous le 84. 10. de longitude & sous le 39. 30. de latitude septentrionale; 3°. Schamakhiah, capitale du *Schirvan*, sous les 85. 30. de longitude, & sous le 39. 30. de latit. septentrionale.

Le *Schirvan* est terminé au septentrion par le Caucase, à l'orient par la mer Caspienne, & au midi par la rivière de Kur. Il a environ trente lieues de longueur du septentrion au midi, & à-peu-près autant de largeur de l'orient à l'occident. Cette province est proprement l'ancienne Albanie; car Strabon, Pline & Ptolomée, conviennent de la situation de l'Albanie, entre le mont Caucase, la mer Caspienne, & le Cyrus.

Le *Schirvan* répond aussi à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie. L'air y est sain & tempéré, le voisinage des hautes montagnes couvertes de neiges, & le vent de mer en modère la chaleur: les hivers y sont communément plus humides que froids, & toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes. (D. J.)

SCHISMA, f. m. en Musique, est un petit intervalle qui vaut la moitié d'un comma, & dont par consé-

Tome XIV.

quent la raison est fourde, puisque pour l'exprimer en nombre il faudroit trouver une moyenne proportionnelle entre 80 & 81. Voyez COMMA. (S)

SCHISMATIQUE, adj. (Théolog.) qui appartient au schisme, celui qui commence le schisme ou qui y persiste. Voyez SCHISME.

Les *schismatiques* n'appartiennent point à l'Eglise, & par conséquent ne peuvent être sauvés tant qu'ils ne se réunissent point avec elle.

On appelle en théologie proposition *schismatique* celle qui tend à rompre l'unité, à introduire la division entre les membres de l'Eglise, entre les églises particulières & l'église de Rome, qui est le centre d'unité catholique.

SCHISME, f. m. (Théologie.) en général signifie division ou séparation. Mais il se dit plus particulièrement de la séparation qui arrive en conséquence de la diversité d'opinions entre gens d'une même créance & d'une même religion. Le parti qui le premier se sépare de l'autre ouvre & commence le schisme.

Ce mot vient du grec *σχισμα*, qui signifie scission, déchirure.

C'est en ce sens qu'on dit le schisme des dix tribus d'Israël d'avec les deux tribus de Juda & de Benjamin. Le schisme des Grecs avec l'Eglise romaine, le schisme réciproque que se reprochent parmi les mahométans les sectateurs d'Omar & d'Aly.

Les trois schismes les plus fameux dans la religion chrétienne sont 1°. le schisme des Grecs, commencé dans le ix. siècle par Photius, & consommé dans le xj. par Michel Cerularius, tous deux patriarches de Constantinople. Il subsiste encore malgré les différentes tentatives qu'on a faites en plusieurs conciles généraux pour y mettre fin, & les facilités que l'Eglise romaine a toujours apportées à la réunion. Voy. l'article suivant.

2°. Le grand schisme d'Occident, commencé en 1378, entre Urbain VI. & Clément VII. & continué par les antipapes, successeurs de celui-ci, contre les papes légitimes, successeurs du premier, jusqu'à l'an 1429, que Martin V. fut reconnu seul pape & vrai chef de l'Eglise. On compte divers autres schismes particuliers arrivés dans l'Eglise de Rome à l'occasion de l'élection des papes, mais qui n'intéressent pas si vivement, ou ne partagerent pas les églises nationales d'Occident, comme dans le xiv. & le xv. siècles.

3°. Le schisme d'Angleterre par lequel, sous Henri VIII. l'Eglise de cette île commença à se séparer de la communion du siège de Rome, auquel elle avoit été unie depuis la conversion de l'Angleterre à la foi. Ce schisme prit de nouvelles forces sous Edouard VI. & fut consommé sous Elisabeth.

La séparation des protestans d'avec l'Eglise romaine est aussi un vrai schisme; on peut voir sur cette matière l'ouvrage de M. Nicole, intitulé *les prétendus réformés convaincus de schisme*.

Quelques auteurs distinguent un schisme passif & un schisme actif. Ils entendent par *schisme actif* celui d'une portion de la chrétienté, qui d'elle-même s'est séparée du corps de l'Eglise. Tel est le schisme des Grecs & des Anglois, qui se sont eux-mêmes soustraits volontairement à l'obéissance due au saint siège.

Par *schisme passif*, ils entendent la séparation d'une portion de la chrétienté exclue de la communion avec le reste des fideles pour cause d'hérésie. Cette idée peut avoir lieu par rapport à quelques sectes que l'Eglise déclare séparées d'elle, à cause de leur opiniâtreté; mais les protestans ne sauroient abuser de cette notion pour rejeter la faute de leur séparation sur les catholiques romains; car il est prouvé par tous les monumens historiques du tems, & par tous les écrits des calvinistes & des luthériens, qu'avant le concile de Trente, qui a anathématisé leurs erreurs, ils

DD d d d ij

crioient que l'Eglise romaine étoit la Babylone corrompue, que le pape étoit l'antechrist, qu'il falloit s'en séparer, & ils s'en sont séparés en effet. Aussi le schisme est actif de leur part.

Les Anglicans regardent parmi eux comme un schisme la séparation des non-conformistes, des presbytériens, des indépendans, des anabaptistes & autres qui ont prétendu réformer la réforme.

SCHISME DES GRECS, (*Hist. ecclésiastique.*) on appelle schisme des Grecs, la séparation de Photius d'avec la communion de Rome, vers l'an 868.

Comme cette séparation des Grecs & des Latins n'étoit pas seulement la plus grande affaire que l'Eglise chrétienne eût alors sur les bras, mais qu'elle est encore aujourd'hui regardée comme une chose très-importante; il en faut tracer l'origine, & c'est le peintre moderne de l'histoire universelle qui m'en fournira le tableau.

Le siège patriarchal de Constantinople étant, dit-il, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, étoit sujet aux mêmes révolutions. L'empereur Michel III. mécontent du patriarche Ignace, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place Photius, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il étoit grand-écuyer & ministre d'état. Les évêques pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étoient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie. Le second jour il fut lecteur, le troisième soudiacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

Le pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochoit surtout d'avoir passé de l'état laïc à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais Photius répondoit avec raison, que S. Ambroise, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avoit joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. Photius excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche écuménique, & accusa hautement d'hérésie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisoit, rouloit sur la procession du pere & du fils. Des hommes, dit-il dans une de ses lettres, sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter des nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le S. Esprit ne procède pas du pere seulement, mais encore du fils, ce qui est renoncer au christianisme.

On voit par ce passage & par beaucoup d'autres, quelle supériorité les Grecs affectoient en tout sur les Latins. Ils prétendoient que l'Eglise romaine devoit tout à la greque, jusqu'aux noms des usages, des cérémonies, des mystères, des dignités. Baptême, eucharistie, liturgie, diocèse, paroisse, évêque, prêtre, diacre, moine, église, tout est grec. Ils regardoient les Latins comme des disciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres.

Les autres sujets d'anathème étoient, que les Latins se servoient de pain non levé pour l'Eucharistie, mangeoient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne se faisoient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient.

Mais quiconque est juste, avouera que Photius étoit non-seulement le plus savant homme de l'Eglise, mais un grand évêque. Il se conduisoit comme S. Ambroise; quand Bazile, assassin de l'empereur Michel, se présenta dans l'église de Ste Sophie: vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, lui dit-il à haute voix, vous qui avez encore les mains souillées du sang de votre bienfaiteur. Photius ne trouva

pas un Théodose dans Bazile. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit Ignace dans le siège patriarchal, & chassa Photius. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitième concile écuménique, composé de trois cents évêques. Les légats du pape présiderent, mais ils ne favoient pas le grec; & parmi les autres évêques, très-peu favoient le latin. Photius y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On signa pour les cinq patriarches avant que de signer pour le pape; ce qui est fort extraordinaire: car puisque les légats eurent la première place, ils devoient signer les premiers. Mais en tout cela les questions qui partageoient l'Orient & l'Occident ne furent point agitées: on ne vouloit que déposer Photius.

Quelque tems après, le vrai patriarche, Ignace, étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur Bazile. Le pape Jean VIII. le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitième concile écuménique, qui avoit anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel Photius fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avoient auparavant condamné. Les légats de ce même siège de Rome, qui l'avoient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitième concile écuménique.

Combien tout change chez les hommes! combien ce qui étoit faux, devient vrai selon les tems! les légats de Jean VIII. s'écrient en plein concile: si quelqu'un ne reconnoît pas Photius, que son partage soit avec Judas. Le concile s'écrie; longues années au patriarche Photius, & au patriarche Jean.

Enfin à la suite des actes du concile, on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit; nous pensons comme vous; nous tenons pour transgresseurs de la parole de Dieu, nous rangeons avec Judas ceux qui ont ajouté au symbole, que le S. Esprit procède du pere & du fils; mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphème.

Il est donc clair que l'Eglise romaine & la greque pensoient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. Il arriva depuis que Rome adopta la procession du pere & du fils; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des grecs Michel Paléologue, implorant contre les turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon son patriarche & son chancelier, qui chanterent avec le concile en latin, *qui ex patre filioque procedit*. Mais l'Eglise greque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encore dans la réunion passagère qui se fit avec Eugene IV. Que les hommes apprennent de-là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les bûchers.

On a blâmé les déférences du pape Jean VIII. pour le patriarche Photius; on n'a pas assez songé que ce pontife avoit alors besoin de l'empereur Bazile. Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de sa femme, qui étoit chrétienne, s'étoit converti, à l'exemple de Clovis & du roi Egbert. Il s'agissoit de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendroit. Constantinople & Rome se la disputoient. La décision dépendoit de l'empereur Bazile. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des cardinaux. On nommoit ainsi des prêtres & des diacres qui servoient de conseils aux métropolitains. Il y en avoit à Rome

comme dans d'autres églises. Ils étoient déjà distingués ; mais ilsignoient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ses lettres & par ses légats le titre de *votre sainteté* au patriarche Photius. Les autres patriarches sont aussi appelés *papes* dans ce concile. C'est un nom grec commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

Il paroît que Jean VIII. se conduisoit avec prudence ; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire grec, & ayant adopté le huitième concile écuménique de 869, & rejeté l'autre qui absolvoit Photius, la paix établie par Jean VIII. fut alors rompue. Photius éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division étoit la primatie. Photius & ses successeurs vouloient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvoient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardoient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rébellion, & en proie à qui voudroit s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale.

Le patriarche de Constantinople avoit alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille ; & le saint siège en passant sous une domination étrangère, avoit perdu à-la-fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'Eglise grecque méprisoit l'Eglise romaine. Les sciences fleurissoient à Constantinople, mais à Rome tout tomboit jusqu'à la langue latine ; & quoiqu'on fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentoit de ces tems malheureux.

Les Grecs se vengeoient bien de la supériorité que les Romains avoient eu sur eux depuis le tems de Lucrèce & de Cicéron jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parloient des Romains qu'avec ironie. L'évêque Luitprand, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les Othons, rapporte que les Grecs n'appelloient S. Grégoire le grand, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le tems a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains ; Rome, le centre de la politesse & des arts, l'Eglise latine savante, & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureusement ; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le pape Jean VIII. mourut encore plus malheureusement. Les annales de Fulde disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les tems suivans nous font voir aussi le siège pontifical souvent ensanglanté, & Rome un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Le dogme ne troubla point encore l'Eglise d'Occident ; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814, par un nommé Jean Godescald sur la prédestination & sur la grâce ; & je ne ferois nulle mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844 à l'occasion de S. Benigne, qui donnoit, disoit-on, des convulsions à ceux qui prioient sur son tombeau : je ne parlerois pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'étoit renouvelée de nos jours avec fureur dans des circonstances pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparoître de tems en tems sur la scène du monde, mais aussi le bon sens en est le même dans tous les tems ; & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés sur le tombeau de je ne sais quel diacre de Paris, que ce que dit, en 844, un évêque

de Lyon sur ceux de Dijon. « Voilà un étrange saint » qui estropie ceux qui ont recours à lui : il me semble que les miracles devroient être faits pour guérir les maladies, & non pour en donner.

Ces minuties ne troubloient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étoient alors comptées pour rien, parce qu'on ne pensoit qu'à s'agrandir. Elles avoient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchoient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre source de la paix théologique en Occident ; c'est l'ignorance qui au-moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle étoit cause.

Je reviens à Photius ; sa mort ne fit que suspendre le schisme, & ne l'éteignit pas : il fut renouvelé plusieurs fois, jusqu'à ce que la couronne de Constantinople eût passé aux Latins : alors l'empereur Baudouin ayant fait élire un patriarche latin, réunit l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident ; mais cette réunion n'eut que la durée de l'empire latin, & finit au bout de 55 ans, que l'empereur Paléologue ayant repris Constantinople en 1261, se sépara de nouveau de la communion de Rome. Ce renouvellement de schisme fut long, & ne fut terminé qu'en 1439 au concile de Florence ; encore cette réunion, qui n'étoit fondée que sur le besoin que l'empereur grec avoit du pape, fut-elle défavouée par tout l'empire, & n'eut gueres de lieu ; mais enfin, ce fut le dernier état de la religion chrétienne en Orient, qui en fut totalement bannie, lorsque Mahomet II. s'empara de Constantinople en 1453. Depuis ce tems-là la religion de Mahomet devint la religion de l'Asie : celle des chrétiens n'a plus été que tolérée, & ses patriarches ont tous été schismatiques. (D. J.)

SCHISTE, f. m. ou PIERRE FEUILLETÉE, (*Hist. nat. Minéralog.*) *schistus*, *saxum fissile*, *lapis fissilis*, ardoise. Nom générique donné par les naturalistes à des pierres qui se distinguent par la propriété qu'elles ont de se partager en lames ou en feuillets opaques. Les schistes sont de différentes couleurs ; on en trouve de noirs, de blancs, de gris, de verdâtres, de rouges, de jaunes, de bleuâtres. Ces pierres varient aussi pour leur nature ; il y en a qui sont effervescence avec les acides, & qui par conséquent doivent être mises au rang des pierres calcaires ; d'autres ne sont point effervescence, & sont formées par une terre argilleuse devenue compacte ; tel est le schiste bleu connu sous le nom d'ardoise, dont on couvre les maisons, & qui se nomme *ardesia regularis*.

Les couleurs des pierres schisteuses varient en raison de la nature des substances auxquelles elles sont mêlées ; elles diffèrent aussi par la finesse de leur grain, par la consistance & la dureté ; il y en a qui sont assez dures pour prendre le poli, & pour en former des tables, tandis que d'autres sont tendres & friables au point de pouvoir servir de crayon. Il y a des schistes qui sont composés de particules très-déliées ; telles sont les pierres dont on se sert pour repasser, & qu'on appelle *cos* ou *cotricula*. Il y en a qui ne se partagent que difficilement en lames ou en feuillets ; d'autres se divisent avec beaucoup de facilité. C'est donc sans raison que quelques auteurs placent tous les schistes au rang des pierres vitrifiables, tandis que d'autres les mettent au rang des pierres calcaires ; l'erreur vient de ce qu'on ne s'est arrêté qu'au coup d'œil extérieur & à la propriété de se diviser en feuillets, qui sont communes à plusieurs pierres, qui au fond peuvent être d'une nature très-différente. Ainsi quelques schistes doivent leur origine à l'argille ; d'autres en sont redevables à la marne ou à la craie ; d'autres sont encore plus mélangées, &c.

Plusieurs naturalistes attribuent la formation du schiste ou des ardoises, à un dépôt qui s'est fait des

terres détrempées par les eaux du déluge, ou par les eaux de la mer, lorsqu'elles ont couvert notre continent. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces pierres se trouvent toujours par couches, quelquefois horizontales & d'autrefois inclinées, & même presque perpendiculaires à l'horison. Voyez TERRE, (couches de la). Ces lits se trouvent tantôt près de la surface de la terre, tantôt à une très-grande profondeur. Voyez RÉVOLUTIONS DE LA TERRE.

C'est ordinairement dans des lits de pierre feuilletée ou de *schiste*, que l'on rencontre les empreintes de plantes & de poissons, comme on peut le remarquer dans le *schiste* ou dans l'ardoise cuivreuse du comté de Mansfeld, qui est une pierre remplie d'empreintes de poissons, & si chargée de cuivre, qu'on l'exploite avec succès pour en tirer ce métal.

Les mines de charbon de terre sont ordinairement accompagnées & couvertes de *schiste*, & sa couleur noire paroît venir du bitume dont cette pierre est pénétrée.

Souvent le *schiste* est entremêlé de pyrites & d'alun; celui qui est dans ce cas est sujet à se décomposer & à perdre sa liaison lorsqu'il est exposé à l'air.

(—)

SCHLANGENBAD, f. m. (Géogr. Hist. nat.) endroit d'Allemagne situé dans le comté de Catzenbogen, à une lieue de Schwalbach. Il est fameux par ses eaux minérales, dont on fait un très-grand usage.

SCHLANI, ou SLANI, (Géogr. mod.) cercle de Bohême. Il est borné au nord oriental par l'Elbe à l'orient par le Muldaw, au midi par les cercles de Baconiek & de Pod-berdesk, au couchant par les cercles de Satz & de Létomériz. Le cercle *Schlani* prend son nom de sa capitale située à 6 lieues de Prague.

SCHLEUSINGEN, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne en Franconie, sur la rivière de Schleus, dans la principauté de Henneberg.

Reyher, (Samuel) né à *Schleusingen* en 1635, & mort en 1714, a mis au jour plusieurs ouvrages de Droit, qui sont assez médiocres; mais sa *Mathesis biblica* a fait sa réputation. (D. J.)

SCHLICH, ou CHLIQUE, f. m. (Métallurgie & Minéralogie.) ce mot est emprunté de l'allemand; on s'en sert pour désigner le *mineral*, qui après qu'on l'a tiré des mines, a été trié, pulvérisé ou écrasé sous le bocard & lavé; en un mot c'est le *mineral* préparé de manière qu'on n'a plus qu'à le faire griller, s'il en a besoin, ou le porter au fourneau à manche pour le faire fondre; alors on lui joint les fondans nécessaires, & on le mêle avec du charbon. La plupart des Métallurgistes recommandent de ne point réduire le *mineral* en une poudre trop fine, parce qu'alors l'action du feu & le vent des soufflets pourroient le diffuser & causer une perte de la partie métallique; il vaut mieux que le *mineral* soit concassé grossièrement, & en morceaux de la grosseur d'une noix. (—)

SCHLOT, f. m. (Fontaines salantes.) matière qui se forme dans les chaudières ou évaporatoires, où l'on fait cristalliser les eaux des fontaines. V. SALINES.

SCHLOTTER, verb. neut. on dit que les eaux *schlotent*, lorsque le *schlot* se forme.

SCHLUCHT, LA (Géogr. mod.) rivière d'Allemagne. Elle prend sa source au val Saint-Pierre en Brisgau, fort des montagnes du Schwarzwald, arrose la principauté de Furstemberg, passe par Löffingen, & se jette dans le Rhin à Waldshutt, & à environ onze lieues de sa source. (D. J.)

SCHMIDEBERG, (Géogr. mod.) c'est-à-dire montagne des Maréchaux; ville de Silésie, dans le duché de Jawer, près de la source du Bober, & au pied de la montagne de Rifemberg, dont on tire beaucoup de fer. (D. J.)

SCHOE, f. m. (Mesure de longueur.) sorte de mesure de compte dont on se sert à Breslaw dans le com-

merce des plus belles toiles de Silésie. Le *schoe* fait 60 aunes de Breslaw, qui reviennent à 27 aunes & demie de Paris. (D. J.)

SCHÆNANTHE, f. f. (Botan.) *schœnanthus*, ou *schœnanthum* par Gerard 39. I. B. 2. 515. & Ray, hist. ij. 1510. *Juncus odoratus*, sive *aromaticus*, C. B. P. 11. *Gramen dactylon aromaticum*, multiplici panniculâ, spicis brevibus, tomento candicantibus, ex eodem pediculo binis, Pluk. Phytog. Tab. 190. fig. 1.

En effet cette plante, à qui l'on donne communément le nom de *jonc odorant*, n'est qu'une espèce de gramin aromatique; sa racine est fibreuse; ses feuilles sont posées près à près, enfermées les unes dans les autres, longues, étroites, & d'une odeur agréable. Ses tiges croissent à la hauteur d'environ un pié, & portent à leurs sommités de petites fleurs veloutées & rangées à double rang. Ces fleurs sont fort odorantes, d'un goût piquant, pénétrant & aromatique.

Cette plante croît dans l'Arabie heureuse, au pied du mont Liban, & dans d'autres contrées de l'Orient. Son nom de *schœnanthe* a été formé des deux mots grecs *χάινος*, *jonc*, & *ανθη*, *fleur*, comme qui diroit *fleur de jonc*. Voyez JONC ODORANT. (D. J.)

SCHOENBERG, ou SCHONEBERG, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne dans la seigneurie de Ratzbourg. Les évêques de ce nom y avoient autrefois un château & un bailliage.

Jean Albert Mandelslo, connu par ses voyages, naquit dans cette petite ville en 1616. Il fut élevé à la cour de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, en qualité de page de ce prince, & témoigna tant de passion pour courir le monde, qu'en 1633 il accompagna les ambassadeurs du duc en Moscovie & en Perse. En 1638 il passa aux Indes à la cour du grand-mogol, & de-là se rendit à Surate, d'où il repassa en Europe sur un vaisseau anglois. Il vint en France, & mourut à Paris de la petite vérole âgé de 28 ans. La relation de ses voyages a été rédigée par Oléarius son ami, & publiée à Sleswick en 1658, in-folio. Ils ont été traduits en françois, en anglois & en hollandois par les mêmes traducteurs qui ont donné ceux d'Oléarius, auxquels ils se trouvent joints dans les dernières éditions. (D. J.)

SCHOENE D'EGYPTE, f. m. (Mesure itinér. anc.) mesure itinéraire évaluée par Hérodote à 60 stades.

Les écrivains de l'antiquité en traitant de l'Egypte, font mention de cette mesure géodésique, qu'ils désignent par le terme grec *χοῖνος*, dont la signification est la même qu'en latin *funis*, autrement *juncus*, c'est-à-dire un cordeau, une canne, ou un roseau. S. Jérôme, dans son commentaire sur Joël, nous fait connoître d'où venoit l'usage de désigner ainsi la mesure dont il s'agit. Il dit que les bateaux sont tirés sur les rives du Nil par des hommes, ce que nous appelons *haller à la cordelle*, & que la longueur de chaque espace, au terme duquel les bateliers se relaient dans ce travail, est nommé *funiculus*.

Peu de savans ont été curieux de rechercher l'évaluation qu'on doit donner au *schoene* d'Egypte. Cette évaluation est néanmoins très-importante, en ce que diverses distances qui sont indiquées par *schoenes*, si elles ne sont pas connues par une analyse, peuvent paroître peu convenables dans leur application au local actuel, & contradictoires même à d'autres indications qui se trouvent également dans l'antiquité.

Hérodote dit dans son second livre, que chez les Egyptiens on mesure les grands espaces de terre par *schoenes*, à la différence des espaces moins étendus, qui se mesurent par orgyes, par stades & par parasanges, en suivant la gradation qui fait enchérir ces mesures l'une sur l'autre. Il ajoute ensuite une définition formelle du *schoene* à 60 stades, définition qui est confirmée par la comparaison du nombre des

schoenes à celui des stades en plusieurs distances ; comme lorsqu'il compare 3600 stades à 60 *schoenes*, qui se comptoient dans ce que l'Egypte avoit d'étendue sur la mer Méditerranée. Diodore de Sicile a connu de même la mesure du *schoene* sur le pié de 60 stades, puisque les dix *schoenes* qu'il compte entre Memphis & le lac Myris ou Moëris, sont par lui évalués à 600 stades.

Enfin M. d'Anefille a trouvé par des recherches dans l'antiquité, plusieurs moyens de reconnoître la mesure du *schoene* & de l'évaluer. Nous n'en citerons qu'un pour exemple. L'itinéraire d'Antonin indique une mansion sous le nom de *Penta-schænon* ; dans l'intervalle du mont Casius à Peluse ; & la distance est marquée également à l'égard de l'un & de l'autre de ces lieux, sur le pié de 20 milles. De cette manière il y a tout lieu d'inférer que la position intermédiaire tirant sa dénomination de la distance respective à l'égard de deux points différens, distance valant cinq *schoenes* d'un côté comme de l'autre, le *schoene* est compensé par quatre milles romains.

Cette compensation convient à ce que dit Pline, que le *schoene* est composé de 32 stades ; *aliqui xxxij stadia singulis schoenis dedere* ; car, selon l'emploi le plus général du stade, sur le pié de huit pour le mille romain, les 32 stades sont l'équivalent de 4 milles. Or la mesure du mille romain, selon la scrupuleuse analyse, s'évaluant à 756 toises, le *schoene* comparé à quatre milles, revient à 30 milles 24 toises ; & le stade qui sert à la composition du *schoene*, étant fort inférieur en mesure au stade grec olympique, se borne à 50 toises 2 piés 5 pouces moins quelques lignes. *Mém. des Inscript. tom. XXVI. in-4°. (D. J.)*

SCHÆNICULE, f. f. (*Hist. anc.*) espèce de courtisanes du dernier ordre ; elles étoient pauvres. Au défaut de pommades odorantes & d'eaux de senteur, elles se servoient de l'huile du schœnus.

SCHÆNION, f. m. (*Musiq. grecq.*) air de flûte en usage dans l'ancienne Grece ; Pollux en parle ainsi qu'Hésychius. Il devoit ce nom au caractère de poésie & de musique dans lequel il étoit composé ; caractère qui, selon la remarque de Casaubon sur Athenée, avoit quelque chose de lâche & de flexible (à la manière du jonc, *σχόινος*). C'est dans ce sens qu'on trouve dans Hésychius, *σχένιον φωνήν*, pour dire une voix molle, rompue & efféminée. (*D. J.*)

SCHÆNITAS, (*Géogr. anc.*) port du Péloponnèse, selon Pomponius Mela, *lib. II. c. iij.* c'est le même que Pline nomme *Cænites*, *lib. IV. c. v.* & qui étoit sur la côte orientale de l'Argolide. Il ne faut pas le confondre avec le port *Schænus*, qui étoit au fond du golfe Saronique. (*D. J.*)

SCHÆNOBATE, f. m. (*Jeux scéniq. des Grecs & des Romains.*) c'est ainsi qu'on nommoit chez les Grecs un danseur de corde, de *σχόινος*, une corde, & *βαίνω*, je marche. Voyez DANSEUR DE CORDE.

Les *schænobates* après avoir amusé les théâtres de la Grece, trouverent chez les Romains un nouvel accueil pour leur art. Ils commencerent à paroître à Rome l'an 390 de sa fondation, sous le consulat de Sulpitius Pœtus & de Licinius Stolon, qui les introduisirent aux jeux scéniques, qu'on fit d'abord dans l'île du Tibre, & que Messala conjointement avec Cassius, porterent ensuite sur le théâtre ; mais quand Rome fut parvenue à la recherche de tous les plaisirs propres à charmer l'oisiveté, celui des *schænobates*, qu'on nomma *funambules*, l'emporta sur tout autre goût. Ce spectacle devint une si forte passion pour le peuple, qu'il ne prêtoit plus l'oreille aux meilleures pièces qu'on lui donnoit ; Térence même l'éprouva ; quand on joua son Hécyre, un nouveau funambule qui parut sur le théâtre, attira tellement les yeux du peuple entier, qu'il cessa d'écouter la pièce admirable du rival de Ménandre : *ita populus studio specta-*

culi cupidus in funambulo animam occupaverat.

Parmi ces *schænobates* ou funambules, les uns dansoient sur la corde lâche ; & les autres couroient sur une corde tendue horizontalement ; il y en avoit qui tournoient autour d'une corde, comme une roue autour de son aissieu ; d'autres descendoient sur cette même corde, de haut en bas appuyés sur l'estomac. Tous les auteurs en parlent, & l'élégante description qu'en a donné Manilius, mérite ici sa place.

*Aut tenues ausus sine limite gressus,
Certa per extensos ponit vestigia funes,
Et cœli meditatus iter vestigia perdit,
Per vacuum, & pendens populum suspendit ab ipso.*

On cite comme un trait d'humanité de Marc Aurele, d'avoir ordonné qu'on mît des matelas dessous les funambules, parce que cet empereur s'étant trouvé un jour à leur spectacle, un funambule pensa périr en se laissant tomber. Depuis lors on tendit un filet sous les *schænobates*, pour empêcher que ceux qui éprouveroient le même accident, se fissent aucun mal.

Enfin les hommes funambules ne suffisant plus pour amuser le peuple, on dressa les bêtes à cet exercice. L'histoire dit qu'on vit à Rome du tems de Galba, des éléphans marcher sur des cordes tendues. Néron en fit paroître dans les jeux qu'il institua en l'honneur d'Agrippine ; Vopiscus raconte la même chose du tems de Carin & de Numérin.

*Rome d'elle-même idolâtre,
Goûtant le fruit de ses exploits,
N'aima, ne voulut autrefois
Que du pain avec son théâtre.*

Les choses n'ont pas trop changé, avec cette différence qu'elle a des théâtres & peu de pain. (*D. J.*)

SCHÆNUS, (*Géogr. anc.*) c'est le nom, 1°. d'une petite contrée du Péloponnèse ; 2°. d'une ville de l'Arcadie. Au bas de la montagne de Phalante, dit Pausanias, *Arcad. c. xxxv.* est une plaine, & après cette plaine la ville de *Schænus*, ainsi appelée du nom de *Schæneüs* boétien de nation. Mais, ajoute Pausanias, s'il est vrai que Schœnéüs soit venu s'établir en Arcadie, je croirois aussi que le stade d'Atalante qui est auprès de la ville, a été ainsi appelé du nom d'une des filles de ce béotien ; & que dans la suite les Arcadiens ont confondu cette Atalante avec l'autre. 3°. Nom d'une rivière de la Béotie dans le territoire de Thèbes ; elle arrosoit un lieu de ce nom selon Strabon. 4°. D'un lieu de la Béotie dans le territoire de Thèbes, & qui est sans doute le même dont on vient de parler ; Strabon le place à environ 50 stades de Thèbes, sur la route de cette ville à Anthédon. 5°. D'un port de la Grece, au fond du golfe Saronique, dans l'endroit où l'isthme de Corinthe est le plus étroit, selon Strabon, *lib. VIII. p. 369 & 380*, qui dit que c'étoit de-là qu'on transportoit par terre, les vaisseaux d'une mer à l'autre. 6°. D'un golfe de l'Asie mineure dans la Carie, sur lequel étoit bâtie la ville Hyla, selon Pomponius Mela, *lib. I. c. xvj.* (*D. J.*)

SCHÆNUS, f. m. (*Hist. anc.*) sorte de jonc marin ; c'étoit une mesure. Le *schænus* major avoit 60 bades ; le minor, la moitié.

SCHOERL ou **SCHORL**, f. m. (*Hist. nat. Minéralog.*) c'est ainsi que les minéralogistes suédois & allemands nomment une pierre très-dure, qui est ou noire, ou grise, ou brune, ou rougeâtre, ou verdâtre ; elle se trouve en cristaux prismatiques d'une grandeur extraordinaire, & qui varient pour le nombre de leurs côtés. Wallerius dans sa *minéralogie*, appelle cette pierre *corneus crystallifatus* : elle est la même que le *basaltès*, ou pierre de touche des anciens. La pierre de stolpen dont M. Pott parle dans sa *lythogéognosie*, & qu'il regarde comme une pierre dont

l'argille fait la base, est une espèce de *schoerl*. Voyez STOLPEN, pierre de.

L'étonnant amas de cristaux qui se trouve en Irlande, & que l'on nomme *pavé des géans*, est aussi de la même nature. Voyez PAVÉ DES GÉANS.

Il ne faut point confondre cette pierre avec la substance minérale que les Allemands nomment *schirl*, qui est une mine de fer arsénicale. Voyez SCHIRL. (-)

SCHOINECK, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans l'électorat de Trèves, sur le bord de la rivière de Nym, à 8 lieues au nord de Trèves, avec un bailliage. Quelques géographes la prennent pour l'Aufana de l'itinéraire d'Antonin. Long. 24. 17. lat. 49. 44. (D. J.)

SCHOLARITÉ, f. f. (*Jurisp. mod.*) est l'état de celui qui étudie dans une université. Quelquefois par le terme *scholarité* on entend les privilèges attachés à cet état.

Ces privilèges sont de plusieurs sortes, tels que celui d'être dispensés de la résidence pour les bénéfices; l'exemption du droit d'aubaine, accordée aux écoliers étrangers par Louis Hutin, en 1315, & autres privilèges semblables, qui sont en si grand nombre que Rebuffe en compte jusqu'à 180.

Ces privilèges tirent leur origine de ceux que les empereurs avoient accordé aux étudiants, & qu'ils avoient coutume de confirmer dès qu'ils étoient élevés à l'empire.

Mais quand on parle du droit ou privilège de *scholarité* simplement, on entend communément le droit que les écoliers jurés, étudiant actuellement depuis six mois dans une université, ont de ne pouvoir être distraits, tant en demandant qu'en défendant, de la juridiction des juges de leurs privilèges, si ce n'est en vertu d'actes passés avec des personnes domiciliées hors la distance de 60 lieues de la ville où l'université est établie.

Ils ne peuvent néanmoins en user à l'égard des cessions & transports qui auroient été par eux acceptés, ni à l'égard des saisies & arrêts faits à leur requête, si ce n'est en la forme qui est ordonnée pour les *committimus*.

Ceux qui ont regenté pendant 20 ans dans les universités, jouissent aussi du même privilège tant qu'ils continuent de faire leur résidence actuelle dans l'université.

Ce privilège de *scholarité* tire son origine des lettres de Philippe de Valois, du 31 Mars 1340, & a été confirmé spécialement par Louis XII. au mois d'Août 1498, par François I. au mois d'Avril 1515, Louis XIII. au mois de Janvier 1629, & par Louis XIV. au mois d'Août 1669, titre 4. des *committimus*.

Les clercs des procureurs ne jouissent pas du privilège de *scholarité*. Voyez Papon, voyez aussi les mots ÉCOLIER, ÉTUDES, GRADUÉS, PROFESSEUR, RÉGENT, SEPTENAIRE, UNIVERSITÉ. (A)

SCHOLASTICI, f. m. (*Jurisp. rom.*) c'étoient comme des assesseurs, des avocats consultants, dont se servoient les gouverneurs & intendans des provinces dans l'exercice de leur charge. Ils dressaient leur avis sur les requêtes, & les infirmoient ou les appuyoient par les principes de droit. (D. J.)

SCHOLASTICUS, (*Littérat.*) ce terme signifie un *avocat*, comme nous l'apprend Macaire, dans sa quinzième homélie, où il s'exprime en ces termes: « Celui qui veut acquérir la connoissance des affaires » du barreau, va d'abord apprendre les notes, » (caractère d'abréviation) & quand il est parvenu à » être le premier dans cette science, il passe dans » l'école des Romains; dès qu'il est devenu le premier dans cette école, il passe dans celle de praticiens; où il a le dernier rang, celui d'*arcarius* ou » novice. Quand il a été reçu *scholastique*, il est

» *Parcarius*, & le dernier des avocats; mais s'il » parvient à être le premier, il est fait président, ou » gouverneur de province, & pour lors il prend un » assistant, conseiller ou assesseur; ο δελων μαδιν » πραγματα, &c. » M. de Valois a corrigé dans ce passage la leçon ordinaire, ο δελων μαδιν γραμματα, en substituant le mot de πραγματα; & c'est une fort bonne correction. (D. J.)

SCHOLASTIQUES, philosophie des *scholastiques*, (*Hist. de la philos.*) la philosophie qu'on appelle *scholastique*, a régné depuis le commencement du onzième au douzième siècle, jusqu'à la renaissance des lettres.

Ce mot n'est pas aussi barbare que la chose; on le trouve dans Pétrone: *non notavi mihi ascylli fugam, & dum in hoc doctorum æstu totus incedo, ingens scholasticorum turba in porticum venit, ut apparebat, ab extemporali declamatione, nescio cujus, qui Agamemnonis suasoriam exceperat*. Il signifie un écolier de rhétorique.

Voici un autre passage où il se prend pour rhéteur, ou sophiste: *deduci in scenas scholasticorum, qui rhetores vocantur, quos paulo ante Ciceronis tempora existisse, nec majoribus placuisse probat ex eo quod Marco Crasso & Domitio censoribus claudere, ut ait Cicero, ludum impudentia jussi sunt*. Quint. dialog. de caus. corrupt. eloquent.

De la comparaison de ces deux passages, l'on voit que l'éloquence dégénérée peu-à-peu, étoit chez les Romains, au tems de Pétrone & de Quintilien, ce qu'elle avoit été jusqu'à Cicéron.

Dans la suite, le nom de *scholastique* passa des déclamateurs de l'école, à ceux du barreau. Consultez là-dessus le code de Théodose & de Justinien.

Enfin il désigna ces maîtres-ès-arts & de philosophie qui enseignoient dans les écoles publiques des églises cathédrales & des monastères que Charlemagne & Louis le pieux avoient fondées.

Ces premiers *scholastiques* ou écolâtres, ne furent point des hommes tout-à-fait inutiles; mais la richesse engendra bientôt parmi eux l'oisiveté, l'ignorance & la corruption; ils cessèrent d'enseigner, & ils ne retinrent que le nom de leurs fonctions, qu'ils faisoient exercer par des gens de rien, & gagés à vil prix, tandis qu'ils tiroient de l'état de larges pensions, qu'ils dissipoient dans une vie de crapule & de scandale.

L'esprit de l'institution se soutint un peu mieux dans quelques maisons religieuses, où les nobles continuoient d'envoyer leurs enfans pour y prendre les leçons qu'on donnoit aux novices; ce fut dans ces réduits obscurs, que se conserva l'étincelle du feu sacré, depuis le huitième siècle jusqu'au douzième ou onzième, que le titre d'écolâtres ou de *scholastiques* qui avoit été particulier à de méchants professeurs de philosophie & de belles-lettres, devint propre à de plus méchants professeurs de théologie.

La première origine de la théologie *scholastique* est très-incertaine; les uns la font remonter à Augustin dans l'occident, & à Jean Damascène dans l'orient; d'autres, au tems où la philosophie d'Aristote s'introduisit dans les écoles, sous la forme sèche & décharnée que lui avoient donnée les Arabes, & que les théologiens adoptèrent; quelques-uns, au siècle de Roscelin & d'Anselme, auxquels succéderent dans la même carrière Abélard & Gilbert en France, & Otton de Frisingue en Allemagne; quoiqu'il en soit, il est démontré que la *scholastique* étoit antérieure aux livres des sentences, & que Pierre Lombard trouva la doctrine chrétienne défigurée par l'application de l'art sophistique de la dialectique, aux dogmes de l'église; c'est un reproche qu'il ne seroit pas moins injuste de faire à Thomas d'Aquin; on aperçoit des vestiges de la *scholastique*, avant qu'on connût l'arabico-pathétique; ce n'est donc point de ce côté que

cette

cette espèce de peste est venue; mais il paroît que plusieurs causes éloignées & prochaines concoururent, dans l'intervalle du onzième au douzième siècle, à l'accroître, à l'étendre, & à la rendre générale. Voyez ce que nous en avons dit à l'article ARISTOTÉLISME.

On peut distribuer le regne de la *scholastique* sous trois périodes; l'une qui commence à Lanfranc ou Abélard & Pierre le Lombard son disciple, & qui comprend la moitié du douzième siècle, tems où parut Albert le grand; ce fut son enfance.

Une seconde qui commence en 1220, & qui finit à Durand de S. Porcien; ce fut son âge de maturité & de vigueur.

Une troisième qui commence où la seconde finit, & qui se proroge jusqu'à Gabriel Biel, qui touche au moment de la réforme; ce fut le tems de son déclin & de sa décrépitude.

Guillaume des Champeaux, Pierre Abélard, Pierre le Lombard, Robert Pulleyn, Gilbert de la Porrée, Pierre Comestor, Jean de Sarisberi, & Alexandre de Hales, se distinguèrent dans la première période.

Albert le grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Pierre, Roger Bacon, Gille de Colonna, & Jean Scot, se distinguèrent dans la seconde.

Durand de S. Porcien, Guillaume Occam, Richard Suisset, Jean Buridan, Marfile d'Inghen, Gautier Burlée, Pierre d'Alliac, Jean Wessel Gansfort, & Gabriel Biel, se distinguèrent dans la troisième.

Première période de la philosophie scholastique. Guillaume des Champeaux, né en Brie de parens obscurs, s'éleva par la réputation qu'il se fit, de grade en grade jusqu'à l'épiscopat; telle étoit la barbarie de son tems, qu'il n'y avoit aucun poste dans l'église auquel ne pût aspirer un homme qui entendoit les catégories d'Aristote, & qui savoit disputer sur les universaux. Celui-ci prétendoit qu'il n'y avoit dans tous les individus qu'une seule chose essentiellement une, & que s'ils différoient entr'eux, ce n'étoit que par la multitude des accidens. Abélard, son disciple, l'attaqua vivement sur cette opinion; de Champeaux frappé des objections d'Abélard, changea d'avis, & perdit toute la considération dont il jouissoit; il ne s'agissoit pas alors d'enseigner la vérité, mais de bien défendre son sentiment vrai ou faux; le comble de la honte étoit d'en être réduit au silence; de-là cette foule de distinctions ridicules qui s'appliquent à d'autant plus de cas, qu'elles sont vuides de sens; avec ce secours, il n'y avoit point de questions qu'on n'embrouillât, point de theses qu'on ne pût défendre, pour ou contre, point d'objections auxquelles on n'échappât, point de disputes qu'on ne prorogéât sans fin.

Des Champeaux vaincu par Abélard, alla s'enfermer dans l'abbaye de S. Victor; mais celui-ci ne se fut pas plutôt retiré à sainte Geneviève, que des Champeaux reparut dans l'école.

Qui est-ce qui ne connoît pas l'histoire & les malheurs d'Abélard? qui est-ce qui n'a pas lu les lettres d'Héloïse? qui est-ce qui ne déteste pas la fureur avec laquelle le doux & pieux S. Bernard le persécuta? il naquit en 1079, il renonça à tous les avantages qu'il pouvoit se promettre dans l'état militaire, pour se livrer à l'étude; il sentit combien la manière subtile dont on philosophoit de son tems, supposoit de dialectique, & il s'exerça particulièrement à manier cette arme à deux tranchans, sous Roscelin, le ferrailleur le plus redouté de son tems; celui-ci avoit conçu que les universaux n'existoient point hors de l'entendement, & qu'il n'y avoit dans la nature que des individus dont nous exprimions la similitude par une dénomination générale, & il avoit fondé la secte des nominaux, parmi lesquels Abélard s'enrôla; il alla faire assaut avec tous ceux qui avoient quel-

Tome XIV.

que réputation; il vint à Paris, il prit les leçons de Guillaume des Champeaux; il fut successivement l'honneur & la honte de son maître; il ouvrit une école à l'âge de vingt-deux ans, à Melun, d'où il vint à Corbeil; il eut un grand nombre de disciples, d'amis & d'ennemis; ses travaux affoiblirent sa santé, il fut obligé de suspendre ses exercices pendant deux ans qu'il passa dans sa patrie; son absence ne fit qu'ajouter au desir qu'on avoit de l'entendre; de retour, il trouva des Champeaux sous l'habit de moine, continuant dans le fond d'un cloître à professer la rhétorique & la logique, deux arts qui ne devoient point être séparés; il alla l'écouter, moins pour s'instruire, que pour le harceler de nouveau. Ce projet indigne lui réussit, il acheva de triompher de son maître, qui vit en un moment son école déserte, & ses disciples attachés à la suite d'Abélard; celui à qui des Champeaux avoit cédé sa chaire cathédrale, au sortir du monde, l'offrit à Abélard, qui en fut écarté par la faction de des Champeaux & la protection de l'archevêque de Paris. Notre jeune philosophe fut moins encore irrité de ce refus, que de la promotion de des Champeaux à l'épiscopat; l'élévation d'un homme auquel il s'étoit montré si supérieur, l'indigna secrètement, il crut que des Champeaux ne devoit les honneurs qu'on lui conféroit, qu'à la réputation qu'il s'étoit faite en qualité de théologien, & il se rendit sous Anselme qui avoit formé des Champeaux; les leçons d'Anselme ne lui parurent pas répondre à la célébrité de cet homme; bientôt il eut dépouillé celui-ci de son auditoire & de sa réputation; il enseigna la théologie, malgré ses ennemis qui répandoient de tous côtés, qu'il étoit dangereux de permettre à un homme de son âge & de son caractère, de se mêler d'une science si sublime. Ce fut alors qu'il connut le chanoine Fulbert & sa niece Héloïse; cette fille savoit à l'âge de dix-huit ans, l'hébreu, le grec, le latin, les mathématiques, la philosophie, la théologie, c'est-à-dire plus que tous les hommes de son tems réunis; outre l'esprit que la nature lui avoit donné, la sensibilité de cœur, les talens qu'elle devoit à une éducation très-recherchée, elle étoit encore belle; comment résiste-t-on à tant de charmes? Abélard la vit, l'aima, & jamais homme ne fut peut-être autant aimé d'une femme, qu'Abélard d'Héloïse; non, disoit-elle, le maître de l'univers entier, s'il y en avoit un, m'offriroit son trône & sa main, qu'il me feroit moins doux d'être sa femme, que la maîtresse d'Abélard. Nous n'entrerons point dans le détail de leurs amours; Fulbert prit Abélard dans sa maison; celui-ci négligea son école pour s'abandonner tout entier à sa passion; il employa son tems, non plus à méditer les questions abstraites & tristes de la philosophie, mais à composer des vers tendres & des chansons galantes; sa réputation s'obscurcit, & ses malheurs commencèrent & ceux d'Héloïse.

Abélard privé du bonheur qu'il s'étoit promis dans la possession d'Héloïse, désespéré, confus, se retira dans l'abbaye de S. Denis; cependant Héloïse renfermée dans une autre solitude, périssoit de douleur & d'amour. Cet homme qui devoit avoir appris par ses propres foiblesses, à pardonner aux foiblesses des autres, se rendit odieux aux moines avec lesquels il vivoit, par la dureté de ses réprimandes, & toute la célébrité qu'il devoit au nombreux concours de ses auditeurs, ne lui procurèrent point un repos qu'il s'efforçoit à éloigner de lui; les ennemis qu'il s'étoit fait autrefois, & ceux qu'il se faisoit tous les jours, avoient sans cesse les yeux ouverts sur sa conduite, ils attendoient l'occasion de le perdre, & ils crurent l'avoir trouvée dans l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *la foi à la sainte Trinité, pour servir d'introduction à la théologie*; Abélard y appliquoit à la distinction

E e e e

des personnes divines, la doctrine des nominaux; il comparoit l'unité d'un Dieu dans la trinité des personnes, au fillogisme où trois choses réellement distinctes, la proposition, l'assomption & la conclusion, ne forment qu'un seul raisonnement; c'étoit un tissu d'idées très-subtiles, à travers lesquelles il n'étoit pas difficile d'en rencontrer de contraires à l'orthodoxie. Abélard fut accusé d'hérésie; on répandit qu'il admettoit trois dieux, tandis que d'après ses principes, il étoit si strictement austère, que peut-être réduisoit-il les trois personnes divines à trois mots; il risqua d'être lapidé par le peuple: cependant ses juges l'écouterent, & il s'en seroit retourné absous, s'il n'eût pas donné le tems à ses ennemis de ramasser leurs forces & d'aliéner l'esprit du concile qu'on avoit assemblé; il fut obligé de bruler lui-même son livre, de reciter le symbole d'Athanase, & d'aller subir dans l'abbaye de S. Médard de Soissons, la pénitence qu'on lui imposa; cette condamnation fut affligeante pour lui, mais plus deshonorante encore pour ses ennemis; on revint sur sa cause; & l'on détesta la haine & l'ignorance de ceux qui l'avoient accusé & jugé.

Il revint de Soissons à Saint-Denis; là il eut l'imprudence de dire, & qui pis est, de démontrer aux moines que leur saint Denis n'avoit rien de commun avec l'aréopagite; & dès ce moment ce fut un athée, un brigand, un scélérat digne des derniers supplices. On le jeta dans une prison; on le traduisit auprès du prince comme un sujet dangereux, & peut-être eût-il perdu la vie entre les mains de ces ignorans & cruels cénobites, s'il n'eût eu le bonheur de leur échapper. Il se justifia auprès de la cour, & se réfugia dans les terres du comte Thibault. Cependant l'abbé de saint Denis ne jouit pas long-tems de l'avantage d'avoir éloigné un censeur aussi sévère qu'Abélard. Il mourut, & l'abbé Suger lui succéda. On essaya de concilier à Abélard la bienveillance de celui-ci; mais on ne put s'accorder sur les conditions, & Abélard obtint du roi la permission de vivre où il lui plairoit. Il se retira dans une campagne déserte, entre Troye & Nogent. Là il se bâtit un petit oratoire de chaume & de boue, sous lequel il eût trouvé le bonheur, si la célébrité qui le suivoit par-tout n'eût rassemblé autour de lui une foule d'auditeurs, qui se bâtirent des cabanes à côté de la sienne, & qui s'affujettirent à l'austérité de sa vie, pour jouir de sa société & de ses leçons. Il vit dès la première année jusqu'à six cents disciples. La théologie qu'il professoit étoit un mélange d'aristotélisme, de subtilités, de distinctions; il étoit facile de ne le pas entendre & de lui faire dire tout ce qu'on vouloit. Saint Bernard qui, sans peut-être s'en apercevoir, étoit secrètement jaloux d'un homme qui attachoit sur lui trop de regards, embrassa la haine des autres théologiens, sortit de la douceur naturelle de son caractère, & suscita tant de troubles à notre philosophe, qu'il fut tenté plusieurs fois de fortir de l'Europe & d'aller chercher la paix au milieu des ennemis du nom chrétien. L'invocation du Paraclet sous laquelle il avoit fondé une petite maison qui subsiste encore aujourd'hui, fut le motif réel ou simulé de la persécution la plus violente qu'on ait jamais exercée. Abélard vécut long-tems au milieu des anxiétés. Il ne voyoit pas des ecclésiastiques s'assembler sans trembler pour sa liberté. On attenta plusieurs fois à sa vie. La rage de ses ennemis le suivoit jusqu'aux autels, & chercha à lui faire boire la mort avec le sang de Jésus-Christ. On empoisonna les vases sacrés dont il se servoit dans la célébration des saints mystères. Héloïse ne jouissoit pas d'un sort plus doux; elle étoit poursuivie, tourmentée, chassée d'un lieu dans un autre. On ne lui pardonnoit pas son attachement à Abélard. Ces deux êtres qui sembloient destinés à faire leur

bonheur mutuel, vivoient séparés & de la vie la plus malheureuse, lorsqu'Abélard appella Héloïse au Paraclet, lui confia la conduite de ce monastère & se retira dans un autre, d'où il sortit peu de tems après, pour reprendre à Paris une école de théologie & de philosophie; mais les accusations d'impiété ne tardèrent pas à se renouveler. Saint Bernard ne garda plus de mesure; on dressa des catalogues d'hérésies qu'on attribuoit à Abélard. Sa personne étoit moins en sûreté que jamais, lorsqu'il se détermina de porter sa cause à Rome. Saint Bernard l'accusoit de regarder l'Esprit-saint comme l'âme du monde, d'enseigner que l'univers est un animal d'autant plus parfait que l'intelligence qui l'animoit étoit plus parfaite; de christianiser Platon, &c. Peut-être notre philosophe n'étoit-il pas fort éloigné de-là; mais ses erreurs ne justifient ni les imputations ni les violences de saint Bernard.

Abélard fit le voyage de Rome. On l'y avoit déjà condamné quand il arriva. Il fut saisi, mis en prison, ses livres brûlés, & réduit à ramper sous Bernard & accepter l'obscurité d'une abbaye de Clugni, où il cessa de vivre & de souffrir. Il mourut en 1142.

Abélard forma plusieurs hommes de nom, entre lesquels on compte Pierre le Lombard. Celui-ci est plus célèbre parmi les théologiens que parmi les philosophes. Il fit ses premières études à Paris. Il professa la *scholastique* dans l'abbaye de sainte Geneviève. Il fut chargé de l'éducation des enfans de France. Il écrivit le livre intitulé *le maître des sentences*. On pourroit regarder cet ouvrage comme le premier pas à une manière d'enseigner beaucoup meilleure que celle de son tems; cependant on y trouve encore des questions très-ridicules, telle par exemple que celle-ci: *le Christ en tant qu'homme est-il une personne ou quelque chose?* Il mourut en 1164.

Robert Pulleyn parut dans le cours du douzième siècle; les troubles de l'Angleterre sa patrie le chassèrent en France, où il se lia d'amitié avec saint Bernard. Après un assez long séjour à Paris, il retourna à Oxford où il professa la théologie. Sa réputation se répandit au loin. Le pape Innocent II. l'appella à Rome, & Célestin II. lui conféra le chapeau de cardinal. Il a publié huit livres des *sentences*. On remarque dans ces ouvrages un homme ennemi des subtilités de la métaphysique; le goût des connoissances solides, un bon usage de l'Ecriture-sainte, & le courage de préférer les décisions du bon sens & de la raison, à l'autorité des philosophes & des pères.

Gilbert de la Porée acheva d'infecter la théologie de futilités. La nouveauté de ses expressions rendit sa foi suspecte. On l'accusa d'enseigner que l'essence divine & Dieu étoient deux choses distinguées; que les attributs des personnes divines n'étoient point les personnes mêmes; que les personnes ne pouvoient entrer dans aucune proposition comme *prædicats*; que la nature divine ne s'étoit point incarnée; qu'il n'y avoit point d'autre mérite que celui de Jésus-Christ, & qu'il n'y avoit de baptisé que celui qui devoit être sauvé. Tout ce que ces propositions offrirent d'effrayant au premier coup d'œil, tenoit à des distinctions subtiles, & disparoissoit lorsqu'on se donnoit le tems de s'expliquer; mais cette patience est rare parmi les théologiens, qui semblent trouver une satisfaction particulière à condamner. Gilbert mourut en 1154, après avoir aussi éprouvé la haine du doux saint Bernard.

Pierre Comestor écrivit un abrégé de quelques livres de l'ancien & du nouveau Testament, avec un commentaire à l'usage de l'école; cet ouvrage ne fut pas sans réputation.

Jean de Sarisberi vint en France en 1137. Personne ne posséda la méthode *scholastique* comme lui. Il s'en étoit fait un jeu, & il étoit tout vain de la supério-

rité que cette espece de mécanisme lui donnoit sur les hommes célèbres de son tems. Mais il ne tarda pas à connoître la frivolité de sa science, & à chercher à son esprit un aliment plus solide. Il étudia la grammaire, la rhétorique, la philosophie, & les mathématiques sous différens maîtres. La pauvreté le contraignit à prendre l'éducation de quelques enfans de famille. En leur transmettant ce qu'il avoit appris, il se le rendoit plus familier à lui-même. Il fut le grec & l'hébreu, exemple rare de son tems. Il ne négligea ni la physique ni la morale. Il disoit de la dialectique, que ce n'est par elle-même qu'un vain bruit, incapable de féconder l'esprit, mais capable de développer les germes conçus d'ailleurs. On rencontre dans ses ouvrages des morceaux d'un sens très-juste, pleins de force & de gravité. Les reproches qu'il fait aux philosophes de son tems sur la maniere dont ils professent, sur leur ignorance & leur vanité, montrent que cet homme avoit les vraies idées de la méthode, & que sa supériorité ne lui avoit pas ôté la modestie. Il fut connu, estimé, & chéri des papes Eugene III. Adrien IV. Il vécut dans la familiarité la plus grande avec eux. Il défendit avec force les droits prétendus de la papauté contre son souverain. Cette témérité fut punie par l'exil. Il y accompagna Becket. Il mourut en France, où son mérite fut récompensé par la plus grande considération & la promotion à des places. Il a laissé des écrits qui font regretter que cet homme ne soit pas né dans des tems plus heureux ; c'est un grand mérite que de balbutier parmi les muets.

Alexandre de Hales donna des leçons publiques de théologie à Paris en 1230. Il eut pour disciples Thomas d'Aquin & Bonaventure ; s'il faut s'en rapporter à son épitaphe, il s'appella le *docteur irréfragable*. Il commenta le *maître des sentences*. Il compila une somme de théologie universelle. Il écrivit un livre des vertus, & il mourut en 1245, sous l'habit de franciscain. Tous ces hommes vénérables, séraphiques, angéliques, subtils, irréfragables, si estimés de leur tems, sont bien méprisés aujourd'hui.

On comprend encore sous la même période de la philosophie *scholastique*, Alain d'Isle ou le *docteur universel*. Il fut philosophe, théologien, & poète. Parmi ses ouvrages on en trouve un sous le titre de *Encyclopediæ versibus hexametris distincta in libros 9.* c'est une apologie de la Providence contre Claudien. Il paroît s'être aussi occupé de morale. Pierre de Riga, Hugon, Jean Belith, Etienne de Langhton, Raimond de Penna forti, Vincent de Beauvais ; ce dernier fut un homme assez instruit pour former le projet d'un ouvrage qui lioit toutes les connoissances qu'on possédoit de son tems sur les sciences & les arts. Il compila beaucoup d'ouvrages, dans lesquels on retrouve des fragmens d'auteurs que nous n'avons plus. Il ne s'attacha point si scrupuleusement aux questions de la dialectique & de la métaphysique, qui occupoient & perdoient les meilleurs esprits de son siècle, qu'il ne tournât aussi ses yeux sur la philosophie morale, civile, & naturelle. Il faut regarder la masse énorme de ses écrits comme un grand fumier où l'on rencontre quelques paillettes d'or. Guillaume d'Averne, connu dans l'histoire de la philosophie, de la théologie, & des mathématiques de cet âge. Il méprisa les futilités de l'école & son ton pédantesque & barbare. Il eut le style naturel & facile. Il s'attacha à des questions relatives aux mœurs & à la vie. Il osa s'éloigner quelquefois des opinions d'Aristote & lui préférer Platon. Il connut la corruption de l'église & il s'en expliqua fortement. Alexandre de Villedieu, astronome & calculateur. Alexandre Neckam de Hartford. Ce fut un philosophe éloquent. Il écrivit de la nature des choses un ouvrage mêlé de prose & de vers. Alfred qui fut les langues, expliqua la philosophie naturelle d'Aristote, commenta

Tome XIV.

ses météores, chercha à débrouiller le livre des plantes, & publia un livre du *mouvement du cœur*. Robert Capiton, ou Grosse-tête, qui fut profond dans l'hébreu, le grec, & le latin, & qui fut tant de philosophie & de mathématiques, ou qui vécut avec des hommes à qui ces sciences étoient si étrangères, qu'il en passa pour forcier. Roger Bacon, qui étoit un homme & qui s'y connoissoit, compare Grosse-tête à Salomon & à Aristote. On voit par son commentaire sur Denis l'aréopagite, que les idées de la philosophie platonico-alexandrine lui étoient connues ; d'où l'on voit que la France, l'Italie, l'Angleterre ont eu des *scholastiques* dans tous les états. L'Allemagne n'en a pas manqué ; consultez là-dessus son histoire littéraire.

Seconde période de la philosophie scholastique. Albert le grand qui la commence naquit en 1193. Cet homme étonnant pour son tems fut presque tout ce qu'on pouvoit savoir ; il prit l'habit de S. Dominique en 1221. Il professa dans son ordre la philosophie d'Aristote, proscrire par le souverain pontife ; ce qui ne l'empêcha pas de parvenir aux premières dignités monacales & ecclésiastiques. Il abdiqua ces dernières pour se livrer à l'étude. Personne n'entendit mieux la dialectique & la métaphysique péripatéticienne. Mais il en porta les subtilités dans la théologie, dont il avança la corruption. Il s'appliqua aussi à la connoissance de la philosophie naturelle : il étudia la nature ; il fut des mathématiques & de la mécanique : il ne dédaigna ni la métallurgie, ni la lythologie. On dit qu'il avoit fait une tête automate qui parloit, & que Thomas d'Aquin brisa d'un coup de bâton : il ne pouvoit guère échapper au soupçon de magie ; aussi en fut-il accusé. La plupart des ouvrages qui ont paru sous son nom, sont supposés. Il paroît avoir connu le moyen d'obtenir des fruits dans toutes les saisons. Il a écrit de la physique, de la logique, de la morale, de la métaphysique, de l'astronomie & de la théologie vingt & un gros volumes qu'on ne lit plus.

Thomas d'Aquin fut disciple d'Albert le grand ; il n'est pas moins célèbre par la sainteté de ses mœurs, que par l'étendue de ses connoissances théologiques. Il naquit en 1224 : sa somme est le corps le plus complet, & peut-être le plus estimé que nous ayons encore aujourd'hui. Il entra chez les Dominicains en 1243 : il paroissoit avoir l'esprit lourd ; ses condisciples l'appelloient *le bœuf* ; & Albert ajoutoit : *Oui, mais si ce bœuf se met à mugir, on entendra son mugissement dans toute la terre.* Il ne trompa point les espérances que son maître en avoit conçues. La philosophie d'Aristote étoit suspecte de son tems ; cependant il s'y livra tout entier, & la professa en France & en Italie. Son autorité ne fut pas moins grande dans l'église que dans l'école ; il mourut en 1274. Il est le fondateur d'un système particulier sur la grace & la prédestination, qu'on appelle le *Thomisme*. Voyez les articles GRACE, PRÉDESTINATION, &c.

Bonaventure le Franciscain fut contemporain, condisciple & rival de Thomas d'Aquin. Il naquit en 1221, & fit profession en 1243 ; la pureté de ses mœurs, l'étendue de ses connoissances philosophiques & théologiques, la bonté de son caractère, lui méritèrent les premières dignités dans son ordre & dans l'église. Il n'en jouit pas long-tems : il mourut en 1274, âgé de 53 ans. Sa philosophie fut moins futile & moins épineuse que dans ses prédécesseurs. Voici quelques-uns de ses principes.

Tout ce qu'il y a de bon & de parfait, c'est un don d'en-haut, qui descend sur l'homme du sein du pere des lumieres.

Il y a plusieurs distinctions à faire entre les émanations gratuites de cette source libérale & lumineuse.

Quoique toute illumination se fasse intérieurement
E E e e ij

par la connoissance ; on peut l'appeller *intérieure* ou *extérieure*, *sensitive* ou *mécanique*, *philosophique* ou *supernaturelle*, de la *raison* ou de la *grâce*.

La mécanique inventée pour suppléer à la faiblesse des organes est fervile ; elle est au-dessous du philosophe ; elle comprend l'art d'ourdir des étoffes, l'agriculture, la chasse, la navigation, la médecine, l'art scénique, &c.

La sensitive qui nous conduit à la connoissance des formes naturelles par les organes corporels. Il y a un esprit dans les nerfs qui se multiplie & se diversifie en autant de sens que l'homme en a reçus.

La philosophique s'élève aux vérités intelligibles, aux causes des choses, à l'aide de la raison & des principes.

La vérité peut se considérer ou dans les discours, ou dans les choses, ou dans les actions, & la Philosophie se diviser en rationnelle, naturelle & morale.

La rationnelle s'occupe de l'un de ces trois objets, exprimer, enseigner ou mouvoir. La grammaire exprime, la logique enseigne, la rhétorique meut ; c'est la raison qui comprend, ou indique, ou persuade.

Les raisons qui dirigent notre entendement dans ses fonctions sont ou relatives à la matière, ou à l'esprit, ou à Dieu. Dans le premier cas, elles retiennent le nom de *formelles* ; dans le second, on les appelle *intellectuelles* ; au troisième, *idéales*. De-là trois branches de philosophie naturelle, physique, mathématique & métaphysique.

La Physique s'occupe de la génération & de la corruption, selon les forces de la nature & les éléments des choses.

Les Mathématiques des abstractions, selon les raisons intelligibles.

La Métaphysique de tous les êtres, entant que réducibles à un seul principe dont ils sont émanés, selon des raisons idéales, à Dieu qui en fut l'exemple & la source, & qui en est la fin.

La vertu a trois points de vue différens, la vie, la famille & la multitude ; & la morale est ou monastique, ou économique, ou politique.

La lumière de l'Écriture nous éclaire sur les vérités salutaires ; elle a pour objet les connoissances qui sont au-dessus de la raison.

Quoiqu'elle soit une, cependant il y a le sens mystique & spirituel, selon lequel elle est allégorique, morale ou anagogique.

On peut rappeler toute la doctrine de l'Écriture à la génération éternelle de Jésus-Christ, à l'incarnation, aux mœurs, à l'union ou commerce de l'âme avec Dieu ; de-là les fonctions du docteur, du prédicateur & du contemplant.

Ces six illuminations ont une vespérie ou soirée : il suit un septième jour de repos, qui n'a plus de vespérie ou de soirée ; c'est l'illumination glorieuse.

Toutes ces connoissances tirent leur origine de la même lumière ; elles se rappellent à la connoissance des Écritures, elles s'y résolvent, y sont contenues & consommées ; & c'est par ce moyen qu'elles conduisent à l'illumination éternelle.

La connoissance sensible se rappelle à l'Écriture, si nous passons de la manière dont elle atteint son objet, à la génération divine du verbe ; de l'exercice des sens, à la régularité des mœurs ; & des plaisirs dont ils sont la source, au commerce de l'âme & de Dieu.

Il en est de même de la connoissance mécanique & de la connoissance philosophique.

Les écritures sont les empreintes de la sagesse de Dieu : la sagesse de Dieu s'étend à tout. Il n'y a donc aucune connoissance humaine qui ne puisse se rapporter aux Écritures & à la Théologie. Et j'ajouterai

aucun homme, quelque sensé qu'il soit, qui ne rapporte tous les points de l'espace immense qui l'environne, au petit clocher de son village.

Pierre d'Espagne, mieux connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de *Jean XXI*, avoit été philosophe avant que d'être pape & théologien. Trithème dit de lui qu'il entendoit la médecine, & qu'il eût été mieux à côté du lit d'un malade que sur la chaire de S. Pierre. Calomnie de moine offensé : il montra dans les huit mois de son pontificat qu'il n'étoit point au-dessous de sa dignité : il aima les sciences & les savans ; & tout homme lettré, riche ou pauvre, noble ou roturier, trouva un accès facile auprès de lui. Il finit sa vie sous les ruines d'un bâtiment qu'il faisoit élever à Viterbe. Il a laissé plusieurs ouvrages où l'on voit qu'il étoit très-versé dans la mauvaise philosophie de son tems.

Roger Bacon fut un des génies les plus surprenans que la nature ait produit, & un des hommes les plus malheureux. Lorsqu'un être naît à l'illustration, il semble qu'il naisse aussi aux supplices. Ceux que la nature signe, sont également signés par elle pour les grandes choses & pour la peine. Bacon s'appliqua d'abord à la grammaire, à l'art oratoire & à la dialectique. Il ne voulut rien ignorer de ce qu'on pouvoit savoir en mathématique. Il sortit de l'Angleterre sa patrie, & il vint en France entendre ceux qui s'y distinguoient dans les sciences. Il étudia l'histoire, les langues de l'Orient & de l'Occident, la Jurisprudence & la Médecine. Ceux qui parcoureront ses ouvrages le trouveront versé dans toute la littérature ancienne & moderne, & familier avec les auteurs grecs, latins, hébreux, italiens, françois, allemands, arabes. Il ne négligea pas la Théologie. De retour dans sa patrie, il prit l'habit de franciscain ; il ne perdit pas son tems à disputer ou à végéter ; il étudia la nature ; il rechercha ses secrets ; il se livra tout entier à l'Astronomie, à la Chimie, à l'Optique, à la Statique ; il fit dans la Physique expérimentale de si grands progrès, qu'on apperçoit chez lui les vestiges de plusieurs découvertes qui ne se sont faites que dans des siècles très-postérieurs au sien ; mais rien ne montre mieux la force de son esprit que celle de ses conjectures. L'art, dit-il, peut fournir aux hommes des moyens de naviger plus promptement & sans le secours de leurs bras, que s'ils y en employoient des milliers. Il y a telle construction de chars, à l'aide de laquelle on peut se passer d'animaux. On peut traverser les airs en volant à la manière des oiseaux. Il n'y a point de poids, quelque énormes qu'ils soient, qu'on n'élève ou n'abaisse. Il y a des verres qui approcheront les objets, les éloigneront, les agrandiront, diminueront ou multiplieront à volonté. Il y en a qui réduiront en cendres les corps les plus durs. Nous pouvons composer avec le salpêtre & d'autres substances un feu particulier. Les éclairs, le tonnerre, & tous ses effets, il les imitera : on détruira, si l'on veut, une ville entière, avec une très-petite quantité de matière. Ce qu'il propose sur la correction du calendrier & sur la quadrature du cercle, marque son savoir dans les deux sciences auxquelles ces objets appartiennent. Il falloit qu'il possédât quelque méthode particulière d'étudier les langues grecques & hébraïques, à en juger par le peu de tems qu'il demandoit d'un homme médiocrement intelligent pour le mettre en état d'entendre tout ce que les auteurs grecs & hébreux ont écrit de théologie & de philosophie. Un homme aussi au-dessus de ses contemporains ne pouvoit manquer d'exciter leur jalousie. L'envie tourmente les hommes de génie dans les siècles éclairés ; la superstition & l'ignorance font cause commune avec elle dans les siècles barbares. Bacon fut accusé de magie : cette calomnie compromettoit son repos & sa liberté. Pour obvier aux suites fâcheuses

qu'elle pouvoit avoir, il fut obligé d'envoyer à Rome ses machines, avec un ouvrage apologétique. La faveur du pape ne réduisit pas ses ennemis à l'inaction : ils s'adressèrent à son général qui condamna sa doctrine, supprima ses ouvrages, & le jeta au fond d'un cachot. On ne fait s'il y mourut ou s'il en fut tiré : quoi qu'il en soit, il laissa après lui des ouvrages dont on ne devoit connoître tout le prix que dans des tems bien postérieurs au sien. Roger ou frère Bacon cessa d'être persécuté & de vivre en 1294, à l'âge de 78 ans.

Gilles Colonne, hermite de S. Augustin, fut théologien & philosophe *scholastique*. Il étudia sous Thomas d'Aquin : il eut pour condisciple & pour ami Bonaventure : il se fit une si prompte & si grande réputation, que Philippe le Hardi lui confia l'éducation de son fils ; & Colonne montra par son traité de *regimine principum*, qu'il n'étoit point d'un mérite inférieur à cette fonction importante. Il professa dans l'université de Paris. On lui donna le titre de *docteur très-fondé*, & il fut résolu dans un chapitre général de son ordre qu'on s'y conformeroit à sa méthode & à ses principes. Il fut créé général en 1292. Trois ans après sa nomination, il abdiqua une dignité incompatible avec son goût pour l'étude ; son savoir lui concilia les protecteurs les plus illustres. Il fut nommé successivement archevêque & désigné cardinal par Boniface VIII. qu'il avoit défendu contre ceux qui attaquoient son élection, qui suivit la résignation de Célestin. Il mourut à Avignon en 1314.

Nous reviendrons encore ici sur Jean-Duns Scot, dont nous avons déjà dit un mot à l'article ARISTOTÉLISME. S'il falloit juger du mérite d'un professeur par le nombre de ses disciples, personne ne lui pourroit être comparé. Il prit le bonnet de docteur à Paris en 1204 : il fut chef d'une secte qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Scotistes* : il se fit sur la grace, sur le concours de l'action de Dieu & de l'action de la créature, & sur les questions relatives à celles-ci un sentiment opposé à celui de S. Thomas ; il laissa de côté S. Augustin, pour s'attacher à Aristote, & les théologiens se divisèrent en deux classes, qu'on nomma du nom de leurs fondateurs. Il passa pour avoir introduit dans l'Eglise l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge. La Théologie & la Philosophie de son tems, déjà surchargées de questions ridicules, acheverent de se corrompre sous Scot dont la malheureuse subtilité s'exerça à inventer de nouveaux mots, de nouvelles distinctions & de nouveaux sujets de disputes qui se sont perpétués en Angleterre au-delà des siècles de Bacon & de Hobbs.

Nous ajouterons à ces noms de la seconde période de la *scholastique* ceux de Simon de Tournai, de Robert Sorbon, de Pierre d'Abano, de Guillaume Durantis, de Jacques de Ravenne, d'Alexandre d'Alexandrie, de Jean le Parisien, de Jean de Naples, de François Mayro, de Robert le Scrutateur, d'Arnauld de Villeneuve, de Jean Baffoles, & de quelques autres qui se sont distingués dans les différentes contrées de l'Allemagne.

Simon de Tournai réussit par ses subtilités à s'attirer la haine de tous les philosophes de son tems, & à rendre sa religion suspecte. Il brouilla l'Aristotélisme avec le Christianisme, & s'amusa à renverser toujours ce qu'il avoit établi la veille sur les matières les plus graves. Cet homme étoit violent : il aimoit le plaisir ; il fut frappé d'apoplexie, & l'on ne manqua pas de regarder cet accident comme un châtiment miraculeux de son impiété.

Pierre d'Apono ou *d'Abano*, philosophe & médecin, fut accusé de magie. On ne fait trop pourquoi on lui fit cet honneur. Ce ne seroit aujourd'hui qu'un misérable astrologue, & un ridicule charlatan.

Robert Sorbon s'est immortalisé par la maison qu'il a fondée, & qui porte son nom.

Pierre de Tarantaise, ou *Innocent V.* entra en 1225 chez les Dominicains à l'âge de dix ans. Il savoit de la théologie & de la philosophie. Il professa ces deux sciences avec succès. Il fut élevé en 1263 au généralat de son ordre. Il obtint en 1277 le chapeau, en 1284 il fut élu pape. Il a écrit de l'unité, de la forme, de la nature des cieus, de l'éternité du monde, de l'entendement & de la volonté, & de la jurisprudence canonique.

Guillaume Durand ou *Durantis*, de l'ordre des Dominicains joignit aussi l'étude du droit canonique à celle de la *scholastique*.

La *scholastique* est moins une philosophie particulière qu'une méthode d'argumentation syllogistique, sèche & ferrée, sous laquelle on a réduit l'Aristotélisme fourré de cent questions puériles.

La théologie *scholastique* n'est que la même méthode appliquée aux objets de la Théologie, mais embarrassée de Péripatétisme.

Rien ne put garantir de cette peste la Jurisprudence. A-peine fut-elle assujettie à la rigueur de la dialectique de l'école, qu'on la vit infectée de questions ridicules & distinctions frivoles.

D'ailleurs on vouloit tout ramener aux principes vrais ou supposés d'Aristote.

Ricard Malumbra s'opposa inutilement à l'entrée de la *scholastique* dans l'étude du droit civil & canonique : elle se fit.

Je n'ai rien à dire d'*Alexandre* d'Alexandrie, ni de *Dinus* de Garbo, sinon que ce furent parmi les ergoteurs de leur tems deux hommes merveilleux.

Jean de Paris ou *Quidort*, imagina une manière d'expliquer la présence réelle du corps de Jésus-Christ au sacrement de l'autel. Il mourut en 1304 à Rome où il avoit été appelé pour rendre compte de ses sentimens.

Jean de Naples, *François de Mayronis*, *Jean Baffolis* furent sublimes sur l'univocité de l'être, la forme, la quiddité, la qualité, & autres questions de la même importance.

Il falloit qu'un homme fût doué d'un esprit naturel bien excellent pour résister au torrent de la *scholastique* qui s'enfloit tous les jours, & se porter à de meilleures connoissances. C'est un éloge qu'on ne peut refuser à *Robert*, surnommé *le scrutateur* ; il se livra à l'étude des phénomènes de la nature ; mais ce ne fut pas impunément : on intenta contre lui l'accusation commune de magie. La condition d'un homme de sens étoit alors bien misérable ; il falloit qu'il se condamnât lui-même à n'être qu'un sot, ou à passer pour forciér.

Arnauld de Ville-neuve naquit avant l'an 1300. Il laissa la *scholastique* ; il étudia la philosophie naturelle, la Médecine & la Chimie. Il voyagea dans la France sa patrie, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Asie & en Afrique. Il apprit l'arabe, l'hébreu, le grec ; l'ignorance stupide & jalouse ne l'épargna pas. C'est une chose bien singulière que la fureur avec laquelle des hommes qui ne savoient rien, s'entêtoient à croire que quiconque n'étoit pas aussi bête qu'eux, avoit fait pacte avec le diable. Les moines intéressés à perpétuer l'ignorance, accrédoient sur-tout ces soupçons odieux. Arnauld de Ville-neuve les méprisa d'abord ; mais lorsqu'il vit Pierre d'Apono entre les mains des inquisiteurs, il se méfia de la considération dont il jouissoit, & se retira dans la Sicile. Ce fut là qu'il se livra à ses longues opérations que les chimistes les plus ardens n'ont pas le courage de répéter. On dit qu'il eut le secret de la pierre philosophale. Le tems qu'un homme instruit donnera à la lecture de ses ouvrages ne fera pas tout-à-fait perdu.

On nomme parmi les *scholastiques* de l'Allemagne,

Conrad d'Halberstad. Il faut le louer de s'être occupé de la morale, si méprisée, si négligée de ses contemporains, mais bien davantage d'en avoir moins cherché les vrais préceptes dans Aristote que dans la nature de l'homme. Le goût de l'utile ne se porte pas sur un objet seulement; Conrad joignit à l'étude de la Morale celle de la Physique. Il étoit de l'ordre de S. Dominique. Il satisfit à la curiosité des religieux en écrivant des corps célestes, des élémens, ou simples, de quelques mixtes, ou des minéraux ou des végétaux, des animaux & de leurs organes, & de l'homme.

Bibrach remarqua la corruption de l'église dans son ouvrage de *cavendo malo*.

Eccard confondant les opinions d'Aristote avec les dogmes de Jesus-Christ, ajoutant de nouveaux mots à ceux qu'on avoit déjà inventés, tomba dans des sentimens hétérodoxes que Jean XXII. proscrivit.

Nous terminerons la seconde époque par Pierre de Dacia, & par Alphonse X. roi de Castille.

Pierre de Dace fut astronome & calculateur; il eut quelque teinture d'hébreu & de grec.

Personne n'ignore combien l'Astronomie doit à *Alphonse*: qui est-ce ce qui n'a pas entendu nommer du-moins les tables alphonlines? C'est lui qui considérant les embarras de la sphere de Ptolomée, disoit que « si Dieu l'avoit appelé à son conseil, il auroit » arrangé le ciel un peu mieux ».

Troisième période de la philosophie scholastique. Lorsque l'absurdité soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans la religion, soit dans le gouvernement, a été poussée jusqu'à un certain point, les hommes en sont frappés; & le mal commence à se réparer quand il est extrême. La philosophie & la théologie scholastique étoient devenues un si abominable fatras, que les bons esprits ou s'en dégoûtèrent, ou s'occupèrent à les débrouiller.

Guillaume Durand commença cette tâche. Il en fut appelé le *docteur très-résolu*. Il eut des opinions particulières sur l'état des ames après leur séparation d'avec le corps, & le concours de Dieu & de la créature. Il n'en admettoit qu'un général; selon lui, un esprit est dans le lieu; mais ce lieu n'est point déterminé. Il convient à son essence d'être par-tout. Sa présence à un corps n'est pas nécessaire, soit pour l'animer, soit pour le mouvoir. Sa hardiesse philosophique fit douter de son orthodoxie & de son salut.

Occam disciple de Scot, renouvela la secte des nominaux. On l'appella le *docteur singulier & invincible*; il professa la théologie à Paris au commencement du quatorzième siècle. Il eut des idées très-faines sur les deux puissances ecclésiastiques & civiles, & il servit avec zèle Philippe-le-Bel dans sa querelle avec Boniface. Il en eut un autre sur la propriété des biens religieux avec le pape Jean XXII. qui l'anathématisa. Il vint en France y chercher un asyle, d'où il eut bientôt occasion de se venger de la cour de Rome, en achevant de fixer les limites de l'autorité du souverain pontife. Celui-ci eut beau renouveler ses excommunications, l'aggraver, briser des cierges, & le réaggraver, Occam persista à soutenir que le souverain n'étoit soumis qu'à Dieu dans les choses temporelles. Il se montra en 1330 à la cour de l'empereur Louis, qui l'accueillit, & à qui Occam dit: *Défendez-moi de votre épée, & moi je vous défendrai de ma plume*. Il a écrit de la Logique, de la Métaphysique & de la Théologie. On lui reproche d'avoir fait fleche de tout, mêlant les peres & les philosophes, les auteurs sacrés & les auteurs profanes, les choses divines & les choses naturelles, les dogmes révélés & les opinions des hommes, le profane & le sacré, l'exotique & le domestique, l'orthodoxe & l'hérésie, le vrai & le faux, le clair & l'obscur, plus scrupuleux sur son but que sur les moyens.

Richard Suisset parut vers le milieu du quatorzième

siècle. Il s'appliqua aux mathématiques, & tenta de les appliquer à la philosophie naturelle; il ne négligea ni la philosophie, ni la théologie de son tems. Il entra dans l'ordre de Cîteaux en 1350. Rien ne s'alarme plus vite que le mensonge. C'est l'erreur & non la vérité qui est ombrageuse. On s'aperçut aisément que Suisset suivoit une méthode particulière d'étudier & d'enseigner, & l'on se hâta de le rendre suspect d'hétérodoxie. Le moyen qu'un homme fût l'algebre, & qu'il remplît sa physique de caractères intelligibles, sans être un magicien ou un athée? Cette vile & basse calomnie est aujourd'hui, comme alors, la ressource de l'ignorance & de l'envie. Si nos hypocrites, nos faux dévots l'osoient, ils condamneraient au feu quiconque entend les principes mathématiques de la philosophie de Newton, & possède un fossile. Suisset suivit la philosophie d'Aristote. Il commenta sa physique & sa morale; il introduisit le calcul mathématique dans la recherche des propriétés des corps, & publia des astronomiques. Il écrivit un ouvrage intitulé *le calculateur*. Il méritoit d'être nommé parmi les inventeurs de l'algebre, & il l'eût été, si son livre du calculateur eût été plus commun. On étoit alors si perdu dans des questions futiles, qu'on ne pouvoit revenir à de meilleures connoissances. S'il paroissoit par hasard un ouvrage sensé, il n'étoit pas lu. Comme il n'y a rien qui ne soit susceptible de plus ou de moins, Suisset étendit le calcul de la quantité physique à la quantité morale. Il compara les intensités & les remissions des vices & des vertus entr'elles. Les uns l'en louèrent, d'autres l'en blâmerent. Il traite dans son calculateur de l'intensité & de la remission; des difformes; de l'intensité de l'élément doué de deux qualités inégales; de l'intensité du mixte; de la rareté & de la densité; de l'augmentation; de la réaction; de la puissance; des obstacles de l'action; du mouvement & du *minimum*; du lieu de l'élément; des corps lumineux; de l'action du corps lumineux; du mouvement local; d'un milieu non-résistant; de l'induction d'un degré suprême. Il ne s'agit plus ici, comme on voit, d'ecceité, de quiddité, d'entité, ni d'autres sottises pareilles. De quelque manière que Suisset ait traité son sujet, du-moins il est important. Il marque une tête singulière; & je ne doute point qu'on ne retrouvât dans cet auteur le germe d'un grand nombre d'idées dont on s'est fait honneur long-tems après lui.

Buridan professa la philosophie au tems où Jeanne, épouse de Philippe-le-Bel, se deshonorait par ses débauches & sa cruauté. On dit qu'elle appelloit à elle les jeunes disciples de notre philosophe, & qu'après les avoir épuisés entre ses bras, elle les faisoit précipiter dans la Seine. On croit que Buridan, qui voyoit avec chagrin son école se dépeupler de tous ceux qui y entroient avec une figure agréable, osa leur proposer cet exemple d'un sophisme de position: *Reginam interficere nolite, timere, bonum est*; où le verbe *timere* renfermé entre deux virgules, peut également se rapporter à ce qui précède ou à ce qui suit, & présenter deux sens en même tems très-oppoés. Quoi qu'il en soit, il se sauva de France en Allemagne. Tout le monde connoît son sophisme de l'âne placé entre deux bottes égales de foin.

Marfile d'Inghen fut condisciple de Buridan, & défenseur comme lui de l'opinion des nominaux.

Gautier Buley fut appelé le *docteur perspicu*. Il écrivit de la vie & des mœurs des philosophes, depuis Thalès jusqu'à Sénèque; ouvrage médiocre. Il fut successivement réaliste & nominal.

Pierre de Assiac fut encore plus connu parmi les théologiens que parmi les philosophes. Il naquit en 1350. Il fut bourfier au collège de Navarre, docteur en 1380; successivement principal, professeur, maître de Gerfon & de Clémangis, défenseur de l'imma-

culée conception , chancelier de l'université , aumônier de Charles VI. trésorier de la Sainte-Chapelle , évêque , protégé de Boniface IX. & de Benoît XIII. pere du concile de Pise & de Constance , & cardinal. Il fut entêté d'astrologie. Tout tourne à mal dans les esprits gauches ; il fut conduit à cette folie par les livres qu'Aristote a écrits de la nature de l'ame , & par quelque connoissance qu'il avoit des mathématiques. Il lisoit tous les grands événemens dans les astres.

Jean Wessel Gansfort naquit à Groningue. Il eut des lettres ; il fut les langues anciennes & modernes , le grec , le latin , l'hébreu , l'arabe , le syriaque , le chaldéen : il parcourut l'ouvrage de Platon. Il fut d'abord scotiste , puis occamiste. On ne conçoit pas comment cet homme ne prit pas dans Platon le mépris de la barbarie *scholastique*. Il eut au-moins le courage de préférer l'autorité de la raison à celle de Thomas , de Bonaventure , & des autres docteurs qu'on lui opposoit quelquefois. On pourroit presque dater de son tems la reforme de la *scholastique*. Cet homme avoit plus de mérite qu'il n'en falloit , pour être persécuté , & il le fut.

Gabriel Biel naquit à Spire. Il forma la troisième période de la *Philosophie scholastique*.

Nous n'avons rien de particulier à en dire , non-plus que de *Jean Botrell* , de *Pierre de Verberia* , de *Jean Conthorp* , de *Gregoire d'Arimini* , d'*Alphonse Vargas* , de *Jean Capréolus* , de *Jerôme de Ferraris* , de *Martinus Magister* , de *Jean Raulin* , de *Jacques Almain* , de *Robert Holcolth* , de *Nicolas d'Orbilli* , de *Dominique de Flandres* , de *Maurice l'hibernois* , & d'une infinité d'autres , sinon qu'il n'y eut jamais tant de pénétration mal employée , & tant d'esprits gâtés & perdus , que sous la durée de la *philosophie scholastique*.

Il suit de ce qui précède , que cette méthode détestable d'enseigner & d'étudier infecta toutes les sciences & toutes les contrées.

Qu'elle donna naissance à une infinité d'opinions ou puériles , ou dangereuses.

Qu'elle degrada la Philosophie.

Qu'elle introduisit le scepticisme par la facilité qu'on avoit de défendre le mensonge , d'obscurcir la vérité , & de disputer sur une même question pour & contre.

Qu'elle introduisit l'athéisme spéculatif & pratique.

Qu'elle ébranla les principes de la morale.

Qu'elle ruina la véritable éloquence.

Qu'elle éloigna les meilleurs esprits des bonnes études.

Qu'elle entraîna le mépris des auteurs anciens & modernes.

Qu'elle donna lieu à l'aristotélisme qui dura si long-tems , & qu'on eut tant de peine à détruire.

Qu'elle exposa ceux qui avoient quelque teinture de bonne doctrine , aux accusations les plus graves , & aux persécutions les plus opiniâtres.

Qu'elle encouragea à l'astrologie judiciaire.

Qu'elle éloigna de la véritable intelligence des ouvrages & des sentimens d'Aristote.

Qu'elle réduisit toutes les connoissances sous un aspect barbare & dégoûtant.

Que la protection des grands , les dignités ecclésiastiques & séculières , les titres honorifiques , les places les plus importantes , la considération , les dignités , la fortune , accordées à de misérables disputeurs , acheverent de dégoûter les bons esprits des connoissances plus solides.

Que leur logique n'est qu'une sophistocailerie puérile.

Leur physique un tissu d'impertinences.

Leur métaphysique un galimathias inintelligible.

Leur théologie naturelle ou révélée ; leur morale ,

leur jurisprudence , leur politique , un fatras d'idées bonnes & mauvaises.

En un mot , que cette philosophie a été une des plus grandes plaies de l'esprit humain.

Qui croiroit qu'aujourd'hui même on n'en est pas encore bien guéri ? Qu'est-ce que la théologie qu'on dicte sur les bancs ? Qu'est-ce que la philosophie qu'on apprend dans les colleges ? La morale , cette partie à laquelle tous les philosophes anciens se sont principalement adonnés , y est absolument oubliée. Demandez à un jeune homme qui a fait son cours , qu'est-ce que la matiere subtile ? Il vous répondra ; mais ne lui demandez pas qu'est-ce que la vertu ? il n'en fait rien.

SCHOLASTIQUE , s. m. (*Hist. anc. & mod.*) titre de dignité qui a été en usage dans divers tems pour diverses personnes , & dans un sens différent.

Dès le siècle d'Auguste on donnoit ce nom aux rhéteurs qui s'exerçoient dans leurs écoles à faire des déclamations sur toutes sortes de sujets , afin d'enseigner à leurs disciples l'art de parler ; & sous Néron on l'appliqua à ceux qui étudioient le droit , & se dispoient à la plaidoyerie. De-là il passa aux avocats qui plaidoient dans le barreau. Socrate & Eusebe , qui étoient avocats à Constantinople , ont eu ce titre , aussi-bien que le jurisconsulte Harmenopule & plusieurs autres ; ce qui montre qu'il étoit alors affecté aux personnes qui se distinguoient dans la science des lois.

Depuis , quand Charlemagne eut conçu le dessein de faire refleurir les études ecclésiastiques , on nomma *scholastiques* les premiers maîtres des écoles où l'on enseignoit les lettres aux clercs. Quelques-uns cependant ont prétendu que par ce terme on n'entendoit que celui qui étoit chargé de leur montrer les langues , les humanités & tout ce qu'on comprend sous le nom de *Belles-lettres* ; mais cette occupation n'étoit pas la seule du *scholastique*. Il devoit encore former les sujets aux hautes sciences , telles que la Philosophie & la Théologie , ou du-moins ces deux fonctions auparavant séparées , furent réunies dans la même personne. Celui qu'on appelloit *scholastique* , se nomma depuis en certains lieux *écolâtre* & *théologal* , titres qui subsistent encore aujourd'hui dans la plupart des cathédrales & autres chapitres de chanoines , quoiqu'il y ait long-tems qu'ils ne remplissent plus les fonctions des anciens *scholastiques* , surtout depuis que les universités se sont formées , & qu'on y a fait des leçons réglées en tout genre. On peut dire que depuis le neuvième siècle jusqu'au quatorzième , les auteurs qui ont pris le titre de *scholastique* , ne l'ont porté que comme une marque de la fonction d'enseigner qu'ils avoient dans les diverses églises auxquelles ils étoient attachés.

L'auteur du supplément de Morery a fait une remarque fort juste. C'est que le *scholastique* étoit le chef de l'école , appelé en quelques lieux où il y a une université , le *chancelier de l'université* ; mais cette remarque ne détruit point ce que nous avons avancé ci-dessus , qu'on a donné le nom d'*écolâtre* ou de *théologal* en certains lieux à ceux qu'on appelloit auparavant *scholastique* ; car il est certain qu'il n'y avoit pas des universités partout où il y avoit des églises cathédrales , & que dans presque toutes les églises cathédrales il y avoit des écoles & un chef d'études qu'on nommoit *scholastique* , auquel a succédé le *théologal* ou *écolâtre*. De ce que le *théologal* n'est plus aujourd'hui ce qu'étoit le *scholastique* , il ne s'en suit pas que le *scholastique* n'ait pas eu autrefois les mêmes fonctions dans les églises cathédrales ; & sous le nom de *clercs* que le *scholastique* devoit instruire , sont compris les chanoines auxquels le *théologal* est obligé de faire des leçons de Théologie.

Genebrard assure que ce nom de *scholastique* étoit

chez les Grecs un titre d'office ou de dignité ecclésiastique, semblable à la théologale des Latins, ou au notariat apostolique; & il en apporte pour exemple Zacharie le *scholastique*, qui sous Justinien avoit rempli de pareils emplois. Quelquefois on le donnoit par honneur à des personnages extrêmement distingués par leur sçavoir; & c'est en ce sens que Walafrid Strabon a appelé le poète Prudence le *scholastique*, c'est-à-dire le docteur de l'Espagne. On a même enchéri, en le mettant au superlatif, pour des hommes qu'on regardoit alors comme de sublimes génies: ainsi l'on a décoré Fortunat & Sedulius de l'épithète de *scholasticissimi*. Si l'on croit Causaubon, Theophraste, disciple d'Aristote, est le premier qui par le terme de *scholastique* ait désigné des personnages excellens en éloquence ou en érudition. Du Cange, *Glossar. latin.* Baillet, *Jugem. des sçav.*

SCHOLIASTE, f. m. (*Belles-Lettres.*) écrivain qui commente ou qui explique l'ouvrage d'un autre.

Ce mot est dérivé du grec *σχολη*, ouvrage, explication.

Nous avons plusieurs *scholastes* grecs anonymes des poètes grecs, dont on ne connoît pas les tems, tels que l'interprète anonyme de l'expédition des Argonautes d'Apollonius de Rhodes; le *scholiaste* d'Aristophane, ceux d'Eurypide, de Sophocle, & d'Eschyle, ceux d'Hésiode, de Théocrite, & de Pindare.

Thucydide, Platon, & Aristote, ont aussi eu leurs *scholastes*.

On a également des *scholastes* sur quelques anciens poètes latins, comme Horace, Juvenal, Perse; mais au jugement des sçavans, tout ce que nous avons sous le nom de ces anciens interprètes, est fort incertain, & qui plus est fort défectueux. Voyez Baillet, *Jugement des Savans*, tome II. pages 189. 190. & 191.

SCHOLIE, f. m. (*Mathém.*) note ou remarque faite sur quelque passage, proposition, ou autre chose semblable.

Ce mot est fort en usage dans la Géométrie & les autres parties des Mathématiques; souvent après avoir démontré une proposition, on enseigne dans un *scholie* une autre manière de la démontrer: ou bien on donne quelque avis nécessaire pour tenir le lecteur en garde contre les méprises; ou enfin on fait voir quelque usage ou application de la proposition qu'on vient de démontrer. M. Wolf a donné par forme de *scholie*, dans ses *éléments de mathématiques*, beaucoup de méthodes utiles, des discussions historiques, des descriptions d'instrumens, &c. *Chambers.* (E)

SCHONAW, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, en basse Silésie, dans la principauté de Jawer, sur la rive gauche du Katzbach, au midi de Newkirck.

Bucholier (Abraham) naquit dans cette ville en 1529, & mourut à Freistad en 1584. Il a publié un *index chronologicus*, dont il s'est fait plusieurs éditions avec la continuation, jusqu'au milieu du dernier siècle. (D. J.)

SCHONEN, ou SCANIE, (*Géog. mod.*) province de Suède; elle est bornée au nord partie par le Halland, & partie par la Gothie méridionale, au midi par la mer Baltique; au levant par la Blekingie, & la mer Baltique; au couchant par l'île de Sélande, dont elle est séparée par le détroit du Sund. Elle peut avoir vingt-quatre lieues de long, sur seize de large; elle dépend aujourd'hui de la Suède. On fait que Charles X. chassé de Pologne par le secours des Danois, projeta de s'en venger; il marcha sur la mer glacée d'île en île jusqu'à Copenhague. Cet événement prodigieux fit conclure une paix en 1658, qui rendit à la Suède la Scanie, une de ses plus belles

provinces perdue depuis trois siècles, qu'elle avoit été cédée au Danemarck. Lunden en est la capitale. (D. J.)

SCHONGAW, ou SCHONGA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la haute Bavière, sur le Lech, à 12 lieues au-dessus d'Augsbourg. Long. 28. 32. latit. 47. 50. (D. J.)

SCHONINGEN, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourgade de l'Allemagne, au cercle de la basse Saxe, dans la principauté de Wolfenbüttel, vers les confins du duché de Magdebourg, & de la principauté d'Halberstadt. (D. J.)

SCHOONHOVE, (*Géog. mod.*) ville des Pays-Bas, dans la Hollande, sur la droite du Lech, à trois lieues de Gonda, & à égale distance de Gorcum: elle a un port commode, qui lui a fait donner son nom; on y pêche beaucoup de saumons, dont il se fait un grand commerce. Long. 22. 18. lat. 51. 55.

Cette ville est la patrie de Reinier de Graaf, sçavant anatomiste, qui mourut en 1673 à 32 ans. Tous les gens du métier connoissent son excellent traité latin sur les organes des deux sexes qui servent à la génération. Les meilleures éditions sont celles de Leyde & de Rotterdam, 1668, 1670, 1672, 1677, in-8°. (D. J.)

SCHONREIN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Franconie, sur les confins de l'évêché de Wurtzbourg, à la gauche du Mein, au-dessous de Gemund. Elle est chef-lieu d'un bailliage, & appartient à l'évêque de Wurtzbourg. Long. 27. 22. latit. 50. 6. (D. J.)

SCHOOUBIAK, f. m. (*Hist. mod.*) secte qui s'est élevée parmi les Musulmans; ceux qui la professent disent qu'il ne faut faire aucune acception des orthodoxes aux hétérodoxes; qu'il faut en user également bien avec tous, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de scruter les reins & les esprits. Ainsi l'on voit que si la folie est de tout pays, la raison est aussi de tout pays. Voilà des hommes autant & plus entêtés de leur religion qu'aucun peuple de la terre, prêchant la tolérance à leurs semblables; on les accuse, comme de raison, d'incrédulité, d'indifférence, & d'athéisme; ils sont obligés de se cacher de leur doctrine; on les persécute; & cela parce que les prêtres étant les mêmes par-tout, il faut que la tolérance soit détestée par-tout.

SCHORNDORFF, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, en Suabe, au duché de Wittemberg, sur la rive gauche du Rhin, à six lieues au nord-est de Stuttgart: elle est défendue par un château que les François prirent en 1647, & 1707. Long. 28. 4. latit. 48. 45.

Scherdin (Sébastien) l'un des plus grands généraux du xvj. siècle, naquit à Schorndoff en 1495, de simples bourgeois. Après avoir servi l'empereur, le sénat d'Augsbourg, & les troupes du cercle de Suabe, Charles-Quint le nomma capitaine général de ses troupes contre François I. Il accompagna Henri II. dans ses expéditions du Rhin & des Pays-bas. Enfin, il servit avec gloire l'empereur Ferdinand I. & mourut comblé d'honneurs & de pensions, en 1577, à 82 ans. (D. J.)

SCHOUMAN, (*Géog. mod.*) ville de Perse, située dans le sogd ou plaine de Saganian. Long. selon Abulféda, 91. 30. latit. septentrionale, 37. 20. (D. J.)

SCHOUSCH, SCHOUSCHSTER, & SOUSTER, (*Géog. mod.*) c'est le nom de l'ancienne ville de Suze, capitale du Khourestan, qui est l'ancienne Suziane.

Les Persans qui l'appellent aussi *Tosfer*, tiennent par tradition, qu'elle a été bâtie par Houschenk, troisième roi de Perse, de la première race, nommée des *Piscadadiens*. Les tables arabiques donnent à cette

cette ville 84^{d.} 30'. de longitude, & 31. 30. de latitude septentrionale, & la placent dans le troisieme climat. Voyez SUSE. (D. J.)

SCHOUSTACK, f. m. (Commerce.) petite monnoie de Pologne, qui vaut environ cinq sols argent de France.

SCHOUT, f. m. (Hist. mod.) c'est ainsi que l'on nomme en Hollande un magistrat ou officier public, dont l'emploi est de veiller à l'observation de la police, & de punir soit par la prison, soit par une amende pécuniaire, ceux qui troublent le bon ordre & la tranquillité publique.

SCHOUTEN, LES ÎLES DE, (Géog. mod.) îles de la mer du sud au nombre de quinze, découvertes en 1616, par Guillaume Schouten, hollandois, qui leur donna son nom. Elles sont à environ 5 degrés de latitude méridionale, vers les 174 degrés de longitude, à l'orient de la nouvelle Bretagne, & à une petite distance des côtes de la nouvelle Guinée, autrement dite la terre des Papous. (D. J.)

SCHOWEN, (Géog. mod.) îles des Pays-Bas, dans la Zélande, séparée au nord de celles de Goërrée & d'Overflacke, & au midi de celles de Walcheren & de Noort-Beveland, par l'Escaut oriental. Elle a 7 lieues de tour, & étoit autrefois beaucoup plus grande, mais la mer en a submergé une partie. Elle produit beaucoup de garence. Ziricée en est la capitale. (D. J.)

SCHREVE, qu'on appelle autrement FERTEL, f. m. (Comm.) mesure des liquides, dont on se sert presque généralement par toute l'Allemagne. Voyez FERTEL. Diction. de Commerce. & de Trév.

SCHROBENHAUSEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Bavière, au département de Munich, sur la rive gauche du Par, au-dessous d'Aicha, au nord-est; & au midi de Neubourg. Long. 28. 55. lat. 49. 34. (D. J.)

SCHUDAPANNA, f. m. (Hist. nat. Botan.) genre de palmier, dont les fleurs sont composées de trois pétales; elles ont des étamines & des sommets, mais elles sont stériles. Les fruits naissent séparément sur les mêmes branches que les fleurs, ils ont une trompe, ils sont mous, charnus, pleins de suc, & ils renferment de petits noyaux qui contiennent chacun une amande. *Pontederæ anthologia*. Voyez PLANTE.

SCHUENIX, (Géog. mod.) Voyez SCHWEIDNITZ. (D. J.)

SCHULLI, f. m. (Hist. nat. Botan.) arbrisseau des Indes orientales: il y en a deux especes; le *pemaschulli* n'a aucunes propriétés connues. Le *nir-schulli* a des feuilles, qui, pulvérisées & mêlées avec de l'huile, dissipent les tumeurs des parties génitales.

SCHUSS, LA, (Géog. mod.) rivière d'Allemagne, dans la Suabe. Elle prend sa source près de la ville de Buchau, baigne celle de Ravensburg, & se perd dans le lac de Constance. (D. J.)

SCHUT ou SCHIT, (Géog. mod.) île de la haute Hongrie, formée par deux branches du Danube, un peu au-dessous de Presbourg. On distingue le grand & le petit Schut; ce dernier est peu de chose en étendue, & à-peu-près désert. Le grand s'étend à la gauche du Danube, & renferme l'espace qui est entre Presbourg & Comore. Cette dernière ville y est comprise avec quelques bourgs; on donne au grand schut dix milles de long, sur trois de large.

SCHWALBACH, (Géog. mod.) 1^o. bourg d'Allemagne, au Westerwald, & dans les états de Nassau, sur la rivière d'Aar, à 3 lieues au-dessus de Dietz.

2^o. Bourg de même nom, sur la même rivière, à environ 3 lieues au-dessus du précédent, dans le bas comté de Catzenollobogen; on le nomme *Langenschwalbach*, pour le distinguer de l'autre; mais il est encore plus connu par ses eaux minérales aigrettes, & fort estimées.

Tome XIV.

3^o. Bourg du marquisat d'Anspach, à 4 lieues au midi de Nuremberg, où se sont retirés plusieurs réfugiés françois qui y ont établi des manufactures. (D. J.)

SCHWALBEA, f. f. (Botan.) genre de plante dont le calice est d'une seule feuille qui a une figure très-particulière, car elle est tubulaire, sillonnée sur la surface, & terminée par une levre oblique, légèrement découpée en quatre segmens de différentes longueurs; la fleur est monopétale & du genre des labiées; la levre inférieure est divisée en trois segmens obtus & égaux. Les étamines sont quatre filets chevelus de la longueur de la fleur; le germe du pistil est arrondi, le style est de la longueur & figure des étamines; le stigma est épais & crochu; la graine est petite, unique, & arrondie. Linnæi, *gen. plant. p. 291. flor. virgin. p. 71.* (D. J.)

SCHWAN, (Géog. mod.) petite ville ou bourgade d'Allemagne, dans le cercle de la basse-Saxe, au duché de Mecklenbourg, sur la Warne. (D. J.)

SCHWANDEN, (Géog. mod.) grand & beau bourg de Suisse, au canton de Glaris, vers l'endroit où deux petites rivières la Lint & la Serust mêlent leurs eaux. *Schwanden* est la plus grande paroisse du pays après celle de Glaris, & elle est toute entière de la religion protestante; c'est aussi dans ce bourg que se tiennent ordinairement les assemblées générales des protestans du canton. (D. J.)

SCHWARTZ ou SCHWATZ, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, dans le Tirol, sur l'Inn, à trois milles d'Innsbruck, entre Halle & Rotenburg. Il y a des mines de divers métaux. Longit. 29. 32. latit. 47. 15. (D. J.)

SCHWARTZACH, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, en Franconie, dans l'évêché de Wurtzbourg, au comté de Castel, sur la rive gauche du Meyn. (D. J.)

SCHWARTZBOURG, (Géogr. mod.) comté d'Allemagne dans la Thuringe, entre le duché de Weimar, le bailliage de Salfeld & le comté de Henneberg. Il renferme plusieurs bailliages, & a pris le nom de son château qui en est le chef-lieu, situé à 15 milles au sud-est d'Erford, sur la petite rivière de Schwartz. Ce château est à un prince de la maison de Saxe. Long. 29. 4. latit. 50. 42. (D. J.)

SCHWARTZEMBERG, (Géog. mod.) principauté d'Allemagne dans la Franconie, entre l'évêché de Bamberg & le marquisat d'Ansbach. Cette seigneurie fut érigée en baronnie par Sigismond, en comté par Maximilien I. & en principauté par Ferdinand II. en 1645; mais cette principauté n'a que deux bourgs. (D. J.)

SCHWATZBOURG, (Géog. mod.) ou *Schwartzembourg*, bailliage de la Suisse, & l'un des quatre que les cantons de Berne & de Fribourg possèdent par indivis & très-à-propos, parce qu'il les touche tous deux. Ils y envoient tour-à-tour un bailli, dont la commission est pour cinq ans; & tous les habitans professent la religion protestante. Le bourg qui a donné son nom au bailliage est petit; mais sa paroisse est considérable, & comprend plus de vingt villages. (D. J.)

SCHWEIDNITZ, (Géog. mod.) ou *Schwenitz*, petite ville d'Allemagne dans la Silésie, capitale d'une principauté de même nom, sur la rivière de Weisstritz, à 10 lieues au sud-ouest de Breslaw, sur une hauteur, avec un château. Long. 34. 25. lat. 50. 43.

Cunitz (Marie), née à *Schweidnitz*, fut une dame illustre en Allemagne par la connoissance qu'elle acquit des beaux arts, de plusieurs sciences, & particulièrement de l'Astronomie qui fit sa principale occupation; c'est ce qui paroît par les tables astronomiques qu'elle mit au jour en 1643 & 1645, sous le titre d'*Urania propitia*. Cet ouvrage a été réimprimé depuis à Francfort. (D. J.)

F F f f f

SCHWEIDNITZ, (*Géog. mod.*) principauté d'Allemagne dans la Silésie, entre les principautés de Lignitz & de Breslaw au nord, celle de Brieg à l'orient, la Bohême au midi, & la principauté de Jawer au couchant. Elle tire son nom de sa capitale. (*D. J.*)

SCHWEINFURT, (*Géog. mod.*) ville impériale d'Allemagne dans la Franconie, sur le Mein à droite, dans un terroir fertile en vin & en blé, à 10 lieues au nord-est de Wurtzbourg; elle est libre & impériale. C'est une des places d'Allemagne des mieux fortifiées. *Long.* 33. *lat.* 50. 48.

Cuspinien (Jean), écrivain du xvj. siècle, naquit à Schweinfurt, & mourut à Vienne en Autriche. Il a publié, 1°. un commentaire des consuls, des césars & des empereurs romains; 2°. une histoire d'Autriche; 3°. une histoire de l'origine des Turcs, & d'autres ouvrages. Nicolas Gerbel a écrit sa vie. (*D. J.*)

SCHWEINITZ, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourgade dans le cercle de la haute Saxe sur l'Elster, au midi oriental de Wittemberg.

SCHWETZA, (*Géogr. mod.*) petite ville entièrement délabrée de Pologne, dans le palatinat de Culm, sur la gauche de la Vistule, entre Culm au midi, & Graudentz au nord. Le grand-maître de l'ordre teutonique s'en fit l'an 1310.

SCHWINBORG, (*Géogr. mod.*) ou *Swinborg*, ou *Suimeburg*, ville de Danemark sur la côte orientale de l'île de Funen. Ce fut de-là que partit Charles Gustave roi de Suede, lorsqu'il passa au mois de Février 1638, sur la glace avec son armée, pour se rendre de l'île de Funen dans celles de Langeland, de Falster & de Sélande. *Long.* 23. 32. *lat.* 55. 10.

SCHWITZ, (*Géog. mod.*) ou *Switz*, canton de la Suisse, le cinquième entre les treize qui composent le corps helvétique, & le second des *laender* ou des petits cantons.

Ce canton a eu l'honneur de donner son nom à toute la nation, que les François par corruption du mot appellent *Suisse*. On dit que comme le pays de *Schwitz*, qui est à l'orient du lac de Lucerne, étoit le plus exposé aux courses des Autrichiens, ceux-ci voyant les gens de *Schwitz* toujours les premiers à combattre contre eux, donnerent à ces montagnards ligüés le nom de *Schwitzer*; ensuite ce nom étant demeuré à tous ceux qui sont entrés dans la ligue de la liberté, il s'est insensiblement communiqué à tout le corps helvétique; mais voici quelque chose de plus vraisemblable. La victoire des Suisses contre les troupes de Léopold duc d'Autriche, fut gagnée en 1315, dans le canton de *Schwitz*. Les deux autres cantons d'Uri & d'Underwald donnerent ce nom à leur alliance, laquelle devenant plus générale, fait encore souvenir par ce seul nom, de la victoire qui leur acquit la liberté.

Les habitans du canton de *Schwitz* pourroient bien avoir été dans leur origine une peuplade des Goths. Une chose certaine, c'est que Théodoric roi des Goths en Italie, étoit maître de toutes les Alpes rhétiques, qui comprennent non-seulement le pays des Grisons, mais encore ceux d'Uri & de quelques cantons voisins; & il est fort possible que pour y affermir son autorité, & pour s'assurer de ces passages importans d'Italie en Allemagne, il ait envoyé des colonies en quelques endroits de ces montagnes auparavant inhabitées.

Quoi qu'il en soit, le canton de *Schwitz* est borné au nord par les cantons de Zurich & de Zoug, au midi par celui d'Uri, au levant par celui de Glaris, & au couchant par le lac des quatre cantons. La richesse de ses habitans ne consiste guere qu'en troupeaux. Le chef-lieu de ce canton est le bourg de *Schwitz*, situé près de la rive orientale du lac des quatre cantons, dans une campagne assez agréable, entre de hautes montagnes, près d'une rivière nommée *Mutta*,

à 6 lieues au sud-est de Lucerne. Ce bourg a une église paroissiale, deux couvens de capucins, un monastere de religieuses, & une maison de ville.

C'est dans ce bourg que se tiennent les assemblées générales du pays; c'est aussi dans ce lieu que réside la régence, qui est composée de 60 personnes. *Long.* 26. 15. *lat.* 47. 5. (*D. J.*)

SCIACCA, (*Géog. mod.*) petite ville de Sicile dans le val de Mazara, sur la côte méridionale au pied d'une montagne, avec un château & un port. C'est un des grands magasins de blé de tout le pays. Quelques-uns croient que c'est l'ancien lieu nommé *ad aquas Labodas*. *Long.* 30. 35. *lat.* 39. 32.

SCIADEPHORE, f. m. (*Antiq. d'Athènes.*) *σκιადηφόρος*. Les Athéniens appelloient *sciadephores*, les femmes étrangères qui demeuroient à Athènes, parce qu'elles étoient obligées à la fête des Panathénées, de porter des parasols pour garantir les Athéniennes du soleil ou de la pluie; ce mot vient de *σκιὰ*, *parasol*, ombelle, & *φέρω*, je porte. Potter. *archæol. græc. lib. c. x. tom. I. p. 56.* (*D. J.*)

SCIADES, (*Littérat.*) c'est le nom qu'on donnoit au bonnet des empereurs grecs.

SCIÆSSA, (*Géog. anc.*) lieu du Péloponnèse dans l'Achaïe propre. Ce lieu, dit Pline, *lib. IV. c. v.* est célèbre par les sept collines qui l'entourent, & qui le rendent si sombre que les rayons du soleil ont de la peine à y pénétrer. (*D. J.*)

SCIAGE, f. m. (*Méchan.*) action de scier. Il se dit aussi de l'effet qui s'en produit. Il y a des moulins à vent & à eau pour le *sciage* des bois; ces moulins ont plusieurs scies parallèles qui se levent & s'abaissent perpendiculairement; ils n'ont besoin que de peu d'ouvriers, pour pousser les pièces de bois qui sont sur des rouleaux ou suspendus avec des cables, à mesure que le *sciage* s'avance. M. Félibien, dans ses *principes d'architecture*, parle aussi des longues scies de fer sans dents, inventées par un nommé *Misson*, marbrier, pour le *sciage* des marbres dans le roc même d'où on les tire; mais cette invention n'a pas fait fortune. (*D. J.*)

SCIAGE, bois de, (*Commerce de bois.*) On appelle bois de *sciage* celui qui est débité avec la scie, pour le distinguer du bois de brin, qui n'est qu'équarri avec la coignée; & du bois de mairrain, qui n'est que fendu avec un instrument de fer tranchant en forme d'équerre. Les planches, les solives, les poteaux, les chevrons, sont des bois de *sciage*. Il s'en faut bien que le bois de *sciage* soit aussi bon que le bois de brin. Ce sont les scieurs de long qui le débitent. (*D. J.*)

SCIAGRAPHIE, f. f. en *Astronomie*, est un terme dont quelques auteurs ont fait usage pour exprimer l'art de trouver l'heure du jour ou de la nuit par l'ombre du soleil, de la lune, des étoiles. Voyez CADRAN & GNOMONIQUE. Ce mot vient de *σκια*, ombre, & de *γράφω*, je décris. (*O*)

SCIAMACHIE, ou SCAMACHIE, f. f. (*Gymn. médicin.*) *σκιαμαχία*, de *σκια*, & *μαχομαι*, combattre; espece d'exercice en usage chez les anciens, qui consistoit dans des agitations des bras pareilles à celles d'une personne qui se battoit contre son ombre.

On mettoit ces sortes d'exercices au rang des gymnastiques médicaux, parce que le combattant luttoit de la tête & des talons, ou avec des gantelets contre une ombre. Il doit, dit Oribase, se servir non-seulement de ses mains, mais encore de ses jambes, en luttant avec une ombre, se mettre quelquefois dans l'attitude d'un homme qui saute & qui se jette sur son adverfaire, & faire usage de ses talons comme un lutteur; tantôt il doit s'élancer en devant, & tantôt se retirer comme forcé par un adverfaire plus fort que lui.

Le combattant dans cette sorte d'exercice ne lut-

toit pas toujours contre une simple ombre, mais quelquefois contre un poteau. Il est fait mention de cette *umbratilis pugna* dans Platon, qui dit de ceux qui combattoient sans adversaires, qu'ils ne faisoient que *σκιμαχῆν*, combattre contre une ombre. S. Paul dans sa *I. Cor. ix. 26.* y fait allusion par ces mots *ἐν τῷ πυγμῇ, ὡς ἐν ἀέρι δέρον.*

La *sciamachie* est propre à dissiper une sensation de lassitude, à fortifier les jambes, & à renforcer tout le corps; mais nous ne pratiquons plus ces sortes d'exercices. (D. J.)

SCIAMANCIE ou **SCIOMANCIE**, f. f. espece de divination qui consistoit à évoquer les ames des morts, pour apprendre d'eux l'avenir. Ce fut par la *sciamancie* que la pythonisse d'Endor évoqua l'ombre de Samuel lorsque Saül vint la consulter sur l'événement de la bataille qu'il alloit livrer aux Philistins. *Liv. I. des Rois, chap. xxvii.*

Ce mot est formé du grec *μαντεία*, divination, & *σκια*, ombre, qui dans un sens métaphorique signifioit ame; car les anciens prétendoient que dans la *sciamancie* ce n'étoit pas l'ame des morts qui apparoissoit, mais un spectre ou simulachre qui n'étoit ni l'ame ni le corps, mais seulement la représentation de celui-ci, & que les Grecs nommoient *εἰδωλον*, & les Latins *imago* ou *umbra*.

SCIARRI, (*Hist. nat.*) c'est ainsi qu'on nomme en Sicile les ruisseaux de matiere liquide & vitrifiée qui sortent des flancs & de la bouche du mont Etna, dans le tems de ses éruptions. *Voyez l'article LAVE.*

SCIAS, (*Géog. anc.*) petite contrée de l'Arcadie. Pausanias, *Arcad. l. VIII. c. xxxv.* la met sur la route de Mégalopolis à Methydrium. On y voit encore, dit-il, quelques restes d'un temple de Diane sciatide, bâti, à ce qu'on croit, par Aristodème pendant sa domination. A dix stades de-là on voyoit Clarisium, ou plutôt l'emplacement de cette ville. (D. J.)

SCIATERE, f. m. *sciatier*, (*Gnomoniq.*) nom que Vitruve donne à une aiguille qui marque par son ombre une certaine ligne, telle, par exemple, que la méridienne. C'est de-là qu'on a donné le nom de *sciatérique* à la science de disposer un stile, une aiguille, en sorte qu'elle montre les heures du jour par son ombre. (D. J.)

SCIATERIQUE, f. f. est le nom qu'on donne quelquefois à la gnomonique, parce qu'elle enseigne à déterminer les heures par le moyen de l'ombre, *σκια*. *Voyez GNOMONIQUE & CADRAN.* (O)

SCIATHUS, (*Géog. anc.*) île de la mer Egée, selon Pomponius Méla, *l. II. c. vij.* & Ptolomée, *l. III. c. xiiij.* Ce dernier y met une ville de même nom; elle étoit située à l'orient de la Magnésie, contrée de la Thessalie, & au nord de l'Eubée. Cette île conserve son ancien nom, car on l'appelle aujourd'hui *Sciatti*, & dans les cartes marines *Sciatta*, *voyez SCIATTA.* (D. J.)

SCIATIQUE, adj. (*Anat.*) Le nerf *sciatique* est formé par l'union de la dernière paire lombaire, & les quatre premières sacrées, & quelquefois par l'union des deux dernières paires lombaires, & des trois premières sacrées; il se glisse obliquement sous la grande échancrure de l'os des iles; il donne des filets aux muscles piriformes, aux jumeaux, & au carré de la cuisse; il s'étend entre la tubérosité de l'ischium & le grand trochanter, tout le long de la partie interne du fémur; il jette dans ce trajet, plusieurs filets aux muscles fessiers, & aux autres parties voisines, & lorsqu'il est parvenu au creux du jarret, on lui donne le nom de *nerf poplité*; il se divise là en deux branches qui s'accompagnent & s'écartent ensuite peu-à-peu, en se glissant derrière les condyles du fémur; la grosse est interne, la petite est externe, elles vont se distribuer à toute la jambe & peuvent s'appeller dans ce trajet *nerfs sciatiques cruraux*.

Tome XIV.

La grosse branche *sciatique*, qu'on peut aussi appeller *sciatique tibiale*, après avoir formé plusieurs rameaux, passe derrière la malleole interne, par un ligament annulaire particulier, & va gagner en-dessous la plante du pié, où après avoir fourni plusieurs rameaux, elle se divise en deux branches nommées *nerfs plantaires*. *Voyez PLANTAIRE.*

La petite branche *sciatique*, ou *sciatique interne*, qu'on nomme aussi *sciatique péronière*, outre les rameaux qu'elle jette aux parties externes de la jambe & du pié, s'unit par différens filets avec la grosse branche & les nerfs plantaires.

SCIATIQUE, f. f. (*Médecine.*) espece de goutte, ainsi appelée parce qu'elle a son siege à la hanche. *Voyez GOUTTE.* Ce nom, de même que le latin *ischia*, est dérivé du grec *ἰστιάδα*, formé de *ἰσχιον*, hanche.

Les premières atteintes de *sciatique* se font ressentir pour l'ordinaire dans l'os sacrum; la douleur vive qui en est le symptôme caractéristique, se répand de-là avec plus ou moins de rapidité sur la hanche, d'où elle s'étend quelquefois tout le long de la cuisse jusqu'au genou, & même dans quelques malades jusqu'aux piés. La vivacité de la douleur, de même que sa durée, varient extrêmement; il y a des cas où la partie affectée est si douloureuse & si sensible, qu'elle ne peut supporter l'application d'aucun corps étranger, & qu'elle ne permet au malade aucune espece de mouvement; l'immobilité de la cuisse est la suite ordinaire des douleurs, même modérées; la jambe & le pié partagent quelquefois cette incommodité, & dans les violentes douleurs, les muscles qui meuvent le tronc du côté de la partie affectée, sont dans une tension violente, & ne peuvent qu'avec peine & en redoublant les douleurs, exécuter leurs divers mouvemens; le malade est obligé de garder toujours la même situation, souffrant quand il veut se baisser, souffrant aussi quand il fait effort pour se redresser. Dans d'autres cas, & sur-tout chez les gens vieux, dans qui la douleur devenue comme habituelle est moins aiguë, les mouvemens sont plus libres sans cesser d'être tout-à-fait douloureux; la tumeur de la partie affectée n'est point constante, non plus que la rougeur; ces symptômes accidentels ne s'observent pas le plus souvent, il est aussi très-rare que la fièvre survienne, le pouls conserve son rythme ordinaire, on peut seulement l'apercevoir un peu agité & convulsif dans le fort de la douleur. Il n'y a point de tems déterminé pour la durée de la *sciatique*, on sait seulement qu'elle est d'autant plus courte que les symptômes sont plus violens; la longueur des intervalles entre chaque paroxysme, n'est point non plus décidée, elle varie non-seulement dans les différens malades, mais encore dans le même sujet; en général ce tems de rémission est plus court dans les vieillards & dans les *sciatiques* invétérées; communément les paroxysmes reviennent tous les ans, lorsque les froids commencent à se faire sentir. Hippocrate range la *sciatique* parmi les maladies d'automne, *aph. 22. lib. III.* mais il y a des malades qui en éprouvent deux ou trois attaques par an, & quelques-uns ont continuellement une douleur plus ou moins forte, qui gêne un peu leurs mouvemens, que les tems pluvieux, variables, inconstans, rendent beaucoup plus sensibles, & qui est en conséquence pour eux un excellent barometre.

Les causes éloignées de la *sciatique* sont absolument les mêmes que celles de la goutte, & par conséquent très-obscurées & totalement inconnues, comme on l'a judicieusement remarqué à l'article *GOUTTE*; où l'on a très-bien prouvé que toutes celles qu'on a successivement accusées, n'y avoient pas constamment part, & ne produisoient ces effets que comme jettant du trouble dans l'économie animale, & pervertissant en général l'exercice des fonctions, comme toutes

F f f f ij

sortes d'excès ; on fait seulement que les causes évidentes dont l'action tombe sous les sens , comme les coups, les blessures, les chutes, les contusions, n'occasionnent jamais la *sciatique*, quoiqu'elles puissent donner naissance à des douleurs dans les mêmes parties ; celles qui contribuent à produire la *sciatique*, n'agissent que lentement, d'une manière cachée, insensible, & par-là même plus sûre & plus durable ; la plus ordinaire de ces causes est l'habitation trop long tems continuée dans des endroits humides, marécageux, &c. mais toutes ces causes ne font le plus souvent que mettre en jeu ou déterminer une disposition héréditaire, communiquée par des parens sujets à ces maladies ; ce germe, héritage funeste, reste caché, sans force & sans effet, pendant les premières années de la vie, il se développe avec l'âge, & par les excès ou les erreurs dans l'usage de ce qu'on appelle en terme de l'école, les *six choses non-naturelles*, il manifeste enfin sa présence par les symptômes que nous avons décrits ; mais en quoi consiste cette disposition, quel est le vice qui produit immédiatement la *sciatique* & les maladies arthritiques ? où réside-t-il ? est-ce dans les parties solides, dans les nerfs ou dans les humeurs ? c'est sur quoi les médecins sont partagés, chacun alléguant de son côté des preuves, si-non démonstratives pour l'opinion qu'il soutient, du moins assez fortes pour détruire le sentiment de son adversaire ; il en résulte que ces questions n'ont point été résolues encore d'une manière satisfaisante, & l'inutilité des efforts qu'on a faits de part & d'autre pour en venir about, prouve évidemment & la difficulté de l'entreprise, & le courage de ceux qu'elle n'a pas rebutés. Les anciens ont avancé très-gratuitement, que c'étoit des vents enfermés profondément dans les chairs, qui donnoient naissance à la *sciatique*, les modernes n'ont pas été plus fondés à l'attribuer à un dépôt de matières âcres, épaisses, tartareuses, & à imaginer ces qualités dans la masse générale des humeurs ; d'autres ont avancé trop généralement, que les nerfs seuls avoient part à la production de la *sciatique*, & qu'elle étoit en conséquence une maladie purement spasmodique ou nerveuse ; ceux qui auroient pris un milieu, & qui en auroient fait une maladie mixte humorale & nerveuse, n'auroient-ils pas approché plus de la vérité, ou du moins de la vraisemblance ? Stahl & ses disciples Neuter, Junker, &c. ont fait encore jouer ici fort inutilement, pour ne rien dire de plus, un grand rôle à leur ame ouvrière ; mais comme ils n'ont vu résulter aucun avantage de ces douleurs vives, opiniâtres & périodiques, ils ont cherché ailleurs un motif qui ait pu déterminer l'ame qui n'agit jamais sans raison, à exciter cette affection ; ils ont en conséquence imaginé que la *sciatique* devoit sa naissance aux mouvemens plus considérables & aux efforts de l'ame qui, pour le plus grand bien du corps, méditant l'excrétion hémorrhoidale, n'avoit pu l'obtenir : ainsi les humeurs poussées en plus grande abondance vers ces parties, se répandoient aux environs & se jetoient préférentiellement sur la hanche ; de façon que suivant eux, la *sciatique* n'est produite que par l'erreur ou l'impuissance de l'ame, qui est mise en dépense de forces, qui a troublé toute la machine sans avoir des forces suffisantes & sans savoir si ce trouble auroit une issue favorable. Un peu plus de connoissance dans cet être intelligent, l'auroit fait rester dans l'inaction jusqu'à ce qu'il eût été bien instruit que tous les vaisseaux étoient disposés convenablement, & les humeurs préparées à féconder ses efforts ; & si ce principe du mouvement eût eu plus d'empire sur la machine, il auroit forcé les obstacles qui s'opposoient à ses desseins, & au lieu d'une maladie facheuse, auroit excité une évacuation salutaire ; par ce moyen, la *sciatique* eût été à jamais inconnue, au

grand avantage de l'humanité, tant la puissance & les lumières sont nécessaires au chef d'un état, & tant il importe, quand on imagine, de faire accorder ses idées, sinon avec la vérité, du moins avec la vraisemblance.

Nous ne tirons de l'observation presque aucun éclaircissement sur ce qui regarde cette maladie, soit qu'on l'ait trop négligée, rebuté par le travail pénible & sec qu'elle exige, pour courir la carrière plus facile & fleurie du raisonnement, soit qu'en effet elle soit peu lumineuse par elle-même dans ce cas ; la plupart des observations qu'on a faites sur le cadavre, n'ont découvert dans les parties affectées, aucun dérangement sensible. Cependant Rivière rapporte que la veuve de Pierre Aubert ayant à la hanche des douleurs très-vives qui s'étendoient jusqu'au pié, accompagnées d'une tumeur dont la pression faisoit redoubler la douleur, qui devenoit quelquefois lancinante ; on soupçonna un abcès profond, on porte en conséquence le fer & le feu sur cette partie, l'ouverture faite ne donne issue à aucune matière purulente, quinze jours après le malade devient hydropique & meurt peu de tems après ; on ouvre le cadavre, on dissèque la cuisse, & on trouve dans la partie où l'on avoit jugé l'abcès, de petites glandes tombées en suppuration, mais dont le pus ne pouvoit s'échapper. *Observ. 43. centur. II.* Fabrice Hildan donne une observation à-peu-près semblable, d'un ouvrier en bois nommé *Amedée*, qui après avoir été pendant deux ans tourmenté de diverses maladies, essuya de vives attaques de *sciatique* auxquelles il succomba ; en disséquant la partie affectée, on trouva près du grand rotateur du fémur droit, un amas de liqueur purulente, dont le poids auroit excédé une livre, & qui en rongant & relâchant les ligamens de l'articulation avoit sans doute donné lieu à la luxation qu'on avoit observée dans le malade, & on rencontra sous le muscle près du côté gauche, un athérome qui contenoit plus de deux livres de pus très-épais. *Obs. 71. centur. I.* Il paroît que ces deux maladies qu'on a jugé être des *sciatiques*, à cause du siège de la douleur, n'en étoient point en effet, sur-tout la dernière, où la douleur étoit la suite du dépôt qui se formoit, & qui étoit vraisemblablement critique, ayant lieu dans un homme cacochyme, & le délivrant d'un état valétudinaire où il avoit languï l'espace de deux ans ; en général, on ne trouve rien qui ne soit naturel dans la hanche, la cuisse des personnes qui ont gardé la *sciatique* pendant très-long-tems ; & ce n'est que sur des conjectures qu'on a établi que le siège de cette maladie devoit être dans le muscle aponévrotique, placé à la partie supérieure interne de la cuisse, d'où il se prolonge le long de cette partie & de la jambe, occupant plus ou moins d'étendue, jusqu'au pié, & qu'on connoit même en françois, sous le nom latin de *fascia lata* ; ces conjectures sont fondées sur la sensibilité extrême des parties tendineuses (quoique paroissent prouver de contraire les expériences fautive de M. de Haller), & sur la place qu'occupe la douleur exactement correspondante à celle du *fascia lata*, lors même qu'elle s'étend jusqu'aux piés.

Le peu que nous tenons de l'observation & qui ne répand presque aucun jour sur la nature de cette maladie ; c'est que les personnes les plus sujettes à la *sciatique* sont celles qui naissent de parens qui en ont été atteints, ou qui ont eu la goutte dans quelque autre partie ; elle est plus familière aux hommes qu'aux femmes, & n'attaque guère que celles qui sont robustes, & qui par le tempérament & la façon de vivre sont plus semblables aux hommes ; les jeunes gens & les adultes y sont moins exposés qu'aux autres espèces de gouttes, il semble que ce soit une maladie plus particulièrement réservée aux vieillards ; elle succède quelquefois à la cessation des regles, des hémor-

rhôides, à la suppression des évacuations naturelles ou accoutumées, aux rhumatismes, & rarement à la goutte; elle y dégénere plus souvent, & même assez promptement quand elle est très-vive, c'est-à-dire la goutte se porte plus ordinairement de la hanche, aux pieds & aux mains, que de ces parties à la hanche.

La *sciatique* est d'ailleurs une maladie plus incommode que dangereuse; rarement elle contribue à accélérer la mort du malade, quelques auteurs croient plutôt qu'elle sert à la retarder; du moins est-il certain que les personnes attaquées de cette maladie vivent assez long-tems; seroit-ce simplement parce qu'elle ne commence que dans un âge très-avancé, & qu'elle n'a lieu que dans certains tempéramens robustes qui n'auront pas été assez affoiblis par les excès, ou pas assez fortifiés faute d'exercice? Il est extrêmement difficile, & peut-être imprudent de la guérir, & d'autant plus qu'elle est plus invétérée; Stahl prétend que la *sciatique*, les hémorrhôides, la néphrétique & le calcul se rencontrent très-souvent ensemble, se succèdent & se produisent réciproquement; cette prétention est justifiée à certains égards par l'observation; on a remarqué en général & assez vaguement, que les maladies arthritiques avoient beaucoup de rapport du côté des causes avec le calcul; ce qui regarde les hémorrhôides n'est point aussi constaté; & l'âge où la *sciatique* paroît le plus fréquemment est très-peu approprié pour cette évacuation. S'il est arrivé quelquefois, ce que j'ignore, que les hémorrhôides aient terminé la *sciatique*, elles ont cela de commun avec toutes les autres excréctions & avec tous les remèdes qui font dans la machine une grande révolution; le seul danger que courent ces malades, c'est que la tête du *fémur* sorte de l'articulation, & les rende boiteux; il se ramasse alors dans ces parties, suivant l'observation d'Hippocrate, beaucoup de mucosité & quelquefois la jambe maigrit & se dessèche; tout le corps même tombe dans l'athrophie & dans cette espèce de phthisie, *tabes*, qu'il appelle *ischiadique*, ἰσχιαδμῆν, 60. lib. vj. le feu seul porté dans cette partie peut prévenir ces accidens. *Aphor. 59. & 60. lib. VI.*

De toutes les espèces de gouttes, la *sciatique* est unanimement regardée comme la plus opiniâtre & la plus rebelle aux différens secours que la Médecine a fournis; on a épuisé pour venir à-bout de la guérir sûrement & constamment, avec aussi peu de succès, les altérans que les évacuans; on a passé des purgatifs aux sudorifiques, de ceux-ci aux diurétiques; les apéritifs, les astringens, les spiritueux, les délayans, les relâchans, les adoucissans ont été successivement employés; en un mot, on a changé chaque fois de méthode, preuve certaine qu'il n'y en avoit aucune de bonne, & peut-être qu'on n'en doit point chercher de générale, ou même d'aucune espèce. L'usage à-peu-près inutile de tous ces divers médicamens, a donné naissance à cette multiplicité de secrets que l'on a débités à l'ordinaire comme des remèdes infailibles; les charlatans se sont emparés de cette maladie & l'on y a ajouté d'autant plus de confiance qu'ils promettoient davantage; loin d'être rebutés par les efforts inutiles des Médecins éclairés; ils n'en étoient que plus encouragés, & effectivement ils avoient raison, ils ne risquoient par le mauvais succès que d'être mis à leur niveau, & s'ils réussissoient ils étoient regardés comme bien supérieurs; l'intérêt du malade n'étoit compté pour rien; ils donnoient avec cette aveugle présomption & cette témérité souvent funeste que laisse l'ignorance, les remèdes les plus actifs qui jettoient un trouble considérable dans toute l'économie animale; d'où il est résulté que les malades assez robustes pour supporter ce trouble, & dans qui il tournoit heureusement, étoient guéris ou beaucoup foulagés, & ceux qui étoient

moins bien constitués sans être délivrés de leur maladie, tomboient dans d'autres plus sérieuses, ou même mouroient assez promptement. On a répandu un grand nombre de recettes presque uniquement composées de poudres tempérantes, d'absorbans, de terreux, & de médicamens de cette espèce; au moins ces remèdes absolument inefficaces ne pouvoient produire aucun mauvais effet, & n'avoient d'autre inconvénient que celui d'amuser le malade & d'épuiser sa bourse; il n'en est pas de même d'une autre espèce de remèdes qui séduisoient d'abord par leur efficacité, mais dont le danger étoit d'autant plus grand que leur succès apparent avoit été plus marqué; je parle des amers nerveux, anti-spasmodiques, & du quinquina sur-tout; il n'est pas douteux que par leur moyen on ne puisse venir à-bout d'éloigner, de suspendre pendant un tems considérable les paroxysmes, ou même d'empêcher tout-à-fait leur retour; mais quelques observations bien constatées font voir que les malades qui en avoient éprouvé les effets les plus heureux, devenoient après quelque-tems languissans, valétudinaires, sujets à beaucoup d'incommodité, & que plusieurs étoient emportés par des morts subites. Ainsi les conseils les plus salutaires qu'on puisse donner aux personnes attaquées de la *sciatique*, est de ne faire aucun remède interne, parce qu'ils sont tous dangereux ou inefficaces; de vivre sobrement, d'éviter tout excès dans le boire, le manger & les plaisirs vénériens; d'être plus réservés sur la quantité des alimens & des boissons, que sur leur qualité, de se garantir soigneusement du froid, d'être toujours habillés chaudement, & de façon à entretenir la liberté de la transpiration, de porter en conséquence sur la peau des corcets d'étoffe de laine, & sur-tout de flanelle, & au moins d'en envelopper la partie affectée, d'avoir quelquefois recours aux frictions seches avec des broches de crin ou des étoffes de laine; on peut les faire générales; on doit les faire particulières & locales, & enfin d'user d'un exercice modéré.

Quant aux remèdes topiques qu'on emploie principalement dans le tems du paroxysme, on en a varié les formules à l'infini; les uns ont conseillé des remèdes chauds, d'autres ont préféré des adoucissans, des relâchans; ceux-ci ont employé les narcotiques, & ceux-là les spiritueux fortifiants; il y en a qui ont eu recours à l'application des sangsues & à des saignées locales ou à des scarifications, quelques autres ont beaucoup vanté les vertus des ventouses, & du feu même appliqué à nud; ils se sont fondés sur la pratique assez heureuse des Japonais & des Chinois qui brûlent la moxe sur la partie affectée. Hippocrate avant eux s'étoit déclaré partisan de cette méthode, il tient beaucoup pour l'usage du feu dans les maladies qui ne cedent pas à l'efficacité des autres remèdes; le fer, dit-il, emporte les maladies rebelles aux médicamens, & le feu vient à-bout de celles qui résistent au fer. *Aphor. 6. lib. VIII.* il paroît même avoir connu l'usage de la moxe, du moins la combustion qu'il propose avec le lin crud dans les cas de *sciatique* & de douleur fixe lui est assez analogue. *Lib. de affection. sect. v.* ce remède souvent efficace n'est point assez goûté dans nos climats; les machines délicates qui l'habitent, trop effrayées par le feu, trouveroient le remède pire que le mal; pour ce qui regarde les autres topiques, ils sont tous déplacés dans le tems du paroxysme, excepté peut-être les vapeurs spiritueuses des plantes ou des résines aromatiques brûlées. Si les douleurs sont modérées, il faut les souffrir patiemment. Si elles sont trop vives & absolument insupportables, qu'on ait recours aux narcotiques pris intérieurement ou appliqués sur la partie; je me suis servi quelquefois pour soulager avec assez de succès d'un liniment fait avec l'huile

de vers & quelques gouttes d'esprit volatil de corne de cerf & de laudanum liquide de Sydenham. En général, il faut suivre le conseil que donne la goutte dans le discours sensé que Lucien lui fait tenir dans son *τραγωδιοδωρα*, après avoir détaillé une partie des remèdes dont on s'est servi en différens tems pour la combattre, après avoir passé en revue les trois différens regnes, & avoir remarqué qu'il n'y a point de méthode constante, que chacun en emploie de différente, que souvent

Alius incantamentis imposthorum deluditur.
elle finit par cette observation importante qui devroit être gravée profondément dans la tête des malades, que la *sciaticque* ou toute autre espece de goutte tourmente :

*A facientibus hæc atque irritantibus me
Soleo occurrere multo iracundior ;
Iis vero qui cogitant adversum me nihil ,
Benignam adhibeo mentem facilisque ero.*

Les personnes d'un âge fort avancé doivent plus que tout autre suivre un conseil si judicieux, 1°. parce leurs douleurs sont beaucoup plus supportables, & en second lieu, parce qu'ils ont beaucoup moins d'espérance de guérison ; il ne faudroit pas moins pour eux que les vertus miraculeuses de la pierre philosophale ou le bain enchanté de Médée, dans lequel l'heureux *Æson* laissa sa vieillesse & toutes les incommodités qui en sont le funeste apanage.

Ayant eu malheureusement l'occasion d'observer des vives attaques de *sciaticque* sur la personne dont la santé m'est la plus précieuse, sur le meilleur & le plus tendrement chéri des peres, j'eusse ardemment souhaité trouver un remède assuré, & exempt de danger & d'inconvéniens ; & j'ai été convaincu par la suite qu'il n'y en avoit point de supérieur à la patience & à la sobriété : par leur moyen, les paroxysmes ont été moins fréquens & les douleurs plus supportables ; puissent-elles s'affoiblir ainsi de plus en plus pendant le cours d'un grand nombre d'années !
(*m*)

SCIATTA, (*Géog. mod.*) île de l'Archipel, près de la côte de la Janna ; c'est l'île que les anciens Grecs & Latins ont nommée *Schiatos* ou *Sciathus*, & qui est encore appelée *Sciotho* ou *Schiati* par les Italiens, & *Sciatta* dans les cartes marines.

Elle est à deux lieues à l'occident de l'île de Scépélo, dont elle est séparée par un trajet d'une pareille largeur à une même distance à l'orient de la Magnésie (contrée de la Thessalie) & du golfe de Volo, & environ à quatre lieues au septentrion de l'île Négrepont. C'est à cause de la proximité où elle se trouve avec cette dernière, qu'Etienne le géographe la nomme une île de l'Eubée.

On lui donne 22 milles de circuit ; & anciennement elle avoit deux villes, dont une portoit aussi le nom de *Schiatos* ; mais elle fut ruinée par Philippe, pere d'Alexandre. Brutius Sura, envoyé de Lentius gouverneur de la Macédoine de la part des Romains, se rendit maître de cette île qui servoit alors de retraite aux Corsaires. (*D. J.*)

SCIE, f. f. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) *pristis*, *serra*, *Pl. XIII. fig. 1.* très-grand poisson de mer auquel on a donné le nom de *scie*, parce qu'il a la partie antérieure de la tête terminée par un os long, dur, mince & large, qui a de longues dents de chaque côté, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une *scie* dentée des deux côtés. La face supérieure de cet os est rude, & il a une couleur cendrée. Ce poisson est mis au rang des cétacés, on le trouve dans la mer des Indes. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, part. I. liv. XVI. Voyez POISSON.

SCIE, la, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Seja*, petite rivière de France en Normandie ; au pays de

Caux ; où elle a sa source. Elle arrose plusieurs villages, & se rend dans la mer près de Dieppe, à sept lieues de son origine. (*D. J.*)

SCIE, f. f. (*Outil de mécanique.*) instrument pour fendre & diviser en plusieurs pieces diverses matieres solides, comme le marbre, la pierre, le bois & l'ivoire, &c. La *scie* est un des outils des plus utiles qui ayent été inventés pour la mécanique. La fable en attribue l'invention à Icare, qui, non moins ingénieux que son pere Dédale, enrichit comme lui les arts encore naissans de plusieurs découvertes qui ont servi à les perfectionner. On dit qu'il l'inventa sur le modele de l'arête d'un poisson plat, tel, par exemple, qu'est la sole. La *scie* est de fer avec des dents, mais différemment limées & tournées, suivant l'usage auquel elle est destinée. Il y a aussi des *scies* sans dents, qui servent au sciage des marbres & des pierres.

Les ouvriers qui se servent le plus communément de la *scie* sont pour les bois les Bucherons, les Scieurs de long, les Charpentiers, les Menuisiers, les Ebénistes, les Tourneurs & les Tabletiers ; & pour les pierres les Marbriers, les Sculpteurs, les Scieurs de pierre, &c. Les Lapidaires ont pareillement leur *scie*, aussi-bien que les ouvriers qui travaillent en pieces de rapport, mais elle ne ressemble presque en rien aux autres. Les dents de toutes ces sortes de *scies* s'affutent & se liment avec une lime triangulaire, en engageant la feuille de la *scie* dans une entaille d'une planche, & l'y affermissant avec une espece de coin de bois.

Toutes les feuilles de *scie* se vendent par les Quincaillers, qui les tirent de Forez & de Picardie : on en trouve aussi chez eux de toutes montées, particulièrement de celles pour la marquetterie, & pour les Tabletiers & Peigniers, dont la monture est toute de fer. (*D. J.*)

SCIE, (*Critique sacrée.*) le supplice de la *scie* étoit en usage chez les Hébreux, si l'on en croit la plupart des commentateurs ; c'est, selon eux, par ce supplice que David fit punir les Ammonites de Rebbath qui avoient maltraité ses ambassadeurs, *seravit eos*, dit la vulgate II. Rois, xij. 31. mais cette excessive cruauté entre avec peine dans mon esprit. Le mot hébreu signifie-t-il uniquement *il les fit scier* ? Je sai qu'on traduit aussi, *ils ont été sciés*, le mot *עֲרִיבְדָּנָם*, dont se sert S. Paul aux Hébreux, chap. xj. vers. 37. Cependant il est clair par l'histoire de Susanne, que le terme *עֲרִיבְדָּנָם* désigne un supplice qui s'exécutoit par le fabre, & non par une *scie*. *Il te coupera par le milieu*, vers. 55. ce qui est exprimé plus bas par ces mots, *l'ange de Dieu ayant un sabre, te coupera par le milieu*, *πομφαλον ἔχων ἀπὸ δαίμονος*, vers. 60. Or ce passage prouve que chez les Hébreux l'on coupoit un homme avec un sabre, & non avec une *scie*. Nonobstant cette remarque, je ne prétens pas dire que le supplice de la *scie* soit sans exemple dans le monde. Hyde, *de relig. veter. Pers. cap. xiv. p. 128.* rapporte que le roi de Perse Giemsched étant devenu un tyran cruel, Dubak, prince arabe, le poursuivit, le vainquit, le fit mettre entre deux planches & le fit scier. Abulfeda confirme le même fait. (*D. J.*)

SCIE, instrument de Chirurgie, pour scier les os dans l'amputation des membres. Voyez AMPUTATION.

Pour examiner cet instrument dans toutes ses parties, il faut la diviser en trois pieces. Voyez *Pl. XXI. fig. 1.* La première est l'arbre de la *scie*, la seconde est le manche, & le troisième est le feuillet. L'arbre de la *scie* est ordinairement de fer, il est fort artistement limé & orné de plusieurs façons qui donnent de l'agrément à l'instrument ; mais l'essentiel est de la considérer sous trois différentes pieces. La principale suit la longueur du feuillet, & doit avoir (pour une *scie*

d'une bonne grandeur) onze pouces quelques lignes de long.

Les extrémités de cette piece sont coudées, pour donner naissance à deux branches de différente structure; la branche antérieure a environ 4 pouces 8 lignes de long; elle s'avance plus en avant, & son extrémité s'éloigne d'un pouce 8 lignes de la perpendiculaire qu'on tireroit du coude sur le feuillet. Elle représente deux segmens de cercle, lesquels s'unissent ensemble, forment en-dehors un angle aigu, & leur convexité regarde le dedans de la *scie*.

Le commencement du premier cercle forme avec la piece principale un angle qui est plus droit qu'obtus; la fin du second cercle est fendue de la longueur d'un pouce 5 lignes pour loger le feuillet qui y est placé de biais, & qui forme avec ce cercle un angle aigu.

L'extrémité de ce second segment de cercle est encore percée par un écrou, comme nous allons le dire.

La branche postérieure a un pouce de moins que l'antérieure; les deux segmens de cercle qu'elle forme sont moins allongés & plus circulaires. Le premier fait un angle droit avec la piece principale, & le second en fait de même avec le feuillet: ce second cercle se termine à une figure plate des deux côtés, arrondie à sa circonférence, & percée par un trou carré. L'union de ces deux segmens de cercles ne forme pas en-dehors un angle aigu, comme à la branche antérieure, mais ils semblent se perdre dans une pomme assez grosse, terminée par une mitre taillée à pans, lesquelles pieces paroissent être la base de toute la machine.

Il sort du milieu de la mitre une soie de près de quatre pouces de long, qui passe dans toute la longueur du manche.

La seconde partie de la *scie* est le manche, il est fait de même que celui que nous avons fait remarquer au couteau d'amputation; mais sa situation n'est pas la même, car au-lieu de suivre la ligne qui couperoit la *scie* en deux parties égales suivant sa longueur, il s'en éloigne d'un demi-pouce, & s'incline vers la ligne qui seroit prolongée de l'axe du feuillet; mécanisme qui rend la *scie* fort adroite, & fait tout autant que si le manche étoit contigu au feuillet, sans pour cela la rendre plus pesante.

L'avance recourbée, ou le bec du manche de la *scie* est encore tourné du côté des dents du feuillet, afin de servir de borne à la main du chirurgien. Ce manche est percé dans le milieu de son corps suivant sa longueur, ce qui sert à passer la soie de l'arbre qui doit être rivée à son extrémité postérieure.

Le feuillet & les pieces qui en dépendent font la troisième partie de la *scie*.

Ce feuillet est un morceau d'acier battu à froid, quand il est presque entièrement construit, afin qu'en resserrant par cette mécanique les pores de l'acier, il devienne plus élastique; sa longueur est d'un bon pié sur treize ou quatorze lignes de large; son épaisseur est au-moins d'une bonne ligne du côté des dents, mais le dos ne doit pas avoir plus d'un quart de ligne.

On pratique sur la côte la plus épaisse de ce feuillet de petites dents faites à la lime, & tournées de maniere qu'elles paroissent se jeter alternativement en-dehors, & former deux lignes paralleles; ce qui donne beaucoup de voie à l'instrument, & fait qu'il passe avec beaucoup de facilité & sans s'arrêter.

La trempe des feuillets de *scie* doit être par paquets & même recuite, afin qu'elle soit plus douce, que la lime puisse mordre dessus, & qu'elle ne s'engrene point, comme nous l'avons démontré en parlant des couronnes du trépan.

Les extrémités du feuillet sont percées, afin de

l'assujettir sur l'arbre par des mécaniques différentes; car son extrémité antérieure est placée dans la fente que nous avons fait observer à la fin du second segment de cercle de la branche antérieure, & elle y est assujettie par une vis qui la traverse en entrant dans le petit écrou que nous avons fait pratiquer à l'extrémité de cette branche.

L'autre extrémité du feuillet est plus artistement arrêtée sur la branche postérieure, elle y est tenue, pour ainsi dire, comme par une main, qui n'est autre chose qu'une avance plate, légèrement convexe en-dehors, & fendue pour loger le feuillet qui y est fixé par une petite vis qui traverse les deux lames de cette main & le feuillet. Cette main qui couvre environ huit lignes du feuillet, paroît s'élever de la ligne diamétrale d'un bafe ronde, qui est comme la mitre du feuillet: cette mitre est adoucie, très-polie & légèrement convexe du côté de la main, mais plane & moins artistement limée à sa surface postérieure, afin de s'appuyer juste sur le trou carré de la branche postérieure.

On voit sortir du milieu de cette surface postérieure de la mitre une espece de cheville différemment composée, car sa base est une tige carrée de quatre lignes de hauteur, & proportionnée au trou carré de la branche postérieure: le reste de cette cheville a un pouce de longueur, il est rond & tourné en vis; on peut le regarder comme la soie du feuillet.

Enfin la troisième piece dépendante du feuillet est un écrou: son corps est un bouton, qui après de cinq lignes de hauteur, & six ou sept d'épaisseur: sa figure intérieure est une rainure en spirale qui forme l'écorce, & l'extérieur ressemble à deux poulies jointes l'une auprès de l'autre.

Il part de la surface postérieure de cet écrou deux ailes, qui ont environ neuf lignes de longueur, & qui laissent entr'elles un espace assez considérable pour laisser passer la soie du feuillet ou de sa mitre.

L'usage de cet écrou est de contenir la vis, afin qu'en tournant autour il puisse bander & détendre le feuillet de la *scie*.

La maniere de se servir de la *scie* dont nous venons de faire la description, est de la prendre par son manche, de façon que les quatre doigts de la main droite l'empoignent, pour ainsi dire, & que le pouce soit allongé sur son pan intérieur.

On porte ensuite l'extrémité inférieure du pouce de la main gauche ou le bout de l'ongle sur l'os qu'on veut scier & dans l'endroit où on veut le couper; puis on approche la *scie* de cet endroit de l'os, & par conséquent auprès de l'ongle qui sert comme de guide à la *scie*, & l'empêche de glisser à droite ou à gauche, ce qui arriveroit inmanquablement sans cette précaution, & pourroit causer des dilacérations aux chairs qui auroient des suites, dont le détail nous meneroit trop loin.

On pousse ensuite la *scie* légèrement & doucement en avant, puis on la tire à soi avec la même légèreté & la même douceur; ce qu'on continue doucement & à petits coups, jusqu'à ce que sa voie & sa trace soit bien marquée.

Quand une fois la *scie* a bien marqué sa voie ou sa trace sur l'os, pour-lors on ôte le pouce de la main gauche de l'endroit où nous l'avons posé, & l'on empoigne, pour ainsi dire, le membre qu'on veut couper avec la main gauche; ce qui sert comme de point d'appui au chirurgien. Il ne faut plus alors scier à petits coups, mais à grands coups de *scie*, observant toujours de scier légèrement & de ne pas trop appuyer la *scie*; car en appuyant, ses petites dents entrent dans l'os & l'arrêtent; ce qui fait que les chirurgiens ne scient qu'avec peine & par secousses. *Garengeot, traité d'instr. de Chirurgie.*

Il y a de petites *scies* sans arbre, dont les lames très-solides sont convexes & montées sur un manche, pour scier dans l'opération du trépan les ponts ou intervalles qui restent entre l'application de deux couronnes, & avec lesquelles on peut scier des pointes d'os, & ceux du tarfe & du métatarfe. (Y)

SCIE A REPERCER, en terme de *Bijoutier*, est un instrument de fer formant un carré allongé en le considérant monté de sa feuille, sans avoir égard au manche. Cette feuille se prend entre deux mâchoires, dont l'une immobile a un trou tarrodé; & l'autre qui s'écarte & s'approche pour serrer ou lâcher la feuille ne l'est point; le manche est fait de trois pièces, d'un morceau de fer qui répond à la cage de la *scie*, est tarrodé presque dans toute sa longueur, d'un écrou de bois dans lequel il entre, & d'une autre enveloppe de bois qui couvre cet écrou. Voyez petite SCIE de marqueterie, Pl. de Marqueterie.

SCIE GRANDE & PETITE, outil de *Charron*; c'est un outil qui est de la longueur de cinq ou six piés, dont les charrons se servent pour rogner le bois qu'ils travaillent pour le partager & mettre à la longueur qui leur est nécessaire; cet outil n'a rien de particulier, & est fait comme les *scies* des charpentiers, &c. excepté qu'il faut être deux pour s'en servir, c'est-à-dire, que quand un ouvrier pousse, l'autre la tire.

SCIE A MAIN, outil de *Charron*; c'est une lame de fer dentelée comme les *scies* ordinaires, qui est de la longueur d'un pié, emmanchée dans une poignée de bois de la longueur de trois à quatre pouces; les charrons s'en servent pour rogner des petits morceaux de bois qui sont en place.

SCIE A REFENDRE, outil de *Charron*; cet outil est exactement fait comme la *scie* des scieurs de long, & sert aux charrons pour refendre les ormes entiers & autres bois de charonnage.

SCIE de *Charpentier*, est une feuille d'acier ou de fer dentée, montée sur deux montans de bois, une traverse au milieu, parallèle à la feuille de *scie*; au bout des montans est une corde en quatre parallèles à la traverse & une languette au milieu, qui sert à faire bander la *scie*. Voyez les Planches.

La *scie* est un instrument ou outil très-nécessaire à la mécanique, & même le plus utile qu'on ait pu inventer; car par son usage on ménage beaucoup toutes les matières que l'on débite, que ce soit du bois, du marbre, des pierres précieuses, des métaux, &c. & dont les morceaux ne feroient d'aucune utilité, si l'on étoit obligé de les jeter bas à coups de ciseau.

SCIE, est un instrument qui sert aux charpentiers à scier leurs bois de longueur; elle a ordinairement quatre piés & demi; ils en ont de plus petites pour les petits ouvrages. Voyez les fig. Planches du Charpentier.

SCIE à main, couteau en *scie* ou *sciotte*; les charpentiers s'en servent quand la *scie* ne peut leur servir.

SCIE des coupeurs de bois, (*Eaux & Forêts*.) les *scies* dont on se sert dans les forêts pour débiter les plus gros arbres, s'appellent des *passé-partout*; ils n'ont qu'une manche à chaque bout de la feuille: cette feuille a les dents fort détournées, c'est-à-dire, ouvertes à droite & à gauche. (D. J.)

SCIE des *Ebénistes*, (*Ebénisterie*.) les *ébénistes* qui sont du corps des menuisiers, outre toutes les *scies* qui servent à la menuiserie, en ont encore une particulière, qui s'appelle *scie à contourner*. Cette *scie* est montée sur un archet d'acier fort élevé, afin que les feuilles des divers bois qu'ils contournent, puissent passer entre cet archet, & la feuille dentelée de la *scie*. (D. J.)

SCIE, en terme de *Graveur en pierres fines*; c'est une espèce de boule qui a la lame très-mince, dont on se

sert pour refendre, ou même pour séparer tout-à-fait les pierres. Voyez les figures, Planches de la Gravure.

SCIE, petite *scie*, voyez les fig. & les Pl. l'*Horlogerie*; les Horlogers s'en servent pour scier des pièces fort délicates; ces sortes de *scies* sont montées comme les grandes, & n'en diffèrent que par leur grandeur.

SCIE des *Lapidaire*s, (*Joaillerie*.) les *scies* des *Lapidaire*s, qui ont le nom de *scie*, non pas qu'elles aient quelque rapport par la figure à aucune des *scies* dont on vient de parler, mais parce qu'elles servent à user, & pour ainsi dire, à scier les pierres précieuses sur le touret; ces *scies*, dis-je, sont de petites plaques de fer, en forme de ce qu'on appelle une *pirouette* avec quoi jouent les enfans, attachées au bout d'une broche aussi de fer. Les lapidaires ont encore une espèce de *scie* pour scier le diamant, qui ne consiste qu'en un fil de fer ou de l'éton, aussi délié qu'un cheveu bandé sur un petit arc d'acier ou de bois. On s'en sert avec de la poudre de diamant bien broyée avec de l'eau ou du vinaigre. Les ouvriers en pièces de rapport usent aussi de cette sorte de *scie* pour les pierres les plus précieuses: pour les plus grosses pièces ils ont une petite *scie*, dont la feuille n'a point de dents. (D. J.)

SCIE des *Jardiniers*, (*Outil de jardinier*.) ils s'en servent pour retrancher le bois qui est sec & vieux, & par conséquent fort dur, & capable de gêner la serpette, avec laquelle on ne peut aisément couper de grosses branches. Il ne faut jamais, dit la Quintinie, employer la *scie* à retrancher des branches, qu'un coup de serpette peut couper adroitement. Il faut que la *scie* soit droite, qu'elle soit d'un acier dur & bien trempé. Il faut qu'elle ait de la voie, c'est-à-dire, qu'elle ait les dents écartées & bien ouvertes, l'une allant d'un côté, & l'autre de l'autre, & qu'avec cela le dos soit fort mince; tout-au-moins doit il être moins gros & moins matériel que les dents, autrement la *scie* ne passera pas aisément, parce que les dents en feront aussitôt engorgées, si bien qu'à s'en servir, on se lasse en un moment, & on n'avance guère.

Il n'est point nécessaire que les *scies* pour l'usage ordinaire de tailler soient larges. Un bon demi-pouce de largeur leur suffit; ils ne les faut guère longues, c'est assez qu'elles aient environ quinze pouces de longueur. Le manche peut être rond, attendu que pour pousser une droite ligne devant soi, on ne doit pas craindre qu'il tourne dans la main, comme fait une serpette à manche rond; il fera assez gros, pourvu qu'à l'endroit de la plus grande grosseur, qui est à l'extrémité où se vient ranger la pointe de l'alumelle quand on la ferme, il ait environ deux pouces & sept à huit lignes de tour, & que par l'autre extrémité il ait un peu moins de deux pouces; ces sortes de *scies* se plient, ne font aucun embarras, & sont portatives comme des serpettes, le tranchant se ferrant dans le manche. (D. J.)

SCIE A MAIN, (*Lutherie*.) dont les facteurs de clavécins se servent, est une lame d'acier de dentée, que l'on emmanche dans un manche courbé a B C, dont la poignée B C va en relevant, pour que les doigts de l'ouvrier ne frottent point contre l'ouvrage. Cette *scie* est propre à scier les entailles des fautereaux où sont placées les languettes. Voyez SAUTE-REAU & la fig. 13. Pl. de *Lutherie*.

SCIE A MAIN de *Maçon*, (*Maçonnerie*.) on appelle autrement les *scies à main* dont se servent les maçons & poseurs de pierre de tailles, des *couteaux à scier*; les unes ont des dents, & les autres n'en ont point. (D. J.)

SCIE de *marqueterie*, servant à découper & chan-tourner les plaques, est un parallélogramme de fer, dont la lame est un des petits côtés; elle est montée

sur

sur les chaffis par le moyen de deux chevilles qui ont la tête fendue, & l'autre extrémité en vis. Une de ces vis a un écrou à oreilles, & dont on se sert pour tendre la lame. L'autre vis a son écrou caché dans l'intérieur du manche. *Voyez les fig. Pl. de Marqueterie.*

SCIE A REFENDRE, *outil de Marqueterie*, est composée d'un grand chaffis de bois entre & parallèlement aux grands côtés duquel est la lame, large de quatre pouces ou environ, & attachée à deux boîtes au-travers desquelles passent les petits côtés du chaffis : une des boîtes a encore un autre trou pour mettre la clé qui sert à donner de la bande à la lame. *Voyez les fig. Pl. de la Marqueterie.*

SCIE des Menuisiers, (*Menuiserie.*) de tous les divers ouvriers qui se servent de la scie, ce sont les menuisiers qui en ont la plus grande quantité, & de plus de différentes espèces. Les principales sont la scie à refendre, qui leur est commune avec tous les autres ouvriers en bois; la scie à débiter, la scie à tenons, la scie à tourner, la scie à enraiser, la scie à main, & la scie à cheville. *Voyez l'article MENUISERIE & les articles suivans. (D. J.)*

SCIE A REFENDRE, elle sert au menuisier à fendre les bois de long; elle est composée de deux montans & deux traverses, dans les bouts desquelles les montans sont assemblés à tenons & mortaises; à la traverse du haut est une boîte, & à celle du bas un étrier de fer auquel la scie est attachée; elle est posée au milieu des deux traverses, & est parallèle aux deux montans; à la boîte il y a une mortaise dans laquelle on met une clé pour faire tendre la feuille de scie. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A TENONS; elle est comme la scie à débiter, & n'en diffère qu'en ce qu'elle est plus petite, & a les dents plus serrées; elle sert pour couper les tenons.

SCIE, (*Menuiserie.*) pour les fosses ou creux, pour les corps des arbres lorsqu'ils sont trop gros, & que les scies montées n'y peuvent passer, pour les pieux à rase terre, &c. c'est une grande feuille de scie avec une main à chaque bout. On nomme cette scie *passé-par-tout*; elle est beaucoup d'usage parmi les Bûcherons.

SCIE EN ARCHET, est comme celle à chantourner, si ce n'est qu'elle est plus petite, qu'elle a une main pour la tenir qui porte son tourillon; elle sert aussi à chantourner de petits ouvrages.

SCIE A CHANTOURNER, la feuille en est fort étroite, & elle est montée sur deux tourillons qui passent dans les bras. Son usage est pour couper les bois suivant les ceintres. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A CHEVILLES, est un couteau à scie, qui a un manche coudé; elle sert à couper les chevilles. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A DÉBITER, c'est celle qui sert aux Menuisiers à couper tous leurs bois suivant les mesures, & c'est ce qu'ils appellent *débiter les bois*. La monture consiste en deux bras ou montans, une traverse au milieu. Au bout des bras d'un côté est la feuille de scie parallèle à la traverse; à l'autre extrémité des bras est une corde qui va d'un bout à l'autre, & qui est en plusieurs doubles; au milieu est un gareau qui sert à faire tendre la scie, & qui l'arrête sur la traverse. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A MAIN, ou A COUTEAU, est plus large du côté de la main, n'a point de monture que la main avec laquelle on la tient pour s'en servir; l'on s'en sert lorsque la scie montée ne peut passer. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A RASER, c'est une feuille de scie attachée sur un bout de planche d'un pié ou quinze pouces de long, laquelle sert à arraser les bas des portes, con-

trevents, &c. pour faire les tenons qui doivent entrer dans les emboîtures. *Voyez les fig. Pl. de Menuiserie.*

SCIE A REVUIDER, *en terme de metteur en œuvre*, est la même que la scie à repercer des Bijoutiers. Elle est comme elle garnie d'une feuille fort étroite, qui peut aisément se contourner au gré de l'artiste sur l'ouvrage qu'il revuide. *Voyez REVUIDER & les Pl. du metteur en œuvre.*

SCIE A COUTEAU, (*Orfèvrerie.*) ce n'est autre chose qu'une lame de couteau taillé en scie.

SCIE A GUICHET, (*Serrurerie.*) ce que les Serruriers appellent *scie à guichet*, est une petite scie à main, en forme de couteau dentelé, dont ils se servent pour faire dans les portes, tiroirs ou guichets de bois, les entrées des serrures qu'ils y veulent placer & attacher. (*D. J.*)

SCIE des Tabletiers, (*Tabletterie.*) les Tabletiers, Peigniers & autres ouvriers, ont des espèces de scies à main, qui ont une monture de fer à-peu-près comme les scies communes, mais sans corde. La feuille en est ferme & un peu large, & les dents sans être renversées; elles servent à débiter le buis & les autres bois durs. (*D. J.*)

SCIE des Tailleurs de pierre, (*sciage de pierres.*) les Tailleurs & Scieurs de pierre ont de deux sortes de scies, les unes à dents & les autres sans dents. Celles avec des dents sont tout-à-fait semblables aux passe-partous, hors qu'elles n'ont pas les dents détournées; elles servent à scier la pierre tendre. Les scies sans dents dont on scie les pierres dures, & dont les Marbriers & Sculpteurs se servent aussi pour débiter leurs marbres, ont une monture semblable à celle des scies à débiter des Menuisiers, mais proportionnée à la force de l'ouvrage & de la scie, y en ayant de telles, que deux hommes ont assez de peine à les élever pour les mettre en place. La feuille de ces scies est fort large & assez ferme pour scier le marbre & la pierre, en les usant peu-à-peu par le moyen du sable & de l'eau que le scieur y met avec une longue cuillère. (*D. J.*)

SCIE du Tonnelier; les Tonneliers se servent de deux sortes de scies dans les ouvrages de leur métier, savoir la scie ordinaire & la scie à main.

La scie ordinaire est composée de deux parties, qui sont la feuille & la monture. La feuille est une bande de fer ou d'acier bien mince de deux ou trois doigts de largeur, & qui d'un côté est garnie de dents depuis un bout jusqu'à l'autre. Il y a deux trous aux deux extrémités. La monture est composée de trois pièces de bois, dont la plus longue est enmortoisée par ses deux bouts dans le milieu des deux autres qui sont placées en travers. Les deux traverses sont fendues à une de leurs extrémités pour y insérer la feuille de la scie, qu'on y assujettit par deux chevilles de fer; à l'autre extrémité elles ont une entaille pour recevoir une corde qui va de l'une à l'autre. Cette corde a dans son milieu une petite barre de bois, au moyen de laquelle on peut tortiller la corde & la raccourcir, ce qui force les deux extrémités des traverses à s'approcher l'une de l'autre. Cela ne peut pas se faire sans que les deux autres bouts des traverses ne s'éloignent, & par conséquent sans bander la feuille de la scie; ce qui l'assujettit, la rend ferme & l'empêche de plier quand on s'en sert.

La scie à main est une feuille de fer ou d'acier d'une ligne d'épaisseur, garnie de dents d'un côté, & qui par un bout se termine par une queue droite enfoncée dans un manche de bois.

SCIENCE, s. f. (*Logiq. & Métaphys.*) science, en terme de philosophie, signifie la connoissance claire & certaine de quelque chose, fondée ou sur des principes évidens par eux-mêmes, ou sur des démonstrations.

Le mot *science* pris dans le sens qu'on vient de dire est opposé à *doute*; & l'opinion tient le milieu entre les deux.

Les sceptiques nient qu'il soit possible d'avoir la *science* sur rien, c'est-à-dire qu'il y ait rien sur quoi on puisse arriver à un degré de connoissance capable de produire une conviction entière.

La *science* se partage en quatre branches, qui sont l'intelligence, la sagesse, la prudence & l'art.

L'intelligence consiste dans la perception intuitive du rapport de convenance ou de disconvenance qui se trouve entre deux idées; telle est la *science* de Dieu, telle est la connoissance que nous avons des premiers principes.

La sagesse s'élève toujours aux vues générales, & ne considère dans les êtres que les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, pour en tirer des conclusions universelles. Les êtres spirituels sont aussi de son ressort.

La prudence s'applique à former les mœurs à l'honnêteté, conformément à des règles éternelles & immuables. On l'appelle dans les écoles, *habitus verâ cum ratione activus*.

L'art donne des règles sûres & inmanquables pour bien raisonner. On le définit dans les écoles, *habitus verâ cum ratione effectivus*.

SCIENCES, (*Connoissances humaines*.) je dirai peu de chose des *sciences*, non pas qu'elles ne fassent la partie la plus importante de l'Encyclopédie, mais parce qu'on a exposé profondément leur origine, leur nature, leurs progrès, leur enchaînement dans la belle préface de cet ouvrage.

Il est certain que les *sciences* sont l'ouvrage des plus grands génies. C'est par elles que l'immenité de la nature nous est dévoilée; ce sont elles qui nous ont appris les devoirs de l'humanité, & qui ont arraché notre âme des ténèbres pour leur faire voir, comme dit Montaigne, toutes choses hautes & basses, premières, dernières & moyennes; ce sont elles enfin qui nous font passer un âge malheureux sans déplaisir & sans ennui. « Illustre Memmius, celui-là fut un » dieu qui trouva l'art de vivre auquel on donne le » nom de sagesse ».

Telle est aujourd'hui la variété & l'étendue des *sciences*, qu'il est nécessaire pour en profiter agréablement, d'être en même temps homme de lettres. D'ailleurs les principes des *sciences* feroient rebutans, si les belles lettres ne leur prêtoient des charmes. Les vérités deviennent plus sensibles par la netteté du style, par les images riantes, & par les tours ingénieux sous lesquels on les présente à l'esprit.

Mais si les belles-lettres prêtent de l'agrément aux *sciences*, les *sciences* de leur côté sont nécessaires pour la perfection des belles-lettres. Quelque soin qu'on prit de polir l'esprit d'une nation, si les connoissances sublimes n'y avoient accès, les lettres condamnées à une éternelle enfance, ne feroient que bégayer. Pour les rendre florissantes, il est nécessaire que l'esprit philosophique, & par conséquent les *sciences* qui le produisent, se trouvent, sinon dans l'homme de lettres lui-même, du moins dans le corps de la nation, & qu'elles y donnent le ton aux ouvrages de littérature.

Socrate qui mérita le titre de *père de la philosophie*, cultivoit aussi l'éloquence & la poésie. Xénophon son disciple fut allier dans sa personne l'orateur, l'historien & le savant, avec l'homme d'état, l'homme de guerre, & l'homme du monde. Au seul nom de Platon toute l'élévation des *sciences*, & toute l'aménité des lettres se présentent à l'esprit. Aristote, ce génie universel, porta la lumière dans tous les genres de littérature, & dans toutes les parties des *sciences*. Alexandre lui écrivoit, qu'il aimeroit beaucoup mieux être comme lui au-dessus des autres hom-

mes par l'étendue de ses lumières, que par celle du pouvoir dont Dieu l'avoit comblé. Ératosthène traita dans des volumes immenses, presque tout ce qui est du ressort de l'esprit humain, la grammaire, la poésie, la critique, la chronologie, l'histoire, la mythologie, les antiquités, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la géographie, l'agriculture, l'architecture, & la musique.

Lucrece employa les muses latines à chanter des matières philosophiques. Varron, le plus savant des Romains, partageoit son loisir entre la philosophie, l'histoire, l'étude des antiquités, les recherches de la grammaire & les délassemens de la poésie. Brutus étoit philosophe, orateur, & possédoit à fond la jurisprudence. Cicéron qui porta jusqu'au prodige l'union de l'éloquence & de la philosophie, déclaroit que s'il avoit un rang parmi les orateurs de son temps, il en étoit plus redevable aux promenades du portique, qu'aux écoles des rhéteurs. Combien d'autres exemples ne pourrai-je pas tirer des siècles reculés? On ne pensoit point alors que les *sciences* fussent incompatibles dans une même personne, avec une érudition fleurie, avec l'étude de la politique, avec le génie de la guerre ou du barreau. On jugeoit plutôt que la multitude des talens étoit nécessaire pour la perfection de chaque talent particulier, & cette opinion étoit vérifiée par le succès.

Le même temps qui vit périr Rome, vit périr les *sciences*. Elles furent presque oubliées pendant douze siècles, & durant ce long intervalle, l'Europe demeura plongée dans l'esclavage & la stupidité. La superstition, née de l'ignorance, la reproduisit nécessairement, tout tendit à éloigner le retour de la raison & du goût. Aussi fallut-il au genre humain pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle. L'empire grec étant détruit, sa ruine fit refleurir en Europe le peu de connoissances qui restoient encore au monde. Enfin par l'invention de l'imprimerie, la protection des Médicis, de Jules II. & de Léon X. les Muses revinrent de leur long évanouissement, & recommencerent à cultiver leurs lauriers flétris. De dessous les ruines de Rome, se releva son ancien génie, qui secouant la poussière, montra de nouveau sa tête respectable. La sculpture & les beaux-arts ses aimables sœurs ressusciterent, & les blocs de marbre reprirent une nouvelle vie. Les temples réédifiés, Raphaël peignit, & Vida, sur le front duquel croît le laurier du poète & le lierre du critique, écrivit avec gloire. Nous devons tout à l'Italie; c'est d'elle que nous avons reçu les *sciences* & les beaux-arts, qui depuis ont fructifié presque dans l'Europe entière.

L'étude des langues & de l'histoire abandonnée par nécessité dans les siècles de ténèbres, fut la première à laquelle on se livra. L'impression ayant rendu communs les ouvrages des Grecs & des Romains, on dévora tout ce qu'ils nous avoient laissé dans chaque genre; on les traduisit, on les commenta, & par une espèce de reconnoissance, on se mit à les adorer, sans connoître assez leur véritable mérite; mais bien-tôt l'admiration se montra plus éclairée, & l'on sentit qu'on pouvoit transporter dans les langues vulgaires les beautés des anciens auteurs; enfin on tâcha de les imiter, & de penser d'après soi. Alors on vit éclorre, presque en même temps, tous les chefs-d'œuvres du dernier siècle, en éloquence, en histoire, en poésie, & dans les différens genres de littérature.

Mais tandis que les arts & les belles-lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la philosophie triomphât, tant la scholastique nuisoit à l'avancement de ses progrès. De plus, quelques théologiens puissans craignirent, ou parurent craindre les coups qu'une aveugle philosophie pouvoit porter au

christianisme, comme si une religion divine avoit à redouter une attaque aussi foible. Ajoutons qu'un tribunal odieux, établi dans le midi de l'Europe, y forçoit les Muses au silence. Heureusement que la raison bannie du Latium par des armes impies, franchit ses anciennes bornes, & se réfugia dans des climats plus tempérés: « c'est-là qu'elle éclaira de beaux » génies qui préparèrent de loin, dans l'ombre du » silence, la lumière dont le monde devoit être » éclairé par degrés insensibles.

» L'immortel Bacon examina les divers objets de » toutes les sciences naturelles, & justifia la nécessité » de la physique expérimentale, à laquelle on ne » pensoit point encore. Ennemi des systèmes, il sut » borner la philosophie à la science des choses utiles, » & recommanda par-tout l'étude de la nature. Au » célèbre chancelier d'Angleterre, succéda l'illustre » Descartes, qui s'égarait sans doute en théorie, mais » qui acquit une grande gloire par l'application qu'il » fit de l'algèbre à la géométrie. Newton parut enfin, » bannit de la physique les hypothèses vagues, dé- » couvrit la force qui retient les planètes dans leurs » orbites, calcula la cause de leurs mouvemens, dé- » voila la vraie théorie du monde; & créateur d'une » optique toute nouvelle, il fit connoître la lumière » aux hommes en la décomposant. Lock créa la mé- » taphysique à-peu-près comme Newton avoit créé » la physique. Il réduisit cette science à ce qu'elle » doit être en effet, la physique expérimentale de » l'ame. Ses principes aussi simples que des axiomes, » sont les mêmes pour les philosophes & pour le peu- » ple ». *Disc. prélim. de l'Encyclopédie.*

Plusieurs autres savans ont infiniment contribué par leurs travaux, au progrès des sciences, & ont pour ainsi-dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont Leibnitz, qui suivant l'opinion de l'Allemagne, partage avec Newton l'invention du calcul différentiel; « Galilée à qui la » géographie doit tant de choses utiles; Harvey que » la découverte de la circulation du sang rend im- » mortel; Huyghens, qui par des ouvrages pleins de » force & de génie, a bien mérité de la physique; » Pascal, auteur d'un morceau sur la cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité, » d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air, qui nous a ouvert une science nouvelle; Boyle, le père de la physique expérimentale; plusieurs autres enfin, parmi lesquels je ne dois pas oublier Boerhaave, le réformateur de la médecine ». On fait aussi tout ce que le droit naturel, la morale & la politique doivent à Grotius, Puffendorf, Thomassin, & autres écrivains célèbres.

Voilà quel étoit l'état des sciences au commencement de ce siècle. Portées rapidement du premier essor à leur faite, elles ont dégénéré avec la même promptitude, comme si elles étoient des plantes étrangères à la nature, qui doivent sécher sur pied, & disparaître dans le sein de l'oubli, tandis que les arts mécaniques, enracinés pour ainsi-dire dans les besoins de l'homme, ont un esprit de vie qui les soutient contre les ravages du tems.

Les sciences offrent aux yeux une belle avenue, mais fort courte, & qui finit par un désert aride. Comme parmi nous leur midi s'est trouvé fort près de leur levant, leur couchant n'est pas éloigné de leur midi. On vit à Rome la même révolution; soixante ans après le règne d'Auguste, Quintilien écrivoit déjà sur la chute de l'éloquence, & Longin qui fleuroit sous Galien, fit un chapitre sur les causes de la décadence de l'esprit. Cependant les récompenses des beaux-arts n'étoient point tombées chez les Romains. Semblablement nos académies subsistent toujours, mais elles ont dans leur institution des vices qui les ruinent. Ici l'inégalité des rangs est fixée par

des statuts du prince; lorsqu'on n'y devoit connoître d'autre supériorité que celle du génie. Là se rend un tribut perpétuel d'éloges fastidieux, honteux langage de la servitude! Souvent dans ces mêmes académies, la récompense du mérite est enlevée par les menées de l'intrigue ou de l'hypocrisie. La cupidité, la vanité, la jalousie, la cabale, se sont encore emparés de nos sociétés littéraires, plus que la noble ambition de s'y distinguer par ses talens; la sagacité a dégénéré en suffisance, l'amour du beau, en amour du faux bel esprit: *in deterius quotidie data res est.*

D'ailleurs ce n'est point au centre du luxe que les sciences établissent toujours leur domicile; s'il en étoit ainsi, les connoitroit-on glorieusement aux bords des lieux où le Rhein vient se perdre, dans le voisinage des îles Orcades, & de celui du mont Adule? Il ne faut pas pour être savant, arroser l'ame comme nous faisons, de quelques idées superficielles; il la faut teindre de connoissances qui ne s'acquièrent que par les veilles & les travaux.

Ajoutons que la noblesse du royaume, plongée dans la mollesse & l'oisiveté, a trouvé que l'ignorance étoit un état paisible, & elle n'a pas manqué d'en accréditer merveilleusement le parti. Aristote, Platon, Solon, Périclès, Démocrite, Hippocrate, Scipion, Cicéron, Hortensius, Lucullus, César, Plinius, & tant d'autres grecs & romains, ne se croyoient pas en droit, parce qu'ils étoient de grands seigneurs, de négliger les sciences, & de vivre dans une glorieuse stupidité. Tout au contraire, ils firent cet honneur à leur rang & à leur fortune, de ne les employer qu'à acquérir des lumières; ils savoient bien que les gens éclairés conduisent par-tout les aveugles. Mais une nation qui dominée par l'exemple, fait gloire de préférer la légèreté & les agrémens frivoles, au mérite que l'étude & les occupations sérieuses peuvent donner à l'esprit; une telle nation, dis-je, doit tomber dans la barbarie. Aussi faut-il croire que dans cette nation, l'amour des sciences n'étoit sous Louis XIV. qu'une nouvelle mode; du moins leur culture a passé comme une mode. Quelqu'autre Louis, dans la révolution des tems, pourra la faire naître, & la changer en un goût durable; car c'est au génie éclairé des monarques, & à leurs mains bienfaisantes, qu'il appartient de fonder aux sciences des temples, qui attirent sans cesse la vénération de l'univers. Heureux les princes qui sauront ainsi mériter de l'humanité! (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SCIENCE EN DIEU, (*Théolog.*) c'est l'attribut par lequel il connoît toutes choses, de quelque nature qu'elles soient. Dieu a une science parfaite & infinie; il connoît tout ce qu'il y a de possible, tout ce qu'il y a de réel, tout ce qu'il y a de futur, soit absolu, soit conditionnel.

Quoique la science de Dieu considérée en elle-même soit un acte très simple, & comme un coup-d'œil net & juste par lequel tout est présent devant lui, cependant les divers objets qu'elle embrasse, ont fait distinguer aux Théologiens trois sortes de sciences en Dieu; savoir, la science de simple intelligence, la science de vision, & une troisième que quelques-uns appellent science moyenne.

La science de simple intelligence est celle par laquelle Dieu voit les choses purement possibles qui n'existent, ni n'existeront jamais. C'est l'attribut par lequel Dieu a la représentation simultanée & adéquate de tous les possibles. Pour le concevoir, autant que nous en sommes capables, il faut faire attention 1°. au nombre immense des possibles, 2°. à ce qu'emporte leur représentation distincte.

1°. Quant au nombre immense des possibles, l'univers étant l'enchaînement de toutes les choses tant simultanées que successives, pour arriver par la contemplation de la nature à une sorte de détermination

du nombre des possibles, il faut faire attention tant aux choses qui coexistent ensemble dans cet univers, qu'à celles qui s'y succèdent les unes aux autres. Il faut de plus remarquer que l'univers est composé de grands corps qu'on peut appeler *totaux*, & de moindres que nous nommerons *partiaux*. Le nombre des grands corps de l'univers assez limité tant qu'on n'a pu les observer qu'à la simple vue, s'est prodigieusement augmenté depuis l'invention des télescopes. M. Wolf a fait là-dessus un calcul fort propre à donner l'idée de l'immensité des corps célestes. Voici sur quoi il le fonde. Le p. Riccioli donne à la constellation d'Orion près de cinq cens degrés en quarré d'espace dans le ciel. Or Galilée a observé cinq cens étoiles dans un espace de quatre degrés; ainsi sur le même pié on pourra supposer dans Orion entier 62500 étoiles. La circonférence du cercle est de 360 degrés, & son diamètre de 115; ce qui donne, suivant les théorèmes d'Achimedé, pour la surface entière de la sphere, 41400 degrés en quarré. En prenant donc pour hypothese que la surface de la sphere du monde est également remplie d'étoiles, le nombre des fixes iroit à 5175000; & quoique l'arrangement des systêmes planétaires autour des fixes ne soit pas le même, on peut pourtant supposer que chaque étoile fixe placée comme soleil au centre, peut éclairer & échauffer quinze planetes: ce qui fera monter le nombre des corps totaux du monde à 77625000. Il n'y a rien dans les suppositions précédentes qui ne soit admissible. Si au télescope divers espaces paroissent moins remplis que les quatre degrés d'Orion sur lesquels on a calculé, il y en a d'autres où ces étoiles fourmillent en beaucoup plus grande abondance, comme la voie lactée & les étoiles nébuleuses. Si du nombre des grands corps du monde nous passons aux dimensions de l'espace qu'ils doivent occuper, la somme en fera bien plus prodigieuse encore. Suivant les observations de M. Cassini, la distance moyenne de la terre au soleil est de 22000 demi-diamètres terrestres, ou de 18920000 milles d'Allemagne. Cette distance étant à celle de Saturne comme 2 à 19, cela donne 179740000 milles de plus à cause de la proportion du diamètre de la terre qui est de 1720 milles d'Allemagne au diamètre de l'anneau de Saturne, laquelle proportion est comme 1 à 45. Le diamètre de cet anneau est de 77400 milles d'Allemagne: ce qui donne, suivant les calculs de Cassini, pour distance du dernier satellite au centre de Saturne, 812700 milles d'Allemagne. En ajoutant cette distance à celle de Saturne au soleil, vous avez le demi-diamètre du systême planétaire auquel la terre appartient, lequel étant doublé, il en résulte le diamètre entier de 36115400 milles. Cela iroit encore beaucoup plus loin, si l'on reçoit la détermination de la parallaxe du soleil, telle qu'elle a été donnée par M. de la Hire. Il est incontestable que Saturne est séparé par un fort grand espace des étoiles fixes de la première grandeur; & quoique les systêmes planétaires puissent différer entr'eux par rapport à l'étendue, il n'y a pourtant point d'inconvéniens à les supposer égaux. En multipliant donc le cube du diamètre du systême planétaire, par le nombre des étoiles fixes ci-dessus indiqué, le nombre qui en provient, exprime le cube du diamètre de la sphere qui comprend tous les systêmes que nous pouvons découvrir probablement par la voie des télescopes ordinaires. Mais pour diminuer les difficultés de cette multiplication, en resserant les nombres, prenons le diamètre du systême planétaire en diamètres terrestres qui, suivant les hypothèses précédentes, seront 209904, leur cube qui fait 92483305005195264 multiplié par 5175000, donne pour cube du diamètre qui égale toute l'étendue de la sphere observable, 478601103401885491200000 diamètres terrestres, dont chacun est de

5088448000 milles cubiques. Quelle ne doit donc pas être l'étendue de l'intelligence divine, qui comprend l'univers formé de l'assemblage immense de tous ces systêmes? Mais que fera-ce, si nous y joignons l'idée de tous les mondes possibles, de toutes les combinaisons qui peuvent résulter des choses qui entrent dans la composition de l'univers & de tant d'autres choses que la puissance divine pourroit effectuer? Ici se présentent des abîmes impénétrables pour nous: ici cessent tous les calculs. Que si de l'ordre physique on passe à l'ordre moral, & qu'on veuille examiner toutes les choses possibles que Dieu voit clairement, le philosophe, ainsi que le chrétien, n'est-il pas obligé de s'écrier plein d'admiration & de respect: *domine, quis similis tibi?*

On est encore plus effrayé si l'on passe à la considération de ce qu'emporte la représentation distincte de tous les possibles dans l'entendement divin. Reprenons encore pour un moment la voie du calcul. On peut comparer l'étendue des entendemens aux grandeurs des espaces, & suivant cette idée, un entendement qui feroit distinctement toute notre terre, seroit à celui qui comprendroit avec la même distinction le systême planétaire entier, comme 1 à 92483305005195264. Mais quelle sera la proportion de l'entendement humain à celui qui comprendroit distinctement le globe terrestre? Pour en juger, prenons l'œil, le plus propre de nos organes aux perceptions distinctes. Un bon œil qui n'est ni miope, ni presbyte, voit distinctement ce qui est compris dans l'espace de huit pouces. L'optique enseigne que ce que l'œil saisit d'un seul coup, est compris dans la circonférence d'un angle droit, & que le diamètre d'un objet vu sous cet angle droit, est double de la distance. En égalant donc la force visuelle à la force perceptive, on aura pour mesure de l'étendue de l'entendement humain, le cube d'un diamètre de seize pouces, c'est-à-dire, 4096 pouces cubiques. Le diamètre de la terre mesuré par M. Cassini, a été trouvé de 39391077 piés ou 472692924 pouces. Ainsi le diamètre de la sphere qui mesure la capacité de l'entendement humain, sera comme 1 à 29543308, & par conséquent l'entendement humain est à celui qui saisit distinctement la terre entière d'un coup d'œil, comme 1 à 257856074311206674112. L'entendement de ce dernier à celui qui comprend tout le systême, est en raison sous-millionième: donc & pour dernière conclusion, l'entendement humain est par rapport à celui qui comprend tout le systême planétaire

Nous ne pousserons pas plus loin ces observations. Ce ne sont là que les bords de l'intelligence divine; qui pourroit en sonder la profondeur? *Cet article est tiré des papiers de M. Formey, historiographe & secrétaire de l'académie royale de Prusse.*

La science de vision est celle par laquelle Dieu voit tout ce qui a existé, existe ou existera dans le tems: ce qui emporte la connoissance de toutes les pensées & de toutes les actions des hommes, présentes, passées & à venir, aussi bien que du cours de la nature, & des mouvemens qui sont arrivés, qui arrivent ou qui arriveront dans l'univers: tout cela connu dans la dernière précision, & toujours présent aux yeux de Dieu. On peut juger par ce qu'on vient de lire sur la science de simple intelligence, de ce que c'est que l'entendement humain le plus éclairé sur le présent & le passé; car pour l'avenir il est impénétrable à ses yeux, & Dieu seul s'en est réservé la connoissance qu'il communique aux hommes, quand il lui plait.

On demande dans les écoles si cette science de vision est la cause des choses qui arrivent, & quelques théologiens tiennent pour l'affirmative; mais ils confondent la science de Dieu avec sa volonté. Le plus grand nombre reconnoît que la science divine est seu-

lement cause directive, mais non pas efficiente, des choses qui arrivent ou qui doivent arriver, parce que selon l'axiome reçu, les choses ne sont pas futures, parce que Dieu les prévoit, mais Dieu les prévoit, parce qu'elles sont futures.

Mais comme les choses futures sont ou futures absolument, ou futures conditionnellement, & qu'entre ces dernières il en est qui arriveront certainement, parce que la condition dont elles dépendent, sera posée, & d'autres qui n'arriveront pas, parce que la condition dont elles dépendent, ne sera pas posée : quelques théologiens ont distingué en Dieu une troisième espèce de science qu'ils nomment la science des conditionnels, *scientia conditionatorum*.

Ils définissent cette science des conditionnels, la connaissance que Dieu a des choses considérées du côté de leur essence, de leur nature ou de leur existence réelle, mais sous une certaine supposition, laquelle entraîne une condition, qui cependant ne sera jamais accomplie.

Ainsi, disent-ils, lorsque David fuyant la persécution de Saül, demanda à Dieu si les habitans de Ceila, ville où il s'étoit retiré, le livreroient à ses ennemis, Dieu qui savoit ce qui arriveroit à David, au cas qu'il continuât de rester à Ceila, lui répondit : ils vous livreront, *tradent*. Ce que Dieu savoit, ajoutent-ils, par la science des conditionnels.

Le p. Daniel remarque que les vérités qui sont l'objet de la science des conditionnels, sont fort différentes de celles que la science de simple intelligence ou celle de vision, ont pour objet; que c'est une troisième classe d'idées mitoyenne entre les choses purement possibles, & les choses qui existent ou existeront absolument. Mais les Thomistes & les Augustiniens leur répondent que de deux choses l'une : ou les conditionnels sont futurs sous une condition qui doit être remplie, & qui le sera effectivement, & en ce cas ils rentrent dans la classe des futurs absolus : ou ils sont futurs sous une condition qui ne sera jamais remplie, & alors il faut les ranger dans le nombre des choses purement possibles.

Au reste ces derniers ne refusent pas d'admettre cette science des conditionnels, comme une opinion philosophique, mais ils la combattent fortement considérée comme opinion théologique, c'est-à-dire, comme nécessaire pour éclaircir les questions de la prédestination, de la réprobation & de la grace.

La science des conditionnels considérée sous ce rapport, est appelée dans les écoles science moyenne, *scientia media*. Les Molinistes qui l'ont imaginée, la définissent : la connaissance des conditionnels par laquelle Dieu voit ce que la créature libre fera, ou ne fera pas de bien ou de mal conditionnellement, c'est-à-dire, si dans telles ou telles circonstances Dieu lui accorde telle ou telle grace. Ils la supposent antérieure à tout décret absolu & efficace en Dieu, & qu'elle dirige Dieu dans la formation de ses décrets. Cette opinion a ses défenseurs & ses adversaires, dont on peut voir les raisons pour & contre dans tous les théologiens modernes; & il est libre de la soutenir dans les écoles, quelques efforts qu'on ait fait pour la noircir & pour la décrier. Voyez AUGUSTINIENS, THOMISTES, MOLINISTES, &c.

SCIENCE SECRETE, (*Hist. de l'Egl.*) c'est selon Clément d'Alexandrie, la doctrine particulière qui ne devoit être communiquée qu'aux parfaits, trop sublime & trop excellente pour le vulgaire, parce qu'elle est au-dessus de lui. Il paroît que ce père de l'Eglise est un des premiers qui ait tâché d'introduire la discipline de la science secrète chez les chrétiens; car avant lui, personne ne l'imagina; mais Clément s'écarta de l'usage reçu, & se fit des principes à part, semblables à ceux des payens, qui cachaient leurs mystères, & qui enveloppoient la science d'énigmes.

Leur exemple l'entraîna, & on le voit aisément par ce mot de Pindare qu'il rapporte lui-même pour étayer son opinion : *n'exposez point les anciennes doctrines en présence de tout le monde; la voie du silence est la plus sûre*.

D'ailleurs, c'étoit une ancienne coutume des sages, de voiler la sagesse, & de ne la communiquer que par des emblèmes, par des figures énigmatiques, & par des sentences obscures. Les Egyptiens le faisoient; Pythagore l'avoit fait à leur exemple. Hipparque ayant osé décrier les dogmes de Pythagore, & les expliquer dans un livre exprès, on le chassa de l'école, & on lui éleva un tombeau, comme s'il eût été mort. Il y avoit des ouvrages d'Epicure qu'on tenoit secrets; il y en avoit de Zenon, & d'autres philosophes. Ainsi Clément d'Alexandrie se persuada sans peine, qu'il y avoit aussi des doctrines secrètes qu'il ne falloit communiquer que de vive voix de chrétien à chrétien, digne de les recevoir.

Cependant il ne faut pas s'imaginer, que ces doctrines secrètes, que S. Clément ne permet de communiquer qu'aux parfaits, soient des vérités de la foi, ou des vérités essentielles, puisqu'on les prêchoit à tout le monde; mais ce qu'il nomme *doctrines secrètes*, sont les explications mystiques des lois, des cérémonies, en général de celles qui avoient été instituées dans le vieux Testament, ou ce qui avoit été dit mystiquement par les prophètes. C'étoit là la science secrète, dont il ne falloit parler qu'aux initiés. C'étoit là la tradition que J. C. avoit enseignée à ses disciples, la sagesse mystérieuse. Ce que S. Clément avoit permis de divulguer & d'enseigner à tous; c'est ce que S. Paul appelle le lait, c'est-à-dire la doctrine des cathéchumènes, la foi, l'espérance, la charité; mais ce qui, selon lui, ne devoit point être divulgué; c'est ce que l'apôtre appelle viande solide, c'est-à-dire la connaissance des secrets, ou la compréhension de l'essence divine. Voilà, continue-t-il, cette science secrète dont J. C. fit part à ses disciples depuis sa résurrection.

Quoi qu'il en soit de toutes les idées de Clément d'Alexandrie sur la science secrète, il est constant que les chrétiens n'ont jamais caché leurs mystères aux infidèles. S. Paul n'avoit point cette pratique; elle ne fut point d'usage du tems de Tertullien, de Minucius Felix, & de Justin martyr; ce dernier déclare qu'il seroit bien fâché qu'on l'accusât de rien dissimuler par malice, ou par affectation; mais Clément d'Alexandrie se fraya une nouvelle route, & l'appalut si bien par son crédit & par son érudition, qu'il trouva des sectateurs, & S. Chrysostome lui-même tout homme sensé qu'il étoit. On peut voir la dissertation de Casaubon sur le silence mystérieux, *exercit. XII. n° 43. (D. J.)*

SCIENCES, jeux instructifs pour apprendre les, (*Litter.*) C'est ainsi qu'on a nommé divers jeux de cartes, & même de dez, imaginés pour apprendre aux enfans & aux jeunes gens, non-seulement les sciences qui ne demandent que des yeux & de la mémoire, telles que l'histoire, la géographie, la chronologie, le blason, la fable; mais ce qu'il y a de plus singulier, les sciences mêmes qui demandent le plus de raisonnement & d'application, telles que la logique & le droit.

Le premier qui ait cherché la méthode d'apprendre les sciences par des figures, & à rendre utile pour l'esprit le jeu de cartes, est un cordelier allemand, nommé Thomas Mürner, né à Strasbourg. Ce religieux enseignant au commencement du xvj^e siècle la philosophie en Suisse, s'aperçut que les jeunes gens étoient rebutés des écrits d'un Espagnol, qu'on leur donnoit pour apprendre les termes de la dialectique. Il en fit une nouvelle par images & par figures, en forme de jeu de cartes, afin que le plaisir engageant

les jeunes gens à cette espece de jeu, leur facilitât la peine d'une étude épineuse. Il réussit si bien, qu'on le soupçonna de magie, par les progrès extraordinaires que faisoient les écoliers; & pour justifier sa conduite, il produisit son invention aux docteurs de l'université, qui non-seulement l'approuverent, mais l'administrerent comme quelque chose de divin.

Ce jeu de cartes de Mürner, dit le P. Menestrier, contient cinquante deux cartes, dont les signes qui les distinguent, sont des grelots, des écrevilles, des poissons, des scorpions, des chats, des serpens, des pigeons, des cœurs, des bonnets fourrés, des soleils, des étoiles, des croissans de lune, des couronnes, des écussons, &c.

Un pareil assemblage de figures si bizarres & si diverses, tenoit en quelque façon du grimoire, & devoit dans un tems d'ignorance, contribuer autant à faire accuser leur compilateur de magie, que les prétendus progrès de ses disciples; je dis prétendus, car s'ils ont eû quelque chose de réel, on ne peut guere mieux les expliquer que, parce que Charles II, roi d'Angleterre, disoit d'un de ses aumôniers, bon-homme, mais grosse bête, qui n'avoit pas laissé que de convertir en peu de tems une partie de son troupeau, « c'est que la bêtise du curé étoit faite pour ses paroissiens ».

Quoi qu'il en soit, c'est à l'imitation du P. Mürner que l'on a inventé depuis tous les autres livres & jeux qui ont été faits en Europe, pour apprendre les sciences aux jeunes gens. Le lecteur sera peut-être bien aisé de trouver ici les titres de quelques-uns de ces livres, qui ne sont pas aujourd'hui communs, & qui ont été fort recherchés par les curieux.

Jeux de cartes pour la grammaire & les belles-lettres.

1°. *Le jeu des lettres*, ou de l'alphabet, inventé il y a près de deux mille ans, & renouvelé en faveur de la naissance de Mgr. le duc de Bretagne, par Alexandre Fleuriat, prêtre; c'est une grande feuille ouverte, sur laquelle est empreinte une gravure représentant un cercle presque entier, où sont écrites de suite les 24 lettres de l'alphabet, & sur laquelle on jette 4 dés, sur les 24 faces desquelles sont aussi gravées les mêmes 23 lettres, ce que, dit l'auteur, accoutume les enfans à se les imprimer dans la mémoire, tant par la figure, que pour le nom.

2°. *Le jeu royal de la langue latine*, avec la facilité & l'élégance des langues latine & françoise, par Gabriel de Froigny. Lyon, chez la veuve Coral 1676, in-8°. Ce Gabriel de Froigny, étoit un cordelier défroqué, établi à Geneve, où il embrassa le calvinisme, sans mener cependant une vie fort régulière. Il se donna pour être l'auteur du voyage de la terre australe, imprimé sous le nom de Jacques Sadeur; mais il mentoit selon toute apparence, car il y a dans cette relation certaines choses ménagées trop finement, pour que ce cordelier ait été capable de la délicatesse qui s'y trouve.

3°. *Chartæ lusoriae, cum quatuor illustrium poetarum, nempe Plauti, Horatii, Ovidii, & Senecæ, sententiis.* Parisiis, apud Wechel.

Pour la logique. 4°. *Ars ratiocinandi lepida, multarum imaginum festivitate contexta, totius logices fundamenta complectens, in charitulum redacta*, à patre Guischet, ordinis minorum. Salmurii, Harnault 1650, in-4°. Ce pourroit bien être ici le livre de Mürner, imprimé d'abord à Strasbourg en 1509 in-4°. & reproduit ici sous un nouveau titre.

Pour les mathématiques & la médecine. 5°. *Ludus mathematicus, per E. W. ubi scachi, tabulæ cuidam mathematicæ aptati, quasvis propositiones arithmeticas & geometricas resolvunt.* Anglicè. Londini 1654, in-12.

6°. *Claudii Buxerii Rythmomachia, seu pythagoricus numerorum ludus, qui & philosophorum ludus dicitur.* Parisiis, apud Guill. Cayallat 1556, in-8°.

7°. *Le très-excellent & ancien jeu pythagorique, dit Rythmomachie, fort propre & très-utile à récréation des esprits vertueux, pour obtenir vraie & prompte habitude en tout nombre & proportion*, par Claude de Boissiere. Paris 1556, in-8°. Ce dernier livre n'est vraisemblablement que la traduction du précédent.

8°. *Guidonis Falconis melpomaxia, sive ludus geometricus.* Lugduni, in-40.

9°. *Liber Ouranomachia, seu astrologorum ludus, in abaco rotundo, cum calculis, ubi duo ordines planetarum pro mundi imperio certant*, in-4°.

10°. *Francisci Monantholii ludus jatro-mathematicus, missis factus, ad averruncandos tres hostes, πολέμιον, λιμόν & λοιμόν.* Parisiis 1597, in-8°.

Pour la Géographie, l'Histoire & le Blason. 11°. *Math. Kirchofferi orbis lusus, id est, lusus geographicus, pars I. Græcii* 1659, in-4°.

12. *Joannis Prætorii, J. H. Sinfriden, und. Franc. Nigrini, Europæisch geographische spiel-carte*, Nuremberg 1678, in-12.

13. Le jeu du monde, ou l'intelligence de ce qu'il y a de plus curieux dans le monde, par le sieur Jeaugeon, Paris, Amable-Auroy, in-12.

» On joue ce jeu sur une table de 18 piés de long, » où est représentée une mappemonde avec les lieux » les plus remarquables, tant par leur situation, que » par les faits notables qui s'y sont passés; ce qui » peut être de quelque utilité pour se donner une » légère teinture de la géographie & de l'histoire ».

14. Jeu de cartes du blason, contenant les armes des princes des principales parties de l'Europe, par le P. Claude-François Menestrier. Lyon, Amaury 1592, in-8°.

Pour la Politique & la Morale. 15. *Jacobi de Cessolis, seu Cessulis, ordinis prædicatorum, liber de moribus hominum, officiisque principum, ac populorum, argumento sumpto ex ludo schaccorum.* Mediolani 1479, in-fol. Il y a des traductions de cet ouvrage dans presque toutes les langues. La première qu'on vit en françois, fut imprimée à Paris en 1504, in-4°. L'angloise parut à Londres en 1480, in-fol. La version hollandoise à Gonda, en 1479, in-fol.

Pour la Théologie. 16. Le livre du roi Modus, qui, sous les termes de la chasse des bêtes de toute espece, moralise sur lesdites bêtes, les dix commandemens de la loi, les sept péchés mortels, &c. & parle de Dieu le pere, qui envoya à son fils la cause de ratio & de fathan; & de Dieu le fils, qui jugea contre fathan; du S. Esprit, qui déterminait les ames au monde, & la chair à fathan; de la bataille des vices & des vertus; du roi d'orgueil, qui fit défer le roi Modus; du songe de pestilence, &c. C'est un manuscrit qui se trouve dans quelques bibliothèques, car l'ouvrage imprimé ne concerne que la chasse.

17. Une espece de jeu d'oie, imaginé par un jésuite, pour apprendre aux enfans les élémens du Christianisme, & dont on peut voir la description dans le voyage d'un missionnaire de la compagnie de Jésus en Turquie, &c. pag. 204. & dans le journal littéraire, tom. XV. pag. 463. Les Apôtres ne se sont jamais avisés d'un si merveilleux expédient; mais les Jansénistes ont fait un pareil livre sur la constitution *Unigenitus*, intitulé, *Essai d'un nouveau conte de maniere l'oie, avec les enluminures.* Paris 1722, in-8°.

18. Le combat de Maladive avec sa dame, par Amours, sur les jeux de paume, cartes, dez & tablier; montrant comme tels jeux, joint celui des femmes, font aller l'homme à l'hôpital, avec plusieurs rondeaux & dixains, présentés au puits de risée. Lyon 1547, in-16.

Autres jeux d'amusement. 1°. Le plaisant jeu du dodécaèdron de fortune, non moins récréatif que subtil & ingénieux, composé par maître Jean de Me-

hun, du tems du roi Charles-le-Quint, imprimé à Paris par Jean Longis, en 1560 in-4°. & à Lyon par Fr. Didier, en 1577 in-8°. On y jouoit avec un dé à douze faces, d'où lui venoit le nom de *dodécædron*; & sur chacune de ces faces, étoit un nombre qui renvoyoit à une réponse en vers, sur quelque question agréable, plaisante ou badine.

2°. Le passe-tems de la fortune des dés, inventé par Laurens l'Esprit, italien, traduit en françois, & imprimé à Paris chez Guil. le Noir, 1559; & à Lyon chez Ben. Rigaud, en 1583, in-4°.

3°. Le passe-tems de la fortune des dés, d'une autre bien plus gaillarde invention, que n'est celle de Laurens l'Esprit; car pour trouver sa fortune, il ne met qu'un seul renvoi à l'empereur, au roi d'Arragon, &c. Ici chacun répond à un distique françois, sur la demande de la chose qu'on veut favoir. A Paris chez Nic. Buffet, in-16.

4°. Jeu de l'aventure & devis facétieux des hommes & des femmes, auquel par élection de feuillets, se rencontre un propos pour faire rire la compagnie, le tout par quatrains; imprimé à Paris & à Lyon, in-32.

5°. La pratique curieuse, ou les oracles des Sibylles, avec le sort des humains, tirée des mystères du S. de Combiens; imprimée à Paris chez Michel Brunet, en 1693, in-12. « Ce sont cinq imitations » du livre de Jean de Mehun; mais la dernière est la » plus ingénieuse & la plus agréable; chacune de ses » réponses formant un quatrain accommodé au goût » & aux maximes du tems présent. On y joue avec » deux dés, ou simplement en proposant un nombre, depuis 1 jusqu'à 12 ».

6°. *Giardino di Pensieri, ovvero le ingeniose sorti*, composée da Francesco Marcolini da Forli, imprimé à Venise en 1550, in-fol. avec quantité de figures gravées en bois. Ce dernier jeu se joue avec des cartes.

En 1660, M. de Brianville fit un pareil jeu de cartes pour le blason; mais comme il avoit composé ce jeu des armoiries des princes du Nord, de l'Italie, de l'Espagne & de la France, la rencontre des armoiries de quelques princes, sous les titres de *valets* & *as*, lui fit des affaires; les planches furent saisies par le magistrat, & l'auteur fut obligé de changer ces titres en ceux de princes & de chevaliers. C'étoit-là sans doute une étrange petitesse; car outre que le mot de *valet* signifioit autrefois un haut officier chez les souverains; les habillemens & les armes des valets de cartes, n'indiquent point de la canaille; aussi vont-ils immédiatement après les rois & les reines. Leurs noms même Hector, Ogier le Danois & la Hire, sont de beaux noms. Quant aux *as*, comme ils sont les plus hauts points, & même supérieurs aux rois, dames & valets, dans la plupart des jeux de cartes, il n'y avoit pas plus de sujet de s'en scandaliser.

Enfin M. Desmarests de l'académie françoise, fit pour l'instruction de la jeunesse, le jeu des rois de France, des dames renommées, des métamorphoses & de la géographie.

Au reste, tous les titres de livres qu'on vient de transcrire, sont tirés de l'ouvrage de Thomas Hyde, de *ludis orientalibus*; de la *bibliotheca scriptorum de ludis*, par Beyer; & du *dictionnaire historique* de Prosper Marchand.

La nouveauté donna d'abord du cours à tous les livres de jeux, accommodés aux sciences; mais depuis qu'on a trouvé de bonnes méthodes pour étudier l'histoire, la chronologie, la géographie, la fable & le blason, on les a préférées à ces frivoles inventions, dont les jeunes gens tirent peu d'utilité, & dont ils se servent d'ordinaire pour perdre leur tems. On a remarqué que lorsqu'on veut ensuite les instruire sérieusement, ils croient toujours jouer, & sont

incapables de donner de l'attention à tout ce qu'il n'est pas jeu.

D'ailleurs, on ne sauroit apprendre que peu de choses par la méthode des jeux, d'autant qu'une carte ne porte qu'un nom, & que le jeu entier n'admet qu'une courte nomenclature. Erasme a porté un jugement fort judicieux de tous ces prétendus jeux instructifs, pour l'étude des sciences, & qu'on nommoit *ars notoria* de son tems: *Ego*, dit-il, *aliam artem notoriam scientiarum non novi, quam curam, amorem & assiduitatem.* (Le chevalier DE JAU COURT.)

SCIENDUM de la Chancellerie, est une instruction pour les officiers de la chancellerie, tant au sujet de leurs droits particuliers, que pour ceux de la chancellerie, & pour la forme qu'ils doivent donner aux actes qui s'y expédient. L'ancien *sciendum* étoit en latin tel qu'on le voit dans les *additions* de Joly sur Girard. On croit qu'il fut rédigé pour la première fois, en 1339; d'autres disent en 1394; d'autres en 1415. Il y a apparence qu'il a été réformé plusieurs fois, à mesure que l'usage avoit changé. Le commissaire de la Mare, en son savant traité de la police, tom. I. lib. I. tit. 12. ch. x. §. 2. parle de l'ancien rôle, ou *sciendum* de la chancellerie, qui contenoit tous ceux qui avoient droit de *committimus*; il dit que ce rôle s'étant trouvé perdu, le roi ordonna qu'il en feroit fait un nouveau, ce qui fut exécuté le 9 Février 1621; que ce nouveau *sciendum*, conforme à l'ancien & qui le confirme, contient l'énumération de ceux qui ont droit de *committimus*. On peut voir le *sciendum* qui est à la fin des styles de chancellerie; entre autres celui de du Sault, édition 1666. (A)

SCIENTIFIQUE, adj. (*Gramm.*) relatif à la science; on dit un traité *scientifique*, par opposition à un ouvrage de pratique; des connoissances raisonnées & *scientifiques*, par opposition à des connoissances d'habitude & de routine. Il ne se dit guere des personnes.

SCIER, v. act. (*Méchaniq.*) c'est couper du bois, du marbre, de la pierre, ou autres matières avec la scie, soit à dents, soit sans dents; on le dit aussi des diamans & autres pierres précieuses. Voyez l'article SCIE. (D. J.)

SCIER A CALER, (*Marine.*) c'est nager en arrière, en ramant à rebours, afin d'éviter le revirement & de présenter toujours la proue. On dit mettre à scier, ou mettre à caler, lorsqu'on met le vent sur les voiles, de manière que le vaisseau recule.

SCIER SUR LE FER, terme de Galère, (*Marine.*) c'est ramer à rebours, lorsqu'une galère est chargée d'un vent traversier dans une rade où elle est à l'ancre.

SCIERECK, (*Géog. mod.*) *Sierque*, ou plutôt *Sirck*; petite ville de Lorraine, au pays Messin. Voyez SIRCK.

SCIÉRIES, f. f. (*Hist. anc.*) fêtes qu'on célébroit dans l'Arcadie en l'honneur de Bacchus, dont on portoit la statue sous un dais ou pavillon, *σκιπρον*. En cette solemnité les femmes se fouettoient à la flagellation devant l'autel du dieu pour obéir à un oracle de Delphes. On nommoit aussi *sciéries* ou *scires*, une solemnité d'Athènes, dans laquelle on portoit en pompe par la ville des tentes ou pavillons suspendus sur les statues des dieux, principalement de Minerve, du Soleil, & de Neptune, & l'on donna au mois de Mai, dans lequel on la célébroit, le nom de *scirophorion*. On prétend qu'elle avoit quelque ressemblance avec la fête des tabernacles chez les juifs.

SCIEUR, f. m. (*Artisan.*) celui qui scie: les *scieurs* de long sont des charpentiers qui refendent & coupent des pièces de bois dans toute leur longueur, pour les débiter en planches ou en chevrons, ou en solives. Les *scieurs* de pierre & de marbre, sont ceux qui les débitent en morceaux avec la scie sans dents.

Leur ouvrage consiste proprement à user le marbre ou la pierre par un continuel frottement du fer acéré qui sert de feuille à la scie; ce qu'ils facilitent en mettant du grès & de l'eau dans l'ouverture que fait la scie à mesure que le sciage s'avance. Il y a aussi des *scieurs* de pierre tendre, qui la coupent avec un passe-partout ou grande scie à dents; mais ce sont moins des *scieurs* que des manœuvres qu'on emploie à cet ouvrage. (D. J.)

SCIGLIO, (Géog. mod.) ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure, sur la côte occidentale, à dix milles au nord de Reggio, & à pareille distance de Messine. Elle est sur un rocher presque environné de la mer, en manière de péninsule; ce qui forme le cap de *Sciglio*, nommé par les anciens *Scyllaum promontorium*. Long. 33. 29. latit. 38. 8. (D. J.)

SCILLA, (Géog. mod.) promontoire, écueil, ou rocher d'Italie, sur le bord de la mer, vis-à-vis du phare de Messine, & assez proche de la ville de Sciglio. Comme l'endroit est dangereux dans le milieu, entre le port & la mer d'Italie, les Messinois tiennent des pilotes experts aux gages de leur ville, pour secourir les vaisseaux passagers: cet écueil est fort connu par les poètes latins. Voyez SCYLLA. (D. J.)

SCILLE, f. f. (Hist. nat. Botan.) nous prononçons *squille*. Linnæus en fait un genre distinct de plante, ayant les caractères suivans: il n'y a point de calice; la fleur est à six pétales, ovoïdes, ouverts, & qui tombent; les étamines forment six filets à pointe aiguë, & qui n'ont que la moitié de la longueur de la fleur; leurs bossettes sont oblongues; le germe du pistil est arrondi; le style est simple, de la longueur des étamines, & ne subsiste pas; le stigma est simple; le fruit est une capsule lisse, de forme presque ovale, sillonnée de trois raies, formée de trois valvules, & contenant trois loges; les graines sont nombreuses & rondelettes.

Cette plante est rangée par Tournefort sous le genre étendu des ornithogales. Il y a deux espèces de *scilles* connues dans les boutiques par leurs grosses racines bulbeuses, on les nomme *scille rouge* & *scille blanche*.

La *scille rouge* est *ornithogalum maritimum*, seu *scilla radice rubra*, I. R. H. 381.

Sa racine est un oignon ou une bulbe, grosse comme la tête d'un enfant, composé de tuniques épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres, garnies en-dessous de plusieurs grosses fibres. Elle pousse des feuilles longues de plus d'un pié, larges presque comme la main, charnues, vertes, pleines de suc visqueux & amer. Il s'élève de leur milieu une tige à la hauteur d'environ un pié & demi, approchant de celle de l'asphodelé, droite, laquelle soutient en sa sommité des fleurs à six feuilles, blanches, sans calice, disposées en rond, qui s'ouvrent successivement, avec autant d'étamines à sommets oblongs. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succède des fruits presque ronds, relevés de trois coins, & divisés intérieurement en trois loges, qui renferment plusieurs semences arrondies & noires. Sa racine est seule d'usage; elle est estimée détersive, incisive, & apéritive.

La *scille blanche*, *ornithogalum maritimum*, seu *scilla radice alba*, I. R. H. 381, ne diffère de la rouge que par la couleur de la racine, & pour être moins grosse que la précédente. (D. J.)

SCILLE, (Mat. méd.) grande *scille* ou *squille*, blanche & rouge, oignon marin; on se sert indifféremment en médecine de la *scille rouge* & de la blanche.

C'est le bulbe ou racine de cette plante, qui est proprement connue dans les boutiques sous le nom

de *scille*: & c'est aussi cette partie qu'on y employé uniquement.

La *scille* est un remède ancien: Dioscoride, Plin, & Galien, la recommandent comme propre à faire couler les urines & les menstrues, & à dissiper les embarras du foie & des viscères du bas-ventre. Leur usage est presque borné aujourd'hui aux maladies catharreuses de la poitrine, telles que ce crachement abondant & incommode qui est connu dans le langage ordinaire sous le nom de *pituite*, les toux humorales, l'asthme humide, &c. à l'hydropisie commençante, & aux bouffissures des membres. On ne prescrit point ordinairement de préparation magistrale de ce remède; mais on en garde chez les Apoticaire plusieurs préparations officinales: savoir le vin scillitique, le vinaigre scillitique, le miel scillitique, l'oximel scillitique, & les trochisques scillitiques.

Le vin scillitique se prépare en faisant infuser au bain-marie pendant douze heures une once de *scilles* seches & hachées menu dans une livre de vin d'Espagne, qu'on passe ensuite au papier gris: il est beaucoup moins usité que le vinaigre; on peut l'employer aux mêmes usages & à la même dose.

Le vinaigre scillitique se fait en faisant infuser pendant quarante jours au soleil d'été dans un matras bien bouché, huit onces de *scilles* seches dans six livres de fort vinaigre. Il faut ensuite passer la liqueur & exprimer le marc, puis laisser dépuré le vinaigre par la résidence, le décanter, & le garder pour l'usage. La dose en est depuis une once jusqu'à trois; on s'en sert principalement dans les gargarismes contre l'esquinancie adémateuse, & la fausse inflammation des amygdales.

L'oximel scillitique n'est autre chose que du vinaigre scillitique, dans lequel on a fait fondre par le secours d'une légère chaleur, du miel blanc jusqu'à saturation, c'est-à-dire, autant qu'il en peut dissoudre. On le donne depuis demi-once jusqu'à une once.

Le miel scillitique se prépare avec la décoction de deux onces de *scille* seche dans trois livres d'eau commune, dans laquelle on fait fondre une livre & demie de miel blanc qu'on clarifie & qu'on cuit en consistance de syrop dans un vaisseau de fayence ou de porcelaine. Ce remède qui est beaucoup moins usité que l'oximel, peut se donner jusqu'à la dose d'une once.

Les trochisques de *scille* se préparent ainsi: prenez du cœur, moëlle ou milieu de *scille* cuite, douze onces; de farine d'ers blanc tamisée, huit onces: battez-les ensemble dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, & formez-en des trochisques du poids d'un gros, que vous sécherez à une chaleur légère: la dose en est depuis un scrupule jusqu'à deux.

La dessication & la cuite de la *scille* dont nous venons de faire mention, s'exécutent de la manière suivante: savoir la dessication, en prenant les feuilles ou écailles qui se trouvent entre la peau & le cœur, les enfilant avec une petite ficelle, de manière qu'elles soient bien séparées les unes des autres, & les exposant au soleil le plus ardent, ou dans une étuve très-chaude.

Pour faire la cuite des *scilles*, on les prend fraîches; on les dépouille de leur peau & écaille extérieure; on les recouvre chacune séparément d'une bonne couche de pâte; on les fait cuire ensuite dans un four de boulanger jusqu'à ce qu'une paille les pénètre facilement. Alors on les dépouille de la croûte qui s'est formée dessus; on les monde des petites peaux; on les pile, & on les passe au tamis.

Les trochisques de *scille* entrent dans la thériaque, & le vinaigre scillitique dans l'emplâtre de ciguë. (b)

SCILLONÉORTE, f. f. (Antiq. sicil.) *σκυλλων ὀρθη*, fête

tête des oignons de mer. On la célébroit en Sicile, & elle tiroit son nom d'une joute qu'y faisoit la jeunesse avec des oignons de mer ; le prix étoit un tau-reau, que le gymnasiarque donnoit au vainqueur. Potter. *Archæol. græc. t. I. p. 431. (D. J.)*

SCILLUNTE, (*Géog. anc.*) ville du Péloponnèse, dans la Triphylie. Pausanias écrit *Scillus*.

Quand, dit-il, l. V. c. vj. on a côtoyé quelque-tems l'Anigrus, & qu'on a passé des sables, où l'on ne trouve que quelques pins sauvages, on voit sur la gauche les ruines de *Scillunte*. C'étoit une ville de la Triphylie, que les Eléens détruisirent, parce que durant les guerres qu'ils eurent contre les Piséens ; elle s'étoit déclarée ouvertement pour ceux-ci, & les avoit aidés de toutes ses forces. Ensuite les Lacédémoniens la prirent sur les Eléens, & la donnerent à Xénophon, fils de Gryllus, qui alors étoit banni d'Athènes pour avoir servi sous Cyrus, ennemi juré des Athéniens, contre le roi de Perse, qui étoit leur allié : car Cyrus étant à Sardes avoit donné de l'argent à Lyfander, fils d'Aristocrite, pour équiper une flotte contre les Athéniens. Par cette raison, ceux-ci exilerent Xénophon, qui durant son séjour à *Scillunte* consacra un temple & une portion de terre à Diane l'éphésienne.

Les environs de *Scillunte*, continue Pausanias, sont fort propres pour la chasse. On y trouve des cerfs en quantité. Le pays est arrosé par le fleuve Sélinus. Les Eléens les plus versés dans leur histoire, assuroient que *Scillunte* avoit été reprise, & que l'on avoit fait un crime à Xénophon de l'avoir acceptée des Lacédémoniens ; mais qu'ayant été absous par le sénat d'Olympie, il eut la permission de se tenir à *Scillunte* tant qu'il voudroit. En effet, près du temple de Diane on voyoit un tombeau, & sur ce tombeau, une statue de très-beau marbre, & les gens du pays disoient que c'étoit la sépulture de Xénophon.

Plutarque de exilio, remarque que ce fut à *Scillunte* que Xénophon écrivit son histoire. En allant de *Scillunte* à Olympie, avant que d'arriver au fleuve Alphée, on trouvoit un rocher fort escarpé & fort haut, qu'on appelloit le mont *Typée*. (*D. J.*)

SCILO, (*Critique sacrée.*) les interpretes entendant par *Scilo* le Messie ; selon eux la prophétie de Jacob qui dit, le sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que le *Scilo* vienne, *Genes. xlix. 10.* cette prophétie, dis-je, commença de s'accomplir à l'avènement de notre Sauveur, lorsque la Judée fut réduite par Cyrénus en province romaine ; & son entier accomplissement eut lieu 62 ans après dans la destruction de Jérusalem, parce que pour lors la Judée perdit entièrement son sceptre & sa législation, sans avoir jamais pu les recouvrer depuis. Cependant on objecte contre cette explication du passage de la Genese, 1°. qu'après la captivité de Babylone, de tous ceux qui ont gouverné la nation des Juifs, il n'y en a pas eu un seul de la tribu de Juda que Zorobabel. 2°. Que ce fut presque toujours le souverain sacrificateur, & par conséquent un lévite qui gouverna cette tribu ; 3°. enfin, qu'après les princes Asmonéens, Hérode & Archélaüs son fils, qui ont régné dans la Judée, étoient descendus des Iduméens, & non pas des tribus d'Israël. (*D. J.*)

SCIMPODIUM, f. m. (*Antiq. rom.*) σκιμφοδίων ; espece de petit lit de repos qui ne tenoit qu'une place, & sur lequel les Romains se couchoient quand ils étoient las ou indisposés ; quelquefois ce mot désigne dans les auteurs l'espece de litière dans laquelle on portoit les hommes & les femmes, non-seulement en ville, mais même dans leurs voyages en province. (*D. J.*)

SCINC, SCINQUE, SQUINQUE, SINCE, STINE MARIN, *stincus*, f. m. (*Hist. nat. Zoolg.*) espece de lé-

Tome XIV.

zard amphibie, qui a un peu plus d'un empan de longueur & de deux pouces de grosseur vers le milieu de l'abdomen : on le trouve en Egypte. Sa tête est oblongue, convexe sur le sommet, & aplatie par les côtés, sur lesquels il y a une large sinuosité, qui s'étend depuis la partie antérieure de la tête jusqu'à sa base ; la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure, & elle forme en entier le bec, c'est-à-dire, l'extrémité antérieure de la tête ; la mâchoire inférieure est triangulaire ; la langue a la forme d'un cœur, elle est pointue à l'extrémité, & échancrée à sa base. Les dents sont courtes & toutes d'égale longueur, & l'ouverture de la bouche est de médiocre grandeur. Les yeux sont situés vers la base de la tête près du sommet ; le cou n'est pas distinct du reste du corps, ayant à-peu-près la même grosseur : le corps est convexe & élevé, il a sur le dos un angle longitudinal ; la queue est cylindrique & diminue insensiblement de grosseur jusqu'à son extrémité, qui est pointue & aplatie. Les piés du devant & ceux de derrière sont d'égale longueur, & ils ont tous chacun cinq doigts, dont les postérieurs sont plus longs que les antérieurs. Cet animal est couvert en entier d'écailles ; celles du corps sont rhomboïdales, & anticipent les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit ; le sommet de la tête est d'un verd de mer tirant sur le jaune ; le dos a vers le milieu des côtés de l'abdomen des anneaux noirâtres, & d'autres jaunâtres, placés alternativement ; le reste des côtés, la gorge, l'abdomen & les piés sont blanchâtres. *Hist. nat. des animaux*, par M. M. de Nobleville & Salerne, t. II. part. ij. Voyez AMPHIBIE.

SCINC MARIN, (*Pharmac. Mat. méd.*) cette espece de lézard passe pour diurétique, contrevenin, aphrodisiaque, spécifique contre la lepre, &c. Toutes ces vertus sont pour le moins peu éprouvées, & ce remède est dès long-tems absolument inusité dans les prescriptions magistrales.

Le *scinc marin* est seulement employé dans la composition de la thériaque, du mithridat, & de l'électuaire de satirion. Ce sont les lombes seulement qui sont demandées dans les dispensaires, mais il paroît que ce n'est que moutonnement d'après une ancienne étiquette. (*b*)

SCINGOMAGUS, (*Géog. anc.*) ville des Alpes, dans la Gaule narbonnoise, selon Strabon, liv. IV. Quelques géographes veulent que ce soit Sezanne, mais le P. Hardouin & M. Bouche pensent que c'est Suze en Piémont, capitale de la province du même nom. (*D. J.*)

SCINTILLATION DES FIXES, f. f. c'est la même chose qu'*étincellement*. Voyez ce mot.

SCIO, (*Géog. anc. & mod.*) île de l'Archipel, assez près des côtes de l'Anatolie entre les îles de Samos & de Mételin, & entre les golfes de Smyrne & d'Ephese. Cette île, qui est la Chios ou Chio des anciens, est nommée par les Turcs *Saquez* ou *Sakes*, & en ajoutant le mot d'*adafi* ou d'*adas*, qui signifie une île, *Saquez-adas* ou *Skas-adafi*, c'est-à-dire, l'île du mastic, à cause de la grande quantité de cette gomme-résine qu'on recueille dans cette seule île de l'Archipel. C'est dans ce sens que les Persans l'appellent *seghex*, c'est-à-dire *mastic*. C'est une des plus belles & les plus agréables îles de l'Archipel. Elle étoit autrefois la plus renommée des Ioniennes, & elle est encore à présent fort célèbre. Elle s'étend en longueur du septentrion au midi, & s'élève beaucoup au-dessus de l'eau.

Les anciens habitans de cette île étoient tous grecs avant la naissance de J. C. & proprement Ioniens. Ils avoient même que les Pélagiens qui étoient sortis de la Thessalie, étoient les premiers qui avoient conduits des colonies dans leur île, & s'y étoient établis. Ils furent les seuls de tous les Ioniens qui don-

H H h h h

nerent du secours aux habitans de Milet, dans la guerre que cette ville eut à soutenir contre Alyattes roi de Lydie, environ six cents vingt-six ans avant l'ère chrétienne. Strabon nous apprend qu'ils s'étoient rendus puissans sur la mer, & qu'ils avoient par ce moyen acquis leur liberté. De-là vient que Pline nomme cette île la *libre Chios*.

Environ cinq cents ans avant la naissance de J. C. ils envoyèrent cent vaisseaux contre la flotte de Darius, roi des Perses, au lieu que les habitans de Lesbos ne mirent que soixante & dix vaisseaux en mer, & les habitans de Samos soixante. Avant que le combat se donnât devant la ville de Milet, Histiæus, tyran de cette ville, & beau-père d'Aristagoras, s'enfuit secrètement de Perse, où il étoit détenu prisonnier par Darius, & se rendit dans l'île de Chios. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il fut pris & arrêté par les habitans, qui ayant conçu quelque soupçon qu'il étoit envoyé par Darius, pour entreprendre quelque chose contre leur liberté, le mirent dans les fers. Ils le relâchèrent au bout de quelque tems, & le conduisirent sur un vaisseau jusqu'à la ville de Milet, où les Miletéens, qui avoient déjà goûté les douceurs de la liberté, ne voulurent pas le recevoir, de sorte qu'il fut contraint de repasser à Chios.

Après qu'il y eut fait quelque séjour, & qu'il eut tenté inutilement de porter ses hôtes à lui fournir quelques vaisseaux, il s'embarqua pour l'île de Lesbos, où les habitans de Mytilène équipèrent en sa faveur huit galères à trois rangs, avec lesquelles il cingla du côté de Byfance. Il surprit sur la route les vaisseaux marchands des Ioniens, qui venoient de la mer Noire, & il s'en empara, à la réserve de ceux qui voulurent se ranger de son parti. Cependant ayant eu connoissance du succès qu'avoit eu le combat qui s'étoit donné devant la ville de Milet, il commit la conduite des affaires de l'Helléspont à Bisalte d'Abydene, fils d'Allophanes, & fit voile vers l'île de Chios, dont il ravagea toute la campagne, tuant tout ce qui se présentoit devant lui, parce que la garnison qui étoit dans la ville, ne vouloit pas le recevoir. Mais quand il eut ainsi saccagé la campagne, il ne lui fut pas difficile de soumettre le reste, qui étoit déjà assez abattu du mauvais succès du combat naval.

Hérodote rapporte que les habitans de Chios avoient été comme avertis de ces malheurs par deux signes considérables, qui avoient précédé leur ruine, & en avoient été comme les avant-coureurs. L'un de ces signes étoit, que d'une troupe de cent jeunes hommes qu'ils avoient envoyés à Delphes, il n'en étoit revenu que deux : les autres étant tous morts de la peste dans le voyage. L'autre signe étoit, que dans la ville de Chios, le toit de la maison où les enfans apprennent à lire, tomba sur eux, & de cent vingt qu'ils étoient, il n'en réchapa qu'un seul. Cet accident arriva dans le même tems que les autres étoient périés dans leur voyage. Histiæus ne jouit pas long-tems de sa conquête ; car en se retirant de l'île de Chios, il fut surpris par les Perses, qui se saisirent de lui, & le crucifièrent sur le continent de l'Asie mineure.

L'île de Chios tomba ensuite sous la puissance du tyran Strattes, ce qui arriva environ quatre cents soixante & dix-neuf ans avant la naissance de J. C. Sept ioniens, entre lesquels étoit Hérodote, fils de Bafiléides, conspirèrent contre lui ; mais lorsque leur dessein étoit sur le point d'être mis à exécution, un des conjurés révéla le complot ; les six autres, qui en furent avertis à tems, s'enfuirent à Lacédémone, & de-là dans l'île d'Égine, où se trouvoit alors la flotte des Grecs, forte de cent dix voiles, sous la conduite de Léotychidas, roi des Lacédémoniens, & de Xantippe, capitaine des Athéniens. Ces six habitans de Chios sollicitèrent fortement les Grecs de

faire voile vers les côtes de l'Ionie, pour mettre les Perses à la raison, mais ils ne purent l'obtenir ; les Grecs craignoient la flotte des Perses, & ceux-ci redoutoient celle des Grecs. Cette mutuelle crainte, combattit favorablement pour les uns & pour les autres, & les porta à jurer un traité de paix.

Dans la suite, les habitans de Chios, à la sollicitation des Lacédémoniens, secoururent à diverses reprises le joug des Athéniens, avec des succès divers, jusqu'à ce que Memnon le rhodien, amiral de la flotte de Darius, roi de Perse, s'empara par trahison, avec une flotte de trois cents vaisseaux, de l'île de Chios, environ trois cents trente trois ans avant l'ère chrétienne, & soumit à son obéissance toutes les villes de Lesbos, à la réserve de Mytilène, devant laquelle il fut tué. Cependant Darius ayant été vaincu trois ans après par Alexandre le grand, les habitans de Chios, & les autres insulaires leurs voisins, furent délivrés de la domination des Perses, & passèrent sous celle d'Alexandre, ou plutôt ils demeurèrent en leur pleine & entière liberté.

Quatre-vingt-six ans avant la venue du Messie, Mithridate, roi du Pont, ayant été battu par les Romains dans un combat naval, fut tellement irrité contre les habitans de Chios, de ce qu'un de leurs vaisseaux étoit allé imprudemment choquer son vaisseau amiral dans le fort du combat, & avoit manqué de le couler à fond, qu'il fit vendre au plus offrant les biens des citoyens de Chios, qui s'étoient retirés vers le dictateur Sylla, & bannit ensuite ceux de ces insulaires qu'il crut les plus portés pour les Romains.

Enfin Zénobius, général de ce prince, vint avec une armée prendre terre à Chios, feignant de vouloir continuer sa route du côté de la Grece, mais en effet, pour s'emparer de cette île, ce qu'il exécuta à la faveur de la nuit. Dès qu'il en fut maître, il contraignit les habitans de lui porter toutes leurs armes, & de lui donner en ôtage les enfans des principaux, qu'il fit conduire à la ville d'Erythrée, dans le royaume du Pont. Il reçut ensuite des lettres de Mithridate, qui demandoit aux habitans de Chios la somme de deux mille talens ; ce qui les réduisit à une telle extrémité, qu'ils furent contraints, pour y satisfaire, de vendre les ornemens de leurs temples, & les bijoux de leurs femmes. Ils n'en furent pas quittes pour cela ; Zénobius prétextant qu'il manquoit quelque chose à la somme, embarqua les hommes à part dans des vaisseaux, & les femmes avec les enfans dans d'autres, & les fit conduire vers le roi Mithridate, divisant leurs terres & leur pays entre les habitans du Pont.

Mais les habitans de la ville d'Héraclée, qui avoient toujours entretenu une étroite amitié avec ceux de Chios, ayant appris cette nouvelle, mirent à la voile, & attaquèrent au passage & à la vue du port d'Héraclée, les vaisseaux qui menoient ces insulaires prisonniers, & les ayant trouvés mal pourvus de troupes pour les défendre, ils les amenèrent sans résistance dans leur ville. Le dictateur Sylla ayant fait la paix avec Mithridate environ quatre-vingt ans avant la naissance de J. C. remit en liberté les habitans de Chios, & divers autres peuples, en reconnaissance du secours qu'ils avoient donné aux Romains.

Ces insulaires devenus alliés du peuple romain, demeurèrent en paix sous sa protection, & sous celle des empereurs grecs, jusqu'au tems de l'empereur Manuel Comnène, qui, ayant maltraité les Européens qui alloient en pèlerinage à la Terre-sainte, perdit l'île de Chios, que lui enlevèrent les Vénitiens. Elle revint au bout de quelque tems sous la domination des empereurs de Constantinople, qui, quelques années après, l'engagerent à un seigneur européen fort riche, & qui n'étoit point grec. Michel Paléologue, empereur de Grece, fit depuis présent de cette

île aux Génois, en reconnaissance du secours qu'ils lui avoient donné en plusieurs occasions. Il ne les en mit pourtant pas en possession, parce qu'un seigneur, nommé *Martin*, qui la possédoit comme héritier de ceux à qui les prédécesseurs de Michel Paléologue l'avoient engagée, y demeurait alors.

Andronic Paléologue le jeune ne laissa pas néanmoins d'en chasser ce seigneur Martin, & se mit lui-même en possession de l'île, où plutôt les Génois s'en emparèrent, du consentement de ce prince, avec une flotte considérable, & moyennant une grosse somme qu'ils lui avoient donnée. D'autres disent qu'Andronic Paléologue la donna aux Génois en récompense du secours qu'il en avoit reçu contre les Vénitiens en 1216. Quoi qu'il en soit, elle passa sous la puissance des Génois à titre de seigneurie. Son gouvernement tomba aux Maunèses, premiers nobles de la maison Justiniani, qui achetèrent cette île de la république de Gènes. Cette maison en jouit l'espace de deux cens ans; mais le sultan Selim s'empara de *Scio*, en 1566, & les Vénitiens firent de vains efforts en 1694 pour en déposséder le grand-seigneur.

Cette île a produit anciennement des hommes illustres, dans le nombre desquels sont Théopompe l'historien, & Théocrite le sophiste, qui ont écrit l'un & l'autre sur la politique. Elle fut aussi dans le dernier siècle la partie d'Allazi, en latin *Allatius* (Léon), homme d'une grande érudition. Il vint en Italie dès son enfance, & mourut à Rome en 1669, à 83 ans. Il est connu par plusieurs ouvrages, sur les temples, les livres ecclésiastiques des Grecs, & par celui qu'il a fait pour prouver qu'Homère étoit son ancien compatriote.

L'île de *Scio* peut avoir cent vingt milles de tour, & c'est à-peu-près la circonférence que lui donne Strabon. La ville de *Scio* est vers le milieu de l'île à l'est, sur le bord de la mer. Cette ville est grande, riante, mieux bâtie que les autres du Levant, mais mal percée, & pavée de cailloux comme les villes de Provence. Le port de *Scio* n'est présentement qu'un méchant mole, ouvrage des Génois, formé par une jetée à fleur d'eau.

A l'égard de la campagne, les pays ne manquent que de grain, mais c'est manquer de la principale denrée; & c'est pourquoi les princes chrétiens ne pourroient conserver longtems cette île, s'ils étoient en guerre avec les Turcs. Les denrées de cette île sont la soie, la laine, les figues, le mastic, & du vin très-estimé comme autrefois. Voyez VIN de Chios.

Le cadi gouverne tout le pays en tems de paix: pendant la guerre on y envoie un bacha pour commander les troupes. Le cadi de *Scio* est du premier rang, & c'est le mufti de Constantinople qui le nomme. La Porte envoie encore dans l'île un janissaire aga, commandant environ cent cinquante janissaires en tems de paix, & le double pendant la guerre. On compte dans *Scio* six mille turcs, cinquante mille grecs, & seulement trois mille latins. Le séjour de *Scio* est fort agréable; on y fait bonne chère, & toutes sortes de gibier y abondent. Les femmes y ont plus de politesse & de propreté que dans les autres villes du Levant. L'évêque grec est fort riche; les monastères grecs jouissent aussi dans cette île de gros revenus; mais les prêtres latins, au nombre d'une vingtaine, sont fort pauvres. Les religieuses ne sont point cloîtrées dans cette île, non plus que dans le reste du Levant. Long. 43. 44. lat. 38. 39. (Le Chevalier DE JAUCCOURT.)

SCIOESSA, (Géog. anc.) lieu du Péloponnèse, dans l'Achaïe propre. Plin., l. IV. c. v. dit que ce lieu étoit fort connu à cause de ses neuf montagnes. (D. J.)

SCIOLI, ou SICLI, (Géog. mod.) petite ville de Sicile, dans le val de Noto, sur le torrent de *Sicli*,
Tome XIV.

au voisinage de Modica, à 10 milles ouest de la ville de Noto. Long. 32. 41. lat. 37. 3. (D. J.)

SCIOMANTIE, (Divination.) espèce de divination, qu'on appelloit autrefois *psycomanthie*. C'étoit l'art d'évoquer les ombres ou les manes des morts, pour apprendre les choses futures. Ce mot est formé de *σκια*, ombre, & métaphoriquement l'ombre, les manes, & *μαντήα*, divination. (D. J.)

SCION, f. m. (Jardinage) menu brin de bois que poussent les arbres. On dit aussi les *scions* d'une veine, de ses petites ramifications; & les *scions* de la verge, de ses traces marquées à la peau de celui qu'on en a frappé.

SCIONE, ou SCION, (Géog. anc.) ville de Thrace, selon Thucydide, l. IV. & V. Hérodote, l. VII. Pomponius Mela, l. II. c. ij. & Etienne le géographe, qui la placent près du promontoire *Canastricum*. Arrien & Plin. mettent une ville insulaire de ce même nom, sur la mer Egée; & Strabon en connoît une en Macédoine, dans la Cherfonnèse de Pallene; Etienne le géographe dit que *Scione* fut bâtie par des grecs qui revenoient du siège de Troie, ce qui est confirmé par Pomponius Mela. On voyoit à Athènes, dit Pausanias, l. I. c. XV. dans le Poecile, des boucliers attachés à la muraille, avec une inscription qui portoit que c'étoient les boucliers des Scionéens, & de quelques troupes auxiliaires qu'ils avoient avec eux. (D. J.)

SCIOPTIQUE, adj. se dit d'une sphère ou d'un globe de bois, dans lequel il y a un trou circulaire où est placée une lentille. Cet instrument est tel qu'il peut être tourné & placé dans tous les sens, comme l'œil d'un animal: on s'en sert dans les expériences de la chambre obscure. Voyez CHAMBRE OBSCURE, & ŒIL ARTIFICIEL. Ce mot est formé des deux mots grecs *σκια*, ombre, & *ὀπτομαι*, je vois. Chambers. (O)

SCIOTE, ou petite scie, f. f. (Marqueterie.) morceau de feuillet de scie à scier le marbre, sur le dos duquel est un morceau de bois qui a nom *rainure*, pour servir de manche: ou un ourlet de la même matière que la lame. On s'en sert pour scier de petits traits. Voyez les Planches de Marqueterie.

SCIOTÉRIQUE, adj. (Gnom.) *Telescope sciote-rique*, est un cadran horizontal, garni d'un telescope pour observer le tems vrai, tant pendant le jour que pendant la nuit, & pour régler les horloges à pendules, les montres, &c. Cet instrument a été inventé par M. Molineux; il a publié un livre portant ce même titre, qui contient une description exacte de cet instrument, & la manière de s'en servir. (O)

SCIOULE LA, (Géog. mod.) petite rivière de France, dans le Bourbonnois; elle vient d'Auvergne, arrose le pays de Combrailles, l'élection de Gannat, & se jette dans l'Allier, vers les Echelles. (D. J.)

SCIPIO, f. m. (Hist. anc.) nom que donnoient les Romains à un bâton ou sceptre d'ivoire, que portoient les consuls pour marque de leur dignité. Dans les tems de la république, il paroît que ce bâton n'étoit qu'une verge unie & sans ornement; sous les empereurs, & principalement sous ceux de Constantinople, le *scipio* étoit surmonté d'une aigle, & terminé par un buste qui représentoit l'empereur régnant.

SCIRADIUM, (Géog. anc.) promontoire dont parle Plutarque, dans sa vie de Solon; il paroît le placer sur la côte de l'Attique, dans le golfe Saronique, près de la ville de Mégare. (D. J.)

SCIZES, f. m. (Mythol.) *Σκίζος*, nom que l'on donne à Arfalus, Dryus, & Trofobius, trois princes qui régnoient sur le mont Taurus, & dont les habitans firent trois dieux, selon Eusebe. On les appelle *σκίζος*, parce que leurs statues étoient de marbre,

ou selon d'autres de plâtre, dit en grec *συσπος*. (D. J.)

SCIRES, (*Antiq. grecque*.) C'étoit une solemnité d'Athènes, où l'on portoit religieusement par la ville sous des dais ou pavillons, *συσπα*, les statues des dieux, principalement de Minerve, du Soleil, & de Neptune. On prétend que cette fête avoit quelque rapport à celle des tabernacles chez les juifs. Quoi qu'il en soit, comme elle se célébroit au mois de Mai, on donna à ce mois le nom de *Scirophorion*. (D. J.)

SCIRIDITE, (*Géog. anc.*) *Sciritis*, contrée du Péloponnèse, dans la Laconie. Hérodote, Xénophon, Thucydide, Etienne le géographe, parlent de cette contrée, & nomment ses habitans *Sciritæ*. (D. J.)

SCIRO, (*Géograph. modern.*) île de l'Archipel, une des Cyclades, au nord-est de celle de Négrepont; son ancien nom étoit *Scyros*, ou *Syros*. Voyez SCYROS. *Géog. anc. & mod.* (D. J.)

SCIRON, f. m. (*Littérat.*) le *sciron* étoit un vent particulier de l'Attique, soufflant du côté des rochers scironiens; il est entre le Maestral & la Tramontane. (D. J.)

SCIRONIDES PETRÆ, ou *Scironia-Saxa*, (*Géog. anc.*) rochers de Grèce, au territoire de Mégare, entre la ville de ce nom & l'Isthme de Corinthe, près du chemin appelé *sciron*. Pomponius Mela, l. II. c. iij. & Pausanias, l. I. disent que ces rochers étoient odieux, & qu'on les regardoit comme souillés, parce que l'infame Sciron, qui autrefois habitoit dans cet endroit, y exerçoit sa cruauté envers les passans, & les précipitoit dans la mer. Voyez ROCHERS de *Sciron*. (D. J.)

SCIRONIS VIA, (*Géog. anc.*) chemin de la Grèce, qui prenoit depuis l'Isthme de Corinthe, jusqu'à Mégare, & qui conduisoit dans l'Attique. Hadrien le fit élargir de son tems.

A l'endroit où ce chemin forme une espèce de gorge, dit Pausanias, il est bordé de grosses roches, dont l'une nommée *moluris*, est sur-tout fameuse, parce qu'on prétend que ce fut sur cette roche qu'Ino monta pour se précipiter dans la mer, avec Mélicerte, le plus jeune de ses fils. Cette roche de *moluris*, étoit consacrée à Léucothoé & à Palémon; les roches des environs n'étoient pas moins odieuses: on les nommoit *scironides petræ*.

Pausanias ajoute: au sommet de cette montagne qui commande le chemin, il y a un temple de Jupiter surnommé *Aphesius*. Au même endroit on voyoit une statue de Vénus, une d'Apollon, & une de Pan; plus loin on trouvoit le tombeau d'Euristhée; car on prétendoit que cet implacable ennemi d'Hercule, vaincu enfin par les enfans de ce héros, & obligé de sortir de l'Attique, avoit été tué par Iolas, dans le lieu même où est sa sépulture; en descendant de la montagne, on voyoit le temple d'Apollon, surnommé *Latoüs*. (D. J.)

SCIROS, (*Géog. anc.*) *Scirus* ou *Sciron*, bourg de l'Attique, entre Athènes & Eleusis, selon Pausanias, l. I. c. xxxvj. qui donne l'origine du nom de ce bourg; pendant que les Eléusiniens, dit-il, avoient la guerre avec Erechtee, il leur vint de Dodone un prophète qui avoit nom *Sciros*: ce fut lui qui consacra ce vieux temple de Minerve Scirade, qu'on voit à Phalère; ensuite ayant été tué dans le combat, il fut inhumé sur le bord d'un ruisseau, & depuis ce tems là le ruisseau & le bourg ont porté le nom du héros. On ne fait de quelle tribu étoit le bourg de *Sciros*, mais il s'y faisoit une fête en l'honneur de Minerve, le 12 du mois *Scirophorion*. (D. J.)

SCIRPHÆ, (*Géog. anc.*) ville de la Phocide, selon Etienne le géographe; elle est aussi connue par une médaille de l'empereur Claude, où on lit ce mot, *σκιρφαίων*. (D. J.)

SCIRPUS, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plan-

te, dont les fleurs n'ont point de pétales; elles sont composées de plusieurs étamines, & réunies en une sorte de tête écaillée; le pistil fort des ailes des écailles, & il devient dans la suite une semence triangulaire; les semences sont aussi réunies en une sorte de tête: ajoutez aux caractères de ce genre, que les tiges ne sont pas triangulaires. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

C'est en français le *jonc de marais*, & Tournefort la met sous le genre des joncs. Il compte deux ou trois espèces de jonc de marais; la principale que nous allons décrire, est celle qu'il appelle *scirpus palustris*, *altissimus*, *inst. rei herbar.* 528. le grand jonc de marais, auquel Pline compare la portion supérieure de la tige du *papyrus*.

Cette espèce de jonc a en effet beaucoup de rapport avec le *papyrus*, & elle la représente assez bien avec ses tiges droites, nues, lisses, sans aucuns nœuds, & dont le sommet est aussi garni d'un panache par le corps qui en compose l'intérieur, & qui est d'une substance blanche, fibreuse, moëlleuse & spongieuse, couverte d'une écorce mince & de couleur verte. Cette plante d'ailleurs est pareillement aquatique, & croît plus volontiers dans les lacs, les étangs, les lieux marécageux, & sur les bords des rivières: elle imite encore le *papyrus* par la longueur de ses tiges, qui dans les plus hautes, est de six à sept piés, & par l'épaisseur qui vers le bas, à l'endroit où elles sont plus grosses, est d'environ un pouce, & quelquefois plus.

Mais, pour que les tiges parviennent en cet état d'embonpoint, il faut que la plante naisse au milieu des eaux, & qu'elle en soit continuellement baignée, sans cependant en être trop surchargée; car alors, bien loin de produire des tiges, elle ne pousse que des feuilles très-longues & fort étroites: changement bien singulier dont ne s'étoit pas aperçu Tournefort; puisque dans l'ouvrage déjà cité il indique cette variété comme une plante particulière, sous le genre des algues, & à laquelle il donne le nom d'*alga fluviatilis*, *graminea*, *longissimo folio*.

S'il au contraire le *scirpus* vient hors de l'eau dans des terrains simplement humides, ses tiges ne sont jamais aussi élevées ni aussi grosses; & les feuilles, qui par leur pédicule en forme de gaine, couvrent la base de ces mêmes tiges, sont très-courtes & fort peu apparentes. On peut les comparer à un petit bec qui termineroit d'un seul côté le bout supérieur d'un tuyau membraneux. Quant à la figure des tiges, elles sont rondes comme un bâton; mais elles diminuent de grosseur d'une manière insensible, & vont aboutir en pointe à l'extrémité supérieure. Le panache qu'elles portent, n'est pas considérable; il est composé de quelques pédicules courts, épars, simples ou rameux, auxquels sont attachés de petits épis écaillés, ou paquets de fleurs, arrondis en forme d'œuf, & de couleur brune-foncée ou roussâtre: ces pédicules ne sont point à leur naissance entourés de feuilles, telles qu'on en trouve à la base du panache du *papyrus*.

La partie inférieure des tiges du *scirpus* est blanche, tendre, succulente, douce au goût, & d'une saveur approchante de celle de la châtaigne: les enfans la mangent avec plaisir. Les racines de cette plante, cachées sous l'eau plus ou moins profondément, rampent & s'étendent fort au loin sur le fond des lacs & des rivières, d'où elles poussent un grand nombre de tiges; de façon que par rapport à leur prodigieuse multitude, on peut très-bien en comparer le coup-d'œil à une forêt de mâts ou de plantes sans branches & sans feuilles, comparaison dont Cassiodore s'est servi pour exprimer celui qu'offrent les tiges du *papyrus*.

Après tous ces détails, nous allons examiner quels

étoient les usages du *scirpus*, sur-tout en Italie & chez les Romains. Pline nous apprend qu'on en fabriquoit des bonnets ou des especes de chapeaux, des nattes, des couvertures pour les maisons, des voiles pour les vaisseaux; & qu'après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on employoit la partie intérieure, moëlleuse & spongieuse, comme une meche propre pour les flambeaux qu'on portoit dans les funérailles. Voici les paroles de Pline: *Nec in fruticum, nec in veprium, cauliumve, neque in herbarum aut alio ullo quam suo genere numerentur jure: scirpi fragiles palustresque ad tegulum (tegillum espece de bonnet selon un des meilleurs manuscrits) tegetesque, à quo detracta cortice candelæ luminibus, & funeribus serviunt: firmior quibusdam in locis eorum rigor; namque iis velificant non in pado tantum nautici, verum & in mari piscator africanus, præpostero more vela intra malos suspendens & mapalia sua Mauri tegunt.*

L'interprete de Théocrite a fait observer qu'on tenoit de semblables flambeaux allumés au-tour du cadavre, tant qu'il restoit exposé; & Antipater nous apprend que la meche de *scirpus* & de *papyrus* étoit enduite de cire: *Facem ceream tunicam habentem, saturni ardentem lychnum junco & tenui confectum papyro.*

Daléchamp, dans son *histoire des Plantes*, indique deux especes de *scirpus* dont on tiroit une moëlle d'une substance spongieuse, assez compacte, très-flexible, un peu sèche, & de couleur blanche, laquelle étoit employée à des meches pour les lampes. Nous avons vu à Paris, depuis quelques années, reparoitre cette sorte de meche que l'on présentait aux passans, & que l'on annonçoit pour des *meches éternelles*. Lorsqu'on veut tirer la moëlle des tiges du *scirpus*, on se sert de deux épingles que l'on passe à-travers le bout inférieur d'une tige, de manière qu'elles se croisent; on les tient ensuite assujetties dans cette position, & après on prend le petit bout qui se trouve au-dessus des épingles; on le tire, en agissant comme si l'on vouloit partager la tige en quatre parties égales; mais à mesure qu'elle se partage, l'écorce abandonne la moëlle, qui à la fin de l'opération reste entière, pendant que l'écorce est séparée en quatre lanières.

À la suite du même passage de Pline, conformément à l'édition qu'en a publiée Daléchamp, on lit: *Proximèque æstimanti hoc videantur esse quo inferiore Nili parte papyri sunt usu.* Ce que le traducteur de l'histoire des plantes, du même auteur, explique ainsi: De sorte que « considérant de-près la nature » de ce jonc, il semble qu'on puisse s'en servir comme l'on fait du *papyrus* dans la basse Egypte ». Mais cette leçon varie; car un ancien manuscrit la donne ainsi: *Proximè æstimanti hoc videatur esse quod interior mundâ parte pari sunt papyri usui*; & dans un autre plus ancien & plus estimé que possédoit le célèbre de Thou, & qui maintenant est conservé à la bibliothèque du Roi, elle est autrement écrite: *Proximèque æstimanti hoc videatur esse quod in interiore parte mundum papyrum usui det.*

Il s'explique après, en disant, que si l'on examine avec attention les usages du *scirpus*, on trouvera de plus que sa substance intérieure peut servir à faire un beau papier. Ce qui en quelque manière pourroit être vrai; car ayant séparé la tige du *scirpus* en différentes lames par le moyen d'une aiguille, on a des lames fort blanches, & même plus fines que celles qu'on séparoit anciennement de la tige du *papyrus* d'Egypte; & étant desséchées, elles sont également flexibles. En écrivant sur l'une de leurs faces, on ne s'est pas aperçu que l'encre passât à-travers, ni qu'elle s'étendît, ou fît des bavures. Aussi Hermolaüs remarque fort-à-propos, que plusieurs auteurs ont confondu le *scirpus* avec la plante que les

Grecs ont appelée *biblos* ou *papyrus*, confusion de nom qui paroît avoir été chez les Romains & chez les Grecs. On a tout lieu de le conjecturer par ce vers de Martial, *ad titulum farctus papyro dum tibi thorus crescit*; & par un passage de Strabon, où en parlant de certains lacs de la Toscane, il dit: *τύφη τε καὶ παπυρος, ἀνθήλη τε πολλή κατακόμιζεται ποταμοῖς εἰς τὴν Ῥώμην, ἐς, ἐνδιδόασιν αἱ λίμναι μέχρι τῆς Τιβέρεως. Et typha & papyrus & anthela multa, afferuntur Romam per flumina quæ demittunt lacus usque Tiberim.*

On voit par ce passage, que dans les lacs de la Toscane il croissoit une plante, à laquelle on donnoit le nom de *papyrus*, & dont on faisoit à Rome des conformations bien considérables, puisqu'on l'apportoit en grande quantité, *copiosè*. Mais on pourra demander à quoi les Romains employoient cette plante & les deux autres conjointement citées; savoir le *typha*, ou masse d'eau, & l'*anthela*, que l'on pense n'être autre chose que le panache des fleurs d'une espece de roseau aquatique, auquel les Grecs ont donné le nom de *ανθήλη*, par rapport à ses fleurs qui sont chargées ou environnées d'un duvet fin & foyeux.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de répondre à cette question, les anciens ne s'étant pas assez expliqué sur ce sujet, on peut cependant y satisfaire en quelque forte, mais sur-tout par rapport à cette espece de *papyrus*, si l'on fait réflexion sur de certaines pratiques que les Romains observoient dans leurs funérailles. Nous apprenons par le vers de Martial, que les lits des morts qu'on portoit sur le bucher, étoient remplis de *papyrus*, *farctus papyro dum tibi thorus crescit*. Voilà sans doute le *papyrus* dont parle Strabon, & un des usages qu'on en faisoit à Rome; mais il ne faut pas croire, comme Guilandin semble l'avancer, que ces lits fussent composés des racines du *papyrus* apportées d'Egypte: cette matiere étoit trop utile, trop nécessaire, & si l'on peut dire, trop précieuse dans le pays, à cause de la rareté des autres bois, pour qu'il eût été possible d'en transporter ailleurs une certaine quantité. C'est donc un *papyrus* commun & assez abondant dont on a pu faire usage à Rome; tel est celui dont parle Strabon, qui venoit des lacs de la Toscane, & par les rivières qui se dégorgeant dans le Tibre.

On se persuadera peut-être que ce *papyrus* doit être l'espece qui se trouve communément dans les marais de Sicile, de la Calabre & de la Pouille: cette opinion paroît d'abord fort vraisemblable, & elle a eu ses partisans: néanmoins nous ne croyons pas qu'on puisse l'adopter; car il faudroit, pour en prouver la vérité, que l'on eût découvert la plante de Sicile dans les lacs de la Toscane, & nous ne voyons pas qu'aucun botaniste l'ait observée autre part qu'en Sicile, dans la Calabre, & dans la Pouille; ce qui semble nous assurer que le *papyrus* de Strabon est une plante toute différente. Voyez *PAPYRUS*.

Le savant Micheli, qui vivoit à Florence, étoit le botaniste le plus à portée de faire cette recherche; cependant il avoue qu'il n'avoit pas encore pu visiter les lacs dont parle Strabon. Il faut espérer que les botanistes qui vivent actuellement en Italie, s'empresseront d'éclaircir un point d'histoire aussi curieux, qu'il est intéressant. *Mémoire des Inscriptions, tome XXVI. (D. J.)*

SCIRROPHORION, f. m. (*Calend. d'Athènes.*) mois attique; on le nommoit ainsi, parce que pendant ce mois on célébroit chez les Athéniens les fêtes de Minerve appelées *Scirrophoria*, à cause que dans la procession en l'honneur de la déesse, on portoit un dais, car *σκιρρόν* signifie un *dais*, un *poêle*; & le droit de le porter appartenoit aux théobutades, famille sacerdotale. Le mois *Scirrophorion* étoit le dou-

zième & le dernier de l'année des Athéniens; il avoit vingt-neuf jours, & répondoit au commencement de notre mois de Juin. *Voyez* MOIS ATHÉNIENS. (D. J.)

SCIRTIANA, (Géog. anc.) ville de la Macédoine. L'itinéraire d'Antonin la marque sur la route d'Aulona à Constantinople, en passant par la Macédoine. Elle se trouvoit entre *Lychnidum*, & *Castra*, à vingt-sept milles du premier de ces lieux, & à 15 milles du second. On ignore si elle tiroit son nom des peuples *Scirtari* de Pline, ou des *Scirtones* de Ptolomée. (D. J.)

SCIRTONIUM, (Géog. anc.) ville qu'Etienne le géographe met dans l'Arcadie. Pausanias, l. VII. c. xxvij. qui écrit *Scyrtonium*, en fait une place des Egyptiens, & dit qu'elle fut une des villes qui envoyèrent la meilleure partie de leurs citoyens pour peupler Mégalopolis. (D. J.)

SCISSILE, adj. (Gram.) qui se peut couper, fendre, diviser, comme le bois, la pierre. L'ardoise est *scissile*, quoique ce soit une espèce de pierre.

SCISSION, f. f. (Gramm.) c'est la même chose que *division*, *séparation*. Il se dit au simple & au figuré; la *scission* d'un corps; la *scission* d'une église d'avec une autre. Les Protestans ont fait *scission* d'avec les Catholiques.

SCISSURE, f. f. (Ostéologie.) Les Anatomistes nomment *scissure* une espèce de cavité dans l'os. Elle ne diffère de la *sinuosité* qu'en ce qu'elle a moins de largeur, que sa surface n'est couverte que du périoste, & qu'elle ne loge que des vaisseaux; telle est celle des côtes: au lieu que la *sinuosité* a sa surface couverte d'un cartilage, & ne loge pour l'ordinaire que des tendons. (D. J.)

SCITIE, SATIE ou SETIE, f. f. (Marine.) sorte de barque d'Italie, ou de petit vaisseau à un pont qui a des voiles latines. Les Grecs & les Turcs donnent aussi ce nom à leurs barques.

SCIURE, f. f. (Gramm. Econom. rustique.) action de ceux qui scienc. On dit la *sciure* des blés, la *sciure* des planches. *Sciure* se prend plus ordinairement pour la poudre d'un corps qui tombe sous l'action de la scie. On dit de la *sciure* de bois.

SCLARÉE, f. f. (Botan.) Tournefort établit 25 sortes de *sclarée*, dont la plus commune est nommée *gallitrichum sylvestre*, seu *sclarea pratensis*, flore cæruleo, I. R. H. 179. On l'appelle en François *orvale*, *voyez* ORVALE. (D. J.)

SCLAVE, *voyez* MENDOLE.

SCLÉROME DE L'UTERUS, (Médec.) tumeur renitente & skirrheuse qui se forme dans quelque endroit de l'utérus, mais principalement dans le col de ce viscère. Elle ne diffère d'une tumeur inflammatoire qu'en ce qu'elle est moins douloureuse & en même tems incurable. (D. J.)

SCLEROPHTHALMIE, f. f. terme de Chirurgie, espèce d'ophtalmie dans laquelle les bords des paupières & les yeux deviennent secs, durs, rouges, & douloureux. Les paupières dures & seches ne s'ouvrent qu'avec peine après le sommeil, à cause de leur dureté & de la sécheresse de la chassie qui les colle. *Voyez* OPHTHALMIE.

SCLÉROSARCOME, f. m. (Lexic. médic.) σκληροσάρκωμα, de σκληρός, dur, & σαρκόμα, sarcome; c'est une tumeur dure & charnue qui affecte les gencives, & qui ressemble quelquefois à une crête de coq. Cette tumeur est souvent produite par une humeur scorbutique dont le sang est attaqué. (D. J.)

SCLÉROTIQUE, f. f. (Anatom.) La portion opaque de la cornée se nomme *sclérotique*, mot tiré du grec, qui signifie dur; en effet cette tunique est compacte comme du parchemin, dure, épaisse, blanche, & peu vasculaire, & composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur les autres; elle reçoit des

arteres & des nerfs, représentés par Eustachius, Ruysch, & autres; elle sert principalement à affermir la figure de l'œil, à appuyer les vaisseaux, & à soutenir les muscles & les tendons. C'est aussi dans cette forte tunique que consiste presque tout le ressort des parties du globe de l'œil. Sa portion antérieure renferme plusieurs pièces courtes & plates, & qui par leur arrangement en font le contour. Toutes ces pièces appliquées les unes aux autres en manière de tuiles, se tiennent ensemble par de petites membranes assez lâches, en sorte que les diamètres de l'œil doivent s'allonger dans le tems que son axe se raccourcit, contre ce que pensoit M. Perrault.

Un anatomiste moderne a voulu regarder la *sclérotique* & la cornée comme deux membranes distinctes, & seulement unies ensemble par un tissu fibreux très-fin & très-ferré; mais ce système n'est pas appuyé sur des raisons assez fortes pour détruire l'opinion reçue.

Quoique la *sclérotique* dans l'homme soit compacte & ferme, elle a encore plus de fermeté dans un grand nombre de bêtes, & dans quelques-unes elle est antérieurement cartilagineuse ou osseuse. Dans les oiseaux, par exemple, la *sclérotique* est formée par l'assemblage de plusieurs lames osseuses, longues, étroites, disposées selon la direction de l'axe du globe, & artistement ajustées les unes à côté des autres. Elle est cartilagineuse dans la plupart des gros poissons, & dans la baleine elle est prodigieusement épaisse à sa partie postérieure. (D. J.)

SCLÉROTIQUE, (Médecine.) médicament propre à affermir & consolider la chair des parties auxquelles on l'applique; tels sont le pourprier, la morelle, la joubarbe, le psyllium, &c.

SCO ou SANSJO, NARU-FATSI-KAMI, ou KAWA-FASI-KAMI, f. m. (Hist. nat. Bot.) c'est le poivrier du Japon. Ce célèbre arbrisseau s'élève d'environ deux toises; son écorce est grasse, de couleur tannée, garnie de tubercules & de quelques pointes d'un demi-pouce de long; son bois est léger, foible & moëlleux; ses feuilles, dont le pédicule est très-court, sont en forme d'ailes l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq travers de doigt, semblables en partie à celles de frêne; ovales, d'un verd très-agréable, avec un bord un peu crénelé, & une côte tendre qui les traverse dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs qui naissent aux aisselles des feuilles, & au bout des petits rameaux, ont sept à huit pétales, & autant d'étamines, dont le sommet est rond & jaune. Ses fleurs sont d'une figure à-peu-près ronde, & de la grosseur d'un grain de coriandre; après la chute de la fleur il paroît une ou deux capsules féminales de la grosseur d'un grain de poivre, membraneuses, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules roussâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laisser sortir une seule semence ovale, un peu dure, de la grosseur d'un grain de cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, sans faveur, mais seulement un peu chaude. Cet arbrisseau a dans toutes ses parties, mais principalement dans son écorce, ses feuilles & son fruit, un goût de poivre ou de pyrethre brûlant & aromatique. Son écorce séchée, & sur-tout les capsules féminales, s'emploient dans les alimens au lieu de poivre & de gingembre. Les médecins pilent les feuilles, dont ils font, avec de la farine de riz, un cataplasme résolutif pour les parties attaquées de fluxions douloureuses. Il y a un *sjo* ou *sansjo* sauvage qui a une partie des mêmes vertus. *Voyez* Kempfer, *hist. du Japon*.

SCO-ASSOU, f. m. (Hist. nat.) espèce de cerf du Brésil, que quelques voyageurs ont nommé l'*âne-vache*. Il est moins grand que nos cerfs d'Europe, son bois est plus court, son poil est aussi long que celui d'une chevre.

SCODRA, (Géog. anc.) ville de l'Illyrie; Plin

& Vibius Sequester, *l. III. c. xxij.* la placent sur le Drilo, aujourd'hui le Drino; & Plin, *de Fluminib.* lui donnent le titre d'*Oppidum civium romanorum.* Gentius, selon Tite-Live, *l. XLIV. c. xxxj.* s'étoit emparé de cette ville, & elle étoit comme le boulevard de son royaume. C'étoit la place la mieux fortifiée qu'eussent les Labéates, & on ne pouvoit en approcher que très-difficilement. Deux rivières l'environnent; celle de Clausula coule à l'orient de la ville, & celle de Barbana au couchant. Cette dernière a sa source dans le marais Labéatide. Ces deux rivières, continue l'historien, se joignent ensemble, & tombent dans le fleuve Oriundus, qui prend sa source au mont Scodrus, & qui, après s'être accru des eaux de diverses rivières, va se perdre dans la mer Hadriatique.

On a une médaille de l'empereur Claude, où on lit ces mots : *Col. Claudia Augusta Scodra.* Ce qui fait voir que cette ville devint colonie romaine. Dans le moyen âge, *Scodra* fut mise dans la province Prévalitane. Elle conserve encore présentement son ancien nom, mais assez corrompu, car elle est appelée *Scutari* par les Italiens, & *Scadar* par les habitants du pays. Elle appartient aux Turcs, qui la regardent comme une place de quelque importance. Voyez SCUTARI. (D. J.)

SCOLECIA, f. f. (*Mat. méd. anc.*) nom donné par les anciens à une espèce de verd-de-gris, *scolecia arugo.* Ils en distinguoient deux sortes, l'une fossile, & l'autre factice; la dernière se préparoit en battant une certaine quantité de fort vinaigre dans un mortier de cuivre de Chypre avec un pilon de même métal. On frottoit rudement le pilon contre le mortier jusqu'à ce que le vinaigre fût devenu épais & visqueux; alors on y jettoit une petite quantité d'alun ou de sel gemme, ou de sel marin ou de nitre; on remuoit le tout au soleil pendant les chaleurs de la canicule, jusqu'à ce qu'il eût acquis la couleur de verd-de-gris, avec une consistance gluante; enfin on retiroit cette composition, à laquelle on donnoit la forme de longs fils, qui étant séchés, ressembloient à de petits vers, d'où elle prit le nom de *scolecia.* (D. J.)

SCOLIE, f. f. (*Littérat.*) nom que les Grecs donnoient à leurs chansons à boire.

On les nomma ainsi du mot *σκολις*, oblique & tortueux, pour marquer ou la difficulté de la chanson, au rapport de Plutarque, ou la situation irrégulière de ceux qui chantoient, comme le veut Artimon, cité par Athénée. Sur quoi il est bon de remarquer que dans les festins des Grecs ceux qui chantoient tenoient à la main une branche de myrte qu'ils faisoient passer aux autres convives; mais comme cette branche ne passoit pas toujours de main-en-main au plus proche voisin, & que souvent la première personne du premier lit, après avoir chanté, renvoyoit le myrte & le droit de chanter à la première du second lit: celle-ci a la première du troisième, & ainsi du reste, jusqu'à ce que tout le monde eût dit sa chanson. Quelque-uns croient que les *scolies* avoient tiré leur nom de l'irrégularité du chemin qu'on faisoit faire à la branche de myrte.

On attribue à Terpandre l'invention des *scolies*, & à son imitation Alceé, Anacréon & la favante Praxilla en firent. Ces *scolies* regardoient ou la morale, ou la mythologie, ou l'histoire, quelques-unes étoient satyriques, d'autres rouloient sur l'amour, d'autres sur le vin, & dans celles-ci il étoit souvent fait mention du cottabe. Voyez COTTABE & CHANSON.

SCOLLIS, (*Géog. anc.*) *Scolis*, dans Xénophon & dans Etienne le géographe, montagne du Péloponnèse dans l'Achaïe propre. Strabon, *liv. VIII. p. 387.* dit que le fleuve Larissus y prenoit sa source,

& qu'elle étoit nommée Πέτρα Ὀλένη, *Petra Olenia*, par Homère. Il dit ailleurs que la montagne *Scollis* étoit commune aux Dyméens, aux Tritéens & aux Eléens, & qu'elle ne faisoit qu'une même chaîne avec la montagne Lampéïa dans l'Arcadie. (D. J.)

SCOLOPENDRE, voyez MILLEPIÉS.

SCOLOPENDRE vulgaire, (*Botan.*) voyez LANGUE de cerf, *Botan.*

SCOLOPENDRE DE MER, *physalus*, insecte auquel on donne en Normandie le nom de *taupe de mer*; il a une conformation très-particulière, & une forme ovale; son corps est plus large au milieu qu'aux extrémités; la partie postérieure se termine en pointe. L'abdomen est sillonné par des rugosités, & couvert de poils fins & foyeux. Il y a sur chaque côté du corps vingt-huit appendices terminées chacune par une aigrette de poils roides; on croit que ces appendices servent au mouvement progressif de cet animal en faisant les fonctions de nageoires; quand les aigrettes de la scolopendre sont hérissées, elle a quelque ressemblance avec un porc-épic; la couleur de ces aigrettes n'est pas la même dans tous les individus, dans les uns elles sont d'un noir luisant ou d'une belle couleur d'or, & dans d'autres elles ont une belle couleur verte. La bouche se trouve dans la partie antérieure du corps qui est terminée par une appendice ressemblant aux barbes de certains poissons. Le dos est plus convexe que le ventre, & couvert de tubercules plus petits que les appendices des côtés, & hérissés de poils, dont les uns sont roides & les autres lanugineux. La peau du dos est fort ample, & n'a aucune adhérence avec les parties qu'elle recouvre; il y a de chaque côté du corps un grand nombre de petits trous qui s'ouvrent au dehors entre les appendices latérales, & qui donnent à l'eau un libre passage en tout sens, par le moyen de la contraction & de la dilatation alternative de cette peau. Cet insecte se grossit beaucoup hors de l'eau en dilatant la peau du dos, alors il remplit d'air la cavité que forme cette dilatation, & il surnage très-aisément; s'il contracte ensuite cette peau, l'air sort, la peau s'affaisse, & l'animal s'enfonce dans l'eau. *Collection académique, tome V. de la partie étrangère. Voyez INSECTE.*

SCOLOPOMACHÆRION, f. m. (*Chirur. anc.*) c'est un bistouri que les Grecs appelloient de ce nom, qui veut dire *bec de bécasse*. Il sert à dilater les plaies trop étroites de la poitrine, & à ouvrir les grands abcès. Aquapendente le recommande pour l'ouverture du ventre des hydropiques au-dessous du nombril, afin d'en épuiser les eaux; mais on ne se sert point aujourd'hui de cette méthode. Le bistouri en question doit avoir un petit bouton de fer à sa pointe pour la dilatation des plaies de la poitrine, crainte de blesser le poulmon. Scultet en a donné la figure dans son arsenal de chirurgie. Ce mot est dérivé de *σκολόπαξ*, bécasse, & *μακρίον*, couteau. (D. J.)

SCOLUS, (*Géog. anc.*) ville ou village de la Boéotie dans la Parasopie: ce village situé, selon Strabon, *l. IX. p. 408.* au pié du mont Cythéron, étoit dans un quartier rude, & où il n'étoit pas aisé de marcher, ce qui avoit donné lieu au proverbe,

Εἰς Σκῶλον μὲτ' αὐτὸς ἵμεν, μὴτ' ἄλλω ἐπιθεῖαι:

c'est aussi apparemment ce qui avoit occasionné son nom, car *σκῶλα* signifie une sorte d'épine, & tout ce qui peut blesser les piés de ceux qui marchent.

Du tems de Paulanias, *Scolus* ou *Solum* ne subsistoit plus; car en décrivant le chemin de Platée à Thebes, il dit, *l. IX. c. iv.* avant de passer l'Asope, si, en suivant son cours & en descendant, vous voulez faire quarante stades, vous verrez les ruines de la ville de *Solum*, parmi lesquelles s'est conservé un temple non encore achevé de Cérès & de Proserpine, avec deux bustes de ces déesses. Strabon nous

apprend, *l. IX. p. 408.* qu'il y avoit eu autrefois une autre ville du nom de *Scolus*, au voisinage de celle d'Olynthe. (*D. J.*)

SCOLYMUS, *f. m. (Botanique.)* ou *épine jaune*, genre de plante, dont voici les caractères. Son calice est écailleux; ses fleurons sont séparés les uns des autres par une petite feuille mince qui les couvre; la semence, quand elle est mûre, reste attachée à la feuille. Cette plante a toute l'apparence d'un chardon: on en compte deux espèces, mais qui n'ont pas besoin d'une description particulière. (*D. J.*)

SCOMBRARIA, (*Géogr. anc.*) promontoire de l'Espagne tarragonoise. Ptolomée, *l. II. c. viij.* le marque sur la côte des Contestains, entre la nouvelle Carthage & l'embouchure du Tuder. Peut-être que c'est le promontoire de Saturne de Plin, & que le nom moderne est *Cabo-di-Palos*. (*D. J.*)

SCOMBROARIA, (*Géogr. anc.*) île sur la côte d'Espagne. Strabon, *l. III. c. clix.* qui dit qu'on la nommoit aussi *l'île d'Hercule*, la met à 24 stades de la ville de Carthage. Il ajoute que les maquereaux, *scombri*, qu'on y pêchoit lui avoient donné son nom. (*D. J.*)

SCOMIUS, (*Géogr. anc.*) montagne de la Thrace: c'est une partie du mont Hémus, voisin de Rhodope, du côté du septentrion. Le fleuve Strymon, selon Thucydide, *l. II. p. 106. ed. 1614*, prenoit sa source dans cette montagne. (*D. J.*)

SCOON ou *SCONA*, (*Géogr. mod.*) bourg d'Ecosse dans la province de Perth, un peu au-dessous de Ruthwen, sur la rive gauche du Tai. Ce bourg étoit autrefois célèbre par une riche abbaye d'Augustins, dans laquelle étoit la chaire de marbre qui servoit au couronnement des rois d'Ecosse. Cette chaire fut enlevée par Edouard I. roi d'Angleterre, & elle se voit aujourd'hui dans l'église de Westminster. (*D. J.*)

SCOPÉLISME, *f. m. (Magie.)* espèce de charme qui se pratiquoit principalement en Arabie; on croyoit qu'en jettant des pierres enchantées par sortilège dans un champ, on l'empêchoit de rapporter. On fait comment le paysan Furius Ctésinius, accusé du crime de *scopélisme*, se justifia devant le peuple romain. (*D. J.*)

SCOPELOS, (*Géogr. anc.*) nom donné par les anciens à quatre îles différentes; l'une sur la côte d'Ionie; la seconde, au-devant de la Troade; la troisième est l'une des îles de la Propontide; & la quatrième, placée par Ptolomée, *l. III. c. xiv.* près de la côte de la Macédoine, est à présent connue sous le nom de *Scopoli*. Voyez *SCOPOLI*. (*D. J.*)

SCOPELUS, (*Géogr. anc.*) nom de deux villes: l'une de la Sarmatie asiatique sur le fleuve Varadanus; l'autre de Thrace. Leunclavius dit que les Turcs appellent cette dernière *Ischeboli*. (*D. J.*)

SCOPÉTIN, *f. m. (Hist. de la mil. franç.)* cavalier armé d'une scopette ou escopette; car on trouve l'un & l'autre mot dans Monet. L'escopette, dit Furetière, est une arme à feu faite en forme de petite arquebuse. Les gens d'armes s'en servoient sous Henri IV. & Louis XIII. Elle portoit quatre à cinq cens pas. (*D. J.*)

SCOPIA, (*Géogr. mod.*) vulgairement *Ufchup*, ville autrefois capitale de la Dardanie, & nommée par les anciens géographes *Scupi*. Voyez *SCUPI*.

Scopia est à présent une ville de la Turquie européenne dans la Servie, frontière de la Macédoine, près du Vardari, qu'on y passe sur un pont de douze arches, à 72 lieues au sud-est de Belgrade. Il y a un archevêque latin qui l'est aussi d'Ochrida. *Latit. 42. 15. (D. J.)*

SCOPIUS, (*Géogr. anc.*) nom d'une montagne, selon Plin, *l. IV. c. x.* & d'un fleuve de la Bithinie, selon le même auteur, *l. V. c. xxxij.* (*D. J.*)

SCOPOLI ISLES DE (*Géogr. mod.*) *Scopelo*, *Scop-*

pello & *Scogli*, par les anciens *Scopelos*, île de l'Archipel, entre celles de Sciatta & de Dromi, au-devant du golphe de Salonique. Elle a douze milles de circuit, & environ six mille habitans.

Il y a un bourg dans cette île, devant lequel les vaisseaux peuvent donner fond sur dix à douze brasses d'eau; on y charge du blé & du vin qui est fort du goût des Vénitiens. Les François y ont un consul, & les habitans ne payent à la Porte que cinq mille écus de tribut, qu'ils font tenir eux-mêmes à Constantinople. *Long. 42. 10. latit. 39. 32. (D. J.)*

SCORBUT, (*Maladies.*) le nom de *scorbut* a aujourd'hui une signification bien plus étendue qu'il ne l'avoit du tems des anciens. Rien n'est plus ordinaire, par exemple, que de mettre la cachexie, la goutte, la dyspnée, la paralysie, le rhumatisme & autres affections semblables au rang des affections scorbutiques.

Le *scorbut* proprement dit est une maladie à laquelle les habitans des côtes du nord sont fort sujets, & qui est la source de plusieurs autres maladies.

Comme ce mal trompe souvent par la grande variété de ses symptômes, il faut en décrire l'histoire pour en faire connoître la nature.

Les Anglois, les Hollandois, les Suédois, les Danois, les Norwégiens, ceux qui habitent la basse-Allemagne, les peuples du Nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, surtout ceux qui sont voisins de la mer, des lieux qu'elle arrose, des lacs, des marais; ceux qui habitent des lieux bas, spongieux, gras, situés entre des lieux élevés & sur les bords des rivières & des fleuves; les gens oisifs qui habitent des lieux pierreux pendant l'hiver; les marins qui se nourrissent de chair salée enfumée, de biscuit, d'eau puante & croupie; ceux qui mangent trop d'oiseaux aquatiques, de poisson salé endurci au vent & à la fumée, de bœuf, ou de cochon salé & enfumé, de matières farineuses qui n'ont point fermenté, de pois, de fèves, de fromage salé, âcre, vieux; ceux qui sont sujets à la mélancolie, & la manie, à l'affection hypocondriaque & hystérique, & à des maladies chroniques, & principalement qui ont fait un trop grand usage de quinquina; tous ceux-là, dis-je, sont sujets au *scorbut*.

Les phénomènes de ce mal dans son commencement, dans son progrès & dans sa fin, sont les suivans:

On est extrêmement paresseux, engourdi; on aime à être assis & couché; on sent une lassitude spontanée, & une pesanteur par tout le corps, une douleur dans tous les muscles, comme si on étoit trop fatigué, & surtout aux cuisses & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, surtout en montant & en descendant; le matin en s'éveillant on se sent comme rompu.

2°. On respire avec peine, & on est hors d'haleine, presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se desinent, il paroît des taches rouges, brunes, chaudes, livides, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle. Les gencives sont gonflées, avec douleur, démangeaison, chaleur, & saignent pour peu qu'on les presse; les dents se déchassent & s'ébranlent; on sent des douleurs vagues par toutes les parties internes & externes du corps, d'où naissent des tourmens cruels à la plevre, à l'estomac, à l'iléum, au colon, aux reins, à la vésicule du fiel, au foie, à la rate, &c. Il y a des hémorrhagies fréquentes.

3°. Les gencives sont d'une puanteur cadavéreuse; elles s'enflamment: il en sort du sang goutte-à-goutte; les dents vacillent, deviennent noires, jaunes, cariées, il se forme des anneaux variqueux aux veines ranines; il arrive des hémorrhagies souvent mortelles par la peau, sans qu'il paroisse aucune blessure, par les levres, la bouche, les gencives, l'éso-

phage

phagé, l'estomac, &c. il se forme sur tout le corps, & principalement sur les cuisses, des ulcères puans opiniâtres, qui ne cedent à l'application d'aucun remède.

Le sang tiré des veines a sa partie fibreuse, noire, grumelée, épaisse, & cependant il est dissous quant à sa partie sereuse qui est salée, âcre & couverte d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de douleurs rongean-tes, lancinantes qui passent promptement d'un en- droit à un autre, qui augmentent durant la nuit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les vis- cères; il paroît sur la peau des taches livides.

4°. On est sujet à différentes fièvres chaudes ma- lignes, intermittentes de toute espèce, vagues, pé- riodiques, continues, qui produisent l'atrophie, des vomissemens, des diarrhées, des dysenteries; à des stranguries succèdent la lipothymie, des anxié- tés mortelles, l'hydropisie, la phthisie, les convul- sions, les tremblemens, la paralysie, les crampes, les vomissemens & des selles de sang; le foie, la rate, le pancreas & le mésentère se pourrissent; alors le mal est très-contagieux.

La nature & les effets du *scorbut* nous démontrent sa cause: c'est un sang épaissi dans une de ses parties, & dissous dans l'autre, d'une âcreté & d'une salure alkaline ou acide, circonstances qu'il faut surtout soigneusement rechercher & distinguer.

Traitement. La cure thérapeutique consiste à dissou- dre ce qui est épais, à rendre mobile ce qui croupit, à donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

2°. Il faut épaissir ce qui est trop tenu, adoucir l'âcreté reconnue.

3°. En corrigeant l'un, il faut toujours avoir égard à la nature de l'autre.

Les forts évacuans ne font que rendre le mal re- belle.

Dans le premier degré on a recours à la saignée, à la purgation avec un minoratif, & répétée plus d'une fois. On peut se servir de la potion suivante.

Prenez d'une infusion de chicorée, huit onces: de manne, deux onces: de tamarins, une once; de sel polycreste, deux gros; de sirop de roses solutif avec le fené, six gros. Faites-en une potion que l'on prendra le matin à jeun.

Quelques jours après on peut prendre la potion suivante:

Prenez d'eau ou d'infusion de fumeterre, quatre onces: d'elixir de propriété, deux gros: de sirop de raifort, une once. On emploiera ensuite différens remèdes digestifs & atténuans, tels que la teinture de sel de tartre ou de mars, le tartre vitriolé, diffé- rens élixirs, différens sels volatils huileux, &c. les savons de toute espèce, les oxymels, les conserves d'oseille, d'alleluia, les oranges, les citrons, les li- mons & les grenades, & enfin les antiscorbutiques de la première classe, tels que les plantes aromati- ques, ombellifères & labiées, les crucifères, les menthes, les patiences, les eupatoires, les orobes, les absynthes & autres, les creffons, le becabunga, le botrys, &c.

Enfin on doit régler le régime, de façon qu'il soit tout opposé aux causes de la maladie.

Dans le second degré, on usera de scorbutiques un peu âcres, tels que l'ail, l'ailliaire, le pié de veau, le grand raifort, l'absynthe, les oignons, le cochlearia, l'aunée, la gentiane, le pastel, le passerage, le raifort sauvage, le trefle d'eau, la moutarde, & la pe- tite espèce de joubarbe.

On peut en faire des infusions, des apozemes, des bouillons, des sirops, des juleps, & autres pré- parations.

Suc antiscorbutique. Prenez de raifort sauvage ratif- fé, quatre onces: de feuilles récentes de cochlearia,

Tome XIV.

de flumulaire & d'ortie, de patience des jardins, de becabunga & d'oseille sauvage ou des jardins, de chaque une poignée; exprimez-en le suc, & le mê- lez avec du sucre; on en prendra six fois par jour, une demi-once par fois.

L'esprit antiscorbutique suivant est aussi indiqué.

Semences. Prenez de moutarde, de raifort des jar- dins, de roquette, de velar, de creffon de jardin, de feuilles de cochlearia, de chaque une once: de passerage & de raifort sauvage, de chaque deux poignées; après les avoir hachées menu & broyées, vous y ajouterez du sel marin, deux onces; d'écume de biere, une once; d'esprit de vin quantité suffi- sante; distillez trois fois, & cohobez à chaque fois.

On peut aussi des mêmes herbes faire un vin mé- dicinal, ou une biere antiscorbutique, en prenant les feuilles, les racines des plus énergiques, & les faisant macérer dans un tonneau de biere en fer- mentation, ou dans une quantité de vin du Rhin suffisante.

Dans le troisieme degré, les remèdes décrits ci- dessus sont excellens; on doit user copieusement de liquides doux, de diurétiques, antiseptiques, d'anti- scorbutiques, provoquer long-tems & légèrement les sueurs, les urines, & les selles.

On peut, par exemple, ordonner les antiscorbu- tiques dans le petit-lait; dans l'eau de nymphéa ou de guimauve, dans le lait; le gruau, & d'autre façon plus appropriée.

On peut adoucir les sucs, les infusions, avec les sirops de citron, de violette ou de nymphéa.

Dans le quatrieme degré, la maladie est desespé- rée; rarement arrive-t-il que l'on réussisse, & que même l'on rente la guérison.

Le *scorbut* est une maladie terrible, lorsqu'il est confirmé; elle est vraiment contagieuse; & le cada- vre d'un scorbutique, lorsqu'il vient à pourrir, est une semence terriblement efficace pour en étendre au loin l'infection; on le confond aujourd'hui avec la maladie hypocondriaque, il est vrai que cette ma- ladie a beaucoup d'affinité dans ses suites avec le *scorbut*.

Le changement d'air & de climat est un moyen assuré pour se garantir du *scorbut* dans ceux qui en sont menacés; l'exercice modéré, le calme des pas- sions, l'usage d'alimens doux, nourrissans, légere- ment aromatisés, sont des moyens sûrs de prévenir un mal si terrible.

Le lait & les autres alimens ou médicamens de cette nature, quoique contreindiqués dans le *scorbut* en général à cause de l'épaississement, du grumellement & de la dépravation du sang, peuvent cependant faire bien, & procurer du soulagement dans les cas d'acrimonie, de dissolution.

Comme les symptomes du *scorbut* sont infinis, & que leur multitude avec leur différence infinie con- tribue beaucoup à déguiser cette maladie & à la mas- quer, il faut reconnoître leur cause, & ne point s'ex- poser à prendre le change; toutes les maladies peu- vent se couvrir de l'apparence du *scorbut*, & celui-ci peut prendre la tournure de toutes les maladies ima- ginables. C'est ce qui fait la difficulté du diagnostic & du pronostic.

On peut déterger les gencives & leurs ulcères avec l'essence d'ambre, la teinture de myrrhe, le storax, l'esprit-de-vin camphré, l'esprit de sel dolci- fié qu'on mêlera avec le miel rosat; & sur les tu- meurs sanguinolentes on appliquera de l'onguent ægyptiac mêlé avec du miel rosat & de l'esprit de cueillerée; on fera boire au malade une décoction de raifort dans du lait, ou de sommités de pin dans de la biere.

Le *scorbut* qui étoit jadis inconnu dans nos con- trées, y devient commun comme en Angleterre;

IIiii

le *spleen* qui nous vient de cette île, nous amène aussi le premier. Les maux de rate ordinaires à nos vapeurs, à nos gens de lettres, & à mille gens qu'une éducation impérieuse & trop remplie de sentimens de présomption met fort au-dessus de leur rang & de leur état, ont fait naître dans notre climat les maladies de l'esprit & le *scorbut*. La même cause qui a multiplié les vapeurs, ou cette maladie des gens d'esprit qui règne à la cour, comme à la ville, chez le marchand, comme chez l'homme de robe, a semé en même tems le *scorbut* sur nos côtes, & dans le centre même de la capitale; & Paris, par le dérèglement des mœurs, & la folie qui conduit l'esprit de ses habitans, est aussi incommodé du *scorbut* que les peuples du Nord.

L'affection hypocondriaque peut d'autant mieux disposer à cette maladie, qu'elle rend les tendons, les nerfs & les autres parties sensibles du corps d'une sécheresse extrême : cette aridité cause une effervescence avec un épaississement du sang qui vient à prendre une consistance résineuse, & qui formant des obstructions dans les viscères, empêche les sécrétions, les excrétions, & détruit l'ordre des fonctions naturelles, qui dépend de l'égalité de ces mêmes sécrétions; les impuretés de la lymphe & de la sérosité retenue dans la masse des humeurs, y produisent cette dissolution, ce sel muriatique & ces dispositions cachectiques, érépilateuses de l'habitude du corps, ces hémorrhagies, ces ulcères, ces croutes, ces taches violettes qui sont suivies le plus souvent de la gangrene.

On peut donc regarder le chagrin ou la folie de l'esprit jointe au mauvais régime, comme la première cause & l'époque de la naissance du *scorbut* dans le cœur du royaume, où il ne peut être produit par les mêmes causes que celui des gens de mer.

Le *scorbut* dont on vient de parler, produit par les vapeurs, est celui des riches que la saignée, le régime exact, les évacuans peuvent guérir, d'autant qu'il provient d'un sang trop étoffé, & trop garni de parties volatiles & sulphureuses, par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, par le défaut d'exercice, la vie oisive, & l'intempérance ordinaire aux personnes aisées.

Le *scorbut* des pauvres est bien différent; la misère, la disette & les calamités publiques le font naître; la famine, le mauvais air, l'usage d'alimens corrompus, de blés gâtés, d'eau croupie & puante, de vin & de bière aigre entretiennent cette disposition vicieuse du sang; les pauvres dans les hôpitaux, les soldats dans les hôpitaux militaires, dans les camps nombreux où les eaux & les vivres sont rares, sont très-sujets à cette maladie.

Le *scorbut* des pauvres demande à être traité d'une façon toute différente de celui des riches, la saignée & les évacuans y deviennent nuisibles; les remèdes violens y sont dangereux; il faut ici soutenir les forces vitales languissantes, réparer les parties sulphureuses du sang qui sont ou détruites ou en petite quantité; il faut réveiller les esprits, enrichir de parties volatiles & nourricières le sang qui manque de substance solide; la nourriture tempérante & eupéptique, modérée, donnée à de fréquens intervalles, les cordiaux doux sont les meilleurs remèdes pour cette espèce de *scorbut*.

On peut voir par tout ce qui vient d'être dit, que le *scorbut* est une maladie fort compliquée, difficile à connoître, & encore plus pénible à guérir. C'est ici que l'on peut dire : *ars longa, vita brevis, judicium difficile*.

SCORDISCIENS, f. m. pl. (*Hist. anc.*) peuple de l'ancienne Thrace, mais originaire de Gaule, qui vainquit les Romains. L'usage de l'or & de l'argent étoit défendu dans leur pays, ce qui ne les empêcha

point d'aller, sous la conduite de Brennus, piller le temple de Delphes. Voyez l'article suiv.

SCORDISQUES, (*Géog. anc.*) *Scordici* ou *Scordica*, peuples de la basse Pannonie. Ptolomée, l. II. c. xvj. dit qu'ils habitoient dans la partie orientale de cette province, en tirant vers le midi. Strabon, liv. VII. les met à l'orient de la Pannonie, πρὸς ἑω, & ils habitoient, selon Tite-Live, liv. XL. chap. lvij. entre les Dardaniens & les Dalmates.

Les *Scordisques* n'eurent pas toujours une demeure fixe; on les voit tantôt à l'orient de la Pannonie, tantôt au milieu de cette province, quelquefois sur le bord du Danube, quelquefois des deux côtés de ce fleuve, & en divers autres endroits.

C'étoit un peuple errant & d'une origine gauloise; car Strabon, liv. VII. pag. 313. les appelle *Scordicigalli*. Ils furent puissans quand ils commencèrent à paroître dans ces quartiers; mais du tems de Strabon ils étoient si peu considérables qu'à peine connoissoit-on leur nom. Appien, in *Illyric*. nous apprend que ce fut Scipion qui les réduisit à ce triste état; voici leur histoire en peu de mots.

Les *Scordisques* étoient un ancien peuple, gaulois d'origine, mais transplanté sur les bords du Danube. Leurs pères avoient autrefois accompagné Brennus au pillage du temple de Delphes. Après l'horrible désastre qui dissipa cette armée, les débris s'en séparèrent en diverses contrées. Une partie s'alla établir vers le confluent du Danube & de la Save, c'est-à-dire dans le pays où est aujourd'hui Belgrade, & prit le nom de *Scordisques*, dont l'étymologie n'est pas connue. Leur férocité naturelle jointe à l'âpreté du climat, & leur commerce avec les nations barbares, dont ils étoient environnés, les porta à faire la guerre aux Romains, qu'ils vainquirent sous le consulat de Caton, l'an de Rome 638. Fiers de ce succès, ils ravagèrent les provinces de l'empire, jusqu'à la mer Adriatique; mais les généraux romains qui succédèrent à Caton, & Scipion en particulier, remportèrent diverses victoires sur ce peuple, dont il n'est plus parlé dans la suite des tems. (D. J.)

SCORDIUM, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) le *scordium* des Botanistes, des Apothicaires, est l'espèce de germandrée aquatique, que Tournefort appelle *chamædris palustris, canescens*; sa racine est fibreuse, rampante, vivace; elle pousse plusieurs tiges longues comme la main, quelquefois d'un pié, quarrées, velues, creuses, rameuses, inclinées vers la terre, & serpentantes. Ses feuilles sont opposées, oblongues, plus grandes que celles de la germandrée ordinaire, ridées, dentelées en leurs bords, molles, velues, blanchâtres, d'une odeur d'ail qui n'est pas désagréable, & d'un goût amer. Ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles, le long des tiges & des rameaux, petites, en gueule; chacune d'elles est un tuyau évasé par le haut, & prolongé en livre, découpée en cinq parties, de couleur rougeâtre. Après que ces fleurs sont passées, il leur succède quatre semences, menues, arrondies, renfermées dans une capsule, qui a servi de calice à la fleur.

Cette plante croît aux lieux humides & marécageux; elle fleurit en Juillet, & varie en grandeur; lorsqu'on la transplante dans les jardins, elle y périclît aisément. On dit qu'on redoit la découverte des vertus du *scordium*, presque perdue, à Guillaume Pelissier, évêque de Montpellier; il est vrai du moins que c'est une plante utile, qui est atténuante, incisive, & apéritive. (D. J.)

SCORIES, f. f. pl. (*Chimie & Métallurgie.*) c'est ainsi qu'on nomme dans la fonte des mines métalliques les parties étrangères aux métaux, qui comme plus légères nagent à leur surface pendant qu'ils sont en fusion, & y forment une espèce d'écume ou de matière vitrifiée, qui varie pour la forme & pour le

riû, étant tantôt plus ou moins compacte, & plus ou moins de la nature du verre. Les *scories* varient en raison des différentes mines ou des différens métaux que l'on fait passer par la fonte; elles sont produites par les pierres, les terres, l'arsenic, le fer, le soufre, &c. qui se trouvoient combinés dans la mine; comme les métaux varient pour la pesanteur, les plus pesans tombent au fond du fourneau, & les plus légers nagent à leur surface; de-là vient que souvent les *scories* contiennent une portion des métaux. Il y a des métaux que l'action du feu convertit promptement en chaux, ce qui arrive sur-tout au plomb, à l'étain, au fer, &c. alors ces métaux calcinés se mêlent avec les *scories*; de plus ces *scories* retiennent souvent une portion du métal que l'on veut obtenir par la fonte, & alors on est obligé de les refondre de nouveau afin d'en tirer la partie métallique qui peut y être restée. Lorsque les *scories* sont bien vitrifiées, elles fournissent un excellent fondant pour le traitement des mines, elles font la fonction d'un verre, & contribuent à la fusibilité de ces mines.

On appelle *scories pures*, celles qui ne contiennent que très-peu ou point du métal que l'on a intérêt de tirer de la mine, & *scories impures*, celles qui en ont retenu une portion. Les *scories tendres* sont celles qui se fondent aisément, telles que celles qui contiennent du plomb. Les *scories dures* sont difficiles à fondre; de cette nature sont celles qui contiennent du fer & du soufre. (—)

SCORIFICATOIRE, f. m. (*Docimast.*) test, écuelle à vitrifier, en allemand *treibschcrben*, & dans les auteurs qui ont écrit en latin, *patella vitrificatoria* ou *scorificatoria*.

Les *scorificatoires* sont des vaisseaux très-compacts, capables de supporter le feu le plus violent, & de retenir quelque tems, non-seulement les métaux fondus, mais encore le verre même de saturne. Ils ont environ deux pouces de diamètre, & sont presque semblables aux coupelles; mais le *scorificatoire* diffère des coupelles en ce qu'il demande pour sa composition que nous donnerons ici, une matière plus compacte & plus ténace que celle de la coupelle.

La meilleure matière qu'on puisse employer pour la composition des *scorificatoires*, est l'argille ordinaire, & qui se trouve par-tout; mais comme elle est sujette à quelques variations qui lui viennent d'un mélange d'autres terres, il n'est pas hors de propos d'examiner préalablement celle dont on veut se servir. On en fait d'abord un petit nombre de vaisseaux que l'on charge de verre de saturne, avec un peu de plomb, & que l'on expose à un feu violent pendant une heure ou plus, afin de s'assurer s'ils sont capables de le soutenir l'un & l'autre.

On trouve quelquefois dans certains endroits de l'argille très-propre aux *scorificatoires*, sans être obligé de la préparer ou de lui joindre quelqu'autre matière: mais comme ces sortes de cas ne sont pas les plus ordinaires, il arrive qu'elle exige diverses préparations, selon la différence de sa nature.

Il est absolument nécessaire de laver l'argille, à-moins qu'elle ne soit tout-à-fait exempte de petites pierres, de menus brins de bois, &c. pour cet effet on en fait des petites pelotes qu'on sèche à l'air, ou à une légère chaleur; on les réduit dans un mortier en poudre grossière; on verse par-dessus une grande quantité d'eau chaude, & on remue le tout avec un crochet de fer, afin de détremper entièrement l'argille. Après avoir laissé reposer ce mélange pendant quelques minutes, on reçoit dans un vaisseau net l'eau encore trouble, qu'on passe à-travers un tamis de crin; en sorte que les petites pierres restent au fond du premier vaisseau, & ce qui est plus léger, dans le tamis. On laisse déposer cette eau pendant vingt-quatre heures, afin que toute l'argille ait le

Tome XIV.

tems de s'amasser au fond du vaisseau sous la forme d'une pâte ténace, ensuite de quoi on jette l'eau qui est par-dessus; ce lavage sert aussi à emporter les sels qui peuvent se trouver dans l'argille.

Après que l'humidité de l'argille s'est dissipée pour la plus grande partie, & qu'elle est conséquemment devenue plus épaisse, réduisez-la en petites pelotes, afin qu'elle acquière plus promptement la consistance nécessaire pour qu'on en puisse former des *scorificatoires*. Quand elle en sera à ce point, formez-en quelques vaisseaux, afin de vous assurer si cette préparation est suffisante; ce qui se rencontre assez rarement.

S'il arrive que le vaisseau que vous en aurez fait, ayant d'abord été séché à une légère chaleur, échauffé, & ensuite exposé subitement à un feu violent, pétille ou se fêle; ajoutez-y du sable bien pur ou des cailloux calcinés, ou des creusets de Hesse mal conditionnés ou cassés, mais cependant de bon aloi; mettez-les en poudre fine, & les passez au-travers d'un tamis ferré; mêlez-en avec votre argille, une quantité suffisante pour la réduire en une pâte ferme, qui ne s'attache point aux mains, & qui soit à peine flexible, bien qu'elle ait été réduite en une lame assez mince, vos vaisseaux n'en soutiendront que mieux le feu.

Le verre ordinaire réduit en poudre est un bon correctif pour les argilles qui, quoiqu'elles soient assez réfractaires, & qu'elles soutiennent assez constamment le feu, ne s'y endurcissent pourtant pas suffisamment, y restent trop molles, boivent la litharge, & laissent échapper les fondans.

Les moyens que nous venons d'indiquer sont suffisans pour donner à l'argille les qualités nécessaires aux fins qu'on se propose, en sorte qu'en tâtonnant, on peut trouver la juste combinaison propre aux tests *scorificatoires*.

On doit toutefois se bien garder d'employer en trop grande quantité, les pierres ou les terres crétaées ou calcaires; car lorsqu'elles sont mêlées seules avec l'argille, les *scorificatoires* devenant trop poreux, sont pénétrés par la litharge, quoiqu'ils ne laissent pas que de résister au feu, & ils deviennent après cela si mous, qu'ils s'affaissent d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas possible de les prendre avec les pinces, sans qu'ils ne s'écrasent totalement; si ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens n'a lieu, ils ne manquent jamais d'être rongés par la litharge; en sorte qu'on a des *scories* ténaces en grande quantité, très-difficiles à réduire en poudre, & qui retiennent beaucoup de molécules du métal quand on le verse.

Pour faire les *scorificatoires* on se sert de moules, & on se conduit de la manière qui suit. On frotte médiocrement d'huile ou de lard la none & le moine, & on les essuie légèrement avec un linge, pour emporter ce qu'il pourroit y avoir de trop; on remplit environ jusqu'aux deux tiers la partie inférieure du moule d'argille préparée, puis on y fait un creux au milieu avec le pouce; on met ensuite par-dessus la partie supérieure qu'on frappe de quelques coups de maillet fortement appliqués; on le retire & on retranche avec un couteau la matière excédente de la base & du bord supérieur; après cela l'on presse le fond du moule contre du sable fin, qu'on a étendu sur une table, pour en détacher le vase; ou bien on se contente de renverser le moule sur la table, & de lui donner quelques petits coups pour lui faire quitter le *scorificatoire*.

La matière argilleuse qu'on doit employer pour ces sortes de vaisseaux, doit être si dure & si sèche qu'ils puissent se briser pour peu qu'on les plie; car si elle étoit molle, il ne seroit presque pas possible de tirer du moule un seul test dans son entier, sans qu'il fût défiguré, à-moins qu'on n'eût assez de tems à perdre pour l'exposer dans le moule à une assez

l i i i j

forte chaleur pendant quelques minutes; auquel cas il faudroit encore bien prendre garde de le sécher trop fortement, sans quoi l'on risqueroit également de le déformer.

On peut cuire dans un four à potier, ou à quelque autre feu médiocre de reverberer, les *scorificatoires* faits ainsi que nous l'avons dit, après les avoir préalablement séchés pendant quelques jours dans un lieu médiocrement chaud; on peut même s'en servir sans toutes ces précautions, pourvu qu'on ait celle de ne leur donner le feu que lentement, & qu'on ne soit pas obligé d'y mettre des flux pénétrants, & principalement salins; mais quand on veut les exposer subitement au feu, on y place des fondans actifs, & particulièrement les salins: il est absolument nécessaire de les faire cuire auparavant; car il arrive que quand on n'a pas pris ce soin, ils se fendent, sont rongés par ces fortes de flux, & fondent quelquefois tout-à-fait eux-mêmes. Cramer, *Docimastique*. (D. J.)

SCORODONIA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) nom donné par Cordus, Gérard, & autres anciens botanistes, à l'espece de germandrée sauvage, que Tournefort appelle *chamædris fruticosa, sylvestris melissæ folio*.

Les feuilles de cette espece de germandrée approchent de celles de la mélisse, sont velues & d'un goût amer; ses fleurs sont en gueule, de couleur herbeuse, ou d'un blanc pâle; ses semences sont rondes, noirâtres, enfermées au nombre de quatre dans une capsule qui a servi de calice à la fleur; cette plante a une odeur tirant sur celle de l'ail: elle croît aux lieux incultes. (D. J.)

SCORODOPRASUM, f. m. (*Botan.*) Ce mot est composé de *σκόρον*, ail, & *πράσον* porreau, comme qui diroit ail-porreau. C'est l'espece d'ail nommé par C. B. *allium sphaerico capite, folio latiore*; cette plante tient de l'ail & du porreau; sa tige croît à la hauteur de deux ou trois piés. Le sommet porte une tête sphérique, couverte d'une envelope membraneuse comme l'oignon, enfermant un amas de fleurs pressées les unes contre les autres en peloton: ses fleurs en s'épanouissant laissent paroître chacune six petits pétales blancs qui les composent. Il leur succede de petits fruits relevés de trois coins, remplis de semences noirâtres semblables à celles de l'oignon; sa racine est une bulbe grosse comme un oignon, envelopée dans plusieurs tuniques blanches, se séparant par côtes comme l'ail, d'une odeur forte, & d'un goût piquant. Cette plante croît aux pays chauds où le peuple l'emploie dans les alimens. (D. J.)

SCORODO-THLASPI, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) espece de *thlaspi*, nommée par Tournefort *thlaspi allium redolens*; c'est une petite plante qui pousse de sa racine beaucoup de feuilles ressemblantes en quelque maniere à celles du bellis: quelques-unes d'elles sont légèrement laciniées, d'autres sont dentées dans les bords, d'autres sont sans découpures: il s'élève d'entre elles de petites tiges revêtues de feuilles, qui portent en leurs sommités des fleurs composées de quatre petits pétales blancs, & d'un pistil qui devient ensuite un fruit applati en bourse ovale, renfermant des graines presque rondes & applaties. Voyez *TLASPI*. (D. J.)

SCORPEN, *SCORPENA*. Voyez *RASCASSE*.

SCORPIOIDE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante dont voici les caractères. Une de ses parties est pleine de nœuds, & roulée comme une chenille, ce qui fait qu'on lui a attribué ce nom; il sort de chaque nœud une semence de figure ovale. Boerhaave en compte quatre especes. (D. J.)

SCORPION, f. m. (*Hist. nat. des Insect.*) insecte terrestre des pays chauds, cruel, venimeux, & qui pique par un aiguillon dont il est armé au bout de la queue.

Qu'on ne nous propose plus l'exemple des bêtes pour modele de notre conduite, ainsi que l'ont fait imprudemment, je ne dis pas les poètes, mais quelques-uns de nos moralistes. L'école des animaux ne seroit propre qu'à nous pervertir encore davantage. Les *scorpions* seuls instruiraient l'homme à distiller le venin dans les blessures; ils lui enseigneroient l'antropophagie la plus dénaturée, car ces cruels insectes mis ensemble en quelque nombre que ce soit se massacrent, & s'entre-mangent jusqu'au dernier vivant, sans égard ni pour l'âge ni pour le sexe. Enfin ils nous montrent l'exemple d'une férocité même plus atroce, qui les porte à dévorer leurs petits, à mesure qu'ils viennent au monde.

A ces traits qui caractérisent les mœurs & le génie du *scorpion*, on ajoute d'autres faits qui ne sont pas aussi certains, mais qu'il est important de vérifier; je veux dire ceux qu'on raconte de la force du venin de cet animal, de son effet sur l'homme, du remède en usage tiré de l'application du *scorpion* écrasé sur la piquure, ou de l'huile qui porte son nom. Nous discuterons toutes ces choses d'après les observations de M. de Maupertuis, imprimées dans les mémoires de l'académie des Sciences année 1731. Commençons par la description de l'insecte.

Description du scorpion. Le *scorpion* ordinaire de la campagne en Languedoc, est au moins de la grosseur d'une grosse chenille, & ressemble à une petite écrevisse: il y en a de diverses couleurs, de blancs, de noirs, de roux, de jaunâtres & de noirâtres. Son corps tout cuirassé est de figure ovale. Sa cuirasse du dos est pointillée de petits tubercules; la longueur de cet insecte est environ de deux pouces, plus ou moins. On peut le diviser avec Swammerdam en trois parties, la tête, la poitrine & la queue.

La tête paroît jointe & continue avec la poitrine, sur le dessus de laquelle il a deux petits yeux au milieu, & deux vers l'extrémité de la tête. De chaque côté sortent comme deux bras semblables aux pinces d'une écrevisse, qui se divisent chacune en deux articulations, dont la dernière est armée d'un ongle au bout.

Il a huit jambes qui naissent de sa poitrine; chaque jambe se divise en diverses articulations couvertes de poils, & les extrémités sont armées de petits ongles.

Le ventre se partage en six ou sept anneaux, du dernier desquels sort la queue; elle est longue, nouée, faite en maniere de patenôtres, c'est-à-dire qu'elle est composée de six ou sept petits boutons, oblongs, attachés bout-à-bout, & armée en son extrémité d'un aiguillon.

Les *scorpions* paroissent n'avoir pas d'autres dents que les petites ferres avec lesquelles ils mâchent leurs alimens; leur bouche est garnie de petits poils, & quoique leur peau soit d'une véritable écaille, ils ne laissent pas d'être velus en plusieurs endroits, aux ferres, aux jambes, & au dernier nœud de la queue.

Description particulière de son aiguillon. Ce dernier nœud, comme nous venons de le dire, est armé d'un aiguillon qui est creux; long, crochu, fort pointu, avec lequel l'animal pique; & comme il produit quelquefois par sa piquure des effets mortels, il faut nécessairement que cet insecte verse quelque liqueur dans la plaie que fait son aiguillon; c'est pourquoi l'on a conjecturé que cet aiguillon devoit être percé d'un petit trou à son extrémité, pour donner issue à la liqueur empoisonnée, dont le réservoir est dans le dernier bouton de la queue. Cependant Rédi, après avoir cherché ce trou avec les meilleurs microscopes, avoue qu'il ne l'a jamais pu découvrir; il vit seulement un jour à l'extrémité de l'aiguillon de la queue d'un *scorpion* irrité, une petite goutte de liqueur, qui lui donna lieu d'assurer qu'il y avoit quelque ouverture.

Mais Leuwenhoek, plus heureux que Rédi, au lieu d'un trou unique que les autres auteurs supposoient, en a vu deux, dont M. de Maupertuis a confirmé l'existence, & en a donné la figure & la description qui ne diffèrent qu'en peu de choses de celle de Leuwenhoek; cette différence même peut venir de la différente espèce de *scorpions* que les deux observateurs ont examinés, savoir l'un en Hollande, & l'autre à Montpellier. Voici la description de l'académicien de Paris, qui avant sa mort étoit directeur de l'académie de Berlin.

Le dernier nœud de la queue du *scorpion* est une petite fiole d'une espèce de corne, qui se termine par un col noir fort dur, fort pointu, & ce col est l'aiguillon; il présente au microscope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui au lieu d'être placés à l'extrémité de l'aiguillon, le sont des deux côtés à quelque distance de la pointe. Dans plusieurs aiguillons, quelquefois la situation de ces trous varie un peu, quoiqu'ordinairement ils commencent à la même distance de la pointe.

Il n'est pas nécessaire que le microscope grossisse beaucoup les objets, pour appercevoir ces trous; on les découvre fort bien avec une loupe de deux ou trois lignes de foyer: & lorsque Rédi n'a pu les voir, c'est apparemment qu'il s'est attaché à chercher à l'extrémité de l'aiguillon, un trou qui n'y est point, & que présentant toujours à son microscope l'aiguillon par la pointe, il ne pouvoit pas appercevoir ces trous placés comme ils sont; on peut même s'assurer de leur situation sans microscope; si l'on presse fortement la fiole qu'on vient de décrire, on voit la liqueur qu'elle contient, s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Le *scorpion* est fort commun dans les pays chauds, comme en Afrique, en Asie, en Italie, en Espagne, en Languedoc, en Provence; il habite les trous de murailles & de la terre; il se nourrit de vers, de cloportes, d'araignées, d'herbes, &c. Il chemine de biais, & il s'attache si bien avec ses piés & ses ferres à ce qu'il veut empoigner, qu'on ne l'en arrache que difficilement.

Ses espèces. Il y en a de plusieurs espèces, dont nos naturalistes n'ont point encore fait d'exacte division; mais on n'a guère que deux sortes de *scorpions* en Languedoc, dont l'une se trouve assez communément dans les maisons, & l'autre habite la campagne. Les premiers sont beaucoup plus petits que les derniers; ils ressemblent pour la couleur au café brûlé, & passent pour être moins dangereux que les rustiques, lesquels sont en si grande quantité vers un village appelé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les payfans en font une sorte de petit commerce; ils les cherchent sous les pierres, & les vendent aux apothicaires des villes voisines, qui les emploient dans leur remède en usage contre la piquure du *scorpion*. Matthioli raconte qu'en Italie il n'y a ni maisons, ni caves, ni celliers, qui n'en soient infectés; l'exagération est un peu forte; ils passent pour être fort venimeux en Toscane & dans la Scythie.

Nos voyageurs disent qu'on trouve en Amérique des *scorpions* dix fois plus grands que les nôtres, & qui cependant ne sont pas venimeux; ils assurent qu'on en voit d'aîlés, & que ces derniers tuent les lézards & les serpens; mais de semblables récits n'ont point trouvé créance.

Effets attribués à sa piquure. Il n'en est pas de même des descriptions effrayantes que quelques médecins anciens & modernes nous ont faites, des symptômes produits par la piquure des *scorpions*.

Elle cause, disent-ils, une douleur violente dans la partie, avec tension, engourdissement, & sueur froide par tout le corps; ceux qui en sont piqués sont quelquefois affectés d'enflure aux aînes, ou d'u-

ne tumeur sous les aisselles; si la piquure est considérable, la partie est d'abord affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures, suivie d'une fièvre aiguë, de vomissemens, & de pissement de sang. Il paroît quelquefois des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, de même que sur tout le corps, de manière qu'il semble que le malade ait été frappé de la grêle; il s'amasse des matières gluantes autour des yeux, les larmes sont visqueuses, & les jointures perdent leur mouvement; enfin le malade écume, vomit, est attaqué de hoquets, tombe dans des convulsions qui tiennent de l'opisthotonos, & meurt dans cet état. Tous ces symptômes, ajoute-t-on, varient suivant le tempérament du malade, la saison, le pays, l'espèce, & l'irritation du *scorpion*.

Il seroit à souhaiter que nous tinssions ces détails de la main d'observateurs fideles, qui les eussent vus de leurs propres yeux sur différens malades, & les eussent soigneusement transcrits; mais c'est ce qui n'est point encore arrivé. Au défaut de pareilles observations qui nous manquent, on a tâché de juger par analogie, des effets de la piquure du *scorpion* sur les hommes, & en faisant des expériences sur les animaux. Nous pouvons sur-tout compter sur celles de M. de Maupertuis qui dans un voyage à Montpellier, crut ne devoir pas négliger ce genre de recherches, qui intéressent la vie des hommes, ou qui du moins peut servir à tranquilliser leur imagination.

Expériences de M. de Maupertuis à ce sujet. Le premier chien qu'il fit piquer à la partie du ventre qui est sans poil, & qui reçut trois ou quatre coups de l'aiguillon d'un *scorpion* irrité, devint au bout d'une heure très-enflé & chancelant; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'estomac & dans les intestins, & continua pendant trois heures de vomir de tems-en-tems une espèce de bave visqueuse; son ventre, qui étoit fort tendu, diminuoit après chaque vomissement; cependant il recommençoit bientôt des enflures, & quand il étoit à un certain point, il revomissoit encore; ces alternatives d'enflures & de vomissemens, durèrent environ trois heures, ensuite les convulsions le prirent, il mordit la terre, se traîna sur les pattes de devant, enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme ont les animaux piqués par les abeilles ou les guêpes; l'enflure étoit générale, & l'on voyoit seulement à l'endroit de chaque piquure, un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de sang extravasé.

Au bout de quelques jours M. de Maupertuis fit piquer un autre chien cinq à six fois au même endroit que le premier; celui-ci n'en fut point malade; les piqures furent réitérées dix ou douze fois quelques heures après, par plusieurs *scorpions* irrités; le chien jeta seulement quelques cris, mais il ne se ressentit en aucune manière du venin.

Cette expérience fut renouvelée sur sept autres chiens, par de nouveaux *scorpions*, & malgré toute la fureur & tous les coups des *scorpions*, aucun chien ne souffrit le moindre accident.

La même expérience fut répétée sur trois poulets, qui furent piqués sous l'aile & sur la poitrine, mais aucun ne donna le moindre signe de maladie.

De toutes ces expériences il est aisé de conclure que quoique la piquure du *scorpion* soit quelquefois mortelle, elle ne l'est cependant que rarement; elle aura besoin pour cela du concours de certaines circonstances, qu'il seroit difficile de déterminer; la qualité des vaisseaux que rencontre l'aiguillon, les alimens qu'aura mangés le *scorpion*, une trop grande diète qu'il aura souffert, peuvent contribuer, ou s'opposer aux effets de la piquure. Peut-être que la li-

queur empoisonnée ne coule pas toutes les fois que le *scorpion* pique, &c.

Rédi remarque que les vipères n'ont qu'une certaine quantité de venin, laquelle étant une fois épuisée par l'emploi que ces animaux en ont fait, a besoin d'un certain tems pour être réparée; qu'ainsi après avoir fait mordre & piquer plusieurs animaux par des vipères, dont la blessure est extrêmement dangereuse, les derniers ne mouroient plus, & les vipères ne redevenoient venimeuses que quelques jours après; mais ici l'on ne pourroit attribuer à cette cause, le peu d'effet du venin des *scorpions*; les derniers étoient nouvellement pris, & n'avoient fait aucune dissipation de leurs forces; on avoit employé des mâles & des femelles; ainsi la différence de sexe ne feroit encore de rien pour expliquer la variété des effets qui suivirent la piqure.

Remedes prétendus contre la piqure du scorpion. Entre tant de remedes imaginés contre la piqure du *scorpion*, il y en a deux qui ont fait fortune, & qui continuent d'être extrêmement accredités; l'huile de *scorpion*, & l'application de cet animal écrasé dans le moment sur la plaie; ces deux antidotes passent pour souverains, & l'on appuie la recommandation du dernier, par l'exemple d'animaux qui, dit-on, nous ont fait connoître eux-mêmes l'excellence de cette découverte.

On compte à ce sujet qu'une souris étant enfermée dans une bouteille avec un *scorpion*, le *scorpion* la pique, & la piqure est suivie de la mort; mais si l'on remet une autre souris dans la bouteille, qui soit piquée comme la première, elle dévore son ennemi, & se guérit par ce moyen.

M. de Maupertuis impatient de constater ce prétendu fait, mit dans une bouteille une souris avec trois *scorpions*; la souris reçut bientôt plusieurs piqures qui la firent crier, elle prit le parti de se défendre, & à coups de dents tua les trois *scorpions*, mais n'en mangea d'aucuns, ne les mordit que comme elle eût fait tout autre animal qui l'eût blessée, & du reste ne fut point incommodée de ses piqures.

Il suit de cette expérience, que dans l'histoire qu'on rapporte, si elle est vraie, la première souris avoit reçu une piqure mortelle; que la seconde ne reçut plus que des piqures inefficaces, soit parce que le *scorpion* s'étoit épuisé sur la première, soit par quelque autre circonstance qui empêcha que la piqure fût dangereuse; qu'enfin si cette souris mordit, ou mangea ce *scorpion*, c'étoit ou pour se défendre, ou pour se nourrir, sans qu'il soit besoin de supposer ici ni instinct, ni antidote.

Après tout, au cas que le premier fait soit véritable, il indiqueroit plutôt l'utilité du *scorpion*, pris intérieurement pour se guérir de sa blessure, que celle de son application extérieure sur la plaie: or ce n'est point le remède interne qu'on vante ici; au reste on ne conçoit guère mieux l'efficacité de son application externe sur la piqure, pour attirer le venin, que le feroit celle d'une chenille, d'un limaçon, d'une écrivisse, ou autre animal semblable, & dont on ne loue point dans ce cas les merveilles.

L'huile de *scorpion* est autorisée par un grand nombre de suffrages; cette huile si célèbre n'est autre chose que de l'huile commune, dans laquelle on a fait périr des *scorpions*, & qu'on garde précieusement comme un topique infailible étant appliqué sur la partie.

On la prépare en noyant trente-cinq *scorpions* vivans dans deux livres d'huile d'amandes douces ou amères, en les exposant au soleil pendant quarante jours, & coulant ensuite l'huile; c'est-là l'huile simple de *scorpion*.

Toutefois comme si l'on avoit sujet de se défier de ses vertus, on lui préfère aujourd'hui l'huile de

scorpion composée, inventée par Matthiole: il entre dans cette dernière, non-seulement des *scorpions* noyés dans de la vieille huile d'olive, mais encore plusieurs graines, feuilles & racines de plantes échauffantes & aromatiques, outre du storax en larmes, du benjoin, du santal blanc, de la rhubarbe, de la thériaque, du mithridate, & du vin. Si cette huile est aussi bonne que mal aisée à bien faire, on ne peut trop la louer; car c'est une des plus difficiles compositions qu'il y ait dans la pharmacie, & elle contient un assortiment si bizarre, qu'on ne voit pas trop quels en peuvent être les effets.

D'ailleurs à raisonner sensément, toute huile grasse paroît un remède mal imaginé contre la piqure de toutes sortes d'animaux venimeux, puisqu'elle bouche les pores de la peau; empêche la transpiration insensible, l'issue du venin, & par conséquent est plus nuisible qu'avantageuse.

Concluons que les deux grands antidotes dont nous venons de parler, l'huile de *scorpion*, & l'application de cet animal sur la blessure, ne doivent leur vertu qu'aux préjugés reçus de tems immémorial, & au peu d'effet ordinaire du poison de l'insecte. Quelqu'un aura été piqué d'un *scorpion*; il aura peut-être même senti des maux de cœur, des défaillances, il aura eu recours à l'huile & au *scorpion* écrasé; sa confiance aura guéri les maux qu'aura fait sa crainte, & il aura cru ne devoir sa conservation qu'aux prétendus contre-poisons.

Mais puisque de plusieurs animaux piqués sur lesquels on n'a fait aucun de ces remedes, il n'en est mort qu'un dans l'expérience de M. de Maupertuis, il y a grande apparence que les hommes qui, après avoir été piqués, se sont servis de ces antidotes, n'ont été guéris que parce que leurs blessures n'étoient pas empoisonnées. Disons mieux, ces deux antidotes si fameux sont plutôt contraires qu'ils ne sont utiles.

Indication de remedes plus utiles. En pareille occasion, les vrais remedes à indiquer seroient de fucer la partie blessée, la scarifier, la brûler légèrement, la baigner avec de l'esprit-de-vin camphré, & autres liqueurs spiritueuses de ce genre, ou employer des émolliens & des fomentations. Au cas que le virus se soit communiqué à la masse du sang, il faut en énerver la force par des délayans, des acides, des antiseptiques, ou par les sueurs, suivant les tempéramens & la nature des symptômes. Il faut en même tems & sur toutes choses tranquilliser l'imagination du malade pour tout ce qui est propre à calmer ses craintes.

Contes sur les scorpions. Entre mille histoires qu'on fait du *scorpion*, je ne parlerai que de celle qu'on croit la plus certaine. On prétend que si on le renferme dans un cercle de charbon, il se pique lui-même & se tue. Ce seroit chez les bêtes un exemple de suicide bien étrange. M. de Maupertuis fut encore curieux d'éprouver un fait si singulier, & qui à tout événement ne pouvoit être que funeste à un méchant insecte.

Il fit une enceinte de charbons allumés, & y mit un *scorpion*, lequel sentant une chaleur incommode, chercha passage de tous côtés; n'en trouvant point, il prit le parti de traverser les charbons qui le brûlerent à demi. On le remit dans l'enceinte, & n'ayant plus eu la force de tenter le passage, il mourut bientôt, mais sans avoir la moindre volonté d'attenter à sa vie. La même épreuve fut répétée sur plusieurs *scorpions* qui agirent tous de la même manière.

Voici peut-être, ajoute M. de Maupertuis, ce qui a pu donner lieu à cette histoire. Dès que le *scorpion* se sent inquiet, son état de défense est de retrousser sa queue sur son dos prête à piquer. Il cherche même de tous côtés à enfoncer son aiguillon. Lorsqu'il sent la chaleur du charbon, il prend cette pos-

ture; & ceux qui n'y regardent pas d'assez près, croient qu'il se pique; mais quand même il le voudroit, il auroit beaucoup de peine à l'exécuter, & vraisemblablement n'en pourroit pas venir à bout, tout son corps étant cuirassé comme celui des écrevisses.

Je ne dois pas m'arrêter aux autres contes extravagans que quelques anciens naturalistes rapportent des *scorpions*. Ils disent, par exemple, qu'ils ne piquent que les parties couvertes de poil; qu'ils font plutôt du mal aux femmes qu'aux hommes, & aux filles qu'aux femmes; qu'étant morts ils reprennent vie, si on les frotte d'ellébore; que la salive d'un homme à jeun les tue; qu'on ne pourroit guérir de leur morsure, si on avoit mangé du basilic quelques heures auparavant, & que c'est cette plante qui les produit, &c. mais les gens les plus crédules n'ajoutent pas même de créance à de pareilles farnettes.

Il faut encore mettre au rang des contes de bonne femme, les vertus médicinales du *scorpion* séché & pulvérisé, pris intérieurement pour exciter l'urine, pour chasser le sable des reins & de la vessie, pour résister aux maladies contagieuses.

De la fécondité du *scorpion*, & de sa haine pour l'araignée. Cet insecte multiplie prodigieusement. Aristote, Plin, Elie assurent que la femelle du *scorpion* porte onze petits; & ce n'est pas assez dire, car Redi en marque 26 & 40 pour les limites de leur fécondité: mais les *scorpions* de Redi le cédoient encore de beaucoup en fécondité à ceux de Souvignargues examinés par M. de Maupertuis, qui a trouvé dans plusieurs femelles qu'il a ouvertes, depuis 27 petits jusqu'à 65. Il faudroit en quelques pays n'être occupé qu'à détruire ces animaux, s'ils ne périssent par divers accidens qui nous sont inconnus, ou s'ils ne s'entremangeoient pas eux-mêmes.

J'ai parlé de la férocité du *scorpion*, au commencement de cet article, je le termine par un autre trait, celui de sa haine pour l'araignée, insecte qui est au reste aussi barbare que lui. Quand les *scorpions*, même au milieu de leurs guerres civiles, rencontrent une araignée, ils suspendent leurs combats mutuels, & se jettent tous sur elle pour la dévorer. Il y a plus, aucun *scorpion* n'hésite à combattre une araignée plus grosse que lui; il commence d'abord par la saisir par l'une ou l'autre de ses grandes serres, quelquefois avec les deux en même tems. Si l'araignée est trop forte, il la blesse de son aiguillon par-tout où il peut l'attraper, & la tue; après quoi ses grandes serres la transmettent aux deux autres plus petites qu'il a au-devant de la tête, avec lesquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Fuyons cet insecte odieux & le spectacle de sa cruauté. La plume tombe assez des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SCORPION AQUATIQUE, PUNAISE D'EAU, PUNAISE A AVIRON, *hepa*, insecte ailé, dont M. Linnæus, *fann. suec.* ne donne que deux especes; la plus petite est la plus commune.

Le *scorpion aquatique* de la petite espece a les yeux placés au-dessus de la bouche; ils sont hexagones & réticulaires; la bouche a la figure d'un bec recourbé; la tête est d'une substance dure & d'un noir rougeâtre. Cet insecte a dans la bouche un aiguillon creux & d'une couleur brune; les ailes tiennent au corcelet dont la substance est la même que celle de la tête; les pattes sont au nombre de six attachées aussi au corcelet; elles ont chacune à l'extrémité deux crochets. On a donné aux premières pattes le nom de *bras*. Les ailes supérieures ont la même couleur que le corcelet, & couvrent si exactement les ailes inférieures, que celles-ci ne sont jamais mouillées, quoique cet insecte nage presque continuellement. La

partie supérieure de l'abdomen est d'un rouge foncé, & couverte d'un poil touffu; la partie inférieure a une couleur grise-pâle, elle est terminée par une queue fourchue; le corcelet & le ventre sont très-applatis.

La grande espece de *scorpion aquatique* diffère principalement de la petite, en ce que le corps est plus long & plus pointu, & que la couleur est plus pâle, & d'un gris tirant sur le roux: les piés sont aussi beaucoup plus longs, & ressemblent à des soies roides. *Collection academique*, tome V. de la partie étrangere. Voyez INSECTE.

SCORPION DE MER, voyez RASCASSE.

SCORPION, (*Critique sacrée.*) *σκορπίον* dans l'Ecriture; cet insecte cruel & venimeux désigne au figuré les méchans, les choses pernicieuses. Vous habitez avec des *scorpions*, dit *Ezech. ij. 6.* c'est-à-dire avec des gens aussi méchans que des *scorpions*; s'il demande un œuf, lui présentera-t-il un *scorpion*? *Luc. xj. 12.* c'est-à-dire, lui donnera-t-il un mets perniciox à la place d'un mets salutaire? C'étoit une espece de proverbe; un *scorpion pour un poisson*, dit Suidas, est un proverbe qui regarde ceux qui préfèrent les mauvaises choses aux bonnes.

Ce mot dans le vieux Testament signifie encore une sorte de fouet armé de fer, de la figure d'un *scorpion*, *II. Paral. x. 14.* c'est aussi le nom d'une machine de guerre pour jeter des traits, *I. Macc. vj. 51.* enfin la montée du *scorpion* étoit le nom d'une montagne qui seroit de borne à la terre de Chanaan du côté de l'Idumée, *Nomb. vj. 34. (D. J.)*

SCORPION, (*Mythol.*) ce huitieme signe du zodiaque, composé de 19 étoiles, selon Hygin, & de 20 selon Ptolomée, est dans la mythologie un *scorpion* admirable. Les poètes ont feint que ce *scorpion* étoit celui que la terre fit sortir de son sein pour se battre avec Orion. Celui-ci s'étoit vanté à Diane & à Latone, de vaincre tout ce qui fortiroit de la terre. Il en sortit un *scorpion*, & Jupiter, après avoir admiré sa bravoure & son adresse dans le combat, le mit au ciel, pour apprendre aux mortels qu'ils ne doivent jamais présumer de leurs forces, car Orion ne croyoit pas trouver son vainqueur sur la terre. (*D. J.*)

SSCORPION, s. m. en terme d'Astronomie, est le nom du huitieme signe du zodiaque. Voyez SIGNE.

Les étoiles de cette constellation sont au nombre de 20 dans le catalogue de Ptolomée; au nombre de 10 dans celui de Tycho; au nombre de 49 dans celui de Flamsteed. *Chambers. (O)*

SCORPION, (*Fortification.*) *scorpio*, c'est le nom d'une machine des anciens dont ils faisoient usage dans l'attaque & la défense des places.

Bien des auteurs prétendent que cette machine est la catapulte, mais M. de Folard soutient que c'est la baliste. Voyez BALISTE.

Vegece dit qu'on nommoit autrefois *scorpion* ce que de son tems on appelloit *manubaliste*. C'est l'arbalète dont on commença à se servir du tems de nos peres, & que nous avons abandonnée depuis l'invention de nos fusils ou de nos mousquets. On voit dans plusieurs endroits des commentaires de César, qu'il emploie indifféremment les termes de *scorpion* & de *baliste*, pour signifier la même machine; mais il distingue toujours la catapulte: *Cæsar in castris*, dit Hirtius, *scorpionum catapultarum magnam vim habebat.* Voyez CATAPULTE. (*q*)

SCORPIUS, s. m. (*Hist. nat. Botan.*) espece de *genista-spartium*, appelé par Tournefort *genista-spartium majus*, *brevioribus & longioribus aculeis*, & connu vulgairement en françois sous le nom de *genêt piquant*. C'est un arbrisseau qui s'élève à différentes hauteurs suivant les lieux. Il pousse des verges garnies de toutes parts d'un grand nombre d'épines de différentes grandeurs, mais toutes dures & piquantes. Ses

fleurs font légumineuses, petites, jaunes ou pâles; elles font suivies par des capsules fort courtes dans lesquelles se trouvent quelquefois des semences qui ont la figure d'un petit rein. Cette plante croît partout aux lieux incultes. (D. J.)

SCORPIUS, nom latin de la constellation du scorpion. Voyez SCORPION.

SCORSONERE, *scorsonera*, f. f. (Hist. nat. Botan.) genre de plante à fleur en demi fleurons, soutenus par un embryon, & réunis dans un calice oblong & écaillé. L'embryon devient dans la suite une semence ordinairement revêtue d'une enveloppe & garnie d'une aigrette. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Entre les seize especes de *scorsonere* établies par Tournefort, nous décrirons la commune, celle qui est à larges feuilles sinueuses, *scorsonera latifolia*, *sinuata*, C. B. P. 273. I. R. H. 476.

Sa racine est longue d'un pié, simple, vivace, grosse comme le pouce, noirâtre en-dehors, blanche en-dedans, tendre, facile à rompre, charnue, pleine d'un suc laiteux très-doux au goût; elle pousse une tige à la hauteur de deux piés, ronde, cannelée, creusée, divisée en plusieurs rameaux revêtus d'un peu de duvet. Ses feuilles font longues, assez larges, semblables à celles de la barbe de bouc, lisses, embrassant la tige par leur base, un peu sinueuses, & crépées sur leurs bords, fermes, nerveuses, terminées par une pointe longue, étroite, & d'un verd obscur.

Ses fleurs naissent aux sommités de la tige & des rameaux, amples & jaunes; chacune d'elles est formée en bout à demi-fleurons, soutenu par un calice grêle, composé de feuilles en écailles. Aux fleurs succèdent des semences longues, déliées, blanches, garnies chacune d'une aigrette au sommet. On cultive cette plante dans presque tous les potagers où elle fleurit en Juin, & même jusqu'à l'automne; elle croît en Espagne sans culture aux lieux humides, & dans les bois montagneux. (D. J.)

SCORSONERE, (*Mat. med. & diet.*) la racine fraîche de cette plante a une saveur douçâtre qui n'est point désagréable, & est absolument inodore, & elle est pleine d'un suc laiteux. Ce suc se détruit, se décompose peu-à-peu, à mesure que la racine se dessèche, & la saveur douçâtre dégénere aussi par la même altération en un goût léger d'amertume. Elle conserve dans la cuite avec l'eau un goût particulier assez relevé & comme aromatique.

On mange fort communément, comme tout le monde fait, la racine de *scorsonere*, soit dans les potages, soit avec diverses viandes, soit seules, en ragoût au jus ou au beurre, en friture, &c. cet aliment passe pour fort salutaire. Il est au moins assez généralement reconnu qu'il est innocent, c'est-à-dire fort indifférent pour la plupart des sujets.

Le suc de cette racine, sa décoction & son eau distillée, font des remèdes généralement employés dans la petite vérole, & vantés contre les fièvres malignes, la peste & les morsures des bêtes venimeuses. Il est cependant plus que vraisemblable que ces vertus sont absolument imaginaires ou du moins très-legères; & c'est-là le sentiment de M. Cartheuser. Cet auteur ne reconnut dans la *scorsonere* qu'une qualité analeptique, adoucissante & tempérante qu'il a déduit du principe muqueux, ou selon lui, *gommeux*. Or la qualité adoucissante & du principe muqueux n'étant rien moins que démontrée, il pourroit bien être que la vertu accordée à la *scorsonere* par M. Cartheuser, fût aussi imaginaire que celle qu'il lui accorde. Voyez MUQUEUX. La racine de *scorsonere* a été d'ailleurs comptée parmi les remèdes propres contre les obstructions des viscères du bas-ventre, les maladies hypochondriaques, les hydropisies naissantes, &c. Ni-

colas Morard médecin, espagnol, a composé un traité sur la *scorsonere*. (b)

SCOTES, f. m. pl. (Hist. anc.) peuple qui du tems des Romains habitoient la partie septentrionale de l'île de la Grande-Bretagne, d'où ils faisoient de fréquentes incursions dans les provinces méridionales occupées par les Bretons, & les Romains leurs vainqueurs. C'est d'eux que descendent les Ecoffois dont le pays se nomme encore en latin *scotia*. Les *Scotes* ne furent subjugués que sous l'empereur Julien.

SCOTI, (*Géogr. anc.*) peuples de la Grande-Bretagne, dans sa partie septentrionale. Aucun auteur ancien n'a connu ces peuples: ce qui fait conclure qu'ils n'ont pas été de toute ancienneté dans cette île, ou que du-moins ils ne portoient pas ce nom-là. Claudien est le premier qui en ait parlé: il dit, *Scotorum cumulos flevit glacialis Jernæ*.

Les Bretons furent, à ce qu'on croit, les premiers habitans de l'Ecosse. Après eux les Pictes y occuperent les contrées orientales; & enfin les *Scots* furent le troisieme peuple qui passa dans ce pays, où ils s'établirent du côté de l'occident. Ils venoient, à ce qu'on croit, de l'Irlande: mais on ne convient pas du tems qu'ils y sont venus, les uns mettant cette époque plutôt, les autres plutôt. Les anciennes chroniques du pays que Buchanan a suivies dans son histoire, disent que les *Scots* passèrent d'Irlande en Ecosse, sous la conduite d'un roi, nommé *Fergus*, environ trois cens quarante ans avant J. C. D'autres prétendent qu'ils y sont passés deux ou trois cens ans après la naissance du Sauveur, & apportent entr'autres preuves, ce passage de Claudien qui vivoit dans le troisieme & quatrieme siecle.

*Totam cum Scotus Hybernæ
Maris, & in festo spumavit remige Tethis.*

Il fait là manifestement allusion à une descente des *Scots* Irlandois dans la Bretagne: mais il s'agit de savoir si c'est la premiere fois qu'ils y passèrent, ou si ce ne fut pas plutôt un renfort de monde, que les *Scots* envoyoit à leurs compatriotes; ou si vous voulez, une nouvelle tentative qu'ils firent sous le commandement de Renda ou Rutaris, pour rentrer dans cette partie de la Bretagne, après en avoir été chassés.

On ignore l'origine du nom de *Scots*; le sentiment ordinaire est que ce mot vient du vieux teutonique, *scutten* ou *scuthen*, qui signifie *archers*, & par conséquent qu'il a la même origine que le nom des *Scythes*: on ajoute sur cela, que les ancêtres des Ecoffois ont été très-habiles au maniment de l'arc & de la fleche, & que c'étoit leur principale arme.

Mais ce n'est pas tout, comme les *Scots* avoient passé de l'Irlande dans l'Ecosse, on demande de quel pays ils étoient venus dans l'Irlande? Les uns croient qu'ils étoient une colonie de *Scythes*, c'est-à-dire d'Allemands venus du Nord de la Germanie; d'autres pensent que les *Scots* étoient venus d'Espagne, savoir des côtes de la Galice & de la Biscaye; & que c'est peut-être à cause de cela que les Ecoffois sauvages, qui sont la vraie race des *Scots* anciens, s'appellent en leur langage *Gajothel* ou *Gaithel*, & leur langue *Gaithlac*. On remarque aussi sur le témoignage de Tacite, que les peuples qui habitoient les côtes occidentales de la Bretagne (ou comme on parle de l'Angleterre), paroissent être venus d'Espagne, & avoient beaucoup de rapport avec les Espagnols. Il en pouvoit être de même des côtes occidentales de l'Ecosse.

Au reste, les mœurs de ces peuples, n'étoient pas fort différentes de celles des Bretons d'Angleterre: c'étoit de part & d'autre une barbarie égale, un grand amour pour les armes & pour tous les exercices violens, une éducation dure, une grande habitude à supporter

supporter les fatigues les plus rudes, toutes les incommodités de la guerre, toutes les injures de l'air, une grande sobriété, une grande simplicité, & beaucoup de bravoure & de courage, même dans les femmes qui alloient à la guerre avec leurs maris. Chacun y fervoit à ses dépens, & y alloit de son bon gré, fans qu'il fût nécessaire de faire des enrôlemens. Ils avoient de certains caractères hiéroglyphiques & sacrés, dont ils se fervoient particulièrement dans les monumens funéraires, comme tombeaux, épitaphes, cénotaphes, & semblables. On en voit encore aujourd'hui un de ce genre dans la province d'Angus, ou le cimetière du village du Meigil.

Quand ils vouloient se divertir, & faire débauche, comme on parle, ils se servoient d'une espèce d'eau-de-vie, ou de liqueur forte, qu'ils tiroient de diverses herbes odoriférantes, comme thym, marjolaine, anis, menthe, & d'autres qu'ils distilloient à leur manière.

Il ne pouvoient pas souffrir de gens infectés de maux contagieux, comme de lepre, de mal-caduc, des lunatiques, ou semblables : ils leur coupoient les parties destinées à la génération, afin qu'ils ne pussent point mettre au monde de misérables enfans, qui eussent un jour de si terribles maladies. S'il se trouvoit quelque femme qui en fût atteinte, ils l'empêchoient de se marier, & la contraignoient de vivre en sequestre.

Dans la suite des tems, les Saxons s'emparèrent de la partie de l'Ecosse, dont les Romains avoient fait une province, & en chassèrent les *Scots* & les *Pictes*, qui furent forcés de se retirer dans le nord de leur pays. Mais vers le milieu du neuvième siècle, les *Scots* se rendirent maîtres du pays des *Pictes*; & environ quarante ans après, sous le règne de Kenneth, ils le remirent en possession de la partie méridionale de l'Ecosse, qui avoit été occupée par les Saxons Northumbriens, dont ils ruinèrent le royaume. Ce fut alors que toute l'Ecosse réunie sous un seul maître, ne fut plus connue que sous le nom d'*Ecosse* ou *Scotland*, d'où les François ont fait par corruption le nom d'Ecosse, & ont appelé *Ecossois*, les peuples, qui dans leur langue propre, s'appellent *Scots*. Le Chevalier DE JAUCOURT.

SCOTIE, f. f. (*Archit.*) moulure ronde & creuse entre les tores de la base d'une colonne, & quelquefois aussi sous le larmier de la corniche dorique; on donne à sa saillie inférieure $\frac{2}{3}$, & à sa supérieure un tiers de sa hauteur. La *scotie* est encore appelée *nacelle*, membre creux & trochile, du grec *τροχιλος*, qui signifie une *poulie*. Le mot *scotie* est dérivé du grec *σκιος*, qui signifie *obscurité*, à cause de l'ombre qu'elle reçoit dans son creux.

Scotie inférieure & *scotie supérieure*, la première *scotie* est la plus grande *scotie* des deux d'une base corinthienne; & l'autre qui est au-dessus est la plus petite. (*D. J.*)

SCOTISTES, f. m. pl. (*Théolog. & Philosoph.*) secte de philosophes & de théologiens scholastiques, ainsi nommés de leur chef Jean Duns, surnommé *Scot*, *Scotus*, parce qu'il étoit natif d'Ecosse selon quelques-uns, on selon d'autres d'Irlande, que l'on comprenoit alors sous le nom de *Scotia*. Scot étoit religieux de l'ordre de S. François, sur la fin du xiiij. siècle, & au commencement du xiiij. Il se distingua extrêmement dans l'université de Paris, par sa pénétration & sa facilité à traiter les questions de philosophie & de théologie; ce qui lui fit donner le nom de *docteur subtil*. D'autres l'ont nommé le *docteur très-résolus*, parce qu'il avança quantité de sentimens nouveaux, & qu'il ne s'affujettit point à suivre les principes des théologiens qui l'avoient précédé. Il se piqua sur-tout de soutenir des opinions opposées à celles de S. Thomas; & c'est ce qui a produit dans l'éco-

Tome XIV.

le les deux sectes des Thomistes & des Scotistes. Voyez THOMISTES.

Au reste les uns & les autres, quant à la philosophie, étoient Péripatéticiens; ils différoient seulement en ce que les *Scotistes* distinguoient en chaque être, autant de formalités qu'il y avoit de qualités différentes, & croyoient toutes ces formalités absolument distinguées du corps, faisant pour ainsi dire autant de différentes entités, excepté celles qui étoient métaphysiques & comme sur-ajoutées à l'être. Voyez FORMALITÉ.

Quant à la théologie, la question de l'immaculée conception, & celle de la manière dont les sacrements opèrent, sont les principaux points sur lesquels les *Scotistes* étoient, & sont encore opposés aux Thomistes. Voyez CONCEPTION & SACREMENT.

SCOTITAS, (*Mythol.*) Jupiter avoit un temple près de Sparte, où il étoit honoré sous le nom de *Jupiter Scotitas*, c'est-à-dire *Jupiter le ténébreux*, apparemment pour signifier que l'homme ne sauroit pénétrer les profondeurs de l'être suprême. (*D. J.*)

SCOTITAS, (*Géogr. anc.*) ou *Scotita*; bois du Péloponnèse dans la Laconie. On lit dans Pausanias, l. III. c. x. que lorsqu'on étoit descendu du lieu nommé les *Hermes*, on trouvoit un bois planté de chênes, qu'on appelloit le *Scotitas*, non à cause de son obscurité, comme on le pourroit croire, car *σκιος*, signifie *des ténèbres*; mais parce que dans ce petit canton, Jupiter étoit honoré sous le nom de *Jupiter Scotitas*, & qu'il avoit son temple sur la gauche, à dix stades du grand chemin. M. l'abbé Gédoin remarque à cette occasion, qu'on avoit donné à Jupiter le nom de *Scotitas*, ou le *Ténébreux*, apparemment pour signifier que l'homme ne sauroit pénétrer dans les profondeurs de l'être suprême. (*D. J.*)

SCOTIUM, (*Géogr. anc.*) montagne de l'Asie mineure, aux environs de l'Arménie.

SCOTOMIE, f. f. (*Médecine.*) tournoiement de tête, dans lequel les esprits animaux se meuvent tellement en rond, que les objets extérieurs semblent se mouvoir de même. Voyez VERTIGE.

SCOTUSSE, (*Géogr. anc.*) *Scotusa*, *Scotyssa* ou *Scotussa*; 1°. ville de la Thessalie. Ptolomée, l. III. c. xiiij. qui la donne aux Pélasgiotes, suit la première ou la seconde orthographe, ainsi que le périple de Scylax; Plutarque, in *Emilio Probo*; Polybe, Tite-Live & Pausanias, l. VI. c. v. font pour la dernière. La ville de *Scotusse*, qui ne subsistoit plus du tems de Pausanias, avoit donné la naissance au fameux Polydamas, qui se distingua au combat du pancrace, & qui ajouta une infinité de belles actions à l'éclat de ses victoires. Pausanias remarque que ce Polydamas étoit de la plus haute stature que l'on eût vue depuis les tems héroïques.

2°. *Scotusa*, ville de la Macédoine sur le Strymon; ses habitans sont appelés *Scotussæi* par Pline, qui dit, l. IV. c. x. qu'ils étoient libres sous les Romains. (*D. J.*)

SCOUÉ, f. f. (*Marine.*) c'est l'extrémité de la varangue qui est courbée pour s'enter avec le genou.

SCRIBA, f. m. (*Gouvernement rom.*) officier subalterne de justice chez les Romains.

Les premiers *scribes* exerçoient chez les Romains à-peu-près le même office que les greffiers dans nos bureaux; ils tenoient le registre des arrêts, des lois, des ordonnances, des sentences, des actes, & en délivroient copie aux intéressés; ils formoient un corps subdivisé en différentes classes & différens degrés, suivant qu'ils étoient employés sous les magistrats supérieurs ou subalternes.

Mais cet office, même dans la première classe, étoit beaucoup plus honorable chez les Grecs que chez les Romains. Nous regardons, dit Emilius Probus, les *scribes* comme des mercenaires, parce qu'ils

K K k k k

le font effectivement; au-lieu que chez les Grecs on n'en reçoit point qui ne soit d'une naissance, d'une intégrité & d'un mérite distingué, parce qu'on ne peut se dispenser de les faire entrer dans les secrets de l'état.

Cependant on a vu quelques *scribes* chez les Romains parvenir aux grandes dignités. Cicéron parle d'un citoyen, qui ayant été *scribe* sous Sylla, devint préteur de la ville sous la dictature de César; mais voici un exemple mémorable de la modestie d'un de ces officiers de justice, je veux parler de Cicénius qui avoit été *scribe* sous le premier Scipion. Il concouroit pour la préture avec le fils de ce grand homme; mais dans le seul dessein de le doubler, & de lui rendre hommage. Aussi-tôt qu'il vit que les centuries lui donnoient la préférence, il descendit du temple, quitta la robe blanche, déclara ses pures intentions à tous les électeurs, & les conjura de donner leurs voix au mérite de son rival, & à la mémoire de son illustre pere.

Les *scribes* toutefois ne pouvoient monter aux charges de la république, à moins qu'il ne renonçassent à leur profession. On en voit la preuve dans la personne de Cneius Flavius qui étoit *scribe* d'un édile curule. Ayant obtenu lui-même l'édilité, il ne fut reçu dans cet emploi, au rapport de Tite-Live, qu'après s'être obligé par serment, à ne plus exercer son ancienne profession.

Comme il arrivoit souvent que la noblesse qui entroît dans la magistrature, surtout les jeunes gens, ignoroient le droit & les lois, ils se virent forcés de les apprendre des *scribes* que l'usage & l'expérience en avoient instruits; de sorte qu'ils devenoient par ce moyen les docteurs de cette jeune noblesse, & qu'ils n'abusoient que trop de leur place; c'étoit d'ailleurs pour eux une occasion favorable d'augmenter leur crédit, & de s'ouvrir une entrée dans les plus illustres familles de Rome.

Enfin leur arrogance ayant été portée à l'excès sur la fin de la république, Caton se vit obligé de la réprimer par de nouvelles lois. Ils furent partagés en décuries, & rangés sous différens ordres subalternes; en sorte que les *scribes* d'un questeur, d'un édile ou d'un préteur, furent appelés *scribae quaestorii, adilitii, praetorii, &c.*

Les pontifes avoient aussi leurs *scribes*. Onuphrius nous a conservé une ancienne inscription qui le prouve invinciblement: *Agria Triphosa vestifica, Livius Threna ab epistolis graec. scriba à libris pontificalibus, conjugii sanctissimae B. D. S. M.* c'est-à-dire Livius Threna versé dans les lettres grecques, & *scribe* des livres des pontifes, a dressé ce monument à sa très-sainte femme Agria Triphosa.

Les *scribes* sous les empereurs changerent de nom, ils furent appelés *notarii*, parce qu'ils se servoient de notes abrégées, au moyen desquelles ils écrivoient aussi vite qu'on parloit. Martial le dit, *lib. XIV. épigr. ccviiij.*

*Current verba licet, manus est velocior illis,
Nondum lingua, suum dextera pergit opus.
(D. J.)*

SCRIBE, f. m. (*Gramm. & Théolog.*) en hébreu *sopher*, en grec, *γραμματος*, est un nom fort commun dans l'Ecriture, & qui a plusieurs significations.

1°. Il se prend pour un écrivain, un secrétaire; cet emploi étoit très-considérable dans la cour des rois de Juda. Saraïa sous David, Elioreph & Ahia sous Salomon, Sobna sous Ezéchias, & Saphan sous Jofias, étoient revêtus de cet office. *II. Reg. viij. 17, xx. 25, IV. Reg. xix. 2, xxxij. 8 & 9.*

2°. Il signifie un commissaire d'armée qui fait la revue des troupes, qui en tient registre, qui en fait le dénombrement. Jérémie parle d'un *scribe* qui étoit

chef ou prince des soldats, & qui leur faisoit faire l'exercice, *c. lij. 25.* On en trouve aussi le nom employé en ce sens dans les Machabées, *l. I.*

3°. *Scribe* se prend principalement pour un homme habile, un docteur de la loi, dont le ministère consistoit à écrire & à interpréter l'Ecriture. Quelques-uns mettent l'origine de ces *scribes* sous Moïse; mais leur nom ne paroît pour la première fois que sous les juges. D'autres croient que David les institua; & d'autres enfin, que comme il est rarement parlé des *scribes* avant Esdras, & beaucoup depuis lui, cette dignité étoit venue de la Chaldée ou de l'Assyrie, & qu'elle fut premièrement établie par les Juifs après leur retour de la captivité.

Quoi qu'il en soit, ces *scribes* ou docteurs de la loi, étoient fort en crédit & très-estimés chez les Juifs, où ils avoient le même rang que les prêtres & les sacrificateurs, quoique leurs fonctions fussent différentes; celles des *scribes* étant uniquement d'étudier la loi, de l'enseigner & de l'expliquer.

Les Juifs en distinguoient de trois sortes; 1°. ceux dont nous venons de parler, que l'on appelloit proprement les *scribes de la loi*, & qui étoient les plus considérables; leurs décisions étoient reçues avec un respect égal à celui qu'on portoit à la loi de Dieu même. 2°. Ceux qu'on appelloit proprement *scribes du peuple*, étoient une sorte de magistrats, tels qu'il y en avoit aussi chez les Grecs. 3°. La dernière espèce de *scribes* étoient des notaires publics, ou des secrétaires du sanhedrin.

S. Epiphane & l'auteur des récongnitions attribuées à S. Clément, comptent les *scribes* parmi les sectes des Juifs; mais il est certain que les *scribes* ne formoient point de secte particulière, & qu'il y avoit des *scribes* de toutes les sectes. Il paroît seulement vraisemblable que du tems de J. C. où toute la science des Juifs consistoit principalement dans les traditions pharisiennes, & dans l'usage qu'on en faisoit pour expliquer l'Ecriture, que le plus grand nombre des *scribes* étoient pharisiens; & on les voit presque toujours joints ensemble dans l'Evangile. Calmet, *Dict. de la Bibl. t. III. lett. v. p. 503.*

SCRIBE, (*Commerce.*) celui qui écrit. Il ne se dit guère à Paris que de ces écrivains qui écrivent chez eux pour le public, ou qui ont de petits bureaux en divers endroits de la ville, où ils fournissent tout ce qui est nécessaire pour écrire, comme plumes, papier, encre, cire à cacheter, &c. à ceux qui dans quelques occasions pressantes & subites sont obligés de dresser des mémoires ou d'écrire des lettres. Voyez ECRIVAIN.

SCRIBE. On nomme ainsi à Bordeaux deux des commis du bureau du convoi, qui font la plupart des écritures qui y sont nécessaires, & où ils demeurent tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à onze, & depuis deux heures de relevée jusqu'à cinq, pour enregistrer les déclarations des marchandises, charges des vaisseaux, tenir registres des bateaux ou vaisseaux qui entrent ou sortent, les droits qui sont dûs, & expédier tous les actes nécessaires à ces diverses opérations. Voyez CONVOI.

SCRIBE est aussi le nom qu'on donne dans les bureaux de la comptable de la même ville, à trois commis dont les fonctions sont de faire toutes les billettes jettes au droit de sortie au menu; aussi-bien que toutes celles des sénéchaussées qui ne doivent rien; ils reçoivent pareillement toutes les déclarations d'entrée de terre, c'est-à-dire tout ce qui arrive à Bordeaux par la Dordogne & par la Garonne. Voyez COMPTABLE, MENU, BILLETTE, &c. *Dictionn. de Commerce.*

SCRINIUM, f. m. (*Littérat.*) Ce mot signifie un portefeuille, un coffre, une cassette, une armoire à mettre des papiers; nous dirions un bureau. Voici l'ex-

plication des divers bureaux établis par les empereurs romains, pour la gestion des affaires de l'état.

Scrinium dispositionum, bureau de la chambre où s'expédiaient les jussions ou mandemens de l'empereur ; & celui qui prédisoit à ce bureau se nommoit *comes dispositionum*.

Scrinium epistolarum, bureau de ceux qui écrivoient les lettres du prince. Auguste écrivoit les siennes lui-même, & les donnoit ensuite à Mécénas & à Agrippa à corriger, comme nous l'apprenons de Dion, *lib. XXV*. Mais les autres empereurs se servoient ordinairement de secrétaires, à qui ils les dictoient, ou à qui ils se contentoient de dire la substance des choses qui devoient être écrites, mettant seulement au bas *vale* de leur main.

Scrinium libellorum, bureau des requêtes qu'on présentait au prince pour lui demander quelque grâce. Nous avons dans la notice de l'empire par Pancirole, *ch. xcvi*, l'exemple d'une requête qui fut présentée à l'empereur Antonin le pieux, par un nommé Arrius Alphius, affranchi d'Arria Fadilla, mere de l'empereur. Cette requête tendoit à ce qu'il lui fût permis de ramasser les os de sa femme & de son fils dans un cercueil de marbre, parce qu'il ne les avoit mis que dans un de terre, en attendant que la place qu'il avoit achetée pour y faire un monument fût accommodée. On fera bien aise d'en trouver ici les propres paroles. *Cum ante hos dies conjugem & filium amiserim, & pressus necessitate, corpora eorum sarcophago fictili commendaverim, donec quietis locus quem emeram, edificaretur, viâ flaminia inter milliare secundum & tertium acutibus ab urbe parte levâ, custodia monumenti Flam. Tymeles Amelœ M. Signii Orgili; rogo, domine, permittas mihi in eodem loco, in marmoreo sarcophago, quem mihi modò comparavi, eadem corpora colligere, ut quando & ego esse defiero, pariter cum iis ponar. Et il est répondu au bas du placet, fieri placet. Jubentius Celsus promagister, subscripsit.*

Scrinium memoriae, bureau où l'on ferroit tous les extraits des affaires décidées par le prince, & en conséquence ses ordonnances à ce sujet, pour en expédier ensuite des lettres patentes plus au long. On l'appelloit *scrinium memoriae*, pour se ressouvenir des expéditions qu'il falloit faire le plutôt possible. Ce bureau étoit composé de 62 secrétaires nommés *scribarii memoriae* & *mamuriales*, dont il y en avoit douze qui servoient à la chancellerie, & sept autres nommés *antiquarii*, qui avoient le soin de transcrire les vieux livres pour les conserver à la postérité. Le premier ministre du bureau s'appelloit *magister scrinii memoriae*, & recevoit la ceinture dorée de la main du prince lors de sa création.

Enfin on donna le nom de *scrinium vestimentorum* à la garde-robe où l'on ferroit les habits de l'empereur. (*D. J.*)

SCRIPTEUR, *f. m. scriba*, (*Jurispr.*) en la chancellerie romaine est un officier du premier banc qui écrit les bulles qui s'expédient en original gothique. Ce sont aussi ces officiers qui taxent les grâces; ils sont du nombre des officiers du registre; il en est parlé dans l'*hist. ecclésiast.* de M. de Fleury, *liv. L.* (*A*)

SCRIPTUM QUÆSTORIUM, (*Littérat.*) charge de greffier de l'épargne. Horace en avoit une, à ce que nous apprend celui qui a écrit sa vie : *veniâ impetratâ*, dit-il, *scriptum quæstorium comparavit.* » Après » qu'il eut obtenu son pardon, il acheta une charge » de greffier, ou de secrétaire des trésoriers ». Ces fortes de charges étoient ordinairement exercées par des affranchis ou par des fils d'affranchis. Ainsi Horace étoit justement comme Flavius dont parle Pison dans le troisième livre de ses annales. *Cn. Flavius patre libertino natus, scriptum faciebat.* Cn. Flavius, fils d'un affranchi, exerçoit alors la charge d'un des secrétaires

Tome XIV.

de l'épargne; mais il paroît que cet emploi ne touchoit guère Horace, & qu'il ne s'en occupoit pas beaucoup. (*D. J.*)

SCRIPTURA, (*Littérat.*) nom du tribut qu'on payoit chez les Romains pour les bois & les pâturages, & qu'on affermoit au plus offrant & dernier enchérisseur. (*D. J.*)

SCRITIFINNI, (*Géog. anc.*) *Scrithifinni*, *Scritofinni*, & *Scritofennæ*, peuples de la Scanie, ou comme nous dirions aujourd'hui du pays situé sur la côte de l'Océan septentrional, dans la Laponie moscovite, depuis les confins de la Finmarchie, jusqu'à l'entrée de la mer Blanche. (*D. J.*)

SCRIVIA, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie, au duché de Milan. Elle a sa source dans l'Apennin, sur les confins de l'état de Gènes, qu'elle sépare du Tortonnèse; & après avoir arrosé Tortone, elle se rend dans le Pô à 5 milles au-dessous de Bassignana, & du confluent du Tanare. Quelques-uns croient que c'est l'*Iria* des anciens. (*D. J.*)

SCROBILUM, (*Géog. anc.*) promontoire d'Espagne. Pomponius Méla, *l. III. c. viij.* le place sur le golfe Arabe. C'est le promontoire que Ptolomée appelle *Pharan*; il séparoit les golfes Héroopolitique & Élanitique. (*D. J.*)

SCROFANO, (*Géog. mod.*) village d'Italie dans le voisinage de celui de Formello; il est remarquable par une soufrière assez abondante qui est dans une montagne exposée au midi. Elle est d'un revenu considérable, & appartient à la princesse des Ursins. Le soufre se trouve dans une espèce de pierre comme le tuf, de laquelle on le détache à coups de marteau. Après l'avoir écrasé, on le met en des pots de terre; que l'on dispose dans une fournaise de telle sorte que trois de ces pots versent le soufre fondu par la force du feu dans un quatrième pot, qui est sur le bord de la fournaise. Ce quatrième pot est percé par le haut, pour laisser évaporer la fumée, & il y a aussi un trou en bas qui ne s'ouvre que pour le vider quand il est plein. La séparation du soufre est une chose très-simple; elle se fait en ce que le soufre se fondant, il se détache de la terre, qui se précipite au bas du pot dans le même tems que le soufre, qui est le plus léger; s'élève au haut du pot, d'où il coule par un canal de communication dans celui qui est sur le bord du fourneau. (*D. J.*)

SCROPHULAIRE, *f. f. scrophularia*, (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, anmale, ouverte des deux côtés, ordinairement en forme de grelot, & divisée en deux levres: il y a sous la levre supérieure deux petites feuilles. Le pistil sort du calice; il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit ou une coque arrondie & terminée en pointe, qui s'ouvre en deux parties, & qui est divisée en deux loges par une cloison intermédiaire: cette coque renferme des semences qui sont ordinairement petites, & attachées au placenta. *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

Entre les dix-huit espèces de ce genre de plantes, il y en a deux dont je parlerai, de la *scrophulaire* des bois, & de la grande *scrophulaire* aquatique.

La première est nommée *scrophularia nodosa*, *fœtida*, *I. R. H.* 167; en anglois *the knobby rootedfigwort*.

Sa racine est grosse, longue, serpenteante, blanche, noueuse, inégale, vivace; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de plus de deux piés, droites, fermes, quarrées, creusées en-dedans, de couleur purpurine noirâtre, divisées en rameaux ailés. Ses feuilles sont oblongues, larges, pointues, crénelées en leurs bords, semblables à celles de la grande ortie, mais plus amples, plus brunes, & non piquantes, opposées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges.

Ses fleurs naissent aux sommités des tiges & des

K K k k k ij

rameaux, formées chacune en petit godet de couleur purpurine obscure, soutenue par un calice d'une seule piece, fendu en cinq quartiers, avec quatre étamines à fommets jaunes. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des fruits arrondis terminés en pointe, & partagés en deux loges qui contiennent plusieurs petites semences brunes.

Toute la plante a une odeur de sureau fort désagréable, & un goût amer; elle croît aux lieux ombrageux, dans les haies, dans les brossailles & les bois taillis; elle fleurit en Juin, Juillet & Août. Sa racine est d'usage en Médecine.

La seconde espece de *scrophulaire* est aquatique; elle est nommée dans Bauhin & Tournefort *scrophularia aquatica major*. Ses feuilles & ses fleurs sont semblables à celles de la *scrophulaire* des bois.

SCROPHULAIRE, (*Mat. med. & diete.*) grande *scrophulaire*, *scrophulaire* aquatique ou herbe du siège, & petite *scrophulaire*.

La grande *scrophulaire* commune ou *scrophulaire* des bois, & la *scrophulaire* aquatique ou herbe du siège, sont regardées assez unanimement comme possédant les mêmes vertus.

Toutes les parties de ces plantes sont d'usage tant intérieurement qu'extérieurement. La principale vertu qu'on leur attribue c'est d'être spécifiques contre les hémorroïdes étant prises intérieurement. On donne donc dans les accès des hémorroïdes internes douloureuses, ou la racine en poudre à la dose d'un gros le matin à jeun, ou bien un verre de vin dans lequel cette racine a infusé pendant la nuit; la semence de *scrophulaire* est comptée aussi parmi les vermifuges.

Quant à l'usage extérieur de ces plantes, l'application de leurs feuilles récentes, pilées & réduites en consistance de cataplasme, aux tumeurs scrophuleuses est regardée par plusieurs auteurs comme un remède assuré pour résoudre ces tumeurs, & c'est de cette vertu que ces plantes tirent leur nom.

Le suc de ces plantes est un puissant mundificatif. On trouve dans les Botanistes la description de plusieurs onguens préparés, la plupart par des manœuvres fort inexactes & avec des circonstances très-inutiles, qu'on célèbre comme des remèdes très-efficaces contre les tumeurs scrophuleuses, les hémorroïdes, les dartres vives, la gale, &c.

La racine de grande *scrophulaire* entre dans l'onguent mundificatif d'ache, & la racine & les feuilles dans l'eau vulnéraire & dans l'emplâtre *diabotantum*, &c.

SCROPHULAIRE, (*Mat. méd.*) La petite *scrophulaire* qui est aussi appelée petite *chélidoine*, petite *éclair*, *ranunculus vernus*, *rotundi-folius*, &c. porte aux petites fibres blanchâtres dont sa racine est composée, des tubercules arrondis ou oblongs, semblables pour la grosseur à des grains de froment, & qui paroissent être véritablement nourrissans, par l'observation qui est rapportée dans l'article précédent, & qui est rappelée à l'article FARINE, FARINEUX, *Chimie*, &c. Les observations sur l'usage diététique de cette substance manquent cependant encore.

Au reste cette qualité des tubercules dont nous venons de parler, n'empêche point que les autres parties de cette plante ne soient âcres & dangereuses, comme toutes les especes de renoncules, quoique peut-être à un degré inférieur. Voyez RENONCULES, *Mat. med.* d'où l'on doit conclure que son usage intérieur n'est pas trop sûr. Quant à son usage extérieur, on lui attribue presque absolument les mêmes vertus, & on les emploie de la même manière que la grande *scrophulaire* & que l'herbe du siège.

Le suc des racines de cette plante a une vertu errhine, c'est-à-dire qu'étant tiré dans le nez il en fait couler abondamment de la sérosité; ce qui est

un indice de l'âcreté que nous lui avons attribuée.

La racine & les feuilles de petite *scrophulaire* entrent dans l'emplâtre *diabotantum*. (b)

SCROPHULES, f. m. maladie. Voyez ECROUELLES.

SCROTUM, f. m. (*Anatom.*) On donne ce nom à l'enveloppe cutanée, qui renferme les testicules. Au dehors, c'est une bourse commune à tous les deux, fermée par la continuation de la peau qui couvre les parties voisines, & pour l'ordinaire très-inégale par la quantité de rides ou rugosités qui paroissent dans toute sa surface. Au-dedans elle est charnue, & forme à chaque testicule une bourse musculeuse, appelée *dartos*.

La portion externe ou cutanée du *scrotum*, est à-peu-près de la même structure que la peau en général, dont elle est la continuation. Elle est plus fine cependant, & elle est parsemée d'espace en espace de plusieurs petits grains appelés *glandes sébacées*, & de quantité d'oignons de poils.

Quoiqu'elle ne soit qu'une enveloppe commune aux testicules, elle est néanmoins distinguée en deux parties latérales par une espece de ligne superficiellement faillante & inégale, qui paroît comme une espece de suture ou couture, & pour cela est appelée en terme grec *raphé*.

Cette ligne est la continuation de celle qui partage pareillement l'enveloppe cutanée du pénis, & elle continue tout de suite jusqu'à l'anus, en divisant de la même façon le périnée, c'est-à-dire l'espace qui est entre l'anus & le *scrotum*, en deux parties latérales. Elle n'est que superficielle, & elle ne paroît pas au dedans de la peau.

La surface interne de la bourse cutanée, est tapissée d'une membrane celluleuse fort mince, à-travers de laquelle les grains glanduleux, & les oignons de poils, paroissent assez distinctement quand on l'examine au dedans; la rugosité du *scrotum* est pour l'ordinaire une marque de l'état naturel en santé, & pour lors il ne forme qu'un volume médiocre. Ce volume augmente principalement en longueur, & les rides s'effacent plus ou moins, selon les degrés contre nature & d'indisposition.

On lut à l'académie des Sciences en 1711, une relation écrite de Pondichery sur un homme de Malabar, dont le *scrotum* étoit si prodigieusement enflé, qu'il pesoit soixante livres; mais il faut mettre cette relation même au rang des exagérations monstrueuses; il est vrai cependant que les negres de Guinée sont sujets à des enflures du *scrotum* assez considérables pour les priver du commerce des femmes, & les empêcher de marcher librement. Dans nos pays cette partie est exposée à l'hidropisie, qui demande l'opération de la paracenthèse.

Au reste, Nicolaus Massa nous a laissé le premier une description très-exacte de la cloison du *scrotum*, dont quelques modernes ont eu tort de vouloir se faire honneur. « Cette poche, dit l'anatomiste vénitien, est partagée en deux parties par une membrane intermédiaire qui sépare le testicule droit du testicule gauche, enforte que le *scrotum* a deux cavités, d'où il arrive quelquefois qu'un des côtés est tendu & gonflé par une affluence d'humeurs, ou par une descente d'intestins, tandis que l'autre côté reste dans son état naturel ». Charles Etienne a décrit depuis assez exactement la cloison du *scrotum* découverte par Massa, & il lui a donné les noms de *scroti septum*, seu *diaphragma*.

SCROTUM, maladies du, (*Médec.*) 1°. La bourse lâche formée par les tégumens communs, suspendue au périnée, aux aînes & à la verge, séparée en deux par une cloison, & recouvrant les testicules, s'appelle *scrotum*. Il est attaqué de différentes maladies, qui ont leurs noms particuliers.

2°. La blessure du *scrotum*, l'érysipèle, l'inflammation, l'ulcère, l'excoriation, la démangeaison, sont aisées à connoître, & demandent le même traitement que ces maladies en général. Le relâchement des bourses indique un fuspensoire.

3°. L'humeur aqueuse qui occupe les tegumens, ou qui s'est amassée dans l'une ou l'autre des cavités du *scrotum*, ou dans les deux, ou même dans le sac qui est une prolongation du péritoine, se nomme *hydrocele*. Il faut traiter cette hydropisie en soutenant toute l'étendue du *scrotum*, sans comprimer le cordon des vaisseaux spermatiques, & en y appliquant les discutifs, ou bien après avoir fait une ouverture à la partie, il convient de tirer l'humeur, pourvu qu'en même tems on en prévienne le retour par les mêmes secours.

4°. Si les autres especes d'hernies du *scrotum* contiennent de l'air, ou qu'elles soient dans le sac formé par le péritoine, ou dans l'intestin qui est tombé; on les nomme *pneumatocele*: il faut faire rentrer ces parties dans le ventre, & les tenir en respect à la faveur d'un bandage.

5°. Les tumeurs du testicule ou du corps pyramidal, variqueuses & charnues, qu'on nomme *varicocele*, *circocèle* & *sarcocèle*, doivent être traitées selon la méthode générale qui convient à ces sortes de maladies. (D. J.)

SCRUPULE, f. m. (Gram.) jugement incertain d'une action, en conséquence duquel nous craignons qu'elle ne soit mauvaise, & nous hésitons à la faire. Les gens à *scrupule* sont insupportables à eux-mêmes & aux autres; ils se tourmentent sans cesse, & s'offensent de tout. Ce vice est la suite du peu de lumières, du peu de sens, de la pusillanimité, de l'ignorance, & d'une fausse opinion de la religion & de Dieu.

Si l'on étoit plus éclairé, on verroit distinctement le parti qu'il y auroit à prendre; si l'on avoit plus de courage, on ne balanceroit pas à agir; si l'on avoit de Dieu l'idée d'un être miséricordieux & bienfaisant, on se reposeroit tranquillement sur le témoignage de sa conscience, fortement persuadé que cette voix de Dieu qui parle au-dedans de nous, ne peut jamais être en contradiction avec la même voix de Dieu, soit qu'elle se fasse entendre dans les livres saints, soit qu'elle s'adresse à nous par la bouche des prophètes, des saints, des anges mêmes.

Il y a des *scrupules* de toute espece; on n'en est pas seulement tourmenté en morale, il y en a dans les sciences & dans les arts. Un géometre scrupuleux s'impose la nécessité de démontrer des propositions dont l'évidence frappe tout homme qui entend les termes; je ne fais à quoi servent ces démonstrations, dont chaque proposition prise séparément, n'est ni plus ni moins claire que l'énoncé du théorème ou du problème, & dont l'ensemble l'est moins, par la seule raison que pour être faisi, il suppose quelque contention d'esprit, que l'énoncé ne demande pas?

Un écrivain scrupuleux, modifie presque toutes ses propositions, il craint toujours de nier ou d'affirmer trop généralement, & il écrit froidement; il n'est jamais content, s'il n'a rencontré l'expression & le tour de phrase le plus propre à la chose qu'il énonce; il ne se permet aucune inversion forte, aucune expression hardie; il nivelle tout, & tout devient sous son niveau égal & plat.

SCRUPULE, f. m. (Hist. & Comm.) étoit le plus petit des poids dont se servoient les anciens. C'étoit chez les Romains la vingt quatrième partie d'une once, ou la troisième partie d'une dragme. Voyez ONCE, &c.

Scrupule est encore un poids qui contient la troisième partie d'une dragme, ou qui pèse 20 grains. Voyez GRAIN.

Chez les Orfèvres le *scrupule* est de 34 grains. Voyez POIDS.

SCRUPULE, en Chronologie. Le scrupule chaldéen est la $\frac{1}{1080}$ partie d'une heure: les Hébreux l'appellent *helakim*. Les Juifs, les Arabes, & plusieurs autres peuples de l'Orient en font un grand usage dans la supputation du tems.

SCRUPULES en Astronomie, *Scrupules éclipsés*, c'est la partie du diamètre de la lune qui entre dans l'ombre; pour exprimer cette partie, on se sert de la même mesure que l'on emploie à déterminer le diamètre apparent de la lune. Voyez DOIGT.

Scrupules de la demi-durée, c'est un arc de l'orbite de la lune, que le centre de cette planète décrit depuis le commencement de l'éclipse jusqu'à son milieu. Voyez ECLIPSE.

Scrupules d'immersion ou d'incidence, c'est un arc de l'orbite de la lune que son centre décrit depuis le commencement de l'éclipse jusqu'au tems où son centre tombe dans l'ombre. Voyez IMMERSION.

Scrupules d'émerison, est un arc de l'orbite de la lune, que son centre décrit depuis le premier instant de l'émerison du limbe de la lune jusqu'à la fin de l'éclipse. Voyez EMERISON. Wolf & Chambers. (Q)

SCRUPULE CHALDAÏQUE, (Cilend.) c'est la $\frac{1}{1080}$ partie d'une heure, dont les Juifs, les Arabes & autres peuples orientaux se servent dans le calcul de leur calendrier, & qu'ils appellent *helakim*. Dix-huit de ces *scrupules* font une minute ordinaire. Ainsi il est aisé de changer les minutes en *scrupules chaldaïques*, & ceux-ci en minutes. On compte 240 de ces *scrupules* dans un quart d'heure. (D. J.)

SCRUPULEUX, adj. (Gram.) qui est sujet au scrupule; on dit le *scrupule* de la conscience, le *scrupule* de l'oreille, un *scrupule* de langue.

SCRUPULI, f. m. (Jeux des Rom.) jeu de jettons auquel s'amusoient les soldats, & que plusieurs savans ont pris mal-à-propos pour le jeu des échecs. (D. J.)

SCRUTATEUR, f. m. (Gram.) qui recherche intimement, qui fouille au fond des âmes, & qui y lit nos plus secrètes pensées. Cet attribut ne convient guere qu'à Dieu.

SCRUTATOIRES, (Antiq. rom.) on nomme ainsi certains officiers chargés de fouiller ceux qui venoient saluer l'empereur, pour voir s'ils n'avoient point d'armes cachées sur leurs personnes; ces sortes d'officiers furent établis par l'empereur Claudius. (D. J.)

SCRUTIN, f. m. (Gram. & Jurisprud.) du latin *scrutinium*, qui signifie recherche, est une maniere de recueillir les suffrages, sans que l'on sache de quel avis chacun a été.

Il se fait par le moyen de billets cachetés ou pliés que chacun met dans un vase ou boîte, ou par des boules diversement colorées, qui sont des signes d'approbation ou d'exclusion.

Les meilleures élections sont celles qui se font par la voie du *scrutin*, parce que les suffrages sont plus libres que quand on opine de vive voix. Voyez ELECTION. (A)

SCRUTIN, (Hist. rom.) dans tous les comices, les suffrages se donnoient toujours à haute voix jusqu'à l'an de Rome 614, qu'on introduisit l'usage des *scrutins*; parce qu'on s'étoit apperçu que dans les élections des charges, le peuple de peur de déplaire aux grands, qui étoient à la tête des factions qu'ils avoient formées pour se rendre maîtres de l'état, ne donnoit plus sa voix avec hardiesse; on employa sans succès le *scrutin* pour remédier au mal; le peuple corrompu n'étant plus retenu par la honte de donner sa voix à de mauvais sujets, se laissa gagner par les présents; c'est ainsi que s'introduisit la vénalité des suffrages

qui fut si funeste à la république. Une démocratie où le luxe fait la loi, ne peut se rétablir que par de violentes secousses qui ramènent les choses aux principes de la constitution de cet état. (D. J.)

SCRUTIN, f. m. (*Hist. ecclési.*) nom de l'assemblée ecclésiastique dans laquelle on examinoit les dispositions des cathécumènes; les évêques se chargeoient d'instruire eux-mêmes les compétens ou élus quelques jours avant leur baptême, & ces instructions se faisoient dans des assemblées qu'on appelloit *scrutin*. On leur donnoit alors par écrit le symbole & l'oraison dominicale, afin qu'ils apprissent l'un & l'autre par cœur. On les leur faisoit réciter dans le *scrutin* suivant, & quand ils les savoient parfaitement, on retiroit l'écrit de leurs mains, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des infidèles. On voit encore quelques traces de ces *scrutins* à Vienne en Dauphiné, & à Liège. (D. J.)

SCRUTUM, (*Littérat.*) & *scruta* au pluriel, est un mot grec *σχυρτόν*, qui signifie proprement toutes sortes de vieilles ferrailles & autres ustensiles de ménage, telles que l'on vend à Paris sur les quais & ailleurs. Lucilius dit :

Quidni? Et scruta quidem ut vendat scrutarius laudat.

» Pourquoi non? puisque les marchands de vieille ferraille louent bien cette marchandise pour la débiter ».

Cependant le mot *scrutum* ou *scruta*, avoit une signification plus étendue, & signifioit toutes sortes de marchandises que vendent les Merciers & les Quinquailleurs; car le scholiaste d'Aristophane nous apprend que les anciens au lieu de *σχυρτόν*, *scrutarius*, disoient *ρύπτοπώλης*, *seplasiarius*, mercier, quinquailleur; c'est dans ce sens-là que Sidonius Apollinarius a employé *scruta*, lorsqu'il a écrit dans le VII. liv. de ses Epîtres, *nunc quædam frivola, nunc ludo apta virgineo scruta donabat.* (D. J.)

SCULPTEUR, f. m. (*Artiste.*) artiste, qui par le moyen du ciseau forme des statues, taille le bois, la pierre, le marbre, & autres matières propres à faire des représentations & des imitations des divers objets de la nature. Comme on distingue en général les *Sculpteurs* en anciens, & en modernes. Voyez les articles suivans. *SCULPTEURS anciens* & *SCULPTEURS modernes.* (D. J.)

SCULPTEURS ANCIENS, (*Sculpt. antiq.*) comme les noms des *Sculpteurs* égyptiens n'ont pas passé jusqu'à nous, & que les Grecs ont effacé tous ceux de Rome, ce sont eux qui rempliront mon titre, & cependant je ne m'attacherai qu'aux plus célèbres. L'indication de leurs ouvrages est inséparable de l'histoire de la sculpture, & nous avons tâché de connoître cette histoire.

Agélades, d'*Argos*, contemporain d'*Onatas*. On voioit de lui à Egyum, ville d'Achaïe, plusieurs statues de bronze, comme un Jupiter enfant, & un jeune Hercule qui n'a point de barbe. Tous les ans on nommoit à ces divinités des prêtres qui gardoient leurs statues chez eux: c'étoit le plus bel enfant du pays qui étoit prêtre de Jupiter, & quand il avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit un successeur.

Agésandre, de *Rhodes*, travailla au fameux groupe de *Laocoon*, de ses deux enfans, & des serpens, conjointement avec *Posidore*, & *Athénodore* le rhodien. Ce superbe morceau de sculpture fait d'une seule pièce, étoit dans le palais *Farnèse*, & fut trouvé à Rome, sous les ruines du palais *Vespasien*, sur la fin du seizième siècle. Mais *Virgile*, *Enéide*, liv. II. v. 40. & suiv. a peut-être égalé en poésie l'ouvrage des sculpteurs dont nous venons parlé, par sa description de l'histoire de *Laocoon*. Voyez donc *LAOCOON*, groupe de sculpture antique.

Agoracrite, élève de *Phidias*, il avoit fait deux ad-

mirables statues, une *Minerve*, & un *Jupiter* de bronze, qui ornoient à *Coronée* le temple de *Minerve Itonia*, ainsi appelée du nom d'*Itonus*, fils d'*Amphixion*, il concourut avec *Alcamène* pour la statue de *Vénus*. *Alcamène* l'emporta, non par le mérite de son ouvrage, dit *Pline*, mais par le suffrage des citoyens qui ne voulurent pas lui préférer un étranger. *Agoracrite* irrité de cette injustice, ne consentit à leur vendre sa statue, qu'à condition qu'elle ne seroit point placée dans *Athènes*; & il lui donna le nom de *Némésis*, la statue vengeresse. Tel est le récit de *Pline*, auquel il faut ajouter la réflexion judiciaire de *M. de Caylus*.

C'étoit, dit-il, une foible vengeance de l'injustice que les *Athéniens* lui avoient faite, & selon la nature de ce sentiment, elle retournoit contre celui qui s'y livroit; car cette statue fut placée dans un bourg de l'*Attique*, nommé *Rhamnunte*, où certainement elle n'eut pas le nombre d'admirateurs qu'elle méritoit. Mais l'auteur étoit vengé, car le peuple *Athénien*, grand amateur des beaux ouvrages de l'art, ne pouvoit en jouir, & certainement il y fut plus d'une fois sensible. *M. Varron* préfère ce morceau à tous ceux qu'il a vus.

Alcamène, athénien, disciple de *Phidias*, & l'objet de ses amours, florissoit en la 83^e olympiade, selon *Pline*, il avoit fait une statue de *Junon*, qu'on mit dans son temple à *Athènes*. La statue de la *Vénus* aux jardins étoit encore un ouvrage de ce maître, & des plus beaux qu'il y eût à *Athènes*. *Lucien* dans le dialogue qui a pour titre les portraits, & où il fait la peinture d'une beauté accomplie, emprunta de la *Vénus* d'*Alcamène*, la gorge, les bras & les mains: celle d'*Agoracrite*, autre disciple de *Phidias*, auroit peut-être pû lui plaire également, car quoique les *Athéniens* eussent décidé le prix en l'honneur d'*Alcamène*, tout le monde ne fut pas de cet avis.

Anthermus étoit natif de l'île de *Scio*, fils de *Micciade*, petit-fils de *Malas*, aussi sculpteur, & pere de *Bupalus* d'*Athènes*, qui vivoient vers la 60. olympiade, environ 540 ans avant J. C. & dont nous parlerons dans la suite.

Apollonius & *Tauriscus*, tous deux rhodiens, firent conjointement cette antique si célèbre de *Zéthés* & d'*Amphion*, attachant *Dircé* à un taureau; tout est du même bloc de marbre jusqu'aux cordes. Ce bel ouvrage subsiste encore, & est célèbre sous le nom du taureau *Farnèse*. Voyez-en l'article.

On ne connoît point le pere d'*Apollonius* & de *Tauriscus*; quelques-uns ont cru qu'ils étoient fils de *Ménécrate*; mais, dit *Pline*, il est plus vraisemblable qu'élevés de celui-ci, & fils d'*Artémidore*, ils donnoient au premier par reconnaissance le nom de pere; c'étoit du moins un usage fort ordinaire chez les anciens.

Arcésilaüs devoit être un grand maître, puisque ses modèles se vendoient plus cher aux artistes même que les ouvrages terminés des autres. Nos connoisseurs donneroient aussi, & même de certaines statues antiques de marbre grandes comme nature, pour un petit modèle de la main de quelque grand artiste moderne, comme d'un *Michel-Ange*, d'un *Bouchardon*, &c.

Arcésilaüs exécuta en terre la statue de *Vénus genitrix*; mais *César* impatient de la voir placée dans son forum, ne lui donna pas le tems de la terminer. L'empressement de ce dictateur est rapportée par *Dion*, l. XLIII, & par conséquent l'on ne doit pas révoquer en doute, qu'il se soit contenté d'un ouvrage de terre cuite pour une figure qui flattoit tant sa vanité.

Lucullus à qui *Arcésilaüs* étoit fort attaché, *familiaris*, le chargea de faire une statue de la *Félicité*, & convint de lui en donner soixante mille sesterces,

c'est-à-dire, près de douze mille livres de notre monnoie ; mais la mort de l'artiste, & de celui qui l'employoit, leur envia l'honneur d'un tel ouvrage, *cui mors utriusque inviderit*, dit Plin : le modele en plâtre d'une coupe qu'Octavius, chevalier romain, fit faire à ce même Arcésilaüs, lui couta un talent, quatre mille sept cens livres. Ces prix que nous rapportons exprès peuvent servir à fixer l'idée que les Romains avoient alors de la sculpture, & des ouvrages des grands sculpteurs.

Aristoclès. Pausanias compte trois sculpteurs de ce nom. Le premier & le plus ancien étoit Aristoclès de Cydon ; on ne fait point précisément dans quel siècle il fleurissoit. On voyoit à Olympie un groupe de sa main composé de deux figures représentant le combat d'Hercule contre une amazone à cheval. Ce groupe avoit été dédié par un Evagoras de la ville de Zancle en Sicile, avant que cette ville eût le nom de Messene.

Le second *Aristoclès* étoit fils de Cléotas. Il acquit beaucoup de gloire par deux statues, l'une de Ganyমেদে enlevé par les dieux, & l'autre de Jupiter, qui donne deux magnifiques chevaux à Tros, pere du jeune prince. Ces deux statues furent placées vis-à-vis le temple de Pélops.

Le troisieme *Aristoclès* étoit frere de Canachus, dont je parlerai, & ne lui cédoit gueres en mérite. Il fleurissoit pendant la guerre de Peloponnèse.

Bathylès étoit de Magnésie. Son âge est si peu connu, que Junius, dans son histoire des sculpteurs, a pris le parti de n'en point parler ; il ne fera pourtant pas impossible de le découvrir. Pausanias, qui marque ordinairement le tems des sculpteurs anciens dont il décrit les ouvrages, ne parle point de celui de *Bathylès*, & dit au contraire, qu'il ne s'arrêtera pas à nommer le maître sous lequel il avoit appris son art, ni le prince sous lequel il fleurissoit ; ce qui suppose que de son tems, l'un & l'autre fait n'étoient ignorés de personne. Nous ne sommes plus aujourd'hui dans le même cas.

Diogene de Laërce, & 4 autres anciens écrivains, placent le sculpteur *Bathylès* vers le tems de Créfus, de Solon, de Thalès, & des autres sages ou philosophes de la Grece. Créfus monta sur le trône de Lydie vers la 54. olympiade, l'an 559 avant J. C. & ce fut quelques années après, que les Lacédémoniens penserent à réparer le temple d'Amyclée, & à y faire ajouter les ornemens décrits par Pausanias. On voit donc par-là bien clairement le tems où fleurissoit le sculpteur *Bathylès*.

C'est un artiste bien célèbre dans l'antiquité ; on vantoit extrêmement certaines coupes dont il étoit l'inventeur, & selon plusieurs anciens écrivains, ce n'étoit pas un trépié, mais une coupe de la main de ce sculpteur, que les sept sages de la Grece consacrerent à Apollon, après se l'être renvoyé les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, le trône de ce dieu à Amyclée immortalisa *Bathylès*. Voici la description qu'en fait Pausanias. Elle est d'autant plus curieuse, que l'ouvrage représentoit presque la fable entiere.

Non-seulement, dit-il, le trône d'Amyclée est de la main de *Bathylès*, mais tout l'ouvrage, & les accompagnemens ainsi que la statue de Diane Leucophrène. Les graces & les heures, au nombre de deux, les unes & les autres soutiennent ce trône par-devant & par-derriere. Sur la gauche *Bathylès* a représenté Echidne avec Typhon, & sur la droite des Tritons.

Dans un endroit, Jupiter & Neptune enlèvent Taigete, fille d'Atlas, & Alcyone sa sœur ; Atlas y tient aussi sa place. Dans un autre vous voyez le combat d'Hercule avec Cynus, & le combat des Centaures chez Pholus, ici c'est Thésée qui combat le Minotaure, mais pourquoi traîne-t-il le Minotaure

enchaîné & encore vivant ? c'est ce que je ne fais pas, ajoute Pausanias. Là, continue-t-il, c'est une danse de Phéaciens & de Démodocus qui chante.

Ces bas-reliefs vous présentent une infinité d'objets tout-à-la-fois. Persée coupe la tête à Méduse ; Hercule terrasse le géant Thurius, Tyndare combat contre Eurytus ; Castor & Pollux enlèvent les filles de Leucippe ; Bacchus tout jeune est porté au ciel par Mercure ; Minerve introduit Hercule dans l'assemblée des dieux, il y est reçu, & prend possession du séjour des bienheureux.

Pélée met son fils Achille entre les mains de Chiron, qui en effet l'éleva & fut, dit-on, son précepteur ; Céphale est enlevé par l'Aurore à cause de sa beauté ; les dieux honorent de leur présence & de leurs bienfaits les noces d'Harmonie. Achille combat contre Memnon ; Hercule châtie Diomede, roi de Thrace, & tue de sa main Nessus auprès du fleuve Enéus ; Mercure amene les trois déesses pour être jugées par le fils de Priam ; Adrasfe & Tydée terminent la querelle d'Amphiaräus avec Lycurgue, fils de Pronax ; Junon arrête ses regards sur Io, fille d'Inachus, déjà métamorphosée en vache ; Minerve échappe à Vulcain qui la poursuit ; Hercule combat l'hydre de la maniere dont on le raconte, & dans un autre endroit il traîne après lui le chien du dieu des enfers.

Anaxias & Mnasiuüs paroissent montés sur de superbes courriers, Mégapenthe & Nicostrate, tous deux fils de Ménélas, sont sur le même cheval ; Belérophon abat à ses piés le monstre de Lycie ; Hercule chasse devant lui les bœufs de Géryon. Sur le rebord d'en-haut, on voit les fils de Tyndare à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; au-dessous ce sont des sphinx, & au-dessus des bêtes féroces ; un léopard vient attaquer Castor, & une lionne veut se jeter sur Pollux. Tout au haut, *Bathylès* a représenté une troupe de magnésiens qui dansent & se réjouissent ; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe trône.

Le dedans n'est pas moins travaillé ni diversifié ; du côté droit où sont les Tritons, le sanglier de Calydon est poursuivi par des chasseurs ; Hercule tue les fils d'Actor ; Calais & Zétés défendent Phinée contre les Harpies ; Apollon & Diane percent Tityus de leurs fleches ; Thésée & Pirithoüs enlèvent Helene ; Hercule étrangle un lion ; le même Hercule mesure ses forces contre le centaure Oréüs ; Thésée combat le Minotaure. Au côté gauche, c'est encore Hercule qui lutte avec l'Achéloüs ; là vous voyez aussi ce que la fable nous apprend de Junon, qu'elle fut enchaînée par Vulcain ; plus loin c'est Acaste qui célèbre des jeux funebres en l'honneur de son pere ; ensuite vous trouverez tout ce qu'Homere dans l'Odyssée raconte de Ménélas & de Protée l'égyptien. Dans un autre endroit Admette attelle à son char un sanglier & un lion ; dans un autre enfin, ce sont les Troyens qui font des funérailles à Hector, &c.

Voilà sans doute le sujet le plus vaste que la sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prete point à un si prodigieux travail, & comprend encore moins comment tant d'objets différens représentés en petit, étoient si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausanias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de tableaux grands comme nature.

Bupalus & *Athénis*, natifs de l'île de Chio, tous deux freres & fameux sculpteurs, ayant un jour aperçu le poëte Hipponax, furent frappés de sa figure ; elle leur parut toute propre à servir de modele d'un grotesque divertissant. Ils en firent des statues où ils aiderent la nature de leur mieux, c'est-à-dire, lui donnerent un air le plus ridicule qu'il leur fut possible. Hypponax florissoit vers la 60 olympiade,

& sa laideur fut par accident la principale cause de son immortalité. Mais il n'est pas vrai, selon Pline, que ce poëte indigné composa contre les deux freres *sculpteurs* des vers si piquans, qu'il les réduisit à se pendre de désespoir. Ce fait, dit l'historien, est avancé fausement, puisque depuis ce tems-là, ils firent quantité de statues avec cette inscription, que l'île de Chio étoit également recommandable par ses vignobles & par les ouvrages des fils d'Anthemus. Il ajoute qu'ils firent une Diane si singulièrement taillée, que son aspect paroissoit mélancolique à ceux qui entroient dans le temple, & fort gai à ceux qui en sortoient. Pline ajoute : on conserve dans Rome plusieurs ouvrages de ces mêmes artistes : on en voit dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin, & dans les bâtimens publics qu'Auguste a élevés.

Bysès de Naxie, est célèbre pour avoir trouvé l'art de tailler le marbre en forme de tuile ; la couverture du temple de Cérès à Eleusis étoit d'un beau marbre du mont Pentelique, taillé de la main de ce maître en forme de tuile. On disoit du tems de Pausanias, qu'il y avoit à Naxie plusieurs statues qui portoient que cette invention étoit due à *Bysès*. On prétend qu'il florissoit dans le tems qu'Halyate étoit roi de Lydie, & qu'Ashtyage, fils de Cyaxare regnoit sur les Mèdes, c'est-à-dire, six cens trente ans avant l'ère chrétienne.

Calamis étoit graveur & statuaire. Il avoit fait pour un temple d'Athènes une belle statue d'Apollon libérateur. Ses ouvrages ont été fort estimés, cependant ils étoient au-dessous de ceux de Myron, dont nous parlerons.

Calliclès, statuaire de Mégare. Il fit la statue de Diagoras, qui avoit remporté la palme au combat du Ceste ; ouvrage qui lui attira l'admiration publique. Voyez Pausanias, l. VI.

Callicrate. On ne fait pas dans quel tems il a vécu. On dit qu'il gravoit un vers d'Homère sur un grain de millet, qu'il fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher sous l'aile d'une mouche, & des fourmis d'ivoire dont on pouvoit distinguer les membres. Ce *sculpteur* ingénieux mettoit du poil ou des foies noires auprès de ses ouvrages, pour faire voir d'un côté la blancheur de l'ivoire, & de l'autre la délicatesse de son travail. Pline, Elien, Plutarque, & autres anciens ont beaucoup parlé de ce célèbre artiste.

Callimaque est fameux par sa lampe d'or, qu'on voyoit dans le temple de Minerve Poliade à Athènes. On emplissoit d'huile cette lampe au commencement de chaque année, sans qu'il fût besoin d'y toucher davantage, quoiqu'elle fût allumée jour & nuit. Cela vient, dit Pausanias, de ce que la meche de cette lampe est de lin de Carpasie, c'est-à-dire, qu'elle étoit d'amiante. *Callimaque*, auteur de cet ouvrage, n'étoit pas cependant de la classe des grands artistes, mais il les surpassoit dans une certaine dextérité de l'art. Il est le premier qui ait trouvé le secret de percer les marbres, & il étoit d'un goût si difficile pour ses propres ouvrages, qu'on l'appelloit communément *κακίζεταχρον*, l'ennemi juré, ou le calomniateur de l'art ; soit que ce nom lui fût donné par les autres, ou qu'il l'eût pris lui-même. C'est ainsi qu'en parlent Pausanias, l. I. & Pline, l. XXXIV. c. xix.

Callon. Pausanias nomme deux statuaires de ce nom, celui de l'île d'Egine, & un autre qui étoit éléen ; le premier étoit le plus ancien, & le plus renommé ; il avoit été disciple de Tecteus & d'Angelion, qui apprirent leur art sous Dipæne & sous Scyllis. Le *Callon* d'Egine, fit une Minerve Sthéniade en bois, qu'on avoit placée dans la citadelle de Corinthe. Sa Proserpine étoit à Amiclée ; *Callon* Eléen travailla en bronze.

Canachus de Sicyone, élève de Polyclète d'Argos, florissoit, selon Pline, l. XXXVI. c. v. dans la 95

olympiade. Ses ouvrages étoient estimés. Il avoit fait pour le temple de Vénus, dans sa patrie, la statue de la déesse assise. Cette statue étoit d'or & d'ivoire, portant sur la tête une espèce de couronne terminée en pointe, qui représentoit le pôle : elle tenoit d'une main un pavot, & de l'autre une pomme. On estimoit encore beaucoup l'Apollon dydiméen qu'il fit pour la ville de Milet, & son Apollon isménien pour celle de Thèbes. Il fit aussi des badinages de l'art en petit & d'une mécanique très-ingénieuse. Nous en citerons un exemple à l'article de Théodore ; c'est assez de dire ici, que *Canachus* étoit frere d'Aristoclès, qui ne lui cédoit guere en habileté.

Cantharus de Sycione est loué par Pausanias. Pline dit qu'il travailloit également tous ses ouvrages, mais qu'il n'en a porté aucun à une grande perfection. Son maître Eutyclide s'étoit rendu plus célèbre ; aussi avoit-il été disciple de Lysippe.

Céphissodore athénien, fils de Praxitele, hérita de son bien & de son talent. Il tailla trois statues des Muses, dont on décora le mont Hélicon. Dans sa statue de la paix pour les Athéniens, il la représentoit avec esprit tenant le petit Plutus dans son sein. On admiroit à Pergame un groupe de lutteurs de la façon de ce maître ; & ce n'est pas sans raison, ajoute Pline ; car leurs mains paroissent entrer dans la chair, & non dans le marbre.

Chalcophilène, dont l'atelier donna le nom au céramique à Athènes, fit des ouvrages en terre qui n'étoient pas cuite, *cruda opera*, c'est-à-dire, qui n'étoient vraisemblablement que desséchée au soleil. Nous avons, dit M. de Caylus, plusieurs exemples anciens & modernes de cette pratique, quoiqu'elle ne soit pas des meilleures : la terre trop sujette aux accidens qui la peuvent détruire, a besoin d'un tems considérable pour sécher avant que de pouvoir être mise en place ; il faut estimer sa diminution, qui n'est pas toujours égale ni dans sa totalité, ni dans ses parties, sur-tout lorsque les morceaux sont d'une certaine étendue. Il eût été plus simple de cuire ces morceaux, ainsi que Dibutades en avoit donné l'exemple ; mais *Chalcophilène* vouloit peut-être affecter une nouveauté dont l'usage ne pouvoit être continué, sur-tout dans un pays tel que la Grece, où l'idée de la postérité étoit en grande recommandation ; cependant nous devons savoir gré à Pline de nous avoir indiqué toutes les différentes façons de travailler la terre.

Charès de Linde, s'est immortalisé par le colosse de Rhodes, auquel il s'occupa pendant douze ans, & n'eut pas le bonheur de le finir. Ce colosse couta trois cens talens, un million quatre cens dix mille livres. Suivant Sextus Empiricus, *Charès* s'étoit trompé ; il n'avoit exigé que la moitié de la somme nécessaire, & quand l'argent qu'il avoit demandé se trouva dépenfé au milieu de l'ouvrage, il se donna la mort de chagrin.

Le consul P. Lentulus consacra dans le capitolé deux têtes apparemment de bronze, & qui, selon Pline, attiroient toute l'admiration. L'une étoit de la main de *Charès*, & l'autre de celle de Décimus statuaire romain, dont l'ouvrage affoibli seulement par la comparaison, ne sembla être que celui d'un écolier. C'est, dit M. de Caylus, Pline lui-même qui donne ici son jugement en connoisseur & en homme de l'art, que le préjugé public ne séduit point.

Ctésilas représenta en bronze un homme blessé à mort, & dans un état qu'on pouvoit juger, dit Pline, l. XXXIV. c. viij. le peu de tems qu'il avoit encore à vivre : *vulneratum deficientem, in quo possit intelligi quantum restet anima* ; termes qui peignent bien l'enthousiasme que produit une belle opération de l'art. Nous jugeons encore aujourd'hui que le mirmillon

mirmillon ou le gladiateur mourant, n'a pas longtemps à vivre, & que sa blessure est mortelle. Plus on considère ce beau monument du savoir & de l'élégance des Grecs, plus en l'admirant on est affecté d'un sentiment de compassion. Voyez GLADIATEUR expirant.

Critias : il y a eu deux statuaires de ce nom ; l'un athénien qui eut Amphion pour élève, l'autre surnommé *Nesiotes*, contemporain de Phidias, dont parle Pausanias in *Attic*.

Damophilus & *Gorgasus*, non-seulement travaillèrent très-bien la terre, dit Plin, mais ils furent peintres ; ils décorèrent dans ces deux genres le temple de Cérès situé à Rome auprès du grand cirque. Une inscription en vers grecs apprenoit que les ouvrages de *Damophilus* étoient à la droite, & ceux de *Gorgasus* à la gauche.

Damophon, Pausanias n'entre dans aucun détail sur cet ancien statuaire ; il nous apprend seulement, livre IV. que les Eléens lui avoient accordé de très-grandes distinctions, pour avoir réparé la statue de Jupiter Olympien.

Dédale, sculpteur & architecte athénien, étoit certainement petit-fils ou arrière-petit-fils d'Erechthée, sixième roi d'Athènes. Voilà sans doute un artiste de bonne maison ; il ne faut pas s'en étonner. *Dédale* vivoit dans ces tems héroïques où les grands hommes n'avoient d'autre ambition, que de se rendre utiles à leurs compatriotes : purger la Grece des monstres qui l'infestoient, exterminer les bandits & les scélérats, procurer le repos & la sûreté publique, ce fut la gloire d'Hercule & de Thésée ; inventer les Arts, les perfectionner, & les cultiver, ce fut celle de *Dédale*.

Depuis le déluge de Deucalion jusqu'au tems de cet artiste, on ne compte guere que cent cinquante ou soixante ans. Les Arts ensevelis avec les hommes dans cette calamité, n'avoient pas encore eu le tems de renaître en Grece ; il falloit de nouveaux inventeurs. La nature qui n'est jamais avare, fournissoit des matériaux abondamment ; mais on ne pouvoit les mettre en œuvre faute d'outils & d'instrumens nécessaires. *Dédale* inventa la hache, le vilebrequin, ce que les Latins ont appelé *perpendicularum*, & que nous appelons nous le niveau ; la colle forte, l'usage de la colle de poisson, peut-être aussi la scie ; je dis peut-être, car les uns en donnent l'honneur à son neveu, & les autres à lui-même. Avec ces secours, doué d'un heureux génie & d'une adresse merveilleuse, il fit des ouvrages de sculpture & de ferrurerie, qui parurent des prodiges aux Grecs d'alors :

Dædalus ingenio fabrorum celeberrimus artis.

aux Grecs d'alors, je veux dire aux Grecs encore ignorans & grossiers. Avant lui les statues grecques avoient les yeux fermés, les bras pendans, & comme collés le long du corps, les pieds joints, rien d'animé, nulle attitude, nul geste ; c'étoient pour la plupart des figures quarrées & informes qui se terminoient en gaine. *Dédale* donna aux siennes des yeux, des pieds, & des mains ; il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie ; les unes sembloient marcher, les autres s'élancer, les autres courir. Aussitôt la renommée publia que *Dédale* faisoit des statues étonnantes qui étoient animées, qui marchaient, & dix siècles après lui, on parloit encore de ses ouvrages, comme d'effets les plus surprenans de l'industrie humaine. C'est aussi l'idée que nous en donnent Platon & Aristote ; au rapport de l'un, dans ses politiques, livre premier, les statues de *Dédale* alloient & venoient ; & au rapport de l'autre dans son *Ménon*, il y en avoit de deux sortes ; les unes qui s'enfuyoient, si elles n'étoient attachées, les autres qui demeuroient en place. Les fuyardes, ajoute-t-il,

Tome XIV.

semblables à de mauvais esclaves, coutoient moins ; les autres étoient & plus estimées & plus chères. Tout cela veut dire, je pense, que soit par des efforts cachés, soit par le moyen d'un peu de vif-argent coulé dans la tête & dans les pieds de ses statues, *Dédale* les rendoit susceptibles de quelque mouvement ; mais après tout, c'étoient-là des jeux d'enfans, que les statuaires qui vinrent ensuite méprisèrent avec raison.

Nous ne voyons point que ni Phidias, ni Praxitele, ni Lyssippe, pour faire admirer leurs ouvrages, aient eu recours à ce badinage, qui peut en imposer aux simples, mais qui est incompatible avec le beau & le noble, auquel tout grand artiste doit aspirer. Je suis donc persuadé que *Dédale* dut une bonne partie de sa réputation à la grossièreté de son siècle, & que ses statues dont les Grecs se montrèrent si jaloux dans la suite, étoient moins recommandables par leur beauté, que par leur antiquité. D'ailleurs, ces premiers monumens d'un art admirable, étoient en effet très-curieux ; & il y avoit du plaisir à voir par quels degrés la Sculpture avoit passé de si foibles commencemens, à une si haute perfection. Au reste, Platon lui-même a porté le même jugement de *Dédale* ; nos statuaires, disoit-il, se rendroient ridicules, s'ils faisoient aujourd'hui des statues comme celles de *Dédale* ; & Pausanias qui en avoit vu plusieurs dans ses voyages, avoue qu'elles étoient choquantes, quoiqu'elles eussent quelque chose qui frappoit & qui sentoient l'homme inspiré.

Cependant, on ne peut disconvenir que *Dédale* n'ait été l'auteur & le fondateur de l'école d'Athènes ; école qui dans la suite devint si savante, si célèbre, & qui fut pour la Grece comme une pépinière d'excellens artistes : car Dipenus & Scyllis, les premiers disciples de *Dédale*, & peut-être ses fils, eurent des élèves qui surpassèrent de beaucoup leurs maîtres, & qui furent surpassés à leur tour par leurs propres disciples : ainsi les Phidias, les Alcámenes, les Scopas, les Praxiteles, les Lyssippes, tant d'autres grands statuaires, qui remplirent la Grece de statues admirables, descendoient, pour parler ainsi, de *Dédale*, par une espèce de filiation ; c'est-à-dire, que de maître en maître, ils faisoient remonter leur art jusqu'à lui. Dipenus & Scyllis laissèrent après eux un grand nombre d'ouvrages, dont il faut porter à-peu-près le même jugement que de ceux de *Dédale*. Pour lui, il ne put pas enrichir sa patrie de beaucoup de monumens, parce qu'ayant commis un crime capital, il fut obligé de se sauver, & d'aller chercher sa sûreté dans une terre étrangère. Voici quel fut son crime.

Il avoit parmi ses élèves son propre neveu, fils de Perdix sa sœur ; on le nommoit *Calus*, & ce jeune homme marquoit autant d'esprit que d'industrie ; *Dédale* craignit ses talens ; & pour se défaire d'un rival qui obscurcissoit déjà sa gloire, il le précipita du haut de la citadelle d'Athènes en-bas, & voulut faire accroire qu'il étoit tombé, mais personne n'y fut trompé. Ovide dans le huitième livre de ses métamorphoses, a décrit la malheureuse aventure de *Calus*, qu'il a mieux aimé nommer *Perdix*, apparemment parce que ce nom lui fournissoit l'idée de la métamorphose de ce jeune homme en perdrix, oiseau, dit-il, qui sous son plumage conserve encore le même nom qu'il a eu autrefois sous une forme humaine ; avec cette différence que la force & la vivacité de son esprit, ont passé dans ses ailes & dans ses pieds.

*Sed vigor ingenii quondam velocis, in alas
Inque pedes abiit ; nomen quod & ante remansit.*

L'action atroce de *Dédale* ne pouvoit pas demeurer impunie dans un état, où pour donner plus d'horreur de l'homicide, on faisoit le procès aux choses.

L L I I I

même inanimées, quand elles avoient occasionné la mort d'un homme.

Dédale atteint & convaincu d'un crime si énorme, fut condamné par arrêt de l'Aréopage, à perdre la vie.

Il se déroba à la justice, & se tenant caché dans une bourgade de l'Attique, de la tribu de Cécrops, qui du nom de cet illustre fugitif, fut appelée *Dédalide*; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il passa en Crete. La renommée avoit préparé les esprits en sa faveur; on fut charmé de voir un homme d'un si rare mérite, & Minos qui régnoit dans cette île, compta bien mettre à profit les talens de cet habile artiste, qui de son côté répondit à l'attente qu'on avoit de lui. Minos avoit deux filles, Phedre & Ariadne; *Dédale* fit leurs statues en bois; il fit aussi celle d'une divinité qui étoit chère aux Crétois; on la nommoit dans la langue du pays *Britomartis*, comme qui diroit la douce vierge. Ce fut encore en ce tems-là qu'il fit pour Ariadne un bas-relief de marbre blanc, qui représentoit ces danses légères, & cette espece de branle dont parle Homere dans le dix-huitieme livre de l'Iliade. Jusque-là il n'avoit guere été que statuaire, dans la suite il se montra grand architecte; il fit le labyrinthe du roi Mendès, ouvrage que Pline appelle le plus étonnant qu'ait produit l'esprit humain. Diodore parle des ouvrages que *Dédale* fit en Sicile: il laissa un fils que l'on appelloit *Japyx*, & qui donna son nom à une contrée d'Italie.

Aucun écrivain ne nous apprend en quel tems naquit ou mourut *Dédale*; on peut cependant imaginer qu'il finit ses jours en Egypte. Ce sentiment paroît appuyé sur ce que rapporte Diodore de Sicile, que *Dédale* bâtit le vestibule de ce magnifique temple que Vulcain avoit à Memphis; que l'on y plaça la statue de cet artiste faite de sa main propre, & que dans une île proche de cette grande ville, les Egyptiens lui consacrerent un temple, où l'on lui rendoit les honneurs divins. En un mot, l'Histoire & la Fable ont concouru à illustrer également son nom, qu'il avoit tiré du mot grec *δαίδαλον*, terme qui avant lui signifioit un morceau de bois poli & artistement travaillé.

Au reste, il est nécessaire d'observer qu'il y a eu trois *Dédales*, tous trois statuaires; le premier athénien, dont il s'agit ici; le second sicyonien, qui a enrichi la Grece de bon nombre de statues; & le troisieme de Bithynie, dont parle Arien, & qui étoit connu par une statue de Jupiter Stratius, ou dieu des armées. Les Grecs ont souvent confondu l'un avec l'autre; & Pausanias lui-même est quelquefois tombé dans cette méprise. Pour n'y être pas trompé, on se souviendra que l'ancien *Dédale* vivoit du tems d'Hercule, de Thésée, & d'Œdipe, trente ou quarante ans avant la guerre de Troie.

Démocrite de Sycione étoit élève de Critias athénien. Pline, l. XXXIV. c. viij. le nomme parmi les statuaires qui excelloient à représenter les philosophes. Il nous apprend encore qu'il y avoit à Rome quantité de sculpteurs qui se livroient à la seule occupation de faire pour le public de ces sortes de portraits. Les différentes sectes académiques formoient des suites nombreuses, & tel particulier vouloit les avoir toutes. D'ailleurs comme les bibliothèques se multiplioient & se décoreoient de plus en plus, ces bustes en devinrent un ornement nécessaire; ainsi la besogne ne manquoit pas aux ouvriers. Il est vraisemblable que la plupart de ces têtes étoient moulées, & se trouvoient exécutées en bronze.

Dibutades, corinthien, passe pour être le premier qui inventa la plastique, c'est-à-dire qui trouva l'art de former des figures de bas-reliefs ou de ronde-bosse avec de l'argile; il étoit potier-de-terre à Corinthe. Tout le monde fait que sa fille, éprise pour

un jeune homme qui partoît pour un voyage, traça sur le mur l'ombre que son visage formoit par l'opposition d'une lampe. Le pere frappé de ce dessein, suivit les contours & remplit avec de la terre les intervalles qu'ils occupoient; ensuite il porta ce prétendu bas-relief dans son four avec ses autres ouvrages. Cette statue fut mise & conservée dans le temple des nymphes à Corinthe, jusqu'au tems où Mommius détruisit cette ville. Voilà l'histoire que Pline, lib. XXXV. cap. xij. rapporte sur l'origine de la plastique, & il faut avouer qu'elle est mêlée de vraisemblance dans le détail, & d'agrément dans l'invention.

Diogene, athénien, décora le panthéon d'Agrippa, & fit les caryatides qui servoient de colonnes au temple, & qu'on mettoit au rang des plus belles choses.

Dipœne & *Scyllis*, Pline assure qu'ils ont fleuri vers la 50^e olympiade, & qu'ils se rendirent extrêmement célèbres par l'invention de sculpter le marbre & de lui donner le poli, *primi omnium marmore scalpendo inclaruere*. On fait que la même dureté du marbre qui conserve le poli qu'il a une fois reçu, augmente la difficulté de le tailler & de lui donner ce poli. Les marbres inscrits des anciens monumens du Péloponnèse & de l'Attique étant taillés au marteau, sont absolument brutes; & l'époque de cette importante découverte de l'art de tailler le marbre au ciseau, *scalpendo*, sert à fixer le tems de ceux à qui elle est due.

Dipœne & *Scyllis* avoient formé, selon Pausanias, l. III. c. xxv. un grand nombre d'élèves dont les ouvrages étoient extrêmement estimés. Tels étoient Léarchus de Rhege, Théoclès de Laconie, Doryclidas, son frere Médon, & un grand nombre d'autres, sur-tout Tectius & Argelion, sculpteurs célèbres par la statue de l'Apollon de Délos. Cette durée de sculpteurs qui donne plus de cinquante ans à chacune des trois successions de Callon, de Tectius & de Dipœne, prouve que Pline a peut-être fait ce dernier trop ancien, & qu'il doit être postérieur à la 50^e olympiade. Quoi qu'il en soit, *Dipœne* & *Scyllis* étoient originaires de Crete, & sortis de l'école de Sculpture fondée dans cette île par l'athénien *Dédale*.

Endoëus, athénien, contemporain de *Dédale*, & qui le suivit en Crete; sa Minerve assise se voyoit dans la citadelle d'Athènes; elle étoit de bois, tenoit une quenouille des deux mains, & avoit sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. On voyoit à Rome dans le forum d'Auguste une autre statue de Minerve d'ivoire de la main du même *Endoëus*.

Euphranor, de l'isthme de Corinthe, contemporain de Praxitele, fleurissoit dans la civ. olympiade, environ 390 de Rome. Pline parle de cet artiste avec de grands éloges, & décrit ses ouvrages. Il fit une statue du bon Succès, qui d'une main tenoit une patere pour marque de sa divinité, & de l'autre un épi de blé avec un pavot: *hujus est simulacrum (boni Eventus) dextrâ pateram, sinistrâ spicam, ac papaver tenens*. Cette statue d'*Euphranor* a servi de modele aux images qui en ont été représentées sur les médailles impériales, grecques & latines. En effet, sur celles du haut empire jusqu'à Gallien, desquelles on a connoissance, ce dieu sous le titre de *bonus Eventus*, *bono Eventui*, *Eventus Augusti*, y est figuré de la même maniere & avec les mêmes attributs que la statue faite de la main d'*Euphranor*, c'est-à-dire nue, proche d'un autel, tenant d'une main une patere, & de l'autre des épis & des pavots. Quelquefois avec très-peu de différence, comme une corbeille de fruits, au lieu de la patere, ou une branche d'arbre garnie de fruits, de la maniere qu'on le voit sur

les médailles d'argent de Pescennius Niger & de Julia Domna, rapportées par M. Patin.

Mais le chef-d'œuvre d'*Euphranor* étoit sa statue de Paris. Il indiqua, dit Plin, par son ouvrage, le juge des déesses, l'amant d'Hélène & le vainqueur d'Achille. Que de beautés dans cet éloge ! Et que l'idée seule de caractériser ces trois choses étoit agréable de la part de l'artiste ! je dis l'idée, car tant de différentes expressions étoient impossibles à exécuter à la lettre, mais c'est beaucoup que de les faire penser.

Aureste, *Euphranor* n'excelloit pas moins en Peinture qu'en Sculpture, & nous n'avons pas oublié son nom dans la liste des peintres célébrés de l'antiquité.

Euthychide, sicyonien, de l'école de *Lyfippe*, fit pour Denis, tyran de Syracuse, la statue de Timothène athlète, qui remporta le prix du stade aux jeux olympiques. C'est ce même *Euthychide*, dit Pausanias, qui a fait pour les Syriens d'Antioche cette statue de la Fortune, qui est en si grande vénération parmi les peuples. Mais le chef-d'œuvre de cet artiste est la statue du fleuve Eurotas, qu'il exécuta en bronze d'une manière si parfaite, que le travail, dit Plin, étoit encore plus coulant que les eaux de ce fleuve ; c'est un bel éloge du dessein, de la composition & de l'exécution, sur-tout quand il s'agit de représenter un fleuve ; c'est d'ailleurs tout ce qu'on peut demander à l'art que de trouver dans la nature des choses qui répondent à celles que l'imagination a créées. On dit aujourd'hui un dessein coulant, & on le dit encore avec plus de grace, quand il est placé dans les figures auxquelles il convient par leur essence.

Euthycrate, natif de Sycione, fils & disciple de *Lyfippe*, imita son pere dans l'exacte observation des regles de la Sculpture, & aima mieux, selon Plin, s'attacher scrupuleusement à la correction, qu'aux agrémens & à l'élégance. Il tailla pour la ville de Delphes deux superbes statues, l'une d'Hercule & l'autre d'Alexandre. On vantoit encore singulièrement sa grande chaste des Thespis & des Thespiades. Il fit plusieurs figures de Médée dans son char à quatre chevaux ; plusieurs représentations de meutes de chiens, & un groupe d'un combat à cheval qu'on mit à l'entrée de l'autre où se rendoient les oracles de Trophonius.

Léocharès, contemporain & rival de Scopas, vivoit dans la c. olympiade ; il fut un des quatre excellens sculpteurs qui travaillèrent à ce superbe tombeau de Mausole, roi de Carie, que l'on a regardé comme une des sept merveilles du monde. On admiroit encore au Pirée deux de ses statues, une de Jupiter, & une autre qui représentoit le peuple d'Athènes.

Mais admirez comme Plin parle d'un autre ouvrage de *Léocharès* : cet artiste, dit-il, exécuta un aigle enlevant Ganymede, sentant le mérite du poids dont il est chargé, & la grandeur de celui auquel il le porte, craignant de blesser avec ses ongles les habits même du jeune phrygien.

Cette composition ne paroît pas seulement possible & simple, mais charmante à M. le comte de Caylus, qui de plus ne doute point que l'exécution n'ait répondu parfaitement à la beauté de l'idée, & je trouve encore, continue-t-il, que dans la description du fleuve Eurotas représentée par Eutychides, dans celle de Ganymede, Plin a peint les délicatesses de l'art & celles de l'esprit.

Léontius fit un ouvrage à Syracuse qui représentoit un homme boitant par les souffrances que lui causoit un ulcere ; sur quoi Plin, l. XXXIV. c. viij. dit : *Syracufis autem claudicantem, cujus ulceris dolorem sentire etiam spectantes videntur* ; ce récit prouve au-moins que l'ouvrage de *Léontius* ne laissoit rien à

Tome XIV.

desirer pour l'expression. Quelqu'un trouvera peut-être la métaphore de Plin un peu forte : mais les amateurs des arts ont des façons de parler vives, enthousiastes, & qui ne servent que mieux à peindre le sentiment.

Lyfias fit un char à quatre chevaux, dans lequel Apollon & Diane étoient placés, & ce bel ouvrage étoit d'un seul bloc. Auguste le mit sur l'arc qu'il consacra à la mémoire de son pere, & le renferma dans un petit temple environné de colonnes. C'est Plin qui fait ce récit. L'arc dont il parle comme d'une nouvelle invention pour porter des statues, étoit apparemment d'une médiocre grandeur, & se réduisoit à un grand socle ou piédestal chargé de la figure du monument. Ce corps solide devoit cependant avoir une certaine hauteur, pour indiquer une plus grande idée de magnificence que des colonnes & des piédestaux ordinaires, d'autant même que ces corps étoient encore plus susceptibles de tous les bas-reliefs dont on vouloit les enrichir.

Lyfippe natif de Sycione & contemporain d'Alexandre ; c'étoit à lui & à Apelle seulement qu'il étoit permis de représenter ce conquérant. *Lyfippe* fit plusieurs statues de ce prince, suivant ses différens âges. L'empereur Néron posséda la plus précieuse ; mais comme elle n'étoit que de bronze, il crut que l'or en l'enrichissant la rendroit plus belle ; il arriva tout au contraire, que la nouvelle parure gâta la statue, & qu'on fut forcé d'enlever l'or, ce qui dégrada beaucoup cette antique par les taches & les cicatrices qui y restèrent.

Lyfippe travailloit avec autant de génie que de facilité. Une imitation trop servile de la nature étant un défaut plutôt qu'une beauté, il favoit lui donner plus de graces & d'agrémens qu'elle n'a coutume d'en avoir. Ce célèbre artiste avoit représenté un homme sortant du bain, morceau précieux qui faisoit un des plus grands ornemens des thermes d'Agrippa. Tibere fit enlever cette piece admirable pour en embellir son palais ; mais le peuple ne put s'accoutumer à ne plus voir ce chef-d'œuvre de l'art, & força l'empereur de le restituer.

Duris rapporte que *Lyfippe*, ce sont les paroles de Plin, n'a point eu de maître ; Tullius apparemment Cicéron, soutient qu'il en a eu un, mais que dans les commencemens qu'il étudioit son art, la réponse du peintre Eupompus lui donna un excellent précepte ; car lui ayant demandé quel étoit celui des anciens dont il lui conseilloit de suivre la manière, il lui montra une multitude d'hommes, & lui indiqua par-là qu'il ne falloit suivre que la nature. Toutes les parties de l'esprit ont autant besoin que les arts de cette grande vérité, & tous ceux qui n'ont pas eu la nature en vûe n'ont présenté que de faux brillans, & leurs succès n'ont jamais été que passagers.

Après la liste d'une partie des grands & des beaux ouvrages de *Lyfippe*, Plin finit par dire : il a beaucoup embelli l'art statuaire par la façon légère dont il a traité les cheveux, par la diminution des têtes que les anciens tenoient fortes, & par les corps traités plus légers & plus sveltes pour faire paroître ses statues plus grandes.

Mais ce qui semble fort étonnant est la quantité d'ouvrages que *Lyfippe* exécuta. Il fit six cens dix morceaux de sculpture, qui tous auroient rendu célèbre l'artiste qui n'en auroit fait qu'un seul, ajoute Plin, l. XXXIV. c. vij. *tanta omnia artis, ut claritatem possent dare vel singula.*

Il fut aisé de savoir leur nombre, car il avoit coutume de mettre à part un denier d'or, quand il avoit produit un nouvel ouvrage, & son héritier en fit le calcul après sa mort ; cependant ce fait mérite d'être expliqué ; voici donc ce qu'en pense M. de Caylus.

LLIII ij

S'il étoit question, dit-il, dans ce calcul des ouvrages de *Lyfippe*, de statues de marbre, & même de figures de bronze de grandeur naturelle, ou faites chacune sur différens modèles, quoiqu'il en ait produit plusieurs de ce genre, le nombre de six cens dix morceaux de la main d'un seul artiste ne seroit ni possible, ni vraisemblable; la connoissance des arts & leur marche dans l'exécution vont heureusement servir à lever tous nos doutes.

Quand la pratique de la fonte est familière à un artiste & qu'il a sous ses ordres des gens capables de l'aider, les ouvrages se multiplient en peu de tems; l'artiste n'a proprement besoin que de faire des modèles en terre ou en cire, manœuvre que l'on fait être aussi prompte que facile. Le moule, la fonte & le soin de réparer sont des opérations qui ne demandent point la main du maître, & cependant la figure n'est pas moins regardée comme son ouvrage.

Ajoutons à ces facilités que l'on peut jeter un très-grand nombre de figures dans le même moule, & sans doute que toutes les fois qu'il en sortoit une de son fourneau, *Lyfippe* s'étoit imposée la loi de mettre à-part un denier d'or, dont le nombre accumulé servit après sa mort à supputer la quantité de figures fondues dans son atelier. Il n'eût pas été difficile à Jean de Boulogne d'en faire autant dans le dernier siècle, & peut-être que si l'on comptoit le nombre de petites figures qu'il a produites de cette façon, on n'en trouveroit guère moins de six cens dix, indépendamment des grandes figures équestres & des autres statues ou bas-reliefs dont il a fait les modèles, & à la fonte desquels il a présidé.

Lyfistrate de Sicyone, frère de *Lyfippe* fut selon *Pline*, « le premier qui fit des portraits *gypse*, en » appliquant le plâtre sur le visage de ceux dont il » vouloit avoir la ressemblance, & qui jetta de la cire » dans le creux que cette première opération avoit » produit; c'est ce que nous appelons *moule*. Avant » le tems de cet artiste, on ne songeoit qu'à rendre » les têtes les plus belles qu'il étoit possible: mais » celui-ci s'attacha le premier à la ressemblance ». *Pline* dit tout-de-suite: « Enfin la chose alla si loin, » que l'on ne fit aucun ouvrage de *sculpture* sans em- » ployer la terre: *Crevitque res in tantum, ut nulla » signa statuave sine argillâ fierent* ». Il n'est pourtant pas étonnant que l'on ne fit plus aucun ouvrage de *sculpture* sans employer la terre; parce qu'il n'y a dans le monde que la terre, la cire, ou le plâtre qui puissent obéir à l'ébauchoir, ou à la main du sculpteur, pour former son ouvrage & le mettre en état d'être moulé. Or, comme le plâtre & la cire sont encore plus difficiles à trouver que la terre, il est tout simple que les sculpteurs lui aient donné généralement la préférence.

Lyfon est mis par *Pline*, liv. XXXIV, ch. viij, au nombre des statuaires qui réussissoient particulièrement à représenter des athlètes, des gens armés, & des sacrificateurs. *Pausanias* dit qu'il avoit fait un morceau placé dans la salle du sénat qui représentoit le peuple d'Athènes.

Malas de Chio, s'acquît dans sa patrie avec son fils *Micciades*, une haute réputation: ils vivoient avant *Dypoene* & *Scyllis*.

Menestrat. *Pline*, parlant de cet artiste, dit, livre XXXIV, ch. viij: On admire beaucoup l'Hercule de *Menestratus* & l'Hécate du même artiste. On voit cette dernière figure à Ephèse, derrière le temple. Le marbre en est si brillant, que les gardiens de ce temple avertissent les étrangers de la regarder avec précaution pour ménager leurs yeux.

Myron, athénien, disciple de *Polyclete*, vivoit dans la 84^e olympiade, vers l'an du monde 3560. Il s'est rendu recommandable par une exacte imitation de la belle nature. La matière sembloit s'animer sous

son ciseau; plusieurs jolies épigrammes du IV. liv. de l'*Anthologie* font mention d'une vache qu'il avoit représentée en bronze avec un tel art, que cet ouvrage séduisoit & les pâtres & les animaux. Enfin, cette vache fameuse, à ce que prétendent plusieurs auteurs, pouvoit servir de modèle, tant pour l'excellence de l'imitation que pour la perfection de la nature même. Cependant nous avons lieu de penser que nos statuaires seroient en état de représenter aujourd'hui des animaux du genre imité par *Myron* & par ses confrères beaucoup plus parfaits que ceux qui leur étoient connus. L'idée de la belle nature que les anciens se sont formée sur la plupart des quadrupèdes, en prenant pour exemples ceux de la Grèce & d'Italie; cette idée, dis-je, n'approche pas des modèles que nous offrent à cet égard divers pays de l'Europe.

Nous voyons certainement, selon la remarque de l'auteur des réflexions sur la Poésie & la Peinture, que les taureaux, les vaches, & les porcs des bas-reliefs antiques ne sont point comparables aux animaux de la même espèce, que la Flandre, la Hollande & l'Angleterre élèvent. On trouve dans ces dernières une beauté, où l'imagination des artistes qui ne les avoient point vus, étoit incapable d'atteindre. Les chevaux antiques, même celui sur lequel *Marc-Aurèle* est monté & à qui *Pietre de Cortone* adressoit la parole toutes les fois qu'il passoit dans la cour du capitol, en lui disant par enthousiasme pittoresque: « Avance donc, ne fais-tu pas que tu » es vivant »? ces chevaux, dis-je, n'ont point les proportions aussi élégantes, ni le corsage & l'air aussi nobles que les chevaux que les sculpteurs ont représentés, depuis qu'ils ont connu ceux d'Andalousie, ceux du nord de l'Angleterre, & depuis que l'espèce de ces animaux s'est embellie dans différens pays par le mélange que les nations industrieuses ont su faire des races. En un mot, les hommes les plus habiles ne sauroient jamais, en prêtant à la nature toutes les beautés qu'ils imagineront, l'annoblir dans leurs inventions, autant qu'elle fait s'annoblir elle-même à la faveur de certaines conjonctures.

Je reviens au sculpteur d'Athènes. Il y avoit dans le temple de Samos une cour destinée pour les statues, parmi lesquelles on en voyoit trois colossales de sa main portées sur la même base. *Marc-Antoine* les avoit fait enlever; mais *Auguste* y fit remettre celles de *Minerve* & d'*Hercule*, & se contenta d'envoyer celle de *Jupiter* au capitol.

Le mont *Hélicon* étoit embelli d'un *Bacchus* debout que *Myron* avoit fait, & qu'on estimoit être la plus belle de ses statues après l'*Erechtée* qui étoit à Athènes. Ce *Bacchus*, dit *Pausanias*, étoit un présent de *Sylla*, non qu'il l'ait fait faire à ses dépens, mais il l'enleva aux *Orchoménien*s de *Mynies* pour la donner aux *Théopiens*, ce que les Grecs appellent honorer les dieux avec l'encens d'autrui.

Myron étoit jaloux de l'immortalité; & pour y participer par quelqu'un de ses ouvrages, il mit son nom presque en caractères imperceptibles sur une des cuisses de sa statue d'*Apollon*, que possédoient les Athéniens.

Pline fait un bel éloge de cet artiste: *Primus hic, dit-il, multiplicasse varietatem videtur, numerosior in arte quam Polycletus, & in symmetriâ diligentior*: cependant ce mot *primus* ne veut marquer qu'une plus grande variété dans la composition, & un plus grand soin dans l'exécution. En cela *Myron* l'emporta sur ses prédécesseurs. *Pline* ajoute qu'en fait de badinage, il fit un tombeau pour une cigale & pour une fauterelle. Et comme tout se répète dans le monde, un de nos artistes fit dans le dernier siècle le tombeau de la chatte de Madame de Lefdiguieres; & cet ouvrage qui ne méritoit pas d'être relevé,

produisit je ne fai combien de pieces de vers.

Naucydes, d'Argos, fils de Mathon, & frere de Peryclète florissoit, selon Pline, dans la 95^e. olympiade, avec Canachus, Aristoclès, Diomede & Patrocle. Son chef-d'œuvre étoit la statue d'une jeune Hébé d'or & d'ivoire, qu'on avoit mise près de la statue de Junon.

Onatas, de l'île d'Égine, sorti de l'école athénienne fondée par l'ancien Dédale, vivoit en même tems qu'Agélades d'Argos. On voyoit de lui à Pergame un Apollon en bronze qui étoit admirable, tant pour sa grandeur que pour la beauté de l'ouvrage. Mais rien ne lui acquit plus d'honneur que la Cérés que les Phigaliens lui demanderent, en lui promettant telle récompense qu'il voudroit. « Je vins ex- » près à Phigale, dit Pausanias, pour voir sa Cérés ; » je n'immolai aucune victime à la déesse, je lui pré- » sentai seulement quelques fruits, à la maniere des » gens du pays, sur-tout du raisin avec des rayons » de miel, & des laines sans apprêt, telles que la » toison les donne. On met ces offrandes sur un autel » qui est devant la grotte, & on verse de l'huile des- » sus. Cette espece de sacrifice se fait tous les jours » par les particuliers, & une fois l'an par la ville en » corps : c'est une prêtresse qui y préside, accom- » pagnée du ministre le plus jeune de la déesse. La » grotte est environnée d'un bois sacré, où coule » une source d'eau très-froide ». Voilà un joli sujet de Gravure ou de Peinture que fournit Pausanias : la statue de Cérés, les sacrifices non-sanglans qu'on offre en procession sur son autel, une belle prêtresse, avec un jeune ministre qui les reçoit, la grotte, le bois sacré, la source d'eau vive, &c.

Le même *Onatas* avoit fait plusieurs statues équestres pour les Tarentins, & ces statues furent mises dans le temple de Delphes. Il avoit encore été employé par Dynomènes, fils de Hiéron, tyran de Syracuse, pour le monument dont il gratifia la ville d'Olympie, en mémoire des victoires remportées par son pere aux jeux olympiques. Enfin, ce qui augmente la gloire de cet artiste, est d'avoir été le maître de Polyclète.

Pasitèle est un artiste dont Varron donne une grande idée, ainsi que Pline. *Pasitèle*, dit ce dernier, *cum esset in omnibus summus*, a écrit cinq volumes sur les plus excellens ouvrages de Sculpture qui ayent paru dans le monde. Il étoit de cette partie de l'Italie qu'on nomme la grande Grece, & acquit conjointement avec elle le droit de citoyen romain. Il fit un Jupiter d'ivoire, & cette statue est placée dans la maison de Métellus, située sur le chemin du champ de Mars. Cet artiste, très-exact imitateur de la nature, *diligentissimus artifex*, travailloit un jour dans cet endroit de Rome où l'on gardoit les animaux d'Afrique : pendant qu'il étudioit un lion à-travers les barreaux, une panthere s'échappa d'une cage voisine, non sans lui faire courir un très-grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'ouvrages, mais on ne les connoît pas précisément. Pline, *liv. XXXIV.*

Pautias, de Chio, étoit fils de Sostrate ; l'art & l'habileté d'Aristocle de Sicyone avoit passé à lui, comme de main en main, car il étoit le septieme maître sorti de cette école. Il se signala par de belles statues d'athletes proclamés vainqueurs dans les jeux de la Grece.

Peryllus est bien connu de tout le monde par l'histoire du taureau de bronze qu'il avoit exécuté, & dont il éprouva lui-même toute l'horreur : *in hoc à simulachris deum hominumque, devoraverat humanissimam artem*, dit Pline, *liv. XXXIV. ch. viij.* Cette peinture des arts, comme M. de Caylus le remarque, est très-belle & très-convenable. Ils ne sont faits que

pour le culte des dieux, pour conserver le souvenir des héros, pour corriger les passions, & pour inspirer la vertu. *Peryllus* fut plus cruel que Phalaris ; c'est pourquoi Pline poursuit, en disant : *Itaque de unâ causâ servantur opera ejus, ut quisquis illa videat, oderit manus* (*Perylli*).

Phidias, le sculpteur des dieux, étoit natif d'Athènes ; il fleurissoit vers l'an du monde 3556, dans la 83^e olympiade, tems heureux où après les victoires remportées contre les Perses, l'abondance fille de la paix, & mère des beaux arts, faisoit éclore les talens par la protection de Périclès, l'un des plus grands hommes qui ait paru dans l'ancienne Grece, & peut-être dans le monde.

Phidias avoit fait une étude singulière de tout ce qui avoit rapport à son talent, & en particulier l'étude de l'optique. On fait combien cette connoissance lui fut utile dans la statue de Minerve, qu'il fut chargé de faire, concurremment avec Alcamène : la statue par Alcamène vue de près, avoit un beau fini qui gagna tous les suffrages, tandis que celle de *Phidias* ne paroissoit en quelque sorte qu'ébauchée ; mais le travail recherché d'Alcamène disparut, lorsque sa statue fut élevée au lieu de sa destination ; celle de *Phidias*, au contraire frappa les spectateurs par un air de grandeur & de majesté, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer.

Ce fut lui qui après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre, que les Perses dans l'espérance de la victoire avoient apporté, pour en ériger un trophée ; il en fit une Némésis, déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. La haine d'un grec contre les Perses, jointe au plaisir de vanger sa patrie, anima son génie d'un nouveau feu, & prêta à son ciseau & à ses mains une nouvelle adresse.

Périclès chargea encore *Phidias* de faire une Minerve différente de celle dont j'ai parlé, & qu'on plaça dans le temple de cette déesse, appelé le *Parthénon*. Cette statue de *Phidias* avoit la hauteur de vingt-six coudées (39 piés,) & elle étoit d'or & d'ivoire. Il y entra 44 talens d'or, c'est-à-dire, 132 mille livres sterling, sur le pié de 3000 livres sterling pour chaque talent d'or ; & comme un nommé *Ménon* accusa *Phidias* d'avoir détourné une partie de cette somme, l'or fut détaché de la statue, exactement pesé, & à la honte de l'accusateur, on y retrouva les 44 talens ; mais quelque riche que fût cette statue, l'art y surpassoit infiniment la matière ; Cicéron, Pline, Plutarque, & autres grands écrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, en ont parlé comme d'un des plus beaux ouvrages de main d'homme.

L'on auroit peut-être douté qu'il fût possible de rien faire de plus parfait en ce genre, si ce *Phidias* lui-même n'en eût donné la preuve dans son Jupiter olympien, qu'on peut appeler le chef-d'œuvre du plus célèbre maître, le plus grand effort de l'art, un prodige, & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. *Phidias* fut inspiré dans la construction de son Jupiter par un esprit de vengeance contre les Athéniens, desquels il avoit lieu de se plaindre, & par le desir d'ôter à son ingrate patrie, la gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les Eléens furent possesseurs avec reconnaissance. Pour honorer la mémoire de l'artiste, ils créèrent en faveur de ses descendans une nouvelle charge, dont toute la fonction consistoit à avoir soin de cette statue.

Cette statue d'or & d'ivoire haute de 60 piés, & d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands statuaire qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage éga-

loit celle de Jupiter, & ajoutoit encore à la religion des peuples. On demandoit si le dieu étoit descendu du ciel en terre pour se faire voir à *Phidias*, ou si *Phidias* avoit été transporté au ciel, pour contempler le dieu. *Pausanias* qui avoit vu cette statue, nous en a laissé une longue & belle description, que *M. l'Abbé Gédoyen* a inférée dans sa dissertation sur ce *sculpteur* immortel. Au bas de la statue, on lisoit cette inscription : PHIDIAS ATHÉNIEN, FILS DE CHARMIDE, M'A FAIT. Il termina ses travaux par ce chef-d'œuvre qui mit le comble à sa gloire, & lui assura une réputation que plus de deux mille ans n'ont pu lui ravir.

Ce maître sublime fut le premier parmi les Grecs qui étudia la belle nature, pour l'imiter, & son imagination vaste & hardie, représentoit encore mieux les dieux que les hommes. Il paroissoit alors être guidé dans son travail par la divinité elle-même. Si *Phidias* forme l'image de Jupiter, dit *Seneque*, il semble que ce Dieu va lancer la foudre : s'il représente *Minerve*, on diroit qu'elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent, & que cette sage déesse ne garde le silence que par modestie. Aimable sœur de la peinture, art merveilleux, c'est donc ainsi que vous faites illusion aux sens, pour enchanter l'ame, pour attendrir le cœur, & pour élever l'esprit !

Pausanias rapporte que les *Eléens* conserverent pendant très-longtems l'atelier de *Phidias*, & que c'étoit une curiosité que les voyageurs ne manquoient pas d'aller voir.

Mais il ne faut pas obmettre le jugement de *Pline* sur *Phidias*. Je ne parlerai point, dit cet historien, de la beauté de Jupiter olympien, ni de la grandeur de la *Minerve* d'Athènes, qui a vingt-six coudées de hauteur (39 piés,) & qui est d'or & d'ivoire ; mais je parlerai, continue-t-il, du bouclier de cette même figure, sur le bord duquel il a représenté en bas-relief le combat des *Amazones*, & dans le dedans celui des dieux & des géans ; il a employé toute la délicatesse de l'art pour représenter le combat des *Centaures* & des *Lapithes* sur la chaussure de la déesse, tant il a su profiter de tout ; & il a décoré la base de la statue par un bas-relief qui représente la naissance de *Pandore*. On voit dans cette composition la naissance de vingt autres dieux, du nombre desquels, est une *Victoire* qui se distingue par sa beauté. Les connoisseurs admirent surtout le serpent & le sphinx de bronze sur lequel la déesse appuie sa haste. Voilà ce que je voulois dire en passant, ajoute *Pline*, d'un artiste que l'on ne peut jamais assez louer, & dont la grande manière, *magnificentia*, s'est toujours soutenue jusque dans les plus petites choses.

Les beautés de détail qu'on vient de lire n'ont été décrites que par *Pline*, & elles amusent l'imagination. Je conviendrai sans peine que leur travail étoit en pure perte pour les spectateurs, parce qu'en donnant même au bouclier de *Minerve* dix piés de diametre, on ne pouvoit distinguer ses ornemens d'assez près pour en juger sur une figure d'environ quarante piés, de proportion, & qui d'ailleurs étoit placée sur un piédestal qui l'élevoit encore. Aussi n'est-ce pas dans ces petits objets que consistoit le principal mérite de la statue de *Minerve* ; ils n'étoient représentés que sur le bouclier de la déesse, & *Pline* ne les donne que comme de légères preuves des talens & du génie de l'artiste, *argumenta parva & ingenii tantum*. Mais *Phidias* se vit obligé de se prêter au goût des Grecs qui aimoient passionnément ces sortes de petits morceaux, le trône d'*Apollon* par *Bathyclès* faisoit leurs délices. Or qui peut douter du mérite éminent & de la perfection des ouvrages de *Phidias* en ce genre ? Tout le monde avoit vu de près le bouclier de *Minerve*, & l'avoit admiré avant qu'il fût en place.

Polyclète, naquit à *Sycionne*, ville du *Péloponnèse*, & fleurissoit en la 87^e olympiade. Ce célèbre artiste passa pour avoir porté dans le gracieux & le correct, la sculpture à sa dernière perfection. Ses ouvrages étoient sans prix ; mais celui qui lui acquit le plus de réputation, fut la statue d'un *doryphore*, c'est-à-dire, d'un garde des rois de *Perse*. Dans cette statue merveilleuse, toutes les proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous côtés comme un parfait modèle, ce qui la fit appeler par les connoisseurs, la *regle* ; j'en parlerai plus bas.

On rapporte que ce sculpteur voulant prouver au peuple combien ses jugemens sont faux pour l'ordinaire, il réforma une statue suivant les avis qu'on lui donnoit ; puis il en composa une semblable suivant son génie & son goût. Lorsque ces deux morceaux furent mis en parallèle ; le premier parut effroyable en comparaison de l'autre : « ce que vous condamnez, dit alors *Polyclète* au peuple, est votre ouvrage ; ce que vous admirez est le mien. » Un habile artiste, on l'a dit avant moi, doit écouter la critique comme un avertissement qui peut lui être utile, mais non pas comme une loi qui doit le gêner.

Le goût de *Polyclète*, le portoit surtout à la régularité, & à l'agrément ; l'on trouvoit en conséquence que ses statues auroient eû besoin d'un peu plus de force ; en effet il représentoit les hommes avec des graces infinies, & beaucoup mieux qu'ils ne font, mais il n'atteignit pas comme *Phidias* à la majesté des dieux. On dit même que l'âge robuste étonnoit ses mains délicates ; & c'est par cette raison qu'il n'a guère exprimé que la tendre jeunesse. Sa statue d'un jeune homme couronné, étoit si belle pour l'expression délicate des chairs, qu'elle fut vendue cent talents, quatre cent soixante & dix mille livres. *Diadumenum fecit mollior, centum talentis nobilitatum*, dit *Pline*. Son enfant tenant une lance à la main, ne fut pas moins célèbre ; & ses trois statues de trois enfans nuds jouant ensemble, que *Titus* avoit dans son palais, furent regardées comme trois chefs-d'œuvres de l'art. Il seroit trop long de citer tous les ouvrages de sa main, que le monde admiroit ; mais j'ai promis de parler de la fameuse statue qu'on nomme la *regle*.

Cet artiste, selon *Pline*, l. XXXIV, c. viij, voulant laisser à la postérité les regles de son art, se contenta de faire une statue qui les comprenoit toutes, & que par cette raison il appella la *regle*, *fecit & quem canones artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege quâdam*. « Ce fait, dit *M. de Caylus*, est un de ceux qui demande d'autant plus à être expliqué qu'il paroît n'en avoir aucun besoin. Tout homme de lettres qui lira ce passage, ne doutera pas que l'ouvrage de *Polyclète* n'ait été une règle fondamentale pour les sculpteurs, & conséquemment il croira que si l'on avoit cette statue, on pourroit faire d'aussi belles choses que les Grecs. Cela n'est cependant vrai que dans un sens, c'est-à-dire, pour un seul âge ; encore dans ce même âge, on peut s'écarter du point donné pour de certaines parties, & bien faire : car l'artiste qui prendra les proportions de l'antique, précaution que tous nos modernes prennent avec grand soin, a le même privilège que le grand architecte qui suit les proportions d'un ordre, mais qui s'en écarte pour les raisons d'aspect, de convenance, &c. »

Pline parlant encore de *Polyclète*, dit qu'il est le premier qui ait imaginé de poser des figures sur une seule jambe, *ut uno crure insisterent signa excogitasse* ; mais ce passage ne peut être entendu que pour les bronzes, ou pour les grandes figures de cette manière, que l'armature met en état de poser avec solidité sur un seul point.

En effet, dit *M. de Caylus*, cette position est si

fort impossible dans les ouvrages de marbre, que les statuaires n'ont jamais assez de deux jambes pour soutenir une figure; ils sont obligés de recourir à un tronc d'arbre, à des draperies, en un mot à quelque corps qui leur donne un moyen de solidité. Plus ce moyen conserve de vraisemblance, & plus il mérite d'éloges. Il ne faut pas se rejeter sur le talent & le mérite des artistes grecs pour accuser les modernes; ils étoient soumis comme nous aux raisons physiques; d'ailleurs leurs propres ouvrages certifient cette vérité. Il n'y a jamais eu de figure plus faite que l'Atalante, pour être traitée dans cette position; cependant celle de marbre que le tems a épargnée ne pose; il est vrai, que sur un pié, mais elle a un tronc d'arbre pour appui. Il faut donc regarder les ouvrages de *Polyclète*, cités à cette occasion, comme étant de bronze, & pour lors ils n'ont rien de merveilleux. Nous voyons même que les anciens ont souvent traité dans cette position des femmes sortant du bain, des Vénus, &c. mais toujours en bronze. *Mém. des insc. t. xxv.*

Pausanias parle d'un autre *Polyclète* qui fit la statue d'Agénor de Thèbes, lequel surpassa tous les jeunes gens de son âge à la lutte. Ce dernier *Polyclète* postérieur au sycionien, fut élève de Naucydes. Junius l'a oublié dans son catalogue.

Pofis étoit connu à Rome de M. Varron, qui dit que ce sculpteur ingénieux exécutoit en terre des fruits, des raisins & des poissons, dont l'imitation étoit parfaite.

Praxias d'Athènes, disciple de Calamis, fit Letone, Diane, Apollon, les muses, le soleil qui se couche, Bacchus & des thyades, qu'on mit sur le fronton du temple de Delphes.

Praxitele fleurissoit l'an du monde 3640, vers la 104^e olympiade. Il sembloit animer le marbre par son art. Tous ses ouvrages étoient d'une si grande beauté, qu'on ne favoit auxquels donner la préférence; il falloit être lui-même pour juger les différens degrés de perfection. La fameuse Phryné, aussi industrieuse que belle, ayant obtenu de *Praxitele* la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connoître: elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu étoit à son atelier; alors tout hors de lui-même, il s'écria: *je suis perdu si les flammes n'ont point épargné mon satyre, & plus encore mon cupidon*. Phryné sachant le secret de *Praxitele*, le rassura de cette fausse allarme, & l'engagea dans la suite à lui donner le cupidon. Pouvoit-il lui rien refuser? Elle plaça ce cupidon à Thespis sa patrie, où long tems après on alloit encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespis plusieurs statues pour les envoyer à Rome, il respecta celle-ci parce qu'elle étoit consacrée à un dieu. Le cupidon de Verrès, dont parle Cicéron, étoit aussi de *Praxitele*, mais il étoit différent de celui-ci.

Isabelle d'Est, grand-mère des ducs de Mantoue, possédoit entr'autres raretés la première & si fameuse statue de l'amour par *Praxitele*. Cette princesse avoit aussi dans son cabinet un admirable cupidon endormi fait d'un riche marbre de Spezzia. On fit voir à M. de Foix que la cour de France avoit envoyé en Italie, & au président de Thou qui l'accompagnait, comme nous le lisons dans ses mémoires, cette statue de l'amour endormi, chef-d'œuvre de Michel-Ange, qu'on ne pouvoit considérer qu'avec des transports d'admiration, & qui leur parut encore fort au-dessus de sa renommée; mais lorsqu'on leur eut montré l'amour de *Praxitele*, ils eurent honte en quelque sorte d'avoir tant vanté le premier cupidon, & ils manquèrent d'expressions pour louer le second. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses épigrammes de l'Anthologie que la Grèce à l'envi fit autrefois à sa louange, étoit encore

fouillé de la terre d'où il avoit été tiré.

On dit que Michel-Ange, par une sincérité digne d'un grand homme qu'il étoit, avoit prié la comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son cupidon, de ne montrer aux curieux l'antique que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger en les voyant, de combien en ces sortes d'ouvrages les anciens l'emportent sur les modernes.

On conçoit bien que *Praxitele* enchanté comme il étoit de Phryné, ne manqua pas d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'étoit rendue maîtresse de son cœur. C'est aussi ce qui arriva, selon le rapport d'Athénée, *liv. III.* une des statues de cette fameuse courtisane de la main de *Praxitele*, fut placée depuis à Delphes même, entre celle d'Archidamus roi de Sparte, & de Philippe roi de Macédoine. Si les richesses & le desir de s'immortaliser par des faits éclatans sont des titres pour trouver place entre les rois, Phryné le méritoit; car elle s'engageoit à rebâtir Thèbes à ses dépens, pourvu que l'on y mît seulement cette inscription: ALEXANDRE A DÉTRUIT THÈBES; ET PHRYNÉ L'A RÉTABLI.

Les habitans de l'île de Cos avoient demandé une statue de Vénus à *Praxitele*: il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue, l'autre voilée; mais la première surpassoit infiniment l'autre en beauté. Cependant ceux de Cos préférèrent la dernière, afin de ne point porter dans leurs temples une image si capable d'allumer des passions: *Soverum id est pudicium arbitrantur.*

Les Grédiens furent moins attentifs aux scrupules des bonnes mœurs. Ils achetèrent avec joie la Vénus nue, qui fit depuis la gloire de leur ville, où l'on alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qu'on estimoit l'ouvrage le plus achevé de *Praxitele*. Nicomede roi de Bithynie, en faisoit un tel cas, qu'il offrit aux habitans de Gnide d'acquitter toutes leurs dettes qui étoient fort grandes, s'ils vouloient la lui céder; mais ils crurent que ce seroit se deshonor, & même s'appauvrir, que de vendre à quelque prix que ce fût, une statue qu'ils regardoient comme un trésor unique. Pausanias a décrit plusieurs autres statues de ce grand maître. Quintilien & Cicéron, en peignant le caractère distinctif des divers statuaires de la Grèce, disent que celui de *Praxitele* qui le rendoit singulièrement recommandable, étoit le beau choix qu'il favoit faire de la nature. Les grâces, ajoutent-ils, conduisoient son ciseau, & son génie donnoit la vie à la matière.

Les Thespiens achetèrent 800 mines d'or une statue de *Praxitele*, qui fut apportée à Rome par Jules-César; mais le plus considérable de ses ouvrages étoit la statue de Vénus, qui ouvrait à demi les levres, comme une personne qui sourit. La dureté du marbre ne faisoit rien perdre aux traits délicats d'un si beau corps. Il y avoit une marque à la cuisse de la déesse, dont Lucien a donné l'origine dans son dialogue des amours. Un jeune homme de grande naissance devint amoureux de la Vénus de *Praxitele*: il lui adressoit toutes ses offrandes; enfin transporté du feu de sa passion, il se cacha la nuit dans le temple; & le lendemain, dit Lucien, on découvrit cette marque, & l'on n'entendit plus parler du jeune homme.

Il sortit encore un autre amour du ciseau de *Praxitele* pour la ville de Parium, colonie de la Propontide. Cette figure, dit Plin, est égale en beauté à la Vénus, & produisit les mêmes effets sur les sœurs d'Alchidas de Rhodes. Varron rapporte qu'on voyoit à Rome, auprès du temple de la félicité, les neuf muses, une desquelles rendit amoureux un chevalier romain, nommé Junius Pisciculus.

Les récits de cette nature se trouvent aussi quelquefois rapportés dans l'histoire de nos artistes modernes, mais ce n'est vraisemblablement que par

vanité. On a donc écrit qu'un espagnol s'est laissé enfermer la nuit dans l'église de S. Pierre de Rome pour jouir d'une figure qui est au tombeau du pape Paul III. elle est de la main de Guillaume della Porta, élève de Michel-Ange, mais *sculpteur* assez sec, & sa statue n'est pas trop belle; cependant comme elle étoit trop nue, on la couvrit d'une draperie de bronze.

Rhœcus de Samos, eut pour fils Théodore & Telecles; voilà les premiers des grecs qui ayent eu l'art de fonder une statue. Avant eux on faisoit, dit Pausanias, une statue comme un habit, successivement & par pièces, non d'un seul jet. Il résulte de-là qu'avant la guerre de Troie, les hommes ne connoissoient pas encore le secret de fonder le métal, & de le jeter en moule. Rhœcus, Telecles, & Théodore florissoient du tems de Polycrate. Or Polycrate, contemporain de Cambyse, vivoit en la 64 olympiade 500 ans avant l'ère chrétienne.

Salpion, athénien; c'est à lui qu'on attribue ce beau vase antique qu'on voit à Gaïette, ville maritime du royaume de Naples, où il sert pour les fonts de baptême dans la grande église. Ce superbe morceau de sculpture avoit été construit, à ce qu'on pense, pour contenir l'eau lustrale dans quelque ancien temple des payens.

Saurus & *Batrachus*, architectes & sculpteurs célèbres de Lacédémone, entreprirent de bâtir & d'orner à leurs dépens les temples de Rome qui étoient entre les portiques d'Octavie, & se flatterent d'y pouvoir mettre leur nom; cependant quelque dépense qu'ils eussent faite, & quelle que fût leur habileté, on leur refusa impitoyablement ce qu'ils demandoient, & toute leur adresse se borna à semer en manière d'ornement, des lézards & des grenouilles sur les bases & les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *Saurus* étoit désigné par le lézard, que les Grecs nomment *σαῦρος*, & celui de *Batrachus* par la grenouille, qu'ils appellent *βάτραχος*.

Scopas naquit à Paros; & fleurissoit à Ephèse vers la centième olympiade. Il travailla avec d'illustres concurrens au fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à Mausole son mari, mort la 106 olympiade dans la ville d'Halycarnasse. Sa colonne pour le temple de Diane d'Ephèse passoit pour la plus belle de toutes; mais sa Vénus qui fut dans la suite transportée à Rome, étoit son chef-d'œuvre. On a même prétendu qu'elle égaloit en beauté celle de Praxitele. Outre Vénus, Scopas avoit fait un Phaëton, un Apollon, une Vesta avec deux filles assises à terre à ses côtés, un Neptune, une Thétis, un Achille, un Mars, & la plupart de ces statues étoient à Rome. L'Amour, *Pothos* (le Desir) & Phaëton étoient encore trois statues de ses mains, qu'on voyoit avec admiration dans le temple de Vénus Praxis à Mégare. Cet excellent artiste les avoit représentées aussi diversement que ces trois choses sont différentes; mais il faut représenter le détail entier que Pline nous a donné des ouvrages de ce grand maître.

Il fit, dit-il, Vénus, Pothos & Phaëton, qui sont adorés en Samothrace avec les cérémonies les plus saintes: l'Apollon palatin, la Vesta assise, ayant auprès d'elle deux vestales assises à terre: ce dernier morceau est très-célèbre. Scopas a répété les deux vestales; elles sont dans les bâtimens d'Asinius Pollio, où l'on voit de plus une canéphore; mais ce que l'on trouve supérieur, & que l'on voit dans le temple de C. N. Domitius, au cirque de Flaminius, ce sont les figures de Neptune, de Thétis, d'Achille, des Néréides assises sur des dauphins & des chevaux marins, des tritons avec une trompe à la suite de Phorcus; enfin plusieurs autres choses convenables aux divinités de la mer. Pline dit de ce morceau, qui selon toute apparence avoit été traité en bas-relief,

magnum & præclarum opus, etiamsi totius vitæ fuisset. Ouvrage qui seroit admirable, quand il auroit occupé toute la vie d'un homme.

Nous ne connoissons pas, continue-t-il, tous les morceaux qui sont sortis de la main de cet artiste; cependant il a exécuté Mars assis & de proportion colossale. Cette statue est placée dans le temple de Brutus Galliaicus, dans le même cirque où l'on voit de plus une Vénus nue capable de rendre célèbre tous les autres lieux qui pourroient la posséder; mais l'air de grandeur & de magnificence qui regne par-tout dans la ville de Rome, peut seul étouffer la réputation de ces grands morceaux: il n'est pas possible de les admirer & de les contempler; le mouvement des affaires détourne sans cesse, & l'admiration des chefs-d'œuvres a besoin du silence & de la tranquillité de l'esprit.

Cette peinture du mouvement de la ville de Rome est peut-être plus frappante que toutes celles qui se trouvent dans aucun autre auteur.

On ne fait, continue Pline, si c'est à Scopas ou à Praxitele que l'on doit attribuer la Niobé mourante avec ses enfans; ce groupe est placé dans le temple d'Apollon Sofien. Le sujet de Niobé se voit encore partie dans la vigne de Médicis à Rome; mais il est douteux si ces restes appartiennent à celui dont parle Pline.

On ignore aussi, continue toujours cet auteur, lequel de ces deux artistes, Scopas ou Praxitele, a fait le Janus que l'on voit au temple d'Auguste, & que ce prince avoit fait apporter d'Egypte: on le fait d'autant moins que l'on a fait dorer la figure.

Voilà, dit M. de Caylus, une raison tirée de l'art; car il est constant que toute couleur, dorure ou vernis appliqué sur une statue, ôte des finesse, empêche de distinguer la touche, émousse les vives arêtes, dénature l'expression de la chair, & par conséquent empêche souvent les connoisseurs de l'attribuer à un maître plutôt qu'à un autre. Les anciens allioient encore quelquefois, dans les ouvrages de sculpture en ronde-bosse, les marbres de couleur, l'or, l'ivoire & le bronze. Les modernes ont heureusement banni cette fausse magnificence, qui diminue, interrompt l'effet, & ne produit aux yeux qu'un papillotage sans goût.

Je reviens à Scopas, pour dire, en finissant son article, que son nom acquit de plus en plus de la célébrité, non-seulement par ses ouvrages qui subsisterent, mais parce qu'il avoit eu des émules & des rivaux d'un grand mérite. Horace, *ode viij. liv. IV.* en fait lui-même un bel éloge. « Si j'avois, dit-il, un » cabinet enrichi des chefs-d'œuvres de Parrhasius » ou de Scopas...

*Divite me scilicet artium,
Quas aut Parrhasius, aut Scopas.*

Silanion, né à Athènes, vivoit du tems d'Alexandre le grand, & se rendit très-habile dans son art; sans avoir eu de maître. Les historiens parlent de la statue d'un certain Satyrus qui avoit souvent remporté le prix aux jeux de la Grèce, de celle de l'athlète Démarate, de celle d'Achille, & de celle d'un Epistates exerçant les lutteurs. Cicéron vante extrêmement la Sapho de bronze de ce célèbre statuaire. Verres l'avoit enlevée du prytanée de Syracuse. Pline raconte que le même *Silanion* avoit jetté en bronze la statue d'Apollodore son confrère, homme emporté contre lui-même, & à qui il arrivoit souvent de briser ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvoit les porter à la souveraine perfection dont il avoit l'idée dans l'esprit; *Silanion* représenta d'une manière si vive cet emportement, que l'on croyoit voir, non Apollodore, mais la colère en personne: *hoc in eo expressit, nec hominem ex ære fecit, sed iracundiam*, dit Pline.

Plin. *Silanon* écrivit un traité des proportions ; suivant le témoignage de Vitruve.

Socrate. Je me garderai bien d'envier à la sculpture l'honneur qu'elle a eu de compter ce grand homme parmi ses élèves. Il étoit fils d'un statuaire, & il le fut lui-même avant que de s'attacher à la physique & à la morale. Il disoit que la sculpture lui avoit enseigné les premiers préceptes de la philosophie. On lui attribuoit communément les trois graces qu'on conservoit dans la citadelle d'Athènes ; elles n'étoient point nues, mais couvertes. Le plus sage des Grecs n'est pas le seul de son nom qui ait cultivé la sculpture ; il y avoit près de Thèbes une chapelle bâtie par Pindare, en l'honneur de Cybèle, la statue de la déesse étoit l'ouvrage de deux thébaites, nommés *Socrate* & *Aristomède* ; elle étoit de marbre du mont Centélique, & on ne pouvoit la voir qu'une fois l'année.

Strongilion est de tous les statuaires celui qui réussissoit le mieux à représenter des chevaux & des bœufs.

Téleclès & *Théodore* ; les Egyptiens, selon Diodore de Sicile, liv. I. assurent que les plus fameux des anciens sculpteurs de la Grece, ont pris des leçons chez eux. Tels furent entre autres *Téleclès* & *Théodore* de Samos, fils de Rhœcus, qui ont fait la statue d'Apollon Pythien, qu'on voit à Samos. *Téleclès*, si nous les en croyons, fit à Samos une moitié de cette statue, pendant que son frere *Théodore* travailloit l'autre à Ephèse ; & le rapport de ces deux moitiés se trouva si parfait, que toute la figure paroissoit être d'une seule main. Ils ajoutent que cette pratique singulière, peu connue des sculpteurs grecs, est très en vogue parmi les artistes égyptiens ; ceux-ci ne jugent pas comme les Grecs, d'une figure, par le simple coup d'œil, mais rapportant les proportions du petit au grand, ils taillent séparément, & dans la dernière justesse, toutes les pierres qui doivent former une statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt-une parties & un quart, en donnant à chacune d'elles, une grandeur relative à celle des autres, & du tout ensemble ; ainsi quand les ouvriers font une fois convenus entr'eux de la hauteur de la figure, ils vont exécuter chacun chez soi les parties dont ils sont chargés, & elles s'ajustent ensemble d'une manière étonnante pour ceux qui ne sont pas au fait de cette pratique ; or les deux moitiés de l'Apollon de Samos, travaillées à part dans le goût égyptien, se joignent, dit-on, suivant toute la hauteur du corps, & quoiqu'il ait les deux bras étendus, & qu'il soit dans l'attitude d'un homme qui marche, sa figure entière est dans la plus exacte proportion ; enfin cet ouvrage cede peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même, qui lui ont servi de modele.

On a de la peine à comprendre ce que Diodore rapporte ici des sculpteurs égyptiens, dit M. de Caylus, dans ses réflexions sur ce passage ; comment, ajoute-t-il, des artistes travaillans séparément, en des lieux distans l'un de l'autre, & sans se communiquer leurs opérations, pouvoient-ils chacun faire une moitié de statue, dont la réunion composoit un tout parfait ?

Si l'on croit la chose probable, il faut du moins supposer un fait que Diodore a passé sous silence ; c'est qu'il y avoit en premier lieu un modele arrêté, & sur lequel chacun s'étoit réglé. N'est-ce pas en effet ce que cet historien a prétendu faire entendre, lorsqu'il dit que les sculpteurs égyptiens, en prenant leurs mesures, rapportent les proportions du petit au grand, comme le font encore aujourd'hui nos sculpteurs. Les Grecs au-contraindre, dit Diodore, jugent d'une figure par le simple coup d'œil ; ce qui veut dire qu'ils travaillent sans modele, chose difficile, mais possible.

Au reste, le travail dont il s'agit devenoit d'autant

Tome XIV.

plus facile à exécuter, que la statue de l'Apollon pythien, qu'ils avoient ainsi travaillée, étoit, à ce que rapporte le même auteur, dans le goût des statues égyptiennes, c'est-à-dire qu'elle étoit les bras étendus, & collés le long du corps, les jambes, l'une en avant, l'autre en arrière, dans l'attitude de quelqu'un qui se prépare à marcher ; & c'est ainsi en effet que sont la plupart des statues égyptiennes ; elles ne varient presque point d'attitude ; les ouvriers étant une fois convenus des mesures & des proportions générales, pouvoient travailler en quelque façon à coup sûr, & même disposer les différentes pierres qui devoient composer une statue colossale ; car il seroit ridicule de penser que les statues dont il s'agit ici, fussent des statues de grandeur naturelle. Un seul bloc, & un seul ouvrier devoient suffire pour chacune ; au lieu que pour une statue hors de proportion, il étoit naturel de distribuer les différentes parties dont elle étoit composée, à différens ouvriers.

Voilà l'utilité que les sculpteurs égyptiens tiroient de ces regles de proportion dont ils étoient convenus entre eux ; regles qui ne peuvent pas s'entendre des justes proportions du corps humain, parce que les Grecs les connoissoient aussi-bien qu'eux, & les suivoient avec encore plus d'exactitude. Tout ce qu'il y avoit donc de différent entre les uns & les autres, c'étoit la manière d'opérer : les Grecs travailloient sans s'assujettir à prendre des mesures sur un modele ; les Egyptiens au-contraindre, faisoient de petits modes, qui leur servoient à faire les statues en grand ; de-là vient, dit Diodore, que les sculpteurs qui devoient travailler sur un même ouvrage, étant convenus de la grandeur que doit avoir cet ouvrage, se séparent, & sans doute, comme je crois le pouvoir ajouter, emportent chacun une copie du modele convenu ; enfin après avoir travaillé séparément, ils rapportent chacun les pieces qu'ils ont faites, & lorsqu'elles sont rejointes, elles forment un tout exact : pratique bien capable de causer de la surprise & de l'admiration à ceux qui ne sont pas au fait de cette opération.

Il n'y a donc rien que de très-faisable & de très-vraisemblable dans ce récit : on observe cependant que les statues qui nous restent des Egyptiens, ne sont toutes que d'un seul bloc ; mais ce sont celles qui sont d'une grandeur naturelle, & qui n'ont dû être l'ouvrage que d'un seul artiste ; par conséquent la pratique des sculpteurs égyptiens, dont parle Diodore, n'étoit pas générale, elle n'étoit d'usage que pour les statues colossales. Il en reste quelques-unes de cette dernière espece dans la haute Egypte, qui sont en effet composées de plusieurs blocs de marbre, du moins autant qu'on en peut juger sur les desseins. Or ces colonnes peuvent avoir été travaillées dans différens ateliers, partie par partie, & de la façon dont le dit Diodore. Ainsi en restreignant à ces sortes de statues la pratique dont il est question, il ne sera pas difficile de comprendre ce que rapporte l'historien ; & le merveilleux qui y paroît attaché, disparaîtra sans peine. *Mém. de l'acad. des Inscr. tom. XIX.*

Téléphanes, phocéen, n'a point fait parler de lui, & la raison du silence qu'on a gardé sur le vrai mérite de cet artiste, dit Plin, l. XXXIV. c. viij. c'est qu'il avoit travaillé pour les rois Xerxès & Darius. Bien des gens pourroient regarder cette punition comme une espece d'humeur mal entendue ; mais cette convention générale, parfaitement exécutée par tous les peuples de la Grèce, peint bien les Grecs. Elle leur fait d'autant plus d'honneur, que leur goût pour les arts & pour les bons artistes n'étoit pas douteux.

Théodore, dont j'ai déjà parlé, frere de *Téleclès*, & qui exécuta le labyrinthe de Samos, réunissoit les

M M m m m

talens de l'architecture à celui de l'art de fondre. Pline, *l. XXXIV. c. viij.* dit qu'il fondit en bronze en petit son portrait, & qu'il tenoit dans sa main gauche un char à quatre chevaux que couvroit une aîle de mouche. Ces sortes de badinages de l'art montrent beaucoup de délicatesse, mais ils paroissent encore plus recommandables dans le marbre, qu'en bronze, parce que sur le marbre le moule n'y peut être d'aucun secours, & que le plus petit coup donné à faux ou trop appuyé, suffit pour détruire en un moment, le travail de plusieurs mois. Voyez l'article de Callicrate, qui excelloit encore dans ces sortes d'ouvrages délicats.

Enfin on peut placer le morceau suivant de Canachus, avec celui de Théodore, c'est aussi Pline qui en fait mention, *l. XXXIV. c. viij. Cervumque una ita vestigiis suspendit, ut linum subter pedes trahatur, alterno morfu digitis calceque retinentibus solum, ita vertebrato dente utrisque in partibus, ut a repulso per vices refiliat.* Ce double mouvement, dans les piés de ce cerf, qui n'étoient point arrêtés sur la plinte, chose nécessaire pour laisser passer le fil, prouve que cet ouvrage étoit d'une médiocre étendue. Cet autre mouvement des dents, d'accord ou ressemblant à celui des vertèbres, annonce encore une machine qui affectoit quelques-uns des mouvemens de la nature. C'en est assez, ajoute M. de Caylus, pour prouver que les anciens ont connu d'une manière glorieuse, toutes les opérations des arts, & même celles que l'on auroit pensé pouvoir leur disputer avec le plus d'apparence de raison.

Timothée fut chargé conjointement avec Scopas, Briaxis, & Léocharès, des ornemens du mausolée qu'Artémise fit faire à Mausole son mari, roi de Carie, qui mourut la 106^e Olympiade. On voit à Rome, continue Pline, dans le temple d'Apollon, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a remis une tête. On étoit déjà dans la triste obligation de restaurer les statues.

Tisagoras, artiste célèbre par ses statues de fer. Il en avoit fait une qui représentoit le combat d'Hercule contre l'hydre; on plaça cette statue dans le temple de Delphes. On ne peut, dit Pausanias *in Phor.* assez admirer cet ouvrage, ainsi que les têtes de lion & de sanglier du même artiste, qui sont aussi de fer & que l'on a consacrées à Bacchus dans la ville de Pergame.

Tisandre, avoit fait une grande partie des statues qui représentoient les braves officiers qui seconderent Lyfander à Agios-Potamos, soit spartiates, soit alliés de Sparte. Pausanias vous en dira les noms.

Tisicrate, athénien, fleurissoit dans la 66^e olympiade, & se rendit célèbre par sa belle statue de la courtisane Leæna. Tout le monde fait l'histoire de cette fameuse courtisane, qui ressembloit à celles de nos jours, comme nos consuls ressembloient aux consuls de Rome. Leæna ayant su le secret de la conspiration d'Harmodias & d'Aristogiton contre Hipparque, fils de Pisistrate, fut mise à la question par l'ordre du frere d'Hipparque; mais de peur de succomber aux tourmens, elle aima mieux se couper la langue, que de risquer de découvrir les conjurés. Les Athéniens touchés de cette grandeur d'ame, éleverent en son honneur une statue qui représentoit une lionne sans langue, & Tisicrate chargé de cet ouvrage, s'en acquitta d'une façon glorieuse; j'ai pour garans Pline, *liv. XXXIV. cha. viijp.* Hérodote & Thucydide.

Turianas, étoit d'Etrurie; Tarquin l'ancien le fit venir de Fregella, ville du Latium, pour faire la statue de Jupiter qu'il vouloit placer dans le capitolé; & l'on étoit encore dans l'usage, long-tems après, de peindre cette statue avec du minium. Le même Turianus fit aussi des chars à quatre chevaux; ils furent mis sur le faite du temple, & cet artiste joignit à tous ces ouvrages une statue d'Hercule, qui, dit

Pline, *hodieque materia nomen in urbe retinet, & que l'on nomme l'Hercule de terre.* Pline, *livre XXXV. chap. xij.*

Xénophon, statuaire d'Athènes, fit une statue de la Fortune, dont l'antiquité à beaucoup parlé. Dans cette statue, la déesse tient Plutus entre ses bras sous la forme d'un enfant; & c'est, dit Pausanias, une idée assez ingénieuse de mettre le dieu des richesses entre les mains de la Fortune, comme si elle étoit sa nourrice ou sa mere.

Xénophon étoit contemporain & compatriote de Cephissodore. Ils firent ensemble un Jupiter assis sur son trône, ayant la ville de Mégalopolis à sa droite, & Diane conservatrice à sa gauche; ces deux statues furent mises dans le temple de Jupiter sauveur en Arcadie.

Zénodore, fleurissoit du tems de l'empereur Néron. Il se distingua par une prodigieuse statue de Mercure, & ensuite par le colosse de Néron, d'environ cent dix ou cent vingt piés de hauteur, qui fut consacré au soleil. Vespasien fit ôter la tête de Néron, & exposer à sa place celle d'Apollon ornée de sept rayons, dont chacun avoit vingt-deux piés & demi. Mais il est bon d'entrer dans les détails que Pline, *l. XXXIV. c. vij.* nous a conservé de Zénodore, & qui sont intéressans; j'y joindrai, suivant ma coutume, quelques réflexions de M. de Caylus.

Les ouvrages de Zénodore l'ont emporté sur toutes les statues de ce genre (que l'on voit en Italie) par le Mercure qu'il a exécuté en Gaule, dans la ville des Avernès; il y travailla l'espace de dix ans, & il couta quatre cens mille sesterces. Quand il eut fait voir son habileté par les ouvrages qu'il avoit faits dans cette ville, Néron le fit venir à Rome, & l'employa à faire son portrait dans une figure colossale de cent dix piés de haut; elle a depuis été consacrée au soleil, pour témoigner l'horreur que l'on avoit de tous les crimes de ce prince (c'est-à-dire qu'on ôta la tête de ce prince pour y mettre celle du soleil.)

Nous avons vu, continue Pline, dans l'atelier de Zénodore, non-seulement le modele de terre de ce colosse, *similitudinem insignem ex argilla*, mais aussi les petites figures qui servirent au commencement de l'ouvrage, *ex parvis furculis*.

Ce modele, dit M. de Caylus, étoit de terre & n'étoit pas un creux, car la terre n'a pas assez de consistance pour être employée à faire des creux; elle se cuit trop inégalement dans ses parties, ou plutôt en sechant elle se resserre & se raccourcit de façon que sa diminution est trop inégale; donc il est question d'un modele de terre, & le mot de *furculis* doit être regardé comme les premières idées, les pensées, les esquisses, les maquettes, comme on dit dans l'art, qui servent à fixer & à déterminer le choix du sculpteur dans la composition de sa figure.

Pline poursuit: cette statue fit voir que l'art de fondre étoit perdu; Néron n'épargnant ni or ni argent pour la réussite de cette entreprise, & Zénodore étant estimé autant qu'aucun des anciens artistes, pour le talent de modéliser & de réparer son ouvrage.

Ces paroles que l'art de fondre étoit perdu, veulent dire peut-être, que l'art de jeter en fonte de grands morceaux tels que les colosses étoit perdu. En ce cas celui de Néron, & le Mercure des Avernès (du pays d'Auvergne), exécutés par Zénodore, loin d'être travaillés comme tous ceux dont Pline a parlé jusques-ici, n'auroient été faits que de plaques ou de platines de cuivre soudées ou clouées.

Pendant que Zénodore travailloit à la statue des Avernès, il copia, dit Pline, deux vases dont les bas-reliefs étoient de la main de Calamis: ils appartenoient à Vibius Avitus qui commandoit dans cette province; ils avoient été possédés par Germanicus César, qui les avoit donnés, parce qu'il les estimoit

beaucoup, à Cassius son gouverneur, oncle de Vibius; Zénodore les avoit copiés, sans qu'il y eût presque aucune différence.

Cependant, observe ici M. de Caylus, le talent de Zénodore est plus prouvé par les deux grands modèles qu'il a faits, que pour la copie de ces deux vases: un artiste médiocre peut en venir à bout, & satisfaire, étonner même des gens peu délicats; mais il faut toujours de grandes parties dans l'esprit & des connoissances fort étendues dans l'art, pour exécuter heureusement des machines pareilles à ces colosses; le détail de la fonte ne change rien à la grandeur du génie nécessaire pour la production d'une figure de plus de cent piés de proportion. (*Tous les articles des sculpteurs anciens sont de M. le chevalier DE JAV-COURT.*)

SCULPTEURS MODERNES, (*Artistes en Sculpture.*) nous n'entendons pas sous ce nom les sculpteurs goths, mais les célèbres maîtres qui se sont illustrés dans cette carrière depuis la renaissance des beaux-arts en Italie, c'est-à-dire depuis le commencement du xvj. siècle: voici les principaux qui nous sont connus.

Algarde, italien, fleurissoit vers le milieu du xvij. siècle. Entre autres ouvrages de cet artiste supérieur, on admire son bas-relief qui représente saint Pierre & saint Paul en l'air, menaçant Attila qui venoit à Rome pour la saccager. Ce bas-relief sert de tableau à un des petits autels de la basilique de saint Pierre.

Il ne faut pas moins de génie pour tirer du marbre une composition pareille à celle de l'Attila, que pour la peindre sur une toile. En effet, la poésie & les expressions en sont aussi touchantes que celle du tableau où Raphaël a traité le même sujet, & l'exécution du sculpteur qui semble avoir trouvé le clair obscur avec son ciseau, paroît d'un plus grand mérite que celle du maître de la peinture. Les figures qu'on voit sur le devant de ce superbe morceau, sont presque de ronde-bosse; elles sont de véritables statues. Celles qu'il a placées derrière ont moins de relief, & leurs traits sont plus ou moins marqués, selon qu'elles s'enfoncent dans le lointain. Enfin la composition finit par plusieurs figures dessinées sur la superficie du marbre par de simples traits. Il est vrai que l'*Algarde* n'a pas tiré de son génie la première idée de son exécution; mais il a du-moins perfectionné, par l'ouvrage dont il s'agit, le grand art des bas-reliefs; & quand le pape Innocent X. donna trente mille écus à l'*Algarde* pour un ouvrage de cette espèce, cette récompense étoit plus noble qu'excessive.

On fait sans doute que l'*Algarde* fut aussi chargé par le même pape de restaurer la figure d'un Hercule qui combat l'hydre, & que l'on conserve à Rome dans le palais Verospi; il s'en acquitta si bien que les parties rétablies ayant été retrouvées dans la suite, on a laissé l'ouvrage de l'*Algarde*, & l'on s'est contenté de placer auprès de la statue les parties antiques, pour mettre les curieux à portée d'en faire la comparaison, & rendre justice à l'artiste moderne.

Auguier (François), natif du comté d'Eu, mort à Paris en 1669. Son ciseau donnoit du sentiment au marbre. Ses figures sont encore remarquables par la beauté & la vérité de l'expression. Il a fait l'autel du Val-de-grâce & la Crèche; le beau crucifix de marbre de la Sorbonne; la sculpture du cardinal de Bérulle dans l'église de l'Oratoire; la sépulture des Montmorenci à Moulins, & quelques statues d'après les antiques.

Auguier (Michel), mort en 1680, âgé de 74 ans, frère de François Auguier; il se distingua dans le même art que lui. Il est bien connu par l'Amphitrite de marbre qu'on voit dans le parc de Versailles, par les ouvrages de la porte saint Denis, par les figures du portail du Val-de-grâce, & par d'autres.

Bachelier (Nicolas) natif de Toulouse ou de Lu-

Tome XIV.

qués; fut élève de Michel-Ange. Etant à Toulouse sous le regne de François I. il y établit le bon goût; & en bannit la manière gothique qui avoit été en usage jusqu'alors; ses ouvrages de sculpture qui subsistent dans quelques églises de cette ville, se distinguent toujours avec estime; malgré la dorure qu'on y a mise, & qui leur a ôté cette grâce & cette délicatesse que cet habile homme leur avoit données. Il fleurissoit encore en 1550.

Bandinelli (Baccio) né à Florence en 1487, mort dans la même ville en 1559. Les morceaux qu'il a faits en sculpture à Rome & à Florence sont extrêmement estimés; on l'a repris seulement avec raison, d'avoir mis à côté de la statue d'Adam qu'il fit pour l'église cathédrale de Florence, une statue d'Eve de sa main, plus haute que celle de son mari. D'ailleurs les deux statues sont également belles; c'est lui qui a restauré le bras droit du groupe de *Laocoon*, j'entends le bras qui est élevé & qui concourt si bien à l'action de la figure principale. Ce grand artiste imitateur & contemporain de Michel-Ange, ne voulut point rétablir cette partie en marbre, dans l'espérance que l'on trouveroit un jour le morceau de l'original; il est donc encore aujourd'hui en terre cuite. Baccio est si bien entré dans l'esprit de l'antique, que si par hasard on retrouvoit le bras perdu, la comparaison ne feroit pas deshonorante au sculpteur florentin.

Bernini (Jean-Laurent) vulgairement appelé le cavalier *Bernin*, né à Naples en 1598, mort à Rome en 1680, est un de ces grands artistes que la nature présente rarement sur la terre. Louis XIV. signala sa magnificence à son égard, lorsqu'il le fit venir à Paris en 1665, pour travailler au dessin du Louvre; on voit en France de ce maître célèbre, le buste du roi dans la salle de Vénus, & la statue équestre de Marcus-Curtius, au-delà de la piece des Suisses à Versailles; mais il a sur-tout embelli Rome de plusieurs monumens qui sont l'admiration des connoisseurs; telle est l'extase de sainte Thérèse de ce grand maître. On compte dans la seule église de S. Pierre quinze morceaux de son invention, le maître autel, le tabernacle, la chaire de saint Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII. & d'Alexandre VII. la statue équestre de Constantin, la colonnade, la fontaine de la place Navonne, &c. Tous ces ouvrages, pour le dire en un mot, ont une élégance & une expression dignes de l'antique; ses figures sont remplies de vie, de tendresse & de vérité.

Bologne (Jean de) né à Douay, mort à Florence vers le commencement du dix-septième siècle. Il se rendit un des bons sculpteurs d'Italie, & orna la place publique de Florence de ce groupe de marbre que l'on y voit encore, & qui représente l'enlèvement d'une sabbine. Le cheval sur lequel on a mis depuis la statue d'Henri IV, placée au milieu du Pont-Neuf à Paris, est de ce grand maître; il a fait plusieurs autres statues équestres, il a dirigé la fonte d'un très-grand nombre d'autres statues ou bas-reliefs qui lui ont acquis beaucoup d'honneur.

Roussseau (Jacques) né en Poitou en 1681, mort à Madrid en 1740, élève de M. Coustoux, l'ainé; il devint professeur de l'académie de Sculpture, & finalement sculpteur en chef du roi d'Espagne.

Buisser (Philippe) natif de Bruxelles, vint en France vers le milieu du dix-septième siècle. Son éloge fera l'énumération de ses principaux ouvrages: tels sont le tombeau du cardinal de la Rochefoucault, placé dans une chapelle de sainte Genevieve; deux satyres groupées, un joueur de tambour de basque, & la déesse Flore; tous morceaux estimés qui ornent le parc de Versailles.

Cellini (Bénévenuto) artiste célèbre, & homme de guerre, né à Florence l'an 1500, mort dans la

M M m m m ij

même ville en 1570, nous a donné un traité sur la sculpture, & la manière de travailler l'or.

Comte (Louis le) mort à Paris en 1691, âgé de cinquante-un ans, a fait dans cette ville quelques ouvrages estimés. On voit de sa main à Versailles deux groupes, dont un représente Vénus & Adonis, & l'autre Zéphir & Flore; le cocher du cirque qui sert d'ornement à la porte des écuries, est encore de cet artiste.

Coustou (Nicolas) né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733, de l'académie de Sculpture. Son père Nicolas *Coustou*, sculpteur en bois, lui apprit les éléments de son art. Il se mit ensuite sous la discipline du célèbre Coysevox, son oncle. Enfin, il remporta le prix de sculpture, & partit pour l'Italie en qualité de pensionnaire du roi. C'est dans ce séjour qu'il fit la belle statue de l'empereur Commode, représenté en Hercule, & qui est dans les jardins de Versailles. Le ciseau de cet excellent homme, conduit par la belle nature, ne fut pas oisif. Il travailla toujours pour la gloire & celle de la France; ce fut lui qu'on chargea de la plupart des riches morceaux de sculpture qui ornent l'église des Invalides.

Sans entrer dans le détail de ses ouvrages, il suffit de citer la statue pedestre de Jules-César, le groupe des fleuves, représentant la Seine & la Marne qu'on voit aux Tuileries; & le superbe groupe placé derrière le maître autel de l'église de Notre-Dame à Paris, qu'on appelle communément le *Vœu de Louis XIII*.

On remarque dans les productions de ce maître, un génie élevé, un goût sage & délicat, un beau choix, un dessein pur, des attitudes vraies & pleines de noblesse, des draperies élégantes & moelleuses; il mourut en 1746, âgé de soixante-neuf ans. Son mérite l'avoit élevé à la dignité de recteur & à celle de directeur de l'académie de Sculpture. Son nom célèbre dans les Arts est encore soutenu avec distinction par MM. *Coustou* de la même académie.

Coysevox (Antoine) né à Lyon en 1640, mort en 1720, montra dans son enfance, par les progrès qu'il fit dans son art, ce qu'il devoit être un jour. On ne pourroit sans trop s'étendre, marquer tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains. Il a travaillé plusieurs fois à différens bustes de Louis XIV; le grand escalier, les jardins, la galerie de Versailles sont ornés de ses morceaux de sculpture. Il a fait encore des mausolées qui décorent plusieurs églises de Paris; ce maître joignit à une grande correction de dessein, beaucoup de génie & d'art dans ses compositions: il rendoit aussi heureusement la naïveté que la noblesse, & la force que la grace, suivant les caractères qu'il vouloit donner à ses figures. On connoît les deux groupes prodigieux de Mercure & de la Renommée assis sur des chevaux ailés, qui ont été posés dans les jardins de Marly en 1702, chaque groupe soutenu d'un trophée, a été taillé d'un seul bloc de marbre; & tous deux quoique travaillés avec un feu surprenant, & une correction peu commune, n'ont pas coûté deux ans de travail à notre célèbre artiste; cependant cet ouvrage souffriroit peut-être la comparaison avec le Marcus-Curtius du cavalier Bernin qui est à Versailles.

Dante (Vincent) mort à Pérouse l'an 1576, âgé de quarante-six ans, entendoit la sculpture & l'architecture. La statue de Jules III. qu'il fit à Pérouse, a passé pendant quelque tems pour un chef-d'œuvre.

Desjardins (François) natif de Breda, mort en 1694, a exécuté le monument de la place des Victoires à Paris.

Donato né à Florence vivoit dans le xv. siècle. Le sénat de Venise le choisit pour la statue équestre de bronze que la république fit élever à Gattamelata, ce grand capitaine, qui de la plus basse extraction étoit

parvenu jusqu'au grade de général des armées des Vénitiens, & leur avoit fait remporter plusieurs victoires remarquables; mais le chef-d'œuvre de *Donato*, étoit une Judith coupant la tête d'Holopherne.

Le *Flamand* (François) *Quesnoy*, surnommé *le Flamand*, de Bruxelles), artiste admirable, & qui tient un des premiers rangs dans la sculpture par le goût, la correction du dessein, & la belle imitation de l'antique. Quand on examine à Rome les ouvrages de ce maître, son S. André par exemple, qui est dans l'église de S. Pierre, peut-on douter que l'artiste n'ait beaucoup étudié le gladiateur, l'Apollon, l'Antinoüs, Castor & Pollux, la Vénus de Médicis & l'Hermaphrodite? Il est mort à Livourne en 1644, à 52 ans.

Gendre (Nicolas le), né à Estampes, mort à Paris en 1670, âgé de 52 ans, a montré dans ses ouvrages de sculpture, une sagesse & un repos qui se font remarquer avec distinction.

Girardon (François), né à Troyes en Champagne en 1627, marié à mademoiselle du Chemin, renommée pour son talent à peindre les fleurs, & mort en 1698. Ses ouvrages sont précieux par la correction du dessein, & par la beauté de l'ordonnance. Il a presque égalé l'antiquité par les bains d'Apollon; par le tombeau du cardinal de Richelieu, qui est dans l'église de la Sorbonne, & par la statue équestre de Louis XIV. qui est à la place Vendôme. Les connoisseurs qui se sont attachés à comparer les statues de *Girardon* & du Puget, ont trouvé plus de graces dans celles de *Girardon*, & plus d'expression dans celles de Puget. Ce grand maître avoit au Louvre une galerie précieuse par les morceaux choisis qu'elle renfermoit.

*Grace au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers;
Et ne connût-on plus ni mon nom, ni mes vers;
Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.*

Ce sont les vers de Despréaux sur le buste de marbre que fit de lui le célèbre *Girardon*, & dont on a tiré tant de copies.

Cet habile maître est presque le seul d'entre les modernes, qui par les bains d'Apollon, ait osé imiter les sujets fort composés que traitoient les anciens, & qu'ils rendoient par de beaux groupes de grandes figures.

Gonnelli (Jean), surnommé *l'aveugle de Cambassi*, du nom de sa patrie en Toscane, mort à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII. Les progrès qu'il fit dans son art sous la discipline de Pierre Tacca, annonçoient du génie; mais on eut lieu de craindre que ses talens ne devinssent stériles, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cependant ce malheur ne l'empêcha pas d'exercer la sculpture; il faisoit des figures de terre cuite qu'il conduisoit à leur perfection, se laissant guider par le seul sentiment du tact. C'est ainsi qu'il représenta Côme I. grand duc de Toscane. Il entreprit quelque chose de plus, il essaya de faire de la même manière des portraits ressemblans; mais c'étoit porter trop loin de flatteuses espérances.

Goujon (Jean), parisien, fleurissoit sous les règnes de François I. & de Henri II. il travailla pour la gloire de la nation. Ses ouvrages nous retracent les beautés simples & sublimes de l'antique. Un auteur moderne le nomme *le Corregge de la Sculpture*, parce qu'il a toujours consulté les Graces. Personne n'a mieux entendu que lui les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre, que la fontaine des Innocens, rue S. Denis à Paris. Un ouvrage de sa main, qui n'est pas moins curieux, est une espèce de tribune soutenue par des caryatides gigantesques, & qui est au Louvre dans la salle des cent Suisses, Sarrafin

a cru devoir imiter ces figures, d'un goût exquis & d'un dessein admirable. M. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc, dans sa traduction de Vitruve. On voit encore des ouvrages du *Goujon* à la porte S. Antoine & ailleurs. Il fut l'architecte & le sculpteur de l'hôtel de Carnavalet; & Mansard chargé de le finir, suivit scrupuleusement les plans tracés par *Goujon*.

Gros (Pierre le), né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719. Il a eu part aux plus superbes morceaux de sculpture qui aient été faits dans cette capitale des beaux arts. Tel est son grand relief de Louis Gonzague, qui fut posé sur l'autel du college Romain, & qui a été gravé. Tel est son bas-relief du mont de Piété, son tombeau du cardinal Cassanata, la statue mourante de Stanislas Koska, au noviciat des jésuites, dont M. Crozat le jeune possédoit le modele. Tel est encore le groupe du triomphe de la religion sur l'hérésie, qui orne l'église de *Gréfu*. On connoît à Paris, le bas-relief fait par ce célèbre artiste, pour l'église de S. Jacques des Incurables. Enfin on admire tous les ouvrages de *le Gros*.

Guillain (Simon), né à Paris, mort en 1658 âgé de 77 ans. On lui doit les figures qui sont posées dans les niches du portail de la Sorbonne, & quelques autres ouvrages qui lui font honneur.

Hongre (Etienné le), natif de Paris, reçu à l'académie de sculpture en 1668, mort en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître a embelli les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages. Tels sont une figure représentant l'air, Vertumne & Pomone en therme, &c.

Keller (Jean Baltazar), artiste incomparable dans l'art de fondre en bronze. Né à Zurich, il s'établit en France où il réussit le dernier Décembre 1692, dans la fonte de la statue équestre de Louis XIV. qui est haute de 20 piés & toute d'une piece, comme on la voit dans la place de Vendôme. Il y a d'autres ouvrages admirables de sa main dans le jardin de Versailles & ailleurs. Louis XIV. lui donna l'intendance de la fonderie de l'arsenal. Il mourut en 1702. Son frere, *Jean-Jacques*, fut aussi très-habile dans la même profession.

Lérambert (Louis), né & mort à Paris en 1670, âgé de 56 ans. Il y a plusieurs de ses ouvrages dans le parc de Versailles.

Lorrain (Robert le), né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1743. Il fut élève de Girardon. Ce grand maître le regardoit comme un des plus habiles dessinateurs de son siècle. Il le chargeoit à l'âge de 18 ans, d'instruire ses enfans & de corriger ses élèves. Ce fut lui & le Nourrison qu'il choisit pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu.

Le *Lorrain* auroit eu un nom plus célèbre dans les arts, s'il eût possédé le talent de se faire valoir, comme il avoit celui de l'exécution. On remarqua dans ses compositions un dessein pur & savant, une expression élégante, un bon choix & des têtes précieuses. On connoît sa *Galathée*. Il fit aussi un *Bacchus* pour le jardins de Versailles, un *Faune* pour ceux de Marly, &c. Mais ses principaux ouvrages sont dans le palais épiscopal de Saverne.

Magniere (Laurent), parisien, reçu à l'académie royale de Peinture & de Sculpture en 1667, mort en 1700 âgé de 82 ans. Ses talens l'ont placé au rang des artistes du siècle de Louis XIV. Il a fait pour les jardins de Versailles, plusieurs thermes représentant Ulysse, le printemps & Circé.

Marcy (Baltazar), né à Cambrai en 1620, mort à Paris en 1674, frere de Gaspard *Marcy*, aussi sculpteur, mort en 1681. Ces deux artistes ont travaillé ensemble au bassin de Latone du jardin de Versailles, où cette déesse & ses enfans sont représentés en marbre. Balthazar *Marcy* s'est montré digne de mêler ses travaux avec le célèbre Girardon, en faisant les che-

vaux des bains d'Apollon, qui sont effectivement d'une grande beauté.

Margaritone, né en Toscane dans le xiiij. siècle. Il n'est connu que par la sculpture du tombeau de Grégoire X.

Mazeline (Pierre), natif de Rouen, reçu à l'académie de Sculpture en 1668, mort en 1708 âgé de 76 ans. Il a fait quelques morceaux estimés, comme l'Europe & Apollon pythien d'après l'antique, qui sont dans les jardins de Versailles.

Michel-Ange Buonarota, également célèbre en sculpture comme en peinture. Il fut mis jeune dans un village, dont la plupart des habitans étoient sculpteurs, & en particulier le mari de sa nourrice; ce qui lui fit dire qu'il avoit sucé la sculpture avec le lait. A seize ans il avoit déjà fait dans cet art des progrès singuliers. Pendant que le pape Jules II. demouroit à Boulogne, il lui ordonna de faire sa statue de la hauteur de cinq brasses, & de la jetter en bronze. Cette statue haussait un bras dans une attitude si fiere, que sa Sainteté demanda à *Michel-Ange*, si elle donnoit la bénédiction ou la malédiction. Elle avertit le peuple de Boulogne d'être plus sage à l'avenir, répondit *Michel-Ange*. Ayant demandé à son tour au pape, s'il ne devoit pas mettre un livre dans l'autre main; mettez-y plutôt une épée, répliqua Jules, je ne suis pas homme de lettres. Cette statue de Jules fit beaucoup d'honneur à *Michel-Ange*; mais il a immortalisé sa gloire par sa statue de Bacchus, & par celle de Cupidon en grandeur naturelle, qu'il donna à la princesse Isabelle d'Est. Ce sont des chefs-d'œuvres qu'on ne se lasse point de voir & de louer.

On fait encore qu'ayant fait la figure d'un autre Cupidon différent de celui dont je viens de parler, il porta cette figure à Rome, lui cassa un bras qu'il retint, & enterra le reste dans un endroit qu'il savoit qu'on devoit nécessairement fouiller. En effet, cette figure ayant été trouvée quelque-tems après, dans le lieu où il l'avoit ensévelie, fut exposée à la vue des connoisseurs qui l'admirerent. On la vendit pour une antique précieuse au cardinal de S. Grégoire; alors *Michel-Ange* détrompa tout le monde, en produisant le bras qu'il s'étoit réservé. Il est beau d'être assez habile pour imiter les anciens, jusqu'à tromper les yeux des plus savans; il n'est pas moins beau d'être assez modeste, pour avouer qu'on leur est de beaucoup inférieur, comme le reconnut *Michel-Ange*. Enfin, je le retrouve toujours du premier rang des modernes en sculpture, en peinture & en architecture.

Pautre (Pierre le) né à Paris en 1659, mort dans la même ville, en 1744. Son pere Antoine le Pautre, bon architecte, développa ses talens pour le dessein. L'étude de la nature & des grands maîtres le perfectionnerent. Cet habile artiste fut directeur de l'académie de S. Luc. On voit de ses ouvrages à Marly. Il fut chargé de finir le groupe d'Arrie & de Pæus, commencé à Rome par Théodon. Le groupe d'Enée est entierement de lui. Ces deux morceaux ornent le jardin des Tuileries.

Pilon (Germain) sculpteur & architecte, natif de Paris, vivoit dans le xvj. siècle. Il fut un de ces hommes nés pour cultiver les arts, & porter dans leur patrie le vrai goût du beau. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises de notre capitale, qui plaisent aux curieux.

Pisani (André), mort à Florence, en 1389, âgé de 60 ans. Il fit connoître ses talens pour la sculpture par les figures de marbre dont il orna l'église de Santa-Maria del Fiore, à Florence.

Ponce (Paul) florentin, se distinguoit en France sous les regnes de François II. & de Charles IX. Il y a plusieurs de ses ouvrages aux célestins. Il a taillé la colonne semée de flammes, & accompagnée de trois génies portant des flambeaux, avec une urne

qui renferme le cœur de François II. On voit aussi de cet artiste, dans la même église, le tombeau en pierre, avec la figure de Charlemagne, vêtue militairement.

Puget (Pierre), le Michel-Ange de la France, admirable sculpteur, bon peintre, excellent architecte, naquit à Marseille en 1623, de parens qui manquoient du bien nécessaire pour soutenir leur nom.

Les talens qu'avoit le jeune *Puget* pour le dessein parurent dès qu'il put manier le crayon. On le mit à l'âge de 14 ans chez un habile sculpteur de Marseille, & qui passoit pour le meilleur constructeur de galeries du pays. Il fut si satisfait de son élève, après deux ans d'apprentissage, qu'il lui confia le soin de la sculpture & de la construction d'un de ses bâtimens; mais *Puget*, curieux de se perfectionner, se rendit à Florence chez le grand-duc, & passa de-là à Rome, où il s'appliqua tout entier à la peinture.

Il resta près de 15 ans dans cette capitale des beaux arts. De retour dans sa patrie, il inventa ces belles galeries du royaume, que les étrangers ont tâché d'imiter. Il embellit Toulon, Marseille & Aix de plusieurs tableaux qui font encore l'honneur des églises des capucins & des jésuites. Tels sont une annonce, le baptême de Constantin, le tableau qu'on appelle le *Sauveur du monde*, &c. L'éducation d'Achille est le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre.

La sculpture devint, après une maladie dangereuse qu'il eut en 1657, sa passion favorite, soit qu'elle lui coûtât moins, soit que les modèles qu'il fit dans sa convalescence l'amussent plus agréablement, il ne peignit plus depuis ce tems-là; mais il embellit Toulon d'excellens ouvrages en sculpture. On y admire toujours les ornemens qu'il fit pour la porte de l'hôtel-de-ville de cette place. Les armes de France en bas-relief de marbre qui ornent l'hôtel-de-ville de Marseille, sont aussi de sa main.

M. Fouquet instruit par la renommée des talens du *Puget*, le chargea d'aller choisir en Italie les plus beaux blocs de marbre qu'il destinoit à la sculpture du royaume, & tandis qu'on en chargeoit quelques bâtimens à Gènes, notre artiste s'occupa à faire ce bel Hercule, qu'on mit à Sceaux, & qui est couché sur un bouclier aux fleurs-de-lis de France. Dans ces conjectures M. Fouquet fut disgracié, ce qui devint un obstacle au retour du *Puget*, dont l'étranger profita pour avoir de ses chefs-d'œuvres. Le duc de Mantoue obtint de lui un bas-relief de l'assomption, auquel le cavalier Bernin prodigua ses éloges.

Enfin M. de Colbert, qui veilloit aux progrès des arts, rappella ce célèbre artiste dans le royaume, & l'honora d'une pension de douze cens écus, en qualité de sculpteur & directeur des ouvrages qui regardoient les vaisseaux & les galeries. Alors le *Puget* avide de travailler à des monumens qui passassent à la postérité, entreprit son bas-relief d'Alexandre & de Diogene; ce monument qu'il n'a pu achever que sur la fin de ses jours, est le plus grand morceau de sculpture qu'il ait exécuté.

Mais Milon Crotoniate est la première & la plus belle statue qui ait paru à Versailles de la main du *Puget*. On croit voir le sang circuler dans les veines de Milon; la douleur & la rage sont exprimés sur son visage; tous les muscles de son corps marquent les efforts que fait cet athlète pour dégager sa main, laquelle étoit prise dans le tronc d'un arbre qu'il avoit voulu fendre, tandis que de l'autre, il arrache la langue de la gueule d'un lion qui le mordoit par derrière.

Après la mort de Colbert, M. de Louvois, surintendant des bâtimens, engagea le *Puget* à travailler à un groupe, pour accompagner celui de Milon; le *Puget* exécuta son Andromède & Persée. On est tenté de toucher les chairs de l'Andromède; & quoique la

figure en paroisse un peu trop raccourcie, on y trouve cependant les mêmes proportions que dans la Vénus de Médicis.

Le dernier ouvrage du *Puget*, est le bas-relief de S. Charles, où la peste de Milan est représentée d'une manière si touchante. Le *Puget* avoit modelé en cire la figure équestre de Louis XIV. que l'on devoit ériger dans la place royale de Marseille; dont il avoit aussi donné le dessein. Girardon conservoit précieusement quelques marines à la plume de la main de ce grand maître.

Les morceaux de sculpture de cet artiste inimitable, ainsi que Louis XIV. le nommoit, pourroient être comparés à l'antique, pour le grand goût & la correction du dessein, pour la noblesse de ses caractères, pour la beauté de ses idées, le feu de ses expressions, & l'heureuse fécondité de son génie. Le marbre s'amollissoit sous son ciseau, prenoit entre ses mains du sentiment, & cette flexibilité qui caractérise si bien les chairs, & les fait sentir même à travers des draperies. Cet admirable artiste est mort dans la ville qui lui donna la naissance, en 1695, âgé de 72 ans.

Quellins (Artus), né à Anvers, a fait pour sa patrie des morceaux de sculpture, qui le mettent au rang des bons artistes flamans. Il est neveu d'Erasme Quellins, qu'on regarde comme le dernier peintre de l'école de Rubens.

Regnauldin (Thomas), natif de Moulins, mort à Paris en 1706, âgé de 79 ans, a fait quelques morceaux assez estimés. On voit de lui dans les jardins de Versailles l'Antonine & Faustine, & aux Tuileries le groupe qui représente l'enlèvement de Cybele par Saturne sous la figure du Temps.

Rossi (Propertius), cette demoiselle fleurissoit à Boulogne sous le pontificat de Clément VII. La musique qu'elle possédoit faisoit son amusement, & la sculpture son occupation. D'abord elle modela des figures de terre qu'elle desinoit, ensuite elle travailla sur le bois; enfin elle s'exerça sur la pierre, & fit pour décorer la façade de l'église de sainte Pétrone, plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent l'éloge des connoisseurs; mais une passion malheureuse pour un jeune homme qui n'y répondit point, la jeta dans une langueur qui précipita la fin de ses jours. Dans cet état, se rappelant l'histoire de la femme de Putiphar & de Joseph, elle représenta en bas-relief cette histoire, qui avoit quelque rapport à sa situation, & rendit naturellement la figure de Joseph d'après celle de son amant. Ce morceau de sculpture fut le dernier ouvrage, & le chef-d'œuvre de *Propertius*. Mais Angelo Rossi en a fait d'autres d'un goût presque égal à l'antique, & qui passeront à la postérité.

Rustici (Jean-François) florentin, jeta la plupart de ses statues en bronze. On a loué une Leda de sa main, une Europe, un Neptune, un Vulcain, un homme à cheval d'une hauteur extraordinaire, & une femme d'une forme colossale. Il vint en France en 1528, & y fut employé le reste de ses jours par François I. à plusieurs ouvrages.

Sarasin (Jacques), né à Noyon en 1598, mort en 1660. Il vint dès sa plus tendre enfance à Paris, où il apprit à dessiner & à modeler; mais comme la France sortoit encore d'une espèce de barbarie pour les beaux arts, & que la sculpture y manquoit de maîtres pour en montrer les charmes & le génie, il alla s'en instruire à Rome, & y demeura pendant l'espace de 18 ans. Là il fit pour le cardinal Aldobrandin un Atlas & un Polyphème qui soutenoient presque la comparaison avec les beaux ouvrages d'Italie. En revenant de Rome, il exerça son ciseau à un S. Jean-Baptiste & un S. Bruno, qui passent pour un des plus singuliers ornemens de la chartreuse de Lyon. De retour à Paris, il fut employé pour les églises,

& fit en particulier pour le roi les caryatides qui embellissent un des dômes du Louvre du côté de la cour; car ces figures, quoique colossales, sont néanmoins très-dégagées, & semblent très-légères; il fit deux morceaux considérables dans l'église des jésuites de Paris: le premier est deux grands anges d'argent en l'air, tenant chacun d'une main un cœur d'argent. Je dis que ces anges sont en l'air, parce qu'ils ne sont attachés à l'arcade sous laquelle ils semblent voler effectivement, que par quelques barres de fer qu'on ne voit point. Le second morceau de sa main, est le mausolée de Henri de Bourbon prince de Condé, mausolée taillé dans le beau, & qu'on admireroit à tous égards, si le sacré & le profane, la Piété avec Minerve, ne s'y trouvoient mêlées. On voit de ce célèbre artiste dans l'église des carmélites du fauxbourg S. Jacques, le tombeau du cardinal de Bérulle; dans l'église du noviciat des jésuites, & dans celle de S. Jacques de la Boucherie, deux crucifix de sa main. Ces productions de son génie sont d'une grande beauté. Parmi les ouvrages de son ciseau pour Versailles, on ne doit pas oublier de citer le groupe de Remus & de Remulus allaités par une chèvre; & on voit à Marly un autre groupe également estimé, représentant deux enfans qui se jouent avec un bouc. Mais pendant que *Sarrafin* avançoit sa carrière dans l'art de la sculpture, le Puget s'y élevoit pour le surpasser un jour.

Tadda (Francisco), sculpteur d'Italie, fleurissoit au milieu du xvj. siècle. Ayant trouvé quelques morceaux de porphyre parmi des pièces de vieux marbre, il essaya de les joindre, & d'en composer un bassin de fontaine pour Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, & il réussit dans son entreprise. On dit qu'il fit distiller certaines herbes dont il retira une eau qui avoit la vertu de coller ensemble toutes sortes de morceaux de porphyre brisés. Si ce n'est point un conte que ce secret, il fut enterré avec lui.

Théodon, né en France dans le xvij. siècle, perfectionna ses talens en Italie, & devint sculpteur de la fabrique de S. Pierre. Un des deux groupes de l'église de Jésus à Rome est de sa main, & l'autre de celle de le Gros. Les plus habiles sculpteurs qui fussent alors en Italie, présentèrent chacun leur modèle; & ces modèles ayant été exposés, il fut décidé sur la voix publique, que celui de *Théodon* & celui de le Gros étoient les meilleurs. *Théodon* fit encore un autre groupe, qu'on cite aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvres de la Rome moderne.

Tuby dit le Romain (Jean-Baptiste) de l'académie de sculpture, mort à Paris en 1700, âgé de 70 ans. Il tient un rang distingué parmi les artistes qui ont paru sous le règne de Louis XIV. On voit de lui dans les jardins de Versailles, une figure représentant le poème lyrique. Il a encore embelli les jardins de Trianon, par une copie du fameux groupe de Laocoon. Le mausolée du vicomte de Turenne enterré à S. Denys, est sans contredit le plus beau de particuliers honorés d'une sépulture à côté de nos rois. Le Brun en a tracé le plan, & *Tuby* l'a exécuté. On y voit l'Immortalité qui tient d'une main une couronne de laurier, & qui soutient de l'autre ce grand homme. La Sagesse & la Vertu sont à ses côtés. La première est étonnée du coup funeste qui enlève ce héros à la France, & l'autre est plongée dans la consternation.

Van-Clève (Corneille) originaire de Flandres, né à Paris, a été un des bons sculpteurs de France. On voit dans plusieurs églises de Paris, dans les maisons royales, & dans les provinces, quantité de beaux ouvrages sortis de ses mains. Il est mort en 1733, âgé de 89 ans.

Van-Obstal (Gérard), natif d'Anvers, mort à Paris en 1668, âgé de 73 ans. Il avoit beaucoup de ta-

lens pour les bas-reliefs, & travailloit admirablement bien l'ivoire; la figure du roi que l'on voit posée sur la porte Saint Antoine, est de cet habile maître.

Verrochio, (André) naquit à Florence en 1432, & mourut en 1488. Il tailla dans sa patrie les tombeaux des Médicis; mais son chef-d'œuvre est un enfant de bronze pêchant à la ligne. Les deux têtes de métal en demi-relief, l'une d'Alexandre le grand, & l'autre de Darius, qu'il fit pour Laurent de Médicis, furent encore admirées. Il jeta en bronze à Venise la statue équestre de Barthélemi de Bergame; & l'application qu'il y donna fut la cause de sa mort. J'ai parlé de cet artiste comme peintre, au mot ECOLE FLORENTINE.

Volterre (Daniel de) il a quelquefois quitté le pinceau pour le ciseau. Le cheval qui porte la statue de Louis XIII. dans la place royale à Paris, a été fondue d'un seul jet par Volterre. Voyez son article parmi les Peintres, au mot ECOLE.

Zumbo, (Gaetano Guilio) né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701. Il devint sculpteur sans autre maître que son génie. Il ne se servit dans tous ses ouvrages que d'une cire colorée, qu'il préparoit pourtant d'une manière particulière. Ce secret à la vérité ne lui fut pas particulier, Warin & le Bel l'avoient eu avant lui; mais les morceaux que notre artiste fit avec cette matière excellèrent sur tous les autres en ce genre par leur perfection. Le grand duc de Toscane lui donna des marques d'une bienveillance distinguée. Pendant le tems qu'il fut à ce prince, il exécuta ce sujet renommé sous le nom de la *Corruzione*, ouvrage curieux pour la vérité, l'intelligence, & les connoissances qui s'y sont remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel, dont la première représente un homme mourant, la seconde un corps mort, la troisième un corps qui commence à se corrompre, la quatrième un corps qui est corrompu, & la cinquième un cadavre plein de pourriture, que l'on ne sauroit regarder sans être saisi d'une espèce d'horreur, tant l'ingénieux sculpteur a su y mettre de force & de vérité. Le grand-duc plaça cet ouvrage dans son cabinet.

Zumbo étant à Gènes, y employa quatre ou cinq ans à travailler une *nativité du Sauveur* & une *descente de croix*, qu'on peut regarder comme ses chefs-d'œuvres. Il s'affocia dans cette ville à un chirurgien français nommé *Desnoues*, afin de représenter avec sa cire colorée toutes les parties du corps; le chirurgien disséquoit; & le sculpteur représentoit. Son plus beau morceau dans ce genre a été un *corps de femme avec son enfant*. La France fut le terme des voyages de *Zumbo*; il y travailla à plusieurs pièces d'anatomie, & composa entr'autres la tête préparée pour une démonstration anatomique. L'académie des Sciences en a fait l'éloge dans son *hist. année 1701*. Tous les curieux voulurent la voir, & M. le duc d'Orléans, qui avoit un goût très-éclairé, ne dédaigna pas d'aller chez *Zumbo* l'examiner à loisir.

Voilà les principaux sculpteurs de l'Europe, depuis environ deux siècles & demi. Il est bon de remarquer que le souverain qui ne sauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puissent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent par son secours devenir de bons sculpteurs. L'école qui n'a pas été formée en des tems où les causes physiques voulassent bien concourir avec les causes morales, enfante ainsi des hommes excellens dans la Sculpture, au lieu de produire des peintres du premier ordre. C'est précisément ce que nous favons être arrivé dans ce royaume: depuis le renouvellement des Arts, on n'a guère rassemblé en un seul lieu le grand nombre de bons sculpteurs en tout genre

& en toute espece qu'on a vû en France sous le regne de Louis XIV. ils ont même laissé des élèves qui marchent sur leurs traces ; tels sont MM. Adam , Bouchardon , Falconet , le Moine , Pigal , Sloss , Vassé , &c. Leurs ouvrages feront leur éloge , & feront peut-être les derniers soupirs de notre sculpture.

Tous les articles des sculpteurs modernes sont de M. le Chevalier DE JAUCCOURT.

SCULPTURE, f. f. (*Beaux-Arts.*) On définit la *Sculpture* un art qui par le moyen du dessein & de la matiere solide , imite avec le ciseau les objets palpables de la nature. Pour traiter ce sujet avec un peu de méthode , nous considérerons séparément la *sculpture* antique & la *sculpture* moderne ; mais avant que de parler de l'une & de l'autre , nous croyons devoir transcrire ici une partie des réflexions de M. Etienne Falconet sur la *Sculpture* en général : il les a mises au jour tout récemment ; & comme il a déclaré qu'elles étoient destinées pour l'Encyclopédie , nous allons remplir l'intention de cet habile artiste , & le laisser parler lui-même.

La *Sculpture* , dit-il , ainsi que l'Histoire , est le dépôt le plus durable des vertus des hommes & de leurs foiblesses. Si nous avons dans la statue de Vénus l'objet d'un culte dissolu , nous avons dans celle de Marc-Aurèle un monument célèbre des hommages rendus à un bienfaiteur de l'humanité.

Cet art , en nous montrant les vices déifiés , rend encore plus frappantes les horreurs que nous transmet l'Histoire ; pendant que d'un autre côté les traits précieux qui nous restent de ces hommes rares , qui auroient dû vivre autant que leurs statues , raniment en nous ce sentiment d'une noble émulation , qui porte l'ame aux vertus qui les ont préservés de l'oubli. César voit la statue d'Alexandre , il tombe dans une profonde rêverie , laisse échapper des larmes & s'écrie : « Quel fut ton bonheur ! À l'âge que j'ai , tu » avois déjà soumis une partie de la terre , & moi je » n'ai encore rien fait pour ma propre gloire ». Il n'en fit que trop pour l'enfvelir sous les ruines de sa patrie.

Le but le plus digne de la *Sculpture* , en l'envisageant du côté moral , est donc de perpétuer la mémoire des hommes illustres , & de donner des modèles de vertu d'autant plus efficaces , que ceux qui les pratiquoient ne peuvent plus être les objets de l'envie. Nous avons le portrait de Socrate , & nous le vénérons. Qui fait si nous aurions le courage d'aimer Socrate vivant parmi nous ?

La *Sculpture* a un autre objet , moins utile en apparence ; c'est lorsqu'elle traite des sujets de simple décoration ou d'agrément ; mais alors elle n'en est pas moins propre à porter l'ame au bien ou au mal. Quelquefois elle n'excitera que des sensations indifférentes. Un sculpteur , ainsi qu'un écrivain , est donc louable ou reprehensible , selon que les sujets qu'il traite sont honnêtes ou licencieux.

En se proposant l'imitation des surfaces du corps humain , la *Sculpture* ne doit pas s'en tenir à une ressemblance froide ; cette sorte de vérité , quoique bien rendue , ne pourroit exciter par son exactitude qu'une louange aussi froide que la ressemblance ; & l'ame du spectateur ne seroit point émue. C'est la nature vivante , animée , passionnée , que le sculpteur doit exprimer sur le marbre , le bronze , la pierre , &c.

Tout ce qui est pour le sculpteur un objet d'imitation , doit lui être un sujet continuel d'étude ; cette étude éclairée par le génie , conduite par le goût & la raison , exécutée avec précision , encouragée par l'attention bienfaisante des souverains , & par les conseils & les éloges des grands artistes , produira des chef-d'œuvres semblables à ces monumens précieux qui ont triomphé de la barbarie des siècles. Ainsi les sculpteurs qui ne s'en tiendront pas à un tri-

but de louanges , d'ailleurs si légitimement dûes à ces ouvrages sublimes , mais qui les étudieront profondément , qui les prendront pour regle de leurs productions , acquerront cette supériorité que nous admirons dans les statues grecques.

Non-seulement les belles statues de l'antiquité feront notre aliment , mais encore toutes les productions du génie , quelles qu'elles soient. La lecture d'Homere , ce peintre sublime , élèvera l'ame de l'artiste , & lui fournira des images de grandeur & de majesté.

Ce que le génie du sculpteur peut créer de plus noble & de plus sublime , ne doit être que l'expression des rapports possibles de la nature , de ses effets , de ses jeux , de ses hasards : c'est-à-dire que le beau , même idéal , en *Sculpture* comme en Peinture , doit être un résumé du beau réel de la nature. Il existe un beau essentiel , mais épars dans les différentes parties de l'univers. Sentir , assembler , rapprocher , choisir , supposer même diverses parties de ce beau , soit dans le caractère d'une figure , comme l'Apollon , soit dans l'ordonnance d'une composition , comme ces hardieses de Lanfranc , du Corregge , & de Rubens ; c'est montrer dans l'art ce beau idéal qui a son principe dans la nature.

La *Sculpture* est sur-tout ennemie de ces attitudes forcées que la nature défavoue , & que quelques artistes ont employées sans nécessité , & seulement pour montrer qu'ils favoient se jouer du dessein. Elle l'est également de ces draperies dont toute la richesse est dans les ornemens superflus d'un bizarre arrangement de plis. Enfin , elle est ennemie des contrastes trop recherchés dans la composition , ainsi que dans la distribution affectée des ombres & des lumières. En vain prétendrait-on que c'est la machine ; au fond ce n'est que du désordre , & une cause certaine de l'embaras du spectateur , & du peu d'action de l'ouvrage sur son ame : plus les efforts que l'on fait pour nous émouvoir sont à découvert , moins nous sommes émus ; d'où il faut conclure que moins l'artiste emploie de moyens à produire un effet , plus il a de mérite à le produire , & plus le spectateur se livre volontiers à l'impression qu'on a cherché à faire sur lui. C'est par la simplicité de ces moyens que les chef-d'œuvres de la Grece ont été créés , comme pour servir éternellement de modèles aux artistes.

La *Sculpture* embrasse moins d'objets que la Peinture ; mais ceux qu'elle se propose , & qui sont communs aux deux arts , sont des plus difficiles à représenter : savoir l'expression , la science des contours , l'art pénible de draper & de distinguer les différentes especes des étoffes.

La *Sculpture* a des difficultés qui lui sont particulières. 1°. Un sculpteur n'est dispensé d'aucune partie de son étude à la faveur des ombres , des fuyans , des tournans , & des raccourcis. 2°. S'il a bien composé & bien rendu une vûe de son ouvrage , il n'a satisfait qu'à une partie de son opération , puisque cet ouvrage peut avoir autant de points de vûe qu'il y a de points dans l'espace qui l'environne. 3°. Un sculpteur doit avoir l'imagination aussi forte qu'un peintre , je ne dis pas aussi abondante ; il lui faut de plus une *ténacité* dans le génie , qui le mette au-dessus du dégoût causé par le mécanisme , la fatigue , & la lenteur de ses opérations. Le génie ne s'acquiert point , il se développe , s'étend & se fortifie par l'exercice. Un sculpteur exerce le sien moins souvent qu'un peintre ; difficulté de plus , puisque dans un ouvrage de *sculpture* il doit y avoir du génie comme dans un ouvrage de peinture. 4°. Le sculpteur étant privé du charme séduisant de la couleur , quelle intelligence ne doit-il pas y avoir dans ses moyens pour attirer l'attention ? Pour la fixer , quelle précision , quelle

quelle vérité, quel choix d'expression ne doit-il pas mettre dans ses ouvrages?

On doit donc exiger d'un sculpteur non seulement l'intérêt qui résulte du tout ensemble, mais encore celui de chacune des parties de cet ensemble; l'ouvrage du sculpteur n'étant le plus souvent composé que d'une seule figure, dans laquelle il ne lui est pas possible de réunir les différentes causes qui produisent l'intérêt dans un tableau. La Peinture, indépendamment de la variété des couleurs, intéresse par les différens groupes, les attributs, les ornemens, les expressions de plusieurs personnages qui concourent au sujet. Elle intéresse par les fonds, par le lieu de la scène, par l'effet général: en un mot elle impose par la totalité. Mais le sculpteur n'a le plus souvent qu'un mot à dire; il faut que ce mot soit sublime. C'est par là qu'il fera mouvoir les ressorts de l'ame, à-proportion qu'elle sera sensible, & que le sculpteur aura approché du but.

Ce n'est pas que de très-habiles sculpteurs n'aient emprunté les secours dont la Peinture tire avantage par le coloris: Rome & Paris en fournissent des exemples. Sans doute que des matériaux de diverses couleurs employés avec intelligence, produiroient quelques effets pittoresques; mais distribués sans harmonie, cet assemblage rend la *Sculpture* désagréable, & même choquante. Le brillant de la dorure, la rencontre brusque des couleurs discordantes de différens marbres, éblouira l'œil d'une populace toujours subjuguée par le clinquant; & l'homme de goût fera révolté. Le plus certain seroit de n'employer l'or, le bronze, & les différens marbres, qu'à titre de décoration, & ne pas ôter à la *sculpture* proprement dite son vrai caractère, pour ne lui en donner qu'un faux, ou pour le moins toujours équivoque. Ainsi, en demeurant dans les bornes qui lui sont prescrites, la *sculpture* ne perdra aucun de ses avantages, ce qui lui arriveroit certainement si elle vouloit employer tous ceux de la peinture. Chacun de ces arts a ses moyens d'imitation; la couleur n'en est point un pour la *sculpture*.

Mais si ce moyen qui appartient proprement à la peinture, est pour elle un avantage, combien de difficultés n'a-t-elle pas qui sont entièrement étrangères à la *sculpture*? Cette facilité de produire l'illusion par le coloris, est elle-même une très-grande difficulté; la rareté de ce talent ne le prouve que trop. Autant d'objets que le peintre a de plus que le sculpteur à représenter, autant d'études particulières. L'imitation vraie des ciels, des eaux, des paysages, des différens instans du jour, des effets variés de la lumière, & la loi de n'éclairer un tableau que par le seul soleil, exigent des connoissances & des travaux nécessaires au peintre, dont le sculpteur est entièrement dispensé. Ce ne seroit pas connoître ces deux arts, si on ôtoit leurs rapports. Ce seroit une erreur, si on donnoit quelque préférence à l'un aux dépens de l'autre, à cause de leurs difficultés particulières.

La peinture est encore agréable, même lorsqu'elle est dépourvue de l'enthousiasme & du génie qui la caractérise; mais sans l'appui de ces deux bases, les productions de la *sculpture* sont insipides. Que le génie les inspire également, rien n'empêchera qu'elles ne soient dans la plus intime union, malgré les différences qu'il y a dans quelques-unes de leurs marches; si ces arts ne sont pas semblables en tout, il y a toujours la ressemblance de famille.

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

Ovid. Met. l. II.

Appuyons donc là-dessus: c'est l'intérêt des arts. Appuyons-y encore, pour éclairer ceux qui en jugent, sans en connoître les principes: ce qui arrive

Tome XIV.

assez souvent même à des esprits du premier ordre.

Si par une erreur, dont on voit heureusement peu d'exemples, un sculpteur alloit prendre pour de l'enthousiasme & du génie, cette fougue déraisonnée qui emportoit le Boromini, qu'il soit persuadé que de pareils écarts, bien loin d'embellir les objets, les éloignent du vrai, & ne servent qu'à représenter les désordres de l'imagination. Quoique cet artiste ne fût pas sculpteur, il peut être cité comme un exemple dangereux, parce que le même esprit qui conduit l'architecte, conduit aussi le peintre & le sculpteur. L'artiste dont les moyens sont simples, est à découvert; il s'expose à être jugé d'autant plus aisément, qu'il n'emploie aucun vain prestige pour échapper à l'examen, & souvent masquer ainsi sa non-valeur. N'appellons donc point *beautés* dans quelque ouvrage que ce soit, ce qui ne feroit qu'éblouir les yeux, & tendroit à corrompre le goût. Ce goût si vanté avec raison dans les productions de l'esprit humain, n'est que le résultat de ce qu'opère le bon sens sur nos idées: trop vives, il fait les réduire, leur donner un frein: trop languissantes, il fait les animer. C'est à cet heureux tempérament que la *sculpture*, ainsi que tous les arts inventés pour plaire, doit ses vraies beautés, les seules durables.

Comme la *sculpture* comporte la plus rigide exactitude, un dessein négligé y seroit moins supportable que dans la peinture. Ce n'est pas à dire que Raphaël & le Dominiquain n'aient été de très-corrects & savans dessinateurs, & que tous les grands peintres ne regardent cette partie comme essentielle à l'art; mais à la rigueur, un tableau où elle ne domineroit pas, pourroit intéresser par d'autres beautés. La preuve en est dans quelques femmes peintes par Rubens, qui malgré le caractère flamand & incorrect, séduiront toujours par le charme du coloris. Exécutez-les en *sculpture* sur le même caractère du dessein, le charme sera considérablement diminué, s'il n'est entièrement détruit. L'essai seroit bien pire sur quelques figures de Rimbrand.

Pourquoi est-il encore moins permis au sculpteur qu'au peintre de négliger quelques-unes des parties de son art? Cela tient peut-être à trois considérations: au tems que l'artiste donne à son ouvrage; nous ne pouvons supporter qu'un homme ait employé de longues années à faire une chose commune: au prix de la matière employée: quelle comparaison d'un morceau de toile à un bloc de marbre! à la durée de l'ouvrage, tout ce qui est autour du marbre s'anéantit; mais le marbre reste. Brisées même, ses pièces portent encore aux siècles à venir de quoi louer ou blâmer.

Après avoir indiqué l'objet & le caractère général de la *sculpture*, on doit la considérer encore comme soumise à des lois particulières qui doivent être connues de l'artiste, pour ne pas les enfreindre, ni les étendre au-delà de leurs limites.

Ce seroit trop étendre ces lois, si on disoit que la *sculpture* ne peut se livrer à l'effort dans ses compositions, par la contrainte où elle est de se soumettre aux dimensions d'un bloc de marbre. Il ne faut que voir le Gladiateur & l'Atalante: ces figures grecques prouvent assez que le marbre obéit, quand le sculpteur fait lui commander.

Mais cette liberté que le sculpteur a, pour ainsi dire, de faire croître le marbre, ne doit pas aller jusqu'à embarrasser les formes extérieures de ses figures par des détails excédens & contraires à l'action & au mouvement représenté. Il faut que l'ouvrage se détachant sur un fond d'air, ou d'arbre, ou d'architecture, s'annonce sans équivoque, du plus loin qu'il pourra se distinguer. Les lumières & les ombres largement distribuées concourront aussi à déterminer les principales formes & l'effet général. A

NNnn

quelque distance que s'aperçoivent le Gladiateur & l'Apollon, leur action n'est point douteuse.

Parmi les difficultés de la *sculpture*, il en est une fort connue, & qui mérite les plus grandes attentions de l'artiste : c'est l'impossibilité de revenir sur lui-même, lorsque son marbre est dégrossi, & d'y faire quelque changement essentiel dans la composition, ou dans quelqu'une de ses parties. Raison bien forte pour l'obliger à réfléchir son modèle, & à l'arrêter, de manière qu'il puisse conduire sûrement les opérations du marbre. C'est pourquoi dans de grands ouvrages, la plupart des sculpteurs font leurs modèles, au moins ils les ébauchent sur la place où doit être l'objet. Par-là, ils s'assurent invariablement des lumières, des ombres & du juste ensemble de l'ouvrage, qui étant composé au jour de l'atelier, pourroit y faire un bon effet, & sur la place un fort mauvais.

Mais cette difficulté va plus loin encore. Le modèle bien réfléchi & bien arrêté, je suppose au sculpteur un instant d'assoupissement ou de délire. S'il travaille alors, je lui vois estropier quelque partie importante de sa figure, en croyant suivre & même perfectionner son modèle. Le lendemain, la tête en meilleur état, il reconnoît le désordre de la veille, sans pouvoir y remédier.

Heureux avantage de la peinture ! Elle n'est point assujettie à cette loi rigoureuse. Le peintre change, corrige, refait à son gré sur la toile ; au pis aller, il la réimprime, ou il en prend une autre. Le sculpteur peut-il ainsi disposer du marbre ? S'il falloit qu'il recommençât son ouvrage, la perte du tems, les fatigues & les dépenses pourroient-elles se comparer ?

De plus, si le peintre a tracé des lignes justes, établi des ombres & des lumières à-propos, un aspect ou un jour différent ne lui ravira pas entièrement le fruit de son intelligence & de ses soins ; mais dans un ouvrage de *sculpture* composé pour produire des lumières & des ombres harmonieuses, faites venir de la droite le jour qui venoit de la gauche, ou d'en-bas celui qui venoit d'en-haut, vous ne trouverez plus d'effet ; ou il n'y en aura que de désagréables, si l'artiste n'a pas su en ménager pour les différens jours. Souvent aussi, en voulant accorder toutes les vues de son ouvrage, le sculpteur risque de vraies beautés, pour ne trouver qu'un accord médiocre. Heureux, si les soins pénibles ne le refroidissent pas, & parviennent à la perfection dans cette partie !

Pour donner plus de jour à cette réflexion, j'en rapporterai une de M. le comte de Caylus.

« La peinture, dit-il, choisit celui des trois jours » qui peuvent éclairer une surface. La *sculpture* est à » l'abri du choix, elle les a tous ; & cette abondan- » ce n'est pour elle qu'une multiplicité d'étude & » d'embarras ; car elle est obligée de considérer, de » penser toutes les parties de sa figure, & de les tra- » vailler en conséquence ; c'est elle-même, en quel- » que façon, qui s'éclaire ; c'est sa composition qui » lui donne ses jours, & qui distribue ses lumières. » A cet égard, le sculpteur est plus créateur que le » peintre ; mais cette vanité n'est satisfaite qu'aux » dépens de beaucoup de réflexions & de fatigues.

Quand un sculpteur a surmonté ces difficultés, les artistes & les vrais connoisseurs lui en savent gré sans doute ; mais combien de personnes, même de ceux à qui nos arts plaisent, qui ne connoissant pas la difficulté, ne connoîtront pas le prix de l'avoir surmontée ?

Le nud est le principal objet de l'étude du sculpteur. Les fondemens de cette étude sont la connoissance des os, de l'anatomie extérieure, & l'imitation assidue de toutes les parties & de tous les mouvemens du corps humain. L'école de Paris & celle de Rome exigent cet exercice, & facilitent aux élèves

cette connoissance nécessaire. Mais comme le naturel peut avoir ses défauts, que le jeune élève, à force de les voir & de les copier, doit naturellement transmettre dans ses ouvrages ; il lui faut un guide sûr, pour lui faire connoître les justes proportions & les belles formes.

Les statues grecques sont le guide le plus sûr ; elles sont & seront toujours la règle de la précision, de la grace & de la noblesse, comme étant la plus parfaite représentation du corps humain. Si l'on s'entient à un examen superficiel, ces statues ne paroîtront pas extraordinaires, ni même difficiles à imiter ; mais l'artiste intelligent & attentif découvrira dans quelques-unes les plus profondes connoissances du dessin, & s'il est permis d'employer ici ce mot, toute l'énergie du naturel. Aussi les sculpteurs qui ont le plus étudié & avec choix, les figures antiques, ont-ils été les plus distingués. Je dis *avec choix*, & je crois cette remarque fondée.

Quelque belles que soient les statues antiques, elles sont des productions humaines, par conséquent susceptibles des faiblesses de l'humanité : il seroit donc dangereux pour l'artiste d'accorder indistinctement son admiration à tout ce qui s'appelle *antiquité*. Il arriveroit qu'après avoir admiré dans certains antiques, de prétendues merveilles qui n'y sont pas, il feroit des efforts pour se les approprier, & il ne seroit point admiré. Il faut qu'un discernement éclairé, judicieux & sans préjugés, lui fasse connoître les beautés & les défauts des anciens, & que les ayant appréciés, il marche sur leurs traces avec d'autant plus de confiance, qu'alors elles le conduiront toujours au grand. C'est dans ce discernement judicieux que paroît la justesse de l'esprit ; & les talens du sculpteur sont toujours en proportion de cette justesse. Une connoissance médiocre de nos arts chez les Grecs suffit pour voir qu'ils avoient aussi leurs instans de sommeil. Le même goût régnoit ; mais le savoir n'étoit pas le même chez tous les artistes. L'élève d'un sculpteur excellent pouvoit avoir la manière de son maître, sans en avoir la tête.

De toutes les figures antiques qui ont passé jusqu'à nous, les plus propres à donner le grand principe du nud, sont le Gladiateur, l'Apollon, le Laocoon, l'Hercule Farnese, le Torse, l'Antinoüs, le groupe de Castor & Pollux, l'Hermaphrodite & la Venus de Médicis ; ce sont aussi les chefs-d'œuvres que les sculpteurs modernes doivent sans cesse étudier, pour en faire passer les beautés dans leurs ouvrages ; cependant l'étude la plus profonde des figures antiques, la connoissance la plus parfaite des muscles, la précision du trait, l'art même de rendre les passages harmonieux de la peau, & d'exprimer les ressorts du corps humain ; ce savoir, dis-je, n'est que pour les yeux des artistes, & pour ceux d'un très-petit nombre de connoisseurs.

Mais comme la *sculpture* ne se fait pas seulement pour ceux qui l'exercent, ou ceux qui y ont acquis des lumières, il faut encore que le sculpteur, pour mériter tous les suffrages, joigne aux études qui lui sont nécessaires, un talent supérieur. Ce talent si essentiel & si rare, quoiqu'il puisse être à la portée de tous les artistes, c'est le sentiment. Il doit être inséparable de toutes leurs productions. C'est lui qui les vivifie ; si les autres études en sont la base, le sentiment en est l'ame. Les connoissances acquises ne sont que particulières ; mais le sentiment est à tous les hommes ; il est universel à cet égard ; tous les hommes sont juges des ouvrages où il régne.

Exprimer les formes des corps, & n'y pas joindre le sentiment, c'est ne remplir son objet qu'à demi : vouloir le répandre par-tout, sans égard pour la précision, c'est ne faire que des esquisses, & ne produire que des rêves dont l'impression se dissipe en ne

voyant plus l'ouvrage, même en le regardant plus long-tems. Joindre ces deux parties (mais quelle difficulté !) c'est le sublime de la *sculpture*.

Nous avons étalé les merveilles qu'elle a produites, en parlant des Sculpteurs; nous allons continuer de la considérer comme antique & moderne. Enfin le lecteur trouvera la manière dont elle opere en marbre, en pierre, en bois, en plâtre, en carton, en bronze. Pour ce qui regarde ses deux parties les plus intéressantes, qui sont les bas-reliefs, & l'art de draper, on les a traité aux mots RELIEF bas, & DRAPERIES. Article de M. FALCONET le sculpteur.

SCULPTURE ANTIQUE, (*Art d'imitation.*) c'est principalement de celle des beaux jours de la Grece & de Rome, dont il s'agit d'entretenir ici le lecteur. Je ne m'arrêterai point à rechercher l'époque de ce bel art : elle se perd dans l'obscurité des siècles les plus reculés, & ressemble à cet égard aux autres arts d'une imitation sensible, tels que sont l'Architecture, la Peinture & la Musique. D'habiles gens donnent même à la *Sculpture* le droit d'aïnesse sur l'Architecture, quoiqu'il paroisse naturel de regarder l'Architecture comme l'enfant de la nécessité, comme le fruit des premiers besoins des hommes qu'ils ont été obligés d'inventer, & dont ils ont fait leur occupation long-tems avant que d'imaginer la *Sculpture*, qui n'est que l'effet du loisir & du luxe : comment donc peut-il arriver que l'Architecture ait été devancée par un art qu'on n'a dû n'imaginer que long-tems après ?

On répond que le sculpteur ayant pour objet, par exemple, une figure humaine, le sculpteur a eu dans ses premières & ses plus grossières ébauches l'avantage de trouver un modèle dans la nature ; car c'est dans l'imitation parfaite de la nature que consiste la perfection de son art ; mais il a fallu pour l'architecte que son imitation cherchât des proportions qui ne tombent pas de la même manière sous les sens, & qui néanmoins une fois établies se conservent & se copient plus aisément.

Quoi qu'il en puisse être, la *Sculpture* a commencé par s'exercer sur de l'argille, soit pour former des statues, soit pour former des moules & des modèles. Les premières statues qu'on s'avisa d'ériger aux dieux ne furent d'abord que de terre, auxquelles pour tout ornement on donnoit une couleur rouge. Des hommes qui honoroient sincèrement de telles divinités ne doivent pas, dit Pline, nous faire honte. Ils ne faisoient cas de l'or & de l'argent ni pour eux-mêmes ni pour leurs dieux. Juvenal appelle une statue, comme celle que Tarquin l'ancien fit mettre dans le temple du père des dieux, le *Jupiter de terre*, que l'or n'avoit point gâté ni souillé.

Fidilis, & nullo violatus Jupiter auro.

Ensuite on fit des statues du bois des arbres qui ne sont pas sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, comme le citronnier, l'ébène, le cyprès, le palmier, l'olivier.

Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,

Que quand Jupiter même étoit de simple bois :

Depuis qu'on le fit d'or, il fut sourd à leurs voix.

Après le bois, les métaux, les pierres les plus dures, & sur-tout le marbre, devinrent la matière la plus ordinaire & la plus recherchée des ouvrages de *sculpture*. On en tiroit des carrières de Paros & de Chio, & bientôt presque tous les pays en fournirent. L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de *sculpture* étoit connu dès les premiers tems de la Grece.

Quoique les Egyptiens passent pour être les inventeurs de la *Sculpture*, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Romains, à la gloire de cet art. Les *sculptures* qui sont constamment des égyptiens,

Tome XIV.

ciens, c'est-à-dire celles qui sont attachées aux bâtimens antiques de l'Egypte, celles qui sont sur leurs obélisques & sur leurs mumies n'approchent pas des *sculptures* faites en Grece & en Italie. S'il se rencontre quelque sphinx d'une beauté merveilleuse, on peut croire qu'il est l'ouvrage de quelque sculpteur grec, qui se sera diverti à faire des figures égyptiennes, comme nos peintres s'amusaient quelquefois à imiter dans leurs ouvrages, les figures des tableaux des Indes & de la Chine. Nous mêmes n'avons-nous pas eu des artistes qui se sont divertis à faire des sphinx ? On en compte plusieurs dans les jardins de Versailles qui sont des originaux de nos sculpteurs modernes. Pline ne nous vante dans son livre aucun chef-d'œuvre de *sculpture* fait par un égyptien, lui qui nous fait de si longues & de si belles énumérations des ouvrages des artistes célèbres. Nous voyons même que les sculpteurs grecs alloient travailler en Egypte.

Comme ils avoient forgé des dieux & des déesses, il falloit bien par honneur qu'ils leur élevassent des temples ornés de colonnes, d'architraves, de frontons & de diverses statues, dont le travail étoit encore bien plus estimable que le marbre dont on les formoit. Ce marbre sortoit si beau des mains des Myrons, des Phidias, des Scopas, des Praxiteles, qu'il fut l'objet de l'adoration des peuples tellement éblouis par la majesté de leurs dieux de marbre ou de bronze, qu'ils n'en pouvoient plus soutenir l'éclat. On a vu des villes entières chez ce peuple facile à émouvoir, s'imaginer voir changer le visage de leurs dieux. C'est ainsi que parle Pline des superbes statues de Diane & d'Hecate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephese.

C'est donc à la Grece que la *sculpture* est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome qui devoit s'élever sur les débris de celle des successeurs d'Alexandre, demeura long-tems dans la simplicité rustique de ses premiers dictateurs & de ses consuls, qui n'estimoient & n'exerçoient d'autres arts que ceux qui servent à la guerre & aux besoins de la vie. On ne commença à avoir du goût pour les statues & les autres ouvrages de *sculpture* qu'après que Marcellus, Scipion, Flaminius, Paul Emile & Mummius eurent exposé aux yeux des Romains ce que Syracuse, l'Asie, la Macédoine, Corinthe, l'Achaïe & la Béotie avoient de plus beaux ouvrages de l'art. Rome vit avec admiration les tableaux, les marbres, & tout ce qui sert de décoration aux temples & aux places publiques. On se piqua d'en étudier les beautés, d'en discerner toute la délicatesse, d'en connoître le prix, & cette intelligence devint un nouveau mérite, mais en même tems l'occasion d'un abus funeste à l'état. Mummius, après la prise de Corinthe, chargeant des entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues & de tableaux de la main des premiers maîtres, les menaça s'il s'en perdoit ou s'en gâtoit en chemin, de les obliger d'en fournir d'autres à leurs dépens. Cette grossière ignorance n'est-elle pas, dit un historien, infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place ? Foiblesse étrange de l'humanité ! L'innocence est-elle donc attachée à l'ignorance ? Et faut-il que des connoissances & un goût estimables en soi ne puissent s'acquérir sans que les mœurs en souffrent, par un abus dont la honte retombe quelquefois, quoiqu'injustement, sur les arts mêmes ?

Ce nouveau goût pour les pièces rares fut bientôt porté à l'excès. Ce fut à qui orneroit le plus superbement ses maisons, à la ville & à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offroit les occasions. Tant que les mœurs ne furent pas corrompues, il n'étoit pas permis aux gouverneurs de rien acheter des peuples que le sénat leur soumettoit,

NN n n n ij

parce que, dit Cicéron, quand le vendeur n'a pas la liberté de vendre les choses au prix qu'elles valent, ce n'est plus une vente de sa part, c'est une violence qu'on lui fait. On sait que ces merveilles de l'art qui portent le nom *des grands-maîtres*, étoient souvent sans prix. En effet, elles n'en ont point d'autre que celui qu'y mettent l'imagination, la passion, &, pour me servir de l'expression de Sénèque, la fureur de quelques particuliers. Les gouverneurs de provinces achetoient pour rien ce qui étoit fort estimé; encore étoient-ce les plus modérés; la plupart ufoient de force & de violence.

L'histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès, préteur de Sicile; & il n'étoit pas le seul qui en usât de la sorte. Il est vrai que sur cet article il porta l'impudence à un excès qui ne se conçoit point. Cicéron ne fait pas comment l'appeler; passion, maladie, folie, brigandage: il ne trouve point de nom qui l'exprime assez fortement; ni bienfaisance, ni sentiment d'honneur, ni crainte des lois, rien n'arrêtoit Verrès. Il comptoit être dans la Sicile, comme dans un pays de conquête: nulle statue, soit petite, soit grande, pour peu qu'elle fût estimée & précieuse, n'échappoit à ses mains rapaces. Pour dire tout en un mot, Cicéron prétend que la curiosité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuse, que la victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d'hommes.

Dès que Rome eut commencé à dépouiller la Grece de ses précieux ouvrages de *sculpture*, dont elle enrichit ses temples & ses places publiques, il se forma dans son sein des artistes qui tâcherent de les imiter; un esclave qui réussissoit en ce genre, devenoit un trésor pour son maître, soit qu'il voulût vendre la personne, ou les ouvrages de cet esclave. On peut donc imaginer avec quel soin ils recevoient une éducation propre à perfectionner leurs talens. Enfin les superbes monumens de la *sculpture* romaine parurent sous le siècle d'Auguste; nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits sous le regne de ce prince; tels sont le buste d'Agrippa son gendre, qu'on a vu dans la galerie du grand-duc de Florence, le Cicéron de la vigne Matthéi, les chapiteaux des colonnes du temple de Jules César, qui sont encore debout au milieu du Campo-Vaccinio, & que tous les Sculpteurs de l'Europe font convenus de prendre pour modele quand ils traitent l'ordre corinthien. Cependant les Romains eux-mêmes dans le siècle de leur splendeur ne disputèrent aux illustres de la Grece que la science du gouvernement; ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les beaux-arts, & nommément dans celui de la *Sculpture*. Pline est ici du même sentiment que Virgile.

Les figures romaines ont une sorte de fierté majestueuse, qui peint bien le caractère de cette nation maîtresse du monde; elles sont aisées à distinguer des figures grecques qui ont des graces négligées. A Rome, on voiloit les figures par des draperies convenables aux différens états, mais on ne rendoit pas la nature avec autant de souplesse & d'esprit qu'on la rendoit à Athènes. Quoique les Romains missent en œuvre dans leurs représentations, ainsi que les Grecs, le marbre, le bronze, l'or, l'argent & les pierres précieuses, ces richesses de la matière ne font point celles de l'art. Ce qu'on y aime davantage, c'est la perfection de l'imitation & l'élégance de l'exécution; dont les Grecs firent leur principale étude. Les mouvemens du corps qu'ils voyoient tous les jours dans leurs spectacles publics n'auroient point été applaudis par ce peuple délicat, s'ils n'eussent été faits avec grace & avec vérité; & c'est de cette école de la belle nature que sortirent les ouvrages admirables de leur ciseau.

Les signes visibles des passions font non-seulement dans les gestes du corps & dans l'air du visage, mais ils doivent encore se trouver dans les situations que prennent les plus petits muscles. C'est en quoi les Grecs qui copioient une nature habituée à l'émotion, furent donner à leurs ouvrages une vérité, une force, une finesse d'expression, qu'aucun autre peuple n'a su rendre.

Avant qu'ils eussent porté la *Sculpture* à ce degré d'excellence, plusieurs nations s'étoient occupées à la pratique du même art. S'il est vrai que l'amour inspira les premiers traits de cette imitation, il ne voulut pas lui accorder des progrès rapides. On fut très-long-tems à donner aux figures la situation d'une personne qui marche. Celles des Egyptiens avoient les piés joints & enveloppés, mais Dédale représenta le premier avec aisance les extrémités des figures.

Parmi les nations, il n'y a guère eu que les anciens Perses qui n'aient pas élevé des statues à leurs dieux. Quoiqu'il fût défendu aux Israélites par la loi des douze tables de se tailler aucune image à la ressemblance des fausses divinités, la *sculpture* ne passoit pas chez les Hébreux pour une idolâtrie; deux chérubins couvroient l'arche de leurs ailes. La mer d'airain qui étoit dans le temple de Salomon avoit pour base quatre bœufs énormes. Nemrod, pour se consoler de la mort de son fils, fit faire la représentation de ce fils; tout cela fut permis selon la loi. Mais combien ces statues, ces vases, ces bœufs grossiers étoient-ils inférieurs aux productions des Grecs? Leurs figures ont un tendre, un moëlleux, une souplesse qu'on ne vit jamais ailleurs. Eux seuls rendirent sans voile la belle nature dans toute sa pureté. Si les statues de Lucine étoient couvertes jusqu'aux piés, ses habillemens n'étoient que des draperies légères & mouillées, qui laissoient entrevoir toutes les graces du nud. Comme les héros devoient être représentés avec les attributs de leur gloire, & que les dieux devoient porter les marques de leur puissance, on les représentoit souvent assis, pour exprimer le repos dont ils jouissoient. En un mot, on vit déjà du tems de Périclès & après lui fleurir la *sculpture* des Grecs par des chef-d'œuvres, qui ont fait & feront l'admiration de tous les siècles. Nous avons déjà parlé des artistes célèbres qui les produisirent, & leurs noms nous intéressent toujours. Voyez donc SCULPTEURS anciens.

Pausanias ne fait mention que de quinze peintres dans la Grece, & parle de cent soixante & neuf sculpteurs. La quantité d'ouvrages que cet historien, ainsi que Pline, attribuent à la plupart des artistes qu'ils nomment, paroît inconcevable, & plus encore aux gens du métier qui connoissent la pratique, le tems & le nombre d'opérations que la *sculpture* exige pour mettre au jour une de ses productions.

Mais une autre réflexion plus singulière de M. de Caylus, tombe sur ce qu'on ne trouve sur les statues grecques qui nous sont demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés; & pour le prouver, voici la liste des noms qui sont véritablement du tems des ouvrages, & qui est tirée de la préface sur les pierres gravées de M. le baron Stock, savant également exact & bon connoisseur.

La Vénus de Médicis porte le nom de *Cléomènes*, fils d'*Apollodore*, athénien.

L'Hercule Farnèse, celui de *Glycon*, athénien.

La Pallas du jardin Ludovisi, d'*Antiochus*, fils d'*Illus*.

Sur deux têtes de philosophes grecs, dans le jardin du palais Aldobrandin, *Linace*, fils d'*Alexandre*.

Sur le groupe d'une mère & d'un fils, *Ménélaüs*, élève de *Stéphanus*.

Sur le gladiateur, au palais Borghèse, *Agasias*, fils de *Dosithee*, éphésien.

Sur l'Esculape, au palais Vérospi, on lit *Afflectus-M.*

Sur l'Hermès des jardins Montalte, *Eubule*, fils de *Praxiteles*.

Sur deux bustes du cardinal Albani, on lit sur l'un *Zénas*, & sur l'autre *Zénas*, fils d'*Alexandre*.

Le Torse du Belveder, est d'*Apollonius*, fils de *Nestor*, athénien.

Chez le même cardinal Albani, on lit sur un bas-relief représentant des bacchantes & un faune, le tout tenant de la manière égyptienne quoique grecque, *Callimaque*.

L'apothéose d'Homère porte sur un vase, dans le palais Colonne, *Archelaüs*, fils d'*Apollonius*, de Priene.

Sur un vase servant de fonts de baptême à Gaëtte, & qui est orné d'un bas-relief, représentant la naissance de Bacchus, *Salpion*, athénien.

Nous passons sous silence plusieurs noms grecs, qui ont été ajoutés en différens tems, & nommément à la plinthe des deux chevaux que l'on voit sur le mont Quirinal, vulgairement appelé *il monte cavallo*, & qui portent les beaux noms de *Phidias* & de *Praxiteles*.

L'étonnement s'étend encore sur ce que Pline ne désigne aucun des ouvrages qu'on vient de citer; le Laocoon & la Dircé sont les seuls dont il parle, & qui nous soient demeurés, à moins qu'on ne veuille croire que le groupe des lutteurs, ouvrage de Céphifodore, fils de Praxiteles, soit celui que l'on conserve à Florence, dans la galerie du grand duc.

D'un autre côté, il ne faut pas être surpris du silence de Pausanias, sur toutes les belles statues de Rome. Quand il a fait le voyage de la Grèce, il se pouvoit qu'elles fussent déjà transportées en Italie, car depuis environ trois cens ans, les Romains travailloient à dépouiller la Grèce de ses tableaux & de ses statues. Instruits par la réputation des plus beaux morceaux, ils avoient eu soin de s'en emparer à l'envi les uns des autres. Quelle devoit en être l'abondance! Pausanias écrivant quarante ans après, nous décrit cette même Grèce encore remplie des plus grands trésors.

Si les anciens n'ont point parlé des figures que nous admirons, parce qu'ils en connoissoient de plus belles; si leur silence sur le nom des artistes qui nous sont demeurés, est fondé sur ce qu'ils en faisoient de supérieurs; quelles idées devons-nous avoir des Grecs & de la perfection de leurs talens? Mais l'imagination ne peut se prêter, & s'oppose à concevoir des ouvrages supérieurs à ceux qui faisant aujourd'hui le plus grand ornement de Rome, sont aussi la base & la règle des études de nos plus habiles modernes.

Comme toutes choses humaines ont leur période, la sculpture, après avoir été portée au plus haut degré de perfection chez les Grecs; dégénéra chez cette nation spirituelle, quand elle eut perdu la liberté; mais la sculpture des Romains, sans avoir été portée si haut, eut un regne beaucoup plus court; elle languissoit déjà sous Tibère, Caius, Claude, & Néron; & bientôt elle s'éteignit tout-à-fait. On regarde le buste de Caracalla comme le dernier soupir de la sculpture romaine. Les bas-reliefs des deux arcs de triomphe, élevés en l'honneur de l'empereur Sévère, sont de mauvaise main; les monumens qui nous restent de ses successeurs, sont encore moins d'honneur à la sculpture; nous voyons par l'arc de triomphe élevé à la gloire de Constantin, & qui subsiste encore à Rome aujourd'hui, que sous son regne, & même cent ans auparavant, la sculpture y étoit devenue un art aussi grossier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la première guerre contre les Carthaginois. Enfin elle étoit morte lors de la première

prise de Rome par Alaric, & ne ressuscita que sous le pontificat de Jules II. & de Léon X. C'est-là ce qu'on nomme la sculpture moderne, dont nous allons donner l'article. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SCULPTURE MODERNE, (*Beaux arts.*) la sculpture moderne est comme je viens de le dire dans l'article précédent, celle qu'on vit renaître avec la peinture, en Italie, sous les pontificats de Jules II. & de Léon X. En effet, on peut considérer la sculpture & la peinture comme deux sœurs, dont les avantages doivent être communs, je dirois presque comme un même art, dont le dessein est l'ame & la règle, mais qui travaille diversément sur différentes matières. Si la poésie ne paroît pas aussi nécessaire au sculpteur qu'au peintre, il ne laisse pas d'en faire un tel usage, qu'entre les mains d'un homme de génie, elle est capable des plus nobles opérations de la peinture: j'en appelle à témoins les ouvrages de Michel-Ange, & du Goujon; le tombeau du cardinal de Richelieu; & l'enlèvement de Proserpine, par Girardon; la fontaine de la place Navone, & l'extase de sainte Thérèse, par le cavalier Bernin; le grand bas-relief de l'Algarde qui représente S. Pierre & S. Paul en l'air, menaçant Atila qui venoit à Rome pour la saccager.

La beauté de ces morceaux & de quelques autres, ont engagé des curieux à mettre en problème, si la sculpture moderne n'égalait point celle des Grecs, c'est-à-dire, ce qui s'est fait de plus excellent dans l'antiquité. Comme nous sommes certains d'avoir encore des chefs-d'œuvres de la sculpture antique, il est naturel de nous prêter à l'examen de cette question.

Pline parle avec distinction de la statue d'Hercule, qui présentement est dans la cour du palais Farnèse; & Pline écrivoit quand Rome avoit déjà dépouillé l'orient de l'un des plus beaux morceaux de sculpture qui fussent à Rome. Ce même auteur nous apprend encore que le Laocoon qu'on a vu dans une cour du palais de Belveder, étoit le morceau de sculpture le plus précieux qui fût à Rome de son tems; le caractère que cet historien donne aux statues qui composent le groupe du Laocoon, le lieu où il nous dit qu'elles étoient dans le tems qu'il écrivoit, & qui sont les mêmes que les lieux où elles ont été déterminées depuis plus de deux siècles, rendent constant, malgré les scrupules de quelques antiquaires, que les statues que nous avons sont les mêmes dont Pline a parlé; ainsi nous sommes en état de juger si les anciens nous ont surpassé dans l'art de la sculpture: pour me servir d'une phrase du palais, les parties ont produit leurs titres.

Il est peu de gens qui n'aient oui parler de l'histoire de Niobé, représentée par un sculpteur grec, avec quatorze ou quinze statues liées entr'elles par une même action. On voit encore à Rome dans la vigne de Médicis, les savantes reliques de cette belle composition. Le Pasquin & le Torse de Belveder, sont des figures subsistantes du groupe d'Alexandre, blessé, & soutenu par des soldats. Il n'y a point d'amateurs des beaux arts, qui n'aient vu des copies du gladiateur expirant, qu'on a transporté au palais Chigi; ils ne vantent pas moins le groupe de Papirus & la figure nommée le Rotateur; s'il est quelqu'un à qui ces morceaux admirables soient inconnus, il en trouvera la description dans ce Dictionnaire; or je n'entendis jamais dire à un juge impartial, qu'ils ne surpassent infiniment les plus exquises productions de la sculpture moderne. Jamais personne n'a comparé, avec égalité de mérite, le Moïse de Michel-Ange, au Laocoon du Belvédér; la préférence que le même Michel-Ange donna si hautement au Cupidon de Praxitele sur le sien, prouve assez que Rome la moderne ne le disputoit pas plus aux Grecs pour la sculpture, que ne le faisoit l'ancienne Rome;

Et comment les modernes pourroient-ils entrer en concurrence ? Les honneurs, les distinctions, les encouragemens, les recompenses, tout manque à leur zèle, & à leurs travaux ; la nature qu'ils copient est sans sentiment & sans action ; ils ne peuvent s'exercer que sur des hommes qui n'ayant fait que des exercices de force, n'ont jamais connu les situations délicates ou nobles qui dans leur état eussent paru ridicules. Inutilement voudroit-on donner à de simples artisans, dans le tems qu'on les dessine, la position d'un héros ; on n'en fera jamais que des personnages mauffades, & dont l'air sera décontenancé ; un pâtre revêtu des habits d'un courtisan, ne peut déguiser l'éducation de son village ; mais les Grecs qui copioient la belle nature, habitués à l'émotion & à la noblesse, purent donner à leurs ouvrages une vérité, une force d'expression, que les modernes ne fauroient attraper ; ces derniers ont rarement répandu de la physionomie dans toutes les parties de leurs figures, souvent même ils ne paroissent avoir cherché l'expression que dans les traits du visage ; alors afin que cette expression fût plus frappante, ils n'ont pas craint quelquefois de passer la nature, & de la rendre horrible ; les anciens savoient bien mieux se retenir dans la vérité de l'imitation. Le Laocoon, le Gladiateur, le Rotateur dont nous avons parlé, nous intéressent ; mais ils n'ont rien d'outré ni de forcé.

Cependant la *sculpture moderne* a été poussée fort loin, elle a découvert l'art de jetter en fonte les statues de bronze, elle ne cede en rien à la *sculpture antique* pour les bas reliefs, & elle l'a surpassée dans l'imitation de quelques animaux, s'il est permis d'appuyer ce jugement sur des exemples particuliers. A considérer les chevaux de Marc-Aurèle, ceux de Monte-Cavallo, les prétendus chevaux de Lyssippe qui se trouvent sur le portail de l'église de S. Marc à Venise, le bœuf de Farnèse, & les autres animaux du même groupe, il paroîtroit que les anciens n'ont point connu comme nous, les animaux des autres climats, qui étoient d'une plus belle espèce que les leurs. Quelqu'un pourroit encore imaginer qu'il semble par les chevaux qui sont à Venise, & par d'anciennes médailles, que les artistes de l'antiquité n'ont pas observé dans les chevaux, le mouvement diamétral des jambes ; mais il faut bien se garder de décider sur de si légères apparences.

Encore moins faut-il se persuader que les Grecs aient négligé de représenter les plis & les mouvemens de la peau dans les endroits où elle s'étend, & se replie selon le mouvement des membres ; il est vrai que le sentiment des plis de la peau, de la mollesse des chairs, & de la fluidité du sang, est supérieurement rendue dans les ouvrages du Puget ; mais ces vérités se trouvent-elles moins éminemment exprimées dans le Gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis ? &c. Je suis aussi touché que personne de l'Andromède, mais combien l'étoit-on dans l'antiquité des ouvrages de Polyclète ? Ne fait-on pas que la statue du jeune homme couronné, étoit si belle pour l'expression des chairs, qu'elle fut achetée environ vingt mille louis ? ce seroit donc une espèce de délire, de contester aux Grecs la prééminence qui leur est encore due à cet égard ; il n'y a que la médiocrité qui s'avise de calculer à l'insçu du génie.

L'Europe est trop heureuse que la ruine de l'empire grec y ait fait refluer le peu de connoissances dans les arts, qui restoient encore au monde. La magnificence des Médicis, & le goût de Léon X, les fit renaître.

La richesse des attitudes, la délicatesse des contours, l'élégance des ondulations, avoient été totalement oubliées pendant plusieurs siècles. Les Goths n'avoient su donner à leurs figures ni grace ni mou-

vement ; ils imaginoient que des lignes droites & des angles aigus, formoient l'art de la *sculpture* ; & c'est ainsi qu'ils rendoient les traits du visage, les corps & les bras ; leurs statues portoient des écriteaux qui leur sortoient de la bouche, & où on pouvoit lire les noms & les attributs des représentations qui n'avoient rien de ressemblant. Les modernes reconnurent ces ridicules extravagances, & se rapprochèrent sagement de l'antique.

Michel Ange r'ouvrit en Italie les merveilles de la *sculpture*, & le Goujon imita ses traces ; il a été suivi par Sarrafin, le Puget, Girardon, Coysevox, Coustou, le Gros, &c. qui ont élevé cet art dans la France, à une supériorité glorieuse pour la nation ; vous trouverez leurs articles au mot **SCULPTEURS MODERNES**.

Je ne veux point prévoir la chute prochaine de cet art parmi nous ; mais selon toute apparence, il n'y regnera pas aussi long-tems que chez les Grecs, à la religion desquels il tenoit essentiellement.

Ne voyons-nous pas déjà la dégénération bien marquée de notre peinture ? Or comme je l'ai dit, la peinture & la *sculpture* sont deux sœurs à peu près du même âge, extrêmement liées ensemble, & qui subsistent des mêmes alimens, honneurs, recompenses, distinctions, dont la mode ne doit pas être l'origine.

La *sculpture* tombera nécessairement chez tous les peuples qui ne tourneront pas ses productions à la perpétuité de leur gloire, & qui n'associeront ni leurs noms, ni leurs actions, aux travaux des habiles artistes.

Enfin plusieurs raisons, qu'il n'est pas nécessaire de détailler, nous annoncent que la *sculpture* seroit déjà fanée dans ce royaume, sans les soins continuels du prince qui la soutient par de grands ouvrages auxquels il l'occupe continuellement. (*Le chevalier DE JAU COURT.*)

SCULPTURE EN BRONZE, (*Hist. des beaux Arts ant. q.*) Nous ne traiterons ici que l'historique ; les opérations de l'art ont été sagement exposées au mot **BRONZE**.

Les ouvrages des Grecs, en bronze, étoient également recommandables par l'élégance de leur travail & la magnificence de leur volume. Il ne faut pas s'en étonner, ce genre de monument avoit pour objet la religion, la récompense du mérite, une gloire noble & bien placée.

La pratique de leurs opérations nous est inconnue. Plin ne n'en a pas parlé. Il n'a décrit ni les fourneaux des sculpteurs, ni leur manière de fondre, ni l'alliage des matières qu'ils fondoient. Nos artistes doivent regarder le silence de cet historien en ce genre, comme une perte dans les Arts, parce qu'on auroit pu tirer un grand profit des différences de leur pratique, & des lumières qu'ils avoient acquises par une manœuvre juste, & qu'ils ont si constamment répétée. On doit moins regretter de n'être pas instruit du mélange de leur matière ; ce mélange a toujours été assez arbitraire, c'est-à-dire, dépendant de la volonté & de l'habitude des fondeurs. De plus, ce qui est assez rare dans la nature, on peut faire des expériences de ce mélange en petit, & elles sont toujours certaines & utiles dans le grand.

Le nombre des statues de toute grandeur, que les anciens ont faites en bronze, est presque incroyable. Les temples, les places publiques, les maisons des particuliers en étoient chargées : mais l'on ne peut s'empêcher de se récrier sur les entreprises grandes & hardies qu'ils ont exécutées dans cette opération de l'art. Nous voyons, dit Plin, des masses de statues, auxquelles on donne le nom de *colosses*, & qui ressembloient à des tours. Tel étoit l'Apollon placé dans le capitol, & que Lucullus avoit apporté

d'Apollonie de Thrace. Ce colosse dont la hauteur étoit de trente coudées (45 piés) avoit coûté cinq cens talens, (environ deux millions trois cens cinquante mille livres de notre monnoie.) Telle étoit la statue colossale de Jupiter que l'empereur Claude avoit consacrée dans le champ de Mars; & tel le Jupiter que Lyfippe fit à Tarente, qui avoit quarante coudées de haut.

Mais un nombre presque infini d'artistes s'illustrèrent par la prodigieuse quantité de petites statues de fonte & de bronze qu'ils produisirent, les unes grandes comme nature, & d'autres seulement d'un ou deux piés. On en est convaincu par la quantité de petits bronzes, qui subsistent encore. Il est vrai que les bronzes grecs sont rares, & que nous n'en connoissons guère que de romains; mais nous ne pouvons douter que Rome n'ait toujours été le foin de la Grece. La seule flotte de Mummius transporta de Corinthe à Rome trois mille statues de marbre ou de bronze, dont vraisemblablement la plus grande partie étoit ce que nous appellons des bronzes au-dessus & au-dessous d'un pié.

Les Grecs étoient dans l'usage de couvrir leurs bronzes avec du bitume ou de la poix. Ils ne pouvoient prendre cette précaution que pour les conserver, & leur donner l'éclat & le brillant qu'ils aimoient. Pline est étonné que les Romains aient préféré la dorure à cet usage; & en cela il parle non-seulement en philosophe ennemi du luxe, mais en homme de goût, & au fait des Arts. La dorure a plusieurs inconvéniens, dont le principal sur-tout quand on dore une statue qui n'a point été faite pour être dorée, est de l'empêcher de s'éclairer selon la pensée & l'intention de l'auteur. Quant à la poix dont les anciens couvroient leurs bronzes, nous n'avons rien à désirer; les fumées & les préparations de nos artistes sont d'autant préférables, qu'elles ont moins d'épaisseur.

Il paroît par Pline, que la première statue de bronze que l'on ait fondue à Rome, fut une Cérés consacrée par Spurius Cassius, qui fut tué par son propre pere pour avoir aspiré à la royauté. Les statues de Romulus, que l'on voyoit dans le capitole, & des rois prédécesseurs de Tarquin, avoient été fondues ailleurs, & transportées ensuite à Rome. Cependant, quoique l'usage de la fonte fût très-ancien en Italie, elle continua de former ses dieux de terre ou de bois jusqu'à la conquête de l'Asie. Toutes ces observations sont de M. de Caylus: je les ai puisées dans ses *Dissertations sur Pline*, dont il a enrichi les *mémoires de Littérature*. (Le Chevalier DE JAU-COURT.)

SCULPTURE EN MARBRE; c'est l'art de tirer & de faire sortir d'un bloc de marbre une statue, un groupe de figures, un portrait, en coupant, taillant & ôtant le marbre.

Lorsqu'un sculpteur statuaire veut exécuter une statue, un groupe de figures, ou autre sujet en marbre, il commence par modeler, soit en terre, soit en cire, une ou plusieurs esquisses, voyez MODELE & ESQUISSES de son sujet, pour tâcher de déterminer, dès ces foibles commencemens ses attitudes, & s'assurer de sa composition. Lorsqu'il est satisfait, & qu'il veut s'arrêter à une de ses esquisses, il en examine toutes les proportions. Mais comme dans ces premiers projets il se trouve beaucoup plus d'esprit & de feu que de correction; il est indispensablement obligé de faire un modele plus grand & plus fini, dont il fait les études. Voyez ETUDES d'après le naturel. Ce deuxième modele achevé, il le fait monter & tirer en plâtre, pour le conduire à faire un troisième modele, qu'il fait à l'aide de l'échelle de proportion ou pié réduit, de la même grandeur & proportion qu'il veut exécuter son sujet

en marbre. C'est alors qu'il redouble ses attentions, qu'il examine & qu'il recherche avec soin toute la correction, la finesse, la pureté & l'élégance des contours. Il fait encore mouler en plâtre ce troisième modele afin de le conserver dans sa grandeur & dans sa proportion. Car s'il se contentoit de son modele en terre, il ne retrouveroit plus ses mesures, parce que la terre en se séchant se concentre & se retire, ce qui le jetteroit dans un extrême embarras. Pour déterminer la base du bloc de marbre, il fait faire un lit sous la plinte du bloc, voyez LIT SOUS LA PLINTE, & ce lit lui sert de base générale pour diriger toutes ses mesures & tirer toutes ses lignes. Alors il donne sur le bloc de marbre les premiers coups de crayon, puis il le fait épanneler, voyez EPANNELER. Ensuite il fait élever à même hauteur le modele & le bloc de marbre, chacun sur une selle semblable & proche l'une de l'autre à sa discrétion, voyez SELLE. Quand le modele & le bloc de marbre sont placés à propos, l'on pose horizontalement sur la tête de l'un & de l'autre des châssis de menuiserie, quarrés & égaux, & qui reviennent juste en mesure avec ceux qui portent les bases ou les plintes des figures, voyez les Planches & les fig. de la Sculpture. L'on a de grandes regles de bois qui portent avec elles plusieurs morceaux de bois armés d'une pointe de fer qui parcourent à volonté tout le long de la regle, & que l'on fixe néanmoins où l'on veut avec des vis: c'est l'effet du trusquin, voyez TRUSQUIN. Ces regles se posent perpendiculairement contre les châssis qui sont au-dessus & au-dessous du modele pour y prendre des mesures & les rapporter sur le bloc de marbre, en les posant sur les châssis dans la même direction où elles ont été posées sur ceux du modele. C'est avec ces regles qu'on pourroit mieux appeler compas, à cause de leur effet, que l'artiste marque & établit tous les points de direction de son ouvrage, ce qu'il ne pourroit pas faire avec les compas ordinaires, dont on ne sauroit introduire les pointes dans les fonds & cavités dont il faut rapporter les mesures. Il est manifeste que cette opération se réitére sur les quatre faces du bloc de marbre & du modele autant de fois que le besoin le requiert: car la figure étant isolée, demande à être travaillée avec le même soin dans toutes ses faces.

L'artiste ayant trouvé & établi des points de direction, qu'il a posés à son gré sur les parties les plus faillantes de son ouvrage, comme sont les bras, les jambes, les draperies & autres attributs; il retrace de nouveau les masses ou sommes de la figure du sujet, & fait jeter à-bas les superfluités du marbre jusqu'au gros de la superficie, par des ouvriers ou élèves, se reposant sur eux de ce pénible travail, mais ayant toujours les yeux sur l'ouvrage, de crainte que ces foibles ouvriers n'atteignent les véritables nus & points du sujet. Il doit aussi leur faire faire attention à ne travailler que sur le fort du marbre, cela s'entend, en ce que les outils & les coups de masse soient toujours dirigés vers le centre du bloc. Autrement ils courroient risque d'étonner & d'éliter quelques parties du marbre qui n'est presque jamais également sain, étant souvent composé de parties pousées & de parties fières. Voyez POUF & FIER.

Les outils dont on se sert pour cette ébauche, sont la masse, les pointes, les doubles pointes, la marteline & la gradive, avec lesquels, en ôtant le superflu petit-à-petit, on voit sortir le sujet. Alors l'artiste fuit de près l'approche de la figure, avec le ciseau & tous les autres outils qui lui sont nécessaires; & il ne la quitte plus qu'il ne l'ait terminée au plus haut point de perfection qu'il est capable de lui donner.

De quelque outil qu'il se serve, soit marteline,

ciseau, trépan, &c. il doit toujours avoir grand soin de ménager la matière, car les fautes sont irréparables; il ne doit donc ôter qu'avec beaucoup de discrétion pour arriver au but qu'il se propose, car il n'y a pas moyen d'y ajouter, & s'il se casse malheureusement une partie ou qu'il y ait quelque endroit altéré, il n'y a ni secret, ni mastic suffisant pour y remédier & la rétablir avec stabilité, sans qu'il y paroisse. Lorsque le sujet est totalement fini, & que le sculpteur se détermine à faire polir quelques draperies, ou autres ornemens, il se sert de gens destinés à ce travail que l'on nomme des *polisseurs*; voyez POLISSEUR DE MARBRE; & il doit avoir attention à la conduite de ces sortes d'ouvriers, qui n'étant que des gens de métier & de peine, sont peu susceptibles des conséquences d'user & ôter les touches & les finesses que le sculpteur a ingénieusement semées dans tout son ouvrage. Ce poli est arbitraire & au choix de l'artiste, n'y ayant pour cela aucune règle établie qui puisse le diriger ou le contraindre. Le sculpteur en taillant son ouvrage prévient d'avance une partie des accidens qui pourroient arriver en le transportant. Il laisse des tenons de marbre aux parties saillantes, comme supports de bras, entre-deux de doigts, & autant qu'il est nécessaire, se réservant d'ôter ces tenons sur la place, lorsque la figure est posée sur son piédestal, où elle doit rester. C'est à cet instant que l'artiste intimidé ne voit son ouvrage qu'avec crainte, & que comme un nouveau spectacle qui lui fournit de nouvelles observations, & qui trop souvent lui reprochent des négligences auxquelles il ne peut refuser de nouveaux soins, puisqu'enfin c'est le fatal ou heureux moment où il abandonne à la postérité toute l'étendue de son savoir & de ses talens.

Pour transporter l'ouvrage le sculpteur a recours au charpentier qui l'ôte de dessus la selle, & le guinde sur un chassis de charpente appelé *poulin*, où il met des tasseaux de soutien avec chevilles, clous, & autres sûretés, afin que rien ne se casse, soit en roulant ou en traînant dans les voies publiques jusqu'au lieu de sa destination.

On peut voir les outils en grand nombre dont se servent les sculpteurs, chacun à son *article*, où l'on a décrit son mécanisme & ses usages.

SCULPTURE EN PIERRE ET EN BOIS; outre ce qui a été dit à l'*article* SCULPTURE EN MARBRE, par rapport aux statues & autres ouvrages qui s'exécutent sur cette matière, la *sculpture* s'étend encore sur tout ce qui est praticable à l'outil, & qui peut être taillé, rogné, coupé, & réparé, comme pierre dure, pierre tendre, plâtre, ivoire, bois de diverses qualités, &c. Quant à la pierre dure, elle se travaille à-peu-près comme le marbre, c'est-à-dire avec la masse, les pointes, doubles pointes, ciseaux, & autres outils à précautions qu'on peut voir à leur *article*.

La pierre tendre, & les bois de chêne, buis, tilleul, noyer, & autres de ces qualités, se travaillent avec le maillet de bois, les fermails, les trépan, les gouges creuses & plates, à breter & à nez rond; ces outils sont de toutes sortes de pas ou largeur. Il y en a qui n'ont pas deux lignes de face, & par degrés il y en a d'autres qui en ont jusqu'à deux pouces & plus; on ne les distingue que par le pas. Les ouvriers nomment cet assortiment d'outils un *affutage*. Ces outils sont de fer, & par la tranche ils sont acérés de l'acier le plus fin. Il leur faut une trempe très-fine. Ils sont faits de manière qu'ils ont chacun une pointe forgée en quarré qui entre dans le manche, pour l'assurer & l'empêcher de tourner. Le manche de bois qui est de quatre à cinq pouces de longueur, est coupé à pans pour être tenu plus ferme, & ne point varier dans la main de l'ouvrier. L'on affute ces outils sur un grès de bonne qualité, pour leur don-

ner le tranchant, & l'on se sert ensuite d'une affiloir pour leur couper le morfil, & les rendre propres à couper le bois, &c. avec netteté & propreté. Voyez AFFILOIRE. L'on se sert pour finir ces ouvrages de râpes de différentes forces, tailles & courbures, comme aussi de peau de chien de mer dont on prend les plus convenables, qui sont certaines parties du ventre, les nageoires, & les oreilles.

La *sculpture en pierre & en bois* comprend plusieurs sortes d'ouvrages, comme figures, vases, ornemens, chapiteaux, fleurs, fleurons, &c. tant pour les décorations intérieures qu'extérieures des temples, des palais, & autres bâtimens, pour les vaisseaux de roi, de guerre, & marchands; les voitures des ambassadeurs, & toutes sortes de monumens, comme cirques, carroufels, arcs de triomphe, obélisques, pyramides, &c.

Les anciens se sont servis de presque toutes sortes de bois pour faire des statues. Il y avoit à Sycione une statue d'Apollon qui étoit de buis; à Ephèse celle de Diane étoit de cedre.

Dans le temple bâti à l'honneur de Mercure sur le mont Cillene, il y avoit une image de ce dieu faite de citronnier, de huit piés de haut; ce bois étoit fort estimé.

On faisoit encore des statues avec le bois de palmier, d'olivier, & d'ébène, dont il y avoit une figure à Ephèse, & ainsi de plusieurs autres sortes de bois, comme celui de vigne, dont il y avoit des images de Jupiter, de Junon, & de Diane.

On appelle *bien couper le bois*, quand une figure ou un ornement est bien travaillé, & la beauté d'un ouvrage consiste en ce qu'il soit coupé tendrement, & qu'il n'y paroisse ni sécheresse ni dureté.

Quand on veut faire de grands ouvrages, comme seroit même une seule figure, il vaut mieux qu'elle soit de plusieurs pièces que d'un seul morceau de bois, qui dans des figures de même que dans des ornemens, se peut tourmenter & jerfer; car une pièce entière de gros bois peut n'être pas sèche dans le cœur, quoiqu'elle paroisse sèche par-dehors, il faut que le bois ait été coupé plus de dix ans avant que d'être propre à être employé dans ces sortes d'ouvrages.

SCULPTURE EN PLÂTRE, tant en relief qu'en bas-relief. La *sculpture en relief* se fait d'une façon qu'on appelle *travailler le plâtre à la main*. On se sert de la truelle & du plâtre délayé; on forme un ensemble ou masse de plâtre du volume de ce qu'on veut faire, & l'on travaille sur cette masse avec le maillet & les mêmes outils dont on se sert avec les pierres tendres. L'on se sert aussi de ripes & de rondelles; ces ripes qui ont forme de spatule sont de différente grandeur, & ont des dents plus ou moins fortes. Elles sont sur la pierre & le plâtre ce que la double pointe & la gradine sont sur le marbre.

Ces sortes de travaux en plâtre ne se font guère que dans les cas où l'on veut faire des modèles sur place, pour mieux juger des formes & des proportions du tout ensemble, & rendre les parties relatives les unes aux autres; souvent on les finit entièrement sur place, & l'on en fait des moules qui servent à jeter en plomb, ce que l'on voit quelquefois exécuter dans les parcs & jardins pour faire des fontaines, cascades, &c. Si au contraire on veut les exécuter en marbre, on les moule de façon à en pouvoir tirer des moules en plâtre que l'on apporte à l'atelier du sculpteur, pour lui servir à la conduite de son ouvrage en marbre.

La *sculpture en bas-relief* n'est pour ainsi-dire autre chose que l'art de mouler. Elle s'emploie le plus communément dans l'intérieur des appartemens pour former des bas-reliefs, cariatides, corniches, frises, metopes, consoles, agraphes, vases, & ornemens;

on commence par faire des modèles en terre sur des formes & fausses formes, suivant les lieux où l'on veut placer les ouvrages; on en fait faire des moules en plâtre par quatre mouleurs. Ces moules sont composés de plusieurs pièces qui se rapportent & se renferment avec repers, dans une ou plusieurs chapes, suivant le volume & le relief de l'objet moulé. *Voyez CHAPE.* Quand ces moules sont bien secs, on les abreuve en leur donnant avec le pinceau plusieurs couches d'huile, ce qui les durcit & empêche que le plâtre ne s'y attache. Cela fait l'on coule dans le moule du plâtre bien tamisé & très-fin, que l'on tire quelquefois d'épaisseur ou en plein, suivant la force que l'on veut donner à l'ouvrage. Pour retirer le plâtre moulé on commence à dépouiller toutes les parties du moule les unes après les autres, dans le même arrangement qu'elles ont été posées, & alors on découvre le sujet en plâtre, qui rapporte avec fidélité jusqu'aux parties les plus déliées du modèle, n'y ayant plus qu'à réparer, & souvent qu'à ôter les coutures occasionnées par les jointures des pièces du moule. Quand ces morceaux de *sculpture en plâtre* sont destinés à servir d'ornement à quelque édifice, on hache avec une hachette, ou avec quelque autre outil, les places où ils doivent être posés; on les ajuste & on les scelle avec le plâtre. Il ne reste plus qu'à les ragréer avec les outils en bois, & même avec les ripes, comme nous avons déjà dit.

SCULPTURE EN CARTON: il y a deux manières de travailler ces sortes d'ouvrages. Comme ils n'ont point d'autre inconvénient à craindre que l'humidité, on ne les emploie d'ordinaire que dans les lieux couverts, comme intérieurs de bâtimens, d'églises, accessoires à des autels, pompes funebres, fêtes publiques, salles, spectacles, &c. Pour parvenir à l'exécution de ce travail, il faut prendre les mêmes précautions que pour les autres façons de *sculpture* que l'on a déjà expliquées; c'est-à-dire qu'il faut commencer par faire, soit de ronde-bosse, soit de bas-relief, les modèles des choses qu'on veut représenter. Il faut aussi faire tirer des moules sur des modèles, comme il a été dit à l'article de **SCULPTURE EN PLÂTRE**. On endure le moule en l'imbibant d'huile bouillante; & quand il est sec & en état, on y met pour première couche, des feuilles de papier imbibées d'eau, sans colle, que l'on arrange artistement dans toutes les parties du moule. Toutes les autres couches qu'on y donne se font aussi avec du papier; mais il est imbibé de colle de farine, & l'on continue couche sur couche avec le papier collé jusqu'à ce qu'on ait donné à l'ouvrage l'épaisseur de deux ou trois lignes, ce qui forme un corps suffisamment solide. Mais il faut bien faire attention en posant toutes ces couches de papier, de le faire obéir avec les doigts ou les ébauchoirs, pour le faire atteindre jusqu'au fond des plus profondes cavités du moule, pour en prendre exactement les traits, & les rendre sur le carton avec toute la finesse que le sculpteur a donnée à son modèle. On laisse sécher ces cartons en les exposant au soleil, ou à un feu doux, de crainte que l'excessive chaleur ne change les formes en occasionnant des vents, & faisant boursoffler le papier. Quand les cartons sont secs, on les retire du moule, soit par coquilles ou par volume. On les rassemble & ajuste avec des fils de fer. Le papier le plus en usage pour ces sortes d'ouvrages, est pour la première couche, le papier gris-blanc, dit *fluant*; & après, tout papier spongieux, blanc ou gris, est propre à faire corps avec la colle. La seconde façon de former des ouvrages de *sculpture* en carton, est de les faire en papier, c'est-à-dire en papier battu dans un mortier. Cette pâte se fait ordinairement des rognures que les papetiers font de leurs papiers de compte ou à lettres; les plus fins sont les meilleurs. L'on prend ces

rognures, que l'on met dans un vase où vaisseau rempli d'eau, que l'on change souvent, & que l'on laisse amortir jusqu'au point de devenir en pâte ou en bouillie. Quand cette pâte est ainsi réduite, l'on s'en sert, comme il va être expliqué. L'on a eu soin, comme ci-devant, d'imbiber d'huile, & d'endurcir le moule; on y met le plus également qu'il est possible, l'épaisseur d'environ deux ou trois lignes de cette pâte; on appuie dessus & avec force, & on se sert d'une éponge pour en retirer l'humidité autant qu'il est possible; on fait sécher cette pâte au feu ou au soleil, puis avec une brosse, & de la colle de farine, on imbibe ce carton sur lequel on pose plusieurs couches de papier gris-blanc & gris, afin de donner un corps à ce carton, qui jusqu'alors étoit sans corps & sans colle. Cette seconde opération faite, on laisse sécher, puis on recommence avec de la colle forte de Flandres ou d'Angleterre à réimbiber ces couches de papier, & l'on y applique de la toile; & souvent on y infinue des armatures de fil de fer & des fantons que l'on met entre le papier gris & la toile, ce qui empêche que les cartons ne se tourmentent, & fait qu'ils restent dans la véritable forme que le sculpteur a donnée au modèle. Cette façon de faire le carton est la meilleure, tant pour la solidité que pour rapporter avec exactitude toutes les parties de détail du modèle. Ces ouvrages, comme nous l'avons dit, ne craignent d'inconvénient que l'humidité. Ils ne se cassent point, les vers n'y font point de piquure, & ils peuvent être dorés aussi-bien que les ouvrages en bois, & avec les mêmes apprêts.

SCULPTURE, (*Architect.*) l'architecture fait usage de la *sculpture* par des figures & autres sujets de relief, ou d'ornemens de bas-relief, pour décorer un édifice; on appelle en architecture *sculpture isolée*, celle qui est en ronde-bosse; & *sculpture en bas-relief*, une sculpture qui n'a aucune partie détachée. (*D. J.*)

SCULTENNA, (*Géog. anc.*) par Strabon, *liv. V. Scutana*; fleuve d'Italie, dans la Flaminie, & l'un de ceux qui se jettoient dans le Pô. Tite-Live, *liv. XLI. ch. xviii.* Dion Cassius, *liv. XLVI.* Appien, *liv. III. & Pline, liv. III. ch. xvj.* en parlent. Ce dernier met le Gabellus & le *Scultenna*, entre le Nicias & le Rhenus; or comme le Gabellus est, à ce qu'on prétend, le Secchia, il s'ensuit que le *Scultenna* seroit le Panaro. (*D. J.*)

SCUOLE, f. f. (*Archit. vénit.*) les Vénitiens appellent *scuole*, école, certains édifices publics distribués en chapelles, salles, chambres & autres pièces qui appartiennent à des confréries, ou à des communautés de la ville. Les six principales qu'on appelle *scuole grandi*, ne le cèdent guère aux plus belles églises pour la décoration & pour les richesses.

Ces six grandes *scuole* sont celle de saint Marc, celle de saint Roch, celle de la Miséricorde, celle de saint Jean l'évangéliste, celle de la Charité & celle de saint Théodore. *Descript. de Venise.* (*D. J.*)

SCUPI, (*Géog. anc.*) ville de la haute Mœsie, dans la Dardanie, selon Ptolomée, *liv. III. c. jx.* Le nom moderne est *Scopia*, selon Tetzetès, Grégoras & Sophien, & on l'appelle vulgairement *Ufchup*. *Voyez SCOPIA.* (*D. J.*)

SCURGUM, (*Géog. anc.*) ville de la Germanie septentrionale, selon Ptolomée, *liv. II. ch. xj.* Villeneuve & Molet croient que le nom moderne est le lieu de *Schmeben*.

SCURRA, (*Littérat.*) ce mot signifie un parasite, un bouffon & un flatteur. Il est souvent employé chez les poètes dans ce dernier sens, & alors il comprend ce que les Grecs appelloient *νόλανα*, un flatteur outré, *ἀρσικον*, un courtisan qui contrefait l'ami. Les parasites étoient aussi communément nommés *scurrae*, & l'on en distinguoit deux sortes à Rome; les uns qui s'attachoient à un seul maître, les autres qui s'a-

donnoient à plusieurs, mais qui alloient toujours à ceux dont la cuisine étoit la meilleure :

Hos major rapuit canes culina. (D. J.)

SCURVOGEL, f. m. (*Ornithol.*) nom donné par les Hollandois à un oiseau d'Amérique, nommé par les habitans du Brésil *jabiruguacu*. C'est une espece de grue, ou du-moins fort approchante de ce genre d'oiseau. Son bec est large, long de sept ou huit pouces, arrondi & un peu crochu au haut vers la pointe. Il porte sur le sommet de la tête une espece de crête cendrée grise. Son cou est extrêmement long, sans aucune plume ainsi que la tête; & ces deux parties sont seulement couvertes d'une peau écailleuse. Sa queue est courte & noire; le reste de son plumage est blanc, excepté sur les grandes plumes des ailes, qui sont noires avec une espece de teinte purpurine. Cet oiseau dépouillé de sa peau est d'un goût délicat; sa grosseur approche de celle de la cicogne. (D. J.)

SCUTAGE, f. m. (*Hist. d'Ang.*) le *scutage* étoit un service militaire auquel les possesseurs des fiefs étoient obligés envers le roi. Ce mot désigne aussi la redevance que les feudataires payoient au prince pour être dispensés de ce service; enfin ce mot signifie la taxe qu'on avoit mise sur chaque vassal pour quelque service public. Depuis Guillaume I. les rois d'Angleterre avoient souvent imposé de pareilles taxes sans le consentement des états, c'est pourquoi le *scutage* fut aboli par la grande chartre. (D. J.)

SCUTARI, (*Géog. mod.*) ville d'Asie, dans l'Anatolie, vis-à-vis le port de Constantinople, dont elle est regardée comme un des faubourgs; c'est d'ailleurs un des principaux rendez-vous des caravanes d'Arménie qui vont trafiquer en Europe.

Le port de *Scutari* servoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcédoine; & ce fut à cause de sa situation, que les Perses, qui méditoient la conquête de la Grece, la choisirent, non-seulement pour en faire une place d'armes, mais pour y déposer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Asie. Tant de richesses lui firent donner le nom de *Chrysopolis*, ou *ville d'or*, selon Denys de Byfance, au rapport d'Etienne le géographe, qui ajoute pourtant que l'opinion la plus commune étoit que le nom de *Chrysopolis* venoit de *Chrysès*, fils de Chryséis & d'Agamemnon.

Il semble que cette ville soit destinée à servir de retraite à des maltotiers; car les Athéniens, par le conseil d'Alcibiade, y établirent les premiers une espece de douane, pour faire payer les droits à ceux qui navigoient sur la mer Noire. Xénophon assure qu'ils firent murer *Chrysopolis*; cependant c'étoit bien peu de chose du tems d'Auguste, puisque Strabon ne la traite que de village. Aujourd'hui c'est une grande ville, & même la seule qui soit sur le bosphore du côté d'Asie. Cédrene nous apprend qu'en la dix-neuvieme année de l'empire de Constantin, Licinius son beau-frere, après avoir été battu plusieurs fois sur mer & sur terre, fut fait prisonnier dans la ville de *Chrysopolis*, & de-là conduit à Thessalonique, où il eut la tête tranchée.

Scutari est embellie d'une mosquée royale & d'une maison de plaisance, ou ferrail du grand-seigneur. Long. 46. 31. lat. 41. 7. (D. J.)

SCUTARI, (*Géog. mod.*) par les habitans du pays *Scadar*, anciennement par les Romains *Scodra*, dont on peut voir l'article.

Scutari est une ville de la Turquie européenne, capitale de l'Albanie, à dix lieues d'Antivari, vers le levant, entre le lac de Zenta & la petite riviere de Boiana. Elle a été le siege des rois d'Illyrie. Les Turcs en font les maîtres depuis l'an 1478. Elle est grande, peuplée; & défendue par une citadelle. Il y a un évêque latin, sous la métropole d'Antivari. C'est la

résidence d'un bacha. Long. 37. 12. latit. 42. 35. (D. J.)

SCUTARI le *cap de*, (*Géog. mod.*) c'est le même que celui qu'on appelloit anciennement le *Bœuf*, ou le *passage du Bœuf*; ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit-là pour le commencement du bosphore, puisque ce bœuf prétendu y traversa le canal à la nage. Les poètes ont aussi publié qu'Io, maîtresse de Jupiter, avoit passé ce détroit déguisée en vache.

Charès, général athénien, battit auprès de ce cap la flotte de Philippe de Macédoine qui assiégeoit Byfance. On y enterra Damalis, femme de ce général, laquelle mourut de maladie durant ce siège; & les Byfantins en reconnaissance des services que Charès leur avoit rendus, y dressèrent un autel en l'honneur de son épouse, & une colonne qui soutenoit sa statue. De-là ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui veut dire *une vache*. On trouve dans Denys de Byfance une ancienne inscription qui en fait mention. C'est le ferrail du grand-seigneur qui occupe aujourd'hui le terrain du *cap de la Vache*, ou du *cap de Scutari*. (D. J.)

SCUTARIUS, f. m. (*Littérat.*) outre la signification ordinaire de ce terme, qui signifie dans Pline, l'ouvrier qui faisoit le bouclier long nommé *scutum*, le même mot désigne un garde du corps de l'empereur, parce que tout ce corps portoit un bouclier long, *scutum*.

SCUTE, f. f. (*Marine.*) petit esquif ou canot, que l'on emploie au service du vaisseau. Ses dimensions ordinaires sont de 21 piés de long, de 5 piés 3 pouces de large, & de deux & demi de creux.

SCUTELLATI LAPIDES, (*Hist. nat.*) quelques naturalistes ont ainsi nommé les pierres plus connues sous le nom de *bufonites*, ou de *crapaudines*, à cause de leur ressemblance avec un écu, ou bouclier.

SCUTICA, f. f. (*Belles-lett.*) c'étoit une petite courroie de cuir, dont les maîtres d'école se servoient pour châtier leurs disciples quand ils avoient manqué à leur devoir. De-là vient que *scutica* est pris ordinairement pour une légère punition; au lieu que *flagellum* étoit une punition atroce & accompagnée d'ignominie, parce qu'on s'en servoit pour punir les esclaves, & ceux qui avoient été condamnés par sentence des triumvirs, comme Horace le dit dans l'*ode jv. du liv. V.*

*Sectus flagellis hic triumphalibus
Præconis ad fastidium.*

« Quoi donc, cet homme qui a été fustigé par arrêt » des triumvirs, jusqu'à laisser le crieur public, &c. » Dacier. (D. J.)

SCUTIFORME, os, terme d'Anatomie, est le principal os du genou, qu'on appelle aussi la *rotule*. Voyez ROTULE.

SCUTIFORME, cartilage, terme d'Anatomie, est un des cartilages du larynx, qui est le plus large & le plus gros; ainsi appelé parce qu'il a la forme d'un écu ou d'un bouclier, que les Latins expriment l'un & l'autre par *scutum*: aussi les Grecs qui expriment écu par *θυρεος*, l'ont nommé *θυρεοειδης*, *thyroïde*. Voyez THYROÏDE.

On le nomme aussi *cartilage antérieur*, parce qu'il est situé seulement en la partie de devant. Voyez CARTILAGE.

SCUTUM, f. m. (*Hist. anc.*) écu, bouclier, arme défensive des anciens, nommée par les Grecs *θυρεος* & *σκαυος*, & par nos vieux auteurs *targe* ou *pa-vois*. Ce bouclier étoit si long, & quelquefois d'une grandeur si demesurée, qu'il couvroit un homme presque tout entier. Tels étoient ceux des Egyptiens, dont parle Xénophon dans la *Cyropédie*: il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, puis-

qu'on rapportoit un homme dessus. De-là venoit cet ordre célèbre que donna une mer spartaine à son fils, *ἡ τὰν, ἡ ἐπὶ τὰν*, c'est-à-dire, *ou rapportez ce bouclier*, ou *qu'on vous rapporte dessus*. L'écu étoit long & carré, & à l'usage de l'infanterie seule.

SCYBELUS, (*Géog. anc.*) lieu de la Pamphylie; il donnoit le nom de son territoire au vin scybellite, dont parle Arétée, *l. II. Morb. acutor. & diurnor.* (*D. J.*)

SCYDRA, (*Géog. anc.*) ville de la Macédoine, dans l'Emathie, selon Ptolomée, *l. III. c. xiiij.* Pline, *l. IV. c. x.* & Etienne le géographe, parlent aussi de cette ville. (*D. J.*)

SCYLACE, (*Géog. anc.*) étoit une petite ville, colonie des Pélaégiens, selon Hérodote, *l. I. c. lvij.* Pomponius Mela, *l. I. c. xix.* la met à l'est ou vers l'est, ou est-nord de Cyzique, entre Cyzique & le mont Olympe, près & à l'est de Placia. Pline en parle aussi, *l. V. c. xxxij.* Passé Spiga, dit-il, on trouve Placia, Ariacos, *Scylace*, &c. On laisse derrière soi le mont Olympe, surnommé *Myfien*, & la ville d'Olympéna. (*D. J.*)

SCYLACEUM, (*Géog. anc.*) ville d'Italie chez les Brutiens, dans le golfe de Memnon, selon Pomponius Mela, *l. II. c. iv.* & Ptolomée, *l. III. c. j.* Cette ville fondée par les Athéniens, avoit un promontoire ou écueil, que Virgile, *Enéide*, *liv. III. v. 351.* appelle *navisfragum scyllaceum*: le nom moderne de cette ville est *Squillacci*. (*D. J.*)

SCYLAX, (*Géog. anc.*) fleuve de l'Asie mineure, dans le Pont: il se perdoit dans l'Iris, avant que ce dernier eût baigné la ville d'Amasie. (*D. J.*)

SCYLLA, f. f. (*Mythol.*) Homère & Virgile ont exercé leur esprit à faire d'un rocher d'Italie vis-à-vis du phare de Messine, un monstre terrible, dont l'aspect, dit le poète grec, feroit frémir un dieu même. Ses cris affreux ressembloient aux rugissemens du lion; il a douze piés épouvantables, six longs cols, six têtes énormes, & dans chaque tête trois rangs de dents, qui recellent la mort. Virgile n'a pas cru devoir en tracer un portrait aussi hideux: selon lui, *Scylla* habite le creux d'un rocher; & lorsqu'elle voit passer des vaisseaux dans le détroit de Sicile, elle avance la tête hors de son antre, & les attire à elle pour les faire périr. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, c'est une fille d'une beauté séduisante, poisson énorme dans le reste du corps, avec une queue de dauphin, & un ventre de loup; elle est toujours environnée de chiens, dont les affreux hurlemens font retentir les rochers d'alentour, *Et cæruleis canibus resonantia saxa. Enéid. lib. III. v. 432.* (*D. J.*)

SCYLLA, (*Géog. anc.*) 1°. écueil que Pline, *l. III. c. viij.* met dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Pomponius Mela, qui en parle aussi-bien que Pline, ne marque pas plus que lui, si ce rocher, cet écueil, est tout environné de la mer, ou attaché à la côte. Mais Strabon, *liv. VI. p. 256.* qui au lieu de *Scylla*, écrit *Scyllæum saxum*, dit que c'est un rocher élevé, presque tout entouré de la mer, & qui tenoit seulement au continent d'Italie, par un isthme assez bas, lequel de côté & d'autre, offroit une retraite aux vaisseaux; cependant si l'on étoit à l'abri quand on étoit dans ces ports, il n'y avoit pas la même sûreté à en approcher; ce qui a fait dire à Virgile, *Enéid. III. v. 432.* en parlant de ce rocher:

Ora exertantem, & naves in saxa trahentem.

& un peu plus bas:

Scyllam, & cæruleis canibus resonantia saxa.

Ces chiens qui aboyoient sans cesse, sont de l'imagination des Poètes; les Historiens plus sages, parloient autrement: mais le tems qui contribue à au-

Tome XIV.

toriser les fables, se sert de l'art des Poètes pour les consacrer. Ainsi, parce que les habitans de Corfou appellerent autrefois *tête de chien*, le promontoire de cette île qui est du côté de l'orient, on a dit qu'il y avoit dans cet endroit des hommes qui avoient la tête semblable à celle des chiens.

Le nom moderne de *Scylla*, est *Sciglio*; c'est un courant sur les côtes de la Calabre méridionale en Italie, qui entraîne les vaisseaux contre un rocher du cap Sciglio, où ils risquent de se fracasser. Charybde, aujourd'hui Galofaro, mais que la Poésie joint communément à *Scylla*, est un gouffre dans le détroit de Sicile, à l'entrée du port de Messine. La fable a métamorphosé ces deux écueils en deux nymphes cruelles, dont Homère & Virgile se sont amusés à faire la peinture. La morale prend à son tour les deux écueils de *Scylla* & Charybde dans un sens métaphorique pour un pas fâcheux dont il est difficile de se sauver. Horace lui-même, *Ode xxvij. liv. I.* s'en sert dans ce dernier sens, en disant au frère de Mégille, *quanta laboras in Charybdi!* pour lui donner à entendre qu'il risque de se perdre par l'engagement indigne où il s'est imprudemment livré.

2°. *Scylla*, ville des Brutiens, selon Pomponius Mela, *l. II. c. iv.* Cette ville est appelée *Scyllæum* par Pline, *l. III. c. v.* elle étoit apparemment près du rocher de *Scylla*, dans l'endroit où est aujourd'hui la petite ville de Sciglio.

3°. *Scylla*, nom d'une île déserte, voisine de la Cherfonnèse de Thrace, selon Pline, *liv. IV. c. xij.* (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SCYLLÆUM, (*Géog. anc.*) promontoire du Péloponnèse, dans l'Argie, selon Pline, *liv. IV. c. v.* & Pausanias, *liv. II. c. xxxiv.* traduction de M. l'abbé Gédoyne; ce dernier nous en donne la position précise. C'est aujourd'hui le cap Schille, *cabo Scilli* des Italiens, cap de la Morée dans la Sacanie, près de l'île de Sidra, à l'entrée du golphe d'Egina. (*D. J.*)

SCYPHUS, f. m. (*Littérature.*) *σῦψος*; c'étoit le grand bocal ou verre à boire, qu'on nommoit autrement *la coupe d'Hercule*; & celle de Bacchus, *liberi patris*, s'appelloit *cantharus*. On aura peut-être occasion de parler ailleurs des verres à boire en usage chez les Romains. (*D. J.*)

SCYPPIUM, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, aux confins des Colophonniens; elle fut fondée, selon Pausanias, *l. VII. c. iij.* par les Claroméniens, qui s'en étant dégoutés & en étant fortis, se fixèrent dans le pays où ils bâtirent la ville de Claromene en terre ferme. Cette ville *Scyppium*, pourroit bien être celle qu'Etienne le géographe appelle *Scyphia*. (*D. J.*)

SCYRAS, (*Géog. anc.*) fleuve du Péloponnèse, dans la Laconie. Pausanias dit, *l. III. c. xxiv.* qu'un peu plus loin que le bourg d'Araïne, où l'on voyoit la sépulture de Laïs, étoit une rivière qui se déchargeoit dans la mer: cette rivière fut appelée *Scyras*, depuis que Pyrrhus fils d'Achille, y aborda avec ses vaisseaux, après s'être embarqué à Scyros, pour venir épouser Hermione. Au-delà de cette rivière étoit un vieux temple, & à quelque distance de ce temple, un autel de Jupiter; en remontant vers la terre-ferme, à quarante stades de *Scyras*, on trouvoit la ville Pyrrhique. (*D. J.*)

SCYRI, (*Géog. anc.*) peuple du septentrion, qui conjointement avec les Huns, les Goths, & les Alains, passèrent le Danube, & retournerent sur leurs pas, après avoir été battus par l'empereur Théodose. (*D. J.*)

SCYROS ou **SKIROS**, en grec *Σκῦρος*, en latin *Scyrus*, (*Géog. anc.*) île de la mer Egée, à l'orient de celle d'Eubée. Nous en parlerons avec plaisir en fa-

O O o o o ij

veur de Thésée, qui y fut exilé & enterré, d'Achille qui y fit l'amour, de Lycomedes qui en étoit roi, & du philosophe Phéride qui y prit naissance.

Cette île conserve encore son ancien nom ; car elle est connue des Italiens suivant l'inflexion de leur langue & de leur prononciation, sous les noms de *Sciro*, d'*isola di Sciro*, & de *san Giorgio di Sciro*. C'est une des Cyclades, & que Pline compte la dernière, tant entre les Cyclades qu'entre les Sporades. On découvre facilement pourquoi l'île de *Scyros* reçut anciennement ce nom ; c'est à cause qu'elle est toute hérissée de montagnes, de pierres & de roches. *Scyrodos*, dans la langue grecque, signifie *pierres* : ainsi il n'est pas surprenant que du tems de Strabon on en estimât plus les chevres que celles des autres îles : car ces animaux se plaisent dans les pays escarpés, & vont brouter jusque sur les plus hautes pointes de rocher. L'île de *Scyros*, d'ailleurs abondante en taillis, étoit fort propre à nourrir les chevres & à rendre leur lait excellent ; mais elles avoient le défaut de le renverser souvent d'un coup de pié, quand le vase où l'on venoit de le traire étoit plein. De là vient que les anciens appellerent *chevres de Scyros* ceux qui se démentant dans leur conduite, gâtoient l'éclat de leurs bonnes actions & de leurs bienfaits, par le mélange honteux d'autres actions basses & injustes. On nourrit encore des chevres dans l'île de *Scyros*, & l'on y fait d'excellens fromages de leur lait mêlé avec celui de brebis.

Les Pélasgiens & les Cariens furent les premiers habitans de *Scyros* ; mais cette île n'est connue dans l'histoire que depuis le regne de Lycomedes, qui en étoit le maître, lorsque Thésée, roi d'Athènes, s'y retira, pour y jouir des biens de son pere. Thésée non-seulement en demanda la restitution, mais il sollicita du secours auprès du roi, contre les Athéniens : cependant Lycomedes, soit qu'il appréhendât le génie de ce grand homme, ou qu'il ne voulût pas se brouiller avec Mnesthée qui l'avoit obligé de quitter Athènes, conduisit Thésée sur un rocher, sous prétexte de lui faire voir la succession de son pere, & l'histoire dit qu'il l'en fit précipiter ; quelques-uns assûrent que Thésée tomba de ce rocher, en se promenant après avoir soupé : quoi qu'il en soit, ses enfans, qu'il avoit fait passer en l'île Eubée, allèrent à la guerre de Troie, & régnerent à Athènes après la mort de Mnesthée.

L'île de *Scyros* ne devint pas moins célèbre par les amourettes d'Achille. Thétis ayant appris que les destinées menaçoient son fils de périr à la guerre de Troie, s'avisa, pour en rompre le cours, & empêcher ce jeune héros de prendre les armes, de le travestir en fille, & de le faire élever sous cet habit auprès de Déidamie, fille de Lycomedes roi de *Scyros* : mais nous ne savons pas sous quel nom Achille y déguisa son sexe, puisque Suétone rapporte que Tibère, entre les frivoles amusemens qui l'occupoient dans sa solitude, chercha de le savoir avec autant de curiosité que de peu de succès.

Il est vrai que cette recherche ne doit pas nous embarrasser ; il nous suffit de savoir qu'Achille plut à Déidamie, qu'il l'épousa, qu'il en eut un fils nommé Néoptolème, & que l'on appella *Pyrrhus*, à cause du blond doré de ses cheveux. Il fut élevé dans l'île, & en tira les meilleurs soldats qu'il mena à la guerre de Troie, pour venger la mort de son pere ; il ne porta que trop loin sa vengeance, en massacrant le roi Priam ; mais Oreste poussé par Hermione, l'assassina lui-même dans le temple de Delphes.

Il avoit eu raison, en partant pour Troie, de tirer des soldats de *Scyros* ; car les peuples de cette île étoient fort braves. Pallas étoit la protectrice du pays. Elle avoit un temple magnifique sur le bord de la mer dans la ville capitale, qui portoit le même

nom que l'île. On voit encore, dit Tournefort, les restes de ce temple, qui consistent en quelques bouts de colonnes & de corniches de marbre blanc, qu'on trouve auprès d'une chapelle abandonnée, à gauche en entrant dans le port S. George. Il est vrai qu'on n'y découvre aucune inscription, mais plusieurs vieux fondemens, lesquels joints à la beauté du port, ne permettent pas de douter que la ville de *Scyros* ne fût dans cet endroit-là.

Il ne faut pas croire que les colonnes dont on vient de parler soient là depuis la guerre de Troie ; mais comme les anciens temples n'ont été démolis que par ordre de Constantin, il est certain qu'on les avoit rétablis plusieurs fois sous le nom des mêmes divinités, jusqu'à l'établissement du Christianisme. Si ces vieux marbres ne sont pas des restes du temple de Pallas, ils doivent être au-moins des débris de celui de Neptune, qui étoit adoré dans cette île. Goltzius a donné le type d'une médaille, qui d'un côté représente Neptune avec son trident, & de l'autre la proue d'un vaisseau.

Marcian d'Héraclée assûre que les habitans de Chalcis, ville capitale d'Eubée, s'établirent anciennement à *Scyros*, attirés peut-être par la bonté & par la commodité du port. Ce fait se trouve confirmé par une médaille d'argent que Tournefort acheta sur les lieux, & qui avoit été trouvée quelques années auparavant, en labourant un champ dans les ruines de la ville. Cette médaille est frappée au coin des Chalcidiens, qui bien qu'habitans de *Scyros*, ne laissent pas de retenir le nom de leur pays, pour se distinguer des Pélasgiens, des Dolopes, & des autres peuples qui étoient venus s'établir à *Scyros*. Cette médaille est chargée d'une belle tête, dont le nom qui est à l'exergue, paroît tout-à-fait effacé : au revers c'est une lyre. Comme cette piece porte le nom des Chalcidiens, *ΧΑΛΧΙΔΕΩΝ*, on ne croiroit pas qu'elle eût été frappée à *Scyros*, si on ne l'y avoit déterrée.

Les Dolopes dont il s'agit ici étoient, selon Plutarque, d'illustres pirates accoutumés à dépouiller ceux qui alloient négocier chez eux. Quelques-uns de ces brigands ayant été condamnés à restituer ce qu'ils avoient pris à des marchands de Thessalie, pour s'en dispenser, ils firent savoir à Cimon fils de Miltiade, qu'ils lui livreroient la ville de *Scyros*, s'il se présentait avec sa flotte : c'est ainsi qu'il s'en rendit le maître ; car il s'étoit contenté quelque tems auparavant de ravager cette île. Diodore de Sicile ajoute que dans cette expédition l'île fut partagée au sort, & que les Pélasgiens l'occupoient auparavant, conjointement avec les Dolopes.

Après la guerre de Troie, les Athéniens rendirent de grands honneurs à la mémoire de Thésée, & le reconnurent pour un héros ; il leur fut même ordonné par l'oracle d'en rechercher les os, de les rassembler, & de les conserver avec respect. Cimon chargé de cette commission, n'oublia rien pour découvrir le cercueil où l'on avoit enfermé les os de Thésée : la chose étoit difficile, dit Plutarque, à cause que les gens du pays ne se payoient pas trop de raison. Enfin on s'aperçut d'un aigle, à ce qu'on dit, qui avec son bec & ses ongles grattoit la terre sur une petite colline. On y fit creuser, & l'on découvrit le cercueil d'un homme de belle taille, avec une épée & une pique : c'en fut assez. Plutarque ne rapporte pas si c'étoient les armes d'un athénien, d'un carien, d'un pélasgien ou d'un dolope. On ne fit pas d'autre perquisition : on cherchoit le corps de Thésée, & Cimon fit transporter ce cercueil à Athènes, 400 ans après la mort de ce héros. Les restes d'un si grand homme furent reçus avec de grandes démonstrations de joie ; on n'oublia pas les sacrifices ; le cercueil fut

mis au milieu de la ville, & servit d'azile aux criminels.

Scyros fut enlevée aux Athéniens pendant les guerres qu'ils eurent avec leurs voisins ; mais elle leur fut rendue par cette fameuse paix qu'Ataxerxe, roi de Perse, donna à toute la Grece, à la sollicitation des Lacédémoniens. Après la mort d'Alexandre le Grand, Démétrius I. du nom, surnommé Πολιορκητής, le preneur de villes, résolut de donner la liberté aux villes de Grece, prit la ville de *Scyros*, & en chassa la garnison.

Il n'est pas nécessaire de dire que cette île a été soumise à l'empire romain, & ensuite à celui des Grecs. André & Jérôme Gizi se rendirent les maîtres de *Scyros* après la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens. Elle passa sous la domination des ducs de Naxie, & finalement sous celle des Turcs, avec le reste de l'Archipel. Voyez l'état présent de cette île au mot SCYROS. (Géog. mod.)

Mais il faut se ressouvenir, à la gloire de l'ancienne *Scyros*, que Phéréclide y vit le jour. C'est l'un des plus anciens philosophes de la Grece, le maître de Pythagore, & le disciple de Pittacus. On garda longtemps à *Scyros* son cadran solaire, comme un monument de sa capacité : quelques-uns prétendoient qu'il avoit tiré la manière de le fabriquer des écrits des Phéniciens ; mais le plus grand nombre lui en attribuoit l'invention. On croit aussi qu'il a trouvé la cause des éclipses.

Plin dit de Phérécyde qu'il fit en prose le premier ouvrage philosophique que l'on eût vu parmi les Grecs, *prosam orationem primus condere instituit* : ces paroles signifient seulement qu'il fut le premier qui fut donner à la prose une espèce de cadence & d'harmonie. Cicéron loue ce grand homme par un autre endroit bien remarquable, d'avoir enseigné le premier l'immortalité de l'âme ; mais c'est peut-être la transmigration des âmes, comme Suidas le pensoit, que Phéréclide enseigna le premier.

Quelques sçavans ont aussi confondu notre Phérécyde de *Scyros* avec Phéréclide l'athénien, qui composa dix livres sur les antiquités de l'attique. Phérécyde l'athénien est postérieur au philosophe Phérécyde de *Scyros*, & a vécu selon les apparences au tems de Cambises & de Darius. (Le chevalier DE JAUCCOURT.)

SCYROS, (Géogr. mod.) île de l'Archipel, à l'orient de Metelin, & au nord-est de Negrepont. Elle est à sept lieues de cette dernière île, à seize de Metelin, & à sept de Scopelo. Elle s'étend en longueur du septentrion au midi, & a environ 60 milles de circuit. On lui donne à-peu-près la figure d'un triangle, & quoiqu'escarpée, elle est agréable, & assez cultivée pour le peu de monde qu'elle renferme, car on n'y compte pas plus de 300 familles de chrétiens Grecs, lesquelles s'appliquent à la culture des vignes qui leur produisent de fort bons vin. Long. 42^d. 40-54. lat. 39. 4-20.

Le port de *Scyros*, est un des meilleurs de toutes les îles de Grece, capable de contenir une grande armée, & où l'on peut mouiller presque par-tout. Il regarde le sud-ouest, & quand l'on est à sa vue, on découvre dans les terres une profonde vallée, qui fait paroître l'île comme s'il y en avoit deux. La première montagne qui borne ce vallon, & qui s'offre aux yeux du côté du levant, est toujours fameuse par la mort de Thésée.

Il n'y a qu'un seul village dans l'île de *Scyros* ; encore est-il bâti sur un rocher en forme de pain de sucre, à dix milles du port dont nous venons de parler. Le cadî est aussi le seul Turc qui soit dans l'île, mais les habitans répondent de lui ; comme ils sont obligés de payer sa rançon, en cas qu'il fût enlevé par les corsaires, ils se mettoient en devoir

de le sauver, si quelqu'un vouloit le faire prisonnier.

L'évêque de *Scyros* ne subsiste presque que de charités, & loge dans une maison bâtie comme un cachot. Les insulaires parlent encore d'Achille ; son nom même est commun dans l'île, & beaucoup de Grecs le portent, quoiqu'un peu déguisé. Ils ont une église dédiée à S. Achillée, & une dévotion particulière pour ce saint. Voilà ce qu'est actuellement l'état monarchique du roi Lycomedes : quoiqu'il ne fût pas brillant autrefois, il est pourtant vrai que c'est surtout de nos jours, qu'on peut lui appliquer le proverbe des anciens, qui désignoient par la principauté de *Scyros*, un chétif & misérable royaume.

Le nom même de *Scyros* étoit déjà dans l'oubli, quand un poète Italien le comte (Gui Ubaldo) Bonarelli le fit revivre sur la fin du seizième siècle par sa *Phylis de Scyros*, *Filli de Scyro*. Il remplit cette pastorale de fleurs poétiques, de graces, & de traits délicats. L'Italie en fut enchantée, mais on trouva par l'examen que l'auteur pensoit toujours moins à peindre les choses naturellement, qu'à les dire avec esprit. On le blâma surtout d'avoir introduit dans sa pièce, une nymphe nommée *Célie*, qui aime également deux bergers à la fois, & qui les aime avec tant de fureur, qu'elle ne trouve que la mort qui puisse terminer son état. Bonarelli fit pour la défense de ce double amour, une dissertation pleine d'esprit & de faveur, mais qui ne convainquit personne qu'il avoit raison. (Le Chevalier DE JAUCCOURT.)

SCYRTONIUM, (Géog. anc.) ville des Egyptiens, selon Pausanias, qui, l. VII. c. xxvij, dit que ce fut une des villes qui envoyèrent la meilleure partie de leurs citoyens pour peupler Megalopolis. (D. J.)

SCYSSA, (Géogr. anc.) ville d'Espagne. Polybe, l. XXI. c. xx. écrit *Scysa*, & Tite-Live, l. III. c. lxxvj, dit *Scyssum*. C'est auprès de cette ville que les Carthaginois furent battus pour la première fois par Scipion. On croit que c'est aujourd'hui *Guiffona*. (D. J.)

SCYTALE, f. f. (Hist. de Sparte.) rouleau de bois autour duquel il falloit entortiller une bande de parchemin écrite, pour entendre le sens de cette écriture.

Il faut donc sçavoir que les Lacédémoniens, pour empêcher qu'on ne pût déchiffrer les ordres qu'ils envoyaient par écrit à leur général d'armée, imaginerent de faire deux rouleaux de bois, d'une longueur & d'une épaisseur égale, & que le travail du tour avoit parfaitement arrondie ; les Ephores en conservoient un, & donnoient l'autre au général d'armée, qui marchoit contre l'ennemi. Chaque fois que ces souverains magistrats lui vouloient envoyer des ordres secrets, qui ne pussent être déchiffrés en cas qu'on les interceptât, ils prenoient une bande de parchemin étroite & longue, qu'ils rouloient avec justesse autour de la *scytale* ou rouleau de bois. En cet état ils écrivoient sur la bande de parchemin leurs intentions, qui paroissoient dans un sens parfait tant que la bande de parchemin étoit appliquée sur le rouleau ; mais dès qu'on la developpoit, l'écriture étoit tronquée, & les mots sans liaison ; il n'y avoit que le général seul qui pût y trouver de la suite & du sens, en ajustant la bande sur le rouleau semblable, & la remettant dans la même assiette où les Ephores l'avoient mise. C'est ainsi que l'art mystérieux d'écrire en chiffres a été jadis ébauché à Lacédémone. Les Athéniens, malgré leur esprit, n'ont point eu l'honneur de cette invention. (D. J.)

SCYTHARION, f. m. (Botan. anc.) nom donné par les anciens auteurs grecs à un arbre dont le bois étoit d'un beau jaune, & s'employoit dans ces anciens tems pour peindre dans cette couleur. On l'appelloit aussi *chrysoxylon*, bois d'or, à cause de son

beau jaune ; & on le nommoit encore *scythicum lignum*, bois de Scythie, du lieu d'où on le tiroit. (D. J.)

SCYTHES, (*Géogr. anc.*) *Scythæ* ; on donna anciennement le nom de *Scythes* à tous les peuples du septentrion, principalement à ceux du septentrion de l'Asie ; car quoique plusieurs auteurs marquent des *Scythes* en Europe, & que Pline les donne pour des peuples limitrophes du Pont, conjointement avec les Dardaniens, les Triballiens, les Mœsiens & les Thraces ; ces *Scythes* sont plus souvent appelés *Getes* ou *Sarmates*, quand on veut les prendre dans un sens plus étendu. Presque toujours par le nom de *Scythes*, on entend des peuples Asiatiques. Aussi Pomponius Mela, *lib. III. c. iv.* après avoir dit que la Sarmatie étoit limitrophe de la Germanie, dont elle étoit séparée par la Vistule, ajoute, *chap. v.* que les confins de l'Asie se prennent à la Sarmatie, si ce n'est dans les pays perpétuellement couverts de neige, & où il faisoit un froid insupportable ; pays qui étoient habités par les *Scythes*.

Le nom des *Scythes* passa dans quelques parties de la Sarmatie & de la Germanie ; & de même le nom de *Sarmates* passa dans l'Asie, mais seulement dans les parties citérieures de cette région. Le périple de Scylax, dit qu'après le fleuve Tanais, c'est le commencement de l'Asie, & que cette première partie, qui est le Pont, est habitée par les Sauromates ou Sarmates.

Les mœurs des anciens *scythes* ont été décrites par plusieurs auteurs ; nous n'en recueillerons ici que quelques particularités les plus curieuses.

Ils estimoient l'amitié au-dessus de toutes choses, & faisoient gloire d'assister leurs amis dans les plus fâcheuses extrémités. Ils ne s'occupoient point au labourage (Justin, *lib. II.*), mais seulement à faire paître leurs troupeaux ; & même ils faisoient crever les yeux à quelques esclaves (Plutarque), afin que n'étant plus capables d'aucune autre fonction, ils pussent bien battre le lait. Ils n'avoient point de maisons (Hérodote, *lib. IV.*), & menaient leurs femmes & leurs enfans sur des charrettes couvertes de cuir, pour les défendre du froid & des pluies, changeant de place à mesure que l'herbe manquoit. Ils alloient rarement à pié, voyageant presque toujours ou à cheval, ou dans leurs chars (Hippocr. *de aere & aquis*, *lib. II.*) Quelques-uns en avoient qui étoient couvertes de feuillages d'arbres (Ammian. Marcel. *lib. XXII.*), & dans lesquels ils portoient quelques meubles de peu de valeur. Ils mangeoient principalement du fromage de leurs jumens (Justin, *lib. II. ix.* Nicephor. *lib. VIII.*), dont le lait étoit aussi leur breuvage.

Plutarque dit dans son *banquet des sept sages*, que les *Scythes* n'avoient ni jeux, ni joueurs d'instrumens.

Ils étoient vêtus des peaux de leurs bêtes ; portoient les mêmes habits l'hiver que l'été (Hippocr. *de aere*, & Justin, *lib. II.*) Ils tenoient que c'étoit un ornement d'avoir un arc bandé à la main ; & c'est ainsi que le philosophe Anacharsis, *scythe* de nation, étoit représenté par ceux d'Athènes, qui de plus lui mettoient un livre à la main droite.

Les *Scythes* ne faisoient aucun état ni de l'or, ni des perles, ni des pierreries ; mais ceux qui se distinguoient par leur valeur étoient extrêmement estimés, & on tâchoit à l'envi d'acquérir leur amitié.

Lorsque le choix d'un ami avoit été fait, les deux amis protestoient de vivre & de mourir l'un pour l'autre. Pour rendre cette alliance assurée, ils se faisoient des incisions aux doigts, afin que leur sang distillât dans une tasse, où après avoir trempé la pointe de leurs épées, ils buvoient l'un & l'autre de ce sang.

Jamais on ne recevoit plus de trois personnes à cette alliance, parce qu'ils étoient persuadés que l'amitié

étoit foible, si on consentoit à la partager entre un plus grand nombre de personnes.

Ils traversoient les rivières sur des peaux chargées de liège en-dessous. Celui qui vouloit passer de l'autre côté, se mettoit sur la peau, & prenoit son cheval par la queue, en sorte que le cheval tiroit après lui cette manière de barque. Ils rendoient la justice suivant la raison naturelle, & non suivant quelque loi écrite ; mais ils punissoient sévèrement le larcin. Ils adoroient Vesta, Jupiter & la Terre, qu'ils croyoient sa femme, Mars & Hercule (Hérodote, *lib. IV.*) Ils juroient par le vent & par l'épée ; l'un comme auteur de la vie & de la respiration ; & l'autre comme procurant la mort (Clém. Alex. *adhort. ad gentil.*) Ils sacrifioient des chevaux à Mars, représenté par l'épée dont nous venons de parler ; & quelquefois ils lui immoloient un homme de chaque centaine de leurs prisonniers de guerre.

Les mariages étoient heureux chez les anciens *scythes*, & quatre choses en assuroient le bonheur : l'éducation vertueuse que les enfans recevoient de leurs parens ; l'attachement des femmes pour leurs époux ; l'horreur de l'infidélité conjugale ; & la rigueur des lois contre ce crime. Chez eux, la plus grande dot d'une fille, étoit la vertu de ses parens ; c'étoit son inviolable attachement pour son époux, & l'éloignement qu'elle avoit pour un autre ; c'étoit enfin sa persuasion que l'infidélité étoit un crime.

On fera bien de lire dans les *Mémoires de l'académie de Petersbourg les dissertations* de M. Bayer sur l'origine & les anciennes demeures des *Scythes*, sur leur histoire, ainsi que sur la situation de la Scythie du tems d'Hérodote, pays auquel des auteurs modernes fort respectables ont donné une étendue beaucoup trop grande. Mais quoiqu'ils aient suivi en cela Ephore, ancien historien, dont Cosmas nous a conservé les termes, notre savant ne peut se ranger à leur sentiment. Il entend par l'Araxe, au-delà duquel Hérodote témoigne que les *Scythes* avoient autrefois leurs tentes, non la rivière d'Arménie connue sous ce nom, ni aucun des autres fleuves auxquels les savans veulent que l'antiquité ait donné le nom d'Araxe, mais le *Volga*, que les anciens appellent aussi *Rha* ; ce qui rapproche considérablement les bornes orientales de la Scythie. M. Bayer pense aussi que l'Araxe que Cyrus passa pour attaquer les Massagètes est ce même *Volga*, & non pas l'Oxus, comme l'a cru Cellarius d'après Isaac Vossius. Il a joint à ses dissertations une carte de la Scythie construite sur l'histoire d'Hérodote ; & c'est conformément à sa description bien entendue & corrigée où elle doit l'être, que M. Bayer place la Scythie entre les degrés 45 & 57 de longitude, & entre les degrés 47 & 55 de latitude.

M. Bayer a donné dans les mêmes mémoires une table chronologique des événemens qui intéressent les *Scythes*, depuis l'an 644 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 421. Cette table est suivie d'une pièce intitulée, *Mémoires des Scythes*, jusqu'à Alexandre le Grand ; c'est un extrait de tout ce qu'Hérodote & autres historiens ont rapporté de cette puissante & nombreuse nation. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

SCYTHES, THRACES ET GETES, *philosophie des*, (*Hist. de la Philosop.*) on appelloit autrefois du nom général de *Scythie*, toutes les contrées septentrionales. Lorsqu'on eut distingué le pays des Celtes de celui des *Scythes*, on ne comprit plus sous la dénomination de *Scythie*, que les régions hyperboréennes situées aux extrémités de l'Europe. Voyez à l'article CELTES, ce qui concerne la philosophie de ces peuples. Il ne faut entendre ce que nous allons dire ici sur le même sujet, que des habitans les plus voisins du pôle, que nous avons connus anciennement dans l'Asie & l'Europe.

On a dit d'eux qu'ils ne connoissoient pas de crime plus grand que le vol; qu'ils vivoient sous des tentes; que laissant paître au hasard leurs troupeaux, la seule richesse qu'ils eussent, ils n'étoient sûrs de rien s'il étoit permis de voler; qu'ils ne faisoient nul cas de l'or ni de l'argent; qu'ils vivoient de miel & de lait; qu'ils ignoroient l'usage de la laine & des vêtements; qu'ils se couvroient de la peau des animaux dans les grands froids; qu'ils étoient innocens & justes; & que réduits aux seuls besoins de la nature, ils ne desiroient rien au-delà.

Nous nous occuperons donc moins dans cet endroit, de l'histoire de la Philosophie, que de l'éloge de la nature humaine, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, sans loi, sans prêtres & sans roi.

Les *scythes* grossiers ont joui d'un bonheur que les peuples de la Grece n'ont point connu. Quoi donc! l'ignorance des vices seroit-elle préférable à la connoissance de la vertu; & les hommes deviennent-ils méchans & malheureux, à mesure que leur esprit se perfectionne & que les simulacres de la divinité se dégrossissent parmi eux? Il y avoit sans doute des ames bien perfides & bien noires autour du Jupiter de Phidias; mais la pierre brute & informe du *scythe* fut quelquefois arrosée du sang humain. Cependant, à parler vrai, j'aime mieux un crime atroce & momentané, qu'une corruption policée & permanente; un violent accès de fièvre, que des taches de gangrene.

Les *Scythes* ont eu quelqu'idée de Dieu. Ils ont admis une autre vie; ils en concluoient qu'il valoit mieux mourir que de vivre: cette opinion ajoutoit à leur courage naturel. Ils se réjouissoient à la vue d'un tombeau.

Le nom d'*Abaris*, *scythe* hyperboréen, prêtre d'Apollon, & fils de Scute, fut célèbre dans la Grece. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de la fleche merveilleuse à l'aide de laquelle il traversoit sans peine les contrées les plus éloignées; de ses vertus contre la peste; du voyage d'Abaris en Grece & en Italie; de son entretien avec Pythagore; du don qu'il lui fit de sa fleche; des conseils qu'il reçut du philosophe en échange? Pythagore reçoit le présent d'Abaris avec dédain, & lui montre sa cuisie d'or. Il apprend au barbare la Physique & la Théologie; il lui persuade de substituer à ses exstispices, la divination par les nombres. On les transporte tous les deux à la cour de Phalaris; ils y disputent; & il se trouve presque de nos jours, de graves personnages qui, partant de ces fables comme de faits historiques bien constatés, cherchent à fixer l'époque de la fameuse peste de la Grece, le regne de Phalaris & l'olympiade de Pythagore.

S'il y eut jamais un véritable Abaris; si cet homme n'est pas un de ces imposteurs qui couroient alors les contrées, & qui en imposaient aux peuples grossiers, il vécut dans la iij. olympiade.

Au reste, dans les tems postérieurs, lorsque la religion chrétienne s'établit, & que toutes les sectes des philosophes s'éleverent contre elle, on ne manqua pas de reveiller, d'orner tous ces prétendus miracles, & de les opposer à ceux de J. C. Voyez dans Origène avec quel succès.

Anacharsis est mieux connu. Il étoit *scythe*, fils de Caduste & d'une greque, frère du roi des Perses, & de cette tribu de la nation qu'on appelloit *nomades*, de leur vie errante & vagabonde; il préféra l'étude de la Philosophie à l'empire. Il vint à Athènes la première année de la xlvij. olympiade; il y trouva Toxaris un de ses compatriotes, qui le présenta à Solon qui gouvernoit alors, & qui eut occasion de s'apercevoir qu'un *scythe* ne manquoit ni de lumières, ni de sagesse. Solon se plut à instruire Anacharsis, à l'introduire dans les plus grandes maisons d'A-

thènes; & il réussit à lui procurer de l'estime & de la considération au point qu'il fut le seul barbare à qui les Athéniens accordèrent le droit de bourgeoisie. De son côté Anacharsis reconnut ces services par l'attachement le plus vrai, & par l'imitation rigoureuse des vertus de son bienfaiteur; ce fut un homme ferme & sententieux. Les Grecs en ont raconté bien des fables. Anacharsis ne se fixa point dans Athènes, il voyagea; il étudia les mœurs des peuples, & reprit le chemin de son pays par Cizique, où il promit des sacrifices à la mere des dieux dont on célébroit la fête dans cette ville, si elle lui accorderoit un heureux retour. Arrivé en Scythie, il satisfit à son vœu; mais ses compatriotes qui abhorroient les mœurs étrangères, en furent indignés; & Saulnis son frère, le perça d'une fleche. Il disoit en mourant: « La sagesse » qui a fait ma sécurité dans la Grece, a fait ma perte dans la Scythie ». Parmi les sciences auxquelles il s'étoit appliqué, il n'avoit pas négligé la Médecine. Ce ne fut point à proprement parler, un philosophe systématique; mais un homme de bien. Comme il étoit destiné par sa naissance aux premiers postes, il avoit tourné ses réflexions particulièrement vers la politique & la religion. Il écrivit en vers, car c'étoit l'usage de son tems, des lois, de la sobriété & de la guerre. On lui fait honneur de quelques inventions mécaniques. Les épîtres qu'on lui attribue, sentent l'école des sophistes.

La réputation des Grecs avoit attiré Toxaris dans Athènes. Il quitta ses parens, sa femme & ses enfans, pour venir considérer de près des hommes dont il avoit entendu tant de merveilles. Il s'attacha à Solon, qui ne lui refusa point ses conseils. Ce législateur trouva même dans cet homme tant de droiture & de candeur, qu'il ne put lui refuser une amitié forte & tendre. Toxaris ne retourna point en Scythie; il eut en Grece la réputation de grand médecin. Dans le tems de la peste, il apparut en songe à une femme à qui il révéla que le fléau cesseroit, si on repandoit du vin dans les carrefours; on le fit, & la peste cessa. On sacrifioit tous les ans, en mémoire de cet événement, un cheval blanc sur son tombeau, où quelques malades de la fièvre obtinrent leur guérison.

Mais personne n'eut autant de célébrité & d'autorité chez les *Scythes*, que le gete Zamolxis. Il fut le fondateur de la philosophie parmi eux. Il y accrédita la transmigration des ames, système qu'il avoit appris de Pythagore, ou Pythagore de lui; il s'en servit pour accroître leur valeur, par le sentiment de l'immortalité. Les Thraces & tous les barbares l'inspiroient à leurs enfans dès la première jeunesse. Les Gètes à qui il avoit donné des lois, le placèrent au rang des dieux. On lui institua des sacrifices bien étranges. A certains jours solennels on prenoit des hommes, on les précipitoit, & d'autres les recevoient en tombant sur la pointe de leurs javelots: voilà ce qu'ils appelloient *envoyer à Zamolxis*.

Il suit de ce que nous savons d'Anacharsis, de Toxaris & de Zamolxis, que ces hommes furent moins des philosophes que des législateurs.

Il ne faut pas porter le même jugement de Dicéneus; celui-ci joignit à l'art de gouverner, la connoissance de l'Astronomie, de la Morale & de la Physique. Il fut contemporain du roi Bérébeste qui vivoit en même tems que Sylla & Jules-César.

Les *Scythes*, les Gètes & les Thraces furent instruits autant que peuvent l'être des peuples qui vivent toujours en armes.

SCYTHIACA REGIO, (*Géogr. anc.*) contrée de l'Egypte. Ptolomée, *lib. IV. c. v.* lui donne une seule ville qu'il nomme *Schiatis*. (*D. J.*)

SCYTHICUS SINUS, (*Géogr. anc.*) golfe de la mer Caspienne, dont Plin, *lib. VI. c. xliij.* & Pomponius Mela, *lib. III. c. v.* font mention. (*D. J.*)

SCYTHIE, (*Géog. anc.*) *Scythia*; on entend communément par ce mot un grand pays de l'Asie, commençant au Bosphore cimmérien, aux Palus Méotides & au fleuve Tanaïs, & qui s'étendoit entre l'Océan septentrional, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, le fleuve Jaxartes & les montagnes des Indes, jusqu'à l'extrémité de l'Orient, & jusqu'au pays des Seres qui s'y trouvent même quelquefois renfermés.

Dé cette façon, les bornes de la *Scythie* n'étoient pas toutes bien déterminées, ni bien connues; car du côté du nord, on l'étendoit jusqu'à l'Océan septentrional, ou jusqu'aux terres qui pouvoient être de ce côté-là, & qu'on ne connoissoit pas; & du côté de l'Orient, si on prenoit les Seres pour un peuple scythe, il n'y avoit point d'autres bornes, selon Ptolomée, que des terres inconnues.

Ce pays, qui étoit d'une longueur immense, est partagé par Ptolomée en trois parties, dont l'une qui s'étendoit depuis les Palus Méotides & l'embouchure du Tanaïs, jusqu'à une partie de la mer Caspienne, & jusqu'au fleuve Rha, aujourd'hui le *Volga*, est appelée *Sarmatie Asiatique*. Une autre partie qui prenoit depuis la Sarmatie Asiatique jusqu'aux sommets du mont Imaïs, se nommoit *Scythie en-deçà de l'Imaïs*; & la troisième à laquelle on joignoit la Sérique, avoit le nom de *Scythie au-delà de l'Imaïs*. Nous parlerons de ces deux dernières.

Ptolomée, *lib. VI. c. xiv.* termine la *Scythie en-deçà de l'Imaïs* du côté du couchant, par la Sarmatie Asiatique, à l'Orient par le mont Imaïs; au nord par des terres inconnues; au midi & en partie à l'Orient, par le pays des Saces, par la Sogdiane & par la Margiane. Les montagnes les plus considérables de cette contrée, selon le même géographe, sont les monts Alains, les monts Rhymmiques, le mont Noroffus, les monts Aspisiens, les monts Tapurins, les monts Syébes & les monts Anaréens. Il nomme ensuite ses peuples.

La *Scythie au-delà de l'Imaïs*, est bornée par Ptolomée, *lib. VI. c. xv.* du côté de l'occident par la *Scythie* intérieure, & par le pays des Saces, au nord par des terres inconnues, à l'Orient par la Sérique, & au midi par l'Inde au-delà du Gange. Il met dans cette contrée une partie des monts Auxaciens, une partie des monts Cassiens, une partie des monts Emodores. Enfin il nomme les peuples de cette région.

Les Poètes ont confondu dans leurs écrits, la *Scythie* Européenne & la *Scythie* Asiatique, & en général, sans entrer dans aucune distinction, il nous ont peint la *Scythie* comme un pays affreux. Virgile dit en en parlant dans ses *Géorgiques*, *livre III. vers 352.*

Neque ulla

*Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes:
Sed jacet aggeribus niveis informis, & alto
Terra gelu latè, septemque assurgit in ulnas:
Semper hyems, semper spirantes frigora cauri, &c.*

Avant que les Romains eussent pénétré dans la Germanie, ils croyoient que le froid étoit même insupportable dans cette contrée. Il n'est donc pas étonnant que dans la *Scythie*, selon Virgile, sur les bords du Palus Méotide, & même à l'embouchure du Danube, & dans la Thrace où est le mont Rhodope, l'herbe ne croisse pas dans les prairies; que les arbres y soient sans feuilles; que la terre tristement couverte de neige, gémisse sous sept coudées de glace; enfin qu'il y règne un hiver éternel, &c.

D'ailleurs les suppositions hyperboliques sont favorables à la Poésie; c'est au géographe à les détruire, quand il s'agit de la connoissance des pays; c'est au philosophe à combattre les erreurs populaires qui regardent la Physique; mais c'est au poète à les adopter, quand elles lui fournissent des images.

Abaris dont Hérodote, Diodore, Suidas, Eusebe & d'autres auteurs ont tant parlé, étoit de *Scythie*; mais on ignore de quelle partie de la *Scythie*. Rien n'est plus fabuleux que la vie de ce prêtre d'Apollon l'hyperboréen, dont il avoit reçu, dit-on, l'esprit de divination. Il fit de longs voyages à Athènes, à Lacédémone; parloit très-bien grec, & fut un de ces barbares dont la Grece admira le génie. Il se mêloit de divination, & parcouroit les pays en rendant des oracles, & faisant accroire aux simples qu'il savoit prédire l'avenir. L'on peut dire qu'il a servi d'exemple à ceux qui depuis ont trompé le monde sous le nom de *prophetes*. Il avoit composé quelques ouvrages dont on nous a conservé les noms; savoir, l'*arrivée d'Apollon chez les Hyperboréens*, en vers; les *noces du fleuve Hébrus*; un livre de la *génération des dieux*; un *recueil d'oracles*, & un autre d'*expiations*. On ignore cependant le tems où a vécu cet homme singulier. La plus commune opinion est qu'il fut contemporain de Cræsus & de Phalaris; c'est-à-dire qu'il auroit vécu vers la cinquante-quatrième olympiade, environ 560 ans avant J. C. Jamblique a écrit qu'il fut disciple de Pythagore; mais il ne faut pas faire beaucoup de foi sur son récit. (*D. J.*)

SCYTHOPOLIS, (*Géog. anc.*) ville de la Palestine, autrement nommée *Nysa* & *Bethsan*; car elle a porté ces trois noms. Elle étoit située sur le penchant d'une montagne au bord d'une petite rivière qui tombe dans le Jourdain, à quinze milles (cinq lieues) de Tibériade, à quatre lieues du lac de Tibériade, & à dix-huit lieues de Jérusalem.

La ville placée avantageusement à une demi-lieue du Jourdain, avoit une partie de ses terres au-delà du fleuve dans la Pérée: elle étoit à l'un des côtés de cette grande plaine, *μεγα πιδιον* de la vallée *Αβλων*, qui s'étend des deux côtés du Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte, dans une longueur de plus de vingt lieues, & sur la largeur de cinq lieues (cent vingt stades). Cette plaine, selon Joseph, étoit mal-saine pendant l'été, étoit brûlée par l'ardeur du soleil.

Scythopolis, appelée *Beïsan* aujourd'hui par les Arabes, est depuis long-tems sous la domination des mahométans. Le géographe turc décrivait ainsi dans le siècle dernier l'état de Beïsan; c'est un bourg sans murailles, situé dans le pays d'Erden (du Jourdain), dont la capitale est aujourd'hui Nabolus (Néapolis). Ce bourg est proche de Dginim, à une demi-journée de Ledgioun, & au midi de Tabariah. Son territoire est arrosé de rivières & de fontaines, il a des jardins, & abonde en dattes ou ris, & en cannes de sucre.

Il est fait mention de *Scythopolis* dans le *II. liv.* des Macchabées, *ch. xij. v. 29. 30. 31.* & dans Joseph, en une infinité d'endroits. Les Scythes y consacrèrent un temple à Diane scythique, comme dit Hégésippe, *liv. III. c. ix.* Cette ville, située dans la Galilée, avoit fait partie du royaume de Samarie; mais il y avoit déjà 106 ans que ce royaume ne subsistoit plus, & qu'il avoit été détruit par Salmanasar, l'un des prédécesseurs de Cilinadan. Ainsi les Scythes s'étoient emparés de cette ville sur Ciniladan, & l'appellèrent de leur nom.

SCZEBRECZIN, (*Géog. mod.*) les François trop habitués à estropier les mots géographiques, écrivent *Chebrechin*; c'est ainsi que fait M. de Beaujeu dans ses mémoires: ville de Pologne, dans le Palatinat de Russie, & de la dépendance de Zamoschi, à 3 lieues de Tourobin, sur une pente de colline; elle est arrosée par la petite rivière de Wiepers, qui va se jeter à travers le Palatinat de Lublin, dans le Bog. Son commerce consiste en miel & en cire. *Long. 41. 26. lat. 50. 35.* (*D. J.*)

SDILES, (*Géog. mod.*) en latin *Sdili*; on appelle ainsi deux petites îles de Grece, dans l'Archipel. La moindre est nommée la petite *Sdile*, & n'a que six milles de tour; la grande est fort célèbre pour être l'ancienne Délos. Elle n'a cependant que dix milles de circuit, avec un port; mais on y voit encore des vestiges du temple d'Apollon, d'un amphithéâtre, & des restes de colonnes de marbre. Les deux *Sdiles* sont désertes depuis deux siècles. Elles sont situées à 40 milles à l'est de la côte de Negrepoint, à 12 au sud de Tine, & à 6 à l'ouest de Mycone. *Long.* 43°. 21. *lat.* 37. 19. (*D. J.*)

S E

SEAH ou SATUM, f. m. mesure hébraïque, qui étoit le tiers du bath, & par conséquent de la capacité de 478 pouces cubes $\frac{158386}{79969}$ ou de neuf pintes, chopine, demiseptier, un poisson, quatre pouces; & cette fraction de pouce $\frac{158386}{724969}$ mesure de Paris, suivant l'évaluation qu'en donne dom Calmet à la tête de son *Diction. de la bible*.

SÉANCE, f. f. (*Gram.*) action de celui qui s'affie; place où l'on permet de s'asseoir; droit d'occuper une place & d'assister à quelqu'assemblée; lieu & tems de l'assemblée des compagnies; vacations de juges, de commissaires, d'huissiers, d'experts, &c. On dit donc, nous lui avons accordé *séance* parmi nous; les ducs & pairs ont droit de *séance* à la grand'chambre, & ils entendent mal leur intérêt & celui de la nation de n'en pas user plus souvent; des *séances* qui ont duré six mois ont épuisé la succession, ruiné les créanciers & les mineurs, absorbé tout ce qu'il y avoit & au-delà, & n'ont pas fini les affaires; on leur accorde tant par *séance*; nous avons fait une longue *séance*; je n'aime pas ces corvées-là ni de table, ni de jeu, je suis excédé à la fin de ces *séances*, &c.

SÉANCE, (*Hist. du parlement de Paris.*) ce terme se dit des veilles des quatre grandes fêtes de l'année, esquels jours le parlement va à la conciergerie, & aux autres prisons, pour vider les demandes en liberté. *Trévoux.* (*D. J.*)

SEANT, adj. (*Gram.*) c'est la même chose que *tenant-séance* ou *assistance*. Le roi *séant* à son lit de justice; les grands jours sont *séants* à Poitiers; les états de Bourgogne *séants*; dans un tems où le pape étoit *séant* à Avignon.

Séant se prend très-diversement; il est synonyme à *décent*, *convenable*. Il n'est pas *séant* d'accepter quelque chose pour un service rendu, à moins de plusieurs circonstances: premierement, il ne faut pas demander une injustice, parce qu'il ne faut jamais être injuste; secondement, il faut avoir assez de crédit auprès de celui qu'on sollicite, pour n'être pas un imposteur, parce qu'il ne faut point ajouter l'effronterie à l'impertinence; il ne faut pas extorquer de celui qu'on protège le prix de sa protection, & une marque de reconnaissance qui l'écraseroit, parce qu'il faut avoir de l'humanité; il ne faut pas soi-même être opulent, car alors ce seroit une rapacité insupportable. Sans ces conditions, la chose devient ou mauvaise ou peu *séante*.

SEATON, (*Géogr. mod.*) lieu d'Angleterre en Devon-Shire, sur la côte orientale de cette province. M. Gale croit que *Seaton* est le Moridunum de l'itinéraire d'Antonin, & tout semble confirmer cette conjecture. (*D. J.*)

SEAU, f. m. en terme de *Boissellier*; ustensile de ménage; c'est un vaisseau fait de bois appelé *merin*, relié de cercle de fer ordinairement, & servant à puiser de l'eau, & à la conserver quelquefois dans les maisons.

Tome XIV.

SEAU DE NOTRE DAME, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *tamnus*, genre de plante à fleurs monopétales campaniformes, ouvertes & profondément découpées. Les unes sont stériles & n'ont point d'embryons; les autres sont soutenues par un embryon & deviennent dans la suite une baie ordinairement ovoïde & couverte d'une sorte de coëffe membraneuse. Cette baie renferme des semences arrondies; ajoutez aux caractères de ce genre que ses espèces n'ont point de mains. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

SEAU DE SALOMON, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *polygonatum*; genre de plante à fleur monopétale campaniforme, tubulée, qui n'a point de calice, & qui est profondément découpée. Le pistil sort du fond de cette fleur, & devient dans la suite un fruit mou & ordinairement rond, qui renferme des semences le plus souvent arrondies. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

SEAVEN'S-HALL, (*Géogr. mod.*) lieu d'Angleterre, près de la muraille de Severe & de la Tyne, à l'orient de Chester *in the Wall*, mais de l'autre côté de la muraille. On croit que le nom de *seavens-Hall*, vient de celui d'une aile de cavalerie romaine, qui étoit là en quartier, dans une place nommée *Hunnum*. On y a trouvé du moins quelques inscriptions où il est fait mention de cette aile. (*D. J.*)

SEAUX, (*Géogr. mod.*) bourg de l'île de France, à deux lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans, renommé par son château, qui a servi de lieu de plaisance à M. Colbert, qui l'avoit fait bâtir. Ensuite cette belle maison a appartenu à M. le Duc & à Madame la duchesse du Maine. Nos poètes en ont chanté les agréments. L'autel de la chapelle a deux statues de marbre sculptées par Girardon, & qui représentent le baptême de J. C. On voit dans la galerie quelques tableaux de Vander-Meulen. L'on remarque aussi dans le jardin deux statues de bronze estimées; l'une est le gladiateur & l'autre Diane. Cette dernière avoit été donnée à M. Servien par Christine, reine de Suède. Mais c'est sur-tout l'Hercule gaulois du Puget qu'il faut y voir. (*D. J.*)

SÉBACÉES, en Anatomie, sont des glandes situées sous la peau.

La cire des oreilles, la chassie & le suif sous-cutané est séparé par des glandes de divers genres. On voit à l'œil nud sur la peau l'orifice de plusieurs glandes *sébacées*, & ces orifices ne répondent pas à des conduits fort longs, tels sont ceux des oreilles, des nymphes, de la fosse naviculaire, du prépuce, de la verge, du clitoris, de l'aréole des mamelles. Ces glandes diffèrent à peine des cryptes, si ce n'est par le fluide qu'elles en séparent. Voyez **OREILLE**, **NIMPHE**, **VERGE**, &c.

D'autres glandes *sébacées* ont un conduit excréteur de quelque longueur; telles sont presque toutes les glandes cutanées, & celles qui étant dans le tissu cellulaire ont nécessairement un conduit qui perce la peau. On les remarque sur-tout dans la face; en effet, l'espèce de petit ver qu'on en exprime assez souvent, détermine d'un côté la longueur du conduit, & fait voir d'ailleurs par sa grandeur qu'il y a un follicule au-dessous de ce conduit.

Enfin d'autres glandes *sébacées* sont de ce genre de glandes dans lesquelles plusieurs cryptes répondent par leurs petits conduits excrétoires. C'est ainsi qu'on observe ça & là dans la face des grands pores qui sont communs à plusieurs cryptes. Ceci a lieu dans les glandes *sébacées* des paupières. Haller, *Physiol.* Voyez **CRYPTTE**.

SÉBACÉE, humeur, (*Physiolog.*) l'humeur *sébacée* est une matière onctueuse qui se filtre par les glandes *sébacées*, & qui est déposée dans de petites follicules, où elle acquiert une certaine consistance. L'usage est de défendre la peau de l'action des fels qui se trou-

P P P P

vent dans la matière de la sueur, & dans celle de la transpiration, de rendre la peau du visage lisse, polie, & d'empêcher l'excoriation des parties qui sont obligées de se frotter; c'est pourquoi il se trouve beaucoup de glandes *sébacées* dans les endroits sujets au frottement, tels que les jointures, le scrotum, les aînes, &c.

L'humeur *sébacée* en se desséchant forme les petites écailles que sont la crasse de la tête & de tout le corps. Lorsque cette humeur est retenue dans la follicule, ou dans la glande, elle forme les tubercules ou petites tumeurs qui naissent sur la peau, & qu'on appelle *taupes* à la tête, & *tannes* au visage. Voyez Tanne.

Celle qui sort du conduit auditif externe de l'oreille s'appelle *cerumen*, ou *cire*. Elle est jaune & amère; elle décrépète, & s'enflamme sur le feu; si elle s'amasse & s'endurcit dans le conduit, elle peut causer la surdité.

Les glandes méibomiennes filtrent une matière *sébacée*, dont l'usage est de s'opposer à la chute des larmes sur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire passer par les points lacrimaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle forme ce qu'on appelle la chassie des yeux. La Faye. (D. J.)

SÉBANICOU, f. m. terme de relation; espèce de vin préparé en Ethiopie avec un fruit appelé *sébanicou*; le vin & le fruit portent le même nom.

SÉBASTE, (Géographie ancienne.) ville de la Palestine, dans la Samaritide. Hérodote augmenta & embellit la ville de Samarie, & lui donna le nom de *Sébeste* ou d'*Augusta*, en l'honneur de l'empereur Auguste, le nom de *Sébeste* voulant dire *Auguste* en grec.

2°. *Sébeste*, ville & île de la Sicile propre, selon Ptolomée, l. V. c. viij. qui la marque après le promontoire de Coryens. Cette ville n'est autre chose que celle d'Eleusa, dont Archélaüs, comme nous l'apprend Strabon, l. XIV. p. 671. fit sa résidence, lorsqu'Auguste lui eut donné la Cilicie.

3°. *Sébeste*, ville de l'Asie mineure, dans la Galatie. On voit dans une ancienne inscription rapportée par Gruter, p. 427. n°. 8. que cette ville de *Sébeste*, étoit le pays des Tectosages.

4°. *Sébeste* est aussi le nom d'une ville du Pont, sur le penchant du mont Paryadrès. C'étoit originairement un lieu bien peuplé, où Mithridate avoit bâti un palais. Pompée en fit une ville qu'il nomma *Diopolis*, & la reine Pythodoris qui l'augmenta, l'appella *Sébeste*, & y établit sa résidence. C'est de cette ville dont il est parlé dans les martyrologes.

5°. *Sébeste* est enfin un siège épiscopal de l'Asie mineure où naquit, au commencement du v. siècle, Atticus, patriarche de Constantinople. Les anciens parlent fort diversement de son savoir, & le grand nombre s'accorde à lui donner plus de naturel que d'étude; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'étoit pas superstitieux, & qu'il prit soin d'étouffer en particulier la superstition, qui consiste dans l'adoration des morts.

Sa charité s'étendoit également aux hérétiques comme aux catholiques. Il écrivit à Calliopius: « J'ai appris qu'il y a dans votre ville un grand nombre de personnes qui ont besoin du secours des gens de bien: recevez ces trois cens pièces d'or, pour les distribuer selon votre prudence, à ceux qui sont dans la nécessité. Je ne doute point que vous ne choisissiez les honnêtes gens que la honte empêche de demander, plutôt que ceux qui ne demandent que pour se nourrir dans l'oisiveté. La seule chose que je vous recommande, c'est que vous n'ayez point d'égard à la différence de religion, je veux dire, que vous nourrissiez ceux qui ont besoin, sans considérer s'ils sont de notre sentiment ou non. » Socrate, *hist. eccléf.* l. VII. c. xxv.

Il m'importe peu de savoir à présent, si le patriarche Atticus étoit savant: des que je vois en lui des sentimens si nobles, si judicieux, & si dignes d'un chrétien, je m'embarrasse peu de sa science. Il mourut en 425, dans la dix-neuvième année de son patriarchat. (D. J.)

SEBASTIA, (Géog. anc.) ville du Pont polémoniaque: Ptolomée, l. V. c. vj. la marque dans les terres. Elle est mise dans la Colopene par Plin, l. VI. c. iij. (D. J.)

SÉBASTIEN, SAINT, (Géog. mod.) ville d'Espagne, dans la province de Guipuscoa, au pié d'une montagne qui lui sert de digue. Elle a un port sur l'Océan, à l'embouchure de la petite rivière Guruméa, appelée par les anciens *Menanum*.

Cette ville est à 18 lieues au levant de Bilbao, & à 84 de Madrid; sa grandeur est médiocre, mais les rues en sont larges, longues, droites, & bien pavées; les dehors en sont agréables: on y a d'un côté la vue de la mer, & de l'autre on voit en éloignement les Pyrénées au bout d'une campagne sablonneuse.

Sur le haut de la montagne est une citadelle qui commande la ville, avec une garnison qu'on y tient. Le port est un bassin formé par l'Océan, & agrandi par l'art: les bâtimens y sont généralement en sûreté au pié de la montagne, qui les couvre; cependant les vaisseaux de guerre du roi d'Espagne sont à un autre port situé à un quart de lieue de la ville, tirant vers Fontarabie.

Saint-Sébastien est peuplé, & fait un grand commerce de fer, d'excellent acier, & des laines de la Castille vieille. D'ailleurs le séjour de cette ville est gracieux; c'est un pays de bonne chère. Le poisson & les fruits y sont admirables. La ville est sous la dépendance de l'archevêque de Burgos. Long. 15. 35. latit. 43. 24. (D. J.)

SÉBASTIEN, saint, (Géog. mod.) ville de l'Amérique méridionale, au Brésil, dans la capitainerie de Rio-Janéiro, sur la côte occidentale du golfe formé par cette rivière, dans une plaine entourée de montagnes. Corréa, célèbre capitaine du xv. siècle, fonda cette ville, que son petit-fils augmenta & embellit dans le siècle suivant. Les Jésuites & les Bénédictins y ont des palais: c'est le siège d'un évêque suffragant de Saint-Salvador, & la résidence du gouverneur de la province. Le commerce consiste principalement en coton, & bois du Brésil. Latit. méridion. 23. 46. (D. J.)

SÉBASTIONIQUE, f. m. (Art numismat.) Ce mot se trouve dans une inscription que rapportent Fabret, *inscr. c. j. p. 112.* & Spon, dans ses recherches. Gadius avoit tiré cette inscription de dessus une urne de marbre. C'est l'épithète d'une chanteuse monodiaire nommée *Heria Thisbé*, fille ou femme de Claudius Glaphyrus, *choraulæ*, *actiônica* & *sébastionica*, c'est-à-dire, joueur de flûte actionique & sébastionique. Ces deux mots signifient un vainqueur aux jeux acti-ques, & aux jeux augustaux. Cela nous marque donc que T. Claudius Glaphyrus avoit remporté le prix à ces deux jeux. (D. J.)

SÉBASTOCRATOR, f. m. (Emp. de Constantin.) M. Fleury emploie ce mot dans son *hist. ecclésiastique*, tome XVIII. C'étoit le nom d'une dignité à la cour des empereurs de Constantinople. Le *sébastocrator* étoit inférieur au despote, mais c'étoit une charge de faveur que l'empereur ne donnoit qu'à des favoris; ils portoient des ornemens & des vêtemens particuliers, pour marque de leur dignité. (D. J.)

SÉBASTOPOLIS, (Géog. anc.) nom de trois différentes villes d'Asie. 1°. ville de l'Asie mineure dans l'Æolide, dont le véritable nom étoit *Myrina*, comme le dit Plin, l. V. c. xxx. 2°. ville de l'Asie mineure, dans le Pont cappadozien, selon Ptolomée,

l. V. c. vj. ou dans la Colopène cappadocienne, suivant Pline, *l. VI. c. iij. 3°.* ville d'Asie, dans la Colchide; cette ville auparavant nommée *Dioscuriade*, étoit le port le plus célèbre de la Colchide, & celui d'un des plus grands commerces qui se firent du tems des Romains. Là se rendoient des marchands de presque toutes les nations. Pline assure que l'on y voyoit des négocians de trois cens langues différentes, qui trafiquoient ensemble sans s'entendre les uns les autres. (*D. J.*)

SÉBAT, *s. m.* (*Calend. des Hébreux.*) cinquième mois de l'année civile des Hébreux, & le onzième de l'année ecclésiastique, qui répond à une partie de notre mois de Janvier, & à une partie de Février. Les Juifs commençoient par ce mois à compter les années des arbres qu'ils plantoient. Le dix de ce mois étoit un jour de deuil, pour la mort des anciens qui avoient succédé à Josué; le vingt-troisième ils célébroient la mémoire de la résolution qu'ils prirent de venger l'outrage fait à la femme du lévite; & le trentième ils pleuroient la mort de Simon Macchabée, tué par Ptolomée son gendre. (*D. J.*)

SEBAUDUNUM, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonnoise. Elle est donnée aux Castellani par Ptolomée, *l. II. c. vj.* (*D. J.*)

SÉBENICO, (*Géog. mod.*) ville de l'état de Venise, dans la Dalmatie, capitale du comté de même nom, près de l'embouchure de la Cherca, dans le golfe de Venise, à seize lieues au nord-ouest de Spalatro, dont son évêché érigé par Boniface VIII. est suffragant. Les Vénitiens, à qui elle appartient, l'ont fortifiée. Le port formé par l'embouchure de la rivière Cherca, est fort grand. *Longit. 34. 16. latit. 44. 10.*

Le Schiavone (André) né dans cette ville en 1522, mort à Venise en 1582, apprit la Peinture pour subsister, ce qui ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect, mais son coloris est charmant. Sa touche est facile, agréable, & spirituelle. L'Aretin étoit son ami, & lui fournit des idées ingénieuses pour ses tableaux: de-là vient qu'on en a gravé plusieurs. (*D. J.*)

SÉBÉNICO, *San Nicolo di*, (*Géogr. mod.*) île du golfe de Venise, sur la côte de la Dalmatie, au comté de même nom; c'est la plus considérable de ce comté: on l'a joint à la terre ferme par le moyen de l'art, & elle a tiré son nom du fort Saint-Nicolas. (*D. J.*)

SÉBENNYTE, *NOME*, (*Géog. anc.*) *Sebennytis-nomus*; nome d'Egypte entre les bras du Nil, appelé *Phermuthiaque* & *Athibitique*, près de leurs embouchures. Hérodote, *l. II. c. clxvj.* & Pline, *l. V. c. jx.* ne connoissent qu'un nome-Sébennyte; mais Ptolomée, *l. IV. c. v.* le divise en inférieur & en supérieur, dont le premier avoit la ville *Pachnamunis* pour capitale, & le second la ville de *Sebennytus*; qui donnoit le nom aux deux nomes, à une des embouchures du Nil, *Sebennyticum osium*, à un des bras de ce fleuve, & à un lac. (*D. J.*)

SEBENNYTUS, (*Géog. anc.*) ville d'Egypte dans le Delta, métropole du nome Sébennyte supérieur. Cette ville étoit dans le v. siècle un évêché de la seconde Egypte; c'est à-présent un bourg sur les bouches du Nil, où se paye la douane de ce qui va au grand Caire. (*D. J.*)

SEBERO, *LE*, (*Géog. mod.*) rivière d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre de Labour. Elle prend sa source à six milles du mont Vésuve, au lieu appelé *Cançellaro*, & entre en partie dans les aqueducs de Naples. Ces aqueducs, pour le dire en passant, sont un ouvrage digne de la magnificence des anciens Romains; ils ont en-dedans des galeries, & d'espace en espace des regards par lesquels on peut ôter les immondices: de plus, ils vont en serpentant, afin que l'eau étant agitée, en soit meilleure. C'est

Tome XIV.

par ces aqueducs que le roi Alphonse I. se rendit maître de Naples en 1442. (*D. J.*)

SEBÉSION, *s. f.* (*Inscript. antiq.*) Ce terme d'inscription seul ou joint à un autre, est un des plus difficiles à entendre. On n'a pas été plus heureux à expliquer ces deux mots, *nama sebesio*, qu'on a trouvé dans le dernier siècle sur un marbre antique: tous les gens de l'art paroissent y avoir échoué.

Il faut savoir que parmi les figures de *Mithra*, ancien dieu des Perses, dont le culte fut porté à Rome du tems de la guerre des pirates, il y en a une sur laquelle outre l'inscription ordinaire *deo soli invicto Mithra*, on lit ces mots barbares, *nama sebesio*, qui ont mis à la torture les antiquaires. Leurs conjectures ayant paru peu satisfaisantes, M. le marquis Maffei en a proposé une nouvelle à l'académie des Inscriptions en l'année 1736. L'action de ce bas-relief fait voir le sacrifice d'un taureau.

Il observe que l'on a placé ces mots sous le sang qui coule en abondance & avec impétuosité de la blessure faite au col du taureau. *Νάμα σεβήσιον*, en bon grec, signifie, dit M. le marquis Maffei, *source auguste, liqueur vénérable, fluide sacré*. Or on ne pouvoit rien mettre ici de plus propre ni de plus convenable.

On pourroit objecter au sujet de cette explication, que la dernière lettre manque dans le mot *sebesion*; mais on répond que c'est parce qu'il n'y avoit plus de place entre l'extrémité du col & le couteau.

L'on pourroit opposer encore qu'à la vérité *νάμα* est usité pour signifier une *liqueur* qui coule; mais qu'il n'en est pas de même de *σεβήσιον*, qu'on ne trouve point dans les lexiques. A cela M. Maffei répond que nul dictionnaire, de quelque langue que ce soit, ne comprend toutes les inflexions qu'on peut former & tirer des verbes. Sur les marbres antiques on trouve des verbaux qui ne paroissent point dans les livres; & on feroit une longue liste de mots grecs & latins qui se lisent dans les inscriptions, & qui manquent dans les auteurs. Sans doute, mais ce n'est point par des possibles, c'est par des faits qu'on appuie les explications qu'on donne des marbres antiques. M. Maffei n'en cite aucun pour appuyer la sienne; & quand une lettre lui manque, il s'en tire par une gentillesse d'esprit. (*D. J.*)

SEBES-KEREZ, (*Géog. mod.*) rivière de la basse Hongrie: elle a sa source dans la Transylvanie, au comté de Clausembourg, près du château de Sebès, qui a sans doute occasionné son nom. Cette rivière se partage en trois bras; & le troisième après avoir arrosé le grand Varadin, se joint aux deux autres. (*D. J.*)

SÉBESTE, ou **SEBEN**, ou **CEBEN**, (*Géogr. mod.*) & plus communément *Hermanstad*, ville de Transylvanie, au comté du même nom, dont elle est le chef-lieu, mais un misérable chef-lieu sans défense & sans murailles. *Long. 41. 14. latit. 46. 24.* (*D. J.*)

SÉBESTES, *s. m. pl.* (*Hist. des drog. exot.*) fruits étrangers nommés *makeita*, par les Arabes; *μύξα*, par Eginette; *μύξαρια* par Étius, nos Médecins leur ont conservé ces deux noms grecs dans leurs ordonnances.

Ce sont des fruits semblables à de petites prunes noirâtres, faits en forme de poire, pointus à leur sommet, ridés, à demi desséchés; ils sont appuyés sur un calice, lequel cède facilement; il est comme un vase concave, presque de couleur cendrée, enveloppé d'une peau mince, membraneuse; & noirâtre.

Les *sebestes* sont composés d'une pulpe brune, visqueuse, douce au goût, fort adhérente à un petit noyau.

Dioscoride & Galien n'ont rien dit des *sebestes*; on ne fait si ce sont les mêmes fruits qu'Athénée appelle *σαμάρμυξ*; mais l'on fait du moins certainement

P P p p i j

que les nouveaux Grecs en ont souvent fait mention.

L'arbre qui porte les *sebestes* est nommé *sebestena domestica*, par C. B. P. 446. *Miaa*, sive *sebesten* par J. B. 1. 197. *sebesten domestica*, par P. Alp. 30. *Vidimaram*, Hort. malab. v. iv. 77. *Frunus malabrica*, fructu racemoso, calice excepto. Raii, hist. 1563.

Cet arbre a un gros tronc, médiocrement haut; son écorce est raboteuse & blanchâtre; ses branches sont touffues & recourbées vers la terre. Ses feuilles naissent alternativement sur les petits rameaux; elles sont arrondies, fermes, larges d'environ trois pouces, inégalement dentelées à leur bord supérieur, quelquefois échancrées, d'un verd-gai, lisses & luisantes en-dessus, parsemées de petites nervures en-dessous, portées sur une queue d'un pouce de longueur, laquelle s'unit aux petits rameaux par une espèce de nœud si foible, qu'on en sépare aisément la feuille.

Les fleurs, selon le témoignage d'Augustin Lippi, dans ses lettres, sont nombreuses, ramassées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers, formées inférieurement en tuyau, & comme en manière d'entonnoir, semblables pour la grandeur & pour la figure à celle du styrax, excepté que les découpures se recourbent beaucoup en-dehors.

Le calice est d'une seule feuille légèrement découpé, il en sort un pistil attaché à la partie postérieure de la fleur en manière de clou, lequel se change en un fruit ovoïde ou pyriforme, pointu à son sommet, & de la grosseur d'une olive. Sa partie inférieure est recouverte par le calice qui est de couleur grise. Ce fruit est lisse, charnu, mol à demi, transparent, d'abord verd, ensuite noirâtre, plein d'un suc visqueux, doux, fortement attaché à un noyau oblong, tantôt applati comme un noyau de prune, tantôt relevé par trois côtés; quelquefois il contient une unique amande, d'autres fois il en renferme deux dans une seule ou dans deux loges séparées; ces amandes sont triangulaires, oblongues, blanches & douces. L'arbre des *sebestes* croît en Égypte & en Orient.

On parle encore d'une autre espèce de *sebestier* nommé *sebestena sylvestris* dans C. B. P. ses feuilles sont plus petites que celles du précédent; ses fruits sont aussi plus petits & moins agréables.

Les *sebestes* sont composées de parties huileuses, salines, acides & terrestres, si intimement unies entr'elles, qu'il en résulte un mixte doux & glutineux, plus tenace que dans les jujubes, & plus empreint de sel alkali, soit volatil, soit fixe; c'est de ce sel que dépend la vertu d'atténuer & de résoudre qui se trouve dans les *sebestes*. On les emploie fréquemment contre la toux, qui vient de l'acrimonie d'une pituite tenue & salée, dans l'enrouement & autres maladies qui procèdent de la même cause; on les joint utilement avec les jujubes, dans les tisanes & décoctions pectorales. Leur pulpe pilée & broyée dans de l'eau, sert dans le pays à faire une excellente glue; cette eau en acquiert une qualité extrêmement visqueuse. (D. J.)

SEBETUS ou *SEBETHIS*, (Géog. anc.) fleuve d'Italie, dans la Campanie; qui arrosoit la ville de Naples & l'ancienne Parthenope. *Vibius Sequester* parle de ce fleuve en ces termes: *Sebethos Neapolis in Campaniâ*. Columelle dit, liv. X. v. 134.

Doctaque Parthenope Sebethide roscida lymphe.
& Stace, l. I. *sil. carm.* 2. v. 263.

Pulchra tumeat Sebethos alumna.

Virgile, *Æneid.* 7. v. 734. a feint qu'une nymphe

de même nom présidoit à ce fleuve.

Fertur

Quem generasse telon Sebethide nymphâ.

(D. J.)

SEBILLE, f. f. (*Ustens. d'artisans.*) vaisseau de bois fait en rond & en forme de jatte, tourné au tour, & tout d'une pièce. Outre les usages qu'ont les *sebilles* parmi les Boulangers qui y tournent leur pain, avant que de les mettre au four, & les vendangeurs qui s'en servent pour entonner le vin qui coule du pressoir, on s'en sert dans quelques manufactures, & parmi plusieurs ouvriers des arts & métiers. (D. J.)

SEBILLE, (*Docimast.*) longue gondole dans laquelle on nettoie au moyen de l'eau qu'on y agite, les mines de tout ce qu'elles contiennent d'inutile. La surface concave de ce vaisseau doit être très-polie. Il peut être fait indifféremment de bois ou de terre. On peut lui substituer tout autre vaisseau de médiocre capacité, pourvu toutefois que sa concavité se termine presque insensiblement vers l'un de ses bords. (D. J.)

SEBILLE, (*Manufac. de glaces.*) les ouvriers qui mettent les glaces au teint, se servent de diverses sortes de *sebilles*; les unes très-grandes, & au moins d'un pié ou dix-huit pouces de diamètre; les autres petites & légères, qui n'ont que quatre ou cinq pouces, ce sont proprement des *sebilles* à main; c'est dans les grandes que l'on conserve le vif-argent, ou qu'on le reçoit, lorsqu'il s'écoule de dessous la glace qu'on a mise au teint. Les *sebilles* à main servent à puiser le vif-argent dans les grandes *sebilles*, pour en charger la feuille d'étain quand elle est avivée. (D. J.)

SEBINUS LACUS, (Géog. anc.) lac d'Italie, aux confins de la Gaule-transpadane. Les *Cenomani* habitoient depuis ce lac jusqu'au Pô. Plin., liv. III. c. xix. dit que l'Ollius sortoit de ce lac: il auroit pû dire qu'il n'en sortoit qu'après y être entré; car il n'y prenoit pas sa source. Dans un autre endroit, l. II. ch. ciiij. le même auteur nomme ce lac *Sevinus*. Ces deux orthographes peuvent se soutenir; car il avoit pris son nom de la ville *Sebum* ou *Sevum*, située sur ces bords. Le nom moderne est *Lago-di-Seo*, que le peuple a corrompu en *Lago d'Isèo*. (D. J.)

SEBOIM, (Géog. anc. & sacrée.) une des quatre villes de la Pentapole, qui furent consumées par le feu du ciel; mais *seboim* fut rétablie, car elle subsistoit du tems d'Eusebe & de S. Jérôme, sur le bord occidentale de la mer Morte. (D. J.)

SERIUS VICUS, (Géog. anc.) Pausanias, l. III. c. xv. nomme ainsi une rue hors de la ville de Sparte, & dans le voisinage du Plataniste. Scébrus, l'un des fils d'Hippocoon, avoit donné le nom à cette rue. Le monument de ce héros étoit dans cet endroit, un peu au-dessus de celui de son frère Dorcée; & à la droite du monument de Scébrus, on remarquoit le tombeau d'Alcman, poète lyrique. (D. J.)

SEBTAH, (Géog. mod.) nom donné par les Maures à la ville de la Mauritanie tingitane, aujourd'hui nommée *Ceuta*. Les géographes arabes mettent les villes de *Sebtah* & de *Tangiah*, qui sont *Ceuta* & *Tanger*, dans l'extrémité de l'Afrique. Joseph Ben-Taffetîn se rendit maître de cette ville, avant que de passer en Espagne, pour y établir la dynastie des Al-Moravides. (D. J.)

SÉBUÉEN, f. m. (*Secte juive.*) Les *Sébuéens*, *σεβουαῖος* dans S. Epiphane, & en latin *Sebuæi*, étoient d'anciens sectaires parmi les Samaritains, qui célébroient la fête de pâques le septième mois, selon la conjecture de Serarius. *Seba* en hébreu signifie *sept*. Scaliger tire le nom de *Sébuéens* du mot hébreu *sebuâ*, qui veut dire *semaine*, parce qu'ils célébroient, selon lui, tous les seconds jours des sept semaines, qui sont depuis pâques jusqu'à la pentecôte. (D. J.)

SEBURÉENS, f. m. (*Hist. juive.*) nom que les Juifs donnerent à ceux de leurs docteurs ou rabbins qui enseignèrent quelque tems après la composition du talmud.

Ce mot est dérivé de l'hébreu *sebar*, je pense, d'où l'on a fait *sebura*, opinion, & *seburi* ou *seburai*, qui signifie un homme attaché à ses sentimens.

Les rabbins disent qu'on donna ce nom aux docteurs juifs, parce qu'après la confection du talmud, ceux-ci n'eurent plus rien à faire qu'à opiner, c'est-à-dire, à disputer pour & contre les décisions contenues dans cet ouvrage, lorsqu'il eut été une fois reçu & publié dans toutes les synagogues. D'autres disent que ce fut parce que leurs sentimens ne furent reçus que comme des opinions probables, & non pas comme ayant force de loi ou d'une décision parfaite, tels que la *mischna* & la *gemare*. Quelques-uns, tel que l'auteur du livre intitulé *schalscheleth hakkabala*, ou la chaîne de la tradition, prétendent que la persécution qu'essuyèrent les Juifs en ce tems-là, ne leur permettant pas d'enseigner tranquillement dans leurs académies, ils s'attachèrent seulement à proposer leurs opinions pour & contre la *mischna*. Voyez **MISCHNA**.

R. Josi fut, selon eux, le chef de la secte des *Séburéens*, & commença à enseigner l'an 787 de l'ère des contrats, qui revient à l'année du monde 4236, suivant R. David Gantz; & si l'on en croit R. Abraham, Josi fut trente-huit ans président de l'académie des Juifs. Or l'ère des contrats est la même que celle des séleucides, dont la 787^e. année tombe à l'année de Jesus-Christ 476, qui est par conséquent l'ère de l'origine des *Seburéens*. Leur regne ne fut pas long. Buxtorf assure qu'il ne dura pas plus de soixante ans. Rabbi Abraham & d'autres en réduisent la durée à 30 ans. On croit que R. Simona fut le dernier docteur des *Seburéens*, & que les *Gaons* ou *Guesnins* leur succéderent. Voyez **GAONS**.

SÉBUSÉENS, f. m. (*Hist. jud.*) secte particulière parmi les anciens samaritains, que S. Epiphane accuse d'avoir changé le tems prescrit par la loi pour la célébration des grandes fêtes annuelles chez les Juifs, telles que pâques, pentecôte, la fête des tabernacles. On ajoute qu'ils célébroient la première au commencement de l'automne, la seconde sur la fin de la même saison, & la dernière au mois de Mars. Voyez **FÊTE & SAMARITAINS**.

Serrarius pense qu'ils ont été ainsi appelés, parce qu'ils célébroient la fête de pâques le septième mois appelé par les Hébreux *seba*, septième. Drusius aime mieux croire qu'ils ont emprunté ce nom de Sébaïa, chef d'une secte parmi les Samaritains, de même que les sectateurs de Dosithée furent appelés *Dosithéens*; & quelques docteurs juifs prétendent que ces deux sectes ont été contemporaines. Scaliger tire ce nom du mot hébreu *seba*, semaine, comme qui diroit *hebdomadistes*, parce que, selon lui, les *Sébuséens* célébroient le second jour de chacune des sept semaines qui se rencontroient entre pâques & la pentecôte. Et dans sa réponse à Serrarius il en donne encore une autre explication. Mais tout ce qu'on a avancé jusqu'à présent sur ce sujet, ne paroît que conjecture, & les savans pensent même que S. Epiphane est le seul qui ait parlé de cette secte dont l'existence n'est pas d'ailleurs trop démontrée.

SEBY, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la haute Stirie, sur la rivière de Gayl, à trois lieues au nord-est de Judenburg, avec un évêché suffragant de Saltzburg. Long. 32. 50. latit. 47. 25. (*D. J.*)

SEBZVAR ou **SEBZUAR**, (*Géog. mod.*) ville de Perse, dans la province de Khorassan. Elle avoit été le siège des princes de la dynastie des Serbeduriens, avant que Tamerlan s'en rendît maître. Long. suivant

M. Petit de la Croix, 91. latit. 31. (*D. J.*)

SEC, adj. (*Gram.*) qui a peu d'humidité ou qui n'en a plus. Un tems *sec*, un linge *sec*, un vent *sec*, un pays *sec*, des viandes *seches*, un vin *sec*, un corps, un homme, un tempérament *sec*, un pouls *sec*, du pain *sec*, des pierres *seches*, une toux *seche*, le ventre *sec*, la gorge *seche*; on a trempé cet instrument trop *sec*, une consultation *seche*, de l'argent *sec*, jouer coup *sec*, un esprit *sec*, un style *sec*, une conversation *seche*, une maniere de peindre *seche*, un mot *sec*, &c.

Poêle ou bains *secs*. }
Confections *seches*. } Voyez {
Bassin *sec*. } BAINS.
CONFECTIONS.
CHANTIER.

Echange *sec*, *cambium siccum*, c'est un nom adouci dont on se servoit autrefois pour déguiser une usure; on vouloit faire entendre que quelque chose passoit des deux côtés, au lieu qu'en effet tout passoit d'un seul côté; c'est pour cela que cet échange peut être appelé *sec*. Voyez **INTÉRÊT & USURE**. *Cambium siccum*, dit Lud. Lopes, de contract. & negat. est *cambium non habens existentiam cambii, sed apparentiam, ad instar arboris exsiccatae*, &c.

Poisson *sec*. }
Fruits *secs*. }
Messe *seche*. } Voyez {
Fossé *sec*. } POISSON.
RENTÉ. }
Rente *seche*. }
STORAX. }
Suture *seche*. }
MESURES. }
Mesures *seches*. }
EPARVIN *sec*. }
EPARVIN.

SEC, on sous-entend *vaisseau à*, (*Marine.*) c'est un vaisseau qui a échoué, & qu'on a mis hors de l'eau pour le radoubber. On met à *sec* les vaisseaux légers & étroits, par la proue: & les vaisseaux qui sont larges, gros & forts d'échantillon, on les y met par le côté.

On dit encore qu'un vaisseau est à *sec*, quand il a toutes ses voiles ferrées à cause d'un gros vent.

SEC, (*Peint. & Sculpt.*) terme général & métaphorique qui est usité pour signifier ce qui est dessiné durement & de mauvais goût; ce mot se dit, en termes de peinture, d'un tableau dont les clairs sont trop près des bruns, & dont les contours ne sont pas assez mêlés; c'est l'opposé du moëlleux. Un ouvrage *sec* est celui qui n'a point de tendresse, soit dans les carnations, soit dans les draperies, & qui a quelque chose qui tranche dans le dessin ou dans les couleurs.

Ce mot désigne en sculpture, tout ouvrage, tout morceau qui n'a point cette tendresse qui doit se faire sentir dans le marbre, même lorsqu'il est bien travaillé. (*D. J.*)

SECACHUL, f. m. (*Botan. exot.*) nom d'une plante que les Arabes appellent encore *locachium*. Sa tige est basse & noueuse, portant des feuilles semblables à celles du chervi. Ses fleurs ressemblent à la violette; mais elles sont plus grandes. Il leur succede des grains noirs comme des pois appelés *cachul* ou *kilkil*, & qui sont empreints d'un suc fort doux. Sa racine est noueuse; cette plante croît en Egypte & en Syrie: c'est le *tordylium orientale* de Rauwolf. Il est parlé du *secachul* dans Avicenne & Sérapion, comme d'une racine qui excitoit puissamment à l'amour; leurs interpretes ont rendu ce terme par *siringo*: ce qui a fait croire à la plupart de nos auteurs que c'étoit une espèce d'éryngium ou de panicaut. (*D. J.*)

SÉCANTE, f. f. en Géométrie, c'est une ligne qui en coupe une autre, ou qui la divise en deux parties. Voyez **LIGNE**, &c.

Ainsi la ligne *AM*, Pl. géom. fig. 12, est une *secante* du cercle *AED*, &c. à cause qu'elle coupe le cercle en *B*.

Les Géometres démontrent 1°. que si l'on tire du même point *M* plusieurs sécantes *MA*, *MN*, *ME*, &c. celle qui passe par le centre *MA* est la plus grande, & que les autres sont d'autant plus petites qu'elles sont plus éloignées du centre. Au contraire les portions *MD*, *MO*, *MB*, de ces lignes qui sortent hors le cercle sont d'autant plus grandes qu'elles sont plus éloignées de celle qui passeroit par le centre, si elle étoit prolongée. La plus petite est la partie *MB* de la sécante *MA*, qui passe par le centre.

2°. Que si deux sécantes *MA* & *ME* sont tirées du même point *M*, la sécante *MA* fera à *ME*, comme *MD* à *MB*.

SÉCANTE, en Trigonométrie, signifie une ligne droite tirée du centre d'un cercle, laquelle coupant la circonférence est prolongée jusqu'à ce qu'elle se rencontre avec une tangente au même cercle. Voyez CERCLE & TANGENTE.

Ainsi la ligne *FC*, Pl. Trigonom. fig. 1, tirée du centre *C*, jusqu'à ce qu'elle rencontre la tangente *EF* est appelée une sécante, & particulièrement la sécante de l'arc *AE* dont *EF* est une tangente.

La sécante de l'arc *AK*, qui est le complément du premier arc ou quart-de-cercle, est nommée la co-sécante ou la sécante du complément.

Le sinus d'un arc *AD* étant donné; pour trouver la sécante *FC*, on doit faire cette proposition, le co-sinus *DC* est au sinus total *CE*, comme le sinus total *EC* est à la sécante *CF*.

Pour trouver le logarithme de la sécante d'un arc quelconque, le sinus du complément de l'arc étant donné; vous n'avez qu'à multiplier par deux le logarithme du sinus total, & du produit en soustraire le logarithme du sinus du complément; le reste est le logarithme de la sécante. Voyez LOGARITHME.

Ligne de sécante Voyez l'article SECTEUR ou COMPAS DE PROPORTION. (E)

SECCHIA, LA, (Géog. mod.) rivière d'Italie au duché de Modene. Elle prend sa source dans l'Apennin, vers la Carfaguana, coule aux confins des duchés de Modene & de Reggio, baigne Sassuolo & Carpi, & se jette dans le Po; vis-à-vis de l'embouchure du Menzo. (D. J.)

SECERRÆ, (Géog. anc.) ville de l'Espagne taragonoise: l'itinéraire d'Antonin la marque sur la route des Pyrénées à Castulo; c'est aujourd'hui, à ce qu'on croit, San-Coeloni ou Celloni. (D. J.)

SECESPITA, (Littérature.) couteau à égorger les victimes dans les sacrifices. Ce couteau avoit un manche d'ivoire arrondi, & étoit enrichi d'or & d'argent; toute partie de la victime que les flamines ou autres prêtres coupoient avec cette espèce de couteau se nommoit *secium*. (D. J.)

SECHARI, f. f. femme employée dans les ateliers des fontaines salantes, à faire sécher les pains de sel. Voyez l'article SALINE.

SECHAUSEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la vieille marche de Brandebourg, sur la rivière allant à la gauche, entre Osterburg & Scharenburg. (D. J.)

SECHE, (Géog. mod.) on donne ce nom à des sables que la mer couvre quand elle est haute, & qu'elle laisse à sec quand elle est basse; c'est ce que les Hollandais nomment *droogte*. On donne aussi quelquefois le nom de *seches* à des bancs de roches ou d'écueils près des côtes, & que la mer découvre en tout ou en partie. (D. J.)

SECHE, voie, (Chimie.) voyez VOIE, Chimie.

SECHE, os de, (Commerce.) on appelle os de sèche l'os qui se trouve sur le dos de ce poisson, qui est dur & lisse du côté qu'il est convexe, & mol de l'autre, en manière de moëlle ou de substance spongieuse. C'est de ces os que les Orfèvres & quelques autres ouvriers se servent pour mouler & fondre

quelques petits ouvrages. Les Chimistes en font aussi quelque usage; cet os réduit en poudre impalpable, elle entre dans la composition de la lacque de Venise. (D. J.)

SECHE, rente, (Jurisprud.) voyez au mot RENTE l'article RENTE SECHE.

SECHES de Barbarie, (Géog. mod.) ou les basses de Barbarie: ce sont des écueils formidables, qui se trouvent sur la côte de Barbarie dans le golfe de Sidra, entre les royaumes de Tunis & de Tripoli. (D. J.)

SÉCHÉES, f. f. terme de Pêche, usité dans le ressort de l'amirauté d'Isigny, sorte de filet qui se tend pierre & flotté; il a les mailles de 16 à 17 lignes en carré; il sert à la pêche du poisson passager; on le nomme *séchées*, parce qu'il se tend sédentaire & à pié sec, & se relève de même lorsque la marée s'est retirée. Comme c'est elle qui élève le filet au moyen des flottes de liege dont le haut est garni, le filet tombe aussi à mesure qu'elle baisse; le poisson rond ne peut y être pris qu'en se maillant; le poisson plat reste au pié, qui est enfoui dans le sable ou arrêté avec des pierres: la vague qui roule au-dessus du rets abattu & affaîlé emporte avec elle la plupart du petit poisson; & s'il en restoit, il s'en faudroit de beaucoup que ce pût être en même quantité que dans les filets montés sur perches ou piquets, parce qu'ils restent toujours tendus de leur hauteur, le filet flotté tombe à bas, & ne laisse qu'un cordon haut au plus de deux à trois pouces.

Avant la défense de l'usage des seines ou fines, les pêcheurs de Morlaix avoient des filets traînants, dont ils faisoient usage à l'embouchure de la rivière. Depuis qu'ils ont été prohibés, ils se sont servis des mêmes filets en seines seches ou *séchées*, & font la pêche comme ceux du village de Loc-Quenolé. Pour cet effet, ils se transportent de haute mer sur les bancs de sable, qui sont à l'embouchure de la rivière, ils attendent dans leurs bateaux la marée-basse; pour-lors ils tendent de pié leurs rez en forme de demi-cercle, & les placent à l'écorce des bancs dont la marée se retire avec précipitation; ils enfouissent le bas de leurs filets garnis de pierres; la tête en est chargée de flottes de liege, ils les tiennent assujettis du côté de terre avec de petits cordages ou rubans frappés sur la ligne de la tête de leurs bateaux, & ils roidissent la corde de la tête de leurs *séchées* que les flottes soutiennent de bout jusqu'à la basse-mer. Les pêcheurs prennent ainsi à la main le poisson que la marée a conduit dans le filet & sur le banc. Ils ne peuvent faire qu'un trait de pêche par chaque marée, ayant besoin d'un flot & d'un reflux pour tendre & relever leurs rets.

SÉCHER, v. act. (Gram.) rendre sec, ôter de l'humidité. Voyez l'article SEC.

SÉCHER, en terme de Batteur d'or, c'est ôter l'humidité que les moules ont pu contracter en battant l'or dedans. On se sert pour cela de la presse avec laquelle on fait transpirer, pour ainsi dire, cette humidité sur l'extérieur des feuillets, d'où on l'évapore en le remuant à l'air.

SÉCHER, en terme d'Epinglier - Aiguilletier, est l'action d'imbibber l'humidité que les aiguilles ont contractée dans les savonnages, avec de la mie de pain & du son. On se sert pour cela d'un moulin, dans lequel on met le son, la mie de pain & les aiguilles, pour les tourner jusqu'à ce qu'on ne voye plus d'humidité. Voyez MOULIN.

SÉCHER, en terme d'Epinglier, n'est autre chose que d'ôter l'humidité qui est restée sur les épingles après qu'on les a lavées. On les met dans un sac de cuir avec du son, dont on a séparé la farine aussi exactement qu'il a été possible. Deux ouvriers les frottent vigoureusement dans ce sac pendant un tems suf-

enfant. Il y a une autre maniere de sécher les épingles. On les entonne avec un auget dans un coffret de bois soutenu sur deux montans, où l'on le tourne avec deux manivelles à chaque bout. On y met du son passé avec le même soin. Mais cette dernière maniere de sécher les épingles est moins d'usage que l'autre, quoiqu'elle soit aussi bonne, mais apparemment parce qu'elle est plus embarrassante. *Voyez les fig. & les Pl. qui représentent la première maniere, & la seconde. Pl. II. de l'Epinglier.*

SÉCHER, *en terme de Potier*, est l'action de laisser évaporer l'eau que la terre renferme. Il faut, pour cette opération, éviter le soleil & le grand air qui feroient crevasser l'ouvrage, ainsi que le feu si on l'y mettoit encore humide.

SÉCHERESSE, *f. f. (Jardinage.)* est pour exprimer le besoin que la terre & les plants ont d'eau. *Voyez l'article SEC.*

SÉCHERON, *f. m. (Gram. Agric.)* pré situé dans un lieu sec, & qui ne peut être abreuvé que par les pluies. Les sécherons ont donné cette année parce qu'elle a été pluvieuse. Le foin qui naît dans les sécherons est toujours bon.

SECHIE, ou CHEQUIS, *f. m. (Commerce.)* poids dont on se sert à Smyrne. Le séchie contient deux oques, à raison de 400 dragmes l'oque. *Voy. OQUE, ou OCQUE. Dict. de Comm. & de Trévoux.*

SÉCHOIR, *f. m. terme de Parfumeur*, c'est un quarré de bois de sapin, ou d'autre bois léger, avec des rebords tout-au-tour, dans lequel on fait sécher des pastilles, des savonnettes & autres marchandises de cette nature.

SÉCHYS, *f. m. (Comm.)* mesure pour les liqueurs, qui est en usage dans quelques villes d'Italie. Huit séchis font le mastilly de Ferrare, & six séchis l'urna d'Istrie. *Voyez MASTILLY & URNA. Dict. de Comm.*

SECKAW, (*Géog. mod.*) ou Seckow, bourg d'Allemagne, dans la haute Stirie, sur une petite rivière nommée Gayl, à 3 lieues au nord de Iudenburg. Cette place a été érigée en évêché en 1219 par le pape Honoré III. C'est l'archevêque de Saltzbourg qui en a le droit de présentation & d'investiture; de là vient que l'évêque de Seckaw n'a point d'entrée dans les dietes. *Long. 32. 52. lat. 47. 17. (D. J.)*

SECKINGEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, en Suabe, dans une île formée par le Rhein, à trois milles au sud-est de Balle, & à six au couchant de Schaffouse. C'est une des quatre villes forestières. Elle essuya un terrible incendie en 1678; & fut prise en 1683 par le duc de Saxe-Weimar; elle est aujourd'hui réduite à une simple place, entourée de quelques maisons. Beatus Rhenanus croit que c'est la *Sanctio* dont parle Ammien Marcellin, *liv. XXII. Long. 25. 38. lat. 47. 43.*

Keller (Jacques), en latin *Cellarius*, jésuite, naquit à Seckingen en 1568, & mourut à Munich en 1631, à 63 ans. Il publia quelques livres de controverse en allemand, & divers ouvrages de politique en latin sur les affaires du tems. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Fabius Hercinianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, &c. Son livre intitulé *Mysteria politica* fit grand bruit, & étoit fort injurieux à la cour de France. Les Jésuites qui ont compilé la bibliothèque des écrivains de leur ordre n'ont point reconnu leur confrere dans les faux noms sous lesquels il se déguisoit. (*D. J.*)

SECLIN, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Sacillum*; bourg de France, dans la Flandre vallone, au diocèse de Tournai. Ce bourg est le lieu principal du Mélantois, & c'est un lieu ancien. Il y a un chapitre dédié à S. Piat, un bailli & sept échevins.

SECOND, *adj. (Gramm.)* c'est dans un ordre de choses disposées ou considérées selon la suite naturelle des nombres, la place qui succede immédiate-

ment à la première. Le second jour de la semaine; le second du mois. La seconde intention; la seconde messe. Le second service. La seconde table. Mon second, &c.

SECOND TERME, *en Algebre*, c'est celui où la quantité inconnue monte à un degré ou une puissance plus petite d'une unité, que celle du terme où elle est élevée au plus haut degré.

L'art de chasser les seconds termes d'une équation, c'est-à-dire de former une nouvelle équation, où les seconds termes n'ayent pas lieu, est une des inventions les plus ingénieuses & les plus en usage dans toute l'Algebre.

Soit l'équation $x^m + a x^{m-1} + b x^{m-2} + \&c. \dots + e = 0$, dont on veut faire évanouir le second terme, ou qu'on veut transformer en une autre qui n'ait point de second terme, on supposera $x = z - \frac{a}{m}$, & substituant $z - \frac{a}{m}$ & ses puissances à la place de x dans l'équation proposée, on la changera en une autre de cette forme, $z^m + B z^{m-2} + \&c. \dots = 0$; où l'on voit que le terme qui devoit contenir z^{m-1} , c'est-à-dire le second terme, ne se trouve pas. *Voyez ÉQUATION & TRANSFORMATION. (O)*

SECOND, (*Art milit.*) ce mot avec la particule *en*, est commun dans l'art militaire. On dit compagnie *en second*, capitaine *en second*, lieutenant *en second*. Compagnie *en second* est une compagnie composée de la moitié des hommes d'une autre compagnie; ce qui s'est pratiqué seulement dans la cavalerie. Capitaine *en second*, ou capitaine réformé en pié, & lieutenant *en second*, sont des officiers réformés, dont les compagnies ont été licenciées, mais qui servent dans une autre. *Dictionn. milit. (D. J.)*

SECOND CAPITAINE, (*Art milit.*) c'est un capitaine réformé, qui commande comme un lieutenant dans les compagnies où il est incorporé. *Voyez RÉFORME. Chambers.*

SECOND, *terme de jeu de paume*, c'est la partie de la galerie ou du jeu de paume qui regne depuis la porte jusqu'au dernier.

Second signifie aussi *en terme de joueurs de paume*, le joueur qui ne prime point, & ne fait que seconder. Le second est toujours placé du côté opposé à la galerie.

Quand on pelotte à la paume, les balles qui entrent dans le second, sont perdues pour le joueur qui les y jette; mais en partie la balle fait chasser, que l'on compte au poteau qui commence le second.

SECONDAIRE, *adj. (Gramm.)* qui ne vient qu'en second, qui n'est que du second ordre. *Raisons secondaires; planetes secondaires.*

SECONDAIRE, *adj. (Astronomie.)* les cercles secondaires de l'écliptique sont les cercles de la longitude des étoiles, ou des cercles qui passant par les poles de l'écliptique, coupent l'écliptique en angles droits, & servent à marquer la distance des étoiles ou des planetes à l'écliptique.

Par le moyen de ces cercles on rapporte à l'écliptique tous les points des cieux; c'est-à-dire que chaque étoile, chaque planete, ou tout autre phénomène est conçu être dans ce point de l'écliptique, qui est coupé par le cercle secondaire qui passe par l'étoile ou par la planete proposée. *Voyez ÉCLIPTIQUE, LONGITUDE, &c.*

Si deux étoiles se rapportent au même point de l'écliptique, c'est-à-dire si ces deux étoiles se trouvent dans le même cercle secondaire, & du même côté, par rapport à un des poles de l'écliptique, on dit qu'elles sont en conjonction; quand on les rapporte à des points opposés, c'est-à-dire quand elles se trouvent dans le même cercle secondaire, & de différens côtés, par rapport à un des poles, elles sont dites être en opposition; si elles sont rapportées à deux points distans d'un quart de cercle, c'est-à-

dire si les plans des cercles *secondaires* par lesquels elles passent, font entr'eux un angle droit, on dit qu'elles sont en aspect quadral ou en quadrature; si les points différent d'une fixieme partie de l'écliptique, on dit qu'elles sont en aspect sextile. *Voyez ASPECT, &c.*

En général on peut appeller *cercles secondaires* tous les cercles qui coupent à angles droits un des fix grands cercles; tels sont les cercles azimuthaux ou verticaux, par rapport à l'horison, &c. les méridiens, par rapport à l'équateur, &c. *Voyez AZIMUTH, VERTICAL, &c.*

Les planetes *secondaires* sont des planetes qui tournent autour d'autres planetes, comme centres de leur mouvement, & avec lesquelles elles sont emportées autour du Soleil. *Voyez PLANETE.*

Saturne, Jupiter & la Terre sont chacune accompagnées de planetes *secondaires*: Jupiter en a quatre, Saturne cinq, que l'on appelle les *satellites* de ces deux planetes. *Voyez SATELLITE.*

La Terre est accompagnée d'une planete *secondaire* que l'on appelle *Lune*, voyez LUNE.

Le mouvement des planetes principales est très-simple, étant composé seulement d'un mouvement de projection en ligne droite, qui est une tangente à l'orbite de la planete, & d'une tendance vers le Soleil. Ces planetes étant à de très-grandes distances les unes des autres, les effets de leur gravitation mutuelle l'une vers l'autre sont peu sensibles. Mais il en est tout autrement par rapport aux planetes *secondaires*; car outre que chacune d'elles gravite particulièrement vers sa planete principale respective comme vers son centre, elle est encore attirée vers le Soleil, de même que sa planete principale; de maniere que quand la planete *secondaire* est plus éloignée du Soleil que sa planete principale, elle est moins attirée vers le Soleil, & quand elle est plus proche, elle est plus attirée, & presque toujours dans une direction différente de la force avec laquelle elle tend vers sa planete principale. Or par cette double tendance vers le Soleil & vers leur planete principale, le mouvement des satellites ou des planetes *secondaires* se compose extrêmement, & s'affecte d'un grand nombre d'irrégularités.

La plupart de ces singularités s'observent dans le mouvement de la Lune, & c'est au célèbre M. Newton que nous en devons l'explication & le calcul. On en remarque aussi de semblables & même de plus considérables dans les autres planetes *secondaires*, principalement dans le second satellite de Jupiter. *Voyez SATELLITE.*

Points collatéraux secondaires. *Voyez COLLATÉRAL.*

Cadrans secondaires ou *cadrans de la seconde espece*, sont les cadrans qui ne sont ni horizontaux, ni équinoctiaux, ni polaires, ni méridionaux, ni septentrionaux, ni orientaux, ni occidentaux. *V. CADRAN. (O)*

SECONDE ou TIERCE-BASSE, ESTOCADÉ DE, (*Escrime.*) est un coup d'épée qu'on alonge à l'ennemi dehors & sous les armes. *Voyez TIRER DEHORS LES ARMES & SOUS LES ARMES.*

On exécute cette estocade comme la tierce, (*voyez ESTOCADÉ DE TIERCE*), avec cette différence que la lame de votre épée passe sous le bras de l'ennemi.

SECONDE ou TIERCE-BASSE, *parer en*, c'est détourner du vrai tranchant de son épée celle de l'ennemi sur un coup qu'il porte dehors & sous les armes. *V. TIRER DEHORS LES ARMES & SOUS LES ARMES.*

On exécute cette parade comme celle de tierce, excepté qu'on doit avoir la pointe de l'épée plus basse que le poignet, & la lame de l'ennemi doit passer sous le bras.

SECONDE, *s. f. en Géométrie & en Astronomie*, c'est la soixantieme partie d'une prime ou d'une minute, soit en la division des cercles, soit en la mesure du tems. *Voyez PRIME & MINUTE.*

Un degré ou une heure sont divisés chacun en 60 minutes, qui sont désignés par cette marque ¹; une minute est divisée en 60 *secondes* marquées ainsi ²; une *seconde* est divisée en 60 tierces, que l'on marque de cette maniere ³, &c. *Voyez DEGRÉ.*

Une *seconde* de tems dans le mouvement diurne de la terre équivaut à 15 *secondes* de degré, c'est-à-dire que la terre par son mouvement diurne parcourt 15 *secondes* de degré dans une *seconde* de tems: d'où l'on voit qu'une erreur d'une *seconde* de tems dans l'observation de quelque phénomène céleste, par exemple d'une éclipse, doit en produire une de 15 *secondes* de degré dans l'estimation de la position du lieu de la terre où l'on est.

On dit quelquefois une *minute-seconde*, une *minute-tierce*, &c. mais plus communément & plus simplement une *seconde*, une *tierce*, &c. *Voyez MINUTE.*

Les mots de *minute-seconde*, *minute-tierce*, ne s'emploient guere qu'en latin, *minutum secundum*, *minutum tertium*, &c.

Un pendule long de trois piés huit lignes & demie fait ses vibrations en une *seconde* de tems à Paris; c'est ce que plusieurs observateurs ont déterminé avec beaucoup de soin. Un corps qui tombe de haut en bas par sa propre pesanteur, doit parcourir dans le vuide environ 15 piés dans la premiere *seconde*, c'est ce que M. Huyghens a déterminé en observant avec soin la longueur du pendule à *secondes*, & déterminant ensuite l'espace que parcourroit un corps pesant dans une *seconde* de tems, suivant ce théoreme, trouvé par le même M. Huyghens, l'espace que parcourroit un corps pesant dans une *seconde* est à la longueur du pendule à *secondes*, savoir 3 piés 8 lignes $\frac{1}{2}$, comme deux fois le quarré de la circonférence d'un cercle est au quarré du diametre de ce même cercle.

SECONDE, le plus petit intervalle de la Musique, qui puisse se marquer sur différens degrés. La marche diatonique par degrés conjoints ne se fait que sur des intervalles de *secondes*.

Il y a quatre fortes de *secondes*; la premiere qu'on appelle *seconde diminuée*, se fait sur un ton majeur dont la note inférieure est rapprochée par un dièse & la supérieure par un bémol. Tel est, par exemple, l'intervalle du *re* bémol à l'*ut* dièse. Le rapport de cette *seconde* est de 375 à 384, mais elle n'est d'aucun usage si ce n'est dans le genre enharmonique, encore l'intervalle s'en trouve-t-il nul sur l'orgue & le clavecin. A l'égard de l'intervalle d'une note à son dièse, que Brohard appelle *seconde diminuée*, ce n'est pas une *seconde*.

La deuxieme, qu'on appelle *seconde mineure*, est constituée par le semi-ton majeur comme du *si* à l'*ut*, ou du *mi* au *fa*; son rapport est de 15 à 16.

La troisieme, est la *seconde majeure* qui forme l'intervalle d'un ton; comme ce ton peut être majeur ou mineur, le rapport de cette *seconde* est de 8 à 9 dans le premier cas, & de 9 à 10 dans le second; mais cette différence s'évanouit dans notre musique. *Voyez TON.*

Enfin la quatrieme est la *seconde superflue* composée d'un ton & d'un semi-ton mineur, comme du *fa* au *sol* dièse, & dont le rapport est de 64 à 75.

Il y a dans l'harmonie deux accords qui portent le nom de *seconde*. Le premier s'appelle simplement *accord de seconde*, c'est un accord de septieme renversé, dont la dissonance est à la basse; d'où il s'ensuit bien clairement qu'il faut que la basse syncope pour la préparer. *Voyez PRÉPARER.* Quand l'accord de septieme est dominant, c'est-à-dire quand la tierce est majeure & la septieme mineure, l'accord de *seconde* s'appelle *accord de triton*, & la syncope n'est pas nécessaire. *Voyez SYNCOPÉ.*

L'autre s'appelle *accord de seconde superflue*, & c'est un accord renversé de celui de septieme diminuée,

nuée, dont la septième même est portée à la basse. Voyez ACCORD.

SECONDES NOCES, (*Jurisprudence.*) sont le second, troisième, ou autre subséquent mariage que contracte une personne qui a déjà été mariée, & qui est depuis devenue en état de viduité.

Les *secondes noces* ont toujours été regardées peu favorablement, soit par rapport à la religion, soit par rapport à l'intérêt des familles.

Par rapport à la religion on les regarde comme une espèce d'incontinence contraire au premier état du mariage, suivant lequel Dieu ne donna à l'homme qu'une seule femme.

On les regarde aussi comme contraires à l'intérêt des familles, en ce qu'elles y apportent souvent du trouble, soit en diminuant la fortune des enfans du premier lit, soit parce qu'ordinairement celui qui se remarie tourne toute son affection du côté de son nouveau conjoint & des enfans qui proviennent de ce nouveau mariage.

Tertullien s'est même efforcé d'établir comme un dogme que les *secondes noces* étoient reprouvées, & divers auteurs qui ont écrit sur cette matière ont rempli leurs ouvrages de déclamations contre les *secondes noces*.

Il est néanmoins constant que l'église romaine les autorise comme un remède contre l'incontinence, *melius est nubere quam uri*; c'est la doctrine du canon *aperiant*, du canon *Deus masculum*, & du canon *quod si dormierit*, xxxj. quest. j. & autres textes sacrés.

Si l'Eglise ne donne pas la bénédiction aux seconds mariages, ce n'est pas qu'elle les regarde comme impies, c'est que la première bénédiction est censée se perpétuer.

En Russie les seconds mariages sont tolérés, mais à peine les regarde-t-on comme légitimes; les troisièmes ne sont jamais permis sans une cause grave, & l'on ne permet jamais un quatrième, en quoi les Russes ont adopté la doctrine de l'église d'Orient.

L'église romaine en permettant les *secondes noces*, & autres subséquentes, n'a cependant pû s'empêcher d'y attacher quelque peine, en ce que celui qui a été marié deux fois, ou qui a épousé une veuve, ne peut être promu aux ordres sacrés.

Les lois civiles ont aussi autorisé les *secondes noces*, mais elles y ont imposé des peines & conditions, non pas pour empêcher absolument ces seconds mariages, mais pour tâcher d'en détourner, ou du moins d'en prévenir les plus grands inconvéniens; aussi chez les Romains n'accordoit-on la couronne de chasteté qu'aux veuves qui étoient demurées en viduité après leur premier mariage.

Entre les lois romaines qui ont établi des peines ou conditions pour ceux qui se remariaient, les plus fameuses sont les lois *fœmina generaliter*, & *hac edictali* au code de *secundis nuptiis*.

La première de ces lois veut qu'une veuve qui ayant des enfans de son premier mariage se remarie après l'an du deuil, elle réserve à ses enfans du premier lit tout ce qu'elle a eu de la libéralité de son premier mari, à quelque titre que ce soit.

La loi *generaliter* étend aux hommes qui se remariaient ce que la première avoit ordonné pour les femmes.

Enfin la loi *hac edictali* défend aux femmes qui contractent de seconds ou autres subséquens mariages, de donner de leurs biens à leurs nouveaux maris, à quelque titre que ce soit, plus que la part de l'enfant le moins prenant dans leur succession.

En France il n'y avoit aucune ordonnance contre les seconds mariages avant celle de François II. en 1560, appelée communément l'édit des *secondes noces*; ce fut l'ouvrage du chancelier de l'Hôpital, qui

Tome XIV.

la fit, à ce que l'on prétend, à l'occasion du second mariage d'Anne d'Aligre avec Georges de Clermont.

Les motifs exprimés dans le préambule de cette ordonnance sont, que les femmes veuves ayant enfans sont souvent sollicitées de passer à de nouvelles noces; que ne connoissant pas qu'on les recherche plus pour leurs biens que pour leurs personnes, elles abandonnent leurs biens à leurs nouveaux maris, & que sous prétexte & faveur de mariage elles leur font des donations immenses, mettant en oubli le devoir de nature envers leurs enfans; desquelles donations outre les querelles & divisions d'entre les mères & les enfans, s'ensuit la désolation des bonnes familles, & conséquemment diminution de la force de l'état public; que les anciens empereurs y avoient pourvû par plusieurs bonnes lois, sur quoi le roi pour la même considération & entendant l'infirmité du sexe, loue & approuve icelles lois. Il fait ensuite deux dispositions, appelées communément le premier & le second chef de l'édit des *secondes noces*.

Il ordonne par le premier chef, que si les femmes veuves ayant enfans ou petits-enfans passent à de nouvelles noces, elles ne pourront, en quelque façon que ce soit, donner de leurs biens meubles, acquets ou acquis par elles d'ailleurs que par leur premier mari, ni moins leurs propres à leurs nouveaux maris, père, mère ou enfans dedit maris ou autres personnes qu'on puisse présumer être par dol ou fraude interposées, plus qu'à un de leurs enfans, ou enfans de leurs enfans; & que s'il se trouve division inégale de leurs biens faite entre leurs enfans ou petits-enfans, les donations par elles faites à leurs nouveaux maris, seront réduites & mesurées à la raison de celui des enfans qui en aura le moins.

Le second chef de cet édit porte, qu'au regard des biens à icelles veuves acquis par dons & libéralités de leurs défunts maris, elles n'en pourront faire aucune part à leurs nouveaux maris, mais seront tenues de les réserver aux enfans communs d'entre elles & leurs maris, de la libéralité desquels ces biens leur seront advenus.

La même chose est ordonnée pour les biens qui sont venus aux maris par dons & libéralités de leurs défuntesses femmes, tellement qu'ils n'en pourront faire don à leurs seconds femmes, mais seront tenus les réserver aux enfans qu'ils ont eu de leurs premières.

Enfin par ce même article le roi déclare qu'il n'entend point donner aux femmes plus de pouvoir & de liberté de donner & disposer de leurs biens, qu'il ne leur est loisible par les coutumes des pays, auxquelles par cet édit il n'est dérogé entant qu'elles res- traignent plus ou autant la libéralité dedites femmes.

L'article 182. de l'ordonnance de Blois contient des dispositions particulières contre les veuves qui se remariaient à des personnes indignes de leur qualité.

Nous n'avons point d'autres ordonnances qui aient prescrit des règles pour les seconds mariages.

À l'égard des coutumes, il y en a plusieurs qui ont des dispositions assez conformes aux lois *fœmina* & *hac edictali*; telles sont celles de Paris, Valois, Amiens, Bretagne, Calais, Châlons, Laon, Rheims, Saint-Sever, Sedan, Acs, la Rochelle, Orléans, Normandie.

Comme le détail des dispositions particulières de chacune de ces coutumes seroit trop long; pour donner seulement une idée de l'esprit du Droit coutumier sur cette matière, nous rapporterons ici la disposition de l'article 279. de la coutume de Paris.

Femme, dit cet article, convolant en *secondes* ou autres noces, ayant enfans, ne peut avantager son second mari ou autre subséquent mari de ses propres & acquêts plus que l'un de ses enfans; & quant aux conquêts faits avec ses précédens maris, n'en peut

Q Q q q q

disposer aucunement au préjudice des portions dont les enfans desdits premiers mariages pourroient amender de leur mere, & néanmoins succèdent les enfans des subséquens mariages auxdits conquêts, avec les enfans des mariages précédens, également venans à la succession de leur mere, comme aussi les enfans des précédens lits succèdent pour leurs parts & portions aux conquêts faits pendant & constant les subséquens mariages. Toutefois, ajoute cet article, si ledit mariage est dissolu, ou que les enfans du précédent mariage décèdent, elle en peut disposer comme de sa chose propre.

Pour bien entendre quel est notre usage, par rapport aux peines des *secondes noces*, il faut distinguer celles qui sont contractées dans l'an de deuil, de celles qui sont contractées après cette année.

Dans l'ancien droit, la veuve qui se remarioit avant l'année du deuil, étoit réputée infâme.

La peine d'infamie n'étoit prononcée que contre les femmes, *propter turbationem sanguinis & incertitudinem prolis*; de sorte que la veuve qui accouchoit peu de jours après la mort de son mari, pouvoit se remariar avant la fin de l'année du deuil.

On étendit la peine d'infamie contre celui qui épousoit la femme, avec connoissance que l'an du deuil n'étoit pas expiré, contre le pere du mari, & contre celui de la veuve; cette infamie pouvoit être levée par des lettres du prince.

On fait que la durée de l'année ne fut pas toujours la même; que sous Romulus elle n'étoit que de dix mois; que sous Numa elle fut mise à douze, faisant 355 jours, avec quelques jours de plus, que l'on intercaloit de tems-en-tems; enfin que sous Jules César elle fut fixée à 365 jours, & à 366 pour les années bissextiles.

L'année de deuil n'étoit d'abord que de dix mois, comme l'ancienne année civile, mais sous les empereurs elle fut fixée à douze.

On augmenta aussi alors les peines des *secondes noces* contractées dans l'an du deuil.

Outre la peine d'infamie, il fut ordonné, 1°. que la veuve qui se remarieroit dans cette année, seroit privée de tous les avantages à elle faits par son premier mari.

2°. Qu'elle seroit aussi privée de la succession de ses enfans & de ses parens au-delà du troisieme degré.

3°. Elle fut déclarée incapable de profiter d'aucunes dispositions à cause de mort.

Enfin il fut ordonné qu'elle ne pourroit donner à son second mari, plus du tiers de ses biens, quoiqu'elle n'eût point d'enfans de son premier mariage, & que si elle en avoit, elle ne pourroit donner à son mari qu'une part égale à celle de l'enfant le moins prenant.

Quelques auteurs prétendent que toutes les peines de l'an du deuil sont abolies en France, ce qui est de certain est que le droit canonique a remis la peine de l'infamie.

A l'égard des autres peines, elles ne sont pas non plus reçues aux parlemens de Paris, de Bordeaux, de Rennes, & de Normandie; mais elles ont lieu aux parlemens de Toulouse, Grenoble, & Aix; celui de Dijon paroît aussi les avoir reçues, du moins en partie.

Les auteurs pensent aussi que les peines de l'an du deuil ont lieu lorsque la veuve mène une vie impudique pendant l'an du deuil; il y a en effet plusieurs arrêts qui, dans ce cas, ont privé la femme de son douaire & autres avantages procédant de son mari; mais on ne voit pas que dans ce même cas la femme ait été assujettie à toutes les autres peines des *secondes noces* contractées dans l'an du deuil.

Pour ce qui est des peines des *secondes noces* contractées après l'an du deuil, elles étoient inconnues

dans l'ancien droit romain; une veuve, après l'année du deuil, pouvoit se remarier librement, elle étoit même obligée de le faire si elle étoit encore jeune, car il y avoit des peines établies contre les femmes célibataires au-dessous de cinquante ans, & contre les hommes au-dessous de soixante, ce qui fut ainsi ordonné après les guerres civiles, pour repeupler la ville de Rome, & fut observé pendant plus de quatre cens ans.

Ce ne fut que sous les derniers empereurs que furent faites les lois *fœmina generaliter & hâc edictali*, dont on a parlé ci-devant; on établit des peines contre les *secondes noces* contractées après l'an du deuil, d'abord contre les femmes, ensuite contre les hommes.

La premiere peine établie par la loi *fœmina*, est la prohibition de disposer par la veuve, d'aucun des avantages à elle faits par son premier mari; ce qui fut depuis étendu aux hommes par la loi *generaliter*.

La seconde peine est la prohibition faite par la loi *hâc edictali*, aux hommes & aux femmes qui se remariaient, d'avantager le second conjoint plus qu'un des enfans du premier lit.

La premiere peine concerne la succession des enfans du premier lit, la loi *fœmina* en privoit totalement la mere, ce qui fut abrogé par la *Novelle II.* mais la *Novelle XXII. ch. xlvj. &c.* ordonna que pour les biens venus aux enfans du chef du pere, la mere n'en auroit que l'usufruit.

Ces différentes peines ont lieu dans les pays de droit écrit; dans les pays coutumiers on a été longtemps sans les pratiquer, si ce n'est dans les coutumes qui en contenoient quelque disposition expresse, lesquelles étoient alors en fort petit nombre.

Ces peines n'ont été reçues que par l'édit de 1560, & par les coutumes qui ont été reformées depuis cet édit.

On a déjà vu quelles sont les dispositions de l'édit de 1560. & de la coutume de Paris; les autres coutumes doivent être suivies chacune dans leur ressort, en ce qui n'est pas contraire aux dispositions de l'édit.

Le retranchement de l'édit, c'est-à-dire ce que l'on retranche sur les avantages faits au second conjoint, lorsqu'ils excèdent ce que la loi permet de donner, dans les pays de droit écrit, n'appartient qu'aux enfans du premier lit, en pays coutumier, ils le partagent avec ceux du second lit.

Au reste, suivant toutes les lois, les peines des *secondes noces*, après l'an du deuil, cessent par le défaut d'enfans, ou par leur décès, ou lorsqu'ils se sont rendus coupables d'ingratitude envers leur pere ou mere remarié; il en est de même des enfans morts civilement: mais les filles qui ont renoncé aux successions futures, ne laissent pas d'être considérées en cette matiere, parce qu'elles sont admises au défaut d'autres enfans.

Cette matiere est traitée au code, tit. de *secundis nuptiis*, les *Novelles II. ch. j. & iij. & Novel. XXII. ch. xxij, xxv, xxvj, xl.* la *Nov. XXXIX. ch. ij.* & dans Fontanon, Corbin, Neron, Carondas, Bacquet, Rebuffe, Bouchet, Ricard, le Brun, & le traité des *secondes noces* de Bechet & de Dupin, sur les peines des *secondes noces*. Voyez aussi les mots EDIT DES SECONDES NÔCES, MARIAGE, NÔCE, PART D'ENFANT, RETRANCHEMENT DE L'ÉDIT DES SECONDES NÔCES. (A)

SECONDES, se dit dans la gravure en cuivre, des tailles qui croisent les premieres tailles; elles s'appellent aussi *contrehachures & contretailles*; ce dernier mot est affecté particulièrement à la gravure en bois.

SECONDER, v. act. (*Gram.*) servir de second, favoriser, aider; j'ai été bien *secondé* dans cette attaque; le ciel a *secondé* nos souhaits; parlez le pre-

mier, & foyez sûr que je vous *seconderai* bien.

SECONDINES, f. f. pl. *terme de Médecine*, qui signifie les différentes membranes, & les diverses tuniques dans lesquelles le fœtus est enveloppé dans la matrice; comme le chorion, l'amnios, & le placenta. *Voyez nos Plans. anat. & leur explic. Voyez aussi Fœtus, CHORION, AMNIOs, &c.* On les appelle ainsi, parce qu'elles sortent en second, c'est à dire après l'enfant dans l'accouchement; les matrones & les sages-femmes les appellent *arriere-faix*, comme les considérant de même qu'un second fardeau dont la mère est délivrée; d'autres les appellent le *délivre*, parce que quand elles sortent, la mère est estimée parfaitement délivrée; il faut prendre garde de laisser les *secondines* dans la matrice, c'est un corps étranger qui feroit mourir la personne: il est même dangereux d'en laisser la moindre partie. Hippocrate remarque que des jumeaux ont toujours les mêmes *secondines*. *Voyez JUMEAU.*

Le docteur Grew, dans son anatomie des plantes, applique le terme *secondine* à la quatrième & dernière tunique des graines, parce qu'elles font à-peu-près le même office dans les plantes, que les membranes du fœtus dans les animaux; & c'est certainement dans ce sens que Pline, Columelle, Apulée, &c. se sont servis du mot *secondine*.

SECOUER, v. act. (*Gram.*) émouvoir à plusieurs reprises; *secouer* la poussière de ses souliers; *secouer* la bride à un cheval; *secouer* un arbre pour en faire tomber les insectes, les fruits. Il se prend aussi au figuré; il a *secoué* le joug de ses maîtres; les habitans du Paraguay, mal conseillés, ont *secoué* le joug de leur souverain, &c.

SECOURIR, v. act. (*Gram.*) c'est donner du secours. *Voyez l'article SECOURS.*

SECOURIR, (*Maréchal.*) en parlant des chevaux, c'est leur donner les aides à tems & à propos, lorsqu'ils travaillent & qu'ils veulent demeurer, qu'ils se ralentissent, qu'ils ne continuent pas de la même cadence qu'ils ont commencé. On dit *secourir* un cheval des deux talons, pour dire lui donner les aides des talons, & ainsi de toutes les autres aides usitées dans le manège. *Voyez AIDES.*

SECOURS, f. m. (*Gram.*) aide, assistance; il faut implorer le *secours* du ciel; nous devons du *secours* aux pauvres; il ne faut pour donner du *secours*, que voir dans le malheur d'un autre, celui auquel nous sommes exposés.

SECOURS, (*Hist. ecclésiast. mod.*) c'est le nom que les fanatiques modernes de France, appelés *convulsionnaires*, donnent à divers tourmens que l'on fait endurer aux personnes qui sont sujettes aux convulsions, & qui dans les instans où elles prétendent en être saisies, assurent que ces tourmens leur procurent un vrai soulagement. Ces prétendus *secours* consistent tantôt à recevoir plusieurs centaines de coups de buche contre l'estomac; tantôt à recevoir des coups d'épée dans les bras, dans le ventre, & dans d'autres parties du corps; tantôt à se faire piquer les bras avec des aiguilles ou des épingles; tantôt à se laisser fouler rudement aux pieds; tantôt à se faire ferrer fortement avec une corde, &c. Dans ces dernières années on a vu des convulsionnaires se faire attacher sur des croix avec des cloux, qui, de l'aveu des spectateurs les moins prévenus, leur perçoient très-réellement les pieds & les mains, & leur causaient des douleurs que ces malheureuses victimes de la fourberie avoient bien de la peine à masquer à des yeux attentifs; cependant elles prétendoient que tout cela ne leur faisoit aucun mal, & qu'au contraire elles y trouvoient un très-grand soulagement. Ces convulsionnaires, après avoir été ainsi attachées en croix pendant quelques heures qu'elles employoient en prières éjaculatoires, & en exhortations mysti-

Tome XIV.

ques & prophétiques, sur les maux de l'église; finissoient quelquefois par se faire percer le côté, à l'imitation du Sauveur du monde; après quoi on les détachoit de la croix, & elles affectoient d'avoir oublié tout ce qui s'étoit passé, & d'être satisfaites des supplices qu'elles venoient d'éprouver. Tous ces faits incroyables sont attestés par un grand nombre de témoins non suspects, & très-peu disposés à s'en laisser imposer; les gens éclairés n'ont vu dans tout cela que des femmes séduites par des imposteurs intéressés, ou par des fanatiques aveugles; ils ont pensé que le desir du gain déterminoit des pauvres femmes à se laisser tourmenter, & à jouer une farce indécente & lugubre, dont le but étoit de persuader que le Tout-puissant prenoit visiblement en main la cause des appellans de la constitution *Unigenitus*, & qu'il opéroit en leur faveur des œuvres surnaturelles. Le gouvernement avoit pris le parti de dissimuler pendant quelque tems la connoissance qu'il avoit de ces extravagances; mais les mystères de la religion chrétienne indignement joués par les prétendus convulsionnaires, ne lui ont pas permis de tolérer plus long-tems de pareils abus. *Voyez CONVULSIONNAIRES.*

SECOURS, se dit ordinairement dans l'Art militaire, d'une armée qui vient secourir une place assiégée, pour tâcher d'en faire lever le siège à l'ennemi.

Quoiqu'on ne doive entreprendre un siège qu'après avoir pris toutes les précautions convenables pour ne point manquer cette entreprise, & résister à tous les efforts de l'ennemi qui voudroit en empêcher, il arrive cependant quelquefois qu'il assemble son armée plus promptement qu'on ne le croyoit, ou que le siège étant plus long qu'on n'avoit cru, on se trouve obligé de le combattre pour ne point interrompre l'opération du siège.

Il y a dans ce cas deux partis à prendre: le premier d'attendre l'ennemi dans les lignes, & le second d'y laisser une partie de l'armée pour leur garde & pour continuer les travaux des approches, & d'aller avec le reste au-devant de l'armée ennemie pour la combattre hors de la portée des lignes & de la place.

Ce dernier parti paroît avoir moins d'approbateurs que le premier; mais, si nous osons dire notre sentiment sur ce sujet, nous croyons qu'on ne peut rien prescrire de général à cet égard; parce que ce sont les circonstances particulières dans lesquelles on se trouve, qui doivent décider de la conduite qu'il faut tenir en cette occasion.

Si l'armée assiégeante n'a rien à craindre pour la sûreté de ses convois; si elle est assez nombreuse pour bien garnir tous ses postes & mettre ses lignes partout en état de faire une bonne défense, elle doit dans ce cas se borner à les défendre, pour ne point faire dépendre le succès du siège, de l'événement toujours incertain d'une bataille. Mais si elle se trouve gênée pour ses fourrages; si l'ennemi peut couper & intercepter ses convois, elle doit, si elle est assez forte pour aller au-devant de l'ennemi & pour laisser un nombre de troupes suffisant pour continuer le siège, & résister à tous les efforts de la garnison; elle doit, dis-je, dans ce cas, prendre le parti d'aller le combattre pour se délivrer de toutes les inquiétudes qu'il peut lui donner.

L'armée assiégeante doit encore prendre le même parti, si la circonvallation de la place est trop étendue pour qu'elle puisse bien défendre toutes ses différentes parties. Quand elle seroit même alors inférieure à celle de l'ennemi, elle ne peut guère se dispenser de sortir des lignes pour aller le combattre. Il n'est point rare dans les faits militaires de voir une armée inférieure arrêter & même vaincre une armée plus nombreuse; le tout dépend de l'habileté du gé-

Q q q q ij

néral pour choisir des postes avantageux. En allant ainsi au devant de l'ennemi, on peut lui en imposer par cette démarche hardie, le surprendre même quelquefois, & le battre comme le fit M. le maréchal de Tallard au siège de Landau, en 1703.

Il y a encore plusieurs autres considérations qui peuvent servir à déterminer le parti qu'il convient de prendre contre une armée qui vient au secours d'une place. Si, par exemple, l'ennemi est supérieur en cavalerie, il est plus avantageux de l'attendre dans les lignes, que d'aller au-devant, parce que cette cavalerie lui fera peu utile dans l'attaque de la ligne, & qu'elle lui donneroit beaucoup d'avantage en combattant en plaine.

Si l'on a des troupes de nouvelles levées, ou étonnées par quelques défaites, il est certain qu'on pourra les contenir & leur faire faire leur devoir plus aisément derrière le parapet des lignes, qu'en rase campagne.

Si l'on est supérieur en artillerie, on peut encore se borner à la défense des lignes; l'artillerie étant mieux située derrière des retranchemens qu'en plaine, peut causer une très-grande perte à l'ennemi; dans une bataille on peut aisément en arrêter l'effet; le secret n'en est pas grand, dit quelque part M. le chevalier Folard; il ne s'agit que d'en venir promptement à l'arme blanche.

Il seroit aisé d'appuyer les préceptes précédens par des exemples; mais comme les circonstances ne sont jamais exactement les mêmes, on ne peut en tirer des règles sûres pour la conduite qu'on doit tenir dans les cas semblables. On a vu d'ailleurs plusieurs fois le hasard & la témérité réussir dans des entreprises que le succès même ne pouvoit justifier aux yeux des maîtres de l'art. C'est pourquoi ce sont moins les exemples qui doivent décider du parti que l'on doit prendre dans les différentes situations où l'on se trouve à la guerre, que la connoissance des moyens que l'ennemi peut employer pour l'exécution de ses desseins, & l'examen des expédiens que la nature du terrain, le tems, & les circonstances particulières peuvent fournir pour s'y opposer. Après avoir mûrement réfléchi sur ces différens objets, si le plus grand nombre de raisons militent plutôt pour un parti que pour l'autre, c'est celui-là qu'il faut adopter.

Ainsi lorsqu'on trouve qu'il y a plus d'inconvénient à attendre l'ennemi dans les lignes que d'en sortir pour le combattre, on doit aller au-devant de lui, & choisir les postes les plus avantageux pour cet effet. Mais si les lignes sont en bon état, & que nulle raison particulière n'oblige de commettre l'événement du siège au hasard d'un combat, on doit dans ce cas se contenter d'empêcher l'ennemi de forcer les lignes, continuer les opérations du siège, même à sa vue, comme on le fit à Philisbourg en 1734, à la vue du prince Eugene, dont l'armée étoit campée à la portée du canon de la circonvallation de cette place.

Tel étoit l'usage des anciens; on remarque que leurs plus grands généraux ne sortoient de leurs lignes pour combattre dans les sièges, que lorsqu'ils se trouvoient avoir de grands avantages sur l'ennemi, ou lorsqu'il étoit absolument nécessaire de le faire pour se procurer des subsistances; autrement ils se bornoient à défendre leur camp ou leurs lignes. Virgile qui fait parler son héros relativement aux préceptes des plus grands généraux, lui fait recommander à ses troupes en quittant son armée, de ne point sortir de leurs retranchemens, quoi qu'il pût arriver, pour combattre; mais de se borner à défendre leur camp.

... Ita discedens præceperat optimus armis
Æneas : si qua interea fortuna fuisset,

*Neu struere auderent aciem, neu credere campo :
Castra modo & tutos servarent aggere muros.
Æneid. lib. IX.*

SECOUSSE, f. f. (*Gramm.*) mouvement oscillatoire & prompt qui ébranle un corps en toutes ses parties; les *secousses* d'un tremblement de terre.

SECQUES, f. f. (*Marine.*) terres basses, plates, de peu de cale, où il y a des bancs & des Syrtes.

SECRET, f. m. (*Morale.*) c'est toute chose que nous avons confiée à quelqu'un, ou qu'on nous a confiée dans l'intention de n'être pas révélée, soit directement, soit indirectement.

Les Romains firent une divinité du *secret*, sous le nom de *Tacita*; les Pythagoriciens une vertu, & nous en faisons un devoir, dont l'observation constitue une branche importante de la probité. D'ailleurs, l'acquisition de cette qualité essentielle à un honnête homme, est le fondement d'une bonne conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles. Si l'on ne doit pas dire imprudemment son *secret*, moins encore doit-on révéler celui d'autrui; parce que c'est une perfidie, ou du-moins une faute inexcusable. Il convient même d'étendre cette fidélité, jusque vis-à-vis de celui qui y manque à notre égard.

Ce n'est pas tout; il faut se méfier de soi-même dans la vie : on peut surprendre nos *secrets* dans des momens de faiblesse, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaisir. On confie son *secret* dans l'amitié, mais il s'échappe dans l'amour; les hommes sont curieux & adroits; ils vous feront mille questions épineuses dont vous aurez de la peine à échapper autrement que par un détour, ou par un silence obstiné; & ce silence même leur suffit quelquefois pour deviner votre *secret*. (*D. J.*)

SECRET, adj. (*Phys.* chambre de secrets, voyez CABINETS SECRETS.

SECRET, (*Médec.*) en latin *arcanum*, en grec ἀπόρρητον, ἀποκρύφον, μυστήριον, remède dont on tient la préparation secrète pour en relever l'efficacité & le prix.

On croiroit que la plupart des hommes, très-sensibles d'ailleurs pour leurs affaires, doivent avoir peu de confiance pour les prétendus *secrets* dans ces maladies reconnues incurables par tous les Médecins; mais telle est la force de l'amour de la vie, qu'on s'abuse à cet égard; ou peut-être telle est l'impudence de ces gens à *secret*, que leur trafic va toujours. Cette pratique est aussi ancienne que le monde, & ne finira qu'avec lui. Quoique ces prétendus *secrets* ne se trouvent communément par l'examen qu'une drogue fort connue, mal préparée, & quelquefois un poison lent, néanmoins on donne la confiance à ceux qui les possèdent, & qui n'exigent de vous autre chose, que de n'être pas plus inquiets qu'ils le sont de votre guérison.

Si néanmoins l'on y faisoit quelque attention, on verroit que dans tous les pays, dans tous les siècles, & sans remonter si haut, dans celui où l'on vit, on a oui parler successivement des gens qui prétendoient avoir le même *secret* infailible que cet homme auquel on est prêt de donner sa confiance. On se rappelleroit qu'on a toujours oui parler de gens qui faisoient les mêmes promesses, qu'on n'avoit pas de leur habileté des témoignages moins décisifs; & que par l'événement ces gens-là sont morts dans la misère, ou se sont trouvés n'être que des fourbes accrédités.

Je n'ignore pas que ceux qui les écoutent, & surtout les grands, plus communément dupes que les autres hommes, prétendent que de telles personnes qui se vantent de *secrets*, ne s'enrichissent pas par la

jalouſſie des gens de l'art qui ſ'oppoſent à leur éta-
bliſſement , les dégoutent , les décréditent , & les
empêchent d'exercer leurs talens ; mais ces moyens
feroient bien foibles contre des ſuccès véritables ;
& il n'eſt pas poſſible que ceux qui les auroient en
partage , ne triomphaſſent bien-tôt de tous les obſta-
cles que l'envie pourroit leur oppoſer.

Nous ne préſumons pas , malgré la force invinci-
ble de toutes ces raiſons , de voir jamais paſſer le
regne des ſecrets en Médecine. Il eſt doux de tout eſ-
pérer d'une maladie mortelle ; la mort ſurprend ſans
s'être fait craindre ; on la ſent plutôt qu'on n'a ſongé
à ſ'y réſoudre : notre ignorance , notre foibleſſe ,
notre goût pour le merveilleux , l'amour de la vie
qu'on nous promet , dont l'opération eſt active ,
dont le bien touche par le ſentiment ; la ſéduction fa-
cile de l'imagination occupée de ce ſeul objet ; le
penchant naturel pour ce qui flatte nos deſirs ; l'eſ-
pérance dont on nous berce ; l'abandon même des
gens de l'art , qui cedent ſans regret aux inſtances
du malade ; tout cela , diſ-je , doit triompher des
principes les plus évidens , des raiſonnemens les plus
ſolides ; & il faudroit être bien peu philoſophe , pour
s'en étonner.

Nous ne prétendons pas par toutes ces réflexions
contre les faux poſſeſſeurs de prétendus ſecrets , nier
la poſſibilité d'en trouver de vrais & d'excellens. Il
n'eſt pas douteux que la Médecine peut faire des pro-
grès à cet égard ; & c'eſt par cette raiſon , que l'An-
gleterre a promis de ſi belles récompenſes à la dé-
couverte d'un remède contre la pierre. Mais ceux
qui trouveront ce remède ou autre ſemblable , loin
d'avoir à redouter l'envie ou la jalouſſie de perſonne ,
doivent être aſſurés de leur fortune , de leur gloire ,
& de leur immortalité. (D. J.)

SECRET , (Marine.) c'eſt l'endroit du brûlot où le
capitaine met le feu pour le faire ſauter.

SECRET , f. m. terme d'Organifſe ; ce mot ſignifie
la caiffe , la luyette où l'on réſerve le vent pour le
distribuer ſelon les beſoins. (D. J.)

SECRÉTAIRE , (Gram. & Jurisprud.) ſignifie en
général celui qui aide à quelqu'un à faire ſes expédi-
tions , comme lettres , extraits , & autres opéra-
tions.

Il y a pluſieurs fortes de ſecrétaires , dont l'état &
les fonctions ſont fort différens les uns des autres.
Voyez les articles ſuivans. (A)

SECRÉTAIRE d'ambaffade , eſt une perſonne que
l'on met auprès d'un ambaffadeur pour écrire les dé-
pêches qui regardent ſa négociation.

Il y a une très-grande différence entre un ſecrétaire
d'ambaffade & un ſecrétaire d'ambaffadeur ; ce dernier
eſt un domeſtique ou un homme de la maiſon de
l'ambaffadeur , au-lieu qu'un ſecrétaire d'ambaffade
eſt un miniſtre du prince même. Voyez AMBASSA-
DEUR.

SECRÉTAIRE DE CONSEILLER eſt celui qui fait
pour un conſeiller l'extrait général des procès dont
il eſt rapporteur.

Il n'y a pas plus de cinquante ans qu'on les appel-
loit ſimplement *clercs de conſeillers* ; ils travailloient
à leurs extraits chez le conſeiller même , & le lieu où
ils travailloient s'appelloit l'étude.

Dans les procès-verbaux qui ſe font en l'hôtel
d'un conſeiller , ſon ſecrétaire fait fonction de gref-
fier. (A)

SECRÉTAIRE DU CONSEIL eſt celui qui tient la
plume au conſeil du roi. Ces ſecrétaires ſont de deux
fortes ; les uns qu'on appelle *ſecrétaires des finances* ,
qui tiennent la plume au conſeil royal des finances ;
les autres , qu'on appelle *ſecrétaires & greffiers du
conſeil privé* , qui tiennent la plume au conſeil privé
ou des parties : les uns & les autres ſont au nombre
de quatre , & ſervent par quartier. Voyez CONSEIL
DU ROI.

SECRÉTAIRES DE LA COUR DE ROME , (*Hiſtoire
moderne.*) nous comprenons ſous ce titre général dif-
férentes eſpeces d'officiers de cette cour , qui portent
tous le titre de *ſecrétaire* , qualiſié par les objets de
leurs emplois , & dont nous allons détailler les fonc-
tions.

Secrétaire du ſacré college eſt un officier nommé par
les cardinaux , qui a droit d'entrer au conclave , & qui
écrit les lettres du college des cardinaux pendant la
vacance du ſaint ſiege. Il aſſiſte encore à toutes les
aſſemblées générales qui ſe tiennent tous les matins
pendant la durée du conclave , & à celles des chefs
d'ordre. Il tient un regiſtre exact de tous les ordres
& decrets qui ſ'y donnent , auſſi-bien que des déli-
bérations qui ſe font dans les conſiſtoires ſecrets , &
qui lui ſont communiquées par le cardinal vice-
chancelier. Il aſſiſte même à ces conſiſtoires ; mais
quand on crie *extra omnes* , il doit en ſortir comme
tous ceux qui ne ſont pas cardinaux. Il a un ſubſtitut
ou ſous-ſecrétaire , qu'on nomme *clerc national*.

Secrétaire du pape ou ſecrétaire d'état. On nomme
ainſi , pour ſe conformer à l'uſage des autres cours ,
le cardinal à qui le pape confie l'adminiſtration des
plus grandes affaires. C'eſt ce ſecrétaire qui écrit &
qui ſigne par ordre de ſa ſainteté les lettres qu'on
écrit aux princes , aux légats , nonces , & autres mi-
niſtres de la cour de Rome dans les pays étrangers.
Il ſigne les patentes de certains gouverneurs , des po-
deſtats , barigels ou prévôts , & autres officiers de
l'état eccléſiaſtique. Lorſque les ambaffadeurs des
princes ſortent de l'audience du pape , ils vont ren-
dre compte au ſecrétaire d'état de ce qu'ils ont traité
avec ſa ſainteté. C'eſt encore à lui que tous les mi-
niſtres de Rome ſ'adreſſent pour lui rendre compte
de ce qui regarde leurs charges , & recevoir ſes or-
dres. Il a pour l'ordinaire la qualité de *ſurintendant
général de l'état eccléſiaſtique* , qui lui eſt donnée par
un bref , auſſi-bien que celle de *ſecrétaire d'état*. Le
pape a quelquefois deux ſecrétaires d'état.

Les autres ſecrétaires ſont le ſecrétaire des chiffres ,
celui de la conſulte , celui des mémoriaux ou du bon
gouvernement , dont on connoît peu les fonctions ,
celui des brefs qui portent taxe , & le ſecrétaire des
brefs ſecrets.

Il y avoit autrefois vingt-quatre ſecrétaires des
brefs taxés , & leurs charges étoient vénables ; mais
Innocent XI. les a ſupprimés , & n'en a conſervé
qu'un ſeul , dont la fonction eſt d'expédier les brefs
qui doivent rétribution à la chambre apoſtolique , &
de les taxer. Le ſecrétaire des brefs ſecrets eſt un offi-
cier qui fait les minutes des brefs , ſelon les ordres
qu'il en reçoit du ſecrétaire d'état. Ces minutes ne
ſont ni viſées , ni ſignées du cardinal prefet des
brefs , parce qu'il n'a aucune autorité ni ſur ces
brefs , ni ſur le ſecrétaire qui les expédie. *Relation de
la cour de Rome* , de Jérôme Limadoro.

SECRÉTAIRE D'ÉTAT eſt un des officiers de la cou-
ronne , qui fait au roi le rapport des affaires d'état
de ſon département , & qui reçoit directement du
roi ſes ordres & commandemens , en conſéquence
deſquels il expédie les arrêts , lettres-patentes , &
autres lettres cloſes , les arrêts , mandemens , brevets ,
& autres dépêches néceſſaires.

L'office de ſecrétaire d'état a quelque rapport avec
l'office de ceux que les Romains appelloient *magiſtri
ſacrorum ſcriniorum* : ce terme *ſcrinium* pris à la lettre
ſignifie *eſcrin* , *coffret* ou *cassette* deſtinée à garder les
choſes précieufes & ſecrètes ; mais en cette occaſion ,
il ſignifie *portefeuille* ou *regiſtre*.

Il y avoit chez les Romains quatre offices diffé-
rens , appellés *ſcrinia palatina* , ſavoir *ſcrinia memo-
rie* , *epiſtolarum* , *libellorum* & *diſpoſitionum*. Ceux qui
exerçoient ces quatre différens emplois étoient ap-
pellés *magiſtri ſcriniorum* ; ce qui pourroit ſe rappor-

ter aux différens départemens des *secrétaires d'état*, qui sont aussi présentement au nombre de quatre. Mais il paroît que l'on peut plutôt comparer les *secrétaires d'état* à ces officiers appelés *tribuni notarii* seu *tribuni notariorum*, qui formoient le premier college des notaires, & dont l'emploi étoit d'expédier les édits du prince & les dépêches de ses finances. Voyez le *gloss.* de Ducange.

Au commencement de la troisième race, le chancelier réunissoit en sa personne les fonctions des *secrétaires d'état*, & même en général de tous les notaires & *secrétaires* du roi; il rédigeoit lui-même les lettres qu'il scelloit.

Frere Guerin, évêque de Senlis, étant devenu chancelier en 1223, & ayant infiniment relevé la dignité de cette charge, il abandonna aux clercs ou notaires du roi, qu'on a depuis appelés *secrétaires du roi*, l'expédition des lettres.

Ceux-ci ayant l'honneur d'approcher du roi, devinrent à leur tour plus considérables. Il y en eut trois que le roi distingua des autres, & qui furent nommés *clercs du secret*, comme qui diroit *secrétaires du cabinet*; car anciennement, suivant la remarque de Pasquier, le cabinet du roi s'appelloit *secretum* ou *secretarium*, pour exprimer que c'étoit le lieu où on parloit des affaires les plus secrètes. Les clercs du *secré* ou *secret* furent donc ainsi appelés, parce qu'ils furent employés à l'expédition des affaires les plus secrètes; c'est de-là que les *secrétaires d'état* tirent leur origine.

Philippe le Bel déclara en 1309, qu'il y auroit près de sa personne trois clercs du *secré*, & vingt-sept clercs ou notaires sous eux.

Dechalles, en son *dictionnaire de justice* au mot *secrétaire*, cite une ordonnance de Philippe le Long de l'an 1316, où il y a, dit-il, un article des notaires suivant le roi, qui en marque trois, & qui nous apprend que la qualité de *secrétaire* n'étoit qu'une adjonction à celle de notaire, pour marquer la différence de leurs fonctions, & que le notaire-secrétaire étoit celui qui travailloit aux dépêches secrètes & particulières du roi; que le notaire du conseil étoit celui qui en tenoit les registres, & le notaire du fang celui qui étoit employé aux affaires criminelles pour les grâces & les remissions, enfin que l'on appelloit simplement *notaires* ceux dont l'emploi étoit de faire les expéditions ordinaires du sceau.

Ce que dit Dechalles de la qualité de *secrétaire*, jointe à celle de *notaire du roi*, est exacte; mais on ne fait du reste où il a pris cette prétendue ordonnance de 1316, elle ne se trouve point dans le recueil des ordonnances imprimées au Louvre.

Cet auteur a peut-être voulu parler d'une ordonnance de Philippe le Long du mois de Décembre 1320; il y en a deux de cette même date qui concernent les notaires; la première parle des notaires non-poursuivans, ce qui suppose qu'il y en avoit d'autres qui étoient à la suite du conseil pour en faire les expéditions; c'est ce que confirme encore la seconde ordonnance, dans laquelle, *article 7.* Philippe V. dit: « *Pourceque les notaires qui seront aucunes fois* » loin avecques nous hors de Paris, avec notre chancelier, ou avec aucun de nos gens qui ont pouvoir de commander ne pourront pas bailler chaque » mois leur cedula des lettres qu'ils auront faites par » les semaines aux personnes, si, comme dessus est » dit, ils seront tenus par leur serment à les bailler » au plutôt qu'ils pourront trouver les personnes » dessusdites ».

Depuis ce tems les clercs du roi furent distingués de ceux qui étoient simplement notaires du roi, quoique ces clercs fussent toujours tirés du corps des notaires; c'est ainsi que dans une déclaration de Philippe de Valois du premier Juin 1334, ce prince dit,

nos clercs, notaires & plusieurs autres nos officiaux.

Philippe de Valois avoit en 1343 sept *secrétaires* & soixante-quatorze notaires, ainsi qu'il paroît par les registres de la chambre des comptes; on y trouve aussi la preuve que les clercs du secret avoient dès-lors changé de nom, & qu'ils avoient pris le titre de *secrétaires des finances*.

Néanmoins dans plusieurs ordonnances postérieures, nos rois les nomment simplement nos *secrétaires*.

Philippe de Valois en eut sept; le roi Jean, par son ordonnance de l'an 1361, réduisit le nombre de ses *secrétaires* & notaires à cinquante-neuf, sans spécifier combien il y avoit de *secrétaires*; il paroît néanmoins qu'il en avoit douze, suivant une ordonnance dont il sera parlé ci-après.

Le nombre en fut même porté jusqu'à dix-huit par Charles V. étant régent du royaume, lequel en cette qualité ordonne le 27 Janvier 1359, qu'en l'office des notaires il y auroit dorénavant cinquante notaires seulement, y compris les *secrétaires*, *desquels*, dit-il, pour certaines causes nous avons retenus en leursdits offices de *secrétaires* jusqu'au nombre de dix huit, dont les douze ont été faits par monsieur (le roi Jean), & les six par nous; il déclare ensuite qu'il ne nommera plus de *secrétaire* jusqu'à ce qu'ils soient réduits au nombre de six.

Ainsi, suivant cette ordonnance, les *secrétaires* du roi ou de ses commandemens appelés auparavant *clercs du secret*, avoient en même tems la qualité de *notaires du roi*, au-lieu que ceux qui étoient simplement notaires du roi n'étoient pas alors qualifiés de *secrétaires du roi*, comme ils l'ont été depuis & le sont encore présentement.

C'est ce que confirme encore une ordonnance de Charles V. du 9 Mars 1365, portant confirmation de la confrérie des clercs, *secrétaires* & notaires du roi, & différens réglemens pour ce college; on pourroit croire d'abord que ces trois qualités, *clercs*, *secrétaires* & *notaires du roi* étoient toutes communes à chacun des membres de ce college.

Mais en lisant avec attention cette ordonnance, on voit que la confrérie étoit composée de deux fortes d'officiers, savoir des clercs ou *secrétaires* du roi, & des autres notaires, qu'ainsi les *secrétaires* n'étoient pas alors les mêmes que les notaires, qu'il n'y a au plus que le titre de *clerc* qui leur fut commun; encore est-il probable que ce titre étoit joint spécialement à celui de *secrétaire* des commandemens, d'autant que ceux-ci étoient d'abord appelés les *clercs du secret*, & que de cette dénomination on fit insensiblement celle de *clercs-secrétaires*, & par abréviation celle de *secrétaire* simplement.

La dénomination de *secrétaire du roi* étoit tellement affectée alors au *secrétaire* des commandemens, que dans le registre D. de la chambre des comptes, fol. 75. v^o. il est fait mention d'une ordonnance donnée en 1361, qui réduisoit le nombre des *secrétaires* du roi pour ladite année à onze seulement; ce qui ne peut convenir qu'aux *secrétaires* des commandemens qui étoient retenus pour le conseil, & non pas aux autres notaires qui étoient alors au nombre de cinquante-neuf. De ces onze *secrétaires*, il y en avoit huit ordinaires qui avoient entrée dans le conseil, & trois extraordinaires.

Dans un réglement que Charles V. fit pour les finances le 13 Novembre 1372, il est dit entr'autres choses, *art. 7.* qu'il plaît au roi que toutes lettres de don soient signées par MM. Pierre Blanchet, Yves Daven, Jean Tabary ses *secrétaires*, & non par autres, & que si on apportoit lettres de don signées par autre *secrétaire*, que M. le chancelier ne les scelle point.

Cet article paroît supposer que le roi avoit encore

plus de quatre *secrétaires*, mais qu'il n'y en avoit que quatre pour les finances.

Il y en avoit cinq l'année suivante, suivant un autre règlement que Charles V. fit le 6 Décembre 1373. Deux de ces cinq *secrétaires* étoient du nombre de ceux qui sont nommés dans le règlement de 1372 : du reste l'article 8 de celui de 1373 est conforme à l'article 7 du précédent règlement.

L'article 9 du règlement de 1373 porte que le chancelier commandera de par le roi, & fera jurer à ses *secrétaires* qu'ils entendent diligemment aux lettres que le roi leur *commandera* touchant les finances ; qu'ils ne les fassent point plus fortes que le roi ne leur *commandera*, & n'y mettent aucun *nonobstant*, &c. si le roi ne le leur commande exprès. Ce terme de *commandement*, qui est encore répété un peu plus loin, est peut-être ce qui a fait donner aux *secrétaires* des finances le titre de *secrétaires des commandemens*.

Charles VI. dans des lettres du 13 Juillet 1381, art. 6, ordonne pour ses *secrétaires* ses amis & feaux maîtres, Pierre Blanchet, Yves Darian, Jehan Tabari, Jean Blanchet, Thiebault Hocié, Jehan de St. Loys, & Hugues Blanchet, Jacques Duval, Macé Freron, Jehan de Crepy, Pierre Couchon & Pierre Manhac, il est bien visible qu'il ne s'agit encore là que des *secrétaires* des finances ; en effet il ajoute qu'aucun de ses autres *secrétaires* ne pourra faire ou signer des lettres touchant *don ou finance*.

Ces termes aucun de *nos autres secrétaires* font connoître que le titre de *secrétaire* étoit alors commun aux autres notaires du roi que l'on appelloit ordinairement *notaires-secrétaires du roi* ; au lieu que les *secrétaires* des finances portoient simplement le titre de *secrétaire* du roi ou des finances.

Dans d'autres lettres du 12 Février 1387, Charles VI. fixe de même à 12 le nombre de ses *secrétaires* à gages fervans par mois, & il dit que ces 12 *secrétaires* signeront seuls les lettres sur le fait des finances. Il déclara que la signature des lettres royaux n'appartiendroit qu'à ces 12 *secrétaires*, & ceux du parlement & de la chambre des comptes, à un autre qu'il nomme, lequel devoit servir en la compagnie du chancelier.

Charles VI. fit une ordonnance le 7 Janvier 1400, par laquelle il régla entr'autres choses, qu'à ses conseils il y auroit dix de ses *secrétaires* qui auroient les gages de *secrétaires* & non autres ; il nomme ces dix *secrétaires*, & en désigne six en particulier pour signer. Sur le fait de signer, il leur défend à tous très-étroitement de signer aucunes lettres, si elles ne leur sont par lui commandées, & à ceux qui signeront sur le fait des finances, qu'ils n'en signent aucune de cette espèce, si elles ne sont passées & à eux commandées par le roi étant assis en son conseil & à l'ouïe de ses conseillers qui y seront. Il ordonne enfin qu'à chacun de ses conseils il ne demeure que deux de ces dix *secrétaires*, savoir un civil & un criminel.

Il fit encore une autre ordonnance le 7 Janvier 1407, par laquelle, au lieu de dix *secrétaires* qu'il avoit nommés par la précédente pour être à ses conseils, il ordonna qu'il y en auroit 13, lesquels y sont nommés chacun par leur nom & surnom ; il leur réitere les défenses de signer aucunes lettres touchant les finances, si elles ne sont passées & à eux commandées par le roi étant en son conseil & à l'ouïe de ses conseillers ; il réitere pareillement qu'à chaque conseil il n'y aura que deux de ses *secrétaires*, un civil & l'autre criminel. Cette distinction fait connoître que l'on jugeoit autrefois des affaires criminelles dans le conseil du roi.

Au mois de Mai 1413, Charles VI. fit une ordonnance portant qu'à l'avenir, pour servir dans ses conseils, il n'y auroit que huit *secrétaires* qui serviroient

quatre ensemble de mois en mois : que des quatre qui serviroient chaque mois, il n'y en auroit qu'un qui signeroit sur le fait des finances ; il est dit que ces huit *secrétaires* seront élus bons, diligens & suffisans en latin & en françois par le chancelier, en appelant avec lui des gens du conseil en nombre compétant. Charles VI. renouvelle aussi la défense qu'il avoit déjà faite à ses *secrétaires* de signer aucunes lettres de finance, à moins que ce ne fût du commandement du roi.

Il déclare encore par cette même ordonnance, qu'en se conformant à celles de ses prédécesseurs, il ne recevra dorénavant aucun pour son *secrétaire*, si premièrement il n'est notaire du nombre & ordonnance ancienne.

On a vu que dans le nombre des *secrétaires* du roi retenus pour le conseil, il n'y en avoit plus que deux qui eussent le pouvoir de signer les lettres en fait de dons & de finances.

Le nombre de ces *secrétaires* des finances fut fixé à 5 par le même prince, ainsi qu'on l'apprend du memorial H de la chambre des comptes du 15 Août 1418, conformément à un édit de la même année, par lequel il créa le college des 159 clercs notaires de la chancellerie, & réduisit les *secrétaires* des finances aux 5 personnes y dénommées, lesquelles signeront, est-il dit, lettres en finance, & portant adresse aux gens tenant le parlement & gens des comptes.

Charles VI. établit de nouveaux *secrétaires* pour signer en finance ; & par une ordonnance du 25 Octobre 1443, il leur enjoignit de faire apparoir à la chambre des comptes de leur pouvoir ; c'est de-là qu'ils y faisoient enregistrer leurs lettres de provision, & qu'ils inscrivoient deux signatures au registre du greffe de ladite chambre, l'une avec grille, l'autre sans grille ; il s'en trouve nombre depuis 1567, jusqu'au mois de Juin 1672 ; les autres ont négligé de le faire.

On ne trouve que trois *secrétaires* qui aient servi le roi Louis XI. pendant tout son regne. Comme il étoit méfiant, il employoit souvent le premier notaire qu'il rencontroit. Ce fut de son tems en 1481, que les *secrétaires* des finances commencèrent à contresigner les lettres signées par le roi, comme cela s'est toujours pratiqué depuis.

Charles VIII. confirma les *secrétaires* des finances. Ce fut sous son regne que Florimond Robertet I. du nom acquit tant de crédit dans sa charge de *secrétaire* ; quelques-uns l'appellent *le pere des secrétaires d'état*, parce qu'il commença à donner à cet emploi le degré d'élévation où il est maintenant ; il continua les mêmes fonctions sous Louis XII. & François I. & fut toujours maître des plus grandes affaires.

Enfin Henri II. fixa le nombre des *secrétaires d'état*, & les réduisit à quatre, par ses lettres patentes du 14 Septembre 1547, sous le titre de *conseillers & secrétaires de ses commandemens & finances* : ces quatre *secrétaires* furent Guillaume Dochétel, Côme Clauffe, Claude de l'Aubespine & Jean du Thier. Il leur attribua par les mêmes lettres le droit d'expédier seuls, & à l'exclusion des *secrétaires* du roi, toutes les dépêches d'état, suivant le département qu'il assigna à chacun, afin qu'ils fissent leurs fonctions avec plus d'ordre & d'exactitude.

Ce ne fut que sous Charles IX. en 1560, qu'ils commencèrent à signer pour le roi. Ce jeune prince étoit fort vif dans ses passions ; & Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer dans le tems qu'il vouloit aller jouer à la paume : signez, mon pere, lui dit-il, signez pour moi : eh bien, mon maître, reprit Villeroi, puisque vous me le commandez, je signerai. *Henaut.*

Du tems d'Henri III. en 1559, lorsqu'on fit à Cateau-Cambresis un traité de paix avec l'Espagne, les

François ayant remarqué que les ministres du roi d'Espagne affectoient de se qualifier *ministres d'état*, M. de Laubespine, *secrétaire des commandemens & finances du roi*, qui signa pour lui ce traité, fut aussi qualifié *secrétaire d'état*; c'est depuis ce tems que les *secrétaires des commandemens & finances* ont pris le titre de *secrétaire d'état*, & qu'ils ont laissé le titre de *secrétaires des finances* aux autres *secrétaires* du roi qui portent ce nom.

Jusqu'en 1588, les *secrétaires d'état* avoient prêté serment entre les mains du chancelier ou du garde des sceaux; mais Henri III. voulut qu'un nouveau pourvu de cette charge prêtât le serment immédiatement entre ses mains: ce qui s'est depuis toujours pratiqué de même.

Du tems de la régence de M. le duc d'Orléans, il y eut un édit du mois de Janvier 1716, qui supprima l'un des offices de *secrétaire d'état* dont étoit encore pourvu M. de Voisin, quoiqu'il fût chancelier de France dès 1714. Cet édit fut enregistré le 8 Février suivant. A la fin de Septembre 1718, les offices de *secrétaire d'état* furent mis au nombre de 5, dont les deux derniers n'étoient que par commission.

Ces charges sont devenues si considérables, que les conseillers d'état se tiennent honorés d'y parvenir. Sous Henri II. le connétable de Montmorenci, le duc de Nevers, le duc de Guise & quelques autres grands remplirent ces fonctions. Guillard. *Hist. du conseil*, p. 126.

Les autres maisons qui ont fourni le plus de *secrétaires d'état*, sont celles de Brulart, le Tellier, Lomenie, Colbert, & surtout celle de Phelipeaux qui en a fourni jusqu'à 10, & ce qui est encore remarquable par rapport à la quatrième charge, c'est que depuis 1621 elle a toujours été possédée par des personnes du nom de Phelipeaux. M. le comte de Saint-Florentin, ministre & *secrétaire d'état*, qui possède cette charge depuis 1723, est le septième de son nom qui l'ait ainsi possédée de suite & sans aucune interruption.

On a déjà observé que les *secrétaires d'état* étoient obligés d'être pourvus d'un office de *secrétaire du roi*; le college des *secrétaires du roi* obtint en conséquence en 1633 un arrêt contre M. de Savigny, *secrétaire d'état*, qui lui ordonna de se faire pourvoir dans six mois d'une de leurs charges; cet usage n'a été changé qu'en 1727, à l'occasion de M. Chauvelin, garde des sceaux & *secrétaire d'état* ayant le département des affaires étrangères, lequel fut le premier dispensé d'être *secrétaire du roi*: ce qui fut étendu en même tems à tous les autres *secrétaires d'état*.

Les *secrétaires d'état* ont présentement par leur brevet le titre de *secrétaires d'état des commandemens & finances de Sa Majesté*; néanmoins, en parlant d'eux, on ne les désigne communément que par le titre de *secrétaires d'état*. Le roi les qualifie de ses amis & sceaux.

Leurs places n'étoient autrefois que de simples commissions; mais depuis 1547, elles ont été érigées en titre d'office.

Ces offices donnent la noblesse transmissible au premier degré, & même la qualité de chevalier à ceux qui n'auroient pas d'ailleurs ces prérogatives.

Les *secrétaires d'état* sont officiers de plume & d'épée; ils entrent chez le roi & dans ses conseils, dans leurs habits ordinaires & l'épée au côté.

Leurs fonctions sont aussi honorables qu'elles sont importantes, puisqu'ils sont admis dans la confiance du prince pour les affaires les plus secrètes: ce sont eux qui dressent les différens traités de paix & de guerre, d'alliance, de commerce & autres négociations; ils les signent au nom du roi, les conservent dans leur dépôt, & en délivrent des expéditions authentiques.

Ce sont eux pareillement qui dressent & qui expédient les lettres des dons & brevets, les lettres de cachet & autres dépêches du roi.

Les *secrétaires d'état* ont chacun leur département. Louis XI. les avoit fixés par un règlement du 11 Mars 1626; mais il a été fait depuis bien des changemens, & les départemens des *secrétaires d'état* ne sont point attachés fixement à leur office, ils sont distribués selon qu'il plaît au roi.

Le *secrétaire d'état* qui a le département des affaires étrangères, a aussi ordinairement celui des pensions & expéditions qui en dépendent, les dons, brevets & pensions autres que des officiers de guerre ou des étrangers pour les provinces de son département.

Celui qui a le département de la marine a aussi de même ordinairement tout ce qui y a rapport, comme les fortifications de mer, le commerce maritime, les colonies françoises, avec toutes les pensions & expéditions qui en dépendent.

Celui qui a le département de la guerre, a en même tems le taillon, les maréchaussées, l'artillerie, les fortifications de terre, les pensions, dons & brevets des gens de guerre, tous les états-majors, à l'exception des gouverneurs généraux, des lieutenans généraux & des lieutenans de roi des provinces qui ne sont pas de son département, les haras du royaume & les postes.

Enfin le quatrième *secrétaire d'état* a ordinairement pour son département la maison du roi, le clergé, les affaires générales de la religion prétendue réformée, l'expédition de la feuille des bénéfices, les économats, les dons & brevets autres que des officiers de guerre ou des étrangers pour les provinces de son département.

Pour ce qui est des provinces & généralités du royaume, elles sont distribuées à-peu-près également aux quatre *secrétaires d'état*.

Les dépêches que le roi envoie dans chacune de ces provinces, sont expédiées par le *secrétaire d'état* qui a cette province dans son état. Toutes les lettres & mémoires que ces provinces ou les villes qui en dépendent, adressent au roi, doivent passer par les mains du *secrétaire d'état* qui les a dans son département, & les députés des parlemens & autres cours souveraines, des états généraux, des provinces ou des villes, sont conduits à l'audience du roi par le *secrétaire d'état* qui a dans son département la province ou ville d'où vient la députation.

Anciennement les *secrétaires d'état* avoient chacun pendant trois mois de l'année l'expédition de toutes les lettres, dons & bénéfices que le roi accordoit pendant ce tems; présentement chacun expédie les dépêches qui sont pour les affaires & provinces de son département.

Le *secrétaire d'état* des affaires étrangères est ministre notaire, & en cette qualité il a entrée & séance dans tous les conseils du roi: c'est lui qui rapporte au conseil d'état ou des affaires étrangères toutes les affaires de cette nature qui se présentent à examiner.

Le roi accorde aussi ordinairement au bout d'un certain tems aux autres *secrétaires d'état* le titre de ministre, en les faisant appeler au conseil d'état.

Les *secrétaires d'état* ont tous entrée au conseil des dépêches, quand même ils n'auroient pas la qualité de ministre. Anciennement les dépêches s'expédioient ordinairement dans la forme d'un simple travail particulier dans le cabinet du roi, auquel chaque *secrétaire d'état* rendoit compte debout des affaires de son département. Ils ne prenoient séance devant le roi que lorsque Sa Majesté assembloit un conseil pour les dépêches; mais depuis long-tems les dépêches s'expédient dans la séance du conseil appelée conseil des dépêches. Voyez ci-devant CONSEIL DU ROI.

Le *secrétaire d'état* qui a le département du commerce, assiste au conseil royal du commerce.

Dans tous les conseils où les *secrétaires d'état* ont entrée, ils ont l'honneur d'être assis en présence du roi, de même que les autres personnes du conseil.

Le rang des *secrétaires d'état* dans les conseils du roi, où ils ont entrée & séance, se règle suivant l'ordre de leur réception, ou selon les autres dignités dont ils sont revêtus, lorsqu'ils y prennent séance.

Les résolutions prises dans les conseils du roi sont recueillies par chaque *secrétaire d'état* pour les affaires de son département; chacun d'eux fait aussi dans son département, expédition des lettres & autres actes émanés du roi pour tout ce qui est signé en commandement.

Les *secrétaires d'état* sont en possession immémoriale de recevoir les contrats de mariage des princes & princesses du sang, qui sont passés en présence du roi; ces contrats sont aussi authentiques que s'ils étoient reçus par un notaire, & produisent les mêmes effets, notamment pour l'hypothèque, ce qui a été confirmé par une déclaration du 21 Avril 1692, enregistrée le 30 du même mois, qui veut que ces contrats soient exécutés; qu'ils portent hypothèque du jour de leur date, & qu'ils aient en toutes choses la même force & vertu que s'ils avoient été reçus par des notaires, que la minute en demeure entre les mains de celui des *secrétaires d'état* qu'ils aura reçus, lequel en pourra délivrer des expéditions; & néanmoins, pour la commodité des parties, il est dit qu'il en sera déposé une copie par lui signée par collation chez un notaire, qui en pourra délivrer des expéditions, comme s'il en avoit reçu la minute.

Les dépôts des *secrétaires d'état* ne sont conservés de suite, que depuis le tems de M. Colbert; ils sont placés dans le vieux Louvre.

Par l'édit du mois de Décembre 1694, il fut créé quatre offices de commis des *secrétaires d'état*; mais ces offices furent supprimés.

On peut encore voir sur les *secrétaires d'état* l'histoire de du Toc, & celles qu'indique le pere le Long, p. 715, l'histoire du conseil par Guillard, & les réglemens des 31 Mai 1582, 8 Janvier 1585, Mai 1588, 28 Avril 1619 & 11 Mars 1629.

SECRÉTAIRE DU ROI, (*Jurisprud.*) est un officier établi pour signer les lettres qui s'expédient dans les grandes & petites chancelleries, & pour signer les arrêts & mandemens émanés des cours souveraines.

Au commencement de la monarchie, celui qui sceloit les lettres s'appelloit *référéndaire du roi* ou *référéndaire du palais*.

Comme il ne pouvoit suffire à expédier seul toutes les lettres, on lui donna des aides qui reçurent différents noms; on les appella *amanuenses*, *notarii*, *palatini*, *scriptores*, *aulici scribæ*, *clerici regii*, *cancellarii*, & en françois clercs, notaires & *secrétaires du roi*.

Valentinien est le premier que l'on connoisse potir avoir fait la fonction de notaire & *secrétaire du roi*, c'étoit sous Chilbert roi de Paris; il collationna la chartre de donation faite à l'abbaye de S. Vincent les-Paris, à présent S. Germain des prés, rapportée par Aimoin, l. II. à la fin de laquelle il y a *ego Valentinianus, notarius & amanuensis recognovi*.

Baudin & Charisigile sont nommés par Grégoire de Tours, *référéndaires du roi* Clotaire; Flave & Licere du roi Gontran; Sigon & Theutere, du roi Sigebert; Charimere, Gallomagne & Othon, du roi Chilbert; & le pere Mabillon rapporte un arrêt du tems de Clovis III. auquel il est dit qu'assistèrent les *référéndaires*, qui sont nommés au nombre de quatre.

Ce fut apparemment pour se distinguer de ces simples *référéndaires*, que celui qui portoit l'anneau

Tome XIV.

royal, & qui étoit préposé au-dessus d'eux, prit le titre de *summus palatii referendarius*; c'est ainsi qu'est qualifié Robert en l'année 670, en la vie de S. Lambert, évêque de Lyon.

Ces mêmes *référéndaires* étoient aussi appelés *cancellarii regales*, titre qu'on leur avoit donné à l'instar des chanceliers qui étoient près des empereurs romains, ainsi appelés, parce qu'ils travailloient *intra cancellos*; c'est-à-dire dans une enceinte fermée de barreaux; usage qui s'est encore conservé dans la chancellerie du palais, où les officiers travaillent dans une enceinte fermée de grilles de fer.

C'est aussi de-là que sous la seconde race, quand le grand *référéndaire* changea ce titre en celui de chancelier, il prit le surnom d'archichancelier ou grand chancelier, *summus cancellarius*, pour se distinguer des simples chanceliers, représentés aujourd'hui par les *secrétaires du roi*; & ce titre de grand-chancelier fut en usage jusqu'à ce que les notaires du roi quitterent le titre de chancelier, lequel depuis Baudouin, qui fut chancelier de France, sous Henri I. demeura affecté par excellence à celui qui étoit préposé au-dessus des notaires du roi.

Grégoire de Tours, c. xxviii. fait mention d'un nommé Claude, qui étoit un des chanceliers, *Claudius quidam ex cancellariis regalibus*.

Ces chanceliers écrivoient de leur main les lettres, & étoient indifféremment qualifiés *notaires* ou *notaires du roi*; c'est ainsi que la chartre de dotation du monastere de Flavigny, diocèse d'Autun, porte, *scriptum per manum Haldofredi notarii*, &c. & le moine Jonas, en la vie de S. Eustase, abbé de Luxeuil, dit qu'*Agrastinus quidam Theodorici regis notarius fuerat*.

Sous Chilperic I. il n'est fait mention que d'un seul *référéndaire* & d'un *secrétaire*; il est parlé de celui-ci dans une chartre de ce prince, pour S. Lucien de Beauvais, *ego Ultritus palatinus scriptor recognovi*.

Ansbert, qui fut archevêque de Rouen, & grand *référéndaire* sous Clotaire II. avoit d'abord été notaire du roi, suivant ce qui est dit par Andrade en la vie de ce prélat, *capit esse aulicus scriba*.

Sous Dagobert I. on trouve différentes chartes signées par Godefroy, Landry, Urfin, Gerard & Henry, qui n'étoient que de simples notaires du roi, qui signoient en l'absence du grand *référéndaire*, *ego notarius ad vicem obtuli, recognovi, subscripsi*.

Dans un titre de Charles Martel, maire du palais, l'an du roi Thierry. Le notaire du roi est qualifié *clericus Aldo clericus jussus à domino meo Carolo scripsit & subscripsi*.

Sous la seconde race de nos rois le titre de chancelier & celui de notaire furent donnés indifféremment aux *secrétaires du roi*, c'est pourquoi le grand chancelier, qui étoit leur chef, prit aussi le titre d'archinotaire.

Les notaires de ce tems sont qualifiés *regiæ dignitatis notarius*.

Hincmar, archevêque de Rheims, qui écrivoit vers le milieu du xv. siècle, dit que le grand chancelier avoit sous lui des personnes prudentes, intelligentes & fideles, qui écrivoient les mandemens du roi avec beaucoup de désintéressement, & gardoient fidelement les secrets qui y étoient confiés: *cui (apocri-fario) sociabatur summus cancellarius qui a secretis olim appellabatur, erantque illis subjecti & intelligentes prudentes ac fideles viri qui præcepta regia absque immoderata cupiditate venalitate scriberent, & secreta illis fideliter custodirent*. Telle est l'idée qu'il nous donne de ceux qui faisoient la fonction de notaires & *secrétaires du roi*.

Dans un titre de l'église de Cambrai, du tems de Charles le Simple, un de ses *secrétaires*, nommé *Gozlinus*, est qualifié *adnotator ad vicem... summi cancellarii recognovit*. Miræus rapporte une chartre de l'an

R R r r r

919, où ce même Gozlin est appelé *notarius ad vicem*.

On trouve du tems de Philippe I. un nommé Gislebert, *secrétaire du roi*, qualifié dans quelques chartes *regius notarius*, & dans d'autres *clericus*.

Une charte de l'an 1128 pour S. Martin des Champs, fait mention d'Algrin, notaire du roi, *Algrinus notarius relegendo subscripsi* : dans une autre charte de l'an 1137, qui est au registre croisé, il est qualifié *Algrinus à secretis nostris* : cet Algrin fut depuis élevé à la dignité de chancelier.

La chancellerie ayant vaqué pendant les années 1172 & suivantes, jusques & compris 1177, c'étoit un des notaires du roi qui signoit les chartes en ces termes, *Petrus notarius vacante cancellaria suscipit*.

On tient communément que ce fut frere Guerin, évêque de Senlis, nommé chancelier en 1223, qui abandonna totalement les fonctions du secrétariat aux clercs notaires du roi, se réservant seulement l'inspection sur eux.

Dans Mathieu Paris, à l'an 1250, ils sont qualifiés *clerici regii*, & dans d'autres endroits *clerici Francie*.

Une ordonnance de S. Louis, du mois de Février 1254, les appelle *clerici* simplement, le roi défendant aux clercs ou à leurs écrivains de prendre pour les lettres-patentes plus de six deniers, & pour les lettres clauses plus de quatre.

Depuis ce tems les *secrétaires du roi* se trouvent qualifiés tantôt de clercs du roi simplement, tantôt clercs notaires, tantôt notaires de France, ou notaires du roi, & ensuite notaires *secrétaires du roi*, & enfin le titre de *secrétaire du roi* a depuis long-tems prévalu, & est le seul qui leur est demeuré.

Il paroît néanmoins qu'il y avoit anciennement quelque différence entre les notaires du roi & ses *secrétaires*, tous les *secrétaires du roi* étoient notaires ; mais tous les notaires du roi n'avoient pas le titre de *secrétaires*, & n'en faisoient pas les fonctions. On entendoit alors par clercs notaires du roi en général, tous ceux qui écrivoient, collationnoient & signoient les lettres de chancelleries & les arrêts des cours, au lieu que par *secrétaires du roi*, on n'entendoit que ceux qui étoient à *secretis*, c'est-à-dire, ceux qui étoient employés pour l'expédition des lettres les plus secrètes ; ceux-ci, qui approchoient le plus de la personne du roi, & qui étoient honorés de sa confiance, ayant acquis par-là un plus haut degré de considération, furent distingués des autres clercs & notaires, & surnommés clercs du *secré*, du *secret* ; c'est la première origine des *secrétaires d'état*, & c'est de-là que ces officiers devoient toujours être pourvus d'un office de *secrétaire du roi* ; le premier qui en fut dispensé fut M. Chauvelin, *secrétaire d'état*, en 1728, lequel fut depuis garde des sceaux.

Les *secrétaires du conseil* & des finances ont aussi été tirés du corps des notaires & *secrétaires du roi*, entre lesquels il n'y en avoit qu'un petit nombre, qui étoit retenu pour servir au conseil, comme six, dix, douze, treize, plus ou moins, selon que ce nombre fut fixé en divers tems.

Quant au nombre des *secrétaires du roi*, on a déjà vu que dans l'origine les chanceliers qui sont représentés par les *secrétaires du roi* n'étoient qu'au nombre de quatre, & les anciennes ordonnances disent qu'ils avoient été établis à l'instar des quatre évangélistes, en l'honneur desquels leur confrairie est établie en l'église des célestins de Paris.

Mais ce nombre s'accrut peu-à-peu ; on en trouve cinq différens sous Philippe I, treize dans un état de la maison de Philippe le Bel de l'an 1285 ; ce même prince fit un règlement en 1309, portant qu'il y auroit trois clercs du *secré*, & vingt-sept clercs & notaires.

Le *sciendum* de la chancellerie que quelques-uns

croient avoir été rédigé en 1319, d'autres en 1394, d'autres en 1413 ou 1415, porte que le nombre des notaires & *secrétaires du roi* étoit alors de 67.

Sous le roi Jean, ils étoient au nombre de cent quatre ; la délibération qu'ils firent en 1359 pour l'établissement de leur confrérie aux Célestins, est signée de cent quatre notaires & *secrétaires*.

Ce prince ne supprima aucuns de leurs offices ; mais par un règlement qu'il fit le 7 Décembre 1361, il déclara que pour la charge de sa rançon, il ne pouvoit donner des gages à tous, & fit une liste composée seulement de cinquante-neuf de ses *secrétaires* & notaires, pour servir continuellement & prendre gages & bourfes, déclarant qu'il manderoit les autres quand il lui plairoit ; mais Charles V. réduisit absolument le nombre de ses notaires-*secrétaires* à cinquante-neuf, ordonnant que les Célestins par lui fondés feroient le soixantième, & qu'ils auroient une bourse comme les *secrétaires du roi*.

Cependant plusieurs personnes par importunité ou autrement, obtinrent les uns les bourfes de clerc notaire seulement, & les autres les gages & man-teaux, divisant ainsi l'office en deux parties, de manière que le nombre de ces officiers étoit augmenté de près du tiers, ce qui faisoit environ 80.

Charles VI. son fils, par une ordonnance du 19 Octobre 1406, les réduisit au nombre ancien de 60 y compris les Célestins ; il les réduisit encore au même nombre par son ordonnance du 2 Août 1418.

Au commencement de son avènement à la couronne Louis XI. avoit créé plusieurs offices de *secrétaires du roi*, mais il les supprima par son édit du mois de Juillet 1465, & les réduisit au nombre ancien de 60 y compris les Célestins ; & par un autre édit du mois de Novembre 1482, il confirma le même nombre, avec cette différence seulement, qu'il déclara que lui & ses successeurs rois feroient à perpétuité chefs dudit college, & que la première bourse feroit pour Sa Majesté.

Les *secrétaires du roi*, maison couronne de France & de ses Finances, qu'on appelle aussi *secrétaires du roi* en la grande chancellerie ou *secrétaires du roi* du grand college, obtinrent du roi Jean au mois de Mars 1350, la permission d'établir entr'eux une confrairie en l'honneur des quatre évangélistes, & de bâtir une église en tel lieu qu'ils jugeroient à-propos ; dans ces lettres, ils sont qualifiés de college des notaires de France ; Charles V. les qualifie de vénérable college ; ils furent érigés en college par le roi Jean au mois de Mars 1350, laquelle érection a depuis été confirmée par nombre d'autres édits, déclarations & lettres patentes.

Ce college en comprend présentement six autres, c'est-à-dire que l'on a réuni en un seul corps ou college des *secrétaires du roi*, de six créations & classes différentes ; savoir, le college ancien des 120, le college des 54, le college des 56, le college des 120 des finances, le college des 20 de Navarre, & le college des 80.

On entend par college ancien, les cent vingt qui sont de plus ancienne création, desquels il y en a 60 qu'on appelloit *bourfiers*, & 60 autres que l'on appelloit *gagers*.

Des 60 *bourfiers*, 20 sont surnommés *grands* qui sont les plus anciens, vingt moyens qui suivent, & qui sont les derniers des 60 *bourfiers*.

Les 60 *gagers* furent créés à la prière des 60 *bourfiers* ; ils furent appelés *gagers*, parce qu'ils n'avoient que des gages & ne prenoient point de bourfes, mais présentement tous les *secrétaires du roi* ont chacun une bourse & des gages.

Henri II. par édit de Novembre 1554, augmenta cet ancien college de 80 *secrétaires du roi* pour faire le nombre de 200, mais ces nouveaux offices furent

supprimés par édit du mois de Décembre 1556.

Le second college appelé *des 34*, parce qu'il étoit composé de ce nombre, fut créé par édit de Charles IX. du mois de Septembre 1570, portant création de 40 nouveaux offices, & par des lettres du 22 Septembre suivant portant rétablissement de 14 autres *secrétaires du roi*, qui avoient été privés de leurs offices pour cause de religion.

Le troisieme college appelé *des 66*, fut composé d'officiers créés à diverses fois; savoir, 26 par édit de Septembre 1587, & de quelques autres qui avoient été créés, tant par le roi Henri III, que par le duc de Mayenne; ils furent tous unis en un même college par Henri le Grand en 1608; on y a joint les 46 créés par édit de Louis XIII. au mois d'Octobre 1641, ce qui fait en tout 112.

Le quatrieme college appelé *des six vingt* des finances fut créé à trois fois; savoir, 26 par Henri IV. 10 par Louis XIII en 1605, & 84 encore par Louis XIII en 1635.

Le cinquieme college appelé *des 20* de Navarre, fut créé & établi au mois de Décembre 1602 par le roi Henri IV. qui les amena en France avec la couronne de Navarre; c'étoient ses *secrétaires*, lorsqu'il n'étoit encore roi que de Navarre.

Le nombre des cinq *secrétaires du roi* fut réduit à 240 qui furent choisis dans les cinq colleges, & unis en un seul & même college sans distinction, par édit du mois d'Avril 1672.

Il en fut créé 60 par édit du mois de Mars 1691, & 50 par édit du mois de Février 1694; mais par édit du mois de Décembre 1697, il en fut supprimé 50 & le nombre total réduit à 300.

Au mois de Mars 1704 le roi augmenta le nombre de 40.

Habits. Anciennement le roi leur fournissoit des manteaux qui leur ont été depuis payés en argent.

Louis XI. ordonna en 1482, que quand ils feroient leur service, ils feroient vêtus honnêtement selon leur état, sans porter habits dissolus, & qu'ils porteroient leurs écritures honnêtement, comme eux & leurs prédécesseurs. Il leur défendit aussi de jouer à des jeux défendus, de mener une vie deshonnête, & de se trouver en compagnie & lieux dissolus, sur peine d'en être grièvement punis & repris.

Charles IX. par ses lettres du 15 Février 1583, portant règlement pour les *habits*, ordonna que les notaires & *secrétaires* de la maison & couronne de France pourroient porter soie, ainsi que les autres gentilshommes, tant d'épée que de robe longue.

Réception. Philippe de Valois, par des lettres du 8 Avril 1342, ordonna que les notaires qui étoient alors, ne prendroient aucuns gages jusqu'à ce qu'ils eussent été examinés par le parlement, pour voir s'ils étoient suffisans pour faire lettres tant en latin qu'en françois, & que le parlement eût fait rapport au roi de leur suffisance, & que dorénavant ils ne feroient aucuns notaires, qu'ils n'eussent été examinés par le chancelier, pour voir de même s'ils étoient capables de faire lettres tant en latin qu'en françois.

Ils sont reçus après information de leurs vie & mœurs.

La déclaration du 7 Juillet 1586 défend de recevoir en ces offices aucune personne faisant trafic & marchandise, banque, ferme ou autre négociation mécanique.

Fonctions. L'édit du mois de Novembre 1482 dit qu'ils ont été établis pour loyaument rédiger par écrit, & approuver par signature & attestation en forme dûe, toutes les choses solemnelles & authentiques, qui par le tems advenir seroient faites, commandées & ordonnées par les rois, soit livres, registres, conclusions, délibérations, lois, constitu-

Tome XIV.

tions, pragmatiques, fonctions, édits, ordonnances, consultations, chartes, dons, concessions, octrois, privileges, mandemens, commandemens, provisions de justice ou de grace, & aussi pour faire signer & approuver par attestation de signature tous les mandemens, chartes, expéditions quelconques faites en leurs chancelleries, tant devers les chanceliers de France qu'ailleurs, quelque part que lesdites chancelleries soient tenues, comme aussi pour enregistrer les délibérations, conclusions, arrêts, jugemens, sentences & prononciations des rois ou de leur conseil, des cours de parlement, & autres usans sous les rois d'autorité & juridiction souveraine, & généralement toutes lettres closes & patentes & autres choses quelconques touchant les faits & affaires des rois de France & de leur royaume, pays & seigneuries.

Ce même édit porte qu'ils ont été institués pour être présens & perpétuellement appelés ou aucuns d'eux, pour écrire & enregistrer les plus grandes & spéciales & secretes affaires du roi, pour servir autour de lui & dans ses conseils, pour accompagner les chanceliers de France, être & assister es chancelleries, quelque part qu'elles soient tenues, assister au grand-conseil, es cours de parlement, en l'échiquier de Normandie, dans les chambres des comptes, justice souveraine des aides, requêtes de l'hôtel & du palais, en la chambre du trésor & aux grands jours, pour y écrire & enregistrer tous les arrêts, jugemens & expéditions qui s'y font; tellement que nul ne pourra être greffier du grand-conseil ni d'aucunes des cours de parlement & autres cours souveraines, chambres des comptes, requêtes de l'hôtel ni du trésor, qu'ils ne soient du nombre des clerks-notaires & *secrétaires* du roi.

L'édit du mois de Janvier 1566 porte qu'ils seront envoyés avec les gouverneurs des provinces, chefs d'armées, ambassadeurs, & généraux des finances, pour donner avis au roi de tout ce qui se passera, & faire à l'entour d'eux toutes les expéditions nécessaires.

Il est aussi ordonné par ce même édit qu'on leur donnera les mémoires nécessaires & les gages pour écrire l'histoire du royaume, selon leur institution.

Ils ne pouvoient anciennement vaquer à aucune autre fonction, & ceux qui servoient quelqu'autre prince sans permission du roi, perdoient leurs bourses.

Ils ont la faculté de rapporter toutes fortes de lettres dans les chancelleries.

Eux seuls peuvent signer ce qui est commandé par le roi, & arrêté dans les conseils & cours souveraines.

Bourses. De tous tems les *secrétaires* du roi ont eu des bourses, c'est-à-dire, une part de l'émolument du sceau. Il y en avoit anciennement quelques-uns qui étoient seulement à gages & à manteaux: présentement, outre les gages & manteaux, ils ont chacun une bourse.

Ces bourses sont de trois sortes; savoir, les grandes pour les vingt premiers, y compris le roi, les moyennes pour les vingt suivans, & les petites pour les vingt autres.

L'édit du mois de Novembre 1482 dit que nos rois les ont retenus pour être de leur hôtel & famille, & pour leurs officiers ordinaires, domestiques & commensaux; qu'ils leur ont donné plusieurs beaux, grands & notables privileges, franchises & libertés; & spécialement que pour les honorer davantage, ils ont ordonné qu'eux & leurs successeurs, chacun en son tems, fût du nombre & chef du college des *secrétaires du roi*, faisant le soixantieme, & en conséquence ils ont l'honneur d'avoir le roi inscrit le premier sur leur liste.

R R r r r ij

Honneurs & privileges. Ils sont des plus anciens commensaux de la maison du roi : des lettres du mois d'Avril 1320 prouvent qu'ils avoient dès-lors des gages, droit de manteaux, & qu'on leur payoit la nourriture de leurs chevaux.

En qualité de commensaux, ils ont leurs causes personnelles, possessoires & hypothécaires commises aux requêtes de l'hôtel ou aux requêtes du palais, à leur choix.

En matière criminelle, ils ne peuvent être jugés que par le chancelier de France qui est le conservateur de leurs privileges, ou par le parlement. Néanmoins, par arrêt du conseil du 27 Octobre 1574 & lettres patentes du 13 Avril 1576 & 18 Septembre 1578, arrêt & déclaration du 27 Novembre 1598, lettres du 4 Mars 1646, Sa Majesté attribue au grand-conseil la connoissance de toutes les infractions à leurs privileges.

Ils assistent à l'entour de la personne des rois avec le chancelier dans les conseils du roi, aux chancelleries, & dans les cours de parlement & autres cours souveraines.

Aux états tenus à Tours en 1467, ils étoient assis au-dessous des princes du sang, du connétable, du chancelier & des archevêques & évêques. Ils étoient assis aux états de Blois en 1588, au nombre de dix-huit représentans les autres, sur un banc placé en face de celui de la noblesse, & à ceux de Paris en 1614.

Leurs offices sont perpétuels pour la vie de chacun d'eux, & ne sont impétrables que par mort, résignation ou forfaiture déclarée telle par le chancelier, les maîtres des requêtes appelés ou joints, ou par le parlement.

Ceux qui résignent à leurs fils ou gendres, continuent de jouir des privileges.

Les veuves jouissent des mêmes privileges que leurs maris, tant qu'elles restent en viduité.

Le roi Charles VIII. par des lettres du mois de Février 1484, déclare que les *secrétaires du roi* étoient tous réputés nobles & égaux aux barons; il les anoblit en tant que besoin seroit, eux, leurs enfans, & postérité; il les déclare capables de recevoir tous ordres de chevalerie, & d'être élevés à toutes sortes d'honneurs, comme si leur noblesse étoit d'ancienneté & au-delà de la quatrième génération.

Les lettres de Charles IX. du mois de Janvier 1566, leur accordent du sel pour la provision de leur maison.

Elles leur accordent le titre de conseiller du roi, entrée dans les cours, & séance à l'audience au banc des autres officiers & au-dessus de tous.

Il est dit dans ces mêmes lettres, que quand les cours marcheront en corps, les *secrétaires* y pourront être après les greffiers, selon l'ordre de leur réception, comme étant du corps de ces cours, en tant que greffiers-nés.

Les lettres du mois de Mai 1572 permettent à ceux qui ont servi vingt ans, de résigner leurs offices sans payer finance, ni être sujets à la règle des quarante jours. Au bout de ce tems on leur donne des lettres d'honneur. Et par déclaration du 27 Mars 1598 ils furent exceptés de la révocation générale des survivances. Leurs offices ont été déclarés exemts de toutes saisies, criées, subhastations & adjudications, (déclaration du 9 Janvier 1600.) Ils se vendent par-devant M. le chancelier.

Ils assisteront au nombre de vingt-six, & accompagneront le chancelier en l'ordre accoutumé, à l'entrée du roi de Pologne en la ville de Paris en 1573.

Ils sont dispensés de résidence.

Exemptions. Ils ne peuvent être contraints de vider leurs mains des fiefs qu'ils possèdent, & sont exemts de tous droits de francs-fiefs & nouveaux

acquêts, & de toutes les taxes qui ont été en certains tems imposées pour supplément de finance des engagements du douaire & droits domaniaux, confirmation de l'allodialité, franc-bourgage & franchise-bourgeoise. Ils ont pareillement été déclarés exemts des taxes mises sur les aisés. Ils sont exemts de tous droits de lods & ventes, & autres droits seigneuriaux, pour ce qu'ils vendent ou acquièrent dans la mouvance du roi, pour toutes leurs terres nobles ou roturieres tenues du domaine du roi engagé ou aliéné, soit qu'ils les retirent par retrait lignager sur un premier acquéreur ou autrement, tant en vendant qu'en achetant, nonobstant toutes coutumes contraires, service du ban & arriere-ban, ost & chevauchée, milice bourgeoise, ni d'y envoyer aucun autre pour eux, ni de contribuer à la solde des gens de guerre.

Ils sont exemts, leurs fermiers, métayers & jardiniers, du logement & ustensiles des gens de guerre, même des mousquetaires & de tous autres, & défenses sont faites aux maréchaux & fourriers des logis du roi, d'y marquer ni faire marquer leur logis, soit dans leurs maisons de ville ou des champs; & de contribuer à aucuns frais ni impositions mises & à mettre concernant les armées, artillerie & gens de guerre, fortifications ou démolitions de fortifications.

Ils sont exemts de tous droits d'acquits & de coutume :

Exemts de tems immémorial, des droits de péage, passage, fonlieu, travers, chaussée, coutumes; & autres, pour leurs blés & autres grains, vins, animaux, bois & autres provisions qu'ils font, & pour ce qu'ils pourroient faire entrer par eau ou par terre à Paris, pour la provision de leurs maisons : ils sont même exemts des droits de péage appartenans à des seigneurs particuliers :

De tous droits de quatrième, huitième, & autres droits d'aides pour le vin de leur crû.

Ils sont exemts pour leurs personnes & biens, de toutes tailles réelles ou personnelles, dons, aides de ville, entrées, issues, barrages, pié-fourché, octrois, emprunts, & autres subside mis & à mettre, même de ceux qui feroient imposés sur les exemts :

De tous droits de gabelles :

Des droits du scel du châtelet de Paris, & de tous droits de sceau de leurs obligations héréditaires & mobilières, du droit de greffe, des insinuations & notification des contrats.

Ils ne payent aussi aucun émolument pour les arrêts, sentences & expéditions faites pour eux ou en leurs noms dans toutes les cours & juridictions du royaume; & sont exemts des droits des receveurs des épices & parties d'icelles, des droits de consignation, des droits d'immatricule & greffes de l'hôtel de ville de Paris; du paiement des droits de contrôleurs, des productions & garde-facs, tiers-référendaires, contrôleurs des dépens, droit de boues.

Exemts des offices de quartenier, dixenier, cinquantenier, ni de faire le service, ou d'envoyer quelqu'un à leur mandement, ni d'aucuns d'eux pour faire le guet & garde.

Ceux qui sont pourvus de bénéfices, excepté les évêchés ou abbayes, sont exemts du paiement des décimes.

Ils sont exemts des frais faits aux entrées des rois dans les villes :

Des tutelles & curatelles, (déclaration du 23 Décembre 1594.)

Privileges, confirmation. Leurs privileges ont été confirmés par édits, déclarations, & lettres patentes des mois de Juillet 1465, Novembre 1482, Décembre 1518, Septembre 1549, Mars & Janvier 1565, Janvier 1566, 24 Décembre 1573, Avril 1576, 29

Mars 1577, Janvier 1583, Juin 1594, 27 Mai 1607, Avril 1619, 21 Juin 1659, Avril 1672, 13 Décembre 1701, Mars 1704, & plusieurs autres. *Voyez le recueil des Ordonnances, Miramont, & l'Hist. de la Chancellerie, par Tessiereau. (A)*

SECRÉTAIRERIE, f. f. (*Hist. de la chancell. franç.*) c'est le lieu où sont déposés tous les actes expédiés par les secrétaires d'état, comme brevets, dépêches, lettres de cachet, traités d'alliance, de paix & de commerce; traités de mariage des rois & des princes, arrêts du conseil d'en-haut, & généralement toutes les minutes des affaires importantes de l'état. (*D. J.*)

SECRÉTARIAT, f. m. (*Gramm. & Jurisprud.*) se prend quelquefois pour la place ou fonction de secrétaire; quelquefois aussi l'on entend par-là le dépôt des actes qui sont conservés par le secrétaire de quelque officier public, tels que les dépôts des quatre secrétaires d'état, le *secrétariat* du gouvernement, celui de l'intendance, celui d'un évêché ou archevêché. On leve des expéditions & extraits des actes qui sont dans ces *secrétariats*. *Voyez DÉPÔT & SECRÉTAIRE. (A)*

SECRETARIUM, (*Littérat.*) cabinet séparé où les juges se retiroient pour référer ensemble sur l'affaire qui venoit d'être plaidée devant eux, & pour décider la sentence qu'ils prononceroient d'un commun avis. Ce cabinet n'étoit séparé du tribunal que par un voile. (*D. J.*)

SECRÉTION, SECRÉTIONS, (*Médecine.*) se dit proprement de l'action par laquelle un fluide est séparé d'un autre fluide, & plus particulièrement de la séparation des différentes liqueurs répandues dans le corps animal, de la masse commune de ces liqueurs, c'est-à-dire du sang. C'est cette importante fonction de l'économie animale que les anciens faisoient dépendre de la troisième coction, & que les scholastiques rapportent aux actions naturelles.

Cette fonction s'opère en général par les glandes ou par des réseaux de capillaires artériels; & on appelle pour cette raison ces organes *organes sécrétoires, couloirs, filtres*. *Voyez ces mots.*

La *secrétion* diffère, suivant l'opinion vulgaire, de l'excrétion, en ce que la première ne fait que dépouiller, pour ainsi dire, la masse du sang de différentes humeurs qui y sont contenues, & que l'excrétion est l'évacuation plus ou moins prochaine de ces humeurs, ou l'action qui les porte au-dehors. Il est pourtant des auteurs qui ont confondu ces deux fonctions l'une avec l'autre, en quoi ils paroissent d'accord avec les anciens, qui n'avoient qu'un nom pour les deux; car le verbe *διακρίνω* se trouve employé indifféremment dans Hippocrate & Galien pour *excerno* & *secerno* en même tems, & *διακρίσις* pour *segregatio, secretio, separatio, excretio*, pour l'excrétion & la *secrétion* tout ensemble: nous verrons même à la fin de cet article qu'il est des circonstances où l'action de l'une est si liée à celle de l'autre, où toutes les deux sont si rapprochées, qu'on ne sauroit saisir l'instant qui fait le point de leur division.

La *secrétion* est commune aux végétaux & aux animaux; mais c'est dans ceux-ci principalement que cette fonction offre le plus de phénomènes, en proportion d'une plus grande variété dans les merveilles & les résultats de l'organisation.

La nécessité des *secrétions* se déduit de l'exercice même de la vie; cette succession continuelle de pertes & de réparations de substance qu'éprouvent tous les êtres vivans, en est la preuve la plus sensible. Le chyle étant un fluide hétérogène, relativement aux besoins de la nature, il est étonnant combien d'opérations plus ou moins combinées elle doit encore employer à la disposition des différens sucs utiles ou nuisibles à l'animal, après l'adoption de la lymphe nutritive, de cet extrait précieux qui est l'ouvrage de

la digestion (*Voyez DIGESTION*); telle est, 1°. la distribution des humeurs aux sécrétoires: 2°. leur élaboration ou préparation dans les organes; préparation qui imprime à quelques-unes des qualités qu'elles n'auroient pas autrement, comme on le peut voir par la semence, qui est bien différente assurément dans les éuniques & dans ceux qui ne le sont pas: 3°. la filtration des humeurs aqueuses: 4°. la séparation des particules inutiles & nuisibles, dans laquelle il faut comprendre la *répudiation*, le *secessus* non-seulement des particules vieilles & usées des humeurs que les anciens appelloient de la *deuxième coction*, mais encore de quelques autres qui ont souffert dans le corps une altération qui équivaloit à une séparation spontanée. Ce qu'Hippocrate paroît avoir indiqué par ce passage du premier livre sur la diète: *corrumpi ac minui, idem est quod secerni*. C'est donc la somme de ces opérations distinctes plus ou moins entr'elles, qui constitue l'ouvrage des *secrétions*.

Mais cet ouvrage est-il restreint uniquement aux humeurs? c'est sur quoi les auteurs ne se sont pas positivement expliqués; c'est néanmoins une observation de tous les tems, que la plupart de nos excréments sont chargées de particules terreuses; pourquoi ces particules ne feroient-elles pas les excréments d'une terre plus pure, qui forme la base des parties solides, sécrétée tout comme les humeurs, & ayant ses usages comme elles? Voilà qui va paroître un paradoxe bien étrange; mais est-il en effet si dénué de vraisemblance pour ne pas mériter qu'on s'y arrête? L'analyse chimique nous démontre d'abord l'existence de ces parties terreuses dans nos humeurs, indépendamment de la petite portion qu'il peut en entrer dans la composition des molécules ou aggrégés du fluide. Cette même terre qui fournit à la coque des œufs dans les volatils, fournira peut-être encore à l'accroissement & à la régénération des os dans les animaux, au transport des matières plâtreuses sur les articulations des gouteux, à celles qu'un auteur moderne a observée dans les alvéoles des enfans, pour y servir à la matière des dents. *Vid. l'éducat. médic. des enfans*, par M. Brouzet.

En résumant ce que nous venons de dire, on trouve, 1°. que la nutrition est encore une branche de la *secrétion*; 2°. que la spontanéité dans la séparation de quelques particules anciennement utiles, peut faire penser qu'un certain mouvement de fermentation fort indéfini, entre pour quelque chose dans l'ouvrage des *secrétions*; 3°. que les parties solides même paroissent être soumises à la loi générale de la *secrétion*.

Toute *secrétion* supposant un appareil, un travail de la part des organes sécrétoires, & quelques humeurs, telles que la plupart des aqueuses, la graisse, & peut-être une portion des urines, étant le résultat d'une opération moins compliquée, il s'ensuit encore que le mot spécial de *secrétion* ne sauroit convenir à la séparation proprement dite des fluides, & que les Physiologistes n'ont point assez distingué les modes variés de cette dépuratation de la masse commune des liqueurs animales.

La *secrétion* pourroit donc être regardée plus particulièrement comme une action qui spécifie les différentes humeurs du corps, en les portant du sang aux différens sécrétoires, & modifiant leur préparation à-travers ces organes.

La physiologie des anciens n'a pas été si bornée en fait de *secrétions*, qu'elle n'ait produit quelques opinions sur cette matière; mais leurs connoissances sur la variété des humeurs, se réduisent dans leurs écrits à l'énumération des fluides qui sont le plus à la portée des sens. Les découvertes qu'on a faites depuis en Anatomie & en Physique, ont considérablement enflé ce dénombrement, qui n'en est peut-être pas plus utile pour être plus fastueux.

Les principales de ces humeurs sont donc la bile, la salive, l'humeur pancréatique, la prétendue liqueur des esprits animaux, celle qui humecte l'œsophage, l'estomac, les intestins; la synovie, la graisse, l'humeur du péricarde, l'humeur aqueuse de l'œil, la vapeur ou la rosée qui humecte les ventricules du cerveau, la surface de la plevre & du péritoine, les mucosités des différens sinus & cavités; la liqueur prolifique dans le mâle, le lait, l'humeur des ovaires dans les femmes, &c. (toutes ces humeurs sont appelées récrémenticielles) l'humeur sébacée des glandes de Morgagni, celle des odorifères de Tison, des lacunes de Graaf, l'humeur onctueuse des poils, celle des différens plis ou replis de la peau, le *cerumen* des oreilles, & quelques autres qui ne sont peut-être que des suintemens des humeurs contenues dans les cellules du tissu adipeux, dont l'odeur, la couleur & la consistance varient à raison de la chaleur & de la conformation des parties, de leur situation & de leurs usages; enfin l'urine, la transpiration, les sueurs, &c. (Ces dernières sont les excrémenticielles). On pourroit encore former une classe d'humeurs mixtes, composée de celles qui étant récrémenticielles par leur essence, deviennent excrémenticielles par accident, telles que la salive, les larmes, quelques mucosités, &c. sur quoi il est à remarquer que l'exactitude physiologiste est encore en défaut; mais du reste le caractère distinctif des excrémenticielles est de ne pouvoir refluer dans la masse du sang, sans nuire sensiblement au corps.

Il n'est pas douteux que la *secrétion* n'ait lieu dans le fœtus comme dans l'adulte: l'humeur glaireuse qu'on trouve dans l'estomac, le *meconium* qu'on peut regarder avec Stahl comme l'amas de tous les fluides qui se filtrent dans le tube intestinal, depuis la bouche jusqu'au *cæcum*, l'humeur de la vessie, & peut-être même une partie des eaux dans lesquelles nage le fœtus, en sont des preuves authentiques. Les auteurs qui ont discuté avec beaucoup d'érudition les rapports de la *secrétion* dans l'adulte, avec celle qui a lieu dans le fœtus, ne nous ont rien appris de particulier, si ce n'est que les humeurs sont plus douces dans celui-ci que dans l'adulte, & qu'il faut déduire cette différence de faveur du plus ou du moins de densité dans le système des vaisseaux. Il est encore bon d'observer que les différens degrés d'accroissement dans le fœtus, les fonctions du thymus, & de quelques autres corps glanduleux, méritent une considération particulière dans cette partie de l'histoire des *secrétions*.

Nous disons plus haut que les glandes sont les principaux organes sécrétoires; ce seroit donc dans la cavité des glandes, des conglomérées principalement, qu'il semble que devroit être le siège des *secrétions*.

Les conglobées, celles plus simples encore, qu'on appelle *follicules*, *criptes*, ne seront que comme des ateliers sécrétoires subalternes, en comparaison des premières. Voyez GLANDES. Il en sera vraisemblablement de même des réseaux ou anastomoses capillaires artérielles.

Les travaux de Malpighi & de Ruisch, qui devoient d'abord fixer le sort des *secrétions* sur cet article, ont eu celui de la plupart des découvertes en ce genre, qui sont époque en faveur de l'artiste & du siècle, sans rien produire à l'art, que quelques dissertations polémiques, qui sont malheureusement autant de titres revendiqués par les sectes; ainsi il y a toujours des auteurs, comme les partisans de Malpighi, qui veulent qu'entre l'artère & la veine, il y ait des cavités dans lesquelles se filtrent les humeurs; d'autres, tels que les sectateurs de Ruisch, qui soutiennent la continuité de l'artère avec la veine, sans interruption, de sorte que c'est dans les aires ou pelotons formés de capillaires artériels, qu'il faut

chercher, suivant eux, les véritables organes des *secrétions*. Entre ces deux hommes célèbres, il s'en trouve d'autres, comme Bellini, qui placent les *secrétions* dans les rameaux collatéraux des derniers capillaires artériels, qui sont autant de petits troncs de ces rameaux, & l'on donne la relation du canal intestinal avec les vaisseaux lactés, pour le symbole de ce système; Bergerus qui veut que ce soit dans les extrémités pulpeuses des artères; enfin il est encore des modernes d'une grande réputation, qui d'après des observations réitérées, ont crû pouvoir établir les *secrétions*, les uns, dans un tissu cotoneux qu'ils ont aperçus dans les conduits sécrétoires, les autres, à l'extrémité de ces conduits, c'est-à-dire au point de leur passage de l'état artériel sanguin, à celui de lymphatique artériel, &c.

Les différentes opinions que nous venons de rapporter, supposent qu'on a déjà prononcé sur une question très-importante, savoir si les matériaux de nos humeurs sécrétoires, doivent être regardés comme autant d'éléments de principes isolés, épars dans l'Océan des humeurs; ou s'ils y sont contenus sous la forme qui spécifie chaque fluide; en un mot, comme autant d'aggrégés immédiats de fluides divers, qui n'ont besoin que du travail de la *secrétion*, pour former un tout spécial. Avant d'entrer en discussion sur cet article, il est bon de prévenir, & c'est ce que les physiologistes auroient dû faire, que la question ne porte que sur quelques humeurs récrémenticielles, comme la bile, la semence, &c. car il est hors de doute que les sels & les débris, *ramenta*, tant de nos solides que de nos fluides, qui sont les produits des mouvemens de la vie, préexistoient réellement dans la masse des humeurs; il s'agit donc uniquement de savoir si les matériaux de ces humeurs que nous avons nommés, sont contenus matériellement ou formellement, comme on dit, dans le sang. La question est, dit-on, jugée en faveur du dernier sentiment, en conséquence de quelques expériences, dont tout le monde connoît celle de la ligature des artères rénales, voyez REIN, & de ce qui est observé dans quelques états de maladie, par exemple dans l'ictère; mais dans cette expérience sur le rein, peut-on compter que les vaisseaux lymphatiques n'ont pas reporté quelques portions d'urine dans le sang? l'humeur qui fait l'ictère, est-elle bien de la bile? & si par des embarras dans le foie, toutes les humeurs deviennent bilieuses, ou se changent en bile, n'en peut-on pas conclure qu'elles étoient propres à prendre toutes sortes de modifications? Bianchi, *histor. hepatis*, rapporte que son ami, Jacques Cicognini, avoit connu à Boulogne un homme qui avoit le secret de faire de la bile, avec beaucoup d'huile, un acide, & une certaine espèce de cendre; les mêmes matériaux ne se trouvent-ils pas dans presque toutes nos humeurs? Nous ne déguiserons pas qu'il est fait mention dans Needham, *de formato fœtu*, d'une lettre de Scheiner à Deusingius, dans laquelle il est parlé d'un homme de la connoissance de Schneider, qui, en repandant d'une certaine poudre sur le sang, en tiroit du lait, lequel avoit toutes les apparences du lait ordinaire; mais en admettant le fait comme vrai, il y auroit peut-être encore bien des argumens à faire sur la composition de cette poudre, ou sur la nature de ce lait; & d'ailleurs, qui est-ce qui ignore que le lait est du vrai chyle, qui est porté avec le sang dans les mamelles & dans l'utérus, & qu'il est à peine altéré par la *secrétion* imparfaite qu'il éprouve dans ces organes? Il faut convenir qu'on n'a pas assez insisté sur tous les faits contradictoires, pour qu'on ait pû porter sur cette matière aucun jugement décisif.

Comment se font les *secrétions*, & d'où vient qu'un fluide est constamment affecté, du moins dans l'état

sain, à un organe plutôt qu'à un autre; par exemple, la bile au foie, & non pas aux reins, &c? voilà ce qui a exercé les physiologistes de tous les âges, & qui est encore un problème dont, selon toutes les apparences, la solution manquera long-tems à l'art.

Les premiers dogmatiques dont la théorie naissante étoit religieusement circonscrite par l'observation, n'ont pu nous rien transmettre de bien recherché sur une matière aussi obscure.

Empédocle, plus philosophe que médecin, croyoit que les sueurs & les larmes provenoient d'un sang atténué & fondu. Hippocrate reconnoît un principe qui attire les humeurs vers chaque organe & les y prépare; il regardoit les glandes comme des éponges qui s'imbibent de ces humeurs; suivant Platon, c'est un appétit dans chaque partie, qui lui donne la faculté d'attirer à soi ce qu'elle appetite; Aristote pense de même, en rectifiant néanmoins les idées grandes & inexactes de Platon. Voyez la physiologie de Fernel. Galien enfin est pour ses facultés: il paroît que c'est à ce petit précis qu'on peut réduire les systèmes de la sagesse & sublime antiquité, & ce n'est peut-être pas un petit éloge pour la philosophie, que sa stérilité en ce genre; mais certes, la physiologie des modernes nous en dédommage bien, par une fécondité qui n'a rien laissé à discuter de tous les points d'une matière aussi vaste; on diroit qu'elle a mis à contribution toutes les branches des sciences, chacune d'elles lui ayant fourni à l'envi son tribut de système. La chimie lui a donné les ferments, les coagulans, les fondans, les assimilans, l'archée de Wanhelmont, système, pour le dire en passant, digne de l'enthousiasme d'un grand homme, dont la critique n'appartient pas à des génies froids, que le figuré d'une expression, ou la singularité d'un nom suffit le plus souvent pour indisposer; la mécanique, les cribles de Descartes, renouvelés des pores d'Asclépiade, les attritions, la disposition particulière dans la figure de chaque couloir, &c. La physique, l'électricité, l'attraction & l'adhésion newtonienne; la géométrie, ses calculs, l'hydraulique, ses lois, ses expériences, &c.

Heureusement que la plupart de ces hypothèses, autrefois si bruyantes, ne sont guère plus admises par les esprits sages; à la vérité il s'est trouvé de nos jours, des auteurs à qui on ne peut refuser cette qualité, qui ont tâché d'en évoquer quelques-unes, pour en bâtir de nouveaux systèmes, tel est celui de l'humeur analogue; mais la préexistence supposée de cette humeur, qu'il faut admettre nécessairement dans cette nouvelle hypothèse, & les inconvéniens qui en résultent pour une pareille analogie, en ont démontré le peu de solidité. M. Winslow a eu beau vouloir l'appuyer de ses observations, sur le tissu cotonneux des conduits sécrétoires qu'il dit avoir trouvé imbus de bile dans le foye, & d'urine dans les reins, chez des fœtus les plus près du tems de la conception; tout cela prouve seulement que les *secrétions* ont lieu dans les fœtus, & c'est de quoi personne ne doute.

Les productions en ce genre, de quelques autres modernes, n'ont pas eu un meilleur succès; les noms fameux d'Hoffman & de Boerhaave, n'ont pu sauver leurs systèmes: plus de goût, plus de justesse dans notre philosophie, nous ont enfin appris à les apprécier.

Stahl, le Platon de la médecine moderne, à qui nous devons en grande partie cette réforme, nous a donné d'autres idées sur les *secrétions*; suivant lui, c'est l'ame, cet agent universel du corps, qui en est chargée, qui les dirige, *qui a soin d'envoyer la salive à la bouche quand il le faut*. Ces idées qu'on dit empruntées de Wanhelmont, prennent dans le génie de Stahl, une force, une profondeur dont on n'auroit

pas cru avant lui, la théorie susceptible.

L'académie de Bordeaux ayant proposé, il y a quelques années, un prix sur le mécanisme des *secrétions*, trois illustres émules, (MM. Hamberger, Delamure, & de Haller,) fournirent chacun une belle dissertation sur cette matière. Celle de M. Hamberger, qui fut couronnée, explique ce mécanisme par les lois de l'adhésion, supposées établies entre les particules des fluides, & celles des solides qui composent le tissu des vaisseaux sécrétoires; l'auteur estime cette action par les rapports de la gravité spécifique des unes avec celle des autres, en sorte que le plus haut degré de l'adhérence est entre les parties du solide & du fluide, dont les gravités spécifiques se correspondent davantage; il observe qu'il s'est convaincu par des expériences dont il donne les résultats, des différences ou rapports de ces gravités spécifiques; mais nous observerons à notre tour, qu'il n'est peut-être point de systèmes, parmi ceux qu'on s'efforce d'appuyer de tout l'appareil des sciences, dans lequel on trouve un abus plus marqué, une plus mauvaise application de principes bons en soi; pour s'en convaincre, il suffit d'un coup d'œil sur les phénomènes de physique les plus simples. On peut voir les objections qui ont été faites au système de l'auteur, dans plusieurs ouvrages de M. Haller, & pour s'éviter la peine des recherches, dans le second volume de sa nouvelle physiologie.

A l'égard des expériences de M. Hamberger, sur les viscères & les fluides des animaux, M. Delamure, célèbre professeur de la faculté de Montpellier, en a fait de son côté, qu'on ne sauroit concilier avec celles de M. Hamberger; on peut consulter la table des produits que ce professeur en a donnée à la suite d'une thèse sur les *secrétions*, qu'il fit soutenir en 1749.

Toutes les autres théories qu'on pourroit encore citer, n'étant que des modifications ou des copies les unes des autres, & se trouvant d'ailleurs répandues dans des livres qui sont entre les mains de tout le monde, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler, pour nous arrêter plus long-tems à un excellent ouvrage, qui a paru depuis peu d'années, sous le titre de *Recherches anatomiques sur les glandes*; cet ouvrage est de M. de Bordeu, médecin de Paris & de Montpellier, qui jouit dans la capitale, comme praticien, d'une réputation très-étendue & très-méritée. La grandeur des vues que présente l'auteur, la beauté de ses principes, tracés d'après une philosophie peu commune, toujours éclairés de la connoissance pratique de l'anatomie, & des autres parties de l'art les plus essentielles, nous engageant à rappeler ici, sous la forme d'un extrait, ce qui nous a paru de plus frappant dans ce système, & de plus propre à compléter ce que nous avons à dire sur la matière des *secrétions*.

M. de Bordeu fait dépendre les *secrétions* & les excretions des nerfs, du-moins dans le plus grand nombre des circonstances. Les nerfs ont été de tout tems un objet d'étonnement & de méditation pour un physiologiste; ils sont la partie constituante, essentielle de l'animal proprement dit, au moyen du sentiment & du mouvement dont ils sont doués privativement aux autres parties: le sentiment ou la sensibilité est la faculté éminente & primitive, la vie par excellence du système nerveux. Le mouvement & quelques autres phénomènes, comme l'*irritation* à laquelle quelques modernes ont voulu substituer l'*irritabilité*, n'en sont que des effets secondaires. C'est ici l'ame sensitive des anciens & de Willis; c'est elle qui en se répandant avec les nerfs dans les parties, les fait vivre de leur vie particulière, & c'est l'assemblage, le concours de ces petites vies qui produit la vie générale. Cette sensibilité est modifiée dans tous les organes dans des proportions graduées à l'infini; dans cer-

tains, comme dans la plupart des glandes, elle répond très-peu aux irritations mécaniques, & dans certains autres elle s'y trouve concentrée dans un point qui peut passer pour mathématique, ou elle y est dans un degré de décroissement auquel l'industrie humaine ne sauroit jamais proportionner la ténuité ou la finesse des agens. Ainsi il ne faudroit pas, de ce qu'une partie piquée, déchirée ou brûlée dans un animal vivant ne produit aux sens que quelques mouvemens sans douleur, en conclure que cette partie n'est point sensible; voyez la thèse de M. François de Bordeu, de *sensibilitate & contractilitate &c.* Le grand Harvée qui avoit fait sur les animaux un grand nombre d'expériences, avoit reconnu cette vérité. Il dit expressément : *quidquid enim contra irritamenta & molestia motibus suis diversis nititur, id sensu præditum sit necesse est*; & peu après : *quidquid enim sensus planè expers est, non videtur ullo modo irritari, aut ad motum actionesque aliquas edendas, excitari posse videtur. Exercitatio 57. pag. 259. & 260.* Il est sûr néanmoins que certaines parties paroissent n'avoir presque point de sentiment en comparaison des grands mouvemens qu'elles exercent naturellement, ou qu'elles sont capables d'exercer : mais qu'en conclure, sinon que les effets sont dans ces cas plus grands que les causes ? Vous pourriez avec la pointe d'une épingle jeter un animal dans les convulsions. C'est aussi sur la considération très-réfléchie de ces variétés, que M. de Bordeu a donné dans une thèse, cette belle division des fonctions de l'individu, en celles qui se font avec un mouvement manifeste & un sentiment obscur, *occulto*, comme la circulation & la respiration, & en celles qui se font avec un mouvement obscur & un sentiment manifeste, telles que celles des sens, soit externes, soit internes.

Après cette digression que nous avons cru nécessaire pour l'intelligence du système de M. de Bordeu, nous allons passer tout de suite au mécanisme des *secrétions* & des *excrétions*.

Nous commencerons, en suivant le plan de l'auteur, par l'excrétion, comme paroissant plus du ressort de l'Anatomie, & dont les auteurs n'ont parlé que très-succintement. Tous les Physiologistes avoient cru & enseigné jusqu'ici que les organes sécrétoires se vuidoient à proportion qu'ils étoient comprimés, c'est-à-dire que l'excrétion étoit l'effet de la compression. Il est vrai que quelques auteurs avoient parlé de l'irritation, mais d'une manière vague; ils ne la regardoient même que comme une cause subsidiaire. Enfin M. de Bordeu démontre par des expériences & des dissections très-curieuses, que la plupart des glandes sont situées de manière à ne pouvoir être comprimées dans aucun cas par les parties environnantes; on sent en effet quels inconvéniens résulteroient de cette compression, dont l'endurcissement & le rapetissement des glandes feroient le moindre. La glande parotide, qu'on allègue comme l'exemple & la preuve la plus sensible de cette compression, est à l'abri de tous les agens à l'action desquels on veut qu'elle soit exposée. Une légère inspection anatomique des parties en dit plus que tous les raisonnemens; nous remarquerons seulement que l'espace entre l'angle de la mâchoire & l'éminence mastoïde dans lequel est logée une grande partie de la glande, augmente par l'abaissement de la mâchoire, ainsi qu'un célèbre anatomiste l'a démontré dans les mémoires de l'académie des Sciences, & qu'on peut l'éprouver sur soi-même; à l'égard des muscles, il n'y a que le masseter qui mérite quelque attention, non point par rapport à la glande qui ne porte pas sur ce muscle autant qu'on pourroit le croire, mais par rapport au conduit de Stenon qui rampe dessus. Enfin la peau qu'on renforcera, si l'on veut, de quelques fibres du muscle peaucier, est toujours au même point de

laxité dans les divers mouvemens de la mâchoire. Les expériences qu'on a faites sur les cadavres pouvant ne pas paroître suffisantes, en voici sur le vivant.

« Un homme avoit sur la peau qui recouvre la parotide, une tumeur qui la tendoit extrêmement, & qui comprimoit certainement la glande; cependant il avoit la bouche sèche du côté de la tumeur : pourquoi, si la compression favorisoit l'excrétion ? »

« On pria un malade qui salivoit d'appuyer sa tête sur sa main, après avoir placé son coude sur une table; la main portoit sur le corps de la parotide, & nous l'avions placé de façon que le conduit ne fût pas comprimé; la salive, loin de fortir avec plus de force, étoit retenue. »

Parcourez les autres organes sécrétoires l'un après l'autre, par-tout vous reconnoîtrez l'impossibilité de cette action mécanique sur eux, il n'y a guère que les amygdales & quelques autres glandes simples qui soient dans le cas d'exception, c'est-à-dire qui demandent à être plus ou moins comprimées, toutes ces différences sont renfermées dans une division des excrétions en *actives*, en *passives* & en *mixtes*, imitée de Stahl.

Quelle est donc la cause de l'excrétion ? C'est la vie de l'organe, dont nous parlions plus haut, sa sensibilité par la présence des nerfs, son action propre que certaines circonstances augmentent, comme les irritations, les secouffes & les dispositions des vaisseaux : « ces circonstances ou ces changemens paroissent les uns mieux que les autres dans certains organes, mais ils sont nécessaires pour l'excrétion qui dépend principalement d'une espèce de convulsion, d'état spasmodique, que nous appellerons *érection*. » Par ce dernier terme métaphorique il faut entendre la disposition d'un organe qui s'apprête à faire l'érection, une sorte de boursofflement singulier, ou un surcroît de force qui arrive à l'organe; tel est le spasme des parties qui concourent à l'excrétion de la semence. Cette expression après tout ne doit pas paroître si étrange; n'a-t-on pas dit que les trompes de Fallope se roidissent, *s'érigent* pour empoigner l'œuf au sortir des ovaires ? Kulner a vu les papilles nerveuses de la langue *s'ériger* dans la gustation; l'*érection* est donc la disposition préparatoire à l'excrétion d'une glande, c'est l'instant de sonveil; les nerfs étant comme engourdis dans un organe relâché, ont besoin d'une nouvelle force qui les excite; l'organe vit toujours sans doute, mais il lui faut cette augmentation de vie pour le disposer à une fonction. « Ainsi un homme qui sort d'un profond sommeil a les yeux ouverts pendant un certain tems, & ne voit pas les objets distinctement, à moins que les rayons de lumière n'aient excité, pour ainsi dire, & réveillé sa rétine. On peut aisément appliquer à l'oreille ce que nous disons de l'œil. »

« On sent même que dans ce qui regarde le tact, l'organe est d'abord excité par la solidité en général, avant qu'il puisse distinguer tel ou tel objet. »

« Il y a dans chaque sensation particulière une espèce de sensation générale, qui est, pour ainsi parler, une base sur laquelle les autres sensations s'établissent. »

Les changemens qui arrivent à la glande se communiquent encore au conduit sécrétoire, il s'érige à son tour, de tortueux ou de flasque qu'il étoit, il devient un canal droit ou roide, il se redresse sur lui-même en s'épanouissant ou élargissant ses parois pour faciliter la sortie des humeurs; il en est de même que des conduits lactifères qui se redressent quelquefois d'eux-mêmes en lançant de petits jets de lait au moindre spasme procuré aux mamelles par quelques légers chatouillemens, ou par un sentiment voluptueux.

Il faut donc croire que l'irritation, les secouffes, contribuent

contribuent à augmenter dans l'organe cette vie qui les rend propres à l'excrétion. Un corps solide appliqué sur la langue, mâché ou roulé dans la bouche, produira sans doute par les mêmes moyens l'écoulement de la salive; dans la luxation de la mâchoire il en coulera beaucoup encore; mais dans tout cela on ne voit pas la moindre trace de compression; c'est toujours à l'activité de l'organe, à sa sensibilité qu'il faut s'en tenir comme à la cause première ou dominante; & on ne voit pas comment le célèbre M. de Haller a pu reconnoître dans quelques-uns de ces moyens subsidiaires de quoi infirmer des principes aussi solidement établis.

Ce que nous venons de rapporter de l'excrétion a dû prévenir sur ce que nous avons à dire touchant le mécanisme de la *secrétion*. Cette fonction est encore l'ouvrage des nerfs, ou, pour mieux dire, de la sensibilité; on a même sur cette opinion l'assertion de quelques auteurs d'un grand nom. La quantité des nerfs qui se distribuent à tout le corps glanduleux a surpris les Physiologistes & les Anatomistes. L'exclusion qu'on veut donner à la thyroïde & au thymus, formeroit-elle une si forte présomption contre ce système? On avoue, & c'est toujours beaucoup, que quelques nerfs se répandent sur la thyroïde; on peut donc croire, jusqu'à ce qu'on ait démontré le contraire, qu'il s'en échappe quelques filets imperceptibles dans la substance de la glande, qui fussent pour la vie & l'action de l'organe; car après tout, cette glande vit comme les autres. Au surplus, a-t-on bien examiné s'il ne rampe pas encore quelques fibrilles nerveuses dans le tissu même des vaisseaux? Cette dernière raison, nous pourrions l'alléguer à l'égard du thymus; cette masse glanduleuse, indépendamment de son artère, reçoit des rameaux de la mammaire interne & de l'intercostale supérieure, elle est appuyée sur les gros vaisseaux de la poitrine; voilà qui pourroit suffire dans le fœtus; mais d'ailleurs c'est un organe de la classe des passifs, il se flétrit & s'éteint tous les jours, & la nature semble se refuser à sa nourriture dans l'adulte.

Cette mobilité, cette action de la part de chaque organe se manifestent aisément par l'histoire des maladies qui servent à merveille à découvrir ce que l'état de santé ne fait point appercevoir par l'habitude des différentes façons d'être que les parties prennent entr'elles dans l'état de santé; les modifications qu'elles impriment au pouls dans tous les tems d'irritation ou de crise les rendent enfin de la dernière évidence. Voyez POULS.

C'est donc toujours une érection; un apprêt de la part de la glande dans la *secrétion* comme dans l'excrétion; les nerfs reveillés, irrités la redressent, & par l'orgasme qu'ils occasionnent à ses vaisseaux, en font comme un centre particulier qui attire à lui une plus grande quantité d'humeurs. Tel est l'effet d'une ventouse. Si cet état d'irritation ou de spasme étoit poussé trop loin, il diminueroit les *secrétions* en rétrécissant les vaisseaux, comme cela arrive dans plusieurs cas. En argumentant de ce *raptus* des humeurs vers un organe actuellement en fonction, on voit qu'on ne sauroit concevoir le séjour des humeurs dans la plupart des glandes, tel que se le représentent les Physiologistes; & l'on est porté à croire que la *secrétion* & l'excrétion doivent, dans beaucoup de circonstances, n'être qu'une seule & même fonction. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la parotide qui ne fournit jamais plus de salive que lorsqu'elle est plus agacée ou irritée. On a vu mouiller de cette salive jusqu'à trois serviettes dans un repas. On ne sauroit supposer que ces excrétions excessives ne soient que les résultats de plusieurs *secrétions* accumulées. Il est tout simple, par ce que nous avons dit, que tout organe irrité fait corps à part, qu'il se satisfait, pour

Tome XIV.

ainsi parler, aux dépens des autres; il y aborde une plus grande quantité de sang qu'à l'ordinaire, donc la *secrétion* en doit être augmentée; ce font comme plusieurs *secrétions* & excrétions ajoutées coup-sur-coup les unes aux autres dans le même organe. C'est encore ici le cas de se servir de la division en *actives* & en *passives*; dans la *secrétion active* l'organe rejette autant d'humeur qu'il en reçoit; dans la *passive* cette humeur s'accumule dans le follicule, & attend pour en sortir des circonstances qui mettent l'organe en jeu.

Nous voici enfin arrivés à la principale difficulté, qui consiste à savoir pourquoi la même glande sépare constamment la même humeur. Cette explication se déduit du même principe, c'est-à-dire de la sensibilité, mais de la sensibilité spécifique dans chaque organe; cette sensibilité spécifique opère une espèce de choix. « Les parties propres à exciter telle sensation » passeront, & les autres seront rejetées; chaque » glande, chaque orifice aura, pour ainsi dire, son » goût particulier; tout ce qu'il y aura d'étranger » sera rejeté pour l'ordinaire.

« La tension que les chatouillemens & les petites » irritations proportionnées au ton du nerf procure- » ront fera la *secrétion*; le sphincter de chaque orifice » dirigé par des nerfs, pour ainsi parler, attentifs & » insensibles à tout ce qui ne les regarde point, ne » laissera passer que ce qui aura donné de bonnes » preuves; tout sera arrêté, le bon sera pris, & le » mauvais sera renvoyé ailleurs ».

Ce goût, cet appétit des organes étoit connu des anciens, comme nous l'avons déjà observé; cette théorie est également adoptée par un illustre écrivain dans son *essai physique sur l'économie animale*. En effet, chaque partie a son sentiment, son goût qui lui est propre, de même que ses aversions: l'émétique, qui ne se fait presque pas sentir sur les yeux, cause des sensations très-désagréables, des irritations extraordinaires à l'estomac, qui s'efforce sans perte de tems à le rejeter, tandis qu'il retient, il attire, il souhaite, pour ainsi dire, des alimens & même des médicamens analogues à sa sensibilité: l'huile, que les yeux ne peuvent supporter, ne fait rien sur l'estomac; le chyle est comme sucé par les vaisseaux lactés, de sorte que son passage dans ces vaisseaux est une véritable image de la *secrétion*, & peut-être est-ce réellement-là une *secrétion*. Qu'on n'exige pas autrement de nous une analyse de cette sensibilité, de ce goût dans les organes, nous croyons que c'est une chose inexplicable, & nous nous défions avec un ancien (Dioclès), de ceux qui prétendent tout expliquer; les phénomènes sont vrais, & cela nous suffit.

Les glandes, avons-nous dit, agissent pour faire leur excrétion, mais il est des tems où elles n'agissent point, leur action est comme périodique. Quelques organes attendent encore pour devenir sécrétoires, c'est-à-dire pour travailler à la *secrétion*, des tems marqués par la nature.

Les *secrétions* & les excrétions peuvent être plus ou moins augmentées ou diminuées par l'effet des passions; il n'y a qu'à voir ce qui se passe chez les mélancoliques. Elles sont suspendues par le sommeil; par l'action de l'opium, &c. On en suspend certaines en agissant sur les nerfs des parties éloignées de celles dont on veut diminuer l'action; mais c'est sur-tout par la fièvre que ces fonctions sont arrêtées: il est même des maladies terribles produites par ce dérangement: de sorte que rétablir ou renouveler ces fonctions, c'est-là proprement que consiste l'art de guérir. Il arrive encore des anomalies, des bizarreries même dans les *secrétions*, comme par exemple, le passage de l'urine dans les glandes de l'estomac & de la bouche; il est vraisemblable que ces états contre na-

S S s s s

ture sont causés par le goût perverti des organes, par une indisposition singulière de leurs nerfs.

Les excréments ne sont pas un objet moins intéressant pour le patricien, toute maladie pouvant être regardée comme consistant dans un effort des organes qui travaillent à une excrétion. Les excréments peuvent être critiques ou non critiques, abondantes ou en très-petite quantité; mais c'est principalement la qualité des matières qui mérite le plus d'attention par rapport aux pronostics.

L'effet des médicamens est encore du ressort de la *secrétion* & de l'excrétion, il est toujours subordonné au sentiment & à la mobilité des organes dont ces médicamens augmentent ou diminuent le ton & le jeu; c'est d'après ces circonstances qu'un même remède peut devenir évacuant ou astringent, &c. la salivation par le mercure dépend des mêmes causes; les glandes salivaires sont par leur état, leur disposition, plus irritées, plus agitées que les autres, c'est pourquoi le mercure qui est si divisible, se porte plus vers elles; mais elles le cèdent à un organe dont l'activité, l'irritation l'emportent; ainsi en purgeant beaucoup un malade, les médecins suppriment la salivation. Par-là on pourroit encore rendre raison de la vertu des spécifiques, pourvu toutefois que sans recourir à des insinuations de particules, à des affinités, & à mille autres fictions de cette espèce, on considère qu'il est des organes qui ont un plus grand département les uns que les autres, un influx plus général, une action plus étendue & qui en intéresse un grand nombre d'autres. Tel est, par exemple, l'estomac, avec le mouvement duquel la marche, le tems, l'ordre des *secrétions* ont un rapport manifeste; & certes il est plus clair que le jour, que les forces épigastriques sont fort employées dans les différentes *secrétions*. Cet article est de M. FOUQUET, docteur en l'université de Médecine de Montpellier, & médecin dans la même ville.

SECRETE, f. f. (*Gram.*) oraison que le prêtre dit à la messe, après l'offerte; elle est appelée *secrète* ou de ce que le prêtre la dit tout bas, ou de ce qu'anciennement les cathécumènes & les pénitens se retiroient alors; dans ce second cas, la dénomination de *secrète* viendroit de *secretus*, participe du verbe *secernere*.

SECSIVA, (*Géog. mod.*) montagne d'Afrique au royaume de Maroc. C'est une montagne très-haute, très-froide, dont le sommet est toujours couvert de neige, & qui présente partout des rochers escarpés. Ceux qui l'habitent avec leurs troupeaux n'ont ni lois, ni juges, ni culte. Ils vivent sainement & longtemps. (*D. J.*)

SECTAIRE, f. m. (*Gram.*) celui qui est attaché à quelque secte. Il se prend presque toujours en mauvaise part: on dit *sectateur* d'une école de philosophie; un *sectaire* de dogme religieux.

SECTE, f. f. (*Gram. & Théol.*) terme collectif qui se dit de ceux qui suivent les opinions ou les maximes de quelque docteur ou maître particulier, soit théologien, soit philosophe.

C'est en ce sens qu'on a distingué dans l'ancienne Grèce plusieurs *sectes* de philosophes, comme les Pyrrhoniens, les Epicuriens, les Platoniciens, les Stoïciens, &c. & qu'on distingue encore aujourd'hui les Péripatéticiens, les Gassendistes, les Cartésiens & les Newtoniens.

Il y a aussi en Théologie différens partis opposés, connus sous le nom de *Thomistes*, *Augustiniens*, *Molinistes* & *Congruistes*. Voyez chacun de ces noms sous leur article particulier.

Le nom latin *secta* a la même signification que le nom grec *hæresis*, quoiqu'il ne soit pas aussi odieux. Cependant on désigne ordinairement les hérétiques sous le nom de *sectaires*; & les hérésies, sous le nom

de *sectes*. Ainsi l'on dit, la *secte* des Marcionites, des Manichéens, des Montanistes; la *secte* de Luther, de Calvin, &c. & l'on emploie plus fréquemment le mot *école*, en parlant des Théologiens de l'Eglise romaine, qui sont divisés de sentiment; ainsi l'on dit mieux l'*école des Thomistes*, que la *secte des Thomistes*.

L'on connoissoit parmi les Juifs quatre *sectes* particulières qui se distinguoient par la singularité de leurs pratiques ou de leurs sentimens, & qui demeureroient unis de communion entre elles & avec le corps de la nation. Ces *sectes* sont celles des Pharisiens, des Saducéens, des Esséniens & des Hérodiens; nous avons traité de chacune en particulier. Au commencement du Christianisme on vouloit faire passer la Religion de J. C. pour une *secte* du Judaïsme. On croit que les *sectes* des Philosophes chez les Grecs ont donné naissance à celles qu'on vit paroître chez les Juifs vers le tems des Macchabées; & c'est à la même imitation que dès les premiers tems du Christianisme, quelques juifs ou payens convertis, voulant raffiner sur les dogmes reçus dans l'Eglise, formerent toutes ces *sectes* de Gnostiques & autres si fréquentes dans l'histoire des premiers siècles.

Nous avons donné dans ce Dictionnaire une idée de chaque *secte*, des opinions ou des hérésies qui la caractérisent sous le nom de chacune; le lecteur peut y avoir recours pour s'en instruire, s'il a besoin.

SECTE, (*Hist. Philos. & Polit.*) tant de *sectes* & d'opinions fausses, qui se sont perpétuellement succédées en matière de religion, loin de nous aigrir, doivent nous apprendre à reconnoître l'imperfection de notre jugement, & sa faiblesse naturelle; ce qui n'est pas un léger apprentissage.

Rien ne fit plus de tort à l'état politique du gouvernement de Justinien, que le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même façon de penser sur les matières de religion, sur-tout dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire, en y laissant toutes sortes de culte; dans la suite on le réduisit à rien, en coupant successivement les *sectes* qui ne dominoient pas.

Ces *sectes* étoient des nations entières; les unes, après avoir été conquises par les Romains, conservoient leur ancienne religion, comme les samaritains & les juifs; les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan, dans la Phrygie; les manichéens; les sabatéens, les ariens, dans d'autres provinces; outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes.

Justinien qui détruisit ces *sectes* par l'épée ou par ses lois, & qui les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces; il crut avoir augmenté le nombre des fideles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procopé nous apprend que par la destruction des samaritains, la Palestine devint déserte; & ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire par zèle pour la religion du côté par où quelques regnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

Ce qu'il y a de désespérant, c'est que pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels; il suivoit le concile de Chalcédoine, & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein.

L'exemple destructeur de Justinien, ne fut que trop imité dans la suite, les hommes étant toujours

portés par eux-mêmes à l'esprit de domination & d'intolérance. Ce n'étoit pas cependant celui de Pilpay, qui a long-tems régné dans l'Inde; on en jugera par ce passage tout singulier de ses écrits, que Pachimère traduisit au xiiij. siècle.

» J'ai vu toutes les *sectes* s'accuser réciproquement
 » d'impostures; j'ai vu tous les mages disputer avec
 » fureur du premier principe & de la dernière fin;
 » je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous
 » ces chefs de faction, qu'une opiniâtreté inflexible,
 » un mépris superbe pour les autres, une haine im-
 » placable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun.
 » Ces docteurs en cherchant la vérité, sont comme
 » une femme qui veut faire entrer son amant par
 » une porte dérobée, & qui ne peut trouver la clé
 » de la porte. Les hommes par leurs vaines recher-
 » ches, ressemblent à celui qui monte sur un arbre,
 » où il y a un peu de miel; & à peine en a-t-il man-
 » gé, que les dragons qui sont autour de l'arbre le
 » dévorent. *Essai sur l'hist. univers. (D. J.)*

SECTE DE CENT, (*Hist. moderne.*) Voyez l'article CENT.

SECTEUR, f. m. en Géométrie; c'est la partie d'un cercle, comprise entre deux rayons & l'arc renfermé entre ces rayons. Voyez CERCLE & ARC.

Ainsi le triangle mixte *ACD*, (*Pl. de Géom. fig. 13.*) compris entre les rayons *AC*, *CD*, & l'arc *AD* est un *secteur* de cercle.

Les géomètres démontrent que le *secteur* d'un cercle, comme *ACD*, est égal à un triangle, dont la base est l'arc *AD*, & la hauteur le rayon *AC*.

Si du centre commun de deux cercles concentriques on tire deux rayons à la circonférence du cercle extérieur, les deux arcs renfermés entre les rayons auront le même rapport que leurs circonférences, & les deux *secteurs* feront entr'eux comme les aires ou les surfaces de leurs cercles.

Pour trouver en nombre l'aire d'un *secteur DCE*, le rayon *CD* du cercle & l'arc *DE* étant donnés, il faut d'abord trouver un nombre quatrième proportionnel à 100314, & au rayon *AC*: ce quatrième proportionnel exprimera la demi-circonférence à très-peu près. Voyez CERCLE & QUADRATURE. Que l'on cherche alors un autre quatrième proportionnel au nombre 180, à l'arc *DE* & à la demi-circonférence que l'on vient de trouver; cet autre quatrième proportionnel donnera l'arc *DE* dans la même mesure que le rayon *AC* est donné: enfin, multipliez l'arc *DE* par le demi-rayon, ce produit est l'aire du *secteur*.

Les Anglois donnent aussi le nom de *secteur* à ce que l'on appelle en France, *compas de proportion*. Voyez COMPAS DE PROPORTION. Chambers. (E)

SECTEUR astronomique, est un instrument inventé par M. George Graham de la société royale de Londres, qui sert à prendre avec beaucoup de facilité les différences d'ascension droite & de déclinaison de deux astres, qui seroient trop grandes pour être observées avec un télescope immobile.

Le micrometre est généralement reconnu pour l'instrument le plus exact, & le plus propre à déterminer le lieu d'une planète ou d'une comète; quand elles sont assez près d'une étoile connue; ce qui se fait en prenant les différences de leur ascension droite, & de leur déclinaison à celles de l'étoile. Mais ceci étant souvent impraticable à cause du grand nombre d'espaces du ciel, qui sont entièrement vides d'étoiles, dont les lieux soient connus; on est obligé d'avoir recours à des sectans ou des quarts de cercles mobiles armés de télescopes, pour prendre des distances plus grandes que celles qu'on peut prendre avec un micrometre. Or sans parler de ce qu'il en coûte, ni de la difficulté d'avoir des instrumens de cette espèce; il est évident qu'il est peu sûr, & fort

Tome XIV.

difficile de s'en servir, surtout par l'embarras où sont les observateurs, pour faire correspondre au même instant leurs observations à chaque télescope, tandis que cet instrument suit le mouvement diurne des cieux.

Le *secteur astronomique* remédie à tous ces inconvéniens, & c'est une obligation de plus que les astronomes ont à M. Graham, qui leur a rendu de si grands services par les excellens instrumens qu'il a inventés. Avant d'entrer dans le détail de ses parties, nous en donnerons une idée générale, afin qu'on en conçoive mieux l'usage & l'application.

Cet instrument (*fig. Pl. d'Astronom.*) est composé 1°. d'un axe *HFI*, mobile sur ses pivots *H* & *I*, & situé parallèlement à l'axe de la terre; 2°. d'un arc de cercle *AB* contenant 10 ou 12 degrés, ayant pour rayon la plaque *CD* tellement fixée au milieu de l'axe *HI*, que le plan du *secteur* est toujours parallèle à cet axe, qui étant lui-même parallèle à l'axe de la terre, détermine le plan du *secteur* à être toujours parallèle à celui de quelque cercle horaire; & 3°. d'un télescope *CE*, dont la ligne de vue est parallèle au plan du rayon *CD*, & qui, en tournant la vis *G*, se meut autour du centre *c* de l'arc *AB*, d'un bout à l'autre de cet arc.

Pour observer avec cet instrument, on le tournera tout entier autour de l'axe *HI*, jusqu'à ce que son plan soit dirigé successivement à l'une & à l'autre des étoiles que l'on veut observer. Ensuite on fera mouvoir le *secteur* autour du point *F*, de façon que l'arc *AB* étant fixe, puisse prendre les deux étoiles dans leur passage par son plan; pourvu, comme il est évident, que la différence de leurs déclinaisons ne surpasse pas l'arc *AB*. Alors ayant fixé le plan du *secteur* un peu à l'ouest des deux étoiles, on tournera le télescope *CE*, au moyen de la vis *G*, & on observera avec une pendule le tems du passage de chacune des étoiles par les fils transverses, & les degrés & les minutes marqués par l'index sur l'arc *AB*, à chaque passage. La différence des arcs sera la différence des déclinaisons des deux étoiles, & celle des tems donnera la différence de leur ascension droite.

Description des principales parties de l'instrument. Sur une des faces d'un axe de fer quarré *HIF*, *fig.* & près de son extrémité supérieure, est attachée une large plaque de laiton *abc*, circulaire & fort épaisse. Sur cette plaque est adaptée une croix de laiton *KL MN*, qui tourne au moyen d'une charnière, ou plutôt d'un ajustement dont nous parlerons plus bas, autour du centre *F*. Aux deux bouts de la branche *MN*, s'élèvent deux barres perpendiculaires *O* & *P*, dont les extrémités s'attachent par le moyen des vis *dc*, au dos du rayon *CD*, qui est renforcé d'un bout à l'autre par une longue plaque de laiton, posée sur le champ comme on le voit dans la *figure*. Les barres *O* & *P* n'ont d'autre longueur que celle qu'il leur faut pour que le *secteur ABC* tourne autour d'*F*, sans toucher à la plaque circulaire *QR*, fixée à la base supérieure du cylindre de cuivre *I*. L'axe de fer *HIF* passe par un trou quarré percé au milieu du cylindre & de la plaque, & y est attaché fermement. *ST*, *figure* représente une longue bande de laiton très-forte, & ayant deux petites plaques *VX* & *YT*, élevées perpendiculairement. La plaque *ST* étant située selon sa longueur parallèlement à l'axe de la terre, & étant fixement arrêtée dans cette position sur un piédestal, ou de quelque autre manière, transportez-y l'axe *HI*, & placez le trou conique en *H*, sur la pointe d'une vis en *Y*, & le cylindre *I* dans l'entaille *VZX*, dont les côtés parallèles *VX* l'embrassent, tandis qu'il s'appuie sur les extrémités d'une cavité angulaire, située au fond de l'entaille *Z*. Par ce moyen tout l'instrument tournera avec beaucoup de précision autour d'une même ligne imagi-

S S s s s ij

naire. La *figure* représente une section de tout l'instrument, faite par un plan passant à angles droits par le rayon CD , par la bande qui le fortifie, & par l'axe HI & son support ST . On suppose dans cette section le *secteur* tourné autour d' F , jusqu'à ce que le rayon CD devienne parallèle à l'axe HI . On a conservé aux différentes parties de l'instrument, les mêmes lettres que dans les autres figures, afin qu'on les distingue mieux.

Les branches O & P ont deux fentes au milieu de leurs extrémités, pour recevoir le bord de la bande CD . La plaque circulaire ac est fixée à l'axe par les vis hi sur la verge de laiton gk vissée; sur l'axe HI glisse une balle de cuivre lm , que l'on fixe par une vis m , à une distance convenable pour contrebalancer le poids du *secteur* & du télescope, placés sur le côté opposé de l'axe. Au haut du support ST , il y a un tenon $nopqrstu$, dont la cavité $nopq$ reçoit la plaque circulaire QR . L'extrémité q d'une plaque qui fait ressort pq , est fixée par une vis r à l'intérieur de la plaque supérieure rs , pendant que son autre extrémité p , en tournant la tête de la vis t , presse sur le cercle Q . Pour empêcher cette pression de changer le plan du cercle QR , & conséquemment la position de l'axe HI , le tenon $nopq$ a la liberté de céder, ou de tourner sur les extrémités de deux vis qui entrent dans des trous coniques, situés dans les bords opposés de la plaque inférieure no . On voit une de ces vis en n , & la pièce fixe dans laquelle elles se vissent est représentée séparément & en plein en $nxyz$; nz étant les points sur lesquels le tenon tourne, par ce moyen la même vis en f fait que la plaque supérieure & l'inférieure du tenon $nopq$, compriment le cercle Q uniformément. Un tenon semblable est attaché à la branche O , afin de presser le cercle ac & la plaque transverse MN , l'un contre l'autre, de façon que le *secteur* reste fixe dans une position quelconque. La charnière ou l'ajustement en F , dont il a été fait mention plus haut, ne consiste qu'en une goupille cylindrique qui passe par les plaques MN , ac . La tête plate de la goupille est fixée par trois petites vis à la plaque MN , & à l'autre extrémité de cette goupille est attachée, au moyen d'une vis qui se visse dans la goupille, une plaque circulaire qui fait ressort. L'ajustement du point C est fait de la même façon.

La *figure* représente la disposition & la construction des pièces qui servent à faire mouvoir le télescope, en tournant la tête de la vis g . Les pièces principales sont la vis gab , une pièce mn , au-travers de laquelle elle passe, & la pièce hei , où est l'écrou dans lequel entre la vis. La pièce mn est une espèce d'aissieu fort court, percé d'un trou pour laisser passer la vis. Cet axe ou aissieu, posé perpendiculairement au limbe, est retenu dans cette position par un coq no . Il est mobile autour de ses pivots mn , afin que la vis obéisse au petit mouvement angulaire qu'elle est obligée d'avoir nécessairement, l'écrou c se mouvant dans un arc de cercle. Cet écrou c a une partie qui traversant l'entaille circulaire de , est reçue dans un trou fait à la plaque du vernerus, de façon qu'elle fait corps avec lui, quoiqu'elle puisse tourner dans ce trou. Or cette plaque étant fixée par une de ses extrémités au télescope, il s'ensuit qu'en tournant l'écrou d'un sens ou de l'autre, on fera mouvoir le télescope en avant ou en arrière; h & i sont les têtes de deux vis dont les tiges passent tout à la fois au-travers d'une plaque qui fait ressort (pour rendre le mouvement uniforme) d , au-travers de l'entaille de , pour aller se visser dans la plaque du vernerus.

La longue vis gab porte de chaque côté de l'axe mn , deux espèces de viroles qui lui servent comme de parties ou d'épaulemens pour l'empêcher d'avancer ou de reculer. La petite pièce bp est fendue pour

recevoir l'extrémité de cette vis qu'elle ne sert qu'à guider.

Voici les dimensions de cet instrument en piés & pouces anglois; on en trouvera le rapport avec nos mesures à l'article PIÉ. La longueur du télescope, ou le rayon du *secteur*, est de 2 piés $\frac{1}{2}$; la largeur du rayon vers C , est d'1 pouce $\frac{1}{2}$; & vers D , de 2 pouces. La largeur du limbe AB , est d'1 pouce $\frac{1}{2}$; & sa longueur de 6 pouces, contenant 10 degrés, divisés chacun de 15 en 15 minutes. Le télescope porte un vernerus, ou plaque à subdiviser, voyez VERNERUS, dont la longueur étant égale à 16 quarts de degré, est divisée en 15 parties égales, ce qui divise le limbe en minutes; & par l'estimation en plus petites parties, l'axe quarré HIF , a 18 pouces de longueur, & la partie HI en a 12 pouces. Son épaisseur est aux environs d' $\frac{1}{4}$ pouce. Le diamètre des cercles QR & abc , sont chacun de 5 pouces, pour l'épaisseur des plaques; & les autres dimensions, on peut les laisser à la disposition de l'ouvrier.

Maniere de rectifier cet instrument. On placera l'intersection des fils transverses à la même distance du plan du *secteur*, que l'axe du verre objectif.

Par ce moyen le plan décrit par la ligne de vûe, en faisant mouvoir le télescope autour du point C , fera assez juste & exempt d'aucune courbure conique. Pour s'en assurer, on suspendra un long fil à plomb, à une distance convenable de l'instrument; on fixera le plan du *secteur* dans une position verticale, & on observera alors si pendant que le télescope se meut au moyen de la vis, le long du limbe, les fils transverses paroissent toujours se mouvoir le long de la ligne à plomb.

L'axe hfo pourra être placé presque parallèlement à l'axe de la terre, par le moyen d'un petit cadran ordinaire. Ensuite pour le situer parfaitement parallèle à cet axe, on observera quelques-unes des étoiles des environs du pôle, & le télescope étant fixé sur le limbe, on fera suivre à la ligne de vûe le mouvement circulaire de cette étoile autour du pôle, en tournant tout l'instrument sur son axe hfo . Que l'on suppose pour cet effet le télescope kl , dirigé vers l'étoile a , quand elle passe au plus haut point de son cercle diurne, & qu'on remarque la division coupée par le vernerus sur le limbe, cette étoile arrivera 12 heures après au point le plus bas du même cercle. Alors ayant fait faire à l'instrument une demi-révolution sur son axe, pour amener le télescope dans la position mn , si les fils transverses couvrent la même étoile supposée en b , l'élévation de l'axe hfo sera parfaitement juste; que si au contraire ils ne la couvroient pas, & qu'il fallût mouvoir le télescope dans la position $\mu\nu$, afin de pointer à cette étoile; on connoitra l'arc $m\mu$ qui mesure l'angle $mf\mu$ ou bfc , & alors on abaissera l'axe hfo de la moitié de l'angle connu, si l'étoile passe au-dessous, ou on l'élèvera d'autant, si c'est au-dessus; ensuite on répétera la même observation jusqu'à ce qu'on ait trouvé la véritable position de l'axe. On corrigera par des observations semblables, faites sur la même étoile dans le cercle de six heures, les erreurs de position de l'axe, soit à l'est, soit à l'ouest, jusqu'à ce que les fils transverses suivent l'étoile tout au tour du pôle. Cette maniere d'opérer est claire; car supposant $aopbc$ un arc du méridien (ou dans la seconde opération, un arc du cercle de six heures), & faisant l'angle afp égal à la moitié de l'angle afc , la ligne fp pointera au pôle, & l'angle ofp , qui est l'erreur de position de l'axe, sera égal à la moitié de l'angle bfc ou $mf\mu$, trouvé par l'observation, puisque la différence des deux angles afb , afc , est double de la différence de leurs moitiés afp & afp . Il est presque inutile d'ajouter qu'à moins que l'étoile ne soit fort près du pôle, il faudra faire attention aux réfractions. (T)

Secteur de M. Graham, est encore un instrument d'Astronomie, qui sert à observer les distances des étoiles au zénith lorsqu'elles en passent fort près. La première idée en est due au docteur Hook, qui l'a voit imaginé pour déterminer la parallaxe des étoiles fixes; mais par les changemens & les additions que M. Graham y a faits, il l'a rendu comme un nouvel instrument dont on peut le regarder comme l'inventeur. C'est avec un *secteur* que M. Bradley a fait la fameuse découverte de l'aberration des étoiles fixes, & c'est aussi avec un *secteur* exécuté sous les yeux & par les soins de M. Graham, que MM. les académiciens du Nord ont déterminé l'amplitude de l'arc du méridien qui devoit établir la grandeur du degré sous le cercle polaire. Nous rapporterons ici la description qu'ils en ont donnée, parce qu'il seroit impossible d'en donner une meilleure.

Ce qu'on appelle proprement *secteur* dans l'instrument dont il s'agit, est une lunette *DN*, garnie d'un limbe ou proportion de cercle *TV*, qui a pour rayon la distance *DG* qu'il y a de l'objectif à son foyer.

Ce *secteur* est porté par un autre *secteur* immobile qui lui est concentrique, & dans le plan duquel il se peut mouvoir en tournant sur l'axe qui passe par les centres des deux *secteurs*.

Ce second *secteur* qui porte le vrai *secteur*, est porté lui-même par un pié qui a la figure d'une pyramide tronquée.

La première figure fait voir l'instrument entier avec ses pièces assemblées; mais outre que cette figure n'est pas assez grande pour en faire voir le détail, il y a plusieurs choses essentielles à l'instrument qui se trouvent cachées, & d'autres qu'on a omises, parce qu'elles auroient été trop petites pour être aperçues. Toute la suspension du vrai *secteur* se trouve cachée par le prisme creux exagonal, qui termine le haut du pié; & le micromètre que l'on place sur le limbe du second *secteur*, & qui sert à conduire le vrai *secteur* & à régler son mouvement, a été omis, parce qu'il seroit devenu trop petit, & que le limbe du vrai *secteur* en auroit caché la plus grande partie. Il faut donc avoir recours aux figures suivantes pour connoître toutes les pièces de l'instrument; on va les détailler toutes en commençant par le vrai *secteur*.

La seconde figure représente le vrai *secteur* en perspective dans ses proportions, & la troisième figure en fait voir les principales parties plus en grand dans une élévation géométrale tronquée: les lettres sont relatives à la seconde & troisième figures, mais il a été impossible de mettre sur la seconde toutes celles qui sont sur la troisième.

DN est un tube cylindrique de lunette, long de 8 piés 11 pouces, fait de laiton bien écroui, ce tube a trois parties dans sa longueur; les deux premières parties *DE*, *FG* ont trois pouces de diamètre, & chacune est garnie à ses extrémités de frettes cylindriques de cuivre; la troisième partie, dans laquelle entre l'oculaire, n'a qu'un pouce de diamètre.

La frette *D*, qui fortifie la lunette à son extrémité supérieure, contient l'objectif; il y a au-dedans de cette frette une feuillure faite sur le tour, dans laquelle l'objectif est exactement enchâssé & tient de lui-même avec assez de force: l'objectif est encore poussé vers le fond de sa feuillure par un tuyau à vis, de façon qu'il est arrêté de la manière la plus fixe. La frette *D* porte deux tourillons *A*, *B*, de cuivre diamétralement opposés, dont l'axe est bien perpendiculaire à celui de la lunette. Ces deux tourillons servent à suspendre la lunette qui, quand elle est libre, peut osciller comme un pendule. Le tourillon *A* porte un cylindre *C* d'acier trempé de trois quarts de ligne de diamètre; & ce petit cylindre, qui a même axe que les tourillons *A*, *B*, est diminué au-

tant qu'il est possible vers son extrémité, de manière qu'à l'endroit de l'entaille il ressemble à deux cônes opposés par la pointe: cette entaille est faite pour recevoir la boucle d'un fil à-plomb, dont on verra l'usage.

La frette *E* qui est au bout inférieur de la première partie, & la frette *F* qui est au bout supérieur de la seconde, sont soudées à des brides circulaires, aussi de cuivre; ces deux brides qui sont liées ensemble par des vis, servent à assembler solidement les deux premières parties du tube *DG*. Si ce tube *DG* avoit été d'une seule pièce, on n'auroit pas eu besoin des deux frettes *E*, *F*, mais alors il n'auroit pas été possible de l'écrouir aussi parfaitement qu'en le faisant de deux pièces; au reste, ces deux parties de tube ne se désassembleront jamais.

La frette *G* qui est à l'extrémité inférieure de la seconde partie du tube, porte un miroir plan *K* d'acier bien poli, qu'on recouvre d'une pièce de cuivre *L*, quand on ne fait point usage de la lunette: c'est par ce miroir que la vis du micromètre, que nous expliquerons, pousse la lunette pour lui donner l'inclinaison nécessaire dans les observations. Sur le couvercle *L* du miroir est un trait léger qui est horizontal quand le miroir est couvert; ce trait sert à marquer la hauteur où doit être la vis du micromètre. Ainsi avant que de découvrir le miroir, il faut hausser ou baisser le micromètre jusqu'à ce que la pointe de sa vis soit précisément sur le trait du couvercle.

Le dedans de la frette *G* est tourné en forme de feuillure circulaire; cette feuillure reçoit un châssis rond, précisément de même diamètre: la position du châssis dans la feuillure est déterminée par deux piés diamétralement opposés, qui tiennent à la feuillure & entrent dans deux petits trous faits au châssis. Enfin le châssis est arrêté dans la feuillure par quatre vis qui l'y retiennent solidement. Ce châssis est exactement placé au foyer de l'objectif, il est percé d'une large ouverture d'environ deux pouces de diamètre, & porte deux fils d'argent extrêmement fins, croisés à angles droits & perpendiculaires à l'axe de la lunette dans lequel ils se croisent. L'un de ces fils est parallèle à l'axe des tourillons *A*, *B*. La position des fils sur le châssis est invariable; car le châssis est percé de quatre trous qui ne sont guère plus gros que les fils qui y passent; une extrémité de chaque fil est arrêtée dans son trou par une goupille, & les deux autres extrémités sont tirées par des ressorts qui tiennent toujours les fils bien tendus, malgré leur raccourcissement dans le froid & leur allongement dans le chaud.

La même frette *G* est fixée perpendiculairement sur une platine carrée de cuivre, à laquelle sont attachées plusieurs pièces qu'on va expliquer.

1°. Une pièce de cuivre *M* parallèle au miroir *S*, au-dessous duquel elle est placée. C'est par cette pièce *M* qu'on commence à pousser la lunette par le moyen d'une seconde vis qui est au micromètre: cette pièce *M* & la vis qui la pousse, servent à empêcher la principale vis du micromètre de s'émousser en heurtant contre le miroir d'acier *K*.

2°. Un limbe *TV* plan, perpendiculaire à l'axe des tourillons *A*, *B*, & dont la face antérieure est aussi éloignée de l'axe de la lunette, que l'entaille *C* du cylindre d'acier est distante du même axe. Sur ce limbe sont tracés deux arcs, qui ont tous deux l'entaille *C* pour centre; ces deux arcs sont chacun de cinq degrés & demi, & sont divisés de sept minutes & demi en sept minutes & demi par des points très-fins qu'on peut à peine appercevoir: les points du cercle inférieur sont plus fins que ceux du supérieur; ces deux arcs peuvent servir à se vérifier mutuellement.

3°. Le petit tube cylindrique *N* qui reçoit l'oculaire est encore attaché sur la même platine ; ainsi cette platine est percée d'un trou pour laisser passer la lumière de l'objectif à l'oculaire.

4°. Enfin cette platine porte encore deux roulettes, savoir une roulette *I* ou plutôt sa chape solidement arrêtée par des vis, & une roulette *H* dans une chape ajustée à un ressort : on va voir l'usage de ces deux roulettes dans le détail du second *secteur*, qui porte celui qu'on vient d'expliquer.

La quatrième figure représente le second *secteur*, qui doit porter le vrai *secteur* représenté dans la seconde figure. Voici les pièces qui le composent.

f g h o p q est un gros arbre de bois des Indes très-dur ; sa hauteur est de 8 piés 4 pouces & demi, sa largeur *g h* est de 9 pouces, & son épaisseur *f g* de 8 pouces 9 lignes.

Au haut de cet arbre est attachée une forte platine de laiton, perpendiculaire à la longueur de l'arbre ; la platine saille au-delà de l'arbre d'environ 5 pouces 2 lignes, & sa partie saillante qui est échan-crée pour laisser passer la lunette, porte deux coussinets *a, b*, dans lesquels doivent tourner les deux tourillons *A, B*, de la lunette. Le premier coussinet *a* est immobile ; le second coussinet *b* est contenu entre deux pièces attachées à la platine : ces pièces l'empêchent de se déranger à droit ou à gauche, mais elles lui permettent de s'élever & de s'abaisser suivant le besoin. Ce coussinet *b* a une queue *b e*, dont l'extrémité *e* est une charnière sur laquelle on le peut mouvoir par le moyen de deux vis *c, d*, par la vis *c* pour le hausser, & par la vis *d* pour l'abaisser. Lorsque ces deux vis ferment en même tems le coussinet, elles le rendent aussi immobile que s'il étoit attaché à demeure sur la platine. On voit dans la figure que la partie de la platine qui débord l'arbre est soutenue par une équerre ou gouffet qui l'empêche de plier.

Le bas de l'arbre est entouré d'une frette de cuivre *o p q* très-forte, à laquelle tient un limbe *t u* perpendiculaire à l'axe des coussinets *a, b*. La distance de ce limbe aux coussinets *a, b*, est telle, que quand la lunette ou le vrai *secteur* a ses tourillons *A, B*, dans les coussinets *a, b*, la roulette *I* de la lunette est appliquée sur le devant du limbe *t u*, & roule sur le bord inférieur de ce limbe, & la roulette *H*, dont la chape est portée par un ressort *P Q R*, est appliquée derrière le même limbe *t u*, & roule sur le bord supérieur de ce limbe lorsqu'on meut la lunette. Le ressort qui porte la roulette *H* & qui la presse contre le derrière du limbe, oblige l'autre roulette *I* de s'approcher sur le devant du limbe, & l'y tient mollement appliquée, de manière que la lunette ne peut point faire d'oscillations perpendiculaires au limbe *t u*.

i, k, sont deux consoles, sur lesquelles on place un niveau pour connoître la situation de l'arbre ; lorsque ces deux consoles sont mises de niveau, l'arbre est vertical.

l, m, n, sont trois tenons qui tiennent à l'arbre ; on attache à ces tenons trois traverses qui sont liées avec les trois montans du pié, & qui empêchent l'arbre de vaciller dans son pié.

r est un chaffis léger de bois de chêne attaché à l'arbre pour porter une lanterne, qui doit éclairer le limbe *T V* du vrai *secteur* : au-dessous de cette lanterne est un microscope *S*, qui fait voir distinctement les points de la division du limbe *T V*. Par le moyen d'une vis *x*, on hausse ou baisse la lanterne jusqu'à ce que le microscope *S* soit à la hauteur de la division. Par la vis *y* & une autre qui lui est opposée, on détourne la lanterne à droit ou à gauche, afin que le point de la division qu'on observe soit vu au milieu du champ du microscope. Enfin, par

la vis *z*, on peut approcher ou reculer la lanterne du limbe jusqu'à ce qu'on voye distinctement les points de la division.

Le microscope peut encore couler dans des anneaux qui l'attachent à la lanterne, & être rapproché ou éloigné du limbe sans faire mouvoir la lanterne.

Le pié de figure pyramidale tronquée qui porte le second *secteur* est de bois, & toutes ses pièces se démontent & se remontent aisément par le moyen de la vis ; sa hauteur est de 11 piés 6 pouces. Ce pié est composé de trois montans assemblés par le haut, avec un exagone creux dans lequel entre l'arbre du second *secteur*, & auquel il est attaché par une forte vis. Les montans sont garnis de règles de champ qui les fortifient, & sont liés tous trois ensemble par des traverses horizontales. Outre que l'arbre est soutenu par le haut dans l'exagone, il est encore lié avec les montans par trois traverses horizontales que l'on attache d'un bout sur les tenons de l'arbre, & de l'autre bout sur les règles de champ des montans.

Une de ces trois dernières traverses porte une poulie, sur laquelle passe une corde qui part de la lunette, & qui porte un poids ; ce poids qui n'est ordinairement que d'un quart, ou tout-au-plus d'une demi-livre, est plus que suffisant pour tirer la lunette vers le micromètre qu'on va expliquer.

Le micromètre est représenté dans les fig. 5 & 6. La fig. 5. le fait voir en perspective, la 6. en montre la face géométrale avec le bas de la lunette du vrai *secteur*. Ce qu'on appelle proprement *micromètre* est une vis *A B*, qui passe au-travers d'un écrou *S*, & la pointe *B* de cette vis s'appuie contre le miroir de la lunette. La vis qui nous a servi au cercle polaire avoit un pas, tel qu'un de ses tours faisoit parcourir à la lunette un arc de 44 secondes. Cette vis nous a été volée au mois de Juillet 1738, & celle qu'on a refaite est d'un pas un peu plus haut, un de ses tours fait décrire à la lunette un arc de 47 secondes.

La vis porte un cadran *C* divisé en autant de parties qu'un tour de vis vaut de secondes ; ainsi le cadran ancien étoit divisé en 44 parties, celui d'à-présent est divisé en 47. Par le moyen de ce cadran, on voit de combien de secondes la vis a fait avancer la lunette.

La tige de la vis porte encore un pignon denté qui engrene dans une roue ; cette roue porte aussi un pignon qui engrene dans une autre roue, & cette seconde roue fait un tour pendant que la vis en fait vingt-cinq. Cette seconde roue est elle-même un second cadran *D* divisé en vingt-cinq parties, en sorte qu'une partie de ce cadran marque une révolution entière de la vis ou 47 secondes.

Par le moyen de ces deux cadrans, on voit tout-d'un-coup combien la vis fait de tours & de parties de tours, & par conséquent de combien la lunette avance ou recule.

Les roues & le cadran qui marque les tours de la vis sont enfermés dans une boîte *H I*, laquelle est attachée sur une équerre *M N*. L'équerre est attachée sur un coulant *T V R Z*, qui fait le limbe *t u* du *secteur* de l'arbre par deux griffes *T V, R Z* ; & par le moyen de deux vis *O, P*, on peut fixer ce coulant à quel endroit on veut du limbe *t u*.

L'équerre qui porte la boîte du micromètre a trois rainures, celle du milieu est couverte par une platine sur laquelle repose la tête de la vis *G* qui attache l'équerre au coulant, les deux autres embrassent des boutons *m, n* ; l'équerre peut couler sur la vis *G* & sur les boutons *m, n*, de manière qu'on peut élever & baisser le micromètre, afin de mettre la vis à une hauteur convenable, pour qu'un de ses tours fasse parcourir à la lunette un arc de 47 secondes. On a

dit que cette hauteur étoit marquée par un trait sur le couvercle du miroir.

Il y a au micrometre une seconde vis *K L* de laiton qui s'appuie, quand on veut, contre une platine de cuivre placée au-dessous du miroir. Voici l'usage de cette vis.

Lorsqu'on élève ou qu'on abaisse le micrometre à la hauteur du trait marqué sur le couvercle, le miroir est couvert. Si, après cette opération, on découvre le miroir, le poids qui tire la lunette vers le micrometre fera choquer le miroir contre la pointe *B* de la vis qui sera endommagée. Pour éviter cet accident avant de découvrir le miroir, on pousse la lunette par la seconde vis *K L*, ce qui l'éloigne de la principale vis *A B* du micrometre; ensuite on découvre le miroir sans craindre le choc dont nous venons de parler; enfin on détourne la vis *K L*, & la lunette, qui est obligée de la suivre à cause du poids qui la tire, vient doucement au micrometre, de sorte que le miroir arrive à la pointe *B*, sans qu'il se fasse de choc.

Le banc que l'on voit sous le pié pyramidal est l'endroit où se place celui qui doit regarder par la lunette, ce banc peut être élevé & abaissé comme un pupitre, pour mettre l'œil de l'observateur à portée de la lunette.

On voit sur le banc un gobelet plein d'eau, dans lequel est une balle suspendue par un fil qui pend de l'entaille du centre de la lunette. (*T*)

SECTION, f. f. (*Gram.*) portion d'une chose divisée. On dit une *section* de cet ouvrage, la *section* de ce bâtiment, la *section* d'un solide.

SECTION, en *Géométrie*, c'est l'endroit où des lignes, des plans, &c. s'entrecoupent. Voyez **BISSECTION**, **TRISSECTION**, &c.

La commune *section* de deux plans est toujours une ligne droite. Voyez **PLAN**. On appelle aussi *section* la ligne ou la surface formée par la rencontre de deux lignes, ou de deux surfaces, ou d'une ligne & d'une surface, ou d'une surface & d'un solide, &c.

Si l'on coupe une sphere d'une manière quelconque, le plan de la *section* sera un cercle, dont le centre est dans le diamètre de la sphere. Voyez **SPHERE**.

Il y a cinq *sections* du cone, le triangle, le cercle, la parabole, l'hyperbole & l'ellipse. Voyez chacune de ces *sections* à l'article qui leur est particulier. Voyez aussi **CONE**. (*E*)

SECTIONS CONIQUES, voyez l'article **CONIQUE**.

Sections contiguës ou *sections fréquentes*, est un terme dont Apollonius se sert dans son traité des *sections coniques*. Pour faire entendre ce que signifie ce terme, imaginons deux lignes droites, telles que *AB*, *CD*, (*Pl. coniq. fig. 5*) qui s'entrecoupent mutuellement en *E*. On suppose que ce point *E* est le centre commun des *sections* hyperboliques opposées *F, G*; *H, I*, qui ont aussi pour asymptotes communes les mêmes lignes *AB*, *CD*; dans ce cas, les *sections* *F, H, G, I* sont appelées *sections contiguës*, parce qu'elles sont disposées de manière qu'elles se suivent l'une l'autre dans les angles contigus des deux lignes droites qui s'entrecoupent. Voyez **CONJUGUÉ**. Chambers. (*E*)

Sections opposées, voyez **OPPOSÉES**.

SECTION AUTOMNALE, (*Sphere.*) c'est le point de l'écliptique où il est coupé par l'équateur, & où le soleil se trouve au commencement de l'automne; on l'appelle encore *point automnal*. (*D. J.*)

SECTION, (*Archit.*) c'est la superficie qui paroît d'un corps coupé; c'est aussi l'endroit où les lignes & les plans se coupent. (*D. J.*)

SECTION dans le *Blason*, il se dit lorsque l'écu est divisé en deux parties égales de droit à gauche,

parallement à l'horison, & en manière de fasces. Voyez **COUPÉE**.

Ce mot se dit aussi des pièces honorables, & même des animaux & des meubles, quand ils sont également divisés de la même façon, de manière pour tant qu'une moitié soit de couleur, & l'autre de métal. On dit que les pièces sont coupées, quand elles ne viennent pas pleines aux extrémités de l'écu.

SECTION, *terme de chasse*; fêter le cerf, c'est le dépecer; la première chose qu'on doit lever, sont les daintiers, autrement couillons; après il faut commencer à le fendre à la gorge jusqu'au lieu des daintiers, puis le faut prendre par le pié d'entre le devant, & enciser la peau tout-autour de la jambe, au-dessous de la jointure, & la fendre depuis l'encifure jusqu'au lieu de la poitrine, & autant aux autres jambes; après on commence par les jambes ou par les pointes des encifures, & on le dépouille.

SECUAIRE, adj. (*Gram.*) qui s'exécute à la fin du siècle.

SÉCULAIRE, **POÈME**, (*Poésie lyrique des Rom.*) *carmen sæculare*, pièce de vers qui se chantoit aux jeux *sæculaires* des Romains dans le temple de quelque dieu. Voyez **SÉCULAIRES JEUX**.

Le plus beau *poème sæculaire* que nous ayons, est celui d'Horace. Il fut glorieux à ce poète d'avoir été choisi par Auguste pour chanter les *jeux sæculaires* qu'il donna l'an 737 de Rome. Le *poème* d'Horace fut chanté dans le temple d'Apollon palatin, que l'empereur avoit fait bâtir onze ans auparavant. De plus la pièce du poète est un monument curieux & unique des cérémonies qui s'observoient dans cette fête. Enfin c'est le premier exemple que nous ayons d'une composition lyrique aussi ancienne qu'elle est peu connue.

L'occasion pour laquelle Horace composa ce *poème*, étoit surtout remarquable par la solennité de trois grandes fêtes, qui après avoir été distinguées dans leur institution, se réunirent peu-à-peu pour n'en former plus qu'une, qui duroit trois jours & trois nuits de suite. On les appelloit jeux tarentins, *ludi tarentini*; jeux apollinaires, *ludi apollinares*, & jeux sæculaires, *ludi sæculares*. Voyez-en les articles.

Je viens de dire que la pièce d'Horace est la plus ancienne qui nous reste sur les jeux *sæculaires*, du moins c'est la plus complete. Celle que nous avons de Catulle, qui commence par ces mots: *Dianæ sumus in fide*, fut faite apparemment pour quelque fête particulière d'Apollon & de Diane: ou si c'est une pièce *sæculaire*, ce n'est qu'un des trois chants qui entroient dans la composition du *poème*. Peut-être Catulle l'avoit-il faite pour être chantée en 705; mais ce poète mourut un an ou deux devant, & l'on manqua de représenter ces jeux, soit par la négligence des pontifes sibyllins, soit à cause de la guerre civile qui éclata cette année-là entre César & Pompée. On avoit déjà manqué une fois ces jeux en 405 pour quelque raison semblable.

Les *poèmes sæculaires* étoient chantés par cinquante-quatre jeunes gens que l'on partageoit en deux chœurs, dont l'un étoit formé par vingt-sept garçons, & l'autre par autant de filles; voilà pourquoi Horace dit:

*Carmina non prius
Audita, musarum sacerdos;
Virginibus puerisque canto.*

» Prêtre des muses, je prononce aux deux chœurs
» de jeunes garçons & de jeunes filles des vers qui
» n'ont jamais été entendus. *Ter novem illustres pueri*, dit Zosime, *cum totidem virginibus, hymnos & pæ-*

nas canunt. Tel étoit l'ordre prescrit par l'oracle. *Cantantesque latini pœanas cum pueris puellisque in æde versentur immortalium, seorsum autem puellæ ipsæ chorum habeant, & seorsum puerorum masculus ordo.* Tout cela se trouve dans le poëme séculaire d'Horace. Tantôt les deux chœurs chantent ensemble, tantôt ils se partagent, & tantôt ils se réunissent. La première & la dernière strophe sont des hymnes, la seconde & la troisième sont des péans. Enfin l'érudition, l'abondance, la délicatesse, la variété, en un mot, tout ce qui peut faire le prix d'une pièce de poésie, se rencontre dans celle-ci. Il nomme les jeunes filles *virgines lectas*, & les jeunes garçons *pueros castos*; ce n'est pas que les deux épithètes ne fussent communes aux deux chœurs, mais le poëte s'est contenté de joindre *castus* avec *puer*, parce que la signification en est renfermée dans *virgo*.

Au reste les enfans qui chantoient le poëme séculaire, devoient être non-seulement choisis, c'est-à-dire, d'une qualité distinguée, mais il falloit encore qu'ils fussent *patrimi* & *matrimi*, c'est-à-dire, qu'ils eussent tous leurs père & mère en vie, & de plus qu'ils fussent nés d'un mariage contracté avec cette cérémonie que les latins appelloient *confarreatio*, lequel mariage étoit indissoluble. *Sanadon. (D. J.)*

SÉCULAIRES JEUX, (*Ant. rom.*) fête solennelle que les Romains célébroient avec une grande pompe vers les approches de la moisson, pendant trois jours & trois nuits consécutives; en voici l'origine.

Dans les premiers tems de Rome, c'est-à-dire, sous les rois, un certain Valefius Valefius, qui vivoit à la campagne dans une terre du pays des Sabins, proche du village d'Erête, eut deux fils & une fille qui furent frappés de la peste. Il reçut, dit-on, ordre de ses dieux domestiques de descendre le Tibre avec ses enfans, jusqu'à un lieu nommé *Terentium*, qui étoit au bout du champ de Mars, & de leur y faire boire de l'eau qu'il feroit chauffer sur l'autel de Pluton & de Proserpine. Les enfans en ayant bu, se trouverent parfaitement guéris. Le père en actions de grâces offrit au même endroit des sacrifices, célébra des jeux, & dressa aux dieux des lits de parade, *lectisternia*, pendant trois nuits; & pour porter dans son nom même le souvenir d'un événement si singulier, il s'appella dans la suite *Manius Valerius Terentinus*; *Manius*, à cause des divinités infernales à qui il avoit sacrifié; *Valerius*, du verbe *valere*, parce que ses enfans avoient été rétablis en santé; & *Terentinus*, du lieu où cela s'étoit passé.

En 245, c'est-à-dire, l'année d'après que les rois furent chassés de Rome, une peste violente accompagnée de plusieurs prodiges ayant jetté la consternation dans la ville, Publius Valerius Poplicola fit sur le même autel des sacrifices à Pluton & à Proserpine, & la contagion cessa. Soixante ans après, c'est-à-dire, en 305, on répéta les mêmes sacrifices par ordre des prêtres des sibylles, en y ajoutant les cérémonies prescrites par les livres sibyllins; & alors il fut réglé que ces fêtes se feroient toujours dans la suite à la fin de chaque siècle: ce qui leur fit donner le nom de *jeux séculaires*. Ce ne fut que long-tems après, c'est-à-dire pendant la seconde guerre de Carthage, qu'on institua les jeux apollinaires à l'honneur d'Apollon & de Latone. On les célébroit tous les ans; mais ils n'étoient point distingués des *jeux séculaires*, l'année qu'on représentoit ceux-ci.

L'appareil de ces jeux étoit fort considérable; on envoyoit par les provinces des hérauts, pour inviter tout le monde à la célébration d'une fête qu'ils n'avoient jamais vue, & qu'ils ne reverroient jamais.

On distribuoit au peuple certaines graines & certaines choses lustrales ou expiatoires. On sacrifioit la nuit à Pluton, à Proserpine, aux parques, aux

pithies, à la Terre; & le jour à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane & aux génies. On faisoit des veilles & des supplications; on plaçoit les statues des dieux sur des coussins, où l'on leur servoit les mets les plus exquis. Enfin pendant les trois jours que duroit la fête, on chantoit trois cantiques différens, comme l'assure Zosime, & l'on donnoit au peuple divers spectacles. La scène de la fête changeoit chaque jour; le premier jour on s'assembloit dans le champ de Mars; le second au capitol, & le troisième sur le mont Palatin.

Si vous voulez que l'on entre dans de plus grands détails de la célébration des *jeux séculaires*, vous sçauvez que peu de jours avant qu'on les commençât, les quinze prêtres sibyllins assis sur leurs sièges devant le temple d'Apollon palatin & de Jupiter capitolin, distribuoient à tout le peuple des flambeaux, du bitume, du soufre & autres choses lustrales; c'est ce qui est exprimé dans les anciennes médailles, par ces mots: *frug. ac fruges acceptæ*; & ils passoient là, & dans le temple de Diane sur le Mont-Aventin, des nuits entières à l'honneur des parques avec beaucoup de dévotion.

Quand le tems de la fête étoit arrivé, le peuple s'assembloit dans le champ de Mars; on immoloit des victimes à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane, aux Parques, à Cérès, à Pluton & à Proserpine.

La première nuit de la fête l'empereur à la tête des quinze pontifes, faisoit dresser sur le bord du Tibre trois autels qu'on arrosoit du sang de trois agneaux, & sur ces autels on brûloit les offrandes & les victimes. Il paroît que c'est à cette circonstance qu'il faut rapporter la médaille où l'on voit la tête d'Auguste avec ces mots: *Augustus tr. pot VII.* & de l'autre côté, une colonne avec cette inscription: *imp. cæs. Aug. lud. sac.* A droite & à gauche de la colonne *XV. S. F.* c'est-à-dire, *quindecim viri sacris faciendis*, & autour, *L. Mescinius Rufus III. vir*, qui est le nom du trévir qui avoit fait frapper la médaille pour consacrer la mémoire d'un événement aussi remarquable que celui de la célébration des jeux.

Après cela on marquoit un certain espace dont on faisoit une espèce de scène illuminée. On chantoit plusieurs hymnes faits exprès pour cette occasion; on célébroit plusieurs sortes de jeux; on jouoit plusieurs pièces de théâtre. La fraîcheur de la nuit donnoit un nouvel agrément à ces spectacles, sans parler des illuminations qui non-seulement éclairaient la scène, mais qui se faisoient aussi dans les temples, dans les places publiques, & dans les jardins: *lumina cum rogis accenduntur*, dit Zosime. On peut même croire que la description des feux d'artifices dont parle Claudien dans le panégyrique du sixième consulat d'Honorius, ne convenoit pas moins aux fêtes *séculaires* qu'aux jeux du cirque; mais continuons.

Le lendemain, après qu'on étoit monté au Capitol pour y offrir des victimes, on s'en retournoit dans le champ de Mars, & l'on célébroit des jeux particuliers à l'honneur d'Apollon & de Diane. Ces cérémonies duroient jusqu'au matin que toutes les dames alloient au capitol à l'heure marquée par l'oracle, pour chanter des hymnes à Jupiter.

Le troisième jour qui finissoit la fête, vingt-sept jeunes garçons, & autant de jeunes filles de qualité chantoient dans le temple d'Apollon Palatin, des cantiques en grec & en latin, pour attirer sur Rome la protection de tous ces dieux que l'on venoit d'honorer par des sacrifices. Enfin les prêtres sibyllins qui avoient ouvert la fête par des prières aux dieux, la terminoient de la même manière.

Auguste voulant donner un exemple de son attention

tion aux réglemens des mœurs, ordonna que les trois veillées se fissent avec retenue, que le mélange de la joie ne souillât point la dévotion, & défendit que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe parussent aux cérémonies nocturnes, sans être accompagnés de quelqu'un de leur parens qui fût d'un âge à veiller sur eux & à répondre de leur conduite.

Les premiers *jeux séculaires* furent représentés l'an de Rome 245, les seconds en 305, les troisièmes en 505, les quatrièmes en 605. Auguste fit célébrer les cinquièmes en 737.

Ce prince, persuadé qu'il étoit de conséquence pour l'état de ne pas obmettre la célébration de cette fête, à laquelle on ne pensoit plus, donna ordre aux prêtres sibyllins de consulter en quel tems du siècle courant on devoit les représenter. Ceux-ci s'étant aperçus qu'on les avoit manqués en 705 sous Jules-César, songèrent aux moyens de couvrir leur faute, de peur qu'on ne les rendit responsables de toutes les calamités qui avoient affligé l'empire pendant les guerres civiles.

Trois choses leur applanissoient la route de l'imposture. Ils étoient seuls dépositaires des livres sibyllins; l'on ne convenoit pas généralement de l'année qui devoit servir de point fixe pour régler celle des *jeux séculaires*; & l'on étoit partagé sur la date de ceux que l'on avoit représentés depuis la fondation de Rome. Il leur fut donc aisé de flatter la vanité d'Auguste, en déclarant que l'année *séculaire* tomboit à l'année 737.

Pour en persuader le public, ils mirent au jour des commentaires sur les livres sibyllins, afin de prouver par les paroles même de la sibylle, que le siècle devoit être de cent dix ans, & non de cent ans. Dans ce projet ils altérèrent le texte du vers sibyllin qui portoit cent, *hecatontada cuclon*, & substituèrent à *hecatontada*, le mot *hecatondecas*, qui signifie *cent dix ans*.

L'autorité de ces prêtres infiniment respectée, mit tout-à-coup le mensonge à la place de la vérité, sans que personne pût les démentir, puisqu'il étoit défendu sous peine de la vie de communiquer les livres des sibylles à quiconque ne seroit pas du collège des quinze pontifes. Si maintenant quelqu'un de nos lecteurs n'étoit pas au fait de l'histoire de ces pontifes, de celle de la sibylle, & des vers sibyllins, il en trouvera de grands détails aux articles, SIBYLLE & SIBYLLINS Livres, (*Hist. rom.*)

Auguste charmé de voir que suivant ses desirs, cette fourbe pieuse lui réservoir la gloire de célébrer une si grande fête, appuya la découverte des pontifes du poids de ses édits, & chargea Horace de composer l'hymne *séculaire*, qui devoit se chanter en présence de l'empereur, du peuple, du sénat & des prêtres, au nom de tout l'empire.

Le poëte en homme de cour, n'oublia pas le siècle de cent dix ans. « Qu'après dix fois onze années, » dit-il, le siècle ramène ces chants & ces jeux solennels pendant trois jours & trois nuits, comme » nous faisons aujourd'hui ».

*Certus undenos decies per annos
Orbis ut cantus, referatque ludos
Ter die claro, totiesque gratâ
Noctæque frequentes.*

Cependant les successeurs d'Auguste n'observerent point l'espace de tems qu'il avoit fixé pour la célébration de ces jeux, Claude les solennisa 64 ans après l'an de Rome 800. Domitien 40 ans après Claude, en fit représenter de nouveaux, auxquels Tacite eut part en qualité de *quindecimvir* ou de prêtre sibyllin, ainsi qu'il le témoigne lui-même dans ses

Tome XIV.

Annales, L. XI, c. xj. L'empereur Severe accorda le spectacle de ces jeux pour la huitième fois, 110 ans après Domitien, & par conséquent l'an 950 de Rome. L'an 1000 de la fondation de cette ville; Philippe le pere donna au peuple les plus magnifiques *jeux séculaires* qu'on eût encore vus. Constantin ne les fit point célébrer l'année qu'il fut consul avec Licinius pour la troisième fois, l'an de J. C. 313. Mais l'empereur Honorius ayant reçu la nouvelle de la victoire de Stilicon sur Alaric, permit à tous les payens de célébrer encore les *jeux séculaires*, qui furent les derniers dont parle l'histoire. Zosime qui nous a donné la plus ample description qu'on ait des *jeux séculaires*, n'attribue la décadence de l'empire qu'à la négligence qu'eurent les Romains de célébrer exactement.

Je connois deux traités des modernes sur les jeux dont nous parlons; l'un par le P. Tassin, & l'autre infiniment meilleur par Onuphrius Pamvinius. On peut y recourir. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

SÉCULARISATION, f. f. (*Gram. & Jurispr.*) est l'action de rendre séculier un religieux, un bénéfice ou lieu qui étoit régulier.

Pour parvenir à la *sécularisation* d'un religieux, il faut obtenir un bref du pape, qu'on appelle *bref de sécularisation*.

On ne doit point séculariser les monastères ni les religieux, sans des raisons importantes, & sans avoir obtenu à cet effet un brevet du roi, qui permet de demander au pape la *sécularisation*.

Les bulles de *sécularisation* doivent être communiquées à l'évêque du lieu, avant d'être fulminées; il faut ensuite qu'elles soient revêtues de lettres-patentes, & registrées au parlement. Voyez les *mémoires du clergé*, tome IV. (A)

SÉCULARISATION, (*Hist. mod. polit.*) dans le tems que les dogmes de Luther & des réformateurs eurent été adoptés par un grand nombre de princes d'Allemagne, un de leurs premiers soins fut de s'emparer des biens des évêques, des abbés & des moines, qui étoient situés dans leurs états. L'empereur Charles-Quint n'ayant pu venir à bout de réduire les Protestans, ni de faire restituer à l'Eglise les biens qui en avoient été démembrés; lassé d'avoir fait une guerre longue & sans succès, il convint que chacun des princes protestans demeureroit en possession des terres ecclésiastiques dont il s'étoit emparé, & que ces biens seroient *sécularisés*, c'est-à-dire ôtés aux gens d'église. L'Allemagne ayant été déchirée par une guerre de 30 ans sous les régnes de Ferdinand II. & de ses successeurs, on fut encore obligé de recourir à des *sécularisations*, pour satisfaire les parties belligérantes; en conséquence par le traité de Westphalie qui rendit la paix à l'Allemagne, on *sécularisa* un grand nombre d'évêchés & d'abbayes en faveur de plusieurs princes protestans, qui ont continué à jouir de ces biens jusqu'à ce jour, malgré les protestations des papes qui ne vouloient point donner les mains à de pareils arrangemens.

Les immenses revenus que possèdent un grand nombre d'évêchés & d'abbayes d'Allemagne, fournissent une manière facile de terminer les disputes sanglantes qui déchirent souvent les princes & les états séculiers dont le corps germanique est composé. Il seroit à désirer que l'on eût recours à la *sécularisation* pour tirer des mains des ecclésiastiques, des biens que l'ignorance & la superstition ont fait autrefois prodigier à des hommes, que la puissance & la grandeur temporelles détournent des fonctions du ministère sacré, auxquels ils se doivent tout entiers.

SÉCULARISÉ, f. f. (*Gram. & Jurisprud.*) se dit de ce qui est rendu au siècle: un moine *sécularisé*, est celui qui est restitué contre ses vœux, & remis dans

T T t t

son premier état. Une église ou maison *secularisée*, est celle à laquelle on a ôté le caractère d'église ou maison régulière, en transférant ailleurs les réguliers qui y étoient attachés, ou en les sécularisant. Voyez SÉCULARISATION. (A).

SÉCULIER, f. m. (Gram. & Jurisprud.) se dit de tout ce qui appartient au siècle, c'est-à-dire à l'état civil & politique.

Un *seculier* est toute personne qui n'est point engagée dans l'état de régulier; on entend quelquefois par-là un laïc: un prêtre *seculier*, est celui qui n'est ni religieux ni chanoine régulier.

Un *bénéfice seculier*, est celui qui n'est point affecté à des réguliers. Voyez BÉNÉFICE.

Le bras *seculier*, c'est la puissance de la justice temporelle.

De même la juridiction *seculière*, est la justice temporelle; on la nomme ainsi par opposition à la juridiction ecclésiastique. (A)

SECULUM, (Littérat.) ce mot qui signifie *siècle*, est fort commun dans les auteurs. Il comprend l'espace de cent ans entiers, selon Festus. Servius remarque que le *siècle* est aussi pris pour l'espace de trente ans, quelquefois pour cent dix ans, & quelquefois pour mille. Les anciens ont divisé les tems en quatre âges, qu'ils ont appelé le *siècle d'or*, qu'ils ont attribué au règne de Saturne; le *siècle d'argent*, à celui de Jupiter; les *siècles d'airain & de fer*, sous lesquels on comprend le présent *siècle*. Voyez à chaque article, la peinture de ces quatre siècles. (D. J.)

SECUNDANI, (Géog. anc.) peuple de la Gaule. Plin., l. III, c. iv, les met dans les terres, & leur donne la ville d'Aranfio; ce sont donc les habitants de la ville d'Orange. (D. J.)

SECUNDARIUS, ADJUTOR, MONITOR, (Littérat.) ces trois mots sont empruntés du théâtre des Romains, & désignaient trois sortes d'acteurs différens. *Secundarius* étoit un sous-acteur qui *secundus ferebat partes*. *Adjutor* étoit comme un suppléant qui aidait tout acteur, ou de la voix dans la déclamation, ou du geste dans les mimes. Le *monitor*, ou comme nous disons le souffleur, étoit chargé de souffler aux acteurs en cas que la mémoire vint à leur manquer. Térence parle du *monitor* dans l'*Héautontimorumenos*.

Quoique l'acteur nommé *secundarius* jouât seulement les seconds ou les troisièmes rôles; il étoit souvent meilleur acteur que celui qui faisoit les premiers rôles; mais il avoit soin de cacher son habileté, & de jouer de manière qu'il faisoit toujours briller l'acteur chargé du premier rôle. C'est ce que Cicéron nous apprend dans son traité de la divination, *scd. XV*. « Allienus, dit-il, rabaissera son éloquence pour » vous faire paroître, comme nous voyons parmi » les acteurs des pièces grecques, que ceux qui ont » les seconds ou les troisièmes rôles, quoiqu'ils puissent mieux jouer que celui qui a le premier, jouent » pourtant moins bien, afin que le principal acteur » ait la prééminence ».

L'*adjutor* ne jouoit proprement ni les premiers ni les seconds rôles; mais il aidait de la voix ou du geste ceux qui les jouoient. Phèdre dit dans la *fable V*, du liv. V.

*In scenâ vero postquam solus consistit
Sine apparatu, nullis adjutoribus.*

L'acteur nommé *adjutor*, s'appelloit aussi quelquefois *hypocrites*. (D. J.)

SECUNDIENS, adj. (Gram. hist. ecclesiast.) anciens hérétiques gnostiques, qui ont été ainsi appelés de *Secundus* leur chef.

SECURICULA, (Archit. rom.) queue d'aronde; d'hironde ou d'hirondelle; c'est une manière de tailler le bois ou de limer le fer, en l'élargissant par le bout pour l'emboîter, le joindre, & en faire des assemblages; les clefs de bois ou tenons qui avoient cette figure, se nommoient aussi *securiculæ*. (D. J.)

SÉCURIDACA, f. f. (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice, & devient dans la suite une filique droite aplatie, divisée par anneaux, & articulée; chaque article renferme une semence rhomboïdale & échancrée sur le côté intérieur. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

SECURI-DII, (Mythol.) on trouve dans une inscription *securis-diis*, ce qui doit s'entendre activement pour les dieux qui procurent la sécurité, plutôt que pour ceux qui sont en sûreté. (D. J.)

SÉCURITÉ, f. f. (Gram.) confiance bien ou mal fondée, qu'on est à l'abri de tout péril. Je vis dans une entière *sécurité*. Il n'y a point de *sécurité* pour les méchants. Les efforts qu'on fait pour conserver la *sécurité* dans le crime, sont inutiles; il faudroit pouvoir devenir enragé ou fou.

SÉCURITÉ DE PAIX, terme de Jurisprudence anglaise, est une commission adressée au schérif, en faveur de ceux qui sont menacés de mort ou de quelque accident, contre les personnes qui leur font ces menaces; elle émane de la chancellerie. Voyez SCHERIF.

SECUS, (Astron. & Jurispr.) ce mot est latin; il signifie au contraire ou à contre-sens. On s'en sert en français dans les calculs astronomiques. Si l'on veut savoir quelle heure il est, dans quelque ville du monde que ce soit, lorsqu'il est midi à Paris; prenez une table de la différence des méridiens, & si la ville en question est plus orientale que Paris, ôtez la différence de midi, c'est-à-dire de douze heures, le restant fera l'heure qu'il est dans cette ville. *Secus*, si la ville en question est plus occidentale, c'est-à-dire, qu'il faut ajouter la différence à midi. Ce terme est aussi fort usité dans les auteurs de droit. (D. J.)

SECUSSE, (Géog. anc.) peuples des Alpes. Plin., l. III, c. xx, dit qu'ils habitoient depuis la ville de Pola, jusqu'à la contrée de Tergeste, c'est-à-dire en Istrie, depuis Pola jusqu'à Trieste. (D. J.)

SECUTEURS, f. m. pl. (Hist. anc.) c'étoit anciennement une espèce de gladiateurs parmi les Romains, qui combattoient contre les rétiaires, voyez GLADIATEUR. Ce mot est formé du verbe *sequi*, suivre, à cause que les *secuteurs* avoient coutume de poursuivre les rétiaires.

Les *secuteurs* portoient une épée & un bouclier pour se garantir des filets & des nœuds coulans, dont leurs antagonistes étoient armés; ils avoient aussi le casque en tête. Quelques-uns confondent les *secuteurs* avec les mirmillons, parce que les uns & les autres avoient à-peu-près les mêmes armes.

Le nom de *secuteurs* étoit aussi donné à ces gladiateurs qui prenoient la place de ceux qui étoient tués dans le combat, ou qui combattoient le vainqueur, ce dangereux honneur étoit tiré au fort.

Dans les anciennes inscriptions on trouve aussi *secutor tribuni*, *secutor ducis*, *secutor Cæsaris*, &c. c'étoient des officiers qui accompagnoient les tribuns & les généraux, semblables peut-être à nos aides de camp.

SEDAN, (Géog. mod.) ville de France, en Champagne, frontière du Luxembourg, sur la droite de la Meuse, à 12 lieues au sud-est de Charlemont, à 18 de Luxembourg, & à 56 de Paris.

Comme cette ville est une place très-importante, & une des clés du royaume, ses anciennes fortifications ont été augmentées par d'autres plus considérables, & en particulier par un château à 4 grands bastions, avec un arsenal. La ville a un *présidial* dont

L'étendue est médiocre, une élection, un séminaire établi en 1681, & un collège de jésuites, fondé en 1673; les draps qu'on fabrique dans cette ville, sous le nom de *Pagnon* & de *Rouffseau*, sont très-estimés, & contribuent beaucoup à la subsistance des habitants. Le roi a établi à *Sedan*, un gouverneur, un lieutenant de la ville, un du château, & un maire. *Long.* 22. 36. *lat.* 49. 43.

Sedan a eu autrefois des seigneurs particuliers, entre lesquels ceux qui possédoient cette principauté avant l'an 1642, étoient princes souverains, ne relevant ni de l'empereur, ni du roi de France. Mais depuis que Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, père de M. de Turenne, l'eut cédée à Louis XIII, contre d'autres terres dépendantes de la couronne, la dignité de prince de *Sedan* qu'il se réserva dans le traité, ne devint plus qu'un vain titre, qui donnoit seulement au duc un certain rang parmi les illustres maisons de France, avec quelques autres foibles marques d'honneur; en sorte que la maison de Bouillon a perdu dans ce traité son plus beau fleuron, sans espoir de retour.

Drelincourt (Charles) fameux ministre de l'église calviniste, est né à *Sedan* en 1585, & mourut à Paris en 1669. Il s'acquit une grande réputation par son savoir, & laissa des ouvrages de piété, qu'on débite également dans l'une & dans l'autre religion. Tel est par exemple, son livre contre les frayeurs de la mort. Son fils Charles se distingua dans la Médecine, fut appelé professeur dans cette science à Leyde, & y finit ses jours en 1697.

C'est dans le château de *Sedan* que M. de Turenne vint au monde en 1611, & c'est un boulet de canon qui trancha ses jours en 1675. Cette même année vit finir la carrière des trois plus grands généraux de l'Europe. M. de Turenne fut tué, M. le Prince se retira, & M. de Montecuculli suivit son exemple, disant qu'un homme qui avoit eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, contre M. le Prince, & contre M. de Turenne, ne devoit pas compromettre sa gloire contre des gens qui commençoient à commander les armées. Louis XIV. fit promptement huit nouveaux maréchaux de France, MM. d'Estrades, le duc de Noailles, le comte de Schomberg, le duc de Duras, le duc de Vivonne, le duc de la Feuillade, le duc de Luxembourg & le marquis de Rochefort. Madame Cornuel disoit de cette promotion, que c'étoit la monnoie de M. de Turenne. *Henault.* (D. J.)

SÉDANOISE, f. f. (*Forcier. de caract.*) la *sédanoise* est la plus petite lettre que l'on emploie dans l'impression des livres. Quelques-uns l'appellent la *parisienne*, & c'est ainsi qu'elle est nommée dans les essais des caractères fondus pour l'imprimerie royale. On croit communément qu'on l'appelle *sédanoise*, parce qu'on a commencé à s'en servir dans les éditions de *Sedan*; mais le nom de *parisienne* qu'on lui donne, semble faire douter de cette première origine. *Voyez* CARACTÈRES D'IMPRIMERIE. (D. J.)

SEDATIFS, adj. (*Médecine.*) remèdes qui arrêtent & calment les mouvemens excessifs & déréglés des solides & des fluides. Les facultés de ces remèdes sont fort étendues, on les réduit pour cette raison à différentes espèces qui sont: 1°. les parégoriques, qui relâchent doucement & ramollissent les fibres trop roides, & en même tems émoussent l'acrimonie; 2°. les anodins, qui adoucissent la violence des douleurs; 3°. les antispasmodiques, qui diminuent & relâchent les contractions spasmodiques; 4°. les hypnotiques, qui procurent le sommeil; 5°. les narcotiques, qui causent une stupeur & un engourdissement sensible, qui ôtent pour quelque tems le mouvement & même suspendent les sensations.

La vertu calmante, générale & spéciale se trouve
Tome XIV.

dans différens remèdes tirés du règne végétal & minéral, tant simples que composés. Les principaux sont les racines de guimauve, de nimphæa, de valériane, de pivoine, la morelle, la joubarbe, les semences de graine de lin, d'herbe aux puces, de coings. Les fleurs de tilleul, de camomille, d'armoïse, de mélilot, de fenugrec; tous ces remèdes sont *sédatifs* en général.

Mais parmi les remèdes tirés des végétaux, le principal est l'opium & toutes ses préparations galéniques & chimiques. *Voyez* OPIUM.

Parmi les minéraux sont le sel *sédatif* d'Homberg, préparé avec le borax & l'huile de vitriol, les teintures antithypsiques, la liqueur anodine minérale d'Hoffman; mais les *sédatifs* sont rarement employés dans toutes sortes de douleurs. *Voyez* CALMANS, ANTISPASMODIQUES, NARCOTIQUES.

SEDEH, f. m. *terme de relation*; fête célèbre des anciens Persans. A cette fête ils allumoient de grands feux pendant la nuit, & faisoient en même tems des festins & des danses. Les Arabes appellent cette fête la *nuit des feux*. (D. J.)

SEDENETTE, *Voyez* MULAR.

SÉDENTAIRE, adj. (*Gram.*) qui est ordinairement assis, renfermé, & en repos. On dit que la vie *sédentaire* des gens de lettres, les expose à des maladies particulières à leur état. Ce fut Philippe de Valois qui rendit le parlement *sédentaire* à Paris; il y a des rits qu'on appelle *sédentaires*.

SEDER-OLAM, (*Belles-lettres.*) en philologie, c'est un terme hébreu, qui signifie littéralement *ordre du monde*: c'est le titre de deux chroniques dans cette langue.

Elles sont toutes deux très-courtes, quoique l'une le soit beaucoup plus que l'autre; c'est pourquoi l'une est appelée *seder-olam rabba*, c'est-à-dire la *grande chronique*; & l'autre, *seder-olam zuta*, ce qui veut dire la *petite chronique*.

Le *seder-olam-rabba* commence à la création du monde, & s'étend jusqu'à la guerre du faux messie Barchochebas, sous Adrien, cinquante-deux ans après la destruction du temple de Jérusalem, & par conséquent, la cent vingt-deuxième année de Jésus-Christ. Tout cela est presque entièrement tiré de l'Écriture, excepté la fin; c'est l'ouvrage de R. Jofa, fils de Chilpheta de Tisippota, qui vivoit dans le second siècle, environ l'an 130, & qui fut maître du fameux R. Juda Hakkadosch, qui a compilé la *Mischna*.

Le *seder-olam-zuta*, est un abrégé du premier, il descend jusqu'à Mar Sutra, qui vivoit 450 ans après la destruction du temple, ou 522 ans après Jésus-Christ. Morin, toujours porté à diminuer l'antiquité des principaux livres des juifs, tâche de prouver qu'il a été écrit vers l'an 1124 de Jésus-Christ, comme il est exprimé en effet au commencement de ce livre; mais R. Dav. Gants a renversé cette opinion dans son *Tsemahh David*; il a fait voir que la date qui est au commencement, est une vraie falsification.

Ces deux chronologies furent imprimées d'abord à Mantoue en 1514, in-4°. à Basle, par Frobenius, en 1580, in-8°. à Venise, en 1545, in-4°. à Paris, avec une traduction latine de Genebrard, in-12. Elles ont été réimprimées depuis à Amsterdam en 1711.

SEDIMENT, f. m. (*Méd. Chim. Pharm.*) partie terrestre qui se dépose dans les urines; il est composé de différentes parties élémentaires, qui sont la terre, la mucosité, & la partie huileuse la plus crasse, qui n'étant point susceptible de division, & ayant d'ailleurs trop de pesanteur, se précipite avec les autres parties au fond du liquide; mais ce *sédiment* ne paroît que lorsque l'urine est reposée; car tant qu'elle est dans son état de chaleur & de mouvement, tous ses principes restent divisés, étendus,
T T t t t ij

& suspendus dans la liqueur. C'est pour cela que le *sédiment* ne paroît point dans l'urine tant qu'elle est chaude.

Ce *sédiment* sert à prognostiquer l'état des reins & des premières voies ; cependant il ne sert pas beaucoup , tant que l'on considère l'urine seule , il suffit de savoir ici que la meilleure façon d'examiner l'urine & son *sédiment* , est de la mettre dans le même degré de chaleur que celle où elle est dans la vessie & dans les couloirs qui lui sont propres.

SÉDITIEUX, f. m. SÉDITION, f. f. (*Gram. Gouv.*) la sédition est un trouble , une division , une émotion , une révolte ; bien ou mal fondée dans un gouvernement.

On donne en général le nom de *sédition* , à toutes les grandes assemblées qui se font sans la permission des magistrats , ou contre l'autorité des magistrats , ou de ceux qui s'attribuent cette autorité. Athalie & Jézabel étoient bien plus près de crier à la trahison que David ; & nous n'en citerons point d'autres exemples.

Il seroit inutile de chercher un gouvernement dont la constitution soit telle , qu'on puisse s'assurer qu'il ne sera point exposé à des *séditions* , des troubles & des guerres civiles. Quelque grands que soient ces malheurs , la félicité opposée nous est refusée dans cette vie , & nous n'en jouirons que dans l'autre.

Les *séditions* , les troubles , les guerres civiles , proviennent d'erreur , de malice , de causes justes ou injustes ; elles proviennent d'erreur lorsqu'un peuple croit qu'on lui a fait du mal , ou qu'on a eu dessein de lui en faire , quoiqu'on n'y ait pas seulement pensé , ou lorsqu'il regarde comme un mal ce qu'on lui a fait , quoi qu'effectivement ce ne soit pas un mal. Les états les mieux réglés peuvent quelquefois tomber dans ces sortes d'erreurs.

Les Romains jaloux d'une liberté nouvellement recouvrée , s'imaginèrent que Valérius Publicola aspirait à la royauté , lorsqu'ils virent qu'il faisoit bâtir une maison dans une place qui sembloit trop éminente pour un particulier.

Les Lacédémoniens ne soupçonnerent pas moins la conduite de Lyncurgue , & un jeune libertin , dans une *sédition* , fut assez téméraire pour lui crever un œil ; mais jamais peuple n'a témoigné tant d'amour ni de respect à de bons citoyens , que les Romains & les Lacédémoniens en témoignèrent à ces grands hommes , lorsqu'ils connurent que leurs soupçons étoient mal fondés.

Quelquefois les faits sont véritables , mais le peuple les explique d'une manière opposée à l'intention qu'on a eue. Lorsqu'on eut chassé les Tarquins , les patriciens retinrent pour eux-mêmes les principales charges de la magistrature ; mais ce ne fut jamais leur dessein de rétablir les rois sur le trône , ni une oligarchie entre eux , comme les familles populaires se l'imaginoient ; aussi elles ne se firent pas plutôt aperçues de leur erreur , que toute leur colère s'évanouit : & ces mêmes personnes , qui sembloient ne méditer pas moins que la ruine entière de toutes les familles patriciennes , se calmerent tout-d'un-coup.

Ménénus Agrippa apaisa une des plus violentes *séditions* qui se soit élevée dans la république romaine , en proposant au peuple la fable des différens membres du corps humain , qui faisoient des plaintes contre le ventre ; & la plus dangereuse de toutes fut étouffée , aussi-tôt qu'on eut accordé à ce peuple des tribuns pour le protéger.

Quelques jeunes patriciens avoient favorisé les décemvirs , & il y en avoit d'autres du même corps , qui ne vouloient pas se déclarer ouvertement contre eux ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire au peuple qu'ils avoient tous conspiré avec ces nouveaux tyrans ; mais Valerius & Horatius s'étant

mis à la tête de ceux qui cherchoient à détruire cette nouvelle tyrannie , il reconnut bientôt son erreur , & regarda les patriciens comme les plus zélés défenseurs de sa liberté ; & *inde* , dit Tite-Live , *auram libertatis captare , unde servitutem timuissent*.

Les gouvernemens démocratiques sont sujets à ces sortes d'erreurs ; elles sont rares dans les aristocraties , & nous n'en avons point d'exemples parmi les Lacédémoniens , depuis l'établissement des lois de Lyncurgue ; mais il semble que les monarchies absolues en soient tout-à-fait exemptes. On dissimule , & on nie souvent le mal qu'on a dessein de faire , jusqu'à ce qu'il ne soit plus tems d'y remédier autrement que par la force ; ceux que la nécessité oblige à se servir de ce remède , n'ignorent pas qu'il faut infailliblement qu'ils périssent , s'ils ne viennent à bout de ce qu'ils ont entrepris. Celui qui tire l'épée contre son prince , disent les François , en doit jeter le fourreau ; car quelque juste raison qu'il ait de prendre ce parti , il peut s'assurer que sa ruine est inévitable , s'il ne réussit pas. Il arrive rarement qu'un prince fasse la paix avec ceux qu'il regarde comme des rebelles , ou s'il la fait , il ne l'observe jamais , à moins que les sujets ne se réservent assez de forces pour l'obliger à tenir sa parole ; & tôt ou tard , on trouve bien moyen de leur ôter ce qu'on leur avoit accordé.

Les *séditions* qui proviennent de malice , sont rares dans les gouvernemens populaires ; car elles sont préjudiciables au peuple , & personne ne s'est jamais fait du mal de dessein prémédité. Il y a sans doute souvent de la méchanceté dans ceux qui excitent ces *séditions* ; mais le peuple n'y est jamais entraîné que par erreur ; dès qu'il s'aperçoit qu'il a été trompé , il ne manque pas de se venger des fourbes qui l'ont surpris ; c'est ce qui arriva à Manlius Capitolinus , à Spurius Mélius , & à Spurius Cassius. Si le peuple reconnoît trop tard son erreur , elle lui coûte ordinairement la perte de sa liberté. C'est ainsi qu'Agathocles , Denis , Pisistrate , & César , s'érigèrent en tyrans de leur patrie , par l'art qu'ils eurent de cacher au peuple leurs projets & leurs artifices.

Dans les monarchies absolues , presque tous les troubles qui y arrivent , proviennent de malice ou d'accablement. Quand ils proviennent de la méchanceté de ceux qui gouvernent , il est assez difficile d'y remédier , parce que ceux qui les ont fait naître , se proposent , en les nourrissant , d'en retirer quelque grand avantage ; ainsi voyons-nous que dans les guerres civiles de l'Orient , entre Artaxerxes & Cyrus , entre Phraartes & Bardane , le peuple fut également ravagé par les deux partis , & la guerre ne fut pas plutôt terminée , qu'il fut obligé de se soumettre à la domination d'un maître orgueilleux.

Après la mort de Brutus & de Cassius , on n'entreprit point de guerre dans l'empire romain , qui n'eût pour principe quelque intérêt particulier ; & les provinces après avoir assisté un général à chasser du trône un tyran , éprouvoient souvent que celui-ci étoit aussi cruel que son prédécesseur.

Il ne faut point trouver étrange qu'en parlant des *séditions* , j'aie avancé qu'il y en a de justes ; l'intention de Dieu étant que les hommes vivent équitablement les uns avec les autres , il est certain que son intention est aussi qu'on ne fasse point de tort à celui ou à ceux qui ne cherchent point à en faire aux autres. Si donc l'injustice est un mal , & qu'il soit défendu d'en faire , on doit punir ceux qui en font ; les moyens dont on se sert pour punir les injustices , sont juridiques ou non-juridiques ; les procédures juridiques suffisent quand on peut contraindre les gouverneurs à les subir ; mais elles ne sont d'aucun effet à l'égard de ceux qu'il n'est pas possible de soumettre aux lois.

Pour me recueillir en deux mots, je remarquerai qu'en général la tyrannie, les innovations en matière de religion, la pesanteur des impôts, le changement des lois ou des coutumes, le mépris des privilèges de la nation, le mauvais choix des ministres, la cherté des vivres, &c. font autant de causes de tristes *séditions*.

Les remèdes sont de rétablir les principes du gouvernement, de rendre justice au peuple, d'écarter la disette par la facilité du commerce, & l'oisiveté par l'établissement des manufactures, de reprimer le luxe, de faire valoir les terres en donnant du crédit à l'agriculture, de ne point laisser une autorité arbitraire aux chefs, de maintenir les lois, & de modérer les subsides. (D. J.)

SEDLITZ, (*Géog. Hist. nat.*) village fameux par ses eaux minérales, qui ont été découvertes en 1724. Il est situé en Bohême, à deux milles de Tœplitz; les eaux de *Sedlitz* sont très-amères, elles sont chargées d'un sel qu'on en retire par l'évaporation, & qui les rendent très-purgatives; on les transporte fort loin, sans qu'elles perdent rien de leur vertu; à un quart de lieu de *Sedlitz*, est un village appelée *Seydschitz*, où l'on trouve une source d'eau minérale, que l'on regarde comme plus efficace que la première.

SEDOCHESORI, (*Géog. anc.*) peuple du Pont, au voisinage du fleuve Colibus. Tacite, *hist. l. III.* fait mention d'un roi de Sédochésores.

SÉDRE, f. m. (*Hist. mod.*) le grand-prêtre de la secte d'Haly, chez les Persans. Voyez MAHOMÉTISME.

Le *sédre* est nommé par le sophi de Perse, qui confère ordinairement cette dignité à son plus proche parent.

La juridiction du *sédre* s'étend à tout ce qui a rapport aux établissements pieux, aux mosquées, aux hôpitaux, aux collèges, aux tombeaux & aux monastères; il dispose de tous les emplois ecclésiastiques, & nomme tous les supérieurs des maisons religieuses; ses décisions en matière de religion, sont reçues comme autant d'oracles infailibles, il juge de toutes les matières criminelles, dans sa propre maison, sans appel, & il est sans contradiction, la seconde personne de l'empire.

Néanmoins le caractère du *sédre* n'est pas indélébile, il quitte souvent sa dignité, pour occuper un poste purement séculier; son autorité est balancée par celle du *mudschid*, ou du premier théologien de l'empire.

SÉDUCTEUR, f. m. (*Morale*) c'est celui qui dans la seule vue de la volupté, tâche avec art de corrompre la vertu, d'abuser de la faiblesse, ou de l'ignorance d'une jeune personne. Si j'avois à tracer le progrès que fait un *séducteur*, je pourrois dire qu'à la familiarité de ses discours libres, succède la licence de ses actions; la pudeur encore farouche demande des ménagemens, l'on n'ose se permettre que des petites libertés, l'on ne surprend d'abord que de légères faveurs, & forcées même en apparence, mais qui enhardissent bientôt à en demander, qui disposent à en laisser prendre, qui conduisent à en accorder de volontaires & de plus grandes; c'est ainsi que le cœur se corrompt, au milieu des privautés, qui radoucissent, qui humanisent insensiblement la fierté, qui assoupissent la raison, qui enflamment le sang; c'est ainsi que l'honneur s'endort, qu'il s'enfvelit dans des langueurs dangereuses, où enfin il fait un malheureux naufrage.

« La Prudence, dit le Bramine, va parler & t'instruire; prête l'oreille, ô fille de la beauté, & grave ces maximes au fond de ton cœur! ainsi ton esprit embellira tes traits, ainsi tu conserveras,

» comme la rose à qui tu ressembles, un doux parfum après ta fraîcheur.

» Au matin de tes jours, aux approches de ta jeunesse, quand les hommes commenceront à prendre plaisir à lancer sur toi des regards, dont la nature te développe sourdement le mystère, le danger t'environne; ferme l'oreille à l'enchantement de leurs cajoleries; n'écoute point les douceurs de la séduction.

» Rappelle-toi les vœux du Créateur sur ton être; il te fit pour être la compagne de l'homme, & non l'esclave de sa passion. (D. J.)

Le nom de *séducteur* ne se donne pas seulement à celui qui attente à la pudeur, à l'innocence d'une femme ou d'une fille, mais à quiconque en entraîne un autre par des voies illicites à une mauvaise action.

SÉDUCTION, f. f. (*Jurispr. Gram.*) est une tromperie artificieuse, que l'on emploie pour abuser quelqu'un, & le faire consentir à quelque acte ou démarche contraire à son honneur ou à ses intérêts.

La *séduction* d'une fille, ou d'un fils de famille, est regardée comme un rapt. Voyez ci-devant RAPT.

La *séduction* des témoins est appelée plus communément *subornation*. Voyez ci-après au mot SUBORNATION. (A)

SEDUM, f. m. (*Jardinage.*) est une plante vivace, très-basse, qui croît sur les murailles & sur les toits des maisons. On l'appelloit autrefois *barba jovis*, & maintenant *grande joubarbe*. Ses feuilles charnues sont attachées à leur racine, il s'élève de leur milieu une tige haute d'un pié, divisée en plusieurs rameaux qui portent des fleurs de couleur purpurine, & disposées en rose; elles sont suivies d'un fruit ramassé en manière de têtes remplies de semence.

Pour la petite joubarbe, appelée *trique-madame*, Voyez TRIQUE-MADAME.

SEDUNI, (*Géog. anc.*) peuple de la Gaule narbonnoise; ils étoient voisins des *Nantuates* & des *Veragri*, avec lesquels ils occupoient le pays, depuis les confins des Allobroges, le lac Léman, & le Rhône, jusqu'aux hautes Alpes. Dans le moyen âge, ces peuples avoient une ville, *oppidum*, à laquelle on joignoit le nom national, & dans la suite on dit simplement *Sedunum*. C'est aujourd'hui la ville de Sion. (D. J.)

SÉDUSIENS LES, *Sedusii*, (*Géog. anc.*) peuple de la Germanie. César, *de bel. gal. l. I.* les met au nombre des peuples qui combattoient sous Arioviste; ce qui engage Spener, *not. germ. ant. l. IV. c. ij.* à fixer leur demeure entre le Mein & le Neckar. Il ajoute qu'ils étoient originairement compris sous le nom général d'Istevons, & qu'après leur retour des Gaules, ils se confondirent avec les Marcomans.

SÉE LA, (*Géog. mod.*) rivière de France, en Normandie, au diocèse d'Avranches. Elle a sa source près de Sourdeval, & se rend dans la mer, entre le mont saint Michel & le mont Tombelaine, après un cours de dix lieues. (D. J.)

SÉE cap de, (*Géog. mod.*) cap d'Afrique, dans la haute Guinée, sur la côte de Grain, à sept lieues au-delà de Rio-Sestos. Les Portugais l'appellent *Cabo-Baixos*, à cause des bancs de sable qui sont autour de ce coteau. (D. J.)

SÉE Z, SÉES, SEZ, SAÏS, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Saïum*, *Saïorum civitas*, *Sagiorum civitas*, *Sagium*, &c. ville de France en Normandie, dans une agréable campagne, sur l'Orne; elle est à cinq lieues d'Alençon au nord, à huit au sud-ouest de l'Aigle, & à quarante au couchant de Paris. Elle ressortit du parlement de Rouen, de l'intendance & de l'élection d'Alençon, & ne contient pas trois mille habitants; elle a cinq paroisses, un séminaire, un collège, & une riche abbaye de bénédictins. On croit que son évêché, qui est suffragant de Rouen;

a été érigé dans le cinquième siècle ; il peut valoir environ quinze mille livres ; son diocèse comprend 497 paroisses , partagées en seize doyennés. *Long.* suivant Cassini, 17. 41. 15. *latit.* 48. 36. 25. (D. J.)

SEFSIS, ou TEFSIS, (Géog. mod.) rivière d'Afrique, dans la Barbarie, au royaume d'Alger. Elle a sa source dans les montagnes d'Atlas, traverse le Téléfin du sud au nord, & se décharge dans la mer Méditerranée. (D. J.)

SEGARELIEN, f. m. (Hist. ecclésiast.) disciple de Segarel, hérétique du xiiij. siècle. Segarel étoit de Parme ; il nommoit sa secte la congrégation spirituelle choisie de Dieu, & envoyée dans ces derniers tems ; il donnoit à ses disciples le nom d'apôtres ; il prétendoit qu'ils formoient la véritable église ; que toute l'autorité que Jésus-Christ avoit donnée à saint Pierre & à ses successeurs avoit pris fin, & qu'elle étoit transférée en sa personne ; que le pape n'avoit ni commandement à lui faire, ni condamnation à fulminer contre lui ; que les femmes pouvoient quitter leurs maris, les maris leurs femmes, pour entrer dans sa congrégation ; que le vrai moyen d'être sauvé étoit d'en être ; qu'il étoit plus parfait de vivre sans vœux que d'en faire ; qu'il falloit mépriser les lieux destinés particulièrement au service divin ; que le temple de Dieu étoit par-tout, au fond d'une étable comme dans le sanctuaire d'un édifice somptueux ; & que l'attachement à sa doctrine consacroit les actions les plus criminelles. Il fut brûlé à Parme, & sa secte s'éteignit.

SEGEBERG, (Géog. mod.) ville de Danemarck, au duché de Holstein, dans la Wagrie, capitale de la petite préfecture de même nom, avec un château sur une montagne, à douze milles au nord-est de Hambourg ; elle appartient au roi de Danemarck. *Long.* 27. 15. *latit.* 54. 13. (D. J.)

SEGEDA, (Géog. anc.) nom de deux villes de l'Espagne Bétique ; Plin, l. III. c. j. lui donne le nom de *Augurina*, & dit qu'elle étoit très-célèbre. Il donne à la seconde le surnom de *Resituta-Julia* ; Appien parle d'une autre *Segda* dans la Celtibérie ; c'est la même que Strabon nomme *Segida* ; & quelques-uns croient que c'est aujourd'hui Carceres. (D. J.)

SEGEDIN, ou SEGEDI, (Géog. mod.) ville de la basse ou de la haute-Hongrie, comme on voudra, au confluent de la Teisse & de la Marisch, à deux lieues au sud-est de Colocza, dans le comté de Czougrad : les Impériaux prirent cette ville sur les Turcs en 1686. *Long.* 38. *latit.* 46. 16.

Kis, (Etienne) surnommé *Segedinus*, de *Segedin*, lieu de sa naissance, souffrit beaucoup de persécutions pour avoir embrassé le Luthéranisme, indépendamment de la dure captivité qu'il éprouva pendant trois ans chez les Turcs. Il a publié des tables analytiques sur plusieurs livres du vieux & du nouveau Testament. Elles ont été imprimées à Schaffhouse en 1562, à Basle en 1588 & 1610 in-fol. il mourut en 1572, âgé de 67 ans. (D. J.)

SEGEDUNUM, (Géog. anc.) ville de la grande-Bretagne, selon la notice des dignités de l'empire. Cambden veut que ce soit aujourd'hui Séthon, dans le Northumberland, à côté du chemin de New-Castie à Berwick, & à la droite sur la côte. D'autres savans conjecturent que c'est Stighill, village voisin du bourg de Séthon. (D. J.)

SEGELMESSE, ou SEGELMESSALS, (Géogr. mod.) comme disent les Arabes, ville du Biledulgerid, aux confins du Zaara. Cette ville aujourd'hui détruite, étoit la capitale de la province de son nom, & séparoit le pays des Arabes d'Afrique, d'avec celui des Negres : elle a été le premier siège de l'empire des Moravides, qu'ils étendirent depuis ce lieu-là, jusques sur les bords de la mer Atlantique, & ensuite

du côté de la Méditerranée bien avant dans l'Espagne. La puissance des Fatimites qui fondèrent le kalifat d'Egypte, prit ses commencemens dans le même endroit ; car ce fut dans *Ségelmessé* qu'Obeidallah fut reconnu par le méhedî, c'est-à-dire, le directeur général des Musulmans. Cette ville, selon les géographes arabes, étoit située dans le second climat, sous les 37 degrés de longitude, & les 31. 30. de latitude septentrionale. (D. J.)

SEGELOCUM, (Géog. anc.) ville de la grande-Bretagne ; l'itinéraire d'Antonin la marque sur la route de Londres à Luguwallum, près du retranchement, entre Lindum & Danum, à 14 milles du premier de ces lieux, & à 21 milles du second. Le même itinéraire (mais dans une autre route) écrit *Angelocum*, au lieu de *Segelocum*, & quelques manuscrits lisent *Segilocum*. La distance de ces lieux fait croire que ce doit être aujourd'hui *Littleboroug*, où M. Thomas Gale dit qu'il a trouvé une urne de terre rouge, & une médaille sur laquelle étoit la tête de Domitien. (D. J.)

SEGEME, (Géog. mod.) montagne d'Afrique, dans la province de Tedla ; cette montagne est peuplée de Béréberes de la tribu de Zenega, & soumis aux chérifs, depuis qu'ils ont conquis les provinces de Dara & de Tafilet. (D. J.)

SEGESTA, SEGESTE, (Géog. anc.) ville de Sicile ; Ptolomée, l. III. c. iv. la marque dans les terres, & lui donne un port appelé *Segestanorum emporium*. La ville de *Ségeste* étoit bâtie sur une rivière, qui un peu au-dessous en recevoit une autre, & toutes deux avoient des noms troyens ; car l'une s'appelloit *Simoïs*, & l'autre *Scamander*. (D. J.)

SEGESTA, (Mytholog.) déesse des anciens Romains qu'on croyoit avoir soin des blés, tant qu'ils étoient en herbe ; c'est Numa Pompilius qui imagina cette déesse : Plin en parle, l. X. c. ij. on voit bien qu'elle étoit ainsi nommée du mot latin *seges*, qui signifie blé. (D. J.)

SEGESTAN, SEDGESTAN, SEGISTAN, SIGESTAN, SAGESTAN, SITZISTAN, SOSTAN, SISTAN, (Géog. mod.) car ce nom d'un pays de Perse, s'écrit de toutes ces manières différentes ; & c'est une homonymie dont il faut se souvenir, pour n'en pas faire autant d'articles différens.

Le *Ségestan* est une province de Perse, qui a le Khorassan à l'occident, le Makeran à l'orient, le désert de Fars au midi, & le Sind au septentrion : c'étoit autrefois la demeure des peuples appelés *Dron-gæ* : ses villes principales sont *Ségestan* capitale, *Schaluk*, & *Ketz*. Houslain Schah fut dépouillé de cette province par Tamerlan, qui en fit la conquête l'an de l'hégire 785. Le Schah fut envoyé à Samarcande, ainsi que les généraux d'armée & les gouverneurs des provinces. La capitale du pays est située sur la rivière Senarond, à 97 degrés de longitude, & à 32. 20. de latitude.

C'est dans cette capitale qu'est né le grand Rostan, si célèbre dans l'histoire de Perse, & le principal héros des romans persans. C'est encore dans la même ville, que naquit Aboulfarah, célèbre poète persan, qui composa plusieurs traités de l'art poétique ; il s'étoit attaché au service des princes de la famille de Samgiour, & avoit mis au jour de beaux ouvrages à leur gloire, dans lesquels il laissa échapper quelques traits piquans contre le sultan Mahmoud, qui l'ayant fait prisonnier, vouloit le punir de son insolence ; mais Onferi, le prince des poètes persans, élève d'Aboulfarah, obtint sa grace, & partagea sur le champ avec lui un présent considérable qu'il venoit de recevoir de la libéralité du sultan. (D. J.)

SEGESTANÆ AQUÆ, (Géog. anc.) eaux minérales dans la Sicile, près de la ville Segesta, d'où elles tiroient leur nom ; elles étoient chaudes, sul-

phureuses, & célèbres; Strabon, *l. VI. p. 273.* & Diodore de Sicile, *l. IV.* en parlent. Selon l'itinéraire d'Antonin, on les appelloit encore *Pintianæ aquæ*; peut-être à cause de la ville Pintia. (D. J.)

SÉGESTE, (*Géog. anc.*) ville de l'Istrie; Pline, *l. III. c. xix.* la donne aux *Carni*: mais il la met au nombre des villes qui étoient détruites de son tems. Strabon, *l. VII. p. 313.* qui écrit *Segeſtica*, dit que c'est une ville de la Pannonie, située au confluent de diverses rivières navigables, qui servoient à y transporter les marchandises de l'Italie, & celles de divers autres pays; ce qui avoit engagé les Romains à y établir leurs magasins durant la guerre contre les Daces. Le lieu où elle étoit s'appelle à présent *Ségeste*, selon Bonfinius, qui ajoute qu'on y voit à peine les traces d'une ville. (D. J.)

SEGESTERORUM CIVITAS, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule narbonnoise, sur la route de Mediolanum à Arles, en prenant par les Alpes cotiennes, entre Alabontis & Alaunium, à seize milles du premier de ces lieux, & à vingt-quatre milles du second; c'est aujourd'hui la ville de Sisteron. (D. J.)

SEGESTICA, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonoise, selon Tite-Live, *l. XXXIV. c. xvij.* On croit que c'est la même ville qui est nommée *Tutia* dans Florus & dans Plutarque, & *Segeda* dans Appien. (D. J.)

SEGESWAR, (*Géog. mod.*) ville de la Transilvanie, dans le comté de même nom; elle est bâtie en forme d'amphithéâtre, sur le penchant d'un côteau, près de Kokel, à dix-huit lieues au nord d'Hermanstad. Quelques auteurs la prennent pour la *Somdava* de Ptolomée, *l. III. c. viij. Long. 41. 28. latit. 46. 54.* (D. J.)

SEGEWOLD, ou SEWOLD, (*Géog. mod.*) petite ville de l'empire Ruffien, dans la Livonie, sur la rivière, & vis-à-vis la ville de Treiden, dans la Lettie, à 12 lieues au nord-est de Riga. *Long. 42. 45. latit. 57. 15.* (D. J.)

SEGIADAH, *terme de relation*; c'est en arabe le petit tapis ou natte de jonc dont les Musulmans se servent en forme d'agenouillement, quand ils font les cinq prières de chaque jour prescrites par la loi. (D. J.)

SEGISAMA, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonoise; il en est parlé dans Florus, *l. IV. c. xij.* Cette ville du tems de Ptolomée, *l. II. c. vj.* dépendoit des Vaccéens. (D. J.)

SEGMENT D'UN CERCLE, *en Géométrie*, c'est la partie du cercle comprise entre un arc & sa corde, ou bien, c'est une partie d'un cercle comprise entre une ligne droite plus petite que le diamètre, & une partie de la circonférence. Voyez CERCLE, ARC, CORDE, &c.

Ainsi, la portion *AFBA* (*Pl. géométr. fig. 22.*) comprise entre l'arc *AFB* & la corde *AB*, est un segment du cercle *AFBD*, &c. il en est de même de *ADBA*.

Comme il est évident que tout segment de cercle peut être ou plus grand ou plus petit qu'un demi-cercle, la plus grande partie d'un cercle coupé par une corde, c'est-à-dire, la partie plus grande que le demi-cercle est appelée le *grand segment*, comme *AFBD*, & la plus petite partie, ou la partie plus petite que le demi-cercle est appelée le *petit segment*, comme *ADB*, &c.

L'angle que la corde *AB* fait avec une tangente *LB*, est appelée l'angle du segment. Voyez ANGLE.

Quelques-uns appellent aussi les deux angles mixtes compris entre les deux extrémités de la corde & de l'arc, *angles du segment*.

Au fond, ces angles sont les mêmes que celui de la corde & de la tangente.

Angle dans le segment, est celui qui a son sommet

Dans un point quelconque de la circonférence du segment, comme *ADB*. Voyez l'article ANGLE.

La hauteur d'un segment *DE* (*fig. 22.*) & la moitié de sa base ou de la corde *AE* étant donnés, trouver l'aire du segment. Trouvez le diamètre du cercle. Voyez DIAMETRE. Sur ce diamètre décrivez un cercle, & tirez la base du segment *AB*; tirez encore les rayons *AC*, *BC*, & trouvez le nombre des degrés de l'arc *ADB* par le diamètre connu; & par son rapport à la circonférence, déterminez la circonférence elle-même; & par le rapport de la circonférence à l'arc *ADB*, & la circonférence en elle-même trouvez la longueur de l'arc *ADB*. Après cela, trouvez l'aire du secteur *ADBCA*, voyez SECTEUR, & la surface du triangle *ACB*, voyez TRIANGLE.

Enfin retranchez le triangle du secteur, le reste est l'aire du segment.

Si l'on demande l'aire du plus grand segment *BFA*, il faut ajouter le triangle *ACB* au secteur *ADEBC*. (E)

SEGMENT d'une sphere, est une partie d'une sphere terminée par une portion de sa surface, & un plan qui la coupe par un endroit quelconque hors du centre. Voyez SPHERE.

On l'appelle aussi une section de sphere. Voyez SECTION.

Il est évident que la base d'un segment de sphere est toujours un cercle, dont le centre est dans l'axe de la sphere.

Pour trouver la solidité d'un segment de sphere, retranchez la hauteur du segment du rayon de la sphere, & par cette différence, multipliez l'aire de la base du segment; ôtez ce produit de celui qui viendra en multipliant le demi-axe de la sphere par la surface convexe du segment; divisez alors le reste par trois, & le quotient fera la solidité cherchée.

Cette dernière méthode suppose que l'axe de la sphere est donné: s'il ne l'est pas, on pourra le trouver ainsi. Appellons *a* la hauteur du segment, & son demi-diamètre *s*, alors on aura $a : s :: s : \frac{s^2}{a}$. Ajoutons $\frac{s^2}{a}$ à la hauteur *a*, & l'on aura l'axe cherché. Chambers.

Le mot segment s'étend aussi quelquefois aux parties de l'ellipse, & dans d'autres figures curvilignes. Voyez ELLIPSE, &c. (E)

SEGMENT de feuilles, c'est le nom que les botanistes donnent aux feuilles qui sont taillées & divisées en petites branches, ou en petites tiges, comme celles du fenouil. Voyez FEUILLE.

SEGMENTUM, (*Littérat.*) espèce de ruban que les femmes portoient sur l'épaule, & qui ressembloit à quelques égards à nos nœuds d'épaule; mais ce mot désigne aussi dans Valère Maxime, un bijou qui pendoit au col pour ornement. *Segmenta* au pluriel, signifie dans Vitruve, des espèces de pavés en mosaïque, de différentes formes, & de diverses couleurs, arrangés ensemble symétriquement. (D. J.)

SEGMOIDALES, VALVULES, (*Anatomie.*) nom des valvules de l'artere pulmonaire, qu'on appelle autrement *valvules sémilunaires*, parce qu'elles ressemblent à une demi-lune, ou au segment d'un cercle. La substance des *valvules segmoïdales* ou sémilunaires est membraneuse. Quand elles s'ouvrent, elles donnent passage au sang du ventricule du cœur dans l'artere pulmonaire; mais si le sang fait effort pour retourner, il les fait joindre, & elles lui ferment le passage: ce mot *segmoïdal* est formé du latin *segmentum*, segment, & du grec *εἶδος*, ressemblance. (D. J.)

SEGNA, SENG ou SEGNI, (*Géog. mod.*) ville de la Croatie, dans la Morlingue, vers la côte du golphe de Venise, sur une hauteur, à 46 lieues au nord-ouest de Spalato, dont son évêque est suffragant, avec une forteresse & un port. Elle dépend

de la maison d'Autriche. *Longitude* 32. 36. *latitude* 45. 7.

SEJNI, (*Géog. anc.*) peuples de la Germanie. Du tems de César, *de bell. gall.* ils habitoient entre le Rhin, entre les *Eburones* & les *Treviri*. *Segni*, dit-il, *Condrusique ex gente & numero Germanorum qui sunt inter Eburones Trevirosque, legatos ad Cesarem miserunt.* Spener, *notit. germ. ant. l. IV. c. j.* juge que les *Segni* étoient originairement compris sous le nom des *Istévons*. (*D. J.*)

SEJNI, (*Géog. mod.*) en latin *Signia*; ville d'Italie, dans l'état de l'Eglise, & dans la campagne de Rome, à 12 lieues au sud-est de Rome, & à 6 au sud-est de Palestrina, avec un évêché qui ne relève que du pape. *Longitude* 30. 42. *latitude* 51. 40. (*D. J.*)

SEGOBRIGA, (*Géogr. anc.*) ville de l'Espagne tarragonoise. Strabon *l. III. p. 162.* la place dans la Celtibérie, & lit *Segobrida*. Ptolomée qui écrit *Segobriga*, donne cette ville de même aux Celtibériens. Il y en a qui veulent que *Segobriga* soit aujourd'hui la ville de Ségorbe, mais ils n'ont consulté ni la carte de Ptolomée, ni l'itinéraire d'Antonin, ni même Strabon, qui met *Segobriga* au voisinage de Numance & de Biblis. Il ne seroit pas impossible que *figuenga* fût l'ancienne *Segobriga*, ou *Segontia*, s'il est vrai que par ces deux derniers noms, on doit entendre la même ville, comme on seroit tenté de le croire. (*D. J.*)

SEGODUNUM, (*Géog. anc.*) ville de la Germanie, selon Ptolomée, *l. III. c. xj.* Cluvier, *germ. ant. l. III. c. viij.* croit qu'elle étoit sur le Ségus, dans le lieu où est aujourd'hui la ville de Sigen. Il se fonde sur ce que cette ville est située sur le bord d'une rivière nommée encore aujourd'hui *Sige*, & sur une éminence qui étoit indiquée par le mot *dun*, de sorte que l'ancien nom pouvoit être *Sigedun*, dont les Romains avoient fait *Segodunum*.

Il y avoit encore une ville dans la Gaule celtique qui portoit le nom de *Segodunum*. Ptolomée, *liv. II. c. vij.* la donne aux *Retni*, qui sont les *Rutheni* de César. C'est aujourd'hui la ville de Rhodès. (*D. J.*)

SECONCIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Grande-Bretagne. Il y a dans l'itinéraire d'Antonin une route qui conduit de *Segoncium* à Deva, & où la première de ces villes est marquée à 24 milles de *Conovium*. Il sembloit d'abord que ce pouvoit être une ville des *Segonriaci*; mais ces peuples étoient voisins des *Tribonantes*, & par conséquent trop éloignés de l'endroit où étoit *Segoncium*, qui est aujourd'hui *Caernaven* sur le Ségont, & vis-à-vis de l'île de Mone. (*D. J.*)

SEGONTIA, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonoise, suivant l'itinéraire d'Antonin, qui la marque sur la route d'Emerita à Sarragoce. Son nom moderne est *Siguenga*.

SEGONTIACI, (*Géog. anc.*) peuples de la Grande-Bretagne. Ils furent du nombre de ceux qui se soulevèrent à César. Ils habitoient au voisinage des *Trinobantes*; c'est tout ce qu'on fait de leur pays. (*D. J.*)

SÉGORBE, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne, au royaume de Valence, sur le Morviedro, à 12 lieues au nord-ouest de Valence, & à 56 au levant de Madrid. Cette ville est ancienne, agréable, située sur le penchant d'une colline, dans une vallée, entre des montagnes. Son terroir est fertile en blé, en vin, & en fruits. On y trouve aussi des carrières d'un fort beau marbre. Elle fut honorée d'un évêché dès le *vj.* siècle, & si cette dignité épiscopale se perdit sous les Maures, elle lui revint en 1245. Elle a aussi le titre de duché. *Longitude* 17. *latitude* 39. 55. (*D. J.*)

SEGOVELLAUNI, (*Géog. anc.*) peuple de la

Gaule narbonnoise, & dans les terres: *intus*, dit Plinè, *l. III. c. iv. regio Treccollorum, Vocontiorum & Segovellaunorum, mox Allobrogum.* Ce sont les *Segalauni* de Ptolomée, *l. II. c. v.* qui leur donne la ville de Valentia: ainsi ces peuples habitoient le Valentinois.

SEGOVIA, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne tarragonoise, aujourd'hui *Ségovie*, entre Madrid & Valladolid. Ptolomée, *l. II. c. vj.* & Plinè, *l. III. c. iij.* la donnent aux *Arevaci*: le premier écrit néanmoins *Σεγοῦβια*, *Segubia*, au lieu de *Segovia*. L'itinéraire d'Antonin, dont quelques manuscrits portent *Segovia*, & d'autres *Secovia*, ou *Segobia*, place cette ville sur la route d'Emerita à Saragoce, entre *Cauca* & *Miacum*, à 28 milles du premier de ces lieux, & à 24 milles du second.

Il y avoit un autre *Segovia* dans l'Espagne bétique, selon Hirtius, *de bell. Alex. & Florus, l. III. c. xxij.* dont le premier dit qu'elle étoit *ad flumen Silicem*. Elle conserve encore son ancien nom; car Morales assure qu'on l'appelle *Segovia la menor*. Ortelius qui cite Arias Montanus, dit que *Segovia la menor* est située au voisinage d'Eciia près du fleuve Xénil, à moitié chemin entre Seville & Cordoue.

Segovia est encore le nom d'une ville de la Germanie, selon Ortelius qui cite Ptolomée, *l. II. c. xj.* On croit que c'est à présent Seckow, siège épiscopal dans la Stirie, sous l'archevêché de Saltzbourg. (*D. J.*)

SÉGOVIE, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne dans la vieille Castille, sur une montagne, entre deux grandes collines. Elle est près de la rivière d'Atayada, qui prend sa source au-dessus, à 15 lieues au nord-ouest de Madrid, & à 25 au levant de Salamanque.

Cette ville est fort ancienne, peuplée, & l'une des plus considérables d'Espagne. Son évêché est suffragant de Tolède, & vaut 25 mille ducats de revenu.

Parmi les bâtimens publics, se distingue le château royal appelé *Alcaçal*; il est sur un rocher, & ses escaliers sont taillés dans le roc. La *caffa de la moneda*, c'est-à-dire la maison de la monnoie, a ceci de particulier, que la monnoie qui s'y fabrique se fond, se rogne, se bat, & se marque très-promptement, par le moyen de divers moulins que l'eau fait tourner: on ne bat monnoie dans toute l'Espagne qu'à Séville & à Ségovie; mais la commode machine de Ségovie, en la fabriquant promptement, ne la rend pas plus belle.

L'aqueduc au contraire nommé *puente-Segoviana*, ouvrage des Romains, est un édifice d'un travail merveilleux; il joint ensemble deux montagnes séparées par un intervalle d'environ trois mille pas; il est composé de 177 arcades à deux rangs posés l'un sur l'autre; le rang inférieur porte l'eau dans les faubourgs, & le supérieur la conduit dans la ville. La construction de cet édifice est si solide, qu'elle s'est conservée jusqu'à ce jour presque dans son entier. On attribue ce bel ouvrage au règne de Trajan. Colmenarès vous en donnera la description détaillée dans son *historia de la ciudad de Segovia*, 1637, in-fol. Mais il faut ajouter une grande incommodité de cet aqueduc, c'est que l'eau de la rivière qui coule autour de la ville est si mal-saine, qu'elle ne peut servir qu'à rafraîchir la bonne eau.

Le terroir de Ségovie est bien célébré pour nourrir des troupeaux de brebis qui portent ces fines laines qui sont uniques dans le monde, & dont l'Europe entière ne peut se passer dans la manufacture des draps superfins. *Long. 13. 55. latit. 40. 54.*

Deux théologiens scholastiques fort accrédités en Espagne, Ribera (François de) jésuite, & Soto (Dominique), de l'ordre des Dominicains, naquirent tous deux à Ségovie dans le *xvj.* siècle.

Le jésuite Ribera a publié des commentaires latins qui

qui ne font pas dépourvus d'érudition, sur les douze petits prophètes. Il mourut à Salamanque l'an 1591, âgé de 54 ans.

Le dominicain Soto étoit fils d'un jardinier, & se fit connoître par son mérite. Il donna des commentaires sur l'épître aux Romains, un traité de *justitiâ & jure*, & deux livres de *naturâ & gratiâ*. Il mourut à Salamanque l'an 1560, âgé de 66 ans. (D. J.)

SÉGOVIE, *la nouvelle*, (Géog. mod.) Il y a trois villes de ce nom à distinguer. La première est une ville de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne, audience de Guatimala, sur les frontières de la province de Honduras, sur la droite de la rivière d'Yare. *Latit.* 13. 24.

La seconde est une ville de l'Amérique, dans la terre ferme, province de Venezuela, sur le bord de la rivière de Bariquicemete, bâtie par les Espagnols en 1552. Elle a des mines d'or dans son voisinage. *Latit.* 6. 7.

La troisième est une ville d'Asie dans l'île de Luzon, une des Philippines, dans la province & sur la rivière de Cagayan. Elle a un évêché fondé en 1598. (D. J.)

SÉGOVIE, (Commerce de laine.) c'est la laine d'Espagne qui vient de Ségovie, ville du royaume de Castille, ou des environs. Quand on dit simplement & absolument *laine de Ségovie*, cela s'entend des trois sortes de laines qu'on en tire, dont ensuite les espèces se distinguent en ajoutant les mots de *prime*, de *seconde* ou de *tierce* : ainsi l'on dit *prime Ségovie*, *seconde Ségovie*, & enfin *tierce Ségovie*. Il y a aussi de la *petite Ségovie*. (D. J.)

SEGRAIRIE, f. f. (Gramm. & Jurispr.) du latin *segregare*, signifie la portion d'un bois commun que l'on met à part pour un seigneur, lors de l'exploitation ou vente que l'on en fait; ou le droit qu'il prend dans le prix à-proportion de ce droit. Dans un compte de l'an 1337, on trouve *segreggia seu tertia de expletis forestarum*. On voit par-là que ce droit de *segrairie* étoit du tiers de l'exploitation; ainsi c'étoit la même chose que ce que l'on appelle encore en Normandie & ailleurs, *droit de tiers*.

Quelques-uns confondent le droit de *grairie* avec celui de *segrairie*; & en effet, l'ordonnance des eaux & forêts, tit. X. parle dans l'intitulé de ce titre des bois tenus en *grairie*, *segrairie*; & néanmoins dans le corps du titre il n'est point parlé des bois tenus en *segrairie*, ni même en aucun autre endroit de l'ordonnance.

Cependant le droit de *grairie* est pris en plusieurs occasions pour un droit que le roi perceoit sur les bois d'autrui, à cause de la justice qu'il a sur ces bois, en quoi il diffère du droit de *segrairie*.

On pourroit aussi regarder comme un droit de *segrairie*, *quasi segregata agri pars*, le triage ou tiers-lot, que l'article 4. du titre xxv. de l'ordonnance de 1669 donne au seigneur dans les bois communaux; cet article portant que si les bois sont de la concession gratuite des seigneurs, sans charge d'aucun cens, redevance, prestation ou servitude, le tiers en pourra être séparé & distrait à leur profit, en cas qu'ils le demandent, & que les deux autres fussent pour l'usage de la paroisse. Voyez le glossaire de Ducange, au mot *secretarius*, & le gloss. de Lauriere, au mot *segrayer*; & les articles BOIS, DANGER, FORÊT, EAUX & FORÊTS, GRAIRIE, GRURIE, GRUAGE, & ci-après SEGRAYER. (A)

SEGRAIS, f. m. (Eaux & forêts.) ce sont des bois séparés des grands bois, qu'on coupe & qu'on exploite à part. (D. J.)

SEGRAYER, f. m. (Jurisprud.) est le seigneur qui a droit pour une portion dans un bois commun, soit dans l'exploitation ou dans le prix de la vente.

On entend aussi quelquefois par *segrayer*, celui qui

fait la recette de ce droit pour le roi, ou pour quelque autre seigneur. Voyez le glossaire de M. de Lauriere, au mot *segrayer*, & ci-devant SEGRAIRIE. (A)

SEGRE, LA, (Géog. mod.) en latin *Sicoris*, & par les Catalans *Agna-Naval*; rivière d'Espagne dans la Catalogne, & la plus grande de toutes les rivières de cette province. Elle prend sa source dans la Cerdagne, & finit par se jeter dans l'Ebre, près de Méquinencia, sur les frontières de l'Arragon. (D. J.)

SÉGRÉ, (Géog. mod.) bourg que nos géographes qualifient de petite ville de France dans l'Anjou, élection d'Angers, sur l'Odon, avec titre de baronnie; mais il faut dire aussi que *Ségré* étoit autrefois une bonne ville, qui fut donnée par Jean Sans-terre, roi d'Angleterre, à la reine Béranger de Navarre, veuve de son frère Richard Cœur-de-lion, pour partie de son douaire, par traité fait à Chinon en 1201. Le château a été plusieurs fois ruiné & rétabli. (D. J.)

SÉGRÉAGE, f. m. (Droit féodal.) droit sur les forêts ainsi nommé, parce que c'est une chose mise à part pour le seigneur. Ce droit de *segréage* consiste en la cinquième partie des bois qui se vendent par les vassaux, laquelle est dûe au seigneur avant la coupe des bois. Le receveur de ce droit s'appelle *segrayer*. (D. J.)

SEGURA, (Géog. mod.) c'est le nom de plusieurs villes & lieux, comme on va le voir.

1°. *Segura*, ville d'Espagne dans l'Andalousie, aux confins du royaume de Murcie, vers la source de la rivière de ce nom.

2°. *Segura*, petite ville d'Espagne dans le Guipuscoa, sur la rivière d'Oria, au-dessus de Villa-franca.

3°. *Segura*, ville de Portugal, dans la province de Beyra, sur une montagne, aux confins de l'Estramadure, près de la rivière d'Elxa, avec un château, à trois lieues au sud-est de Castel-Branco. *Long.* 10. 25. *latit.* 39. 40.

4°. *Segura de la frontera*, c'est-à-dire *la sûreté de la frontière*, ville de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne, bâtie par Fernand Cortez sur des rochers en 1520. Elle a un grand inconvénient, c'est de n'être arrosée d'aucune rivière, source ou fontaine, de sorte que les habitants, au nombre d'environ six cens, tant indiens qu'espagnols, sont toujours obligés d'user d'eau de puits.

5°. *Segura de la sierra*, lieu d'Espagne dans la Castille nouvelle, dans une plaine abondante en troupeaux, avec une des riches commanderies de l'ordre de S. Jacques.

6°. *Segura*, port sur la côte de la mer de la Californie, selon Woode Rogers, qui dit qu'il y a dans cet endroit de fort bonne eau, & quantité de fenouil marin. (D. J.)

SEGURA, la, (Géog. mod.) Ses anciens noms latins sont *Terebus*, *Staberus* & *Sorabis*; rivière d'Espagne, au royaume de Murcie; elle a sa source dans la Castille nouvelle, traverse le royaume de Murcie, entre dans celui de Valence, proche de Riguela, arrose cette ville, & se perd dans la mer, près de Guardamar. (D. J.)

SEGURA, montagnes de, (Géog. mod.) montagnes d'Espagne qui s'étendent aux confins de l'Andalousie, de la Castille nouvelle, des royaumes de Murcie & de Grenade. Elles prennent leur nom de la ville de *Segura*, & sont une partie de celles qu'on appelloit autrefois *Orospeida*. C'est proprement l'*Argentensmons*, & le *Tugiensis saltus* des anciens. Le Guadalquivir & la rivière *Segura* prennent leur source dans ces montagnes. (D. J.)

SÉGUSIENS, LES, (Géog. anc.) 1°. *Segusiani* ou *Secusiani*, peuples de la Gaule celtique ou lyonnaise. Pline, l. II. c. xviii. dit qu'ils étoient libres, & que la ville de Lyon étoit dans leur pays. Ils avoient été rendus indépendans des Cœui sous l'empire d'Au-

guste; car du tems de César, qui fait mention de ces peuples dans ses commentaires, ils étoient dans la dépendance des *Ædui*, c'est-à-dire de ceux d'Autun, *in clientelâ Æduorum*. Il ajoute qu'ils étoient les premiers au-delà du Rhône, & les plus proches de la province romaine. Ils avoient les *Ædui* & les *Sequanii* au nord, les Allobroges à l'orient, au midi encore les Allobroges & les *Velauni*, & les *Averni* au couchant. Leur pays comprenoit ainsi le Forez, le Lyonnais, le Beaujolois & la Bresse.

2°. *Segusiani*, peuples des Alpes graïennes. Ptolomée, *l. III. c. j.* leur donne deux villes, savoir *Segusinum* & *Brigantium*. Plin & Ammien Marcellin appellent la capitale de ces peuples *Segusio*. L'itinéraire de Jérusalem écrit *Secusio*; & dans une inscription rapportée par M. Spon, *p. 198*, on lit: *Ordo splendiss. civitatis Secusiae*, quoique dans une autre inscription ce mot soit écrit avec deux *gg.* *civit. segg.* Une troisième inscription qui se voit dans Gruter, *p. 111.* donne à cette ville le titre de municipale: *Genio municipi Segusini*. C'est aujourd'hui la ville de Suze en Piémont. L'itinéraire d'Antonin marque cette ville sur la route de Milan à Vienne, en prenant par les Alpes cottiennes, où elle se trouve, entre *ad Fines* & *ad Martis*, à 24 milles du premier de ces lieux, & à 16 milles du second. (*D. J.*)

SEGUSTANO, (*Géog. mod.*) bourgade de Sicile dans le val de Mazzara, à l'embouchure du fleuve san Bartolomo. Ce bourg est l'*emporium Segestanorum* des anciens. (*D. J.*)

SEICHE, ou SECHE, (*Hist. nat. Ichthyolog.*) *sepia*, animal de mer qui ressemble beaucoup au calmar & au polype marin. Voyez CALMAR & POLYPE. Il a huit piés placés autour de la bouche & deux longs bras: les yeux sont gros; la tête est courte & terminée par une espcce de bec semblable à celui d'un perroquet; le corps est oblong, large & épais. Il y a sur le dos des taches & des stries blanchâtres distribuées avec une sorte de symmétrie; les deux piés antérieurs sont beaucoup plus larges & plus épais que les six autres; ils ont tous un grand nombre de suçoirs, qui sont des especes de globules aplatis, concaves & portés chacun sur un pédicule; les bras ont des suçoirs plus gros, il sont placés entre la première & la seconde paire des piés; leur forme est cylindrique, ils ont une couleur blanche & parsemée de quelques points noirs. La *seiche* se sert de ces suçoirs pour s'attacher aux corps qu'elle rencontre, & pour porter à la bouche ceux qu'elle saisit. Le bec est composé de deux mâchoires mobiles qui s'emboîtent l'une dans l'autre par une espcce de charnière; les yeux sont fort apparens; le cou est très-court; il a de même que la tête, une couleur pourprée parsemée de points noirs; le sommet du dos s'élève au-dessus du cou, de sorte que cet animal peut retirer & cacher sa tête sous ce prolongement. Les chairs du dos recouvrent un os très-considérable, connu sous le nom d'os de *seiche*; il est si léger, qu'il surnage même à l'instant où il vient d'être tiré du corps de l'animal.

Lorsqu'on met la *seiche* hors de l'eau, elle répand une liqueur noire par un petit canal qui aboutit à l'anus; cette liqueur est renfermée dans un sac dont les parois extérieurs sont blancs; la plus grande partie de ce sac est placée dans le côté gauche de l'abdomen; il contient assez de liqueur pour teindre en noir plusieurs seaux d'eau; cette liqueur colorante est plus abondante dans les *seiches* que l'on trouve mortes sur les bords de la mer, que dans celles que l'on prend vivantes. Si on reçoit cette liqueur dans un vase au sortir du sac, elle se coagule & se durcit en peu de jours; ensuite elle se gèle & se divise par morceaux; qui étant broyés donnent une belle couleur noire: Swammerdam prétend, que les Indiens

composent l'encre de la Chine avec la liqueur noire de la *seiche*. Cet animal se nourrit de squilles & de petits poissons. *Collection académique, tom. V. de la partie étrangère.*

SEICHE, OS DE, (*Mat. méd.*) substance terreuse, absorbante, d'un tissu assez rare qu'on prépare par la porphyrisation, qui pourroit avoir les mêmes usages intérieurs que les yeux d'écrevisses, le corail, la craie, la mere de perles, &c. Voyez ces articles particuliers & l'article général ABSORBANS, mais qu'on n'emploie presque que pour les dentifrices. Voyez DENTIFRICE. (*b*)

SEIDE, (*Géog. mod.*) nos voyageurs écrivent aussi *Seyde*, *Seyd*, *Said*, *Saïde*, *Zaide*, *Zeide*. Il faut bien s'en ressouvenir, pour ne pas croire que ce sont des villes différentes, & pour ne pas confondre une ville de la Turquie, avec la haute Egypte que les Arabes nomment *Sahid*, & qu'on écrit aussi *Saïd*, *Zaïd*.

Seide est une ville de la Turquie asiatique, dans la Sourie, sur la côte de la Méditerranée, près d'une île, où est un vieux château qui communique avec la ville par un pont si étroit, que trois personnes y peuvent à peine passer de front. Cette ville autrefois célèbre sous le nom de *Sidon*, est aujourd'hui médiocre & misérable, quoique placée dans une campagne grasse & couverte de mûriers. Les chrétiens Grecs & Maronites, possèdent encore chacun une petite église à *Seide*; mais son port est comblé, & il n'y a que des bateaux qui y mouillent. Les François y faisoient autrefois quelque commerce, qui n'existe plus aujourd'hui. *Long. 43. 28. lat. 33. 12.* (*D. J.*)

SEIGLE, *secale*, *f. m.* (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante dont la fleur n'a point de pétales, & qui est disposée en épi par petits bouquets. Chaque fleur est composée de plusieurs étamines qui sortent du calice; le pistil devient dans la suite une semence oblongue, grêle, farineuse, & enveloppée de sa balle qui a servi de calice à la fleur, & qui s'en détache très-aîsément. Les petits bouquets sont attachés à un axe denté, & composent un épi plus applati que celui du froment. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

En anglais *rye*, genre de plante qui dans le système de Linnæus, a un calice formé de deux battans concaves, contenant deux fleurs; ces deux battans sont droits, aigus, opposés l'un à l'autre, & plus petits que les feuilles de la fleur; cette fleur consiste en deux feuilles, dont l'extérieure se termine par une longue barbe, & l'intérieure est plate & pointue; les étamines sont trois filets capillaires qui pendent hors de la fleur; les bossettes sont oblongues, & fendues au bout; le germe du pistil est de forme turbinée; les stiles au nombre de deux, sont chevelus; les stigmas sont simples; la fleur enveloppe étroitement la graine, s'ouvre quand elle est mûre, & la laisse tomber; la graine est unique, oblongue, un peu cylindrique, nue & pointue. Linnæi, *gen. plant.* *p. 17.*

Dans le système des autres Botanistes, le *seigle* a les mêmes caractères que ceux du blé, excepté que son épi est plus plat, toujours barbu, & son grain plus foible & plus nud.

Cette plante tient le premier rang après le froment entre les grains frumentacés; elle porte au commencement ses feuilles rougeâtres, qui deviennent ensuite vertes comme celles des autres blés, plus longues & plus étroites que celles du froment. Elle pousse six, sept tuyaux, & quelquefois davantage à la hauteur de cinq, six & sept piés, droits, semblables à ceux du froment; mais plus grêles, plus longs, & montans en épis plutôt que le froment.

Les fleurs naissent aux sommités des tiges par paquets, composées de plusieurs étamines jaunes, & rangées en épi. Quand ces fleurs sont passées, il suc-

cede des grains oblongs, grêles, de couleur brune en dehors, blancs & farineux en dedans, plus petits, & plus obscurs que ceux du froment.

Ses racines sont des fibres déliées; on cultive le *seigle* par-tout, principalement dans les terres maigres, légères & sablonneuses; on le sème au printemps ou en automne, d'où vient que les Botanistes appellent le premier *secale vernal vel minus*, & le second, *secale hybernium vel majus*.

Le pain qu'on fait de *seigle* est noir, pesant, & ne convient qu'aux gens forts & qui travaillent; sa farine est d'usage dans quelques cataplasmes émolliens & résolutifs.

Quelquefois le *seigle* dégénère de sa nature, fort considérablement de son enveloppe, grossit, se recourbe, prend la figure d'une corne, se noircit à l'extérieur, & contient au-dedans une substance farineuse, très-nuisible à la santé; c'est ce qu'on nomme *blé cornu*, *ergot*, *seigle ergoté*. Voyez *ERGOT* & *SEIGLE ERGOTÉ*.

Ménage de qui la reine Christine disoit plaisamment, qu'il savoit non-seulement d'où les mots venoient, mais encore où ils alloient, n'a jamais su d'où le mot *seigle* venoit, quoiqu'il en ait tiré l'origine de l'italien *segala*. (D. J.)

SEIGLE, on a observé en Suède, que le *seigle* diminuoit chaque année de qualité, & à la fin n'étoit plus bon à rien. M. Cederhielm a proposé en 1740, dans les mémoires de l'académie de Stockholm, un moyen qu'il dit assuré & fondé sur l'expérience pour prévenir cet inconvénient; il consiste simplement à ne point semer du *seigle* dans le même champ pendant deux années de suite, de cette manière ce grain ne s'abâtardira jamais.

SEIGLE, (*Diete & Mat. méd.*) semence farineuse & céréale. Voyez l'article *FARINE* & *FARINEUX*, & *SEMENCES CÉRÉALES*.

Tout le monde connoît l'usage diététique du *seigle*; on en fait du pain qui tient le premier rang après celui de froment; qui lorsqu'on n'y emploie que la fleur de la farine, & qu'on le fait avec soin, est très-blanc, assez bien levé, d'un goût assez agréable, bien meilleur que le *petit pain de seigle à deux liards*, qu'on vend dans les rues de Paris.

Les gens aisés de la campagne, & même les bons bourgeois des petites villes, mangent un pareil pain dans quelques provinces du royaume, comme en Champagne, en Anjou, dans la Sologne, le Rouergue, &c. les paysans en font dans ces mêmes pays & dans beaucoup d'autres, un pain grossier, c'est-à-dire dans lequel ils emploient une partie du son, & qui est ordinairement mal levé, dont la croûte est brûlée & la mie mal cuite & gluante. Il n'y a que les hommes très-vigoureux, que les organes robustes des paysans, *dura messorum ilia*, qui puissent s'accommoder d'un pareil aliment; il est lourd & indigeste pour tout estomac, accoutumé à une nourriture plus légère.

Le bon pain de *seigle* passe pour rafraichissant & légèrement laxatif; cet aliment entre très-communément dans la diète que se prescrivent à eux-mêmes plusieurs personnes qui se prétendent échauffées, ou qui ont assez appris de théorie médicale courante pour se croire les humeurs âcres, la bile exaltée, &c. on mêle aussi quelquefois dans la même vûe, de la farine de *seigle* avec celle de froment pour en préparer le pain, dont on fait son usage ordinaire.

La farine de *seigle* s'emploie assez communément avec les quatre farines résolutives ou en leur place.

Le *seigle* ergoté se trouvant mêlé en une certaine quantité parmi le bon grain dont on fait du pain, produit chez les personnes qui mangent ce pain, une maladie gangreneuse des plus funestes, qui a cela de particulier qu'elle attaque principalement les extré-

Tome XIV.

mités inférieures; que la gangrène se borne ou se fixe d'une manière assez constante, & que la terminaison par la séparation spontanée du membre affecté, est fort commune.

Cette terrible maladie est endémique dans la Sologne, où le paysan qui est très-pauvre, est réduit à cette nourriture empoisonnée.

Outre les ouvrages sur les maladies causées par l'ergot, qui sont indiqués à l'article *ERGOT*; on trouve dans le second volume des mémoires, présentés à l'académie royale des Sciences, par des savans étrangers, un mémoire de M. Salerne, médecin d'Orléans, sur les maladies que cause le *seigle* ergoté. Le traitement employé contre cette espèce de gangrène, n'a rien de particulier. On n'a tenté jusqu'à présent que les secours généraux, les remèdes communs de la gangrène. Voyez *GANGRENE*.

SEIGLE ergoté (*Botan.*) c'est un *seigle* dégénéré de sa nature, & qui est très-nuisible à la santé: on en a parlé fort au long au mot *ERGOT*, d'après le système de M. du Tillet. Voyez donc le mot *ERGOT*.

Suivant M. Aimen, l'ergot du *seigle* est la même maladie que le charbon du froment. Si ces deux maladies diffèrent l'une de l'autre, ce n'est qu'à cause de la différence qui se trouve dans l'organisation de ces deux grains. Voici l'idée que M. Aimen donne de l'ergot du *seigle*.

1°. Les grains ergotés, plus gros & plus longs que les autres grains sains, sortent ordinairement de la balle, se montrant quelquefois droits, & quelquefois plus ou moins courbés.

2°. A l'extérieur ils sont bruns ou noirs; leur surface est raboteuse, & souvent on y apperçoit trois sillons qui se prolongent d'un bout à l'autre; enfin, l'extrémité extérieure des grains est constamment plus grosse que celle qui tient à la paille; ce bout plus renflé est quelquefois fendu en deux ou trois parties: il n'est point rare d'appercevoir à leur surface des cavités qui paroissent creusées par des insectes.

3°. Quand on rompt l'ergot, on apperçoit dans l'axe une farine assez blanche, qui est recouverte d'une autre farine rousse ou brune; cette farine viciée s'écrase entre les doigts. M. Aimen l'a quelquefois trouvée presque aussi noire que la poussière du blé charbonné.

4°. Ces grains étant mis dans l'eau, surnagent d'abord, & ils tombent ensuite au fond; si on les mâche, ils laissent sur la langue l'impression de quelque chose de piquant.

5°. Les balles paroissent saines, quoique celles qui sont extérieures soient un peu plus brunes quand les épis sont sains.

6°. Tous les grains d'un épi ne se trouvent jamais attaqués de l'ergot.

7°. L'ergot tient moins à la paille que les bons grains.

8°. M. Aimen attribue cet état du *seigle* à un défaut de fécondation; il assure qu'on ne trouve jamais de germe dans les grains ergotés.

Mais quelle que soit la cause de cette dégénération du *seigle*, on peut se convaincre par ce qu'en ont écrit Dodart, Langius, Fagon, de la Hire, & autres modernes, que ces grains ergotés causent d'étranges maladies dans certaines années à ceux qui se sont nourris du pain fait de la farine où il est entré beaucoup de *seigle* ergoté.

Il est aisé de séparer la plus grande partie des grains ergotés, par le secours du crible, parce que la plupart de ces grains malades sont beaucoup plus gros que les grains sains. Les paysans de Sologne font cette séparation dans les années où le grain n'est pas cher; mais dans les années de disette, ils ne veulent pas perdre les grains ergotés; & c'est alors qu'ils sont attaqués d'une gangrène sèche qui leur fait tomber les

V V v v v ij

extrémités du corps, sans presque sentir de douleur & sans hémorrhagie; en sorte qu'on a vu de ces pauvres misérables à l'hôtel-dieu d'Orléans, à qui il ne restoit que le tronc, & qui ont encore vécu en cet état pendant plusieurs jours.

Comme l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens, Langius a pensé qu'il pouvoit y avoir de deux sortes d'ergots; l'un qui n'est point pernicieux, & l'autre qui occasionne la gangrene dont nous venons de parler. Il est cependant probable qu'il n'y a qu'une espèce d'ergot, & que ce grain ne fait point de mal, 1°. quand les payfans ont soin de cribler attentivement leur grain; 2°. quand il y a naturellement peu d'ergot mêlé avec le bon grain.

On prétend encore que l'ergot perd sa mauvaise qualité quand on l'a gardé un certain tems; mais aussi c'est pour cette raison que les payfans doivent être attaqués de cette gangrene dans les années de disette, parce qu'alors ils consomment leur récolte presque aussi-tôt qu'ils ont fini la moisson. Du Hamel, *traité de la culture des terres, tome IV. (D. J.)*

SEIGLE, (*Commerce.*) Le seigle se vend par last, contenant 27 sacs & demi d'Amsterdam, 19 septiers de Paris, trois quarts de septiers de Rouen, & 17 razieres de Flandres. Quand le seigle est sec, le last pèse ordinairement 3300 livres; s'il n'est pas sec, 4200 livres. *Dictionn. du Comm. (D. J.)*

SEIGNELAY, (*Géogr. mod.*) en latin des chartes *Siliniacum*, bourg de France en Bourgogne, au diocèse d'Auxerre, à un quart de lieue des rivières d'Yonne & de Serain. Ce bourg a été érigé en marquisat en faveur de M. Colbert, & c'étoit le moindre de ses titres. (*D. J.*)

SEIGNEUR, (*Gram. & Jurispr.*) signifie en général celui qui a quelque puissance ou supériorité politique sur d'autres personnes.

Ce terme de *seigneur* vient du latin *senior*, parce qu'anciennement chez presque toutes les nations, les vieillards étoient ceux qui gouvernoient les autres.

C'est ainsi que chez les Hébreux & les Juifs *senes populi ac magnates* ou *judices*, étoient synonymes, & signifioient les *magistrats* & *juges* qui gouvernoient le peuple.

De même, chez les Romains le sénat fut ainsi appelé à *senio*.

C'est de-là que le titre de *seigneurs* est demeuré aux princes, aux prélats & aux autres grands de l'état, grands du royaume, aux officiers des cours souveraines & autres personnes, qui ne tirent ce titre que de leur office ou fonction.

On entend aussi par le terme de *seigneur* celui qui tient en fief la justice d'un lieu, ou qui possède quelque héritage, soit en fief ou en franc-aleu.

Les *seigneurs* sont de plusieurs sortes; les grands & les moindres.

Les grands *seigneurs* étoient anciennement appelés *leudes* & *fideles regni*, les *seaux*, *vavassores*, *vassalli dominici*.

Présentement les grands *seigneurs* sont les princes souverains ou ceux qui ont le titre de *prince*, sans néanmoins être souverains, les ducs, les comtes, les marquis, les barons.

Les moindres *seigneurs* sont tous les autres *seigneurs*, soit titrés, tels que les vicomtes, vidames, châtelains, ou non titrés, comme les simples *seigneurs* justiciers ou de fief. Voyez ci-après le mot SEIGNEURIE. (*A*)

SEIGNEUR BAS-JUSTICIER, est celui qui ne tient en fief que la basse-justice. Voyez JUSTICE.

SEIGNEUR CENSIER, ou CENSUEL, est celui qui a donné un héritage, à la charge d'un cens; & auquel le paiement de ce cens est dû.

SEIGNEUR-FONCIER, ou CHEF-SEIGNEUR, ou

TRÈS-FONCIER, est le premier *seigneur* ou propriétaire de l'héritage, celui qui a la plus ancienne redevance foncière imposée sur cet héritage. Voyez l'auteur du *grand Coutumier*, liv. IV. tit. de *justice-foncière*, Dumoulin, Loyseau.

SEIGNEUR DIRECT, ou FÉODAL, est celui duquel un héritage relève, soit en fief ou en censive. Voyez SEIGNEUR FÉODAL, FONCIER, DIRECT & SEIGNEURIE.

SEIGNEUR DOMINANT, est celui dont un fief relève directement & immédiatement. On l'appelle ainsi par opposition au vassal qui est appelé *seigneur* du fief servant. *Coutume de Paris*, art. 1j. & lvij.

SEIGNEUR ECCLÉSIASTIQUE, est un bénéficié qui possède quelque seigneurie attachée à son bénéfice.

SEIGNEUR ENGAGISTE, est celui qui tient du roi quelque terre ou seigneurie, à titre d'engagement, c'est-à-dire, sous faculté perpétuelle de rachat. Voyez DOMAINE, ENGAGEMENT & ENGAGISTE.

SEIGNEUR FÉODAL, ou FEUDAL, ou SEIGNEUR DE FIEF, est celui qui tient un héritage en fief.

On entend souvent par ce terme le *seigneur* dominant, relativement au vassal.

SEIGNEUR DE FIEF, est celui qui est propriétaire d'un fief, c'est-à-dire, qui tient d'un autre *seigneur* un bien, à la charge de la foi & hommage. Voyez FIEF, FOI, HOMMAGE.

SEIGNEURS DES FLEURS-LYS; on appelloit ainsi anciennement ceux qui tenoient le parlement, à cause qu'ils siégeoient sur les fleurs de lys. Voyez les *Ordonnances de la troisième race*, tome III. p. 48 de la préface.

SEIGNEUR FONCIER, ou TRÈS-FONCIER, est celui qui a la plus ancienne redevance foncière sur un héritage. Voyez la *coutume d'Orléans*, art. ccxiv. cccxxvij. la *Marche*, art. cxxxiv. Loyseau, du *déguerpissement*. liv. I. ch. v. n. 11.

SEIGNEUR GAGIER; c'est ainsi qu'en quelques pays l'on appelle le *seigneur* engagiste. Voyez Stokman. *décis.* 90.

SEIGNEUR HAUT & PUISSANT, est le titre que prennent les grands du royaume & ceux qui possèdent des seigneuries titrées.

Ce titre paroît imité de ces braves qui étoient auprès du roi, & que Grégoire de Tours appelle *fortes*. Voyez Morery, tom. I. pag. 72.

Personne ne doit régulièrement prendre ce titre, qu'il n'y soit fondé. Et dans les foi & hommages, aveux & dénombremens qui se rendent aux chambres des comptes, quand on trouve ce titre pris par quelqu'un qui ne paroît pas y être fondé, on ordonne qu'il en justifiera.

SEIGNEUR HAUT-JUSTICIER, est celui qui tient en fief une haute-justice. Voyez JUSTICE & JURISDICTION.

SEIGNEUR JURISDICTIONNEL, est celui qui a la justice. Ce terme paroît usité au parlement de Grenoble, pour dire *seigneur justicier*, ainsi qu'on peut le voir dans Chorier, en sa *jurisprudence* de Guy-pape, pag. 94.

SEIGNEUR LIBRE, ou plutôt LIBRE SEIGNEUR, titre que prend le *seigneur* de Saint-Maurice dans le Mâconnois, terre possédée depuis plus de six cents ans par la maison de Chevaliers, avec une partie du péage de Mâcon en fief-lige. François Léonard, marquis de Chevaliers, & Claude-Joseph, son père, sont qualifiés l'un & l'autre *libre seigneur de Saint Maurice*. Voyez le *Mercure de Juin 1749*, tome I. page 212. Ce titre de *libre seigneur* peut signifier que cette terre est un franc-aleu, ou qu'elle n'est tenue qu'à simple hommage & non en fief-lige, comme la portion du péage de Mâcon que le même *seigneur* tient en fief-lige.

SEIGNEUR-LIGE, se prend quelquefois pour celui auquel est dû l'hommage-lige ; mais en Bretagne il signifie le *seigneur* le plus prochain, c'est-à-dire, le *seigneur* immédiat. *Voyez* la *Coutume de Bretagne*, articles *ccclxxij.*, *ccclxxv.*, *ccclxxvij.*, *ccclxxxiv.*, & les mots **LIGE**, **HOMMAGE-LIGE**, & **SEIGNEUR PROCHAIN**.

SEIGNEUR DE LOIS, ou **EN LOIS**. On entendoit anciennement par-là une personne versée dans l'étude du droit, un *jurisconsulte*. On créoit des chevaliers en lois. *Voyez* Beaumanoir, *ch.* xxxviii, p. 203. *lign.* 28, & le *recueil des Ordonnances de la troisième race*, tom. III. pag. 48 de la préface, & pag. 346 de l'ouvrage, *lign.* 22.

SEIGNEUR MOYEN-JUSTICIER, est celui qui ne tient en fief que la moyenne-justice. *Voyez* **JUSTICE**.

SEIGNEUR DE PAROISSE, est celui dans la haute-justice duquel une église paroissiale se trouve bâtie. Néanmoins dans le comté de Chaumont, ceux qui ont la moyenne justice sur le terrain où est bâtie l'église, se qualifient *seigneurs* de la paroisse. *Voyez* Guyot en ses *Observations sur les droits honorifiques*, pag. 128.

SEIGNEUR EN PARTIE, est celui qui n'a pas à lui seul la totalité de la seigneurie d'un lieu, mais seulement une portion de cette seigneurie.

SEIGNEUR PATRON, est celui qui jouit d'un droit de patronage attaché à la seigneurie. *Voyez* **PATRON**, **PATRONAGE**, **SEIGNEUR**, **SEIGNEURIE**, **DROITS HONORIFIQUES**.

SEIGNEUR PLUS PRÈS DU FOND, c'est le *seigneur* immédiat. *Voyez* la *Coutume du Poitou*, art. 22 ; *Angoumois*, tit. 1, art. 12.

SEIGNEUR PROCHAIN ou **PROCHE**, en Bretagne signifie le *seigneur* immédiat dont on tient en plein fief, à la différence du *seigneur* supérieur ou suzerain dont on relève en arrière-fief. *Bretagne*, art. 372, 375, 378, 384.

SEIGNEUR PROFITABLE, en la coutume de Clermont, art. 108 & 109, est celui qui jouit du fond même de l'héritage, à la différence du *seigneur* direct, qui n'a droit de réclamer sur cet héritage que la foi ou le cens. C'est ce que l'on appelle ailleurs *seigneur utile*, & pour parler plus clairement, le *propriétaire*.

SEIGNEUR REDOUTÉ ou **TÈS-REDOUTÉ**, titre donné anciennement à quelques-uns de nos *seigneurs*. Philippe le bel fut le premier qui souffrit qu'on lui donnât ce titre. *Voyez* les *ordonnances de la troisième race*, tome I. p. 793, & les *lettres histor. sur les parlemens*, tome II. p. 254.

SEIGNEUR SPIRITUEL, on entend par ce terme un prélat qui a la puissance publique ecclésiastique dans un certain district, comme un évêque, un abbé ou autre bénéficiaire. *Voyez* **ABBÉ**, **EVÊQUE**, **JURISDICTION ECCLÉSIASTIQUE**, **PRÉLAT**.

SEIGNEUR SUBALTERNE, est le *seigneur* justicier autre que le roi, duquel il est inférieur & vassal ou arrière-vassal, & ressortit en la juridiction royale. *Voyez* la *Coutume de Berry*, tit. 2, art. 14, 21, 35 ; tit. 5, art. 28, 55 ; tit. 6, art. 6, tit. 9, art. 10, tit. 10, art. 3.

SEIGNEUR SUZERAIN, s'entend quelquefois de tout *seigneur* autre que le souverain ; mais dans l'usage ordinaire on entend par ce terme le *seigneur* qui est au-dessus du *seigneur* dominant, & duquel un héritage relève en arrière-fief. *Voyez* **SUZERAIN** & **SUZERAINETÉ**.

SEIGNEUR TEMPOREL, est celui qui a la seigneurie publique profane d'un lieu, à la différence du *seigneur* spirituel qui n'en a la juridiction que pour le spirituel.

SEIGNEUR TÈS-FONCIER, *voyez* **CHEF**, **SEIGNEUR** & **SEIGNEUR FONCIER**.

SEIGNEUR VICOMTIER, *quasi vice-comitis*, est celui qui a la moyenne justice ; c'est ainsi qu'il est appelé dans les coutumes de Ponthieu, Artois, Amiens, Montreuil, Beauquesne, Vimeu, Saint-Omer, Lille, Hesdin, &c.

SEIGNEUR UTILE, c'est le propriétaire, celui qui retire les profits du fond, à la différence du *seigneur* direct qui n'en retire que des droits honorifiques. *Voyez* la *Coutume d'Orléans*, art. 135, *Anjou*, 103, *Bourbonnois*, 473, *Auvergne*, ch. ij. art. 1 & 3 ; *Berry*, tit. 6, art. 17, & autres.

SEIGNEUR, (*Critiq. sacrée.*) en hébreu *adonai*, *jehovah*, en grec, *κύριος*, en latin *dominus*. Le nom de *seigneur* convient à Dieu par excellence, & à J. C. mais nous trouvons aussi dans l'Écriture que cette épithète est donnée aux anges, aux rois, aux princes, aux grands, au souverain sacrificateur, aux maîtres par leurs serviteurs, & en général à tous ceux qui méritent du respect. (*D. J.*)

SEIGNEUR, (*Littérat. & Médaille.*) Domitien s'arrogea en même tems le titre de dieu, *deus*, & de *seigneur*, *dominus*, comme le dit Suétone : ces deux titres lui sont donnés conjointement par Martial, *l. V. epit.* 8, *edictum Domini, Deique nostri*. Les médailles donnent ces mêmes titres à Aurélien. M. Spon rapporte une inscription de Caracalla avec le titre de *seigneur de la terre & de la mer*. (*D. J.*)

SEIGNEUR grand, **HOMME grand**, (*Langue franç.*) ces deux expressions, *grand seigneur*, & *grand homme* n'indiquent point une même chose ; il s'en faut de beaucoup ; les *grands seigneurs* sont communs dans le monde, & les *grands hommes* très-rare ; l'un est quelquefois le fardeau de l'état, l'autre en est toujours la ressource & l'appui. La naissance, les titres, & les charges font un *grand seigneur* ; le rare mérite, le génie & les talens éminens font un *grand homme*. Un *grand seigneur* voit le prince, a des ancêtres, des dettes & des pensions ; un *grand homme* sert sa patrie d'une manière signalée, sans en chercher de récompense, sans même avoir aucun égard à la gloire qui peut lui en revenir. Le duc d'Épernon & le maréchal de Retz étoient de *grands seigneurs* ; l'amiral de Coligny & la Noue étoient de *grands hommes*.

Quand les Romains furent corrompus par les richesses des provinces conquises, on commença à voir naître de leur avilissement, l'époque du nom de *grand seigneur*, & le philosophe réserva le titre de *grand homme* à ces rares mortels qui aiment, qui servent & qui éclairent leur pays. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, qui disgracié rit dans l'exil & dans les fers, soit qu'il règne comme Antonin, ou qu'il meure comme Socrate, celui-là est un *grand homme* aux yeux des sages ; mais les simplement *grands seigneurs* n'ont par-dessus les hommes ordinaires qu'un peu de vernis qui les couvre. J'ajouterai qu'un de nos poètes voulant peindre les *grands seigneurs*, au lieu de dire qu'ils ne sont tels que par les caprices de la fortune & du hasard, nous les représente sous la figure d'un léger ballon que le fort

Pousse en l'air plus ou moins fort,
Dont il se joue à sa manière ;
D'un globe de savon & d'eau
Que forme avec un chalumeau
D'un enfant l'haleine légère.

Ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage. *Voyez* **GRANDS** & **GRANDEUR**. (*D. J.*)

SEIGNEURIAGE, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) est en général un droit qui appartient au *seigneur* à cause de sa seigneurie ; mais ce terme n'est guère usité que pour exprimer le droit qui appartient au roi pour la fonte & fabrication des monnoies. *Voyez* l'article suivant. (*A*)

SEIGNEURIAGE & BRASSAGE *droit de, (Monnoies.)* c'est ainsi qu'on nomme le profit que le prince prend sur les matieres, tant comme seigneur, que pour les fabriquer en monnoie; ces droits montent peut-être en France à trois pour cent de la valeur; selon cette supputation celui qui porte des matieres à l'hôtel de la monnoie pesant cent onces, & du même titre que les especes, reçoit quatre-vingt dix-sept onces fabriquées. L'Angleterre ne prend aucun profit du *seigneurage* ni du *brassage* sur la monnoie; la fabrique est défrayée par l'état; & c'est une excellente vûe politique.

Le droit de *seigneurage* étoit non-seulement inconnu aux anciens, mais, même sous les Romains, on ne prenoit pas sur les monnoies les frais de fabrication, comme la plupart des princes font aujourd'hui; l'état les payoit au particulier qui portoit une livre d'or fin à la monnoie; on lui rendoit 72 sols d'or fin, qui pesoient une livre. Ainsi l'or & l'argent en masse, ou converti en monnoie, étoit de même valeur.

Il est difficile d'indiquer quand nos rois ont commencé à lever le droit de *seigneurage* sur leurs monnoies, ou pour mieux dire, sur leurs sujets. Nous n'avons rien sur cela de plus ancien qu'une ordonnance de Pepin. Du moins il y a apparence que les rois de la premiere race en avoient joui, parce qu'il n'est pas vraisemblable que Pepin eût osé dans le commencement de son regne, imposer un nouveau tribut sur les François qui venoient de lui donner la couronne.

Dans tout ce qui nous reste d'ordonnances des rois de la seconde race pour les monnoies, il n'y est fait aucune mention de ce droit; cependant la donation que Louis le débonnaire fit à S. Médard de Soissons du pouvoir de battre monnoie, montre que l'on en tiroit quelque profit, puisqu'il dit qu'il leur accorde ce droit pour être employé au service qui se faisoit chez eux en l'honneur de S. Sébastien. Mais ce droit qui est quelquefois appelé *monetarium*, est très-bien prouvé dans un bail que Philippe Auguste fit l'an 1202, de la monnoie de Tournai. *Nos habebimus tertiam partem monetarii quod inde exiet.* Tâchons à-présent de découvrir en quoi consistoit ce droit, du moins sous quelques regnes.

Depuis Pepin qui prenoit la vingt-deuxieme partie de douze onces, nous ne savons point ce que ses successeurs jusqu'à S. Louis, prirent sur les monnoies pour le droit de *seigneurage*, & pour les frais de la fabrication. Il est difficile de dire à quoi se montoit l'un & l'autre; car cela a fort varié dans tous les regnes, même sous ceux où les monnoies n'ont point été affoiblies, & où elles ont été bien réglées. Cependant ce que S. Louis leva sur ses monnoies, nous peut servir en quelque façon de regle, puisque toutes les fois qu'elles tomberent dans le désordre sous ses successeurs, ce qui arriva souvent, les peuples demanderent toujours qu'on les remît au même état qu'elles étoient du tems de S. Louis.

Ce sage prince avoit fixé le prix du marc d'argent à 54 sols 7 deniers tournois; & il le faisoit valoir 58 sols étant converti en monnoie; de sorte qu'il prenoit sur chaque marc d'argent, tant pour son droit de *seigneurage* que de *brassage*, ou frais de la fabrication, 3 s. 5 d. c'est-à-dire, quatre gros d'argent, ou la fixieme partie du marc. On prenoit aussi à proportion un droit de *seigneurage* sur les monnoies d'or. M. le Blanc a donné des tables à la fin de chaque regne, qui constatent ce que les successeurs de S. Louis ont levé, tant sur les monnoies d'argent que sur celles d'or.

Nos rois se font quelquefois départis de ce droit de *seigneurage*, retenant seulement quelque chose pour la fabrication; c'est ainsi que se conduisit Phi-

lippe de Valois au commencement de son regne. Toutes sortes de personnes, dit-il, porteront le tiers de leur vaisselle d'argent à la monnoie... & seront payées, sans que nous y prenions nul profit, mais seulement ce que la monnoie coutera à fabriquer. Il paroît par une autre ordonnance du roi Jean, qu'il fit la même chose sur la fin de son regne. Il y est dit, en parlant des monnoies qu'il venoit de faire fabriquer, qu'elles avoient été mises à si convenable & juste prix, que lui roi n'y prenoit aucun profit, lequel il pouvoit prendre, s'il lui plaisoit, mais vouloit qu'il demeurât au peuple. Louis XIII. & Louis XIV. ont suivi une ou deux fois cette methode.

Il convient de remarquer que ce que nos anciens rois prenoient sur la fabrication de leurs monnoies, étoit un des principaux revenus de leur domaine: ce qui a duré jusqu'à Charles VII. aussi lorsque le besoin de l'état le demandoit, le roi non-seulement augmentoit ce droit, & levoit de plus grosses sommes sur la fabrication des monnoies, mais par une politique bien mal-entendue, il les affoiblissoit, c'est-à-dire, en diminuoit la bonté: c'est ce que nous apprend un plaidoyé fait en l'an 1304 par le procureur de Philippe le Bel, contre le comte de Nevers, qui avoit affoibli sa monnoie. « Abaisser & amenuiser la » monnoie, dit le procureur général, est privilege » espécial au roi, de son droit royal, si que à lui ap- » partient, & non à un autre; & encore en un seul » cas, c'est à savoir en nécessité, & lors non pour le » convertir en son profit espécial, mais en la défen- » se d'un commun ».

Sous la troisieme race, dès que les rois manquoient d'argent, ils affoiblissoient leurs monnoies, pour subvenir à leurs besoins ou à ceux de l'état, n'y ayant encore ni aides, ni tailles. Charles VI. dans une de ses ordonnances, déclare qu'il est obligé d'affoiblir ses monnoies, pour résister à son adversaire d'Angleterre, & obvier à sa damnable entreprise, attendu, ajoute-il, que de présent nous n'avons aucun autre revenu de notre domaine, dont nous nous puissions aider.

Les grandes guerres que les successeurs de S. Louis eurent à soutenir contre les Anglois, les obligerent souvent de pratiquer ce dangereux moyen pour avoir de l'argent. Charles VII. dans la pressante nécessité de ses affaires, poussa l'affoiblissement si loin, & leva un si gros droit sur les monnoies, qu'il retenoit les trois quarts d'un marc d'argent pour son droit de *seigneurage* & de *brassage*. Il prenoit encore une plus grosse traite sur le marc d'or.

M. le Blanc dit avoir lu dans un manuscrit de ce tems-là, que le peuple se ressouvenant de l'incommodité & des dommages infinis qu'il avoit reçus de l'affoiblissement des monnoies & du fréquent changement du prix du marc d'or & d'argent, pria le roi de quitter ce droit, consentant qu'il imposât les tailles & les aides: ce qui leur fut accordé; le roi se réserva seulement un droit de *seigneurage* fort petit, qui fut destiné au paiement des officiers de la monnoie, & aux frais de la fabrication. Un ancien registre des monnoies qui paroît avoir été fait sous le regne de Charles VIII. dit que « onques puis, que le roi mit les » tailles des possessions, l'abondance des monnoies ne » lui chaut plus. » On voit par-là que l'imposition fixe des tailles & des aides fut substituée à la place d'un tribut infiniment plus incommode que n'étoient alors ces deux nouvelles impositions. (*Le chevalier de Jaucourt.*)

SEIGNEURIAL, adj. (*Jurisprud.*) se dit de ce qui appartient au seigneur ou à la seigneurie, comme un manoir *seigneurial*, un droit *seigneurial*, le retrait *seigneurial*. Voyez SEIGNEUR, SEIGNEURIE. (A)
SEIGNEURIE, f. f. (*Gram. & Jurisp.*) est le titre que l'on donne à différentes sortes de supériorités &

de puissance que l'on peut avoir, soit sur les personnes d'un lieu, soit sur les héritages de ce lieu.

Ce terme *seigneurie*, tire son étymologie de *seigneur*, qui vient du latin *senior*; parce qu'anciennement la supériorité & puissance politique étoit attribuée aux vieillards. Voyez ci-devant SEIGNEUR.

Chez les Hébreux, les Juifs, les Grecs, les Romains & autres peuples de l'antiquité, il n'y avoit point d'autre *seigneurie*, puissance ou supériorité, que celle qui étoit attachée à la souveraineté, ou aux offices dont l'exercice consistoit en quelque partie de la puissance publique; on ne connoissoit point encore ces propriétés particulières tenues noblement, ni cette supériorité sur les héritages d'autrui, que l'on a depuis appelé *seigneuries*.

Ceux que dans l'ancienne Gaule on appelloit *principes regionum atque pagorum*, n'étoient pas des possesseurs de *seigneuries* telles que nos duchés, comtés, châtelainies; c'étoient des gouverneurs de provinces & villes, ou des magistrats & juges qui rendoient la justice dans un lieu. Leur puissance étoit attachée à leur office, & non à la possession d'un certain territoire.

La propriété qu'on appelloit autrefois *seigneurie*, du pronom *sien*, ne participoit alors jamais de la *seigneurie* ou puissance publique.

Cependant par succession de tems, les *seigneuries* qui, si l'on en excepte la souveraineté, n'étoient que de simples offices, furent converties en propriété. La *seigneurie* fut confondue avec la *seigneurie*, de sorte que présentement le terme de *seigneurie* a deux significations différentes; l'une en ce qu'il sert à désigner tout droit de propriété ou de puissance propriétaire, que l'on a dans un bien; l'autre est qu'il sert à désigner une terre seigneuriale, c'est-à-dire possédée noblement, & avec titre de *seigneurie*.

Ainsi le terme de *seigneurie* signifie en général une certaine puissance possédée propriétairement, à la différence de la puissance attachée à l'office dont l'officier n'a simplement que l'exercice.

La *seigneurie* est publique ou privée; on peut voir la définition de l'une & de l'autre dans les subdivisions qui suivent cet article.

Les Romains ont reconnu la *seigneurie* ou puissance publique, & l'ont exercée sur les personnes & sur les biens.

Il est vrai que du tems de la république, les citoyens romains n'étoient pas soumis à cette puissance, elle résidoit au contraire en eux; ils possédoient aussi librement leurs héritages d'Italie. Mais les autres personnes & les biens situés ailleurs, étoient soumis à la puissance publique, jusqu'à ce que toutes ces différences furent supprimées par les empereurs. Les terres payoient à l'empereur un tribut appelé *censum*, lequel *cens* étoit la marque de la *seigneurie* publique.

Tel étoit aussi l'état des Gaules sous la domination des Romains, lorsque les Francs en firent la conquête. Les vainqueurs se firent seigneurs des personnes & des biens des vaincus, sur lesquels ils s'attribuèrent non seulement la *seigneurie* publique, mais aussi la *seigneurie* privée ou propriété.

Ils firent tous les naturels du pays serfs, tels que ceux qu'on appelloit chez les Romains *enserviti*, seu *adscriptitios*, gens de main-morte, ou gens de pote, quasi *alienæ potestatis*; d'autres semblables à ceux que les Romains appelloient *colonos*, seu *glebæ addictos*, gens de suite, ou serfs de suite, lesquels ne pouvoient quitter sans le congé du seigneur.

Le peuple vainqueur demeura franc de ces deux espèces de servitudes, & exempt de toute *seigneurie* privée.

Les terres de la Gaule furent toutes confisquées; une partie fut retenue pour le domaine du prince, le

surplus fut distribué par provinces & territoires aux principaux chefs & capitaines des Francs, à l'exemple de ce qui avoit été pratiqué chez les Romains, lesquels pour assurer leurs frontières, en donnèrent les terres par forme de bénéfice ou récompense à leurs capitaines, pour les tenir seulement pendant qu'ils serviroient l'état.

La seule différence fut que les Francs ne donnèrent pas seulement les frontières, ils distribuerent de même toutes les terres de l'état.

Les provinces furent données avec titre de *duché*; les marches ou frontières, avec le titre de *marquisat*; les villes avec leur territoire, sous le titre de *comté*; les châteaux & villages, avec quelque territoire à l'entour, sous le titre de *baronnie* ou de *châtellenie*, ou de simple *seigneurie*.

Mais ceux auxquels on donna ces terres n'en eurent pas la *seigneurie* pleine & entière; la *seigneurie* publique en demeura pardevant l'état, ils n'en eurent que l'exercice; le prince se réserva même la *seigneurie* privée de ces terres, dont la propriété lui est réservable, & même pendant qu'elles étoient possédées par chaque officier ou capitaine, il y conservoit toujours une autre sorte de *seigneurie* privée, qui est ce que l'on a appelé *seigneurie directe*; ces terres n'étant données qu'à la charge de certains devoirs & de certaines prestations.

Telle fut la première origine des fiefs & *seigneuries*, lesquels n'étoient d'abord qu'à tems, & ensuite à vie, & devinrent dans la suite héréditaires.

Les capitaines auxquels on avoit donné des terres, tant pour eux que pour leurs soldats, en distribuerent à leur tour différentes portions à leurs soldats, aussi à titre de *fief*, d'où se formèrent les *arrière-fiefs*.

Ils en rendirent aussi quelques portions aux naturels du pays, non pas à titre de *fief*, mais à la charge d'un cens, tel qu'ils en payoient aux Romains; de-là vient l'origine de nos censives.

Au commencement les *seigneuries* étoient tout à la fois offices & fiefs. Les seigneurs rendoient eux-mêmes la justice en personne; mais dans la suite ils commirent ce soin à d'autres personnes, & on leur a enfin défendu de juger eux-mêmes, au moyen de quoi les offices des seigneurs ont été convertis en *seigneuries*, auxquelles néanmoins est demeurée attachée une partie de la puissance publique.

C'est de-là qu'on distingue deux différens degrés de *seigneurie* publique; le premier qui est la *souveraineté*; le second qu'on appelle *supériorité*, comme étant un diminutif de la souveraineté, & une simple supériorité sans aucun pouvoir souverain.

On distingue aussi deux sortes de *seigneurie* privée; savoir la *directe*, qui est celle des seigneurs féodaux ou censuels; & la *seigneurie utile*, qui est celle des vassaux & sujets censiers. C'est pourquoi par le terme de *seigneurie* privée l'on entend aussi quelquefois la propriété simplement, abstraction faite de toute *seigneurie* prise en tant que puissance & supériorité.

La *seigneurie* privée ou directe, n'a plus guère lieu présentement que sur les biens & non sur les personnes, si ce n'est dans quelques lieux où il y a encore des cerfs de main-morte & gens de poursuite, & à l'égard des vassaux & censitaires pour les devoirs & prestations dont ils sont tenus à cause de leurs héritages.

Les premières *seigneuries* publiques, dans l'ordre de dignité, sont les *seigneuries* souveraines, lesquelles ont des droits & prérogatives qui leur sont propres. Voyez ETAT, MONARCHIE, ROI, ROYAUME, SOUVERAIN, SOUVERAINETÉ.

Les *seigneuries* publiques qui sont seulement supérieures ou subalternes, sont des *seigneuries* non souveraines, ayant *fief* ou franc-aleu noble, avec justice

annexée à quelque titre d'honneur, tels que duché, comté, marquisat, &c. Voyez FRANC-ALEU.

Ces sortes de *seigneuries* avoient autrefois la puissance des armes & le pouvoir législatif; les seigneurs qui avoient assez de vassaux pour former une compagnie, levoient bannière & avoient leur bande à-part: ils donnoient aussi à leurs sujets des statuts, coutumes & privilèges.

Présentement toutes *seigneuries* particulières, autres que les souveraines, n'ont plus de la puissance publique que la justice qui y est annexée en tout droit de propriété. Voyez JUSTICE.

Les *seigneuries* fuzeraines sont de trois sortes; savoir les grandes, les médiocres & les petites, ou simples *seigneuries*.

Ces grandes *seigneuries*, que l'on appelloit toutes anciennement d'un nom commun, *baronnies*, sont celles qui ont titre de haute dignité, comme les duchés & comtés pairies, les autres duchés & comtés, marquisats, principautés.

Ces grandes *seigneuries* jouissoient autrefois de presque tous les droits régaliens, comme de faire des lois, d'établir des officiers, de rendre la justice en dernier ressort, de faire la paix & la guerre, de battre monnaie, lever deniers sur le peuple. Les possesseurs de ces *seigneuries* portoient sur la tête une couronne, selon leur dignité. Voyez COURONNE, DUC, COMTE, MARQUIS.

Mais depuis que les choses ont été remises dans leur état naturel, les grandes *seigneuries* ne diffèrent des autres que par le titre de dignité qui y est attaché, & par l'étendue de leur justice, mouvances, possessions & droits.

Les médiocres ou moindres, sont celles qui ont un titre de dignité, mais inférieur aux autres, tels que les baronies, vicomtés, vidamés, châtelaneries.

Les petites ou simples *seigneuries*, sont celles qui n'ont que le droit de justice, haute, moyenne ou basse, ou même toutes les trois ensemble, sans aucun titre de dignité.

Les grandes *seigneuries* fuzeraines relevent ordinairement nuement de la *seigneurie* souveraine; les médiocres ou moindres, de quelque grande *seigneurie*; & les petites ou simples, relevent aussi communément d'une *seigneurie* du second ordre.

Cependant quoique le souverain puisse seul créer des justices, & ériger des *seigneuries* proprement dites, une grande *seigneurie* peut relever d'une autre, & non du roi directement, & ainsi des autres *seigneuries*.

Ces seigneurs de fiefs peuvent seulement créer des arrière-fiefs; mais ne peuvent pas créer de *seigneurie* qui participe à la puissance publique, parce qu'ils ne peuvent pas créer de nouvelles justices, ni d'une justice en faire deux.

Les fiefs & *seigneuries* étoient autrefois tous indivisibles, ce qui n'est demeuré qu'aux souverainetés & aux grandes *seigneuries*, telles que les principautés, les duchés & comtés pairies.

À l'égard des autres *seigneuries*, la glebe peut bien se diviser; mais le titre de dignité & la justice ne se divisent point.

Anciennement toutes les grandes *seigneuries* ne tomboient point en quenouille, parce que c'étoient des offices masculins; présentement les femmes y succèdent suivant les règles des fiefs, sauf l'exception pour les duchés-pairies non femelles.

Les médiocres & petites *seigneuries* étoient inconnues dans l'origine des fiefs; les vicomtes, prévôts, viguiers, châtelains, vidames, n'étoient que des officiers inférieurs, préposés par les ducs & comtes, lesquels, à l'exemple de ceux-ci, se firent propriétaires de leur office & *seigneuries*.

Les *seigneuries* en général peuvent jouir de divers

droits, les uns relatifs au fief, les autres à la justice.

Relativement au fief, elles jouissent des droits & devoirs seigneuriaux, tels que la foi & hommage, & l'aveu & dénombrement pour les fiefs qui en relevent, les déclarations & reconnoissances pour les terres qui en relevent en roture, les droits de quint, relief, lods & ventes, & autres dûs aux mutations.

Relativement à la justice, les *seigneuries* ont droit de police & de voirie, droit de pêche dans les petites rivières, droit d'amende & de confiscation, bâtarde, deshérence & autres semblables.

La puissance spirituelle n'est point une *seigneurie* proprement dite; mais une *seigneurie* temporelle peut être jointe à une dignité spirituelle.

Les prélats peuvent avoir deux sortes de justice; l'une purement ecclésiastique, qui n'est point possédée par droit de *seigneurie*; l'autre purement temporelle, qui est tenue en fief.

Les justices appartenantes aux villes ne sont point une marque de *seigneurie*; elles ne sont ni royales, ni seigneuriales, mais municipales, c'est-à-dire justices de privilèges.

Sur ce qui concerne les *seigneuries*, voyez les auteurs qui ont traité des fiefs, francs-aleus, justices, principautés, souverainetés; Loiseau des *seigneuries*, & les mots FIEF, FRANC-ALEU, SEIGNEUR, &c. (A)

SEIGNEURIE CENSIVE ou CENSUELLE. Voyez ci-devant SEIGNEUR CENSIER.

SEIGNEURIE IN CONCRETO, est celle qui est formée du concours de la *seigneurie* publique & de la *seigneurie* privée, telle qu'une terre seigneuriale, qui consiste tout-à-la-fois en la possession d'héritages tenus noblement & en droit de supériorité sur des héritages que le seigneur ne possède pas. Voyez Loiseau, des seign. ch. ij. n. 1. & suiv.

SEIGNEURIE DIRECTE, est celle qui n'a pas la propriété de la chose, mais seulement la supériorité & la mouvance, soit en fief ou en censive; elle est opposée à la *seigneurie* utile.

SEIGNEURIE FONCIERE ou TRÈS-FONCIERE. Voy. ci-devant SEIGNEUR FONCIER.

SEIGNEURIE HONORAIRE, est celle qui est érigée par le roi en titre de comté, marquisat ou principauté, quoiqu'elle ne relève pas directement du roi, mais d'un autre seigneur: on appelle ces sortes de *seigneuries honoraires*, parce que régulièrement les grandes *seigneuries* ne doivent relever que du roi, & que quand elles ne relevent pas, leur titre qui leur est attribué n'est réputé qu'un titre honoraire. Voyez Loiseau, des seigneuries, ch. vj. n. 9.

SEIGNEURIE PRIVÉE, que quelques-uns appellent simplement *sieurie*, pour la distinguer de la *seigneurie* publique, qui est la seule *seigneurie* proprement dite, est le droit que chaque particulier a dans sa chose, comme le propriétaire sur son héritage, le maître sur son esclave. Voyez Loiseau des seigneuries, ch. j. & les mots DIRECTE, DOMAINE, PROPRIÉTÉ, SEIGNEURIE FÉODALE.

SEIGNEURIE PUBLIQUE, consiste en la supériorité & autorité que quelqu'un a sur les personnes & choses qui lui sont soumises. Elle est appelée *publique*, parce qu'elle emporte le commandement ou puissance publique. Il n'y a de vraie *seigneurie* publique que la puissance que donne le droit de justice lorsqu'on le possède en propriété; car l'officier qui exerce la justice n'a pas la *seigneurie*, & la *seigneurie* féodale ou directe n'est proprement qu'une *seigneurie* privée. Voyez ci-devant SEIGNEURIE DIRECTE, SEIGNEURIE FÉODALE, SEIGNEURIE PRIVÉE. Voyez Loiseau, des seigneuries, ch. j. n. xxvj.

SEIGNEURIE SOUVERAINE, est celle à laquelle est attaché le droit de souveraineté, telle que l'empire, un royaume, ou autre moindre *seigneurie* établie en souveraineté. Il y a aussi des états aristocratiques &

& démocratiques qui forment des *seigneuries* souveraines.

SEIGNEURIE SUBALTERNE en général, est toute *seigneurie* non souveraine ; on entend néanmoins quelquefois par-là plus particulièrement les moindres *seigneuries*, qui sont inférieures aux plus grandes.

SEIGNEURIE SUZERAINE. *Voyez* SEIGNEUR SUZERAINE.

SEIGNEURIE TEMPORELLE. *Voyez* SEIGNEUR TEMPOREL.

SEIGNEURIE TRÈS-FONCIERE. *Voyez* SEIGNEUR FONCIER.

SEIGNEURIE VICOMTÉ. *Voyez* SEIGNEUR VICOMTIER.

SEIGNEURIE UTILE, c'est la propriété à la différence de la *seigneurie* directe, qui ne consiste que dans une supériorité retenue sur l'héritage. *Voyez* SEIGNEUR DIRECT & SEIGNEUR UTILE. (A)

SEILLANS, (Géog. mod.) petite ville, ou pour mieux dire, bourg de France, en Provence, dans la viguerie de Barjols, avec un collège que tiennent les doctrinaires. (D. J.)

SEILLE, LA, (Géog. mod.) nom de deux rivières de France ; l'une en Lorraine, tire son origine du lac de Linder, & se perd dans la Moselle, à Metz. L'autre prend sa source aux frontières de la Picardie, passe au Câteau-Cambrésis, & se jette dans l'Escaut, au-dessus de Valenciennes. (D. J.)

SEILLE, f. f. (Tonnelier.) vaisseau de bois sans fond par le haut, & qui a la grosseur d'une feuille. Il est garni de cerceaux, & d'une anse de fer posée sur un gros bâton, dont deux hommes se chargent chacun sur une épaule, pour transporter le vin du pressoir dans les caves. Ce bâton, appelé *tinet*, sert aussi à broyer les raisins dans la cuve. (D. J.)

SEILLEAU, f. m. (Marine.) c'est un seau.

SEILLURE, f. f. (Marine.) *Voyez* SILLAGE.

SEIME, f. f. terme de Maréchal ; c'est une fente dans la corne des quartiers du cheval, qui s'étend depuis la corne jusqu'au fer, qui est douloureuse, & fait boiter le cheval. (D. J.)

SEIN, f. m. (Gram.) partie du corps où sont les mamelles, & qui forme l'extérieur de la poitrine. Il se prend pour la gorge, les tétens. On dit cette fille n'a point de gorge, n'a point de *sein*. Elle est sans modestie, elle découvre son *sein*. Je porte cet enfant dans mon *sein*. Combien de bonnes & de mauvaises actions renfermées à jamais dans le *sein* de la terre. Cette nouvelle m'a plongé la mort dans le *sein*. Il est rentré dans le *sein* de sa famille.

SEIN, (Critique sacrée.) en grec *κόλπος*, en latin *sinus* ; ce mot *sein* a plusieurs significations dans l'Ecriture. Il se prend pour la partie du corps renfermée dans l'enceinte des bras : *Exod. iv. 6.* & de cette signification sont venues ces façons de parler ; garder la main dans son *sein*, pour dire *ne point agir* ; métaphore tirée des gens oisifs qui tiennent leurs mains dans leur *sein*, sans rien faire. Porter dans son *sein*, c'est chérir tendrement, comme font les mères & les nourrices. Le Lazare fut porté dans le *sein* d'Abraham. *Luc, xvj. 22.* Tel est un enfant bien-aimé, qui est reçu entre les bras de son père. L'épouse du *sein*, désigne l'épouse légitime. L'apôtre bien-aimé reposoit sur le *sein* de Jésus. *Jean, xij. 23.* Alors on étoit couché sur des lits la tête tournée vers la table & les pieds en-dehors ; ainsi Jean, qui étoit au-dessous de Jésus, avoit la tête près de lui, & comme dans son *sein* ; ainsi dormir dans le *sein* de quelqu'un, c'est dormir auprès de lui ; couvrir une femme dans son *sein*, *fovere in sinu suo*, *Prov. l. 20.* c'est désirer de la corrompre.

Ce mot en latin désigne aussi le *repli*, le *pan* d'une robe, dont on se servoit à tirer les sorts. *Prov. xvj.*

Tome XIV.

33. Pour entendre cette métaphore, il faut savoir que les anciens qui portoient de longues robes, mettoient les billets dans un pan, & que c'étoit la manière de tirer au sort ; de-là ces façons de parler proverbiales, *excutere sinum suum*, secouer le pan de sa robe, pour marquer l'horreur qu'on a de quelqu'un ou de quelque chose ; *abscondere ignem in sinu*, cacher du feu dans les replis de sa robe, pour dire nourrir secrètement dans son cœur des desirs de vengeance.

Enfin le mot grec *κόλπος*, & le latin *sinus*, signifient un golfe, parce que dans un golfe on est enfermé entre deux rivages, comme entre deux bras, *act. xxij. 39.* (D. J.)

SEIN D'ABRAHAM, (Critique sacrée.) les juifs ont ainsi nommé le séjour des bienheureux ; & cette expression est employée dans S. Luc, *ch. xvj. 22.* cependant plusieurs pères de l'Eglise ont été fort incertains sur cette matière. Tertulien embrassant l'opinion de S. Irénée, dit que Lazare étant aux enfers dans le *sein d'Abraham*, y jouissoit du rafraîchissement. *Lazarus apud inferos in sinu Abraham refrigerium consecutus.* Le même Tertulien enseigne ailleurs, que l'âme du Seigneur, pendant que son corps étoit au sépulcre, descendit aux enfers, & apparut sous une forme humaine aux patriarches. C'étoit-là, selon lui, qu'étoit le *sein d'Abraham*, où le mauvais riche vit Lazare. Cette opinion venoit ou des préjugés du paganisme, ou plutôt du manque d'intelligence du style de l'Ecriture ; voilà pourquoi les mêmes pères s'imaginèrent que le *sein d'Abraham* étoit un lieu particulier, que le paradis terrestre subsistoit encore quelque part, & en conséquence, ils prenoient à la lettre les expressions de l'auteur de l'Apocalypse, comme si les âmes des martyrs avoient été réellement enfermées sous je ne sais quel autel. *Beaufob.* (D. J.)

SEIN, (Marine.) petite mer environnée de terre, qui n'a de communication à aucune autre que par un parage.

SEINE, LA, (Géog. mod.) en latin *Sequana* ; rivière ou fleuve de France. Il prend sa source en Bourgogne près de Chanceaux, à 6 lieues de Dijon, traverse la Champagne, arrose Troyes, & commence à porter bateau à Méry. Ensuite la *Seine* après avoir reçu l'Yonne & le Loing, traverse l'île de France, où elle arrose Melun, Corbeil & Paris. A deux petites lieues au-dessus de cette dernière ville, elle reçoit la Marne qui la grossit considérablement, & à 5 lieues au-dessous elle reçoit l'Oise. Enfin, après avoir séparé le Vexin de la Beauce, & avoir arrosé Vernon, Pont-de-l'Arche, Rouen, Caudebec, Quilleboeuf & Honfleur, elle va se jeter dans l'Océan par une grande embouchure au Havre-de-Grace. La *Seine* fait dans son cours mille méandres, & forme sur son passage quelques îles agréables. Ses bords sont assez bien proportionnés pour causer rarement du désordre. Ses eaux sont bonnes, saines & pures. (D. J.)

SEINE, terme de Pêche, sorte de filet qui sert à faire la pêche du hareng, ainsi que nous allons le dire.

Les pêches du hareng & du maquereau sont flottantes, c'est-à-dire que la tête des filets, garnie de liege reste à la surface de l'eau, ou seulement un peu plongé, à la volonté du maître pêcheur. Ces filets ne peuvent prendre que des poissons passagers ; ainsi ils ne nuisent point au bien général de la pêche.

Lorsque le bateau est arrivé au lieu où l'on se propose de faire la pêche avant de jeter à la mer la tesfure, qui est toute la longueur des *seines* jointes ensemble, pour ne faire, pour ainsi dire, qu'un seul filet ; l'équipage amène le grand mât, & ne donne à la voile de misaine que ce qu'il lui en faut pour le soutenir à la marée pendant qu'ils tendent le filet. Les

XXxxx

pêcheurs même des grandes gondoles font cette manœuvre en un instant, & s'ils n'ont point besoin de leur misaine, qu'ils nomment *borset*, ils amènent la marterelle, qui reste dans la même place ou tombe-arrrière.

Ensuite on leve presque tout le pont par feuilles d'écouilles, pour tirer des rumbes, les filets qui y sont levés; on jette à la mer un hallin, dont le bout est soutenu d'un baril de bout; on frappe les *seines* sur le hallin, de trois en trois pièces de *seines*, qui ont chacune quatre brasses; on y frappe pour soutenir les *seines* & le hallin un quart de petite futaille; l'autre bout du hallin est amarré au bateau, que les filets font dévier avec eux à la marée; les *seines* plongent dans eau de quelques brasses au moyen d'un petit cordage avec lequel elles sont frappées sur le hallin, qu'on peut allonger ou raccourcir suivant que l'on juge que le hareng prend le fond, ou approche de la surface de l'eau; les filets qui sont fort lourds tombent perpendiculairement; mais la tête est soutenue de flottes de liege amarrées sur le bauchet, ou la tête du filet à un pié de distance les uns des autres. Les harengs qui se trouvent dans le passage de la tiffure sont arrêtés; & comme il est du naturel des poissons de pousser toujours avec leur tête pour se faire passage, ils se maillent dans le filet où ils sont pris par les ouïes; au bout de quelques heures on halle à bord les *seines* pour en retirer le poisson; on ne prend de cette manière avec les *seines* uniquement que des harengs, quelquefois, mais rarement, des jeunes maqueraux, quelques scélans, de fausses aloses, qui sont comprises avec les harengs sous un même genre, & qui se trouvent confondus avec eux; les *seines* jointes ensemble font plus de 6 à 700 brasses pour la tiffure d'un seul bateau. Toute cette manœuvre est représentée dans nos *Planches*.

Cette pêche doit se faire la nuit, & plus elle est obscure, plus on la peut espérer bonne. *Voyez les Pl. & les fig. des pêches.*

SEINE ou TRAÎNE, terme de Pêche, sorte de filet dont le coleret est une espèce; la *seine* est construite comme le coleret, mais elle est tirée par deux bateaux, au-lieu que le coleret l'est par des hommes ou des chevaux. *Voyez COLERET*. Cette pêche se fait de basse-mer, & cesse aussi-tôt que le flot commence à venir; on ne prend ordinairement avec cet engin que des flets, lesquelles restent volontiers dans les bassures après que la mer s'est retirée.

On se sert de *seines* pour faire la pêche du hareng. *Voyez l'article précédent.*

Les *seines* dont on fait usage à l'embouchure des rivières, se distinguent en *seines* claires & *seines* épaisses; les *seines* claires servent à pêcher des aloses, des feintes, des faumons, & quelquefois, mais rarement, des éturgeons, & autres espèces de poissons de rivière; les mailles des *seines* claires sont de 11 ou 12 lignes.

Les *seines* épaisses n'ont au plus que cinq lignes en carré, qui est la maille des bouts-de-quievres. Ces rets, au-lieu de plombs, sont pierrés par le bas & garnis de flottes de liege par le haut. Les Pêcheurs les allongent & les haussent ou baissent autant qu'il leur plaît; ils les font de 60, 70, 80, 90, 100 à 200 brasses de long plus ou moins, quelquefois ils ne leur donnent qu'une brasse & demie de chute, & quelquefois le double, suivant la largeur de la rivière & la profondeur des eaux; les extrémités du filet sont toujours moins hautes que le milieu, pour pouvoir former une follée ou sac où le poisson se trouve arrêté, quand on vient à haler le filet à terre.

Pour faire cette pêche, il faut un bateau qui porte au large, & souvent par le travers de la rivière qu'il barre; un bout du filet suit le bateau, & l'autre est tenu à terre par un homme ou deux. Quand le bateau

a fait une grande enceinte, ceux qui sont dedans le ramènent de même bord, & on hale les deux bouts de la *seine* en les rejoignant; on enveloppe de cette manière tout ce qui s'est trouvé dans l'enceinte du filet qui dérive au courant de l'eau quelquefois l'espace d'un quart de lieue, les Pêcheurs s'entraident pour haler la *seine* sur les bancs, d'autant que le travail est fort rude, à cause de la pesanteur du filet & de sa grandeur. La *seine* épaisse sert à prendre des éperlans, & généralement tout ce qui se trouve dans l'enceinte du filet, & il y a des tems différens que l'ordonnance a fixés pour faire la pêche avec ces deux différens filets.

Dans quelques endroits où l'on se sert de grandes *seines* dont le poids est considérable, les Pêcheurs les halent à terre avec des virevaulx ou treuils qu'ils transportent où ils jugent à propos; cette manœuvre qui est la même que quand on vire au cabestan, leur est d'autant plus commode qu'ils sont ainsi dispensés de se mettre en grande troupe pour faire cette pêche.

Il y a encore des *seines* qu'on appelle *seines dérivantes*; cette pêche est libre dans la rivière de la Villaine, dans le ressort de l'amirauté de Nantes en Bretagne, pourvu que le pêcheur qui la veut faire, la fasse seul.

Comme le lit de la rivière est peu large, il frappe à terre un piquet où il amarre un des cordages ou bras du filet, ensuite il s'éloigne l'espace qu'il juge à propos, & le tend de la même manière que font les autres pêcheurs qui se servent de *seines*; son filet est aussi tendu en demi-cercle, & revient de même au piquet en halant à lui l'autre cordage ou bras qui est resté amarré à son bateau; comme les *seines* sont fort petites, il peut aisément faire seul cette manœuvre; quand ils sont deux dans le bateau, un desquels est souvent un jeune garçon, ce dernier reste à terre, & l'autre tend le filet qu'ils relevent ensuite ensemble, comme on fait par-tout ailleurs.

Il y a d'autres *seines*, entre lesquelles sont les petites *seines* dormantes, ainsi appelées, parce qu'elles sont sédentaires; cette pêche qui est particulière, ne se fait qu'à la basse-eau.

Le filet dont se servent les Pêcheurs est une petite *seine* ou filet long au plus de trois à quatre brasses de long, ayant environ une brasse & demie à deux brasses de fond; chaque bout est amarré sur une perche, haute de deux à deux brasses & demie; deux hommes tenant chacun la perche du filet, entrent à la basse-eau dans la mer le plus avant qu'il leur est possible sur des fonds de fable, ayant souvent de l'eau jusqu'au col; l'ouverture du ret est exposée à la marée & au courant; & comme la lame dans cette partie des côtes d'O. N. O. de l'amirauté de Quimper est toujours fort élevée quelque calme qu'il puisse faire, à cause des courans formés par la proximité des îles voisines; lorsque ceux qui pêchent de cette manière voient venir la houle qui ne manqueroit pas de les couvrir, ils s'élancent au-dessus en s'appuyant sur la perche dont le pié est un peu enfoncé dans le fable, ce qu'ils font avec d'autant plus de facilité que le volume de l'eau les aide à s'élever, ainsi ils évitent la vague qui amène à la côte des mulets & d'autres espèces; quand les Pêcheurs présumant qu'il y a du poisson dans le filet, dont les mailles sont de vingt & dix-huit lignes en carré, ils se rapprochent l'un de l'autre, & enveloppent ce qui est dedans; & après l'avoir retiré, ils continuent la même manœuvre tant que la marée la leur permet, en reculant toujours du côté de la côte à mesure qu'elle monte, & ils ne finissent la pêche que quand la hauteur de l'eau les oblige de la cesser.

Le tems le plus commode pour faire cette petite pêche est depuis le mois de Mai jusqu'au commencement de Septembre: comme ce filet ne traîne

point, & qu'il reste sédentaire sur le fond, cette maniere de pêcher ne peut causer aucun préjudice, d'ailleurs on n'y peut prendre que de gros poissons avec des mailles aussi ouvertes; nous l'avons nommée *seine dormante*, à cause de son opération, les Pêcheurs ne la peuvent traîner; ils ne font qu'exposer leurs rets à la mer. Voyez les Planches & les fig. de la Pêche.

Une autre sorte de *seines* s'appelle *seine traversante*. En voici la manœuvre.

Quand les Pêcheurs veulent se servir de ce filet pour faire la pêche, ils se mettent ordinairement quatre bateaux ensemble pour en faire la manœuvre, la chaloupe qui pêche, c'est-à-dire celle qui porte le filet, a cinq hommes d'équipage pour tendre; quatre hommes nagent, de maniere que le cinquieme tend la *seine*, la place en demi-cercle; un des bouts est amarré à l'arrière du bateau, & pour le relever, deux des pêcheurs se mettent à l'avant; le bateau tournant suivant l'établissement du filet, & pour empêcher le poisson qui se trouve dans l'enceinte d'en sortir ou de sauter au-dessus des flottes de liège qui la tiennent à fleur d'eau, deux des trois autres bateaux entrent dans l'enceinte & battent l'eau avec leurs avirons; ils s'en servent aussi pour lever le filet par les flottes, le troisieme bateau se met en-dehors & fait aussi la même manœuvre.

Ces filets ont leurs pieces chacun de trente brasses de long & de trois de chute; les Pêcheurs s'en servent également à la mer, comme aux embouchures des rivières; ils se mettent ordinairement cinq pêcheurs ensemble, fournissent chacun une piece de filet, ce qui fait environ cent cinquante brasses de longueur, lesquelles montées & jointes ensemble ne donnent au plus que soixante-dix à quatre-vingt brasses d'étendue, à cause du sac & du ventre qu'il faut que forme ce filet pour y arrêter le poisson plat & le poisson rond.

Cette pêche se fait en tout tems, & hors la saison de la fardine le tems le plus favorable est celui des chaleurs de l'été, parce qu'elles font lever le poisson de dessus les fonds; quelques-uns, comme les vieillards & les jeunes gens qui ne font point la pêche de la fardine, font celle-ci en tout tems.

Ces mêmes filets placés sédentaires sur les fonds servent aussi à faire la pêche des mulots & du poisson blanc, pour-lors ils doivent être regardés comme des especes d'haussieres de basse Normandie, & des cibaudieres & petits rieux des pêcheurs normands & picards.

SEINE ou SENNE CAPLANIERE, terme de Pêche, usité par les Pêcheurs du ressort de l'amirauté de S. Malo, & qui désigne une sorte de filet, avec lequel ils font la pêche des petits poissons propres à servir d'appât pour la pêche de la morue sédentaire aux côtes de Terre-neuve.

On reproche encore aux Pêcheurs terre-neuviers de se servir au retour de leur voyage des *seines caplanieres*, qui leur sont nécessaires pour prendre les caplans, harengs, fardines, maquereaux, & autres sortes de poissons qui servent à faire la boîte de la pêche le long des côtes de Terre-neuve, où il y a toujours, suivant la force des équipages, quelques chaloupes qui sont destinées à pêcher l'appât, & que l'on nomme à cet effet *caplaniere*; elles ont coutume de seiner ces sortes de poissons, & de revenir le soir vers leur échaffaut, afin d'en fournir les Pêcheurs lorsque ces chaloupes partent du matin pour la pêche; quelquefois même on tient dans l'enceinte de la *seine* ou *senne*, les poissons qui s'y trouvent pris, pour ne les en retirer qu'à mesure qu'on en a besoin, pour avoir une boîte plus fraîche & plus nouvelle.

Les Pêcheurs de S. Malo n'ont pour la pêche en mer que trois petits bateaux seulement du port de

Tome XIV.

deux à trois tonneaux, montés de trois, quatre à cinq hommes d'équipage, qui font en mer la pêche le long de la côte avec les rets, nommés *tréfures*, *étales* ou *étalieres*, qui font les séchées des pêcheurs des côtes de l'amirauté de Morlaix, & quelquefois lorsqu'ils n'ont rien autre chose à faire, celle de la pêche de la ligne au libouret pendant seulement les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre; durant cette saison des chaleurs, ils font aussi la pêche du lançon ou esquille, à la *senne* ou *seine*, mais d'une maniere différente de cette même pêche pratiquée par les Pêcheurs de pié d'Oyftrehan & de Grây, sur les côtes du Benin; ceux de S. Malo ne pouvant aller qu'avec bateaux sur les lieux de la pêche.

Cette pêche se fait sur les bancs de gros sables de l'île Herbours placée à l'O. de S. Malo par le travers de la Caplaniere, paroisse des Lunacco de Pontval, on la fait aussi sur les sables à Cézambre, où il n'y a jamais de gué ou passage à pié & sur la paille, placé par le travers de Dinars, paroisse de S. Enogats, où on ne peut aussi se rendre qu'avec bateaux.

SEINES FLOTTANTES A FLEUR D'EAU, terme de pêche, usité dans le ressort de l'amirauté de Brest; ce sont des filets que les pêcheurs nomment improprement *seines*, & que l'on doit regarder plutôt comme une espece de picots flottans, à la différence de ces mêmes filets dont se servent aux embouchures des rivières & des bayes les pêcheurs du pays d'Auge & de la basse Normandie, qui les tendent sédentaires par fond; les filets des pêcheurs de Léon se tiennent à fleur d'eau, où ils sont soutenus par des flottes de liège, & n'ont des pierres fort éloignées les unes des autres que pour faire caler le filet de sa hauteur; ils ne le laissent pas long-tems à la mer, & ne le tendent que lorsqu'ils apperçoivent des poissons en troupe; aussi-tôt que le ret a fait son enceinte, & qu'ils en ont rejoint les deux bouts, ils le relevent en prenant le filet, un homme par la tête, & un autre par le pié; ce ret tendu de cette maniere, & relevé de même au large de la côte, ne peut être abusif, ni regardé comme la *seine* traînante dont la manœuvre est toute différente, ainsi la pêche en doit être permise sans aucune difficulté.

SEINE ou SEUNE, terme de pêche, en usage dans le ressort de l'amirauté de S. Malo.

Les petits pêcheurs de S. Malo qui font la pêche du lançon autour de l'île Herbours & de la Paille, commencent à tendre leurs filets, lorsque les bancs qui les entourent se découvrent de marée baissante des vives eaux; mais autour de Cézambre, la pêche du lançon ne se fait que de morte eau seulement.

Les bateaux sont matés en quarré, pincés avant & arrière, n'ayant qu'un seul mât, une voile & un foc dont ils ne se servent qu'autant qu'ils en ont besoin, ils sont ordinairement dans ces bateaux cinq hommes d'équipage.

Leurs *seines* ont environ 30 à 35 brasses de longueur, & 15 à 16 piés de chute ou de hauteur; elles sont agrées de même que les *seines* ordinaires, avec un canon ou échalon de bois de chaque côté; les jets, brasses ou hales sont d'une longueur proportionnée à l'endroit où ils veulent tendre leurs filets, dont les mailles ont 4, 5 à 6 lignes en quarré formées d'assez gros fils; le tête garnie de flottes de liège, & la corde du pié de pierres éloignées du filet de quelques pouces par les avançons ou petites lignes où elles sont frappées, pour empêcher que le bas du filet ne traîne sur le fond: au milieu du filet, est une chausse ou sac de serpilliere d'environ deux brasses de longueur, au bout duquel est amarré de même avec un avançon, une pierre pour faire caler le sac & le tenir en état d'y recevoir les lançons qui se trouvent dans l'enceinte du filet.

La manœuvre de le tendre & de le relever, est

XX x x x ij

semblable à celle des *seines* ordinaires ; comme cette pêche se fait sur un fond de gros gravois , de rocaill-les & de coquilles brisées , les pêcheurs sont forcés d'éloigner ainsi les pierres du bas de leurs filets ; sans cette précaution nécessaire , il seroit bien-tôt coupé & mis en pieces , & quand la mer est émue & fort agitée , ils sont encore obligés d'ôter ces pierres pour soulager le sac , qui autrement seroit aussi-tôt rempli. Cette même raison empêche encore ces pêcheurs de pouvoir garnir leurs *seines* d'aucun plomb par le pié , ou par la ligne du bas du filet qu'ils perdroyent aussi s'il étoit chargé.

Cette pêche du lançon commence ordinairement à la fin de Mai , & dure jusqu'au dernier jour d'Août. Par l'expérience qui en a été faite , & par le détail qu'on peut voir , ce filet ne peut prendre aucun poisson plat , il n'arrête jamais que des lançons , des orbleus & des orphies ; ces deux dernières sortes de poissons suivent les lançons pour en faire curée ; les pêcheurs n'y prennent aucun autre poisson , parce que le filet ne touche jamais le fond , que lorsqu'on le ramène à terre pour tirer du sac ce qui y est entré ; on le relève sur les bords des écorres , des bancs , autour desquels se fait cette pêche qui n'a lieu que de marée basse , & qui ne donne que le tems de pouvoir faire deux à trois traits au plus pendant chaque marée.

Ce filet est une espece de *seine* , mais eu égard à la maniere dont il est monté , la nature du terrain où se fait cette pêche qui est de gros gravier où le frai ne se forme point , & à la situation de la côte où le poisson ne se plaît & ne séjourne point , cette pêche se peut tolérer , supposé que ce filet ne pût servir à d'autre usage , dans l'intervalle qu'il ne serviroit pas à la pêche du lançon.

Quoique la pêche du lançon se fasse dans le même tems que les riverains de S. Malo le défablent à la bêche ou faucille autour des roches qui y restent découvertes de basse mer ; la plupart de ceux qui font cette petite pêche à la main , n'en vendent que peu ou point. Les uns les pêchent pour leur propre consommation , ou en prennent en si petite quantité , que la vente qu'ils en pourroient faire ne seroit point un objet , au lieu que les pêcheurs avec bateaux , sont ceux qui en fournissent les habitans de la ville , où ce poisson est fort recherché.

SEING, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) du latin *signum* , signifie en général *marque*.

Anciennement le terme de *seing*, *signum*, se prenoit pour le sceau ou cachet particulier , dont chacun usoit pour sceller & adopter les actes qu'il passoit ; ce *seing* ou sceau tenoit alors lieu de signature.

Depuis que l'usage de l'écriture est devenu plus commun , & que les signatures manuelles ont été substituées à l'opposition des sceaux ou cachets ; on a souvent entendu par *seing* la souscription que quelqu'un fait d'un acte , & pour distinguer ce *seing* de l'opposition du sceau , on l'a appelé *seing manuel*.

Les *seings* ou signatures n'ont pas toujours été formés du nom entier de la personne & en toutes lettres suivies ; au lieu de signature , l'on usoit de monogrammes , espece de hiéroglyphes , qui rassembloient toutes les lettres du nom. Voyez le *gloss.* de Ducange , au mot *monogramma*.

Les personnes qui ne savent pas écrire , au lieu de *seing* , font encore une croix ou autre marque , ce qui ne forme qu'une preuve fort imparfaite.

J'ai vu un acte souscrit par l'impression d'une signature gravée en bois ; cette marque étoit plus facile à reconnoître qu'une croix ou autre marque aussi simple.

On distingue deux sortes de *seing* , le *seing public* & le *seing privé* ; le premier est authentique , l'autre ne l'est point , & n'a point de date certaine. Voyez

AUTHENTIQUE , SIGNATURE , SOUSCRIPTION. (A)

SEING dans quelques anciennes ordonnances , signifie *marque* , *poignon* ou *cachet*. Par exemple , dans l'ordonnance de Philippe le Bel du mois de Janvier 1313, *article 10* ; il est dit que dans chaque ville où il y aura orfèvre , il y doit avoir un *seing* propre pour seigner les ouvrages qui y seront faits , qui sera gardé par deux prud'hommes établis à cet effet , & qu'un *seing* ne doit point ressembler à l'autre. (A)

SEING , (*Comm.*) c'étoit proprement parmi les anciens un signe , une marque , que l'on faisoit au bas d'un acte , tels qu'étoient les monogrammes qui servoient tout ensemble de signature & de sceau , & que l'on mettoit aux chartres & autres actes publics ou particuliers , pour les confirmer & les autoriser.

Seing s'entend présentement de deux manieres , 1°. de la signature que les contractans ou l'un d'eux font de leur propre main au bas de quelqu'écrit.

2°. Du paraphe ou entrelacement de plusieurs lignes ou traits que chacun imagine pour son usage , & qu'on met immédiatement après sa signature.

Acte sous seing privé , est celui qui n'est ni attesté ni passé par des personnes publiques.

Blanc-seing , c'est une feuille de papier blanc , au bas de laquelle on met son nom , pour être remplie à la volonté de celui à qui on le confie. *Dictionn. de Commerce & de Trév.*

SEINNETTES ou PETITES SEINES , *terme de pêche* ; sorte de filet , dont la manœuvre est en tout semblable à celle de la *seine* , dont elle ne diffère que parce qu'elle est plus petite ; on s'en sert particulièrement pour faire la pêche des ables , dont l'écaille sert aux fabricateurs de fausses perles ; cette pêche se fait le long des îles , & pendant que l'eau est trouble , sans quoi les pêcheurs ne prendroient rien ; le ret est plombé par le bas , & flotté par le haut ; la maille de ce filet n'a guere que 4 lignes. Voyez SEINE.

Il y a aussi une autre espece de *seinnette* , qui sert particulièrement à prendre les équilles , qui est un poisson passager à l'embouchure de la riviere d'Orne. Ce poisson commence à paroître vers la mi-Mai , & reste jusqu'à la S. Michel.

Il faut quatre hommes pour faire cette pêche ; le filet est de la forme du coleret , mais le service en est différent , en ce que les pêcheurs ne dérivent ni ne traînent point ; mais deux hommes chacun par un bout tiennent le filet tendu , au moyen d'un bâton qui est à chaque extrémité , & dont ils enfoncent une des extrémités dans le sable , & s'écorce contre l'autre afin de le rendre plus ferme ; alors deux autres pêcheurs qui sont à l'eau jusqu'au col , s'éloignent 30 à 40 brasses du filet , & reviennent en battant l'eau jusqu'à ce qu'ils soient proches. L'équille épouvantée du bruit , ou par l'agitation de l'eau , se jette dans le filet ; & les deux pêcheurs qui ont battu l'eau , levent promptement le bas ou la plommée du filet de la *seinnette* ; & ceux qui tiennent les canons , qui sont les deux bouts , roidissent de toute leur force , en tenant le filet horizontalement , pour lors ils ramassent toutes les équilles dans le milieu du filet , & les renversent dans des paniers que portent les pêcheurs qui tiennent les bouts de la *seinnette* , & aussi-tôt ils recommencent un autre trait , tant que la basse mer le leur permet.

Ces *seinnettes* ont dix à douze brasses de long , & une brasse & demie de chute ; la maille n'a au plus que 2 lignes en quarré , ce qui est une contravention manifeste à l'ordonnance. On peut juger du tort considérable que fait un échantillon si petit au général de la pêche.

SEJONT, LE (*Géog. mod.*) riviere d'Angleterre , au pays de Galles , dans le comté de Caernarvan.

Le *Séjont* s'appelloit anciennement *Sejontius*, & il avoit donné son nom au peuple *sejontien*, dont la capitale nommée *Sejontium*, étoit voisine de Caernarvan qui s'est élevé sur ses ruines. (D. J.)

SÉJOUR, f. m. (Gram.) lieu où l'on habite, & quelquefois le tems qu'on y demeure. Mon *séjour* n'a pas été long. Marli est un *séjour* enchanteur au printems. J'ai fini mon *séjour* dans la capitale.

SÉJOUR, (Marine.) c'est le tems qu'un vaisseau demeure dans un port ou dans une rade étrangère. On dit *jours de séjour* pour les vaisseaux de guerre, & *jours de planches* pour les vaisseaux marchands.

SEIPOD, f. m. (Poids.) poids de Moscovie dont on se sert particulièrement à Archangel. Il contient dix poudes, à raison de quarante livres le poud, poids du pays, qui reviennent à trente-deux livres, poids de marc. (D. J.)

SEIRAM, (Géogr. mod.) ville de Perse, sur les frontières de Gété, au nord de Sihon, à 99. 25. de longit. & à 44. 45. de latit. (D. J.)

SEIREF, ou SIREF, (Géogr. mod.) ville la plus méridionale de la Perse, près de la mer, & abandonnée depuis que le commerce s'est établi à Kis, île du golfe Persique. Longit. suivant les tables arabiques, 88. latit. septent. 29. (D. J.)

SEIRJAN, (Géogr. mod.) ville de Perse dans le royaume de Fars. Long. selon M. Petit de la Croix, 90. 25. latit. 29. 30. (D. J.)

SEISACHTHEIES, f. f. plur. (Antiq. d'Athènes.) Σεισάχθεια, mot qui signifie *décharge d'un fardeau*, étoit un sacrifice public d'Athènes, en mémoire d'une loi de Solon. Cette loi portoit, que toutes les dettes du pauvre peuple seroient remises au bout d'un certain tems, ou du-moins que l'intérêt en seroit considérablement diminué, & que les créanciers ne pourroient dans la suite saisir leurs débiteurs, comme ils faisoient avant cette ordonnance. Voyez Potter, *Archæol. græc. tom. I. p. 430.* (D. J.)

SEIVIA, (Hist. mod.) nom d'une secte de bramines ou de prêtres des idolâtres de l'Indostan, qui diffèrent des autres en ce qu'ils regardent *Ruddiren* ou *Iffuren* comme le premier des trois grands dieux de l'Inde; ils le mettent au-dessus de *Ram* ou *Brama* & de *Vistnou*. Voyez RAM, VISTNOU & RUDDIREN. Ceux qui font profession de cette secte, se marquent le front avec de la cendre de fiente de vache, brûlée; & quelques-uns portent le *lingam* au col, & le font porter à leurs enfans, en l'honneur de leur dieu favori qui est le Priape des Indiens. Voyez RUDDIREN.

SEIZAIN, f. f. (terme d'Emballleurs.) autrement FILAGOR, espèce de petite corde ou grosse ficelle, dont les Emballeurs se servent pour leurs emballages. Il y en a de la grosse & de la menue. La plus commune est composée de trois fils de chanvre bien cablés ou tortillés ensemble; elle a la grosseur d'une menue plume à écrire, & sert ordinairement à corder des ballots & paquets, soit de marchandises, de hardes, ou de meubles. (D. J.)

SEIZAINS, f. m. plur. (Draperie.) draps de laine dont la chaîne est composée de seize fois cent fils, c'est-à-dire seize cents fils en tout. (D. J.)

SEIZE, (Arithmétique.) nombre pair composé d'une dizaine & de six unités, ou de deux fois huit, ou de quatre fois quatre; ainsi que deux fois multipliées par huit, ou que huit le soit par deux, ou que quatre le soit par soi-même, cela ne produira jamais que seize. En chiffre commun ou arabe, *seize* s'écrit ainsi 16; en chiffre romain, de cette manière XVI, & en chiffre françois, de compte, ou de finance, de la sorte xvj. Legendre. (D. J.)

SEIZE, (les) f. m. plur. (Hist. mod.) nom d'une faction fameuse dans l'histoire de France. Elle se forma à Paris en 1579 pendant la ligue. On les nom-

ma ainsi à cause des *seize* quartiers de Paris, qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avoient mis d'abord *seize* des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buffi-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, qui avoit été auparavant maître en fait d'armes: la Bruyère, lieutenant particulier: le commissaire Louchard: Emmonot & Monot, procureurs: Oudinet, Passart: & Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Un bourgeois de Paris, nommé *la Rocheblond*, commença cette ligue particulière pour s'opposer aux desseins d'Henri III. qui favorisoit, disoit-on, les Huguenots. Cette faction accrûe & fomentée par ceux que nous avons nommés, & beaucoup d'autres, se joignit à la grande ligue commencée à Péronne. Après la mort des Guises à Blois, elle souffla le feu de la révolte dans Paris contre Henri III. & eut, à ce qu'on croit, bonne part au parricide de ce prince. Également opposée à Henri IV. elle se porta aux plus étranges extrémités contre ceux qu'elle soupçonnoit être ses partisans; elle affecta même d'être indépendante du duc de Mayenne, & n'oublia rien pour faire transporter la couronne à l'infante Claire Eugénie, fille de Philippe II. roi d'Espagne, ou à ce prince lui-même. Mais quand Paris se fut soumis à son légitime souverain en 1594, cette faction fut entièrement dissipée, soit par la retraite des principaux d'entre les *seize*, soit par la clémence que ce prince témoigna envers les autres.

SEIZE, (LIVRE in-) terme d'Imprimerie. Les Libraires & Imprimeurs nomment un livre *in-seize*, celui dont chaque feuille d'impression étant pliée, compose *seize* feuillets, ou trente-deux pages. (D. J.)

SEIZIÈME, (Arithmétique.) partie d'un tout divisé en seize parties égales. Lorsqu'il s'agit de fractions ou nombres rompus de quelque tout que ce soit, un *seizième* s'écrit, de cette manière, $\frac{1}{16}$. On dit aussi trois *seizièmes*, cinq *seizièmes*, sept *seizièmes*; ce qui se marque ainsi, $\frac{3}{16}$, $\frac{5}{16}$, $\frac{7}{16}$. Le $\frac{1}{16}$ de 20 sols est 1 f. 3 den. qui est une des parties aliquotes de la liv. tournois. Legendre. (D. J.)

SEKIKI, (Hist. nat. Botan.) c'est une espèce de faniale étrangère, du Japon, qui ressemble au cotyledon, ou nombril de Vénus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *cyclamen* ou *pain de pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pié & demi, est garnie de plusieurs fleurs à cinq pétales qui forment l'apparence d'une guêpe volante. Elles sont couleur de vermillon.

SEKISJU, (Géogr. mod.) une des huit provinces de l'empire du Japon, dans la contrée montagneuse froide ou du nord. Elle a deux journées de long du nord au sud, & se divise en cinq districts. Le pays de cette province produit abondamment du cannib, & quelque peu de sel. Ses habitans donnent tous les ans à leur *dainio* ou prince héréditaire, le double de ce qu'on donne dans les autres provinces de cette contrée du nord. (D. J.)

SEKKI-KAN, (Hist. nat. Botan.) c'est un arbrisseau du Japon, d'une brasse de hauteur, dont les feuilles qui enveloppent les rameaux de distance en distance, sont étroites, longues, épaisses, argentées par-dessous, pendantes & sans découpures. Ses fleurs sont incarnates, & ramassées à l'extrémité des rameaux par bouquets, de dix jusqu'à quinze, qui forment d'une enveloppe commune. Elles sont monopétales, & découpées en sept grandes levres. On en distingue deux autres espèces, l'une à fleurs blanches, & l'autre à fleurs rouges.

SEL & SELS, (Chimie & Médecine.) on comprend sous le nom de *sel* trois espèces de substances; les acides, les alkalis, & les *sels* neutres; en réunissant les

propriétés communes à ces trois classes, on trouve que les sels sont des corps solubles dans l'eau, incombustibles par eux-mêmes, & favorables; il faut bien se défendre d'appeler *sel* tout ce qui se cristallise, sans quoi nous confondrions plusieurs corps très-différents entre eux.

Les sels sont répandus dans les trois regnes de la nature, l'opinion commune des chimistes est même que l'air porte avec lui l'acide vitriolique; il est au moins bien sûr qu'il peut se charger d'un très-grand nombre de sels; ceux qu'il peut dissoudre sont appelés *volatils*, ceux au contraire qu'il ne peut enlever, sont nommés *fixes*; tous les acides, les alkalis volatils, & quelques sels neutres, spécialement ceux qui sont formés par l'union du sel ammoniac avec les différens métaux, sont volatils; mais le plus grand nombre est fixe.

Indépendamment des sels que la nature fournit, il en est une foule que l'art seul peut produire, & il imite la nature dans la formation de presque tous les sels neutres.

Les sels sont, comme nous l'avons vu, acides, alkalis, ou neutres; leur nature & leurs propriétés diffèrent par-là essentiellement; chaque espèce fournira une classe particulière. Après avoir examiné les propriétés communes à tous les sels, nous parcourrons successivement celles qui le sont aux classes, aux ordres, & aux genres.

Classe I. Les acides. Les acides étant vraisemblablement la base de tous les autres sels, méritoient d'être traités les premiers; l'opinion la plus reçue est que les alkalis ne sont que des acides combinés avec d'autres principes; ce sentiment a pour lui la raison & l'expérience. La raison dit que la nature choisit toujours les voies les plus simples, & que l'affinité des acides & des alkalis, l'avidité avec laquelle ils s'unissent, est l'effet de l'analogie; l'expérience fait voir dans le regne végétal, quand il passe par tous les degrés de la maturité & de la fermentation, les acides se perdre, se changer en alkalis, & redevenir ensuite acides.

Leurs propriétés communes sont d'être les menstrues d'un grand nombre de corps, & en s'unissant avec la plupart, de former des sels neutres; leur faveur est si forte, que pour peu qu'ils soient concentrés, ils sont corrosifs; ils sont tous solubles dans l'air, c'est-à-dire volatils, plus ou moins suivant la quantité de phlogistique qui entre dans leur combinaison; ainsi l'acide vitriolique que nous soupçonnons en contenir le moins, est le plus difficile à s'élever dans la distillation; il faut que le feu soit poussé au dernier degré, pour que l'huile glaciale s'élève; ils sont solubles dans l'eau, plus ou moins dans la proportion opposée à la précédente: ainsi l'acide vitriolique que nous avons dit contenir le moins de phlogistique, s'unit avec une facilité étonnante à l'eau; & tandis que les autres, exposés à l'air, perdent une partie de leur poids, il augmente le sien aux dépens de sa force, en se mêlant avec l'eau; la rapidité avec laquelle il s'unit, s'il est concentré, cause un sifflement, un bouillonnement, excite la chaleur, en un mot produit une espèce d'effervescence; les acides s'unissent avec les huiles grasses & essentielles, ils forment avec elles des savons peu connus. S'ils sont concentrés en les mêlant, par une certaine manipulation avec ces huiles, sur-tout si elles sont essentielles pesantes, l'effervescence est si vive que la flamme naît du milieu. Unis aux esprits vineux, ils forment des nouveaux mixtes, connus depuis peu, qui n'existent nulle part dans la nature, qui ont des propriétés singulières qu'on nomme *æthers*; ils produisent une effervescence, étant mêlés avec les alkalis, ils dissolvent tous les métaux: mais quoiqu'il n'y ait aucun métal qui ne puisse être dissous par un acide, au-

cun d'eux n'a la propriété de les dissoudre tous. Ils dissolvent aussi les terres, les calculs des animaux; avec les alkalis, les métaux & les terres, ils forment des sels neutres. On observera à ce sujet, que différens degrés de concentration sont nécessaires pour les différentes dissolutions; il en est des acides, considérés comme menstrues, de même que de l'esprit de vin, qui dissout, étant foible, quelques gommes-résines, qu'il n'eût point pu dissoudre s'il eût été rectifié. Il seroit à souhaiter que ce fait certain fût embelli par un grand nombre d'expériences, qui pourroient donner lieu à une règle générale; ils rougissent le sirop violet & le papier bleu, il n'est aucun bleu végétal à l'abri de leur impression; ils décomposent le lait des animaux, & celui qu'on tire des semences huileuses végétales, pour en faire des émulsions.

L'affinité des acides est plus grande avec le phlogistique; qu'avec tout autre corps; avec les alkalis fixes, qu'avec les volatils; avec ceux-ci, qu'avec les terres absorbantes; & enfin avec ces dernières, plus qu'avec les substances métalliques. Ces affinités établies par M. Geoffroi, sont sujettes à quelques exceptions à la règle générale; quelques terres absorbantes, & des métaux mêmes, pouvant décomposer le sel ammoniac, & le fer ayant la vertu de décomposer l'alun.

Les trois acides minéraux sont des sulfures; voyez les art. part. l'acide microcosmique en fait un, le phosphore de Kunkel. Voyez MICROCOSMIQUE, ACIDE & PHOSPHORE.

Non-seulement les acides ne peuvent point se cristalliser, mais encore on ne peut les réduire en une masse solide, comme on le fait des alkalis fixes; le seul acide vitriolique, moins volatil que les autres, peut, & encore ce n'est qu'avec beaucoup de travail, prendre une forme épaisse, ce qui est l'effet de leur grande affinité avec l'eau; ils se saisissent de toutes les vapeurs aqueuses, & se mêlant avec elles, ils conservent leur fluidité; nous défendons ce sentiment contre M. Marcgraf, qui prétend que l'acide animal se cristallise, parce que nous ne regardons point cet acide, comme un acide pur, mais comme un sel neutre microcosmique; le tems & les expériences dévoileront ce problème.

Ces acides qui s'unissent avec tant d'ardeur & si étroitement à l'eau, qu'on ne peut jamais les en priver qu'à un certain degré, perdent la plus grande partie de cette affinité, lorsqu'ils sont unis aux alkalis fixes, quoique ceux-ci tombent en défaillance à l'air, c'est-à-dire se chargent de son humidité au point de devenir fluides; il arrive ainsi que ces deux corps perdent l'un par l'autre une propriété qui leur étoit commune.

On les retire de l'eau, de l'air, des trois regnes de la nature, & des sels neutres factices; le regne minéral, l'eau & l'air, fournissent en grande quantité l'acide vitriolique, le marin & le nitreux; l'opinion reçue est que ce dernier vient des végétaux qui reçoivent en croissant l'acide vitriolique de la terre, & le dénaturent pour former le nitreux, qu'ils rendent à la terre en se pourrissant; le regne végétal fournit les quatre genres d'acides; le vitriolique se trouve dans les citrons, & semblables fruits; le nitreux dans un grand nombre de plantes, sur-tout dans les chicoracées & les borraginées, ou *asperifolia de Raj.* l'acide marin est évident dans les plantes maritimes; & l'acide végétal dans toutes les parties des plantes qui ont subi une fermentation acide, peut-être même dans un grand nombre avant leur maturité; ce qui nous conduit à une réflexion importante: c'est qu'on ne connoît point précisément la nature de l'acide des raisins avant leur maturité, du verjus, on ne fait point si c'est comme nous le soupçonnons un

acide vitriolique, qui par la maturité du fruit, forme le *sel* essentiel, pour devenir ensuite successivement par la fermentation l'acide du vinaigre; ou s'il est avant, comme après la maturité & la fermentation, la même espèce d'acide, la découverte de sa nature seroit de la plus grande importance pour conduire à une théorie lumineuse de la fermentation inconnue jusqu'à présent, & pour démontrer la transmutation des acides; ce ne seroit point un travail long, fatigant, ni compliqué. Former avec le verjus & les alkalis des *sels* neutres, les faire cristalliser, les réduire à leur ordre, seroit la plus grande partie de l'ouvrage: enfin le regne animal fournit dans les fourmis, suivant Juncker, dans tous les insectes à aiguillon, & suivant Pott, dans presque toutes les parties des animaux, un acide peu connu.

Les acides ont des propriétés médicales qui leur sont communes; étant concentrés, ils gangrenent & cautérisent les chairs & les os sur lesquels on les applique, ils procurent l'exfoliation de ces derniers, ce qui les rend des poisons pris intérieurement; mais fondus dans une grande quantité d'eau, ils sont rafraîchissans, répercussifs, ils ont la vertu de ralentir le mouvement du sang, d'éteindre la soif, humecter les fluides, relâcher même tous les solides; ils conviennent donc dans les cas où il faut modérer la fièvre, & les efforts trop grands de la nature: aussi les médecins les emploient dans l'altération, lorsque la langue est sèche, le pouls fort, lorsque quelque partie du corps, sans être affoiblie, est enflammée, ou bien entraînée dans des mouvemens convulsifs; on les mêle dans les fièvres malignes avec les cordiaux; ils augmentent la transpiration, donnés dans les cas précédens, quand elle est supprimée par le défaut de sécrétion que causent la contraction des solides, & le mouvement trop rapide du sang; ils l'éteindraient au contraire, & même avec la vie, s'ils étoient donnés dans les cas de faiblesse; ils sont des diurétiques relâchans, indiqués dans les cas d'inflammation des reins, ou de la vessie, telle que la procurent souvent les mouches cantharides prises intérieurement, ou même appliquées extérieurement en trop grande quantité; ils doivent être mis en usage comme légers astringens, & comme tempérans, dans les différentes hémorragies, si on excepte l'hæmophthie, parce que excitant la toux, arrêtant la transpiration des bronches, la sécrétion des crachats, ils pourroient augmenter l'engorgement; c'est par ces raisons qu'ils sont contre-indiqués dans les inflammations de poitrine, & si on s'en sert, ce ne doit être que par les raisons les plus fortes, pour courir au mal le plus pressant: leur vertu d'arrêter la transpiration, & de ralentir le mouvement du sang, se manifeste à tout le monde, par l'usage qu'on en fait dans les grandes chaleurs; ils arrêtent outre cela la digestion, & pris en trop grande quantité ou sans besoin, ils causent des rhumes, ou les aggravent; dans les fièvres bilieuses, caractérisées par la couleur des urines, des selles, de la langue, & par l'altération, ils sont du plus grand secours, eux seuls peuvent guérir, mêlés avec quelques évacuans, & nous les préférons de beaucoup dans ces cas à la saignée, parce qu'ils n'affoiblissent pas comme elle, que leur usage est plus long & moins accablant pour le moment; tous les bilieux s'en servent utilement; ils sont encore d'un usage fréquent contre les vers, on les mêle dans ce dessein avec les remèdes doux, pour en rendre la boisson plus agréable, & la vertu anthelmintique plus sûre.

Leur usage économique, & celui qu'ils ont dans les arts, reviennent à tout moment; mais si nous voulions entrer dans ces détails, ce seroit un ouvrage trop immense que nous entreprendrions.

Nous divisons les acides en deux ordres, le pre-

mier comprend les quatre acides simples, le second ne renferme jusqu'à présent, que l'eau régale, acide composé.

Ordre I. Les acides simples. Les acides, que nous appellons simples, ne sont le produit d'aucun mélange apparent; il en est quatre genres, le vitriolique, le nitreux, le marin, & le végétal, dans le détail desquels nous allons entrer.

Genre I. L'acide vitriolique. *Voyez sous l'article VITRIOL, acide vitriolique.*

Genre II. L'acide nitreux. *Voyez ACIDE NITREUX, sous le mot NITRE.*

Genre III. L'acide marin. *Voyez ACIDE MARIN, sous le mot SEL MARIN.*

Genre IV. L'acide végétal. *Voyez VÉGÉTAL, acide.*

Ordre II. Les acides composés. Nous nommons ainsi les acides qui ne sont point composés de parties tout-à-fait semblables, mais qui sont le résultat du mélange de plusieurs acides. Il est possible d'en former plusieurs espèces, quoique nous doutions que tous les acides pussent assez bien se mêler, pour devenir des menstrues nouveaux, nous n'en trouvons qu'un connu, c'est l'eau régale. L'acide sulphureux ne nous a point paru différer assez de l'acide vitriolique, pour qu'il en fût fait mention séparément. *Voyez RÉGALE (eau).*

Classe II. Les alkalis. Les alkalis ont des propriétés bien différentes des substances que nous venons de quitter, quoique leur nature approche fort l'une de l'autre; au sentiment des chimistes modernes, qui pensent que les acides entrent pour beaucoup dans la composition des alkalis.

On divise ceux-ci en fixes & en volatils; les fixes sont ceux qui exposés au feu le plus violent, se fondent sans se dissoudre dans l'air, tandis que les volatils s'évaporent, quelque foible qu'en soit la température. Il ne paroît cependant pas qu'ils diffèrent beaucoup entre eux; un peu de phlogistique nous paroît en faire toute la différence. Trouver le moyen de le donner à l'alkali fixe, c'est trouver celui de le rendre volatil. Il est hors de doute que par la fermentation putride, la nature opère ce changement évident dans la putréfaction de l'urine. L'art en composant le foie de soufre, volatilise également les alkalis fixes; puisque ces deux substances chacune séparément sans odeur, étant unies, en donnent une fort désagréable & tout-à-fait volatile, qu'il seroit possible & avantageux de rassembler dans un chapiteau.

Les principales propriétés des alkalis sont de faire une vive effervescence en se mêlant avec les acides, de composer avec eux des sels neutres, de décomposer les autres sels, de verdier le sirop violat & toutes les couleurs bleues des végétaux; ils ont une saveur âcre & piquante; les anciens chimistes prenoient pour un combat & une antipathie l'effervescence qui résulte du mélange des acides & des alkalis. Actuellement l'opinion contraire a prévalu, & cette effervescence est reconnue pour un effet de la ressemblance, de l'accord qui semble être entre deux substances qui s'unissent avec vivacité: c'est ce qu'on nomme *affinité* ou *rapprochement*. *Voyez RAPPORT, Chimie.*

Nous rappellerons que les alkalis ont plus d'affinité avec l'acide vitriolique qu'avec le nitreux, le marin, & le végétal; avec ceux-ci qu'avec le soufre & les huiles: mêlés à cette dernière espèce de substance, ils forment les savons les plus aisés à faire, les plus connus, & les seuls en usage.

Les alkalis sont, comme nous l'avons dit, fixes, ou volatils; on ne connoît pas plusieurs genres de volatils, mais il y en a trois de fixes, dont les propriétés sont comme nous le verrons différentes. Le premier est l'alkali terreux, le natrum; le second est l'alkali marin, la soude; le troisième est l'alkali du

tartre : en sorte que chaque regne de la nature a son alkali propre. Le regne animal adopte le volatil ; le natrum appartient au minéral ; la soude à l'aqueux ; & l'alkali du tartre est le végétal ; nous les examinerons séparément.

Quant à leurs propriétés médicales, nous dirons en peu de mots qu'ils sont apéritifs, diurétiques ; que les uns & les autres, mais sur-tout les volatils, accélèrent le mouvement du sang ; qu'ils sont, suivant les expériences de M. Pringle, de puissans antiseptiques, étant appliqués sur les chairs mortes ; & cependant des escharotiques sur les chairs vivantes.

Ordre I. Les alkalis fixes. Les trois especes d'alkalis fixes ne different entre elles que par le plus ou moins de principe terreux qui entre dans leur composition.

Outre les qualités communes à tous les alkalis, les fixes en ont de particulieres. Nous avons déjà fait mention de plusieurs ; nous ajouterons que ces alkalis unis à une terre, ou une pierre quelconque, vitrifiable, argilleuse, calcaire ou gypseuse, forment des verres. La seule différence est dans la proportion : si celle de l'alkali est trop grande, le verre est plus transparent, mais bien plus facile à être altéré par les injures de l'air, les acides, &c. au point même que la proportion étant encore augmentée, il tombera à l'air humide en défaillance. Les cailloux fondus avec trois parties d'alkali fixe ou davantage, forment le *liquor silicum*, véritable dissolution des pierres les plus dures de la nature.

Ils ont plus d'affinité avec les acides que n'en ont les alkalis volatils ; aussi décomposent-ils tous les sels qui sont formés de ces deux corps ; leur grande affinité avec l'eau, & leur presque indissolubilité dans les esprits, font qu'ils peuvent aisément séparer de l'eau-de-vie & de l'esprit-de-vin, le phlegme qui n'est pas absolument nécessaire à leur combinaison ; & c'est un des moyens les plus simples de purifier l'esprit-de-vin. Cependant si on jette l'alkali fixe, tartareux, brûlant dans cet esprit, il le teindra d'abord ; c'est ce qu'on appelle *esprit-de-vin tartarisé*. En répétant plusieurs fois cette opération, Boerhaave prétend que peu-à-peu on parviendroit à décomposer tout l'esprit-de-vin.

Les alkalis fixes poussés au feu s'y fondent, & restent fixes ; ils acquièrent par-là un degré de causticité de plus ; ils deviennent plus durs & légèrement transparens. Fondus avec le soufre ils composent le foie de soufre, espece de savon très-remarquable par la dissolution qu'il fait de tous les métaux, & spécialement de l'or, de toutes les pierres & terres ; dissolution qui s'unit très-bien avec l'eau, & dont l'odeur putride prouve la volatilisation des alkalis fixes. Ces sels appliqués à nud, & seuls sur l'or, l'argent, & le mercure, ne les touchent point ; mais s'ils sont traités pendant long-tems avec les autres métaux ; si on n'y mêle pas du phlogistique en assez grande quantité, ils les changent en chaux : cette observation est d'un très-grand usage dans la Docimastie, où les alkalis fixes entrent dans les flux pour faciliter la fusion.

Quant à leurs vertus médicales, ils sont extérieurement de bons répercussifs fondus dans l'eau ; autrement des caustiques qui ont la plus grande part aux effets de la pierre à cauter. Intérieurement ils sont diurétiques, antiacides, anti-émétiques ; ils corrigent les purgatifs : on voit par-là dans quels cas ils conviennent.

Genre I. L'alkali fixe minéral, ou naturel. Ce sel est le natrum ou nitrum des anciens, spécialement de Plin. On le trouve suivant son rapport & celui de plusieurs voyageurs, mêlé avec de la terre dans tout le levant ; il est aisé de le séparer de cette terre par une lessive évaporée jusques à siccité. On le

trouvé dans tous les pays du monde fondu dans certaines eaux minérales, auxquelles on a donné absurdement le nom d'*acidules*, à cause de leur goût piquant : telles sont les eaux de Vals, Spa, Aix-la-Chapelle, & tant d'autres. Ce sel se dessèche quelquefois sur les rochers où les eaux minérales ont passé, & se font évaporées. Il est alors aisé à ramasser ; mais ce ne seroit jamais qu'en petite quantité : nous en avons vu à Vals former un coup d'œil agréable ; son goût fait la base de celui de ces eaux. Ce sel differe de l'alkali tartareux par un plus grand degré de fixité, & moins d'affinité avec l'eau, puisqu'il ne tombe pas en défaillance comme lui ; il contient donc plus de terre. C'est par cette quantité de terre qu'il differe encore, quoique très-peu, de l'alkalimarin, avec lequel plusieurs chimistes le confondent. Sa différence nous paroît bien établie par celle qui est entre le sel d'épion, & celui de Glauber, quoique nous convenions sans peine, qu'il y a dans tout cela une obscurité qui seroit aisément dissipée, si on composoit des sels neutres avec cet alkali & les acides.

Nous pensons, quoique nous ne sachions pas que l'expérience ait été faite, que cet alkali, moins alkali (s'il est permis de le dire) que le marin & le tartareux, a moins d'affinité qu'eux avec les acides ; & qu'ils pourroient par conséquent décomposer les sels neutres qu'il formeroit.

Ses vertus médicales sont les mêmes que celles des alkalis en général, avec la différence qu'elles sont plus douces.

Genre II. L'alkali fixe marin. Le second alkali fixe, celui qui tient un milieu entre les deux autres, est l'alkali fixe qui sert de base au sel marin & au sel gemme ; c'est lui qu'on retire par l'incinération de plusieurs plantes maritimes, mais sur-tout du kali ou soude : c'est lui que tous les chimistes modernes confondent avec le précédent, le natrum. On voit aisément que ce sel a donné son nom aux autres alkalis, et n'étant qu'un article arabe qui confirme dans cette étymologie. Il a donc été le premier découvert, si on excepte le natrum ; il contient plus de terre que le tartareux, & moins que le minéral. On le reconnoît aisément, parce qu'il ne tombe point en défaillance à l'air ; qu'il s'y sèche même, & en ce qu'il se cristallise comme les sels neutres, qualité qui lui est propre.

On tire ce sel de la soude, en en amassant des grands morceaux qu'on fait sécher & brûler : on peut le retirer aisément des sels neutres qu'il forme, en le précipitant par l'alkali tartareux, qui a plus d'affinité que lui avec les acides.

C'est de ce sel qu'on prépare avec la chaux & l'huile d'olive le savon ordinaire ; c'est avec lui & le sable qu'on fait le verre le plus durable ; on feroit même le plus beau, si les Verriers se donnoient la peine de séparer par une lessive les parties hétérogenes qui sont mêlées avec lui dans les cendres.

Il est peu d'usage en médecine ; ses vertus sont celles des alkalis fixes en général.

Genre III. L'alkali fixe tartareux. Le plus fort de tous les alkalis fixes, celui qui contient le moins de terre, celui qui se dissout le plus aisément dans l'eau, le seul qui tombe en défaillance à l'air, pour peu qu'il soit humide ; celui qui précipite tous les autres, s'ils sont unis avec des acides, qu'on est bien éloigné de pouvoir cristalliser, c'est l'alkali que fournissent les cendres des plantes qui ne sont pas maritimes, le tartre & le nitre. C'est lui que nous trouvons dans les cendres dont on se sert communément pour faire des lessives, pourvu qu'on brûle des végétaux qui n'ont point trempé long-tems dans l'eau ; comme le bois flotté, dont les cendres semblables à celles qui ont été lessivées, ne sont bonnes à aucun usage dans les arts. Cet alkali forme dans les lessives avec les huiles

&c

& les graisses du linge sale, une liqueur favoneuse qui aide le blanchissage. J'observerai en passant que les végétaux qui fournissent l'acide le plus foible, donnent l'alkali le plus fort.

Je ne vois pas que ce *sel* existe nulle part dans la nature à nud, non plus que l'alkali précédent. C'est l'art qui le tire des corps où il existoit combiné de façon que ses effets étoient tous différens. La manière de le tirer, le végétal dont on le tire, sa pureté, l'état sec ou liquide dans lequel il est lui ont fait prendre des noms différens. On l'appelle *potasse* lorsqu'il coule dans un creux fait en terre, des monceaux de bois qu'on brûle au-dessus; on le nomme *sel préparé*, à la manière de Tackenius, lorsqu'on fait brûler la plante dans une marmite de fer rougie au feu & couverte; il est le *sel lixiviel d'absynthe*, des cendres de genêt, &c. lorsque c'est de ces plantes qu'on le tire; *sel alkali de tartre*, lorsque c'est la terre ou la lie de vin qui le fournissent; *cendres clavellées*, quand ce dernier *sel* est mêlé avec beaucoup de terre inutile, dont on ne l'a point lessivé; c'est du *nitre fixé*, lorsqu'il est le résultat de la détonation du nitre par le charbon; & *flux noir*, quand c'est par le tartre crud qu'il détonne; tombé en déliquium, c'est l'*huile de tartre en défail lance*, si la terre a fourni l'alkali; c'est le prétendu *alkaest de glauber*, s'il vient du nitre.

Nous entrerions dans des détails immenses si nous suivions toutes ces différentes préparations; il nous suffira de les avoir indiquées, & de dire, quelles qu'elles soient, c'est toujours le même alkali, la même substance qui donne la vertu aux uns & aux autres *sels*; qu'ils ne diffèrent entr'eux que par le plus ou le moins de pureté; que le plus pur se fait par la détonation du nitre, que cependant il a encore besoin d'être lessivé; que les *sels* lixiviels des différentes plantes, en conservant une partie de leur huile & de leur sel essentiel, participent de leur vertu, si l'incinération n'est pas complète, & il est rare qu'elle le soit; que la méthode de Tackenius leur conserve encore plus la vertu de la plante; que la potasse & la soude sont communément fort impures, de même que les cendres clavellées, & qu'enfin on ne doit tenter les expériences qu'avec ces *sels* bien préparés & très-purs.

Ce que nous avons dit des alkalis fixes en général doit spécialement s'entendre de celui-ci, comme du plus fort que nous ayons; ainsi il forme les meilleurs savons, étant traité avec les huiles; il se combine très-bien avec les essentielles; avec celle de térébenthine il compose le savon de starkey; il purifie, comme nous l'avons vu, l'esprit de vin, & même peut le décomposer. Poussé à un feu violent avec les métaux imparfaits, les demi-métaux, les terres, les pierres & toutes les chaux, il les dissout pour former avec eux les verres les plus transparens, mais les moins durables, sur-tout si la proportion d'alkali est trop grande; versé sur une dissolution de métaux dans les acides, il les précipite; & si on en met surabondamment, il en tient plusieurs en dissolution, ce qui nous confirme dans l'idée de la possibilité des *sels* neutres formés par l'union des alkalis fixes avec les métaux; il se fait jour à-travers les creusets & les pots, ce qui indique sa combinaison avec les terres dont ils ont été fabriqués.

Pour un grand nombre d'expériences, il vaut mieux l'avoir en défailance que sec; étant déjà dissous dans la moindre quantité d'eau possible, il agit plus promptement lorsqu'on veut précipiter, dissoudre. Au reste, M. Gellert assure qu'il acquiert une gravité spécifique quatre fois plus grande en tombant en déliquium.

Ce *sel* est d'un usage économique très-étendu, puisqu'il entre dans toutes les lessives; il est à tout moment nécessaire dans les teintures pour précipiter sur

Tome XIV.

les laines, fils ou soies mordues déjà par un acide, la partie colorante: il y en a pour cet usage deux manufactures considérables à Lyon; il ranime les couleurs violettes des végétaux que l'air a ternies; il est un excellent fumier, pourvu qu'il ne soit mêlé avec la terre qu'en très-petite quantité.

Les Médecins l'emploient dans un grand nombre de maladies; tiré de différentes plantes par diverses méthodes, il a les vertus des autres alkalis fixes, mais plus fortes; & il y joint, suivant la préparation, la vertu des végétaux dont on l'a tiré.

Ordre II. L'alkali volatil. Le second ordre des alkalis ne comprend qu'un genre d'alkali volatil, qui a paru jusqu'à présent être le même de quelque part qu'il vienne.

Nous avons dit plus haut, que peut-être les alkalis volatils n'étoient autre chose que les fixes séparés d'une portion de leur terre, avec lesquels le phlogistique s'est combiné. Nous avons été conduits dans cette idée par la transmutation des alkalis fixes en volatils, lorsqu'on y ajoute du phlogistique, ou lorsque par un mouvement intestin la combinaison des principes en fermentation devient différente.

On trouve cet alkali en très-grande abondance dans les animaux, dont toutes les parties fournies à la distillation le fournissent, sans que la putréfaction ait précédé. Il n'est que quelques insectes qui doivent être exceptés de cette règle. Mais quoique nous l'ayons appelé *l'alkali animal*, on le trouve encore dans plusieurs plantes à nud. Telles sont celles de la tétradynamie de Linnæus, la plupart des cruciformes de Tournefort, les arum, & plusieurs autres de la Gynandrie, le *chenopodium foetidum*, & quelques autres éparfés dans les différentes classes; on le trouve encore dans certaines eaux minérales, on le reconnoît à une odeur d'œufs pourris; telles sont celles de Lauchadt & Gieshubel en Allemagne. L'art produit l'alkali volatil en faisant putréfier les plantes & les animaux, en faisant du foie de soufre; il l'extrait par la distillation de tous les corps précédens, de même que de la suie & de tous les sels ammoniacaux; s'il le tire sous une forme solide, il se nomme *sel alkali volatil*; si c'est sous un liquide, on l'appelle *esprit volatil*; pour le tirer des substances qui le contiennent à nud, la seule distillation suffit; mais lorsqu'il est combiné avec quelque acide, il est nécessaire que la décomposition précède. C'est communément du *sel ammoniac* d'Égypte qu'on le retire pour les expériences chimiques & les usages médicaux. On obtient la décomposition de trois manières, avec l'alkali fixe du tartre, la chaux commune & les chaux de plomb. Par la première méthode l'alkali volatil est concret; par les deux autres il est liquide, & on a besoin d'ajouter un peu d'eau pour aider la distillation.

L'alkali volatil a moins d'affinité avec les acides que n'en ont les alkalis fixes, la chaux & le plomb; ce qui fait que ces trois substances le décomposent; il en a moins avec l'acide végétal qu'avec le marin, le nitreux & le vitriolique. C'est la raison pour laquelle ce dernier acide décompose tous les *sels* ammoniacaux formés par les autres acides. L'alkali volatil dissout tous les métaux & les terres calcaires par différens procédés.

Il forme des savons avec les huiles grasses & essentielles, & même avec l'esprit de vin, si l'un & l'autre sont aussi déphlegmés qu'il est possible, deux liqueurs très-déliées, très-transparentes forment en se mêlant un coagulum, une masse pâteuse, blanchâtre, connue sous le nom de *soupe de Vanhelmont*. Si en distillant par l'alkali fixe le volatil, on ajoute un huitième ou un seizième d'huile essentielle quelconque, on aura un *sel* volatil aromatique qui prendra son nom de la plante qui aura fourni l'huile essentielle. Si c'est par la chaux qu'on le distille, après avoir mêlé de

Y Y y y

l'huile de succin, on aura l'eau de luce. On donne le nom d'*esprits volatils huileux aromatiques* aux autres produits liquides de semblable distillation.

La Médecine fait un très-grand usage des alkalis volatils sur-tout aromatisés ; ils sont cordiaux , céphaliques , antihystériques , calmans , anodins , narcotiques. On les prend intérieurement , ou on en respire l'odeur. Au rapport de Boherrhaave, ils peuvent causer la gangrene appliqués extérieurement. Un sûr moyen, selon lui, d'en former un point , consiste à prendre un grain de *sel alkali volatil*, l'appliquer sur la peau , & le couvrir d'un emplâtre , dans peu l'escharre gangreneuse sera formée tout-au-tour de ce grain de *sel*.

Dans les teintures il sert à préparer les couleurs bleues & violettes ; l'orseil & le bleu ordinaire , lui doivent toute leur préparation.

Classe III. Les sels neutres. Les *sels neutres*, *salés*, *moyens*, *androgynes*, *hermaphrodites* ou *enixes* (car les Chimistes leur ont donné tous ces noms), sont des corps solubles dans l'eau , la plupart savoureux , formant des cristaux , ou une masse épaisse , voyez les articles NEUTRE , *sel*, & MOYEN , *sel* ; ils sont formés par l'union des acides ou des alkalis entre eux , ou avec des pierres , des terres & des métaux. La partie la plus fixe au feu s'appelle la *base*.

Ils diffèrent entre eux , 1°. par les substances dont on les tire qui sont minérales , végétales ou animales ; 2°. ils sont naturels ou factices ; 3°. les naturels existent purs dans la nature , ou bien ils sont mêlés avec d'autres substances dont il faut les extraire par des calcinations , l'exposition à l'air , des décoctions , des lessives & des précipitations ; 4°. les factices diffèrent par la manière de les préparer ; les uns veulent être sublimés , les autres cristallisés à la faveur de l'évaporation & du refroidissement de la liqueur qui les tient en dissolution , d'autres précipités par le moyen de l'esprit-de-vin , quelques-uns arrachés à leurs menstrues propres pour être dissous par un autre ; d'autres enfin demandent une préparation , une précipitation antérieure de la base dissoute dans un autre menstrue , ce que M. Henkel nomme *appropriation* dans le traité qui porte ce titre ; 5°. les *sels neutres* diffèrent encore par leur cristallisation ; la plus grande partie forme des cristaux d'une figure qui leur est propre , qui sert à en établir la différence , & qui varie suivant que l'évaporation est rapide , moyenne , ou insensible ; voyez sur cet art. le mém. de M. Rouelle parmi ceux de l'académie des Sciences ; une bonne partie aussi ne donne point de cristaux connus jusqu'à présent , & n'en constitue pas moins un *sel neutre* ; 6°. il est des *sels moyens* entièrement neutres , d'autres le sont avec surabondance d'acide ou d'alkali ; 7°. les uns sont volatils , les autres fixes au feu ; 8°. les uns se dissolvent aisément dans l'eau froide , d'autres exigent de sa part un très-grand degré de chaleur ; il en est qui sont si solubles dans l'eau , qu'ils tombent en défaillance à l'air humide , d'autres y perdent au contraire leur humidité , & tombent en efflorescence ; 9°. plus l'eau est chaude , plus la quantité de *sel* qu'elle peut tenir en dissolution est grande ; mais les proportions varient suivant les *sels* ; 10°. l'eau entre dans la composition de tous les *sels neutres* , mais dans des proportions bien différentes ; on peut en général avancer que leur facilité de se dissoudre dans l'eau est proportionnée à la quantité qu'ils contiennent ; 11°. ils diffèrent par leur gravité spécifique ; 12°. par leur dureté ; 13°. lorsqu'ils sont partie des végétaux , & qu'ils y existent tels qu'on les extrait , ce sont des *sels essentiels* ; 14°. ils sont simples , c'est-à-dire formés par l'union de deux substances seulement , ou composés de trois ; 15°. ils diffèrent essentiellement entre eux par la nature de leur base & par celle de l'acide , ou de l'alkali qui les

constitue proprement *sels neutres*. C'est par ces deux dernières différences que nous établirons les ordres , les genres & les especes.

Ordre I. Sels neutres simples. Nous appellons *sels neutres simples* , ceux qui , comme nous l'avons dit , n'exigent que l'union de deux substances pour leur composition ; ces substances sont acides , alkalines , terreuses ou métalliques. La nature de l'acide formera les premiers genres , celle de l'alkali les suivants.

Genre I. Vitriols. Nous donnons le nom de *vitriol* à tous les *sels* dont l'acide vitriolique est le principe. Les especes , comme il paroît par la table , sont tirées des quatre alkalis , des quatre terres , des sept métaux & de six demi-métaux. A côté des terres calcaires j'ai mis leurs chaux , qui donnent souvent des *sels* d'une nature différente. Parmi les métaux , j'ai placé la platine , quoique les *sels* qu'elle peut produire ne soient pas encore connus.

L'or & la terre vitrescible sont les seules substances insolubles dans l'acide vitriolique par les procédés ordinaires ; cependant comme la plus grande partie des chimistes suppose que le *sel sédatif* du borax est l'acide vitriolique uni à une terre vitrescible , nous lui avons donné cette place. Pour essayer de dissoudre la terre vitrescible , ne pourroit-on pas en faire d'abord un verre avec surabondance d'alkali , ou un *liquor silicum* ? on y verseroit alors une assez grande quantité d'acide vitriolique , nitreux , marin ou végétal , pour espérer de tenir l'alkali & la pierre en dissolution ? c'est à l'expérience à résoudre ce problème.

Genre II. Nitres. L'or & la terre vitrescible sont encore les seules substances insolubles dans l'acide nitreux ; mais on voit par la table le grand nombre de *sels* qui n'ont point été nommés , & qui ne sont pas connus.

Nous ferons sur ce genre les observations suivantes : 1°. Tous les *sels* formés par l'union de l'acide nitreux détonnent ; 2°. cet acide dissout les terres calcaires , & forme avec elles un *magma deliquescent* qui a besoin d'une forte évaporation pour se cristalliser ; uni à la chaux , le magma qu'il forme est au contraire très-volatil : il dissout le cuivre , & élève dans l'opération beaucoup de vapeurs rouges qui ne sont dûes qu'au fer que l'acide entraîne avec lui , comme l'a prouvé M. Hellot : il faut encore une évaporation forte pour faire cristalliser le *sel* qui en résulte. Le fer est précipité dans le même cas ; mais on remarque avec soin que l'acide foible en dissout une plus grande quantité. L'étain n'est dissous qu'en partie par l'acide nitreux , la dissolution n'en est point claire ; il est converti en une chaux d'un jaune bleu , qui devient entièrement blanche étant lavée dans de l'eau , qui n'est ensuite soluble que dans l'eau régale. La dissolution de l'étain , dans ce dernier acide , est d'un grand usage dans les teintures dont elle relève beaucoup l'éclat , sur-tout de l'écarlate. Le mercure se dissout mieux dans l'acide concentré , en grande quantité & échauffé. Ce sont-là les preuves les plus grandes de leur peu d'affinité. L'acide nitreux dissout lentement l'arsenic , l'antimoine , le bismuth & le cobalt ; il dissout au contraire avec vivacité le zinc. La dissolution de l'antimoine n'est jamais claire ; il s'en précipite un antimoine diaphorétique. Tous les *sels* que les demi-métaux & l'alkali minéral peuvent produire sont inconnus. Voyez ACIDE NITREUX , sous le mot NITRE.

Genre III. Sels marins. L'acide marin uni à l'alkali minéral forme un *sel* qui ne diffère pas du *sel marin*. La terre crétacée s'y dissout , mais ce *sel* ne peut se cristalliser. Sa saveur est astringente , son odeur bitumineuse : mis au feu , il se boursouffle sans décréper ; l'acide se dissipe , & une chaux reste. En

mêlant dans sa dissolution des alkalis, il ne fait point d'effervescence; mais il s'en précipite une terre blanche. Cet acide traité avec la chaux, forme le sel appelé *huile de chaux*, qui tombe aisément en défaillance, se fond au feu comme de la cire, & facilite la fusion des substances refractaires. Ce *sel* est un peu astringent, septique & diurétique. On le mêle avec le suc de folanum pour les dartres vives. La terre gypseuse n'est dissoute qu'en petite partie & sans effervescence; la plus grande se précipite, la dissolution n'est qu'imparfaite. La terre vitrescible & l'or sont indissolubles dans l'esprit de *sel*.

L'argent & le plomb, ces deux métaux analogues, ne sont dissous qu'imparfaitement au-bout d'un certain tems, & en bien petite quantité, si on applique l'acide marin à nud; il tombe même du dernier une poudre blanche au fond de la dissolution. Mais l'art fertile en ressource présente la cémentation & la précipitation, voies différentes, qu'on pourroit tenter pour d'autres substances. Ces métaux dissous dans l'acide nitreux sont précipités par le marin en une matière molle, quoique consistante, qui s'appelle *lune* ou *plomb corné*. Le plomb dissous dans l'acide végétal est précipité de la même manière. Ce plomb corné se dissout en grande partie dans l'eau bouillante. Par l'évaporation on obtient des petits cristaux doux, astringens & volatils. Un autre moyen d'avoir le *sel* qui résulte de l'union de l'acide marin & du plomb, consiste à décomposer le *sel* ammoniac par ce métal. Alors l'acide s'y unit, & forme avec lui des cristaux figurés comme des plumes. Cette singulière façon de dissoudre persuade que tel menstrue qui ne passe pas pour être le dissolvant d'un tel corps, le deviendrait si on s'y prenoit différemment, & que peut-être tous les acides peuvent dissoudre tous les métaux & toutes les terres.

Voici encore un autre exemple de la singularité qui s'observe dans les dissolutions. L'acide marin ne dissout point, ou que très-peu de mercure si on l'applique à nud. En préparant ce demi-minéral, ou en le faisant sublimer en même tems que l'acide marin se distille, ils s'uniront en vapeurs, & formeront un *sel*, qui sera avec surabondance d'acide. Enforte que pour le débarrasser de cette surabondance, il faudra le faire sublimer plusieurs fois avec du nouveau mercure pour former la panacée mercurielle, que nous regardons comme le véritable *sel* neutre du mercure & de l'acide marin. C'est-là le seul moyen de l'avoir entièrement neutre & très-pur; par la précipitation qu'on en fait de l'acide nitreux, il ne l'est jamais.

Les acides en ne dissolvant qu'une partie de certains métaux sur lesquels on les applique à nud, prouvent qu'ils ne les dissolvent qu'à raison de leur phlogistique, qu'ils les décomposent; & en effet, s'ils n'en contiennent pas une assez grande quantité pour aider la dissolution de tout le principe terreux qui entre dans leur composition; cette terre se précipite dépourvue de phlogistique sous forme de chaux.

M. Pott se trompe, lorsqu'il dit que le *magma* déliquescent formé par cet acide & le cuivre, dont la couleur est verd de pré, n'est point cristallisable. Il en dit autant de celui qui est formé par le fer, dont la couleur est jaune verdâtre.

L'acide marin & l'étain forment un *sel* parfaitement neutre, très-cristallisable. Aussi ce dernier est aisément dissous: & lorsque l'acide est concentré, le mélange devient volatil par la surabondance d'acide. Cette dissolution mêlée avec le mercure est la liqueur fumante de Libavius, qui peut servir à volatiliser les autres métaux.

Cet acide composé avec l'antimoine un *magma* déliquescent volatil, connu sous le nom de *beurre d'antimoine*. Il faut au-moins deux parties d'acide très-concentré, sur une de régule; ce qui prouve leur

Tome XIV.

peu d'affinité. Elle est en effet si foible, que l'eau précipite le régule en chaux, sous la forme d'une poudre blanche, qui est l'algaroth ou mercure de vie, à laquelle il reste cependant, quelque soin qu'on prenne, une petite portion d'acide.

L'arsenic est à-peu-près dans le même cas; le beurre qui résulte d'une dissolution lente, malgré l'ébullition, est un *magma* déliquescent, volatil, peu connu.

Le zinc en est dissous, la dissolution est claire, mais le *sel* est inconnu. En distillant cette dissolution, on retire l'acide sans addition. Il dissout aussi le bismuth, & cependant si on le verse sur une dissolution de bismuth dans l'acide nitreux, il le précipite. Le cobalt est également dissous, mais en petite quantité. La dissolution est à peine colorée: cependant en s'évaporant elle noircit. Quant au *sel* qui en résulte, il est encore inconnu. Voyez ACIDE MARIN sous le mot SEL MARIN.

Genre IV. *sels végétaux*. L'acide végétal, le plus volatil de tous, ne passe pas pour dissoudre un grand nombre de terres, ni de métaux. On doit cependant observer qu'on seroit aisément induit en erreur, si on oublioit qu'on a fait très-peu d'expériences avec le vinaigre radical, quelque attention qu'il méritât; & qu'il n'est pas rare de voir un acide qui a besoin d'être très-concentré pour opérer certaines dissolutions. Nous ajouterons que celui-ci dissout presque tous les métaux, lorsqu'ils ont été précipités de leurs dissolvans propres.

La crème de tartre est un *sel* neutre formé par l'alkali & l'acide végétaux, mais avec surabondance de ce dernier, & une portion d'huile & de terre, qui la rendent difficile à fondre dans l'eau. Ce *sel* est un menstrue qui réussit souvent lorsque l'acide végétal pur est arrêté. Nous renvoyons aux *sels* neutres composés ceux qu'elle peut former.

Cet acide uni à l'alkali volatil compose le *sel* ammoniac liquide, le plus volatil, & le moins cristallisable de tous les *sels* neutres. En dissolvant le fer, il en résulte un *magma* déliquescent, dont la saveur est douçâtre astringente. Par le peu que nous disons de ce genre, on doit connoître combien peu de découvertes y ont été faites.

Genre V. *sels royaux*. Nous donnons ce nom à tous les *sels* que forme l'eau régale avec les alkalis, les terres ou les métaux. Le plomb & l'étain sont plus aisément dissous par cet acide composé, que par l'esprit de *sel*. Malgré cela la dissolution est trouble. Pour pouvoir y dissoudre le mercure, il faut, suivant M. Pott, le précipiter de l'acide nitreux, & verser dessus ce précipité l'eau régale; les tenir ensuite en digestion. Le cobalt est dissous promptement avec effervescence, la dissolution est orangée; en se séchant elle verdit.

Genres VI. VII. VIII. *sels neutres formés par l'union des alkalis fixes avec les terres & les métaux*. En formant ainsi trois genres de *sels*, que peuvent, selon nous, former les alkalis fixes, nous ne nous donnons point une idée sans fondement. Lorsqu'on précipite l'or dissous dans l'eau régale pour en faire l'or fulminant, si on verse trop d'alkali fixe, ce dernier après avoir saturé l'acide, se charge de l'or qu'il retient en dissolution sans le précipiter. Ne pourroit-on point séparer cet or uni à l'alkali fixe pour en obtenir un *sel*? Si on y réussissoit, on auroit le même succès avec plusieurs métaux; quoique nous avouions l'avoir essayé inutilement sur le mercure. Quelque soin que nous eussions pris de verser une grande quantité d'huile de tartre par défaillance sur une dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, il resta un précipité à-demi-flottant, qu'on eût pu ramasser avec le filtre de papier, ce qui peut-être seroit un moyen plus doux que tous les connus, de faire prendre le mercure intérieurement.

Y Y y y ij

Le cuivre se dissout dans trois fois son poids d'huile de tartre par défaillance, & forme une liqueur verte, dont il nous paroît très-possible de cristalliser le *sel*. Les alkalis fixes en s'unissant avec l'arsenic forment des *sels* neutres, qui se cristallisent en prismes quadrangulaires, dont les extrémités se terminent par des pyramides à quatre faces.

On nous objecteroit vainement que l'alkali fixe vitrifie, décompose les métaux; l'objection tomberoit par cette seule raison, que le feu enlève le phlogistique du métal.

Genre IX. sels neutres formés par l'union de l'alkali volatil avec les terres & les métaux. Nous avons formé un *sel* d'un très-beau verd avec l'alkali volatil & le cuivre; ce *sel* s'éleva en lames ou feuilletés contre les parois du gobelet de verre, dans lequel il se cristallisoit à l'air libre par une évaporation insensible; il descendit ensuite en-dehors & se répandit, en sorte que l'intérieur & l'extérieur du verre en étoient incrustés. Ce *sel* est absolument ignoré. Cependant on connoissoit la dissolution de cuivre dans l'alkali volatil. Boërhaave lui attribue des vertus diurétiques extraordinaires, prises depuis trois jusqu'à vingt-quatre gouttes dans un verre d'hydromel. Cette teinture présente un phénomène singulier, c'est que sans le contact de l'air, le cuivre est dissous sans donner de couleur. Si on débouche le flacon, bientôt la liqueur deviendra d'un bleu violet admirable. Le fer & l'alkali volatil fournissent un *sel* semblable en plusieurs points, à celui qui est formé par le cuivre.

L'alkali volatil en précipitant l'or de l'eau régale, fait comme le fixe, il le dissout de nouveau, s'il est surabondant. Il se conduit de même avec le mercure.

Ordre II. sels neutres composés. Trois substances, une acide, l'autre alkaline, & la troisième métallique ou terreuse, réunies en un tout chimiquement homogène, forment les *sels* que nous appelons *composés*. Leur nombre peut, sans contredit, être très-grand, quoiqu'à la suite on tomberoit dans des détails qui ne seroient que des variétés, toujours cependant intéressantes. Nous en avons réduit le nombre à neuf, pour qu'on ne nous accuse pas de donner des chimères pour des possibilités.

Genre I. sels tartareux. Nous avons vu que la crème de tartre étoit un *sel* neutre formé par l'alkali & l'acide végétaux, avec surabondance de ce dernier; qu'elle étoit un ménistruum qui avoit quelquefois la préférence sur de plus simples: c'est ici que les *sels* qu'elle forme doivent trouver leur place. Elle dissout en effet le fer & le cristallise avec lui, pour former le tartre martial soluble. Elle compose avec l'étain & le plomb les tartres que nous nommerons *jovial* & *saturnien*; avec l'antimoine elle fait un médicament de plus grand usage, le tartre stibié. Le tartre uni au cuivre, aux alkalis fixes & volatils, & aux terres absorbantes, forme également des *sels* neutres cristallisables.

Genre II. sels ammoniacaux. Le sel ammoniac ordinaire composé de l'alkali, & d'un des acides les plus volatils, ne pouvoit manquer de l'être beaucoup lui-même; & comme par son acide ou son alkali, il a de l'affinité avec les différentes terres ou métaux, nous croyons qu'il n'en est aucun que ce *sel* ammoniac ou les quatre autres ne puissent sublimer ou dissoudre. Il y a une partie de l'alkali volatil qui se dégage dans le tems de l'union & de la sublimation. Cet alkali se manifeste par l'odeur qui lui est propre, & qu'on ne manque jamais d'apercevoir dans le commencement de la sublimation.

On ne connoît que deux *sels* formés par le sel ammoniac ordinaire, & un métal ou une terre; parmi le grand nombre de possibles. Le premier est l'*ens veneris*, produit de la sublimation du cuivre par le sel

ammoniac, qu'on peut aussi obtenir par le procédé de Boërhaave, en faisant dissoudre le cuivre dans une lessive de sel ammoniac. Le second est les fleurs martiales, fruit de la sublimation de fer par le même sel. Le premier est un médicament très-dangereux, vanté cependant contre l'épilepsie par Boyle son inventeur: mais le second est un des meilleurs apéritifs qu'on ait en médecine.

Genres III. IV. V. VI. autres sels ammoniacaux. On pourroit essayer une multitude de *sels* composés avec le sel secret de Glauber, & les terres ou les métaux: ils sont tous inconnus si on excepte le sel de Weiffman, qui se prépare en faisant précipiter & redissoudre le vitriol bleu dissous dans l'eau, par l'alkali volatil versé en surabondance, & le faisant cristalliser par le moyen de l'esprit-de-vin. Il faut aussi excepter l'or volatilisé par le sel secret de Glauber. Les *sels* ammoniacaux nitreux, que nous nommons *sels brûlans*, sont encore plus ignorés; cependant ayant versé l'alkali volatil avec surabondance sur une dissolution de mercure dans l'acide nitreux, nous avons vu une pellicule se former sur la surface de la liqueur, & par l'évaporation insensible des cristaux en aiguilles rester au fond du vase; qui étoient sûrement le produit de la combinaison de l'acide nitreux, de l'alkali volatil, & du mercure. C'est encore à notre avis un nouveau moyen innocent de faire prendre intérieurement ce demi-métal. Tous les *sels* ammoniacaux acéteux sont à découvrir. Quant à ceux que nous appelons *royaux*, on pourroit nous reprocher de fonder une possibilité sur une autre, mais celle qui sert de base étant de la plus grande évidence, nous nous y sommes crus autorisés. Le sel ammoniac qui doit résulter inévitablement de l'union de l'alkali volatil & de l'eau régale nous paroît devoir sublimer l'or. Ce sont là des choses qu'on croit voir arriver lorsqu'on les propose.

Genres VII. VIII. IX. sels fixes. Le borax est composé du sel sédatif & de l'alkali marin. Le sel sédatif l'est, suivant l'opinion la plus reçue, de l'acide vitriolique & d'une terre vitrescible. Ces trois substances forment un *sel* neutre composé, sur lequel on a beaucoup travaillé, qui est d'un grand usage dans la docimastique & l'orfèvrerie, qui facilite la fusion des métaux. Il fait la première espèce du premier genre, les autres espèces sont inconnues & peut-être impossibles. Les deux genres suivans sont encore remplis par des êtres inconnus. Si on mêle l'alkali minéral au sel sédatif, on aura un nouveau borax, si c'est l'alkali tartareux; la même chose arrivera inévitablement suivant nous. Cependant nous ne voyons pas qu'on ait essayé de les faire, non plus qu'une multitude d'autres que nous croyons voir dans le lointain d'une perspective agréable.

Nous finirons cet article en donnant une table des *sels*, d'après le système naturel déjà exposé.

T A B L E D E S S E L S.

C L A S S E I. Acides.

O R D R E I. Acides simples.

- Genre 1.* Acide vitriolique. Voyez VITRIOL.
2. Acide nitreux. Voyez NITRE.
3. Acide marin. Voyez SEL MARIN.
4. Acide végétal. Voyez VÉGÉTAL, acide.

O R D R E II. Acides composés.

- Genre 1.* Eau régale. Voyez RÉGALE, eau.
Acide animal.
Acide microcosmique. Voyez MICROCOSMIQUE, acide & phosphore.
Et peut-être plusieurs autres qui sont inconnus.

Genre 1. Alkali fixe minéral ou naturel, ou terreux, *natrum*.

2. Alkali fixe marin, sel de soude. *Voyez ci-dessus sous l'article général SEL.*

3. Alkali fixe tartareux, nitre fixé, sel de tartre, alkæst de Glauber, huile de tartre par défaillance, sels alkalis lixiviels des plantes. *Voyez ci-dessus sous l'article général SEL. Voyez aussi NITRE & TARTRE.*

ORDRE II.

Alkali volatil. *Voyez ci-dessus SEL.*

CLASSE III.

Sels neutres, sels, moyens, androgynes, hermaphrodites, élixirs.

ORDRE I. Sels neutres simples.

Genre 1. Vitriols sels neutres formés par l'union de l'acide vitriolique, avec

Especes.

1. L'alkali minéral, sel d'epson & de seidlitz. *Voyez l'article particulier SEL D'EPSON & de SEIDLITZ.*
2. L'alkali marin, sel admirable de Glauber. *Voyez l'article particulier SEL DE GLAUBER.*
3. L'alkali tartareux, tartre vitriolé, sel de duobus, sel polychreste de Glauber, arcanum duplicatum, nitrum sulphuratum, panacée holfatique. *Voyez l'article particulier TARTRE VITRIOLÉ.*
4. L'alkali volatil, sel ammoniacal secret de Glauber, ou vitriolique. *Voyez SEL AMMONIACAL.*
5. La terre calcaire sélénite. *Voyez SÉLÉNITE.*
6. La chaux.
7. La terre gypseuse, sel gypseux de M. Rouelle.
8. La terre argilleuse, alun. *Gellert. Voyez ALUN.*
9. La terre vitrescible, sel fédatif.
10. L'or.
11. La platine.
12. L'argent, vitriol d'argent. Ce nom étant donné mal-à-propos au sel formé par l'union de l'acide nitreux & de l'argent. *Voyez ARGENT & LUNE.*
13. Le cuivre, vitriol bleu ou de Chypre. *Voyez VITRIOL.*
14. Le fer, vitriol verd ou romain, sel fixe de vitriol, sel de colcothar. *Voyez VITRIOL.*
15. L'étain; il est dissout en partie. *Voyez ETAIN.*
16. Le plomb, crysiaux de plomb. *Waller. A nud il n'est dissout qu'en partie. Voyez PLOMB.*
17. Le mercure, turbith minéral. A nud il n'est dissout qu'en partie. *Voyez MERCURE.*
18. L'antimoine, vitriol d'antimoine. Il est dissout en partie.
19. Le zinc, vitriol blanc, gilla vitrioli. *Voyez VITRIOL, voyez ZINC.*
20. Le bismuth; il est dissout en partie.
21. Le cobalt; il est dissout.
22. L'arsenic; il est dissout en partie.

Genre 2. Nitrés, sels neutres formés par l'union de l'acide nitreux avec

Especes.

1. L'alkali minéral.
2. L'alkali marin, nitre quadrangulaire ou cubique. *Voyez NITRE.*
3. L'alkali tartareux, nitre, salpêtre, salpêtre de houffage. *Voyez NITRE.*
4. Alkali volatil, nitre brûlant, nitre fulminant, sel ammoniacal nitreux. *Voyez NITRE.*
5. La terre calcaire magma, non crySTALLISABLE, si ce n'est par une forte évaporation.
6. La chaux, très-volatil.
7. La terre gypseuse.
8. La terre argilleuse.

9. La terre vitrifiable.
10. L'or.
11. La platine.
12. L'argent, crysiaux de lune, pierre infernale. *Voyez ARGENT & LUNE, voyez PIERRE INFERNALE.*
13. Le cuivre, magma déliquescent, septique, crySTALLISABLE par l'évaporation rapide.
14. Le fer, *idem.*
15. L'étain; il n'est dissout qu'en partie. *V. ETAIN.*
16. Le plomb, nitre de saturne qui se crySTALLISE. *Voyez PLOMB.*
17. Le mercure, crysiaux de mercure. *Voyez MERCURE.*
18. L'antimoine; la dissolution est trouble.
19. Le zinc; il est dissout avec vivacité. *Voy. ZINC.*
20. Le bismuth, nitre de bismuth. *Rouelle. Voyez BISMUTH.*
21. Le cobalt est dissout. *Voyez COBALT.*
22. L'arsenic est dissout lentement.

Genre 3. Sels marins, sels neutres formés par l'union de l'acide marin avec

Especes.

1. L'alkali minéral.
2. L'alkali marin, sel marin, sel gemme, sel marin régénéré. *Voyez SEL MARIN.*
3. Alkali tartareux, sel fébrifuge ou digestif de Sylvius. *Voyez SEL MARIN & SEL FÉBRIFUGE de Sylvius.*
4. Alkali volatil, sel ammoniac ordinaire ou d'Egypte. *Voyez SEL AMMONIAC.*
5. La terre calcaire, ne peut se crySTALLISER. *Pott.*
6. La chaux, sel ammoniac fixe. *Voyez ACIDE MARIN sous l'article SEL MARIN. Voyez SEL AMMONIAC, voyez CHAUX, Chimie.*
7. La terre gypseuse, dissolution trouble imparfaite.
8. La terre argilleuse.
9. La terre vitrescible.
10. L'or.
11. La platine.
12. L'argent, lune cornée. A nud la dissolution est imparfaite. *Voyez LUNE & ARGENT.*
13. Le cuivre, magma déliquescent, non crySTALLISABLE. *Pott.*
14. Le fer, *idem.*
15. L'étain, est dissout aisément par l'acide concentré.
16. Le plomb, plomb corné. A nud la dissolution est difficile, trouble, imparfaite. *Voyez PLOMB.*
17. Le mercure sublimé corrosif, sublimé doux, panacée mercurielle.
18. L'antimoine, beurre d'antimoine, magma volatil déliquescent. *Voyez ANTIMOINE.*
19. Le zinc, dissolution claire, sel inconnu.
20. Le bismuth; il est dissout.
21. Le cobalt; il est dissout en petite quantité. *Voyez COBALT.*
22. L'arsenic, beurre d'arsenic, magma volatil déliquescent.

Genre 4. Sels végétaux, sels neutres formés par l'union de l'acide végétal avec

Especes.

1. L'alkali minéral.
2. L'alkali marin, espee peu examinée de terre foliée.
3. L'alkali tartareux, terre foliée de tartre (*voyez TERRE FOLIÉE*), tartre régénéré, &c.
4. Alkali volatil, sel ammoniac liquide, arcanum tartari, sont des noms de la terre foliée.
5. La terre calcaire, se crySTALLISE. *Rouelle.*
6. La chaux, teinture de chaux d'Helvetius.
7. La terre gypseuse.
8. La terre argilleuse.
9. La terre vitrifiable.
10. L'or.

11. La platine.
12. L'argent, est dissout, précipité de l'acide nitreux.
13. Le cuivre, crystaux de venus, verd distillé, verdet. *Voyez VERDET.*
14. Le fer, espece de teinture martiale.
15. L'étain.
16. Le plomb, *sel* ou sucre de saturne. *V. PLOMB.*
17. Le mercure, est dissout en partie foiblement & imparfaitement; il est volatilisé en partie.
18. L'antimoine.
19. Le zinc, magma salin jaunâtre, la dissolution est prompte.
20. Le bismuth, sucre de bismuth. *Geoffroy.*
21. Le cobalt.
22. L'arsenic.

Genre 5. *Sels royaux, sels neutres formés par l'union de l'eau régale avec*

Espec.

1. L'alkali minéral,
2. L'alkali marin,
3. L'alkali tartareux,
4. L'alkali volatil.
5. La terre calcaire.
6. La chaux.
7. La terre gypseuse.
8. La terre argilleuse.
9. La terre vitrifiable.
10. L'or, se crystallise par l'évaporation insensible.
11. La platine.
12. L'argent.
13. Le cuivre.
14. Le fer.
15. L'étain.
16. Le plomb, est mieux dissout que dans l'esprit-de-*sel*; cependant la dissolution est trouble.
17. Le mercure; on ne le dissout que précipité de l'acide nitreux.
18. L'antimoine.
19. Le zinc.
20. Le bismuth.
21. Le cobalt; la dissolution est prompte avec effervescence, orangée; elle verdit en se séchant.
22. L'arsenic.

Genre 6. *Sels neutres formés par l'union de l'alkali fixe minéral, avec les différentes terres & métaux, tous absolument inconnus.*

Genre 7. *Sels neutres formés par l'union de l'alkali fixe minéral avec*

Espec.

1. L'arsenic se crystallise en prismes quadrangulaires. Le cuivre est dissout, mais le *sel* qu'il peut produire est ignoré, ainsi que tous les autres de cette espece.

Genre 8. *Sels neutres formés par l'union de l'alkali fixe tartareux avec*

Espec.

1. L'arsenic se crystallise. L'or, l'argent, le fer, le cuivre, &c. sont dissous par différens procédés; cependant les *sels* sont inconnus.

Genre 9. *Sels neutres formés par l'union de l'alkali volatil avec*

Espec.

1. Le cuivre, il se crystallise. L'or, l'argent, &c. sont dissous; les *sels* sont à découvrir.

ORDRE II. *Sels neutres composés.*

Genre 1. *Sels tartareux; sels neutres formés par l'union de la crème de tartre avec*

Espec.

1. L'alkali fixe minéral,
2. L'alkali fixe marin.

Le *sel* polychreste de seignette ou de la Rochelle. *Voyez SEL DE SEIGNETTE.*

3. L'alkali fixe tartareux, *sel végétal*, tartre soluble, tartre tartarifié.
4. L'alkali volatil; il se crystallise. *Rouelle.*
5. Terre calcaire, *sel* très-approchant du *sel végétal*.
6. La chaux.
7. La terre gypseuse.
8. La terre argilleuse.
9. La terre vitrifiable.
10. L'or.
11. La platine.
12. L'argent.
13. Le cuivre, tartre cuivreux.
14. Le fer, tartre chalybé.
15. L'étain, tartre jovial.
16. Le plomb, tartre saturnien.
17. Le mercure.
18. L'antimoine, tartre stibié.
19. Le zinc.
20. Le bismuth.
21. Le cobalt.
22. L'arsenic.

Genre 2. *Sels ammoniacaux. Sels neutres formés par l'union du sel ammoniac ordinaire avec*

Espec.

1. Le cuivre, *ens veneris*. *Voyez l'article ENS VENERIS.*
 2. Le fer, *ens martis*, fleurs d'hématites, fleurs de *sel ammoniac martiales*. *Voyez MARS & MARTIAUX.*
- Les autres sont à découvrir.

Genre 3. *Sels secrets. Sels neutres formés par l'union du sel secret de Glauber avec*

Espec.

1. Le cuivre, *sel* de Weissman.
- Les autres sont inconnus.

Genre 4. *Sels brûlans. Sels neutres formés par l'union du nitre brûlant avec*

Espec.

1. Le mercure se crystallise en aiguilles.
- Le reste est ignoré.

Genre 5. *Sels ammoniacaux acéteux. Sels neutres formés par l'union du sel ammoniac liquide avec les différentes terres & métaux, tous inconnus.*

Genre 6. *Sels ammoniacaux royaux. Sels neutres formés par l'union du sel ammoniac royal avec les différentes terres & métaux, tous inconnus, peut-être impossibles.*

Genre 7. *Sels fixes neutres marins. Sels neutres formés par l'union de l'alkali marin avec*

Espec.

1. Le *sel* sédatif, borax.

Genre 8. *Sels fixes neutres terreux. Sels neutres formés par l'union de l'alkali minéral avec*

Espec.

1. Le *sel* sédatif, borax terreux inconnu.

Genre 9. *Sels fixes neutres tartareux. Sels neutres formés par l'union de l'alkali tartareux avec*

Espec.

1. Le tartre chalybé, tartre martial soluble.
2. Le *sel* sédatif, borax tartareux.

SEL AMMONIAC, (*Chimie & Arts.*) *sal ammoniacum*, *hammoniacum*, *armoniacum*, *armeniaceum*, *sal acetosum*, *sal cyrenaicum*, &c. c'est un *sel* neutre d'une odeur pénétrante & urieuse, d'un goût froid & amer, qui se volatilise au feu; il est formé par la combinaison de l'acide du *sel* marin & de l'alkali volatil.

Le nom de *sel ammoniac* vient, suivant quelques auteurs, du mot grec *ἀμύγες*, *sable*, parce qu'on dit que ce *sel* se trouve dans les sables de la Lybie & de la Cyrénaïque, dans le voisinage du fameux temple de Jupiter Ammon.

Rien de plus obscur que ce que les anciens natu-

ralistes ont dit sur ce *sel* ; Pline , Dioscoride , & depuis eux Agricola , en ont donné des descriptions très-peu exactes ; ils semblent l'avoir confondu , soit avec le natron , soit avec le *sel* fossile. La plupart des modernes ne nous ont pas donné plus de lumières sur cette matière ; ils n'ont fait que nous transmettre des erreurs qu'ils avoient copiées les uns des autres. Quelques-uns ont prétendu que le *sel ammoniac* se formoit dans les fables de la Lybie , de l'urine des chameaux cuite & digérée par l'ardeur du soleil. M. Rouelle ne regarde point cette origine comme aussi chimérique que quelques auteurs le pensent , vû que , selon lui , l'alkali volatil qui se forme de la putréfaction de l'urine , peut se combiner avec le *sel marin* , qui est très-abondant dans ces contrées. Quelques voyageurs ont encore accrédité des erreurs au sujet du *sel ammoniac* ; c'est ainsi que le pere Sicard , jésuite , qui a fait un voyage en Egypte en 1716 , nous dit que ce *sel* se fait avec de la suie provenue de bouze de vache brûlée , du *sel marin* & l'urine des bestiaux. Voyez les *nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jesus*. M. Gellert , dans sa *chimie métallurgique* , dit que le *sel ammoniac* se fait avec du *sel marin* , de l'urine & de la suie luisante. Actuellement on est parfaitement instruit de la manière dont ce *sel* se prépare. En 1719 , M. le Maire , consul de France au Caire , adressa à l'académie des Sciences de Paris , une lettre qui est imprimée dans les *mémoires* de cette académie , année 1720 , où il nous apprend que le *sel ammoniac* se prépare avec la suie seule. Cette relation de M. le Maire a été confirmée par une seconde lettre du p. Sicard publiée en 1723 , enfin par M. Granger , qui a présenté à ce sujet à l'académie des Sciences de Paris , un mémoire dont M. Duhamel a donné l'extrait dans le volume de 1735 ; enfin M. Hasselquist , savant suédois , a envoyé en 1751 , à l'académie de Stockholm tous les détails que l'on pouvoit désirer sur cette matière , qu'il avoit vu travailler de ses propres yeux en Egypte ; suivant sa relation (que nous rapporterons par préférence , parce que les *mémoires* de l'académie de Stokolm sont très-peu connus en France ; au lieu que ceux de l'académie de Paris sont entre le mains de tout le monde) , le *sel ammoniac* se tire simplement de la suie provenue de la fiente de toute sorte de quadrupèdes , tels que les chameaux , les bœufs , les ânes , les chevaux , les brebis , les chèvres , &c. Les plantes les plus ordinaires dont ces animaux se nourrissent en Egypte , sont la criste marine , *salicornia* ; l'arroche ou patte d'oie , *chenopodium* ; le kali de Naples , *mesembryanthemum* ; la luzerne , *medicago* , toutes plantes qui sont très-chargées de *sel marin*. On emploie aussi avec succès les excréments humains , qui passent pour fournir une grande quantité de *sel ammoniac*. La rareté du bois fait que les habitans de l'Egypte se servent de la fiente d'animaux pour chauffage ; pour cet effet ils ramassent cette fiente avec le plus grand soin ; lorsqu'elle est trop liquide , ils lui donnent de la consistance , en y mêlant de la paille hachée ; ils l'appliquent ensuite contre des murailles exposées au soleil , & la laissent sécher assez pour pouvoir brûler. C'est avec la suie qui résulte de ce chauffage que l'on fait le *sel ammoniac*. Les ateliers où ce *sel* se prépare , se trouvent surtout dans la partie de l'Egypte appelée le *Delta* , & l'on rencontre dans tout le pays un grand nombre d'ânes qui sont chargés de sacs remplis de cette suie que les habitans vont vendre aux manufactures ; on y reçoit indistinctement la suie provenue de la fiente de toute sorte d'animaux ; cependant on donne la préférence à celle qui a été produite par les excréments humains que l'on regarde comme la meilleure.

Le travail par lequel on obtient le *sel ammoniac* , est très-simple. On construit pour cela des fourneaux

de briques ; ils sont d'une forme oblongue ; leur partie supérieure est couverte par une voûte sur laquelle on peut placer cinq rangées de grosses bouteilles ou de matras ronds ; chaque rangée est de dix matras , ainsi chaque fourneau en a cinquante. Chacun de ces matras se place dans un trou rond qui est à la partie supérieure de la voûte du fourneau. Ces matras sont de verre ; ils ont par en-haut un col d'un pouce de long & de deux pouces de diamètre ; on les enduit avec du limon que dépose le Nil , & avec de la paille ; on y met de la suie , en observant de laisser un espace de quelques pouces vuide ; après quoi on place chaque matras dans son trou. Alors on allume du feu dans le fourneau ; on se sert pour cela de la fiente séchée des animaux ; on donne d'abord un feu très-doux , & on commence par ne chauffer le fourneau qu'avec quelques bouchons de paille , de peur de briser les matras ; on augmente ensuite le feu par degrés , & on le rend très-fort pendant trois fois vingt-quatre heures. Quand la chaleur est dans sa plus grande force , on voit sortir une fumée blanche & une flamme d'un bleu violet par le col des matras , & l'on sent une odeur aigrelette qui n'a rien de désagréable. Au commencement de l'opération on passe de tems en tems une verge de fer par le col du matras , afin qu'il ne se bouche point : ce qui feroit briser les vaisseaux. Vingt-six livres de bonne suie donnent environ six livres de *sel ammoniac*. Ce *sel* s'attache peu-à-peu , & forme une masse en forme de gâteau à la partie supérieure du matras , que l'on brise pour en détacher cette masse , qui est convexe par-dessus & plate par-dessous. Elle est noirâtre à l'extérieur , & blanchâtre à l'intérieur ; c'est dans cet état que l'on envoie d'Egypte le *sel ammoniac* dans toutes les parties de l'Europe & de l'Asie. On le transporte à Smyrne , à Venise , à Marseille. On en exporte tous les ans environ 600 *canthari gerovini* , qui contiennent chacun 110 *rotoli* , dont chacun fait 114 dragmes : ce qui répond à environ 850 quintaux. Voyez les *mémoires de l'académie royale de Suede* , année 1751.

On a dit au commencement de cet article que le *sel ammoniac* étoit formé par la combinaison de l'acide du *sel marin* & de l'alkali volatil. Ces deux substances sont contenues dans la suie dont on se sert dans cette opération ; en effet cette suie est produite par la combustion du fumier d'animaux qui se sont nourris de plantes très-chargées de *sel marin* ; cela n'est point surprenant ; car M. Hasselquist remarque qu'il n'est guère de pays au monde dont le terrain renferme une plus grande quantité de *sel marin* ; il arrive de-là que la plupart des plantes que les animaux mangent , sont chargées de ce *sel* , dont une grande portion passe dans leurs déjections. Quant à l'alkali volatil , on fait que ce *sel* est propre aux animaux. Lors donc qu'on expose la fiente à l'action du feu , l'acide du *sel marin* s'élève aussi bien que l'alkali volatil : ces deux *sels* se combinent & forment une masse solide que l'on nomme *sel ammoniac*. On voit de-là qu'on peut tirer ce *sel* de toutes les substances qui contiennent du *sel marin* & de l'alkali volatil ; telles sont surtout l'urine humaine putréfiée. M. Model , savant chimiste de Saint-Petersbourg , a fait insérer en 1739 , dans le *commercium litterarium norimbergense* , un mémoire dans lequel il nous apprend qu'un homme malade de la fièvre chaude eut dans le tems de la crise une sueur très-ammoniacale. L'auteur de ce mémoire eut occasion de réitérer une semblable observation sur lui-même ; à la suite d'une fièvre violente il eut des sueurs très-fortes , & s'étant lavé les mains dans de l'eau chaude où l'on avoit mis de la potasse , il fut frappé d'une odeur si vive , qu'il tomba à la renverse dans son lit ; il réitéra depuis la même expérience pendant plusieurs jours que dure-

rent encore les fieurs ou émanations *ammoniacales*. Ces faits sont tirés d'une dissertation allemande de M. Model sur le *sel ammoniac* naturel.

Un grand nombre de plantes sont chargées de *sel marin*, & contiennent aussi de l'alkali volatil, telles sont la moutarde, le chou, &c. On peut encore obtenir du *sel ammoniac* de presque toutes les terres argilleuses & de substances minérales qui sont chargées de *sel marin*. En un mot toutes les fois que l'on combinera de l'alkali volatil avec l'acide du *sel marin*, on obtiendra ce *sel*.

Le *sel ammoniac* qui vient d'être décrit, est un produit de l'art; mais on en trouve outre cela qui a été formé par la nature seule, & sans le concours des hommes. Les environs des volcans & des endroits qui sont sujets aux embrasemens souterrains, contiennent presque toujours une grande quantité de *sel ammoniac* que la chaleur du terrain pousse & sublime à la surface. Nous avons des preuves convaincantes de cette vérité à Pouzzole, au royaume de Naples, aux environs de l'Etna & du Vésuve, &c. & partout où l'on trouve ce *sel*, il y a lieu de soupçonner qu'il y a, ou du moins qu'il y a eu autrefois des embrasemens de la terre. Ces feux ont dégagé l'acide du *sel marin* de sa base, & il s'est combiné avec l'alkali volatil des bitumes & des substances animales & végétales qui se trouvent souvent dans l'intérieur de la terre. Ce *sel ammoniac* n'est point toujours fort pur; il est mêlé de terres, de pierres, de soufre & d'autres matières vomies par les volcans. On en trouve une très-grande quantité en Tartarie dans le pays des Calmoucks, d'où les caravanes le transportent en Sibérie; on dit que ce *sel* se trouve attaché à des rochers, qu'il est mêlé de terres, & que quelquefois on en rencontre des masses qui sont jointes avec du soufre natif. On trouve aussi une très-grande quantité de ce *sel ammoniac* naturel près d'Orenbourg dans la Sibérie.

Le *sel ammoniac*, tant celui qui est formé par la nature, que celui qui se fait artificiellement en Egypte, n'est point parfaitement pur; le dernier est souvent mêlé de matières grasses dont il faut le dégager; cette putréfaction se fait en le sublimant de nouveau dans des vaisseaux à qui l'on donne assez de chaleur pour les faire rougir; alors il s'élève en petites particules semblables à de la farine: c'est ce que l'on nomme *fleurs de sel ammoniac*. Mais on parviendra à le purifier encore plus aisément & plus sûrement, en le faisant dissoudre dans de l'eau, & en le faisant cristalliser; par ce moyen l'on aura le *sel ammoniac* sous la forme de cristaux groupés, comme les épines autour d'un bâton, & qui ressembleront à des barbes de plumes ou à des feuilles de fougère & de persil. Une propriété singulière de ces cristaux, lorsqu'ils ont été formés par une évaporation lente & à grande eau, c'est qu'ils sont flexibles comme du plomb; c'est le seul *sel* à qui on connoisse cette propriété.

On décompose le *sel ammoniac* de la manière suivante: on mêle une partie de *sel ammoniac* en poudre avec deux parties de *sel alkali fixe*; on joint un peu d'eau à ce mélange que l'on met dans un vaisseau de terre peu élevé, sur lequel on adapte un chapiteau de verre; on lute exactement les jointures; on y adapte un récipient à long col. On commence par donner un feu doux pour faire passer le flegme à la distillation; après quoi on augmentera le feu. Il s'attachera au chapiteau un *sel alkali volatil* sous une forme concrète, & l'on aura dans le récipient, de l'esprit de *sel ammoniac* chargé d'eau qui fera d'une odeur très-pénétrante; & il restera dans la cucurbite un *sel neutre* formé par l'acide du *sel marin* qui a quitté l'alkali volatil avec qui il étoit uni pour se combiner avec l'alkali fixe. Ce *sel* s'appelle *sel fébrifuge de Sylvius*.

On peut encore décomposer le *sel ammoniac* en le mêlant avec de la chaux éteinte à l'air & bien pulvérisée; on les met promptement dans une cucurbite de terre. Si la chaux n'est point parfaitement éteinte, on y joint un peu d'eau. On adapte un chapiteau de verre & un matras à long col pour récipient. On donne un feu très-doux. On obtient par ce moyen une liqueur beaucoup plus pénétrante que l'esprit du *sel ammoniac* de l'opération précédente, & il reste dans la cucurbite un *sel neutre* que l'on nomme *sel ammoniac fixe*. Si l'on joint de l'huile essentielle de fucus à la liqueur alkaline & volatile tirée du *sel ammoniac* par l'intermède de la chaux, on obtient ce qu'on appelle *eau de luce*. Voyez LUCE *eau de*.

Ce qu'on appelle le *sel d'Angleterre*, se fait en mêlant quatre parties de craie avec une partie de *sel ammoniac*; on expose ce mélange à grand feu, & l'on obtient un *sel blanc* concret, d'une odeur pénétrante, mais qui perd bientôt sa force, si l'on ouvre fréquemment le flacon qui le contient.

Le *sel ammoniac* secret de Glauber n'est autre chose qu'un *sel neutre* formé par l'union de l'acide vitriolique & de l'alkali volatil.

Le *sel ammoniac* est d'un grand usage dans la chimie; il est propre à sublimer les métaux; & les alchimistes lui ont attribué un grand nombre de vertus qui paroîtront équivoques à ceux qui n'ont point foi à leurs travaux. Ils lui ont donné une infinité de noms différens & bizarres, comme *sel admirable*, *sel solaire*, *sel mercuriel*: aigle céleste, clé des métaux, dragon volant, pilon des sages, *sel hermétique*, roi des sels, *lapis aquilinus*, *aqua duorum fratrum cum sorore*, &c.

On se sert de ce *sel* pour faire de l'eau régale. On l'emploie pour étamer les vaisseaux de fer, de cuivre & de laiton. Il est d'un grand usage dans plusieurs arts & métiers.

En mêlant une très-petite quantité de *sel ammoniac* avec le tabac, il lui donne du montant & de la force, & le rend beaucoup plus pénétrant. (—)

SEL ESSENTIEL, (*Chimie*.) le *sel essentiel*; est celui qui étant contenu dans un végétal, forme avec lui une partie de son aggrégation.

Les *sels essentiels* diffèrent entr'eux par la plante dont on les extrait, par la manière dont on les retire, par leur nature & leurs propriétés. Il en est de volatils dont l'odeur est due à un alkali, tels sont ceux de quelques plantes à fleur cruciforme, & des foetides. Le principe volatil de quelques autres est acide; mais pour l'ordinaire le *sel acide* retenu par les huiles & les mucilages, ne se volatilise pas à la température ordinaire de l'air, au point de se faire sentir à l'odorat; il a presque toujours besoin de la distillation. On confond sans raison quelquefois tous ces sels volatils, avec l'esprit recteur, & l'huile essentielle.

Le plus grand nombre de ces sels est fixe au feu, & vraiment neutre, quoique de différente nature. Les plantes maritimes, les légumineuses de Tournefort, les graminées, les fucus, les algues contiennent du *sel marin*; toutes les plantes aromatiques, astringentes & amères, du tartre vitriolé; les aspérifoliées de Rajus ou borraginées, la pariétaire, le pourpier, le chardon béni, le cerfeuil, le concombre sauvage, un nitre abondant; la canne à sucre & quelques autres plantes fournissent un *sel* peu défini, qui est fort analogue à celui du moût & du miel. Dans tous les végétaux ces sels neutres sont communément avec surabondance d'acide apparent comme dans l'oseille, ou caché comme dans la plupart, il ne se montre que lorsqu'il est dépouillé de toutes les matières étrangères; la crème de tartre séparée du vin est dans ce cas. M. Boulduc a prouvé dans les *mémoires de l'acad. des Scienc. ann. 1734*, que la bourrache contient du nitre, du *sel marin*, & du tartre vitriolé

ce qui rassemble les trois acides minéraux dans une même plante. L'évaporation lente d'une décoction d'abord simple, ensuite dépurée par la chaux & les cendres de bois neuf, est le moyen à la faveur duquel il a obtenu les cristaux distincts de ces différens sels.

La présence ou la formation des sels dans les plantes, sont dûes. 1°. A ceux que la terre contient; semblables en cela aux animaux, les plantes en tirant leurs sucs de la terre, lui enlèvent ces sels, dont plusieurs en font un excellent fumier, ce qui nous persuade qu'une même plante crüe dans des terrains chargés de sels différens, ne doit pas contenir les mêmes. 2°. A la structure des organes de la plante qui admet dans sa sève, certains sels & en rejette d'autres. 3°. A la maturité qui fait passer l'acide du verjus & des fruits en un sel doux, neutre, sucré, huileux. 4°. A la fermentation qui change ce sucre en crème de tartre, en acide pur comme vinaigre, ou en alkali volatil produit de la putréfaction. Ces deux derniers en se dissipant dans l'air, s'y combinent de différentes manières, & reviennent fumer de nouveau la terre, entraînés par les pluies, la rosée, ou précipités par un froid vif.

Tel nous paroît être le cercle qu'observe la nature, qui la rend sans cesse féconde; telle nous paroît être la transmutation des acides & des alkalis, que les chimistes recherchent avec tant d'empressement & de raison: transmutation qu'ils trouveront mieux par une digestion lente, par la fermentation, que par toute autre voie.

Ces principes posés, voyons comment on obtient le plus aisément les sels qui se sont acquis exclusivement dans la chimie médicinale, l'épithète d'essentiels, qui conviendrait pour le moins autant à plusieurs sels tirés des minéraux & des animaux.

Cueillez dans le printemps ou au commencement de l'été, la plante aqueuse & succulente dont vous voulez extraire le sel; tirez-en le suc en la pilant dans un mortier de marbre, & l'exprimant sous le pressoir; coulez ce suc par la chaux, évaporez-le doucement jusqu'à consistance d'extrait, sans le laisser brûler; dissolvez cet extrait, & étendez-le dans suffisante quantité d'eau, de manière que le total soit bien fluide. Dans cet état garnissez un filtre d'une couche épaisse de chaux délayée, ou de toute terre absorbante; filtrez ensuite votre dissolution plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle devienne limpide, ayant soin de changer de teins en teins la terre du filtre; par ce moyen on obtient assez promptement un suc végétal, séparé de tout le mucilage qui nuit & s'oppose à la cristallisation. Ce suc traité comme les dissolutions des sels neutres, donne ses cristaux comme eux, plutôt ou plutôt, suivant la nature du sel. Ces sels ne sont plus acides, comme doivent être presque tous les *sels essentiels*, parce qu'ils ont trouvé dans ces terres absorbantes, ce qui leur manquoit pour les neutraliser parfaitement. Si on veut éviter cet inconvénient, on filtera la dissolution de l'extrait sur des terres indissolubles par les acides comme les argilles, les sables, &c. C'est par cette méthode que l'on purifie & blanchit le tartre sans lui ôter son acidité.

Ce premier procédé convient aux plantes aqueuses & succulentes, aux fruits, & aux semences abondantes en liqueurs & en sucs; mais lorsqu'elles sont seches & peu succulentes, comme sont les plantes aromatiques, les légumes, &c. il faut les chauffer à une chaleur douce & humide par la vapeur de l'eau bouillante que ces plantes pilées reçoivent sur un tamis de crin, les piler en les humectant d'eau commune, ou même en faire une décoction, que l'on traite ensuite à la manière énoncée ci-dessus. Quelques auteurs proposent la fermentation, comme un

moyen de décomposer l'huile & le mucilage; mais ils n'observent pas que le *sel essentiel* est lui-même décomposé par cette opération, comme nous croyons l'avoir démontré en comparant le *sel essentiel* du moût, qui est un sucre, avec celui du vin, qui est du tartre.

Nous choisissons les plantes dans le printemps, parce que dans cette saison, elles sont plus aqueuses, & moins huileuses. La chaleur, la sécheresse & la maturité n'ont point encore altéré ce sel, elles n'ont point enlevé cette portion d'eau qui facilite l'évaporation, qui étend le mucilage.

Les prétendus *sels essentiels* de M. le comte de la Garaye, ne sont autre chose que des extraits préparés avec aussi peu de feu ou de chaleur qu'il est possible, par l'infusion à froid & la trituration faites au moyen d'un mousoir tourné rapidement. Ces infusions sont évaporées sur des assietes à un feu très-doux; les extraits qui en résultent, contiennent comme tous les autres le *sel essentiel* de la plante qui n'est pas volatil, ils sont chargés d'une plus grande quantité d'huile non altérée; mais l'avantage qui résulte de cette opération, ne compense pas la dépense & le travail qu'elle exige. D'ailleurs comme nous venons de le dire, ces prétendus sels, doivent être renvoyés aux extraits.

SEL FIXE. Voyez ALKALI FIXE, dans l'article général SEL, Chimie & Médecine.

SEL GEMME ou SEL FOSSILE, (*Hist. nat. Minéralogie.*) c'est un sel qui est de la même nature que le sel marin, mais qui se trouve dans le sein de la terre. On le nomme en latin *sal gemma*, ou *gemmeum*, parce qu'il a quelquefois la transparence & la blancheur d'un cristal ou d'une pierre précieuse; *sal rupeum*, parce qu'il se trouve par masses semblables à des roches; *sal petrosum*, parce qu'il y a des pierres qui en sont quelquefois imprégnées: on l'appelle aussi *sal fossile*, *sal montanum*, parce qu'il se tire du sein de la terre, & pour le distinguer de celui qui s'obtient par l'évaporation de l'eau de la mer, & des lacs salés. Le sel gemme ne diffère du sel marin ordinaire, que parce qu'il a plus de peine à se dissoudre dans l'eau que ce dernier, ce qui vient des parties terrestres & des pierres avec qui il est combiné.

Le sel gemme se trouve en beaucoup d'endroits du monde. On en rencontre en Catalogne, en Calabre, en Hongrie, en Transylvanie, en Tyrol, en Moscovie, & même dans la Chine, &c. Mais les mines les plus fameuses & les plus abondantes que nous connoissons, sont celles qui se trouvent en Pologne, dans le voisinage de Cracovie, près de deux endroits, nommés *Wieliczka* & *Bochnia*; nous allons en donner la description d'après M. Schober, qui a long-tems eu la direction de ces mines, & qui a inséré dans le magasin de Hambourg deux mémoires fort curieux à leur sujet.

Wieliczka, est une petite ville de Pologne, située au pié des monts Crapacks, à environ deux lieues de Cracovie; elle est bâtie dans une plaine bornée au nord & au midi, par des montagnes d'une hauteur médiocre; le terrain où elle se trouve peut être environ de 159 à 200 piés plus élevé que le niveau des eaux de la Vistule, qui n'en est pas fort éloignée; la ville de Bochnia est environnée de montagnes & de collines, & placée dans un lieu plus élevé que le précédent. Le terrain est glaiseux dans les environs de ces deux villes; à la distance d'une demi-lieue, on ne trouve que très-peu de pierres, sinon près de Bochnia, où l'on voit quelques couches d'albâtre qui se montrent à la surface de la terre; plus loin cette pierre devient moins rare, & au midi de Wieliczka on en trouve une assez grande quantité, qui ne paroît point former de banc suivi, mais qui semble avoir été dérangée de sa place. Vers

le nord, on trouve des amas de pierres arrondis, & de gallets ou cailloux, qui paroissent n'avoir pu y être transportés que de fort loin; on y voit aussi du grais, qui est la pierre la plus commune des environs; on a remarqué quelquefois dans ce grais, des masses assez grosses de charbon de terre: au couchant on rencontre différentes couches. Le terrain y est sablonneux; au-dessous du sable, dont l'épaisseur varie, on trouve une pierre composée d'un amas de petits cailloux & de coquilles, liés ensemble par du quartz, qui en fait des couches très-solides; cette pierre composée forme un lit, qui a depuis un jusqu'à trois piés d'épaisseur: au-dessous, est une nouvelle couche de sable qui n'est point par-tout également épaisse, mais qui contient aussi des coquilles de mer, dont plusieurs sont dans un état de destruction, tandis que d'autres n'ont éprouvé aucune altération. On donne ensuite sur un banc d'un grais quartzueux & bleuâtre, qui a de 6 à 8 pouces d'épaisseur, & qui est d'une dureté extraordinaire. Ce banc est suivi d'une nouvelle couche de sable, dont on n'a point encore pu fonder la profondeur. A environ une lieue de Wieliczka, on rencontre une grande quantité de soufre natif; près de-là est aussi une source d'eau minérale d'une odeur très-fétide. Le soufre est répandu en petites masses, de la grosseur d'un pois, dans une pierre d'un gris cendré, semblable à de la pierre ponce, & remplie de trous comme elle. Toutes ces circonstances prouvent que le terrain qui renferme ces fameuses mines de sel, a éprouvé des révolutions très-considérables, tant de la part des eaux, que de celle des feux souterrains.

Les mines de Wieliczka sont très-étendues; tout le terrain sur lequel cette ville est bâtie, est creusé par-dessous, & même les galeries souterraines vont beaucoup au-delà des bornes de la ville; 450 ouvriers sont employés à l'exploitation de ces mines. D'orient en occident, elles ont environ 600 lachters ou verges, c'est-à-dire 6000 piés de longueur; du nord au midi, elles ont 200 verges, ou 2000 piés; leur plus grande profondeur est de 80 lachters, ou 800 piés. On y trouve encore à cette profondeur des couches immenses de *sel gemme*, qui vont d'orient en occident, & dont on ignore l'étendue. Voici les différentes couches dont la terre est composée en cet endroit. 1°. La terre franche. 2°. De la glaise. 3°. Un sable très-fin mêlé d'eau, que l'on nomme *zyc*. 4°. Une argille noire très-compacte; enfin on trouve la couche qui renferme le *sel gemme*. Ces mines ont dix puits ou ouvertures carrées, tant pour y descendre, que pour épuiser les eaux, & pour faire monter le *sel gemme* que l'on a détaché sous terre. On descend dans l'un de ces puits par un escalier qui a 470 marches; tous sont revêtus de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres. Quand on est parvenu à cette profondeur, on rencontre une infinité de chemins ou de galeries qui se croisent, & qui forment un labyrinthe, où les personnes les plus habituées courent risque de s'égarer. Ces galeries sont étayées par des charpentes; en de certains endroits on laisse des masses de roches pour soutenir les terres qui sont en dessus. L'on a pratiqué dans quelques souterrains des niches, des chapelles & des statues, taillées dans le sel même. Quand on est arrivé dans ces galeries, on n'est encore qu'au premier étage; on descend plus bas par de nouveaux puits; dans un de ces puits, nommé *janina*, on a fait un escalier qui a dix piés de large, & dont la pente est si douce, que les chevaux y peuvent monter & descendre sans peine.

Au premier étage de ces mines, le *sel gemme* se trouve par blocs d'une grandeur prodigieuse; mais au second étage, il se trouve par couches suivies, & dans une quantité inépuisable. On se sert de pio-

ches, de ciseaux & de maillets pour détacher le sel; on détache souvent des masses de sel en prismes carrés, de 7 à 8 piés de longueur, & de deux piés & demi d'épaisseur; on nomme ces parallépipèdes *battawanes*; on est quelquefois parvenu à en détacher qui avoient 32, & même 48 piés de longueur. Les ouvriers s'acquittent de leur travail avec assez de facilité; par le son que rendent les masses, ils connoissent le moment où elles vont se détacher; & alors ils pourvoient à leur sûreté. Ces blocs se roulent sur des cylindres de bois, jusqu'aux puits qui descendent dans les galeries, d'où ils sont élevés par des machines à moulettes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quand aux petits morceaux, on les met dans des tonneaux.

On a fait des excavations si prodigieuses dans le fond de ces mines, pour en retirer le *sel gemme*, qu'on y voit des cavités assez amples pour contenir une très-grande église, & pour y ranger plusieurs milliers d'hommes; ces sortes d'endroits servent de magasins pour les tonneaux, & d'écuries pour les chevaux, qui restent toujours dans ces mines, & qui y sont au nombre de quatre-vingt.

On trouve quelquefois des creux qui sont remplis d'eaux si chargées de *sel*, que lorsqu'on vient à les faire sortir, les roches environnantes restent comme tapissées de cristaux, qui présentent le coup d'œil le plus agréable.

Un phénomène très-remarquable pour les naturalistes, c'est que les masses salines qui se trouvent dans ces mines, renferment souvent des gallets ou des cailloux arrondis, semblables à ceux que roulent la mer & les rivières; on y rencontre des coquilles & d'autres corps marins; & souvent on trouve au milieu des couches de *sel gemme*, des masses énormes d'une roche composée de couches ou de bandes de différentes espèces de pierres. De plus, on voit souvent dans ce *sel*, aussi bien que dans la substance qui l'environne, des morceaux de bois, semblables à de fortes branches d'arbres, brisées & morcelées; ce bois est noir comme du charbon; ses fractures sont remplies de *sel*, qui sert pour ainsi dire à recoller les différens morceaux; ce bois est d'une odeur très-désagréable & très-incommode pour les ouvriers, sur-tout, lorsque le renouvellement de l'air ne se fait point convenablement. Ce bois s'appelle dans ces mines *wagti-solni*; c'est-à-dire *charbon de sel*.

Un autre inconvénient de ces mines, c'est qu'elles sont sujettes à des exhalaisons minérales ou moutettes très-dangereuses; elles sortent avec sifflement par les fentes des rochers, s'allument subitement aux lampes des ouvriers, font des explosions semblables à celles du tonnerre, & produisent des effets aussi funestes. Ces vapeurs inflammables, s'amassent sur-tout dans les souterrains, lorsque les jours de fêtes ont empêché qu'on n'y travaillât, alors il est très-dangereux de descendre dans les puits avec de la lumière, parce que la vapeur venant à s'enflammer tout d'un coup, fait un ravage épouvantable. Même sans s'allumer, ces vapeurs sont capables d'étouffer les ouvriers qui s'y exposent imprudemment; elles sont plus fréquentes dans les mines de *sel* de Bochnia, que dans celles de Wieliczka.

On retire de ces mines du *sel gemme* de différentes qualités, & à qui on donne des noms différens. La première espèce se nomme *zielona*, ce qui signifie *sel verd*; ce *sel* n'est qu'un amas de cristaux cubiques, forme qui est propre au *sel* marin; les côtés de ces cristaux ont quelquefois deux à trois pouces, ils sont fort impurs & entremêlés des parties terrestres & de glaise. Le prix du quintal du *sel*, appelé *zielona*, est de 3 $\frac{2}{3}$ florins de Pologne, (environ 45 sols) en blocs, & de 22 florins (treize livres quinze sols) le

tonneau. Le sel que l'on nomme *szymbikowa*, est plus pur que le premier, il n'en diffère, que parce qu'il n'est point en cristaux; le tonneau se vend 24 florins, & le quintal en bloc pour 4 florins de Pologne.

La seconde espèce se nomme *makowka*; elle n'est point en cristaux, & ressemble assez à du grais; c'est un amas confus de petits grains de sel, dont on ne peut point distinguer les figures.

La troisième espèce se nomme *jarka*; elle se trouve mêlée avec les deux espèces précédentes, qu'elle traverse comme des veines; ce sont des petits grains de sel blanc, peu liés les uns autres; & qui sont causés que les blocs de sel se brisent dans les endroits où ils sont traversés par cette sorte de sel. Le *jarka* fait aussi des couches suivies.

On donne pareillement différens noms aux substances, qui servent de gangue ou d'enveloppe au sel. La première se nomme *halda*; c'est une argille d'un gris foncé, fort humide, entremêlée de grains de sel, dont quelques-uns sont en cristaux. La seconde s'appelle *midlarka*, c'est une argille noirâtre, grasse au toucher comme du savon; on y trouve fréquemment des coquilles dans leur état naturel, dont la cavité s'est remplie de sel. La troisième espèce de substance se nomme *zuber*; c'est un mélange de sable, de terre, d'albâtre & de sel; c'est dans cette substance que l'on trouve le vrai sel gemme, en grands cristaux blancs & transparens comme du verre, lorsqu'on le casse, il se divise toujours par cubes à angles droits, les Polonois le nomment *oczkowatae*. C'est aussi dans ce sel que l'on voit des cailloux arrondis, des masses de roches composées de différentes couches, & des morceaux de bois; on y trouve aussi des fragmens d'une roche de la nature du marbre.

Les mines de sel de Bochnia ne sont point à beaucoup près si étendues que celles de Wieliczka. Elles ont été découvertes vers l'an 1251, sous le règne de Boleslas le chaste; les galeries vont de l'orient au couchant, & ont 1000 lachters ou verges de dix piés de longueur, la largeur de la mine est de 75 lachters du nord au midi. Il y a ordinairement 250 ouvriers qui y travaillent. Les couches de terre qui s'y trouvent, sont à peu-près les mêmes qu'à Wieliczka. Au-dessous de la terre franche, on rencontre de la glaise, ensuite un sable très-fin mêlé d'eau, & enfin une argille noirâtre & compacte, qui couvre le lit de sel, qui n'est point par blocs ou masses, mais par couches suivies, dont l'épaisseur n'est point partout la même. Tout le sel, qu'on en retire se met en tonneaux.

Ces deux mines de sel gemme, sont si abondantes, que l'on croit qu'elles suffiroient pour en fournir à l'Europe entière. On compte que tous les ans on en retire à peu-près 600000 quintaux, & il n'y a point apparence qu'elles s'épuisent de plusieurs siècles.

Quelques physiciens croient que la mer est redevable de la salure de ses eaux à des grandes masses ou roches de sel gemme qui se trouvent à leur fond, & qu'elles mettent en dissolution; c'est entr'autres le sentiment du comte de Marfigli; il ne paroît guère probable, vu que la mer auroit du dissoudre depuis long-tems toutes ces masses salines, s'il en eût existé. M. Schober est d'un sentiment contraire, il regarde les mines de sel de Pologne, comme des monumens qui prouvent d'une manière indubitable, que la mer a autrefois occupé le terrain, où ces mines se trouvent actuellement; elle en a été chassée par quelque révolution arrivée à notre globe, on peut le présumer par les coquilles & les corps marins que l'on trouve ensevelis dans ces mines; le bouleversement a dû être très-considérable, puisque des masses énormes de roches, des cailloux arrondis, des arbres, &c. ont été enfouis en même tems sous terre; d'ailleurs le soufre que l'on rencontre aux environs de

Time XIV.

ces mines, prouve qu'il a dû y avoir autrefois des volcans & des feux souterrains dans cet endroit. Les eaux salées se sont évaporées peu-à-peu, elles ont déposé leur sel, & ont formé des couches immenses.

Quelques personnes ont cru que le sel gemme se reproduisoit dans les endroits d'où il a été tiré, c'est une erreur; il est vrai que les eaux souterraines qui se sont chargées de sel, vont quelquefois le porter en d'autres endroits où elles le déposent à l'aide de l'évaporation; ce qui ne peut point être appelé une reproduction, mais une transposition.

On trouve encore des mines de sel gemme en plusieurs endroits de l'Europe. Il y en a de fort abondantes dans la Transilvanie & dans la haute Hongrie, près d'Epéries; elles produisent un revenu très-considérable à la maison d'Autriche. Ces mines ont 180 lachter ou verges c'est-à-dire, 1800 piés de profondeur. Le sel gemme s'y trouve par couches suivies; ce n'est point une roche, mais de la terre qui les accompagne. On dit qu'il s'y est trouvé des masses ou des blocs de sel qui pesoient jusqu'à cent milliers; on les divise en morceaux quarrés comme des pierres de taille, pour pouvoir commodément les sortir de la mine, après quoi on les écrase sous des meules; ce sel est gris de sa nature, mais il paroît tout blanc, lorsqu'il a été pulvérisé. Il s'y trouve des morceaux de sel blancs & transparens comme du cristal; d'autres sont colorés en jaune & en bleu, au point qu'on en fait des bijoux & des ornemens, qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuses. On assure que ces mines de Hongrie ne le cèdent en rien à celle de Pologne.

Il y a en Tyrol, à deux lieues d'une ville, nommée Hall, des mines de sel très-abondantes, qui sont exploitées depuis plusieurs siècles. Ce sel est de différentes couleurs, il y en a de blanc, de jaune, de rouge & de bleue; on le fait dissoudre dans des auges ou dans des réservoirs pratiqués en terre, d'où l'eau chargée de sel, est conduite par des canaux de bois jusqu'à la ville; là on la fait bouillir pour purifier le sel, qui se vend au profit de la maison d'Autriche; on prétend que tous frais faits, il donne un produit de plus de deux cent mille florins, c'est-à-dire, cinq cent mille livres par an. Le sel qui se trouve à Hallein, dans l'archevêché de Saltsbourg, est de la même nature que celui du Tyrol, & doit être raffiné de la même manière.

On trouve aussi du sel gemme de différentes couleurs en Catalogne, dans le voisinage de Cardone; il y en a de blanc, de gris de fer, de rouge, de bleu, de verd, d'orangé; quelques morceaux ainsi colorés sont transparens, d'autres sont entièrement opaques. Ces sels sont des couches les unes au-dessus des autres. On en détache des masses de la même manière que les pierres dans les carrières. Il y a lieu de présumer que ces différentes couleurs de sel gemme, viennent de parties métalliques & minérales, qui en rendroient l'usage très-suspect, si l'on n'avoit soin de le purifier avant que de s'en servir. (—)

SELS LIXIVIELS, (Chimie & Médecine.) les sels lixiviels sont ceux qu'on retire par la lessive des cendres des plantes.

Pour avoir ces sels, nous connoissons deux méthodes. La première & la plus suivie consiste à prendre la plante dont on veut tirer le sel, récente, mais séchée (le meilleur tems pour la cueillir est un peu avant sa maturité), à la brûler en la remuant sur un foyer propre, à en lessiver les cendres avec de l'eau pure qu'on filtrera & qu'on fera évaporer dans un vaisseau de pierre, de verre, de terre vernissée, ou mieux encore de métal parfait, jusqu'à siccité par une ébullition moyenne, poussant le feu sur la fin, calcinant le sel dans un creuset en le remuant sans le

Z Z z z z ij

laisser fondre, on ne laissera ce *sel* exposé à l'air que le moins qu'il sera possible, & on le conservera dans des flacons bouchés exactement pour l'empêcher de tomber en défaillance, & même de se combiner avec l'acide universel; mais les *sels lixiviels* qui sont reconnus *sels* neutres, & non alkalis, n'ont pas besoin de cette dernière précaution.

Les cendres qui n'ont souffert qu'une lessive contiennent encore une grande quantité de *sel* qu'on enlève entièrement par une lotion répétée. Pour rendre ce même *sel* plus blanc, on doit le dissoudre dans l'eau, le filtrer, le faire évaporer & calciner une seconde fois. On le formera en tablettes, si on le fait fondre dans un creuset, & qu'on le verse sur une table de marbre. Les plantes qui fournissent ce *sel* le plus abondamment sont amères, âpres, telles que le chêne, le houblon, l'absynthe; ou âcres, comme les laiteuses; ou nourrissantes, comme les légumineuses; ou sauvages, comme les épineuses. On doit toujours préférer ces dernières à celles qui sont cultivées, ainsi que les feuilles & les branches au tronc. Ce procédé rendra environ un vingtième du poids de la plante séchée, si elle réunit les qualités précédentes. Cette proportion seroit beaucoup moindre si la plante avoit séché sur pié, si elle étoit trop vieille, altérée, si elle avoit été, comme le veulent quelques chimistes, infusée avant la combustion dans l'esprit-de-vin ou l'eau. Neumann a éprouvé qu'il ne restoit alors qu'un centième du *sel* qu'il attendoit. On rejettera la pratique de ceux qui, pour l'empêcher de tomber aussi aisément en défaillance, le calcinent avec un peu de soufre, & font par-là de l'alkali fixe une espèce de tartre vitriolé.

La seconde méthode est due à Tackenius; elle consiste à prendre telle quantité de plante fraîche que l'on veut, à la mettre dans une marmite de fer couverte de la même matière avec soin, & en l'exposant à un feu vif, la convertir en charbon. Alors on pousse le feu avec plus de vivacité, on ôte le couvercle, le charbon s'embrase, se convertit en cendres pendant qu'on a soin de la remuer souvent & d'empêcher la flamme d'y pénétrer. On soutient le feu sous les cendres pendant une heure ou deux, enfin on lessive & on évapore, comme dans le procédé précédent.

Quelle est la nature de ces *sels*? existoient-ils dans le végétal, ou sont-ils le produit du feu? sont-ils tous semblables? comment le feu les a-t-il dépouillés des autres principes? quelles sont leurs vertus médicales? la méthode de Tackenius est-elle préférable? Telles sont les questions qui ont partagé les Chimistes; tâchons de les résoudre.

On ne peut regarder en général les *sels lixiviels* comme des alkalis fixes parfaits: les seules plantes nitreuses sont capables d'en fournir, leur acide se détruisant dans la combustion par la déflagration. Ils sont quelquefois absolument neutres, tel est le *sel* du tamarisc que M. Montel a démontré être un parfait *sel* admirable de Glauber. Le plus souvent ils sont mêlés d'alkalis fixes & de *sels* neutres. C'est ainsi que la potasse contient un tartre vitriolé, voyez Cardileucius, Grosse & Boulduc, le dernier dans les *Mémoires de l'académie des Sciences* 1734, que la soude renferme un *sel* marin, du *sel* de Glauber, & du tartre vitriolé. On sent aisément que l'alkali fixe des *sels lixiviels* est de deux sortes, marin ou tartareux. Il est toujours le même que la base du *sel* essentiel du végétal d'où on l'a tiré. Lorsque l'incinération a été lente, comme dans le procédé de Tackenius, le *sel* essentiel en est d'autant moins décomposé, & se trouve uni à une portion du phlogistique de la plante, qu'on a de la peine à dépouiller entièrement par des calcinations & des lessives répétées.

C'est à ce *sel* neutre essentiel, produit de l'union

d'un alkali fixe & d'un acide, qu'on doit le *sel lixiviel*. Voyez SEL ESSENTIEL. Ce qu'il est facile de démontrer par ces deux seules expériences. Les plantes qui contiennent une plus grande quantité du premier *sel*, en fournissent une proportionnée de second; celles qui ont trempé quelque tems dans l'eau étant privées du suc de la terre, comme le bois flotté, ou qui ont été exposées à la pluie, perdent en même tems l'un & l'autre *sel*. L'alkali fixe existoit donc dans le végétal brûlé, le feu n'a fait que le dégager de l'acide, du phlegme, & de l'huile avec lesquels il étoit combiné. Il l'a laissé uni à une terre, dont on le sépare par la lessive: mais comment l'acide uni plus intimement aux alkalis fixes qu'aux huiles & à l'eau, a-t-il pu les abandonner pour se volatiliser avec les derniers? L'action du feu peut seule décider ce problème; elle vient à l'appui de deux unions qui se balancent, & elle entraîne l'acide volatil par sa nature: cet effet fera d'autant plus prompt & plus décidé que la flamme sera plus vive & le feu plus ardent; car si le feu est lent, si on commence par réduire en charbon la plante avant de la brûler lentement, suivant la méthode de Tackenius, le *sel* neutre essentiel ne sera point entièrement décomposé, comme nous l'avons vu, il sera plus gras, plus onctueux, moins blanc, moins déliquescent, & ce *sel lixiviel* en sera d'autant moins alquin: il deviendra plus doux, & participera davantage des vertus de la plante dont on l'aura tiré; ce qui nous seroit pancher pour donner la préférence à ces derniers dans l'usage médical, ce que nous soumettons cependant à l'expérience des médecins jusqu'ici mal faite & peu décisive.

Les vertus médicales des *sels lixiviels* en général sont d'être anti-émétiques, anti-acides, fébrifuges, stomachiques, apéritifs, diurétiques & emmenagogues; pris intérieurement d'être résolutifs, fondans, employés comme topiques: ils sont même caustiques, lorsqu'on n'a pas le soin de les étendre dans des opiates, des eaux, des cataplasmes, &c. ce qui fait qu'on ne doit jamais les employer seuls intérieurement, ni extérieurement, à moins qu'on ne veuille cautériser. Leur dose doit être très-petite, ils se donnent par grains.

SEL MARIN, (Chimie.) le *sel marin* ou *sel commun*, que quelques auteurs désignent encore par le nom de *sel* des cuisines, *sal culinaire*, est un *sel* naturel neutre, formé par l'union d'un acide spécial (voyez à la suite de cet article ACIDE MARIN), & d'un *sel* alkali fixe d'une espèce particulière & parfaitement analogue, ou plutôt exactement identique avec le natron ou alkali fixe minéral, avec le *sel* fixe de soude, avec la base du borax, avec celle du vrai *sel* de Glauber naturel, &c. Voyez NATRON & SOUDE.

J'ai défini le *sel marin* qui est regardé comme le plus parfait, celui qui est le plus abondant dans la nature, le plus connu: car il y a un *sel* naturel connu des chimistes, entre autres noms sous celui de *sel marin* à base terreuse, & qui diffère du précédent, comme cette dénomination l'annonce déjà, en ce qu'il a une terre pour base. Les différentes espèces de terre qui peuvent constituer cette base, donneroient aussi plusieurs autres espèces de *sels marins*; mais ce n'est que du premier que nous allons nous occuper d'abord.

Les sources ou magasins naturels du *sel marin* sont 1°. la mer, les étangs, les fontaines, les puits salans; on doit rapporter à cette origine celui qui couvre des terrains bas, ou qui a pénétré la terre dans plusieurs pays; car c'est là manifestement un produit de l'évaporation de quelques eaux salées. 2°. Les mines ou carrières de *sel* gemme ou concret, voyez SEL GEMME, *Hist. nat.* 3°. Les terres & matières analogues, d'où on retire aussi le salpêtre par une simple lixiviation. 4°. Un très-grand nombre de plantes,

M. Pott observe avec raison que ce ne sont pas seulement les plantes qui naissent au bord de la mer, comme les kalis, mais plusieurs autres dont les extraits & les sels essentiels donnent des indices manifestes de *sel marin*; mais cette assertion n'est ni assez positive, ni assez générale, il est sûr, d'après nos propres expériences, qu'un très-grand nombre de plantes contiennent du *sel marin* parfait, & qu'elles en contiennent abondamment: on en trouve une très-grande quantité dans plusieurs potasses. Voyez POTASSE. 5°. Les animaux, car les humeurs, & surtout l'urine de ceux même qui ne mangent point de sel, en contiennent manifestement & assez copieusement. 6°. Enfin l'eau de neige & de pluie.

Il est très-vraisemblable qu'il n'y a dans la nature qu'une source vraie & primitive, qu'une fabrique de ce sel, s'il est permis de s'exprimer ainsi; que le *sel marin* passe des végétaux aux animaux qui s'en nourrissent; des végétaux, des animaux & de leurs excréments décomposés par la putréfaction aux terres; des mines de sel gemme à la mer, ou au contraire de la mer aux entrailles de la terre; de la surface de la terre & des mers dans l'atmosphère, &c. mais nous ne toucherons point à cette question, qui est jusqu'à présent peu décidée quant au principal chef, savoir la détermination de la source vraie & primordiale du *sel marin*, & quant à plusieurs des objets secondaires dont nous venons de faire mention.

Mais ce qui est très-décidé, (& qui est une forte induction en faveur de l'opinion que nous venons de proposer, puisqu'elle porte sur un argument pris de la nature même interne ou chimique de l'objet examiné), c'est que le *sel marin* retiré des diverses sources que nous venons d'indiquer, n'est qu'un seul & même être chimique. Ainsi une certaine division vulgaire que la routine a consacré dans les petits traités de physique & d'histoire naturelle, du sel dont il s'agit en *sel marin*, *sel de fontaine*, & *sel gemme* ou fossile, *marinum*, *fossile* & *fontanum*; cette division, dis-je, est absolument nulle & superflue. Aussi, comme le lecteur peut s'en être déjà aperçu, les Chimistes ne gardent-ils pas chacun de ces noms pour ces prétendues espèces particulières, mais ils donnent indifféremment le nom de *sel marin*, qui est devenu générique dans le langage chimique, & à celui qui provient de la mer & à celui que fournissent les plantes, &c.

La vraie nature du *sel marin* a été long-tems méconnue des chimistes. Ils ont ignoré la nature de sa base jusqu'en 1736. M. du Hamel démontra alors dans un mémoire imprimé dans le volume de l'académie royale des Sciences pour cette année, que cette base étoit un sel alkali fixe, semblable au natron & au sel alkali fixe de soude. M. Pott qui avoit déjà défendu l'ancienne opinion, savoir que la base du *sel marin* étoit une terre, l'a soutenue encore dans une dissertation sur la base du *sel marin*, uniquement destinée à combattre la découverte de M. du Hamel dans sa Lithogéognosie, voyez p. 190 de la traduction françoise, & enfin dans les corrections & éclaircissements donnés par l'auteur pour la première partie de cette traduction, & imprimés à la fin de cette première partie. Voyez Lithogéognosie, vol. I. p. 427. Mais ce n'est plus à présent un problème chimique, que la nature vraiment saline de la base du *sel marin*; c'est au contraire une des connoissances chimiques le plus rigoureusement démontrées. On trouvera le précis de cette démonstration discutée contradictoirement aux objections de M. Pott, dans une note ajoutée au passage de la Lithogéognosie déjà cité. Voyez Lithogéognosie, vol. I. p. 190. M. Pott n'a appuyé sa persévérance dans le sentiment opposé que sur un mal entendu & sur une erreur de fait: le mal entendu a consisté en ce qu'en réfutant le sentiment de M. du

Hamel, M. Pott a toujours combattu l'alkali de tartre, tandis que M. du Hamel admettoit un corps très-différent, savoir l'alkali de soude; & l'erreur en ce que M. Pott a soutenu jusqu'à la fin, que la terre qui sert de base à l'eau-mère du *sel marin*, étant combinée avec les acides minéraux, produisoit les mêmes sels neutres que lorsqu'on combinait avec les mêmes acides, la base du vrai *sel marin*, du *sel marin* proprement dit. Or cette prétention est directement détruite par les faits. M. Pott avance, par exemple, dans ses *corrections & éclaircissements pour la Lithogéognosie*, que la terre de l'eau-mère du *sel marin*, unie à l'acide vitriolique, donne un sel admirable parfaitement semblable à celui qu'on prépare avec le *sel marin*. La proposition contraire est exactement vraie: ces deux sels diffèrent aussi directement & essentiellement qu'ils puissent différer quant au fait dont il s'agit, c'est-à-dire que celui qui a la terre pour base, est précipité par l'alkali fixe de tartre, & même par la base du *sel marin*, & que celui qui a la base du *sel marin* pour base, n'est point précipité par ces alkalis; & il est exactement dans le cas du sel végétal à base terreuse, dont l'exemple avoit été opposé à M. Pott, & dont il exige qu'on lui démontre la parité; car de même que, selon les propres paroles de M. Pott, la terre qui a servi de base à ce sel végétal peut en être de-rechef séparée sous la même forme de terre, de même la terre de l'eau-mère du *sel marin* qui a servi de base au faux-sel de Glauber, peut en être de-rechef précipitée sous la même forme de terre. . . . Mais il y a encore une raison plus directe; cette dernière terre, que j'appellerai pourtant volontiers *marine*, parce que je la crois de la même nature que celle qui est un des principes de l'alkali fixe marin, ce qui ne suffit pas en bonne doctrine chimique, voyez PRINCIPES & VÉGÉTALE, analyse, pour la regarder comme la base du *sel marin*, cette dernière terre, dis-je, combinée avec l'acide marin ne fait point du *sel marin*. Toutes les subtilités du système de Stahl sur l'essence des alkalis fixes, sur la *quasi-salinité* des terres alkalis, sur leur aptitude à s'associer l'acide nécessaire pour se revêtir de la nature du vrai sel, ressource que M. Pott a très-doctement employée: toutes ces subtilités, dis-je, ne sauroient tenir contre des faits si positifs; car il s'agit ici d'une précision logique: la base d'un sel est le corps qui le constitue immédiatement par son union à un acide, ou le corps que l'on sépare immédiatement de cet acide, & non pas l'un des principes de ce corps.

L'autre principe du *sel marin*, savoir son acide est un être chimique plus anciennement connu. Voyez la partie historique de l'article CHIMIE. Nous exposerons les propriétés de cette substance dans un article particulier placé à la suite de celui-ci. Nous avons déjà renvoyé aux articles NATRON & SOUDE, sel de, pour y chercher la connoissance ultérieure de la base du *sel marin*. Nous allons dans cet article ne plus le considérer que *in concreto*, exposer les propriétés du *sel marin* entier.

Sa saveur est assez connue; c'est celle qu'on appelle *salée* par excellence.

Une partie de *sel marin* se dissout parfaitement dans un peu plus de deux parties & demie d'eau. Ce sel est du petit nombre de ceux qui ne se dissolvent pas en plus grande quantité dans l'eau bouillante, que dans l'eau froide voisine de la congélation; c'est-à-dire qu'une lessive de *sel marin* bien saturée & froide, n'en dissout point une plus grande quantité, si on la fait bouillir sur du nouveau sel; & que réciproquement une lessive de *sel marin* saturée & bouillante, n'en laisse point échapper par le refroidissement. C'est une suite de cette propriété que le *sel marin* cristallise dans l'eau qu'on fait évaporer en bouillant, pendant l'ébullition même; & c'est sur cette propriété qu'est

fondée la manœuvre par laquelle on le sépare dans les fabriques de salpêtre. *Voyez* NITRE.

La forme des cristaux primitifs du *sel marin* est cubique ; ces cubes primitifs se disposent quelquefois de manière à former des cubes plus considérables, tantôt parfaits, tantôt tronqués ; quelquefois exactement pleins, d'autres fois vuides ou creux dans quelqu'un de leurs côtés. Ce sont encore dans les évaporations bien ménagées des pyramides creuses & renversées, & plus ou moins aiguës, plus ou moins évafées. *Voyez* CRYSTALLISATION, & le *mém.* de M. Rouelle, *acad. royale des Scienc. ann. 1744.*

Le *sel marin* s'humecte sensiblement à l'air ; mais c'est principalement, si même ce n'est point absolument, à raison d'un peu d'eau mere qui leur reste presque toujours mêlée, & que je crois infecter son eau de cristallisation.

Le *sel marin* verdit un peu le sirop de violettes. Il est encore vraisemblable que c'est à raison de cette eau mere. *Voyez* VIOLETTES, *Teinture de.*

Le *sel marin* décrepité au feu. *Voyez* DÉCREPITATION.

Le *sel marin* jeté sur des charbons presque éteints, les ranime, en renouvelle l'embrasement, & produit même de la flamme, selon une observation de Stahl, qui en tire un merveilleux parti pour prouver l'influence de l'eau dans l'affaire de l'inflammation, dans la production de la flamme. *Voyez* FLAMME. M. Pott, qui a rapporté fort au long dans sa *Dissertation sur le sel commun*, les essais de divers chimistes, & les siens sur le *sel marin*, traité avec les charbons, tant dans les vaisseaux fermés qu'à l'air libre, & qui a obtenu quelques légères émanations & apparences d'une matière phosphorique, semble insinuer que la production d'une pareille matière peut bien contribuer au phénomène dont nous venons de parler. Cela peut être absolument, mais cela ne paroît point nécessaire ; l'eau dégagée & mise en vapeur par la décrépitation, en paroît une cause très-suffisante.

Au reste, il faut se rappeler encore ici que le phosphore par excellence, le phosphore de Kunkel ou de Boyle, n'est point dû, au moins évidemment, à la combinaison de l'acide marin & du phlogistique, mais à celle du phlogistique & de l'acide microcosmique, dont l'analogie & la différence avec l'acide marin ne sont point encore constatées.

Le *sel marin* entre en fusion à un assez foible degré de chaleur ; il ne paroît pourtant pas qu'on puisse rapporter à la liquidité aqueuse celle qu'il contracte par l'action du feu. *Voyez* LIQUIDITÉ, *Chimie.* Car 1°. Le degré de chaleur requis pour cette fluidification, est bien supérieur, quoique foible, à celui qui fait couler les sels très-aqueux, comme le *sel* de Glauber, le nitre, &c. 2°. La décrépitation qui précède la fusion, a dissipé l'eau nécessaire pour faire subir à un *sel* la liquidité aqueuse.

Il existe dans l'art une ancienne opinion sur la convertibilité du *sel marin* en nitre. Cette opinion a pris un nouveau crédit dans ces derniers tems ; on a même, dit-on, tenté cette transmutation par l'autorité du ministère, & sous la direction des plus habiles chimistes. Le succès de ces tentatives, si elles ont été réellement exécutées, n'a pas été publié ; & il a couru d'ailleurs quelques descriptions de procédés qui ne promettent rien aux vrais connoisseurs. *V.* SALPÊTRE.

On connoît assez la qualité antiseptique du *sel marin*, & l'usage qu'on en fait en conséquence pour assaisonner les viandes, & les préserver de la putréfaction. Il est à remarquer cependant qu'il doit être employé à haute dose ; car si on applique aux matières animales putrescibles, une petite quantité de *sel marin*, non seulement il ne les préserve pas de la corruption, mais au contraire il en accélère la corrup-

tion. Beker avoit déjà fait mention de ce fait singulier, que les expériences de M. Pringle confirment ; & qu'on auroit dû déduire il y a long-tems des observations domestiques les plus connues, si les savans savoient assez observer autour de soi. En effet, rien n'est si connu que cette observation, savoir qu'un bouillon non salé se conserve mieux & plus long-tems, que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de *sel* ; qu'on peut garder pendant assez long-tems un ragoût à demi fait, pourvu qu'on n'y ait pas mis le *sel* avant d'en interrompre la cuite.

C'est comme assaisonnant qu'on l'emploie aussi en Pharmacie, pour conserver certaines substances végétales, comme roses, &c. selon un usage établi dans les boutiques d'Allemagne. *Voyez* CONSERVATION, *Pharmacie.* D'ailleurs plusieurs chimistes, depuis Paracelse jusqu'à Fr. Hoffman, ont recommandé de digérer dans une eau chargée de *sel* plusieurs substances végétales, dont on se proposoit de retirer par la distillation, des huiles essentielles. Il est assez généralement convenu qu'on obtient par cette méthode, des huiles essentielles plus limpides ; mais 1°. le fait même quoique avoué, mais sans examen contradictoire, n'est pas incontestable ; 2°. le *sel marin* a-t-il opéré matériellement, dans cette espèce de dépuratation ou rectification, ou n'a-t-il que suspendu, ou au contraire favorisé un certain mouvement de fermentation, auquel elle peut être due uniquement ? c'est ce qui n'est point décidé.

Le *sel marin* est une des matières salines qui opère le plus efficacement le refroidissement des liqueurs dans lesquelles on le dissout. *Voyez* REFROIDISSEMENT ARTIFICIEL.

Le *sel marin* est employé comme fondant dans le traitement de plusieurs substances minérales ; il entre dans la composition de plusieurs flux. *Voyez* FLUX.

Il est employé aussi dans les cemens. *Voyez* CEMENTATION & CEMENT.

Il entre dans la composition de certaines préparations d'antimoine assez inutiles, & qui sont connues sous le nom de *régules médicamenteux*. *Voyez* sous le mot ANTIMOINE.

M. Pott recommande de le faire entrer dans les mélanges de terres, dont on veut faire les vaisseaux qui acquièrent, dans la cuite, une espèce de vitrification, & qui deviennent propres par-là, à la distillation des acides minéraux. Cette addition peut être très-bonne ; & l'on doit en croire d'autant plus volontiers ce célèbre chimiste, qu'il a plus qu'aucun autre, travaillé sur ce sujet, sur lequel il a publié des découvertes très-précieuses. Cependant nous avons en France d'excellens vaisseaux, des vaisseaux éminemment propres à contenir & à distiller les esprits les plus corrosifs, & dans la composition desquels n'entre point le *sel marin*. N'importe, le mélange indiqué par M. Pott fournit une richesse de plus.

On a sur le degré d'adhésion de l'acide marin à sa base, les observations suivantes.

Premièrement, ceux qui ont travaillé avec plus de soin à rendre l'eau de mer potable par la distillation, tels que Boyle & M. Hales, ont observé qu'il s'élevoit avec l'eau, un peu d'acide dans un certain tems de cette distillation. *Voyez* MER, *eau de.*

De l'eau commune cohobée plusieurs fois sur du *sel marin*, contracte une légère acidité.

Plusieurs eaux thermales salées, rougissent foiblement la teinture de tournesol ; leur chaleur naturelle équiyaut à la digestion qui opère le dégagement d'un peu d'acide dans les expériences précédentes.

Le *sel marin* concret, étant exposé à un feu violent & à l'air libre, c'est-à-dire à la calcination, se volatilise, ou du moins se dissipe, soit sous la forme immuée de *sel marin*, soit sous celle de produits inobservés jusqu'à présent ; mais il s'alkalise aussi en par-

tie, c'est-à-dire qu'il laisse échapper une partie de son acide. Neuman réduisit, par une calcination répétée treize fois, une livre de *sel marin* à trois gros de terre & un gros de *sel*. Cette expérience prouve plus, il est vrai, la volatilisation que l'alkalification; mais le dégagement d'un peu d'acide marin par la calcination, est d'ailleurs prouvée par des expériences constantes.

Le *sel marin* distillé sans intermede à un feu très-violent, donne un peu de son acide; mais si peu que M. Pott lui-même, qui a défendu sur ce point les prétentions de Beguin, de Schroder, de Henckel, rejetées par tous les autres chimistes, M. Pott, dis-je, avoue qu'il n'en fournit que ce qu'il faut pour maintenir l'affertion absolue, que le *sel marin* donne de l'acide par la distillation sans intermede.

Mais pour obtenir abondamment l'acide du *sel marin*, on distille ce *sel* avec divers intermedes. On emploie à cette distillation des intermedes faux, & des intermedes vrais. Voyez INTERMEDE, Chimie.

Je range sous la première classe les différentes especes de terres & sables; car comme je l'ai discuté assez au long à l'article NITRE, qu'il faut consulter sur ceci, c'est une opinion insoutenable que celle qui fait dépendre la propriété qu'ont ces terres dans cette distillation, de prétendues matieres vitrioliques dont on les croit mêlées. D'ailleurs les sables plus purs, les cailloux, les talcs, les briques pilées, toutes substances dans lesquelles on ne sauroit supposer des matieres vitrioliques, fournissent des intermedes efficaces pour cette distillation. L'intermede le plus usité est celui des terres argilleuses, de l'argille commune ou du bol. M. Pott dit que les moins colorées de ces terres sont les plus faibles. Il est hors de doute qu'il faut d'ailleurs choisir celles qui sont le moins mêlées de terre calcaire; car les terres de cette nature sont, par leur propriété d'absorber les acides, incapables de servir d'intermede pour leur dégagement; & quoique des auteurs proposent de distiller le *sel marin* par l'intermede des coraux, de la craie, de la chaux, &c. on peut avancer hardiment avec M. Pott, qu'on n'obtient point d'acide par un pareil procédé.

On emploie communément sept ou huit parties de bol ou d'argile, pour une de *sel marin*; cette quantité est insuffisante. Lemery qui en emploie six, & qui distille à un feu très-long & très-violent, observe qu'il reste dans son résidu du *sel marin* entier. Stahl demande dix parties d'ochre, de bol ou d'argille, pour une de *sel*; je crois qu'il vaut encore mieux en employer douze & même davantage.

L'on fait décréper, ou seulement bien sécher le *sel*, lorsqu'on se propose d'obtenir un acide concentré. Cela est indifférent pour la sûreté de l'opération; mais il peut être essentiel de le faire décréper, lorsqu'on se propose d'obtenir un acide aussi concentré qu'il est possible.

La méthode de Lemery de réduire le *sel* & l'argille, au moyen d'une certaine quantité d'eau, en une pâte dont on forme de petites boules, qu'on sèche ensuite avec soin, est bonne; la multiplication des surfaces qui en résulte, doit favoriser l'action du feu.

Comme l'acide marin est très-expanfible, & d'autant plus qu'il est plus concentré, il est commode de disposer les matieres à distiller de manière qu'elles ne donent qu'un acide concentré au point qu'on le desire. Ainsi quand on a besoin d'un esprit de *sel* ordinaire & phlegmatique, tel qu'il suffit pour les usages les plus ordinaires, on ne doit dessécher ni l'argille, ni le *sel*; on peut même employer les boules de Lemery très-imparfaitement séchées; ou bien, ce qui revient à-peu-près au même (car cette humidité étrangère passe presque toute dans le récipient avant l'acide), on met un peu d'eau pure dans le ballon.

La très-grande expanfibilité de cet acide exige encore qu'on emploie un récipient très-vaste. On a coutume de se servir des plus gros ballons, ou du ballon double. Voyez DISTILLATION & RÉCIPIENT. Je crois très-utile, & même éminemment utile dans le cas dont il s'agit, de laisser continuellement le petit trou du ballon ouvert.

Les intermedes vrais qui peuvent opérer le dégagement de l'acide marin dans la distillation, sont les divers acides qui ont plus de rapport avec la base du *sel marin* que son acide propre. Or l'acide vitriolique, l'acide nitreux & l'acide microcosmique, sont dans ce cas. On peut employer ces acides, soit purs, soit unis à des bases avec lesquelles ils aient moins d'affinité qu'avec celle du *sel marin*. L'alun & les vitriols sont les *sels* neutres vitrioliques qui sont les plus propres à cette décomposition. Mais leur emploi est accompagné d'un très-grand inconvénient, c'est que leurs bases sont solubles par l'acide marin, qui s'y unit en effet à mesure qu'il abandonne sa propre base; & qu'il faut par conséquent opérer cette nouvelle défunion pour obtenir l'acide marin. Aussi cette méthode qui exige un feu violent & très-long, est-elle presque absolument hors d'usage, excepté pour quelques prétentions particulières, & jusqu'à présent mal constatées.

Le meilleur de ces intermedes vrais, est sans contredit, l'acide vitriolique nud. Pour exécuter par cet intermede cette distillation connue dans l'art sous le nom de *maniere de Glauber*, du nom de son inventeur, on place dans une cornue de grais ou de verre deux parties de *sel marin*, qui ne doivent remplir ce vaisseau qu'environ au tiers, sur lesquelles on verse peu-à-peu une partie d'huile de vitriol: il s'élève dès la première effusion de l'acide vitriolique, de l'acide marin réduit en vapeurs, que l'on perd nécessairement; & cette perte dure pendant tout le tems du mélange. Dès que ce mélange est fait, on place lestement la cornue dans un fourneau de reverbere, ou sur un bain de sable, & on y adapte sur le champ un récipient: on lutte les jointures, & on laisse le petit trou ouvert; on attend que l'éruption spontanée des vapeurs soit cessée; & alors seulement on fait sous la cornue un petit feu, qu'on augmente peu-à-peu, & qu'il ne faut pousser qu'à un degré assez léger pendant tout le cours de l'opération, qui est finie en six ou sept heures au plus. On peut pour éviter la perte des premières vapeurs, employer une cornue tubulée. Voyez CORNUE.

Le produit de cette opération est une liqueur d'un jaune verdâtre, très-fumante, & un acide marin très-concentré. Si on veut avoir par le même procédé un acide plus phlegmatique, on n'a qu'à ajouter de l'eau au mélange, le faire par-là. Selon la proportion de Glauber, prendre pour deux parties de *sel*, une partie d'huile de vitriol & trois parties d'eau.

L'acide nitreux est un intermede très-peu commode pour la distillation du *sel marin*; car comme cet acide est trop volatil, il s'élève avec celui du *sel marin*, & forme une eau regale.

L'acide marin retiré, soit par l'intermede des terres bolaires colorées, soit par celui de l'huile de vitriol, a besoin d'être rectifié pour être pur. Celui qui est retiré par l'intermede du bol, étant rectifié sans addition, jusqu'à siccité, laisse une quantité assez considérable de terre martiale qui s'étoit volatilisée avec lui, & dont il est absolument nécessaire de le séparer quand on le destine aux travaux exacts. Celui qu'on obtient par les intermedes vrais, & même en général tout acide marin qu'on veut avoir aussi pur qu'il est possible, doit être rectifié; c'est-à-dire redistillé sur du nouveau *sel marin*. On conçoit aisément que dans cette opération, ces acides étrangers exerçant la propriété qu'ils ont de chasser le *sel marin* de

sa base & d'y adhérer à sa place, sont remplacées dans la liqueur acide qu'ils rendoient impure & qu'ils abandonnoient par du nouvel acide marin qui passe, au lieu d'eux, dans cette liqueur qui devient par-là pure, homogène, & même sans rien perdre de sa quantité.

Le produit fixe ou résidu de la distillation du *sel marin* par les terres a été assez peu examiné: si les deux principes du *sel marin* étoient séparés dans cette opération, par une diacrise pure, ce produit fixe devroit être la base saline du *sel marin*: or il paroît jusqu'à présent que ce n'est pas cela. Le produit fixe de la distillation du *sel marin* par les sels vitrioliques, est du sel de Glauber, voyez SEL DE GLAUBER. Le produit fixe de cette distillation par les sels nitreux est du nitre quadrangulaire, voyez NITRE; & enfin le produit de sa distillation par l'acide microcosmique n'est pas encore bien connu.

Acide marin. Van-Helmont soupçonne assez gratuitement que cet acide est l'acide primitif, & la vraie base de tous les autres. Becher & ses sectateurs prétendent avec plus de vraisemblance, que cet acide est spécifié par la terre mercurielle, voyez MERCURIEL, PRINCIPE; au moins cette assertion est-elle très-naturellement liée au dogme fondamental de Becher, qui regarde ce principe comme la vraie cause matérielle de la volatilité. En effet, une des propriétés des plus remarquables de l'acide marin, propriété qu'il possède à l'exclusion des autres acides; c'est que la plupart des composés à la formation desquels il concourt, comme principe, sont volatils, ce qui est sur-tout très-remarquable & très-spécial sur les substances métalliques qu'il volatilise toutes, sans en excepter l'or, comme il est démontré par les expériences de M. Brandt, dont nous allons faire mention, après avoir rapporté les propriétés les plus extérieures de l'acide marin.

Cet acide est d'une couleur jaune, plus ou moins délayée, selon qu'il est plus ou moins concentré; celui qui est très-phlegmatique, mais qui est pourtant propre encore aux usages ordinaires, à la dissolution des matières terreuses, alkalines, à la préparation d'une eau regale, capable de bien dissoudre l'or, &c. celui-là, dis-je, est limpide & sans couleur, de même que l'acide nitreux foible.

L'acide marin, pour peu qu'il soit concentré est très-fumant, & les vapeurs qu'il envoie sont blanches; ces vapeurs sont d'autant plus épaisses, & d'autant plus expansibles, que cet acide est plus concentré.

Il paroît le moins pesant des trois acides minéraux; du moins n'est-on point parvenu jusqu'à présent à concentrer de l'acide marin en masse, jusqu'au point de le rendre aussi pesant que l'acide vitriolique, ou l'acide nitreux très-concentré; on n'a pas tenté non plus de déterminer son poids dans son état de plus grande concentration, c'est-à-dire dans diverses combinaisons, où il entre vraisemblablement en un état de très-grande pureté ou concentration.

Il est ce que la plupart des Chimistes, même les plus célèbres appellent, &c. par un usage très-vicieux, le plus foible des acides minéraux; ce qui signifie seulement que les deux autres acides le chassent, lorsqu'on les applique à des sels neutres formés par l'union de celui-ci & des substances alkalines, soit salines, soit terreuses. Et cette expression qui seroit toujours impropre, vague, peu scientifique, quand même elle pourroit avoir un sens au moins figuré, selon lequel elle convint à une assertion généralement vraie; cette expression, dis-je, est à plus forte raison inadmissible, puisque cet acide le plus foible des trois acides minéraux relativement aux alkalis, est dans le même sens le plus fort des trois relativement aux métaux blancs, & plus fort que l'acide ni-

treux relativement à toutes les substances métalliques.

L'acide marin est celui des acides minéraux qui a le plus de rapport avec les métaux blancs: savoir, l'argent, l'étain & le plomb, & il a plus de rapport avec toutes les substances métalliques que l'acide nitreux. Son ordre de rapport avec l'acide vitriolique & les substances métalliques colorées, & même le mercure n'est pas encore définitivement établi.

L'acide marin a la propriété singulière, ou du-moins possède éminemment la propriété d'enlever à un autre acide une substance qu'il est incapable de dissoudre, lorsqu'on l'applique en masse à cette substance en masse. Ainsi cet acide appliqué en masse, c'est-à-dire, sous sa forme ordinaire de liquide, à de la limaille ou de la grenaille d'or ou d'argent & à du mercure coulant, ne dissout point ces substances métalliques, même par le secours d'une longue ébullition: appliqué au cuivre, à l'étain & au bismuth, non calcinés, il ne dissout ces substances métalliques qu'avec beaucoup de peine & en petite quantité; le plomb, dans les mêmes circonstances, est encore plus difficilement soluble par ce menstrue. Il est vrai que la chaux de cuivre & celle de bismuth s'y dissolvent assez facilement, & les chaux & verres d'étain & de plomb un peu plus aisément que ces métaux non calcinés, mais toujours fort mal.

L'acide marin bouillant ne dissout que très-peu de régule d'antimoine, soit sous sa forme métallique, soit calciné.

Enfin, il est pourtant quelques substances métalliques; savoir, le fer, le zinc, le régule d'arsenic, & celui de cobalt qui sont parfaitement dissoutes par l'acide marin en masse. Mais toutes ces substances métalliques, excepté l'or, étant précédemment dissoutes, ont la plus grande disposition, la plus grande pente à s'unir à l'acide marin pour lequel elles quittent l'acide auquel elles étoient jointes auparavant. C'est ainsi que si on applique de l'acide marin à une dissolution d'argent, ou le mercure dans l'acide nitreux, le premier acide enlève l'argent ou le mercure au second, & forme avec l'argent le corps chimique connu sous le nom de *lune cornée*, & avec le mercure le corps chimique connu sous le nom de *précipité blanc*. Voyez ARGENT, MERCURE & CORNÉE, Chimie. Il y a encore deux autres moyens dont l'acide marin dissout les substances, qu'il ne sauroit dissoudre, lorsqu'on l'applique en masse ou en état d'aggrégation liquide, à ces substances, soit concrètes, soit liquides. Le premier consiste à réduire les deux corps à s'unir en vapeurs: c'est ainsi que l'acide marin & le mercure étant réduits chacun en vapeurs, & portés dans un récipient commun, se combinent chimiquement, & forment par leur union le sel métallique connu dans l'art sous le nom de *sublimé corrosif*. La deuxième consiste à appliquer à un sel neutre marin, par exemple, un sublimé corrosif, une substance métallique: par exemple, la chaux de cuivre capable de précipiter ce sel & d'attirer à soi l'acide, en le détachant de son ancienne base, qui est le mercure dans l'exemple cité.

Au reste, tous ces phénomènes se déduisent d'un même principe; savoir, de ce que l'union aggrégative des particules de l'acide marin est supérieure dans le plus grand nombre de cas à la pente qui le porte à l'union mixtive, & sur-tout quand l'exercice de cette dernière force est empêché d'ailleurs par l'adhésion aggrégative des particules du corps à dissoudre. Voyez MENSTRUE.

La plupart des matières salines qui résultent de l'union de l'acide marin aux diverses substances métalliques que nous venons de nommer, sont connues dans l'art sous le nom de *métaux cornés* ou de *beurres*, noms tirés de quelque ressemblance que ces matières ont, soit par la couleur, soit par la consistance, avec la

la corne ou avec le beurre. Celles qui ont la consistance cornée, sont celles qui ont pour base l'argent & le plomb, & sont appelées communément *lune cornée* & *plomb corné*. L'étain, le bismuth, l'arsenic, l'antimoine & le cobalt donnent chacun un beurre. Le *sel* produit de la combinaison de l'*acide marin* & du cuivre, est une espèce de gomme qui doit être par conséquent rangée avec les beurres. Cette gomme est très-inflammable; elle brûle en donnant une belle flamme bleue (propriété qu'elle communique à l'esprit-de-vin dans lequel on la dissout, & à du suif ou de la cire à quoi on la mêle, & dont on fait ensuite des chandelles :) & les Chimistes en ont conté beaucoup de merveilles, voyez la *dissertation* de M. Pott sur le *sel marin*, déjà citée.

Le zinc combiné avec l'*acide marin* donne une matière moyenne entre l'état corné & l'état butireux. Cette matière coule au feu, mais se fige, & se durcit considérablement dès que ce feu n'est plus très-vif. Le *sel* formé par l'union de l'*acide marin* & du fer est capable de prendre une forme concrète, éprouver une espèce de cristallisation, mais peu durable. Le sublimé corrosif & le précipité blanc, produits de la combinaison de l'*acide marin* & du mercure, ont cela de spécial, qu'ils ont une forme concrète, durable; qu'ils sont, & sur-tout le sublimé corrosif, très-capables d'une cristallisation régulière. Enfin, l'or qui, selon les expériences de M. Brandt, que nous avons annoncées plus haut, est attaqué par l'*acide marin*, pur, nud en masse, lorsqu'on l'a précédemment mêlé en diverses proportions à de l'étain, ou du bismuth ou du régule de cobalt, & qu'on a réduit l'alliage en une chaux dans laquelle on n'aperçoit aucune partie d'or : l'or, dis-je, extrait de cette chaux par l'*acide marin*, ou pour mieux dire, le produit résultant de cette extraction, se volatilise sous la forme d'une liqueur épaisse, jaune ou rouge.

Toutes ces substances salines métallico-marines sont plus ou moins volatiles & déliquescentes.

Il est encore essentiel d'observer que la vapeur qui s'élève pendant la dissolution de la chaux de cuivre dans l'*acide marin*, est très-inflammable; & que pendant celle du zinc dans le même acide, il se forme de petits flocons inflammables, & qui sont une espèce de soufre; mais que ces phénomènes n'influencent point du-tout que l'*acide marin* contienne du phlogistique, de-même que l'inflammation des huiles, & les autres phénomènes analogues que présente l'acide nitreux ne démontrent point ce principe dans ce dernier acide. Voyez NITRE.

L'*acide marin* combiné avec l'alkali fixe de tartre donne le *sel marin* régénéré connu dans l'art sous le nom de *sel digestif* ou *fébrifuge* de Sylvius.

Avec la chaux il donne le *sel* appelé très-arbitrairement *sel fixe ammoniac*, & *huile de chaux* quand il est tombé en *deliquium*, événement auquel il est très-sujet. Il est traité de quelques propriétés chimiques de ce *sel* à l'article CHAUX, Chimie.

L'*acide marin* combiné avec l'alkali volatil forme le *sel ammoniac* proprement dit. Voyez SEL AMMONIAC, *acide marin* *dulcifié*, *éther marin*.

L'*acide marin* digéré, distillé, cohobé de diverses manières avec l'esprit-de-vin, fournit la liqueur connue dans l'art sous le nom d'*esprit de sel dulcifié*, d'*esprit de sel vineux* & d'*eau tempérée* de Basile Valentin. Lorsque les travaux que les Chimistes avoient tentés sur la dulcification de l'acide vitriolique, & sur celle de l'acide nitreux, leur eurent donné l'éther vitriolique & l'éther nitreux, voyez ces articles; ces liqueurs furent le produit le plus précieux de ces travaux, & le principal objet de leurs recherches dans les opérations analogues sur le mélange de l'*acide marin* & de l'esprit-de-vin qui a long-tems refusé une liqueur huileuse, un éther. Enfin M. Rouelle le

Tome XIV.

cadet, que je ne crains point de placer parmi les plus grands chimistes, à qui même je ne m'abstiens de marquer la première place, que parce que ma propre conviction, quoiqu'intime & profonde, ne me donne pas le droit de lui déferer l'empire. M. Rouelle le cadet, dis-je, a fait en 1759 de l'éther marin, en employant au lieu d'*acide marin*, nud & en aggrégation, de l'*acide marin*, disgregé & concentré par son union avec l'étain, c'est-à-dire, le beurre d'étain, ou liqueur fumante de Libavius. Cette découverte est fondée sur une heureuse application du principe que nous avons posé plus haut, d'après l'observation de l'impuissance de l'*acide marin* en masse, & de la grande activité du même acide dont l'aggrégation est rompue. Le procédé de M. Rouelle n'a encore été qu'indiqué par une lettre de M. le marquis de Courtanvaux à M. de Mayran, insérée dans le *journal des Savans*, Août 1759. (b)

SEL MICROCOSMIQUE; ce *sel* porte aussi le noms de *sel fusible*, & de *sel essentiel d'urine*. On l'obtient par l'évaporation de l'urine fraîche à un feu modéré; mais la manière la plus facile de préparer ce *sel*, est de le retirer d'une grande quantité d'urine putréfiée & cuite jusqu'à la consistance d'un sirop liquide, & d'en dépurer les cristaux par des solutions, des filtrations, & des cristallisations répétées. Dans ces opérations, le *sel* fusible qui contient l'acide du phosphore, se cristallise toujours le premier, & il est fort aisé à distinguer de celui qui paroît ensuite sous la forme de cristaux longs & cubiques.

On a proposé aussi de préparer les cristaux de *sel d'urine*, en la réduisant à la consistance d'un miel épais, en la dissolvant dans de l'eau bouillante, en la filtrant & la faisant cristalliser deux ou trois fois. On peut encore, en exposant l'urine à une rorte gelée, en concentrer la matière saline huileuse jusqu'à une consistance convenable, jusqu'à la cristallisation: enfin on peut obtenir le *sel d'urine*, quoique dans un espace de tems beaucoup plus long, par une lente & très-douce évaporation à l'air, alors il s'en sépare une terre sélénitique en forme de cristaux.

Il paroît, par les observations de divers chimistes, qu'une longue putréfaction est capable de produire dans l'urine des générations & combinaisons de différents *sels*. M. Schlosser a trouvé que si on distille le précipité qui se fait pendant l'évaporation de l'urine récente, & qu'on en lessive le *caput mortuum* après l'avoir calciné, l'eau qui a servi à édulcorer ce *caput mortuum*, ne donne qu'un véritable *sel marin*; mais M. Pott ayant distillé le résidu de l'urine réduit à la consistance de miel, dont on avoit séparé les premiers cristaux, & qu'on avoit gardé dans un vase pendant quelques années, a retiré un véritable *sel fusible* de la terre du *caput mortuum*, & du *caput mortuum* que fournirent après la rectification & les produits de cette distillation, qui demeurèrent encore mêlés ensemble pendant quelques années. Comme la distillation avoit donné un esprit ammoniacal huileux, M. Pott en conclut que la terre de l'urine qui avoit été rendue volatile, s'est avec le tems, & par un effet du mouvement intérieur, détachée de sa combinaison précédente, & en a contracté une autre en vertu de laquelle elle est devenue fixe & fusible. M. Margraff a observé que la putréfaction change le *sel* commun, qui existe dans l'urine, en un *sel* fusible.

Cependant il y a dans l'urine du *sel* fusible qui y est essentiellement contenu, mais déguisé, comme M. Henckel le prouve: parce que, 1°. il s'obtient par une séparation qui s'opère doucement, & conforme à la façon d'agir de la nature, savoir par une évaporation lente, pour laquelle on n'a point employé la violence du feu; cette évaporation n'agit que sur la partie phlegmatique, & elle n'a pas pu détruire ni décomposer le tout: 2°. ce *sel* n'est point,

AAA a a a

comme le *sel* marin, une substance étrangère portée du dehors en-dedans du corps humain, mais il y a été élaboré par la coction & par d'autres mouvemens des organes, & formé de substances dans lesquelles il n'étoit pas.

M. Margraff remarque qu'on ne peut séparer entièrement le *sel* essentiel de l'urine, & il croit que les causes en sont probablement, 1°. la quantité de l'extrait onctueux, qui empêche la cristallisation; 2°. & principalement la dissipation du *sel* volatil urinaire qui arrive à ce *sel*, tant dans l'inspissation de l'urine, que dans sa dépuración: car ce *sel* privé de son *sel* volatil, refuse de prendre une forme saline sèche. Si on le dissout fréquemment dans l'eau bouillante, il perd toujours une partie de son esprit urinaire (comme l'odeur le prouve suffisamment), & ainsi il ne se met point en cristallisation; ce que l'on peut pourtant corriger en quelque sorte, en y ajoutant un peu d'esprit volatil de sel ammoniac: cet esprit sature avec effervescence l'acide découvert.

Quand le *sel* fusible a été suffisamment dépuré, il est tout-à-fait blanc & sans odeur. M. Pott nous apprend que la figure de ce *sel* varie beaucoup, suivant les effets de la chaleur, de l'évaporation, & des différentes cristallisations: car il prend la figure de la plupart des autres, comme du salpêtre, du vitriol, du *sel* ammoniac, de l'alun, du *sel* admirable, &c. mais pour l'ordinaire il est en cristaux brillans, octogones & prismatiques. Ce *sel* excite sur la langue une saveur un peu fraîche; il a à-peu-près le goût du borax, avec lequel il présente des ressemblances singulières: mis dans un creuset sur le charbon ardent, il y écume, se boursoufle, se fond, & pousse des végétations: soufflé sur le charbon avec un chalumeau, il coule en une perle ronde quand il est convenablement purifié. Les cristaux de la seconde cristallisation se fondent aussi en perle sur le charbon, quand ils ont été dépurés; mais après le refroidissement, ils prennent une couleur de lait: mêlés avec le phlogistique, ils ne donnent point le phosphore comme les premiers cristaux; après avoir été fondus, ils se remettent facilement en cristallisation, tandis qu'on ne peut plus faire cristalliser les premiers quand une fois ils ont été liquéfiés.

On voit par cette différence que les cristaux de la seconde cristallisation ont les mêmes propriétés que le *sel* que M. Haupt a nommé *sal mirabile perlatum*: ce que M. Margraff ne paroît pas avoir vu lorsqu'il a dit que ce dernier *sel* n'a que très-peu de rapport avec le *sel microcosmique*.

La première cristallisation ne tombe pas aisément en effervescence à l'air, mais bien la seconde, que l'air chaud commence à réduire en une poudre blanche comme la neige, & qui au lieu de rafraîchir la langue, l'échauffe comme un charbon ardent, sans lui causer pourtant aucune douleur ni aucun dommage. Cette sensation de chaleur ne s'y conserve que quand il est bien dépouillé de toute humidité, & il recouvre toujours cette chaleur, lorsqu'il l'a perdue, par des calcinations répétées.

Le *sel microcosmique* est un *sel* moyen ammoniacal, dont l'acide est d'une nature toute particulière & si peu liée avec le *sel* urinaire, qu'il n'est point d'autre exemple de *sel* ammoniacal *sec*, dont l'urinaire se sépare aussi aisément par la seule distillation, ou par une simple digestion, & même par la seule attraction de l'air.

Si on met les cristaux de *sel* fusible dans une retorte de verre, & qu'après y avoir adapté un récipient bien lutté, on distille insensiblement & par degrés au feu de fable, le *sel* écume & devient fluide, en même tems il s'élève dans le récipient un fort esprit urinaire volatil, dont le poids est la moitié du total, qui ressemble beaucoup à l'esprit de *sel* ammoniac préparé avec de la chaux vive, qui étant mêlé

en assez grande quantité avec l'esprit de *sel*, n'entre point en effervescence, mais échauffe considérablement les vaisseaux, au lieu que les urinaires ordinaires produisent plutôt du froid: après cet esprit urinaire montre quelques grains de sublimé ammoniacal, l'autre moitié de cristaux forme dans la retorte une masse blanchâtre & crevassée.

C'est dans cette matière saline, qui demeure après la distillation des cristaux, que l'acide se trouve enveloppé par une terre tenue & glutineuse, & il ne se découvre entièrement qu'après que ce résidu a été fondu à un feu violent, en un corps clair & transparent que l'on fait couler sur une lame de fer chauffé, bien poli; mais la plus grande violence du feu ne peut chasser de ce résidu, qu'un peu d'humidité, & n'en peut séparer aucun acide ni aucun sublimé.

Cette matière, semblable au verre, se dissout entièrement dans deux ou trois parties d'eau distillée bien pure, & se change en une liqueur claire, un peu épaisse, qui a les propriétés de tous les acides, de sorte que 1°. elle se met en effervescence avec l'alcali volatil, & 2°. avec l'alcali fixe, & même qu'elle forme avec l'un & l'autre des espèces de *sel* moyen tout-à-fait particulières. 3°. elle précipite les corps dissous dans les alkalis, & même 4°. elle dissout les terres alkales.

Cependant MM. Pott & Schlosser nient que ce verre salin dissout dans de l'eau, fasse aucune effervescence sensible avec l'alcali, quoique cette effervescence ait lieu lorsqu'on sature avec un alcali la liqueur acide du phosphore brûlé. M. Pott a découvert qu'on augmente beaucoup la fusibilité du *sel* fixe de l'urine, lorsqu'on dissout ce *sel* purifié dans un bon esprit de *sel*, qu'on fait digérer la solution, qu'on la filtre, & qu'on abstrait doucement l'esprit, jusqu'à ce que le *sel* se coagule de nouveau. Il a trouvé aussi que le *sel* ammoniac fixe, connu pour un *sel* si fusible, étant mêlé avec autant de *sel* microcosmique, loin d'en conserver la fusibilité, ou d'en acquérir davantage, devient fragile au feu comme une écume friable & verdâtre.

Les expériences remarquables de MM. Margraff & Pott, nous apprennent que le *sel* fusible précipite les solutions du *sel* ammoniac fixe, ou la solution de chaud vive, faite dans l'acide du *sel*, la solution épaisse de craye, la solution de cailloux faite depuis long-tems dans l'alcali fixe, & qu'il s'en précipite une matière visqueuse qui demeure cohérente comme la glu, & qui s'endurcit sans pouvoir être dissoute de nouveau: ces expériences me paroissent fortifier le sentiment de ceux qui croient que le *sel* de l'urine contribue à en lier la terre, pour former le calcul de la vessie.

M. Pott cite & adopte le sentiment d'Henckel, qui dit que la seconde cristallisation du *sel* d'urine en forme de salpêtre, aussi-bien que le premier *sel* qui se cristallise du *caput mortuum*, contiennent l'un & l'autre quelque portion d'acide vitriolique, puisque avec le charbon, ils forment un soufre commun.

M. Pott dit ailleurs que le *sel* de l'urine contient en soi & réunit la terre colorée de l'acide nitreux, la terre fusible de l'acide du *sel*, & la terre fixe de l'acide du vitriol, lesquels étant employées à propos, peuvent servir à produire divers changemens dans d'autres corps: ces idées semblent avoir peu de fondement, néanmoins les variétés de la cristallisation du *sel* fusible, dont nous avons parlé plus haut, mériteroient d'être étudiées plus soigneusement qu'on n'a fait jusqu'ici.

On peut voir dans MM. Margraff & Pott de quelle manière le *sel* microcosmique agit sur les métaux avec lesquels on le met en fusion, ou dans une forte digestion, & les rapports de ce même *sel* avec différentes chaux & solutions métalliques. La propriété la plus remarquable de ce *sel*, qui a été découverte par

M. Margraff, c'est qu'étant mêlé avec un inflammable subtil & distillé dans un vaisseau fermé, il produit le phosphore. M. Margraff pense que l'acide du *sel* microcosmique est essentielle à la production du phosphore, & il faut, suivant lui, que cet acide soit mêlé dans plusieurs végétaux, parce que la semence de roquette, de cresson, de moutarde, & même le blé, lorsqu'on les distille à un feu violent, donnent à la fin le phosphore, quand le feu est poussé au plus haut degré. Voyez PHOSPHORE. Il est dans l'opinion que le *sel* microcosmique, & sur-tout son acide, se trouve mêlé à quelques-uns des végétaux qui composent les alimens & les boissons des hommes, & qu'il passe de-là dans le corps humain : car il a remarqué que l'urine d'été, saison où les hommes mangent beaucoup plus de végétaux, fournit toujours une plus grande quantité de ce *sel*, que l'urine d'hiver ; mais une semblable preuve paroît extrêmement foible, quoiqu'elle n'ait laissé aucun doute à M. Margraff.

On a attribué différentes vertus médicinales au *sel* microcosmique, mais elles ne sont pas assez confirmées, quoique ceux qui l'ont employé, semblent se réunir à dire que ce *sel* est un puissant apéritif.

SEL PRINCIPE, (*Chimie & Physique.*) les anciens chimistes crurent reconnoître que la décomposition des corps étoit arrêtée, lorsqu'ils étoient parvenus à les réduire en esprit, huile, sel, terre, & eau ; ils nommerent ces substances *principes* ou *éléments* ; ils appellerent les trois premiers *actifs*, les deux autres *passifs* ; ils ont été successivement contredits par leurs successeurs. Paracelse les réduisit à trois, le mercure ou l'esprit, le soufre ou l'ame, & le *sel* ou le corps ; Vanhelmont n'admit que l'eau pour tout principe ; Becher joignit la terre, dont il fit trois especes, à l'eau ; Stahl adopta ces maximes ; les chimistes, plus modernes que ces deux grands hommes, trouvant des défauts dans cette partie de leur doctrine, ont varié dans la division qu'ils ont faite de ces mêmes principes. Il seroit trop long de rendre compte de tous les sentimens qui se sont élevés à ce sujet, nous nous bornerons à examiner ce qu'on doit penser de ce prétendu élément.

Il est évident que le titre de principe ne peut convenir à aucun *sel* neutre ; il ne l'est guere moins que les alkalis en doivent être exclus ; quant aux acides, une suite d'analogies, de vraisemblances, leur transmutation, sont des preuves qu'ils dérivent tous d'un seul, du vitriolique, sulphureux ou universel : c'est donc lui seul qu'on pourroit nommer *principe*, mais n'est-il pas encore susceptible de décomposition ? doit-on penser avec Becher, Stahl & Juncker, qu'il est formé par l'union de l'eau & de la terre vitrescible ? c'est ce qui ne sauroit être mis en évidence que par des expériences nouvelles & répétées ; heureusement l'incertitude qui regne sur cet objet, n'est d'aucune conséquence pour la pratique de la chimie, elle ne peut en arrêter les découvertes, elle doit au contraire exciter à tenter la décomposition des corps qui paroissent les plus simples, ceux qui veulent avoir des points fixes sur cette matiere. On peut renvoyer aux écoles toutes les disputes semblables, & se borner à soutenir que l'opinion la plus vraisemblable est celle d'Aristote, qui admet pour élément, l'eau, l'air, la terre, & le feu, en attendant qu'un jour plus grand soit répandu par l'expérience sur la théorie d'un art que nous regardons comme la clé de la vraie physique. Voyez ÉLÉMENTS, PRINCIPES.

SEL SÉDATIF, (*Chimie.*) le borax. (Voyez BORAX) est un sel composé, qui reconnoît pour ses principes constituans, un alkali de l'espece de celui qui sert de base au *sel* muriatique, appelé *alkali minéral*, parce que c'est le seul alkali fixe qui existe tout formé dans la nature, & que l'art ne crée pas ; ce *sel* alka-

Tome XIV.

li est neutralisé par une autre espece de *sel*, qui fait fonction d'acide, connu sous le nom de *sel sédatif*, par rapport aux effets qu'a cru lui remarquer Homberg, un de ses inventeurs.

Ce *sel* se retire du borax de deux manieres, par sublimation & par cristallisation ; dans l'un & l'autre cas il faut toujours employer une addition d'acide, au borax, lequel s'unit à l'alkali minéral, pour former un *sel* neutre différent, suivant le genre d'acide. Ils sont tous indistinctement propres à opérer cette décomposition, selon les observations de M. Baron ; (Voyez Mémoire des sçavans étrangers.) alors le *sel sédatif*, qui est encore affoibli par l'eau que l'on ajoute au mélange, a moins d'affinité avec l'alkali, que n'en ont les acides employés, il se trouve libre & en état d'être séparé du nouveau *sel* qu'a formé l'addition de l'acide, ce qui pourra s'exécuter par la voie qui se trouvera la plus convenable.

Non-seulement, selon les expériences de M. Léméri, les acides purs & concentrés opèrent la décomposition du borax, mais encore ces mêmes acides engagés dans des bases terreuses & métalliques, ce qui a été la source de plusieurs erreurs ; par exemple, M. Homberg obtint le *sel sédatif*, par l'intermédiaire du colcotar, & pensant que c'étoit la matrice de ce *sel*, il le nomma *sel volatil de colcotar*, ou de vitriol, &c.

La méthode qui nous a paru la meilleure pour retirer le *sel sédatif*, est la suivante.

L'on arrose quatre onces de borax réduit en poudre, avec une once & deux gros d'huile de vitriol très-concentrée, l'on ajoute peu de tems après au mélange, deux onces d'eau commune, & l'on distille le tout dans une cornue luttée, dont le col soit large, en poussant le feu jusqu'à faire rougir la partie inférieure de la cornue.

Il est à remarquer que l'acide vitriolique très-concentré, ne décomposeroit pas sans addition d'eau le borax ; il est même connu que le *sel sédatif* très-pur & très-sec, décompose en partie, par une propriété très-singulière, tous les *sels* neutres à bases alkalinnes, s'unissant à ces mêmes bases lorsqu'il en a précipité l'acide, pour reproduire avec elles du borax ; mais lorsque dans la décomposition du borax, on ajoute une certaine quantité d'eau, le *sel sédatif* ne peut plus agir avec la même activité, & la réaction de l'acide sur l'alkali n'en est pas diminuée ; le *sel sédatif* devenu libre, & étant naturellement fort divisé, présente à l'eau un grand nombre de surfaces, ce qui lui facilite la propriété d'être enlevé avec elle : aussi arrive-t-il que dans les procédés où l'on emploie une moindre quantité d'eau, il faut en ajouter de nouvelle pour enlever tout le *sel sédatif* qu'une quantité donnée de borax peut fournir ; lorsque l'on diminue la quantité d'huile de vitriol, on tombe encore dans l'inconvénient de ne pas décomposer tout le borax, non qu'il n'y ait assez d'acide pour saturer tout l'alkali minéral, mais c'est que la décomposition ne s'en fait jamais si rapidement, que l'eau n'enlève une certaine quantité même nécessaire de cet acide, de la même maniere qu'il enlève & tient en dissolution une petite partie du *sel sédatif*, de-là l'acidité de l'eau du récipient : quant au *sel sédatif* qui n'a pas la même affinité avec l'eau que l'acide, & qui d'ailleurs n'en est pas dissous, mais seulement humecté, il est enlevé à la faveur de cette eau, & de la chaleur qui le tient dans un état de fusion, jusqu'au col de la cornue, qui est la partie qui sort du reverbere, & que le contact de l'air a refroidi ; mais l'eau qui n'est pas susceptible d'un si grand degré de chaleur, ne se condense pas également à un froid si peu sensible ; elle s'étend & se raréfie jusque dans le balon où elle s'accumule, avec une légère portion de *sel sédatif*, qui avoit été exactement dissous, & qui se cristallise

A A A a a ij

dans cette eau lorsqu'elle est refroidie : le *sel sédatif* qui a resté déposé au col de la cornue, y est attaché en forme de petites lames ou aiguilles d'une ténuité ou légereté singulière, qui bouchent toute la capacité de ce col. Autant ce *sel* paroît volatil & léger, lorsqu'il est uni à l'eau, autant est-il fixé lorsqu'il en est dépourvu : ce qui fait que ces fleurs ou *sels* qui sont placés sur la partie du col de la cornue, la plus voisine de son corps & la plus échauffée, se fondent, perdent l'eau de leur cristallisation, & affectent sans se sublimer, la figure & ressemblance d'un verre. De même le *sel sédatif* exposé subitement à une chaleur violente, se fond, perd la moitié de son poids, & se change en verre, lequel peut reprendre sa forme première si on le fait dissoudre & recristalliser dans l'eau.

La méthode de retirer le *sel sédatif* par cristallisation, que l'on doit à M. Geoffroi (voyez son *mémoire* dans ceux de l'académie, 1732) est plus facile, mais n'est pas préférable à celle que nous avons décrite, en ce que, lors de l'évaporation du fluide superflu, il se fait une perte assez considérable du *sel sédatif* qui s'élève avec lui, & qu'il est bien difficile d'avoir dans une grande pureté & sans mélange d'acide & de *sel* de Glauber, les derniers *sels* que l'on retire à la suite des évaporations & cristallisations ménagées : en voici le procédé.

A une dissolution de quatre onces de borax, dans suffisante quantité d'eau, l'on ajoute une once deux gros d'huile de vitriol, il se fait une effervescence assez considérable, lors de la réaction de l'acide vitriolique sur l'alkali du borax ; les liqueurs se troublent, mais il ne paroît point encore de *sel sédatif*. On fait évaporer la liqueur à une douce chaleur, jusqu'à ce que le *sel sédatif* se fasse appercevoir à la surface de l'eau, sous la forme de petites lames fines & brillantes ; une évaporation plus continuée fait accumuler & grouper ensemble ces petits cristaux, qui devenus plus pesans, gagnent le fond de la liqueur & souvent affectent des formes différentes ; on laisse refroidir l'eau sans l'agiter, puis l'on retire par décantation les *sels* qui sont formés, on les lave rapidement avec de l'eau froide, pour leur enlever, le plus qu'il est possible, l'eau de la cristallisation qui lui communiqueroit une portion du *sel* de Glauber, qu'elle tient en dissolution ; on fait encore évaporer peu-à-peu la liqueur saline restante, pour en séparer tout le *sel sédatif*, & lorsque les liqueurs n'en donnent plus, on peut faire une évaporation plus considérable, laquelle produit des cristaux de *sel* de Glauber ; l'étiologie de cette opération est fondée sur ce que le *sel* de Glauber est plus soluble dans l'eau, que le *sel sédatif* ; ce dernier l'est même beaucoup moins que le borax, ce qui fait que l'eau qui tenoit le borax en dissolution transparente, avant l'addition de l'acide vitriolique, n'est plus capable de le faire, lorsque le *sel sédatif* commence à se débarrasser de l'alkali minéral qui lui communiquoit sa dissolubilité, mais ce n'est encore qu'une poussière fine & subtile, qui altère la transparence du fluide dans lequel elle nage, une évaporation ménagée lui donne l'arrangement nécessaire, & le *sel sédatif* paroît tout formé, il ne diffère de celui qui est fait par sublimation, qu'en ce qu'il est moins léger que ce dernier, & que ses cristaux sont plus épais & moins bien figurés ; on connoît que le *sel sédatif*, fait par cristallisation, est pur, lorsque exposé au soleil, il ne tombe pas en efflorescence comme le *sel* de Glauber, & qu'il n'a point le goût de borax.

Le *sel sédatif* n'est pas un acide, comme on auroit quelques raisons de le soupçonner, il ne change pas les couleurs bleues des végétaux en rouge, & ne fermente pas avec les alkalis, quoiqu'il s'unisse avec eux ; il n'est pas non plus de la nature des alkalis volatils ; nous avons fait voir que sa volatilité n'étoit

qu'accidentelle ; il précipite à la longue quelques solutions métalliques, comme le mercure dissous dans l'acide nitreux & dans le muriatique ; cette propriété peut être due à une légère portion d'acide vitriolique qui lui reste uni dans l'eau de la cristallisation ; il a beaucoup de rapport avec le *sel* microcosmique. Voyez SEL MICROCOSMIQUE. Outre ces précipitations qui leur sont communes, il décompose comme lui, les *sels* neutres à bases alkales, il se vitrifie facilement, vitrifie aussi avec lui un grand nombre de substances, il forme avec le talc & les spats un verre opaque & inaltérable à l'air, facilite la fusion des substances les plus réfractaires, & ces *sels* ont plusieurs autres ressemblances qui vraisemblablement tiennent à la nature des principes de leur composition qui nous est encore inconnue.

Le *sel sédatif* est léger, talqueux, doux, & gras au toucher ; il a une saveur fraîche, acidule & amère ; il fait du bruit comme le tartre vitriolé, lorsqu'on le mâche ; nous suspectons avec raison les vertus qu'on lui attribue dans la médecine ; on le croit emménagogue, antispasmodique, antihystérique, apéritif, diurétique, détersif, stimulant sans corrosion, ni inflammation, & propre à atténuer la viscosité des humeurs.

Il est un des *sels* qui se dissolvent le plus difficilement dans l'eau, trois livres d'eau suffisant à peine pour en dissoudre deux onces ; mais il n'en est pas de même de l'esprit-de-vin, dans lequel il se dissout facilement & abondamment.

La flamme d'un esprit de vin qui n'aura dissous même qu'une légère portion de ce *sel*, fera d'un très-beau verd : aucune de toutes les substances connues n'a donné cette couleur à la flamme de l'esprit de vin, à l'exception des préparations cuivreuses. Le *sel sédatif* contiendrait-il de ce métal à tel point divisé, qu'aucune expérience ne l'y a pu faire appercevoir ? l'alkali volatil, qui est la pierre de touche qui le découvre par-tout, n'attire point la couleur de la dissolution de ce *sel*. L'on peut voir sur cette matière beaucoup de choses curieuses, dans le second mémoire de M. Bourdelin, inséré dans ceux de l'académie des sciences, pour l'année 1755, comme aussi l'union que le *sel sédatif* est susceptible de contracter avec l'alkali volatil auquel il communique la vertu très-singulière de ne se pouvoir plus sublimer.

Le *sel sédatif* s'unit à la crème de tartre, & forme un tartre très-soluble, qui conserve son acidité comme le borax tartarisé de M. le Fevre, d'Usès ; M. de la Sone, dans son mémoire académique pour l'année 1755, nous fait observer la singularité de ces deux *sels*, qui deviennent très-dissolubles dans l'eau, lorsqu'ils ne forment qu'un composé, quoiqu'ils soient séparément & l'un & l'autre du nombre de ceux dont la dissolution est très-difficile dans ce fluide.

Le *sel sédatif* a plusieurs autres propriétés moins essentielles, néanmoins intéressantes ; & ceux qui voudront être plus instruits des connoissances que l'on a acquies sur cette matière, pourront consulter le traité de M. Pott sur le borax, & les ouvrages des auteurs cités dans cet article.

SEL DE RIVIERE, (*Mat. médic.*) voyez VITRIOL.

SEL VOLATIL, (*Chimie.*) voyez ce qu'on entend en Chimie par la qualification de volatil, à l'article VOLATIL, & VOLATILITÉ, *Chimie.*

Il y a des *sels volatils* de plusieurs especes ; l'acide marin, l'acide nitreux, l'acide végétal fermenté, l'acide végétal spontané nud du *marum*, & peut-être de quelques autres plantes, l'acide spontané des insectes, l'alkali appelé volatil, & même des *sels* neutres, savoir tous les *sels* ammoniacaux, sont volatils.

On donne cependant par préférence ou par excellence le nom de *sel volatil* aux alkalis volatils. Voyez ALKALI VOLATILS, dans l'art. général SEL, *Chim. & Méd. (b)*

SELS, (*Science microscop.*) les *sels* des fluides évaporés des végétaux brûlés, des fossiles, des métaux, des minéraux, méritent d'être examinés au microscope. Nous parlerons des *sels* du vinaigre au mot **VINAIGRE**, & des *sels fossiles* dans l'article suivant.

Pour extraire les *sels* des végétaux, il faut brûler le bois, la tige ou les feuilles d'une plante, jeter les cendres dans l'eau, ensuite filtrer, & laisser la liqueur se cristalliser dans un lieu froid.

Les *sels* des minéraux ou des métaux se trouvent en les éteignant dans l'eau, lorsqu'ils sont rougis par le feu, ensuite on les filtre, on les évapore & on les cristallise.

De jolis *sels* pour l'observation, sont les cendres dont on fait le savon en Angleterre & en Russie, les *sels* du coffon, qui dévore le bois; le *sel* de camphre, le *sel* de tartre, le *sel* armoniac, le *sel* d'ambre, de corne de cerf, &c. il faut les examiner premièrement lorsqu'ils sont secs & cristallisés, & ensuite lorsqu'ils sont dissous dans une très-petite quantité de quelque fluide transparent.

Les *sels* que l'on trouve dans tous les corps lorsqu'ils sont séparés par le feu, paroissent comme autant de petites chevilles ou clous qui pénètrent leurs pores, & qui lient leurs parties ensemble; mais comme les chevilles ou les clous lorsqu'ils sont trop grands ou trop nombreux, ne servent qu'à faire des fentes, & à mettre les corps en pièces, ainsi les *sels* brisent de tems en tems, séparent & détruisent les corps au-lieu d'unir & de lier leurs parties; ils ne font à la vérité que de purs instrumens, & ils ne peuvent pas plus agir sur les corps, ou les forcer par eux-mêmes, que les clous le peuvent sans les coups de marteaux; mais ils y sont poussés par la pression des autres corps, ou par le ressort de l'air qui agit sur eux.

Comme les *sels* entrent dans les pores de tous les corps, l'eau s'insinue entre les particules du *sel*, elle les sépare ou les dissout dans ses interstices, jusqu'à ce qu'étant dans un tems de repos, ils se précipitent & forment eux-mêmes des masses de *sel*. L'eau par cette puissance qu'elle a de dissoudre, devient le véhicule des *sels*. (*D. J.*)

SELS FOSSILES, (*Science microscopique.*) les quatre especes de *sels fossiles* les mieux connus sont, selon le docteur Lister, le vitriol, l'alun, le salpêtre & le *sel* marin; à ces quatre *sels* il ajoute un cinquième moins connu, quoique plus commun qu'aucun autre, c'est le nitre des murailles.

Le vitriol verd se tire des pyrites du fer; lorsqu'il est mûr & parfait, ses cristaux sont toujours pointus des deux côtés, & composés de dix plans & de côtés inégaux; c'est-à-dire que les quatre plans du milieu sont pentagones, & ceux des extrémités pointues sont composés de trois plans triangulaires.

L'alun brûlé, dissous dans l'eau & coulé, donne des cristaux dont le haut & le bas sont deux plans hexagones; les côtés paroissent composés de trois plans, qui sont aussi hexagones, & de trois autres quadrilatères, placés alternativement; en sorte que chaque crystal parfait est composé de onze plans, cinq hexagones, & six quadrilatères.

L'eau de nos fontaines d'eau salée éloignées de la mer, donne des cristaux d'une figure cubique exacte, dont un côté ou plan paroît avoir une clarté particulière au milieu, comme s'il y manquoit quelque chose; mais les cinq autres côtés sont blancs & solides. Le *sel* gemme dissous se réduit en cristaux cubiques semblables.

Si l'on fait bouillir l'eau de mer jusqu'à sécheresse, & si l'on fait dissoudre les *sels* dans un peu d'eau de source, elle donne aussi des cristaux cubiques, mais notablement différens de ceux que l'on vient de décrire; car dans les cristaux du *sel* marin tous les angles du cube paroissent coupés, & les coins restent

triangulaires; au-lieu que les *sels* de nos fontaines d'eau salée éloignées de la mer, ont tous leurs coins bien affilés & parfaits.

Le nitre ou salpêtre se réduit de lui-même en cristaux hexagones, longs & déliés, dont les côtés sont des parallélogrammes; l'un des bouts se termine constamment en pyramide, ou même par un tranchant, affilé selon la position des côtés des deux plans inégaux; l'autre bout est toujours raboteux, & paroît comme s'il étoit rompu.

Le plus commun, quoique le moins observé de tous les *sels fossiles*, est une espece de nitre de muraille, ou *sel* de chaux, que l'on tire du mortier des anciennes murailles; c'est de ce *sel* qu'une grande partie de la terre & des montagnes sont composées, selon le docteur Lister; ses cristaux sont déliés & longs; leurs côtés sont quatre parallélogrammes inégaux; leur pointe à l'un des bouts, est formée de deux plans, & de côtés triangulaires, l'autre bout se termine par deux plans quadrangulaires, quoiqu'il soit rare de trouver les deux bouts entiers. Quelques-uns de ces *sels* ont cinq côtés.

La pratique commune de ceux qui ont en France la surintendance des salpêtres pour le roi, est d'amasser de grandes quantités de mortier des anciens bâtimens; & par un art particulier ils en tirent une grande abondance de ce nitre de murailles; ensuite lorsqu'ils ont tiré tout ce qu'ils ont pu, ils le laissent reposer pendant quelques années, après quoi ce mortier se trouve de nouveau empreint de ce *sel*, & en donne presque autant que la première fois.

Les particules de chacun de ces *sels* en tombant les unes sur les autres, ou en s'unissant sur une base commune, forment d'elles-mêmes des masses qui sont invariables, & toujours de la même figure régulière. Voilà ce que le microscope nous découvre de la figure des *sels fossiles*; mais pour la bien examiner, il faut les observer en très-petites masses. (*D. J.*)

SEL, *impôt sur le*, (*Econom. politiq.*) imposition en France, qu'on appelle autrement les *gabelles*, article qu'on peut consulter; mais, dit l'auteur moderne des *considérations sur les finances*, un bon citoyen ne sauroit taire les tristes réflexions que cet impôt jette dans son ame. M. de Sully, ministre zélé pour le bien de son maître, qui ne le sépara jamais de celui de ses sujets; M. de Sully, dis-je, ne pouvoit pas approuver cet impôt; il regardoit comme une dureté extrême de vendre cher à des pauvres une denrée si commune. Il est vraisemblable que si la France eût assez bien mérité du ciel pour posséder plus longtemps le ministre & le monarque, il eût apporté des remèdes au fléau de cette imposition.

La douleur s'empare de notre cœur à la lecture de l'ordonnance des gabelles. Une denrée que les faveurs de la providence entretiennent à vil prix pour une partie des citoyens, est vendue chèrement à tous les autres. Des hommes pauvres sont forcés d'acheter au poids de l'or une quantité marquée de cette denrée, & il leur est défendu, sous peine de la ruine totale de leur famille, d'en recevoir d'autre, même en pur don. Celui qui recueille cette denrée n'a point la permission de la vendre hors de certaines limites; car les mêmes peines le menacent. Des supplices effrayans sont décernés contre des hommes criminels à la vérité envers le corps politique, mais qui n'ont point violé cependant la loi naturelle. Les bestiaux languissent & meurent, parce que les secours dont ils ont besoin passent les facultés du cultivateur, déjà surchargé de la quantité de *sel* qu'il doit en consommer pour lui. Dans quelques endroits on empêche les animaux d'approcher des bords de la mer, où l'instinct de leur conservation les conduit.

L'humanité frémiroit en voyant la liste de tous les supplices ordonnés à l'occasion de cet impôt depuis

son établissement : l'autorité du législateur sans cesse compromise avec l'avidité du gain que conduit souvent la nécessité même, lui seroit moins sensible que la dureté de la perception. L'abandon de la culture, le découragement du contribuable, la diminution du commerce, celle du travail, les frais énormes de la régie lui feroient appercevoir que chaque million entrant dans ses coffres, en a presque coûté un autre à son peuple, soit en payemens effectifs, soit en non-valeurs. Ce n'est pas tout encore ; cet impôt avoit au-moins dans son principe l'avantage de porter sur le riche & sur le pauvre, une partie considérable de ces riches a su s'y soustraire ; des secours légers & passagers lui ont valu des franchises dont il faut rejeter le vuide sur les pauvres.

Enfin si la taille arbitraire n'existoit pas, l'impôt du sel seroit peut-être le plus funeste qu'il fût possible d'imaginer. Aussi tous les auteurs économiques & les ministres les plus intelligens dans les finances ont regardé le remplacement de ces deux impositions, comme l'opération la plus utile au soulagement des peuples & à l'accroissement des revenus publics. Divers expédiens ont été proposés, & aucun jusqu'à présent n'a paru assez sûr. (D. J.)

SEL, (*Mat. méd. arab.*) nom donné par les Arabes au fruit d'une plante des Indes, qui ressembloit au concombre dans la végétation, mais qui portoit un fruit semblable à la pistache. Il y a trois fruits nommés par les Arabes, *bel*, *fel* & *sel* ; ils disent que ce sont le fruit d'une plante rampante ; mais il est probable que le *sel* dont parle Avicenne dans son chapitre du *nénuphar*, est la racine du nénuphar indien, auquel il attribue les mêmes qualités qu'à la mandragore. (D. J.)

SEL PHARYNGIEN, (*Pharmac.*) sel artificiel qui a été fort en usage dans l'escquinancie causée par un amas de sérosités, avec inflammation sur le pharynx. Il étoit préparé de crème de tartre & de nitre, de chacun une once, avec demi-once d'alun brûlé, dissous dans du vinaigre distillé. On coaguloit ensuite cette solution, selon l'art. Ce sel mêlé avec deux gros de miel, & dissous dans cinq onces d'eau de plantain, compose réellement un excellent gargarisme pour cette maladie. (D. J.)

SEL, (*Critiq. sacrée.*) comme la Judée abondoit en sel, il n'est pas étonnant que cette espèce de minéral servît si souvent d'allusion, de symbole & de comparaison dans l'écriture. *Ezéchiel*, ch. xvj. 14. voulant faire souvenir les Juifs qu'ils avoient été abandonnés dans leur naissance, leur dit qu'ils n'avoient été ni lavés ni frottés de sel, parce qu'ils avoient coutume de frotter de sel les enfans nouveaux nés pour fortifier leurs corps délicats. La femme de Loth ayant regardé derrière elle, fut changée (comme) en statue de sel, c'est-à-dire, devint roide & froide. Jésus-Christ emploie aussi ce mot au figuré, quand il déclare à ses apôtres qu'ils sont le sel de la terre, *Matt.* v. 13. c'est-à-dire que comme le sel empêche les viandes de se corrompre, ils devoient semblablement préserver les ames de la corruption du siècle. De même S. Paul prescrit aux Colossiens, *iv.* 6. d'affaïsonner leurs discours de sel avec grace ; cela signifie que leurs discours soient agréables, & cependant qu'ils n'y mêlent rien qui sente la corruption ; c'est pourquoi le sel est dans l'écriture le symbole de la durée. Un pacte, une alliance de sel, *Nomb.* xvij. 9. se prend pour une alliance perpétuelle. Le sel désigne encore au figuré la reconnaissance. Les gouverneurs juifs des lieux situés au-delà de l'Euphrate écrivoient à Artaxerxès, qu'ils se souvenoient du sel qu'ils avoient mangé dans le palais, *I. Esdras*, *iv.* 14. Enfin le sel désigne la stérilité, parce que quand les anciens vouloient rendre un lieu stérile, ils y semoient du sel,

comme fit Abimélech après avoir détruit la ville de Sichem, *Juges*, *ix.* 45. (D. J.)

SEL BLANC, (*Salines.*) c'est celui qui a été fait d'eau de mer ou d'eau tirée des fontaines & puits salés, en la faisant bouillir & évaporer sur le feu. On fait aussi du sel blanc en raffinant les sels gris. (D. J.)

SEL-BOUILLON, (*Salines.*) c'est le sel blanc qui se fait dans quelques élections de Normandie.

SEL DE FAUX-SAUNAGE, (*Gabelles.*) c'est le sel qu'on fait entrer & qu'on débite en fraude dans les provinces de France qui ne sont pas privilégiées, & qui sont obligées de prendre leurs sels dans les greniers du roi. On appelle aussi faux sel celui que l'on fait entrer en France des pays étrangers ; l'adjudicataire des gabelles n'en a pas même le droit ; il ne lui est permis d'en faire venir que dans le tems de disette des sels du royaume, & seulement après en avoir obtenu du roi permission par écrit. Mais ce n'est-là qu'une formalité. (D. J.)

SEL GABELLE, (*Gabelles.*) c'est celui qui se prend au grenier à sel, & qui se distribue par les officiers & commis, aux heures, aux jours, & de la manière marquée par l'ordonnance. (D. J.)

SEL GRÉNÉ, (*Salines.*) c'est celui qui est en gros grains, soit que ce soit l'ardeur du soleil, ou celle du feu qui l'ait réduit en grains.

SEL GRIS, (*Salines.*) c'est du sel qui se ramasse sur les marais salans.

SEL D'IMPÔT, (*Gabelles.*) c'est la quantité de sel que chaque chef de famille est obligé de prendre au grenier tous les ans pour l'usage du pot & salière seulement, à laquelle il est imposé suivant le rôle dressé par les assesseurs ; cette quantité est évaluée à un minot pour quatorze personnes. Le sel d'impôt ne peut être employé aux grosses salaisons. (D. J.)

SEL, GRENIER A, (*Jurisp. Jurisprudence.*) Voyez au mot GABELLES & au mot GRENIER A SEL, CHAMBRE A SEL.

SELA, (*Géog. anc.*) nom d'une ville de la Palestine, dans la tribu de Benjamin, & d'un fleuve du Péloponnèse, dont l'embouchure est marquée par Ptolomée, *l. III. c. xvj.* sur la côte de la Messénie, entre le promontoire Cyparissium, & la ville Pylus. (D. J.)

SÉLAGE, s. f. (*Hist. des Druides.*) nous apprenons de Plin, *l. XXIV. c. xj.* que les Druides enseignoient que pour cueillir la plante nommée *sélag*, qu'on croit être la pulsaille, il falloit l'arracher sans couteau & de la main droite, qui devoit être couverte d'une partie de la robe, puis la faire passer secrètement à la main gauche, comme si on l'avoit volée ; il falloit encore être vêtu de blanc, être nuds piés, & avoir préalablement offert un sacrifice de pain & de vin. Ces sortes de pratiques ridicules nous peignent bien toute la superstition des principaux ministres de la religion des Gaulois. (D. J.)

SELAGO, s. f. (*Botan.*) genre de mousse dont voici les caractères suivant Linnæus ; le calice subsiste après que la fleur est tombée ; il est composé d'une seule feuille découpée en quatre segmens ; la fleur est monopétale formée en un tuyau qui paroît à-peine percé ; les étamines sont quatre filets chevelus de la longueur de la fleur plus ou moins ; le germe du pistil est arrondi ; le style est délié, & a la grandeur des étamines ; le stigma est simple & pointu ; la fleur renferme la graine qui est unique & arrondie. Dillenius dans son *hist. muse*, p. 436. compte cinq espèces étrangères de ce genre de mousse, le lecteur peut les consulter.

SELAM, s. m. terme de relation ; on appelle ainsi dans l'Amérique septentrionale certains postes disposés le long des côtes où les Espagnols mettent les Indiens en sentinelle. Ce sont comme des espèces de guérites qui sont bâties tantôt à terre avec du bois

de charpente, tantôt sur des troncs d'arbres ; comme des cages, mais assez grandes pour recevoir deux hommes, avec une échelle pour y monter & en descendre. (D. J.)

SÉLAMINA, (Géog. anc.) ville de l'Espagne bétique ; Ptolomée, *l. II. c. iv.* la place sur la mer d'Ibérie, entre *Sex* & *Extensio*. Le nom moderne est *Salobrenna*.

SÉLAMPRIA, *LA*, (Géog. mod.) rivière de la Turquie européenne, dans le Comenolitari. Elle a sa source dans les montagnes aux confins de l'Albanie, traverse toute la province de Janna, & va se rendre dans le golphe de Salonique, près du mont Cassovo. La *Sélampria* est, à ce qu'on croit le *Sperchius* des Latins. (D. J.)

SÉLANDE ou **SÉELANDE**, (Géog. mod.) île de la mer Baltique, & la plus grande entre celles de Danemarck. Elle est bornée au septentrion par la Norwege, au sud par les îles de Mone & de Falster, à l'orient par le Sund, & à l'occident par l'île de Fuhnen.

Sa longueur du nord au midi, est de 18 milles germaniques, & sa largeur de 12 milles d'orient en occident. Dans cette étendue de terrain, on compte treize villes, plusieurs châteaux & trois cens quarante-sept paroisses. Le tout est divisé en vingt-six bailliages, qu'on appelle *herrit*, & à chacun desquels on joint un nom propre, pour les distinguer des autres. Coppenhague est la capitale.

L'île de *Sélande* a peu de montagnes, mais beaucoup de bois & de forêts, de gras pâturages & des champs très-fertiles.

Ses côtes sont coupées de divers golphes & baies, & dont quelques-uns avancent assez dans les terres. Les uns & les autres, ainsi que les mers voisines, abondent en poisson. Ils ont aussi divers ports sûrs & commodes, où l'on peut établir le plus grand commerce, par leur situation avantageuse entre l'Océan & la mer Baltique.

On croit que cette belle île est la *Codanonia* de Pomponius Méla, *l. III. c. vj.* c'est le sentiment de Cluvier, & des plus habiles géographes. Ainsi le *Sinus Codanus* des anciens, est la mer de Danemark. (D. J.)

SÉLASTIQUES, **JEUX**, (Inscript.) sur une ancienne inscription faite par les habitants de Puzzolo, à l'honneur d'Antonia Pie ; cet empereur est appelé *constitutori sacri selsastici*, pour *iselsastici*. Saumaïse dans ses notes sur la vie d'Hadrien par Spartien, cite plusieurs exemples de mots grecs & latins, dont on retranchoit alors la première lettre, ou la première syllabe. *Sacrum selsasticum*, est donc la même chose que *sacrum iselsasticum*, jeux iselastiques, espèce de jeux & de combats qu'on donnoit dans les villes d'Italie, de Grece & d'Asie, soumises à l'empire romain. Voyez **ISÉLASTIQUE**. (D. J.)

SELBURG, (Géog. mod.) petite ville du duché de Sémigalle, annexe de la Curlande, sur la Dwina. C'est le chef-lieu d'une des deux capitaineries qui composent ce duché.

SÉLELERRE, (Géog. mod.) petite ville, selon nos lexicographes, & selon la vérité, petit bourg de France, en Sologne, sur le Beuvron, à 4 lieues sud-est de Blois ; ce bourg a une seule paroisse, & un couvent de filles. Longitude 18. 58. latitude 47. 34. (D. J.)

SELEMNUS, (Géog. anc.) fleuve du Péloponnèse, dans l'Achaïe propre. Quand on a passé le Charadrus, dit Pausanias, *l. VII. c. xxij.* on aperçoit quelques ruines de l'ancienne ville d'Agyre, & à main droite, on trouve une fontaine qui porte encore ce nom.

Le fleuve *Selemnus* ou *Selimnus*, continue l'historien, à son embouchure auprès, ce qui a donné lieu

à un conte que font les gens du pays. Selon eux, *Selimnus* fut autrefois un beau jeune berger, qui plut tant à la nymphe Argyre, que tous les jours elle sortoit de la mer pour le venir trouver. Cette passion ne dura pas long-tems ; il sembloit à la nymphe que le berger devenoit moins beau, elle se dégoûta de lui, & *Selimnus* en fut si touché, qu'il mourut de déplaisir. Venus le métamorphosa en fleuve ; mais tout fleuve qu'il étoit, il aimoit encore Argyre, comme on dit qu'Alphée pour être devenu fleuve, ne cessa pas d'aimer Aréthuse : la déesse ayant donc pitié de lui une seconde fois, lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. Aussi croit-on dans le pays que les hommes & les femmes pour oublier leurs amours, n'ont qu'à se baigner dans le *Selimnus* : ce qui en rendroit l'eau d'un prix inestimable, si on pouvoit s'y fier ; c'est la réflexion de Pausanias. (D. J.)

SÉLENE, (Géog. anc.) c'est-à-dire, la fontaine de la Lune ; fontaine du Péloponnèse, dans la Laconie. On la nommoit de la sorte, dit Pausanias, *l. III. c. xxvj.* parce qu'elle étoit consacrée à la Lune. D'Oe-tyle à Thalama il y avoit quatre-vingt stades, & sur le chemin on voyoit un temple d'Ino, célèbre par les oracles qui s'y rendoient. La fontaine *Sélene* fournissoit ce temple de très-bonne eau, & en abondance.

SÉLENES, f. m. pl. (Antiq. grecq.) sorte de gâteaux qui étoient larges & cornus en forme de demi-lune *σεληναι*. Dans les sacrifices offerts à la Lune, après six ordinaires *sélenes*, on présentait un autre gâteau, appelé *βοῦς ἑσδομος*, parce qu'il représentoit les cornes d'un bœuf, & qu'il étoit le septième. Voy. Potter, *Archæol. græc. t. I. p. 214.* (D. J.)

SÉLÉNITE, f. m. (Hist. nat. Chimie & Minéralog.) *selenites*, *sal seleniticum*. Par *sélénite* ou *sel séléniteux* l'on désigne des substances fort différentes. Les minéralogistes allemands appliquent ce nom à une espèce de gypse ou de pierre à plâtre, composée de lames ou de feuillets transparens, telle que celle qui est connue sous le nom de *pierre spéculaire* ou de *miroir des ânes*, dont il se trouve une grande quantité à Montmartre. Quelques auteurs donnent le nom de *sélénite* au spath rhomboïdal, & composé de lames. D'autres ont donné ce même nom au cristal d'Ilande, qui est rhomboïdal. Enfin, il y a des naturalistes qui se sont servi du mot *sélénite* pour désigner le talc.

Les chimistes & les naturalistes françois par *selenito* entendent communément un sel neutre formé par la combinaison de l'acide vitriolique & d'une terre calcaire, telle que la craie, la marne, &c. En effet, si l'on verse de l'huile de vitriol sur de la craie en poudre, il se fait une effervescence considérable, la dissolution devient trouble, & il se précipite une poudre blanche ; cette poudre examinée avec attention, ne montre qu'un amas de petits cristaux, qui ont la forme de petits feuillets ou d'écailles de poisson. Suivant M. Rouelle, la raison pourquoi ce *sel* se précipite aussi-tôt qu'il est formé, c'est qu'il est presque insoluble dans l'eau ; en effet, le savant chimiste a trouvé qu'il exigeoit 360 parties d'eau pour le mettre en dissolution. La meilleure manière d'obtenir ce *sel seleniteux*, c'est de verser de l'acide vitriolique dans de l'eau de chaux ; mais il faut pour cela attraper le point de la saturation, ce que l'on reconnoitra en trempant un papier bleu dans la dissolution ; quand ce papier ne rougira plus, ce sera une preuve que l'on aura réussi.

La nature en se servant des mêmes matières produit un *séléniteux* ou une *sélénite* tout-à-fait semblable ; on la trouve dans la terre qui tombe au fond de certaines eaux. Beaucoup de pierres & surtout celles qui

font brillantes en font chargées. Cela n'est point surprenant, puisque l'acide vitriolique est répandu dans notre atmosphère & dans le sein de la terre, qui contient d'ailleurs un grand nombre de substances calcaires auxquelles cet acide peut s'unir. On pourroit conjecturer que c'est à une combinaison semblable, aidée de quelques circonstances qui nous sont encore inconnues, que le gypse ou la pierre à plâtre doit son origine.

SÉLENOGRAPHIE, f. f. (*Astron.*) est la description de la lune.

Ce mot vient des mots grecs *σελήνη*, lune, & *γράφω*, je décris.

La description de la lune consiste dans la représentation de son disque, avec les taches, & les autres endroits obscurs ou lumineux qu'on y apperçoit, soit à la vue simple, soit avec le télescope.

On joint à cette description les noms qui ont été donnés à ces différens endroits, & qui sont pour la plupart des noms de philosophes, soit anciens, soit modernes. Ces noms sont fort utiles dans la description des éclipses pour marquer les endroits éclipsés de la lune; ainsi on dit, *tycho* est entré dans l'ombre à telle heure; c'est-à-dire, que l'endroit appelé *tycho* a commencé à s'obscurcir; & ainsi des autres. Voyez LUNE. (O)

Depuis l'invention du télescope, la *sélenographie* a été considérablement perfectionnée. Hevelius, célèbre astronome & bourguemestre de Dantzick, qui a publié la première *sélenographie*, avoit donné aux différens endroits de la lune des noms pris des lieux de la terre: c'est Riccioli qui leur a donné les noms des philosophes & des astronomes célèbres; ainsi, ce que l'un appelle *mont Porphyrites*, l'autre l'appelle *Aristarque*; & ce qui est appelé par l'un *Ætna*, *Sinai*, *Athos*, *Apenninus*, &c. est appelé par l'autre *Copernic*, *Possidonius*, *Tycho*, *Gassendi*, &c. Les noms donnés par Riccioli ont prévalu. Voyez LUNE.

SÉLENUSIA, (*Géog. anc.*) c'est-à-dire le lac de la lune; lac de l'Asie mineure, dans l'Ionie, près de l'embouchure du Caystre. Ce lac, selon Strabon, l. XIV. p. 642, étoit formé par les eaux de la mer. (D. J.)

SÉLEUCIDE, LA, (*Géog. anc.*) *Seleucis*, contrée de la Syrie. Elle prit son nom de la ville de Séleucie de Syrie. Strabon, l. XVI. remarque que cette contrée étoit la plus belle & la plus considérable de ces quartiers, & qu'on l'appelloit *Tétrapole*, à cause des quatre villes célèbres qu'elle renfermoit, savoir Antioche *ad Daphnen*, Séleucie *in Pieriâ*, Apamée & Laodicée. Il met bien d'autres villes dans la Séleucide; mais il distingue ces quatre qu'il appelle *sœurs*, parce qu'elles avoient été fondées par Seleucus Nicator. Cette contrée s'étendoit du côté du midi jusqu'à la Phénicie; de sorte qu'elle avoit des bornes plus vastes que celles que lui donne Ptolomée, qui en sépare la Cassiotide. (D. J.)

SÉLEUCIDES, f. m. (*Hist. anc. Chronologie.*) on dit l'ère des *Séleucides*, ou l'ère des Syro-Macédoniens; c'est une époque ou un calcul de tems, qui commence depuis l'établissement des *Séleucides* ainsi nommés de Seleucus Nicator ou le victorieux, un des successeurs d'Alexandre, qui regna en Syrie, comme ont fait les Ptolomées en Egypte. Voyez ÉPOQUE.

On trouve cette ère exprimée dans le livre des Macchabées, & dans un grand nombre de médailles grecques que les villes de Syrie ont fait frapper; les rabbins & les juifs l'appellent l'ère des contrats, parce qu'étant alors soumis aux rois de Syrie, ils furent obligés de suivre cette méthode de compter dans leurs contrats. Les Arabes l'appellent *therik diskarnein*, l'ère des deux cornes: ce qui signifie, selon quelques uns, l'ère d'Alexandre le grand, parce que ce prince

est représenté avec deux cornes de belier sur des médailles, à l'imitation de Jupiter Ammon dont il vouloit qu'on le crût fils. Mais d'autres l'entendent beaucoup mieux des deux royaumes de Syrie & d'Egypte qui furent alors séparés ou divisés, & d'un seul empire partagé en deux monarchies.

Le point important est de connoître l'année où la séparation s'est faite; ou, ce qui est la même chose, de savoir en quel tems Seleucus Nicator, un des capitaines d'Alexandre, & le premier des *Séleucides*, fonda son empire en Syrie. Sans entrer dans le détail des différentes opinions des auteurs qui ont écrit sur cette matière, il suffit d'observer, que suivant les meilleures histoires, la première année de cette ère tombe l'an 312 avant Jésus-Christ, 12 ans après la mort d'Alexandre, 3692 du monde, 442 de Rome, 4402 de la période julienne, la première année de la cxvij. olympiade, environ 872 ans après la prise de Troie. Voyez ÉPOQUE.

SÉLEUCIE, (*Géog. anc.*) *Seleucia*; il y a plusieurs villes qui ont porté le nom de *Séleucie*; on en comptoit jusqu'à neuf, ainsi nommées par Seleucus Nicator.

La plus considérable est 1°. la *Séleucie* sur le Tigre, *Seleucia ad Tigrim*. Seleucus la bâtit dans la Mésopotamie, l'an 293 avant J. C. à quarante milles de Babylone, sur la rive occidentale du Tigre, vis-à-vis de l'endroit où est aujourd'hui Bagdad. Elle devint bientôt une très-grande ville; car Plin. l. VI. c. xxvj. dit qu'elle avoit six cents mille habitans. Elle attira dans son sein tous ceux de Babylone; sa situation étoit des plus heureuses; Seleucus en fit la capitale de toutes les provinces de son empire au-delà de l'Euphrate, & le lieu de sa résidence, quand il venoit de ce côté-là de ses états, comme Antioche l'étoit en-deçà de l'Euphrate. Ainsi les Babyloniens se jetterent en foule à *Séleucie*, d'autant plus que les digues de l'Euphrate s'étant alors rompues, avoient rendu le séjour de Babylone très-incommode.

D'ailleurs Seleucus ayant donné son nom à cette nouvelle capitale, & voulant qu'elle servît à la postérité de monument à sa mémoire, lui accorda des privilèges fort au-dessus de ceux de toutes les villes de l'Orient, afin de la rendre d'autant plus florissante. Il y réussit si bien, que peu de tems après la fondation de *Séleucie*, Babylone se trouva déserte & sans habitans, disent Plin. Strabon & Pausanias; c'est pour cela qu'elle est nommée par quelques auteurs *Seleucia Babylonis*. Ammian Marcellin, l. XXIII. c. xx. la peint en deux mots, *ambitiosum opus Nicatoris Seleuci*.

Elle fut prise par Lucius Verus, ou plutôt par Cassius son général, & ruinée contre la foi du traité. Elle ne fut rétablie qu'après le tems de Julien; elle devint un archevêché dans le quatrième siècle, & fut de nouveau ruinée dans le huitième. Ses prélats eurent les premiers la qualité de *catholiques* ou *archevêques autocéphales*; mais ayant embrassé le nestorianisme, ils transférèrent leur siège à Bagdad, & sont aujourd'hui ceux qu'on nomme *patriarches nestoriens*.

Diogene surnommé le babylonien naquit à *Séleucie* sur le Tigre. Joseph, l. I. c. ij. nous apprend qu'il fut précepteur de cet Antipater, qui fit relever les murs de Jérusalem.

2°. *Séleucie*, ville de la Perse dans l'Aymaïde. C'étoit, selon Strabon, l. XI. une grande ville située sur le fleuve Hédyponte qui est l'Hedypnus de Plin.

3°. *Séleucie*, lieu fortifié dans la Mésopotamie, près du pont Zeugma, sur l'Euphrate. Il en est parlé dans Polybe, l. V. c. xliij. & dans Strabon, qui dit, l. XVI. que Pompée donna ce lieu à Antiochus, roi de Commagène.

4°. *Séleucie-Trachée*, en latin *Seleucia-Aspera*, ville de

de la Cilicie-Trachée, sur le fleuve Calycadnus. On la nommoit *Holmia*, avant que Seleucus Nicator lui eût imposé son propre nom.

Cette ville fut libre sous les Romains, & elle conserva cette liberté sous les derniers empereurs de Rome. Nous le voyons dans une médaille de Philippe l'arabe, *σελευκεια των προς κα.ελευτερας*, & dans un de Gordien, *κελευκειων των προς καλυκαδνο ελευθερας*, *Seleucienfium*, qui ad Calycadnium sunt, liberae (civitatis).

Etienne le géographe, & la plupart des écrivains ecclésiastiques mettent la *Séleucie-Trachée* dans l'Isaurie, & l'appellent *Séleucie d'Isaurie*, parce que de leur tems l'Isaurie comprenoit une grande partie de la Cilicie. Cette ville fut en effet métropole de l'Isaurie, dans le patriarchat d'Antioche. Elle est aujourd'hui dans la Caramanie, & entièrement délabrée. On l'appelle *Séleschie*.

5°. *Séleucie* de Pisidie, *Seleucia-Pisidia*, ville de l'Asie mineure dans la Pisidie; & comme la Pisidie s'étendoit jusqu'au mont Taurus, cette ville fut encore nommée *Seleucia ad Taurum*. Elle est aujourd'hui ruinée.

6°. *Séleucie-Piérie*, *Seleucia-Pieria*, ville de Syrie sur la mer Méditerranée, vers l'embouchure de l'Oronte. Appien l'appelle par cette raison *Séleucie sur la mer*. S. Paul & S. Barnabé étant arrivés dans cette ville, s'y embarquerent pour aller en Chypre, *actes*. c. xviii. Nous avons un grand nombre de médailles de cette ville. M. Vaillant les a recueillies. *Séleucie-Piérie* étoit de la première Syrie, dans le patriarchat d'Antioche. C'est aujourd'hui un village nommé *Séleucie-Jelberg*, à l'embouchure de l'Oronte dans la mer.

7°. *Séleucie* sur le Belus, *Seleucia ad Belum*, ou *Seleuco-Belus*, ville de la haute Syrie. Voyez SELEUCO-BELUS.

8°. *Séleucie*, ville de Céléfyrie; c'est la ville de Gadara située au-delà & à l'orient de la mer de Tibériade. Seleucus Nicator la fit appeler de son nom.

9°. *Séleucie* de Pamphylie, ville de la Pamphylie, à laquelle le même Seleucus donna son nom pour l'avoir bâtie.

Joseph, *antiquit.* l. XIII. c. xxiiij. & ailleurs, parle aussi d'une *Séleucie*, ville de la Gaulanite située sur le lac Semechon.

Enfin Plin, l. V. c. xxix. dit qu'on donna le nom de *Séleucie* à la ville de Tralles ou de Trallis en Lydie. (D. J.)

SELEUCIENS, f. m. pl. (*Hist. eccléf.*) hérétiques qui parurent dans le quatrième siècle, & eurent pour chefs Seleucus & Hermias: ce qui leur fit aussi donner le nom d'*Hermianiens* ou *Hermiens*, *Hermiani*. Voyez HERMIENS.

Ces deux hérésiarques & leurs sectateurs enseignoient, comme Hermogènes, que la matière étoit éternelle, que Dieu étoit corporel, que les âmes avoient été tirées de la matière, ou au moins qu'étant composées de feu & d'esprit, elles ne devoient point être baptisées par l'eau. C'est pourquoi pour administrer leur baptême, ils usoient d'un fer chaud dont ils imprimoient la marque sur le front de leurs prosélytes. Ils ajoutoient que le mal vient de Dieu ou de la matière, qu'il n'y a point de résurrection, ou qu'elle n'est autre chose que la génération continuelle des hommes, que le paradis est visible, & enfin que J. C. ressuscité n'est point assis à la droite de son père, mais qu'il avoit abandonné cette prérogative pour fixer son trône dans le soleil. Dupin, *bibliot. des ant. eccléf. des trois premiers siècles*.

SELEUCOBELUS, (*Géog. anc.*) ville de la haute-Syrie. Théodoret dit que S. Basile avoit mené la vie monastique dans cette ville. C'est la *Seleucia*, ou *Seleucus ad Belum* de Ptolomée, l. V. c. xv. & de Plin, l. V. c. xxiiij. C'est le siège épiscopal que les no-

Tome XIV.

tices appellent *Séleucobelos*, & dont l'évêque est appelé *seleucobelitanus episcopus* dans le premier concile de Constantinople; mais on ne fait pas au juste ce que c'est que ce surnom de *Belus*, & l'on ignore ce qu'on doit entendre par ce mot; est-ce une rivière, ou une montagne de ce nom? (D. J.)

SELGA, (*Géog. anc.*) ou *Selge*, ville de l'Asie mineure dans la Pisidie. Elle étoit considérable du tems de Denis le périète, vers 860, qui lui donna l'épithète de *μεγαλωνυμος*, *magni nominis*. Il en fait une colonie des Amycléens, ainsi nommés d'*Amiclea*, lieu du Péloponnèse dans le territoire de Lacédémone: ce qui fait que Strabon & Etienne le géographe disent que *Selga* étoit une colonie de Lacédémoniens. Le même Strabon ajoute que c'étoit une ville forte, bien peuplée, & où l'on avoit vu quelquefois jusqu'à 20 mille hommes. Il dit encore que les habitans de cette ville étoient les plus considérables d'entre les Pisides, & Polybe, l. V. les représente comme un peuple guerrier.

On trouve diverses médailles avec ce mot: *σελγεων*, & l'on en a entr'autres une de Decius, où on lit ces mots: *σελλακεδαιμονιον σελγεων ομοιοιζ*, *Lacedaemonionium Selgensiumque concordia*.

Zozime, l. V. c. xv. qui nous apprend que *Selga* étoit située sur une colline, en fait une petite ville de la Pamphylie: *oppidulum Pamphiliae est in colle situm*. Il l'appelle *petite ville*, parce que de son tems elle étoit fort déchue de ce qu'elle avoit été, & il la met dans la Pamphylie, parce que, comme nous le voyons par les notices, la partie inférieure de la Pisidie se trouvoit alors renfermée dans la Pamphylie. (D. J.)

SELGIUCIDES, (*Hist. orient.*) nom d'une dynastie puissante qui a régné dans l'Orient, & dont le chef se nommoit *Selgiuk*. Cette dynastie a été divisée en trois branches; la première des *Selgiucides* de Perse, dans laquelle on compte quinze empereurs; la seconde des *Selgiucides* du Kerman, qui a eu onze princes; la troisième des *Selgiucides* de Roum, qui a duré 220 ans sous quinze sultans. (D. J.)

SELIMNUS, f. m. (*Mythol.*) fleuve de l'Achaïe, qui a son embouchure près d'une fontaine appelée *Argyres*. *Sélimnus*, disoit-on, fut autrefois un beau jeune berger qui plut tant à la nymphe *Argyre*, que tous les jours elle sortoit de la mer pour le venir trouver. Cette passion ne dura pas long-tems; il sembloit à la nymphe que le berger devenoit moins beau; elle se dégoûta de lui, & *Sélimnus* en fut si touché qu'il mourut de déplaisir. Vénus le métamorphosa en fleuve; mais tout fleuve qu'il étoit, il aimoit toujours *Argyre*; la déesse ayant donc pitié de lui encore une fois, lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. « Aussi croit-on dans le pays, ajoute Pausanias, » que les hommes & les femmes, pour oublier leurs » amours, n'ont qu'à se baigner dans le *Sélimnus*; ce » qui rendroit l'eau d'un prix inestimable, si l'on » pouvoit s'y fier ». (D. J.)

SELING, f. m. (*Comm.*) poids & monnoie dont on se sert, & qui a cours dans le royaume de Siam; il se nomme *mayon* en chinois. Voyez MAYON. *Dictionn. de Commerce & de Trév.*

SELINGA, (*Géog. mod.*) ville de l'empire russe, dans la grande Tartarie, sur la rivière qui lui donne son nom. Voyez SELINGINSKOY.

Quant à la rivière même, elle sort de diverses sources vers les 46^{d.} de latitude & les 115^{d.} de longitude. Elle va se décharger dans le lac Baïkal, à 55 degrés de latitude. Ses deux bords, depuis son origine jusqu'à une journée de Selinginskoy, sont aux Monogales; mais depuis Selinginskoy jusqu'à son embouchure, tout son rivage appartient aux Russes. (D. J.)

SELINGINSKOY, (*Géog. mod.*) ou *Selinga*, ville de l'empire russe, dans la grande Tartarie,

BBBbbb

sur la rive orientale de la Selinga, près du lac Baïkal. C'est la forteresse la plus avancée que les Russes possèdent sur les frontières de la Chine. *Long.* 120. 10. *latit.* 52. (D. J.)

SELINGSTAD, (Géog. mod.) on écrit aussi *Selgenstad*, *Seligenstad*, *Selingunstad*, ville d'Allemagne, en Franconie, dans l'électorat de Mayence. Elle dépend de l'électeur de Mayence. *Long.* 26. 5. *latit.* 50. (D. J.)

SELINUNTE EN CILICIE, (Géog. anc.) *Selinus*, ville de la Cilicie-Trachée. Pline en fait mention. Strabon la met à l'embouchure du fleuve de son nom, entre un lieu fortifié nommé *Laërtès*, & un rocher nommé *Cragus*. Ptolomée, l. V. c. xxvij. qui écrit *Selenus*, en fait une ville maritime qu'il place entre *Jotapæ* & *Antiochæ super Crago*.

C'est là qu'est mort Trajan le 10 Août de l'an 117 de J. C. à 64 ans. Il n'y eut point de regne si heureux, ni si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portoit au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & à représenter la divinité. *Grandeur des Rom.* ch. xv.

Pline écrivit à ce prince, quand il parvint à l'empire: Je vous souhaite, seigneur, & au genre humain pour vous, toutes sortes de prospérités, c'est-à-dire, tout ce qui est le plus digne de votre regne. (D. J.)

SELINUS, (Géog. anc.) 1°. ville de Sicile, selon Pline, l. III. c. viij. Ptolomée, l. III. c. iv. & Diodore de Sicile, l. XIII. c. xlv. placent cette ville sur la côte méridionale de l'île, entre le promontoire *Lilybæum*, & l'embouchure du fleuve *Mazara*.

Elle avoit été bâtie par les Syracusiens, selon Thucydide, l. VI. p. 412. ses habitans, à ce que dit Pausanias, l. VI. c. xix. en avoient été chassés par les Carthaginois; & avant leur destruction, ils avoient consacré à Jupiter olympien un trésor, où l'on voyoit une statue de Bacchus, dont le visage, les mains, & les pieds, étoient d'ivoire. Les vestiges qui restent de *Selinus*, ont été décrits par Thomas Farel, *Dec.* 1. l. VI. c. iv. & ils nous font voir que cette ville étoit grande. Virgile, *Ænéid.* l. III. v. 705. la surnomme *Palmosa*, à cause de l'abondance de ses palmiers.

Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus.

Silius Italicus, l. XIV. v. 200. a dit dans le même sens:

... *Neclareis vocat, ad certamen Hymetton*
Audax Hybla favis, palmæque arbuta Selinus.

2°. *Selinus* ville de la Cilicie-Trachée, *Sélinunte* en Cilicie, où l'empereur Trajan mourut; & la mort de ce prince a immortalisé cette ville; ce qui fit qu'on la nomma *Trajanopolis*; mais ce seroit plutôt *Trajanotaphos* qu'il eût fallu l'appeler. Quoi qu'il en soit, elle reprit dans la suite son premier nom. Voyez *SÉLINUNTE en Cilicie*, & *TRAJANOPOLIS*.

Le nom de *Selinus* a été commun au fleuve de la Cilicie-Trachée, à l'embouchure duquel étoit bâtie *Sélinunte*, dont nous venons de parler, à un fleuve du Péloponnèse, dans l'Elide, à un fleuve du Péloponnèse dans l'Achaïe propre; à un fleuve de l'Asie mineure dans l'Ionie; à un fleuve de l'île de Sicile, aujourd'hui la Favara, & à un port d'Egypte, sur la côte du nome de Lybie. (D. J.)

SÉLIVRÉE, (Géog. mod.) anciennement *Selimbria*, ou *Selybria*, petite ville, presque ruinée de la Turquie européenne, dans la Romanie, sur le bord de la mer de Marmora, à quinze lieues au couchant de Constantinople; elle est habitée par quelques

grecs. *Long.* 45. 40. *latit.* 41. 40. (D. J.)

SELKIRCK, (Géog. mod.) gros bourg d'Ecosse; dans la province de Twedale, chef-lieu du vicomté d'Etterick, à vingt milles au sud-est d'Edimbourg, sur la Twede. *Long.* 14. 55. *latit.* 55. 34. (D. J.)

SELLA, (Géog. mod.) petite rivière d'Espagne, dans l'Asturie de Santilane; elle prend sa source vers le milieu de la province, & se jette dans l'Océan, à Riba de Sella. (D. J.)

SELLA, (Littérat.) ce mot signifie une chaise; *sella solida*, est une chaise ou une selle d'un bloc de bois, sur quoi s'asseyoient les augures en prenant l'augure.

Sella curulis, chaise curule garnie d'ivoire, sur laquelle les grands magistrats à Rome avoient droit de s'asseoir & de se faire porter.

Sella gestatoria, chaise ordinaire à porteurs, permise à tout le monde.

Sella familiarica, biffin, chaise percée pour les nécessités; mais *cella familiarica* par un *c*, paroît désigner dans Vitruve une garde-robe; parce que dans l'endroit où il en parle, il s'agit des pièces dont les appartemens sont composés; & non pas des choses dont ils sont meublés. On peut donc croire que le mot *familiarica* sert à désigner l'usage de cette pièce, qui étoit destinée pour la seule commodité des nécessités ordinaires. La garde-robe des Romains, *cella familiarica*, n'étoit qu'un lieu pour ferrer la chaise percée; car ils n'avoient point de fosses à privé comme nous en avons dans nos maisons. Voyez *LATRINES*, *Littérature.* (D. J.)

SELLASIA, ou SELASIA, ville du Péloponnèse, dans la Laconie, sur le fleuve *Œnus*, selon Polybe, l. II. c. lxxv. Pausanias, l. II. c. ix. ajoute que les Achéens, assistés d'Antigonos, défirent Cléomène, & saccagerent *Sélasie*. (D. J.)

SELLE, s. f. (Gramm.) petit siège de bois pour une personne, à trois ou quatre pieds, sans dos.

SELLE LA, (Géog. mod.) rivière des Pays-bas; elle commence dans la Thierache en Picardie, & se perd dans l'Escaut. (D. J.)

SELLE, (Métallurgie.) c'est ainsi qu'on nomme dans les fonderies où l'on traite le cuivre, une pièce de fer fondu encastrée dans une bâtisse de bois, qui est entrouverte dans le milieu pour recevoir un pilon armé d'un coin; ce qui fait que cette pièce de fer ressemble à une selle renversée. L'usage de cette selle est de diviser les pains ou gâteaux de cuivre pour les faire passer par de nouveaux travaux.

On donne aussi dans les fourneaux de fonderies le nom de *selle*, à une masse de scories qui couvre la matière fondue; elle forme une espèce de bosse en dos d'âne, qui laisse un vuide entre elle, & la matière fondue qui est au-dessous.

SELLE, (Marine.) espèce de petit coffre, fait de planches, dans lequel le calfat met ses instrumens, & qui lui sert de siège lorsqu'il calfate le pont d'un vaisseau.

SELLE d'artisans, (Ustensiles de métiers.) les cor donniers, favetiers, bourreliers, & autres tels ouvriers en cuir, ont de petites selles rondes à trois pieds sur lesquels ils sont assis, quand ils cousent leurs ouvrages avec l'aiesne. (D. J.)

SELLE, (Outil de charron.) c'est un tronc de bois plat épais de dix à douze pouces, d'environ deux pieds de circonférence, au milieu duquel en-dessus est une petite cheville de fer de la longueur de quatre à cinq pouces; ce billot est soutenu sur trois pieds de bois posés en triangle & un peu de côté, de la hauteur de trois pieds & demi; cela sert aux charrons pour poser les petites roues, pour les égaliser, monter, &c. Voyez la fig. Pl. du charron.

SELLE, terme de mégissier, est une espèce de banc à quatre pieds, sur lequel les ouvriers mettent les

peaux à mesure qu'ils les ont pelées; il a environ trois piés de longueur afin de servir à deux ouvriers en même tems en cas de besoin. *Voyez les Planches du Mégissier.*

SELLE à poncer, (*Parcheminerie.*) ce mot se dit chez les Parcheminiers, d'une manière de forme ou banquette couverte d'une toile rembourrée, sur laquelle ils poncent le parchemin après qu'il a été raturé sur le fommier. *Savary. (D. J.)*

SELLE, (*Maréchal.*) espece de siège rembourré qu'on met sur le dos du cheval pour la commodité du cavalier.

L'origine de la *selle* n'est pas bien connue. G. Decan en attribue l'invention aux Saliens, anciens peuples de la Franconie; c'est de-là, dit-il, qu'est venu le mot latin *fella*, *felle*.

Il est certain que les anciens Romains n'avoient, ni l'usage de la *selle*, ni celui des étriers; ce qui est cause que Galien fait remarquer dans différens endroits de ses ouvrages, que la cavalerie romaine étoit sujette à plusieurs maladies des hanches & des jambes, faute d'avoir les piés soutenus à cheval. Hippocrate avoit remarqué avant lui, que les Scythes qui étoient beaucoup à cheval, étoient incommodés de fluxions aux jambes pour la même cause.

Le premier tems où nous voyons qu'il ait été question de *selles* chez les Romains; c'est l'an 340, lorsque Constance qui combattoit contre son frere Constantin pour lui ôter l'empire, pénétra jusqu'à l'escadron où il étoit en personne, & le renversa de dessus sa *selle*, comme le rapporte Zonaras. Avant ce tems-là les Romains faisoient usage de panneaux quarrés, tels que ceux qu'on voit à la statue d'Antonin au capitolé.

Il y a différentes especes de *selles*; savoir, à la royale, à trouffequin, à piquet, rase ou demi-angloise, angloise, à basque, de course, de femme, de poste, de postillon, de couriers, de males, de fourgonniers, &c.

SELLE A JETTER, *outil de Potier d'étain*; c'est une grosse *selle* de bois à quatre piés, ouverte ou creuse à l'endroit où on dresse le moule de vaisselle pour jeter dedans. *Voyez les fig. du métier de Poitier d'étain.*

Selle à apprêter ou d'établi, ou apprêtoir; elle a quatre piés, & une planche en-travers sur le milieu qui fait une espece de croix, mais qui ne déborde guere la *selle* que de quatre à cinq pouces de chaque côté; sur ce milieu on roidit une perche ou chevron de bois contre le plancher. La *selle* doit être de la hauteur du genou, longue & large à proportion, suivant le goût de celui qui s'en sert. *Voyez APPRÊTER L'ÉTAIN.*

SELLE A MODELES, ou chevalet à l'usage des *sculpteurs*. Il y en a de petites & de grandes; les petites servent simplement pour modeles; les grandes servent à faire les grands modeles, les grands ouvrages, en marbre, en pierre, &c.

Ces grandes *selles* sont faites de fortes pieces de bois de charpente, & ont un second chaffis aussi de charpente mouvant, élevé sur le corps de la *selle*, & qui est pratiqué par la voie d'une boule de buis, placée au point central, entre les deux chaffis; & pour faciliter le mouvement de ce second chaffis, on fourre dans des trous qu'on a faits dans l'épaisseur de ses quatre faces, des pinces de fer avec lesquelles on fait tourner toute la machine à volonté. *Voyez Pl. du Sculp.* les figures posées sur une grande *selle*; & une petite *selle* ou chevalet.

SELLES, (*Antiq. grecq.*) σάλλες, on nommoit *selles* ceux qui dans les commencemens rendoient les oracles; ce nom, selon Strabon, venoit de la ville de Selles, *fella*, en Épire; & selon Eustathius, de la riviere appelée par Homere, *Selleis*. Potter, *Ar-*

Tome XIV.

chaol. grec. l. II. c. viij. tom. I. p. 267. (D. J.)

SELLE TURCIQUE, *voyez* FOSSE PITUITAIRE, **SELLE A CHEVAL.**

SELLE, (*Maladie.*) on dit qu'une chose s'évacue par les *selles*, lorsqu'elle se vuide par l'anús ou le fondement. *Voyez* ANUS.

Nous avons dans les Transactions philosophiques, des exemples de gens qui expulsoient par les *selles* des pierres artificielles, des bales, &c. *Voyez* EXCRÈMENT. *Voyez* DÉJECTION.

SELLÉ, part. du verbe *seller*, *voyez les articles SELLE & SELLES.*

SELLÉ, en terme de *Blason*, se dit d'un cheval qui a une *selle*.

Werderern en Saxe, d'azur au cheval effrayé d'argent, *sellé*, bridé & caparaçonné de gueules.

SELLÉE, TERRE, (*Agricult.*) une terre *sellée*, est une terre qui s'est endurcie. Les terres fortes qui se coupent à la bêche comme des terres franches ou comme des terres glaïfes, sont sujettes à se *seller*; enforte qu'elles deviennent presque impénétrables à l'eau des pluies & des arrosemens, ce qui est un inconvénient très-grand pour leur culture. (*D. J.*)

SELLEIS, (*Géog. anc.*) nom de divers fleuves; 1°. d'un fleuve du Péloponnèse dans l'Elide, sur les bords duquel fut bâtie la ville Ephira, selon Homere, *Iliad. B. v. 639.* 2°. fleuve de la Troade, qui, selon le même Homere, *Iliade B. v. 838.* arrosoit Arisba; 3°. fleuve du Péloponnèse, dans la Sicyonie; 4°. fleuve de l'Etolie dans l'Agrée. (*D. J.*)

SELLER, v. act. mettre la *selle*.

SELLER UN CHEVAL, (*Maréchal.*) c'est lui attacher la *selle* sur le corps.

SELLERIE, f. f. (*Maréchal.*) chambre où l'on met les *selles*, les brides, & autres appartenances d'une écurie pour les conserver.

SELLES ou CELLES, (*Géog. mod.*) petite ville de France, en Berry, au diocèse de Bourges, sur le Cher avec un pont, à neuf lieues au sud-est d'Amboise, à pareille distance de Blois, à quatre au levant de Romorantin, & à 18 de Bourges. *Selles* doit son origine à une ancienne abbaye, fondée vers l'an 572, par Childebert, & occupée par les Feuillans depuis 1672. Il y a dans cette ville un hôpital, un couvent d'Ursulines, & un marché par semaine. *Long. 19. 16. lat. 47. 14. (D. J.)*

SELLETICA PRÆFECTURA, (*Géog. anc.*) préfecture de la Thrace. Ptolomée, *liv. III. c. xj.* la compte au nombre de celles qui étoient limitrophes aux deux Moëties, aux environs du mont Hémus, du côté du couchant. (*D. J.*)

SELLETTE, f. f. (*Gramm. & Jurisprud.*) est un petit siège de bois, sur lequel l'accusé doit être assis lorsqu'il subit le dernier interrogatoire, lorsque les conclusions du ministère public tendent à peine afflictive; cela se pratique ainsi, tant en première instance que sur l'appel: au-lieu que dans les premiers interrogatoires l'accusé doit être seulement debout, tête nue, en présence du juge qui l'interroge. Quand les conclusions ne tendent pas à peine afflictive; l'accusé subit le dernier interrogatoire de-bout derriere le bareau, & non sur la *sellette*. *Voyez l'ordonnance de 1670, tit. XIV. art. 21. & 23. & la déclaration du 13 Avril 1703. (A)*

SELLETTE, terme de *Laboureur*, la *sellette* est un morceau de bois quarré long d'un pié, & large de quatre doigts en tous sens, percé de deux trous presque aux deux extrémités, dans lesquels il y a deux chevilles de bois qui le tiennent attaché directement au-dessus de l'essieu de la charrue, & cette *sellette* est la machine sur laquelle le timon de la charrue est appuyé. (*D. J.*)

SELLETTE, f. f. (*Charpent.*) piece de bois en manière de moïse, arrondie par les bouts, qui accol-

B B B b b b ij

lant l'arbre d'un engin, sert avec deux liens à en porter le fauconneau. (D. J.)

SELLETTE, *terme de Charron*, c'est une piece de bois d'environ trois piés & demi de long, sur un pié d'épaisseur & autant de hauteur. A la face dessous, il y a une encaissure, dans laquelle on met l'essieu des petites roues, & on l'y assujettit avec des échantigneuls. Voyez les fig. Pl. du Charron.

SELLETTE de Vannier, (*établi de Vannier*.) les Vanniers donnent ce nom à une espece d'instrument ou d'établi dont ils se servent pour tourner les paniers. Il est fait d'une forte planche de bois de chêne, longue de deux piés & d'un pié de large, soutenue dans sa longueur, mais d'un seul côté, de deux petits piés aussi de bois, de deux ou trois pouces de haut seulement, en sorte que la sellette va en penchant sur le devant. L'ouvrier qui travaille se tient derriere assis ou à genoux sur le grand établi de l'atelier. Savary. (D. J.)

SELLIER, f. m. (*Maréchal*.) ouvrier qui fait & vend des selles. Il y a deux corps de maîtres Selliers à Paris; les Selliers-Bourrelliers & les Selliers-Lormiers-Carrossiers, dont les uns font des harnois & des selles, & les autres, outre les selles, font des carrosses.

Les anciens statuts des Selliers-Lormiers-Carrossiers de la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris sont les mêmes que ceux des Eperonniers, dont les Selliers se sont séparés vers le milieu du dix-septieme siecle. Voyez EPERONNIER.

Ils furent réformés & confirmés par lettres-patentes d'Henri III. données au mois de Février 1577, & encore depuis par celle d'Henri IV. du mois de Novembre 1595. Les grands changemens arrivés dans le métier de carrossier, à cause des nouveaux ouvrages inventés depuis près d'un siecle pour la commodité publique, firent penser aux maîtres de cette communauté, sous le regne de Louis XIV. de dresser des statuts plus conformes à l'usage moderne, ce qu'ils firent en cinquante-cinq articles, sur lesquels ils obtinrent des lettres en date du mois de Juin 1650: mais ne les ayant point encore trouvés dans leur perfection, & les ayant de nouveau réformés & réduits en quarante-huit articles, ils furent vûs & approuvés par le lieutenant de police & procureur du roi du châtelet le 6 Juin 1678, autorisés par lettres-patentes du mois de Septembre de la même année, & enregistrés au parlement le 20 Janvier 1679.

Les nouveaux statuts contiennent non-seulement ce qui est de la discipline de cette communauté, mais ils entrent aussi dans un grand détail de tous les ouvrages & marchandises, qu'il est loisible aux maîtres Selliers de fabriquer & de vendre.

Pour ce qui est de la discipline, elle est confiée à quatre jurés qui ont aussi le nom de *gardes*, de deux desquels l'élection se fait tous les ans le lendemain de la translation de S. Eloi, patron de la communauté.

Aucun ne peut être élu juré qu'il n'ait pour le moins dix ans de maîtrise & d'établissement en boutique. Les visites des jurés se font de deux en deux mois; mais les anciens bacheliers qui ont passé par la jurande, & leurs veuves, si elles tiennent boutique, ne payent point le droit dû pour la visite.

Les apprentis, dont chaque maître ne peut avoir qu'un à la fois, doivent être engagés pour six ans, permis pourtant d'engager un second après les quatre premières années de l'apprentissage du premier.

Nul apprenti ne peut être maître qu'après avoir encore servi quatre autres années de compagnon, & avoir fait chef-d'œuvre. Pour les fils des maîtres, ils ne sont obligés qu'à une expérience. Le chef-d'œuvre des uns est de charpenter de leurs mains & en présence des jurés un arçon à corps, & de le garnir d'armures devant & derriere. L'expérience des au-

tres est seulement de garnir une selle rase.

Les ouvrages & marchandises que les maîtres de cette communauté peuvent fabriquer & vendre, & qui sont interdits aux autres, sont les coches, chars, chariots & caleches garnies & couvertes, tant endans qu'en-dehors, de telles étoffes qu'il leur est ordonné ou qu'ils jugent à propos, montées ou non sur leur train, dont ils peuvent couvrir les harnois, supervues, chaînettes, courroies, &c. des litieres ordinaires, litieres à bras & bricolles, avec les selles & les harnois qui leur servent; enfin toute autre voiture portante & roulante; toutes sortes de couffins de boffe, garnis de leur valisson, couffins de trouffe, malles, porte-manteaux, tant de cuir que de drap, poches grandes & petites à porter hardes, argent ou vaisselle; toutes sortes de couvertures de drap, de cuir, toile cirée, treillis, &c. tant pour chevaux de carrosses que de selle, chariots, fourgons, &c. fourreaux de pistolets, chaperons, bourfes, faux-fourreaux, houffes de toutes façons, caparaçons brodés ou non-brodés, bats françois & autres pour mulets & chevaux; selles de toutes sortes à piquer à la hollandaise, selles rases à l'angloise & selles à femmes. Il leur appartient aussi de faire toutes sortes de couvertures de chevaux, de mulets, d'impériales de carrosse & de sieges de cocher, de telle richesse & avec tels ornemens & broderies qu'il est nécessaire pour les entrées & autres cérémonies, & pareillement toutes banderoles de tymbales, guidons & étendards, même de fournir les chariots des pompes funebres, avec les couvertures de velours croisés de drap d'argent ou autres étoffes, tant pour le chariot & le cercueil que pour les chevaux. Enfin il leur est permis de faire & vendre tous les ouvrages de lormerie, ferrerie & non autres, comme filets, mastigadous, cavessons, cavessines, lunettes, mords, étriers, &c. éperons ou simples ou garnis d'or & d'argent, &c.

Le métier des Selliers-Lormiers ayant beaucoup de connexité avec celui des Coffretiers-Malletiers, l'article 32. des statuts des premiers veut que les jurés Coffretiers n'ordonnent aucun chef-d'œuvre ou expérience, même n'aillent en visite, & ne fassent aucune saisie s'ils ne sont accompagnés des jurés Selliers-Lormiers; & par l'article 33. il est permis à ceux-ci de travailler & tenir boutique ouverte à Paris de coffretier-malletier, en faisant seulement une expérience ordonnée par leurs propres jurés, mais en présence des jurés coffretiers mandés en la chambre de la communauté des Selliers.

SELMAN, (*Géog. mod.*) ville de Perse dans l'Azerbijane. Long. selon M. Petit de la Croix, 82. lat. 32. (D. J.)

SELNE, LA, ou SELUNE, (*Géog. mod.*) petite riviere de France en Normandie, au diocèse d'Avranches; elle se rend dans la mer proche le mont S. Michel, après dix lieues de cours. (D. J.)

SÉLORICO ou CÉLORICO, (*Géog. mod.*) petite ville de Portugal, dans la province de Beyra; près du Mondégo, au sud-est de Viseu, avec une forteresse. Ses environs sont fertiles en vins & en fruits. Long. 10. 18. latit. 40. 26. (D. J.)

SELSEY, (*Géog. mod.*) presqu'île d'Angleterre au comté de Suffex. Il n'y a aujourd'hui que des villages dans cette presqu'île, mais il y avoit autrefois une ville florissante de même nom qui a été submergée, & son évêché transféré à Chichester. (D. J.)

SELTZ, (*Géog. mod.*) dans les chartes *Saletia*, petite ville de France dans l'Alsace, au diocèse de Spire, sur les bords du Rhin, près du Fort-Louis, & à trois lieues au levant d'Haguenau. Elle a beaucoup souffert dans les différentes guerres. Longit. 25. 26. latit. 48. 46. (D. J.)

SELTZBACH, (*Géog. mod.*) riviere de France

dans l'Alsace; elle prend sa source au mont de Vosge & se jette dans le Rhin, près de la ville de Seltz. (D. J.)

SELVE, POINTE DE LA, (Géog. mod.) pointe qui est avancée dans la mer Méditerranée, environ à 7 milles à l'ouest-nord-ouest du cap de Créaux. La rade de la Selve est assez grande pour que les galères y puissent mouiller au besoin, c'est-à-dire lorsqu'on ne peut doubler le cap de Créaux; ainsi ce lieu n'est propre que dans une extrême nécessité. (D. J.)

SELWOOD, (Géog. mod.) forêt d'Angleterre dans Somersetshire & dans les montagnes de Mendip. Cette forêt est d'une grande étendue le long des frontières orientales de la province. Dans l'endroit où elle se termine au nord, on voit un bourg qui empruntant son nom de la forêt & de la rivière de Frome, qui le côtoie & qui le mouille, s'appelle Frome-Selwood. On y fait un assez grand commerce de laine. Au-delà de ce bourg, la Frome ne voit rien de considérable. (D. J.)

SELYMBRIA, (Géog. anc.) ville de Thrace, selon Pomponius Mela, l. II. c. ij. Plin., l. IV. c. xj. & le périple de Scylax; mais Strabon, Hérodote & Ptolomée écrivent Selybria. Anciennement on l'appelloit simplement Selyn; dans la suite, on y ajouta le mot bria, qui, dans la langue des Thraces, signifie ville; c'est aujourd'hui Sélyvrée. (D. J.)

SEMACHIDÆ, (Géog. anc.) municpe de l'Attique dans la tribu Antiochide, selon Etienne le géographe & Hésichius. M. Spon, liste de l'Attique, remarque que ce municpe prenoit son nom de Sémachus, dont les filles avoient reçu Bacchus dans leur logis, d'où leur fut accordé le privilège que les prêtres de ce dieu fussent choisis dans leurs descendants.

On trouve à Eléusine, dans l'église d'Agios Georgios, une inscription grecque, dont voici la traduction: » Le sénat de l'Aréopage & le peuple ont consacré » Nicistrate, fille de . . . initiée aux mystères du » foyer sacré des déesses Cérès & Proserpine, son » tuteur Caius Casius de Semachidæ, ayant eu soin » de cette consécration ». (D. J.)

SEMAILLE, f. f. (Econ. rusliq.) voyez SEMENCE & SEMER.

SEMAINE, f. f. (Chronolog.) c'est un tems composé de sept jours. Dion Cassius, dans son Hist. rom. liv. XXXVII. prétend que les Egyptiens ont été les premiers qui ont divisé le tems en semaines; que les sept planetes leur avoient fourni cette idée, & qu'ils en avoient tiré les sept noms de la semaine. En cela du moins les anciens n'ont pas suivi dans leur ordre la disposition des orbes de planetes: car cet ordre est Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure & la Lune. Ils auroient donc dû ranger les jours de la semaine par samedi, jeudi, mardi, dimanche, vendredi, mercredi & lundi. Il n'est pas aisé de découvrir la raison qui a donné lieu à ce dérangement; voici celle qu'on apporte d'ordinaire.

On dit que les anciens ayant fournis les jours, & les heures même de chaque jour à quelques planetes dominantes, il est croyable que le jour prenoit le nom de la planete qui commandoit à la première heure. Ainsi on a pu appeler le jour de Saturne qui est notre samedi, celui dont la première heure étoit sous le commandement de Saturne. La seconde heure étoit pour Jupiter qui suit immédiatement Saturne; la troisième pour Mars; la quatrième pour le Soleil; la cinquième pour Vénus; la sixième pour Mercure; & la septième pour la Lune. Après quoi la huitième retournoit sous l'autorité de Saturne; & suivant le même ordre, il avoit encore la quinzième & la vingt-deuxième; la vingt-troisième étoit par conséquent sous Jupiter; & la vingt-quatrième, c'est-à-dire, la dernière de ce jour sous la

dénomination de Mars: de cette manière que la première heure du jour suivant tomboit sous celle du Soleil; qui donnoit par conséquent son nom à ce second jour. En suivant le même ordre, la huitième; la quinzième & la vingt-deuxième appartenoient toutes au Soleil; la vingt-troisième à Vénus, & la dernière à Mercure: par conséquent la première du troisième jour appartenoit à la Lune; & on appelloit ce jour à cause de cela, jour de la Lune. On trouve par cet arrangement la naissance & la suite nécessaire de ces noms des jours de la semaine; c'est-à-dire, pourquoi le jour du Soleil qui est le dimanche, vient après celui de Saturne qui est le samedi, le jour de la Lune, après celui du Soleil, ou le lundi après le dimanche; celui de Mars après celui de la Lune, ou le mardi après le lundi, &c. jusqu'au samedi. On trouvera de plus grands détails dans l'hist. du calendr. rom. par M. Blondel.

Les ecclésiastiques romains donnent le nom de férie, *feria*, à tous les jours de la semaine, en comptant depuis le dimanche qu'ils appellent *feria prima*. Les Maures, les Arabes, les Syriens, & les Perses chrétiens appellent *sabbat* tous les jours de la semaine; mais ce nom de *sabbat* n'est consacré qu'au samedi par les Juifs. (D. J.)

SEMAINE, (Critiq. sacr.) espace de sept jours qui recommencent successivement. Cette manière de compter le tems est venue des Juifs qui le septième jour observoient le sabbat, c'est-à-dire, le jour du repos, conformément à la loi de Moïse. Ils avoient trois sortes de semaines: des semaines de jours, qui se comptoient d'un sabbat à l'autre; des semaines d'années, qui se comptoient d'une année sabbatique à l'autre; & enfin des semaines de sept fois sept années, ou de quarante-neuf ans, qui se comptoient d'un jubilé à l'autre. (D. J.)

SEMAINES DE DANIEL, (Crit. sacr.) les soixante & dix semaines de Daniel, sont cette fameuse prophétie concernant la venue du Messie, qu'on lit au chap. ix. de ses révélations, vers. 24. 25. 26. 27.

Les commentateurs les plus habiles ont travaillé à justifier le rapport qu'a cet oracle à notre Sauveur. On peut les consulter les uns & les autres sur cette matière: car il n'est pas possible d'entrer dans le détail de leurs explications; c'est assez d'observer qu'ils s'accordent ensemble à reconnoître, 1°. que cette prophétie regarde particulièrement les Juifs; 2°. que les 70 semaines sont des semaines d'année, c'est-à-dire que chaque semaine de cette prophétie contient sept ans, & que les 70 semaines font ensemble quatre cents quatre-vingt-dix ans, au bout desquelles les Juifs ne devoient plus être le peuple de Dieu dans un sens particulier, ni Jérusalem la ville sainte.

Mais les mêmes commentateurs de l'Ecriture diffèrent sur la fixation du commencement & de la fin de ces 70 semaines du prophète. Les uns en prennent la date à la commission d'Esdras de réformer l'église & l'état; commission qui tombe à la septième année du règne d'Artaxercès-longue-main. D'autres font commencer les semaines de Daniel à la vingtième année du règne de ce même prince qui permet à Néhémie de rétablir les murs de Jérusalem. D'autres portent cette date à l'édit accordé aux Juifs par Darius-Histaspes, l'an iv. de son règne, de rebâtir le temple. Ces trois hypothèses sont les plus suivies, & renferment néanmoins chacune de grandes difficultés pour l'application des détails qui d'ailleurs sont contenus dans la prophétie en termes assez obscurs.

Aussi les peres de l'Eglise ont échoué dans leur explication des semaines de Daniel, témoin Tertulien lui-même. Il prend pour époque des 70 semaines la première année de Darius; & en calculant les règnes suivans, il trouve que Jesus-Christ est né soixante-deux semaines & demie accomplies l'an 41

d'Auguste. Il pose ensuite qu'Auguste ayant régné cinquante-six ans, quinze ans depuis la naissance du Sauveur, Jésus-Christ mourut l'an 15 de Tibère, & par conséquent à l'âge de 30 ans, le viij. des calendes d'Avril ou le 25 de Mars, sous le consulat des deux Geminus. Il place enfin la ruine de Jérusalem où finit la prophétie de Daniel, & la 70.^e semaine à la première année de Vespasien. Il y a dans cette explication fautes sur fautes; car, sans parler de l'époque d'où il tire le commencement des 70 semaines, qui est évidemment fautive, les sept semaines & demie depuis la naissance de J. C. en l'an 41 d'Auguste, font 32 semaines & demie. Or il y a certainement davantage depuis la naissance du Seigneur jusqu'à la ruine de Jérusalem. Aussi dans le calcul des années depuis l'an 41 d'Auguste jusqu'à la première année de Vespasien, Tertullien a omis le règne entier de l'empereur Claude, & a fait succéder Néron à Caius; ce qui est absurde & dérange tout son calcul.

Je finis par une observation sur l'hypothèse des modernes qui est la plus généralement approuvée, je veux dire celle qui date l'époque du commencement des 70 semaines de Daniel à la vingtième année d'Artaxercès-Longue-main. Dans cette hypothèse, il faut compter les 490 ans de la prophétie en années solaires ou lunaires. Or comme les années solaires se trouvent trop courtes pour atteindre le terme, on a fixé la prophétie en années lunaires. Africanus qui fleurissoit au commencement du iij. siècle, l'a ainsi décidé, & a été suivi par Théodoret, Bèze, Zonaras, Rupertus, & une foule de modernes, à cause de la conformité qu'ils ont trouvée dans cette hypothèse avec le texte de la vulgate; mais ils n'ont pas considéré que les années lunaires n'atteignent pas le terme d'un an & 246 jours. D'ailleurs, dans le tems que la prophétie fut révélée par un ange à Daniel, il n'y avoit point d'année purement lunaire en usage dans aucun endroit du monde. Je fais bien que les mois des Juifs étoient lunaires; mais quoiqu'ils dépendissent de la Lune, leur année se régloit toujours au bout du compte par le cours du Soleil; & ce qui manquoit aux années communes, étoit suppléé dans les années intercalées. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

SEMAINE DE LA PASSION, dans l'église romaine, est la pénultième semaine de carême, ou celle qui commence le dimanche qui tombe quinze jours avant Pâques, & se termine au dimanche des Rameaux. On la nomme ainsi, parce que les hymnes, les leçons & tout l'office de cette semaine est relatif à la Passion de Jésus-Christ.

SEMAINE SAINTE, ou GRANDE SEMAINE, *major hebdomada*, est la semaine qui commence au dimanche des Rameaux, & précède immédiatement la fête de Pâque. On l'appelle grande semaine à cause des grands mystères qu'on y célèbre.

Les Protestans en rapportent l'institution au tems des apôtres, aussi bien que les Catholiques chez qui elle est spécialement consacrée à honorer les mystères de la mort & passion de Jésus-Christ, & à les retracer à l'esprit & aux yeux des fideles par les offices qu'on y chante & par les cérémonies dont on les accompagne.

Dans la primitive église, outre les jeûnes rigoureux qu'on pratiquoit dans cette semaine, on s'y interdisoit les plaisirs les plus licites & les plus innocens; les fideles ne s'y donnoient point le baiser de paix à l'église; tout travail étoit défendu; les tribunaux étoient fermés; on délivroit les prisonniers; enfin, on pratiquoit diverses mortifications, dont les princes mêmes & les empereurs n'étoient pas exempts.

SEMAINES, *Statuts des chirurgiens*. C'est sous ce

nom que l'on désigne dans les statuts des maîtres chirurgiens de Paris, le tems que ceux des aspirans qui sont admis au grand chef-d'œuvre, doivent employer à faire preuve de leur capacité. Chaque semaine est composée de six jours & demi, & l'aspirant doit quatre semaines: la première, de l'ostéologie: la seconde, de l'anatomie: la troisième, des saignées: & la quatrième, des médicamens. (*D. J.*)

SEMAINIER, f. m. (*Gram.*) celui qui est en fonction pendant la semaine. Il y a des *semainiers* au théâtre pour les comédiens. Il y a un *semainier* dans quelques communautés religieuses. Le chanoine qui préside aux offices de la semaine, s'appelle *semainier*.

SEMALE, f. m. (*Marine.*) bâtiment hollandois, fort étroit, qui n'a qu'un mât, & qui sert à venir à bord des grands vaisseaux, & à y porter des marchandises. Ses dimensions ordinaires sont de cinquante-huit piés de long, de quinze piés de large, & de quatre piés de creux. *V. Marine, Pl. XIV. fig. 2.*

SEMANTRUM, f. m. (*Histoire.*) morceau de fer ou de bois ou de bronze à l'usage des cloîtres, avant l'invention des cloches, on frappoit sur le *semantrum* avec un marteau pour appeler les moines.

SEMAQUE, f. f. (*Marine.*) Voyez SEMALE.

SEMBIENS, f. m. plur. (*Hist. ecclési.*) secte d'anciens hérétiques, ainsi appelée du nom de son chef Sembius ou Sembianus, qui condamnoit tout usage du vin, comme mauvais par lui-même; prétendant que le vin étoit une production du démon ou du mauvais principe. Il nioit aussi la résurrection des morts, & rejettoit la plupart des livres de l'ancien Testament. Jovet qui parle de cette secte, ne dit point en quel tems précisément elle a paru.

SEMBLABLES, adj. (*Gram.*) il se dit de toutes choses entre lesquelles il y a similitude. Voyez l'article SIMILITUDE.

Les angles *semblables* sont des angles égaux. Dans les angles solides, lorsque les plans sous lesquels ils sont contenus sont égaux en nombre & en grandeur, & sont arrangés dans le même ordre, les angles solides sont *semblables* & par conséquent égaux. Voyez ANGLE.

Les rectangles *semblables* sont ceux dont les côtés, qui forment des angles égaux, sont proportionnels. Voyez RECTANGLE.

Ainsi, 1°. tous les carrés doivent être des rectangles *semblables*. Voyez QUARRÉS.

2°. Tous les rectangles *semblables* sont entr'eux comme les carrés de leurs côtés homologues.

Les triangles *semblables* sont ceux qui ont leurs trois angles respectivement égaux chacun à chacun. Voyez TRIANGLE.

1°. Tous les triangles *semblables* ont leurs côtés autour d'angles égaux proportionnés. 2°. Tous les triangles *semblables* sont entr'eux comme les carrés de leurs côtés homologues.

Dans les triangles & dans les parallélogrammes *semblables*, les hauteurs sont proportionnelles aux côtés homologues. Voyez TRIANGLE, &c.

Les polygones *semblables*, sont ceux dont les angles sont égaux chacun à chacun, & dont les côtés autour des angles égaux sont proportionnels.

Il en est de même des autres figures rectilignes *semblables*. Voyez POLYGONE.

Ainsi les polygones *semblables* sont les uns aux autres, comme les carrés de leurs côtés homologues.

Dans toutes figures *semblables*, les angles correspondans sont égaux, & les côtés homologues sont proportionnels. Toutes figures régulières, & toutes figures irrégulières *semblables*, sont en raison doublées de leurs côtés homologues; les cercles & les figures *semblables* qui y sont inscrites, sont les unes aux autres comme les carrés des diamètres.

Les arcs *semblables* sont ceux qui contiennent des

parties *semblables* ou égales de leurs circonférences respectives. *Voyez* ARC.

Les segmens *semblables* de cercles sont ceux qui contiennent des angles égaux. *Voyez* SEGMENT.

Les sections coniques *semblables* sont celles dont les ordonnées à un diamètre, dans l'une, sont proportionnelles aux ordonnées correspondantes à un diamètre *semblable* dans l'autre, & dont les parties de diamètres *semblables* qui sont entre le sommet & les ordonnées dans chaque section sont *semblables*. *Voyez* CONIQUE.

La même définition convient aussi aux segmens *semblables* des sections coniques. *Voyez* SEGMENT.

Les nombres plans *semblables*, sont ceux qu'on peut disposer en rectangles *semblables*, c'est-à-dire, en rectangles, dont les côtés sont proportionnels : comme 6 multiplié par 2, & 12 par 4 : le produit de l'un qui est 12, & celui de l'autre qui est 48, sont des nombres *semblables*. *Chambers.* (E)

Les quantités *semblables*, en algèbre, sont celles qui contiennent les mêmes lettres, & précisément le même nombre de lettres. *Voyez* QUANTITÉ.

Ainsi 2 *b* & 3 *b*, 9 *ff* & 3 *ff* sont des quantités *semblables* ; mais 2 *b* & 3 *bb*, 9 *ff* & 3 *fff* sont des quantités dissemblables ; parce qu'elles n'ont pas les mêmes dimensions des deux parts, & que les lettres n'y sont point également répétées.

On dit encore, en algèbre, que des quantités ont des signes *semblables*, quand elles sont toutes deux affirmatives, ou toutes deux négatives. *Voyez* CARACTERE.

Si l'une est affirmative & l'autre négative, on dit alors qu'elles sont de différens signes ; ainsi + 64 *d* & + 5 *d* ont le même signe, ou sont de même signe ; mais + 9 *f* & - 7 *f* sont de différens signes. (E)

Les figures solides *semblables*, (en Géométrie.) sont celles qui sont renfermées sous un même nombre de plans *semblables*, & semblablement posés. *Voyez* SEMBLABLE.

SEME, f. m. (Com.) c'est une mesure angloise qui contient huit boisseaux.

Seme est aussi, en Angleterre, une mesure de bois ; la charge d'un cheval.

On appelle, dans le même royaume, *seme de verre*, la quantité de cette marchandise pesant cent vingt livres, ou de vingt-quatre poids pesant chacun cinq livres. *Dictionn. de Chambers.*

SEME, participe passif, du verbe *semer*. *Voyez* l'article SEMER.

SEMÉ, bien semé, (Venerie.) se dit de la tête d'un cerf, d'un dain & d'un chevreuil lorsque le nombre des andouillers se trouve pair ; on dit *mal semé*, quand le nombre est impair.

SEMÉ, (Blason.) ce terme se dit en blason, des meubles dont un écu est chargé, tant plein que vuide, en un nombre incertain, & dont quelques parties sortent de ses extrémités. Un écu fleurdelisé, se dit de celui qui est semé de fleurs de lis sans nombre. Ce fut au sacre de Philippe-Auguste, qu'on commença de semer de fleurs de lis tous les ornemens d'église qui devoient servir en cette cérémonie. *Ménéstrier.*

SEMECHON, LAC DE, (Géog. anc.) lac de la Palestine. Joseph donne à ce lac soixante stades de long & trente de large. Il doit être assez près de Dané & des sources du Jourdain, & à cent stades du lac de Tibériade. Il est étrange que ce lac ne soit nommé dans aucun endroit de l'Écriture. (D. J.)

SEMEDE, ou SEMMEDE, (Géog. mod.) montagne d'Afrique, au royaume de Maroc. Elle s'étend environ sept milles d'occident en orient. Ses habitans n'ont d'autres lits que la terre. Ils vivent d'orge bouilli dans de l'eau. (D. J.)

SEMEIOTIQUE, ou SEMEIOLOGIE, (Médecin. semeiotiq.) science des signes. Ce nom est grec, dérivé de *σημειον*, signe, & *λογος*, discours. La plupart

des institutaires distinguant la *semeiotique* de la physiologie & de la pathologie, avec qui elle devoit être confondue, en font la troisième partie des instituts ou principes de médecine. Son objet est l'exposition des signes propres à l'état de santé & aux différentes maladies. *Voyez* SIGNE. De-là naît la division de cette partie en *semeiotique* de la santé & *semeiotique* de la maladie. Elles ne sont l'une & l'autre que des corollaires, qui devoient être déduits à la suite des traités de pathologie & de physiologie. Ce n'est en effet que par la connoissance exacte de l'homme dans l'état sain qu'on peut connoître sa santé présente, & déterminer si elle sera constante ; c'est dans les divers phénomènes que présente l'exposition de la santé, qu'on peut puiser les signes qui la font reconnoître & qui servent à juger de sa durée. J'en dis de même par rapport à la pathologie : après avoir détaillé les causes générales de maladie & les symptômes qu'elles excitent, il n'y avoit qu'à remonter des effets aux causes, qu'à fixer leur correspondance réciproque, leur enchaînement mutuel, & cette gradation naturelle auroit établi les signes de maladie.

Il n'y a point de partie dans le corps humain qui ne puisse fournir à l'observateur éclairé quelque signe ; toutes les actions, tous les mouvemens de cette merveilleuse machine sont à ses yeux comme autant de miroirs, dans lesquels viennent se réfléchir & se peindre les dispositions intérieures, soit naturelles ou contre nature ; il peut seul porter une vue pénétrante dans les replis les plus cachés du corps, y distinguer l'état & les dérangemens des différentes parties, connoître par des signes extérieurs les maladies qui attaquent les organes internes, & en déterminer le caractère propre & le siège particulier. Il semble, à la facilité avec laquelle il est instruit de ce qui se passe dans l'intérieur du corps, que ce soit une machine transparente ; mais s'élevant plus haut & presque au-dessus de l'homme, le semeioticien instruit porte plus loin ses regards : le voile mystérieux qui cache aux foibles mortels la connoissance de l'avenir se déchire devant lui ; il voit d'un œil assuré les changemens divers qui doivent arriver dans la santé ou les maladies ; il tient la chaîne qui lie tous les événemens, & les premiers chaînons qui sont sous sa main lui font connoître la nature de ceux qui viennent après, parce que la nature n'a que les dehors variés, & qu'elle est dans le fond toujours uniforme, toujours attachée à la même marche. D'autres fois le médecin, à l'occasion des phénomènes présens, rappelle le souvenir des événemens qui ont précédé ; telle est la base de la division générale de la *semeiotique*, ou des signes en diagnostics, prognostics & anamnesticques. Les uns sont uniquement destinés à répandre de la lumière sur des objets dérobés au témoignage des sens intérieurs, ou cachés ; les seconds servent à peindre les événemens futurs comme présens, à en former une espèce de perspective diversément éclairée ; les derniers enfin retracent la mémoire des changemens passés. *Voyez* tous ces articles & SIGNE.

Les auteurs classiques ont distingué trois principales sortes de signes, ce qui forme une autre division de la *semeiotique*. Parmi les signes, disent-ils, les uns sont tirés de l'examen des fonctions, tels que le pouls, la respiration, &c. les autres de ce qui s'observe dans les excréments, tels sont les signes que fournissent les selles, les sueurs, les urines, &c. & les derniers enfin des phénomènes dans les qualités changées *in qualitativibus mutatis*. De ce nombre sont les signes qu'on puise dans l'observation des changemens qui arrivent dans la couleur, la chaleur, & les autres qualités des différentes parties ; cette division, assez mal entendue, tout-à-fait arbitraire, qui semble indiquer que les excréments ne sont pas des fonctions, peut cependant servir, au défaut d'autres meilleures, à fixer l'esprit

des jeunes gens qui étudient cette science, & qui sont toujours attachés aux méthodes bonnes ou mauvaises.

Uniquement bornés aux généralités de la *sèmeiotique*, nous laissons à part tout détail sur ces différens signes. On peut consulter là-dessus les articles particuliers de *sèmeiotique*. Voyez POULS, RESPIRATION, SUEUR, URINE, &c. Nous ne suivrons pas non plus la *sèmeiotique* propre de chaque maladie; il n'est personne qui ne voye que cette exposition déplacée ici, nous meneroit trop loin, & nous mettroit dans le cas de répéter inutilement ce qui est dit à ce sujet dans les différens articles de maladie, vice essentiel, & qu'on ne sauroit trop soigneusement éviter dans un ouvrage de cette espèce.

Pour ce qui regarde la *sèmeiotique* de la santé, elle paroît au premier coup d'œil assez bornée, parce qu'on se représente la santé comme un point, dont les signes doivent par conséquent être en petit nombre bien constatés & invariables. Mais cette idée métaphysique de la santé est bien éloignée de ce que l'observation nous découvre, en la consultant plutôt que le raisonnement; en sortant de son cabinet, en promenant ses regards sur l'ensemble des hommes, le médecin verra qu'il y a presque autant de santé différentes, qu'il y a de sujets différens; qu'elle varie d'une manière plus sensible dans les divers tempéramens; que par conséquent les signes de la santé ne sont pas les mêmes dans un homme mélancolique & dans un pituiteux, dans un sanguin & un bilieux; on les trouveroit même différens dans Pierre, Jean, Joseph, &c. en un mot, dans chaque individu; car chacun a sa santé particulière, qu'on a exprimée sous le nom usité dans les écoles d'*idiosyncrasie*. On pourra bien en général décider que la santé est bonne, si toutes les fonctions s'exercent, ou peuvent s'exercer avec facilité, alacrité & constance. J'ajoute, *peuvent s'exercer*, parce que comme il est facile de s'apercevoir, l'exercice continuel de toutes les fonctions, non seulement n'est pas nécessaire pour la santé, mais même est impossible, il suffit qu'il y ait de l'aptitude: les exemples n'ont pas besoin d'être indiqués. Il y a d'autres fonctions qui sont succédanées, qui ne peuvent être exercées que les unes après les autres; telles sont la veille & le sommeil, la digestion, la sanguification & certaines excréctions, &c. Voyez SANTÉ. Il est certain que toutes les personnes dans qui on observera ces qualités, dans l'exercice des fonctions, jouiront d'une santé parfaite. Mais il n'y a point de mesure générale pour s'assurer de leur présence dans tous les tempéramens, & tous les sujets; c'est pourquoi il faut que le *séméiologiste* descende dans des détails particuliers les uns aux autres, détails trop longs pour nous occuper ici. Voyez SANTÉ, TEMPÉRAMENT, &c. Mais un autre point d'une plus grande étendue, & plus difficile encore à discuter se présente ici. Il ne suffit pas de décider si la santé présente est bonne, il faut déterminer si elle sera constante, si le sujet peut, à l'abri des accidens, se promettre de longues années. Pour résoudre ce problème intéressant, il faut non seulement examiner la manière dont les fonctions s'exercent dans l'état actuel; mais sur-tout tirer des signes ultérieurs de la manière dont la personne a vécu, soit dans sa jeunesse, soit dans son enfance; si elle a été sujette à différentes maladies qui en font craindre pour la suite; si elle en a éprouvé d'autres auxquelles on échappe rarement. Il faut porter plus loin les recherches, faire attention au tems du sevrage, à l'allaitement, à la naissance & au tems qui l'a précédé; examiner en conséquence, si le sevrage a été trop précipité, ou trop retardé; si la nourrice étoit bonne; si on n'avoit aucun vice capital à lui reprocher; si le nourrisson n'a point eu d'incommodités extraordinaires; si l'accouchement a été naturel;

si l'enfant n'a point souffert en naissant; si il est venu à terme; si sa mère a eu une grossesse heureuse; si enfin, aussi-bien que le père, elle jouissoit d'une bonne santé; s'ils ne portoient, ni l'un ni l'autre, le germe de quelque maladie héréditaire; s'ils n'étoient ni trop jeunes ni trop vieux; s'ils ne s'adonnoient pas avec excès aux plaisirs de l'amour, &c. On peut aussi tirer quelques lumières de la saison où il a été formé; on a observé que le printems de l'année, de même que celui de la vie, étoient les saisons les plus favorables à la formation de l'enfant. On pourroit présager une longue vie, si l'on ne trouvoit rien à redire sur tous ces articles; si en même tems toutes les fonctions s'exerçoient comme il faut, & que le corps fût bien constitué; savoir la tête grosse, la poitrine large, les membres toreaux, & le corps d'une grande taille, suivant l'observation d'Hippocrate, *aphor. 54. lib. II.*, &c.

De tous les auteurs qui ont écrit sur la *sèmeiotique*, Hippocrate est presque le seul dont les ouvrages méritent d'être consultés, & sur-tout sur celle qui regarde les maladies; tous les autres n'ont fait que le transcrire ou le défigurer. Le lecteur ne pourra lire sans admiration les écrits de ce grand observateur, la plupart des autres ne lui inspireroient que du dégoût. Nous ajouterons seulement quelques traités nouveaux sur le *pouls signe*, qu'Hippocrate a négligé, & qui mérite d'être approfondi. Voyez POULS, & les ouvrages de Solano, Nihell, Bordeu, Michel, &c.

SEMÉLÉ, (*Mythol.*) Le lecteur fait la fable de *Sémélé* mère de Bacchus; quelque galanterie de cette princesse, dont l'issue ne fut pas heureuse, en est peut-être l'origine. Pausanias dit que Cadmus s'étant aperçu de la grossesse de *Sémélé*, la fit enfermer dans un coffre; qu'ensuite ce coffre abandonné à la merci des flots, fut porté chez les Brasiates en Laconie, & que ces peuples ayant trouvé *Sémélé* morte, lui firent de magnifiques funérailles. Le faux Orphée appelle *Sémélé* déesse & reine de tout le monde. Il ne paroît pourtant pas que son culte ait été fort en vogue. On trouve dans une pierre gravée, rapportée par Bèger, ces mots: *les génies tremblent au nom de Sémélé*, d'où on peut inférer que *Sémélé* avoit reçu du maître des dieux, quelque autorité sur les génies ou divinités inférieures. Philostrate dit que quand *Sémélé* fut brûlée à l'arrivée de Jupiter, son image monta jusqu'au ciel; mais qu'elle étoit toute noircie par la fumée de la foudre. (*D. J.*)

SEMELLE, f. f. (*Architect.*) espèce de tirant fait d'une plate-forme. On assemble les piés de la ferme d'un comble, pour empêcher qu'ils ne s'écartent. C'est aussi des tirans moins épais que de coutume, lorsqu'il n'est pas besoin qu'ils supportent des planchers & des solives. C'est encore une pièce de bois couchée à-plat sous le pié d'une étaye. Enfin ce terme se dit aussi des pièces de bois qui font le pourtour du fond d'un bateau, & qui servent à en contourner le bord. *Diction. de Charpent.* (*D. J.*)

SEMELLE, dans l'Artillerie est une planche de bois fort épaisse qui se met sur les trois premières entretoises de l'affût, & sur laquelle pose le canon. Voyez AFFÛT. (*Q*)

SEMELLE, (*Marine.*) c'est un assemblage de trois planches mises l'une sur l'autre, qui a la forme de la femelle d'un foulier, & dont on fait usage pour aller à la boulinne. A cette fin, on a deux *semelles*, une sous le vent qu'on laisse tomber à l'eau, & l'autre qu'on laisse suspendue au bordage jusqu'au premier revirement. Elles servent à soutenir le bâtiment à l'eau, & à le faire tourner d'autant plus aisément, qu'il y a peu d'eau sous la quille; parce qu'alors il n'y a pas tant de résistance, & par conséquent moins de dérive. Aussi les *semelles* ne sont presque utiles que dans les eaux

eaux internes; on n'en voit plus guere en mer qu'à quelques boyers quarrés, à quelques galiotes légères & à de petites buches. Ses dimensions ordinaires sont pour la longueur, deux fois le creux du bâtiment; pour la largeur, la moitié de leur longueur; & pour l'épaisseur par le haut, deux fois celle du bordage. *Voyez Marine, Pl. XII. fig. 1. une semelle cotée g, & Pl. XIV. fig. 1. une semelle cotée f.*

SEMELLES, (*Marine.*) ce sont des pieces de bois qui entourent le fond d'un bateau, & qui servent à en couturer le rebord.

SEMELLE, *terme de Cordonnier*, cuir sur lequel repose la plante du pié; & c'est ce qu'on appelle la premiere semelle. Le cuir qui fait le dessous du foulier, & autour duquel est la gravure dudit foulier, est ce qu'on nomme la derniere semelle. Il y a aussi une premiere & une derniere semelle de talon. (*D. J.*)

SEMELLE d'un tour, (*Charpent.*) on appelle les semelles d'un tour, des pieces de bois d'équarrissage sur lesquelles sont posés d'à-plomb chacun des deux jambages; ce sont elles aussi qui soutiennent les quatre liens à contre-fiches qui servent à les affermir. Les Tourneurs & les Potiers d'étain donnent pareillement ce nom aux deux pieces qui servent au même usage dans les roues, avec lesquelles ils tournent leurs grands ouvrages. (*D. J.*)

SEMENCE, f. f. dans l'économie animale, humeur épaisse, blanche & visqueuse, dont la sécrétion se fait dans les testicules, & qui est destinée au grand œuvre de la génération. *Voyez GÉNÉRATION.*

La semence qui a séjourné long-tems dans les testicules & dans les vésicules séminales, est plus épaisse que toutes les humeurs du corps. Il n'en est donc point dont la préparation se fasse avec tant de lenteur, dont le cours soit retardé par tant de détours, ou qui soit tenue si long-tems en repos. A moins de violer les lois de la nature & de s'épuiser, il n'est point d'humeur dont elle semble si avare. Toutes les liqueurs une fois séparées vont droit aux parties qui en font l'excrétion; mais par quel long détour la semence y parvient-elle, & quel chemin n'a-t-elle pas à parcourir dans le testicule & son réseau, dans l'épididyme, dans le canal déférent, dans les vésicules, &c. Nous ne savons pas encore pourquoi la nature s'est servie d'un sang urinaire; & qui fort presque des reins même, pour faire la semence, & pourquoi elle a placé les vésicules si proches de la vessie.

La plupart des phyficiens admettent les animaux spermiques; & la dispute tant agitée entre Hartsoëker & Leuwenhoëk, pour savoir lequel des deux étoit l'inventeur de cette découverte, a confirmé cette expérience. Boerrhaave pria le véritable inventeur Leuwenhoëk de dire en quel lieu il decouvroit d'abord, à la faveur de ses excellens microscopes, les animalcules dont il s'agit, & dans quel autre lieu on cessoit de les appercevoir. La somme de ces observations a été que le sang, le serum, l'urine, la liqueur des ventricules du cerveau, les liquides de la matrice & de la vessie, ne contenoient aucun de ces petits insectes; mais qu'il y en avoit dans le liquide des interstices cellulux du testicule, dans le conduit Higmore, dans tout le testicule, dans tout l'épididyme, dans tout le canal déférent, dans les vésicules séminales, & dans la semence expulsée dans le coït de l'homme & des animaux. Nous ne savons pas ce qui a fait naître ces animalcules; ni pourquoi les alimens en fourniroient là plutôt qu'ailleurs.

Prenez un peu de semence délayée dans de l'eau tiède, mettez-la sur un petit morceau de tuile, & sous le plus petit microscope qui ait le plus proche foyer, alors vous verrez ces animaux vivans, se mouvoir comme des anguilles, oblongs, ayant la tête un peu grosse, & nageant dans une liqueur qui n'en contient point; de sorte que la semence est composée de deux

Tome XIV.

parties; 1°. d'animaux qui survivent assez long-tems à leur sujet; 2°. d'une humeur douce, visqueuse, qui se meut à peine. La liqueur des prostates ne contient point d'animalcules, ni les spermes des femmes, ni le liquide des ovaires; la principale utilité du testicule consiste donc dans la génération.

La semence entre dans les trompes mêmes, & de-là n'a pas loin pour aller se rendre à l'ovaire. *Voyez TROMPE & OVAIRE.*

La glande prostate a douze petites follicules, distinctes, qui s'ouvrent par autant d'émonctoires sensibles, dans la cavité de l'uretre, & entourent de toutes parts cette issue des vésicules; ce qui fait que la semence & l'humeur des prostates se mêlent exactement en cet endroit, les vésicules & les prostates étant environnées de la même membrane musculeuse. *Voyez PROSTATE.*

La semence ne coule donc jamais qu'elle ne soit précédée, suivie, enveloppée du suc des prostates, dont l'usage est de débarquer en sûreté l'homme futur. M. Littre a donné une fort bonne description de cette glande.

Les hommes sains préparent toujours à la fleur de l'âge une semence, qui retenue, est épaisse & immobile comme du blanc d'œuf, ou de l'amidon détrempe dans un peu d'eau. La liqueur des prostates est plus claire, & semblable à l'huile d'amandes douces; ensuite il faut bien que l'animalcule qui doit former l'homme, soit long-tems caché, & à l'abri des injures de l'air, jusqu'à ce qu'il vienne germer dans la matrice. *Voyez MATRICE.*

C'est à la semence que la barbe & les poils du pubis doivent leur naissance. La voix & le tempérament changent lorsque la sécrétion de cette humeur commence à s'opérer. L'enfant possède toutes les parties de la génération, il n'en peut faire aucun usage; il faut quinze ou seize ans communément pour lui: alors paroissent la barbe, une voix forte, & autres signes de virilité qui restent jusqu'au plus grand âge. Du regne de Charles II. roi d'Angleterre, un homme de 120 ans fut convaincu d'adultère.

La barbe est la premiere marque de puberté; c'est un indice que la semence commence à se faire; elle continue si le sang produit la même humeur prolifique; elle cesse de pousser, ou tombe, si cette sécrétion importante est empêchée. On connoît par-là pourquoi la barbe & les cheveux tombent souvent dans la vieillesse; la voix d'un garçon ressemble à celle d'une fille avant la sécrétion de la semence, après quoi elle devient grave & rauque, & ce symptôme paroît avant la barbe.

Les Arabes ont expliqué de cette maniere pourquoi quelques gouttes de semence affoiblissent plus qu'une grande perte de sang, & il y a eu des modernes qui ont voulu calculer combien peu il falloit perdre de semence pour en être affoibli; mais cet affoiblissement ne viendrait-il point de cette espece d'épilepsie qui accompagne la perte de la semence, plus que de cette perte même? car le corps reprend constamment ses forces avant que la semence soit réparée. La viscosité du sang, & tout l'appareil que la nature emploie à la formation de la semence fait voir qu'elle ressemble moins aux esprits, que le blanc d'œuf ne ressemble à l'esprit-de-vin. Cela paroît en comparant la substance corticale du cerveau avec la structure des testicules, & l'extrême finesse des esprits avec l'épaisseur du sperme.

Il y a des auteurs qui ont prétendu que les sels volatils huileux étoient de même nature que la semence, & par conséquent étoient excellens pour la génération, ce qui a mis pendant long-tems ces sels fort en vogue. Mais tout l'effet de ces sels vient du mouvement plus violent que le sel volatil excite, & non de la semence qu'il ne peut produire; car ils sont d'une

CCCCC

nature la plus opposée qu'il soit possible à celle de la *semence*.

Hippocrate dit que la *semence* de la femme est plus foible que celle de l'homme ; mais qu'elle est nécessaire. Aristote admet à-peine quelque *semence* dans les femmes : il pense que l'humeur libidineuse qu'elles rendent pendant le coït n'en est point , & ne sert point à la conception. Galien accorde de la *semence* aux femmes , mais moins qu'aux hommes ; elle est , selon lui , plus imparfaite , & vient par les cornes (les trompes) dans la matrice : il parle d'une certaine veuve qui , à la suite d'une irritation au clitoris , rendit une *semence* fort épaisse avec une très-grande volupté ; il ajoute que cette matière qui s'échappe quelquefois en dormant , contribue beaucoup à ce qu'on nomme *paillardise*. Avicenne cite une veuve aussi lubrique que celle de Galien. Colombus dit qu'il a vu de la vraie *semence* dans les testicules des femmes. Venete répète la même chose , ainsi que Mauriceau , qui auroit pris pour de la *semence* la liqueur contenue dans les œufs , ou la férosité claire de quelque vésicule gonflée. Marchettis ajoute que la *semence* vient des ovaires par quelques vaisseaux blancs dans les trompes. Henrice prend aussi pour de la *semence* la liqueur des glandes de Naboth : c'est elle , dit-il , qui mêlée avec celle de l'homme , forme le fœtus. Voglius enseigne que la *semence* de la femme est produite dans ces ovaires. Sbaragli & Paitoni croient qu'il s'y fait une liqueur spiritueuse qui se repompe dans le sang , & qui produit chez les femmes les mêmes effets que la *semence* chez les hommes , comme Galien l'avoit ainsi imaginé autrefois ; il pensoit que la *semence* de la femme se mêloit avec celle de l'homme , & lui servoit en quelque sorte d'aliment : toute l'antiquité a cru que sans l'éjaculation de la *semence* des deux sexes faite en même tems , on ne pourroit engendrer. Haller , *comment*.

SEMENCE , *maladies de la*, (Médec.) 1°. la *semence*, cette liqueur précieuse , élaborée dans le testicule , perfectionnée dans les épидидymes & les vaisseaux déférens , enfin portée aux vésicules séminales pour passer dans l'uretère , se trouve exposée à quelques maladies.

2°. Elle est produite abondamment dans la fleur de l'âge , & par des alimens succulents. De-là naît la lubricité & le priapisme , qu'il faut traiter par la diète , les rafraîchissans , les nitreux & les acides.

3°. Lorsque cette liqueur vient à manquer dans la vieillesse , il n'y a point de remède , non plus que dans les eunuques , ou dans ceux à qui on a coupé l'organe séminal par l'opération de la lithotomie ou d'une hernie ; mais si le défaut de *semence* vient de l'obstruction des testicules , ou des autres organes de la génération , il faut y remédier en dissipant ces maladies. Si le défaut de cette liqueur est la suite d'une trop petite quantité d'alimens , de travaux , de la foiblesse du corps , ou de la débauche , il se réparera de lui-même , en évitant les causes qui y ont donné lieu. Si la *semence* vient à manquer par l'affoiblissement de l'organe , on tâchera d'y porter remède par l'usage tant intérieur qu'extérieur des aphrodisiaques.

4°. La *semence* retenue trop long-tems dans ses vaisseaux acquiert peut-être un trop grand degré d'épaississement ; mais il est certain qu'elle n'a point sa perfection quand on abuse des plaisirs de l'amour. Elle se corrompt , devient virulente , ichoreuse dans la gonorrhée & dans la vérole.

5°. La trop fréquente évacuation de la liqueur séminale produit des cardialgies , des anxiétés , la lassitude des lombes , le tremblement , le vertige , la froideur de tout le corps , la foiblesse , l'orgasme , la phthisie dorsale , & finalement l'impuissance.

6°. L'évacuation trop ménagée de la *semence* produit rarement aucune maladie ; elle cause seulement

quelquefois du trouble dans l'économie de la machine. (D. J.)

SEMENCE , f. f. (Botanique.) voyez GRAINE ; je n'ajoute qu'un mot en passant pour compléter l'article.

Le fruit renferme la *semence* avec ce qui y est contenu. La *semence* est l'embryon de la plante avec ses diverses enveloppes ; celles-ci ont à-peu-près le même usage dans les plantes , que les membranes qui environnent les fœtus des animaux ; quelquefois il n'y a qu'une de ces enveloppes , quelquefois il y en a deux ou un plus grand nombre ; l'embryon leur est adhérent par un filet ombilical. Elles sont ordinairement remplies d'un baume renfermé dans des petites cellules destinées à cet usage. Ce baume semble être une huile portée à sa plus grande perfection , que la plante dépose ici toute préparée dans des petits réservoirs. Par le moyen de ce qu'il a d'huileux & de tenace , il écarte de l'embryon toute humidité étrangère ; par sa viscosité il retient cet esprit subtil , pur & volatil , qui est la plus parfaite production de la plante , & que les Alchimistes appellent *esprit recteur* , *habitant du soufre archée* , *serviteur de la nature*. (D. J.)

SEMENCES des végétaux , (Science microscopique.) Malpighi , Leuwenhoek , Hooke , Grew & plusieurs autres , sont d'illustres témoins que le microscope a découvert de petites plantes , non-seulement dans les grandes *semences* , comme dans le noyer , le châtaignier , le chêne , le hêtre , la *semence* du limon , du coton , des pois , &c. mais encore dans les plus petites , celles de chanvre , de cerfeuil , de cueillerée , de moutarde.

Si l'on veut découvrir les petites plantes qui sont contenues dans les *semences* , il faut les préparer pour la plupart en les faisant tremper dans l'eau chaude jusqu'à ce que leur écorce puisse se séparer , & leurs feuilles séminales s'ouvrir sans lacération. Il y en a cependant quelques-unes que l'on peut mieux disséquer étant seches ; mais les *semences* même sans aucune préparation , montrent une variété infinie de figures , de couleurs & de décorations.

Les *semences* des fraises sortent de la pulpe du fruit ; & lorsqu'on les observe , elles paroissent elles-mêmes comme des fraises.

Les *semences* du pavot ressemblent par leur figure à des petits rognons avec des fillons à leur surface , qui forment des côtés & des angles réguliers. On peut tirer de ces *semences* une poussière qui , mise devant le microscope , a presque la même apparence que la surface des *semences* , avec l'avantage d'être transparentes. Cette poussière n'est aussi que la fine membrane qui est entre les *semences* , laquelle par la pression des *semences* contre elle , a reçu des marques correspondantes aux fillons qui sont sur les *semences* mêmes.

Les *semences* du tabac , de la laitue , du thym , du cerfeuil , du persil & cent autres , peuvent amuser agréablement un observateur.

Les anciens s'imaginoient que les plantes capillaires & plusieurs autres especes n'avoient point de *semences* , & la vue simple n'auroit jamais pû corriger leur erreur ; mais le microscope a découvert que toutes les différentes especes de fougères , de langues de cerf ou scolopendres , de capillaires , &c. abondent en graines. Leurs vaisseaux séminaux sont au dos des feuilles , & la poussière qui en sort lorsqu'on les touche , n'est autre chose que les petites *semences* ; ces vaisseaux séminaux paroissent à la vue simple comme une galle noire ou brune sur le dos de la feuille , mais par le microscope , ils ressemblent à des petits tubes circulaires , divisés en plusieurs cellules , qui contiennent les graines en-dehors de tous les côtés en forme de poussière ; quelques-uns de ces petits

Vaisseaux contiennent au-moins cent *semences* qui sont invisibles à la vue simple. (D. J.)

SEMENCE, voyez FRUIT.

SEMENCE DES PERLES, voyez PERLES.

SEMENCES, (Médecine.) les *semences* sont de plusieurs especes, & fort employées en médecine. Les *semences* médicinales, particulièrement celles que l'on apporte des Indes, du Levant, &c. sont décrites chacune en particulier, à leurs articles respectifs. Voyez-les.

Parmi celles que l'on cultive en ce pays, les principales sont les quatre *semences* les plus chaudes, & les quatre *semences* les plus froides : les premières sont les *semences* d'anis, de fenouil, de cumin, de carvi : les dernières sont les *semences* de courge, de citrouille, de melon & de concombre.

Les quatre *semences* froides servent principalement à faire des émulsions, des boissons rafraîchissantes, des pâtes pour les mains, & des huiles dont les dames se servent pour leur teint.

En général les *semences* froides majeures ne doivent point être ordonnées à l'intérieur que dans les cas de chaleur, & encore après avoir désempli les vaisseaux, encore avec beaucoup de modération.

Les *semences* froides majeures sont les suivantes, celles de chicorée, de laitue, d'endive & de pourpier, ces *semences* ont peu d'efficacité, on les ordonne rarement. Voyez l'article suivant.

Les *semences* chaudes majeures ne conviennent que dans l'humidité & le relâchement; elles sont bonnes dans la résolution de l'estomac & des nerfs, elles sont de peu d'usage. Voyez l'article suivant.

Les *semences* chaudes mineures qui sont la poivre, le persil & le daucus, sont employées dans les mêmes indications; mais elles sont aussi de peu d'usage.

SEMENCES CHAUDES, les quatre grandes, (Médec.) sont celles d'anis, de fenouil, de cumin & de carvi. Ces *semences* entrent dans plusieurs compositions, & sur-tout dans les ratafiats, on en fait des infusions dans l'esprit-de-vin, dont on fait un grand usage. Mais ces remèdes ne sont bons que dans le cas où les carminatifs sont indiqués; hors cette indication ces remèdes sont fort dangereux, lorsqu'on en prend habituellement, ils sont irritants, stimulans & échauffans. Cependant lorsqu'ils sont pris à petite dose, & par intervalle ils deviennent salutaires, d'autant qu'ils redonnent du ressort aux parties qu'ils fortifient & raniment. Voyez ANIS, FENOUIL, &c.

Les quatre *semences* chaudes mineures sont celles d'ache, de persil, d'ammi & de daucus. Elles sont moins actives que les précédentes; on en fait peu d'usage. Elles entrent dans quelques électuaires, comme l'orvietan, & quelques autres. Voyez ACHE, &c.

SEMENCES FROIDES, les quatre grandes, (Médec.) sont celles de courge, de citrouille, de melon & de concombre. Elles servent dans les émulsions pour tempérer, calmer, rafraîchir dans l'ardeur, la sécheresse & l'ardeur des humeurs. On les ordonne toutes ensemble à la dose d'une once, de demi-once, ou de deux gros dans une pinte d'émulsion. On les fait entrer dans les bouillons de veau ou de poulet que l'on émulsionne avec elles, ou on en farcit un poulet que l'on fait bouillir ensuite : on nous les envoie des provinces méridionales du royaume. Voyez chacun des articles COURGE, &c.

Les quatre *semences* froides mineures sont celles de laitue, de pourpier, d'endive & de chicorée. Voyez ces articles.

Ces *semences* sont moins froides que les précédentes. On s'en sert assez rarement, les premières sont plus en usage.

SEMENCE, SEMER, (Jardinage.) avant de semer dans la pépinière, la terre doit être bien labourée &

Tome XIV.

bien fumée, on fait ensuite ouvrir, suivant un cordeau, des rigoles d'un fer de bêche de deux piés en deux piés; on y sème les graines en Novembre, Février & Mars, excepté la graine d'ormé, qui se recueille en Mai, & se sème en même tems, ensuite on recouvre de terre les rigoles avec le gros rateau, sans vous arrêter aux pleines lunes, choisissez pour semer un tems doux, peu venteux & qui promet dans peu de la pluie.

Les graines doivent être fraîches & de la même année que l'on sème les fruits, tels que le gland, le marron d'Inde, la châtaigne, la faine, la noisette, la noix : les noyaux de pêche, de prune, d'abricot, l'amande douce n'auront point été mis dans la bouche, & seront sans rides ni piquure de vers.

Le gland peut se semer tout-d'un-coup dans le bois, ainsi que la plupart des fruits que l'on vient d'indiquer.

Les pepins se sement au mois de Mars sur des planches bien préparées; ils poussent des jets assez forts pour être transplantés au printemps suivant; les pepins d'orangers se sement, ainsi que plusieurs noyaux de fruits, dans des pots remplis de terre bien préparée, & on les serre pendant l'hiver.

Dans des années rudes on répand de grandes litieres sur ce qui est semé; on peut même faire tremper les grosses graines pour les faire gonfler quelques jours avant de les semer, & on aura soin de bien labourer & sarcler les pépinières.

Les graines de potagers se sement en différentes saisons, & se cultivent comme les autres.

Les graines des fleurs se sement à claire voie dans de grands pots plats, ou de longues caisses que l'on saupoudre de terreau en ne les couvrant qu'à demi; on recommence à semer, & on saupoudre cette semence jusqu'à ce qu'elle soit couverte d'un pouce d'épaisseur; on arrose & on couvre le tout de grande paille, sous laquelle, quinze jours après, la graine doit être levée, & ces plantes, deux ans après, se replanteront sur une planche neuve, & au bout de trois ans formeront de véritables oignons portant fleurs.

Comme les graines des arbres verts ne levent pas si aisément dans ces climats que dans les pays chauds, il n'y auroit que l'excellente terre qui les feroit réussir; c'est par cette raison qu'on préfère à les marcotter au pié des grands arbres, ce qui réussit parfaitement sur-tout au sujet des ifs & des picéa. On observera seulement que les graines délicates, après avoir été six semaines sous les cloches, demandent à être éclaircies ou levées en plantes pour être mises en rigoles sous d'autres couches chaudes, & seulement plantées au plantoir, ce qui les avance & les empêche de monter si haut; enfin lorsqu'elles sont assez fortes, on les leve en motte avec la houlette, & on les transporte dans des brouettes, pour les placer dans les parterres, dans les pots & dans les potagers.

SEMENDRIAH, (Géog. mod.) ville de la Turquie européenne, capitale de la Rascie ou Servie, sur le Danube, au-dessous de Belgrade. Elle appartient aux Turcs depuis qu'Amurat II. s'en empara en 1472. Long. 39. lat. 45. 6. (D. J.)

SEMENTINES, adj. (Antiq. rom.) les *sementines* étoient des fêtes que les Romains faisoient tous les ans pour obtenir de bonnes femailles : elles se célébroient dans le temple de la terre, le 24 de Janvier pour l'ordinaire; car le jour n'étoit pas toujours le même. On prioit la Terre de donner croissance aux grains & aux autres fruits qu'on a jeté dans son sein. (D. J.)

SEMENUT, (Hist. mod.) ville d'Egypte, entre le Caire & Damiette, à l'occident du Nil, sur le bord duquel elle est bâtie. Tous les vaisseaux qui vont au

C C C e e c ij

Caire, sont obligés de payer ici quelques droits. (D. J.)

SEMER, ENSEMENCER, (*Synonymes.*) *Semer* a rapport au grain; c'est le blé qu'on *sème* dans le champ. *Ensemencer* a rapport à la terre; c'est le champ qu'on *ensemence* de blé. Le premier de ces mots a une signification plus étendue & plus vaste; on s'en sert à l'égard de toutes sortes de grains ou de graines, & dans toutes sortes de terrains. Le second a un sens plus particulier & plus restreint; on ne s'en sert qu'à l'égard des grandes pièces de terre préparées par le labourage; ainsi l'on *sème* dans ses terres & dans ses jardins, mais l'on n'*ensemence* que ses terres & non ses jardins.

Ensemencer n'est jamais employé que dans le sens propre & literal; mais *semer* au figuré est très-beau.

L'âge viril ne produit point des fruits de science & de sagesse, si les principes n'en ont été *sémés* dans le tems de la jeunesse. On se fait un art de se retirer du monde, quand l'âge commence à refroidir les passions, & à *semer* des rides sur le visage.

La poésie se sert aussi de ce terme avec noblesse; témoin ces deux vers énergiques & sententieux de Corneille :

*Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille aussi que trouble & que terreur.*

(D. J.)

SEMER, v. act. (*Econom. rustiq.*) c'est mettre la semence en terre, afin qu'elle y germe & s'y multiplie. Pour bien faire nette opération, il y a trois conditions à remplir: jeter sur la terre la quantité de semence qui convient, la distribuer également, & la recouvrir à une certaine profondeur.

Les différentes graines doivent être *sémées* en plus ou moins grande quantité, en proportion de ce qu'elles tallent naturellement plus ou moins; en raison de la qualité de la terre, & des préparations qui ont précédé la semaille. Quatre boisseaux d'orge, mesure de Paris, suffisent pour ensemencer un arpent, à 20 piés pour perche, lorsque la terre est bonne & bien préparée. Il en faut jusqu'à huit dans une terre maigre, ou qui n'a pas été cultivée avec le même soin. On peut dire qu'en général les laboureurs surchargent la terre d'une grande quantité de semence. Mais aussi les reproches qu'on leur fait à cet égard sont souvent outrés; les expériences faites en petit, sur lesquelles on les appuie, ne concluent rien pour les semailles faites en grand, & presque tous les moyens qu'on a conseillés pour épargner la semence sont puériles. On fait depuis long-tems que quelques grains *sémés* & soignés dans un jardin se multiplient à un point qui paroît prodigieux. Il est sûr que, même en grand, les grains *sémés* un peu clairs, acquièrent plus de vigueur, parce qu'ils ont plus d'air & de nourriture. Lorsqu'ils ont été *sémés* trop dru, la paille en est foible, sujette à verfer; les épis sont courts & mal nourris. Mais si la crainte de ces inconvéniens porte à trop épargner la semence, les grains sont bien-tôt surmontés par une quantité si excessive des mauvaises herbes qui croissent dans les vuides, qu'on ne peut pas espérer de les détruire entièrement. On rend ainsi la récolte nulle pour lui faire éviter quelques accidens. Voilà donc deux excès à éviter; & l'agriculture, aussi bien que la morale, ramène au juste milieu. Il est d'usage en plusieurs endroits de *semer* un septier de blé, mesure de Paris, dans un arpent à 20 piés pour perches. Il est certain que dans la plupart des terres à blé, lorsqu'elles ont été bien labourées & bien engraisées, huit boisseaux de semence suffisent. On a même essayé avec succès d'en *semer* encore un peu moins. Mais ces vues d'épargne sur la semence, doivent être soumises à l'expérience des laboureurs intelligens, avant d'être ap-

pliquées aux différens lieux. Il y a des terres qui, selon leur expression, mangent leur semence, & qui en demandent plus que les autres.

La seconde condition à laquelle il faut faire attention en semant, c'est à l'égalité de distribution de la semence. Il est aisé d'apercevoir combien cette égalité de distribution est indispensable. La nécessité dont elle est a fait imaginer dans ces derniers tems sous le nom de *femoir*, différens instrumens auxquels leurs inventeurs, ou ceux qui les ont adoptés ont attaché une grande idée d'utilité. Mais rien n'est moins propre à semer toujours également que la plupart des *femoirs* qu'on a imaginés. Car l'égalité de la distribution dépendant de l'uniformité du mouvement; il faut presque toujours supposer que l'animal qui fait mouvoir l'instrument n'aura rien d'inégal dans sa marche, & que la terre qu'on veut *semer* n'aura rien de raboteux. Or une pierre suffit pour anéantir ces suppositions, & troubler l'opération de la plupart des *femoirs*. Ces instrumens sont d'ailleurs assez sujets à se détraquer; & par cette raison il faut éviter tout ce qui est machine, lorsqu'on peut s'en passer. La main d'un homme bien exercé est le meilleur *femoir* qu'on puisse employer. Il n'est sujet à aucun accident; & l'opération en est sûre, facile & prompte. C'est ce que l'expérience confirme tous les jours.

La troisième condition nécessaire pour que la semaille soit bien faite, c'est que la semence soit enterrée jusqu'à un certain point. Ce degré doit être fixé en raison de la nature de la terre, & de l'espèce de la semence. Les différentes graines ne germent pas toutes au même degré de profondeur. Le blé, par exemple, peut être enterré jusqu'à quatre pouces; & la graine de luzerne ne doit être que légèrement recouverte. Il faut que le blé soit enfoncé à une plus grande profondeur dans les terres légères, & celles qui sont aisément battues de la pluie. Ces terres venant à s'affaïsser laisseroient à découvert les racines de la plante. C'est donc d'après la nature bien connue de la terre qu'il faut décider si l'on doit enterrer la semence avec la charrue, ou la recouvrir avec la herse. Voyez *HERSER*.

Il y a deux tems marqués pour les semailles. On sème à la fin de l'été, & au commencement de l'automne, les grains qui peuvent soutenir le froid de l'hiver, comme sont les seigles, les blés, &c. On appelle *mars* ou *menus grains* ceux qu'on sème à la fin de l'hiver & au commencement du printemps. Tels sont les avoines, les orges, &c. Il y a presque toujours de l'avantage à faire de bonne-heure l'une & l'autre de ces deux semailles. Mais on est souvent forcé de sacrifier cet avantage à la nécessité d'attendre que la terre soit en état de recevoir la semence. Il faut, autant que l'on peut, ne point semer dans la poussière, parce que le grain étant trop long-tems à germer, une grande partie court risque d'être enlevée par les oiseaux. Il ne faut jamais *semer* dans la boue, parce que lorsqu'elle vient à se durcir, les racines ne pouvant plus s'étendre, la plante ne fait que languir. Mais les moindres laboureurs sont instruits de ces détails. Si quelquefois ils paroissent les négliger, c'est qu'ils sont souvent forcés par la saison qui les gagne, & qu'ils ont à choisir entre *semer* mal & ne point *semer* du tout.

On multiplie par la semence, non-seulement les grains, mais les plantes, les fleurs, les arbres fruitiers, les bois. Chacun de ces objets exige un art particulier, & des détails dans lesquels nous n'entrerons point. Voyez *JARDINS*, *POTAGER*, *FLEURISTE*, *PÉPINIÈRE*, &c.

SEMESTRE, f. m. (*Gram. & Jurispr.*) en terme de palais, est le service que les officiers de certains tribunaux font seulement pendant six mois: les officiers du grand-conseil, ceux de la chambre des comp-

tes de Paris, & de la cour des monnoies servent par *semestre*. Il y a aussi quelques parlemens qui sont *semeftres*, c'est-à-dire où les officiers servent de même par *semeftre*. Quand il s'agit d'enregistrement, d'ordonnances, édits ou déclarations, ou de quelque affaire qui intéresse toute la compagnie, on assemble les deux *semeftres*, c'est-à-dire toute la compagnie. (A)

SEMESTRE, dans l'Art militaire, est en France une permission qui s'accorde alternativement aux officiers, de s'absenter de leurs compagnies pendant le quartier d'hiver.

Les *semeftres* ont été différens, selon les différentes conjonctures. Après la paix de Nimegue, il fut fait une ordonnance le 20 Août 1679, qui permettoit à la moitié des officiers de l'infanterie de s'absenter pendant les mois de Septembre, Octobre & Novembre; & à l'autre moitié pendant les mois de Décembre, Janvier & Février suivans, à condition de servir tous ensemble pendant les six autres mois.

En 1681, il fut permis aux deux tiers des officiers de cavalerie, infanterie & dragons, de s'absenter pendant Novembre, Décembre, Janvier & Février; pour l'autre tiers s'absenter l'année suivante pendant les quatre mêmes mois, avec l'un des deux tiers qui avoit eu congé l'année précédente.

En 1682, il fut permis au tiers seulement desdits officiers, de s'absenter pendant ces quatre mois, de manière qu'en trois années consécutives, tous les officiers pussent successivement profiter de ce congé. Cette dernière disposition a subsisté depuis. Code militaire de Briquet. (Q)

SEMEUR, f. m. (Agricult.) celui qui sème. Voyez SEMAILLE, SEMENCER, SEMER & SEMOIR.

SEMI, (Gram.) mot emprunté du latin, qui signifie moitié, & dont on se sert en musique au lieu du *hemi* des Grecs, pour composer très-barbarement plusieurs mots, moitié grecs & moitié latins.

Ce mot, au-devant du nom grec de quelque intervalle, signifie toujours une diminution, non pas de la moitié de cet intervalle, mais seulement d'un *semi-ton* mineur. Ainsi *semi-diton*, c'est la tierce mineure, *semi-diapente* la fausse quinte, & *semi-diatessaron* la quarte diminuée, &c. (S)

SEMI-ARIENS ou DEMI-ARIENS, f. m. pl. (Hist. ecclési.) secte d'hérétiques qui étoient une branche des Ariens, composée selon S. Epiphane, de ceux qui condamnoient en apparence les erreurs d'Arius, mais qui admettoient pourtant quelques-uns de ses principes qu'ils ne faisoient que déguiser, en les enveloppant sous des termes plus doux & plus modérés. Voyez ARIEN.

Pour entendre le vrai sens de ce nom, il faut savoir que les sectateurs d'Arius se divisèrent en deux partis principaux. Les uns suivant l'hypothèse de leur maître, soutinrent que le fils étoit dissimblable au pere, *ανομοιος*, d'où on les nomma *Anoméens* ou *Eunomiens* du nom d'*Eunomius* leur chef ou purs Ariens, voyez ANOMÉENS, EUNOMIENS, ARIENS. Les autres qui refusoient de recevoir le mot *ανομοιος*, *consubstantiel*, comme marquant une parfaite égalité entre le pere & le fils, feignoient d'approcher du sentiment des peres de Nicée, en disant que le fils étoit *ομοιωσις*, c'est-à-dire semblable en essence ou semblable en toutes choses au pere. On leur donna le nom de *semi-Ariens*, comme n'étant qu'à demi dans les sentimens des Ariens.

Quoique quant à l'expression, ils ne différaient des orthodoxes que par une seule lettre; ils étoient néanmoins dans l'erreur des Ariens, qui mettoient le fils au rang des créatures. Il ne leur servoit de rien d'enseigner qu'il n'y avoit point d'autre créature de même rang que lui, puisqu'en niant qu'il fût

consubstantiel à Dieu le pere, ils nioient au fond qu'il fût véritablement Dieu.

Les *semi-Ariens* eurent beaucoup de part aux conciles de Seleucie & de Viminie, où ils tromperent les Catholiques par des confessions de foi captieuses; quoiqu'ils convinssent que le Fils étoit en toutes choses semblable au Pere; ils étoient divisés entr'eux lorsqu'il falloit expliquer ce point, les uns faisant consister la ressemblance du Fils au Pere dans la seule volonté, & les autres dans la substance; parmi ces derniers il y en avoit plusieurs qui étoient orthodoxes & qui se réunirent dans la suite à l'Eglise catholique.

Le second concile général a encore donné le nom de *semi-Ariens* à d'autres hérétiques qui nioient la divinité du S. Esprit, & qui eurent pour chef Macédonius. Comme les Ariens s'étoient principalement élevés contre la seconde personne de la sainte Trinité; le concile appella *semi-Ariens*, ceux qui voulurent contester à la troisième sa divinité; les premiers avoient été quelquefois désignés par *χριστομαχοι*, ennemis de Jesus-Christ. On appella les autres *πνευματομαχοι*, ennemis du S. Esprit; mais ils sont plus connus dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de *Macédoniens*. Voyez MACÉDONIENS.

SEMI-BREVE, f. f. est dans nos anciennes musiques, une valeur de note ou une mesure de tems, qui comprend l'espace de deux minimes ou blanches, c'est-à-dire la moitié d'une breve. La *semi-breve* s'appelle autrement *ronde*. Voyez RONDE, VALEUR DES NOTES. (S)

SEMICON, f. m. (Musiq. inst. anc.) instrument de musique des Grecs qui avoit trente-cinq cordes, & cependant ce n'étoit pas encore l'instrument des anciens qui en eût le plus; car l'épigonion en avoit quarante. On juge bien que cet instrument à trente-cinq cordes ne rendoit pas trente-cinq sons différens, mais seize ou dix-sept; de même l'épigonion ne rendoit pas quarante sons différens, auquel cas il eût eu plus d'étendue que nos plus grands claveffins, ou nos claveffins à ravallement, ce qui n'est pas vraisemblable; mais les cordes y étoient mises deux à deux, & accordées à l'unisson ou à l'octave, comme elles le sont au luth, à la guitarre, à la harpe double, & au claveffin à deux & trois jeux, ce qui ne faisoit en tout que vingt sons différens. (D. J.)

SEMI-CUBIQUE, adj. en Géométrie, une parabole *semi-cubique* est une courbe du second genre, dans laquelle les cubes des ordonnées sont comme les quarrés des abscisses. Voyez PARABOLE. On l'appelle autrement seconde parabole cubique. (E)

SEMI-DOUBLE, terme de Breviaire, qui se dit de l'office ou des fêtes qu'on célèbre à certains jours avec moins de solennité que les doubles, mais plus grande que les simples. Voyez DOUBLE & SIMPLE.

L'office *semi-double* a premières & secondes vespres, quelques leçons propres à matines à la fin desquelles on dit le *Te Deum* & le *Gloria in excelsis* à la messe. Il se fait aux fêtes marquées *semi-doubles* dans le calendrier.

SEMIGALLE, (Géog. mod.) contrée annexe de la Courlande, dont elle fait la partie orientale, & dont elle est séparée par la rivière de Mutza. Le *Semigalle* confine avec la Livonie, au nord & à l'orient, & elle a la Samogitie au midi. On compte dans cette contrée deux capitaineries, qui sont Mitau & Selburg. (D. J.)

SEMILUNAIRE ou SIGMOIDES VALVULES; les Anatomistes appellent ainsi trois petites valvules ou membranes de figure *semilunaire*, qui sont placées à l'orifice de l'artere pulmonaire de l'aorte pour empêcher le retour du sang dans le cœur, dans le tems de leur contraction. Voyez nos Pl. d'Anat. & leur explic. voyez aussi VALVULE.

SÉMINAIRE, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) on entend ordinairement par ce terme une maison destinée à élever les jeunes clercs, pour les former aux connoissances & aux fonctions qui conviennent à l'état ecclésiastique.

Il y a cependant aussi des *séminaires* où les clercs ne sont pas élevés, mais où ils doivent seulement demeurer quelque tems pour se préparer à recevoir les ordres; d'autres encore qui sont des maisons de retraite pour des ecclésiastiques âgés ou infirmes; d'autres enfin où l'on forme des sujets pour les missions étrangères.

Ces différentes sortes de *séminaires* jouissent tous des mêmes privilèges.

Les plus anciens sont sans contredit ceux qui furent institués pour élever les jeunes clercs, & qu'on appelle communément les *petits séminaires*; leur origine en France remonte très-haut, puisque le concile de Bazas tenu en 529 parle de leur utilité; mais il est à croire que les *séminaires*, dont parle ce concile, n'étoient autres que les écoles qu'il y avoit de tout tems dans toutes les églises cathédrales & dans les principaux monastères, lesquelles pouvoient en effet être regardées comme des *séminaires*, n'y ayant guère alors que ceux qui se destinoient à l'état ecclésiastique qui fréquentassent ces écoles, & qui s'adonnaient à l'étude des lettres.

A ces écoles qui furent ruinées par les desordres du x. siècle succéderent les universités & les collèges particuliers; la plupart des évêques se reposèrent de l'instruction de leurs clercs sur les régens des collèges pour les premières études, & sur les docteurs des universités pour la Théologie & le Droit canon.

Mais on trouva que c'étoit une occasion de diffusion pour les jeunes clercs d'aller étudier dans les collèges avec les écoliers laïcs, & que pendant ce tems ils ne faisoient aucune fonction ecclésiastique, on crut qu'il étoit plus convenable de les élever en particulier, & ce fut ce qui donna lieu à l'établissement des *petits séminaires*.

Le concile de Trente, *sess. 23. c. xviii. de reform.* ordonne que dans chaque diocèse ou province il soit établi un ou plusieurs *séminaires*, où l'on reçoive de jeunes gens nés en légitime mariage, âgés de douze ans au moins & qui se disposent à l'état ecclésiastique, pauvres & riches indifféremment; si ce n'est que les riches payeront leur pension, & que les pauvres seront nourris gratuitement.

Pour la dotation & entretien de ces *séminaires*, le concile permet de lever une contribution sur les bénéfices du diocèse, sans qu'aucun ordre s'en puisse exempter, à l'exception des mendiants & des chevaliers de Malte, laquelle contribution sera réglée par l'évêque assisté de deux chanoines de son église; il permet aussi l'union des bénéfices.

Enfin il oblige les évêques des chapitres à enseigner les jeunes clercs dans ces *séminaires*, ou à nommer, de l'agrément de l'évêque, quelqu'un à leur place, pour s'acquitter de cette fonction.

L'assemblée de Melun en 1579 s'est conformée au règlement du concile de Trente, auquel elle a ajouté plusieurs articles touchant le gouvernement des *séminaires*.

Les conciles provinciaux de Rouen, de Rheims, de Bordeaux, de Tours, de Bourges, d'Aix & de Toulouse, ont aussi reçu ce règlement, & y ont ajouté différentes explications.

Cependant la discipline de l'église de France n'est pas conforme en plusieurs chefs au règlement du concile de Trente.

Il est d'abord constant que l'on ne peut établir aucun *séminaire* en France sans lettres-patentes du roi; c'est un point décidé par l'édit du mois d'Août 1749.

On devoit, suivant le concile, élever les enfants dans le *séminaire* depuis l'âge de douze ans jusqu'à ce qu'ils eussent reçu les ordres sacrés; au-lieu que dans la plupart des diocèses de France on n'oblige ceux qui se présentent aux ordres que de passer une année dans le *séminaire*; & même en quelques diocèses, on se contente d'un tems plus court, & que les clercs fassent une retraite au *séminaire* avant que de recevoir les ordres mineurs, le sousdiaconat, le diaconat & la prêtrise.

Le gouvernement des *séminaires* en France dépend de la prudence de l'évêque qui leur donne des statuts tels qu'il les croit convenables. On ne l'oblige point de prendre l'avis de deux chanoines de la cathédrale.

Pour ce qui est de la dotation des *séminaires*, elle peut se faire, soit par la fondation ou par des donations postérieures, soit par des unions des bénéfices, soit par imposition sur les biens ecclésiastiques du diocèse.

L'évêque procède à cette imposition avec les synodics & députés aux bureaux des décimes de leur diocèse.

L'ordonnance de Blois enjoint aux évêques d'établir des *séminaires* dans leur diocèse, d'aviser à la forme qui sera la plus propre selon les circonstances, & de pourvoir à la dotation d'iceux par union de bénéfices, assignations de pension ou autrement; c'est aussi la disposition de l'édit de Melun, de l'ordonnance de 1629, & de la déclaration du 15 Décembre 1698; celle-ci ordonne l'établissement des *séminaires* dans les diocèses où il n'y en a point, & des maisons particulières pour l'éducation des jeunes clercs pauvres, depuis l'âge de douze ans.

Les bénéfices dont le revenu n'excede pas 600 liv. sont exceptés de la contribution pour les *séminaires* par l'ordonnance de 1629; les cures sont aussi exemptes, de même que les dixmes inféodées.

Les évêques, leurs grands vicaires & archidiacons peuvent enjoindre aux curés & autres ecclésiastiques de se retirer pour quelque tems dans un *séminaire*, pour y reprendre l'esprit de leur état; & ces ordonnances sont exécutoires, nonobstant oppositions ou appellations. Voyez le concile de Trente & autres que l'on a cités, les ordonnances de Blois de 1629, & d'Héricourt, Fuet, la Combe, *instit. au dr. eccléf.* de Fleury, les *mémoires du clergé*, & les mots COLLEGE, ÉCOLES, UNIVERSITÉ. (A)

SÉMINAIRE, pierre, (*Hist. nat. Litholog.*) *seminarius lapis*, nom d'une pierre qui paroît composée d'un amas de graines. Voyez OOLITE.

SÉMINALE, adj. (*Jardinage.*) est la première racine d'une plante lorsqu'elle est graine.

Il se dit aussi en Anatomie, de ce qui appartient à la semence des animaux, la matière *seminale*, les réticules *seminales*.

SÉMINARA, (*Géogr. mod.*) bourg d'Italie au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure, au couchant d'Oppido. Il étoit fort peuplé avant le tremblement de terre qu'il essuya en 1638. Long. 33. 55. latit. 38. 22. (D. J.)

SÉMINARISTE, f. m. (*Gram.*) jeune ecclésiastique qui fait son *séminaire*. Voyez l'article SÉMINAIRE.

SÉMINATION, f. f. terme d'Histoire naturelle, il est vrai qu'il ne se trouve pas dans les dictionnaires françois; mais il faut bien s'en servir ici, n'y ayant aucun autre mot dans la langue qui puisse rendre ce que signifie celui-ci, savoir l'action de semer ou de répandre de la semence, & singulièrement celle des végétaux. Voyez SEMENCE ou GRAINE.

Dès que la graine est mûre, dit le docteur Grew, la nature prend différens moyens pour qu'elle soit semée convenablement, non-seulement en ouvrant

la coiffe qui la contient, mais en conditionnant la graine même comme elle doit l'être.

Ainsi les graines de certaines plantes auxquelles il faut un certain sol particulier pour qu'elles viennent, telles que l'arum, le pavot & autres, sont aussi lourdes proportionnellement à leur volume pour tomber directement à terre. D'autres qui en conséquence de leur légèreté & de leur volume pourroient être emportées par le vent, sont retenues par un ou plusieurs crochets qui empêchent qu'elles ne s'écartent du lieu qui leur convient. Telles sont les graines d'avoine, qui ont un crochet ; celles d'aigremoine, qui en ont plusieurs ; mais celles-là aiment les lieux élevés & exposés au soleil, & celles-ci les haies.

On voit au contraire des graines qui ont des aîles ou plumes, soit afin que le vent puisse les emporter lorsqu'elles sont mûres, comme celle du frêne, soit afin qu'elles puissent s'envoler plus ou moins loin, ce qui empêche qu'elles ne tombent toutes dans un même endroit & ne soient semées trop drues ; & encore afin que si quelque-une n'est pas tombée dans un endroit qui lui soit propre, une autre au moins y tombe. Ainsi les pignons, par exemple, ont des aîles courtes à la vérité, & qui ne peuvent pas les soutenir dans l'air, mais qui les font du moins voltiger à terre. Mais les graines de la dent-de-lion, & plusieurs autres ont quantité de plumes fort longues, par le moyen desquelles elles sont emportées en mille endroits différens.

D'autres sont semées où elles doivent l'être par le ressort de leurs capsules élastiques, qui en crevant & éclatant lancent leur graine à une distance convenable. Ainsi l'oseille sauvage ayant des racines qui serpentent fort loin en terre, il falloit que sa graine fût semée à quelque distance, & la nature y a pourvu par des coiffes blanches, fortes & tendineuses, qui, lorsqu'elles commencent à sécher, s'ouvrent tout-à-coup par un côté, & roulent à l'instant leurs levres en-dessous avec force. La graine de scolopendre, celle de la persicaire à coiffes sont aussi jettées & lancées par le moyen d'un ressort, si quelque chose heurte ou pince la capsule qui les contient. Et quand le ressort est sec & suffisamment tendu, il rompt de lui-même la capsule en deux moitiés semblables à deux petits godets, & en chasse la semence.

D'autres auteurs ont encore remarqué bien des manières différentes dont la graine est semée. Qu'on mette, dit M. Ray, sur du papier une poignée de graine de fougère en un tas, on entend craqueter & crever les petites vésicules féminales ; & avec un bon microscope on en voit qui s'élancent à une distance considérable les unes des autres. Le docteur Sloane observe que la petite gentiane, *gentianella flore caruleo*, voulant être semée par un tems humide ; dès que la moindre goutte touche l'extrémité de ses vaisseaux féminaux, ils s'ouvrent avec un bruit perçant, & chassent en s'ouvrant par leur ressort la graine qu'ils contenoient.

Toutes les espèces de cardamine, pour peu qu'on y touche avec la main, ouvrent leurs capsules & lancent leur graine. M. Ray dit plus, il ajoute qu'il suffit même d'en approcher la main de très-près sans y toucher effectivement.

D'autres plantes, pour parvenir à la *fémination* de leur graine, invitent les oiseaux par l'odeur & par le goût à en manger ; ils l'avalent & s'en vont, & le séjour qu'elle fait dans leur corps sert à la fertiliser : c'est ainsi que se propagent la muscade & le guy. *Voyez MUSCADE & GUY.*

SEMINI ou CHEMINI, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom qu'on donne dans le royaume de Pégu aux nobles qui sont chargés du commandement des troupes, & qui remplissent les premiers emplois de l'état. Ils sont au-dessous des *bajas*, qui tiennent chez les Pé-

guans le même rang que les ducs & pairs.

SEMINISTES, f. m. (*Anat.*) secte de physiciens qui prétendent que le fœtus est formé dans la matrice par le mélange des semences de la femelle & du mâle. *Voyez FŒTUS.*

C'est le sentiment d'Aristote, de tous les anciens, & celui de leur ennemi juré, le plus célèbre des modernes, Descartes.

Suivant les *Seministes*, les femelles ne peuvent concevoir sans répandre de semence : d'ailleurs cette liqueur ne peut, ainsi que dans le mâle, couler sans produire le plaisir, d'où il suivroit que le plaisir seroit inséparable de la conception. Cependant combien de meres se plaignent du contraire ! *Voyez* toutes les raisons que l'auteur de *l'art de faire des garçons* rapporte contre ce sentiment.

SÉMINOVISTES, f. m. (*Anat.*) branche des ovistes, à la tête de laquelle s'est mis l'ingénieux auteur de *l'art de faire des garçons*. Ce physicien pense que l'embryon est produit par le mélange des deux semences, fait non pas dans la matrice, mais dans l'œuf.

SÉMI-PÉLAGIANISME, (*Hist. ecclési.*) on croit que le *Sémi-pélagianisme* a tiré sa principale origine des écrits de Jean Cassien, appuyés de son autorité.

Ce fameux solitaire, après avoir demeuré longtemps en orient, & s'y être nourri de la doctrine des Grecs, vint s'établir à Marseille peu après l'an 404 ; il y fonda deux monastères, & s'y distingua par son savoir, & par sa piété. Il écrivit malheureusement dans des circonstances fâcheuses, & où les disputes sur la grâce étoient encore fort animées. En effet, les Pélagiens venoient d'être condamnés en Afrique, à Rome, & en orient ; lorsque vers l'an 426, tout au plus tard, Cassien publia sa treizième *conférence*, où il enseigne nettement que l'homme peut avoir de soi-même le désir de se convertir ; que le bien que nous faisons ne dépend pas moins de notre libre arbitre, que de la grâce de Jésus-Christ ; que cette grâce est gratuite ; que Dieu cependant la donne, non selon sa puissance souveraine, mais selon la mesure de la foi qu'il trouve dans chacun, ou qu'il y a mise lui-même ; qu'il y a réellement dans l'homme une foi que Dieu n'y a pas mise, comme il paroît, dit-il, par celle que Jésus-Christ loue dans le centurier de l'Evangile.

Cette doctrine se répandit promptement dans les Gaules, & trouva quantité de sectateurs, au nombre desquels on compta plusieurs évêques & autres illustres personnages. (*D. J.*)

SÉMI-PÉLAGIENS, ou DEMI-PÉLAGIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) *Pélagiens* mitigés, hérétiques qui rejetant les erreurs les plus grossières des *Pélagiens*, retenoient quelques-uns de leurs principes. *Voyez PÉLAGIENS.*

Saint Prosper dans une lettre à saint Augustin, les appelle *reliquias Pelagii*, les restes de Pélagie.

Plusieurs savans hommes dans les Gaules, faute de bien prendre le sens de saint Augustin sur la grâce, tomberent dans le sémi-pélagianisme. On les appella *Massiliens*, ou *prêtres de Marseille*, parce que ce fut en cette ville que leurs opinions prirent naissance. Cassien qui avoit été diacre de Constantinople, & qui fut ensuite prêtre à Marseille, étoit le chef des *Sémi-Pélagiens*. Saint Prosper qui étoit son contemporain, & qui écrivit avec force contre lui, dit que Cassien voulant garder je ne fais quel milieu entre les *Pélagiens* & les orthodoxes, ne s'accordoit ni avec les uns ni avec les autres. On en va juger par l'exposition du Sémi-Pélagianisme.

Ces hérétiques reconnoissoient premièrement la chute d'Adam, le péché originel, & en conséquence l'affoiblissement de la liberté ; mais ils prétendoient

que le péché ne lui avoit pas tellement donné atteinte, que l'homme ne pût faire de lui-même & par ses propres forces, quelque chose qui engageât Dieu à lui donner sa grace plutôt qu'à un autre homme. Ils pensoient donc que la grace n'étoit pas nécessaire pour le commencement du salut; & par le commencement du salut, ils entendoient la foi soit commencée, soit parfaite, le desir du salut, & la prière qui obtient la grace. *Credere quæ de medico prædicantur, desiderare sanitatem & ejus auxilium implorare.* Cassien dans sa treizième conférence, attribuoit ces trois choses aux seules forces de l'homme.

2°. Ils admettoient la nécessité de la grace pour les bonnes œuvres & pour la persévérance dans ces bonnes œuvres. Les uns n'en exceptoient que le commencement du salut; & ce qu'ils appelloient *le pieux mouvement* qui les portoit à croire, *pium credulitatis affectum*. Les autres prétendoient que non-seulement la volonté de croire ou le commencement de la foi, mais même la volonté spéciale de faire telle ou telle bonne œuvre en particulier, ou ce qu'ils appelloient *le commencement des bonnes œuvres*, venoit de nous sans la grace.

3°. Ils enseignoient que la grace du salut n'étoit pas donnée par la pure volonté de Dieu, mais en conséquence de son éternelle prescience des mérites purement humains dans leur principe; prescience qui déterminoit Dieu à accorder la grace à ceux qu'il prévoyoit devoir ainsi bien user de leur libre arbitre, & qu'ils étendoient jusqu'aux enfans, dont Dieu fauvoit les uns plutôt que les autres; parce qu'il prévoyoit, disoient-ils, que les uns, s'ils étoient parvenus jusqu'à l'âge de raison, auroient mieux usé de leur libre arbitre que les autres.

4°. Ils admettoient en Dieu une volonté générale & égale de sauver tous les hommes sans discernement, & que Jésus-Christ n'avoit pas répandu son sang sur la croix plus spécialement pour les élus que pour les autres hommes.

5°. Ils erroient sur la prédestination, en prétendant qu'elle dépendoit de notre persévérance, fondée sur la prévision de nos mérites commencés par les seules forces de la nature, & que Dieu n'avoit point fait de décret pour sauver quelques-unes de ses créatures préférablement à d'autres; mais qu'il vouloit toutes également les sauver, pourvu qu'elles-mêmes le voulussent.

Jansénius a mis au nombre des erreurs des *Pélagiens* d'avoir admis une grace à laquelle la volonté peut accorder ou refuser son consentement; & dans cette imputation, il est lui-même tombé dans l'erreur, & l'Eglise a condamné sa cinquième proposition qui la renferme. Voyez JANSÉNISME.

SEMI-PREBENDÉ, f. m. (*Gram. & Jurisprud.*) est celui qui n'a qu'une demi-prébende. Il y a dans certaines églises des chanoines *semi-prébendés*; ce qui vient ou de ce que certaines prébendes ont été divisées en deux pour multiplier le nombre de titres dans une église, ou de ce que la fondation de ces *semi-prébendes* a été seulement de la moitié des autres prébendes. Il y a aussi dans quelques églises des *bénéficiers prébendés*, & d'autres *semi-prébendés*, qui n'ont pas le titre de chanoines. Voyez CANONICAT, CHANOINE, PREBENDE, PREBENDÉ. (A)

SEMI-PREUVE, f. f. (*Gramm. & Jurisprud.*) est une preuve qui n'est pas pleine & entière; une preuve imparfaite; telle est celle qui résulte de la déposition d'un seul témoin; celle qui résulte de la comparaison d'écriture; celle qui résulte d'une écriture sous seing-privé, d'un indice, ou d'une présomption. Le testament de mort d'un criminel ne fait aussi qu'une *semi-preuve*; dans les crimes énormes, une *semi-preuve* suffit souvent pour faire ordonner la question préparatoire. Voyez au code le titre de pro-

bationibus, & le traité de Mascardus, de probationibus, celui de Marochius, de præsumptionibus, l'ordonnance de 1667, titre 20. & les mots INDICES, PRÉSUMPTIONS, PREUVES. (A)

SEMI-QUARTILE, ou SEMI-QUADRAT, adj. (*Astron.*) c'est un aspect des planètes, lorsqu'elles sont distantes l'une de l'autre de la moitié de la quatrième partie, ou de la huitième partie du zodiaque, c'est-à-dire de 45 degrés ou d'un signe & demi. Voyez ASPECT. (O)

SEMI-QUINTILE, adj. (*Astron.*) c'est un aspect des planètes, lorsqu'elles sont distantes l'une de l'autre de la moitié de la cinquième partie, ou de la dixième partie du zodiaque, c'est-à-dire 36 degrés. Voyez ASPECT. (O)

SEMI-SEXTILE, ou S. S. adj. (*Astron.*) c'est un aspect de deux planètes, qui sont distantes l'une de l'autre de la douzième partie du zodiaque, ou de 30 degrés. Voyez ASPECT.

C'est Kepler qui a ajouté le *semi-sextile* aux anciens aspects; ce qu'il a fait, ainsi qu'il nous l'apprend, par des observations météorologiques. Ce grand astronome qui vivoit dans un siècle où l'on n'étoit pas encore revenu de l'Astrologie judiciaire, avoit cru remarquer que les différens aspects des planètes produisoient des changemens dans la température de l'air; cela pourroit être vrai de la lune. Voyez LUNE & VENT. Mais nous n'avons point d'observations suffisantes pour rien statuer là-dessus. (O)

SEMITALES, adj. (*Littérat.*) nom donné aux dieux protecteurs des chemins; *semita* signifie un sentier, un chemin étroit. Les anciens avoient plusieurs dieux qui présidoient aux chemins. Voyez VIALES. DII. (D. J.)

SEMITE, f. f. (*Commerce.*) sorte de toile de coton qui se fabrique à Sepanto dans l'Archipel.

SEMI-TON, f. m. en Musique, est le moindre de tous les intervalles admis dans le système moderne, & vaut à-peu-près la moitié d'un ton.

Il y a plusieurs espèces de *semi-tons*; on en peut distinguer deux dans la pratique, le *semi-ton* majeur & le *semi-ton* mineur. Trois autres sont connus dans les calculs harmoniques, savoir, le *semi-ton* minime, le maxime, & le moindre.

Le *semi-ton* majeur est la différence de la tierce majeure à la quarte, comme *mi*, *fa*; son rapport est de 15 à 16, & il forme le plus petit de tous les intervalles diatoniques d'un degré à l'autre.

Le *semi-ton* mineur est la différence du majeur au mineur qui se trouve en musique dans un même intervalle: aussi se marque-t-il sur le même degré par un *dièse* ou par un *bémol*; son rapport est de 24 à 25.

Quoiqu'on mette de la différence entre ces deux *semi-tons* par la manière de les noter, il n'y en a pourtant aucune dans l'exécution sur l'orgue & le clavier.

Quant aux trois autres, le *semi-ton* minime est la différence du *semi-ton* maxime au *semi-ton* moyen, & son rapport est de 625 à 648. Le *semi-ton* moyen est la différence du *semi-ton* majeur au ton majeur, & son rapport est de 128 à 135. Enfin, le *semi-ton* maxime est la différence du ton majeur au *semi-ton* mineur, & son rapport est de 25 à 27.

De tous ces intervalles, il n'y a que le *semi-ton* majeur qui, en qualité de seconde, soit quelquefois admis dans l'harmonie. (S)

SEMNANE, (*Géog. mod.*) ville de Perse, dans la province de Koumes, frontière du Khorassan & de Mazandaran. Longit. selon M. Petit de la Croix, 88. latit. 36. (D. J.)

SEMNONES, (*Géog. anc.*) peuples de la Germanie, entre l'Elbe & l'Oder: Tacite, *mœurs des Germ. c. xxxix.* dit qu'ils se vantoient d'être les plus nobles d'entre les Sueves. Ces peuples étoient nom-

breux

breux, & ils avoient jusqu'à cent bourgades; l'Elbe & l'Oder ne leur fervirent pas toujours de bornes; ils s'étendirent dans la Misnie & dans la Pologne; Velléius Patereulus, *l. II. c. cvj.* avoit parlé de ces peuples avant Tacite. Strabon & Ptolomée les ont aussi connus. (*D. J.*)

SEMNONES ou SENNONES, (*Hist. anc.*) peuple de l'ancienne Germanie, qui vint s'établir dans les Gaules, & qui habitoit le Lyonnais.

SEMNOTHÉES, (*Littérat.*) nom que les Grecs donnerent aux druides, car c'est un mot grec plus que gaulois; & quoi qu'en dise Varron, les Gaulois n'ont pas été puiser dans une langue étrangère, les noms de leurs prêtres & de leurs offices. Diogène, Laërce, ainsi que Suidas, nous apprennent que l'épithète *semnothées*, donnée aux druides, désignoit la profession qu'ils faisoient d'honorer les dieux, & d'être consacrés à leur service, comme le nom de *saronides* faisoit allusion aux chênes auprès desquels ils passaient leur vie. Voyez *l'hist. de la relig. des Gaul. tom. I. p. 175.* (*D. J.*)

SEMOI LA, (*Géogr. mod.*) rivière des Pays-bas, dans le Luxembourg, où elle prend sa source près d'Arlon, & se rend dans la Meuse à l'abbaye de Val-dieu, en Champagne. (*D. J.*)

SEMOIR, f. m. (*Economie rustique, Agricult.*) machine avec laquelle on enseme les terres. On en a inventé de différentes sortes; celui que nous donnons réunit à une construction facile, la sûreté de ses effets, & les différents avantages de tous ceux qui ont paru jusqu'à présent; l'objet que l'on se propose en se servant de ces machines, est d'économiser & de distribuer également les grains dont on enseme les terres, & d'obtenir des récoltes plus abondantes.

La machine dont il s'agit, représentée dans les *Planches d'Agriculture*, est composée d'un cylindre dont la surface est entaillée de plusieurs cellules dans lesquelles le grain se place, & dans lesquelles il est enlevé à mesure que ce cylindre tourne, pour être versé dans les sillons que les focs dont cet instrument est armé, ont tracés dans la terre précédemment ameublée par les labours ordinaires, où il est aussitôt recouvert par des herbes, en sorte qu'il ne devient point la proie des oiseaux.

La fig. 1. Pl. représente le semoir tout monté & en perspective, & la fig. 2. en est l'élévation latérale. *ABDC*, les deux brancards *ADBC*, les deux traverses qui les assemblent. *Bg, Ch*, les mancherons assemblés dans les extrémités des brancards & reliés ensemble par une entretoise *CB*, fig. 5. Les deux brancards sont aussi traversés par l'essieu des roues, qui a la liberté de tourner avec une d'elles à laquelle il est fixé par la cheville de fer *y*. Sur les bouts antérieurs *A & D* des brancards, sont fixés plusieurs crochets de fer, aux uns ou aux autres desquels on attache les traits du cheval qui tire cette machine, selon que l'on veut qu'elle charge plus ou moins en arrière sur les brancards; entre les mancherons & les roues est fixé solidement un coffre de bois, dans lequel est renfermé le cylindre dont on voit un des tourillons en *k* dans les faces latérales du coffre, qui sont fortifiées en cet endroit par une pièce de bois circulaire, dont le tourillon occupe le centre.

Au-dessous des brancards & du coffre est fixée solidement une forte planche, à laquelle sont fixés les six focs *GH*, dont on ne peut voir que deux dans la fig. 2. les trois focs *G*, que nous nommerons antérieurs, & les trois focs *H*, que nous nommerons postérieurs, étant cachés par les premiers de leurs rangées, ils sont disposés tous les six en échiquier, & espacés de manière que les sillons qu'ils tracent parallèlement sur le terrain, sont tous éloignés les uns des autres de six pouces; les trois focs antérieurs tracent les

Tome XIV.

sillons marqués par les trois lignes *i, 3, 5*; & les focs postérieurs, ceux marqués par les lignes *2, 4, 6*, fig. 5. & les trois dents de herse *KKK*, tracent d'autres sillons *u x*, qui servent à combler les premiers, après que la semence y est tombée par les entonnoirs ou couloirs qui sont placés derrière les focs; une seule dent de herse remplit à la fois deux sillons; la dent *L* qui trace la ligne *u* rejette la terre dans les deux sillons *3, 4*, & chacune des deux dents *KK*, qui décrivent les lignes *i & x*, la rejette dans les sillons *1, 2, 5, 6*, en sorte que tout le grain que cette machine a repandu, est entièrement couvert.

Le coffre qui contient le cylindre, est divisé par dix cloisons parallèles entr'elles & aux faces latérales du coffre; l'espace, coté *1*, fig. 5. & qui répond au-dessus du premier foc antérieur, à main droite, est occupé par la première partie du cylindre cellulaire *KK*; ainsi de ceux cotés *2, 3, 4, 5, 6*; les espaces intermédiaires sont seulement occupés par l'axe ou corps du cylindre, d'un moindre diamètre que la surface cellulaire; les cloisons dont on en voit une représentée séparément, fig. 10, s'appliquent exactement par leur plan, contre les bases des différentes tranches cylindriques *1, 2, 3, 4, 5, 6*, aussi-bien que les deux faces intérieures des côtés du coffre, elles s'appliquent aussi par leur partie ceinturée, sur le corps du cylindre; chacune des cloisons peut se placer ou se déplacer à volonté, étant mobiles, entre deux petites tringles de bois qui leur servent de coulisses, lesquelles sont placées contre les longs côtés du coffre.

Au milieu du cylindre, dans l'espace qui sépare les deux divisions *3, 4*, est fixée une poulie polygonale, dont on voit le profil en *B*, fig. 8, aussi-bien que d'une semblable poulie *C*, appartenant à l'essieu des roues; les nombres des côtés de ces polygones, doivent être pairs, & occupés alternativement par des chevilles de fer, de forme pyramidale quadrangulaire tronquée, comme on voit en *abc d*, fig. 8. & *13*; ces éminences servent à retenir la chaîne sans fin, qui embrasse les deux poulies *C & B*, par le moyen de laquelle le mouvement communiqué à l'axe des roues, est transmis au cylindre que le coffre renferme; la face antérieure du coffre est percée de deux ouvertures inférieures, pour laisser entrer la chaîne, & la supérieure pour la laisser sortir; on voit, fig. 6. le cylindre cellulaire, l'axe des roues, & la chaîne plate *VN* qui les embrasse, & dont la construction est détaillée plus en grand dans la fig. 13, même Planche.

La fig. 7. représente l'axe des roues; *M* est une portée qui s'applique contre la face intérieure d'un des brancards; *MP* est une partie de l'axe qui est quarrée, & sur laquelle glisse le verrouil représenté en *A & B* fig. 9. & en *Δ Δ* fig. 5. *PQ* partie arrondie de l'axe sur laquelle tourne la noix; la grosseur de cette partie est telle qu'elle peut laisser passer le verrouil, c'est-à-dire égale au cercle inscrit dans la partie quarrée; *Qy, My*, sont les parties de l'essieu qui entrent dans les moyeux des roues; la noix *C & D*, fig. 9. qui porte la petite poulie polygonale *C*, fig. 8, peut tourner ou ne pas tourner avec l'axe, sur la partie *PQ* selon que les points *1, 2, 3*, du verrouil, sont ou ne sont pas engagés dans les trous *4. 4.* de la poulie auprès de laquelle le verrouil s'approche en glissant sur la partie quarrée *MP* de l'axe. Dans la fig. 5. le verrouil *Δ Δ* est en prise dans la poulie de la noix *P*, ce qui fait qu'elle doit tourner avec l'axe des roues, & faire par conséquent, au moyen de la chaîne, tourner le cylindre cellulaire; au-lieu que dans la fig. 6. les dents *1, 3*, du verrouil n'étant point engagées dans les entailles de la poulie de la noix, il peut tourner sans que celle *C* tourne, & sans le cylindre cellulaire.

DDDD d d d

Pour pousser ou éloigner le verrouil de la poulie de la noix, on se sert du gouvernail *F E T R*, fig. 1, 2, 3, 4, 5, & 11. *F* le levier assemblé à charnière avec la pièce *E*; cette pièce est percée d'un trou carré qui reçoit l'axe de l'arbre vertical *E T* dont le collet supérieur est embrassé par une bride adhérente au couvercle du coffre; le tourillon inférieur *T* roule dans un trou pratiqué à la face supérieure de la planche à laquelle les focs sont attachés; *T R*, fig. 11. est une fourchette entre les branches de laquelle la gorge 6, 6, 7, fig. 6. & 9, est faite, sans que cela l'empêche de tourner librement: lors donc que l'on pousse le pommeau *F* du gouvernail, à droite, l'extrémité *R* de la fourchette pousse le verrouil contre la noix, & les pèles 1, 2, 3, étant entrés dans les gaches ou mortaises 4, 4, destinées à les recevoir, ces deux pièces sont alors fixées sur l'arbre, & obligées de tourner avec lui; pour au contraire éloigner le verrouil, il suffit de pousser le pommeau *F* du gouvernail dans le sens opposé, c'est-à-dire de droite à gauche, & les pèles 1, 2, 3, étant sortis des gaches de la noix, celui-ci pourra continuer de tourner, sans que la noix ni la chaîne aient aucun mouvement, & la machine cessera de répandre la semence. Pour fixer le gouvernail dans l'un ou l'autre de ces deux états, il y a sur le couvercle du coffre, fig. 1. une pièce de bois *m n* d'une longueur convenable, contre laquelle on appuie le gouvernail, ce qui assujettit le verrouil dans l'une ou l'autre situation; c'est pour faciliter ce mouvement que l'on a fait la charnière *L*, qui permet de lever le gouvernail, pour le faire passer sur la pièce *m n*; cette charnière permet aussi d'élever le gouvernail assez haut pour pouvoir ouvrir le couvercle du coffre & verser du grain dans les trémies.

Tout ceci bien entendu, il reste à expliquer où on place la semence, & de quelle manière elle sort de son réceptacle pour se répandre uniformément dans les sillons que les focs tracent à mesure que la machine avance; c'est ce que les fig. 3. & 4. font voir; la fig. 3. est une coupe longitudinale du *semoir*, par un plan qui passeroit par le milieu d'un des trois focs antérieurs; & la fig. 4, une coupe semblable, mais par le milieu d'un des trois focs postérieurs; dans l'une & l'autre figure, le cylindre cellulaire tourne du même sens, c'est-à-dire selon l'ordre des lettres *d b e f p*. *d b e r s*. *a b* est une petite planche qui fait le fond de la trémie; elle est assemblée dans des rainures pratiquées dans les faces des cloisons qui regardent les cellules; *b d* autre petite planche ceinturée, ou feuille de fer blanc, logée dans des entailles circulaires concentriques au cylindre, pratiquées dans les cloisons, fig. 10, en sorte que ces planches courbes puissent être mues concentriquement au cylindre, pour approcher ou éloigner leur extrémité inférieure *d* à discrétion, du morceau de bois *n* qui est le fond de la trémie. On fixe ainsi cette pièce par le moyen de la vis *b* qui la traverse, aussi-bien que la planche supérieure *a b*; on remplit du grain que l'on veut semer, tout l'espace *a b d*, & le *semoir* est chargé; le grain dont les trémies sont remplies, s'écoule par dessous l'extrémité inférieure de la lame courbe *b d*, & remplit successivement les cellules du cylindre, à mesure qu'elles passent devant l'ouverture qui est entre la lame courbe & la pièce *n* qui doit toucher le cylindre; les cellules remplies de grain, montent par-dessous la lame courbe *b d*, & le versent du côté de *e*, dans l'entonnoir ou couloir *e f p*, fig. 3. *e r s*, fig. 4. attaché à la partie postérieure de chacun des focs par où il tombe dans le sillon que le foc a tracé, où il est aussi-tôt recouvert par la terre que les herbes y repandent, comme il a été dit ci-dessus; on voit par la fig. 3. que les focs antérieurs *G* sont fixés à la planche qui est au-dessous des brancards par

un tenon & une clé *x*, & par la fig. 4. on voit que les focs postérieurs *H y* sont affermis par un tenon & un étrier de fer *x*, & que le couloir *r s* traverse leur masse: la partie antérieure des uns & des autres qui est arrondie, est garnie d'un sabot de forte taule, attaché avec plusieurs clous pour les conserver, ainsi que l'on peut voir dans toutes les figures.

La fig. 12. représente plus en grand, une des tranches cylindriques du cylindre cellulaire, où l'on voit la disposition de cellules dont la partie inférieure est plane, & la supérieure arrondie; cette disposition étoit nécessaire pour que d'un côté elles ramassassent mieux le grain, & de l'autre, après qu'elles l'ont monté à la partie supérieure, elles le répandissent avec plus de facilité dans les couloirs destinés à le porter au fond des sillons.

La fig. 13. représente en grand la construction de la chaîne plate *N V* fig. 6. composée alternativement de maillons carrés & vides, & de maillons pleins; les premiers sont des anneaux de fer, & les seconds des plaques de fortes taules, dont les extrémités sont ployées en rond pour embrasser les parties transversales des maillons ou boucles carrées qui sont arrondies; la longueur des uns & des autres doit être égale aux côtés des polygones sur lesquels ils doivent s'appliquer; on voit au-dessous le profil de trois des chevilles ou pyramides tronquées dont chacun des polygones est hérissé, & qui entrent successivement dans les maillons évuidés de la chaîne sans fin, en sorte que la noix fixée à l'essieu des roues, par le verrouil, ne sauroit tourner sans entraîner nécessairement avec elle, le cylindre cellulaire distributeur de la semence, & dont le rapport de la vitesse à la vitesse des roues, est le même que celui du nombre des côtés du polygone fixé sur leur essieu, au nombre des côtés du polygone fixé sur le cylindre; c'est-à-dire dans la figure comme 12 à 20. ainsi il faut que les roues fassent vingt tours, pour en faire faire douze au cylindre.

SEMON, f. m. (*Mythol.*) Voyez SEMONES.

SEMONCE, f. f. (*Gram.*) invitation qu'on fait à des parens d'assister à une noce, à un enterrement, &c.

Il se disoit autrefois de toutes convocations de personnes ou d'assemblées à cri public, comme pour le ban, l'arrière-ban, les états, &c. De-là, le verbe *semondre*, & le substantif *semonneur*.

SEMONES, (*Mythol.*) *dii semones*; c'est ainsi qu'on appelloit chez les Romains des dieux fort inférieurs aux dieux célestes; c'étoient des dieux qui tenoient comme le milieu entre les dieux du ciel & les dieux de la terre. Ils faisoient leur séjour dans l'air, parce que n'ayant pas le mérite nécessaire pour être élus dieux du ciel, ils en avoient un peu trop aussi pour n'être que de simples dieux de la terre. On mettoit aux nombre des dieux *semones*, les Satyres, les Faunes, Pan, Janus, Priape, Vertumne, & beaucoup d'autres, & même Mercure.

On a souvent donné l'épithète de *semo* au dieu *Saneus*. On ordonna, dit Tite Live, l. VIII, que la maison de Vitruvius, située sur le mont Palatin, seroit démolie, & que ses biens seroient consacrés au dieu *Semo-Saneus*. Voyez SANEUS.

J'ajoute seulement que la ressemblance qui se trouve entre *semo* & *fimo*, fit tomber Justin martyr dans une méprise ridicule. Ce pere grec n'étant pas assez instruit de la religion & de la langue des Romains, s'imagina sur quelques inscriptions de *Semo-Saneus*, qu'elles regardoient Simon le magicien; alors s'abandonnant à son zèle, il reprocha violemment aux Romains, d'admettre parmi leurs dieux un imposteur avéré, qu'ils ne connoissoient pas même de nom. Plusieurs autres peres entraînés par l'auto-

rité de Justin martyr , adopterent la même erreur (*D. J.*)

SEMOTTE, f. f. (*Jardinage.*) se dit en parlant des nouvelles productions des choux pommés à qui on a coupé la tête , sans en arracher le pié. Ces rejets sont bons à manger , & donnent la semence de cette plante , d'où elle a pris le nom de *semotte*, à *semine*. Il ne faut pas confondre ces *semottes* de choux avec le brocoli. Voyez BROCOLI.

SEMOULE, f. f. (*Gram. & Cuis.*) pâte faite de la plus fine farine , pétrie avec le lait ou l'eau , & réduite en petits grains , de la grosseur de celui de la moutarde.

SEMPACH, (*Géogr. mod.*) ville de Suisse , au canton de Lucerne , sur le bord oriental du lac de Surée. C'est sous ses murs que se donna le 9 Juillet 1396 , la bataille entre les cantons Suisses & l'archiduc Léopold qui y fut vaincu & tué. Aussi *Sempach* jouit encore aujourd'hui de grands privilèges , car elle a son avoyer , sa police , & son conseil ; le bailli n'étend sa juridiction que sur le lac. Long. 25 , 48. latit. 47. 10. (*D. J.*)

SEMPARENTAON, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) racine des Indes orientales , qui est d'une amertume extrême ; quoique très-commune , elle a de puissans effets contre un grand nombre de maladies.

SEMPECTE, f. m. (*Ordre Monastiq.*) nom de dignité chez les religieux. Ingulphe dans son histoire de l'abbaye de Croyland , dit qu'il a tiré les choses qu'il rapporte de cinq religieux *sempectes* , &c. M. Bernard parlant après Ingulphe , observe que ces *sempectes* étoient des gens qui ayant vécu l'espace de cinquante ans dans la profession monastique , étoient distingués des autres moines par ce titre honorable , & par de fort grands privilèges. Trévoux. (*D. J.*)

SEMPITERNE, f. f. (*Draperie.*) espece d'étoffe de laine croisée ; dont la qualité a du rapport à celle d'une serge sommiere , de laquelle le poil n'a point encore été tiré ; elle se fabrique ordinairement en Angleterre , particulièrement à Colchester , à Exeter , & aux environs ; elle a trois quarts de large , & à-peu-près vingt aunes de long. Dict. du Comm. (*D. J.*)

SEMPITERNEL, adj. (*Gram.*) qui a l'éternité antérieure & postérieure.

SEMPITERNILLE, f. f. (*Fabrique de lainage.*) c'est une espece de sempiterne , mais moins fine ; il ne s'en fait guere qu'en Angleterre. Les Anglois en envoient en Espagne année commune pour quatre cent mille livres , qui passent presque toutes aux Indes occidentales. (*D. J.*)

SEMPLE, f. m. *instrumens du métier d'étoffe de soie.* Le *semple* est composé d'un nombre de ficelles , proportionné au genre & à la réduction de l'étoffe que l'on veut fabriquer ; ces ficelles tiennent chacune par un bout à un œil de perdrix. (Voyez ŒIL DE PERDRIX) , au-travers duquel passe une corde de rame. (Voyez RAME) , & sont attachées par le bas à un bâton , qu'on appelle bâton de *semple*.

SÉMUR, (*Géogr. mod.*) en latin vulgaire *Semurium* , & *Senemurium* ; ville de France en Bourgogne , sur la riviere d'Armançon , à sept lieues d'Avalon , à

13 de Dijon , & à 8 d'Autun. Elle est capitale de l'Auxois , & a dans son enceinte trois différentes clôtures de murailles , qui font voir qu'elle a été bâtie à trois différentes reprises. La premiere enceinte porte le nom de *bourg* , & est proprement la ville. La seconde est le donjon , & la troisieme est le château.

Louis XI s'empara de *Sémur* après la mort du dernier duc de Bourgogne , & depuis ce tems-là elle a été réunie à la couronne de France. Elle est gouvernée par un majeur , six échevins , & un procureur ; mais il y a prévôté royale , préfidial , grenier à sel , maréchaussée , & plusieurs couvens. Son commerce consiste en blé & en bestiaux. C'est la seule ville de Bourgogne qui demeura fidele au roi pendant la ligue. Henri IV par reconnaissance , y convoqua les états généraux de la province en 1590 , & y transféra en 1590 le parlement de Dijon , qui y tint ses séances jusqu'à la paix. Long. 21 , 43. latit. 47 , 25.

Cette ville a donné la naissance à deux hommes célèbres , chacun dans leur genre , Fevret , & Saumaïse.

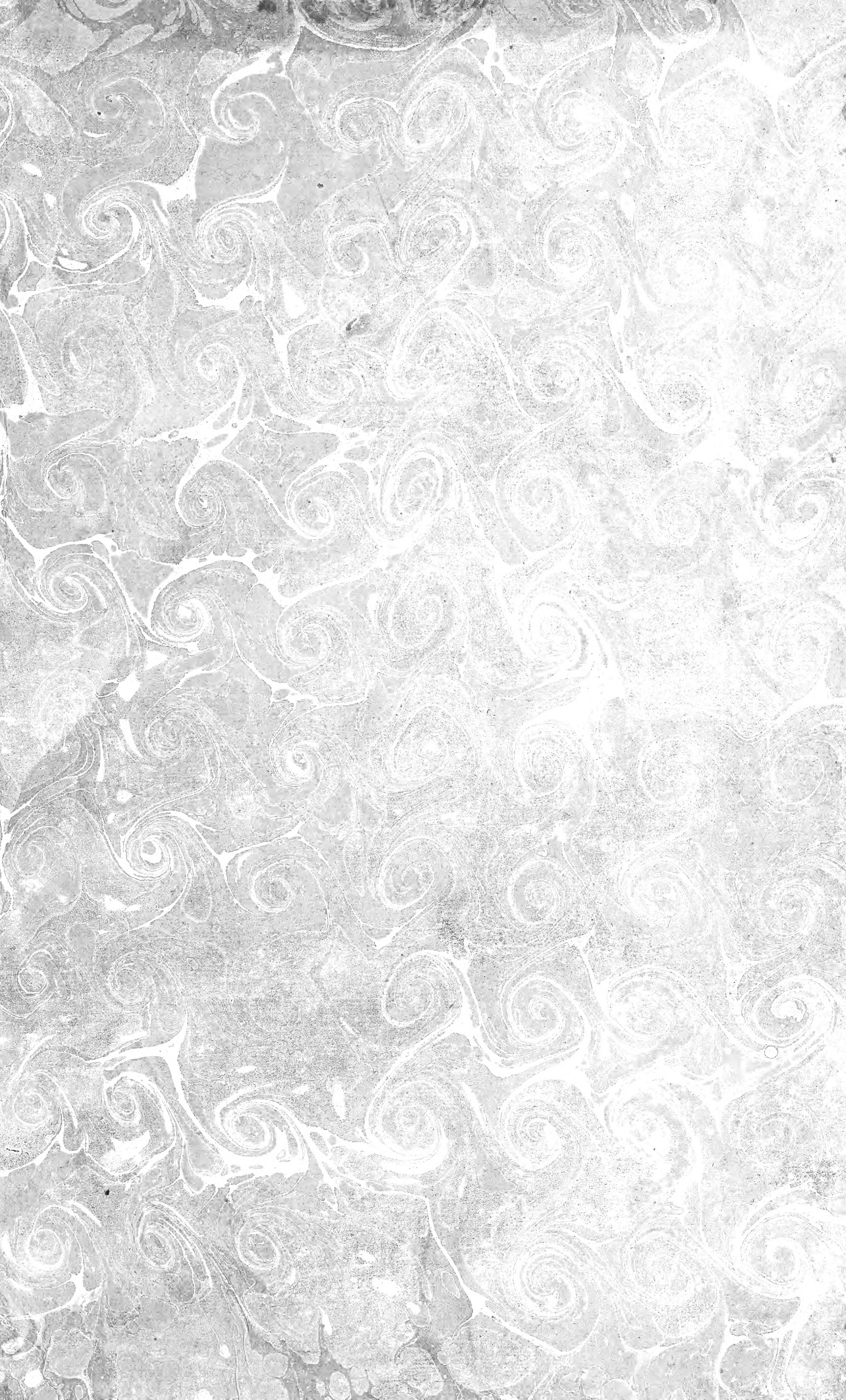
Fevret (Charles) , naquit à *Sémur* en 1583 , & mourut à Dijon en 1661. Son savant traité de l'*abus* , parut en 1653 , & lui fit une grande réputation. On a réimprimé depuis plusieurs fois cet ouvrage , dont la meilleure édition avec des commentaires , est celle de Lyon en 1756 , 2 vol. in-fol.

Saumaïse (Claude de) , né à *Sémur* en 1588 , & mort à Spa en 1653 , étoit un homme d'une érudition si prodigieuse , que je n'ai pas besoin de parler des savans commentaires qu'il a mis au jour sur les écrivains de l'histoire d'Auguste , sur Solin , sur Tertulien de Pallio , &c. Je dirai seulement , que sa religion l'empêcha de parvenir en France aux charges qu'il devoit remplir , & qu'il se retira à Leyde , où il vécut libre & admiré , ayant été décoré du titre de professeur honoraire de cette académie. Il avoit eu en France un brevet de conseiller d'état qu'on lui avoit donné pour son mérite , & comme fils d'un homme illustre , Benigne Saumaïse , qui mourut doyen du parlement de Dijon en 1540. Il fit un voyage à Stockholm , où il avoit été appelé par la reine Christine , & il demeura un an à la cour. Sa vie est au-devant de ses épîtres , & elle est plus vraie que les petites anecdotes du Ménagiana. (*D. J.*)

SÉMUR en Briennois , (*Géogr. mod.*) petite ville de France en Bourgogne dans l'Autunois , à un mille de la Loire , & à 4 lieues de Rouane. Il y a un bailliage , un grenier à sel , mairie & grurie ; c'est la vingtieme ville qui députe aux états ; son territoire est assez fertile en blé , en vin. Long. 21. 47. latit. 46. 1. (*D. J.*)

SEMYDA, f. m. (*Botan. anc.*) nom d'un arbre mentionné par Théophraste , & que Gaza a traduit par le mot latin *betula* , en françois *bouleau*. C'est certainement une erreur ; car ni la description de Théophraste , ni l'usage qu'il lui assigne ne peuvent convenir à notre bouleau ; ce qui est encore certain , c'est que le *semyda* de Théophraste nous est inconnu. (*D. J.*)





SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



3 9088 00761 7541